

# **Sorceleur - L'Intégrale**

**Andrzej Sapkowski**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# LE SORCELEUR



ANDRZEJ SAPKOWSKI

• L'INTÉGRALE •



Andrzej Sapkowski

***Sorceleur - L'Intégrale***

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Alexandre Dayet, Lydia  
Waleryszak et Caroline Raszka-Dewez

Les Intégrales Bragelonne



# ***Le Dernier Vœu***

Sorceleur – 1

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre

# LA VOIX DE LA RAISON 1

Elle arriva chez lui au petit matin.

Elle entra discrètement, tout doucement, à pas feutrés, flottant dans la pièce comme un fantôme, un spectre. Le froufrou de sa mante à capuchon sur sa peau nue était le seul bruit qui accompagnait ses gestes. C'est pourtant cet infime bruissement, à peine audible, qui réveilla le sorceleur, ou plutôt le tira du demi-sommeil qui le berçait avec monotonie. Il était comme dans un gouffre insondable, en suspens entre le fond et la surface d'une mer paisible, parmi des lianes de goémons qui ondulaient tout doucement.

Il ne bougea pas, il n'eut même pas un frémissement. La jeune fille s'approcha de lui, se défit de sa mante et puis lentement, avec hésitation, ploya un genou qu'elle appuya contre le bord du lit. Il l'observait à travers ses cils baissés en feignant toujours de dormir. La fille grimpa avec précaution sur le lit, sur lui, et l'enserra de ses cuisses. Prenant appui sur ses bras tendus, elle effleura son visage de ses cheveux qui fleuraient la camomille. Résolue et comme impatiente, elle se pencha, lui caressant la paupière, la joue, la bouche, de la pointe de ses seins. Il sourit et l'attrapa par les épaules, d'un geste très lent, avec retenue et délicatesse. Elle se redressa, échappant à ses doigts, rayonnante, éclairée par-dessous ; la lueur brumeuse de l'aube estompait son éclat. Il remua, mais d'une ferme pression des deux mains, elle lui interdit de changer de position ; avec des mouvements légers mais décidés de ses hanches, elle exigeait une réponse.

Il répondit. Elle ne reculait plus devant ses mains, elle renversa la tête en arrière, secoua ses cheveux. Sa peau était fraîche et étonnamment lisse. Ses yeux, qu'il vit lorsqu'elle approcha son visage du sien, étaient grands et sombres comme ceux d'une ondine.

Bercé, il sombra dans une mer de camomille dont le calme disparut pour céder la place à la tempête de ses flots mugissants.

# LE SORCELEUR

## I

On raconta par la suite que l'homme était arrivé par le nord, par la porte des Cordiers. Il allait à pied, menant par la bride son cheval chargé de bagages. L'après-midi était bien avancé, cordiers et bourreliers avaient déjà fermé leurs échoppes, la ruelle était déserte. En dépit de la chaleur, l'homme portait un manteau noir jeté sur ses épaules. Il attirait l'attention.

Il s'arrêta devant l'auberge *Au vieux Narakort*. Il resta planté là quelques minutes, à écouter le brouhaha des conversations. L'auberge, comme d'habitude à cette heure, était noire de monde.

L'inconnu n'entra pas au *Vieux Narakort*. Il entraîna son cheval plus loin, vers le bas de la rue, où se trouvait un autre cabaret, plus petit, qui s'appelait *Au Renard*. Le cabaret était vide. Il n'avait pas très bonne réputation.

Le patron leva la tête de son tonneau de cornichons marinés pour toiser son client. L'étranger, qui n'avait pas ôté son manteau, se tenait devant le comptoir ; raide, figé, il ne disait mot.

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Une bière, répondit l'inconnu. Il avait une voix désagréable.

Le cabaretier s'essuya les mains à son tablier de toile et remplit un bock en grès. Le pot était ébréché.

L'inconnu n'était pas vieux, mais il avait les cheveux pratiquement blancs. Sous son manteau, il portait un pourpoint de cuir râpé, lacé à l'encolure et sur les manches. Quand il se débarrassa de son manteau, tous remarquèrent le glaive suspendu à sa ceinture dans son dos. Qu'il eût une arme n'avait en soi rien d'étonnant : à Wyzima, presque tout le monde se promenait armé. Cependant, personne ne portait son glaive suspendu dans le dos comme un arc ou un carquois.

L'inconnu n'alla pas s'asseoir à une table, au milieu des rares clients. Il resta au comptoir, scrutant le cabaretier. Il avala une gorgée de bière.

— Je cherche une chambre pour la nuit.

— Y en a pas, grogna le cabaretier en considérant les bottes de son client, sales et poussiéreuses. Allez voir au *Vieux Narakort*.

— Je préférerais ici.

— Y en a pas.

Le cabaretier identifia enfin l'accent de l'inconnu. C'était un Riv.

— Je paierai, dit l'étranger à voix basse, marquant comme de l'hésitation.

C'est alors que toute cette horrible histoire a commencé. Un butor au visage marqué par la petite vérole et à la mine patibulaire se leva et s'approcha du comptoir. Il n'avait pas quitté l'étranger des yeux

depuis son entrée dans le cabaret. Ses deux compagnons vinrent se placer juste derrière lui, à deux pas au plus.

— Y a pas de place, gredin, vagabond de Riv, râla le grêlé en serrant l'inconnu de près. On n'a pas besoin de types comme toi par ici. Wyzima est une ville bien !

L'inconnu prit son bock et s'écarta. Il regarda le cabaretier, mais celui-ci évitait son regard. Il n'avait pas la moindre intention de défendre le Riv. Après tout, qui est-ce qui aimait les Riv ?

— Tous les Riv sont des voleurs, poursuivit le grêlé, qui puait la bière, l'ail et la méchanceté. Tu entends ce que je te dis, espèce de paon-de-nuit ?

— Il n'entend pas, il a de la merde dans les oreilles, dit l'un de ses deux acolytes, ce qui provoqua les ricanements de l'autre.

— Paie et fiche-moi le camp ! hurla le grêlé.

Alors seulement l'inconnu le regarda.

— Je finis ma bière.

— On va t'y aider, grinça le butor.

L'homme envoya promener le bock que tenait le Riv, puis attrapa celui-ci par l'épaule en glissant les doigts sous le baudrier qui lui barrait la poitrine en diagonale. L'un de ses compagnons leva le poing, prêt à frapper. L'étranger se tortilla comme un ver et déséquilibra le grêlé. Il dégaina son glaive qui siffla dans son fourreau et brilla d'un bref éclat en réfléchissant la lumière des lanternes. Ce fut la confusion générale. Des cris. Un des clients se rua vers la sortie. Une chaise culbutée tomba avec fracas, des pots de grès heurtèrent le sol avec un bruit sourd. Les lèvres tremblantes, le cabaretier contemplait le crâne horriblement défoncé du grêlé qui se laissait choir, les doigts agrippés au comptoir, puis disparaissait de sa vue comme s'il se noyait. Les deux autres gisaient par terre ; l'un ne bougeait plus, l'autre se tordait dans des mouvements convulsifs au milieu d'une flaque sombre qui s'agrandissait à vue d'œil. Un cri aigu de femme, hystérique, vrillant les oreilles, vibra dans l'air. Le patron du cabaret eut un hoquet et se mit à vomir.

L'étranger recula contre le mur. Ramassé, crispé, sur ses gardes. Tenant son glaive à deux mains, il fouettait l'air de la pointe. Personne ne bougeait. La terreur, telle de la boue glacée, recouvrait les visages, paralysait les membres, obstruait les gorges.

Des gardes firent irruption dans le cabaret en faisant grand tapage, ils étaient trois. Ils devaient se trouver à proximité. Ils tenaient leurs martinets prêts à entrer en action mais dégainèrent leur glaive dès qu'ils aperçurent les cadavres. Le Riv s'adossa au mur ; de sa main gauche, il tira un poignard glissé dans sa botte.

— Lâche ça ! hurla un garde d'une voix tremblante. Lâche ça, bandit ! Et suis-nous !

Un deuxième garde donna un coup de pied dans une table qui l'empêchait d'atteindre le Riv par le flanc.

— File chercher du renfort, Treska ! hurla-t-il au troisième, resté près de la porte.

— Inutile, fit l'inconnu en baissant son glaive. J'y vais tout seul.

— Tu vas nous suivre, graine de chien, et au bout d'une corde ! gueula le garde, tout tremblant. Lâche ton glaive, sinon je te défonce le crâne !

Le Riv se redressa. Il s'empara prestement d'une dague dissimulée sous son aisselle gauche et, brandissant son bras droit dans la direction des gardes, traça dans l'air un signe rapide et compliqué. On vit alors scintiller les clous dont étaient généreusement garnies les manchettes de son pourpoint de cuir, qui lui montaient jusqu'au coude.

Les gardes reculèrent aussitôt en se protégeant la figure de leurs avant-bras. Un client se leva d'un bond, un autre s'enfuit vers la porte. La femme poussa un nouveau cri, sauvage, terrifiant.

— J'y vais tout seul, répéta l'inconnu d'une voix sonore, métallique. Et vous trois, marchez devant ! Conduisez-moi chez le burgrave ! Je ne connais pas le chemin.

— Oui, seigneur, bredouilla l'un des gardes avec un air penaud.

Il avança vers la sortie en jetant des regards inquiets autour de lui. Les deux autres le suivirent précipitamment en marchant à reculons. L'inconnu les imita en rangeant son glaive dans son fourreau et son poignard dans sa botte. Tandis qu'ils passaient devant les tables, les clients se cachaient la tête sous les pans de leur vêtement.

## II

Velerad, le burgrave de Wyzima, se gratta le menton ; il réfléchissait. Il n'était ni superstitieux ni peureux, mais l'idée de rester en tête à tête avec l'homme aux cheveux blancs ne lui souriait guère. Il finit par se décider.

— Sortez ! ordonna-t-il aux gardes. Et toi, assieds-toi ! Non, pas ici. Plus loin, si tu veux bien.

L'inconnu s'assit. Il n'avait plus son glaive ni son manteau.

— Je t'écoute, dit Velerad en jouant avec le lourd sceptre posé sur son bureau. Je suis Velerad, le burgrave de Wyzima. Qu'as-tu à me dire, honoré brigand, avant que je te fasse jeter au cachot ? Trois hommes tués et une tentative d'ensorcellement ! Tu y vas fort ! Pour de tels forfaits, chez nous, à Wyzima, c'est le supplice du pal ! Mais comme je suis un homme juste, je vais d'abord t'écouter. Parle !

Le Riv délaça son pourpoint et tira de l'encolure un parchemin blanc.

— Aux croisées des chemins, dans les tavernes, cet appel est placardé partout, fit-il doucement. C'est vrai, ce qui est écrit dessus ?

— Ah ! grommela Velerad en regardant les runes gravées sur la peau de chèvre. C'est de cela qu'il s'agit ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Eh bien, oui, c'est vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai. Cet appel porte la signature du roi Foltest, seigneur de Témérie, Pontar et Mahakam. C'est donc que c'est vrai. Mais un appel est une chose, et la loi une autre. Ici, à Wyzima, c'est moi qui fais respecter l'ordre et la loi ! Et je ne permettrai pas qu'on assassine des gens. Tu m'entends ?

Le Riv acquiesça d'un signe de tête.

— Tu as ton emblème de sorceleur ? demanda Velerad, haletant de colère.

L'inconnu replongea la main dans l'encolure de son pourpoint et en extirpa un médaillon rond, suspendu à son cou par une chaînette en argent. Le médaillon figurait une tête de loup montrant les crocs.

— Tu as un nom ? Tu n'es pas obligé de me donner le vrai. Ce n'est pas pour satisfaire ma curiosité, mais pour la commodité de la conversation.

— Je m'appelle Geralt.

— Allons-y pour Geralt. De Rivie, à en juger par ton accent ?

— Oui.

— Bien. Tu sais quoi, Geralt ? Laisse tomber ! (Velerad tapota l'appel du plat de la main.) C'est une affaire sérieuse. Beaucoup s'y sont déjà essayés. Ça, mon frère, c'est autre chose que de flanquer une rossée à quelques vauriens.

— Je le sais. C'est mon métier, burgrave. Il est écrit sur l'appel qu'il y a trois mille orins de récompense.

— Trois mille, oui. (Velerad eut une moue de dédain.) Et la main de la princesse, si l'on en croit la rumeur, même si Sa Gracieuse Majesté Foltest n'a rien écrit de tel.

— La princesse ne m'intéresse pas, dit tranquillement Geralt, impassible, les mains posées sur les genoux. Il est écrit "trois mille".

— Quelle époque ! soupira le burgrave. Quelle époque pourrie ! Qui aurait pensé, il y a encore vingt ans, même en ayant bu, qu'il existerait un jour des professions comme celle de sorceleur ! Les sorceleurs ! Ces tueurs ambulants de basilics ! Ces vainqueurs ambulants de dragons et de noyeurs ! Geralt ? On a le droit de boire de la bière dans ta corporation ?

— Bien sûr.

Velerad frappa dans ses mains.

— Qu'on apporte de la bière ! ordonna-t-il. Et toi, Geralt, rapproche-toi ! Peu m'importe ce qu'on dira !

La bière était fraîche et mousseuse.

— C'est une époque pourrie, monologuait Velerad en ingurgitant son bock. La vermine en tout genre pullule. À Mahakam, dans les montagnes, les bébés-garous fourmillent partout... Dans les forêts

d'autrefois, il y avait au moins des loups qui hurlaient ; maintenant, il n'y a plus que des vampires, des sortes de noctules ; où que tu craches, tu tombes sur un loup-garou ou quelque autre peste. Dans les campagnes, des ondines et des pleureuses enlèvent des enfants, on parle déjà de centaines. Il apparaît des maladies dont personne n'avait jamais entendu parler, à vous en dresser les cheveux sur la tête ! Et pour compléter le tableau, ça ! fit-il en repoussant le parchemin sur le bureau. Il n'est pas étonnant, Geralt, que les gens fassent si souvent appel à vos services.

— C'est un appel du roi, burgrave. (Geralt redressa la tête.) Vous pouvez me fournir des détails ?

Velerad se renversa en arrière sur sa chaise et croisa les mains sur son ventre.

— Des détails, tu dis ? Je peux t'en fournir, oui. Ce ne sont pas des informations de première main, mais elles sont de bonne source.

— C'est justement ce qui m'intéresse.

— Tu as de la suite dans les idées. Comme tu veux. Écoute !

Velerad avala une gorgée de bière puis reprit en baissant la voix :

— Quand Sa Gracieuse Majesté Foltest était encore prince héritier, sous le règne du vieux Medell, son père, Sa Gracieuse Majesté nous montrait déjà de quoi elle était capable, et elle était capable du pire. Nous comptions que ça lui passerait avec l'âge. Or, à peine couronné, dès la mort du vieux roi, Foltest s'est surpassé. Au point que nous en avons tous la mâchoire qui se décrochait. Pour être bref, disons qu'il est allé jusqu'à faire un enfant à sa propre sœur, Adda. Adda était sa cadette, ils étaient inséparables. Mais personne ne se doutait de rien. Enfin, la reine, peut-être... Bref, voilà qu'on découvre qu'Adda a un gros ventre, et Foltest commence à causer mariage ! Avec sa sœur, tu imagines, Geralt ? La situation était alors diablement tendue. Vizimir de Novigrad, qui avait décidé de marier sa Dalka à Foltest, avait envoyé une ambassade. Nous avons eu toutes les peines du monde à empêcher le roi, en le retenant par les pieds et les mains, de courir insulter les émissaires. C'est heureux que nous y soyons arrivés, car Vizimir n'aurait pas manqué de nous étriper pour se venger de cet affront. Ensuite, grâce à l'aide d'Adda qui a influencé son cher frère, nous avons réussi à dissuader le gamin d'un mariage précipité. Adda a accouché, dans les temps réglementaires, et comment ! À présent, écoute bien, car c'est là que l'affaire commence ! Il n'y a pas eu beaucoup de gens à voir de près la chose qui est née. Mais l'une des deux accoucheuses s'est jetée par une fenêtre du donjon. Quant à l'autre, elle a eu un coup de folie et en est restée timbrée. Je me dis donc que ce superbâtard ne devait pas être très beau à voir. C'était une fille. D'ailleurs, elle est morte aussitôt ; personne, semble-t-il, ne s'était empressé de nouer son cordon

ombilical. Adda, pour son bonheur, est morte en couches. Et ensuite, mon frère, Foltest a joué les imbéciles, pour la énième fois. Il n'aurait pas dû garder le superbâtard dans un sarcophage, dans les souterrains du palais, il aurait dû soit l'incinérer soit, est-ce que je sais, l'enterrer quelque part dans un endroit perdu.

— Il ne sert à rien d'épiloguer maintenant. (Geralt leva la tête.) En tout cas, il aurait fallu appeler un Lettré.

— Tu veux parler de ces grippe-sous avec des étoiles sur leur chapeau ? Bien sûr qu'on en a appelé ! Il en est accouru une dizaine. Mais c'était après qu'on eut découvert que la chose sortait la nuit de son sarcophage. Elle n'en est pas sortie tout de suite, tant s'en faut ! Pendant les sept années qui ont suivi son enterrement, on a eu la paix. Mais voilà qu'une nuit, c'était la pleine lune, on entend du tapage au château, des cris, une confusion indescriptible ! Ce n'est pas la peine que je te raconte, ce sont des choses que tu connais, et puis tu as lu l'appel. Dans son cercueil, le bébé avait grandi, beaucoup grandi, et des dents lui avaient poussé, bien comme il faut. En un mot, c'était devenu une strige. C'est dommage que tu n'aies pas vu les cadavres comme moi je les ai vus. Tu n'aurais pas manqué de faire un grand détour pour éviter Wyzima.

Geralt l'écoutait sans broncher.

— Alors, poursuit Velerad, comme je te l'ai dit, Foltest a rameuté toute une foule de sorciers. C'était à celui qui glapirait le plus fort ; ils ont presque failli en venir aux mains et se battre avec les gros bâtons dont ils sont armés, certainement pour chasser les chiens qu'on leur lâche dessus, et je pense qu'on leur en lâche dessus régulièrement. Excuse-moi, Geralt, si tu ne partages pas mon opinion sur les magiciens ; vu ton métier, tu les vois probablement sous un autre jour, mais pour moi, ce ne sont que des fainéants et des imbéciles. Vous, les sorciers, vous inspirez davantage confiance. Vous êtes, comment dirais-je ? plus concrets.

Geralt sourit sans faire de commentaires.

— Bon ! Revenons-en à notre propos. (Le burgrave, après un coup d'œil dans son bock, se reversa de la bière et resservit le Riv.) Les conseils de certains sorciers ne paraissent pas bêtes du tout. L'un d'eux proposait de mettre le feu au château, le sarcophage et la strige auraient brûlé avec. Un autre conseillait de lui trancher la tête d'un coup de bêche. D'autres étaient partisans de ficher des chevilles en bois de tremble dans différentes parties de son corps ; en plein jour, bien sûr, quand la diablesse dormait dans son cercueil, épuisée après ses réjouissances nocturnes. Hélas, il s'en est trouvé un, un bouffon avec un bonnet pointu perché sur son crâne chauve, un ermite bossu, pour inventer qu'un charme avait été jeté sur l'enfant et qu'il était possible de le rompre ; ensuite la strige redeviendrait la petite fille de



Foltest, mignonne comme un cœur ; pour cela, il n'y avait qu'à passer toute une nuit dans la crypte et le tour serait joué. Après quoi – tu imagines, Geralt, quel écervelé c'était –, il est allé passer la nuit au manoir. Comme tu peux t'en douter, il n'en est pas resté grand-chose, juste son bonnet et son gourdin, je crois. Mais Foltest s'est accroché à cette idée comme du gratte-cul à la queue d'un chien. Il a interdit toute tentative de tuer la strige et a convoqué à Wyzima des charlatans des coins les plus reculés du pays, pour qu'ils désenvoûtent la princesse. Il fallait voir la compagnie ! Elle était pittoresque ! Des bonnes femmes tordues, des boiteux, si sales, mon frère, si pouilleux que c'était pitié. Et que je t'opère un charme par-ci et que je t'opère un charme par-là, de préférence devant une assiette de soupe et un pot de bière. Bien sûr, plusieurs ont été rapidement démasqués par Foltest ou par le conseil ; quelques-uns ont même été condamnés au pilori, mais il n'y a pas eu assez de condamnations. Si ça n'avait tenu qu'à moi, ils auraient tous été pendus. Pendant ce temps, la strige continuait à déchiqueter à belles dents tous ceux qui se présentaient, sans faire de quartier, faisant fi des escrocs et de leurs formules magiques, je pense qu'il est inutile que je le précise. Je ne crois pas non plus avoir à préciser que Foltest n'habitait plus au château. Plus personne n'y habitait.

Velerad s'interrompit, vida son bock. Le sorceleur se taisait.

— Il y a six ans que ça dure, Geralt, car la “chose” est née il y a à peu près quatorze ans. Entre-temps, nous avons eu d'autres soucis, nous nous sommes battus contre Vizimir de Novigrad, pour des motifs sérieux et qu'on pouvait comprendre – une affaire de poteaux de bornage que nous voulions déplacer –, et non pas pour des affaires de filles ou de liens de parenté. Foltest, soit dit entre parenthèses, commence enfin à envisager vaguement de se marier et il examine les portraits qu'envoient les cours voisines, alors que jusqu'ici, il avait l'habitude de les jeter dans les latrines. Mais sa manie le reprend de temps en temps ; il envoie alors des hommes à cheval à la recherche de nouveaux sorciers. Et puis il a promis cette récompense de trois mille orins, à la suite de quoi sont apparus quelques toqués, des chevaliers errants, même un pâtre, un innocent connu dans toute la contrée. Paix à son âme. Quant à la strige, elle se porte bien. Elle dévore juste quelqu'un de temps en temps. On s'y fait. Les héros qui essaient de la désenvoûter ont au moins ça de positif que la bête se repaît sur place au lieu de traîner à l'extérieur du manoir. Et Foltest a un nouveau château, vraiment beau.

— Pendant ces six ans... (Geralt releva la tête.) Pendant ces six ans, il ne s'est trouvé personne pour en venir à bout ?

— Eh bien, non ! (Velerad jeta sur le sorceleur un regard scrutateur.) Il faut croire que c'est impossible et il va falloir qu'il s'y

résigne. Je parle de Foltest, Sa Gracieuse Majesté, notre souverain bien-aimé, qui continue à faire clouer ses appels à la croisée des chemins. Mais les volontaires se font, comme qui dirait, plus rares. Il y en a eu un récemment, certes, mais il voulait que les trois mille lui soient versés d'avance. Alors, on l'a mis dans un sac et jeté dans un lac.

— Ce ne sont pas les escrocs qui manquent.

— Oui, ça ne manque pas. Il y en a même beaucoup, approuva le burgrave sans quitter le sorceleur du regard. C'est pour cela que quand tu iras au palais, ne demande pas l'or d'avance. Si tant est que tu y ailles.

— J'irai.

— Eh bien, ça te regarde ! Cependant, n'oublie pas mon conseil ! Et puisqu'il est question de la récompense, on reparle ces temps-ci de l'autre partie, je l'ai évoquée tout à l'heure, à savoir la main de la princesse. Je ne sais pas qui a inventé ça, mais si la strige ressemble à ce qu'on raconte, la plaisanterie est particulièrement macabre. Malgré tout, il n'a pas manqué d'imbéciles pour filer au galop jusqu'au manoir dès que le bruit s'est répandu que c'était une occasion d'entrer dans la famille royale. Concrètement, deux compagnons cordonniers. Pourquoi les cordonniers sont-ils si bêtes, Geralt ?

— Je ne sais pas. Et des sorceleurs, burgrave ? Des sorceleurs s'y sont frottés ?

— Il y en a eu plusieurs, et comment donc ! Généralement, quand ils apprenaient qu'il fallait juste désenvoûter la strige et non pas la tuer, ils haussaient les épaules et pliaient bagage. Du coup, les sorceleurs sont remontés dans mon estime, Geralt. Après eux, il en est venu encore un, plus jeune que toi. Je ne me rappelle pas son nom, si tant est qu'il me l'ait donné. Lui s'y est frotté.

— Et alors ?

— La princesse aux dents acérées a dispersé ses tripes sur une sacrée distance ! À une demi-portée d'arc.

Geralt hochait la tête.

— Il n'y en a pas eu d'autres après ?

— Si, il y en a eu encore un.

Velerad se tut un instant. Le sorceleur ne le pressait pas.

— Oui, finit par reprendre le burgrave, il y en a eu un autre. Au début, quand Foltest l'a menacé du gibet s'il tuait ou blessait la strige, il a juste éclaté de rire et s'est mis à faire ses bagages. Mais finalement, euh...

Velerad baissa de nouveau la voix, il murmurait presque, penché par-dessus la table.

— ... finalement, il a accepté. Vois-tu, Geralt, il y a ici, à Wyzima, quelques personnes intelligentes, des gens haut placés, même, qui sont

las de toute cette affaire. Le bruit court que ces gens ont discrètement persuadé le sorceleur de tuer la strige sans faire de cérémonie ni perdre son temps à jeter des charmes. Il n'aurait qu'à dire au roi que le charme n'avait pas opéré, que sa fille était tombée dans l'escalier, bref, qu'il s'était produit un accident au cours de l'opération. Le roi, certes, se mettrait en colère et ne lui verserait pas un orin de récompense, mais l'affaire n'irait pas plus loin. Ce fripon de sorceleur a répliqué que si c'était pour tuer la strige gratis, nous n'avions qu'à y aller nous-mêmes. Eh bien ! Nous n'avions pas le choix... Nous nous sommes cotisés, nous avons marchandé... Sauf que tout ça n'a servi à rien...

Geralt fronça les sourcils.

— À rien, dis-je, déclara Velerad. Le sorceleur n'a pas voulu y aller tout de suite, dès la première nuit. Il préférait traîner, rester aux aguets, rôder dans le coin. D'après ce qu'on raconte, il a fini par voir la strige, vraisemblablement en pleine action parce que la bête ne sort jamais de sa crypte simplement pour se dégourdir les jambes. Il a décampé la nuit même. Sans prendre congé.

Geralt fit une légère grimace qu'il fallait sans doute interpréter comme un sourire.

— Ces gens intelligents, commença-t-il, ont certainement gardé leur argent. Les sorcateurs ne se font pas payer d'avance.

— Oui, dit Velerad, bien sûr qu'ils l'ont gardé.

— La rumeur publique ne dit pas combien ?

Velerad eut un large sourire.

— Certains disent huit cents...

Geralt remua la tête en signe de dénégation.

— D'autres parlent de mille, marmonna le burgrave.

— Ce n'est pas beaucoup, si l'on tient compte du fait que la rumeur a tendance à tout amplifier. Après tout, le roi en offre trois mille.

— N'oublie pas la fiancée ! se gaussa Velerad. Mais de quoi parlons-nous ? On sait que tu n'obtiendras pas ces trois mille.

— Et comment le sait-on ?

Velerad appliqua un bon coup du plat de la main sur la table.

— Geralt, ne ternis pas l'image que j'ai des sorcateurs ! Cette affaire dure déjà depuis plus de six ans ! La strige expédie près d'une cinquantaine de personnes par an, même s'il y a moins de victimes aujourd'hui parce que tout le monde se tient à distance du château. Non, mon frère, je crois aux sortilèges, j'ai déjà vu beaucoup de choses et j'ai confiance dans les pouvoirs des mages et des sorcateurs, jusqu'à un certain point, cela va de soi. Mais ce désenvoûtement est une ineptie qui a germé dans la tête d'un vieillard bossu et morveux, abêti par sa pitance d'ermite. C'est une bêtise à laquelle plus personne ne croit. À part Foltest. Non, Geralt ! Adda a mis au monde une strige

parce qu'elle a couché avec son frère, voilà la vérité, et aucun sortilège n'y pourra rien. La strige dévore des êtres humains, comme toutes les striges, et il faut la tuer, normalement, simplement. Écoute ! Il y a deux ans, des paysans d'un trou perdu des environs de Mahakam sont allés en groupe massacrer à coups de ranches le dragon qui dévorait toutes leurs brebis, et ils n'ont même pas jugé utile de s'en vanter. Pendant ce temps, nous, ici, à Wyzima, nous attendons un miracle et à chaque pleine lune, nous barricadons nos portes et ligotons des criminels à un pieu devant le manoir en escomptant que la bête, une fois repue, retournera dans son cercueil.

— Ce n'est pas un mauvais moyen, dit le sorceleur en souriant. La criminalité a diminué ?

— Pas le moins du monde.

— Pour aller au château, au nouveau, c'est par où ?

— Je t'y conduirai personnellement. Que penses-tu d'une proposition de la part de ces gens intelligents ?

— Burgrave, dit Geralt, à quoi bon se presser ? D'abord, quelles que soient mes intentions, il peut réellement se produire un accident au cours de l'opération. Alors, ces gens intelligents devraient bien se demander comment me protéger de la colère du roi et préparer les mille cinq cents orins dont parle la rumeur publique.

— On avait dit mille.

— Non, seigneur Velerad, dit le sorceleur d'un ton sans réplique. L'homme à qui vous en donniez mille s'est enfui sans demander son reste rien qu'à la vue de la strige. Ça veut dire que le risque est supérieur à mille. Est-il supérieur à mille cinq cent ? C'est ce qu'on verra. Bien entendu, je prendrai congé avant de partir !

Velerad se gratta la tête.

— Geralt ! Mille deux cents ?

— Non, burgrave. Ce n'est pas un boulot facile. Le roi en offre trois mille. Et je dois vous dire qu'il est parfois plus facile de désenvoûter que de tuer. L'un ou l'autre de ceux qui m'ont précédé aurait bien fini par tuer la strige si ç'avait été aussi simple. Vous pensez qu'ils se sont laissé dévorer simplement parce qu'ils avaient peur du roi ?

— D'accord, mon frère. (Velerad branla la tête d'un air mélancolique.) Marché conclu. Seulement, pas un mot au roi au sujet d'un éventuel accident au cours de l'opération ! C'est un conseil d'ami.

### III

Foltest était mince, il avait un joli, un trop joli visage. Il ne doit pas avoir encore la quarantaine, estima le sorceleur. Assis sur un nain sculpté dans du bois noir, le roi avait les jambes tendues vers l'âtre auprès duquel se réchauffaient deux chiens. Sur un coffre à côté de lui, était assis un homme barbu, d'âge mûr, solidement bâti. Un autre

homme se tenait debout derrière le roi. Richement vêtu, le visage empreint de fierté. C'était un grand dignitaire.

— Ainsi vous êtes un sorceleur de Rivie, dit le roi en rompant le silence qui suivit le préambule de Velerad.

— Oui, seigneur, dit Geralt en inclinant la tête.

— Pourquoi tes cheveux ont-ils blanchi comme ça ? Je vois bien que tu n'es pas vieux. C'est dû à des sortilèges ? Bon, bon ! Calme-toi ! Ne dis rien ! C'était juste une plaisanterie ! Tu as quelque expérience, comme j'ose le croire ?

— Oui, seigneur.

— Je serais heureux que tu m'en parles.

Geralt s'inclina encore davantage.

— Pourtant, vous savez, seigneur, que notre code nous interdit de parler de ce que nous faisons.

— C'est un code pratique, honoré sorceleur, fort pratique. Enfin, sans entrer dans les détails, ça veut dire que tu as eu affaire à des noctules ?

— Oui.

— À des vampires, à des goules ?

— Aussi.

Foltest marqua une hésitation.

— À des striges ?

Geralt regarda le roi droit dans les yeux.

— Aussi.

Foltest détourna la tête.

— Velerad !

— J'écoute Votre Gracieuse Majesté.

— Tu l'as mis au courant des détails ?

— Oui, Votre Gracieuse Majesté. Il affirme que la princesse peut être désenvoûtée.

— Je le sais depuis longtemps. De quelle manière, honoré sorceleur ? Ah, c'est vrai, j'ai oublié ! Le code ! Bon. Juste une petite remarque. Plusieurs sorceleurs sont déjà venus me voir. Velerad, tu le lui as dit ? Bien. C'est ainsi que j'ai appris que votre spécialité, c'est plus tuer que désenvoûter. Tuer n'entre pas en ligne de compte. S'il tombe un seul cheveu de la tête de ma fille, tu poseras la tienne sur le billot. C'est tout. Ostrit, et vous, monsieur Segelin, restez pour lui fournir tous les renseignements qu'il vous demandera. Ils posent toujours beaucoup de questions, les sorceleurs. Nourrissez-le bien et qu'on le loge au château ! Qu'il n'aille pas traîner dans les auberges !

Le roi se leva, siffla ses chiens et se dirigea vers la porte en faisant voltiger la paille répandue sur le sol de la salle. Arrivé à la porte, il se retourna.

— Si tu réussis, sorceleur, la récompense est à toi. Tu recevras

peut-être même une rallonge si tu fais du bon travail. Bien sûr, il n'y a pas une once de vérité dans les balivernes qui circulent parmi le peuple quant à un mariage avec la princesse. Tu ne penses tout de même pas que je donnerais ma fille au premier vagabond venu ?

— Non, seigneur. Je ne le pense pas.

— C'est bien. Ça prouve que tu es intelligent.

Foltest sortit en refermant la porte derrière lui. Velerad et le dignitaire, debout jusque-là, s'installèrent aussitôt autour de la table. Le burgrave but la coupe du roi encore à moitié pleine, jeta un coup d'œil dans la cruche et lâcha un juron. Ostrit, qui occupait le fauteuil de Foltest, regardait le sorceleur du coin de l'œil tout en caressant l'accoudoir sculpté. Segelin, le barbu, invita Geralt à s'asseoir.

— Asseyez-vous, honoré sorceleur ! Asseyez-vous ! On va nous apporter à souper tout de suite. De quoi souhaiteriez-vous parler ? Le burgrave Velerad a déjà dû tout vous dire. Je le connais et je sais qu'il parle plutôt trop que pas assez.

— J'ai juste quelques questions.

— Nous vous écoutons.

— Le burgrave m'a dit qu'après l'apparition de la strige, le roi a fait venir de nombreux Lettrés.

— Oui. Surtout ne dites pas "la strige" ! Dites "la princesse" ! Cela vous évitera de commettre cette erreur en présence du roi... et vous échapperez aux désagréments que cette erreur entraîne.

— Est-ce qu'il y avait parmi eux des Lettrés connus ? Des Lettrés célèbres ?

— Oui, il y en a eu, à ce moment-là et plus tard. Mais je ne me rappelle pas leurs prénoms... Et vous, monsieur Ostrit ?

— Je ne m'en souviens pas non plus, fit le dignitaire. Mais je sais que certains jouissaient de gloire et d'estime. On a beaucoup parlé d'eux.

— Est-ce qu'ils admettaient l'idée que l'effet d'un sortilège peut être annulé ?

— Ils étaient loin d'être tous d'accord, fit Segelin avec un sourire. Quel que soit le sujet. Mais cette affirmation a été lancée. Ce devait être quelque chose de simple, qui ne demandait même pas de compétences magiques. D'après ce que j'ai compris, il suffisait que quelqu'un passe une nuit dans la crypte à côté du sarcophage, du coucher du soleil jusqu'au troisième chant du coq.

— C'est simple, en effet, pouffa Velerad.

— J'aimerais que vous me décriviez la... princesse.

Velerad se leva brusquement.

— La princesse a l'allure d'une strige ! hurla-t-il. De la strige la plus strige dont j'aie jamais entendu parler ! Sa Grandeur la fille du roi, ce maudit superbâtard, a quatre coudées de haut ; elle fait penser

à une barrique de bière ; elle a une gueule qui va d'une oreille à l'autre, pleine de dents aiguës comme des poignards, des yeux rouges et des boucles rousses, de grosses paluches griffues de chat sauvage qui descendent jusqu'à terre ! Je m'étonne que nous n'ayons pas encore commencé à adresser son portrait aux cours amies ! La princesse, que la peste l'étouffe, a déjà quatorze ans, il est temps de songer à la marier à quelque prince héritier !

— Modère tes paroles, burgrave, dit Ostrit en fronçant les sourcils et en jetant un coup d'œil vers la porte.

Segelin esquissa un sourire.

— Cette description, quoique très imagée, correspond assez bien à la réalité, et c'est bien ce que vous vouliez savoir, honoré sorcelleur, n'est-ce pas ? Velerad a oublié de préciser que la princesse se déplace à une vitesse incroyable et qu'elle est beaucoup plus forte que le laisseraient penser sa taille et sa stature. Et elle a bien quatorze ans, c'est un fait. Dans la mesure où c'est important.

— Ça l'est, dit le sorcelleur. Elle n'attaque les gens qu'à la pleine lune ?

— Oui, quand elle attaque à l'extérieur du château, répondit Segelin. À l'intérieur du château, des gens meurent quelle que soit la phase de la lune. Mais elle ne sort qu'à la pleine lune, et pas chaque fois.

— Est-ce qu'elle a déjà attaqué en plein jour ?

— Non. Jamais.

— Elle dévore toujours ses victimes ?

Velerad cracha sur la paille avec vigueur.

— Que le diable t'emporte, Geralt ! On va souper dans un instant ! Peuh ! Elle les dévore, elle plante ses dents dedans, elle les abandonne, ça doit dépendre de son humeur. À l'un, elle n'a arraché que la tête, elle en a éventré deux ou trois autres et en a rongé quelques-uns proprement, à vif, si l'on peut dire. Putain de sa mère !

— Attention, Velerad ! siffla Ostrit. Raconte ce que tu veux sur la strige, mais n'insulte pas Adda en ma présence parce qu'en présence du roi, tu ne t'y risques pas !

— Est-ce qu'il y a eu des gens qui ont survécu à ses attaques ? demanda le sorcelleur, faisant mine de ne pas avoir remarqué l'explosion de colère du dignitaire.

Segelin et Ostrit échangèrent un regard.

— Oui, dit le barbu. Tout au début, il y a six ans, elle a agressé deux soldats qui montaient la garde à l'entrée de la crypte. Il y en a un qui a réussi à s'enfuir.

— Et après, glissa Velerad, il y a eu le meunier qu'elle a attaqué aux environs de la ville. Vous vous rappelez ?

On amena le meunier tard dans la soirée du lendemain dans la petite pièce au-dessus du corps de garde où avait été logé le sorceleur. Il fut amené par un soldat portant un manteau à capuchon.

La conversation ne donna pas de grands résultats. Le meunier, terrorisé, bredouillait, bégayait. Ses cicatrices en dirent davantage au sorceleur : la strige avait un écartement des mâchoires impressionnant et des dents effectivement acérées dont quatre très longs crocs sur la mâchoire supérieure, deux de chaque côté ; ses griffes étaient assurément plus acérées que celles des chats sauvages, mais moins recourbées. C'était d'ailleurs ce qui avait permis au meunier de s'arracher à leur étau.

Son examen terminé, Geralt congédia le meunier et le soldat d'un signe de tête. Le soldat poussa le paysan derrière la porte et ôta son capuchon. C'était Foltest en personne.

— Tu peux t'asseoir, dit le roi. Je ne suis pas en visite officielle. J'ai appris que tu étais allé au manoir dans la matinée. Tu es satisfait de ta reconnaissance du terrain ?

— Oui, seigneur.

— Quand passes-tu à l'action ?

— Après la pleine lune. Elle est dans quatre jours.

— Tu préfères d'abord l'observer ?

— Ce n'est pas utile. Mais rassasiée, la... princesse sera moins agile.

— La strige, maître, la strige. Ne prends pas de gants avec moi. Elle ne sera une princesse qu'après. C'est d'ailleurs de ça que je suis venu te parler. Réponds-moi franchement, en oubliant qui je suis. Sois bref et clair : elle sera une princesse, oui ou non ? Et ne te retranche pas derrière ton code, s'il te plaît !

Geralt s'essuya le front.

— Je vous confirme, roi, qu'il est possible de faire disparaître le charme. Et si je ne me trompe, c'est effectivement en passant une nuit au manoir. Le troisième chant du coq, dans la mesure où il surprendra la strige en dehors de son sarcophage, fera disparaître le charme. C'est généralement ainsi qu'on procède avec les striges.

— C'est si simple ?

— Ce n'est pas simple. D'abord, il faut survivre à cette nuit. Ensuite, les événements peuvent ne pas suivre la norme. Par exemple, il peut falloir non pas une nuit, mais trois. Trois nuits de suite. Et puis il y a aussi des cas... disons... désespérés.

— Oui, vitupéra Foltest. C'est ce que certains n'arrêtent pas de me dire. Il faut tuer le monstre parce que son cas est incurable. Maître, je suis sûr qu'on s'en est déjà entretenu avec toi. Hein ? On t'a demandé de tuer cette cannibale sans cérémonie, d'entrée, et de dire au roi qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Si le roi ne te paie pas, nous



le ferons. C'est un moyen très pratique. Et peu onéreux. Car le roi fera décapiter ou pendre le sorceleur, et l'or restera dans leur poche.

— Vous ferez absolument décapiter le sorceleur, roi ? demanda Geralt en se renfrognant.

Foltest regarda longuement le Riv dans les yeux.

— Le roi n'en sait rien, finit-il par dire. Mais un sorceleur doit prendre cette éventualité en compte.

Geralt, à son tour, resta un moment sans rien dire.

— J'ai l'intention de faire tout ce qui est en mon pouvoir, fit-il enfin. Mais si les choses tournent mal, je défendrai ma vie. Vous aussi, seigneur, vous devez prendre cette éventualité en compte.

Foltest se leva.

— Tu ne me comprends pas. Il ne s'agit pas de ça. Il est clair que tu la tueras si tu te sens en danger, que ça me plaise ou non. Sinon, c'est elle qui te tuera à coup sûr, irrévocablement. C'est une affaire que je n'ébruie pas, mais je ne punirai personne qui la tuerait pour se défendre. Cependant, je ne permettrai pas qu'on la tue sans essayer de la sauver. Il y a déjà eu différentes tentatives : on a incendié le vieux château, on lui a tiré dessus à l'arc, on a creusé des trous, tendu des pièges et des chausse-trapes tant que je n'en ai pas eu fait pendre quelques-uns. Mais il ne s'agit pas de ça. Maître, écoute-moi.

— Je vous écoute, roi.

— Après les trois chants du coq, la strige aura disparu, si j'ai bien compris. Et qu'y aura-t-il à sa place ?

— Si tout marche bien, une jeune fille de quatorze ans.

— Avec des yeux rouges et des dents de crocodile ?

— Ce sera une adolescente normale. Sauf que...

— Eh bien, continue !

— Normale physiquement.

— Me voilà servi ! Et psychiquement ? Il lui faudra chaque matin un seau de sang pour son petit déjeuner ? Une cuisse de jeune fille ?

— Non. Psychiquement... il n'est pas possible de le dire... Je pense qu'elle aura l'âge mental, est-ce que je sais, d'un enfant de trois ou quatre ans. Il lui faudra des soins attentifs pendant longtemps.

— C'est certain. Maître ?

— Je vous écoute, roi.

— Est-ce que ça peut revenir plus tard ?

Le sorceleur ne répondit pas.

— Ah ! fit le roi. C'est possible ! Et que se passerait-il alors ?

— Si jamais elle mourait après être restée sans connaissance pendant plusieurs jours, il faudrait brûler son corps. Sans tarder.

Foltest se rembrunit.

— Mais je ne pense pas que les choses en arriveront là, ajouta Geralt. Pour plus de sécurité, seigneur, je vais vous donner quelques

indications pour réduire le danger.

— Tout de suite ? Ce n'est pas trop tôt, maître ? Et si...

— Tout de suite, le coupa le Riv. Tout peut arriver, roi. Il n'est pas exclu que le matin, vous trouviez dans la crypte la princesse désenvoûtée à côté de mon cadavre.

— Vraiment ? Même si je t'ai donné l'autorisation de la tuer pour te défendre ? Une autorisation, d'ailleurs, à laquelle tu ne semblais pas attacher tellement d'importance.

— L'affaire est grave, roi. Il y a un grand risque. Aussi écoutez-moi : la princesse devra toujours porter un saphir, de préférence avec une inclusion, qui sera suspendu à son cou par une chaînette en argent. Elle devra le porter tout le temps. Jour et nuit.

— Qu'est-ce que c'est qu'un saphir avec une inclusion ?

— C'est un saphir avec une petite bulle d'air à l'intérieur de la pierre. En outre, il faudra de temps en temps faire brûler dans la cheminée de la chambre où elle dormira, des branches de genévrier, de genêt et de coudrier.

Foltest resta songeur.

— Je te remercie pour tes conseils, maître. Je m'y conformerai si... Maintenant, à ton tour de m'écouter. Si tu constates que son cas est désespéré, tue-la. Si tu la désenvoûtes et que la fille n'est pas... normale..., si tu as l'ombre d'un doute et si tu crains de ne pas avoir pleinement réussi, tue-la aussi. N'aie pas peur ! Tu n'as rien à craindre de ma part. Je crierai sur toi devant les gens, je te chasserai du château et de la ville pour la forme. Bien entendu, tu ne recevras pas la récompense. Mais peut-être que tu réussiras à obtenir quelque chose de qui tu sais.

Ils restèrent un moment silencieux.

— Geralt.

Foltest appelait le sorcier par son prénom pour la première fois.

— Oui, roi.

— Qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'on raconte, à savoir que si l'enfant est née comme ça, c'est parce qu'Adda était ma sœur ?

— Il n'y a pas grand-chose de vrai. Il faut rompre le charme, les effets d'une malédiction ne disparaissent pas d'eux-mêmes. Mais je pense que c'est à cause de votre liaison avec votre sœur qu'un charme a été jeté sur l'enfant.

— C'est ce que je pensais. C'est aussi ce que disaient certains Lettrés. Geralt ? Qu'est-ce qui provoque ce genre d'affaires ? Des charmes, de la magie ?

— Je ne sais pas, roi. C'est aux Lettrés d'étudier les causes de ces phénomènes. À nous, les sorciers, il nous suffit de savoir qu'ils peuvent être provoqués par une volonté concentrée. Et de savoir comment en venir à bout

— En tuant ?

— Le plus souvent. C'est en général pour ça qu'on nous paie. Il est rare qu'on nous demande des désenvoûtements, roi. Le plus souvent, les gens veulent simplement se préserver d'un danger. Mais quand un monstre a des êtres humains sur la conscience, il s'y ajoute le mobile de la vengeance.

Le roi se leva, fit quelques pas dans la pièce et s'arrêta devant le glaive du sorceleur accroché au mur.

— Avec ça ? demanda-t-il sans regarder Geralt.

— Non. Celui-là est destiné aux humains.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Tu sais quoi, Geralt ? J'irai avec toi dans la crypte.

— C'est exclu.

Foltest se retourna, les yeux brillants.

— Est-ce que tu sais, sorcier, que je ne l'ai jamais vue ? Ni après sa naissance ni... depuis. J'avais peur. Je risque de ne plus jamais avoir l'occasion de la voir, n'est-ce pas ? J'ai au moins le droit de voir comment tu t'y prendras pour l'assassiner.

— C'est exclu, je le répète. Ce serait courir à une mort certaine. Pour moi également. Si jamais mon attention, ma volonté faiblissent... Non, roi.

Foltest fit demi-tour, se dirigea vers la porte. Geralt eut un moment l'impression qu'il allait sortir sans dire un mot, sans un geste d'adieu. Mais le roi s'arrêta et le regarda.

— Tu inspires confiance, dit-il. Mais je sais que tu es un drôle de lascar. On m'a raconté ce qui s'est passé à l'auberge. Je suis sûr que tu as tué ces brigands avec la seule intention de faire parler de toi, de secouer les gens, de me secouer. Il est évident pour moi que tu aurais pu les battre sans les tuer. Je crains de ne jamais savoir si ton intention est de sauver ma fille ou de la tuer. Mais j'accepte. Je ne peux pas faire autrement. Tu sais pourquoi ?

Geralt ne répondit pas.

— Parce que je pense, dit le roi... Je pense qu'elle souffre. N'est-ce pas ?

Le sorceleur posa sur le roi un regard pénétrant. Il n'acquiesça pas, ne hocha pas la tête, il ne fit pas le moindre geste, mais Foltest comprit. Il connaissait la réponse.

## V

Geralt jeta un dernier coup d'œil par une fenêtre du manoir. La nuit tombait vite. De l'autre côté du lac, on voyait scintiller les petites lumières de Wyzima. Les alentours du manoir étaient déserts ; depuis six ans, une bande de terre en friche séparait la ville de cet endroit dangereux où il ne restait que quelques ruines, des solives vermoulues et les restes d'une palissade pleine de brèches qu'on avait de toute

évidence jugé peu rentable de démonter pour la remonter ailleurs. Le roi lui-même avait transféré sa résidence très loin de là, presque à l'autre bout de la cité. Son nouveau château formait une masse sombre qui se découpait au loin sur le ciel en train de prendre sa couleur bleu nuit.

Le sorceleur, qui se trouvait dans l'une des salles vides, pillées, retourna à la table poussiéreuse sur laquelle il faisait ses préparatifs, sans se presser, calmement et avec grand soin. Du temps, comme il le savait, il en avait à revendre. La strige ne quitterait pas la crypte avant minuit.

Devant lui, sur la table, était posé un petit coffret garni de ferrures. Il l'ouvrit. On pouvait voir à l'intérieur, serrés dans des compartiments tapissés d'herbes sèches, de petits flacons de verre sombre. Le sorceleur en sortit trois.

Il ramassa par terre un paquet allongé enveloppé de peaux de brebis maintenues par une courroie. Il les déroula, en sortit un fourreau noir et brillant couvert de rangées de symboles et de signes runiques d'où dépassait la poignée décorative d'un glaive. Il dénuda la lame qui chatoya d'un éclat pur. Elle était en argent massif.

Geralt murmura une formule, but successivement le contenu de deux des flacons, posant la main gauche sur le pommeau de son glaive après chaque gorgée. Et puis il s'enveloppa soigneusement dans son manteau noir et s'assit par terre. Il n'y avait aucun siège, ni là ni ailleurs dans tout le manoir.

Il resta assis sans bouger, les yeux fermés. Son souffle, d'abord égal, s'accéléra soudainement, il devint rauque, saccadé, avant de s'arrêter complètement. La mixture que le sorceleur avait avalée lui permit de contrôler totalement le travail de tous les organes de son corps. Elle était essentiellement composée d'ellébore, de stramoine, d'aubépine et d'euphorbe. Les autres ingrédients ne possédaient de nom dans aucune langue humaine. Pour quelqu'un qui n'y était pas habitué comme l'était Geralt depuis son enfance, cet élixir aurait été un poison mortel.

Le sorceleur tourna brusquement la tête. Son ouïe, d'une acuité à présent supérieure à la normale, n'eut pas de mal à saisir dans le silence un léger bruit de pas dans la cour d'honneur envahie d'orties. Ce ne pouvait pas être la strige. Il faisait encore trop jour. Geralt jeta son glaive sur son dos, cacha son balluchon dans l'âtre de la cheminée en ruine et, aussi silencieux qu'une chauve-souris, monta l'escalier en courant.

Dans la cour, il faisait encore suffisamment jour pour que l'homme qui arrivait pût distinguer le visage du sorceleur. L'homme – c'était Ostrit – recula brusquement, une grimace spontanée de terreur et de dégoût lui tordit la bouche. Le sorceleur eut un rictus. Il savait

quel air il avait : le mélange de mandragore, d'aconit et d'euphrase donne au visage la couleur de la craie, et les pupilles occupent tout l'iris ; cependant, il permet de voir dans les ténèbres les plus épaisses, et c'était le but poursuivi par Geralt.

Ostrit se ressaisit vite.

— Tu as déjà l'air d'un cadavre, sorcier, lui dit-il. Sans doute à cause de la peur. Ne crains rien ! Je t'apporte ta grâce.

Le sorceleur ne répondit pas.

— Tu n'entends pas ce que je te dis, espèce de guérisseur de Rivie ? Tu es sauvé. Et riche ! (Ostrit soupsa dans sa main une assez grosse bourse qu'il jeta aux pieds de Geralt.) Mille orins. Prends-les, enfourche ton cheval et fiche le camp d'ici !

Le Riv ne disait toujours rien.

— Ne me regarde pas en écarquillant les yeux comme ça ! s'écria Ostrit en haussant la voix. Et ne me fais pas perdre mon temps ! Je n'ai pas l'intention de moisir ici jusqu'à minuit. Tu ne comprends pas ? Je ne désire pas que tu désenvoûtes la princesse. Non, ne te dis pas que tu as deviné. Je ne suis pas du côté de Velerad et de Segelin. Je ne veux pas que tu la tues. Tu dois tout simplement ficher le camp. Les choses doivent demeurer telles qu'elles sont.

Le sorceleur ne bougea pas. Il ne voulait pas que le dignitaire se rendît compte à quel point ses gestes et ses réactions étaient maintenant accélérés. La nuit tombait vite, la situation était favorable dans la mesure où la pénombre du crépuscule était encore trop vive pour ses pupilles dilatées.

— Et pourquoi, seigneur, les choses doivent-elles demeurer telles qu'elles sont ? demanda-t-il en tâchant de prononcer chaque mot lentement.

— Ça, dit Ostrit en relevant fièrement la tête, c'est une chose diablement personnelle qui ne te regarde pas.

— Et si jamais je le savais ?

— Tiens ! Tiens !

— Il sera plus facile d'écarter Foltest du trône si la strige tourmente les gens encore plus ? Si les dignitaires et le peuple n'en peuvent plus du tout de la folie du roi, n'est-ce pas ? Je suis venu chez vous en passant par la Rédanie, par Novigrad. On y raconte beaucoup de choses sur le fait que certains, à Wyzima, voient le roi Vizimir comme un sauveur et un véritable monarque. Mais moi, seigneur Ostrit, je ne m'intéresse ni à la politique, ni à la succession au trône, ni aux révolutions de palais. Je suis ici pour accomplir mon travail. Vous n'avez jamais entendu parler du sens du devoir et de la simple honnêteté ? De l'honnêteté professionnelle ?

— Prends garde ! N'oublie pas à qui tu parles, vagabond ! s'écria Ostrit, furieux, en posant la main sur la poignée de son glaive. J'en ai

assez, je n'ai pas l'habitude de discuter avec le premier venu ! Regardez-moi ça ! Tout de suite l'honnêteté, les codes, la morale ! Et qui est-ce qui dit ça ? Un brigand qui, à peine arrivé, assassine des hommes ! Qui se prosterne devant Foltest et derrière son dos marchande avec Velerad comme un tueur à gages ! Et tu oses me prendre de haut, valet ? Tu oses feindre d'être un Lettré ? Un mage ? Un sorcier ? Espèce de sorceleur galeux ! Fous le camp avant que je te transperce la gueule du plat de mon épée !

Le sorceleur n'eut même pas un frémissement.

— C'est vous qui allez partir d'ici, seigneur Ostrit, dit-il. La nuit s'épaissit.

Ostrit recula d'un pas et dégaina comme l'éclair.

— C'est toi qui l'auras voulu, sorcier. Je vais te tuer. Tes machinations ne te serviront plus à rien. J'ai une pierre de tortue.

Geralt sourit. La réputation du pouvoir de la pierre de tortue était aussi répandue qu'usurpée. Mais le sorceleur ne songeait pas à perdre ses forces en formules magiques et encore moins à croiser son fer en argent avec celui d'Ostrit. Il esquiva les moulinets de l'épée du dignitaire et d'un coup de poignet, de sa manchette ornée de clous d'argent, frappa celui-ci à la tempe.

## VI

Ostrit reprit rapidement connaissance, il promena son regard dans l'obscurité épaisse. Il s'aperçut qu'il était attaché. Il ne voyait pas Geralt, debout à côté de lui. Mais il comprit où il était et poussa des hurlements prolongés, terrifiants.

— Tais-toi, lui dit le sorceleur. Sinon, tu vas l'attirer avant l'heure.

— Maudit meurtrier ! Où es-tu ? Détache-moi immédiatement, bandit ! Pour ce forfait, tu seras pendu, fils de chienne !

— Tais-toi !

Ostrit haletait.

— Tu vas la laisser me dévorer alors que je suis attaché ? demanda-t-il, d'une voix plus calme, avant de prononcer une injure grossière, presque dans un murmure.

— Non, dit le sorceleur. Je vais te libérer. Mais pas maintenant.

— Canaille ! siffla Ostrit. Pour détourner la strige ?

— Oui.

Ostrit se tut. Il cessa de se débattre.

— Sorceleur ?

— Oui.

— C'est vrai que je voulais renverser Foltest. Je ne suis pas le seul. Mais je suis le seul à avoir souhaité sa mort, je voulais qu'il meure en souffrant d'atroces tortures, qu'il devienne fou, qu'il pourrisse vif. Tu sais pourquoi ?

Geralt ne répondait pas.

— J'aimais Adda, la sœur du roi, la maîtresse du roi, la putain du roi. Je l'aimais... Sorceleur, tu es là ?

— Oui.

— Je sais ce que tu penses. Mais ce n'est pas ça. Crois-moi, je n'ai jeté aucun sort. Je ne m'y connais pas en sortilèges. Juste une fois, en colère, j'ai dit... Juste une fois. Sorceleur ? Tu m'écoutes ?

— Oui.

— C'est sa mère, la reine. Ça ne peut être qu'elle. Elle ne supportait pas de les voir, Adda et lui... Ce n'est pas moi. Moi, j'ai essayé juste une fois de persuader Adda, tu sais. Mais Adda... Sorceleur ! J'ai perdu la tête et je lui ai dit... Sorceleur ? Ce serait moi ? C'est moi ?

— Ça n'a plus d'importance.

— Sorceleur ? Minuit approche ?

— Oui.

— Laisse-moi partir plus tôt. Donne-moi plus de temps.

— Non.

Ostrit n'entendit pas le grincement du couvercle du sarcophage, mais le sorceleur l'entendit, lui. Il se pencha et trancha de son poignard les liens du dignitaire. Ostrit ne demanda pas son reste. Il se leva d'un bond, boitilla d'une façon disgracieuse, les jambes engourdis, puis se mit à courir. Son regard s'était suffisamment accoutumé à l'obscurité pour voir le chemin qui menait de la salle principale vers la sortie.

La dalle qui bloquait l'entrée de la crypte se souleva et retomba avec un grand fracas. Geralt, qui s'était caché par mesure de précaution derrière la balustrade de l'escalier, aperçut la silhouette difforme de la strige qui filait en souplesse, avec rapidité et assurance, dans le sillage du bruit des pas d'Ostrit. La strige n'avait émis aucun son.

Un cri tremblant, monstrueux, infernal, déchira la nuit, secoua les vieux remparts et dura, crescendo et decrescendo, vibrant. Le sorceleur était incapable d'évaluer exactement la distance – son ouïe exacerbée le trompait –, mais il savait que la strige avait eu tôt fait d'attaquer Ostrit. Trop tôt.

Il sortit de son abri pour aller se poster tout près de l'entrée de la crypte. Il se débarrassa de son manteau, fit un mouvement des épaules pour rectifier la position de son glaive, enfila ses gants. Il disposait encore d'un petit moment. Il savait que même repue depuis la dernière pleine lune, la strige n'abandonnerait pas si vite le cadavre d'Ostrit. Le cœur et le foie constituaient de précieuses provisions pour sa longue léthargie.

Le sorceleur attendait. Selon ses calculs, trois heures environ le

séparaient des premières lueurs de l'aube. Seul le chant du coq pourrait l'induire en erreur. D'ailleurs, il n'y avait probablement plus de coqs dans les environs.

D'abord, il l'entendit. Elle avançait lentement, en traînant les pieds par terre. Et puis il la vit.

La description qu'on lui en avait faite était exacte. Sa grosse tête disproportionnée, plantée sur un cou très court, était entourée d'une auréole de cheveux rougeâtres, crépus et emmêlés. Ses yeux brillaient dans le noir comme deux braises.

La strige se tenait immobile, les yeux fixés sur Geralt. Soudain elle ouvrit la gueule, comme pour faire étalage de ses énormes dents blanches et pointues, à la suite de quoi elle claqua la mâchoire d'un coup sec évoquant la fermeture d'un coffre. Elle bondit aussitôt, sur place, sans élan, ses griffes ensanglantées tendues vers le sorceleur.

Geralt fit un bond en arrière et une brusque volte-face, la strige le frôla, fit elle aussi volte-face en lacérant l'air de ses griffes. Elle ne perdit pas l'équilibre et repartit immédiatement à l'attaque en faisant demi-tour ; ses dents claquèrent juste devant la poitrine de Geralt. Le Riv fit un bond dans l'autre sens, opéra trois tours sur lui-même en vrombissant, pour désorienter la strige. En faisant un bond en arrière, il lui assena sur le côté de la tête un coup sans élan mais puissant, avec les pointes en argent fichées dans son gant au niveau des jointures.

La strige poussa un rugissement de rage qui remplit le manoir d'un écho retentissant, tomba sur le sol, s'immobilisa et se mit à hurler, des hurlements sourds, inquiétants, furieux.

Le sorceleur eut un sourire mauvais. Comme il l'escomptait, sa première tentative se voyait couronnée de succès. L'argent était mortel pour la strige, comme pour la plupart des monstres engendrés par des charmes. Il y avait donc une chance pour que cette bête hideuse fût comme les autres, ce qui pouvait garantir la réussite du désenvoûtement ; quant à son glaive en argent, son ultime recours, il pourrait garantir sa survie à lui.

La strige n'était pas pressée de repartir à l'attaque. Cette fois, elle s'approchait lentement en montrant les crocs, bavant d'une façon répugnante. Geralt recula, décrivit un demi-cercle en avançant prudemment les pieds ; tantôt ralentissant tantôt accélérant ses mouvements, il déconcentrait la strige, l'empêchait de se mobiliser pour sauter. Tout en marchant, le sorceleur déroulait une longue chaîne fine et solide, alourdie au bout. La chaîne était en argent.

Au moment où la strige s'élança pour sauter, la chaîne siffla dans l'air et s'enroula en un clin d'œil autour des épaules, du cou et de la tête du monstre comme un serpent. La strige s'effondra en plein saut en émettant un cri aigu qui déchirait les tympanes. Elle se débattait sur



le sol en poussant d'horribles rugissements, sans qu'on sût si c'était de colère ou à cause de la douleur cuisante que lui infligeait le métal haïssable. Geralt était content ; s'il l'avait voulu, tuer la strige ne lui aurait alors posé aucun problème insurmontable. Mais le sorceleur ne dégainait pas son glaive. Jusqu'à présent, le comportement de la strige ne lui donnait aucune raison de croire que son cas pouvait être incurable. Il recula à distance respectueuse et, sans quitter des yeux la forme qui se tortillait sur le sol, prenait de profondes inspirations. Il se concentrait.

La chaîne lâcha, les maillons en argent se répandirent en pluie de tous les côtés en tintant sur la pierre. Aveuglée par la rage, la strige se rua à l'attaque en hurlant. Geralt attendait calmement ; il leva la main droite et dessina devant lui le Signe d'Aard.

La strige fut projetée à plusieurs pas en arrière, comme frappée par un marteau, mais elle se maintint sur ses jambes, sortit ses griffes, dénuda ses crocs. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et se mirent à flotter comme si elle était prise dans une bourrasque. Avec difficulté, en râlant, elle avançait. Pas à pas, lentement, mais elle avançait.

Geralt s'inquiéta. Il ne s'attendait pas à ce que le Signe, si simple, paralysât complètement la strige, mais il ne s'attendait pas non plus à ce que la bête vainquît si facilement la résistance. Il ne pouvait tenir le Signe trop longtemps, c'était trop épuisant, et la strige n'avait plus qu'à peine une dizaine de pas à parcourir. Il ôta subitement le Signe et fit un bond de côté. Comme il s'y attendait, la strige, surprise, vola en avant, perdit l'équilibre, bascula, glissa sur le sol et roula dans l'escalier, dans l'ouverture béante de l'entrée de la crypte. En bas, retentirent ses hurlements barbares.

Pour gagner du temps, Geralt sauta dans l'escalier qui menait à une petite galerie. Il n'avait pas monté une demi-marche que la strige surgissait de la crypte en se déplaçant à toute allure comme une énorme araignée noire. Le sorceleur attendit de la voir se lancer à sa poursuite dans l'escalier, pour franchir la balustrade et sauter en bas. La strige tournoya dans l'escalier, rebondit et fonça sur lui dans un incroyable bond de plus de dix mètres. Elle ne se laissait plus si facilement piéger par ses pirouettes ; à deux reprises, ses griffes égratignèrent le pourpoint en cuir du Riv. Mais un nouveau coup des pointes d'argent de son gant repoussa la strige avec la violence du désespoir et la fit vaciller. Geralt, sentant la fureur monter en lui, balança d'avant en arrière, s'arc-bouta et d'un énergique coup de pied dans le flanc, terrassa la strige.

Le rugissement qu'elle émit surpassa en puissance tous ses cris précédents. Le crépi du plafond en tomba.

La strige se releva, tremblante d'une colère incontrôlée et d'une pulsion meurtrière. Geralt attendait. Il avait dégainé son glaive et de

la pointe décrivait des cercles dans l'air ; il avançait, contournait la strige en veillant à ce que les mouvements de son épée fussent décalés par rapport au rythme de ses pas. La strige ne sautait pas, elle se rapprochait lentement, suivant des yeux la raie claire de la lame.

Geralt s'arrêta brusquement et se figea, le glaive en l'air. La strige, déconcertée, s'immobilisa également. Le sorceleur décrivit de la pointe un lent arc de cercle, fit un pas du côté de la strige. Puis un autre. Puis il sauta en faisant tournoyer son glaive au-dessus de sa tête.

La strige se recroquevilla, battit en retraite en zigzaguant, Geralt était de nouveau tout proche, son fer miroitait dans sa main. Les yeux du sorceleur s'illuminèrent d'un éclat inquiétant ; derrière ses dents serrées se précipitaient des rugissements rauques. La strige recula de nouveau, poussée en arrière par la force de la haine, de la colère et de la violence concentrées qui émanaient de l'homme en train de l'attaquer et qui l'assaillaient par vagues en s'infiltrant dans son cerveau et ses entrailles. Effrayée, au point d'en avoir mal, par un sentiment encore inconnu d'elle, elle laissa échapper un pialement de contrariété, fit un tour sur elle-même et s'élança dans une fuite folle dans l'obscur labyrinthe des couloirs du manoir.

Geralt, frissonnant, se tenait au milieu de la salle. Seul. Il fallait du temps, pensa-t-il, avant que cette danse au bord du gouffre, ce ballet endiablé, macabre, du combat aboutît au résultat espéré, lui permît de fusionner psychiquement avec son adversaire, d'être en harmonie avec les couches de volonté concentrée qui débordait de la strige. De la volonté mauvaise, malade, qui était à l'origine de la strige. Le sorceleur trembla au souvenir du moment où il avait absorbé cette charge de mal pour la diriger sur le monstre, comme un miroir. Il n'avait encore jamais rencontré une telle concentration de haine et de folie meurtrière, même pas chez les basilics qui jouissaient pourtant dans ce domaine d'une sacrée réputation.

Tant mieux, se disait-il en se dirigeant vers l'entrée de la crypte qui faisait comme une énorme flaque noire sur le sol. Tant mieux ! Le choc que la strige elle-même a subi en était d'autant plus fort ! Ainsi, il aurait un peu plus de temps pour agir avant que la bête hideuse se remît du choc. Le sorceleur se demandait s'il aurait encore la force de fournir le même effort. L'action des élixirs diminuait et l'aube était encore loin. Il était hors de question que la strige retournât dans la crypte avant les premières lueurs de l'aurore, sinon tout le mal qu'il s'était donné n'aurait servi à rien.

Il descendit l'escalier. La crypte n'était pas grande, elle contenait trois sarcophages de pierre. Le couvercle du premier à partir de l'entrée était à moitié écarté. Geralt sortit de son sein le troisième flacon, il en but rapidement le contenu et pénétra dans le tombeau où il disparut. Comme il s'y attendait, c'était un double tombeau, pour la

mère et pour la fille.

Il tira le couvercle sur lui seulement quand lui parvint d'en haut un nouveau rugissement de la strige. Il s'allongea sur le dos, à côté de la dépouille momifiée d'Adda, et traça sur l'intérieur du couvercle le Signe d'Yrden. Il posa sur sa poitrine son glaive et un minuscule sablier phosphorescent. Il croisa les mains. Il n'entendait plus les hurlements de la strige qui fouillait le manoir. D'une façon générale, il cessait petit à petit d'entendre parce que le colchique et la chélidoine commençaient à agir.

## VII

Quand Geralt ouvrit les yeux, le sable avait déjà coulé dans le vase inférieur du sablier, ce qui voulait dire que sa léthargie avait même été plus longue qu'elle aurait dû. Il tendit l'oreille, mais n'entendit rien. Ses sens fonctionnaient à nouveau normalement.

Il empoigna son glaive, glissa la main sur le couvercle du sarcophage en murmurant une formule, à la suite de quoi il déplaça légèrement la dalle de quelques pouces.

Aucun bruit.

Il écarta davantage le couvercle, s'assit et aventura la tête à l'extérieur du tombeau, son arme prête à entrer en action. L'intérieur de la crypte était plongé dans l'obscurité, mais le sorcelleur savait que dehors, le jour commençait à poindre. Il battit le briquet, alluma une petite lanterne miniature, la souleva en projetant des ombres fantastiques sur les murs de la crypte.

Elle était déserte.

Il s'extirpa non sans mal du sarcophage, meurtri, engourdi, transi de froid. C'est alors qu'il l'aperçut. Elle gisait sur le dos, près du tombeau, nue, inconsciente.

Elle était plutôt laide. Toute menue, avec des petits seins pointus, sale. Ses cheveux, d'un roux fauve, lui descendaient presque jusqu'à la taille. Posant la lanterne sur la dalle, il s'agenouilla près de la fille et se pencha sur elle. Elle avait les lèvres pâles ; le coup qu'il lui avait assené avait laissé un gros hématome sur ses pommettes. Geralt posa son glaive et retira son gant pour lui retrousser la lèvre supérieure sans plus de cérémonie. Elle avait des dents normales. Il chercha sa main plongée dans ses cheveux emmêlés. Il allait palper cette main quand il aperçut ses yeux ouverts. Trop tard.

Elle lui agrippa le cou de ses griffes en le lacérant en profondeur, le sang de Geralt lui éclaboussa la figure. Elle poussa un hurlement, cherchant de son autre main à atteindre ses yeux. Il s'abattit sur elle, bloquant ses poignets des deux mains, la clouant au sol. Elle claqua les dents, à présent trop courtes, devant le visage de Geralt. Il lui donna un coup de tête dans la figure, augmenta sa pression en l'étouffant. Elle n'avait plus la force qu'elle avait auparavant, elle se démenait

juste sous lui, hurlait en crachant du sang, son sang à lui, qui lui inondait la bouche. Le sang coulait à flots. Le temps manquait. Le sorceleur poussa un juron et lui planta les dents dans le cou, juste sous l'oreille ; il serra les dents du plus fort qu'il put jusqu'à ce que les hurlements inhumains se transforment d'abord en cris aigus, désespérés, puis en gros sanglots ; c'étaient les pleurs d'une jeune fille de quatorze ans à qui on fait du mal.

Dès qu'elle eut cessé de s'agiter, il la lâcha, se dressa sur les genoux, prit un morceau de toile dans une poche qui se trouvait sur sa manche et le pressa sur son cou. Il trouva son glaive à tâtons, appliqua la lame sur la gorge de la jeune fille inconsciente, se pencha sur sa main. La fille avait des ongles sales, cassés, ensanglantés, mais... normaux. Tout à fait normaux.

Le sorceleur se releva péniblement. Par l'entrée de la crypte se déversait déjà la grisaille moite du petit jour. Il se dirigea vers l'escalier, mais il vacilla et s'assit lourdement sur le sol. À travers la toile imprégnée, son sang coulait sur ses bras, dégoulinait dans une manche. Il défit son pourpoint, arracha sa chemise, la décousit, y tailla des chiffons qu'il noua autour de son cou en sachant qu'il devait faire vite parce qu'il n'allait pas tarder à s'évanouir...

Il y parvint. Puis il s'évanouit.

À Wyzima, de l'autre côté du lac, un coq, hérissant ses plumes dans la fraîcheur de l'humidité, chanta pour la troisième fois, d'une voix rauque.

## VIII

Il découvrit les murs blanchis à la chaux et les poutres du plafond de la petite pièce située au-dessus du corps de garde. Il remua la tête et se tordit de douleur, il gémit. Son cou était couvert d'un épais bandage, solide, fait d'une main experte.

— Ne bouge pas, sorcier ! lui dit Velerad. Ne bouge pas, reste couché !

— Mon... glaive...

— Oui, oui. La seule chose qui compte, pour toi, c'est ton glaive en argent de sorceleur. Il est là, ne t'inquiète pas. Il y a ton glaive et ton coffret. Et les trois mille orins. Oui, oui, ne dis rien ! Je suis un vieil imbécile, et toi, tu es un sorceleur intelligent. Foltest n'arrête pas de répéter ça depuis deux jours.

— Deux...

— Eh oui ! Depuis deux jours. Elle t'a bien tranché le cou, on voyait tout ce que tu as à l'intérieur. Tu as perdu beaucoup de sang. C'est une chance que nous ayons foncé jusqu'au manoir après le troisième chant du coq. À Wyzima, cette nuit-là, personne n'a dormi. C'était impossible. Vous faisiez un vacarme invraisemblable. Je ne te fatigue pas avec mon bavardage ?

— La... princesse ?

— La princesse est comme toutes les princesses. Elle est maigre et un peu bête. Elle pleure tout le temps et pisse au lit. Mais Foltest dit qu'elle va changer. Je ne pense pas qu'elle change en pire, hein, Geralt ?

Le sorcelleur avait fermé les yeux.

— Bon, j'y vais. (Velerad se leva.) Repose-toi ! Geralt ? Avant que je m'en aille, dis-moi pourquoi tu voulais la mordre ? Hein ? Geralt ?

Le sorcelleur dormait.

Geralt !

Réveillé en sursaut, il dressa la tête. Le soleil, déjà haut, infiltrait de force des taches dorées aveuglantes par les volets à claire-voie, envahissait la pièce de sa lumière tentaculaire. Le sorceleur mit sa main en visière, un réflexe dont il n'avait pas réussi à se débarrasser, même si ce geste était inutile puisqu'il lui suffisait d'étrécir ses prunelles en fentes verticales.

— Il est déjà tard, dit Nenneke en ouvrant les volets. Vous avez bien dormi ! Iola, sauve-toi ! File !

La jeune fille se mit brusquement sur son séant, se pencha hors de la couche pour ramasser sa mante par terre. Geralt sentit un filet de salive refroidir sur son bras, à l'endroit où étaient posées les lèvres de la fille quelques instants plus tôt.

— Attends un peu..., dit-il d'une voix hésitante.

Elle lui jeta un regard et détourna son visage.

Iola était métamorphosée. Elle n'avait plus rien d'une ondine, plus rien de la lumineuse apparition embaumant la camomille qu'elle était à l'aube. Ses yeux n'étaient pas noirs, mais bleu pervenche. Elle avait des taches de rousseur sur le nez, la gorge et les bras. Ces taches de rousseur étaient tout à fait charmantes, en harmonie avec son teint et sa chevelure fauve. À l'aube, quand elle était son rêve, il n'y avait pas prêté attention. Avec honte et regret, il constata qu'il lui en voulait. Il lui en voulait de ne pas être restée un rêve. Et il ne se pardonnerait jamais de lui en vouloir.

— Attends un peu, répéta-t-il. Iola... Je voulais...

— Ne lui dis plus rien, Geralt ! intervint Nenneke. De toute façon, elle ne te répondra pas. Sauve-toi, Iola ! Dépêche-toi, mon petit !

Enveloppée dans sa mante, la jeune fille trotтина vers la porte en faisant claquer ses pieds nus sur le sol, gênée, empruntée, les joues cramoisies. Rien chez elle ne faisait plus penser à... Yennefer.

— Nenneke, dit-il en attrapant sa chemise. J'espère que tu ne lui en veux pas... Tu ne vas tout de même pas la punir ?

— Tu es bête, lança la prêtresse en s'approchant de sa couche. Tu as oublié où tu es. Tu n'es ni dans un ermitage ni dans un couvent. Tu es dans le temple de Melitele. Notre déesse n'interdit rien aux prêtresses. Ou presque rien.

— Tu m'as interdit de lui parler.

— Je ne te l'ai pas interdit, je t'en ai fait remarquer l'inutilité. Iola ne parle pas.

— Quoi ?

— Elle ne parle pas parce qu'elle a fait vœu de silence. C'est une forme de renoncement grâce auquel... Ah ! Ce n'est pas la peine que je

t'explique, de toute façon tu ne comprendras pas, tu n'essaieras même pas de comprendre. Je connais tes idées sur la religion. Non, ne t'habille pas tout de suite ! Je veux vérifier si ton cou cicatrise bien.

Elle s'assit sur le bord du lit, déroula adroitement les bandes de lin qui enveloppaient le cou du sorceleur sur plusieurs épaisseurs. Il fit une grimace de douleur.

Dès l'arrivée du sorceleur à Ellander, Nenneke avait défait les vilaines et grossières coutures qu'on lui avait faites à Wyzima avec une alène de cordonnier. Elle avait incisé la blessure et fait un nouveau pansement. Le résultat était évident : il était arrivé au temple presque guéri, enfin, peut-être encore un peu raide, et maintenant, il était de nouveau malade et souffrait. Mais il ne protestait pas. Il connaissait la prêtresse depuis des années, il savait l'étendue de son savoir de guérisseuse et la richesse de sa pharmacie universelle. Une cure au temple de Melitele ne pouvait que lui faire du bien.

Nenneke tâta la région de la blessure, la nettoya et se mit à jurer. Il connaissait sa manière de faire par cœur, elle avait commencé dès le premier jour et n'omettait jamais de râler chaque fois qu'elle voyait le souvenir laissé par les griffes de la princesse de Wyzima.

— Quelle horreur ! Comment peut-on se laisser frapper comme ça par une vulgaire strige ? Les muscles ! Les tendons ! Pour un peu, elle te tranchait la carotide ! Par la Grande Melitele, Geralt, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Comment se fait-il que tu l'aies laissée approcher si près ? Qu'est-ce que tu voulais lui faire ? La sauter ?

Il ne répondit pas, il se contenta d'esquisser un sourire.

— Ne prends pas cet air bête.

La prêtresse se leva pour prendre un sac de bandages dans la commode. En dépit de son embonpoint et de sa petite taille, elle se mouvait avec grâce et souplesse.

— Ce qui s'est passé n'a rien de drôle. Tu perds tes réflexes, Geralt.

— Tu exagères.

— Je n'exagère pas du tout. (Nenneke appliqua sur la blessure un onguent vert qui dégageait une forte odeur d'eucalyptus.) Tu ne dois pas te laisser blesser, or tu l'as fait, et en plus très sérieusement. Et même grièvement. Malgré tes capacités exceptionnelles de régénération, il va falloir des mois pour que ton cou retrouve toute sa mobilité. Je te mets en garde. Pendant cette période, ne cherche pas à mettre tes forces à l'épreuve en te battant avec un adversaire trop vif.

— Merci pour cette mise en garde. Donne-moi un autre conseil, si tu veux bien ! De quoi veux-tu que je vive pendant ce temps ? Tu voudrais que je fasse appel à quelques demoiselles, que j'achète une carriole et que j'organise une maison de prostitution itinérante ?

Nenneke haussa les épaules tandis que ses mains grassouillettes

lui bandaient le cou avec des gestes sûrs, rapides.

— Tu voudrais que je te donne des conseils et que je t'apprenne à vivre ? Est-ce que je suis ta mère ? Allez, c'est fini. Tu peux t'habiller. On t'attend au réfectoire pour le petit déjeuner. Dépêche-toi, sinon tu te le prépareras tout seul. Je n'ai pas l'intention de retenir les filles aux cuisines jusqu'à midi.

— Où est-ce que je pourrai te retrouver ? Au sanctuaire ?

— Non, dit Nenneke en se levant. Pas au sanctuaire. Tu es toujours le bienvenu ici, sorcelleur, mais ne viens pas rôder au sanctuaire. Tu n'auras qu'à aller te promener. C'est moi qui te retrouverai.

— Bien.

## II

Geralt parcourait pour la quatrième fois la petite avenue de peupliers qui menait de l'entrée vers les bâtiments d'habitation et vers le sanctuaire blotti dans la roche abrupte, ainsi qu'au temple principal. Après un court moment de réflexion, il renonça à retourner à l'intérieur de celui-ci, obliqua dans la direction des jardins et des bâtiments de la ferme. Une quinzaine de prêtresses en robes de travail grises s'affairaient avec ardeur, sarclant les plates-bandes et nourrissant la basse-cour dans les poulaillers. La plupart d'entre elles étaient jeunes, parfois même très jeunes, presque des enfants. Certaines, en passant à côté de lui, le saluaient d'un signe de tête ou d'un sourire. Il répondait à leurs saluts sans en reconnaître aucune. S'il venait souvent au temple, une fois par an, certaines années deux fois, il ne rencontrait jamais plus de trois ou quatre têtes connues. Les filles arrivaient puis repartaient, soit dans d'autres temples, comme prophétesses, soit comme sages-femmes et guérisseuses spécialisées dans les maladies féminines et infantiles, ou encore comme druidesses itinérantes, préceptrices ou gouvernantes. Mais il en arrivait toujours de nouvelles, de partout, même de contrées fort lointaines. Le temple de Melitele, à Ellander, était célèbre et jouissait d'une réputation méritée.

Le culte de la déesse Melitele était l'un des plus anciens et avait été en son temps l'un des plus répandus. Ses débuts remontaient à une époque immémoriale, avant l'apparition de l'homme. Presque toutes les races pré-humaines et toutes les tribus humaines primitives, encore nomades, avaient vénéré une déesse des récoltes et de la fertilité, protectrice des agriculteurs et des jardiniers, patronne de l'amour et du couple. La plupart de ces cultes s'étaient fondus dans celui de Melitele.

Le temps, qui s'était montré plutôt sans pitié pour les autres religions et les autres cultes en les isolant efficacement dans des chapelles reculées et de petites églises oubliées, rarement visitées,



enfouies dans les constructions des villes, s'était révélé clément pour Melitele. Melitele ne manquait ni d'adeptes ni de mécènes. Les Lettrés qui analysaient ce phénomène expliquaient généralement la popularité de la divinité en remontant aux précultes de la Grande Matrice, la mère nature. Ils soulignaient ses liens avec le cycle de la nature, avec le renouveau et d'autres phénomènes encore, aux noms ronflants. Un ami de Geralt, le troubadour Jaskier, qui aimait passer pour un spécialiste dans tous les domaines possibles et imaginables, cherchait des explications plus simples. Le culte de Melitele, expliquait-il, était un culte typiquement féminin. Melitele était la patronne de la fécondité, de l'enfantement, la protectrice des sages-femmes. Les femmes en couches devaient crier. Outre les hurlements habituels, leurs promesses en l'air, dont la teneur était toujours la même – plus jamais elles ne se donneraient à un gars à la manque –, toutes les femmes qui accouchaient ne pouvaient appeler à leur secours qu'une divinité, et Melitele était la déesse de la situation. Comme les femmes avaient toujours accouché, accouchaient et accoucheraient, démontrait le poète, alors la déesse n'avait pas à craindre de perdre de sa popularité.

— Geralt !

— Tu es là, Nenneke. Je te cherchais.

— Moi ? s'exclama la prêtresse en lui jetant un regard moqueur. Ce n'est pas Iola que tu cherches ?

— Iola aussi, avoua-t-il. Tu as quelque chose contre ?

— En ce moment, oui. Je ne veux pas que tu la déranges ni que tu la distraies. Elle doit se préparer et prier pour que cette transe puisse donner des résultats.

— Je t'ai déjà dit que je n'en voulais pas, fit-il sèchement. Je ne pense pas qu'une transe puisse m'aider.

— Et moi, dit Nenneke en faisant une moue boudeuse, je ne pense pas que ça puisse te faire de mal.

— Il ne sera pas possible de m'hypnotiser, je suis immunisé. J'ai peur pour Iola. L'effort à fournir peut être trop épuisant pour le médium.

— Iola n'est ni un médium ni une diseuse de bonne aventure atteinte de maladie mentale. Cette enfant jouit d'une grâce particulière de Melitele. Alors, si tu veux bien, arrête tes simagrées ! Je te l'ai dit, je connais tes idées sur la religion et elles ne m'ont jamais dérangée jusqu'à présent, pas plus qu'elles me dérangeront à l'avenir. Je ne suis pas une fanatique. C'est ton droit de croire que c'est la nature qui nous gouverne, ainsi que le pouvoir qu'elle recèle. Tu peux parfaitement penser que les dieux, dont ma Melitele, ne sont qu'une personnification de ce pouvoir inventée à l'usage des rustres pour qu'ils le comprennent plus facilement et en admettent l'existence.

D'après toi, cette force est aveugle. Mais pour moi, Geralt, la foi permet d'attendre de la nature ce que personnifie ma déesse, à savoir l'ordre, la loi, le bien. Et l'espoir.

— Je le sais.

— Si tu le sais, alors pourquoi ces réserves sur la transe ? De quoi as-tu peur ? Que je t'oblige à te prosterner devant une statue et à chanter des cantiques ? Geralt, nous resterons juste assis un petit moment ensemble, toi, Iola et moi. Et nous verrons si les talents de cette jeune fille permettent de lire dans le nœud des forces qui t'entourent. Peut-être apprendrons-nous des choses qu'il serait bon de savoir. Et peut-être que nous n'apprendrons rien. Il n'est pas exclu que les forces du destin qui t'entourent ne veuillent pas nous apparaître, qu'elles restent cachées, impénétrables. Je n'en sais rien. Mais pourquoi ne pas essayer ?

— Parce que ça n'a aucun sens. Aucun nœud du destin ne m'entoure. Et quand bien même il y en aurait un, pourquoi diable aller fouiller dedans ?

— Geralt, tu es malade.

— Blessé, tu voulais dire.

— Je sais ce que je voulais dire. Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi, je le pressens. Je te connais tout de même depuis que tu es tout petit ; quand je t'ai connu, tu étais haut comme trois pommes. Mais maintenant je sens que tu es pris dans un satané tourbillon, que tu es complètement emmêlé, emberlificoté dans un nœud qui se resserre petit à petit autour de toi. Je veux savoir de quoi il s'agit. Je ne peux pas y arriver seule, je dois m'en remettre aux talents de Iola.

— Est-ce que tu ne veux pas aller trop profond ? Pourquoi toute cette métaphysique ? Si tu veux, je vais me confier à toi. J'occuperai toutes tes soirées en te racontant les événements de ces dernières années, tous plus intéressants les uns que les autres. Si tu me trouves un tonnelet de bière pour que ma gorge ne se dessèche pas trop, on peut commencer dès aujourd'hui. Mais je crains fort de t'ennuyer car tu ne trouveras dans mes histoires aucun nœud, aucun enchevêtrement du destin. Oh ! ce ne sont que de banales histoires de sorceleur.

— Je t'écouterai avec plaisir. Mais une transe ne te ferait pas de mal, je te le répète.

— Tu ne penses pas, fit-il en souriant, que mon manque de foi quant à ses effets la rende d'avance inutile ?

— Non, je ne le pense pas. Et tu sais pourquoi ?

— Non.

Nenneke se pencha, le regarda droit dans les yeux avec un étrange sourire sur ses lèvres pâles.

— Car ce serait bien le premier signe qui me prouverait que le

manque de foi a un pouvoir quelconque.

# UN GRAIN DE VÉRITÉ

## I

De petits points noirs qui se déplaçaient sur le fond clair du ciel sillonné de bandes de brouillard attirèrent l'attention du sorceleur. Ils étaient nombreux. Les oiseaux tournoyaient en décrivant de lents cercles tranquilles et puis piquaient tout à coup pour remonter aussitôt dans un grand battement d'ailes.

Le sorceleur observa les oiseaux un long moment, évalua la distance et le temps qu'il présumait nécessaire pour la parcourir, et corrigea son observation en prenant en compte le relief du terrain, l'épaisseur de la forêt, la profondeur et la largeur d'un ravin dont il soupçonnait l'existence. Enfin, il écarta son manteau, resserra de deux trous le baudrier qui lui barrait la poitrine en diagonale. Le pommeau de son glaive suspendu en travers de son dos dépassait de son épaule droite.

— On va se rallonger un peu le chemin, Ablette, dit-il. On va quitter la route. À mon avis, ces gros oiseaux ne tournoient pas au-dessus de cet endroit sans raison.

Sa jument, bien évidemment, ne lui répondit pas, mais elle obéit à la voix familière et avança.

— Qui sait ? Peut-être que c'est un élan à terre, dit Geralt. Ou autre chose. Allons voir !

Il y avait bel et bien un ravin à l'endroit que le sorceleur avait repéré. Il domina soudain les frondaisons d'arbres serrés dans une crevasse. Mais le ravin était en pente douce, le fond était sec, sans aubépines, sans vieux troncs pourrissants. Il le franchit facilement. De l'autre côté, il découvrit une forêt de bouleaux, puis une grande clairière et une lande à bruyère où des arbres cassés par le vent tendaient vers le ciel les tentacules de leurs branches et de leurs racines emmêlées.

Les oiseaux, effarouchés par l'apparition du cavalier, s'envolèrent à tire-d'aile en poussant des croassements sauvages, stridents, rauques.

Geralt aperçut tout de suite un premier corps, attiré par la blancheur d'un mantelet en peau de mouton et le bleu mat d'une robe qui se détachaient sur les touffes de lâche jaunie. S'il ne voyait pas le deuxième cadavre, il savait où il était : la présence de trois loups, qui regardaient paisiblement le cavalier assis sur leur arrière-train, trahissait l'endroit où il gisait. La jument du sorceleur s'ébroua. Les loups, d'un même mouvement, sans bruit, sans se presser, s'enfoncèrent dans la forêt en trotinant et en tournant leur tête triangulaire à intervalles réguliers dans la direction du nouveau venu. Geralt mit pied à terre.

La femme au mantelet blanc et à la robe bleue n'avait plus de visage, plus de gorge, et la majeure partie de sa cuisse gauche avait

disparu. Le sorceleur passa à côté d'elle sans s'arrêter.

L'homme gisait le visage contre terre. Geralt ne retourna pas le corps ; là non plus, les loups et les oiseaux n'avaient pas chômé. Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de l'examiner davantage, un lacis noir de sang séché couvrait les épaules et le dos du pourpoint de laine. De toute évidence, l'homme était mort d'un coup qu'on lui avait assené sur la nuque, les loups n'avaient mis son corps à mal qu'après.

L'homme portait à sa large ceinture une bourse en cuir qui voisinait avec un sabre court dans un fourreau en bois. Le sorceleur l'arracha, jeta successivement dans l'herbe un briquet, un morceau de craie, de la cire à cacheter, une poignée de pièces d'argent, un étui en os renfermant un petit couteau à raser pliant, une oreille de lapin, trois clés enfilées sur un anneau, une amulette portant un symbole phallique. La pluie et la rosée avaient mouillé deux missives écrites sur de la toile, les runes étaient délavées, effacées. Une troisième lettre, écrite sur du parchemin, elle aussi abîmée par l'humidité, était lisible. Il s'agissait d'une lettre de crédit émise par la banque des nains de Murivel pour un marchand du nom de Rulle Asper ou Aspen. La somme n'était pas très importante.

Geralt souleva la main droite de l'homme. Ainsi qu'il s'y attendait, un anneau de cuivre qui serrait un de ses doigts enflés et bleuis portait l'emblème de la corporation des armuriers : un heaume stylisé muni d'une visière, et deux glaives croisés sous lesquels était gravée la rune A.

Le sorceleur revint au cadavre de la femme. Pendant qu'il retournait le corps, il se piqua le doigt à une rose attachée à la robe. La fleur était fanée, mais n'avait pas perdu sa couleur – les pétales étaient bleu foncé, presque bleu marine. C'était la première fois de sa vie que Geralt voyait semblable rose. Il retourna le corps complètement et frémit. Sur la nuque dénudée et déformée de la femme, il distingua de nettes traces de dents qui n'étaient pas des dents de loup.

Le sorceleur recula prudemment jusqu'à son cheval. Les yeux fixés sur la lisière de la forêt, il se remit en selle. Il fit deux fois le tour de la clairière pour examiner attentivement le sol, tout en jetant des regards circulaires.

— Oui, Ablette, dit-il tout bas en retenant son cheval. La chose paraît claire, mais elle ne l'est pas tout à fait. L'armurier et la femme sont arrivés de Murivel à cheval, ils venaient de ce côté de la forêt. Ils devaient rentrer chez eux, car personne ne garde longtemps sur soi des lettres de crédit à réaliser. Pourquoi sont-ils passés par ici au lieu d'emprunter la route ? C'est un mystère. Mais ils ont traversé la lande côte à côte. Pour une raison que j'ignore, ils sont tous deux descendus ou tombés de cheval. L'armurier est mort sur le coup. La femme a

couru jusqu'à ce qu'elle tombe et meure, elle aussi. Quelque chose qui n'a pas laissé de traces l'a traînée par terre par la nuque en la tenant entre ses dents. Ça s'est produit il y a deux ou trois jours. Leurs chevaux se sont emballés, on ne les rattrapera pas.

La jument, bien sûr, ne lui répondait toujours pas, mais réagit à la voix familière en poussant des hennissements inquiets.

— La chose qui les a tués, poursuivit Geralt en regardant la lisière de la forêt, n'était ni un loup-garou ni une goule. Ni l'un ni l'autre n'aurait laissé derrière lui tant à manger pour les charognards. S'il y avait eu des marais par ici, j'aurais dit que ce sont des kikimorrhes ou des vyppères. Mais il n'y en a pas.

Le sorceleur se baissa pour soulever légèrement la couverture qui couvrait les flancs de son cheval, faisant apparaître, attaché à ses bagages, un second glaive à la garde brillante, décorative, et à la poignée noire crénelée.

— Oui, Ablette. On va se rallonger le chemin. Je dois vérifier pourquoi l'armurier et la femme n'ont pas emprunté la route. Si nous restons indifférents devant ce genre d'événements, nous ne gagnerons même pas de quoi t'acheter de l'avoine, n'est-ce pas, Ablette ?

Obéissante, la jument partit à travers les arbres cassés par le vent en franchissant avec précaution les trous laissés par les racines des arbres arrachés.

— Même si ce n'est pas un loup-garou, on ne va pas prendre de risque, reprit le sorceleur en sortant d'un sac accroché à sa selle un petit bouquet d'aconit séché qu'il suspendit au mors.

La jument s'ébroua. Geralt délaça l'encolure de son pourpoint et sortit son médaillon orné d'une tête de loup montrant les crocs. Le médaillon, au bout de sa petite chaîne d'argent, sautait au rythme des mouvements du cheval, scintillant comme du mercure sous les rayons du soleil.

## II

Le sorceleur avait gravi une hauteur pour couper les lacets du sentier au tracé incertain et c'est du sommet de cette hauteur qu'il aperçut pour la première fois les tuiles rouges du toit pointu d'une tour. La pente, envahie de noisetiers, encombrée de branches mortes, couverte d'un épais tapis de feuilles jaunies, paraissait un peu dangereuse pour être descendue à cheval. Le sorceleur fit demi-tour, redescendit prudemment de l'autre côté et rejoignit le sentier. Il allait lentement, retenait son cheval à intervalles réguliers et, suspendu à sa selle, cherchait à repérer la trace du chemin.

Soudain la jument secoua la tête, poussa des hennissements sauvages et se mit à piétiner, danser sur le sentier en soulevant un tourbillon de feuilles mortes. Geralt entoura l'encolure d'Alette de son bras gauche et forma le Signe d'Axia en croisant les doigts de sa

main droite, qu'il passa ensuite sur la tête de sa monture en murmurant une formule magique.

— Les choses vont si mal que ça ? grommela-t-il en maintenant le Signe et en regardant autour de lui. Du calme, Ablette, du calme !

Le charme agit rapidement, mais la jument, pourtant stimulée par un coup de talon, repartit avec hésitation, sans conviction, perdant le rythme souple de son allure naturelle. Le sorceleur sauta lestement à terre et continua son chemin à pied en tirant son cheval par la bride. Il découvrit une muraille.

Entre la muraille et la forêt, il n'y avait aucun espace, aucune franche séparation. De jeunes arbustes et des buissons de genévriers mêlaient leurs feuillages à celui du lierre et de la vigne vierge agrippés au mur de pierre. Geralt dressa la tête. Au même moment, il sentit se coller sur sa nuque une petite créature molle, invisible, agaçante, qui avançait sous ses cheveux en rampant. Il savait ce que c'était.

Quelqu'un contemplait la scène.

Il se retourna lentement, en douceur. Ablette s'ébroua, les muscles de son encolure frissonnèrent, s'agitèrent sous sa peau.

Sur la pente qu'il venait de descendre, une jeune fille se tenait immobile, une main appuyée sur le tronc d'un aulne. Sa longue robe blanche contrastait avec la masse noire et brillante de ses longs cheveux décoiffés qui lui arrivaient aux épaules. Geralt crut la voir sourire, mais il n'en était pas sûr, elle était trop loin.

— Salut ! dit-il avec un geste amical de la main.

Il fit un pas dans la direction de la jeune fille. Celle-ci tourna légèrement la tête pour suivre ses mouvements. Elle avait un visage pâle, d'immenses yeux noirs. Son sourire, si c'en était un, avait disparu, comme effacé d'un coup de chiffon. Geralt fit un nouveau pas en avant. Le feuillage frémit. La fille descendit la pente en courant comme une biche, se faufila entre les buissons de noisetiers et ne fut bientôt plus qu'un trait blanc qui disparut dans les profondeurs de la forêt. Sa longue robe ne semblait pas entraver ses mouvements.

La jument du sorceleur dressa brusquement la tête en poussant des hennissements plaintifs. Geralt, les yeux toujours tournés du côté de la forêt, fit machinalement le Signe pour la calmer. Puis il continua à longer la muraille en tirant son cheval par la bride, enfoncé jusqu'à la taille dans les bardanes.

Il rencontra une porte, solide, garnie de ferrures, fixée par des gonds très rouillés, munie d'un grand heurtoir en laiton. Après quelques secondes d'hésitation, Geralt s'apprêtait à saisir l'anneau vert-de-grisé quand il fit un brusque bond en arrière : au moment même, la porte s'entrouvrait avec force grincements et couinements, en repoussant derrière les battants des touffes d'herbes, des cailloux et de petites branches. Derrière la porte, il n'y avait personne. Le

sorcelleur n'aperçut qu'une cour d'honneur déserte, abandonnée, envahie d'orties. Il entra en tirant son cheval. Abrutie par le Signe, la jument ne résistait pas, mais avançait à pas raides et hésitants.

La cour était ceinte sur trois de ses côtés par la muraille et des vestiges d'échafaudages en bois. La façade d'un petit château, bigarrée d'un crépi vérolé, tombé par plaques, de dégoulinades et de guirlandes de lierre, en constituait le quatrième côté. Les volets, à la peinture écaillée, étaient fermés. La porte également.

Geralt attacha les rênes d'Ablette à un poteau situé près de la porte du château et se dirigea lentement vers la bâtisse par une petite allée de gravier qui passait à proximité d'un petit bassin rempli de feuilles et de saletés, entouré d'une margelle basse. Au milieu du bassin, se dressait une fontaine, sur un socle plein de fantaisie taillé dans de la pierre blanche, représentant un dauphin qui ployait en l'air sa queue ébréchée.

À côté du bassin, dans ce qui avait dû être une plate-bande dans un passé très lointain, poussait un massif de roses. N'était la couleur de leurs fleurs, les rosiers ressemblaient à tous les rosiers que Geralt avait eu l'occasion de rencontrer. Mais ces fleurs étaient particulières ; de couleur indigo, certains pétales présentaient de légers reflets pourpres à leur extrémité. Le sorcelleur toucha une fleur, approcha son visage pour en humer le parfum. Elle avait l'arôme habituel des roses, juste un peu plus intense.

La porte du palais s'ouvrit en même temps que tous les volets dans un vacarme assourdissant. Geralt se redressa brusquement. Un monstre fonçait droit sur lui dans la petite allée, en faisant crisser le gravier.

Avec la rapidité de l'éclair, la main droite du sorcelleur se leva au-dessus de son épaule droite tandis que sa main gauche secouait fortement sa ceinture sur sa poitrine, et la poignée de son glaive se retrouva toute seule dans sa main. Le fer, qui sauta du fourreau en émettant un sifflement, décrivit une petite courbe lumineuse et se figea, pointé dans la direction de la bête hideuse qui chargeait. À la vue du glaive, le monstre freina et s'arrêta. Le gravier gicla de toutes parts. Le sorcelleur n'eut pas un frisson.

La créature humanoïde était vêtue d'habits râpés mais de bonne qualité, pourvus d'ornements du meilleur goût mais fort peu fonctionnels. Cependant, son caractère humanoïde n'allait pas au-delà de la fraise souillée de son pourpoint. Celle-ci était dominée d'une énorme tête poilue comme celle d'un ours, munie d'immenses oreilles, d'une paire d'yeux au regard fou et d'une gueule effrayante, pleine de crocs plantés de travers, où luisait une langue rouge, telle une flamme.

— Fous le camp d'ici, mortel ! rugit le monstre en agitant ses grosses pattes, mais sans pour autant avancer. Fous le camp, sinon, je



te dévore ! Je te mets en pièces !

Le sorceleur ne bougea pas, il ne lâcha pas son glaive.

— Tu es sourd ? Fous le camp ! hurla la créature avant d'émettre un bruit qui tenait du couinement du porc et du brame du cerf solitaire.

Les volets de toutes les fenêtres claquèrent dans un grand fracas en provoquant la chute de débris et du crépi des rebords de fenêtres. Ni le sorceleur ni le monstre ne bougèrent.

— File pendant que tu es encore en vie ! hurla la créature d'une voix qui paraissait déjà moins assurée. Sinon...

— Sinon... ? l'interrompt Geralt.

Le monstre se mit à souffler violemment, pencha sa tête monstrueuse.

— Regardez-moi cet audacieux ! fit-il calmement en montrant ses crocs et en dardant un œil injecté de sang sur Geralt. Lâche ce fer, s'il te plaît ! Tu ne dois pas avoir compris que tu te trouves dans la cour de ma maison ! À moins que là d'où tu viens, il soit d'usage de menacer le maître des lieux d'une arme dans sa propre cour ?

— En effet, confirma Geralt. Mais c'est réservé aux gens qui accueillent leurs hôtes en poussant des rugissements et en leur annonçant qu'ils vont les mettre en pièces.

— Ah ! Peste ! s'excita le monstre. En plus, tu m'offenses, intrus ! En voilà, un visiteur ! Il s'introduit dans votre cour, abîme des fleurs qui ne sont pas à lui, joue les grands seigneurs et pense qu'on va lui apporter le pain et le sel. Peuh !

Le monstre cracha, souffla et referma sa gueule. Ses crocs inférieurs qui dépassaient à l'extérieur lui donnaient une allure de sanglier.

— Alors ? finit par dire le sorceleur en baissant son glaive. Nous allons rester longtemps debout ?

— Et qu'est-ce que tu proposes ? Qu'on se couche ? haleta le monstre. Range ce fer, je te dis !

Le sorceleur rengaina habilement son arme dans son dos ; sans la lâcher, il caressa le pommeau qui dépassait de son épaule.

— J'aimerais mieux que tu ne fasses pas de gestes trop brusques, dit-il. Je peux dégainer mon épée à tout instant, plus vite que tu le penses.

— J'ai vu, râla le monstre. Sans lui, il y a longtemps que tu serais dehors, avec l'empreinte de mon talon sur le fondement. Qu'est-ce que tu veux ? D'où sors-tu ?

— Je me suis égaré, mentit le sorceleur.

— Tu t'es égaré, répéta le monstre avec une grimace inquiétante. Eh bien, retrouve ton chemin ! Autrement dit, dehors ! Tends l'oreille gauche vers le soleil et garde-la comme ça ! Tu te retrouveras bientôt

sur la route. Allez ! Qu'est-ce que tu attends ?

— Il y a de l'eau ici ? demanda tranquillement Geralt. Mon cheval a soif. Et moi aussi, si ça ne te dérange pas trop.

Le monstre dansa d'un pied sur l'autre, se gratta l'oreille.

— Écoute un peu, toi ! fit-il. Tu n'as réellement pas peur de moi ?

— Je devrais ?

Le monstre regarda autour de lui, se racla la gorge, remonta son pantalon bouffant d'un geste énergique.

— Ah ! Peste ! Qu'est-ce que j'en ai à faire ! Un visiteur chez moi ! Ce n'est pas tous les jours qu'il m'arrive quelqu'un qui ne s'enfuit pas ou ne s'évanouit pas dès qu'il me voit. Allez, c'est bon ! Si tu es un voyageur fatigué et honnête, je t'invite à entrer. Si tu es un brigand ou un voleur, je t'avertis : cette maison exécute mes ordres. À l'intérieur de ces murs, c'est moi qui commande.

Il leva une patte velue. Tous les volets cognèrent de nouveau le mur, et la gorge de pierre du dauphin émit de sourds glouglous.

— Je t'invite, répéta-t-il.

Geralt le scrutait sans bouger.

— Tu habites seul ?

— En quoi ça te regarde avec qui j'habite ? interrogea le monstre en ouvrant la gueule de colère avant de pousser des ricanements sonores. Ah ! Je comprends. Tu dois croire que j'ai à mon service quarante valets d'une beauté égale à la mienne. Je n'en ai pas. Alors, peste ! Profites-tu de cette invitation que je te fais de si bon cœur ? Si tu ne veux pas, la porte est là, juste derrière ton postérieur !

Geralt s'inclina avec raideur.

— J'accepte votre invitation, dit-il d'un ton très protocolaire. Je ne manquerai pas aux règles de l'hospitalité.

— Tu es ici chez toi, repartit le monstre d'un ton tout aussi protocolaire et pourtant badin. Par ici, cher invité. Et amène ton cheval au puits.

L'intérieur du château avait lui aussi besoin d'être remis en état de fond en comble, mais tout était relativement propre et ordonné. Les meubles respiraient la belle ouvrage, même s'ils avaient été fabriqués dans des temps très anciens. Il flottait une forte odeur de poussière. On n'y voyait pas grand-chose.

— Lumière ! hurla le monstre, et aussitôt une flamme et de la suie jaillirent d'une torche de résine plantée dans un support de métal.

— Pas mal ! commenta le sorceleur.

Le monstre ricana.

— C'est tout l'effet que ça te fait ? En vérité, je vois qu'il en faut plus pour t'impressionner. Je te l'ai dit, cette maison exécute mes ordres. Par ici, s'il te plaît ! Fais attention, l'escalier est raide. Lumière !

Dans l'escalier, le monstre se retourna.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc qui te pend autour du cou, cher invité ?

— Regarde !

Le monstre saisit le médaillon dans sa grosse patte, le haussa jusqu'à ses yeux en tirant légèrement sur la chaîne.

— Il a une vilaine expression, cet animal ! Qu'est-ce que c'est ?

— L'emblème de ma corporation.

— Ah ! Tu dois fabriquer des muselières. Par ici ! Lumière !

Ils entrèrent dans une grande salle totalement dépourvue de fenêtres. Une énorme table en chêne, sans rien d'autre dessus qu'un grand candélabre en cuivre vert-de-grisé couvert de festons de cire froide, en occupait le milieu. Sur un nouvel ordre du monstre, les bougies s'allumèrent et scintillèrent en éclairant la pièce d'une lueur.

L'un des murs de la salle était tapissé d'armes : des compositions de boucliers ronds, de pertuisanes, de piques et de guisarmes entrecroisés, de lourdes rapières et de haches. L'âtre d'une gigantesque cheminée, surmontée d'un alignement de portraits écaillés et éraflés, occupait la moitié du mur voisin. Sur celui qui faisait face à l'entrée, des trophées de chasse : des bois d'élans et de cerfs projetaient des ombres longilignes sur des hures de sangliers, des têtes d'ours et de chats sauvages montrant les dents, et sur des ailes ébouriffées et effilochées d'aigles et de vautours empaillés. Au centre, à la place d'honneur, se trouvait une tête de dragon de roche à la teinte marronnasse ; abîmée, elle perdait son étoupe. Geralt s'en approcha.

— C'est mon pépé qui l'a tué à la chasse, dit le monstre en fourrant une énorme bûche dans le gouffre de l'âtre. Ce doit être le dernier qu'on ait pu chasser dans la région. Assieds-toi, cher invité. Tu as faim, je suppose ?

— Je ne le nie pas, cher hôte.

Le monstre s'assit à la table, inclina la tête, croisa ses pattes velues sur son ventre, marmonna quelques instants en tournant ses énormes pouces et poussa un rugissement silencieux en cognant sa patte contre la table. Des plats et des assiettes apparurent dans un cliquetis d'étain et d'argent, des coupes émirent un son cristallin. Une délicieuse odeur de rôti, d'ail, de marjolaine et de noix muscade se répandit. Geralt ne manifesta aucun étonnement.

— Soit, dit le monstre en se frottant les pattes. C'est mieux que des domestiques, non ? Sers-toi, cher ami. Voici une poularde ! Tu as ici du jambon de sanglier ; là, du pâté de je ne sais trop quoi, de... quelque chose. Ici, nous avons des gelinottes. Non, peste ! Ce sont des perdrix. Je me suis trompé de formule. Mange ! Mange ! C'est de la saine nourriture, de la vraie. N'aie pas peur !

— Je n'ai pas peur.

Geralt trancha la poularde en deux.

— J'ai oublié que tu n'es pas de ces peureux ! pouffa le monstre.  
Comment t'appelle-t-on, par exemple ?

— Geralt. Et toi, cher hôte ?

— Nivellen. Mais dans le pays, on m'appelle le Dégénéré ou le Claqueur. Ils ont fait de moi un croquemitaine pour effrayer les enfants.

Le monstre engloutit le contenu d'une énorme coupe et plongea les doigts dans un pâté en arrachant environ la moitié de la terrine.

— Ils ont fait de toi un croquemitaine pour effrayer les enfants, répéta Geralt, la bouche pleine. Certainement à tort ?

— Tout à fait. À ta santé, Geralt !

— À la tienne, Nivellen !

— Comment tu trouves ce vin ? Tu as vu ? C'est du vin de raisin et non pas du vin de pomme. Mais si tu n'aimes pas ça, j'en ferai apparaître un autre.

— Merci. Il n'est pas mauvais. Tes talents de magicien sont innés ?

— Non. Je les ai depuis que tout ça a poussé. Ma gueule, s'entend. Je ne sais pas comment ça m'est venu, mais la maison réalise tous mes souhaits. Rien d'extraordinaire ! Je sais faire apparaître de la boustifaille, de quoi boire, des vêtements, des draps propres, de l'eau chaude, du savon. Toutes les femmes y arrivent sans sorcellerie. J'ouvre et ferme fenêtres et portes. J'allume le feu. Rien d'extraordinaire.

— Ça n'est tout de même pas rien. Et cette... cette gueule, comme tu dis, tu l'as depuis longtemps ?

— Depuis douze ans.

— Comment c'est arrivé ?

— En quoi ça te regarde ? Verse-toi à boire !

— Avec plaisir. Ça ne me regarde pas. Je te le demande par pure curiosité.

— C'est une raison qui peut se concevoir et qu'on peut admettre, fit le monstre en éclatant d'un rire sonore. Mais moi, je ne l'admets pas. Ça ne te regarde pas, un point c'est tout. Cependant, pour satisfaire ta curiosité ne serait-ce qu'en partie, je vais te montrer à quoi je ressemblais avant. Regarde donc les portraits là-haut. Le premier à partir de la cheminée, c'est mon papa. Le deuxième, la peste sait qui c'est. Et le troisième, c'est moi. Tu vois ?

Sous la poussière et les toiles d'araignée, Geralt put découvrir le portrait d'un bon petit gros au regard délavé, le visage triste, bouffi et boutonneux. Geralt, qui n'ignorait pas le penchant des portraitistes à flatter leurs clients, hocha la tête d'un air chagrin.

— Tu vois ? répéta Nivellen avec un rictus.

— Oui.

— Qui es-tu ?

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas ? s'étonna le monstre en se redressant. (Ses yeux se mirent à luire comme des yeux de chat.) Mon portrait, cher invité, se trouve hors de la portée des bougies. Moi, je le vois, mais je ne suis pas un être humain. Du moins, pas en ce moment. Pour voir mon portrait, un être humain devrait se lever, se rapprocher et sans doute aussi prendre un chandelier. Or tu ne l'as pas fait. La conclusion est simple. Je te pose donc franchement la question : es-tu un être humain ?

Geralt soutint son regard.

— Si tu poses le problème de cette manière, répondit-il après un silence, je n'en suis pas tout à fait un.

— Ah bon ! Dans ce cas, tu n'interpréteras pas comme un manque de tact de ma part le fait que je te demande qui tu es.

— Je suis sorcelleur.

— Ah bon ! répéta Nivellen au bout d'un moment. Si ma mémoire est bonne, les sorcelleurs gagnent leur vie d'une étrange manière. Ils tuent des monstres de toutes sortes moyennant rétribution.

— Ta mémoire est bonne.

Un nouveau silence plana. Les flammèches des bougies vibraient, fusaient en fines languettes de feu et se reflétaient sur le cristal taillé des coupes, sur les cascades de cire qui s'écoulaient le long du candélabre. Nivellen ne bougeait pas de sa place, seules ses énormes oreilles remuaient légèrement.

— Admettons que tu aies le temps de sortir ton glaive avant que je te saute dessus, finit-il par dire. Admettons que tu aies même le temps de me porter une botte. Vu mon poids, il en faudrait plus pour m'arrêter, je te mettrai par terre rien qu'avec mon élan. Et ensuite, ce seront mes dents qui décideront. À ton avis, sorcelleur, lequel de nous deux a le plus de chance de s'en tirer si l'on se saute à la gorge ?

Geralt, retenant du pouce le couvercle d'un pichet en étain, se versa du vin, avala une gorgée, se renversa sur le dossier de sa chaise. Il regardait le monstre en souriant, mais son sourire était particulièrement horrible.

— Ouuii ! dit Nivellen en gratouillant la commissure de sa gueule avec sa griffe. Il faut reconnaître que tu sais répondre à une question sans user ta salive. Je me demande comment tu vas te sortir de la suivante. Qui t'a payé pour me tuer ?

— Personne. C'est le hasard qui m'a conduit ici.

— Tu ne mentirais pas ?

— Il n'est pas dans mes habitudes de mentir.

— Et qu'est-ce qui est dans tes habitudes ? On m'a raconté des

histoires de sorceleurs. Le souvenir que j'en ai, c'est que les sorceleurs enlèvent des enfants tout petits, qu'ils nourrissent ensuite d'herbes magiques. Ceux qui survivent deviennent à leur tour sorceleurs, des sorciers aux pouvoirs extraordinaires. On les forme à tuer, on en extirpe tous les sentiments et tous les réflexes humains. On en fait des monstres destinés à tuer d'autres monstres. J'ai entendu dire qu'il était grand temps de commencer à faire la chasse aux sorceleurs parce qu'il y a de moins en moins de monstres, et qu'eux sont de plus en plus nombreux. Mange une perdrix avant qu'elles soient complètement froides !

Nivellen prit une perdrix dans un plat, l'enfourna entière dans sa gueule et la croqua comme une biscotte en faisant craquer les petits os entre ses dents.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? demanda-t-il la bouche pleine. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte sur vous ?

— Pour ainsi dire rien.

— Et qu'est-ce qu'il y a de faux ?

— Il est faux de dire qu'il y a de moins en moins de monstres.

— C'est un fait. Ils sont plutôt nombreux, dit Nivellen en montrant ses crocs. Tu en as un juste devant toi, qui se demande s'il a bien fait de t'inviter. L'emblème de ta corporation m'a tout de suite déplu, cher invité.

— Tu n'es pas un monstre, Nivellen, dit le sorceleur d'un ton sec.

— Ah, peste ! Voilà du neuf ! Alors, qu'est-ce que je suis, d'après toi ? De la gelée de canneberge ? Une compagnie d'oies sauvages qui s'envole vers le sud par un petit matin triste de novembre ? Non ? Alors peut-être la vertu qu'une fille de meunier aux beaux nichons a perdue auprès d'une source ? Allez, Geralt, dis-moi qui je suis ! Tu ne vois pas que je meurs de curiosité ?

— Tu n'es pas un monstre. Si tu en étais un, tu ne pourrais pas toucher ce plateau d'argent. Et jamais tu n'aurais touché à mon médaillon.

— Oh ! rugit Nivellen, si fort que les flammes des bougies se couchèrent un instant à l'horizontale. Décidément c'est le jour des révélations, de la révélation de grands et horribles secrets. Je vais apprendre que ces oreilles m'ont poussé parce que je détestais la bouillie d'avoine quand j'étais petit.

— Non, Nivellen, dit Geralt sans perdre son calme. C'est un sort qu'on t'a jeté. Et je suis certain que tu sais qui l'a fait.

— Et à quoi ça m'avance de le savoir ?

— On peut désenvoûter les gens. C'est possible dans la plupart des cas.

— Et bien sûr, en tant que sorceleur, tu sais le faire. Tu dis que c'est possible dans la plupart des cas ?

— Oui. Tu veux que j'essaie ?

— Non, je n'y tiens pas.

Le monstre ouvrit sa gueule et laissa pendre sa langue rouge, longue de deux emfans.

— Ça t'en bouche un coin, hein ?

— Oui, avoua Geralt.

Le monstre ricana, se carra dans son fauteuil.

— Je savais que ça allait t'épater, dit-il. Ressers-toi à boire, installe-toi confortablement. Je vais te raconter toute mon histoire. Sorceleur ou pas, tu as un bon regard et j'ai envie de causer. Verse-toi à boire.

— Il n'y a plus rien.

— Ah, peste !

Le monstre se racla la gorge, puis donna un nouveau coup de patte dans la table. À côté des deux pichets vides apparut par enchantement une grosse bonbonne de terre dans un panier d'osier. Nivellen arracha le cachet de cire avec ses dents.

— Comme tu as pu le remarquer, commença-t-il en remplissant les coupes, la contrée n'est guère peuplée. Il y a un bout de chemin pour aller jusqu'aux villages les plus proches. Car, vois-tu, mon cher petit papa et aussi mon cher pépé, en leur temps, ne donnaient guère de motifs de les aimer à leurs voisins et aux marchands qui s'aventuraient sur la route. Toute personne qui avait le malheur de s'égarer par ici courait le risque, dans le meilleur des cas, de perdre sa fortune si papa le repérait du haut de la tour. Et deux ou trois villages voisins ont brûlé parce que papa considérait qu'ils ne payaient pas leur tribut avec assez d'empressement. Il n'y avait pas beaucoup de gens qui aimaient mon papa. À part moi, naturellement. J'ai beaucoup pleuré le jour où un chariot a rapporté ce qu'il restait de lui après un coup de glaive qui lui avait été assené à deux mains. En ce temps-là, mon pépé ne faisait plus de brigandage actif. Depuis qu'il avait reçu un coup de morgenstern sur le crâne, il bégayait affreusement, bavait et faisait souvent dans ses culottes. C'est moi qui, en tant qu'héritier, ai dû diriger les écuyers.

» J'étais jeune, à l'époque, poursuivit Nivellen, un vrai blanc-bec, alors les écuyers n'ont pas tardé à me mener par le bout du nez. Comme tu peux t'en douter, je les commandais comme un porcelet dodu peut mener une meute de loups. Bientôt on a commencé à faire des choses que papa, s'il avait vécu, n'aurait jamais permises. Je te fais grâce des détails, j'en viens au fait. Un beau jour, on est allés jusqu'à Gelibol, près de Mirt, où on a pillé le temple. Pour mon malheur, il y avait aussi une jeune prêtresse.

— Qu'est-ce que c'était comme temple, Nivellen ?

— La peste seule le sait, Geralt. Mais ça ne devait pas être un bon

temple. Je me souviens que sur l'autel, il y avait des crânes et des ossements et qu'un feu vert brûlait. L'odeur était horrible. Mais venons-en au fait. Les gars ont d'abord immobilisé la prêtresse pour lui arracher ses vêtements, puis ils m'ont dit qu'il fallait que je devienne un homme. Et l'imbécile de morveux que j'étais est devenu un homme. Pendant l'acte, la prêtresse m'a craché en pleine figure et s'est mise à vociférer.

— Quoi donc ?

— Que j'étais un monstre dans la peau d'un homme et que je serais un monstre dans la peau d'un monstre. Elle a parlé d'amour, de sang... Je ne me rappelle pas. Je crois qu'elle avait un petit poignard, un tout petit poignard caché dans ses cheveux. Elle s'est tuée et alors... On a filé au triple galop, Geralt, c'est moi qui te le dis, on a failli crever les chevaux. Ce n'était pas un bon temple.

— Et après ?

— Après, tout s'est passé comme l'avait dit la prêtresse. Quelques jours plus tard, je me lève et tous les serviteurs poussent des hurlements et prennent leurs jambes à leur cou dès qu'ils me voient. Je vais me voir dans une glace... Tu sais, Geralt, j'ai paniqué, j'en ai eu comme une attaque, je revois toute la scène à travers un brouillard. Pour être bref, il y a eu des morts. Plusieurs. J'utilisais tout ce qui me tombait sous la main, et j'étais soudainement devenu très fort. La maison m'aidait de son mieux : les portes claquaient, les meubles voltigeaient, le feu crépitait. Ceux qui en avaient le temps s'enfuyaient, pris de panique ; ma tante, ma cousine, les écuyers, que dis-je, jusqu'aux chiens qui s'enfuyaient en hurlant, la queue entre les jambes. Gourmandine, ma chatte, s'est enfuie, elle aussi. Le perroquet de ma tante est même mort de peur. Bientôt je me suis retrouvé seul, je rugissais, je hurlais, je devenais fou, je cassais tout ce que je pouvais casser, en particulier les miroirs.

Nivellen s'interrompt, soupira, renifla.

— Quand la crise est passée, reprit-il au bout d'un moment, il était désormais trop tard pour faire quoi que ce soit. J'étais seul. Il n'y avait plus personne à qui je puisse expliquer que seule mon apparence physique avait changé et que même si j'apparaissais sous une forme horrible, je n'étais qu'un gamin malheureux qui sanglotait dans son château désert et pleurait la mort de ses serviteurs. Ensuite, j'ai été saisi d'une peur atroce : ils allaient revenir me tuer avant que j'aie eu le temps de m'expliquer. Mais personne n'est revenu.

Le monstre se tut un instant, il se moucha dans sa manche.

— Je ne veux pas revenir sur ces premiers mois, Geralt. Quand j'y repense, j'en tremble encore. J'en viens au fait. Je me suis longtemps, très longtemps terré dans le château, sans mettre le nez dehors. Dès que quelqu'un apparaissait, ce qui était rare, je restais enfermé.



J'ordonnais juste à la maison de claquer les volets deux fois ou bien je hurlais tout mon soûl par une gargouille de la gouttière. En général, ça suffisait pour que le visiteur fasse voltiger derrière lui un gros nuage de poussière. Jusqu'au jour où, par une aube blafarde, je regarde par la fenêtre et qu'est-ce que je vois ? Un gros bonhomme qui coupe les roses du massif de ma chère tantine. Il faut que tu saches que ce ne sont pas des roses banales, mais des roses bleues de Nazair. C'est mon pépé qui en avait rapporté les plants. Fou de colère, j'ai bondi dehors. Quand le gros a retrouvé la parole qu'il avait perdue en me voyant surgir, il a crié qu'il voulait juste quelques fleurs pour sa petite fille, il m'a supplié de l'épargner, de lui laisser la vie sauve et la santé. J'étais prêt à le mettre dehors d'un coup de pied dans le derrière quand un souvenir m'est revenu brusquement. Je me suis rappelé un conte que ma nounou, Lenka, une vieille harpie, me racontait quand j'étais petit. Peste ! me suis-je dit. À ce qu'il paraît, les jolies filles changent les crapauds en princes, ou les princes en crapauds, alors peut-être... Peut-être que ces histoires renferment un grain de vérité, que c'est une chance... J'ai fait un bond de deux brasses de haut et j'ai hurlé si fort que la vigne vierge s'est décrochée du mur : "Ta fille ou la vie !". Il ne m'est rien venu de plus malin à l'esprit. Le marchand, parce que c'était un marchand, s'est mis à brailler, après quoi il m'a avoué que sa fille n'avait que huit ans. Ça te fait rire ?

— Non.

— Moi, je ne savais pas si je devais rire ou pleurer sur mon satané destin. J'avais de la peine pour la petite du marchand, ça me faisait mal de la voir trembler. Je l'ai invitée à entrer, je lui ai donné à boire et à manger ; quand elle est partie, je lui ai rempli un petit sac d'or et de pierreries. Il faut que tu saches que dans les sous-sols du château, il y avait un trésor qui datait du temps de papa. Comme je ne savais pas trop quoi en faire, je pouvais faire un geste. Le marchand rayonnait, il se confondait en remerciements à s'en baver dessus. Il a dû se vanter de son aventure parce que deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'un autre marchand est arrivé. Avec un assez grand sac qu'il avait préparé d'avance. Et sa fille. Assez grande, elle aussi.

Nivellen étendit ses jambes sous la table et s'étira en faisant craquer son fauteuil.

— Je me suis mis d'accord avec le marchand en deux temps trois mouvements, poursuivit-il. Nous avons établi qu'il me la laisserait un an. J'ai dû l'aider à charger son sac sur son mulet, tout seul il ne l'aurait pas soulevé.

— Et la fille ?

— Pendant quelque temps, elle a été prise de convulsions chaque fois qu'elle me voyait, elle était persuadée que j'allais la manger. Mais

au bout d'un mois, nous prenions nos repas ensemble, nous causions et allions faire de longues promenades. Mais même si elle était gentille et très dégourdie, j'avais la langue qui s'empêtrait quand je bavardais avec elle. Tu sais, Geralt, j'ai toujours été timide avec les filles, je me suis toujours ridiculisé, même devant les vachères qui avaient du purin sur les cuisses, alors que les écuyers les prenaient comme ils le voulaient, dans tous les sens. Même elles se moquaient de moi. Alors, me disais-je, avec la gueule que j'ai ! Je ne me forçais même pas à lui expliquer la raison qui m'avait amené à payer si cher une année de sa vie. L'année s'est traînée comme la puanteur dans le sillage des troupes levées en masse, jusqu'au jour où le marchand est revenu la chercher. Résigné, je me suis enfermé dans la maison et suis resté plusieurs mois sans réagir quand des visiteurs m'amenaient leurs filles. Mais après cette année passée en compagnie, j'ai compris combien il m'était difficile de n'avoir personne à qui adresser la parole.

Le monstre laissa échapper un bruit qui voulait être un soupir mais qui résonna comme un hoquet.

— La suivante, reprit-il au bout d'un moment, s'appelait Fenne. Petite, vive, elle gazouillait tout le temps, un vrai pinson. Elle n'avait pas du tout peur de moi. Un beau jour, c'était justement l'anniversaire de ma première coupe de cheveux, à l'âge de raison, nous avons bu tous les deux de l'hydromel et... Hé ! Hé !... Aussitôt après, j'ai sauté du lit pour courir au miroir. J'avoue que j'ai été déçu et que ça m'a déprimé : ma gueule n'avait pas changé, j'avais peut-être juste l'air un peu plus benêt. Et on dit que les contes renferment la sagesse populaire ! Elle ne vaut pas tripette, cette sagesse, Geralt ! Enfin, Fenne s'est empressée de faire de son mieux pour m'aider à oublier mes soucis. C'était une fille joyeuse, c'est moi qui te le dis. Tu sais le jeu qu'elle a imaginé ? On s'amusait tous les deux à effrayer les indésirables. Imagine : quelqu'un entre dans la cour, jette un regard circulaire et voilà que je bondis sur lui à quatre pattes en poussant des rugissements et que Fenne, entièrement nue, s'assied sur mon dos et sonne du cor de chasse de pépé ! (Nivellen, tordu de rire, faisait luire ses crocs blancs.) Fenne est restée chez moi une année entière, continua-t-il, et puis elle est retournée dans sa famille avec une belle dot. Elle s'est débrouillée pour se marier avec le propriétaire d'un cabaret, un veuf.

— Raconte la suite, Nivellen ! C'est passionnant.

— Vraiment ? demanda le monstre qui se grattait entre les oreilles en produisant un cliquetis. Bon, d'accord ! La suivante, Primula, était la fille d'un chevalier désargenté. Le chevalier est arrivé ici avec une vieille rosse décharnée, une cuirasse rouillée et des dettes à n'en plus finir. Je t'assure, Geralt, qu'il était aussi répugnant qu'un tas de fumier, et il en répandait l'odeur ! Primula, j'en aurais donné

ma main à couper, avait dû être conçue pendant qu'il était parti à la guerre, parce qu'elle était tout à fait mignonne. À elle non plus, je ne faisais pas peur. D'ailleurs, ce n'est pas étonnant parce que, comparé à son père, je pouvais passer pour quelqu'un de tout à fait beau et gracieux. Comme j'ai pu le découvrir, elle avait un sacré tempérament et une fois que j'ai eu pris confiance en moi, je ne laissais pas échapper une occasion. Deux semaines plus tard, Primula et moi avions déjà des relations très intimes. Elle adorait me secouer par les oreilles en s'exclamant : "Mords-moi, animal !", "Déchire-moi, affreuse bête !" et des idioties de ce genre. Pendant les pauses, je courais jusqu'au miroir. Mais, figure-toi, Geralt, que je me regardais avec une inquiétude grandissante. J'aspirais de moins en moins à retrouver mon ancien physique de souffreteux. Tu sais, Geralt, de gars plutôt indolent, j'étais devenu un solide gaillard. Avant, je n'arrêtais pas d'être malade, je toussais et j'avais sans arrêt la goutte au nez, et désormais je n'attrapais jamais rien. Et les dents ? Tu ne me croirais pas si je te disais dans quel état étaient mes dents ! Alors que maintenant, je peux mordre le pied d'une chaise. Tu veux que je te montre ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— C'est peut-être aussi bien, dit le monstre en ouvrant sa gueule. Ça amusait les demoiselles de me voir faire le pitre, et il ne reste plus beaucoup de chaises entières dans la maison.

Nivellen bâilla, après quoi son énorme langue s'enroula en cornet.

— Ça me fatigue de causer, Geralt. En bref : après, il y en a eu encore deux, Ilka et Venimira. L'histoire se déroulait chaque fois de la même manière, c'était à périr d'ennui. D'abord, un mélange de crainte et de réserve, puis des liens de sympathie, consolidés par quelques petits souvenirs de valeur, ensuite c'étaient les "Mords-moi ! Mange-moi tout entière !" et puis le retour du papa, les tendres adieux et le trésor qui se réduit de plus en plus. J'ai décidé de prolonger mes pauses de solitude. Bien entendu, il y avait belle lurette que je ne croyais plus que le bisou d'une vierge pouvait modifier mon apparence. Je m'étais fait à cette idée et étais même parvenu à la conclusion que les choses étaient bien comme elles étaient. Il ne fallait rien y changer.

— Vraiment rien, Nivellen ?

— Si tu savais. Je te l'ai dit. Primo, mon physique me valait une santé de fer. Secundo, ma différence faisait aux filles l'effet d'un aphrodisiaque. Ne ris pas ! Je suis quasiment sûr et certain qu'en tant qu'homme, il aurait fallu que je me dépense comme un fou pour gagner les faveurs d'une Venimira, par exemple, qui était une fort belle demoiselle. J'ai comme l'impression qu'elle n'aurait même pas eu un regard pour le garçon du portrait. Tertio : la sécurité. Mon petit

papa avait des ennemis, quelques-uns ont survécu. Ceux que les écuyers ont envoyés sous terre, sous mon pitoyable commandement, avaient de la famille. Les caves étaient pleines d'or ; sans la terreur que je fais naître, l'un ou l'autre serait venu pour s'en emparer. Ne seraient-ce que des paysans armés de fourches.

— Tu as l'air tout à fait certain de n'avoir rien fait sous ta forme actuelle qui te fasse encourir la défaveur de qui que ce soit, dit Geralt en jouant avec sa coupe vide. La défaveur d'un père ou de sa fille. D'un parent ou d'un fiancé. C'est réellement le cas, Nivellen ?

— Laisse tomber, Geralt ! s'emporta le monstre. De quoi parles-tu ? Les pères étaient fous de joie, je te l'ai dit, j'étais généreux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Et leurs filles ? Si tu les avais vues quand elles arrivaient ici, avec leurs vilaines robes de gros drap, leurs menottes usées par les lessives, voûtées à force de porter des baquets. Primula, deux semaines après son arrivée chez moi, avait encore sur le dos et les cuisses les marques des coups de lanière que son chevalier de petit papa lui administrait. Chez moi, elles vivaient comme des princesses, elles ne prenaient dans leurs mains qu'un éventail, elles ne savaient même pas où était la cuisine. Je les vêtais et les parais de fanfreluches et de bijoux. Je faisais couler de l'eau chaude à la demande dans la baignoire d'émail sur laquelle mon cher papa avait fait main basse à Assengard, pour l'offrir à maman. Tu imagines ? Une baignoire en émail ! Il n'y a pas beaucoup de régents, qu'est-ce que je dis, de suzerains qui possèdent une baignoire en émail ! Pour elles, cette maison était une maison de rêve, Geralt. Et en ce qui concerne le lit, eh bien... Peste ! La vertu, par les temps qui courent, est plus rare qu'un dragon de roche. Je n'en ai forcé aucune, Geralt.

— Mais tu soupçonnerais quelqu'un de m'avoir payé pour que je te tue. Qui aurait pu le faire ?

— Un coquin qui souhaitait ce qui reste dans ma cave et qui n'a plus de filles, dit Nivellen d'un ton expressif. La cupidité humaine est sans limites.

— Tu ne vois personne d'autre ?

— Non, personne.

Ils restèrent silencieux, les yeux rivés sur les petites flammes des bougies qui clignotaient nerveusement.

— Nivellen ! fit tout à coup Geralt. Tu es seul en ce moment ?

— Sorcelleur, répondit le monstre après un silence, je pense qu'en principe, je devrais t'agonir d'insultes, te prendre par la peau du cou et te jeter dans l'escalier. Tu sais pourquoi ? Parce que tu me prends pour un imbécile. Depuis le début, je vois que tu dresses l'oreille, que tu n'arrêtes pas de regarder la porte. Tu le sais bien, que je n'habite pas seul ! Je me trompe ?

— Non. Excuse-moi !

— La peste soit de tes excuses. Tu l’as vue ?

— Oui. Dans la forêt, près de l’entrée du château. Est-ce la raison pour laquelle les marchands et leurs filles repartent bredouilles depuis un certain temps ?

— Alors, tu savais ça aussi ! Oui, c’est bien pour cette raison.

— Me permets-tu de te demander si...

— Non. Je ne te le permets pas.

Un silence plana de nouveau.

— Bon, si telle est ta volonté, finit par dire le sorcelleur en se levant. Je te remercie pour ton hospitalité, mon cher hôte. Il est temps que je reprenne la route.

— C’est juste, dit Nivellen en se levant, lui aussi. Pour diverses raisons, je ne peux pas t’offrir le gîte et je ne t’incite pas à passer la nuit dans ces forêts. Depuis que la contrée s’est dépeuplée, il ne fait pas bon traîner par ici la nuit. Tu devrais rejoindre la route avant le crépuscule.

— J’en tiendrai compte, Nivellen. Tu es sûr que tu n’as pas besoin de mon aide ?

Le monstre lui jeta un regard en biais.

— Tu es sûr que tu pourrais m’aider ? Que tu arriverais à me désenvoûter ?

— Je ne pensais pas seulement à cette aide-là.

— Tu n’as pas répondu à ma question. Encore que... Si, tu y as répondu. Tu n’y arriverais pas.

Geralt le regarda droit dans les yeux.

— Ce jour-là, lui dit-il, vous avez joué de malchance. Parmi tous les temples de Gelibol et de la vallée de Nimnar, il a fallu que vous choisissiez l’église de Coram Agh Ter, l’araignée à tête de lion. Pour rompre le charme que t’a jeté la prêtresse de Coram Agh Ter, il faut des connaissances et des compétences que je n’ai pas.

— Et qui les a ?

— En fin de compte, ça t’intéresse ? Tu disais que tu te trouves bien comme tu es.

— Oui. Mais pas autant que je pourrais l’être. J’ai peur de...

— De quoi as-tu peur ?

Le monstre s’arrêta dans l’embrasure de la porte, il se retourna.

— J’en ai assez que tu me poses sans arrêt des questions au lieu de répondre aux miennes, sorcelleur. Apparemment, il faut t’interroger à l’avenant. Écoute, depuis quelque temps je fais des rêves affreux. Peut-être que le mot “monstrueux” serait plus approprié. Est-ce que j’ai raison d’avoir peur ? Sois bref, s’il te plaît !

— Est-ce qu’il t’est jamais arrivé de te réveiller de ce genre de rêve avec les pieds couverts de boue ? Avec des aiguilles de sapin ou de pin dans ton lit ?

- Non.
- Et est-ce que...
- Non. Sois bref, s'il te plaît !
- Non.

— Ah ! Enfin ! Allons-y ! Je te raccompagne.

Dans la cour, tandis que Geralt arrangeait le bât, Nivellen caressa la jument sur les naseaux, lui flatta l'encolure. Ablette, heureuse de ces caresses, inclina la tête.

— Les animaux m'aiment bien, se vanta le monstre. Et je le leur rends bien. Gourmandine, ma chatte, qui s'était d'abord enfuie, est revenue. Pendant longtemps, ç'a été le seul être vivant à me tenir compagnie dans mon malheur. Vereena aussi...

Il s'interrompt, fronça les sourcils. Geralt sourit.

— Elle aussi aime les chats ?

— Les oiseaux, fit Nivellen, l'air contrarié. Peste ! Je me suis trahi. Bon, tant pis ! Ce n'est pas une énième fille de marchand, Geralt, ni une énième tentative de découvrir un grain de vérité dans d'anciens contes. C'est sérieux. Nous nous aimons. Si tu ris, je te tire dans la gueule.

Geralt ne riait pas.

— Ta Vereena est probablement une ondine. Tu le sais ?

— Je le soupçonne. Elle est mince, elle a les cheveux noirs. Elle parle peu, dans une langue que je ne connais pas. Elle ne mange pas la nourriture des hommes. Elle disparaît des journées entières dans la forêt, puis revient. C'est un trait caractéristique des ondines ?

— Plus ou moins, dit le sorcelleur en réglant la sangle. Tu penses certainement qu'elle ne reviendrait pas si tu redevenais un homme ?

— J'en suis sûr. Tu sais comme les ondines ont peur des hommes. Peu de gens en ont vu de près. Et Vereena et moi... Eh ! Peste ! Salut, Geralt !

— Salut, Nivellen !

Le sorcelleur donna un coup de talon dans le flanc de sa monture et se dirigea vers la porte du château. Le monstre l'accompagna en traînant les pieds.

— Geralt ?

— Je t'écoute.

— Je ne suis pas aussi stupide que tu le penses. Tu as suivi la trace d'un des marchands qui sont venus ici récemment. Est-ce qu'il est arrivé malheur à l'un ou à l'autre ?

— Oui.

— Le dernier est venu chez moi il y a trois jours. Avec sa fille, pas très belle, d'ailleurs. J'ai ordonné à la maison de fermer toutes les portes et tous les volets, je n'ai pas donné signe de vie. Ils ont flâné dans la cour et puis ils sont repartis. La fille a cueilli une fleur du

rosier de tantine, qu'elle a accrochée à sa robe. Cherche-les ailleurs ! Mais fais attention, la contrée est dangereuse ! Je te l'ai dit, la nuit, la forêt n'est pas très sûre. Il s'y passe des choses qui ne sont pas belles à voir ni à entendre.

— Merci, Nivellen. Je ne t'oublierai pas. Qui sait, peut-être que je trouverai quelqu'un qui...

— Peut-être que oui, peut-être que non. C'est mon problème, Geralt, ma vie et mon châtiment. J'ai appris à supporter ma situation, je m'y suis fait. Si les choses s'aggravent, je m'y ferai aussi. Et si elles s'aggravent pour de bon, ne cherche personne ! Viens seul et mets un terme à l'affaire. En sorceleur. Salut, Geralt !

Nivellen fit demi-tour et repartit d'un pas alerte vers le château. Il ne se retourna pas une seule fois.

### III

La contrée était déserte, sauvage, inhospitalière, inquiétante. Geralt ne regagna pas la route avant la tombée de la nuit, il ne voulait pas se rallonger le chemin, il coupa à travers la forêt. Il passa la nuit sur le sommet dénudé d'une haute colline, son glaive posé sur ses genoux, auprès d'un feu discret dans lequel il jetait de temps en temps de petites bottes d'aconit. Au milieu de la nuit, il aperçut la lueur d'un feu au fond de la vallée, et entendit des hurlements et des chants de fou, et quelque chose qui ne pouvait être que les cris d'une femme qu'on torturait. Il se rendit sur les lieux dès le point du jour. Mais il ne trouva qu'une clairière piétinée et des ossements carbonisés dans des cendres encore tièdes. Une ombre, dans la couronne d'un énorme chêne, criait et sifflait. Ce pouvait être une goule, mais ce pouvait être aussi un simple chat sauvage. Le sorceleur ne s'arrêta pas pour vérifier.

### IV

Vers midi, alors qu'il abreuvait Ablette à une petite source, la jument poussa des hennissements aigus, recula en montrant sa denture jaune et en mordant son frein. Tandis que Geralt la calmait en formant machinalement un Signe, il aperçut un cercle régulier tracé par les chapeaux de petits champignons rougeâtres qui dépassaient de la mousse.

— Tu deviens une vraie hystérique, Ablette, dit-il. C'est un simple cercle du diable. Pourquoi fais-tu des scènes pareilles ?

La jument s'ébroua en tournant la tête vers lui. Le sorceleur s'épongea le front et fronça les sourcils, pensif. Puis, d'un bond, il se remit en selle et fit faire demi-tour à son cheval pour rebrousser chemin au plus vite.

— Les animaux m'aiment bien, marmonna-t-il. Excuse-moi, ma cocotte ! Tu es plus intelligente que moi.

### V

La jument rabattait ses oreilles, s'ébrouait, ruait. Elle refusait d'avancer. Geralt ne la rassurait pas en formant un Signe. Il sauta de sa selle, passa les rênes par-dessus la tête du cheval. Il ne portait plus son vieux glaive sur son dos, dans son fourreau en peau de chagrin ; celui-ci était maintenant remplacé par une belle arme brillante à la garde en croix et à la poignée fuselée, bien équilibrée, terminée par un pommeau sphérique en métal blanc.

Cette fois, la porte du château n'eut pas à s'ouvrir pour le laisser entrer. Elle était ouverte comme il l'avait laissée en partant.

Un chant lui parvint. Il n'en comprenait pas plus les paroles qu'il ne pouvait identifier la langue dans laquelle on chantait. Ce n'était pas nécessaire, le sorceleur connaissait, sentait et comprenait la nature même, la réalité même de ce chant doux, pénétrant, qui répandait dans les veines une onde de frayeur qui donnait la nausée, paralysait.

Le chant s'interrompit brusquement et c'est alors qu'il l'aperçut.

Plaquée sur la croupe du dauphin, au milieu du bassin asséché, elle enlaçait la pierre moussue de ses petites mains diaphanes. Sous la tourmente de ses cheveux noirs tressés, elle dardait sur lui des yeux brillants grands ouverts, couleur d'anthracite.

Geralt s'approcha lentement de son pas souple, élastique, en décrivant une courbe qui partait du mur et passait à côté du massif de roses bleues. La créature collée à la croupe du dauphin le suivait des yeux en tournant vers lui son minuscule visage sur lequel était peinte une expression de nostalgie indescriptible, pleine de charme, qui faisait que l'on continuait à entendre son chant alors même que ses petites lèvres pâles, serrées, ne laissaient échapper aucun son.

Le sorceleur s'arrêta à dix pas. Son glaive, qu'il tira tout doucement de son fourreau en émail noir, étincela et scintilla au-dessus de sa tête.

— C'est de l'argent, dit-il. La lame est en argent.

Le petit visage pâle ne broncha pas, les yeux anthracite conservèrent leur expression.

— Tu ressembles tellement à une ondine, poursuivit tranquillement le sorceleur, que tout le monde pourrait s'y laisser prendre. D'autant plus que tu es un oiseau rare, tête de jais. Mais les chevaux ne se trompent jamais. Ils sentent les gens comme toi d'instinct, infailliblement. Qui es-tu ?

À mon avis, une daudine ou une alpyre. Un vampire ordinaire ne s'exposerait pas au soleil.

Les commissures des lèvres pâles frémirent et se haussèrent légèrement.

— C'est Nivellen qui t'a attirée par son aspect, n'est-ce pas ? Les rêves qu'il a évoqués, c'est toi qui les faisais naître. Je peux deviner de quel genre de rêves il s'agissait, et je le plains.



La créature ne bougea pas.

— Tu aimes les oiseaux, poursuivit le sorceleur. Mais ça ne t'empêche pas de ronger la nuque des humains des deux sexes, hein ? En vérité, Nivellen et toi, vous auriez formé un beau couple ! Un monstre et une vampire, maîtres du château de la forêt. En un rien de temps, vous auriez régné en maîtres sur tous les environs. Toi, éternellement assoiffée de sang, et lui, ton défenseur, meurtrier sur commande, instrument aveugle. Mais pour y arriver, il fallait d'abord qu'il devienne un vrai monstre ; il ne pouvait pas être simplement un homme dissimulé sous un masque de monstre.

Les grands yeux noirs s'étrécirent.

— Que lui est-il arrivé, tête de jais ? Tu chantaïs, c'est donc que tu as bu du sang. Tu as joué ta dernière carte, autrement dit tu n'as pas réussi à neutraliser son intelligence. Je vois juste ?

La petite tête noire opina tout doucement, presque imperceptiblement, et les commissures de ses lèvres se haussèrent un peu plus. Le petit visage prit une expression de vampire.

— Maintenant, tu te considères certainement comme la maîtresse de ce château ?

Le hochement de tête fut cette fois plus net.

— Tu es une daudine ?

Un lent mouvement de dénégation lui répondit. Le sifflement qui retentit ne pouvait venir que de ces lèvres blêmes au sourire cauchemardesque, bien que le sorceleur ne les vît pas remuer.

— Une alpyre ?

Nouveau signe de dénégation.

Le sorceleur recula, serra plus fort la poignée de son glaive.

— Alors tu es une...

Les commissures des lèvres se haussèrent plus haut, toujours plus haut, les lèvres s'entrouvrirent...

— ... une brouxe ! s'écria le sorceleur en s'élançant vers le bassin.

Derrière les lèvres pâles, brillèrent des crocs blancs acérés. La vampire se releva brusquement, ploya l'échine comme un léopard et poussa un hurlement.

L'onde sonore frappa le sorceleur comme un bélier, elle lui coupa le souffle, lui écrasa les côtes, lui transperça les oreilles et le cerveau de pointes de douleur. Volant en arrière, il réussit encore à croiser les poignets pour former le Signe de l'héliotrope. Le charme, d'une force considérable, amortit sensiblement le choc lorsque son dos heurta le mur, mais il se sentit mal et le peu de souffle qui lui restait s'échappa de ses poumons avec un gémissement.

Au milieu du bassin, à l'endroit même où se trouvait encore quelques instants auparavant la jeune fille filiforme vêtue de sa robe blanche, sur la croupe du dauphin, une énorme chauve-souris noire

aplatissait son gros corps luisant et ouvrait son étroite petite gueule allongée qui débordait de rangées d'aiguilles blanches. Ses ailes membranées se déployèrent, battirent sans un bruit, et la créature fonça sur le sorceleur telle la flèche d'une arbalète. Geralt, sentant dans sa bouche le goût ferrugineux du sang, cria une formule magique en lançant devant lui une main avec les doigts écartés pour former le Signe de Quen. En sifflant, la chauve-souris vira à toute allure, prit son envol en ricanant et piqua aussitôt à la verticale, droit sur la nuque du sorceleur. Geralt fit un bond sur le côté, porta une botte, manqua son coup. La chauve-souris, légère, gracieuse, effectua un demi-tour en ployant une aile, tournoya autour de lui et repartit à l'attaque en ouvrant sa gueule, aveugle. Geralt l'attendait en pointant son glaive, qu'il tenait à deux mains, dans la direction du monstre. Au dernier moment, il bondit, non pas sur le côté, mais en avant, frappant du revers de l'épée, si vite que l'air hurla. Il la manqua. Cet échec fut pour lui une telle surprise qu'il en perdit momentanément son assurance et esquiva l'attaque un quart de seconde trop tard. Il sentit les griffes de la bête lui lacérer la joue, et une aile de velours humide claqua sur sa nuque. Il se ramassa sur lui-même, fit basculer le poids de son corps sur sa jambe droite et porta une botte en arrière avec un vigoureux élan, mais rata une nouvelle fois le monstre, d'une extraordinaire agilité.

La chauve-souris agita les ailes, prit son envol, plana en direction du bassin. Au moment où ses griffes crochues grincèrent sur la margelle, sa gueule monstrueuse, baveuse, s'estompait, se métamorphosait, disparaissait, mais les lèvres pâles qui apparaissaient à sa place ne parvenaient pas à dissimuler les crocs meurtriers.

La brouxe se mit à pousser des cris stridents et modula sa voix pour entonner un chant macabre ; elle fusilla le sorceleur d'un regard débordant de haine et se remit à hurler.

La vibration sonore fut si forte qu'elle rompit le Signe. Dans les yeux de Geralt, des taches noires et rouges se mirent à papillonner ; ses tempes et son sinciput se mirent à cogner. À travers la douleur qui lui vrillait les tympanes, il commença à entendre des voix, des chants plaintifs et des gémissements, le son d'une flûte et d'un hautbois, la rumeur d'un ouragan. La peau de son visage gelait, s'engourdissait. Il se laissa glisser sur un genou, branla la tête.

La chauve-souris noire vola vers lui sans bruit en écartant largement ses mâchoires dentées pendant son vol. Geralt, bien qu'étourdi par la vibration de ses hurlements, agit d'instinct. Il se releva d'un bond, réglant immédiatement le rythme de ses gestes sur la vitesse du monstre, il fit trois pas en avant, une esquive et une volte-face, et lui assena des deux mains un coup aussi rapide que la pensée. La lame ne rencontra aucune résistance, ou à peine. Il entendit

un hurlement, dû à la douleur provoquée par le contact de l'argent.

Tout en hurlant, la brouxe se métamorphosait sur la croupe du dauphin. Une tache rouge apparut sur sa robe blanche, légèrement au-dessus du sein gauche, sous une éraflure qui n'était pas plus longue que le petit doigt. Le sorceleur grinça des dents, le coup qui aurait dû trancher la bête en deux n'était qu'une égratignure.

— Crie, vampire ! gronda-t-il en essuyant le sang sur sa joue. Crie tout ton soûl ! Épuise toute ton énergie. Et alors, je te trancherai ta mignonne petite tête.

*Tu te fatigueras le premier. Sorcier. Je vais te tuer.*

Les lèvres de la brouxe ne remuaient pas, mais le sorceleur entendait ses paroles distinctement, elles retentissaient dans son cerveau, explosaient, résonnaient avec un bruit sourd, se répercutaient comme si elles avaient été prononcées sous l'eau.

— C'est ce qu'on va voir, articula-t-il, en se dirigeant vers la fontaine, penché en avant.

*Je vais te tuer. Te tuer. Te tuer.*

— C'est ce qu'on va voir.

— Vereena !

Nivellen, la tête inclinée, cramponné des deux mains au chambranle de la porte, se propulsa de la porte du château. D'un pas chancelant, il se dirigea vers le bassin et sa fontaine en agitant ses pattes qui manquaient d'assurance. La fraise de son pourpoint était tachée de sang.

— Vereena ! rugit-il une nouvelle fois.

La brouxe secoua la tête dans sa direction. Geralt bondit vers elle, son glaive prêt à frapper, mais la vampire fut la première à réagir. Des hurlements aigus et une nouvelle vibration coupèrent les jambes du sorceleur. Il tomba sur le dos et ses pieds griffèrent le gravier de l'allée. La brouxe se ramassa avant de bondir, ses crocs brillèrent comme des dagues de brigand. Nivellen, les pattes écartées tel un ours, tenta de l'attraper, mais elle lui hurla en pleine gueule en le projetant plusieurs brasses en arrière, contre l'échafaudage de bois adossé à la muraille, qui s'écroula dans un épouvantable fracas et l'enfouit sous une pile de planches.

Geralt était déjà debout, il courait en zigzag dans la cour, pour détourner l'attention de la brouxe. La vampire fit froufrouter sa robe blanche et fonça droit sur lui avec une légèreté de papillon, touchant à peine terre. Elle ne hurlait plus, n'essayait plus de se métamorphoser. Le sorceleur savait qu'elle était fatiguée. Mais il savait également qu'elle n'en représentait pas moins un danger mortel. Dans le dos de Geralt, Nivellen roulait au milieu des planches, rugissait.

Geralt fit un bond sur la gauche, exécuta un bref moulinet de son glaive pour désorienter la brouxe. Celle-ci avança vers lui, blanche et

noire, flottante, effrayante. Il l'avait sous-estimée, elle hurlait en courant. Il n'eut pas le temps de former le Signe, il vola en arrière, son dos alla cogner le mur, une douleur se propagea de sa colonne vertébrale jusqu'au bout de ses doigts, lui paralysa les bras, lui coupa les jambes. Il s'effondra sur les genoux. La brouxe bondit vers lui en poussant ses hurlements mélodieux.

— Vereena ! rugit Nivellen.

Elle se retourna. C'est alors que Nivellen prit son élan pour lui enfoncer l'extrémité pointue d'une perche de trois mètres de long entre les deux seins. Elle ne cria pas. Elle poussa juste un soupir qui fit frissonner le sorcelleur.

Ils étaient debout. Nivellen se tenait fermement sur ses jambes et serrait la perche des deux mains, l'autre extrémité bloquée sous son aisselle. La brouxe, tel un papillon blanc épinglé, était accrochée à l'autre bout auquel elle aussi s'agrippait des deux mains.

La vampire poussa un soupir déchirant et pesa soudain avec force sur la pique. Geralt vit fleurir une tache rouge sur le dos de sa robe blanche, à l'endroit où sortait la pointe de la perche, dans un geyser de sang. Le spectacle était horrible, indécent. Nivellen hurla, fit un premier pas en arrière, puis un deuxième, et recula ensuite précipitamment, sans lâcher la perche, traînant derrière lui la brouxe transpercée. Après un ultime pas en arrière, il se retrouva adossé au mur du château. La pointe de la perche qu'il tenait sous le bras crissa sur le mur.

La brouxe, avec une lenteur langoureuse, glissa ses petites menottes le long de la pique, étendit les bras sur toute sa longueur, empoigna la perche et pesa de nouveau dessus de toutes ses forces. Plus d'un mètre de bois ensanglanté sortait maintenant de son dos. Elle avait les yeux grands ouverts, la tête renversée en arrière. Ses soupirs rythmés s'accéléchèrent, avant de se transformer en râles.

Geralt se leva, mais fasciné par la scène, il ne parvenait pas à se résoudre à une action quelconque. Il entendit des paroles résonner sourdement à l'intérieur de son crâne comme sous la voûte d'un cachot froid et humide.

*Tu es mien. Ou à personne. Je t'aime. Je t'aime.*

Il y eut un nouveau soupir, épouvantable, vibrant, étouffé par des flots de sang. La brouxe imprima une secousse à la perche, glissa plus bas et tendit les mains. Nivellen poussa des rugissements désespérés ; sans lâcher la perche, il faisait tout pour repousser la vampire le plus loin possible. En vain. Elle progressa davantage, lui attrapa la tête. Il poussa des hurlements encore plus effrayants, secouant sa tête velue dans tous les sens. La brouxe s'approcha de lui, pencha la tête vers sa gorge. Ses crocs scintillèrent d'une blancheur aveuglante.

Geralt bondit. Comme mû par un ressort. Chaque geste, chaque

pas qu'il lui fallait faire maintenant était dans sa nature, il le maîtrisait à la perfection ; chaque geste, chaque pas était prévisible, automatique et d'une assurance meurtrière. Trois pas rapides. Le troisième pas, ferme, décidé, comme les centaines de pas qu'il avait effectués auparavant, se termina sur le pied gauche. Une torsion du tronc, une botte prompte, vigoureuse. Il vit les yeux de la brouxe. Désormais, plus rien ne pouvait changer. Il entendit sa voix. Rien. Il poussa un cri pour étouffer le mot qu'elle répétait. Le mot ne pouvait plus rien. Il frappa.

Il appliqua un coup sûr, comme il l'avait fait des centaines de fois, du plat de sa lame et, dans l'élan de son geste, exécuta aussitôt un quatrième pas puis fit volte-face. La lame, qui avait ralenti sa course vers la fin de son demi-tour, avança derrière lui en brillant, lâchant dans son sillage un chapelet de gouttelettes rouges. La chevelure de jais ondoya en s'ébouriffant, puis flotta dans l'air, flotta, flotta...

La tête tomba sur le gravier.

*Il y a de moins en moins de monstres ?*

*Et moi ? Qui suis-je ?*

*Qui est-ce qui crie ? Les oiseaux ?*

*La femme en mantelet blanc et en robe bleue ?*

*La rose de Nazair ?*

*Quel silence !*

*Quel vide ! Quel désert !*

*En moi.*

Nivellen, pelotonné contre le mur du château, secoué de spasmes et de frissons, gisait dans les orties, la tête entre ses bras.

— Lève-toi ! lui dit le sorceleur.

Le beau jeune homme allongé près du mur, bien bâti, au teint clair, se dressa sur son séant et promena son regard autour de lui. Il avait l'air hagard. Il se frotta les yeux avec ses poings, examina ses mains, tâta son visage. Il poussa un hurlement silencieux, introduisit un doigt dans sa bouche et le passa longuement sur ses gencives. Il se palpa de nouveau la figure et poussa un nouveau gémissement en touchant les quatre balafres sanguinolentes, enflées, sur sa joue. Il éclata en sanglots, puis explosa de rire.

— Geralt ! Comment se fait-il ? Comment se fait-il que... Geralt !

— Lève-toi, Nivellen. Lève-toi et viens ! J'ai des remèdes dans mes bagages. Nous en avons besoin tous les deux.

— Je n'ai plus... Ils ont disparu ? Geralt ? Comment ça se fait ?

Le sorceleur l'aida à se mettre debout en s'efforçant de ne pas regarder les minuscules mains diaphanes serrées sur la perche enfoncée entre les petits seins qu'épousait le tissu rouge trempé. Nivellen poussa un nouveau gémissement.

— Vereena...

— Ne regarde pas ! Allons-y !

Prenant appui l'un sur l'autre, ils traversèrent la cour en passant près du rosier bleu. Nivellen n'arrêtait pas de passer sa main libre sur sa figure.

— C'est incroyable, Geralt. Tant d'années après ? Comment est-ce possible ?

— Chaque légende renferme un grain de vérité, dit le sorceleur à voix basse. L'amour et le sang ont l'un et l'autre un immense pouvoir. Mages et savants se creusent la cervelle depuis des années, mais ils n'ont rien trouvé sinon que...

— Sinon que quoi, Geralt ?

— Sinon que l'amour doit être sincère.

## LA VOIX DE LA RAISON 3

— Je suis Falwick, comte Moën. Et voici le chevalier Tailles de Dorndal.

Geralt s'inclina avec nonchalance devant les chevaliers tout en les examinant. Tous deux portaient une armure et un manteau carmin orné de l'emblème de la Rose-Blanche sur la manche gauche. Cela l'étonna un peu parce qu'il savait que l'ordre de la Rose-Blanche n'avait pas de commanderie dans les environs.

Nenneke, dont le sourire était en apparence spontané et détendu, remarqua son étonnement.

— Ces messieurs de haut lignage, fit-elle négligemment en se carrant plus confortablement dans son fauteuil qui faisait penser à un trône, sont au service du duc Hereward qui a la grâce d'administrer ces terres.

— Du prince Hereward, la reprit Tailles, le plus jeune des chevaliers, qui souligna l'erreur de la prêtresse en la fixant de ses yeux bleu clair empreints d'hostilité. Du prince Hereward.

— Ne nous arrêtons pas à ces détails, dit Nenneke avec un sourire moqueur. De mon temps, l'usage voulait qu'on ne donnât le titre de prince qu'aux hommes de sang royal. Mais aujourd'hui, ça n'a plus guère d'importance, semble-t-il. Revenons-en aux présentations et aux motifs de la visite des chevaliers de la Rose-Blanche dans mon modeste temple. Il faut que tu saches, Geralt, que le chapitre de l'ordre sollicite des dons de Hereward, aussi de nombreux chevaliers de la Rose sont-ils entrés au service du prince. Et un grand nombre d'entre eux, comme Tailles ici présent, ont prononcé leurs vœux et adopté ce manteau rouge qui lui va si bien au teint.

— J'en suis très honoré, dit le sorcelleur en s'inclinant aussi nonchalamment que la première fois.

— J'en doute, déclara froidement la prêtresse. Ils ne sont pas venus ici pour t'honorer. Bien au contraire. Ils sont venus exiger que tu décampes d'ici au plus vite. Pour être claire, brève et concise, ils sont venus pour te chasser. Si tu le prends pour un honneur, pas moi. Je prends ça pour une offense.

— Les nobles chevaliers se sont fatigués inutilement, d'après ce que j'entends, dit Geralt en haussant les épaules. Je n'ai pas l'intention de m'installer ici. Je vais décamper dans très peu de temps, sans qu'on ait besoin de me presser ni de me donner un coup de pouce.

— Immédiatement ! hurla Tailles. Sur-le-champ ! Le prince ordonne...

— Dans l'enceinte de ce temple, les ordres, c'est moi qui les donne, le coupa Nenneke d'un ton froid et autoritaire. Dans la mesure du possible, je fais en sorte que mes ordres ne soient pas trop en contradiction avec la politique de Hereward. Pour autant que celle-ci

soit logique et rationnelle. Dans ce cas précis, elle ne l'est pas, aussi n'y accorderai-je pas plus d'importance qu'elle le mérite. Geralt de Riv est mon hôte, messieurs. Son séjour dans mon temple m'est agréable. Aussi Geralt de Riv restera-t-il dans ce temple aussi longtemps qu'il le souhaitera.

— Tu as le front de tenir tête au prince, damoiselle ? cria Tailles avant de rejeter son manteau sur son épaule en révélant toute la splendeur de sa cuirasse cannelée bordée de cuivre. Tu oses mettre en cause l'autorité du pouvoir ?

— Moins fort ! lui dit Nenneke en cillant. Baisse le ton ! Fais attention à ce que tu dis et à qui tu parles !

— Je sais à qui je parle.

Le chevalier fit un pas en avant. Falwick, le plus âgé des deux, le retint d'une main ferme, par le coude, en serrant si fort qu'on entendit son gantelet grincer. Tailles s'arracha de sa poigne d'un geste rageur.

— J'exprime la volonté du prince, le maître de ces terres ! Sache, damoiselle, que nous avons dans la cour douze de nos soldats...

Nenneke prit un petit sac attaché à sa ceinture et en sortit un minuscule pot de porcelaine.

— Je ne sais vraiment pas ce qui peut arriver si je lâche ce pot sous tes pieds, Tailles, fit-elle sans perdre son calme. Il est possible que tes poumons explosent. Ou que tu te couvres de poils. À moins que ce soit les deux à la fois. Qui le sait ? La seule à le savoir est probablement Sa Majesté Melitele.

— Tu prends des risques en me menaçant de tes sortilèges, prêtresse ! Nos hommes...

— Si l'un ou l'autre de vos hommes lève la main sur la prêtresse de Melitele, il sera pendu aux acacias qui bordent la route de la ville, et cela avant que le soleil ait atteint l'horizon. Ils le savent très bien. Et tu le sais, toi aussi, Tailles. Alors, arrête de te comporter comme un manant ! C'est moi qui ai accouché ta mère, satané morveux, et ça me ferait de la peine pour elle. Mais ne tente pas le sort ! Ne me force pas à t'apprendre les bonnes manières !

— C'est bon ! intervint le sorcelleur, déjà un peu las de toute cette affaire. J'ai l'impression que ma modeste personne va être à l'origine d'un grave conflit hors de proportion. Je n'en vois vraiment pas la raison. Monsieur Falwick, vous m'avez l'air d'être plus équilibré que votre compagnon, emporté, je vois, par la fougue de sa jeunesse. Écoutez, monsieur Falwick ! Je vous garantis que je vais bientôt quitter la région. Dans quelques jours. Je vous garantis aussi que je n'avais pas l'intention et n'ai toujours pas l'intention de travailler par ici, d'accepter de commandes ni de travaux. Je suis ici en tant que personne privée, je ne suis pas ici en tant que sorcelleur.

Le comte Falwick le regarda droit dans les yeux. Geralt comprit



aussitôt l'erreur qu'il venait de commettre. Il put lire dans le regard du chevalier de la Rose-Blanche une haine pure, inébranlable, que rien ne ternissait. Le sorceleur acquit alors la certitude que ce n'était pas le duc Hereward qui le chassait, mais Falwick et ses semblables.

Le chevalier se tourna vers Nenneke, s'inclina avec respect et prit la parole. Il parla d'un ton calme et courtois. Il s'exprima avec logique. Mais Geralt savait que Falwick mentait comme un chien.

— Vénérable Nenneke, je te demande pardon, mais le prince Hereward, mon suzerain, ne souhaite pas la présence du sorceleur Geralt de Riv sur ses terres et il ne la tolérera pas plus longtemps. Peu importe que Geralt de Riv chasse les monstres ou qu'il se considère comme une personne privée. Le prince sait que Geralt de Riv n'est pas une personne privée. Le sorceleur attire les ennuis comme un aimant la limaille. Nos magiciens se révoltent et écrivent des pétitions, nos druides, même, menacent de...

— Je ne vois aucune raison pour que Geralt de Riv paie pour l'effronterie des magiciens et des druides autochtones, le coupa la prêtresse. Depuis quand Hereward tient-il compte des avis des uns et des autres ?

— Cessons cette discussion ! dit Falwick en se raidissant. Est-ce que je ne m'exprime pas en termes suffisamment clairs, vénérable Nenneke ? Je vais donc le dire si clairement qu'on ne saurait être plus clair : ni le prince Hereward ni le chapitre de l'ordre ne toléreront un jour de plus la présence à Ellander du sorceleur Geralt de Riv, surnommé le Boucher de Blaviken.

— Nous ne sommes pas à Ellander ! s'exclama la prêtresse en se levant d'un bond de son fauteuil. Nous sommes dans le temple de Melitele ! Et moi, Nenneke, la grande prêtresse de Melitele, je ne supporterai pas une seconde de plus la présence de vos personnages dans l'enceinte de mon temple, messieurs !

— Monsieur Falwick, dit doucement le sorceleur à voix basse. Écoutez la voix de la raison ! Je ne veux pas de problèmes et vous non plus je suppose ! Je quitterai la région au plus tard dans trois jours. Trois jours, monsieur le comte. Je n'en demande pas plus.

— Et tu fais bien, dit la prêtresse avant que Falwick ait eu le temps de réagir. Vous avez entendu, jeunes gens ? Le sorceleur restera ici encore trois jours, car tel est son bon plaisir. Et moi, prêtresse de la Grande Melitele, je lui offrirai l'hospitalité pendant ces trois jours car tel est mon bon plaisir. Répétez mes paroles à Hereward ! Non, pas à Hereward. Répétez-les à son épouse, la noble Ermella, en précisant que si elle tient à ce que les livraisons d'aphrodisiaques venant de ma pharmacie perdurent, il est préférable qu'elle calme son duc. Qu'elle retienne les humeurs et les prétentions de son époux, qui m'ont tout l'air de symptômes d'idiotie.

— Suffit ! s'écria Tailles d'une voix grêle qui se brisa en voix de tête suraiguë. Il n'est pas question que j'écoute une charlatane outrager ainsi mon suzerain et son épouse ! Je ne fermerai pas les yeux sur pareil outrage ! Désormais, c'est l'ordre de la Rose-Blanche qui gouvernera ici, nous allons mettre un terme à vos foyers d'obscurantisme et de superstition ! Et moi, chevalier de la Rose-Blanche...

— Écoute donc, morveux ! le coupa Geralt avec un sourire mauvais. Freine ta petite langue agitée. Tu parles à une dame qui doit être traitée avec respect. En particulier par un chevalier de la Rose-Blanche. Certes, pour devenir chevalier de cet ordre, il suffit aujourd'hui de payer mille couronnes de Novigrad au trésorier du chapitre, ce qui fait que l'ordre est rempli de fils d'usuriers et de tailleurs. Mais quelques traditions doivent néanmoins y subsister. Est-ce que je me trompe ?

Tailles blêmit et porta la main à son flanc.

— Monsieur Falwick, dit Geralt sans arrêter de sourire. S'il tire son épée, je la lui prendrai et la lui ferai tâter sur le fondement, à ce petit merdeux. Je le jetterai ensuite sur la porte qui se défoncera sous le choc.

Tailles prit de ses mains frémissantes un gantelet glissé dans sa ceinture et le jeta violemment sur le sol, aux pieds du sorcelleur.

— Je laverai de ton sang l'affront fait à l'ordre, mutant ! hurla-t-il. Allons sur la terre battue ! Sors dans la cour !

— Tu as fait tomber quelque chose, petit, lui dit calmement Nenneke. Ramasse-le ! Ici, il est interdit de jeter quoi que ce soit par terre, tu es dans un temple. Falwick, emmène cet idiot d'ici, sinon ça va finir par un malheur ! Tu as compris ce que tu dois dire de ma part à Hereward ? D'ailleurs, je vais lui écrire personnellement, vous ne m'avez pas l'air de messagers dignes de confiance. Fichez le camp ! Vous trouverez la sortie tout seuls, j'espère ?

Falwick, en retenant Tailles, hors de lui, d'une poigne de fer, s'inclina devant Nenneke en faisant cliqueter son armure. Puis il regarda le sorcelleur avec insistance. Le sorcelleur ne sourit pas. Falwick jeta son manteau sur ses épaules.

— Ce n'était pas notre dernière visite, vénérable Nenneke, dit-il. Nous reviendrons.

— C'est bien ce que je crains, repartit froidement la prêtresse. Tout le déplaisir sera pour moi.

# LE MOINDRE MAL

## I

Comme à l'accoutumée, les chats et les enfants furent les premiers à le remarquer. Un gros matou tigré qui dormait sur un tas de bois chauffé par le soleil frémit, leva sa tête ronde, rabattit les oreilles, s'ébroua et décampa dans les orties. Un enfant de trois ans, Dragomir, le fils du pêcheur Trigla, qui faisait de son mieux, sur le seuil de sa chaumière, pour crotter encore davantage sa pauvre chemise déjà toute crottée, se mit à pousser des hurlements en écarquillant des yeux larmoyants sur le cavalier qui passait.

Le sorceleur avançait au pas, sans chercher à dépasser le char à foin qui barrait la ruelle. Derrière lui, trottait un âne bâté qui tendait l'encolure en tirant régulièrement sur la corde attachée à l'arçon de la selle. Outre le bât habituel, le baudet transportait en travers de l'échine une forme massive roulée dans une couverture. Le flanc gris-blanc de l'âne était couvert de traînées noires, du sang coagulé.

Le char à foin tourna enfin dans une ruelle adjacente qui conduisait au fenil et à l'embarcadère, d'où soufflaient de la brise et des relents de goudron et d'urine de bœuf. Geralt accéléra. Il ne réagit pas au cri étouffé que poussa une marchande de quatre-saisons en contemplant la patte osseuse et griffue qui dépassait de la couverture et tressautait à la cadence des pas de l'âne. Il ne se retourna pas non plus sur la petite foule qui le suivait, toujours plus nombreuse, frémissante d'excitation.

Comme à l'accoutumée, de nombreuses charrettes stationnaient devant la maison du maire. Geralt mit pied à terre, s'assura que son glaive était bien en place dans son dos, et accrocha la bride de son cheval à la petite barrière de bois. La foule qui le suivait forma un arc de cercle autour de l'âne.

Geralt entendit les cris du maire avant même d'entrer.

— C'est interdit, vous dis-je. C'est interdit, cornedouille ! Tu ne comprends pas quand on te parle, canaille ?

Geralt entra. Devant le maire – un petit homme ventripotent cramoisi de colère –, se tenait un croquant qui étreignait par le cou une oie en train de se débattre.

— Qu'est-ce que... Par tous les dieux ! C'est toi, Geralt ? Ou bien aurais-je la berlue ? (Puis il se retourna vers le paysan.) Emporte-moi ça, manant ! Tu es devenu sourd ?

— Des gens m'ont dit, bredouilla le croquant en louchant sur l'oie, qu'y faut apporter un petit quèque chose à not' maire, que sans ça, on peut pas...

— Qui t'a dit ça ? hurla le maire. Qui ? J'accepterais des pots-de-vin ? Moi ? Je l'interdis, je te dis ! Allez, ouste, dehors ! Salut, Geralt.

— Salut, Caldemeyn !

Le maire serra la main du sorceleur en lui donnant une tape amicale dans le dos.

— Ça doit faire dans les deux ans qu'on ne t'a pas vu, Geralt. Hein ? Il faut dire que tu ne tiens pas en place. D'où nous arrives-tu ? Ah, cornebidouille, qu'est-ce que ça peut faire ! Hé ! Que l'un ou l'autre nous apporte de la bière ! Assieds-toi, Geralt ! Assieds-toi ! Il y a pas mal d'agitation parce que demain, c'est la foire. Quoi de neuf ? Raconte !

— Après. Sortons d'abord !

Dehors, le petit groupe de badauds avait presque doublé, mais l'espace libre autour de l'âne ne s'était pas réduit. Geralt repoussa la couverture. La foule poussa des exclamations de surprise et d'horreur et recula. Caldemeyn en resta bouche bée.

— Par tous les dieux, Geralt ! Qu'est-ce que c'est ?

— Une kikimorrhe. Vous n'offrez pas une récompense, monsieur le maire ?

Caldemeyn examina en dansant d'un pied sur l'autre la forme qui ressemblait à une araignée, couverte d'une peau noire desséchée, avec un œil vitreux, à la prunelle verticale, et des crocs effilés dans sa gueule ensanglantée.

— Où... D'où as-tu...

— Sur la digue, à environ quatre milles de la ville. Dans les marais. Caldemeyn. Il doit y avoir des morts, là-bas. Des enfants.

— Eh bien ! Je te l'accorde. Mais personne... Qui aurait pu croire... Hé, braves gens, rentrez chez vous ! Au boulot ! On n'est pas au spectacle ! Couvre ça, Geralt. Sinon ça va attirer les mouches.

Dans la salle, le maire s'empara d'un demi-setier de bière qu'on avait apporté, et le vida d'une traite sans décoller les lèvres. Il poussa un profond soupir et renifla.

— Il n'y a pas de récompense, fit-il d'une voix lugubre. Personne n'imaginait même qu'il pouvait y avoir une chose pareille dans les marais salants. Il y a bien quelques personnes qui ont disparu dans ce coin-là. Mais... Peu de gens allaient traîner par là. Et comment se fait-il que tu te sois trouvé là ? Pourquoi n'as-tu pas suivi la grand-route ?

— Sur les grands-routes, j'ai du mal à trouver de quoi gagner ma vie, Caldemeyn.

— J'avais oublié, dit le maire en gonflant les lèvres pour réprimer un rot. Dire que c'était une contrée si tranquille ! Même les lutins n'y pissaient que rarement dans le lait des femmes. Et voilà que juste à côté d'ici, tu trouves un félispectre. Il sied que je te remercie. Mais pour ce qui est de te payer, je ne peux pas. Je n'ai pas le budget nécessaire.

— Pas de chance ! Quelques sous m'auraient rendu service pour passer l'hiver, dit le sorceleur. (Il avala une gorgée de bière et essuya

la mousse sur ses lèvres.) Je me rends à Yspaden, mais je ne sais pas si j'y arriverai avant que les neiges bloquent les routes. Je peux rester coincé dans l'une des petites villes fortifiées en bordure de la route de Luton.

— Tu comptes séjourner longtemps à Blaviken ?

— Non. Je n'ai pas le temps de m'attarder. L'hiver arrive.

— Où descends-tu ? Pourquoi pas chez moi ? Nous avons une chambre libre au grenier. Pourquoi te laisserais-tu dépouiller par ces voleurs d'aubergistes ? On causera, tu me raconteras ce qui se passe dans le vaste monde.

— Volontiers. Mais qu'en dira Libouche ? J'ai remarqué, la dernière fois, qu'elle ne me porte pas dans son cœur.

— Chez moi, les femmes n'ont pas voix au chapitre. Mais, entre nous, ne refais pas le coup que tu as fait la dernière fois, pendant un dîner.

— Tu veux parler de la fourchette que j'ai plantée dans un rat ?

— Non. Je veux parler du fait que tu aies mis dans le mille alors qu'on n'y voyait rien.

— Je pensais que ce serait amusant.

— Ça l'était. Mais ne le fais pas en présence de Libouche. Et pour ce qui est de cette... cette... comment tu dis... kiki...

— Kikimorrhé.

— Tu en as besoin ?

— Qu'est-ce que j'en ferais ? S'il n'y a pas de récompense, tu peux la faire jeter dans le purin.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Hé là ! Karelka ! Borg ! Portepierre ! Il y a quelqu'un ?

Entra un sergent de ville portant sur l'épaule une pertuisane dont le fer heurta bruyamment les battants de la porte.

— Portepierre ! dit Caldemeyn. Prends quelqu'un pour t'aider et emmenez derrière les porcheries l'âne et la saloperie roulée dessus dans la couverture, et noyez-les dans le purin. Tu as compris ?

— À vos ordres. Mais... Monsieur le maire...

— Quoi donc ?

— Peut-être qu'avant de noyer cette chose hideuse...

— Eh bien, poursuis !

— On pourrait la faire voir à maître Irion. Des fois qu'elle pourrait lui servir.

Caldemeyn se frappa le front du plat de la main.

— Tu n'es pas bête, Portepierre. Écoute, GERALT ! Peut-être que notre sorcier local te filera quelque chose pour cette charogne. Les pêcheurs lui apportent des tas de poissons étranges, des octopèdes, des crécitres ou des kerguelènes. Beaucoup se sont fait pas mal d'argent avec ça. Viens, allons jusqu'au beffroi !

— Vous avez réussi à vous payer un magicien ? Il est là à demeure ou juste de passage ?

— À demeure. Il s'agit de maître Irion. Il habite Blaviken depuis un an. C'est un grand mage, Geralt, tu t'en rendras compte rien qu'à le voir.

— Je doute qu'un grand mage me paie ma kikimorrhe, dit Geralt en se renfrognant. Pour autant que je sache, on ne s'en sert pas pour produire des élixirs. Votre Irion se contentera sans doute de m'insulter. Les sorcisseurs et les magiciens ne s'aiment pas beaucoup.

— Je n'ai jamais entendu dire que maître Irion ait insulté qui que ce soit. Qu'il te paie, ça, je ne le jurerais pas. Mais rien ne t'empêche de le lui demander. Il peut y avoir d'autres kikimorrhes dans les marais et que fera-t-on ? Que le magicien examine le monstre et jette un charme sur les marais au cas où !

Le sorcisseur réfléchit un instant.

— Un point pour toi, Caldemeyn. Eh bien, d'accord ! Prenons le risque d'une rencontre avec maître Irion ! On y va ?

— On y va. Portepierre, chasse ces enfants et prends le bourricot par la corde. Où est mon chapeau ?

## II

Le beffroi, une construction en blocs de granit taillés et polis couronnée de créneaux, avait une allure imposante et dominait les tuiles cassées des maisons et les chaumes défoncés des mesures.

— Il l'a restaurée, à ce que je vois, dit Geralt. En jetant des sortilèges ou en vous poussant au boulot ?

— En jetant des sortilèges, essentiellement.

— Comment est-il, votre Irion ?

— C'est un type bien. Il aide les gens. Mais c'est un misanthrope peu bavard. Il ne sort pour ainsi dire jamais de sa tour.

Sur la porte ornée d'une rosace marquetée de bois clair, on pouvait voir un énorme heurtoir en forme de tête de poisson aplatie, aux yeux globuleux, avec un anneau de cuivre dans la petite gueule dentée. Caldemeyn, de toute évidence, connaissait le fonctionnement du mécanisme. Il s'approcha, se racla la gorge et récita :

— Le maire Caldemeyn salue maître Irion, il a une affaire à lui soumettre. Le salue également le sorcisseur Geralt de Riv, pour la même affaire.

Pendant un long moment, rien ne se produisit, puis la tête de poisson remua enfin sa mâchoire dentée et lâcha un petit nuage de buée.

— Maître Irion ne reçoit pas. Passez votre chemin, bonnes gens !

Caldemeyn se dandina, jeta un coup d'œil à Geralt. Le sorcisseur haussa les épaules. Portepierre se curait le nez d'un air grave et concentré.

— Maître Irion ne reçoit pas, répéta le heurtoir d'une voix métallique. Passez votre chemin, bonnes...

— Je ne suis pas un homme bon, l'interrompit Geralt d'une voix forte. Je suis sorceleur. Sur mon âne, j'ai une kikimorrhe que j'ai tuée tout près de la ville. Tout magicien résidant a le devoir de veiller à la sécurité des environs. Maître Irion n'est pas obligé de m'honorer de sa conversation ni de me recevoir, si tel est son désir. Mais qu'il examine la kikimorrhe et en tire des conclusions. Portepierre, détache la kikimorrhe et fais-la rouler juste devant la porte.

— Geralt, dit le maire à voix basse. Tu vas partir de Blaviken, toi, mais moi, il faudra que je...

— On y va, Caldemeyn. Portepierre, sors ton doigt de ton nez et fais ce que je t'ai demandé !

— Attendez ! dit le heurtoir d'une toute autre voix. Geralt, c'est bien toi ?

Le sorceleur poussa un juron étouffé.

— Je perds patience. Oui, c'est bien moi. Et qu'est-ce que ça change ?

— Approche-toi de la porte ! dit le heurtoir en lâchant un nouveau nuage de buée. Seul. Je vais t'ouvrir.

— Et la kikimorrhe ?

— Je n'en ai rien à faire. C'est à toi que je veux parler, Geralt. Uniquement à toi. Pardonnez-moi, monsieur le maire !

— Il n'y a pas de quoi, maître Irion, dit Caldemeyn. Salut, Geralt ! On se verra plus tard. Portepierre ! Emporte le monstre à la fosse à purin !

— À vos ordres.

Le sorceleur s'approcha de la porte marquetée, qui s'entrouvrit légèrement, juste ce qu'il fallait pour qu'il pût se glisser à l'intérieur. Elle claqua aussitôt derrière lui, le laissant plongé dans une obscurité totale.

— Hé ! appela-t-il sans cacher sa colère.

— Voilà ! répondit une voix étrangement familière.

La surprise fut si grande que le sorceleur vacilla et chercha un point d'appui. Il n'en trouva pas.

Il aperçut un verger envahi de fleurs blanches et roses, qui embaumait la pluie. Le ciel était coupé par un arc-en-ciel qui reliait les couronnes des arbres à une lointaine chaîne de montagnes bleues. Au milieu du verger, une modeste maisonnette, minuscule, disparaissait dans les mauves. Geralt constata en jetant un coup d'œil à ses pieds, qu'il était enfoncé jusqu'aux genoux dans du serpolet.

— Allez, viens, Geralt ! dit la voix. Je suis devant la maison.

Geralt pénétra dans le verger, entre les arbres. Quelque chose qui bougeait sur la gauche attira son regard. Une jeune fille aux cheveux

blonds, entièrement nue, longeaient une rangée d'arbustes, chargée d'un plein panier de pommes. Le sorceleur se fit la promesse solennelle de ne pas s'étonner davantage.

— Enfin ! Salut, sorceleur !

— Stregobor ! s'étonna Geralt.

Le sorceleur avait rencontré, au cours de son existence, des voleurs à l'air de conseillers municipaux, des conseillers municipaux à l'air de mendiants, des débauchées ayant l'air de princesses, des princesses ayant l'air de vaches pleines et des rois de voleurs. Mais Stregobor avait toujours eu l'air de ce à quoi doit ressembler un magicien selon toutes les règles et toutes les représentations. Grand, maigre, voûté, avec d'épais sourcils blancs broussailleux et un long nez crochu. Pour compléter le tableau, il portait une longue et ample robe noire aux manches incroyablement larges et tenait à la main un très long bourdon surmonté d'un pommeau de cristal. Aucun magicien que connaissait Geralt ne ressemblait à Stregobor. Le plus étonnant, c'est que Stregobor était un vrai magicien.

Ils prirent place dans des fauteuils en osier, devant une petite table au plateau de marbre blanc, sur le perron entouré de mauves. La jeune fille au panier de pommes approcha, sourit, pivota sur les talons avant de retourner dans le verger en balançant les hanches.

— C'est aussi une illusion ? demanda Geralt en suivant son déhanchement.

— Oui. Comme tout ici. Mais c'est une illusion formidable, mon cher ! Les fleurs embaument, tu peux manger des pommes, une abeille peut te piquer, et elle, dit le magicien en montrant la jeune fille blonde, tu peux la...

— Peut-être plus tard.

— C'est juste. Que fais-tu à Blaviken, Geralt ? Tu continues à te donner le mal de tuer les représentants des espèces en voie de disparition pour de l'argent ? Combien t'a-t-on donné pour la kikimorrhe ? Sans doute rien, sinon tu ne serais pas venu ici. Et dire qu'il y a des gens qui ne croient pas au destin. À moins que tu aies entendu parler de ce qui m'arrive ? Dis-moi ?

— Non. C'est le dernier endroit où je m'attendais à te voir. Si ma mémoire est bonne, avant, tu habitais à Kovir, dans un beffroi qui ressemblait à celui-ci.

— Bien des choses ont changé depuis.

— Ne serait-ce que ton nom ! Ainsi, tu te fais appeler maître Irion, maintenant.

— C'est le nom du bâtisseur de ce beffroi, il a trépassé il y a près de deux cents ans. J'ai jugé important de lui rendre en quelque sorte hommage en occupant son domicile. Je suis ici en tant que résident. La majorité des habitants de Blaviken vit de la mer, et comme tu le



sais, ma spécialité, outre les illusions, c'est la météorologie. Tantôt je calme une tempête, tantôt j'en provoque une, tantôt je fais souffler un vent d'ouest pour rapprocher les bancs de merlans et de colins des côtes. J'arrive à en vivre. Enfin, disons que j'y arrivais, ajouta-t-il d'un ton lugubre.

— Pourquoi ce "j'y arrivais" ? Et pourquoi ce changement de nom ?

— Le destin a de multiples visages. Si le mien est beau en surface, à l'intérieur il est horrible. Il a tendu ses griffes sanglantes vers moi...

— Tu n'as pas du tout changé, Stregobor, dit Geralt en se renfrognant. Tu continues à raconter des balivernes en prenant des airs intelligents et significatifs. Tu ne peux pas parler normalement ?

— Si, soupira le sorcier. Si ça peut te faire plaisir ! Je suis venu me réfugier ici pour échapper à une créature monstrueuse qui veut me tuer. Ma fuite n'a servi à rien, elle m'a retrouvé. Selon toute vraisemblance, elle va essayer de me tuer demain, au plus tard après-demain.

— Ah ! dit le sorcelleur d'un ton détaché. Maintenant, je comprends.

— J'ai comme le sentiment que la mort qui me menace ne te bouleverse pas trop.

— Stregobor ! dit Geralt. Ainsi va la vie. On voit toutes sortes de choses quand on voyage. Des paysans qui s'entre-tuent pour une borne au milieu d'un champ, que les escouades de deux régents fouleront le lendemain pour s'y massacrer les uns les autres. Le long des routes, des pendus se balancent aux arbres ; dans les forêts, des bandits coupent la gorge des marchands. Dans les villes, on trébuche à chaque pas sur des cadavres abandonnés dans les caniveaux. Dans les châteaux, on se transperce à coup de poignard, et lors des banquets, c'est sans arrêt que l'on voit l'un ou l'autre convive rouler sous la table, empoisonné. Je m'y suis habitué. Alors pourquoi une mort qui menace quelqu'un devrait-elle me bouleverser, de surcroît, quand il s'agit de toi ?

— Qui, de surcroît, me menace, moi, répéta Stregobor avec malice. Et moi qui pensais que tu étais un ami ! Moi qui comptais sur ton aide.

— Notre dernière rencontre a eu lieu à Kovir, à la cour du roi Idi, dit Geralt. J'étais venu chercher mon dû pour avoir tué un amphisbène qui terrorisait la région. Avec un homme de ta confrérie, Zavist, tu m'as alors traité à qui mieux mieux de charlatan, de machine à tuer et, si je me souviens bien, de mangeur de charogne. Résultat, non seulement Idi ne m'a pas payé un sou, mais il m'a donné douze heures pour quitter Kovir et comme son sablier ne marchait pas bien, c'est tout juste si j'en ai eu le temps. Et maintenant, dis-tu, tu

comptes sur mon aide ! Tu es poursuivi par un monstre ! De quoi as-tu peur, Stregobor ? S'il t'attrape, dis-lui que tu aimes bien les monstres, que tu les protèges et que tu veilles à ce qu'aucun sorceleur mangeur de charogne ne trouble leur tranquillité. En vérité, si ce monstre t'étripe et te dévore, c'est qu'il n'est qu'un affreux ingrat.

Le magicien se taisait en regardant ailleurs. Geralt se mit à rire.

— Ne te gonfle pas comme une grenouille, magicien. Dis-moi quel danger te menace. On verra ce qu'on peut faire.

— Tu as entendu parler de la malédiction du soleil noir ?

— Bien sûr ! Sauf qu'on l'appelait la manie d'Eltibald le Fou. C'est ainsi que s'appelait le mage à l'origine de l'affaire qui a entraîné l'assassinat et l'emprisonnement dans des beffrois de plusieurs dizaines de jeunes filles issues des plus grandes familles, y compris de familles royales. Elles auraient été possédées par des démons, maudites, contaminées par le soleil noir, car c'est le nom que vous avez donné dans votre jargon pompeux, à une éclipse tout ce qu'il y a de plus banal.

— Eltibald n'avait rien d'un fou ! Il a déchiffré des inscriptions sur les menhirs des Dauk et sur les pierres tombales des nécropoles de Vojgor, étudié les légendes et les récits des bébés-garous. Dans tous, il était question de cette éclipse d'une manière qui laissait peu de place au doute. Le Soleil noir était censé annoncer le retour imminent de Lilit, une déesse toujours vénérée en Orient sous le nom de Niya, et l'extermination de l'espèce humaine. "Soixante vierges coiffées de couronnes dorées rempliront les vallées de rivières de sang" et devront lui frayer la voie.

— Ce sont des balivernes, dit le sorceleur. En plus, il n'y a pas de rimes. Or toutes les prédictions sont en vers rimés. Tout le monde sait quel but poursuivaient alors Eltibald et le conseil des magiciens. Vous avez utilisé les délires d'un fou pour renforcer votre pouvoir. Pour faire éclater les alliances politiques, gâcher les alliances par mariage, semer le trouble dans les dynasties ; bref, pour tirer un peu plus les ficelles des marionnettes à couronne. Et tu viens me parler de prédictions qui feraient mourir de honte les diseurs de bonne aventure sur les foires.

— On peut émettre des réserves quant aux théories d'Eltibald et à l'interprétation de ses prédictions. Mais il n'est pas possible de contester l'apparition d'une horrible mutation chez les filles nées aussitôt après l'éclipse.

— Et pourquoi pas ? J'ai entendu dire exactement le contraire.

— J'ai assisté à l'autopsie de l'une d'elles, dit le magicien. Geralt, ce que nous avons trouvé à l'intérieur de son crâne et de sa moelle épinière était indéfinissable, une espèce d'éponge rouge. Les organes internes étaient emmêlés, certains n'existaient même pas. Tout était

couvert de petits cils mobiles, de petites effiloches gris-rose. Elle avait un cœur à six ventricules, dont deux pratiquement atrophiés, mais pourtant là. Qu'est-ce que tu en dis ?

— J'ai vu des gens qui avaient des griffes d'aigle à la place des mains, d'autres avec des crocs de loup. D'autres encore avec des articulations, des organes et des sens supplémentaires. Tout cela était des effets de vos combines de magiciens.

— Tu as vu toutes sortes de mutations, dis-tu, fit le sorcier en relevant la tête. Et combien en as-tu assommé et tué pour de l'argent, comme l'exige ta vocation de sorceleur ? Hein ? Car on peut avoir des crocs de loup et se contenter de les montrer aux filles à l'auberge, et on peut à la fois avoir une nature de loup et attaquer des enfants. C'était le cas, justement, de ces fillettes nées après l'éclipse. On a même constaté chez elles un penchant irresponsable pour la cruauté, de l'agressivité, de soudaines explosions de colère ainsi qu'une propension au dévergondage.

— On peut constater la même chose chez n'importe quelle fille, railla Geralt. Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu me demandes combien de mutants j'ai tués. Pourquoi ne t'intéresses-tu pas au nombre de ceux que j'ai désenvoûtés, que j'ai libérés d'une malédiction ? Moi, le sorceleur que vous méprisez. Et qu'avez-vous fait, vous autres, les puissants sorciers ?

— On a employé une magie supérieure. La nôtre, et aussi celle des prêtres, dans plusieurs temples. Toutes nos tentatives se sont soldées par la mort des jeunes filles.

— Ça donne une piètre image de vous, et non pas des fillettes. Et nous avons donc déjà des cadavres. Ils sont les seuls à avoir été autopsiés ?

— Non. Ne me regarde pas comme ça ! Tu sais bien qu'il y en a eu d'autres. Au début, on a décidé de tous les éliminer. On en a fait disparaître quelques-uns... Une quinzaine. Ils ont tous été autopsiés. L'une d'elles a été disséquée.

— Et vous, fils de chienne, vous osez critiquer les sorceleurs ? Hé ! Stregobor ! Un jour viendra où les gens seront plus intelligents et s'en prendront à votre peau.

— Je ne pense pas que ce soit demain la veille, dit le magicien d'un ton acide. N'oublie pas que nous l'avons fait pour défendre les gens. Ces mutantes auraient noyé des contrées entières dans un bain de sang.

— C'est ce que vous affirmez, magiciens, en prenant des grands airs, auréolés d'infailibilité. Puisque nous parlons de ça, tu n'affirmeras tout de même pas qu'au cours de votre chasse à ces prétendues mutantes, vous ne vous êtes jamais trompés ?

— Tu marques un point, dit Stregobor après un long silence. Je

serai franc, même si dans mon propre intérêt, je ne le devrais pas. Nous nous sommes trompés, et plus d'une fois. Leur sélection était très délicate. C'est aussi pour cette raison que nous avons cessé de les... faire disparaître et que nous avons commencé à les isoler.

— Dans vos célèbres beffrois, explosa le sorceleur.

— Oui, dans nos beffrois. Mais ce fut une nouvelle erreur. Nous les sous-estimions, beaucoup nous ont échappé. Il est devenu à la mode, une mode folle, parmi les princes héritiers, surtout chez les plus jeunes qui n'avaient pas grand-chose à faire et encore moins à perdre, de libérer les mignonnes de leur prison. La plupart, c'est une chance, se rompaient le cou lors de leur évasion.

— À ma connaissance, les belles emprisonnées dans les beffrois ne tardaient pas à mourir. Vous n'y étiez pas étrangers, à ce qu'on dit.

— C'est faux. Mais beaucoup, en effet, sombraient dans l'apathie, refusaient de s'alimenter... Ce qu'il y a de curieux, c'est que peu de temps avant de mourir, elles révélaient des talents divinatoires. C'était une preuve supplémentaire de leur mutation.

— Chaque preuve est moins convaincante que la précédente. Tu en as d'autres ?

— Oui. Silvena, dame de Narok, que nous n'avons jamais pu approcher car elle a pris le pouvoir très tôt. À présent, il se passe des choses terribles dans son pays. Fialka, la fille d'Evermir, s'est évadée en jetant du haut du beffroi une corde qu'elle avait fabriquée avec ses nattes, et sème actuellement la terreur dans le Velhad du Nord. Bernika, de Talgar, a été libérée par un imbécile de prince héritier. Devenu aveugle, il croupit aujourd'hui dans un cachot, et à Talgar, la potence est un élément permanent du décor. Je pourrais te citer d'autres exemples.

— C'est sûr, déclara le sorceleur. À Iamurlak, par exemple, où règne le vieil Abrad. Ce vieillard scrofuleux n'a plus une dent. Il doit être né environ cent ans avant l'éclipse et il ne parvient à s'endormir que si quelqu'un est torturé à mort par-devant lui. Il a massacré tous ses parents et alliés, et dépeuplé la moitié de son pays lors de ses crises de colère irresponsables, comme tu l'as dit. Lui aussi avait une propension au dévergondage. Dans sa jeunesse, on l'aurait surnommé Abrad le Trousse-jupon. Hé, Stregobor ! Ce serait bien de pouvoir expliquer les cruautés de ces puissants par une mutation ou une malédiction.

— Écoute, Geralt...

— Je n'en ai pas l'intention ! Tu ne me feras pas plus accepter qu'Eltibald n'était pas un fou meurtrier. Revenons-en au monstre qui est censé te menacer. Après le préambule que tu viens de faire, sache que cette histoire ne me plaît guère. Mais je t'écouterai jusqu'au bout.

— Sans m'interrompre avec tes remarques insidieuses ?

— Ça, je ne peux pas te le promettre.

— Bon, tant pis. (Stregobor glissa ses mains dans les manches de sa robe.) Il me faudra juste un peu plus de temps. Ainsi, l'histoire a commencé à Croyden, une minuscule principauté du Nord. Fredefalk, le prince de Croyden, avait pour épouse Aridea, une femme intelligente et instruite. Elle comptait parmi ses ascendants un grand nombre d'éminents adeptes de la sorcellerie et avait reçu, très certainement en héritage, un objet magique assez rare et d'une grande puissance, le miroir de Nehalena. Comme tu le sais, les miroirs de Nehalena servaient surtout aux devins et aux oracles car ils prédisaient infailliblement l'avenir, même si c'était par des méthodes compliquées. Aridea s'adressait assez souvent à son miroir...

— En lui posant la question traditionnelle, je suppose, le coupa Geralt : "Dis-moi qui est la plus belle ?" D'après ce que je sais des miroirs de Nehalena, ils se divisent en miroirs aimables et en miroirs brisés.

— Tu te trompes. Aridea se préoccupait beaucoup du destin de son pays. Et son Miroir lui a prédit une mort horrible, pour elle et pour une foule de gens, de la main de la fille que Fredefalk avait eue d'un premier mariage, ou par sa faute. Aridea a fait en sorte que l'information parvînt au Conseil, lequel m'a envoyé à Croyden. Je pense inutile de préciser que l'aînée de Fredefalk était née aussitôt après l'éclipse. J'ai soumis la petite à une brève et discrète observation. En un rien de temps, elle a réussi à torturer un canari et deux chiots et à crever un œil à la servante avec le manche de son peigne. J'ai procédé à quelques tests avec des formules magiques, la plupart ont confirmé que la petite était une mutante. Je suis allé voir Aridea pour le lui dire, à elle parce que pour Fredefalk, le monde s'arrêtait à sa fille. Aridea, comme je l'ai dit, était loin d'être bête...

— C'est clair, l'interrompit de nouveau Geralt, et elle ne devait pas éprouver un amour fou pour sa belle-fille. Elle préférait voir ses propres enfants hériter du trône. Je devine la suite. Comment se fait-il qu'il ne se soit trouvé personne pour lui tordre le cou ? Et te le tordre à toi, par la même occasion ?

Stregobor soupira, leva les yeux vers le ciel où l'arc-en-ciel continuait à miroiter de toutes ses couleurs pittoresques.

— J'étais pour qu'on l'isole simplement, mais la princesse en a décidé autrement. Elle a expédié la petite dans la forêt avec un sbire à sa solde, un soudard, que nous avons ensuite retrouvé dans les broussailles. Il n'avait plus son pantalon. Il nous a donc été facile de reconstituer le déroulement des événements. Elle lui avait enfoncé l'épingle de sa broche dans le cerveau, par l'oreille, pendant que l'homme avait l'esprit occupé à tout autre chose.

— Si tu penses que j'ai de la peine pour lui, marmonna Geralt, tu

es dans l'erreur.

— Nous avons organisé une battue, poursuivait Stregobor, mais on a perdu la trace de la petite. Pour ma part, j'ai dû quitter Creyden en toute hâte car Fredefalk commençait à avoir des soupçons. Quatre années se sont écoulées sans que j'aie de nouvelles d'Aridea. Elle avait retrouvé la piste de la petite, qui vivait à Mahakam avec sept gnomes qu'elle avait convaincus qu'il était plus rentable de dévaliser les marchands sur les routes que de s'encrasser les poumons dans une mine. On l'appelait communément la Pie-grièche, parce qu'elle aimait empaler vives ses victimes sur des pieux taillés en pointe. Aridea a engagé plusieurs hommes de main, mais aucun n'est jamais revenu. Après, les volontaires ne se bouscuaient pas, la petite s'était taillé une certaine célébrité. Elle avait si bien appris à se servir d'une épée que peu d'hommes étaient capables de lui tenir tête. Convoqué, je suis arrivé clandestinement à Creyden pour y apprendre qu'Aridea venait d'être empoisonnée. Tout le monde pensait que l'auteur du crime était Fredefalk lui-même, qui avait des visées sur un jeune tendron plus vigoureux, mais moi, je pense que c'était Renfri.

— Renfri ?

— C'était le nom de sa fille. Je disais donc que c'est elle qui avait empoisonné Aridea. Le prince Fredefalk est mort peu de temps après, lors d'un étrange accident de chasse, et l'aîné des fils d'Aridea a disparu sans laisser de traces. Ça aussi, ça ne pouvait être que le travail de la petite. Je dis "la petite", mais elle avait déjà dix-sept ans. Elle avait bien grandi.

» Pendant ce temps, reprit le magicien après une pause, elle semait la terreur dans tout Mahakam avec ses gnomes. Sauf qu'un jour, ils se sont querellés pour je ne sais trop quel motif, le partage d'un butin ou leur tour dans son lit selon les jours de la semaine. Toujours est-il qu'ils se sont entre-égorgés. Aucun des sept gnomes n'a survécu à cette dispute au couteau. La Pie-grièche était la seule survivante. La seule. J'étais déjà dans la région à l'époque. Nous nous sommes retrouvés face à face : elle m'a reconnu sur-le-champ et a compris le rôle que j'avais joué à Creyden. Je t'assure, Geralt ! À peine ai-je eu le temps de prononcer une formule magique – et mes mains se sont mises à trembler comme je ne sais quoi – que cette chatte sauvage m'a sauté dessus avec son glaive. Je l'ai expédiée dans un beau bloc de cristal de roche de six coudées sur neuf. Une fois qu'elle a été en léthargie, j'ai jeté le bloc dans la mine des nains, et j'ai comblé le puits.

— Tu as salopé le boulot, commenta Geralt. On aurait pu la désenvoûter. Tu ne pouvais pas la brûler pour en faire du mâchefer ? Vous connaissez tellement de malédictions sympathiques !

— Pas moi. Ce n'est pas ma spécialité. Mais tu as raison, j'ai

salopé le boulot. Un imbécile de prince héritier l'a retrouvée et a dépensé une fortune en contre-malédiction. Il l'a désenvoûtée et ramenée triomphalement chez lui, dans un royaume reculé, à l'Est. Son père, un vieux brigand, a fait preuve de plus de bon sens. Il a administré une correction à son fils et a décidé de faire cracher à la Pie-grièche des informations sur les trésors qu'elle avait pillés avec ses gnomes et ingénieusement cachés. L'erreur du père a été de se faire assister de son fils aîné lorsqu'elle a été allongée nue sur le banc du bourreau. Dès le lendemain, le fils aîné en question, déjà orphelin et privé de ses frères et sœurs, régnait sur cette principauté, et la Pie-grièche est devenue sa première favorite.

— C'est donc qu'elle n'est pas laide !

— C'est affaire de goût. Elle n'est pas restée longtemps la favorite. Jusqu'à la première révolution de palais, pour employer un terme bien pompeux parce que ce palais-là faisait plutôt penser à une étable. Il est bientôt apparu qu'elle ne m'avait pas oublié. À Kovir, elle a essayé trois fois de m'assassiner. J'ai décidé de ne pas prendre de risques et de me faire oublier quelque temps à Pontar. Elle m'y a retrouvé. Cette fois, je me suis réfugié à Angren, mais à nouveau, elle m'a retrouvé. Je ne sais pas comment elle fait, j'efface pourtant toutes les traces derrière moi. Ce doit être une particularité de sa mutation.

— Qu'est-ce qui t'a empêché de prononcer une nouvelle malédiction pour la changer en cristal ? Des remords ?

— Non. Je n'en avais aucun. Mais elle s'est immunisée contre les effets de la magie.

— C'est impossible.

— Si. Il suffit d'avoir l'objet magique qu'il faut, ou une aura. Là encore, ça peut être plus ou moins lié à sa mutation en cours d'évolution. Je me suis enfui d'Angren pour venir me cacher en Lucoméranie, ici, à Blaviken. J'ai été tranquille pendant un an, mais elle a de nouveau retrouvé ma trace.

— Comment le sais-tu ? Elle est déjà dans le bourg ?

— Oui. Je l'ai vue dans le cristal, dit le magicien en levant sa baguette. Elle n'est pas seule, elle est à la tête d'une bande, c'est signe qu'elle prépare un gros coup. Geralt, je ne sais plus où aller, je n'ai pas d'autre endroit où me réfugier. Oui. Que tu sois arrivé ici précisément maintenant ne peut pas être un effet du hasard. C'est le destin.

Le sorcier écarquilla les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— C'est clair, il me semble. Tu vas la tuer.

— Je ne suis pas un tueur à gages, Stregobor.

— Tu n'es pas un tueur, je te le concède.

— Ce que je tue pour de l'argent, ce sont les monstres, des bêtes hideuses dangereuses pour l'homme, les monstres auxquels ont donné

naissance les sorts et les malédictions jetés par les gens comme toi. Je ne tue pas les êtres humains.

— Ce n'est pas un être humain. C'est un monstre, justement, une mutante, une maudite mutante. Tu as apporté une kikumorrhe. La Pie-grièche est pire qu'une kikumorrhe. Une kikumorrhe tue parce qu'elle y est poussée par la faim, alors que la Pie-grièche tue pour le plaisir. Tue-la, et je te paierai n'importe quelle somme que tu demanderas ! Dans les limites du raisonnable, s'entend.

— Je te l'ai déjà dit. Pour moi, la mutation et la malédiction de Lilit ne sont que des sornettes. La fille a ses raisons de vouloir régler des comptes avec toi, je ne m'en mêlerai pas. Adresse-toi au maire, à la garde municipale. Tu es le sorcier de la ville, la loi locale te protège.

— Tu m'insultes en parlant de loi, du maire et de son assistance ! tonna Stregobor. Je n'ai pas besoin qu'on me défende, je veux que tu la tues ! Personne n'entrera dans ce beffroi, j'y suis en parfaite sécurité. Mais je n'ai quand même pas l'intention de moisir ici jusqu'à la fin de mes jours. La Pie-grièche ne renoncera pas à me tuer tant qu'elle-même sera en vie, je le sais. Il faudrait que je reste dans cette tour à attendre la mort ?

— Les filles y sont bien restées ! Tu sais quoi, magicien ? Il fallait laisser la chasse aux filles à d'autres magiciens, plus puissants. Il fallait prévoir les conséquences de tes actes.

— Je t'en prie, Geralt.

— Non, Stregobor.

L'envoûteur se taisait. Le faux soleil, dans le faux ciel, n'allait pas vers son zénith, mais le sorceleur savait que sur Blaviken, la nuit tombait déjà. Il avait l'estomac dans les talons.

— Geralt, dit Stregobor, Eltibald ne nous inspirait pas totalement confiance, à nous autres magiciens, beaucoup d'entre nous avaient des doutes. Mais les magiciens ont décidé de choisir le moindre Mal. Maintenant, je te demande de faire le même choix.

— Le Mal est le Mal, Stregobor, dit gravement le sorceleur en se levant. Petit, grand, moyen, peu importe, ses dimensions ne sont qu'une question de convention, et la frontière entre ces mots n'existe pas. Je ne suis pas un saint ermite, je n'ai pas fait que le bien dans ma vie. Mais à choisir entre deux maux, je préfère ne pas choisir du tout. Il est temps que j'y aille. On se verra demain.

— Peut-être, dit le magicien. S'ils t'en laissent le temps.

### III

*La Cour dorée*, le relais élégant de la ville, était noire de monde et très animée. Les clients, des autochtones ou des gens de passage, étaient occupés, pour la plupart, à des activités propres à leur nation ou à leur profession. Des marchands à l'air grave se querellaient avec



des nains sur le prix de marchandises et les taux de crédit. Des marchands à l'air moins grave pinçaient le postérieur des filles qui distribuaient la bière et le chou aux pois. Les imbéciles du village feignaient d'être bien informés. Les putes cherchaient à plaire aux hommes qui avaient de l'argent, et décourageaient ceux qui n'en avaient pas. Charretiers et pêcheurs buvaient comme si l'interdiction de cultiver le houblon devait être publiée dès le lendemain. Des marins chantaient une chanson célébrant la mer et les flots, le courage des capitaines et les charmes des sirènes, ces dernières avec des détails pittoresques.

— Stimule ta mémoire, Centenier, dit Caldemeyn à l'aubergiste en se penchant par-dessus le comptoir de façon à couvrir le vacarme. Six gaillards et une fille habillés de cuir noir garni d'argent, à la mode de Novigrad. Je les ai vus à l'octroi. Ils sont descendus chez toi ou *Au thon* ?

L'aubergiste plissa son front proéminent en continuant d'essuyer un bock avec son tablier à rayures.

— Ici, le maire, finit-il par dire. Ils m'ont dit qu'ils étaient venus à la foire, mais ils avaient tous des glaives, même la fille. Ils étaient comme vous l'avez dit, tout en noir.

— C'est bien eux ! dit le maire en branlant la tête. Et où sont-ils ? Je ne les vois pas.

— Ils sont dans la petite alcôve. Ils m'ont payé en or.

— J'y vais seul, dit Geralt. Ce n'est pas la peine de donner une dimension officielle à l'affaire pour eux tous, du moins pas pour le moment. Je vais l'amener ici.

— C'est peut-être mieux. Mais fais attention ! Je ne veux pas de bagarre.

— D'accord !

La chanson des marins, à en juger d'après le crescendo des grossièretés, allait vers le final. Geralt souleva le rideau qui masquait l'entrée de l'alcôve, poisseux et raide de saleté.

Dans l'alcôve, six hommes étaient attablés. Celle qu'il cherchait n'était pas parmi eux.

— C'est pour quoi ? hurla l'homme qui l'aperçut le premier, plutôt chauve, le visage déformé par une balafre qui allait de son sourcil gauche à la joue droite en passant par la naissance du nez.

— Je cherche la Pie-grièche.

Deux silhouettes identiques se levèrent : le même visage impassible, les mêmes cheveux blonds ébouriffés qui leur descendaient jusqu'aux épaules ; les mêmes vêtements de cuir noir moulants, aux ornements en argent rutilant. Avec des gestes identiques, les jumeaux s'emparèrent de leurs glaives, identiques eux aussi.

— Du calme, Vyr. Assieds-toi, Nimir ! dit le balafre en

s'accoudant sur la table. Tu dis que tu cherches qui, vieux ? C'est qui, la Pie-grièche ?

— Tu sais bien de qui je veux parler.

— Qui c'est, celui-là ? demanda un gaillard à moitié nu, dégoulinant de sueur, à la poitrine bardée de sangles entrecroisées et avec des protections hérissées de pointes sur les avant-bras. Tu le connais, Nohorn ?

— Non, dit le balafré.

— Ça doit être un albinos, ricana un homme mince aux cheveux noirs assis à côté de Nohorn. (Ses traits délicats, ses grands yeux noirs et ses oreilles en pointe trahissaient un elfe de sang mêlé.) Un albinos, un mutant, un caprice de la nature. Dire qu'on laisse ces gens-là entrer dans les cabarets, au milieu des braves gens !

— Je l'ai déjà vu quelque part, dit un individu trapu, basané, aux cheveux noués en natte, qui toisait Geralt d'un regard méchant par-dessous ses paupières baissées.

— Peu importe l'endroit où tu l'as vu, Tavik, dit Nohorn. Écoute donc, vieux ! Civril vient de sacrément t'offenser. Tu ne le provoquerais pas en duel ? Cette soirée est si ennuyeuse.

— Non, dit tranquillement le sorcelleur.

— Et si je te verse cette soupe de poisson sur la tête, tu me provoqueras en duel ? gloussa le gaillard nu jusqu'à la ceinture.

— Du calme, le Quinze, dit Nohorn. S'il a dit non, c'est non. Pour le moment. Eh bien ! Vieux ! Dis ce que tu as à dire et fous le camp ! On t'offre l'occasion de foutre le camp tout seul. Si tu n'en profites pas, ce sera le personnel de service qui s'en chargera.

— À toi, je n'ai rien à dire. C'est la Pie-grièche que je veux voir. Renfri.

— Vous avez entendu, les gars ? (Nohorn regarda tour à tour chacun de ses camarades.) Il veut voir Renfri. Et pourquoi donc veux-tu la voir, vieux ? On peut savoir ?

— Non.

Nohorn se redressa pour regarder les jumeaux, qui firent un pas en avant en faisant retentir les boucles en argent de leurs bottes.

— Je sais, dit tout à coup l'homme à la natte. Ça y est, je sais où je l'ai vu !

— Qu'est-ce que tu bougonnes, Tavik ?

— Devant la maison du maire. Il a apporté un dragon à vendre, un croisement d'araignée et de crocodile. Les gens disaient comme ça que c'est un sorcelleur.

— C'est quoi, un sorcelleur ? demanda le Quinze. Hein ? Civril ?

— C'est un sorcier à gages, dit le demi-elfe. Un saltimbanque pour une poignée de pièces d'argent. Je l'ai dit, un caprice de la nature. Une atteinte aux droits humains et divins. Les êtres comme lui, on

devrait les brûler.

— On n'aime pas les sorciers, grinça Tavik, le regard toujours fixé sur Geralt sous ses paupières mi-closes. J'ai comme l'impression, Civril, que dans ce trou, on va avoir plus de boulot qu'on le pensait. Il y a plus d'un sorcier, ici, et comme on le sait, les sorciers se tiennent les coudes.

— Qui se ressemble s'assemble, dit le sang-mêlé avec un sourire mauvais. Dire qu'il existe sur terre des êtres comme toi. Qui est-ce qui engendre des monstres pareils ?

— Fais preuve d'un peu plus de tolérance, si tu veux bien ! dit Geralt sans perdre son calme. Ta mère, à ce que je vois, a dû aller se promener seule dans la forêt suffisamment souvent pour que tu aies des raisons de t'interroger sur tes propres origines.

— C'est possible, répondit le demi-elfe sans arrêter de sourire. Mais moi, au moins, j'ai connu ma mère. Alors que le sorceleur que tu es ne peut pas en dire autant.

Geralt blêmit légèrement et pinça les lèvres. Nohorn, auquel sa réaction n'avait pas échappé, partit d'un gros rire.

— Eh bien, vieux ! Cette fois, tu ne peux pas fermer les yeux sur pareille insulte. Ce que tu as sur le dos ressemble à un glaive. Alors ? Vous allez dehors, Civril et toi ? La soirée est si ennuyeuse.

Le sorceleur ne réagit pas.

— C'est un fichu poltron ! pouffa Tavik.

— Qu'est-ce qu'il a dit sur la mère de Civril ? poursuivit Nohorn d'une voix neutre, le menton sur ses mains croisées. Des insanités, si j'ai bien compris. Qu'elle faisait la noce ou quelque chose dans le genre. Hé, le Quinze ! Est-ce que tu peux laisser un vagabond insulter la mère d'un camarade ? Une mère, putain, c'est sacré !

Le Quinze se leva avec empressement, détacha son épée et la jeta sur la table. Il bomba le torse, arrangea ses protections hérissées de clous d'argent sur ses avant-bras, cracha et fit un pas en avant.

— Si tu en doutes encore, dit Nohorn, le Quinze te défie en combat aux poings. Je t'ai bien dit qu'ils allaient te mettre dehors. Faites de la place !

Le Quinze approcha, les poings levés. Geralt posa la main sur la poignée de son glaive.

— Fais attention ! dit-il. Un pas de plus, et tu chercheras ta main par terre.

Nohorn et Tavik bondirent en empoignant leur épée. Les jumeaux dégainèrent en silence en faisant des gestes identiques. Le Quinze recula. Civril fut le seul à ne pas bouger.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, ici, tonnerre ? Il n'y a pas moyen de vous laisser seuls un instant !

Geralt se retourna très lentement pour se retrouver face à des

yeux couleur d'eau de mer.

Elle était presque aussi grande que lui. Ses cheveux, de la couleur de la paille, à la coupe fantaisiste, irrégulière, lui arrivaient juste en dessous des oreilles. Vêtue d'un corselet de velours qui épousait ses formes, serré à la taille par une ceinture d'ornement, elle avait une main appuyée contre la porte. Sa jupe, asymétrique, lui couvrait la cheville du côté gauche, et du côté droit, découvrait une cuisse ferme au-dessus d'une botte en peau d'élan. Un glaive lui battait le flanc gauche tandis qu'un poignard au manche incrusté d'un gros rubis pendait à son flanc droit.

— Vous êtes devenus muets ?

— C'est un sorceleur, bredouilla Nohorn.

— Et alors ?

— Il voulait te parler.

— Et alors ?

— C'est un sorcier, gronda le Quinze.

— On n'aime pas les sorciers, tonna Tavik.

— Du calme, les gars, dit la fille. Il veut me parler, ce n'est pas un crime. Continuez à vous amuser ! Et sans disputes. Demain, c'est jour de foire. Vous ne voulez pas, je pense, que vos caprices troublent un événement qui joue un rôle si important dans la vie de ce gentil petit bourg ?

Un ricanement discret, mauvais, rompit le silence qui s'était installé. Civril, toujours affalé sur la table, riait.

— Tu parles d'un événement, Renfri ! balbutia le sang-mêlé.

— Ferme-la, Civril. Immédiatement !

Civril cessa immédiatement de rire. Geralt n'en fut pas surpris. Des accents très étranges avaient résonné dans la voix de Renfri, ils évoquaient le reflet rouge d'un incendie sur la lame des épées, les hurlements de gens qu'on assassine, les hennissements des chevaux et l'odeur du sang. Les autres avaient dû avoir la même impression car même la gueule basanée de Tavik blêmit.

Renfri rompit le silence.

— Eh bien ! L'homme aux cheveux blancs ! Allons dans la grande salle rejoindre le maire avec lequel tu es venu. Lui aussi doit avoir envie de me parler.

À leur vue, Caldemeyn, qui attendait au comptoir en échangeant des propos discrets avec l'aubergiste, interrompit sa conversation et se redressa en croisant les bras sur la poitrine.

— Écoutez, madame ! fit-il durement, sans perdre de temps en politesses exagérées. Le sorceleur de Rivie, ici présent, m'a appris ce qui vous amène à Blaviken. Vous nourrissez des griefs envers notre magicien, m'a-t-on dit.

— Peut-être. Et alors ? demanda Renfri à voix basse, d'un ton

frisant lui aussi l'impolitesse.

— Eh bien ! Pour régler ses griefs, il existe des tribunaux municipaux ou la juridiction des baillis. Ceux qui ont des griefs chez nous, en Lucoméranie, et veulent se faire justice eux-mêmes par le fer, sont tout simplement considérés comme des bandits. Et je dois vous dire aussi que soit vous décampez de Blaviken demain matin de bonne heure avec votre compagnie noire, soit je vous mets au trou..., en dét..., en détention pré... Comment dit-on, Geralt ?

— Préventive.

— C'est ça. Vous avez compris, jeune damoiselle ?

Renfri prit un parchemin plié en quatre dans une pochette fixée à sa ceinture.

— Lisez donc cela, maire, si vous savez lire. Et arrêtez de m'appeler "jeune damoiselle" !

Caldemeyn prit le parchemin, le lut longuement, puis le tendit à Geralt sans dire un mot.

— "À mes régents, vassaux et sujets affranchis, lut le sorceleur tout haut. *Urbi et orbi*, je fais savoir que Renfri, princesse de Creyden, est à notre service et nous est chère, ainsi s'attirera notre colère quiconque lui créera des annuys. Audoen, roi..." "Ennuis" ne s'écrit pas comme ça. Mais le sceau a l'air authentique.

— Parce qu'il l'est, dit Renfri en lui arrachant le parchemin des mains. Il a été apposé par Audoen, Sa Gracieuse Majesté. Aussi vous déconseillerais-je de me créer des ennuis. Quelle que soit la manière dont ce mot s'écrit, les conséquences pourraient être fâcheuses pour vous. Vous ne me jetterez pas au cachot, honoré maire. Et arrêtez de m'appeler "jeune damoiselle". Je n'ai violé aucune loi. Pour l'instant.

— Si tu la violes ne serait-ce que d'un pouce, dit Caldemeyn qui donnait l'impression d'être prêt à lui cracher dessus, je te jetterai au cachot, toi et ton parchemin. Je le jure sur tous les dieux, damoiselle. Viens, Geralt.

— Encore un mot, sorceleur ! dit Renfri en retenant Geralt par le bras.

— Ne sois pas en retard pour le dîner ! lança le maire par-dessus son épaule. Sinon Libouche sera furieuse.

— Je ne serai pas en retard.

Geralt s'appuya au comptoir. Tout en jouant avec son médaillon, il regardait les yeux bleu-vert de la fille.

— J'ai entendu parler de toi, dit-elle. Tu es Geralt de Riv, le sorceleur aux cheveux blancs. Stregobor est ton ami ?

— Non.

— Ça simplifie les choses.

— Pas tant que ça. Je n'ai pas l'intention de rester un simple spectateur.

Les prunelles de Renfri s'étrécirent.

— Stregobor mourra demain, dit-elle à voix basse en repoussant sur son front ses cheveux mal coupés. Ce serait un moindre mal s'il était le seul à mourir.

— Si Stregobor meurt ou, en fait, avant que Stregobor meure, quelques autres personnes mourront. Je ne vois pas d'autre possibilité.

— Quelques autres personnes, sorceleur ! Comme cela est modestement dit !

— Pour me faire peur, la Pie-grièche, il faut autre chose que des mots.

— Arrête de m'appeler la Pie-grièche. Je n'aime pas ça. Le fait est que moi, je vois d'autres possibilités. Ça vaudrait la peine qu'on en discute. Mais Libouche t'attend, n'est-ce pas ? Elle est jolie, au moins, cette Libouche ?

— C'est tout ce que tu avais à me dire ?

— Non. Mais vas-y, maintenant ! Libouche t'attend.

#### IV

Il y avait quelqu'un dans la petite chambre du grenier. Geralt le sut avant même de s'être approché de la porte, grâce à une vibration presque imperceptible de son médaillon. Il souffla la chandelle avec laquelle il s'était éclairé l'escalier, tira son poignard de sa botte et le glissa dans sa ceinture, dans son dos. Il abaissa la poignée. La pièce était plongée dans l'obscurité. Mais pour un sorceleur l'obscurité n'était pas un obstacle.

Il franchit la porte avec une lenteur délibérée et, tout doucement, lentement, la referma derrière lui. Dans la seconde qui suivit, il plongeait sur l'individu assis sur son lit ; il l'écrasa sur les draps, lui bloqua l'avant-bras gauche sous le menton et allait s'emparer de son poignard quand il se ravisa. Il y avait quelque chose de bizarre.

— Ça commence bien ! fit-elle d'une voix étouffée, immobilisée sous lui. Je l'escomptais, mais je ne pensais pas que nous nous retrouverions si vite au lit. Retire ta main de ma gorge, s'il te plaît !

— C'est toi !

— Oui ! Écoute ! Il y a deux possibilités. La première : tu descends de moi et nous discutons. La seconde : nous restons dans cette position, mais j'aimerais retirer au moins mes bottes.

Le sorceleur choisit la première. La fille soupira, se leva, rectifia sa coiffure et sa jupe.

— Allume une chandelle, dit-elle. Je ne vois pas dans le noir comme toi, et j'aime bien voir la personne à laquelle je parle.

Elle s'approcha de la table. Grande, mince et souple, elle s'assit en tendant devant elle ses jambes prises dans des bottes. Elle n'avait pas d'armes, du moins en apparence.

— Tu as à boire ?

— Non.

— Dans ce cas, j'ai bien fait de ne pas venir les mains vides, fit-elle en riant et en posant sur la table une petite outre de voyage et deux gobelets en cuir.

— Il est presque minuit, dit Geralt d'un ton froid. Si nous en venions au fait ?

— Tout de suite. Tiens, bois ! À ta santé, Geralt !

— À la tienne, la Pie-grièche !

— Je m'appelle Renfri, tonnerre ! dit-elle en relevant la tête. Je t'autorise à ne pas me donner mon titre de princesse, mais arrête de m'appeler la Pie-grièche.

— Moins fort ! Tu vas réveiller toute la maisonnée. Est-ce que je vais savoir un jour pour quelle raison tu t'es introduite ici par la fenêtre ?

— Tu es vraiment peu perspicace, sorcelleur ! Je veux épargner un massacre à Blaviken. J'ai grimpé sur les toits comme une chatte en chaleur pour en discuter avec toi. Tu peux apprécier.

— J'apprécie, dit Geralt. Sauf que je ne vois pas l'intérêt de pareille conversation. La situation est claire. Stregobor se trouve dans le beffroi des magiciens. Pour t'emparer de lui, il faudrait que tu en fasses le siège. Si tu le fais, ton sauf-conduit ne te sera d'aucun secours. Si tu violes ouvertement la loi, ce n'est pas Audoen qui te protégera. Le maire, la garde, tout Blaviken se dressera contre toi.

— Si tout Blaviken se dresse contre moi, il le regrettera, dit Renfri avec un sourire féroce qui dévoila ses dents blanches. Tu as vu mes gars ? Je te garantis qu'ils connaissent leur métier. Tu imagines ce qui va se passer si les nigauds de la garde se battent avec eux ? Ils se prennent déjà sans arrêt les pieds dans leurs halberdes !

— Et toi, Renfri, est-ce que tu t'imagines que je vais rester là les bras croisés à les regarder se battre ? Comme tu le vois, j'habite chez le maire. Par correction, si besoin est, je dois me tenir à ses côtés.

— Je n'en doute pas, dit Renfri en prenant un air grave. Sauf que tu seras probablement le seul parce que les autres iront se cacher dans les caves. Il n'y a pas un guerrier sur cette terre qui puisse venir à bout de sept hommes armés d'un glaive. Aucun être humain ne pourrait y parvenir. Mais, l'homme aux cheveux blancs, arrêtons de nous faire peur mutuellement. Je te l'ai dit : on peut faire en sorte qu'il n'y ait ni massacre ni effusion de sang. Concrètement, il y a deux personnes qui peuvent l'empêcher.

— Je suis tout ouïe.

— La première, dit Renfri, c'est Stregobor lui-même. Il sortira de son beffroi de son plein gré, je l'emmènerai quelque part dans un lieu isolé et Blaviken replongera dans sa bienheureuse apathie et aura vite fait d'oublier toute cette affaire.

— Stregobor donne peut-être l'impression d'être un peu dingue, mais pas à ce point.

— Qui sait, sorcelleur ? Qui sait ? Il existe des arguments irréfutables, des propositions qu'on ne peut pas rejeter. Comme l'ultimatum de Tridam, par exemple. Je poserai au sorcier un ultimatum de Tridam.

— En quoi consiste cet ultimatum ?

— C'est mon tendre secret.

— Comme tu veux. Je doute, malgré tout, de son efficacité. Quand Stregobor parle de toi, il a les dents qui s'entrechoquent. Pour le pousser à se rendre spontanément dans tes mignonnes petites mains, il faut que cet ultimatum soit vraiment sérieux. Passons donc plutôt à l'autre personne qui pourrait empêcher un massacre à Blaviken ! Je vais essayer de deviner qui ça peut être.

— Je suis curieuse de voir jusqu'où va ta perspicacité, l'homme aux cheveux blancs.

— C'est toi, Renfri. Toi seule. Tu vas faire preuve d'une grandeur d'âme princière, que dis-je ? royale, et renoncer à ta vengeance. J'ai deviné ?

Renfri renversa la tête en arrière et éclata d'un rire sonore en mettant à temps une main devant sa bouche. Puis elle reprit son sérieux et planta son regard brillant dans les yeux du sorcelleur.

— Geralt ! dit-elle. J'ai été princesse, mais c'était à Creyden. J'avais tout ce dont je pouvais rêver sans avoir même besoin de le demander. Des domestiques à mon service au moindre appel, des robes, souliers, culottes de baptiste, bijoux et paillettes, un poney isabelle, des poissons rouges dans le bassin, des poupées et une maison de poupées plus grande que ta chambre ici. Et ce paradis a duré jusqu'à ce que ton Stregobor et cette putain d'Aridea donnent l'ordre à un homme de main de m'emmener dans la forêt, pour m'égorger et leur rapporter mon cœur et mon foie. C'est beau, n'est-ce pas ?

— Non, c'est plutôt horrible. Je suis content de savoir que tu es venue à bout de ce sbire, Renfri.

— Tu parles comme j'en suis venue à bout ! Il a eu pitié et m'a relâchée. Mais ce fils de chienne m'avait auparavant violée et m'avait pris mes boucles d'oreille et mon diadème en or.

Geralt la regarda droit dans les yeux en jouant avec son médaillon. Elle soutint son regard.

— Et ce fut la fin de la petite princesse, poursuivit-elle. Sa robe était déchirée, la fine baptiste avait irrémédiablement perdu sa blancheur. Ensuite, elle a connu la saleté, la faim, la puanteur, les coups de bâton et les coups de pied. Elle se donnait à la première fripouille venue pour une assiette de soupe et un toit au-dessus de la tête. Est-ce que tu sais à quoi ressemblaient mes cheveux avant ? À de



la soie, et ils m'arrivaient une bonne coudée au-dessous des fesses. Quand j'ai attrapé des poux, on me les a coupés avec des ciseaux servant à tondre la laine des moutons, jusqu'à la peau. Ils n'ont jamais repoussé correctement.

Elle se tut un instant, dégagea son front de ses mèches rebelles.

— Je volais pour ne pas mourir de faim, reprit-elle. Je tuais pour ne pas être tuée. J'ai été enfermée dans des cachots qui puaien l'urine, sans savoir si le lendemain on allait me pendre ou seulement me fouetter et me chasser. Et pendant tout ce temps, j'avais ma belle-mère et ton sorcier à mes trousses, ils m'envoyaient des assassins, essayaient de m'empoisonner, de me jeter des sorts. Et tu voudrais que je fasse preuve de grandeur d'âme ? Que je lui accorde mon pardon en me comportant comme une reine ? Je me comporterai comme une reine en lui faisant couper la tête, et peut-être même d'abord les deux jambes. Je verrai.

— Aridea et Stregobor ont essayé de t'empoisonner ?

— Oui. Avec une pomme assaisonnée d'un extrait de belladone. J'ai été sauvé par un gnome qui m'a donné un vomitif. J'ai bien cru que j'allais y rester. Mais j'ai survécu.

— C'était l'un des sept gnomes ?

Renfri, qui était en train de remplir les verres, se figea, l'outre inclinée au-dessus de son gobelet.

— Eh bien ! fit-elle. Tu sais beaucoup de choses sur moi ! Et alors ? Tu as quelque chose contre les gnomes ? Ou contre les autres humanoïdes ? Pour être exacte, ils ont fait preuve de plus de bonté envers moi que la plupart des humains. Mais c'est une chose qui ne te regarde pas. Stregobor et Aridea, disais-je, m'ont traquée comme une bête sauvage, tant qu'ils l'ont pu. Ensuite, c'est moi qui suis devenue le chasseur. Aridea a claqué dans son lit, elle a eu de la chance de ne pas tomber entre mes mains, je lui avais préparé un programme spécial. Et maintenant, j'en ai un pour le sorcier. Geralt, d'après toi, il a mérité la mort ? Dis-moi !

— Je ne suis pas juge, je suis sorcelleur.

— Justement. Je t'ai dit qu'il y avait deux personnes qui peuvent empêcher une effusion de sang à Blaviken. La seconde, c'est toi. Le sorcier te laissera entrer dans sa tour, et tu le tueras.

— Renfri ! dit calmement Geralt. Es-tu sûre de ne pas être tombée sur la tête en glissant d'un toit lorsque tu es venue ici ?

— Tu es sorcelleur ou tu ne l'es pas, tonnerre ? Ils disent que tu as tué une kikimorrhe que tu as apportée sur un bourriquet pour la faire estimer. Une kikimorrhe est un animal stupide qui tue parce que les dieux l'ont créé pour ça. Stregobor est pire qu'une kikimorrhe. C'est un homme cruel, un maniaque, un monstre. Apporte-le-moi couché en travers d'un bourriquet, et je ne lésinerai pas sur l'or.

— Je ne suis pas un tueur à gages, la Pie-grièche.

Elle en convint en souriant, puis se renversa sur le dossier de la sellette et croisa les jambes sur la table, sans même faire semblant de cacher ses cuisses en tirant sur sa jupe.

— Tu es un sorceleur et tu défends et protèges les humains contre le Mal. Et dans le cas présent, le Mal c'est le fer et le feu qui vont s'en donner à cœur joie ici si nous nous retrouvons l'un en face de l'autre. Tu ne crois pas que ce que je propose est un moindre Mal, une meilleure solution ? Même pour ce fils de chienne de Stregobor. Tu peux le tuer d'une seule botte, par charité, par surprise. Il ne se verra pas mourir. Alors que moi, je ne le lui garantis pas. Bien au contraire.

Geralt se taisait. Renfri s'étira en tendant les bras.

— Je comprends ton hésitation, dit-elle. Mais je dois connaître ta réponse sur-le-champ.

— Sais-tu pourquoi Stregobor et la princesse voulaient te tuer, à Creyden, et puis après ?

Renfri se redressa brusquement, descendit ses jambes de la table.

— Je pense que c'est clair, explosa-t-elle. Ils voulaient se débarrasser de la fille première-née de Fredefalk parce qu'elle était l'héritière du trône. Les enfants d'Aridea étaient issus d'une union morganatique et n'avaient aucun droit sur...

— Renfri, ce n'est pas de ça que je parle.

La fille baissa la tête un très court instant. Puis ses yeux lancèrent des éclairs.

— Bon ! D'accord ! Ils prétendaient que j'étais maudite. Contaminée dans le sein de ma mère. Je suis prétendument un...

— Achève !

— Un monstre.

— Et tu en es un ?

L'espace de quelques secondes, elle eut l'air désarmé, abattu. Et très triste.

— Je ne sais pas, Geralt, murmura-t-elle avant que ses traits retrouvent leur dureté. Comment pourrais-je le savoir, tonnerre ? Quand je me fais une coupure au doigt, je saigne. Je saigne aussi tous les mois. Quand je m'empiffre, j'ai mal au ventre, et quand je bois trop, j'ai mal à la tête. Quand je suis gaie, je chante, et quand je suis triste, je jure. Quand je déteste quelqu'un, je le tue et quand... Tonnerre ! Assez ! Donne-moi ta réponse, sorceleur !

— Ma réponse est "non".

— Tu te rappelles ce que j'ai dit ? demanda-t-elle après une pause. Il y a des propositions qu'on ne doit pas rejeter parce que les conséquences peuvent en être terribles. Je te mets sérieusement en garde, ma proposition était de celles-là. Réfléchis bien !

— C'est tout réfléchi. Et prends-moi au sérieux ! Moi aussi, je te

mets sérieusement en garde.

Renfri se tut quelques instants en jouant avec les trois rangs de perles qui entouraient son cou gracieux en descendant d'une façon fort polissonne entre les deux hémisphères parfaitement tournés que laissait entrevoir son décolleté.

— Geralt ! demanda-t-elle. Est-ce que Stregobor t'a demandé de me tuer ?

— Oui. Il estimait que ce serait un moindre Mal.

— Suis-je en droit de penser que tu lui as opposé le même refus qu'à moi ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne crois pas au moindre Mal.

Renfri eut un petit sourire, puis sa bouche se tordit dans une très vilaine grimace que révéla la lueur jaune de la chandelle.

— Tu n'y crois pas, dis-tu. Et vois-tu, tu as raison, mais pas tout à fait. Il existe juste le Mal et le Mal supérieur, mais derrière eux deux, tapi dans l'ombre, il y a le Mal suprême. Le Mal suprême, Geralt, est un Mal que tu ne peux même pas imaginer alors que tu penses que plus rien ne saurait te surprendre. Et vois-tu, Geralt, il arrive parfois que le Mal suprême te saisisse à la gorge et te dise : "Choisis, vieux. C'est soit moi soit l'autre, un Mal un peu plus petit."

— Puis-je savoir à quoi tu veux en venir ?

— À rien. J'ai un peu bu et je me sens d'humeur à philosopher, je cherche des vérités générales. J'en ai trouvé une, justement : il existe un moindre Mal, mais ce n'est pas nous qui pouvons le choisir. Seul le Mal suprême est capable de nous contraindre à ce choix. Que nous le voulions ou non.

— Il est évident que je n'ai pas assez bu, dit le sorcelleur avec un sourire sarcastique. Et pendant ce temps, minuit a sonné, comme toujours à pareille heure. Venons-en aux choses concrètes ! Tu ne tueras pas Stregobor à Blaviken, je t'en empêcherai. Je ne permettrai pas qu'on en vienne à se battre et à se massacrer. Je te refais ma proposition : oublie ta vengeance ! Renonce à le tuer ! De cette manière, tu démontreras, à lui mais aussi aux autres, que tu n'es pas un monstre inhumain, sanguinaire, que tu n'es pas une mutante. Tu lui démontreras qu'il s'est trompé, que son erreur t'a causé un immense préjudice.

Renfri contempla un instant le médaillon du sorcelleur qui oscillait au bout de la chaînette que celui-ci tournait entre ses doigts.

— Et si je te dis, sorcelleur, que je suis incapable de pardonner et de renoncer à ma vengeance, ce sera comme si je lui donnais raison, à lui mais aussi aux autres, n'est-ce pas ? Est-ce que je prouverai ainsi que je ne suis pas un monstre, un démon inhumain maudit des dieux ?

Écoute, sorceleur ! Au tout début de mon errance, j'ai été recueillie par un vilain affranchi. Je lui ai plu. Mais comme lui ne me plaisait pas du tout, loin de là, chaque fois qu'il voulait me prendre, il me rossait si fort que le lendemain matin, je pouvais à peine me traîner de mon grabat. Un jour, je me suis levée alors qu'il faisait encore nuit et je lui ai tranché la gorge. Avec une faux. À l'époque, je n'avais pas l'expérience que j'ai aujourd'hui et un couteau m'avait paru trop petit. Vois-tu, Geralt, quand j'ai entendu le vilain glouglouter et s'étouffer, que je l'ai vu agiter les pieds dans tous les sens, j'ai senti que les traces de son bâton et de ses poings ne me faisaient plus du tout mal et je me suis senti bien, tellement bien que... je suis partie d'un pas alerte en sifflotant, en pleine forme, gaie et heureuse. Et dès lors, ç'a été la même chose chaque fois. Si c'était différent, qui donc perdrait son temps à se venger ?

— Renfri ! dit Geralt. Quels que soient tes raisons et tes motifs, tu ne partiras pas d'ici en sifflotant et tu ne te sentiras pas aussi bien. Tu ne partiras pas joyeuse et heureuse, mais tu partiras vivante. Demain matin de bonne heure, comme te l'a ordonné le maire. Je te l'ai déjà dit, mais je te le répète : tu ne tueras pas Stregobor à Blaviken.

On pouvait voir se refléter dans les yeux de Renfri la lueur de la chandelle, ses perles dans l'échancrure de son corselet et le médaillon à gueule de loup qui tournoyait au bout de sa chaîne d'argent.

— J'ai de la peine pour toi, dit soudain la fille, comme à regret, les yeux fixés sur le rond d'argent qui miroitait. Tu dis qu'il n'existe pas de moindre Mal. Tu es sur une place, sur des pavés inondés de sang, seul, très seul, parce que tu n'as pas su faire de choix. Tu ne savais pas en faire, mais tu en as tout de même fait un. Tu ne le sauras jamais, tu n'en auras jamais la certitude, jamais, tu m'entends... Et pour toute rémunération, tu n'auras qu'une pierre, des mots méchants. J'ai de la peine pour toi.

— Et toi ? demanda le sorceleur à voix basse, presque dans un murmure.

— Moi non plus, je ne sais pas choisir.

— Qui es-tu ?

— Je suis ce que je suis.

— Où es-tu ?

— J'ai... froid.

— Renfri !

Geralt serra le médaillon dans sa main. Elle se redressa, comme réveillée en sursaut, et cligna des yeux à plusieurs reprises d'un air étonné. Pendant un moment très court, elle lui donna l'impression d'être effrayée.

— Tu as gagné, dit-elle soudain sèchement. Tu as gagné, sorceleur. Demain au petit matin, je quitterai Blaviken et je ne

reviendrais jamais dans ce maudit bourg. Jamais ! Donne-moi à boire, s'il reste encore quelque chose dans la fiasque !

Un petit sourire goguenard, espiègle, errait de nouveau sur ses lèvres tandis qu'elle reposait son gobelet vide sur la table.

— Geralt ?

— Oui.

— Ce satané toit est sacrément raide. Je préférerais partir à l'aube. Dans l'obscurité, je pourrais tomber et me briser les os. Je suis une princesse, j'ai un corps délicat, je sens même un petit pois sous ma paillasse. Si elle n'est pas convenablement garnie, bien sûr. Qu'est-ce que tu en dis ?

Geralt ne put retenir un sourire.

— Renfri ! Ces propos sont-ils bien convenables dans la bouche d'une princesse ?

— Que peux-tu savoir des princesses, tonnerre ? J'en ai été une et je sais que tout le plaisir qu'on a d'être une princesse, c'est de pouvoir faire ce qu'on veut. Faut-il vraiment que je te dise ce dont j'ai envie ou vas-tu le deviner tout seul ?

Geralt, sans se départir de son sourire, ne répondit pas.

— Je ne veux même pas admettre l'idée que je puisse te déplaire, dit la fille en faisant la moue. Je préfère supposer que tu as la trouille de subir le même sort que le vilain affranchi. Eh ! L'homme aux cheveux blancs ! Je n'ai aucun instrument tranchant sur moi. D'ailleurs, tu peux vérifier.

Elle lui posa les pieds sur les genoux.

— Retire-moi mes bottes. Le meilleur endroit pour cacher un couteau, c'est la tige des bottes.

Une fois pieds nus, elle se leva, défit la boucle de sa ceinture.

— Là non plus, je ne cache rien. Ni ici, comme tu vois. Souffle cette satanée chandelle.

À l'extérieur, dans l'obscurité, un chat hurlait.

— Renfri ?

— Oui ?

— C'est de la baptiste ?

— Évidemment, tonnerre ! Je suis une princesse, oui ou non ?

## V

— Papa, répétait à l'ennui la petite Marilka. Quand est-ce qu'on va à la foire ? Papa, on va à la foire !

— Tais-toi, Marilka ! éclata Caldemeyn en sautant son assiette avec un morceau de pain. Alors, qu'est-ce que tu en penses, Geralt ? Ils vont quitter la ville ?

— Oui.

— Eh bien ! Je ne pensais pas que ça marcherait si facilement. Avec ce parchemin portant le sceau d'Audoen, ils me tenaient à la

gorge. J'ai fait bonne figure, mais en vérité, je ne pouvais strictement rien contre eux.

— Même s'ils avaient ouvertement violé la loi ? Fait du tapage ? Déclenché une bagarre ?

— Même dans ce cas. Audoen, Geralt, est un roi très susceptible, il envoie les gens à l'échafaud pour un rien. J'ai une femme et une fille ; je me trouve bien dans mes fonctions, je n'ai pas à me creuser la cervelle pour savoir où dénicher de la graisse à mettre dans le gruau. Bref ! Qu'ils partent est une bonne chose. Comment ça s'est passé, au fait ?

— Papa, je veux aller à la foire !

— Libouche ! Emmène Marilka d'ici ! Oui, Geralt, je ne pensais pas que tu y arriverais. J'ai interrogé Centenier, l'aubergiste de la *Cour dorée*, sur cette compagnie de Novigrad. C'est une sacrée bande de canailles. Certains ont été reconnus.

— Ah bon !

— Celui avec l'estafilade sur la gueule, c'est Nohorn, l'ancien acolyte d'Abergard, qui vient de ce qu'on appelle la Compagnie libre d'Angren. Tu en as entendu parler ? Bien sûr ! Qui est-ce qui n'en a pas entendu parler ? Le gaillard qu'ils appellent le Quinze aussi. Même si ce n'est pas le cas, je ne pense pas qu'il tienne son sobriquet de quinze bonnes actions qu'il aurait accomplies dans sa vie. Le noiraud, le demi-elfe, c'est Civril, un bandit et un tueur professionnel. Il aurait un rapport avec le massacre de Tridam.

— Le massacre d'où ça ?

— De Tridam. Tu n'en as pas entendu parler ? Il n'était question que de ça il y a... Oui, il y a trois ans, Marilka avait deux ans à l'époque. Le baron de Tridam détenait des brigands enfermés dans ses cachots. Leurs camarades, dont ce Civril aurait fait partie, paraît-il, se sont emparés d'un bac avec plein de pèlerins à son bord, c'était au moment de la Saint-Nis, et ils ont exigé du baron qu'il libère les brigands. Le baron, on peut le comprendre, a refusé ; alors, ils ont commencé à assassiner les pèlerins, les uns après les autres. Avant que le baron mollisse et libère leurs camarades prisonniers, ils en avaient jeté plus d'une dizaine par-dessus bord. Ensuite, le baron a été menacé d'exil et même de la mort. Les uns lui reprochaient d'avoir attendu, pour céder, que tant de gens aient été tués. Les autres semèrent le trouble en disant qu'il avait commis un Mal suprême, que c'était un pré... un précédent ou quelque chose comme ça, qu'il aurait fallu tirer à l'arbalète sur les brigands, tant pis pour les otages, ou lancer l'assaut et ne pas céder d'un pouce. Le baron a déclaré au tribunal qu'il avait choisi un moindre Mal parce qu'il y avait à bord du bac plus d'un quart de cent d'hommes, des femmes et des enfants.

— Le fameux ultimatum de Tridam, murmura le sorcelleur.

Renfri...

— Quoi ?

— Caldemeyn, la foire !

— Quoi ?

— Tu ne comprends pas, Caldemeyn ? Elle m'a berné. Ils ne vont pas partir. Ils vont forcer Stregobor à sortir de sa tour, comme ils ont forcé le baron de Tridam. Ou bien ils vont me forcer, moi, à... Tu ne comprends pas ? Ils vont commencer par assassiner des gens à la foire. La grand-place, entourée de murs, est un véritable piège !

— Par tous les dieux, Geralt ! Assieds-toi ! Où vas-tu ?

Marilka, effrayée par les cris, se mit à pleurnicher, blottie dans un coin de la cuisine.

— Je te l'avais dit ! s'écria Libouche avec un geste en direction du sorceleur. Je te l'avais bien dit qu'il ne nous apporterait que du malheur !

— Tais-toi, femme ! Geralt ! Assieds-toi !

— Il faut les en empêcher. Tout de suite ! Avant que les gens pénètrent sur la place. Appelle la garde ! Quand ils sortiront de l'auberge, il faut les empoigner et les arrêter.

— Geralt, sois raisonnable ! Ça n'est pas permis, on ne peut pas toucher à un cheveu de leur tête s'ils n'ont commis aucune peccadille. Ils se défendront, le sang va couler. Ce sont des professionnels, ils vont m'égorger mes hommes. Si l'affaire parvient aux oreilles d'Audoen, je le paierai de ma tête. C'est bon ! J'appelle la garde, je vais à la foire. Là-bas, je les aurai à l'œil...

— Ça ne sert à rien, Caldemeyn. Si la foule pénètre sur la place, tu n'éviteras pas la panique ni le massacre. Il faut les empêcher de nuire tout de suite, pendant que la place du marché est encore vide.

— C'est illégal. Je ne peux pas autoriser une chose pareille. L'histoire du demi-elfe et de sa participation à l'affaire de Tridam n'est peut-être qu'un bruit. Tu peux te tromper. Et alors ? Audoen m'écorchera vif.

— Il faut choisir le moindre Mal.

— Geralt ! Je te l'interdis ! En tant que maire, je te l'interdis ! Pose ton glaive ! Arrête-toi !

Marilka poussait des cris en cachant sa frimousse derrière ses menottes.

## VI

Civril, les mains en visière, regarda le soleil qui sortait de derrière les arbres. La place du marché commençait à s'animer, les charrettes et les carrioles roulaient à grand bruit, les premiers marchands disposaient déjà leurs marchandises sur les étals. On entendait des coups de marteau, les cocoricos d'un coq, les cris des mouettes.

— Une belle journée s'annonce, dit le Quinze, pensif.

Civril lui jeta un regard oblique, mais ne dit rien.

— Qu'en est-il des chevaux, Tavik ? demanda Nohorn en enfilant ses gants.

— Ils sont prêts, sellés. Civril, il n'y a toujours pas grand monde sur la place.

— Les gens vont arriver.

— Ce serait bien de se mettre quelque chose sous la dent.

— Tout à l'heure.

— Oui. Tu auras le temps de manger plus tard. Et de l'appétit.

— Regardez ! dit soudain le Quinze.

Le sorceleur arrivait de la grand-rue. Se frayant un passage entre les étals, il marchait droit sur eux.

— Ah ! dit Civril. Renfri avait raison. Passe-moi l'arbalète, Nohorn.

Il se courba pour tendre la corde en mettant le pied dans l'étrier et coucha soigneusement le trait dans le rail de guidage. Le sorceleur approchait. Civril tendit la corde de son arbalète.

— Pas un pas de plus, sorceleur !

Geralt s'arrêta. Environ quarante pas le séparaient du groupe.

— Où est Renfri ?

Un rictus tordit les jolis traits du sang-mêlé.

— Au pied du beffroi. Elle fait une proposition au sorcier. Elle savait que tu viendrais ici. Elle m'a chargé de te transmettre deux messages.

— Vas-y !

— Le premier message est le suivant : "Je suis ce que je suis. Choisis. C'est soit moi soit l'autre, le moindre". Tu es censé savoir de quoi il s'agit.

Le sorceleur hocha la tête, puis il leva la main pour saisir la garde de son glaive qui dépassait de son épaule droite. La lame scintilla en décrivant une courbe au-dessus de sa tête. Il marcha à pas lents en direction du groupe.

Civril éclata d'un rire de mauvais augure.

— Ah ! Tout de même ! Elle avait également prévu ta réaction, sorceleur. Par conséquent, je vais te transmettre tout de suite le second message dont elle m'a chargé. Entre les deux yeux.

Le sorceleur avançait. Le demi-elfe leva son arbalète à hauteur de sa joue. On entendait les mouches voler.

La corde vibra. Le sorceleur brandit son glaive ; sous le choc, le métal émit un gémissement prolongé, le trait culbuta dans l'air, cogna un toit d'un bruit sec et atterrit dans une gouttière. Le sorceleur avançait.

— Il a rebondi ! gémit le Quinze. Il a rebondi en vol...

— Regroupez-vous ! commanda Civril.



Les glaives sifflèrent en sortant de leurs fourreaux. Le groupe, en rangs serrés, massé épaule contre épaule, se hérissa de lames.

Le sorceleur accéléra le pas ; son allure, d'une fluidité et d'une souplesse étonnantes, se mua en pas de course. Il ne courut pas droit sur le groupe hérissé de glaives, mais en zigzags, de plus en plus courts, pour le contourner par le côté.

Tavik n'y tint plus, il s'élança à sa rencontre en réduisant la distance. Les jumeaux bondirent à sa suite.

— Restez groupés ! hurla Civril en tournant la tête.

Pendant ce temps, le sorceleur disparaissait de son champ de vision. Il poussa un juron, fit un bond sur le côté en voyant que le groupe se désintégrait complètement, allait et venait entre les éventaires en un cortège échevelé

Tavik fut le premier. Un instant plus tôt, il poursuivait le sorceleur et voilà qu'il s'aperçut tout à coup que celui-ci le dépassait sur sa gauche en courant dans l'autre sens. Il piétina pour ralentir, mais le sorceleur passa en trombe à côté de lui avant qu'il ait eu le temps de lever son glaive. Tavik sentit un coup violent juste au-dessus de la hanche. Il tourna sur lui-même et constata qu'il tombait. À genoux, il regarda sa hanche avec stupéfaction et se mit à pousser des cris.

Les jumeaux qui attaquaient la forme noire floue qui leur fonçait dessus, fondirent l'un sur l'autre, leurs épaules se heurtèrent et durant quelques secondes, ils perdirent le rythme. Cela suffit. Vyr reçut un coup sur toute la largeur de la poitrine et se plia en deux ; la tête penchée, il fit encore deux ou trois pas puis s'effondra sur un éventaire de légumes. Nimir reçut un coup sur la tempe, tournoya sur place et s'affala lourdement dans le caniveau, mort.

La place fourmillait de marchands en fuite, les carrioles faisaient un bruit d'enfer en se renversant, des nuages de poussière et des clameurs s'élevaient. Tavik essaya encore une fois de se relever en prenant appui sur ses mains, qui tremblaient fortement, mais il retomba.

— Garde-toi à gauche, le Quinze ! rugit Nohorn en contournant le sorceleur pour le surprendre par-derrière.

Le Quinze se retourna rapidement. Mais pas assez. Il reçut un coup ; malgré son ventre transpercé, il résista, se prépara à frapper, mais il reçut alors un second coup, juste au-dessous de l'oreille. Il se raidit, fit quatre pas chancelants et s'effondra sur une carriole de poissons qui se renversa. Le Quinze glissa sur les pavés argentés d'écaillés.

Civril et Nohorn frappèrent le sorceleur en même temps, l'elfe d'une botte énergique par le haut, Nohorn, un genou fléchi, par le bas, à plat. Les deux coups furent parés, les deux grincements du métal

n'en firent qu'un. Civril fit un bond en arrière, trébucha, se rattrapa à un éventaire en bois. Nohorn s'élança pour le protéger avec son glaive qu'il tenait à la verticale. Il para le coup, si puissant qu'il le projeta en arrière, l'obligeant à s'agenouiller. En se relevant, il para l'attaque, trop lentement. Un coup de glaive lui dessina une balafre sur la figure, symétrique à sa cicatrice.

Civril lâcha l'éventaire, sauta par-dessus Nohorn qui tombait, attaqua à deux mains en effectuant une volte-face, rata son coup et s'écarta immédiatement. Il ne sentit pas le choc, ses jambes se dérobèrent seulement lorsqu'il tenta une parade, par réflexe, en cherchant à passer d'une feinte à une nouvelle attaque. Son épée sauta de sa main, entaillée de la paume jusqu'au-dessus du coude. Il tomba à genoux, secoua la tête, voulut se relever, mais n'y parvint pas. Sa tête s'affaissa sur ses genoux, et il se figea dans cette position, au milieu d'une flaque rouge, entouré de choux, de craquelins et de poissons.

Renfri arriva sur la place.

Elle approchait lentement, de son pas souple de félin, en évitant charrettes et éventaires. La foule, qui bourdonnait comme un essaim de frelons dans les ruelles avoisinantes et le long des maisons, se tut. Geralt se tenait immobile, la garde baissée. La fille, maintenant à dix pas de lui, s'arrêta. Il aperçut sous son corselet une courte cotte de mailles qui lui protégeait à peine les hanches.

— Tu as fait ton choix, constata-t-elle. Tu es sûr que c'est le bon ?

— Blaviken ne sera pas un second Tridam, réussit à dire Geralt.

— Il ne l'aurait pas été. Stregobor s'est moqué de moi. Il m'a dit que je pouvais assassiner tout Blaviken et même plusieurs villages voisins, mais que ce n'était pas cela qui le ferait sortir de sa tour. Il m'a dit qu'il ne laisserait personne entrer, toi non plus. Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Oui, je t'ai trompé. Toute ma vie, j'ai trompé les gens quand c'était nécessaire. Pourquoi aurais-je dû faire une exception pour toi ?

— Va-t'en d'ici, Renfri !

Elle éclata de rire.

— Non, Geralt.

Elle sortit son épée d'un geste leste.

— Renfri !

— Non, Geralt ! Tu as fait ton choix. À mon tour de faire le mien.

D'un mouvement vif, elle arracha sa jupe, la fit tourner en l'air de sorte que le tissu s'entoure autour de son avant-bras gauche. Geralt recula, leva une main et croisa les doigts pour former un Signe. Renfri éclata de nouveau d'un rire bref, rauque.

— Ça ne sert à rien, l'homme aux cheveux blancs. Sur moi, ça ne marche pas. Il n'y a que l'épée.

— Renfri ! répéta-t-il. Va-t'en ! Si nous croisons le fer, je... je ne

pourrai plus...

— Je le sais, dit-elle. Mais moi... Moi non plus, je ne peux pas faire autrement. Tout simplement je ne peux pas. Nous sommes ce que nous sommes. Toi et moi.

Elle marcha sur lui d'un pas léger, balancé. Au bout de son bras droit, dressée sur le côté, scintillait son épée ; de sa main gauche, elle traînait sa jupe par terre. Geralt fit deux pas en arrière.

Elle bondit, brandit le bras gauche, sa jupe claqua dans l'air, dérobant à la vue son épée qui brilla dans une botte courte, retenue. Geralt fit un bond en arrière, le tissu ne le frôla même pas, mais la lame de Renfri glissa sur sa parade oblique. Il riposta machinalement avec le milieu de son glaive, croisant les deux lames en un bref moulinet, essaya de la désarmer. C'était une erreur. Elle repoussa sa lame et aussitôt, les genoux fléchis, balançant les hanches, elle visa son visage. C'est à peine s'il eut le temps de parer le coup, il fit un écart pour éviter le tissu de sa jupe qui s'abattait sur lui. Une pirouette lui permit d'esquiver la lame qui miroitait lors de bottes rapides comme l'éclair. Elle repassa à l'attaque, lança sa jupe droit sur les yeux de Geralt, lui porta un coup à plat, tout près, en pivotant sur les talons. Il esquiva le coup en faisant volte-face juste à côté d'elle. Elle connaissait cette feinte. Elle se tourna en même temps que lui et, tout près, si proche qu'il sentit son souffle, elle lui transperça la poitrine. La douleur le fit chanceler, mais elle ne troubla pas son rythme. Il exécuta une nouvelle volte-face, dans l'autre sens, repoussa la lame qui volait vers sa tempe, exécuta une feinte rapide et passa à l'attaque. Renfri fit un bond en arrière, s'apprêta à le frapper en tenant la garde haute. Geralt, les genoux fléchis pour l'attaque, transperça sa cuisse dénudée et son aine par en bas, d'un coup fulgurant de la pointe de son glaive.

Elle ne poussa pas un cri. Elle se laissa choir sur un genou et lâcha son épée pour appliquer ses deux mains sur sa cuisse. Un flot de sang clair jaillit entre ses doigts et se répandit sur son élégante ceinture et ses bottes en peau d'élan, et sur les pavés couverts d'immondices. La foule, réfugiée dans les rues, ondoya et frémit en poussant des clameurs.

Geralt rangea son épée.

— Ne t'en va pas ! gémit-elle en se roulant en boule.

Il ne répondit pas.

— J'ai... froid.

Il ne répondit pas. Renfri gémit de nouveau en se recroquevillant encore un peu plus. Son sang coulait à flots, remplissant les interstices entre les pavés.

— Geralt... Serre-moi dans tes bras !

Il ne répondit pas.

Elle détourna la tête et s'immobilisa, la joue sur le pavé. Un poignard à très fine lame, dissimulé jusque-là sous son corps, s'échappa de ses doigts gourds.

Au bout d'un moment, qui parut durer une éternité, le sorceleur releva la tête au bruit du bourdon de Stregobor qui cognait le pavé. Le magicien se hâtait en évitant les cadavres.

— En voilà une boucherie ! souffla-t-il. J'ai tout vu, Geralt, j'ai tout vu dans mon cristal...

Il approcha plus près, se pencha. Dans sa longue robe noire, appuyé sur son bourdon, il avait l'air vieux, très vieux.

— J'ai du mal à le croire, fit-il en hochant la tête. La Pie-grièche, là, sans vie.

Geralt ne répondit pas.

— Allez, Geralt ! dit le magicien en se redressant. Va chercher une charrette. Nous l'emmènerons au beffroi. Il faut faire son autopsie.

Il jeta un coup d'œil au sorceleur et, n'ayant pas obtenu de réponse, se pencha sur le corps.

Quelqu'un que le sorceleur ne connaissait pas mit la main sur la poignée de son épée et dégaina aussi sec.

— Touche un seul cheveu de sa tête, sorcier, dit l'individu que le sorceleur ne connaissait pas. Touche-la seulement, et c'est la tienne qui volera sur le pavé !

— Qu'est-ce que tu fais, Geralt ? Tu es devenu fou ? Tu es blessé, en état de choc ! Pratiquer une autopsie est le seul moyen de vérifier...

— Ne la touche pas !

Stregobor, voyant la lame dressée, fit un bond en arrière, brandit sa canne.

— C'est bon ! cria-t-il. Comme tu veux ! Mais tu ne sauras jamais ! Tu n'auras jamais de certitude ! Jamais. Tu m'entends, sorceleur ?

— Fous le camp !

— Comme tu veux, dit le magicien qui fit demi-tour en cognant son bourdon sur le pavé. Je retourne à Kovir, je ne resterai pas un jour de plus dans ce trou. Viens avec moi ! Ne reste pas ici. Ces gens-là ne savent rien, ils t'ont juste vu tuer. Et tu t'y prends d'une façon répugnante, Geralt. Allez, tu viens ?

Geralt ne répondit pas, il ne le regarda même pas. Il rengaina son glaive. Stregobor haussa les épaules, s'éloigna d'un pas vif en frappant de sa canne en cadence.

Une pierre vola. Elle résonna sur le pavé, bientôt suivie d'une deuxième qui frôla l'épaule de Geralt. Le sorceleur se redressa, leva les deux mains et fit un geste rapide. La foule murmura, les pierres étaient de plus en plus nombreuses, mais le Signe les écartait, elles

rataient leur cible, protégée par une armure ovoïde invisible.

— Ça suffit ! rugit Caldemeyn. C'est fini, cornedouille !

La foule mugit comme le ressac, mais les pierres arrêtaient de voler. Le sorceleur se tenait immobile.

Le maire s'approcha de lui.

— Est-ce que c'est tout ? demanda-t-il en indiquant d'un geste large les corps inertes disséminés sur la petite place. C'est ça, le moindre Mal que tu as choisi ? As-tu réglé ce que tu estimais nécessaire ?

Geralt ne répondit pas tout de suite.

— Oui, finit-il par dire.

— Ta blessure est grave ?

— Non.

— Dans ce cas, fiche le camp !

— Oui, dit le sorceleur.

Il resta un instant planté là, fuyant le regard du maire. Puis il fit demi-tour, lentement, très lentement.

— Geralt !

Le sorceleur se retourna.

— Ne remets plus jamais les pieds ici ! dit Caldemeyn. Plus jamais !

## LA VOIX DE LA RAISON 4

« Parlons, Iola. J'ai besoin de parler. On dit que le silence est d'or. C'est possible. Mais je ne sais pas s'il a réellement la valeur qu'on lui prête. En tout cas, il a son prix. Il faut le payer.

Pour toi, c'est plus facile. Oui, ne dis pas le contraire ! Tu te tais par choix, tu as fait don de ton silence à ta déesse. Je ne crois pas en Melitele, je ne crois pas non plus en l'existence d'autres dieux, mais j'ai de l'estime pour ton choix, pour ton offrande, j'estime et je respecte ce en quoi tu crois. Car ta foi et ton sacrifice, le prix du silence que tu paies font de toi un être meilleur, de plus grande valeur. Ou du moins peuvent-ils te rendre meilleure. Alors que mon manque de foi ne peut rien. Il est impuissant.

Tu me demandes en quoi je crois, dans ce cas.

Je crois en mon glaive.

Comme tu le vois, j'en porte deux. Tout sorceleur a deux glaives. Des gens malveillants disent que le glaive en argent est réservé aux monstres, et celui en fer aux humains. C'est faux, bien sûr. Il y a des monstres qu'on ne peut frapper qu'avec une lame en argent, mais il en existe d'autres pour lesquels c'est le fer qui est mortel. Non, Iola, il ne s'agit pas de n'importe quel fer. Il doit venir d'une météorite. Tu me demandes ce que c'est qu'une météorite ? C'est une étoile qui tombe du ciel. Tu as certainement déjà vu des étoiles filantes, ces courtes traînées lumineuses dans le ciel nocturne. Quand tu en vois une, tu prononces assurément un vœu, les étoiles filantes sont peut-être pour toi une raison supplémentaire de croire dans les dieux. Pour moi, une météorite n'est qu'un morceau de métal qui s'imprime dans le sol lors de sa chute. Un métal qui permet de fabriquer des glaives.

Bien sûr que tu peux prendre mon glaive dans ta main ! Tu vois comme il est léger ? Même toi, tu n'as pas de mal à le soulever. Non ! Ne touche pas à la lame ! Tu te couperais. Elle est plus tranchante qu'une lame de rasoir. Il faut qu'elle soit comme ça.

Oh oui ! Je m'entraîne souvent. Dès que j'ai un moment de libre. Il ne faut pas que je perde la main. Je suis venu dans ce coin le plus reculé du parc, pour me dégourdir, pour chasser de mes muscles cet horrible fourmillement qui m'assaille, ce froid qui circule en moi. Et tu m'y as retrouvé. C'est drôle. Pendant plusieurs jours, c'est moi qui ai essayé de te retrouver. Je regardais partout si je te voyais. Je voulais...

Cette conversation me fait du bien, Iola. Asseyons-nous pour bavarder un peu !

En fait, tu ne sais pas du tout qui je suis, Iola.

Je m'appelle Geralt, Geralt de... Non. Juste Geralt. Geralt de nulle part. Je suis sorceleur.

Ma maison, pour moi, c'est Kaer Morhen, le gîte des sorceleurs.

C'est de là que je viens. Il y a... Il y avait une forteresse. Il n'en reste plus grand-chose.

Kaer Morhen... C'est là qu'on produisait les êtres comme moi. Mais aujourd'hui, on ne le fait plus, et aujourd'hui plus personne n'habite à Kaer Morhen. Plus personne, à part Vesemir. Qui est Vesemir ? C'est mon père. Pourquoi me jettes-tu ce regard étonné ? Qu'y a-t-il d'étrange ? Tout le monde a un père. Le mien, c'est Vesemir. Qu'importe si ce n'est pas mon vrai père ! Je n'ai pas connu le vrai, ni ma mère. Je ne sais même pas s'ils sont en vie. Et au fond, ça ne m'intéresse guère.

Oui, Kaer Morhen... J'ai connu là-bas une mutation ordinaire. D'abord l'épreuve des Herbes et puis les choses habituelles : les hormones, les plantes, la contamination par un virus. Une fois. Deux fois. Jusqu'à ce que ça réussisse. Il paraît que j'ai très bien supporté les changements, je n'ai pas été longtemps malade. J'ai donc été considéré comme un gosse d'une très grande résistance et choisi pour d'autres... expériences plus compliquées. Là, ç'a été moins facile. Beaucoup moins facile. Mais, comme tu le vois, j'ai survécu. Je suis le seul de tous ceux qui avaient été sélectionnés pour ces expériences. C'est depuis cette époque que j'ai les cheveux blancs. Un problème de dépigmentation. Un effet secondaire, comme on dit. C'est un détail. Il n'est pas très gênant.

Après, on m'a appris toutes sortes de choses. Mon apprentissage a duré assez longtemps. Jusqu'au jour où j'ai enfin pu quitter Kaer Morhen et suis parti sur les routes. J'avais déjà mon médaillon. Tiens ! Celui-là. L'emblème de l'école du Loup. J'avais aussi deux glaives : un en argent, l'autre en fer. En plus de mes glaives, j'emportais aussi ma conviction, mon enthousiasme, ma motivation et... ma foi. La foi dans mon utilité et ma raison d'être. Car le monde, Iola, était réputé pour être envahi de monstres et de bêtes hideuses, et ma mission était de protéger ceux que ces bêtes mettaient en danger. Quand je suis parti de Kaer Morhen, je rêvais de rencontrer mon premier monstre, j'étais très impatient de me trouver face à lui. Et j'ai fini par le rencontrer.

Mon premier monstre, Iola, était chauve et avait des dents particulièrement laides, toutes gâtées. Je l'ai rencontré sur la grand-route, où associé avec des monstres collègues, des soldats pillards, il avait arrêté une charrette de paysans et en avait fait descendre une fillette qui pouvait avoir treize ans, peut-être même moins. Ses copains retenaient le père de la fille pendant que le chauve lui arrachait sa robe en hurlant que l'heure était venue pour elle de savoir ce qu'était un homme. Je me suis approché, j'ai mis pied à terre et dit au chauve que pour lui aussi, l'heure d'apprendre ce qu'était un homme avait sonné. Je me trouvais très spirituel. Le chauve a lâché la gamine et s'est jeté sur moi avec une hache. Il était très lent, mais

coriace. Il a fallu deux coups pour qu'il tombe. Les coups que je lui ai portés n'étaient pas spécialement nets, mais ils étaient, je dirais, très spectaculaires, au point que les copains du chauve ont pris leurs jambes à leur cou quand ils ont vu ce qu'un glaive de sorceleur pouvait faire d'un homme...

Je ne t'ennuie pas, Iola ?

J'ai besoin de parler. J'en ai vraiment besoin.

Où en étais-je ? Ah oui ! À ma première noble action. Vois-tu, Iola, à Kaer Morhen, on m'avait mis dans la tête de ne pas me mêler de ce genre d'incident, de passer alors mon chemin, de ne pas jouer les chevaliers errants ni de remplacer les gardiens de la loi. Je suis parti sur les routes non pas pour parader, mais pour effectuer l'un ou l'autre travail qui m'était commandé. Or comme un imbécile, je me suis mêlé de cette histoire alors que je n'étais même pas à cinquante milles du pied des montagnes. Sais-tu pourquoi je l'ai fait ? Je voulais qu'après avoir versé toutes les larmes de son corps, la fille me baise les mains de reconnaissance, à moi qui étais son sauveur, et que son père me remercie à genoux. Or le père de la fille s'était enfui avec les pillards, et la jeune fille sur laquelle s'était répandu le sang du chauve, s'est mise à vomir et a eu une crise d'hystérie ; quand je me suis approché d'elle, elle s'est évanouie de peur. Depuis ce temps, je ne me suis que très rarement mêlé de ce genre d'histoires.

Je faisais ce que j'avais à faire. J'ai vite appris comment agir. Dans les villages, je m'approchais des clôtures ; dans les hameaux et les bourgs, je m'arrêtais sous les palissades. Et j'attendais. Si on crachait, me maudissait et me lançait des pierres, je m'en allais. Si au contraire, quelqu'un sortait et me confiait un travail, je l'exécutais.

Je visitais et faisais le tour des villes et des forteresses, je cherchais des avis collés sur les poteaux à la croisée des chemins. Je cherchais des informations : "On demande un sorceleur de toute urgence." Ensuite, je découvrais le plus souvent un bois sacré, une prison souterraine, une nécropole ou des ruines, un ravin dans la forêt, ou une grotte, dans les montagnes, pleine d'ossements et de charognes nauséabondes. Là, demeurerait un être qui ne vivait que pour tuer. Poussé par la faim, pour le plaisir, esclave de la volonté malade de quelqu'un ou pour d'autres motifs encore : une manticore, une wyvern, un brouillardier, une aeschne, un rynchote, une chimère, une goule, un vampire, un graveir, un loup-garou, un gigascorpion, une strige, une mangeresse, une kikimorrhe, une vyppère. Suivaient une danse dans l'obscurité et un coup de glaive. Je pouvais lire ensuite le dégoût et l'épouvante dans les yeux de celui qui me remettait mon dû.

Des erreurs ? Bien sûr que j'en ai commis.

Mais je m'en tenais à mes principes. Non, je ne respectais pas un code. J'avais pris l'habitude de me retrancher derrière un code. Les



gens aiment ça. On respecte les gens qui ont un code et on a de la considération pour eux.

Les sorceleurs n'en ont pas. Il n'a jamais existé de code de sorceleur. Je m'en suis inventé un. Tout simplement. Et je m'y suis tenu. Toujours...

Pas toujours.

Il y avait, en effet, des situations qui laissaient croire qu'il n'y avait pas de place pour les doutes, quels qu'ils soient. Des situations où j'aurais dû me dire : "Qu'est-ce que ça peut me faire ? Ce n'est pas mon problème, je ne suis qu'un sorceleur." Des situations où il aurait fallu écouter la voix de la raison. Où j'aurais dû écouter mon instinct, à défaut, celui que dicte l'expérience. Et que dicte la peur ordinaire, la plus ordinaire des peurs.

J'aurais dû écouter la voix de la raison. Alors...

Je ne l'ai pas fait.

Je pensais choisir le moindre Mal. J'ai choisi le moindre Mal. Le moindre Mal ! Je suis Geralt de Riv. On m'appelle aussi le Boucher de Blaviken.

Non, Iola ! Ne me touche pas la main. Le contact de ta main sur la mienne pourrait libérer en toi... Tu pourrais voir...

Et je ne veux pas que tu voies. Je ne veux pas savoir. Je connais mon destin, qui me fait tourner comme un tourbillon. Mon destin ? Il m'emboîte le pas, mais je ne regarde jamais derrière moi.

Une boucle ? Oui, c'est ce que pressent Nenneke, semble-t-il. Qu'est-ce qui m'a poussé, là-bas, à Cintra ? Comment ai-je pu prendre des risques aussi stupides ?

Non, non, trois fois non ! Je ne regarde jamais derrière moi. Et je ne retournerai jamais à Cintra, j'éviterai Cintra comme la peste. Je n'y remettrai jamais les pieds.

Ah ! Si je compte bien, l'enfant a dû naître en mai, quelque part aux alentours de la fête de Belleteyn. Si c'est effectivement le cas, nous aurions affaire à un curieux concours de circonstances. Car Yennefer aussi est née à Belleteyn...

Allons-y, maintenant, Iola ! La nuit tombe.

Je te remercie d'avoir bien voulu parler avec moi.

Je te remercie, Iola.

Non, je n'ai rien. Je vais bien.

Tout à fait bien. »

# UNE QUESTION DE PRIX

## I

Le sorceleur avait la lame sur la gorge.

Il trempait dans l'eau savonneuse, la tête renversée en arrière, appuyée sur le bord glissant de la cuve en bois. Il sentait dans sa bouche le goût amer du savon. La lame, émoussée à faire pitié, lui grattait douloureusement la pomme d'Adam, remontait sur son menton avec un léger bruit.

Le barbier, qui avait l'air d'un artiste convaincu de produire un chef-d'œuvre, repassa la lame une dernière fois, pour la touche finale, puis lui rafraîchit le visage avec un morceau de toile de lin imbibé d'une lotion qui devait être à base d'*Angelica archangelica*.

Geralt se mit debout, laissa un valet lui verser dessus un petit baquet d'eau pour le rincer, s'ébroua et sortit de la cuve en imprimant la trace de ses pieds mouillés sur le sol de brique.

— Voici une serviette, monsieur, lui dit le valet en jetant un regard curieux à son médaillon.

— Merci.

— Vous trouverez vos habits ici, dit Haxo. La chemise, le haut-de-chausses, le pantalon, la tunique. Et les bottes.

— Vous avez pensé à tout, chambellan. Mais ne pourrais-je pas porter mes bottes à moi ?

— Non. De la bière ?

— Avec plaisir.

Il s'habilla sans se presser. Le contact de ces vêtements qui n'étaient pas à lui, rêches, désagréables sur sa peau enflée, gâchait la bonne humeur dans laquelle l'avait mis son bain d'eau chaude.

— Chambellan ?

— Je vous écoute, monsieur Geralt.

— Ne sauriez-vous pas les raisons de toute cette mascarade ? Disons, à quoi je puis être utile ici ?

— Ce n'est pas mon affaire, dit Haxo en surveillant les valets du coin de l'œil. Je suis chargé de vous habiller...

— De me déguiser, vous voulez dire.

— ... de vous habiller et de vous conduire auprès de la reine, au banquet. Enfilez votre tunique, monsieur Geralt ! Et cachez bien votre médaillon de sorceleur dessous !

— J'avais là mon poignard.

— Nous l'avons mis en lieu sûr, comme vos deux glaives et toutes vos affaires. Là où vous allez, on va sans armes.

Le sorceleur haussa les épaules et revêtit une étroite tunique pourpre.

— Qu'est-ce que c'est ? s'informa-t-il en indiquant une broderie sur le devant du vêtement.

— Ah ! Justement ! dit Haxo. J'allais oublier. Pour la durée du banquet, vous vous appellerez Son Excellence Ravix de Quatrecorne. En tant qu'invité d'honneur, vous serez assis à la droite de la reine. Tel est son désir. Et ce que vous avez là, sur votre tunique, c'est votre blason. Sur champ d'or, un ours noir marchant, sur lui une demoiselle en robe azur, cheveux défaits et bras levés. Il serait bien que vous le reteniez, au cas où l'un des invités serait féru d'héraldique, comme ça arrive souvent.

— C'est vrai. Je le retiendrai, dit gravement Geralt. Et où est ce Quatrecorne ?

— Assez loin d'ici. Vous êtes prêt ? Nous pouvons y aller ?

— Oui. Dites-moi encore, monsieur Haxo ! En quel honneur la reine donne-t-elle ce banquet ?

— La princesse Pavetta est dans sa quinzième année et les prétendants se réunissent, selon la coutume. La reine Calanthe veut marier sa fille à un homme de Skellige. Nous aimerions nous allier avec ces insulaires.

— Pourquoi précisément avec eux ?

— Ils attaquent moins souvent les pays auxquels ils sont alliés.

— C'est une raison valable.

— Mais ce n'est pas la seule. À Cintra, monsieur Geralt, la tradition n'autorise pas les femmes à gouverner. Le roi Roegner est décédé il y a quelque temps de la maladie pestilentielle et la reine ne veut pas se remarier. Dame Calanthe est sage et juste, mais un roi est un roi. L'homme qui épousera la princesse montera sur le trône. Ce serait bien de trouver un rude gaillard. Et les rudes gaillards, c'est sur les îles qu'on les trouve. Les gens de Skellige sont un peuple résistant. Maintenant, allons-y !

Ils avaient parcouru la moitié de la galerie qui faisait le tour d'une courette intérieure déserte quand Geralt s'arrêta et examina les alentours.

— Chambellan, dit-il à mi-voix. Nous sommes seuls. Dites-moi pourquoi la reine a besoin d'un sorcier. Vous devez savoir quelque chose. Qui d'autre que vous peut le savoir ?

— Elle en a besoin comme on en a besoin ailleurs, grommela Haxo. Cintra ressemble à tous les autres pays, c'est un pays comme les autres. Nous avons ici des loups-garous et des basilics, et en cherchant bien, on pourrait certainement trouver une manticoire. On peut donc avoir besoin d'un sorcier.

— Trêve de faux-fuyants, chambellan. Je vous demande pourquoi la reine a besoin d'un sorcier à son banquet, de surcroît déguisé en ours bleu aux cheveux défaits.

Haxo jeta, lui aussi, un regard circulaire et se pencha même par-dessus la balustrade.

— Il se passe de mauvaises choses, monsieur Geralt, marmonna-t-il. Au château, je veux dire. Il est hanté.

— Par quoi donc ?

— Quoi d'autre pourrait hanter le château sinon un monstre ? On dit qu'il est petit, bossu, couvert de piquants comme un hérisson. La nuit, il erre dans la forteresse en faisant tinter ses chaînes. Il gémit, il geint dans les salles.

— Vous l'avez vu ?

Haxo cracha par terre.

— Non. Et je n'ai pas envie de le voir.

— Vous me racontez des histoires, chambellan, dit le sorceleur en faisant la moue. Ça ne tient pas debout. Nous nous rendons à un banquet de fiançailles, et qu'est-ce que je suis censé y faire ? Veiller à ce que le bossu ne surgisse pas de dessous la table et ne se mette pas à gémir ? Sans armes ? Déguisé en bouffon ? Hé ! Monsieur Haxo !

— Pensez ce que vous voulez, dit le chambellan, piqué. J'ai reçu l'ordre de ne rien vous dire. Vous m'avez posé une question, je vous ai répondu. Et vous dites que je raconte des histoires ! C'est fort aimable à vous !

— Pardonnez-moi ! Je ne voulais pas vous blesser, chambellan. Je m'étonnais seulement...

— Alors, arrêtez de vous étonner ! dit Haxo avant de détourner la tête, toujours vexé. Vous n'êtes pas là pour ça. Et je vous donne un bon conseil, monsieur le sorceleur ! Si la reine vous ordonne de vous déshabiller entièrement, de vous peindre le fondement en bleu et de vous pendre dans le vestibule la tête en bas pour jouer les candélabres, faites-le sans manifester votre étonnement et sans hésiter ! Si vous refusez, vous irez au-devant de gros désagréments. Vous m'avez compris ?

— Oui. Allons-y, monsieur Haxo ! Quoi qu'il arrive, ce bain m'a ouvert l'appétit.

## II

Hormis les paroles de bienvenue, lapidaires, cérémonieuses, qu'elle avait prononcées pour accueillir « le seigneur de Quatrecorne », la reine Calanthe n'avait pas échangé un mot avec le sorceleur. Le banquet tardait à commencer, des convives arrivaient encore, annoncés par le héraut d'une voix de stentor.

La table, rectangulaire, était immense, elle pouvait accueillir largement une quarantaine de personnes. Calanthe présidait, assise sur un trône à haut dossier. Elle avait à main droite Geralt, à main gauche un barde aux cheveux grisonnants qui tenait un luth et qu'on appelait Drogodar. Deux sièges à la gauche de la reine étaient encore inoccupés.

À la droite de Geralt, dans la longueur de la table, avaient pris

place Haxo, le chambellan, et un voïvode au nom difficile à retenir. Plus loin, il pouvait voir des hôtes de la principauté d'Attre : le chevalier Rainfarn, morose et taciturne, et le prince Windhalm, un adolescent de douze ans, aux joues joufflues, placé sous sa tutelle, qui était l'un des prétendants. Plus loin, les chevaliers chamarrés et multicolores de Cintra et les vassaux des environs.

— Le baron Eylembert de Tigg ! annonça le héraut.

— Cotcodette ! glissa Calanthe en donnant un coup de coude à Drogodar. On va s'amuser.

Le chevalier, maigre et moustachu, richement vêtu, lui fit une profonde révérence, mais ses yeux vifs et gais et le petit sourire qui errait sur ses lèvres démentaient son apparente soumission.

— Saluez-nous, monsieur Cotcodette ! dit la reine d'un ton cérémonieux. (De toute évidence, le baron était plus connu sous son surnom que sous son véritable nom de famille.) Vous me voyez ravie de votre venue.

— Pour ma part, je suis ravi d'avoir eu l'honneur d'être invité, déclara Cotcodette avant de pousser un soupir. Enfin, je jetterai un coup d'œil à la princesse, si tu le permets, reine. Ce n'est pas facile de vivre seul, dame Calanthe.

— Que me dites-vous, monsieur Cotcodette ? dit Calanthe avec un petit sourire en roulant une mèche de cheveux sur son doigt. À ma connaissance, vous êtes marié.

— Eh ! s'indigna le baron. Tu sais bien, dame Calanthe, que ma femme est de santé fragile et délicate, et voilà que la petite vérole sévit dans nos contrées. Je parie ma ceinture et mon glaive contre de vieilles chaussures de teille que dans un an, même mon deuil sera achevé.

Le sourire de Calanthe se fit encore plus aimable.

— Pauvre de toi, Cotcodette ! Mais tu es aussi un sacré veinard. Ta femme est, en effet, de santé fragile. On m'a raconté que pendant les dernières moissons, elle t'a surpris dans une meule de foin avec une fille et qu'elle t'a poursuivi avec une fourche sur près d'un mille, sans te rattraper. Tu devrais mieux la nourrir et davantage la cajoler et aussi veiller à ce que la nuit, elle n'ait pas froid au dos. Et tu verras comme elle ira mieux dans un an.

Cotcodette se rembrunit, mais sa tristesse manquait de conviction.

— J'ai saisi l'allusion. Puis-je, cependant, assister au banquet ?

— Vous m'en verrez ravie, baron.

— La députation de Skellige ! cria le héraut, déjà bien enroué.

Se fit alors entendre le pas musclé des insulaires qui entraient à quatre, vêtus de pourpoints de cuir reluisant bordés de fourrure de phoque, et ceints d'écharpes en lainage à carreaux. Les menait un guerrier nerveux, au visage sombre et au nez aquilin, au côté duquel

marchait un jeune homme de belle carrure, aux cheveux roux. Tous quatre s'inclinèrent devant la reine.

— C'est un grand honneur d'accueillir de nouveau dans mon château le preux chevalier Eist Tuirseach de Skellige, dit Calanthe dont le visage s'était légèrement empourpré. Si ton mépris pour le mariage ne m'était si bien connu, je me réjouirais à l'idée que tu aspires peut-être à la main de ma Pavetta. La solitude te pèserait-elle, malgré tout, chevalier ?

— Souvent, belle Calanthe, répondit l'insulaire à la carnation olivâtre en levant sur la reine des yeux brillants. Mais je mène une vie trop dangereuse pour songer à m'unir durablement. Sans cela... Pavetta est encore une toute jeune demoiselle, une fleur en bouton, mais...

— Mais quoi, chevalier ?

— Une pomme ne tombe jamais loin du pommier, dit Eist Tuirseach avec un sourire qui dévoila des dents d'une blancheur resplendissante. Il suffit de te regarder, reine, pour imaginer la beauté que sera la princesse lorsqu'elle atteindra l'âge que doit avoir une femme pour rendre un guerrier heureux. Mais par ailleurs, ce sont des jeunes gens qui doivent aspirer à sa main. Des jeunes comme le neveu de notre roi Bran, Crach an Craite que voici.

Crach, inclinant sa tête rouquine devant la reine, mit un genou en terre.

— Qui d'autre as-tu amené avec toi, Eist ?

Un homme trapu, vigoureux, à la barbe taillée en balai de crin, et un grand gaillard portant une cornemuse sur le dos fléchirent à leur tour le genou à côté de Crach an Craite.

— Voici le valeureux druide Sac-à-souris qui, comme moi, est un ami et un conseiller du roi Bran. Et voici Draig Bon-Dhu, notre célèbre scalde. Trente marins de Skellige attendent de leur côté dans la cour, frémissant de l'espoir que la belle Calanthe fera au moins une apparition à sa fenêtre.

— Asseyez-vous, nobles hôtes ! Toi, monsieur Tuirseach, ici !

Eist occupa une des places libres à côté de la reine, séparé d'elle par la chaise qui restait inoccupée et Drogodar. Les autres insulaires s'assirent l'un à côté de l'autre, sur le côté gauche de la table, entre le maréchal Vissegerd et les trois fils du suzerain de Strept.

— Tout le monde est là ou à peu près, dit la reine en se penchant vers le maréchal. Commençons, Vissegerd !

Le maréchal frappa dans ses mains. Une longue file de valets, accueillis par les joyeuses exclamations des convives, avança vers la table, chargés de plats et de cruches.

Calanthe chipotait dans son assiette avec sa fourchette en argent. Drogodar avait avalé quelques bouchées à la hâte pour reprendre son

luth. Les autres invités, en revanche, faisaient une véritable razzia sur les plats : porcelets rôtis, volailles, poissons et fruits de mer, et le rouquin Crach an Craite n'était pas le dernier à y faire honneur. Rainfarn d'Attre admonesta sévèrement le jeune prince Windhalm ; il lui donna même une tape sur les doigts pour avoir essayé d'attraper un pichet de cidre. Cotcodette, qui rongait des os, s'interrompit un instant pour amuser ses voisins en imitant le sifflement d'une tortue d'eau. L'ambiance était de plus en plus gaie. On porta les premiers toasts, de plus en plus confus.

Calanthe arrangea son étroit diadème en or sur ses cheveux gris cendrés coiffés en longues boucles verticales et se tourna légèrement vers Geralt qui se débattait avec la carapace d'un gros tourteau.

— Alors, sorcelleur, lui dit-elle. Il y a maintenant assez de bruit pour que nous puissions échanger quelques mots discrètement. Commençons par les politesses. Je suis heureuse de faire ta connaissance.

— Le plaisir est partagé, reine.

— Après les politesses, passons aux choses concrètes. J'ai un travail à te confier.

— Je le présume. Il m'arrive rarement d'être invité à un banquet par pure sympathie.

— Que veux-tu ? Tu ne dois pas être un convive d'une conversation très distrayante. Est-ce que tu présumes encore autre chose ?

— Oui.

— Quoi donc ?

— Je te le dirai quand tu m'auras indiqué la mission que tu as à me confier, reine.

— Geralt, demanda la reine en jouant avec son collier d'émeraudes dont la plus petite pierre avait la taille d'un hanneton, dis-moi quelle mission on peut proposer à un sorcelleur. Creuser un puits ? Boucher des trous dans une toiture ? Tisser une tapisserie représentant toutes les positions que le roi Vridank et la belle Cerro ont expérimentées pendant leur nuit de noces ? Tu dois savoir mieux que moi en quoi consiste ta profession.

— Oui. Et maintenant je peux te dire ce que je présume, reine.

— Je suis impatiente de l'apprendre.

— Je présume que comme beaucoup, tu confonds ma profession avec une autre qui n'a rien à voir avec elle.

Calanthe, penchée nonchalamment vers Drogodar qui raclait les cordes de son luth, donnait l'impression d'être pensive, absente.

— Oh ! Et qui sont donc ces si nombreuses gens dont tu as la bonté de comparer l'ignorance à la mienne, Geralt ? Avec quelle profession ces imbéciles confondent-ils la tienne ?

— Reine, dit paisiblement Geralt, sur la route de Cintra, j'ai rencontré toutes sortes de gens : des croquants, des marchands, des nains, des colporteurs, des chaudronniers et des bûcherons. Tous m'ont parlé d'une mangeresse qui se cache quelque part dans les forêts des environs et habite une maisonnette perchée sur trois pieds en forme de pattes de poule griffues. Ils évoquaient aussi une chimère qui niche dans la montagne, des aeschnes, des scolopendromorphes. En cherchant bien, on pourrait aussi trouver une manticore. Ce sont autant de missions qu'un sorceleur peut remplir sans avoir à revêtir des plumes et des blasons appartenant à un autre.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Reine, je ne doute pas que Cintra a besoin de s'allier avec Skellige et que le mariage de ta fille permettrait de conclure cette alliance. Il est également possible que des intrigants veuillent l'empêcher et qu'ils méritent une petite leçon à laquelle tu ne dois pas être directement mêlée. Sans doute est-il préférable que cette petite leçon leur soit donnée par un seigneur de Quatrecorne que personne ne connaît et qui quittera ensuite la scène. Maintenant, je vais répondre à ta question. Tu confonds ma profession avec celle de tueur à gages. Ces nombreuses gens dont je parlais sont des personnes qui détiennent des pouvoirs. Ce n'est pas la première fois que je suis convoqué par un roi ou une reine dont les problèmes demandent à être résolus rapidement, à coups de glaive. Mais moi, je n'ai jamais tué personne pour de l'argent, que ce soit pour une bonne ou une mauvaise cause. Et jamais je ne le ferai.

L'atmosphère qui régnait autour de la table s'animait à mesure que coulaient les flots de bière. Crach an Craite avait trouvé un parfait auditoire pour écouter son récit de la bataille de la Thwyth. Avec un os trempé dans de la sauce, il avait tracé une carte sur la table et y indiquait un plan stratégique en parlant très fort. Prouvant la pertinence de son surnom, Cotcodette se mit soudain à glousser comme une véritable poule pondeuse, suscitant l'hilarité générale des convives et la consternation des serveurs, convaincus qu'un volatile avait réussi à tromper leur vigilance.

— Ainsi, le destin m'a puni en m'envoyant un sorceleur trop perspicace, dit Calanthe en souriant, mais avec un regard mauvais sous ses yeux mi-clos. Un sorceleur qui sans une ombre de respect ni même de simple politesse, démasque mes batteries et mes ignobles plans criminels. Serais-tu si fasciné par ma beauté et ma troublante personnalité qu'elles t'aient obscurci la raison ? Ne recommence plus jamais, Geralt ! Ne t'adresse pas de cette manière à ceux qui détiennent le pouvoir ! Beaucoup ne te pardonneraient pas de telles paroles, et tu connais les rois, tu sais qu'ils disposent de toutes sortes de moyens : poignard, poison, cachot, des pinces chauffées au rouge. Il



y a des centaines, des milliers de moyens auxquels peuvent recourir les gens habitués à venger leurs blessures d'orgueil. Tu ne peux pas savoir à quel point il est facile de blesser l'orgueil de certains souverains, Geralt. Peu d'entre eux supportent sans broncher d'entendre des mots comme “non”, “je refuse”, ou “jamais”. Il suffit même de leur couper la parole quand ils parlent, ou de glisser des remarques inopportunes, pour être sûr d'être condamné à la roue.

La reine marqua alors une pause du plus bel effet en croisant ses fines mains blanches sur lesquelles elle pressa délicatement ses lèvres. Geralt ne lui coupa pas la parole et ne glissa aucune remarque inopportune.

— Les rois, reprit Calanthe, divisent les gens en deux catégories. Il y a d'un côté ceux auxquels ils donnent leurs ordres, et de l'autre ceux qu'ils achètent. Ils rendent hommage, en effet, à cette vérité éculée qui affirme que tout individu est vénal, qu'on peut acheter tout le monde. Ce n'est qu'une question de prix. Tu es d'accord avec ça ? Oh ! Je n'ai pas besoin de te le demander. Après tout, tu es sorcelleur, tu exécutes ton travail et tu te fais payer. En ce qui te concerne, le mot “acheter” perd sa connotation méprisante. De même que la question du prix, qui dans ton cas, c'est évident, est lié au degré de difficulté de la mission à remplir, de la qualité de son exécution et de sa maîtrise. Et aussi à ta réputation, Geralt. Les conteurs et diseurs de bonne aventure, sur les foires, chantent les exploits de Geralt de Riv, le sorcelleur aux cheveux blancs. Si la moitié de ce qu'ils racontent est vraie, je suis prête à parier que le prix de tes services est élevé. T'engager pour des affaires aussi simples et banales que des intrigues de palais ou des assassinats serait gaspiller son argent. Ces affaires peuvent être réglées par des mains moins chères.

— Braak ! Ghaaa-braaak ! rugit tout à coup Cotcodette, qui fut très applaudi pour cette nouvelle imitation animale. Geralt ignorait de quel animal il s'agissait, mais il n'aurait pas aimé le rencontrer. Tournant la tête vers la reine, il aperçut son regard tranquille, d'un vert venimeux. Drogodar, la tête penchée, le visage caché derrière le rideau de ses longs cheveux grisonnants qui couvraient ses mains et son instrument, pinçait doucement les cordes de son luth.

— Ah ! Geralt ! dit Calanthe en interdisant sa coupe à un valet qui voulait la remplir. Je parle parce que tu ne dis rien. Nous sommes à un banquet, nous avons tous envie de nous amuser. Distrains-moi ! Tes remarques judicieuses et tes commentaires perspicaces commencent à me manquer. J'aimerais bien aussi entendre dans ta bouche un compliment, un hommage et l'assurance de ton obéissance. À toi de choisir l'ordre que tu préfères.

— Que veux-tu, reine ? dit le sorcelleur. Je suis incontestablement un voisin de table sans grande conversation et suis surpris que ce soit

à moi que tu aies fait l'honneur d'attribuer cette place. D'autres auraient été beaucoup plus qualifiés. Tu n'aurais eu qu'à l'ordonner ou à acheter l'un ou l'autre d'entre eux. Ce n'est qu'une question de prix.

— Parle ! Parle !

Calanthe renversa la tête en arrière, ferma à demi les yeux en imprimant à ses lèvres un simulacre de sourire aimable.

— Aussi suis-je très honoré et fier d'être assis à la droite de la reine Calanthe de Cintra, dont seule l'intelligence surpasse la beauté. Je considère comme un égal honneur le fait que la reine ait daigné se renseigner sur moi et que, compte tenu des informations qu'elle a réunies, elle ne veuille pas m'employer à de banales missions. L'hiver dernier, le prince Hrobaric, qui n'était pas aussi bien disposé envers moi, a cherché à m'engager pour que je lui retrouve une mignonne qui en avait eu assez de ses galanteries de goujat et s'était enfuie d'un bal en perdant un soulier. J'ai eu du mal à le convaincre que ce n'était pas d'un sorceleur qu'il avait besoin, mais d'un pourchasseur.

La reine l'écoutait avec un sourire énigmatique.

— De même d'autres souverains, qui ne t'arrivent pas à la cheville, dame Calanthe, sur le plan de l'intelligence, n'ont pas hésité à me proposer des missions simples. Il s'agissait généralement d'ôter la vie à un beau-fils, un beau-père, une belle-mère, un oncle ou une tante, il serait trop long de les énumérer tous. Pour eux, ce n'était qu'une question de prix.

Le sourire de la reine pouvait être interprété de mille et une manières.

— Je redis donc, dit Geralt en inclinant légèrement la tête, que je ne me sens plus de fierté d'être assis à ta droite, dame Calanthe. Mais la fierté a pour nous autres, sorceleurs, une très grande importance. Et tu serais étonnée, reine, si je te disais à quel point. Certain suzerain a blessé un jour la fierté d'un sorceleur en lui proposant un travail contraire à son honneur et au code des sorceleurs. Qui plus est, quand le sorceleur a poliment décliné sa proposition, il n'a rien voulu entendre et a cherché à l'empêcher de quitter son château. Tous les commentateurs ultérieurs de l'incident se sont accordés pour dire que le suzerain en question n'avait pas eu une très bonne idée.

— Geralt ! dit Calanthe après une courte pause. Tu t'es trompé. Ta conversation est très intéressante.

Cotcodette secoua ses moustaches et le devant de son vêtement pour en ôter les traces de mousse de bière, puis se redressa et poussa un hurlement strident dans une imitation très réussie d'une louve en rut. Tous les chiens de la cour et du voisinage aboyèrent en écho.

Un des frères de Strept, le benjamin, semble-t-il, trempa son doigt dans sa bière et traça un trait épais autour d'une formation dessinée par Crach an Craite.

— C'est une faute de tactique ! De l'incompétence ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas ce qu'il fallait faire ! Il fallait attaquer la cavalerie sur l'aile et la frapper par le flanc.

— Ah ! rugit Crach an Craite en cognant son os sur la table, éclaboussant les têtes et les tuniques de ses voisins de gouttelettes de sauce. Et affaiblir ainsi le centre, cette position clé ? C'est une absurdité !

— Dans pareille situation, il faut être aveugle ou malade mental pour ne pas tirer parti de la manœuvre !

— C'est vrai, ça ! C'est juste ! s'écria Windhalm d'Attre.

— Est-ce qu'on te demande ton avis, morveux ?

— Morveux toi-même !

— Ferme ta gueule, sinon je te cogne avec cet os !

— Reste assis sur ton fondement et tais-toi, Crach, s'écria Eist Tuirseach en interrompant sa conversation avec Vissegerd. Assez de ces disputes ! Hé, monsieur Drogodar ! Votre talent mérite un meilleur auditoire ! En vérité, il faut beaucoup de concentration et d'attention pour entendre le beau son de votre luth dans tout ce bruit ! Draig Bon-Dhu, arrête de t'empiffrer et de picoler. Tu n'en remontreras à personne autour de cette table, pas plus en faisant l'un qu'en faisant l'autre. Gonfle donc ta cornemuse et réjouis nos oreilles d'une bonne musique guerrière ! Avec ta permission, noble Calanthe !

— Oh, ma mère ! murmura la reine à Geralt en levant furtivement les yeux au plafond pour exprimer sa muette résignation avant d'adresser à Eist un signe de tête approuvateur et un sourire tout à fait naturel, empreint de bienveillance.

— Draig Bon-Dhu ! dit Eist. Joue-nous la chanson de la bataille de Chociebus ! Elle au moins ne nous laissera aucun doute sur l'excellente tactique de ses chefs militaires ! Ni sur celle qui s'y couvrit d'une gloire immortelle ! À la santé de l'héroïque Calanthe de Cintra !

— Santé ! Gloire ! rugirent les invités en vidant coupes et cratères de terre.

La cornemuse de Draig Bon-Dhu émit d'abord un grondement inquiétant, puis en jaillit un horrible gémissement prolongé et modulé. Les convives reprirent le refrain en marquant la mesure, c'est-à-dire qu'ils cognaient sur la table avec tout ce qui leur tombait sous la main. Cotcodette était fasciné par le sac de peau de chèvre, visiblement séduit à l'idée d'introduire dans son répertoire les effrayantes sonorités qui s'en échappaient.

— Chociebus est ma première bataille, dit Calanthe en regardant Geralt. Bien que j'aie peur de te scandaliser et de m'attirer ton mépris de fier sorcelleur, je dois t'avouer que nous nous sommes alors battus pour des questions d'argent. L'ennemi, en effet, brûlait les villages sur lesquels nous levions tribut, et au lieu de continuer à le laisser faire,

nous sommes partis en guerre. À motif banal, bataille banale, trois mille cadavres banals déchiquetés par les corbeaux. Et, vois-tu, au lieu d'en avoir honte, je suis là, fière comme un paon d'entendre cette chanson qui parle de moi. Malgré cette horrible musique barbare.

Une nouvelle parodie de sourire apparut sur son visage, respirant le bonheur et la bonté, quand elle leva sa coupe vide pour répondre aux toasts qui lui étaient portés tout autour de la table. Geralt se taisait.

Calanthe accepta la cuisse de faisan que lui tendait Drogodar, et se mit à la ronger avec grâce.

— Continuons ! Comme je te le disais, tu excites ma curiosité. On m'avait dit que les sorceleurs sont une caste intéressante, mais je n'y croyais pas trop. Maintenant, j'y crois. Quand on vous frappe, vous émettez un son qui montre que vous n'êtes pas forgés de fiente d'oiseau, mais avec d'acier. Il n'en demeure pas moins que tu es ici pour accomplir une mission. Et que tu l'accompliras sans tergiverser.

Geralt retint le vilain sourire désinvolte prêt à apparaître sur ses lèvres. Il n'ouvrait toujours pas la bouche.

— J'espérais que tu allais dire quelque chose, murmura la reine en faisant semblant de consacrer toute son attention à sa cuisse de faisan. Ou bien que tu sourirais. Non ? C'est encore mieux ! Puis-je considérer notre accord comme conclu ?

— Il n'est pas facile d'accomplir clairement des missions qui ne sont pas clairement définies, reine, dit le sorceleur d'un ton sec.

— Qu'est-ce qui n'est pas clair ? Puisque tu as tout deviné depuis le début. J'ai effectivement des plans en ce qui concerne notre alliance avec Skellige et le mariage de ma fille Pavetta. Tu ne t'es pas trompé non plus en supposant que ces plans sont actuellement menacés et que j'ai besoin de toi pour éliminer le danger. Mais ta sagacité s'arrête là. Que tu aies pu croire que je confonds ton métier avec celui de tueur à gages m'a piquée au vif. Sache, Geralt, que je me range parmi les rares souverains qui savent exactement ce que font les sorceleurs et pour quel genre de mission il convient de les engager. D'autre part, quelqu'un qui tue les autres avec autant d'adresse que toi, même si ce n'est pas pour de l'argent, ne doit pas s'étonner que tant de monde lui attribue du professionnalisme dans ce domaine. Ta réputation te précède, Geralt, et elle a plus d'écho que la maudite cornemuse de Draig Bon-Dhu. Et aussi peu de notes agréables.

Bien qu'il n'eût pu entendre les paroles de la reine, le joueur de cornemuse acheva son concert. Les convives l'acclamèrent par des ovations bruyantes et confuses, avant de s'adonner avec un enthousiasme renouvelé à l'élimination des réserves de nourriture et de boisson et à l'évocation du déroulement de diverses batailles ou encore de plaisanteries grossières sur les damoiselles. Cotcodette

éructait bruyamment sans que l'on pût affirmer qu'il s'agissait de l'imitation d'un nouvel animal ou d'une tentative pour soulager son estomac surchargé.

Eist Tuirseach se pencha en avant par-dessus la table.

— Reine ! dit-il, il doit y avoir de bonnes raisons pour que tu accordes toute ton attention au seul seigneur de Quatrecorne. Mais il est grand temps que tu nous présentes la princesse Pavetta. Qu'attendons-nous ? Tout de même pas que Crach an Craite s'enivre. Or, ce moment est proche.

— Tu as raison, comme d'habitude, Eist, dit Calanthe avec un sourire chaleureux. (L'arsenal de ses sourires surprenait réellement Geralt, tant il était riche et varié.) En effet, j'ai à discuter avec Son Excellence Ravix d'affaires d'importance. N'aie pas peur ! Je te consacrerai du temps à toi aussi. Mais tu connais mon principe : les obligations d'abord, et les plaisirs après. Monsieur Haxo !

Elle fit un signe à son chambellan. Haxo se leva sans un mot, s'inclina et gravit aussitôt l'escalier avant de disparaître dans l'obscurité de la galerie. La reine se tourna de nouveau vers le sorceleur.

— Tu as entendu ? Notre conversation se prolonge trop. Si Pavetta a fini de faire ses mines devant la glace, elle va arriver tout de suite. Alors, dresse l'oreille car je ne le dirai pas deux fois ! Je veux parvenir à mes fins et obtenir tout ce que tu as plus ou moins bien deviné. Il n'existe pas d'autre solution. En ce qui te concerne, tu as le choix. Ou bien tu agis, contraint et forcé, sur un ordre de ma part... (Je juge inutile de m'étendre sur les conséquences qu'aurait un acte de désobéissance.) Ton obéissance, bien entendu, serait généreusement récompensée. Ou bien tu rends un service payant. Remarque bien que je n'ai pas dit que je pouvais t'acheter, car j'ai décidé de ne pas blesser ta fierté de sorceleur. La différence est énorme, non ?

— Son énormité m'échappe quelque peu.

— Alors, aiguise davantage ton attention quand je te parle ! La différence, mon cher, est la suivante : quelqu'un que j'achète est payé selon mon bon plaisir ; celui qui me rend un service fixe lui-même son prix. Est-ce clair ?

— À peu près. Ainsi, admettons que je choisisse le service payant. Il faudrait tout de même que je sache en quoi consiste ce service ?

— Non, ce n'est pas nécessaire. Un ordre, certes, doit être concret et sans ambiguïté. C'est autre chose quand il s'agit d'un service payant. Ce qui m'intéresse, c'est le résultat. Rien d'autre. Par quels moyens peux-tu me le garantir ? C'est ton problème.

Geralt releva la tête et croisa le regard noir scrutateur de Sac-à-souris. Le druide de Skellige, qui ne quittait pas le sorceleur des yeux, émiettait comme par distraction le morceau de pain qu'il tenait à la

main, en faisant tomber les morceaux sur la table. Geralt aperçut devant lui, sur le plateau de chêne de la table, des miettes, des grains de sarrasin et de petits morceaux rougeâtres de carapace de tourteau, qui se déplaçaient à une allure de fourmis. Ils formaient des runes. Les runes se reliaient l'espace d'un instant pour former un mot, une question.

Sac-à-souris attendait sans le quitter des yeux. Geralt eut un hochement de tête presque imperceptible. Le druide abaissa les paupières, balaya les miettes, le visage impassible.

— Nobles seigneurs ! s'écria le héraut. Pavetta de Cintra !

Les invités se turent et tournèrent la tête en direction de l'escalier.

Précédée du chambellan et d'un page blond en pourpoint écarlate, la princesse descendait lentement, la tête baissée. Elle avait des cheveux du même gris cendré que sa mère, mais elle les portait coiffés en deux tresses épaisses qui lui arrivaient sous la taille. Pour toute parure, Pavetta portait un petit diadème orné d'une gemme taillée en étoile et une ceinture faite de minuscules maillons en or sur une robe longue en lamé bleu.

Escortée par le page, le héraut, le chambellan et Vissegerd, la princesse vint occuper la chaise libre entre Drogodar et Eist Tuirseach. Le chevalier des îles s'inquiéta aussi de remplir sa coupe et s'employa à la distraire par sa conversation. Geralt remarqua que Pavetta ne répondait jamais que par monosyllabes. Elle gardait constamment les yeux baissés sous ses longs cils, même pendant les toasts bruyants qui lui étaient portés aux différents bouts de la table. Il était clair que sa beauté avait fait une vive impression sur les convives : Crach an Craite avait cessé son tapage et dévisageait Pavetta bouche bée, en oubliant même son bock de bière. Windhalm d'Attre mangeait, lui aussi, la princesse des yeux en passant par toute la gamme des rouges, comme s'il n'y avait plus que quelques minuscules grains de sable dans le sablier, qui les séparaient de leur nuit de noces. Dans un recueillement suspect, Cotcodette et les frères de Strept étudiaient également le frêle visage de la jeune fille.

— Ah ! dit Calanthe à voix basse, visiblement très satisfaite de l'effet produit. Qu'en dis-tu, Geralt ? Sans fausse modestie, je peux dire que Pavetta est le portrait de sa mère. Je regrette même un peu qu'elle soit pour ce balourd de Crach. Je fonde tous mes espoirs sur le fait que ce gamin aura peut-être un jour la classe d'Eist Tuirseach. Après tout, c'est le même sang qui coule dans leurs veines. Tu m'écoutes, Geralt ? Cintra doit s'allier avec Skellige parce que l'intérêt de l'État l'exige. Ma fille doit épouser la personne qui convient parce qu'elle est ma fille. C'est ce résultat que tu dois me garantir.

— C'est à moi de te le garantir ? Ta volonté ne suffit-elle pas, reine ?

— Elle peut ne pas suffire. Cela dépend de la suite des événements.

— Que peut-il y avoir de plus fort que ta volonté ?

— Le destin.

— Ah ! Et donc, le pauvre sorceleur que je suis doit affronter un destin plus fort que la volonté royale. Un sorceleur qui lutte contre le destin ! Quelle ironie du sort !

— Dans quoi vois-tu cette ironie du sort ?

— Passons ! Reine, le service que tu me demandes frise l'impossible.

— S'il frisait le possible, grinça Calanthe entre ses dents, mais toujours souriante, je me débrouillerais toute seule, je n'aurais pas besoin du célèbre Geralt de Riv. Arrête de tergiverser ! Tout peut s'arranger, ce n'est qu'une question de prix. Par tous les dieux, il doit bien figurer un prix pour ce qui frise l'impossible, dans tes tarifs de sorceleur ! Je me doute qu'il est élevé. Si tu me garantis le résultat dont je t'ai parlé, je te donnerai la somme que tu voudras.

— Comment as-tu dit, reine ?

— Je te donnerai la somme que tu voudras. Je n'aime pas qu'on me fasse répéter. Je me pose une question, sorceleur. Est-ce que tu essaies toujours de décourager tes bailleurs avec autant d'énergie ? Le temps passe. Réponds-moi ! C'est oui ou c'est non ?

— C'est oui.

— Voilà qui est mieux, beaucoup mieux, Geralt. Tes réponses se rapprochent de la perfection, elles ressemblent de plus en plus à ce que j'attends lorsque je pose des questions. Et maintenant, tend discrètement ton bras gauche en arrière et passe-le derrière le dossier de mon trône.

Geralt glissa le bras sous la draperie jaune et bleue. Sa main rencontra presque aussitôt une épée fixée à plat sur le dossier tendu de cuir repoussé. Une épée qu'il connaissait bien.

— Reine, dit-il tout bas, outre ce que je t'ai dit tout à l'heure sur les meurtres, tu es consciente, bien sûr, qu'il ne suffit pas d'avoir une épée pour lutter contre le destin ?

— Bien évidemment, dit Calanthe en détournant la tête. Il faut aussi un sorceleur pour tenir la garde. Comme tu le vois, j'y ai veillé.

— Reine...

— Pas un mot de plus, Geralt. Il y a déjà trop longtemps que nous complotons. On nous regarde, et Eist commence à en prendre ombrage. Discute un moment avec le chambellan ! Mange quelque chose ! Bois ! Pourvu que ce ne soit pas trop. Je veux que tu aies la main sûre.

Il obéit. La reine se joignit à la conversation que menaient Eist, Vissegerd et Sac-à-souris avec la participation silencieuse et endormie

de Pavetta. Drogodar avait posé son luth et récupérait son retard dans le repas. Haxo était peu disert. Le voïvode au nom difficile à retenir, qui avait apparemment ouï dire que Quatrecorne connaissait quelques difficultés, demanda courtoisement à Geralt si ses juments poulinaient bien. Celui-ci lui répondit qu'elles poulinaient beaucoup mieux que les étalons. Il n'était pas sûr que son humour ait été bien compris. Le voïvode ne lui posa pas d'autres questions.

Les yeux de Sac-à-souris cherchaient à entrer en contact avec ceux du sorceleur, mais les miettes sur la table ne se déplaçaient plus.

Crach an Craite et les deux aînés des frères de Strept resserraient les liens de leur amitié naissante. Le benjamin n'était déjà plus en état, pour avoir tenté de tenir la cadence imposée par Draig Bon-Dhu. Le scalde, semblait-il, était sorti de cette épreuve sans aucun dommage.

Rassemblés en bout de table, les régents plus jeunes et de moindre importance, éméchés, entonnèrent en chantant faux une chanson connue évoquant un biquet cornu et une grand-mère vindicative dépourvue du sens de l'humour.

Un valet bouclé et le capitaine de la garde, portant les couleurs de Cintra, or et bleu, accoururent vers Vissegerd. Le maréchal écouta leur rapport, le front soucieux. Il se leva et alla se placer derrière le trône pour murmurer quelques mots à l'oreille de la reine. Calanthe jeta un rapide coup d'œil à Geralt, répondit à Vissegerd d'un mot bref. Celui-ci se pencha encore plus bas, chuchota, la reine lui jeta un regard sévère, claqua du plat de la main sur l'accoudoir de son trône sans ouvrir la bouche. Le maréchal s'inclina, transmit un ordre au capitaine de la garde. Geralt n'entendit pas l'ordre donné. Mais il remarqua que Sac-à-souris s'agitait avec inquiétude en regardant Pavetta ; la reine restait impassible, la tête inclinée.

Des pas lourds et un cliquetis métallique retentirent dans la salle en couvrant le brouhaha des convives. Tous se tournèrent en même temps vers l'origine du bruit.

Le personnage qui approchait était rivé dans une armure faite de plaques de métal et de cuir glacé. Un pectoral bombé, saillant, en émail noir et bleu, couvrait partiellement sa cuirasse segmentée et ses courtes cuissardes. Les épaulières étaient hérissées d'épines d'acier. Le heaume, muni d'une visière relevée en forme de gueule de chien et d'un treillis au maillage serré, était également parsemé de piquants comme une bogue de marron.

Cliquetant et grinçant, cet hôte étrange s'approcha de la table et s'immobilisa devant le trône.

— Noble reine ! Nobles seigneurs ! déclama le nouveau venu en saluant avec raideur, toujours dissimulé sous son casque. Pardonnez-moi de venir troubler ce banquet solennel ! Je suis Hérissou d'Erlenwald.



— Salue-nous, Hérisson d'Erlenwald ! dit lentement Calanthe. Et prends place à table. À Cintra, nous sommes toujours heureux d'accueillir des hôtes inattendus.

Hérisson d'Erlenwald s'inclina encore une fois, sa main protégée d'un gantelet sur la poitrine.

— Je vous en remercie, reine. Cependant, je ne viens pas à Cintra en invité, mais pour une affaire importante qui ne souffre aucun délai. Si vous m'y autorisez, reine Calanthe, je vous l'exposerai sur-le-champ pour ne pas vous faire perdre votre temps.

— Hérisson d'Erlenwald ! dit sèchement la reine. Le souci que tu as de notre temps est fort louable, mais il ne justifie pas que tu me manques de respect. Et c'est me manquer de respect que de me parler de derrière un treillis métallique. Alors, ôte ton casque ! Nous supporterons vaille que vaille la perte de temps que nous vaudra cette opération.

— Mon visage, reine, pour l'heure doit rester caché. Si vous y consentez.

Des murmures de colère, des grondements, renforcés çà et là par des jurons grommelés, parcoururent l'assistance. Sac-à-souris, la tête inclinée, remua les lèvres sans bruit. Le sorcelleur sentit une formule magique électriser l'air en une seconde et agiter son médaillon. Calanthe regardait Hérisson en clignant des yeux et en tambourinant sur l'accoudoir de son trône.

— J'y consens, dit-elle enfin, voulant croire que la raison qui t'y pousse est suffisamment importante. Alors, dis-nous ce qui t'amène, Hérisson sans visage !

— Merci pour votre consentement, dit le nouveau venu. Supportant mal, cependant, d'être accusé de vous manquer de respect, j'explique qu'il s'agit d'un vœu de chevalier. Je n'ai pas le droit de découvrir mon visage avant les douze coups de minuit.

La reine, d'un geste nonchalant, accepta cette explication. Hérisson avança en faisant cliqueter son armure hérissée de pointes.

— Il y a de cela quinze ans, déclara-t-il d'une voix forte, ton époux, dame Calanthe, le roi Roegner, s'est égaré au cours d'une partie de chasse, à Erlenwald. Alors qu'il s'était écarté du chemin, il fit une chute de cheval et tomba dans un ravin. Dans sa chute, il s'était tordu la cheville. Incapable de se sortir du ravin, il appelait au secours, mais seuls lui répondaient les sifflements des serpents et les hurlements des loups-garous. À n'en pas douter, il serait mort si personne ne lui avait prêté secours.

— Je sais que c'est arrivé, confirma la reine. Si tu le sais, toi aussi, je devine que tu es celui qui lui a prêté secours.

— Oui. S'il a pu rentrer sain et sauf au château, et te retrouver, dame Calanthe, c'est uniquement grâce à moi.

— Je dois donc t'exprimer ma reconnaissance, Hérissou d'Erlenwald. Que Roegner, le seigneur et maître de mon cœur et de mon lit, ait aujourd'hui quitté ce monde ne l'amoin-drit pas. Je serais heureuse que tu m'indiques comment je puis te manifester cette reconnaissance, mais j'ai peur que cette question ne blesse un noble jeune homme adoubé chevalier, dont tous les actes sont mus par les lois chevaleresques. Cela sous-entendrait, en effet, que l'assistance que tu as prêtée au roi n'était pas désintéressée.

— Tu sais bien, reine, qu'elle n'était pas désintéressée. Tu sais aussi que je viens justement chercher la récompense que le roi m'a promise pour lui avoir sauvé la vie.

Calanthe sourit, mais de petites flammes vertes flamboyèrent dans ses yeux.

— Ah oui ? Ainsi tu as trouvé le roi au fond d'un ravin, désarmé, blessé, livré en pâture aux serpents et aux monstres. Et ce n'est que lorsqu'il t'a promis une récompense que tu as volé à son secours ? Cela signifie-t-il que s'il n'avait pas pu ou n'avait pas voulu te promettre une récompense, tu l'aurais laissé là-bas, et qu'aujourd'hui encore je ne saurais pas où blanchissent ses ossements ? Ah, comme c'est noble de ta part ! Ton attitude était mue par un singulier vœu de chevalier.

Les rumeurs qui s'élevaient dans l'assistance s'intensifièrent.

— Et c'est aujourd'hui que tu viens chercher ta récompense, Hérissou ? poursuivit la reine en souriant d'un sourire qui n'augurait rien de bon. Quinze ans après ? Tu dois compter sur les intérêts qui se sont accumulés depuis ? Ici, ce n'est pas la banque des nains, Hérissou. Tu dis que Roegner t'avait promis une récompense. Eh bien ! Il va être difficile de le faire venir ici pour qu'il s'en acquitte. Il sera probablement plus simple de t'envoyer le rejoindre dans l'autre monde. Là-haut, vous vous mettez d'accord sur ce que qui doit à qui. J'aimais trop mon mari, Hérissou, pour oublier que j'aurais déjà pu le perdre ce jour-là, il y a quinze ans, s'il n'avait pas voulu discuter le prix avec toi. Cette idée me rend ta personne assez peu sympathique. Inconnu masqué, sais-tu qu'en ce moment, ici, à Cintra, dans mon château et en mon pouvoir, tu es aussi impuissant et aussi proche de la mort que Roegner l'était alors, au fond de son ravin ? Que me proposes-tu donc ? Quel prix ? Quelle récompense, si je te promets que tu sortiras d'ici vivant ?

Le médaillon au cou de Geralt se mit à frémir et vibrer. Le sorcier jeta un prompt coup d'œil à Sac-à-souris dont il croisa le regard pénétrant, visiblement inquiet. Il hocha légèrement la tête de droite à gauche, haussa les sourcils d'un air interrogateur. Le druide hocha, lui aussi, la tête et d'un mouvement à peine perceptible de sa barbe bouclée, montra Hérissou. Mais Geralt n'en était pas sûr.

— Tes paroles, reine, s'écria Hérissou, sont calculées pour me

faire peur. Et pour susciter la colère des nobles seigneurs ici rassemblés, ainsi que le mépris de ta ravissante fille, Pavetta. Et puis, tes propos ne sont pas sincères. Et tu le sais fort bien !

— En d'autres termes, je mens comme un chien.

Une très vilaine grimace déforma la bouche de Calanthe.

— Tu sais bien, reine, ce qui s'est passé, à Erlenwald, poursuivit le nouveau venu sans se laisser démonter. Tu sais que Roegner, une fois sauvé, m'a juré lui-même, de son plein gré, de me donner tout ce que je lui demanderais. Je vous prends tous à témoin de ce que je vais dire maintenant ! Quand le roi, une fois tiré de sa mésaventure et reconduit auprès de sa suite, a réitéré sa demande, je lui ai répondu ; j'ai sollicité sa promesse de me donner quelque chose qu'il avait laissé chez lui sans le savoir, de me donner la surprise qui l'y attendait. Le roi m'a juré qu'il tiendrait sa promesse. À son retour au château, il t'a trouvée en couches, Calanthe. Oui, reine, j'ai attendu ces quinze années, et les intérêts de ma récompense se sont accumulés, en effet. Quand je regarde aujourd'hui la belle Pavetta, je vois que mon attente valait la peine. Seigneurs et chevaliers ! Certains d'entre vous sont venus à Cintra parce qu'ils aspirent à la main de la princesse. Je déclare que vous êtes venus en vain. Depuis le jour de sa naissance, en vertu du serment du roi, la belle Pavetta m'appartient !

Cette déclaration déchaîna une belle bagarre parmi les convives. L'un criait, l'autre jurait, un troisième donnait un coup de poing dans la table, qui renversait la vaisselle. Le cadet des frères de Strept avait tiré un couteau planté dans un gigot de mouton et le brandissait dans tous les sens. Crach an Craite, penché sous la table, essayait selon toute vraisemblance de voir s'il n'y avait pas moyen de démolir une planche des tréteaux de la table.

— C'est incroyable ! hurlait Vissegerd. Quelles preuves en as-tu ? Nous voulons des preuves.

— La tête de la reine en est la meilleure preuve, s'écria Hérissou en la montrant de sa main serrée dans son gantelet.

Pavetta ne bougeait pas, la tête toujours baissée. L'atmosphère s'alourdissait d'une manière très étrange. Le médaillon, sous la tunique du sorcelleur, tirait sur sa chaîne. Geralt vit la reine faire signe à un page qui se tenait derrière le trône, et lui murmurer un ordre bref. Il n'entendit pas l'ordre qu'elle lui donnait. Mais il fut surpris de l'étonnement qui se peignait sur le visage du garçon, au point que l'ordre dut lui être répété. Le page se précipita vers la porte.

Le tapage autour de la table ne cessait pas. Eist Tuirseach s'adressa à la reine.

— Calanthe, dit-il calmement. Est-ce qu'il dit la vérité ?

— Quand bien même ce serait la vérité, dit la reine en se mordillant les lèvres et en effilant son écharpe verte sur son bras,

qu'est-ce que ça change ?

— S'il dit la vérité, dit Eist en s'assombrissant, il te faudra tenir la promesse.

— Vraiment ?

— Dois-je comprendre, demanda l'insulaire d'un ton lugubre, que tu traites toutes tes promesses avec autant de légèreté ? Et donc celles que tu m'as faites et qui se sont si bien gravées dans ma mémoire ?

Geralt n'aurait même jamais imaginé qu'il pourrait voir Calanthe s'empourprer à ce point, lui voir ces yeux humides et ces lèvres tremblantes.

— Eist ! murmura la reine. Ce n'est pas la même chose...

— Vraiment ?

— Ah, fils de chienne ! hurla Crach an Craite inopinément, en se dressant brusquement. Le dernier imbécile qui a dit que j'avais fait quelque chose pour rien a été livré aux pinces des crabes au fond de la baie d'Allenker ! Je ne suis pas venu ici pour rentrer à Skellige bredouille ! Il s'est trouvé un prétendant, greluchon de sa mère ! Holà ! Qu'on m'apporte mon épée, et donnez un fer à ce crétin ! Nous allons voir aussitôt lequel de nous deux...

— Tu pourrais peut-être fermer ta gueule, Crach, dit Eist d'un ton caustique en posant ses deux poings sur la table. Draig Bon-Dhu ! Je te rends responsable du comportement du neveu du roi !

— Est-ce que tu vas me faire taire, moi aussi, Tuirseach ? cria Rainfarn d'Attre en se levant. Qui osera m'empêcher de laver dans le sang l'affront qui vient d'être fait à mon prince et à son fils Windhalm, l'unique prétendant qui soit digne de la main et de la couche de Pavetta ! Qu'on nous apporte nos épées ! Je vais prouver sur-le-champ, séance tenante, à ce Hérisson, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, comment les gens d'Attre vengent pareils affronts ! Je suis curieux de savoir si quelqu'un ou quelque chose sera capable de m'en empêcher ?

— Oui ! dit calmement Eist Tuirseach. Le rappel des bonnes manières ! Il ne sied pas d'entamer une bagarre en ces lieux ni de se battre en duel sans avoir au préalable obtenu l'assentiment de la maîtresse de céans. Enfin ! La salle du trône de Cintra serait-elle une auberge, qu'on puisse s'y taper sur la gueule et sortir son couteau dès que l'envie vous en prend ?

Tous se remirent à crier plus fort les uns que les autres, à pester et à agiter les bras dans tous les sens. Ce tohu-bohu cessa d'un coup au rugissement bref, furibard, d'un bison furieux dans la salle.

— Oui, dit Cotcodette, en se raclant la gorge et en se levant de sa chaise, Eist s'est trompé. Ça ne ressemble même plus à une auberge. C'est un bestiaire, un bison y a donc sa place. Noble Calanthe, permets-moi d'exprimer mon opinion sur le problème qui se pose à

nous !

— Beaucoup, à ce que je vois, ont une opinion sur ce problème, qu'ils expriment sans même y être autorisés, dit Calanthe d'une voix languissante. Je me demande pourquoi, curieusement, mon opinion personnelle ne vous intéresse pas. Or mon opinion personnelle est la suivante : ce satané château s'effondrera avant que je donne Pavetta à cet hurluberlu. Je n'ai pas la moindre intention...

— Le serment de Roegner..., commença Hérisson, aussitôt interrompu par la reine qui frappa sur la table avec sa coupe en or.

— Je me moque du serment de Roegner comme de l'an quarante ! Et en ce qui te concerne, Hérisson, je n'ai pas encore décidé de ton sort : je ne sais pas si j'autorise Crach ou Rainfarn à croiser le fer avec toi, ou si je te fais pendre. En m'interrompant alors que je suis en train de parler, tu influences ma décision d'une façon significative !

Geralt, toujours inquiet des frémissements de son médaillon, promenait son regard sur l'assistance quand soudain, il croisa les yeux de Pavetta, du même vert amande que ceux de sa mère. La princesse ne les dissimulait plus sous ses longs cils, ils allaient et venaient entre Sac-à-souris et le sorcelleur sans s'arrêter sur qui que ce fût d'autre. Sac-à-souris se trémoussait ; penché, il marmonnait.

Toujours debout, Cotcodette toussota pour rappeler sa présence. La reine l'invita d'un geste à parler :

— Parle ! Mais va droit au fait et sois aussi bref que possible !

— À vos ordres, reine. Noble Calanthe et vous, chevaliers ! C'est, en effet, une étrange demande que Hérisson d'Erlenwald a faite au roi Roegner, c'est une étrange récompense qu'il a sollicitée lorsque le roi lui a déclaré qu'il exaucerait son vœu, quel qu'il soit. Mais qu'aucun de nous ne fasse semblant de n'avoir jamais entendu parler de ce genre de demande, de ce droit de surprise, aussi vieux que l'humanité, du prix que peut exiger quelqu'un qui sauve la vie d'un de ses semblables dans une situation en apparence désespérée, et qui exprime un vœu, en apparence irréalisable. "Tu me donneras la première chose qui sortira de chez toi pour t'accueillir". Vous vous dites que ce peut être un chien, un hallebardier à la porte du château, ou même une belle-mère impatiente de se prendre de bec avec son gendre qui rentre enfin à la maison. Mais ce peut être aussi : "Tu me donneras la chose que tu ne t'attendais pas à trouver chez toi". Au terme d'un long voyage, honorés seigneurs, si le retour n'a pas été annoncé, ce sera généralement un greluchon dans le lit de l'épouse. Mais il arrive que ce soit un enfant. Un enfant marqué au sceau du destin.

— Résume, Cotcodette, dit Calanthe en fronçant les sourcils.

— À vos ordres, reine ! Messieurs ! N'avez-vous jamais entendu parler des enfants marqués au sceau du destin ? Ce héros légendaire

qu'est Zatre Voruta ne fut-il pas confié à des nains quand il était enfant, parce qu'il avait été la première personne que son père avait rencontrée ? Et Deï le Fou, qui exigea d'un voyageur la surprise qui l'attendait à la maison ? Cette surprise, c'était le fameux Supree qui libéra par la suite Deï le Fou de la malédiction qui pesait sur lui. Rappelez-vous aussi Zivelena, qui devint la reine de Metinna grâce au gnome Rumblestelt, auquel elle promit son premier enfant en échange et qui, lorsque Rumblestelt vint chercher sa récompense, ne tint pas sa promesse et le contraignit à fuir en usant de sortilèges. Peu de temps après, l'enfant et elle mouraient lors d'une épidémie. On ne joue pas impunément avec le destin !

— Ne me fais pas peur, Cotcodette ! grimaça Calanthe. Minuit approche, c'est l'heure des revenants. Te rappelles-tu d'autres légendes de ton enfance, qui fut difficile, c'est indéniable ? Sinon, assieds-toi !

— Je vous demande la faveur de rester debout, dit le baron en tortillant sa longue moustache. Je voudrais rappeler à tous une autre légende. C'est une vieille légende oubliée, que nous avons tous certainement entendue dans notre enfance difficile. Dans cette légende, les rois tenaient leurs promesses. Mais nous, pauvres vassaux, nous ne sommes liés aux rois que par la parole royale : c'est sur la parole des rois que sont fondés les traités, les alliances, nos privilèges, nos fiefs. Et nous devrions mettre tout cela en doute ? Douter de la parole du roi ? Nous attendre à ce que ce ne soit que des paroles en l'air ? En vérité, s'il doit en être ainsi, après avoir connu une enfance difficile, nous connaissons aussi une vieillesse difficile !

— Dans quel camp es-tu, Cotcodette ? hurla Rainfarn d'Attre.

— Silence ! Qu'il parle !

— Ce caqueteur pestiféré offense Sa Majesté !

— Le baron de Tigg a raison !

— Silence ! dit soudain Calanthe en se levant. Laissez-le finir !

— Merci beaucoup, dit Cotcodette en s'inclinant. J'ai terminé.

Il y eut un long silence, étrange après les bruyantes réactions que les paroles du baron venaient de provoquer. Calanthe était toujours debout. Geralt ne pensait pas que d'autres que lui eussent remarqué le tremblement de sa main lorsqu'elle s'essuya le front.

— Messieurs ! finit-elle par dire. Je vous dois une explication. Oui, ce... Hérisson... dit la vérité. Roegner lui a effectivement promis de lui donner la surprise qui l'attendait à la maison. Notre regretté roi semble avoir été assez ignorant dans les affaires des dames et n'avoir pas su compter jusqu'à neuf. Il ne m'a avoué la vérité que sur son lit de mort. Il savait, en effet, ce que je lui aurais fait s'il m'avait avoué ce serment plus tôt. Il savait de quoi est capable une mère quand on dispose de son enfant avec autant de légèreté.

Les chevaliers et les dignitaires se taisaient. Hérisson était

immobile comme une statue de métal plantée de piquants.

— Et Cotcodette..., reprit Calanthe. Eh bien ! Cotcodette m'a rappelé que je ne suis pas une mère, mais une reine. Et c'est bien. En tant que reine, je réunirai le conseil demain. Cintra n'est pas une tyrannie. Le conseil décidera si le serment du défunt roi doit décider du destin de l'héritière du trône. Il se prononcera sur la légitimité qu'il y a de donner celle-ci à un vagabond en lui offrant en même temps le trône de Cintra, ou s'il vaut mieux privilégier les intérêts du royaume. (Calanthe se tut un instant, jeta un coup d'œil oblique à Geralt.) En ce qui concerne les nobles chevaliers venus à Cintra dans l'espoir d'obtenir la main de la princesse, il ne me reste qu'à leur exprimer mes regrets pour le sévère outrage et l'atteinte à leur honneur qu'ils auront connus ici, pour le ridicule dont ils se sont couverts. Je n'en suis pas responsable.

Au milieu du brouhaha des invités, le sorcelleur distingua les chuchotements d'Eist Tuirseach.

— Sur tous les dieux de la mer ! soupirait l'insulaire. Ce n'est pas l'attitude à avoir. C'est de la provocation ! Le sang va couler, Calanthe. Tu ne fais que les exciter...

— Tais-toi, Eist ! siffla la reine, furieuse. Sinon, je vais me mettre en colère.

Les yeux noirs de Sac-à-souris scintillèrent lorsqu'il montra du regard Rainfarn d'Attre qui s'apprêtait à se lever, le visage sinistre, déformé par un rictus. Geralt réagit immédiatement et le précéda en bousculant bruyamment sa chaise.

— Peut-être sera-t-il inutile de réunir le conseil ! dit-il d'une voix forte.

Tous se turent et lui jetèrent un regard étonné. Geralt sentit se poser sur lui le regard émeraude de Pavetta et celui de Hérisson derrière le treillis de son heaume noir. Il sentit également le pouvoir qui montait dans la salle comme les eaux lors d'une inondation, qui s'épaississait dans l'air. Il vit que la fumée des torchères et des lanternes commençait à prendre des formes fantastiques sous l'effet de ce pouvoir. Il savait que Sac-à-souris le voyait aussi. Comme il savait qu'ils étaient seuls à le voir.

— Je disais qu'il sera peut-être inutile de réunir le conseil, répéta-t-il tranquillement. Tu saisis le sens de mes propos, Hérisson d'Erlenwald ?

Le chevalier hérissé de piquants fit deux pas en avant accompagnés d'un cliquetis.

— Oui, répondit-il d'une voix sourde sous la protection de son casque. Il faudrait être idiot pour ne pas le comprendre. J'ai entendu ce que vient de dire la gracieuse et noble dame Calanthe. Elle a trouvé un excellent moyen pour se débarrasser de moi. Je relève ton défi,

chevalier que je ne connais pas.

— Je ne me rappelle pas t'avoir lancé un défi, déclara Geralt. Je n'ai pas l'intention de me battre en duel avec toi, Hérisson d'Erlenwald.

— Geralt ! s'écria Calanthe avec une moue de colère, oubliant de donner au sorceleur son titre de "noble Ravix". Ne tire pas trop sur la corde ! Ne mets pas ma patience à l'épreuve !

— Ni la mienne, ajouta Rainfarn, menaçant.

Crach en Craite se contenta de grogner. Eist Tuirseach tendit vers lui un poing éloquent. Crach grogna encore plus fort. Geralt prit la parole :

— Tout le monde a entendu le baron de Tigg quand il parlait des célèbres héros enlevés à leurs parents en vertu de serments semblables à celui que Hérisson a extorqué au roi Roegner. Mais pourquoi ? Pourquoi exige-t-on pareil serment ? Tu connais la réponse, Hérisson d'Erlenwald. Pareil serment peut créer un lien entre le destin de celui qui exige le serment et l'objet de ce serment, l'enfant-surprise, un lien si puissant que rien ne peut le rompre. L'enfant-surprise, marqué au sceau d'un destin aveugle, peut être destiné à accomplir des actions extraordinaires. Il peut jouer un rôle primordial dans la vie de celui auquel son destin est lié. C'est justement pour cela, Hérisson, que tu as exigé de Roegner le prix que tu réclames aujourd'hui. Tu ne veux pas du trône de Cintra. Tu veux juste emmener la princesse.

— C'est exactement comme tu le dis, chevalier que je ne connais pas, dit Hérisson en partant d'un rire sonore. C'est bien là ce que je réclame ! Donnez-moi celle qui est mon destin !

— Ça, dit Geralt, c'est encore à prouver.

— Tu oses en douter ? Alors que la reine a confirmé la véracité de mes paroles ? Après ce que tu viens toi-même de dire ?

— Oui. Car tu ne nous as pas tout dit. Roegner, Hérisson, connaissait le pouvoir du droit de surprise et le poids du serment qu'il avait prêté. S'il l'a prêté, c'est qu'il savait que les us et coutumes protègent ces serments. Qu'ils veillent à ce que ces derniers ne s'accomplissent que lorsqu'ils sont attestés par la force du destin. Je constate, Hérisson, que pour le moment, tu n'as aucun droit sur la princesse. Tu n'obtiendras sa main que si...

— Que si quoi ?

— Que si la princesse elle-même accepte de partir avec toi. Ainsi en décide le droit de surprise. C'est l'accord de l'enfant, et non celui des parents, qui atteste le serment, qui prouve que l'enfant est effectivement né dans l'ombre du destin. C'est la raison pour laquelle tu as attendu quinze ans, Hérisson. Car telle était la condition que le roi Roegner avait mise au serment.

— Qui es-tu ?



— Je suis Geralt de Riv.

— Qui es-tu, Geralt de Riv, pour prétendre être un oracle dans le domaine des us et coutumes ?

— Il connaît ce droit mieux que quiconque, dit Sac-à-souris d'une voix rauque, parce qu'il lui a été autrefois appliqué. Il fut un jour emmené de chez ses parents parce qu'il était la surprise que son père avait trouvée chez lui à son retour. Parce qu'il était destiné à connaître un autre destin. C'est par la force du destin qu'il est devenu ce qu'il est.

— Et qui est-il ?

— Un sorceleur.

Dans le silence qui suivit, la cloche du corps de garde sonna les douze coups de minuit avec des accents lugubres. Tous frissonnèrent et se raidirent brusquement. Sac-à-souris regarda Geralt avec un air étrange, surpris. Mais celui qui frissonna de la manière la plus voyante et s'agita avec le plus d'inquiétude, ce fut Hérisson. Ses mains gantées ballèrent le long de ses flancs, son casque hérissé de pointes se mit à osciller.

Un pouvoir étrange, inconnu, remplit la salle du trône comme un brouillard bleuté qui s'épaissit subitement.

— C'est vrai, dit Calanthe. Geralt de Riv, ici présent, est sorceleur. Sa profession est digne de respect et de considération. Il s'est sacrifié pour nous protéger des monstres et des cauchemars nocturnes que nous envoient des forces maléfiques néfastes pour les êtres humains. Il tue tous les monstres qui nous guettent dans les forêts et les ravins. Ainsi que ceux qui ont l'audace de venir jusque dans nos résidences.

Hérisson se taisait.

— De ce fait, poursuivit la reine en levant sa main ornée d'une bague, que le droit s'accomplisse ! Que soit respecté le serment dont tu exiges le respect, Hérisson d'Erlenwald ! Minuit a sonné. Ton vœu n'est plus valable. Retire ton heaume ! Que ma fille voie ton visage avant d'émettre son désir, avant de décider de son destin ! Nous souhaitons tous voir ton visage.

Hérisson d'Erlenwald leva lentement sa main emprisonnée dans son gantelet, défit les attaches de son casque qu'il ôta en le saisissant par sa corne de métal avant de le lancer sur le sol où il atterrit dans un cliquetis. Quelqu'un poussa un cri, un autre jura, un troisième, le souffle court, haletait en émettant des sifflements. Sur le visage de la reine, apparut un vilain, un très vilain sourire. Un sourire cruel de triomphe.

Au-dessus de la large plaque du pectoral, ils découvrirent les boutons de deux yeux noirs globuleux situés de part et d'autre d'un groin allongé, aplati au bout, couvert de soies roussâtres et pourvu de vibrisses frémissantes ; à l'intérieur, ils apercevaient des crocs blancs

pointus. Le sommet de la tête et la nuque de la silhouette qui se dressait au milieu de la salle étaient hérissés d'une crête de piquants gris, courts et mobiles.

— Voilà à quoi je ressemble, dit le monstre, et tu le savais bien, Calanthe. Quand Roegner t'a raconté la mésaventure qui lui était arrivée à Erlenwald, il n'a pas pu manquer de te faire une description de celui à qui il devait la vie, de celui à qui, malgré son apparence, il a juré ce qu'il a juré. Tu t'es bien préparée à ma venue, reine. Tes propres vassaux t'ont reproché ton refus hautain et méprisant de tenir parole. Quand ta tentative de monter contre moi les autres prétendants a échoué, tu avais encore en réserve le sorceleur assassin assis à ta droite. Et pour finir, cette vile et vulgaire escroquerie. Tu as voulu m'humilier, Calanthe. Sache que c'est toi que tu as humiliée.

— Ça suffit ! s'écria Calanthe qui se leva, un poing sur la hanche. Finissons-en. Pavetta ! Tu vois l'homme, ou plutôt la chose qui se trouve devant toi et a des visées sur toi. En vertu du droit de surprise et des traditions ancestrales, la décision t'appartient. Réponds ! Un seul mot de ta part suffira. Si tu dis "oui", tu deviendras la propriété, le

trophée de ce monstre. Si tu dis "non", tu ne le reverras plus jamais.

Le pouvoir qui se déchaînait dans la salle étreignait les tempes de Geralt comme un étau, résonnait dans ses tympan, lui hérissait les cheveux sur la nuque. Le sorceleur voyait blanchir les jointures des doigts de Sac-à-souris, crispées sur le bord de la table ; il voyait aussi le mince filet de sueur qui coulait sur la joue de la reine, les miettes de pain sur la table qui se déplaçaient comme des insectes et formaient des runes, qui se dispersaient et se regroupaient tour à tour pour former une recommandation claire : FAIS ATTENTION !

— Pavetta ! répéta Calanthe. Réponds ! Est-ce que tu veux partir avec cette créature ?

Pavetta redressa la tête.

— Oui !

Le pouvoir qui envahissait la salle redoubla, il se répercuta avec un bruit sourd sur la voûte d'ogives. Personne, absolument personne ne proféra le moindre son.

Calanthe se laissa glisser sur son trône, lentement, très lentement. Ses traits étaient totalement dénués d'expression.

La voix calme de Hérisson rompit le silence.

— Tout le monde a entendu. Toi aussi, Calanthe. Et toi, sorceleur, brigand rusé, appointé. Mes droits ont été prouvés. La vérité et le destin l'ont emporté sur le mensonge et la fourberie. Que vous reste-t-il donc, noble reine, sorceleur déguisé ? La froideur de l'acier ?

Aucun d'eux n'ouvrit la bouche.

— Bien, poursuivit Hérisson en agitant ses vibrisses et en faisant

claquer son groin. C'est bien volontiers que je quitterai sur-le-champ cet endroit avec Pavetta. Mais je ne veux pas me refuser un petit plaisir. C'est toi, Calanthe, qui conduiras ta fille jusqu'à moi et mettras sa blanche main dans la mienne.

Calanthe tourna lentement la tête dans la direction du sorceleur. Ses yeux exprimaient un ordre. Geralt ne bougea pas, sentant et voyant le pouvoir condensé dans l'air converger sur lui. Uniquement sur lui. Il savait. Les yeux de la reine s'étrécirent, sa bouche trembla...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? rugit soudain Crach an Craite en se levant brusquement. Sa blanche main dans celle de ce monstre ? La princesse avec cette mouffette couverte de soies ? Avec ce... groin de cochon ?

— Et moi qui voulais me battre en duel avec lui ! s'exclama Rainfarn en lui faisant écho. Avec ce monstre, avec cette bête hideuse ! Ce sont les chiens qu'il faut lâcher sur lui ! Les chiens !

— Gardes ! hurla Calanthe.

Ensuite, tout alla très vite. Crach an Craite attrapa un couteau sur la table, renversa sa chaise dans un grand fracas. Obéissant à un ordre d'Eist, Draig Bon-Dhu l'assomma froidement en lui frappant de toutes ses forces l'occiput avec le chalumeau de sa cornemuse. Crach s'effondra sur la table, entre des esturgeons qui baignaient dans leur sauce béchamel et les côtes d'un sanglier rôti.

Rainfarn bondit vers Hérissou en faisant miroiter un poignard qu'il avait tiré de sa manche. Cotcodette se leva brusquement et d'un coup de pied, fit rouler une sellette dans ses jambes. Rainfarn sauta par-dessus l'obstacle avec souplesse, mais les quelques secondes que cela lui demanda suffirent pour que Hérissou le trompe d'une courte feinte et l'expédie sur les genoux d'un violent coup de poing. Cotcodette se précipita pour arracher son poignard à Rainfarn, mais le prince Windhalm l'en empêcha en s'accrochant à sa cuisse comme un chien sanguinaire.

Des gardes armés de guisarmes et de glaives arrivèrent en courant. Calanthe, raide et menaçante, leur indiqua Hérissou d'un geste brusque, souverain. Pavetta poussa des cris, Eist Tuirseach des jurons. Tous se levèrent les uns après les autres sans trop savoir comment réagir.

— Tuez-le ! cria la reine.

Hérissou, grondant de colère et montrant les dents, se retourna vers les gardes qui l'attaquaient. Bien que désarmé, il était protégé par son armure d'acier à piquants, sur laquelle les crochets des guisarmes rebondissaient bruyamment. Mais un coup le projeta en arrière, droit sur Rainfarn qui se relevait et qui l'immobilisa en l'attrapant par les jambes. Hérissou poussa un rugissement en repoussant avec ses brassards les coups de lame qui s'abattaient sur sa tête. Rainfarn lui

assena un coup de poignard, mais la lame glissa sur les plaques du pectoral. Les gardes croisèrent les hampes de leurs lances pour acculer Hérissou contre la cheminée sculptée. Rainfarn, le retenant par la ceinture, trouva un défaut de sa cuirasse et y introduisit sa dague. Hérissou se tordit de douleur.

— Dunyyyyy !!! glapit Pavetta en grimant sur sa chaise.

L'épée à la main, le sorcelleur s'élança vers les combattants en marchant sur la table, renversant assiettes, plats et coupes au passage. Il n'y avait pas une minute à perdre, il le savait : les cris stridents de Pavetta devenaient de moins en moins naturels. Rainfarn levait son poignard pour porter un nouveau coup à Hérissou.

Geralt sauta de la table et tout en se recevant, assena un coup de glaive à Rainfarn. Ce dernier poussa un hurlement, tituba jusqu'au mur. Le sorcelleur fit volte-face, frappa du tranchant de sa lame un garde qui essayait d'enfoncer la pointe de son glaive entre la cuirasse et le pectoral de Hérissou. Le garde s'effondra par terre en perdant son casque plat. De nouveaux gardes accouraient à la rescousse.

— Ce sont des choses qui ne se font pas ! rugit Eist Tuirseach en empoignant une chaise. D'un geste énergique, il écrasa le meuble trop encombrant sur le sol et se rua sur les arrivants avec le morceau qui lui resta dans les mains.

Agrippé par les crochets de deux guisarmes, Hérissou s'effondra dans un grand bruit de ferraille, poussa des cris et des grognements tandis qu'on le traînait sur le sol. Un troisième garde bondit, leva son glaive, prêt à le frapper. Geralt toucha le garde à la tempe de la pointe de son épée. Les gardes qui traînaient Hérissou s'écartèrent en abandonnant leurs guisarmes. Les hommes qui accouraient en renfort reculèrent devant le bâton de chaise qui sifflait dans la main d'Eist, telle Balmur, l'épée magique du légendaire Zatret Voruta.

Les cris stridents de Pavetta atteignirent leur apogée puis parurent se briser tout à coup. Pressentant ce qui se tramait, Geralt se mit à plat ventre pour accrocher du regard l'éclat verdâtre de la sphère. Il sentit une douleur atroce dans les oreilles, entendit un fracas épouvantable et des cris terrifiés qui s'échappaient de presque toutes les gorges. Et puis les cris réguliers, monotones, vibrants, de la princesse.

La table tournoyait sur elle-même en s'élevant, projetant tout autour vaisselle et nourriture. Les lourdes chaises volaient à travers la salle et allaient se fracasser contre les murs. Les tapisseries et les tentures flottaient en dégageant des nuages de poussière. De l'entrée, parvenaient un grand tapage et les claquements secs des hampes des guisarmes qui se brisaient comme des baguettes.

Le trône fut propulsé en l'air avec Calanthe toujours assise dessus, et fila comme une flèche à travers la salle avant de heurter un mur et voler en morceaux. La reine s'affaissa, inerte, comme une poupée de

chiffon. Eist Tuirseach, qui pourtant tenait à peine sur ses jambes, bondit vers elle, l'attrapa dans ses bras et la protégea de son corps contre la grêle de débris qui s'abattait sur les murs et le sol.

Son médaillon serré dans le creux de sa main, Geralt rampa aussi vite qu'il le put du côté où Sac-à-souris, toujours sur les genoux, par on ne savait quel miracle, et non pas à plat ventre par terre, brandissait une petite baguette d'aubépine. Au bout de sa baguette était fichée une tête de rat. Sur le mur qui se trouvait derrière le dos du druide, une tapisserie représentant l'assaut et l'incendie de la forteresse d'Ortagor était la proie de flammes tout ce qu'il y avait de plus authentique.

Pavetta hurlait. Tournoyant sur elle-même, elle frappait les choses et les gens de ses cris, comme autant de coups de fouet. Quiconque essayait de se remettre debout retombait, roulait ou s'aplatissait contre le mur. Sous les yeux de Geralt, de grandes saucières en argent, en forme de galères à la proue relevée, sifflèrent dans l'air et provoquèrent la chute du voïvode au nom difficile à retenir, qui tentait de s'enfuir. Le crépi tombait sans bruit du plafond. Dessous, plaqué sur la table qui tournait toujours, Crach an Craite proférait d'horribles jurons.

Geralt rampa jusqu'à Sac-à-souris, tous deux parvinrent à se mettre à l'abri derrière le monticule que formaient, dans l'ordre, un fils de Strept, un tonnelet de bière, Drogodar, une chaise et le luth de Drogodar.

— C'est le pouvoir pur, le pouvoir primitif ! hurla le druide pour dominer le vacarme. Elle n'a aucune maîtrise dessus.

— Je le sais, répondit Geralt sur le même ton.

Un faisan rôti qui tombait d'on ne sait où, avec quelques plumes rayées toujours piquées dans le croupion, le heurta dans le dos.

— Il faut l'arrêter ! Les murs commencent à se lézarder.

— Je vois !

— Prêt !

— Prêt !

— Un ! Deux ! Trois !

Ils la frappèrent en même temps, Geralt du Signe d'Aard, Sac-à-souris d'une épouvantable formule magique à trois degrés qui allait faire fondre le sol, eût-on pu croire. La chaise sur laquelle était assise la princesse vola en éclats. Comme si elle n'avait rien remarqué, Pavetta était toujours suspendue dans les airs, à l'intérieur d'une sphère verte transparente. Sans cesser de crier, elle tourna la tête vers eux, et son frère visage se contracta soudain en une grimace de mauvais augure.

— Par tous les démons ! rugit Sac-à-souris.

— Attention ! cria le sorcelleur en se recroquevillant. Bloque-la,

Sac-à-souris ! Bloque-la, sinon c'en est fini de nous !

La table chuta lourdement sur le sol, écrasant les tréteaux et tout ce qui se trouvait dessous. Couché sur la table, Crach an Craite fit un bond en l'air de trois coudées, toujours à plat ventre. Tout autour s'abattait une lourde pluie d'assiettes et de reliefs du repas, les carafes de cristal explosaient en heurtant le sol. Une corniche qui s'était détachée du mur se fracassa par terre avec un bruit de tonnerre, ébranlant le château dans ses fondations.

— Elle ralentit tout ! s'écria Sac-à-souris en pointant sa baguette sur la princesse. Elle ralentit tout ! Maintenant, tout le pouvoir va venir sur nous !

D'un coup de glaive, Geralt écarta une grande fourchette à deux dents qui fonçait droit sur le druide.

— Bloque, Sac-à-souris !

Les yeux émeraude lancèrent sur eux deux éclairs verts. Les éclairs tournoyèrent sur eux-mêmes tels des entonnoirs, des tourbillons aveuglants ; à l'intérieur, le pouvoir fonçait sur eux, faisant exploser leurs têtes comme un bétail, éteignant leurs yeux, paralysant leur souffle. En même temps que le pouvoir, se répandaient sur eux du verre, de la faïence, des plats, des candélabres, des os, des miches de pain entamées, des planches et des planchettes, et des bûches encore brûlantes provenant de l'âtre. Haxo, le chambellan, survola leurs têtes en poussant des cris sauvages, tel un grand coq de bruyère. Une énorme tête de carpe au court-bouillon déferla sur le champ doré, l'ours et la damoiselle de Quatreborne.

Tout à coup, un son horrible couvrit les formules magiques de Sac-à-souris qui ébranlaient les murs de la salle, les cris du sorcelleur et les hurlements des blessés, les bruits de chute et les craquements, et les hurlements de Pavetta. Un son qui était le plus horrible son que Geralt ait jamais eu l'occasion d'entendre.

Cotcodette serrait entre ses mains et ses genoux la cornemuse de Draig Bon-Dhu tandis qu'il hurlait et rugissait pour dominer les horribles sons qui s'échappaient du soufflet, la tête renversée en arrière. Il poussait des cris aigus, coassait, bêlait et piaulait dans une cacophonie de voix d'animaux connus, inconnus, domestiques, sauvages ou mythologiques.

Pavetta se tut, effrayée, et regarda le baron la bouche grande ouverte. Le pouvoir perdit aussitôt de sa force.

— Maintenant ! rugit Sac-à-souris en brandissant sa baguette dans tous les sens. Maintenant, sorcelleur !

Ils le frappèrent. Sous leurs coups, la sphère verdâtre qui entourait la princesse éclata comme une bulle de savon ; le vide aspira immédiatement le pouvoir qui se déchaîna dans la salle. Pavetta s'affala lourdement sur le sol et fondit en larmes.

Après un silence assourdissant dans le pandémonium que l'on venait de voir, des voix commencèrent péniblement, difficilement, à s'élever par-dessus les gravats et les décombres, les meubles brisés et les corps sans vie.

— Cuach op arse, ghoul y badraigh mal an cuach, répétait Crach an Craite en crachant du sang qui coulait de ses lèvres mordillées.

— Contrôle-toi, Crach, dit Sac-à-souris avec un effort, en secouant les grains de sarrasin tombés sur le devant de son vêtement. Il y a des dames.

Eist Tuirseach entrecoupait ses baisers de « Calanthe. Ma mie. Ma douce Calanthe ». La reine avait ouvert les yeux, mais n'essayait pas de se dégager de son étreinte.

— Eist. Les gens nous regardent, dit-elle.

— Eh bien, qu'ils nous regardent !

— Quelqu'un voudrait-il bien m'expliquer ce qui s'est passé ? demanda le maréchal Vissegerd en rampant de dessous une tapisserie arrachée du mur.

— Non, dit le sorcelleur.

— Un physicien ! cria de sa voix fluette Windhalm d'Attre, penché sur Rainfarn.

— De l'eau ! cria un des frères de Strept en étouffant avec son pourpoint une tapisserie qui se consumait. De l'eau, vite !

— Et de la bière ! réussit à dire Cotcodette d'une voix rauque.

Quelques chevaliers encore capables de tenir debout essayaient de relever Pavetta, mais la princesse refusa leur aide. Elle se leva seule et d'un pas chancelant, se dirigea vers la cheminée, près de laquelle se trouvait Hérisson, adossé au mur, qui cherchait maladroitement à se débarrasser des plaques de son armure, tachée de sang.

— La jeunesse d'aujourd'hui ! explosa Sac-à-souris en regardant de leur côté. Ils commencent tôt ! Ils n'ont que cette idée en tête.

— Quelle idée ?

— Comment ça, sorcelleur ! Tu ne sais pas que si Pavetta avait été vierge, autrement dit que si son hymen avait été intact, elle n'aurait pas pu utiliser le pouvoir ?

— Je me moque de sa virginité, marmonna Geralt. D'où tient-elle de telles capacités ? À ce que je sais, ni de Calanthe ni de Roegner...

— Elle les a héritées en sautant une génération, ça ne fait aucun doute, dit le druide. Sa grand-mère, Adalia, levait un pont-levis d'un froncement de sourcils. Hé, Geralt, regarde-moi ça ! Elle n'a pas encore son content !

Calanthe, toujours agrippée au bras d'Eist Tuirseach, montra Hérisson, blessé, aux gardes. Geralt et Sac-à-souris s'approchèrent aussitôt de lui, mais c'était déjà inutile. Les gardes reculèrent d'un bond de la silhouette à moitié couchée, en chuchotant et en

marmonnant.

L'horrible gueule de Hérisson s'effaça, s'estompa, ses contours commencèrent à disparaître. Les piquants et les soies ondoyèrent puis se métamorphosèrent en beaux cheveux bouclés brillants et en une barbe qui encadrait un visage pâle aux traits virils, anguleux, orné d'un nez proéminent.

— Qu'est-ce qui... bredouilla Eist Tuirseach. Qui est-ce ? C'est Hérisson ?

— C'est Duny, dit tendrement Pavetta.

Calanthe détourna la tête, les lèvres pincées.

— Il a subi un sort ? marmonna Eist. Mais comment...

— Minuit vient de sonner, dit le sorcelleur. À l'instant. La cloche que nous avons entendue tout à l'heure n'était qu'un malentendu, une erreur... du sonneur. N'est-ce pas, Calanthe ?

— Oui, oui, gémit le prénommé Duny en répondant à la place de la reine, laquelle, d'ailleurs, n'avait pas l'intention de répondre. Mais peut-être qu'au lieu de discuter, quelqu'un pourrait m'aider à retirer mon armure et appeler un physicien. Ce fou de Rainfarn m'a fait une entaille sous une côte.

— À quoi bon un physicien ? dit Sac-à-souris en sortant sa baguette.

Calanthe se mit debout et dressa fièrement la tête.

— Assez ! Ça suffit. Dès que les choses seront rentrées dans l'ordre, je veux vous voir dans mon cabinet. Tous autant que vous êtes : Eist, Pavetta, Sac-à-souris, Geralt et toi... Duny. Sac-à-souris ?

— Oui, reine.

— Est-ce que ta baguette... Je me suis brisé la colonne vertébrale. Et les alentours.

— À vos ordres, reine.

### III

— ... une malédiction, poursuivit Duny en se frottant les tempes. Depuis ma naissance. Je n'ai jamais su ce qui a été la cause de ce sort qui m'a été jeté, ni qui l'a jeté. De minuit à l'aube, je suis un homme normal, et de l'aube à... vous avez vu. Akerspaark, mon père, voulait le cacher. À Maecht, les gens sont superstitieux, des sorts et des malédictions jetés sur la famille royale auraient pu être fatals à la dynastie. J'ai quitté le château avec un chevalier de mon père, qui m'a élevé. Je suis devenu le valet de ce chevalier errant, nous avons parcouru le monde. Quand il est mort, j'ai voyagé seul. J'ai fini par apprendre, je ne sais plus comment, que je pouvais être délivré de cette malédiction par un enfant-surprise. Quelque temps après, j'ai rencontré Roegner. Vous connaissez la suite.

— Nous connaissons la suite, ou plutôt nous la devinons, acquiesça Calanthe d'un signe de tête. Nous savons, en particulier, que



tu n'as pas attendu les quinze années sur lesquelles tu t'étais entendu avec Roegner pour tourner la tête de ma fille. Pavetta ? Depuis combien de temps ?

La princesse prit un air contrit et leva un doigt.

— Eh bien ! Petite sorcière ! Sous mon nez ! Celui qui l'a laissé entrer dans le château la nuit aura de mes nouvelles. Mais je vais d'abord m'en prendre aux dames de la cour avec lesquelles tu es allée cueillir des primevères. Des primevères, par tous les diables ! Et qu'est-ce que je dois faire de vous maintenant ?

— Calanthe..., commença Eist.

— Chaque chose en son temps, Tuirseach. Je n'ai pas encore fini. Duny, l'affaire s'est beaucoup compliquée. Tu es l'ami de Pavetta depuis un an, et alors ? Alors, rien. C'est-à-dire que tu as obtenu au meilleur prix le serment d'un père qui n'était pas celui qu'il aurait dû être. Le destin s'est moqué de toi. Quelle ironie du sort, comme dit Geralt de Riv, ici présent !

— Au diable le destin, les serments et l'ironie, grimaça Duny. J'aime Pavetta et elle m'aime, c'est la seule chose qui compte. Tu ne peux pas couper chemin à notre bonheur, reine.

— Je le peux, Duny, je le peux, et comment ! dit Calanthe en souriant d'un de ses impénétrables sourires. Mais pour ton bonheur, je ne le veux pas. J'ai une dette envers toi, Duny. Pour le reste, tu sais. J'étais décidée... Je devrais te demander pardon, mais c'est une chose que je n'aime pas beaucoup faire. Alors je te donne Pavetta et ainsi nous serons quittes. Pavetta ? Tu n'aurais pas changé d'avis ?

La princesse fit signe que non en hochant la tête avec ferveur.

— Merci, dame Calanthe. Merci, sourit Duny. Tu es une reine sage et magnanime.

— Bien sûr que oui. Et belle.

— Belle, oui.

— Vous pouvez rester tous les deux à Cintra, si vous le désirez. Ici, les gens sont moins superstitieux qu'à Maecht et ils s'habitueront vite. D'ailleurs, même en tant que Hérisson, tu étais plutôt sympathique. La seule chose, c'est que tu ne peux pas compter sur le trône pour le moment. J'ai l'intention de gouverner encore un peu aux côtés du nouveau roi de Cintra. Le noble Eist Tuirseach de Skellige m'a demandé...

— Calanthe...

— Oui, Eist, j'accepte. Je n'avais encore jamais entendu de déclaration d'amour en étant allongée par terre, au milieu des débris de mon propre trône. Mais... Comment as-tu dit, Duny ? C'est la seule chose qui compte. Que personne ne s'avise de couper chemin à mon bonheur ! C'est un bon conseil que je donne. Mais qu'avez-vous à me regarder avec ces yeux ronds ? Je ne suis pas encore aussi vieille que

vous pouvez le penser en voyant ma fille presque mariée.

— La jeunesse d'aujourd'hui ! marmonna Sac-à-souris. La pomme ne tombe jamais loin du...

— Qu'est-ce que tu marmonnes, sorcier ?

— Rien, dame Calanthe.

— C'est bien. Je profite de l'occasion, Sac-à-souris, pour te faire une proposition. Pavetta va avoir besoin d'un professeur. Elle doit apprendre à maîtriser ce don singulier. J'aime ce château. Je préférerais qu'il reste comme il est. Il pourrait s'effondrer à la prochaine attaque d'hystérie de ma fille surdouée. Qu'en dis-tu, druide ?

— Tout l'honneur est pour moi.

La reine tourna la tête vers la fenêtre.

— Je pense... Le jour commence à poindre. Il est temps...

Elle se retourna subitement vers Pavetta et Duny qui chuchotaient en se tenant la main et en se mangeant le blanc des yeux.

— Duny !

— Oui, reine !

— Tu entends ? Le jour commence à poindre ! Il fait déjà jour ! Et tu...

Geralt regarda Sac-à-souris, Sac-à-souris regarda Geralt et tous deux se mirent à rire.

— Qu'est-ce vous trouvez de si drôle, sorciers ? Ne voyez-vous pas...

— Si, nous le voyons, l'assura Geralt.

— Nous attendions que tu le remarques toi-même, dit Sac-à-souris. J'étais curieux de voir si tu allais comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Que tu as rompu le charme. C'est toi qui l'as rompu, dit le sorceleur. Le destin s'est accompli au moment même où tu disais à Duny : "Je te donne Pavetta."

— Précisément, confirma le druide.

— Par tous les dieux, dit lentement Duny. Alors enfin ! Diantre, je pensais que je serais très heureux, que des trompettes ou quelque autre instrument se mettraient à jouer... C'est la force de l'habitude. Reine, merci ! Pavetta, tu entends ?

— Ouïïï, dit la princesse, les yeux toujours baissés.

— Ainsi, soupira Calanthe en posant sur Geralt un regard las, tout est bien qui finit bien. N'est-ce pas, sorceleur ? La malédiction est annulée, deux mariages se préparent, la réfection de la salle du trône durera environ un mois ; quatre tués, d'innombrables blessés, Rainfarn d'Attre est à deux doigts d'expirer. Réjouissons-nous ! Est-ce que tu sais, sorceleur, qu'à un moment, j'ai failli te demander de...

— Je le sais.

— Mais maintenant, je dois te rendre justice. J'ai exigé de toi des résultats et je les ai. Cintra s'allie à Skellige. Ma fille va faire un assez beau mariage. Un instant, je me suis dit que le destin se serait de toute façon accompli même si je ne t'avais pas fait venir au banquet et ne t'avais pas assis à ma droite. Mais je me trompais. Le poignard de Rainfarn aurait pu changer le cours du destin. Et c'est ton épée, dans ta main de sorcelleur, qui l'a empêché de frapper. Tu as fait du beau travail, Geralt. Voyons maintenant la question du prix. Dis-moi combien tu demandes.

— Attendez ! dit Duny en tâtant ses côtes bandées. Il est question du prix, dites-vous. Mais c'est moi qui suis votre débiteur, c'est à moi qu'il appartient de...

— Ne m'interromps pas, mon gendre ! dit Calanthe en cillant. Ta belle-mère ne supporte pas qu'on l'interrompe. Ne l'oublie jamais ! Et sache que tu n'es le débiteur de personne. En fait, c'était toi l'objet du contrat que j'avais conclu avec Geralt de Riv. Je t'ai dit que nous étions quittes et je ne vois pas pourquoi je devrais indéfiniment m'excuser pour toute cette affaire. Mais je suis tenue de respecter le contrat. Allez, Geralt ! Dis-moi ton prix !

— Bien ! dit le sorcelleur. Je te demande ton écharpe verte, Calanthe. Elle me rappellera la couleur des yeux de la plus belle reine que je connaisse.

Calanthe éclata de rire, détacha de son cou son collier d'émeraudes.

— Les pierres de ce petit bijou, dit-elle, ont un reflet plus approprié. Garde-les avec mon meilleur souvenir !

— Puis-je ajouter quelque chose ? demanda timidement Duny.

— Mais bien sûr, mon gendre, bien sûr.

— Je persiste à dire que c'est moi qui suis ton débiteur, sorcelleur. C'est ma vie que menaçait le poignard de Rainfarn. Sans toi, les gardes m'auraient assommé. Puisqu'il est question du prix, c'est à moi de le payer. Je te garantis que j'en ai les moyens. Dis-moi ton prix, Geralt ?

— Duny ! dit lentement Geralt. Un sorcelleur auquel on pose pareille question doit demander qu'elle lui soit répétée.

— Alors je te la répète. Car, vois-tu, je suis ton débiteur pour une autre raison encore. Lorsque j'ai appris qui tu étais, dans la salle du trône, je t'ai détesté et j'ai pensé beaucoup de mal de toi. Je te prenais pour un instrument aveugle et avide de sang, pour quelqu'un qui tue froidement, sans se poser de questions, qui essuie le sang sur sa lame et compte son argent. Mais j'ai compris que le métier de sorcelleur est en fait digne de respect. Tu nous défends non seulement contre le Mal tapi dans l'ombre, mais aussi contre celui qui est tapi en nous. C'est dommage que vous soyez si peu nombreux.

Calanthe sourit. Pour la première fois de la nuit, Geralt fut tenté

de penser que c'était un sourire naturel.

— Mon gendre a bien parlé. Je dois ajouter deux mots à son discours, dit la reine. Seulement deux : “Pardon, Geralt !”

— Et moi, dit Duny, je le répète : quel est ton prix ?

— Duny ! Calanthe ! Pavetta ! Et toi, Tuirseach, loyal chevalier, futur roi de Cintra ! Pour devenir sorcelleur, il faut naître dans l'ombre du destin, et peu d'individus naissent dans l'ombre du destin. Voilà pourquoi nous sommes si peu nombreux. Nous vieillissons, nous mourons sans avoir à qui transmettre notre savoir, nos compétences. Nous manquons de successeurs. Or le monde est envahi par le Mal, qui n'attend qu'une chose, que nous venions à manquer.

— Geralt ! murmura Calanthe.

— Oui, tu ne te trompes pas, reine. Duny ! Tu me donneras ce que tu possèdes déjà et dont tu ignores encore l'existence. Je reviendrai à Cintra dans six ans pour vérifier que le destin s'est montré clément envers moi.

— Pavetta ! s'exclama Duny avec des yeux ronds. Tu n'es tout de même pas...

— Pavetta ! s'écria Calanthe. Est-ce que tu... Est-ce que tu es...

La princesse baissa les yeux en piquant un fard. Et puis elle répondit.

— Geralt ! Hou-hou ! Tu es là ?

Il leva la tête au-dessus des pages jaunies et rugueuses de *L'Histoire du monde* – cet ouvrage de Roderick de Novembre était intéressant, même s'il faisait quelque peu l'objet de controverses –, qu'il étudiait depuis la veille.

— Oui. Que se passe-t-il, Nenneke ? Tu as besoin de moi ?

— Tu as un invité.

— Encore ? Qui c'est, cette fois ? Le duc Hereward en personne ?

— Non. Cette fois, c'est Jaskier, ton copain, ce vagabond, ce parasite et fainéant, ce prêtre de l'art, cette étoile lumineuse de la ballade et de la poésie courtoise ! Comme à l'accoutumée, auréolé de gloire, gonflé comme une vessie de cochon et puant la bière. Tu veux le voir ?

— Bien sûr que je veux le voir. C'est tout de même mon ami !

Nenneke prit un air indigné en haussant les épaules.

— Je ne comprends pas cette amitié. Il est tout ton contraire.

— Justement. Les contraires s'attirent.

— C'est vrai. Tiens ! Il arrive, fit-elle avec un mouvement du menton. Voilà ton poète célèbre.

— Il l'est réellement, Nenneke. Tu ne vas quand même pas me dire que tu n'as jamais entendu ses ballades ?

— Je pense bien que je les ai entendues, dit la prêtresse avec une grimace. Eh bien, disons que je ne m'y connais pas ! Après tout, peut-être que le talent consiste à savoir glisser en douceur d'un lyrisme émouvant à l'obscénité. Passons ! Pardonne-moi, mais je ne vais pas vous tenir compagnie ! Je ne suis pas d'humeur, aujourd'hui, à écouter sa poésie et ses plaisanteries vulgaires.

Ils entendirent dans le couloir un rire perlé, le son d'un luth ; dans la porte de la bibliothèque s'encadra Jaskier, arborant un pourpoint lilas avec des manchettes de dentelle et un petit chapeau planté de travers. Devant Nenneke, le troubadour fit une profonde courbette en balayant le sol de la plume d'aigrette ornant son chapeau.

— Mes profonds respects, vénérable mère, miaula-t-il stupidement. Gloire à la Grande Melitele et à ses prêtresses, sources de vertu et de sagesse...

— Cesse de jacasser, Jaskier ! bougonna Nenneke. Et ne m'appelle pas "mère". Sache que l'idée que tu pourrais être mon fils me remplit d'horreur !

Elle pivota sur ses talons et sortit dans le froufrou de son ample robe longue. Jaskier parodia sa révérence en faisant des grimaces simiesques.

— Elle n'a pas changé ! dit-il sereinement. Elle n'a toujours pas le goût de la plaisanterie. Elle était furieuse contre moi parce qu'à mon

arrivée, j'ai discuté un moment avec la tourière, une blonde très mignonne, avec de longs cils et une tresse de vierge qui descend jusqu'à un gracieux petit cul qu'il aurait été péché de ne pas pincer. Alors, c'est ce que j'ai fait. Mais il a fallu que Nenneke arrive à ce moment-là... Bon ! Ce n'est pas grave ! Salut, Geralt.

— Salut, Jaskier. Comment as-tu su que j'étais ici ?

Le poète se redressa, remit son pantalon en place, puis répondit :

— Je suis allé à Wyzima, où j'ai entendu parler de la strige, et on m'a appris que tu avais été blessé. Je me suis douté de l'endroit où tu avais pu aller passer ta convalescence. À ce que je vois, tu es déjà rétabli ?

— Et tu vois bien. Mais va faire comprendre ça à Nenneke ! Assieds-toi, qu'on cause un peu !

Jaskier s'assit, jeta un coup d'œil au livre posé sur le lutrin.

— De l'histoire ? sourit-il. Roderick de Novembre ? Je l'ai lu, je l'ai lu pendant mes études à l'académie d'Oxenfurt. L'histoire venait en deuxième sur la liste de mes matières préférées.

— Qu'est-ce qui venait en premier ?

— La géographie, dit le poète avec un air grave. Comme l'atlas du monde était plus grand, c'était plus facile de dissimuler une petite bonbonne de vodka derrière.

Geralt eut un rire bref et se leva. Il prit sur un rayonnage *Les Arcanes de la magie et de l'alchimie*, de Lunini et Tyrss, et sortit à la lumière du jour un vase ventru, tressé de paille, caché derrière l'énorme volume.

— Formidable ! se réjouit le barde. La sagesse et l'inspiration, à ce que je vois, continuent à se cacher dans les bibliothèques. Ah ! Voilà qui me plaît ! C'est de la prune, n'est-ce pas ? Ça, c'est de l'alchimie ! Voilà une pierre philosophale qui vaut vraiment la peine d'être étudiée. À ta santé, vieux frère ! Ouah ! Elle est forte comme la peste !

Geralt prit la bonbonne des mains du poète, avala à son tour une gorgée. Pris d'une quinte de toux, il posa une main sur sa gorge bandée.

— Quel bon vent t'amène ? Où vas-tu ?

— Je ne sais pas. Enfin, je me suis dit que je pourrais aller là où tu vas, toi. Je pourrais t'accompagner. Tu penses séjourner ici longtemps ?

— Non. Le duc local m'a fait comprendre que je n'étais pas le bienvenu sur ses terres.

— Hereward ? (Jaskier connaissait tous les rois, tous les princes, suzerains et seigneurs de Iaruga aux monts du Dragon.) Tu peux t'en fiche ! Il n'osera pas chercher noise à Nenneke, à la déesse Melitele. Le peuple lui réduirait son château en cendres.

— Je ne veux pas d'ennuis. Et de toute façon, il y a déjà trop longtemps que je suis là. Je descends dans le sud, Jaskier. Loin dans le sud. Ici, je ne trouverai pas de boulot. C'est trop civilisé. Ils n'en ont rien à faire des sorcisseurs. Quand je demande du travail, ils me regardent comme si j'étais un phénomène.

— Qu'est-ce que tu vas chercher ! Où tu la vois, ta civilisation ? J'ai traversé la Buina il y a une semaine, et au cours de ma traversée du pays j'ai entendu toutes sortes d'histoires. Il paraît qu'il y a là-bas des ondins, des myriapodans, des chimères, des dermoptères, toutes les saloperies possibles. Tu devrais avoir du boulot jusque-là, ajouta-t-il avec un geste expressif.

— Des histoires, j'en ai entendu, moi aussi. La moitié d'entre elles sont fausses ou exagérées. Non, Jaskier. Le monde change. C'est la fin d'une époque.

Le sorcier avala une gorgée, cligna des yeux et poussa un profond soupir.

— Voilà que tu recommences à pleurer sur ton triste sort de sorcier ? Et à philosopher, en plus ? J'y vois les effets néfastes de tes mauvaises lectures. Car même ce vieux péteux de Roderick de Novembre s'est avisé que le monde change. Soit dit entre parenthèses, la mutation du monde est la seule thèse de son traité à laquelle on puisse souscrire sans réserve. Mais elle n'est pas si novatrice que tu doives m'en régaler en prenant cet air de penseur qui ne te va pas du tout au teint.

Geralt, au lieu de répondre, avala une gorgée de vodka.

— Oui, oui, soupira de nouveau Jaskier. Le monde change, le soleil se couche et la vodka se termine. Qu'est-ce qu'il y a d'autre qui se termine, selon toi ? Tu voulais parler de choses qui se terminent, monsieur le philosophe.

Geralt ne répondit pas immédiatement.

— Je vais te donner quelques exemples, finit-il par dire. Ils datent des deux derniers mois que j'ai passés sur cette rive de la Buina. Un jour, j'approche d'un pont et là, qu'est-ce que je vois ? Un troll installé à l'entrée du pont, qui exige une redevance de chaque personne qui veut traverser. À celles qui refusent, il fait un croche-pied, parfois un double croche-pied. Je vais donc trouver le maire du village. "Combien me donnerez-vous pour ce troll ?" je lui demande. Le maire en reste la bouche ouverte. "Comment ça ? me dit-il. Et qui est-ce qui réparera le pont si le troll n'est plus là ? Le troll s'occupe du pont, il le répare régulièrement, à la sueur de son front, consciencieusement, bien comme il faut. Il revient donc moins cher de lui payer un péage." Alors je reprends la route et qu'est-ce que je vois ? Un diploume géant. Il n'est pas très grand, il doit faire dans les cinq archines du bout du nez jusqu'au bout de la queue. Il s'envole avec une brebis dans ses

griffes. Je vais jusqu'au village. "Combien vous me paierez pour ce saurien ?" je demande. Les paysans se prosternent à mes pieds. "Non, me supplient-ils. C'est le dragon préféré de la benjamine de notre baron. S'il tombe une seule écaille de son échine, le baron brûlera le village et nous dépouillera." Alors je reprends la route et j'ai de plus en plus faim. Partout, je demande du travail. Certes, on en trouve, mais c'est quoi ? L'un te demande d'attraper une ondine, un autre une nymphe, un troisième une méchante fée. Ils sont devenus complètement stupides, les villages sont pleins de superbes brins de filles et ils veulent des humanoïdes ! Un autre encore me demande de tuer un mécoptère et de lui apporter un osselet d'une main parce qu'il paraît que, moulu et saupoudré dans la soupe, il réduirait l'impuissance...

— Ça, c'est de la blague, l'interrompt Jaskier. J'ai essayé. La poudre de mécoptère ne réduit rien du tout, et elle donne à la soupe un goût de décoction de sandale de teille. Mais après tout, si les gens y croient et sont prêts à payer...

— Je ne tuerai pas de mécoptère. Ni aucune créature qui n'est pas nuisible.

— Alors tu auras toujours faim. À moins que tu changes de travail.

— Pour faire quoi ?

— N'importe quoi. Fais-toi prêtre ! Avec tes scrupules, ta moralité, ta connaissance de la nature humaine et de tout, tu ferais plutôt un bon prêtre. Que tu ne croies en aucun dieu ne devrait pas être un problème. Je ne connais pas beaucoup de prêtres croyants. Fais-toi prêtre et arrête de t'attendrir sur ton sort !

— Je ne m'attends pas sur mon sort ! Je constate des faits !

Jaskier croisa les jambes et contempla avec intérêt la semelle usée de ses chaussures.

— Tu me fais penser à un vénérable pêcheur qui découvrirait à la fin de sa vie que le poisson pue et que l'eau donne des rhumatismes et des courbatures. Sois cohérent ! Ça ne sert à rien de discuter et d'avoir des regrets. Moi, si je constatais qu'il n'y a plus de demande pour la poésie, je suspendrais mon luth à un clou et je me ferais jardinier. Je cultiverais des roses.

— Tu dis n'importe quoi. Tu ne serais pas capable de renoncer à la poésie !

— Peut-être bien que je n'en serais pas capable, concéda le poète, toujours en contemplation devant sa semelle. Mais nos professions sont quelque peu différentes. Pour ce qui est de la poésie et de la musique du luth, la demande ne baissera jamais. Pour ta profession, c'est pire. Vous, les sorciers, vous vous privez vous-mêmes de votre gagne-pain, lentement mais sûrement. Plus vous travaillez



consciencieusement, et moins vous avez de boulot. Votre but, votre raison d'être, c'est bien un monde sans monstres, un monde paisible et sûr ! Autrement dit, un monde où les sorcisseurs sont inutiles. C'est paradoxal, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Autrefois, quand les licornes n'avaient pas encore disparu, il existait un assez grand groupe de jeunes vierges qui cultivaient leur vertu pour pouvoir les attraper. Tu t'en souviens ? Et les attrape-rats à pipeau ? Tout le monde se battait, même, pour les avoir à son service. Mais les alchimistes les ont exterminés en découvrant des appâts empoisonnés efficaces. S'est greffée là-dessus la domestication générale des chats, des putois et des belettes. Les petits animaux étaient moins chers, plus doux, et ne descendaient pas autant de bière. Tu perçois l'analogie ?

— Oui.

— Tire donc profit des expériences des autres ! Quand les vierges des licornes ont perdu leur travail, elles se sont aussitôt lancées dans quelque chose d'autre. Certaines souhaitaient rattraper leurs années de privations et sont devenues très célèbres grâce à leur technique et à leur ardeur. Les attrape-rats... Euh ! Tu ferais mieux de ne pas les imiter : ils se sont soulés comme un seul homme et ont mal tourné. Tout laisse penser que c'est maintenant au tour des sorcisseurs. Tu lis Roderick de Novembre ? Si je me souviens bien, il parle des premiers sorcisseurs, apparus dans le pays il y a à peu près trois cents ans. À l'époque, les paysans allaient aux champs en groupes armés, les villages étaient entourés de triples palissades, les caravanes de marchands faisaient penser à des troupes de mercenaires, et sur les remparts d'innombrables bourgs, les catapultes étaient en position de tir de jour comme de nuit. Car à l'époque, nous, les hommes, nous étions des intrus. Cette terre était le royaume des dragons, des manticores, des griffons et des amphibènes, des vampires, des loups-garous et des striges, des kikimorrhes, des chimères et des dermoptères. Et nous avons dû leur arracher chaque morceau de cette terre, chaque vallée, chaque ravin, chaque forêt, chaque clairière. Et si nous y sommes parvenus, c'est grâce à l'aide inestimable des sorcisseurs. Mais ces temps sont révolus, Geralt, ils sont irrémédiablement révolus. Le baron ne laisse pas tuer son diploume géant parce que c'est sans doute le dernier draconide dans un rayon de mille milles, et qu'il ne sème plus la terreur, mais fait naître la compassion et la nostalgie du passé. Le troll du pont est devenu l'ami des hommes, ce n'est plus un monstre dont on se sert pour faire peur aux enfants, c'est une relique et une attraction locale, utile de surcroît. Et les chimères, les manticores, les amphibènes ? Ils sont dans des forêts vierges ou des montagnes inaccessibles...

— J'avais donc raison. C'est la fin d'une époque. Que ça te plaise ou non, c'est la fin d'une époque !

— Ce qui me déplaît, c'est de t'entendre débiter des lieux communs ! Ce qui me déplaît, c'est la tête que tu fais en disant ça ! Qu'est-ce qui t'arrive, Geralt ? Je ne te reconnais pas. Peste ! Partons au plus tôt pour le sud, dans les pays sauvages ! Ton cafard passera dès que tu auras tué quelques monstres avec ton glaive. Et à ce qu'on dit, des monstres, il y en aurait pas mal par là-bas. On dit que quand une vieille femme y trouve la vie trop longue, elle va seule, sans personne, chercher des fagots dans la forêt, et sans emporter de pique avec elle. Le résultat est garanti. Tu devrais t'y installer définitivement.

— Peut-être. Mais je ne le ferai pas.

— Pourquoi pas ? Là-bas, les sorcisseurs gagnent plus facilement leur vie.

— Certes, dit Geralt en inclinant la bonbonne. Mais ils ont aussi plus de mal à dépenser leur argent. En outre, là-bas, on mange de l'orge mondé et du millet, la bière a un goût de pisse, les filles ne se lavent pas et on est piqué par les moustiques.

Jaskier partit d'un éclat de rire en appuyant l'occiput sur les rayonnages de la bibliothèque derrière lui, contre les reliures de cuir des volumes anciens.

— Du millet et des moustiques ! Ça me rappelle notre première expédition ensemble, au bout du monde, dit-il. Tu te rappelles ? Nous nous étions rencontrés à Guleta, à une fête, et tu as insisté pour que je vienne avec toi.

— C'est toi qui as insisté pour que je t'emmène. Il fallait que tu déguerpisses de Guleta ventre à terre parce qu'une fille que tu avais culbutée sous l'estrade de l'orchestre avait pour frères quatre grands gaillards qui te cherchaient dans toute la ville en menaçant de te casser la figure et de te rouler dans le goudron et la sciure quand ils te mettraient la main dessus. C'est pour ça que tu m'as collé.

— Et toi, c'est tout juste si tu n'as pas sauté de joie à l'idée d'avoir un compagnon. Jusque-là, quand tu étais sur les routes, tu n'avais que ton cheval avec qui causer. Mais bon, tu as raison, ça s'est passé comme tu dis ! Je devais effectivement disparaître pendant un certain temps, et la vallée des Fleurs me semblait convenir à merveille. Après tout, ça devait être le bout du monde habité, l'avant-poste de la civilisation et du nouveau, le point le plus avancé à la frontière des deux mondes... Tu te souviens ?

— Oui, Jaskier. Je m'en souviens.

# LE BOUT DU MONDE

## I

Jaskier descendit avec précaution les marches de l'auberge, il portait deux gobelets débordant de mousse. En jurant dans sa barbe, il se fraya un chemin à travers le groupe des enfants curieux qui s'agglutinaient autour de lui. Il traversa la cour en biais, en évitant les bouses de vache.

Une quinzaine de villageois s'étaient rassemblés près de la table dressée sur la place du village, où le sorceleur discutait avec le staroste. Le poète posa les bocks et reprit sa place. Il comprit sur-le-champ que pendant sa brève absence, la conversation n'avait pas progressé d'un empan.

— Je suis sorceleur, monsieur le staroste, répétait Geralt pour la énième fois en s'essuyant les lèvres pour en ôter la mousse. Je ne fais pas de commerce. Je ne m'occupe pas de lever des troupes pour l'armée et je ne sais pas soigner la morve. Je suis sorceleur.

— C'est une profession, expliqua Jaskier pour la énième fois. Il est sorceleur, vous comprenez ? Il tue des striges, et des monstres. Il extermine toute sorte de vermine. C'est son métier, il le fait pour de l'argent. Vous saisissez, staroste ?

Le front du staroste, sillonné de rides profondes témoignant d'une intense réflexion, se détendit.

— Ah bon ! Il est sorceleur ! Il fallait le dire tout de suite !

— Eh bien, oui ! approuva Geralt. Je vais donc vous demander tout de suite s'il y a du boulot pour moi dans le coin ?

Le staroste se replongea dans une réflexion visiblement aussi intense.

— Aaah ! Du boulot ? Vous voudriez... Euh... Les vifs-garous ? Vous demandez s'il n'y aurait pas des vifs-garous par chez nous ?

Le sorceleur sourit et hocha la tête en se frottant la paupière, qui le piquait à cause de la poussière.

— Il y en a, finit par conclure le staroste après une longue pause. Regardez un peu par là-bas ! Vous voyez les montagnes ? Y a des elfes qu'habitent là-haut. Là-haut, c'est le royaume d'iceux. Leurs châteaux à iceux, j'vous l'dis, y sont tout en or pur. Eh bé ! monsieur ! Les elfes, je vous le dis, ça fait peur. Çui qui va là-haut, l'en redescend jamais.

— C'est ce que je me disais, dit Geralt d'un ton sec. C'est bien pour cette raison que je n'y vais pas.

Jaskier eut un ricanement insolent. Le staroste, comme Geralt s'y attendait, réfléchit longuement.

— Ah bon ! finit-il par dire. Eh ben, oui ! Mais y a d'aut' vifs-garous par ici. Faut croire qu'iceux nous viennent du pays des elfes. Ah, monsieur ! Y en a et y en a ! C'est dur d'les compter. La pire, c'est la Moire, je dis bien, les bonshommes ?

Les « bonshommes » s'animèrent, assaillirent la table de toutes parts.

— Oui, c'est la Moire, dit l'un d'eux. Oui, oui, le staroste dit vrai. C'est une vierge pâle qui vient rôder dans les chaumières au point du jour, et après les gosses meurent.

— Et les lutins ! ajouta un autre, un soudard de la garde municipale. Ils emmêlent les crinières des chevaux dans les écuries.

— Et les chauves-souris ! Il y a des chauves-souris par ici !

— Et des naïades ! C'est à cause d'elles que les gens sont couverts de pustules.

Les minutes qui suivirent virent une interminable énumération des monstres qui gâchaient la vie des croquants de la région par leurs actes ignobles ou même par le simple fait de leur existence. Geralt et Jaskier apprirent ainsi qu'il existait des errautours et des fées mamounes qui empêchaient les braves paysans de rentrer chez eux quand ils étaient soûls. On leur parla aussi d'une volage qui volait et buvait le lait des vaches, d'une tête sur des pattes d'araignée qui courait dans la forêt, de vaillages qui portaient des petits bonnets garance et d'un brochet inquiétant qui arrachait le linge des mains des femmes qui lavaient à la rivière et qui, un jour ou l'autre, s'en prendrait aux femmes elles-mêmes. Comme à l'accoutumée, on ne manqua pas de citer dans toute cette énumération la vieille Naradkova, qui la nuit, volait sur un tisonnier, et le jour, expulsait les fœtus. On cita aussi un meunier qui coupait sa farine avec de la poudre de gland, et un certain Duda, qui avait parlé du régisseur du roi en le traitant de voleur et de voyou.

Geralt écouta toutes ces histoires calmement, en hochant la tête avec un air faussement intéressé ; il posa quelques questions qui portaient essentiellement sur les routes et la topographie du terrain, puis il se leva en faisant signe à Jaskier de le suivre.

— Eh bien ! Portez-vous bien, bonnes gens ! dit-il. Je reviendrai bientôt, nous verrons alors ce qu'il est possible de faire.

Ils s'éloignèrent en longeant en silence les chaumières et les clôtures, accompagnés par les aboiements des chiens et les braillements des enfants.

— Geralt, dit soudain Jaskier en se dressant dans ses étriers pour cueillir une pomme mûre à point sur une branche qui dépassait d'un enclos. Tout le long du chemin tu t'es plaint d'avoir de plus en plus de mal à trouver du travail. Or, d'après ce que je viens d'entendre, tu pourrais travailler ici jusqu'à l'hiver sans avoir le temps de te reposer. Tu gagnerais un peu de sous, tu me fournirais de belles sources d'inspiration pour mes ballades. Alors, peux-tu m'expliquer pourquoi on ne s'arrête pas ?

— Ici, je ne gagnerais pas un sou, Jaskier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce qu'ils disaient.

— Quoi donc, par exemple ?

— Aucune des créatures dont ils ont parlé n'existe.

Jaskier cracha un pépin et lança le trognon à un mâtin tacheté particulièrement agressif qui s'en prenait aux paturons des chevaux.

— Tu plaisantes, je pense ! Ce n'est pas possible. J'ai observé ces gens, et les gens, je m'y connais. Ils ne mentaient pas.

— En effet, concéda le sorceleur. Ils ne mentaient pas. Ils croyaient profondément à tout ce qu'ils racontaient. Ce qui ne change rien à la chose.

Le poète se tut un moment.

— Aucun de ces monstres... Aucun ? C'est impossible. Il doit tout de même bien y avoir ici l'un ou l'autre des monstres qu'ils nous ont cités. Au moins un. Avoue !

— Je l'avoue. Il y en a même un qui existe sûrement.

— Ah ! Tu vois ! Lequel ?

— Les chauves-souris.

Ils avaient franchi les dernières clôtures et rejoignirent la grand-route, chevauchant entre des plantations de colza et des champs de blé ondoyants. Des charrettes arrivaient en sens inverse, à vide. Le barde avait passé une jambe par-dessus l'arçon de sa selle et, son luth sur un genou, jouait des airs nostalgiques en agitant de temps en temps la main pour dire bonjour aux filles aux jupes retroussées, qui gloussaient en marchant sur les bas-côtés, avec leurs râdeaux sur leurs solides épaules.

— Geralt ! fit-il soudain. Enfin, des monstres, il y en a ! Ils ne sont peut-être pas si nombreux que jadis. Il n'y en a peut-être pas un tapi derrière chaque arbre de la forêt. Mais il en existe bien. Il y en a. Alors d'où vient le besoin qu'éprouvent les gens d'en inventer qui n'existent pas, et, comme si ça ne leur suffisait pas, croient en ce qu'ils inventent ? Hein ? Geralt de Riv, célèbre sorceleur, tu ne t'es jamais interrogé sur les origines de ce besoin ?

— Si, célèbre poète. Et je les connais.

— Je suis curieux de savoir.

— Les gens, dit Geralt en détournant la tête, aiment bien inventer des monstres et des monstruosité. Ça leur donne l'impression d'être moins monstrueux eux-mêmes. Quand ils boivent comme des trous, qu'ils escroquent les gens, les volent, qu'ils cognent leurs femmes à coups de rênes, laissent crever de faim la vieille grand-mère, qu'ils assènent un coup de hache à un renard pris dans un panneau ou criblent de flèches la dernière licorne qui subsiste sur terre, ils aiment se dire que la Moire qui entre dans les chaumières au point du jour est plus monstrueuse qu'eux. Alors ils se sentent le cœur plus léger. Et ils

ont moins de mal à vivre.

— C'est une chose que je retiendrai, dit Jaskier après un silence. Je chercherai des rimes et je composerai une ballade là-dessus.

— Tu peux en composer une. Mais ne compte pas sur les applaudissements !

Ils allaient lentement, mais ils furent bientôt hors de vue des dernières mesures du hameau. Ils ne tardèrent pas à franchir le faite des collines boisées.

Jaskier retint son cheval pour admirer le paysage.

— Oh ! Regarde, Geralt ! s'exclama-t-il. Dis-moi si ce n'est pas beau ici ? Cet endroit est idyllique, que le diable m'emporte ! On en a l'œil tout ébaubi !

De l'autre côté des collines, s'étendait un paysage qui descendait en pente douce vers des champs plats composant une mosaïque de couleurs. Au milieu, ronds et réguliers comme une feuille de trèfle, luisaient les miroirs de trois lacs ceints d'un ruban foncé d'aulnes. L'horizon était tracé par la ligne brumeuse gris-bleu des montagnes qui se dressaient au-dessus de la masse noire et irrégulière d'une forêt.

— On y va, Jaskier.

La route menait droit aux lacs en longeant des digues et des étangs cachés dans les aulnaies, où cancaniaient des colverts parmi les sarcelles, les hérons et les grèbes. L'abondance de ce gibier à plumes surprenait dans ce paysage où tout portait trace de l'activité humaine : les digues étaient entretenues, tapissées de fascines ; les canaux consolidés de pierres et de madriers ; les tuyaux d'écoulement des étangs n'étaient pas du tout pourris, l'eau y glougloutait joyeusement ; dans les roseaux bordant les lacs, on distinguait des barques et des pontons, et des pieux émergeaient de l'eau, signalant la présence de filets et de nasses.

Jaskier se retourna tout à coup.

— On nous suit, fit-il, tout excité. Une charrette !

— Pas possible ! se moqua le sorceleur sans se retourner. Une charrette ? Et moi qui pensais que les gens d'ici se déplaçaient à dos de chauve-souris.

— Tu sais ce que je vais te dire ? grogna le troubadour. Plus on se rapproche du bout du monde, et plus ton humour s'affine. Je n'ose pas imaginer jusqu'où il va aller !

Comme ils chevauchaient sans se presser et que la charrette, attelée à deux chevaux pie, était vide, celle-ci ne tarda pas à les rattraper.

L'homme qui conduisait la carriole retint ses chevaux juste derrière eux. Il portait un manteau en peau de mouton sur sa poitrine nue et ses cheveux lui descendaient jusqu'aux sourcils.

— Dia ! fit-il. Je glorifie les dieux, messieurs !

— Nous de même, répondit Jaskier, rompu aux usages.

— Si l'on veut, marmonna le sorceleur.

— Je me nomme Ortillette, déclara le conducteur de la charrette. Je vous ons considérés quand vous jabotiez avec le staroste de Posada-le-Haut. Je sais que vous estes sorceleur.

Geralt laissa flotter les rênes, la jument s'ébroua dans les orties sur le bord de la route.

— J'ai ouï le staroste quand il vous a déblatéré ses calembredaines, poursuivit l'homme. J'ons remarqué la mine que vous allongiez et qui ne m'a point estourbi. Il y a beau temps que j'avions pas entendu des sornettes et des faussetés pareilles.

Jaskier éclata de rire. Geralt regarda le paysan attentivement, sans ouvrir la bouche. Le dénommé Ortillette se racla la gorge.

— Vous n'auriez pas envie d'être engagé pour faire de la vraie besogne, de la belle ouvrage, monsieur le sorceleur ? demanda-t-il. J'aurions une chose pour vous.

— Quoi donc ?

Ortillette plongea son regard dans le sien.

— La grand-route n'est pas un endroit commode pour causer affaires. Allons chez moi, à Posada-le-Bas. On causera là-bas. De toute façon, c'est par là votre route.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— C'est qu'il n'y a pas d'autre route et que c'est les naseaux que vos chevaux ont de tournés dans le sens d'icelle, pas la couette.

Jaskier s'esclaffa.

— Qu'est-ce que tu peux répondre à ça, Geralt ?

— Rien, dit le sorceleur. La grand-route n'est pas un endroit commode pour causer. Alors, allons-y, honoré Ortillette !

— Attachez vos chevaux à la ridelle et posez-vous sur la charrette ! proposa le paysan. Vous serez plus à votre aise. À quoi bon se fatiguer le fondement sur la selle ?

— C'est bien vrai, ma foi !

Ils grimpèrent sur la charrette. Le sorceleur s'étendit sur la paille avec plaisir. Jaskier, qui avait peur, apparemment, de salir son élégant pourpoint vert, s'assit sur une planche. Ortillette claqua de la langue pour faire avancer les chevaux, le véhicule s'ébranla sur une digue consolidée de madriers.

Ils traversèrent un pont enjambant des canaux envahis de nénuphars et de lentilles d'eau, dépassèrent une zone de prés fauchés. Plus loin, des champs cultivés s'étiraient à perte de vue.

— On a du mal à croire que c'est le bout du monde, la fin de la civilisation, dit Jaskier. Regarde autour de toi, Geralt ! Le seigle est doré comme de l'or, et ce maïs est si haut qu'un paysan à cheval pourrait s'y cacher. Ou encore ces navets, regarde ! Ils sont plus

qu'énormes !

— Tu t'y connais en agriculture ?

— Nous, les poètes, nous devons nous y connaître en tout, dit Jaskier, d'un ton grandiloquent. Dans le cas contraire, nous risquerions de compromettre notre réputation. Il faut apprendre, mon cher, toujours apprendre. Le destin du monde dépend de l'agriculture, alors il est bon de s'y connaître. L'agriculture nourrit, habille, protège du froid, fournit des divertissements et apporte son soutien à l'art.

— Pour ce qui est des divertissements et de l'art, tu exagères un peu.

— Et l'eau-de-vie, on la distille à partir de quoi ?

— Je comprends.

— Tu ne comprends pas grand-chose. Apprends ! Regarde ces petites fleurs violettes. C'est du lupin.

— À dire vrai, c'est de la vesce, glissa Ortillette. Vous n'avez jamais considéré de lupin ? Mais vous avez pénétré une chose, monsieur. Ici, tout pousse comme du chiendent, que c'est un vrai bonheur. C'est pour cette raison qu'on appelle les lieux la vallée des Fleurs. Et aussi pour ça que nos ancêtres se sont installés céans après qu'ils avaient en premier délogé les elfes d'icelle.

Jaskier donna un coup de coude au sorceleur étendu sur la paille.

— La vallée des Fleurs, autrement dit le Dol Blathanna. Tu as remarqué, Geralt ? Ils ont chassé les elfes, mais ils n'ont pas jugé utile de changer le nom que les elfes avaient donné. Par manque d'imagination. Et comment cohabitez-vous avec les elfes, fermier ? Ils sont tout de même juste à la lisière de vos terres, dans la montagne.

— On se mêle pas. Chacun chez soi. Eux de leur côté, nous du nôtre.

— C'est la meilleure solution, dit le poète. N'est-ce pas, Geralt ?

Le sorceleur ne répondit pas.

## II

— Merci pour ce bon repas, dit Geralt en léchant sa cuillère en os avant de la remettre dans le plat vide. Merci mille fois, fermiers. Et maintenant, si vous le permettez, venons-en à notre affaire.

— Allons-y ! acquiesça Ortillette. C'est convenu, Dhun ?

Dhun, le doyen de Posada-le-Bas, un homme immense au regard sombre, fit signe aux filles, qui débarrassèrent rapidement la table et quittèrent la salle au grand regret de Jaskier qui depuis le début du festin, se répandait en sourires et les faisait glousser en racontant des histoires d'un goût douteux.

Du dehors, leur parvenaient les échos de coups de hache et les grincements d'une scie. Dans la cour, des hommes s'affairaient autour d'un arbre, une forte odeur de résine pénétrait dans la pièce.

— Je vous écoute, alors, dit Geralt en regardant par la fenêtre.



Dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Ortillette regarda Dhun. Le doyen du hameau branla la tête, se racla la gorge.

— Eh ben, voilà ! dit-il. Y a par chez nous un champ...

Geralt donna un coup de pied sous la table à Jaskier qui s'apprêtait déjà à faire un commentaire méchant.

— Un champ, poursuivit Dhun. Je dis bien, Ortillette ? Il est resté longtemps en friche, ce champ, mais on l'avions labouré et maintenant on plantions à cette place du chanvre, du houblon et du lin. C'est un sacré bout de champ, que je vous dis. Il va jusqu'au breuil...

Le poète ne put se retenir.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a, dans ce champ ?

Dhun redressa la tête, se gratta derrière l'oreille.

— Eh ben, y a un diabololo qui rôde.

— Un quoi ? lâcha Jaskier. Quoi donc ?

— Ben, c'est comme j'vous l'disions ! Un diabololo !

— Quel diabololo ?

— Et comment qu'vous voulez qu'y soit ? C'est un diabololo et voilà.

— Les diables n'existent pas !

— Ne t'en mêle pas, Jaskier ! dit Geralt d'une voix calme. Et vous, poursuivez, honoré Dhun !

— Eh ben, c'est comme j'vous l'disions. Y a un diabololo.

Geralt, quand il le voulait, pouvait être très patient.

— Oui, je l'ai compris. Mais dites-nous à quoi il ressemble, d'où il sort et en quoi il vous dérange. Une chose après l'autre, s'il vous plaît.

Dhun leva une main noueuse et commença son énumération en repliant ses doigts l'un après l'autre avec beaucoup de difficultés.

— Eh ben ! Une chose après l'autre ! Ma foi, vous êtes un homme intelligent. Eh ben, voilà ! Il a l'air comme tous les diabolos, monsieur, comme un vrai diabololo. D'où est-ce qu'y sort ? Eh ben, de nulle part. Crac, boum, hue ! Et qu'est-ce qu'on voit ? Le diabololo ! Et pour ce qu'est de nous déranger, en vérité, y nous dérange pas trop. Il arrive même qu'y nous aide.

— Il vous aide ? ricana Jaskier en essayant de pêcher une mouche tombée dans sa bière. Le diable ?

— Ne t'en mêle pas, Jaskier ! Continuez, Dhun ! De quelle manière vous aide-t-il, ce, comme vous dites...

— Ce diabololo, redit le paysan en insistant sur le mot. Eh ben, voilà comment y nous aide : il engraisse la terre, la retourne, extermine les taupes ; y fait peur aux oiseaux et y surveille les navets et les betteraves. Et pis aussi, y mange la chenille qui pond ses œufs dans les choux. Mais en vérité, le chou, il le mange aussi. Y fait rien que bouffer. Comme tous les diabolos.

Jaskier se remit à rire, puis d'une chiquenaude, envoya la mouche tombée dans sa bière sur le chat qui dormait au coin de l'âtre. Le chat ouvrit un œil et jeta au barde un regard lourd de reproche.

— Quoi qu'il en soit, dit calmement le sorceleur, vous seriez prêts à me payer pour que je vous débarrasse de ce diable, c'est bien ça ? En d'autres termes, vous ne voulez plus le voir dans les parages ?

Dhun lui lança un regard noir.

— Et qui c'est qui voudrait voir un diable sur la terre de ses ancêtres ? C'est notre terre de père en fils depuis des générations, le roi nous l'a baillée, et le diablo a aucun droit dessus. On peut cracher sur son aide. Alors ! Est-ce qu'on n'a pas de bras, nous aut' ? Et ça, m'sieur le sorceleur, c'est pas le diablo, mais une méchante bestiole et il a la tête si chiée, avec tout le respect que je vous dois, qu'il est dur de tenir le coup. Y sait pas le matin l'idée qu'y va avoir la soirée. Un coup, m'sieur, y vous souille le puits ; un aut', y poursuit une fille, y lui fait peur et la m'nace de la trousse. Y vole les bestiaux et les greniers. Il abîme, y gâte, y moleste, y troue les digues, creuse des trous comme un muscardin ou un castor, un étang s'est tout vidé que les carpes en ont crevé. Il a allumé une pipe dans une meule, ce fils de pute, et v'là tout le foin qu'est parti en fumée...

— Si je comprends bien, l'interrompt Geralt, il vous dérange tout de même.

— Non, protesta Dhun. Y nous dérange pas. Y nous joue des tours, voilà !

Jaskier se tourna vers la fenêtre en étouffant un rire. Le sorceleur se taisait.

— Ah ! À quoi bon causer ? dit Ortillette qui jusque-là était resté silencieux. Vous êtes sorceleur, non ? Alors, débarrassez-vous de ce diablo. Vous cherchiez du boulot à Posada-le-Haut, je vous ayons ouï de mes propres oreilles. Eh ben, en v'là ! On vous paiera ce qu'il faudra. Seulement, gare ! On ne veut pas que vous le tuiez. Pour ça, non !

Un sourire fielleux se peignit sur le visage du sorceleur.

— C'est intéressant, fit-il. Je dirais même : inhabituel.

— Qu'est-ce qu'est inhabituel ? fit Dhun en fronçant les sourcils.

— C'est une condition inhabituelle. Pourquoi tant de clémence ?

— Y faut pas le tuer, voilà tout ! le coupa Ortillette. Attrapez-le, monsieur, ou bien chassez-le dans un pays lointain. Au moment de vous payer, on l'oubliera pas.

Le sorceleur ne cessait pas de sourire.

— Affaire conclue ? demanda Dhun.

— Je voudrais d'abord le voir, votre diable.

Les vilains se regardèrent.

— C'est votre droit ! dit Ortillette, après quoi il se leva. Et c'est

vous qui décidez. Le diable, la nuit, fait la noce dans tous les parages. Mais pendant le jour, il reste terré dans les chanvres. Ou dans les vieux saules, dans les marécages. C'est par là-bas que vous pourrez le voir. On ne vous presse pas. Si vous voulez vous reposer, reposez-vous aussi longtemps qu'à votre gré. On ne lésinera pas sur le confort ni sur la pitance, selon les règles de l'hospitalité. Portez-vous bien !

Jaskier se leva de son tabouret pour jeter un coup d'œil dans la cour, sur les paysans qui s'éloignaient de la maison.

— Geralt ! Je n'y comprends plus rien du tout. Il ne s'est pas passé un jour depuis notre conversation sur les monstres imaginaires, et voilà que tu t'engages à attraper des diables. Alors que les diables, justement, sont des inventions, des créatures fabuleuses, tout le monde le sait à l'exception de ces croquants arriérés, apparemment. Que signifie donc cet enthousiasme inattendu de ta part ? Je te connais un peu et je parie que tu ne t'es pas abaissé à nous procurer le gîte et le couvert de cette manière ?

— En effet, grimaça Geralt. Tu me connais assez bien, semble-t-il, chanteur.

— Dans ce cas, je ne comprends pas.

— Il n'y a rien à comprendre !

— Il n'y a pas de diables ! glapit le poète en arrachant définitivement le chat à son sommeil. Les diables n'existent pas, que diable !

— C'est vrai, sourit Geralt. Mais moi, Jaskier, je n'ai jamais pu résister à la tentation d'aller voir les choses qui n'existent pas.

### III

— Une chose est sûre, marmonna le sorcier en embrassant du regard la jungle de chanvre qui s'étalait devant eux. Il faut reconnaître que ce diable est malin !

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? s'intéressa Jaskier. Le fait qu'il se terre dans des fourrés impénétrables ? N'importe quel lièvre a assez de jugeote pour ça.

— Il s'agit des propriétés particulières du chanvre. Un champ si grand émet une puissante aura contre la magie. Ici, la plupart des formules magiques seraient inutiles. Et là, regarde ! Tu vois ces perches ? Ce sont des perches à houblon. Les pollens des fleurs du houblon ont un effet similaire. Je parie que ce n'est pas un hasard. Ce voyou perçoit l'aura et il sait qu'ici, il est en sécurité.

Jaskier se racla la gorge, remonta son pantalon.

— Je suis curieux de savoir comment tu vas t'y prendre, Geralt, fit-il en se grattant le front sous son chapeau. Je ne t'ai encore jamais vu en pleine action. J'imagine que tu sais pas mal de choses sur la manière d'attraper les diables. J'essaie de me rappeler quelques ballades d'autrefois. Il y en avait une sur un diable et sa bonne femme.

L'histoire était assez égrillarde, mais marrante : “Femme, penses-tu que...”

— Fais-moi grâce de ta bonne femme, Jaskier !

— Comme tu veux. Je voulais me montrer utile, c'est tout. Et il ne faut pas sous-estimer les chansons d'autrefois, elles renferment la sagesse accumulée par les générations. Tu connais la ballade du valet de ferme prénommé Yolop, qui...

— Arrête de causer ! Il est temps de se mettre au travail. De gagner notre vivre et notre couvert.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je vais fouiller un peu les chanvres.

— C'est original, lâcha le troubadour, mais pas très ingénieux

— Et toi, comment tu t'y prendrais ?

— Intelligemment, se rengorgea Jaskier. Finement. En faisant une battue, par exemple. Je ferai sortir le diable des broussailles et, à découvert, je le rattraperai à cheval et le prendrai au lasso. Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est une idée tout à fait intéressante. Qui sait ? On pourrait peut-être l'appliquer si tu voulais bien participer à l'opération, car pour faire ça, il faut être au moins deux. Mais pour l'instant, nous ne le chassons pas encore. Pour l'instant, je veux comprendre qui est ce diable. Voilà pourquoi je dois fureter dans les chanvres.

C'est seulement alors que le barde remarqua un détail.

— Hé ! Tu n'as pas pris ton glaive !

— Pourquoi l'aurais-je pris ? Moi aussi, je connais des ballades sur les diables. Ni la femme ni le valet de ferme prénommé Yolop n'ont utilisé d'épée.

— Hum ! fit Jaskier en regardant aux alentours. Il faut absolument qu'on s'enfonce dans ces fourrés ?

— Tu n'y es pas obligé. Si tu préfères, tu peux rentrer au village et m'attendre là-bas.

— Oh non ! protesta le poète. Je devrais laisser passer pareille occasion ? Moi aussi, je veux voir le diable, vérifier qu'il est réellement aussi terrible qu'on le dépeint. Je te demandais s'il fallait absolument traverser les chanvres alors qu'il y a un sentier là-bas.

— Il y a un sentier, en effet, dit Geralt en mettant ses mains en visière. Prenons-le !

— Et si c'est le sentier du diable ?

— Eh bien, tant mieux ! On n'aura pas trop de marche à faire !

— Tu sais, Geralt, (le barde babillait en emboîtant le pas au sorcelleur sur le petit chemin accidenté qui courait entre les chanvres) j'ai toujours pensé que le “diable” n'était qu'une métaphore, une invention pour qu'on puisse jurer : “Par tous les diables !”, “Que le diable l'emporte !”, “Diable !”. C'est comme ça qu'on dit dans la

langue moderne. Les gens d'en bas, quand ils voient des inconnus approcher, ils disent : "En voilà encore un que les diables nous apportent". Les nains géants, eux, poussent un juron, *Düvvel hoáel*, quand ils ratent quelque chose, et ils appellent les produits de mauvaise qualité des *Düvvelsheyss*. Et dans la langue ancienne, le dicton *A d'yaebbl aép arse* veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire. Arrête de jacasser, Jaskier !

Jaskier se tut, ôta son petit chapeau à plume d'aigrette pour s'éventer et essuya son front dégoulinant de sueur. Dans l'épaisseur des fourrés, il régnait une chaleur lourde, humide, étouffante, encore renforcée par le parfum des plantes en pleine floraison et des mauvaises herbes. Le sentier serpentait doucement et, juste après un tournant, débouchait dans une petite clairière piétinée.

— Regarde, Jaskier !

Au milieu de la clairière ils découvrirent une grande pierre plate sur laquelle étaient posés plusieurs petits bols en terre. Entre les bols, une chandelle de suif presque entièrement consumée leur sauta aux yeux. Geralt aperçut des grains de maïs et des fèves collés sur des galettes de graisse fondue, ainsi que des pépins et des semences non identifiés.

— C'est bien ce que je pensais, marmonna-t-il. Ils lui font des offrandes.

— De fait ! dit le poète en montrant la chandelle. Ils brûlent une chandelle au diable. Mais à ce que je vois, ils le nourrissent de graines comme un chardonneret. Peste ! C'est une sacrée porcherie. Tout est collant de miel et de poix. Qu'est-ce que...

Des bêlements retentissants, menaçants, couvrirent la suite de ses propos. Des frôlements, des piétinements se firent entendre dans les chanvres, puis ils virent émerger d'un fourré la créature la plus étrange que Geralt ait jamais eu l'occasion de voir.

La créature mesurait un peu plus d'une brasse ; elle avait des yeux proéminents, des cornes et une barbiche de chèvre. Sa bouche, mobile, souple et fendue, faisait également penser à celle d'une chèvre en train de brouter. La partie inférieure de son corps, jusqu'à ses sabots fourchus, était couverte de longs poils épais roux foncé. Le phénomène était en outre pourvu d'une longue queue terminée par une houppe en forme de pinceau avec laquelle il balayait énergiquement le sol.

— Ouk ! Ouk ! glapissait le monstre en agitant ses sabots. Qu'est-ce que vous faites ici ? Ouste ! Fichez le camp ! Sinon je vous encorne ! Ouk ! Ouk !

— Est-ce que tu as jamais reçu un coup de pied dans le fondement, biquet ? fit Jaskier, incapable de se retenir.

— Ouk ! Ouk ! Bêêêêêê, bêla le boucavicorne.

Il était difficile de définir s'il s'agissait d'une approbation, d'une

dénégation ou d'un bêlement qui n'était que de l'art pour l'art !

— Tais-toi, Jaskier ! grommela le sorceleur. Pas un mot !

— Blèblèblèblèbêêê ! glouglouta furieusement la créature, dont la lèvre s'écarta ensuite largement, dévoilant une dentition de cheval jaunie. Ouk ! Ouk ! Ouk ! Bleubleubêêêêêê !

— Mais bien sûr, approuva Jaskier. Tu peux prendre la crécelle et le ballon et tu pourras les emporter chez toi quand tu t'en iras !

— Arrête, par tous les diables ! murmura Geralt entre ses dents. Tu gâches tout. Garde tes plaisanteries stupides pour toi !

— Des plaisanteries !!! rugit d'une voix forte le boucavicorne qui s'approcha d'un bond. Des plaisanteries, bêêêêbêêêê ! Voici de nouveaux plaisantins, hein ? Vous avez apporté des balles métalliques ? Je vais vous en donner, des balles métalliques, espèce de voyous. Ouk ! Ouk ! Ouk ! Vous avez envie de plaisanter, bêêêêê ? Eh bien, voilà pour vos plaisanteries ! Tenez ! Les voilà, vos balles !

Le monstre s'approcha encore d'un bond et fit un geste brusque de la main. Jaskier poussa un hurlement et s'assit sur le sentier en se tenant le front. Le monstre bêla et reprit son élan. Quelque chose siffla tout près de l'oreille de Geralt.

— Tenez, les voilà, vos balles ! Bêêêêêêê !

Une balle d'un pouce de diamètre frappa le sorceleur au bras, la suivante atteignit Jaskier au genou. Le poète poussa un affreux juron et prit la fuite. Sans attendre, Geralt bondit à sa suite tandis que des balles sifflaient au-dessus de sa tête.

— Ouk ! Ouk ! Bêêêêêê ! hurla le boucavicorne en bondissant. Je vais vous en donner, des balles ! Satanés plaisantins !

Une balle siffla. Jaskier poussa un juron encore plus laid en se tenant l'occiput. Geralt se jeta sur le côté, dans les chanvres, mais il ne put échapper à un projectile qui l'atteignit à l'omoplate. Il fallait reconnaître que le diable visait avec une terrible précision et semblait avoir une réserve de balles inépuisable. Alors que le sorceleur courait en zigzags dans les fourrés, il entendit encore les bêlements triomphants du diable, suivis, aussitôt après, du sifflement d'une nouvelle balle, d'un blasphème et du bruit de la course de Jaskier sur le sentier.

Et puis le silence revint.

#### IV

— Eh bien ! Tu sais, Geralt ! dit Jaskier en appliquant sur son front un fer à cheval rafraîchi dans un seau. Je ne m'attendais pas à pareil accueil. Cet infirme cornu à barbe de chèvre, ce bouc poilu, il t'a vraiment chassé comme un freluquet. Et j'en ai pris plein la gueule. Regarde la bosse que j'ai !

— Ça fait la sixième fois que tu me la montres. Elle n'a pas l'air plus intéressante que la première.

— Tu es gentil. Moi qui pensais qu'avec toi, je serais en sécurité.

— Je ne t'avais pas demandé de me suivre dans les chanvres. Par contre, je t'avais demandé de retenir tes grossièretés. Tu ne m'as pas écouté, alors maintenant souffre en silence, de grâce ! Les voilà qui arrivent.

Ortillette et Dhun entrèrent dans la salle. Derrière eux trottnait une petite grand-mère chenue et courbée comme un craquelin, conduite par une adolescente aux cheveux blonds, maigre comme un clou.

Le sorceleur alla droit au but.

— Honoré Dhun ! Honoré Ortillette ! Avant de partir, je vous ai demandé si vous aviez déjà essayé d'entreprendre une action pour vous débarrasser de ce diable. Vous m'avez dit n'avoir rien fait. Or, j'ai tout lieu de croire que c'est faux. J'attends des explications de votre part.

Les villageois murmurèrent entre eux, après quoi Dhun s'éclaircit la voix dans son poing et fit un pas en avant.

— Vous dites vrai, monsieur. On vous en demande bien le pardon. Nous vous avons dit des faussetés parce que la honte nous rongait. Nous avons voulu être plus malins que le diabolos, faire qu'il s'en aille loin de par chez nous...

— Par quel moyen ?

— Chez nous, dans la vallée des Fleurs, dit lentement Dhun, il y avait déjà des monstruosité, dans le temps : des dragons volants, des myriapodans, des bourdes-garous, des saoulins, des araignées géantes et toutes sortes de serpents. Et on a de tout temps cherché un moyen pour nous débarrasser de toute cette vermine dans notre grand livre.

— Dans quel grand livre ?

— Montrez le livre, l'aïeule ! Le livre, je dis. Le livre ! Je vais devoir me fâcher ! Elle est sourde pareille à un pot ! Lille, dis à l'aïeule de faire voir le livre !

La jeune fille blonde arracha un grand livre des doigts crochus de la vieille et le tendit au sorceleur.

— Dans ce livre, poursuivit Dhun, qui est dans notre famille depuis la nuit des temps, y a des recettes contre tous les monstres, tous les sorts et toutes les monstruosité qui ont existé, qui existent et qui existeront au monde.

Geralt tourna dans ses mains le gros volume lourd et épais, couvert d'une poussière grasseuse. La jeune fille restait debout devant lui en froissant son tablier. Elle était plus âgée qu'il l'avait cru de prime abord, trompé par sa silhouette filiforme qui tranchait sur la stature des autres filles du hameau, qui avaient probablement le même âge.

Geralt posa le livre sur la table et souleva la lourde couverture de

bois.

— Jette un œil là-dessus, Jaskier !

— Ce sont les premières runes, estima le barde en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, le fer à cheval toujours appliqué sur son front. C'est la plus ancienne écriture. Encore fondée sur les runes des elfes et les idéogrammes des nains, elle a été utilisée jusqu'à l'introduction de l'alphabet moderne. La syntaxe est bizarre, mais c'est comme ça qu'on parlait à l'époque. Les gravures et les enluminures sont intéressantes. Ce sont des ouvrages très rares, Geralt ! Et si on peut les trouver, c'est dans les bibliothèques des temples, pas dans des villages au bout du monde. Par tous les dieux, comment avez-vous eu ce livre, chers paysans ? Vous n'allez tout de même pas nous faire croire que vous savez lire ? L'aïeule ? Tu sais lire les premières runes ? Tu sais lire des runes ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

La fille blonde s'approcha de la grand-mère et lui murmura quelques mots dans le creux de l'oreille.

La brave vieille montra dans un sourire ses gencives édentées.

— Lire ? Moi ? Non, mon petit cœur ! Cet art-là, je ne l'ai jamais possédé.

— Expliquez-moi, dit froidement Geralt en se tournant vers Dhun et Ortillette, comment vous pouvez utiliser ce livre sans savoir lire les runes ?

— De tout temps, l'aïeule doyenne sait ce qu'il y a dans le livre, dit Dhun d'une voix lugubre. Et ce qu'elle sait, elle l'apprend à une jeune quand il est temps pour elle d'être portée en terre. Vous pouvez noter par vous-même que pour la nôtre, le temps est venu. Alors elle a recueilli Lille et lui apprend. Mais pour le moment, c'est l'aïeule qui sait le mieux.

— Une vieille sorcière et une jeune sorcière, marmonna Jaskier.

— Si je comprends bien, dit Geralt avec incrédulité, l'aïeule connaît tout le livre par cœur ? C'est bien ça, grand-mère ?

— Pas tout, non. Comment je ferais ? rétorqua l'aïeule par le truchement de Lille. Juste ce qui se trouve par-dessous les images.

— Ah bon !

Geralt ouvrit le livre au hasard. Sur une page déchirée, une image représentait un cochon moucheté avec des cornes en forme de lyre. Alors, montrez-nous, grand-mère ! Qu'est-ce qui est écrit ici ?

La grand-mère claquait de la langue, observa la gravure puis ferma les yeux.

— Un aurochs cornu, dit aussi "taurus", récita-t-elle. Que les ignorants appellent à tort "bisson". Il a des cornes et charge avec...

— Ça suffit. Très bien, en effet. Et ici ? demanda le sorcelleur après avoir tourné quelques pages poisseuses.



— Il y a toutes sortes de nuagées et de planétées. Les unes apportent la pluie, les autres sèment le vent, d'autres encore lancent des éclairs. Si tu veux protéger ta récolte contre elles, prends donc un couteau en fer, un couteau neuf, trois pincées de crotte de souris, de la graisse d'aigrette...

— C'est bien, bravo ! Hum ! Et ici, qu'est-ce que c'est ?

La gravure représentait un monstre ébouriffé à cheval, avec d'énormes yeux et des dents encore plus énormes. Dans sa main droite, il tenait une épée imposante ; dans la gauche, un sac plein d'argent.

— Un sorcier, bredouilla la grand-mère. Parfois appelé "sorcelleur". Il est fort dangereux de faire appel à lui car alors on ne décide plus rien contre le monstre ou la vermine, c'est le sorcier qui décide. Il faut se garder...

— Ça suffit, marmonna Geralt. Ça suffit, grand-mère. Merci.

— Non, non ! protesta Jaskier avec un sourire fielleux. Comment ça continue ? Ce livre est passionnant ! Dites-nous la suite, grand-mère ! Dites !

— Euh... Il faut se garder de toucher le sorcier car on peut attraper la gale. Et il faut mettre les jouvencelles à l'abri car le sorcier est un chaud lapin, au-delà de toute mesure...

— C'est bien ça, c'est exactement lui, fit le poète en riant.

Geralt crut apercevoir un sourire fugace sur les lèvres de Lille.

— ... Bien que le sorcier soit fort avide et friand d'or, bredouillait la grand-mère en clignant des yeux, il ne faut pas lui donner plus d'un sou ou d'un écu en argent pour un noyeur, deux sous en argent pour un chat-garou et quatre pour un plumeur...

— C'était la belle époque ! grogna le sorcelleur. Merci, l'aïeule. Et maintenant, montrez-nous où le livre parle des diables et ce qu'on y dit sur iceux. Cette fois, j'aurai davantage l'heur de vous ouïr car je suis fort curieux de la recette dont vous avez usé pour vous en défaire.

— Fais attention, Geralt ! ricana Jaskier. Tu commences à prendre leur jargon. C'est contagieux.

L'aïeule tourna quelques pages en maîtrisant difficilement le tremblement de sa main. Le sorcelleur et le poète se penchèrent sur la table. De fait, sur une gravure figurait un lanceur de balles, cornu, poilu, avec une queue et un sourire méchant.

— Le diablo, récita la grand-mère, dit aussi "sauleur", parce qu'il juche dans les saules, ou "sylvain". C'est un grand nuisible qui pourfend les bestiaux et la basse-cour. Tu veux le chasser des hameaux, alors fais-le !

— Eh bien... Eh bien ! grommela Jaskier.

— Prends une poignée de noix, poursuivit la grand-mère en suivant les lignes du doigt sur le parchemin, et une autre de balles ; un

petit pot de miel et un autre de poix ; un bol de savon grossier et un autre de fromage blanc. Va à l'endroit où gîte le diabolos, à la nuit. Et mets-toi à manger les noix ! Alors, le diabolos, lequel en est gourmand, accourra pour te demander si elles sont bonnes. Donne-lui en place les balles...

— Bordel ! marmonna Jaskier. Putain !

— Tais-toi ! dit Geralt. Allez, grand-mère ! Continue.

— ... et une fois qu'il aura les dents bien cassées, le diabolos, en te voyant manger du miel, en aura envie, lui aussi. Alors donne-lui la poix, et toi, mange le fromage blanc ! Bientôt tu ouïras que le diabolos a les intérieurs gargouillants et des brûlures dans la panse. Mais feins de rien voir. Et quand il voudra du fromage, donne-lui le savon. Après le savon, le diabolos ne tiendra pas...

Geralt, le visage impassible, se tourna vers Dhun et Ortillette.

— Vous en êtes au savon ?

— Pensez donc ! larmoya Ortillette. Si au moins on en était aux balles ! Ah, il nous a flanqué une de ces rossées quand il a mordu une balle...

— Et qui vous a dit de lui donner tant de balles ? s'irrita Jaskier. Le livre dit "une poignée". Et vous lui en avez baillé un énorme sac d'icelles ! Vous l'avez nanti de munitions pour deux hivers, espèces d'imbéciles !

— Fais attention ! sourit le sorceleur. Tu prends leur jargon. C'est contagieux.

— Merci.

Geralt leva subitement la tête, plongea les yeux dans ceux de la jeune fille à côté de l'aïeule. Lille soutint son regard. Elle avait des yeux clairs, d'un bleu intense.

— Pourquoi faites-vous des offrandes au diabolos sous forme de grain ? demanda-t-il sèchement. On voit bien que c'est un herbivore ordinaire.

Lille ne répondit pas.

— Je t'ai posé une question, jeune fille. N'aie pas peur ! Tu n'attraperas pas la gale en me parlant.

— Ne lui poses pas de question, monsieur ! dit Ortillette d'une voix visiblement gênée. Lille... Elle... Elle est étrange. Elle ne vous répondra pas, ne l'y forcez pas...

Geralt continuait à regarder Lille dans les yeux, et Lille continuait à soutenir son regard. Il sentit un frisson lui parcourir le dos et remonter sur sa nuque.

— Pourquoi n'avez-vous pas marché sur le diabolos avec des ranches et des fourches ? dit-il en haussant le ton. Pourquoi ne pas lui avoir tendu de pièges ? Si seulement vous l'aviez voulu, sa tête de chèvre serait déjà empalée sur un pieu pour servir d'épouvantail à

corneilles. Vous m'avez averti que je ne devais pas essayer de le tuer. Pourquoi ? C'est toi qui le leur as interdit, n'est-ce pas, Lille ?

Dhun se leva du banc. Sa tête touchait presque le plafond.

— Sors, la fille ! gronda-t-il. Prends l'aïeule et sortez d'ici !

— Qui est-ce, honoré Dhun ? reprit le sorcelleur une fois que la porte se fut refermée sur l'aïeule et Lille. Qui est cette fille ? Pourquoi vous inspire-t-elle plus de respect que ce satané livre ?

— Ça n'est pas votre affaire, dit Dhun en le regardant d'un regard empreint d'hostilité. Chez vous, dans les villes, vous persécutez les pucelles sages, vous les brûlez sur des bûchers. Chez nous, c'est une chose qu'on n'a jamais faite et qu'on ne fera jamais.

— Vous m'avez mal compris, dit froidement le sorcelleur.

— Parce que je n'ai pas cherché à vous comprendre, gronda Dhun.

— Je l'ai remarqué, lâcha Geralt entre ses dents. (Lui non plus ne faisait pas d'effort pour se montrer cordial.) Mais daignez comprendre une chose essentielle, honoré Dhun. Pour le moment, je ne suis toujours pas engagé envers vous, et rien ne vous autorise à croire que vous vous êtes acheté un sorcelleur, qui pour un sou ou un écu d'argent, fera tout ce que vous ne savez pas, ou ne voulez pas faire. Ou qu'il vous est interdit de faire. Eh bien, non, honoré Dhun ! Vous ne vous êtes pas encore acheté les services d'un sorcelleur et je ne pense pas que vous y réussissiez. Pas tant que vous manifesterez tant de mauvaise volonté à me comprendre.

Dhun ne disait rien, toisant Geralt d'un regard noir. Ortillette toussota, s'agita sur son banc en frottant ses sandales de teille sur le sol de terre battue, puis soudain se redressa.

— Monsieur le sorcelleur, dit-il. Ne vous fâchez pas ! On va vous dire exactement ce qu'il en est. Dhun ?

Le doyen du hameau opina du chef et se rassit.

— Sur la route pour venir par chez nous, commença Ortillette, vous avez noté comme tout pousse bien, comme les récoltes sont belles. Par ici, on fait souvent des récoltes comme on en voit peu ailleurs, si même on en voit. Alors, les plants et les semences de par chez nous sont importants, c'est avec iceux qu'on paie le tribut, nous les vendons, nous les échangeons...

— Quel rapport ça a avec le diable ?

— Voilà ! Le diablo, avant, importunait les hommes en leur jouant de mauvais tours, et puis voilà qu'un jour il s'est mis à dérober du grain en sacrés volumes. Au début, on lui en apportait par petites poignées sur une pierre, dans les chanvres. On pensait qu'une fois qu'il aurait mangé à sa faim, il nous laisserait tranquilles. Ça n'a rien donné : il continuait à voler tant et plus. Et quand on a commencé à cacher nos réserves dans des magasins et des remises fermés à triple

tour, il est devenu fou furieux, monsieur, il rugissait, bêlait, poussait ses “Ouk ! Ouk !”, et quand il poussait ces cris, il valait mieux prendre ses jambes à son cou. Il menaçait de...

— ... troussez vos filles, glissa Jaskier avec un sourire grivois.

— Ça aussi, approuva Ortillette. Mais il a aussi parlé d'un incendie. Bref, comme il ne pouvait plus nous voler, il a exigé qu'on lui paie un tribut. Il se faisait livrer des sacs entiers de grain et de bien d'autres choses. Alors on s'est presque fâchés et on avait l'intention de lui caresser son fondement caudé. Mais...

Le vilain se racla la gorge, baissa la tête.

— Il ne sert plus à rien de tourner autour du pot, dit soudain Dhun. On avait mal jugé du sorceleur. Tu peux tout dire, Ortillette !

— L'aïeule nous a interdit de frapper le diable, dit rapidement Ortillette. Mais on sait bien que c'est Lille, parce que l'aïeule... L'aïeule ne cause que ce que Lille lui fait causer. Et nous... Vous le savez vous-même, monsieur le sorceleur. On obéit.

— J'ai remarqué, dit Geralt en esquissant un sourire. La grand-mère est juste capable de branler le menton et bredouiller un texte qu'elle ne comprend pas. Et vous êtes béants d'admiration devant la fille comme devant la statue d'une divinité. Vous n'osez pas affronter son regard, mais vous essayez de deviner ses désirs. Ses désirs sont pour vous des ordres. Qui est-ce, votre Lille ?

— Vous le savez bien ! C'est une prophétesse. Enfin, une sage ! Mais ne le dites à personne ! Nous vous en prions. Si ça venait aux oreilles du régisseur ou, que les dieux nous en protègent, à celles du régent...

— N'ayez crainte ! dit gravement Geralt. Je sais ce qui est en jeu et je ne vous trahirai pas.

Les femmes et les filles étranges qu'on pouvait rencontrer dans les campagnes, qu'on appelait prophétesse ou sages, n'inspiraient pas beaucoup de sympathie aux dignitaires qui collectaient les tributs et tiraient leurs revenus de l'agriculture. Les cultivateurs demandaient conseil aux prophétesse pour presque tout. Ils avaient en elles une confiance aveugle, illimitée. Les décisions qu'ils prenaient en s'appuyant sur leurs conseils étaient le plus clair du temps en totale contradiction avec la politique de leurs seigneurs et de leurs suzerains. Geralt avait entendu parler de cas extrêmes, inconcevables, de troupeaux entiers d'animaux reproducteurs qui avaient été massacrés, de semailles ou de récoltes interrompues et même de villages entiers qui avaient émigré. Pour les seigneurs qui voulaient régler son sort à la superstition en général, tous les moyens étaient bons. Aussi les vilains avaient-ils vite appris à cacher leurs sages. Sans cesser d'écouter leurs conseils. Une chose, en effet, ne faisait aucun doute, leur expérience prouvait toujours, au bout du compte, que les sages

avaient raison.

— Lille nous a défendu de tuer le diable, poursuit Ortillette. Elle nous a dit de faire comme il est dit dans le Livre. Comme vous le savez, ça n'a pas marché. On a déjà eu des problèmes avec le régisseur. Quand on a lui apporté moins de grain qu'usuellement pour payer le tribut, il a ouvert grand la gueule, crié, pesté. On ne lui a même pas soufflé mot du diable parce que c'est un homme austère et qu'il manque cruellement du sens de la plaisanterie. C'est alors que vous vous êtes amené. On a demandé à Lille si on pouvait vous... engager...

— Et alors ?

— Elle nous a fait dire par la grand-mère qu'elle devait d'abord vous voir.

— Et elle m'a vu.

— Oui. Et elle vous a appréciés, on le sait. On sait voir ce que Lille apprécie et ce qu'elle n'apprécie pas.

— Elle ne m'a pas dit un mot.

— Elle n'a jamais dit un mot à qui que ce soit d'autre qu'à l'aïeule. Mais si elle ne vous avait pas appréciés, elle ne serait entrée dans la salle pour rien au monde.

— Hum ! réfléchit Geralt. C'est curieux, une prophétesse qui se tait au lieu de prophétiser. Comment s'est-elle retrouvée chez vous ?

— On n'en sait rien, monsieur le sorcelleur, bredouilla Dhun. Mais je vais vous dire ce que racontent les anciens qui s'en souviennent. Voilà comment ça s'est passé. La précédente aïeule avait aussi recueilli une fille peu bavarde apparue d'on ne sait où. Et cette fille est devenue notre aïeule. Mon grand-père disait que ça permettait à l'aïeule de renaître. Exactement comme la lune renaît dans le ciel en étant toujours nouvelle. Ne vous moquez pas...

— Je ne me moque pas, dit Geralt en hochant la tête de droite à gauche. J'en ai trop vu pour me moquer de choses pareilles. Je n'ai pas non plus l'intention de mettre mon nez dans vos affaires, honoré Dhun. Mes questions ont pour but d'établir le lien entre Lille et le diable. Vous devez avoir compris qu'il en existe un. Et si vous tenez à votre prophétesse, je ne peux vous indiquer qu'un seul et unique moyen en ce qui concerne votre diable : vous êtes obligés de l'aimer.

— Vous savez, monsieur, dit Ortillette, il ne s'agit pas que du diablo. Lille nous interdit de faire du mal à qui que ce soit. À quelque créature que ce soit.

— C'est normal, intervint Jaskier. Les prophétesses de la campagne sont de la même souche que les druides. Quand un taon suce le sang d'un druide, ce dernier lui souhaite bon appétit.

— C'est bien vu, dit Ortillette avec un sourire discret. Vous avez mis dans le mille. C'était la même chose chez nous avec les sangliers

qui dévastaient nos potagers. Et vous voyez ? Regardez par la fenêtre ! Nos potagers sont beaux comme tout. On a trouvé un moyen, Lille ne sait même pas lequel. Pour les choses que les yeux ne voient pas, le cœur n'a pas de regret. Vous saisissez ?

— Je saisis, grommela Geralt. Bien sûr. Mais nous ne sommes guère avancés. Lille ou pas, votre diable est un sylvain. C'est une créature très rare et intelligente. Je ne le tuerai pas, mon code me l'interdit.

— S'il est intelligent, dit Dhun, alors adressez-vous à son intelligence.

— Au fait, fit Ortillette, saisissant la balle au bond. Si le diablo est intelligent, ça veut dire qu'il use de son intelligence pour voler le grain. Alors, monsieur le sorcelleur, trouvez ce qu'il poursuit ! Ce n'est tout de même pas lui qui dévore tout ce grain ! Pas autant ! Alors pourquoi en a-t-il besoin ? Pour nous faire enrager ? Qu'est-ce qu'il veut ? Découvrez-le et chassez ce diablo de la vallée en utilisant l'un de vos moyens de sorcelleur ! Vous le ferez ?

— Je vais essayer, décida Geralt. Mais...

— Mais quoi ?

— Votre livre, mes chers amis, est très ancien. Vous comprenez où je veux en venir ?

— Pour dire la vérité, ronchonna Dhun, pas vraiment.

— Je vais vous expliquer. Voilà ! Honoré Dhun ! Honoré Ortillette ! Si vous escomptiez que mon aide ne vous coûterait qu'un sou ou un écu d'argent, vous vous trompiez grandement.

## V

— Ohé !

Ils entendirent un murmure, un « ouk ! ouk ! » furieux et un bruit de perches cassées provenant des fourrés.

— Ohé ! redit le sorcelleur, qui s'était caché par précaution. Montre-toi donc, sauleur.

— Sauleur toi-même !

— Alors ? Tu es un diable ou tu ne l'es pas ?

Le boucavicorne sortit la tête du chanvre en montrant les dents.

— Diable toi-même ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Discuter un peu.

— Tu te moques de moi ? Tu penses que je ne sais pas qui tu es ? Les paysans t'ont engagé pour me chasser d'ici, hein ?

— C'est juste, avoua Geralt, l'air indifférent. Et c'est de ça, justement, que je voulais causer. Imagine qu'on se mette d'accord ?

— C'est ça qui te fait mal ! bêla le diable. Tu voudrais t'en tirer à bon compte, hein ? Sans te donner de mal ? Ce n'est pas avec moi que tu y arriveras, bêêêêê ! La vie, mon gars, c'est une compétition. Que le meilleur gagne ! Si tu veux gagner contre moi, prouve que tu es le

meilleur. Au lieu de nous mettre d'accord, faisons une compétition. Le vainqueur dictera ses conditions. Je te propose une course, d'ici jusqu'au vieux saule sur la digue.

— Je ne sais pas où est la digue ni où est le vieux saule.

— Si tu le savais, je ne t'aurais pas proposé cette course. J'aime la compétition, mais je n'aime pas perdre.

— J'ai remarqué. Non, on ne fera pas de course. Il fait trop chaud !

— Dommage. Alors, peut-être qu'on pourrait se mesurer autrement ? dit le diable en montrant ses dents jaunes et en ramassant par terre un caillou de belle taille. Est-ce que tu connais le jeu "À qui crierait le plus fort" ? C'est moi qui crie le premier. Ferme les yeux.

— J'ai une autre proposition.

— Je suis tout ouïe.

— Tu pars d'ici sans faire de compétition, sans faire de course et sans pousser de cris. De ton plein gré, sans y être contraint et forcé.

— Fourre-toi ta proposition *a d'yaebbl aép arse*, dit le diable, révélant ainsi qu'il connaissait la langue ancienne. Je ne m'en irai pas d'ici. Je m'y trouve bien.

— Mais tu as fait trop d'histoires dans le coin. Tu as poussé la plaisanterie trop loin.

— *Düivvelsheyss* à toi pour ce qui est de mes plaisanteries. (Le sylvain connaissait aussi la langue des nains.) Et ta proposition vaut autant qu'une *Düivvelsheyss*. Je ne partirai nulle part. À moins que tu me battes dans un jeu. Je te donne une chance. Jouons aux devinettes, si tu n'aimes pas les jeux sportifs ! Je vais t'en poser une. Si tu devines, tu auras gagné, et je m'en irai. Si tu ne trouves pas la réponse, je reste, et c'est toi qui t'en iras. Fais marcher ton ciboulot parce que la devinette n'est pas facile.

Avant que Geralt ait eu le temps de protester, le diable bêla, gratta le sol avec ses sabots, le fouetta avec sa queue et récita :

*Des petites feuilles roses, des cosses toutes pleines,  
Il pousse dans l'argile molle non loin de la rivière,  
Sur une longue tige, sa fleur humectée,  
Ne le montre pas au chat, sinon il le mangerait.*

— Alors ? Qu'est-ce que c'est ? Tu as deviné ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua le sorcelleur avec indifférence, sans même essayer de réfléchir. Un pois de senteur ?

— C'est faux. Tu as perdu.

— Et quelle est la solution ? Qu'est-ce qui a... hum ! des cosses humectées ?

— Le chou.

— Écoute ! grogna Geralt. Tu commences à me taper sur les nerfs.

— Je t'avais prévenu que la devinette n'était pas facile, ricana le

diable. Tant pis pour toi. C'est moi qui ai gagné. Je reste. Et toi, tu t'en vas. Je vous dis au revoir sans regret.

Le sorceleur mit furtivement la main dans sa poche.

— Un moment. Et ma devinette à moi ? J'ai le droit de prendre ma revanche, je pense ?

— Non, protesta le diable. De quel droit ? Je peux savoir ? Enfin, je pourrais ne pas deviner ! Tu me prends pour un imbécile ?

— Non, dit Geralt en hochant la tête. Je te prends pour un fainéant méchant et arrogant. Nous allons tout de suite jouer à un nouveau jeu que tu ne connais pas.

— Ah ! Alors tout de même ! Qu'est-ce que c'est comme jeu ?

— Ce jeu s'appelle "Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te fasse", dit le sorceleur lentement. Tu n'es pas obligé de fermer les yeux.

Geralt se baissa et se détendit brusquement, une balle métallique siffla dans l'air et atteignit le diable entre les cornes. Le monstre tomba à la renverse, foudroyé. Geralt plongea entre les perches et attrapa une de ses jambes poilues. Le sylvain bêla et rua, le sorceleur se protégea la tête derrière son bras, ce qui n'empêcha pas ses oreilles de siffler parce que le diable, malgré son inconfortable posture, lui donna un coup de sabot avec la force d'un mulet en colère. Geralt essaya d'immobiliser le sabot qui ruait, sans y parvenir. Le boucavicorne frétila, battit des bras par terre et lui donna un nouveau coup de pied, cette fois sur le front. Le sorceleur poussa un juron en sentant la jambe du diable lui échapper. Tous deux roulèrent à terre, chacun dans une direction différente, en renversant les perches et en s'empêtrant dans les tiges de chanvre.

Le diable fut le premier à se relever et chargea, sa tête cornue baissée. Mais Geralt était déjà debout, solidement campé sur ses jambes, et il para l'attaque sans difficulté. Il empoigna ensuite le monstre par une corne, le secoua vigoureusement et le projeta sur le sol où il l'écrasa en s'agenouillant dessus. Le diable bêla et lui cracha en pleine figure, d'une manière qui n'aurait pas fait honte à un chameau atteint de ptyalisme. Le sorceleur recula instinctivement, sans lâcher les cornes du diable. Cherchant à dégager sa tête, le sylvain rua des deux sabots à la fois et, chose étonnante, fit mouche. Geralt poussa un vilain juron, mais ne ralentit pas son geste. Il souleva le diable en l'air, le plaqua contre les perches, qui craquèrent, et rassembla toutes ses forces pour lui assener un coup de pied dans son genou poilu, avant de se baisser pour lui cracher dans l'oreille. Le diable poussa un hurlement et fit claquer ses dents émoussées.

— Ne fais pas à autrui..., souffla le sorceleur, ... ce que tu ne veux pas qu'il te fasse ! On continue le jeu ?

— Blêêêblêêblêêê !



Le diable gargouillait, hurlait et crachait de rage. Mais Geralt le tenait fermement par les cornes et lui maintenait la tête en bas, ainsi ses crachats atterrissaient sur ses propres sabots, qui labouraient le sol en faisant jaillir des nuages d'herbes et de poussière.

Les quelques minutes qui suivirent ne furent qu'un combat acharné où ils échangèrent injures et coups de pied. La seule chose qui pouvait réjouir Geralt, c'était que personne ne puisse le voir, la scène, en effet, prenait une tournure totalement stupide.

L'impact d'un nouveau coup de pied sépara les deux antagonistes qui se virent projetés chacun dans un fourré de chanvre. Le diable, cette fois encore, devança le sorcier : il se releva le premier et prit aussitôt la fuite en boitillant très manifestement. Geralt s'élança à sa poursuite, haletant et en essuyant la sueur qui lui coulait sur la figure. Ils traversèrent péniblement le chanvre et tombèrent dans le houblon. Le sorcier entendit alors le galop d'un cheval. C'était le bruit qu'il guettait.

— Par ici, Jaskier ! Par ici ! hurla-t-il. Dans le houblon !

Il vit surgir juste devant lui le poitrail d'un coursier qui, l'instant d'après, le heurta. Il rebondit sur le cheval comme sur un rocher et tomba à la renverse, la violence du choc lui fit voir trente-six chandelles. Il réussit malgré tout à rouler sur le côté, derrière les perches de houblon, pour éviter les sabots. Il se releva prestement, mais au même moment arrivait sur lui un second cavalier qui le heurta à son tour. Aussitôt après, quelqu'un se couchait sur lui, le clouait au sol.

Ensuite, il y eut comme un éclair et il ressentit une douleur aiguë dans l'occiput.

Puis ce fut le trou noir.

## VI

Il avait du sable dans la bouche. Lorsqu'il voulut cracher, il s'aperçut qu'il était couché face contre terre. Lorsqu'il voulut bouger, il s'aperçut qu'il était attaché. Il dressa légèrement la tête. Il entendait des voix.

Il se trouvait dans une forêt, couché sur de l'humus juste à côté d'un pin. À une vingtaine de pas, se trouvaient quelques chevaux dessellés. Il les voyait indistinctement, à travers des fougères arborescentes, mais l'un des chevaux était, à n'en pas douter, l'alezane de Jaskier.

— Trois sacs de maïs, entendit-il. C'est bien, Torque. C'est très bien. Tu as fait du beau travail.

— Ce n'est pas encore tout, dit une voix bêlante qui ne pouvait être que celle du sylvain. Regarde ça, Galarr ! On dirait des haricots, mais ils sont tout blancs. Et regarde comme c'est gros ! Et ça, ça s'appelle du colza. Ils en font de l'huile.

Geralt crispa très fort les paupières puis rouvrit les yeux. Non, ce n'était pas un rêve. Le diable et ce Galarr parlaient en employant la langue ancienne, la langue des elfes, truffé de mots de la langue moderne, comme « mais », « haricots » et « colza ».

— Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? demanda le dénommé Galarr.

— Des graines de lin. Du lin, tu comprends ? On en fait des chemises. C'est beaucoup moins cher que la soie et plus résistant. La fabrication de la toile est, à ce qu'il me semble, assez compliquée, mais je vais les questionner pour savoir comment ça se fait.

— Pourvu que ton lin prenne et que ce ne soit pas comme avec le navet qu'on a gâté, se plaignit Galarr dans le même étrange volapük. Essaie de trouver de nouveaux plants de navet, Torque !

— N'aie aucune crainte ! bêla le diable. Ici, ce n'est pas un problème, tout pousse comme du chiendent. Je vous en fournirai, ne t'inquiète pas !

— Encore une chose, dit Galarr. Débrouille-toi pour savoir en quoi consiste leur système de jachère !

Le sorceleur leva prudemment la tête et essaya de se retourner. Un chuchotement lui parvint.

— Geralt ? Tu es réveillé ?

— Jaskier ! répondit-il en chuchotant, lui aussi. Où sommes-nous ? Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

Jaskier, sans répondre, gémit doucement. Geralt en avait assez de sa position. Il poussa un juron, banda ses muscles et se retourna de l'autre côté.

Au milieu d'une clairière, se tenait le diable qui répondait, comme le sorceleur venait de l'apprendre, au doux prénom de Torque. Il était en train de charger des sacs et des bâts sur des chevaux. L'assistait dans cette opération un grand individu mince qui ne pouvait être que Galarr. Ayant perçu le mouvement du sorceleur, celui-ci se retourna. Il avait des cheveux noirs aux reflets bleu foncé, des traits anguleux et de grands yeux brillants. Ses oreilles se terminaient en pointe.

Galarr était un elfe. Un elfe des montagnes. Un Aén Seidhe de sang pur, un représentant du Peuple Ancien.

Galarr n'était pas le seul elfe à portée de sa vue. Six autres étaient assis à la lisière de la clairière. L'un d'eux était en train d'éventrer le bât de Jaskier, un autre raclait les cordes de son luth. Rassemblés autour d'un sac dénoué, les quatre derniers dévoraient avec gourmandise un navet et une carotte crus.

— Vanadáin ! Toruviel ! dit Galarr en montrant les prisonniers du menton. Vedrái ! Enn'le !

Torque s'approcha d'un bond et bêla :

— Non, Galarr ! Non ! Filavandrel l'a interdit ! Tu l'as oublié ?

— Non, je ne l'ai pas oublié, repartit Galarr en jetant deux sacs

noués en travers du cheval. Mais il faut vérifier qu'ils n'ont pas desserré leurs liens.

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? gémit le troubadour pendant que l'un des elfes vérifiait les nœuds de ses attaches en l'écrasant sous son genou. Pourquoi nous attachez-vous ? Qu'est-ce que vous nous voulez ? Je suis Jaskier, un po...

Geralt entendit un bruit de coup. Il se retourna et se tordit le cou pour voir.

Une elfe se tenait debout au-dessus de Jaskier ; elle avait des yeux noirs et une abondante chevelure de jais qui lui descendait jusqu'aux épaules, avec deux très fines nattes sur les tempes. Elle portait une petite camisole de cuir courte sur une ample chemise de satin vert et des leggings collants en laine glissés dans des bottes de cheval. Un châle coloré lui ceignait les hanches et la couvrait jusqu'à mi-cuisse.

— *Que glosse ?* demanda-t-elle, les yeux sur le sorceleur et en jouant avec la poignée d'un long poignard accroché à sa ceinture. *Que l'en pavienn, ell'ea ?*

— *Nell'ea*, protesta le sorceleur. *T'en pavienn, Aén Seidhe.*

L'elfe se retourna vers son compagnon, un grand Seidhe qui jouait du luth de Jaskier avec un air indifférent sur son visage allongé, sans se donner la peine de vérifier les liens de Geralt.

— Tu as entendu, Vanadáin ? L'humanoïde sait parler ! Il est même capable d'être insolent !

Le Seidhe haussa les épaules. Les plumes qui ornaient sa veste frémirent.

— Raison de plus pour le bâillonner, Toruviel !

L'elfe se pencha sur Geralt. Elle avait de longs cils, un teint anormalement pâle et des lèvres gercées, fendillées. Elle portait un long collier de morceaux de bouleau doré sculptés, enfilés sur un cordon qui faisait plusieurs fois le tour de son cou.

— Allez, parle encore, l'humanoïde ! siffla-t-elle entre ses dents. Qu'on voie de quoi est capable ton larynx habitué à aboyer.

Le sorceleur, en se retournant sur le dos avec difficulté et en crachant du sable, repartit :

— Comment ça ? Tu as besoin d'un prétexte pour frapper un homme ligoté ? Frappe sans prétexte ! J'ai bien vu que tu aimais ça. Soulage-toi !

L'elfe se redressa.

— Je me suis déjà soulagée alors que tu avais les mains libres, dit-elle. C'est moi qui t'ai piétiné avec mon cheval et t'ai donné un coup sur la tête. Sache que c'est également moi qui en finirai avec toi quand le moment sera venu.

Il ne répondit pas.

— J'aimerais beaucoup te transpercer de près en te regardant

dans les yeux, poursuivit l'elfe. Mais tu pues affreusement, l'humain. Je t'abattrai d'une flèche.

— Comme il te plaira ! dit le sorceleur en haussant les épaules dans la mesure où ses liens le lui permettaient. Tu feras ce que tu voudras, noble Aén Seidhe. Tu ne devrais pas rater une cible ligotée et donc immobile.

L'elfe se tenait au-dessus de lui, les jambes écartées ; elle se pencha en faisant scintiller ses dents étincelantes.

— En effet, grinça-t-elle. J'atteins ce que je veux. Mais tu peux être sûr que tu ne mourras pas à la première flèche. Ni à la deuxième. Je ferai en sorte que tu te sentes mourir.

— Ne t'approche pas si près ! se rembrunit-il avec une grimace feinte de dégoût. Tu pues affreusement, Aén Seidhe.

L'elfe fit un bond en arrière, fit basculer ses hanches étroites et lui donna un énergique coup de pied dans la cuisse. Geralt se ramassa sur lui-même pour se protéger du coup qu'elle s'apprêtait visiblement à lui donner dans une partie sensible de son individu. Elle l'atteignit à la hanche, mais le coup fut si fort que ses dents tintèrent.

Le grand elfe qui se tenait à côté saluait chaque coup d'un accord aigu du luth.

— Laisse-le, Toruviel ! bêla le diable. Tu es devenue folle ? Galarr, dis-lui d'arrêter !

— *Thaésse* ! glapit Toruviel avant de redonner un coup de pied au sorceleur.

Le grand Seidhe pinça brusquement les cordes du luth, l'une d'elles claqua avec un gémissement prolongé.

— Ça suffit ! Ça suffit, par tous les dieux ! hurla nerveusement Jaskier en se débattant et en pestant dans ses liens. Pourquoi t'acharnes-tu sur lui, stupide fille ? Laissez-nous tranquilles ! Et toi, laisse mon luth, d'accord ?

Toruviel se tourna vers lui avec une méchante grimace sur ses lèvres fendillées.

— Un musicien ! gronda-t-elle. C'est un homme et il est musicien ! Joueur de luth !

Sans un mot, elle arracha l'instrument des mains du grand elfe, le fracassa sur le tronc du pin et lança les morceaux empêtrés dans les cordes sur la poitrine de Jaskier.

— C'est sur une corne de vache que tu devrais jouer, sauvage, pas sur un luth.

Une pâleur mortelle recouvrit le visage du poète, ses lèvres tremblèrent. Geralt, sentant une colère froide monter en lui, accrocha du regard les yeux noirs de Toruviel.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? siffla l'elfe en se penchant. Sale humanoïde ! Tu veux que je te crève tes yeux de

reptile ?

Son collier pendait juste au-dessus de lui. Le sorceleur banda ses muscles, se souleva d'un mouvement brusque, attrapa le collier avec les dents et le secoua de toutes ses forces en crispant les jambes et en se tournant sur le côté. Toruviel perdit l'équilibre, s'effondra sur lui. Geralt s'agita dans ses liens comme un poisson hors de l'eau, écrasa l'elfe sous lui, renversa la tête en arrière si brutalement que ses vertèbres cervicales émirent un craquement, puis il lui cogna la figure avec son front du plus fort qu'il put. L'elfe poussa un hurlement qui s'étrangla dans sa gorge.

Les elfes l'arrachèrent brutalement de Toruviel et le soulevèrent en le tirant par les vêtements et les cheveux. L'un d'eux le frappa, il sentit des bagues lui entailler la peau sur la pommette, la forêt valsa devant ses yeux et puis disparut. Il s'aperçut que Toruviel se redressait sur les genoux, vit le sang qui lui coulait du nez et de la bouche. L'elfe dégaina son poignard d'un geste vif, mais elle eut un brusque hoquet, se plia en deux et se saisit la tête entre les mains avant de la laisser retomber entre ses genoux.

Le grand elfe à la veste ornée de plumes bariolées lui prit son arme des mains et s'approcha du sorceleur soutenu par les autres. Il leva la lame en souriant. Geralt le voyait déjà derrière un voile rouge, le sang qui coulait de son front entaillé par les dents de Toruviel envahissait son orbite.

— Non ! bêla Torque en se suspendant au bras de l'elfe pour empêcher son geste. Ne le tue pas ! Non !

Une voix mélodieuse retentit soudain.

— *Voe'rlé ! Vanaddîn ! Quéss aén ? Caélm, evenlliénn ! Galarr !*

Geralt tourna la tête aussi loin que le lui permettait le poing qui le tenait par les cheveux.

Le cheval qui entra dans la clairière, d'un blanc neigeux, avait une longue crinière souple et soyeuse comme les cheveux d'une femme. La chevelure du cavalier assis sur une selle d'une valeur inestimable était de la même couleur que sa monture, retenue sur son front par un bandeau orné de saphirs.

Tout en bêlant, Torque alla jusqu'au cheval, s'agrippa à un étrier et noya l'elfe aux cheveux blancs sous un déluge de paroles. Le Seidhe l'interrompit d'un geste souverain et mit pied à terre. Il s'approcha de Toruviel que retenaient deux elfes, souleva délicatement le foulard ensanglanté qui lui couvrait le visage. Toruviel poussa un gémissement déchirant. Le Seidhe hocha la tête, se tourna vers le sorceleur et s'approcha de lui. Ses yeux noirs, incandescents, brillants comme des étoiles sur son visage blafard, étaient cernés comme s'il n'avait pas dormi plusieurs nuits d'affilée.

— Tu mords même quand tu es ligoté, murmura-t-il dans la

langue moderne, sans accent. Tu mords comme un basilic. J'en tirerai des conclusions.

— C'est Toruviel qui a commencé, bêla le diable. Elle lui a donné des coups de pied alors qu'il était ligoté, comme si elle avait perdu la raison...

D'un geste, l'elfe lui intima de se taire. Sur un ordre bref de sa part, les autres Seidhe traînèrent le sorceleur et Jaskier sous le pin et les attachèrent au tronc avec des ceintures. Ensuite, tous s'agenouillèrent autour de Toruviel, qu'ils dissimulèrent ainsi à leur vue. À un moment, Geralt l'entendit crier et se débattre entre leurs mains.

— Je ne voulais pas ça, dit le diable, toujours à côté d'eux. Je t'assure que je ne le voulais pas, l'homme. Je ne savais pas qu'ils allaient surgir juste au moment où nous... Quand ils t'ont assommé et qu'ils ont pris ton compagnon au lasso, je leur ai demandé de vous abandonner là-bas, dans le houblon. Mais...

— Ils ne pouvaient pas laisser de témoins derrière eux, grommela le sorceleur.

— Ils ne vont tout de même pas nous tuer ? gémit Jaskier. Ils ne vont tout de même pas...

Torque remuait le nez sans mot dire.

— Par tous les diables ! gémit encore le poète. Ils vont nous tuer ? De quoi s'agit-il, Geralt ? On a été témoins de quoi ?

— Notre ami boucavicorne remplit une mission particulière dans la vallée des Fleurs. N'est-ce pas, Torque ? Il est chargé par les elfes de voler des semences, des plants, le savoir-faire agricole... Quoi encore, diable ?

— Tout ce que je peux, bêla Torque. Tout ce dont ils ont besoin. Et tu peux me dire de quoi ils n'ont pas besoin ? Dans leurs montagnes, ils meurent de faim, en particulier en hiver. Et ils n'ont aucune notion de l'agriculture. Avant qu'ils apprennent à domestiquer du bétail ou de la volaille, et à cultiver quoi que ce soit dans des lopins... Ils n'en ont pas le temps, l'homme.

— J'en n'ai rien à foutre de leur temps. Qu'est-ce que je leur ai fait ? gémit Jaskier. Quel mal je leur ai fait ?

— Réfléchis bien, dit l'elfe aux cheveux blancs qui s'était approché sans bruit, et peut-être trouveras-tu la réponse tout seul !

— Tout simplement, il se venge de tous les préjugés que les elfes ont eu à subir de la part des hommes, dit le sorceleur avec un rictus. Peu lui importe sur qui il se venge. Ne te laisse pas séduire par sa noble attitude et son discours recherché, Jaskier ! Il ne se distingue en rien de la fille aux yeux noirs qui nous a donné des coups de pied. Il doit soulager sa haine impuissante sur quelqu'un.

L'elfe ramassa le luth fracassé de Jaskier. Il contempla la carcasse

de l'instrument puis la jeta dans les buissons.

— Si je voulais donner libre cours à ma haine ou satisfaire un désir de vengeance, dit-il en jouant avec ses gants blancs en cuir souple, je ferais une incursion nocturne dans la vallée, je mettrais le feu aux hameaux et égorgerais les habitants. Ce serait un jeu d'enfant, ils ne mettent même pas de sentinelles. Ils ne nous voient pas et ne nous entendent pas, quand ils viennent dans la forêt. Que peut-il y avoir de plus simple, de plus facile qu'une flèche rapide, silencieuse, tirée à l'abri d'un arbre ? Mais nous n'organisons pas de chasse à l'homme. C'est toi, l'homme aux yeux étranges, qui a organisé la chasse à notre ami Torque, le sylvain.

— Là, tu exagères ! bêla le diable. De quelle chasse parles-tu ? Nous nous sommes juste un peu amusés...

— C'est vous, les hommes, qui haïssez tout ce qui n'est pas comme vous, ne serait-ce que par la forme des oreilles, poursuivit l'elfe sans prêter attention aux remarques du boucavicorne. C'est pour cette raison que vous nous avez pris notre terre, que vous nous avez chassés de nos maisons, que vous nous avez repoussés dans les montagnes sauvages. Vous avez occupé notre Dol Blathanna, notre vallée des Fleurs. Je suis Filavandrel aén Fidháil des Tours d'Argent, descendant des Feleaorn des Vaisseaux Blancs. Aujourd'hui exilé au bout du monde, je suis Filavandrel du Bout du Monde.

— Le monde est vaste, marmonna le sorcelleur. Nous pouvons tous y tenir. Il y a assez de place pour nous tous.

— Le monde est vaste, répéta l'elfe. C'est vrai, l'homme. Mais ce monde, vous l'avez changé. Au début, vous l'avez changé par la force, vous vous êtes comportés avec lui comme avec tout ce qui tombe entre vos mains. Maintenant, on a l'impression que le monde s'est adapté à vous, qu'il a plié devant vous, qu'il vous obéit.

Gerald ne répondit pas.

— Torque a dit la vérité, poursuivit Filavandrel. Oui, nous mourons de faim. Oui, nous sommes menacés d'extermination. Le soleil brille autrement qu'avant, l'air est différent, l'eau n'est plus celle qu'elle était. Ce que nous mangions autrefois, ce que nous consommions, meurt, s'étiole, dépérit. Nous n'avons jamais été des cultivateurs, nous n'avons jamais éventré la terre avec des houes et des binettes, au contraire de vous, les hommes. La terre vous paie un lourd tribut, un tribut sanglant. Nous, elle nous couvrait de présents. Vous arrachez de force ses trésors à la terre. Elle nous nourrissait et s'épanouissait parce qu'elle nous aimait. Enfin ! Aucun amour n'est éternel. Mais nous voulons durer.

— Au lieu de voler du grain, vous pouvez en acheter. Autant que vous en aurez besoin. Vous possédez toujours des quantités de choses que les hommes considèrent comme très précieuses. Vous pouvez faire

du commerce.

Filavandrel eut un sourire méprisant.

— Avec vous ? Jamais.

Geralt fronça les sourcils en grattant le sang séché sur sa joue.

— Que les diables vous emportent, vous et votre arrogance, et votre mépris ! En refusant de cohabiter avec nous, vous vous condamnez vous-mêmes à l'extermination. Cohabiter, trouver des arrangements, c'est votre seule chance.

Filavandrel se pencha en avant pour se rapprocher, ses yeux lançaient des éclairs.

— Cohabiter à vos conditions ? demanda-t-il d'une voix altérée, et pourtant toujours calme. Après avoir reconnu votre domination ? Perdu notre identité ? Cohabiter en tant que quoi ? En tant qu'esclaves ? En tant que parias ? Cohabiter avec vous derrière les remparts dont vous ceignez vos villes pour vous protéger de nous ? Cohabiter avec vos femmes en nous mettant la corde au cou ? Ou encore rester impuissant devant le sort de plus en plus souvent réservé aux enfants qui sont le fruit de cette cohabitation ? Pourquoi évites-tu mon regard, étrange humain ? Comment va ta cohabitation avec tes semblables, des semblables dont tu es, malgré tout, quelque peu différent ?

— Je me débrouille, dit le sorcier en le regardant droit dans les yeux. Je me débrouille à peu près. Parce qu'il le faut. Parce que je n'ai pas le choix. Parce que j'ai vaincu en moi l'orgueil et la fierté de ma différence ; parce que j'ai compris que l'orgueil et la fierté, même si c'est une arme contre la différence, sont une défense pitoyable. Parce que j'ai compris que le soleil brille autrement. Parce que les choses changent et que ce n'est pas moi le pivot de ces changements. Le soleil brille autrement et continuera à briller, il ne sert à rien de chercher à le décrocher, comme la lune. Il faut accepter la réalité, l'elfe, c'est une chose qu'il faut apprendre à faire.

— C'est ce que vous souhaitez, n'est-ce pas ? dit Filavandrel en essuyant avec son poignet la sueur apparue sur son front pâle au-dessus de ses sourcils blancs. Ce que vous voulez imposer aux autres, c'est l'idée que votre heure, votre époque est arrivée, que l'âge d'homme est arrivé, que ce que vous faites aux autres races est aussi naturel que le lever et le coucher du soleil ? Vous pensez que tout le monde doit s'y faire, l'accepter ? Et c'est toi qui me reproches mon orgueil ? Et quelles sont les idées que tu proclames ? Pourquoi vous, les humains, ne parvenez toujours pas à vous rendre compte que votre domination du monde est à peu près aussi naturelle que les poux qui pullulent dans une peau de mouton ? Tu pourrais me proposer, avec le même résultat, de cohabiter avec des poux ; j'écouterai des poux avec la même attention si en échange de ma reconnaissance de leur



supériorité, ils étaient d'accord pour que nous profitions ensemble de la peau de mouton.

— Ne perds donc pas ton temps à discuter avec un insecte aussi désagréable, l'elfe ! dit le sorceleur en maîtrisant difficilement sa voix. Ce qui m'étonne, c'est de voir à quel point tu désires culpabiliser un pou comme moi et faire naître en lui du repentir. Tu es pitoyable, Filavandrel. Tu es aigri, assoiffé de vengeance et conscient de ta propre impuissance. Vas-y ! Tranche-moi d'un coup d'épée ! Venge-toi sur toute la race humaine ! Tu verras comme tu te sentiras soulagé. Donne-moi d'abord un coup de pied dans les couilles ou dans les dents, comme ta Toruviel !

Filavandrel tourna la tête.

— Toruviel est malade, dit-il.

— Je connais les symptômes de sa maladie, répliqua Geralt en crachant par-dessus son épaule. Le traitement que je lui ai appliqué devrait lui faire du bien.

— Cette conversation n'a effectivement aucun sens, dit Filavandrel en se levant. Je suis désolé, mais nous allons devoir vous tuer. La vengeance n'a rien à voir là-dedans, c'est une solution purement pratique. Torque doit continuer à accomplir ses tâches et personne ne doit savoir pour qui il le fait. Nous n'avons pas les moyens de mener une guerre contre vous, mais nous ne nous laisserons pas entraîner dans le commerce ni dans le troc. Nous ne sommes pas assez naïfs pour ne pas savoir que vos marchands sont un avant-poste. Pour ne pas savoir qui se tient derrière eux. Et quel genre de cohabitation ils apportent.

— Elfe, dit doucement Jaskier qui était resté silencieux jusque-là. J'ai des amis, des humains qui seront prêts à payer une rançon pour que nous soyons délivrés. Si tu le veux, sous forme de nourriture. Sous n'importe quelle forme. Réfléchis-y ! Ce ne sont pas ces semences volées qui vous sauveront...

— Plus rien ne les sauvera, le coupa Geralt. Ne te mets pas à plat ventre devant lui, Jaskier ! Ne le supplie pas ! C'est inutile et digne de pitié.

— Pour quelqu'un qui a la vie si courte, sourit Filavandrel avec un sourire contraint, tu fais preuve d'un mépris de la mort surprenant, l'homme.

— On ne meurt qu'une fois, dit calmement le sorceleur. C'est une philosophie qui convient tout à fait aux poux, n'est-ce pas ? Et qu'en est-il de ta longévité ? Tu me fais de la peine, Filavandrel.

L'elfe écarquilla les yeux.

— Explique-moi pourquoi !

— Vous êtes pitoyablement ridicules, avec vos petits sacs de semence volés sur vos chevaux de somme, avec cette poignée de grain

avec laquelle vous prétendez survivre. Et avec votre mission censée vous faire penser à autre chose qu'à votre extermination prochaine. Car tu sais bien que c'est la fin, que plus rien ne sortira de terre et ne naîtra sur vos hauts plateaux, que plus rien ne vous sauvera. Mais vous avez une grande longévité, vous vivrez longtemps, très longtemps, dans un isolement que vous aurez choisi avec arrogance, de moins en moins nombreux, de plus en plus faibles, de plus en plus amers. Et toi, tu sais ce qui se passera, Filavandrel. Tu sais qu'alors, les jeunes gens désespérés, au regard de vieillards centenaires, et les jeunes filles fanées, stériles et malades comme Toruviel, conduiront dans les vallées ceux qui seront encore capables de tenir des glaives et des arcs. Vous descendrez au-devant de la mort dans les vallées en fleurs, en souhaitant mourir dans la dignité, au combat, et non pas gisant sur des grabats, terrassés par l'anémie, la tuberculose et le scorbut. Alors, Aén Seidhe à la si grande longévité, tu te souviendras de moi. Tu te souviendras que tu me faisais de la peine. Et tu comprendras que j'avais raison.

— L'avenir montrera qui avait raison, murmura l'elfe. C'est là la supériorité de la longévité. Moi, j'ai la chance de pouvoir le vérifier. Ne serait-ce que grâce à cette poignée de grain volée. Toi, tu n'auras pas cette chance. Dans un instant, tu seras mort.

— Épargne-le, lui, au moins ! dit Geralt en montrant Jaskier du menton. Ne le fais pas dans un geste de charité pathétique ! Fais-le par bon sens ! Moi, personne ne me réclamera, mais lui, on cherchera à le venger.

— Tu as une piètre opinion de mon bon sens, dit l'elfe avec hésitation. S'il survit grâce à toi, il se sentira très certainement le devoir de te venger.

— Tu peux en être sûr ! explosa Jaskier, pâle comme un linge. Tu peux en être sûr, fils de pute ! Tue-moi, moi aussi, parce que je te promets que dans le cas contraire, je soulèverai le monde entier contre vous. Tu verras ce que les poux ont les moyens de faire ! Nous vous exterminerons, quand bien même nous devrions raser vos montagnes ! Tu peux en être sûr !

— Ce que tu es bête, Jaskier ! soupira le sorceleur.

— On ne meurt qu'une fois, dit le poète crânement.

L'effet de sa témérité était cependant quelque peu gâché par ses dents, qui jouaient des castagnettes.

— Voilà qui préjuge la question ! dit Filavandrel en prenant ses gants glissés dans sa ceinture et en les enfilant. Il est temps de mettre un terme à cet épisode.

Sur un ordre bref de sa part, des elfes armés d'arcs se rangèrent en face d'eux. Ils agirent vite, il était très clair qu'ils attendaient cet ordre depuis longtemps. L'un d'eux, comme le remarqua le sorceleur,

mâchait toujours son navet. Toruviel, la bouche et le nez couverts de bandes de tissu et d'écorce de bouleau croisées, se tenait à côté des archers. Sans arc.

— On vous bande les yeux ? demanda Filavandrel.

— Éloigne-toi ! dit le sorceleur en détournant la tête. Va te faire... !

— A *d'yaebbl aép arse*, acheva Jaskier dont les dents s'entrechoquaient.

— Oh non ! bêla soudain le diable en accourant et en s'interposant entre les archers et les condamnés. Vous avez perdu la raison ? Filavandrel ! Ce n'est pas ce dont nous étions convenus ! Pas du tout ! Tu devais les emmener dans la montagne, les garder dans des grottes tant que nous n'aurions pas fini ici...

— Torque ! dit l'elfe. Je ne peux pas. Je ne peux pas prendre de risques. Tu as vu ce qu'il a fait à Toruviel alors qu'il était ligoté ? Je ne peux pas courir de risques.

— Peu m'importe ce que tu peux et ce que tu ne peux pas ! Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Vous pensez que je vais vous laisser commettre un crime ? Ici, sur ma terre ? Juste à côté de mon hameau ? Maudits imbéciles ! Fichez-moi le camp d'ici avec vos arcs, sinon je vous encorne. Ouk ! Ouk !

— Torque, dit Filavandrel, les pouces dans sa ceinture. Ce que nous devons faire est une nécessité.

— C'est une *Düvvelsheyss*, pas une nécessité !

— Écarte-toi, Torque !

Le boucavicorne remua les oreilles, bêla encore plus fort, écarquilla les yeux et plia le coude dans un geste injurieux fort répandu chez les nains.

— Vous n'assassinerez personne ici ! Enfourchez vos chevaux et filez dans la montagne, au-delà du défilé ! Dans le cas contraire, vous devrez me tuer, moi aussi !

— Sois raisonnable ! dit lentement l'elfe aux cheveux blancs. Si nous les laissons en vie, les humains sauront tout sur toi, ils sauront ce que tu fais. Ils t'attraperont et te tortureront. Enfin, tu les connais bien !

— Je les connais, bêla le diable en protégeant toujours Geralt et Jaskier de son corps. Il se trouve que je les connais mieux que vous ! Et je ne sais pas, en vérité, dans quel camp il vaut mieux être ! Je regrette de m'être allié avec vous, Filavandrel !

— C'est toi qui l'auras voulu, dit l'elfe froidement en donnant aux archers le signal de se mettre en position. C'est toi qui l'auras voulu, Torque. *L'sparelleán ! Evelliénn !*

Les elfes tirèrent des flèches de leur carquois.

— Écarte-toi, Torque ! dit Geralt en serrant les dents. Ça n'a pas

de sens. Écarte-toi sur le côté.

Le diable, sans bouger de là, lui fit le geste des nains.

— J'entends... de la musique... ! sanglota soudain Jaskier.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit le sorcelleur en regardant les fers de flèche. Ne t'en fais pas ! Il n'est pas honteux d'avoir peur.

Le visage de Filavandrel changea, se contracta dans une étrange grimace. Le Seidhe aux cheveux blancs se retourna brusquement, lança aux archers un cri qui s'interrompit brutalement. Les archers baissèrent leur arme.

Lille venait de pénétrer dans la clairière.

Ce n'était plus la jeune campagnarde maigre vêtue d'une vilaine robe de gros drap. La jeune fille qui traversait la clairière tapissée de gazon en marchant, ou plutôt non, en flottant vers lui était la Reine, la Reine des Champs rayonnante aux cheveux dorés, aux yeux flamboyants, ravissante, décorée de guirlandes de fleurs, d'épis et de brassées de plantes. Sur sa gauche trottaient un jeune faon aux pattes raides ; sur sa droite, bruissait un grand hérisson.

— Dana Méadbh, dit Filavandrel avec respect.

Il s'agenouilla et se prosterna.

Les autres elfes l'imitèrent lentement, comme avec hésitation, l'un après l'autre, ils mettaient un genou en terre, se prosternaient très bas, avec respect. La dernière à le faire fut Toruviel.

— *Haél*, Dana Méadbh, répéta Filavandrel.

Lille ne répondit pas à son salut. Elle s'arrêta à quelques pas de l'elfe, son regard bleu se posa sur Jaskier et Geralt. Prosterné lui aussi devant elle, Torque entreprit néanmoins immédiatement de trancher leurs liens. Aucun des Seidhe ne bougea.

Lille se tenait toujours devant Filavandrel. Elle n'ouvrit pas la bouche, ne prononça pas le moindre mot, mais le sorcelleur voyait l'expression de l'elfe changer, il sentait l'aura qui les entourait et ne doutait pas qu'il s'opérât entre le couple une transmission de pensées. Le diable tout à coup le tira par la manche.

— Ton ami a décidé de s'évanouir, bêla-t-il tout bas. Trop tard ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Donne-lui quelques claques sur la figure !

— Avec plaisir.

Filavandrel se releva. Sur son ordre, les elfes se précipitèrent pour seller les chevaux.

— Viens avec nous, Dana Méadbh ! dit l'elfe aux cheveux blancs. Nous avons besoin de toi. Ne nous quitte pas, Très-Ancienne ! Ne nous prive pas de ton amour ! Sans lui, nous mourrons.

Lille hocha lentement la tête, montra les montagnes, à l'est. L'elfe s'inclina, triturant les rênes richement ornées de sa monture à la crinière blanche.

Jaskier s'approcha, pâle et hébété, soutenu par le sylvain. Lille lui jeta un coup d'œil et sourit. Elle plongeait le regard dans les yeux du sorceleur et le regarda longuement, sans prononcer un mot. Les mots étaient inutiles.

La plupart des elfes étaient déjà en selle lorsque Filavandrel et Toruviel s'approchèrent. Geralt fixa les yeux noirs de l'elfe qui dépassaient de ses bandages.

— Toruviel..., commença-t-il.

Il n'acheva pas.

L'elfe hocha la tête. Elle sortit de l'arçon de sa selle un luth, un magnifique instrument en marqueterie, superbement orné d'un griffon élané. Sans un mot, elle remit le luth à Jaskier. Le poète prit l'instrument et la salua. Lui aussi sans un mot, mais ses yeux parlaient pour lui.

— Adieu, étrange humain ! dit tout bas Filavandrel à Geralt. Tu as raison. Les paroles sont inutiles. Elles ne changeraient rien à la situation.

Geralt se taisait.

— Après mûre réflexion, ajouta le Seidhe, je suis parvenu à la conclusion que tu avais raison, tout à l'heure, quand tu disais avoir de la peine pour nous. Au revoir, donc. Nous nous reverrons bientôt, le jour où nous descendrons dans les vallées pour mourir dans la dignité. Nous te chercherons, Toruviel et moi. Ne nous déçois pas !

Ils échangèrent un long regard, sans parler. Puis le sorceleur répondit brièvement et simplement :

— Je ferai mon possible.

## VII

Jaskier s'interrompit de jouer pour serrer son luth contre son cœur et poser sa joue dessus.

— Par tous les dieux, Geralt ! s'exclama-t-il. Le bois joue tout seul ! Les cordes vivent ! Quel son merveilleux ! Par tous les diables, quelques coups de pied et un petit moment de peur, ce n'est vraiment pas cher payé pour ce superbe luth ! Je me serais laissé frapper de l'aube jusqu'à la nuit si j'avais su ce que j'allais recevoir. Geralt ? Est-ce que tu m'écoutes ?

Le sorceleur leva la tête du Livre et regarda le diable qui continuait à faire miauler son étrange chalumeau fait de roseaux de différentes tailles.

— Il faudrait être sourd pour ne pas vous entendre, dit-il. On vous entend à cent lieues à la ronde.

— C'est la *Düvvelsheyss* qui nous entend, dit Torque en posant son instrument. C'est le désert, c'est tout. Un monde sauvage. Un trou perdu. Eh ! Je regrette mes chanvres.

— Il regrette ses chanvres ! dit Jaskier en riant et en tournant

délicatement les chevilles finement sculptées de son luth. Il fallait te tenir coi dans tes fourrés au lieu de faire peur aux filles, détruire les digues et souiller les puits. Je pense que dorénavant tu seras plus prudent et que tu vas renoncer à jouer tes tours, hein, Torque ?

— J'aime bien jouer des tours, déclara le diable d'un air pincé. Et je n' imagine pas la vie sans en faire. Mais bon, je vous promets que sur de nouveaux terrains, je ferai plus attention. Je jouerai des tours, mais avec plus de retenue.

Le ciel était nuageux, la nuit ventée, la bise couchait les roseaux, faisait bruire les feuillages des arbustes au milieu desquels ils avaient installé leur campement. Jaskier ajouta du petit bois dans le feu. Torque se tournait et se retournait sur sa couche en donnant des coups de queue pour chasser les moustiques. Dans le lac, un poisson sauta en produisant un clapotis.

— Je narrerai toute notre expédition au bout du monde dans une ballade, déclara Jaskier. Et je t'y décrirai, toi aussi, Torque.

— Tu me le paieras cher, grogna le diable. Alors, moi aussi, j'écirai une ballade et je t'y décrirai si bien que pendant douze ans, tu te retrouveras au ban de la bonne société. Alors, gare à toi ! Geralt ?

— Oui ?

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant dans le Livre, que tu as honteusement extorqué aux vilains ?

— Bien sûr.

— Alors, fais-nous la lecture tant que le feu n'est pas encore éteint.

— Oui, oui ! dit Jaskier en pinçant les cordes mélodieuses du luth de Toruviel. Fais-nous la lecture, Geralt !

Le sorceleur s'appuya sur un coude et rapprocha le Livre du feu.

— On peut la voir pendant la saison d'été, commença-t-il, des jours du cinquième et du sixième mois jusqu'aux jours du dixième mois, mais le plus souvent jusqu'au huitième mois, à la fête de la Faux, que mes ancêtres appelaient "Lammas". Elle apparaît sous la forme d'une Vierge blonde, toute en fleurs, et tout ce qui vit, plante ou bête, porte ses pas vers elle et est attiré par elle. Aussi son nom est-il la Vivette. Les anciens l'appellent Danamebi et la vénèrent grandement. Même les barbus, qui demeurent pourtant à l'intérieur des montagnes et non pas au milieu des champs, la respectent et la nomment Bloëmenmagde.

— Danamebi, murmura Jaskier. Dana Méabdh, la vierge des Champs.

— Quand la Vivette vient, la terre fleurit et enfante, et si grand est son pouvoir que toutes les créatures naissent avec exubérance. Chaque peuple lui fait des offrandes de sa bonne récolte, dans le vain espoir que c'est son domaine et non pas celui d'un autre que la Vivette

viendra visiter. Car ils disent aussi qu'un jour, pour sa fin, la Vivette s'installera parmi le peuple qui dominera les autres. Mais ce ne sont que des histoires de bonne femme. Car les presque sages disent que la Vivette n'aime que la Terre, qu'elle aime tout ce qui y pousse et y vit pareillement, sans faire de différence, qu'elle aime le plus petit pommier sauvage et le ver le plus chétif. À ses yeux, aucun peuple n'a plus d'importance que le plus frêle des pommiers sauvages, car enfin ils finiront tous par disparaître un jour et leur succéderont d'autres tribus. Alors qu'elle, la Vivette, est éternelle. Elle a été et sera toujours, dans les siècles des siècles.

— Dans les siècles des siècles ! entonna le troubadour en pinçant les cordes de son luth. (Torque l'accompagna du chant aigu de son chalumeau de roseau.) Salut à toi, Vierge des Champs ! Pour les bonnes récoltes, pour les fleurs de la Dol Blathanna et aussi pour la peau du soussigné que tu as sauvé en empêchant les fers de flèche de le trouer. Vous savez, je vais vous dire quelque chose.

Jaskier cessa de jouer, serra son luth contre lui comme un bébé et prit un air triste.

— Dans ma ballade, je crois que je n'évoquerai pas les elfes et les difficultés auxquelles ils sont confrontés. Trop de gens se précipiteraient dans les montagnes... À quoi bon accélérer...

Le troubadour se tut.

— Achève ! dit Torque d'un ton amer. Tu voulais dire : accélérer l'inévitable. L'inéluctable.

— N'en parlons pas ! coupa Geralt. À quoi bon en parler ? Les paroles sont inutiles. Prenez exemple sur Lille !

— Elle communiquait avec l'elfe par télépathie, grommela le barde. Je l'ai senti. N'est-ce pas, Geralt ? Toi, tu perçois ce genre de communication. Tu as compris de quoi ils..., ce qu'elle a communiqué à l'elfe ?

— Quelques petites choses.

— De quoi a-t-elle parlé ?

— D'espoir. Elle lui a dit que tout renaît, que tout renaît indéfiniment.

— C'est tout ?

— C'était suffisant.

— Hum ! Geralt ? Lille habite dans un village, au milieu des hommes. Tu crois que...

— ... qu'elle va rester parmi eux ? Ici, dans la Dol Blathanna ? Peut-être. Si...

— Si quoi ?

— Si les humains s'en montrent dignes. Si le bout du monde reste le bout du monde. Si nous respectons la frontière. Bon, assez discuté, les amis. Il est temps de dormir.

— C'est vrai. Il est bientôt minuit, le feu se meurt. Je vais rester encore un peu, c'est auprès d'un feu mourant que j'ai composé mes meilleures ballades. Et pour ma ballade, j'ai besoin d'un titre. D'un joli titre.

— Pourquoi pas "Le bout du monde" ?

— C'est d'un banal ! grommela le poète. Même si c'est effectivement le bout, il faut lui donner un autre nom, le désigner par une métaphore. Je suppose que tu sais ce qu'est une métaphore, Geralt ? Hum ! Voyons un peu que je réfléchisse. "Au dia..." Par tous les diables ! "Au diable vau..."

— Bonne nuit ! dit le diable.



## LA VOIX DE LA RAISON 6

Le sorceleur délaça sa chemise, souleva le lin mouillé qui lui collait à la nuque. Dans la grotte, il faisait très chaud, trop chaud, même. Il y régnait une atmosphère moite, et de l'humidité suintait le long de la roche moussue et des parois en basalte.

Il était entouré de plantes de tous côtés. Elles poussaient dans des cavités emplies de tourbe creusées à même le sol, et dans de grandes caisses, des bacs ou des pots, et s'agrippaient à la roche, à des treillis ou des tuteurs en bois. Geralt examinait les plantes avec curiosité ; parmi elles il reconnaissait certaines espèces rares qui entraient dans la composition des remèdes et des élixirs de sorceleur, des filtres de magicien et des décoctions de sorcier ; et d'autres encore plus rares, dont il ne pouvait que deviner les propriétés. Il y en avait certaines qu'il ne connaissait pas du tout et dont il n'avait même jamais entendu parler. Il voyait des plaques de mélilot à feuilles étoilées, qui grimpaient sur les parois de la grotte, les boules compactes de têtes-creuses qui débordaient d'énormes pots, des pousses d'*arenaria* parsemées de baies rouge sang. Il reconnaissait les feuilles charnues aux vaisseaux ligneux du vite-au-but, les ovales bordeaux et or de l'infinime et les flèches sombres de la scie-fouilleuse. Il apercevait, tapis dans des blocs de pierre, la mousse filamenteuse des brave-sang, les bulbes brillants de l'œil-de-corneille et les pétales rayés de l'orchidée queue-de-souris.

Dans la partie plus sombre de la grotte, apparaissaient les chapeaux gris d'un champignon, le cousataire, renflés comme des cailloux des champs. À proximité poussait du touche-cœur, une plante capable de neutraliser tous les venins et toxines connus. Dépassaient de bacs profondément enfouis dans le sol de chétifs plumeaux gris-jaune qui révélaient du cicatrix, une racine aux propriétés curatives puissantes et universelles.

Le centre de la grotte était occupé par des plantes aquatiques. Geralt voyait des cuves pleines de *ceratophyllum* et de lentilles d'eau de tortue, et des bassins couverts d'une croûte de creusoir, une substance nutritive pour l'huître géante parasite ; des aquariums pleins de touffes entortillées de bipointe (un hallucinogène), de cryptocorines vert foncé élancées et de pelotes de filombre ; des bacs boueux, couverts de vase, cultures d'innombrables lichens, algues, moisissures et englènes des marais.

Après avoir retroussé les manches de sa robe de prêtresse, Nenneke prit dans son panier des cisailles et un râteau en os, puis elle se mit au travail sans un mot. Geralt s'assit sur un petit banc situé entre deux rayons de lumière qui tombaient par de grandes plaques de cristal ménagées dans la voûte.

La prêtresse murmurait pour elle-même ou fredonnait tout bas.

Plongeant ses mains agiles dans des écheveaux de feuilles et de pousses, elle faisait cliqueter ses cisailles d'un coup sec, remplissant son panier de bottes d'herbes ; elle arrangeait les tuteurs et les treillis qui soutenaient les plantes ; elle remuait ça et là la terre avec le manche de son râteau. Grommelant parfois de colère, elle arrachait de petites tiges mortes ou pourries qu'elle lançait dans les bacs à humus ; elles étaient destinées à nourrir des champignons et d'autres plantes écailleuses et sinueuses comme des serpents, que le sorcelleur ne connaissait pas. Il n'était même pas sûr qu'il s'agissait bien de plantes, il avait l'impression de voir ces touffes luisantes se mouvoir insensiblement et tendre leurs ramilles capillaires vers les mains de la prêtresse.

Il faisait chaud. Très chaud.

— Geralt ?

— Oui, répondit-il en luttant contre le sommeil qui l'envahissait.

Jouant avec ses cisailles, Nenneke le regardait à travers les grandes lanières de feuilles de spergules.

— Ne pars pas ! Reste encore quelques jours !

— Non, Nenneke. Il est temps pour moi de reprendre la route.

— Qu'est-ce qui te presse tellement ? Tu ne dois pas t'inquiéter de Hereward. Et ce vagabond de Jaskier n'a qu'à partir seul au casse-cou. Reste, Geralt !

— Non, Nenneke.

La prêtresse fit cliqueter ses cisailles.

— Est-ce parce que tu as peur qu'elle t'y retrouve que tu es si pressé de quitter le temple ?

— Oui, avoua-t-il à contrecœur. Tu as deviné.

— Ce n'était pas bien difficile, murmura-t-elle. Mais rassure-toi ! Yennefer est déjà venue. Il y a deux mois. Et elle ne va pas revenir de sitôt parce que nous nous sommes disputées. Non, pas à ton sujet. Elle ne m'a même pas posé de questions sur toi.

— Aucune ?

— C'est là que le bât blesse ! pouffa la prêtresse. Tu es égocentrique, comme tous les hommes. Il n'y a rien de pire que l'indifférence, n'est-ce pas ? Mais il ne faut pas que ça te déprime. Je la connais trop bien. Si elle ne m'a rien demandé, elle a fureté partout pour voir si elle ne trouvait pas des traces de ton passage. Elle est très en colère contre toi, je l'ai senti.

— À propos de quoi vous êtes-vous disputées ?

— De rien qui puisse t'intéresser.

— De toute façon, je le sais.

— Je ne crois pas, dit paisiblement Nenneke en redressant des tuteurs. Tu ne la connais que très superficiellement. D'ailleurs, c'est la même chose pour elle en ce qui te concerne. C'est assez courant dans

le genre de lien qui vous unit ou vous a unis. Les seuls moyens dont vous disposez l'un et l'autre, c'est de porter un jugement très subjectif sur ses effets tout en ignorant les causes.

— Elle est venue ici pour essayer de se soigner, constata-t-il froidement. C'est à ce propos que vous vous êtes disputées, avoue.

— Je n'avouerai rien.

Le sorcier se leva, se dressa en pleine lumière sous l'une des dalles de cristal de la voûte.

— Nenneke, tu peux venir jeter un coup d'œil à ce que j'ai ici ?

Dans une poche secrète cousue dans sa ceinture, il prit un minuscule sachet, une bourse miniature en peau de chèvre, et en versa le contenu dans sa main.

— Deux diamants, un rubis, trois jolies néphrites, une agathe intéressante. Combien t'ont-elles coûté ?

Nenneke s'y connaissait dans tous les domaines.

— Deux milles orins de Témérie. C'est mon salaire pour la strige de Wyzima.

— Pour un cou en lambeaux, dit la prêtresse avec une grimace. Enfin, c'est une question de prix. Mais tu as bien fait de convertir tes espèces en pierres. L'orin a baissé, et à Wyzima, les pierres ne sont pas très chères, les mines des nains de Mahakam sont trop proches. Si tu revends ces cailloux à Novigrad, tu en obtiendras au moins cinq cents couronnes, la couronne de Novigrad est actuellement à six orins et demi, et elle monte.

— Je voudrais que tu les prennes.

— En dépôt ?

— Non. Garde les néphrites pour le temple, disons, en tant qu'offrande de ma part pour la déesse Melitele. Quant aux autres pierres, elles... elles sont pour elle. Pour Yennefer. Tu les lui donneras lorsqu'elle reviendra te rendre visite, ce qui ne devrait pas tarder.

Nenneke le regarda droit dans les yeux.

— À ta place, je ne le ferais pas. Crois-moi, tu la mettras encore plus en colère. Si c'est possible. Laisse les choses comme elles sont, tu n'es plus en mesure de corriger ou d'améliorer quoi que ce soit. En te sauvant de chez elle, tu t'es conduit... euh, disons, d'une manière qui n'était pas spécialement digne d'un homme mûr. Et en essayant de le lui faire oublier en lui offrant des bijoux, tu te comportes comme un homme beaucoup, beaucoup trop mûr. Je ne sais vraiment pas quel type d'homme je déteste le plus.

— Elle était trop possessive, grommela-t-il en tournant la tête. Je ne pouvais pas le supporter. Elle me traitait comme...

— Arrête ! fit Nenneke sèchement. Ne viens pas pleurer dans mon giron ! Je ne suis pas ta mère ! Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Je n'ai pas non plus l'intention de jouer les confidentes. Je me

moque de la manière dont elle te traitait, et encore plus de la manière dont toi, tu l'as traitée. Et je n'ai aucunement l'intention de jouer les intermédiaires et lui remettre ces stupides cailloux. Si tu veux jouer les imbéciles, joue-les sans mon intermédiaire.

— Tu ne m'as pas compris. Mon intention n'est pas de lui demander pardon ni de l'acheter. Cependant, je lui suis redevable de quelque chose et il paraît que le traitement qu'elle veut suivre est très coûteux. Je veux l'aider, c'est tout.

— Tu es encore plus bête que je pensais. (Nenneke ramassa son panier posé par terre.) Un traitement coûteux ? L'aider ? Geralt, pour elle, tes petits cailloux ne sont qu'une bricole qui ne vaut pas tripette. Est-ce que tu sais combien Yennefer reçoit pour l'avortement d'une grande dame ?

— Je le sais, figure-toi ! Et je sais aussi qu'elle prend encore plus pour soigner la stérilité. Dommage qu'elle ne soit pas capable de se soigner elle-même. C'est pour ça qu'elle cherche de l'aide auprès des autres. Auprès de toi aussi.

— Personne ne pourra l'aider, c'est absolument impossible. C'est une magicienne. Comme la plupart des magiciennes, elle a les gonades atrophiées et souffre d'un trouble fonctionnel irréversible. Elle ne pourra jamais avoir d'enfant.

— Toutes les magiciennes ne présentent pas cette déficience. Je le sais et tu le sais également.

Nenneke cligna des yeux.

— Oui, je le sais.

— Il ne peut pas y avoir de règle s'il y a des exceptions. De grâce, épargne-moi les contre-vérités habituelles sur les exceptions qui confirment la règle. Dis-moi quelque chose sur les exceptions en tant que telles.

— Sur les exceptions il n'y a qu'une chose à dire, répondit-elle d'un ton sec. Elles existent, un point, c'est tout. Mais Yennefer, hélas, n'est pas une exception. Du moins pas dans le domaine dont nous parlons. Car dans d'autres, il est difficile de trouver être plus exceptionnel.

Geralt ne releva ni le ton ni l'allusion.

— Des magiciens ont déjà réussi à ressusciter des morts, dit-il. Je connais des cas documentés. Et il est plus difficile de ressusciter des morts que de remplacer des organes atrophiés, me semble-t-il.

— Tu te trompes. Car moi, je ne connais pas un seul cas documenté couronné de succès, où un organe atrophié a été remplacé ou des glandes endocrines régénérées. Geralt, ça suffit, maintenant. On dirait une consultation. Tu ne t'y connais pas. Moi, si. Et si je te dis que Yennefer a payé certains savoir-faire aux dépens d'autres capacités, c'est que c'est comme ça.

— Si c'est aussi évident, je ne comprends pas pourquoi elle continue à essayer...

— Tu ne comprends vraiment pas grand-chose, le coupa la prêtresse. Vraiment pas grand-chose. Arrête de t'inquiéter des souffrances de Yennefer et pense un peu aux tiennes ! Ton organisme aussi a subi des mutations irréversibles. Yennefer t'étonne, mais qu'est-ce que tu peux dire de toi ? Pour toi aussi, il devrait être évident que tu ne seras jamais un être humain, et pourtant tu cherches indéfiniment à l'être. En commettant des erreurs humaines. Des erreurs qu'un sorcier ne devrait pas commettre.

Il s'adossa à la paroi de la grotte, essuya la sueur qui coulait de ses sourcils.

— Tu ne réponds pas, constata Nenneke avec un petit sourire. Ça ne m'étonne pas. Il n'est pas facile de discuter avec la voix de la raison. Tu es malade, Geralt, handicapé. Tu réagis mal aux élixirs. Tu as un rythme cardiaque accéléré, un pouvoir d'accommodation diminué, des réactions ralenties ; tu rates les Signes les plus simples. Et tu veux prendre la route ? Il faut que tu te soignes. Tu as absolument besoin d'une thérapie. Et d'abord, d'une transe.

— Ah ! C'est pour ça que tu m'as envoyé Iola ? Dans le cadre de ma thérapie ? Pour faciliter la transe ?

— Ce que tu es bête !

— Moins que tu le penses.

Nenneke se retourna, glissa les mains entre les tiges charnues de plantes grimpantes que le sorcier ne connaissait pas.

— Eh bien oui ! répondit-elle d'un ton détaché. Oui, c'est pour ça que je te l'ai envoyée. Dans le cadre de ta thérapie. Et je te dirai que ça a marché. Dès le lendemain, tu avais de bien meilleures réactions. Tu étais plus calme. Par ailleurs, Iola aussi avait besoin d'une thérapie. Ne sois pas fâché !

— Je ne suis fâché ni contre la thérapie ni contre Iola.

— Mais tu l'es contre la voix de la raison que tu entends ?

Il ne répondit pas.

— Une transe t'est indispensable, répéta Nenneke en embrassant du regard le petit jardin de la grotte. Iola est prête. Elle a noué avec toi un contact physique et psychique. Si tu veux partir, faisons-la cette nuit !

— Non. Je ne veux pas. Comprends-moi, Nenneke ! Pendant sa transe, Iola peut commencer à prophétiser. À prophétiser, à prédire l'avenir.

— C'est justement le but.

— Justement. Mais moi, je ne veux pas connaître l'avenir. Comment pourrais-je faire ce que je fais si je le connaissais ? D'ailleurs, je le connais, de toute façon.

— Tu en es sûr ?

Il ne répondit pas.

— Bon ! Bien ! soupira-t-elle. Allons-y ! Au fait, Geralt ! Je ne veux pas être indiscrete. Mais dis-moi... Comment vous êtes-vous rencontrés, Yennefer et toi ? Comment votre histoire a-t-elle commencé ?

Le sorceleur sourit.

— Un matin où Jaskier et moi n'avions rien pour le petit déjeuner, nous avons décidé d'aller à la pêche.

— Dois-je comprendre qu'au lieu de ferrer un poisson, tu as ferré Yennefer ?

— Je te raconterai l'histoire de notre rencontre. Mais peut-être après le souper, parce que j'ai assez faim.

— Alors allons-y ! J'ai déjà tout ce qu'il me fallait.

Le sorceleur se dirigea vers la sortie, il parcourut une dernière fois la serre du regard.

— Nenneke ?

— Oui ?

— La moitié des plantes que tu as ici ne pousse nulle part ailleurs. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

— Tu ne te trompes pas. Plus de la moitié.

— Comment expliquer ça ?

— Si je te dis que c'est par la grâce de la déesse Melitele, tu ne te satisfieras sans doute pas de cette explication ?

— Certainement pas.

— C'est bien ce que je pensais, fit Nenneke en souriant. Tu vois, Geralt, notre soleil clair continue encore à briller. Mais il ne brille plus comme autrefois. Si tu le veux, tu peux lire des ouvrages là-dessus. Mais si tu ne veux pas perdre ton temps à lire, l'explication suivante pourra te satisfaire : le cristal dont le toit est fait agit comme un filtre. Il élimine les rayons de plus en plus souvent meurtriers de la lumière du soleil. C'est pour ça que poussent ici des plantes que tu ne rencontreras jamais nulle part dans la nature.

— J'ai compris, dit le sorceleur en hochant la tête. Mais nous, Nenneke ? Que va-t-il nous arriver ? Sur nous aussi, le soleil brille. Est-ce que nous ne devrions pas, nous aussi, nous mettre à l'abri sous un toit de ce genre ?

— En principe, si, soupira la prêtresse. Mais...

— Mais quoi ?

— Il est trop tard.

# LE DERNIER VŒU

## I

Le silure sortit sa tête moustachue, se débattit puissamment, éclaboussa, troubla l'eau et fit luire son ventre blanc.

— Attention, Jaskier ! cria le sorceleur en plantant ses talons dans le sable mouillé. Tiens-le, que diable !

— Je le tiens ! gémit le poète. Par ma mère, tu parles d'un monstre ! C'est le Léviathan, pas un poisson ! On va vraiment avoir de quoi manger, par tous les dieux !

— Donne du mou ! Donne du mou ! Sinon la ligne va craquer !

Le silure repartit au fond, lança une attaque soudaine en allant à contre-courant, en direction d'un méandre de la rivière. La ligne vibra en émettant un sifflement, les gants de Jaskier et de Geralt se mirent à fumer.

— Tire, Geralt ! Tire ! Ne donne pas de mou, sinon je vais me retrouver pris dans les racines !

— La ligne va craquer !

— Elle ne va pas craquer ! Tire !

Ils se ployèrent, tirèrent. La ligne frappa l'eau avec un sifflement, vibra, projeta de petites gouttes luisantes comme du mercure dans la lueur du soleil levant. Le silure émergea brusquement, tourbillonna juste sous la surface, la corde se relâcha. Ils commencèrent aussitôt à réduire le jeu.

— On va le fumer, dit Jaskier d'une voix entrecoupée. On va demander au village qu'on nous le fume. Et avec la tête, on se fera une soupe !

— Attention !

Sentant l'eau moins profonde sous son ventre, le silure sortit la moitié de son gros corps deux brasses au-dessus de l'eau, agita la tête, fouetta la surface de sa queue plate et repartit vivement dans les profondeurs. Leurs gants se remirent à fumer.

— Tire ! Tire ! Il faut l'amener sur la rive, ce fils de chien !

— La ligne en tremble ! Donne du mou, Jaskier !

— Elle va tenir, n'aie pas peur ! Avec la tête... on se fera une soupe...

Ramené à proximité de la plage, le silure tournoya et se débattit furieusement, comme pour montrer qu'il ne se laisserait pas si facilement plonger dans la casserole. Des éclaboussures volaient à une brasse de haut.

— On vendra la peau..., dit Jaskier en résistant pour ne pas se laisser entraîner. (Rougi sous l'effort, haletant, il tirait la corde à deux mains.) ... et avec les moustaches... avec les moustaches, on fera...

Personne ne sut jamais ce que le poète avait l'intention de faire avec les moustaches du silure. La ligne céda avec un bruit sec, les

deux pêcheurs perdirent l'équilibre et s'affalèrent sur le sable mouillé.

— Que le diable t'emporte ! hurla Jaskier, si fort que l'écho se propagea dans les osiers. Tant de bouffe qui a disparu ! Crève donc, fils de silure !

— Je te l'avais dit, fit Geralt en époussetant son pantalon. Je t'avais dit de ne pas tirer si ça résistait. Tu as tout gâché, camarade. Tu es pêcheur comme un cul de chèvre est une trompette.

— Ce n'est pas vrai, se fâcha le troubadour. Si ce monstre a mordu, c'est bien grâce à moi.

— C'est curieux. Tu n'as pas bougé le petit doigt pour m'aider à poser la ligne. Tu jouais du luth en t'époumonant si fort qu'on devait t'entendre à cent lieues à la ronde. Tu n'as rien fait de plus.

— Tu te trompes, fit Jaskier, l'air furieux. Car vois-tu, pendant que tu dormais, j'ai remplacé les asticots accrochés à l'hameçon par une corneille crevée que j'avais trouvée dans les fourrés. Je voulais voir ta tête, ce matin, quand tu la sortirais de l'eau. Et le silure a mordu à la corneille. Jamais il n'aurait mordu à tes satanés asticots.

Le sorceleur cracha dans l'eau en enroulant la ligne sur une petite fourche en bois.

— Mais si, il aurait mordu ! Bien sûr que si ! Il a lâché parce que tu tirais comme un imbécile. Au lieu de discuter, enroule les autres lignes ! Le soleil est levé, il est temps de partir. Je vais faire mes bagages.

— Geralt !

— Quoi ?

— Sur cette autre ligne aussi, il y a quelque chose... Non, tonnerre ! Elle s'est juste coincée. Par tous les diables, elle est lourde comme une pierre, je ne vais pas y arriver ! Hop ! Ça vient... Oh ! Regarde ce que je tire ! Ça doit être une épave de chaland du temps du roi Dezmod ! Mais quelle saloperie ! Regarde, Geralt !

Jaskier, c'était évident, exagérait. L'écheveau de liens pourris, de restes de filets et d'algues emmêlés était impressionnant, mais loin d'avoir la dimension d'un chaland datant de ce roi légendaire. Le barde éparpilla cette pelote sur la plage et commença à fouiller dedans du bout de sa chaussure. Les sangsues, les puces d'eau et les petites écrevisses étaient si nombreuses que les algues remuaient.

— Oh ! Regarde ce que j'ai trouvé !

Curieux, Geralt s'approcha. La trouvaille était un pot de grès ébréché qui ressemblait à une amphore munie de deux anses, empêtrée dans un filet, couverte d'algues pourries et d'une colonie de petits débris de bois et d'escargots, ruisselant de vase nauséabonde.

— Oh ! s'écria de nouveau fièrement Jaskier. Tu sais ce que c'est ?

— Oui. C'est une vieille casserole.



— Tu te trompes, déclara le troubadour en grattant avec un bout de bois les coquillages et la glaise durcie, pétrifiée. C'est ni plus ni moins qu'un vase enchanté. Dedans, il y a un djinn qui va exaucer les trois vœux que je vais prononcer.

Le sorcelleur s'esclaffa.

Jaskier finit de gratter et se pencha pour rincer l'amphore.

— Tu peux rire ! dit-il. Mais sur le bouchon, il y a un sceau, et sur le sceau un signe magique.

— Lequel ? Montre.

— Et puis quoi encore ! fit le poète en cachant le vase derrière son dos. C'est moi qui l'ai trouvé et j'ai besoin de tous les vœux.

— Ne touche pas à ce sceau ! Laisse-le !

— Lâche, je te dis ! Il est à moi !

— Jaskier, fais attention !

— Et comment !

— N'y touche pas ! Oh ! Par tous les diables !

Une fumée rouge lumineuse jaillit du vase tombé sur le sable pendant la bagarre. Le sorcelleur fit un bond en arrière et courut jusqu'au campement chercher son glaive. Jaskier, les mains croisées sur la poitrine, n'avait même pas frémi.

La fumée émit un bruit, se concentra pour former une boule irrégulière, en suspens à la hauteur de la tête du poète. La boule prit ensuite la forme caricaturale d'une tête, dépourvue de nez, avec de grands yeux et une sorte de bec. La tête avait à peu près une brasse de diamètre.

— Djinn ! lui déclara Jaskier après avoir tapé du pied. C'est moi qui t'ai libéré et à partir de maintenant, je suis ton maître. Mes vœux...

La tête claqua du bec – qui n'était aucunement un bec, mais comme des lèvres flasques qui prenaient des formes variables.

— Sauve-toi ! hurla le sorcelleur. Sauve-toi, Jaskier !

— Voici mes vœux ! continuait le poète. Mon premier est que le diable emporte le plus tôt possible Valdo Marx, troubadour à Cidaris. Mon deuxième est que la comtesse Virginia, qui habite à Caelf et qui ne veut rien donner à personne, me donne tout à moi. Mon troisième...

Personne ne sut jamais quel était le troisième vœu de Jaskier. L'horrible tête déploya deux pattes encore plus horribles et saisit le barde à la gorge. Jaskier poussa un coassement.

En trois bonds, Geralt fut près de la tête et d'un coup énergique de son glaive en argent, la trancha par le milieu en partant d'une oreille. L'air hurla, la tête exhala de la fumée et grossit brusquement en doublant de diamètre. Devenue énorme, l'horrible gueule s'ouvrit, claqua du bec et poussa des cris stridents ; les pattes malmenèrent

Jaskier qui se débattait, et l'écrasèrent.

Le sorceleur croisa les doigts pour former le Signe d'Aard et chargea dans la tête la quantité maximale d'énergie qu'il réussit à mobiliser. L'énergie atteignit son but en se matérialisant sous la forme d'un halo qui entoura la tête comme un rayon aveuglant. On entendit un tel fracas que Geralt ressentit une vive douleur dans les tympanes et que l'air aspiré par l'implosion fit frémir les osiers. Le monstre poussa des rugissements assourdissants, grossit encore. Cependant, il lâcha le poète, prit son essor, tournoya et puis s'envola au ras de l'eau en agitant ses pattes.

Le sorceleur se précipita pour tirer Jaskier en arrière sur la rive. Le barde ne bougeait plus. Ses doigts laissèrent alors échapper un objet rond enfoui dans le sable. C'était un sceau de bronze gravé d'une croix brisée et d'une étoile à neuf branches.

La tête au-dessus de la rivière avait déjà la taille d'une meule de foin. La gueule ouverte, hurlante, faisait penser aux vantaux d'une grange de taille moyenne. Ses énormes pattes déployées, le monstre passa à l'attaque.

Ne sachant que faire, Geralt serra le sceau dans son poing et tendit la main dans la direction de l'agresseur en hurlant du plus fort qu'il pouvait une formule d'exorcisme qu'une prêtresse lui avait un jour apprise. Il ne l'avait jamais utilisée, car par principe, il ne croyait pas aux superstitions.

L'effet dépassa toutes ses espérances.

Le sceau se mit brusquement à siffler et à chauffer en lui brûlant la main. La gigantesque tête se figea dans les airs, resta un moment en suspens au-dessus de la rivière, immobile. Elle resta ainsi quelque temps, poussa ensuite des rugissements, des hurlements, et puis se dissipa dans un panache de fumée palpitant, puis en un gros cumulus. Le nuage émit un sifflement strident et remonta le cours de la rivière à une vitesse extraordinaire en provoquant des remous à la surface de l'eau. Quelques secondes plus tard, il s'était évanoui dans le lointain ; seule l'eau propagea encore un moment ses hurlements.

Le sorceleur se précipita vers le poète roulé en boule sur le sable.

— Jaskier ? Tu es mort ? Jaskier, par tous les diables ! Qu'est-ce que tu as ?

Le poète se mit à agiter la tête dans tous les sens, battit des bras et ouvrit la bouche pour hurler. Geralt fit la grimace et fronça les sourcils : Jaskier avait une puissante voix de ténor bien exercée qui sous l'effet de la frayeur, atteignait généralement des registres incroyables. Or, le filet de voix qui s'échappait de la gorge du barde n'était qu'un coassement enroué, à peine audible.

— Jaskier ! Qu'est-ce que tu as ? Réponds-moi !

— Euh ! Euh... Pu... Puuuuutain...

— Tu as mal quelque part ? Jaskier ! Qu'est-ce que tu as ?

— Euh ! Euh... Puuuu...

— Ne parle pas ! Si tout va bien, hoche juste la tête !

Jaskier fit une grimace, hocha la tête avec beaucoup de difficulté et puis se tourna aussitôt sur le côté. Il se recroquevilla et cracha du sang en s'étouffant, secoué d'une quinte de toux.

Geralt poussa un juron.

## II

— Par tous les dieux ! s'exclama le garde qui recula et baissa sa lanterne. Qu'est-ce qu'il a ?

— Laisse-nous entrer, bonhomme ! lui dit le sorceleur à voix basse en soutenant Jaskier recroquevillé sur sa selle. Nous sommes pressés. Tu le vois bien.

— Oui, dit le garde qui déglutit en regardant le visage pâle du poète et les éclaboussures de sang séché sur son menton. Il est blessé ? Ça n'a pas l'air beau, monsieur.

— Je suis pressé, répéta Geralt. Nous sommes en route depuis le lever du soleil. Laissez-nous passer, s'il vous plaît !

— Ce n'est pas possible, dit un autre garde. La porte de la ville ne peut être franchie que du lever au coucher du soleil. Pendant la nuit, c'est interdit. Tels sont les ordres. Personne n'a le droit d'entrer s'il n'est pas muni d'un sauf-conduit du roi ou du bourgmestre. Ou si c'est un noble possédant un blason.

Jaskier poussa des coassements, se recroquevilla encore davantage, le front sur la crinière de son cheval, tressaillit, trembla, secoué par une nouvelle envie de vomir. Une énième vomissure vint s'ajouter au dessin ramifié sur l'encolure de sa monture.

— Braves hommes ! dit Geralt en essayant de garder son calme. Vous voyez bien qu'il est fort mal en point ! Je dois trouver quelqu'un pour le soigner. Laissez-nous passer, s'il vous plaît !

— N'insistez pas ! dit le garde en prenant appui sur sa hallebarde. Les ordres sont les ordres. Si je vous laisse passer, j'irai au pilori et serai chassé de la garde. Et comment je nourrirai mes enfants ? Non, monsieur, je ne peux pas. Descendez votre ami de cheval et amenez-le jusqu'à la tour de garde. Nous le panserons, il tiendra jusqu'à l'aube si tel est le destin qui est écrit pour lui. Le jour ne va pas tarder à poindre.

— Un pansement ne suffira pas, murmura le sorceleur entre ses dents. Il a besoin d'un guérisseur, d'un prêtre, d'un bon physicien...

— De toute façon, en pleine nuit, vous n'en réveilleriez aucun, dit l'autre garde. Tout ce qu'on peut faire pour vous, c'est de vous éviter de camper aux portes de la ville jusqu'à l'aube. Dans la salle du corps de garde, vous serez au chaud et vous pourrez allonger le blessé, il sera toujours mieux que sur une selle. Allez, on va vous aider à le

descendre.

À l'intérieur de la salle, il faisait chaud, en effet ; il régnait une atmosphère étouffante et accueillante. Un feu crépitait joyeusement dans la cheminée derrière laquelle un grillon stridulait à tue-tête.

Trois hommes étaient assis autour d'une lourde table carrée couverte de cruches et d'assiettes.

— Pardonnez-nous de vous déranger, messieurs ! dit le garde qui soutenait Jaskier... Vous n'aurez rien contre, j'espère... Ce chevalier, hum... Et l'autre, qui est blessé, alors, je me suis dit...

— Tu as bien fait, dit l'un des hommes en tournant vers eux un visage mince et anguleux, expressif. (Il se leva.) Allez là-bas ! Couchez-le sur un grabat.

L'homme était un elfe. Comme l'un des deux autres hommes restés assis à la table. Ainsi que l'indiquait leur vêtue – un mélange caractéristique de la mode des elfes et de celle des hommes –, c'étaient des elfes sédentaires, assimilés. Le troisième homme, qui avait l'air d'être plus âgé, était un être humain. Un chevalier, à en juger d'après son vêtement et ses cheveux grisonnants dont la coupe était adaptée au port du casque.

— Je suis Chireadan, se présenta le plus grand des elfes, celui qui avait une physionomie expressive. (Comme toujours chez les représentants du peuple aîné, il était impossible de lui donner d'âge, il pouvait avoir aussi bien vingt ans que cent vingt.) Et voici mon parent, Errdil. Le noble qui nous accompagne est le chevalier Vratimir.

— Un noble, murmura Geralt, mais un regard plus attentif au blason brodé sur la tunique balaya ses espoirs : l'écusson à francs-quartiers à trois fleurs de lis dorés était coupé en barre par un madrier d'argent. Vratimir n'était pas seulement un enfant adultérin, il était aussi le fruit d'une union mixte, entre un humain et un non-humain. En tant que tel, malgré son blason, il ne pouvait se considérer comme un noble à part entière et ne jouissait certainement pas du privilège de franchir les portes de la ville après la tombée de la nuit.

Le regard du sorcelleur n'avait pas échappé à l'elfe.

— Hélas, nous aussi, nous devons attendre l'aube ici. La loi ne connaît pas d'exceptions, du moins pour les gens comme nous. Nous vous invitons à partager notre compagnie, monsieur le chevalier.

— Geralt de Riv, se présenta le sorcelleur. Je ne suis pas chevalier, mais sorcelleur.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Chireadan en montrant Jaskier que les gardes avaient allongé sur un grabat. Ça a l'air d'un empoisonnement. Si c'est un empoisonnement, je peux l'aider. J'ai avec moi un bon remède.

Geralt s'assit avant de faire un récit circonspect de l'événement de la rivière. Les elfes échangèrent un regard. Le chevalier fit jaillir sa

salive à travers ses dents en prenant un air grave.

— C'est incroyable ! dit Chireadan. Qu'est-ce que ça pouvait être ?

— Un djinn en bouteille, marmonna Vratimir. Comme dans le conte...

— Pas exactement, dit Geralt en montrant Jaskier blotti sur son grabat. Je ne connais pas de conte qui se termine ainsi.

— Les lésions de ce malheureux sont de toute évidence de nature magique, dit Chireadan. Je crains que mes médecines ne soient pas d'une grande utilité. Mais je peux au moins soulager ses souffrances. Tu lui as déjà donné quelque chose, Geralt ?

— Un élixir antidouleur.

— Viens, tu vas m'aider. Tu vas lui soutenir la tête.

Jaskier but avidement le remède délayé dans du vin, s'étrangla avec la dernière gorgée, fit entendre un râle et cracha sur l'oreiller de cuir.

— Je le connais, dit Errdil, le second elfe. C'est Jaskier, un troubadour et un poète. Je l'ai vu à Cidaris. Il chantait à la cour du roi Ehain.

— Pour un troubadour, répéta Chireadan en regardant Geralt, c'est mauvais. Très mauvais. Il a les muscles du cou et le larynx atteints. Ses cordes vocales commencent à subir une mutation. Il faut interrompre au plus vite l'action du charme, sinon... la mutation peut être irréversible.

— Ça veut dire... Ça veut dire qu'il pourrait ne plus parler ?

— Parler, si. Il le pourrait. Mais il ne pourrait plus chanter.

Geralt, sans dire un mot, revint s'asseoir à la table, appuya son front sur ses poings serrés.

— Il faut un magicien, dit Vratimir. Il faut absolument un remède miracle ou une formule magique curative. Tu dois l'emmener dans une autre ville, sorcelleur.

— Comment ça ? dit Geralt en relevant la tête. Il n'y a pas de magicien à Rinde ?

— Il est difficile de trouver un magicien dans toute la Rédanie, dit le chevalier. N'est-ce pas, messieurs les elfes ? Depuis que le roi Heribert a institué son impôt de voleur sur les charmes, les magiciens mettent en quarantaine la capitale et les villes qui rivalisent de zèle pour se conformer aux décrets du roi. Et les conseillers de Rinde, à ce qu'on m'a dit, sont célèbres pour leur zèle dans ce domaine. N'est-ce pas ? Chireadan, Errdil, j'ai raison ?

— Oui, confirma Errdil. Mais... Chireadan... on peut lui dire ?

— Il le faut, même, dit Chireadan en regardant le sorcelleur. Il ne sert à rien d'en faire mystère, de toute façon tout le monde le sait, tout Rinde. Geralt, une magicienne réside actuellement en ville.

— Certainement incognito ?

— Pas trop, sourit l'elfe. La personne dont je parle est une grande individualiste. Elle ignore aussi bien la décision du conseil des magiciens de mettre Rinde à l'index que les décrets des conseillers locaux, et cela lui réussit à merveille puisque du fait de cette mise à l'index, les services des magiciens sont très demandés. Bien sûr, elle ne paie aucun impôt.

— Et le conseil municipal tolère la chose ?

— La magicienne habite la résidence d'un marchand, un agent commercial de Novigrad qui est aussi ambassadeur titulaire. Tant qu'elle est chez lui, personne ne peut toucher à un seul cheveu de sa tête. En vertu du droit d'asile.

— C'est plus une assignation à résidence, le reprit Errdil. Elle y est pratiquement prisonnière. Mais elle ne se plaint pas de manquer de clients. De clients riches. Elle se fiche ostensiblement des conseillers, elle organise des bals et des fêtes...

— Quant aux conseillers, ils sont furieux, ils montent contre elle tous les gens qu'ils peuvent et ternissent de leur mieux sa réputation, ajouta Chireadan. Ils font courir sur elle les rumeurs les plus abominables, certainement dans l'espoir que le hiérarque de Novigrad interdise au marchand de lui accorder le droit d'asile.

— Je n'aime pas tremper dans ce genre d'affaires, grogna Geralt. Mais je n'ai pas le choix. Comment s'appelle ce marchand ambassadeur ?

— Beau Berrant. (Le sorcelleur crut voir comme une grimace sur les traits de Chireadan lorsqu'il prononça ce nom.) Enfin, c'est en effet ta seule chance. Ou plutôt, la seule chance du malheureux qui gémit là-bas sur le lit. Mais est-ce que la magicienne voudra bien t'aider... Je n'en sais rien.

— Fais attention quand tu iras là-bas, dit Errdil. Les espions du bourgmestre surveillent la maison. Si jamais ils t'arrêtaient, tu sais ce qu'il faut faire. L'argent ouvre toutes les portes.

— J'irai dès qu'ils ouvriront les portes de la ville. Comment s'appelle cette magicienne ?

Geralt crut voir cette fois une légère rougeur sur le visage de Chireadan. Mais ce pouvait être le reflet du feu dans la cheminée.

— Yennefer de Vengerberg.

### III

— Monsieur dort, répéta le portier en regardant Geralt du haut de sa grandeur – il le dépassait d'une tête et était deux fois plus large de carrure. Tu es sourd, vagabond ? Monsieur dort, je te dis.

— Eh bien, qu'il dorme ! concéda le sorcelleur. Ce n'est pas à ton maître que je veux parler, mais à la dame qui séjourne ici.

— C'est à elle que tu veux parler, répéta le portier qui s'avéra

plein d'humour, ce qui était surprenant chez quelqu'un ayant sa stature et son physique. Alors, va à la maison de débauche, vagabond, et fais-en usage. Fiche le camp !

Geralt détacha une bourse accrochée à sa ceinture et la fit sauter dans sa main en la tenant par les cordons.

— Tu ne m'achèteras pas, dit fièrement le cerbère.

— Je n'en ai pas l'intention.

Le portier, déjà trop massif pour avoir des réflexes suffisamment rapides pour se pencher ou parer le coup d'un homme ordinaire, devant le coup du sorceleur, n'eut même pas le temps de fermer les yeux. La lourde bourse heurta sa tempe avec un son métallique. Il s'effondra sur la porte en se retenant des deux mains au chambranle. Geralt l'en arracha d'un coup de pied dans le genou, lui donna une bourrade et le frappa une seconde fois avec sa bourse. Les yeux du portier se révoltèrent d'une façon très comique, ses jambes se replièrent sous lui comme des canifs. Le sorceleur, voyant que le gaillard, quoique à moitié assommé, tâtait encore le sol autour de lui, lui assena un troisième coup, droit sur le sinciput.

— L'argent ouvre toutes les portes, murmura-t-il.

Le vestibule était obscur. Des ronflements sonores se faisaient entendre derrière une porte, sur la gauche. Le sorceleur y jeta un coup d'œil prudent. Sur un grabat défait, dormait une femme corpulente à la chemise de nuit remontée jusqu'au-dessus des hanches. Le spectacle n'était pas très beau à voir. Geralt tira le portier dans le réduit et referma la porte en mettant le crochet.

Sur la droite, une autre porte, entrouverte celle-là, laissait apercevoir un escalier de pierre qui descendait au sous-sol. Le sorceleur allait la dépasser quand il entendit, venant d'en bas, un juron indistinct suivi d'un bris de vaisselle.

Il descendit et se retrouva dans une grande cuisine envahie d'ustensiles et embaumant les herbes et le bois résineux. Sur le sol de pierre, un homme était agenouillé parmi les débris d'une cruche en terre, totalement nu, la tête touchant presque terre.

— Du jus de pomme, tonnerre ! bredouillait-il en hochant la tête comme un mouton qui a chargé la muraille d'une forteresse par erreur. Du jus... de pomme. Où... Où sont passés les domestiques ?

— Pardon ? demanda poliment le sorceleur.

L'homme leva la tête et éructa. Il avait des yeux hagards, injectés de sang.

— Elle veut du jus de pomme, déclara-t-il. (Puis il se releva avec beaucoup de difficulté, s'assit sur un coffre couvert d'une peau de mouton et s'adossa au poêle.) Il faut que... Il faut que je lui en monte, car...

— Ai-je l'honneur de m'entretenir avec le marchand Beau

Berrant ?

— Moins fort ! fit l'homme avec une grimace de douleur. Ne hurle pas ! Écoute ! Dans le petit tonnelet là-bas... il y a du jus. Du jus de pomme. Verses-en dans quelque chose... Et aide-moi à monter l'escalier, d'accord ?

Geralt haussa les épaules, puis hocha la tête avec compassion. Lui-même buvait avec modération, mais l'état dans lequel se trouvait le marchand ne lui était pas totalement inconnu. Il dénicha au milieu de la vaisselle une cruche et un gobelet en étain, puisa du jus dans le tonneau. Entendant des ronflements, il se retourna, pour constater que l'homme dormait, le nez sur la poitrine.

Le sorceleur fut quelques secondes tenté de le réveiller en l'arrosant de jus de pomme, mais il se ravisa. Il sortit de la cuisine en emportant la cruche et remonta. Au fond du vestibule, il se heurta à une lourde porte marquetée. Il entra avec précaution, l'entrouvrant assez pour pouvoir se glisser à l'intérieur. Comme il y faisait plutôt sombre, il dilata ses pupilles. Et fronça le nez.

Il flottait une odeur lourde de vin gâté, de chandelles et de fruits blets. Mêlée d'une autre odeur encore qui faisait penser à un mélange des parfums du lilas et de la groseille à maquereau.

Il parcourut la pièce d'un regard. La table, au milieu de la salle, était un véritable champ de bataille, semée de pots, de carafes, de coupes, d'assiettes et de patères en argent, de plats et de couverts à manche en ivoire. La nappe, froissée, avait glissé ; elle était maculée de taches violettes laissées par des verres de vin renversés, raidie par la cire qui coulait des candélabres. Des écorces d'orange, telles des fleurs, faisaient des taches vives au milieu des noyaux de prunes et de pêches, des queues de poires et des grappes de raisin dépouillées de leurs grains. Une coupe était brisée. D'une autre à moitié pleine dépassait un os de dinde. À côté, on pouvait voir un escarpin noir en peau de basilic, le matériau le plus cher qui existât pour la confection de chaussures. L'autre soulier gisait sous une chaise, sur une robe noire, ornée de volants blancs et d'un motif fleuri brodé, jetée négligemment par terre.

Geralt se tint un instant sur le pas de la porte, indécis, luttant contre un sentiment de gêne et contre le désir de tourner les talons. Mais partir aurait rendu inutiles les coups qu'il avait assenés au cerbère dans le vestibule. Or le sorceleur n'aimait pas les choses inutiles. Dans un coin de la pièce, il aperçut un escalier en colimaçon.

Sur les marches, il trouva quatre roses blanches fanées et une serviette de table tachée de vin et de rouge à lèvres carmin. Le parfum de lilas et de groseille s'intensifia.

L'escalier menait à une chambre à coucher au sol recouvert d'une grande peau de bête à poils longs. Dessus, gisaient une chemise



blanche à manchettes en dentelles, une brassée de roses blanches... et un bas noir. L'autre bas pendait à l'une des quatre colonnes sculptées qui soutenaient le baldaquin en dôme du lit. Les sculptures des colonnes représentaient des nymphes et des faunes dans diverses positions, certaines intéressantes, d'autres d'un comique achevé. Beaucoup se répétaient. Si l'on n'entrait pas dans les détails.

Geralt se racla bruyamment la gorge en contemplant la masse de boucles noires qui dépassaient d'un édredon en damas. L'édredon remua et gémit. Le sorceleur se racla la gorge un peu plus fort.

— Beau ? demanda la masse de boucles noires d'une voix indistincte. Tu m'as apporté mon jus ?

— Oui.

De dessous les boucles noires apparurent un pâle visage triangulaire, des yeux violets et des lèvres fines esquissant une grimace. La grimace s'accrut.

— Aaaaah ! Je meurs de soif.

— Voici !

La femme se dégagea de son édredon pour s'asseoir, dévoilant ainsi de belles épaules et un cou gracieux ; les brillants d'un bijou en forme d'étoile sur un ruban de velours noir qui lui ceignait le cou scintillaient de mille feux. Elle ne portait rien d'autre.

— Merci, dit-elle en lui prenant le gobelet des mains.

Elle but avidement, puis leva les mains à ses tempes. L'édredon glissa un peu plus. Geralt détourna le regard. Par courtoisie, mais à regret.

— Qui es-tu ? demanda la femme aux cheveux noirs en clignant des yeux et en remontant l'édredon. Que fais-tu ici ? Où est Berrant, par tous les diables ?

— À quelle question dois-je répondre en premier ?

Il regretta aussitôt son ironie. La femme leva la main, un trait doré fusa de ses doigts. Geralt réagit instinctivement en croisant les deux mains pour former le Signe de l'héliotrope et intercepter le charme juste avant qu'il lui touchât le visage, mais la décharge fut si forte qu'elle le projeta en arrière contre le mur. Il se laissa glisser à terre.

— C'est inutile ! s'écria-t-il en voyant la femme relever la main. Yennefer ! Je suis venu dans cette pièce sans mauvaises intentions !

Des pas résonnaient dans l'escalier. Les silhouettes de domestiques s'encadrèrent dans la porte de la chambre.

— Madame !

— Partez ! leur ordonna la magicienne d'un ton calme. Je n'ai plus besoin de vous. On vous paie pour surveiller la maison, mais puisque cet individu a réussi à venir jusqu'ici, je m'en occuperai moi-même. Faites-le savoir à monsieur Berrant. Et qu'on me prépare un

bain !

Le sorceleur éprouva quelque difficulté à se remettre debout. Yennefer l'observait en silence, les yeux mi-clos.

— Tu as intercepté ma formule magique, dit-elle enfin. Tu n'es pas un magicien, ça se voit. Mais tu as réagi à une vitesse incroyable. Dis-moi qui tu es, inconnu qui es entré dans ma chambre. Et dis-le vite, c'est un conseil que je te donne !

— Je suis Geralt de Riv. Un sorceleur

Yennefer se pencha de son lit en empoignant un faune par un fragment de son anatomie particulièrement adapté. Sans quitter Geralt des yeux, elle s'empara d'un manteau à col de fourrure. Elle s'en enveloppa puis se leva. Sans se presser, elle se versa un second verre de jus, le but d'un trait, toussota et s'approcha de Geralt. Celui-ci se massait discrètement les reins, qui avaient douloureusement heurté le mur.

— Geralt de Riv ! répéta la magicienne en le regardant de derrière ses cils noirs. Comment es-tu entré ici ? Et avec quelle intention ? Tu n'as pas fait de mal à Berrant, j'espère ?

— Non, je ne lui ai pas fait de mal. Yennefer, j'ai besoin de ton aide.

— Un sorceleur, murmura-t-elle en se rapprochant encore et en resserrant son manteau sur elle. Et le premier que je vois de près n'est autre que le célèbre Loup Blanc. J'ai entendu toutes sortes de choses sur ton compte.

— J' imagine.

— Je ne sais pas ce que tu imagines, dit-elle en bâillant avant de faire un nouveau pas en avant. Tu permets ? fit-elle en lui touchant la joue. (Elle rapprocha son visage de lui, le regarda droit dans les yeux. Il crispa les mâchoires.) Tes prunelles s'accommodent instinctivement à la lumière ou est-ce que tu peux aussi les étrécir et les dilater à ta guise ?

— Yennefer, dit-il calmement. J'ai chevauché toute la journée d'hier jusqu'à Rinde, sans faire de halte. J'ai attendu toute la nuit l'ouverture des portes de la ville. J'ai assommé le portier qui refusait de me laisser entrer. Je me suis montré impoli et importun en te dérangeant dans ton sommeil et en troublant ta tranquillité. Tout cela parce qu'un de mes amis a besoin d'une aide que tu es la seule à pouvoir lui apporter. Apporte-la-lui, s'il te plaît, et après, si tu veux, nous parlerons des mutations et de leurs aberrations.

Elle recula d'un pas avec un vilain sourire.

— De quel genre d'aide s'agit-il ?

— Il s'agit de régénérer des organes blessés par magie. Sa gorge, son larynx et ses cordes vocales sont atteints d'une paralysie qui semble avoir été provoquée par un brouillard écarlate. Ou quelque

chose de très similaire.

— Ou quelque chose de très similaire, répéta-t-elle. Bref, ce n'est pas un brouillard écarlate qui a pu paralyser ton ami par magie. Par conséquent, qu'est-ce que ça pouvait être ? Parle donc ! Quand on me tire du sommeil à l'aube, je n'ai ni la force ni l'envie de sonder les cerveaux.

— Hum ! Le mieux serait que je commence depuis le début...

— Oh non ! le coupa-t-elle. Si c'est une affaire si compliquée, retiens-toi un peu ! Avoir la bouche pâteuse, les cheveux en désordre, les paupières collées et d'autres incommodités matinales limite mes capacités de perception. Descends aux bains, au sous-sol. J'y serai dans quelques minutes et alors tu me raconteras tout.

— Yennefer, je ne voudrais pas me montrer importun, mais le temps presse. Mon ami...

— Geralt, le coupa-t-elle sèchement. Je suis sortie de mon lit pour toi alors que je n'avais pas l'intention de le faire avant les douze coups de midi. Je suis prête à renoncer à mon petit déjeuner. Tu sais pourquoi ? Parce que tu m'as apporté du jus de pomme. Tu étais pressé, préoccupé par la souffrance de ton ami, tu as forcé ma porte en assommant des gens, et pourtant tu as consacré une pensée à une femme assoiffée. En faisant cela, tu m'as émue et il n'est pas impossible que je t'aide. Mais je ne renoncerai pas à l'eau et au savon. Descends ! Je t'en prie.

— Bien.

— Geralt ?

— Oui, fit-il en s'arrêtant sur le pas de la porte.

— Profite de l'occasion pour prendre un bain, toi aussi. À l'odeur, je peux deviner non seulement la race et l'âge de ton cheval, mais aussi la couleur de sa robe.

#### IV

Elle entra dans la salle de bains au moment où Geralt, assis nu sur une minuscule sellette, s'arrosait d'eau avec un petit baquet. Il se tourna pudiquement en toussotant.

— Ne sois pas gêné ! lui dit-elle en jetant une brassée de vêtements sur un porte-manteau. Ce n'est pas la vue d'un homme nu qui me fera m'évanouir. Triss Merigold, une de mes amies, dit que quand on en a vu un, on les a tous vus.

Il se leva après avoir enroulé une serviette autour de ses hanches.

— Voilà une belle cicatrice ! dit Yennefer en regardant sa poitrine avec un sourire admiratif. Comment t'es-tu fait ça ? Tu es tombé sous la lame dans une scierie ?

Il ne répondit pas. La magicienne poursuivait son examen, la tête penchée sur le côté avec coquetterie.

— C'est le premier sorcelleur que je peux examiner de près et en

plus à moitié déshabillé. Oh ! s'exclama-t-elle, penchée cette fois en avant pour tendre l'oreille. J'entends ton cœur. Il bat très lentement. Tu es capable de contrôler tes poussées d'adrénaline ? Ah ! Pardonne-moi cette curiosité professionnelle ! Tu es, semble-t-il, étrangement susceptible quand on évoque les propriétés de ton organisme. Tu as l'habitude de les définir avec des mots que je n'aime pas beaucoup et en prenant un ton sarcastique pathétique que j'aime encore moins.

Il ne répondit pas.

— Bon ! Ça suffit ! Mon bain refroidit. (Yennefer fit mine de vouloir ôter son manteau, mais elle hésita.) Je vais prendre mon bain pendant que tu me raconteras ton histoire. Nous gagnerons du temps. Mais... je ne veux pas te gêner, et puis nous nous connaissons à peine. Par conséquent, il faut garder une certaine décence...

— Je vais me tourner, proposa-t-il d'une voix hésitante.

— Non. Je dois voir les yeux de la personne avec laquelle je parle. J'ai une meilleure idée.

Il l'entendit prononcer une formule magique, sentit son médaillon frémir et vit le manteau noir glisser doucement sur le sol. Puis il entendit un clapotis.

— Maintenant, c'est moi qui ne vois plus tes yeux, Yenuefer, dit-il. Et c'est dommage.

La magicienne s'esclaffa, fit clapoter l'eau dans la cuve.

— Raconte !

Geralt acheva de se débattre avec son pantalon, qu'il enfilait sous sa serviette, et s'assit sur un banc. Finissant d'attacher les boucles de ses chaussures, il relata l'aventure au bord de la rivière en raccourcissant de son mieux la lutte avec le silure. Yenuefer n'avait pas l'air d'une passionnée de pêche.

Il en arrivait au moment où le monstre-nuage sortait du vase quand la grosse éponge qui savonnait les formes invisibles s'immobilisa.

— Eh bien ! Eh bien ! s'entendit-il relancer. Voilà qui est intéressant. Un djinn enfermé dans une bouteille !

— De quel djinn parles-tu ? répliqua-t-il. C'était une nouvelle variété de brouillard écarlate. Un type nouveau, encore inconnu...

— Un type nouveau et encore inconnu mérite qu'on lui donne un nom, dit Yenuefer, toujours invisible. Le nom de "djinn" n'est pas pire qu'un autre. Continue, s'il te plaît !

Geralt obéit. Les bulles de savon moussaient dans la cuve avec frénésie au fil du récit, l'eau débordait. À un moment, quelque chose attira son regard. En regardant plus attentivement, il découvrit des courbes et des formes dessinées par le savon. Ces courbes et ces formes l'absorbèrent tant qu'il se tut.

— Raconte ! le pressa une voix qui sortait du néant au-dessus des

formes. Que s'est-il passé après ?

— C'est tout, fit-il. J'ai chassé le djinn, comme tu dis...

— Comment ?

Un récipient s'éleva et se pencha pour verser de l'eau. Le savon disparut, les formes aussi. Geralt poussa un soupir.

— En prononçant une formule magique, dit-il. Ou, plus exactement, une formule d'exorcisme.

— Laquelle ?

Le récipient reversa de l'eau. Le sorcier commença à suivre plus intensément ses déplacements car même si c'était fugace, l'eau également montrait tantôt une chose tantôt une autre. Il répéta la formule d'exorcisme en suivant la règle de sécurité, autrement dit en remplaçant la voyelle *e* par une aspiration. Il pensait impressionner la magicienne par sa connaissance de cette règle, aussi fut-il surpris par l'éclat de rire qui retentit dans la cuve.

— Qu'est-ce que ça a de drôle ?

— Ton exorcisme... (Une serviette s'envola d'un crochet et entreprit de frotter les autres courbes avec énergie.) Triss sera morte de rire quand je lui raconterai ça ! Qui t'a appris cette... formule d'exorcisme, sorcier ?

— Une prêtresse du temple de Huldra. C'est un langage secret du temple...

La serviette claqua sur le bord de la cuve, l'eau éclaboussa le sol, les traces de ses pieds nus indiquaient le chemin emprunté par la magicienne.

— Secret, ça dépend pour qui et pour quoi. Ce n'était pas une formule magique, Geralt. Je te déconseille plutôt de répéter ces mots dans d'autres temples.

— Si ce n'était pas une formule magique, alors, qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il en regardant deux bas noirs galber l'une après l'autre deux jambes fort gracieuses.

— Une expression très spirituelle, bien qu'un peu scabreuse.

Une culotte à dentelles épousa le vide d'une manière particulièrement intéressante. Un chemisier blanc avec un grand jabot en forme de fleur bourdonna dans l'air puis créa des formes. Le sorcier observa que Yennefer ne portait pas de ces fanfreluches à baleines que mettaient généralement les femmes. Elle n'en avait pas besoin.

— Quelle expression ? demanda-t-il.

— Peu importe !

Le bouchon d'une bouteille quadrangulaire en cristal posée sur un tabouret sauta. Un parfum de lilas et de groseille à maquereau se répandit dans la salle de bains. Le bouchon décrivit quelques cercles avant de regagner sa place. La magicienne attacha les manchettes de

sa chemise, enfila sa robe et se matérialisa.

— Attache-moi ! lui demanda-t-elle en lui présentant son dos et en coiffant ses cheveux avec un peigne en écaille.

Il remarqua que le peigne était muni d'une longue pointe qui pouvait, le cas échéant, remplacer avantageusement un poignard.

Il attacha sa robe avec une lenteur calculée, agrafe après agrafe, savourant le parfum de ses cheveux qui descendaient en cascade jusqu'au milieu de son dos.

— Pour en revenir au monstre de la bouteille, reprit Yennefer en accrochant des boucles d'oreille en brillants, il est évident que ce n'est pas ta ridicule "formule magique" qui l'a fait fuir. L'hypothèse la plus plausible, c'est qu'il a soulagé sa colère sur ton compagnon et qu'il s'est enfui tout simplement parce qu'il en avait assez.

— C'est probable, concéda Geralt d'une voix sinistre. Je ne pense pas, en effet, qu'il soit allé à Cidaris zigouiller Valdo Marx.

— Qui est ce Valdo Marx ?

— Un troubadour qui considère mon compagnon, lui aussi poète et musicien, comme un individu dénué de talent, qui se conforme aux goûts de la populace.

La magicienne se retourna, une étrange lueur brillait dans ses yeux violets.

— Est-ce que ton ami a eu le temps de prononcer un vœu ?

— Même deux. Aussi stupides l'un que l'autre. Pourquoi cette question ? Ces vœux que réaliseraient les génies, les djinns, les esprits de lampe sont une bêtise évidente...

— Une bêtise évidente, répéta Yennefer avec un sourire. Bien sûr. C'est une invention, une histoire qui n'a aucun sens, comme toutes les légendes où les bons esprits et les devineresses réalisent des vœux. Ces légendes sont inventées par de pauvres malheureux qui déjà ne peuvent même pas rêver de satisfaire leurs nombreux souhaits et désirs par leurs propres moyens. Je suis contente que tu ne sois pas de ceux-là, Geralt de Riv. C'est ce qui te rapproche de moi. Moi, quand je désire quelque chose, je ne rêve pas, j'agis. Et j'obtiens toujours ce que je désire.

— Je n'en doute pas. Tu es prête ?

— Oui.

La magicienne acheva d'attacher les lanières de ses souliers et se leva. Même avec des talons, elle n'était pas très grande. Elle secoua sa chevelure qui, comme il le constata, entretenait un désordre pittoresque, ébouriffée et échevelée malgré ses coups de brosse énergiques.

— J'ai une question, Geralt. Le sceau qui fermait la bouteille... Ton ami l'a toujours ?

Le sorcier réfléchit. Ce n'était pas Jaskier qui avait le sceau,

mais lui, il l'avait même sur lui. Cependant, l'expérience lui avait appris qu'avec les magiciennes, il était préférable de ne pas se montrer trop bavard.

— Hum ? Je pense que oui, fit-il en la trompant sur la cause de sa lenteur à répondre. Oui, il doit l'avoir. Mais pourquoi me demandes-tu ça ? Ce sceau a de l'importance ?

— C'est une question étrange de la part d'un sorceleur, d'un spécialiste des monstruosité surnaturelles, dit-elle sèchement. De la part de quelqu'un qui aurait dû savoir que ce sceau était suffisamment important pour qu'on n'y touche pas. Et empêcher son ami d'y toucher.

Il crispa les mâchoires. Le coup avait porté.

— Enfin ! fit Yennefer sur un ton radouci. Personne n'est infallible, les sorceleurs non plus, à ce que je vois. Bon, nous pouvons nous mettre en route. Où se trouve ton compagnon ?

— Ici, à Rinde. Chez un certain Errdil. Un elfe.

La magicienne lui jeta un regard scrutateur.

— Chez Errdil ? répéta-t-elle avec un sourire en coin. Je sais où c'est. Si je ne me trompe, son cousin Chireadan séjourne aussi chez lui en ce moment.

— C'est juste. Et qu'est-ce que...

— Rien, le coupa-t-elle.

Elle leva les mains, ferma les yeux. Le médaillon sur le cou du sorceleur tinta, se mit à tirer sur sa chaînette.

Sur le mur humide de la salle de bains, scintilla un contour lumineux qui pouvait représenter une porte dans l'encadrement de laquelle flottait un néant laiteux phosphorescent.

Le sorceleur jura en silence. Il n'aimait pas les portails magiques et ne voulait surtout pas les emprunter.

— Est-ce que c'est indispensable ? grogna-t-il. Ce n'est pas loin...

— Je ne peux pas circuler dans les rues de cette ville, l'interrompit-elle. Des gens d'ici ne me portent pas dans leur cœur, ils pourraient m'insulter, me jeter des pierres et sans doute même faire des choses pires encore. Quelques personnes compromettent efficacement ma réputation en pensant le faire en toute impunité. N'aie pas peur ! Mes portails sont sûrs.

Geralt avait un jour été témoin de la disparition de la moitié d'un passant par un portail prétendu sûr. L'autre moitié n'avait jamais été retrouvée. Il connaissait plusieurs cas de gens qui avaient disparu à tout jamais après avoir franchi un portail.

La magicienne, pour la énième fois, rectifia sa coiffure, puis attacha à sa ceinture une petite bourse brodée de perles. La bourse paraissait trop petite pour loger plus qu'une poignée de pièces de cuivre et un bâton de rouge à lèvres, mais Geralt vit qu'il ne s'agissait

pas d'une bourse ordinaire.

— Serre-moi dans tes bras. Plus fort ! Je ne suis pas en porcelaine. En route !

Le médaillon vibra, il y eut une lueur et Geralt se retrouva soudain dans un trou noir, dans un froid pénétrant. Il ne voyait rien, n'entendait rien, ne sentait rien. Le froid était la seule chose qu'enregistraient ses sens.

Il voulut jurer, mais n'en eut pas le temps.

## V

— Il y a une heure qu'elle est entrée dans la chambre, dit Chireadan en retournant le sablier posé sur la table. Je commence à m'inquiéter. Est-ce que la gorge de Jaskier serait en si mauvais état ? Tu ne penses pas qu'il faudrait aller voir ce qui se passe là-haut ?

— Elle nous a fait assez clairement comprendre qu'elle ne le souhaitait pas, dit Geralt en finissant sa tisane avec une effroyable grimace. (S'il appréciait et aimait chez les elfes assimilés leur intelligence, leur réserve tranquille et un sens de l'humour particulier, il ne comprenait pas leurs goûts en ce qui concernait la nourriture et la boisson, et ne les partageait pas.) Je n'ai pas l'intention de la déranger, Chireadan. La magie demande du temps. Même si ça dure une journée entière, peu importe ! Ce qui compte, c'est que Jaskier recouvre la santé.

— Oui. Tu as raison.

Des coups de marteau résonnaient dans la pièce voisine. Errdil habitait une ancienne auberge abandonnée. Il l'avait achetée dans l'intention de la restaurer pour ensuite la tenir avec sa femme, une elfe douce et peu loquace. Le chevalier Vratimir, qui ne les quittait plus depuis la nuit qu'ils avaient passée ensemble au corps de garde, avait tout naturellement offert de les aider dans leurs travaux de réfection. Le couple et lui s'étaient lancés dans la restauration des boiseries dès que s'était calmée l'agitation qu'avait provoquée l'apparition soudaine et spectaculaire du sorceleur et de Yennefer surgissant du mur dans la lueur d'un portail.

— Pour être sincère, reprit Chireadan, je ne m'attendais pas à ce que tu y parviennes si facilement. Yennefer ne fait pas partie des gens particulièrement spontanés quand il s'agit d'aider les autres. Les problèmes de ses semblables ne la bouleversent pas outre mesure et ne l'empêchent pas de dormir. Bref, je n'ai jamais entendu dire qu'elle ait un jour aidé qui que ce soit de façon désintéressée. Je suis curieux de savoir quel intérêt elle a à vous aider, Jaskier et toi.

— Tu n'exagérerais pas un peu ? dit le sorceleur en souriant. Elle ne m'a pas fait si mauvaise impression. Elle aime, certes, montrer sa supériorité, mais par rapport à toute la bande arrogante des autres magiciens, c'est le charme ambulant et la bienveillance incarnée.



Chireadan sourit, lui aussi.

— C'est un peu comme si tu pensais qu'un scorpion est plus beau qu'une araignée parce qu'il a une si jolie queue, dit-il. Prends garde, Geralt ! Tu n'es pas le premier à la juger de cette manière, sans savoir qu'elle a fait une arme de son charme et de sa beauté. Une arme dont elle se sert fort habilement et sans scrupule. Ce qui n'empêche, bien sûr, que c'est une femme d'une beauté fascinante. Ce n'est pas toi qui me contrediras, n'est-ce pas ?

Geralt jeta un regard rapide à l'elfe. Pour la deuxième fois, il crut voir se peindre sur ses traits une rougeur qui ne l'étonna pas moins que ses paroles. Il n'était pas coutumier, chez les elfes de sang pur, d'admirer les femmes humaines. Si belles fussent-elles. Quant à Yennefer, si elle était attirante à sa manière, elle ne pouvait pas passer pour une beauté.

Tous les goûts sont dans la nature, mais en réalité peu de gens qualifiaient les magiciennes de « belles ». Elles étaient toutes issues de milieux sociaux où les filles partageaient un destin commun, qui était de se marier. Qui donc aurait pu songer à condamner sa fille à des années d'études laborieuses et à la torture des mutations somatiques alors qu'il pouvait la marier en nouant des alliances avantageuses ? Qui aurait souhaité avoir une magicienne dans sa famille ? Malgré le respect dont jouissaient les magiciens, la famille d'une magicienne n'en tirait aucun profit car avant d'avoir achevé son éducation, la jeune fille brûlait les ponts avec sa famille ; désormais ne comptait plus pour elle que la confraternité. Aussi seules les filles qui n'avaient absolument aucune chance de trouver un mari devenaient-elles magiciennes.

Au contraire des prêtresses et des druidesses qui ne recrutaient les jeunes filles laides ou infirmes qu'à contrecœur, les magiciens acceptaient toute fille qui manifestait quelques prédispositions. Si une enfant réussissait à franchir le cap des premières années d'apprentissage, la magie opérait : elle redressait et équilibrait les jambes, réparait les os mal soudés, raccommmodait les becs-de-lièvre, effaçait les cicatrices, les stigmates et les traces de petite vérole. La jeune magicienne devenait « séduisante » car le prestige de sa profession l'exigeait. Le résultat, c'étaient des femmes pseudo-jolies, aux yeux froids et mauvais. Des laiderons incapables d'oublier leur laideur dissimulée sous un masque magique, cachée non pas pour les rendre heureuses mais pour le seul prestige de leur profession.

Décidément, Geralt ne comprenait pas Chireadan. Ses yeux, ses yeux de sorcelleur, avaient enregistré de trop nombreux détails.

— Non, Chireadan, répondit-il à la question de celui-ci. Je ne te contredirai pas. Merci aussi pour cette mise en garde. Mais ici, il s'agit uniquement de Jaskier. Il a tellement souffert à cause de moi, en ma

présence. Je n'ai pas réussi à le sauver, je n'ai pas su l'aider. Si je savais que ça le guérirait, je m'assiérais cul nu sur un scorpion.

— C'est justement ce que tu dois te garder de faire, dit l'elfe avec un sourire énigmatique. Car Yennefer le sait et aime bien exploiter ce genre d'information. Ne lui fais pas confiance, Geralt ! Elle est dangereuse.

Il ne répondit pas.

À l'étage, une porte grinça. Yennefer se tenait en haut de l'escalier, appuyée sur la balustrade d'une petite galerie.

— Sorcelleur, tu peux monter un moment ?

— Bien sûr.

La magicienne s'adossa à la porte d'une des rares chambres meublées, de bric et de broc, où avait été installé le malheureux troubadour. Le sorcelleur s'approcha d'elle en l'observant en silence. Il remarqua son bras gauche un peu plus court que son bras droit, son nez un peu trop long, ses lèvres un peu trop fines, son menton un peu trop rentré, ses sourcils un peu irréguliers, ses yeux...

Il vit trop de détails. Tout à fait inutilement.

— Comment va Jaskier ?

— Tu doutes de mes compétences ?

Il poursuivit son examen. Elle avait la silhouette d'une jeune fille de vingt ans, mais il préféra ne pas chercher à savoir quel âge elle avait réellement. Elle se mouvait avec une grâce naturelle qui n'avait rien d'affecté. Décidément, il était impossible de deviner à quoi elle avait pu ressembler avant de devenir magicienne, ce qui avait été corrigé chez elle. Il cessa d'y réfléchir, ça n'avait aucun sens.

— Ton talentueux ami sera indemne, dit-elle. Il va retrouver ses capacités vocales.

— Tu as toute ma reconnaissance, Yennefer.

Elle sourit.

— Tu auras l'occasion de me la prouver.

— Puis-je le voir ?

Elle l'observa avec un étrange sourire en tambourinant sur le chambranle de la porte puis lui répondit :

— Bien sûr ! Entre !

Le médaillon, au cou du sorcelleur, se mit à frémir à un rythme accéléré.

Au milieu du plancher se trouvait une boule de verre de la taille d'une petite pastèque, qui diffusait une lumière laiteuse. La boule marquait le centre d'une étoile à neuf branches, tracée avec précision ; les extrémités des branches touchaient les coins et les murs de la petite chambre. On pouvait voir dans le corps de l'étoile un pentagone peint en rouge dont les sommets étaient indiqués par des bougies noires plantées dans des chandeliers à la forme étrange. Des bougies

noires étaient également allumées au chevet du lit où gisait Jaskier, enfoui sous des peaux de mouton. Le poète respirait paisiblement, il ne râlait plus, ne ronflait plus, la grimace de douleur avait disparu de ses traits, remplacée par un stupide sourire béat.

— Il dort, dit Yennefer. Et il rêve.

Geralt observa les dessins tracés sur le plancher. La magie qu'ils cachaient était perceptible, mais il la savait pour le moment endormie. Si elle évoquait la respiration d'un lion assoupi, elle donnait une idée de ce que pouvaient être les rugissements de ce lion.

— Qu'est-ce que c'est, Yennefer ?

— Un piège.

— Pour attraper qui ?

— Pour l'instant, toi, dit la magicienne en tournant la clef dans la serrure.

Elle fit sauter la clef dans sa main et la clef disparut.

— Ainsi, je suis pris, dit-il froidement. Et maintenant ? Tu vas attenter à ma vertu ?

— Ne te vante pas trop ! dit Yennefer en s'asseyant sur le bord du lit.

Jaskier, qui souriait toujours d'un air idiot, gémit doucement. C'étaient à n'en pas douter des gémissements de plaisir.

— De quoi s'agit-il, Yennefer ? Si c'est un jeu, j'aimerais en connaître les règles.

— Je t'ai dit que j'obtenais toujours tout ce que je désirais, commença-t-elle. Il se trouve que j'ai envie d'une chose que détient Jaskier. Une fois que je la lui aurai prise, nous nous séparerons. N'aie pas peur, il ne lui arrivera aucun mal...

— Les choses étranges que tu as posées par terre servent à invoquer les démons, la coupa-t-il. Il n'y a pas d'invocations des démons sans qu'il soit fait du mal à quelqu'un. Je ne te laisserai pas faire.

— Il ne tombera pas un seul cheveu de sa tête, poursuivit la magicienne sans prêter attention à sa remarque. Sa voix sera encore plus belle et il sera très content, même heureux. Nous serons tous heureux. Et nous nous quitterons sans regret, et sans rancune.

— Ah ! Virginie ! gémit Jaskier sans ouvrir les yeux. Tes seins sont si beaux, plus doux que le duvet des cygnes... Virginie...

— Il a perdu la tête ? Il délire ?

— Il rêve, sourit Yennefer. Ses désirs se réalisent dans son sommeil. Je lui ai sondé le cerveau jusqu'au fond. Je n'y ai pas découvert grand-chose. Un peu de cochonneries, quelques rêves, beaucoup de poésie. Passons ! Le sceau qui fermait la bouteille dans laquelle le djinn était retenu prisonnier, Geralt, je sais que ce n'est pas le troubadour qui l'a, mais toi. Alors je te demande de me le donner.

— À quoi va-t-il te servir ?

— Comment pourrais-je répondre à ta question ? dit la magicienne avec un sourire aguichant. Essayons tout de même : ça ne te regarde pas, sorcelleur. Cette réponse te satisfait-elle ?

— Non, fit-il en souriant également et sur un ton tout aussi fielleux. Elle ne me satisfait pas. Mais tu n'as aucun reproche à te faire, Yennefer. Je ne suis pas facile à satisfaire. Jusqu'ici, n'y sont parvenues que des personnes sensiblement hors du commun.

— Dommage. Tu resteras donc insatisfait. C'est toi qui y perds. Le sceau, s'il te plaît ! Ne fais pas de grimaces, cela ne sied ni à ton type de beauté ni à ta carnation. Au cas où tu ne l'aurais pas déjà remarqué, sache que vient de commencer l'opération qui va te permettre de me rendre le devoir de reconnaissance qui est le tien. Le sceau est la première traite que tu vas me verser pour la voix du chanteur.

— À ce que je vois, tu as réparti le prix sur plusieurs traites, dit-il froidement. Bien. Je pouvais m'y attendre et je m'y attendais. Mais que le marché soit honnête, Yennefer ! J'ai acheté ton aide et je te la paierai.

Ses lèvres esquissèrent un sourire mais ses yeux violets, grands ouverts et froids, ne souriaient pas.

— Pour ce qui est du paiement, sorcelleur, tu peux être sûr de payer.

— C'est moi qui paierai, répéta-t-il. Pas Jaskier. Je vais l'emmener en lieu sûr. Quand ce sera fait, je reviendrai te payer la deuxième traite et les suivantes. Car en ce qui concerne la première...

Il glissa la main dans une poche secrète de sa ceinture et en sortit le sceau de bronze gravé d'une étoile et d'une croix brisée.

— Tiens, prends-le ! Mais pas comme une traite. Accepte-le de la part d'un sorcelleur, comme preuve de sa reconnaissance pour l'avoir traité avec plus de bienveillance que l'auraient fait la plupart de tes confrères, même si c'était par calcul. Accepte-le comme preuve de ma bonne volonté, il te garantira qu'après m'être soucié de la sécurité de mon ami, je reviendrai te payer. Je n'ai pas aperçu de scorpion parmi les fleurs, Yennefer. Je suis prêt à payer cette négligence.

— Quel beau discours ! s'exclama la magicienne, les mains croisées sur la poitrine. Émouvant ! Pathétique ! Dommage qu'il soit inutile. J'ai besoin de Jaskier et Jaskier restera ici.

— Il s'est déjà trouvé une fois en présence de celui que tu as l'intention d'attirer ici, dit Geralt en montrant les dessins sur le plancher. Quand tu auras achevé ton œuvre et attiré le djinn ici, en dépit de tes promesses, il est sûr que Jaskier souffrira probablement encore davantage. Car c'est bien le monstre de la bouteille que tu veux, n'est-ce pas ? Tu as l'intention de t'emparer de son pouvoir, de

l'asservir ? Tu n'es pas obligée de me répondre, je le sais, ça ne me regarde pas. Fais ce que tu veux ! Attire ici dix démons si ça te chante ! Mais sans Jaskier. Si tu exposes Jaskier à un danger, ce ne sera plus un marché honnête, Yennefer, et tu n'as pas le droit d'exiger un tel prix. Je ne te laisserai pas...

Il s'interrompt.

— J'étais curieuse de voir les sentiments que tu allais éprouver, gloussa la magicienne.

Geralt banda ses muscles, tendit toute sa volonté en crispant douloureusement les mâchoires. Rien n'y fit. Il était comme paralysé, comme une statue de marbre, comme un poteau enfoncé dans la terre. Il ne pouvait même pas remuer un orteil dans sa chaussure.

— Je te savais capable d'intercepter les charmes qu'on te jette, dit Yennefer. Je savais aussi qu'avant d'entreprendre quoi que ce soit, tu essaierais de m'impressionner par ton éloquence. Mais pendant que tu causais, le charme suspendu au-dessus de ta tête opérait et t'a petit à petit brisé. Maintenant, tu peux encore parler, mais ce n'est plus la peine que tu cherches à m'impressionner. Je sais que tu es éloquent. Tous les efforts que tu pourrais faire dans ce sens iront à l'encontre du but que tu poursuis.

— Chireadan..., dit-il en faisant de violents efforts pour lutter contre cette paralysie magique. Chireadan va comprendre que tu trames quelque chose. Il va le comprendre, il est de plus en plus soupçonneux. Il n'a pas confiance en toi, Yennefer. Il se méfie de toi depuis le début...

La magicienne fit un grand geste de la main. Les murs de la chambre s'effacèrent et prirent une texture et une couleur d'un même gris trouble. La porte disparut, comme les fenêtres, les tentures poussiéreuses et les tableaux couverts de chiures de mouche. Tout disparut.

— Et qu'est-ce que ça peut faire que Chireadan comprenne ? fit-elle avec une grimace. Il volera à ton secours ? Personne ne pourra franchir ma barrière. Chireadan ne volera pas à ton secours, il ne fera rien contre moi. Rien. Il est sous mon charme. Non, ce n'est pas un envoûtement, je n'ai rien fait dans ce sens. C'est tout simplement la chimie de l'organisme. Il est tombé amoureux de moi, ce nigaud. Tu ne le savais pas ? Il avait même l'intention de provoquer Beau en duel, tu t'imagines ? Un elfe jaloux, c'est rare. Geralt, ce n'est pas par hasard que j'ai choisi cette maison.

— Beau Berrant, Chireadan, Errdil, Jaskier. Effectivement, tu vas au but par le chemin le plus simple. Mais tu ne te serviras pas de moi, Yennefer.

La magicienne se leva du lit pour s'approcher de Geralt en évitant soigneusement les signes et les symboles tracés sur le sol.

— Bien sûr que si, que je vais me servir de toi ! Je t'ai bien dit que tu as contracté une dette envers moi pour la guérison du poète. Une brouille, un tout petit service. Dès que ce que j'ai l'intention de faire ici sera fait, je disparaîtrai de Rinde, mais il me reste encore dans cette bourgade quelques... factures à payer, disons. J'ai fait des promesses à plusieurs personnes et je tiens toujours mes promesses. Comme je n'aurais pas le temps de le faire moi-même, c'est toi qui vas t'en charger.

Il luttait, luttait de toutes ses forces. En vain.

— Ne te débats pas, mon petit sorcelleur ! dit-elle avec un sourire venimeux. Ça ne sert à rien. Tu as une grande force de volonté et une grande résistance à la magie. Mais tu ne peux pas te mesurer avec moi ni à ma formule magique. Et ne joue pas la comédie devant moi ! N'essaie pas de me fasciner par ta virilité, dure et téméraire. Tu es le seul à te croire dur et téméraire. Pour sauver ton ami, tu étais prêt à tout faire pour moi, même sans charmes. Tu aurais payé n'importe quel prix, tu m'aurais léché les bottes. Et peut-être encore autre chose si je n'avais eu tout à coup envie de me distraire un peu.

Il se taisait. Yennefer se tenait devant lui, souriante et jouant avec son étoile d'obsidienne dont les minuscules brillants scintillaient sur le ruban de velours.

— Dès les premiers mots que nous avons échangés dans la chambre à coucher de Beau, poursuivit-elle, j'ai su qui tu étais. Et j'ai su dans quelle monnaie j'allais me faire payer. Mes comptes à Rinde pourraient être soldés par n'importe qui, même par Chireadan. Mais c'est toi qui le feras car tu dois payer. Pour ta fausse témérité, pour ton regard froid, pour tes yeux qui notent le moindre détail, pour ton visage de marbre, pour ton ton sarcastique. Pour le fait que tu penses pouvoir tenir tête à Yennefer de Vengerberg et la considérer comme une arrogante satisfaite d'elle-même, pour une sorcière calculatrice, et pouvoir en même temps écarquiller les yeux sur ses nichons couverts de savon. Paie, Geralt de Riv !

Elle lui saisit la nuque des deux mains et l'embrassa sur la bouche, qu'elle aspira comme un vampire. Le médaillon de Geralt se mit à frémir autour de son cou, il eut l'impression que la chaînette raccourcissait en le serrant comme un garrot. Il sentit sa tête éclater, ses oreilles se mirent à bourdonner terriblement. Il ne voyait plus les yeux violets de la magicienne, il sombra dans le noir.

Il était à genoux. Yennefer lui parlait d'une voix douce, tendre.

— Tu te souviendras ?

— Oui, madame.

C'était bien sa voix.

— Alors, va et suis mes instructions !

— À vos ordres, madame.

— Tu peux me baiser la main.

— Merci, madame.

Il sentit qu'il allait vers elle en se déplaçant sur les genoux. Dans sa tête dix mille abeilles bourdonnaient. La main de Yennefer embaumait le lilas et la groseille. Le lilas et la groseille... Le lilas et la groseille... Une lueur. L'obscurité.

La balustrade, l'escalier. La tête de Chireadan.

— Geralt ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Geralt, où vas-tu ?

— Il faut que je... (C'était bien sa voix.) Il faut que j'aille...

— Par tous les dieux ! Regardez ses yeux !

Vratimir, le visage tordu d'effroi. Errdil. Et la voix de Chireadan.

— Non ! Errdil, non ! Ne le touchez pas et n'essayez pas de le retenir ! Ôte-toi de là, Errdil. Ôte-toi de son chemin !

Un parfum de lilas et de groseille. De lilas et de groseille...

La porte. Le soleil qui explose. La chaleur. L'air étouffant. Un parfum de lilas et de groseille. Il va y avoir un orage, se dit-il.

Et ce fut sa dernière pensée lucide.

## VI

L'obscurité. Un parfum...

Un parfum ? Non, une odeur nauséabonde. Une odeur d'urine, de paille en putréfaction et de haillons mouillés. L'odeur d'une torche qui file, enfoncée dans son support métallique scellé dans un mur aux pierres inégales. Une ombre projetée par la torche, une ombre sur la paille jonchant le sol de terre battue.

L'ombre de barreaux.

Le sorcelleur poussa un juron.

— Enfin ! (Il sentit quelqu'un le soulever, l'adosser au mur suintant.) Je commençais à m'inquiéter de te voir rester si longtemps évanoui.

— Chireadan ? Où... ? Par tous les diables ! J'ai la tête qui éclate ! Où sommes-nous ?

— Où penses-tu que nous soyons ?

Geralt se passa les mains sur la figure, regarda autour de lui. Le long du mur d'en face, étaient assis trois gueux. Il ne les distinguait pas bien car ils se trouvaient à l'endroit le plus éloigné du halo de la torche, dans une obscurité presque totale. Près des barreaux qui les séparaient d'un couloir éclairé, un tas de guenilles était roulé en boule. C'était en réalité un vieillard maigrelet, au nez de vigie. La longueur de ses cheveux laineux comme de l'étaupe et l'état de ses vêtements indiquaient qu'il n'était pas là depuis la veille.

— Ils nous ont jetés au cachot, constata-t-il d'un ton lugubre.

— Je suis heureux que tu aies retrouvé ta capacité de tirer des conclusions logiques, dit l'elfe.

— Par tous les diables... Et Jaskier ? Depuis combien de temps

sommes-nous ici ? Combien de temps s'est-il passé depuis que...

— Je ne sais pas. Comme toi, j'étais évanoui quand on m'a jeté ici. (Chireadan rassembla de la paille pour s'asseoir plus confortablement.) Est-ce que c'est important ?

— Bien sûr, tonnerre ! Yennefer... Et Jaskier. Jaskier est là-bas, avec elle, alors qu'elle projette... Hé ! Vous, là-bas ? Depuis combien de temps on est enfermés ici ?

Les gueux chuchotèrent entre eux. Aucun ne répondit.

— Vous êtes devenus sourds ? leur demanda-t-il. (Geralt n'arrivait toujours pas à se débarrasser du goût métallique qu'il avait dans la bouche et cracha.) Je vous demande quelle heure il est et si c'est le jour ou la nuit. Vous devez savoir quand on va vous apporter à bouffer.

Les gueux se consultèrent de nouveau et se raclèrent la gorge.

— Messieurs, dit enfin l'un d'entre eux. Laissez-nous en paix et ne nous parlez pas, honorés, nous vous en prions ! Nous sommes de braves voleurs, pas des prisonniers politiques. On n'a pas levé la main sur le pouvoir, nous autres ! On n'a fait que le voler !

— Ouais ! dit un autre. Vous avez votre coin, nous le nôtre. Que chacun s'occupe de ses affaires.

Chireadan grogna. Le sorceleur cracha.

— C'est comme ça, bredouilla le vieillard barbu au long nez. Chacun dans la geôle, surveille son coin et reste dans son camp.

— Et toi, grand-père, demanda l'elfe d'une voix railleuse, tu es avec eux ou avec nous ? Dans quel groupe tu te ranges ?

— Dans aucun, répondit fièrement le pépé. Parce que moi, je suis innocent.

Geralt cracha une nouvelle fois.

— Chireadan ? demanda-t-il en se massant les tempes. Qu'est-ce que c'est que ces attaques contre le pouvoir ? C'est vrai ?

— Absolument. Tu ne te rappelles rien ?

— Je suis sorti dans la rue... Les gens me regardaient. Après... Après, je revois une boutique...

— Celle du prêteur sur gages, dit l'elfe en baissant la voix. Tu es entré chez le prêteur sur gages. Tu lui as aussitôt cassé la figure. Tu y es allé fort. Trop fort, même.

Le sorceleur poussa un juron dans sa barbe.

— L'usurier est tombé, poursuivit Chireadan à voix basse. Et tu lui as donné plusieurs coups de pied dans les parties sensibles. Le commis a volé au secours de son patron. Tu l'as jeté dehors, dans la rue.

— J'ai peur de ne pas m'en être arrêté là, murmura Geralt.

— Tes craintes sont fondées. Tu es sorti de chez le prêteur sur gages et tu as marché au milieu de la rue en bousculant les passants et



en criant des insanités sur l'honneur de certaine dame. Un groupe s'était formé derrière toi, assez important, dans lequel nous nous trouvions, Errdil, Vratimir et moi. Tu t'es arrêté devant la maison du pharmacien, Nez-de-Laurier, et tu y es entré. Tu en es ressorti quelques minutes plus tard en traînant Nez-de-Laurier par une jambe. Tu as prononcé une sorte de harangue à la foule.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Pour dire les choses simplement, tu as déclaré qu'un homme qui se respecte ne doit pas traiter les prostituées professionnelles de putes, parce que c'est lâche et abject. Quant à l'emploi du mot "pute" envers une femme qu'on n'a jamais troussée et qui ne s'est jamais fait payer pour le faire, c'est ignoble et absolument méprisable. Tu as clamé haut et fort que la peine serait prononcée sur place et correspondrait exactement à ce que méritait le salaud en question. Tu as coincé la tête du pharmacien entre tes genoux, tu l'as déculotté et ta ceinture lui a lacéré le fondement.

— Vas-y, Chireadan ! Parle ! Ne m'épargne rien !

— Tu te défoulais sur le fondement de Nez-de-Laurier, et lui hurlait, pleurait, appelait à l'aide les dieux et les hommes, te suppliait d'avoir pitié et promettait même de se corriger. Mais il était visible que tu n'en croyais pas un mot. C'est alors que sont arrivés plusieurs de ces bandits armés qu'il est convenu, à Rinde, d'appeler "la garde".

— Et c'est à ce moment-là que j'ai levé la main sur le pouvoir ? demanda Geralt en hochant la tête,

— Mais pas du tout. Tu l'avais levée bien avant. Quand tu t'en es pris au prêteur sur gages et à Nez-de-Laurier, qui siègent l'un et l'autre au conseil municipal. Ça t'intéressera sans doute d'apprendre qu'ils réclamaient tous deux que Yennefer soit expulsée de la ville. Non seulement ils ont voté pour, au conseil, mais ils déblatéraient contre elle dans les auberges et la dénigraient d'une manière plutôt grossière.

— Je l'avais deviné depuis longtemps. Raconte ! Tu t'en es arrêté au moment où les gardes municipaux sont accourus. Ce sont eux qui m'ont jeté au cachot ?

— Ils voulaient le faire. Ah, Geralt, quel spectacle ! Qu'est-ce que tu leur as mis ! La scène est indescriptible. Ils étaient armés d'épées, de fouets, de bâtons, de haches, tandis que toi, tu n'avais qu'une canne à pommeau en frêne que tu avais arrachée à un godelureau. Une fois qu'ils ont tous été à terre, tu as poursuivi ton chemin. La plupart d'entre nous savaient où tu dirigeais tes pas.

— Je serais heureux de le savoir, moi aussi.

— Tu allais au temple. Le prêtre, Krepp, membre du conseil lui aussi, a consacré beaucoup de ses sermons à Yennefer. D'ailleurs, tu ne faisais pas mystère de ce que tu pensais de lui. Tu lui promettais de lui apprendre à respecter le beau sexe. Tu parlais de lui en omettant son

titre officiel et en ajoutant des qualificatifs qui mettaient en joie les gamins traînant dans ton sillage.

— Ah bon ! murmura Geralt. Ainsi j'ai donc en plus proféré des blasphèmes. Et qu'est-ce que j'ai fait encore ? J'ai profané le temple ?

— Non. Tu n'as pas réussi à pénétrer à l'intérieur. Devant le temple, une unité entière de la garde municipale t'attendait, armée de tout ce qu'elle avait pu trouver au dépôt d'armes, à l'exception de la catapulte, me semble-t-il. Tout laissait présager qu'ils allaient te massacrer. Mais tu n'es pas arrivé jusqu'à eux. Tu t'es tout à coup pris la tête entre les mains et tu t'es évanoui.

— Inutile de poursuivre. Mais toi, Chireadan, comment t'es-tu retrouvé ici ?

— Quand tu es tombé, plusieurs gardes t'ont sauté dessus pour te transpercer la peau avec leur dard. Je les ai houspillés. J'ai reçu un coup de fléau sur la tête et j'ai repris connaissance ici, dans ce trou. À tout coup, ils vont m'accuser d'avoir participé à un complot contre les hommes.

— À propos d'accusation, grinça le sorcelleur, qu'est-ce qui nous menace, à ton avis ?

— Si Neville, le bourgmestre, est revenu de la capitale, grommela Chireadan, alors qui sait... Je le connais. Mais dans le cas contraire, le verdict sera prononcé par les conseillers, et donc, bien entendu, par Nez-de-Laurier et l'usurier. Ça signifie...

L'elfe fit un bref geste horizontal au niveau du cou. Malgré l'obscurité qui régnait dans la cave, le geste ne laissait guère de place au doute. Le sorcelleur resta silencieux. Les voleurs discutaient à voix basse. Le grand-père emprisonné pour innocence paraissait dormir.

— C'est du beau ! finit par dire Geralt avant de lâcher un juron obscène. Non seulement je serai pendu, mais en plus j'aurai ta mort sur la conscience, Chireadan. Et sans doute celle de Jaskier. Non, ne m'interromps pas ! Je sais que c'est un mauvais tour de Yennefer. Mais c'est moi qui en porte la responsabilité. À cause de ma bêtise ! Elle m'a enjôlé, elle a fait de moi ce que les nains appellent un baiseur.

— Hum ! murmura l'elfe. Il n'y a rien à ajouter ! Je t'avais mis en garde contre elle. Tonnerre ! Je t'avais mis en garde et je suis moi-même aussi couillon que toi, pardonne-moi l'expression. Tu es triste en pensant que c'est à cause de toi que je suis ici, mais c'est exactement le contraire, c'est toi qui es ici à cause de moi. Dans la rue, j'aurais pu te retenir, t'immobiliser, t'empêcher de faire ce que tu as fait. Et je n'en ai rien fait. Je n'en ai rien fait parce que j'avais peur que le charme qu'elle avait jeté sur toi se dissipe, j'avais peur que tu reviennes et que... tu lui fasses du mal. Pardonne-moi !

— Je te pardonne facilement. Tu n'as pas idée de la puissance que ce charme avait. Mon cher elfe, un charme ordinaire, je le romps en

quelques minutes et sans m'évanouir. Le charme de Yennefer, vous n'auriez pas réussi à le rompre, et m'immobiliser aurait pu vous valoir quelques problèmes. N'oublie pas la garde !

— Je n'ai pas pensé à toi, te dis-je. Je n'ai pensé qu'à elle.

— Chireadan ?

— Oui.

— Tu... Tu l'ai...

L'elfe l'interrompit avec un sourire triste.

— Je n'aime pas les grands mots. Je suis, disons, très fasciné par elle. Ça doit t'étonner qu'on puisse être fasciné par une femme comme elle ?

Geralt ferma les yeux pour évoquer une image. Une image qui l'avait, disons, pour éviter les grands mots, fasciné d'une façon inexplicable.

— Non, Chireadan, dit-il. Ça ne m'étonne pas.

Des pas lourds, un cliquetis métallique se firent entendre dans le couloir. L'ombre de quatre gardiens envahit le cachot. Une clef grinça, le vieillard innocent s'écarta des barreaux d'un bond de chat sauvage, et alla se réfugier parmi les criminels.

— Déjà ? s'étonna l'elfe à mi-voix. Je pensais qu'il leur faudrait plus de temps pour dresser l'échafaud...

L'un des gardiens, un grand gaillard chauve comme un genou et la trogne couverte de vrais poils de sanglier, montra le sorcelleur du menton.

— Lui, fit-il d'un ton bref.

Deux autres gardiens attrapèrent Geralt, le soulevèrent brutalement et le plaquèrent contre le mur. Les voleurs se firent tout petits dans leur coin, le pépé au long nez s'enfouit dans la paille. Chireadan voulut bondir, mais la lame d'un sabre collée contre sa poitrine le fit reculer et il retomba sur la terre battue.

Le gardien chauve se planta devant le sorcelleur, retroussa ses manches et se massa le poing.

— Monsieur le conseiller Nez-de-Laurier te fait demander si tu te trouves bien chez nous, dans notre petit cachot. Peut-être que tu as besoin de quelque chose ? Peut-être que le froid te tourmente ? Hein ?

Geralt jugea inutile de répondre. Il ne pouvait pas non plus donner de coup de pied au chauve. Les gardiens l'en empêchaient en lui écrasant les pieds avec leurs énormes bottes.

Le chauve prit un bref élan et lui flanqua un coup de poing dans l'estomac. Geralt eut beau bander ses muscles pour amortir le choc, cela ne servit à rien. Il reprit son souffle avec difficulté, plié en deux et contemplant un moment la boucle de sa ceinture, mais les gardiens le redressèrent.

— Tu n'as besoin de rien ? répéta le chauve, dont l'haleine sentait

l'ail et les dents gâtées. Monsieur le conseiller sera content d'apprendre que tu ne te plains pas.

Nouveau coup, au même endroit. Le sorceleur eut un hoquet et aurait vomi s'il n'avait pas eu l'estomac vide. Le chauve se tourna de l'autre côté. Il changeait de main.

Vlan ! Geralt contempla une seconde fois la boucle de sa ceinture. Sous la violence du coup, il s'attendait presque à voir un trou dans son ventre, comme s'il manquait des briques dans le mur.

— Alors ? dit le chauve en reculant un peu, de toute évidence pour prendre plus d'élan. Monsieur Nez-de-Laurier te fait demander si tu n'as pas de souhait. Tu n'en as vraiment aucun ? Pourquoi tu ne dis rien ? Tu t'es rouillé la langue ? Je m'en vais te la dérouiller !

Vlan !

Cette fois non plus, Geralt ne s'évanouit pas. Et pourtant il aurait mieux fait car il tenait tout de même un peu à ses organes internes. Pour s'évanouir, il fallait qu'il contraigne le chauve à...

Le gardien cracha, prit un air menaçant, se massa à nouveau le poing.

— Alors ? Toujours pas de vœu ?

— Je n'en ai qu'un, gémit le sorceleur en redressant la tête avec difficulté. C'est que tu crèves, fils de pute.

Le chauve grinça des dents, recula pour prendre de l'élan, dans l'intention de le frapper, cette fois à la tête, conformément aux prévisions de Geralt. Mais le coup ne vint pas. Le gardien glouglouta soudain comme un dindon qui vire au rouge, se prit le ventre à deux mains, poussa un hurlement, un rugissement de douleur...

Et explosa.

## VII

— Et qu'est-ce que je dois faire de vous ?

Dehors, le ruban aveuglant d'un éclair fendit le ciel plombé, aussitôt suivi d'un roulement de tonnerre. L'averse se mua en déluge, des nuages bas flottaient au-dessus de Rinde.

Mis sur la sellette devant une vaste tapisserie représentant le prophète Arroche faisant paître ses brebis, Geralt et Chireadan se taisaient, la tête pudiquement baissée. Neville, le bourgmestre, arpentait la salle en grognant et en écumant de colère.

— Maudits, satanés sorciers ! hurla-t-il soudain en s'arrêtant. Pourquoi vous acharnez-vous sur ma ville ? Il n'y a pas d'autres villes en ce bas monde ?

L'elfe et le sorceleur se taisaient.

— Faire une chose pareille ! dit le bourgmestre en s'étranglant de colère. Un geôlier... Comme une tomate ! Réduit en charpie ! En bouillie rouge ! C'est inhumain !

— Inhumain et impie, répéta le prêtre présent dans la salle des

débats de l'hôtel de ville. Si inhumain qu'il faudrait être un imbécile pour ne pas comprendre qui se tient derrière tout ça. Oui, bourgmestre, nous connaissons tous deux Chireadan, et cet homme qui se fait passer pour un sorceleur n'aurait pas eu assez de pouvoir pour traiter le géôlier de cette manière. Tout ça est un mauvais tour de cette Yennefer, cette sorcière maudite par les dieux.

Dehors, comme pour confirmer les paroles du prêtre, le tonnerre gronda.

— C'est elle et personne d'autre, poursuivit Krepp. Il n'y a aucun doute là-dessus. Qui d'autre que Yennefer aurait voulu se venger sur monsieur le conseiller Nez-de-Laurier ?

— Hi ! Hi ! pouffa brusquement le bourgmestre. C'est encore ce qui me fâche le moins. Nez-de-Laurier intriguait contre moi, il brigait mes fonctions. Désormais, plus personne n'ajoutera foi à ce qu'il raconte. Les gens se rappelleront la raclée qu'il a prise...

— Il ne manquerait plus que vous vous mettiez à applaudir à ce crime, monsieur Neville, dit Krepp en fronçant les sourcils. Je vous rappelle que si je n'avais pas lancé d'exorcisme sur le sorceleur, il aurait levé la main sur moi et sur la majesté du temple...

— Il faut dire aussi que vous n'avez pas ménagé Yennefer dans vos ignobles sermons, Krepp. Même Berrant s'en est plaint. Mais c'est vrai, certes ! Vous avez entendu, canailles ? cria le bourgmestre en se retournant vers Geralt et Chireadan. Ça ne vous justifie en rien ! Il est hors de question que je tolère ce genre de bagarres ! Bon, allez ! On y va ! Dites-moi tout ce que vous avez à dire pour votre défense parce que sinon, je jure sur toutes les reliques que je danserai avec vous d'une manière dont vous vous souviendrez jusqu'à la fin de vos jours ! Sortez-moi tout, tout de suite, comme à confesse !

Chireadan poussa un profond soupir et regarda le sorceleur avec des yeux suppliants. Geralt soupira lui aussi, s'éclaircit la voix puis se lança.

Il raconta tout. Enfin, presque tout.

— Alors, c'est ça le fond de l'affaire, dit le prêtre après un silence. C'est une sale histoire ! Un génie libéré de sa prison. Et une magicienne qui a des vues sur ce génie. Pas mal comme machination ! Ça peut mal finir, très mal finir.

— Qu'est-ce que c'est qu'un génie ? demanda Neville. Et que veut cette Yennefer ?

— Les magiciens, expliqua Krepp, tirent leur pouvoir des forces de la nature, ou plus exactement dans ce qu'on appelle les quatre éléments, soit les principes constitutifs de tous les corps. On les appelle couramment les "forces naturelles". Ce sont l'air, l'eau, la terre et le feu. Chacun de ces éléments a sa propre dimension, que les sorciers, dans leur jargon, appellent "domaine". Il y a le domaine de

l'eau, le domaine du feu etc. Ces dimensions, auxquelles nous n'avons pas accès, sont habitées par des êtres qu'on appelle des génies.

— On les appelle ainsi dans les légendes, l'interrompt le sorcier. Car pour autant que je sache...

— Ne m'interromps pas, le coupa Krepp à son tour. Il est apparu clairement au cours de ton récit, sorcier, que tu n'en sais pas grand-chose. Alors maintenant, ferme ton clapet et écoute les gens qui en savent plus que toi. Pour en revenir aux génies, il y en a quatre sortes, de même qu'il y a quatre domaines. Il existe les d'jinni, qui sont des êtres aériens ; les marides, liés à l'élément de l'eau ; les d'ao, les génies de la terre, et les iphrites, qui sont les génies du feu...

— Tu abuses de ma patience ! l'interrompt Neville. On n'est pas à un cours de catéchisme. Sois bref ! Qu'est-ce que Yennefer attend de ce génie ?

— Ce génie, bourgmestre, est un réservoir vivant d'énergie magique. Un sorcier qui dispose d'un génie à tout moment peut concentrer cette énergie sous forme de formules magiques. Il n'est pas obligé de tirer laborieusement son pouvoir de la nature, le génie le fait pour lui. Alors le pouvoir du magicien devient immense, il est proche de la toute-puissance...

— Je n'ai pas entendu parler de mages tout-puissants, grimaça Neville. Bien au contraire, le pouvoir qu'aurait la majorité d'entre eux est visiblement exagéré. Tantôt ils ne peuvent pas faire ci, tantôt ils ne peuvent pas faire ça...

— Le magicien Stammelford, le coupa le prêtre en retrouvant le ton, la pose et l'expression d'un professeur d'université, a déplacé un jour une montagne parce qu'elle masquait la vue qu'il avait de son beffroi. Or personne n'a jamais réussi à le faire, ni avant ni après. D'après ce qui se raconte, Stammelford avait à son service un d'ao, un génie de la terre. Il existe des documents qui mentionnent des exploits du même ordre accomplis par d'autres magiciens. Des lames de fond et des pluies catastrophiques sont assurément l'œuvre de marides. Des colonnes de feu, des incendies et des explosions sont le boulot des iphrites du feu...

— Les tornades, les ouragans, les vols supraterrrestres, murmura Geralt. Geoffrey Monck.

Krepp lui accorda un regard plus amène.

— C'est juste. Tu as tout de même quelques connaissances, à ce que je vois. On dit que le vieux Monck connaissait un moyen de contraindre les d'jinni, les génies de l'air, à le servir. Selon la rumeur, il en avait plus d'un. Il les aurait gardés dans des bonbonnes et utilisés au fur et à mesure de ses besoins, trois vœux par génie. Car un génie, messieurs, ne réalise que trois vœux ; ensuite, il est libre et se réfugie dans sa dimension.

— Celui du bord de la rivière n'a réalisé aucun vœu, dit Geralt d'une voix ferme. Il a tout de suite sauté à la gorge de Jaskier.

— Les génies, répliqua Krepp en prenant des airs supérieurs, sont des êtres méchants et pervers. Ils n'aiment pas ceux qui les mettent en bonbonne et leur ordonnent de déplacer des montagnes. Ils font tout pour empêcher qu'on prononce des vœux et par ailleurs, réalisent ces derniers d'une manière incontrôlable, imprévisible. Ils les réalisent parfois littéralement, aussi faut-il faire attention à ce qu'on dit. Pour asservir un génie, il faut une volonté de fer, des nerfs d'acier, un pouvoir puissant et de très grandes compétences. D'après ce que tu nous as raconté, tes compétences, sorceleur, étaient insuffisantes.

Geralt en convint.

— Elles étaient insuffisantes pour asservir ce gredin. Mais je l'ai chassé, il s'est enfui si vite que l'air hurlait. Et c'est déjà quelque chose. Yennefer, certes, s'est moquée de ma formule d'exorcisme...

— Qu'est-ce que c'était ? Cite-la-nous !

Le sorceleur la cita mot pour mot.

Le prêtre passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Quoi ? Comment oses-tu ? Tu te moques de moi ?

— Pardonnez-moi ! bégaya Geralt. Pour être honnête, je dois dire que... que je ne connais pas le sens de ces mots.

— Alors ne répète pas ce que tu ne comprends pas ! Je me demande bien où tu as pu entendre une horreur pareille !

— Ça suffit, dit le bourgmestre en les interrompant d'un geste. Nous perdons notre temps. Bon ! Nous savons donc pourquoi la magicienne a besoin de ce génie. Mais vous avez dit, Krepp, que ce n'était pas bien. Qu'est-ce qui n'est pas bien ? Qu'elle se l'attrape et qu'elle aille au diable ! Qu'est-ce que ça peut me faire ? Moi, je pense...

Personne ne sut jamais ce que Neville pensait précisément à ce moment-là, dans la mesure où il ne s'agissait pas de rodomontades. Un carré lumineux, une lueur, apparut soudain sur le mur, à côté de la tapisserie du prophète Arroche, et ils eurent la surprise de voir atterrir au milieu de la salle de l'hôtel de ville... Jaskier.

— Innocent ! hurla le poète d'une voix mélodieuse de ténor, très pure, en s'asseyant par terre et en parcourant l'assistance d'un regard hagard. Innocent ! Le sorceleur est innocent ! Je souhaite qu'on croie à son innocence !

— Jaskier ! s'écria Geralt en retenant Krepp qui s'apprêtait visiblement à faire un exorcisme et, qui sait, peut-être à prononcer une malédiction. D'où sors-tu ? Comment es-tu arrivé ici, Jaskier ?

— Geralt ! cria le barde en sautant de joie.

— Jaskier !

— Qui c'est, celui-là ? hurla Neville. Par tous les diables ! Si vous

n'arrêtez pas avec vos charmes, je ne réponds plus de moi. Il est interdit de jeter des charmes à Rinde ! Il faut d'abord déposer une demande écrite, ensuite acquitter un impôt et une taxe fiscale, et... Mais dites-moi, ce ne serait pas le chanteur qui était l'otage de la magicienne ?

— Jaskier ! répéta Geralt en étreignant le poète. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— Je ne sais pas, avoua le barde avec un air piteux et inquiet. Pour être franc, je ne sais pas exactement ce qui m'est arrivé. Je ne me souviens pas de grand-chose, et que la peste m'emporte si je peux dire si ce que j'ai vu était la réalité ou bien un cauchemar. Je me rappelle cependant une belle fille aux cheveux noirs, avec des yeux ardents...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de belle fille aux cheveux noirs ? le coupa Neville, en colère. Au fait, monsieur ! Au fait ! Vous hurlez que le sorceleur est innocent. Comment dois-je le comprendre ? Nez-de-Laurier se serait administré lui-même une raclée sur le cul, de sa main ? Car si le sorceleur est innocent, ça n'a pu se passer que comme ça. À moins qu'il s'agisse d'une hallucination collective.

— Je ne sais rien de ces histoires de culs et d'hallucinations, dit fièrement Jaskier. Ni de nez de lauriers. Je le répète, la dernière chose dont je me souviens, c'est d'une femme élégante vêtue d'une harmonie de noirs et blancs de très bon goût. La susmentionnée m'a brutalement jeté dans un trou lumineux, très probablement un portail magique. Elle m'avait auparavant donné un ordre clair et précis. Une fois parvenu à destination, je devais dire immédiatement, je cite : "Mon vœu est qu'on me croie quand je dis que le sorceleur n'est pas responsable de ce qui s'est passé. Tel est mon vœu, pas autre chose." Ce sont ses mots exacts. Certes, je lui ai demandé ce que ça voulait dire et quel en était le but. La belle ne m'a pas laissé finir. Elle m'a engueulé d'une manière peu distinguée, attrapé par la peau du cou et lancé dans le portail. C'est tout. Et maintenant... (Jaskier se redressa, épousseta son pourpoint, arrangea son col et son jabot, sale mais élégant.) ... Vous serez aimables, messieurs, de m'indiquer le nom et l'adresse de la meilleure auberge de la ville.

— Dans ma ville, il n'y a pas de mauvaises auberges, dit lentement Neville. Mais avant de pouvoir le vérifier par toi-même, tu vas pouvoir étudier la meilleure prison de la ville. Avec tes compagnons. Vous n'êtes pas encore libres, canailles, je vous le rappelle ! Voyez-vous ça ! L'un raconte des histoires à dormir debout et l'autre jaillit du mur en protestant de l'innocence du premier : "Je souhaite qu'on me croie", hurle-t-il. Il a le front de souhaiter qu'on...

— Par tous les dieux ! s'exclama le prêtre en prenant tout à coup sa tête chauve entre ses mains. Je comprends maintenant ! Le vœu !



C'est le dernier vœu !

— Qu'est-ce qui vous arrive, Krepp ? dit le bourgmestre en fronçant les sourcils. Vous êtes malade ?

— C'est le dernier vœu ! répéta le prêtre. Elle a forcé le barde à prononcer son dernier vœu, le troisième. Il lui était impossible de s'emparer du génie tant qu'il n'avait pas réalisé le troisième vœu. Et Yennefer a tendu un piège magique, elle a certainement attrapé le génie avant qu'il ait eu le temps de se réfugier dans sa dimension ! Monsieur Neville, il faut absolument...

Dehors, le tonnerre gronda. Si fort que les murs en tremblèrent.

— Par tous les diables ! murmura le bourgmestre en s'approchant de la fenêtre. Ça n'est pas tombé loin. Pourvu que ça ne soit pas sur une maison, il ne me manque plus qu'un incendie... Par tous les dieux ! Regardez ! Regardez-moi ça ! Krepp ! Qu'est-ce que c'est ?

Tous se ruèrent comme un seul homme vers la fenêtre.

— Oh là là ! hurla Jaskier en portant ses mains à sa gorge. C'est lui. C'est le fils de pute qui m'a étranglé !

— C'est le d'jinni, cria Krepp. Le génie de l'air !

— Au-dessus de l'auberge d'Errdil ! s'exclama Chireadan. Au-dessus de son toit.

Le prêtre se pencha si fort qu'il faillit tomber par la fenêtre.

— Elle l'a attrapé ! Vous voyez la lumière magique ? La magicienne a pris le génie au piège !

Geralт regardait sans rien dire.

Jadis, des années auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un gosse et suivait un enseignement à Kaer Morhen, la résidence des sorciers, sa camarade Eskel et lui avaient attrapé un gros bourdon de la forêt, qu'ils avaient attaché à une cruche posée sur la table avec un long fil qu'il avait tiré de sa chemise. Ils étaient tordus de rire devant le spectacle du bourdon qui se démenait au bout de sa laisse quand Vesemir, leur précepteur, les avait surpris et leur avait administré à chacun une correction.

Le djinn qui tournoyait au-dessus du toit de l'auberge d'Errdil se comportait de la même manière que le bourdon. Tantôt il prenait de la hauteur, tantôt il descendait ; tantôt il remontait, tantôt il piquait et tournait en rond en bourdonnant furieusement. Car le djinn, exactement comme le bourdon de Kaer Morhen, était attaché par des fils emmêlés, provenant d'une lumière multicolore aveuglante, qui l'enserraient solidement et aboutissaient au toit. Cependant, le djinn disposait de plus larges possibilités que le bourdon attaché à la cruche. Un bourdon ne pouvait pas démolir les toits avoisinants, mettre en lambeaux des toitures de chaume, détruire des cheminées, écraser des tourelles et des mansardes. Un djinn le pouvait. Et il le faisait.

— Il détruit la ville ! hurla Neville. Ce monstre détruit ma ville !

— Hi ! Hi ! se mit à rire le prêtre. À bon chat, bon rat, me semble-t-il. C'est un d'jinni d'une puissance exceptionnelle ! En réalité, je ne sais pas qui attrape qui, si c'est la sorcière qui l'a attrapé ou lui qui a attrapé la sorcière ! Ah ! Vous allez voir que le d'jinni va la réduire en poudre et ce sera très bien ! Justice sera faite !

— Je chie sur la justice, glapit le bourgmestre sans se soucier du fait que des électeurs pouvaient se tenir sous ses fenêtres. Regarde ce qui se passe, Krepp ! C'est la panique, la ruine ! Tu ne m'avais pas dit ça, espèce d'imbécile chauve ! Tu jouais les beaux esprits, tu discutais et tu ne m'as rien dit des choses importantes ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ce démon... Sorceleur ! Fais quelque chose ! Tu m'entends, sorcier innocent ? Débarrasse-moi de ce diable ! Je te pardonnerai toutes tes fautes mais...

— Il n'y a rien à faire, monsieur Neville, grogna Krepp. Vous n'avez pas fait attention à ce que je vous disais, c'est tout. Je parle toujours dans le vide. Je le répète, c'est un d'jinni d'une puissance extraordinaire ; si ce n'était pas le cas, la magicienne l'aurait déjà capturé. C'est moi qui vous le dis, l'effet de l'envoûtement va faiblir, et alors le d'jinni l'écrasera et s'enfuira. Et ce sera fini.

— Et ma ville, pendant ce temps, sera tombée en ruine ?

— Il faut attendre, répéta le prêtre. Mais pas les bras croisés. Donnez des ordres, bourgmestre ! Que les gens évacuent les maisons voisines et qu'ils se préparent à éteindre des incendies. Ce qui se passe maintenant là-bas n'est rien par rapport à l'enfer qui va se déchaîner quand le génie en finira avec la magicienne.

Geralt releva la tête, son regard croisa celui de Chireadan, avant de le fuir.

— Monsieur Krepp, se lança-t-il soudain. J'ai besoin de votre aide. Il s'agit du portail par lequel Jaskier est passé pour venir ici. Le portail relie toujours l'hôtel de ville au...

— On ne le voit même plus, dit froidement le prêtre en montrant le mur. Regarde toi-même !

— Même invisible, un portail laisse une trace qu'on peut stabiliser par une formule magique. Je vais passer par cette trace.

— Vous devez avoir perdu la tête. Même si ce passage ne vous met pas en pièces, où aboutirez-vous ? Vous voulez vous retrouver au cœur du cyclone ?

— Je vous ai demandé si vous pouviez jeter un charme pour stabiliser la trace.

— Un charme ? (Le prêtre releva fièrement la tête.) Je ne suis pas un sorcier impie ! Je ne jette pas de charmes ! Je tiens mon pouvoir de ma foi et de la prière !

— Vous le pouvez, oui ou non ?

— Je le peux.

— Alors, mettez-vous au boulot ! Le temps presse.

— Geralt, fit Jaskier. Est-ce que tu es vraiment devenu fou ? Tiens-toi loin de ce satané étrangleur !

— Silence, s'il vous plaît, dit Krepp. Et un peu de sérieux. Je prie.

— Au diable ta prière ! explosa Neville. Je file rassembler des hommes. Il faut faire quelque chose au lieu de rester planté là à discuter ! Par tous les dieux, quelle journée ! Quelle satanée journée !

Le sorcier sentit Chireadan lui effleurer l'épaule. Il se retourna. L'elfe plongea son regard dans le sien, puis baissa les yeux.

— Tu vas là-bas... parce qu'il le faut, n'est-ce pas ?

Geralt hésita. Il avait l'impression de sentir le parfum de lilas et de groseille.

— Je crois que oui, répondit-il avec hésitation. Il le faut. Excuse-moi, Chireadan...

— Ne t'excuse pas ! Je sais ce que tu ressens.

— J'en doute. Car je n'en sais rien moi-même.

L'elfe sourit. D'un sourire qui n'avait rien de joyeux.

— C'est justement ça, Geralt. On ne sait pas ce qu'on ressent.

Krepp se redressa, prit une profonde inspiration.

— Le portail est prêt, dit-il en montrant avec fierté un carré à peine visible sur le mur. Mais il est fragile et ne tiendra pas longtemps. Je ne suis pas sûr non plus qu'il ne soit pas interrompu. Avant d'y pénétrer, monsieur le sorcier, faites votre examen de conscience. Je peux vous bénir, mais pour ce qui est de la rémission de vos péchés...

— ... Le temps manque, acheva Geralt. Je le sais, monsieur Krepp. Pour ça, le temps manque toujours. Sortez tous de la salle ! Si le portail explose, vous aurez les tympanes crevés.

— Je reste, dit Krepp lorsque la porte se fut refermée sur Jaskier et l'elfe. (Il agita les mains pour créer autour de lui une aura frémissante.) Je déploie une protection, à tout hasard. Si jamais le portail craque..., j'essaierai de vous en tirer, monsieur le sorcier. Mes tympanes ? La belle affaire ! Des tympanes, ça repousse.

Geralt lui lança un regard plus bienveillant. Le prêtre sourit.

— Vous êtes un homme brave, dit-il. Vous voulez la sauver, n'est-ce pas ? Mais la bravoure ne vous servira pas à grand-chose. Les djinns sont des créatures rancunières. La magicienne est perdue. Vous serez perdu, vous aussi, si vous allez là-bas. Faites votre examen de conscience !

— Il est fait, dit Geralt en se tenant devant le portail qui luisait faiblement. Monsieur Krepp ?

— Je vous écoute.

— Cette formule d'exorcisme qui vous a tellement contrarié... Que signifient les mots ?

— En vérité, l'heure n'est pas à la plaisanterie ni à la

bouffonnerie...

— S'il vous plaît, monsieur Krepp.

— Eh bien ! dit Krepp en allant s'abriter derrière le lourd bureau de chêne du bourgmestre. C'est votre dernier vœu, alors je vais vous le dire. Cela signifie... Hum ! Hum ! "Fiche le camp et culbute-toi toi-même."

Geralt entra dans le néant, et le froid glacial étouffa le rire qui le secouait.

## VIII

Rugissant et tourbillonnant comme un ouragan, le portail le propulsa avec impétuosité, le cracha avec une force à lui déchirer les poumons. Le sorcelleur atterrit sur le plancher sans contrôler sa chute, la bouche ouverte, reprenant haleine avec difficulté.

Le sol frémit. Il pensa d'abord que c'était lui qui tremblait après son voyage à travers l'enfer étourdissant du portail, mais il comprit vite son erreur. C'était la maison tout entière qui vibrait, qui tremblait encore et encore.

Il regarda autour de lui. Il ne gisait pas dans la petite chambre où il avait vu Yennefer et Jaskier pour la dernière fois, mais dans la grande salle restaurée de l'auberge d'Errdil.

C'est alors qu'il la vit. Elle était à genoux entre les tables, penchée sur sa boule magique. La boule diffusait un halo laiteux qui filtrait à travers les doigts de la magicienne en une lueur rouge. La lueur projetée par la boule formait une image. Tremblotante, vacillante, mais nette. Geralt voyait la petite chambre avec l'étoile et le pentagone tracés sur le sol, maintenant incandescents. Il voyait les liens multicolores, ardents et crépitants fusant du pentagone, qui disparaissaient au-dessus du toit d'où parvenaient les rugissements furieux du djinn captif.

Yennefer l'aperçut, se redressa brusquement et leva la main.

— Non, cria-t-il. Ne fais pas ça ! Je veux t'aider !

— M'aider ? grogna-t-elle. Toi ?

— Oui.

— Malgré tout ce que je t'ai fait ?

— Oui.

— C'est intéressant. Mais au fond, ça n'a pas d'importance. Je n'ai pas besoin de ton aide. Fiche le camp d'ici tout de suite !

— Non.

— Fiche le camp ! hurla-t-elle avec une grimace qui n'augurait rien de bon. Ici, ça devient dangereux ! La situation échappe à mon contrôle, tu comprends ? Je ne parviens pas à le dominer, je ne comprends pas ce qui se passe, le gredin ne faiblit pas. Je l'ai attrapé lorsqu'il a eu accompli le troisième vœu du troubadour, je devrais déjà l'avoir dans ma boule. Or il ne montre aucun signe de faiblesse ! Par

tous les diables, on dirait qu'il devient de plus en plus fort ! Mais je le vaincrai, de toute façon, je le briserai...

— Tu ne le briseras pas, Yennefer. C'est lui qui te tuera.

— Il n'est pas si facile de me tuer...

Elle s'interrompt. Le plafond de l'auberge s'était tout à coup mis à briller, il s'illumina tout entier. La clarté fit disparaître la vision projetée par la boule. Un grand carré de feu se dessina sur le plafond. La magicienne jeta un charme en levant les mains, des étincelles jaillirent de ses doigts.

— Sauve-toi, Geralt !

— Qu'est-ce qui se passe, Yennefer ?

— Il m'a localisée, gémit-elle en rougissant sous l'effort. Il veut s'en prendre à moi. Il crée son propre portail pour pénétrer dans la maison. Il ne peut pas couper les liens, mais il va entrer ici par son portail. Je ne peux pas... Je ne peux pas l'en empêcher !

— Yennefer...

— Ne me distrais pas ! Je dois me concentrer... Geralt, tu dois t'enfuir. Je vais ouvrir mon portail, tu pourras te sauver par là. Fais attention, ce portail te jettera quelque part au hasard, je n'ai ni le temps ni la force d'en faire un autre... Je ne sais pas où tu atterriras... Mais tu seras en sécurité... Prépare-toi...

Un grand portail répandit un éclat éblouissant sur le plafond, gonfla et se déforma ; la tête que le sorcelleur connaissait surgit du néant : informe, faisant claquer ses lèvres pendantes, elle hurlait à vous en percer les tympan. Yennefer bondit, agita les mains et cria une formule magique. Un enchevêtrement de lumière fusa de ses doigts et s'abattit sur le djinn comme un filet. Le djinn poussa un rugissement et fit bourgeonner ses longues pattes qui se lancèrent, tels des cobras, à l'attaque de la gorge de la magicienne. Yennefer ne recula pas.

Geralt se précipita vers elle, la repoussa et la protégea de son corps. Le djinn, prisonnier de la lumière magique, sauta du portail comme le bouchon d'une bouteille, se rua sur eux, la gueule grande ouverte. Le sorcelleur serra les dents et le frappa du Signe, sans effet apparent. Mais le génie n'attaqua pas. Il fut propulsé en l'air, juste sous le plafond, gonfla dans des proportions impressionnantes, écarquilla ses yeux pâles en regardant Geralt et poussa un rugissement. Ce rugissement résonna comme un ordre, une injonction que Geralt ne comprit pas.

— Par ici ! cria Yennefer en montrant le portail qu'elle avait fait apparaître sur le mur près de l'escalier. (Par comparaison avec le portail créé par le génie, le portail de la magicienne avait un aspect pitoyable, fragile et extrêmement provisoire.) Par ici, Geralt ! Sauve-toi !

— Je ne me sauverai qu'avec toi !

Parcourant l'espace de ses mains, Yennefer criait des formules magiques, les liens multicolores lançaient des étincelles, crépitaient. Le djinn se mit à tourner comme une toupie, tantôt en tendant les liens, tantôt en les relâchant. Il se rapprochait lentement mais inexorablement de la magicienne. Yennefer ne recula pas.

En un bond, le sorcier fut près de Yennefer, il lui fit un habile croche-pied, l'attrapa d'une main par la taille et plongea l'autre dans sa chevelure, sur sa nuque. Yennefer poussa un horrible juron et lui donna une bourrade sur le cou. Il ne la lâchait pas. L'odeur pénétrante d'ozone qu'avaient créée les formules magiques n'avait pas tué le parfum de lilas et de groseille. Geralt déséquilibra la magicienne qui ruait des quatre fers, en lui donnant des coups de pied dans les jambes, et l'emporta d'un bond dans le néant opalescent et tremblotant du petit portail.

Un portail qui menait dans l'inconnu.

Ils s'envolèrent, étroitement enlacés, heurtèrent un sol de marbre sur lequel ils glissèrent en renversant au passage un énorme chandelier et aussitôt après une table d'où tombèrent des coupes et des compotiers de cristal et un énorme plat d'huîtres sur un lit d'algues et de glace pilée. On entendit un hurlement et un cri strident.

Ils étaient allongés au beau milieu d'une salle de bal éclairée par des candélabres. Des messieurs richement vêtus et des dames étincelantes de bijoux avaient interrompu leur danse et les observaient dans un silence stupéfait. Les musiciens, sur une petite galerie, achevèrent leur morceau dans une cacophonie qui cassait les oreilles.

— Espèce de crétin ! s'écria Yennefer en essayant de lui arracher les yeux. Satané idiot ! Tu m'as gênée ! Je l'avais presque !

— Tu parles que tu l'avais ! répondit-il en criant lui aussi, fâché pour de bon. Je t'ai sauvé la vie, espèce de sorcière idiote !

Comme un chat en colère, elle lui postillonna à la figure, ses mains répandaient des étincelles. Geralt détourna la tête et lui immobilisa les poignets. Ils roulèrent alors au milieu des huîtres, des fruits candis et de la glace pilée.

— Avez-vous une invitation ? demanda un homme de belle prestance, avec une chaîne dorée de chambellan sur la poitrine, qui les regardait d'un air hautain.

— Va te faire voir, imbécile ! hurla Yennefer en essayant toujours d'arracher les yeux de Geralt.

— C'est un scandale, dit le chambellan d'un ton appuyé. Vraiment, vous exagérez avec votre téléportation ! Je me plaindrai au conseil des magiciens. J'exigerai...

Personne ne sut jamais ce que le chambellan voulait exiger du

conseil des magiciens. Yennefer se dégagea, secoua l'oreille du sorceleur de sa main délivrée, lui donna un grand coup de pied dans la cuisse et sauta dans le portail qui s'éteignait sur le mur. Geralt s'élança à sa suite en la saisissant par les cheveux et la taille d'un geste expert. Yennefer, qui avait elle aussi acquis une certaine pratique, le bouscula d'un coup de coude. Sous la violence de son geste, l'emmanchure de sa robe craqua sous le bras, dévoilant une poitrine parfaite de jeune fille. Une huître sauta de son décolleté déchiré.

Ils tombèrent tous deux dans le néant du portail. Geralt put encore entendre les paroles du chambellan.

— Musique ! Jouez, s'il vous plaît ! Il ne s'est rien passé. Oubliez ce regrettable incident !

Le sorceleur était persuadé que chaque nouvelle traversée du portail accroissait le risque d'un malheur et il ne se trompait pas. Ils arrivèrent au but, à l'auberge d'Errdil, mais ils se matérialisèrent trop haut, sous le plafond. Dans leur chute, ils brisèrent la balustrade de l'escalier et atterrirent sur une table dans un vacarme assourdissant. Il était impossible que la table résistât, et elle ne résista pas.

Lorsqu'ils rencontrèrent le sol, Yennefer se retrouva en dessous. Geralt était persuadé qu'elle était évanouie. Il se trompait.

Elle lui donna un coup de poing dans l'œil et lui lâcha en pleine figure une bordée d'insultes qui n'aurait pas fait honte à un fossoyeur nain, or les fossoyeurs nains étaient des gens d'une obscénité inégalable. Les jurons étaient accompagnés de coups furieux et désordonnés portés à l'aveuglette sur tout ce qui se présentait. Geralt lui saisit les mains et, désireux d'éviter un coup de tête, fourra son nez dans le décolleté de la magicienne, qui sentait bon le lilas, la groseille et les huîtres.

— Lâche-moi ! hurla-t-elle en se débattant comme un poney. Idiot ! Imbécile ! Crétin ! Lâche-moi, je te dis ! Le lien va craquer, je dois le renforcer, sinon le djinn va s'enfuir !

Il ne répondit pas alors même qu'il en brûlait d'envie. Il augmenta sa pression en essayant de la clouer au sol. Yennefer poussa un horrible juron, se débattit et lui donna un coup de pied dans l'entrejambe en rassemblant toutes ses forces. Avant qu'il eût réussi à reprendre haleine, elle s'arracha, hurla une formule magique. Il sentit une force monstrueuse le soulever de terre et le lancer à travers toute la longueur de la salle ; puis, avec une impulsion qui lui coupa le souffle, il heurta les deux battants d'un buffet sculpté qu'il démolit copieusement.

## IX

— Qu'est-ce qui se passe ? (Jaskier, cramponné au rebord de la fenêtre, se tordait le cou pour percer le rideau de pluie.) Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Dites-le-moi, par tous les diables !

— Ils se battent, hurla l'un des curieux dans la rue, en s'écartant vivement de la fenêtre de l'auberge. (Ses camarades en loques prirent eux aussi l'escampette en claquant leurs talons nus dans la boue.) Le sorcier et la magicienne se battent.

— Ils se battent ? s'étonna Neville. Ils se battent pendant que l'autre misérable ruine ma ville ! Regardez, il a encore renversé une cheminée ! Et il a pulvérisé la briqueterie ! Hé ! Mes braves ! Courez là-bas ! Par tous les dieux, c'est une chance qu'il pleuve, sinon il y aurait un incendie terrible !

— Ça ne va plus durer longtemps, dit le prêtre Krepp d'un ton lugubre. La lumière magique faiblit, le lien va craquer. Monsieur Neville ! Ordonnez aux gens de reculer ! Là-bas, l'enfer va se déchaîner ! Il ne va rester que des éclats de bois de votre maison, monsieur Errdil ! Qu'est-ce qui vous fait rire, monsieur Errdil ? Tout de même, c'est votre maison ! Que trouvez-vous de si drôle ?

— J'ai assuré cette mesure pour une belle galette !

— Votre police d'assurance couvre les accidents de magie et les dégâts causés par les phénomènes surnaturels ?

— Bien sûr.

— Vous avez agi sagement, monsieur l'elfe. Très sagement. Je vous félicite. Hé, braves gens, aux abris ! Que ceux qui tiennent à la vie s'éloignent !

À l'intérieur de la maison d'Errdil, on entendit un fracas assourdissant, un éclair fusa. La foule recula et s'abrita derrière des piliers.

— Pourquoi Geralt est-il allé là-bas ? gémit Jaskier. Pourquoi, par tous les diables ? Pourquoi s'est-il obstiné à sauver cette magicienne ? Diantre ! Pourquoi ? Chireadan, est-ce que tu comprends, toi ?

L'elfe eut un sourire triste.

— Oui, Jaskier, acquiesça-t-il. Je comprends.

## X

Geralt fit un écart pour éviter une nouvelle flèche d'un orange flamboyant, qui fusait des doigts de la magicienne. Elle était visiblement fatiguée, ses traits étaient fragiles et lents, il les évitait sans grande difficulté.

— Yennefer ! cria-t-il. Calme-toi ! Comprends enfin ce que je veux te dire ! Tu n'y arriveras pas !

Il ne put achever. Des mains de la magicienne jaillirent des éclairs rouges très fins qui l'atteignirent en de nombreux endroits et l'immobilisèrent. Ses vêtements émirent un sifflement et se mirent à fumer.

— Je n'y arriverai pas ? articula-t-elle, debout au-dessus de lui. Tu vas voir tout de suite de quoi je suis capable. Il suffit que tu restes couché dans ton coin et que tu ne me déranges plus.



— Retire-moi ça ! rugit-il en pestant et en se débattant dans la toile d'araignée ardente. Je brûle, par tous les diables !

— Reste couché sans bouger ! lui conseilla-t-elle, le souffle court. Ça brûle seulement quand tu t'agites... J'ai pas de temps à te consacrer, sorceleur. Nous avons un peu badiné, mais point trop n'en faut. Il faut que je m'occupe de ce djinn car il est prêt à fuir...

— À fuir ? hurla-t-il. C'est toi qui devrais fuir ! Ce djinn... Yennefer, écoute-moi attentivement ! Il faut que je t'avoue quelque chose... Il faut que je te dise la vérité. Tu vas être surprise.

## XI

Le djinn, au bout de son lien, s'agita dans tous les sens. Il décrivit un cercle, tira sur les cordes qui le retenaient et balaya la tourelle de la maison de Beau Berrant.

— Il pousse de ces rugissements ! dit Jaskier en fronçant les sourcils et en se protégeant instinctivement la gorge ! Il pousse des rugissements horribles ! Il est sacrément furieux, on dirait !

— Il l'est, dit Krepp.

Chireadan lui jeta un rapide coup d'œil.

— Pardon ?

— Il est furieux, répéta Krepp. Et ça ne m'étonne pas. Moi aussi, je serais furieux si je devais accomplir à la lettre le premier vœu que le sorceleur a exprimé par hasard...

— Comment ça ? s'écria Jaskier. Geralt a exprimé un vœu ?

— C'est lui qui avait le sceau qui retenait le génie prisonnier. Le génie accomplit ses vœux. C'est pour ça que la magicienne ne peut pas maîtriser le djinn. Mais le sorceleur ne devrait pas le lui dire, même s'il l'a deviné. Il ne devrait surtout pas le lui dire.

— Tonnerre ! gronda Chireadan. Je commence à comprendre. Le geôlier de la prison... Il a explosé...

— C'était le deuxième vœu du sorceleur. Il lui en reste encore un. Le dernier. Mais, par tous les dieux, il ferait mieux de ne pas le dire à Yennefer.

## XII

Penchée sur lui, elle était immobile et n'accordait plus la moindre attention au djinn qui se débattait au bout de ses liens au-dessus du toit de l'auberge. Le bâtiment trembla, du plâtre et des éclats de bois tombaient du plafond, les meubles, ébranlés par les secousses, se déplaçaient sur le plancher.

— Alors, c'est donc ça ! siffla-t-elle. Toutes mes félicitations ! Tu as réussi à me tromper. Ce n'est pas Jaskier, c'est toi qui l'as ! C'est pour ça que le djinn lutte si fort ! Mais je n'ai pas encore dit mon dernier mot, Geralt ! Tu me sous-estimes, tu sous-estimes mon pouvoir. Pour le moment, je vous ai encore en main, le djinn et toi. Il te reste encore un vœu, un dernier vœu ? Alors, prononce-le ! Tu

libéreras le djinn et alors je le mettrai en bouteille.

— Tu n'en as plus la force, Yennefer.

— Tu sous-estimes mes forces. Ton vœu, Geralt !

— Non, Yennefer. Je ne peux pas... Le djinn peut le réaliser, mais il ne te le pardonnera pas. Quand il sera libre, il te tuera, il se vengera sur toi... Tu ne réussiras pas plus à l'attraper qu'à te défendre contre lui. Tu es épuisée, tu tiens à peine debout. Tu vas mourir, Yennefer.

— Je prends le risque ! cria-t-elle, furieuse. Qu'est-ce que ça peut te faire, ce qui va m'arriver ? Songe plutôt à ce que le djinn peut te donner ! Tu as encore un vœu ! Tu peux lui demander ce que tu veux ! Profite de ta chance ! Profites-en, sorcelleur ! Tu peux tout avoir ! Tout !

### XIII

— Ils vont mourir tous les deux ? hurla Jaskier. Ce n'est pas possible ! Monsieur Krepp, ou je ne sais trop comment on vous appelle... Pourquoi ? Le sorcelleur pourrait tout de même... Pourquoi il ne s'enfuit pas, par toutes les pestes aussi pénibles qu'inattendues ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui le retient là-bas ? Pourquoi n'abandonne-t-il pas cette satanée sorcière à son sort pour s'enfuir ? Enfin, ça n'a pas de sens !

— Ça n'a aucun sens, répéta Chireadan, amer. Absolument aucun.

— C'est du suicide ! Et de l'idiotie pure !

— Après tout, c'est son métier ! intervint Neville. Le sorcelleur sauve ma ville. J'appelle les dieux à témoin que s'il vainc la magicienne et chasse le démon, je le récompenserai largement...

Jaskier arracha de sa tête son minuscule chapeau orné d'une plume d'aigrette, cracha dessus, le jeta dans la boue et le piétina en répétant des mots divers en différentes langues.

— Enfin, il a..., gémit-il soudain. Il a encore un vœu en réserve ! Il pourrait la sauver et se sauver lui-même ! Monsieur Krepp !

— Ce n'est pas si simple, réfléchit le prêtre. Mais si... S'il exprimait le bon vœu... S'il liait son sort au sort de... Non, je ne pense pas que l'idée lui vienne. Et il est même préférable qu'elle ne lui vienne pas.

### XIV

— Ton vœu, Geralt ! Plus vite ! Qu'est-ce que tu souhaites ? L'immortalité ? La richesse ? La gloire ? Le pouvoir ? La puissance ? Les honneurs ? Plus vite ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Il se taisait.

— Être un homme, dit-elle soudain avec un sourire mauvais. J'ai deviné, n'est-ce pas ? C'est bien ça que tu souhaites ? C'est bien ça dont tu rêves ? Tu rêves d'être libéré, d'être libre d'être celui que tu veux être, et non pas celui que tu dois être. Le djinn exaucera ce vœu, Geralt. Prononce-le !

Il se taisait.

Elle se dressait au-dessus de lui dans les scintillements de sa boule de cristal, dans son halo de magie, au milieu des jaillissements des rayons lumineux qui enchaînaient le djinn, les cheveux flottants et ses yeux lançant des flammes violettes, droite, svelte, noire, terrifiante...

Et belle.

Elle se pencha brusquement, le regarda droit dans les yeux, tout près. Il sentit son parfum de lilas et de groseille.

— Tu te tais, siffla-t-elle. Alors que désires-tu, sorcelleur ? Quel est ton rêve le plus intime ? Tu ne le sais pas ou tu n'arrives pas à te décider ? Cherche en toi ! Cherche profond et à fond parce que, je le jure sur le pouvoir, tu n'auras pas de seconde chance !

Et soudain il sut la vérité. Il savait. Il savait qui elle avait été, quels étaient ses souvenirs, ce qu'elle n'avait pas pu oublier, le passé avec lequel elle vivait. Il savait qui elle avait été avant de devenir magicienne.

Car les yeux qui le regardaient, des yeux froids, perçants, mauvais et intelligents, étaient ceux d'une bossue.

Il prit peur. Il n'avait pas peur de la vérité, non. Il avait peur qu'elle le lût dans ses pensées, qu'elle découvrit qu'il avait deviné. Qu'elle ne le lui pardonnât jamais. Il étouffa cette idée en lui, la tua, la jeta de sa mémoire à jamais, l'effaça définitivement, et il ressentit un énorme soulagement. Il sentait que...

Le plafond craqua. Le djinn, emmêlé dans un réseau de rayons qui s'éteignaient déjà, s'abattit droit sur eux en poussant des rugissements, des rugissements où perçaient le triomphe et des envies de meurtre. Yennefer se rua à sa rencontre, de la lumière jaillit de ses mains. Une lumière très ténue.

Le djinn ouvrit la gueule et tendit ses pattes vers elle. Le sorcelleur comprit brusquement qu'il savait ce qu'il souhaitait.

Et il prononça son vœu.

## XV

La maison explosa. Briques, poutres et planches volèrent en éclats dans un nuage de fumée et d'étincelles. Le djinn fusa de la poussière, aussi grand qu'une grange. Rugissant, se pâmant d'un rire triomphant, le génie de l'air, le d'jinni, enfin libéré, enfin libre, qui n'était plus lié par aucun engagement, aucune volonté autre que la sienne, décrivit trois cercles au-dessus de la ville, arracha la flèche de l'hôtel de ville, prit son essor et s'envola dans le ciel, devint de plus en plus petit et disparut.

— Il s'est enfui ! Il s'est enfui ! s'écria Krepp. Le sorcelleur est parvenu à ses fins. Le génie s'est envolé ! Il ne menacera plus personne !

— Ah ! fit Errdil avec une admiration qui n'était pas feinte.

Quelle ruine superbe !

— Par tous les diables ! Par tous les diables ! hurla Jaskier, tapi derrière le rebord de la fenêtre. Il a détruit toute la maison ! Il ne peut pas y avoir de survivants ! Personne n'a survécu, c'est moi qui vous le dis !

— Le sorceleur Geralt de Riv s'est sacrifié pour la ville, dit Neville d'un ton solennel. Nous ne l'oublierons pas, nous lui rendrons hommage. Nous lui élèverons une statue...

Jaskier retira un débris de terre séchée que la natte de roseau avait laissé sur ses manches, secoua son pourpoint des écailles du crépi mouillé par la pluie, regarda le bourgmestre et en quelques mots bien sentis exprima son opinion sur le sacrifice, la mémoire, l'hommage, et tous les monuments de la ville.

## XVI

Geralt regarda autour de lui. Des gouttes de pluie coulaient lentement dans la pièce par le trou du toit. Autour s'amoncelaient décombres et bouts de bois. Par un curieux hasard, l'endroit où ils se trouvaient avait été totalement épargné. Pas une planche, pas même une brique ne leur était tombée dessus. C'était comme si un bouclier invisible les avait protégés.

Yennefer, en rosissant légèrement, s'agenouilla à côté de Geralt, les mains posées sur ses genoux.

— Sorceleur, dit-elle en se raclant la gorge. Tu es mort ?

— Non, dit Geralt en s'essuyant le visage pour le débarrasser de la poussière.

D'un geste timide, Yennefer lui effleura le poignet, lui toucha légèrement la main.

— Je t'ai brûlé...

— Ce n'est rien. Quelques ampoules...

— Excuse-moi ! Tu sais, le djinn s'est enfui. Définitivement.

— Tu le regrettes ?

— Pas trop.

— C'est bien. Aide-moi à me lever, s'il te plaît !

— Attends ! chuchota-t-elle. Ton vœu... J'ai entendu ce que tu souhaitais. J'en suis restée stupéfaite, réellement stupéfaite. Je pouvais m'attendre à tout sauf à ça. Qu'est-ce qui t'y a poussé, Geralt ? Pourquoi... Pourquoi moi ?

— Tu ne sais pas ?

Elle se pencha sur lui, jusqu'à le toucher. Il sentit ses cheveux au parfum de lilas et de groseille lui frôler le visage et tout à coup il sut que jamais il n'oublierait leur parfum, leur contact si doux ; il sut que jamais il n'en avait connu d'aussi parfumés ni d'aussi doux. Yennefer l'embrassa et il comprit que plus jamais il ne désirerait d'autres lèvres que les siennes, tendres et humides, sucrées sous le rouge à lèvres.

Tout à coup il sut que désormais, il n'y avait plus qu'elle, son cou, ses épaules et ses seins libérés de sa robe noire, qu'il n'existait plus que sa peau, plus délicate et plus fraîche que toutes celles qu'il avait connues auparavant. Il plongea son regard dans ses yeux violets, les plus beaux yeux du monde, des yeux qui pour lui, comme il le craignait, seraient...

Tout. Il le savait.

— Ton vœu, chuchota-t-elle, ses lèvres tout près de son oreille. Je ne sais pas si pareil vœu peut se réaliser. Je ne sais pas s'il existe dans la nature un pouvoir capable de réaliser pareil vœu. Mais si c'est le cas, tu t'es condamné. Tu t'es condamné à moi.

Il la fit taire d'un baiser, d'une étreinte, d'un effleurement, d'une caresse, de caresses, puis de tout son être, de toute sa pensée, d'une unique pensée, de tout, encore et encore. Leurs soupirs et le bruissement des vêtements qu'ils éparpillaient sur le sol rompirent le silence. Ils le rompirent tout doucement, ils se montraient paresseux, précis, tendres et prévenants, et même si ni l'un ni l'autre ne savait très bien ce qu'étaient la tendresse et la prévenance, ils y parvinrent parce qu'ils le souhaitaient très fort. Ils ne se pressaient pas, et pourtant le monde entier cessa soudain d'exister, pour un minuscule, pour un très court instant, qui leur parut durer toute une éternité car c'était, en effet, toute une éternité.

Et puis la réalité reprit ses droits, mais elle les reprit différemment.

— Geralt ?

— Oouuui ?

— Et maintenant ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. Car vois-tu, je... je ne suis pas sûre qu'il valait la peine que tu te condamnes à moi. Je ne sais pas m'y prendre... Attends ! Qu'est-ce que tu fais ? Je voulais te dire...

— Yennefer... Yen...

— Yen ! répéta-t-elle en s'abandonnant totalement. Personne ne m'a jamais appelée comme ça. Redis-le, je t'en prie.

— Yen !

— Geralt !

## XVII

La pluie avait cessé. Au-dessus de Rinde, apparut un arc-en-ciel qui fendit le ciel de son arche multicolore tronquée. Elle donnait l'impression de sortir du toit en ruine de l'auberge.

— Par tous les dieux ! murmura Jaskier. Quel silence... Ils sont morts, je vous dis. Soit ils se sont entre-tués, soit mon djinn les a achevés.

— Il faut voir, dit Vratimir en s'essuyant le front avec son bonnet

froissé. Ils sont peut-être blessés. Peut-être faudrait-il appeler un physicien ?

— Plutôt un fossoyeur, constata Krepp. Je la connais, cette magicienne, et le diable se lisait aussi dans le regard du sorcelleur. Il n'y a pas à dire, il faut creuser tout de suite deux trous au lamentoir. Avant qu'on l'enterre, je conseillerais d'enfoncer une cheville de tremble dans cette Yennefer.

— Quel silence ! répéta Jaskier. Il y a un instant on entendait voler jusqu'aux chevrons des toitures, et maintenant on n'entend plus voler que les mouches.

Ils allèrent jusqu'aux ruines de l'auberge en se tenant sur leurs gardes, précautionneusement.

— Que le menuisier fasse les cercueils ! déclara Krepp. Dites au menuisier...

— Chut ! l'interrompit Errdil. J'ai entendu un bruit. Qu'est-ce que c'était, Chireadan ?

L'elfe dégagea son oreille en pointe et pencha la tête.

— Je n'en suis pas sûr... Rapprochons-nous encore !

— Yennefer est en vie, dit soudain Jaskier en tendant au maximum son oreille de musicien. Je l'ai entendue gémir. Oh ! La voilà qui gémit de nouveau !

— Oui ! confirma Errdil. Je l'ai entendue aussi. Elle gémit. Elle doit atrocement souffrir, c'est moi qui vous le dis. Chireadan, où vas-tu ? Fais attention !

L'elfe s'éloigna de la fenêtre écroulée par laquelle il venait de jeter un regard prudent à l'intérieur.

— Allons-nous-en ! fit-il brièvement. Ne les dérangeons pas !

— Alors, ils sont tous les deux vivants ? Chireadan ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— Allons-nous-en ! répéta l'elfe. Laissons-les seuls ! Qu'ils restent là, elle et lui avec son dernier vœu. Allons les attendre dans une auberge ! Ils ne vont pas tarder à nous rejoindre. Tous les deux.

— Qu'est-ce qu'ils font ? redemanda Jaskier, curieux. Dis-le-nous donc, par tous les diables !

L'elfe sourit. D'un sourire triste, très triste.

— Je n'aime pas les grands mots, dit-il. Et c'est une chose qu'on ne saurait dire sans employer de grands mots.

# LA VOIX DE LA RAISON 7

## I

Dans la clairière, se tenait Falwick, revêtu de son armure complète à l'exception de son casque, son manteau rouge carmin de moine rejeté en arrière sur l'épaule. À côté de lui, un nain géant, trapu, barbu, portant un haubert sous une pelisse de renard et coiffé d'un camail, avait les bras croisés sur la poitrine. Tailles, qui ne portait qu'une courte tunique en tissu doublé, arpentait la clairière en faisant des moulinets avec son épée dégainée.

Le sorceleur embrassa la clairière du regard en retenant son cheval. Tout le pourtour scintillait des cuirasses et des capelines de soldats armés de lances.

— Tonnerre ! grommela Geralt. J'aurais dû m'y attendre.

Jaskier tourna bride et jura tout bas à la vue des lanciers qui leur coupaient la retraite.

— Qu'est-ce qui se passe, Geralt ?

— Rien. Ferme ta gueule une fois pour toutes et ne t'en mêle pas ! Je vais essayer de nous sortir de là en racontant quelque mensonge.

— Que se passe-t-il, je te demande ? Encore une dispute ?

— Ferme-la !

— C'était tout de même une idée stupide d'aller en ville ! gémit le troubadour en regardant vers les tours du temple tout proche, qu'on pouvait apercevoir au-dessus de la forêt. On aurait dû rester tranquillement chez Nenneke et ne pas mettre le nez hors de l'enceinte...

— Ferme-la, je t'ai dit ! Tu vas voir, tout va s'expliquer.

— Ça n'en a pas l'air.

Jaskier avait raison. Ça n'en avait pas l'air. Tailles faisait toujours les cent pas en agitant son glaive, sans regarder de leur côté. Les soldats observaient la scène, appuyés sur leurs lances avec l'air morne et indifférent de professionnels chez qui le fait de tuer ne provoque pas de poussées excessives d'adrénaline.

Ils descendirent de cheval. Falwick et le nain s'approchèrent à pas lents.

— Vous avez offensé Tailles, un homme de haut lignage, sorceleur, dit le duc sans préambule ni les formules de politesse usuelles. Et Tailles, comme vous vous en souvenez certainement, vous a jeté son gant. Il n'était pas correct de vous provoquer dans l'enceinte du temple, aussi avons-nous attendu que vous quittiez les jupons de la prêtresse. Tailles vous attend. Vous devez vous battre.

— Vraiment ?

— Oui.

— Et vous ne pensez pas, monsieur Falwick, grimaça Geralt, que ce Tailles de haut lignage me fait trop d'honneur ? Je n'ai jamais eu

l'honneur d'être adoubé chevalier, et quant à ma naissance, mieux vaut ne pas en rappeler les circonstances. Je crains de ne pas être assez digne... Comment dit-on, Jaskier ?

— Incapable de donner réparation et d'aller sur le pré, récita le poète en gonflant les lèvres. Le code de chevalerie constitue...

— Le chapitre de l'ordre obéit à son propre code, le coupa Falwick. Si c'était vous qui aviez défié un chevalier de l'ordre, celui-ci aurait pu à son gré vous refuser réparation ou vous l'accorder. Mais c'est la situation inverse : c'est le chevalier qui vous défie, et ainsi vous élève à sa dignité, bien entendu uniquement le temps nécessaire pour laver l'affront. Vous ne pouvez pas refuser. Refuser cette dignité vous en rendrait indigne.

— C'est d'une logique ! dit Jaskier avec une grimace simiesque. Je vois que vous avez étudié les philosophes, monsieur le chevalier.

— Ne t'en mêle pas ! (Geralt dressa la tête, regarda Falwick dans les yeux.) Achevez, chevalier. J'aimerais savoir vos intentions. Que se passera-t-il si je m'avère... indigne ?

— Que se passera-t-il ? (Un rictus se dessina sur le visage de Falwick.) Eh bien ! Je te ferai alors pendre à une branche, coquin !

— Du calme ! dit soudain le nain d'une voix éraillée. Contrôlez vos nerfs, monsieur le comte. Et pas d'injures, s'il vous plaît.

— Ce n'est pas à toi de m'apprendre les bonnes manières, Cranmer ! dit le chevalier avec un air pincé. Et souviens-toi que le prince t'a donné des ordres que tu dois exécuter à la lettre.

— C'est vous qui n'avez pas à me donner de leçon, comte, dit le nain, le poing sur la hache à double tranchant glissée dans sa ceinture. Je sais exécuter des ordres, je me passerai de vos leçons. Monsieur Geralt, permettez. Je suis Dennis Cranmer, capitaine de la garde du prince Hereward.

Le sorcelleur salua le nain avec raideur en le regardant dans les yeux, des yeux gris clair, couleur d'acier, sous des sourcils filasse broussailleux.

— Battez-vous avec Tailles, monsieur le sorcelleur ! poursuivit calmement Dennis Cranmer. Ça vaudra mieux. Il ne s'agit pas d'un duel convenu à mort, vous devez juste réduire votre adversaire à l'impuissance. Allez sur le pré et laissez-le vous réduire à l'impuissance !

— Pardon ?

— Le chevalier Tailles est le favori du prince, dit Falwick avec un sourire fielleux. Si ton glaive le touche au cours du combat, mutant, tu seras puni. Le capitaine Cranmer t'arrêtera et te livrera à Sa Majesté et tu devras comparaître devant elle. Pour être puni. Tels sont les ordres qu'il a reçus.

Le nain n'eut pas un regard pour le chevalier, il ne quittait pas



Geralt des yeux. Le sorceleur esquissa un sourire assez horrible.

— Si je comprends bien, dit-il, je dois me battre en duel parce que si je ne le fais pas, je serai pendu. Si je combats, je dois laisser mon adversaire me blesser parce que si c'est moi qui le blesse, je serai condamné au pilori. Quelle joyeuse alternative ! Mais je pourrais peut-être vous épargner des ennuis ? Je vais me fracasser la tête contre le tronc d'un pin et me réduire ainsi moi-même à l'impuissance. Cela vous satisfera-t-il ?

— Trêve de plaisanteries ! siffla Falwick entre ses dents. N'aggrave pas ta situation ! Tu as offensé l'ordre, vagabond, et pour cette offense, tu dois être puni, je pense que tu l'as compris. Le jeune Tailles, de son côté, a besoin de se couvrir de gloire en vainquant un sorceleur, gloire que le chapitre de l'ordre veut lui assurer. Sinon, tu serais déjà pendu. Si tu te laisses vaincre, tu sauveras ta misérable vie. Nous ne tenons pas à te voir mort, nous voulons simplement que Tailles t'égratigne la peau. Et une peau de mutant comme la tienne cicatrise vite. Allez, on y va. Décide ! Tu n'as pas le choix !

— C'est ce que vous pensez, monsieur le comte, dit Geralt en accentuant son rictus. (Il jeta un coup d'œil circulaire pour évaluer le nombre des soudards.) Mais moi, je pense l'avoir.

— Oui, c'est vrai, reconnut Dennis Cranmer. Vous avez le choix. Mais alors le sang coulera, des flots de sang. Comme à Blaviken. C'est ce que vous voulez ? Vous voulez avoir du sang et des morts sur la conscience ? Car le choix auquel vous pensez, monsieur Geralt, signifie du sang et des morts.

— Vous argumentez de bien charmante façon, capitaine, c'en est même fascinant ! se moqua Jaskier. Vous essayez de prendre un homme que vous avez attaqué dans la forêt par des sentiments humanitaires, vous en appelez à ses grands sentiments. Vous lui demandez, si je comprends bien, de daigner ne pas verser le sang des bandits qui l'ont attaqué. Il doit avoir pitié de ces sbires parce qu'ils sont pauvres, qu'ils ont femmes et enfants, et qui sait, peut-être même une mère. Mais ne vous semble-t-il pas, capitaine Cranmer, que vous vous inquiétez prématurément ? Parce que moi, quand je regarde vos lanciers, je vois leurs genoux trembler rien qu'à l'idée de se battre avec Geralt de Riv, le sorceleur qui vient à bout d'une strige à mains nues. Il n'y aura pas d'effusion de sang ici, personne ne subira de dommages. À l'exception de ceux qui se casseront une jambe en détalant jusqu'à la ville.

— Moi, dit calmement le nain en prenant un air supérieur et agressif, je n'ai rien à reprocher à mes genoux. Jusqu'à présent, je n'ai jamais fui devant personne et ce n'est pas aujourd'hui que je changerai d'habitudes. Je ne suis pas marié et si j'ai des enfants, je ne sais rien de leur existence ; quant à ma mère, une dame que je ne connais pas

plus que ça, je préférerais la tenir en dehors de cette affaire. Mais les ordres qui m'ont été donnés, je les exécuterai. À la lettre, comme toujours. Sans en appeler à vos sentiments, monsieur Geralt de Riv, je vous demande de prendre une décision. Quelle qu'elle soit, je m'y conformerai.

Le nain et le sorceleur se regardèrent les yeux dans les yeux.

— Bien ! finit par dire Geralt. Réglons cela ! On ne va pas y passer la journée.

Falwick redressa la tête, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Par conséquent, vous êtes d'accord ? dit-il. Vous consentez à vous battre en duel avec le chevalier né Tailles de Dorndal ?

— Oui.

— Bien. Préparez-vous !

— Je suis prêt, dit Geralt en enfilant ses gants. Ne perdons pas de temps ! Si ce duel vient aux oreilles de Nenneke, ça ira mal. Réglons cela rapidement ! Jaskier, garde ton calme ! Tu n'as rien à voir là-dedans. N'est-ce pas, monsieur Cranmer ?

— Absolument ! confirma sèchement le nain avant de regarder Falwick. Absolument, monsieur Geralt ! Quoi qu'il arrive, cela ne concerne que vous.

Le sorceleur dégaina son glaive.

— Non, dit Falwick, en sortant le sien. Tu ne te battras pas avec ta lame de rasoir. Prends mon épée !

Geralt haussa les épaules. Il prit l'épée du comte et fit un moulinet pour l'essayer.

— Elle est lourde, constata-t-il froidement. Nous pourrions nous battre avec des bêches avec un égal succès.

— Tailles a la même. Vous êtes à armes égales.

— Vous avez vraiment beaucoup d'humour, monsieur Falwick. Vraiment beaucoup !

Les soudards s'espacèrent sur le pourtour de la clairière. Tailles et le sorceleur se faisaient face.

— Monsieur Tailles ? Que diriez-vous de me présenter des excuses ?

Le petit chevalier pinça les lèvres, mit sa main gauche dans son dos et s'immobilisa en position d'escrimeur.

— Non ? dit Geralt en souriant. Vous n'écoutez pas la voix de la raison ? C'est dommage.

Tailles fléchit les genoux, se releva d'un bond et passa à l'attaque à la vitesse de l'éclair, sans avertissement. Le sorceleur ne fit même pas l'effort de parer les coups, il esquiva la pointe aplatie de l'épée d'une rapide volte-face. Le petit chevalier traça un large moulinet, la lame cingla l'air. D'une agile pirouette, Geralt échappa à la lame, bondit sur le côté en souplesse et d'une feinte courte, légère, fit perdre

la cadence à Tailles. Celui-ci poussa un juron, donna un coup ample de la dextre, perdit un moment l'équilibre, essaya de le récupérer, instinctivement, maladroitement, la garde haute. Le sorceleur frappa avec la vitesse et la force de la foudre, il cogna droit devant en tendant le bras sur toute sa longueur. La lourde épée grinça bruyamment en croisant la lame de Tailles qui, violemment repoussée, alla lui heurter le visage. Le chevalier poussa un hurlement, tomba sur les genoux, le front dans l'herbe. Falwick accourut et se baissa. Geralt ficha le glaive en terre et se retourna.

— À moi, la garde ! hurla Falwick en se relevant. Attrapez-le !

— Ne bougez pas ! Que chacun reste à sa place ! râla Dennis Cranmer en effleurant sa hache.

Les soldats s'immobilisèrent.

— Non, comte, dit lentement le nain. J'exécute toujours les ordres à la lettre. Le sorceleur n'a pas touché le chevalier Tailles. Le gamin s'est cogné à son propre fer. Par malchance.

— Il a le visage massacré ! Il est défiguré à vie.

— La peau cicatrise, dit Dennis Cranmer en plantant ses yeux d'acier dans le sorceleur et en montrant les dents. Et la cicatrice ? Une cicatrice, pour un chevalier, est un souvenir glorieux, une source d'éloge et de gloire, de cette gloire que le chapitre souhaitait tant pour lui. Un chevalier sans cicatrice est un pleutre, ce n'est pas un chevalier. Demandez-le-lui, comte ! Vous verrez qu'il est content.

Tailles, qui se tordait de douleur dans l'herbe, crachait du sang, glapissait et hurlait, n'avait aucunement l'air réjoui.

— Cranmer ! rugit Falwick en déterrants son épée. Tu vas le regretter, je le jure !

Le nain se retourna, sortit lentement sa hache de sa ceinture, se racla la gorge et cracha généreusement dans sa dextre.

— Oh, monsieur le comte ! grinça-t-il. Ne parjurez pas ! Je déteste les parjures et le prince Hereward m'a donné le droit de les punir en leur tranchant la gorge. Je préfère oublier ces stupides propos. Mais ne recommencez pas, je vous en prie !

Falwick, haletant de colère, se tourna vers Geralt.

— Sorceleur, fiche le camp d'Ellander ! Immédiatement et sans délai !

— Je suis rarement d'accord avec lui, marmonna Dennis en s'approchant du sorceleur pour lui rendre son glaive, mais cette fois, il a raison. Partez d'ici au plus vite !

— Nous suivrons votre conseil, dit Geralt en ceignant son baudrier. Mais d'abord... j'ai encore un mot à dire à monsieur le comte. Monsieur Falwick !

Le chevalier de la Rose-Blanche cligna nerveusement des yeux, s'essuya les mains sur son manteau.

— Revenons un moment au code de votre chapitre, poursuivit le sorcelleur en se gardant de sourire. Il y a une affaire qui excite ma curiosité. Admettons que je me sois senti dégoûté et offensé par votre attitude dans toute cette affaire, que je vous aie défié à l'épée, ici, maintenant, sur place, qu'auriez-vous fait alors ? M'auriez-vous considéré comme suffisamment digne pour croiser le fer avec moi ? Ou auriez-vous refusé de le faire, même en sachant qu'en cas de refus, c'est moi qui vous aurais tenu pour indigne, même, pour qu'on vous crache dessus, qu'on vous rosse et qu'on vous donne des coups de pied dans le fondement sous les yeux de vos fantassins ? Comte Falwick, veuillez avoir l'extrême obligeance de satisfaire ma curiosité.

Falwick pâlit, recula d'un pas, regarda autour de lui. Les soudards évitaient son regard. Dennis Cranmer fit une grimace, tira la langue et lança un jet de salive à une bonne distance.

— Bien que vous vous taisiez, continua Geralt, j'entends dans votre silence la voix de la raison, monsieur Falwick. Voici ma curiosité satisfaite. Maintenant, à mon tour de satisfaire la vôtre. Si vous êtes curieux de savoir ce qui va se passer si votre ordre décide d'importuner d'une manière ou d'une autre notre mère Nenneke et ses prêtresses, ou s'il impose trop sa présence au capitaine Cranmer, alors sachez, comte, que je vous retrouverai et que sans me soucier d'aucun code, je vous saignerai comme un porc.

Le chevalier blêmit encore davantage.

— N'oubliez surtout pas ma promesse, monsieur Falwick ! Viens, Jaskier ! Il est temps qu'on y aille. Salut, Dennis !

— Bonne chance, Geralt ! dit le nain avec un large sourire. Salut ! Je suis infiniment heureux de cette rencontre. J'espère qu'il y en aura d'autres.

— C'est réciproque, Dennis. Alors, au revoir !

Ils s'éloignèrent au pas, avec une lenteur ostensible, sans se retourner. Ils ne passèrent au trot que lorsque la forêt les dissimula.

— Geralt, dit tout à coup le poète. Nous ne partons tout de même pas directement dans le sud ? Il va falloir faire un détour pour éviter Ellander et les terres de Hereward ? Hein ? Ou est-ce que tu as l'intention de poursuivre cette démonstration ?

— Non, Jaskier. Ce n'est pas mon intention. Nous allons couper par la forêt, et après nous obliquerons vers la route des Marchands. Rappelle-toi bien ! Pas un mot de cette noise devant Nenneke. Pas un seul !

— J'espère que nous allons partir sans tarder ?

— Nous partons immédiatement.

## II

Geralt se pencha, vérifia l'anneau de son étrier, qui venait d'être réparé, régla son étrivière qui sentait le cuir flambant neuf, encore

raide et qui avait du mal à entrer dans la boucle. Il rectifia la sangle, installa les besaces et la couverture roulée derrière sa selle ainsi que son glaive d'argent attaché dessus. Nenneke se tenait à côté, immobile, les bras croisés sur la poitrine.

Jaskier s'approcha, menant son hongre bai par la bride.

— Merci pour ton hospitalité, vénérable, dit-il gravement. Et ne sois plus en colère contre moi. Je sais, de toute façon, que tu m'aimes bien.

— Certes, approuva Nenneke sans sourire. Je t'aime bien, fainéant, même si je me demande pourquoi. Salut !

— Au revoir, Nenneke.

— Au revoir, Geralt. Fais attention à toi !

Le sorceleur eut un sourire sarcastique.

— Je préfère faire attention aux autres. À la longue, c'est plus sûr.

Iola apparut entre les colonnes du temple tapissées de lierre, en compagnie de deux jeunes adeptes. Elle portait le coffret du sorceleur. Elle évitait son regard avec gaucherie. Son sourire gêné et la rougeur de sa frimousse poupline couverte de taches de rousseur formaient un ensemble charmant. Ses compagnes ne se privaient pas de lancer des regards chargés de sous-entendus et avaient du mal à retenir leurs rires.

— Par la Grande Melitele, soupira Nenneke. Voici tout un cortège pour vous dire au revoir. Prends ton coffret, Geralt ! J'ai complété tes élixirs, tu as tout ce qui manquait. Ainsi que le remède. Tu sais lequel. Prends-en régulièrement pendant quinze jours ! N'oublie pas ! C'est important.

— Je n'oublierai pas. Merci, Iola.

La jeune fille inclina la tête, lui tendit le coffret. Elle aurait tellement voulu lui dire quelque chose. Mais elle n'avait aucune idée de ce qu'il convenait de dire, des mots qu'il convenait d'utiliser. Elle ne savait pas ce qu'elle aurait dit si elle l'avait pu. Elle ne le savait pas. Et pourtant elle le désirait.

Leurs mains se frôlèrent.

Du sang ! Du sang ! Des os comme des baguettes blanches brisées. Des tendons, telles des cordes blanchâtres, qui explosent sous la peau en train d'éclater, lacérée par de longues pattes hérissées de piquants et des dents pointues. L'horrible bruit d'un corps déchiqueté et des cris, des cris impudents et rendus effrayants par leur impudence. Par l'impudence de la fin. De la mort. Du sang et des cris. Des cris. Du sang. Des cris...

— Iola !!!

Avec une rapidité inattendue chez une personne de sa corpulence, Nenneke s'approcha de la jeune fille allongée par terre, tendue, secouée par des convulsions, et la maintint par l'épaule et les cheveux.

L'une des adeptes était comme paralysée ; l'autre, plus vive, s'agenouilla sur les jambes de Iola. Iola s'arc-bouta en ouvrant la bouche pour pousser des hurlements muets.

— Iola ! criait Nenneke. Iola ! Parle ! Parle, mon enfant ! Parle !

La jeune fille se raidit encore davantage, elle se mordit les lèvres, serra les mâchoires, un mince filet de sang coula sur sa joue. Nenneke, rougie par l'effort, cria des mots que le sorceleur ne comprit pas, mais son médaillon lui tirait la nuque si fort qu'il se pencha instinctivement, écrasé par un fardeau invisible.

Iola s'immobilisa.

Jaskier, pâle comme un linge, poussa un profond soupir. Nenneke se redressa sur ses genoux, puis se leva avec difficulté.

— Emportez-la ! dit-elle aux adeptes.

Les jeunes filles étaient maintenant plus nombreuses, de nouvelles étaient accourues, graves, effrayées et silencieuses.

— Emportez-la ! répéta la prêtresse. Faites bien attention ! Et ne la laissez pas seule ! J'arrive tout de suite.

Elle se retourna vers Geralt. Le sorceleur, immobile, tripotait les rênes dans sa main moite.

— Geralt... Iola...

— Ne dis rien, Nenneke !

— Je l'ai vu, moi aussi. L'espace d'un instant. Geralt, ne pars pas !

— Il le faut.

— Tu as vu... tu l'as vu ?

— Oui. Ce n'est pas la première fois.

— Et alors ?

— Il ne sert à rien de regarder derrière soi.

— Ne pars pas, je t'en prie !

— Il le faut. Occupe-toi de Iola ! Au revoir, Nenneke.

La prêtresse hocha lentement la tête, renifla et essuya une larme d'un geste sec, brusque, du poignet.

— Adieu ! chuchota-t-elle sans le regarder dans les yeux.

# *L'Épée de la providence*

Sorceleur – 2

Traduit du polonais par Alexandre Dayet

# LES LIMITES DU POSSIBLE

## I

— Il n'en sortira plus, je vous le dis, finit par lancer le grêlé en branlant du chef. Ça fait une heure et quart qu'il est entré. C'en est fini de lui.

Les bourgeois, pressés les uns contre les autres au milieu des ruines et des gravats, observaient en silence le trou noir béant de l'entrée du souterrain. Un gros homme vêtu d'une vareuse jaune se dandinait d'un pied sur l'autre en toussant. Il fit glisser de sa tête une toque toute fripée.

— Attendons encore un peu, dit-il en essuyant la sueur qui perlait de ses sourcils clairsemés.

— Attendre quoi ? mugit le grêlé. Là-bas, dans les oubliettes, se terre un basilic. L'auriez-vous oublié, burgrave ? Celui qui entre signe irrévocablement sa perte. Ils ne sont pas assez nombreux, ceux qui n'en sont pas revenus ? Qu'est-ce que nous attendons ?

— Nous nous sommes mis d'accord, murmura sans conviction le gros homme. N'est-ce pas ?

— Cet accord, nous l'avons conclu avec un vivant, bourgmestre, déclara le compagnon du grêlé, un géant ceint d'un tablier de boucher en cuir. Il est mort, aussi sûrement le soleil brille dans le ciel. Il était évident dès le début qu'il courait à sa perte, tout comme les autres avant lui. Il n'a pris aucun miroir, seulement son épée. Et sans miroir, tout le monde le sait, il est impossible de tuer un basilic.

— Nous avons ainsi économisé quelques sous, bourgmestre, reprit le grêlé. Pour la peau du basilic, il n'y aura point de salaire. Rentrez tranquillement chez vous. Nous nous occupons du cheval et des bagages du magicien. Ce serait dommage d'abandonner ces biens.

— Oui, confirma le boucher. Une bien belle jument, ma foi, et des bâts bien remplis. Voyons ce qu'ils contiennent.

— Comment osez-vous ?

— Silence, bourgmestre. Ne vous mêlez pas de ça si vous ne voulez pas qu'une bosse vous pousse sur le front, menaça le grêlé.

— Une jument bien belle, répéta le boucher.

— Laisse ce cheval tranquille, mon beau.

Le boucher se retourna lentement vers l'étranger qui venait de surgir de derrière un mur effondré, juste dans le dos de l'assistance rassemblée autour de l'entrée du souterrain.

L'étranger portait des cheveux crépus, denses et châains, une tunique brune recouverte d'un pourpoint de coton et de hautes bottes de cavalier. Aucune arme.

— Éloigne-toi de ce cheval, répéta-t-il avec un sourire menaçant. Est-ce donc possible ? Ce sont le cheval, les bâts et la propriété d'un



autre, et tu oses y laisser traîner tes yeux avides et tes sales pattes ? Tout cela est-il bien digne ?

Le grêlé jeta un regard au boucher et glissa une main sous sa veste. Son compagnon fit un signe de tête à deux individus trapus et aux cheveux coupés court qui sortirent du groupe des badauds. Ils tenaient des battes du type de celles qu'on utilise dans les abattoirs pour assommer les animaux.

— Qui êtes-vous, demanda le grêlé en gardant sa main dissimulée sous sa veste, pour oser parler de dignité ?

— Tu n'arriveras à rien de cette manière, mon beau.

— Vous n'êtes pas armé.

— C'est vrai. (L'étranger sourit de plus belle.) Je ne porte jamais d'arme.

— Ce n'est pas bien. (Le grêlé fit apparaître un long couteau.) C'est même très mal que vous n'en portiez pas.

Le boucher sortit une lame aussi longue qu'un couteau de chasse. Les deux autres s'approchèrent en brandissant leur batte.

— Je ne puis en porter, répondit l'étranger. Mais mes armes me suivent.

Deux jeunes filles au pas léger et sûr surgirent de derrière les ruines. Le rang des badauds s'éclaircit immédiatement.

Les jeunes filles souriaient. Elles clignaient des yeux et leurs dents étaient étincelantes. Des zébrures grises étaient tatouées du coin de leurs yeux jusqu'à leurs oreilles. Leurs muscles cruraux saillaient sous les peaux de lynx qu'elles portaient autour des hanches. Leurs épaules nues et rondes roulaient au-dessus de brassards en cotte de mailles. La poignée d'un sabre dépassait au-dessus de leurs omoplates elles aussi protégées par des mailles métalliques.

Le grêlé déposa son couteau au sol lentement, très lentement, en fléchissant le genou.

Du trou dans les ruines parvinrent un cliquetis de pierres et des bruits de choc. Des mains sortirent de l'obscurité, s'agrippant au bord endommagé du mur. Derrière les mains, on vit bientôt apparaître une tête aux cheveux blancs saupoudrés de poussière de brique, puis un visage pâle et la poignée d'une épée dépassant des épaules. La foule laissa échapper un murmure.

En se cassant en deux, l'homme aux cheveux d'albâtre hissa du trou une forme étrange, un corps insolite maculé d'une poussière imprégnée de sang. Saisissant la créature par sa longue queue de lézard, il la jeta sans un mot aux pieds du gros bourgmestre. Celui-ci sursauta et trébucha sur un pan de mur effondré en voyant le bec d'oiseau grimaçant de l'animal, ses ailes membraneuses et les griffes effilées de ses pattes recouvertes d'écailles. Le collet de la créature égorgée, jadis carmin, avait pris des teintes brunes et rousses ; ses

yeux exorbités étaient vitreux.

— Voilà le basilic, dit l'homme aux cheveux blancs en époussetant son pantalon. Conformément à notre contrat : 200 lintares, je vous prie. De bons lintares sonnants et trébuchants et point trop usés. Je vérifierai, je vous préviens.

Les mains tremblantes, le bourgmestre sortit une grosse bourse. L'homme aux cheveux blancs observa les alentours et arrêta son regard sur le grêlé et le couteau qui gisait à ses pieds. Il remarqua l'homme à la tunique brune et les jeunes filles parées de peaux de lynx.

— C'est toujours pareil, dit-il en prenant l'escarcelle des mains agitées du bourgmestre. Je risque ma vie contre un salaire de misère, et vous, pendant ce temps, vous volez mes bagages. Par la peste, vous ne changerez donc jamais.

— Vos bagages n'ont pas été touchés, murmura le boucher en reculant. (Les individus armés de battes s'étaient déjà fondus dans la foule.) Vos affaires n'ont pas été inquiétées, seigneur.

— J'en suis fort aise, répondit l'homme en souriant. (À la vue de ce sourire lacérant la pâleur de son visage comme une cicatrice, la foule commença à se disperser.) C'est pourquoi, mon frère, toi non plus tu ne seras pas inquiet. Va en paix. Mais vas-y vite.

Le grêlé voulut lui aussi se retirer. Ses pustules ressortaient affreusement sur la peau de son visage livide.

— Toi ! Attends, lui lança l'homme à la tunique brune. Tu as oublié quelque chose.

— Quoi... seigneur ?

— Tu m'as menacé d'un couteau.

La plus grande des jeunes filles se balançait alors sur ses jambes largement écartées en faisant pivoter ses hanches. Son sabre, dégainé imperceptiblement, siffla dans l'air. La tête du grêlé, éjectée, accomplit une parabole avant de disparaître dans le trou béant. Le corps, lourd et rigide, s'effondra comme un tronc d'arbre sur les briques cassées. La foule gémit d'une seule voix. La seconde jeune fille, une main sur la poignée de son sabre, se retourna avec agilité pour surveiller leurs arrières. Manœuvre inutile, car la foule s'enfuyait à toutes jambes vers la ville en trébuchant et chutant dans les ruines. À leur tête, le bourgmestre avançait de plusieurs toises l'énorme boucher en effectuant des bonds ahurissants.

— Beau lancer, commenta froidement l'homme aux cheveux d'albâtre en se protégeant les yeux du soleil avec son gant noir. Beau lancer de sabre, belle Zerricane. Je m'incline humblement devant l'habileté et la beauté des libres guerrières. Je me nomme Geralt de Riv.

— Et moi... (l'inconnu à la tunique brune désigna le blason blême

qu'il portait sur le torse, représentant trois oiseaux noirs alignés sur fond uniformément jaune) je me nomme Borch, dit Trois-Choucas. Voici mes gardes du corps : Tea et Vea. Je les nomme ainsi parce que leurs véritables prénoms sont difficiles à prononcer. Toutes les deux sont, comme tu l'as si bien deviné, des Zerricanes.

— Je leur dois, me semble-t-il, de posséder encore mon cheval et mes biens. Je vous remercie, guerrières. Je vous remercie également, seigneur Borch.

— Trois-Choucas. Épargne-moi ce “seigneur”. Quelque chose te retient-il en cette contrée, Geralt de Riv ?

— Pas le moins du monde.

— Parfait. J'ai une proposition. Non loin d'ici, à la croisée des chemins, sur la route menant au port fluvial, se trouve l'*Auberge du Dragon pensif*. La cuisine qu'on y sert n'a pas son égale dans toute la région. Je m'y rends justement pour m'y restaurer et m'y reposer. J'apprécierais que tu acceptes de m'y tenir compagnie.

— Borch, répondit Geralt. (Il tourna le dos à son cheval pour regarder l'étranger dans les yeux.) Je ne voudrais pas qu'un malentendu s'immisce entre nous. Je suis un sorceleur.

— Je m'en doutais. Et tu me l'avoues comme si tu disais : “Je suis un lépreux”.

— Certains, reprit posément Geralt, comparent la compagnie des lépreux à celle des sorceleurs.

— Et d'autres, répliqua en souriant Trois-Choucas, préfèrent celle des chèvres à celle des jeunes filles. Je pense qu'on peut s'apitoyer sur le sort des uns et des autres. Je renouvelle sans ambages ma proposition.

Geralt fit glisser son gant pour serrer la main que l'étranger lui tendait.

— J'accepte en me réjouissant de cette nouvelle amitié.

— En route, car je meurs de faim.

## II

L'aubergiste essayait les planchettes irrégulières du plateau de la table avec un torchon. Il s'inclina et sourit, laissant apparaître un trou à la place des incisives.

— Oui... (Trois-Choucas fixa un instant le plafond noirci et les araignées folâtres qui le parcouraient.) D'abord... D'abord de la bière. Pour éviter un second service, un tonnelet entier. Et avec la bière... Que proposes-tu avec la bière, mon beau ?

— Un fromage ? se risqua l'aubergiste.

— Non, grimaça Borch. Le fromage sera pour le dessert. Avec la bière, nous voulons quelque chose d'aigre et de fort.

— À votre service. (L'aubergiste sourit en ouvrant encore plus grand la bouche : les incisives n'étaient pas les seules dents qui lui

manquaient.) De petites anguilles à l'ail baignant dans de l'huile et du vinaigre ou des poivrons verts marinés...

— Parfait. Les deux. Après, une soupe. Celle que j'avais mangée l'autre fois. Des coquillages, de petits poissons et d'autres saletés comestibles y flottaient.

— Une soupe marinière ?

— Oui. Ensuite, un rôti d'agneau aux oignons. Puis une soixantaine d'écrevisses. Jette du fenouil dans une casserole, tout ce que tu peux. Ensuite, du fromage de brebis et une salade. Après, on verra.

— À votre service. Pour tout le monde ? Quatre couverts, s'entend ?

La plus grande des Zerricanes fit non de la tête en se saisissant la taille, particulièrement moulée par sa chemise de lin.

— J'oubliais.

Trois-Choucas s'adressa à Geralt en bougonnant :

— Les filles veulent garder la ligne. Aubergiste ! L'agneau seulement pour nous deux. Sers-nous la bière tout de suite avec les anguilles. Pour le reste, attends un peu. Évitions que les autres plats refroidissent. Nous ne sommes pas venus ici pour bâfrer, mais pour passer le temps agréablement en discutant.

— Je comprends fort bien, seigneur, répondit l'aubergiste en s'inclinant une nouvelle fois.

— Le discernement, voilà une qualité importante dans ton métier. Donne-moi la main, mon beau.

Les monnaies d'or tintèrent. La bouche du tavernier s'ouvrit jusqu'aux limites du possible.

— Ce n'est pas une avance, précisa Trois-Choucas. Il s'agit d'un extra. Et maintenant, file dans ta cuisine, bonhomme.

Il faisait chaud dans l'alcôve. Geralt desserra son ceinturon, retira son pourpoint puis retroussa les manches de sa chemise.

— Je vois que le manque d'argent ne te tracasse pas, dit-il. Vis-tu des privilèges que te confère ton état de chevalier ?

— En partie, répondit Trois-Choucas en souriant et sans entrer dans les détails.

Ils firent un sort rapide aux anguilles et au quart de tonneau. Prenant un plaisir flagrant à la soirée, les Zerricanes n'économisaient pas non plus la bière. Elles se disaient des choses à mi-voix. Veà éclata soudain d'un rire sonore.

— Les filles parlent-elles la *lingua franca* ? demanda discrètement Geralt en les observant du coin de l'œil.

— Mal. Et elles ne sont pas bavardes. C'est appréciable. Comment trouves-tu la soupe, Geralt ?

— Hum.

— Buvons.

— Hum.

— Geralt... (Trois-Choucas posa sa cuillère et rota discrètement.)

Revenons un moment à la conversation que nous avons sur la route. J'ai cru comprendre qu'il t'arrive, à toi, sorceleur parcourant le monde de long en large, de rencontrer en chemin des monstres qu'il t'incombe de tuer contre salaire. Est-ce cela ton métier ?

— Plus ou moins.

— Et s'il arrive qu'on fasse personnellement appel à toi quelque part pour, disons, exécuter une commande spéciale ? Que fais-tu alors ? Prends-tu la route ?

— Cela dépend de la personne qui me le demande et du but.

— Et du salaire ?

— Aussi. (Le sorceleur haussa les épaules.) Tout augmente et il faut bien vivre, comme disait l'une de mes amies magiciennes.

— Une attitude sélective que je qualifierais de prosaïque. Pourtant, au principe même de ton activité, il doit bien exister un idéal, Geralt : le conflit entre les forces de l'Ordre et celles du Chaos, comme disait l'un de mes amis sorciers. J'imagine que tu accomplis ces missions pour protéger les humains du Mal partout et toujours, sans distinction, en te tenant explicitement du bon côté de la palissade.

— Les forces de l'Ordre, les forces du Chaos... Que de grands mots, Borch. Tu veux à tout prix me placer d'un côté de la palissade dans un conflit que tous considèrent comme éternel, un conflit qui n'est pas né d'hier et qui n'est pas prêt de disparaître. De quel côté se tient le maréchal-ferrant affairé à son travail ? Et notre aubergiste qui s'empresse d'apporter son rôti d'agneau ? Quelle est, selon toi, la limite entre le Chaos et l'Ordre ?

— C'est très simple. (Trois-Choucas fixait le sorceleur droit dans les yeux.) Le Chaos représente une menace. Il est le côté agressif. L'Ordre, au contraire, représente le côté menacé, qui nécessite d'être protégé, qui a besoin qu'on le défende. Mais buvons. Faisons donc un sort à cet agneau.

— Bonne idée.

Soucieuses de leur ligne, les Zerricanes s'étaient ménagé une pause qu'elles consacraient à boire plus vite encore. Veà, penchée sur l'épaule de sa compagne, lui murmura quelque chose à l'oreille en époussetant de ses tresses le plateau de la table. Tea, la plus petite des deux, éclata de rire en faisant cligner ses paupières tatouées.

— Bien, continua Borch en mordillant un os. Continuons notre conversation, si tu le permets. J'ai compris que tu n'aimais pas que l'on t'assigne une place dans le conflit des forces. Tu ne fais qu'exécuter une tâche.

— Oui.

— Mais tu ne peux cependant pas échapper au conflit de l'Ordre et du Chaos. Malgré ta comparaison, tu n'es pas maréchal-ferrant. J'ai vu comment tu travailles. Tu pénètres dans un souterrain en ruine pour en ressortir avec un basilic haché menu. Il y a une différence, mon beau, entre le ferrage des chevaux et l'élimination des basilics. Tu disais pouvoir te rendre à l'autre bout du monde et occire le monstre qu'on te donne en pâture si le salaire en vaut la peine. Disons un terrible dragon détruisant...

— Mauvais exemple, l'interrompt Geralt. Tu vois, tu mélanges déjà tout. Je ne tue jamais les dragons, même si ces êtres représentent, à n'en point douter, le Chaos.

— Comment cela ? (Trois-Choucas se lécha les doigts.) Ça c'est trop fort ! De tous les monstres, le dragon est pourtant le plus affreux, le plus cruel et le plus vorace. Le plus horrible des sauriens. Il attaque les humains, crache du feu et enlève, oui, il enlève les vierges ! N'a-t-on pas entendu suffisamment d'histoires sur leur compte ? Est-il possible que toi, sorceleur, tu n'aies pas quelques dragons accrochés à ton tableau de chasse ?

— Je ne chasse pas les dragons, répondit sèchement Geralt. Les diploures géants, oui. Les gluasses, les dermoptères. Mais pas les dragons authentiques, les verts, les noirs ou les rouges. Sache-le, voilà tout.

— Tu m'étonnes, répondit Trois-Choucas. Mais soit, j'en prends acte. Assez parlé de dragons d'ailleurs. Je vois à l'horizon quelque chose de rouge. Ce sont nos écrevisses sans aucun doute. Buons !

Ils brisaient bruyamment les carapaces avec les dents pour en sucer la chair blanche. L'eau salée, mordante, leur coulait entre les phalanges. Borch servit de la bière en raclant le fond du tonnelet avec la louche. Les Zerricanes s'amusaient de plus en plus en observant l'intérieur de l'auberge. Elles faisaient entendre des rires de mauvais augure. Le sorceleur était convaincu qu'elles cherchaient une occasion de se battre. Trois-Choucas le remarqua également. Il les menaça en brandissant une écrevisse. Les filles ricanèrent, et Tea, tendant les lèvres comme pour un baiser, lui fit un clin d'œil ostentatoire. Sur son visage tatoué, ce geste créait une impression macabre.

— De vrais chats sauvages, murmura Trois-Choucas à l'adresse de Geralt. Il faut faire attention. Avec elles, mon beau, en moins de deux, et sans prévenir, le sol est déjà jonché de tripes. Mais elles valent tout l'argent du monde. Si tu savais ce qu'elles sont capables de faire...

— Je sais, répondit Geralt en hochant la tête. Il est difficile d'obtenir meilleure escorte. Les Zerricanes sont des guerrières-nées, formées au combat dès leur plus jeune âge.

— Je ne voulais pas parler de cela. (Borch recracha une pince

d'écrevisse sur la table.) Je pensais à leurs performances au lit.

Geralt surveillait les jeunes filles du coin de l'œil. Toutes deux souriaient. Veia saisit un crustacé d'un geste imperceptible, aussi rapide que l'éclair. Sa mâchoire en fit craquer la carapace. Elle cligna des yeux en regardant le sorcelleur. Humectées d'eau de mer, ses lèvres brillaient. Trois-Choucas rota bruyamment.

— Donc, Geralt, continua-t-il, tu ne chasses pas les dragons, ni les verts ni les autres. J'en prends acte. Mais pourquoi discriminer ainsi ces trois couleurs, si je puis te le demander ?

— Quatre, pour être précis.

— Tu parlais de trois couleurs.

— Les dragons t'intéressent, Borch. Y a-t-il une raison particulière ?

— Non, c'est uniquement par curiosité.

— C'est avec ces couleurs que l'on a coutume de désigner les dragons authentiques, bien que cela ne soit pas une classification précise. Les dragons verts sont les plus répandus. En fait, ils sont plutôt gris, comme les simples gluasses. Les rouges sont à vrai dire plutôt rouge brun, couleur de brique. Les grands dragons brun foncé sont appelés noirs. Les plus rares sont les dragons blancs. Je n'en ai jamais vu. Ils résident dans le grand Nord, paraît-il.

— Intéressant. Et tu sais de quels dragons j'ai encore entendu parler ?

— Je sais, répondit Geralt en avalant une gorgée de bière. De ceux dont j'ai aussi entendu parler : les dorés. Mais ils n'existent pas.

— Comment peux-tu l'affirmer puisque tu n'en as jamais vu ? Tu n'as jamais vu de blancs non plus.

— Ce n'est pas la question. Derrière les mers, à Ophir et Zangwebat, il y a des chevaux blancs rayés de noir. Je n'en ai jamais rencontré non plus, mais je sais qu'ils existent. Le dragon doré n'est qu'un mythe, une légende, comme le phénix. Les phénix et les dragons dorés n'existent pas.

Appuyée sur ses coudes, Veia l'observait attentivement.

— Tu sais certainement de quoi tu parles : tu es sorcelleur, dit Borch en puisant de la bière au tonnelet. Pourtant, je pense que tout mythe, toute légende, recèle une part de vérité qu'on ne peut ignorer.

— De vérité, oui, confirma Geralt, mais qui touche à nos rêves, à nos désirs, à la nostalgie : il s'agit de la croyance en ce que le possible ne possède aucune limite. Et parfois aussi le hasard.

— Le hasard, justement. Il se peut que ce dragon doré ait été le fruit d'une mutation unique.

— Si c'est le cas, ce dragon aura partagé le sort de tous les mutants. (Le sorcelleur détourna la tête.) Il n'aura pu se perpétuer à cause de sa trop grande différence.

— Ah ! reprit Trois-Choucas. Tu t'opposes maintenant aux lois de la nature, Geralt. Mon ami sorcier avait l'habitude de dire que chaque être sait durer et se perpétuer d'une manière ou d'une autre dans la nature. La fin d'une existence annonce toujours le début d'une autre. Le possible ne connaît pas de limite, tout au moins dans la nature.

— Ton ami sorcier était un grand optimiste. Il n'a néanmoins pas pris un élément en considération : les erreurs commises par la nature ou par ceux qui jouent avec elle. Le dragon doré et tous les autres mutants de son espèce, s'ils ont existé, n'ont pas pu survivre. Une limite naturelle inhérente au possible les en a empêchés.

— Quelle limite ?

— Les mutants... (Les muscles de la mâchoire de Geralt restaient tendus.) Les mutants sont stériles, Borch. Seules les légendes permettent de perpétuer ce que la nature condamne. Seuls les mythes ne reconnaissent pas de limite au possible.

Trois-Choucas resta silencieux. Geralt observait le visage devenu soudain sérieux des jeunes filles. Veà se pencha vers lui sans prévenir et lui enlaça le cou de ses bras durs et musclés. Il sentit sur sa joue le contact mouillé de ses lèvres.

— Elles t'apprécient, constata posément Trois-Choucas. Que le diable m'emporte, elles t'apprécient !

— Quoi de bizarre à cela ? répondit le sorceleur en souriant tristement.

— Rien. Mais il faut trinquer. Aubergiste ! Un autre tonnelet !

— N'exagère pas. Une carafe tout au plus.

— Deux carafes ! hurla Trois-Choucas. Tea, je dois sortir un instant.

La Zerricane prit son sabre sur le banc en se levant avant d'inspecter la salle d'un regard fatigué. Le sorceleur avait bien remarqué plusieurs paires d'yeux scintiller à la vue de l'escarcelle gonflée, mais personne n'osa suivre Borch qui chancelait en direction de la cour. Tea haussa les épaules avant de suivre son employeur.

— Quel est ton vrai nom ? demanda Geralt à celle qui était restée attablée.

Veà sourit en découvrant une rangée de dents blanches, sa chemise largement déboutonnée, à la limite du possible. Geralt ne doutait pas un instant que son attitude entendait éprouver la résistance des consommateurs présents dans la salle.

— Alveaenerle.

— C'est joli.

Le sorceleur était sûr que la Zerricane lui ferait alors les yeux doux et une bouche en cœur. Il ne se trompait pas.

— Veà ?

— Hum...



— Pourquoi suivez-vous Borch ? Vous, des guerrières si éprises de liberté. Peux-tu m'expliquer ?

— Hum...

— Hum, quoi ?

— Il est... (La Zerricane cherchait ses mots en plissant le front.) Il est le plus... le plus beau.

Le sorceleur hocha la tête. Les critères utilisés par les femmes pour juger du pouvoir de séduction des hommes avaient toujours été une énigme pour lui.

Trois-Choucas fit irruption dans l'alcôve en reboutonnant son pantalon et donna un ordre bruyant à l'aubergiste. Tea, deux pas derrière lui, laissait traîner un regard faussement ennuyé sur la salle. Les marchands et les mariniers présents évitaient son regard. Veà suçait une écrevisse en jetant au sorceleur des regards entendus.

— J'ai encore commandé une anguille pour chacun, braisée cette fois. (Trois-Choucas s'assit lourdement en faisant tinter sa ceinture ouverte.) Ces écrevisses m'ont fatigué et ouvert l'appétit. Je t'ai réservé une chambre, Geralt. Il n'y a aucune raison que tu vagabondes cette nuit. Nous allons encore nous amuser. À votre santé, les filles !

— Vessekheal, lui répondit Veà en brandissant son verre.

Tea papillota des yeux et s'étira. À la surprise de Geralt, son opulente poitrine ne fit pas craquer les boutons de son chemisier.

— Nous allons nous amuser. (Trois-Choucas se pencha au-dessus de la table pour tapoter le fessier de Tea.) Amusons-nous, sorceleur. Hé ! Aubergiste ! Par ici !

L'aubergiste s'approcha prestement en s'essuyant les mains à son tablier.

— Y aurait-il un grand baquet chez toi ? Comme pour laver le linge : solide et spacieux ?

— De quelle taille, seigneur ?

— Pour quatre personnes.

— Pour... quatre, répéta l'aubergiste en ouvrant grand la bouche.

— Quatre, confirma Trois-Choucas en sortant de sa poche une bourse remplie.

— Nous allons vous trouver cela, promit l'aubergiste en s'humectant les lèvres.

— Parfait, répondit Borch tout sourires. Ordonne qu'on l'apporte en haut dans ma chambre et qu'on le remplisse d'eau chaude. Du nerf, mon beau. Et n'oublie pas la bière, au moins trois carafes.

Les Zerricanes ricanaient sans cesser de décocher des œillades au sorceleur.

— Laquelle préfères-tu ? demanda Trois-Choucas. Hein, Geralt ?

Le sorceleur se gratta l'occiput.

— Je sais que le choix est difficile, continua Trois-Choucas avec

un air compréhensif. Moi-même, j'ai parfois des ennuis. Bien, nous déciderons lorsque nous serons installés dans le baquet. Hé, les filles ! Aidez-moi à grimper l'escalier !

### III

Il y avait un barrage sur le pont. Une longue et solide poutre posée sur des tréteaux barrait l'accès à l'autre rive. Des hallebardiers en vestes de cuir boutonnées et protégés par des hauberts y montaient la garde de part et d'autre. Au-dessus claquait au vent un gonfalon pourpre représentant un griffon d'argent.

— Par le diable ! s'étonna Trois-Choucas en continuant de s'approcher au pas. On ne passe pas ?

— Vous avez un laissez-passer ? demanda le hallebardier le plus proche, sans daigner retirer de sa bouche la paille qu'il mâchouillait pour tromper la faim ou tout simplement tuer l'ennui.

— Quel laissez-passer ? Que se passe-t-il ? Une épidémie de peste bovine ? La guerre ? Au nom de qui bloquez-vous la route ?

— Ordre du roi Niedamir, seigneur de Caingorn. (Le garde fit glisser sa paille dans la commissure opposée en indiquant le gonfalon.) Sans sauf-conduit, on ne passe pas.

— Quelle idiotie, intervint Geralt d'une voix fatiguée. Nous ne sommes pourtant pas à Caingorn, mais dans le comté de Holopole. C'est bien Holopole et non Caingorn qui perçoit les droits de passage sur les ponts de la Braa. De quoi se mêle Niedamir ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, répondit le garde en crachant sa paille. Ce n'est pas mon affaire. Je ne suis là que pour vérifier les laissez-passer. Si vous voulez, vous pouvez demander à notre décurion.

— Où est-il ?

— Là-bas, il profite du soleil derrière la guérite du péager, répondit le garde en regardant non Geralt mais les cuisses nues des Zerricanes qui s'étiraient nonchalamment sur leur selle.

Le garde se tenait assis sur un tas de paille séchée derrière la cabane du péager. Il dessinait avec l'extrémité de sa hallebarde une femme sur le sable, ou plutôt un détail vu d'une perspective peu commune. À côté de lui, un homme mince, à moitié couché, effleurait délicatement les cordes d'un luth. Un chapeau fantaisiste de couleur prune, que décoraient une boucle d'argent et une longue plume d'aigrette, lui tombait sur les yeux.

Geralt reconnut ce chapeau et cette plume si célèbres entre Buina et Iaruga et connus dans tous les manoirs, castels, relais, auberges et bordels. Surtout dans les bordels.

— Jaskier !

— Sorceleur, Geralt ! (Des yeux vifs et gais apparurent sous le chapeau.) En voilà une surprise ! Toi ici ? Tu n'aurais pas de laissez-

passer par hasard ?

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec ces laissez-passer ? (Le sorceleur sauta de son cheval.) Que se passe-t-il ici, Jaskier ? Nous voulons traverser le Braa, moi et ce chevalier, Borch Trois-Choucas, accompagné de son escorte.

— Je suis moi aussi bloqué. (Jaskier se leva et enleva son chapeau en s'inclinant devant les Zerricanes d'un salut outrancier de courtisan.) Ils ne veulent pas non plus me laisser traverser, moi, Jaskier, le plus célèbre des ménestrels et des poètes dans un rayon de mille milles. C'est ce décurion qui refuse, bien qu'il soit lui aussi artiste, comme vous le voyez.

— Je ne laisse traverser personne sans laissez-passer, confirma le décurion d'un air chagrin avant de compléter son dessin dans le sable d'une touche finale avec le bout de son arme.

— Nous ferons un détour, dit le sorceleur. Nous suivrons l'autre rive. Par là, la route pour Hengfors est plus longue, mais nous n'avons pas le choix.

— Pour Hengfors ? s'étonna le barde. Toi, Geralt, tu ne suis donc pas Niedamir ? Tu ne traques pas le dragon ?

— Quel dragon ? demanda avec intérêt Trois-Choucas.

— Vous ne savez pas ? Vraiment, vous ne savez pas ? Je dois donc tout vous raconter, mes seigneurs. Comme je suis obligé d'attendre en espérant que quelqu'un muni d'un laissez-passer accepte ma compagnie, nous avons tout le temps. Asseyez-vous.

— Attendez, intervint Trois-Choucas. Le soleil est presque aux trois quarts du zénith et, par la peste, j'ai soif. Nous n'allons pas discuter la gorge sèche. Tea et Veal, retournez au petit galop vers la ville acheter un tonnelet.

— Vous me plaisez, seigneur...

— Borch, dénommé également Trois-Choucas.

— Jaskier, surnommé l'Inégalé... par quelques jeunes filles.

— Raconte, Jaskier, l'interrompt le sorceleur, impatient. Nous n'allons pas moisir ici jusqu'au soir.

Le barde saisit le manche de son luth et en frappa violemment les cordes.

— Que préférez-vous ? En vers ou en prose ?

— Normalement.

— Comme vous voudrez. (Jaskier ne reposa pas son luth.) Écoutez donc, nobles seigneurs, les événements qui eurent lieu, il y a une semaine, non loin d'une ville franche nommée Holopole. Eh bien ! Au petit matin pâle, l'aurore teintant de rouge le voile de la brume dans les prairies...

— Ce devait être normalement, lui rappela le sorceleur.

— Ce n'est pas le cas ? Bien, bien. Je comprends. Brièvement,

sans métaphores. Dans les prés de Holopole, un dragon s'est posé.

— Rien que ça ! s'exclama le sorcelleur. Cela semble invraisemblable. Personne n'a vu de dragon dans ces contrées depuis des années. Ce n'était pas une simple gluasse ? Certaines peuvent être très grandes...

— Ne me vexe pas, sorcelleur. Je sais ce que je dis. Je l'ai vu. Par chance, j'étais justement à Holopole pour le marché et j'ai tout vu de mes propres yeux. Ma ballade est déjà prête, mais vous ne vouliez pas...

— Raconte. Il était grand ?

— De la longueur de trois montures. Au garrot, pas plus grand qu'un cheval, mais plus gros. Gris comme le sable.

— Donc, vert.

— Oui. Il a fondu sans prévenir sur un troupeau de brebis. Il a fait fuir les bergers, a tué une douzaine de bêtes et en a mangé quatre avant de reprendre son vol.

— Il a repris son vol... (Geralt hochla la tête.) C'est tout ?

— Non. Il est revenu le lendemain matin. Plus près de la ville cette fois. Il a piqué sur un groupe de femmes qui lavaient leur linge au bord de la Braa. Comme elles ont filé, l'ami ! Je n'ai jamais autant ri de ma vie. Puis le dragon a effectué deux tours au-dessus de Holopole avant d'attaquer des brebis dans les prés. C'est alors que la panique et la confusion ont commencé. La veille, en effet, on n'avait guère cru les bergers... Le bourgmestre a alors mobilisé une milice et les corporations, mais avant qu'il ait eu le temps de les organiser, la population avait pris l'affaire en main et l'a réglée à sa manière.

— Comment ?

— D'une façon populaire, intéressante. Le maître cordonnier, un certain Kozojed, a imaginé un moyen d'en finir avec le saurien. Ils ont tué une brebis qu'ils ont abondamment fourrée d'ellébore, de belladone, de petite ciguë, de soufre et de poix de cordonnier. Par sécurité, le pharmacien local a ajouté deux quarts d'une mixture contre les furoncles et le prêtre du temple de Kreve a béni l'offrande. Puis ils ont empalé la brebis farcie au milieu du troupeau. Personne ne croyait, à vrai dire, que le dragon puisse être attiré par une merde puante à un mille alentour. Mais la réalité a dépassé nos attentes. Délaissant les brebis vivantes et bêlantes, le saurien a avalé l'appât avec le pieu.

— Et puis ? Mais parle donc, Jaskier.

— Mais que fais-je d'autre ? Je n'arrête pas de causer. Écoutez la suite : il ne s'était pas écoulé le temps qu'il faut à un homme habile pour dénouer le corset d'une dame que le dragon s'est mis à hurler et à émettre de la fumée, devant et derrière. Il a alors fait une culbute, a essayé de s'envoler puis est retombé, immobile. Deux volontaires se

sont approchés de lui pour vérifier s'il respirait encore. C'étaient le fossoyeur local et l'idiot du village mis au monde par la fille du bûcheron, une handicapée mentale, engrossée par une sous-section de mercenaires, des piquiers ayant traversé Holopole lors de la sédition du voïvode Tracasse.

— Quel menteur tu fais, Jaskier.

— Je ne mens pas, je ne fais que colorer la grise réalité. C'est différent.

— Pas tant que ça. Raconte. Nous perdons du temps.

— Et donc, comme je le disais, un fossoyeur et un brave demeuré sont partis en éclaireurs. Nous leur avons ensuite élevé un tumulus, petit mais agréable pour l'œil.

— Ah bon, dit Borch. Cela signifie que le dragon vivait encore.

— Et comment, répondit gaiement Jaskier. Il vivait, mais il était trop faible pour manger le fossoyeur et l'imbécile. Il n'a fait que sucer leur sang. Il s'est ensuite envolé... pour la plus grande inquiétude de tous, et en ayant du mal à décoller d'ailleurs. Le dragon s'écrasait avec fracas à chaque coudée et demie puis repartait. Par moments, il se déplaçait en laissant traîner ses pattes arrière. Les plus courageux l'ont suivi de loin sans le perdre de vue. Et vous savez quoi ?

— Parle, Jaskier.

— Le dragon a plongé dans une ravine du mont de la Grande Crécerelle, non loin des sources de la Braa. Il se dissimule encore dans les grottes.

— Maintenant, tout est clair, annonça Geralt. Le dragon résidait dans ces grottes en état de léthargie depuis des siècles. J'ai entendu parler de cas semblables. Son trésor doit aussi s'y trouver. Je sais maintenant pourquoi les soldats bloquent le pont. Quelqu'un veut mettre la main sur le trésor. Et ce quelqu'un se nomme Niedamir de Caingorn.

— Exactement, confirma le troubadour. Toute la ville de Holopole bouillonne pour cette raison, car les gens considèrent que le dragon et le trésor leur appartiennent. Mais ils redoutent de s'opposer à Niedamir. Le roi est un jeune écervelé aux joues encore glabres qui a néanmoins su démontrer qu'il était dangereux de se frotter à lui. Niedamir désire ce dragon plus que tout. C'est pourquoi sa réaction fut si prompte.

— Il désire le trésor, voulais-tu dire.

— Je pense justement que le dragon l'intéresse plus que le trésor. Car, voyez-vous, la principauté de Malleore aiguise depuis longtemps l'appétit de Niedamir. Après l'étrange décès du prince, il est resté une princesse en âge, je dirais, nuptial. Les puissants de Malleore ne voyaient pas Niedamir et les autres prétendants d'un bon œil, car ils savaient que le nouveau pouvoir entendrait les tenir en bride, ce

qu'une jeune princesse crédule ne saurait faire. Ils ont donc déterré une vieille prophétie poussiéreuse assurant que la couronne et la main de la jeune fille appartiendraient à celui qui vaincrait un dragon. Ils croyaient avoir la paix, sachant que nul n'a vu de dragons dans la région depuis des lustres. Niedamir s'est bien moqué de cette légende. Il a pris Malleore de force, voilà tout. Mais lorsque la nouvelle de l'apparition du dragon de Holopole est parvenue à ses oreilles, il a compris qu'il pouvait désormais vaincre les nobles de Malleore avec leurs propres armes. S'il retourne à Malleore en brandissant triomphalement la gueule du dragon, on l'accueillera en monarque envoyé par les dieux, et les puissants n'oseront piper mot. Ne vous étonnez pas qu'il recherche ce dragon comme un chat des rognons. D'autant que ce dragon se traîne avec peine. Bon sang, c'est pour Niedamir une pure aubaine, un sourire du destin.

— Et il ferme ainsi les routes à la concurrence.

— Probablement. Il freine aussi l'ardeur des habitants de Holopole. Il a dû envoyer dans tous les environs des cavaliers pourvus de laissez-passer pour ceux qui doivent terrasser le dragon, car Niedamir ne brûle pas d'en découdre personnellement dans ces grottes, l'épée à la main. Il a su réunir en un éclair autour de lui les plus célèbres sauroctones. Tu en connais certainement la plupart, Geralt.

— C'est possible. De qui s'agit-il ?

— Eyck de Denesle, pour commencer.

— Nom de... (Le sorcelleur avala son juron.) Le preux et vertueux Eyck : le chevalier sans peur et sans reproche en personne.

— Tu le connais donc, Geralt ? demanda Borch. C'est réellement un redoutable chasseur de dragons ?

— Pas seulement de dragons. Eyck sait se débrouiller avec tous les monstres. Il lui est même arrivé de terrasser des manticores et des griffons. Il est venu à bout de quelques dragons aussi, j'en ai entendu parler. Il est bon. Mais il gâche les affaires, l'énergumène, en refusant de prendre de l'argent. Qui encore, Jaskier ?

— Les traqueurs de Crinfrid.

— Le dragon n'a aucune chance, même s'il recouvre la santé. Ces trois-là, c'est une fameuse bande de chasseurs expérimentés. Ils ne combattent pas trop dans les règles, mais l'efficacité est sans conteste de leur côté. Ils ont exterminé toutes les gluasses et diploures géants de Rédanie, et tué au passage trois dragons rouges et un noir, et rien que ça, c'est déjà quelque chose. Le compte est bon ?

— Non. Six nains les ont aussi rejoints : cinq barbus commandés par Yarpen Zigrin.

— Je ne le connais pas.

— Tu as sans aucun doute entendu parler du dragon Ocvista du

Mont quartzeux.

— J'en ai entendu parler. J'ai même vu des pierres provenant de son trésor. Il y avait des saphirs aux teintes inouïes et des diamants gros comme des cerises.

— Sache que c'est Yarpen Zigrin et ses nains qui ont exterminé Ocvista. Un autre que moi a composé une ballade – ennuyeuse, cela va sans dire – sur cette aventure. Tu n'as rien perdu en ne l'entendant pas.

— C'est tout ?

— Oui. Sans compter ta présence. Tu affirmais ne rien savoir de ce dragon. Qui sait, c'est peut-être vrai. En tout cas, tu es maintenant au courant. Alors ?

— Alors rien. Ce dragon ne m'intéresse pas.

— Ah ! Rusé Geralt. De toute façon, tu n'as pas de laissez-passer.

— Je te le répète : ce dragon ne m'intéresse pas. Mais toi, Jaskier ? Qu'est-ce qui t'attire dans ces contrées ?

— Comme d'habitude. (Le troubadour haussa les épaules.) Je me dois d'être près des événements et des situations excitantes. On parlera longtemps de ce combat avec le dragon. Je pourrais bien sûr composer une ballade à partir des récits qu'on en fera, mais elle sera meilleure si elle est chantée par quelqu'un qui a vu la bataille de ses propres yeux.

— La bataille ? questionna Trois-Choucas. Plutôt un acte rappelant l'abattage d'un porc ou le dépouillement d'une charogne. Plus je vous écoute, plus vous m'étonnez. Chers guerriers qui accourez ventre à terre achever un dragon à moitié crevé qu'un paysan a empoisonné, vous me donnez envie de rire ou de vomir.

— Tu te trompes, répondit Geralt. Si le dragon n'est pas mort tout de suite après avoir ingurgité le poison, cela signifie qu'il a recouvré tous ses moyens. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance. Les traqueurs de Crinfrid le tueront quand même, mais il y aura bataille, si tu veux savoir.

— Tu paries donc sur les traqueurs, Geralt ?

— Bien sûr.

— Je n'en serais pas si sûr..., intervint le garde artiste qui avait gardé jusque-là le silence. Le dragon est une créature magique que seuls des sorts peuvent abattre.

Si quelqu'un pouvait aider cette magicienne qui a traversé le pont hier...

Geralt baissa la tête pour le regarder.

— Qui ?

— Une magicienne, répéta le garde. Je vous l'ai dit.

— Quel nom a-t-elle donné ?

— Je ne m'en souviens pas. Elle avait un laissez-passer. Jeune, séduisante à sa manière, mais de ces yeux... Vous le savez vous-

mêmes, seigneurs... On a des frissons lorsqu'un tel être vous regarde.

— Tu sais quelque chose, Jaskier ? Qui cela peut-il être ?

— Non, répondit le barde en grimaçant. Jeune, séduisante et de ces yeux... Piètre indication. Elles répondent toutes à cette description. Aucune des filles que je connais – et j'en connais beaucoup – ne semble dépasser les vingt-cinq, trente ans, même si certaines, paraît-il, se souviennent du temps où Novigrad n'était encore qu'une forêt de conifères. À quelle fin confectionnent-elles des élixirs de mandragore ? Elles peuvent aussi s'en humecter les yeux pour les faire briller. C'est bien les femmes, ça.

— N'était-elle pas rousse ? demanda le sorcelleur.

— Non, seigneur, répondit le décurion. Elle avait les cheveux noirs.

— Quelle était la robe de son cheval ? Châtaigne avec une étoile blanche ?

— Non, moreau comme sa chevelure. Seigneurs, je vous le dis, c'est elle qui exterminera le dragon. C'est une affaire de magiciens, les dragons. Les pouvoirs humains ne peuvent rien contre ces monstres.

— Je suis curieux de savoir ce qu'en penserait le cordonnier Kozojed, dit Jaskier en riant. S'il avait eu quelque chose de plus fort sous la main que de l'ellébore et de la belladone, la peau du dragon sécherait contre une palissade de Holopole, ma ballade serait déjà achevée et je ne moisirais pas aujourd'hui ainsi au soleil...

— Comment se fait-il que Niedamir ne t'ait pas pris avec lui ? demanda Geralt en regardant le poète d'un œil mauvais. Tu étais pourtant bien à Holopole lorsqu'il en est parti. Le roi n'aimerait-il pas la compagnie des artistes ? Pourquoi te retrouves-tu ici à te dessécher au lieu de jouer auprès du roi ?

— C'est à cause d'une jeune veuve, répondit Jaskier d'un air chagrin. Que le diable l'emporte ! J'ai folâtré. Le lendemain, Niedamir et sa troupe avaient déjà traversé la rivière. Même ce Kozojed et des éclaireurs de la milice de Holopole s'étaient joints au groupe. J'ai beau l'expliquer au décurion, mais lui...

— Avec un laissez-passer, il n'y a pas de problème, expliqua sereinement le hallebardier en se soulageant contre le mur de la guérite du péager. Pas de laissez-passer, pas de discussion. Un ordre, c'est un ordre...

— Ah ! l'interrompit Trois-Choucas. Les filles reviennent avec la bière.

— Et pas seules, ajouta Jaskier en se levant. Regardez ce cheval. On dirait un dragon.

Les Zerricanes sortirent au galop d'un bois de bouleaux, flanquées d'un cavalier montant un grand étalon nerveux, dressé pour la guerre.

Le sorcelleur se leva également.



Le cavalier portait un pourpoint de soie violette chamarré et une veste courte ornée de fourrure de marte. Droit sur sa selle, il les observait fièrement. Geralt connaissait ce type de regard et ne l'appréciait guère.

— Je vous salue, seigneurs. Je suis Dorregaray, se présenta le cavalier en descendant lentement et dignement de sa monture. Maître Dorregaray. Magicien.

— Maître Geralt. Sorcelleur.

— Maître Jaskier. Poète.

— Borch, ou encore Trois-Choucas. Les filles qui débouchent le tonnelet sont avec moi. Tu les connais déjà, seigneur Dorregaray.

— En effet, c'est exactement cela, répondit le magicien sans un sourire. Nous nous sommes salués, moi et ces belles guerrières de Zerricanie.

— Eh bien ! À votre santé ! (Jaskier distribua les gobelets de cuir apportés par Vea.) Buvez avec nous, seigneur magicien. Seigneur Borch, le décurion peut-il aussi se joindre à nous ?

— Bien sûr. Rejoins-nous, beau guerrier.

— Je pense, dit le magicien après avoir bu une petite gorgée d'une manière distinguée, que vous attendez devant le pont pour la même raison que moi.

— Si vous pensez au dragon, seigneur Dorregaray, lui répondit Jaskier, en effet, c'est exactement cela. Je veux assister à la bataille et composer une ballade. Malheureusement, le décurion ici présent, un homme comme on le voit sans guère d'éducation, me refuse le passage. Il exige un laissez-passer.

— J'implore votre pardon. (Le hallebardier but sa bière en clappant de la langue.) Je ne peux laisser passer personne sans permission. J'ai le couteau sous la gorge. Il paraît que tout Holopole a préparé des chariots pour retrouver le dragon dans la montagne, mais je dois faire respecter les consignes...

— Tes ordres, soldat, l'interrompt Dorregaray en fronçant les sourcils, concernent la populace incommode, les catins susceptibles de semer l'immoralité et le désordre, les voleurs, les larrons et ce type d'engeance. Mais pas moi.

— Je ne laisse passer personne sans permission, rétorqua le décurion en se braquant. Je jure...

— Cesse de jurer, l'interrompt Trois-Choucas, bois plutôt. Tea, verse à boire au valeureux guerrier ! Asseyons-nous, mes seigneurs. Boire debout, vite et sans apprécier la marchandise, c'est un manque évident de noblesse.

Ils s'assirent sur des rondins disposés autour du tonnelet. Le hallebardier fraîchement promu noble devint cramoisi de contentement.

— Bois, brave petit centurion, le pressa Trois-Choucas.

— Je ne suis que décurion, pas centurion, répondit-il en rougissant de plus belle.

— Mais tu deviendras centurion, c'est évident. (Borch découvrit ses dents.) Les garçons aussi futés que toi sont promis à un bel avenir.

Dorregaray se tourna vers Geralt après avoir refusé une rasade supplémentaire :

— On parle encore en ville de ton basilic, vénéré sorcelleur, et tu t'intéresses déjà au dragon, dit-il à mi-voix. Je suis curieux de savoir si tu entends occire cette créature en voie d'extinction pour le plaisir ou pour l'argent.

— Curiosité des plus étranges, répondit Geralt, de la part de quelqu'un qui, dare-dare, se presse à l'exécution d'un dragon pour lui arracher les dents. Sont-elles si précieuses pour la confection de tes médicaments et de tes élixirs magiques ? Est-il vrai, vénéré magicien, que celles arrachées aux dragons encore vivants sont les meilleures ?

— Es-tu sûr que là est mon but ?

— Oui, j'en suis sûr. Mais quelqu'un t'a doublé, Dorregaray. L'une de tes consœurs a traversé le pont, munie du laissez-passer qui te manque. Une magicienne aux cheveux noirs, si cela t'intéresse.

— Sur un cheval moreau ?

— Oui, paraît-il.

— Yennefer, dit Dorregaray d'un air inquiet.

Le sorcelleur trembla imperceptiblement.

Un silence s'installa, que le futur centurion brisa d'un rot :

— Personne... sans laissez-passer.

— Est-ce que 200 lintares te suffiraient ? proposa Geralt en saisissant dans sa poche la bourse obtenue du gros bourgmestre.

— Geralt, dit Trois-Choucas en souriant de manière énigmatique. Quand même...

— Je te prie de m'excuser, Borch. Je suis désolé de ne pas me rendre à Hengfors en votre compagnie. Une autre fois peut-être. Nous nous rencontrerons encore.

— Rien ne me force à aller à Hengfors, lui répondit posément Trois-Choucas. Rien de rien, Geralt.

— Veuillez ranger cette aumônière, seigneur, menaça le futur centurion. C'est de la corruption pure et simple. Même pour 300, je ne vous laisserai pas traverser.

— Et pour 500 ? (Borch sortit son escarcelle.) Range ton argent, Geralt. Je me charge du paiement du péage. Cela commence à m'amuser. 500, soldat. 100 par tête en considérant mes filles comme une seule et belle pièce. Qu'en dis-tu ?

— Oh là là, s'affligea le futur centurion en dissimulant sous sa veste l'escarcelle de Borch. Que dirai-je au roi ?

— Tu lui diras, lui suggéra Dorregaray en se redressant et en retirant de derrière sa ceinture une baguette d'ivoire, que la peur t'a saisi en voyant le spectacle.

— Vu quoi, seigneur ?

Le magicien dessina une forme avec sa baguette et hurla un sort. Le pin planté au bord de la rivière explosa : des flammes folles le recouvrirent en un instant de la base au sommet.

— À cheval ! (Jaskier se leva prestement et plaça son luth en bandoulière.) À cheval, seigneurs ! Et mes gentes dames !

— Levez la barrière, hurla à l'adresse des hallebardiers le riche décurion promis à une carrière de centurion.

Sur le pont, derrière le barrage, Vea tirait sur ses rênes. Son cheval dansait en faisant résonner ses sabots sur les rondins du pont. La jeune fille, les tresses au vent, hurlait des invectives.

— C'est bien, Vea ! lui répondit Trois-Choucas. Allons-y à la zerricane ! Comme le vent et dans le tumulte !

## IV

— Regardez donc, déclara le plus vieux des traqueurs, Boholt, aussi imposant et puissant qu'un tronc de chêne millénaire. Niedamir ne vous a donc pas dispersés aux quatre vents, vénérés seigneurs. J'étais pourtant persuadé qu'il agirait de la sorte. Ma foi, au fond, ce n'est pas à nous, les roturiers, de discuter les décisions royales. Venez profiter du feu. Faites-vous une place, les gars. Et entre nous, sorceleur, révèle-moi l'objet de ta conversation avec le roi.

— Je n'ai parlé de rien, lui répondit Geralt en s'appuyant confortablement contre sa selle disposée près du feu. Il n'est même pas sorti de sa tente pour nous rencontrer. Il n'a fait qu'envoyer l'un de ses factotums, un certain...

— Gyllenstiern, lui souffla Yarpén Zigrin, un nain trapu et barbu dont la nuque énorme, goudronneuse et recouverte de poussière brillait à la lumière du feu. Un bouffon ampoulé. Un porc bien gavé. Lorsque nous sommes arrivés, il nous a fait de grands airs jusqu'aux nuages, bla-bla, et souvenez-vous, les nains, a-t-il prévenu, qui commande ici, à qui vous devez obéissance. C'est le roi Niedamir qui ordonne et ses paroles sont loi, et ainsi de suite. J'écoutais immobile en ayant envie d'envoyer mes gars le désarçonner et lui piétiner son manteau. Mais je me suis maîtrisé, vous savez. On aurait encore dit que les nains sont dangereux, agressifs, que ce sont des fils de chienne et qu'avec eux il est impossible de... de... comment dit-on, par le diable... de coexister ou autre chose. Et il y aurait eu encore un pogrom dans une petite ville. J'ai donc écouté en hochant sagement la tête.

— Il ressort de ce que tu dis que sieur Gyllenstiern ne sait rien faire d'autre, continua Geralt, car ce seigneur nous a déballé

exactement la même chose. Bien sûr, nous avons aussi acquiescé à ses propos.

— Maintenant, à moi, intervint un autre traqueur en déposant une grosse couverture sur un tas de bois mort. Dommage que Niedamir ne vous ait pas renvoyés. Tout le peuple est lancé aux trousses de ce dragon, c'est terrifiant. De vraies fourmis. Ce n'est plus une expédition, c'est une procession mortuaire. Je n'aime pas me battre dans la masse.

— Calme-toi, Brochet-Lance, coupa Boholt. On voyage mieux les uns sur les autres. Tu n'as donc jamais chassé le dragon ? Il y a toujours toute une foule à sa suite, une véritable foire, un bordel sur roues. Mais lorsque le saurien se montre, tu sais bien qui reste sur place. Nous. Personne d'autre.

Boholt garda un moment le silence. Il but une bonne rasade d'une bombonne recouverte d'osier et renifla bruyamment. Il se racla ensuite la gorge :

— D'autant que la pratique, poursuivit-il, a bien souvent montré que ripailles et boucherie commençaient juste après la mort du dragon et que les têtes volaient comme des poires de verger. Lorsque le trésor est découvert, les chasseurs se jettent à la gorge les uns des autres. Eh quoi ! Geralt ? N'est-ce pas ? N'ai-je point raison ? Sorceleur, je te parle.

— Je connais en effet de tels cas, confirma Geralt sur un ton sec.

— Tu en connais, dis-tu. Sans doute pour en avoir entendu parler, car je ne me rappelle pas que tu aies jamais chassé le dragon. Je n'ai jamais ouï dire de mon vivant qu'un sorceleur ait traqué un dragon. Ta présence ici en est d'autant plus étrange.

— C'est vrai, ponctua Kennet, surnommé Un-Brin, le plus jeune des traqueurs. C'est étrange. Et nous...

— Attends donc, Un-Brin, c'est moi qui parle, l'interrompit Boholt. Du reste, je ne compte pas m'étendre sur le sujet. Le sorceleur sait déjà où je veux en venir. Je le connais et lui aussi me connaît. Nos chemins ne s'étaient encore jamais croisés et cela n'arrivera plus jamais. Imaginez les gars que moi par exemple, je veuille déranger le sorceleur dans son travail ou que j'essaie de lui subtiliser son dû. Ne me frapperait-il pas immédiatement avec son épée, et ce légitimement ? N'ai-je pas raison ?

Personne ne confirma ni n'infirma. Boholt ne semblait pas spécialement attendre de réaction.

— Ouais, continua-t-il, on voyage mieux les uns sur les autres, je le disais. Le sorceleur peut s'avérer utile. Les environs sont sauvages et déserts. Qu'une chimère, un rynchote ou une stryge nous tombe dessus et nous aurons des problèmes. Mais si Geralt demeure avec nous, ces problèmes, nous les éviterons, car c'est sa spécialité. Je me trompe ?

Personne ne répondit à la question.

— Le seigneur Trois-Choucas, continua Boholt en confiant sa bombonne au chef des nains, est un compagnon de Geralt. Cette garantie me suffit. Qui vous dérange donc, Brochet-Lance et Un-Brin ? Sûrement pas Jaskier !

— Jaskier, intervint Yarpen Zigrin en transmettant la bombonne au barde, se trouve toujours là où il se passe des choses intéressantes. Tout le monde sait qu'il n'aide ni ne dérange et qu'il ne retarde jamais la marche. Une vraie glu. Vous ne pensez pas les garçons ?

Les « garçons », de robustes nains, éclatèrent de rire en faisant trembler leur barbe. Jaskier fit glisser son chapeau sur sa nuque et but à la bombonne.

— Oh ! C'est fort, gémit-il en reprenant sa respiration. C'est à en perdre la voix. Avec quoi c'est distillé ? Des scorpions ?

— Une chose me déplaît, Geralt, dit Un-Brin en prenant la bouteille des mains du ménestrel. Que ce magicien soit venu avec toi. Il y en a déjà beaucoup trop.

— C'est vrai, confirma Yarpen. Un-Brin a raison. Ce Dorregaray nous est aussi utile qu'une selle sur un porc. Nous avons déjà notre propre sorcière, la noble Yennefer. Pouah, pouah !

— Oui ! surenchérit Boholt en grattant sa nuque de taureau qu'il venait de délivrer d'un collier de cuir clouté. Il y a trop de magiciens dans les parages, doux messires. Deux de trop précisément qui restent collés à Niedamir. Regardez plutôt : nous, à la belle étoile autour d'un feu et eux, doux messires, dans la chaleur de la tente royale ils complotent, ces rusés renards : Niedamir, la sorcière, le magicien et Gyllenstiern. Yennefer est la pire de tous. Vous voulez que je vous dise ce qu'ils complotent ? Comment nous carotter notre salaire, eh oui !

— Et ils bâfrent du faon ! ajouta Un-Brin d'un air chagrin. Et nous, qu'avons-nous mangé ? Des marmottes ! La marmotte, je vous le demande, qu'est-ce que c'est ? Un rat, rien d'autre qu'un rat. Qu'est-ce que nous avons mangé ? Du rat !

— Ce n'est rien, lui répondit Brochet-Lance. Bientôt, nous dégusterons de la queue de dragon. Rien de tel lorsqu'elle est braisée au charbon.

— Yennefer, poursuivit Boholt, est une bonne femme affreuse, méchante, une mégère. Pas comme tes jeunes filles, seigneur Borch, qui savent si bien se tenir et garder le silence. Regardez, elles se sont installées près des chevaux pour affûter leur sabre. Lorsque je suis passé à côté d'elles, je leur ai parlé gentiment. Elles m'ont rendu un sourire, m'ont montré de belles petites dents. Oui, je les apprécie. Ce n'est pas comme cette Yennefer qui complotte et complotte. Je vous le dis : faisons attention, car notre contrat pourrait n'être que du vent.

— Quel contrat, Boholt ?

— Yarpén, le sorceleur peut être mis au courant ?  
— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le nain.  
— Il n'y a plus de gnôle, les interrompit Un-Brin en retournant la bombonne vide.

— Apportez-en donc. Tu es le plus jeune. Le contrat, Geralt, c'est nous qui y avons pensé, car nous ne sommes pas des mercenaires ou quelque autre engeance vénale. Niedamir ne nous enverra pas dans les pattes d'un dragon pour nous faire ensuite l'aumône de quelques pièces d'or. La vérité est que nous n'avons pas besoin de Niedamir pour terrasser le dragon. Lui, au contraire, a besoin de nous. Dans cette situation, qui est le plus important et qui devrait recevoir le plus d'argent sont des questions plus qu'évidentes. Nous avons donc présenté l'affaire honnêtement : ceux qui prendront personnellement part à la bataille contre le dragon remporteront la moitié du trésor. Niedamir en recevra le quart en vertu de sa naissance et de son titre. Les autres, s'ils ont contribué d'une manière ou d'une autre à l'entreprise, se partageront équitablement le dernier quart. Qu'en penses-tu ?

— Qu'en pense Niedamir ?

— Il n'a répondu ni oui ni non. Il aurait intérêt à bien se tenir, le blanc-bec, car je l'ai dit : seul, il ne terrassera jamais le dragon. Niedamir reste tributaire des professionnels, c'est-à-dire de nous, des traqueurs, ainsi que de Yarpén et de ses garçons. C'est nous, et personne d'autre, qui nous approchons du dragon à une longueur d'épée. Les autres, magiciens compris, s'ils apportent une aide honnête, pourront se partager un quart du trésor.

— Outre les magiciens, qui comptez-vous parmi ces autres ? demanda Jaskier avec intérêt.

— Certainement pas les croque-notes et les auteurs de vers de mirliton, ricana Yarpén. Nous y incluons ceux qui triment avec la hache, pas avec le luth.

— Ah bon ! intervint Trois-Choucas en observant le ciel étoilé. Et avec quoi triment donc le cordonnier Kozojed et sa bande ?

Yarpén Zigrin cracha dans le feu en mugissant quelque chose dans la langue des nains.

— La milice de Holopole connaît ces montagnes de merde et nous sert de guide, expliqua à mi-voix Boholt. Il est juste de les inclure dans le partage. En ce qui concerne le cordonnier, l'affaire est pourtant un peu différente. Lorsqu'un dragon s'arrête dans une contrée, il n'est pas bon que le peuple croie qu'on puisse impunément le gaver de poison et continuer d'enfiler les filles dans les blés au lieu de faire appel à des professionnels. Si un tel procédé se répétait, il ne nous resterait plus que la mendicité. Non ?

— C'est vrai, répondit Yarpén. C'est pourquoi, je vous le dis : ce

cordonnier devrait faire les frais d'une mauvaise rencontre avant d'entrer dans la légende.

— Qu'il en soit ainsi, ponctua Brochet-Lance avec fermeté. Laissez-moi faire.

— Et que Jaskier, poursuivit le nain, lui fasse une gueule dans sa ballade pour les siècles des siècles.

— Vous avez oublié un élément important, dit Geralt. Il y en a un qui peut brouiller vos cartes en refusant tout partage et tout contrat. Je veux parler d'Eyck de Denesle. Vous êtes-vous déjà concertés ?

— À quel propos ? murmura Boholt entre ses dents en attisant le feu avec une branche. Avec Eyck, pas moyen de discuter, Geralt. Il ne s'y connaît pas en affaires.

— Nous l'avons rencontré, intervint Trois-Choucas. Sur le chemin menant à votre camp. Agenouillé sur les pierres, vêtu de son armure complète, il observait le ciel.

— Il fait toujours ça, expliqua Un-Brin. Il médite ou prie. Il dit répondre à la mission divine de protéger les humains du Mal.

— Chez nous, à Crinfrid, grogna Boholt, on enferme les fous comme lui dans un réduit de l'étable, on les attache à une chaîne et lorsqu'on leur donne un morceau de charbon, ils dessinent des formes merveilleuses sur les murs. Mais cessons de perdre du temps en palabrant sur nos prochains : parlons affaires.

Une jeune femme de petite taille, aux cheveux noirs recouverts d'un réticule doré et vêtue d'un manteau de laine, entra dans le cercle de lumière.

— Qu'est-ce qui pue ainsi ? demanda Yarpén Zigrin en feignant de ne pas la remarquer. Ce ne serait pas du soufre ?

— Non. (Boholt renifla ostensiblement en détournant le regard.) C'est du musc ou un autre encens.

— Non, c'est probablement... (Le nain grimaça.) Ah ! C'est cette vénérable dame Yennefer. Bienvenue, bienvenue !

La magicienne embrassa lentement du regard les individus réunis. Ses yeux luisants s'arrêtèrent un instant sur le sorcier. Geralt souriait discrètement.

— Vous permettez que je m'assoie ?

— Mais bien entendu, bienfaitrice, lui répondit Boholt en hoquetant. Prenez place, là sur la selle. Pousse-toi, Kennet mon bon, et donne ton siège à la magicienne.

— Messires, j'entends qu'on parle affaires. (Yennefer s'assit en étendant devant elle des jambes sveltes gainées de bas noirs.) Sans moi ?

— Nous n'osions déranger une personne si importante, répondit Yarpén Zigrin.

Yennefer cligna des yeux en se tournant vers le nain :

— Toi, Yarpén, tu ferais mieux de te taire. Depuis le premier jour, tu me traites en courant d'air. Alors continue et cesse de te gêner pour moi. Moi, cela ne me gêne aucunement.

— Que dites-vous, gente dame ? (Yarpén découvrit en souriant une rangée inégale de dents.) Que les sangsues me dévorent si je ne vous traite pas mieux qu'un courant d'air. L'air, il m'arrive de le vicier, ce que je n'oserais jamais faire avec vous.

Les « garçons » barbus éclatèrent d'un rire sonore. Ils se turent immédiatement à la vue d'une lueur grise qui s'était formée autour de la magicienne.

— Encore un mot de toi et l'air sera décidément vicié, Yarpén, lui lança Yennefer d'une voix métallique. Il ne restera qu'une tache noire sur l'herbe.

— Soit. (Boholt rompit le silence qui venait de s'installer en toussotant.) Tais-toi, Zigrin. Entendons ce que dame Yennefer veut nous transmettre. Elle regrette que notre discussion d'affaires ait lieu sans elle. J'en déduis qu'elle a une proposition à nous faire. Écoutons, doux messires, en quoi consiste cette proposition. Espérons néanmoins qu'elle ne propose pas d'occire seule le dragon avec ses sorts.

— Pourquoi pas ? réagit Yennefer en relevant la tête. Tu penses que cela n'est pas possible, Boholt ?

— C'est peut-être possible. Mais pour nous peu rentable, car vous exigeriez alors la moitié du trésor du dragon.

— Au minimum, répondit froidement la magicienne.

— Vous voyez vous-même que ce n'est pas une bonne solution. Nous, madame, nous ne sommes que de pauvres guerriers. Si la récompense nous échappe, c'est la famine qui menace. Nous ne nous nourrissons que d'oseille et d'ansérine blanche...

— Après les fêtes, parfois une marmotte, ajouta Yarpén Zigrin d'une voix triste.

— ... Nous ne buvons que de l'eau. (Boholt but un bon coup à la bombonne et s'ébroua.) Pour nous, dame Yennefer, il n'y a point d'autre solution. Ou bien la récompense ou la mort en hiver dans le gel dehors. Car les auberges coûtent cher.

— La bière aussi, ajouta Brochet-Lance.

— Les filles de joie également, continua Un-Brin, rêveur.

Boholt regarda en l'air.

— C'est pourquoi nous nous débrouillerons sans vos sorts et sans votre aide pour occire le dragon.

— Tu en es si sûr ? Souviens-toi qu'il y a des limites au possible, Boholt.

— Il y en a peut-être. Je ne les ai pour ma part jamais rencontrées. Non, madame. Je le répète : nous tuerons le dragon nous-mêmes, sans avoir recours à votre magie.



— D'autant, ajouta Yarpén Zigrin, que les sorts, eux aussi, sont soumis aux limites d'un possible que nous ignorons.

— Tu as trouvé ça tout seul ? demanda lentement Yennefer. Quelqu'un te l'aurait-il soufflé ? La présence d'un sorceleur dans cette assemblée si vénérable n'expliquerait-elle pas votre suffisance ?

— Non, répondit Boholt en regardant Geralt qui feignait d'être assoupi, étendu paresseusement sur une couverture, la tête reposant sur sa selle. Le sorceleur n'a rien à voir avec ça. Écoutez, douce dame Yennefer. Nous avons transmis une proposition au roi. Il n'a pas daigné nous répondre. Nous attendrons patiemment jusqu'au matin. Si le roi accepte, nous continuerons notre chemin ensemble. Sinon, nous partirons.

— Nous aussi, murmura le nain.

— Aucun marchandage possible, continua Boholt. C'est à prendre ou à laisser. Veuillez répéter ces mots à Niedamir, gente Yennefer. Et j'ajouterai que le marché peut aussi vous être favorable, à vous et à Dorregaray, si vous vous entendez avec le roi. La carcasse du dragon ne nous intéresse pas. Nous ne prenons que la queue. Tout le reste sera pour vous. Vous n'aurez qu'à vous servir. Nous ne réclamerons ni les dents ni la cervelle : rien de ce qui intéresse les magiciens.

— Bien entendu, ajouta Yarpén Zigrin en ricanant, les abats seront également pour vous, les magiciens. Personne ne vous les prendra, excepté peut-être les vautours.

Yennefer se leva en se couvrant les épaules de son manteau.

— Niedamir n'attendra pas le matin, annonça-t-elle fermement. Il accepte vos conditions tout de suite. En dépit de mes conseils, vous vous en doutez, et de ceux de Dorregaray.

— Niedamir, ponctua lentement Boholt, fait preuve d'une sagesse digne d'admiration chez un jeune roi. Car pour moi, gente Yennefer, la sagesse, c'est aussi l'aptitude à rester sourd aux conseils des gens stupides ou hypocrites.

Yarpén Zigrin pouffa dans sa barbe. La magicienne se mit les mains sur la taille et rétorqua :

— Vous pousserez demain une autre chansonnette lorsque le dragon vous tombera dessus en vous transperçant et en vous brisant les tibias. Vous me lécherez les bottes en implorant mon aide. Comme d'habitude. Je vous connais bien, tout comme je connais tous ceux de votre espèce. Je vous connais si bien que j'en ai la nausée.

Elle se retourna et disparut dans l'obscurité sans dire au revoir.

— De mon temps, dit Yarpén Zigrin, les magiciens restaient enfermés dans leur tour. Ils lisaient des livres savants et remuaient des mixtures dans leur chaudron avec une spatule sans se mettre dans les pattes des guerriers. Ils se mêlaient de leurs propres affaires sans afficher leur derrière devant les garçons.

— Un derrière, pour être franc, bien joli, ajouta Jaskier en accordant son luth. Hein, Geralt ? Geralt ? Où est passé le sorceleur ?

— Qu'est-ce que cela peut nous faire ? bougonna Boholt en alimentant le feu avec du bois. Il est parti. Peut-être pour satisfaire des besoins naturels, doux messires. C'est son affaire.

— Bien sûr, répondit le barde en jouant un accord sur son luth. Que diriez-vous d'une chanson ?

— Chante, par tous les diables, maugréa Yarpén Zigrin en crachant, mais n'attends pas, Jaskier, que je te donne un schilling pour ton bêlement. Ici, mon gars, ce n'est pas la cour royale.

— Ça se voit, répondit le troubadour en hochant la tête.

## V

— Yennefer.

Elle feignit l'étonnement en se retournant. Le sorceleur savait qu'elle avait entendu ses pas de loin. Elle déposa à terre sa cuvette en bois et releva la tête en repoussant les cheveux qui lui tombaient sur le front. Ses boucles frisées, libérées du réticule doré, ondoyaient sur ses épaules.

— Geralt.

Comme d'habitude, elle portait uniquement deux couleurs – les siennes : le blanc et le noir. Des cheveux et de très longs cils noirs invitant à deviner la couleur des yeux qu'ils dissimulaient. Une robe noire, un petit pourpoint noir à encolure de fourrure blanche. Une chemise blanche du lin le plus fin. Au cou, un ruban de velours noir orné de petits diamants d'étoile d'obsidienne.

— Tu n'as pas changé, Yennefer.

— Toi non plus. (Elle pinça les lèvres.) Et dans les deux cas, rien de plus normal. Ou, si tu préfères, rien de plus anormal. Mais parler de l'action du temps sur nos visages, même s'il s'agit d'un excellent moyen pour entamer la conversation, frôle l'absurdité, tu ne penses pas ?

— C'est vrai.

Il inclina la tête en regardant du côté de la tente de Niedamir et des feux des archers royaux, dissimulés par les silhouettes sombres des chariots.

D'un feu situé plus loin, on entendait la voix mélodieuse de Jaskier chantant *Les Étoiles au-dessus de la route*, l'une de ses ballades amoureuses les plus réussies.

— Bien, dit la magicienne, le préambule étant passé, j'écoute ce que tu veux me dire.

— Tu vois, Yennefer...

— Je vois, l'interrompt-elle violemment, mais je ne comprends pas. Quelle est la raison de ta présence ici, Geralt ? Certainement pas le dragon. De ce point de vue, j'imagine que rien n'a changé.

— Non. Rien n’a changé.

— Pourquoi t’es-tu donc joint à nous ?

— Si je te dis que c’est à cause de toi, me croiras-tu ?

Elle le regarda en silence. Ses yeux lumineux exprimaient quelque chose de déplaisant.

— Je te crois, finit-elle par dire. Pourquoi pas ? Les hommes aiment à revoir leurs anciennes conquêtes pour se remémorer le bon vieux temps. Ils se complaisent à imaginer que leurs amours d’antan leur assurent un droit de propriété perpétuel sur leurs ex-partenaires. Cela leur fait du bien au moral. Tu ne fais pas exception, malgré tout.

— Malgré tout, répondit-il en souriant. Tu as raison, Yennefer. Ta vue me ravit. En d’autres termes, je suis content de te revoir.

— C’est tout ? Eh bien, disons que je suis contente, moi aussi, de te revoir. Et contente, je te souhaite une bonne nuit. Je vais, tu le vois, me reposer. Avant, j’ai l’intention de me laver et donc de me déshabiller. Je te prie de bien vouloir t’éloigner pour me garantir un minimum d’intimité.

— Yen.

Il lui tendit les mains.

— Ne m’appelle pas ainsi ! grogna-t-elle, folle de rage, en reculant. (Des étincelles bleues et rouges jaillissaient des doigts que la magicienne dirigeait contre lui.) Et si tu me touches, je te brûle les yeux, salaud.

Le sorcier recula. La magicienne, légèrement calmée, repoussa encore ses cheveux qui lui tombaient sur le front. Elle se tenait droite, les mains sur les hanches.

— Qu’est-ce que tu croyais, Geralt ? Que nous discuterions légèrement et gaiement ? Que nous nous remémorerions les temps anciens ? Que nous irions, après cette conversation, nous étendre dans un chariot et faire l’amour sur des fourrures... comme ça, histoire de se rafraîchir la mémoire ? C’est ça ?

Geralt n’était pas sûr que la magicienne sût lire dans ses pensées. Peut-être arrivait-elle simplement à les deviner. Il garda le silence en se forçant à sourire.

— Ces quatre années ont fait leur travail, Geralt. J’ai surmonté la douleur du passé. C’est uniquement pour cette raison que je ne t’ai pas craché au visage, tout à l’heure, lorsque je t’ai aperçu. Mais veille à ce que mon amabilité ne te trompe pas.

— Yennefer...

— Silence ! Je t’ai donné plus qu’à n’importe quel autre homme, fumier. Je ne sais pas moi-même pourquoi je t’avais choisi. Et toi... Oh non, mon cher. Je ne suis ni une catin ni une elfe rencontrée au hasard d’un chemin forestier, que l’on peut quitter le lendemain matin sans la réveiller et en laissant sur la table un bouquet de violettes. Une

filles offertes à la risée de tous. Fais bien attention à toi ! Si tu ajoutes ne serait-ce qu'un mot, tu risques de le regretter.

Geralt garda le silence. Il sentait la colère de Yennefer monter en puissance. La magicienne repoussa une nouvelle fois les boucles désobéissantes de son front. Elle le regardait dans les yeux. De très près.

— Nous nous sommes rencontrés. Tant pis, continua-t-elle à mi-voix. Nous n'allons pas assurer le spectacle pour les autres. Préservons notre dignité. Feignons d'être de bons amis. Mais ne te trompe point, Geralt : entre nous, il n'y a plus rien. Plus rien, tu comprends ? Et sois-en heureux, car cela signifie que j'ai abandonné certains plans que j'avais esquissés contre toi. Mais cela ne signifie pourtant nullement que je t'ai pardonné. Je ne te pardonnerai jamais, sorceleur. Jamais.

Elle se retourna violemment, saisit sa cuvette en s'aspergeant d'eau et disparut derrière un chariot.

Geralt chassa un moustique qui voletait autour de son oreille en faisant un bruit agaçant. Il reprit lentement le chemin du feu où de rares applaudissements remerciaient Jaskier pour son tour de chants. Il observa le ciel bleu foncé béant au-dessus de la crête dentelée et noire des montagnes.

## VI

— Avec prudence, là-bas ! Faites attention ! cria Boholt en se retournant sur son siège de conducteur vers le reste de la colonne derrière lui. Plus près des rochers ! Faites attention !

Les chariots avançaient les uns derrière les autres en cahotant sur les pierres. Les conducteurs juraient et faisaient claquer leurs fouets ; inquiets, ils vérifiaient en se penchant que les roues demeurent à distance respectable du ravin et toujours au contact du chemin étroit et irrégulier. En bas, au fond du gouffre, la rivière Braa bouillonnait d'écume entre les rochers.

Geralt retint son cheval au plus près du mur de pierre recouvert par endroits de mousse brune et d'efflorescences blanches rappelant le lichen. Il permit ainsi que le fourgon des traqueurs le dépassât. En tête de colonne, Un-Brin forçait le train en compagnie des éclaireurs de Holopole.

— Bien ! hurlait-il. Du nerf ! Le chemin devient plus large.

Le roi Niedamir et Gyllenstiern rattrapèrent Geralt sur leur destrier. Plusieurs archers à cheval les protégeaient. Derrière eux, l'ensemble des chariots royaux roulait en produisant un bruit sourd. Plus loin encore suivait celui des nains, conduit par Yarpen Zigrin qui ne cessait de jurer. Niedamir était vêtu d'une fourrure légère. Son fin visage adolescent arborait des taches de rousseur. Il dépassa le sorceleur en lui jetant un regard fier dans lequel transparaissait nettement l'ennui. Gyllenstiern se redressa en arrêtant sa monture.

— Permettez, seigneur sorceleur, lança-t-il d'un air supérieur.

— Je vous écoute.

Geralt éperonna sa jument pour rejoindre le chancelier derrière les chariots. Il s'étonnait qu'avec un si gros ventre, Gyllenstiern préférât monter à cheval plutôt que de se laisser conduire en fourgon.

Gyllenstiern tira légèrement sur ses rênes ornées de clous en or et fit glisser de ses épaules son manteau turquoise.

— Hier, vous disiez que les dragons ne vous intéressaient pas. À quoi vous intéressez-vous donc, seigneur sorceleur ? Pourquoi faites-vous route avec nous ?

— C'est un pays libre, seigneur chancelier.

— Pour l'instant encore. Dans ce convoi, voyez-vous, seigneur Geralt, chacun doit rester à sa place et connaître son rôle, conformément à la volonté du roi Niedamir. Vous saisissez ?

— Où voulez-vous en venir, seigneur Gyllenstiern ?

— J'y viens. J'ai entendu dire que, dernièrement, c'est difficile de se mettre d'accord avec vous, les sorceleurs. Il paraît que lorsqu'on désigne à un sorceleur un monstre à abattre, celui-là préfère méditer sur la légitimité de cet acte plutôt que de prendre son épée et de frapper. Il préfère repousser les limites du possible en se demandant si tuer, en la circonstance, n'entre pas en contradiction avec son code déontologique et si le monstre est réellement un monstre – comme si cela n'était pas évident au premier coup d'œil. Je pense que l'aisance matérielle vous dessert : de mon temps, chez les sorceleurs, ce n'était pas l'argent qui puait, mais uniquement les bandelettes dont ils se couvraient les pieds. Il n'était nullement question de tergiverser : on tuait ce qu'on avait l'ordre de tuer, voilà tout. Il importait peu que ce fût un loup-garou, un dragon ou un collecteur d'impôts. Seule l'efficacité du travail comptait. Qu'en pensez-vous, Geralt ?

— Voulez-vous me confier une mission, Gyllenstiern ? répondit brutalement le sorceleur. J'attends votre proposition. Nous prendrons alors une décision. Mais si ce n'est pas le cas, à quoi bon ouvrir la bouche pour bavasser de cette manière ? Vous ne croyez pas ?

— Une mission ? soupira le chancelier. Non, je n'en ai pas. Ici, nous chassons le dragon et cela dépasse manifestement vos capacités, sorceleur. Je préfère les traqueurs pour accomplir cette tâche. Je voulais simplement vous prévenir. Faites bien attention : le roi Niedamir et moi-même ne pouvons tolérer ce type de dichotomie fantaisiste consistant à diviser les monstres en bons et mauvais. Nous ne désirons pas en entendre parler et encore moins voir comment les sorceleurs appliquent ce principe. Ne vous mêlez pas des affaires royales, seigneur, et cessez de chercher une collusion avec Dorregaray.

— Je n'ai pas l'habitude de collaborer avec les magiciens. D'où vous viennent de telles suppositions ?

— Les fantaisies tératologiques de Dorregaray, répondit Gyllenstiern, dépassent celles des sorcisseurs. Il va au-delà de votre dichotomie manichéenne en considérant que tous les monstres sont bons !

— Il exagère quelque peu.

— Cela ne fait aucun doute. Mais il fait preuve, en défendant ses vues, d'une obstination pour le moins surprenante.

— Je n'apprécie guère Dorregaray, qui me le rend bien.

— Ne me coupez pas la parole ! Votre compagnie – dois-je le dire ? – me paraît des plus étranges : un sorcier dont les scrupules dépassent en nombre les puces nichant dans la pelisse d'un renard ; un magicien ne cessant de répéter des incongruités druidiques sur l'équilibre de la nature ; un chevalier silencieux ; Borch Trois-Choucas et son escorte originaire de Zerricanie – où l'on organise, comme chacun sait, des sacrifices devant des effigies de dragon. Et tous, comme par hasard, se joignent à notre chasse. C'est étrange, vous ne trouvez pas ?

— Si vous voulez, oui.

— Sache donc, continua le chancelier, que les problèmes les plus difficiles trouvent toujours, comme le prouve la pratique, les solutions les plus simples. Ne me force pas, sorcier, à y avoir recours.

— Je ne comprends pas.

— Tu comprends, tu comprends même très bien. Merci pour cette conversation, Geralt.

Le sorcier arrêta sa monture. Gyllenstiern accéléra sa course pour rejoindre le roi derrière les chariots. Eyck de Denesle, vêtu d'un pourpoint piqué de cuir clair portant encore les marques d'une cuirasse, passa au pas en tirant un cheval de somme chargé d'une armure, d'un bouclier uniformément argenté et d'une puissante lance. Geralt le salua de la main, mais le chevalier errant détourna la tête en serrant les lèvres avant d'éperonner son cheval.

— Il ne t'apprécie guère, dit Dorregaray en rejoignant Geralt. Tu ne penses pas ?

— Rien n'est plus évident.

— C'est un concurrent, n'est-ce pas ? Vous menez tous deux une activité semblable. À la différence que le chevalier Eyck est un idéaliste et toi un professionnel. Différence de peu d'importance pour les êtres que vous abattez.

— Ne m'associe pas à Eyck, Dorregaray. Qui sait lequel de nous deux aurait le plus à pâtir de ta comparaison.

— Comme tu voudras. Pour moi, à la vérité, vous êtes aussi répugnants l'un que l'autre.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. (Le magicien tapota l'encolure de son

cheval, apeuré par les cris de Yarpén et de ses nains.) Selon moi, sorceleur, faire du meurtre une vocation est répugnant, bas et stupide. Notre monde vit dans l'équilibre. La destruction, le meurtre de toute créature habitant ce monde menace cet équilibre. L'absence d'équilibre induit l'extermination, et celle-ci la fin du monde que nous connaissons actuellement.

— Théorie de druide, affirma Geralt. Je la connais. Un vieux hiérophante me l'avait présentée autrefois à Riv. Deux jours après notre conversation, des hommes-rats l'ont mis en lambeaux. Le déséquilibre n'a jamais été confirmé.

Dorregaray regardait Geralt avec indifférence.

— Le monde, je le répète, se maintient dans l'équilibre. Un équilibre naturel. Chaque espèce a ses ennemis, chacune est un ennemi naturel pour les autres. Ce fait concerne également les humains. L'extermination totale des ennemis naturels de l'homme – à laquelle tu contribues, Geralt, et qui se laisse actuellement observer – menace notre race de dégénérescence.

— Tu sais, magicien, répondit le sorceleur hors de ses gonds, rends donc visite à la mère dont le fils a été dévoré par un basilic et explique-lui qu'elle devrait se réjouir de son malheur, car celui-ci permettra de sauver l'humanité de la dégénérescence. Tu verras ce qu'elle te répondra.

— Bon argument, sorceleur, intervint Yennefer, qui les avait rejoints sur son grand cheval moreau. Toi, Dorregaray, fais attention à ce que tu dis.

— Je n'ai pas l'habitude de cacher mes opinions.

Yennefer se faufila entre les deux. Le sorceleur remarqua qu'elle avait remplacé son réticule doré par un foulard blanc roulé en bandeau.

— Pense à les dissimuler, Dorregaray, répondit-elle. Au moins devant Niedamir et les traqueurs, qui te soupçonnent de vouloir perturber la chasse. Ils continueront de te traiter en maniaque inoffensif tant que tu te limiteras à des paroles. Mais si tu essaies de passer à l'acte, ils te briseront le cou avant même que tu aies le temps de soupirer.

Le magicien sourit avec mépris.

— De plus, continua Yennefer, tu gâches la réputation de notre métier et de notre vocation par l'exposé de telles opinions.

— Plaît-il ?

— Tu peux te référer, pour tes théories, à la grande création et aux insectes, Dorregaray, mais pas aux dragons. Les dragons demeurent les pires ennemis naturels de l'homme. Il n'est pas question ici de la dégénérescence de l'humanité, mais de sa survie. Pour durer, l'espèce humaine doit se débarrasser de ses ennemis, de ceux-là

mêmes qui la menacent.

— Les dragons ne sont pas les ennemis des hommes, intervint Geralt.

La magicienne le regarda en esquissant un sourire perceptible uniquement sur ses lèvres.

— Concernant cette question, répondit-elle, laisse-nous le privilège, à nous humains, d'en décider. Toi, sorceleur, tu n'es pas fait pour juger. Tu n'es là que pour exécuter certaines tâches.

— Comme un golem programmé et servile ?

— Je te laisse la paternité de cette comparaison, rétorqua-t-elle froidement, même si je la considère, soit dit en passant, assez pertinente.

— Yennefer, dit Dorregaray. Pour une femme de ton âge et de ton éducation, les inepties que tu nous infliges sont choquantes. Pourquoi les dragons figureraient-ils justement parmi les principaux ennemis des hommes ? Pourquoi pas d'autres créatures cent fois plus dangereuses, ayant sur la conscience cent fois plus de victimes que les dragons ? Pourquoi pas les hirikkhis, les diploures géants, les manticores, les amphisbènes ou les griffons ? Pourquoi pas les loups ?

— Je vais te le dire. La supériorité de l'homme sur les autres races et espèces, son combat pour la place qui lui incombe dans la nature, son espace vital, tout cela ne pourra être remporté que lorsque l'homme aura mis un terme à son nomadisme déterminé par sa quête de nourriture selon le rythme des saisons. Sinon, il lui sera impossible de se multiplier suffisamment vite. L'humanité est un enfant sans autonomie véritable. Une femme ne peut accoucher selon le rythme annuel normal qu'à l'abri des murs d'une ville ou d'une place forte. La fertilité, Dorregaray, voilà la condition du développement, de la survie et de la domination. Là, nous en venons aux dragons : seul un dragon peut menacer une ville ou une place forte, pas les autres monstres. Si les dragons ne sont pas exterminés, les humains se disperseront pour assurer leur sécurité au lieu de s'unir. Le feu d'un dragon soufflé sur un quartier densément peuplé provoque un cauchemar, des centaines de victimes, un terrible massacre. C'est pourquoi les dragons doivent être supprimés jusqu'au dernier.

Dorregaray la regarda avec un sourire étrange sur les lèvres.

— Tu sais, Yennefer, je préférerais ne pas vivre jusqu'au moment où se réalisera ton idée de domination de l'homme et jusqu'au moment où tes semblables occuperont la place qui leur incombe dans la nature. Par bonheur, cela n'arrivera jamais. Vous vous dévorerez entre vous, vous vous empoisonnerez, vous succomberez à la fièvre et au typhus, car ce seront plutôt la saleté et les poux, pas les dragons, qui menaceront vos villes si magnifiques où les femmes enfantent tous les ans, mais où un nouveau-né sur dix réussira à vivre plus de dix



jours. Oui, Yennefer, bien sûr : fertilité, fertilité et encore fertilité. Fais plutôt des enfants, ma chère, voilà une fonction plus naturelle qui t'occupera pleinement au lieu de perdre ton temps à inventer des inepties. Adieu.

Le magicien éperonna son cheval et partit au galop rejoindre la tête de la colonne.

En voyant le visage pâle et crispé de Yennefer, Geralt s'apitoya par avance sur le magicien. Il saisissait parfaitement la situation : Yennefer était stérile, comme la plupart des magiciennes, mais à la différence des autres, elle en souffrait et devenait folle de rage lorsqu'on le lui rappelait. Dorregaray connaissait sans doute cette faiblesse. Il ignorait néanmoins que Yennefer aimait à nourrir froidement ses vengeance.

— Il va se créer des ennuis, siffla-t-elle. Oh, oui ! Fais attention, Geralt. S'il arrive quelque chose, n'espère pas que je te défende si tu ne fais pas preuve de sagesse.

— Je reste sans crainte, répondit-il en souriant. Nous, les sorcisseurs et les golems serviles, nous agissons toujours avec sagesse. Les limites des possibilités entre lesquelles nous pouvons nous mouvoir sont clairement et nettement fixées.

— Non, mais regardez-le ! (Le visage de Yennefer pâlit encore.) Tu te vexes comme une jeune fille dont on dévoile l'absence de vertu. Tu es sorcisseur. Tu ne changeras ni ton état ni ta vocation...

— Arrête avec cette vocation, Yen. Cet argument commence à me donner la nausée.

— Ne me parle pas ainsi, je te dis. Tes nausées, ainsi que l'éventail limité de tes réactions de sorcisseur ne m'intéressent pas.

— Tu assisteras néanmoins à quelques-unes d'entre elles si tu ne cesses de me rassasier de morales sublimes et de combats pour le bien des hommes. Sans parler des dragons, ces affreux ennemis de la tribu humaine. Je connais mieux.

— Ah, oui ? (La magicienne cligna des yeux.) Qu'est-ce que tu en sais, mon cher ?

Geralt ignore l'avertissement violent du médaillon pendu à son cou.

— Si les dragons ne protégeaient pas de trésor, même les chiens boiteux ne s'intéresseraient pas à leur sort. *A fortiori* les magiciens. Il est intéressant de noter la présence, à chaque chasse au dragon, de quelques magiciens fortement liés à la corporation des joailliers. Tout comme toi. Plus tard, alors que le marché devrait crouler sous les pierres, celles-ci disparaissent comme par enchantement et leur prix reste constant. Ne me parle donc pas de vocation et de combat pour la survie de la race. Je te connais trop bien et depuis trop longtemps.

— Depuis trop longtemps, répéta-t-elle d'un air hostile en se

tordant les lèvres. Malheureusement. Mais ne crois pas que tu me connaisses bien, fils de chienne. Bon sang, comme j'ai été stupide... Allez, va au diable ! Je ne peux plus te voir.

Elle hurla en lançant son cheval moreau au triple galop vers la tête du convoi. Le sorceleur arrêta sa monture et laissa passer le chariot des nains qui hurlaient, juraient et jouaient sur des flûtes en os. Parmi eux, étendu de tout son long sur des sacs d'avoine, Jaskier les accompagnait de son luth avec désinvolture.

— Hé ! cria Yarpen Zigrin de son siège de conducteur en montrant du doigt Yennefer. Quelle est cette tache noire sur le chemin ? Curieux, qu'est-ce que cela peut être ? Ça ressemble à une jument !

— Sans nul doute ! lui répondit Jaskier en hurlant et en faisant glisser sur sa nuque son chapeau couleur d'olive. C'est une jument qui monte un hongre ! Incroyable !

Les barbes des garçons de Yarpen tremblèrent dans un chœur d'éclats de rire. Yennefer feignit de ne pas les entendre.

Geralt fit stopper son cheval pour laisser passer les archers montés de Niedamir. Derrière eux, à une certaine distance, arrivait lentement Borch et, juste derrière lui, les Zerricanes fermaient la colonne. Geralt les attendit. Il plaça sa jument à côté du cheval de Borch. Les deux hommes chevauchèrent côte à côte en silence.

— Sorceleur, dit soudain Trois-Choucas. Je voudrais te poser une question.

— Ne te gêne pas.

— Pourquoi ne fais-tu pas demi-tour ?

Le sorceleur fixa son interlocuteur en silence avant de répondre.

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui, répondit Trois-Choucas en se tournant vers lui.

— Je marche dans la colonne car je ne suis qu'un golem servile, qu'un fil d'étoupe promené par le vent sur la grand-route. Où devrais-je aller ? Dis-le-moi. Dans quelle intention ? Je trouve dans la compagnie de ce convoi des gens à qui parler. Certains ne coupent pas court à la conversation lorsque je m'approche d'eux. D'autres ne m'aiment guère et me le disent dans les yeux sans me jeter des pierres en embuscade. Je les accompagne pour la même raison que lorsque je me suis rendu avec toi dans cette auberge de mariniers. Car tout m'est égal. Je ne suis attendu nulle part. Je n'ai rien au bout du chemin.

Trois-Choucas toussa pour s'éclaircir la voix.

— Au bout de chaque chemin, il y a un but. Chacun en a un. Même toi, malgré tes différences.

— C'est à moi maintenant de te poser une question.

— Vas-y.

— Toi-même, vois-tu un but au bout de ton chemin ?

— J'en vois un.

— Chanceux.

— Ce n'est pas une question de chance, Geralt. Tout est fonction de ce que tu crois et de ce à quoi tu te consacres. Qui pourrait le savoir mieux que toi ?

— On n'arrête pas de me parler de vocation aujourd'hui, murmura Geralt. La vocation de Niedamir consiste à conquérir Malleore. Celle d'Eyck de Denesle à protéger les humains des dragons. Dorregaray se sent appelé à réaliser un but diamétralement opposé. Yennefer ne peut accomplir sa vocation en raison des changements qu'a subis son organisme, et cela l'inquiète. Par le diable, seuls les traqueurs et les nains semblent ne pas avoir besoin de vocation. Ils désirent tout simplement faire leur beurre. C'est peut-être pourquoi ils m'attirent.

— Non, Geralt de Riv, ce n'est pas eux qui t'attirent. Je ne suis ni aveugle ni sourd. Tu n'as pas sorti ta bourse à la douce musique de leur nom. Il me semble que...

— Il te semble sans raison, l'interrompt sans colère le sorcelleur.

— Pardonne-moi.

— Tu t'excuses sans raison.

Ils stoppèrent leur monture, évitant d'entrer en collision avec les archers de Caingorn immobilisés dans la colonne.

— Que s'est-il passé ? (Geralt se leva sur ses étriers.) Pourquoi cet arrêt ?

— Je ne sais pas, répondit Borch en tournant la tête.

Veà débita quelques mots en allongeant étrangement son visage.

— Je vais voir en tête de colonne, déclara le sorcelleur. Je veux savoir.

— Reste là.

— Pourquoi ?

Trois-Choucas resta silencieux en fixant le sol.

— Pourquoi ? répéta Geralt.

— Vas-y, lâcha enfin Borch. C'est peut-être mieux ainsi.

— Qu'est-ce qui est mieux ainsi ?

— Vas-y.

Le pont reliant les deux bords du précipice semblait solide. Il avait été construit avec d'imposants rondins de pin reposant sur un pilier carré contre lequel le courant se brisait avec fracas en longs filets d'écume.

— Hé ! Un-Brin ! hurla Boholt en approchant son chariot. Pourquoi t'es-tu arrêté ?

— Ma foi, je ne sais pas trop dans quel état se trouve ce pont.

— Pourquoi prendre ce chemin ? demanda Gyllenstiern en s'approchant. Je n'ai pas le goût de faire traverser les chariots sur

cette passerelle. Hé ! Cordonnier ! Pourquoi sortir de la route ? Le sentier continue plus loin vers l'ouest !

L'empoisonneur héroïque de Holopole s'approcha et enleva son bonnet en peau de mouton. Il avait l'air comique dans son manteau de bure protégé d'un plastron de cuirasse démodé datant au moins du temps du roi Sambuk.

— Par-là, le chemin est plus court, vénéré seigneur, répondit-il non au chancelier mais directement à Niedamir dont le visage exprimait toujours un ennui mortel.

— Comment cela ? demanda Gyllenstiern, le visage crispé.

Niedamir ne daigna rendre aucun regard au cordonnier.

— Eh bien, expliqua Kozojed en montrant les trois sommets dentelés dominant les environs. Ce sont Chiava, la Grande Crécerelle et la Dent du coursier. Le sentier mène vers les ruines d'une ancienne place forte, tourne autour de Chiava par le nord, au-delà des sources de la rivière. En empruntant le pont, nous pouvons raccourcir le chemin. Nous suivrons une ravine jusqu'à une nappe d'eau sise entre les montagnes. Si nous n'y trouvons pas trace du dragon, nous prendrons vers l'est pour inspecter les ravins adjacents. Plus loin encore, vers l'est, nous trouverons des alpages plats, puis un chemin menant directement à Caingorn, vers vos domaines, seigneur.

— Comment t'est venue cette science des montagnes, Kozojed ? demanda Boholt. En rabotant les sabots ?

— Non, seigneur. J'étais berger dans ma jeunesse.

— Ce pont tiendra ? (Boholt se leva de son siège pour jeter un œil au fond du ravin, en direction de l'eau tumultueuse.) Le gouffre a dans les quarante toises de profondeur.

— Il tiendra, seigneur.

— Comment expliquer la présence d'un tel pont dans cette contrée sauvage ?

— Les trolls, expliqua Kozojed, ont construit ce pont dans les temps anciens pour y installer un péage. Quiconque voulait traverser devait payer une forte somme. Mais rares étaient les intéressés, et les trolls ont plié bagages. Le pont est resté.

— Je répète, intervint Gyllenstiern avec colère, que nous avons des chariots remplis de matériel et de nourriture. Nous pouvons rester bloqués dans la nature. Ne vaut-il pas mieux rester sur le sentier ?

— Nous pouvons suivre le sentier, répondit le cordonnier en haussant les épaules, mais la route sera plus longue. Le roi avait exprimé son empressement d'en découdre avec le dragon. Il disait briller d'impatience.

— Brûler d'impatience, corrigea le chancelier.

— Soit, brûler, acquiesça le cordonnier. Il n'empêche que la route serait plus courte en prenant le pont.

— Eh bien, allons-y, Kozojed ! décida Boholt. En avant marche, toi et ton armée. Chez nous, nous avons l'habitude d'envoyer les plus valeureux en premier.

— Pas plus d'un chariot à la fois ! ordonna Gyllenstiern.

— D'accord ! (Boholt fouetta ses chevaux ; le chariot fit craquer les rondins du pont.) Derrière nous, Un-Brin ! Prends garde que nos roues aillent droit.

Les archers de Niedamir barrèrent le chemin de leurs pourpoints pourpre et jaune marqués d'un pignon de pierre. Geralt stoppa son cheval.

La jument du sorceleur éternua.

La terre se mit alors à trembler. Les montagnes s'ébranlèrent. La lisière dentelée du mur de roche s'effaça soudain dans le ciel. Le mur de la falaise émit un bruit de roulement sourd et grondant.

— Attention ! hurla Boholt, déjà passé de l'autre côté du pont. Attention !

Les premières pierres, encore petites, commencèrent à bruire et à frapper la pente secouée de spasmes. Geralt vit une fissure noire se former en travers du chemin. Celui-ci rompit et s'effondra dans le vide dans un fracas assourdissant.

— À cheval ! hurla Gyllenstiern. Mes doux seigneurs ! Il faut traverser, vite !

Niedamir, la tête penchée sur la crinière de sa monture, se rua sur le pont avant que Gyllenstiern et quelques archers eussent le temps de sauter. Derrière eux, le fourgon royal portant l'étendard marqué d'un griffon s'encadra, avec un bruit sourd, dans les madriers vacillants.

— C'est une chute de pierres ! Écartez-vous du chemin ! hurla à l'arrière Yarpen Zigrin, en fouettant la croupe de ses chevaux.

Le chariot des nains écrasa des archers en dépassant le second chariot de Niedamir.

— Écartez-vous ! Sorceleur ! Écartez-vous !

Eyck de Denesle, raide et droit comme un *i*, doubla le chariot des nains en galopant. Si son visage n'avait pas été livide et grimaçant, on aurait pu penser que le chevalier errant ne remarquait pas les roches et les pierres dégringolant sur le sentier. Un cri sauvage parvint d'un groupe d'archers restés en arrière. Des chevaux hennissaient.

Geralt tira sur ses rênes et stoppa net son cheval. Juste devant lui, la terre tremblait sous le choc des roches qui dévalaient la pente.

Se frayant un chemin à travers les pierres, le chariot des nains sursauta à l'entrée du pont et se renversa en émettant un craquement. L'un de ses essieux se brisa : une roue alla frapper la balustrade avant de tomber dans les tourbillons.

La jument du sorceleur, frappée par des éclats de roche pointus, prit le mors aux dents. Geralt voulut sauter de sa monture, mais sa

chaussure resta bloquée dans l'étrier. Il tomba. La jument hennit et décala sur le pont vacillant au-dessus du vide. De l'autre côté, les nains couraient en hurlant et en jurant.

— Plus vite, Geralt ! cria Jaskier par-dessus son épaule tout en courant derrière les nains.

— Saute, sorceleur ! hurla Dorregaray, malmené sur sa selle et peinant à maîtriser son cheval devenu fou.

Derrière eux, un pan entier de chemin s'effondra dans le nuage de poussière formé par la chute des roches et par les chariots de Niedamir mis en pièces. Le sorceleur réussit à s'accrocher aux lanières des sacoches de la selle du magicien. Il entendit un cri.

Yennefer avait basculé avec son cheval et roulé sur le côté. Elle se protégeait la tête avec ses mains et tentait de se mettre hors de portée des sabots qui frappaient à l'aveuglette. Le sorceleur lâcha prise pour se précipiter vers elle, tout en évitant une pluie de pierres et en sautant au-dessus des fissures qui se formaient sous ses pieds. Blessée à l'épaule, Yennefer s'agenouilla, les yeux écarquillés et l'arcade sourcilière ouverte. Du sang coulait jusqu'au lobe de son oreille.

— Lève-toi, Yen !

— Geralt, fais attention !

Un énorme bloc de roche, qui s'était détaché du mur dans un crissement, leur tomba directement dessus avec un bruit sourd. Geralt se laissa choir pour recouvrir la magicienne de son corps. Le bloc explosa et se brisa alors en des milliers de fragments aussi effilés que des dards de guêpes.

— Plus vite ! cria Dorregaray.

Sur son cheval, il agita sa baguette, réduisant en poussière d'autres rochers détachés de la paroi.

— Sur le pont, sorceleur !

Yennefer fit un signe de la main en allongeant les doigts. Personne ne comprit ce qu'elle criait. Les pierres disparurent comme des gouttes d'eau sur une tôle brûlante au contact de la voûte bleuâtre qui venait de se former au-dessus de leurs têtes.

— Vers le pont, Geralt ! cria la magicienne. Reste près de moi !

Ils coururent derrière Dorregaray et quelques archers désarçonnés. Le pont se balançait. Il se mit à trembler. Les rondins se tordaient dans tous les sens d'une balustrade à l'autre.

— Plus vite !

Le pont s'effondra d'un coup dans un vacarme assourdissant. La moitié qu'ils venaient de franchir s'arracha et tomba avec fracas dans le vide, emportant le chariot des nains et s'écrasant sur les rangées de pierres. On entendit le hennissement affreux des chevaux affolés. La partie du pont encore en place continuait de tenir, mais Geralt s'aperçut qu'ils couraient sur une pente de plus en plus raide.

— Nous tombons, Yen ! Tiens-toi à moi !

Le reste du pont grinça, craqua et pivota comme une rampe basculante. Yennefer et Geralt glissèrent. Leurs doigts agrippèrent les interstices séparant les rondins. S'apercevant qu'elle lâchait progressivement prise, la magicienne jeta un cri aigu. Se retenant d'une main, Geralt saisit son stylet de l'autre et le planta dans un interstice pour s'y accrocher des deux mains. Les articulations de ses coudes se mirent à craquer lorsque Yennefer se cramponna à sa ceinture et au fourreau de l'épée que le sorcelleur portait en bandoulière. Le pont cédait et penchait de plus en plus vers la verticale.

— Yen, murmura le sorcelleur entre ses dents. Fais quelque chose... par le diable. Jette un sort !

— Comment ? lui répondit-elle dans un grognement sourd et colérique. Je suis suspendue à bout de bras !

— Libère une de tes mains !

— Je ne peux pas...

— Hé ! hurla Jaskier en contre-haut. Vous tenez bon ? Hé !

Geralt ne jugea pas utile de répondre.

— Lancez une corde ! demanda Jaskier. Vite, bon sang !

Les traqueurs, les nains et Gyllenstiern apparurent aux côtés de Jaskier. Geralt entendit la voix sourde de Boholt :

— Attends, petit barde. Elle ne va pas tarder à tomber. Nous tirerons le sorcelleur après.

Yennefer s'agrippait comme une vipère au dos de Geralt. La bandoulière mordait douloureusement le torse du sorcelleur.

— Yen ? Tu peux saisir une prise ? Tu peux faire quelque chose avec les pieds ?

— En théorie, oui, geignit-elle. Mais là, ça risque de nous faire dégringoler !

Geralt regarda la rivière qui bouillonnait au fond de la ravine et les rochers contre lesquels s'étaient écrasés des madriers, un cheval et le cadavre d'un homme vêtu des couleurs vives de Caingorn. Derrière les rochers, il aperçut dans un trou d'eau aussi claire que l'émeraude de grandes truites fuselées, qui se déplaçaient paresseusement dans le courant.

— Tu tiens bon, Yen ?

— Encore un peu... oui...

— Hisse-toi. Tu dois saisir une prise.

— Non... Je ne peux pas...

— Lancez une corde ! hurla Jaskier. Vous êtes devenus fous ? Ils vont tomber tous les deux !

— Ne serait-ce pas le mieux ? murmura discrètement Gyllenstiern.

Le pont trembla et pivota encore plus. Geralt commençait à perdre toute sensation dans les doigts tant il serrait la poignée de son stylet.

— Yen...

— Tais-toi... et arrête de gigoter...

— Yen ?

— Ne m'appelle pas ainsi...

— Tu tiens bon ?

— Non, répondit-elle froidement.

Yennefer ne luttait presque plus. Son corps impuissant et passif pendait le long du dos du sorcelleur.

— Yen ?

— Tais-toi.

— Yen. Pardonne-moi.

— Non. Jamais.

Quelque chose glissa le long des madriers, très vite, comme un serpent.

Dégageant une lueur froide et pâle, la corde, se tortillant et se tordant comme si elle était vivante, trouva en tâtonnant grâce à son extrémité mobile la nuque de Geralt, s'immisça sous ses aisselles puis forma un nœud lâche. Sous Geralt, la magicienne gémit en reprenant son souffle. Le sorcelleur était certain qu'elle allait fondre en larmes. Il se trompait.

— Attention ! cria Jaskier d'en haut. Nous vous hissons ! Brochet-Lance ! Kennet ! Tirez ! Oh hisse !

Yennefer respirait difficilement en raison de la tension et de la contraction douloureuse de la corde. Ils furent hissés rapidement en raclant le bois des madriers.

En haut, Yennefer se dégagea la première.

## VII

— De l'ensemble des chariots, annonça Gyllenstiern, nous n'avons sauvé qu'un fourgon, majesté, sans compter celui des traqueurs. De l'escorte, seuls sept archers ont survécu. De l'autre côté du précipice, le chemin a complètement disparu. Il ne reste plus qu'un éboulis et un mur lisse, aussi loin que permette de voir le coude de la falaise. On ne sait pas si les individus présents sur le pont au moment de son effondrement vivent encore.

Niedamir ne répondit pas. Au garde-à-vous devant lui, Eyck de Denesle le fixait avec des yeux fiévreux.

— La colère des dieux nous poursuit, dit le chevalier en levant les bras. Nous avons péché, roi Niedamir. Il s'agissait d'une expédition sainte, d'une expédition contre le mal. Car le dragon représente le mal, oui, chaque dragon est le mal incarné. Moi, je passe avec indifférence à ses côtés : je l'écrase sous mon pied... je l'anéantis...



oui, ainsi que l'exigent les dieux et le Livre saint.

— Il délire ? dit Boholt en se renfrognant.

— Je ne sais pas, répondit Geralt en réajustant le harnais de sa jument. Je n'ai rien compris.

— Taisez-vous, demanda Jaskier. J'essaie de mémoriser ses paroles. Elles pourront peut-être me servir pour mes rimes.

— Le Livre saint dit, continua Eyck, tout à son emportement, qu'un serpent surgira du gouffre, un atroce dragon possédant sept têtes et dix cornes. Sur sa croupe s'assoira une femme vêtue de pourpre et d'écarlate, un calice d'or entre les mains, et sur son front sera inscrite la marque de son immense et définitive flétrissure !

— Je la connais ! intervint Jaskier joyeusement. C'est Cilia, l'épouse du burgrave Sommerhalder !

— Faites silence, seigneur poète, lui intima Gyllenstiern. Et vous, chevalier de Denesle, parlez plus clairement, par la grâce des dieux.

— Lorsque l'on combat le mal, poursuit Eyck avec emphase, il faut soi-même avoir le cœur et la conscience purs pour pouvoir lever la tête fièrement. Mais qui voyons-nous ici ? Des nains, ces païens qui naissent dans les ténèbres et révèrent de sombres puissances ! Des magiciens blasphématoires, s'arrogeant les droits, les forces et les privilèges divins ! Un sorcelleur, odieux mutant, créature artificielle et maudite. Vous étonnez-vous donc que le châtiment nous ait frappés ? Cessons de mettre à l'épreuve la grâce divine ! Je vous en prie, roi : débarrassez nos rangs de cette vermine avant que...

— Même pas un mot sur moi, l'interrompt Jaskier en se plaignant. Pas un mot sur les poètes. Et pourtant je fais de mon mieux !

Geralt sourit à l'adresse de Yarpén Zigrin qui caressait d'un mouvement lent et posé le tranchant acéré de sa cognée accrochée à sa ceinture. Amusé, le nain sourit en montrant toutes ses dents. Yennefer tourna le dos à la scène de manière ostentatoire, affichant ainsi une préoccupation supérieure pour sa robe déchirée jusqu'à la hanche que pour les paroles d'Eyck.

— Nous avons peut-être quelque peu exagéré, lui accorda Dorregaray, mais pour de nobles raisons, seigneur Eyck, cela ne fait aucun doute. Je considère néanmoins comme non avenues vos remarques sur les magiciens, les nains et les sorcisseurs, même si nous sommes habitués à ce type de jugements qui ne sont ni aimables ni dignes d'un chevalier, seigneur Eyck. Et j'ajouterai : d'autant moins compréhensibles que c'est vous, et nul autre, qui avez accouru tout à l'heure et lancé la corde magique elfique qui a sauvé le sorcelleur et la magicienne d'une mort certaine. À entendre ce que vous dites, on ne comprend pas pourquoi vous n'avez pas plutôt prié pour leur chute ?

— Bon sang, murmura Geralt à Jaskier. C'est lui qui a fourni la

corde ? Eyck ? Pas Dorregaray ?

— Non, grommela le barde. C'est bien Eyck.

Geralt tourna la tête avec incrédulité. Yennefer jura à voix basse et se redressa.

— Chevalier Eyck, lui lança-t-elle avec un sourire que tous, hormis Geralt, crurent aimable et bienveillant. Comment expliquer cette situation ? Je suis une vermine, mais vous me sauvez la vie ?

— Vous êtes une dame, gente Yennefer. (Le chevalier s'inclina avec rigidité.) Votre visage séduisant et sincère permet de penser que vous vous débarrasserez un jour de votre magie maudite.

Boholt éternua.

— Je vous remercie, chevalier, répondit sèchement Yennefer. Le sorceleur Geralt vous remercie également. Remercie-le, Geralt.

— Que le diable m'emporte d'abord, répondit le sorceleur en toute sincérité. Pour quelle raison devrais-je le remercier ? Je ne suis pour lui qu'un détestable mutant dont l'odieux visage ne promet aucune amélioration. Le chevalier Eyck m'a tiré du vide sans le vouloir, uniquement parce que je me tenais opiniâtrement à la gente dame. Si j'avais été seul, Eyck n'aurait même pas levé le petit doigt. Je me trompe, chevalier ?

— Vous vous trompez, seigneur Geralt, répondit sereinement le chevalier errant. Je ne refuse jamais à personne l'aide dont il a besoin. Même à un sorceleur.

— Remercie-le, Geralt. Et demande-lui pardon, lui intima fermement la magicienne. Dans le cas contraire, tu confirmerais tout ce que Eyck a dit de toi. Tu ne sais pas vivre avec les autres car tu es différent. Ta présence dans cette expédition est une erreur. Un but absurde t'a amené jusqu'ici. Il serait plus raisonnable de nous laisser. Je pense que tu l'as compris toi-même. Sinon, il est grand temps que tu le comprennes.

— De quel but parliez-vous, madame ? intervint Gyllenstiern.

La magicienne le regarda sans répondre. Jaskier et Yarpén Zigrin riaient sous cape, pour ne pas être vus de Yennefer.

Le sorceleur arrêta son regard sur les yeux de Yennefer. Ils étaient froids.

— Veuillez me pardonner, chevalier de Denesle, je vous remercie sincèrement, annonça-t-il en inclinant la tête. Je remercie également toutes les personnes présentes d'avoir essayé sans atermoiements de nous sauver la vie. Accroché à ma palissade, j'ai entendu comment les uns et les autres se sont précipités à notre secours. Je vous demande à tous pardon. À l'exception de la noble Yennefer que je remercie, sans rien lui demander. Adieu. La vermine quitte d'elle-même la compagnie, car la vermine en a assez de vous. Porte-toi bien Jaskier.

— Attends, Geralt, dit Boholt. Ne nous fais pas de caprice de

jeune fille. Ce n'est pas la peine d'en faire tout un plat. Au diable...

— Messires !

Kozojed arrivait et quelques miliciens de Holopole envoyés en éclaireurs revenaient en courant de l'étranglement de la ravine.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi tremble-t-il ainsi ? demanda Brochet-Lance en relevant la tête.

— Messires... Mes... seigneurs aimés..., réussit à formuler le cordonnier à bout de souffle.

— Cesse de t'étouffer, l'ami, dit Gyllenstiern en se coinçant les pouces dans sa ceinture dorée.

— Le dragon ! Là-bas, le dragon !

— Où ?

— De l'autre côté de la ravine... sur un terrain plat... Seigneur...  
Il...

— À cheval ! commanda Gyllenstiern.

— Brochet-Lance ! hurla Boholt, sur le chariot ! Un-Brin, à cheval et suis-moi !

— Du nerf, les garçons ! brailla Yarpén Zigrin. Du nerf, bon sang !

— Hé ! Attendez ! (Jaskier avait jeté son luth en bandoulière.)  
Geralt, prends-moi sur ton cheval !

— Saute !

La ravine se terminait sur une moraine de rochers clairs de plus en plus disparates, créant un cercle irrégulier. Derrière eux, le terrain descendait légèrement pour se transformer en un alpage mamelonné et herbeux, fermé de toutes parts par des falaises calcaires piquetées de mille trous. Trois canyons étroits, les anciens lits de torrents asséchés, donnaient sur l'alpage.

Boholt, arrivé le premier en galopant à la barrière de rochers, stoppa soudain son cheval en se levant sur ses étriers.

— Par la peste, dit-il. Par la peste jaune. C'est... c'est... impossible !

— Quoi ? demanda Dorregaray en s'approchant de lui.

À côté de lui, Yennefer sauta du chariot des traqueurs, plaqua sa poitrine contre un bloc de rocher et regarda à son tour. Elle recula en se frottant les yeux.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? criait Jaskier en essayant de voir par-dessus l'épaule de Geralt. Qu'est-ce que c'est, Boholt ?

— Ce dragon... Il est doré.

La créature se tenait assise à moins de cent pas de l'étranglement de la ravine d'où ses poursuivants venaient de sortir, sur le chemin menant au canyon principal septentrional, au sommet d'une butte en pente douce, un petit mamelon. Ayant incliné sa tête étroite sur un poitrail bombé, il allongea un cou long et fin en arc régulier en entortillant ses pattes antérieures avec sa queue.

Il y avait dans cette créature assise une grâce ineffable, quelque chose de félin contredisant de manière évidente sa nature, à n'en pas douter, reptilienne. Elle portait en effet des écailles au dessin net, brillantes de l'éclat foudroyant de ses yeux de dragon clair et doré. Car la créature était bel et bien dorée : de chacune de ses griffes plantées dans la terre jusqu'à l'extrémité de sa longue queue se déplaçant lentement parmi les chardons pullulant sur les hauteurs. La créature ouvrit ses grandes ailes ambrées de chauve-souris et resta immobile en les regardant de ses immenses yeux dorés et exigeant qu'on l'admire.

— Un dragon doré, murmura Dorregaray. C'est impossible... Une légende vivante !

— Les dragons dorés, nom de nom, n'existent pas, affirma Brochet-Lance en crachant. Je sais ce que je dis.

— Qu'est-ce que tu vois donc sur cette hauteur ? demanda Jaskier.

— C'est une imposture.

— Une illusion.

— Ce n'est pas une illusion, dit Yennefer.

— C'est un dragon doré, ajouta Gyllenstiern. Le plus authentique des dragons dorés.

— Les dragons dorés n'existent que dans les légendes !

— Arrêtez, intervint finalement Boholt. Il n'y a pas de quoi en faire une maladie. N'importe quel imbécile verrait qu'il s'agit d'un dragon doré. Quelle est la différence, doux messires ? Doré, poivre et sel, caca d'oie ou à carreaux ? Il n'est pas grand. Nous pouvons lui régler son affaire en moins de deux. Un-Brin, Brochet-Lance, débâchez le chariot, prenez le matériel. Vous parlez d'une différence : doré, pas doré.

— Il y a une différence, Boholt, dit Un-Brin. Et d'importance. Ce n'est pas le dragon que nous chassons. Ce n'est pas celui qui a été empoisonné près de Holopole et qui nous attend dans sa caverne, tranquillement couché sur des métaux et des pierres précieuses. Lui ne fait que reposer sur son postérieur, dans la prairie. À quoi bon lui régler son compte ?

— Ce dragon est doré, Kennet, cria Yarpen Zigrin. Tu en as déjà vu un comme celui-là ? Tu ne comprends pas ? Pour sa peau, nous obtiendrons bien plus que ce que nous pourrions tirer d'un piteux trésor.

— Sans mettre à mal le marché des pierres précieuses, ajouta Yennefer en souriant laidement. Yarpen a raison. Le contrat garde toute sa vigueur. Il y a de quoi partager, vous ne croyez pas ?

— Hé ! Boholt ? cria Brochet-Lance du chariot en saisissant bruyamment des pièces d'équipement. Quelles protections utilisons-nous pour les chevaux ? Ce lézard doré crache du feu, de l'acide, de la

vapeur d'eau, hein ?

— Seul le diable le sait, mes doux messires, répondit soucieusement Boholt. Hé ! Les magiciens ! Les légendes sur les dragons dorés expliquent-elles comment les occire ?

— Comment le tuer ? Mais de la manière la plus ordinaire, répondit soudain Kozojed en élevant la voix. Il n'y a aucune raison de tergiverser. Donnez-moi un animal. Nous le farcirons de poison avant de le donner en pâture au saurien. Qu'il en crève.

Dorregaray regarda le cordonnier de travers. Boholt cracha. Jaskier détourna la tête en grimaçant de dégoût. Yarpén Zigrin sourit vulgairement, les mains sur les hanches.

— Qu'est-ce que vous attendez ? demanda Kozojed. Il est grand temps de se mettre au travail. Nous devons établir de quoi sera composé l'appât afin que le saurien trépasse sur-le-champ ; il faut quelque chose d'affreusement délétère, toxique ou corrompu.

— Ah ! intervint le nain toujours souriant. Qu'est-ce qui est toxique, dégoûtant et puant tout à la fois ? Tu ne le sais pas, Kozojed ? Il semblerait que ce soit toi.

— Quoi ?

— Merde. Du balai, enculeur de bottes. Hors de ma vue.

— Seigneur Dorregaray, dit Boholt en s'approchant du magicien. Rendez-vous utile. Vous souvenez-vous de légendes ou de témoignages sur le sujet ? Que savez-vous des dragons dorés ?

Le magicien sourit en se relevant avec dignité.

— Tu demandes ce que je sais des dragons dorés ? Peu, mais suffisamment.

— Parle.

— Écoutez attentivement, très attentivement : là, devant nous, se tient un dragon doré. Une légende vivante, peut-être la dernière et la seule créature de ce type ayant survécu à votre folie meurtrière. On ne tue pas les légendes. Moi, Dorregaray, je ne vous permettrai pas de toucher à ce dragon. C'est compris ? Vous pouvez faire vos bagages, ranger vos sacoches et rentrer chez vous.

Geralt était persuadé qu'une bagarre allait éclater. Il se trompait.

Gyllenstiern rompit le silence :

— Vénéré magicien, prenez garde à ce que vous dites et à qui vous vous adressez. Le roi Niedamir peut vous ordonner, Dorregaray, de faire vos sacoches et d'aller au diable ; le contraire est malséant, notez-le. Est-ce clair ?

— Non, répondit fièrement le magicien. Ça ne l'est pas, car je suis et demeure maître Dorregaray. Je n'obéirai pas aux ordres d'un roitelet gouvernant un royaume uniquement visible du haut de sa palissade et commandant une place forte abjecte, sale et puante. Savez-vous, messire Gyllenstiern, qu'il me suffirait d'un geste de la

main pour vous transformer en bouse de vache, et votre roi mal dégrossi en quelque chose de bien pire ? Est-ce clair ?

Gyllenstiern n'eut pas le temps de répondre. Boholt s'était approché de Dorregaray : il le fit pivoter en le saisissant par les épaules. Brochet-Lance et Un-Brin, silencieux et moroses, se placèrent juste derrière Boholt.

— Écoutez bien, seigneur magicien, dit à mi-voix l'énorme traqueur. Écoutez-moi avant d'agiter la main : je pourrais prendre mon temps pour vous expliquer, doux messire, ce que je pense de vos interdits et légendes, sans parler de votre stupide bavardage. Mais je n'en ai pas envie. Aussi, contentez-vous de la réponse suivante :

Boholt se racla la gorge, s'enfonça un doigt dans une narine et se moucha sur les chaussures du magicien.

Dorregaray devint livide, mais ne bougea pas. Il avait remarqué, comme tous les autres, la plommée à chaîne fixée sur un manche d'une coudée que tenait Brochet-Lance au bout de son bras relâché. Il savait, comme tous les autres, que le temps nécessaire pour jeter un sort était décidément plus long que celui dont avait besoin Brochet-Lance pour lui briser la tête en mille morceaux.

— Bien, dit Boholt. Maintenant, déplacez-vous gentiment sur le côté, doux messire. Et s'il vous revient l'envie de l'ouvrir, je vous conseille de calfeutrer sans tarder votre clapet d'une touffe d'herbe. Car si j'entends encore une fois vos ânonnements, je vous promets que vous vous souviendrez de moi. (Boholt lui tourna le dos en se frottant les mains.) Allez, Brochet-Lance, Un-Brin, au travail, car le saurien va finir par nous échapper.

— Il ne semble pas avoir l'intention de fuir, dit Jaskier en observant les parages. Regardez-le.

Le dragon doré, assis sur le mamelon, bâillait, bougeant la tête et les ailes, et frappant la terre de sa queue.

— Roi Niedamir et vous, chevaliers ! lança-t-il soudain d'une voix rappelant le son d'une trompette en laiton. Je suis le dragon Villentretenmerth ! Je vois que la chute de pierres que j'avais, pour me flatter, moi-même provoquée, n'a malheureusement pas eu raison de vous tous et que vous êtes parvenus jusqu'ici. Vous savez qu'il n'existe que trois sorties dans cette vallée. À l'est vers Holopole et à l'ouest en direction de Caingorn. Vous pouvez emprunter tranquillement ces deux routes, mais vous ne passerez pas par la ravine située au nord, car moi, Villentretenmerth, je vous l'interdis. Si quelqu'un n'entend pas respecter mon ordre, je lui lance un défi d'honneur, sous la forme d'un duel de chevalier n'utilisant que des armes conventionnelles et excluant l'usage des sorts et des jets incandescents. Le combat se poursuivra jusqu'au renoncement de l'une des parties. J'attends votre réponse par l'intermédiaire de votre

héraut, conformément au protocole !

Tous restèrent ébahis.

— Il cause ! murmura Boholt sans pouvoir reprendre sa respiration. Incroyable !

— Et fort intelligemment, avec ça, ajouta Yarpén Zigrin. Quelqu'un sait-il ce qu'est une arme *confessionnelle* ?

— Ordinaire, sans magie, répondit Yennefer en fronçant les sourcils. Autre chose m'étonne cependant. On ne peut articuler correctement avec une langue fourchue. Cette fripouille utilise la télépathie. Faites attention car cela fonctionne dans les deux sens. Il sait lire dans vos pensées.

— Il est devenu complètement fou ou quoi ? déclara, énervé, Kennet alias Un-Brin. Un duel d'honneur ? Avec un stupide saurien ? Aussi petit ! Allons-y tous ensemble ! En groupe !

— Non.

Ils se regardèrent les uns les autres.

Eyck de Denesle, déjà sur son cheval, complètement équipé, la lance fichée dans l'étrier, présentait beaucoup mieux que lorsqu'il se déplaçait à pied. Des yeux fiévreux brillaient sous la visière relevée de son heaume. Son visage était livide.

— Non, seigneur Kennet, répéta le chevalier, car il faudrait alors d'abord passer sur mon cadavre. Je ne permettrai pas que l'on insulte en ma présence l'honneur des chevaliers. Qui ose violer le code d'honneur du duel... (Eyck parlait de plus en plus fort ; sa voix exaltée se brisait et tremblait d'excitation.) Qui ose se moquer de l'honneur, se moque de moi. Son sang ou le mien coulera sur cette terre exténuée. La bête exige un duel ? Soit ! Que le héraut sonne mon nom ! Que le tribunal des dieux décide de notre sort ! La force des crocs et des griffes pour le dragon, sa colère infernale, et pour moi...

— Quel crétin, murmura Yarpén Zigrin.

— Pour moi, droiture, foi et les larmes des vierges que ce saurien...

— Finis-en, Eyck, tu nous donnes envie de vomir ! gronda Boholt. Vas-y, rends-toi sur le pré au lieu de bavasser !

— Hé, Boholt ! Attends ! intervint le chef des nains en se caressant la barbe. Tu as oublié le contrat ? Si Eyck terrasse le lézard, il obtiendra la moitié...

— Eyck n'obtiendra rien du tout, répondit Boholt en montrant toutes ses dents. Je le connais. Si Jaskier lui consacre une chanson, cela lui suffira amplement.

— Silence ! ordonna Gyllenstiern. Qu'il en soit ainsi. Le chevalier errant, Eyck de Denesle, représentant les couleurs de Caingorn en tant que lance et épée du roi Niedamir, combattra le dragon de toute sa droiture. C'est la volonté du roi !

— Tu vois ? grinça Yarpen Zigrin entre ses dents. La lance et l'épée de Niedamir. Le roitelet de Caingorn nous a bien eus. Que faisons-nous maintenant ?

— Rien. (Boholt cracha par terre.) Tu ne vas pas chercher noise à Eyck, hein ? Certes, il dit des absurdités, mais puisqu'il est déjà monté tout excité sur son cheval, il vaut mieux le laisser faire. Qu'il y aille, par la peste, et qu'il règle son compte à ce dragon. Après, nous verrons bien.

— Qui fera office de héraut ? demanda Jaskier. Le dragon voulait un héraut. Peut-être moi ?

— Non. Il ne s'agit pas de chanter la ritournelle, Jaskier, répondit Boholt en ridant son front. Que Yarpen Zigrin fasse le héraut avec sa voix de taureau.

— D'accord, quelle importance ? répondit Yarpen. Donnez-moi l'étendard et son blason pour que tout soit réalisé dans les formes.

— Attention, seigneur nain, restons polis et respectons les usages en vigueur à la cour, lui intima Gyllenstiern.

— Vous n'allez pas m'apprendre à causer. (Le nain bomba fièrement le torse.) J'effectuais déjà ma première mission officielle alors que vous disiez encore "hein" pour pain et "houche" pour mouches.

Le dragon attendait toujours patiemment, assis sur le mamelon en agitant gaiement la queue. Le nain se hissa sur le plus haut rocher. Il se racla la gorge et cracha :

— Hé ! toi, là-bas ! hurla-t-il en mettant ses mains sur les hanches. Enfoiré de dragon ! Écoute bien ce que va te dire le héraut. Moi, en l'occurrence ! Le chevalier errant Eyck de Denesle sera le premier à s'occuper de ton cas, en tout honneur ! Il te plantera sa lance dans la panse conformément aux us sacrés : pour ton malheur, mais pour la joie des pauvres vierges et du roi Niedamir ! Le combat devra respecter le code de l'honneur et le droit. Il sera interdit de cracher du feu. Il ne sera permis de s'étriper que de manière conventionnelle. Le combat continuera tant que l'adversaire n'aura pas rendu l'âme ou n'aura pas crevé... ce que nous te souhaitons du fond du cœur ! T'as bien entendu, dragon ?

Le dragon bâilla en agitant les ailes puis se laissa rapidement glisser du mamelon jusqu'au terrain plat.

— J'ai bien entendu, vertueux héraut, répondit-il. Que le valeureux Eyck de Denesle daigne venir sur le pré. Je suis prêt !

— De vraies marionnettes ! (Boholt cracha en accompagnant d'un regard morne le chevalier Eyck qui sortait au pas de la barrière de rochers.) Fichu spectacle comique...

— Ferme-la, Boholt, cria Jaskier en se frottant les mains. Regarde, Eyck va charger ! Bon sang, quelle belle ballade je vais composer !



— Hourra ! Vive Eyck ! s'écria l'un des archers de Niedamir.

— Moi, intervint tristement Kozojed, pour être plus sûr, je lui aurais fait ingurgiter du soufre.

Sur le terrain, Eyck rendit son salut au dragon en levant sa lance. Il fit claquer la visière de son casque avant d'enfoncer ses éperons dans les flancs de sa monture.

— Ma foi, ma foi, réagit le nain. Il est peut-être stupide, mais pour ce qui est de charger, il s'y connaît vraiment. Regardez-le !

Penché, crispé sur sa selle, Eyck baissa sa lance lorsqu'il fut au galop. En dépit des suppositions de Geralt, le dragon ne bondit pas en arrière. Il ne tenta pas non plus d'esquiver son adversaire en tournant autour de lui, mais se lança ventre à terre sur le chevalier qui l'attaquait.

— Tue-le ! Tue-le, Eyck ! cria Yarpen.

Eyck ne se jeta pas inconsidérément dans une attaque frontale. Il avait, malgré le galop qui l'emportait, su habilement changer la direction de sa lance en la plaçant juste au-dessus de la tête du cheval. Arrivant sur le flanc du dragon, il frappa de toutes ses forces en se levant sur ses étriers. Tous se mirent à crier d'une seule voix, sauf Geralt qui refusa de participer à ce chœur.

Le dragon évita le contact de l'arme d'un mouvement circulaire élégant, agile et plein de grâce. Tel un ruban vivant, il pivota et, dans un mélange de fulgurance et de nonchalance féline, éventra de sa patte le cheval. Celui-ci rua très haut en poussant un grognement. Le chevalier, fortement secoué, ne lâcha néanmoins pas sa lance. Lorsque le cheval s'écroula à terre, le dragon éjecta Eyck de sa selle d'un coup de patte appuyé. Tous le virent sauter en l'air, la tôle de son armure pivotant sur elle-même. Tous entendirent l'éclatement et le fracas de sa chute sur le sol.

Le dragon broya d'un coup de patte le cheval en se rasseyant et y plongea sa gueule dentée. Le cheval gronda de terreur avant de mourir dans un dernier spasme.

Tous entendirent la voix profonde du dragon Villentretenmerth dans le silence qui suivit.

— Le valeureux Eyck de Denesle peut être retiré du terrain. Il est inapte à poursuivre le combat. Au prochain, je vous prie.

— Oh ! Putain ! s'écria Yarpen Zigrin dans la stupeur générale.

## VIII

— Les deux jambes, dit Yennefer en s'essuyant les mains à un torchon de lin. Et certainement quelque chose à la colonne vertébrale. Son armure est fendue dans son dos comme s'il avait reçu un coup de pilon. Ses jambes ont été déchiquetées par sa propre lance. Il n'est pas prêt de remonter à cheval, à supposer qu'il y remonte un jour.

— Ce sont les risques du métier, murmura Geralt.

La magicienne fronça le front.

— C'est tout ce que tu as à dire ?

— Qu'aimerais-tu entendre d'autre, Yennefer ?

— Ce dragon est incroyablement rapide, trop rapide pour être terrassé par un humain.

— Je comprends, mais c'est non, Yen. Pas moi.

— C'est à cause de tes principes ? demanda la magicienne avec un sourire sarcastique. Ou peut-être parce que tu trembles de peur, le plus naturellement du monde. Ce serait le seul sentiment humain dont tu ne serais pas privé.

— Les deux, répondit le sorcelleur sans trahir d'émotion. Quelle différence cela fait-il ?

— Justement. (Yennefer s'approcha.) Aucune. Les principes, on peut passer outre ; la peur, on peut la vaincre. Tue ce dragon, Geralt. Fais-le pour moi.

— Pour toi ?

— Pour moi. Je veux ce dragon. En entier. Je veux l'avoir uniquement pour moi.

— Use de tes sorts et tue-le toi-même.

— Non. Toi, tue-le. Moi avec mes sorts, j'immobiliserai les traqueurs et les autres afin qu'ils ne te dérangent pas.

— Il y aura des morts, Yennefer.

— Depuis quand cela te gêne-t-il ? Toi, occupe-toi du dragon. Je me charge des autres.

— Yennefer, déclara froidement le sorcelleur, j'ai du mal à comprendre. En quoi as-tu besoin de ce dragon ? La couleur jaune de ses écailles te plaît-elle tant que ça ? La pauvreté ne te menace nullement : tes ressources sont nombreuses, tu es reconnue. Que recherches-tu ? Ne me parle surtout pas de vocation, je te prie.

Yennefer resta silencieuse. Puis, en grimaçant, elle donna un coup de pied dans un caillou qui traînait dans l'herbe.

— Il y a quelqu'un qui peut m'aider. C'est, paraît-il... enfin, tu sais de quoi je parle... C'est, paraît-il, réversible. Il y aurait une chance. Je peux encore avoir... Tu comprends ?

— Je comprends.

— C'est une opération compliquée et coûteuse. Mais en échange d'un dragon doré... Geralt ?

Le sorcelleur restait silencieux.

— Lorsque nous étions suspendus au pont, continua-t-elle, tu m'avais demandé quelque chose. Je te l'accorde, malgré tout.

Le sorcelleur sourit tristement. Il toucha avec son index l'étoile d'obsidienne qui pendait au cou de Yennefer.

— C'est trop tard, Yen. Nous ne sommes plus suspendus à ce pont. Ce n'est plus aussi important pour moi.

Il s'attendait à tout : une cascade de feux, d'éclairs, de coups portés à son visage, d'insultes et de jurons. Il n'en fut rien. Il ne vit, avec étonnement, que le tremblement retenu de ses lèvres. Yennefer se retourna lentement. Geralt regrettait ses paroles. Il regrettait l'émotion qui en avait été à l'origine. La limite du possible, telle la corde d'un luth, s'était brisée. Il regarda Jaskier et remarqua que le troubadour avait détourné la tête pour éviter son regard.

— Les questions d'honneur et de chevalerie ne semblent plus être d'actualité, doux messire, annonça Boholt, déjà équipé de son armure, à Niedamir, qui demeurait assis, immobile sur une pierre, avec la même expression d'ennui sur le visage. L'honneur des chevaliers gît là-bas et geint discrètement. Piètre conception, sire Gyllenstiern, que d'envoyer Eyck au combat en tant que chevalier et vassal de votre roi. Je n'oserais montrer du doigt le coupable, mais je sais bien à qui Eyck doit d'avoir les échasses brisées. Il est vrai néanmoins que nous faisons d'une pierre deux coups : nous sommes débarrassés d'un fou qui voulait faire revivre les légendes de chevaliers terrassant les dragons et d'un petit malin qui entendait s'enrichir facilement grâce au premier. Vous voyez de qui je veux parler, Gyllenstiern ? Oui ? C'est bien. Maintenant, c'est à nous de jouer. Ce dragon est à nous. C'est à nous, les traqueurs, qu'il incombe de tuer le dragon. Mais pour notre propre compte.

— Et notre contrat, Boholt ? lança le chancelier. Que faites-vous de notre contrat ?

— Je m'en contrefous.

— C'est incroyable ! C'est une injure à magistrat caractérisée ! hurla Gyllenstiern en tapant du pied. Roi Niedamir...

— Quoi, le roi ? répondit, très irrité, Boholt en s'appuyant sur un espadon colossal. Peut-être le roi désire-t-il se mesurer personnellement au dragon ? Ou peut-être vous, son fidèle chancelier ? Il faudrait protéger votre bedaine d'un morceau de tôle avant de vous rendre sur le terrain ! Mais pourquoi pas ? Je vous en prie. Nous attendrons, doux messire. Vous avez eu votre chance, Gyllenstiern, que Eyck transperce le dragon. Vous auriez tout pris pour vous, et nous n'aurions rien obtenu – pas une seule écaille de son râble. Maintenant, c'est trop tard. Ouvrez les yeux. Plus personne n'est susceptible de se battre avec les couleurs de Caingorn. Vous ne trouverez pas un autre imbécile comme Eyck.

— C'est faux ! (Le cordonnier Kozojed se jeta aux pieds du roi, toujours occupé à observer un point invisible à l'horizon.) Seigneur roi ! Attendez seulement un peu que nos gars de Holopole pointent le bout de leur nez. Vous verrez le spectacle. Crachez sur l'arrogante noblesse. Qu'elle fasse place. Z'allez voir qui sont les braves qui ont de la poigne, et qui, de l'autre côté, sont les forts en gueule !

— Ferme-la ! lui intima tranquillement Boholt en essuyant une tache de rouille sur son plastron de cuirasse. Ferme ta gueule, bouseux, sinon je m'en occuperai moi-même en te faisant avaler tes dents.

Kozojed, voyant approcher Kennet et Brochet-Lance, recula prestement et se fondit dans le groupe des éclaireurs de Holopole.

— Sire, demanda Gyllenstiern. Sire, qu'ordonnez-vous ?

L'expression d'ennui disparut immédiatement du visage de Niedamir. Le jeune monarque se renfrogna en plissant son nez piqué de taches de rousseur et se leva.

— Ce que j'ordonne ? dit-il doucement. Tu me le demandes enfin, Gyllenstiern, au lieu de décider pour moi et en mon propre nom. J'en suis ravi. Ne changeons plus rien, Gyllenstiern. À partir de maintenant, je te veux silencieux et obéissant. Voici donc le premier de mes ordres. Rassemble tous les gens. Ordonne qu'on dépose Eyck de Denesle sur un chariot. Nous rentrons à Caingorn.

— Seigneur...

— Pas un mot, Gyllenstiern. Dame Yennefer, nobles seigneurs, adieu. J'ai perdu un peu de temps lors de cette expédition, mais les profits que j'en retire sont incommensurables. J'ai beaucoup appris. Grâce à vous et à vos paroles, dame Yennefer, seigneur Dorregaray, seigneur Boholt. Et grâce à votre silence, seigneur Geralt.

— Sire, dit Gyllenstiern, comment cela ? Ce dragon est là, sous la main, à notre merci. Sire, que faites-vous de votre rêve ?

— Mon rêve, répéta Niedamir, perdu dans ses pensées. Je ne l'ai plus. Et si je demeure ici, je risque de le perdre à jamais.

— Et Malleore ? Et la main de la princesse ?

Le chancelier ne renonça pas ; il poursuivit en agitant les mains :

— Et le trône, sire ? Le peuple considérera que...

— Je me fous du peuple de Malleore, pour reprendre l'expression de sieur Boholt, répondit Niedamir. Le trône de Malleore m'appartient de toute façon : trois cents cuirassiers font régner ma loi à Caingorn et j'ai mille cinq cents fantassins contre leurs mille mauvais pavois. Ils devront reconnaître ma légitimité. Tant que je pendrai, pourfendrai et fendrai les routes à cheval, ils devront reconnaître ma légitimité. Leur princesse, ce veau gras, je lui cracherai sur la main. Je n'ai besoin que de son ventre pour qu'elle me fasse des héritiers. Après, je m'en débarrasserai. Avec la bonne vieille méthode de maître Kozojed. Assez parlé, Gyllenstiern. Il est temps d'exécuter mes ordres.

— En effet, murmura Jaskier à Geralt. Il a beaucoup appris.

— Oui, beaucoup, confirma le sorcelleur en regardant le mamelon où le dragon doré, sa tête triangulaire abaissée, léchait de sa langue fourchue quelque chose gisant à ses côtés. Mais je n'aimerais pas devenir son sujet, Jaskier.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? Qu'en penses-tu ?

Le sorceleur remarqua une petite créature gris-vert battant de ses ailes de chauve-souris à côté des griffes dorées du dragon incliné sur lui.

— Et toi Jaskier qu'en dis-tu ?

— Quelle importance, ce que je pense ? Je suis poète, Geralt. Mon avis a-t-il la moindre importance ?

— Bien sûr.

— Je vais te dire, Geralt. Moi, lorsque je vois un reptile, une vipère par exemple, ou un lézard, ça me dégoûte et m'effraie, quelle horreur... Alors que ce dragon...

— Oui ?

— Il... Il est beau, Geralt.

— Je te remercie, Jaskier.

— De quoi ?

Geralt tourna la tête et d'un mouvement lent resserra de deux trous la boucle de la sangle qu'il portait en bandoulière. Il vérifia avec la main droite que la poignée de son épée était bien en place. Le poète le regardait d'un air ébahi.

— Geralt, tu as l'intention de...

— Oui, répondit le sorceleur avec sérénité. Il existe une limite au possible. J'en ai assez de tout cela. Que fais-tu, Jaskier ? Restes-tu ou suis-tu la troupe de Niedamir ?

Le troubadour se pencha pour ranger prudemment et avec soin son luth contre une pierre puis se releva.

— Je reste. De quoi parlais-tu ? De limite du possible ? Je me réserve le droit d'utiliser cette expression comme titre de ma ballade.

— Ce peut être ta dernière ballade.

— Geralt ?

— Oui ?

— Ne tue pas... si tu peux.

— Une épée, c'est une épée, Jaskier. Lorsqu'on la brandit...

— Essaie.

— J'essaierai.

Dorregaray ricana en se retournant du côté de Yennefer et des traqueurs. Il montra du doigt l'étendard royal qui s'éloignait.

— Là-bas, dit-il, disparaît le roi Niedamir. Il n'ordonne plus par la bouche de Gyllenstiern et se retire raisonnablement. Il est bien que tu sois parmi nous, Jaskier. Je propose que tu commences à composer ta ballade.

— À quel sujet ?

Le magicien fit surgir sa baguette de sous son manteau de fourrure.

— Comment maître Dorregaray, sorcier de son état, réussit à

renvoyer chez elle une canaille désireuse d'exterminer le dernier dragon doré vivant. Ne bouge pas, Boholt ! Yarpén, éloigne ta main de cette cognée ! Yennefer, ne pense même pas à remuer le petit doigt ! Allez, canaille, je vous prie de suivre le roi comme si vous retourniez chez votre mère. Reprenez vos chevaux et vos chariots. Je vous préviens : au moindre mouvement inapproprié, il ne restera de son auteur qu'une odeur de brûlé et un glacis sur le sable. Je ne plaisante pas.

— Dorregaray, l'interpella Yennefer non sans ironie.

— Doux magicien, dit Boholt d'une voix prônant le consensus. Ou bien nous sommes d'accord...

— Tais-toi, Boholt. Je l'avais dit : ne touchez pas à ce dragon. Prenez vos affaires et bon vent.

La main de Yennefer lança une décharge qui fit exploser d'un feu d'azur le sol autour de Dorregaray et tourbillonner la terre dans un nuage de cailloux et de mottes arrachées. Entouré de flammes, le magicien se recroquevilla un instant. Brochet-Lance en profita pour bondir et lui assener un coup de poing au visage. Dorregaray tomba à terre. Sa baguette lança un éclair rouge qui alla s'éteindre, inoffensif, contre un rocher. Un-Brin, surgissant de l'autre côté, donna un coup de pied au malheureux magicien. Il pivotait déjà pour répéter son geste lorsque le sorceleur s'immisça entre les deux. Il repoussa Un-Brin en tirant son épée et frappa horizontalement vers l'interstice situé entre l'épaulière et le plastron de cuirasse. Boholt l'en empêcha en interposant son espadon. Jaskier voulut faire un croc-en-jambe à Brochet-Lance, mais sans succès : celui-ci tomba sur la vareuse arc-en-ciel du barde et donna à ce dernier un coup de poing entre les yeux. Yarpén Zigrin, bondissant derrière Jaskier, lui coupa les jambes en le frappant avec le manche de sa cognée à la jointure des genoux.

Geralt esquiva agilement l'épée de Boholt et frappa de près Un-Brin dans sa course tout en lui arrachant son brassard de fer. Un-Brin recula en sautant, s'emmêla les pieds et tomba à terre. Boholt émit un gémissement. Il effectua un mouvement de faux avec son épée. Geralt sauta au-dessus de la lame sifflante et cogna le plastron de Boholt avec la poignée de son épée. Il le repoussa et frappa en visant la joue. Boholt, voyant qu'il ne pourrait pas parer le coup, se jeta en arrière et tomba sur le dos. D'un bond, le sorceleur l'avait déjà rejoint... À ce moment-là, Geralt sentit la terre se dérober et ses pieds chanceler. L'horizon devint vertical. Essayant en vain de dessiner de sa main le Signe de protection, il s'affala lourdement sur le flanc en laissant échapper son épée de sa main paralysée. Il entendit son poulx taper dans ses oreilles et un sifflement continu.

— Attachez-les tant que dure le sort, cria Yennefer, située plus loin en contre-haut. Tous les trois !

Drregaray et GERALT, étourdis et réduits à l'impuissance, se laissèrent ligoter et transporter sans résistance et sans un mot jusqu'au chariot. Jaskier se débattit et se mit à gueuler : il fut donc attaché après avoir encaissé quelques coups.

— À quoi bon les ligoter, ces traîtres, ces fils de chiens ? intervint Kozojed en s'approchant du groupe. Le mieux serait de s'en débarrasser sur-le-champ, voilà tout.

— Toi-même, tu es un fils, mais pas de chien, lui répondit Yarpén Zigrin. N'insulte pas les chiens. Du balai, la semelle !

— Quelle témérité ! objecta Kozojed. Nous verrons bien si vos seigneuries suffiront lorsque mes hommes arriveront de Holopole. À leur vue, vous...

Yarpén, d'une agilité peu commune pour une telle stature, réussit à pivoter et à lui frapper la tête avec le manche de sa cognée. Brochet-Lance, debout à ses côtés, compléta le travail d'un coup de pied qui envoya Kozojed brouter l'herbe quelques toises plus loin.

— Vous vous en souviendrez ! hurla le cordonnier à quatre pattes. Tous, sans exception, vous...

— Les garçons ! brailla Yarpén Zigrin. Son putain de fil à poix dans la gueule du savetier ! Attrape-le, Brochet-Lance !

Kozojed n'attendit pas son reste. Il se leva et partit au petit trot vers le canyon oriental. Les chasseurs de Holopole coururent à sa suite. Les nains leur jetèrent des pierres en ricanant.

— L'air vient de se rafraîchir brutalement, remarqua Yarpén. Eh bien, Boholt, attaquons le dragon !

— Doucement. (Yennefer leva le bras.) Vous pouvez attaquer, soit, mais uniquement le chemin... J'entends celui du retour : allez, ouste. Tous autant que vous êtes.

— Quoi ? (Boholt se recroquevilla, ses yeux lançant des éclairs malveillants.) Que racontez-vous, douce dame magicienne ?

— Ouste ! Du balai ! Allez retrouver le cordonnier, répéta Yennefer. Tous sans exception. Je m'occuperai moi-même du dragon. Avec une arme non conventionnelle. Remerciez-moi avant de partir. Sans moi, vous auriez goûté de l'épée du sorcelleur. Allez, Boholt, plus vite, avant que je m'énerve. Je vous préviens : je connais un sort qui pourrait vous transformer en jeunes hongres. Il me suffit de bouger le bras.

— Alors là, non, s'exclama Boholt. Ma patience atteint les limites du possible. Je ne me laisserai pas faire comme un idiot. Un-Brin, enlève le timon du chariot. Il me semble que j'ai également besoin d'une arme non conventionnelle. Quelqu'un va méchamment morfler, mes doux messires. Je ne le montrerai pas du doigt. Je dirai simplement qu'il s'agit d'une certaine sorcière que tout le monde déteste.

— Essaie seulement, Boholt. Ce serait comme une éclaircie dans ma sombre journée.

— Yennefer, demanda le nain avec regret, pourquoi agis-tu ainsi ?

— Peut-être parce que je n'aime pas partager, Yarpén.

Le nain se mit à sourire :

— Eh bien, rien de plus humain. Tellement humain que cela est même digne d'un nain. Il est agréable de retrouver ses propres qualités chez une magicienne. Moi non plus, je n'aime pas partager, Yennefer.

Il se pencha dans un mouvement aussi rapide et court que l'éclair. Une boule de métal, sortie on ne sait d'où ni quand, fut projetée en l'air et alla heurter violemment le front de Yennefer. Avant que la magicienne revienne à elle, Un-Brin et Brochet-Lance lui immobilisaient les bras. Yarpén lui ligota les chevilles avec une corde. La magicienne hurla de colère. L'un des garçons de Yarpén se tenant derrière elle lui passa des brides autour de la tête puis tira avec force. Il réussit à étouffer ses cris en maintenant les rênes dans sa bouche ouverte.

— Alors, Yennefer ? lança Boholt en s'avancant. Comment veux-tu me transformer en hongre ? Sans pouvoir bouger les mains ?

Il déchira l'encolure de sa vareuse puis arracha et déchira sa chemise. Prisonnière des brides, Yennefer l'invectivait de cris étouffés.

— Nous n'avons pas le temps maintenant, dit Boholt en la tripotant sans se gêner parmi les ricanements des nains, mais attends un peu, sorcière. Lorsque nous aurons réglé son affaire au dragon, nous pourrons nous amuser. Attachez-la solidement à la roue, les garçons. Les deux mains nouées, qu'elle ne puisse pas bouger un doigt. Et que personne n'ose broncher près d'elle, bon sang, mes doux messires. Le plus valeureux contre le dragon aura plus tard la première place dans la queue.

— Boholt, déclara Geralt à mi-voix, tranquillement mais d'un ton contrarié. Fais attention à toi. Je te retrouverai à l'autre bout du monde.

— Tu m'étonnes, répondit le traqueur tout aussi tranquillement. Si j'étais toi, je resterais bien sagement à ma place, car connaissant tes capacités, je suis désormais obligé de traiter sérieusement ta menace. Tu ne me laisses pas le choix. Tu pourrais ne pas sortir vivant de cette histoire, sorcelleur. Mais nous reviendrons à ton cas plus tard. Brochet-Lance, Un-Brin, à cheval.

— C'est bien ta chance, gémit Jaskier. Par le diable, c'est moi qui t'ai mis dans un tel pétrin.

Dorregaray observait, en baissant la tête, les denses gouttes de sang lui coulant lentement du nez sur le ventre.

— Tu pourrais cesser de me regarder un instant ! cria la magicienne en direction de Geralt.



Elle ne cessait de gigoter comme un serpent pour se libérer de ses liens et dissimuler ses charmes mis à nu, en vain.

Geralt détourna docilement les yeux. Pas Jaskier.

— D'après ce que je vois, se moqua le barde, tu as dû utiliser tout un tonneau d'élixir de mandragore, Yennefer. Ta peau ressemble à celle d'une jeune fille de seize ans. J'en ai la chair de poule.

— Ferme-la, fils de pute ! lui répondit la magicienne.

Jaskier ne renonça pas :

— Quel âge as-tu en vérité ? Dans les deux cents ans ? Disons plutôt cent cinquante. Et tu t'es comportée comme...

Yennefer allongea le cou pour lui cracher dessus. Elle rata son but...

— Yen, murmura le sorceleur avec tristesse en essuyant avec l'épaule son oreille maculée de salive.

— Qu'il arrête de me reluquer !

— Je n'en ai aucunement l'intention, déclara Jaskier en continuant de fixer son regard sur la silhouette agréable de la magicienne déshabillée. C'est à cause d'elle que nous sommes prisonniers. Ils peuvent nous couper la gorge. Elle, tout au plus, ils pourront la violer, ce qui, à son âge...

— Ferme-la, Jaskier, lui intima le sorceleur.

— Mais sûrement pas. J'ai justement le désir de composer une ballade sur deux tétons. Je vous prierai de ne pas me déranger.

Dorregaray renifla du sang :

— Jaskier, sois sérieux.

— Je suis des plus sérieux, par la peste.

Soulevé par les nains, Boholt, flanqué d'une armure et de pièces de protection en cuir, eut du mal à s'installer sur la selle de son cheval. Brochet-Lance et Un-Brin, un énorme espadon au côté, attendaient déjà sur leur monture.

— Bien, grogna Boholt. Sus au dragon.

— Non, lui répondit une voix profonde dont la sonorité rappelait celle d'un olifant en laiton. C'est moi qui viens à vous !

Un long museau brillant et doré apparut derrière le cercle des rochers. Un cou allongé protégé d'une rangée d'épines, des pattes griffues. Sous des paupières racornies, ses yeux menaçants de saurien aux pupilles verticales observaient ce petit monde de haut.

— Je n'en pouvais plus d'attendre sur le terrain, expliqua le dragon Villentretenmerth en regardant autour de lui. Je me suis donc permis de venir vous rejoindre. Je vois que mes adversaires désireux d'en découdre sont de moins en moins nombreux.

Boholt saisit les brides entre ses dents et son épée dans ses deux poings.

— Cha chufi, susurra-t-il indistinctement en mordant les rênes.

Chechpère que tu es prêt au combat, monchtre !

— Je suis prêt, répondit le dragon en courbant son dos comme un arc et en maintenant sa queue en l'air en signe de provocation.

Boholt vérifia la situation autour de lui. Brochet-Lance et Un-Brin cernaient lentement, avec une tranquillité ostentatoire, la bête des deux côtés. Yarpen Zigrin et ses garçons attendaient derrière, hache en mains.

— Aaaah ! rugit Boholt en éperonnant violemment son cheval et en brandissant son épée.

Le dragon pivota en s'élevant et se laissa retomber au sol ; tel un scorpion, il frappa de sa queue de haut en bas au-dessus sa croupe, fauchant non Boholt, mais Brochet-Lance qui attaquait latéralement. Celui-ci s'affala avec son cheval dans un fracas mêlé de hurlements et de hennissements. Boholt, s'approchant au galop, donna un terrible coup d'épée dont le dragon, habilement, évita la large lame. L'élan du galop emporta Boholt sur sa lancée. Le dragon se retourna. Debout sur ses pattes antérieures, il frappa Un-Brin de ses griffes, éventrant d'un seul geste l'abdomen du cheval et écorchant la cuisse de son cavalier. Boholt, redressé sur sa selle, repartit à l'attaque après avoir maîtrisé sa monture, en serrant toujours les brides entre ses dents.

Fouettant l'air avec sa queue, le dragon renversa tous les nains qui s'approchaient de lui en courant. Puis il se jeta sur Boholt en écrasant énergiquement au passage Un-Brin qui essayait de se relever. Boholt tentait de manœuvrer au galop en dodelinant de la tête, mais le dragon fut beaucoup plus rapide et agile. Rattrapant astucieusement Boholt par la gauche et lui coupant la route, il le frappa de sa patte griffue. Le cheval stoppé net fut projeté sur le côté. Boholt, éjecté de sa selle, perdant épée et casque, tomba à la renverse avant de se cogner la tête contre un rocher.

— Du nerf, les garçons ! Dans la montagne ! lança Yarpen Zigrin d'un braillement qui couvrit les hurlements de Brochet-Lance écrasé par son cheval.

Barbes au vent, les nains s'enfuirent en courant vers les rochers à une vitesse étonnante pour leur petite taille. Le dragon ne les poursuivit pas. Brochet-Lance s'agitait et criait sous le poids de son cheval. Boholt gisait sans bouger. Un-Brin ralliait les rochers, en marchant de biais, à la manière d'un crabe.

— C'est incroyable, murmura Dorregaray. Incroyable...

— Hé ! (Jaskier tirait si fort sur ses cordes que le chariot branlait.) Qu'est-ce que c'est ? Là-bas ! Regardez !

On vit du côté du ravin oriental un grand nuage de poussière, bientôt suivi d'un tumulte de cris, de roulements et de piétinements. Le dragon releva le cou pour observer.

Trois grands chariots transportant des hommes en armes

débouchèrent dans la plaine. Ils se dispersaient pour encercler le dragon.

— Bon sang ! C'est la milice et les corporations de Holopole ! s'exclama Jaskier. Ils ont réussi à contourner la rivière Braa ! Oui, c'est eux ! Regardez ! Kozojed se tient à leur tête !

Le dragon baissa la tête pour pousser délicatement vers le chariot une petite créature grise qui ne cessait de piailler. Sa queue frappa ensuite le sol. Le saurien poussa un cri avant de se lancer comme une flèche contre les habitants de Holopole.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Yennefer. C'est un petit, ce qui bouge là dans l'herbe, Geralt ?

— C'est ce que le dragon protégeait, répondit le sorcelleur. Il vient d'éclore dans une caverne de la ravine septentrionale. C'est la progéniture de la femelle dragon empoisonnée par Kozojed.

Le petit saurien, trébuchant et rasant le sol de son ventre arrondi, rejoignit le chariot d'un pas hésitant. Il piaillait, se dressait sur ses pattes de derrière, déployait ses ailes. Il alla soudain se blottir contre la magicienne. Yennefer soupira fortement en offrant une mine confuse.

— Il t'apprécie, murmura Geralt.

— Jeune, mais pas idiot, ajouta Jaskier en gigotant joyeusement malgré ses liens. Regardez où il place sa petite tête. J'aimerais bien être à sa place, par les dieux. Hé ! Petit ! Tu dois fuir. C'est Yennefer, la terreur des dragons ! Et des sorcelleurs ! Tout au moins d'un sorcelleur en particulier...

— Tais-toi, Jaskier, cria Dorregaray. Regardez ce qui se passe sur le terrain, là-bas ! Ils vont l'attraper ! Que la peste soit sur eux !

Les chariots des habitants de Holopole, roulant dans un terrible grondement, comme dans une course de chars, chargeaient le dragon qui, lui aussi, les attaquait.

— Taillez-le en pièces, hurlait Kozojed accroché aux épaules du conducteur. Taillez-le en pièces, compagnons, lorsqu'il tombera ! N'économisez pas vos forces !

Le dragon évita d'un bond agile le premier chariot hérissé de faux, mais se retrouva coincé entre les deux suivants, d'où un grand filet de pêcheur à double nappe, tiré par des cordes, fut jeté sur lui. Le dragon pris au piège s'agita, se mit à rouler sur lui-même, se recroquevilla, écarta les pattes. Les mailles tendues commençaient à craquer. Du premier chariot, d'autres filets furent lancés, l'immobilisant complètement. Les deux autres chariots firent demi-tour et chargèrent de nouveau le dragon en cahotant et en rebondissant dans les trous.

— Tu es pris dans le filet, carassin ! hurla Kozojed. Nous n'allons pas tarder à t'écailler !

Le dragon poussa un rugissement en crachant un jet de vapeur

dans le ciel. Les miliciens de Holopole l'assaillirent en sautant des chariots. Le dragon rugit de nouveau, désespéré, en faisant vibrer son appel.

Une réponse parvint du canyon septentrional sous la forme d'un cri de guerre perçant.

Au triple galop, leurs tresses blondes voletant dans le vent, auréolées du miroitement de leurs sabres, surgirent de la ravine...

— Les Zerricanes ! cria le sorceleur essayant toujours de se libérer de ses liens.

— Par la peste ! reprit Jaskier. Geralt, tu comprends ce que cela signifie ?

Les Zerricanes pénétrèrent dans la masse des miliciens comme un couteau dans une motte de beurre, en laissant sur leur passage des tas de cadavres tailladés. Elles descendirent de leur monture en pleine course près du dragon prisonnier des filets. Un milicien tenta de s'interposer. Sa tête alla rouler. Un autre essaya de transpercer Vea de sa fourche, mais la Zerricane, tenant son sabre des deux mains la pointe dirigée vers le bas, l'éventra du périnée jusqu'au sternum. Les autres prirent la poudre d'escampette.

— Sur les chariots, hurla Kozojed. Sur les chariots, compagnons ! Nous les écraserons avec les chariots !

— Geralt ! cria soudain Yennefer. (Raidissant ses jambes ligotées, elle parvint à les placer sous le chariot, tout près des mains que le sorceleur avait sanglées dans le dos.) Le Signe d'Igni ! Brûle mes liens ! Tu sens où se trouve la corde ? Brûle-la par la peste !

— Au jugé ? gémit Geralt ? Je vais te brûler, Yen !

— Forme le Signe ! Je tiendrai le coup.

Geralt y consentit. Il sentit des picotements dans ses doigts, formant le Signe d'Igni juste au-dessus des chevilles de la magicienne. Yennefer tourna la tête pour mordre l'encolure de sa vareuse et étouffer tout gémissement de douleur. Le jeune dragon blottit ses ailes contre elle en piaillant.

— Yen !

— Brûle la corde ! hurla-t-elle.

Les liens finirent par lâcher alors que l'infecte odeur de viande carbonisée devenait intolérable. Dorregaray émit un son étrange avant de s'évanouir, toujours prisonnier de sa corde, contre la roue du chariot.

La magicienne, grimaçant de douleur, se détendit en dépliant sa première jambe libre. Elle émit un cri d'une voix pleine de rage et de souffrance. Le médaillon que Geralt portait au cou tremblait comme s'il était vivant. Yennefer assouplit ses hanches et fit un geste de la jambe en direction des chariots de la milice de Holopole en train de charger et formula un sort. L'air se mit à trembler et se remplit d'une

odeur d'ozone.

— Oh ! Par les dieux ! s'exclama Jaskier, plein d'admiration. Quelle ballade ce sera, Yennefer !

Le sort lancé d'une aussi jolie jambe ne réussit pas complètement. Le premier chariot et tout ce qui se trouvait à l'intérieur prirent une teinte jaune bouton-d'or, ce que les guerriers de Holopole, aveuglés par l'ardeur du combat, ne remarquèrent même pas. Le sort fut plus efficace sur le deuxième chariot : tout son équipage se transforma instantanément en d'énormes grenouilles pustuleuses qui s'échappèrent dans toutes les directions en coassant. Le chariot, privé de conducteur, se retourna et se fracassa au sol. Traînant derrière eux le timon arraché, les chevaux disparurent dans le lointain en hennissant de façon hystérique.

Yennefer serra les lèvres en levant une nouvelle fois sa jambe. Le chariot de couleur bouton-d'or, accompagné d'une musique entraînante provenant de quelque part dans les hauteurs, fut réduit en un nuage de fumée de même couleur ; tout l'équipage, étourdi, alla s'écraser dans l'herbe en formant un tas des plus pittoresques.

Les roues du troisième chariot devinrent carrées : les chevaux stoppèrent net, le chariot s'effondra sur lui-même et les miliciens de Holopole en furent éjectés. Par pure vengeance, Yennefer remua encore sa jambe, pour un charme supplémentaire, transformant au petit bonheur tout ce petit monde en tortues, oies, mille-pattes, flamants roses ou cochons de lait. Les Zerricanes s'occupèrent avec métier du cas des derniers combattants.

Ayant enfin déchiré les filets, le dragon réussit à se dégager. Il s'envola dans un cri, à la vitesse d'une flèche décochée, à la poursuite de Kozojed qui avait réussi à échapper au massacre. Le cordonnier courait comme un dératé, mais le dragon fut plus rapide. Geralt détourna le regard à la vue de sa gueule ouverte et de ses dents affilées comme des rasoirs. Il entendit un hurlement sinistre puis un affreux craquement. Jaskier étouffa un cri. Yennefer, pâle comme un linge, se plia en deux pour vomir sous le chariot.

Le silence qui suivit ne fut troublé que par les cris, les coassements et les grognements sporadiques des survivants de la milice de Holopole.

Vea se tenait au-dessus de Yennefer, les jambes largement écartées, arborant un sourire mauvais. La Zerricane brandit son sabre. Yennefer, pâle, souleva sa jambe.

— Non, intervint Borch, alias Trois-Choucas, assis sur une pierre.

Il tenait dans ses bras le jeune dragon, tranquilisé et content.

— Nous ne tuons pas dame Yennefer, continua le dragon Villentretenmerth. Nous avons changé d'avis. Je dirai même que nous sommes redevables à dame Yennefer de son aide inestimable. Libère-

les, Vea.

— Tu comprends, Geralt ? murmura Jaskier en frottant ses mains tremblantes. Tu comprends ? Il existe une ballade antique sur un dragon doré. Les dragons dorés peuvent...

— ... peuvent prendre toutes les formes, compléta le sorceleur, même une forme humaine. J'en ai moi aussi entendu parler, mais je n'y croyais pas.

— Sieur Yarpén Zigrin ! lança le dragon en direction du nain accroché à la paroi verticale de la falaise, à environ deux cents coudées au-dessus du sol. Que cherchez-vous là ? Des marmottes ? Elles ne sont pourtant pas à votre goût, si je me souviens bien. Descendez, je vous prie, et occupez-vous des traqueurs. Ils ont besoin d'aide. La tuerie est terminée pour aujourd'hui. Cela vaut pour tout le monde.

Jaskier réveilla Dorregaray, toujours inconscient, tout en jetant des regards inquiets sur les Zerricanes qui continuaient d'inspecter attentivement le champ de bataille. Geralt appliqua un baume et un pansement sur les chevilles meurtries de Yennefer. La magicienne souffrait. Elle gémissait et susurrant des formules magiques.

Le sorceleur se leva après s'être acquitté de cette tâche.

— Reste ici, demanda-t-il, je dois avoir une conversation avec le dragon.

Yennefer se leva cependant en grimaçant de douleur.

— Je vais avec toi, Geralt. (Elle le prit par le bras.) Je peux ? S'il te plaît, Geralt.

— Avec moi, Yen ? Je pensais que...

— Ne pense rien.

Elle se blottit contre lui.

— Yen ?

— Tout va bien maintenant, Geralt.

Il fixa les yeux de la magicienne, redevenus bienveillants comme autrefois. Il se pencha et l'embrassa sur les lèvres. Elles étaient chaudes, douces et désirantes. Comme autrefois.

Ils rejoignirent le dragon. Yennefer, soutenue par Geralt, fit une révérence très basse comme devant un roi, en tenant l'ourlet de sa robe du bout des doigts.

— Trois-Ch... Villentretenmerth..., déclara le sorceleur.

— Mon nom signifie littéralement dans votre langue "trois oiseaux noirs", expliqua Borch.

Le jeune dragon, les griffes accrochées à l'avant-bras de Trois-Choucas, offrait sa nuque aux caresses que celui-ci lui prodiguait.

— L'Ordre et le Chaos, dit Villentretenmerth en souriant. Tu te souviens, Geralt ? Le chaos représente l'agression, tandis que l'ordre représente le moyen de s'en protéger. Il n'est pas absurde d'aller au

bout du monde pour s'opposer à l'agression et au mal, n'est-ce pas Geralt ? Et cela est d'autant plus vrai que le salaire est intéressant. Ce qui a été le cas pour moi : le trésor que m'a légué la femelle dragon Myrgatabrakke, empoisonnée près de Holopole. C'est elle qui m'a appelé pour que je l'aide à neutraliser le mal qui la menaçait. Myrgatabrakke s'est envolée peu de temps après que Eyck de Denesle eut été évacué du terrain de tournoi. Elle a eu le temps de fuir pendant vos discussions et vos querelles en me laissant son trésor, autrement dit mon salaire.

Le jeune dragon piaillait et tapait des ailes.

— Donc, tu...

— Oui, interrompit le dragon. Ainsi le veut l'époque. Les créatures que vous appelez communément monstres se sentent, depuis un certain temps, de plus en plus menacées par les humains. Elles ne savent plus se défendre seules et ont besoin d'un protecteur... d'un sorceleur tel que toi.

— Et le but situé au bout du chemin ?

— C'est lui. (Villentretenmerth souleva son avant-bras ; effrayé, le jeune dragon se mit à piailler.) Le voici, mon but. Grâce à lui, je prouverai, Geralt de Riv, qu'il n'existe aucune limite au possible. Toi aussi, un jour, tu découvriras un tel but, sorceleur. Les êtres différents peuvent vivre eux aussi. Adieu, Geralt. Adieu, Yennefer.

La magicienne fit de nouveau une révérence en se retenant fermement à l'épaule de Geralt. Villentretenmerth se leva en regardant Yennefer d'un air extrêmement sérieux.

— Pardonne mon indiscretion et ma simplicité, Yennefer. Tout est lisible sur vos visages. Il n'est même point besoin de lire dans vos pensées. Vous êtes tous deux, toi et le sorceleur, faits l'un pour l'autre. Mais il n'en ressortira rien. Désolé.

— Je sais. (Yennefer pâlit quelque peu.) Je sais, Villentretenmerth. Mais je voudrais croire, moi aussi, qu'il n'existe pas de limite au possible ou que cette limite se situe très loin.

Vea s'approcha de Geralt. Elle lui confia quelques mots en lui touchant l'épaule. Le dragon esquissa un sourire.

— Geralt, Vea veut que tu saches qu'elle n'oubliera jamais le baquet du *Dragon pensif*. Elle espère pouvoir te revoir.

— Quoi ? demanda Yennefer en clignant nerveusement des yeux.

— Rien, répondit rapidement le sorceleur. Villentretenmerth...

— Je t'écoute, Geralt de Riv.

— Tu peux prendre toutes les formes. Vraiment toutes ?

— Oui.

— Pourquoi te transformes-tu en humain ? Pourquoi avoir créé le personnage de Borch, chevalier portant blason aux trois oiseaux noirs ?

Le dragon lui rendit un large sourire.

— Il m'est difficile de dire, Geralt, dans quelles circonstances nos ancêtres respectifs ont eu leurs premiers démêlés, mais je sais que pour les dragons, rien n'est plus répugnant que les êtres humains. Les hommes nourrissent en chaque dragon un dégoût instinctif et irrationnel. Je suis une exception. Vous m'êtes en effet tout simplement sympathiques. Adieu.

Sa métamorphose n'avait pas les caractéristiques d'une forme s'effaçant progressivement ou disparaissant dans le flou d'une illusion. Elle s'opéra en un clin d'œil. À l'endroit où se tenait encore un instant plus tôt le chevalier frisé dans une tunique ornée de trois oiseaux noirs avait pris place un dragon doré, tendant son long cou svelte en guise de reconnaissance. Inclinant sa tête, le dragon déploya des ailes éblouissantes sous les rayons du soleil. Yennefer ne put s'empêcher d'émettre un murmure d'admiration.

Vea, déjà en selle à côté de Tea, fit adieu de la main.

— Vea, dit le sorceleur, tu avais raison.

— Hum ?

— C'est bien lui le plus beau.



# ÉCLAT DE GLACE

## I

La brebis crevée, gonflée, boursouflée, les quatre pattes rigides levées vers le ciel, eut un soubresaut. Geralt, accroupi contre le mur, dégaina lentement son épée en prenant garde que le tranchant ne sonne pas au contact du fourreau. À une dizaine de pas, le dépotoir enfla soudain en ondulant. Le sorceleur n'eut que le temps d'éviter d'un bond une vague d'immondices se déversant avec violence du tas d'ordures mis en branle.

Un tentacule terminé par un renflement fusiforme surgit soudainement du dépotoir et le rattrapa à très grande vitesse. Le sorceleur fut projeté sur les restes d'un meuble brisé tenant en équilibre sur un tas de légumes pourris ; il se rétablit et frappa d'un coup d'épée bref et net le tentacule, sectionnant les ventouses en forme de massue. Mais le sorceleur glissa sur des planches en voulant bondir en arrière et retomba sur les fesses dans un fumier fangeux.

La montagne d'immondices explosa alors comme un geyser, expulsant une masse dense et puante d'épluchures de cuisine, de torchons décomposés et de fils blanchâtres de choucroute. Sous elle apparut un corps énorme et bulbeux, dont la forme grotesque, frappant de ses trois tentacules et de son moignon, rappelait celle d'une pomme de terre.

Geralt, enlisé dans la boue, sectionna un autre tentacule grâce à un large mouvement de rotation de la hanche. Les deux restants, aussi gros que des branches charpentières, frappèrent avec force la surface des ordures dispersées autour de lui. Le corps du monstre s'approcha à la manière d'un tonneau qui roule. Geralt vit l'immonde bulbe éclater et ouvrir une large gueule piquée de dents longues et effilées.

Le sorceleur se laissa saisir la taille par les tentacules et retirer de la masse puante dans un bruit de gargouillement. Il s'approcha ainsi de la bête. Celle-ci avançait dans la décharge en roulant sur elle-même. Sa gueule implacable offrait une denture horrible. Parvenu à proximité du monstre, le sorceleur se décida à frapper des deux mains avec son épée. La lame pénétra en glissant mollement dans la chair. Une puanteur douceâtre et étouffante s'en exhala. Le monstre se mit à siffler et à trembler en frappant l'air convulsivement avec ses tentacules restants. De nouveau embourbé dans les ordures, Geralt donna d'un mouvement de revers un coup d'épée dont la pointe craqua et crissa terriblement dans la mâchoire ouverte du monstre. Celui-ci gargouilla encore avant de tomber comme une masse, mais reprit immédiatement ses esprits, crachant et sifflant sur le sorceleur une sorte de goudron puant. Geralt réussit à s'extirper de sa position en reprenant appui par de violents mouvements de ses jambes

emprisonnées dans le borbier, et bondit en avant en repoussant les ordures de son torse. Il frappa alors de toutes ses forces. Le fil abattu de haut en bas alla se ficher entre les deux yeux faiblement phosphorescents du monstre et lui incisa le corps. La créature gémit de douleur ; elle se trémoussa en laissant échapper sur le tas d'ordure une sorte de vessie transpercée d'où s'exhala une fétidité amère.

Les tentacules continuèrent pendant un instant de trembler et de remuer dans la pourriture.

S'étant extirpé à grand-peine de ce magma, le sorceleur se tenait désormais sur un socle immergé et mobile, mais stable. Il sentit quelque chose de collant et de repoussant – qui avait dû s'immiscer dans sa botte – ramper sur son mollet. *Vivement le puits que je puisse nettoyer tout cela le plus vite possible*, pensa-t-il. *Me nettoyer...* Les tentacules du monstre frappèrent une dernière fois les ordures, provoquant moult éclaboussures.

Une étoile filante brilla dans le ciel : un éclair d'une seconde animant le noir firmament orné de points lumineux immobiles. Le sorceleur ne formula aucun vœu.

Il respirait lourdement, bruyamment, attentif à la disparition progressive de l'effet des élixirs bus avant le combat. L'énorme dépotoir adossé à l'enceinte de la ville et s'affaissant en pente raide vers les méandres de la rivière offrait maintenant à la lumière des étoiles un spectacle des plus pittoresques et des plus émouvants. Le sorceleur cracha.

Le monstre tué se fondait désormais dans les immondices qui avaient accueilli son séjour.

Une seconde étoile filante passa.

— Un tas d'ordures..., réussit difficilement à articuler le sorceleur. Rien d'autre que des ordures, du fumier et de la merde.

## II

— Tu pues, Geralt, déclara Yennefer avec une grimace de dégoût, sans arrêter de fixer le miroir devant lequel elle se démaquillait les joues et les cils. Baigne-toi.

— Il n'y a pas d'eau, répondit-il en vérifiant le contenu du seau.

— Nous allons nous débrouiller. (La magicienne se leva et alla ouvrir la fenêtre en grand.) Tu préfères l'eau de mer ou l'eau douce ?

— De mer, pour changer.

Yennefer écarta largement les bras puis formula un sort en effectuant avec les doigts un petit geste mystérieux. Un fort courant d'air humide entra par la fenêtre ouverte en la faisant claquer. Un tourbillon prenant la forme d'une sphère irrégulière pénétra dans la pièce en sifflant. Le baquet écuma. De l'eau ridée, frappant contre les bords, sourdait de son fond. La magicienne revint à son occupation première.

— Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle. Qu'y avait-il là-bas, sur le tas d'ordures ?

— Un zeugle, comme je le pensais. (Geralt enleva ses bottes, fit glisser ses habits et plongea un pied dans le baquet.) Par la peste, Yen, qu'est-ce que c'est froid ! Tu ne peux pas la chauffer, cette eau ?

— Non. (La magicienne, approchant son visage du miroir, s'injectait une goutte dans l'œil à l'aide d'une pipette.) Ce type de sort m'exténue et me donne des nausées. Et puis après avoir consommé tes élixirs, l'eau froide te fera du bien.

Geralt n'insista pas. Insister auprès de Yennefer demeurerait toujours improductif.

— Le zeugle t'a causé des problèmes ?

La magicienne plongea sa pipette dans un flacon et s'humidifia le second œil avec un rictus comique.

— Rien de bien terrible.

On entendit de l'autre côté de la fenêtre ouverte un bruit massif, le fracas d'un tronc brisé et une voix de fausset, indistincte, répétant sans pudeur le refrain d'une chanson paillarde.

— Un zeugle.

La magicienne saisit un second flacon parmi une batterie imposante de récipients qui reposaient sur la table ; une odeur de lilas et de groseille à maquereau emplit la pièce.

— Tu vois, même en ville, un sorceleur trouve facilement du travail. Tu n'es pas obligé de vagabonder. Istredd affirme qu'après la disparition d'une créature forestière ou marécageuse, une autre la remplace toujours, une mutation nouvelle, adaptée au milieu artificiel que les humains ont créé.

Geralt grimaça lorsque Yennefer fit mention d'Istredd. Le sorceleur commençait à prendre ombrage de l'admiration qu'elle témoignait au génie de celui-ci. Même si le magicien, en l'occurrence, n'avait pas tort.

— Istredd a raison, poursuivit Yennefer en démaquillant ses joues et ses cils avec la potion fleurant bon le lilas et la groseille à maquereau. Vois par toi-même : les pseudo-rats dans les égouts et les caves, les zeugles dans les immondices, les platocorises dans les canalisations et les fossés non entretenus, et puis aussi les goodyères rampantes dans les étangs des moulins. Nous ne sommes pas loin de la symbiose, tu ne trouves pas ?

*Et les goules dans les cimetières dévorant les cadavres un jour après leur enterrement, pensa-t-il en rinçant le savon sur son corps. Une totale symbiose !*

— Oui... (La magicienne repoussa les flacons et les bocaux.) Même en ville, il y a du travail pour un sorceleur. Je pense que tu finiras par t'installer définitivement dans un bourg, Geralt.

*Que le grand cric me croque !* pensa-t-il tout bas. S'opposer à Yennefer aurait irrémédiablement conduit à une querelle et celle-ci pouvait devenir dangereuse.

— Tu as fini, Geralt ?

— Oui.

— Sors du baquet.

Sans se lever, Yennefer fit un geste de la main et formula un sort. L'eau du récipient – ainsi que celle qui avait débordé et celle qui ruisselait sur le corps de Geralt – se reforma avec un léger bruissement en une sphère translucide qui s'échappa en sifflant par la fenêtre. Puis le sorceleur entendit un énorme plouf.

— Que la peste vous conchie, fils de pierreuses ! (Le hurlement provenait d'en bas.) Z'avez pas où déverser votre pisse ? Que les poux vous dévorent vivants ! Allez crever !

La magicienne ferma la fenêtre.

— Bon sang, Yen, dit Geralt en ricanant. Tu ne pouvais pas jeter l'eau ailleurs ?

— J'aurais pu, grogna-t-elle, mais je n'en avais pas envie.

Elle prit une lanterne sur la table puis s'approcha du sorceleur. Sa chemise de nuit blanche, enveloppant les mouvements de son corps, la rendait extrêmement séduisante. *Plus que si elle eût été nue*, pensa-t-il.

— Je veux t'examiner, dit-elle. Le zeugle a pu te blesser.

— Il ne m'a pas blessé. Je le sentirais.

— Malgré tes élixirs ? Ne me fais pas rire. Tu ne sentirais une fracture ouverte que si l'os saillant heurtait une clôture. Après un combat contre un zeugle, tu peux t'attendre à tout, y compris au tétanos et aux ptomaines. Il est encore temps d'agir. Tourne-toi.

Il sentit sur son corps la chaleur de la lanterne et la douce caresse de ses cheveux.

— Il semble que tout aille bien, affirma-t-elle. Allonge-toi avant que les élixirs aient complètement raison de toi. Ces mélanges sont terriblement dangereux. Ils te font perdre peu à peu la santé.

— Avant chaque combat, je dois en absorber.

Yennefer ne répondit pas. De nouveau assise devant son miroir, elle peignait ses longues boucles noires et brillantes. Elle ne manquait jamais cette activité avant d'aller se coucher. Geralt traitait cette habitude comme une bizarrerie qu'il prenait néanmoins plaisir à observer. Il se doutait que Yennefer en avait conscience.

Il eut soudain une crise violente de frissons. Les élixirs secouèrent son corps ; sa nuque se rigidifia ; l'effet se concentra enfin dans le bas de l'abdomen, provoquant des nausées. Geralt piqua du nez et s'effondra sur son lit sans cesser de fixer Yennefer.

Le sorceleur remarqua quelque chose bouger dans l'un des coins de la pièce. Il regarda attentivement : sur des bois de renne suspendus

de travers au mur et recouverts d'une toile d'araignée se tenait un petit oiseau aussi noir que le bitume.

L'oiseau tourna la tête et observa à son tour le sorceleur de ses yeux jaunes et immobiles.

— Qu'est-ce que c'est, Yen ? D'où sort-il ?

— Quoi ? (Yennefer se retourna.) Ah ! Ça. C'est une crécerelle.

— Une crécerelle ? Les crécerelles sont rousses mouchetées. Celle-ci est noire.

— C'est une crécerelle de magicien. C'est moi qui l'ai créée.

— À quelle fin ?

— Elle m'est nécessaire, répondit-elle sèchement.

Geralt ne posa pas d'autre question sachant que Yennefer n'y répondrait pas.

— Demain, tu rends visite à Istredd ?

La magicienne replaça les flacons sur le bord de la table, rangea son peigne dans un coffret puis referma le triptyque de son miroir.

— Oui, je m'y rendrai dès le matin, pourquoi ?

— Pour rien.

Elle s'étendit à côté de lui sans éteindre la lanterne. Ne pouvant supporter de s'endormir dans le noir, elle n'éteignait jamais la lumière. Qu'il s'agisse d'une lanterne, d'une veilleuse ou d'une bougie, il fallait qu'elle se consume toujours jusqu'au bout. Encore une bizarrerie. Yennefer devait sans doute les collectionner.

— Yen ?

— Oui ?

— Quand reprenons-nous la route ?

— Arrête avec ça. (Yennefer froissa brutalement l'édredon.) Nous sommes ici depuis trois jours et tu as déjà posé cette question une trentaine de fois. Je te l'ai dit : j'ai des affaires à régler en ville.

— Avec Istredd ?

— Oui.

Il soupira et l'embrassa sans masquer ses intentions.

— Hé ! murmura-t-elle. N'oublie pas que tu es sous l'effet de tes élixirs.

— Et alors ?

— Rien, ricana-t-elle comme une adolescente.

Elle se blottit contre lui en se tordant et en ondulant son corps pour ôter plus facilement sa chemise de nuit. Geralt sentit un frisson lui parcourir le dos et des picotements dans les doigts au contact de la peau nue de Yennefer. Il effleura de ses lèvres la poitrine de la magicienne, ses seins ronds et délicats aux tétons si pâles qu'il ne les distinguait que grâce à leur protubérance. Ses mains se perdaient dans l'enchevêtrement de ses cheveux fleurant bon le lilas et la groseille à maquereau.

Yennefer s'abandonnait à ses caresses en ronronnant comme un chat, enlaçant les hanches de Geralt de ses jambes repliées.

Le sorceleur s'aperçut bientôt qu'il avait, comme d'habitude, surestimé sa résistance aux élixirs et oublié leur action néfaste sur l'organisme. *Ce ne sont peut-être pas les élixirs*, pensa-t-il. *C'est à cause de la fatigue du combat et des risques de mort permanents. Une fatigue que la routine me fait oublier. Mon corps, même amélioré, ne peut s'astreindre à la routine. Il réagit naturellement... et au plus mauvais moment. Par la peste...*

Comme d'habitude, Yennefer ne se laissa pas dépasser par les événements. Geralt sentit le contact de la magicienne. Il entendit un murmure fredonné à son oreille et se prit, comme d'habitude, à compter le nombre de fois où elle avait dû avoir recours à ce sortilège si pratique. Il finit par ne plus y penser.

Comme d'habitude, ce fut extraordinaire.

Il observait ses lèvres sourire et ses commissures trembler. Il connaissait bien cette expression du visage : plus un sourire de triomphe que de bonheur. *Ne lui demande jamais*. Il savait qu'elle ne lui aurait pas répondu.

La crécerelle noire, installée sur les bois du renne, battit des ailes et fit claquer son bec incurvé. Yennefer se tourna et soupira avec une grande tristesse.

— Yen ?

— Ce n'est rien, Geralt. Ce n'est rien.

La lanterne brillait d'une lumière incertaine. Une souris fit craquer quelque chose contre le mur. Un scolyte dissimulé dans le bois de la commode tapotait discrètement et régulièrement.

— Yen ?

— Hum ?

— Partons d'ici. Je ne me sens pas bien dans cette ville. Elle me déprime.

La magicienne se tourna sur le flanc et caressa la joue du sorceleur en dégageant ses mèches de cheveux. Ses doigts glissèrent plus bas, jusqu'à la cicatrice boursouflée qui lui barrait le cou.

— Sais-tu ce que signifie le nom de cette ville ? Aedd Gynvael ?

— Non. C'est dans la langue des elfes ?

— Oui. Cela signifie "Éclat de glace".

— C'est étrange. La beauté du nom ne correspond pas à la laideur de ce trou immonde.

— Il existe chez les elfes, continua pensivement la magicienne, une légende sur une reine de l'hiver parcourant le pays dans le blizzard sur un traîneau tiré par des chevaux blancs. Elle sème en chemin de menus éclats de glace, durs et effilés. Malheur à celui dont le cœur ou les yeux en sont transpercés. Car celui-ci est perdu : il ne

sera plus jamais capable d'être heureux. Tout ce qui n'a pas la couleur blanche de la neige devient alors pour lui laid, horrible, repoussant ; il ne connaît plus la paix et abandonne tout pour suivre la reine et réaliser son rêve et son amour. Il ne la retrouvera bien sûr jamais et mourra de tristesse. C'est dans cette ville, paraît-il, dans des temps très anciens, qu'un tel malheur a eu lieu. C'est une belle légende, qu'en penses-tu ?

— Les elfes savent tout déguiser par de beaux mots, grogna Geralt dans un demi-sommeil en effleurant de ses lèvres l'épaule de la magicienne. Il ne s'agit pas du tout d'une légende, Yen, mais d'une jolie description du phénomène horrible que l'on nomme la Quête sauvage, une malédiction visible dans certaines contrées : une folie collective inexplicable qui force les gens à suivre un cortège funeste se déplaçant dans le ciel. J'en ai été le témoin direct. Cela se passe en effet bien souvent en hiver. On m'avait offert quelques sous pour que je mette fin à cette malédiction, mais j'ai refusé. Rien ne peut agir contre la Quête sauvage...

— Sorceleur, murmura Yennefer en l'embrassant sur la joue, il n'y a pas en toi une once de romantisme. Moi... j'aime les légendes des elfes. Elles sont si belles. Il est dommage que les humains n'en aient pas. Peut-être un jour en créeront-ils ? Je me demande de quoi pourront traiter leurs légendes ? Leur monde n'est constitué que de grisaille et de banalité. Avec eux, même les choses belles au début deviennent ennuyeuses et vulgaires. Oh, Geralt ! il n'est pas facile d'être une magicienne, mais si je devais comparer ma condition avec celle des humains... Geralt ?

Elle posa sa tête sur son torse ondoyant sous l'effet d'une lente respiration.

— Dors, sorceleur, murmura-t-elle. Dors.

### III

La ville le déprimait.

Dès le matin, tout le mit de mauvaise humeur et attisa sa colère. Tout : la grasse matinée à cause du temps perdu et l'absence de Yennefer sortie pendant son sommeil.

Elle avait dû se presser, car les ustensiles qu'elle rangeait d'habitude méthodiquement sur des coffrets avaient été laissés éparpillés sur la table comme des dés jetés par un devin lors d'une séance de voyance : des pinceaux en poil délicat – les plus grands pour poudrer le visage, les plus petits pour appliquer de la pommade sur les lèvres et les plus menus pour le henné dont Yennefer se maquillait les paupières ; des crayons et des bâtons à joues et sourcils ; des pincettes et de petites cuillères en argent ; des fioles et des bocaux en porcelaine et en verre dépoli contenant, pensait-il, des élixirs et des onguents aux composants aussi banals que la suie, la graisse d'oie, le jus de carotte

et aussi dangereusement mystérieux que la mandragore, l'antimoine, la belladone, le cannabis, le sang de dragon et le venin concentré de scorpions géants. Une fragrance de lilas et de groseille à maquereau – l'encens qu'elle utilisait toujours – emplissait l'air.

La magicienne habitait ces objets et cette odeur.

Mais elle n'était pas là physiquement.

Inquiet et sentant monter sa colère pour n'importe quel prétexte, Geralt descendit au rez-de-chaussée.

Les œufs brouillés refroidis et coagulés que l'aubergiste lui servit entre deux pelotages en cuisine, le firent rager. Le fait que la jeune fille abusée eût à peine douze ans – et les larmes aux yeux – le mit particulièrement en colère.

Le temps chaud et printanier, le tumulte des conversations de la rue, n'améliorèrent pas l'humeur de Geralt. Il ne se plaisait décidément pas à Aedd Gynael, parodie de toutes les petites villes qu'il avait connues : une caricature plus bruyante, plus étouffante, plus sale et plus énervante encore.

Il sentait toujours la puanteur du dépotoir dans ses vêtements et ses cheveux. Le mieux était de se rendre aux thermes.

Ce fut ensuite la mine du préposé aux bains qui l'énerva. Ce dernier n'arrêtait pas d'observer le médaillon que le sorcelleur portait au cou et son épée déposée sur le bord de la baignoire. Geralt s'irrita du fait que le préposé ne lui offrît pas les services d'une putain. Il n'avait nulle intention de jouir des charmes d'une jeune femme, mais que l'on pût faire une telle proposition à tout le monde sauf à lui, cela le révoltait.

Dehors, malgré l'odeur forte de savon gris se dégageant de son corps lavé, le sorcelleur ne fut pas de meilleure humeur : la ville d'Aedd Gynael n'en était pas plus belle. Rien de ce qui s'offrait à ses yeux ne lui plaisait. Il n'aimait pas les tas de fumier jonchant les rues ; il n'aimait pas les mendiants agenouillés contre le mur de l'église ; il n'aimait pas l'inscription peinte à la va-vite sur le mur : « Enfermez les elfes dans des réserves ! »

On ne l'introduisit pas dans le château. Le sorcelleur fut renvoyé vers le staroste à la guilde des marchands. Cela l'irrita. Il s'énerva également lorsque l'un des anciens de la corporation, un elfe, lui ordonna de chercher le staroste sur la place du marché, le regardant avec mépris et supériorité, ce qui était étrange pour un être censé faire preuve de réserve.

La place du marché grouillait de monde, d'étals, de chariots, de chevaux, de bœufs et de mouches. Un condamné, recouvert de boue et d'excréments par la populace, était ligoté sur la plate-forme d'un pilori ; gardant son sang-froid, il se contentait d'insulter ses tourmenteurs sans particulièrement élever la voix.



Pour Geralt, habitué à ces situations, la raison de la présence du staroste dans ce fourmillement était claire. Les marchands itinérants intégraient dans leurs prix le montant des pots-de-vin qu'il leur fallait bien remettre à quelqu'un. Le staroste, au fait lui aussi de ce genre de pratiques, apparaissait en personne pour éviter aux marchands qu'ils se fatiguent à le chercher.

Le fonctionnaire officiait, assis derrière une table dressée pour accueillir les intéressés, sous un baldaquin bleu sale tendu sur des piquets. Le visage blafard du staroste Herbolth ne témoignait que mépris et indifférence à leur égard.

— Eh, toi ! Où vas-tu ?

Geralt détourna lentement le visage en réprimant sa colère. Maîtrisant sa fureur, et conscient qu'il n'était plus possible de laisser libre cours à ses émotions, le sorceleur se figea tel un éclat de glace. L'homme qui lui barrait le chemin avait des cheveux jaunis comme des plumes de loriot et des sourcils de même couleur, plantés au-dessus d'yeux livides et ahuris. Ses mains fines terminées par de longs doigts restaient accrochées à une ceinture retenant une rangée de plaques massives en laiton, une épée, une masse d'armes et deux stylets.

— Ah ! dit l'homme. Je te reconnais. Tu es le sorceleur, n'est-ce pas ? Tu veux voir Herbolth ?

Geralt acquiesça sans cesser d'observer les mains de l'homme. Il savait qu'il eût été dangereux de perdre ces mains de vue.

— J'ai entendu parler de toi, tueur de monstres, continua l'homme aux cheveux jaunis sans quitter des yeux les mains de Geralt. Bien qu'il me semble que nous ne nous soyons jamais rencontrés, je pense que tu as entendu parler de moi. Je m'appelle Ivo Mirce. Mais tous me surnomment la Cigale.

Le sorceleur confirma d'un signe de tête. Il savait aussi quel prix Caelf et Vattweir offraient à Wyzima pour la tête de la Cigale. Si on lui avait demandé son avis, il aurait certainement répondu que le prix était trop modeste, mais personne ne lui avait posé la question.

— Bien, continua la Cigale. D'après ce que je sais, le staroste t'attend. Tu peux y aller. Mais, ton épée, l'ami, il faut me la laisser. On me paie justement pour que ce cérémonial soit respecté. Personne ne peut s'approcher d'Herbolth avec une arme. T'as compris ?

Geralt haussa les épaules. Il ouvrit la ceinture maintenant le fourreau et remit son épée à la Cigale. Celui-ci eut un sourire en coin :

— S'il vous plaît, dit-il, comme on est poli ! Pas un mot de protestation. Je savais bien que les rumeurs sur ton compte étaient exagérées... J'aimerais bien que tu me demandes un jour de te remettre mon épée. Tu verrais alors quelle est ma réponse.

— Holà, la Cigale ! appela le staroste en se levant. Fais-le passer !

Venez, seigneur Geralt, soyez le bienvenu ! Faites place, messieurs les marchands, laissez-nous un moment. Vos affaires doivent se subordonner aux intérêts supérieurs de la ville. Transmettez votre pétition à mon secrétaire !

L'affabilité feinte du staroste n'en imposa pas à Geralt qui savait qu'il s'agissait là uniquement d'un argument de vente. Les marchands obtenaient du temps supplémentaire pour fixer le montant convenable des pots-de-vin.

— Je parie que la Cigale a essayé de te provoquer. (Herbolth répondit d'un mouvement de la main indistinct au salut tout aussi inconsistant de Geralt.) Ne t'en fais pas, la Cigale ne confisque les armes que sur mon ordre. Il est vrai que cela n'est pas toujours à son goût, mais tant que je le paie, il doit m'écouter, sinon adieu, retour sur la grand-route. Ne t'inquiète pas.

— Le diable m'emporte si vous avez besoin de quelqu'un comme la Cigale, Staroste. Le lieu est-il si dangereux ?

— S'il n'y a aucun risque, c'est justement parce que j'emploie la Cigale, répondit Herbolth en riant. Sa gloire rayonne loin. C'est justement ce dont j'ai besoin. Tu vois, Aedd Gynael et les autres villes de la vallée de l'Apocyn dépendent du gouvernement de Rakverelin et les gouverneurs, dernièrement, se succèdent chaque année. On ne sait d'ailleurs pas pourquoi ils changent tout le temps, car un sur deux est toujours un elfe métis ou un quarteron : sale race maudite. Les elfes sont responsables de tous les malheurs !

Geralt n'ajouta pas que la situation pouvait également être le fait des conducteurs de chariot, car la plaisanterie, bien que connue, n'était pas toujours appréciée.

— Chaque nouveau gouverneur, enchaîna Herbolth, emporté par son ardeur, commence par démettre le châtelain ou le staroste en place pour nommer à sa place un proche ou un ami. Mais après ce que la Cigale a fait un jour aux envoyés d'un gouverneur, plus personne n'essaie de me déloger de ma fonction et je demeure le plus ancien des starostes d'un des plus anciens régimes qui fut jamais en vigueur. Je ne me souviens même pas lequel. Trêves de parlotes ! La veine risque de s'épuiser, comme disait feu ma première épouse. Venons-en au fait. Quel type de saurien frayait donc dans notre dépotoir ?

— Un zeugle.

— De ma vie, je n'ai jamais entendu parler d'un tel animal. J'imagine qu'il est mort ?

— Oui. Mort.

— De combien allons-nous donc grever le budget municipal ?

— 100.

— Allons bon, seigneur sorceleur ! Auriez-vous abusé du persil des fous ? 100 marks pour nous débarrasser d'un vulgaire insecte qui

encombre un tas de merde ?

— Insecte ou pas insecte, staroste, il avait dévoré huit personnes. C'est vous-même qui me l'avez dit.

— Oui... des gens, pour ainsi dire ! Le monstre aurait avalé le vieil Hylaste, connu de tous pour ne jamais dessoûler, une vieille bonne femme des faubourgs et quelques enfants du guide Soulirade, ce que nous n'avons pas découvert tout de suite, car Soulirade ne sait pas au juste combien il a d'enfants. Il en fait trop pour pouvoir les compter. Moi aussi, j'ai des gens ! 80.

— Si je n'avais pas tué le zeugle, il aurait tôt ou tard dévoré quelqu'un de plus important, le pharmacien par exemple. Où auriez-vous trouvé de l'onguent pour traiter vos chancres ? 100.

— 100 marks, c'est beaucoup d'argent. Je ne sais si je donnerais autant pour une hydre à neuf têtes. 85.

— 100, seigneur Herbolth. Bien sûr, ce n'était pas une hydre à neuf têtes, mais reconnaissez que personne ici, même la célèbre Cigale, n'aurait pu venir à bout de ce zeugle.

— Parce que personne ici n'a l'habitude de barboter dans les excréments et les ordures. C'est mon dernier mot : 90.

— 100.

— 95, par tous les démons et les diables !

— D'accord.

— Ah ! (Herbolth se mit à rire à belles dents.) C'est réglé. Tu marchandes toujours aussi bien, sorceleur ?

— Non. (Geralt ne broncha pas.) C'est plutôt rare. Je voulais juste vous faire plaisir, staroste.

— Tu y as réussi, par le choléra, ricana Herbolth. Hé, Grosse-Tête ! Viens ici ! Donne-moi le registre et une bourse. Décompte-moi 90 marks.

— Nous avions convenu 95.

— Que fais-tu de l'impôt ?

Le sorceleur jura en silence. Le staroste apposa un signe vigoureux sur le reçu puis se gratta l'oreille avec l'autre bout de la plume.

— J'imagine que la tranquillité régnera désormais dans le dépotoir... N'est-ce pas, sorceleur ?

— Normalement, oui. Il n'y avait qu'un seul zeugle. Bien sûr, il a pu se reproduire. Les zeugles sont hermaphrodites comme les escargots.

— Quelle histoire me contes-tu ? (Herbolth l'observa en louchant.) Pour se multiplier, il faut être deux : un mâle et une femelle. Serait-il possible que ces zeugles viennent au monde comme les puces ou les souris de la paille putride des paillasses ? Chaque imbécile sait qu'il n'y a pas de souris mâles et femelles, qu'elles sont toutes semblables et naissent de la paille putride.

— Et les escargots naissent des feuilles humides, intervint le secrétaire Grosse-Tête occupé à former des tas de monnaie réguliers.

— Tout le monde le sait, surenchérit Geralt en souriant de toutes ses dents. Il n'y pas d'escargots mâles et femelles. Il n'y a que des feuilles. Quiconque pense le contraire se trompe.

— Assez, coupa le staroste en le regardant avec suspicion. Assez parlé des insectes. Je demandais s'il existe un risque que quelque chose réapparaisse dans le dépotoir. Réponds succinctement et clairement.

— Dans un mois, il conviendrait de fouiller le dépotoir, le mieux avec des chiens. Les jeunes zeugles sont dangereux.

— Ne pourrais-tu pas t'en occuper tout de suite, sorceleur ? Nous pourrions nous entendre concernant le paiement.

— Non. (Geralt perçut l'argent des mains de Grosse-Tête.) Je n'ai pas l'intention de rester plus longtemps dans votre belle ville, même une semaine, alors *a fortiori* un mois...

— Tu dis des choses intéressantes. (Herbolth feignit de sourire en le regardant dans les yeux.) Vraiment intéressantes, mais je pense que tu vas rester plus longtemps.

— Vous vous trompez, staroste.

— Vraiment ? Tu es bien venu avec cette magicienne aux cheveux noirs, comment s'appelle-t-elle ? J'ai oublié... Guinever, je crois. Vous êtes descendus à *L'Esturgeon*. On dit que vous couchez dans la même chambre.

— Et alors ?

— On dit aussi que chaque fois qu'elle est venue à Aedd Gynael, elle n'en est pas repartie de sitôt.

Grosse-Tête rit bruyamment en montrant sa mâchoire édentée. Herbolth continuait de fixer les yeux de Geralt sans montrer la moindre émotion. Geralt se mit lui aussi à rire de la manière la plus horrible qu'il pût.

— D'ailleurs, je ne sais rien. (Le staroste détourna les yeux en foulant la terre de son talon.) Et cela m'intéresse autant que de la merde de chien. Mais le magicien Istredd, ne l'oubliez pas, est une personne importante chez nous, irremplaçable en ville, inestimable, dirais-je. Les gens d'ici le respectent. Les autres aussi. Nous ne nous mêlons pas de sa magie ni de ses affaires.

— C'est sûrement mieux ainsi, accorda le sorceleur. Où habite-t-il, s'il est possible de le savoir ?

— Tu ne le sais pas ? Ici même, tu vois cette maison ? La blanche, la grande, située entre l'entrepôt et l'arsenal, plantée comme une bougie dans le postérieur. Mais tu ne trouveras pas Istredd maintenant. Il a déterré quelque chose dans le fossé sud et continue de creuser autour comme une taupe. Ses gens s'exténuent à piocher. Je

m'y suis rendu pour lui demander poliment : "Maître, mais pourquoi creusez-vous tous ces trous comme un enfant ? Cela fait sourire les habitants ! Que recèle la glèbe ?" Lui me regarde comme un malheureux et répond : "L'histoire." "Quelle histoire encore ?" je demande. Et lui : "L'histoire de l'humanité. Des réponses aux questions. À la question de ce qui fut et de ce qui sera." "Il n'y avait que de la merde avant la construction de la ville, je lui rétorque, des jachères, des buissons et des loups-garous. Et quant à l'avenir, il dépend uniquement de la nomination du prochain gouverneur – de nouveau un elfe métis de malheur – par l'administration de Rakverelin. Dans la terre, il n'y a aucune histoire. Il n'y a rien, à part des vers pour qui s'intéresse à la pêche." Tu crois que mes arguments l'ont convaincu ? Penses-tu. Il continue de creuser. Si tu veux le voir, rends-toi au fossé sud.

— Eh ! Seigneur staroste, grogna Grosse-Tête. Il est revenu chez lui. Il se fiche bien des fouilles maintenant que...

Herbolth lui lança un regard menaçant. Grosse-Tête fit le gros dos en se raclant la gorge et en piétinant le sol. Le sorceleur croisa ses mains sur le torse en continuant de sourire faussement.

— Oui, hum, hum. (Le staroste toussa.) Qui sait, oui, Istredd est peut-être déjà rentré chez lui. Qu'est-ce que cela me fait d'ailleurs ?

— Portez-vous bien, staroste, conclut Geralt sans même esquisser une parodie de salut. Je vous souhaite une bonne journée.

Le sorceleur rejoignit la Cigale qui venait à sa rencontre dans le cliquetis des armes qu'il portait. Il tendit le bras sans un mot pour récupérer l'épée que la Cigale tenait sous l'aisselle. Ce dernier recula.

— On est pressé, sorceleur ?

— Oui, on est pressé.

— J'ai inspecté ton épée.

Geralt le dévisagea froidement.

— Tu peux t'en vanter, répondit le sorceleur en hochant la tête. Rares sont les personnes qui ont pu l'examiner de si près et encore moins celles qui ont ensuite relaté leur expérience.

— Ah ah ! (La Cigale rit de toutes ses dents.) Quelle menace ! J'en ai la chair de poule. Je me suis toujours demandé pourquoi les humains avaient peur de vous, les sorceleurs. Je pense que je le sais.

— Je dois me dépêcher, la Cigale. Rends-moi mon épée, je te prie.

— De la poudre aux yeux, sorceleur, rien que de la poudre aux yeux. Vous effrayez les gens comme l'apiculteur ses abeilles en les enfumant : avec vos visages de marbre, votre bagout, les rumeurs que vous colportez et créez de toutes pièces. Les abeilles fuient la fumée, les idiots, au lieu de planter leur dard dans la face des sorceleurs qui enfleraient comme toutes les autres. On dit de vous que vous ne ressentez rien comme les humains. Mensonge. Si l'un d'entre vous se

faisait rosser, il le sentirait passer.

— Tu as fini ?

— Oui, répondit la Cigale en lui rendant l'épée. Tu sais ce qui m'intéresse, sorceleur ?

— Oui. Les abeilles.

— Non. C'était une façon de parler. Si tu entrais armé d'une épée dans une ruelle d'un côté et moi de l'autre, je me demande lequel des deux atteindrait le bout de la rue. La chose me semble digne d'un pari.

— Pourquoi m'importuner, la Cigale ? Tu cherches querelle ? Dis-le-moi.

— Pour rien de spécial. Je suis simplement curieux de savoir quelle est la part de vérité dans ce que disent les gens à propos de votre ardeur au combat. Il n'y aurait en vous ni cœur, ni âme, ni pitié, ni conscience. C'est tout ? On dit exactement la même chose de moi... avec raison, note-le bien. Je suis terriblement curieux de savoir lequel d'entre nous sortirait vivant de cette ruelle. Hein ? Ça vaut le coup de parier ? Qu'en penses-tu ?

— J'ai dit que j'étais pressé. Je n'ai nulle envie de perdre du temps en ratiocinant. Les paris ne sont d'ailleurs pas ma marotte. Mais s'il te prenait l'envie de venir me déranger dans une ruelle, je te conseille fortement, la Cigale, d'y regarder d'abord à deux fois.

— Un écran de fumée ! (La Cigale rit aux éclats.) De la poudre aux yeux, sorceleur ! Rien de plus. Au revoir. Qui sait, peut-être nous reverrons-nous dans une ruelle ?

— Qui sait ?

## IV

— Nous pourrions tranquillement discuter ici. Assieds-toi, Geralt.

Le nombre de livres occupant la majeure partie de l'immense atelier était impressionnant. De gros incunables remplissaient les rayonnages muraux, courbant les planches sur lesquelles ils reposaient et s'empilant dans des boîtes et sur les commodes. Geralt estima qu'il y en avait pour une fortune. D'autres éléments de décoration ne manquaient pas : un crocodile empaillé, un diodon séché pendu au plafond, un squelette poussiéreux et une imposante collection de bocalx contenant un musée des horreurs conservées dans de l'alcool : scolopendres, araignées, serpents, crapauds et quelques échantillons humains et non humains, principalement des viscères. Il y avait même un homoncule ou quelque chose rappelant un tel être, mais il pouvait s'agir d'un nouveau-né préalablement fumé.

Cette collection n'impressionnait guère Geralt. Yennefer, chez qui il avait habité pendant près de six mois à Vengerberg, possédait une collection bien plus intéressante, contenant même un phallus de dimension prodigieuse ayant appartenu à un troll des montagnes. Elle possédait également un rhinocéros parfaitement empaillé sur lequel

elle aimait à faire l'amour. Geralt était d'avis que le seul autre endroit plus impropre encore à une telle activité devait être l'encolure d'un rhinocéros vivant. À la différence du sorcelleur, pour qui un lit représentait une forme de luxe dont il fallait apprécier tous les usages possibles, Yennefer était capable des plus grandes extravagances. Geralt se souvenait d'heureux moments passés avec la magicienne sur la déclivité d'un toit, dans le creux d'un arbre mort, sur le balcon d'un autre, sur la balustrade d'un pont, dans une pirogue instable emportée par des rapides et en état de lévitation à environ trente toises au-dessus du sol. Le rhinocéros avait été le pire moment. Un jour, la chance voulut néanmoins bien lui sourire : l'animal se brisa sous lui et se fracassa, provoquant leur fou rire à tous deux.

— Qu'est-ce qui t'amuse, sorcelleur ? demanda Istredd, assis derrière une longue table dont le plateau portait un grand nombre de crânes pourris, d'ossements et de fer rouillé.

— Chaque fois que je vois ces choses (le sorcelleur assis en face du magicien désigna les bocal et les fioles), je me demande s'il n'est pas réellement possible de pratiquer la magie sans avoir recours à toutes ces horreurs dont la vue retourne l'estomac.

— C'est une question de goût. Ce qui répugne certains laisse les autres indifférents. Qu'est-ce qui te répugne, Geralt ? Je suis curieux de savoir ce qui peut bien répugner quelqu'un qui, comme on le dit, n'hésite pas pour de l'argent à s'immerger jusqu'au cou dans le fumier et les immondices. Ne prends pas ma remarque pour une attaque ou une provocation. Je suis vraiment curieux de savoir ce qui peut provoquer un sentiment de dégoût chez un sorcelleur.

— N'aurais-tu pas par hasard dans ce bocal, Istredd, le sang menstruel d'une vierge ? Sache que me dégoûte cette image de toi, agenouillé, la bouteille à la main, recueillant goutte par goutte ce précieux liquide à la source, toi un magicien sérieux.

— Bien envoyé. (Istredd sourit.) Je parle bien sûr de ta plaisanterie piquante, car quant au contenu du bocal, tu te trompes.

— Mais tu utilises parfois un tel sang, n'est-ce pas ? J'ai entendu que, pour certains sorts, on ne pouvait se passer du sang d'une vierge tuée par la foudre une nuit de pleine lune. En quoi un tel sang est-il meilleur que celui d'une femme facile tombée d'une palissade en état d'ébriété ?

— En rien, accorda le magicien avec un sourire aimable sur les lèvres. Mais s'il s'avérait que l'on peut tout aussi bien utiliser du sang de porc, bien plus facile à trouver, n'importe quelle fripouille pourrait se lancer dans l'expérimentation des sortilèges. Si ces fripouilles doivent rechercher et utiliser ce sang de vierge qui te fascine tant, des larmes de dragon, du venin de tarentule blanche, un bouillon de mains de nouveau-né coupées ou de cadavre exhumé à minuit, plus

d'un hésitera à se lancer dans une telle entreprise.

Ils restèrent un moment silencieux. Istredd, faussement perdu dans ses pensées, tapotait avec ses ongles sur un crâne brisé, bruni et privé de mâchoire inférieure, placé juste en face de lui. Son index suivait l'ouverture dentée béant à partir de l'os temporal. Geralt l'observait discrètement. Il se demandait quel pouvait être son âge. Il savait que les plus doués des magiciens étaient capables de ralentir le processus du vieillissement de façon permanente et à tout moment de leur vie. Les hommes préféraient, pour des raisons de réputation et de prestige, se donner l'apparence d'un âge moyen et mûr témoignant d'une certaine sagesse et expérience. Les femmes, comme Yennefer, privilégiaient le pouvoir de séduction au détriment de celui que confère le sérieux lié aux années. Istredd, dans la force de l'âge, ne paraissait pas avoir plus de quarante ans. Il avait des cheveux raides, légèrement blancs, qui lui tombaient sur les épaules. De nombreuses rides lui barrant le front ainsi que la commissure des lèvres et l'extrémité des yeux lui assuraient un air grave. Geralt ignorait si la profondeur et l'intelligence de ses doux yeux gris étaient naturelles ou le fruit d'un sortilège. Il arriva à la conclusion après un moment que cette question n'avait aucune espèce d'importance.

Geralt interrompit brutalement le silence :

— Istredd, je suis venu chez toi, car je voulais voir Yennefer. Tu m'as fait entrer bien qu'elle ne soit pas là. Dans quelle intention ? Pour discuter avec moi ? Mais de quoi ? Des fripouilles menaçant le monopole des magiciens ? Je sais bien que tu me comptes parmi ces fripouilles. Rien de nouveau sous le soleil. J'avais eu l'impression pendant un instant que tu te comporterais avec moi autrement que tes confrères qui ne commencent généralement la discussion que pour me prouver leur animosité.

— Je n'ai nullement l'intention de demander pardon au nom de mes confrères, comme tu les appelles, répondit tranquillement le magicien. Je les comprends, car comme eux, j'ai dû beaucoup travailler pour accéder à un certain niveau de compétence dans le domaine de la magie. Lorsque j'étais encore un gamin, les garçons de mon âge couraient à travers champs avec des arcs, pêchaient des poissons ou jouaient au pair et à l'impair. Moi, je potassais déjà les manuscrits. Le sol en pierre de la tour était si froid qu'il me brisait les os et me gelait les articulations ; je parle de l'été bien sûr, car l'hiver, c'est l'émail de mes dents qui craquait. Je toussais à cause de la poussière des manuscrits et des livres ; les yeux me sortaient de la tête à cause de la fatigue ; et mon maître, le vieux Roedskilde, ne manquait jamais l'occasion de me caresser le dos avec son martinet, persuadé visiblement que je ne pouvais avancer sur le chemin de la science sans cela. Je ne me suis jamais battu, je n'ai jamais fréquenté



de filles et je n'ai jamais bu une goutte de bière pendant toutes ces années où ce genre de divertissement est le meilleur.

— Pauvret, répliqua le sorceleur avec une grimace. Les larmes me montent aux yeux.

— Pourquoi une telle ironie ? J'essaie de t'expliquer les raisons pour lesquelles les magiciens éprouvent de l'antipathie à l'égard des charlatans de village, des enchanteurs, des guérisseurs, des mauvaises fées et des sorceleurs. Nomme ça comme tu l'entendras, de la jalousie si tu veux, mais c'est bien là l'origine de cette animosité. Nous sommes exaspérés lorsque la magie, cet art qu'on nous a présenté comme élitiste, le privilège des meilleurs et le plus sacré des mystères, tombe entre les mains des profanes et des autodidactes. Même lorsque cette magie ne vaut pas un clou. C'est la raison pour laquelle mes confrères ne t'adorent pas. Moi non plus, soit dit en passant, je ne t'aime guère.

Geralt eut assez du tour que prenait la discussion et de l'inquiétude qu'elle éveillait en lui – aussi désagréable qu'un escargot déambulant sur sa nuque et sur son dos. Il fixa Istredd droit dans les yeux en appuyant ses doigts sur le bord de la table.

— Il s'agit de Yennefer, n'est-ce pas ?

Le magicien releva la tête en continuant de tapoter légèrement avec ses ongles le crâne posé devant lui.

— Bravo pour la présence d'esprit, répondit-il en soutenant le regard du sorceleur. Toutes mes félicitations. Oui, il est bien question de Yennefer.

Geralt garda le silence. Autrefois, il y avait très longtemps – il n'était alors qu'un jeune sorceleur –, ayant préparé une embuscade contre une manticores, il avait soudain senti que le monstre s'approchait, sans qu'il pût néanmoins le voir ou l'entendre. Il avait tout simplement senti sa présence et n'avait jamais oublié ce sentiment qu'il éprouvait de nouveau à l'instant.

— Ta présence d'esprit, poursuit le magicien, nous fait gagner énormément de temps et nous évite pas mal de bavardage inutile. Ainsi, la situation est claire.

Geralt se garda de tout commentaire.

— Ma relation intime avec Yennefer, enchaîna Istredd, dure depuis pas mal de temps. Elle fut longtemps une relation sans engagement de part et d'autre, fondée sur des périodes plus ou moins régulières de vie commune. Ce type de liaison se pratique souvent parmi les gens de notre profession, mais j'avoue qu'elle a cessé de me satisfaire. C'est pourquoi j'ai décidé de lui proposer de rester avec moi pour toujours.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle réfléchirait. Je lui en ai donné le temps. Ce n'est pas une décision facile pour elle.

— Pourquoi m'avouer tout cela, Istredd ? Qu'est-ce qui te motive, outre une sincérité digne de respect et si rare chez tes semblables ? Que vises-tu à travers cette franchise ?

— Un but des plus prosaïques, murmura-t-il. Ta présence empêche Yennefer de prendre une décision. Je te prie donc de t'effacer, de disparaître de sa vie et de cesser de nous gêner. En d'autres termes : va au diable, Geralt. Le plus discrètement possible et sans adieu, ce que tu sais admirablement faire, paraît-il.

Geralt figea sur ses lèvres un sourire forcé :

— En effet, ta sincérité me désarçonne. Je m'attendais à tout, sauf à ça. Ne penses-tu pas qu'il serait préférable, au lieu de me soumettre une telle demande, de me réduire en cendres d'un coup de foudre globulaire lancé de derrière un tas de charbon ? Aucun inconvénient à cela : rien qu'un peu de suie à essuyer sur le mur. Le moyen serait plus simple et plus sûr, car une demande, on peut toujours la refuser, au contraire de la foudre globulaire.

— Je ne prends nullement en compte l'éventualité d'un refus.

— Pourquoi ? Ton étrange demande ne serait-elle au fond qu'un banal avertissement précédant la foudre ou tout autre sortilège ? Ou peut-être s'agit-il de renforcer ta demande par des arguments plus convaincants ? Une somme susceptible de rassasier l'appétit du cupide sorceleur ? Quel est selon toi le prix de ma disparition et de mes vœux de bonheur ?

Le magicien cessa de jouer avec le crâne. Il le recouvrit et le pressa de sa main. Geralt remarqua que ses phalanges blanchissaient.

— Il n'était pas dans mon intention de te faire une telle offre, répondit-il. J'étais loin d'y penser, mais si... Geralt, je suis un magicien. Et pas le moindre. Je ne prétends pas jouir de la toute-puissance, mais je pourrais réaliser nombre de tes vœux si tu voulais bien me les confier. Certains d'entre eux même facilement.

Istredd fit un geste machinal de la main comme s'il voulait chasser un moustique. Au-dessus de la table apparut soudain une grappe de papillons apollons multicolores.

— Mon vœu, Istredd, expliqua Geralt en martelant ses mots et en chassant les insectes voletant autour de sa tête, serait que tu cesses de t'immiscer entre Yennefer et moi-même. Ton offre ne m'intéresse nullement. Autrefois, rien ne t'empêchait de faire ta demande lorsque Yennefer était encore avec toi. Aujourd'hui, la situation a changé : Yennefer est avec moi. Je devrais disparaître pour te faciliter la tâche ? Je refuse catégoriquement. Non seulement je n'entends pas t'aider, mais je ferai tout ce qui est en mon modeste pouvoir pour te nuire. Tu vois, je ne suis pas non plus en reste de franchise.

— Tu n'as pas le droit de refuser ma demande. Pas toi.

— Pour qui me prends-tu, Istredd ?

Le magicien le regarda droit dans les yeux en se penchant sur la table.

— Pour une amourette de passage, une fascination momentanée, un caprice, une aventure parmi des centaines d'autres, car Yenna aime à jouer avec les émotions : elle est impulsive et imprévisible. Mais je reconnais, après avoir échangé ces quelques mots avec toi, qu'elle ne te traite pas en objet. Crois-moi, c'est rare de sa part.

— Tu n'as pas compris ma question.

— Tu te trompes. Je l'ai fort bien comprise : c'est volontairement que je ne parle que des émotions de Yenna. Toi, sorcelleur, tu ne peux en ressentir aucune. Tu refuses d'accéder à ma demande, car tu considères que Yenna t'appartient, tu penses que... Geralt, tu ne restes avec elle que parce qu'elle le veut bien. Ce que tu ressens toi-même n'est qu'une projection de ses émotions et de l'intérêt qu'elle te porte. Par tous les démons de l'enfer ! Geralt, tu n'es plus un enfant : tu sais qui tu es. Un mutant. Ne le prends pas mal : je ne veux pas t'humilier ou te témoigner du mépris ; je ne fais qu'affirmer un fait. Mutant, tu demeures incapable de ressentir des émotions, car c'est ainsi qu'on t'a modelé : pour exercer ton métier. Tu comprends ? Il t'est impossible de ressentir quoi que ce soit. Ce que tu considères comme émotion se résume à une mémoire cellulaire ou somatique, si tu sais ce que signifie ce mot.

— Imagine-toi que je le sais.

— Tant mieux. Écoute-moi : je te demande une chose que l'on peut demander à un sorcelleur et non à un humain. Je parle généralement aux sorceleurs en toute franchise, ce que je ne puis me permettre avec les humains. Geralt, j'entends offrir à Yenna compréhension et stabilité, sentiment et bonheur. Peux-tu en toute honnêteté affirmer que tu désires de même ? Non, cela t'est impossible. Ce ne sont pour toi que des mots privés de sens. Tu cours après Yenna comme un enfant jouissant d'une sympathie momentanée, comme un petit chat sauvage à qui tout le monde jette des pierres, mais qui ronronne auprès de la seule personne qui ne redoute pas de le caresser. Saisis-tu ce que je veux dire ? Je sais que tu le comprends. Tu n'es pas idiot, c'est certain. Tu vois toi-même qu'il ne t'est pas permis de me refuser mon aimable demande.

— J'ai autant le droit de te la refuser, martela Geralt, que toi de me la demander. C'est pourquoi nos deux droits s'annulent, ce qui nous ramène au point de départ qui est le suivant : Yen, malgré mon état et les conséquences de ma mutation, est avec moi. Tu as déclaré ton amour : c'est ton droit. Elle t'a répondu qu'elle réfléchirait : c'est également son droit. Tu as l'impression que je la dérange dans son choix ? Qu'elle hésite ? Que je serais la raison de son hésitation ? C'est là mon propre droit. Son hésitation doit bien avoir quelques raisons.

Je lui apporte peut-être finalement quelque chose, même si le lexique des sorcisseurs manque de mots pour l'exprimer.

— Écoute...

— Non, c'est toi qui vas m'écouter. Yennefer fut jadis avec toi, dis-tu. Qui sait, peut-être n'étais-tu toi-même alors qu'une amourette de passage, un caprice, l'une de ses émotions incontrôlées qu'elle éprouve si souvent ? Il m'est impossible, Istredd, de rejeter l'hypothèse qu'elle ne t'ait instrumentalisé à ce moment-là. Cela me semble même probable si je m'en réfère à notre discussion, *seigneur magicien*. Il me semble par conséquent que parfois, l'instrument peut se révéler supérieur à l'éloquence.

Istredd ne broncha pas. Sa mâchoire ne trembla même pas. Geralt admirait sa maîtrise de soi. Le silence prolongé semblait néanmoins attester que le coup avait porté.

— Tu joues avec les mots, répondit enfin le magicien. Tu en abuses en tentant de les substituer à de banales émotions humaines dont tu es dépourvu. Tes mots n'expriment aucune émotion, uniquement des sons semblables à celui que rend ce crâne lorsqu'on le tapote. Tu es en effet aussi vide que ce crâne. Tu n'as pas le droit de...

— Arrête, l'interrompit brutalement Geralt, peut-être même trop brutalement. Cesse de me refuser le privilège de mes droits. J'en ai assez, tu entends ? Je t'avais signifié que nos droits sont égaux, mais par la peste, c'est faux : les miens sont supérieurs.

— Vraiment ? (Le magicien pâlit légèrement pour le plus grand plaisir de Geralt.) À quel titre, je te prie ?

Le sorcier réfléchit un instant. Il avait décidé d'achever son adversaire.

— Pour la simple raison que, la nuit dernière, elle a fait l'amour avec moi et pas avec toi.

Istredd rapprocha le crâne près de lui en le caressant. Geralt s'inquiéta du fait que sa main ne tremble pas.

— Selon toi, cela te donne des droits ?

— Seulement un : celui de tirer des conclusions.

— Ah ! répondit lentement le magicien. Bien. Comme tu voudras. Eh bien, sache que nous avons fait l'amour ce matin. Tires-en les conclusions qui s'imposent. Pour ma part, c'est déjà fait.

Le silence qui suivit dura longtemps. Geralt chercha désespérément des mots qu'il ne trouva pas.

— Assez perdu de temps, finit-il par dire en se levant. (Geralt était en colère contre lui-même car cette phrase obséquieuse sonnait bêtement.) Je m'en vais.

— Va au diable, rétorqua à brûle-pourpoint Istredd sans lui accorder un seul regard.

Lorsque la magicienne rentra à l'hôtel, Geralt reposait encore habillé sur le lit, les mains sur la nuque, faisant semblant de regarder le plafond. C'est elle qu'il observait.

Yennefer referma délicatement la porte. Elle était belle.

*Quelle beauté, pensa-t-il. Tout en elle respire la beauté. Et tout en elle est dangereux. Les couleurs qu'elle porte : ce contraste de noir et de blanc, le beau et l'effroi ; ses boucles naturellement noires comme les freux ; ses pommettes saillantes, marquées d'une ride se formant, lorsqu'elle juge bon de sourire, à la commissure de ses lèvres si menues et si pâles sous le rouge ; ses cils si parfaitement irréguliers lorsqu'elle essuie le mascara qui les met en valeur pendant le jour ; son nez si parfaitement trop long ; ses doigts, menus, si parfaitement nerveux, inquiets et doués ; sa taille dont la finesse et la délicatesse sont soulignées par une ceinture trop serrée ; ses jambes sveltes créées pour le mouvement sous sa jupe noire. Qu'elle est belle.*

Yennefer s'assit à la table sans un mot en posant son menton sur ses doigts croisés.

— Bien, commençons, dit-elle. Ce silence tragique qui n'en finit plus est trop banal pour moi. Réglons cette affaire. Lève-toi et cesse de fixer les araignées au plafond d'un air fâché. La situation est suffisamment stupide ; il n'y a aucune raison de la rendre plus stupide encore. Lève-toi, je te dis.

Geralt obéit et, sans enlever son manteau, s'assit à califourchon sur une chaise située en face de la magicienne.

— Réglons cette affaire, disais-je, le plus vite possible. Pour ne pas te mettre dans une situation inconfortable, je propose de répondre à toutes tes questions sans même que tu aies à les poser : Oui, il est vrai qu'en route avec toi pour Aedd Gynvael, je me rendais chez Istredd, et je savais que je coucherais avec lui. J'ignorais que ce fait allait devenir public : que chacun d'entre vous se vanterait auprès de l'autre. Je sais ce que tu ressens ; j'en suis navrée. Mais je ne me sens pas coupable.

Geralt gardait le silence.

Yennefer tourna brusquement la tête. Ses boucles noires et brillantes ondulèrent en cascade sur ses épaules.

— Geralt, dis quelque chose.

— Il..., réussit-il à articuler en se raclant la gorge, il t'appelle Yenna.

— Oui. (Elle ne le quittait pas des yeux.) Et moi, je l'appelle Val. C'est son prénom. Istredd n'est que son surnom. Je le connais depuis des années, Geralt. Il m'est très proche. Ne me regarde pas ainsi. Toi aussi, tu m'es proche. C'est là que repose tout le problème.

— Tu hésites à accepter sa proposition ?

— Oui, j'hésite. Je t'ai dit que nous nous connaissons depuis des

années... depuis de nombreuses années et puis, nous avons des intérêts, des ambitions et des objectifs communs. Nous nous comprenons au-delà des mots. Il peut m'aider ; qui sait si un jour je n'aurai pas besoin d'une telle aide. Mais avant tout... il m'aime. Je le pense du moins.

— Je ne voudrais pas te faire obstacle, Yen...

La tête de la magicienne sursauta. Ses yeux violets lançaient des flammes grises.

— Obstacle ? Tu ne comprends donc rien, espèce d'idiot ? Si tu me faisais obstacle, si tu me gênaï, je me débarrasserais de toi en un clin d'œil en te téléportant au bout du cap Bremervord ou en formant un cyclone qui t'emporterait jusqu'au pays de Hannu. Avec un peu d'effort, je saurais te fondre dans un morceau de quartz que j'abandonnerais dans un jardin au beau milieu d'un massif de pivouines. Je pourrais aussi te laver le cerveau de façon à ce que tu oublies qui je suis et comment je m'appelle. Mais tout cela à la condition que je le veuille bien, car je pourrais tout simplement dire : "Nous avons passé du bon temps, Geralt, mais il faut maintenant nous quitter." Je pourrais filer à l'anglaise, comme tu l'as fait un jour en fuyant ma maison de Vengerberg.

— Ne crie pas, Yen, ne sois pas agressive. Cesse de rappeler cette histoire de Vengerberg ; nous avons convenu de ne jamais revenir là-dessus. Je ne t'en veux pas, Yen, je ne te fais pas de reproches. Je sais que tout ce que tu fais dépasse la mesure commune. Concernant ma peine... Concernant ma tristesse à l'idée de devoir te perdre... il ne s'agit que d'une mémoire cellulaire : des traces de sentiments ataviques subsistant chez un mutant après que toute émotion eut été effacée en lui...

— Je ne supporte pas lorsque tu parles ainsi ! explosa-t-elle. Je ne supporte pas lorsque tu as recours à de telles paroles. Ne parle jamais plus ainsi en ma présence. Jamais !

— Est-ce que cela change la situation ? Je ne suis qu'un mutant.

— Il n'y a pas de mutant qui tienne. Ne prononce pas ce mot en ma présence.

La crécerelle noire, perchée sur les bois de renne, fit battre ses ailes et racler ses serres. Geralt jeta un regard à l'oiseau, plus précisément à son œil morne et jaune. Yennefer reposa son menton sur ses doigts croisés.

— Yen.

— Je t'écoute, Geralt.

— Tu avais promis de répondre à mes questions... aux questions que je ne poserai même pas. Il en reste une. La plus importante. Celle que je ne t'ai jamais posée. Celle que j'ai toujours eu peur de te poser. Réponds-y.

- Je ne peux pas, Geralt, dit-elle durement.
- Je ne te crois pas, Yen. Je te connais bien.
- Il est impossible de bien connaître une magicienne.
- Réponds à ma question, Yen.
- Je te réponds : je ne sais pas. Mais que vaut une telle réponse ?

Ils gardèrent le silence. Le tumulte de la rue commença à décroître.

Les feux du soleil couchant transperçaient les fentes des volets et projetaient dans la pièce des traits obliques de lumière.

— Aedd Gynvail, murmura le sorcelleur. Éclat de glace... je le sentais. Je savais que cette ville... m'est hostile. Néfaste.

— Aedd Gynvail, répéta-t-elle lentement. La luge de la reine des elfes. Pourquoi ? Pourquoi, Geralt ?

— Je fais route avec toi, Yen. Les rênes de mon traîneau sont emmêlées aux tiennes. Autour de moi, je ne vois que tempête de neige et gel. Il fait froid.

— La chaleur ferait fondre en toi l'éclat de glace avec lequel je t'ai frappé, murmura-t-elle. Le charme cesserait alors d'agir. Tu me verrais telle que je suis.

— Cingle tes chevaux blancs, Yen. Qu'ils rallient le pays septentrional des neiges éternelles ! Pourvu que la glace ne fonde jamais ! Je veux me retrouver au plus vite dans ton château de glace.

— Ce château n'existe pas. (Les lèvres de Yennefer tremblaient et grimaçaient.) Ce n'est qu'un symbole. Notre course en traîneau n'est qu'une longue glissade derrière un rêve inaccessible. Moi, reine des elfes, j'aspire à la chaleur. C'est là justement mon mystère. C'est pourquoi chaque année, mon traîneau m'emmène à travers le blizzard jusqu'à une petite ville où les rênes de quelqu'un s'enlacent aux miennes. Chaque année quelqu'un de nouveau. Sans fin, car la chaleur que je désire consume le charme, la magie et la séduction. Mon élu qu'une étoile de glace a désigné disparaît alors. Et à ses yeux redevenus tièdes, je ne suis pas meilleure que les autres... mortelles.

— Mais sous la blancheur immaculée apparaît bientôt le printemps, rétorqua Geralt. Aedd Gynvail, petite ville bien laide au si joli nom, se libère alors des neiges, et son dépotoir, sa montagne d'immondices dans laquelle je m'enfonce car ils me paient pour cela, apparaît. On m'a créé pour entrer dans les ordures que les autres évitent avec horreur et dégoût. On m'a privé de la faculté de ressentir pour que j'ignore combien ces excréments sont excrémentiels, pour que je ne recule pas devant leur puanteur. Oui, on m'a privé de cette faculté de ressentir... mais pas complètement. Celui qui était chargé de cette tâche a dû bâcler son travail, Yen.

Ils gardèrent le silence. La crécerelle noire fit bruisser ses plumes en ouvrant et en fermant ses ailes.

— Geralt...

— Je t'écoute.

— Maintenant, réponds à la question que je ne t'ai jamais posée.

Moi aussi j'ai toujours eu peur... Je ne la poserai d'ailleurs pas non plus aujourd'hui, mais réponds-y. Je veux entendre ta réponse : un mot, ce mot unique que tu ne m'as jamais dit. Dis-le, Geralt. Je t'en prie.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Tu ne le sais pas ? demanda-t-il tristement. Ma réponse ne serait qu'un mot privé d'émotion, semblable au bruit creux d'un crâne froid et vide que l'on tapote.

Elle le regarda en silence. Ses yeux grands ouverts prirent une teinte de violet incandescent.

— Non, Geralt, dit-elle, c'est faux. Ce n'est tout au moins qu'une semi-vérité. Tu n'es pas privé de sentiments. Je le vois bien, maintenant. Je sais maintenant que...

Elle s'interrompit.

— Termine, Yen. Tu t'es déjà décidée. Ne mens pas. Je te connais. Je le vois dans tes yeux.

Elle ne baissa pas son regard. Il savait.

— Yen, murmura-t-il.

— Donne-moi la main, dit-elle.

Elle saisit ses doigts dans les siens. Geralt sentit immédiatement un picotement et une pulsation accélérée du sang dans les veines de son avant-bras. Yennefer murmurait un sort d'une voix sereine et mesurée, mais le sorcier remarquait les gouttes de sueur que l'effort faisait perler sur son front pâle. Il vit ses pupilles dilatées par la douleur.

Ayant relâché sa main, la magicienne allongea ses bras et les mit en mouvement d'un geste doux caressant une forme invisible, lentement, de haut en bas. Entre ses doigts, l'air commençait à devenir plus dense et plus opaque, à enfler et à onduler comme de la fumée.

Fasciné, Geralt observait le spectacle. La magie créatrice, art suprême des sorciers, l'avait toujours plus émerveillé que l'illusion ou la magie transformatrice. *Oui, Istredd avait raison*, pensa-t-il, *mes Signes semblent ridicules en comparaison d'une telle magie.*

Entre les doigts de Yennefer tremblants sous l'effort se matérialisait lentement la forme d'un oiseau noir comme le charbon. Les mains de la magicienne caressaient délicatement le plumage dressé, la tête plate et le bec crochu de l'animal. Un dernier mouvement, fluide, doux et hypnotique, provoqua le cri strident d'une crécerelle noire qui tourna la tête. Sa jumelle, toujours immobile sur les bois de renne, lui répondit par un couinement.



— Deux crécerelles, dit Geralt à voix basse. Deux crécerelles noires créées par la magie. Je suppose qu'elles te sont toutes deux nécessaires.

— Tu supposes bien, répondit-elle avec difficulté. Elles me sont toutes deux utiles. Je m'étais trompée en pensant qu'une seule suffirait. Je m'étais lourdement trompée, Geralt... À quelle erreur m'a conduite l'orgueil de la reine de l'hiver, convaincue de sa toute-puissance. Il y a des choses que même la magie ne peut procurer. Et il y a des dons qu'il ne sied pas d'accepter si l'on n'est pas capable de les rendre... par quelque chose d'aussi précieux. Car ces dons vous filent alors entre les doigts : ils fondent comme des éclats de glace que la main presse. Il ne restera alors que le regret, un sentiment de perte et d'injustice...

— Yen...

— Je suis une magicienne, Geralt. Le pouvoir que je possède sur la matière est un don... un don payé en retour par... l'abandon de tout ce que je possédais. Il ne m'est rien resté.

Geralt garda le silence. La magicienne essuya de la main son front frémissant.

— Je me suis trompée, répéta-t-elle. Mais je réparerai mon erreur. Émotions et sentiments...

Elle toucha la tête de la crécerelle noire. L'oiseau se leva en ouvrant silencieusement son bec crochu.

— Émotions, caprices, mensonges, fascination, jeu, sentiments, vide... dons qu'il ne sied pas d'accepter... mensonge, vérité. Qu'est-ce que la vérité ? Le contraire du mensonge ou l'affirmation d'un fait ? Et si ce fait est mensonge, que devient la vérité ? Qui se nourrit vraiment de sentiments ardents ? Qui n'est que la froide carapace d'un crâne vidé de ses émotions ? Qui ? Qu'est-ce qui est vrai, Geralt ? Qu'est-ce que la vérité ?

— Je ne sais pas, Yen. Dis-moi.

— Non, répondit-elle en relâchant son regard.

Jamais auparavant, Geralt ne l'avait vue baisser ainsi les yeux. Jamais.

— Non, répéta-t-elle. Je ne peux pas, Geralt. Je ne peux te le dévoiler. C'est cet oiseau, né du contact avec ta main, qui te le dira. Oiseau, qu'est-ce que la vérité ?

— La vérité, déclara la crécerelle, est un éclat de glace.

## VI

Bien qu'il lui semblât déambuler au hasard des ruelles, il se retrouva soudain au pied du mur sud, sur une butte surplombant un quadrillage de fossés dessinés entre des parcelles de fondations antiques et des ruines éparses disposées le long de l'enceinte de pierre.

Istredd se trouvait là. Les manches de sa chemise retroussées,

chaussé de bottes, il criait sur des valets creusant à la bêche la paroi d'un trou stratifié de couches de terre, d'argile et de charbon de bois multicolores. Sur des planches disposées sur le côté gisaient des os noircis, des fragments de pots et d'autres objets méconnaissables, corrodés et recouverts de rouille.

Le magicien repéra immédiatement Geralt. Après avoir donné quelques ordres sonores aux ouvriers, il sauta hors du trou et s'approcha en tenant ses pouces accrochés à son pantalon.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Immobile devant lui, le sorceleur ne répondit pas. Les valets feignant de travailler les surveillaient du coin de l'œil et murmuraient entre eux.

— La haine te sort par les yeux, dit Istredd en grimaçant. Que veux-tu ? Tu t'es décidé ? Où est Yenna ? J'espère que...

— N'espère pas trop, Istredd.

— Oh ! réagit le magicien. Ne l'entendrais-je pas dans ta voix ? Est-ce que je sens bien ce qui est en toi ?

— Qu'est-ce que tu sens ?

Istredd plaça ses poings sur ses hanches en fixant le sorceleur d'un air de défi.

— Ne nous mentons pas l'un à l'autre, dit-il. Tu me hais autant que je te hais. Tu m'as insulté en me parlant de Yennefer. Je t'ai répondu avec le même mépris. Tu me gênes autant que je te gêne. Régions cette affaire entre hommes. Je ne vois pas d'autre solution. C'est la raison de ta présence, pas vrai ?

— Oui, répondit Geralt en se grattant le front. Tu as raison, Istredd. C'est la raison de ma présence, cela ne fait aucun doute.

— Parfait. Cette situation ne peut durer. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends que Yenna passe, depuis plusieurs années, de l'un à l'autre comme une balle de chiffons. Une fois avec moi, une autre fois avec toi. Elle me fuit pour te retrouver et inversement. Ceux qu'elle fréquente en plus ne comptent pas. Seuls nous deux sommes importants pour elle. Cela doit prendre fin. L'un d'entre nous doit s'effacer.

— Oui, répéta Geralt sans cesser de se toucher le front. Oui, tu as raison...

— Notre présomption nous a fait croire que Yenna choisirait le meilleur. Quant à savoir qui est le meilleur, chacun de nous a sa petite idée. Comme des gamins, nous nous sommes vantés des égards qu'elle nous témoignait et non moins comme des gamins, nous avons même dévoilé quels étaient ces égards et ce qu'ils signifiaient. Je suppose que tu as réfléchi comme moi et que tu es arrivé à la conclusion que nous nous sommes trompés tous les deux. Yenna n'a pas la moindre intention de choisir entre nous deux. Elle ne le ferait pas même si elle

en était capable. C'est pourquoi, nous devons régler cette question sans elle. Je ne pense pas pouvoir partager Yenna avec qui que ce soit. Ta présence prouve que tu penses de même. Nous la connaissons tous deux plutôt bien. Tant que deux rivaux resteront en lice, aucun de nous ne pourra être sûr de ses sentiments. Il ne doit en rester qu'un seul. Tu es d'accord, n'est-ce pas ?

— Je suis d'accord, répondit le sorceleur en ayant du mal à remuer ses lèvres engourdis. La vérité est un éclat de glace...

— Quoi ?

— Rien.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ou ivre ? Tu t'es gavé d'herbes de sorceleur ?

— Non, je n'ai rien. Quelque chose m'est tombé dans l'œil. Istredd, un seul doit rester. Oui, c'est la raison pour laquelle je suis ici. Cela ne fait aucun doute.

— Je le savais, dit le magicien. Je savais que tu viendrais. Du reste, je veux être sincère avec toi : tu as anticipé mes intentions.

— La foudre globulaire ? dit le sorceleur en souriant indistinctement.

Istredd plissa les sourcils.

— Peut-être, répondit-il. Peut-être la foudre globulaire, mais pas derrière un tas de charbon. Un face-à-face dans l'honneur. Tu es un sorceleur : les chances sont égales. Décide toi-même où et quand.

Geralt hésita un instant avant de prendre sa décision.

— Cette petite place... (Il désigna l'endroit de la main.) Je suis venu par là...

— Je sais. Il y a un puits que l'on nomme la Clef verte.

— Près du puits donc. Oui. Près du puits... Demain, deux heures après le lever du soleil.

— Bien. J'y serai.

Ils se firent face sans bouger et sans s'accorder un regard. Le magicien grogna finalement quelque chose dans sa barbe, déterra une motte d'argile puis la brisa d'un coup de talon.

— Geralt ?

— Oui ?

— Tu ne te sens pas idiot ?

— Si, reconnu à contrecœur le sorceleur.

— Tu me rassures, murmura Istredd, car je me sens comme le dernier des imbéciles. Jamais je n'aurais cru que je puisse me battre à mort avec un sorceleur pour une femme.

— Je sais ce que tu ressens, Istredd.

— Ma foi... (Le magicien se força à sourire.) Mais le fait que je me sois résolu à une solution si éloignée de ma nature prouve bien... qu'il faut qu'il en soit ainsi.

— Je sais, Istredd.  
— Tu sais aussi bien sûr que celui qui survivra devra fuir Yenna le plus rapidement possible à l'autre bout du monde ?  
— Je le sais.  
— Bien sûr, tu comptes revenir à elle lorsque sa colère sera apaisée ?  
— Bien sûr.  
— L'affaire est donc réglée. (Le magicien esquissa un mouvement de demi-tour, mais il tendit d'abord sa main au sorceleur.) À demain, Geralt.  
— À demain. (Le sorceleur lui serra la main.) À demain, Istredd.

## VII

— Hé ! Sorceleur !  
Geralt releva la tête au-dessus de la table. Perdu dans ses réflexions, il avait laissé la bière se déverser sur le plateau de la table en formant des zigzags fantaisistes.  
— Il n'a pas été facile de te trouver. (Le staroste Herbolth s'assit en repoussant les carafes et les chopes.) On m'a dit à l'auberge que tu te trouvais à l'écurie ; dans l'écurie je n'ai trouvé que des chevaux et des paquets ; et je te trouve ici, à n'en pas douter dans le pire des bouges de la ville, dans le repaire de la pire des engeances. Qu'est-ce que tu fais ici ?  
— Je bois.  
— À n'en point douter. Je voulais m'entretenir avec toi. Tu as cuvé ?  
— Comme un enfant.  
— J'en suis fort aise.  
— Que voulez-vous, Herbolth ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?  
Geralt sourit à la catin venue lui servir une nouvelle carafe.  
— La rumeur court, continua le staroste d'un air inquiet, que vous avez décidé de vous entre-tuer, toi et notre magicien.  
— C'est notre affaire : uniquement la sienne et la mienne. Ne vous en mêlez pas.  
— Non, ce n'est pas votre affaire, répliqua Herbolth. Istredd nous est grandement utile et nous n'avons pas les moyens de nous payer les services d'un autre magicien.  
— Allez prier au temple pour sa victoire.  
— Ne te moque pas, grogna le staroste. Cesse de te prendre pour qui tu n'es pas, espèce de vagabond. Par tous les dieux, si je savais que le magicien pardonnerait mon geste, je te ferais enfermer dans un trou, au fond d'une grotte, ou expulser hors de la ville, traîné par deux chevaux ; ou je demanderais tout simplement à la Cigale de t'abattre comme un porc. Malheureusement, Istredd est très sensible aux

questions d'honneur et ne pourrait jamais excuser un tel acte.

— C'est bien. (Le sorceleur but une bière supplémentaire et cracha sous la table un brin de paille tombé dans sa chope.) Victoire ! C'est tout ?

— Non, répondit Herbolth en sortant de sous son manteau une bourse remplie d'argent. Tu as là 100 marks, sorceleur, prends-les et décampe d'Aedd Gynvael. Déguerpis. Le mieux serait tout de suite, avant le lever du soleil en tout cas. Nous n'avons pas les moyens de payer les services d'un autre magicien. Je ne permettrai pas que le nôtre risque sa vie dans un duel avec quelqu'un comme toi pour une stupide raison qui...

Le staroste s'interrompt sans terminer sa phrase bien que le sorceleur n'eût même pas bronché.

— Herbolth, vire ta sale gueule de ma table, lui jeta alors Geralt à la face. Tes 100 marks, tu peux te les carrer dans le pot. Ta vue me donne la nausée. Si tu restes, je risque de te maculer entièrement de vomi : des poulaines au couvre-chef.

Le staroste escamota la bourse. Il posa les deux mains sur la table :

— Si c'est non, c'est non, dit-il. Je voulais simplement régler l'affaire par bonté d'âme. Battez-vous, écorchez-vous, brûlez-vous, découpez-vous en morceaux pour cette catin tout juste bonne à ouvrir les jambes au premier venu. Je pense qu'Istredd saura d'ailleurs te régler ton compte, espèce de tueur à gages, oui, et de toi seules les chaussures subsisteront, mais sinon, je te retrouverai avant que son cadavre ait eu le temps de refroidir et je te romprai les os sous la torture. Pas une seule partie de ton corps n'en sortira intacte. Tu...

Le staroste n'eut pas le temps de retirer ses mains de la table. Le sorceleur fut trop rapide : la pointe du stylet se ficha avec un bruit sourd entre les doigts d'Herbolth après un mouvement d'épaule à peine ébauché.

— Peut-être, chuchota le sorceleur en pressant de son poing le manche du stylet et en ne cessant de fixer Herbolth du regard devenu cramoyisé, peut-être Istredd va-t-il me tuer. Mais si ce n'est pas le cas... je partirai d'ici et toi, petite ordure puante, n'essaie pas de m'arrêter si tu ne veux pas que le sang baigne les ruelles de ta ville sordide. Tire-toi maintenant.

— Seigneur staroste ! Que se passe-t-il ici ? Eh, toi !

— Doucement, la Cigale, dit Herbolth en retirant lentement ses doigts de la table et en les faisant glisser le plus prudemment possible le long du tranchant du stylet. Il ne s'est rien passé. Rien.

La Cigale rengaina son épée déjà à moitié sortie du fourreau. Geralt ne lui accorda pas un regard. Il ne regarda pas non plus le staroste, qui sortit de la taverne en présence de la Cigale, censé le

protéger des chalandeaux et des cochers. Un petit homme à la face de rat et aux yeux noirs pénétrants, installé quelques tables plus loin, accaparait l'attention du sorceleur.

*Je me suis énervé, s'étonna-t-il. Mes mains tremblent. Mes mains tremblent vraiment. C'est incroyable, ce qui m'arrive. Est-ce que cela signifierait que...*

Oui, pensa-t-il en observant le petit homme à la face de rat. *C'est sûrement ça.*

*Qu'est-ce qu'il fait froid...*

Le sorceleur se leva et sourit en regardant une nouvelle fois le petit homme, puis il écarta le pan de sa veste pour retirer deux monnaies d'or de sa bourse qu'il jeta sur la table. Les pièces tintèrent ; l'une d'entre elles alla en roulant percuter le tranchant du stylet toujours planté dans le bois patiné.

## VIII

Le coup fut porté à l'improviste. Le gourdin siffla silencieusement et si vite dans le noir qu'il s'en fallut de peu que le sorceleur n'eût le temps de se protéger la tête en soulevant son épaule et d'amortir le coup d'un mouvement souple du corps. D'un bond en arrière, Geralt retomba un genou à terre. Il effectua ensuite une roulade en avant pour se relever. Il sentit le mouvement de l'air déplacé sous l'effet d'un nouveau coup de gourdin qu'il évita grâce à une agile pirouette et exécuta un demi-tour entre les deux silhouettes qui le cernaient dans l'obscurité. Il tendit la main derrière son épaule droite pour saisir son épée.

Il n'avait plus d'épée.

*Rien ne me privera de mes réflexes, pensa-t-il en bondissant mollement. Routine ? Mémoire cellulaire ? Je suis un mutant et je réagis comme un mutant,* poursuivit-il intérieurement tout en mettant de nouveau un genou à terre pour éviter un coup et en cherchant son stylet dans la tige de sa botte.

Il n'avait plus de stylet.

Il sourit en crispant les lèvres avant de recevoir un coup de gourdin sur la tête. Il fut ébloui. La douleur rayonna jusqu'au bout de ses doigts. Il tomba en relâchant ses muscles sans cesser de sourire.

Quelqu'un se laissa tomber sur lui pour le maintenir au sol. Un autre lui arracha sa bourse accrochée à la ceinture. Geralt entrevit la lueur d'un couteau. Celui qui lui écrasait le torse de son genou lacéra l'encolure de sa vareuse, saisit la chaîne et arracha son médaillon avant de le relâcher immédiatement. Geralt l'entendit balbutier :

— Par Belzébuth... C'est un sorceleur... Un enchanteur.

Le second se mit à jurer en haletant :

— Il n'avait pas d'épée... Par les dieux... par la beauté, par le mal... Filons d'ici, Radgast ! Ne le touche pas !

La lune éclaira un rare nuage pendant un instant. Geralt vit juste au-dessus de lui un visage de rat émacié et de petits yeux noirs luisants. Il entendit le bruit des pas du second larron prenant la poudre d'escampette et disparaissant dans une ruelle puant le chat et la graisse brûlée.

Le petit homme à la face de rat enleva lentement son genou du torse du sorceleur.

— La prochaine fois... (Geralt entendait distinctement son murmure.) La prochaine fois que tu voudras te suicider, sorceleur, ne mêle pas les autres à tes affaires. Pends-toi tout simplement à tes brides dans une écurie.

## IX

Il avait dû pleuvoir pendant la nuit.

Geralt sortit devant l'écurie en se frottant les yeux et en balayant avec ses doigts la paille restée collée à ses cheveux. Le soleil levant brillait sur les toits mouillés. Les flaques reflétaient des lueurs dorées.

Le sorceleur cracha par terre. Il avait toujours un sale goût dans la bouche et une bosse sur la tête terriblement dolente.

Un maigre chat noir se tenait assis sur la barrière située en face de l'écurie et se léchait consciencieusement la patte.

— Tss-tss, chaton, chaton, appela le sorceleur.

Le chat le regarda sans bouger et se mit à siffler avec hostilité. Il baissa les oreilles et montra ses crocs.

— Je sais, dit Geralt avec un signe de la tête. Moi non plus je ne t'aime pas. Je ne faisais que plaisanter.

Sans se presser, Geralt ferma les boutons et les boucles de sa veste, aplatit les plis de ses vêtements et vérifia que ceux-ci n'entravaient pas ses mouvements. Il plaça son épée en bandoulière, rectifia l'emplacement de sa poignée au-dessus de son épaule droite, puis se ceignit le front d'un bandeau plaquant ses cheveux vers l'arrière, derrière ses oreilles. Le sorceleur enfila enfin de longs gants de combat hérissés de petites pointes d'argent en forme de cône.

Geralt observa une nouvelle fois le soleil, réduisant ses pupilles à l'état de menues fentes verticales. *Belle journée*, pensa-t-il. *Belle journée pour combattre.*

Il soupira, cracha puis se mit à descendre les ruelles encadrées de murs exhalant une forte odeur de crépi mouillé et de chaux.

— Eh, l'original !

Geralt regarda autour de lui. La Cigale, accompagné de trois hommes armés fortement suspects, se tenait assis sur un tas de poutres disposées le long du fossé. Il se leva soudain, s'étira et gagna le milieu de la ruelle en évitant avec soin les flaques d'eau.

— On va où là ? demanda La Cigale en agrippant son ceinturon avec ses doigts fins.

— Ça ne te regarde pas.

— Pour que les choses soient claires : je n'ai que faire du staroste, du magicien et de toute cette foutue ville, continua la Cigale en martelant chacun de ses mots. C'est toi qui m'intéresses, sorceleur. Tu ne parviendras pas à atteindre le bout de cette ruelle. Tu entends ? Je veux vérifier ton habileté.

— Ôte-toi de mon chemin.

— Arrête-toi ! hurla la Cigale en saisissant la poignée de son épée. Tu n'as pas compris ce que je viens de dire ? Nous allons combattre ! Je te lance un défi ! Nous saurons enfin qui de nous deux est le meilleur !

Geralt haussa les épaules en ne ralentissant pas sa marche.

— Je te défie ! Tu entends, l'anormal ? cria la Cigale en lui barrant le passage une nouvelle fois. Qu'est-ce que tu attends ? Fais fuser le fer de ton cuir ! Que se passe-t-il ? C'est la peur qui te paralyse ? Ou peut-être ne t'intéresses-tu qu'à ceux qui, comme Istredd, ont misé ta sorcière ?

Geralt continua de son pas décidé, obligeant la Cigale à marcher inconfortablement à reculons. Les hommes armés accompagnant la Cigale se levèrent du tas de bûches et les suivirent en maintenant une certaine distance. Le sorceleur entendait leurs chaussures gargouiller dans la boue.

— Je te défie ! répéta la Cigale qui pâlisait et devenait cramoisi tour à tour. Tu entends, sale engeance ? Que te faut-il de plus ? Je dois te cracher à la gueule ?

— Crache donc.

La Cigale s'arrêta et inspira en pinçant ses lèvres pour cracher. Fixant le sorceleur dans les yeux, il oublia de surveiller ses mains. Ce fut son erreur : ne ralentissant pas sa marche, Geralt frappa instantanément de son gant clouté la bouche de la Cigale dont les lèvres s'ouvrirent et explosèrent comme une griotte écrasée. Le coup avait été porté sans élan, au terme d'une simple gènesflexion. Le sorceleur se courba et frappa une nouvelle fois au même endroit en prenant cette fois-ci un court élan. Il sentit en cognant combien sa colère s'expulsait de lui-même grâce à la force et à la vigueur du coup porté. Le dos tourné, la Cigale tituba sur un pied dans la boue puis vomit et cracha du sang dans une flaque. Entendant derrière lui le cliquetis d'une lame sortie de son fourreau, Geralt fit halte et se retourna sans à-coup, la main posée sur la poignée de son épée.

— Alors ? demanda-t-il d'une voix trahissant sa rogne. À vous l'honneur...

Celui qui avait dégainé ne soutint son regard qu'un instant et baissa les paupières. Les autres commencèrent à reculer. D'abord lentement puis de plus en plus rapidement. Se rendant compte de la



situation, l'homme à l'épée recula lui aussi en actionnant muettement ses lèvres. L'homme situé le plus loin se retourna soudain et s'enfuit en pataugeant dans les flaques. Les autres, morts de peur, n'osaient pas approcher.

La Cigale tomba dans la boue. Il se releva en se hissant sur les coudes. Proférant d'une voix éraillée des mots sans signification, il vomit quelque chose de blanc mêlé à une grande quantité de liquide rouge. S'approchant, Geralt lui donna nonchalamment un coup de pied à la pommette qui lui brisa l'os zygomatique. L'homme de main pataugea une nouvelle fois dans la flaque.

Le sorcelleur reprit son chemin sans se retourner.

Istredd attendait déjà, appuyé à la margelle du puits contre le treuil en bois recouvert d'une pellicule de mousse verte. Une épée était accrochée à sa ceinture : belle, légère, munie d'une garde semi-ouverte et retenue par l'extrémité forgée d'un fourreau venant buter contre la tige luisante de sa botte de cavalier. Un oiseau noir se tenait bien droit sur l'épaule du magicien.

Une crécerelle.

— Te voilà, sorcelleur.

Istredd, équipé d'un gant de fauconnier, saisit la crécerelle et la déposa prudemment et délicatement sur le toit du puits.

— Me voilà, Istredd.

— Je ne pensais pas que tu viendrais. Je pensais que tu préférerais prendre la route.

— Tu vois : je ne suis pas parti.

Le magicien éclata d'un rire affranchi et bruyant en rejetant la tête en arrière.

— Elle voulait nous sauver..., dit-il. Tous les deux. Il n'en est pas question, Geralt. Croisons le fer. Seul l'un d'entre nous doit subsister.

— Tu comptes combattre à l'épée ?

— Cela t'étonne ? Toi aussi, tu comptes combattre à l'épée. Allez, lève-toi.

— Pourquoi, Istredd ? Pourquoi avec une épée et non pas au moyen de la magie ?

Le magicien pâlit. Ses lèvres se mirent à trembler.

— Lève-toi, je te dis ! cria-t-il. Il n'est plus temps de poser des questions ! Le temps des questions est révolu ! Il est maintenant temps d'agir !

— Je veux savoir, continua lentement Geralt, pourquoi à l'épée. Je veux savoir d'où te vient cette crécerelle et pourquoi elle se trouvait chez toi. J'ai le droit de le savoir. J'ai droit à la vérité, Istredd.

— À la vérité ? répéta amèrement le magicien. Oui, peut-être y as-tu droit. Nos droits sont égaux. La crécerelle, disais-tu ? Elle est

apparue à l'aurore, trempée par la pluie, porteuse d'une lettre très courte que je connais par cœur : "Adieu, Val. Pardonne-moi. Il y a des dons qu'il ne sied pas d'accepter. Rien en moi ne pourrait te payer en retour. C'est la vérité, Val. La vérité est un éclat de glace." Alors, Geralt ? Tu es content ? Tu as usé de ton droit ?

Le sorceleur hocha lentement la tête.

— Bien, reprit Istredd. Maintenant, c'est moi qui vais user du mien, car je ne prends pas acte de cette information. Je ne peux pas sans elle... Je préfère encore... Lève-toi, par le diable !

Le magicien se voûta et tira son épée d'un mouvement souple et rapide témoignant de son savoir-faire. La crécerelle poussa un hurlement.

Le sorceleur resta immobile, les deux bras pendant le long de son corps.

— Qu'est-ce que tu attends ? aboya le magicien.

Geralt releva lentement la tête ; il le regarda encore un moment puis tourna les talons.

— Non, Istredd, dit le sorceleur à mi-voix. Adieu.

— Qu'est-ce que ça signifie, par la peste ?

Geralt s'arrêta.

— Istredd, lança-t-il par-dessus son épaule, ne mêle pas les autres à tes affaires. Si tu le dois vraiment, pends-toi à des brides dans l'écurie.

— Geralt ! cria le magicien. (Sa voix se brisa en une fausse note qui lui écorcha les oreilles.) Je ne renoncerai pas. Elle ne m'échappera pas. Je la suivrai à Vengerberg, je la suivrai jusqu'au bout du monde ! Je la retrouverai ! Je ne renoncerai jamais à elle ! Sache-le !

— Adieu, Istredd.

Il gagna la ruelle sans se retourner. Il marchait sans faire attention aux passants qui l'évitaient prestement et au claquement des portes et des volets. Il ne remarqua rien ni personne.

Le sorceleur pensait à la lettre qui l'attendait à l'auberge et pressa le pas.

Il savait que l'attendait sur la tête du lit une crécerelle noire trempée par la pluie tenant une lettre dans son bec crochu. Il voulait lire cette lettre le plus vite possible, même s'il en connaissait déjà la teneur.

# LE FEU ÉTERNEL

## I

— Fumier ! Pitoyable chanteur ! Espèce de faisan !

Geralt, piqué par la curiosité, tira sa jument jusqu'au coin de la ruelle. Avant qu'il eût le temps de localiser l'origine des hurlements, il entendit un fracas de verre se joindre au concert des cris. *Un bocal de confiture de griottes*, pensa-t-il. *Ce bruit est celui d'un bocal de confiture de griottes jeté sur quelqu'un d'une hauteur importante ou avec une grande force.* Il se souvenait parfaitement de Yennefer durant leur vie commune lui jetant dans sa colère des bocaux semblables qu'elle recevait de ses clients. Yennefer ignorait en effet tout des secrets de la confection des confitures : sa magie demeurerait en la matière désespérément incomplète.

Un groupe de curieux relativement nombreux s'était amassé derrière le coin de la ruelle, au pied d'une maisonnette étroite peinte en rose. Une jeune femme aux cheveux blonds se tenait en chemise de nuit sur un balconnet fleuri suspendu juste au-dessous de la saillie du toit. Des épaules douces et rondelettes apparaissaient sous les volants de son corsage. Elle saisit un pot de fleurs avec l'intention de le jeter.

L'homme mince, coiffé d'un chapeau de couleur olive orné d'une plume, n'eut que le temps de bondir en arrière comme un cabri pour éviter le choc du pot qui explosa au sol juste devant lui et s'éparpilla en mille morceaux.

— Je t'en prie, Vespula ! cria-t-il. Ne les crois pas ! Je te suis fidèle ! Que je meure sur-le-champ, si ce n'est pas vrai !

— Fripouille ! Fils du démon ! Vagabond ! hurla en retour la blonde pulpeuse avant de battre en retraite dans les profondeurs de la maison pour rechercher, à n'en pas douter, de nouvelles munitions.

— Hé, Jaskier ! appela le sorceleur en tirant sur le champ de bataille sa jument récalcitrante. Comment vas-tu ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tout va bien, répondit le troubadour en souriant à belles dents. Comme d'habitude. Salut, Geralt. Qu'est-ce que tu fais là ? Par la peste, fais attention !

Une coupe en étain siffla dans l'air avant de rebondir avec fracas sur le pavé. Jaskier la récupéra au sol pour vérifier son état puis la rejeta dans le caniveau.

— N'oublie pas de prendre tes fripes, hurla la blonde en continuant de faire danser les volants de sa chemise de nuit sur sa poitrine plantureuse. Hors de ma vue ! Ne remets plus jamais les pieds ici, piètre musicien !

— Ce n'est pas à moi ça, s'étonna Jaskier en ramassant par terre un pantalon aux jambes multicolores. Je n'ai, de ma vie, jamais porté

un pantalon pareil.

— Va-t'en ! Je ne veux plus te voir ! Toi... Toi... Tu veux savoir ce que tu vaux au lit ? Rien ! Rien, tu entends ? Vous entendez, vous autres ?

Un autre pot de fleurs fusa : la tige séchée de la plante émit un vrombissement. Jaskier eut tout juste le temps de se baisser. Une casserole en cuivre d'au moins deux galons et demi suivit le même chemin en tournoyant. La foule des curieux se tenant hors de portée des projectiles éclata de rire. Les plus plaisantins d'entre eux applaudissaient en encourageant outrageusement la jeune femme à continuer.

— Possède-t-elle une arbalète à la maison ? s'enquit le sorceleur avec inquiétude.

— C'est possible, répondit le poète en allongeant le cou vers le balcon. Quel bric-à-brac elle tient chez elle ! Tu as vu ce pantalon ?

— Il est plus prudent de ne pas rester ici. Tu reviendras lorsqu'elle se sera calmée.

— Par tous les diables, grimaça Jaskier, je ne reviens pas dans une maison où l'on me jette au visage des calomnies et des casseroles en cuivre. Notre courte liaison est terminée. Attendons encore un peu qu'elle me jette... Oh, par les dieux ! Non ! Vespula ! Pas mon luth !

Le troubadour s'élança en allongeant les bras, trébucha et s'affala en saisissant au dernier moment l'instrument juste au-dessus du sol. Le luth émit un gémissement chantant.

— Ouf ! murmura-t-il en se relevant. Je l'ai. Tout va bien, Geralt, nous pouvons y aller. J'ai laissé chez elle, il est vrai, encore un manteau avec un col en fourrure de marte, mais tant pis, que cela soit mon prix à payer. Telle que je la connais, elle ne jettera pas le manteau.

— menteur ! Canaille ! s'égosilla la blonde avant de cracher ostensiblement du balcon. Vagabond ! Espèce de faisan enroué !

— Pourquoi t'en veut-elle autant ? Aurais-tu fait une bêtise, Jaskier ?

— Normal, répondit le troubadour en haussant les épaules. Elle exige que je sois monogame, mais elle-même n'hésite pas à exposer à la face du monde le pantalon d'un autre. Tu as entendu ses invectives ? Par les dieux, j'en connais ma foi personnellement de plus belles, mais je m'abstiens de les crier en pleine rue. Partons.

— Où proposes-tu que nous allions ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Certainement pas au temple du Feu éternel. Allons à *La Grotte de la pique*. Je dois me calmer les nerfs.

Le sorceleur tira sans protester sa jument derrière Jaskier qui marchait déjà d'un pas décidé dans l'étroite ruelle. Le troubadour accorda son instrument et fit sonner quelques cordes avant de jouer un

accord profond et vibrant :

*« L'air de l'automne ses parfums exhalait  
Le vent froid le sens des mots emportait  
Même les brillants que tu portes aux sourcils  
N'y peuvent rien changer, car c'est ainsi... »*

Jaskier s'interrompit. Il fit gaiement signe à deux gamins passant à côté d'eux et portant des paniers remplis de légumes. Les gamins ricanaien.

— Qu'est-ce qui t'amène à Novigrad, Geralt ?

— Des achats : un harnais, de l'équipement, et cette nouvelle veste. (Le sorceleur caressa le cuir frémissant et flambant neuf de son vêtement.) Qu'en penses-tu, Jaskier ?

— Tu n'arrives décidément pas à suivre la mode, répondit le barde en grimaçant et en lissant sa plume de poule de la manche bouffante de son pourpoint bleu brillant à encolure crénelée. Je suis heureux de te rencontrer à Novigrad, la capitale, le centre et le cœur culturels du monde. Un homme éclairé peut respirer à pleins poumons ici !

— Allons donc respirer une rue plus loin, proposa Geralt en voyant un va-nu-pieds accroupi, les yeux écarquillés, en train de déféquer dans une ruelle adjacente.

— Ton sarcasme continu devient énervant, dit Jaskier en grimaçant de nouveau. Novigrad, Geralt, ce sont des maisons en briques, les rues principales de la ville pavées, un port de mer, des entrepôts, quatre moulins à eau, des abattoirs, des scieries, une grande manufacture de souliers à poulaine, et toutes les corporations et artisans souhaitables, un hôtel de la monnaie, huit banques et dix-neuf monts de piété, un château et une tour de garde à couper le souffle, et puis toutes sortes de divertissements : un échafaud, un gibet équipé d'une trappe, trente-cinq auberges, un théâtre, un parc zoologique, un bazar et douze maisons closes... Je ne me souviens plus combien de temples. Beaucoup en tout cas. Et toutes ces femmes, Geralt, propres, bien peignées et odorantes... Ces satins, ces velours, cette soie, ces buscs, ces rubans. Oh, Geralt ! Les vers se forment d'eux-mêmes dans ma bouche :

*« Là où tu habites, la neige recouvre les traces  
Même les lacs et la boue se marbrent de glace  
Dans tes yeux je vois de la nostalgie  
Qu'y puis-je ? c'est ainsi. »*

— Une nouvelle ballade ?

— Oui. Elle s'intitule *Hiver*, mais elle n'est pas encore finie. Je n'arrive pas à la terminer à cause de *Vespula* : je suis bouleversé et les vers ne s'accordent pas entre eux. Au fait, j'oubliais, comment ça va avec Yennefer ?

— Moyen.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends rien du tout. Bon, elle se trouve où cette auberge ? C'est encore loin ?

— Juste à l'angle. Ça y est, nous sommes arrivés. Tu vois l'enseigne ?

— Je la vois.

— Je vous salue bien obligeamment ! lança Jaskier en souriant de toutes ses dents à la jeune fille balayant l'escalier. Quelqu'un vous a-t-il déjà dit, gente demoiselle, que vous étiez ma foi bien jolie ?

La demoiselle rougit en serrant fort le manche de son balai. Geralt crut un instant qu'elle voulait en frapper Jaskier. Il se trompait. La demoiselle lui rendit son sourire en clignant des yeux. Jaskier, comme d'habitude, ignora son attitude.

— Je vous salue et vous souhaite une bonne santé ! Bonne journée ! gronda-t-il en entrant dans l'auberge et en faisant résonner bruyamment son luth dont les cordes tressautaient sous le mouvement répété de son pouce. Maître Jaskier, le plus célèbre poète de ce pays rend visite à ton indigne établissement, aubergiste ! L'envie lui a pris de boire de la bière ! Apprécies-tu à sa juste valeur l'honneur que je te fais, vieux grippe-sou ?

— J'apprécie, répondit d'un air chagrin l'aubergiste, surgissant de derrière son comptoir. Je suis fort aise de vous revoir, seigneur chanteur. Je me réjouis de m'apercevoir que vous n'avez qu'une parole. Vous m'aviez en effet promis de revenir ce matin pour payer vos dettes d'hier soir. Et moi qui croyais que ce n'était que du vent, comme d'habitude. J'ai bien honte de m'être trompé.

— Tu te tortures sans raison, brave homme, lui répondit gaiement le troubadour, car je n'ai pas d'argent. Nous en reparlerons plus tard.

— Non, répliqua froidement l'aubergiste. Nous allons en parler tout de suite. Le crédit est mort, seigneur poète. On ne m'extorque pas deux fois de suite.

Jaskier accrocha son luth à un crochet planté dans le mur puis s'assit à une table. Il enleva son chapeau et en examina minutieusement la plume d'aigrette.

— Tu as de l'argent, Geralt ? demanda-t-il avec une trace d'espoir dans la voix.

— Je n'en ai pas. J'ai dépensé tout ce que j'avais pour ma veste.

— Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, soupira Jaskier. Par la peste, il n'y a personne pour nous inviter. Aubergiste, pourquoi ton

établissement est-il si vide aujourd'hui ?

— Il est trop tôt pour les clients ordinaires. Les ouvriers qui réparent le temple sont déjà passés et repartis sur le chantier en emmenant le contremaître avec eux.

— Personne d'autre ?

— Personne d'autre, à part sa magnificence le marchand Biberveldt qui prend son petit déjeuner dans l'alcôve.

— Dainty est là, se réjouit Jaskier. Il fallait le dire tout de suite. Viens avec moi dans l'alcôve, Geralt. Tu connais Dainty Biberveldt, le hobbit ?

— Non.

— Ce n'est pas grave. Tu vas faire sa connaissance. Oh oh ! appela le troubadour en se dirigeant vers la pièce latérale. Je flaire déjà l'odeur et les effluves d'une soupe à l'oignon si doux pour mes narines. Coucou ! C'est nous ! Surprise !

Au pied du poteau central de l'alcôve décoré de guirlandes de gousses d'ail et de bouquets d'herbes se tenait, attablé, un hobbit joufflu et aux cheveux frisés ceint d'un gilet vert pistache. Sa main droite tenait une cuillère en bois, la gauche retenait une écuelle en terre. Ayant aperçu Jaskier et Geralt, le hobbit se figea et ouvrit grand la bouche. Ses yeux noisette tout ronds se dilatèrent de terreur.

— Salut Dainty, dit Jaskier en agitant gaiement son chapeau.

Le hobbit resta immobile sans refermer la bouche. Geralt remarqua que sa main tremblait légèrement et qu'un long morceau d'oignon cuit pendu à la cuillère se balançait comme un pendule.

— Ssss... Salut à toi, Jaskier, parvint-il à dire en bégayant et en avalant sa salive.

— Tu as le hoquet ? Tu veux que je te fasse peur ? Attention : on vient de voir ta femme au péage de la ville ! Elle arrive dans un instant ! Gardénia Biberveldt en personne ! Ha ! ha ! ha !

— Qu'est-ce que tu peux être bête, Jaskier, dit le hobbit sur un ton de reproche.

Jaskier éclata encore de rire en s'accompagnant de deux accords joués sur son luth.

— Si tu voyais ta mine, frère : extrêmement idiot. En plus, tu nous observes comme si nous avions des cornes et des queues. C'est le sorceleur qui te fait peur... hein ? Tu penses peut-être que la chasse aux hobbits vient d'être ouverte ! Peut-être...

— Arrête, l'interrompit, agacé, Geralt en s'approchant de la table. Pardonne-nous, l'ami. Jaskier a vécu aujourd'hui une tragédie personnelle qu'il n'a pas encore réussi à digérer. Il tente de masquer par des plaisanteries sa tristesse, son abattement et sa pudeur.

— Ne me dites rien. (Le hobbit avala enfin le contenu de sa cuillère.) Je devine : Vesputa t'a enfin mis à la porte ? C'est cela,

Jaskier ?

— Je ne discute pas des sujets délicats avec les individus qui boivent et s'empiffrent devant leurs amis forcés de rester debout, répondit le troubadour qui s'assit sans attendre qu'il y soit invité.

Le hobbit avala une cuillerée de soupe et se mit à lécher les fils de fromage fondu qui en dégouлинаient.

— C'est sûr, admit-il avec affliction. Je vous invite, donc. Asseyez-vous. À la fortune du pot... Vous mangerez de la soupe à l'oignon ?

— En principe, je ne mange jamais si tôt le matin, répliqua insolemment Jaskier. Mais qu'il en soit ainsi : je mangerai, mais certainement pas le gosier sec... Hé ! Aubergiste ! De la bière s'il vous plaît ! Vite !

Une jeune fille coiffée d'une grosse natte qui lui descendait jusqu'aux fesses apporta des gobelets et des écuelles remplies de soupe. Ayant remarqué sa bouche toute ronde recouverte de duvet, Geralt se persuada qu'elle aurait pu avoir de belles lèvres à condition de ne pas oublier de les fermer.

— Dryade des forêts ! lui lança Jaskier en saisissant sa main et en lui embrassant la paume. Sylphide ! Voyante ! Entité divine aux yeux bleu pastel comme un lac. Belle comme le jour qui se lève. La forme de tes lèvres ouvertes, si excitantes...

— Donnez-lui de la bière, vite, gémit Dainty. Il va arriver un malheur.

— Rien de tel, rien de tel, assura le barde. N'est-ce pas, Geralt ? Il est difficile de trouver des personnes plus tranquilles que nous deux. Moi, seigneur marchand, je suis poète et musicien : la musique adoucit les mœurs. Le sorceleur ici présent n'est menaçant que pour les monstres. Je te présente : Geralt de Riv, la terreur des stryges, des loups-garous et autres engeances. Tu as certainement entendu parler de lui, Dainty !

— J'en ai entendu parler... (Le hobbit jeta un œil suspicieux sur le sorceleur.) Eh bien, que faites-vous à Novigrad, seigneur Geralt ? D'affreux monstres auraient-ils montré le bout de leur museau ? On loue... heu, heu... vos services ?

— Non, répondit le sorceleur en souriant. Je ne suis ici que pour me divertir.

— Oh ! répondit nerveusement Dainty en tripotant ses pieds poilus d'une demi-coudée qui pendaient au-dessus du sol. C'est bien...

— Qu'est-ce qui est bien ? demanda Jaskier en avalant une cuillerée de soupe et en buvant une rasade de bière. Tu as peut-être l'intention de nous soutenir, Biberveldt ? Pendant nos divertissements, s'entend ? Cela ne pouvait pas mieux tomber. Nous entendons d'abord nous enivrer subtilement ici, à *La Grotte de la pique*, puis nous ferons un saut au *Passiflore* : c'est une excellente et dispendieuse maison close



où nous pourrions nous payer une elfe demi-sang ou peut-être même pur-sang. Nous avons néanmoins besoin d'un mécène.

— De qui ?

— De celui qui paiera.

— C'est bien ce que je pensais, murmura Dainty. Désolé, mais j'ai un rendez-vous d'affaires. Je ne dispose d'ailleurs pas de fonds pour de tels divertissements. Et puis, le *Passiflore* ne tolère que les humains.

— Qui sommes-nous donc ? Des effraies ? Ah, je comprends ! Les hobbits y sont interdits d'entrée. C'est vrai, tu as raison, Dainty. Ici, c'est Novigrad, la capitale du monde.

— Oui..., dit le hobbit en ne cessant d'observer le sorceleur, les lèvres crispées. Je vais partir maintenant... J'ai rendez-vous...

La porte de l'alcôve s'ouvrit alors avec fracas : nul autre que... Dainty Biberveldt pénétra dans la pièce !

— Par les dieux ! s'exclama Jaskier.

Le hobbit se tenant sur le seuil de la porte ne se différenciait en rien de celui qui était assis à la table, à part le fait que ce dernier était propre et que le nouvel arrivant était sale, ébouriffé et vêtu d'habits froissés.

— Je te tiens, fils de chienne, hurla le hobbit maculé en se jetant vers la table. Espèce de voleur !

Son jumeau immaculé se leva brusquement en renversant son tabouret et en faisant voler ses couverts. Geralt réagit immédiatement : ayant saisi sur le banc son épée engagée, il frappa avec le ceinturon de bandoulière la nuque de Biberveldt. Le hobbit se laissa tomber puis roula au sol avant de ramper entre les jambes de Jaskier avec l'intention de rejoindre la porte à quatre pattes. Ses membres s'allongeaient tels les pattes d'une araignée. À cette vue, le Dainty Biberveldt maculé jura, hurla et exécuta un bond en arrière qui propulsa avec fracas son dos contre la cloison de bois. Geralt délivra l'épée de son fourreau. Il se fraya un chemin d'un coup de pied dans une chaise puis se lança à la poursuite du Dainty Biberveldt immaculé. Celui-ci, n'ayant plus en commun avec le vrai Dainty Biberveldt que la couleur de son gilet, franchit le seuil de la pièce à la manière d'une sauterelle et fit irruption dans la salle commune en bousculant la jeune fille aux lèvres entrouvertes. Découvrant ses longues pattes et sa physionomie indistincte, la demoiselle ouvrit la bouche au maximum et en émit un hurlement à percer les tympans. Profitant du temps gagné grâce au choc avec la fille, Geralt rattrapa la créature au milieu de la salle et la fit trébucher d'un habile coup de pied donné au genou.

— N'essaie pas de bouger, fréro, menaça-t-il en serrant les dents et en appuyant la pointe de son épée sur le cou de la surprenante apparition. N'essaie surtout pas de bouger.

— Que se passe-t-il ici ? cria l'aubergiste en accourant armé d'un

manche de pelle. Qu'est-ce que c'est que ça ? La garde ! Obstruante, cours avertir la garde !

— Non ! hurla la créature en s'aplatissant contre le sol et en se déformant de plus en plus. Pitié, non !

— Il n'y a pas de garde qui tienne ! confirma le hobbit maculé en s'extrayant de l'alcôve. Retiens la jeune fille, Jaskier !

Malgré la promptitude de sa réaction, le troubadour réussit à saisir Obstruante, qui hurlait, en choisissant minutieusement l'endroit de sa prise. La fille se laissa tomber à ses pieds en poussant des couinements.

— Tout doux, l'aubergiste, lança Dainty Biberveldt en respirant bruyamment. C'est une affaire personnelle. Nous n'allons pas déranger la garde. Je paierai tous les dégâts...

— Il n'y a aucun dégât, répondit simplement le maître de céans en vérifiant autour de lui.

— Cela ne devrait pas tarder, continua le hobbit ventru, car ça va être sa fête... et comment ! Je vais lui faire son affaire. Ce sera si douloureux et si long qu'il n'est pas près de m'oublier : c'est lui qui cassera tout ici.

Aplatie au sol comme une flaque, la caricature de Dainty Biberveldt aux longues pattes reniflait misérablement.

— Il n'en est pas question, dit froidement l'aubergiste en clignant des yeux et en levant légèrement le manche de sa pelle. Battez-vous dans la rue ou dans la cour, seigneur hobbit. Pas ici. Sinon j'appelle la garde. Vous pouvez compter sur moi. Mais c'est... mais c'est un monstre, celui-là !

— Seigneur aubergiste, intervint tranquillement Geralt sans diminuer la pression de la pointe de son épée sur la nuque de la créature, restez calme. Personne ne cassera quoi que ce soit chez vous. Il n'y aura aucun dommage. La situation est maîtrisée. Je suis sorceleur. Comme vous le voyez, le monstre est neutralisé. Mais comme il s'agit effectivement d'une affaire personnelle, je propose de l'éclaircir sereinement dans l'alcôve. Relâche la jeune fille, Jaskier, et viens ici. J'ai dans mon sac une chaîne en argent. Sors-la et ligote sérieusement les pattes de sa majesté l'inconnu : au niveau des coudes, dans le dos. Ne bouge pas, frérot.

La créature piaillait discrètement.

— Bien, Geralt, dit Jaskier. Il est attaché. Passez dans l'alcôve. Et vous, l'aubergiste, que faites-vous planté là ? J'ai commandé de la bière. Et lorsque je commande de la bière, vous devez en servir tant que je ne demande pas de l'eau.

Geralt poussa la créature ligotée en la bousculant jusqu'à l'alcôve puis la fit s'asseoir au pied du poteau. Dainty Biberveldt s'assit lui aussi, l'œil mauvais.

— Regardez son allure : une horreur, dit le hobbit. On dirait la masse d'une pâte en fermentation. Vois son nez, Jaskier. On a l'impression qu'il va se décrocher. Fils de chien. Ses oreilles sont pareilles à celles de ma belle-mère avant son enterrement. Brrr !

— Attends, attends, grogna Jaskier. Toi, tu es Biberveldt ? Euh, oui, sans hésiter. Mais ce qui est assis contre le poteau, était toi-même il y a quelques instants. Si je ne me trompe. Geralt ! Tous les regards se tournent désormais vers toi, sorceleur. Qu'est-ce qui se passe ici par tous les diables ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un mime.

— Mime toi-même, répondit la créature d'une voix gutturale en remuant le nez. Je ne suis pas un mime, mais un doppler. Je me nomme Tellico Lunngrvink Letorte, alias Penstock. Mes amis m'appellent Doudou.

— Je vais t'en donner, moi, du Doudou, espèce de fils de pute ! se mit à hurler Dainty en s'approchant de lui le poing serré. Où sont mes chevaux, voleur ?

— Messeigneurs, rappela l'aubergiste en entrant avec un broc et une brassée de chopes. Vous avez promis de rester tranquilles.

— Oh, de la bière ! murmura le hobbit. J'ai tellement soif, par la peste. Et je suis affamé !

— Moi aussi, je boirais volontiers quelque chose, dit Tellico Lunngrvink Letorte.

Personne ne fit attention à sa demande.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda l'aubergiste en observant la créature qui, devant le spectacle de la bière servie, tirait une longue langue entre ses lèvres pendantes. Qu'est-ce que c'est que ça, messeigneurs ?

— Un mime, répéta le sorceleur sans égard pour la grimace du monstre. Il porte du reste de nombreux noms : changeur, doubleur, cambio, pauvrat ou encore doppler, comme lui-même s'est identifié.

— Un cambio ! s'exclama l'aubergiste. Ici, à Novigrad ? Dans mon établissement ? Vite, il faut avertir sans tarder la garde ! Et les prêtres ! Ma parole...

— Doucement, doucement, grommela Dainty Biberveldt en mangeant la soupe de Jaskier, miraculeusement sauvée dans son écuelle. Nous aurons bien le temps de le remettre à qui de droit. Mais plus tard. Cette fripouille m'a volé. Il n'est pas question de le confier aux autorités avant qu'il m'ait rendu mon bien. Je vous connais bien, vous, les habitants de Novigrad et vos juges : je n'en récupérerai que le dixième, et encore, avec de la chance...

— Ayez pitié, gémit désespérément le doppler. Ne me remettez pas aux humains ! Vous ne savez pas ce qu'ils font aux êtres comme moi ?

— Bien sûr que nous savons, intervint l'aubergiste en hochant la tête. Les prêtres exorcisent les dopplers capturés ; ils les attachent ensuite solidement à une broche en bois et les emprisonnent dans une boule de glaise mêlée à des scories avant de les cuire au four jusqu'à ce que la glaise durcisse et devienne de la brique. C'est ce que l'on faisait en tout cas jadis, lorsque ces monstres étaient plus fréquents.

— Une coutume barbare, digne des humains, dit Dainty avec une grimace et en repoussant l'écuelle vidée. Mais il s'agit peut-être du châtiment propre à punir le banditisme et le vol. Allez, parle fripouille, où sont passés mes chevaux ? Réponds vite, car je vais t'arracher le nez avec mes pieds et t'en fourrer le postérieur ! Je te demande où sont mes chevaux !

— Je... Je les ai vendus, répondit Tellico Lunnngrevink Letorte.

Ses lèvres pendantes se contractèrent soudain en prenant la forme de boules semblables à des choux-fleurs miniatures.

— Il les a vendus ? Vous avez entendu ? écuma le hobbit. Il a vendu mes chevaux !

— Bien sûr, commenta Jaskier. Il en a eu le temps. Je le vois ici depuis trois jours... Cela signifie que son... Par la peste, Dainty, cela signifie que...

— C'est évident ce que cela signifie ! cria le marchand en tapant le sol de ses pieds velus. Il m'a dévalisé sur le chemin, à un jour de route de la ville et il est venu ici en se faisant passer pour moi, vous comprenez ? Et il a vendu mes chevaux ! Je vais le tuer ! Je vais l'étouffer de mes propres mains !

— Racontez-nous ce qui s'est passé, seigneur Biberveldt.

— Geralt de Riv, je présume ? Sorceleur ?

Geralt acquiesça d'un hochement de tête.

— Cela tombe bien, enchaîna le hobbit. Je suis Dainty Biberveldt de la prairie des Persicaires, fermier, éleveur et marchand. Appelle-moi Dainty, Geralt.

— Raconte-nous ce qui s'est passé, Dainty.

— Eh bien, cela s'est déroulé de la manière suivante : nous convoyions, mes domestiques et moi-même, des chevaux jusqu'au marché du gué du Diable pour les vendre. À un jour de marche de la ville, nous établissons notre dernier campement. Nous nous endormons après avoir bu du brûlot d'un tonnelet. Réveillé pendant la nuit, je sens que ma vessie va éclater. Je sors donc du chariot et j'en profite pour jeter un œil sur les chevaux dans la prairie. Une peste de brouillard m'enveloppe. Je regarde : quelqu'un s'approche. *"Qui va là ?"* je demande. L'autre ne répond rien. Je me rapproche et... je me vois moi-même, comme dans un miroir. Je pense que je n'aurais pas dû boire autant de brûlot, de cette satanée eau-de-vie. Celui-là... parce que c'était lui, me frappe alors au visage ! J'ai vu trente-six chandelles

avant de perdre connaissance. Je me réveille au petit matin dans un foutu fourré avec une bosse sur la tête grosse comme un concombre. Pas âme qui vive aux alentours. Aucune trace de notre campement. J'ai erré pendant toute une journée pour retrouver le chemin. Puis j'ai continué ma marche en me nourrissant de petites racines et de champignons crus. Lui, pendant ce temps, cet infect Doudoulico, peu importe son nom, se rendait à Novigrad revêtu de mon apparence pour se débarrasser de mes chevaux ! Je vais le... Quant à mes domestiques, ces aveugles, je leur donnerai cent coups de bâton sur leurs fesses nues pour ne pas avoir reconnu leur propre maître et pour s'être fait ainsi blouser ! Crétins, citrouilles creuses, gueules à pisse...

— Ne leur en veux pas, Dainty, l'interrompt Geralt. Ils n'avaient aucune chance de s'en rendre compte : le mime réalise des copies si parfaites qu'il n'est pas possible de le distinguer de l'original, en l'occurrence de sa victime. Tu n'avais jamais entendu parler des mimes ?

— J'en avais entendu parler, certes, mais je pensais qu'il s'agissait là d'une invention.

— Il ne s'agit nullement d'une invention. Il suffit à un doppler de connaître ou de scruter sa victime pour adapter immédiatement et parfaitement sa propre matière à la structure qu'il copie. J'attire votre attention sur le fait qu'il ne s'agit nullement d'illusion, mais d'une métamorphose extrêmement fine allant jusqu'à imiter les moindres détails. Comment les mimes y parviennent-ils ? Cela, nous ne le savons pas. Les magiciens présumant que nous avons affaire à un processus proche de celui de la lycanthropie, mais je pense qu'il s'agit ou bien de quelque chose de complètement différent ou bien d'une lycanthropie sous-tendue par une force mille fois supérieure. Le loup-garou ne peut prendre en tout et pour tout que deux ou trois formes au maximum, alors que le mime peut se transformer à l'infini à condition que l'être copié corresponde plus ou moins à sa masse corporelle.

— Sa masse corporelle ?

— Oui. Il ne se transformera jamais en mastodonte. Ni en souris.

— Je comprends. À quoi sert la chaîne avec laquelle tu l'as fait ligoter ?

— Son argent est mortel pour un lycanthrope, mais seulement neutralisant, comme vous pouvez le voir, pour un mime. Il se tient tranquille sans changer de forme grâce au pouvoir de cette chaîne.

Le doppler serra ses lèvres tombantes en posant un regard mauvais sur le sorcier. Ses yeux troubles avaient perdu la couleur noisette des iris du hobbit et devenaient jaunes.

— Qu'il se tienne à carreau, ce fils de chienne, grogna Dainty. Quand je pense qu'il est même descendu à *La Grotte* où j'ai moi-même

l'habitude de résider. Il a dû se persuader, l'imbécile, qu'il était vraiment moi !

Jaskier hocha la tête.

— Dainty, dit le troubadour, il était vraiment toi. Je l'ai fréquenté ici pendant trois jours. Il avait ton apparence et ton phrasé. Il pensait comme toi. Lorsqu'il fallait payer l'addition, il était aussi avare que toi. Peut-être même plus.

— Ce dernier point me soucie le moins, dit le hobbit, car je pourrai ainsi peut-être récupérer une partie de mon argent. Je n'ose pas le toucher. Reprends-lui ma bourse, Jaskier, et vérifie ce qu'elle contient. Il devrait y avoir beaucoup d'argent si ce voleur de chevaux a vendu mes bêtes.

— Combien de chevaux possédais-tu, Dainty ?

— Douze.

— Si je me réfère aux prix en vigueur sur le marché mondial, continua le musicien en inspectant le contenu de la bourse, et au patrimoine qui te reste réellement, ce que je vois correspond peut-être à la valeur d'un cheval, et encore : vieux et fourbu. À Novigrad, cette somme ne suffirait à l'acquisition que de deux chèvres, trois éventuellement.

Le marchand resta silencieux. On pouvait croire qu'il allait éclater en sanglots. Tellico Lunngrevink Letorte aplatit son nez le plus bas possible et sa lèvre inférieure plus bas encore en produisant de faibles gargouillis.

— Autrement dit, soupira enfin le hobbit, c'est une créature dont j'avais rejeté l'existence dans les contes qui m'a dévalisé et ruiné. Cela s'appelle avoir la guigne.

— Rien à ajouter, commenta le sorcelleur en jetant un regard sur le doppler de plus en plus recroquevillé sur lui-même. J'étais moi aussi persuadé que les mimes appartenaient à une époque révolue. Il y en avait paraît-il beaucoup autrefois dans les forêts et sur les plateaux environnants. Mais leur aptitude à prendre des formes étrangères a inquiété les premiers colons qui ont commencé à les chasser assez efficacement. Presque tous ont été exterminés.

— Et cela est bien, intervint l'aubergiste en crachotant : je jure sur le Feu éternel que je préfère encore les dragons ou les diables, car un dragon c'est un dragon et un diable un diable. On sait à qui on a affaire. Les loups-garous, leurs métamorphoses et leurs variations, tout cela est proprement horrifiant. C'est un procédé de démon, de l'escroquerie, un comportement de traître. Les humains ont tout à perdre avec de telles fourberies ! Je vous le dis : alertons la garde et au feu le monstre !

— Geralt, dit Jaskier, intrigué par le sujet, je serais heureux d'entendre la voix d'un spécialiste. Ces mimes sont-ils vraiment

menaçants et agressifs ?

— Leur aptitude à copier, répondit le sorceleur, leur sert généralement plus à se défendre qu'à attaquer. Je n'ai pas entendu que...

— Par la peste, l'interrompt Dainty en frappant du poing avec colère sur la table. Si assommer quelqu'un et le dévaliser n'est pas de l'agression, alors je ne sais pas ce que c'est. L'affaire est simple : j'ai été attaqué et l'on m'a volé non seulement le fruit d'un dur labeur, mais aussi ma propre personne. J'exige un dédommagement ! Je n'accepterai pas...

— Il faut alerter la garde, répéta l'aubergiste. Il faut alerter aussi les prêtres ! Et brûler ce monstre, cet *inhumain* !

— Arrêtez, l'aubergiste ! coupa le hobbit en relevant la tête. Vous commencez à nous ennuyer avec votre garde. Je vous fais remarquer que cet *inhumain* n'a commis de tort qu'à moi-même. Pas à vous, jusqu'à preuve du contraire. Et, entre parenthèses, vous remarquerez que je suis moi aussi un *inhumain*.

— Allons donc, seigneur Biberveldt..., réagit l'aubergiste en souriant d'un air gêné. Quelle différence entre lui et vous ! Les vôtres sont comme les humains, pardi, alors que celui-là n'est qu'un monstre. Je m'étonne d'ailleurs, seigneur sorceleur, que vous restiez assis comme ça sans réagir. Quelle est votre tâche, on peut le demander ? Ne serait-elle pas de tuer les montres justement ?

— Les monstres en effet, répondit froidement Geralt, pas les représentants des races intelligentes.

— Là, seigneur, répliqua l'aubergiste, vous exagérez quelque peu.

— C'est vrai, Geralt, intervint Jaskier, tu pousses le bouchon assez loin avec cette race intelligente. Il suffit de le regarder.

Tellico Lunngrevink Letorte ne donnait en effet guère l'impression d'appartenir à une race pensante. Fixant le sorceleur de ses yeux jaunes et troubles, il rappelait plutôt une marionnette fabriquée avec de la boue et de la farine. Les reniflements produits par son nez, relevé au niveau du plateau de la table, ne plaidaient pas non plus pour une telle appartenance.

— Assez de cette jacasserie vide de sens, cria soudain Dainty Biberveldt. Il n'y a pas lieu de discuter ! Tout ce qui compte, ce sont mes chevaux et mes pertes ! Tu as entendu, espèce de satané bolet jaune ! À qui tu as vendu mes chevaux ? Qu'est-ce que tu as fait de l'argent ? Parle sur-le-champ, car je vais te botter et te frapper et t'arracher la peau !

Entrouvrant la porte, Obstruante passa la tête dans l'alcôve.

— Des hôtes viennent d'arriver à l'auberge, père, murmura-t-elle. Des apprentis du chantier et d'autres. Je les sers, mais cessez de crier de la sorte, car ils commencent à se demander ce qui se passe ici.

— Par le Feu éternel ! jura l'aubergiste apeuré en regardant le doppler effondré. Si quelqu'un entre et le voit... c'est fichu. Si nous n'alertons pas la garde, eh bien... Seigneur sorceleur ! S'il s'agit d'un véritable cambio, dites à cette chose qu'elle prenne une forme plus convenable et plus discrète en un sens. Pour l'instant du moins.

— Bien dit, ajouta Dainty. Qu'il se transforme en quelque chose, Geralt.

— En qui ? demanda alors le doppler en gargouillant. Je ne peux prendre la forme que de quelqu'un que je scrute. Lequel d'entre vous veut-il me prêter son apparence ?

— Pas moi, dit rapidement l'aubergiste.

— Moi non plus, s'indigna Jaskier. Ce ne serait d'ailleurs pas un bon camouflage. Tout le monde me connaît : la vue de deux Jaskier installés à la même table pourrait provoquer une plus grande sensation que la vue de ce monstre nu.

— Avec moi, ce serait pareil, ajouta Geralt en souriant. Il ne reste que toi, Dainty. Ça tombe bien. Ne te vexe pas : tu sais bien que les humains ont des difficultés à différencier les hobbits.

Le marchand n'hésita pas longtemps.

— D'accord, dit-il. Qu'il en soit ainsi. Enlève-lui sa chaîne, sorceleur. Allez, transforme-toi en moi, race intelligente.

Libéré de la chaîne, le doppler étira ses membres pâteux, se caressa le nez puis scruta le hobbit. La peau étirée de son visage devint plus ferme et prit des couleurs. Le nez diminua en produisant un sourd gargouillis. Sur son crâne chauve apparurent des cheveux frisés. Dainty écarquilla les yeux. L'aubergiste, admiratif, ouvrait muettement la bouche. Jaskier soupirait sans cesser de geindre.

La dernière touche fut le changement de la couleur des yeux.

Dainty Biberveldt Second grogna un borborygme. Il saisit la chope de Dainty Biberveldt Premier par-dessus la table et la porta avec avidité à ses lèvres.

— C'est impossible, c'est impossible, répétait à voix basse Jaskier. Regardez plutôt : la copie est fidèle, impossible à différencier. Tout y est ! Cette fois, même les piqûres de moustiques et les taches sur les braies... Justement, les braies ! Geralt, cela, même les magiciens n'y parviennent pas ! Tâte, c'est de la laine véritable, pas une illusion ! Incroyable ! Comment fait-il ?

— Personne ne le sait, grommela le sorceleur. Lui-même l'ignore. Je disais qu'il disposait d'une aptitude totale à transformer la structure de sa propre matière, mais cette aptitude est organique et instinctive...

— Mais les braies... De quoi sont faites les braies ? Et le gilet ?

— Il s'agit justement de sa peau transformée. Je ne pense pas qu'il accepte si facilement de se déshabiller. Du reste, sa peau perdrait immédiatement ses propriétés laineuses...



— Dommage, dit Dainty, l'œil malin. Je me demandais justement s'il était possible qu'il transforme la matière de ce seau en or.

Visiblement fort heureux d'être au centre de l'intérêt, le doppler, devenu copie fidèle du hobbit, prit confortablement ses aises en souriant de toutes ses dents. Il prit une position assise identique à celle de Dainty en tripotant ses pieds velus de la même façon.

— Tu connais bien le sujet des dopplers, Geralt, dit-il avant de boire à la chope, de clapper de la langue et de roter. Très bien, même.

— Par les dieux, c'est exactement la voix et les manières de Biberveldt, dit Jaskier. Personne n'aurait un ruban de taffetas rouge ? Il faut le marquer, bon sang, car cela peut mal se passer.

— Comment donc, Jaskier ? s'emporta Dainty Biberveldt Premier. Tu ne vas tout de même pas me confondre avec lui ! À première...

— ... vue, il y a des différences, enchaîna Dainty Biberveldt Second avant de roter avec grâce. Pour nous confondre, il faut vraiment être aussi bête que le cul d'une jument.

— Qu'est-ce que je disais ? murmura Jaskier saisi d'admiration. Il pense et parle comme Biberveldt. Il est impossible de les différencier...

— Abus de langage ! (Le hobbit fit la moue.) Grossier abus de langage.

— Non, objecta Geralt, nul abus de langage. Que tu le croies ou non, Dainty, cette créature est bel et bien toi-même en ce moment. Par un moyen inconnu, le doppler copie également avec précision le psychisme de ses victimes.

— Le psy... quoi ?

— Les caractéristiques de l'esprit : le caractère, les sentiments, les pensées. L'âme. Cela infirme ce qu'affirment la majorité des magiciens et tous les prêtres : l'âme serait elle aussi un corps.

— Tu blasphèmes..., lança l'aubergiste en respirant de manière saccadée.

— Quelle ânerie, ajouta durement Dainty Biberveldt. Ne raconte pas de blagues, sorceleur. Les propriétés de l'esprit, soit : copier le nez ou les braies de quelqu'un c'est une chose, mais l'intelligence, ce n'est pas du crottin. Je vais te le prouver sur-le-champ. Si ton sac à puces de doppler copiait mon intelligence de marchand, il n'aurait pas vendu mes chevaux à Novigrad où les ventes sont faibles, mais il se serait rendu au gué du Diable, au marché des chevaux où les prix sont décidés aux enchères. Là, on ne perd pas...

— Bien sûr qu'on y perd ! (Le doppler parodiait la mine piquée du hobbit en imitant sa manière caractéristique de grommeler.) D'abord, les prix aux enchères au gué du Diable ont tendance à baisser, car les marchands s'entendent entre eux pour enchérir. Il faut de plus payer une commission aux organisateurs.

— Tu ne vas pas m'apprendre le commerce, imbécile, se fâcha Biberveldt. Au gué du Diable, j'aurais obtenu 90 ou même 100 par pièce. Et toi, combien as-tu reçu des roublards de Novigrad ?

— 130, répondit le doppler.

— Tu mens, espèce de gruaux.

— Je ne mens pas. J'ai emmené les chevaux directement au port, seigneur Dainty, où je suis tombé sur les fourrures d'un commerçant d'outre-mer. Les pelletiers n'utilisent pas les bœufs pour former leurs caravanes, car ces animaux sont trop lents. Les fourrures sont légères, mais précieuses. Il faut donc voyager rapidement. À Novigrad, il n'y a pas de marché pour les chevaux : il n'y a donc pas de chevaux non plus. J'étais le seul à en proposer. J'ai donc imposé mon prix. C'est aussi simple...

— Ne me fais pas la leçon, je t'ai dit ! hurla Dainty en devenant cramoisi. Soit, tu as gagné de l'argent. Mais où est-il passé maintenant ?

— Je l'ai investi, répondit fièrement Tellico en peignant avec ses doigts, exactement comme le faisait Dainty, sa mère récalcitrante. L'argent, seigneur Dainty, doit circuler pour que les affaires roulent.

— Fais attention à ce que je ne te casse pas la figure ! Qu'est-ce que tu as fait du fric des chevaux ? Parle !

— Je l'ai dit : j'ai acheté des marchandises.

— Quelles marchandises, espèce de dément ?

— De la co... De la cochenille de teinturier, répondit le doppler en bégayant, puis il récita rapidement : cinq cents boisseaux de cochenille de teinturier, soixante-deux quintaux d'écorce de mimosa, cinquante-cinq fûts d'essence de rose, vingt-trois barriques d'huile de poisson, six cents assiettes d'argile et huit cents livres de cire d'abeille. Notez que l'huile de poisson était très bon marché parce que légèrement éventée. Ah ! j'allais oublier : et cent coudées de corde en coton.

Un très long silence s'abattit.

— De l'huile de poisson éventée, articula enfin très lentement Dainty en insistant sur chaque mot. De la corde de coton, de l'essence de rose. Je dois rêver. C'est un cauchemar. On peut tout acheter à Novigrad : les articles les plus précieux et les plus utiles... et ce crétin dépense mon argent pour acquérir des marchandises merdiques. Avec mon apparence ! Mon patrimoine et ma réputation de marchand sont ruinés. Non, c'est trop pour moi. Je n'en peux plus. Prête-moi ton épée, Geralt, que j'en finisse définitivement avec lui.

La porte de l'alcôve s'ouvrit en couinant.

— Le marchand Biberveldt ! appela l'individu qui venait d'entrer.

Il était si maigre que la toge pourpre qu'il portait semblait être accrochée à un portemanteau ; sur sa tête trônait un couvre-chef de

velours dont la forme rappelait celle d'un pot de chambre renversé.

— Le marchand Biberveldt est-il là ?

— Oui, répondirent de conserve les deux hobbits.

Dans la seconde qui suivit, l'un des deux Dainty Biberveldt projeta le contenu d'une chope au visage du sorceleur, fit habilement glisser d'un coup de pied le tabouret sur lequel était assis Jaskier et rampa rapidement sous la table en direction de la porte en bousculant sur son chemin l'individu au drôle de chapeau.

— Au feu ! À l'aide ! hurla-t-il en tombant à la renverse dans la salle principale. On m'assassine ! Appelez les pompiers !

Ayant essuyé la mousse qu'il avait reçue, Geralt se jeta à la poursuite du fuyard, mais le second Dainty Biberveldt, qui s'était lui aussi précipité vers la porte, alla se ficher dans ses jambes après avoir glissé sur la sciure. Ils tombèrent ensemble sur le seuil de la porte. Jaskier jura affreusement en essayant de s'extirper de sous la table.

— Au vol ! gueula l'individu efflanqué, encore empêtré au sol dans les plis de sa toge. Au vol ! Les bandits !

Geralt piétina le hobbit. Enfin dans la salle de l'auberge, il vit le doppler bousculer des clients et sortir dans la rue. Le sorceleur prit son élan pour traverser le mur élastique mais décidé des clients lui barrant le passage. Il réussit à faire tomber l'un d'entre eux, qui était noir de boue et puait la bière, mais les autres, forts de leurs prises aux épaules, ne bronchèrent pas d'un pouce. Geralt se débattit avec rage. Il entendit le craquement sec d'un fil qui cède et du cuir qu'on griffe. Sous son aisselle, le mouvement devint plus libre. Le sorceleur cessa de résister en jurant.

— Nous l'avons attrapé ! hurlaient les ouvriers. Nous avons pris le voleur ! Qu'est-ce que nous en faisons, chef ?

— Dans la chaux vive ! beugla le contremaître en soulevant la tête de la table et en essayant de repérer les alentours de ses yeux malvoyants.

— La garde ! s'égosilla l'individu vêtu de pourpre en s'extrayant de l'alcôve. Outrage à magistrat ! La garde ! Tu finiras sous la potence, voleur !

— Nous l'avons ! crièrent les ouvriers. Nous l'avons, seigneur.

— Ce n'est pas lui, gueula en retour l'individu à la toge. Rattrapez cette fripouille ! Poursuivez-le !

— Qui ?

— Biberveldt, le hobbit ! Rattrapez-le, rattrapez-le ! Enfermez-le dans un cachot !

— Une minute..., intervint Dainty en sortant de l'alcôve. Que se passe-t-il, seigneur Schwann ? Ne vous essuyez pas la gueule avec mon nom. Cessez de sonner l'alarme. Ce n'est nullement nécessaire.

Schwann se tut en observant le hobbit avec circonspection.

Jaskier apparut sur le seuil de l'alcôve, portant son chapeau de travers et vérifiant l'état de son luth. Les ouvriers relâchèrent enfin Geralt après avoir échangé quelques mots à voix basse. Malgré sa colère, le sorceleur se borna à cracher abondamment au sol.

— Marchant Biberveldt ! glapit Schwann en clignant de ses yeux myopes. Qu'est-ce que cela signifie ? Attaquer un fonctionnaire municipal peut vous coûter cher... Qui était-ce, ce hobbit qui a disparu ?

— Un cousin, répondit promptement Dainty. Un cousin éloigné...

— Oui, oui..., confirma prestement Jaskier se sentant enfin dans son élément. Un cousin éloigné de Biberveldt surnommé Toupet-Biberveldt, le mouton noir de la famille. Encore enfant, il est tombé dans un puits. Le puits était heureusement sec, mais par malheur, le seau lui est tombé sur la tête. Il se tient d'ordinaire tranquille. Seule la vue de la couleur pourpre le fait enrager. Mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter, car la vue de poils roux sur le pubis des dames a la vertu de le calmer. C'est pourquoi il a filé au *Passiflore*, je vous le dis, seigneur Schwann...

— Assez, Jaskier, l'interrompit brutalement le sorceleur. Ferme-la, bon sang.

Schwann se drapa dans sa toge, la débarrassa de la sciure qui s'y était collée et bomba le torse en prenant une mine de circonstance.

— Oui..., dit-il. Occupez-vous plus attentivement de vos proches, marchand Biberveldt, car vous devez savoir que vous en êtes responsable. Si je déposais plainte... Mais je n'en ai pas le temps. Biberveldt, c'est le service qui m'amène : au nom des autorités municipales, je vous somme de payer l'impôt dont vous êtes débiteur.

— Comment ?

— L'impôt, répéta le fonctionnaire en se pinçant les lèvres à la manière de ses supérieurs. Qu'est-ce qui vous prend ? C'est votre cousin qui vous fait perdre la tête ? Lorsqu'on fait des affaires, il faut payer des impôts ou alors il faut s'attendre à se retrouver dans un cul-de-basse-fosse.

— Moi ? brailla Dainty. Moi, faire des affaires ? Mais je n'ai que des pertes, putain de merde ! Moi...

— Fais attention, Biberveldt, murmura le sorceleur.

Jaskier lui donna furtivement un coup de pied sur sa malléole velue. Le hobbit toussa.

— Bien sûr, dit-il en essayant de plaquer un sourire sur son visage joufflu. Bien sûr, seigneur Schwann. Si l'on fait des affaires, il faut payer des impôts. Les bonnes affaires génèrent de gros impôts. Et inversement, j'imagine.

— Ce n'est pas à moi de juger de la qualité de vos transactions, seigneur marchand.

Le fonctionnaire s'assit à table en faisant grise mine ; des méandres de sa toge, il fit apparaître un boulier et un rouleau de parchemin qu'il déplia sur le plateau de la table en les aplatissant de la manche.

— Mon rôle consiste à compter et à encaisser. Oui... Dressons la facture... Cela fera... hum... J'enlève deux, je retiens un... Oui... 1 553 couronnes et 20 koppers.

Un son rauque s'échappa de la gorge de Dainty. Les ouvriers murmurèrent d'ébahissement. Jaskier soupira.

— Eh bien, adieu les amis, dit enfin le hobbit. Si quelqu'un me demande, dites-lui que je moisis à l'ombre.

## II

— Jusqu'à demain midi, geignit Dainty. Schwann, ce fils de chienne, exagère. Ce vieillard répugnant aurait pu m'accorder un délai supplémentaire. Plus de 1 500 couronnes ! Où vais-je trouver autant d'argent d'ici à demain ? Je suis un hobbit fini, ruiné, qui terminera sa vie en prison ! Ne restons pas assis ici, par la peste. Je vous le dis : il faut rattraper cette fripouille de doppler. Nous devons le rattraper !

Ils étaient tous trois installés sur la margelle en marbre du bassin d'une fontaine asséchée située au centre d'une placette environnée de petits immeubles bourgeois cossus mais d'un goût extrêmement douteux. L'eau du bassin verte et affreusement sale grouillait d'ides nageant entre les ordures. La bouche ouverte, ils essayaient de capter de l'air à la surface en ouvrant et refermant laborieusement leurs ouïes. Jaskier et le hobbit mastiquaient des beignets que le troubadour venait de subtiliser sur un étal.

— À ta place, dit le barde, j'arrêteraïs de le poursuivre et je me mettrais à rechercher quelqu'un qui puisse me prêter de l'argent. Qu'est-ce que te donnera la capture du doppler ? Tu penses que Schwann l'accepterait en tant qu'équivalent financier ?

— Tu es idiot, Jaskier. En retrouvant le doppler, je lui reprends mon argent.

— Quel argent ? Ce que ta bourse contenait a servi à couvrir les dommages et à graisser la patte de Schwann. Il n'y avait pas plus.

— Jaskier, dit le hobbit en grimaçant. Tu t'y connais peut-être en poésie, mais pour les affaires, pardonne-moi, tu n'es qu'un cave. Tu as entendu le montant fiscal que Schwann a calculé ? Les impôts, on les paie sur la base de quoi ? Hein ? De quoi ?

— De tout, répondit le poète. Moi-même j'en paie pour pouvoir chanter. Et le fait que je chante pour répondre à une nécessité intérieure leur importe peu.

— Tu es vraiment idiot, je le disais. Dans les affaires, les impôts se paient sur les bénéfices. Sur les bénéfices, Jaskier ! Tu saisis ? Cette fripouille de doppler a volé mon identité et organisé une escroquerie

particulièrement lucrative ! Il a fait des bénéfices ! Et moi, je dois payer les impôts et certainement aussi les dettes que ce vagabond aura contractées ! Si je ne paie pas, j'irai derrière les barreaux ; ils me mettront publiquement les fers et m'enverront à la mine. Par la peste !

— Ah ! dit gaiement Jaskier. Tu n'as donc pas d'autre issue, Dainty. Tu dois quitter la ville en catimini. Tu sais quoi ? J'ai une idée. Nous te dissimulerons sous une peau de mouton et lorsque tu franchiras la porte, tu n'auras qu'à répéter : "Bê, bê, je suis une brebis." Personne ne te reconnaîtra.

— Jaskier, répliqua le hobbit avec humeur. Ferme-la ou tu vas passer un sale quart d'heure. Geralt ?

— Oui, Dainty.

— Tu veux bien m'aider à rattraper le doppler ?

— Écoute, répondit le sorcelleur en essayant vainement de recoudre la manche déchirée de sa veste. Nous sommes à Novigrad, une ville qui compte trente mille habitants : humains, nains, elfes métis, hobbits et gnomes, et peut-être deux fois plus de gens de passage. Comment veux-tu retrouver quelqu'un dans cette foule ?

Dainty avala son beignet puis se lécha les doigts.

— Et la magie, Geralt ? Que fais-tu de tes sortilèges de sorcelleur qui font la matière de tant de récits ?

— Le doppler n'est magiquement détectable que lorsqu'il revêt sa propre apparence. Il ne se déplace malheureusement pas dans les rues sous cette forme. Et quand bien même, la magie ne serait d'aucun secours, car les alentours sont saturés de faibles signaux magiques. Une maison sur deux possède une serrure magique ; trois quarts des gens portent une amulette destinée à toutes les fins : contre les voleurs, les poux, les gripes intestinales... Leur nombre est infini.

Jaskier passa les doigts sur la caisse de son luth en en faisant retentir les cordes.

— *Au printemps reviendra l'odeur chaude de la pluie*, chanta-t-il. Non, ça ne va pas. *Au printemps reviendra l'odeur du soleil*... Bon sang, non ! Ça ne va décidément pas. Mais alors pas du tout...

— Arrête de piailler, intervint le hobbit. Tu me tapes sur les nerfs.

Jaskier jeta aux ides le reste de son beignet et cracha dans le bassin.

— Regardez, dit-il, des carassins dorés. On dit que ces poissons exaucent les vœux.

— Ceux-là sont rouges, remarqua Dainty.

— Quelle différence ? Par la peste, nous sommes trois, et justement ils exaucent trois vœux. Un par personne. Qu'en penses-tu Dainty ? Tu n'aimerais pas qu'un poisson règle tes impôts ?

— Bien sûr. J'aimerais aussi qu'un météore tombe du ciel et fracasse la tête du doppler. Et puis...

— Stop, stop. Nous aussi nous avons des vœux. Moi, j'aimerais que le poisson me souffle la fin de ma ballade. Et toi, Geralt ?

— Fous-moi la paix, Jaskier.

— Ne casse pas l'ambiance, sorceleur. Dis simplement ce que tu souhaiterais.

Le sorceleur se leva.

— Je souhaiterais, murmura-t-il, que ceux qui essaient de nous cerner ne le fassent que suite à un malentendu.

Quatre individus habillés de noir et coiffés de chapeaux en cuir venaient de surgir d'une ruelle et se dirigeaient directement vers la fontaine. Dainty jura en silence en les voyant approcher.

Quatre autres apparurent derrière eux, sortant de la même ruelle. Ceux-ci n'approchaient pas. Disposés en ligne, ils se contentaient d'en bloquer l'accès. Les individus tenaient curieusement en main des cercles rappelant des morceaux de corde enroulée. Le sorceleur inspecta les alentours. Il fit rouler ses épaules pour rectifier la position de l'épée qu'il tenait dans le dos. Jaskier se mit à gémir.

Un homme de petite taille, vêtu d'un pourpoint blanc et d'un manteau court de couleur grise, apparut dans le dos des individus en noir. La chaîne en or qu'il portait au cou luisait, au rythme de ses pas, de teintes dorées sous le soleil.

— Chapelle, grommela Jaskier. C'est Chapelle...

Les individus en noir se déplaçaient lentement derrière eux en direction de la fontaine. Le sorceleur voulut saisir son épée.

— Non, Geralt, murmura Jaskier en se pressant contre lui. Par les dieux, ne sors pas ton arme. Il s'agit de la garde du temple. Si nous offrons une résistance, jamais nous ne sortirons vivants de Novigrad. Ne touche pas à ton épée.

L'homme au pourpoint blanc s'approchait d'eux d'un pas décidé. Les individus en noir se dispersèrent derrière lui pour cerner le bassin et occuper complètement le terrain. Geralt les observait attentivement en se recroquevillant légèrement. Les étranges cercles qu'ils tenaient en main n'étaient pas, comme il l'avait cru au début, de simples fouets. C'étaient des lamies.

L'homme au pourpoint blanc s'approcha.

— Geralt, murmura le barde, par tous les dieux, reste calme...

— Je n'accepterai pas qu'on me touche, grogna-t-il. Je ne laisserai personne me toucher. Quel qu'il soit. Fais attention, Jaskier... Lorsque je commencerai, fuyez de toutes vos jambes. Je les arrêterai... pendant un certain temps...

Jaskier ne répondit pas. Ayant jeté son luth sur l'épaule, il s'inclina profondément devant l'homme au pourpoint blanc richement brodé de fils d'or et d'argent, selon le schéma d'une mosaïque aux motifs minuscules.

— Vénérable Chapelle...

L'homme appelé Chapelle s'arrêta et les embrassa du regard. Geralt avait remarqué que ses yeux terriblement glaciaux reflétaient la couleur du métal. Son front anormalement suant offrait une pâleur malade ; des taches cramoisies et irrégulières se dessinaient sur ses joues.

— Le seigneur Dainty Biberveldt, marchand, annonça-t-il. Le talentueux seigneur Jaskier. Et Geralt de Riv, représentant de la corporation ô combien noble des sorcisseurs. S'agit-il d'une réunion entre vieux amis ? Chez nous, à Novigrad ?

Personne ne répondit.

— Pour comble d'infortune, continua Chapelle, je dois avouer que quelqu'un vous a dénoncés.

Jaskier pâlit légèrement. Le hobbit claquait des dents. Ne relâchant pas sa surveillance des individus en noir coiffés de chapeaux en cuir qui cernaient le bassin, le sorcier ignorait Chapelle. Dans la majorité des pays que connaissait Geralt, la fabrication et la possession d'une lamie barbelée, dénommée aussi fouet de Mayhe, étaient strictement interdites. Novigrad ne faisait pas exception. Geralt avait vu des gens frappés au visage avec une lamie. Il était impossible ensuite d'oublier leurs traits.

— Le propriétaire de l'auberge de *La Grotte de la pique*, continua Chapelle, a eu l'impudence de reprocher à vos seigneuries des contacts avec un démon, un monstre que l'on nomme généralement changeur ou cambio.

Personne ne répondit. Chapelle plaça ses mains en croix sur son torse et les dévisagea froidement.

— Je me suis senti obligé de vous prévenir qu'une telle dénonciation avait eu lieu. Je vous informe également que l'aubergiste en question a été enfermé dans un cachot. Nous le suspectons d'avoir inventé cette histoire sous l'influence de la bière ou de la gnôle. Qu'est-ce que ces humains ne vont pas inventer. Pour commencer, les cambios n'existent pas. C'est une invention de culs-terreux crédules.

Personne ne fit de commentaire.

— Ensuite, aucun cambio n'aurait pu s'approcher d'un sorcier, continua Chapelle en souriant, sans être tué sur-le-champ. N'est-ce pas ? L'accusation de l'aubergiste serait dans ces circonstances absolument ridicule si un certain détail ne créait néanmoins quelques doutes.

Chapelle branla du chef dans un silence imposant. Le sorcier entendait l'expiration lente de l'air que Dainty avait préalablement profondément inhalé dans ses poumons.

— Oui, une certaine précision très importante, répéta Chapelle. Nous avons en effet affaire à un acte d'hérésie et de blasphème



sacrilège. Il est bien évident qu'aucun cambio, je dis bien aucun, et aucun monstre d'ailleurs, n'aurait pu s'approcher des murs de Novigrad en raison de la présence dans ses dix-neuf temples du Feu éternel dont la vertu sacrée protège la ville. Quiconque affirme qu'il a vu un cambio à *La Grotte de la pique*, située à un jet de pierre du maître-autel du Feu éternel, est un hérétique sacrilège qui devra répudier ses paroles. S'il s'avérait qu'il refuse de les répudier, je serai dans l'obligation de l'aider sous la forme des forces et des moyens qui demeurent, croyez-moi, à ma disposition dans mes geôles. Vous le voyez, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

L'expression des visages de Jaskier et du hobbit prouvait sans conteste qu'ils étaient d'un avis différent.

— Il n'y a absolument pas lieu de se tourmenter, répéta Chapelle. Leurs seigneuries peuvent quitter Novigrad sans encombre. Je ne vous retiendrai pas, mais je me permets d'insister pour que vos seigneuries ne colportent pas les allégations imaginaires de l'aubergiste et ne commentent pas bruyamment ces événements. Nous, humbles serviteurs de l'Église, devrions considérer comme hérésie, avec toutes ses conséquences, les récits mettant en doute la puissance divine du Feu éternel. Les convictions religieuses de vos seigneuries, que je respecte quelles qu'elles soient, n'entrent pas ici en ligne de compte. Croyez simplement en ce que vous voulez. Je suis tolérant tant que l'on respecte le Feu éternel et que l'on ne blasphème pas contre lui. Celui qui osera blasphémer, je le condamnerai au bûcher, voilà tout. À Novigrad, tous sont égaux devant la loi. Le droit est le même pour tous : quiconque blasphème contre le Feu éternel périt dans les flammes et voit son patrimoine confisqué. Mais assez parlé de tout cela. Je le répète : vous pouvez sans encombre franchir les portes de Novigrad. Le mieux serait...

Chapelle sourit légèrement en offrant le spectacle d'une grimace maligne : il pompait l'intérieur de ses joues en observant la placette. Témoins de la scène, des passants peu nombreux pressaient le pas et détournaient rapidement le regard.

— ... Le mieux, finit par dire Chapelle, le mieux serait tout de suite, sans délai. Il est évident que, dans le cas du seigneur marchand Biberveldt, cette absence de délai signifie "sans délai après règlement de ses obligations fiscales". Je vous remercie, mes seigneurs, pour le temps que vous avez bien voulu m'accorder.

Se tournant discrètement vers les autres, Dainty articula silencieusement un mot. Le sorcelleur n'eut aucun doute que le mot muet ne pouvait être que « salaud ». Jaskier baissa la tête en souriant bêtement.

— Seigneur sorcelleur, dit soudain Chapelle. Si vous le permettez, j'aimerais m'entretenir en privé avec vous.

Geralt s'approcha. Chapelle lui tendit légèrement la main. *S'il me touche le coude, je le frappe*, pensa le sorceleur. *Je le frappe malgré les conséquences.*

Chapelle ne toucha pas le coude de Geralt.

— Seigneur sorceleur, dit-il à voix basse en tournant le dos aux autres, je sais que certaines villes, au contraire de Novigrad, sont privées de la protection divine du Feu éternel. Supposons donc qu'une créature de type cambio évolue dans l'une de ces villes. Dites-moi par curiosité combien vous exigeriez pour capturer vivante une telle créature.

— Je ne loue pas mes services dans les villes peuplées, répondit le sorceleur en haussant les épaules. Un tiers pourrait en pâtir.

— Tu te préoccupes donc de la fortune des tiers ?

— Eh oui, car je porte en général la responsabilité de leur sort. Ce qui peut ne pas être sans conséquences.

— Je comprends, mais le degré d'égard pour les tiers ne devrait-il pas être inversement proportionnel au montant de la récompense perçue ?

— Non, il ne le devrait pas.

— Le ton dont tu uses ne me plaît guère, sorceleur. Mais peu importe, je comprends ce que tu suggères par ce ton. Tu suggères que tu n'entends pas entreprendre ce... que je pourrais te demander de faire et ce, quel que soit le montant de ton paiement. Et qu'en est-il du type de paiement ?

— Je ne comprends pas.

— Si, si.

— Non, vraiment.

— Ce que je dis est purement théorique, continua Chapelle discrètement, tranquillement, sans colère ou menace dans la voix. Serait-il possible que ta récompense pour ton service soit la garantie que tes amis et toi-même sortent vivants de... cette ville théorique ? Qu'en penses-tu ?

— À cette question, répliqua le sorceleur en souriant atrocement, il n'est pas possible de répondre théoriquement. La situation que vous décrivez, vénéré Chapelle, devrait se réaliser dans la pratique. Je ne suis absolument pas pressé, mais s'il le faut... S'il n'y a pas d'autre issue... Je suis prêt à expérimenter cette situation.

— Ah ! Tu as peut-être raison, répondit sans passion Chapelle. Nous théorisons trop et je vois que, pour ce qui est de la pratique, tu n'entends pas coopérer. Peut-être est-ce mieux ainsi. Je nourris en tout cas l'espoir que ce ne sera pas une source de conflit entre nous.

— Moi aussi, dit Geralt, je nourris cet espoir.

— Que cet espoir continue de flamber en nous, Geralt de Riv. Sais-tu ce qu'est le Feu éternel ? Une flamme qui ne s'éteint jamais ?

Le symbole de ce qui dure ? Un chemin dans l'obscurité ? L'annonce d'un progrès et de lendemains qui chantent ? Le Feu éternel, Geralt, est l'espoir. Pour tous, sans exception. Car si quelque chose se donne en partage... pour toi, pour moi, pour les autres... ce quelque chose se nomme justement l'espoir. Souviens-t'en. J'ai été heureux de te rencontrer, sorcelleur.

Geralt s'inclina avec rigidité en gardant le silence. Chapelle le dévisagea pendant un moment puis lui tourna le dos et traversa la placette sans jeter de regard sur son escorte. Les hommes armés de lamies lui emboîtèrent le pas en ordre rangé.

— Oh, ma mère, piaula timidement Jaskier en les regardant partir. Nous avons eu de la chance. Si ce n'est pas déjà la fin, s'ils n'en finissent pas maintenant avec nous.

— Calme-toi, dit le sorcelleur, et cesse de gémir. Il ne s'est rien passé, tu le vois bien.

— Tu sais qui il était, Geralt ?

— Non.

— C'était Chapelle, le préposé à la sécurité. Les services secrets de Novigrad dépendent de l'Église. Chapelle n'est pas un prêtre, mais l'éminence grise de la hiérarchie, l'homme le plus puissant et le plus dangereux de la ville. Tous, même le Conseil et les corporations, tremblent dans leurs braies devant lui : c'est une fripouille de premier choix, Geralt, ivre de pouvoir comme l'araignée de sang. Les gens parlent en douce de ses exploits : disparitions sans traces, fausses accusations, tortures, assassinats masqués, terreur, chantage, vol ordinaire, pressions, escroqueries et complots. Par les dieux, tu nous as fourrés dans une belle histoire, Biberveldt.

— Laisse-moi tranquille, Jaskier, répondit Dainty. Toi, tu n'as rien à craindre : personne ne touche aux cheveux de la tête des troubadours. Pour des raisons qui me sont inconnues, vous demeurez intouchables.

— Un poète intouchable, gémit Jaskier toujours aussi pâle, peut lui aussi tomber sous les roues d'un chariot qui s'emballe, s'empoisonner en mangeant un poisson ou se noyer malencontreusement dans un fossé. Chapelle est le spécialiste de ce type de situations. Qu'il ait consenti à discuter avec nous, c'est déjà un fait extraordinaire. Une chose est sûre : il ne l'aurait jamais fait sans une bonne raison. Il manigance quelque chose. Vous verrez : ils vont nous tomber dessus à la première occasion, nous mettre les fers et nous torturer en toute impunité. Rien de plus normal ici !

— Il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il dit, dit le hobbit à Geralt. Nous devons faire attention à cette fripouille tant que la terre le porte. On dit qu'il est malade, que son sang s'altère. Tout le monde attend qu'il passe l'arme à gauche.

— Tais-toi, Biberveldt, siffla peureusement Jaskier en inspectant les alentours. Quelqu'un pourrait entendre. Voyez comment tous nous épient. Levons le camp, je vous le dis. Je vous conseille de réfléchir sérieusement à ce que Chapelle nous a suggéré au sujet du doppler. Moi, par exemple, je n'ai jamais vu de doppler de ma vie. S'il le faut, je suis prêt à le jurer devant le Feu éternel.

— Regardez ! dit soudain le hobbit. Quelqu'un s'approche de nous en courant.

— Fuyons ! clama Jaskier.

— Tranquille, tranquille, dit Dainty en souriant de toutes ses dents et en caressant son épi récalcitrant. Je le connais. C'est Muscadin, un marchand local, le trésorier de la corporation. Nous avons fait des affaires ensemble. Regardez sa mine ! Comme s'il avait fait dans ses braies. Hé, Muscadin, tu me cherches ?

— Je le jure sur le Feu éternel, articula Muscadin, essoufflé, en faisant glisser sur l'occiput son chapeau de renard et en s'essuyant le front de sa manche. J'étais persuadé qu'ils t'avaient traîné jusqu'à la barbacane. C'est un miracle. Ça m'étonne...

Le hobbit coupa malicieusement court aux mots de Muscadin :

— ... Il est aimable de ta part que tu t'étonnes... Fais-nous plus plaisir encore en nous expliquant pourquoi.

— Ne joue pas à l'imbécile, Biberveldt, répondit Muscadin avec inquiétude. Tout le monde en parle. La hiérarchie en a pris connaissance. Chapelle également. Toute la ville sait quelle affaire tu as faite avec la cochenille et avec quelle intelligence et quelle ruse tu as gagné de l'argent grâce aux événements de Poviss.

— Qu'est-ce que tu racontes, Muscadin ?

— Par les dieux, Dainty, cesseras-tu donc de pavoiser comme l'oiseau du proverbe qui considère que son nid est le plus beau ? N'as-tu pas acheté de la cochenille à moitié prix, pour 5,20 le boisseau ? Tu en as bien acheté. Profitant d'une offre faible, tu l'as payée avec une lettre de change avalisée. Tu n'as pas engagé un seul sou en espèces dans l'affaire. Et qu'est-ce qui s'est passé ? En l'espace d'une journée, tu as refourgué la marchandise pour un prix quatre fois supérieur et de la monnaie sonnante et trébuchante. Auras-tu le toupet d'affirmer qu'il ne s'agit que d'un hasard ou de la chance, et qu'en achetant de la cochenille, tu ne savais rien des bouleversements qui ont eu lieu à Poviss ?

— Comment ? De quoi parles-tu ?

— Il y a eu des bouleversements à Poviss ! hurla Muscadin. Une... là... comme on dit : un « rêve à lotion ». Le roi Rhyd a été destitué. C'est le clan des Thyssénides qui gouverne désormais ! La cour, la noblesse et l'armée de Rhyd portaient la couleur bleue. Les ateliers de tissage locaux n'achetaient alors que de l'indigo. Mais les Thyssénides

portent la couleur écarlate. Le cours de l'indigo a baissé et la cochenille a grimpé ! C'est alors qu'on a appris que c'était toi, Biberveldt, qui avais la main sur la seule charge de cochenille disponible. Ha !

Dainty garda le silence en se renfrognant.

— Biberveldt le rusé, c'est le moins qu'on puisse dire, continua Muscadin. Et pas un mot à qui que ce soit, même aux amis... Si tu m'en avais parlé, nous aurions tous pu en profiter. Nous aurions même pu fonder une agence commune. Mais tu as préféré faire cavalier seul. C'est ton choix. En tout cas, ne compte plus sur moi. Par le Feu éternel, les hobbits ne sont que des fripouilles égoïstes et des chiens. Vimme Vivaldi ne m'a jamais avalisé de lettre de change, et à toi ? Sans hésiter. Tous pourris, vous, maudits « inhumains », hobbits et nains de malheur ! Que la peste vous emporte !

Muscadin cracha et tourna les talons. Perdu dans ses pensées, Dainty se grattait la tête. Son épi se dressait.

— Quelque chose commence à s'éclaircir, les garçons, dit-il enfin. Je sais ce que nous devons faire. Allons à la banque. Si quelqu'un peut se repérer dans tout ça, c'est bien mon banquier, Vimme Vivaldi.

### III

— Je m'imaginais les banques différemment, murmura Jaskier en examinant la pièce. Où tiennent-ils l'argent, Geralt ?

— Seul le diable le sait, répondit le sorcelleur à voix basse en dissimulant la manche déchirée de sa veste. Peut-être dans la cave ?

— Que dalle. J'ai bien observé : il n'y a pas de cave ici.

— Certainement au grenier.

— Je vous invite dans mon bureau de change, messeigneurs, annonça Vimme Vivaldi.

Assis à de grandes tables, des jeunes gens et des nains à l'âge incertain s'occupaient à aligner des rangées de chiffres et de lettres sur des feuilles de parchemin. Tous, sans exception, courbaient la nuque et tiraient légèrement la langue. Le sorcelleur jugea que la tâche devait être terriblement fastidieuse. Elle semblait néanmoins absorber les travailleurs. Dans un coin, un vieillard ressemblant à un mendiant taillait des crayons, assis sur un tabouret. Sa cadence demeurait faible.

Le banquier ferma avec précaution la porte du bureau. Il lissa sa longue barbe blanche bien entretenue bien que tachée ici et là d'encre domestique, puis rajusta sa vareuse en la boutonnant difficilement sur son ventre rebondi.

— Vous savez, seigneur Jaskier, dit-il en s'asseyant derrière une énorme table acajou croulant sous les parchemins, je vous imaginais très différemment. J'ai entendu et je connais vos chansons : sur la reine Vanda, noyée dans la rivière Cula, car personne ne la voulait. Et sur l'alcyon tombé dans un siège d'aisance jusqu'au fond...

— Je n'en suis pas l'auteur, répondit Jaskier rouge de colère. Je n'ai jamais rien écrit de tel !

— Ah bon. Excusez-moi.

— Nous pourrions peut-être passer aux choses sérieuses, intervint Dainty. Le temps presse et vous discutez de sujets superflus. J'ai de sérieux problèmes, Vimme.

— Je redoutais cela, répondit le nain en hochant la tête. Tu te souviens que je t'avais averti, Biberveldt. Je t'ai dit il y a trois jours de ne pas investir d'argent dans cette huile de poisson éventée. Quelle importance que le prix en fût peu élevé ? Le prix nominal n'est pas important. Ce qui est important, c'est le taux de bénéfice à la revente. Pareil pour l'essence de rose et la cire, et ces satanées écuelles d'argile. Qu'est-ce qui t'a pris, Dainty, d'acheter une telle merde ? En espèces, en plus, au lieu de payer raisonnablement par lettre de crédit ou de change ! Je te l'ai dit, les frais de stockage à Novigrad sont hors de prix. Ils dépassent en l'espace de deux semaines le triple de la valeur de cette marchandise. Et toi...

— Oui, gémit discrètement le hobbit. Parle, Vivaldi. Quoi, moi ?

— Toi, tu m'assurais qu'il n'y avait aucun risque, que tu vendrais le tout en vingt-quatre heures. Tu reviens aujourd'hui me voir pour m'annoncer la queue basse que tu as des ennuis. Tu n'écoules rien, n'est-ce pas ? Et les prix grimpent, hein ? Ah, ce n'est pas bien, ce n'est pas bien ! Je devrais maintenant te sortir de là, Dainty ? Si au moins, tu avais assuré ta marchandise, j'enverrais volontiers l'un de mes copistes brûler discrètement ton entrepôt.

Non, mon cher, la seule chose que l'on puisse faire, c'est de prendre les choses avec philosophie et se dire que "l'affaire a merdé". C'est ça, le commerce : on gagne un jour, on perd le lendemain. Qu'est-ce que représente d'ailleurs cet argent dépensé pour acheter l'huile de poisson, la cire et l'essence de rose ? Pas grand-chose. Parlons plutôt d'affaires plus sérieuses. Dis-moi si je dois encore vendre l'écorce de mimosa, car les offres ont commencé à se stabiliser au niveau de cinq et cinq sixièmes.

— Hein ?

— Tu es sourd ? demanda le banquier en se renfrognant. La dernière offre équivaut à cinq et cinq sixièmes. J'espère que tu es revenu pour t'en débarrasser, car tu n'en obtiendras pas sept, Dainty.

— Revenu ?

Vivaldi lissa sa barbe pour se débarrasser des miettes de brioche roulée qui s'y étaient accrochées.

— Tu es venu il y a une heure, répondit-il tranquillement, avec l'ordre de tenir jusqu'à sept. Vendre sept fois plus cher que le prix initial d'achat, cela représente 2 couronnes et 45 koppers par livre. C'est trop cher, Dainty, même sur un marché si favorable. Les tanneurs

se sont déjà entendus entre eux pour solidairement geler les prix. Je parie ma tête que...

Les portes du bureau s'ouvrirent pour laisser entrer en trombe un quelque chose coiffé d'un chapeau de feutre vert et vêtu d'une fourrure de lapin tacheté ceinte d'une corde de chanvre.

— Le marchand Sulimir offre 2,15 couronnes ! hurla-t-il d'une voix stridente.

— Six et un sixième, calcula rapidement Vivaldi. Que faisons-nous, Dainty ?

— Vendons ! cria le hobbit. Six fois le prix d'achat initial et tu hésites encore, par la peste ?

Un second quelque chose, coiffé d'un chapeau jaune et recouvert d'un pardessus rappelant un vieux sac, surgit à son tour dans le bureau.

— Le marchand Biberveldt recommande de ne pas vendre au-dessous de sept ! hurla-t-il avant de s'essuyer le nez avec la manche et de ressortir aussi sec.

— Ah ah ! dit enfin le nain après un long moment d'attente. Un Biberveldt m'ordonne de vendre, mais un autre Biberveldt me demande au contraire d'attendre. Situation intéressante. Que faisons-nous, Dainty ? Veux-tu bien trancher la question avant qu'un troisième Biberveldt ordonne d'embarquer l'écorce sur une galère et de la transporter jusqu'au pays des Hommes à tête de chien, hein ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Jaskier en désignant le quelque chose coiffé d'un chapeau vert toujours immobile à la porte. Qu'est-ce que c'est, par la peste ?

— Un jeune gnome, répondit Geralt.

— Sans aucun doute, confirma sèchement Vivaldi. Ce n'est pas un vieux troll. Ce que c'est n'a d'ailleurs aucune importance. Alors, Dainty, je t'écoute.

— Vimme, dit le hobbit, je t'en supplie : ne pose pas de questions. Il s'est passé quelque chose de terrible. Sache et prends acte que moi, Dainty Biberveldt, honnête marchand de la prairie des Persicaires, je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe ici. Raconte-moi tout dans les détails : tous les événements des trois derniers jours. Je t'en prie, Vimme.

— Intéressant, dit le nain. Je comprends qu'avec les commissions que je perçois, je dois bien exaucer les vœux de mon commanditaire. Écoute donc. Tu es apparu chez moi il y a trois jours, complètement essoufflé. Tu m'as laissé en dépôt 1 000 couronnes et demandé un aval sur lettre de change d'un montant de 2 520 payable au porteur. Je t'ai donné cet aval.

— Sans garantie ?

— Sans, car je t'aime bien, Dainty.

— Raconte la suite, Vimme.

— Le lendemain, tu as surgi au petit matin en faisant du bruit et en tapant des pieds pour que je t'ouvre un crédit dans la succursale de ma banque à Wyzima d'un montant non négligeable de 3 500 couronnes. Le bénéficiaire devait en être, si je me souviens bien, un certain Ther Lukokian, alias Grosse-Truffe. Je t'ai ouvert un tel crédit.

— Sans garantie, répéta le hobbit avec de l'espoir dans la voix.

— Ma sympathie pour toi, Biberveldt, soupira le banquier, s'arrête à 3 000 couronnes. J'ai exigé une reconnaissance de dette écrite stipulant qu'en cas d'insolvabilité, le moulin m'appartiendrait.

— Quel moulin ?

— Le moulin de ton beau-père, Arno Hardbotomm de la prairie des Persicaires.

— Je ne reviens plus à la maison, se désola Dainty avant d'ajouter d'un air décidé : Je prendrai un crédit pour acquérir un vaisseau et devenir pirate.

Vimme Vivaldi se gratta l'oreille en l'observant d'un air suspicieux.

— Eh ! dit-il. Cela fait longtemps que tu as récupéré et déchiré cette reconnaissance de dette. Tu es solvable. Rien de bien étrange avec de tels bénéfices...

— Des bénéfices ?

— En effet, j'avais oublié, bougonna le nain, que j'étais censé ne m'étonner de rien. Tu as conclu une excellente affaire avec la cochenille, Biberveldt, car tu vois, des bouleversements ont eu lieu à Poviss...

— Je le sais déjà, l'interrompit le hobbit. L'indigo a baissé et la cochenille a grimpé. Et j'ai gagné de l'argent. C'est bien cela, Vimme ?

— C'est la vérité. Tu possèdes en dépôt chez moi 6 346 couronnes et 80 koppers. Net, après décompte de ma commission et du montant de l'impôt.

— Tu as payé l'impôt pour moi ?

— J'ai mal fait ? s'étonna Vivaldi. Lorsque tu es venu il y a une heure, tu m'as pourtant bien ordonné de le régler. L'un de mes clercs a déjà apporté la somme à l'hôtel de ville. Environ 1 500, car la vente des chevaux y est bien sûr comprise.

La porte du bureau s'ouvrit avec fracas pour laisser passer un quelque chose coiffé d'un chapeau extrêmement sale.

— 2,30 couronnes ! hurla-t-il. Le marchand Hazelquist !

— Ne vendons pas ! clama Dainty. Attendons un meilleur prix ! Tous les deux, vous retournez illico à la bourse !

Les deux gnomes saisirent au vol les pièces de cuivre que leur envoya le nain et disparurent.



— Oui... Où en étais-je donc ? se demanda un instant Vivaldi en jouant avec un énorme cristal d'améthyste bizarrement formé lui servant de presse-papiers. Ah oui... J'en étais resté à la cochenille achetée avec ma lettre de change. La lettre de crédit que je mentionnais tout à l'heure t'était nécessaire pour acheter une grande quantité d'écorce de mimosa. Tu en as acheté beaucoup, mais à bon prix : 35 koppers la livre d'un courtier de Zangwebar, cette Grosse-Truffe ou Morille. La galère a accosté au port hier. Tout a commencé à partir de ce moment-là.

— J'imagine, gémit Dainty.

— À quoi sert l'écorce de mimosa ? ne put s'empêcher de demander Jaskier.

— À rien, grogna tristement le hobbit. Malheureusement.

— L'écorce de mimosa, seigneur poète, expliqua le nain, est une substance tannante utilisée pour la confection des peaux.

— Quelqu'un a été suffisamment stupide, intervint Dainty, pour acheter de l'écorce de mimosa d'outre-mer alors qu'on peut acquérir pour presque rien de l'écorce de chêne en Témérie.

— C'est justement là que gît le vampire, dit Vivaldi, car les druides de Témérie menacent de lancer sur le pays des nuées de sauterelles et des multitudes de rats si la destruction des chênes n'est pas immédiatement stoppée. Les dryades ont soutenu les druides. Il faut dire que leur roi a toujours témoigné un certain faible pour les dryades. Pour résumer : un embargo complet sur le bois de chêne en provenance de Témérie est entré hier en vigueur. Le prix du mimosa ne cesse de grimper. Tu as profité de bonnes informations, Dainty.

Du cabinet parvint un bruit de pas. Le quelque chose coiffé d'un chapeau vert surgit tout essoufflé dans le bureau :

— Le vénéré marchand Sulimir..., parvint à articuler le gnome, ordonne de répéter que le marchand Biberveldt, hobbit de son état, n'est qu'un porc sauvage au poil en épi, un spéculateur et un chevalier d'industrie, et que lui, Sulimir, souhaite à Biberveldt de contracter la gale. Il donne 2,45 couronnes. C'est son dernier mot.

— Vendons, conclut le hobbit. Va, petit, cours et confirme. Compte, Vimme.

Vivaldi attrapa une pile de parchemins et extirpa un boulier de nain, un véritable jouet. À la différence de ceux utilisés par les humains, les bouliers de nain avaient la forme d'une pyramide miniature ajourée. Celui de Vivaldi était constitué de fils dorés sur lesquels se déplaçaient de petits rubis, émeraudes, onyx et agates noires uniformément taillés en prisme. Le nain manipula habilement de ses gros doigts les bijoux vers le haut, le bas et les côtés.

— Cela fera... hum... hum... Moins les frais et ma commission... Moins l'impôt... Oui... 15 622 couronnes et 25 koppers. Pas mal.

— Si je compte bien, dit lentement Dainty Biberveldt, cela fait un total net de... Je devrais avoir...

— Précisément 21 969 couronnes et 5 koppers. Pas mal.

— Pas mal ? clama Jaskier. Pas mal ? Avec une telle somme, on peut s'acheter tout un village ou un petit château ! Je n'ai de ma vie jamais vu autant d'argent !

— Moi non plus, dit le hobbit. Mais ne nous emballons pas, Jaskier. Il se trouve que personne ici présent n'a jamais vu autant d'argent et nous ne savons même pas si nous en verrons la couleur.

— Comment ça, Biberveldt ? se renfroga le nain. D'où te viennent de si tristes pensées ? Sulimir paiera en espèces ou par lettre de change. Celles de Sulimir sont sûres. De quoi s'agit-il donc ? Tu redoutes les pertes provoquées par l'achat de ton huile de poisson puante et de la cire ? Avec de tels bénéfices, tu couvres gaiement ces pertes...

— Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi alors ?

Dainty inclina sa tête frisée en se raclant la gorge.

— Vimme, dit-il en fixant le sol. Chapelle renifle notre piste.

Le banquier clappa de la langue.

— Ce n'est pas bien, articula-t-il, mais il fallait s'y attendre. Tu vois, Biberveldt, les informations commerciales dont tu t'es servi pour réaliser tes transactions ont également un poids politique. Personne ne se doutait de ce qui se passerait à Poviss et en Témérie. Chapelle non plus, et Chapelle aime à savoir les choses le premier. Maintenant, tu peux imaginer qu'il se creuse la tête pour savoir comment tu as eu accès à ces informations. Je pense qu'il s'en doute déjà. Tout comme moi.

— C'est intéressant.

Vivaldi embrassa du regard Jaskier et Geralt en retroussant le nez.

— Intéressant ? Ce qui est intéressant, c'est ton association, Dainty, dit-il. Un troubadour, un sorceleur et un marchand. Toutes mes félicitations. Seigneur Jaskier se promène partout : il fréquente les cours royales et sait sans aucun doute tendre l'oreille. Le sorceleur ? Une garde personnelle ? Un épouvantail contre les débiteurs ?

— Vos conclusions sont trop hâtives, seigneur Vivaldi, répliqua froidement Geralt. Nous ne sommes pas associés.

— Et moi, enchaîna Jaskier en rougissant, je ne tends nulle part l'oreille. Je suis poète, pas espion !

— On entend de tout, répondit le nain en grimaçant. De tout, seigneur Jaskier.

— Mensonge ! hurla le troubadour. C'est faux !

— Bien, bien, je vous crois. Seulement, je ne sais pas si Chapelle, lui, vous croira. Mais qui sait, peut-être faisons-nous beaucoup de

bruit pour rien. Je te dirai, Biberveldt, que Chapelle a beaucoup changé depuis sa crise d'apoplexie. La peur de la mort lui serait-elle entrée dans le postérieur en le forçant à se poser des questions ? Ce n'est plus le même Chapelle. Il est devenu aimable, compréhensif, serein et... même honnête en un sens.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit le hobbit. Chapelle... honnête ? Aimable ? Ce n'est pas possible.

— Je te dis la vérité, rétorqua Vivaldi. En plus, l'Église doit actuellement faire face à un autre problème nommé Feu éternel.

— Comment cela ?

— Le Feu éternel doit brûler partout, comme on dit. Partout dans les environs, des autels qui lui sont consacrés doivent être érigés. Beaucoup d'autels. N'exige pas de détails, Dainty : je ne m'oriente guère dans les croyances humaines. Mais je sais que tous les prêtres, y compris Chapelle, ne s'occupent que de ces autels et de ce feu. On procède à de grands préparatifs. Les impôts vont augmenter, c'est sûr.

— Ma foi, dit Dainty. Maigre consolation, mais...

La porte du bureau s'ouvrit de nouveau pour faire apparaître le quelque chose au chapeau vert et à la fourrure de lapin que le sorcelleur connaissait déjà.

— Le marchand Biberveldt, rapporta-t-il, demande d'acheter des casseroles. Le prix est secondaire.

— Parfait, réagit le hobbit en souriant, mais ce sourire rappelait plutôt la gueule déformée d'un chat sauvage enragé. Achetons donc beaucoup de casseroles. La volonté du seigneur Biberveldt est un ordre. Que devons-nous acheter encore ? Du chou ? De l'huile de cade ? Des poêles en fer ?

— De plus (le messenger extirpa quelque chose de sa fourrure), le marchand Biberveldt demande 30 couronnes en espèces pour payer un pot-de-vin, se restaurer et boire une bière. Trois fripouilles lui ont volé sa bourse à *La Grotte de la pique*.

— Ah ! Trois fripouilles, répéta Dainty en soulignant chaque mot. Ma foi, cette ville est remplie de fripouilles. Et où le vénérable marchand Biberveldt se trouve-t-il en ce moment, si je puis demander ?

— Où pourrait-il être ? Au bazar de l'Ouest, bien sûr, répondit le quelque chose en reniflant.

— Vimme, dit Dainty funestement. Ne pose aucune question. Dégote-moi quelque part une grosse canne bien solide. Je me rends au bazar de l'Ouest, mais cela m'est impossible sans cette canne. Il y a là-bas trop de fripouilles et de voleurs.

— Une canne, dis-tu ? Ça peut se trouver. Mais quelque chose ne cesse de me tarauder, Dainty. Je devais ne pas poser de question. Je n'en poserai donc pas, mais je ne ferai que deviner, et toi tu

confirmeras ou infirmeras mes propositions, d'accord ?

— Devine.

— Cette huile de poisson éventée, cette essence de rose, cette cire et ces écuelles, cette satanée corde en coton, ce n'était qu'une tactique pour détourner l'attention de la concurrence sur la cochenille et le mimosa et embrouiller le marché, n'est-ce pas, Dainty ?

La porte du bureau s'ouvrit pour laisser passer un quelque chose sans chapeau.

— Oxyria au rapport : tout est prêt ! hurla-t-il en piaillant. Il demande si l'on peut déverser !

— Déversez ! brailla le hobbit. Déversez sans délai !

— Par la barbe rousse du vieux Rhundurin, hurla Vimme Vivaldi après que le gnome eut refermé la porte. Je n'y comprends rien ! Que se passe-t-il ici ? Déverser quoi ? Le déverser dans quoi ?

— Je n'en ai aucune idée, reconnut Dainty, mais les affaires doivent tourner.

## IV

Se faufilant difficilement dans la foule, Geralt déboucha directement sur un étal rempli de casseroles de cuivre, de chaudrons et de poêles réverbérant la lumière rouge du soleil de fin de journée. Derrière l'étal se tenait un nain à la barbe rousse coiffé d'une capuche vert olive et chaussé de lourdes bottes en peau de phoque. Sur le visage du nain se dessinait une certaine mauvaise volonté : on avait même l'impression qu'il pouvait à tout moment cracher sur la cliente occupée à choisir la marchandise. La cliente noyait le nain sous un flot de paroles incohérentes en faisant ondoyer sa poitrine et trembler ses boucles d'or.

La cliente n'était autre que Vespula, que Geralt connaissait déjà dans son rôle de bombarde. Sans attendre qu'elle le reconnaisse, le sorcelleur se fondit de nouveau dans la foule.

Le bazar de l'Ouest débordait d'énergie : la traversée d'une telle cohue n'était pas sans rappeler une promenade à travers des buissons d'aubépine. Les manches et les jambes ne cessaient, à chaque instant, d'être accrochées : par des enfants ayant perdu leur maman sortie du chapiteau pour en éloigner un mari trop tenté par les alcools des buvettes ; des espions de la tour de garde ; des vendeurs à la sauvette proposant des chapeaux d'invisibilité, des aphrodisiaques et des scènes érotiques sculptées dans du bois de cèdre. Geralt cessa vite de sourire pour jurer et jouer des coudes.

Il entendit le son d'un luth suivi d'un rire perlé dont il reconnut le timbre. Ces sons provenaient d'un étal coloré comme dans un conte, orné de l'enseigne « Miracles, amulettes et appâts pour la pêche ».

— Quelqu'un vous a-t-il déjà dit que vous êtes extrêmement jolie ? braillait Jaskier, assis sur l'étal en agitant gaiement ses jambes

pendantes. Non ? Mais c'est impossible ! Mais c'est une ville d'aveugles ! Allez, bonnes gens ! Qui veut entendre une ballade d'amour ? Qui veut s'émouvoir et s'enrichir spirituellement n'a qu'à jeter une pièce dans mon chapeau. Qu'est-ce que tu me refilles, abruti ? Les pièces de cuivre, tu peux les garder pour les mendiants. N'insulte pas les artistes avec du cuivre ! Je pourrais éventuellement te le pardonner, mais l'art jamais !

— Jaskier, dit Geralt en s'approchant. Il me semblait que nous nous étions séparés pour cerner le doppler, mais je vois que tu organises un concert. Tu n'as pas honte de chanter sur les marchés comme un vieux mendigot ?

— Honte ? s'étonna le barde. Ce qui est important, c'est ce que l'on chante, pas où l'on chante. En plus, j'ai faim. Le propriétaire de l'étal m'a promis un déjeuner. Pour ce qui est du doppler, recherchez-le vous-mêmes. Moi, je ne suis pas fait pour les poursuites, les bagarres et les règlements de comptes. Je suis poète.

— Tu ferais mieux de ne pas te faire remarquer, poète, car ta fiancée est dans les parages. Tu pourrais avoir des ennuis.

— Ma fiancée ? grogna Jaskier nerveusement. Laquelle ? J'en ai plusieurs.

Brandissant une poêle en cuivre, Vespula se frayait un chemin dans la foule avec la vélocité d'un aurochs qui charge. Jaskier dégringola de l'étal pour prendre la fuite en sautillant avec agilité au-dessus des paniers de carottes. Vespula se tourna vers le sorcelleur, les narines en furie. Geralt bouscula la rigide cloison de la devanture en reculant.

— Geralt ! cria Dainty Biberveldt en jaillissant de la foule et en renversant Vespula. Vite, vite ! Je l'ai vu ! Là-bas, il s'enfuit !

— Je vous retrouverai, débauchés ! hurla Vespula en reprenant son équilibre. Je réglerai mes comptes avec vous, bande de porcs ! Quelle compagnie ! Un faisan, un déguenillé et un nabot aux talons velus ! Vous vous souviendrez de moi !

— Par ici, Geralt ! gueula Dainty en renversant sur son chemin un groupe de carabins occupés à jouer aux "trois coquilles". Là-bas, il se faufile entre les chariots ! Bloque-lui le chemin par la gauche ! Vite !

Ils se jetèrent à sa poursuite, eux-mêmes poursuivis par les jurons des clients et des marchands qu'ils bousculaient. Geralt réussit par miracle à éviter un gamin qui s'était empêtré dans ses jambes. Il bondit au-dessus de lui, mais heurta deux tonnelets de harengs. Le poissonnier, furieux, lui jeta dans le dos l'anguille vivante dont il vantait les qualités à ses clients.

Ils repèrent le doppler qui tentait de se dissimuler à l'intérieur d'un enclos de brebis.

— De l'autre côté ! hurla Dainty. Prends-le de revers, Geralt !

Le doppler, toujours visible dans son gilet vert, prit la tangente comme une flèche le long de la barrière. Il était évident qu'il ne se transformait pas pour continuer à profiter de l'agilité du hobbit que personne n'eût pu égaler. Personne. Excepté bien sûr un autre hobbit. Et le sorceleur.

Geralt s'aperçut que le doppler avait soudain changé de direction en soulevant un nuage de poussière et qu'il se faufilait dans un trou de la palissade élevée autour du chapiteau, abritant les abattoirs et les boucheries. Dainty le repéra aussi. Il franchit une clôture et se retrouva bloqué au milieu d'un troupeau de moutons bêlants. Il perdait du temps. Geralt vira et se jeta sur les traces du doppler entre les planches de la palissade. Il entendit alors le craquement d'un vêtement qui se déchire. Sous sa seconde aisselle, sa veste devint très lâche.

Le sorceleur stoppa net pour jurer et cracher. Et jurer une nouvelle fois.

Dainty courait après le doppler vers le chapiteau. On entendait des cris, des bruits de coups, des grossièretés et un affreux brouhaha s'en échapper.

Le sorceleur jura une troisième fois particulièrement vulgairement. Il grinça des dents en levant la main droite et dessina le Signe d'Aard qu'il dirigea directement vers le chapiteau. Celui-ci se gonfla comme une voile pendant la tempête. De l'intérieur parvinrent un hurlement inhumain, des bruits de sabots et les beuglements des bœufs. Le chapiteau s'effondra.

En rampant, le doppler réussit à sortir de sous la toile pour prendre la fuite du côté d'une tente plus petite, servant vraisemblablement de chambre froide. Geralt dirigea instinctivement sa main vers le fuyard et le toucha de son Signe dans le dos. Le doppler s'effondra au sol comme s'il avait été touché par la foudre, mais il se rétablit aussitôt en exécutant quelques bonds et disparut sous la tente, le sorceleur toujours sur ses talons.

Sous la tente, ça puait la viande. On n'y voyait goutte.

Tellico Lunnngrevink Letorte se tenait là, immobile et essoufflé, agrippé à la carcasse d'un porc pendu à une perche. La tente n'offrait pas d'autre sortie ; la toile était solidement et hermétiquement arrimée au sol.

— C'est un plaisir renouvelé de te revoir, le mime, dit froidement Geralt.

Le doppler respirait lourdement et bruyamment.

— Laisse-moi tranquille, articula-t-il enfin. Pourquoi me poursuis-tu, sorceleur ?

— Tellico, répondit Geralt, tu poses des questions stupides. Pour entrer en possession des chevaux et de l'apparence de Biberveldt, tu

l'as assommé et mis sur la paille. Tu continues de profiter de sa personnalité et tu t'étonnes des ennuis que cela t'apporte ? Seul le diable connaît tes plans, mais j'entends m'y opposer d'une manière ou d'une autre. Je ne veux ni te tuer ni te livrer aux autorités. Tu dois quitter cette ville. J'y veillerai particulièrement.

— Et si je refuse ?

— Alors c'est moi qui te la ferai quitter sur une brouette et dans un sac.

Le doppler enfla brusquement puis maigrit tout aussi soudainement et se mit à grandir. Ses cheveux frisés de couleur noisette blanchirent et s'allongèrent jusqu'à ses épaules. Le gilet vert du hobbit brilla comme de l'huile et devint un cuir noir. Des clous d'argent apparurent sur ses épaules et sur ses manches. Son visage joufflu et rougeaud s'effila et pâlit.

Au-dessus de son épaule droite surgit le manche d'une épée.

— Ne t'approche pas, lança le second sorceleur en ronflant et en souriant. Ne t'approche pas, Geralt. Je ne permettrai pas que tu me touches.

*Quel horrible sourire, pensa Geralt en voulant saisir son épée. J'ai vraiment une sale gueule. Mes yeux papillotent horriblement. Est-ce là mon portrait tout craché ? Par la peste.*

La main du doppler et celle du sorceleur touchèrent en même temps le manche de leur arme. Les deux épées furent ensemble retirées de leur fourreau. Les deux sorceleurs effectuèrent en simultanée deux petits pas rapides : le premier en avant, le second sur le côté. Tous deux brandirent leur épée et la firent siffler comme une hélice.

Ils s'immobilisèrent ensemble dans cette position.

— Tu ne peux pas me battre, grogna le doppler, car je suis devenu toi-même, Geralt.

— Tu te trompes, Tellico, répondit le sorceleur à voix basse. Jette ton épée et reprends la forme de Biberveldt. Sinon, tu le regretteras. Je te préviens.

— Je suis toi-même, répéta le doppler. Tu ne prendras jamais l'avantage sur moi. Tu ne peux pas me battre, car je suis toi !

— Tu n'as aucune idée de ce que signifie être moi-même, le mime.

Tellico baissa le bras qui tenait son épée.

— Je suis toi, répéta-t-il.

— Non, répondit le sorceleur. Tu ne l'es pas. Sais-tu pourquoi ? Parce que tu n'es qu'un gentil petit doppler. Un doppler qui aurait pu tuer Biberveldt et enterrer son cadavre dans la végétation, s'assurant ainsi de ne jamais être démasqué, pas même par l'épouse du hobbit, la fameuse Gardénia Biberveldt. Mais tu ne l'as pas tué, Tellico, car cela ne fait pas partie de ta nature. Tu n'es en effet qu'un gentil petit

doppler que ses amis surnomment Doudou. Quelle que soit l'apparence que tu empruntes, tu demeures toujours le même. Tu sais copier en nous uniquement ce qui est bon, car ce qui est mauvais, tu ne le comprends pas. C'est ainsi que tu es, doppler.

Tellico recula jusqu'à la toile de la tente contre laquelle son dos se plaqua.

— C'est pourquoi tu vas te retransformer en Biberveldt et me donner gentiment tes pattes pour que je les ligote. Tu n'es pas capable de me résister, car je suis justement celui que tu n'es pas capable de copier. Tu le sais très bien, Doudou. Tu as eu accès pendant un instant à mes pensées.

Tellico se redressa brusquement. Les traits de son visage disparaissaient, comme délavés. Ses cheveux blancs frisaient et devenaient sombres.

— Tu as raison, Geralt, dit-il confusément car ses lèvres changeaient de forme. J'ai eu accès à tes pensées. Pendant un court laps de temps, il est vrai, mais cela a été suffisant. Sais-tu ce que je vais faire maintenant ?

Sa veste de sorceleur en cuir prit un lustre bleuet. Le doppler sourit, rajusta son chapeau olive orné d'une plume d'aigrette et accrocha son luth en bandoulière. Ce luth qui, encore un instant auparavant, était une épée.

— Je vais te dire ce que je vais faire, sorceleur, dit-il en riant du rire bruyant et perlé de Jaskier. Je vais aller mon chemin et me perdre dans la foule où je me transformerai discrètement en n'importe qui, même en mendiant. Je préfère devenir mendiant à Novigrad que doppler dans un endroit dépeuplé. Novigrad me doit une dette, Geralt. La construction de cette ville a détruit l'environnement où nous pouvions vivre dans notre enveloppe naturelle. On nous a exterminés en nous traquant comme des chiens enragés. Je suis l'un des rares à avoir survécu. Je veux vivre et je survivrai. Autrefois, lorsque des loups m'attaquaient, je me transformais en loup et j'accompagnais la meute pendant plusieurs semaines. C'est ainsi que j'ai survécu. Je ne fais encore aujourd'hui rien d'autre, car je ne veux plus vagabonder dans les bois et passer l'hiver sous les souches d'arbre ; je ne veux plus ressentir la faim en permanence ; je ne veux plus être sans répit la cible des tirs. Ici, à Novigrad, il fait chaud, il y a de la nourriture, on peut gagner sa vie et l'on s'entre-tue très rarement avec des arcs. Novigrad m'offre une meute de loups. Je me joins à elle pour survivre, tu comprends ?

Geralt acquiesça en hochant la tête.

— Vous avez accordé aux nains, aux hobbits, aux gnomes et aux elfes même, continua-t-il en crispant les lèvres avec le sourire insolent de Jaskier, une modeste marge d'intégration. Pourquoi serais-je pire



qu'eux ? Pourquoi me refuse-t-on ce droit ? Que dois-je faire pour pouvoir vivre dans cette ville ? Me transformer en une elfe aux yeux de biche, aux cheveux de soie et aux longues jambes ? Hein ? En quoi une elfe est-elle meilleure que moi ? À la vue d'une elfe, vous regardez ses jambes, mais moi, lorsque je parais, vous avez envie de vomir ? Vous m'ordonnez de déguerpir, vous voulez m'exclure, mais je survivrai. Je sais comment. Dans la peau d'un loup, j'ai couru, hurlé et mordu mes congénères pour les faveurs d'une femelle. En tant qu'habitant de Novigrad, je ferai du commerce, tresserai des paniers en osier, mendierai ou volerai. Faisant partie de votre société, je ferai des choses ordinaires que font les gens de votre société. Qui sait, peut-être pourrai-je me marier ?

Le sorcelleur resta silencieux.

— Comme je le disais, continua tranquillement Tellico, je m'en vais. Et toi, Geralt, tu n'essaieras même pas de m'arrêter. Tu ne bougeras même pas le petit doigt, car j'ai percé pendant un instant tes pensées, Geralt – celles également dont tu refuses d'admettre l'existence, celles que tu te dissimules à toi-même. Pour m'arrêter, tu devrais me tuer, mais l'idée de m'éliminer de sang-froid te remplit d'horreur. Je me trompe ?

Le sorcelleur ne répondait toujours pas.

Tellico rajusta une nouvelle fois la sangle de son luth et se dirigea vers la sortie après avoir tourné le dos à Geralt. Il marchait d'un pas résolu, mais le sorcelleur remarqua qu'il crispait la nuque et rétractait les épaules dans l'attente du sifflement de la lame. Geralt rengaina son épée. Le doppler s'arrêta à mi-chemin en tournant son regard.

— Adieu, Geralt, dit-il. Merci.

— Adieu, Doudou, répondit le sorcelleur. Bonne chance.

Le doppler reprit la direction du bazar surpeuplé du même pas décidé, gai et balancé que celui de Jaskier. Tout comme le troubadour, il agita haut et fort sa main droite en souriant de toutes ses dents aux jeunes filles alentour. Geralt lui emboîta lentement le pas. Lentement.

Tellico saisit son luth en marchant et, ayant ralenti son pas, en tira deux accords, prélude à une mélodie déjà connue de Geralt qu'il fit résonner avec ses cordes. En se retournant, il chanta légèrement comme Jaskier :

*« Le printemps reviendra, la pluie les routes lavera  
La chaleur du soleil nos cœurs réchauffera  
C'est ainsi, car en nous brûle toujours la flamme  
Celle du Feu éternel de l'espoir dans notre âme. »*

— Répète-le à Jaskier si tu arrives à t'en souvenir, lança-t-il. Cette ballade devrait s'intituler *Le Feu éternel*. Adieu, sorcelleur !

— Hé ! entendit-il soudain. Espèce de faisan !

Étonné, Tellico se retourna. Vespula apparut de derrière un étal en faisant violemment ondoyer sa poitrine et en lui lançant un regard de mauvais augure.

— Tu reluques les filles, traître ? siffla-t-elle en remuant d'une manière de plus en plus excitante. Tu pousses la chansonnette, fripouille ?

Tellico enleva son chapeau et s'inclina en offrant un large sourire, exactement comme l'aurait fait Jaskier.

— Vespula, ma chère, dit-il plein d'attention, comme je suis heureux de te voir. Pardonne-moi ma douce. Je te suis redevable...

— Tu es, tu es..., l'interrompt-elle bruyamment. Et comme tu m'es redevable, c'est le moment de payer ! Tiens !

L'énorme poêle en cuivre brilla au soleil avant de frapper la tête du doppler en rendant un bruit qui résonna profondément. Une grimace stupide figée sur le visage, Tellico se raidit et tomba en croisant les bras. Sa physionomie commença soudain à changer, à fondre et à perdre toute similitude vraisemblable. Témoin de la scène, le sorceleur saisit un grand kilim reposant sur un étal en se précipitant vers lui. Ayant déroulé le kilim au sol, il y fit glisser le doppler de deux petits coups de pied et enroula consciencieusement le tapis.

Assis sur le paquet, Geralt s'essuya le front avec sa manche. Vespula le regardait d'un air méchant en serrant la poêle dans son poing. Une foule s'amassa autour d'eux.

— Il est malade, dit le sorceleur en se forçant à sourire. C'est pour son bien. Ne vous tassez pas, bonnes gens. Le pauvre a besoin d'air.

— Vous avez entendu ? demanda tranquillement mais avec autorité Chapelle en se frayant un passage dans la masse. Je vous prie de retourner à vos occupations ! Les rassemblements sont interdits sous peine d'amende !

La foule se dispersa sur les côtés en dévoilant Jaskier attiré, d'un pas pressé, par les notes du luth. À sa vue, Vespula émit un cri affreux avant de jeter sa poêle et partir sur la place en courant.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Jaskier. Elle a vu le diable ?

Geralt se leva du tapis enroulé qui commençait à gigoter légèrement. Chapelle s'en approcha lentement. Il était seul. Sa garde personnelle n'était jamais visible.

— À votre place, seigneur Chapelle, je n'irais pas plus loin, dit à voix basse Geralt.

— Tu dis ?

Chapelle le regardait froidement en serrant les lèvres.

— Si j'étais vous, seigneur Chapelle, je ferais semblant de n'avoir rien vu.

— Oui, c'est certain, répondit Chapelle, mais tu n'es pas moi.

Dainty Biberveldt, essoufflé et en sueur, surgit de derrière la

tente. Il stoppa net à la vue de Chapelle et se mit à siffloter, les mains dans le dos, en faisant semblant d'admirer le toit de l'entrepôt.

Chapelle se rapprocha beaucoup de Geralt. Le sorcelleur demeura immobile sans cligner des paupières ni broncher. Ils se regardèrent droit dans les yeux pendant un moment, puis Chapelle se pencha au-dessus du colis :

— Doudou, dit-il à l'adresse des chaussures en cordouan de Jaskier dépassant du kilim enroulé et bizarrement déformé. Copie Biberveldt, vite.

— Comment ? s'écria Dainty en cessant de regarder l'entrepôt. Quoi ?

— Silence, intima Chapelle. Alors Doudou, comment ça va ?

— Voilà..., répondit un gémissement étouffé à l'intérieur du kilim. Voilà... voilà...

Les chaussures en cordouan dépassant du tapis perdirent leur consistance, se dématérialisèrent pour se transformer en pieds nus et velus de hobbit.

— Sors de là, Doudou, dit Chapelle. Et toi, Dainty, reste tranquille. Pour les gens, tous les hobbits se ressemblent, n'est-ce pas ?

Dainty grogna indistinctement. Geralt fixait Chapelle en clignant des yeux d'un air suspicieux. Le gouverneur se releva et se retourna : les derniers curieux restés dans un proche périmètre déguerpirent sur-le-champ dans un vacarme de bruits de sabots de bois qui décrut au loin.

Dainty Biberveldt Second s'extirpa et sortit du tapis en éternuant. Il s'assit en s'essuyant le nez et les yeux. Jaskier s'adossa contre un coffre posé sur le côté et fit résonner son luth avec une expression d'intérêt sur le visage.

— Qui est-ce ? Qu'en penses-tu, Dainty ? demanda délicatement Chapelle. Très ressemblant, tu ne trouves pas ?

— C'est mon cousin, dit Dainty dans un souffle et en souriant de toutes ses dents. De la famille très proche : Doudou Biberveldt de la prairie des Persicaires, un génie du commerce. J'avais justement décidé de...

— Oui, Dainty ?

— J'avais décidé d'en faire mon fondé de pouvoir à Novigrad. Qu'en penses-tu, cousin ?

— Merci beaucoup, cousin, répondit la très proche famille dans un large sourire, le héros du clan des Biberveldt, le génie du commerce.

Chapelle sourit lui aussi.

— Ton rêve de vie dans la grande ville se réalise, grogna Geralt. Qu'est-ce que vous lui trouvez donc à la ville, Doudou... et toi, Chapelle ?

— Si tu avais vécu dans les landes à bruyère, répondit Chapelle, en mangeant des racines, trempé et transi de froid, alors tu saurais... Nous aussi, nous voulons que la vie nous apporte quelque chose, Geralt. Nous ne sommes pas pires que vous.

— C'est un fait, commenta Geralt en hochant la tête, vous ne l'êtes pas. Vous êtes même souvent meilleurs. Où est passé le véritable Chapelle ?

— Il a passé l'arme à gauche, dit entre ses dents Chapelle Second. C'était il y a deux mois : une apoplexie. Que la terre dans laquelle il repose lui soit légère et que le Feu éternel lui éclaire la voie. J'étais à ce moment-là à proximité... Personne n'a remarqué... Geralt ? Tu ne vas pas...

— Que n'ont-ils pas remarqué ? demanda le sorceleur, le visage impassible.

— Je te remercie, grogna Chapelle.

— Vous êtes nombreux ?

— Est-ce si important ?

— Non, accorda le sorceleur. Ça ne l'est pas.

Une forme coiffée d'un chapeau vert et vêtue d'une fourrure en lapin tacheté surgit de derrière les fourgons et étals.

— Seigneur Biberveldt..., bégaya le gnome essoufflé en regardant alternativement avec stupeur les deux hobbits.

— Je pense, petit, dit Dainty, que tu cherches mon cousin, Doudou Biberveldt. Parle, parle, le voici.

— Oxyria rapporte que le stock a entièrement été vendu, expliqua le gnome qui sourit largement en montrant des dents aiguës. À 4 couronnes la pièce.

— Il me semble savoir de quoi il s'agit, dit Dainty. Dommage que Vivaldi ne soit pas avec nous : il aurait calculé notre bénéfice en un clin d'œil.

— Tu permets, cousin, intervint Tellico Lunnngrevink Letorte alias Penstock, Doudou pour les amis et, pour toute la ville de Novigrad, membre de la nombreuse famille des Biberveldt. Tu permets que je le calcule. J'ai une mémoire infailible des chiffres. Pas seulement d'ailleurs.

— Je t'en prie, s'inclina Dainty. Je t'en prie, cher cousin.

— Les dépenses, réfléchit le doppler en fronçant les sourcils, n'ont pas été élevées : 18 pour l'essence de rose, 8,50 pour l'huile de poisson, hum... le tout, en comptant la corde : 45 couronnes. La transaction étant de 600 pièces à 4 couronnes, soit 2 400. Et aucune commission en l'absence d'intermédiaires...

— Je te prie de ne pas oublier l'impôt, rappela Chapelle Second. N'oubliez pas que le représentant des autorités municipales et de l'Église se tient devant vous et qu'il a l'intention de traiter

consciencieusement ses obligations.

— Non assujetti à l'impôt, lança Doudou Biberveldt, car il s'agit d'une vente à but religieux.

— Hein ?

— Mélangées dans des proportions idoines, l'huile de poisson, la cire et l'essence colorée d'un peu de cochenille, expliqua le doppler, une fois versées dans des écuelles d'argile dans lesquelles on aura immergé un petit morceau de corde, donneront lorsqu'on allumera la mèche, une belle flamme rouge qui brûlera longtemps et ne sentira pas mauvais : le Feu éternel. Les prêtres ont besoin de cierges pour leurs autels consacrés au Feu éternel. Nous avons ce qu'il leur faut.

— Par la peste..., grogna Chapelle. En effet... Nous avons besoin de cierges... Doudou, tu es vraiment un génie.

— Je tiens ça de ma mère, répondit modestement Tellico.

— Une mère ô combien ressemblante, confirma Dainty. Voyez ces yeux brillants d'intelligence. Tout comme ma tante chérie, Bégonia Biberveldt.

— Geralt, gémit Jaskier. En trois jours, il a gagné plus d'argent que moi pendant toute ma vie !

— À ta place, dit le sorceleur sérieusement, j'abandonnerais le chant au profit du commerce. Demande-lui, peut-être acceptera-t-il de te prendre en apprentissage.

— Sorceleur... (Tellico lui saisit la manche.) Dis-moi comment je pourrais te... te remercier.

— 22 couronnes.

— Quoi ?

— Pour une nouvelle veste. Regarde ce qu'il reste de celle-ci.

— Vous savez quoi ? hurla brusquement Jaskier. Allons tous dans une maison close. Au *Passiflore* ! Ce sont les Biberveldt qui régalent !

— Ils acceptent les hobbits ? s'inquiéta Dainty.

— Qu'ils essaient seulement de vous empêcher d'entrer. (Chapelle prit une mine menaçante.) Qu'ils essaient seulement et j'accuse tout leur bordel d'hérésie.

— Bien, dit Jaskier. Tout va bien, Et toi, Geralt, tu nous accompagnes ?

Le sorceleur rit sous cape.

— Tu sais, Jaskier, dit-il, c'est même avec plaisir.

# UNE ONCE D'ABNÉGATION

## I

La jeune sirène émergea de l'eau jusqu'à la taille en éclaboussant violemment la surface de l'eau avec ses mains. Geralt se convainquit qu'elle arborait de très beaux seins – *parfaits, même*. Seule leur couleur gâchait le spectacle : les tétons étaient vert pâle et l'aréole les enveloppant plus claire encore. Se laissant habilement porter par les vagues qui la soulevaient, la jeune sirène s'étira avec charme en secouant ses cheveux mouillés vert céladon et se mit à chanter mélodieusement.

— Quoi ? (Le duc se pencha par-dessus le bastingage de la nef.)  
Que dit-elle ?

— Elle refuse, répondit Geralt. Elle dit qu'elle ne veut pas.

— Tu lui as expliqué que je l'aime, que je n' imagine pas vivre sans elle, que je veux me marier avec elle, seulement avec elle, avec personne d'autre ?

— Je lui ai dit.

— Et... ?

— Et rien.

— Répète-lui encore.

Le sorceleur se toucha les lèvres avec les doigts et émit un trille vibrant. Sélectionnant ses mots et la mélodie, il commença à transmettre scrupuleusement les confessions du duc.

La jeune sirène lui coupa la parole en se laissant flotter sur le dos :

— Cesse de traduire, cesse de te fatiguer, chanta-t-elle. J'ai compris. Lorsqu'il m'avoue qu'il m'aime, c'est toujours avec la même mine stupide. A-t-il dit quelque chose de concret ?

— Pas vraiment.

— Dommage.

La sirène brassa l'eau et s'immergea d'un mouvement brusque de la queue. La mer écuma sous l'effet de sa nageoire étroite rappelant celle d'un rouget barbet.

— Quoi ? Qu'a-t-elle dit ? demanda le duc.

— Que c'est dommage.

— Qu'est-ce qui est dommage ? Qu'est-ce que cela signifie : dommage ?

— Il me semble que cela ressemble à un refus.

— Personne ne me refuse jamais rien ! hurla le duc en réfutant l'évidence des faits.

— Seigneur, marmonna le capitaine de la nef en s'approchant d'eux, nos filets sont prêts. Il suffit de les jeter pour la capturer...

— Je ne vous le conseille pas, intervint Geralt d'une voix

mesurée. Elle n'est pas seule. Sous l'eau, il y en a beaucoup plus, et les profondeurs peuvent dissimuler un kraken.

Le capitaine trembla et pâlit en se prenant le postérieur à deux mains d'une façon ridicule.

— Un kra... un kraken ?

— Un kraken, confirma le sorceleur. Je ne vous conseille pas de vous laisser tenter par ce type de plaisanterie avec vos filets. Il suffirait qu'elle crie pour qu'il ne reste de cette coque de noix que des planches dérivantes et que nous nous noyions comme de vulgaires chatons. Du reste, Agloval, tu dois te décider : entends-tu l'épouser ou la pêcher dans un filet pour la conserver ensuite dans un bocal ?

— Je l'aime, répondit résolument Agloval. Je la veux pour épouse. Mais pour cela, il faut qu'elle ait des jambes, et non une queue squamée. Tout est prévu : j'ai acquis contre deux livres de belles perles un élixir magique totalement garanti qu'il lui suffira de boire pour que des jambes lui poussent. Elle souffrira seulement un peu pendant trois jours, pas plus. Appelle-la, sorceleur, dis-le-lui encore une fois.

— Je lui ai déjà expliqué deux fois. Elle a répondu qu'elle refusait catégoriquement, mais a ajouté qu'elle connaissait une sorcière des mers dont les sortilèges peuvent transformer tes jambes en une queue magnifique. Et ce sans douleur.

— Elle est devenue folle ? Moi, je devrais porter une queue de poisson ? Jamais de la vie ! Préviens-la, Geralt !

Le sorceleur se pencha fortement au-dessus du bastingage dans l'ombre duquel la mer paraissait verte et dense comme de la gelée. La sirène émergea dans une fontaine d'eau avant même qu'il eût le temps de l'appeler. Elle se figea durant un instant à la verticale sur sa queue, puis plongea dans une vague en se retournant sur le dos et en dévoilant ainsi tous ses charmes. Geralt avala sa salive.

— Hé, vous ! chanta-t-elle. Cela va durer encore longtemps ? Ma peau craquelle sous le soleil ! Cheveux d'albâtre, demande-lui s'il est d'accord.

— Il n'est pas d'accord, répondit le sorceleur en modulant sa voix. Sh'eenaz, tu dois comprendre qu'il ne peut se permettre de porter une queue et de vivre sous l'eau. Toi, tu respirez à l'air libre, lui, sous l'eau, absolument pas !

— Je le savais ! cria-t-elle en piaillant. Je le savais ! Des faux-fuyants, de stupides et naïfs faux-fuyants : pas une once d'abnégation ! Celui qui aime se sacrifie ! Moi, je me suis sacrifiée pour lui : tous les jours je rampe sur les rochers à m'en racler les écailles de mon postérieur et à m'en effiloche la nageoire. Tout cela pour lui ! Et maintenant, il refuse de renoncer à ses deux horribles cannes ? L'amour, ce n'est pas seulement prendre, c'est aussi savoir se dévouer et se sacrifier ! Répète-le-lui !

— Sh'eenaz, appela Geralt. Tu ne comprends donc pas ? Il ne peut pas vivre dans l'eau !

— Je n'accepte pas les refus imbéciles ! Moi aussi... Moi aussi je l'aime bien, et je veux élever avec lui des alevins, mais comment faire s'il refuse de devenir un poisson laité ? Où serais-je censée déposer mon frai, hein ? Dans son chapeau ?

— Qu'est-ce qu'elle dit ? cria le duc. Geralt ! Je ne t'ai pas emmené ici pour que tu aies une conversation privée avec elle...

— Elle refuse de changer d'avis. Elle est en colère.

— Lancez les filets ! brailla Agloval. Je la retiendrai enfermée pendant un mois dans un bassin et...

— Alors là ! intervint le capitaine en faisant un bras d'honneur. Il peut y avoir un kraken sous le navire ! Vous avez déjà vu un kraken, seigneur ? Sautez dans l'eau si c'est votre bon vouloir et attrapez-la avec les mains ! Moi, je ne mêle pas de cette histoire. Cette nef, c'est mon gagne-pain.

— Ton gagne-pain, c'est moi, fripouille ! Lance les filets ou j'ordonne qu'on te pende haut et court !

— Allez-vous faire voir ! Sur cette nef, c'est moi qui commande. Pas vous !

— Taisez-vous tous les deux, s'égosilla Geralt en colère. Elle nous dit quelque chose. C'est un dialecte difficile qui exige de la concentration !

— J'en ai assez ! hurla en chantant Sh'eenaz. J'ai faim. Alors, Cheveux d'albâtre, qu'il se décide maintenant ! Répète-lui seulement que je ne souffrirai plus la moquerie des autres en le fréquentant s'il continue de ressembler à une étoile de mer à quatre branches. Répète-lui que pour le genre de bagatelle qu'il me propose sur les rochers, j'ai des amies qui feront bien mieux l'affaire que moi ! Je considère pour ma part qu'il s'agit d'un jeu destiné aux alevins immatures. Moi, je suis une sirène normale et saine...

— Sh'eenaz...

— Ne me coupe pas la parole ! Je n'ai pas encore terminé ! Je suis saine, normale et mûre pour frayer. S'il me désire vraiment, il doit alors avoir une queue, une nageoire et tout ce que possède un triton normal. Sinon, je ne veux même pas le connaître !

Geralt traduisit rapidement en essayant de ne pas être vulgaire. Sans grand succès, car le duc rougit et jura horriblement.

— Salope sans vergogne ! hurla-t-il. Maquerelle frigide ! Trouve-toi donc un hareng !

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Sh'eenaz en s'approchant à la nage.

— Il ne veut pas avoir de queue !

— Dis-lui... d'aller se faire sécher !



- Qu'est-ce qu'elle a dit ?
- Elle souhaite, expliqua le sorceleur, que tu te noies.

## II

— Quel dommage, soupira Jaskier. J'aurais aimé vous accompagner sur la nef, mais qu'y puis-je ? J'ai un tel mal de mer ! Tu sais que je n'ai jamais parlé de ma vie à une sirène ? Dommage, bon sang.

— Je te connais, dit Geralt en attachant ses sangles. Tu finiras quand même par l'écrire, ta ballade.

— C'est sûr. J'ai déjà les premiers couplets. Dans ma ballade, la sirène se sacrifie pour le duc : elle transforme sa queue de poisson en de magnifiques petites jambes, mais paie son abnégation par la perte de sa voix. Le duc la trompe et la rejette. Elle meurt de chagrin et se transforme en écume de mer lorsque les rayons du soleil...

— Qui va croire en de telles inepties ?

— Peu importe, grommela Jaskier. Je n'écris pas les ballades pour qu'on y croie. Je les écris pour émouvoir. Pourquoi je te parle de tout cela ? Tu n'y connais rien. Dis-moi plutôt combien t'a payé Agloval ?

— Il ne m'a rien donné, arguant que je n'avais pas rempli ma part de mission, qu'il attendait tout autre chose de moi et qu'il récompensait les effets, pas les bonnes intentions.

Jaskier hocha la tête et enleva son chapeau en regardant le sorceleur. Il pinça ses lèvres de déception.

— Est-ce que cela signifie que nous n'avons toujours pas d'argent ?

— Il semblerait que oui.

Jaskier fit une grimace encore plus pathétique.

— C'est uniquement ma faute, gémit-il. Tout est ma faute. Geralt, tu m'en veux ?

Non, le sorceleur n'était pas en colère contre Jaskier. Loin de là.

Pourtant, il ne faisait aucun doute qu'ils étaient redevables à Jaskier de leurs mésaventures. C'est bien le barde qui avait insisté pour se rendre à la fête des Quatre-Érables. La participation à une fête, avait-il expliqué, assouvait un besoin humain profond et naturel. De temps en temps, affirmait le musicien, l'homme doit rencontrer ses congénères en un lieu où l'on peut rire et chanter, manger à volonté des brochettes et des ravioles, boire de la bière, écouter de la musique et effleurer en dansant les courbes de jeunes filles humides de sueur. Si chaque individu décidait d'assouvir ces besoins au petit bonheur la chance, argumentait-il, sans organisation concertée, un incommensurable désordre en naîtrait. C'est pourquoi l'on avait inventé les festivités et les fêtes. Et puisque l'on avait organisé des festivités et des fêtes, il convenait d'y participer.

Geralt ne s'était pas entêté à refuser, même si, sur la liste de ses

besoins profonds et naturels, la participation à une fête occupait une place très lointaine. Il accepta d'accompagner Jaskier, comptant, au contact de cette assemblée, obtenir éventuellement des informations sur un travail quelconque : depuis longtemps, personne n'avait fait appel à lui et sa bourse commençait à s'aplatir dangereusement.

Le sorceleur ne reprochait pas non plus à Jaskier d'avoir provoqué les gardes. Geralt, en l'occurrence, n'était pas lui-même sans reproche : il aurait pu intervenir et arrêter les élans belliqueux du troubadour, ce qu'il ne fit pas, ne supportant pas lui-même les gardes de la forêt primitive que l'on surnommait les Forestiers. Cette formation de volontaires à la réputation sulfureuse avait pour mission de chasser les « inhumains ». Geralt bâillait en écoutant leurs vantardises au sujet d'elfes, sylvains ou mauvaises fées, transpercés de flèches, massacrés ou pendus aux arbres. Jaskier, au contraire, qui avait pris de l'assurance au contact du sorceleur, laissa libre cours à ses sentiments. Les Forestiers ne réagirent pas mal au début à son persiflage, à ses railleries et à ses suggestions déplacées provoquant des torrents de rires chez les paysans observant la scène. Néanmoins, lorsque Jaskier chanta un couplet des plus outrageants qu'il venait d'inventer pour la circonstance, se terminant par les mots « *Tu es bête comme un pied, deviens donc Forestier* », la situation dégénéra en bataille rangée. Le cabanon servant de guinguette disparut en fumée. Une troupe du conseiller Budibog, surnommé le Dégarni, dont le domaine comprenait les Quatre-Érables, dut intervenir. L'on jugea que les Forestiers, Jaskier et Geralt partageaient la responsabilité des dommages et des délits, ajoutant à ces derniers la séduction d'une jeune muette rousse et mineure que l'on retrouva, après l'événement, dans les buissons derrière le terrain, le teint empourpré, bêtement souriante et la tunique déchirée jusqu'aux aisselles. Par chance, le Dégarni connaissait Jaskier. La peine fut commuée en une amende qui les priva néanmoins de tout leur agent. Ils durent également fuir à cheval le plus rapidement possible les Quatre-Érables pour se soustraire au désir de vengeance des Forestiers, expulsés du village. Dans les bois alentour, leurs troupes comptaient une quarantaine d'individus occupés à chasser. Geralt n'avait pas la moindre envie de devenir la cible des flèches des Forestiers, dont les pointes en forme de harpon provoquaient des blessures horribles.

Leur plan initial fut remplacé par un détour en règle des villages sis en lisière de forêt, où Geralt avait eu l'espoir de trouver quelque emploi. Ils prirent le chemin de la mer, en direction de Bremervoord. Malheureusement, Geralt ne trouva rien à faire, hormis son intervention lors de l'aventure amoureuse du duc Agloval avec la sirène Sh'eenaz, dont les chances de succès étaient *a priori* fort minces. L'alliance en or de Geralt et la broche ornée d'une alexandrite que

Jaskier avait reçue de l'une de ses nombreuses fiancées avaient été vendues pour acheter de la nourriture. Malgré les difficultés du moment, le sorceleur n'éprouvait néanmoins aucun ressentiment à l'encontre de Jaskier.

— Non, Jaskier, dit-il. Je ne t'en veux pas.

Jaskier n'en crut pas un mot. Cela expliquait le silence du troubadour, qui se taisait rarement. Il tapota l'encolure de son cheval après avoir fouillé une nouvelle fois les sacoches. Geralt savait qu'il n'y trouverait rien qu'il puisse monnayer. L'odeur de nourriture que la brise apportait d'une ferme proche devenait insupportable.

— Maître ! cria soudain quelqu'un. Hé, maître !

— Oui, répondit Geralt en se retournant.

D'un char à deux roues attelé à deux onagres et garé sur le côté descendit un homme ventripotent et imposant, chaussé de souliers en feutre et vêtu d'une lourde pelisse en peau de loup.

— Heu... là..., dit le gros homme, gêné, en s'approchant. Je ne m'adressais pas à vous, seigneur, je voulais... seulement maître Jaskier...

— C'est moi, confia fièrement le poète en se redressant et en rajustant son chapeau orné d'une plume d'aigrette. De quoi s'agit-il, brave homme ?

— Avec tout mon respect, maître, répondit l'individu ventru, je me nomme Teleri Drouhard, marchand d'épices de son état, doyen de la gilde locale. Y a que mon fils Gaspard se fiance avec Dalia, la fille de Mestvin, capitaine de nef de son état.

— Ah, dit Jaskier en conservant un sérieux sans faille. Transmets toutes mes félicitations et tous mes vœux de bonheur au couple chanceux. En quoi puis-je vous aider ? S'agit-il du droit à la première nuit ? Cela, je ne le refuse jamais.

— Hein ? Non... pas cela... En fait, le banquet et la noce, ça sera ce soir. Y'a que mon épouse a souhaité vous inviter à Bremervoord, maître, et m'a forcé... c'est ça les femmes. Écoute, qu'elle m'a dit, Teleri, on va montrer à tout le monde qu'ici c'est pas l'ignorance qui gouverne, que nous, la culture et l'art, on connaît, qu'un banquet par chez nous, c'est spirituel, que c'est pas pour s'empiffrer et boire jusqu'à vomir. Moi je lui dis à cette femme stupide : y'a qu'on a déjà appelé un barde, ça suffit pas ? Elle, elle me répond qu'un barde, ça suffit pas, que, oh là là, maître Jaskier, ça c'est une célébrité que les voisins y vont en crever de jalousie. Maître ? Vous nous feriez l'honneur ? 25 talars bien trébuchants, symboliquement s'entend... pour soutenir l'art...

— Mes sens me trahiraient-ils ? demanda Jaskier en faisant durer sa phrase. Moi, je serais censé jouer les seconds rôles ? Je devrais devenir la doublure d'un quelconque autre musicien ? Moi ? Jamais je

n'étais encore tombé aussi bas, vénéré seigneur, de me voir affecté à l'accompagnement d'un autre.

Drouhard devint cramoisi.

— Pardonnez-moi, maître, bégaya-t-il. C'est pas moi... mais ma femme... Vous feriez beaucoup d'honneur...

— Jaskier, souffla Geralt à mi-voix, cesse de prendre de grands airs. Ces quelques sous nous sont nécessaires.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, s'entêta le poète. Moi, me donner de grands airs ? Moi ? Non mais regardez-le, lui qui refuse un jour sur deux des propositions intéressantes ! Tu ne tues pas les hirikkhis car il s'agit d'une espèce en voie de disparition ; les mécoptères non plus car ils ne sont pas nuisibles ; les noctambelles, n'en parlons pas, car ce sont de charmantes sorcières ; et les dragons, car c'est contraire à ton code déontologique. Moi aussi, tu peux l'imaginer, je suis quelqu'un qui se respecte ! Moi aussi, j'ai mon code personnel !

— Jaskier, je t'en prie, fais-le pour moi. Une once d'abnégation, garçon, je ne te demande rien de plus. Je te promets que je ne ferai pas la fine bouche la prochaine fois. Allez, Jaskier...

Le troubadour gratta le léger duvet clair de son menton en fixant le sol. Drouhard s'approcha en gueulant :

— Maître... Faites-nous cet honneur. C'est que ma femme ne me pardonnerait jamais de ne pas revenir avec vous. Enfin... je monte le prix jusqu'à 30.

— 35 ! surenchérit fermement Jaskier.

Geralt sourit en humant avec espoir les effluves de nourriture provenant de la ferme.

— D'accord, maître, d'accord, dit rapidement Teleri Drouhard, si rapidement qu'il était évident qu'il eût facilement suivi l'enchère jusqu'à 40. Et... ma maison, si telle est votre volonté... pour vous restaurer et vous reposer, maître, est la vôtre. Et vous, seigneur... à qui ai-je l'honneur ?

— Geralt de Riv.

— Vous aussi seigneur, je vous invite... à manger, à boire...

— Bien sûr, avec plaisir, intervint Jaskier. Montrez-nous le chemin, gentil seigneur Drouhard. Entre nous, l'autre barde, qui est-ce ?

— La noble demoiselle Essi Daven.

### III

Geralt frotta encore une fois avec sa manche les clous d'argent de sa veste et la boucle de son ceinturon, peigna de la main ses cheveux retenus par un bandeau et cira ses chaussures en frottant les tiges de ses bottes l'une contre l'autre.

— Jaskier ?

— Oui ?

Le barde lissa la plume d'aigrette accrochée à son chapeau, rajusta et défroissa sa vareuse. Tous deux avaient consacré une demi-journée à laver leur linge pour le rendre présentable.

— Qu'y a-t-il, Geralt ?

— Essaie de te comporter de manière à ce que l'on nous chasse après la fête et pas avant.

— Belle plaisanterie, s'indigna Jaskier. Je te conseille de faire toi-même attention à tes manières. Nous entrons ?

— Entrons. Tu entends ? Quelqu'un chante. C'est une femme.

— Ce n'est que maintenant que tu le remarques ? C'est Essi Daven, dite Petit-Œil. Tu n'as jamais rencontré de femme troubadour ? Ah oui ! J'avais oublié que tu évitais les lieux où l'art fleurit. Petit-Œil est une poétesse et une chanteuse douée, mais non dénuée de certains défauts dont le sans-gêne, si je m'en fie à mes oreilles, n'est pas le moindre. Ce qu'elle chante actuellement n'est autre que ma propre ballade. Attends, elle va m'entendre, et si bien que son petit œil va en loucher.

— Jaskier, par pitié. Ils vont nous expulser.

— Ne te mêle pas de ça. Ce sont des questions professionnelles. Entrons.

— Jaskier ?

— Oui ?

— Pourquoi "Petit-Œil" ?

— Tu verras.

La noce avait lieu dans un immense entrepôt vidé de ses tonneaux de harengs et d'huile de poisson. L'odeur avait presque été étouffée grâce à des bouquets de gui et de bruyère accrochés et décorés de rubans. Ici et là pendaient, comme le voulait la coutume, des guirlandes de gousses d'ail censées effrayer les vampires. Les tables et les bancs flanqués contre les murs étaient recouverts d'un tissu blanc. Dans un coin, un grand feu et une broche avaient été installés. Il y avait du monde, mais point de tumulte. Plus de cinq cents personnes de différents états et professions, ainsi que le fiancé boutonnable et sa promise le mangeant du regard, écoutaient dans le recueillement et le silence la charmante ballade qu'une jeune fille, vêtue d'une modeste robe bleue et assise sur une estrade, chantait mélodieusement, accompagnée d'un luth appuyé contre le genou. La jeune fille ne pouvait pas avoir plus dix-huit ans. Elle était extrêmement fine. Ses cheveux, longs et volumineux, étaient de couleur or foncé. La jeune fille termina son chant lorsqu'ils entrèrent. Elle remercia le tonnerre d'applaudissements qu'on lui prodigua d'un hochement de la tête qui fit trembler sa coiffure.

— Soyez le bienvenu, maître, bienvenue. (Un Drouhard

endimanché les assaillit et les tira au centre de l'entrepôt.) Soyez également le bienvenu, seigneur Gérard... Très honoré... Oui... Permettez... Vénérés dames et seigneurs ! Voici notre hôte d'honneur, qui nous fait l'honneur en nous honorant... Maître Jaskier, le fameux chanteur et faiseur de vers... et poète ! qui nous honore d'un très grand honneur... Honorons-le donc...

Les cris de joie et les applaudissements couvrirent le discours bégayant de Drouhard avant qu'il s'étouffe. Jaskier, fier comme Artaban, afficha une mine de circonstance puis s'inclina profondément avant de faire un signe de la main aux jeunes filles assises les unes à côté des autres, telles des poules sur leur perchoir, et surveillées, au deuxième rang, par une escouade de vieilles matrones. Les jeunes filles ne bronchaient pas, donnant l'impression qu'elles avaient été immobilisées sur leur banc avec de la colle de charpentier ou toute autre glu aussi efficace. Toutes sans exception tenaient leurs mains à plat sur leurs genoux et gardaient la bouche entrouverte.

— Ben donc ! lança Drouhard à l'assemblée, allons, buvons de la bière, compagnons ! Et mangeons ! Par ici, par ici ! À la fortune du...

La jeune fille vêtue d'une robe bleue se fraya un passage à travers la foule qui se ruait, telle une vague contre les récifs, sur les tables remplies de nourriture.

— Salut, Jaskier, dit-elle.

Surtout depuis qu'il voyageait avec Jaskier, Geralt considérait comme banale et réchauffée l'expression « des yeux comme des étoiles » que le troubadour usait à tort et à travers pour complimenter les jeunes filles. Appliquée à Essi Daven, l'expression prenait néanmoins tout son sens, même pour quelqu'un d'aussi peu ouvert à la poésie que l'était Geralt. Sur un mignon et sympathique petit visage que rien de particulier ne distinguait, brûlait et brillait en effet un œil bleu foncé, magnifique, énorme, hypnotique. Le second œil d'Essi Daven était la plupart du temps recouvert d'un bandeau doré lui tombant sur la joue, qu'elle faisait régulièrement glisser d'un mouvement de la tête ou en soufflant dessus : le second œil de Petit-Œil se dévoilait alors, révélant une similitude parfaite avec le premier.

— Salut, Petit-Œil, répondit Jaskier avec une grimace. Tu chantais une jolie ballade tout à l'heure. Tu as bien amélioré ton répertoire. J'ai toujours dit que lorsqu'on ne savait pas écrire soi-même des vers, il fallait emprunter ceux des autres. C'est une pratique courante chez toi ?

— Pas trop, répondit Essi Daven du tac au tac en souriant de ses petites dents blanches. Ça m'est arrivé une ou deux fois. J'aurais aimé plus, mais je n'ai pas pu : les paroles sont mal écrites et les mélodies, certes agréables et sans prétention dans leur simplicité – pour ne pas dire leur simplisme –, ne correspondent pas à ce qu'attendent mes

auditeurs. Tu as écrit quelque chose de nouveau, Jaskier ? Cela n'est pas parvenu jusqu'à mes oreilles.

— Rien d'étonnant, répliqua en soupirant le barde. Je chante mes ballades en des lieux où l'on n'invite que les artistes les plus doués et les plus fameux : justement là où on ne te voit pas.

Essi devint légèrement cramoisie et souffla sur son bandeau.

— C'est un fait, dit-elle, je n'ai pas l'habitude de fréquenter les bordels. Leur atmosphère me déprime. Je suis triste que tu doives chanter dans de tels lieux. Enfin, c'est comme ça. Lorsqu'on n'a pas de talent, il est difficile de choisir son public.

Cette fois, c'est Jaskier qui rougit nettement. Petit-Œil sourit aussitôt de bonheur et se jeta à son cou en l'embrassant bruyamment sur la joue. Le sorceleur en fut surpris, mais pas trop. Une collègue de Jaskier ne pouvait guère se différencier de lui en matière d'imprévisibilité.

— Jaskier, espèce de vieux nigaud ! dit Essi en continuant de le serrer dans ses bras. Je suis si contente de te revoir en bonne santé physique et mentale.

— Eh, Poupée. (Jaskier saisit la jeune fille à la taille et la souleva en la faisant tourner autour de lui jusqu'à ce que les volants de sa robe se missent à virevolter.) Tu as été magnifique, par les dieux. Je n'avais pas entendu de si belles méchancetés depuis longtemps. Tu te querelles encore mieux que tu ne chantes. En plus, tu es très belle !

— Combien de fois t'ai-je demandé (Essi souffla sur son bandeau puis jeta un regard à Geralt) de ne pas m'appeler "Poupée", Jaskier ? Il est grand temps, par ailleurs, que tu me présentes ton compagnon dont je vois qu'il n'appartient pas à notre confrérie.

— Dieux, protégez-le, clama le troubadour en riant. Lui, Poupée, il n'a ni voix ni oreille et pour ce qui est des vers, il sait tout au plus faire rimer *picole* et *vérole*. C'est un représentant de la corporation des sorcisseurs : Geralt de Riv. Approche-toi, Geralt, fais le baisemain à Petit-Œil.

Le sorceleur s'approcha sans savoir comment réagir. Le baisemain se pratiquait généralement sur l'anneau des duchesses devant lesquelles il convenait de s'agenouiller. À l'égard des femmes de moins haut rang, ce geste était considéré ici, dans le Sud, comme une marque d'érotisme et demeurait réservé uniquement aux couples déjà formés.

Petit-Œil dissipa néanmoins les doutes de Geralt en levant énergiquement et bien haut une main dont les doigts pointaient vers le bas. Le sorceleur la saisit maladroitement et l'embrassa. Les pommettes d'Essi, qui ne cessait de fixer un œil sur lui, s'empourprèrent.

— Geralt de Riv ! dit-elle. Tu ne fréquentes pas n'importe qui,

Jaskier.

— C'est un honneur pour moi, marmotta le sorceleur, conscient que son niveau de langage ne dépassait pas celui de Drouhard. Madame...

— Au diable tout cela, grogna Jaskier. Cesse de mettre Petit-Œil mal à l'aise avec tes titres et ton bégaiement. Elle se nomme Essi et lui se nomme Geralt. Les présentations sont faites. Passons aux choses sérieuses, Poupée.

— Si tu m'appelles encore une fois "Poupée", je te donne un coup dans l'oreille. Quelles sont ces choses sérieuses auxquelles nous devons passer ?

— Nous devons décider de l'ordre de notre répertoire. Je propose que nous nous relayions après avoir interprété quelques ballades. Cela aura plus d'effet. Bien sûr, chacun chante ses propres ballades.

— Peut-être.

— Combien te paie Drouhard ?

— Ce n'est pas ton affaire. Qui commence ?

— Toi.

— D'accord. Hé ! Regardez là-bas qui nous fait l'honneur de sa présence. C'est M. le duc Agloval. Il entre justement, regardez.

— Hé, hé ! le public gagne en qualité, dit joyeusement Jaskier. Bien qu'il n'y ait pas de quoi pavoiser non plus : Agloval est un avare. Geralt peut le confirmer. Le duc tient le paiement en horreur. Il loue les services des gens, en effet, mais pour ce qui est de régler ses comptes ensuite...

— J'en ai entendu parler. (Essi rejeta le bandeau de sa joue en regardant Geralt.) On en discutait sur le port et au débarcadère. Il s'agit de la fameuse Sh'eenaz, n'est-ce pas ?

Agloval répondit d'un court hochement de tête à la profonde révérence que lui fit la haie d'honneur installée à la porte et se dirigea directement vers Drouhard qu'il attira dans un coin, lui signifiant qu'il n'entendait recevoir ni attention ni honneurs au centre de la salle. Geralt les observait du coin de l'œil. La conversation se tenait à mi-voix, mais les deux interlocuteurs semblaient extrêmement excités. Drouhard ne cessait de s'essuyer le front de sa manche, de tourner la tête, de se gratter le cou. Il posait des questions auxquelles le duc, le visage fermé et morne, répondait par des haussements d'épaules.

— Le duc, dit Essi à voix basse en se pressant contre Geralt, semble préoccupé. S'agirait-il encore de cette affaire de cœur ? De ce malentendu matinal avec la fameuse petite sirène ? Qu'en penses-tu, sorceleur ?

— C'est possible. (Geralt, étonné et étrangement irrité par la question, n'accorda qu'un regard furtif à la poétesse.) Ma foi, chacun a ses problèmes. Tout le monde n'accepte pas qu'on les chante dans les



foires.

Petit-Œil pâlit légèrement. Elle souffla sur son bandeau en le toisant d'un air de défi :

— En disant cela, tu voulais me blesser ou simplement me vexer ?

— Ni l'un ni l'autre. J'entendais seulement prévenir d'autres questions sur les problèmes d'Agloval et de sa sirène auxquelles je ne me sens pas habilité à répondre.

— Je comprends. (Le joli œil d'Essi Daven rétrécit légèrement.) Je ne t'imposerai plus de tels dilemmes. Je ne poserai pas les questions que je voulais poser et que je ne considérais, pour être sincère, que comme une introduction et une invitation à une aimable conversation. Il n'y aura donc aucune discussion entre nous. Tu n'auras pas à craindre qu'elle fasse l'objet d'un chant dans une foire. Tout le plaisir était pour moi.

Elle lui tourna le dos rapidement pour prendre la direction des tables où on lui fit respectueusement une place. Jaskier changea de pied d'appui en maugréant :

— On ne peut pas dire que tu aies été aimable avec elle, Geralt.

— Je le reconnais, c'est idiot, répondit le sorcelleur. Je l'ai blessée sans raison. Je ferais peut-être mieux d'aller la voir pour lui présenter mes excuses...

— Arrête, répliqua le barde en ajoutant d'un air solennel : Il est difficile de corriger la première impression. Viens, allons plutôt nous verser de la bière.

Ils n'eurent pas le temps de boire leur bière, car Drouhard, se soustrayant à la conversation d'un groupe de bourgeois, les accosta :

— Seigneur Gérard, dit-il, permettez. Monsieur le duc veut s'entretenir avec vous.

— J'y vais.

Jaskier prit le sorcelleur par la manche :

— Geralt, n'oublie pas.

— Quoi ?

— Tu as promis d'accepter sans grimacer toutes les missions que l'on te proposerait. J'ai ta parole. Comment l'avais-tu formulé ? Une once d'abnégation ?

— D'accord, Jaskier. Mais comment sais-tu qu'Agloval...

— J'ai du nez, Souviens-t'en, Geralt.

— Bien, Jaskier.

Il s'éloigna avec Drouhard dans un coin de la salle, loin des hôtes. Agloval était assis sur un tabouret bas. À côté de lui se tenait un homme basané aux vêtements colorés et portant une courte barbe noire. Geralt ne l'avait pas remarqué plus tôt.

— Nous nous rencontrons une nouvelle fois, sorcelleur, commença le duc, et ce malgré mon serment de ce matin de ne jamais plus te

revoir. Mais je n'ai pas d'autre sorceleur sous la main. Il faudra bien que tu fasses l'affaire. Fais la connaissance de Zelest, mon intendant et responsable de la pêche aux perles.

— Ce matin, dit à mi-voix l'individu basané, j'ai voulu étendre territoire de pêche. Une barque a dérivé plus loin vers ouest, derrière cap, en direction Dents du dragon.

— Les Dents du dragon, intervint Agloval, ce sont deux grands récifs volcaniques émergeant à la pointe du cap. Elles sont visibles depuis notre côte.

— Oui, confirma Zelest. En général, on ne navigue pas là-bas, car beaucoup tourbillons et rochers. Plongée dangereuse. Mais sur côte, il y a de moins en moins de perles. C'est pourquoi barque partie là-bas. Sept membres d'équipage : deux marins et cinq plongeurs dont femme. Quand soir, ils ne sont pas revenus, nous avons été inquiets, même si mer plate comme huile. J'ai envoyé deux esquifs rapides et retrouvé barque dérivante. Dans barque, personne : pas âme vivante. Disparus sans laisser trace. Pas possible de savoir ce qui s'est passé. Mais il y a eu bagarre. Massacre. Marques...

Le sorceleur papillota des yeux.

— Lesquelles ?

— Pont recouvert de sang.

Drouhard émit un sifflement en jetant des regards inquiets autour de lui. Zelest baissa la voix :

— Il s'est passé comme je dis, répéta-t-il en serrant les mâchoires. Barque couverte de sang. Boucherie. Quelque chose a massacré gens. On dit monstre marin. Oui, sans doute monstre marin.

— Pas des pirates ? demanda Geralt à mi-voix. Pas la concurrence perlière ? Vous excluez l'hypothèse d'un abordage ordinaire à l'arme blanche ?

— Nous l'excluons, répondit le duc. Il n'y a dans les environs ni pirates ni concurrence. Et les abordages à l'arme blanche ne se terminent pas par la disparition de tous les membres d'équipage sans exception. Non, Geralt, Zelest a raison. C'est le fait d'un monstre marin, rien d'autre. Écoute, plus personne n'ose sortir en mer, même dans les coins repérés et familiers. Les gens sont paralysés par la peur. Le port est immobilisé. Même les nefes et les galères ne quittent plus l'embarcadère. Tu comprends, sorceleur ?

— Je comprends, dit Geralt en hochant la tête. Qui me montrera cet endroit ?

— Ah ! (Agloval posa sa main sur la table et pianota avec ses doigts.) Cela me plaît. Enfin une réaction de sorceleur. Venons-en aux faits sans ergoter. Tu vois bien, Drouhard : un bon sorceleur est un sorceleur affamé. Et quoi, Geralt ? Sans ton ami musicien, tu serais encore allé dormir ce soir sans collation ! Ce sont de bonnes

informations pour toi, n'est-ce pas ?

Drouhard baissa la tête. Zelest regardait stupidement devant lui.

— Qui me montrera cet endroit ? répéta Geralt en fixant froidement Agloval.

— Zelest, dit le duc en cessant de sourire. Quand comptes-tu te mettre au travail ?

— Dès demain matin. Soyez sur l'embarcadère, seigneur Zelest.

— Bien, seigneur sorceleur.

— Formidable (Le duc se frotta les mains en souriant de nouveau d'un air moqueur.) Geralt, j'espère que l'aventure avec le monstre se terminera mieux que celle avec Sh'eenaz. J'y compte vraiment. Ah, encore une chose. Je vous interdis de discuter de cette affaire. Je ne souhaite pas générer de panique plus importante que celle que j'ai déjà sur le dos. C'est compris, Drouhard ? J'ordonnerai qu'on t'arrache la langue s'il s'avère que tu as desserré les dents.

— C'est compris, duc.

— Bien. (Agloval se leva.) Je m'en vais sans troubler votre amusement et sans nourrir la rumeur. Adieu, Drouhard, souhaite en mon nom tous mes vœux de bonheur aux fiancés.

— Merci, duc.

Essi Daven, assise sur un tabouret et entourée d'un dense cordon d'auditeurs, chantait une ballade mélodieuse et nostalgique traitant des malheurs d'une maîtresse trompée. Adossé à un poteau, Jaskier marmonnait quelque chose dans sa barbe en comptant sur ses doigts les temps et les syllabes.

— Alors, demanda-t-il, tu as trouvé du travail ?

— Oui.

Le sorceleur n'entra pas dans des détails dont le barde se fichait bien.

— Je te l'avais dit. J'ai du flair pour l'argent. Bien, très bien. Je gagne des sous et toi aussi. Nous allons faire des folies. Nous irons ensuite à Cidaris pour la fête des vendanges. Mais excuse-moi un moment : j'ai repéré quelque chose d'intéressant sur le banc.

Geralt suivit le regard du poète, mais hormis la dizaine de jeunes filles à la bouche entrouverte, il ne remarqua rien d'intéressant. Jaskier rajusta sa vareuse, fit glisser son chapeau sur son oreille droite et se dirigea, plein d'affectation, vers le banc. Évitant d'une manœuvre latérale les matrones attentives, il commença son rituel par un sourire charmeur.

Essi Daven termina sa ballade. Le public lui offrit des bravos, une petite bourse et un gros bouquet de chrysanthèmes, il est vrai un peu fanés.

Le sorceleur déambula dans la foule des hôtes en cherchant l'occasion de trouver une place à une table de denrées. Il voyait à

regret disparaître rapidement les harengs marinés, les choux farcis, les têtes de morues bouillies, les côtelettes de mouton, les tranches de saucisson et de chapon, les saumons fumés découpés au couteau et les jambons, le problème étant qu'aucune place ne se libérait.

Les jeunes filles et les matrones quelque peu excitées entourèrent Jaskier en lui demandant de chanter une chanson. Celui-ci répondit par un sourire hypocrite et un refus faussement modeste.

Ayant vaincu sa gêne, Geralt parvint enfin à s'installer à une table : un individu âgé, sentant fort le vinaigre, lui fit aimablement et vigoureusement une place en faisant presque tomber du banc tous ses voisins. Geralt n'attendit pas pour commencer à manger. Il vida en un clin d'œil le seul plat accessible. L'individu aux odeurs de vinaigre lui en fit glisser un autre. Pour le remercier, Geralt dut écouter patiemment une longue tirade sur la jeunesse et les temps actuels. L'individu assimilait la liberté des mœurs à la flatuosité. Geralt eut du mal à garder son sérieux.

Essi se tenait contre le mur, seule sous des branches de gui, en train d'accorder son luth. Le sorceleur vit un jeune homme vêtu d'un pourpoint de brocart cintré approcher d'elle et lui dire quelque chose avec un pâle sourire. Essi le regarda et lui répondit rapidement quelques mots en pinçant légèrement ses jolies lèvres. Le jeune homme se raidit et tourna sèchement les talons. Ses oreilles, rouges comme des rubis, scintillèrent encore longtemps dans la semi-obscurité de la salle.

— ... horreur, honte et abjection, continuait l'individu sentant le vinaigre. Une énorme flatuosité, seigneur.

— C'est ma foi bien vrai, répondit sans conviction Geralt en essuyant son assiette avec du pain.

— Vénérés seigneurs et excellences, nous demandons humblement le silence, cria Drouhard au centre de la salle. Le célèbre maître Jaskier va chanter pour nous, malgré sa fatigue et une légère maladie du corps, la célèbre ballade de la reine Marienn et du corbeau noir ! Il l'interprète à la demande personnelle de demoiselle Veverka, fille de notre bien aimé meunier, à qui, je cite maître Jaskier, il ne peut rien refuser !

Demoiselle Veverka, l'une des moins jolies jeunes filles du banc, se métamorphosa en un clin d'œil. Un tumulte d'applaudissements recouvrit les flatuosités récurrentes de l'individu sentant le vinaigre. Jaskier attendit le silence complet avant d'entamer une introduction saisissante puis commença à chanter sans quitter demoiselle Veverka des yeux. La jeune fille embellissait de couplet en couplet. *Ce petit malpropre agit plus efficacement que les crèmes et essences magiques que vend Yennefer dans sa boutique de Vengerberg*, pensa Geralt.

Il remarqua Essi se faufiler derrière les auditeurs de Jaskier

rassemblés en demi-cercle et disparaître prudemment sur la terrasse. Mû par une étrange impulsion, il quitta poliment la table et sorti derrière elle.

Penchée contre la balustrade, Essi se tenait sur les coudes, la tête prise entre ses petits bras. Son regard se perdait dans les rides de la mer que la lumière de la lune et les feux du port atténuaient. Le bois craqua sous les pieds de Geralt. Essi se redressa.

— Pardonne-moi, je ne voulais pas te déranger, dit-il avec raideur en guettant sur ses lèvres le même pincement que celui que la poétesse venait d'accorder au jeune homme en brocart.

— Tu ne me déranges pas, répondit-elle en souriant et en repoussant son bandeau. Je ne recherche pas ici la solitude, mais de l'air frais. La fumée et l'air vicié te gênent également ?

— Un peu, mais ce qui me gêne le plus, c'est la conscience que j'ai pu te blesser. Je suis venu te demander pardon, Essi, et obtenir une nouvelle chance de discuter agréablement avec toi.

— C'est à moi de te demander pardon, dit-elle en appuyant ses mains sur la balustrade. J'ai réagi avec trop d'impétuosité. Cela m'arrive sans cesse : j'ai du mal à me maîtriser. Excuse-moi et accorde-moi une nouvelle chance de discuter avec toi.

Il s'approcha et s'appuya juste à côté d'elle. Il sentit une chaleur émaner de sa personne, ainsi qu'une légère odeur de verveine. Geralt aimait cette odeur, même si celle-ci n'égalait pas celle du lilas et de la groseille à maquereau.

— À quoi te fait penser la mer, Geralt ? demanda-t-elle brusquement.

— À l'inquiétude, répondit-il spontanément.

— Intéressant. Tu sembles pourtant si tranquille et si maître de toi.

— Je n'ai pas dit que je ressentais de l'inquiétude. Tu me demandais quelle était mon association d'esprit.

— Les associations d'esprit sont le reflet de l'âme. J'en sais quelque chose : je suis poète.

— Et pour toi, qu'est-ce que la mer ? demanda-t-il rapidement, pour mettre fin aux divagations sur la prétendue inquiétude qu'il ressentait.

— Un mouvement perpétuel, répondit-elle après réflexion. Le changement. Et une énigme, un mystère, quelque chose que je ne peux saisir, que je pourrais décrire de mille manières dans mille poèmes sans jamais en atteindre le fond ou l'essence. Oui, c'est probablement cela.

— Ce que toi tu ressens, c'est également de l'inquiétude, dit-il en sentant que la verveine agissait sur lui de plus en plus fortement. Tu sembles pourtant si tranquille et si maîtresse de toi...

Elle se retourna, fit glisser son bandeau et planta ses beaux yeux en lui.

— Je ne suis ni tranquille ni maîtresse de moi-même.

Cela arriva brusquement, sans crier gare. Le geste qu'il effectua, et qui ne devait être que le bref attouchement de leurs épaules, se transforma en une prise ardente de sa taille de guêpe. Geralt rapprocha rapidement, mais sans violence, le corps de la jeune fille jusqu'au sien en un contact inattendu qui lui fit bouillonner le sang. Essi se figea soudain, se raidit et cambra les reins en saisissant les mains du sorceleur comme si elle voulait les arracher ou les faire glisser de sa taille. Mais elle les serra plus fortement en penchant sa tête et en murmurant les lèvres entrouvertes :

— À quoi bon... À quoi bon ?

Derrière le bandeau tombé sur sa joue apparut l'œil grand ouvert de Petit-Œil.

Le sorceleur approcha son visage. Ils s'embrassèrent sur la bouche. Durant cet instant, Essi ne relâcha pas les mains de Geralt posées sur sa taille ; elle continua de cambrer les reins pour éviter le contact de leurs corps. Ils tournèrent sur eux-mêmes dans cette position comme s'ils dansaient. Essi embrassa Geralt avec passion et savoir-faire. Longtemps.

Puis la jeune fille se libéra habilement et sans effort de la prise du sorceleur. Appuyée contre la balustrade, elle saisit de nouveau sa tête entre les mains. Geralt se sentit soudain affreusement idiot. Ce sentiment l'empêcha de s'approcher d'elle et d'embrasser ses épaules voûtées.

— Pourquoi ? demanda-t-elle froidement sans se retourner. Pourquoi as-tu fait ça ?

Elle le regarda du coin de l'œil. Le sorceleur comprit qu'il avait fait fausse route et qu'il se trouvait sur un mince tapis d'herbes et de mousses moelleuses prêt à céder à force de fausseté, de mensonge, de duperie et de faux courage.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

Geralt ne répondit pas.

— Tu cherches une femme pour la nuit ?

Il ne répondit pas. Essi se retourna et lui toucha l'épaule.

— Retournons dans la salle, dit-elle sans émotion apparente, mais cette liberté de ton ne trompa pas le sorceleur qui y perçut une grande tension. Ne fais pas cette tête : il ne s'est rien passé. Je ne recherche pas un homme pour la nuit. Ne t'en rends pas coupable, d'accord ?

— Essi...

— Rentrons, Geralt. Le public bisse Jaskier pour la troisième fois. C'est mon tour, maintenant. Je chanterai...

Essi rejeta son bandeau en soufflant dessus. Elle le regarda

étrangement.

— Je chanterai pour toi.

## IV

— Ah ah ! (Le sorceleur feignit l'étonnement.) Tu es quand même rentré ? Je pensais que tu ne reviendrais pas cette nuit.

Jaskier ferma le moraillon de la porte, accrocha son luth et son chapeau orné d'une plume d'aigrette à un clou, puis enleva sa vareuse qu'il épousseta et déposa sur des sacs gisant dans un coin de la petite chambre. Hormis ces sacs, un cuveau et une énorme pailleasse bourrée de fanes de pois, la chambre ne contenait aucun meuble : même la bougie trempait à même le sol dans une mare de cire. Drouhard admirait Jaskier, mais visiblement pas au point de lui offrir une véritable chambre à coucher ou une alcôve.

— Pourquoi pensais-tu que je ne reviendrais pas pour la nuit ? demanda Jaskier en enlevant ses chaussures.

Le sorceleur se releva sur ses coudes en faisant crisser les fanes de pois.

— Je pensais que tu irais pousser la sérénade sous les fenêtres de demoiselle Veverka que tu as mangée du regard pendant toute la soirée comme un chien d'arrêt fixe sa femelle.

— Hé hé ! répondit le barde en riant. Ce que tu peux être stupide et primitif ! Tu n'as donc rien compris ? Veverka ? Mais je n'avais aucun penchant pour elle. Je voulais simplement rendre jalouse demoiselle Akeretta que je compte ferrer dès demain. Pousse-toi un peu.

Jaskier s'effondra sur la pailleasse en tirant à lui le plaid épais qui recouvrait Geralt. Sentant monter en lui une étrange colère, le sorceleur tourna la tête vers la lucarne à travers laquelle, sans la présence de nombreuses toiles d'araignée, il aurait pu voir le ciel étoilé.

— Qu'est-ce qui t'irrite ? demanda le poète. Ça te dérange que je coure après les filles ? Depuis quand ? Serais-tu un druide ayant fait serment de pureté ? Ou peut-être...

— Cesse de parader. Je suis fatigué. Tu n'as pas remarqué que nous avons pour la première fois depuis deux semaines une pailleasse et un toit au-dessus de la tête ? L'idée de ne pas être trempé demain matin au réveil ne te rend pas fou de joie ?

— Pour moi, développa Jaskier, une pailleasse sans jeune fille n'est pas une pailleasse. C'est un bonheur incomplet... et qu'est-ce qu'un bonheur incomplet ?

Geralt gémit sourdement. Attentif à sa propre voix, Jaskier continua son bavardage nocturne :

— Un bonheur incomplet, c'est... comme un baiser interrompu... Pourquoi grinces-tu des dents ? On peut le savoir ?

— Tu es terriblement ennuyeux, Jaskier : tu n'as aucun sujet de conversation hormis les paillasses, les filles, les petits culs, les seins, le bonheur incomplet et les baisers interrompus par les chiens que les parents des fiancées en goguette lancent sur toi. Visiblement, tu ne peux t'en empêcher. Seule la frivolité, pour ne pas dire la débauche, te permet de composer des ballades, d'écrire des poèmes et de chanter. C'est, note-le bien, la face cachée de ton talent.

Le sorceleur avait parlé avec émotion.

Jaskier n'eut aucun mal à lire ses sentiments :

— Ah ah ! reprit le barde sereinement. Il s'agit donc d'Essi Daven, surnommée Petit-Œil. Elle a laissé traîner son joli petit œil sur le sorceleur et y a semé le trouble. Lui s'est comporté comme un carabin en face de la fille du roi. Et au lieu de s'en prendre à lui-même, il lui reproche je ne sais quelle intention cachée.

— Tu dis n'importe quoi, Jaskier.

— Non, mon cher. Essi t'a fait grande impression. Ne le nie pas. Je n'y vois d'ailleurs rien d'inconvenant, mais fais attention : ne commets pas d'erreur. Elle n'est pas telle que tu l'imagines. Si son talent possède bien des faces cachées, ce ne sont pas celles que tu crois.

— Je vois, dit le sorceleur, que tu la connais très bien.

— Assez bien. Mais pas comme tu crois. Non.

— C'est assez étonnant de ta part, reconnais-le.

— Tu es vraiment stupide. (Le barde s'étira en posant ses mains sur sa nuque.) J'ai connu Poupée presque encore enfant. Elle est pour moi... comme une petite sœur. Je le répète : évite de commettre une erreur stupide avec elle. Tu lui ferais beaucoup de tort, car elle est sous ton charme, elle aussi. Avoue que tu as envie d'elle.

— Même si c'était le cas, je n'ai pas l'habitude de parler de ce genre de choses, au contraire de toi, répondit impassiblement Geralt. Je ne sais pas non plus composer des chants sur ce sujet. Je te remercie pour ce que tu m'as dit d'elle. Cela m'évitera effectivement de commettre une stupide erreur. Arrêtons avec ça. Je considère que le sujet est clos.

Jaskier resta un instant immobile et silencieux. Geralt connaissait néanmoins bien son compagnon :

— Je sais, finit par dire le poète. Je comprends tout.

— Tu ne comprends rien du tout, Jaskier.

— Sais-tu en quoi consiste ton problème ? Il te semble être autre que tu es. Tu affiches ton altérité, ce que tu considères comme étant ton anormalité. Tu l'imposes en ne comprenant pas que pour la plupart des gens normaux, tu es toi-même le plus normal des êtres vivant ici-bas. Quelle importance cela fait-il que tes réactions soient plus rapides, que tes pupilles deviennent verticales au soleil, que tu



sois nyctalope comme un chat et que tu connaisses des sortilèges ? Quelle importance pour moi ? J'ai connu jadis un aubergiste capable de faire des pets pendant dix minutes sans discontinuer et de telle manière qu'il réussissait à interpréter la mélodie du psaume *Bienvenue, bienvenue étoile du matin*. Abstraction faite, quoi qu'on en dise, de son talent, c'était un aubergiste des plus normaux avec une femme, des enfants et une grand-mère paralytique.

— Quel est le rapport avec Essi Daven ? Tu peux m'expliquer ?

— Bien sûr. Tu as cru faussement que Petit-Œil s'intéressait à toi pour des raisons peu avouables, perverses même, qu'elle t'observait avec avidité comme on regarde une licorne, un veau à deux têtes ou une salamandre dans un bestiaire. Tu lui as témoigné de l'animosité à la première occasion sous la forme d'une réprimande peu aimable et injustifiée : tu lui as rendu un coup qu'elle ne t'avait pas donné. Je l'ai vu de mes yeux vu ! Je n'ai pas été témoin des événements qui ont suivi, mais j'ai remarqué votre sortie de la salle et ses pommettes myrtille lorsque vous êtes rentrés. Oui, Geralt. Je t'avertis d'une erreur que tu as commise. Tu as voulu te venger de l'intérêt malsain, selon toi, qu'elle te porte. Tu as alors décidé d'exploiter son penchant pour toi.

— Je le répète : tu dis n'importe quoi.

— Tu as essayé, continua le barde sans être désarçonné, de la coucher sur la paille pour lui montrer ce que c'est que de coucher avec un monstre, un mutant, un sorcelleur. Heureusement, Essi s'est révélée plus intelligente que toi et a formidablement compensé à ta bêtise dont elle comprenait la cause. Je déduis ce fait de ce que tu n'es pas revenu de la terrasse avec le visage boursoufflé.

— Tu as fini ?

— J'ai fini.

— Eh bien, bonne nuit.

— Je sais pourquoi tu t'irrites et grinces des dents.

— Bien sûr, tu sais tout.

— Je sais qui t'a mutilé au point que tu n'es pas capable de comprendre une femme normale. Mais tu en pines pour Yennefer : le diable sait ce que tu lui trouves.

— Laisse ça, Jaskier.

— Vraiment, tu ne préférerais pas une jeune fille normale comme Essi ? Mais que peuvent bien avoir les magiciennes que ne possède pas Essi ? L'âge ? Petit-Œil n'est peut-être plus de première jeunesse, mais elle a au moins l'âge qu'elle paraît. Sais-tu ce que Yennefer m'a avoué un jour après quelques verres ? Ha ha... Elle m'a dit qu'elle l'avait fait pour la première fois avec un homme l'année de l'invention de la charrue à deux socs !

— Tu mens. Yennefer ne te supporte pas plus qu'une maladie

pestilentielle. Elle ne t'aurait jamais avoué quoi que ce soit de tel.

— Tu as raison. J'ai menti. Je l'avoue.

— Tu n'es pas obligé : je te connais bien.

— Il te semble que tu me connais. N'oublie jamais combien la nature humaine peut être complexe.

— Jaskier, soupira le sorceleur en s'endormant déjà à moitié, tu n'es qu'un cynique, un dégoûtant, un coureur de filles de joie et un menteur. Rien dans tout cela, crois-moi, n'est véritablement complexe. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Geralt.

## V

— Tu te lèves tôt, Essi.

La poétesse sourit en retenant ses cheveux dispersés par le vent. Elle avança lentement sur la jetée en évitant les trous formés par les planches pourries.

— Je n'ai pas su résister à l'envie de voir le sorceleur au travail. Tu vas me considérer encore comme une sale fouineuse ? Eh bien, oui, je l'avoue : je suis bel et bien une petite curieuse. Comment va ton affaire ?

— Quelle affaire ?

— Oh, Geralt ! dit-elle. Tu sous-estimes ma curiosité et mon aptitude à recueillir et à interpréter les informations. Je sais déjà tout de l'accident des pêcheurs ; je connais les détails de ton contrat passé avec Agloval. Je sais aussi que tu recherches un barreur susceptible de t'emmener du côté des Dents du dragon. Tu en as trouvé un ?

Il la scruta pendant un moment avant de se décider à parler :

— Non. Je n'en ai pas trouvé un seul.

— Ils ont peur ?

— Oui.

— Comment comptes-tu donc effectuer une reconnaissance sans traverser la mer ? Si tu ne peux pas naviguer, comment veux-tu chatouiller les côtes du monstre responsable de la mort des pêcheurs ?

Geralt prit la main de la jeune fille et l'écarta de la jetée. Ils marchèrent sur la plage de galets, entre les barques échouées sur la grève, le long de deux rangées de filets suspendus à des pieux et à travers des rideaux de poissons séchés et découpés que le vent mouvait. Geralt se persuada avec étonnement que la compagnie de la jeune fille n'était ni déplaisante ni gênante. Il espérait aussi qu'une conversation sereine et positive pût effacer le souvenir du baiser sur la terrasse. La présence d'Essi sur la jetée signifiait en outre qu'elle ne lui en voulait pas. Il en était heureux.

— Chatouiller les côtes du monstre..., grogna-t-il en répétant les paroles de la jeune fille. Si je savais comment... Mes connaissances en matière de tératologie marine restent très limitées.

— Intéressant. D'après ce que je sais, il y a beaucoup plus de monstres dans les mers que sur les terres, et ce du point de vue du nombre d'individus et d'espèces. Il semblerait donc que cela soit un bon terrain de chasse pour un sorcelleur.

— Ça ne l'est pas.

— Pourquoi ?

— L'expansion des humains sur la mer, répondit-il en se raclant la gorge et en tournant la tête, est trop récente. On a surtout eu besoin de sorceleurs sur les terres au moment de la première colonisation. Nous ne sommes pas adaptés au combat contre des créatures marines, même si les êtres les plus agressifs y pullulent, c'est un fait. Nos pouvoirs de sorceleurs ne suffisent pas contre les monstres marins. Ces créatures sont ou bien trop grandes ou trop bien protégées derrière leurs carapaces ou encore trop à l'aise dans leur élément. Ou bien les trois à la fois.

— Que penser du monstre qui a tué les pêcheurs ? N'as-tu pas des soupçons ?

— C'était peut-être un kraken.

— Non, un kraken aurait détruit la barque que l'on a retrouvée intacte et remplie de sang. (Petit-Œil pâlit en avalant sa salive.) Ne pense pas que je fasse l'intéressante. J'ai été élevée au bord de la mer... j'ai vu plus d'une créature.

— Un calamar géant aurait pu faire basculer ces gens hors du pont...

— Il n'y aurait pas eu de sang. Geralt, ce n'est ni un calamar, ni une orque, ni des tortues-dragons, car notre monstre n'a ni cassé ni renversé la barque. Il est d'abord monté sur le pont pour réaliser son carnage. Tu fais peut-être erreur en recherchant le coupable dans les mers.

Le sorcelleur réfléchit.

— Je commence à t'admirer, Essi, dit-il. (La poétesse rougit.) Tu as raison. Ce pouvait être une attaque provenant du ciel : un ornithodracon, un griffon, une wyverne, un dermoptère ou un diploure géant. Peut-être même un...

— Excuse-moi, l'interrompt Essi. Regarde qui approche.

Agloval longeait seul le rivage. Son habit était détrempé. Sa colère sembla s'accroître lorsqu'il les vit.

Essi fit une révérence discrète, tandis que Geralt inclina la tête en se frappant le torse du poing. Agloval cracha.

— Je suis resté sur les rochers pendant trois heures, presque depuis le lever du soleil, grogna-t-il. Elle ne s'est pas montrée. Trois heures à rester comme un crétin sur des rochers balayés par les vagues.

— Tu m'en vois... désolé, marmonna le sorcelleur.

— Désolé ? explosa le duc. Désolé ? Mais tout est ta faute. C'est toi qui as fait rater l'affaire. C'est toi qui as tout gâché.

— Qu'est-ce que j'ai gâché ? Je n'ai fait office que de traducteur...

— Que le diable emporte ce métier ! l'interrompit-il nerveusement en se plaçant de profil. (Profil des plus royaux en ce qu'il eût mérité de figurer sur une monnaie bien battue.) J'aurais mieux fait de ne pas avoir recours à tes services. Cela peut sembler curieux, mais tant que nous n'avions pas de traducteur, nous nous comprenions mieux, Sh'eenaz et moi, si tu vois ce que je veux dire. Maintenant... tu sais ce qu'on dit en ville ? On murmure en douce que les pêcheurs sont morts parce que je me suis emporté contre la sirène. Ce serait sa vengeance.

— Absurde, commenta froidement le sorcelleur.

— Comment saurais-je que c'est absurde ? s'emporta le duc. Est-ce que je sais, moi, ce que tu lui as dit ? Est-ce que je sais de quoi elle est capable ? Avec quels monstres elle peut s'entendre là-bas, dans les profondeurs ? Prouve-moi s'il te plaît que c'est absurde. Rapporte-moi la gueule du monstre qui a massacré les pêcheurs. Mets-toi au travail au lieu de flirter sur la plage...

— Au travail ? s'emporta Geralt. Mais comment ? Dois-je traverser la mer à cheval sur un tonneau ? Ton Zelest a menacé les marins des pires tortures et de la potence... Rien à faire : personne ne veut m'emmener. Zelest lui-même n'est pas des plus zélés. Comment...

— Qu'est-ce que cela me fait : comment ? hurla Agloval en lui coupant la parole. C'est ton affaire ! Les sorcelleurs ne sont-ils pas faits pour que les gens normaux n'aient pas à se demander comment se débarrasser des monstres ? J'ai loué tes services et j'exige que tu m'obéisses. Sinon, va-t'en au diable avant que je te chasse à coups de bâton jusqu'aux limites de mon domaine !

— Tranquillisez-vous, monsieur le duc, dit Petit-Œil à voix basse malgré son énervement que trahissaient sa pâleur et le tremblement de ses mains. Et cessez de menacer Geralt, je vous prie. Jaskier et moi-même avons l'honneur de compter parmi nos amis le roi Éthain de Cidaris, l'un de nos admirateurs, un amateur enthousiaste de notre art. Le roi Éthain est un souverain éclairé qui ne considère pas seulement nos ballades du point de vue de la musique et de la rime, mais également en tant que chronique de l'humanité. Désirez-vous, monsieur le duc, paraître dans cette chronique ? Je peux vous y aider.

Agloval l'observa un instant d'un regard froid et indifférent.

— Les pêcheurs qui ont péri avaient femme et enfants, finit-il par dire d'une voix beaucoup plus mesurée et tranquille. Les autres reprendront la mer lorsque la faim leur tirailera le ventre. Les pêcheurs de perles, d'éponges, d'huîtres et de homards, les marins pêcheurs, tous. Aujourd'hui, ils ont peur, mais la faim sera plus forte.

Ils reprendront tôt ou tard la mer. Mais reviendront-ils sains et saufs ? Qu'en penses-tu, Geralt ? Et vous, demoiselle Daven ? Votre ballade sera à n'en point douter intéressante : oisif, sur la plage, le sorcelleur observe les enfants en pleurs parmi les barques ensanglantées.

Essi pâlit de plus belle. Elle rejeta la tête en arrière, souffla sur son bandeau en se préparant à ruer dans les brancards, mais le sorcelleur lui serra fortement la main avant qu'elle ouvre la bouche.

— Ça suffit, dit-il. Dans cette avalanche de mots, seul l'un d'entre eux a une importance véritable : tu as loué mes services, Agloval, et j'ai accepté cette mission. Je la réaliserai si elle est réalisable.

— J'y compte bien, répondit le duc dans un souffle. Au revoir. Mes hommages, demoiselle Daven.

Essi ne fit pas de révérence, seulement un signe de tête. Agloval partit, courbé sur les pierres, avec ses vêtements mouillés en direction du port. Geralt se rendit alors compte qu'il tenait toujours la poétesse par la main et qu'elle n'essayait pas de se libérer. Il lâcha prise. Retrouvant ses couleurs naturelles, Essi tourna son visage vers lui.

— Il en faut peu pour que tu acceptes de prendre des risques, dit-elle. Il suffit de quelques mots au sujet des femmes et des enfants. On parle pourtant toujours de l'insensibilité des sorcelleurs, Geralt. Agloval se fiche pas mal des enfants, des femmes et des vieillards. Ce qui compte pour lui, c'est de reprendre la pêche aux perles, car chaque jour chômé est synonyme de perte pour lui. Il lui suffit de t'appâter avec des enfants affamés pour que tu acceptes de risquer ta vie...

— Essi, l'interrompit-il. Je suis sorcelleur. Risquer ma vie, c'est mon métier. Les enfants n'ont rien à voir avec cela.

— Arrête de me leurrer.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Si tu étais vraiment le froid professionnel que tu prétends, tu aurais essayé de marchander. Or, tu n'as même pas parlé argent. Mais assez parlé de ce sujet. On rentre ?

— Promenons-nous encore.

— Volontiers. Geralt ?

— Oui...

— Je t'ai dit que j'ai été élevée au bord de la mer. Je sais barrer un bateau...

— Tu peux tirer un trait dessus.

— Pourquoi ?

— Tire un trait dessus, répéta-t-il avec fermeté.

— Tu pourrais me le dire plus gentiment.

— Je pourrais, mais tu le prendrais pour... ah, seul le diable sait pour quoi... Moi, je ne suis qu'un sorcelleur insensible, un professionnel froid. Je risque ma propre vie, pas celle des autres.

Essi serra les dents en donnant des coups de tête. Le vent marin la

décoiffa une nouvelle fois. Son visage se recouvrit pendant un instant d'un écheveau de mèches dorées.

— Je ne voulais que t'aider.

— Je sais. Merci.

— Geralt ?

— Oui...

— Et s'il y a une part de vérité dans les rumeurs que rapportait Agloval ? Tu sais bien que les sirènes ne sont pas toujours amicales. Il y a eu des cas...

— Je ne peux pas le croire...

— Les sorcières des mers, continua Petit-Œil en se concentrant. Les néréides, les tritons, les nymphes des mers. Qui sait de quoi elles sont capables. Sh'eenaz avait un motif.

— Je n'y crois pas, coupa-t-il net.

— Tu n'y crois pas ou tu ne veux pas y croire ?

Geralt ne répondit pas.

— Et tu veux te faire passer pour un professionnel froid ? demanda-t-elle avec un sourire étrange. Pour quelqu'un dont la syntaxe se développe au fil de l'épée ? Si tu veux, je vais te dire qui tu es vraiment.

— Je sais qui je suis vraiment.

— Tu es un être sensible, dit-elle à voix basse, inquiet jusqu'aux tréfonds de son âme. Ton visage de marbre et ta voix glaciale ne me trompent pas. Ta sensibilité te conduit à redouter la situation où ton adversaire sur qui tu lèves l'épée aurait un avantage moral sur toi...

— Non, Essi, répondit-il lentement. Ne cherche pas en moi le sujet d'une ballade émouvante : celle d'un sorcelleur intérieurement déchiré. J'aimerais peut-être moi-même qu'il en fût ainsi, mais ce n'est pas le cas. Mon code et mon éducation résolvent tous mes dilemmes moraux. En cela, je suis bien dressé.

— Ne parle pas ainsi ! s'emporta-t-elle. Je ne comprends pas pourquoi tu t'efforces de...

— Essi, l'interrompit-il de nouveau, je ne veux pas que tu t'imagines des choses sur mon compte. Je ne suis pas un chevalier errant.

— Tu n'es pas non plus un meurtrier froid et implacable.

— Non, répondit-il tranquillement. Je ne le suis pas, contrairement à ce que certains pensent. Ce ne sont pas ma sensibilité et les qualités de mon caractère qui me poussent à aller plus loin, mais la fierté, l'orgueil et l'arrogance d'un professionnel persuadé de sa valeur et à qui l'on a inculqué que le code et la froide routine sont supérieurs aux émotions et empêchent de commettre des erreurs, de se perdre dans les méandres manichéens du Bien et du Mal, de l'Ordre et du Chaos. Non, Essi, la sensibilité est définitivement de ton côté. C'est

une caractéristique de ta profession, n'est-ce pas ? Tu t'es inquiétée à la pensée qu'une sirène en apparence sympathique, mais blessée dans son orgueil, puisse attaquer des pêcheurs de perles dans un acte de vengeance désespéré. D'emblée, tu recherches une justification, des circonstances atténuantes... Tu trembles à l'idée qu'un sorceleur payé par le duc assassine une belle sirène uniquement parce qu'elle a succombé à ses émotions. Le sorceleur est privé de telles contradictions, Essi, et d'émotions. S'il s'avérait que la sirène est coupable, un sorceleur ne la tuerait pas, car son code le lui interdit. Le code résout tous mes dilemmes.

Petit-Œil le regarda en soulevant brusquement la tête.

— Tous tes dilemmes ? demanda-t-elle dans un souffle.

*Elle connaît l'existence de Yennefer, pensa-t-il. Elle sait tout. Jaskier, satané bavard...*

Ils se regardèrent l'un l'autre.

*Que dissimulent tes yeux bleu azur, Essi ? La curiosité ? La fascination de l'autre ? Quels sont les autres aspects de ton talent, Petit-Œil ?*

— Excuse-moi, dit-elle. La question était stupide et naïve. Elle suggérerait que je croie à ce que tu dis. Rentrons. Le vent me transperce jusqu'à la moelle des os. Regarde comme la mer se ride.

— Je vois. Tu sais, Essi, c'est intéressant...

— Qu'est-ce qui est intéressant ?

— Je donnerais ma tête à couper que les rochers sur lesquels Agloval rencontrait la sirène étaient plus prêts du rivage et plus étendus. On ne les voit plus.

— La marée monte, répondit aussitôt Essi. L'eau atteindra bientôt la falaise.

— Elle montera jusqu'à la falaise ?

— Oui. L'eau monte et descend ici sur plus de dix coudées, car le bras de mer et l'estuaire subissent l'influence d'échos de marée. C'est ainsi que les marins nomment ce phénomène.

Geralt regarda du côté du cap et des Dents du dragon attaqués par les vagues écumantes.

— Essi, demanda-t-il, quand commence la marée basse ?

— Pourquoi ?

— Parce que... Ça y est, je comprends. Oui, tu as raison. La mer se retire sur la ligne du plateau sous-marin.

— La ligne de quoi ?

— Une sorte de plateau formé par le fond de la mer émergeant comme une crête...

— Et les Dents du dragon...

— ... sont situées exactement sur cette ligne de crête.

— Et seront accessibles à gué...

— De combien de temps disposerai-je ?

— Je l'ignore. (Le visage de Petit-Œil se rida.) Il faudrait demander aux gens d'ici, mais il ne me semble pas que cela soit la meilleure des idées. Regarde : il y a des rochers entre la terre et les Dents. Tout le rivage est découpé de baies et de fjords. À marée basse, il s'y forme des ravines et des cuvettes remplies d'eau. Je ne sais pas si...

Un bruit d'éclaboussement leur parvint du côté des rochers à peine encore visibles, puis un cri fort et modulé.

— Cheveux d'albâtre ! appela la sirène en flottant gracieusement sur la crête des vagues et en frappant élégamment l'eau de sa queue.

— Sh'eenaz, lui répondit Geralt en faisant un signe de la main.

La sirène nagea jusqu'aux rochers. Elle se tenait à la verticale dans l'écume des profondeurs de la mer, tirant des deux mains ses cheveux en arrière et présentant dans cette position tous les charmes de sa poitrine. Geralt jeta un œil sur Essi dont le visage s'empourpra légèrement. La jeune fille afficha une expression de regret et de gêne en vérifiant du regard ses propres charmes formant une saillie sous sa robe.

— Où est mon bien-aimé ? chanta Sh'eenaz en s'approchant plus près. Il devrait être là.

— Il est venu, a attendu pendant trois heures puis est reparti.

— Reparti ? s'étonna la sirène dans un trille aigu. Il ne m'a pas attendu ? Il n'a pas su résister à trois malheureuses petites heures d'attente ? C'est bien ce que je croyais : pas une once d'abnégation ! Quel monstre ! Et toi, que fais-tu ici, Cheveux d'albâtre ? Tu es venu te promener avec ton amoureuse ? Vous formez un joli couple. Dommage que vos jambes gâchent le spectacle.

— Ce n'est pas mon amoureuse. Nous nous connaissons à peine.

— Ah oui ? s'étonna Sh'eenaz. Dommage. Vous formez vraiment un joli couple. Qui est-elle ?

— Je m'appelle Essi Daven, je suis poétesse, chanta Petit-Œil en modulant un air mélodieux et expressif à côté duquel les inflexions de Geralt ressemblaient à un croassement. Je suis heureuse de faire ta connaissance, Sh'eenaz.

La jeune sirène fit tomber ses mains à plat sur l'eau en riant bruyamment.

— Que c'est beau ! cria-t-elle. Tu connais notre langue ! Vraiment, vous m'étonnez, vous, les humains. Peu de choses nous séparent, finalement.

Le sorceleur ne fut pas moins étonné que la sirène bien qu'il eût pu se douter que la jeune fille, plus éduquée que lui, connaissait le Vieux Parler, la langue des elfes que les sirènes, les sorcières de mer et les néréides utilisaient en la modulant. Il s'aperçut également que la complexité des mélodies si difficiles pour lui ne représentait pas pour



Petit-Œil de difficulté majeure.

— Sh'eenaz, dit-il. Certaines choses nous séparent malgré tout, ne serait-ce que le sang qui coule ! Qui... Qui a tué les pêcheurs de perles près des deux rochers ? Dis-le-moi !

La sirène plongeait en provoquant un remous avant de réapparaître à la surface. Son joli visage soudain crispé s'allongea en une horrible grimace :

— Ne tentez pas le destin ! cria-t-elle d'une voix perçante. N'essayez pas de vous approcher des Marches ! Pas vous ! N'entrez pas en conflit avec eux ! Pas vous !

— Quoi ? Pourquoi pas nous ?

— Pas vous ! répéta la sirène en jetant son dos contre les vagues.

Les éclaboussures montèrent haut. Ils virent encore sa queue, sa nageoire étroite largement écartée, frapper contre la surface des vagues. La sirène disparut dans les profondeurs.

Petit-Œil recoiffa ses cheveux éparpillés par le vent. Elle resta immobile en penchant la tête.

— Je ne savais pas, dit Geralt en se raclant la gorge, que tu connaissais si bien le Vieux Parler, Essi.

— Tu ne pouvais pas le savoir, répondit-elle avec de l'aigreur dans la voix. Tu... Tu me connais à peine, n'est-ce pas ?

## VI

— Geralt..., dit Jaskier en inspectant les alentours et en reniflant comme un chien de chasse. Qu'est-ce que ça pue ici, tu ne trouves pas ?

— Non, pas vraiment..., répondit le sorcelleur en reniflant. J'ai fréquenté des lieux plus puants encore. Ce n'est que l'odeur de la mer.

Le barde tourna la tête pour cracher entre les rochers. L'eau écumait et frémissait dans des trous de rochers en dévoilant des ravines sableuses délavées par les vagues.

— Regarde comme tout est parfaitement sec, Geralt. Mais où est passée toute cette eau ? Quel est le foutu mécanisme des marées ? Tu ne t'es jamais posé la question ?

— Non. J'avais d'autres soucis en tête.

Jaskier trembla légèrement :

— Je pense que le fond des profondeurs de ce foutu océan dissimule un énorme monstre, une infâme laideur squamée, un gros crapaud avec des cornes sur sa gueule immonde. De temps en temps, il avale de l'eau dans sa bedaine avec tout ce qui vit dedans : poissons, phoques, tortues, tout. Après avoir tout ingurgité, il rend l'eau : c'est la marée montante. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que tu es complètement stupide. Yennefer m'a un jour expliqué que les marées ont un rapport avec la lune.

Jaskier ricana :

— Quelle absurdité ! Quel rapport ont la mer et la lune ? Seuls les chiens hurlent à la mort sous la lune. Elle s'est bien moquée de toi, Geralt, ta petite menteuse. D'après ce que je sais, ce n'était pas si rare que cela.

Le sorceleur ne commenta pas les paroles de Jaskier. Il observait la roche des ravines, luisante d'humidité après le retrait de la mer. L'eau continuait d'y exploser et d'y écumer, mais il lui semblait qu'ils pourraient passer.

— Eh bien, au travail, dit-il en se levant et en ajustant son épée portée en bandoulière. Nous ne pouvons pas plus attendre pour passer avant la marée haute. Jaskier, tu insistes toujours pour venir avec moi ?

— Oui. Les sujets de ballades ne sont pas des pommes de pins gisant sous les sapins de Noël. En plus, c'est l'anniversaire de Poupée demain.

— Je ne vois pas le rapport.

— Dommage. Nous, les gens normaux, nous avons l'habitude d'offrir des cadeaux à l'occasion des anniversaires. N'ayant pas les moyens de lui acheter quelque chose, je lui trouverai quelque chose au fond de la mer.

— Un hareng ? Une seiche ?

— Qu'est-ce que tu peux être bête. Je trouverai de l'ambre, un hippocampe ou peut-être un joli coquillage. C'est le symbole qui est important : une marque d'attention et de sympathie. J'aime bien Petit-Œil et je veux lui faire plaisir. Tu ne comprends pas ? C'est bien ce que je pensais. Allons-y. Toi devant, car un monstre peut surgir à tout instant.

— D'accord. (Le sorceleur descendit la paroi jusqu'à une pierre recouverte d'algues gluantes.) Je passe devant pour te protéger à tout hasard. Ce sera ma marque d'attention et de sympathie. Seulement n'oublie pas : si je me mets à crier, prends tes jambes à ton cou et ne viens pas te fourrer sous mon épée. Nous ne sommes pas venus chercher des hippocampes, mais nous mesurer à un monstre homicide.

Ils descendirent dans le fond de la ravine en barbotant par endroits dans l'eau des fissures et en pataugeant dans les cuvettes remplies de sable et de varech. Pour parfaire la situation, il se mit à pleuvoir : Geralt et Jaskier furent bientôt trempés de la tête aux pieds. Le troubadour ne cessait de s'arrêter et de fouiller le sable et les algues avec une baguette.

— Oh, regarde, Geralt, un poisson. Entièrement rouge, par le diable. Et ici, une petite anguille. Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? On dirait un pou translucide. Et ça... Oh là là ! Geralt !

Le sorceleur se retourna brusquement en posant la main sur le pommeau de son épée.

C'était un crâne humain, blanc, poli par la pierre, imbriqué dans une fissure et rempli de sable. Jaskier trembla à la vue d'une annélide frétilant dans le globe oculaire et émit un cri désagréable. Le sorceleur se dirigea en haussant les épaules vers la plate-forme de pierre dévoilée par les vagues. Plus loin, les deux Dents du dragon étaient aussi imposantes que des montagnes. Il marcha prudemment. Le fond était jonché d'holothuries, de coquillages et de varech. Dans les flaques et les cuvettes ondoyaient de grandes méduses et ondulaient des échinodermes. De petits crabes colorés comme des colibris les fuyaient de biais en agitant leurs pattes.

Geralt aperçut de loin un cadavre, gisant entre les pierres. La cage thoracique du noyé, infectée de crabes à l'extérieur et à l'intérieur, bougeait bizarrement sous les algues. Le cadavre ne pouvait avoir plus d'une journée, mais les crabes l'avaient déjà tellement déchiqueté que tout examen visuel plus précis n'eût rien donné de probant. Le sorceleur, sans un mot, changea de direction pour contourner le cadavre. Jaskier ne remarqua rien.

— Ça pue la pourriture, dit-il en rejoignant Geralt. (Jaskier cracha en essorant son chapeau détrempé.) Et il pleut comme vache qui pisse. Il fait froid. Je vais m'enrhumer et perdre ma voix, bon sang...

— Cesse de te plaindre. Si tu veux rebrousser chemin, tu n'as qu'à suivre nos traces.

Derrière la base des Dents du dragon s'étendait un plateau calcaire terminé par une fosse ouvrant sur les vagues tranquilles de la mer : la frontière du reflux.

Jaskier inspecta les alentours.

— Ah, sorceleur ! Ton monstre a eu suffisamment de bon sens pour se retirer en pleine mer avec l'eau de la marée. Toi, tu pensais sans doute qu'il attendrait le ventre en l'air que tu l'étripas.

— Tais-toi.

Le sorceleur s'approcha du bord du plateau et s'agenouilla en se retenant prudemment aux coquillages effilés recouvrant le rocher. Il ne vit rien. L'eau était sombre et sa surface troublée et opacifiée par la brume.

Jaskier pénétra dans les recoins de la roche en repoussant du pied les crabes les plus insistants ; il regardait et tâtait les parois ruisselantes d'eau recouvertes d'algues flasques et de colonies rugueuses de crustacés et de moules.

— Hé, Geralt !

— Quoi ?

— Regarde ces coquillages. Ce sont des moules perlières, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu t'y connais ?

— Non.

— Attends de t'y connaître avant de formuler un avis. Ce sont des moules perlières, j'en suis sûr. Je vais ramasser quelques perles. Notre expédition nous rapportera au moins quelques profits, pas seulement un rhume carabiné. C'est d'accord, Geralt ?

— Ramasse. Le monstre attaque les pêcheurs de perles. Ceux qui les ramassent tombent sous cette catégorie.

— Tu veux que je serve d'appât ?

— Ramasse, ramasse. Prends les plus grosses coquilles. Si elles ne contiennent pas de perles, nous pourrions toujours les faire cuire au court-bouillon.

— Et quoi encore ? Je ne prends que les perles... Que les coquilles aillent au diable... Par la peste et le vert galant ! Comment, bon sang, est-ce que ça s'ouvre ? Tu n'as pas de couteau, Geralt ?

— Tu n'as même pas pris de couteau avec toi ?

— Je suis un poète, pas un coupe-jarret. Oh, et puis tant pis, je les mets dans mon sac ; nous en retirerons les perles plus tard. Eh, toi ! Hors de mon chemin !

Le crabe éjecté par le coup de pied de Jaskier vola au-dessus de la tête de Geralt et alla plonger dans une vague.

Intrigué par la masse noire de l'eau, le sorceleur suivit lentement le bord du plateau. Il entendait Jaskier marteler la pierre pour en décrocher les moules.

— Jaskier ! Viens, regarde !

Brisé, le plateau se terminait brusquement à angle droit en tombant dans la mer. Sous la surface de l'eau, on voyait distinctement de gros blocs de marbre anguleux recouverts d'algues, de mollusques et d'actinies ondoyant dans l'élément aquatique comme des fleurs au vent.

— Qu'est-ce que c'est ? On dirait un escalier.

— C'est un escalier, murmura Jaskier impressionné. Oui. C'est un escalier qui mène jusqu'à une ville sous-marine... Jusqu'à la légendaire Ys que les vagues ont submergée. As-tu entendu la légende de la ville des abysses : Ys-sous-les-Eaux ? Je vais écrire une si belle ballade que mes rivaux en deviendront verts de jalousie. Je dois voir tout cela de près... Regarde, il y a là-bas une sorte de mosaïque... Quelque chose y est gravé ou forgé. Des écritures ? Pousse-toi.

— Jaskier ! Gare aux profondeurs ! Tu vas glisser...

— Mais non ! De toute façon, je suis déjà mouillé. Regarde, c'est peu profond... Sur la première marche, l'eau arrive à peine à la taille. Et puis c'est aussi large qu'une salle de bal. Oh, bon sang !

Geralt sauta instantanément dans l'eau pour retenir Jaskier par le cou.

— J'ai trébuché sur cette merde, expliqua Jaskier à bout de

souffle en tenant à deux mains une moule longiligne et plate à la coquille bleu cobalt et recouverte de germes algueux. C'en est rempli sur cet escalier. Sa couleur est belle, tu ne trouves pas ? Tiens, je la mets dans ton sac : le mien est déjà plein.

— Sors de là immédiatement ! rugit furieusement le sorceleur. Remonte sur le plateau, Jaskier. Ce n'est pas un jeu.

— Silence. Tu as entendu ? Qu'est-ce que c'était ?

Geralt avait entendu. Le son provenait d'en bas, du fond de l'eau. Ç'avait été un bruit sourd, profond, mais furtif, court, à peine perceptible, comme le son d'une cloche.

— Une cloche, par la barbe..., murmura Jaskier en se hissant sur le plateau. J'avais raison, Geralt, c'est la cloche d'Ys noyée sous les eaux, la cloche de la cité des spectres dont le son est assourdi par l'élément aquatique. Les réprouvés nous rappellent...

— Tu vas la fermer, dis ?

Le son se répéta plus proche.

— ... nous rappellent, continua le barde en essorant les pans de sa vareuse, leur terrible destin. Cette cloche sonne comme un avertissement...

Le sorceleur cessa de prêter attention à la voix de Jaskier pour privilégier son sixième sens. Il sentit quelque chose ou plutôt la présence de quelque chose.

— C'est un avertissement... (Jaskier tira légèrement la langue, signe de concentration artistique.) Un avertissement pour que... hum... nous n'oublions pas... hum... hum... Ça y est, je l'ai !

*Le cœur de la cloche reste sourd, c'est le chant de la mort qu'on entend*

*Ô mort, plus facile à subir qu'à oublier...*

L'eau explosa à côté du sorceleur. Jaskier poussa un hurlement. Surgi de l'écume, un monstre aux yeux globuleux était sur le point de frapper Geralt d'un instrument tranchant et denté, semblable à une faux. Geralt avait saisi son épée au moment même où l'eau avait commencé à enfler. D'un mouvement de rotation, il entailla le collet flasque et squamé du monstre. Le sorceleur n'eut que le temps de se retourner pour voir une autre créature sortir des remous de l'eau sous un casque curieux et dans quelque chose rappelant une cuirasse de cuivre couverte de vert-de-gris. D'un large mouvement d'épée, Geralt repoussa la pointe d'une courte pique dirigée contre lui et, profitant de son élan, frappa la gueule dentée de l'ichtyosaure puis bondit en arrière vers le bord du plateau en l'éclaboussant.

— Prends la fuite, Jaskier !

— Donne-moi la main !

— Prends la fuite, bon sang !

La créature suivante apparut dans les vagues en faisant siffler un sabre ensanglanté que tenait une patte verte et rugueuse. Les muscles dorsaux du sorceleur donnèrent une impulsion qui l'éloigna du bord du plateau hérissé de coquillages et lui permit de se mettre en position. La créature aux yeux de poisson resta cependant immobile. De même taille que Geralt, l'eau lui arrivait jusqu'à la taille, mais une crête imposante hérissée sur la tête et des ouïes grandes ouvertes donnaient l'impression qu'elle était plus grande. La grimace se dessinant sur sa large gueule dentée faisait penser à s'y méprendre à un sourire cruel.

Sans prêter attention aux deux cadavres flottant dans l'eau rougie, la créature brandit son sabre en tenant des deux mains sa poignée dépourvue de garde. Hérissant de plus belle sa crête et ses ouïes, elle fit habilement tourner sa lame dans l'air. Geralt entendit le sifflement et le vrombissement léger de l'arme.

La créature avança d'un pas en formant une vague qui alla s'écraser contre le sorceleur. Geralt fit siffler et vrombir son épée en guise de réponse et avança, à son tour, d'un pas signifiant qu'il relevait le défi.

Les longs doigts habiles de Yeux-de-poisson changèrent de position sur la poignée du sabre. La créature baissa ses épaules protégées de cuivre et d'écailles et s'immergea jusqu'à la poitrine en dissimulant son arme sous l'eau. Le sorceleur saisit son épée des deux mains – celle de droite placée sous la garde et celle de gauche près du pommeau – et la souleva légèrement vers le côté, au-dessus de son épaule droite. Il fixa les yeux du monstre, mais ses yeux de poisson opalisés n'offraient que des iris en forme de goutte, polis et froids comme du métal, n'exprimant et ne trahissant rien. Pas même l'intention d'une attaque.

Du fond des profondeurs, en bas de l'escalier, se faisait entendre de plus en plus distinctement et de plus en plus proche le son des cloches abyssales.

Yeux-de-poisson se rua en avant en brandissant son sabre hors de l'eau. Il attaqua d'un coup latéral et bas, plus rapide que la pensée. Geralt eut de la chance : il avait prévu que le coup viendrait de la droite. Il le para d'un mouvement dirigé vers le bas effectué en vrillant le corps et tourna l'épée de manière à ce que le plat de la lame bloque celle du sabre de son adversaire. À ce moment-là, tout dépendait de la rapidité dont chacun allait faire preuve pour passer d'une prise statique à plat à une prise offensive par un changement de position des doigts sur la poignée de l'arme. Chacun des combattants, prêt à porter le coup décisif, avait pris appui sur le bon pied. Geralt savait qu'ils étaient aussi rapides l'un que l'autre.

Mais Yeux-de-poisson avait des doigts plus longs.

Le sorceleur porta un coup latéral au-dessus de la hanche et, exécutant un demi-tour brusque pour parer la lame de son adversaire, évita sans difficulté le coup imprécis et désordonné que le monstre porta en désespoir de cause. Sans émettre un son, il ouvrit sa gueule de poisson avant de disparaître sous l'eau où se mit à flotter en suspension une nuée rouge brun.

— Donne-moi la main, vite ! hurla Jaskier. Il en arrive beaucoup d'autres à la nage ! Je les vois !

Saisissant la main droite du barde, le sorceleur sortit de l'eau et grimpa sur le plateau de pierre. Derrière lui, une grosse vague fit son apparition.

Le premier signe de la marée.

Ils prirent rapidement la fuite devant l'eau qui montait. Geralt se retourna et vit de nombreuses autres créatures sous-marines surgir de la mer et se lancer à leur poursuite en bondissant agilement sur leurs jambes musclées. Il accéléra sans un mot son allure.

Courant difficilement dans une eau lui arrivant jusqu'aux genoux, Jaskier haletait. Soudain, il trébucha et chuta. Rétabli sur ses mains tremblantes, le troubadour pataugea dans le varech. L'ayant saisi par la ceinture, le sorceleur l'extirpa de l'eau écumante.

— Cours ! cria-t-il. Je les arrête !

— Geralt !

— Cours, Jaskier ! L'eau va remplir complètement la faille et nous ne pourrons plus en sortir ! Prends tes jambes à ton cou !

Jaskier gémit avant de reprendre sa course. Le sorceleur le suivit en espérant que les monstres abandonnent la poursuite. Seul contre tous, il n'avait aucune chance.

Les créatures le rattrapèrent à l'entrée de la faille, car l'eau de plus en plus profonde favorisait la nage tandis que le sorceleur, s'accrochant aux roches glissantes, avançait de plus en plus difficilement dans le bouillon écumant de l'eau. La faille était cependant trop étroite pour qu'ils puissent le cerner de toutes parts. Geralt s'arrêta donc dans la cuvette où Jaskier avait trouvé le crâne.

Il s'arrêta et se retourna en tâchant de recouvrer son calme.

La pointe de l'épée toucha le premier à l'emplacement de la tempe et éventa le deuxième qui brandissait une sorte de hachette. Le troisième prit la fuite.

Le sorceleur voulut alors se précipiter vers le haut de la ravine, mais le tourbillon d'une vague explosant d'écume envahit la cheminée avec fracas, l'arrachant aux rochers et l'emportant vers le bas dans son ressac. Heurtant l'une de ces créatures ichthyoïdes, Geralt s'en dégagea d'un coup de pied. Quelque chose le saisit par les jambes et le tira vers le fond. Ses épaules frappèrent contre la roche ; le sorceleur

ouvrit les yeux juste à temps pour voir la forme sombre de ses poursuivants et deux rapides éclairs. Il para le premier avec son épée et se protégea instinctivement du second avec la main gauche. Geralt ressentit un choc et une douleur puis l'irritation agressive du sel. Il se dégagea du fond avec les pieds. Nageant vers la surface, il dessina le Signe avec les doigts. L'explosion, assourdie, lui perça les tympans. *Si je m'en sors vivant*, pensa-t-il en frappant l'eau de ses mains et de ses pieds, *si j'arrive à me sortir de là, j'irai voir Yen à Vengerberg, j'essaierai une nouvelle fois... Si je m'en sors vivant...*

Il lui sembla entendre sonner une trompette ou un oliphant.

La vague qui explosa de nouveau dans la cheminée le souleva et le jeta à plat ventre sur un grand rocher. Geralt entendait désormais distinctement le son d'un oliphant et les hurlements de Jaskier lui parvenant de tous les coins à la fois. Expulsant l'eau salée de son nez, il regarda autour de lui en dégageant les mèches mouillées de son visage.

Le sorceleur se retrouvait au point de départ de leur excursion. À plat ventre sur les galets. Tout autour, le ressac produisait de l'écume blanche.

Derrière lui, dans la ravine devenue entre-temps une baie étendue, un dauphin gris dansait sur les vagues. La jeune sirène se tenait sur son dos, les cheveux céladon au vent. Ses seins étaient magnifiques.

— Cheveux d'albâtre ! chanta-t-elle en faisant un signe de la main dans laquelle elle tenait une longue coquille conique enroulée en spirale. Tu vis ?

— Je vis, répondit le sorceleur, étonné.

L'écume autour de lui devenait rose. Le sel cuisait intensément son épaule gauche rigidifiée. Les manches de sa veste avaient été nettement sectionnées. Du sang en coulait. *Je m'en suis sorti*, pensa-t-il. *J'ai encore réussi. Mais non, jamais je n'irai la retrouver.*

Il vit Jaskier s'approcher de lui en courant sur les galets détrempés.

— Je les ai arrêtés, chanta la sirène avant de souffler une nouvelle fois dans sa coquille. Mais pas pour longtemps ! Prends la fuite et ne reviens plus, Cheveux d'albâtre ! La mer... n'est pas pour vous !

— Je sais, répondit-il en criant. Je sais. Merci, Sh'eenaz !

## VII

— Jaskier, demanda Petit-Œil, tout en déchirant avec les dents le bout du bandage dont elle serra le nœud sur le poignet du sorceleur. Peux-tu m'expliquer d'où viennent toutes ces coquilles entassées sous l'escalier ? L'épouse de Drouhard est justement en train de faire le ménage sans savoir au juste ce qu'elle doit en penser.

— Des coquilles ? s'étonna Jaskier. Quelles coquilles ? Je n'en ai



aucune idée. Des canards les ont peut-être laissées tomber en survolant la maison ?

Geralt dissimula son sourire dans l'ombre. Il se souvenait des jurons de Jaskier ayant consacré tout l'après-midi à ouvrir les coquillages et à fouiller la viande gluante. Il s'était blessé au doigt et avait déchiré sa chemise sans trouver une seule perle. Rien d'étonnant à cela, car il ne s'agissait nullement de moules perlières. L'idée de cuire une soupe fut immédiatement rejetée après l'ouverture de la première moule, l'apparence du mollusque étant si répugnante et son odeur si forte qu'ils en avaient eu les larmes aux yeux.

Petit-Œil finit de bander Geralt et s'assit sur le cuveau retourné. Il remercia la jeune fille en observant sa main habilement pansée. La blessure profonde et assez longue atteignait le coude ; chaque mouvement faisait souffrir le sorceleur. La blessure avait déjà été provisoirement pansée au bord de la mer, mais avant qu'ils soient de retour à la maison, elle avait recommencé à saigner. Juste avant l'arrivée de la jeune fille, Geralt avait appliqué sur son avant-bras mis en pièces un élixir favorisant la coagulation du sang et un analgésique. Essi les retrouva au moment où il essayait, avec Jaskier, de coudre la blessure avec du fil de pêche. Essi jura contre eux puis s'occupa du pansement. Pendant ce temps, Jaskier lui rapporta le récit du combat en répétant à plusieurs reprises qu'il se réservait les droits exclusifs des événements pour sa ballade. Essi, bien sûr, inonda le sorceleur de questions auxquelles il ne sut pas répondre. Elle réagit fort mal à ce qu'elle considéra comme la volonté de lui dissimuler quelque chose. Elle prit un air maussade et cessa de poser des questions.

— Agloval sait déjà tout, dit-elle. On vous a vu rentrer, et la femme de Drouhard est ensuite allée raconter à tout le monde qu'elle avait vu du sang sur les marches. La population s'est précipitée vers les rochers avec l'espoir de voir des cadavres rejetés par les vagues. Ils continuent de chercher, mais je crois savoir qu'ils n'ont rien trouvé.

— Et ils ne trouveront rien, dit le sorceleur. J'irai rendre visite demain à Agloval. Demande-lui, si tu peux, d'interdire aux gens de s'approcher jusqu'à nouvel ordre des Dents du dragon. Seulement, prends bien garde de ne pas dire un mot de cet escalier et des fantaisies de Jaskier au sujet de la ville d'Ys. Les chercheurs de trésors accourraient en foule et nous aurions de nombreux autres cadavres sur les bras...

— Je ne suis pas une indiscrète. (Essi fit la moue en repoussant violemment le bandeau de son front.) Si je te demande quelque chose, ce n'est pas pour courir jusqu'au puits et divulguer l'information à toutes les lavandières alentour.

— Excuse-moi.

— Je dois sortir, les informa Jaskier. J'ai rendez-vous avec

Akeretta. Geralt, je prends ta vareuse, car la mienne est encore sale et mouillée.

— Tout est mouillé ici, remarqua railleusement Petit-Œil en donnant un coup de bottine vengeur dans le tas de vêtements gisant au sol. Comment pouvez-vous ? Il faut étendre le linge, le faire convenablement sécher... Vous êtes terribles.

— Ça séchera bien tout seul.

Jaskier extirpa la veste mouillée du sorceleur et en admira les clous d'argent rivés sur les manches.

— Cesse de dire des âneries ! Et ça, qu'est-ce que c'est ? Oh non ! Ce sac est encore rempli de boue et d'algues ! Et ça... qu'est-ce que c'est ? Berk !

Geralt et Jaskier observèrent en silence la coquille bleu cobalt qu'Essi tenait à deux mains. Ils avaient oublié son existence. La moule à peine ouverte puait atrocement.

— C'est un cadeau, dit le troubadour en reculant jusqu'à la porte. Demain, c'est ton anniversaire, n'est-ce pas, Poupée ? Eh bien, c'est ton cadeau.

— Ça ?

— Elle est belle, hein ? (Jaskier la renifla avant d'ajouter rapidement.) De la part de Geralt. C'est lui qui l'a choisie. Oh... il se fait tard. Adieu...

Petit-Œil resta silencieuse un moment après que Jaskier fut sorti. Le sorceleur observait la moule puante en rougissant de honte à cause de l'attitude du troubadour et de la sienne.

— Tu t'es souvenu de mon anniversaire ? demanda Essi en formulant lentement chaque mot et en tenant le coquillage le plus loin possible. C'est vrai ?

— Donne-moi ça, répondit-il brutalement. (Geralt se leva de sa paillasse en protégeant sa main bandée.) Je te demande pardon pour cet idiot...

— Mais non, protesta-t-elle en saisissant le petit couteau qu'elle tenait accroché à sa ceinture. C'est un très beau coquillage que je veux garder comme souvenir. Il suffit de le nettoyer et puis de se débarrasser... de ce qu'il contient. Je le jette par la fenêtre pour les chats.

Quelque chose percuta le sol en rebondissant. Geralt élargit ses pupilles et aperçut la chose bien avant Essi.

C'était une perle. Une perle parfaitement opalisée et polie de couleur bleu azur aussi grosse qu'un pois gonflé.

— Par les dieux... (Petit-Œil la vit à son tour.) Geralt... une perle !

— Une perle, répéta-t-il en riant. Tu auras quand même reçu un cadeau, Essi. J'en suis heureux.

— Geralt, je ne peux pas l'accepter. Cette perle vaut au moins...

— Elle est à toi, l'interrompit-il. Même s'il fait l'idiot, Jaskier a réellement pensé à ton anniversaire. Il ne cessait de répéter haut et fort qu'il voulait te faire plaisir. Eh bien, le destin aura entendu son souhait.

— Et toi, Geralt ?

— Moi ?

— Est-ce que toi aussi tu voulais me faire plaisir ? Cette perle est si belle... Elle doit avoir beaucoup de valeur... Tu ne regrettes pas ?

— Je suis heureux qu'elle te plaise. Et si je regrette quelque chose... c'est qu'il n'y en ait qu'une. Et...

— Oui ?

— ... et que je ne te connaisse pas depuis aussi longtemps que Jaskier. J'ignorais la date de ton anniversaire. J'aimerais pouvoir te donner des cadeaux et te faire plaisir... et te nommer Poupée.

Elle se jeta violemment à son cou. Geralt avait anticipé son mouvement en reculant devant ses lèvres et en l'embrassant froidement sur la joue. Il la serra dans ses bras délicatement mais avec une certaine réserve. Il sentit le corps de la jeune fille se raidir et se retirer lentement, mais pas plus loin que la longueur de ses bras qu'elle tenait toujours appuyés sur ses épaules. Il savait ce qu'elle attendait, mais il ne répondit pas à son attente : il ne l'attira pas vers lui.

Essi le relâcha puis se retourna du côté de la lucarne sale entrouverte.

— Bien sûr, dit-elle brusquement. Tu me connais à peine. J'avais oublié...

— Essi, répondit-il après un moment de silence. Je...

— Moi aussi, je te connais à peine, explosa-t-elle en l'interrompant. Et alors ? Je t'aime. Je n'y peux rien. Rien.

— Essi !

— Oui, je t'aime, Geralt. Peu m'importe ce que tu en penses. Je t'aime depuis le moment où je t'ai vu dans la salle de noce.

La poétesse baissa la tête en gardant le silence.

Elle se tenait droite devant lui ; Geralt regrettait qu'elle ne fût pas la créature aux yeux de poisson dissimulant son sabre sous l'eau : avec lui, au moins, il avait eu une chance de s'en sortir.

— Tu ne dis rien, dit-elle. Rien, pas un mot.

*Je suis fatigué, pensa-t-il, et terriblement affaibli. Je dois m'asseoir ; mon regard se voile ; j'ai perdu un peu de sang ; et je n'ai rien mangé... Je dois m'asseoir. Satanée chambre à coucher... Puisse-t-elle disparaître dans un incendie provoqué par la foudre d'un orage. Pas de meubles ; s'il y avait au moins deux stupides chaises et une table permettant de partager et de discuter facilement et en toute sécurité, de se prendre la main. Je suis*

*condamné à m'asseoir sur une pailleasse et à lui demander de faire de même. Rien de plus dangereux qu'une pailleasse bourrée de fanes de pois dans laquelle on s'enfonce et qui gêne les mouvements d'esquive...*

— Assieds-toi près de moi, Essi.

La jeune fille le rejoignit sur la pailleasse en hésitant et en temporisant, loin de lui. Trop loin.

— Lorsque j'ai appris, murmura-t-elle en rompant le silence, que Jaskier t'avait raccompagné en sang, je suis sortie de la maison comme une folle ; sous le choc, j'ai couru à l'aveuglette. Et alors... tu sais à quoi j'ai pensé ? Que c'était de la magie ; que tu m'avais lancé secrètement un sort ; que tu m'avais charmée par des moyens déloyaux : ton Signe, ton médaillon frappé d'une gueule de loup, ton mauvais œil. C'est ce que j'ai pensé, mais je n'ai pas arrêté ma course, parce que j'ai compris alors que j'acceptais... de m'abandonner à l'emprise de ton pouvoir. Mais la réalité s'est avérée pire encore. Tu ne m'as lancé aucun sort, Geralt ; tu n'as usé d'aucun sortilège pour me séduire. Pourquoi ? Pourquoi ne m'as-tu pas ensorcelée ?

Le sorcier garda le silence.

— Si tout n'était que magie, continua-t-elle, la situation serait simple et facile à résoudre. Je me soumettrais, heureuse, à ta puissance. Mais là... je dois... Je ne sais pas ce qui se passe en moi...

*Par le diable, pensa-t-il, si, lorsqu'elle est avec moi, Yennefer ressent exactement ce que je suis en train de ressentir, je compatis à son sort. Jamais plus je ne m'étonnerai de ses réactions ; jamais plus je ne la haïrai... Jamais.*

*Yennefer attendait de moi – tout comme moi maintenant – que l'impossible se réalise : quelque chose de plus irréalisable encore que la liaison entre Agloval et Sh'eenaz. Yennefer avait la conviction profonde qu'une once d'abnégation ne pouvait suffire ; et que notre situation exigeait un sacrifice entier... et encore, sans aucune garantie que cela soit suffisant. Non, je ne reprocherai plus jamais à Yennefer qu'elle n'ait pu ni voulu me donner plus qu'une once d'attention. Je sais maintenant que cette once valait son pesant d'or.*

— Geralt, gémit Petit-Œil en posant sa tête sur son épaule. J'ai tellement honte de mon impuissance : une sorte de fièvre surnaturelle, l'impossibilité de respirer pleinement...

Geralt continua de se taire.

— J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un état d'âme sublime et merveilleux ; digne même, s'il est déçu. J'ai composé tant de ballades sur ce sujet. Mais le sentiment amoureux n'est que végétatif, Geralt, horriblement et banalement végétatif. C'est l'état de quelqu'un qui succombe à la maladie, qui ingurgite un poison. Car, semblablement à celui qui s'empoisonne, l'amoureux est prêt à tout pour obtenir l'antidote. À tout. Même à l'humiliation.

— Essi, je t'en prie.

— Je me sens humiliée par l'objet de ma confession qui me condamne indignement à souffrir en silence. J'ai honte de t'avoir mis dans l'embarras, mais je ne pouvais faire autrement. Impuissante devant le sort qui m'afflige, je suis comme les malades : totalement soumise à une grâce extérieure. Les maladies m'ont toujours horrifiée ; elles entraînent faiblesse, désorientation et solitude. La maladie est ce que l'on peut rencontrer de pire.

Geralt n'ouvrit pas la bouche.

— Je devrais, gémit-elle de nouveau, t'être reconnaissante que tu n'essaies pas de profiter de la situation. Mais ce n'est nullement le cas. De cela aussi j'ai honte. Je hais ton silence et tes prunelles dilatées par l'effroi. Je te hais... pour ton silence, ta sincérité, ta... Elle aussi, je la hais, ta magicienne ; je lui réglerais volontiers son compte avec ce couteau... Je la hais. Ordonne-moi de sortir, Geralt, car je ne peux m'y résoudre par moi-même, et pourtant c'est ce que je veux : sortir, aller en ville, me rendre à l'auberge. Je veux me venger de toi pour la honte que je ressens, mon humiliation... Je prendrai le premier venu...

*Bon sang, pensa-t-il en entendant sa voix s'affaïsser comme une boule de chiffons dégringolant un escalier. Elle va se mettre à pleurer, c'est sûr. Que faire, par la peste, que faire ?*

Les épaules courbées d'Essi tremblaient comme une feuille. La jeune fille détourna la tête pour pleurer sans un sanglot d'une manière étrangement silencieuse et paisible.

*Je ne ressens rien du tout, se dit-il avec terreur. Pas la moindre émotion. Si je la serre maintenant dans mes bras, ce sera un geste prémédité, calculé, sans spontanéité. Je vais la serrer dans mes bras, non parce que je le désire, mais parce que je sens qu'il le faut. Je ne ressens aucune émotion.*

Lorsqu'il lui enveloppa les épaules, elle cessa de pleurer et sécha ses larmes en agitant fortement la tête. Elle se retourna de manière à ce qu'il ne pût voir son visage puis elle plaqua fortement sa tête contre le torse de Geralt.

*Une once d'abnégation, pensa-t-il, ne serait-ce qu'une once... Cela la calmera : une embrassade, un baiser, un câlin... Elle ne veut rien de plus... Et même si cela ne suffit pas, quelle différence ? Une once d'abnégation et d'attention : elle est belle et digne d'un tel geste... Si elle en veut plus... Cela la calmera. Faire l'amour délicatement, paisiblement, en silence. Mais moi... Moi, cela m'est égal, car Essi fleure bon la verveine, pas le lilas et la groseille à maquereau ; elle n'offre pas de peau électrique et froide ; les cheveux d'Essi ne sont pas une tornade noire de boucles brillantes ; les yeux d'Essi sont beaux, doux, chauds et bleus, mais aucun violet profond, froid et sans passion ne s'en émane. Essi s'endormira après, tournera la tête*

*et ouvrira légèrement les lèvres ; Essi ne sourira pas de triomphe. Car Essi...*

*Essi n'est pas Yennefer.*

*C'est pourquoi je ne peux pas lui accorder ne serait-ce que cette once d'abnégation.*

— Je t'en prie, Essi, ne pleure pas.

— Oui... (Elle s'éloigna de lui très lentement.) Oui... je comprends. On ne peut rien y changer.

Ils restèrent silencieux, assis l'un à côté de l'autre sur la paille bourrée de fanes de pois. Le soir approchait.

— Geralt, dit-elle soudain d'une voix qui tremblait. Peut-être... comme pour cette moule, cet étrange cadeau... pourrions-nous trouver une perle dans notre relation ? Plus tard ? Après un certain temps ?

— Je vois cette perle, finit-il par dire avec effort, sertie dans de l'argent, une fleur d'argent aux pétales finement ciselés. Je la vois pendue à ton cou au bout d'une chaîne, portée comme je porte ce médaillon. Ce sera ton talisman, Essi. Un talisman qui te protégera de toute forme de mal.

— Mon talisman, répéta-t-elle en laissant retomber sa tête. Une perle sertie d'argent dont je ne me séparerai jamais. Mon bijou, mon ersatz. Un tel talisman peut-il porter chance ?

— Oui, Essi. Sois-en sûre.

— Je peux rester encore assise à tes côtés ?

— Tu peux.

Le coucher du soleil approchait. L'obscurité tombait peu à peu. Ils restèrent ainsi, installés l'un à côté de l'autre sur une paille remplie de fane de pois, dans une pièce de grenier, dépourvue de meubles, avec pour tout mobilier une bougie éteinte plantée dans une flaque de cire froide.

Ils attendirent ainsi en silence très longtemps. Puis Jaskier rentra. Ils entendirent ses pas, des sons de son luth et son chantonnement. Dans la pièce, Jaskier remarqua leur présence sans dire un mot. Essi ne dit rien non plus. Elle se leva et sortit sans les regarder.

Jaskier ne fit aucun commentaire, mais le sorcelleur vit dans son regard les mots qu'il ne prononça pas.

## VIII

— Une race intelligente..., répéta Agloval perdu dans ses pensées, le coude reposé sur l'accoudoir de la chaise et le menton sur ses poings. Une civilisation sous-marine. Des créatures ichtyoïdes vivant au fond des mers. Un escalier menant jusqu'aux profondeurs. Geralt, tu me prends vraiment pour le plus naïf des ducs ?

Petit-Œil, debout à côté de Jaskier, renifla de colère. Jaskier agita la tête d'énervement. Geralt resta de marbre.

— Il m'est bien égal que tu me croies ou non. Mon devoir consiste

à te prévenir. Les barques naviguant dans les environs ou les gens s'approchant des Dents du dragon par marée basse courent un risque mortel. Tu veux vérifier mes dires ; tu veux prendre ce risque : c'est ton affaire. Je ne fais que te prévenir.

— Ah ! intervint brusquement l'intendant Zelest assis derrière Agloval dans une alcôve de fenêtre. Si eux sont monstres comme elfes ou gobelins, alors pas dangereux. Moi peur que monstre soit pire : ensorcelé. D'après ce que dit sorceleur, c'est comme fantômes des profondeurs ou autres aiguayeurs. On peut venir à bout de fantômes. Jusqu'à mes oreilles sont parvenues nouvelles qu'un magicien a tué fantômes en un clin d'œil dans lac Mokva. Il a jeté dans eaux baril de philtre magique : fantômes foutus. Plus de traces.

— C'est la vérité, intervint Drouhard resté jusqu'alors silencieux. Il n'en est resté aucune trace... Mais les brèmes, brochets, écrevisses et mulettes ont subi le même sort ; tout comme les élodées au fond ; même les aulnaies du bord ont été asséchées.

— Merveilleux, commenta d'un air railleur Agloval. Merci pour cette brillante idée, Zelest. Tu en as d'autres ?

— C'est vrai... c'est vrai..., continua l'intendant en devenant fortement cramoisi. Magicien a exagéré un brin, lui allé un tantinet trop loin. Mais moi sans magicien je réussirai, duc. Sorceleur dit que combattre et abattre monstres, c'est possible. Alors ce sera guerre, seigneur. Comme jadis. Rien de neuf pour nous ! Hommes-marmottes vivaient dans montagnes. Où eux être maintenant ? Dans forêt on trouve encore elfes sauvages et mauvaises fées, mais eux aussi bientôt foutus. Il faut défendre notre terre comme ancêtres faisaient...

— Et seulement mes petits-enfants verront de nouveau la couleur des perles ? intervint le duc en grimaçant. Nous n'avons pas le temps, Zelest.

— Ce sera facile. Je dis : pour chaque barque avec pêcheurs, deux barques avec archers. Monstres deviendront raisonnables, apprendront peur. Pas vrai, seigneur sorceleur ?

Geralt le dévisagea froidement sans lui répondre.

Agloval exposa son profil le plus noble en tournant la tête et en se mordant les lèvres, puis posa son regard sur le sorceleur en clignant des yeux et en plissant le front.

— Tu n'as pas rempli ta mission, Geralt..., dit-il. Tu as une nouvelle fois gâché l'occasion de bien faire. Il est vrai que tu as fait preuve d'une certaine bonne volonté, je ne le nie pas. Mais je ne te paie pas pour la bonne volonté ; c'est le résultat que je paie. C'est l'efficacité qui m'intéresse, sorceleur, et ton efficacité, en l'occurrence, pardonne mon vocabulaire, est lamentable.

— Bien dit, cher duc ! lança Jaskier, railleur. Dommage simplement que vous n'ayez pas été avec nous aux Dents du dragon.

Nous vous aurions alors donné, le sorceleur et moi-même, l'occasion de rencontrer l'une de ces créatures surgies de la mer une épée à la main. Vous comprendriez alors en quoi consiste la situation et cesseriez de tergiverser avec le paiement de votre dû...

— Comme un marchand de poisson, ajouta Petit-Œil.

— Je n'ai pas l'habitude de tergiverser, de marchander ou de discuter, répliqua tranquillement Agloval. J'ai dit que je ne te donnerai pas un sou, Geralt. Notre contrat disait en substance : éloigner le danger, éliminer la menace, rendre la pêche aux perles sûre. Et toi, que fais-tu ? Tu viens comme une fleur me raconter une histoire de race intelligente vivant au fond des mers. Tu me conseilles de me tenir le plus loin possible de l'endroit qui m'assure des ressources. Qu'as-tu fait réellement ? Tu en aurais tué... au fait, combien ?

— Leur nombre n'a aucune importance, répondit Geralt en pâlisant légèrement. Tout au moins pour toi, Agloval.

— Justement, il faut ajouter qu'il n'y a même pas de preuve. Si au moins tu m'avais ramené la main droite d'un de ces poissons-grenouilles, peut-être t'aurais-je accordé la récompense ordinaire que perçoit mon garde forestier lorsqu'il me rapporte quelques paires d'oreilles de loups.

— Eh bien, dit froidement le sorceleur, il ne me reste rien d'autre qu'à vous faire mes adieux.

— Tu te trompes, répondit le duc. Je te propose un travail à temps plein contre un salaire honnête : devenir capitaine de ma garde cuirassée qui protégera désormais les pêcheurs. Ce n'est pas une mission à vie ; tu pourras quitter ton service lorsque cette race intelligente comprendra qu'il vaut mieux éviter mes gens. Qu'en penses-tu ?

— Merci, mais je ne suis pas intéressé, répondit le sorceleur avec une grimace. Un tel travail ne me convient pas. J'estime que mener une guerre contre une autre race relève de l'idiotie. Il s'agit peut-être d'une activité idéale pour un duc blasé et désœuvré, mais pas pour moi.

— Oh, mais c'est que l'on fait le fier ! lança Agloval en riant. Cela confère presque au sublime ! Tu rejettes ma proposition de travail d'une manière digne de bien des rois. Tu renonces, avec les airs d'un riche sortant d'un repas copieux, à une bien belle somme d'argent. Geralt, as-tu mangé quelque chose aujourd'hui ? Non ? Et demain ? Et après-demain ? Tes chances s'amenuisent, sorceleur. Il est difficile en temps normal de gagner sa vie, *a fortiori* avec le bras en écharpe...

— Comment oses-tu ? hurla Petit-Œil. Comment oses-tu lui parler sur ce ton, Agloval ? Le bras qu'il porte en écharpe a été blessé pendant une mission que tu as toi-même ordonnée ! Comment peux-tu



te comporter de manière aussi mesquine ?

— Arrête, l'interrompt Geralt. Arrête, Essi. Cela n'a aucun sens.

— Faux, répliqua-t-elle avec colère. Cela a du sens. Quelqu'un doit enfin dire la vérité à ce duc qui ne doit son titre qu'au fait que personne ne voulait, à part lui, régner sur ce petit rocher au bord de la mer, et qui se croit permis d'humilier les autres.

Agloval serra les dents en rougissant, mais garda le silence.

— Oui, Agloval, continua Essi, tu prends du plaisir à rabaisser tes semblables ; tu aimes à mépriser quelqu'un comme le sorceleur qui s'est dit prêt à perdre la vie pour ton argent. Mais tu dois savoir que le sorceleur se moque bien de ton mépris et de tes insultes ; que celles-ci ne l'impressionnent pas du tout ; qu'il ne les prend même pas en considération. Le sorceleur ne ressent même pas ce que tes serviteurs et sujets, Zelest et Drouhard, doivent ressentir : la honte profonde qui les ronge. Le sorceleur ne ressent pas ce que nous, Jaskier et moi-même, ressentons à ta vue : le dégoût. Sais-tu, Agloval, pourquoi il en est ainsi ? Je vais te le dire : parce que le sorceleur sait qu'il est meilleur que toi, qu'il te vaut mille fois. C'est cela qui lui donne cette force.

Essi s'interrompt. Elle baissa la tête suffisamment rapidement pour que Geralt n'eût pas le temps de remarquer la larme perlant au coin de son si bel œil. La jeune fille toucha de la main la fleur aux pétales d'argent pendant à son cou et au centre de laquelle avait été sertie la perle azur. Les pétales de la fleur mystérieusement tressés avaient été ciselés par un maître joaillier digne de ce nom. Le sorceleur avait été content de la qualité du travail de Drouhard, qui avait tout payé sans exiger de remboursement.

— C'est pourquoi, monsieur le duc, reprit Petit-Œil en relevant la tête, ne te ridiculise pas en proposant au sorceleur un poste de mercenaire dans l'armée que tu souhaites lever contre l'océan. Ne te ridiculise pas en présentant une proposition qui ne peut provoquer que le rire. Tu n'as pas encore saisi ? Tu peux te payer les services d'un sorceleur pour une mission ponctuelle, pour protéger les gens d'un mal ou d'une menace ; mais tu ne peux acheter un sorceleur et l'utiliser pour la réalisation de tes propres fins. Car un sorceleur, même blessé et affamé, te sera toujours supérieur. C'est pourquoi il se moque bien de ta misérable offre. Tu as compris ?

— Non, demoiselle Daven, répondit froidement Agloval. Je n'ai pas compris. Bien au contraire même, je comprends même de moins en moins. La première chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi je n'ai pas encore ordonné qu'on vous pendre haut et court tous les trois, après bien sûr qu'on vous eut bastonnés et marqués au fer rouge. Vous, demoiselle Daven, vous essayez de nous faire croire que vous savez tout, mais dites-moi donc alors pourquoi je vous épargne ?

— Mais oui, tout de suite, répondit du tac au tac la poétesse. C'est parce qu'au fond de toi, Agloval, dans ton cœur, subsiste une étincelle de dignité, un reste d'honneur que ton orgueil de nouveau riche et de mécréant n'a pas encore étouffé. Au fond de toi, Agloval : au plus profond de ton cœur capable encore d'aimer une sirène.

Agloval, blanc comme un linge, essuya ses mains moites sur les accoudoirs de son siège. *Bravo*, pensa le sorceleur, *bravo, Essi. Tu es superbe*. Mais il se sentait aussi las, terriblement las.

— Sortez, ordonna Agloval sourdement. Allez votre chemin. Partez où vous voudrez. Laissez-moi tranquille.

— Adieu, duc, dit Essi. Avant de partir, accepte encore ce conseil, un conseil que le sorceleur devrait te confier, mais dont je ne veux pas qu'il s'abaisse en te le donnant. Je le ferai donc à sa place.

— Je t'écoute.

— L'océan est grand, Agloval. Personne ne sait encore ce que l'horizon dissimule, si tant est qu'il dissimule quelque chose. L'océan est plus grand que la plus grande des forêts primitives au fond de laquelle vous avez chassé les elfes. Il est plus difficile d'accès que n'importe quelle montagne ou vallée où vous avez massacré les hommes-marmottes. Au fond de l'océan vit une race armée de cuirasses, connaissant les secrets du façonnage des métaux. Fais attention, Agloval. Si des archers commencent à accompagner les pêcheurs, une guerre commencera contre un ennemi que tu ne connais pas. Ce que tu comptes réaliser peut devenir un nid de frelons. Je te conseille donc de leur laisser la mer, car la mer n'est pas pour vous. Vous ne savez et vous ne saurez jamais où mènent les Marches qui descendent dans les profondeurs des Dents du dragon.

— Vous êtes dans l'erreur, demoiselle Essi, dit tranquillement Agloval. Nous saurons où mène cet escalier. Mieux encore : nous les emprunterons, ces Marches. Nous découvrirons ce qui se trouve de l'autre côté de l'océan, s'il s'y trouve quoi que ce soit. Et nous retirerons de cet océan tout ce que nous serons en mesure d'en retirer. Si nous n'en sommes pas capables, nos petits-enfants ou les petits-enfants de nos petits-enfants s'en chargeront. Ce n'est qu'une question de temps. Voilà ce que nous entreprendrons, l'océan dût-il se remplir de sang. Tu le sais bien, Essi, sage Essi, toi qui écris dans tes ballades la chronique de l'humanité. La vie n'est pas une ballade, pauvrete, petite poétesse à l'œil si charmant perdue dans le flot de la beauté de ses mots. La vie est un combat que les sorcisseurs, justement si supérieurs à nous, nous ont appris. Ce sont eux qui ont ouvert la voie, qui l'ont creusée et l'ont jonchée des cadavres de ceux qui se sont mis en travers de la route des humains. Ce sont eux qui, avant nous, ont défendu ce monde. Nous, Essi, nous ne faisons que continuer ce combat. C'est nous, et non tes ballades, qui créerons la chronique de

l'humanité. Nous n'avons aujourd'hui plus besoin des sorciers, car plus rien ne peut désormais nous arrêter. Rien.

Essi pâlit et souffla sur son bandeau en hochant violemment la tête.

— Vraiment rien, Agloval ?

— Rien, Essi.

La poétesse sourit.

Un tumulte parvint soudain des antichambres : des bruits de pas et des cris. Des pages et des gardes firent irruption dans la salle. Ils s'agenouillèrent ou s'inclinèrent en formant une haie.

Sh'eenaz apparut sur le seuil, vêtue d'une robe bleu de mer ornée de volants blancs comme l'écume. Un décolleté vertigineux dévoilait les charmes de la sirène légèrement dissimulés et décorés par un collier de néphrite et de lapis-lazuli digne d'admiration. Ses cheveux céladon frisés avec art étaient retenus par un diadème de coraux et de perles magnifiques.

— Sh'eenaz..., balbutia Agloval en tombant à genoux. Ma... Sh'eenaz...

La sirène s'approcha lentement d'un pas léger et gracieux, aussi fluide qu'une vague. Elle s'arrêta devant le duc en souriant de toutes ses petites dents blanches, puis, saisissant sa robe de ses petites mains, la souleva suffisamment haut pour que chacun pût vérifier par lui-même la qualité du travail effectué par la magicienne des mers. Geralt avala sa salive. La magicienne savait sans aucun doute ce qu'étaient de jolies jambes et comment les façonner.

— Ah ! s'écria Jaskier. Ma ballade... c'est exactement ce que j'écris dans ma ballade... Pour lui, elle a troqué sa queue pour des jambes, mais elle perd aussi la voix !

— Je n'ai rien perdu du tout, déclara Sh'eenaz en chantant ces mots dans la *lingua franca*. Pour l'instant. Je me sens comme neuve après cette opération.

— Tu parles notre langue ?

— Et alors, c'est interdit ? Comment vas-tu, Cheveux d'albâtre ? Oh, je vois que ta bien-aimée est là aussi... Essi Daven, si je me souviens bien. Tu la connais un peu mieux ou toujours seulement à peine ?

— Sh'eenaz..., balbutia Agloval de manière lancinante en s'approchant d'elle à genoux. Mon amour ! Ma chérie... mon unique... Enfin, tu t'es décidée... Enfin, Sh'eenaz !

D'un geste distingué, la sirène lui offrit sa main à baiser.

— Eh oui, car moi aussi je t'aime, idiot. Qu'est-ce qu'un amour incapable d'une once d'abnégation ?

## IX

Leur départ de Bremervoord eut lieu par un frais petit matin

brumeux voilant l'intensité du disque solaire apparu à l'horizon. Ils avaient décidé de partir tous les trois, sans toutefois en discuter vraiment et sans faire de projet commun, désirant simplement rester encore quelque temps ensemble.

Ils quittèrent le cap rocheux, dirent adieu aux falaises découpées à la serpe et dessinées à la verticale des plages, aux curieuses formations calcaires léchées par les vagues et les vents. En entrant dans la verte vallée fleurie de Dol Adalatte, l'odeur de la mer, le tumulte du ressac et les hurlements sauvages des mouettes subsistaient encore dans leurs narines et leurs oreilles.

Le bavard Jaskier ne cessait de passer du coq à l'âne : le pays de Bars et sa coutume idiote forçant les jeunes filles à rester vierges jusqu'au mariage ; les oiseaux de fer de l'île d'Inis Porhoet ; l'eau vivante et l'eau morte ; le goût et les propriétés stupéfiantes du vin de saphir appelé cill ; les quadruplés royaux d'Ebbing, de sales teignes querelleuses nommées Putzi, Gritzi, Mitzi et Juan Pablo Vassermiller. Il parla également en les critiquant des nouvelles tendances musicales et poétiques lancées par ses concurrents, piètres manifestations, selon lui, d'un art vivant n'en portant que le nom.

Geralt gardait le silence. Essi, elle aussi, se taisait ou ne répondait qu'à demi-mot. Le sorceleur sentait et évitait le regard qu'elle posait sur lui.

Ils traversèrent la rivière Adalatte sur un bac dont ils durent eux-mêmes tirer la corde, car le passeur, blanc comme un linge et se trouvant dans un état d'ébriété proche de l'épilepsie, ne pouvait lâcher le poteau d'amarrage qu'il tenait à deux mains et répondait systématiquement à toutes les questions qu'on lui posait par un « beuh » inexpressif.

La contrée située de l'autre côté de l'Adalatte plut au sorceleur. Les villages sis le long de la rivière étaient pour la plupart ceints de palissades, laissant présager qu'il y aurait du travail pour lui.

En début d'après-midi, profitant d'une pause – ils donnaient à boire aux chevaux et Jaskier s'était éloigné –, Essi s'approcha de Geralt sans prévenir.

— Geralt, dit-elle à mi-voix. Je... n'en peux plus. C'est au-dessus de mes forces.

Le sorceleur essaya d'éviter son regard, mais elle ne lui permit pas de se dérober. Essi joua avec la perle azur sertie dans la fleur d'argent qu'elle tenait suspendue à son cou. Geralt regretta une nouvelle fois qu'elle ne fût pas la créature aux yeux de poisson dissimulant son sabre sous l'eau.

— Geralt... Nous devons résoudre ce problème, n'est-ce pas ?

Elle attendit sa réponse : un mot, un seul, une once de réaction. Mais le sorceleur savait qu'il n'avait rien qu'il pût lui consacrer et ne

voulait pas lui mentir. En fait, il n'osait lui avouer la vérité de peur de lui faire mal.

Jaskier, l'inébranlable Jaskier et son tact habituel, sauva finalement la situation en apparaissant soudain :

— Ça, c'est sûr ! hurla-t-il en plongeant dans l'eau un bâton qui éparpilla les joncs et d'énormes orties de rivière. Vous devez vraiment décider quelque chose, il est grand temps ! Je n'ai pas envie de regarder plus longtemps le spectacle qui se joue entre vous ! Qu'attends-tu donc de lui, Poupée ? Quelque chose d'impossible ? Et toi, Geralt, sur quoi comptes-tu ? Que Petit-Œil lise dans tes pensées, comme... oui, comme l'autre ? Et qu'elle se contente de cette situation confortable pour toi dans laquelle, sans devoir dévoiler tes émotions, tu n'es tenu à aucune explication et à aucun refus ? Combien de temps vous faudra-t-il pour vous entendre ? Quand projetiez-vous de vous comprendre ? Dans combien d'années ? Sous forme de souvenirs ? Demain, nous nous séparons, par le diable ! Oh, j'en ai assez de vous deux. Écoutez : moi, je me coupe une branche de noisetier pour aller à la pêche, et vous, pendant ce temps, vous aurez du temps pour tout vous dire. Dites-vous tout ! Essayez de vous comprendre mutuellement. Ce n'est pas aussi difficile que vous le croyez. Après, par tous les dieux, faites-le. Fais-le avec lui, Poupée. Fais-le avec elle, Geralt et sois bon pour elle. Et alors, par la peste, ou bien ça vous passera ou bien...

Jaskier tourna violemment les talons en brisant un jonc et en jurant. Il avait l'intention de pêcher jusqu'à la tombée de la nuit avec une branche de noisetier montée d'un crin de cheval.

Lorsqu'il disparut, Geralt et Essi restèrent immobiles pendant un long moment, appuyés contre le tronc d'un saule penché au-dessus du courant. Ils restèrent silencieux en se tenant par la main. Puis le sorceleur se mit à parler longtemps et à mi-voix ; Petit-Œil l'écouta les larmes aux yeux.

Puis ils le firent.

Et tout rentra dans l'ordre.

## X

Le lendemain, ils organisèrent une sorte de souper d'adieu. Essi et Geralt avaient acheté dans un village un agneau déjà préparé. Pendant le marchandage, Jaskier avait volé en douce de l'ail, des oignons et des carottes dans le potager situé derrière la maison. Ils dérobèrent encore en partant une marmite légèrement percée déposée derrière la haie du maréchal-ferrant. Le sorceleur dut en colmater les trous en usant du Signe d'Igni.

Le dîner d'adieu eut lieu dans une clairière au fond de la forêt. Le feu crépitait gaiement. Geralt faisait revenir avec soin l'animal préparé en touillant le contenu de la marmite fumante avec la crête d'un pin

élaguée. Jaskier épluchait les oignons et les carottes. Petit-Œil, qui n'avait aucune notion de cuisine, se contenta de leur rendre le temps agréable en chantant sur son luth des couplets grivois.

Ce fut un souper de fête. Au petit matin, il était convenu que chacun irait son chemin à la recherche de ce qu'il possédait déjà. Mais inconscients de ce fait, ignorant jusqu'où la route les mènerait, ils avaient décidé de se séparer.

Après avoir mangé à satiété et bu de tout leur soûl la bière que Drouhard leur avait offerte, ils bavardèrent et rirent ensemble. Jaskier et Essi rivalisèrent de chansons. Geralt, couché sur des branchages d'épicéa, les mains posées sous la nuque, pensait qu'il n'avait encore jamais entendu de si belles voix et de si belles ballades. Il pensa à Yennefer. Il pensa également à Essi. Il eut le pressentiment que...

En fin de soirée, Petit-Œil chanta avec Jaskier le célèbre duo de Cynthia et Vertven, un merveilleux chant d'amour commençant par les mots : « *Ce ne sont pas mes premières larmes...* » Geralt eut l'impression que même les arbres se penchaient pour écouter les troubadours.

Puis Petit-Œil, qui sentait la verveine, se coucha à côté de lui, se serra contre ses épaules, plaqua sa tête sur son torse, puis soupira peut-être deux fois avant de s'endormir sereinement. Le sorceleur ne trouva le sommeil que bien plus tard.

Jaskier, absorbé par les lueurs du feu s'éteignant peu à peu, resta encore assis en jouant quelques accords discrets sur son luth.

Il commença par quelques mesures qu'il transforma en une mélodie tranquille. Les mots naissaient avec la musique, capturés par elle comme des insectes par l'ambre translucide.

La ballade racontait les aventures d'un certain sorceleur et d'une certaine poétesse : les circonstances de leur rencontre au bord de la mer, dans le tumulte des mouettes ; leur coup de foudre mutuel ; la sincérité de leur amour ; leur indifférence pour la mort incapable de détruire cet amour et de les séparer.

Jaskier savait que peu de gens croiraient en l'histoire de cette ballade, mais il n'en avait cure : on écrit une ballade pour l'émotion qu'elle transmet.

Jaskier aurait pu changer, quelques années plus tard, le contenu de cette ballade pour rétablir la vérité. Il n'en fit rien. L'histoire véritable n'eût en effet ému personne.

Qui voudrait en effet entendre que le sorceleur et la poétesse se séparèrent et ne se revirent jamais ? Que quatre ans plus tard, Petit-Œil mourut de la variole à Wyzima pendant une épidémie ? Que Jaskier transporta à bout de bras son cadavre entre les bûchers ardents pour l'enterrer loin de la ville, seule et tranquille, dans la forêt, et avec elle, conformément à son souhait, deux objets : son luth et sa perle azur dont elle ne s'était jamais séparée.

Non, Jaskier en resta à la première version de sa ballade, mais il ne la chanta plus. Jamais et pour personne.

Au petit matin, un loup-garou affamé et furieux profita de la pénombre de la nuit non encore dissipée pour faire irruption dans le campement ; mais, reconnaissant la voix de Jaskier, il écouta un instant la mélodie avant de disparaître dans la forêt.

# L'ÉPÉE DE LA PROVIDENCE

## I

Il découvrit le premier cadavre vers midi.

La vue des morts ébranlait rarement le sorcelleur. Son regard passait le plus souvent dessus avec une parfaite indifférence. Mais pas cette fois.

Le garçon devait avoir quinze ans. Il reposait sur le dos, les jambes largement écartées ; quelque chose, sur ses lèvres, s'était figé, comme une grimace de terreur. Geralt savait néanmoins que l'enfant avait succombé sur le coup, qu'il n'avait pas souffert, qu'il n'avait probablement même pas vu la mort arriver. La flèche avait transpercé l'œil et pénétré profondément dans le crâne jusqu'à l'occiput. L'empenne constituée de plumes de poule faisane tigrées peintes en jaune dépassait au-dessus des herbes.

Geralt regarda autour de lui rapidement. Il découvrit sans mal ce qu'il cherchait : une seconde flèche, identique, fichée dans le tronc d'un pin, environ six pas en arrière. Il comprit ce qui s'était passé. L'enfant n'avait pas saisi l'avertissement : effrayé par le sifflement et l'impact de la flèche, il s'était mis à courir dans la mauvaise direction. Du côté où la flèche lui intimait de ne plus avancer et de faire demi-tour. Le sifflement fulgurant et vénéneux de la plume, le bref impact de la pointe se fichant dans le bois. « Humain ! Pas un pas de plus ! » Voilà ce que déclaraient ce sifflement et cet impact. « Humain ! Retire-toi ! Va-t'en au plus vite de Brokilone. Tu as conquis le monde entier, humain, partout tu as laissé ta trace, partout tu colportes ce que tu nommes modernité, ère du changement, ce que tu nommes progrès. Mais nous ne voulons ni de toi ni de ton progrès. Nous ne désirons aucun de tes changements. Nous ne voulons rien de ce que tu apportes. » Sifflement, impact. « Hors de Brokilone ! »

*Humain, retire-toi de Brokilone, pensa le sorcelleur. Que tu aies quinze ans, traversant la forêt, pourchassé par la peur, sans retrouver ton chemin. Que tu en aies soixante-dix, forcé de ramasser du bois mort, car ton inutilité te vaudra d'être chassé de la chaumière et d'être privé de nourriture. Que tu en aies six, attiré là par les fleurs qui bleuissent dans la clairière inondée de soleil. Hors de Brokilone ! Sifflement, impact.*

*Autrefois, pensa-t-il, avant de tirer pour tuer, elles prévenaient deux fois. Trois fois même.*

*Autrefois, pensa-t-il, en reprenant son chemin. Autrefois.*

*Le progrès...*

La forêt ne semblait pas mériter une aura aussi sinistre. Elle était, de fait, terriblement sauvage et impénétrable, mais rien de plus ordinaire pour les profondeurs d'une forêt où chaque percée de lumière, chaque tache de soleil que les branches et les feuilles des



grands arbres laissaient filtrer, était instantanément exploitée par des dizaines de jeunes bouleaux, aulnes et charmes, par les ronces, les genévriers et les fougères recouvrant de leurs pousses une lande de bois cassant, de branches desséchées et de troncs pourris, vestige des arbres les plus anciens au terme de leur bataille et de leur vie. Ce n'était pourtant pas le lourd silence de mauvais augure associé d'ordinaire à ces lieux qui dominait. Au contraire, Brokilone vivait. Les insectes bourdonnaient, des lézards bruissaient sous les pas, des scarabées arc-en-ciel filaient à toutes pattes, des milliers d'araignées grouillaient sur des toiles que les gouttes faisaient scintiller, des piverts s'acharnaient par séries sur les troncs, les geais jasaient.

Brokilone vivait.

Mais le sorceleur ne s'en laissait pas pour autant conter. Il savait où il était et il n'oubliait pas le garçon à l'œil transpercé. Parmi les mousses et les aiguilles, il voyait parfois des os blanchis parcourus par les fourmis carnivores.

Il continua son chemin – prudemment, mais rapidement. Les traces étaient fraîches. Il pensait pouvoir rattraper, arrêter et faire revenir les gens qu'il talonnait. Il pensait encore, malgré tout, qu'il n'était pas trop tard.

À tort.

Il n'aurait pas remarqué le deuxième cadavre sans le reflet du soleil sur la lame du glaive que le mort serrait dans sa main. C'était un homme adulte. La simplicité de son habit gris foncé révélait une origine modeste. À l'exception des taches de sang auréolant les deux flèches plantées dans son torse, sa tenue était propre et neuve : il ne s'agissait donc pas d'un simple valet.

Geralt observa autour de lui et aperçut le troisième cadavre vêtu d'une veste de cuir et d'un sayon vert. La terre, autour du mort, était entièrement foulée, la mousse et les aiguilles arrachées jusqu'au sable. Cela ne faisait aucun doute : cet homme avait souffert longtemps.

Il entendit un gémissement.

Vite, il écarta les genévriers et remarqua le profond trou de souche que ceux-ci dissimulaient. Dans l'excavation, un homme de forte constitution était allongé sur les racines déterrées d'un pin. Ses cheveux étaient noirs, comme sa barbe, contrastant avec la pâleur effrayante, cadavérique même, de son visage. Son pourpoint clair en peau de cerf était rouge de sang.

Le sorceleur sauta dans le trou. Le blessé ouvrit les yeux.

— Geralt..., gémit-il. Ô dieux... Je dois rêver...

— Freixenet ? s'étonna le sorceleur. Toi ici ?

— Je... ah...

— Ne bouge pas. (Geralt s'agenouilla à ses côtés.) Où es-tu blessé ? Je ne vois pas de flèche...

— Elle m’a transpercé de part en part. J’ai brisé la pointe, puis je l’ai retirée... Écoute, Geralt...

— Tais-toi, Freixenet, car tu vas perdre tout ton sang. Tu as un poumon percé. Je dois te sortir de là, sacrebleu ! Que diable faisiez-vous à Brokilone ? C’est le territoire des dryades, leur sanctuaire ; personne n’en sort vivant. Tu ne le sais pas ?

— Plus tard..., gémit Freixenet. (Il cracha du sang.) Plus tard, je t’expliquerai... Maintenant, sors-moi de là... Ah ! sacredieu ! Doucement... ah...

— Je n’y arriverai pas. (Geralt se releva, regarda autour de lui.) Tu es trop lourd...

— Laisse-moi, marmonna le blessé. Laisse-moi, tant pis... Mais sauve-la... Par tous les dieux, sauve-la...

— Qui ?

— La princesse... ah... Retrouve-la, Geralt...

— Tiens-toi tranquille par tous les diables ! Je vais trouver quelque chose pour t’extirper de là.

Freixenet toussa fortement et cracha de nouveau ; un dense filet de sang pendait à sa barbe. Le sorcelleur jura. Il sauta hors du trou et examina les alentours. Ayant besoin de deux jeunes arbres, il se dirigea vers l’extrémité de la clairière où il avait remarqué une aulnaie.

Sifflement, impact.

Geralt se figea. La flèche décochée dans le tronc à hauteur de sa tête portait une empenne en plume d’épervier. Il regarda dans la direction indiquée par le fût en frêne ; il savait d’où l’on avait tiré. À quelque cinquante pas se trouvait un autre trou, un arbre dessouché dressant vers le ciel l’enchevêtrement de ses racines et retenant encore une énorme masse de terre sableuse. Plus loin, il y avait un prunellier massif et l’obscurité striée par les bandes claires des troncs des bouleaux. Il ne voyait personne. Il savait qu’il ne verrait rien.

Il leva les deux mains en l’air, très doucement.

— *Ceádmil ! Vá an Eithné meáth e Duén Canell ! Esseá Gwynbleidd !*

Il entendit le bruissement assourdi d’une corde qui se détend, puis aperçut une flèche tirée délibérément pour qu’il pût, cette fois, la repérer : droit dans le ciel. Il la regarda s’élever, arrêter sa course puis retomber obliquement. Geralt s’immobilisa. La flèche se planta dans la mousse pratiquement à la verticale à deux pas de lui. Presque instantanément, une seconde flèche rejoignit la première selon un angle identique. Il redoutait de ne pas voir surgir la prochaine.

— *Meáth Eithné !* répéta-t-il. *Esseá Gwynbleidd !*

— *Gláeddyv vort !*

Une voix semblable à un souffle de vent avait répondu. Une voix, pas une flèche. Il vivait. Doucement, le sorcelleur desserra la boucle de

son ceinturon, tira son épée en la tenant loin de son corps puis la jeta au sol. La seconde dryade sortit sans bruit de derrière le tronc d'un sapin environné de genévriers, à moins de dix pas de lui. Bien qu'elle fût de petite taille et svelte, le tronc semblait plus fin encore. Geralt ne comprenait pas comment il avait pu ne pas la remarquer en arrivant. Son habit – un arlequin de tissus mêlant de nombreuses nuances de vert et de brun, des feuilles et des morceaux d'écorce, mais ne gâtant pourtant en rien la grâce de son corps – l'avait efficacement camouflée. Ses cheveux, attachés sur le front par un foulard noir, étaient de couleur olive, et des rayures peintes avec du brou de noix striaient son visage.

À n'en point douter, la dryade bandait son arc et le visait.

— *Eithné !* cria-t-il.

— *Tháess aep !*

Il se tut, docile, sans bouger, les mains éloignées du corps. La dryade ne baissait pas son arme.

— *Dunca !* cria-t-elle. *Braenn ! Caemm vort !*

Celle qui venait de tirer surgit du prunellier, franchit le tronc dessouché en sautant habilement par-dessus le trou. Malgré l'amas de branches séchées, il n'en entendit pas une seule craquer sous ses pas. Il perçut derrière lui un léger bruissement, comme le frémissement d'une feuille proménée par le vent. Il savait que la troisième dryade se tenait dans son dos.

Celle-ci ramassa l'épée de Geralt en se déplaçant comme l'éclair. Elle avait des cheveux de couleur miel, serrés par un bandeau de jonc. Un carquois rempli de flèches oscillait dans son dos.

Celle qui se trouvait le plus loin, près du trou, se rapprocha rapidement. Son habit ne se différenciait pas de celui de ses compagnes. Elle portait sur des cheveux mats de couleur brique une couronne de trèfles et de bruyère tressée. Son arc demeurerait au repos, mais une flèche était encochée.

— *T'en thesse in meáth aep Eithné llev ?* demanda-t-elle en s'approchant très près.

Sa voix était extraordinairement mélodique ; ses yeux énormes et noirs.

— *Ess' Gwynbleidd ?*

— *Aé... aesseá...*, balbutia-t-il. (Mais les mots du dialecte brokilonien si chantants dans la bouche des dryades ne pouvaient sortir de sa bouche et lui meurtrissaient les lèvres.) L'une d'entre vous parle-t-elle la *lingua franca* ? Je ne connais pas bien...

— *An' váill. Vort llinge*, coupa-t-elle.

— Je suis Gwynbleidd, Loup-Blanc. Mme Eithné me connaît. J'ai une mission auprès d'elle. J'ai déjà résidé à Brokilone. À Duén Canell.

— *Gwynbleidd.*

Cheveux de brique cilla des yeux.

— *Vatt'ghern ?*

— Oui, confirma-t-il. Le sorceleur.

Cheveux d'olive retint sa colère et baissa son arc. Cheveux de brique observait Geralt avec de grands yeux ; son visage rayé de vert demeurait complètement immobile, mort, comme celui d'une statue. Cette immobilité ne permettait pas de porter un jugement sur la beauté de ses traits ; la pensée butait sur son indifférence, son insensibilité, voire sa cruauté. Geralt se reprocha intérieurement ce jugement qui prêtait fausement de l'humanité à cette dryade. Il aurait dû savoir qu'elle était tout simplement plus âgée que les deux autres. Malgré les apparences, elle était effectivement beaucoup, beaucoup plus vieille.

Le silence restait suspendu à leur indécision. Geralt entendit Freixenet gémir, geindre, tousser. Cheveux de brique devait, elle aussi, l'avoir entendu, mais son visage demeurait impassible. Le sorceleur mit ses mains sur les hanches.

— Là-bas, dans le trou, dit-il tranquillement, il y a un blessé. Sans aide, il va mourir.

— *Tháess aep !*

Cheveux d'olive banda son arc, dirigeant la pointe de la flèche directement sur le visage de Geralt.

— Vous voulez le laisser crever ? continua-t-il sans hausser la voix. Qu'il s'étouffe doucement avec son sang, tout simplement ? Il vaudrait mieux l'achever dans ce cas.

— Ferme-la ! aboya la dryade, usant de la *lingua franca*.

Elle baissa pourtant son arme et relâcha la tension de la corde. Elle se tourna vers la deuxième avec un air interrogateur. Cheveux de brique hocha la tête en indiquant le trou de souche. Cheveux d'olive y courut, rapidement, sans un bruit.

— Je veux voir Mme Eithné, répéta Geralt. Je suis en mission...

Désignant Cheveux de miel, la plus âgée dit :

— Elle te conduira jusqu'à Duén Canell. Va.

— Frei... et le blessé ?

La dryade le regarda en papillotant des yeux. Elle continuait de s'amuser avec sa flèche encochée.

— Ne t'en soucie point, lui répondit-elle. Va. Elle te conduira.

— Mais...

— *Va'en vort !* coupa-t-elle en serrant les lèvres.

Geralt haussa les épaules et se tourna vers Cheveux de miel. Il lui semblait qu'elle était la plus jeune des trois, mais il pouvait se tromper. Il remarqua le bleu de ses yeux.

— Partons.

— Soit, répondit Cheveux de miel. (Après un moment

d'hésitation, elle lui rendit son épée.) Partons.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Ferme-la.

Elle lui fit très rapidement traverser le cœur de la forêt sans lui accorder un regard. Geralt dut faire un effort pour la suivre. La dryade agissait délibérément – Geralt le savait – pour que l'homme qu'elle guidait s'écroule enfin dans les broussailles en se lamentant, qu'il s'effondre, épuisé, incapable de poursuivre. Trop jeune pour savoir qu'il était sorceleur, elle ignorait qu'elle n'avait pas affaire à un humain.

La jeune fille – Geralt avait compris qu'elle n'était pas une dryade de sang – s'arrêta soudain et se retourna. Il voyait ses seins ondoyer fortement sous son surtout moucheté ; elle s'efforçait avec peine de ne pas respirer par la bouche.

— On ralentit ? proposa-t-il avec un sourire.

— *Yed*. (Elle le dévisagea de mauvaise grâce.) *Aeén esseáth Sidh* ?

— Non, je ne suis pas un elfe. Comment t'appelles-tu ?

— Braenn, répondit-elle en reprenant la marche d'un pas moins soutenu, sans intention de le semer.

Ils marchaient désormais ensemble, l'un à côté de l'autre. Geralt sentait l'odeur de sa transpiration : la transpiration ordinaire d'une jeune fille ordinaire. La sueur des dryades rappelait l'odeur des feuilles de saule que l'on froisse.

— Et comment te nommais-tu avant ?

Elle le fixa dans les yeux. Ses lèvres se contractèrent soudain. Il pensa qu'elle allait se fâcher ou qu'elle lui ordonnerait de se taire. Elle n'en fit rien.

— Je ne me souviens point, répondit-elle en hésitant.

Il pensa qu'elle mentait.

Elle ne paraissait pas avoir plus de seize ans et ne pouvait pas résider à Brokilone depuis plus de six ou sept ans : si elle avait été accueillie plus tôt, encore petit enfant ou nouveau-né, il n'aurait pas pu reconnaître en elle un être humain. Des yeux bleus et des cheveux clairs, cela était aussi possible chez les dryades. Les enfants dryades, conçus lors de contacts célébrés avec les elfes ou les êtres humains, héritaient uniquement des qualités organiques des mères et ne pouvaient naître que filles. Il était excessivement rare, et en général uniquement dans les générations tardives, qu'un enfant naisse avec les yeux ou les cheveux d'un ancêtre mâle anonyme. Geralt était néanmoins sûr que Braenn ne possédait aucune goutte de sang dryade. Cela n'avait d'ailleurs pas grande importance. De naissance ou non, elle en était maintenant bel et bien une.

— Et toi ? (Elle l'observait avec méfiance.) Comment te nommes-tu ?

— Gwynbleidd.

Elle hochait la tête.

— Allons... Gwynbleidd.

Ils avançaient plus lentement que précédemment, mais toujours avec une certaine vélocité. Braenn, c'était évident, connaissait bien Brokilone. S'il avait été seul, le sorcelleur n'aurait pas pu maintenir un tel rythme et le bon cap. Braenn atteignit rapidement la lisière de la forêt ; elle emprunta des sentiers sinueux, camouflés, traversa les ravines en courant avec agilité sur les troncs abattus comme sur des ponts, pataugea vaillamment dans les étendues lustrées de marais verdis par les lentilles d'eau que le sorcelleur n'eût jamais osé traverser seul, perdant ainsi plusieurs heures, voire plusieurs jours, pour les contourner.

La présence de Braenn ne protégeait pas uniquement Geralt de la nature sauvage. Il y avait des lieux où la dryade ralentissait le pas, avançait très prudemment, tâtait le terrain, prenait le sorcelleur par la main. Il comprenait pourquoi : les pièges de Brokilone étaient légendaires. On parlait d'empalement dans des fosses, de dispositifs de flèches, d'arbres s'écroulant, du terrible « hérisson » : une boule hérissée d'épines accrochée au bout d'une corde et chutant à l'improviste en nettoyant tout sur son passage. Il y avait aussi des lieux où Braenn s'arrêtait et sifflait mélodiquement. Des sifflements provenant des broussailles lui répondaient alors. Il y avait aussi des lieux où elle s'immobilisait, la main posée sur une flèche de son carquois, imposant le silence à Geralt et attendant, tendue, que la cause du bruit s'éloigne des fourrés.

Ils durent bivouaquer malgré l'efficacité de leur marche. Braenn choisit infailliblement une hauteur où les bouffées d'air chaud réduisaient les variations de température. Ils dormirent sur des fougères desséchées, tout près l'un de l'autre : une coutume dryade. Au milieu de la nuit, Braenn se blottit très fort contre lui. Rien de plus. Il la serra dans ses bras. Rien de plus. Elle était dryade. Il ne s'agissait que de se réchauffer.

Ils reprirent leur chemin à l'aube, presque encore dans l'obscurité.

## II

Ils traversèrent un terrain semé de coteaux moins boisés, suivant le méandre de vallons brumeux et laissant derrière eux de grandes clairières herbeuses et des bois dévastés.

Braenn s'arrêta une nouvelle fois. Elle inspecta les alentours. Son attitude pouvait indiquer qu'elle avait perdu son chemin, mais Geralt savait que cela était impossible. Profitant de cet arrêt, il s'assit sur un tronc abattu.

Il entendit alors un cri. Court. Strident. Désespéré.

Braenn mit immédiatement genou à terre en retirant deux flèches

de son carquois. Elle en saisit une entre les dents, encocha la seconde et banda son arc en visant au jugé à travers les buissons.

— Ne tire pas ! cria Geralt.

Il sauta par-dessus le tronc et traversa le massif de végétation.

Dans une modeste clairière, au pied d'un escarpement rocheux, un petit être vêtu d'une vareuse grise était acculé contre un charme. À cinq pas de lui, quelque chose s'approchait lentement en remuant les herbes. Ce quelque chose brun foncé mesurait dans les deux toises. Tout d'abord, Geralt pensa qu'il s'agissait d'un serpent, mais il remarqua des pattes jaunes, mobiles, crochues et les segments plats d'un long thorax. Il comprit que ce n'était pas un serpent. Que c'était bien pire.

Pressé contre l'arbre, le petit être ne cessait de pousser de petits cris plaintifs. Les longues antennes frémissantes du myriapode géant, captant odeurs et chaleur, dépassaient au-dessus des herbes.

— Ne bouge pas ! hurla le sorceleur en tapant du pied pour détourner l'attention du scolopendromorphe.

Mais le myriapode ne réagit pas : ses antennes venaient de repérer le parfum de sa prochaine victime. Le monstre se mit en branle, s'enroula en S et s'élança. Ses pattes d'un jaune éclatant scintillaient à travers les herbes avec la régularité des rames d'une galère.

— Yghern ! cria Braenn.

En deux bonds, Geralt atteignit la clairière. Il retira en courant l'épée de son fourreau dorsal. D'un coup de hanche et profitant de son élan, il projeta sur le côté le petit être pétrifié dans un buisson de ronces. Le scolopendromorphe commença à frémir dans l'herbe ; il piétina puis se jeta sur le sorceleur en soulevant ses segments antérieurs et en faisant claquer ses crochets suintant de venin. Geralt fit un pas de danse, sauta par-dessus la carcasse plate du monstre et, se retournant, essaya de frapper de son épée un interstice vulnérable de la carapace thoracique. Le monstre fut néanmoins trop rapide ; l'épée ripa sur l'enveloppe chitineuse sans l'entamer, comme si un épais tapis de mousse avait amorti le coup. Geralt essaya de se sauver, mais sans vivacité. Le scolopendromorphe enroula avec une force colossale son abdomen autour des jambes du sorceleur qui perdit l'équilibre. Celui-ci voulut s'en libérer pour s'en extraire. Sans succès.

Le myriapode s'incurva et se retourna pour le saisir avec ses forcipules. Ce faisant, il érafla violemment l'arbre en se lovant autour de lui. À ce moment-là, une flèche siffla au-dessus de la tête de Geralt ; elle traversa bruyamment la carapace de l'animal, clouant celui-ci au tronc de l'arbre. Le myriapode s'entortilla, brisa la flèche et se dégagea ; mais déjà deux autres projectiles le frappaient. Le sorceleur put rejeter avec ses pieds l'abdomen ondoyant et roula sur le

côté.

Un genou à terre, Braenn tirait flèche sur flèche avec une vitesse inouïe, sans jamais rater le scolopendromorphe. Celui-ci brisait les empennes ; mais chaque flèche supplémentaire le clouait à l'arbre. L'animal à gueule plate, luisante et roux foncé, faisait claquer sa mâchoire ; il refermait ses crochets là où les pointes des flèches le transperçaient, pensant stupidement pouvoir ainsi frapper l'ennemi qui le blessait.

Geralt sauta de côté et mit un terme au combat d'un seul coup d'épée assené à toute volée. L'arbre fit office de billot.

Braenn s'approcha lentement, l'arc toujours bandé ; elle donna un coup de pied dans le thorax de l'animal qui continuait de se tortiller dans l'herbe et de remuer les pattes ; elle lui cracha dessus.

— Merci, dit le sorceleur en écrasant la tête coupée du myriapode avec son talon.

— Plaist-il ?

— Tu m'as sauvé la vie.

La dryade le regarda. Il n'y avait dans ce regard ni compréhension ni émotion.

— Yghern, répondit-elle en tapotant du pied la carcasse encore frémissante. Il m'a brisé quelques sagettes.

— Tu m'as sauvé la vie et celle de cette petite dryade, répéta Geralt. Mais diable, où est-elle passée ?

Braenn écarta avec soin les buissons de ronces en enfonçant profondément son bras à travers les pousses épineuses.

— C'est ce que je pensais, s'exclama-t-elle en extirpant des broussailles le petit être dans sa vareuse grise. Regarde toi-mesme, Gwynbleidd.

Il ne s'agissait pas d'une dryade. Ce n'était pas non plus un elfe, une sylphide, un lutin ou un hobbit. C'était la plus humaine des petites filles. À l'intérieur même du territoire de Brokilone : le lieu le moins propice au séjour d'un tel être...

Elle portait des cheveux clairs, gris souris, et de grands yeux impétueusement verts. Elle ne pouvait pas avoir plus de dix ans.

— Qui es-tu ? demanda-t-il. D'où viens-tu ?

Elle ne répondit pas. *Où l'ai-je déjà vue ?* pensa-t-il. *Je l'ai déjà vue quelque part. Elle ou quelqu'un qui lui ressemble beaucoup.*

— N'aie pas peur, lui dit-il d'un air embarrassé.

— Je n'ai pas peur, marmonna-t-elle entre ses dents.

Elle était visiblement enrhumée.

— Éclipsons-nous, intervint Braenn en inspectant les alentours. Quand un yghern paraît, un second apparaît souvent simultanément. Je n'ay plus beaucoup de sagettes.

La petite fille posa son regard sur la dryade, ouvrit les lèvres et se



frotta la bouche avec le plat de sa main pour en enlever la poussière.

— Mais par le diable, qui es-tu donc ? répéta Geralt en se penchant sur elle. Que fais-tu dans... dans cette forêt ? Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

La petite fille baissa la tête en reniflant.

— Tu es sourde ? Qui es-tu ? Je te le demande. Comment t'appelles-tu ?

— Ciri, avoua-t-elle en reniflant.

Geralt se retourna. Braenn, qui vérifiait son arc, croisa furtivement son regard.

— Écoute, Braenn...

— Plaist-il ?

— Est-il possible... Est-il possible qu'elle... qu'elle vous ait échappé... qu'elle se soit enfuie de Duén Canell ?

— Plaist-il ?

— Ne joue pas à l'imbécile avec moi, s'énerva-t-il. Je sais que vous enlevez de jeunes humaines. Es-tu toi-même arrivée à Brokilone en tombant du ciel ? Je te demande : est-il possible que...

— Non, coupa la dryade. Je ne l'ay jamais vue auparavant.

Geralt observait la petite fille. Ses cheveux gris cendre décoiffés, parsemés d'aiguilles de pin et de feuilles, sentaient néanmoins la propreté : nulle odeur de fumée, d'étable ou de graisse. Ses mains, sales assurément, étaient menues et délicates, sans cicatrice ni marque. L'habit d'enfant qu'elle portait, une vareuse grise à capuchon rouge, ne trahissait nulle origine, mais ses chaussures montantes avaient été confectionnées en cuir de veau. Il ne s'agissait décidément pas d'une enfant de la campagne. *Freixenet !* se rappela soudain le sorceleur. *C'est elle que recherchait Freixenet ! C'est pour elle qu'il était entré dans Brokilone.*

— D'où viens-tu, petite morveuse ? Je te le demande.

— Comment oses-tu t'adresser à moi de la sorte ?

La petite releva insolemment la tête et frappa du pied contre le sol, mais la mousse moelleuse amortit son geste.

— Ah ! s'exclama le sorceleur en souriant. Nous y sommes, princesse. Pour ce qui est en tout cas de la parole, car l'aspect extérieur reste misérable. Tu viens de Verden, n'est-ce pas ? Tu sais qu'on te recherche ? Ne t'inquiète pas, je te ramènerai à la maison. Écoute, Braenn...

À peine eut-il tourné son regard que la petite fille tourna les talons et se mit à courir.

— *Bloede Turd !* hurla la dryade en empoignant son carquois. *Caemm 'ere !*

La petite courait à l'aveuglette, en piétinant le sol et en trébuchant sur les branches sèches.

— Arrête-toi ! lui cria Geralt. Où vas-tu, petite peste ?

Braenn banda instantanément son arc. La flèche siffla avec violence en suivant le trajet d'une parabole plate ; la pointe se ficha bruyamment dans un arbre en frôlant les cheveux de la petite fille qui se tassa et tomba au sol.

— Espèce d'idiote ! grogna méchamment le sorceleur en s'approchant de la dryade. (Braenn extirpa avec agilité une nouvelle flèche de son carquois.) Tu aurais pu la tuer !

— Ici c'est Brokilone, répondit-elle avec arrogance.

— Et elle, c'est une enfant !

— Et doncques ?

Il remarqua sans laisser échapper un mot que l'empenne de la flèche avait été réalisée avec des plumes de poule faisane tigrées peintes en jaune. Il lui tourna le dos et s'enfonça rapidement dans le bois.

Recroquevillée au pied d'un arbre, la petite fille avait relevé la tête et observait la flèche plantée dans le tronc. Elle entendit les pas de Geralt, se releva, mais le sorceleur la rejoignit d'un bond rapide en la saisissant par le capuchon. Elle tourna la tête vers lui, puis regarda fixement la main du sorceleur qui la retenait. Geralt lâcha prise.

— Pourquoi t'es-tu sauvée ?

— Ce n'est pas ton affaire, rétorqua-t-elle en reniflant. Laisse-moi tranquille, toi, toi...

— Sale mioche, grogna-t-il, énervé. Ici, c'est Brokilone. Le myriapode ne t'a pas suffi ? Tu ne survivrais pas jusqu'au matin dans cette forêt. Tu ne l'as pas encore compris ?

— Ne me touche pas ! se défendit-elle. Espèce de laquais ! Je suis princesse, tiens-le-toi pour dit !

— Tu n'es qu'une stupide petite morveuse.

— Je suis une princesse !

— Les princesses ne déambulent pas toutes seules dans les forêts. Les princesses ne reniflent pas.

— J'ordonnerai qu'on te coupe la tête ! La sienne aussi.

La petite fille se frotta le nez en jetant un regard hostile à la dryade qui s'approchait. Braenn pouffa de rire.

— Bien, cessons ces cris, coupa court le sorceleur. Pourquoi t'es-tu sauvée, princesse ? Où voulais-tu te rendre ? De quoi avais-tu peur ?

La petite fille garda le silence en reniflant.

— C'est comme tu le souhaites.

Il murmura à la dryade :

— Nous, nous y allons. Si tu veux rester seule dans la forêt, c'est ton choix. Mais la prochaine fois qu'un yghern t'attaquera, ce ne sera pas la peine de hurler, car cela ne sied certainement pas aux princesses. Les princesses savent mourir sans se plaindre, après s'être

convenablement mouchées. Adieu, Votre Altesse royale.

— Att... Attends...

— Oui ?

— Je viens avec vous.

— C'est pour nous un honneur. N'est-ce pas, Braenn ?

— Mais tu ne me remmèneras pas chez Kistrin ! Promis ?

— Qui est..., commença-t-il. Ah, diable ! Kistrin. Le prince Kistrin ? Le fils du roi Ervyll de Verden ?

La petite fille sortit un petit mouchoir et se moucha en détournant la tête.

— Fini de jouer, déclara Braenn avec morosité. Il faut reprendre le chemin.

— Minute, minute. (Le sorceleur se releva et regarda la dryade de toute sa hauteur.) Nos plans sont légèrement changés, ma douce archère.

Braenn fronça les sourcils.

— Plaist-il ?

— Mme Eithné attendra. Je dois raccompagner cette petite chez elle. À Verden.

— En nul autre endroit tu n'iras. Elle non plus.

Le sorceleur sourit horriblement.

— Attention à toi, Braenn, avertit-il. Je ne suis pas le gamin d'hier dont tu as transpercé l'œil d'une flèche en embuscade. Je sais me défendre.

— *Bloede arss !* grogna-t-elle en levant son arc. Tu vas à Duén Canell. Elle aussi. Pas à Verden !

— Non, non, pas à Verden ! (La petite fille aux cheveux de cendre se rua contre la dryade et s'accrocha à sa cuisse élançée.) Je reste avec toi ! Qu'il aille, s'il le veut, tout seul à Verden chez cet idiot de Kistrin !

Braenn ne porta même pas son regard sur elle : elle préféra ne pas quitter Geralt des yeux. Elle laissa néanmoins retomber son arc.

— *Ess turd !* lui cracha-t-elle aux pieds. Soit, va où tes yeux te guideront ! Je suis curieuse de voir si tu réussis. Tu trépasseras avant de sortir de Brokilone.

*Elle a raison, pensa Geralt. Je n'ai aucune chance de m'en sortir. Sans elle, je ne peux ni sortir de Brokilone ni me rendre à Duén Canell. Tant pis, nous verrons bien. Il me sera peut-être possible de convaincre Eithné...*

— Soit, Braenn, conclut-il avec conciliation. (Il sourit.) Ne te fâche pas, ma douce. Oui, qu'il en soit comme tu le souhaites. Nous nous rendons tous à Duén Canell rendre visite à Mme Eithné.

La dryade marmonna quelque chose entre ses dents en retirant la flèche de la corde de son arc.

— Partons, dit-elle. (Elle rajusta le foulard dans ses cheveux.) Nos avon<sup>z</sup> perdu trop de temps.

— Oh ! gémit la petite fille après un pas.

— Que se passe-t-il ?

— Il m'est arrivé quelque chose... à la jambe.

— Attends, Braenn ! Viens, petite gamine, que je te prenne sur mes épaules.

De son corps tout chaud émanait une odeur de moineau trempé.

— Comment t'appelles-tu, princesse ? J'ai oublié.

— Ciri.

— Où se trouvent tes terres, si je peux me permettre de te le demander ?

— Je ne le dirai pas, répliqua-t-elle. Je ne le dirai pas, c'est tout.

— Je ne vais pas en mourir. Arrête de te tortiller et ne me renifle pas au-dessus de l'oreille. Comment expliquer ta présence à Brokilone ? Tu t'es perdue ? Tu t'es trompé de chemin ?

— Justement, je ne me perds jamais.

— Arrête de gigoter. Tu as fui Kistrin ? Le château de Nastrog ? Avant ou après le mariage ?

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle en reniflant d'un air préoccupé.

— Je suis incroyablement intelligent. Pourquoi avoir fui précisément à Brokilone ? Il n'y avait pas de direction moins dangereuse ?

— C'est mon stupide cheval.

— Tu mens, princesse. Avec ton gabarit, tu ne pourrais que chevaucher un chat. Et encore, il faudrait qu'il soit bien doux.

— C'est Marck qui conduisait. L'écuyer du chevalier Voymir. Dans la forêt, le cheval a trébuché et s'est cassé une jambe. Puis nous nous sommes perdus.

— Tu disais que cela ne t'arrivait jamais.

— C'est lui qui s'est perdu, pas moi. Il y avait du brouillard. Nous nous sommes perdus.

*Vous vous êtes perdus, pensa Geralt. Pauvre petit écuyer du chevalier Voymir : il avait eu la malchance de rencontrer Braenn et ses compagnes. Le gamin – qui ne savait vraisemblablement pas ce qu'était une femme – s'était mis en tête d'aider une petite fille aux yeux verts après avoir entendu des récits de chevalier sur les vierges qu'on forçait à se marier. Il l'avait donc aidée dans sa fuite pour tomber sous la flèche d'une dryade bariolée qui ne sait vraisemblablement pas elle-même ce qu'est un homme, mais sait déjà tuer.*

— Je te l'ai demandé : tu as fui avant ou après le mariage ?

— Je me suis enfuie, voilà tout. Qu'est-ce que cela peut te faire ? se renfrogn<sup>a</sup>-t-elle. Grand-mère m'avait dit que je devais me rendre au

château pour faire la connaissance de ce Kistrin. Seulement pour faire sa connaissance. Puis, son père, le gros roi...

— Eryll.

— Pour lui, tout de suite, seul le mariage comptait. Mais moi, je n'en veux pas de ce Kistrin. Grand-mère m'avait dit...

— Il te déplaît tant que ça, le prince Kistrin ?

— Je n'en veux pas, déclara Ciri avec hauteur et en reniflant bruyamment. Il est gros, stupide et laid. Il sent mauvais de la bouche. Avant mon départ, j'avais vu un de ses portraits où il n'était pas si gros. Je ne veux pas d'un mari tel que lui. Je ne veux pas me marier.

— Ciri, répondit le sorceleur en hésitant. Kistrin est encore un enfant, tout comme toi. Dans quelques années, il peut devenir un jeune homme tout à fait séduisant.

— Qu'ils m'envoient alors un autre portrait dans quelques années ! renâcla-t-elle. Et à lui aussi. Il m'a dit que j'étais beaucoup plus jolie sur le portrait qu'il avait reçu. Il m'a avoué qu'il aimait Alvina, une dame de la cour dont il veut devenir le chevalier. Tu vois ? Il ne veut pas de moi et moi, je ne veux pas de lui. À quoi bon ce mariage ?

— Ciri, murmura le sorceleur, il est prince, et toi princesse. Les princes et les princesses sont faits pour s'unir. Ainsi le veut la coutume, c'est comme ça.

— Tu parles comme tous les autres. Tu penses qu'on peut me mentir parce que je suis encore petite.

— Je ne te mens pas.

— Tu mens.

Geralt se tut. Devant eux, Braenn, étonnée par ce silence, se retourna avant de reprendre sa marche en haussant les épaules.

— Où allons-nous ? demanda tristement Ciri. Je veux le savoir !

Geralt se tut.

— Réponds lorsqu'on te pose une question ! menaça-t-elle en soulignant son ordre d'un reniflement bruyant. Est-ce que tu sais... qui est sur toi ?

Il ne réagit pas.

— Je vais te mordre l'oreille !

Le sorceleur en eut assez. Il fit descendre la petite fille de ses épaules et la déposa au sol.

— Écoute, gamine, dit-il sévèrement en saisissant la boucle de son ceinturon. Je vais te déculotter sur mes genoux pour te donner une belle volée. Personne ne m'en empêchera : ici, ce n'est pas la cour royale et je ne suis ni ton courtisan ni ton domestique. Tu vas regretter de ne pas être restée à Nastrog. Tu vas tout de suite comprendre qu'il vaut mieux être une princesse mariée qu'une morveuse perdue dans la forêt. Les princesses mariées ont le droit

d'être insupportables, c'est un fait. Les princesses mariées ne sont même jamais fessées, sauf peut-être personnellement par le prince, leur mari.

Ciri se renfroga en sanglotant et en reniflant plusieurs fois. Braenn, appuyée contre un arbre, la regarda sans ciller.

— Alors ? demanda le sorceleur en enroulant son ceinturon autour du poignet. Allons-nous nous conduire convenablement et gentiment ? Ou vais-je devoir tanner le cuir de votre Altesse ? Alors ?

La petite fille renifla encore puis hocha rapidement la tête.

— Tu seras sage, princesse ?

— Oui, grogna-t-elle.

— C'est bientôt l'heure de la brune, dit la dryade. Continuons notre chemin, Gwynbleidd.

La forêt se fit plus clairsemée. Ils traversèrent de jeunes bois sableux, des landes à bruyère, des prairies embrumées où paissaient des hardes de cerfs. La température baissait.

— Vénérable seigneur, dit Ciri, interrompant un très long silence.

— Je m'appelle Geralt. De quoi s'agit-il ?

— J'ai affreusement faim.

— Nous allons tout de suite nous arrêter. C'est bientôt la tombée de la nuit.

— Je n'en peux plus, continua-t-elle en sanglotant. Je n'ai rien mangé depuis...

— Ne pleure pas. (Il fouilla dans sa besace et en sortit un morceau de lard, une petite tranche de fromage et deux pommes.) Prends.

— Qu'est-ce que ce jaune ?

— Du lard.

— Ça, je n'en veux pas, grogna-t-elle.

— Ça tombe très bien, répondit-il tout en avalant le bout de graisse animale. Mange le fromage. Et une pomme. Une seule.

— Pourquoi une seule ?

— Ne gigote pas. Mange les deux.

— Geralt ?

— Hum ?

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Mange de bon cœur.

— Non... pas pour cela. Pour cela aussi, mais... Tu m'as sauvé la vie devant ce mille-pattes... Brr... Il s'en est fallu de peu que je meure de peur...

— Il s'en est fallu de peu que tu meures tout court, confirma-t-il sérieusement. *Il s'en est fallu de peu que tu meures d'une manière horrible et particulièrement douloureuse*, pensa-t-il. Tu peux remercier Braenn.

— Qui est-elle ?

— Une dryade.

— Une mauvaise fée des forêts ?

— Oui.

— C'est elle qui nous a... Elles enlèvent les enfants ! Elle nous a enlevés ? Tu n'es pourtant pas petit. Pourquoi parle-t-elle si bizarrement ?

— Elle parle comme elle parle, ce n'est pas important. L'important, c'est comment elle tire à l'arc. N'oublie pas de la remercier lorsque nous nous arrêterons.

— Je n'oublierai pas, répondit-elle en reniflant.

— Ne te tortille pas, princesse, future épouse du prince de Verden.

— Je ne serai jamais l'épouse d'aucun prince, bougonna-t-elle.

— Bien, bien, tu n'épouseras personne. Tu deviendras hamster pour te réfugier dans un terrier.

— Ce n'est pas vrai ! Tu n'en sais rien du tout !

— Ne me hurle pas dans les oreilles. N'oublie pas mon ceinturon.

— Je ne serai l'épouse d'aucun prince. Je serai...

— Oui ? Quoi ?

— C'est un secret.

— Ah ! Un secret. Formidable. (Il leva la tête.) Que se passe-t-il, Braenn ?

La dryade s'était arrêtée.

Elle haussa les épaules en regardant le ciel.

— Je suis rompue, répondit-elle doucement. Tout comme toi à cause que tu la portais. Ici nos faisons relâche : c'est vespre.

### III

— Ciri ?

— Hum ?

La petite fille renifla en remuant les branches sur lesquelles elle reposait.

— Tu n'as pas froid ?

— Non, soupira-t-elle. Aujourd'hui, il fait bon. Hier... Hier, j'étais affreusement gelée... Oh, par les dieux !

— Estrate, dit Braenn en dénouant les sangles de ses longues bottes souples. Si maigrichonne, elle a parcouru une vaste estendue malgré les sentinelles, les marécages et les halliers. Solide, saine, courageuse. Elle nos sera utile, en vérité... moult utile.

Geralt jeta un œil rapide sur la dryade et son regard brillant dans la pénombre. Braenn s'appuya dos à l'arbre et défit son bandeau en libérant sa chevelure d'un mouvement brusque de la tête.

— Elle s'est introduite dans Brokilone, murmura-t-elle, anticipant tout commentaire. Elle est nostre, Gwynbleidd. Nous nous rendons à Duén Canell.

— Mme Eithné décidera, répondit-il âprement.

Mais il savait que Braenn avait raison.

*Dommage*, pensa-t-il en regardant la petite fille se tortiller sur sa couche verte. *Une gamine si résolue. Où l'ai-je déjà aperçue ? Peu importe. C'est pourtant dommage. Le monde est si grand et si beau. Jusqu'à la fin de ses jours, son monde se limitera à Brokilone. Cette fin peut être même proche : jusqu'au jour où elle s'affaîssera parmi les fougères, dans un cri et le sifflement d'une flèche, en combattant dans cette guerre absurde pour la maîtrise de la forêt du côté de ceux qui doivent perdre. Qui le doivent... oui, tôt ou tard.*

— Ciri ?

— Oui ?

— Où habitent tes parents ?

— Je n'ai pas de parents, dit-elle en reniflant. Ils se sont noyés dans la mer lorsque j'étais petite.

*Oui, pensa-t-il, cela expliquerait pas mal de choses. Une enfant de princes décédés. Qui sait même, peut-être la troisième fille d'une famille comptant déjà quatre garçons. Porteuse d'un titre de noblesse moins important dans les faits que celui de chambellan ou d'écuyer. Un petit quelque chose aux cheveux de cendre et aux yeux verts qui déambule à la cour et dont il faut se débarrasser au plus vite en lui trouvant un mari. Au plus vite avant qu'elle devienne une petite femme, la menace d'un scandale, d'une mésalliance ou d'un inceste que la promiscuité d'une chambre commune au château ne peut que favoriser...*

La fuite de la petite fille n'étonnait pas le sorceleur. Il avait déjà rencontré nombre de jeunes princesses, même de sang royal, accueillies dans des troupes de théâtre ambulantes et heureuses d'avoir su échapper à un roi décrépît mais toujours avide de descendance. Il avait croisé des fils de roi préférant la vie incertaine des mercenaires plutôt qu'un mariage avec une infante boiteuse ou vérolée choisie par leur père pour un héritage aussi douteux que misérable, mais garantissant une alliance et la pérennité de la dynastie.

Il s'étendit aux côtés de la petite fille et la recouvrit de son manteau.

— Dors, murmura-t-il. Dors, petite orpheline.

— Ah, oui ? grommela-t-elle. Je suis une princesse, et non une orpheline. J'ai une grand-mère. Elle est reine, qu'est-ce que tu crois ? Lorsque je lui dirai que tu as voulu me frapper avec une ceinture, ma grand-mère ordonnera qu'on te tranche la tête, tu verras.

— Mais c'est monstrueux, Ciri ! Aie pitié.

— Tu verras !

— Tu es pourtant une gentille petite fille. Couper la tête, cela fait affreusement mal. Tu ne diras rien, n'est-ce pas ?

— Je dirai tout.



— Ciri...

— Je dirai tout, tout, tout. Tu as peur, hein ?

— Oui, beaucoup. Tu sais, Ciri, que lorsqu'on coupe la tête à quelqu'un, il peut en mourir ?

— Tu te moques de moi ?

— Comment oserais-je ?

— Tu verras ta mine, alors ! Ma grand-mère ne plaisante pas. Lorsqu'elle claque du pied, les plus grands guerriers et chevaliers s'agenouillent devant elle. Je l'ai vu moi-même. Et si l'un d'entre eux désobéit, couic, il a la tête tranchée.

— C'est affreux, Ciri.

— Comment ?

— C'est ta tête qu'ils vont sûrement trancher.

— Ma tête ?

— Bien sûr. C'est bien ta grand-mère, la reine, qui a arrangé ton mariage avec Kistrin et t'a envoyée à Verden, au château de Nastrog. Tu as désobéi. Lorsque tu reviendras... couic ! Plus de tête.

La petite fille resta silencieuse. Elle avait même arrêté de gigoter. Il l'entendit claquer sa langue tout en mordant sa lèvre inférieure. Elle renifla :

— C'est faux ! Grand-mère ne permettrait pas qu'on me coupe la tête, car... c'est ma grand-mère, n'est-ce pas ? Tout au plus, je recevrais...

— Ah, oui ? s'esclaffa Geralt. Ta grand-mère ne plaisante pas, c'est ça ? Tu as déjà reçu des raclées ?

Ciri arrêta sur lui un regard empli de colère.

— Tu sais quoi ? dit-il. Nous dirons à ta grand-mère que je t'ai déjà battue. On ne peut pas châtier deux fois quelqu'un pour la même faute. Qu'en penses-tu ?

— Que tu es stupide. (Ciri se releva sur les coudes en faisant bruisser les branches.) Lorsque grand-mère apprendra que tu m'as battue, ils te couperont la tête aussi facilement que ça !

— Tu tiens donc quand même un peu à ma tête ?

La petite fille ne répondit pas. Elle renifla encore une fois.

— Geralt...

— Qu'y a-t-il, Ciri ?

— Grand-mère sait que je suis obligée de revenir. Je ne peux pas devenir princesse ou même l'épouse de cet imbécile de Kistrin. Je dois revenir, c'est tout.

*Tu le dois, pensa-t-il. Malheureusement, cela ne dépend ni de toi ni de ta grand-mère. Cela dépend de l'humeur de la vieille Eithné et de ma capacité à la convaincre.*

— Grand-mère le sait, poursuivit Ciri. Parce que moi... Geralt, jure-moi que tu ne le répéteras à personne. C'est un affreux secret.

Terrible, je te dis. Jure-le.

— Je le jure.

— Je vais te le dire. Ma maman était une magicienne, tu sais. Et mon papa était ensorcelé. C'est ce que m'a raconté l'une de mes nounous, et lorsque grand-mère l'a appris, ç'a été une scène terrible. Parce que je suis prédestinée, tu sais ?

— À quoi ?

— Je ne sais pas, répondit-elle préoccupée. Mais je suis prédestinée. C'est ce que ma nounou m'a répété. Et grand-mère a dit qu'elle ne le permettrait pas, que tout ce chata... ce *chatané* château tomberait plutôt en ruine. Tu comprends ? Et ma nounou a affirmé que rien ne pouvait contrecarrer la prédestination. Ah ! Et puis ma nounou s'est mise à pleurer et grand-mère à hurler. Tu vois ? Je suis prédestinée. Jamais je ne serai l'épouse de cet idiot de Kistrin. Geralt ?

— Dors, dit Geralt en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Dors, Ciri.

— Tu ne veux pas me raconter une histoire ?

— Quoi ?

— Raconte-moi une histoire, ronchonna-t-elle. Je vais dormir sans entendre une histoire ? Ce n'est pas possible.

— Je n'en connais pas, sacrebleu, je ne connais aucune histoire. Dors.

— Ne mens pas. Tu en connais. Lorsque tu étais petit, personne ne te racontait des histoires ? De quoi ris-tu ?

— De rien. Je me souvenais simplement de quelque chose.

— Ah ! Tu vois ! Allez, raconte.

— Quoi ?

— Un conte pour enfants.

Il sourit de nouveau et plaça ses mains sur sa nuque en regardant les étoiles qui scintillaient derrière les branches, juste au-dessus de leur tête.

— Il était une fois... un chat, commença-t-il. Un chat ordinaire, avec des rayures, qui chassait les souris. Un jour, ce chat partit tout seul pour une lointaine promenade dans une forêt sombre, terrible. Il marcha, marcha, marcha...

— Ne crois pas que je vais m'endormir avant qu'il l'atteigne, murmura-t-elle en se serrant contre lui.

— Silence, petite peste. C'est ça...

» Il marche, marche et rencontre un renard. Un renard roux.

Braenn soupira en se couchant de l'autre côté du sorcelleur. Elle le serra elle aussi, délicatement.

— Et alors ? (Ciri renifla.) Raconte la suite.

— Le renard observe le chat. Il lui demande : "Qui es-tu, toi ?" Le chat lui répond : "Je suis un chat." Le renard rétorque : "Ah ! Et tu

n'as pas peur, toi un chat, de te promener ainsi tout seul dans la forêt ? Et si le roi décide de partir à la chasse ? Que feras-tu avec les chiens et les rabatteurs sur leurs chevaux ? Je te le dis, chat, la chasse est une chose terrible pour les êtres comme toi et moi. Tu as une fourrure, j'en ai une aussi. Les chasseurs sont sans pitié pour nous, car ils ont des fiancées et des maîtresses dont les mains et les cous grelottent : ils nous transforment en cols et en manchons pour ces catins."

— C'est quoi, les manchons ? demanda Ciri.

— Ne me coupe pas la parole.

» Le renard poursuit alors : "Moi, cher chat, je sais leur échapper. J'ai pour cela mille deux cent quatre-vingt-six moyens : je suis rusé. Et toi, cher chat, de combien de ruses disposes-tu pour contrer les chasseurs ?"

— Oh ! quelle jolie histoire, s'enthousiasma Ciri en se serrant encore plus fort contre le sorceleur. Raconte... Qu'est-ce qu'a répondu le chat ?

— Oui, murmura de l'autre côté Braenn. Qu'est-ce qu'il a répondu ?

Le sorceleur tourna la tête. Les yeux de la dryade scintillaient. Sa langue pointait de sa bouche entrouverte. *C'est évident, pensa-t-il, les jeunes dryades sont friandes d'histoires. Tout comme les jeunes sorceleurs : on leur raconte rarement des histoires en se couchant. Les jeunes dryades s'endorment dans le bruissement des arbres ; les jeunes sorceleurs dans les douleurs musculaires. Nos yeux scintillaient, comme ceux de Braenn, lorsque nous écoutions les histoires de Vesemir, là-bas à Kaer Morhen. C'était il y a longtemps... si longtemps...*

— Et alors ? s'impativa Ciri. C'est quoi la suite ?

— Le chat lui répond : "Moi, cher renard, je ne dispose pas de plusieurs moyens, mais d'un seul : Hop ! Je grimpe dans un arbre. Cela devrait suffire, je pense ?" Le renard sourit : "Eh bien ! cher chat, tu n'es qu'un sot. Soulève donc ta queue rayée et disparaîs d'ici, car tu périras si les chasseurs te traquent."

» Soudain, sans crier gare, sans transition ni retard, des chasseurs surgissent des fourrés : sus au chat et au renard !

— Oh là là ! geignit Ciri.

La dryade remua violemment.

— Silence !

» Ils se jettent alors sur eux en hurlant : "En avant ! Écorchons-leur la peau ! Sus aux manchons, aux manchons !" Ils lâchent les chiens sur le chat et le renard. Et le chat, hop ! grimpe dans un arbre comme le font les chats. Jusqu'à la cime. Et les chiens, attrape qui peut !, se saisissent du renard. Avant même que le rouquin puisse user de l'un de ses tours si rusés, il est transformé en col pour dame. Le

chat miaule du haut de l'arbre et nargue les chasseurs. Eux ne peuvent rien lui faire, car l'arbre est trop haut. Ils attendent en bas en jurant contre tous les dieux de la terre, mais repartent bredouilles. Le chat est ensuite descendu de l'arbre et s'en est allé tranquillement chez lui.

— Et alors ?

— Rien. L'histoire est terminée.

— Et la morale ? Les histoires ont toujours une morale, n'est-ce pas ?

— Quoi ? demanda Braenn en se serrant plus fort contre Geralt. C'est quoi une morale ?

— Les bonnes histoires possèdent toujours une morale, les mauvaises non, affirma Ciri en reniflant, sûre d'elle-même.

— Celle-là était bonne, rétorqua la dryade. Chacun a reçu ce qu'il méritait. Il fallait se hisser en haut de l'arbre avec l'yghern, petite chestive, comme ce félin si fier. Sans tergiverser : en haut de l'arbre, d'un coup, et attendre avec sagesse. Survivre. Sans se résigner.

Geralt rit sous cape.

— Il n'y avait pas d'arbre dans le parc du château de Nastrog, Ciri ? Au lieu de te rendre à Brokilone, tu aurais pu grimper à sa cime et attendre que Kistrin se lasse des épousailles.

— Tu te moques de moi ?

— Oui.

— Tu sais, je ne peux pas te souffrir.

— C'est affreux, Ciri, tu m'as touché en plein cœur.

— Je sais, acquiesça-t-elle en reniflant, puis elle se serra fortement contre lui.

— Dors bien, Ciri, murmura-t-il en humant son agréable odeur de moineau. Dors bien. Bonne nuit, Braenn.

— Deárme, Gwynbleidd.

Un milliard de branches et des centaines de milliards de feuilles bruissaient au-dessus de leurs têtes.

## IV

Le jour suivant, ils atteignirent les Arbres. Braenn mit genou à terre et se prosterna. Geralt sentit qu'il devait faire de même. Ciri soupira d'admiration.

Les Arbres, principalement des chênes, des ifs et des noyers blancs, offraient des circonférences d'une dizaine de toises. Il n'était guère possible d'évaluer la hauteur de leurs cimes. Le lieu où leurs puissantes racines sinueuses se transformait en un tronc régulier était situé très haut au-dessus de leurs têtes. Ils auraient pu avancer plus vite : les colosses laissaient beaucoup d'espace, et aucune végétation, dans leur ombre, ne pouvait survivre. Seul subsistait un lit de feuilles putréfiées.

Ils auraient pu avancer plus vite, mais ils marchaient lentement.

En silence. En inclinant la tête. Ils étaient, parmi les Arbres, minuscules, insignifiants, futiles. Négligeables. Même Ciri conservait le silence. Elle ne dit mot pendant près d'une demi-heure.

Ils quittèrent le périmètre des Arbres après une heure de marche pour de nouveau s'enfoncer dans des ravines et d'humides forêts de hêtres.

Ciri était de plus en plus enrhumée. Geralt, qui n'avait pas de mouchoirs, et qui en avait assez de l'entendre sans cesse renifler, lui apprit à se moucher dans ses doigts. Cela plut énormément à la petite fille. À son sourire et ses yeux scintillants, le sorceleur savait qu'elle se réjouissait à l'idée de pouvoir montrer ce tour à la cour pendant un banquet ou à l'audience d'un ambassadeur d'outre-mer.

Braenn s'arrêta soudain et se retourna.

— Gwynbleidd, dit-elle en déroulant son bandeau vert entortillé autour de son coude, viens. Je dois te couvrir les yeux. Il le faut.

— Je sais.

— Je te guiderai. Donne-moi la main.

— Non, protesta Ciri, c'est moi qui le guiderai. D'accord, Braenn ?

— Bien, petite chestive.

— Geralt ?

— Oui ?

— Que signifie Gwyn... bleidd ?

— Loup-Blanc. C'est ainsi que les dryades me nomment.

— Attention, une racine. Prends garde de ne pas trébucher. Elles te nomment ainsi parce que tu as les cheveux blancs ?

— Oui... Oh ! Sacrebleu !

— Je t'avais pourtant dit qu'il y avait une racine.

Ils continuèrent de marcher. Lentement. Les feuilles au sol étaient glissantes. Geralt eut une sensation de chaleur sur le visage. La lueur du soleil transperçait le bandeau qui lui recouvrait les yeux.

Il entendit la voix de Ciri :

— Oh ! Geralt Que c'est beau ici... Dommage que tu ne puisses pas voir tout cela. Il y a tant de fleurs.

Et d'oiseaux. Tu les entends chanter ? Oh ! Il y en a tant ! Des quantités. Et puis des écureuils. Attention, nous allons franchir un ruisseau sur un passage de pierres. Ne tombe pas dans l'eau. Que de poissons ! Il y en a plein. Ils nagent dans l'eau, tu sais ! Il y a tant d'animaux. Nulle part ailleurs il n'y en a autant...

— Nulle part, grommela-t-il, nulle part. Nous sommes arrivés à Brokilone.

— Quoi ?

— Brokilone. Le terme de notre voyage.

— Je ne comprends pas...

— Personne ne comprend. Personne ne veut comprendre.

— Enlève ton bandeau, Gwynbleidd. Nous sommes arrivés.

Un épais tapis de brume engloutissait Braenn jusqu'aux genoux.

— Duén Canell, le lieu du Chêne. Le cœur de Brokilone.

Geralt était déjà venu autrefois. À deux reprises. Mais il n'en avait fait part à personne. Personne ne l'aurait cru.

C'était une doline entièrement couverte par les cimes d'immenses arbres verts, baignée de brumes et de vapeurs émanant de la terre, des rochers, des sources chaudes. Une doline...

Le médaillon qu'il portait autour du cou vibra délicatement.

Un doline inondée de magie. Duén Canell. Le cœur de Brokilone. Braenn releva la tête puis remit son carquois en bandoulière.

— Allons, donne-moi ta main, petite chestive.

Au début, la doline semblait morte et abandonnée. Mais pas pour longtemps. Un sifflement fort et modulé se fit entendre. Une dryade svelte aux cheveux foncés descendit habilement des marches de polypore à peine visibles, qui enlaçaient en spirale le tronc d'un arbre à proximité. Elle était vêtue comme toutes les autres d'un costume de camouflage.

— *Ceád, Braenn.*

— *Ceád, Sirssa. Va'n vort meáth Eithné á ?*

— *Neén, aefder*, répondit Cheveux foncés en toisant le sorcelleur d'un regard langoureux. *Ess' ae'n Sidh ?*

Particulièrement séduisante, même par rapport aux standards humains, elle rit en montrant des dents blanches et scintillantes. Geralt, conscient que la dryade l'observait de pied en cap, perdit contenance et se sentit idiot.

— *Néen.* (Braenn tourna la tête.) *Ess' vatt'ghern, Gwynbleidd, á váen meáth Eithné va, a'ss.*

— *Gwynbleidd ?* (La jolie dryade pinça les lèvres.) *Bloede caèrm ! Aen'ne caen n'wedd vort ! T'ess foile !*

Braenn ricana.

— Que se passe-t-il ? demanda le sorcelleur, agacé.

— Rien, ricana de nouveau Braenn. Rien. Allons.

— Oh ! Regarde ! s'émerveilla Ciri. Regarde, Geralt, toutes ces maisonnettes, comme elles sont drôles !

Duén Canell commençait véritablement au fond de la doline. Les « drôles de maisonnettes », qui rappelaient par leur forme de grandes boules de gui, étaient accrochées aux troncs et aux branches des arbres à des hauteurs variées, juste au-dessus du sol ou plus haut, et même au niveau des cimes. Geralt aperçut également quelques constructions plus grandes à même la terre : des cabanes de branches entremêlées et couvertes de feuilles. Il devinait la présence de vies derrière les ouvertures de ces gîtes, mais les dryades demeuraient

invisibles. Elles devaient être beaucoup moins nombreuses que lors de sa visite précédente.

— Geralt, murmura Ciri. Ces maisons poussent ! Elles ont des feuilles.

— Elles sont faites d'arbres vivants, expliqua le sorceleur. C'est ainsi que vivent les dryades, c'est ainsi qu'elles construisent leurs demeures. Jamais une dryade ne blesserait un arbre en le coupant ou en le sciant. Elles savent néanmoins faire pousser les branches de manière à former des abris.

— Comme c'est mignon. J'aimerais tant avoir une maison comme celle-là dans notre parc.

Braenn s'arrêta devant l'une des plus grandes constructions.

— Entre, Gwynbleidd, c'est ici que tu attends Mme Eithné. *Vá fáill*, petite chestive.

— Quoi ?

— C'est un adieu, Ciri. Elle te disait au revoir.

— Ah ! Au revoir, Braenn.

Ils entrèrent. L'intérieur de la « maison » scintillait tel un kaléidoscope de taches ensoleillées que la charpente filtrait et tamisait.

— Geralt !

— Freixenet !

— Mais tu vis ! Par tous les diables !

Le sourire du blessé étincelait. Freixenet se souleva sur son lit de sapin. Il vit Ciri collée à la cuisse du sorceleur. Ses yeux sortirent de leurs orbites ; il devint cramoisi.

— Tu es donc là, petite peste ! Il s'en est fallu d'un cheveu que je perde la vie à cause de toi ! Ah ! Tu as de la chance que je ne puisse pas me lever, car je t'aurais déjà solidement corrigée.

Ciri fit la moue.

— C'est le deuxième qui veut me battre, répliqua-t-elle en plissant comiquement le nez. Je suis une jeune fille... Les jeunes filles, on ne les bat pas ! Ce n'est pas permis.

— Je te montrerai ce qu'il est permis de faire, répondit Freixenet en toussotant, sale petite gale ! Ervyll en a perdu la tête... Terrifié, il envoie des messages à qui mieux mieux, affirmant que ta grand-mère a lancé son armée sur lui. Qui pourrait croire que tu as fui toi-même ? Tout le monde sait qui est Ervyll et ce qu'il aime. Tout le monde pense qu'il t'a... fait quelque chose en état d'ébriété et qu'il a ordonné ensuite de te noyer dans un étang ! Nous sommes à deux doigts d'une guerre contre Nilfgaard. Le traité et l'alliance avec ta grand-mère ont été jetés à tous les diables ! Tu vois l'ampleur de ton méfait ?

— Ne t'énerve pas ainsi, dit le sorceleur, tu pourrais provoquer une hémorragie. Comment as-tu fait pour arriver si vite ?

— Si je le savais. Je suis resté inconscient pendant la majeure partie du temps. Elles m'ont enfoncé quelque chose de dégoûtant dans la gorge. Avec violence, en me pinçant le nez... Quel affront, filles de chienne...

— Tu as survécu grâce à ce qu'elles t'ont enfoncé dans la gorge. Elles t'ont porté jusqu'ici ?

— Elles m'ont mis sur un traîneau. Je leur demandais des nouvelles de toi, mais elles restaient silencieuses. J'étais certain que tu avais succombé à une flèche. Tu avais disparu si rapidement... et te voilà sain et sauf, et même sans entraves ; de plus, chapeau, tu retrouves la princesse Cirilla. Que le diable m'emporte, Geralt, tu sauras toujours te tirer d'affaire, comme un chat qui retombe sur ses pattes.

Le sorcelleur sourit sans répondre. Freixenet détourna la tête pour tousser violemment et cracher une humeur rosée.

— Soit, ajouta-t-il, et le fait qu'elles ne m'aient pas achevé, je te le dois aussi. Elles te connaissent, ces satanées dianas chasseresses. C'est la seconde fois que tu me sauves d'un danger.

— N'en parlons plus, baron.

Freixenet essaya de s'asseoir en gémissant de douleur, mais il dut renoncer.

— Aux latrines ma baronnie, ronchonna-t-il, j'étais baron à Hamm. Je suis actuellement quelque chose dans le genre de voïvode pour Ervyll à Verden. Ou plutôt je l'étais, car même si je sors vivant de cette forêt, ma seule place à Verden sera sur l'échafaud. Cirilla, cette petite hermine, a échappé à la surveillance de mes gardes. Tu penses que je me serais aventuré avec deux compagnons pour le plaisir dans Brokilone ? Non, Geralt, moi aussi j'ai fui. Je ne pouvais compter sur la clémence d'Ervyll qu'à la condition que je la ramène. Et puis nous sommes tombés sur ces maudites créatures... Sans toi, je pourrais encore dans ce trou de souche. Tu m'as sauvé une nouvelle fois. C'est la providence. C'est clair comme de l'eau de roche.

— Tu exagères.

Freixenet tourna la tête.

— C'est la providence, répéta-t-il. Il devait être écrit là-haut que nous nous rencontrerions encore, sorcelleur. Et qu'une nouvelle fois, tu me sauverais la peau. Je me souviens qu'on en parlait à Hamm après que tu m'eus libéré du charme de cet oiseau.

— C'est le hasard, rétorqua froidement Geralt, le hasard, Freixenet.

— Quel hasard ? Bon sang, sans toi, je serais encore aujourd'hui un cormoran.

— Tu étais un cormoran, cria Ciri, toute excitée, un véritable cormoran, un oiseau ?



— Oui, répondit le baron en serrant les dents. Une... une... catin... une chienne... par vengeance.

— Tu ne lui avais certainement pas donné de fourrure, affirma Ciri en plissant le nez, ni de manchon.

— Il y avait une autre raison, continua Freixenet en rougissant légèrement, mais qu'est-ce que cela peut te faire, sale môme ? (Ciri, visiblement vexée, tourna la tête ; Freixenet se mit à tousser.) Oui... moi... Tu m'as délivré d'un sort à Hamm. Sans toi, Geralt, je serais resté toute ma vie un cormoran. Je volerais au-dessus du lac et déposerais ma fiente sur les branches des arbres dans l'illusion qu'une chemise tissée par ma sœur avec du liber d'orties, dans un entêtement digne d'une cause meilleure, me libérerait de ce sortilège. Bon sang, lorsque me revient à l'esprit sa chemise, j'ai envie de frapper quelqu'un. Quelle idiote...

— Ne parle pas ainsi, dit le sorceleur en riant. Son intention était pure. Elle avait été trompée, voilà tout. De nombreux mythes insensés accompagnent la question du désensorcellement. Tu as eu de la chance, Freixenet. Elle aurait pu ordonner qu'on te plonge dans du lait bouillant. C'est déjà arrivé. Vêtir quelqu'un d'une chemise d'orties ne menace pas sa santé, même si cela ne l'aide guère.

— Hum, oui peut-être. Peut-être ai-je trop exigé d'elle. Élise a toujours été une sotte, depuis qu'elle est toute petite : sotte et jolie, le matériau idéal pour devenir l'épouse d'un roi.

— C'est quoi un joli matériau ? demanda Ciri. Et pour quelle raison devenir une épouse ?

— Ne te mêle pas de ça, môme, je t'ai dit. Oui, Geralt, j'ai eu de la chance que tu apparaises à Hamm et que le gentil beau-frère du roi soit enclin à dépenser les quelques ducats qui t'ont permis de me désensorceler.

— Tu sais, Freixenet, répondit le sorceleur en riant de plus en plus, que l'événement a été colporté très loin aux alentours ?

— La véritable version ?

— Pas tout à fait. D'abord on t'y a affublé de dix frères.

— Oh non ! (Le baron se souleva sur les coudes en toussant.) En comptant Élise, nous étions donc douze ? Quelle sombre idiotie ! Ma mère n'était certainement pas un lapin !

— Ce n'est pas tout. On a considéré qu'un cormoran n'était pas suffisamment romantique.

— En effet, il ne l'est pas ! Il n'y a rien en lui de romantique. (Le baron fit une grimace en massant son torse bandé de tiges et de morceaux d'écorces de bouleau.) En quoi donc ce récit me transformait-il ?

— En cygne. Plus précisément en cygnes au pluriel, car vous étiez onze, tu te souviens ?

— Et en quoi, je te prie, le cygne est-il plus romantique que le cormoran ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. Mais je fais le pari que dans ce récit, Élise me délivre de ce sort grâce à une satanée chemise d'orties.

— Dans le mille. À propos, comment va Élise ?

— La pauvre est phthisique. Elle n'en a plus pour longtemps.

— C'est triste.

— Oui, confirma Freixenet sans émotion et en détournant le regard.

— Pour en revenir à ton ensorcellement... (Geralt s'adossa à la paroi de branches souples tressées.) As-tu encore des symptômes ? Des plumes te poussent-elles sur le corps ?

— Grâce aux dieux, non, soupira le baron. Tout va bien. La seule caractéristique qui me soit restée de ce temps-là, c'est le goût pour les poissons. Rien ne vaut une bonne bâfre de poissons. Parfois, je rends visite aux pêcheurs dès le matin sur le havre, et avant qu'ils n'attrapent une pièce plus noble, je me contente avec délectation d'une première puis d'une deuxième poignée d'ablettes encore grouillantes du vivier, de quelques petites loches franches, d'une vandoise ou d'un chevesne... C'est d'ailleurs plus une volupté qu'une véritable bâfre.

— C'était un cormoran, dit lentement Ciri en regardant Geralt. C'est toi qui l'as désensorcelé. Tu sais jeter des sorts ?

— Cela semble évident, rétorqua Freixenet. Tous les sorcisseurs le savent.

— Sorce... Sorcisseur ?

— Tu ne savais pas qu'il est sorcisseur ? Le fameux Geralt de Riv ! En effet, comment une môme comme toi saurait ce qu'est un sorcisseur ? À notre époque, ce n'est plus comme avant. Il y a peu de sorcisseurs aujourd'hui. Tu n'en rencontres presque plus. Tu en as déjà vu un ?

Ciri secoua lentement la tête sans cesser d'observer Geralt.

— Un sorcisseur, môme, c'est... (Freixenet s'interrompit et devint tout pâle en voyant Braenn faire irruption dans la hutte.) Non, je ne veux pas ! Je ne veux pas qu'on me bourre la gueule de quoi que ce soit, pas question ! Geralt, dis-lui...

— Calme-toi.

Braenn n'accorda à Freixenet qu'un regard furtif. Elle alla directement vers Ciri qui se tenait accroupie à côté du sorcisseur.

— Viens, dit-elle. Viens, petite chestive.

— Où allons-nous ? demanda Ciri en grimaçant. Je n'irai pas. Je veux rester avec Geralt.

— Vas-y, lui dit Geralt en forçant son sourire. Tu vas t'amuser

avec Braenn et les jeunes dryades. Elles vont te montrer Duén Canell...

— Elle ne m'a pas bandé les yeux, articula très lentement Ciri. Sur le chemin, elle ne m'a pas bandé les yeux. À toi, oui. Pour que tu ne puisses pas revenir. Cela signifie que...

Geralt fixa Braenn. La dryade haussa les épaules puis prit la petite fille dans ses bras en la serrant contre son corps.

— Cela signifie...

La voix de Ciri se brisa :

— Cela signifie que plus jamais je ne sortirai d'ici. N'est-ce pas ?

— Personne n'échappe à son destin.

Ils tournèrent tous la tête en direction de cette voix : pleine, basse, dure et décidée. Une voix qui exigeait qu'on l'écoutât et qui ne tolérerait aucune objection. Braenn salua. Geralt mit genou à terre.

— Madame Eithné...

La souveraine de Brokilone portait une robe vert clair, légère et traînante. Elle était, comme la plupart des dryades, mince et de petite taille, mais son port de tête demeurerait fier. Son visage sérieux et dur, ses lèvres décidées, donnaient l'impression qu'elle était plus grande et plus puissante. La couleur de ses cheveux et de ses yeux rappelait celle de l'argent fondu.

Elle était entrée dans la hutte escortée de deux plus jeunes dryades armées d'arcs. Elle fit silencieusement signe à Braenn qui s'empessa de prendre Ciri par la main et l'emmena du côté de la sortie en courbant la tête. Ciri, pâle, interdite, la suivit d'une démarche raide et inélégante. Lorsqu'elle passa à côté d'Eithné, la dryade aux cheveux d'argent la saisit par le menton et observa longtemps la petite fille dans les yeux. Geralt vit que Ciri tremblait.

— Va, dit enfin Eithné. Va, mon enfant. N'aie peur de rien. Plus rien n'est en mesure de changer ton destin. Tu es à Brokilone.

Ciri trotta sagement derrière Braenn. Elle se retourna sur le seuil de la hutte. Le sorcier remarqua que ses lèvres tremblaient et que ses yeux noyés de larmes brillaient comme du verre. Il resta néanmoins silencieux dans sa position agenouillée, inclinant toujours la tête avec respect.

— Relève-toi, Gwynbleidd, sois le bienvenu.

— Je te salue, Eithné, souveraine de Brokilone.

— J'ai de nouveau le plaisir de t'accueillir dans ma forêt. Bien que tu viennes sans mon accord et sans même que je le sache. Entrer ainsi dans Brokilone est chose risquée, Loup-Blanc. Même pour toi.

— Je suis en mission.

— Ah ! sourit légèrement la dryade. Cela explique ta témérité, pour ne pas user d'un terme plus approprié. Geralt, l'immunité des délégués n'a de vigueur que parmi les humains. Pour ma part, je ne l'accepte pas. Je ne reconnais d'ailleurs rien qui soit humain. Ici, c'est

Brokilone.

— Eithné...

— Silence, jeta-t-elle sans lever la voix. J'ai donné l'ordre de t'épargner. Tu sortiras vivant de Brokilone. Pas en vertu de ton statut de messenger, mais pour d'autres raisons.

— Tu ne veux donc pas savoir de qui je suis le délégué ? D'où je viens et au nom de qui ?

— Pour être sincère, non. Ici, nous sommes à Brokilone. Tu viens de l'extérieur, d'un monde qui ne m'intéresse en rien. Pourquoi devrais-je perdre du temps à entendre les délégués ? Que m'importent des propositions ou des ultimatums énoncés par quelqu'un dont je sais qu'il pense et ressent autrement que moi ? Que m'importe ce que pense le roi Venzlav ?

Geralt détourna la tête sous l'effet de l'étonnement.

— Comment sais-tu que c'est Venzlav qui m'envoie ?

— C'est pourtant évident, répondit la dryade en souriant. Ekkehard est trop sot. Eryyll et Viraxas me haïssent trop. Je ne vois point d'autres domaines avoisinants.

— Tu sais beaucoup de choses sur ce qui se passe en dehors de Brokilone, Eithné.

— Je sais beaucoup de choses, Loup-Blanc. C'est le privilège de mon âge. Maintenant, si tu le permets, j'aimerais régler une affaire. Cet homme à l'allure d'ours (la dryade cessa de sourire en observant Freixenet) est ton ami ?

— Nous nous connaissons. Je l'ai délivré autrefois d'un sort.

— Le problème est que je ne sais pas quoi faire de lui. Je ne peux tout de même pas ordonner son exécution après avoir permis qu'on le soigne, même s'il représente une menace. Il n'a pas l'air d'un fanatique, plutôt d'un chasseur de scalps. Je sais qu'Eryyll paie pour chaque scalp de dryade. Je ne me souviens plus combien. Le prix augmente du reste avec l'inflation.

— Tu te trompes. Ce n'est pas un chasseur de scalps.

— Pourquoi s'est-il donc introduit dans Brokilone ?

— Pour chercher la petite fille dont il avait la responsabilité. Il a risqué sa vie pour la retrouver.

— C'est absurde, réagit-elle froidement. C'est plus que prendre un risque. Il allait à une mort certaine. Il ne doit la vie qu'à sa santé de cheval et à sa résistance. Pour ce qui concerne cette enfant, elle aussi doit la vie à la chance. Mes filles n'ont pas tiré, croyant avoir affaire à un lutin ou à un farfadet.

Elle arrêta une nouvelle fois son regard sur Freixenet. Geralt remarqua que ses lèvres perdaient de leur désagréable dureté.

— Soit. Célébrons cette journée.

Eithné s'approcha du lit de branches. Les deux dryades qui

l'accompagnaient également. Freixenet pâlit et se recroquevilla dans l'espoir de disparaître.

Elle l'observa un instant en clignant légèrement des yeux.

— Tu as des enfants ? demanda-t-elle enfin. C'est à toi que je parle, lourdaud.

— Plaît-il ?

— Je m'exprime pourtant clairement.

— Je ne suis pas... (Freixenet se racla la gorge en toussant.) Je ne suis pas marié.

— Ta vie familiale m'importe peu. Je veux savoir si tes reins grassouillels sont capables d'allumer des feux. Par le Grand Arbre ! As-tu déjà engrossé une femme ?

— Eh bien ! Oui..., oui, madame, mais...

Eithné fit négligemment un geste de la main puis se tourna vers Geralt.

— Il demeurera à Brokilone, affirma-t-elle, jusqu'à complète guérison et puis encore quelque temps. Ensuite... qu'il aille où bon lui plaise.

— Je te remercie, Eithné. (Le sorceleur s'inclina.) Et la petite fille... Quelle est ta décision ?

— Pourquoi me le demandes-tu ? (Les yeux argentés de la dryade le fixaient froidement.) Tu le sais bien.

— Ce n'est pas une enfant ordinaire, elle ne vient pas d'un village. C'est une princesse.

— Cela ne m'impressionne pas. Cela ne fait pas de différence.

— Écoute...

— Pas un mot de plus, Gwynbleidd.

Geralt se tut en pinçant les lèvres.

— Qu'en est-il de ma mission ?

— Je t'écoute, murmura la dryade. Non pas par curiosité. Je le fais personnellement pour toi : tu pourras témoigner auprès de Venzlav que sa requête a été présentée et percevoir l'argent qu'il t'a certainement promis contre ton ambassade dans mon royaume. Mais pas maintenant. Je suis occupée. Rends-moi visite ce soir dans mon Arbre.

Freixenet se releva sur ses coudes après que la dryade fut sortie. Il gémit, toussa, se cracha dans la main.

— Qu'est-ce que cela signifie, Geralt ? Pourquoi suis-je censé rester ? Que voulait-elle dire avec ces enfants ? Dans quelle histoire m'as-tu embarqué, hein ?

— Tu sauves ta tête, Freixenet, répondit le sorceleur d'une voix lasse. Tu feras partie des privilégiés qui sont sortis de Brokilone vivants. Dernièrement, en tout cas.

Et puis, tu vas devenir le père d'une petite dryade, peut-être de

plusieurs.

— Comment ? Je dois devenir... un étalon reproducteur ?

— Tu peux appeler ça comme bon te semble. Ton choix est limité.

— Je comprends, grogna le baron en souriant vulgairement. J'ai vu des prisonniers de guerre travailler dans des mines ou creuser des canaux. De ces deux maux, je préfère... J'espère simplement avoir suffisamment de forces. Il y en a un certain nombre ici...

— Arrête de sourire bêtement en prenant tes rêves pour une réalité, se renfroga Geralt. Ici, nul hommage, nulle musique, pas de vin, pas d'éventails et encore moins de hordes de dryades amoureuses. Tu en rencontreras une, peut-être deux. Il n'y aura pas de sentiment. Elles traiteront l'affaire et toi-même *a fortiori* très pragmatiquement.

— Elles ne ressentent pas de plaisir ? Au moins, j'espère que cela ne leur fait pas mal.

— Arrête de faire l'enfant. Sous cet aspect, elles ne se différencient pas des femmes ordinaires. Au moins physiquement.

— Que veux-tu dire ?

— Il dépendra de toi que la dryade prenne du plaisir ou non. Cela ne change rien au fait que seul l'effet lui importera. Ta personne en l'occurrence est secondaire. N'attends aucune reconnaissance. Ah ! Et puis, ne prends jamais l'initiative, sous aucun prétexte.

— L'initiative ?

— Si tu la rencontres au petit matin, poursuis patiemment le sorcier, incline-toi, et par tous les diables, évite les sourires en coin et les clins d'œil. Il s'agit pour les dryades d'un sujet mortellement sérieux. Si c'est elle qui sourit ou s'approche de toi, tu peux alors entamer la conversation. Le mieux est de parler des arbres. Si tu ne t'y connais pas, il te reste le temps qu'il fait. Si par contre elle feint de ne pas te voir, garde tes distances. Et garde tes distances vis-à-vis des autres dryades. Et tes mains dans tes poches. Une dryade non préparée à ce commerce ne comprend pas ce dont il s'agit. Tu risques un coup de couteau en voulant la toucher : elle ne comprendrait pas l'intention.

— Tu as déjà goûté aux joies des noces dryades ? plaisanta Freixenet. Cela t'est arrivé ?

Le sorcier ne répondit pas. Il avait devant les yeux la belle et svelte dryade ainsi que son sourire insolent. *Vatt'ghern, bloede caérme. Un sorcier : piètre destin. Qu'est-ce que tu nous as rapporté, Braenn ? Que peut-il nous donner ? Il n'y a rien à tirer d'un sorcier...*

— Geralt ?

— Quoi ?

— Que va-t-il se passer avec la princesse Cirilla ?

— Tu peux tirer un trait dessus. Elle deviendra bientôt une dryade. Dans deux ou trois ans, elle transpercera d'une flèche l'œil de

son propre frère s'il tente de s'introduire dans Brokilone.

— Sacrebleu, hurla Freixenet en convulsant ses traits. Eryll sera furieux. Geralt ? Il ne serait pas possible de...

— Non, l'interrompt le sorcelleur. N'essaie même pas. Tu ne sortiras pas vivant de Duén Canell.

— Cela signifie que la petite est perdue.

— Pour vous, oui.

## VI

L'Arbre d'Eithné était, cela va sans dire, un chêne, ou plutôt trois chênes soudés les uns aux autres pendant leur croissance, encore verts et ne trahissant aucun symptôme de dessèchement malgré les trois cents ans au moins que Geralt leur attribuait. Les troncs étaient vides. La cavité ainsi formée avait les dimensions d'une grande pièce dotée d'un haut plafond se rétrécissant en cône. L'intérieur, éclairé d'une faible lanterne, avait été transformé en un logis confortable dont la modestie l'emportait sur la rusticité.

Eithné attendait, agenouillée sur une sorte de tapis tissé. Ciri, lavée et guérie de son rhume, demeurait assise en tailleur devant elle, droite comme un i et immobile, ses yeux en amande grands ouverts. Le sorcelleur vit un beau visage où nulle trace de saleté ni grimace de méchanceté n'apparaissaient désormais.

La dryade coiffait lentement et avec soin la longue chevelure de la petite fille.

— Entre, Gwynbleidd, assieds-toi.

Il s'assit cérémonieusement en posant d'abord un genou à terre.

— Es-tu reposé ? demanda-t-elle sans accorder de regard au sorcelleur et en continuant de coiffer Ciri. Quand penses-tu prendre le chemin du retour ? Que dis-tu de demain matin ?

— Comme tu l'entends, souveraine de Brokilone, répondit-il froidement. Un seul mot de toi suffit pour te débarrasser de ma présence indiscreète à Duén Canell.

— Geralt... (Eithné tourna lentement la tête.) Comprends-moi bien. Je te connais et te respecte. Je sais que tu n'as jamais nui à une dryade, une naïade, une sylphide ou une nymphe, bien au contraire : il t'est souvent arrivé de prendre leur défense, de leur sauver la vie. Mais cela ne change rien à l'affaire. Beaucoup trop de choses nous séparent. Nos mondes sont différents. Je ne veux ni ne peux faire d'exception. Pour personne. Je ne te demande pas si tu comprends ce fait, car je sais que c'est le cas. Je te demande si tu l'acceptes.

— Qu'est-ce que cela change ?

— Rien. Mais je veux savoir.

— Je l'accepte, confirma-t-il. Que va devenir la petite ? Elle non plus n'appartient pas à ce monde.

Ciri posa sur lui un regard farouche puis jeta un œil vers le haut,

vers la dryade. Eithné sourit.

— Plus pour longtemps, répliqua-t-elle.

— Eithné, s'il te plaît, réfléchis encore.

— À quoi ?

— Rends-la-moi. Laisse-la repartir avec moi dans le monde qui est le sien.

— Non, Loup-Blanc. (La dryade enfonça de nouveau profondément le peigne dans la chevelure cendrée de Ciri.) Je ne te la rends pas. Tu devrais le comprendre plus que les autres.

— Moi ?

— Oui, toi. Brokilone n'est pas fermé aux nouvelles du monde. Certaines d'entre elles concernent un certain sorcelleur qui, pour paiement de ses services, extorque parfois de bien curieux serments : « Donne-moi ce que ta maison recèle sans que tu le saches », « Donne-moi ce que tu possèdes sans le savoir ». Cela ne t'est pas familier ? Parce biais, vous essayez depuis un certain temps de changer le cours de la destinée. En cherchant de jeunes garçons que le destin vous offre pour vous succéder, vous essayez de conjurer la disparition et l'oubli. Vous luttez contre le néant. Pourquoi prends-tu par conséquent cet air étonné ? Je ne me soucie moi aussi que du destin des dryades. N'est-ce pas justice ? Pour chaque dryade assassinée par les humains, je prends une jeune fille.

— En la retenant, tu attises l'animosité et le désir de vengeance. Tu favorises la haine.

— La haine humaine... Rien de nouveau sous le soleil. Non, Geralt. Je ne la rendrai pas. D'autant qu'elle est saine. C'est assez rare aujourd'hui.

— Assez rare ?

La dryade pointa ses grands yeux d'argent sur lui :

— Ils m'abandonnent des jeunes filles malades : diphtérie, scarlatine, croup, et même variole ces derniers temps. Ils pensent que nous n'avons pas d'immunité et qu'une épidémie nous détruira ou, tout au moins, décimera nos rangs. Déçois-les, Geralt. Nous disposons de quelque chose de plus que l'immunité. Brokilone prend soin de ses enfants.

Eithné se tut. Elle se pencha et s'aida de sa seconde main pour délicatement démêler une mèche récalcitrante.

— Puis-je dévoiler le contenu du message que t'envoie le roi Venzlav ?

— N'est-ce pas une perte de temps ? demanda la dryade en relevant la tête. Pourquoi te fatiguer ? Je sais parfaitement ce que le roi Venzlav entend me proposer. Point n'est besoin de dons d'extralucide pour le savoir. Il veut que je lui livre une partie du territoire de Brokilone allant, disons, jusqu'à la rivière Vda dont il



considère ou aimerait pouvoir considérer qu'elle constitue une frontière naturelle entre Brugge et Verden. En échange, je suppose qu'il m'offre une enclave : un petit coin sauvage de forêt. Je suppose aussi que sa parole et ses prérogatives royales garantissent que ce petit coin sauvage, ce modeste lopin de forêt primitive, nous appartiendra pour les siècles des siècles, et que personne n'osera s'en prendre aux dryades, que celles-ci pourront y vivre en paix. Quoi, Geralt ? Venzlav voudrait mettre un terme à une guerre de Brokilone qui dure depuis deux siècles ? Et pour ce faire, les dryades devraient offrir ce pour quoi elles périssent depuis deux cents ans ? Offrir Brokilone ? Tout simplement ?

Geralt garda le silence. Il n'avait rien à ajouter. La dryade se mit à rire.

— La proposition du roi ressemble-t-elle à cela, Gwynbleidd ? Ou peut-être est-elle moins hypocrite : « Descends de ta suffisance, vieil épouvantail des bois, bête sauvage, reliquat du passé, et écoute ce que nous, roi Venzlav, désirons : du cèdre, du chêne et du noyer blanc, et puis de l'acajou, du bouleau doré, de l'if pour les arcs et des pins pour les mâts. Brokilone s'étend à nos côtés, mais nous importons notre bois de derrière les montagnes. Nous voulons le fer et le cuivre que vos sous-sols dissimulent. Nous voulons l'or des veines de Craag An. Nous voulons abattre, scier et creuser tranquillement sans plus entendre le sifflement de vos flèches. Et le plus important : nous voulons enfin devenir maître de tout ce que le royaume recèle. Nous ne désirons pas un Brokilone et une forêt qui nous empêchent d'avancer. Une telle entité blesse notre orgueil, nous irrite et nous empêche de fermer l'œil, car nous sommes, nous humains, les propriétaires du monde. Nous pouvons tolérer dans ce monde quelques elfes, des dryades ou des naïades, à la condition que ces créatures restent discrètes. Accepte notre volonté, Souveraine de Brokilone ou pèris. »

— Eithné, tu as toi-même convenu que Venzlav n'est ni idiot ni fanatique. Tu sais sans aucun doute qu'il est un roi juste, vénérant la paix, attristé et inquiet lorsque le sang est versé...

— S'il se tient à distance de Brokilone, pas une goutte de sang ne coulera.

— Tu sais très bien, répliqua Geralt en relevant la tête, que la situation est quelque peu différente : des humains ont été tués à la Terre brûlée, à la Huitième Lieue, sur les collines de la Chouette ; et puis aussi à Brugge, sur la rive gauche du Ruban. Tous ces lieux sont situés en dehors de Brokilone. La forêt y a été abattue il y a cent ans !

— Que signifient cent ans pour Brokilone ? Et cent hivers ?

Geralt garda le silence.

La dryade rangea le peigne puis caressa les cheveux cendrés de

Ciri.

— Rends-toi à la proposition de Venzlav, Eithné.

La dryade lui rendit un regard indifférent.

— Qu'est-ce que cela nous donnera, à nous et aux enfants de Brokilone ?

— La possibilité de survivre. Non, Eithné, ne me coupe pas la parole. Je sais ce que tu veux dire. Je comprends ta fierté d'un Brokilone indépendant. Mais le monde change. Une ère est en train de prendre fin. Que tu le veuilles ou non, la maîtrise du monde par les humains est un fait. Seuls survivent ceux qui s'assimilent à leur société. Les autres disparaissent. Eithné, il existe des forêts où dryades, ondines et elfes vivent tranquillement en accord avec les humains. Nous sommes si proches les uns des autres. Les humains peuvent devenir le père de vos enfants. Que te donne la guerre que tu mènes ? Les pères potentiels de vos enfants tombent un à un sous vos flèches. Quelle en est la conséquence ? Combien de dryades de Brokilone sont de pur sang ? Combien d'entre elles sont de petites filles enlevées et éduquées ? Tu as même besoin d'un Freixenet. Tu n'as pas le choix. Je vois peu de jeunes dryades ici, Eithné. Je ne vois qu'elle : une petite fille humaine terrorisée et abrutie par les stupéfiants, paralysée par la peur...

— Je n'ai pas peur du tout ! cria alors Ciri en reprenant pendant un instant son expression de petit diable. Et je ne suis pas abrutie ! Ce n'est pas vrai ! Rien ne peut m'arriver ici. Justement ! Je n'ai pas peur ! Grand-mère dit que les dryades ne sont pas mauvaises, et ma grand-mère est la plus intelligente du monde ! Ma grand-mère... Ma grand-mère dit qu'il faudrait plus de forêts comme celle-ci...

Elle se tut et courba la tête. Eithné éclata de rire :

— Enfant de Sang ancien, dit-elle. Oui, Geralt, les Enfants de Sang ancien dont parle la prédiction continuent de naître de par le monde. Et toi, tu me parles de la fin d'une ère... Tu te demandes si nous allons survivre...

— La morveuse devait se marier à Kistrin de Verden, coupa Geralt. Dommage que cette union soit désormais impossible. Kistrin succédera un jour à Eryll : sous l'influence d'une épouse ayant de telles opinions, les expéditions contre Brokilone prendraient vite fin.

— Je ne veux pas de ce Kistrin ! protesta doucement la petite fille. (Un éclair apparut dans ses yeux verts.) Que Kistrin se trouve un joli et stupide matériau. Moi, je ne suis pas un matériau dont on dispose ! Je ne deviendrai pas princesse royale !

— Silence, Enfant de Sang ancien. (La dryade serra Ciri contre son sein.) Ne pleure pas. Tu ne deviendras jamais princesse royale, bien sûr...

— Bien sûr, l'interrompt le sorcelleur. Et toi et moi, Eithné,

savons bien ce que Ciri va devenir. Je vois que son sort est déjà décidé. Tant pis. Quelle réponse dois-je rapporter au roi Venzlav, souveraine de Brokilone ?

— Aucune.

— Comment ça, aucune ?

— Aucune. Il comprendra. Autrefois, il y a très longtemps, du temps où Venzlav n'était pas encore de ce monde, des hérauts d'armes avaient été envoyés à la frontière de Brokilone. Les cornes et les trompettes sonnaient ; les armures brillaient ; les étendards et les oriflammes claquaient au vent. Ils proclamaient : "Rends-toi Brokilone ! Le roi Capradonte, souverain de la Montagne chauve et de la Prairie inondée exige que tu abdiques, Brokilone !" La réponse de Brokilone fut toujours la même. Lorsque tu quitteras ma forêt, Gwynbleidd, retourne-toi et écoute. Dans le murmure des feuilles, tu entendras la réponse de Brokilone. Transmets-la à Venzlav et ajoute que tant que veilleront les chênes de Duén Canell, il n'en entendra jamais d'autre. Jusqu'au dernier arbre, jusqu'à la dernière dryade.

Geralt garda le silence.

— Tu dis qu'une époque prend fin, poursuit lentement Eithné. C'est faux. Il est des choses qui ne prennent jamais fin. Tu parles de survie ? Eh bien, moi, je combats pour ma survie. Brokilone subsiste grâce à mon combat : les arbres vivent plus que les humains, mais il faut les protéger de vos haches. Tu me parles de rois et de princes. Qui sont-ils ? Ceux que je connais sont des squelettes aux os blanchis qui reposent, aux tréfonds de la forêt, dans les nécropoles de Craag An, dans des tombeaux de marbre, sur des monceaux de métal jaune et de cailloux qui brillent. Pendant ce temps, Brokilone subsiste ; les arbres chantent sur les ruines des palais ; leurs racines fendent le marbre. Ton Venzlav se souvient-il de ces rois ? Toi-même, t'en souviens-tu, Gwynbleidd ? Si non, comment peux-tu affirmer qu'une époque prend fin ? Que peux-tu savoir de l'extermination ou de l'éternité ? Quelle légitimité invoques-tu pour parler de providence ? Connais-tu au moins le sens de la providence ?

— Non, convint-il. Je ne le sais pas. Mais...

— Si tu ne le sais pas, l'interrompt-elle, aucun "mais" ne peut tenir. Tu ne le sais pas. C'est aussi simple que cela.

Eithné demeura silencieuse et détourna le visage en se touchant le front.

— Lorsque tu es venu ici pour la première fois, il y a de cela des années, tu l'ignoris déjà. Et Morénn... ma fille... Geralt, Morénn est morte. Elle a péri au bord du Ruban en défendant Brokilone. Je ne l'ai pas reconnue lorsqu'on l'a ramenée. Son visage avait été piétiné par les sabots de vos chevaux. Providence ? Aujourd'hui, sorcelleur, toi qui n'as pu donner de descendance à Morénn, tu m'offres l'Enfant de Sang

ancien. Une petite fille qui sait ce qu'est la providence. Non, il ne s'agit pas d'un savoir susceptible de te convenir et que tu puisses accepter. Répète-moi, Ciri, répète ce que tu m'as confié avant que Loup-Blanc, le sorceleur Geralt de Riv, entre dans la pièce. Répète, Enfant de Sang ancien.

— Votre majes... Noble dame, commença Ciri d'une voix brisée. Ne me forcez pas à rester ici. Je ne peux pas... Je veux... rentrer. Je veux rentrer avec Geralt. Je le dois... avec lui...

— Pourquoi avec lui ?

— Car il est ma providence.

Eithné se retourna. Son visage était d'une pâleur extrême.

— Qu'en penses-tu, Geralt ?

Le sorceleur ne répondit pas. Eithné fit claquer ses doigts. Braenn fit irruption à l'intérieur du chêne comme un fantôme surgi de la nuit. Elle tenait entre ses deux mains un calice d'argent. Le médaillon que Geralt portait à son cou se mit à tinter rapidement.

— Qu'en penses-tu ? répéta la dryade aux cheveux d'argent en se levant. Elle n'entend point rester à Brokilone ! Elle ne désire pas devenir une dryade ! Elle ne veut pas remplacer Morénn auprès de moi ! Elle veut partir, partir, suivre son destin ! En est-il ainsi, Enfant de Sang ancien ? Est-ce vraiment ce que tu veux ?

Ciri fit un signe d'assentiment de la tête. Ses épaules tremblaient. Le sorceleur en avait assez.

— Pourquoi t'acharnes-tu sur cette enfant, Eithné, puisque tu as déjà décidé de la confier à l'Eau de Brokilone ? Sa volonté cessera alors d'avoir la moindre importance. Pourquoi te comportes-tu ainsi ? Pourquoi m'offrir ce spectacle ?

— Je veux te montrer ce qu'est la providence. Je veux te prouver que rien ne prend fin. Que tout ne fait toujours que commencer.

— Non, Eithné, répliqua-t-il en se levant. Désolé de devoir gâcher cette performance, mais je n'ai nulle intention de continuer à en être le spectateur privilégié. Tu as dépassé les bornes, Souveraine de Brokilone, en présentant de cette manière le gouffre qui nous sépare. Vous, Peuple ancien, vous aimez à répéter que la haine vous est étrangère, que ce sentiment demeure une spécialité humaine. Ce n'est pas vrai. Vous savez également haïr, vous savez ce qu'est la haine. Vous ne faites que l'habiller autrement : avec plus de sagesse, moins de violence. Et donc avec peut-être plus de cruauté. J'accepte ta haine, Eithné, au nom de tous les êtres humains. Je la mérite, même si je suis désolé pour Morénn.

La dryade ne répondit pas.

— Voici donc la réponse de Brokilone que je suis censé transmettre à Venzlav de Brugge, n'est-ce pas ? Avertissement et défi ? La preuve vivante de la haine et du pouvoir qui sommeillent parmi ces

arbres : un enfant recevra des mains d'un autre enfant humain, dont le psychisme et la mémoire ont également été détruits, un poison qui effacera son passé. Et cette réponse doit être transmise à Venzlav par un sorcelleur qui, de surcroît, connaît et s'est pris d'affection pour ces deux enfants ? Un sorcelleur, responsable de la mort de ta fille ? Bien, Eithné, qu'il en soit fait selon ta volonté. Venzlav entendra ta réponse. Ma voix et mes yeux seront des porte-parole que le roi déchiffrera. Mais je ne suis pas obligé d'assister au spectacle qu'on prépare. Je refuse.

Eithné restait toujours silencieuse.

— Adieu, Ciri. (Geralt s'agenouilla et serra la petite fille contre lui ; les épaules de Ciri ne cessaient de trembler.) Ne pleure pas. Tu sais bien que rien de mal ne peut t'arriver.

Ciri renifla. Le sorcelleur se releva.

— Adieu, Braenn, dit-il à la jeune dryade. Va en paix et prends soin de toi. Que ta vie soit aussi longue que celle de cet arbre et de Brokilone. Et encore une chose...

— Oui, Gwynbleidd ?

Braenn avait relevé la tête : ses yeux étaient humides.

— Il est facile de tuer avec un arc, jeune fille. Il est facile de lâcher la corde en pensant : *Ce n'est pas moi, c'est la flèche. Mes mains ne portent pas le sang de ce garçon, c'est la flèche qui l'a tué, pas moi.* Mais la flèche ne rêve pas la nuit. Je te souhaite de ne pas rêver non plus, petite dryade aux yeux bleus. Adieu, Braenn.

— Mona ! murmura indistinctement Braenn.

Le calice qu'elle tenait dans ses mains se mit à trembler. Son liquide transparent se couvrit de rides.

— Quoi ?

— Mona ! cria-t-elle. Je m'appelle Mona ! Madame Eithné. Je...

— Assez, l'interrompit brutalement Eithné. En voilà assez, maîtrise-toi Braenn.

Geralt éclata de rire.

— La voilà ta providence, Dame forestière. Je respecte ta résistance et ton combat, mais je sais que bientôt tu seras seule : la dernière dryade de Brokilone enverra des jeunes filles à la mort se souvenant de leur véritable prénom. Je te souhaite malgré tout bonne chance, Eithné. Adieu.

— Geralt, murmura Ciri se tenant toujours immobile, l'échine courbée. Ne me laisse pas seule...

— Loup-Blanc, dit Eithné en recouvrant de ses bras le dos courbé de Ciri, faut-il qu'elle te le demande ? As-tu décidé de l'abandonner malgré cela ? As-tu peur de ne pas tenir jusqu'au bout auprès d'elle ? Pourquoi veux-tu l'abandonner en un moment pareil, la laisser seule ? Où veux-tu fuir, Gwynbleidd ? Que fais-tu ?

Ciri courba encore plus la tête, mais ne se mit pas à pleurer.

— Jusqu'à la fin, acquiesça le sorcelleur. Bien, Ciri. Tu ne seras pas seule. Je resterai près de toi. N'aie peur de rien.

Eithné retira le calice des mains tremblantes de Braenn et le souleva.

— Sais-tu déchiffrer les runes anciennes, Loup-Blanc ?

— Oui.

— Lis ce qui est gravé. C'est le calice de Craag An. Tous ces rois aujourd'hui oubliés y ont trempé leurs lèvres.

— *Duettaeán aef cirrán Cáerme Gleddyv. Yn esseth.*

— Sais-tu ce que cela signifie ?

— L'épée de la providence possède deux tranchants... Tu es l'un deux.

— Lève-toi, Enfant de Sang ancien.

La voix de la dryade intimait un ordre inconditionnel, une volonté implacable :

— Bois. C'est l'Eau de Brokilone.

Geralt se mordit les lèvres en plongeant son regard dans les yeux argentés d'Eithné. Son regard évita Ciri qui portait à sa bouche le rebord du calice. Il avait déjà vu, autrefois, une scène identique : les convulsions, les hoquets, un cri affreux, inouï, qui s'éteignait enfin peu à peu. Puis le vide, la torpeur et l'apathie d'yeux s'ouvrant lentement. Il avait déjà vu tout cela.

Ciri but le liquide. Sur le visage immobile de Braenn, une larme perla.

— Cela suffit.

Eithné lui reprit le calice et le déposa au sol. De ses deux mains, elle caressait les mèches cendrées qui tombaient sur les épaules de la petite fille.

— Enfant de Sang ancien, continua-t-elle, choisis. Préfères-tu rester à Brokilone ou suivre le chemin de la providence ?

Le sorcelleur fit un mouvement incrédule de la tête. Ciri respira plus rapidement. Ses joues prirent des couleurs. Mais rien de plus. Rien.

— Je veux suivre le chemin de la providence, dit la petite fille en regardant la dryade droit dans les yeux.

— Qu'il en soit donc ainsi, répliqua Eithné froidement et sèchement.

Braenn soupira intensément.

— Je désire rester seule, conclut Eithné en leur tournant le dos. Je vous prie de sortir.

Braenn saisit Ciri et toucha l'épaule de Geralt, mais celui-ci repoussa la main de la jeune dryade.

— Je te remercie, Eithné, dit-il.

La dryade se retourna lentement.

— Pourquoi me remercies-tu ?

— Pour la providence, plaisanta-t-il. Pour ta décision. Car ce n'était pas de l'Eau de Brokilone, n'est-ce pas ? Le destin voulait que Ciri revienne chez elle et c'est toi, Eithné, qui a joué le rôle de la providence. Je t'en remercie.

— Tu ignores presque tout de la providence, répondit-elle amèrement. Tu en sais très peu, sorcelleur. Très peu vraiment. Tu n'en comprends pas grand-chose. Tu me remercies ? Tu me remercies pour le rôle que j'ai joué ? Pour ce marchandage ? Pour l'artifice, la duperie, la mystification ? Tu me remercies parce que l'épée de la providence est, crois-tu, faite d'un bois plaqué d'or ? Poursuis donc ta logique jusqu'au bout : ne me remercie pas, mais démasque-moi. Expose tes arguments, prouve-moi tes raisons, jette-moi ta vérité au visage. Montre-moi comment triomphe la sobre vérité humaine, le bon sens grâce auquel, selon vous, vous maîtrisez le monde. Voici l'Eau de Brokilone, il en est resté un peu. Te laisseras-tu tenter, conquérant du monde ?

Geralt, troublé par ses paroles, n'hésita qu'un instant. L'Eau de Brokilone, même authentique, n'avait sur lui aucun effet. Le sorcelleur était en effet totalement résistant au tanin toxique et hallucinogène du liquide. Eut-il été possible qu'il s'agît d'Eau de Brokilone ? Ciri avait bu et il ne lui était rien arrivé. Il saisit le calice des deux mains et fixa la dryade dans les yeux.

Le sol se déroba sous ses pieds sans prévenir, comme si le monde s'était abattu sur son dos. Le chêne puissant tournoya et s'ébranla. Tout en tâtant difficilement autour de lui de ses mains engourdis, il réussit à ouvrir les yeux, mais ce fut aussi difficile que s'il eût déplacé la dalle de marbre d'un tombeau. Il vit au-dessus de lui le petit visage de Braenn et derrière elle, les yeux d'Eithné, brillants comme du mercure. Et encore d'autres yeux, vert émeraude. Non, plus clairs encore. Comme de l'herbe printanière. Le médaillon suspendu à son cou tintait et vibrait.

— Gwynbleidd, entendit-il, regarde attentivement. Non, fermer les yeux ne t'aidera en rien. Regarde, regarde ta destinée.

» Te souviens-tu ?

Il vit une explosion soudaine de clarté transperçant un rideau de fumée ; de grands et massifs candélabres ruisselants de paraffine ; des murs de pierre ; d'abrupts escaliers ; une jeune fille aux yeux verts et aux cheveux cendrés descendant des marches, portant un diadème incrusté d'une gemme artistiquement taillée et une robe bleu d'argent dont la traîne était soutenue par un page vêtu d'un surtout écarlate.

— Te souviens-tu ?

Sa propre voix qui parle... qui parle :

— *Je reviendrai dans six ans...*

Une tonnelle, la chaleur, l'odeur des fleurs, le bourdonnement lourd et monotone des abeilles. Lui-même, à genoux, offrant une rose à une femme aux cheveux cendrés dont les boucles s'éparpillent sous un étroit bandeau doré. Aux doigts de la main qui reçoit la rose, il y a des anneaux d'émeraudes et de grands cabochons verts.

— *Reviens, dit la femme. Reviens si tu changes d'avis. Ta destinée t'attendra.*

*Je ne suis jamais revenu, pensa-t-il. Jamais je ne suis revenu. Jamais je ne suis revenu à...*

*Où ?*

*Cheveux cendrés. Yeux verts.*

De nouveau, c'est sa voix à lui, dans l'obscurité, dans les ténèbres où tout disparaît. Il y a seulement des feux, des feux jusqu'à l'horizon. Un tourbillon d'étincelles dans une fumée pourpre. Belleteyn ! Nuit de mai. À travers les volutes de fumée, des yeux violets, sombres, embrasés sur un visage pâle et triangulaire que voile un embrouillement de boucles noires, observent.

Yennefer !

— *C'est trop peu.*

Les minces lèvres de l'apparition se tordent. Une larme coule sur sa joue pâle. Très vite, toujours plus vite, comme une goutte de paraffine le long d'un cierge.

— *C'est trop peu. Il faut quelque chose en plus.*

— Yennefer !

— Néant contre néant, annonce l'apparition parlant avec la voix d'Eithné.

» Le néant et le vide qui règnent en toi, conquérant du monde, toi qui n'es même pas capable de séduire la femme que tu aimes et que tu quittes et fuis avec la providence au bout de la main. L'épée de la providence possède deux tranchants. Tu es l'un d'eux. Mais quel est l'autre, Loup-Blanc ?

— Il n'y a pas de providence. (Sa propre voix.) Il n'y en a pas. Elle n'existe pas. Seule la mort nous est prédestinée.

— *C'est vrai, répond la femme aux cheveux cendrés et au sourire mystérieux. C'est vrai, Geralt.*

La femme porte une armure argentée, ensanglantée, tordue, trouée par les coups de hallebardes. Un mince filet de sang coule de la commissure de ses lèvres qui sourient affreusement et sans raison.

— *Tu te moques de la providence, dit-elle. Tu te moques d'elle, tu en joues. L'épée de la providence possède deux tranchants. Tu es l'un d'eux. L'autre... est-ce la mort ? Mais c'est nous qui mourons. Nous mourons à cause de toi. La mort ne peut pas te rattraper. Elle se contente donc de nous. Elle te suit pas à pas, Loup-Blanc, et ce sont les autres qui meurent. À*



*cause de toi. Te souviens-tu de moi ?*

— Ca... Calanthe !

— Tu peux le sauver.

C'est la voix d'Eithné qui transperce le rideau de fumée :

— Tu peux le sauver, Enfant de Sang ancien. Avant qu'il disparaisse dans le néant qu'il a aimé et dans la forêt noire qui ne connaît pas de borne.

Des yeux, verts comme de l'herbe printanière. Un toucher. Des voix criant en un chœur incompréhensible. Des visages.

Il ne voit plus rien puis tombe dans l'abîme, le vide, l'obscurité. La voix d'Eithné est ce qu'il entend en dernier :

— Qu'il en soit donc ainsi.

## VII

— Geralt, réveille-toi ! Réveille-toi, s'il te plaît !

Le sorcier ouvrit les yeux et vit le soleil : un ducat doré aux contours distincts dans le ciel, perché au-dessus de la couronne des arbres, au-delà du rideau de brume matinale. Il reposait sur de la mousse mouillée et spongieuse. Une racine lui rentrait dans le dos.

Ciri s'agenouilla près de lui en tirant le pan de sa veste.

— Peste..., mugit-il. (Il regarda autour de lui.) Où suis-je ? Où est-ce que je me trouve ?

— Je ne le sais pas non plus, répondit-elle. Je me suis réveillée il y a un instant, ici, à côté de toi, affreusement gelée. Je ne me souviens pas de... Tu sais, hein ? C'est de la magie !

— Tu as sans doute raison. (Geralt s'assit en se débarrassant des épines de pin qui s'étaient fourrées dans son col.) Tu as sans doute raison, Ciri. L'Eau de Brokilone, nom de nom... Il semble que les dryades se soient amusées à nos dépens.

Il se leva, souleva son épée qui gisait et boucla sa ceinture autour de sa taille.

— Ciri ?

— Oui ?

— Toi aussi, tu t'es amusée à mes dépens.

— Moi ?

— Tu es la fille de Pavetta, la petite-fille de Calanthe de Cintra. Tu savais depuis le début qui j'étais...

— Non, répondit-elle en rougissant. Pas au début. C'est toi qui as désensorcelé mon papa, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. (Il secoua la tête.) C'est ta mère... avec l'aide de ta grand-mère. Je n'ai fait que les assister.

— Mais Nounou disait... Elle a dit que j'étais l'objet d'une destinée. Car je suis la surprise. L'enfant-surprise, Geralt ?

— Ciri. (Il la regarda dans les yeux en hochant la tête et en souriant.) Tu peux me croire : tu es la plus grande surprise qu'il m'ait

été donné de rencontrer.

— Ah ! (Le visage de la petite fille s'éclaircit.) C'est donc vrai ! Je suis l'objet d'une destinée. Nounou prédisait qu'un sorceleur viendrait, qu'il aurait des cheveux d'albâtre et qu'il me prendrait avec lui. Grand-mère criait... Comment cela ? Où m'emmènes-tu, dis-moi ?

— Chez toi, à Cintra.

— Ah bon ? Je pensais que...

— Tu penseras en chemin. Partons, Ciri, nous devons sortir de Brokilone. Ce n'est pas un endroit sûr.

— Mais je n'ai pas peur !

— Moi, j'ai peur.

— Grand-mère disait que les sorceleurs n'ont peur de rien.

— Ta grand-mère exagérait. En route, Ciri. Que je sache où nous... (Il observa le soleil.) Hum... prenons ce risque... Allons par-là.

— Non. (Ciri plissa le nez en montrant la direction opposée.) Par-là. Là-bas.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout, répondit-elle en haussant les épaules. (Elle posa sur lui un regard d'émeraude, étonné et sans défense.) Comme ça... Je ne sais pas.

*La fille de Pavetta, pensa-t-il. L'Enfant... l'Enfant de Sang ancien ? Il est possible qu'elle ait hérité ce don de sa mère.*

— Ciri... (Il déboutonna sa chemise et en sortit son médaillon.) Touche ça.

— Oh ! (Elle ouvrit grand la bouche.) C'est un loup terrible. Il a des crocs...

— Touche.

— Oh là là !

Le sorceleur sourit en ressentant la violente vibration du médaillon et l'onde parcourant la chaîne d'argent.

— Il a bougé, murmura Ciri. Il a bougé !

— Je sais. Allons-y, Ciri. C'est toi qui guides.

— C'est de la magie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Comme il l'avait prévu, la petite fille sentait le chemin à suivre. De quelle manière ? Cela, il l'ignorait. Rapidement, plus rapidement qu'il ne l'eût cru, ils débouchèrent sur un sentier qui les mena à la croisée de trois chemins. Il s'agissait de la frontière de Brokilone, reconnue tout au moins par les humains. Il se souvenait qu'Eithné n'en faisait nul cas.

Ciri se mordit les lèvres, plissa le nez et hésita en voyant les chemins sableux et défoncés par les sabots et les roues des chariots. Se repérant enfin, Geralt put s'affranchir des dons incertains de la petite. Il prit le chemin vers l'est, en direction de Brugge. Ciri, toujours

inquiète, observait le chemin de l'ouest.

— Par-là, on va au château de Nastrog, se gaussa-t-il. Kistrin te manquerait-il ?

La petite fille bougonna en rattrapant Geralt. Elle se retourna encore néanmoins plusieurs fois.

— Que se passe-t-il, Ciri ?

— Je ne sais pas, murmura-t-elle. Ce n'est pas le bon chemin, Geralt.

— Pourquoi ? Nous nous rendons à Brugge, chez le roi Venzlav qui habite un splendide château où nous fréquenterons les bains et où nous dormirons dans des lits de plumes...

— Ce n'est pas le bon chemin, répéta-t-elle. Non.

— C'est un fait : j'en ai vu des meilleurs. Arrête de boudier, Ciri. Allons-y prestement.

Ils dépassèrent un virage bordé de buissons. Ciri avait raison...

Les soldats les encerclèrent soudain, rapidement, de toutes parts. Ils portaient des casques coniques, des cottes de mailles et des tuniques de couleur gris foncé arborant l'échiquier noir et or de Verden. Ils demeuraient à distance sans sortir leurs armes.

— D'où venez-vous, où allez-vous ? gueula face à Geralt un individu trapu aux jambes arachnéennes largement écartées et vêtu d'un uniforme vert élimé.

Son visage était basané et fripé comme un pruneau. Son arc et ses flèches à plumes blanches dépassaient de son dos pour s'arrêter très haut au-dessus de sa tête.

— Nous venons de la Terre brûlée, mentit le sorcelleur en serrant fort la main de Ciri. Je rentre chez moi, à Brugge. De quoi s'agit-il ?

— Service du Roi, répondit plus poliment l'homme au teint hâlé qui avait remarqué l'épée accrochée dans le dos de Geralt. Nous...

— Amène-le ici, Junghans ! cria quelqu'un qui se tenait en arrière sur le chemin.

La soldatesque s'écarta.

— Ne regarde pas, Ciri, dit Geralt dans un souffle. Retourne-toi. Ne regarde pas.

Un arbre abattu bloquait le passage de son fouillis de branches. La base coupée et brisée du tronc, hérissée de longs éclats de bois blanc, gisait dans les halliers bordant le chemin. Devant l'arbre se tenait un chariot recouvert d'une bâche. Criblés de flèches, enchevêtrés dans le timon et les rênes, de petits chevaux à long poil étaient étendus à terre et montraient leurs dents jaunes. L'un d'eux vivait encore. Il hennissait fortement en ne cessant de ruer.

Il y avait aussi des cadavres éparpillés sur le sable maculé de sang, accrochés à la ridelle ou recroquevillés sur les roues des chariots.

Deux soldats, puis un troisième, sortirent lentement du rang des hommes en armes amassés autour du chariot. Ils étaient environ une dizaine, immobiles, retenant leurs chevaux.

— Que s'est-il passé ? demanda le sorceleur qui, par égard pour Ciri, tentait de masquer avec son corps la scène de massacre.

Un soldat bigle vêtu d'une courte cotte de mailles et de hautes bottes l'observa attentivement en grattant son menton mal rasé qui crépita sous l'effet du frottement. Il portait sur son avant-bras gauche une manchette d'archer usée et patinée.

— Une attaque, dit-il simplement. Des fées des bois ont tué des marchands. Nous sommes chargés de l'enquête.

— Des fées s'en seraient prises à des marchands ?

— Tu le vois toi-même, répondit le bigle en tendant le bras, ils sont criblés de flèches, de vrais hérissons... Sur la grand-route ! Ces créatures des bois deviennent de plus en plus zélées. Bientôt, il ne sera plus possible d'entrer dans la forêt ou même de la longer.

— Et vous, se risqua le sorceleur en clignant des yeux, qui êtes-vous ?

— Les troupes d'Ervyll, des décuries de Nastrog. Nous servions sous les ordres du baron Freixenet, mais le baron est tombé à Brokilone.

Ciri ouvrit la bouche, mais Geralt lui intima de se taire en lui serrant la main.

— Sang pour sang, je dis ! gronda le compagnon du bigle, un colosse portant un pourpoint garni de cuivre. Sang pour sang ! Cela n'est pas tolérable. D'abord Freixenet et la princesse de Cintra, maintenant ces marchands. Par tous les dieux, vengeance, vengeance, je vous dis ! Sinon, vous verrez demain, après-demain, elles tueront les humains sur le seuil de leur propre maison !

— Brick parle bien, continua le bigle. N'est-ce pas ? Et toi, frère, je te le demande : d'où viens-tu ?

— De Brugge, mentit le sorceleur.

— Et cette petite, ta fille ?

Geralt serra une nouvelle fois la main de Ciri.

— Ma fille.

— De Brugge... (Brick fronça les sourcils.) Je te dirai, frère, que c'est ton roi, Venzlav, qui enhardit les monstresses. Il ne veut pas s'allier à notre Ervyll ou à Viraxas de Kerack. Si nous combattons sur trois fronts, nous pourrions enfin nous débarrasser de cette engeance...

— Comment ce massacre a-t-il eu lieu ? demanda lentement Geralt. Quelqu'un le sait-il ? Un marchand a-t-il survécu ?

— Il n'y a pas de témoins, répondit le bigle. Mais nous savons ce qui s'est passé. Junghans, le garde forestier, déchiffre les traces

comme dans un livre. Dis-lui, Junghans...

— Ouais, dit le basané. Ça s'est passé ainsi : les marchands roulaient sur la grand-route. Ils ont butté sur les abattis. 'Oyez, seigneur, le pin abattu en plein milieu du chemin est fraîchement coupé. Dans les broussailles, y'a des traces. 'Oulez voir ? Et quand les marchands sont descendus pour déplacer l'arbre, on leur a tiré dessus de trois côtés différents. De là-bas, des fourrés, là où il y a le bouleau tordu. Et là-bas, il y a des traces. Les flèches, 'oyez, c'est du travail de fée : les plumes collées avec de la résine, les empenes entourées de liber...

— Je vois, interrompit le sorcelleur, en observant les morts. Certains d'entre eux, me semble-t-il, ont survécu aux flèches et ont été égorgés avec des couteaux.

Des rangs de la soldatesque qui se tenait derrière lui sortit un autre homme, petit et maigre, vêtu d'un pourpoint d'élan. Il portait des cheveux noirs coupés très court. Ses joues rasées étaient grises. Le sorcelleur n'eut besoin que d'un regard sur ses petites mains étroites gantées de mitaines noires, sur ses yeux de poisson, son épée, le manche de ses stylets dépassant de sa ceinture et de l'ourlet de sa botte gauche... Geralt avait vu trop de meurtriers pour ne pas en reconnaître encore un.

— Tu as l'œil vaillant, dit le noiraud, très lentement. Ma foi, tu vois beaucoup de choses.

— Il en est bien ainsi, dit le bigle. Qu'il rapporte à son roi, Venzlav, ce qu'il a vu, puisqu'il paraît qu'il ne faut pas toucher aux fées soi-disant bonnes et gentilles. Il les rencontre à coup sûr pendant la période de mai pour les baiser. Pour ça, elles sont peut-être bonnes. Nous le vérifierons si l'une d'entre elles nous tombe vivante dans les bras.

— Et même à moitié vivante, ricana Brick. Peste ! Où est le druide ? C'est bientôt midi et pas de trace de lui. Il est temps de reprendre la route.

— Que comptez-vous faire ? demanda Geralt sans lâcher la main de Ciri.

— En quoi ça te regarde ? grogna le noiraud.

— Pourquoi s'énerver, Levecque ? intervint le bigle en riant affreusement. Nous sommes des gens honnêtes. Nous n'avons pas de secrets. Eryll nous a envoyé un druide, un grand magicien qui sait communiquer avec les arbres. Il nous accompagnera dans la forêt pour venger Freixenet et tenter de sauver la princesse. Ce n'est pas une promenade, frère, mais une expédition pun... pun...

— Punitive, souffla Levecque.

— Ouais. Je l'avais sur le bout de la langue. Oui, va ton chemin, frère, car la situation peut chauffer d'ici à quelque temps.

— Oui, reprit Levecque en observant Ciri. C'est dangereux ici, *a fortiori* avec une petite fille. Les fées en raffolent. Hein, même ? Ta maman t'attend à la maison ?

Ciri acquiesça en tremblant.

— Ce serait dommage qu'elle ne te revoie plus, continua le noiraud sans relâcher son regard. Elle irait sans doute se plaindre auprès de Venzlav : en tolérant les dryades, Roi, tu as condamné ma fille et mon mari. Qui sait si Venzlav ne renouvellerait pas alors son alliance avec Eryyll ?

— 'Aisiez-les, monsieur Levecque, gronda Junghans. (Ses rides se firent plus profondes encore.) 'Aisiez-les partir.

— Salut à toi, même.

Levecque tendit la main et caressa la tête de Ciri. Celle-ci frémit et recula.

— Et quoi ? Tu as peur ?

— Tu as du sang sur la main, dit doucement le sorcelleur.

— Ah ! (Levecque leva le bras.) Effectivement. C'est le sang des marchands. J'ai voulu vérifier s'il y avait des rescapés. Les fées, malheureusement, visent juste.

— Les fées ? déclara Ciri d'une voix tremblante sans réagir à la pression de la main du sorcelleur. Oh ! noble chevalier, vous vous trompez. Ce ne pouvait être des dryades !

— Qu'est-ce que tu bredouilles, même ?

Le noiraud plissa ses yeux pâles. Geralt jeta un œil à droite et à gauche en estimant les distances.

— Ce n'étaient pas des dryades, monsieur le chevalier, répéta Ciri. C'est pourtant évident !

— Hein ?

— Cet arbre-là... Cet arbre a été coupé ! Avec une hache ! Les dryades ne couperaient jamais un arbre, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, répondit Levecque en regardant le bigle. Oh ! Mais tu es une petite fille intelligente. Trop intelligente.

Le sorcelleur avait repéré la main gantée de noir de l'assassin rampant, telle une araignée, vers le manche de son stylet. Bien que le regard de Levecque n'eût pas quitté une seule fois la petite fille, Geralt savait que le premier coup serait porté contre lui. Il attendit que Levecque touche son arme.

Le bigle en eut le souffle coupé.

Trois mouvements. Trois, seulement.

L'avant-bras clouté d'argent percuta le côté gauche de la tête du noiraud. Le sorcelleur se retrouva entre Junghans et le bigle avant même que Levecque tombe au sol, et son épée, surgissant en sifflant de son fourreau, hurla dans l'air et frappa la tempe de Brick, le colosse au pourpoint garni de cuivre.

— Sauve-toi, Ciri !

Le bigle, saisissant son épée, sauta de côté, mais trop tard. Le sorceleur lui ouvrit le torse obliquement de haut en bas puis, profitant de l'énergie du coup donné, le frappa instantanément, de bas en haut, laissant sur son corps la marque ensanglantée d'un X.

— Les gars ! hurla Junghans au reste de la troupe pétrifiée d'étonnement. À moi !

Ciri atteignit un hêtre tordu qu'elle escalada tel un écureuil jusqu'au sommet des branches pour se dissimuler dans le feuillage. Le garde forestier tira sans succès une flèche dans sa direction. Les autres se mirent en mouvement. Placés en demi-cercle, ils saisirent arcs et flèches de leurs carquois. Geralt, en position agenouillée, tendit les doigts et frappa du Signe d'Aard, non les arcs qui étaient trop éloignés, mais le sable du chemin devant eux, dont le tourbillon les aveugla.

Junghans retira de son carquois une seconde flèche en bondissant avec souplesse.

— Non ! hurla Levecque en se relevant, armé d'une épée dans la main gauche et d'un stylet dans la main droite. Laisse-le-moi, Junghans !

Le sorceleur pivota en douceur pour se retrouver face à lui.

— Il est à moi, poursuivit Levecque en secouant la tête et en s'essuyant le visage avec l'avant-bras. Seulement à moi !

Geralt, penché, dessina un demi-cercle, mais Levecque ne fit pas de même : il attaqua directement. Il le rejoignit en deux pas.

*Il n'est pas mauvais*, pensa le sorceleur en neutralisant difficilement d'un rapide mouvement de moulinet la lame du meurtrier et en évitant d'un demi-tour le coup du stylet. Il ne riposta pas volontairement, mais fit un bond de côté, prévoyant que Levecque essaierait une nouvelle fois de porter une longue botte qui le déséquilibrerait. Mais le meurtrier n'était pas un novice. Il se recroquevilla et dessina également un demi-cercle avec une agilité féline. Puis il bondit sans crier gare en faisant des moulinets avec son épée comme un tourbillon. Le sorceleur refusa la confrontation directe en se limitant à une parade haute et rapide qui força le meurtrier à reculer. Levecque se recroquevilla en préparant une quarte. Il dissimula l'un de ses stylets dans son dos. Le sorceleur, cette fois encore, n'attaqua pas, ne réduisit pas la distance, préférant une nouvelle fois effectuer un demi-cercle pour contourner son adversaire.

— Toute bonne plaisanterie a une fin, grommela Levecque entre ses dents. Que penserais-tu d'une décision en une botte, gros malin. Une botte avant d'abattre ton bâtard dans son arbre. Qu'est-ce que tu en penses ?

Geralt avait remarqué que le meurtrier observait sa propre ombre,

qu'il attendait que cette ombre atteigne son adversaire, signifiant ainsi que celui-ci serait ébloui par le soleil. Le sorceleur cessa de tourner pour faciliter la tâche du meurtrier.

Ses pupilles diminuèrent jusqu'à devenir deux fentes horizontales, deux traits serrés.

Pour donner le change, il plissa légèrement le visage comme s'il avait été aveuglé.

Levecque bondit, pivota en maintenant son équilibre avec son bras armé du stylet et frappa d'un mouvement du poignet qui sembla impossible, de bas en haut, pour toucher le périnée. Geralt jaillit en avant, se retourna et para le coup. D'un mouvement du poignet et de l'épaule tout aussi impossible, il rejeta le meurtrier avec la véhémence d'une parade qui se termina par un coup de lame porté à la joue gauche de son adversaire. Levecque chancela en se saisissant le visage. Le sorceleur pivota d'un demi-tour en jetant tout son poids sur la jambe gauche et d'une courte botte lui sectionna la carotide. Inondé de sang, Levecque se recroquevilla et tomba à genoux avant de basculer la tête la première dans le sable.

Geralt se retourna lentement vers Junghans. Celui-ci le visait de son arc en grimaçant horriblement. Le sorceleur s'inclina en saisissant son épée des deux mains. Les autres soldats tenaient également leurs arcs bandés dans un silence de mort.

— Qu'est-ce que vous attendez ? beugla le garde forestier. 'Irez ! 'Irez !

Puis il trébucha brusquement, chancela et fit quelques pas en trotinant avant de s'écrouler, une flèche lui ayant traversé la gorge. L'empenne de cette flèche était faite de plumes de poule faisane tigrées teintes en jaune dans une décoction d'écorce.

Les flèches fusaient du mur noir de la forêt en longues et plates paraboles. Elles semblaient planer lentement et tranquillement dans le sifflement des plumes et ne prendre de la vitesse et de la force qu'au moment de l'impact. Elles frappaient leur cible sans erreur, décimant les mercenaires impuissants de Nastrog, les abattant dans le sable du chemin, fauchés comme des tournesols qui tombent sous les coups de bâton.

Les survivants se ruèrent vers les chevaux en se bousculant. Les flèches ne cessaient de siffler. Elles les atteignaient alors qu'ils couraient ou qu'ils étaient déjà installés sur les selles. Seulement trois d'entre eux réussirent à lancer leurs chevaux au galop en hurlant et en frappant jusqu'au sang les flancs de leurs montures. Mais ils n'allèrent pas loin.

La forêt se fermait, bloquait le passage. La grand-route sableuse, inondée de soleil, disparaissait derrière le mur dense et impénétrable des troncs noirs.



Les mercenaires éperonnèrent leurs chevaux. Effrayés et ahuris, ils essayèrent de faire demi-tour, mais les flèches tombaient sans arrêt. Elles les arrachaient de leurs selles dans les piétinements, les hennissements des chevaux et les hurlements.

Puis il y eut le silence.

Le mur de la forêt fermant la grand-route scintilla, s'effaça, brilla de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et disparut. Le chemin était de nouveau visible. Un cheval à robe grise monté d'un cavalier puissant à la barbe filasse et vêtu d'une vareuse de phoque ceinte en biais d'un ruban à carreaux en laine apparut.

Le cheval gris avança fiévreusement en agitant la tête et en levant haut ses sabots antérieurs. Il ronflait en évitant les cadavres et l'odeur du sang. Le cavalier, droit sur sa selle, leva la main : une légère brise souffla dans les branches des arbres.

Dans les broussailles lointaines de la forêt apparurent de petites silhouettes vêtues de combinaisons vert et brun, aux visages zébrés par les traces de brou de noix.

— *Ceádmil, Wedd Brokiloéne !* cria le cavalier. *Fáill, Aná Woedwedd !*

— *Fáill !* répondit, portée par le vent, une voix dans la forêt.

Les silhouettes vert et brun disparurent les unes après les autres dans les broussailles de la sylve. Seule en demeura une aux cheveux défaits couleur de miel. Elle s'approcha.

— *Va fáill, Gwynbleidd,* dit-elle en s'approchant plus encore.

— Adieu, Mona, répondit le sorceleur. Je ne t'oublierai pas.

— Oublie, rétorqua-t-elle durement en réajustant son carquois dans le dos. Il n'y a pas de Mona. Mona était un rêve. Je suis Braenn. Braenn de Brokilone.

Elle lui fit encore un signe de la main puis disparut.

Le sorceleur se retourna.

— Sac-à-souris, dit-il en regardant le cavalier sur son cheval gris.

— Geralt, acquiesça le cavalier en le toisant d'un regard froid. Rencontre intéressante. Mais commençons par les choses les plus importantes. Où est Ciri ?

— Ici ! s'écria la petite fille complètement dissimulée dans les feuillages. Je peux descendre ?

— Oui, tu peux, lui répondit le sorceleur.

— Mais je ne sais pas comment !

— De la même manière que tu es montée, mais à l'envers.

— J'ai peur ! Je suis au sommet de l'arbre !

— Descends, je te dis. Nous avons à discuter, petite damoiselle.

— Mais de quoi ?

— Pourquoi, par la peste, es-tu montée là-haut au lieu de fuir dans la forêt ? J'aurais pris la fuite derrière toi, je n'aurais pas été

obligé de... Ah ! Par le choléra, descends !

— J'ai fait comme le chat dans le conte ! Quoi que je fasse, c'est donc toujours mal ! Pourquoi ? J'aimerais bien savoir.

— Moi aussi, dit le druide, j'aimerais bien le savoir. Et ta grand-mère, la reine Calanthe, elle aussi, aimerait bien le savoir. Descends, petite princesse.

Des feuilles et des branches sèches dégringolèrent de l'arbre. Puis on entendit le bruit mordant d'un tissu qui se déchire. Ciri apparut enfin, glissant, les jambes écartées, le long du tronc. À la place de la capuche de sa vareuse, elle ne portait plus que de pittoresques lambeaux.

— Oncle Sac-à-souris !

— En personne.

Le druide prit la petite fille dans ses bras et la serra contre lui.

— C'est Grand-mère qui t'envoie, mon oncle ? Elle se fait beaucoup de soucis ?

— Pas trop, répondit Sac-à-souris en souriant. Elle est trop occupée à mouiller son fouet. Le chemin du retour à Cintra nous prendra quelque temps, Ciri. Profites-en pour trouver une explication à tes aventures. Le mieux, si tu entends profiter de mes conseils, serait de trouver une explication courte et à propos. Une explication qu'il est possible d'énoncer très, très vite. Mais je crois néanmoins qu'à la fin, princesse, tu crieras malgré tout très, très fort.

Ciri grimaça de douleur, renifla, ronchonna en silence. Ses mains se réfugièrent instinctivement à l'endroit de son corps le plus menacé.

— Partons, proposa Geralt en inspectant les alentours. Partons, Sac-à-souris.

## VIII

— Non, dit le druide. Calanthe a changé ses plans : elle ne souhaite plus de mariage entre Ciri et Kistrin. Elle a ses raisons. De plus, je ne t'étonnerai pas en te disant que, depuis cette malheureuse attaque maquillée sur des marchands, le roi Ervyll a beaucoup perdu de sa crédibilité à mes yeux, et tu sais que mon jugement compte dans le royaume. Non, nous ne nous arrêterons même pas à Nastrog. J'emmène directement la petite à Cintra. Viens avec nous, Geralt.

— Pour quoi faire ?

Le sorceleur jeta un œil sur Ciri qui tremblait sous l'arbre bien qu'elle portât la fourrure de Sac-à-souris.

— Tu sais bien pourquoi. Cette enfant, Geralt, t'est destinée. Vos chemins se croisent pour la troisième fois, oui pour la troisième fois. En un certain sens bien sûr, surtout s'il est question des deux premières fois. J'espère, Geralt, que tu ne penses pas qu'il s'agit là simplement d'un hasard.

— Quelle importance la façon dont je le nomme ? répondit le

sorcelleur en se forçant à sourire. Les choses échappent aux noms qu'on leur donne, Sac-à-souris. Pourquoi me rendrais-je à Cintra ? J'y suis déjà allé, j'y ai déjà croisé, comme tu le disais, d'autres chemins. Et alors ?

— Geralt, tu avais alors exigé de Calanthe, de Pavetta et de son mari qu'ils prêtent serment. Celui-ci a été tenu. Ciri est l'enfant-surprise. La providence exige...

— Que je prenne cette enfant et que j'en fasse un sorcelleur ? Une petite fille ! Regarde-moi bien, Sac-à-souris. Imagines-tu que je puisse être une fraîche et jolie jeune fille ?

— Au diable l'art des sorcelleurs ! répondit le druide en s'emportant. De quoi parles-tu au fond ? Quel est le rapport ? Non, Geralt, je vois que tu ne comprends rien et qu'il me faut user de mots simples. Écoute, tout crétin peut exiger un serment. Tu fais partie du nombre. Cela en soi n'a rien d'extraordinaire. C'est l'enfant qui est extraordinaire. De même que le lien créé lorsque l'enfant naît. Je dois être plus clair encore ? Pas de problème, Geralt : depuis la naissance de Ciri, ce que tu veux et planifies cesse d'être important, de même que ce que tu refuses et ce à quoi tu renonces. Toi-même, par la peste et le choléra, tu as cessé de compter ! Tu ne comprends pas ?

— Ne crie pas. Tu vas la réveiller. Notre surprise dort. Et lorsqu'elle se réveille... Sac-à-souris, même les choses extraordinaires, on peut... On doit parfois y renoncer.

Le druide l'observa avec insistance.

— Tu sais pourtant que tu n'auras jamais d'enfant de toi.

— Je sais.

— Et tu y renonces ?

— J'y renonce. N'en ai-je pas le droit ?

— Tu en as le droit, répondit Sac-à-souris. Et comment. Mais c'est risqué. Il existe un vieux présage qui affirme que l'épée de la providence...

— ... possède deux tranchants, compléta Geralt. Je connais.

— Fais donc ce que tu juges bon. (Le druide détourna la tête en crachant.) Et dire que j'étais prêt à risquer ma tête pour toi...

— Toi ?

— Oui. Au contraire de toi, je crois en la providence. Et je sais qu'il est dangereux de jouer avec une épée à deux tranchants. Ne joue pas, Geralt. Profite de la chance qui t'est offerte. Fais de ce lien qui t'engage avec Ciri une relation normale de tuteur à enfant. Sinon... ce lien peut se manifester d'une autre manière. Plus terrible. Négative et destructrice. Je veux vous en protéger, toi et la petite. Si tu voulais la prendre, je ne m'y opposerais pas. Je prendrais le risque de tout expliquer à Calanthe.

— Comment sais-tu que Ciri accepterait de me suivre ? L'as-tu lu

dans un présage ?

— Non, répondit sérieusement Sac-à-souris. Je le sais parce qu'elle ne s'est endormie que lorsque tu l'as serrée dans tes bras, qu'elle murmure ton nom en rêve et que sa main recherche la tienne.

— Cela suffit. (Geralt se leva.) Je pourrais m'émouvoir. Adieu, barbu. Tous mes hommages à Calanthe. Pour l'escapade de Ciri, invente quelque chose.

— Ta fuite est illusoire, Geralt.

— Ma fuite de la providence ?

Le sorceleur serra la sangle d'un cheval récupéré.

— Non, répondit le druide en regardant la petite fille : d'elle.

Le sorceleur hocha la tête puis sauta sur la selle. Sac-à-souris demeurait assis, immobile, remuant avec un bout de bois le feu qui s'éteignait.

Geralt partit lentement à travers des bruyères aussi hautes que ses étriers, dans la pente principale de la vallée, en direction de la sylve noire.

— Geralt !

Il se retourna. Ciri se tenait au sommet de la colline, petite figure grise aux cheveux de cendre défaits.

— Ne pars pas !

Il fit un signe de la main.

— Ne pars pas ! hurla-t-elle moins fort. Ne pars pas !

*Je le dois, pensa-t-il. Je le dois, Ciri. Parce que... je pars toujours.*

— Tu ne t'en tireras pas aussi facilement ! cria-t-elle. N'y pense même pas ! Tu ne t'enfuiras pas ! Je fais partie de ta destinée, tu entends ?

*Il n'y a pas de providence, pensa-t-il. Cela n'existe pas. La seule chose qui nous soit prédestinée à tous, c'est la mort. Le second tranchant de l'épée à deux fils, c'est la mort. Le premier, c'est moi. Le second, c'est la mort qui me suit pas à pas. Je ne peux pas, je n'ai pas le droit de t'exposer, Ciri.*

— Je suis ta destinée !

Il l'entendit encore crier du sommet de la colline, mais moins fort, sur un ton plus désespéré.

D'un coup de talon, il fit avancer son cheval et s'enfonça dans la forêt humide, noire et froide comme un gouffre, dans l'ombre familière et bienveillante des ténèbres sans fin.

# QUELQUE CHOSE EN PLUS

## I

Lorsque les sabots frappèrent les madriers du pont, Yurga ne leva même pas la tête. Il étouffa son hurlement, lâcha le bandage de la roue qu'il s'efforçait de remettre en place et rampa sous le chariot aussi vite que possible. Les larmes aux yeux, rasant de son dos la rugueuse couche de fumier et de boue recouvrant la partie inférieure du plancher du véhicule, il glapissait par intermittences en tremblant de peur.

Le cheval s'approchait à pas lents du chariot. Yurga remarqua qu'il posait prudemment et délicatement ses sabots sur les poutres complètement pourries et moisies.

— Sors de là, lui intima le cavalier qu'il ne voyait pas.

Yurga siffla entre ses dents en rentrant la tête dans les épaules. Le cheval s'ébroua, frappa du pied.

— Doucement, Ablette, dit le cavalier. (Yurga entendit l'individu tapoter l'encolure de sa monture.) Sors de là, l'ami. Je ne te ferai aucun mal.

Le marchand ne crut pas les paroles de l'inconnu. Il y avait néanmoins quelque chose dans sa voix de rassurant et d'intrigant, bien que son timbre ne fût pas agréable. En marmonnant des prières destinées à plusieurs dieux à la fois, Yurga sortit enfin avec prudence la tête de sous le chariot.

Le cavalier avait des cheveux blancs comme le lait, plaqués sur le front par un bandeau de cuir, et un manteau de laine noir retombant sur la croupe de sa jument alezane. Il ne regarda pas Yurga. Penché sur sa selle, il observait la roue du chariot et le moyeu encastré dans les planches fendues du pont. Il releva soudain la tête, effleura du regard le marchand pour observer impassiblement la végétation poussant sur les bords de la ravine.

Yurga s'extirpa difficilement en grommelant. Il s'essuya le nez du revers de la main en se barbouillant le visage du goudron de bois du moyeu. Le cavalier le darda d'un regard sombre et attentif, aussi tranchant et acéré qu'un harpon. Yurga demeura silencieux.

— À deux, nous n'arriverons pas à la dégager, dit enfin l'inconnu en désignant la roue dentée. Tu voyageais seul ?

— Nous étions trois, seigneur, balbutia Yurga. Mes domestiques ont fui, les pleutres...

— Ce n'est pas étonnant, répondit le cavalier en regardant le fond de la ravine, sous le pont. Ce n'est pas du tout étonnant. Je pense que tu devrais faire la même chose qu'eux. Il est encore temps.

Les yeux de Yurga ne suivirent pas le regard de l'inconnu qui se posa sur les crânes, côtes et tibias dispersés parmi les pierres, et

visibles à travers les bardanes et les orties poussant sur le fond asséché de la rivière. Le marchand redoutait que ces orbites noires, ces sourires à belles dents et tous ces os brisés ne provoquent en lui de nouveau un affaissement total de son être, et que ce qui restait de son courage ne crève comme la vessie d'un poisson. Il aurait alors fui sur la grand-route en étouffant ses hurlements, comme l'avaient fait le conducteur et le valet une heure plus tôt à peine.

— Mais qu'est-ce que tu attends ? demanda à mi-voix le cavalier en faisant pivoter son cheval. Le crépuscule ? Il sera alors trop tard. Ils viendront te prendre dès que le jour tombera. Peut-être même plus tôt. Va, monte sur ton cheval, suis-moi. Partons d'ici le plus vite possible.

— Et le chariot, seigneur ? gueula à pleins poumons Yurga, surpris lui-même par l'intensité de son cri dont il ne sut pas si c'était la peur, le désespoir ou la colère qui l'avait provoqué. Les marchandises ! Toute une année de travail ! Je préfère crever ! Je ne laisserai rien sur place !

— Il me semble que tu ne sais pas encore où le sort t'a mené, l'ami, dit tranquillement l'inconnu en montrant de la main l'horrible cimetière s'étendant sous le pont. Tu ne veux pas laisser le chariot sur place, dis-tu ? Moi, je te dis que lorsque le crépuscule tombera, même le trésor du roi Dezmod ne pourra te sauver. Cesse de penser à ton maudit chariot. Au diable ton idée de prendre un raccourci à travers une contrée si merveilleuse. Tu ne sais donc pas quels massacres ont eu lieu ici depuis la fin de la guerre ?

Yurga fit signe qu'il l'ignorait.

— Tu ne le sais pas, répondit l'inconnu en hochant la tête, mais tu vois ce qui gît en bas ! Il est difficile de ne pas le remarquer. Ce sont tous ceux justement qui ont essayé de prendre un raccourci. Et toi, tu dis que tu ne veux pas laisser ton chariot sur place. Que contient-il, ton fameux chariot ? Je suis curieux de le savoir.

Yurga ne répondit pas. Tout en regardant le cavalier par en dessous, il hésitait entre « étoupe » et « vieux chiffons ».

Le cavalier ne semblait pas particulièrement intéressé par la réponse. Il tranquillisa l'alezane qui agitait nerveusement la tête.

— Seigneur..., balbutia enfin le marchand. Aidez-moi. Sauvez-moi. Je vous serai reconnaissant jusqu'à la fin de ma vie... Ne me laissez pas... Je vous donnerai ce que vous voudrez, tout ce que vous désirerez... Sauvez-moi, seigneur !

L'inconnu pivota brusquement la tête tout en maintenant ses deux mains sur le pommeau de la selle.

— Qu'as-tu dit ?

Yurga, la bouche ouverte, garda le silence.

— Tu me donneras ce que je désire, répète.

Yurga avala sa salive avant de fermer la bouche. Il regrettait de

ne pas avoir tourné sept fois sa langue. Dans sa tête virevoltèrent les plus fantastiques conjectures concernant le prix que l'étrange voyageur pouvait exiger. Toutes. Même le privilège d'un commerce spécifique une fois par semaine avec sa jeune épouse, Chrysididae, ne paraissait pas si terrible, comparé à la perte de son chariot, et à n'en point douter beaucoup moins macabre que celle de devenir un squelette blanchi au fond du ravin. Son atavisme de marchand l'inclina à estimer rapidement la situation. Le cavalier ne ressemblait pas à un clochard, à un vagabond ou à un maraudeur comme il y en avait tant depuis que la guerre était terminée. Il n'était pas non plus un prince, un conseiller municipal ou l'un de ces petits chevaliers se faisant une haute idée d'eux-mêmes qui prennent plaisir à soustraire l'argent de leurs prochains. Yurga l'estima à près de vingt pièces d'or. Sa nature commerciale l'empêchait néanmoins de proposer un prix. Il se limita à parler indistinctement « d'éternelle reconnaissance ».

— Je t'ai demandé, reprit tranquillement l'inconnu qui avait attendu que le marchand se tût, si tu me donneras ce que je désire.

Il fallait parler. Yurga avala sa salive en hochant la tête. Contre toute attente, l'inconnu ne triomphait pas ; il ne paraissait même pas particulièrement satisfait de son succès dans la négociation. Il cracha dans la ravine en se penchant sur son cheval.

— Mais qu'est-ce que je fais ? dit-il tristement. Est-ce que je ne fais pas une bêtise ? Soit, j'essaierai de te sortir de là. Je ne te cache pas que cette aventure peut s'avérer fatale pour l'un et pour l'autre. Si nous réussissons, toi en échange...

Yurga se contracta, prêt à pleurer.

— Tu me donneras, récita rapidement le cavalier au manteau noir, la chose que tu ne t'attendais pas à trouver chez toi en revenant. Tu le jures ?

Yurga fit un signe de la tête en bégayant.

— Bien, grimaça l'inconnu. Maintenant pousse-toi. Le mieux serait que tu te dissimules de nouveau sous le chariot. Le soleil va disparaître.

Il descendit de cheval et enleva son manteau. Le marchand remarqua l'épée que l'inconnu portait en bandoulière et le baudrier lui barrant le torse. Il avait le sentiment d'avoir déjà entendu parler d'individus portant leurs armes de cette manière. Sa veste de cuir noir coupée à la taille et ses longues manchettes cloutées d'argent pouvaient indiquer que l'inconnu provenait de Novigrad ou de ses environs. La mode pour de tels vêtements était dernièrement répandue parmi la jeunesse, mais l'inconnu n'était plus un jeune homme.

Le cavalier se retourna après avoir déchargé sa monture ; son médaillon rond suspendu sur son torse à une chaîne d'argent se mit à frémir ; il tenait sous le bras une petite chope ferrée et un long paquet

sanglé couvert de peaux.

— Toujours pas sous le chariot ? demanda-t-il en s'approchant.

Yurga remarqua qu'un loup montrant les crocs figurait sur le médaillon.

— Seriez-vous... un sorceleur, seigneur ?

L'inconnu haussa les épaules.

— Tout juste. Un sorceleur. Et maintenant, disparaïs de l'autre côté du chariot. N'en sors pas et tais-toi. Je dois être seul pendant un instant.

Yurga obtempéra. Il s'accroupit près de la roue en se dissimulant sous la bâche. Il préférerait ne pas voir ce que faisait l'inconnu de l'autre côté du chariot et encore moins les ossements gisant au fond de la ravine. Il observa donc ses chaussures et les germes de mousse verte en forme d'étoile recouvrant les madriers pourris du pont.

Un sorceleur.

Le soleil disparut.

Il entendit des pas.

L'inconnu sortit lentement, très lentement, de derrière le chariot et se dirigea vers le centre du pont. Yurga le voyait de dos. Il remarqua que son épée n'était pas la même que celle qu'il avait vue auparavant. Il s'agissait d'une belle arme : la poignée, la garde et les ornements de fer du fourreau brillaient comme des étoiles. Même au crépuscule, la lumière continuait d'en émaner.

La lueur or et pourpre recouvrant la forêt s'estompa.

— Seigneur...

L'inconnu se retourna. Yurga réussit à réprimer un cri.

Le visage de l'étranger était blanc, blanc et poreux comme un fromage frais sorti de son linge. Et ses yeux... Ô dieux... La terreur hurla en Yurga. Ses yeux...

— Derrière le chariot, vite, ordonna l'inconnu à mi-voix.

Ce n'était pas la même voix que celle qu'il avait entendue plus tôt. Le marchand sentit soudain la pression de sa vessie trop pleine.

L'inconnu se retourna et s'éloigna sur le pont.

Un sorceleur.

Le cheval attaché à l'échelle du chariot grognait, hennissait, frappait les madriers de ses sabots.

Un moustique se mit à bruire au-dessus de l'oreille de Yurga. Le marchand ne bougea même pas la main pour le chasser. Un deuxième moustique arriva. Des nuages entiers de moustiques se concentraient dans les broussailles de l'autre côté de la ravine.

Ils hurlaient.

Yurga s'aperçut en serrant les dents de douleur que ce n'étaient pas des moustiques.

Dans le crépuscule de plus en plus dense, de petites silhouettes



difformes, affreuses, pas plus hautes qu'une aune, aussi maigres que des squelettes, dépassaient des fourrés de la ravine. Elles entraient sur le pont d'une démarche excentrique rappelant celle du héron, en levant très haut, par des mouvements brusques, leurs genoux enflés. Des yeux bilieux saillaient sous des fronts plats et ridés. Leurs petites gueules de batraciens arboraient de menus crocs laiteux. Elles s'approchaient en chuintant.

L'inconnu, immobile comme une statue au milieu du pont, leva soudain la main droite en disposant bizarrement ses doigts. Les nains monstrueux se retirèrent en sifflant avant de reprendre leur marche, rapide, de plus en plus rapide, levant comme des baguettes leurs longues pattes munies de serres.

À gauche, on entendit un bruit de griffes : un nouveau monstre surgit soudain de sous le pont ; les autres se ruèrent en faisant des bonds ahurissants. L'inconnu pivota. La nouvelle épée étincelait. La tête de la créature qui grimpait sur le pont vola à hauteur d'une toise, en traînant derrière elle une guirlande de sang. L'homme aux cheveux d'albâtre bondit jusqu'au groupe restant. Il frappait en faisant tournoyer son épée à droite et à gauche. Les monstres hurlants se jetaient sur lui de toutes parts en agitant les pattes ; la lame brillante et tranchante comme un rasoir ne les décourageait pas. Yurga se blottit contre le chariot.

Quelque chose tombé à ses pieds l'éclaboussa de sang. C'était une longue patte osseuse à quatre serres, écailleuse comme celle d'une poule.

Le marchand hurla.

Il sentit la présence d'un être passant furtivement à côté de lui. Il se recroquevilla comme s'il voulait disparaître sous le chariot. La chose atterrit alors brusquement sur sa nuque : de grosses pattes griffues s'agrippant à sa tempe et à sa joue. Yurga ferma les yeux. Il s'arracha à la prise du monstre en criant et en se lacérant le corps ; il se retrouva titubant au milieu du pont au milieu des cadavres gisant sur les madriers. La bataille faisait rage. Le marchand ne vit rien d'autre que le tumulte rageur et la confusion d'où, de temps en temps, émergeait le rayon d'un fil d'argent.

— À l'aide ! hurla-t-il en sentant que les crocs acérés traversaient la bure de sa capuche et s'abreuvaient à son occiput.

— Baisse la tête !

Il rentra le menton dans son torse en chassant du regard l'éclair fusant de la lame. L'épée vociféra dans l'air en frôlant sa capuche. Yurga entendit un craquement affreux et humide. Un liquide chaud comme déversé d'un seau aspergea ses épaules. Un poids inerte sur sa nuque le força à mettre les deux genoux à terre.

Le marchand vit trois autres monstres jaillir de sous le pont.

Bondissant comme des locustes, ils avaient saisi les cuisses de l'inconnu. L'un d'eux, dont la gueule de crapaud fut sectionnée d'un coup, s'éloigna d'une démarche rigide avant de choir sur les madriers. Le deuxième, touché par la pointe de l'épée, s'affaissa dans des spasmes. Les autres cernaient l'homme aux cheveux d'albâtre comme des fourmis, en l'acculant contre le bord du pont. Le troisième monstre fut rejeté, en sang, hurlant et pris de convulsions, au-delà du tumulte. La horde désorganisée roula au même moment hors du pont dans la ravine. Yurga se laissa tomber à terre en se protégeant la tête avec les mains.

Le marchand entendit sous le pont les clameurs de triomphe des monstres se transformer sous les sifflements de l'épée en hurlements et en gémissements de douleur. Puis parvint de l'obscurité un tintinnabulement de pierres suivi d'un craquement de squelettes écrasés et broyés, puis encore le sifflement d'une épée et un coassement ultime, désespéré, à glacer le sang, prématurément interrompu.

Ce ne fut ensuite que le silence entrecoupé çà et là, parmi les grands arbres au fond de la forêt, par le cri effrayé d'un oiseau. Puis l'oiseau lui-même se tut.

Yurga avala sa salive puis se redressa légèrement en relevant la tête. Le silence régnait toujours. Même les feuilles des arbres ne rendaient aucun bruit. La forêt semblait être devenue muette de terreur. Des nuages effilochés assombrirent le ciel.

— Hé !

Le marchand se retourna en se protégeant instinctivement avec les mains. Le sorcelleur se tenait debout devant lui, immobile, noir, portant son épée scintillante au bout de son bras pendant. Yurga remarqua qu'il ne se tenait pas droit, qu'il penchait de côté.

— Seigneur, que vous arrive-t-il ?

Le sorcelleur ne répondit pas. Il fit un pas, lourd et maladroit, en se touchant la hanche gauche, tendit la main pour se retenir au chariot. Yurga remarqua le sang noir et brillant gouttant sur les madriers.

— Seigneur, vous êtes blessé !

Le sorcelleur ne répondit pas. Il s'accrocha soudain à la caisse du chariot en fixant son regard sur les yeux du marchand puis se laissa glisser lentement sur le pont.

## II

— Doucement, prudemment... Sous la tête... Que l'un d'entre vous lui soutienne la tête !

— Ici, ici, sur le chariot !

— Par les dieux, il saigne... Seigneur Yurga, son sang coule à travers le pansement...

— Cessez de jacasser ! Allez, dépêche-toi, Profit, du nerf ! Couvrez-le d'une fourrure, et toi Vell, tu ne vois pas qu'il tremble ?  
— On pourrait peut-être lui faire boire de l'eau-de-vie !  
— À un blessé inconscient ? Mais tu es devenu fou, Vell ? Passe-moi plutôt la bonbonne : je dois boire un coup... Espèces de chiens, vauriens, misérables pleutres ! Filer comme ça et me laisser seul !  
— Seigneur Yurga ! Il dit quelque chose !  
— Quoi ? Que dit-il ?  
— Ce n'est pas clair... Un prénom...  
— Lequel ?  
— Yennefer...

### III

— Où suis-je ?  
— Ne vous levez pas, seigneur, ne bougez pas, ou tout va se rouvrir et se déchirer. Ces bêtes horribles vous ont mordu la cuisse jusqu'à l'os. Vous avez perdu beaucoup de sang... Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Yurga ! L'homme que vous avez sauvé sur le pont, vous ne vous souvenez pas ?  
— Ah...  
— Avez-vous soif ?  
— Par tous les diables, oui...  
— Buvez, seigneur, buvez. La fièvre vous consomme.  
— Yurga... où sommes-nous ?  
— Nous sommes en route, dans mon chariot. Ne dites rien, seigneur, ne bougez pas. Nous devons nous éclipser de ces forêts pour rejoindre les premiers hameaux humains et trouver un guérisseur. Votre pansement ne suffit pas. Le sang n'arrête pas de couler...  
— Yurga...  
— Oui, seigneur ?  
— Dans mon coffre... un flacon... avec de la cire verte. Détache le sceau et donne-le-moi... Dans un godet. Nettoie bien le godet. Personne ne doit toucher les flacons... si vous tenez à la vie... Vite, Yurga... Nom d'un chien, qu'est-ce que ce chariot peut secouer... Le flacon, Yurga...  
— Voilà... buvez.  
— Merci... Fais bien attention. Je vais m'endormir. Je vais m'agiter et délirer puis gésir comme un cadavre. Ce n'est rien, n'aie pas peur...  
— Dormez, seigneur, sinon votre blessure se rouvrira et vous perdrez tout votre sang.

Il s'affaissa sur le cuir. Sa tête chancela. Il sentit que le marchand le couvrait d'une fourrure et d'un plaid puant la sueur de cheval. Le chariot cahotait. Chaque secousse mordait douloureusement sa cuisse et sa hanche. Il serra les dents. Au-dessus de lui, il vit des milliards

d'étoiles. Si près qu'il lui semblait qu'il eût suffi de tendre la main juste au-dessus de sa tête, juste au-dessus de la crête des arbres, pour les toucher.

Il choisit en marchant le tracé le plus éloigné de la lumière, de la lueur des feux, pour se dissimuler dans la zone des ombres ondoiyantes. Ce n'était pas facile : il y avait partout des bûchers de sapins ardents, imprimant dans le ciel une clarté rouge piquetée de brandons, annexant l'obscurité de leurs oriflammes de fumée, craquant et explosant de lumière entre les silhouettes dansantes.

Geralt s'arrêta pour laisser passer la procession – folle, hurlante, sauvage – qui s'approchait en lui bloquant toute issue. Quelqu'un lui saisit l'épaule et essaya de lui remettre une petite jarre débordant de mousse. Il refusa gentiment, mais repoussa avec fermeté l'homme chancelant qui portait un tonnelet sous l'aisselle et arrosait de bière les gens alentour. Il ne voulait pas boire.

Pas pendant une telle nuit.

Non loin de là, sur une scène construite en troncs de bouleaux dominant l'énorme feu, le roi de Mai aux cheveux clairs, portant une couronne de fleurs et des braies d'étope, embrassait la reine de Mai ; il lui caressait les seins à travers sa fine tunique trempée de sueur. Le monarque, plus qu'éméché, titubait et ne maintenait son équilibre qu'en étreignant la reine, le poing retenant dans le dos de la belle une chope de bière. La reine n'était pas sobre non plus. Ceinte d'une couronne de fleurs lui retombant sur les yeux, elle s'accrochait au cou du roi en gigotant les jambes. La foule dansait sur la scène, chantait, hurlait en brandissant des gaules entortillées de fleurs et de plantes.

— Belleteyn ! cria aux oreilles de Geralt une jeune fille de petite taille.

Le tirant par la manche, elle le força à faire un tour sur lui-même dans la procession qui les submergeait. Elle dansa à côté de lui : sa robe et sa chevelure de fleurs claquaient au vent. Il permit qu'elle l'attire dans la danse. Il virevoltait habilement en laissant passer les autres couples.

— Belleteyn ! C'est la nuit de Mai !

À côté d'eux, il y eut une empoignade, des cris et le rire nerveux d'une jeune fille luttant contre un garçon qui l'emportait dans le noir, hors du cercle de la lumière. La procession, brailarde, dessinait une chenille entre les bûchers embrasés. Parfois, quelqu'un trébuchait, tombait en brisant la chaîne des bras qui se scindait alors en petits groupes.

Les yeux de la jeune fille, perçant sous les feuilles ornant son front, observaient Geralt. Elle s'approcha et se serra violemment contre ses épaules. Il la prit plus brutalement qu'il ne voulut. Ses doigts pressés contre son dos ressentaient à travers le lin délicat la

moiteur de son corps. Elle releva la tête en fermant les yeux. Ses dents brillaient sous sa lèvre supérieure qu'elle tenait légèrement soulevée. La jeune fille exhalait des odeurs de sueur et de roseau aromatique, de fumée et de désir.

*Pourquoi pas*, pensa-t-il en froissant le dos de sa robe. Ses mains jouissaient de la chaleur humide et éthérée. La jeune fille n'était certes pas son type : trop petite, trop enveloppée. Il sentait sous ses doigts l'endroit où la robe trop serrée divisait le corps en deux nettes rondeurs justement là où il n'aurait pas dû le sentir. *Mais pourquoi pas, pendant une telle nuit... cela n'a pas d'importance.*

Belleteyn... Des feux jusqu'à l'horizon. La nuit de Mai.

Le bûcher le plus proche, engloutissant les fagots de résineux secs qu'on lui lançait, s'intensifia d'une lueur jaune, d'une lumière inondant les alentours. La jeune fille planta son regard dans les yeux de Geralt. Il l'entendit inspirer bruyamment. Son corps se tendit brutalement ; ses doigts se contractèrent violemment sur le torse du sorcelleur. Geralt relâcha sa compagne. Celle-ci hésita d'abord puis éloigna son corps sans dégager immédiatement ses hanches de la cuisse du sorcelleur. Le regard fuyant, la tête courbée, elle retira d'abord ses mains avant de faire un pas en arrière.

Ils restèrent immobiles un moment. La procession qui revenait ne les reprit pas, ne les ébranla pas, ne les bouscula pas. La jeune fille pivota et s'enfuit maladroitement en se perdant dans la masse des autres danseurs. Elle ne lui jeta qu'un regard furtif.

Belleteyn...

*Mais qu'est-ce que je fais là ?*

Une étoile luit, étincelant dans l'obscurité. Aveuglante. Le médaillon que le sorcelleur portait autour du cou se mit à tinter. Geralt augmenta instinctivement la taille de ses pupilles pour percer sans difficulté l'obscurité.

La femme n'était pas une paysanne. Les filles de la campagne ne portaient pas de manteaux noirs en velours. Les filles de la campagne que les hommes portaient ou tiraient de force dans les fourrés, criaient, ricanaient, se trémoussaient et gigotaient comme des truites fraîchement pêchées. Aucune d'entre elles ne donnait l'impression de maîtriser la situation : cette femme emmenait dans le noir un compagnon aux cheveux blonds et à la chemise à moitié ouverte.

Les filles de la campagne ne portaient jamais de ruban de velours autour du cou ou d'étoile d'obsidienne incrustée de diamants.

— Yennefer.

Ses grands yeux violets enflammaient un visage triangulaire et pâle.

— Geralt...

Elle abandonna la main du blond chérubin au torse luisant de

sueur comme une plaque de cuivre. Le garçon hésita, chancela, tomba à genoux, tourna la tête, regarda de tous côtés, protesta. Puis il se leva lentement en les considérant d'un regard tout à la fois dubitatif et gêné, et s'éloigna vers les feux. La magicienne ne le suivit même pas des yeux. Elle fixait intensément le sorcelleur. Sa main tremblait sur l'ourlet de son manteau.

— Heureux de te revoir, dit-il sans émotion.

Il sentit alors que la tension entre eux venait de tomber.

— De même, répondit-elle en souriant. (Il lui sembla qu'il y avait dans ce sourire quelque chose de forcé, mais il n'en était pas sûr.) C'est une agréable surprise, j'en conviens. Que fais-tu ici, Geralt ? Oh ! pardonne-moi, excuse mon indélicatesse. Tu fais bien sûr ici la même chose que moi. C'est la fête de Belleteyn. À la différence que tu m'as surprise, dirais-je, en flagrant délit.

— Je t'ai dérangée.

— Je n'en mourrai pas, plaisanta-t-elle. La nuit va durer. Si je veux, j'en séduirai un autre.

— Dommage que je ne sache pas comment faire, réussit-il à dire en feignant l'indifférence. Une jeune fille a vu mes yeux à la lumière et s'est enfuie.

— Au petit matin, répondit-elle en souriant de manière encore plus artificielle, lorsqu'elles deviendront vraiment folles, elles ne feront plus attention. Tu en trouveras une autre, tu verras...

— Yen...

Le reste de la phrase resta bloqué dans sa gorge.

Ils se regardèrent longtemps, très longtemps. La lueur rouge du feu dansait sur leurs visages. Yennefer soupira soudain en dissimulant ses yeux sous ses cils.

— Geralt, non. Ne commençons pas...

— C'est Belleteyn, l'interrompit-il, tu as oublié ?

Elle s'approcha lentement, posa la main sur son épaule et se serra doucement contre lui, se pelotonna prudemment contre son torse. Il caressa ses cheveux noir corbeau éparpillés en boucles comme des serpents.

— Crois-moi, murmura-t-elle en relevant la tête, je n'hésiterais pas un instant s'il n'était question que de... mais cela n'a aucun sens. Tout recommencerait et se terminerait comme avant. Cela n'aurait aucun sens que nous...

— Est-ce que tout doit avoir un sens ? C'est Belleteyn.

— Belleteyn ? (Elle détourna le visage.) Qu'est-ce que cela change ? Quelque chose nous a attirés vers ces feux et ces gens qui s'amusent. Nous avons l'intention de danser, de faire des folies, de nous enivrer un peu et de profiter de la liberté des mœurs en vigueur ici en l'honneur du cycle recommencé de la nature. Et quoi ? Nous

tombons l'un sur l'autre après... combien de temps s'est écoulé ? après... un an ?

— Un an, deux mois et dix-huit jours.

— Tu m'émeus. Tu le fais exprès ?

— Oui, Yen...

— Geralt, l'interrompt-elle en reculant soudain et en secouant la tête, disons les choses clairement : c'est impossible.

Il confirma d'un hochement de tête que les choses étaient claires.

Yennefer repoussa son manteau de ses épaules. Elle portait un fin chemisier blanc et une jupe noire retenue par une ceinture aux maillons argentés.

— Je ne veux pas recommencer, répéta-t-elle. Et l'idée de faire avec toi... ce que j'avais l'intention de faire avec ce beau blond... selon les mêmes règles... cette idée, Geralt, je la trouve avilissante. Dégradante pour toi et pour moi. Tu comprends ?

Il acquiesça de nouveau. Elle le regarda, les cils baissés.

— Tu ne pars pas ?

— Non.

Elle garda le silence un moment puis haussa impatiemment les épaules.

— Tu es vexé ?

— Non.

— Viens, asseyons-nous quelque part, loin de ce tumulte. Discutons un peu. Tu vois, je suis heureuse que nous nous soyons rencontrés. C'est la vérité. Asseyons-nous un moment. D'accord ?

— D'accord, Yen.

Ils partirent dans l'obscurité, loin de la fourmilière, vers la façade sombre d'une forêt en prenant soin d'éviter les couples enlacés. Pour trouver un lieu tranquille, ils durent marcher longtemps. Ils s'arrêtèrent sur un coteau sec flanqué d'un buisson de genévrier aussi fluet qu'un cyprès.

La magicienne ouvrit la broche de son manteau qu'elle étendit au sol après l'avoir secoué. Il s'assit à côté d'elle. Il désirait ardemment lui prendre les épaules, mais il n'en fit rien par contrariété. Yennefer reboutonna son chemisier grand ouvert en le regardant attentivement. Elle soupira en se serrant contre lui. Geralt savait que Yennefer devait faire de grands efforts pour lire les pensées, mais qu'elle sentait instinctivement les intentions des autres.

Ils gardèrent le silence.

— Eh, par la peste ! s'écria-t-elle soudain en défaisant son étreinte.

La magicienne leva le bras et récita une formule. Au-dessus de leur tête s'élevèrent des bulles rouges et vertes éclatant très haut en formant des fleurs rouges pennées. Des rires et des cris de joie leur

parvenaient des feux.

— Belleteyn, dit-elle amèrement. La nuit de Mai... Le cycle se répète. Qu'ils s'amusent, s'ils le peuvent...

Il y avait d'autres magiciens dans les environs. Trois éclairs orange fusèrent au loin dans le ciel ; de l'autre côté, au pied de la forêt, un geyser de météores virevoltants aux couleurs de l'arc-en-ciel explosa. Les danseurs près des feux poussèrent des cris d'admiration. Tendu, Geralt caressa les boucles de Yennefer en humant l'odeur de lilas et de groseille à maquereau qu'elles exhalaient. *Si je la désire trop, pensa-t-il, elle le sentira ; cela risque de l'indisposer. Je vais lui demander tranquillement si tout va bien.*

— Rien de neuf chez moi, reprit-elle. (Quelque chose tremblait néanmoins dans sa voix.) Rien dont il vaille la peine de parler.

— Ne me fais pas cela, Yen. Ne lis pas dans mon esprit. Ça me gêne.

— Pardonne-moi. C'est instinctif. Et chez toi, Geralt, quoi de neuf ?

— Rien, rien d'important dont il vaille la peine de parler.

Ils demeurèrent silencieux.

— Belleteyn ! cria-t-elle soudain. (Geralt sentit ses épaules pressées contre son torse se tendre et se dresser.) Ils s'amusent. Ils célèbrent le cycle éternel de la nature. Et nous ? Qu'est-ce que nous faisons ? Nous, les reliques, les condamnés à mort, à l'extermination et à l'oubli. La nature renaît, le cycle se répète. Mais pas nous, Geralt. Nous, nous ne pouvons pas nous perpétuer. Nous sommes dépourvus de cette possibilité. Nous avons hérité du don de faire des choses extraordinaires avec la nature, parfois contre elle, mais nous avons été dépossédés en contrepartie de ce qu'il y a dans la nature de plus simple et de plus naturel. Qu'est-ce que cela peut faire que nous vivions plus longtemps que les humains ? Pas de printemps après l'hiver : nous ne renaîtrons pas, notre fin nous emportera avec elle. Mais quelque chose nous attire vers ces feux bien que notre présence constitue une gausserie méchante et sacrilège à l'égard de cette fête.

Elle resta silencieuse. Il n'aimait pas la voir tomber dans une telle noirceur. La raison ne lui en était que trop connue. *Cela recommence à la ronger*, pensa-t-il. Il y avait eu un temps où il semblait qu'elle eût oublié ou accepté son sort. Il lui serra les épaules en la berçant comme un enfant. Elle ne résista pas. Geralt ne s'en étonna pas : il savait qu'elle en avait besoin.

— Tu sais, Geralt, dit-elle soudain tranquilisée, c'est ton silence qui m'a le plus manqué.

Il déposa ses lèvres sur ses cheveux, ses oreilles. *Je te désire, Yen, pensa-t-il, je te désire, tu le sais bien. Tu le sais très bien, Yen.*

— Je sais, murmura-t-elle.



— Yen...

— Seulement aujourd'hui, répondit-elle en l'observant de ses yeux grands ouverts. Seulement cette nuit qui va bientôt disparaître. Que ce soit notre Belleteyn. Nous nous séparerons au matin. Je t'en prie, ne compte pas sur plus. Je ne peux pas... Je ne pourrais pas. Pardonne-moi. Si je t'ai blessé, embrasse-moi et va-t'en.

— Si je t'embrasse, je ne pars pas.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle courba la tête. Geralt embrassa sa bouche entrouverte. Prudemment : d'abord la lèvre supérieure, puis la lèvre inférieure. Ses mains emmêlaient ses boucles, touchaient ses oreilles, les brillants à ses lobes, son cou. En lui rendant son baiser, Yennefer l'attira à lui ; ses doigts agiles n'eurent aucune peine à défaire les fermoirs de sa veste.

Elle se laissa glisser sur le manteau disposé à même la mousse. Geralt embrassa ses seins. Il sentit les mamelons durcir et se dresser sous le fin textile de son chemisier. Yennefer respirait irrégulièrement.

— Yen...

— Ne dis rien, s'il te plaît.

Le toucher de sa peau nue et douce, froide, électrisait sa paume et ses doigts. Le dos de Geralt frissonna sous les ongles de Yennefer. Des cris, des chants, des sifflements leur parvenaient toujours des feux, dans un tourbillon lointain de brandons et de fumée pourpre. Des câlins, des caresses. Lui, elle. Des frissons. Et de l'impatience. Il toucha ses cuisses sveltes refermées sur ses hanches qui le serraient comme une fibule.

Belleteyn !

Respiration et soupirs entamèrent leur ballet ; des éclairs fusèrent sous leurs paupières ; l'odeur du lilas et de la groseille à maquereau les enveloppa. Le roi et la reine de Mai sont-ils l'expression d'une gauserie sacrilège ? De l'oubli ?

C'est Belleteyn, la nuit de Mai !

Un gémissement de Yen ou de Geralt perça ; des boucles noires recouvrirent leurs yeux et leur bouche ; leurs doigts enlacés tremblèrent dans leurs mains serrées. Un cri ; des cils noirs, humides ; un gémissement.

Puis le silence. Toute l'éternité dans un silence.

Belleteyn... Des feux jusqu'à l'horizon...

— Yen ?

— Oh... Geralt.

— Yen, tu pleures ?

— Non !

— Yen...

— Je m'étais promis... Je m'étais...

- Ne dis rien. Ce n'est pas la peine. Tu n'as pas froid ?
- Si.
- Et maintenant ?
- J'ai plus chaud.

Le ciel s'éclaircissait à une vitesse vertigineuse. Le mur noir de la forêt retrouvait ses contours : la ligne dentelée de la crête des arbres émergeait de l'obscurité indistincte. Derrière elle, l'annonce azurée de l'aurore se déversait sur l'horizon en éteignant les étoiles. Il fit plus frais. Geralt serra Yennefer plus fort. Il la couvrit de son manteau.

- Geralt ?
- Hum...
- Le jour va se lever.
- Je sais.
- Je t'ai blessé ?
- Un peu.
- Tout recommencera ?
- Rien ne s'est jamais arrêté.
- Je t'en prie... Je me sens bien auprès de toi...
- Ne dis rien. Tout va bien.

Une odeur de fumée montait des bruyères. Une odeur de lilas et de groseille à maquereau.

- Geralt ?
- Oui ?
- Tu te souviens de notre rencontre au mont de la Grande Crécerelle ? Et de ce dragon doré ? Comment s'appelait-il ?
- Trois-Choucas. Je me souviens.
- Il nous avait dit...
- Je me souviens, Yen.

Elle lui embrassa le bas de la nuque en y plaquant sa tête et en le chatouillant avec ses cheveux.

— Nous sommes créés l'un pour l'autre, murmura-t-elle. Peut-être même destinés l'un à l'autre. Mais rien de tout cela ne peut avoir lieu. Dommage. Nous devons nous séparer lorsque le jour se lèvera. Il ne peut en être autrement. Nous devons nous séparer pour ne pas nous nuire réciproquement : destinés l'un à l'autre, créés l'un pour l'autre, mais celui qui nous a créés ainsi aurait dû penser à quelque chose en plus. Il faudrait quelque chose en plus. Pardonne-moi. Je devais te le dire.

- Je sais.
- Faire l'amour n'avait aucun sens.
- Tu te trompes.
- Rentre à Cintra, Geralt.
- Quoi ?
- Va à Cintra. Vas-y et cette fois, ne renonce pas. Ne répète pas

l'erreur de la dernière fois...

— Comment le sais-tu ?

— Je sais tout de toi. As-tu oublié ? Va à Cintra, vas-y le plus vite possible. Une époque noire advient. Très noire. Tu dois arriver à temps...

— Yen...

— Non, ne dis rien, s'il te plaît.

Il faisait de plus en plus frais et de plus en plus clair.

— Ne pars pas maintenant. Attendons l'aurore.

— Attendons.

## IV

— Ne bougez pas, seigneur. Il faut changer votre pansement, car la blessure est souillée et votre jambe enfle horriblement. Par les dieux, c'est affreux... Il faut trouver un guérisseur au plus vite...

— J'incague les guérisseurs ! gémit le sorceleur. Donne-moi mon coffret, Yurga. Oui, ce flacon. Verse-le directement sur la blessure. Oh ! Par la peste et le choléra ! Ce n'est rien, verse encore... Oh ! C'est bien. Panse et couvre-moi...

— Cela enfle, seigneur, toute la cuisse... Et la fièvre vous terrasse...

— J'incague la fièvre... Yurga ?

— Oui, seigneur ?

— J'avais oublié de te remercier...

— Ce n'est pas à vous de remercier, seigneur, mais à moi. C'est vous qui m'avez sauvé la vie. Vous avez été blessé en prenant ma défense. Et moi ? Qu'ai-je donc fait ? Je n'ai fait que panser un homme blessé et inconscient. Je l'ai fait porter sur mon chariot et l'ai empêché de périr. C'est une chose banale, seigneur sorceleur.

— Pas si banale que ça, Yurga. Il est arrivé qu'on m'abandonne dans des situations semblables, comme un chien...

Le marchand demeura silencieux en courbant la tête.

— Oui... c'est comme ça. Le monde environnant est horrible, murmura-t-il enfin. Mais ce n'est pas une raison pour que nous nous comportions tous de manière exécrationnelle. Le bien est nécessaire. C'est ce que mon père m'a enseigné et ce que j'enseignerai à mes fils.

Le sorceleur resta silencieux. Il observa les branches des arbres qui pendaient au-dessus du chemin et disparaissaient avec le mouvement du chariot. Sa cuisse revenait à la vie. La douleur avait disparu.

— Où sommes-nous ?

— Nous venons de traverser le gué de la rivière Trava. Nous sommes actuellement dans les bois d'Alkékenge. Ce n'est plus la Témérie, mais Soddén. Vous dormiez lorsque nous avons franchi la frontière et que les douaniers ont fouillé le chariot. Je dois vous dire

qu'ils ont été étonnés de vous trouver là. Mais le plus ancien vous connaissait et il a permis qu'on nous laisse passer.

— Il me connaissait ?

— Oui, sans aucun doute. Il vous a dénommé Geralt. C'est ce qu'il a dit : Geralt de Riv. C'est bien ainsi que vous vous nommez ?

— Ainsi...

— Il a promis d'envoyer quelqu'un pour avertir qu'un guérisseur était nécessaire. Je lui ai donné quelque chose de la main à la main pour qu'il n'oublie pas.

— Je t'en remercie, Yurga.

— Non, seigneur. Je l'ai déjà dit : c'est moi qui vous remercie. Et ce n'est pas tout. Je vous suis encore redevable. Nous avons convenu... Qu'avez-vous, seigneur ? Vous perdez vos forces ?

— Yurga, donne-moi le flacon avec le cachet vert...

— Seigneur, vous allez de nouveau... Vous avez crié si affreusement pendant votre sommeil...

— Je le dois, Yurga...

— Comme bon vous semble. Attendez que j'en verse dans un gobelet... Par les dieux, c'est un guérisseur qu'il nous faut, le plus vite possible, car sinon...

Le sorcelleur tourna la tête. Il entendit des cris d'enfants s'amusant dans le fossé intérieur, asséché, jouxtant les jardins du château. Il y en avait une dizaine. Les mêmes faisaient un vacarme de tous les diables, s'invectivant les uns les autres de leurs petites voix de faussets, fluettes et excitées. Ils couraient de long en large au fond du fossé, rappelant un banc de petits poissons changeant sans cesse de direction, mais se tenant malgré tout ensemble. Comme c'est toujours le cas dans ces situations, un plus petit, essoufflé, essayait de rattraper la troupe des plus âgés, maigres comme des épouvantails, qui se démenaient en hurlant.

— Ils sont nombreux, remarqua le sorcelleur.

Sac-à-souris lui rendit un sourire forcé en se tirant la barbe et en haussant les épaules.

— Oui, beaucoup.

— Et lequel d'entre eux... Lequel de ces petits garçons est-il cette fameuse surprise ?

Le druide détourna le visage.

— Je n'ai pas le droit, Geralt...

— Calanthe ?

— Bien sûr. Tu ne croyais pas, j'espère, qu'elle te donnerait l'enfant aussi facilement ? Tu la connais, non ? C'est une dame de fer. Je vais te dire quelque chose que je ne devrais pas t'avouer. En espérant que tu comprennes... Je compte aussi sur toi pour ne pas me trahir auprès d'elle.

— Parle.

— Lorsque l'enfant est né il y a six ans, elle m'a appelé et ordonné que je te retrouve. Pour te tuer.

— Tu as refusé.

— On ne refuse rien à Calanthe, répondit sérieusement Sac-à-souris en le regardant droit dans les yeux. J'étais prêt à prendre la route lorsqu'elle m'a rappelé. Elle a annulé l'ordre sans commentaire. Sois prudent lorsque tu discuteras avec elle.

— Je le serai. Sac-à-souris, dis-moi : qu'est-il arrivé à Duny et Pavetta ?

— Ils naviguaient de Skellige vers Cintra lorsqu'une tempête les a surpris. On n'a rien retrouvé du bateau, pas même quelques planches. Geralt... le fait que l'enfant ne fût pas alors avec eux, c'est follement étrange. Incompréhensible. Ils devaient le prendre avec eux sur le vaisseau, mais ils ont changé d'avis au dernier moment. Nul ne sait pourquoi. Pavetta ne se séparait jamais de...

— Comment Calanthe a-t-elle supporté ce malheur ?

— À ton avis ?

— Je comprends.

En poussant des jurons d'attaque, les enfants grimpèrent comme une bande de gobelins jusqu'au sommet du fossé et disparurent aussitôt. Geralt remarqua qu'une petite fille, tout aussi maigre et bruyante que les garçons, mais portant une natte claire, ne se laissait pas distancer par la tête du petit groupe. Dans un cri sauvage, la petite bande se laissa glisser une nouvelle fois le long de la pente abrupte du fossé. Au moins la moitié d'entre eux, la petite fille y compris, descendirent sur les fesses. Le plus jeune, toujours incapable de rattraper les autres, fit une culbute et tomba jusqu'en bas où il se mit à pleurer à chaudes larmes en frottant ses genoux râpés. Les autres garçons l'entourèrent en le raillant et en se moquant de lui avant de reprendre leur course. La petite fille s'agenouilla à côté du gamin, le prit dans ses bras et essuya ses larmes en étalant la poussière et la saleté de son visage grimaçant de chagrin.

— Allons-y, Geralt. La reine attend.

— Qu'il en soit ainsi, Sac-à-souris.

Calanthe était assise sur une banquette de bois à dossier, suspendue par des chaînes à l'une des branches principales d'un énorme tilleul. Il semblait qu'elle y faisait la sieste, n'eût été de temps en temps un petit coup du pied qu'elle donnait pour relancer l'escarpolette. Trois jeunes femmes demeuraient à ses côtés. L'une était assise sur l'herbe près de la balancelle. Sa robe étalée sur l'herbe formait une tache blanche sur la verdure, comme un pan de neige. Les deux autres discutaillaient plus loin en cueillant délicatement les fruits d'un framboisier.

— Madame, dit Sac-à-souris en s'inclinant.

La reine leva la tête. Geralt s'agenouilla.

— Sorceleur, répondit-elle sèchement.

Comme autrefois, la reine portait des émeraudes assorties à sa robe verte et à ses yeux. Comme autrefois, une étroite couronne dorée ceignait ses cheveux gris cendre. Mais ses mains, qu'il se rappelait fines et blanches, n'étaient plus aussi fines qu'autrefois. Calanthe avait pris de l'embonpoint.

— Je te salue, Calanthe de Cintra.

— Bienvenue à toi, Geralt de Riv. Relève-toi. Je t'attendais. Sac-à-souris, raccompagne, je te prie, les damoiselles au château.

— À vos ordres, Reine.

Ils restèrent seuls.

— Six ans, dit Calanthe sans sourire. Tu es terriblement ponctuel, sorceleur.

Il ne fit aucun commentaire.

— Par moments, que dis-je, des années durant, j'ai pensé en m'illusionnant moi-même que tu pourrais oublier. Ou que d'autres raisons t'empêcheraient de venir. Non, je ne souhaitais pas qu'il t'arrive malheur, mais je devais prendre en considération le caractère dangereux de ta profession. On dit que la mort te suit pas à pas, Geralt de Riv, mais que tu ne regardes jamais derrière toi. Puis... lorsque Pavetta... Tu sais déjà ?

— Je sais, répondit Geralt en courbant le front. Mes sincères condoléances...

— Non, l'interrompit-elle, tout cela est déjà loin. Je ne porte plus le deuil, comme tu le vois. Je l'ai porté suffisamment longtemps. Pavetta et Duny... étaient destinés l'un à l'autre jusqu'à la fin. Comment ne pas croire en la force de la providence ?

Ils restèrent silencieux. Calanthe, d'un coup de pied, relança la balancelle.

— Et c'est ainsi que le sorceleur revint à l'issue de la période convenue, reprit-elle lentement. (Un étrange sourire fleurit sur ses lèvres.) Il revint en exigeant que le serment soit respecté. Qu'en penses-tu, Geralt ? C'est probablement de cette manière que les conteurs rapporteront notre rencontre dans environ cent ans. Avec cette différence qu'ils embelliront le récit, feront vibrer la corde sensible et joueront avec les émotions. Oui, ils savent bien le faire. Je peux l'imaginer. Écoute, je te prie :

» Et le cruel sorceleur dit enfin : "Respecte ton serment, Reine, ou que ma malédiction t'étreigne." La reine, en pleurs, tomba aux pieds du sorceleur en criant : "Pitié ! Ne me prends pas cet enfant ! Je n'ai plus que lui !"

— Calanthe...

— Ne me coupe pas la parole, s'il te plaît, répliqua-t-elle sèchement. N'aurais-tu pas remarqué que je raconte une histoire ? Écoute la suite :

» Le cruel et méchant sorceleur tapa du pied, agita les bras en hurlant : “Prends garde à toi, parjure. Tu n'échapperas pas à ton châtiment si tu ne respectes pas ton serment.” La reine répondit : “Qu'il en soit ainsi, sorceleur. Qu'il en soit fait selon la providence. Regarde là-bas : une dizaine d'enfants jouent. Reconnais celui qui t'est destiné. Prends-le et laisse-moi seule, le cœur brisé.” Le sorceleur resta silencieux. Le sourire de Calanthe s'enlaidit de plus en plus.

— Dans cette histoire, la reine, je l'imagine, offre trois chances au sorceleur. Mais nous ne vivons pas dans le monde des contes, Geralt. Nous sommes bel et bien réels, toi, moi et notre problème. Ainsi que notre destinée. Ce n'est pas une histoire que l'on raconte, c'est la vie qui se joue. Écœurante, méchante, difficile, n'économisant ni erreurs et préjugés, ni regrets et malheurs et ne ménageant ni les sorceleurs ni les reines. C'est pourquoi, Geralt de Riv, tu n'auras droit qu'à une seule tentative.

Le sorceleur ne broncha toujours pas.

— Une seule fois, répéta Calanthe. Je le disais tout à l'heure : nous ne sommes pas les personnages d'un conte, il s'agit de la vraie vie qu'il nous faut remplir nous-mêmes de moments de bonheur, car, tu le sais, on ne peut guère compter sur le sort et ses sourires. C'est pourquoi, indépendamment de ton choix, tu ne repartiras pas les mains vides. Tu emmèneras un enfant. Celui que tu auras choisi. Un enfant que tu transformeras en sorceleur... dans la mesure où il réussira l'épreuve des Herbes, cela va de soi.

Geralt releva violemment la tête. La reine souriait toujours. Il connaissait ce sourire, laid et méchant, méprisant et ne dissimulant aucun artifice.

— Je t'étonne, affirma-t-elle. J'ai un peu étudié la question. Puisque l'enfant de Pavetta a une chance de devenir sorceleur, je me suis donné cette peine. Néanmoins, mes sources ne m'ont pas informée sur la proportion d'enfants, parmi ces dix, capables de réussir l'épreuve des Herbes. Ne voudrais-tu pas assouvir ma curiosité dans ce domaine ?

— Reine, commença Geralt en se raclant la gorge. Tu t'es donné sans aucun doute suffisamment de peine dans tes études pour savoir que mon code et mon serment de sorceleur m'interdisent ne serait-ce que de proférer ce mot, *a fortiori* d'en discuter.

Calanthe arrêta violemment le mouvement de la balancelle en plantant ses talons dans la terre.

— Trois, tout au plus quatre sur dix, expliqua-t-elle en simulant la concentration d'un dodelinement de la tête. Une sélection difficile,

très difficile, dirais-je, et ce à chaque étape. D'abord celle du choix, puis celle de l'épreuve. Et enfin celle des changements. Combien de garnements reçoivent-ils en fin de compte le médaillon et l'épée d'argent ? Un sur dix ? Un sur vingt ?

Le sorceleur garda le silence.

— J'ai beaucoup réfléchi à la question, poursuivit Calanthe en abandonnant son sourire. J'en suis arrivée à la conclusion que l'étape du choix est accessoire. Quelle différence cela fait-il, Geralt, que tel ou tel enfant meure ou devienne fou sous l'effet massif de stupéfiants ? Quelle différence cela fait-il que son cerveau s'anéantisse suite à des délires ou que ses yeux explosent au lieu de devenir des yeux de félin ? Au regard de son sang ou des nausées précédant son décès, quelle différence cela fait-il que tel ou tel enfant fût véritablement désigné par la providence ou parfaitement inadapté ? Réponds.

Le sorceleur posa ses mains en les croisant sur son torse pour maîtriser leur tremblement.

— Dans quelle intention ? demanda-t-il. Tu attends une réponse ?

— Non, je n'en attends pas. (La reine se remit à sourire.) Comme toujours, tu demeures infailible dans tes conclusions. Qui sait cependant si, n'attendant pas de réponse, je n'accepterais pas avec grâce de consacrer un peu de mon attention à la sincérité et à la liberté de tes mots ? Des mots que tu aimerais – qui sait ? – expulser et avec eux tout ce qui étouffe ton âme. Sinon, tant pis, mettons-nous au travail et fournissons de la matière aux conteurs en allant choisir un enfant, sorceleur.

— Calanthe, répondit-il en fixant les yeux de la reine. Que nous importent les conteurs ? S'ils n'obtiennent aucune matière, ils inventeront bien quelque chose. Et même s'ils ont accès à quelque source authentique, tu sais pertinemment qu'ils la déformeront. Comme tu le faisais justement remarquer toi-même, ce n'est pas un conte, mais la vie, écœurante et méchante, que nous essayons, par la peste et le choléra, de vivre convenablement en limitant au strict minimum la quantité de torts infligés aux autres. Dans un conte, la reine doit effectivement implorer le sorceleur et celui-ci exiger son dû en tapant du pied. Dans la vie, la reine peut simplement dire : "Ne prends pas cet enfant, s'il te plaît." Et le sorceleur répondra : "Puisque tu le demandes, Reine, qu'il en soit ainsi." Il reprend alors sa route au crépuscule. Ainsi va la vie. Le conteur n'obtiendrait pas un sou de ses auditeurs s'il proposait une telle fin. Tout au plus un coup de pied dans le fondement. Parce que c'est ennuyeux.

Calanthe cessa de sourire. Dans ses yeux brillait quelque chose qu'il avait déjà vu.

— Et alors ? grogna-t-elle.

— Cessons ce jeu de cache-cache, Calanthe. Tu sais ce que je



pense. Je repartirai tel que je suis arrivé. Je devrais choisir un enfant ? Que m'apporterait-il ? Tu penses que cela est si important pour moi ? Que je me suis rendu à Cintra, torturé par l'obsession de te prendre ton petit-fils ? Non, Calanthe. Je voulais tout simplement voir cet enfant, voir les yeux de la providence... Moi-même, je ne sais pas... N'aie pas peur. Je ne te le prendrai pas. Il suffit que tu me le demandes...

Calanthe sauta violemment de la balancelle. Un feu verdâtre se consumait dans ses yeux.

— Demander ? grogna-t-elle, en colère. À toi ? J'aurais peur ? Peur de toi, maudit magicien ? Tu oses me lancer au visage ta pitié méprisante ? Tu oses m'insulter par ta condescendance ! Tu me reproches ma lâcheté ! Tu discutes ma volonté ! Ma bienveillance à ton égard débride ton insolence ! Prends garde à toi !

Le sorceleur décida de ne pas hausser les épaules : il était plus prudent de s'agenouiller et de se prosterner. C'est ce qu'il fit.

— Bien, grommela Calanthe debout au-dessus de lui. (Les bras ballants, elle serrait des poings hérissés d'anneaux.) Enfin. Voilà une position plus convenable. C'est dans cette position que l'on répond à une reine si celle-ci exige une réponse. Et si au lieu d'une question, c'est un ordre que je donne, tu te prosterneras plus bas encore et t'empresseras sans délai d'y obéir. C'est compris ?

— Oui, Reine.

— Parfait. Lève-toi.

Il se releva. Elle le regarda en se mordant les lèvres.

— Mon explosion de colère t'aurait-elle froissé ? Je parle de la forme, non du contenu.

— Non.

— Bien. J'essaierai de ne plus exploser. Comme je te le disais, dix enfants s'amusez là-bas dans le fossé. Choisis celui qui te semblera le plus convenable. Prends-le avec toi et par les dieux fais de lui un sorceleur puisque c'est la volonté de la providence. Et s'il ne s'agit pas de la providence, sache que telle est ma volonté.

Il la regarda droit dans les yeux puis s'inclina très bas.

— Reine, dit-il, il y a six ans, je t'avais prouvé qu'il existe des choses plus puissantes que la volonté royale. Par les dieux, si de telles choses existent vraiment, je te le prouverai encore une fois. Tu ne me forceras pas à effectuer un choix dont je ne veux pas. Pardonne-moi la forme, non le contenu.

— Mon château recèle de profonds cachots dans ses oubliettes. Je te préviens : encore un instant, encore un mot, et tu y pourriras.

— Aucun des enfants qui s'amusez dans le fossé n'est apte à devenir sorceleur, dit-il lentement. Le fils de Pavetta n'est pas parmi eux.

Calanthe cligna des yeux, mais ne trembla pas :

— Viens, répondit-elle enfin en pivotant sur ses talons.

Il la suivit à travers des fourrés en fleurs, des massifs et des haies. La reine entra sous une gloriette ajourée. Quatre chaises en rotin entouraient une table de malachite. Sur le plateau veiné que quatre griffons soutenaient, il y avait une carafe et deux petites coupes.

— Assieds-toi et verse.

Elle trinquait, sans manière, solidement, comme un homme. Il fit de même en restant debout.

— Assieds-toi, répéta-t-elle. Je veux discuter.

— J'écoute.

— Comment as-tu compris que le fils de Pavetta ne se trouvait pas parmi ces enfants ?

— Je ne le savais pas. (Geralt opta pour la sincérité.) Je l'ai dit au hasard.

— Ah ? J'aurais pu m'en douter. Et qu'aucun d'entre eux n'est apte à devenir sorcelleur, est-ce la vérité ? Comment peux-tu l'affirmer ? Par la magie ?

— Calanthe, répondit-il à voix basse, je ne devais ni le confirmer ni le vérifier. Ce que tu disais précédemment était la pure vérité : chaque enfant est apte. C'est la sélection qui décide. Plus tard.

— Par les dieux de la mer, comme disait feu mon mari, déclara-t-elle en riant, tout est donc faux ! Y compris ce droit de surprise ! Ces légendes d'enfants que personne n'attendait et qui, les premiers, se rendent au rendez-vous. Je m'en doutais ! C'est un jeu ! Un jeu avec le hasard et la destinée ! Mais tout cela est diaboliquement dangereux, Geralt.

— Je sais.

— Un jeu avec les torts qu'on inflige. Pourquoi, réponds-moi, forcez-vous les parents ou les tuteurs à tenir de si difficiles promesses ? Pourquoi prenez-vous les enfants ? Il y en a tant, partout, qu'il n'est nul besoin de les prendre. Les routes pullulent d'orphelins et de vagabonds. Dans chaque village, il est facile d'acheter un enfant à bon marché. Pendant la disette qui précède les moissons, chaque serf vend volontiers sa progéniture. Que lui importe ? Un nouveau est déjà en route. Pourquoi avoir exigé un tel serment de Duny, de Pavetta et de moi-même ? Pourquoi apparais-tu six ans jour pour jour après la naissance de l'enfant ? Et pourquoi, par le choléra, n'en veux-tu plus maintenant ? Pourquoi dis-tu que tu n'y tiens plus ?

Geralt garda le silence. Calanthe hocha la tête.

— Tu ne réponds pas, conclut-elle en se laissant choir sur le dossier de sa chaise. Tentons d'élucider la raison de ton silence. La logique étant la mère de tous les savoirs, que nous suggère-t-elle en la matière ? Qu'avons-nous à notre disposition ? Un sorcelleur en quête

d'une providence dissimulée dans un étrange et douteux droit de surprise. Le sorceleur découvre cette providence puis brusquement y renonce, affirmant ne plus vouloir de l'enfant-surprise. Son visage demeure alors impassible et dans sa voix résonnent la glace et le métal. Le sorceleur pense que la reine, une femme au bout du compte, se laissera flouer et finira par céder devant tant de virilité. Non, Geralt, n'attends pas de moi une telle faiblesse. Je sais pourquoi tu renonces au choix d'un enfant. Tu y renonces, car tu ne crois pas en la providence, car tu n'as aucune certitude. Et lorsque tu n'es pas sûr... c'est la peur qui prend le pas sur toi. Oui, Geralt, la peur est ton moteur. La peur est ton bagage. Ose dire le contraire.

Il repoussa lentement la coupe sur la table afin que le tintement de l'argent sur la malachite ne trahisse pas le tremblement irrépressible de son bras.

— Tu ne démens pas ?

— Non.

Elle se pencha pour saisir sa main avec vigueur.

— Tu remontes dans mon estime, dit-elle en pouffant d'un beau rire.

— Ce n'est pas volontaire, répondit-il en riant lui aussi. Comment as-tu deviné, Calanthe ?

— Je n'ai rien deviné. (Elle ne relâcha pas sa main.) Je l'ai dit au hasard, voilà tout.

Ils éclatèrent ensemble de rire.

Ils s'installèrent ensuite dans le silence de la verdure et des odeurs de merisier à grappes, dans la chaleur et le bourdonnement des abeilles.

— Geralt ?

— Oui, Calanthe ?

— Tu ne crois pas en la providence ?

— Je ne sais pas si je crois en quoi que ce soit. Pour ce qui est de la providence... Je crains qu'elle ne suffise pas. Il faut quelque chose en plus.

— Je dois te poser une question sur un point : quelle a été ton histoire ? On dit que tu fus toi-même un enfant-surprise. Sac-à-souris affirme...

— Non, Calanthe. Sac-à-souris avait quelque chose d'autre en tête. Sac-à-souris le sait sans doute... mais il se sert de ce mythe commode quand ça l'arrange. Je n'ai jamais été celui que l'on ne s'attendait à pas trouver à la maison en revenant. Il est faux d'affirmer que je suis devenu sorceleur pour cette raison. Je suis un orphelin ordinaire, Calanthe, un gosse que sa mère, dont il ne se souvient pas, n'a pas voulu. Mais je sais qui elle est.

La reine était tout ouïe, mais Geralt ne poursuivit pas.

— Tous les récits sur le droit de surprise sont donc des légendes ?

— Tous. Comment peut-on affirmer que le hasard soit providence ?

— Mais vous, les sorcateurs, vous ne cessez de chercher.

— Nous n'arrêtons pas. Mais cela n'a pas de sens. Rien n'a de sens.

— Vous croyez que l'enfant-providence réussirait les épreuves sans risque ?

— Nous croyons qu'un tel enfant n'aurait pas besoin de passer ces épreuves.

— Encore une question, Geralt, assez personnelle. Tu permets ?

Il acquiesça.

— Comme on le sait, il n'y a pas meilleur moyen pour transmettre les caractères héréditaires que les voies naturelles. Tu as survécu aux épreuves en les réussissant. Si tu recherches un enfant possédant de telles qualités et une telle résistance, pourquoi ne trouves-tu pas une femme qui... Je suis indélicate, non ? Mais il me semble que j'ai deviné.

— Comme toujours, répondit-il en souriant tristement, tu restes infallible, Calanthe. Tu as deviné, bien sûr. Ce dont tu parles m'est inaccessible.

— Pardonne-moi. (Son sourire disparut.) Au fond, c'est humain.

— Ce n'est pas humain.

— Ah ? Et donc, aucun sorcateur...

— Aucun. L'épreuve des Herbes, Calanthe, est horrible. Et ce que l'on fait irrémédiablement aux jeunes garçons pendant les changements l'est encore plus.

— Cesse de t'apitoyer sur ton sort, grommela-t-elle. Cela ne te ressemble pas. Peu importe ce que l'on t'a fait subir. Le résultat à mes yeux est tout à fait probant. Si je savais que l'enfant de Pavetta devait devenir quelqu'un de semblable à toi, je n'hésiterais pas un instant.

— Le risque est trop grand, répondit-il rapidement. Oui, c'est comme tu le disais : quatre sur dix survivent.

— Par le diable ! N'y aurait-il de danger que dans l'épreuve des changements ? Seuls les futurs sorcateurs prendraient-ils des risques ? La vie est pleine d'aléas, Geralt. La sélection gouverne aussi la vie : accidents, maladies, guerres. S'opposer au destin peut être tout aussi dangereux que de s'y abandonner. Geralt... je te donnerais volontiers cet enfant, mais... moi aussi j'ai peur.

— Je ne le prendrai pas. Ce serait une trop grosse responsabilité que je refuse d'assumer. Je n'aimerais pas que cet enfant parle de toi un jour comme... comme moi...

— Tu hais cette femme, Geralt ?

— Ma mère ? Non, Calanthe. Je me doute qu'elle a dû faire un

choix... ou peut-être n'avait-elle pas son mot à dire ? Non, elle disposait, tu le sais, de suffisamment de formules ou d'élixirs... Le choix. Il s'agit du choix sacré et incontestable de chaque femme qu'il convient de respecter. Les émotions n'ont ici aucune importance. Elle avait le droit indiscutable de procéder à un tel choix. C'est ce qu'elle a fait. Mais je pense qu'une rencontre avec elle, la mine qu'elle ferait alors... m'offriraient une sorte de plaisir pervers, si tu vois ce que je veux dire.

— Je comprends parfaitement ce que tu dis, répondit-elle en souriant. Mais tes chances que cela se produise sont minces. Je ne saurais évaluer ton âge, sorcelleur, mais je suppose que tu es beaucoup plus vieux que tu parais. Aussi, cette femme...

— Cette femme, l'interrompt-il, doit présentement avoir l'air beaucoup plus jeune que moi.

— Une magicienne ?

— Oui.

— Intéressant. Je pensais que les magiciennes ne pouvaient pas...

— Elle pensait sans aucun doute elle aussi la même chose.

— Sans aucun doute. Mais tu as raison... Ne parlons plus du droit des femmes à décider. Ce n'est pas le sujet. Revenons à notre problème. Tu ne prends pas d'enfant ? C'est définitif ?

— Définitif.

— Et si... la providence n'était pas un mythe ? Si elle existe vraiment, ne crains-tu pas qu'elle puisse se venger ?

— Si elle se venge, ce sera sur moi, répondit-il sereinement. C'est moi qui agis contre elle. Tu as réalisé ton devoir en la matière. Si la providence se révélait ne pas être une légende, je devrais alors retrouver l'enfant élu parmi tous ceux que tu me montres. L'enfant de Pavetta est-il avec eux ?

— Oui. (Calanthe hocha lentement la tête.) Veux-tu le voir et regarder la providence en face ?

— Non. Je n'y tiens pas. Je me désiste et renonce à ce garçon. Comment pourrais-je regarder la providence en face puisque je n'y crois pas. Pour réunir deux individus, selon moi, la providence ne suffit pas. Il lui faut quelque chose en plus. Devrais-je la suivre comme un aveugle à tâtons, naïvement et sans comprendre ? Je me moque d'une telle providence. Ma décision est irrévocable, Calanthe de Cintra.

La reine se leva en souriant. Le sorcelleur ne pouvait deviner ce que ce sourire dissimulait.

— Qu'il en soit ainsi, Geralt de Riv. La destinée voulait peut-être que tu te désistes et que tu renonces. J'en suis pour ma part persuadée. Si tu avais choisi le bon enfant, la providence que tu railles aurait pu te railler cruellement à son tour.

Il voyait toute l'ironie de ses yeux verts. Elle continuait d'arborer un sourire indéchiffrable.

Un rosier poussait à côté de la gloriette. Geralt cueillit une fleur en brisant sa tige puis s'agenouilla, la tête inclinée, en la présentant dans ses mains.

— Je regrette de ne pas t'avoir connu plus tôt, Cheveux d'albâtre, dit-elle en acceptant la rose qu'il lui offrait. Lève-toi.

Il se leva.

— Si tu changes d'avis, continua-t-elle en humant la fleur, si tu te décides... Rends-toi à Cintra. Je t'attendrai. Ta destinée t'attendra, elle aussi. Peut-être pas *ad vitam aeternam*, mais quelque temps encore sans aucun doute.

— Adieu, Calanthe.

— Adieu, sorceleur. Fais attention à toi. J'ai... j'ai parfois le sentiment... un sentiment étrange... que je te vois pour la dernière fois.

— Adieu, Reine.

## V

Geralt se réveilla et s'aperçut avec étonnement que la cuisante douleur à la cuisse avait disparu. Il lui semblait que l'enflure avait, elle aussi, diminué. Il voulut vérifier avec sa main, mais il ne put la déplacer. Avant qu'il comprenne que le poids des couvertures de peau l'empêchaient de bouger, une angoisse horrible, glacée, lui saisit le ventre comme les serres d'un épervier. Il tendait et détendait les doigts en répétant dans sa tête : *non, non, je ne suis pas...*

*Paralysé.*

— Tu es réveillé.

C'était une constatation, pas une question, qu'une voix claire et douce venait de prononcer. Une femme. Jeune, certainement. Il tourna la tête et bégaya quelque chose en essayant de se lever.

— Ne bouge pas. Pas si violemment en tout cas. Tu as mal ?

— Nnn... (L'enduit collant ses lèvres se déchira.) Nnnnon. Pas la blessure... le dos.

— Une escarre, diagnostiqua la douce voix d'alto avec une froideur détonnante. Je m'en charge. Prends, bois cela. Doucement, par petites gorgées.

Le goût et l'odeur du genévrier dominaient dans le breuvage. *Un vieux truc*, pensa-t-il. *Du genévrier ou de la menthe pour en masquer la véritable composition.* Il reconnut malgré tout le cousataire et peut-être aussi du touche-cœur. Oui, du touche-cœur à n'en point douter pour neutraliser les toxines et purifier le sang empoisonné par la gangrène ou une infection.

— Bois. Fais cul sec. Moins vite, car tu vas t'étouffer.

Le médaillon qu'il portait autour du cou se mit à légèrement

vibrer. La potion contenait donc également de la magie. Il élargit avec peine ses pupilles. En levant la tête, il put désormais l'observer précisément. De faible constitution, elle portait des vêtements d'homme. La pâleur de son maigre visage luisait dans l'obscurité.

— Où sommes-nous ?

— Dans la clairière des goudronniers.

Des odeurs de résine flottaient effectivement dans l'air. Geralt entendit des voix provenant du côté de l'âtre. Quelqu'un venait de jeter du bois mort. La flamme monta en grésillant. Il l'observa encore une fois en profitant de la lumière. Ses cheveux étaient serrés par un bandeau de peau de serpent. Ses cheveux...

Il ressentit une douleur étouffante dans la gorge et la poitrine, et ferma violemment les poings.

Ses cheveux étaient roux comme le feu. Éclairés par la clarté de l'âtre, ils paraissaient vermillon comme le cinabre.

— Tu as mal ? (Elle lisait les émotions mais de manière incomplète.) Attends...

Il ressentit le choc thermique causé par le contact de sa main : la chaleur se diffusait dans son dos, et plus bas, vers ses fesses.

— On se retourne, dit-elle. N'essaie pas seul. Tu es très affaibli. Hé ! Quelqu'un pourrait-il m'aider ?

Geralt entendit des pas du côté de l'âtre ; il vit des ombres, des silhouettes. Quelqu'un se pencha. C'était Yurga.

— Comment vous sentez-vous, seigneur ? Mieux ?

— Aidez-moi à le retourner sur le ventre, demanda la femme. Prudemment, lentement. Oh oui... Bien. Merci.

Étendu sur le ventre, il ne risquait plus de croiser son regard. Il se tranquillisa et maîtrisa le tremblement de ses mains. Elle pouvait percevoir ses sentiments. Geralt entendait le cliquetis des boucles de son sac ainsi que le tintement de flacons et de bocaux en porcelaine. Il entendit aussi sa respiration et sentit contre lui la chaleur de sa cuisse. Elle s'agenouilla à ses côtés.

— Ma blessure, demanda-t-il pour briser le silence intolérable, était délicate ?

— En effet, oui. Un peu. (Un froid passa dans sa voix.) C'est souvent le cas avec les morsures. Le pire type de blessure. Mais tu as sans doute l'habitude, sorcelleur.

*Elle sait, elle fouille dans les pensées. Les lit-elle ? Probablement pas. Et je sais pourquoi... Elle a peur.*

— Oui, rien de neuf pour toi, répéta-t-elle en cognant des ustensiles de verre. J'ai vu que tu portais quelques cicatrices... Mais je me suis débrouillée. Je suis, vois-tu, magicienne... et guérisseuse. C'est ma spécialité.

*Oui, ça se confirme,* pensa-t-il. Il ne répondit rien.

— Pour en revenir à ta blessure, poursuivit-elle tranquillement, tu dois savoir que ton poulx, quatre fois plus lent que celui d'un homme ordinaire, t'a sauvé la vie. Sans cela, tu n'aurais pas survécu. Je puis l'affirmer sans hésiter. J'ai vu le bandage que tu portais à la jambe. Il était censé imiter un pansement, mais l'imitation n'était pas bonne.

Geralt garda le silence.

— Plus tard, continua-t-elle en lui soulevant la chemise jusqu'à la nuque, la blessure s'est infectée, ce qui est normal avec les morsures. L'infection a finalement été jugulée. Bien sûr, ton élixir de sorceleur a beaucoup aidé. Je ne comprends pas néanmoins pourquoi tu as pris en même temps des hallucinogènes. J'ai entendu tes délires, Geralt de Riv.

*Elle lit, pensa-t-il, elle lit vraiment les pensées. À moins que Yurga lui ait dit mon nom. Peut-être ai-je parlé pendant mes rêves sous les effets de la « mouette noire ». Seul le diable le sait... La connaissance de mon nom ne lui donnera rien. Rien. Elle ne sait pas qui je suis. Elle ignore complètement qui je suis.*

Il sentit qu'elle lui appliquait dans le dos un onguent froid et apaisant exhalant une forte odeur de camphre. Ses mains étaient petites et très molles.

— Pardonne ma manière classique de procéder, dit-elle. Je pourrais réduire ton escarre à l'aide de la magie, mais je me suis fatiguée en m'occupant de ta blessure : je ne me sens pas très bien. J'ai bandé et fait cicatriser tout ce qu'il fallait sur ta jambe. Tu ne risques plus rien. Ne te lève pas avant deux jours. Même les vaisseaux réparés par la magie peuvent rompre et tu hériterais d'affreuses pétéchie. La cicatrice restera bien sûr. Une nouvelle pour ta collection.

— Merci...

Il pressa sa joue contre une pièce de peau pour déformer sa voix et masquer son timbre naturel :

— Puis-je savoir qui je dois remercier ?

*Elle ne le dira pas, pensa-t-il, ou préférera mentir.*

— Je m'appelle Visenna.

*Je sais, pensa-t-il.*

— Je suis heureux, dit-il lentement en gardant toujours sa joue sous la peau, je me réjouis que nos chemins se soient croisés, Visenna.

— Par hasard, répondit-elle froidement en lui replaçant sa chemise sur le dos et en le recouvrant de couvertures de fourrure. Les douaniers m'ont informée qu'on avait besoin de mon art. Lorsque ma présence est nécessaire, je me déplace. J'ai cette habitude étrange. Écoute : je laisse l'onguent au marchand. Demande-lui de te masser matin et soir. Puisqu'il affirme que tu lui as sauvé la vie, il peut bien te rendre ce service.



— Et moi, Visenna ? Comment puis-je te remercier ?

— Ne parlons pas de cela. Je ne prends jamais d'argent des sorciers. Appelons cela de la solidarité, si tu veux, de la solidarité professionnelle. Et de la sympathie. Dans le cadre de cette sympathie que je te témoigne, écoute encore un conseil, ou si tu préfères, la prescription d'une guérisseuse : cesse de prendre des hallucinogènes, Geralt. Les hallucinogènes ne guérissent pas ; ils ne guérissent rien.

— Merci, Visenna, pour ton aide et ton conseil. Je te remercie... pour tout.

Il dégagea sa main de sous les peaux et tâta le genou de la guérisseuse. Celle-ci se mit à trembler. Elle lui saisit la main qu'elle pressa légèrement. Geralt libéra prudemment ses doigts pour saisir son avant-bras.

C'était bien sûr une peau lisse de jeune fille. La magicienne trembla encore plus, mais ne retira pas son bras. Il retrouva la main de la jeune femme qu'il serra très fort.

Son médaillon suspendu au cou vibrait, s'agitait.

— Je te remercie, Visenna, répéta-t-il en maîtrisant le tremblement de sa voix. Je suis heureux que nos chemins se soient croisés.

— C'est un hasard..., répondit-elle encore, mais cette fois sans froideur dans la voix.

— Peut-être est-ce la providence ? demanda-t-il en s'étonnant que son excitation et son énervement eussent disparu sans laisser de trace. Tu crois en la providence, Visenna ?

— Oui, répondit-elle avec un temps de retard. J'y crois.

— Tu crois que les gens liés par le destin, poursuivit-il, se rencontrent nécessairement ?

— Je crois aussi en cela... Que fais-tu ? Ne te retourne pas.

— Je veux observer ton visage... Visenna. Je veux voir tes yeux. Et toi... tu peux regarder les miens.

Elle fit un mouvement comme si elle voulait éloigner ses genoux, mais elle demeura à côté de lui. Geralt se retourna lentement en grimaçant de douleur. La lumière était plus claire : quelqu'un venait encore de jeter du bois dans le feu.

La magicienne ne bougeait plus. Elle tourna la tête de profil. Le sorcier remarqua alors que ses lèvres tremblaient. Elle serrait très fort sa main.

Geralt la regarda attentivement.

Il n'y avait aucune ressemblance. Son profil était tout autre. Un petit nez. Un menton étroit. La femme ne disait rien. Elle se pencha enfin et le fixa dans les yeux. De près. Toujours sans un mot.

— Mes yeux améliorés te plaisent-ils ? demanda-t-il tranquillement. Pas très ordinaires... Sais-tu, Visenna, ce que l'on fait

aux yeux des sorcisseurs pour les améliorer ? Sais-tu que cela ne réussit pas toujours ?

— Arrête, dit-elle doucement. Arrête, Geralt.

— Geralt... (Il sentit soudain que quelque chose se brisait en lui.) C'est Vesemir qui m'a appelé ainsi. Geralt de Riv ! J'ai même appris à imiter l'accent de cette région. Probablement pour combler un besoin intérieur d'appartenance à un lieu. Même si ce sentiment était fictif. Vesemir... m'a donné ce nom. Il m'a aussi révélé ton identité. Non sans mal.

— Tais-toi, Geralt, tais-toi.

— Tu me dis aujourd'hui que tu crois en la providence. En ce temps-là, y croyais-tu déjà ? Oui, certainement. Tu devais déjà croire que la providence ordonnerait notre rencontre. Même s'il convient de noter le fait que toi-même, tu n'as pas beaucoup œuvré pour sa réalisation.

La femme ne disait toujours rien.

— J'ai toujours voulu... Je me demandais ce que je te dirais lorsque nous nous rencontrerions. Je pensais à la question que je te poserais. J'imaginais pouvoir ressentir un plaisir pervers...

Une larme perla distinctement sur la joue de la guérisseuse. Geralt sentit sa gorge se serrer jusqu'à la douleur. Il était fatigué, somnolent, faible.

— À la lumière du jour..., murmura-t-il, demain, à la lueur du soleil, je te regarderai dans les yeux, Visenna... Et je te poserai ma question. Ou peut-être ne te la poserai-je pas, car il est bien trop tard. S'agit-il de la providence ? Oui, Yen avait raison. Il ne suffit pas d'être soi-même l'objet de la providence. Il faut quelque chose en plus... Mais je te regarderai demain dans les yeux... À la lueur du soleil.

— Non, répondit-elle doucement, d'une voix de velours qui perçait et mettait au jour des couches de mémoire disparues, inexistantes, mais subsistant néanmoins.

— Si, protesta-t-il. Si, je le veux...

— Non. Dors maintenant. Lorsque tu te réveilleras, tu cesseras de le vouloir. À quoi bon se regarder dans les yeux à la lueur du soleil ? Qu'est-ce que cela changera ? Nous ne pouvons pas faire reculer le temps. Nous ne pouvons rien changer. Quel sens y a-t-il à me poser cette question, Geralt ? Le fait que je ne sache pas y répondre te procurera-t-il réellement un plaisir pervers ? Que nous donnerait cette destruction mutuelle ? Non, nous n'allons pas nous regarder dans les yeux. Endors-toi, Geralt. Entre nous, sache que ce n'est pas Vesemir qui t'a donné ce nom. Même si cela ne change rien et ne fait nullement revenir le passé, je veux que tu le saches. Adieu, prends soin de toi. N'essaie pas de me retrouver...

— Visenna...

— Non, Geralt. Tu vas t'endormir. Et moi... je n'aurai été qu'un rêve. Adieu.

— Non, Visenna !

— Dors ! intima-t-elle d'une voix de velours qui brisa la volonté du sorceleur en la déchirant comme un tissu.

Il sentit la chaleur émanant de sa main.

— Dors.

Geralt s'endormit.

## VI

— Sommes-nous déjà dans les territoires d'Autre Rive, Yurga ?

— Depuis hier, seigneur Geralt. Nous arriverons bientôt à la rivière Yarouga. De l'autre côté, ce sera chez moi. Regardez, même les chevaux marchent plus prestement en jetant leur tête en avant. Ils sentent l'odeur de l'écurie et de la maison.

— La maison... Tu habites dans l'enceinte du château ?

— Non, dans le faubourg.

— Intéressant. (Le sorceleur inspecta les environs.) On ne voit pratiquement pas de traces de la guerre. Il paraît pourtant que le pays fut affreusement détruit.

— Ma foi, répondit Yurga, on manque de tout sauf de ruines... tout au moins, ce n'est pas ce qui manquait. Regardez attentivement : presque chaque maison, chaque cour, dispose d'une charpente flambant neuve. Derrière la rivière, vous verrez, là-bas c'est encore pire, là-bas le feu a tout détruit jusqu'au sol... La guerre, c'est la guerre, mais il faut continuer de vivre. Nous avons subi la pire des tourmentes lorsque les Noirs ont traversé nos terres. On aurait dit qu'ils voulaient tout transformer en désert. Beaucoup de ceux qui ont fui alors ne sont jamais revenus. À leur place, de nouveaux arrivants se sont installés. La vie doit continuer.

— C'est exact, murmura Geralt, la vie doit continuer. Peu importe le passé... Il faut continuer à vivre...

— Absolument raison. Tenez ! Prenez, essayez-la. J'ai recousu et rapiécé votre culotte. Elle est désormais comme neuve. Tout comme cette terre, seigneur Geralt. La guerre l'a arrachée et retournée tel le fer de la herse ; elle l'a meurtrie et ensanglantée ; mais la terre se renouvelle en devenant plus fertile encore : les cadavres eux-mêmes œuvrent pour son bien en enrichissant sa glèbe, même s'il est difficile de labourer à cause des ossements et de la ferrure encombrant les champs. La terre saura vaincre le fer.

— Vous ne redoutez pas le retour des Nilfgaardiens... des Noirs ? Ils connaissent désormais le chemin par les montagnes...

— Ma foi oui, nous vivons dans la peur. Mais que faire ? S'asseoir et pleurer ? Trembler ? Il faut continuer à vivre. Advienne que pourra. Ce que le destin nous réserve, nous ne pouvons l'éviter.

— Tu crois donc en la providence ?

— Comment pourrais-je ne pas y croire ? Après notre rencontre sur le pont du bois enchanté où vous m'avez sauvé la vie ! Oh, seigneur sorcelleur, vous verrez que ma Chrysididae vous embrassera les pieds...

— Arrête avec ça. À vrai dire, c'est moi qui te suis redevable. Sur le pont... je ne faisais que mon travail, Yurga. J'exerçais ma profession qui consiste à protéger les humains pour de l'argent, pas bénévolement. Yurga, sais-tu ce que les gens disent des sorceleurs ? Qu'on ne sait qui sont les pires... eux ou les monstres qu'ils détruisent.

— Tout cela est faux, seigneur, je ne comprends pas pourquoi vous parlez ainsi. Vous pensez que je n'ai pas d'yeux pour voir ? Vous êtes du même bois que cette guérisseuse...

— Visenna...

— Elle ne nous a pas donné son nom. Elle nous a rattrapés et proposé sans tergiverser ses services sachant que nous avions besoin d'elle. Le soir, à peine descendue de cheval, elle s'occupait déjà de vous. Oh, seigneur, elle a pris un tel soin de votre jambe. L'air était empli de sa magie et nous avons tous fui, terrorisés, dans la forêt. Et puis le sang lui a coulé du nez. La magie, visiblement, n'est pas chose facile. Elle vous a bandé avec tant de délicatesse, que vous...

— Comme une mère ? demanda Geralt en serrant les dents.

— En effet. C'est bien cela. Et lorsque vous vous êtes assoupis...

— Oui, Yurga ?

— Pâle comme un linge, elle tenait à peine sur ses jambes. Mais elle est venue nous demander si l'un d'entre nous avait besoin de son aide. Le goudronnier, qui avait eu la main écrasée par un tronc, a bénéficié de ses soins. Et elle n'a pas pris un sou. Elle a même laissé des médicaments. Je sais, Geralt, qu'on dit bien des choses dans le monde sur les sorceleurs et les sorciers, mais pas ici. Nous, les gens du Haut Sodden, d'Autre Rive, nous savons ce qu'il en est. Nous devons trop aux sorciers pour ne pas savoir qui ils sont vraiment. Leur souvenir n'est pas colporté par des racontars ou des potins, mais il est gravé dans la pierre. Vous verrez vous-même derrière ce bois. Du reste, seigneur, vous le savez certainement mieux que moi. On a parlé dans le monde entier de la bataille qui fut livrée ici il y a moins d'un an. Vous avez dû en entendre parler.

— Je n'étais pas revenu ici depuis un an. J'étais dans le Nord. Mais j'en ai entendu parler... La seconde bataille de Sodden...

— Exactement. Vous allez voir la colline et son roc. Avant, nous nommions cette colline d'une manière ordinaire "mont des Coulemelles", mais maintenant tout le monde la surnomme le mont des Sorciers ou le mont des Quatorze. Car vingt-deux sorciers y ont livré bataille et quatorze y ont succombé. Ce fut une lutte terrible,

seigneur Geralt. La terre s'est cabrée, le ciel a craché une pluie de feu. Des éclairs ont frappé. Les cadavres jonchaient le terrain. Mais les sorciers ont fini par vaincre les Noirs en soumettant la puissance qui les animait. Quatorze d'entre eux ne sont pas revenus. Quatorze d'entre eux y ont laissé leur vie... Que se passe-t-il, seigneur ? Qu'avez-vous ?

— Rien. Continue, Yurga.

— La bataille fut terrible, oh ! Sans ces sorciers de la colline, nous ne pourrions vraisemblablement pas discuter aujourd'hui, vous et moi, en route tranquillement vers ma maison, car elle n'existerait plus, moi non plus, et vous peut-être non plus... Oui, nous sommes redevables à tous ces sorciers. Quatorze d'entre eux sont morts en nous défendant, nous les gens de Sodden et d'Autre Rive. Bien d'autres ont bien sûr également combattu : des guerriers, des nobles et puis des paysans, quiconque pouvait saisir une fourche ou une cognée, ou même un pieu... Tous se sont comportés avec courage. Nombre d'entre eux ont succombé. Mais les sorciers... Rien de plus naturel pour un guerrier que de mourir sur le champ de bataille, et puis la vie est courte de toute façon... Mais les sorciers peuvent vivre autant qu'ils le veulent. Et pourtant, ils n'ont pas hésité.

— Ils n'ont pas hésité, répéta le sorceleur en s'essuyant le front. Ils n'ont pas hésité. Et moi, j'étais dans le Nord...

— Qu'avez-vous, seigneur ?

— Rien.

— Oui... Nous tous, dans les environs, nous laissons des fleurs sur cette colline et à la période de Mai, à Belleteyn, le feu brûle toujours. Il brûlera pour les siècles des siècles. Ces quatorze sorciers vivront éternellement dans la mémoire des hommes. Vivre dans le souvenir, seigneur Geralt, c'est... c'est quelque chose en plus !

— Tu as raison, Yurga.

— Chaque enfant connaît les noms de ces quatorze gravés dans la pierre au sommet de la colline. Vous ne me croyez pas ? Écoutez : Axel dit Raby, Triss Merigold, Atlan Kerk, Vanielle de Brugge, Dagobert de Vole...

— Arrête, Yurga.

— Que se passe-t-il, seigneur ? Vous êtes pâle comme la mort.

— Rien.

## VII

Il gravissait la pente très lentement, prudemment, attentif au travail des tendons et des muscles après sa guérison par la magie. Bien que complètement cicatrisée, sa blessure nécessitait encore qu'il la protège en évitant de peser de tout son poids sur sa jambe. Il faisait chaud. L'odeur des herbes l'enivrait et le troublait, mais c'était agréable.

L'obélisque n'avait pas été installé au centre même du plateau sommital de la colline, mais au fond, derrière une rangée de pierres anguleuses. Si Geralt était venu avant le coucher du soleil, l'ombre du menhir projetée sur la rangée de pierres aurait fidèlement dessiné son diamètre et indiqué la direction dans laquelle les visages des sorciers étaient tournés pendant la bataille. Il regarda dans cette même direction, vers des champs mamelonnés sans limites. S'il y avait encore des ossements – il y en avait certainement –, les herbes abondantes devaient les recouvrir. Un faucon effectuait des cercles plus loin en planant sereinement, les ailes largement déployées : le seul point mobile dans ce paysage pétrifié par la canicule.

La base de l'obélisque était large. Pour l'entourer, il aurait fallu au moins quatre ou cinq personnes les bras écartés. Il était évident qu'il avait été impossible de le transporter jusque-là sans avoir recours à la magie. La face du menhir tournée vers la rangée de pierres avait été méticuleusement polie.

On y avait gravé en caractères runiques les noms des quatorze défunts.

Il s'en approcha lentement. Yurga, en effet, avait raison. Au pied de l'obélisque, des fleurs ordinaires, fleurs des champs, coquelicots, lupins, mauves, myosotis, avaient bien été déposées.

Les noms des quatorze.

En les lisant lentement de haut en bas, il revoyait le visage de ceux qu'il avait connus.

Triss Merigold, cheveux châtons, gaie, prête à s'esclaffer pour n'importe quelle raison, ressemblait à une gamine. Il l'aimait bien. C'était réciproque.

Lawdbor de Murivel avec qui Geralt avait manqué se battre dans la ville de Wyzima, un jour où il avait surpris le sorcier en train de manipuler les dés à l'aide d'une discrète télékinésie.

Lytta Neyd, alias Corail. On l'avait affublée de ce surnom à cause de la couleur de la pommade qu'elle s'appliquait sur les lèvres. Elle avait un jour dit du mal de Geralt au roi Belohun qui l'avait alors enfermé pendant une semaine dans un cachot. Tout juste sorti, il était allé la rejoindre pour lui demander quels avaient été ses motifs et s'était retrouvé dans le lit de la belle, sans qu'il sût comment, pendant une autre semaine.

Gorazd l'Ancien qui avait voulu lui offrir 100 marks en échange de la possibilité d'examiner ses yeux et même 1 000 pour pouvoir les disséquer, « pas nécessairement aujourd'hui », avait-il précisé.

Il restait encore trois noms.

Geralt entendit derrière lui un léger bruissement. Il se retourna.

Elle était pieds nus, vêtue d'une simple robe de lin. De longs cheveux clairs retombaient librement sur ses épaules. Une couronne

tressée de pâquerettes lui ornait le front.

— Salut à toi, dit-il.

Sans répondre, elle posa sur lui des yeux bleus et froids.

Geralt remarqua qu'elle n'était pas bronzée. C'était étrange, car la peau des jeunes filles de la campagne, brûlées par le soleil, était d'ordinaire mate à la fin de l'été. Son visage et ses épaules dévêtues étaient de teinte légèrement dorée.

— Tu as apporté des fleurs ?

Elle sourit en baissant les paupières. Il sentit un froid s'installer. Elle le dépassa sans dire un mot et s'agenouilla au pied du menhir en touchant la pierre de la main.

— Je n'apporte pas de fleurs, dit-elle en relevant la tête. Celles qu'on a déposées le sont pour moi.

Il l'observa attentivement. Elle s'agenouilla en masquant de son corps le dernier nom gravé dans la pierre du menhir. La jeune fille émettait une lueur claire sur le fond du roc sombre.

— Qui es-tu ? demanda-t-il lentement.

Elle sourit. Un vent froid souffla.

— Tu ne le sais pas ?

*Je le sais*, pensa-t-il en regardant l'azur glacé de ses yeux. *Oui, il me semble que je le sais.*

Geralt resta tranquille. Il ne pouvait en être autrement. Plus maintenant.

— J'ai toujours été curieux de te voir, maîtresse.

— Tu n'es pas obligé de me donner un tel titre, répondit-elle froidement. Nous nous connaissons depuis des années, n'est-ce pas ?

— Nous nous connaissons, confirma-t-il. On dit que tu me suis pas à pas.

— Je vais mon chemin. Mais toi, tu n'avais, jusqu'à aujourd'hui, jamais regardé derrière toi. Tu t'es retourné aujourd'hui pour la première fois.

Geralt resta silencieux. Fatigué, il n'avait rien à dire.

— Comment... Comment cela va-t-il se dérouler ? demanda-t-il enfin, avec froideur et sans émotion.

— Je te prendrai par la main, lui répondit-elle en le regardant droit dans les yeux. Je te prendrai par la main et te mènerai par la prairie à travers un brouillard froid et humide.

— Et après ? Qu'y a-t-il derrière le brouillard ?

— Rien, répondit-elle en souriant. Plus loin, il n'y a rien.

— Tu m'as suivi pas à pas, dit-il, en fauchant ceux que j'ai croisés sur mon chemin. Pourquoi ? Pour que je reste seul, n'est-ce pas ? Et qu'enfin je commence à avoir peur ? Je vais te dire la vérité. Tu m'as toujours fait peur. Je ne me retournais pas de peur de te voir derrière moi. J'ai toujours eu peur. Ma vie s'est écoulée dans la crainte jusqu'à

aujourd'hui...

— Jusqu'à aujourd'hui ?

— Oui. Nous nous tenons face à face, mais je ne ressens aucune angoisse. En me prenant tout, tu m'as aussi dépossédé de la crainte.

— Pourquoi tes yeux sont-ils donc remplis de terreur, Geralt de Riv ? Tes mains tremblent. Tu es pâle. Pourquoi ? Aurais-tu peur de lire le quatorzième nom gravé sur l'obélisque ? Si tu veux, je puis te dire quel est ce nom.

— Non, tu n'es pas obligée. Je sais quel est ce nom. Le cercle se referme. Le serpent se mord lui-même la queue. Qu'il en soit ainsi. Toi et ton nom. Les fleurs. Pour elle et pour toi. Le quatorzième nom gravé dans la pierre, le nom que j'ai prononcé au cœur de la nuit et à la lueur du soleil, dans le gel, la canicule et la pluie. Non, je ne le prononcerai pas maintenant.

— Mais si, prononce-le.

— Yennefer... Yennefer de Vengerberg.

— Mais les fleurs sont pour moi.

— Finissons-en, réussit-il à dire. Prends... Prends-moi la main.

Elle se leva et s'approcha. Geralt sentit un froid dur et pénétrant.

— Pas aujourd'hui, répondit-elle. Un autre jour, oui. Mais pas aujourd'hui.

— Tu m'as tout pris...

— Non, l'interrompit-elle. Moi, je ne prends rien. Je ne fais que prendre par la main. Pour que personne ne soit seul et perdu dans le brouillard... Au revoir. Geralt de Riv. À un autre jour.

Le sorceleur ne répondit pas. Elle se retourna lentement puis disparut dans le brouillard qui noyait le sommet de la colline où tout disparaissait : dans cette brume humide et blanche s'évanouirent l'obélisque, les fleurs déposées à sa base et les quatorze noms gravés. Il n'y eut bientôt plus rien hormis le brouillard et l'herbe mouillée par les gouttes brillant sous les pieds, une herbe dont l'odeur lourde, douce, foudroyante à rendre les tempes dolentes, à oublier et à s'écrouler de fatigue...

— Seigneur Geralt ! Qu'avez-vous ? Vous vous êtes assoupi ? Je vous avais pourtant dit que vous pouviez encore tomber en faiblesse. Pourquoi être monté jusqu'au sommet ?

— Je me suis assoupi, grogna-t-il en s'essuyant la tête avec la main. Je me suis assoupi, par la peste... Ce n'est rien, Yurga, c'est à cause de cette chaleur...

— Oui, vous avez une fièvre de tous les diables... Nous devons poursuivre notre route, seigneur. Venez, je vais vous aider à descendre la pente.

— Je n'ai rien...

— Rien, rien. Je suis curieux de savoir pour quelle raison vous



titubez. Par la peste, pourquoi avoir gravi cette colline par cette chaleur ? Vous vouliez lire tous leurs noms ?

— Rien... Yurga... tu te souviens réellement de tous les noms inscrits sur la stèle ?

— Bien sûr.

— Je vérifie ta mémoire... Le dernier. Le quatorzième. Quel est-il ?

— Mais vous êtes vraiment sceptique. Vous ne croyez donc en rien ? Vous voulez vérifier si je ne mens pas ? Je vous avais pourtant dit que même les enfants connaissent ces noms. Le dernier, vous disiez ? Oui, le dernier, c'est Yol Grethen de Carreras. Vous le connaissiez peut-être ?

— Non, répondit-il. Je ne le connaissais pas.

## VIII

— Seigneur Geralt ?

— Oui, Yurga ?

Le marchand courba la tête et garda le silence en enroulant sur son doigt la fine lanière avec laquelle il venait de réparer la selle du sorceleur. Il se releva enfin en donnant une légère bourrade dans le dos du valet qui conduisait le chariot.

— Lâche les rênes, Profit. Je vais conduire. Asseyez-vous sur le siège à mes côtés, seigneur Geralt. Et toi, Profit, qu'est-ce que tu fais encore là ? Allez, saute ! On doit causer. Pas besoin de tes oreilles ici !

Ablette, allant d'un petit pas et mordant la corde qui la retenait au chariot, semblait envier la petite jument de Profit qui trottait sur la grand-route.

Yurga fit claquer sa langue en frappant légèrement les chevaux avec les brides.

— Ma foi, dit-il avec un accent traînant, la situation est la suivante, seigneur. Je vous ai promis... alors, sur le pont... Je vous ai fait une promesse...

— Oublie cela, l'interrompit promptement le sorceleur. Oublie cela, Yurga.

— Je ne peux pas oublier, lui répondit sans ambages le marchand, ma parole n'est pas du vent. Ce que je n'attends pas à trouver chez moi en revenant est à vous.

— Laisse-moi tranquille. Je ne veux rien de toi. Nous sommes quittes.

— Non, seigneur. Si je trouve une telle chose chez moi, ce sera le signe de la providence. Et si l'on se moque de la providence, si on la fait mentir, elle se venge alors sévèrement.

*Je sais, pensa le sorceleur. Je sais.*

— Mais... seigneur Geralt...

— Quoi, Yurga ?

— Je ne trouverai rien à la maison que je ne m'attende à voir. Rien, et encore moins ce que vous désirez. Écoutez bien, seigneur sorceleur : Chrysididae, mon épouse, ne me donnera plus d'enfants. Quoi qu'il arrive, il n'y aura pas de nouvel enfant à la maison. Vous êtes mal tombé.

Geralt ne répondit pas.

Yurga garda également le silence. Ablette renifla une fois encore en remuant la tête.

— Mais j'ai deux fils, finit par dire très rapidement Yurga en regardant la grand-route devant lui. Deux fils en bonne santé, forts et pas idiots. Je dois d'ailleurs les envoyer en apprentissage. L'un des deux va, je pense, apprendre le commerce avec moi. Mais l'autre...

Geralt continua de se taire. Yurga tourna la tête et le regarda :

— Vous disiez ? Vous aviez exigé un serment sur le pont. Il s'agissait pour vous de trouver un enfant à former, rien de plus, n'est-ce pas ? J'ai deux fils : que l'un des deux étudie l'art des sorceleurs. Il n'y a pas de sot métier.

— Tu es sûr, intervint Geralt à voix basse, qu'il n'est pas sot ?

Yurga cligna des yeux.

— Défendre les gens, leur sauver la vie, selon vous, c'est une chose bonne ou mauvaise ? Ces quatorze, sur la colline ? Vous, sur le pont ? Ce que vous-même avez réalisé, est-ce bien ou mal ?

— Je ne sais pas, réussit à répondre Geralt. Je ne sais pas, Yurga. Parfois, il me semble que je sais. Mais j'ai parfois des doutes aussi. Aimerais-tu que ton fils ait de tels doutes ?

— Et pourquoi pas ? répliqua sérieusement le marchand. Pourquoi ne pourrait-il pas douter ? Ce n'est là que chose humaine et bonne.

— Quoi ?

— Le doute. Seul le mal, seigneur Geralt, en est dépourvu. Et personne n'échappe à son destin.

Le sorceleur ne répondit pas.

La grand-route tournait sous un haut promontoire et des bouleaux tordus qui réussissaient mystérieusement à tenir fixés sur la pente abrupte. Les arbres portaient des feuilles jaunes. *L'automne est revenu*, pensa Geralt, *c'est de nouveau l'automne*. En bas, une rivière miroitait. Derrière une palissade fraîchement chaulée, on voyait des toits de maisons et les pilotis polis d'un embarcadère.

Le treuil grinçait.

Le bac se dirigeait vers le bord en formant devant lui une vague. Il fendait les eaux de sa proue émoussée en rejetant sur le côté les herbes et les feuilles flottant à la surface, immobilisées par la saleté d'un manteau de poussière. Les cordes, tirées par les passeurs, grinçaient. La foule rassemblée sur la berge se comportait

bruyamment : cris de femmes, jurons d'hommes, pleurs d'enfants, mugissements, hennissements, bêlements. Le chant de basse monotone de la peur.

— Reculez ! Partez ! Reculez, nom d'un chien ! hurlait un chevalier, la tête couverte d'un chiffon ensanglanté.

Son cheval, immergé jusqu'à l'abdomen, s'énervait en levant violemment ses jambes antérieures et en provoquant des éclaboussements. Sur l'embarcadère, on entendait des hurlements, des cris : des soldats armés de pavois repoussaient la foule en frappant où ils pouvaient avec le manche de leurs lances.

— Éloignez-vous du bac ! cria le chevalier en faisant tourner son épée. Priorité à l'armée ! Éloignez-vous, sinon les têtes vont voler !

Geralt tira sur ses rênes pour arrêter sa jument qui dansa en lisière de pente.

Au fond du val marchaient des soldats lourdement équipés. Le mouvement de leurs armes et de leurs armures enveloppait d'un nuage de poussière les porteurs de pavois qui les rattrapaient au pas de course.

— Geraaaalt !

Le sorceleur regarda en bas. Un homme mince à la vareuse couleur griotte et au chapeau orné d'une plume d'aigrette sauta sur place et le héla depuis un chariot rempli de cages de bois qui avait dû être abandonné sur le bord de la grand-route. Dans les cages, des poules et des oies ne cessaient de caqueter.

— Geraaaalt, c'est moi !

— Jaskier ! Viens me rejoindre !

— Éloignez-vous du bac, continuait de hurler le chevalier à la tête bandée, sur l'embarcadère. Le bac est seulement pour l'armée ! Si vous voulez passer sur l'autre rive, bande de chiens, prenez vos haches et au travail dans la forêt ! Fabriquez-vous un radeau ! Le bac est seulement pour l'armée !

— Par tous les dieux, Geralt, haleta le poète en grimpant la pente du vallon. (Sa vareuse griotte était couverte de plumes de volailles blanches comme de la neige.) Tu vois ce qui se passe ? Ceux de Sodden viennent de perdre la bataille : ils battent en retraite. Retraite ? Mais qu'est-ce que je dis ? C'est plutôt une débandade... une fuite panique ! Nous devons partir d'ici, Geralt, et passer sur l'autre rive de la rivière Yarouga...

— Que fais-tu ici, Jaskier ? D'où sors-tu ?

— Ce que je fais ici ? hurla le barde. Tu me le demandes ? Je fuis, comme tous les autres. J'ai été cahoté toute la journée d'hier sur ce chariot ! Un fils de pute a volé mes chevaux pendant la nuit ! Geralt, je t'en supplie, sors-moi de là ! Ceux de Nilfgaard peuvent arriver à tout moment ! Celui qui ne mettra pas la rivière Yarouga entre eux et

lui se fera égorger. Égorger, tu comprends ?

— Ne panique pas, Jaskier.

En bas, ils entendaient les hennissements des chevaux embarqués de force sur le bac et le fracas de leurs sabots frappant sur les planches ; des hurlements ; le tumulte de la foule ; un bruit d'éclaboussement provoqué par le chariot poussé dans l'eau ; les beuglements des bœufs dont les nez apparaissaient à la surface. Geralt vit des caisses et des ballots emportés par le courant se fracasser contre la coque du bac et poursuivre leur chemin. Tout n'était que tumulte et jurons ; un nuage de poussière s'éleva au-dessus de la vallée ; on entendait des bruits de sabots.

— Chacun à son tour ! hurla le chevalier à la tête bandée en fonçant avec son cheval dans la foule. De l'ordre, fils de chiens ! Les uns après les autres !

— Geralt, gémit Jaskier en s'accrochant à l'étrier, tu vois ce qui se passe ? Nous ne pourrons jamais monter sur le bac. Les soldats vont s'y bousculer à qui mieux mieux et le brûleront ensuite pour qu'il ne serve pas aux Nilfgaardiens. C'est bien ce que l'on fait en général, hein ?

— Tu as raison, acquiesça le sorcelleur. Ainsi le veut effectivement la pratique. Je ne comprends pas cependant pourquoi tous ces gens sont pris d'une telle panique ! C'est donc la première guerre qu'ils voient ? D'habitude, les troupes royales combattent entre elles, puis les rois s'entendent, signent un traité et profitent de l'occasion pour s'égorger. Ces événements ne devraient pas concerner tous ces gens qu'on écrase sur l'embarcadère. Comment expliquer ce paroxysme de violence ?

Jaskier regarda le sorcelleur bien en face sans relâcher l'étrier :

— Tu as sans doute accès à de bien piètres informations, Geralt. Ou bien tu ne sais pas les interpréter. Il ne s'agit pas d'une banale guerre de succession ou d'un conflit pour la possession d'un lopin de terre ; nous n'avons pas affaire à la querelle de deux seigneurs dont les paysans, occupés par les moissons, demeurent les témoins passifs.

— Qu'est-ce que c'est alors ? Éclaire ma lanterne, car je ne vois pas de quoi il retourne. Entre nous, cela ne m'intéresse guère, mais explique toujours, je t'en prie.

— Cette guerre est inédite, expliqua le barde sérieusement. Les armées de Nilfgaard ne laissent derrière elles que désolation et cadavres : des champs entiers de cadavres. C'est une guerre d'extermination totale. Nilfgaard contre tous. Les cruautés...

— Il n'y a pas de guerre sans cruauté, l'interrompt le sorcelleur. Tu exagères, Jaskier. C'est comme pour l'incendie du bac : ainsi le veut la pratique... Il s'agit, je dirais, d'une tradition militaire. Depuis que le monde est monde, les armées en mouvement tuent, volent,

brûlent et violent, et ce, à l'infini, dans cet ordre. Depuis que le monde est monde, lorsqu'une guerre éclate, les paysans se cachent avec leurs femmes dans les forêts avec le peu de biens qu'ils peuvent emporter et rentrent chez eux quand le conflit prend fin...

— Pas pendant cette guerre, Geralt. Après cette guerre, personne ne reviendra. Il n'y aura d'ailleurs pas où revenir. Nilfgaard ne laisse derrière elle que des décombres ; ses armées se déversent comme une lave à laquelle personne n'échappe. Les grand-routes sont jonchées, sur des milles, de potences et de pieux ; les fumées tracent dans le ciel des lignes aussi longues que l'horizon. Depuis que le monde est monde, en effet, rien de tel n'était encore arrivé. Depuis que le monde est notre monde... Tu dois comprendre que les Nilfgardiens sont descendus de leurs montagnes pour le détruire, ce monde.

— C'est absurde. Qui aurait intérêt à la destruction du monde ? Les guerres ne sont pas menées pour détruire. Les guerres sont menées pour deux raisons : la première est le pouvoir ; la seconde l'argent.

— Cesse de philosopher, Geralt ! Tu ne changeras pas ce qui se passe actuellement avec de la philosophie ! Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ? Pourquoi refuses-tu de comprendre ? Crois-moi, Yarouga n'arrêtera pas l'élan de Nilfgaard. En hiver, lorsque la rivière gèlera, ils pousseront leur avance plus loin encore. Je te le dis : il faut fuir jusqu'au Nord. Ils ne parviendront peut-être pas jusque-là. Mais dans tous les cas de figure, notre monde ne sera plus ce qu'il fut. Geralt, ne me laisse pas seul ici ! Je ne m'en sortirai pas sans toi ! Ne me laisse pas !

— Tu es devenu fou, Jaskier. (Le sorcier se pencha sur sa selle.) C'est sans doute la peur qui te fait perdre la raison. Comment peux-tu croire que je vais te laisser seul ? Donne-moi la main. Monte sur mon cheval. Tu ne trouveras rien de bon sur le bac. D'ailleurs, ils ne te laisseraient jamais monter. Je t'emmène en amont de la rivière. Nous y chercherons une barque ou un radeau.

— Les Nilfgardiens nous cerneront. Ils sont tout près. Tu as remarqué les chevaliers ? On voit qu'ils reviennent directement du champ de bataille. Allons en aval de la rivière, en direction de l'embouchure de l'Ina.

— Arrête de paniquer. Nous passerons, ne t'en fais pas. En aval de la rivière, il y a aussi des foules de fuyards. À chaque gué, il y aura comme ici des problèmes avec la traversée en bac. Toutes les barques ont dû être réquisitionnées. Allons en amont, à contre-courant. N'aie pas peur. Je te ferai traverser, sur un tronc d'arbre s'il le faut.

— On voit à peine l'autre bord !

— Cesse de te plaindre. J'ai dit que je te ferai traverser.

— Et toi ?

— Monte sur mon cheval. Nous discuterons en route. Hé, par le

diable, tu ne vas pas prendre ce gros sac ! Tu veux donc briser l'échine d'Ablette ?

— C'est Ablette ? Ablette était baie, celle-ci est alezane.

— Chacun de mes chevaux s'appelle Ablette. Tu le sais très bien. Cesse de me faire marcher. Qu'est-ce que tu as là-dedans ? De l'or ?

— Des manuscrits ! Des poèmes ! Et ma pitance...

— Jette-moi tout ça dans la rivière. Tu écriras de nouveaux poèmes. Quant à la nourriture, je partagerai la mienne avec toi.

Jaskier fit une mine d'enterrement, mais n'hésita pas. Il lança son sac dans l'eau en prenant de l'élan puis bondit sur le cheval, se tortilla en s'asseyant sur les sacoches et en s'accrochant à la ceinture du sorceleur.

— En route, en route, répéta-t-il avec inquiétude. Ne perdons pas de temps, Geralt, entrons dans la forêt avant...

— Arrête, Jaskier... Tu transmets ta panique à Ablette.

— Ne te moque pas de moi. Si tu savais ce que j'ai...

— Ferme-la, par la peste. Prenons la route. J'aimerais te faire traverser avant la tombée du soir.

— Moi ? Et toi ?

— Rien ne m'appelle de l'autre côté de la rivière.

— Tu es devenu fou, Geralt ? Tu en as assez de vivre ? Que comptes-tu faire ?

— Ce n'est pas ton affaire. Je vais à Cintra.

— À Cintra ? Mais Cintra n'existe plus !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Cintra n'existe plus. Elle n'est plus que décombres et ruines. Les Nilfgaardiens...

— Descends, Jaskier...

— Quoi ?

— Descends !

Le sorceleur se retourna violemment. À la vue de son visage, le troubadour descendit comme une flèche du cheval en trébuchant. Geralt descendit à son tour tranquillement. Ayant passé les rênes au-dessus de la tête de la jument, le sorceleur resta indécis pendant un moment avant de s'essuyer le visage de sa main gantée. Il s'assit sur le bord de la souche renversée d'un buisson de cornouiller aux pousses rouge sang.

— Viens ici, Jaskier, dit-il. Assieds-toi et raconte-moi ce qui s'est passé à Cintra. Dis-moi tout.

Le poète s'assit :

— Les Nilfgaardiens s'y sont introduits sans coup férir, commença-t-il après un moment de silence. Ils étaient des milliers. Ils avaient cerné les armées de Cintra dans la vallée du Marnadal. La bataille a duré toute la journée : de l'aurore au crépuscule. Les troupes

de Cintra ont résisté vaillamment avant d'être décimées. Le roi a succombé, et c'est alors que la reine...

— Calanthe.

— Oui. Évitant que son armée succombe à la panique et se disperse, elle a su réunir autour d'elle et de son étendard tous ceux pouvant encore combattre et a formé une ligne de défense qui a reculé jusqu'à la rivière, du côté de la ville. Tous les soldats encore valides l'ont suivie.

— Et Calanthe ?

— Avec une poigné de chevaliers, elle a couvert la traversée des troupes en protégeant leurs arrières. On dit qu'elle s'est battue comme un homme en se lançant dans le plus fort de la bataille. Des piques l'ont empalée lorsqu'elle a chargé contre l'infanterie nilfgaardienne. Elle a alors été évacuée vers la ville. Que contient cette flasque, Geralt ?

— De l'eau-de-vie. Tu en veux ?

— Ma foi, volontiers.

— Parle. Continue, Jaskier. Raconte-moi tout.

— La ville ne s'est pas à proprement parler défendue. Il n'y a pas eu de siège. Les murs de défense étaient vides. Le reste des chevaliers et leurs familles, les princes et la reine se sont barricadés dans le château. Les Nilfgardiens ont alors pris le château après que leurs sorciers eurent réduit le portail en cendres et détruit les murs d'enceinte. Seul le donjon, visiblement protégé par la magie, a résisté aux sorts des sorciers nilfgardiens. Malgré cela, les assaillants ont pénétré à l'intérieur quatre jours plus tard sans faire de quartier. Les femmes avaient tué les enfants, les hommes les femmes, et ceux-ci se sont jetés sur leur propre épée ou... Qu'as-tu Geralt ?

— Continue, Jaskier.

— Ou... comme Calanthe... la tête la première, des créneaux, de tout en haut... On dit qu'elle aurait demandé qu'on la... mais personne n'a accepté. Elle a donc grimpé jusqu'aux créneaux... et a sauté la tête la première. Ils ont fait, paraît-il, des choses horribles ensuite avec son cadavre. Je ne veux pas... Qu'as-tu ?

— Rien, Jaskier... À Cintra, il y avait... une petite : la petite-fille de Calanthe, âgée environ de dix ou onze ans. Elle s'appelait Ciri. Tu as entendu parler d'elle ?

— Non, mais un terrible massacre dont presque personne n'est sorti vivant a ensuite été perpétré en ville et dans le château. Aucun des défenseurs du donjon n'a échappé à la mort, je te le disais. La plupart des femmes et des enfants des familles princières s'y trouvaient justement.

Le sorcier resta silencieux.

— Tu connaissais Calanthe ? demanda Jaskier.

- Je l'ai connue, en effet.
- Et la petite fille dont tu me parlais ? Ciri ?
- Je l'ai connue aussi.

Un vent souffla sur la rivière en ridant la surface de l'eau et en secouant les branches du buisson. Quelques feuilles s'envolèrent en tourbillonnant. *C'est l'automne*, pensa le sorcelleur. *C'est de nouveau l'automne.*

Geralt se leva.

- Tu crois en la providence, Jaskier ?

Le troubadour releva la tête en regardant le sorcelleur avec des yeux ronds d'étonnement.

- Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Réponds.

- Ma foi... oui, j'y crois.

— Mais sais-tu que la seule providence ne suffit pas ? Qu'il lui faut quelque chose en plus ?

- Je ne comprends pas.

— Tu n'es pas le seul. Mais c'est comme ça. Il faut quelque chose en plus. Le problème consiste en ce que je... ne saurai jamais ce que c'est.

- Qu'as-tu, Geralt ?

— Rien, Jaskier. Viens, en selle. Partons. Dépêchons-nous. Qui sait combien de temps nous prendra la recherche d'une grande barque. Je ne vais quand même pas abandonner Ablette.

- Nous traversons donc ensemble ? demanda le poète revigoré.

- Oui. Je n'ai plus rien à chercher de ce côté-ci de la rivière.

## IX

- Yurga !

- Chrysididae !

La jeune femme, debout près du portail, courut en trébuchant et en criant, les cheveux au vent, vers Yurga qui jeta les rênes à son valet et bondit hors du chariot en direction de sa femme. Il la prit par la taille, énergiquement, la souleva et la fit tourner.

- Je suis revenu, Chrysididae ! Je suis revenu !

- Yurga !

— Je suis de retour ! Ouvrez grand toutes les portes ! Le maître de céans est de retour !

Surprise en train de faire la lessive, Chrysididae était mouillée et sentait l'eau savonneuse. Yurga la reposa au sol sans la relâcher. Elle resta dans ses bras, tremblante, serrée tout contre lui.

- Accompagne-moi jusqu'à la maison, Chrysididae.

— Par les dieux, tu es revenu... Je ne pouvais pas dormir... Yurga... Je ne pouvais plus dormir...

- Je suis revenu. Eh, je suis revenu ! Je suis même revenu riche,



Chrysididae ! Tu vois le chariot ? Hé, Profit ! Donne donc un coup de cravache, passe par la porte ! Tu vois le chariot, Chrysididae ? Il transporte beaucoup de choses...

— Yurga, que me chaut ton chariot ? Tu es revenu... en bonne santé... entier...

— Je suis revenu riche, je te dis. Viens voir...

— Yurga ? Et lui, qui est-ce ? Cet individu vêtu de noir ? Par les dieux, avec une épée...

Le marchand se retourna. Descendu de cheval, le sorcelleur feignait, le dos tourné, de régler les sous-ventrières et de rajuster les bâts de son cheval. Il ne les regardait pas et ne s'approchait pas.

— Je te dirai ensuite. Oh, Chrysididae, pourvu qu'il... Dis-moi, où sont les enfants ? Ils sont en bonne santé ?

— En bonne santé, Yurga, en bonne santé. Ils sont partis dans les champs tirer sur les corneilles. Les voisins les préviendront de ton retour. Ils rappliqueront tout de suite, tous les trois...

— Tous les trois ? Qu'est-ce... Chrysididae ? Tu peux...

— Non... mais je dois te dire quelque chose... tu ne vas pas te mettre en colère ?

— Moi ? Contre toi ?

— J'ai accueilli une petite fille, Yurga. Des druides l'ont amenée... Tu sais, ceux qui sauvaient la vie des enfants après la guerre... Ils recueillaient dans les forêts les gamins perdus et abandonnés... à peine vivants... Yurga ? Tu es en colère ?

Yurga se plaqua la main sur le front et se retourna. Le sorcelleur marchait derrière le chariot en tirant son cheval. Évitant de les regarder, il ne cessait de détourner la tête.

— Yurga ?

— Oh, par les dieux, gémit le marchand. Par les dieux, Chrysididae ! Quelque chose que je n'attendais pas ! À la maison !

— Ne te mets pas en colère, Yurga... Tu verras que tu sauras l'aimer. C'est une petite fille intelligente, aimable, travailleuse... un peu bizarre, il est vrai. Elle refuse de dire d'où elle vient et se met alors à pleurer. Je ne lui pose donc pas de question. Yurga, tu sais combien j'ai toujours désiré avoir une fille... Qu'en penses-tu ?

— Rien, répondit-il sourdement. Rien. C'est la providence. Pendant tout le chemin, il a répété ce mot dans son délire provoqué par la fièvre : providence, providence... Par les dieux... Nous ne sommes pas capables de comprendre de quoi il s'agit, Chrysididae. Il nous est impossible de saisir ce que pensent les gens comme lui. Et ce à quoi ils rêvent. Nous n'en sommes pas capables...

— Papa !!!

— Nadbor ! Sulik ! Comme vous avez grandi ! De vrais petits taureaux ! Venez à moi...

Yurga stoppa net en voyant le petit être malingre aux cheveux de cendre marcher lentement derrière les garçons. La petite fille le regarda. Le marchand remarqua ses grands yeux verts comme l'herbe printanière et brillants comme deux étoiles. Il la vit soudain prendre son élan et courir... Il l'entendit crier d'une voix aiguë et perçante :

— Geralt !

Le sorcelleur se retourna instantanément et s'élança à la rencontre de la jeune fille. La scène laissa coi Yurga qui n'avait encore jamais vu personne se déplacer à une telle vitesse.

Ils se rencontrèrent au milieu de la cour : la petite fille aux cheveux de cendre ceinte d'une robe grise ; le sorcelleur aux cheveux d'albâtre portant son épée en bandoulière, vêtu d'un cuir noir clouté d'argent ; le sorcelleur effectuant de légers bonds ; la petite fille trotinant ; le sorcelleur à genoux ; les mains menues de la petite fille autour de son cou ; les cheveux gris souris de la petite fille tombant sur les épaules du sorcelleur. Chrysididae poussa un cri assourdi. Yurga l'attira à lui sans dire un mot et la serra dans ses bras. Son autre bras pressait les deux garçons.

— Geralt ! répéta la petite fille en étreignant le torse du sorcelleur. Tu m'as retrouvée ! Je le savais ! Je l'ai toujours su ! Je savais que tu me retrouverais !

— Ciri, dit le sorcelleur.

Yurga ne vit pas le visage de Geralt dissimulé sous les cheveux de cendre de la petite fille. Il ne vit que des mains gantées de noir pressant le dos et les épaules de Ciri.

— Tu m'as finalement retrouvée ! Oh, Geralt ! J'ai attendu tout ce temps ! Ça a duré si longtemps... Nous resterons ensemble, n'est-ce pas ? Maintenant, nous serons ensemble, hein ? Dis-le, Geralt ! Pour toujours ! Dis-le !

— Pour toujours, Ciri.

— C'est comme ils le prédisaient, Geralt ! Comme ils le prédisaient... Je suis ta providence ? Dis ! Je suis ta providence ?

Yurga regardait avec étonnement les yeux du sorcelleur. Il entendit les sanglots discrets de Chrysididae et sentit le tremblement de ses épaules. Tendue, il observa le sorcelleur, attentif à sa réponse. Il savait qu'il ne comprendrait pas cette réponse, mais il l'attendait quand même. Avec raison :

— Tu es plus que ça, Ciri. Plus que ça.

# *Le Sang des elfes*

Sorceleur – 3

Traduit du polonais par Lydia Waleryszak

« *Elaine blath, Feainnewedd*  
*Dearme aen a'cáelme tedd*  
*Eigean evelienn deireádh*  
*Que'n esse, va en esseáth*  
*Feainnewedd, elaine blath ! »*

*Petite Fleur*, berceuse et comptine populaire des elfes.

« En vérité, je vous le dis, voici venir l'ère de l'épée et de la hache, l'ère de la terrible tourmente. Voici venir le Temps du Froid blanc et de la Lumière blanche, le Temps de la Folie et du Mépris, *Tedd Deireádh*, le Temps de la Fin. Le monde disparaîtra sous la glace et renaîtra avec le nouveau soleil. Il renaîtra par le Sang ancien, *Hen Ichaer*, la graine semée. La graine qui ne germera point, mais fera jaillir la flamme.

*Ess'tuath esse* ! Cela se passera ainsi ! Scrutez les signes ! Quels seront-ils ? Je m'en vais vous le dire... Tout d'abord, la terre sera noyée dans le sang *Aen Seidhe*, le sang des elfes... »

Aen Ithlinnespeath, *La Prophétie d'Ithlinne*  
*Aegli aep Aevenien.*

# CHAPITRE PREMIER

*La ville était en feu.*

*Les étroites ruelles qui menaient aux douves, à la première terrasse, crachaient de la fumée et de la braise ; les flammes dévoraient les toits des chaumières étroitement serrées les unes aux autres, et léchaient les murs du château. À l'ouest, depuis la porte qui donnait sur le port, s'élevait un énorme vacarme, les échos d'une lutte sans merci, les coups sourds du bélier qui faisaient trembler les remparts.*

*Ils avaient été submergés par surprise, après que les assaillants eurent renversé la barricade défendue par quelques soldats, des habitants armés de hallebardes et des arbalétriers de métier. Des chevaux enveloppés de caparaçons noirs survolaient les obstacles tels des spectres, des lames blanches et scintillantes semaient la mort parmi les défenseurs en fuite.*

*Ciri sentit le chevalier qui l'avait emportée sur sa selle talonner violemment sa monture. Elle avait entendu son cri : « Accroche-toi, accroche-toi ! »*

*D'autres chevaliers aux couleurs de Cintra les devancèrent et fondirent sur les Nilfgaardiens. Ciri aperçut la scène l'espace d'un instant, du coin de l'œil : un immense tourbillon où se mêlaient des capes bleu et or et des capes noires, au milieu du fracas de l'acier, du grondement des lames contre les boucliers, du hennissement des chevaux...*

*Un cri. Non, pas un cri. Un hurlement.*

*« Accroche-toi ! »*

*L'effroi. Chaque secousse, chaque saccade, chaque soubresaut du cheval meurtrit ses mains agrippées aux rênes. Ses jambes douloureusement contractées ne trouvent pas d'appui, la fumée fait larmoyer ses yeux. Le bras qui l'entoure l'étouffe, l'étrangle, comprime douloureusement ses côtes. Autour s'élève un cri comme elle n'en a jamais entendu auparavant. Que peut-on faire à un homme pour qu'il hurle ainsi ?*

*La peur. Annihilante, paralysante, suffocante.*

*De nouveau, le fracas des armes, le renâchement des chevaux. Tout autour, les maisons dansent, des fenêtres propulsées par le souffle des flammes atterrissent soudain là où, un instant plus tôt, se trouvait une ruelle boueuse jonchée de cadavres, encombrée par des biens que les habitants avaient abandonnés dans leur fuite. Derrière le dos de Ciri, le chevalier est soudain pris d'une toux étrange, rauque. Du sang gicle sur ses mains soudées aux rênes. Un hurlement. Le sifflement des flèches.*

*La chute, la secousse, le choc douloureux contre l'armure. À côté d'elle, un grondement de sabots ; au-dessus de sa tête, le ventre d'un cheval et sa sangle déchirée passant en un éclair ; le ventre d'un deuxième cheval, un caparaçon noir volant au vent. Des geignements, semblables à ceux d'un bûcheron qui abattrait du bois. Mais ce n'est pas du bois, c'est le fer contre le fer. Un cri, étranglé et sourd. Tout près d'elle, quelque chose de grand et noir s'effondre dans un éclaboussement de boue et saigne atrocement. Son*

pied armé tremble, s'agite, creuse la terre de son énorme éperon.

Un tiraillement. Une force arrache Ciri du sol, la hisse jusqu'à l'arçon de la selle. « Accroche-toi ! ». De nouveau, la course chaotique, le galop effréné. Les mains et les pieds de la fillette cherchent désespérément un appui. Le cheval se cabre soudain. « Accroche-toi ! »... Il n'y a aucun appui. Aucun... Aucun... Du sang. Le cheval s'écroule. Impossible de sauter, impossible de fuir, d'échapper à l'étreinte puissante de ces bras revêtus d'une cotte de mailles. Impossible d'échapper au sang qui se répand sur sa tête, sur sa nuque.

Une secousse, le clapotement de la boue, la collision brutale avec le sol, l'inertie après la chevauchée sauvage. Les hennissements inquiétants du cheval qui renâcle en tentant de soulever sa croupe. Le bruit sourd de ses fers, l'agitation de ses paturons et de ses sabots. Des capes et des caparaçons noirs. Un cri.

Dans la ruelle, le feu fait rage – le mur rouge et sifflant du feu. Devant lui se dresse un cavalier gigantesque ; sa tête semble dépasser les toits en flammes. Son cheval, couvert d'un caparaçon noir, trépigne, balance la tête, hennit.

Le cavalier la fixe du regard. Ciri aperçoit l'éclair de ses yeux à travers le ventail de son grand heaume orné des ailes d'un rapace. Elle voit le reflet du feu sur la large lame de l'épée qui pend au bout de son bras ballant.

Le cavalier la regarde. Ciri ne peut pas bouger. Les bras inertes du mort qui lui enserrant la taille l'en empêchent. Une chose lourde, baignée de sang, l'immobilise, une chose qui est étendue sur sa cuisse et la cloue au sol.

La peur aussi paralyse Ciri. Une peur monstrueuse, qui lui tord les entrailles et la rend sourde aux geignements du cheval blessé, aux hurlements du feu, aux cris des hommes que l'on massacre, aux grondements des tambours. La seule chose qui existe, qui compte, qui importe, c'est la peur. La peur qui a pris la forme d'un chevalier noir en heaume orné de plumes, impassible devant le mur pourpre des flammes en furie.

Le cavalier cabre sa monture, les ailes du rapace sur son heaume se mettent à battre, l'oiseau prend son envol. Il s'apprête à attaquer sa proie sans défense, paralysée par la peur. L'oiseau – ou peut-être le cavalier – crie, craille, terriblement, monstrueusement, triomphalement. Le cheval noir, l'armure noire, la cape noire balayée par le vent et, en toile de fond, le feu, une mer de feu.

L'effroi.

L'oiseau glatit. Ses ailes battent l'air, ses plumes fouettent son visage. L'effroi !

« À l'aide ! Pourquoi personne ne vient à mon aide ? Je suis seule, petite et sans défense, je ne peux pas bouger, je ne peux même pas émettre

*le moindre son avec ma gorge nouée ! Pourquoi personne ne vient à mon secours ? J'ai peur ! »*

*Des yeux de feu, à travers le ventail du grand heaume ailé. La cape noire recouvre tout...*

*« Ciri ! »*

Elle se réveilla, transie, couverte de sueur, tandis que son propre cri, celui qui l'avait tirée de son sommeil, retentissait toujours ; il vibrait quelque part en elle, dans sa poitrine, et brûlait son larynx desséché. Ses mains, agrippées à la couverture, étaient douloureuses, son dos lui faisait mal...

— Ciri, calme-toi.

Alentour, dans la nuit noire, une brise fraîche faisait grincer les troncs des pins et chanter leurs branches dans un bruissement mélodieux et régulier. Le brasier et les cris avaient disparu, seule restait la douce berceuse du vent dans les arbres. À côté de Ciri, le feu du bivouac palpitait de lumière et de chaleur. Les flammes se reflétaient dans les boucles du harnais, leur lumière rouge se réfléchissait dans la poignée et la garde de l'épée appuyée contre la selle qui reposait au sol. Il n'y avait pas d'autre feu ni d'autre épée. La main qui touchait sa joue sentait le cuir et la cendre. Pas le sang.

— Geralt...

— Ce n'était qu'un rêve. Un mauvais rêve.

Ciri frémit de tous ses membres, contractant ses bras et ses jambes.

*Un rêve. Rien qu'un rêve.*

Le feu se consumait déjà, les bûches de bouleau, rouges et incandescentes, craquaient et crachaient des flammèches bleues. Celles-ci éclairaient les cheveux blancs et les traits anguleux de l'homme qui enveloppait Ciri dans une couverture et une peau de bête.

— Geralt, je...

— Je reste à côté de toi. Dors, Ciri. Tu dois te reposer. Nous avons encore une longue route devant nous.

*J'entends une musique, se dit-elle. Dans ce tumulte... il y a une musique. Le son d'un luth. Et des voix. La princesse de Cintra... L'enfant du destin... L'enfant de Sang ancien, le sang des elfes. Geralt de Riv, le Loup blanc, et son destin. Non, non, c'est une légende. L'invention d'un poète. Elle est morte. Elle a été tuée dans les rues de la ville, alors qu'elle tentait de fuir...*

*Accroche-toi... Accroche...*

— Geralt ?

— Qu'y a-t-il, Ciri ?

— Que s'est-il passé ? Que m'a-t-il... fait ?

— Qui donc ?

— Le chevalier... le chevalier noir avec un heaume orné de plumes... Je ne me souviens plus de rien... Il criait et me fixait des yeux. Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé ensuite. Je sais juste que j'avais peur... J'avais terriblement peur...

L'homme se pencha, la lueur du foyer se reflétait dans ses yeux. C'étaient des yeux étranges. Très étranges. Autrefois, Ciri en avait peur, elle n'aimait pas les regarder. Mais c'était il y a longtemps. Très longtemps.

— Je ne me rappelle plus rien, murmura-t-elle, cherchant la main de l'homme dont la peau était dure et rêche comme le bois brut. Ce chevalier noir...

— Ce n'était qu'un rêve. Tu peux dormir tranquille. Ça ne se reproduira plus.

Ciri avait déjà entendu pareilles promesses par le passé. On les lui avait répétées maintes fois pour la rassurer, après que son propre cri l'eut réveillée en pleine nuit. Mais c'était différent à présent. Elle y croyait. Parce que cette promesse sortait de la bouche de Geralt de Riv, le Loup blanc. Le sorcier qui lui était destiné. Auquel elle était destinée. Celui qui l'avait retrouvée en plein cœur de la guerre, de la mort et du désespoir, l'avait prise avec lui et lui avait promis qu'ils ne se sépareraient plus jamais.

Elle se rendormit sans lâcher sa main.

\*\*\*

Le barde avait terminé son chant. La tête légèrement inclinée, il reprit doucement sur son luth le motif de sa ballade, un ton plus haut que l'élève qui l'accompagnait.

Personne ne soufflait mot. Hormis la musique qui s'éteignait peu à peu, seuls se faisaient entendre le bruissement du feuillage d'un auguste chêne et le craquement de ses ramures. Soudain, une chèvre, attachée par une corde à l'une des charrettes qui entouraient l'arbre séculaire, émit un long bêlement. Comme en réponse à l'appel de l'animal, l'un des spectateurs rassemblés en un grand demi-cercle se leva. Rejetant sur son épaule sa cape bleu de cobalt chamarrée d'or, il s'inclina avec raideur et distinction.

— Merci, maître Jaskier, dit-il d'une voix basse mais sonore. Moi, Radcliffe d'Oxenfurt, maître des Arcanes de la magie, je souhaiterais te dire, au nom de nous tous ici présents, notre reconnaissance et notre profonde estime pour ton œuvre grandiose et ton talent.

Le magicien parcourut du regard les personnes pressées au pied du chêne, les unes debout, les autres assises sur leurs charrettes. Les spectateurs, dont le nombre dépassait bien la centaine, secouaient la tête et chuchotaient entre eux. Quelques-uns se mirent à applaudir, d'autres saluèrent le barde de leurs mains levées. Les jeunes filles émues reniflaient et essayaient leurs larmes avec ce qu'elles



pouvaient, en fonction de leur rang, de leur métier et de leur fortune : les paysannes se servaient de leurs avant-bras ou du dos de leurs mains, les femmes des marchands de leurs fichus en lin, les elfes et les damoiselles de leurs batistes. Quant aux trois filles du notable Vilibert, qui, avec l'ensemble de son cortège, avait interrompu sa chasse au faucon pour écouter le récital du célèbre troubadour, elles se mouchaient bruyamment et d'une manière qui se voulait poignante dans leurs élégantes écharpes de laine gris-vert.

— Je n'exagère en rien, poursuivit le magicien, lorsque je dis que tu nous as émus aux larmes, maître Jaskier ; tu nous as fait cheminer sur les voies de la réflexion et de la méditation, tu as fait vibrer nos cœurs. Qu'il me soit permis de t'exprimer toute notre gratitude et notre respect.

Le troubadour se leva et s'inclina en balayant ses genoux de la plume d'aigrette qui garnissait son petit chapeau fantasque. Son élève s'arrêta de jouer, découvrit ses dents dans un sourire et s'inclina également, mais maître Jaskier lui lança aussitôt un regard menaçant et grommela quelque chose. Le garçon baissa la tête et reprit sa discrète mélodie sur les cordes de son luth.

La foule s'anima. Les marchands, leur conciliabule terminé, sortirent de l'un des chariots un gros tonnelet de bière qu'ils firent rouler jusque devant le chêne. Le magicien Radcliffe se plongea dans une conversation à voix basse avec le notable Vilibert. Les filles de ce dernier avaient cessé de se moucher et fixaient sur Jaskier un regard plein d'admiration. Le barde ne le remarquait pas, tout occupé qu'il était lui-même à adresser des sourires éclatants et des clins d'œil en direction d'un groupe d'elfes voyageurs murés dans un silence hautain, en particulier à l'une des elfes, une beauté aux cheveux noirs et aux grands yeux, coiffée d'une petite toque en hermine. Jaskier avait des concurrents : parmi son auditoire, des chevaliers, des étudiants et des ménestrels avaient également jeté leur dévolu sur cette créature aux grands yeux et à la jolie toque, et ils la courtoisaient du regard. La jeune elfe, visiblement ravie de l'intérêt qui lui était porté, tripotait les manchettes en dentelle de son chemisier et battait des cils, mais ses compagnons l'entouraient de toute part et ne cachaient pas leur antipathie vis-à-vis des galants.

La clairière située au pied du chêne Bleobheris était un lieu de fréquents rassemblements, de haltes pour les voyageurs et de rencontres pour les passants, célèbre pour la tolérance et l'ouverture d'esprit qui y régnaient. Les druides qui s'occupaient de l'arbre séculaire l'avaient appelée « Lieu de l'amitié » et y accueillaient volontiers quiconque souhaitait s'y arrêter. Pourtant, même en de grandes occasions comme le récital que venait de donner le troubadour célèbre dans le monde entier, les voyageurs restaient en

petits comités, distinctement isolés. Les elfes s'étaient regroupés entre eux. Les ouvriers nains s'étaient joints à leurs congénères armés jusqu'aux dents, engagés pour défendre la caravane des marchands, et ils ne toléraient tout au plus à côté d'eux que les mineurs gnomes et les fermiers lutins. Tous les non-humains gardaient leurs distances vis-à-vis des humains. Ceux-ci leur rendaient la pareille et ne faisaient pas davantage montre d'un quelconque désir d'intégration. La noblesse regardait les marchands et les colporteurs d'un air dédaigneux. Les soldats et les mercenaires s'écartaient des bergers et de leurs peaux de mouton nauséabondes. Quant aux rares magiciens et à leurs apprentis, ils s'isolaient complètement et gratifiaient unanimement leur entourage de la même arrogance. Enfin, plus loin, on apercevait une masse de paysans, compacte, sombre, morose et silencieuse. Ceux-là aussi, dont la forêt de râteaux, de fourches et de fléaux s'élevant au-dessus de leurs têtes leur conférait l'allure d'une armée, ignoraient tout et tout le monde.

Comme à l'accoutumée, les enfants faisaient exception. Libérée de l'obligation de garder le silence qui avait été imposée durant le récital du barde, la marmaille avait filé jusqu'à la forêt dans un vacarme sauvage, afin de s'adonner passionnément à un jeu dont les règles semblaient incompréhensibles à quiconque avait déjà quitté les heureuses années de l'enfance. Les petits hommes, elfes, nains, lutins, gnomes, demi-elfes, quarts d'elfe et autres moutards d'origine mystérieuse ignoraient tout des classifications par la race et par le rang. Pour l'instant.

— C'est bien vrai ! s'écria l'un des chevaliers présents dans la clairière – un échalas au physique sec, vêtu d'un pourpoint rouge et noir orné de trois lions en marche. Le magicien a bien parlé ! Ces ballades étaient magnifiques ! Sur mon honneur, sieur Jaskier, si un jour vous vous retrouvez dans les environs de la Corne chauve, le manoir de mon seigneur, venez nous rendre visite, n'hésitez pas un seul instant. Nous vous accueillerons en prince, que dis-je, nous vous accueillerons comme nous le ferions avec notre roi Vizimir lui-même ! Sur mon épée, j'en fais le serment, j'ai entendu de nombreux ménestrels, mais ils ne vous arrivaient même pas à la cheville, maître. Recevez, de la part d'un homme de sang noble et adoubé, respect et hommage pour votre virtuosité !

Sentant à juste titre venir le moment opportun, le troubadour lança un clin d'œil à son élève. Le garçon posa son luth et prit au sol un coffret qui servait à recueillir, parmi l'auditoire, des marques de reconnaissance plus quantifiables. Il hésita un instant, balaya l'assemblée du regard puis reposa le coffret pour saisir un gros baquet qui se trouvait à côté. Maître Jaskier approuva le discernement du jeune garçon d'un sourire bienveillant.

— Maître ! appela une femme de belle allure, assise sur un chariot portant l'inscription « Vera Loewenhaupt et fils », où s'entassait une multitude d'articles en osier. (Ses fils étaient introuvables, sans doute occupés à dilapider la fortune amassée par leur mère.) Voyons, maître Jaskier, vous n'y pensez pas ! Vous nous laisseriez ainsi dans l'incertitude ? Votre ballade n'est pourtant pas finie ! Chantez-nous donc la suite !

— Les chants et les ballades demeurent inachevés, gente dame, parce que la poésie est éternelle et immortelle, elle ne connaît ni début ni fin..., s'inclina l'artiste.

— Mais que s'est-il passé ensuite ? (La femme d'affaires n'en démordait pas, et continuait de jeter des pièces de monnaie sonnantes et trébuchantes dans le baquet que lui présentait l'élève.) Racontez-le nous au moins, à défaut de nous le chanter. Aucun prénom n'a été mentionné dans votre ballade et, pourtant, nous savons tous bien que le sorceleur dont vous chantez les faits n'est autre que le fameux Geralt de Riv, tandis que la magicienne pour laquelle il brûle d'amour est la non moins célèbre Yennefer. Quant à cette Enfant Surprise, promise et destinée au sorceleur, il s'agit bien sûr de Cirilla, la malheureuse princesse de Cintra détruite par les envahisseurs, n'est-ce pas ?

Jaskier sourit d'un air fier et mystérieux.

— Les thèmes de mes chants sont universels, généreuse bienfaitrice, déclara-t-il. Je chante des émotions qui pourraient être celles de tout un chacun. Je n'évoque personne en particulier.

— C'est ça ! s'écria quelqu'un parmi l'assemblée. On sait tous que vos chansonnettes parlaient du sorceleur Geralt !

— C'est vrai ! C'est vrai ! pépièrent en chœur les filles du notable Vilibert, tout en faisant sécher leurs écharpes mouillées de larmes. Chantez encore, maître Jaskier ! Que s'est-il passé ensuite ? Est-ce que le sorceleur et la magicienne Yennefer se sont finalement retrouvés ? Se sont-ils aimés ? Ont-ils vécu heureux ? Nous voulons savoir, maître !

— Allons bon ! grasseya le chef du groupe des nains, tout en faisant trembler son imposante barbe rousse qui descendait jusqu'à sa taille. C'est de la belle fiente, toutes ces princesses et magiciennes, ce destin, cet amour et autre verbiage de pucelles ! Tout ceci n'est que balivernes, n'en déplaise à messire le poète ! Ce n'est que pure invention romanesque pour embellir l'histoire et nous émouvoir. Mais pour ce qui est des faits d'armes, comme le massacre et le pillage de Cintra ou les batailles du Marnadal et de Sodden, alors là, vous nous les avez magnifiquement chantés, Jaskier ! Ah ! On ne regrette pas l'argent versé pour avoir écouté un tel chant qui rend si heureux le cœur des guerriers ! On a bien vu que vous ne contiez point de

sornettes, je l'affirme haut et fort, moi, Sheldon Skaggs, qui sais discerner le vrai du faux, parce que j'y étais, moi, à Sodden, j'ai fait face aux envahisseurs nilfgaardiens, la hache au poing...

— Moi, Donimir de Troy, j'ai connu les deux batailles de Sodden, mais je ne vous y ai point vu, messire nain ! lança le chevalier maigre vêtu du pourpoint aux trois lions.

— Parce que vous deviez sans doute surveiller les arrières ! rétorqua aussi sec Sheldon Skaggs. Moi, j'étais en première ligne, là où ça chauffait vraiment.

— Prends garde à ce que tu dis, le barbu ! rougit Donimir de Troy tout en remontant son ceinturon lesté de son épée. Et à qui tu le dis !

— Prends garde toi-même ! (Le nain donna un coup sec de la main sur la hache, glissée sous sa ceinture. Il se retourna en direction de ses compagnons et découvrit ses dents.) Vous l'avez vu, ce bélétre de chevalier, avec son blason ? Trois lions dans ses armoiries : l'un gronde, les deux autres chient !

— Du calme, du calme ! (Un druide aux cheveux grisonnants vêtu d'une tunique blanche mit un terme à cette altercation d'une voix sévère et imposante.) Il ne sied point, messieurs ! Pas en ces lieux, pas sous la frondaison de Bleobheris, le chêne ancestral qui existait déjà avant tous les conflits et toutes les querelles de ce monde ! Et pas en présence du poète Jaskier, dont les ballades devraient nous apprendre à aimer et non à nous quereller.

— C'est bien vrai ! renchérit un prêtre, petit et obèse, dont le visage luisait de sueur. Vous regardez, mais vous n'avez point d'yeux ; vous écoutez, mais vos oreilles restent sourdes. Parce que l'amour divin n'est pas en vous, parce que vous êtes comme des tonneaux vides...

— À propos de tonneaux..., piailla un gnome au long nez depuis une charrette affichant l'inscription « Quincaillerie, fabrication et vente », sortez-en donc un autre, messieurs les brasseurs ! Pour sûr que le poète Jaskier a le gosier sec, et nous aussi, après toutes ces émotions !

— En vérité, je vous le dis, vous êtes comme des tonneaux vides ! (Le prêtre couvrit de sa voix celle du gnome, n'ayant aucune intention de se laisser démonter ni d'interrompre son sermon.) Vous n'avez absolument rien retenu des ballades de Jaskier, vous n'en avez tiré aucun enseignement. Vous n'avez pas compris qu'elles parlaient du destin des hommes, du fait que nous ne sommes que des pions entre les mains des dieux, et nos contrées, leur échiquier. Ces ballades parlaient de la destinée, de notre destinée à tous ; quant à la légende du sorcelleur Geralt et de la princesse Cirilla, bien qu'elle ait pour toile de fond cette fameuse guerre, elle n'est autre qu'une métaphore, le fruit de l'imagination d'un poète, qui devait lui servir à nous...

— Tu divagues, saint homme ! déclara Vera Loewenhaupt depuis les hauteurs de son chariot. Qui parle de légende ? De fruit de l'imagination ? Croyez ce que bon vous semble, mais, moi, je connais Geralt de Riv ! Je l'ai vu de mes propres yeux, à Wyzima, où il a désenvoûté la fille du roi Foltest. Je l'ai ensuite revu sur la route des Marchands où, à la demande de la Guilde, il a terrassé un dangereux griffon qui attaquait les caravanes, sauvant ainsi la vie à nombre de bonnes gens. Non, ce n'est ni une légende ni un conte. C'est la vérité, la pure vérité que nous a chantée maître Jaskier.

— Je le confirme, lança une guerrière élancée aux longs cheveux noirs lissés vers l'arrière et tressés en une lourde natte. Moi, Rayla de Lyrie, je connais également Geralt le Loup blanc, le célèbre bourreau des monstres. J'ai aussi rencontré à plusieurs reprises la magicienne Yennefer lorsque je séjournais à Aedirn, dans la ville de Vengerberg, où est sa demeure. Cependant, j'ignore tout de leur amour partagé.

— Ce doit pourtant être vrai, dit soudain d'une voix mélodieuse la belle elfe à la toque en hermine. Une si belle ballade sur l'amour ne peut avoir été inventée.

— Elle ne le peut pas ! reprirent en chœur les filles du notable Vilibert qui, à l'unisson, s'essuyèrent les yeux avec leurs écharpes. En aucun cas !

— Honorable mage ! (Vera Loewenhaupt s'adressa à Radcliffe.) S'aimaient-ils ou pas ? Vous devez assurément savoir ce qui s'est réellement passé entre eux, entre le sorcelleur et cette Yennefer. Levez le voile sur ce mystère !

— Si le chant prétend qu'ils s'aimaient, eh bien, c'est la vérité, et cet amour durera des siècles, sourit le magicien. Tel est le pouvoir de la poésie.

— On dit que Yennefer de Vengerberg a péri sur le mont de Sodden, intervint le notable Vilibert. Comme de nombreuses autres magiciennes...

— C'est faux, intervint Donimir de Troy. Son nom ne figure pas sur la stèle. Je viens de cette contrée, je suis allé plus d'une fois sur le Mont et j'y ai lu les noms qui y sont gravés. Trois magiciennes y sont mortes : Triss Merigold, Lytta Neyd, que l'on appelait Corail, et... hum... le nom de la troisième m'échappe...

Le chevalier jeta un regard au magicien Radcliffe, mais celui-ci ne fit que lui sourire et ne souffla mot.

— Et ce sorcelleur, déclara soudain Sheldon Skaggs, ce fameux Geralt qui aimait cette Yennefer... Il paraît que, désormais, il mange les pissenlits par la racine. J'ai ouï dire qu'on l'avait occis quelque part, dans les environs d'Autre Rive. Il abattait les monstres les uns après les autres, mais à bon chat, bon rat. C'est ainsi, mes amis : qui brandit le fer, périt par le fer. Chacun doit un jour tomber sur plus fort

que soi et mordre la poussière.

— Je n'en crois pas un mot.

La guerrière élancée tordit ses lèvres pâles en une grimace ; elle cracha fougueusement à terre et, dans un cliquetis métallique, croisa sur sa poitrine ses bras protégés par des brassards de mailles armés de pointes.

— Je ne crois pas que Geralt de Riv ait pu tomber sur plus fort que lui. J'ai eu l'occasion de voir ce sorceleur manier l'épée. La rapidité de ses gestes est tout simplement surhumaine...

— Voilà qui est bien dit, intervint le sorcier Radcliffe. Surhumaine, c'est le mot. Les sorceleurs sont des mutants, c'est pourquoi la rapidité avec laquelle ils réagissent...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, messire le magicien. (La guerrière tordit ses lèvres en une grimace encore plus hideuse.) Vos mots sont un peu trop savants. Je sais une chose : des bonnes lames, j'en ai connu et j'en connais encore, mais aucune n'arrive à la cheville de Geralt de Riv, le Loup blanc. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il ait pu être vaincu au combat, comme le prétend messire nain.

— Tout escrimeur est couillon quand ses ennemis sont légion, fit Sheldon Skaggs d'une voix sentencieuse. C'est ce que disent les elfes.

— Les elfes n'ont pas pour habitude de s'exprimer aussi vulgairement, déclara froidement un représentant du Peuple ancien, un grand blond qui se tenait debout à côté de la belle à la toque.

— Non ! Non ! s'écrièrent de derrière leurs écharpes vertes les filles du notable Vilibert. Geralt le sorceleur n'a pas pu mourir ! Il a retrouvé Ciri qui lui était destinée, et aussi Yennefer, et tous trois vécurent heureux pour longtemps ! N'est-ce pas, maître Jaskier ?

— Ce n'était là qu'une ballade, gentes damoiselles, fit en bâillant le gnome avide de bière, quinquaiillier de son état. Comment voulez-vous y trouver ne serait-ce qu'une once de vérité ? La vérité, c'est une chose ; la poésie, une autre. Prenez par exemple cette... Comment s'appelait-elle déjà ? Ciri ? Cette fameuse Surprise. Elle a été inventée de toutes pièces par le poète ! Je me suis rendu plusieurs fois à Cintra et je sais que le roi et la reine étaient un couple sans enfant, ils n'avaient ni fille ni garçon...

— Mensonge ! s'écria un homme roux vêtu d'une veste en peau de phoque, le front ceint d'un bandeau à carreaux. La reine Calanthe, la Lionne de Cintra, avait une fille appelée Pavetta. Celle-ci a péri en mer avec son époux, au cours d'une tempête. Les flots marins les ont engloutis, tous les deux.

— Vous voyez bien que je ne mens pas ! (Le quinquaiillier prit tout le monde à témoin.) La fille du roi de Cintra ne s'appelait pas Ciri, mais Pavetta.

— Cirilla, surnommée Ciri, était justement la fille de Pavetta, expliqua le roux. Elle était donc la petite-fille de Calanthe. Elle n'était pas la fille du roi, mais était princesse de Cintra. C'était elle l'Enfant Surprise destinée au sorceleur, elle que la reine avait juré de confier à ce dernier avant même sa naissance, comme nous l'a chanté messire Jaskier. Mais le sorceleur ne put la retrouver et la prendre avec lui ; ici, le poète est passé à côté de la vérité.

— C'est peu dire qu'il est passé à côté de la vérité ! (Un jeune homme se mêla à la conversation. À en juger par sa tenue, ce devait être un compagnon qui réalisait sa tournée avant de pouvoir passer maître.) Le sorceleur n'a pas rencontré son destin. Cirilla est morte au cours du siège de Cintra. La reine Calanthe, avant de se jeter de sa tour, a donné elle-même la mort à la princesse, afin qu'elle ne tombe pas vivante entre les griffes de Nilfgaard.

— C'est faux. Cela ne s'est pas passé ainsi, protesta le roux. La princesse fut tuée au cours du massacre alors qu'elle tentait de fuir la ville.

— D'une manière ou d'une autre, le sorceleur n'a pas retrouvé cette Cirilla ! s'écria le quincailleur. Le poète a menti !

— Oui, mais il l'a fait avec brio, déclara la petite créature à la toque tout en se blottissant contre le grand elfe.

— Il n'est pas ici question de poésie, mais de faits ! rappela le compagnon. Je dis que la princesse est morte de la main de sa propre grand-mère. Tous ceux qui étaient à Cintra peuvent le confirmer !

— Et moi, je dis qu'elle a été tuée dans les rues de la ville alors qu'elle tentait de fuir, soutint le roux. Je le sais parce que, bien que n'étant pas originaire de Cintra, j'ai fait partie de la garde du jarl de Skellige, un allié de Cintra durant la guerre. Comme vous le savez tous, Eist Tuirseach, le roi de Cintra, était justement originaire des îles Skellige, il était l'oncle du jarl. Quant à moi, j'ai combattu au sein de la garde du jarl dans la vallée du Marnadal et à Cintra, et, ensuite, après la défaite, à Sodden...

— Encore un combattant, grommela Sheldon Skaggs aux nains entassés autour de lui. Rien que des héros et des guerriers. Hé, mes amis les nains ! Y en aurait-il un seul parmi vous qui n'aurait pas combattu à Dol Marnadal ou à Sodden ?

— L'ironie n'est pas de mise, Skaggs, sermonna le grand elfe en enlaçant la beauté à la toque, de manière à balayer le doute qui aurait pu habiter les autres admirateurs de la belle. Ne crois pas que tu sois le seul à avoir combattu à Sodden. Sans chercher bien loin, j'ai moi-même pris part à cette bataille.

— Je serais curieux de savoir dans quel camp, déclara le notable Vilibert à Radcliffe dans un chuchotement bien distinct que l'elfe ignore complètement.

— Comme nous le savons tous, poursuivit ce dernier sans même adresser un regard au notable et au magicien, ils furent bien plus de cent mille à s'affronter lors de la seconde bataille de Sodden ; au moins trente mille d'entre eux furent tués ou blessés. Il convient de remercier sieur Jaskier pour avoir immortalisé ce célèbre – mais terrible – combat, dans l'une de ses ballades. Je n'ai point perçu de louanges, ni dans ses paroles ni dans sa mélodie, mais un avertissement. Je le redis : gloire et renom éternel à messire le poète pour sa ballade grâce à laquelle il sera peut-être possible d'éviter qu'une telle tragédie, si horrible et inutile, se reproduise.

— Vraiment, déclara le notable Vilibert, lançant un regard provocant à l'elfe, vous avez trouvé des choses fort intéressantes dans cette ballade, messire. La guerre fut inutile, dites-vous ? Vous voudriez éviter une nouvelle tragédie à l'avenir ? Devons-nous entendre par là que si Nilfgaard frappait de nouveau, vous nous conseilleriez de capituler ? D'accepter humblement le joug de l'envahisseur ?

— La vie est un don précieux qu'il convient de préserver, répliqua froidement l'elfe. Rien ne justifie les massacres et les hécatombes que furent les deux batailles de Sodden, celles de la défaite puis de la victoire. Les deux vous ont coûté, à vous, les hommes, des milliers de vies. Vous avez perdu un potentiel inimaginable...

— Du verbiage elfique, voilà ce que c'est ! éclata Sheldon Skaggs. Des niaiseries ! C'était le prix à payer pour que d'autres puissent vivre dans la paix et la dignité, au lieu de laisser les Nilfgaardiens nous emmenotter, nous aveugler et nous jeter dans les mines de sel et de soufre sous la menace de leurs fouets. Ceux qui sont morts en héros, mais qui vivront éternellement dans nos mémoires grâce à Jaskier, nous ont appris comment défendre nos foyers. Chantez vos ballades, Jaskier, chantez-les à tous ! Ça ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd et ça nous sera bien utile, vous verrez ! Si ce n'est aujourd'hui, demain les Nilfgaardiens se dresseront de nouveau contre nous et vous vous rappellerez mes paroles ! Pour l'instant, ils pansent leurs blessures et reprennent des forces, mais le jour est proche où nous reverrons leurs capes noires et les plumes de leurs heaumes !

— Pourquoi s'acharnent-ils contre nous ? s'écria Vera Loewenhaupt. Pourquoi ne nous laissent-ils pas vivre et travailler en paix ? Que nous veulent-ils donc, ces Nilfgaardiens ?

— Ils veulent notre sang ! s'exclama le notable Vilibert.

— Et nos terres ! beugla quelqu'un parmi la foule de paysans.

— Et nos femmes ! renchérit Sheldon Skaggs en jetant des regards furtifs et menaçants autour de lui.

Quelques personnes pouffèrent, mais discrètement. L'idée que quiconque, hormis les nains, puisse désirer les naines au physique plus qu'ingrat, était particulièrement drôle, mais ce n'était pas là un sujet



anodin de moqueries ou de plaisanteries, surtout en présence de ces messieurs les nains, trapus et barbus, dont les haches et les sabres avaient une fâcheuse tendance à surgir incroyablement vite de derrière leurs ceintures.

Fermement convaincus – pour on ne sait quelle raison – que le monde entier convoitait leurs femmes et leurs filles, ils étaient singulièrement sensibles sur ce point.

— Cela devait se passer ainsi, déclara soudain le druide grisonnant. Cela devait arriver. Nous avons oublié que nous ne sommes pas seuls sur cette terre, que nous ne sommes pas le centre du monde. Tels des carassins stupides, paresseux et repus dans un étang vaseux, nous n'avons pas voulu croire à l'existence des brochets. Nous avons permis que notre monde, comme cet étang, s'embourbe et croupisse. Regardez autour de vous... Partout, ce n'est que crime et péché, envie, quête de la fortune, dispute, discorde, déclin des traditions, irrespect des valeurs, quelles qu'elles soient. Au lieu de vivre comme le veut la Nature, nous nous sommes mis à La détruire. Et qu'avons-nous aujourd'hui ? Un air vicié par la puanteur des cheminées, des fleuves et des ruisseaux souillés par l'équarrissage et la tannerie, des forêts abattues massivement... Ah ! Même sur l'écorce vive de saint Bleobheris, regardez donc, là, juste au-dessus de la tête de messire le poète, un mot honteux, gravé au couteau. Qui plus est avec des fautes... C'est le fait non seulement d'un vandale, mais encore d'un âne qui ne sait pas écrire ! Pourquoi vous étonner ? Cela devait mal se terminer...

— Voilà ! Voilà ! poursuivit le prêtre pansu. Revenez à la raison, pauvres pécheurs, tant qu'il en est encore temps, car la colère et la vengeance des dieux sont proches ! Rappelez-vous la prophétie d'Itline, ses présages sur le châtiment des dieux qui s'abattra sur le peuple corrompu par le péché ! Rappelez-vous : « Voici venir le Temps du Mépris, l'arbre perdra ses feuilles, le bourgeon tombera, le fruit pourrira et la graine moisira ; quant au lit des rivières, il ne se remplira plus d'eau, mais de glace. C'est alors que viendra le Froid blanc et, après lui, la Lumière blanche, et le monde périra sous une tempête de neige. » Ainsi parle la prophétesse Itline ! Mais avant que tout cela survienne, des signes apparaîtront, des fléaux s'abattront sur la terre parce que, rappelez-vous, Nilfgaard, c'est le châtiment des dieux ! C'est le fouet avec lequel les Immortels vous châtient, vous les pécheurs, afin que...

— Holà, fermez-la, saint homme ! grogna Sheldon Skaggs en tapant le sol de ses lourds croquenots. Vous nous donnez envie de vomir avec toutes vos superstitions et vos sornettes ! Ça nous remue les tripes...

— Attention, Sheldon, prévint le grand elfe dans un sourire. Ne te

moque pas des autres religions. Ce n'est ni beau ni poli ni... prudent.

— Je ne me moque pas, protesta le nain. Je ne remets pas en question l'existence des dieux, mais je me révolte quand quelqu'un les mêle à nos affaires terrestres et nous jette de la poudre aux yeux avec des prophéties de je ne sais quelle folle d'elfe. Les Nilfgaardiens seraient donc l'instrument des dieux ? Niaiserie ! Faites appel à votre mémoire, revenez aux temps de Dezmod, de Radowid, de Sambuk, au temps d'Abtrad le Vieux Chêne ! Vous ne vous rappelez pas parce que votre vie est aussi courte que celle des éphémères, mais moi je m'en souviens, et je vais vous rappeler comment c'était, là, sur ces terres, juste après que vous avez débarqué sur le rivage, à l'estuaire de la Iaruga et au delta du Pontar. Des quatre bateaux qui ont accosté sont nés trois royaumes ; ensuite, les plus forts ont englouti les plus faibles pour devenir ainsi plus puissants et asseoir leur pouvoir. Ils en ont encore assujetti d'autres et les ont assimilés ; quant aux royaumes, ils n'ont cessé de se développer pour devenir de plus en plus grands et puissants. À présent, Nilfgaard fait de même parce que c'est un pays fort et uni, où règnent l'ordre et la discipline. Et si, de votre côté, vous ne vous unissez pas, Nilfgaard ne fera de vous qu'une bouchée, comme le brochet avec le carassin dont parlait notre druide plein de sagesse !

— Qu'ils essaient seulement ! (Donimir de Troy bomba son torse orné des trois lions et fit claquer son épée dans son fourreau.) Nous leur avons fait mordre la poussière à Sodden, nous pouvons recommencer !

— Vous êtes bien sûr de vous, aboya Sheldon Skaggs. Vous avez visiblement oublié, messire l'adoubé, qu'avant la deuxième bataille de Sodden, Nilfgaard a traversé vos terres comme une meule de fer et qu'il a semé, sur les champs de bataille, des cadavres de pauvres diables comme vous, depuis le Marnadal jusqu'à Autre Rive. Les Nilfgaardiens n'ont été stoppés que par les forces de la Témérie, de la Rédanie, d'Aedirn et de Kaedwen, unies par une alliance et bien loin de vous ressembler, pauvres gaillards criards ! La concorde et l'unité, voilà ce qui les a arrêtés !

— Pas seulement, dit Radcliffe très froidement, d'une voix sonore. Pas seulement, sieur Skaggs.

Le nain se racla la gorge bruyamment, se moucha, gratta le sol de ses bottes puis fit une timide révérence en direction du magicien.

— Personne ne remet en question le mérite de vos confrères, dit-il. Malheur à celui qui ne reconnaît pas l'héroïsme des magiciens du mont de Sodden qui se sont tous dressés courageusement contre l'ennemi, ont versé leur sang pour la même cause, et ont contribué à la victoire de façon admirable. Jaskier ne les a pas oubliés dans sa ballade, de même nous ne les oublierons pas. Mais notez que ces magiciens étaient unis et solidaires ; sur le Mont, ils avaient prêté

allégeance à Vilgeförtz de Roggeveen tout comme nous, les guerriers des Quatre Royaumes, l'avions fait avec Vizimir de Rédanie. Il est toutefois dommage que cette alliance et cette solidarité n'aient duré que le temps de la guerre. Dès que la paix fut rétablie, nous nous sommes de nouveau séparés. Vizimir et Foltest s'étouffent l'un l'autre avec des taxes de passage et des droits d'étape, Demawend d'Aedirn et Henselt se disputent la Marche du Nord, quant à la Ligue de Hengfors et aux Thyssen de Kovir, ils prennent tout par-dessus la jambe. Et j'ai même ouï dire qu'il était vain de chercher des traces de l'alliance passée parmi les magiciens. Il n'y a pas de liens forts entre vous, pas de discipline ni d'unité. À Nilfgaard, si !

— Nilfgaard est gouverné par l'empereur Emhyr var Emreis, un tyran et un autocrate qui force l'obéissance de ses sujets à grands coups de fouet, de lance et de hache ! gronda le notable Vilibert. Que nous proposez-vous là, messire nain ? Voudriez-vous que nous formions un peuple uni au prix de la même tyrannie ? Et quel roi, quel royaume, à votre avis, devrait assujettir les autres ? Entre quelles mains voudriez-vous voir le sceptre et le knout ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? répliqua Skaggs en haussant les épaules. Ce sont vos affaires à vous, les hommes. De toute manière, qu'importe le roi que vous choisiriez, ce ne serait jamais un nain.

— Ni un elfe ni même un demi-elfe, ajouta le représentant du Peuple ancien qui serrait toujours la beauté à la toque dans ses bras. Vous considérez même les quarts d'elfe comme des êtres inférieurs...

— C'est là que le bât blesse, ricana Vilibert. Vous soufflez dans la même corne que Nilfgaard, parce que Nilfgaard crie aussi à l'égalité, et vous promet le retour à l'ancien ordre dès qu'il nous aura vaincus et rasés de ces terres. C'est de cette unité, c'est de cette égalité que vous rêvez, c'est d'elle que vous parlez, c'est elle que vous clamez ! Parce que Nilfgaard vous verse de l'or pour ça ! Du reste, rien d'étrange à ce que vous vous aimiez autant : ces Nilfgaardiens, c'est une race d'elfes...

— Balivernes, répondit froidement l'elfe. Vous contez des niaiseries, messire. Le racisme vous aveugle de façon évidente. Les Nilfgaardiens sont des hommes tout autant que vous l'êtes.

— C'est un pur mensonge ! Ce sont les descendants des Seidhe noirs, tout le monde le sait ! Un sang elfique coule dans leurs veines ! Le sang des elfes !

— Et quel sang coule dans les vôtres ? (L'elfe afficha un sourire ironique.) Nous mêlons nos sangs, le nôtre et le vôtre, depuis des générations, depuis des siècles ; nous y parvenons à merveille, j'ignore si c'est pour le meilleur ou pour le pire. Vous avez commencé à condamner les unions mixtes, il y a moins d'un quart de siècle – du

reste, avec peu de succès. Désignez-moi aujourd'hui un seul être qui n'ait pas une goutte de *Seidhe Ichaer*, de sang du Peuple ancien, dans les veines !

Vilibert rougit ostensiblement. Vera Loewenhaupt devint cramoisie, elle aussi. Le magicien Radcliffe toussa et baissa la tête. Curieusement, les joues de la jolie elfe à la toque d'hermine rosirent également.

— Nous sommes tous les enfants de notre Mère la Terre. (La voix du druide grisonnant retentit dans le silence.) Nous sommes les enfants de Mère Nature. Et bien que nous ne La respectons pas, bien que nous Lui causions souvent moult inquiétudes et souffrances, bien que nous Lui brisions le cœur, Elle nous aime, Elle nous aime tous. Souvenons-nous-en, nous qui sommes rassemblés ici, sur le Lieu de l'amitié. Ne nous querellons pas pour savoir qui d'entre nous fut le premier sur ces terres, parce que le premier à les accoster fut le Gland, rejeté par les vagues, et de ce Gland naquit le Grand Bleobheris, le plus vieux des chênes. Nous qui nous tenons debout sous ses branchages, au milieu de ses racines séculaires, n'oublions pas nos propres racines fraternelles ni la terre de laquelle elles sortent. Rappelons-nous les paroles de la ballade du poète Jaskier...

— À propos ! s'écria Vera Loewenhaupt. Où est-il ?

— Il a pris la poudre d'escampette, constata Sheldon Skaggs en regardant l'espace vide sous le chêne. Il a pris l'argent et il est parti sans dire au revoir. C'est bien là des manières d'elfes !

— Des manières de nains ! couina le quincaillier.

— Des manières d'hommes ! rectifia le grand elfe tandis que la beauté à la toque appuyait sa tête contre son épaule.

\*\*\*

— Hé, le croque-note ! fit Mama Lantieri en pénétrant dans la chambre sans prendre la peine de frapper. (Des effluves de jacinthes, de sueur, de bière et de viande fumée envahirent la pièce.) Tu as un invité. Entrez, noble seigneur.

Jaskier remit ses cheveux en ordre et se redressa dans l'énorme fauteuil en bois sculpté qu'il occupait. Les deux jeunes filles qui étaient assises sur ses genoux se levèrent aussitôt et dissimulèrent leurs attraits en tirant sur leurs chemises ouvertes. *La pudicité des filles*, se dit en lui-même le poète, *voilà un bon titre pour une ballade*. Il se leva, boucla sa ceinture et enfila son caban tout en regardant le gentilhomme qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Vraiment, vous parvenez à me retrouver n'importe où, même si, pour cela, vous choisissez rarement le moment opportun, fit-il. Par chance, je ne suis pas encore parvenu à décider laquelle de ces beautés je préférerais. Et avec tes tarifs, Lantieri, je ne puis me permettre de garder les deux.

Mama Lantieri lui adressa un sourire indulgent et claqua des mains. Les deux jeunes filles – une insulaire à la peau blanche et aux tâches de rousseur et une demi-elfe aux cheveux noirs – quittèrent la chambre en hâte. L'homme qui se tenait sur le seuil de la porte enleva son manteau et le donna à Mama en même temps qu'une bourse, petite mais bien remplie.

— Veuillez m'excuser, maître, dit-il en s'approchant de la table et en s'y installant. Je sais que je vous dérange à un moment peu propice. Mais vous avez disparu si soudainement de sous le chêne... Je ne suis pas parvenu à vous rattraper sur la grand-route comme j'en avais l'intention, et je n'ai pas pu retrouver vos traces rapidement dans le village. Mais rassurez-vous, je n'en ai pas pour longtemps...

— C'est ce que l'on me dit chaque fois, et, chaque fois, ce sont des balivernes, coupa le barde. Laisse-nous seuls, Lantieri, et veille à ce que personne ne vienne nous déranger. Je vous écoute, messire.

L'homme lui lança un regard scrutateur. Il avait des yeux sombres et humides, comme remplis de larmes, un nez anguleux ainsi que de fines lèvres disgracieuses.

— Venons-en au fait sans plus tarder, déclara-t-il après avoir attendu que la porte se fut refermée derrière Mama. Vos ballades m'intéressent, maître. Et plus précisément, certaines personnes dont vous chantez les faits. Je me préoccupe du véritable destin des héros de vos ballades, car, si je ne m'abuse, les belles compositions que j'ai pu écouter sous le chêne sont inspirées de la vie de personnes bien réelles... J'ai à l'esprit l'enfant appelée Cirilla de Cintra. La petite-fille de la reine Calanthe.

Jaskier leva les yeux au plafond et tapota sur la table.

— Messire, dit-il d'un ton sec, vous vous intéressez à des choses bien étranges et vous me posez des questions qui ne le sont pas moins. J'ai l'impression que vous n'êtes guère celui pour lequel je vous ai pris.

— Et pour qui m'avez-vous pris, si je puis me permettre ?

— J'ignore si vous le pouvez. Si vous me transmettiez dans l'instant les salutations d'amis que nous aurions en commun, alors peut-être... C'est d'ailleurs ce que vous auriez dû faire avant toute autre chose, mais vous semblez l'avoir oublié.

— Je ne l'ai pas oublié. (L'homme sortit de sous son cafetan en velours d'un brun profond une seconde bourse, un peu plus grande que celle qu'il avait donnée à la maquerelle, mais tout aussi bien remplie, comme l'attesta le tintement des pièces au contact de la table.) Nous n'avons tout simplement aucun ami en commun, Jaskier. Mais cette bourse n'est-elle pas en mesure de pallier ce manquement ?

— Que comptez-vous acheter avec cette aumônière maigrelette ? demanda le troubadour en faisant la moue. Le bordel de Mama

Lantieri et les terres qui l'entourent ?

— Disons que j'ai l'intention de soutenir l'art. Et l'artiste. Afin de pouvoir causer avec lui de son œuvre.

— Vous aimez l'art à ce point, messire ? Vous avez tellement hâte de discuter avec l'artiste que vous tentez de lui refiler de l'argent avant même de vous présenter, bafouant ainsi les règles de politesse les plus élémentaires ?

— Au début de notre conversation, mon anonymat ne semblait guère vous importuner. (L'inconnu cilla légèrement.)

— À présent, cela commence à me déranger.

— Je n'ai pas honte de mon nom, déclara l'homme en affichant un sourire discret sur ses lèvres minces. Je m'appelle Rience. Vous ne me connaissez point, maître Jaskier. Rien d'étrange à cela ; vous êtes trop célèbre, vous avez trop d'admirateurs pour les connaître tous. En revanche, tous ceux qui louent votre talent croient vous connaître au point de penser qu'une certaine familiarité leur est permise. Je viens moi-même d'en donner l'exemple. Je sais que c'est une idée fausse. Veuillez-m'en excuser.

— Je vous excuse.

— J'entends par là que vous accepterez de répondre à quelques questions...

— Non, c'est faux, protesta le poète en se rengorgeant. À présent, c'est à vous de bien vouloir me pardonner, mais je ne parle qu'à contrecœur des thèmes de mes compositions, de mes inspirations, des personnages, fictifs ou autres, qui peuplent mes chansons... Cela dépouille en effet mon art de sa dimension poétique et le rend banal.

— Vraiment ?

— Assurément. Notez que si je déclarais, après avoir chanté une ballade sur une joyeuse meunière, qu'il s'agissait en réalité de Zvirka, la femme du meunier Piskorz, et que je précisais que l'on peut la trousseur tous les jeudis parce que, ce jour-là, son mari est au marché, ce ne serait plus de la poésie. Ce serait soit du maquerellage, soit une odieuse diffamation.

— Je comprends, je comprends, fit aussitôt Rience. Mais il s'agit peut-être d'un mauvais exemple. Je ne me préoccupe guère des vices et des péchés des autres. Vous n'humilierez personne en répondant à mes questions. Je n'ai besoin que d'une seule petite information : qu'est-il véritablement arrivé à Cirilla, la princesse de Cintra ? Nombreux sont ceux qui affirment qu'elle a disparu durant le siège de la ville, il y aurait même des témoins oculaires de la scène. En revanche, votre ballade laisse entendre que l'enfant a survécu. Je serais vraiment curieux de savoir s'il s'agit là de votre imagination ou d'un fait avéré...

— Votre curiosité m'enchanté grandement. (Jaskier adressa un

large sourire à son interlocuteur.) Vous allez rire, messire je ne sais plus qui, mais j'avais justement cela à l'esprit lorsque j'ai composé cette ballade. Je souhaitais interpeller mes auditeurs et piquer leur curiosité.

— Est-ce vrai ou faux ? insista froidement Rience.

— Si je répondais à cette question, je détruirais le fruit de mon travail. Adieu, mon ami. Tu as épuisé tout le temps que je pouvais t'accorder. Deux de mes inspirations m'attendent là-bas, tout incertaines qu'elles sont du choix que je ferai.

Rience garda le silence un long moment, sans donner l'impression de vouloir partir. Il fixait un regard humide et antipathique sur le poète qui sentait l'inquiétude le gagner. En bas, dans la salle principale du lupanar, se faisait entendre un joyeux raffut, ponctué de petits rires aigus de femmes. Jaskier détourna la tête, comme pour faire montre de sa hautaine supériorité, mais, en réalité, il jugeait la distance qui le séparait du coin de la pièce et surtout de la tapisserie représentant une nymphe qui s'arrosait les seins avec l'eau d'une jarre.

— Jaskier, dit enfin Rience en glissant sa main dans la poche de son cafetan brun. Réponds à mes questions, je t'en prie. Je dois savoir. C'est extrêmement important à mes yeux. Et, crois-moi, ça l'est également pour toi, parce que si tu daignes y répondre, eh bien...

— Eh bien quoi ?

Une grimace hideuse se dessina sur les fines lèvres de Rience.

— Je ne me verrai pas obligé de te contraindre à parler.

— Écoute-moi bien, maudit pendard (Jaskier se leva et feignit d'afficher un air menaçant), j'ai en horreur toute forme de violence et d'oppression. Mais je m'en vais de ce pas quérir Mama Lantieri, qui elle-même fera appel à un certain Gruzila, lequel occupe, en ce lieu, la lourde et distinguée fonction de videur. C'est un véritable artiste en son genre. Il te bottera les fesses tant et si bien qu'il te fera voler au-dessus des toits de ce village et que les rares passants encore dans les rues à cette heure te prendront pour un pégase !

Rience effectua un geste rapide, une lueur jaillit dans sa main.

— Es-tu certain d'avoir le temps de les appeler ? demanda-t-il.

Jaskier n'avait pas l'intention de le vérifier. Pas plus qu'il n'avait l'intention d'attendre plus longtemps. Avant qu'un couteau papillon virevolte et atterrisse dans la main de Rience, le poète bondit pour atteindre le coin de la pièce, plongea sous la tapisserie représentant la nymphe, ouvrit d'un coup de pied sec la porte secrète dissimulée derrière et dévala en toute hâte les escaliers en colimaçon, en se guidant habilement à l'aide des rampes polies par l'usage. Rience se jeta à sa poursuite, mais Jaskier était sûr de lui ; il connaissait ce passage secret comme sa poche, il l'avait emprunté plus d'une fois pour échapper à ses créanciers, à des maris jaloux et à des concurrents

enclins aux rixes à qui il volait parfois des rimes et des mélodies. Il savait qu'au troisième virage il tâterait une petite porte à tambour derrière laquelle se trouvait une échelle menant à la cave. Il était certain que son poursuivant, comme tous les autres avant lui, n'aurait pas le temps de freiner sa course, et qu'il continuerait de dévaler les marches avant de tomber dans une trappe qui le ferait atterrir tout droit dans la porcherie. Il était tout aussi certain que, contusionné, enlisé dans le fumier et malmené par les cochons, il abandonnerait la poursuite.

Jaskier se trompait, comme chaque fois qu'il était sûr de lui. Une lueur bleue jaillit dans son dos et le poète sentit les extrémités de ses membres s'engourdir, se raidir et se figer. Il ne parvint pas à ralentir sa course devant la porte à tambour, ses jambes refusaient de lui obéir. Il poussa un cri et dégringola dans l'escalier en se cognant aux parois de l'étroit couloir. La trappe s'ouvrit sous lui dans un fracas sec, le troubadour chuta dans l'obscurité et la puanteur. Avant de heurter le sol dur et de perdre connaissance, il se souvint que Mama Lantieri lui avait vaguement parlé de travaux de rénovation dans la porcherie.

\*\*\*

Il fut réveillé par la douleur qui irradiait dans ses poignets et dans ses bras attachés par une corde et affreusement désarticulés. Il voulait pousser un hurlement, mais il ne le pouvait pas ; sa bouche semblait avoir été scellée avec de l'argile. Il était agenouillé au sol, et une épaisse corde hissait ses bras dans un grincement. Il tenta de se relever, souhaitant soulager ses membres, mais ses pieds étaient également liés. Toussant, suffoquant, il parvint malgré tout à se mettre debout, aidé par la corde qui le tirait impitoyablement vers le haut.

Rience était debout devant lui ; ses yeux, mauvais et humides, luisaient à la lumière de la lanterne que tenait à côté de lui une brute mal rasée, dont la taille avoisinait les deux mètres. Un second sbire, non moins grand assurément, se trouvait derrière. Jaskier entendait sa respiration et sentait l'odeur rance de sa transpiration. L'homme qui empestait la sueur tirait justement sur la corde qui était attachée aux poignets du poète et dont on avait fait passer l'autre extrémité par-dessus une poutre du plafond.

Les pieds de Jaskier décollèrent du sol. Le poète geignit par le nez ; c'est tout ce qu'il fut capable de faire.

— Il suffit, dit Rience presque instantanément, bien qu'il semblait à Jaskier que des siècles s'étaient écoulés.

Ce dernier toucha de nouveau le sol, mais ne put s'agenouiller malgré son désir le plus vif de le faire ; la longue tendue l'obligeait à rester debout, raide comme un piquet.

Rience s'approcha. Son visage ne trahissait pas l'ombre d'une émotion, ses yeux larmoyants n'avaient absolument pas changé



d'expression. De même, le ton avec lequel il s'exprima était calme, posé, et légèrement blasé.

— Espèce de rimailleur, d'avorton, de moins que rien. Toi, la nullité prétentieuse, tu croyais pouvoir m'échapper ? Personne n'y est encore parvenu. Nous n'avons pas terminé notre conversation, sale cabotin. Je t'avais posé une question, dans de meilleures circonstances. À présent, tu vas y répondre, mais dans des conditions bien moins agréables. N'est-ce pas que tu vas me répondre ?

Jaskier s'empessa d'opiner de la tête. Alors seulement, Rience afficha un sourire. Il fit un signe. Sentant la corde se tendre plus encore et ses bras tournés vers l'arrière craquer au niveau des articulations, le barde poussa un cri désespérément aigu.

— Tu ne peux pas parler, constata Rience, l'air abominablement satisfait. Et ça fait mal, n'est-ce pas ? Sache que je t'écartele pour l'instant pour mon propre plaisir, parce que j'adore regarder les autres souffrir. Allez, encore un peu plus haut.

Jaskier faillit s'étouffer dans un cri.

— Il suffit, ordonna Rience. (Il s'approcha ensuite du poète et l'attrapa par le jabot.) Écoute-moi bien, jeune coq. À présent, je vais retirer le sort que je t'ai jeté, afin que tu puisses parler de nouveau. Si tu tentes de hausser ta jolie voix plus que nécessaire, tu le regretteras amèrement.

Il fit un geste de la main et toucha la joue du poète avec sa bague. Jaskier sentit qu'il recouvrait des sensations au niveau des mâchoires, de la langue et du palais.

— Maintenant, je vais te poser quelques questions et tu y répondras sans hésiter, rapidement et de manière exhaustive. Si tu hésites ne serait-ce qu'un instant, si tu bégaies, si tu me donnes une seule petite raison de douter de ta sincérité, eh bien... Regarde à terre.

Jaskier s'exécuta. Il constata avec effroi qu'aux liens enserrés autour de ses chevilles était attaché un petit cordon dont l'autre extrémité était reliée à un seau rempli de chaux.

— Si je donne l'ordre de te hisser plus haut et, avec toi, ce seau, déclara Rience dans un affreux sourire, tu ne recouvreras plus jamais l'usage de tes bras. Je doute fort que tu sois capable de jouer du luth après cela. J'en suis même persuadé. Je suppose donc que tu vas parler. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Jaskier ne répondit pas. L'effroi l'empêchait de hocher la tête ou d'émettre le moindre son. De toute façon, Rience ne semblait pas attendre de confirmation de sa part.

— Il va de soi que je saurai immédiatement si tu dis la vérité, affirma-t-il. Je ne me laisserai prendre à aucun subterfuge ni abuser par aucun de tes artifices poétiques ou par ton érudition douteuse. Ce sera très facile, comme il me fut facile de te paralyser dans les

escaliers. Je te donne là un bon conseil, vaurien, pèse bien chacun de tes mots... Bon, assez perdu de temps, allons-y.

» Comme tu le sais déjà, je m'intéresse à l'héroïne de l'une de tes belles ballades : la petite-fille de la reine Calanthe de Cintra, la princesse Cirilla appelée affectueusement Ciri. Selon les dires de témoins oculaires, cette jeune personne a péri au cours de la prise de la ville, il y a de cela deux ans. Dans ta ballade, en revanche, tu décris de manière pittoresque et émouvante sa rencontre avec cet individu étrange, pour ainsi dire légendaire, ce... sorceleur, Geralt ou Gerald. Abstraction faite des fariboles poétiques sur la destinée et les arrêts du sort, il ressort de ta chanson que l'enfant est sortie saine et sauve de la bataille de Cintra. Est-ce vrai ?

— Je l'ignore..., geignit Jaskier. Par tous les dieux, je ne suis qu'un poète ! J'ai entendu certaines choses, et le reste...

— Eh bien ?

— Le reste, je l'ai inventé, je l'ai créé de toutes pièces... Je ne sais absolument rien ! s'écria le barde en voyant Rience faire un signe au puant et en sentant la corde se tendre davantage. Je ne mens pas !

— Soit, affirma Rience en hochant la tête, tu ne mens pas de but en blanc, je l'aurais senti. Mais tu cherches à me tromper. Tu n'aurais pas pu inventer une ballade comme ça, sans raison. Et puis, tu connais ce sorceleur. On t'a vu plus d'une fois en sa compagnie. Allez, parle, Jaskier, si tu tiens à tes articulations. Avoue tout ce que tu sais.

— Cette Ciri était destinée au sorceleur, souffla le poète. L'Enfant Surprise comme on l'appelle... Vous en avez sûrement entendu parler, c'est une histoire connue. Ses parents avaient juré de la remettre au sorceleur...

— Des parents auraient voulu confier leur enfant à ce mutant fou ? À ce tueur à gages ? Tu mens, rimailleur. Tu peux conter ces sornettes aux bonnes femmes, mais pas à moi.

— Cela s'est passé ainsi, je le jure sur l'âme de ma mère, hoqueta Jaskier. Je le sais de source sûre... Le sorceleur...

— Parle de la fille. Le sorceleur ne m'intéresse guère pour l'instant.

— J'ignore tout de la fille ! Je sais juste que le sorceleur se rendait à Cintra pour la chercher quand la guerre a éclaté. Je l'ai rencontré à ce moment-là. Je lui ai alors raconté le massacre, la mort de Calanthe... Il m'a posé des questions sur cette enfant, sur la petite-fille de la reine... Mais moi, je savais qu'ils avaient tous péri à Cintra, que personne n'était sorti vivant du dernier bastion.

— Parle. Moins de métaphores, plus de concret !

— Lorsque le sorceleur a eu connaissance de la prise et du massacre de Cintra, il a renoncé à poursuivre sa route. Nous avons fui tous deux en direction du nord. Nos routes se sont séparées à Hengfors

et, depuis, je ne l'ai plus revu... Comme, en chemin, il avait évoqué cette... Ciri ou je ne sais qui, et sa destinée, eh bien... j'ai composé cette ballade. Je ne sais rien de plus, je le jure !

Rience le regarda de travers.

— Où se trouve actuellement ce sorceleur ? demanda-t-il. Ce tueur de monstres, ce boucher poétique qui aime à discourir sur sa destinée ?

— Je l'ai dit, je l'ai vu pour la dernière fois...

— Je sais ce que tu as dit, intervint Rience. J'écoute attentivement ce que tu dis. Toi aussi, écoute bien ce que je vais te dire. Réponds précisément aux questions qui te sont posées. Voilà quelle était la question : si personne n'a vu le sorceleur Geralt ou Gerald depuis plus d'un an, alors où a-t-il disparu ? Où a-t-il l'habitude de se cacher ?

— J'ignore où ça se trouve, répondit aussitôt le troubadour. Je ne mens pas. Je ne sais vraiment pas...

— Trop vite, Jaskier, trop vite. (Rience sourit de manière inquiétante.). Tu as répondu avec trop d'empressement. Tu es malin, mais tu as commis une imprudence. Tu dis ne pas savoir où se trouve sa cachette. Mais je gage que tu en connais le nom.

Jaskier serra les dents. De colère et de désespoir.

— Alors ? (Rience fit un nouveau signe au puant.) Où se cache le sorceleur ? Comment s'appelle cet endroit ?

Le poète ne soufflait mot. La corde se raidit et lui tordit douloureusement les bras ; ses pieds ne touchaient plus terre. Jaskier poussa un hurlement court et étouffé car Rience le bâillonna aussitôt au moyen de sa bague.

— Plus haut, encore plus haut. (Rience posa ses mains sur ses hanches.) Tu sais, Jaskier, je pourrais sonder ton cerveau à l'aide de la magie, mais c'est trop fatigant. Par ailleurs, j'aime voir la douleur faire sortir les yeux de leurs orbites. Et toi, de toute façon, tu parleras.

Jaskier savait qu'il allait parler. Le cordon attaché à ses chevilles se tendit, le seau rempli de chaux se mit à glisser sur le sol dans un grincement.

— Messire, fit soudain le second sbire en couvrant la lanterne de son caban et en regardant par l'une des fentes de la porte de la porcherie. On vient par là. Une fille, on dirait bien.

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire, tous les deux, siffla Rience. Éteins la lanterne.

Le puant lâcha la corde. Jaskier s'écroula au sol de tout son long, mais de telle sorte qu'il put voir l'homme à la lanterne se poster près du portillon et le puant s'embusquer de l'autre côté, un long couteau à la main. La lumière de la maison close s'infiltrait entre les planches ; le poète entendait le brouhaha et les chants lui parvenir de là-bas.

La porte de la porcherie grinça et s'ouvrit. Une silhouette de taille moyenne, enveloppée dans un manteau et coiffée d'un petit bonnet bien ajusté, apparut dans son embrasure. Après un instant d'hésitation, la jeune fille franchit le seuil. Le puant se jeta sur elle et lui assena un coup de couteau. La brute atterrit sur ses genoux, car la lame n'avait rencontré aucun obstacle ; elle avait traversé la gorge de la jeune personne comme s'il s'était agi d'un nuage de fumée. De fait, l'inconnue s'était changée en une sorte de brouillard qui commençait à se dissiper. Mais avant que celui-ci s'évapore totalement, une deuxième silhouette, indistincte, sombre et agile comme un chat, entra dans la porcherie. Jaskier la vit jeter son manteau sur le sbire à la lanterne et sauter par-dessus celui qui empestait la sueur. Le poète aperçut une lueur dans la main de l'inconnue et entendit le puant s'étrangler et pousser un râle d'agonie. L'autre brute parvint à se débarrasser du manteau, fit un bond et leva son bras armé du couteau. Un éclair de feu fusa de la main de la silhouette sombre dans un sifflement aigu et se répandit, telle de l'huile en flammes, sur le visage et le torse de l'homme de main, dans un grondement terrible. La brute poussa un cri abominable, l'odeur nauséabonde de la chair brûlée emplit la porcherie.

C'est alors que Rience entra en scène. Le sort qu'il jeta perça les ténèbres d'une lueur bleue ; Jaskier parvint à distinguer une femme élancée, habillée en homme, qui faisait des gestes étranges à l'aide de ses deux mains. Il l'entraperçut l'espace d'une seconde car la lumière bleue disparut soudainement dans un grondement et un éclair aveuglant. Rience poussa un cri de rage, fut propulsé vers l'arrière et atterrit sur des cloisons de bois qu'il brisa dans un énorme fracas. La femme se jeta sur lui, un poignard scintillant à la main. La porcherie s'emplit d'une nouvelle clarté, dorée cette fois, provenant d'un ovale lumineux qui se dessina soudain dans l'air. Jaskier vit Rience se relever précipitamment et sauter dans cet ovale pour disparaître en un instant. La forme ovoïdale perdit peu à peu de son éclat, mais avant qu'elle s'éteigne totalement, la femme parvint à s'en approcher et à vociférer des paroles incompréhensibles, le bras tendu dans sa direction. Un craquement et un souffle se firent entendre, puis une explosion de feu ranima, l'espace d'un instant, l'ovoïde dont la lumière déclinait. Un bruit indistinct, une voix qui rappelait un cri de douleur, parvint de loin, de très loin, jusqu'aux oreilles de Jaskier, puis l'ovale s'éteignit complètement. L'obscurité régnait de nouveau dans la porcherie. Le poète sentit la force qui le bâillonnait disparaître.

— Au secours ! À l'aide ! hurla-t-il.

— Ne hurle pas, Jaskier, fit la femme alors qu'elle s'agenouillait près de lui et coupait ses liens à l'aide du couteau papillon de Rience.

— Yennefer ? C'est toi ?

— Tu ne vas tout de même pas prétendre avoir oublié à quoi je ressemble. Ma voix, elle non plus, ne doit pas être étrangère à ton oreille musicale. Tu peux te lever ? Ils ne t'ont pas brisé les os ?

Jaskier se releva avec peine, il geignit et frotta ses bras endoloris.

— Et eux ? (Jaskier désigna les corps étendus au sol.)

— Allons voir. (La magicienne referma le couteau papillon d'un coup sec.) L'un des deux doit encore être en vie. J'aurais quelques questions à lui poser.

— Je crois bien que celui-ci respire encore. (Le troubadour se tenait debout près de l'homme qui empestait la sueur.)

— Je ne le pense pas, affirma froidement Yennefer. Je lui ai tranché la trachée et la carotide. Quelque chose râle peut-être encore en lui, mais plus pour longtemps.

Jaskier frémit.

— Tu lui as tranché la gorge ?

— Si ma prudence innée ne m'avait pas conseillé d'envoyer d'abord un leurre, c'est moi qui serais étendue là. Allons voir le deuxième... Malepeste ! Regarde, un tel gaillard, et il n'a pas tenu le coup ! Dommage...

— Il est mort, lui aussi ?

— Il a subi le choc de plein fouet. Hum... J'y suis allée un peu trop fort... Regarde, même ses dents sont calcinées... Jaskier, que t'arrive-t-il ? Tu vas vomir ?

— Je crois bien, répondit fébrilement le poète en se courbant et en appuyant son front contre le mur de la porcherie.

\*\*\*

— C'est bien tout ? (La magicienne reposa son gobelet et empoigna une broche sur laquelle rôtaient des poulets.) Tu ne me mens pas ? Tu n'as rien omis ?

— Absolument rien. Mis à part de te remercier. Merci, Yennefer.

Elle le regarda dans les yeux et fit un signe discret de la tête, ses boucles d'un noir luisant ondoyèrent et se déversèrent en cascade sur son épaule. Elle fit glisser un poulet rôti dans son assiette en bois et se mit à le détailler habilement. Elle s'aidait d'un couteau et d'une fourchette. Jusqu'à présent, Jaskier ne connaissait qu'une seule personne capable d'en faire autant. Il savait, désormais, où Geralt avait appris ces manières et qui les lui avait apprises. *Ah ! se dit-il, rien d'étrange à cela, il a habité avec elle durant toute une année dans sa maison, à Vengerberg. Avant qu'il mette les voiles, elle a réussi à lui inculquer plus d'une excentricité.* Il retira un autre poulet de la broche, arracha une cuisse avec détermination et se mit à la ronger, en la tenant ostensiblement des deux mains.

— Comment as-tu su ? demanda-t-il. Comment es-tu parvenue à venir à mon secours à temps ?

— J'étais là, sous le chêne Bleobheris, pendant ton récitaI.

— Je ne t'y ai point vue.

— Je ne voulais pas être vue. Ensuite, je t'ai suivi jusqu'au village. Je t'ai attendu ici, dans cette auberge ; il était inconvenant de te suivre là où tu te rendais, dans ce temple des plaisirs douteux et de la chaude-pisse. Finalement, j'ai perdu patience. Je tournais en rond dans la cour lorsqu'il m'a semblé entendre des voix provenant de la porcherie. J'ai tendu l'oreille et me suis alors rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un sodomite comme je le croyais au départ, mais de toi. Ohé, l'aubergiste ! Amène-nous encore de ton vin !

— Tout de suite, noble dame ! J'y cours !

— Le même que celui que tu nous as servi, je te prie, mais cette fois sans eau. Je ne tolère l'eau que dans les bains, elle me répugne dans le vin.

— Oui, oui ! Tout de suite !

Yennefer repoussa son assiette. Jaskier remarqua qu'il restait encore assez de viande sur la carcasse du poulet pour suffire au déjeuner de l'aubergiste et de sa famille. Le couteau et la fourchette étaient sans conteste des ustensiles élégants et raffinés, mais peu efficaces.

— Merci d'être venue à mon secours, répéta-t-il. Ce maudit Rience ne m'aurait pas laissé la vie sauve. Il m'aurait fait tout avouer puis m'aurait égorgé comme un vulgaire mouton.

— C'est aussi ce que je crois. (Elle se versa du vin, ainsi qu'à Jaskier, puis leva son gobelet.) Alors buvons à ta santé, le poète, à ta santé saine et sauve !

— À la tienne, Yennefer, dit-il en retour. À ta santé, pour laquelle je prierai désormais chaque fois que s'en présentera l'occasion. Je suis ton obligé, gentie dame, je paierai ma dette avec mes chansons. Par elles, je détruirai le mythe qui prétend que les magiciens restent indifférents au malheur d'autrui, et ne montrent guère d'empressement à porter secours aux pauvres et malheureux mortels qui leur sont étrangers.

— Certes, le mythe a ses fondements, il n'est pas né sans raison, sourit la magicienne en cillant légèrement des yeux – de beaux yeux d'un violet unique. Mais toi, Jaskier, tu ne m'es pas étranger. Je te connais et je t'apprécie.

— Vraiment ? (Le poète sourit à son tour.) Tu avais bien caché ton jeu jusqu'à présent. J'ai même ouï dire que tu me détestais, je cite, comme la peste.

— C'était vrai à une époque. (La magicienne prit soudain un air sérieux.) J'ai changé de point de vue par la suite. Je te suis devenue reconnaissante.

— Pour quelles raisons, si je puis me permettre ?

— Peu importe, fit-elle en jouant avec son gobelet vide. Revenons à des questions plus graves, comme celles qui t'ont été posées dans la porcherie, alors qu'on te désarticulait les bras. Comment cela s'est-il passé en réalité, Jaskier ? Est-il vrai que tu n'as pas vu Geralt depuis que vous avez traversé la Iaruga pour fuir les Nilfgaardiens ? Ignorais-tu vraiment qu'il avait regagné le Sud à la fin de la guerre ? Qu'il avait été gravement blessé, à tel point que des rumeurs s'étaient mises à circuler sur sa mort ? Est-il réellement possible que tu ignorais tout ?

— Absolument. J'ai longtemps séjourné à Pont Vanis, à la cour d'Esterad Thyssen, ensuite à celle de Niedamir, à Hengfors...

— Donc, tu ignorais tout.

La magicienne hocha la tête et déboutonna son bリアud. À son cou scintillait une étoile d'obsidienne incrustée de diamants, suspendue à un ruban de velours noir.

— Tu ne savais pas que Geralt, après avoir soigné ses blessures, s'était rendu à Autre Rive ? Tu n'as pas une idée de qui il recherchait là-bas ?

— Si, bien sûr. Mais j'ignore s'il est arrivé à ses fins.

— Tu l'ignores, reprit-elle. Toi qui d'ordinaire sais tout et narres tout dans tes chansons... Même lorsqu'il s'agit de sujets aussi intimes que les sentiments des autres. J'ai écouté tes ballades sous Bleobheris, Jaskier. Tu as dédié de bien beaux couplets à ma personne.

— La poésie a des droits qui lui sont propres, marmonna-t-il en regardant son poulet. Personne ne devrait se sentir lésé...

— « Ses cheveux, tel le plumage d'un freux, se mêlent dans un tourbillon ténébreux... », récita Yennefer avec une emphase excessive, « des éclairs améthyste sommeillent au fond de ses grands yeux. » C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

— C'est l'image que j'ai gardée de toi, fit le poète dans un sourire timide. Que celui qui voudrait infirmer cette description me jette la première pierre.

— J'ignore toutefois qui t'a autorisé à décrire mes organes internes. Comment c'était déjà ? « Son cœur n'a de semblable que le bijou qui orne son cou, dur et insensible comme le diamant, plus que l'obsidienne, coupant et blessant... » L'as-tu inventé ? Ou bien... (Ses lèvres tremblèrent et se crispèrent.) As-tu recueilli les confidences et les plaintes d'une certaine personne ?

— Hum... (Jaskier se racla la gorge et éluda cette épineuse question.) Dis-moi, Yennefer, quand as-tu vu Geralt pour la dernière fois ?

— Il y a longtemps.

— Après la guerre ?

— Voyons voir... (Le ton de sa voix changea légèrement.) Non, je ne l'ai pas vu après la guerre. Pendant un long moment, je n'ai vu

personne... Mais revenons-en aux faits, cher poète. Je suis assez surprise d'apprendre que tu ignorais tout, que tu n'avais rien ouï dire à ce sujet, et que, malgré cela, quelqu'un tente de t'écarter pour te soutirer des informations. Cela ne t'inquiète-t-il donc pas ?

— Bien sûr que si.

— Écoute-moi bien, dit-elle sur un ton sec en cognant son gobelet contre la table. Écoute-moi très attentivement. Raye cette ballade de ton répertoire. Ne la chante plus.

— Tu parles de...

— Tu sais parfaitement de quoi je parle. Tu peux chanter tes ballades sur la guerre contre Nilfgaard ou sur Geralt et moi-même ; elles ne pourront ni nous aider ni nous léser. Mais ne chante plus ta ballade sur le Lionceau de Cintra.

Elle regarda tout autour d'elle pour vérifier que personne, parmi les rares clients de l'auberge encore là à cette heure, n'était en train de les écouter, et elle attendit que la fille qui desservait retourne à la cuisine.

— Évite également tout tête-à-tête avec des inconnus, fit-elle à mi-voix. Tels ceux qui oublient avant toute chose de te transmettre les salutations d'amis communs. Tu me comprends ?

Il la regarda d'un air surpris. Yennefer lui répondit par un sourire.

— Tu as le bonjour de Dijkstra, Jaskier.

Ce fut au tour du barde de balayer la pièce d'un regard craintif. Sa stupéfaction devait être manifeste et son expression risible, car la magicienne se permit une grimace assez sarcastique.

— À propos, il attend ton rapport, souffla-t-elle en se penchant par-dessus la table. Tu rentres de Verden et Dijkstra est curieux de savoir ce qui se dit à la cour du roi Ervyll. Il m'a priée de te dire que, cette fois-ci, ton rapport devait être concret, détaillé, et en aucun cas versifié. De la prose, Jaskier, il veut de la prose.

Le poète avala sa salive et secoua la tête. Il se taisait tout en réfléchissant à la question qu'il voulait poser. La magicienne le devança.

— Voici venir des temps difficiles, dit-elle à voix basse. Difficiles et dangereux. Voici venir le temps des changements. Ce serait triste de vieillir avec la conscience de n'avoir rien fait pour que les changements à venir soient des changements en mieux, n'est-ce pas ?

Le poète acquiesça d'un signe de tête et s'éclaircit la voix.

— Yennefer ?

— Je t'écoute, cher poète.

— Ces hommes dans la porcherie... Ce serait bien de savoir qui ils étaient, ce qu'ils voulaient, qui les avait envoyés. Tu les as tués tous les deux, mais la rumeur dit que vous, les magiciens, parvenez à soutirer des informations même aux trépassés.



— Et la rumeur ne précise-t-elle pas qu'un édit du Chapitre interdit la nécromancie ? Laisse tomber, Jaskier. Ces brutes ne devaient pas savoir grand-chose de toute manière. Quant à celui qui a réussi à s'enfuir... hum... là, c'est une autre histoire.

— Rience... C'est un magicien, n'est-ce pas ?

— C'est exact, mais il n'est pas vraiment habile.

— Il t'a tout de même échappé. J'ai bien vu par quel moyen. Il s'est téléporté, c'est bien cela ? Cela ne signifie-t-il rien ?

— Si, bien sûr. Cela signifie que quelqu'un lui est venu en aide. Ce Rience n'avait ni le temps ni la force nécessaires pour ouvrir le portail ovale qui s'est dessiné dans l'air. Ce genre de porte n'est pas de bibus. Il est clair qu'une autre personne l'a ouverte. Une personne bien plus puissante, incontestablement. C'est la raison pour laquelle j'ai eu peur de me lancer à la poursuite de Rience, ne sachant pas où j'allais atterrir. Mais j'ai envoyé sur ses traces une vague de chaleur plutôt élevée. Il va lui falloir user de moult élixirs et formules magiques contre les brûlures, mais de toute manière il restera marqué pendant un certain temps.

— Tu seras peut-être intéressée d'apprendre que c'est un Nilfgaardien.

— Tu crois cela ? (Yennefer se redressa sur sa chaise, sortit le couteau papillon de sa poche d'un geste rapide et le retourna dans sa main.) Nombreux sont ceux qui portent à présent des couteaux nilfgaardiens. Ils sont très maniables et pratiques, on peut même les dissimuler dans un décolleté...

— Il ne s'agit pas du couteau. Alors qu'il me questionnait, il a employé les expressions « la bataille de Cintra », « la prise de la ville » ou quelque chose dans le genre... Jamais je n'ai entendu quelqu'un parler ainsi de ces événements. Pour nous, ça a toujours été le massacre. Le massacre de Cintra. Personne n'en parle autrement.

La magicienne leva la main et regarda distraitemment ses ongles.

— Bravo, Jaskier. Tu as une bonne oreille.

— Une déformation professionnelle.

— Je serais curieuse de savoir quelle profession tu as à l'esprit ! fit-elle dans un sourire espiègle. Mais je te remercie pour cette information. Elle est précieuse.

— Vois là ma contribution aux changements pour le mieux, lui répondit-il, en souriant lui aussi. Dis-moi, Yennefer, pour quelle raison Nilfgaard s'intéresse-t-il tant à Geralt et à cette fillette de Cintra ?

— Ne te mêle pas de ça. (Yennefer afficha soudain un air grave.) Je te l'ai dit : tu dois oublier le fait d'avoir un jour entendu parler de la petite-fille de Calanthe.

— C'est vrai, tu me l'as dit. Mais je ne cherche pas là un sujet pour une nouvelle ballade.

— Que diable cherches-tu donc alors ? Des ennuis ?

— Supposons..., fit Jaskier à voix basse en posant le menton sur ses doigts croisés. (Il regardait la magicienne droit dans les yeux.) Supposons que Geralt ait bel et bien retrouvé et sauvé cette enfant. Supposons qu'il ait enfin cru à la force de la destinée et qu'il ait pris la fillette avec lui. Où l'aurait-il emmenée ? Rience a tenté de me le faire avouer sous la torture. Mais toi, tu sais, Yennefer, tu sais où se cache le sorcelleur.

— En effet.

— Et tu sais comment s'y rendre.

— Également.

— Ne crois-tu pas qu'il faudrait le mettre en garde ? L'avertir que des gens tels que ce Rience les cherchent, lui et la fillette ? J'irais bien moi, mais j'ignore vraiment où se trouve cet endroit... ce lieu dont je préfère taire le nom...

— Viens-en au fait, Jaskier.

— Si tu sais où se trouve Geralt, tu devrais y aller et le prévenir. Tu lui es redevable, Yennefer. Un lien vous unissait, lui et toi.

— C'est vrai, affirma-t-elle froidement. Un lien nous unissait. C'est pourquoi je le connais un peu. Il n'aimait pas qu'on lui vienne en aide. Lorsqu'il en avait besoin, il allait chercher appui auprès des personnes en qui il avait confiance. Plus d'un an s'est écoulé depuis ces fameux événements... et moi, je n'ai reçu aucune nouvelle de sa part. Pour ce qui est de ma dette envers lui, je lui dois autant que lui me doit. Ni plus ni moins.

— En ce cas, c'est moi qui irai, fit-il en relevant la tête. Voudrais-tu...

— Je ne te dirai rien, l'interrompit-elle aussitôt. Tu es grillé, Jaskier. Ils peuvent encore te tomber dessus. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra. Disparais ! Va en Rédanie, chez Dijkstra et Filippa Eilhart, impose ta présence à la cour de Vizimir. Et je t'avertis encore une fois : oublie le Lionceau de Cintra. Oublie Ciri. Feins de n'avoir jamais entendu ce prénom. Fais ce que je te demande. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur. Je t'apprécie trop, je te suis trop reconnaissante pour...

— Voilà que tu recommences. Pourquoi donc m'es-tu reconnaissante, Yennefer ?

La magicienne détourna la tête et observa un long silence.

— Vous avez voyagé ensemble, fit-elle enfin. Grâce à toi, il n'était pas seul. Tu étais son compagnon de route. Tu étais avec lui.

Le barde baissa les yeux.

— Cela ne lui a pas apporté grand-chose, murmura-t-il. Cette amitié ne lui a pas été vraiment profitable. Je ne lui ai causé que des ennuis. Il devait sans cesse me sortir du pétrin... me venir en aide...

Elle se pencha par-dessus la table, posa sa main sur celle du poète et la serra sans dire un mot. Son regard exprimait le regret.

— Va en Rédanie, répéta-t-elle au bout d'un moment. À Tretogor. Là-bas, tu seras sous la protection de Dijkstra et de Filippa. N'essaie pas de jouer les héros. Tu t'es empêtré dans une affaire bien dangereuse, Jaskier.

— Je l'ai remarqué. (Il fit une grimace et massa ses bras endoloris.) C'est justement pourquoi je pense qu'il serait bon de prévenir Geralt. Tu es la seule à savoir où le trouver. Tu connais le chemin. Je présume que tu t'y es rendue plus d'une fois en tant... qu'invitée.

Yennefer se retourna. Jaskier vit ses lèvres se contracter et sa joue trembler.

— C'est vrai. Cela m'est arrivé par le passé, déclara-t-elle alors que sa voix laissait à peine percevoir un sentiment étrange. Il m'est arrivé de m'y rendre en tant qu'invitée. Jamais en tant qu'intruse.

\*\*\*

Le vent faisait rage. Il balayait les touffes d'herbe au pied des ruines et faisait bruire les buissons d'aubépine et les hautes orties. Les nuages glissèrent sur l'orbe de la lune qui, l'espace d'un instant, éclaira la forteresse et jeta sa lueur blafarde, tachetée d'ombres, sur les douves et les vestiges du mur, laissant ainsi apparaître des monticules de crânes aux dents ravagées qui fixaient le néant de leurs orbites noires. Ciri poussa un cri aigu et cacha son visage sous le manteau du sorcelleur.

La jument, talonnée par son cavalier, enjamba prudemment un tas de briques et passa sous une arcade brisée. Ses fers, qui tintaient contre les dalles de pierre, éveillaient au sein des murs des échos effroyables, étouffés par les hurlements du vent. Ciri, qui tremblait de toute part, enfouit ses petites mains dans la crinière du cheval.

— J'ai peur, souffla-t-elle.

— Tu n'as pas à avoir peur, lui répondit le sorcelleur en posant sa main sur l'épaule de la fillette. Il est difficile de trouver un endroit plus sûr au monde. Voici Kaer Morhen, l'Antre des sorcelleurs. Là, il y avait un magnifique château fort, autrefois. Il y a bien longtemps.

Elle ne répondit pas et rentra la tête dans les épaules. La jument du sorcelleur, appelée Ablette, renifla doucement comme pour la rassurer à son tour.

Ils s'enfoncèrent dans une cavité ténébreuse, un tunnel long, interminable, entouré de colonnes et d'arcades. Faisant fi de l'épaisse obscurité qui y régnait, Ablette avançait à pas sûrs et pleins d'entrain, et faisait tinter ses fers contre le sol avec ardeur.

Devant eux, au bout du tunnel, une ligne droite verticale s'anima soudain d'une lueur rouge. Celle-ci grandit et grossit jusqu'à devenir

une porte derrière laquelle perçait une lumière, l'éclat vacillant des torches plantées dans les supports métalliques fixés aux murs. Une silhouette noire, aux contours indistincts, apparut dans l'embrasure.

— Qui va là ? (Ciri entendit une voix sinistre et métallique, semblable à un aboiement de chien.) C'est toi, Geralt ?

— Oui, Eskel. C'est moi.

— Entre.

Le sorcier mit pied à terre ; il aida Ciri à descendre de la selle, posa la fillette sur le sol et lui mit un baluchon entre les mains. L'enfant s'agrippa fermement à son ballot en regrettant qu'il soit trop petit pour qu'elle puisse se cacher tout entière derrière lui.

— Attends-moi ici avec Eskel, dit le sorcier. Je vais conduire Ablette à l'écurie.

— Viens près de la lumière, mon petit. Ne reste pas dans l'obscurité, grommela l'homme prénommé Eskel.

Ciri leva les yeux vers le visage de son interlocuteur et étouffa à grand-peine un cri d'effroi. Ce n'était pas un homme. Bien qu'il se tienne sur deux jambes, qu'il sente la sueur et la fumée, qu'il porte des vêtements d'humain, ce n'était pas un homme. *Aucun homme*, pensa-t-elle, *ne peut avoir un tel visage*.

— Allons, qu'attends-tu ? répéta Eskel.

Elle resta immobile. Elle entendait le claquement des sabots d'Ablette s'éloigner dans l'obscurité. Une chose molle qui poussait des couinements marcha sur son pied. Elle sursauta.

— Ne reste pas dans le noir, petiot, les rats vont ronger tes bottes.

Serrant le baluchon contre son cœur, Ciri avança rapidement en direction de la lumière. Les rats s'enfuyaient sous ses pas en poussant de petits cris aigus. Eskel se pencha vers l'enfant, lui prit son ballot et lui enleva son capuchon.

— Par la malepeste ! marmonna-t-il. Une fillette ! Il ne manquait plus que ça.

Elle le regarda, tout effrayée. Eskel souriait. Ciri vit que c'était un homme malgré tout, avec un visage d'homme tout à fait normal, si ce n'est qu'il était défiguré par une cicatrice en forme de demi-cercle sur toute la longueur de sa joue, depuis le coin des lèvres jusqu'à son oreille.

— Puisque tu es là, sois la bienvenue à Kaer Morhen, dit-il. Comment te nomme-t-on ?

— Ciri, répondit Geralt à la place de la fillette alors qu'il surgissait de l'obscurité sans un bruit. (Eskel se retourna. Aussitôt, sans rien dire, les deux sorciers s'étreignirent d'un geste rapide, le temps d'une courte accolade puissante et virile.)

— Tu es en vie, le Loup.

— Oui, en vie.

— Bon. (Eskel retira une torche de son support.) Suivez-moi. Je vais fermer la porte intérieure pour éviter que la chaleur s'échappe.

Ils longèrent un couloir. Là aussi, il y avait des rats qui rasaient les murs, couinaient depuis les cavités sombres des passages latéraux, s'enfuyaient devant le cercle de lumière vacillant que projetait le flambeau. Ciri trotta à vive allure, essayant de suivre le rythme des deux hommes.

— Qui séjourne ici, Eskel ? À part Vesemir ?

— Lambert et Coën.

Ils descendirent un escalier aux marches raides et glissantes. Un halo perçait en bas. Ciri entendit des voix et sentit une odeur de fumée.

La salle était immense, baignée dans la lumière d'un grand feu qui crachait des flammes sifflantes dans l'âtre de la cheminée. Une table imposante et massive occupait le centre de la pièce. Dix personnes au moins pouvaient s'y attabler. Ils étaient trois. Trois hommes. *Trois sorceleurs*, rectifia Ciri en elle-même. Elle ne distinguait que leurs silhouettes devant le foyer.

— Bienvenue, le Loup. Nous t'attendions.

— Salut à toi, Vesemir ! Salut les gars ! C'est bon de se retrouver chez soi.

— Qui donc as-tu amené avec toi ?

Geralt se tut pendant un instant, puis il posa une main sur l'épaule de Ciri et la poussa délicatement vers l'avant. Elle avança d'un pas mal assuré, la tête courbée, rentrée dans les épaules. *J'ai peur*, se dit-elle. *J'ai très peur. Quand Geralt m'a retrouvée et qu'il m'a emmenée avec lui, je pensais ne plus jamais avoir peur, je croyais que c'était du passé... Et voilà qu'au lieu d'une maison je me retrouve dans cette forteresse en ruine, sombre et lugubre, pleine de rats et d'échos cauchemardesques... Je me retrouve de nouveau en face d'un mur de feu. Je vois des personnages noirs et terrifiants, je vois leurs yeux, terribles et incroyablement luisants, fixés sur moi.*

— Qui est cette enfant, le Loup ? Qui est cette fillette ?

— Elle est ma...

Geralt hésita soudain. Ciri sentit ses mains puissantes et dures se poser sur ses épaules. Sa peur disparut aussitôt. Sans laisser de traces. Les flammes rouges qui crépitaient lui apportaient de la chaleur et uniquement de la chaleur. Les silhouettes noires étaient celles d'amis. De protecteurs. Leurs yeux brillants exprimaient de la curiosité. De la sollicitude. Et de l'inquiétude...

Les mains de Geralt étreignirent les épaules de la fillette.

— Elle est notre destinée.

« En verité, nul estre est plus vil que ces monstres contre nature, lesdicts sorceleurs, car ceux-cy sont le fruit d'abjectes sorcelerie et diablerie. Des vermines sans vertu, sans conscience ni scrupule, de veritables creatures desmoniaques, dont la seule faculté est d'occire. Il ne se peut trouver de place, parmi les honnestes gens, pour des estres tels que ceux-la.

Quant à Kaer Morhen, où ces infames se tapissent pour s'adonner à leurs espouvantables pratiques, il devrait estre rasé de la surface de la terre, et ses vestiges, recouverts de sel et de salpestre. »

Anonyme, *Monstrum ou de la description d'un sorceleur.*

L'intolérance et la superstition ont toujours été le fait des idiots parmi la populace, et, selon mon sentiment, jamais elles ne seront extirpées car elles sont aussi éternelles que la bêtise même. Là où culminent aujourd'hui des montagnes, il y aura un jour des mers. Là où moutonnent aujourd'hui des mers, il y aura un jour des déserts. Mais la bêtise restera la bêtise. »

Nicodemus de Boot, *Méditations sur la santé,  
le bonheur et la prospérité.*

## CHAPITRE 2

Triss Merigold souffla dans ses mains gelées ; elle agita ses doigts et murmura une formule magique. Sa monture, un hongre aubère, réagit aussitôt au sortilège : elle s'ébroua, renifla, tourna la tête en direction de la magicienne et lui jeta un regard humide à cause du froid et du vent.

— Tu as deux possibilités, mon vieux, soit tu t'habitues à la magie, soit je te vends aux paysans pour le labour, fit Triss en tirant sur ses gants.

Le hongre dressa les oreilles, expira de la vapeur par ses naseaux et s'engagea docilement sur une pente boisée. La magicienne se courba sur sa selle pour éviter les branches recouvertes de givre.

La magie agit rapidement ; Triss cessa de sentir les picotements de l'air glacé dans ses coudes et sa nuque, et la désagréable sensation de froid qui la contraignait à se replier sur elle-même et à rentrer la tête dans les épaules disparut elle aussi. Le sortilège qui l'avait réchauffée avait également atténué la faim qui la tenaillait depuis quelques heures. Triss se ragaillardit, s'installa plus confortablement sur sa selle et se mit à observer les environs avec plus d'attention.

Depuis qu'elle avait quitté le chemin battu, elle se guidait sur un mur de montagnes grises et blanchâtres, dont les cimes enneigées scintillaient d'or les rares fois où le soleil perçait à travers les nuages, le plus souvent à l'aube ou avant le crépuscule. Maintenant qu'elle était toute proche de cette chaîne de montagnes, elle devait être plus vigilante. Les terres qui entouraient Kaer Morhen étaient célèbres pour leur caractère sauvage et inaccessible ; quant à la brèche dans le mur de granit qui servait de repère, elle était difficilement distinguable pour un œil non affûté. Il suffisait d'obliquer vers l'une des nombreuses gorges ou ravines pour la perdre de vue. Triss, qui pourtant connaissait les environs, qui savait quel chemin prendre et où chercher le fameux col, ne pouvait se permettre une seconde d'inattention.

La forêt s'arrêtait là. Devant la magicienne s'étendait une vaste vallée jonchée de galets, adossée à des pentes escarpées. Au fond de la combe coulait la rivière Gwenllech, la rivière des Pierres blanches, qui écumait contre les blocs de pierre et les troncs d'arbres échoués. Ici, en amont, la Gwenllech n'était qu'un cours d'eau peu profond, bien que large. Il était facile de la traverser. Plus bas, à Kaedwen, au niveau du cours médian, la rivière constituait une barrière infranchissable. Elle était impétueuse et se précipitait en cascade dans de profonds abîmes.

Dès qu'il eut pénétré dans l'eau, le hongre accéléra son allure, visiblement désireux d'atteindre au plus vite l'autre berge. Triss le retint légèrement ; le cours d'eau était peu profond, il dépassait à

peine les canons du cheval, mais les pierres au fond de la rivière étaient glissantes, et le courant était vif et rapide. L'eau bouillonnait et écumait autour des jambes de l'animal.

La magicienne leva les yeux en direction du ciel. Ici, en montagne, le froid et le vent qui s'intensifiaient pouvaient annoncer une tempête de neige, et la perspective de devoir passer une nouvelle nuit dans une grotte ou dans les recoins d'une fissure rocheuse ne l'enchantait guère. Certes, si elle était contrainte à poursuivre sa route, elle pouvait le faire, même dans la tourmente, en se guidant grâce à la télépathie et en utilisant la magie pour se prémunir contre le froid. Elle en était capable, si elle y était obligée. Mais elle préférait ne pas avoir à l'être.

Fort heureusement, Kaer Morhen était tout proche. Triss fit grimper sa monture sur la berge caillouteuse – un gigantesque amas de pierres lavées par les glaciers et les ruisselets. Elle s'engagea dans un passage étroit creusé dans la roche. Les parois de la gorge s'élevaient à la verticale et, plus en hauteur, séparées uniquement par la ligne étroite du ciel, elles semblaient presque se toucher. Ici, il faisait meilleur, car le vent qui mugissait au-dessus des rochers ne pouvait atteindre la magicienne ; il ne la cinglait et ne la piquait plus.

Le passage s'élargissait, menant à un ravin puis à une vallée, un incroyable synclinal circulaire recouvert d'une forêt qui s'étendait entre des rocs dentelés. La magicienne délaissa la lisière accessible et praticable pour s'enfoncer directement dans la forêt dense et profonde. Les branches mortes craquaient sous les sabots du cheval. L'animal, contraint à franchir les troncs d'arbres qui gisaient au sol, s'ébrouait et trépignait. Triss tira sur les rênes, secoua l'oreille velue du hongre et le réprimanda vertement en faisant une méchante allusion à son infirmité. Le destrier, visiblement honteux, reprit sa marche d'un pas plus régulier et assuré, choisissant lui-même la route à tracer dans les fourrés.

Bientôt, ils atteignirent un terrain plus dégagé, et s'engagèrent dans le lit d'un ruisseau qui fluait à peine au fond d'une gorge. La magicienne scruta les alentours avec attention. Elle trouva très vite ce qu'elle cherchait. En hauteur, un imposant tronc d'arbre, sombre, nu et verdi par la mousse, était couché en travers de l'étroit couloir, appuyé en ses extrémités contre de gros blocs de pierre. Triss s'en approcha pour s'assurer qu'il s'agissait bien de la Voie et non d'un quelconque arbre déraciné par le vent. Elle distingua une sente étroite et peu visible qui disparaissait dans la forêt. Elle ne pouvait pas se tromper : il s'agissait assurément de la Voie, cette petite route semée d'obstacles qui entourait la forteresse de Kaer Morhen et sur laquelle les sorciers s'exerçaient à courir vite et à contrôler leur respiration. La Voie était son nom officiel, mais Triss savait que les jeunes



sorcelleurs l'avaient surnommée à leur manière « le Souffroir ».

Elle se plaqua contre l'encolure du cheval et passa lentement sous le tronc d'arbre. C'est alors qu'elle entendit un bruit de cailloux. Des pas de course, rapides et légers.

Elle se retourna sur sa selle, tira sur les rênes. Elle attendait que le sorcelleur passe sur le tronc.

Celui-ci atteignit l'arbre et le traversa en un éclair, sans ralentir ni même s'équilibrer à l'aide de ses bras, avec légèreté, agilité, aisance et une grâce incroyable. Il fila comme un trait, s'enfonça parmi les arbres puis disparut sans heurter la moindre branche. Triss soupira bruyamment en hochant la tête d'un air incrédule.

Le sorcelleur en question, à en juger par sa taille et sa carrure, devait avoir à peine douze ans.

La magicienne talonna son cheval aubère, lui rendit la bride et se dirigea au trop en amont du ruisseau. Elle savait que la Voie coupait la gorge en un autre endroit que l'on appelait « le Goulet ». Elle souhaitait de nouveau jeter un œil sur ce petit sorcelleur, car elle savait qu'aucun enfant n'avait été formé à Kaer Morhen depuis près d'un quart de siècle.

Triss Merigold ne se pressait pas outre mesure. Le sentier du Souffroir traçait des courbes et des boucles dans la forêt. Pour parvenir au terme de ce parcours, le jeune sorcelleur devait mettre bien plus de temps qu'elle, qui prenait un raccourci. Pour autant, la magicienne ne pouvait guère se permettre de traîner en chemin. Passé le Goulet, la Voie obliquait vers la forêt et conduisait directement à la forteresse. Si elle ne parvenait pas à rattraper le garçon au niveau du précipice, elle pouvait ne plus jamais le revoir. Elle avait déjà séjourné plusieurs fois à Kaer Morhen, et elle était bien consciente qu'elle n'en voyait que ce que les sorcelleurs voulaient bien lui montrer. Triss était suffisamment perspicace pour savoir qu'ils ne souhaitaient pas l'informer de tout ce qui s'y faisait.

Après quelques minutes de route le long du lit caillouteux du ruisseau, elle aperçut enfin le Goulet, un étroit passage au-dessus de la gorge, formé de deux énormes rocs recouverts de mousse et d'arbustes difformes et rabougris. Elle rendit la bride à sa monture. Le cheval aubère renifla et baissa la tête pour atteindre l'eau qui ruisselait entre les galets.

Elle n'attendit pas longtemps. La silhouette du sorcelleur se dessina au sommet de l'un des rocs, et le garçon sauta sans freiner sa course. La magicienne entendit le bruit feutré qu'il fit en retombant, puis, un instant plus tard, un crépitement de cailloux, le bruit sourd d'une chute et un cri étouffé. Ou plutôt aigu.

Triss sauta de sa selle sans réfléchir. Elle abandonna son manteau de fourrure et se hissa en hâte au sommet de la pente à l'aide des

racines et des branches des arbres. Elle atteignit le roc dans un élan fougueux, mais elle glissa sur des aiguilles de sapin et tomba sur les genoux à côté de l'inconnu recroquevillé sur les cailloux. À sa vue, le gamin se redressa d'un bond, s'écarta en un éclair, empoigna avec prestesse l'épée suspendue dans son dos, mais il trébucha et chuta lourdement entre les genévriers et les pins. La magicienne ne se releva pas ; elle regardait le garçon, bouche bée.

Parce que ce n'était pas du tout un garçon.

De sous une frange cendrée, coupée de façon irrégulière et inesthétique, deux grands yeux émeraude – signe particulier de ce petit visage au menton fin et au nez légèrement retroussé – la regardaient intensément. Des yeux qui trahissaient l'effroi.

— N'aie pas peur, fit Triss sur un ton hésitant.

La fillette écarquilla les yeux plus encore. Elle était à peine essoufflée et n'avait pas l'air en nage. Il était clair qu'elle s'était exercée à courir sur le Souffroir plus d'une fois.

— Tu n'as rien ?

Elle ne répondit pas. Elle se releva avec souplesse et geignit de douleur ; elle fit basculer le poids de son corps sur sa jambe gauche et se pencha pour masser son genou endolori. Elle était vêtue d'une sorte de tenue en cuir, cousue – ou plutôt assemblée d'une manière qui aurait fait hurler de rage et de désespoir tout tailleur qui se respecte. Les seules choses qui semblaient à peu près neuves et à sa taille dans tout son attirail étaient ses bottes qui lui arrivaient aux genoux, ses ceintures et son épée. Une petite épée, plus exactement.

— N'aie pas peur, répéta Triss, toujours à genoux. Je t'ai entendue tomber, je me suis affolée et c'est pourquoi je me suis précipitée jusqu'ici...

— J'ai glissé, marmotta la fillette.

— Tu n'as rien de cassé ?

— Non. Et toi ?

La magicienne se mit à rire ; elle tenta de se relever, fit une grimace et poussa un juron tandis qu'elle était traversée par une douleur qui irradiait dans sa cheville. Elle s'assit et étendit prudemment sa jambe en jurant de nouveau.

— Viens par ici, petite, aide-moi à me relever.

— Je ne suis pas petite.

— Soit. En ce cas, dis-moi qui tu es ?

— Une sorceuseuse !

— Ah ! Alors approche-toi et aide-moi à me mettre debout, sorceuseuse.

La fillette resta à sa place. Elle se balançait d'un pied sur l'autre, faisait jouer sa main gantée d'une mitaine en laine avec la ceinture de son épée et regardait Triss d'un air soupçonneux.

— N'aie crainte, sourit la magicienne. Je ne suis ni une voleuse ni une étrangère. Je m'appelle Triss Merigold, je me rends à Kaer Morhen. Les sorceleurs me connaissent. Cesse de faire ces gros yeux. J'admire ta vigilance, mais sois raisonnable. Aurais-je pu arriver jusqu'ici sans connaître la route ? As-tu jamais rencontré d'être humain sur la Voie ?

La fillette finit par vaincre son hésitation. Elle s'approcha de la magicienne et lui tendit la main. Triss se mit debout en s'appuyant à peine sur l'enfant. Elle n'avait pas vraiment besoin d'aide. En réalité, la magicienne voulait avant tout voir la fillette de près. Et la toucher.

Les yeux vert émeraude de la petite sorceleuse ne trahissaient encore aucun symptôme de la mutation, et le toucher de sa petite main ne déclenchait pas ce léger et agréable fourmillement, caractéristique chez les sorceleurs. Les cheveux cendrés de l'enfant, bien que celle-ci ait couru sur le Souffroir avec une épée dans le dos, n'avaient pas été soumis à l'épreuve des Herbes ni aux Modifications. Cela, Triss en était certaine.

— Montre-moi ton genou, petite.

— Je ne suis pas petite.

— Excuse-moi. Tu dois sûrement avoir un nom ?

— Oui. Je m'appelle... Ciri.

— Enchantée, Ciri. Approche, veux-tu ?

— Je n'ai rien.

— Je veux voir à quoi ressemble ce « rien ». Ah ! C'est bien ce qui me semblait. Ce « rien » ressemble à s'y méprendre à un trou dans les bas-de-chausses et à une plaie à vif. Tiens-toi tranquille et n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur... Aïïïe !

La magicienne se mit à rire, puis frotta sa main fourmillante de magie contre sa hanche. La fillette se pencha pour regarder son genou.

— Oooh ! s'écria-t-elle. Ça ne me fait plus mal ! Et le trou a disparu... Est-ce de la sorcellerie ?

— Tu as deviné.

— Tu es une sorcière ?

— En effet. Mais j'avoue préférer que l'on me dise magicienne. Pour éviter de te tromper, tu peux m'appeler par mon prénom, Triss, tout simplement. Viens, Ciri. Mon cheval m'attend en bas, nous ferons la route ensemble jusqu'à Kaer Morhen.

— Je devrais plutôt courir. (Ciri hocha la tête en signe de refus.) Ce n'est pas bon d'interrompre sa course parce qu'alors il y a du lait qui se forme dans les muscles. Geralt dit que...

— Geralt est à la forteresse ?

Ciri se rembrunit, pinça les lèvres et jeta des regards furtifs à la magicienne de sous sa frange cendrée. Triss rit de nouveau.

— Bon, c'est d'accord, fit-elle. Je ne te poserai plus de question. Un secret, c'est un secret, tu as raison de ne pas le trahir en le révélant à une personne que tu connais à peine. Viens. Nous verrons sur place qui est au château et qui n'y est pas. Quant à tes muscles, ne t'en soucie pas, je sais comment remédier à la formation d'acide lactique. Voici mon destrier. Je vais t'aider...

Triss tendit la main à Ciri, mais celle-ci n'avait pas besoin d'aide. Elle sauta sur la selle avec habileté et légèreté, sans presque aucun contrecoup. Surpris, le hongre s'agita et trépigna, mais la fillette saisit rapidement les rênes et le calma.

— Tu sais t'y prendre avec les chevaux, à ce que je vois.

— Je sais m'y prendre avec tout.

— Rapproche-toi de l'arçon. (Triss mit un pied à l'étrier et empoigna la crinière du cheval pour s'aider à grimper.) Fais-moi un peu de place. Et prends garde à ne pas me crever un œil avec ton épée.

Talonné par la magicienne, le hongre suivit le lit du ruisseau au pas. Ils longèrent un nouveau couloir puis se hissèrent sur une colline. Du sommet, il était enfin possible de voir les ruines de Kaer Morhen adossées à des escarpements rocheux : la forme trapézoïdale du mur d'enceinte en partie détruit, les vestiges de la barbacane et du portail, la tour bombée et obtuse du donjon.

Le hongre s'ébroua alors qu'il franchissait la douve sur les ruines du pont. Triss tira sur les rênes. Elle n'était guère impressionnée par les crânes et les squelettes pourris qui s'entassaient au fond de la douve. Elle les avait déjà vus.

— Je n'aime pas ça, fit soudain la fillette. Ça ne devrait pas se passer comme ça. Les morts devraient être enterrés. Sous un tertre funéraire. Pas vrai ?

— C'est exact, confirma la magicienne sur un ton calme. C'est aussi ce que je crois. Mais les sorcisseurs considèrent cette nécropole comme un... rappel.

— Un rappel de quoi ?

— Kaer Morhen fut assailli. (Triss dirigea son cheval vers les arcades brisées.) Un combat sanglant eut lieu ici, au cours duquel presque tous les sorcisseurs périrent ; seuls survécurent ceux qui n'étaient pas dans la forteresse à ce moment-là.

— Qui les a attaqués ? Et pourquoi ?

— Je l'ignore, feignit Triss. Cela s'est passé il y a vraiment très longtemps, Ciri. Pose la question aux sorcisseurs.

— Je l'ai déjà fait, répondit la fillette en marmonnant. Mais ils n'ont pas voulu me le dire.

*Je les comprends, pensa la magicienne. On ne parle pas de cela à un enfant apprenti sorcier, encore moins à une fillette qui n'a pas encore été*

*soumise aux modifications mutationnelles. On ne raconte pas ce massacre à un enfant. On ne l'effraie pas avec l'idée qu'il pourrait lui aussi entendre un jour les paroles vociférées alors par les fanatiques qui marchaient sur Kaer Morhen. Mutant. Monstre. Être étrange. Maudit des dieux. Créature contre nature. Non, je ne suis guère surprise d'apprendre que les sorcelleurs ne t'ont pas raconté cela, petite Ciri. Moi-même, je ne te le dirai pas. Voistu, j'ai bien plus de raisons encore de me taire. Parce que je suis une magicienne et qu'à l'époque, sans l'aide des magiciens, les fanatiques n'auraient jamais pris la forteresse. Quant à cet odieux pamphlet, ce « Monstrum » largement colporté, qui a excité les fanatiques et les a poussés à cette tuerie, il semblerait aussi avoir été l'œuvre d'un magicien anonyme. Mais moi, petite Ciri, je ne reconnais pas la responsabilité collective, je ne ressens pas le besoin d'expiation pour un événement qui a eu lieu un demi-siècle avant ma naissance. Ces squelettes, supposés servir de rappel éternel, vont enfin pourrir jusqu'au bout ; ils seront réduits en poussière et voleront vers l'oubli, emportés par le vent qui fouette sans cesse les pentes montagneuses...*

— Ils ne veulent pas rester ainsi, fit soudain Ciri. Ils ne veulent pas être considérés comme un symbole, une source de remords ou une mise en garde. Mais ils ne veulent pas non plus que le vent emporte leurs cendres.

Triss releva brusquement la tête en entendant la voix de la fillette changer. Elle perçut aussitôt une aura magique et les pulsations sonores du sang dans ses tempes. Elle se détendit, mais ne prononça pas un mot par crainte d'interrompre ou de perturber ce qui était en train de se passer.

— Un tertre funéraire ordinaire. (La voix de Ciri était de moins en moins naturelle, elle devenait métallique, caverneuse et menaçante.) Un monticule de terre que les orties recouvriront. La mort a des yeux bleus et froids, la hauteur de l'obélisque importe peu, tout comme les inscriptions qui y seront gravées. Qui d'autre que toi, Triss Merigold, la Quatorzième du Mont, peut-il mieux le savoir ?

La surprise figea la magicienne. Elle voyait les mains de la fillette se crisper sur la crinière du cheval.

— Tu es morte sur le Mont, Triss Merigold, reprit la voix menaçante et étrangère. Pourquoi es-tu venue jusqu'ici ? Rebrousse chemin. Immédiatement. Quant à cette enfant, cette enfant de Sang ancien, emmène-la avec toi pour la remettre entre les mains de ceux à qui elle appartient. Fais-le, la Quatorzième. Parce que si tu ne le fais pas, tu mourras une nouvelle fois. Le jour viendra où le Mont te rappellera à lui. La tombe commune et l'obélisque sur lequel est gravé ton nom te rappelleront à eux.

Le hongre s'ébroua. Ciri s'agita soudain et tressaillit.

— Que s'est-il passé ? demanda Triss en tentant de maîtriser sa

voix.

La fillette toussa, passa les deux mains dans ses cheveux puis se frotta le visage.

— Heu... rien..., murmura-t-elle sur un ton hésitant. Je suis fatiguée, c'est à cause de ça... à cause de ça que je me suis endormie. Je devrais courir...

L'aura magique avait disparu. Triss sentit une soudaine vague de froid envahir tout son corps. Elle essaya de se convaincre qu'il s'agissait là de l'effet du sortilège de protection qui s'atténuait, mais elle savait qu'il n'en était rien. Elle leva les yeux vers la forteresse en pierre qui écarquillait sur elle les orbites noires et vides de ses meurtrières en ruine. Un frisson la parcourut.

Le cheval fit sonner ses fers contre les dalles de la cour. La magicienne sauta rapidement de sa selle et tendit la main à Ciri. Elle profita de ce contact pour envoyer une impulsion magique à l'enfant avec prudence. Elle fut très surprise. Elle ne ressentit rien. Aucune réaction, aucune réponse. Et aucune résistance. Il n'y avait aucune trace de magie chez cette fillette qui, à l'instant, avait concentré une aura extraordinairement puissante. Elle était redevenue une enfant ordinaire, mal habillée, aux cheveux maladroitement coupés.

Pourtant, un moment plus tôt, cette fillette avait cessé d'être une enfant ordinaire.

Triss n'eut pas le temps de réfléchir à cet étrange événement. Elle entendit le grincement de la porte ferrée lui parvenir depuis la cavité sombre du couloir qui s'ouvrait derrière le portail défoncé. Elle fit glisser son manteau de fourrure de ses épaules, retira sa toque en renard et, d'un mouvement rapide de la tête, libéra son abondante chevelure – de belles et longues boucles aux reflets dorés, dont la couleur rappelait celle de la jeune châtaigne, et qui étaient sa fierté et son signe distinctif.

Ciri poussa un soupir de surprise. Triss lui sourit, contente de l'effet produit. Les beaux cheveux longs et flottants étaient une rareté ; ils renseignaient sur la position de la femme, son statut, et signifiaient sa liberté, sa suffisance. Ils étaient l'attribut des femmes extraordinaires, tandis que les damoiselles « ordinaires » portaient des nattes et que les femmes mariées « ordinaires » dissimulaient leurs cheveux sous des coiffes ou des guimpes. Les dames de haut lignage bouclaient leurs cheveux et les modelaient. Les guerrières, quant à elles, portaient les cheveux courts. Seules les druidesses et les magiciennes – les prostituées aussi – s'affichaient les cheveux au vent afin de souligner leur liberté et leur indépendance.

Les sorciers surgirent comme d'habitude sans prévenir, sans bruit et d'on ne sait où. Ils se tenaient devant la magicienne, grands, sveltes, les bras croisés sur la poitrine, le poids du corps sur la jambe

gauche, dans une position qui, comme elle le savait, leur permettait d'attaquer en une fraction de seconde. Ciri se posta à côté d'eux, dans une position identique. Elle avait l'air très amusant dans sa tenue caricaturale.

— Bienvenue à Kaer Morhen, Triss.

— Bonjour, Geralt.

Il avait changé. Il donnait l'impression d'avoir vieilli. Triss savait que c'était biologiquement impossible. Certes, les sorciers vieillissaient, mais à un rythme trop lent pour qu'un simple mortel ou une magicienne comme elle puisse constater les effets du temps sur eux. Cependant, il lui suffit d'un regard pour comprendre que la mutation pouvait en effet retarder le processus physique du vieillissement, mais pas le processus psychique. Le visage de Geralt, sillonné de rides, en était la preuve flagrante. Triss, mue par un sentiment de profonde tristesse, détacha son regard des yeux du sorcier aux cheveux blancs. Des yeux qui, à n'en pas douter, avaient vu beaucoup trop de choses. Au reste, elle n'y avait pas trouvé ce qu'elle avait espéré.

— Bienvenue, répéta-t-il. Nous sommes heureux que tu aies bien voulu venir jusqu'ici.

À côté de Geralt se tenaient Eskel, semblable au Loup comme s'il s'était agi de son propre frère, hormis la couleur de ses cheveux et la longue cicatrice qui lui déformait la joue, et Lambert, le plus jeune sorcier de Kaer Morhen qui, comme à l'accoutumée, affichait une horrible grimace ironique. Vesemir n'était pas là.

— Nous te souhaitons la bienvenue, Triss, et te prions d'entrer, fit Eskel. Il fait froid et il y a un vent à décorner les bœufs. Ciri, où comptes-tu aller comme ça ? Cette invitation ne te concerne pas. Le soleil est encore haut dans le ciel, bien qu'on ne le voie pas. Tu peux encore t'entraîner.

— Holà ! intervint la magicienne dans un mouvement qui fit ondoyer ses cheveux. La courtoisie dans l'Antre des sorciers n'est plus ce qu'elle était, à ce que je vois. Ciri a été la première à m'accueillir en ces lieux, elle m'a conduite jusqu'à la forteresse. Elle devrait donc me tenir compagnie...

— Ciri est en apprentissage ici, Merigold.

Lambert crispa son visage dans une parodie de sourire. Il l'appelait toujours ainsi, « Merigold », sans autre titre ni prénom. Triss détestait cela.

— C'est une élève et non un majordome. L'accueil des invités, fussent-ils aussi charmants que toi, ne fait pas partie de ses obligations. Allons-y, Ciri.

Triss haussa légèrement les épaules en feignant de ne pas voir les regards gênés de Geralt et d'Eskel. Elle se tut. Elle ne voulait pas les

mettre dans une situation plus embarrassante. Par-dessus tout, elle ne souhaitait pas que les sorcisseurs remarquent à quel point la fillette l'intéressait et la fascinait.

— Je vais emmener ton cheval à l'écurie, proposa Geralt en prenant les rênes. (Triss fit glisser sa main discrètement pour la joindre à la sienne. Leurs regards se croisèrent.)

— Je t'accompagne, fit-elle sur un ton détaché. J'ai quelques petites choses dans mes sacoches dont j'aurai besoin.

— Tu m'as causé moult soucis, il y a peu, marmonna-t-il aussitôt après avoir passé la porte de l'écurie. J'ai vu ton imposant tombeau de mes propres yeux. L'obélisque qui rappelle ta mort héroïque au cours de la bataille de Sodden. Des nouvelles me sont parvenues seulement tout récemment, me disant qu'il s'agissait d'une erreur. Je ne comprends pas comment on a pu te confondre avec une autre, Triss.

— C'est une longue histoire, répondit-elle. Je te la raconterai à l'occasion. Quant aux soucis que j'ai pu te causer, daigne me les pardonner.

— Il n'y a rien à pardonner. Ces derniers temps, j'ai eu peu de raisons de me réjouir et la joie que j'ai ressentie lorsque j'ai appris que tu étais en vie n'a pas vraiment d'égale. Sauf peut-être celle que je ressens à présent que je te vois.

Triss sentit quelque chose se briser en elle. Tout au long de la route, elle avait été tiraillée entre la crainte de revoir le sorcisseur aux cheveux blancs et l'espoir de cette rencontre. Ensuite, il y avait eu ce visage fatigué, éprouvé, ces yeux omnivoyants et malades, ces paroles froides et mesurées, incroyablement calmes et pourtant si débordantes d'émotion...

Elle se jeta à son cou, d'un seul élan, sans réfléchir. Elle lui prit la main et la plongea impétueusement dans ses cheveux pour la poser sur sa nuque. Un fourmillement lui parcourut le dos et l'emplit d'une sensation telle qu'elle faillit pousser un cri de plaisir. Pour le retenir, ses lèvres cherchèrent celles de Geralt et se pressèrent contre elles. Triss tremblait en se blottissant de tout son être contre le sorcisseur ; elle faisait naître son désir et le faisait grandir en elle, s'oubliant de plus en plus.

Geralt, lui, ne s'oublia pas.

— Triss, je t'en prie...

— Oh ! Geralt... J'ai tellement...

— Triss (Il la repoussa délicatement.) Nous ne sommes pas seuls... Ils arrivent.

La magicienne jeta un œil vers l'entrée. Un instant s'écoula avant qu'elle aperçoive les ombres des sorcisseurs qui approchaient. Un moment après seulement, elle entendit leurs pas. De toute évidence, son ouïe – qu'elle considérait comme fine, soit dit en passant – ne



pouvait pas concurrencer celle d'un sorcelleur.

— Triss, ma petite fille !

— Vesemir !

Oui, Vesemir était réellement vieux. Qui sait s'il n'était pas plus vieux que Kaer Morhen. Mais il s'avança vers elle d'un pas rapide, énergique et souple, et l'étreignit vivement de ses mains vigoureuses.

— Je suis heureuse de te revoir, grand-père.

— Embrasse-moi. Mais non, pas sur les mains, petite sorcière. Tu les baiseras lorsque je passerai de vie à trépas. Ce qui devrait sans doute advenir bientôt. Oh, Triss ! Comme il est heureux que tu sois venue... Qui d'autre que toi pourrait me guérir ?

— Te guérir, toi ? Mais de quel mal ? Hormis peut-être de tes puérilités ! Bas les pattes de mes fesses, vieillard, ou je mets le feu à ta barbe blanche !

— Pardonne-moi. J'oublie toujours que tu as grandi et que je ne peux plus te prendre sur mes genoux ni te donner de petites tapes amicales. Quant à ma santé... Oh, Triss ! Il ne fait pas bon vieillir... J'ai des rhumatismes à en pleurer. Viendras-tu en aide à un vieil homme, mon enfant ?

— Oui, je t'aiderai.

La magicienne se dégagea de la puissante étreinte de Vesemir et porta son regard sur le sorcelleur qui l'accompagnait. Celui-ci était jeune et semblait du même âge que Lambert. Il portait une petite barbe noire qui ne parvenait pas toutefois à masquer les profondes cicatrices de variole qu'il avait sur le visage. C'était plutôt inhabituel pour un sorcelleur, ces derniers étant d'ordinaire fortement immunisés contre les maladies infectieuses.

— Triss Merigold, Coën. (Geralt fit les présentations.) Coën passe son premier hiver avec nous. Il vient du Nord, de Poviss.

Le jeune sorcelleur s'inclina. L'iris de ses yeux, dont la couleur oscillait entre le jaune et le vert, était anormalement clair, et leur cristallin strié de filets rouges indiquait que le processus de mutation oculaire était lourd et complexe.

— Viens mon enfant, dit Vesemir en la prenant par le bras. Une écurie n'est pas un endroit pour accueillir une invitée. Mais j'avais tellement hâte de te revoir.

Dans la cour, dans l'angle d'un mur à l'abri du vent, Ciri s'entraînait sous l'œil attentif de Lambert. Tout en oscillant habilement sur une poutre suspendue à des chaînes, elle attaquait, l'épée au poing, un sac de cuir ceint de lanières de sorte à imiter un corps humain. Triss s'arrêta.

— C'est mauvais ! hurlait Lambert. Tu t'approches trop près ! Et ne donne pas de coups dans le vide ! Je te l'ai déjà dit : avec la pointe de ton épée, sur la carotide ! Où les humanoïdes ont-ils une carotide ?

Au sommet de la tête ? Que t'arrive-t-il ? Concentre-toi un peu, princesse !

*Ah ! pensa Triss. C'est donc vrai, ce n'était pas une légende. J'avais raison.*

Elle décida de passer à l'attaque sans plus attendre, sans laisser aux sorcisseurs l'occasion de chercher des faux-fuyants.

— C'est la célèbre Enfant Surprise ? dit-elle en désignant Ciri. À ce que je vois, vous avez entrepris d'accomplir les volontés du sort et de la destinée ! Mais vous avez sans doute confondu les fables, mes amis. Dans les histoires que l'on me racontait, les petites bergères et les orphelines devenaient des princesses. Et là, je constate que l'on fait d'une princesse une sorcière. Ce dessein ne vous semble-t-il pas quelque peu audacieux ?

Vesemir dirigea ses yeux sur Geralt. Le sorcière aux cheveux blancs ne soufflait mot. Le visage impassible, il n'avait pas réagi, pas même d'un battement de paupières, au regard implorant du vieillard.

— Ce n'est pas ce que tu crois, dit Vesemir en s'éclaircissant la voix. Geralt l'a amenée, l'automne dernier. Elle n'a personne à part... Triss, comment ne pas croire à la destinée alors que...

— Qu'est-ce que la destinée a à voir avec le maniement de l'épée ?

— Nous lui apprenons le maniement de l'épée, car que pouvons-nous lui apprendre d'autre ? fit Geralt à mi-voix, alors qu'il se tournait vers elle et qu'il la regardait droit dans les yeux. Nous ne savons rien faire de plus. Destinée ou pas, Kaer Morhen est sa maison, à présent. Ou au moins pour un certain temps. L'entraînement et le maniement des armes l'amuse, ils la gardent en bonne santé et en bonne condition physique. Ils lui permettent d'oublier la tragédie qu'elle a vécue. C'est sa maison à présent, Triss. Elle n'en a pas d'autre.

— Nombreux sont les Cintrasiens à s'être réfugiés à Verden, à Brugge, en Témérie et dans les îles Skellige, après la défaite. (La magicienne soutint le regard du sorcière.) Parmi eux, il y a des souverains, des barons, des chevaliers. Des amis, des proches... tout comme des hommes véritablement dévoués... des sujets de cette fillette.

— Ses amis et ses proches ne l'ont pas cherchée après la guerre. Ils ne l'ont pas retrouvée.

— Parce qu'elle ne leur était pas destinée ? lui répondit Triss dans un sourire à moitié franc, mais superbe. (Elle ne voulait pas qu'il lui parle sur ce ton.)

Le sorcière haussa les épaules. Triss, qui le connaissait un peu, changea aussitôt de tactique, et renonça à ses arguments.

Elle regarda de nouveau Ciri. La fillette, qui se déplaçait sur la poutre avec agilité, avait réalisé un demi-tour, porté un léger coup

d'épée et effectué aussitôt un dégagement. Le mannequin touché se balançait au bout de sa corde.

— Ah ! Enfin ! s'écria Lambert. Tu as finalement compris ! Recule-toi et recommence. Je veux m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un coup de chance !

— Cette épée semble très tranchante. (Triss se tourna vers les sorciers.) Cette poutre paraît glissante et instable. Quant à son instructeur, il a l'air d'un idiot qui déprime son élève avec ses hurlements. Ne craignez-vous pas qu'il arrive malheur à cette enfant ? Mais peut-être pensez-vous que sa destinée la protégera de tout accident ?

— Ciri s'est entraînée sans épée pendant presque six mois, expliqua Coën. Elle sait se déplacer. Et nous, nous faisons attention parce que...

— Parce que c'est sa maison, conclut Geralt d'une voix basse mais ferme, sur un ton qui signifiait que la discussion était close.

— Justement, parlons-en, fit Vesemir dans un profond soupir. Triss, tu dois être épuisée. As-tu faim ?

— Je ne dirais pas le contraire, soupira-t-elle. (Elle abandonna l'idée de chercher les yeux de Geralt du regard.) À dire vrai, je ne tiens plus debout. J'ai passé la nuit dernière sur la route, dans une cabane de berger à moitié détruite, enfouie sous la paille et les copeaux de bois. J'ai isolé cette ruine à l'aide de la magie, sans quoi je crois que je me serais transformée en glaçon. Je rêve de draps propres.

— Tu vas dîner avec nous, maintenant. Ensuite, tu dormiras tout ton soûl et tu te reposeras. Nous t'avons préparé notre meilleure chambre, celle de la tour. Nous y avons installé le lit le plus confortable dont nous disposions à Kaer Morhen.

— Merci, répondit Triss en lui adressant un léger sourire.

*Dans la tour, pensa-t-elle. Soit, Vesemir. Ce soir, je peux dormir dans la tour, si tu tiens tant aux apparences. Je peux dormir dans le meilleur des lits qui se trouvent à Kaer Morhen. Même si j'aurais préféré coucher dans le pire de tous à condition d'être avec Geralt.*

— Allons-y, Triss.

— Oui, allons-y.

\*\*\*

Le vent faisait claquer le volet et onduler les vestiges d'une tapisserie mangée par les mites, avec lesquels la fenêtre avait été calfeutrée. Triss était couchée dans son lit, le plus confortable de tout Kaer Morhen, dans l'obscurité la plus complète. Elle ne parvenait pas à s'endormir. Et ce n'était pas à cause du fait que le meilleur lit de Kaer Morhen était en réalité une relique dans un état de délabrement avancé. Triss réfléchissait intensément. Les pensées qui la maintenaient éveillée tournaient autour d'une seule et même

question : Pourquoi l'avait-on fait venir à la forteresse ? Qui l'avait demandée ? À quelle fin ?

La maladie de Vesemir ne pouvait être autre chose qu'un prétexte. Vesemir était un sorcelleur. Qu'il soit également un homme d'un âge très avancé ne changeait rien au fait que nombre de jeunes gens pouvaient lui envier sa santé. Si seulement il s'était avéré que le vieillard avait été piqué par le dard d'une manticores ou mordu par un loup-garou, Triss aurait pu concevoir qu'on l'ait fait venir auprès de lui. Mais pour des « rhumatismes » ? C'était une plaisanterie ! Vesemir aurait pu se soigner seul – les rhumatismes étaient un mal peu étonnant entre les murs affreusement froids de Kaer Morhen – avec un élixir de sorcelleur ou, plus facilement encore, avec une eau-de-vie de grain à usage interne autant qu'externe. Il n'aurait eu besoin ni d'une magicienne ni de ses philtres, de ses amulettes ou de sa magie.

Qui donc l'avait fait venir ? Geralt ?

Triss se roula dans les draps, envahie par une vague de chaleur et un sentiment d'excitation accru par la colère. Elle jura en silence, donna un coup de pied dans la couette et se tourna sur le côté. Le lit antique grinça et craqua au niveau des jointures.

*Je ne parviens pas à me contrôler, se dit-elle. Je me comporte comme une sotte. Ou pis encore... comme une vieille fille en mal d'amour. Je n'arrive même pas à penser de manière logique.*

Elle poussa un nouveau juron.

*Bien sûr que ce n'est pas Geralt ! Du calme, ma petite, du calme, rappelle-toi son expression dans l'écurie. Tu l'as déjà vue, ma belle, tu la connais bien, alors ne te fais pas d'illusions. C'est là l'expression stupide, contrite et embarrassée des hommes qui veulent oublier, qui regrettent, qui ne veulent pas se souvenir de ce qui s'est passé, ni revenir sur ce qui a été. Par tous les dieux, ne crois pas que cette fois-ci soit différente. C'est toujours la même chose. Et tu le sais très bien. Parce que tu en as l'habitude, ma belle.*

Pour ce qui était de sa vie sexuelle, Triss Merigold pouvait se considérer comme une magicienne typique. Tout avait commencé par le goût amer du fruit défendu, très attrayant en dépit du règlement sévère de l'Académie et des interdits posés par les maîtresses chez lesquelles elle était en apprentissage. Ensuite vinrent l'indépendance, la liberté et la folle multiplicité des aventures amoureuses qui se terminaient, comme de coutume, dans l'amertume, la désillusion et la résignation. S'ensuivit un long moment de solitude, puis elle découvrit que les hommes, avant tout désireux de devenir ses seigneurs et maîtres après l'avoir possédée, ne lui étaient d'aucune utilité pour se libérer du stress et des tensions. Pour calmer ses nerfs, elle trouva d'autres moyens moins embarrassants qui, par ailleurs, ne tachaient pas les essuie-mains de sang, ne lâchaient pas de vents sous la couette

et n'exigeaient pas de petits déjeuners au réveil. Ensuite vint une période – courte mais amusante – de fascination pour les représentantes de son sexe, qui la mena à la conclusion suivante : les salissures, les vents et la gloutonnerie n'étaient pas uniquement le fait des hommes. Finalement, comme presque toutes les magiciennes, elle était passée aux liaisons avec d'autres sorciers, sporadiques et agaçantes de par leur caractère froid, technique et presque rituel.

C'est alors qu'était apparu Geralt de Riv. Un sorceleur à la vie mouvementée, qu'une relation étrange, orageuse et pleine de rebondissements, unissait à Yennefer, la meilleure amie de Triss.

Celle-ci observait ce couple et elle en était jalouse, bien qu'il n'y ait de toute évidence rien à envier. Indéniablement, cette union rendait malheureux les deux amants, elle allait droit à sa perte, faisait souffrir et, contre toute logique, elle durait. Triss ne parvenait pas à le comprendre. Et cela la fascinait. À tel point que...

Elle envoûta le sorceleur, aidée un peu par la magie. Le moment était opportun. Yennefer et lui s'étaient de nouveau querellés et séparés brutalement. Geralt avait besoin de chaleur et il voulait oublier.

Non, Triss ne désirait pas le ravir à Yennefer. En fin de compte, elle tenait beaucoup plus à son amie qu'à lui. Mais sa courte relation avec le sorceleur ne la déçut pas. Elle y avait trouvé ce qu'elle cherchait : de l'émotion, sous la forme d'une culpabilité, d'une peur et d'une douleur. Sa douleur à lui. Triss avait vécu cette émotion ; elle avait été transportée par elle, et n'avait pu oublier Geralt lorsqu'ils s'étaient séparés. La magicienne avait appris ce qu'était la souffrance, peu de temps auparavant. Lorsqu'elle avait désiré de tout son être se retrouver avec lui. Ne serait-ce que pour un instant, un seul instant...

À présent, elle était si proche du sorceleur...

Triss serra son poing et donna un coup dans l'oreiller. *Non, se dit-elle, non. Ne sois pas stupide, ma petite. Ne pense plus à ça. Pense à...*

*À Ciri ? Serait-ce là...*

Oui. C'était bien là la véritable raison de son séjour à Kaer Morhen. Cette petite fille aux cheveux cendrés dont on voulait faire ici une sorceleuse. Une véritable sorceleuse. Une mutante. Une machine à tuer, comme ils l'étaient tous.

*Tout est clair, pensa-t-elle soudain alors qu'une vive excitation recommençait à l'envahir, cette fois complètement différente de la première. C'est évident. Ils veulent muter l'enfant, la soumettre à l'épreuve des Herbes et aux Modifications, mais ils ignorent comment faire. Des anciens, il ne subsiste que Vesemir, mais il n'était qu'un maître d'armes. Le Laboratoire caché dans les souterrains de Kaer Morhen, les fioles empoussiérées contenant les élixirs légendaires, les alambics, les fours et les cornues... Aucun d'eux ne sait comment s'en servir. Il est certain qu'un*

magicien-renégat a élaboré ces élixirs en des temps très reculés. Ses successeurs ont amélioré la formule des années durant, leur magie a contrôlé le processus de Modifications auquel étaient soumis les enfants. Mais, à un moment donné, la chaîne a été rompue. Le savoir des magiciens et leurs compétences ont fait défaut. Les sorciers ont les Herbes. Ils ont le Laboratoire. Ils connaissent la formule. Mais il leur manque un magicien.

Qui sait, se dit-elle encore, peut-être ont-ils déjà essayé ? Peut-être ont-ils donné aux enfants des décoctions préparées sans l'aide de la magie ?

Elle frémit à l'idée de ce qui avait pu alors se passer avec ces enfants.

À présent, pensa-t-elle, ils désirent muter une fillette, mais ils ne savent pas comment s'y prendre. Ce qui voudrait dire... ce qui voudrait dire qu'ils me demanderaient de les aider. Je verrais alors ce qu'aucun magicien vivant n'a encore vu, je connaîtrais ce qu'aucun magicien vivant n'a encore connu. Les fameuses Herbes, les secrets des cultures virales jalousement gardés, les formules énigmatiques devenues célèbres...

Et c'est moi qui administrerais la série d'élixirs à cette enfant aux cheveux cendrés, moi qui observerais ses Modifications mutationnelles. Je verrais de mes propres yeux comme...

Comme cette enfant s'éteint.

Oh non ! (Triss frémit de nouveau.) Jamais. Pas à ce prix.

Du reste, pensa-t-elle, je crois que je m'excite encore un peu trop tôt. Il ne s'agit peut-être pas de cela finalement. Au cours du dîner, nous avons discuté, nous avons parlé de choses et d'autres. J'ai tenté à plusieurs reprises d'orienter notre conversation sur l'Enfant Surprise, sans résultat. Les sorciers changeaient aussitôt de sujet...

Elle les avait observés. Vesemir était tendu et avait l'air embarrassé ; Geralt semblait inquiet ; Lambert et Eskel, anormalement joyeux et loquaces ; et Coën, trop désinvolte pour être digne de confiance. Seule Ciri était sincère et ouverte. Les joues rosies par le froid, les cheveux ébouriffés, elle était joyeuse et avait un appétit d'ogre. Ils avaient dîné d'une épaisse soupe à la bière, avec ses croûtons et son fromage fondu, et Ciri s'était étonnée de ne pas voir de champignons sur la table. Ils avaient bu du cidre, mais la fillette s'était vu servir de l'eau, ce qui l'avait grandement surprise et contrariée. « Où est la salade ? », s'était-elle soudain écriée, après quoi Lambert l'avait sévèrement grondée et lui avait ordonné d'enlever ses coudes de la table.

*Des champignons et de la salade ? En décembre ?*

Bien sûr ! pensa Triss. Ils la nourrissent avec ces fameux saprophytes des cavernes, et ces herbes des montagnes inconnues de la science ; ils lui font boire ces célèbres infusions à la composition secrète. La fillette grandit vite, elle acquiert une solide condition physique – celle des sorciers. Tout

cela de manière naturelle, sans mutation, sans risque, sans révolution hormonale. Mais une magicienne ne doit pas le savoir, non ! Cela doit rester secret ! Ils ne me diront rien, ne me montreront rien.

J'ai vu cette fillette courir. Je l'ai vue danser avec son épée sur la poutre, agile et rapide ; avec la grâce d'une danseuse, d'un chat même, elle se mouvait comme une acrobate. Je dois absolument la voir déshabillée, pensa-t-elle, je dois voir la manière dont son corps s'est développé sous l'influence de la nourriture qu'elle reçoit ici. Et si je parvenais à dérober et à emmener avec moi des échantillons de ces « champignons » et de cette « salade », eh bien...

La confiance ? Je me fiche de votre confiance, les sorceleurs ! Partout ailleurs sévissent le cancer, la variole noire, le tétanos et la leucémie ; il y a des allergies, il y a le syndrome de mort subite des nourrissons. Et vous, vous cachez au monde vos « champignons » dont il serait peut-être possible de tirer des remèdes capables de sauver des vies ? Vous les gardez secrets même vis-à-vis de moi, à qui vous déclarez votre amitié, votre respect et votre confiance ! Moi, qui ne puis même pas voir votre Laboratoire, et encore moins vos champignons de malheur !

Pourquoi donc m'avez-vous fait venir ? Moi, une magicienne ?

La magie !

Triss se mit à rire en silence. Ah ! se dit-elle, je vous tiens, les sorceleurs ! Ciri vous a effrayés autant qu'elle m'a effrayée, moi. Elle « s'est plongée » dans un rêve tout éveillée, elle s'est mise à prophétiser, à prédire l'avenir, à dégager une aura que vous savez ressentir presque aussi bien que moi. Sous le coup d'une impulsion, elle a « pris » une chose à l'aide de la psychokinésie ou bien elle a tordu une cuillère en étain par sa seule force mentale alors qu'elle la fixait au cours du déjeuner. Elle a répondu aux questions que vous vous posiez mentalement et peut-être même à celles que vous n'osiez pas poser. Vous avez donc été pris de panique. Vous avez compris que votre Enfant Surprise était plus surprenante que vous l'aviez imaginé.

Vous avez compris qu'une Source était à Kaer Morhen.

Que vous ne vous en sortiriez pas sans une magicienne.

Or, vous ne connaissez point d'autres magiciennes amies, en qui vous avez toute confiance. À part moi et...

Yennefer.

Le vent hurla au dehors. Il fit claquer le volet et souleva la tapisserie. Triss se retourna sur le dos et, absorbée par ses pensées, elle se mit à ronger l'ongle de son pouce.

Geralt n'a pas invité Yennefer. Il m'a invitée, moi. Cela voudrait-il dire que... ?

Qui sait... C'est probable. Mais si c'est le cas, alors pourquoi...

Pourquoi...

— Pourquoi ne m'a-t-il pas rejointe ? lâcha-t-elle dans un cri étouffé, en plein cœur de l'obscurité, pleine de rage et de désir.

Seul lui répondit le vent mugissant entre les ruines de la forteresse.

\*\*\*

La matinée était ensoleillée, mais diablement fraîche. Triss se réveilla, transie de froid. Elle n'avait pas assez dormi, mais elle était sereine et décidée.

Elle descendit à la grande salle la dernière. Elle reçut avec satisfaction les hommages que les sorceleurs lui rendirent du regard et qui récompensaient ses efforts de toilette – elle avait échangé sa tenue de voyage contre une robe élégante bien que simple, et avait savamment usé de ses parfums (magiques) et de ses fards (non magiques, mais extraordinairement chers). Elle déjeuna d'une bouillie d'avoine et échangea quelques propos avec les sorceleurs sur des sujets banals et de moindre importance.

— Encore de l'eau ? s'écria soudain Ciri, en regardant à l'intérieur de son gobelet. Elle agace mes dents ! Je boirais bien de ma boisson ! La bleue !

— Tiens-toi droite ! intervint Lambert en jetant un regard à Triss du coin de l'œil. Et ne t'essuie pas la bouche avec ta manche ! Finis de manger, il est temps de reprendre l'entraînement. Les jours sont de plus en plus courts.

— Geralt (Triss termina sa bouillie), Ciri est tombée sur la Voie, hier. Rien de grave, mais c'était à cause de cet accoutrement grotesque. Il est mal ajusté et entrave ses mouvements.

Vesemir se racla la gorge, et détourna le regard. *Ah ! fit en pensée la magicienne. C'est donc là ton œuvre, maître d'armes. Il est vrai que le pourpoint de Ciri semble avoir été taillé à l'aide d'une épée et cousu avec la pointe d'une flèche.*

— Les jours sont en effet de plus en plus courts, reprit-elle sans attendre d'autres commentaires. Mais nous raccourcirons plus encore la journée d'aujourd'hui. Ciri, tu as terminé ? Suis-moi, veux-tu ? Nous allons apporter quelques modifications indispensables à ton habit.

— Elle court avec celui-ci depuis un an, Merigold, répliqua vertement Lambert. Et tout allait bien jusqu'à ce que...

— ... jusqu'à ce que vienne une femme qui ne puisse souffrir ces oripeaux mal ajustés ? Tu as raison, Lambert. Mais cette femme est là, et l'ordre établi s'en trouve bousculé. Le temps des grands changements est arrivé. Viens, Ciri.

La fillette hésita, puis jeta un regard à Geralt. Celui-ci lui adressa un signe de tête approuvateur et un sourire. Un beau sourire, comme il était capable d'en faire, autrefois, lorsque...

Triss détourna le regard. Ce sourire ne lui était pas destiné.



La petite chambre de Ciri était une copie fidèle des cellules des sorcisseurs. Comme elles, elle était pratiquement dépourvue de mobilier. La pièce était presque vide, hormis un lit confectionné avec quelques planches, un tabouret et un coffre. Les sorcisseurs décoraient les murs et les portes de leur cellule avec les peaux des bêtes qu'ils chassaient : des cerfs, des lynx, des loups, et même des gloutons. En revanche, sur la porte de la chambre de Ciri était suspendue la peau d'un énorme rat avec son écoeurante queue recouverte d'écailles. Triss dut vaincre en elle son désir d'arracher cette horreur nauséabonde pour la jeter par la fenêtre.

Debout près de son lit, la fillette la regardait, dans l'expectative.

— Nous allons tenter d'ajuster un peu mieux ton... fourreau, déclara la magicienne. J'ai toujours été douée pour la couture, cette peau de chèvre ne devrait donc pas me poser trop de problème. Et toi, sorcière, as-tu déjà tenu une aiguille entre tes doigts ? T'a-t-on appris à faire autre chose que transpercer de ton épée des sacs remplis de foin ?

— Quand j'étais à Autre Rive, à Kagen précisément, eh bien, j'étais obligée de filer du lin, marmonna Ciri avec dégoût. On ne me laissait pas coudre parce que je ne faisais que gâcher le lin et gaspiller du fil ; il fallait tout défaire après moi. C'était terriblement ennuyeux, ce filage, beurk !

— Certes ! (Triss se mit à rire.) Il est difficile de trouver chose plus ennuyeuse que le filage. Moi aussi, je détestais cela.

— Tu étais obligée de filer ? Moi, je l'étais, parce que... Mais pourtant, toi, tu es une sorc... une magicienne. Tu peux tout faire avec la magie ! Cette belle robe, tu l'as fait apparaître grâce à tes pouvoirs ?

— Non, lui répondit Triss dans un sourire. Mais je ne l'ai pas non plus cousue de mes propres mains. Je ne suis pas douée à ce point.

— Et comment vas-tu t'y prendre avec mon habit ? Tu vas le faire apparaître ?

— Ce n'est pas nécessaire. Une aiguille magique suffira, à laquelle nous donnerons un peu d'ardeur grâce à une formule. Et s'il le faut...

Triss passa lentement sa main au-dessus du trou béant de la manche du petit pourpoint, et murmura une formule magique qui fit réagir son amulette. Il ne resta plus aucune trace du trou. Ciri poussa un cri de joie.

— C'est de la magie ! Je vais avoir un pourpoint magique !

— Jusqu'à ce que je t'en couse un moi-même, simple, mais convenable. Bien ! À présent, ôtez-moi tout cela, chère damoiselle, et changez donc de tenue ! Vous devez bien en avoir une autre, n'est-ce pas ?

Ciri acquiesça. Elle souleva le couvercle de son coffre et présenta

à la magicienne une robe ample aux couleurs passées, un petit gilet gris, une chemise en lin et une veste en laine rappelant un sac de la pénitence.

— C'est à moi, déclara-t-elle. Je suis arrivée ici habillée ainsi. Mais je ne les porte plus à présent. Ce sont des vêtements de bonne femme.

— Je vois, fit Triss dans une grimace ironique. Habits de bonne femme ou pas, tu dois les revêtir pour l'instant. Allons, plus vite, déshabille-toi. Laisse-moi t'aider... Maugrebleu ! Qu'est-ce là, Ciri ?

Les bras de la fillette étaient couverts de gros hématomes parcourus de filets de sang. La plupart avaient déjà jauni, mais certains étaient récents.

— Que diable est-ce donc là ? répéta la magicienne en colère. Qui donc t'a bâchée ainsi ?

— Ça ? (Ciri regarda ses bras, apparemment étonnée du nombre de bleus.) C'est le tourniquet. J'étais trop lente.

— Quel tourniquet, par la malepeste ?

— Ben, le tourniquet ! répéta Ciri en levant ses grands yeux vers la magicienne. C'est un genre de... euh... J'apprends à esquiver les attaques avec lui. Ça a de grands bras en bois et ça tourne. Il faut faire des sauts rapides et des esquives. Il faut avoir de bons réflexes. Quand on n'a pas de réflexes, eh bien le tourniquet te donne un coup avec ses bras. Au début, il m'a bien rossée, ce tourniquet. Mais maintenant...

— Enlève tes bas-de-chausses et ta chemise. Oh ! Par tous les dieux, ma fille ! Comment parviens-tu seulement à marcher ? À courir ?

Les hanches et la cuisse gauche de la fillette étaient bleu marine à cause des ecchymoses et des bosses. Ciri frémit et siffla tout en reculant devant la main de la magicienne. Triss poussa un juron absolument ignoble, digne d'un nain.

— Ça aussi, c'est à cause du tourniquet ? demanda-t-elle en tentant de garder son calme.

— Ça ? Non. Tiens, là, c'est à cause du tourniquet. (Ciri montra avec indifférence un énorme bleu sur son tibia, sous le genou gauche.) Quant aux autres, c'est à cause du pendule. J'apprends les pas d'escrime avec le pendule. Geralt dit que je suis douée à présent. Il dit que j'ai... euh... du talent. Oui, du talent.

— Et si tes réflexes te font défaut, demanda Triss en grinçant des dents, alors je suppose que le pendule t'assène un coup ?

— Bien sûr ! acquiesça la fillette qui regardait la magicienne et s'étonnait visiblement de son ignorance. Et même un sacré coup !

— Et là, sur le côté ? Qu'est-ce que c'était ? Le marteau d'un forgeron ?

Ciri siffla de douleur et rougit.

— Je suis tombée de l'échelier...

— Et l'échelier t'a flanqué un coup, lui aussi ! acheva Triss, qui avait de plus en plus de mal à garder son sang-froid.

Ciri pouffa.

— Comment un échelier pourrait-il flanquer des coups alors qu'il est planté dans le sol ? C'est impossible ! Je suis tout simplement tombée. Je m'entraînais à faire des pirouettes en l'air, et j'ai raté mon coup. Le bleu, c'est à cause de ça. Parce que je me suis cognée au montant.

— Et tu es restée alitée deux jours ? Tu avais des difficultés à respirer ? Des douleurs ?

— Pas du tout. Coën m'a massée à cet endroit et m'a remise sur l'échelier. C'est ce qu'il faut faire, tu sais ! Autrement, tu auras toujours peur.

— Que dis-tu ?

— Tu auras toujours peur, répéta fièrement Ciri en dégageant son front de sa frange cendrée. Tu l'ignoris ? Même s'il t'arrive quelque chose, tu dois tout de suite remonter sur les agrès parce que sinon tu continueras à avoir peur, et alors tu ne tireras rien de ton entraînement. Il ne faut jamais abandonner. C'est Geralt qui me l'a dit.

— Je dois me rappeler cette maxime, déclara la magicienne entre ses dents. Mais aussi du fait qu'elle vient de Geralt. C'est une bonne leçon de vie, mais je doute qu'elle soit efficace en toutes circonstances. Il est plutôt facile de l'appliquer aux dépens des autres. Ainsi, dis-tu, il ne faut pas abandonner ? Que l'on te batte, que l'on te roue de coups de mille manières, tu dois te relever et continuer l'entraînement ?

— Bien entendu. Un sorceleur n'a peur de rien.

— Vraiment ? Et toi, Ciri, n'as-tu donc peur de rien ? Réponds-moi sincèrement.

La fillette détourna la tête et se mordit les lèvres.

— Tu ne le diras à personne ?

— Je te le promets.

— Ce qui me fait le plus peur, ce sont les deux pendules. En même temps. Et puis le tourniquet, mais uniquement lorsqu'on le fait tourner vite. Il y a aussi la longue bascule, quand je m'entraîne dessus, je suis encore obligée d'avoir... euh... des protec... des protectives. Lambert me traite de lourdaude et de gourde, mais c'est même pas vrai ! Geralt a dit qu'avec la répartition de mon poids c'était un peu différent parce que je suis une fille. Je dois tout simplement m'entraîner davantage, à moins que... Je voudrais te demander quelque chose, je peux ?

— Bien sûr.

— Si tu t'y connais en magie et en sortilèges... Si tu sais faire des tours... Pourrais-tu faire de moi un garçon ?

— Non, répondit Triss sur un ton glacial. Je ne le pourrais pas.

— Hum... (La petite sorceuse se rembrunit visiblement.) Et pourrais-tu au moins...

— Oui, quoi ?

— Pourrais-tu faire en sorte que je ne doive plus... (Ciri se mit à rougir.) Je préfère te le dire à l'oreille.

— Parle. (Triss se pencha vers la fillette.) Je t'écoute.

Ciri approcha son visage devenu cramoisi de la chevelure châtain de la magicienne.

Celle-ci se releva en sursaut, ses yeux s'enflammèrent.

— Aujourd'hui ? Maintenant ?

— Mhm.

— Par tous les dieux ! hurla la magicienne. (Elle donna un coup de pied dans le tabouret qui vola contre la porte et fit tomber la peau de rat.) Peste, vérole, lèpre et choléra ! Je crois bien que je vais massacrer tous ces maudits imbéciles !

\*\*\*

— Calme-toi, Merigold, tu te fais du mal pour rien, déclara Lambert.

— Ne me dis pas ce que je dois faire ! Et cesse de m'appeler par mon patronyme ! Le mieux serait d'ailleurs que tu te taises. Ce n'est pas à toi que je m'adresse. Vesemir, Geralt, l'un de vous aurait-il vu le nombre de bleus, de bosses et d'ecchymoses qu'a cette enfant ? Elle a des marques sur tout le corps !

— Ma fille, répondit Vesemir sur un ton grave, ne te laisse pas emporter par tes émotions. Tu as reçu une éducation différente, tu as connu une autre manière d'élever les enfants. Ciri est originaire des Royaumes du Sud ; là-bas, les fillettes et les garçons sont éduqués de la même manière, il n'y a point de distinction, tout comme chez les elfes. À cinq ans, on la faisait monter sur un poney, à huit ans, elle allait déjà à la chasse à cheval. Elle a appris à se servir d'un arc, d'une lance et d'une épée. Les hématomes ne sont pas chose nouvelle pour Ciri...

— Ne venez pas me conter des sornettes ! s'emporta Triss. Ne faites point les idiots avec moi. Il ne s'agit pas ici de poney ni de promenades à cheval ou en traîneau, mais bien de Kaer Morhen ! Des dizaines de garçons, des vagabonds forts et aguerris, qui avaient été recueillis comme vous sur les routes et tirés du ruisseau, ont déjà eu les os brisés ou le cou rompu à cause de vos tourniquets, de vos pendules et de votre Souffroir. Et pourtant c'étaient des garçons que leur vie de marauds et de vauriens avait déjà rendus solides. Quelles sont les chances de Ciri ? Bien qu'elle ait été élevée dans les Royaumes du Sud, à la manière des elfes, sous la main de fer d'une femme comme la Lionne Calanthe, cette petite est, et reste, une princesse.

Avec une peau délicate, une constitution fragile, une ossature grêle... C'est une fillette ! Que voulez-vous faire d'elle ? Un sorceleur ?

— Cette fillette, fit Geralt à voix basse et sur un ton calme, cette princesse fragile et délicate, a survécu au massacre de Cintra. Livrée à elle-même, elle est parvenue à se faufiler entre les cohortes de Nilfgaard. Elle a échappé aux maraudeurs qui rôdaient dans les villages, se livraient au pillage et tuaient tout le monde sur leur passage. Elle a survécu pendant deux semaines dans les forêts d'Autre Rive, complètement seule. Elle a erré un mois durant avec un groupe de réfugiés, travaillant aussi durement qu'eux, affamée comme ils ont pu l'être. Elle a connu presque six mois de dur labeur à la ferme, auprès du bétail, après avoir été recueillie par une famille de paysans. Crois-moi, Triss, la vie l'a déjà marquée, forgée et endurcie, tout comme nous et les autres vauriens ramassés sur les routes et formés à Kaer Morhen. Ciri n'est pas plus faible que ces bâtards abandonnés, tels des chatons dans un panier, dans les auberges où descendent les sorceleurs. Quant à son sexe, quelle importance ?

— Tu poses encore la question ? Tu oses la poser ? s'écria la magicienne. Quelle importance, dis-tu ? Eh bien, figure-toi que c'est une fille, elle est donc différente de vous autres, et certains jours sont pour elle particuliers ! Or elle les supporte vraiment mal ! Et vous, vous voudriez lui faire cracher ses poumons sur votre Souffroir ou sur vos maudits tourniquets ?

Bien qu'en colère, Triss se délectait des mines ahuries des jeunes sorceleurs et de celle de Vesemir, dont la mâchoire s'était soudain affaissée.

— Vous ne le saviez même pas, protecteurs des sept douleurs, reprit Triss en hochant la tête, toujours sur un ton de reproche, mais cette fois plus soucieux que vindicatif. Elle n'a pas osé vous le dire parce qu'on lui a appris à taire cette indisposition face aux hommes. Elle a honte de sa faiblesse, de sa douleur et de sa maladresse ces jours-là. L'un de vous avait-il déjà pensé à cela ? S'en était-il inquiété ? Avait-il tenté de comprendre ce qui l'incommodait ? Peut-être même a-t-elle perdu du sang pour la première fois ici, à Kaer Morhen ! Peut-être a-t-elle pleuré la nuit, ne trouvant auprès de vous aucune compassion, aucun réconfort, aucune compréhension ! Y avez-vous seulement pensé ?

— Assez, Triss, intervint Geralt en poussant un gémissement discret. Il suffit. Tu as obtenu ce que tu voulais. Et peut-être même plus encore.

— Par la malepeste ! jura Coën. Nous sommes passés pour de beaux idiots, vraiment ! Ah ! Vesemir ! Que toi, tu...

— Silence ! gronda le vieux sorceleur. Tais-toi.

La plus inattendue fut la réaction d'Eskel ; il se leva, s'avança vers

la magicienne et, s'inclinant bien bas, prit la main de celle-ci pour la baiser avec respect. Triss la retira aussitôt. Non pas pour faire montre de sa colère et de son énervement, mais pour faire cesser la vibration agréable qui était apparue au contact du sorcelleur et qui la parcourait tout entière. Eskel dégageait de fortes vibrations. Plus fortes que celles de Geralt.

— Triss, fit-il en posant une main gênée sur la grosse cicatrice qu'il avait à la joue. Aide-nous. Nous t'en prions. Aide-nous, Triss.

La magicienne le regarda droit dans les yeux et pinça les lèvres.

— Comment ? En quoi devrais-je vous être utile, Eskel ?

Ce dernier frotta de nouveau sa cicatrice et lança un regard à Geralt. Le sorcelleur aux cheveux blancs baissa la tête et se cacha les yeux derrière la main. Vesemir se racla la gorge bruyamment.

Au même moment, la porte grinça, et Ciri pénétra dans la grande salle. Le raclement de gorge de Vesemir se transforma en un râle sonore, Lambert ouvrit grand la bouche, et Triss contint son rire.

La fillette, les cheveux soigneusement coupés et coiffés, était vêtue d'une robe bleu foncé ajustée à sa taille, qui portait encore les marques de son transport dans les sacoches de la magicienne. Elle s'approcha du vieux sorcelleur à petits pas, retenant délicatement les pans de sa robe. À son cou brillait un autre présent de Triss : une petite vipère noire en cuir luisant sertie d'un rubis, avec un fermail en or.

Ciri s'arrêta devant Vesemir. Ne sachant trop que faire de ses mains, elle planta ses pouces derrière sa ceinture.

— Je ne peux m'entraîner aujourd'hui, récita-t-elle lentement et distinctement, dans le silence le plus profond. Parce que je suis... je suis...

Elle regarda la magicienne. Triss lui fit un clin d'œil accompagné d'une mimique digne d'un polisson content de sa farce, puis elle remua les lèvres pour lui souffler la suite de la phrase.

— Indisposée ! acheva Ciri d'une voix forte et fière, son nez retroussé vers le plafond.

Vesemir se remit à tousser bruyamment. Mais Eskel, ce cher Eskel, ne perdit pas contenance et se comporta une nouvelle fois comme il convenait de le faire.

— Bien entendu, dit-il d'un ton détaché accompagné d'un sourire. Il va de soi que nous suspendrons l'entraînement jusqu'au terme de ton indisposition. Nous écouterons également ton apprentissage théorique et, au cas où tu te sentirais mal, nous l'ajournerions aussi. Si tu avais besoin de médicaments ou de...

— Je m'en chargerais, intervint Triss tout aussi calmement.

— Ah oui... (Ciri se mit à rougir légèrement, puis elle se tourna vers le vieux sorcelleur.) Oncle Vesemir, j'ai demandé à Triss... c'est-à-

dire, à dame Merigold, de... parce que... Eh bien, je lui ai demandé de rester avec nous. Plus longtemps. Très longtemps. Mais Triss a dit que tu devais donner ton accord parce que... Oh, s'il te plaît, oncle Vesemir ! Dis oui !

— C'est d'accord..., fit Vesemir d'une voix enrouée. J'accepte.

— Nous sommes enchantés. (Geralt venait juste d'enlever la main de son front.) Cela nous fait vraiment plaisir, Triss.

La magicienne lui adressa un léger signe de tête et battit des cils avec ingénuité en enroulant une boucle de ses cheveux châains autour de son doigt. Le visage de Geralt resta de marbre.

— Tu as agi avec grâce et bienveillance, Ciri, en proposant à dame Merigold de prolonger son séjour à Kaer Morhen, poursuivit-il. Je suis fier de toi.

Ciri s'empourpra et lui adressa un large sourire. La magicienne lui fit de nouveau signe.

— À présent, déclara la fillette en dressant le nez plus haut encore, je vous laisse seuls, car vous désirez sans doute vous entretenir avec Triss de diverses questions importantes. Dame Merigold, oncle Vesemir, messieurs... Je vous quitte. À plus tard.

Elle fit une gracieuse révérence, puis quitta la grande salle et monta l'escalier d'un pas lent, plein de dignité.

— Bon sang ! fit Lambert en rompant le silence. Et dire que je ne croyais pas qu'elle était une vraie princesse !

— Vous avez compris, imbéciles ? (Vesemir lança un regard circulaire.) Si elle revêt une robe le matin, qu'il ne soit pas question d'entraînement ! C'est bien compris ?

Eskel et Coën gratifièrent le vieillard de regards totalement dénués de respect. Lambert s'esclaffa ouvertement. Geralt regardait la magicienne, qui lui souriait.

— Je te remercie, Triss, fit-il. Sincèrement.

\*\*\*

— Les conditions ? s'exclama Eskel, visiblement inquiet. Triss, nous avons pourtant promis d'alléger l'entraînement de Ciri. Quelles autres conditions veux-tu encore nous imposer ?

— Soit, le terme « conditions » n'est peut-être pas vraiment approprié. Appelons plutôt cela des conseils. Je vais vous en donner trois, et je souhaiterais que vous les preniez en considération. Si, bien entendu, vous tenez à ce que je reste ici avec vous et que je vous aide à élever la petite.

— Nous t'écoutons, fit Geralt. Parle, Triss.

— Avant tout, commença-t-elle avec un sourire insolent, il convient de varier les menus de Ciri. Et limiter en particulier la consommation des herbes et des champignons secrets.

Geralt et Coën maîtrisaient l'expression de leur visage à merveille.

Lambert et Eskel, un peu moins. Vesemir, lui, ne la contrôlait absolument pas. *Certes, pensa-t-elle en regardant la mine manifestement ennuyée du vieux sorcelleur, le monde était meilleur de son temps. L'hypocrisie était un vice dont il fallait avoir honte. L'honnêteté, elle, ne couvrait personne d'opprobre.*

— Moins d'infusions à base de ces herbes entourées de mystère, poursuivit-elle en essayant de contenir son rire, mais plus de lait. Vous avez des chèvres ici. La traite, ça n'a rien de bien difficile ; tu verras Lambert, tu apprendras en un clin d'œil.

— Triss, intervint Geralt. Écoute...

— Non, toi, écoute. Vous n'avez pas fait subir à Ciri de mutation violente, vous n'avez pas touché aux hormones, vous n'avez pas testé sur elle vos élixirs ni vos Herbes. C'est là un geste louable de votre part. Un geste sensé, responsable et humain. Jusqu'à présent, vous ne lui avez pas fait de mal avec des poisons, alors vous avez d'autant moins le droit de lui en faire maintenant.

— De quoi parles-tu ?

— Des champignons dont vous gardez si bien le secret, expliqua-t-elle. Il est vrai qu'ils maintiennent la fillette dans une excellente condition physique et renforcent ses muscles. Les herbes lui assurent un métabolisme idéal et accélèrent sa croissance. L'ensemble, accompagné d'un entraînement intensif, provoque toutefois des modifications dans la constitution de son corps, au niveau du tissu adipeux. C'est une femme. Si vous n'avez pas malmené ses hormones, ne malmenez pas son corps. Elle pourrait un jour vous en vouloir de l'avoir privée, avec tant d'indifférence, de ses... attributs féminins. Vous voyez à quoi je fais allusion ?

— Et comment ! murmura Lambert, les yeux rivés avec insolence sur la poitrine de Triss qui tendait le tissu de sa robe. (Eskel toussa et jeta un regard noir au jeune sorcelleur.)

— Pour l'instant, tu n'as rien constaté d'irréversible, j'espère ? demanda Geralt lentement, en faisant également glisser son regard ça et là.

— Non, lui répondit-elle dans un sourire. Par chance, sa croissance est saine et normale. Ciri est constituée comme une jeune dryade, elle est agréable à regarder. Mais utilisez les stimulants avec mesure, je vous en conjure.

— Nous le ferons, promit Vesemir. Nous te remercions pour cette recommandation, mon enfant. Quoi d'autre ? Tu avais parlé de trois conseils.

— C'est exact. Voici le deuxième : il ne faut pas laisser Ciri devenir sauvage, ce qu'elle deviendra en restant ici. Elle doit avoir un contact avec le reste du monde. Avec des enfants de son âge. Elle doit recevoir une bonne éducation qui la préparera à une vie normale.



Pour l'instant, elle peut bien jouer avec son épée. De toute façon, sans mutation, vous n'en ferez pas une sorceleuse, mais votre entraînement ne lui fera pas de mal. Les temps sont durs et dangereux, elle saura se défendre au cas où. Comme les elfes. Mais vous ne pouvez pas l'enterrer vivante, ici, dans ce lieu isolé. Elle doit avoir une vie normale.

— Sa vie normale a été emportée par les flammes en même temps que Cintra, marmonna Geralt. Mais soit, Triss, comme toujours, tu as raison. Nous y avons déjà pensé. Quand viendra le printemps, je l'emmènerai à l'école du temple, à Ellander. Je la confierai à Nenneke.

— C'est là une très bonne idée et une sage décision. Nenneke est une femme exceptionnelle ; quant au temple de la déesse Melitele, c'est un lieu unique. Il est sûr et il garantira à la fillette une éducation appropriée. Ciri est au courant ?

— Oui. Elle a fait des scènes durant quelques jours, mais elle l'a finalement accepté. À présent, elle attend le printemps avec impatience, tout excitée à l'idée du voyage jusqu'en Témérie. Elle est curieuse du monde.

— Comme moi à son âge, sourit Triss. Et cette comparaison nous rapproche dangereusement de mon troisième conseil, le plus important. Vous le connaissez déjà, n'avez pas l'air stupide. Je suis une magicienne, vous l'avez oublié ? J'ignore combien de temps il vous a fallu pour découvrir les prédispositions de Ciri pour la magie. Pour ma part, cela m'a pris moins d'une demi-heure. À la suite de quoi je savais qui elle était, ou plutôt ce qu'elle était.

— Et quelle est-elle ?

— Une Source.

— C'est impossible !

— Tout au contraire. C'est même certain. Ciri est une Source, elle possède des dons de médium. Qui plus est, ceux-ci sont vraiment très inquiétants. Et vous, mes chers sorcateurs, vous en êtes bien conscients. Vous avez remarqué ces dons et ils vous ont inquiétés. C'est pour cette seule et unique raison que vous m'avez fait venir à Kaer Morhen, n'est-ce pas ? Ai-je tort ?

— C'est vrai, avoua Vesemir après un silence.

Triss poussa discrètement un soupir de soulagement. Elle avait un moment craint que celui qui viendrait confirmer sa thèse soit Geralt.

\*\*\*

Les premières chutes de neige arrivèrent le lendemain – faibles au départ, elles se transformèrent bientôt en tempête. La neige était tombée durant la nuit entière et, au matin, les murs de Kaer Morhen étaient ensevelis sous des congères. Il n'était pas question de courir sur le Souffroir, et ce d'autant moins que Ciri ne se sentait guère mieux. Triss suspectait les « stimulants » des sorcateurs d'avoir

perturbé le cycle menstruel de la fillette. Elle ne pouvait toutefois en être certaine, car elle ne savait pratiquement rien de ces substances médicamenteuses, et Ciri était sans conteste la seule fille sur terre à qui elles avaient été administrées. La magicienne décida de ne pas partager ses soupçons avec les sorceleurs. Elle ne voulait ni les inquiéter ni les irriter, et préférait employer ses propres méthodes. Elle fit boire à Ciri des élixirs, lui noua un collier de jaspes actives autour de la taille, sous sa robe, et lui interdit de faire le moindre effort, comme de se lancer dans une folle chasse aux rats avec son épée.

Ciri s'ennuyait, elle flânait, songeuse, dans la forteresse. Finalement, à défaut d'autre activité, elle alla tenir compagnie à Coën, qui mettait de l'ordre dans l'écurie, s'occupait des chevaux et réparait les harnais.

Geralt, à la grande colère de la magicienne, s'était éclipsé pour la journée et n'avait réapparu que le soir avec le chevreau qu'il avait chassé. Triss l'aida à habiller le gibier. Bien qu'elle ait en horreur l'odeur du sang et de la viande, elle voulait être près du sorceleur. Le plus près possible. Sa détermination grandissait en elle : elle n'avait pas envie de dormir seule plus longtemps.

— Triss ! s'écria soudain Ciri qui descendait bruyamment l'escalier. Est-ce que je peux dormir avec toi, ce soir ? S'il te plaît, dis oui ! S'il te plaît, Triss !

La neige ne cessait de tomber. Le ciel ne s'éclaircit qu'à Midinværne, le jour du solstice d'hiver.

« Le troisieme jour, tous les enfants estoient morts horsmis un seul, un enfant masle a peine aagé de dix ans. Cestuy-la mesme qui jusques a present estoit tombé en une folle frenesie, avoit soudain été pris d'un profond avertin. Ses yeux avoient une regardure ternie, ses mains saisissoient incessamment la couverture ou s'agitoient à l'air comme si l'enfant eust voulu prendre des plumes. Son soufflement faisoit grand bruit et estoit rauque, une sueur froide, visqueuse et puante sortoit de tout son corps. Alors l'elixir lui fut de nouveau injecté dans les veines et la crise recommença tout de nouveau. Ceste fois, l'enfant saigna du nez et sa toux mua en un vomissement, après quoi le garçon perdit toute force et estoit comme sans vie.

Les symptomes ne declinèrent pas deux jours durant. La peau de l'enfant, jusques la couverte de sueur, estoit devenue sèche et chaude comme braise, le batement de son poulx alloit laschement et n'estoit pas regulier, mais moyennement fort, plustost lent que prompt. Il ne sortit plus une seule fois de pasmoison ni ne poussa de cris.

Vint en fin le septième jour. Le garçon estoit comme sorti d'un songe et il ouvrit les yeux, et ses yeux estoient comme les yeux d'une vipere. »

Carla Demetia Crest,  
*De l'Espreuve des Herbes et autres pratiques secretes  
des sorceleurs, de mes propres yeux vues,*  
manuscrit à usage réservé au chapitre des magiciens.

## CHAPITRE 3

— Vos craintes étaient infondées, elles n'avaient aucune raison d'être, fit Triss dans une grimace, les coudes appuyés sur la table. Il est bien révolu, le temps où les magiciens recherchaient ardemment les Sources et les enfants aux dons magiques, ou bien les arrachaient, par la force ou par la ruse, à leurs parents ou tuteurs. Vous pensiez vraiment que je voulais vous prendre Ciri ?

Lambert s'esclaffa et détourna la tête. Eskel et Vesemir dirigèrent leurs yeux vers Geralt, mais celui-ci restait silencieux. Il regardait de côté et jouait sans cesse avec son médaillon de sorceleur en argent, qui représentait une tête de loup aux crocs découverts. Triss savait que ce médaillon réagissait à la magie. Une nuit comme celle de Midinværne, où la magie allait jusqu'à faire vibrer l'air, les médaillons des sorcateurs devaient constamment trépider et susciter ainsi la nervosité et l'inquiétude de leurs propriétaires.

— Non, mon enfant, répondit enfin Vesemir. Nous savons que tu ne l'aurais pas fait. Cependant, nous n'ignorons pas que tu dois informer le Chapitre de ta découverte. Nous savons bien qu'un tel devoir incombe à chaque magicien et magicienne. Vous ne ravisiez plus les enfants ayant des dons magiques à leurs parents ou leurs tuteurs, mais vous les observez afin de pouvoir, plus tard, au moment opportun, les séduire avec la magie, les inciter à...

— N'aie crainte, intervint-elle froidement. Je ne parlerai de Ciri à personne. Pas même au Chapitre. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— La facilité avec laquelle tu declares conserver ce secret nous étonne, fit Eskel sur un ton calme. Pardonne-moi, Triss, je ne voulais pas te blesser, mais qu'est devenue ta loyauté légendaire à l'égard du Conseil et du Chapitre ?

— Bien de l'eau a coulé sous les ponts. La guerre a changé nombre de choses. Et la bataille de Sodden, plus encore. Je ne souhaite guère vous ennuyer en parlant politique, et certaines questions sont, veuillez me pardonner, protégées par un secret que je ne puis divulguer. Quant à ma loyauté... Je suis loyale. Mais vous pouvez me croire, dans cette affaire, je peux être fidèle au Chapitre autant qu'à vous.

— Une double loyauté comme celle-ci est diablement difficile à tenir. (Geralt regardait la magicienne dans les yeux pour la première fois de la soirée.) Rares sont ceux qui y parviennent, Triss.

La magicienne jeta un regard à Ciri. La fillette était assise avec Coën sur une peau d'ours, à l'autre bout de la grande salle ; tous deux étaient occupés à jouer aux jeux de mains. Cet amusement devenait monotone parce que les deux joueurs étaient incroyablement rapides – aucun des deux ne parvenait à toucher l'autre. Cependant, cela ne les dérangeait visiblement pas ni ne gâchait leur plaisir.

— Geralt, fit la magicienne. Lorsque tu as retrouvé Ciri, là-bas, de l'autre côté de la Iaruga, tu l'as prise avec toi. Tu l'as amenée à Kaer Morhen, tu l'as cachée au reste du monde, afin que personne ne sache que cette enfant était en vie, pas même ses proches. Tu l'as fait parce qu'une chose que j'ignore t'a convaincu que la destinée existait vraiment, qu'elle gouvernait nos vies, qu'elle nous guidait dans tout ce que nous faisons. Je partage cette vision des choses, je l'ai toujours partagée. Si le destin veut que Ciri devienne une magicienne, elle le deviendra. Ni le Chapitre ni le Conseil n'ont à savoir qu'elle est en vie ; ils ne sont pas tenus de l'observer ni de l'inciter à les rejoindre. En respectant votre secret, je ne trahis en aucun cas le Chapitre. Mais, comme vous le savez bien, il y a un problème.

— S'il n'y en avait qu'un seul..., soupira Vesemir. Parle, mon enfant.

— La fillette a des dons pour la magie, il ne faut surtout pas les négliger. Ce serait trop risqué.

— Comment cela ?

— Ces dons non maîtrisés sont une véritable menace. Pour la Source comme pour son entourage. Une Source peut exposer ses proches à divers dangers. Pour ce qui est d'elle-même, il n'y en a qu'un seul. Il s'agit d'une maladie mentale. La catatonie, le plus souvent.

— Par tous les diables ! s'exclama Lambert après un long moment de silence. Je vous écoute attentivement depuis tout à l'heure, et je crois bien que l'un d'entre vous a déjà perdu la tête, et que c'est lui qui exposera bientôt son entourage au danger... La destinée, la Source, la magie, les prodiges, les miracles... Tu n'exagères pas un peu, Merigold ? Serait-ce le premier marmot à avoir été amené à la forteresse ? Geralt n'a pas rencontré sa destinée, il a trouvé un nouvel enfant sans toit ni famille. Nous apprendrons à cette fillette le maniement de l'épée et nous l'enverrons de par le monde, comme les autres. Il est vrai que nous n'avions jusqu'à présent jamais formé de fille à Kaer Morhen, je te l'accorde. Nous avons rencontré des problèmes avec Ciri, nous avons commis des erreurs, il est heureux que tu nous les aies fait remarquer. Mais il ne faut pas exagérer ! Elle n'est pas si différente que ça, pas au point de tomber à genoux et de lever les yeux au ciel ! Ignore-tu combien de femmes guerrières il existe dans le monde ? Je te le garantis, Merigold, Ciri sortira d'ici bien formée et en bonne santé, elle sera forte et saura se débrouiller dans la vie. Sans catatonie ni autre mal comitial, je te le promets. À moins que tu ne lui insuffles une telle maladie.

— Vesemir (Triss se retourna sur sa chaise), fais-le taire, il nous dérange.

— Tu fais la maligne, mais tu ne sais pas tout encore, répondit

Lambert avec calme. Regarde.

Le sorcelleur étendit la main en direction de l'âtre et plia les doigts de manière étrange. Une détonation suivie d'un bruit retentissant se firent entendre dans la cheminée, les flammes redoublèrent d'intensité, les braises se ravivèrent et crachèrent des étincelles. Geralt, Vesemir et Eskel jetèrent un regard inquiet à Ciri, mais la fillette ne prêta aucune attention au spectaculaire feu d'artifice.

Triss croisa les bras sur sa poitrine et lança un regard provocateur à Lambert.

— Le Signe d'Aard, conclut-elle calmement. Tu voulais m'impressionner ? Si je le voulais, je pourrais, grâce à ce même geste, renforcé par de la concentration, de la volonté et une formule magique, faire s'envoler ces bûches par la cheminée et les faire monter si haut que tu les confondrais avec des étoiles.

— Tu le pourrais, reconnut-il. Mais pas Ciri. Elle est incapable de former le Signe d'Aard. Ni aucun autre Signe, d'ailleurs. Elle a essayé des centaines de fois, en vain. Or tu sais bien qu'un minimum d'aptitudes suffit pour pouvoir former nos Signes. Ciri ne possède même pas ce minimum. C'est une enfant tout à fait normale. Elle n'a aucun don pour la magie. Et toi, tu nous parles de Source, tu essaies de nous faire peur...

— Une Source ne maîtrise pas ses dons, elle ne les contrôle pas, expliqua Triss froidement. Elle est un médium, un genre de transmetteur. Elle entre en contact avec l'énergie sans le savoir, et sans le savoir elle la transmet. Lorsqu'une Source tente de contrôler ce don, lorsqu'elle multiplie ses efforts, comme l'a fait Ciri quand elle a essayé de former les Signes, il n'en résulte rien. D'ailleurs, il n'en résultera jamais rien, au bout de centaines comme de milliers de tentatives. C'est typique des Sources. Pourtant, un beau jour, sans qu'elle fasse aucun effort particulier – elle n'est pas concentrée, elle rêve, pense à un plat de choucroute, joue aux osselets, batifole au lit, se cure le nez, etc. – il se passe soudain quelque chose. Une maison prend feu, par exemple. Parfois même la moitié d'un village.

— Tu exagères, Merigold.

— Lambert ! (Geralt lâcha son médaillon et posa ses mains sur la table.) Premièrement, ne t'adresse pas à Triss en l'appelant « Merigold » ; elle t'a déjà maintes fois prié de ne pas le faire. Deuxièmement, Triss n'exagère pas. J'ai vu de mes propres yeux la maman de Ciri, la princesse Pavetta, en action. Je vous le dis, c'était un sacré spectacle. J'ignore si elle était une Source, mais personne ne la soupçonnait de posséder des pouvoirs magiques jusqu'à ce qu'elle soit à un cheveu de réduire en cendres le bourg royal de Cintra.

— Il convient alors d'accepter l'idée que Ciri ait pu recevoir un certain héritage génétique, dit Eskel en allumant les bougies d'un

chandelier.

— C'est non seulement une possibilité, mais je dirais même une réalité, affirma Vesemir. D'un côté, Lambert a raison : Ciri est incapable de former le moindre Signe. De l'autre, nous avons tous vu comme...

Il se tut et regarda Ciri qui venait justement de réagir à l'avantage qu'elle venait d'acquérir aux jeux de mains par un petit cri joyeux. Triss perçut le sourire discret sur les lèvres de Coën, et n'eut aucun doute sur le fait qu'il avait laissé la fillette gagner.

— Justement ! fit-elle sur un ton ironique. Vous avez tous vu. Mais vous avez vu quoi ? Dans quelles conditions ? Dites donc, les gars, vous ne croyez pas que le moment est venu de me faire des confidences ? Bon sang, je vous le répète, je le garderai bien, ce secret ! Vous avez ma parole.

Lambert jeta un œil à Geralt ; celui-ci lui adressa un signe de tête approuvateur. Le jeune sorcelleur se leva de table, prit une grande carafe en cristal de forme cubique et un flacon plus petit, qui étaient entreposés sur une très haute étagère. Il versa le contenu du flacon dans la carafe qu'il secoua à plusieurs reprises, puis il versa le liquide transparent dans les coupes disposées sur la table.

— Bois avec nous, Triss.

— La vérité est-elle si terrible qu'il soit impossible d'en parler sans être ivre ? Faut-il se soûler pour l'entendre ? ironisa la magicienne.

— Ne fais pas l'idiote. Avale ça. Tu comprendras mieux.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— De la mouette blanche.

— Comment ?

— C'est une petite décoction pour faire de beaux rêves, sourit Eskel.

— Nom d'un chien ! Un hallucinogène de sorcelleur ? Alors c'est ça qui fait briller vos yeux le soir ?

— La mouette blanche est très douce. C'est la noire qui est hallucinogène.

— S'il y a de la magie dans ce liquide, je n'ai pas le droit de le boire !

— Il n'y a que des ingrédients naturels, la rassura Geralt.

Pourtant, Triss avait remarqué qu'il ne faisait pas le fier. Il avait visiblement peur des questions qui pourraient tomber sur la composition de l'elixir.

— Par ailleurs, ils sont coupés avec une grande quantité d'eau. Nous ne te proposerions rien qui puisse te nuire.

Le liquide mousseux au goût particulier était étonnamment froid dans un premier temps, puis il se répandait en une vague de chaleur

dans tout le corps. La magicienne passa sa langue sur ses gencives et son palais. Elle était incapable de distinguer un seul ingrédient.

— Vous avez servi à Ciri de cette... mouette, devina-t-elle. Et alors...

— C'était un accident, l'interrompt aussitôt Geralt. Le premier soir, alors que nous venions d'arriver... Elle avait très soif, la mouette était sur la table. Avant que nous ayons eu le temps de réagir, elle l'avait bue d'un trait. Puis elle est entrée en transe.

— Nous avons eu une peur bleue, avoua Vesemir avant de pousser un soupir. Tu peux nous croire, mon enfant. Une peur de tous les diables.

— Elle s'est mise à parler avec une voix qui n'était pas la sienne, affirma calmement la magicienne en regardant les yeux des sorciers qui brillaient à la lumière des bougies. Elle s'est mise à parler de choses qu'elle ne pouvait connaître. Elle s'est mise à... prophétiser, n'est-ce pas ? Qu'a-t-elle dit ?

— Des niaiseries, rétorqua Lambert sur un ton sec. Des bêtises sans queue ni tête.

— Je ne doute pas que vous êtes parfaitement parvenus à vous comprendre, tous les deux. (La magicienne le fixait du regard.) Les bêtises, c'est ta spécialité, je m'en rends compte chaque fois que tu ouvres la bouche. Fais-moi donc la grâce de la garder fermée quelque temps, tu veux bien ?

— Cette fois, Triss, Lambert a raison, affirma Eskel sur un ton grave tout en effleurant sa cicatrice de la main. Après avoir bu de la mouette, Ciri parlait vraiment de manière incompréhensible. Cette fois-là, la première fois, c'était un véritable bredouillage. Ce n'est qu'après...

Il s'interrompt. Triss secoua la tête.

— Ce n'est qu'après qu'elle s'est mise à parler de manière intelligible, devina-t-elle. Il y a donc eu une seconde fois. A-t-elle de nouveau bu de ce narcotique à cause de votre négligence ?

— Triss. (Geralt leva la tête.) Ce n'est pas le moment de nous persifler. Cela ne nous amuse pas du tout. Ce problème nous désole et nous inquiète. Oui, il y a eu une seconde fois, et une troisième fois. Un jour, Ciri a fait une chute grave au cours d'un entraînement. Elle a perdu connaissance. Lorsqu'elle a repris ses esprits, elle était de nouveau en transe. Elle bredouillait encore avec une voix qui n'était pas la sienne. Ses paroles étaient toujours aussi incompréhensibles. Mais j'ai déjà entendu ce genre de voix et de façon de parler. C'est ainsi que s'expriment ces pauvres femmes malades et aliénées que l'on appelle les oracles. Tu vois ce que je veux dire ?

— Entièrement. Ça, c'était donc la deuxième fois. Parle-moi de la troisième.



Geralt essuya son front, qui s'était soudain couvert de sueur, avec son avant-bras.

— Ciri se réveille souvent la nuit, commença-t-il. Dans un cri. Elle est passée par de terribles épreuves. Elle ne veut pas en parler, mais il est clair qu'elle a vu des choses à Cintra et à Angren qu'un enfant ne devrait jamais voir. Je crains même que... que quelqu'un lui ait fait du mal. Cela lui revient en rêve. D'habitude, on parvient assez facilement à la calmer, elle se rendort sans problème. Mais une nuit, après son réveil... elle est encore entrée en transe. Elle parlait avec une voix étrange, désagréable... mauvaise. Elle s'exprimait de manière distincte et intelligible. Elle prophétisait. Elle prédisait l'avenir. Et elle nous a prédit...

— Quoi Geralt ? Que vous a-t-elle prédit ?

— La mort, répondit Vesemir sur un ton calme. La mort, mon enfant.

Triss jeta un œil à Ciri qui, à grands renforts de cris, reprochait à Coën de tricher aux jeux. Coën prit la fillette dans ses bras et éclata de rire. La magicienne se rendit soudain compte qu'elle n'avait jamais entendu rire un sorceleur auparavant. Jamais.

— Celle de qui ? demanda-t-elle rapidement en ne détachant pas son regard de Coën.

— La sienne, répondit Vesemir.

— Et la mienne, ajouta Geralt. (Il sourit.)

— Et après ?

— Elle ne se rappelait plus rien. Et nous ne lui avons pas posé de questions.

— Vous avez bien fait. Quant à cette prophétie... Était-elle concrète ? Détaillée ?

— Non. (Geralt la regarda droit dans les yeux.) C'était embrouillé. Écoute, Triss, ne pose pas de questions à ce sujet. La valeur des prophéties et des divagations de Ciri ne nous préoccupe guère ; ce qui nous inquiète, c'est ce qui se passe avec elle. Nous n'avons pas peur pour nous, mais...

— Attention, l'avertit Vesemir. Ne parle pas de cela en sa présence.

Coën s'approcha de la table. Il portait Ciri sur ses épaules.

— Souhaite la bonne nuit à tout le monde, dit-il à la fillette. À ces oiseaux de nuit. Nous, nous allons nous coucher. Il est bientôt minuit. D'ici un instant, ce sera la fin de Midinværne. À partir de demain, le printemps sera plus proche de jour en jour !

— J'ai soif.

Ciri descendit des épaules de Coën et tendit la main en direction de la coupe d'Eskel. Le sorceleur plaça habilement le verre hors de portée de la fillette et prit la carafe d'eau. Triss se redressa

précipitamment.

— Tiens. (Elle donna à Ciri sa coupe à moitié pleine tout en serrant le bras de Geralt de manière significative et en regardant Vesemir dans les yeux.) Bois.

— Triss, murmura Eskel alors qu'il regardait Ciri boire le liquide à grandes gorgées. Que fais-tu là ? C'est pourtant...

— Pas un mot, je te prie.

L'effet de la boisson ne se fit pas attendre. Ciri se raidit soudain, poussa un petit cri et afficha un large sourire béat. Elle ferma les paupières et étendit les bras. Elle se mit à rire, fit une pirouette puis des cabrioles sur la pointe des pieds. Lambert, d'un mouvement vif, recula le tabouret qui se trouvait sur son passage. Coën se posta entre la fillette qui dansait et le feu de la cheminée.

Triss se leva d'un bond et tira en hâte son amulette de sous son encolure – un saphir enchâssé dans une monture en argent et suspendu à une fine chaîne. Elle la serra fort dans son poing.

— Mon enfant..., geignit Vesemir. Que fais-tu donc ?

— Je sais ce que je fais, répondit-elle sèchement. La fillette est en transe, et je compte bien entrer en contact psychique avec elle. Je vais entrer en elle. Je vous l'ai dit, elle est une sorte de transmetteur magique. Je dois savoir ce qu'elle transmet, comment elle le fait, d'où elle puise cette aura et comment elle la reproduit. Aujourd'hui, c'est Midinværne : une nuit propice à ce genre d'action...

— Cela ne me plaît pas du tout, mais alors pas du tout, fit Geralt en fronçant les sourcils.

— Si l'une de nous avait une crise d'épilepsie, poursuivit la magicienne sans prêter attention aux paroles du sorcelleur, vous connaissez la marche à suivre : un bâton entre les dents, maintenir fort et attendre. La tête haute, les gars ! Je l'ai fait plus d'une fois !

Ciri avait cessé de gambader. Elle s'était laissée glisser sur ses genoux, avait tendu les bras et appuyé sa tête contre ses cuisses. Triss appliqua l'amulette devenue chaude contre sa tempe, puis murmura une formule magique. Elle ferma les yeux, se concentra et envoya une impulsion.

*La mer grondait, les vagues se brisaient avec fracas contre les falaises, elles explosaient en geysers entre les rochers. Elle battit des ailes en happant le vent salé. Gagnée par une joie indescriptible, elle piqua du nez, rejoignit la horde de ses semblables, accrocha de ses griffes le dos des vagues puis s'éleva de nouveau haut dans le ciel en semant derrière elle une pluie de gouttelettes. Elle planait, balayée par le souffle qui sifflait entre ses rémiges et ses plumes rectrices. « Le pouvoir de la suggestion, pensa-t-elle dans un éclair de lucidité. Ce n'est que le pouvoir de la suggestion. Une mouette ! »*

— Triiiiss ! Triiiss !

— Ciri ? Où es-tu ?

— Triiiss !

Le cri de la mouette se tut. La magicienne sentait toujours les embruns des vagues déferlantes sur son visage, mais la mer avait disparu. Non, en réalité il y en avait toujours une, mais c'était une mer d'herbe, sans fin, une vaste étendue qui atteignait l'horizon. Triss constata avec effroi que ce qu'elle voyait était le panorama qui se dessinait depuis le sommet du mont de Sodden. Mais ce n'était pas le Mont. Ce ne pouvait pas être lui.

Le ciel s'assombrit soudain. Tout autour d'elle, l'obscurité grandissait. La magicienne vit une longue rangée de silhouettes indistinctes descendre lentement le long de la pente. Elle entendait des murmures qui se couvraient les uns les autres, se confondaient en un chœur incompréhensible et inquiétant.

Ciri se tenait près d'elle, le dos tourné. Le vent balayait ses cheveux cendrés.

Les silhouettes troubles, aux contours imprécis, passaient en un rang ininterrompu à côté d'elle. Lorsqu'elles dépassaient la magicienne, elles tournaient la tête. Triss étouffa un cri à la vue de ces visages calmes, impassibles, aux yeux aveugles et morts. La plupart de ces visages lui étaient inconnus, elle ne les reconnaissait pas. Mais d'autres, si.

Corail, Vanielle, Yoël, Raby Axel...

— Pourquoi m'as-tu amenée jusqu'ici ? souffla-t-elle. Pourquoi ?

Ciri se retourna. Elle leva une main et la magicienne vit un filet de sang s'écouler dans la paume de la fillette, depuis la ligne de vie jusqu'au poignet.

— C'est la rose, répondit la fillette calmement. La rose de Shaerrawedd. Je me suis piquée. Ce n'est que du sang. Du sang d'elfe...

Le ciel s'assombrit plus encore et, un instant plus tard, un éclair perça la pénombre de sa lumière crue et aveuglante. Tout se figea dans le silence et l'inertie. Triss fit un pas en avant ; elle voulait vérifier qu'elle en était capable. Elle s'arrêta à la hauteur de Ciri et remarqua que toutes deux se tenaient au bord d'un abîme où tournoyait une fumée rougeâtre, comme éclairée par en dessous. Un nouvel éclair s'abattit dans un bruit sourd et révéla soudain un long escalier de marbre qui s'enfonçait dans les profondeurs.

— Il le faut, déclara Ciri d'une voix vibrante. Il n'y a pas d'autre chemin. C'est le seul. Par l'escalier, en bas. Il le faut, car... Va'esse deireádh aep eigan...

— Parle, souffla la magicienne. Parle, mon enfant.

— L'enfant de Sang ancien... Feainnewedd... Luned aep Hen Ichaer... Deithwen... La Flamme blanche... Non, non... Non !

— Ciri !

— Le chevalier noir... avec des plumes sur le heaume... Que m'a-t-il fait ? Que s'est-il passé ? J'avais si peur... J'ai toujours peur. Ce n'est pas

fini, ça ne finira jamais. Le Lionceau doit mourir... c'est une raison d'État... Non... Non...

— Ciri !

— Non ! (La fillette se raidit, plissa les paupières.) Non, je ne veux pas ! Ne me touche pas !

Le visage de Ciri changea brutalement ; il se figea, sa voix devint métallique, froide et menaçante, une ironie mauvaise et cruelle résonnait en elle.

— Tu l'as suivie jusqu'ici, Triss Merigold ? Tu as osé ? Tu es allée trop loin, la Quatorzième. Je t'avais prévenue.

— Qui es-tu ? (Triss frémit, mais elle maîtrisait sa voix.)

— Tu le sauras, le moment venu.

— Dis-le-moi maintenant !

La magicienne leva les bras, les tendit violemment et mit toutes ses forces dans le sortilège d'Identification. Le voile magique se déchira, mais derrière il y en avait un deuxième... un troisième... un quatrième...

Triss se laissa tomber à genoux dans un gémissement. La réalité continuait de se déchirer, de nouvelles portes s'ouvraient sans cesse, une longue et interminable rangée de portes qui menait au néant. Au vide.

— Tu t'es trompée, la Quatorzième, ironisa la voix métallique, inhumaine. Tu as confondu le ciel avec le reflet de ses étoiles qui se dessine la nuit à la surface de l'eau.

— Ne touche pas à cette enfant !

— Ce n'est pas une enfant.

Les lèvres de Ciri remuaient, mais Triss voyait bien que les yeux de la fillette étaient morts, vitreux, inconscients.

— Ce n'est pas une enfant, répéta la voix. C'est la Flamme, la Flamme blanche par laquelle le monde prendra feu et se consumera. C'est le Sang ancien, Hen Ichaer. Le sang des elfes. La Graine qui ne germera point, mais fera jaillir la flamme. Le sang qui sera souillé... Quand viendra Tedd Deireádh, le Temps de la Fin. Va'esse deireádh aep eigan !

— Tu prédis la mort ? s'écria Triss. Ne sais-tu donc que prédire la mort à tous ? À eux, à elle... À moi ?

— À toi ? Tu es déjà morte, la Quatorzième. Tout est déjà mort en toi.

— Par le pouvoir des sphères, gémit la magicienne en mobilisant le reste de ses forces et en agitant la main, je t'adjure par l'eau, le feu, la terre et l'air ! Je t'adjure par la pensée, le rêve et la mort, par ce qui était, ce qui est et ce qui sera ! Qui es-tu ? Parle !

Ciri détourna la tête. La vision de l'escalier qui menait aux profondeurs du précipice disparut, et céda la place à une mer de plomb, grise, écumeuse, agitée, dont les vagues venaient se briser contre les rochers. Le cri d'une mouette perça de nouveau le silence.

— Envole-toi, dit la voix à travers la bouche de la fillette. Il est temps. Retourne là d'où tu es venue, la Quatorzième du Mont. Vole de tes ailes et

*écoute le cri des autres mouettes. Écoute-le bien attentivement !*

— *Je t'adjure...*

— *Tu ne peux le faire. Envole-toi, mouette !*

*Triss sentit de nouveau l'air humide et salé, le vent sifflant, puis cette sensation d'être en plein vol, un vol sans début ni fin. Les mouettes poussaient des cris stridents. Elles criaient et donnaient des ordres.*

— *Triss ?*

— *Ciri ?*

— *Oublie-le ! Ne le torture pas ! Oublie-le ! Oublie, Triss !*

» *Oublie !*

» *Triss ! Triss ! Triiiss !!!*

— *Triss ?*

La magicienne ouvrit les yeux, secoua la tête sur son oreiller, et remua ses mains engourdies.

— *Geralt ?*

— *Je suis là. Comment te sens-tu ?*

Triss regarda tout autour d'elle. Elle se trouvait dans sa chambre, où elle était allongée dans son lit – le meilleur de tout Kaer Morhen.

— *Et Ciri, comment va-t-elle ?*

— *Elle dort.*

— *Combien de temps est-ce que...*

— *Trop longtemps, l'interrompt-il.*

Il couvrit la magicienne avec la couverture et l'enlaça. Lorsqu'il se pencha, son médaillon à tête de loup se balançait juste au-dessus de son visage.

— *Ce que tu as fait n'était pas très futé, Triss.*

— *Tout va bien.*

La magicienne frémit dans les bras du sorcier. *C'est faux*, pensa-t-elle. *Rien ne va*. Elle détourna son visage de manière à ce que le médaillon ne la touche pas. Il existait de nombreuses théories sur les propriétés des amulettes de sorciers, mais aucune ne conseillait aux magiciens de les toucher au cours des jours et des nuits de solstice.

— *Est-ce que... nous avons dit quelque chose, alors que nous étions en transe ?*

— *Toi, rien. Tu as été inconsciente tout du long. Quant à Ciri... Juste avant de se réveiller, elle a dit : « Va'esse deireádh aep eigan ».*

— *Elle connaît la langue ancienne ?*

— *Pas suffisamment pour prononcer une phrase entière.*

— *Une phrase qui signifie : « Quelque chose prend fin ».* (La magicienne s'essuya le visage de la main.) Geralt, c'est très grave. Cette fillette est un médium incroyablement puissant. J'ignore avec quoi et avec qui elle entre en contact, mais je pense qu'elle ne connaît aucune limite. Quelque chose veut s'emparer d'elle. Quelque chose... qui est trop puissant pour moi. J'ai peur pour elle... Une nouvelle

transe pourrait aboutir à une maladie mentale. Je n'ai aucun contrôle sur cette chose, je ne sais pas la maîtriser, je n'y arrive pas... S'il devenait nécessaire de le faire, je ne parviendrais pas à bloquer, à étouffer les pouvoirs de Ciri ; je serais incapable de les anéantir définitivement, si jamais il n'y avait pas d'autre issue. Tu dois faire appel à... une autre magicienne. Plus puissante. Plus expérimentée. Tu sais de qui je veux parler.

— Oui, répondit-il en pinçant les lèvres et en détournant le regard.

— Ne sois pas borné. Cède, à la fin ! Je sais bien pourquoi tu ne t'es pas adressé à elle, mais à moi. Ravale ta fierté, surmonte ta rancune et ta colère. Cela n'a pas de sens, tu vas te détruire. Qui plus est, tu mets en danger la santé et la vie de Ciri. Ce qui risque de se produire lors de sa prochaine transe pourrait s'avérer pire que l'Épreuve des Herbes. Demande de l'aide à Yennefer, Geralt.

— Et toi, Triss ?

— Quoi, moi ? dit-elle la gorge nouée. Moi, je ne compte pas. Je t'ai déçu... en tout. J'ai été... j'ai été ton erreur. Rien de plus.

— Les erreurs comptent aussi pour moi, dit-il avec effort. Je ne les raye ni de ma vie ni de ma mémoire. Et je n'en rejette pas la responsabilité sur les autres. Tu comptes pour moi, Triss, et tu compteras toujours. Tu ne m'as jamais déçu. Jamais. Crois-moi.

La magicienne garda le silence un long moment.

— Je resterai jusqu'au printemps, déclara-t-elle enfin en tentant de maîtriser le tremblement de sa voix. Je resterai auprès de Ciri... Je veillerai sur elle. Jour et nuit. Le printemps venu... nous l'emmènerons au temple de Melitele à Ellander. La chose qui veut s'emparer d'elle ne parviendra peut-être pas à l'atteindre dans le temple. C'est à ce moment-là que tu te tourneras vers Yennefer pour lui demander son aide.

— C'est d'accord, Triss. Je te remercie.

— Geralt ?

— Je t'écoute.

— Ciri a dit autre chose, n'est-ce pas ? Quelque chose que toi seul as entendu. Dis-moi ce que c'était.

— Non, protesta-t-il d'une voix tremblante. Non, Triss.

— Je t'en prie.

— Elle ne s'adressait pas à moi.

— Je sais. C'est à moi qu'elle s'adressait. Parle, je t'en prie.

— Juste après son réveil... Lorsque je l'ai soulevée... Elle a murmuré : « Oublie-le. Ne le torture pas. »

— Je ne te torturerai pas, dit-elle tout bas. Mais je ne peux pas t'oublier. Pardonne-moi.

— C'est moi qui devrais implorer ton pardon. Et pas seulement le

tien.

— Tu l'aimes donc à ce point, constata-t-elle sans avoir à poser la question.

— Oui, avoua-t-il à mi-voix après un long silence.

— Geralt ?

— Qu'y a-t-il, Triss ?

— Reste avec moi cette nuit.

— Écoute...

— Reste juste auprès de moi.

— Bien.

\*\*\*

La neige cessa de tomber peu de temps après Midinværne. Vint ensuite le temps des gelées.

Triss restait auprès de Ciri, jour et nuit. Elle veillait sur elle. Elle l'entourait de ses soins. Visibles et invisibles.

La fillette se réveillait presque chaque nuit dans un cri. Elle délirait, se tenait la joue, pleurait de douleur. La magicienne l'apaisait avec des formules magiques et des élixirs, elle l'endormait en la berçant contre elle. Ensuite, c'est elle qui mettait longtemps à trouver le sommeil parce qu'elle pensait aux paroles que Ciri prononçait en rêve ou à son réveil. Elle sentait l'effroi la gagner de plus en plus. « Va'esse deireádh aep eigan »... « *Quelque chose prend fin* »...

Cela dura ainsi pendant dix jours et dix nuits. Puis cela passa enfin, et disparut sans laisser de trace. Ciri devint plus sereine, elle se mit à dormir d'un sommeil calme, sans délire ni cauchemar.

Mais Triss continuait de veiller sur elle. Elle ne quittait pas la fillette d'une semelle. Elle l'entourait de ses soins. Visibles et invisibles.

\*\*\*

— Plus vite, Ciri ! Flexion, attaque, dégagement ! Demi-tour, coup, dégagement ! Équilibre-toi à l'aide de ton bras gauche, sinon tu vas tomber de l'échelier ! Et tu te cogneras... les attributs féminins !

— Quoi ?

— Rien. Tu n'es pas fatiguée ? Si tu veux, nous pouvons faire une pause.

— Non, Lambert ! Je peux continuer. Je ne suis pas aussi faible que tu le crois. Peut-être que je pourrais essayer de sauter une barre sur deux ?

— N'essaie même pas ! Si tu tombes, Merigold m'arrachera les... la tête.

— Je ne tomberai pas, promis !

— Je t'ai déjà dit non une fois, et je ne le répéterai pas. Cesse de te faire remarquer ! Plus stable sur les jambes ! Et ta respiration, Ciri, surveille ta respiration ! Tu halètes comme un mammoth à l'agonie !

— C'est pas vrai !

— Ne hurle pas. Entraîne-toi, plutôt ! Attaque, dégagement ! Parade ! Demi-tour ! Parade, tour complet ! Plus assurée sur les barreaux, bon sang ! Ne chancelle pas ! Flexion et coup ! Plus vite ! Demi-tour ! Saute et attaque ! Voilà ! C'est très bien !

— C'est vrai ? C'était très bien, Lambert ?

— Qui a dit ça ?

— Toi ! À l'instant !

— Ma langue a dû fourcher... Attaque ! Demi-tour ! Dégagement ! Encore une fois ! Ciri, où était ta parade ? Combien de fois dois-je te le répéter ? La parade doit toujours faire suite au dégagement, un mouvement de lame pour protéger ta tête et ta nuque ! Toujours !

— Même quand je me bats contre un seul adversaire ?

— Tu ne sais jamais contre quoi tu te bats, ni ce qui se trouve derrière toi, dans ton dos. Tu dois donc toujours te protéger. Avec ton jeu de jambes et ton épée ! Ça doit devenir un réflexe, tu comprends ? Tu ne dois jamais l'oublier. Allez, essaie encore ! Là ! Voilà ! Tu vois comme cette parade te permet de bien te positionner ? Tu peux ainsi repousser chaque assaut, et attaquer vers l'arrière, si besoin est. Bien, maintenant, exécute une pirouette et un coup vers l'arrière.

— Aaah !

— Très bien. Es-tu sûre à présent d'avoir bien tout compris ?

— Je ne suis pas idiote !

— Tu es une fille, et les filles ne sont pas intelligentes.

— Dis donc, Lambert, si Triss entendait ça !

— Si ma tante en avait, je l'appellerai mon oncle. Bon allez, ça suffit. Descends de là. On fait une pause.

— Je ne suis pas fatiguée !

— Mais moi, si. J'ai dit repos. Descends de l'échelier.

— En faisant un salto ?

— Et comment penses-tu faire, autrement ? Comme une poule qui quitte son perchoir ? Allez, saute ! N'aie pas peur, aie confiance.

— Aaah !

— C'est bien. Pour une fille, c'est pas mal. Tu peux retirer le bandeau de tes yeux maintenant.

\*\*\*

— Triss, on ne pourrait pas en rester là pour aujourd'hui, hein ? On pourrait peut-être prendre la luge et descendre la butte ? Il fait un temps magnifique ! Le soleil brille et la neige scintille à en faire mal aux yeux !

— Ne te penche pas par la fenêtre, tu vas tomber !

— Allons faire de la luge, Triss !

— Propose-le-moi en langue ancienne, et nous achèverons notre leçon là-dessus. Éloigne-toi de la fenêtre, et reviens à table... Ciri,



combien de fois dois-je te le demander ? Pose cette épée, arrête de faire des moulinets avec !

— C'est ma nouvelle épée ! Une véritable épée de sorceleur ! Faites avec de l'acier tombé du ciel, parfaitement ! C'est Geralt qui me l'a dit, et Geralt ne ment jamais, tu le sais bien !

— Oh oui, je le sais.

— Je dois encore me faire à cette épée. Oncle Vesemir l'a spécialement adaptée à mon poids, à ma taille et à la longueur de mon bras. Il faut que j'entraîne ma main et mon poignet.

— Qu'il en soit ainsi pour ton bien, mais dehors, pas ici. Pour l'instant, reprenons. Il me semble que tu voulais me proposer de faire de la luge ? Je t'écoute, en langue ancienne, je te prie.

— Hummm... Comment on dit « luge » ?

— « Sledd » pour l'objet, « aesledde » pour l'action.

— Ah... Ça y est, je sais. *Va'en aesledde, ell'ea ?*

— Ne termine pas ta question ainsi, ce n'est pas poli. C'est l'intonation qui forme la question.

— Pourtant, les enfants des îles...

— Je ne t'enseigne pas le jargon de Skellige, mais la langue ancienne classique.

— Et d'abord, pourquoi est-ce que j'apprends cette langue, hein ?

— Pour la connaître. Il convient d'apprendre ce que l'on ignore. C'est un handicap de ne pas maîtriser les langues.

— De toute manière, tout le monde parle la langue commune !

— C'est vrai. Mais certains parlent une autre langue. Fais-moi confiance, Ciri, il vaut mieux faire partie de ces quelques-uns que de tous les autres. Alors ? Je t'écoute. Je veux une phrase complète : « Le temps est superbe aujourd'hui, nous irons donc faire de la luge. »

— *Elaine...* hummm... *Elaine tedd a'taeghane, a va'en aesledde,* c'est ça ?

— Très bien.

— Ah ! Alors allons faire de la luge !

— Nous irons. Mais permets-moi d'abord de finir mon maquillage.

— Et pour qui est-ce que tu te maquilles comme ça ?

— Pour moi. Les femmes soulignent leur beauté pour leur propre bien-être.

— Hum... Tu sais quoi ? Moi non plus, je ne me sens pas très bien... Ne te moque pas, Triss !

— Viens par là. Assieds-toi sur mes genoux. Je t'avais demandé de poser cette épée !.. Merci. Prends ce grand pinceau et poudre-toi le visage. Pas autant, ma fille, pas autant ! Maintenant, regarde-toi dans le miroir. Tu vois comme tu es jolie ?

— Je ne vois aucune différence. Je vais me maquiller les yeux, tu veux bien ? Pourquoi est-ce que tu ris ? Tu te maquilles toujours les

yeux, alors moi aussi, je veux le faire !

— D'accord. Tiens, ombre-toi les paupières avec ça. Ciri, ne ferme pas les deux yeux en même temps ! Tu ne vois plus rien, et tu t'en mets sur tout le visage ! Prends-en un tout petit peu et effleure juste tes paupières. J'ai dit effleurer ! Attends, je vais en retirer un peu. Ferme les yeux... Ouvre-les à présent.

— Oh !

— Tu vois la différence ? Un soupçon d'ombre à paupières ne fait pas de tort, même à d'aussi beaux yeux que les tiens. Les elfes savaient ce qu'elles faisaient quand elles ont inventé le maquillage.

— Les elfes ?

— Tu l'ignorais ? Le maquillage est leur invention. Nous avons adopté nombre de choses utiles du Peuple ancien. Et nous leur avons donné bien peu en retour... À présent, prends ce crayon et dessine un trait fin sur ta paupière supérieure, juste à la base des cils. Mais, Ciri, que fais-tu donc ?

— Ne te moque pas ! Ma paupière tremble, c'est pour ça !

— Ouvre légèrement la bouche, et elle cessera de trembler. Tu vois ? C'est fini.

— Ah !

— Viens, allons-y maintenant. Devant notre beauté, les sorciers resteront figés. On peut difficilement leur offrir plus beau spectacle. Ensuite, nous prendrons la luge et nous irons ruiner notre maquillage en nous amusant dans la neige !

— Et alors, nous nous remaquillerons !

— Non. Nous demanderons à Lambert d'allumer un feu dans la salle d'eau et nous prendrons un bain.

— Encore ? Lambert a dit que nous utilisions trop de bois pour ces bains.

— *Lambert cáen me a'báeth aep arse.*

— Quoi ? Je n'ai rien compris...

— Plus tard, tu apprendras aussi les idiomes. Il nous reste encore beaucoup de temps pour l'étude, jusqu'au printemps. Et maintenant... *Va'en aesledde, me elaine luned !*

\*\*\*

— Ça, là, sur cette estampe... Non, Ciri, pas sur celle-là, nom d'un chien ! Là... C'est, comme tu le sais déjà, une goule. Écoutons voir ce que tu as appris sur les goules... Eh, regarde-moi ! Que diable as-tu sur les paupières ?

— Un meilleur bien-être !

— Quoi ? Enfin, peu importe... Je t'écoute.

— Hum... Une goule, oncle Vesemir, c'est un monstre qui dévore les cadavres. On peut en rencontrer dans les cimetières, à proximité des tertres funéraires, partout où les morts sont enterrés. Dans les

néc... nécropoles. Sur les lieux de combats, les champs de batailles...

— Elle n'est donc dangereuse que pour les trépassés ?

— Non, pas seulement. La goule attaque aussi les vivants. Lorsqu'elle a faim ou qu'elle est prise de délire. Si, par exemple, il y a une bataille... et que beaucoup de gens meurent...

— Que t'arrive-t-il, Ciri ?

— Rien...

— Ciri, écoute-moi. Oublie les tristes spectacles du passé. Ils ne se reproduiront plus.

— J'ai vu... À Sodden et à Autre Rive... Des champs entiers... Ils gisaient tous, déchiquetés par les loups et les chiens errants. Becquetés par les charognards... Il devait aussi sûrement y avoir des goules...

— C'est pour cela que tu apprends à connaître les goules, Ciri. On a peur de ce que l'on ne connaît pas. Ce que l'on sait combattre devient moins dangereux. Comment combat-on une goule, Ciri ?

— Avec une épée en argent. La goule est sensible à l'argent.

— Et à quoi d'autre ?

— À la lumière vive. Et au feu.

— On peut donc la combattre à l'aide de la lumière et du feu ?

— Oui, mais c'est dangereux. Un sorceleur n'utilise ni la lumière ni le feu, parce qu'ils l'empêchent de bien voir. Chaque lumière produit des ombres, et les ombres empêchent le sorceleur de bien s'orienter. C'est pourquoi il faut toujours combattre de nuit, à la lumière de la lune ou des étoiles.

— C'est très vrai. Tu as bien retenu la leçon, tu es une fillette douée. À présent, regarde cette estampe-ci.

— Beurk...

— Certes, ce fils de... ce phénomène n'est pas très beau à voir. C'est un graveir. Le graveir est un cousin de la goule. Il lui ressemble beaucoup, mais il est bien plus grand. Comme tu le vois, il se distingue aussi d'elle par ses trois arêtes osseuses sur le crâne. Pour le reste, il est comme tous les autres dévoreurs de cadavres. Sois bien attentive. Regarde ses griffes, courtes et émoussées, parfaites pour fouiller les tombes et gratter la terre. Vois sa puissante dentition, capable de briser les os, et sa langue longue et fine, qui lui permet d'en sucer la moelle osseuse putréfiée et bien faisandée... Pour un graveir, c'est un mets de choix... Eh bien, que t'arrive-t-il ?

— Rrrienn.

— Tu es bien pâle... et toute verte. Tu ne manges pas assez. As-tu pris ton petit-déjeuner, ce matin ?

— Houiiii.

— Où en étais-je... Ah oui ! J'ai failli oublier. Souviens-toi bien de ceci, car c'est très important : les graveirs comme les goules et autres monstres de la même famille ne possèdent pas de niche écologique

propre. Ce sont des résidus de la période de l'intersection des sphères. Lorsque tu les tues, tu ne perturbes pas l'équilibre de la nature qui existe dans notre sphère actuelle. Pour nous, ces monstres sont des étrangers, il n'y a pas de place pour eux ici. Tu comprends, Ciri ?

— Oui, oncle Vesemir. Geralt me l'a déjà expliqué. Je sais tout ! Une niche écologique, c'est...

— D'accord, d'accord. Je sais très bien ce qu'est une niche écologique. Si Geralt t'a dit ce que c'était, tu n'es pas obligée de me le réciter... Revenons à notre graveir. On ne rencontre ces monstres que rarement, et c'est heureux, car ces fils de putains sont diablement dangereux. La moindre égratignure infligée par un graveir est synonyme de contamination par un poison mortel. Avec quel élixir soigne-t-on ce type de blessures, Ciri ?

— Avec le Lorient.

— C'est exact. Mais mieux vaut éviter les contaminations. C'est pourquoi, lorsque tu combats un graveir, tu ne dois pas t'approcher de ce salaud. Tu dois toujours le combattre à distance et le frapper avec des attaques éclair.

— Hum... Et à quel endroit faut-il le frapper pour le vaincre ?

— Nous y venons justement. Regarde...

\*\*\*

— Encore une fois, Ciri. Nous allons le refaire lentement pour que tu puisses t'approprier chaque geste. Regarde, je t'attaque en tierce, je me positionne comme pour porter une botte... Pourquoi recules-tu ?

— Parce que je sais que c'est une feinte ! Tu peux me porter un grand coup par la gauche ou m'attaquer avec une quarte haute. Mais moi, je vais reculer et parer ce coup avec une contre-attaque.

— Vraiment ? Et si je fais ça ?

— Aïïïe !!! Tu devais le faire lentement ! Qu'est-ce que j'ai raté ? Dis-moi, Coën !

— Rien du tout. Je suis simplement plus grand et plus fort que toi.

— C'est injuste !

— Les combats justes, ça n'existe pas. Au combat, il faut mettre à profit chaque avantage, chaque occasion qui se présente. En reculant, tu m'as permis de porter un coup plus fort. À la place, tu aurais dû faire un demi-tour sur la gauche et essayer de m'atteindre par le bas, avec une quarte dextre, sous le menton, à la joue ou au cou.

— Comme si tu m'aurais laissé faire ! Tu aurais fait une pirouette dans le sens inverse et tu m'aurais touchée au niveau du côté gauche du cou, avant que je puisse effectuer une parade. Comment savoir ce que tu vas faire ?

— Tu dois le savoir. Et tu le sais.

— Ben voyons !

— Ciri, nous sommes en train de combattre. Je suis ton adversaire. Je veux et je dois te battre parce qu'il en va de ma vie. Je suis plus fort et plus grand que toi, je vais donc chercher à te porter des coups qui perceront et briseront ta parade, comme tu as pu le voir à l'instant. À quoi bon faire une pirouette ? Je suis déjà en position de garde inversée, regarde. Quoi de plus facile que de te porter une seconde attaque, au niveau de l'aisselle, à l'intérieur de l'épaule ? Si je perfore ton artère, tu meurs en quelques minutes. En garde !

— Aaaah !!!

— Très bien. Ta parade était superbe et rapide. Tu vois comme il est utile d'exercer son poignet ? Et maintenant, fais bien attention : de nombreux escrimeurs commettent l'erreur de rester statiques en exécutant leur parade ; ils se figent l'espace d'une seconde et c'est là qu'il devient possible de les surprendre, de les frapper... comme ça !

— Aah !!!

— Magnifique ! Mais retire-toi, retire-toi tout de suite, fais une pirouette ! Je peux avoir un poignard dans la main gauche ! Bien, très bien ! Et maintenant, Ciri ? Que vais-je faire ?

— Comment est-ce que je pourrais le savoir ?

— Observe mes pieds ! Comment est réparti le poids de mon corps ? Quelle figure puis-je réaliser à partir d'une telle position ?

— Toutes !

— Eh bien alors virevolte ! Tournoie ! Oblige-moi à me découvrir ! En garde ! Bien... Encore une fois ! Oui ! Allez, encore !

— Aïïïe !!!

— Non, ça ne va pas.

— Oufff... Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Rien. Je suis tout simplement plus rapide. Enlève tes protections. Asseyons-nous un instant, et reposons-nous. Tu dois être fatiguée, tu as couru sur la Voie toute la matinée.

— Non, mais j'ai faim !

— Fichtre ! Moi aussi. Et aujourd'hui, c'est le tour de Lambert, lui qui ne sait rien cuisiner d'autre que des pâtes... Si au moins il savait les faire cuire...

— Coënn ?

— Oui ?

— Je ne suis toujours pas assez rapide...

— Tu es très rapide.

— Est-ce qu'un jour, je le serai autant que toi ?

— J'en doute.

— Humm... Tu dois avoir raison. Et est-ce que tu... Tu sais qui est la meilleure lame au monde ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Tu n'as jamais rencontré quelqu'un comme ça ?

— J'en ai rencontré beaucoup qui se considéraient comme tels.  
— Ah bon ? Et c'était qui ? Comment s'appelaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils étaient capables de faire ?  
— Du calme, du calme, fillette. Je ne connais pas la réponse à ces questions. Est-ce si important ?  
— Bien sûr que ça l'est ! Je voudrais savoir... qui ils sont, ces individus-là. Et où ils se trouvent.  
— Où ? Ça, je le sais.  
— Vraiment ? Alors dis-le-moi !  
— Au cimetière.

\*\*\*

— Attention, Ciri. À présent, nous allons suspendre un troisième pendule, vu que tu t'en sors déjà bien avec deux. Tu effectueras les mêmes pas qu'avec les deux pendules, mais tu feras juste une esquive de plus. Tu es prête ?

— Oui.  
— Concentre-toi, détends-toi... Inspire, expire... En avant !  
— Ouuuuuuu !... Nom d'un chien !  
— Ne jure pas, je te prie. Tu as pris un vilain coup ?  
— Non, ça m'a juste un peu heurtée... Qu'est-ce que j'ai mal fait ?  
— Tu as couru à un rythme trop régulier, tu as trop accéléré ton second demi-tour ; quant à la feinte, ton mouvement était trop large. En définitive, cela t'a amenée tout droit sous le pendule.

— Mais, Geralt ! Il n'y a pas de place là-bas pour une esquive et une pirouette ! Les pendules sont trop près l'un de l'autre !

— Il y a bien assez de place, je te le garantis. Mais les intervalles sont calculés de manière à t'obliger à avoir un mouvement arythmique. C'est un combat, Ciri, pas un ballet. Lorsque tu te bats, tu ne dois pas te mouvoir en rythme. Tes déplacements doivent déconcentrer ton adversaire, le tromper, perturber ses réactions. Tu es prête pour un deuxième essai ?

— Prête. Fais balancer ces maudites balles !  
— Ne jure pas. Détends-toi... En avant !  
— Ha ! ha ! Alors, tu as vu ça, Geralt ? Elles ne m'ont même pas effleurée !

— Et toi, tu n'as même pas touché le deuxième sac de ton épée. Je le répète : c'est un combat, pas un ballet ni un numéro d'acrobate... Qu'est-ce que tu marmonnes ?

— Rien.  
— Bon, on recommence. Arrange ton bandage au poignet. Ne crispe pas ta main sur la poignée de ton épée, cela te déconcentre et perturbe ton équilibre. Respire calmement... Tu es prête ?  
— Oui.  
— En avant !

— Aïïïie !!! Que le diable... Geralt, c'est impossible à faire ! Il y a trop peu de place pour une esquivé et un changement de jambe. Et quand j'attaque sur mes deux jambes, sans l'esquivé...

— J'ai vu ce qui se passe quand tu attaques sans esquivé. Tu as mal ?

— Non, pas trop...

— Assieds-toi près de moi. Repose-toi.

— Je ne suis pas fatiguée. Geralt, je n'arriverai jamais à passer le troisième pendule, même si je me reposais dix années durant. Je ne peux pas aller plus vite...

— Et tu n'y es pas obligée. Tu es suffisamment rapide.

— Dis-moi alors comment faire ? Un demi-tour, une esquivé et une attaque, le tout simultanément ?

— C'est très simple. Tu n'as pas écouté. J'ai dit, avant que tu commences : une esquivé de plus est nécessaire. Une esquivé. Un demi-tour supplémentaire est inutile. Au deuxième passage, tu as tout fait correctement et tu as passé tous les pendules.

— Mais je n'ai pas touché le sac parce que... Geralt, je ne peux pas attaquer sans faire de demi-tour parce que je perds l'équilibre, je n'ai pas ce, heu... comment ça s'appelle déjà ?

— L'impetus. C'est vrai. Alors va chercher cet impetus, cette énergie. Mais pas grâce au demi-tour ou au changement de pieds ; tu n'en as pas le temps. Frappe le pendule de ton épée.

— Le pendule ? Mais je dois frapper les sacs !

— C'est un combat, Ciri. Les sacs représentent les points sensibles de ton adversaire, tu dois les viser. Tu dois éviter les pendules qui imitent l'arme de ton adversaire, tu dois t'en écarter. Si un pendule te touche, alors ça veut dire que tu es blessée. Dans un véritable combat, il se pourrait que tu ne t'en relèves pas. Le pendule ne doit pas te toucher. Mais toi, rien ne t'empêche de le frapper... Pourquoi baisses-tu ton nez en quinte ?

— Je... je ne parviendrai jamais à parer le pendule avec mon épée. Je suis trop faible... Je serai toujours trop faible ! Parce que je suis une fille !

— Viens par là, fillette. Essuie ton nez. Écoute-moi bien. Aucun athlète au monde, aucun géant, aucun colosse n'est capable de parer les coups portés par la queue d'une vouivre, les pinces d'un gigascorpion ou les serres d'un griffon. Or les pendules imitent justement ce type d'attaques. N'essaie même pas de les parer. Ne repousse pas le pendule, mais prends appui sur lui. Puise en lui l'énergie qui t'est nécessaire pour attaquer. Il suffit d'un léger – mais rapide – rebond, suivi aussitôt d'une attaque éclair réalisée à partir d'un demi-tour inversé. Tu as compris comment on peut puiser de l'impetus en partant d'un rebond ? C'est clair ?

— Mhm.

— La clef, c'est la rapidité, Ciri, pas la force. La force est indispensable au bûcheron pour couper les arbres à la hache dans la forêt. C'est d'ailleurs pourquoi rares sont les filles à devenir bûcherons... As-tu bien compris de quoi il retournait ?

— Je crois, oui... Vas-y, fais balancer les pendules !

— Repose-toi, avant.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Tu sais comment faire à présent ? Les mêmes pas, une feinte...

— Oui, je sais.

— Alors en avant !

— Haaa ! Ha ! Haaaaa ! Je t'ai eu ! Je t'ai touché, griffon ! Tu as vu ça, Geralt ?

— Ne crie pas. Contrôle ta respiration.

— Je l'ai fait ! J'ai réussi ! Félicite-moi, Geralt !

— Bravo, Ciri. Tu as bien travaillé.

\*\*\*

La neige disparut vers la mi-février, balayée par un vent chaud qui soufflait du sud, à travers le col de la montagne.

\*\*\*

Les sorceleurs ne voulaient rien savoir de ce qui se passait dans le monde.

Triss, avec détermination et obstination, orientait sur la politique les longues discussions qu'ils avaient tous ensemble, le soir, dans la grande salle sombre uniquement éclairée par les crachements du feu dans l'imposante cheminée. Les réactions des sorceleurs étaient toujours les mêmes. Geralt se taisait, la main sur le front. Vesemir opinait du chef et faisait parfois des remarques qui n'apportaient rien de nouveau, si ce n'est que, « de son temps », tout était mieux, plus logique, plus honnête et plus sain. Eskel se montrait d'une amabilité certaine ; il prodiguait des sourires à la magicienne, soutenait son regard, et il lui arrivait même de s'intéresser à une question ou une affaire de moindre importance. Coën bâillait ouvertement, les yeux fixés sur le plafond. Quant à Lambert, il ne cachait pas son dédain.

Les sorceleurs ne voulaient rien savoir. Les dilemmes qui faisaient perdre le sommeil aux rois, aux magiciens, aux suzerains et aux chefs de clan, les problèmes qui faisaient trembler et gronder les conseils, les cercles et les assemblées de guerriers, rien ne leur importait guère. Tout ce qui se passait derrière les cols rocheux ensevelis sous la neige, de l'autre côté de la rivière Gwenllech dont le cours de plomb charriait des glaçons, n'existait pas à leurs yeux. Seul comptait Kaer Morhen, ce lieu isolé, perdu au cœur des montagnes sauvages.

Ce soir-là, Triss était inquiète et à cran ; peut-être était-ce dû au vent qui mugissait entre les murs de la forteresse. Tout le monde était



étrangement excité. Les sorcateurs, à l'exception de Geralt, étaient particulièrement loquaces. Bien entendu, ils ne parlaient que d'une seule chose : le printemps. Et de leur départ prochain sur les routes. De ce qu'ils trouveraient sur leur chemin : des vampires, des wivernes, des sylvains, des lycanthropes et des basilics...

Cette fois-ci, ce fut au tour de Triss de bâiller et de regarder au plafond. Pour une fois, c'est elle qui se taisait, jusqu'à ce qu'Eskel lui pose une question. Une question qu'elle attendait depuis longtemps.

— Et que se passe-t-il véritablement dans les Royaumes du Sud, au-delà de la rivière Iaruga ? Cela vaut-il la peine de se diriger vers ces contrées ? Nous ne voudrions pas tomber au beau milieu d'une fâcheuse affaire.

— Qu'appelles-tu une fâcheuse affaire ?

— Eh bien..., balbutia-t-il. Tu nous parles constamment de la possibilité d'une nouvelle guerre, des luttes incessantes sur les territoires frontaliers, des rébellions sur les terres occupées par Nilfgaard... Tu as évoqué la rumeur selon laquelle les Nilfgaardiens pourraient de nouveau franchir la rivière Iaruga...

— Pff ! fit Lambert. Ils se battent, s'entre-tuent, et se taillent en pièces sans répit depuis des centaines d'années ! Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Moi, j'ai déjà pris ma décision, je m'en irai loin vers le sud, à Sodden, Mahakam et Angren. Les monstres se multiplient toujours là où des armées sont passées. À ces endroits-là, on gagne mieux sa pitance qu'ailleurs.

— C'est vrai, confirma Coën. Les environs se dépeuplent, on ne voit plus que des femmes dans les villages qui ne parviennent pas à s'en sortir... Un tas d'enfants sans toit ni parents, qui errent tout autour... Les proies faciles attirent les monstres.

— Quant à ces messieurs les barons, les notables et les starostes, ajouta Eskel, ils sont trop préoccupés par la guerre, ils n'ont pas le temps de défendre leurs sujets. Ils doivent louer nos services. Tout cela est vrai, mais, d'après ce que nous a raconté Triss toutes ces soirées durant, le conflit avec Nilfgaard semble bien plus grave qu'une simple guérilla locale. N'est-ce pas, Triss ?

— Si c'était le cas, cela vous siérait à merveille, n'est-ce pas ? déclara la magicienne sur un ton virulent. S'il y avait une vraie guerre bien sanglante, il y aurait plus de villages dépeuplés, et des veuves et des orphelins à ne plus savoir qu'en faire...

— Je ne comprends pas ton sarcasme. (Geralt enleva sa main de son front.) Je ne le comprends vraiment pas, Triss.

— Moi non plus, mon enfant. (Vesemir releva la tête.) Que veux-tu dire en parlant de ces veuves et de ces enfants ? Lambert et Coën causent un peu à la légère, comme on le fait à leur âge, mais les mots importent peu. Tu sais pourtant bien qu'ils...

— Qu'ils protègent ces enfants, interrompit-elle, en colère. Oui, je le sais bien. Ils les protègent des loups-garous, qui en un an parviennent à en tuer deux ou trois, tandis que les éclaireurs nilfgardiens peuvent, en l'espace d'une heure, massacrer et brûler tout un hameau ! Oui, vous défendez les orphelins. Moi, en revanche, je lutte pour qu'il y en ait le moins possible. Je combats les causes, pas les effets. C'est pourquoi je fais partie du Conseil de Foltest de Témérie, et que j'y siége aux côtés de Fercart et de Keira Metz. Nous débattons des moyens d'empêcher la guerre et, au cas où celle-ci viendrait à éclater, de la manière de nous défendre. Parce que la guerre plane constamment au-dessus de nos têtes, tel un vautour. Pour vous, il s'agit d'une fâcheuse affaire. Pour moi, c'est un enjeu dont dépend notre subsistance. J'ai accepté cet enjeu, c'est pourquoi votre indifférence et votre légèreté me blessent et m'offusquent.

Geralt se redressa et la regarda.

— Nous sommes des sorceleurs, Triss. Ne peux-tu donc le comprendre ?

— Qu'y a-t-il à comprendre ? (La magicienne secoua sa frange châtain.) Tout est parfaitement clair. Vous avez choisi d'entretenir un rapport bien précis au monde qui vous entoure. Par ce choix, vous acceptez que ce monde puisse tomber en ruine. Moi, je ne l'accepte pas. C'est là notre différence.

— Je ne suis pas certain qu'il ne s'agisse que de cela.

— Le monde tombe en ruine, répéta la magicienne. On peut l'observer passivement. Ou on peut y remédier.

— Comment ? demanda Geralt dans un sourire ironique. Avec des émotions ?

Triss ne répondit pas ; elle tourna son visage en direction du feu qui crépitait dans la cheminée.

— Le monde tombe en ruine..., répéta Coën en hochant la tête d'un air pensif. Combien de fois ai-je déjà entendu cette phrase !

— Et moi donc ! renchérit Lambert dans une grimace. Rien d'étrange à cela, c'est devenu une expression très répandue, dernièrement. C'est ce que disent les rois quand il s'avère qu'une once de raison leur est finalement indispensable pour régner. C'est ce que disent les commerçants quand leur avarice et leur bêtise les conduisent à la faillite. C'est ce que disent les magiciens quand ils commencent à perdre de leur influence sur la politique ou sur leurs sources de revenus. Quant à celui à qui s'adresse cette expression, il doit immédiatement s'attendre à recevoir une proposition. Abrège donc les préliminaires, Triss, et fais-nous ta proposition.

— Les joutes oratoires ne m'ont jamais intéressée, pas plus que les discours pleins d'éloquence qui visent à moquer leurs destinataires. (La magicienne jaugea le jeune sorceleur d'un regard froid.) Je n'ai

aucune intention de prendre part à ce genre de chose. Vous ne savez que trop bien ce qui m'importe. Vous voulez faire les autruches ? C'est votre affaire. Mais de ta part, Geralt, cela m'étonne beaucoup.

— Triss. (Le sorcier aux cheveux blancs regarda de nouveau la magicienne droit dans les yeux.) Qu'espères-tu de moi ? Que je participe activement à la lutte pour sauver ce monde qui tombe en ruine ? Que je m'engage dans l'armée pour empêcher l'avancée de Nilfgaard ? Que, dans le cas où une nouvelle bataille de Sodden surviendrait, je me tienne avec toi sur le Mont et que je me batte à tes côtés pour la liberté ?

— J'en serais fière, murmura-t-elle, la tête baissée. Je serais fière et heureuse de pouvoir me battre à tes côtés.

— Je te crois. Mais je ne suis pas assez noble pour ça. Ni assez courageux. Je ne suis pas fait pour être un soldat ni un héros. La peur pénétrante de la douleur, les blessures, la mort n'en sont pas l'unique raison. Rien ne peut empêcher un soldat d'être en proie à la peur, mais il est possible de le motiver de sorte qu'il la dépasse. Or je n'ai pas une telle motivation. Je ne puis l'avoir. Je suis un sorcier. Un mutant créé de manière artificielle. Je tue les monstres. Pour de l'argent. Je protège les enfants quand leurs parents me paient. Si des Nilfgardiens me payaient, je protégerais leurs enfants. Et quand bien même le monde serait réduit en cendres, ce dont je doute fort, je continuerais à tuer des monstres jusqu'à ce que l'un d'eux me tue. C'est là mon destin, ma motivation, ma vie, mon rapport au monde. Je ne l'ai pas choisi. On l'a fait pour moi.

— Tu es aigri ou alors tu feins de l'être, déclara la magicienne en tirant nerveusement sur une mèche de ses cheveux. Tu oublies que je te connais, alors ne joue pas devant moi au mutant insensible, sans cœur, sans scrupule et sans volonté propre. Quant aux raisons de cette amertume, je les devine et les comprends... Ça a un rapport avec la prophétie de Ciri, n'est-ce pas ?

— Non, c'est faux, répliqua-t-il froidement. Je constate que, finalement, tu me connais mal. Je crains la mort comme tout le monde, mais je me suis fait à l'idée de mourir il y a déjà bien longtemps ; je ne me fais pas d'illusions. Ne vois dans cette déclaration aucun apitoiement sur mon sort, Triss, mais un simple constat. Une évidence. Aucun sorcier n'est encore mort de vieillesse, dans son lit, alors qu'il dictait son testament. Aucun. Ciri ne m'a ni surpris ni effrayé. Je sais que je mourrai un jour dans un trou puant la charogne, déchiqueté par un griffon, une lamie ou une manticoïde. Mais je ne veux pas mourir dans cette guerre, parce que ce n'est pas la mienne.

— Tu me surprends à parler ainsi, rétorqua-t-elle sur un ton sec. Ton manque de motivation, puisque c'est ainsi que tu as choisi de qualifier cette distance irrévérencieuse et cette indifférence, m'étonne

tout autant. Tu étais à Sodden, à Angren et à Autre Rive. Tu sais ce qui s'est passé à Cintra, ce qui est arrivé à la reine Calanthe et aux dizaines de milliers de personnes qui vivaient là-bas. Tu sais quel enfer a traversé Ciri, tu sais pourquoi elle crie la nuit. Je le sais comme toi, puisque j'y étais également. Moi aussi, j'ai peur de la douleur et de la mort, aujourd'hui plus encore que par le passé ; j'ai mes raisons. Pour ce qui est de la motivation qui conduit à se battre, il me semble qu'à l'époque je n'en avais pas plus que toi. Le sort de Sodden, de Brugge, de Cintra ou d'autres royaumes devait-il vraiment m'importer, à moi, une magicienne ? Et que dire des problèmes des monarques, plus incapables les uns que les autres ? Ou des intérêts des marchands et des barons ? En tant que magicienne, j'aurais aussi très bien pu dire que cette guerre n'était pas la mienne, et que je pouvais toujours élaborer des élixirs pour les Nilfgaardiens sur les ruines de ce monde. Mais je me suis dressée sur le Mont aux côtés de Vilgefortz, d'Artaud Terranova, de Fercart, d'Enid Findabair et de Filippa Eilhart, accompagnée de ta chère Yennefer. Et de tous ceux qui ne sont plus là aujourd'hui : Corail, Yoël, Vanielle... À un moment donné, la peur m'a fait oublier toutes mes formules magiques, à part une qui m'a permis de me téléporter loin de cet horrible endroit, jusqu'à ma maison, dans ma petite tour à Maribor. Je me souviens aussi d'avoir vomi d'effroi, alors que Yennefer et Corail me soutenaient par la nuque et les cheveux...

— Arrête ! Je t'en prie, arrête...

— Non, Geralt ! Je n'arrêterai pas ! Tu voulais savoir ce qui s'est passé là-bas, sur le Mont ? Alors écoute : tout n'était que fracas et désolation, il y avait des flèches enflammées et des boules de feu qui explosaient au milieu de hurlements et de grondements terribles, et je me suis soudain retrouvée à terre sur un tas de lambeaux calcinés et fumants. J'ai compris que ce tas de lambeaux, c'était Yoël, et que ce qui se trouvait à côté, cette horrible chose, ce corps sans bras ni jambes qui poussait des hurlements macabres, c'était Corail. J'ai cru que le sang dans lequel je baignais était celui de Corail. Mais en vérité, c'était le mien. J'ai alors vu ce que l'on m'avait fait, et je me suis mise à hurler, à hurler comme un chien dément, comme un enfant battu...

» Laisse-moi ! N'aie crainte, je ne vais pas me mettre à pleurer. Je ne suis plus la petite fille de la tour de Maribor. Par tous les dieux, je suis Triss Merigold, la Quatorzième Morte du combat de Sodden ! Sur le Mont, il y a bien quatorze tombeaux sous l'obélisque, mais seulement treize corps y sont ensevelis. Tu t'étonnes qu'on ait pu commettre une telle erreur ? Tu ne devines donc pas ? La plupart des cadavres étaient en morceaux, et de fait difficilement identifiables ; personne n'a fait le tri. Il était tout aussi difficile de dénombrer les

survivants. De ceux qui m'avaient bien connue, il ne restait que Yennefer, et elle était devenue aveugle. Les autres ne m'avaient rencontrée qu'occasionnellement, et ils me reconnaissaient toujours à ma belle chevelure... Mais moi, male rage, je ne l'avais plus, ma chevelure !

Geralt la serra contre lui plus encore. Cette fois, elle n'essaya pas de le repousser.

— On nous a prodigué les sortilèges les plus puissants, reprit Triss d'une voix sourde, on a usé sans compter de toutes sortes de formules magiques, d'élixirs, d'amulettes et d'artefacts. Rien ne devait manquer aux héros blessés du Mont ! On nous a soignés, recousus, redonné notre apparence première, nos cheveux, nos yeux... Il ne reste pratiquement aucune trace... Mais je ne porterai plus jamais de robe décolletée, Geralt. Plus jamais...

Les sorcateurs ne soufflaient mot. Ciri, qui s'était glissée sans bruit dans la grande salle et s'était arrêtée à l'entrée, se taisait également, les bras serrés et les mains croisées sur sa poitrine.

— Alors ne me parle pas de motivation, déclara la magicienne après un silence. Avant que nous nous rendions sur le Mont, les membres du Chapitre nous avaient simplement dit : « Il le faut. » À qui appartenait cette guerre ? Que défendions-nous là-bas ? Des terres ? Des frontières ? Des gens et leurs chaumières ? L'intérêt des rois ? Les influences et les revenus des magiciens ? L'Ordre face au Chaos ? Je l'ignore. Mais nous nous sommes battus parce qu'il le fallait. Et si c'était à refaire, eh bien, je me dresserais de nouveau sur le Mont. Parce que si je ne le faisais pas, cela voudrait dire que l'autre bataille aurait été vaine.

— Moi, je me tiendrai à tes côtés ! fit Ciri dans un cri aigu. Tu verras, je serai là ! Ces Nilfgaardiens me paieront ce qu'ils ont fait à ma grand-mère, et tout le reste... Moi, je n'ai pas oublié !

— Tais-toi, grommela Lambert. Ne te mêle pas des conversations des adultes...

— C'est ça ! (La fillette tapa du pied et dans ses yeux s'embrasa une flamme verte.) À votre avis, pourquoi est-ce que j'apprends à manier l'épée ? Parce que je veux le tuer, lui, ce chevalier noir que j'ai vu à Cintra, celui avec des ailes sur le heaume, pour ce qu'il m'a fait, pour la peur qu'il m'a causée ! Et je le tuerai ! C'est pour ça que je m'entraîne !

— Alors tu cesseras l'entraînement, intervint Geralt d'une voix plus froide que les murs de Kaer Morhen. Tant que tu n'auras pas compris ce qu'est une épée et à quoi elle doit servir entre les mains d'un sorcateur, tu n'y toucheras plus. Tu n'apprends pas à tuer et à être tuée. Tu n'apprends pas à tuer à cause de la peur ou de la haine, mais pour sauver des vies. La tienne et celle des autres.

La fillette se mordit les lèvres, toute tremblante d'émotion et de colère.

— Tu as compris ?

Ciri releva subitement la tête.

— Non.

— Alors tu ne le comprendras jamais. Sors d'ici.

— Geralt, je...

— Sors !

Ciri tourna les talons. Elle resta immobile un moment, indécise, comme si elle attendait quelque chose, quelque chose qui ne pouvait arriver, puis elle remonta l'escalier en courant. Ils entendirent une porte claquer.

— Tu as été trop dur, le Loup, beaucoup trop dur, déclara Vesemir. Il fallait, par ailleurs, éviter d'agir de la sorte en présence de Triss. Le lien émotionnel...

— Ne me parle pas d'émotions. J'en ai assez d'entendre parler d'émotions !

— Et pourquoi cela ? demanda la magicienne dans un sourire ironique et glacial. Hein, Geralt ? Ciri est un être normal. Elle ressent les choses naturellement, elle accepte ses émotions telles qu'elles sont en vérité. Toi, bien entendu, tu ne comprends pas et tu t'étonnes. Cela te surprend et t'agace, le fait que quelqu'un puisse ressentir, de manière naturelle, de l'amour, de la haine, de la peur, de la douleur, du regret, de la joie et du chagrin ; que l'on considère justement comme anormale l'insensibilité, la distance ou l'indifférence. Oh oui, Geralt ! Tout cela t'indispose profondément, à tel point que tu te mets à penser aux souterrains de Kaer Morhen, au Laboratoire, aux fioles empoussiérées remplies de poisons mutagènes...

— Triss ! s'écria Vesemir en voyant le visage de Geralt devenir soudain livide. (La magicienne ne se laissa pas interrompre, elle parlait de plus en plus vite, de plus en plus fort.)

— Qui essaies-tu de tromper, Geralt ? Moi ? Elle ? Ou toi-même ? Peut-être ne veux-tu pas voir la vérité en face, celle que chacun connaît à part toi ! Peut-être refuses-tu d'admettre que les élixirs et les Herbes n'ont jamais eu raison des émotions et des sentiments humains qui t'habitaient ! C'est toi-même qui les as anéantis, toi seul ! Mais je t'interdis de les tuer chez cette enfant !

— Silence ! hurla Geralt en se levant brusquement de sa chaise. Silence, Merigold !

Il se retourna et laissa pendre ses bras en signe d'impuissance.

— Pardon, dit-il à voix basse. Pardonne-moi, Triss.

Il se dirigea rapidement vers l'escalier, mais la magicienne se leva d'un bond, se précipita vers lui et l'enlaça.

— Tu ne sortiras pas de cette pièce seul, souffla-t-elle. Je ne

permettrai pas que tu sois seul. Pas dans un moment pareil.

\*\*\*

Ils surent immédiatement où la fillette s'était enfuie. La neige était tombée en petits flocons humides ce soir-là, elle avait recouvert la cour d'un manteau blanc, fin et immaculé. Ils y avaient découvert des traces de pas.

Ciri était debout au sommet d'un mur en ruine, immobile telle une statue. Elle tenait son épée au-dessus de l'épaule droite, sa garde était à la hauteur de ses yeux. Les doigts de sa main gauche effleuraient la poignée.

En les voyant, la fillette fit un bond, exécuta une pirouette et atterrit mollement dans une position identique, mais inversée.

— Ciri, fit le sorceleur. Descends, je t'en prie.

Elle semblait ne pas entendre. Elle n'avait pas bougé ni même frémi. Triss avait cependant remarqué comme la lueur de la lune, reflétée par la lame de l'épée sur le visage de l'enfant, faisait scintiller les larmes qui coulaient sur ses joues d'une lumière d'argent.

— Personne ne me prendra mon épée ! cria la fillette. Personne ! Pas même toi !

— Descends, répéta Geralt.

Elle hocha la tête d'un air provocateur, et en une seconde bondit de nouveau. Une brique branlante glissa sous son pied dans un craquement. Ciri vacilla puis tenta de retrouver l'équilibre. En vain.

Le sorceleur s'élança dans sa direction.

Triss leva la main et ouvrit la bouche pour prononcer une formule de lévitation. Mais elle savait qu'elle n'en aurait pas le temps. Tout comme elle savait que Geralt non plus n'arriverait pas à temps pour sauver la fillette. C'était impossible.

Et pourtant, il y parvint.

Il atterrit sur ses genoux avant de rouler sur le côté. Il était tombé, mais il n'avait pas lâché Ciri.

La magicienne s'approcha d'eux lentement. Elle entendit la fillette murmurer et renifler. Geralt aussi murmurait quelque chose. Triss ne parvenait pas à distinguer les mots, mais elle en comprenait le sens.

Un vent doux mugit à travers les fissures du mur. Le sorceleur releva la tête.

— C'est le printemps, fit-il doucement.

— Oui, confirma-t-elle en avalant sa salive. Les cols sont encore enneigés, mais dans les vallées... c'est déjà le printemps. N'est-ce pas le moment pour nous de partir, Geralt ? Toi, moi et Ciri ?

— Oui. Il est grand temps.

« En amont de la rivière, nous vîmes leurs villes aux formes si délicates, comme tissées dans la brume matinale dont elles se détachaient. Il nous semblait qu'elles disparaîtraient aussitôt, qu'elles seraient emportées par le vent qui faisait onduler la surface de l'eau. On voyait de petits palais, blancs comme les fleurs du nénuphar ; de petites tours qui paraissaient de lierre tressé ; des ponts, flottant au vent comme les saules pleureurs. Il y avait d'autres choses encore pour lesquelles nous ne parvenions pas à trouver de nom ni d'appellation. Nous en avions pourtant une infinité pour tout ce que nos yeux avaient déjà vu dans ce monde nouveau, ressuscité. Quelque part dans les recoins éloignés de notre mémoire, nous avions rapidement retrouvé les noms des dragons et des griffons, ceux des sirènes et des nymphes, des sylphides et des dryades. Ceux des licornes blanches qui, au crépuscule, venaient s'abreuver à la rivière, penchant sur l'eau leurs têtes gracieuses. Nous attribuâmes des noms à chaque chose. Et tout nous devenait alors proche, connu, familier. Hormis eux. Eux qui, bien qu'ils nous soient semblables, nous étaient étrangers, si étrangers que nous restâmes longtemps sans trouver de nom à cette différence. »

Hen Gedyndeith, *les Elfes et les Humains*.

« Un bon elfe est un elfe mort. »

Le maréchal Milan Raupenneck.



## CHAPITRE 4

Le malheur, à l'instar de l'autour, frappa comme il avait coutume de le faire : il plana au-dessus de leurs têtes pendant un certain temps, attendant le moment opportun pour lancer son attaque. Ils s'étaient éloignés des quelques hameaux situés en amont de la rivière Gwenllech et de la Haute Buina, où ils avaient dépassé Ard Carraigh et s'étaient enfoncés sous le dôme d'une forêt vierge entrecoupée de ravins. Tel un oiseau de proie, le malheur ne manqua pas sa cible. Il s'abattit sur sa victime sans faillir, et sa victime était Triss.

Au départ, son mal semblait pénible mais pas vraiment dangereux, et rappelait de simples troubles gastriques. Geralt et Ciri s'efforçaient discrètement de ne pas prêter attention aux haltes forcées que leur imposait la magicienne en raison de son état. Triss, pâle comme la mort, couverte de sueur et pliée de douleur, essaya de poursuivre sa route encore quelques heures, mais, vers la mi-journée, après un arrêt anormalement long dans les buissons qui bordaient le chemin, elle n'était plus guère en état de grimper sur son cheval. Ciri voulut lui venir en aide, mais sa tentative se solda par un échec : ne pouvant se retenir à la crinière de sa monture, la magicienne glissa sur le flanc de l'animal et tomba à terre.

Geralt et Ciri la relevèrent et l'allongèrent sur un manteau. Le sorceleur, sans mot dire, défit les sacoches de Triss. Il finit par y trouver un coffret contenant des élixirs magiques, l'ouvrit et poussa un juron. Tous les flacons étaient identiques et les signes mystérieux de leurs sceaux ne lui disaient rien.

— Lequel est-ce, Triss ?

— Aucun, gémit-elle en se tenant le ventre des deux mains. Je ne peux pas... Je ne peux rien prendre.

— Comment ? Pourquoi donc ?

— Je souffre d'une allergie...

— Toi ? Une magicienne ?

— Je suis allergique ! hoqueta-t-elle dans une colère impuissante et une rage désespérée. Je l'ai toujours été ! Je ne tolère pas les élixirs ! Ils me servent à soigner les autres ; lorsqu'il s'agit de moi, je ne me sers que des amulettes !

— Et où est ton amulette ?

— Je l'ignore, dit-elle entre ses dents. J'ai dû l'oublier à Kaer Morhen. Ou l'égarer...

— Peste ! Que faire ? Tu devrais peut-être t'envoyer un sortilège ?

— J'ai déjà essayé. Voilà le résultat. Je ne parviens pas à me concentrer à cause de ces crampes...

— Ne pleure pas.

— C'est facile à dire !

Le sorceleur se leva, retira ses propres sacoches du dos d'Ablette

et fouilla à l'intérieur. Triss se roula en boule – la douleur portée à son paroxysme avait crispé son visage et tordu ses lèvres.

— Ciri...

— Qu'y a-t-il, Triss ?

— Tu te sens bien, toi ? Tu n'as aucun... malaise ?

La fillette secoua la tête en signe de négation.

— C'est peut-être une intoxication ? Qu'ai-je donc avalé ? Nous avons pourtant tous mangé la même chose... Geralt ! Lavez-vous bien les mains, tous les deux. Veille à ce que Ciri se lave les mains...

— Reste tranquillement allongée. Bois ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De simples herbes aux vertus apaisantes. Il y a autant de magie là-dedans que dans un dé à coudre, ça ne devrait pas te faire de mal. Juste atténuer ces spasmes.

— Geralt, les spasmes... ce n'est rien. Mais si je venais à avoir de la fièvre... Ce pourrait être... la dysenterie. Ou la paratyphoïde.

— Tu n'es pas immunisée ?

Triss ne répondit pas ; elle détourna la tête, pinça les lèvres et se roula plus encore sur elle-même. Le sorceleur arrêta là son interrogatoire.

Après l'avoir laissée se reposer quelque peu, Geralt et Ciri installèrent la magicienne sur la selle d'Ablette. Le sorceleur était assis derrière elle et la maintenait des deux bras. Ciri, qui chevauchait flanc contre flanc, tenait les rênes et tirait en même temps le hongre de Triss. Ils ne parcoururent même pas un mile. La magicienne glissait des mains de Geralt et ne tenait pas en selle. Elle fut soudain prise d'un frisson convulsif, et la fièvre apparut aussitôt. Les symptômes de la gastrite s'intensifièrent. Geralt espérait qu'il s'agissait là d'une réaction allergique aux traces de magie présentes dans son élixir de sorceleur. Il s'accrochait à cet espoir. Mais au fond il n'y croyait pas.

\*\*\*

— Ah, mon bon seigneur ! dit le centenier. Vous tombez pas au bon moment ! J'dirais même que vous pouviez pas tomber pire.

Le centenier avait raison, Geralt ne pouvait ni le nier ni le contester.

Le poste fortifié qui gardait le pont et qui à l'accoutumée comptait trois soldats, un garçon d'écurie, le pontonnier et tout au plus quelques voyageurs, grouillait de monde cette fois-là. Le sorceleur avait dénombré plus de trente hommes d'armes aux couleurs de Kaedwen et une bonne cinquantaine d'avant-gardes qui avaient établi leur campement tout autour de l'enceinte de pieux, en contrebas. La majeure partie des hommes se reposait à proximité des feux de camps, comme le veut la règle militaire ancestrale selon laquelle un soldat dort quand il peut et se lève dès qu'il le doit. Derrière la porte cochère

grande ouverte régnait une belle agitation : à l'intérieur de l'avant-poste, il y avait également nombre de gens et de chevaux. Au sommet de la petite tour de garde penchée, deux soudards armés d'arbalètes montaient la garde, prêts à tirer. Six charrettes de paysans et deux carrioles de marchands étaient arrêtées sur la route défoncée, creusée par les sabots, qui menait au pont tandis qu'une dizaine de bœufs d'attelage, qui courbaient tristement la tête en direction du sol fangeux, avaient été parqués dans un enclos.

— Y a eu une attaque contre l'avant-poste. Hier, dans la nuit. (Le centenier devançait les questions.) On est arrivés juste à temps avec les renforts. Sans quoi, on aurait plus trouvé ici que de la terre brûlée.

— Qui vous a attaqués ? Des bandits ? Des déserteurs ?

Le soldat secoua la tête en signe de négation ; il cracha à terre, puis jeta un œil à Ciri et à Triss, toujours recroquevillée sur sa selle.

— Entrez dans le fort, parce qu'y a qu'à voir comme la magicienne va tomber d'son cheval, dit-il. On a déjà plusieurs blessés à l'intérieur ; une de plus, ça fera pas d'grande différence.

Dans la cour, quelques personnes aux bandages ensanglantés étaient allongées sous un abri de fortune ouvert. Un peu plus loin, entre le mur de la palissade et le puits à chadouf en bois, Geralt aperçut six corps inanimés recouverts d'une toile de jute ; seuls dépassaient des pieds dont les chausses étaient crasseuses et usées.

— Installez la magicienne là-bas, près des blessés. (Le soldat leur indiqua l'abri ouvert.) Ah ! messire le sorceleur, c'est une véritable poisse qu'elle soit malade. Certains des not' ont sacrément ramassé au cours d'la bataille ; l'aide de la magie aurait été la bienvenue. À l'un, on a r'tiré une flèche, et la pointe est restée coincée dans ses boyaux. Avant d'main, y se sera vidé d'son sang, le pauvre malheureux... Et v'là qu'la magicienne, qui aurait pu l'sauver, est elle-même prise de fièvre, et qu'c'est à nous qu'elle demande de l'aide... Comme j'lai dit, vous arrivez au mauvais moment...

Il s'interrompit en remarquant que le sorceleur ne pouvait détacher son regard des corps recouverts de toile.

— Deux d'l'avant-poste, deux des not' et... deux des autres, dit-il en tirant sur le bord du tissu raidi. J'tez donc un œil, si ça vous dit.

— Ciri, ne reste pas là.

— Moi aussi, je veux voir ! (La fillette surgit de derrière le sorceleur et regarda les cadavres, bouche bée.)

— Fais ce que je te dis, s'il te plaît. Va t'occuper de Triss.

Ciri ronchonna, mais elle obéit à Geralt. Ce dernier s'approcha des corps.

— Des elfes, constata-t-il, sans cacher sa surprise.

— Des elfes, oui, confirma le soldat. Des Scoia'tael.

— Des quoi ?

— Des Scoia'tael, répéta le centenier. Des bandes venues des forêts.

— C'est un nom étrange. Si je ne m'abuse, cela signifie « les Écureuils », non ?

— Oui, messire. C'est exact. C'est comme ça qu'y s'appellent eux-mêmes en langue elfique. Les uns disent que c'est parce qu'y portent parfois des queues d'écureuil à leurs colbacks ou à leurs bonnets. Les autres, parce qu'y vivent dans les bois et qu'y s'alimentent de noix. Y a d'plus en plus d'problèmes avec eux, moi j'vous l'dis.

Geralt hocha la tête. Le soldat recouvrit les corps avec la toile et s'essuya les mains sur son cafetan.

— Venez, fit-il. Ça sert à rien d'rester là, j'vais vous amener au commandant. Not' dizénier va s'occuper d'vot' malade comme y pourra. Y sait cautériser et recoudre les plaies, remettre les os en place, alors y va peut-être arriver à concocter un remède, qui sait ? C'est un gars qui en a dans la tête, un gars des montagnes. Venez, messire le sorceleur.

Un débat bruyant et houleux avait lieu sous la hutte enfumée et sombre du pontonnier. Un chevalier aux cheveux ras, vêtu d'une tunique jaune et d'une cotte de mailles, interpellait vivement deux marchands et un avocat ; le pontonnier, quant à lui, avait la tête bandée, et assistait à ce spectacle avec un air plutôt maussade et indifférent.

— J'ai dit non ! (Le chevalier frappa du poing sur la table branlante, puis il se redressa en replaçant son hausse-col sur sa poitrine.) Tant que le détachement d'éclaireurs ne sera pas rentré, vous ne bougerez point d'ici ! Vous n'allez pas vous embarquer maintenant sur les grandes routes !

— Je dois être à Daevon dans deux jours ! s'écria l'avocat en agitant sous les yeux du chevalier un petit bâton entaillé et marqué d'un insigne au fer rouge. J'escorte un requérant ! Si j'arrive en retard, l'huissier me tranchera la tête ! Je me plaindrai au voïvode !

— Eh bien vas-y ! Va te plaindre ! se moqua le chevalier. Mais avant, je te conseille de bien fourrer tes chausses de paille parce que, lorsqu'il s'agit de botter les fesses, le voïvode n'y va pas de main morte ! Pour l'instant, c'est moi qui donne les ordres ici. Le voïvode est loin et je n'ai que faire de ton huissier. Ah ! Unist ! Qui donc m'amènes-tu là, centenier ? Encore un marchand ?

— Non, répondit le soldat avec hésitation. C'est un sorceleur, messire. Son nom est Geralt de Riv.

À la grande surprise de ce dernier, le chevalier lui adressa un large sourire, s'approcha de lui et lui tendit la main pour le saluer.

— Geralt de Riv, répéta-t-il sans se défaire de son sourire. J'ai entendu parler de vous, et pas par n'importe qui. Qu'est-ce qui vous

amène en ces lieux ?

Geralt lui expliqua la raison de sa présence en ces lieux. Le chevalier cessa de sourire.

— Vous ne tombez pas au bon moment. Ni au bon endroit. Nous sommes en guerre, messire le sorceleur. Une bande de Scoia'tael rôde dans les bois ; pas plus tard qu'hier, nous nous sommes affrontés. J'attends ici les renforts pour commencer la traque.

— Vous combattez des elfes ?

— Pas seulement. Vous, un sorceleur, n'avez donc point entendu parler des Écureuils ?

— Non. Jamais.

— En ce cas, où séjourniez-vous ces deux dernières années ? Par-delà les mers ? Parce qu'ici, chez nous, à Kaedwen, les Scoia'tael ont veillé à ce que l'on fasse grand bruit autour d'eux. Oh oui ! Ils en ont pris grand soin. Les premières bandes ont surgi alors que la guerre contre Nilfgaard venait d'éclater. Ces maudits non-humains ont profité de notre faiblesse. Nous nous battions sur le front sud, et eux ont entamé une guerre d'escarmouches sur nos arrières. Comptant que Nilfgaard nous réduirait en bouillie, ils se sont mis à proclamer la fin du règne humain, et le retour à l'ordre ancien. Les hommes à la mer ! Voilà la devise au nom de laquelle ils brûlent, pillent et tuent !

— Ça, c'est à cause de vous, c'est votre problème, intervint l'avocat sur un ton maussade, en frappant sa cuisse de son inséparable bâton, symbole de sa fonction. À vous autres, dignitaires et adoubés, de le régler. Vous avez persécuté les non-humains, vous ne les avez pas laissés vivre en paix, et voilà le résultat ! Tandis que nous, nous avons toujours escorté des requérants par cette route et jamais personne ne nous a causé d'ennui. Nous n'avions pas besoin d'une armée.

— C'est bien vrai, ça, fit l'un des marchands assis sur un banc, qui s'était tu jusqu'à présent. Les Écureuils ne sont pas plus dangereux que les bandits qui écumaient les chemins de la région. À qui donc les elfes se sont-ils attaqués en premier ? Eh bien, à ces bandits !

— Ça me fait une belle jambe, tiens, de savoir qui, d'un elfe ou d'un bandit, me transpercera de sa flèche, tapi dans les fourrés ! déclara soudain le pontonnier à la tête bandée. Et ma chaumière, quand ils y mettront le feu en pleine nuit alors que je serai à l'intérieur, eh bien, elle brûlera de la même manière ! Et peu importe la main qui aura tenu la torche ! Vous dites, messire le marchand, que les Scoia'tael ne sont point pires que les bandits ? Eh bien, moi, je réponds : balivernes ! Les bandits cherchaient à piller ; les elfes, eux, cherchent à saigner les humains. Des ducats, tout le monde n'en a pas ; mais du sang, chacun en a dans les veines. Vous dites, messire l'avocat, que c'est là le problème des dignitaires ? C'est pires sornettes

encore. Les bûcherons transpercés par des flèches dans les forêts, les goudronniers taillés en pièces à Hêtraie, les paysans dont les hameaux ont été incendiés, qu'ont-ils fait de mal aux non-humains ? Ils vivaient et travaillaient main dans la main, en bons voisins, et les voilà soudain frappés d'une flèche dans le dos... Et moi, alors ? De ma vie, je n'ai jamais fait de mal à un non-humain, et voyez le résultat : le sabre d'un nain m'a fendu le crâne. Et s'il n'y avait pas eu ces guerriers contre lesquels vous aboyez tant, je serais déjà six pieds sous terre.

— Justement ! (Le chevalier en tunique jaune cogna une deuxième fois la table de son poing.) Nous protégeons votre sale peau, messire l'avocat, face à ces elfes soi-disant opprimés que, selon vous, nous n'avons pas laissé vivre. Eh bien moi, je vais vous dire autre chose : nous les avons trop laissés s'enhardir. Nous les avons tolérés, traités comme des humains, d'égal à égal, et voilà qu'à présent ils nous plantent des couteaux dans le dos ! Nilfgaard les paie pour ça, j'en mettrais ma tête à couper. Quant aux elfes sauvages des montagnes, ils leur fournissent des armes. Mais leur véritable soutien, ce sont ceux qui vivent toujours parmi nous : les elfes, les demi-elfes, les nains, les gnomes et les lutins. Ce sont eux qui les cachent, les nourrissent et leur fournissent de nouvelles recrues...

— Ils ne sont pas tous comme ça, intervint le deuxième marchand, un homme mince au visage délicat, dont les traits rappelaient ceux d'un noble plutôt que d'un commerçant. La plupart des non-humains condamnent les Écureuils, messire le chevalier, et ils ne veulent rien avoir à faire avec eux. La majorité d'entre eux sont loyaux, et ils paient souvent cher cette loyauté. Rappelez-vous le burgrave de Ban Ard. C'était un demi-elfe et il était pour la paix et l'entraide. Il est mort dans un guet-apens, transpercé par une flèche.

— Décochée sans aucun doute par l'un de ses voisins, un lutin ou un nain qui feignait également la loyauté, ironisa le chevalier. Selon moi, aucun d'eux n'est loyal ! Ce sont tous des... Eh ! Tu es qui, toi ?

Geralt regarda autour de lui. Ciri se trouvait juste derrière son dos et gratifiait tout le monde de son beau regard d'émeraude. Pour ce qui était de se mouvoir sans bruit, la fillette avait manifestement fait de réels progrès.

— Elle est avec moi, expliqua le sorcelleur.

— Hummm... (Le chevalier jaugea Ciri d'un coup d'œil, puis il se tourna de nouveau vers le marchand aux traits nobles, qu'il considérait sans conteste comme le partenaire de discussion le plus sérieux.) Non, messire, ne me parlez point de la loyauté des non-humains. Ce sont tous nos ennemis ; le fait est que certains savent mieux que les autres nous faire croire le contraire. Les lutins, les nains et les gnomes vivaient parmi nous depuis des centaines d'années, plus ou moins en paix, semblait-il. Cependant, il a suffi que les elfes

relèvent la tête pour que tous prennent les armes à leur suite et se réfugient dans les forêts. Je vous le dis, nous avons eu tort de tolérer les elfes libres et les dryades, leurs forêts vierges et leurs enclaves montagneuses. Cela ne leur suffisait pas. À présent, ils hurlent partout : « C'est notre monde, dehors les vagabonds ! » Par tous les dieux, nous leur montrerons qui partira d'ici à tout jamais ! Nous avons tanné le cuir aux Nilfgaardiens ; aujourd'hui, c'est au tour de ces bandes !

— Il n'est pas facile d'attraper un elfe dans la forêt, intervint le sorcelleur. Je ne me jetterais pas non plus à la poursuite d'un gnome ou d'un nain dans les montagnes. Ces détachements sont-ils importants ?

— Ces bandes, messire le sorcelleur, ces bandes, corrigea le chevalier. Elles comptent jusqu'à vingt têtes, parfois plus. Ils appellent ces regroupements des « commandos ». C'est un terme issu de la langue des gnomes. Pour ce qui est de les attraper, il est vrai que ce n'est guère facile – on voit bien que vous êtes un expert. Leur courir après dans les bois et les fourrés n'a aucun sens. Le seul moyen est de les couper de leur point de ravitaillement, de les isoler et de les affamer. Et de saisir au collet tous ces non-humains qui leur viennent en aide. Dans les villes et les hameaux, les villages, les fermes...

— Le problème est que l'on ignore toujours qui d'entre les non-humains leur vient en aide, fit le marchand aux traits nobles.

— Alors il faut tous les attraper !

— Ah ! (Le marchand afficha un sourire.) Je comprends. J'ai déjà entendu cela quelque part. Tous les attraper et les jeter dans les mines, les camps fermés, les carrières de pierre. Tous, sans exception. Les innocents aussi. Les femmes, les enfants. N'est-ce pas ?

Le chevalier redressa la tête et frappa de sa main la poignée de son épée.

— Parfaitement ! Il en sera ainsi et pas autrement ! fit-il sur un ton sec. Vous vous souciez des enfants, mais vous-même en êtes un dans ce monde, messire. La trêve conclue avec Nilfgaard est aussi fragile que la coquille d'un œuf, la guerre peut éclater de nouveau d'un jour à l'autre, et, en temps de guerre, tout peut arriver. S'ils en sortaient vainqueurs, que pensez-vous qu'il se passerait ? Moi, je vais vous le dire : les commandos d'elfes sortiraient alors des forêts, en nombre et en force, et les autres non-humains prétendument loyaux se rallieraient à eux immédiatement. Pensez-vous vraiment que vos nains loyaux, vos lutins amicaux parleront alors de paix et de réconciliation ? Non, messire. Ils nous mettront les boyaux à l'air, et Nilfgaard réglera ses comptes avec nous par leur entremise. Ils nous jetteront ensuite à la mer, comme ils se le sont promis. Non, messire, il ne faut pas les traiter avec délicatesse. Ce sera eux ou nous. Il n'y a

pas d'autre issue !

La porte de la chaumière grinça. Un soudard vêtu d'un tablier rouge de sang apparut dans son embrasure.

— Pardon de vous déranger, fit-il en se raclant la gorge. Lequel de ces messires a-t-il amené la femme malade ?

— C'est moi, répondit le sorcelleur. Que se passe-t-il ?

— Suivez-moi, je vous prie.

Ils sortirent dans la cour.

— Elle va mal, messire, déclara le soldat en désignant Triss. Je lui ai donné à boire de la gnôle avec du poivre et du salpêtre, mais ça n'a rien donné... de bon.

Geralt ne fit aucun commentaire, il n'y avait rien à dire.

La magicienne recroquevillée sur elle-même rendait justement le témoignage irrévocable que la gnôle additionnée de poivre et de salpêtre n'était pas ce que son estomac tolérait le mieux.

— Ça pourrait bien être une de ces pestes, fit le soudard en plissant son front. Ou alors, comment ça s'appelle déjà... la caque-sangue. Si ça se répandait parmi les hommes...

— C'est une magicienne, protesta le sorcelleur. Les magiciennes ne tombent pas malades.

— Bien entendu, fit sur un ton cynique le chevalier qui était sorti à leur suite. La vôtre, à ce que je vois, est même en pleine forme. Écoutez-moi, messire Geralt. Cette femme a besoin d'une aide que nous ne sommes point en mesure de lui apporter. En outre, vous comprendrez que je ne puis guère risquer de laisser une épidémie se propager au sein de l'armée.

— Je comprends. Je pars sur-le-champ. Je n'ai pas le choix, je dois retourner en direction de Daevon ou d'Ard Carraigh.

— Vous n'irez pas bien loin. Les éclaireurs ont reçu l'ordre de ne laisser passer personne. Par ailleurs, c'est dangereux. Les Scoia'tael se sont justement retirés dans cette direction.

— Je m'en sortirai.

— D'après ce que j'ai entendu dire de vous, je n'en doute guère, fit le chevalier en tordant ses lèvres. Mais rappelez-vous que vous n'êtes pas seul. Vous avez sur le dos une femme gravement malade et ce marmot...

Ciri, qui était occupée à frotter sa chaussure pleine de crottin contre le barreau d'une échelle, releva la tête. Le chevalier toussota et baissa les yeux. Geralt sourit discrètement. Au cours de ces deux dernières années, la fillette avait pratiquement oublié son ascendance et s'était presque défaite de ses manières et attitudes princières, mais son regard, lorsqu'elle le voulait, rappelait fortement celui de sa grand-mère. Si fortement d'ailleurs que la reine Calanthe aurait certainement été fière de sa petite-fille.



— Humm, de quoi est-ce que j'étais en train de..., bredouilla le chevalier en tirant sur son ceinturon, tout gêné qu'il était. Messire Geralt, je sais ce que vous devez faire. Allez par-delà la rivière, en direction du sud. Vous rattraperez une caravane qui suit cette route. La nuit va bientôt tomber, la caravane donnera sûrement relâche à ses chevaux, et vous l'aurez rejointe avant l'aube.

— Quel genre de caravane est-ce là ?

— Je l'ignore, répondit le chevalier en haussant les épaules. Mais ce ne sont ni des marchands ni l'escorte d'un requérant quelconque. Il y règne un trop grand ordre pour ça ; les chariots sont identiques, tous couverts... À coup sûr, ce sont des officiers de la couronne. Je les ai laissés traverser le pont parce qu'ils suivent la route qui mène au sud, sans doute en direction des gués de la Liksela.

— Humm... (Le sorceleur réfléchissait en regardant Triss.) Ça m'arrangerait même. Mais y trouverai-je de l'aide ?

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondit froidement le chevalier. Mais vous n'en trouverez sûrement pas ici.

\*\*\*

Ils ne l'entendirent ni ne le virent arriver, trop occupés à discuter, assis autour d'un feu de camp qui jetait une lueur jaunâtre sur les toiles des chariots disposés en cercle. Geralt cabra légèrement son cheval et l'obligea à pousser un hennissement bruyant. Il souhaitait prévenir de son arrivée la caravane qui avait établi un bivouac, afin d'atténuer l'effet de surprise et ainsi empêcher tout mouvement nerveux. Il savait par expérience que le mécanisme à gâchette des arbalètes était particulièrement sensible.

Malgré l'avertissement du sorceleur, les hommes du camp se levèrent d'un bond et se mirent à s'agiter nerveusement. Geralt remarqua aussitôt que la plupart étaient des nains. Cela le rassura quelque peu : ces derniers, bien que très impulsifs, avaient l'habitude, dans ce genre de situations, de commencer par poser des questions, et, ensuite seulement, de tirer avec leurs arbalètes.

— Qui va là ? cria l'un des nains d'une voix enrouée, en délogeant d'un geste vif et rapide une hache qui était plantée dans un billot, près du feu.

— Un ami. (Le sorceleur descendit de son cheval.)

— J'aimerais bien savoir de qui, grogna le nain. Approche-toi. Mets tes mains de façon à ce qu'on puisse les voir.

Geralt s'approcha et présenta ses mains de telle sorte que même une personne atteinte d'une conjonctivite ou d'une héméralopie aurait pu les voir.

— Plus près.

Le sorceleur s'exécuta. Le nain abaissa sa hache et inclina légèrement la tête.

— Soit ma vue me joue des tours, soit tu es le sorceleur dénommé Geralt de Riv, fit-il. Ou alors quelqu'un qui lui ressemble bougrement.

Le feu se raviva soudain, et une lumière dorée jaillit, qui sortit les visages et les silhouettes de la pénombre.

— Yarpén Zigrin ! constata Geralt, tout étonné. Ce n'est autre que ce barbu de Yarpén Zigrin en personne !

— Ah ! (Le nain fit tourner sa hache comme s'il se fut agi d'une verge d'osier. La lame vrombit dans l'air et vint se planter dans le billot avec un bruit sec.) Fausse alerte ! C'est en effet un ami !

Les autres se décripèrent visiblement, car Geralt crut entendre de profonds soupirs de soulagement. Le nain s'approcha de lui et lui tendit la main. Sa poigne pouvait sans conteste rivaliser avec des tenailles de fer.

— Salut à toi, le sorceleur ! dit-il. D'où que tu viennes et où que tu ailles, sois le bienvenu. Eh, les gars ! Les miens, avec moi ! Tu te rappelles mes gars, sorceleur ? Voici Yannick Brass, celui-là, c'est Xavier Moran, lui, c'est Paulie Dahlberg et, là, son frère Regan.

Geralt ne les reconnut pas tous. Du reste, ils avaient la même apparence : ils étaient tous barbus, trapus et carrés, vêtus de leurs épais cabans piqués.

— Vous étiez six, si je me souviens bien. (Le sorceleur serra une à une les mains dures et noueuses qui lui étaient tendues.)

— Tu as bonne mémoire, sourit Yarpén Zigrin. On était bien six. Mais Lucas Corto s'est marié, il s'est établi à Mahakam et il a laissé tomber la troupe, le gros nigaud ! Jusqu'à présent, il ne s'est encore trouvé personne digne de le remplacer. C'est bien dommage d'ailleurs ; six, c'est juste ce qu'il faut, ni trop ni trop peu. Qu'on mange un veau ou qu'on vide un tonnelet de bière, y a rien de tel que d'être à six...

— À ce que je vois (Geralt désigna d'un signe de tête les autres membres du groupe qui se tenaient debout, indécis, près des chariots), vous êtes bien assez nombreux pour venir à bout de trois veaux, sans parler de la volaille... Quelle est donc cette troupe de compagnons qui est sous tes ordres, Yarpén ?

— Ce n'est pas moi qui donne les ordres ici. Suis-moi, je vais te présenter. Pardon de ne pas l'avoir fait tout de suite, messire Wenck, mais mes gars et moi connaissons Geralt de Riv depuis très longtemps, nous avons vécu pas mal de choses ensemble. Geralt, voici messire Vilfrid Wenck, commissaire du roi Henselt d'Ard Carraigh, Sa Gracieuse Majesté de Kaedwen.

Vilfrid Wenck était un homme de haute stature ; il était plus grand que Geralt et sa taille était deux fois supérieure à celle du nain. Ses vêtements étaient simples et ordinaires, semblables à ceux que portaient les avocats, les huissiers ou les messagers, mais il y avait

dans ses mouvements une fermeté, une raideur et une assurance qui étaient familières au sorceleur, et qu'il pouvait reconnaître même en pleine nuit, à la faible lueur d'un feu de camp. C'est ainsi que se déplaçaient les hommes habitués à porter des cottes de mailles et des ceinturons lestés de lourdes armes. Wenck était un soldat de métier, Geralt était prêt à le parier. Il serra la main que lui tendait le commissaire et s'inclina légèrement.

— Asseyons-nous. (Yarpen Zigrin désigna le billot dans lequel sa grosse hache était restée plantée.) Dis-nous un peu ce que tu fais dans les environs, Geralt ?

— Je cherche de l'aide. Je voyage avec deux autres personnes, une femme et un enfant. La femme est malade. Gravement malade. Je vous ai rattrapés pour vous demander de m'aider.

— Nom d'un chien, y a pas de médecin avec nous. (Le nain cracha sur les bûches enflammées.) Où les as-tu laissées ?

— À une demi-lieue d'ici, près de la grand-route.

— Tu nous montreras le chemin. Hé ! Vous, là-bas ! Il m'en faut trois avec moi, sellez les chevaux ! Dis-moi, Geralt, est-ce que ta femme malade tient sur une selle ?

— Pas vraiment. C'est justement à cause de cela que j'ai dû la laisser.

— Prenez une houppelande, une bâche et deux perches du chariot ! Plus vite !

Vilfrid Wenck se racla la gorge bruyamment et croisa ses bras sur son torse.

— Nous sommes sur les routes, fit Yarpen Zigrin sur un ton sec, sans le regarder. On ne refuse pas son aide sur les routes.

\*\*\*

— Par la malepeste ! (Yarpen retira sa main du front de Triss.) Elle est aussi chaude qu'un four. Ça ne me plaît pas du tout. Et si c'était le typhus ou la dysenterie ?

— C'est impossible, mentit Geralt avec conviction, alors qu'il enveloppait la malade dans des couvertures. Les magiciens sont immunisés contre ces maladies. Ce n'est qu'une intoxication alimentaire, rien qui soit contagieux.

— Humm... C'est bon. Je vais aller fouiller dans mes sacs. J'avais autrefois un bon remède contre la chiasse, il m'en reste peut-être un peu.

— Ciri, murmura le sorceleur en tendant à la fillette la fourrure qu'il avait détachée du dos du cheval. Va dormir, tu ne tiens plus sur tes jambes. Non, pas dans le chariot, nous y coucherons Triss. Va te coucher près du feu.

— Non, rétorqua-t-elle tout bas en regardant le nain s'éloigner. Je m'allongerai près d'elle. S'ils s'aperçoivent que tu m'écarteras d'elle, ils

ne te croiront pas. Ils penseront que son mal est contagieux et ils nous chasseront comme l'ont fait ceux de l'avant-poste.

— Geralt ? gémit soudain la magicienne. Où... où sommes-nous ?

— Chez des amis.

— Je suis là, fit Ciri en caressant les cheveux châains de Triss. Je suis là, près de toi. N'aie pas peur. Tu sens comme il fait bon ici ? Il y a un feu, et le nain viendra bientôt t'apporter un remède pour... l'estomac.

— Geralt, hoqueta Triss en s'efforçant de se dépêtrer de ses couvertures. Aucun... aucun élixir magique, rappelle-toi...

— Je me rappelle. Reste tranquillement allongée.

— Je dois... Ooohhh...

Le sorceleur se pencha sans rien dire, il prit la magicienne enveloppée dans son cocon de couvertures et marcha en direction de la forêt, vers la pénombre. Ciri poussa un soupir.

Elle se retourna en entendant des bruits de pas lourds. Le nain sortit de derrière le chariot, un gros baluchon sous le bras. La lueur du feu brillait sur la lame de sa hache glissée derrière son ceinturon, ainsi que sur les larges boutons de son lourd caban en cuir.

— Où est la malade ? grommela-t-il. Elle s'est envolée sur son balai ?

Ciri désigna la pénombre.

— Ah oui, bien sûr. (Le nain hocha la tête.) Je connais ce mal et ses fichues conséquences. Quand j'étais plus jeune, je mangeais tout ce que je pouvais trouver ou capturer, alors j'ai déjà été malade, et pas qu'une seule fois. Qui est cette magicienne ?

— Triss Merigold.

— Connais pas. J'en ai pas entendu parler. Du reste, je ne fréquente pas souvent leur confrérie. Bon, mais y faudrait que je me présente. On m'appelle Yarpén Zigrin. Et toi, ma petite dinde, comment t'appelle-t-on ?

— Différemment, grogna Ciri dont les yeux s'étaient soudain enflammés.

Le nain s'esclaffa et découvrit ses dents.

— Ah ! (Il s'inclina exagérément bas.) Veuillez m'excuser. Je ne vous avais pas reconnue dans l'obscurité. Vous n'êtes point une dinde, mais bien une damoiselle ! Je tombe à vos pieds. Quel est votre nom, jeune fille, si ce n'est pas un secret ?

— Ce n'est pas un secret. Je suis Ciri.

— Ciri. Ah bon. Et qui êtes-vous dans la vie ?

— Ça, par contre, c'est un secret. (Elle dressa son petit nez en l'air.)

Yarpén rit de nouveau.

— Vous avez la langue aussi aiguisée que le dard d'une guêpe,

gente damoiselle, moi, je vous le dis ! Que Votre Grâce daigne m'excuser, mais j'ai apporté des médicaments et un peu de nourriture. Les accepterez-vous ou chasserez-vous ce vieil idiot de Yarpén Zigrin ?

— Pardon... (Ciri se ravisa et baissa la tête.) Triss a vraiment besoin d'aide, messire... Zigrin. Elle est très malade. Je vous remercie pour ces médicaments.

— Y a pas de quoi. (Le nain sourit de toutes ses dents et donna une tape amicale sur l'épaule de la fillette.) Viens Ciri, tu vas m'aider. Il faut préparer ce remède. Nous allons confectionner des boulettes selon la recette de ma grand-mère. Aucune maladie ancrée dans les boyaux ne peut leur résister.

Il ouvrit son baluchon et en sortit une chose qui ressemblait à une motte de tourbe ainsi qu'un petit gobelet en terre glaise. Ciri s'approcha de lui, piquée par la curiosité.

— Tu dois savoir, ma douce Ciri, que ma grand-mère s'y connaissait en remèdes comme personne, affirma Yarpén. Malheureusement, elle considérait que la paresse était à l'origine de la plupart des maux, et que le meilleur remède contre la paresse, c'était le bâton. D'une manière générale, elle en usait sur mes frères et moi à titre préventif. Elle nous battait à la moindre occasion, parfois même sans raison. C'était une mégère comme pas deux. Une fois, elle m'a donné une tranche de pain au saindoux et au sucre ; eh bien, j'ai été tellement surpris que j'en ai lâché ma tartine, qui est tombée face contre terre. Alors ma grand-mère m'a bien rossé, la vieille bique. Ensuite, elle m'a donné une deuxième tartine, mais cette fois, sans sucre.

— Une fois, ma grand-mère aussi m'a rossée. (Ciri hochait la tête en signe de compréhension.). Avec une baguette.

— Une baguette ? s'esclaffa le nain. La mienne m'a cogné un jour à coups de manche de pic ! Mais assez de souvenirs pour l'instant, il faut confectionner ces boulettes. Tiens, arrache ça en petits morceaux et fais-en de petites boules.

— Qu'est-ce que c'est ? C'est gluant, ça colle, et... Beurk ! Ça empeste !

— C'est du pain aux céréales moisi. C'est un remède très efficace. Fais-en de petites boules. Plus petites, voyons ! C'est pour la magicienne, pas pour une vache ! Donnes-en une. C'est bon. Maintenant nous allons enrober ces boulettes du médicament.

— Beeeuuuurrrk !

— Quoi, ça pue ? (Le nain approcha son nez retroussé du gobelet en terre glaise.) C'est impossible ! De l'ail écrasé avec du sel amer n'a pas le droit de puer, pas même après cent ans.

— C'est dégoûtant. Triss n'avalera jamais ça !

— Nous emploierons la méthode de ma grand-mère. Tu lui

pinceras le nez et, moi, je lui enfonce les boulettes dans la gorge.

— Yarpen, siffla Geralt qui sortit soudain de la pénombre en portant Triss dans ses bras. Prends garde à ce que moi je ne t'enfonce pas quelque chose quelque part.

— C'est un médicament ! s'offusqua le nain. Ça va l'aider ! Du moi, de l'ail...

— Oui, il a raison..., gémit faiblement Triss de sous ses couvertures. Cela devrait réellement m'aider...

— Tu vois ? (Yarpen donna un coup de coude à Ciri. Il manifesta sa satisfaction en désignant de son menton barbu Triss qui avalait les boulettes avec un air de martyr.) C'est une sage magicienne. Elle sait ce qui est bon.

— Que dis-tu, Triss ? (Le sorceleur se pencha vers elle.) Ah ! Je comprends. Yarpen, peut-être aurais-tu de l'angélique ? Ou bien du safran ?

— Je vais me renseigner. Je vous ai apporté de l'eau et un peu de nourriture...

— Merci. Avant tout, elles ont besoin de repos. Ciri, va te coucher.

— Je dois encore préparer une compresse pour Triss...

— Laisse, je vais le faire. Yarpen, je voudrais te parler.

— Viens près du feu. Nous débonderons un tonnelet...

— C'est à toi seul que je voudrais parler. Je n'ai nul besoin d'un auditoire plus vaste. Au contraire.

— Bien sûr. Je t'écoute.

— Qu'est-ce que c'est que ce convoi ?

Le nain leva vers le sorceleur ses petits yeux perçants.

— Ce sont des gens au service du roi, répondit-il lentement et distinctement.

— Ça, je l'avais deviné. (Le sorceleur soutint son regard.) Yarpen, je ne te pose pas la question par simple curiosité.

— Je sais. Je sais aussi où tu veux en venir. Le fait est que c'est un convoi... hum... spécial.

— Que transportez-vous donc ?

— Du poisson salé, répondit librement Yarpen. (Après quoi il continua à mentir sans même un tremblement de paupière.) Et aussi du fourrage, des outils, des harnais, et d'autres babioles de ce genre, pour l'armée. Wenck est quartier-mestre de l'armée du roi.

— S'il est quartier-mestre, moi je suis druide, sourit Geralt. Mais c'est votre affaire, je n'ai pas l'habitude de fourrer mon nez dans les secrets des autres. Cependant, tu as vu dans quel état est Triss. Permets-nous de nous joindre à vous, Yarpen, laisse-moi l'allonger dans l'un de tes chariots. Seulement pour quelques jours. Je ne te

demande pas où vous allez puisque cette voie mène droit au sud ; elle ne se divise qu'après la rivière Liksela, et, pour l'atteindre, il reste encore dix jours de route. D'ici là, la fièvre sera tombée et Triss sera de nouveau capable de monter à cheval. Quand bien même elle n'y parviendrait pas, je m'arrêterai dans la ville fortifiée de l'autre côté de la rivière. C'est là tout ce que je te demande : dix jours dans un chariot, avec des couvertures et de la nourriture chaude... Je t'en prie.

— Ce n'est pas moi qui donne les ordres ici, mais Wenck.

— Je ne crois pas que tu n'aies aucune influence sur lui. Surtout dans un convoi composé de nains pour la plus grande part. Il est évident qu'il doit compter avec toi.

— Qui est cette Triss pour toi ?

— Quelle importance, dans une telle situation ?

— Aucune. Je te posais la question par simple curiosité, afin de pouvoir colporter des ragots d'auberge en auberge. Soit dit en passant, tu as un sacré penchant pour les magiciennes, Geralt.

Le sorceleur sourit tristement.

— Et la fille ? (D'un signe de tête, Yarpén désigna Ciri, qui se tortillait sous la fourrure.) Elle est à toi ?

— Elle est à moi, répondit-il sans hésiter. À moi, Zigrin.

\*\*\*

L'aube était grise, humide ; elle exhalait les senteurs de la pluie tombée durant la nuit et celles de la rosée du matin. Ciri avait l'impression de n'avoir dormi que quelques instants, et d'avoir été réveillée aussitôt après avoir posé la tête sur les sacs entassés dans le chariot.

Geralt était justement en train d'allonger Triss à côté d'elle, après une nouvelle expédition forcée dans la forêt. Les couvertures dans lesquelles la magicienne était enveloppée scintillaient de rosée. Le sorceleur avait les yeux cernés. Ciri savait qu'il n'avait pas dormi – Triss avait eu de la fièvre toute la nuit, elle avait beaucoup souffert.

— Je t'ai réveillée ? Pardon. Rendors-toi, Ciri. Il est encore tôt.

— Et Triss ? Comment va-t-elle ?

— Mieux, gémit la magicienne. Mieux, mais... Geralt, écoute-moi... Je voulais te...

— Oui ? (Le sorceleur se pencha vers Triss, mais celle-ci dormait déjà. Il se redressa et s'étira.)

— Geralt, murmura Ciri. Tu crois qu'ils nous permettront... de voyager dans le chariot ?

— Nous verrons bien. (Le sorceleur se mordit les lèvres.) Pour l'instant, dors autant que tu peux. Repose-toi.

Il sauta hors du chariot. La fillette entendit des échos de la levée du camp : le piaffement des chevaux, le cliquetis des harnais, le grincement des timons, le bruit métallique des palonniers, des

discussions, des jurons... Puis, tout près d'elle, la voix rauque de Yarpen Zigrin et celle, calme, du grand homme appelé Wenck. Ciri reconnut aussi la voix froide de Geralt. Elle se leva et regarda discrètement de derrière la bâche.

— Je n'ai reçu aucune interdiction formelle dans ce genre de cas, déclara Wenck.

— C'est parfait, se réjouit le nain. Cette affaire est donc réglée !

Le commissaire leva légèrement la main pour signifier qu'il n'avait pas encore terminé. Il se tut pendant un moment. Geralt et Yarpen attendaient patiemment.

— Néanmoins, fit enfin Wenck, je réponds personnellement de l'arrivée à bon port de ce convoi.

Il se tut de nouveau. Cette fois-ci, personne n'intervint. Manifestement, lorsque l'on s'entretenait avec le commissaire, il fallait s'habituer aux longues pauses entre les phrases.

— De sa sécurité jusqu'à son arrivée à destination, finit-il par ajouter. Et ce, dans les temps impartis. S'occuper d'une malade pourrait retarder notre marche.

— Nous sommes en avance sur nos prévisions, affirma Yarpen après avoir attendu un moment. Nous avons du temps devant nous, messire Wenck, nous n'allons pas dépasser les délais. Pour ce qui est de la sécurité... Il me semble qu'un sorcelleur parmi la compagnie ne nous ferait pas de mal. La route mène à travers les forêts. Jusqu'à la rivière Liksela, à gauche comme à droite, c'est la forêt vierge. D'après les bruits qui circulent, pas mal de mauvaises créatures y rôdent.

— C'est exact, acquiesça le commissaire. (Il regardait le sorcelleur droit dans les yeux et semblait peser chacun de ses mots.) Il est possible que nous rencontrions, dans les forêts de Kaedwen, certaines créatures malfaisantes excitées par d'autres créatures malfaisantes. Elles pourraient mettre notre sécurité en danger. Conscient de cela, le roi Henselt m'a conféré le droit d'enrôler des volontaires dans l'escorte armée. Qu'en dites-vous, messire Geralt ? Cela résoudrait votre problème.

Le sorcelleur observa un long silence, plus long même que le discours de Wenck et ses nombreuses pauses réunis.

— Non, répondit-il enfin. Non, messire Wenck. Soyons clairs. Je suis prêt à vous prouver ma reconnaissance pour l'aide apportée à dame Merigold, mais pas de cette manière. Je peux panser les chevaux, ramener de l'eau et du bois pour le feu, je peux même faire la cuisine. Mais je n'entrerai pas au service du roi en tant que mercenaire. Je vous saurais gré de ne point compter sur mon épée. Je n'ai guère l'intention de tuer ces créatures malfaisantes, comme vous les avez appelées, sur l'ordre d'autres créatures que je ne considère point comme étant meilleures.



Ciri entendit Yarpen Zigrin pousser un bruyant sifflement et tousser dans son poing serré. Wenck regardait le sorceleur d'un air calme.

— Je comprends, déclara-t-il sèchement. J'aime les situations claires. Eh bien soit ! Messire Zigrin, veillez à ce que nous ne ralentissions pas notre marche. Quant à vous, messire Geralt... Je sais que vous vous montrerez utile et serviable de la manière que vous jugerez convenable. Il serait indigne, pour vous autant que pour moi, de considérer vos services comme un tribut en échange de l'aide apportée à une malade. Se porte-t-elle mieux aujourd'hui ?

Le sorceleur acquiesça d'un signe de tête qui sembla à Ciri plus marqué et plus amical que d'ordinaire. Le visage de Wenck resta impassible.

— J'en suis fort aise, dit-il après sa pause habituelle. En accueillant dame Merigold dans l'une des voitures de mon convoi, je répons de sa santé, de son confort et de sa sécurité. Messire Zigrin, veuillez donner l'ordre du départ.

— Messire Wenck ?

— Je vous écoute, messire Geralt.

— Merci.

Le commissaire inclina la tête. D'une manière plus appuyée et plus cordiale que l'exigerait d'ordinaire la courtoisie, d'après Ciri.

Yarpen Zigrin courut le long de la rangée de voitures en donnant des ordres et des consignes d'une voix retentissante, puis il se hissa à grand-peine sur le siège du cocher, poussa un cri et fouetta les chevaux avec les rênes. Le chariot s'ébranla et s'engagea sur la route forestière en faisant des bruits sourds. La secousse réveilla Triss, mais Ciri la tranquillisa et changea la compresse sur son front. Le roulement du chariot berçait la magicienne. Elle s'endormit rapidement, et Ciri s'assoupit.

Lorsque la fillette se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Elle jeta un œil par-delà les tonneaux et les caisses. La voiture dans laquelle elle voyageait était en tête du convoi. La deuxième était conduite par un nain qui portait un foulard rouge autour du cou. Ciri savait, d'après les conversations que les nains avaient eues entre eux, qu'il s'appelait Paulie Dahlberg. Son frère Regan était assis à côté de lui. Elle vit également Wenck qui était à cheval, escorté par deux officiers.

Ablette, la jument de Geralt qui était attachée au chariot, salua la fillette d'un hennissement sourd. Ciri ne voyait nulle part ni son alezan ni le hongre aubère de Triss. Ils devaient sûrement être à l'arrière, avec les autres chevaux du convoi.

Geralt était assis à côté de Yarpen, à l'avant du chariot. Tous deux discutaient à voix basse, en buvant de la bière tirée du tonnelet placé

entre eux. La fillette tendit l'oreille, mais elle fut vite lassée : leurs propos avaient trait à la politique et, d'une manière générale, aux plans et aux intentions du roi Henselt, à des services secrets et des missions spéciales destinés à aider le roi Demawend d'Aedirn, dont le royaume voisin était menacé par la guerre... Geralt était curieux de savoir comment cinq chariots transportant du poisson salé allaient pouvoir renforcer les défenses d'Aedirn. Yarpen, sans prêter la moindre attention à l'ironie qui faisait vibrer la voix de son ami, expliquait que certaines espèces de poissons étaient si précieuses que quelques chariots bien remplis suffisaient à payer la solde annuelle d'une troupe entière de soldats en armure ; chaque nouvelle troupe ainsi constituée était donc une aide non négligeable. Geralt se demandait pourquoi cette aide devait être gardée secrète, ce à quoi le nain répliquait que cela faisait justement partie du secret.

Triss avait un sommeil très agité ; elle avait perdu sa compresse et bredouillait en songe : elle avait ordonné à un certain Kevyn de tenir ses mains loin d'elle, puis, presque aussitôt, elle avait déclaré qu'il était impossible d'échapper à sa destinée. Enfin, après avoir conclu que tous, sans exception, étaient des mutants à des degrés plus ou moins importants, la magicienne s'était rendormie paisiblement.

Ciri était elle aussi gagnée par le sommeil, mais le rire retentissant de Yarpen, qui rappelait à Geralt d'anciennes aventures, la tira de sa torpeur. Il était question d'une chasse au dragon d'or qui, au lieu de se laisser chasser, avait rossé ses poursuivants et littéralement englouti un tailleur dénommé Kozojed. Ciri tendit l'oreille, saisie d'un intérêt grandissant pour la conversation. Geralt demanda à Yarpen ce qu'il savait du destin du Pourfendeur, mais le nain l'ignorait. À son tour, ce dernier s'enquit de ce que devenait une femme prénommée Yennefer, mais Geralt devint curieusement peu loquace. Le nain, tout en sirotant sa bière, se mit à se plaindre que cette Yennefer lui gardait toujours rancune, alors que bien des années s'étaient déjà écoulées.

— Je suis tombé sur elle à la foire de Gors Velen, raconta-t-il. À peine m'a-t-elle aperçu qu'elle s'est hérissée comme une chatte en furie et a terriblement insulté ma défunte mère. J'ai pris mes jambes à mon coup et, elle, elle me poursuivait de ses cris, elle disait qu'elle me tomberait dessus un jour et qu'elle ferait en sorte que de l'herbe me pousse au cul.

Ciri se mit à rire discrètement en imaginant la scène. Geralt grommela quelque chose sur les femmes et leur caractère impulsif ; le nain, quant à lui, considéra que c'était là une manière bien trop gentille de qualifier la méchanceté, l'acharnement et l'esprit de vengeance. Le sorcelleur ne releva pas, et Ciri se remit à sommeiller.

Cette fois, elle fut réveillée par des éclats de voix. Et plus précisément, par Yarpen, qui criait franchement.

— Ça oui ! Tu peux en être sûr ! J'en ai décidé ainsi !

— Plus bas, fit calmement le sorcelleur. Il y a une femme malade dans ce chariot. Comprends-moi bien, je ne critique pas tes décisions ni tes résolutions...

— Non, bien sûr, l'interrompit le nain avec une pointe d'ironie. Tu ne fais que sourire de manière significative.

— Yarpen, je te mets juste en garde en ami. Ceux qui veulent ménager la chèvre et le chou sont, en règle générale, haïs par les deux parties ou, dans le meilleur des cas, considérés avec méfiance.

— Moi, je ne ménage pas à la fois la chèvre et le chou. Je me déclare unanimement pour l'une des deux parties.

— Pour une partie qui te considérera toujours comme un nain. Un être différent. Étranger. Alors que pour l'autre...

Le sorcelleur s'interrompt.

— Eh bien ? grogna Yarpen en se tournant vers Geralt. Allez, vasy ! Qu'est-ce que tu attends ? Dis-le que, aux yeux des humains, je suis un traître, un chien en laisse qui, contre une poignée de pièces d'argent et une gamelle de misérable pitance, serait prêt à attaquer ses frères insurgés qui luttent pour la liberté. Allez, crache le morceau ! Je déteste les non-dits.

— Non, Yarpen, répondit Geralt à voix basse. Je ne cracherai rien du tout.

— Ah non ? (Le nain fouetta les chevaux.) Tu n'en as pas envie, c'est ça ? Tu préfères rester à l'écart et sourire ? À moi, pas un mot, hein ? Mais à Wenck, tu as su dire : « Je vous prie de ne point compter sur mon épée. » ! Ah, comme c'était grand et noble de ta part ! Mais tu sais quoi ? Ta grandeur, tu peux t'la mettre où j'pense ! Et ta foutue fierté avec !

— Je voulais juste être honnête. Je ne veux pas être mêlé à ce conflit. Je veux rester neutre.

— C'est impossible ! hurla Yarpen. Tu ne peux pas rester neutre, tu comprends ? Non, toi, tu ne comprends rien... Va-t'en, allez ! Dégage de mon chariot, monte sur ton cheval. Hors de ma vue, neutre vaniteux ! Tu m'échauffes les oreilles !

Geralt tourna le dos au nain. Ciri retint son souffle. Le sorcelleur ne prononça pas un mot. Il se leva et sauta du chariot d'un geste rapide, léger et agile. Yarpen attendit que Geralt détache sa jument de la ridelle, puis il fouetta de nouveau ses chevaux en marmonnant dans sa barbe des mots incompréhensibles, mais qui faisaient peur à entendre.

Ciri se mit debout pour sauter elle aussi hors de la voiture et rejoindre son alezan. Le nain se retourna et la jaugea d'un air mauvais.

— Avec toi aussi, damoiselle, j'ai que des soucis ! grogna-t-il, en colère. On avait bien besoin d'une femme et d'une enfant, par la

malepeste ! Je peux même pas pisser tranquillement depuis mon siège, je dois arrêter l'attelage et aller me fourrer dans les buissons !

Ciri, les poings sur les hanches, secoua sa frange cendrée et releva le menton.

— Ah bon ? piailla-t-elle, prise de colère. Buvez moins de bière, messire Zigrin, vous aurez moins envie d'aller vous soulager !

— Pas touche à ma bière, la moucheronne !

— Arrêtez de crier, Triss vient juste de s'endormir !

— C'est mon chariot ! Je hurle, si j'veux !

— Un tronc !

— Quoi ? Ah ! Espèce de petite dinde, insolente !

— Mais si, je vous dis !!

— J'vais t'en donner, moi, un tronc... Oh ! Nom d'un chien !

Hoooo !!!

Le nain se pencha fortement en arrière et tira sur les rênes au dernier moment, alors que le couple de chevaux s'apprêtait à enjambrer un tronc qui obstruait la route. Yarpén se leva sur son siège en poussant des jurons dans plusieurs langues, et, à force de cris et de sifflements, parvint à stopper son attelage. Les autres membres de l'expédition – hommes et nains confondus –, qui étaient descendus en hâte de leurs voitures, accoururent et, en tirant sur les licols et les bricoles, aidèrent Yarpén à conduire les chevaux sur un terrain dégagé.

— Tu t'es endormi ou quoi, Yarpén ? grommela Paulie Dahlberg alors qu'il s'approchait du chariot. Bon sang ! Si tu avais roulé dessus, c'en était fini de l'essieu, les roues auraient volé en éclats ! Mais où diable...

— Fiche le camp, Paulie ! beugla le nain en faisant claquer avec rage les rênes sur la croupe des chevaux.

— Vous avez eu de la chance, dit Ciri d'une voix mielleuse, alors qu'elle se faisait une place sur le siège, à côté du nain. Vous voyez bien qu'il vaut mieux avoir une sorceleuse à bord de son chariot plutôt que de voyager seul. Je vous ai prévenu à temps. Pensez donc, si vous aviez été en train de pisser depuis votre siège et que vous aviez roulé sur ce tronc... Je n'ose même pas imaginer ce qu'il aurait pu vous arriver...

— Tu vas te taire à la fin ?

— Je me tais. Plus un mot.

Elle réussit à tenir moins d'une minute.

— Messire Zigrin ?

— Ne m'appelle pas messire. (Le nain lui adressa un petit coup de coude et découvrit ses dents dans un sourire.) Je suis Yarpén. C'est clair ? On va conduire l'attelage ensemble, ça te dit ?

— Bien sûr. Je peux tenir les rênes ?

— Bien entendu. Attends, pas comme ça. Place-les sur ton index et maintiens-les avec le pouce, voilà, comme ça. Fais pareil avec la main gauche. Pas de saccades, ne tire pas trop sur les rênes.

— Ça va, là ?

— C'est bien.

— Yarpen ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que ça veut dire « rester neutre » ?

— Être indifférent, marmonna-t-il à contrecœur. Les rênes ne doivent pas pendre. La main gauche, plus vers toi !

— Comment ça, indifférent ? Indifférent à quoi ?

Le nain se pencha très bas et cracha sous son chariot.

— Si les Scoia'tael nous attaquent, ton Geralt n'a pas l'intention de bouger ; il regardera tranquillement ces bandits nous égorger. Et toi, tu resteras sûrement à côté de lui, ça sera ta leçon du jour. Sujet d'étude : le comportement des sorcisseurs face aux conflits des races douées de raison.

— Je ne comprends pas.

— Alors ça, ça ne m'étonne pas le moins du monde !

— C'est pour cette raison que tu t'es disputé avec lui et que tu t'es mis en colère ? Qui sont, à vrai dire, ces Scoia'tael ? Ces... Écureuils ?

— Ciri. (Yarpen se frotta la barbe d'un geste vif.) Ce ne sont pas des affaires pour les petites filles de ton âge.

— Oh ! Maintenant c'est contre moi que tu te mets en colère... Et d'abord, c'est pas vrai que je suis petite !... J'ai entendu ce que les soldats de l'avant-poste disaient des Écureuils. J'ai vu... J'ai vu deux elfes morts. Et le chevalier a dit que... les elfes tuaient eux aussi. Et que, parmi eux, il n'y avait pas que des elfes. Mais également des nains.

— Je sais, répondit Yarpen sur un ton sec.

— Toi aussi, tu es un nain.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Alors pourquoi est-ce que tu as peur des Écureuils ? À ce qu'on dit, ils ne combattent que les humains.

— Ce n'est pas aussi simple, se rembrunit-il. Malheureusement.

Ciri resta silencieuse un long moment. Elle mordillait sa lèvre inférieure et fronçait son nez.

— Ça y est, je sais ! fit-elle soudain. Les Écureuils luttent pour la liberté. Et toi, bien que tu sois un nain, tu fais partie des services spécialement secrets du roi Henselt, en laisse aux yeux des humains !

Yarpen pouffa, essuya son nez du revers de sa manche et se pencha sur le côté pour vérifier que Wenck ne s'était pas approché de trop près. Le commissaire était loin, et plongé dans une profonde conversation avec Geralt.

— Tu as une sacrée ouïe, fillette, digne d’une marmotte ! (Le nain lui adressa un large sourire.) Tu as l’esprit un peu trop vif pour quelqu’un qui est destiné à mettre au monde des enfants, à faire la cuisine et à filer du lin. Tu crois tout savoir, hein ? C’est parce que tu es une moucheronne. Ne prends pas cet air stupide. Ça ne te fera pas mûrir et ça ne te rendra que plus laide. Je dois avouer que tu as bien compris ce qu’étaient les Scoia’tael, les mots devaient bien sonner à ton oreille. Tu sais pourquoi tu les comprends si bien ? Parce que les Scoia’tael, ce ne sont qu’une bande de marmots. De la marmaille qui ne comprend pas qu’elle se fait mener en bateau, que quelqu’un se sert de sa cervelle de moineau en la nourrissant de belles paroles sur la liberté.

— Mais, pourtant, eux luttent vraiment pour la liberté, non ? (Ciri leva la tête et fixa sur le nain ses yeux d’émeraude grands ouverts.) Comme les dryades de la forêt de Brokilone. Elles tuent les humains, parce que les humains... enfin, certains d’entre eux leur font du tort. Parce qu’autrefois c’étaient vos terres à vous, les nains et les elfes, et à ces... lutins, gnomes et autres créatures... À présent, il y a des hommes, alors les elfes...

— Les elfes ! éclata Yarpén. Si on veut être précis, alors les elfes sont des vagabonds tout comme vous, les humains, même s’ils sont arrivés sur leurs navires blancs un bon millier d’années avant vous. Maintenant, c’est à qui sera le premier à proposer son amitié... Ils nous disent, à grand renfort de sourires : « nous sommes frères », « nous, les Peuples anciens ». Alors qu’avant, put... hum... Avant, leurs flèches sifflaient à nos oreilles, quand nous...

— Alors les premiers dans ce monde, c’étaient les nains ?

— Les gnomes, pour être plus précis. Et uniquement si l’on parle de cette partie-ci du monde. Parce que ce monde est incroyablement grand, Ciri.

— Je sais. J’ai vu une carte...

— Tu n’as pas pu en voir. Personne n’a encore dessiné une telle carte, et je doute que cela arrive bientôt. Nul ne sait ce qu’il y a là-bas, derrière les montagnes de Feu et la Grande Mer. Pas même les elfes, bien qu’ils se vantent de tout connaître. En vérité, ils ne savent rien du tout, moi, je te le dis.

— Hmm... Mais maintenant, les hommes sont beaucoup plus nombreux que... que vous.

— Parce que vous vous multipliez comme des lapins ! fit le nain en grinçant des dents. Vous passeriez tout votre temps à forniquer, en rond, à qui mieux mieux, avec n’importe qui et n’importe où. Il suffit à vos femmes de s’asseoir sur les bas-de-chausses des hommes pour que leur ventre se mette à gonfler... Pourquoi est-ce que t’es toute rouge ? Voyez-vous ça, une vraie petite pivoine ! Tu voulais savoir, oui ou

non ? Alors voilà la pure vérité : ce monde appartient à celui qui sait le mieux fracasser le crâne des autres et engrosser le plus vite les femelles. Et quand il s'agit de tuerie et de fornication, il est difficile de vous concurrencer, vous les hommes...

— Yarpen, fit froidement Geralt qui approchait sur le dos d'Ablette. Modère un peu ton langage, je te prie. Quant à toi, Ciri, cesse de jouer les charretiers, va voir Triss, vérifie si elle est réveillée et si elle n'a besoin de rien.

— Ça fait longtemps que je suis réveillée, déclara la magicienne d'une voix faible, du fond du chariot. Mais je ne voulais pas... interrompre cette conversation fort intéressante. Laisse, Geralt. Je voudrais... en savoir un peu plus quant à l'influence de la fornication sur l'évolution des sociétés.

\*\*\*

— Est-ce que je peux faire chauffer un peu d'eau ? Triss voudrait se laver.

— Vas-y, acquiesça Yarpen Zigrin. Xavier, retire la broche du feu, notre lièvre en a assez. Passe-moi le chaudron, Ciri. Oh, ça alors ! Il est rempli à ras bords ! Tu as traîné un tel poids depuis le ruisseau, toute seule ?

— J'ai de la force.

L'aîné des frères Dahlberg éclata de rire.

— Ne juge pas d'après les apparences, Paulie, déclara Yarpen sur un ton sérieux, alors qu'il détaillait habilement le lièvre rôti. Il n'y a rien de drôle. C'est vrai qu'elle est maigrichonne, mais je vois bien que c'est une fillette robuste et endurante. Elle est comme une lanière de cuir : elle paraît fine, mais tu ne la déchireras pas à la force de tes mains. Tu voudrais te pendre avec qu'elle résisterait.

Personne ne rit. Ciri s'accroupit à côté des nains affalés autour de la flambée. Ce soir-là, Yarpen Zigrin et ses quatre « gars » avaient allumé leur propre feu au campement, parce qu'ils n'avaient pas l'intention de partager le lièvre qu'avait tiré Xavier Moran. Il y avait juste assez de nourriture pour une, voire deux bouchées chacun.

— Ajoutez du bois, fit Yarpen en se léchant les doigts. L'eau chauffera plus vite.

— Quelle bêtise, cette eau ! conclut Regan Dahlberg en recrachant un os. Un malade qui se lave, ça peut que lui faire du mal. D'ailleurs, c'est pareil si t'es pas malade. Vous vous rappelez le vieux Schrader ? Un beau jour, sa femme lui a demandé d'se laver, eh bien, Schrader a cassé sa pipe peu de temps après.

— Il a été mordu par un chien enragé.

— S'y s'était pas lavé, le chien l'aurait pas mordu.

— Moi aussi, je pense que c'est exagéré de se laver tous les jours, fit Ciri alors qu'elle vérifiait du doigt la température de l'eau dans le

chaudron. Mais Triss le demande ; une fois, elle s'est même mise à pleurer... Alors Geralt et moi...

— On sait. (L'ainé des Dahlberg opina du chef.) Mais de là à ce que le sorceleur... Moi, je n'arrive pas à en croire mes yeux. Hé ! Zigrin ! Si t'avais une bonne femme, tu la laverais toi aussi, et tu la coifferais ? Tu la porterais pour l'amener dans les buissons si elle devait...

— Ferme-la, Paulie ! l'interrompit Yarpén. Pas un mot sur le sorceleur, c'est un gars bien.

— Mais j'ai rien dit de mal ! Ça me surprend juste que...

— Triss n'est pas sa bonne femme, intervint Ciri d'une voix hautaine.

— Alors ça me surprend encore plus.

— Ce qui fait de toi un plus grand benêt, conclut Yarpén. Ciri, réserve un peu d'eau pour la faire bouillir, nous ferons une nouvelle infusion de safran et de suc de pavot pour la magicienne. Aujourd'hui, elle allait mieux, hein ?

— Elle en avait l'air, en tout cas, marmonna Yannick Brass. On a dû arrêter le convoi seulement six fois. J'sais bien qu'on ne pouvait pas refuser notre aide aux voyageurs, celui qui pense le contraire est un nigaud. Et celui qui aurait refusé son aide aurait été un archinigaud et un enfant de putain bien lâche, par-dessus le marché. Mais on s'arrête trop longtemps dans ces forêts, moi, je vous l'dis. Nous tentons l'sort, malepeste, peut-être un peu trop... L'endroit n'est point sûr. Les Scoia'tael...

— Recrache ce mot, Yannick.

— Tfff... Tu sais, Yarpén, j'ai pas peur d'me battre, j'ai déjà vu couler du sang, mais... Si je devais me battre contre les miens... Male rage ! Pourquoi c'est tombé sur nous ? C'est une foutue division de cavalerie qui devrait convoier ce foutu chargement, pas nous ! Que le diable emporte ces gros malins d'Ard Carraigh, qu'il les...

— Ferme-la, j'ai dit. Passe-moi plutôt la marmite avec la bouillie. On a fait qu'une bouchée de ce lièvre maigrichon, il est temps de passer aux choses sérieuses. Ciri, tu manges avec nous ?

— Avec plaisir.

Pendant un long moment, on n'entendit plus que des clappements et des claquements de langue, ainsi que le bruit des cuillères en bois qui s'entrechoquaient dans la marmite.

— Peste ! fit Paulie Dahlberg avant de lâcher un rot prolongé. J'mangerais bien encore quelque chose.

— Moi aussi, déclara Ciri qui rota également, toute fascinée qu'elle était par les manières rustaudes des nains.

— Tout, mais plus de bouillie, dit Xavier Moran. Ces gruaux me poussent déjà dans l'bec. Et j'en ai plein l'dos d'la viande salée.



— Alors bouffe-toi de l’herbe si t’as l’palais si délicat.

— Sinon t’as qu’à écorcer un bouleau avec les dents. Les castors, c’est c’qu’y font et y vivent.

— Du castor, j’en aurais bien mangé.

— Moi, c’est du poisson qui m’ferait envie, fit Paulie, perdu dans une rêverie, alors qu’il croquait bruyamment du pain sec sorti de sous sa veste. Sacrément envie, moi, j’veus l’dis.

— Alors allons pêcher du poisson.

— Où ça ? rétorqua Yannick Brass. Dans les fourrés ?

— Mais non ! Dans le ruisseau.

— C’en est un beau, d’ruisseau ! Pour sûr ! On peut pisser d’une berge à l’autre. Quel poisson y peut y avoir là-dedans ?

— Il y en a. (Ciri lécha sa cuillère puis la rangea dans la tige de sa botte.) J’en ai vu quand je suis allée chercher de l’eau. Mais ces poissons doivent être malades. Ils sont tout tachetés. Ils ont des points noirs et rouges...

— Des truites ! beugla Paulie en crachant des miettes de pain sec. Allez les gars, au galop jusqu’au ruisseau ! Regan, enlève-moi tes bas-de-chausses ! On va en faire une nasse.

— Pourquoi moi ?

— Enlève-les et qu’ça saute, sinon t’auras affaire à moi, espèce de blanc-bec ! La mère a dit qu’tu devais m’obéir, t’as oublié ?

— Remuez-vous si vous voulez aller pêcher parce que le jour va bientôt pointer, fit Yarpen. Ciri, l’eau est chaude ? Laisse ! Tu vas te brûler et te salir avec la suie. Je sais que tu es forte, mais laisse-moi faire, je vais rapporter le chaudron.

Geralt les attendait. Yarpen et Ciri avaient aperçu de loin ses cheveux blancs entre les bâches à demi ouvertes du chariot. Le nain versa l’eau dans un baquet.

— Tu as besoin d’aide, sorceleur ?

— Non, merci Yarpen. Ciri va m’aider.

Triss n’avait plus de forte fièvre, mais elle était terriblement affaiblie. Geralt et Ciri étaient désormais habitués à déshabiller la magicienne et à la laver ; ils avaient également appris à freiner ses élans d’indépendance, certes téméraires mais prématurés. Ils s’en sortaient à merveille : Geralt tenait la magicienne dans ses bras, Ciri lui faisait sa toilette et l’essuyait. Une chose étonnait la fillette et commençait à l’irriter : d’après elle, Triss se blottissait un peu trop contre Geralt. Cette fois-ci, elle avait même essayé de l’embrasser.

Geralt, d’un signe de tête, avait désigné les sacoches de la magicienne. Ciri comprit aussitôt, cela faisait aussi partie du rituel : Triss demandait toujours à être coiffée. La petite trouva le peigne et s’agenouilla près de la magicienne. Celle-ci, tout en penchant la tête vers l’enfant, entoura le sorceleur de ses bras. Assurément trop fort,

d'après Ciri.

— Oh, Geralt ! fit-elle en sanglotant. Je regrette tellement... Je regrette tant que ce qui s'est passé entre nous...

— Triss, je t'en prie.

— Ça aurait dû se passer maintenant... Quand je serai guérie... ça sera totalement différent... Je pourrais... je pourrais même...

— Triss.

— J'envie Yennefer... Je l'envie à cause de toi...

— Ciri, sors d'ici.

— Mais...

— Sors, je te prie.

La fillette sauta du chariot et tomba sur Yarpen qui attendait là, appuyé contre l'une des roues, et mâchouillait un long brin d'herbe, perdu dans ses pensées. Le nain lui passa un bras autour de l'épaule. Il n'était pas obligé de se pencher comme Geralt. Lui n'était pas beaucoup plus grand que Ciri.

— Ne commets jamais la même erreur, petite sorceleuse, murmura-t-il en désignant le chariot du regard. Si quelqu'un te témoigne de la compassion, de la sympathie et du dévouement, s'il t'impressionne par la droiture de son caractère, alors sache l'apprécier, mais ne confonds pas ça avec... autre chose.

— Ce n'est pas bien d'écouter aux portes.

— Je sais. C'est même dangereux. J'ai à peine eu le temps de m'écarter quand tu as jeté l'eau du baquet. Viens, allons voir combien de truites se sont prises dans les bas-de-chausses de Regan.

— Yarpen ?

— Hein ?

— Je t'aime bien.

— Moi aussi, je t'aime bien, ma p'tite dinde.

— Mais, tu es un nain. Pas moi.

— Et qu'est-ce que... Ah oui... Les Scoia'tael. Tu penses aux Écureuils, pas vrai ? Ça ne te laisse pas en paix, hein ?

Ciri se libéra du bras pesant.

— Toi non plus, ça ne te laisse pas en paix, dit-elle. Pas plus que les autres, je le vois bien.

Le nain restait silencieux.

— Yarpen ?

— Oui ?

— Qui a raison ? Les Écureuils ou vous ? Geralt veut être... neutre. Toi, tu es au service du roi Henselt, bien que tu sois un nain. Le chevalier de l'avant-poste, lui, criait qu'ils étaient tous nos ennemis et qu'il fallait tous les... Tous. Même les enfants. Pourquoi, Yarpen ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit le nain avec effort. Je n'ai pas la

science infuse. Je fais ce que je considère comme étant juste. Les Écureuils ont pris les armes, ils sont partis dans les forêts. « Les hommes à la mer ! » qu'ils crient, sans savoir que même cette devise accrocheuse leur a été soufflée par les émissaires nilfgaardiens. Ils n'ont pas compris qu'elle ne leur était pas adressée à eux, mais bien aux humains, et qu'elle devait susciter la haine de ces derniers, et non l'élan guerrier des jeunes elfes. Moi, je l'ai compris, c'est pourquoi je considère ce que font les Scoia'tael comme de la bêtise meurtrière. Certes, peut-être que, dans quelques années, cela me vaudra d'être traité de vendu et de traître, alors qu'eux passeront pour des héros... Notre histoire, celle de notre monde, a déjà connu ça.

Le nain se tut et secoua sa barbe. Ciri aussi était silencieuse.

— Elirena..., grommela-t-il soudain. Si Elirena est une héroïne, si ce qu'elle a fait relève de l'héroïsme, alors, tant pis, qu'on me dise traître et lâche. Parce que, moi, Yarpén Zigrin le renégat, j'affirme qu'on ne devrait pas s'entre-tuer, mais vivre ! Vivre de façon à ne pas devoir ensuite implorer le pardon de qui que ce soit. Elirena l'héroïque... Ça, pour le faire, elle a dû le faire. « Pardonnez-moi », suppliait-elle... Par tous les diables ! Mieux vaut mourir plutôt que vivre en sachant qu'on a fait quelque chose qui exige le pardon des autres.

Le nain se tut de nouveau. Ciri ne posa pas les questions qui se pressaient sur le bord de ses lèvres. D'instinct, elle savait qu'elle ne le devait pas.

— Nous devons vivre les uns avec les autres, reprit Yarpén. Nous et vous, les humains. Il n'y a tout simplement pas d'autre issue. Nous le savons depuis deux cents ans et nous y travaillons depuis plus de cent. Tu veux savoir pourquoi je me suis engagé au service d'Henselt, pourquoi j'ai pris une telle décision ? Je ne peux pas permettre qu'un tel travail ait été vain... Pendant un peu plus d'un siècle, nous avons essayé de nous entendre avec les humains. Les lutins, les gnomes, nous et même les elfes ; je ne parle pas des ondines, des nymphes ni des sylphides, car elles ont toujours été sauvages, même quand vous n'étiez pas encore là. Par tous les diables ! Ça nous avait pris cent ans, mais on avait réussi tant bien que mal à vivre ensemble, côte à côte, les uns avec les autres. On était peu ou prou parvenus à convaincre les humains qu'on n'était pas si différents les uns des autres...

— Nous ne sommes pas différents, Yarpén.

Le nain se retourna subitement.

— C'est la vérité, insista Ciri. Tu penses et tu ressens les choses comme Geralt et... comme moi. Nous mangeons les mêmes choses, dans la même marmite. Tu apportes ton aide à Triss, comme je le fais. Tu avais une grand-mère et moi aussi... Ma grand-mère a été tuée par les Nilfgaardiens. À Cintra.

— La mienne, ce sont les hommes qui l'ont tuée, fit le nain avec effort. À Brugge. Au cours du pogrom.

\*\*\*

— Des cavaliers ! cria l'un des hommes de Wenck qui faisait partie des éclaireurs. Des cavaliers arrivent de front !

Le commissaire trotta jusqu'au chariot de Yarpén. Geralt s'approcha également par l'autre côté.

— Va à l'arrière, Ciri, fit-il sur un ton sec. Descends de ce siège et va à l'arrière du chariot. Reste auprès de Triss.

— De là-bas, on ne voit rien du tout !

— Ne discute pas ! grommela Yarpén. Fais ce qu'on te dit, et plus vite que ça ! Passe-moi ma hache d'armes. Elle se trouve sous la peau de bête.

— Ça ? (Ciri souleva un objet lourd qui faisait peur à voir. Il ressemblait à un marteau avec, à son talon, un crochet tranchant, légèrement tordu.)

— Oui, ça, confirma le nain.

Il glissa le manche de sa francisque dans la tige de sa botte et posa la hache sur ses genoux. Wenck, calme en apparence, observait la grand-route, une main au-dessus des yeux.

— La cavalerie légère de Ban Gleán, jugea-t-il après un instant, dite « la Semonce des étendards ». Je la reconnais aux capes et aux colbacks en peau de castor. Je vous demande de garder votre calme. Et de rester vigilants. Les capes et les colbacks en peau de castor changent facilement de propriétaires.

Les cavaliers s'approchaient du convoi rapidement. Ils étaient une dizaine. Sur le chariot suivant, Ciri vit Paulie Dahlberg poser sur ses genoux deux arbalètes armées que Regan couvrit de son caban. Désobéissant à Geralt, la fillette sortit discrètement de sous la bâche pour se cacher derrière le large dos de Yarpén. Triss tenta de se lever, poussa un juron et retomba sur sa couche.

— Halte-là ! hurla le premier cavalier, sans conteste le chef du groupe. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous et où allez-vous ?

— Qui le demande ? (Wenck se redressa calmement sur sa selle.) De quel front ?

— L'armée du roi Henselt, messire le curieux ! Je suis le dizainier Zyvik et je n'ai point pour habitude de répéter mes questions ! Répondez et vite ! Qui êtes-vous ?

— Le service de ravitaillement de l'armée royale.

— Ça, tout le monde peut le dire ! Je ne vois ici personne aux couleurs du roi.

— Approche donc, dizainier, et observe bien cette bague.

— Que me faites-vous donc miroiter des bagues ! fit le soudard dans une grimace. Vous croyez que je connais tous les sceaux ou

quoi ? Tout le monde peut se procurer une telle bague. Ça me fait une belle preuve, tiens !

Yarpen Zigrin se leva de son siège ; il souleva sa hache et, d'un geste rapide, l'avança sous le nez du soldat.

— Et cette preuve-là, tu la reconnais ? grogna-t-il. Renifle-la et rappelle-toi son odeur.

Le dizainier tira sur ses rênes et fit faire un demi-tour à son cheval.

— Vous me menacez ? Moi ? beugla-t-il. Je suis au service du roi !

— Nous le sommes aussi, fit Wenck d'une voix sourde. Et sans doute depuis plus longtemps que toi. Ne t'énerve pas, soldat, je te donne là un bon conseil.

— Je suis chargé de la garde, ici ! Comment je peux savoir qui vous êtes ?

— Tu as vu ma bague, fit le commissaire entre ses dents. Si tu ne reconnais pas le sceau de ce bijou, alors je me demande bien qui tu peux être. L'oriflamme de la Semonce des étendards porte le même emblème, tu devrais donc le connaître.

Le soldat se maîtrisa sous l'influence des paroles calmes de Wenck et des mines patibulaires et décidées qui sortaient des fourgons de l'escorte.

— Hum..., fit-il en faisant glisser son colback sur l'oreille gauche. C'est bon. Mais si vous êtes vraiment ceux que vous prétendez être, j'espère que vous n'aurez rien contre le fait que je jette un œil à l'intérieur de vos chariots.

— Si, tout au contraire, fit Wenck en fronçant les sourcils. Tu n'as pas à te mêler de notre chargement, dizainier. Je ne vois d'ailleurs pas ce que tu voudrais y chercher.

— Vous ne voyez pas. (Le soldat hocha la tête et laissa pendre son bras près de la poignée de son épée.) Alors je m'en vais vous le dire, messire. Le commerce des hommes est interdit, et nombreux sont les coquins qui vendent des esclaves à Nilfgaard. Si je trouve des hommes réduits en esclavage dans vos chariots, vous ne me ferez pas croire que vous servez le roi. Même si vous me présentez une dizaine de bagues.

— C'est bon, fit Wenck sur un ton sec. Si tu cherches des esclaves, alors vas-y. Je te donne mon accord.

Le soudard avança au pas jusqu'au fourgon central. Il se pencha sur sa selle et souleva la bâche.

— Qu'y a-t-il dans ces tonneaux ?

— Et qu'est-ce qu'y devrait y avoir ? Des esclaves ? ironisa Yannick Brass, vautre sur son siège.

— J'ai posé une question, alors répondez !

— Du poisson salé.

— Et dans ces caisses-là ? (Le reître s'approcha du chariot suivant

et donna un coup de pied dans la ridelle.)

— Des fers à cheval, grogna Paulie Dahlberg en guise de réponse. Et là-bas, derrière, ce sont des peaux de buffle.

— Je vois. (Le dizainier abandonna ses recherches. Il fit avancer son cheval d'un claquement de langue, regagna la tête du convoi et jeta un œil au chariot de Yarpen.)

— Qui est cette femme allongée là ?

Triss Merigold sourit faiblement, et s'accouda en exécutant un petit geste complexe de la main.

— Qui ça ? Moi ? demanda-t-elle tout bas. Tu ne me vois pourtant pas.

Le soldat cligna nerveusement des yeux et fut parcouru d'un léger frisson.

— Encore du poisson salé, fit-il avec conviction alors qu'il laissait retomber la bâche. C'est bon. Et ce marmot ?

— Des champignons séchés, répondit Ciri en fixant sur lui un regard insolent. Le soldat se tut et resta bouche bée.

— Quoi ? demanda-t-il après un moment, en plissant le front. Qu'est-ce que... ?

— Tu as terminé ton inspection, soldat ? s'enquit Wenck froidement alors qu'il s'approchait du cavalier depuis l'autre côté du fourgon. Le soudard détacha à grand-peine son regard des yeux verts de Ciri.

— Oui, j'en ai terminé. Vous pouvez vous mettre en route et que les dieux vous guident. Mais restez sur vos gardes. Il y a deux jours de ça, des Scoia'tael ont égorgé toute une patrouille à cheval près du ravin des Blaireaux. C'était un commando puissant et nombreux. Il est vrai que le Ravin est loin d'ici, mais l'elfe parcourt les forêts plus vite que le vent. On nous a donné l'ordre de fermer la battue, mais qui peut attraper un elfe ? C'est comme vouloir attraper le vent...

— Ça suffit, ce ne sont point là nos affaires, intervint le commissaire avec brusquerie. Le temps presse, nous avons une longue route devant nous.

— Alors adieu. Hé, mes hommes, avec moi !

— Tu as entendu, Geralt ? grommela Yarpen Zigrin en regardant s'éloigner la patrouille. Ces foutus Écureuils sont dans le coin. Je le sentais bien. Je n'ai pas arrêté d'avoir des fourmis dans le dos comme si quelqu'un pointait directement son arc entre mes épaules. Nom d'un chien ! Nous ne pouvons plus continuer à rouler comme ça à l'aveuglette, occupés à siffler, somnoler ou péter en rêvassant. Nous devons savoir ce qu'il y a devant nous. Écoute-moi, j'ai une idée.

\*\*\*

Ciri lança son alezan à fond de train. Elle le fit immédiatement partir au galop tout en se penchant bien bas sur sa selle. Geralt,

plongé dans une discussion avec Wenck, se redressa aussitôt.

— Ne fais pas la folle ! lui cria-t-il. Du calme, fillette ! Tu veux te rompre le cou ? Et ne t'éloigne pas trop...

Ciri n'entendit pas la suite, elle galopait trop rapidement. Elle l'avait fait exprès, car elle n'avait pas envie d'écouter les sermons habituels. « *Pas trop vite, pas de brusquerie, Ciri !* » Patapan. « *Ne t'éloigne pas !* » Patapan patapan. « *Sois prudente !* » Patapan. *Comme si je n'étais encore qu'une enfant, se dit-elle. J'ai pourtant déjà presque treize ans, un rapide alezan et une épée bien aiguisée dans le dos. Et je n'ai peur de rien !*

*Qui plus est, c'est le printemps !*

— Hé, fais attention, tu vas t'écorcher la peau des fesses !

*Yarpen Zigrin. Un autre messire je-sais-tout.* Patapan !

Plus loin, toujours plus loin, au galop, le long de ce chemin cahoteux, à travers cette herbe et ces buissons verdoyants, dans les flaques argentées, le sable humide et doré, les fougères touffues... Soudain, un daim effarouché s'enfuit dans la forêt ; chacun de ses bonds donnait à voir, l'espace d'un éclair, la tache blanche de son arrière-train. Des oiseaux s'envolaient des arbres – des geais, des piverts colorés ainsi que des pies au plumage noir et blanc et à la queue amusante. L'eau des flaques et des crevasses giclait sous les sabots du cheval.

Plus loin, encore plus loin ! L'animal, qui avait trop longtemps trotté avec indolence derrière le chariot, s'élançait gaiement et rapidement, tout heureux de sa vive allure. Il galopait gracieusement, ses muscles saillaient de part et d'autre de sa croupe, sa crinière humide fouettait le visage de la fillette. L'alezan étira son cou, Ciri lui rendit la bride. *Continue, mon petit cheval, oublie le frein, oublie le mors, continue, au galop, plus vite, plus vite ! C'est le printemps !*

Elle ralentit et regarda alentour. Elle était enfin seule. Enfin loin de tous. Personne ne lui ferait plus de réprimandes, personne ne la rappellerait plus à l'ordre, personne ne lui ferait plus de remarques ni ne la menacerait de lui interdire ces escapades. Elle était enfin seule, indépendante, libre d'être elle-même et d'agir à sa guise.

Elle se déplaça plus lentement. À l'allure d'un trot léger. En réalité, cette chevauchée n'était pas qu'un simple divertissement, la fillette avait également certaines obligations. Elle faisait désormais partie des cavaliers de reconnaissance, d'une patrouille – celle des éclaireurs. *Ah ! pensait Ciri alors qu'elle regardait tout autour d'elle, la sécurité du convoi dépend entièrement de moi. Tous attendent mon retour et mon rapport avec impatience : « La route est libre et praticable, je n'ai vu personne, il n'y a de traces ni de roues ni de sabots. » Je ferai mon rapport, alors ce maigrelet de messire Wenck au regard bleu et froid hochera la tête d'un air sérieux, Yarpen Zigrin découvrira ses dents de*

*cheval jaunies, Paulie Dahlberg s'écrira : « Elle est brave, cette petite ! ». Quant à Geralt, il affichera un léger sourire. Il sourira, même si, ces derniers temps, ça ne lui arrive que rarement.*

*Ciri examina les environs et inscrivit dans sa mémoire : deux jeunes bouleaux couchés – aucun problème ; des tas de branchages – ce n'est rien, les chariots parviendront à passer ; une crevasse lavée par la pluie – un obstacle de moindre importance, les roues du premier chariot l'écraseront, les autres voitures suivront ses traces ; une vaste clairière – un bon endroit pour une halte...*

*Des traces ? Comment pourrait-il y en avoir ? Il n'y a personne. Juste la forêt. Et les oiseaux qui gazouillent parmi le feuillage vert tendre des arbres. Un renard au pelage roux foncé traverse le chemin sans se presser... Et tout exhale le printemps.*

*La voie s'interrompait au milieu d'une colline, se perdait dans un défilé sablonneux, et passait sous de petits pins tordus agrippés aux versants. Ciri délaissa la route pour se hisser jusqu'au sommet d'une pente abrupte afin de pouvoir observer les alentours. Et de toucher les feuilles des arbres humides et odorantes...*

*Elle descendit de sa selle, accrocha les rênes à une branche et avança à pas lents parmi les genévriers qui recouvraient la colline. De l'autre côté du mont perçait un espace ouvert, béant, tel un trou rongé dans un taillis de la forêt. Il s'agissait sans nul doute des vestiges d'un incendie qui avait fait rage il y a bien longtemps, car aucun brûlis ne rougeoyait nulle part. Tout était vert, des jeunes bouleaux aux sapins. La route, à première vue, semblait libre, praticable. Et sûre.*

*De quoi ont-ils peur ? pensa-t-elle. Des Scoia'tael ? Il n'y a pas de quoi. Moi, je ne crains pas les elfes, je ne leur ai rien fait.*

*Les elfes. Les Écureuils. Les Scoia'tael.*

*Avant que Geralt lui ordonne de s'éloigner, Ciri avait eu le temps de voir les cadavres dans la cour de la place forte. Elle se rappelait l'un d'entre eux en particulier, celui au visage masqué par des cheveux restés collés à cause du sang brunâtre, au cou anormalement tordu et cambré. Sa lèvre supérieure, relevée dans une grimace figée et spectrale, laissait voir les dents, de petites dents très blanches, non humaines. Elle se souvenait des chaussures de l'elfe, abîmées et usées, montant jusqu'aux genoux, attachées par des lacets en bas et fermées par de nombreuses boucles métalliques en haut.*

*Des elfes qui tuent des hommes et qui meurent aussi au combat... Geralt dit qu'il faut rester neutre... Yarpen, qu'il faut agir de manière à ne pas avoir par la suite à demander pardon...*

*Elle donna un coup de pied dans une taupinière et, perdue dans ses pensées, elle se mit à fouiller le sable de son talon.*

*Qui doit pardonner et à qui ? À qui pardonner, et quelles fautes ?*

*Les Écureuils tuent les hommes. Nilfgaard les paie pour ça. Il les*



*utilise. Il leur monte la tête. Nilfgaard.*

Ciri n'avait guère oublié, bien qu'elle l'ait vraiment voulu. Elle n'avait pas oublié ce qui s'était passé à Cintra. L'errance, le désespoir, la peur, la faim, la souffrance. Le marasme et l'hébètement qui avaient suivi plus tard, bien plus tard, lorsque les druides d'Autre Rive l'avaient retrouvée et recueillie. Ses souvenirs étaient brumeux, mais ce qu'elle voulait, c'était ne plus en avoir du tout.

Pourtant, ils revenaient sans cesse. Ils hantaient ses pensées, ses songes... Cintra. Le galop des chevaux et les hurlements sauvages, les cadavres, le feu... Et le chevalier noir au heaume ailé... Ensuite... Les chaumières d'Autre Rive... La cheminée pleine de suie parmi les décombres... Près d'elle, à côté du puits resté intact, le chat noir léchant la terrible brûlure qu'il avait au flanc. Le puits... la grue... le seau...

Le seau plein de sang.

Ciri se frotta le visage, elle regarda sa main, étonnée. Elle était mouillée. La fillette renifla et essuya ses larmes du revers de sa manche.

*Rester neutre ? Indifférent ? Ciri avait envie de hurler. Un sorceleur assistant à la souffrance sans intervenir ? Impossible ! Son rôle est de défendre les humains. Contre les sylvains, les vampires, les loups-garous. Mais pas seulement. Il doit les protéger contre le Mal sous toutes ses formes. Et moi, j'ai vu ce qu'était le Mal à Autre Rive.*

*Un sorceleur a pour devoir de protéger et de sauver des vies. Protéger les hommes, afin qu'on ne les pend pas aux arbres par les bras, qu'on ne les empale pas ; les jeunes filles aux cheveux blonds, pour qu'on ne les crucifie pas sur des poteaux plantés dans le sol ; les enfants, pour éviter qu'on les égorge et qu'on les jette dans les puits. Même le chat brûlé dans la grange incendiée méritait d'être protégé. C'est pour cela que je deviendrai une sorceleuse ; si je possède une épée, c'est pour défendre des êtres comme ceux de Sodden et d'Autre Rive. Parce qu'eux n'ont pas d'épée, ils ne connaissent pas les pas, les volte-face, les esquives, les pirouettes, personne ne leur a appris à se battre, ils sont sans défense et impuissants face au loup-garou et au déserteur nilfgaardien. Moi, on m'apprend à me battre. Pour que je puisse protéger ceux qui sont sans défense. Et c'est ce que je ferai. Toujours. Jamais je ne serai neutre. Ni indifférente.*

*Jamais !*

Elle ne put déterminer ce qui la mit sur ses gardes : était-ce le soudain silence qui s'était abattu sur la forêt telle une ombre glaciale ou l'impression que quelque chose avait bougé non loin d'elle ? Toujours est-il qu'elle réagit en un éclair, mue par un réflexe acquis dans les forêts de conifères d'Autre Rive, quand elle tentait d'échapper à la mort en fuyant de Cintra. Elle se plaqua au sol, rampa sous un genévrier touffu et s'immobilisa. *Pourvu que le cheval ne hennisse pas !*

se dit-elle.

De l'autre côté du défilé, quelque chose bougea de nouveau. Ciri parvint à distinguer une vague silhouette entre les feuillages. Un elfe sortit prudemment des fourrés. Après avoir rejeté sa capuche en arrière, il observa les environs pendant un moment, tendit l'oreille, puis s'éloigna rapidement le long de la crête. Deux autres elfes, sortis des halliers, lui emboîtèrent le pas. Puis d'autres les suivirent. De nombreux autres. En une longue file indienne. Environ la moitié d'entre eux étaient à cheval ; ceux-là se déplaçaient lentement, dressés sur leurs selles, tendus, vigilants. L'espace d'un instant, elle les vit tous, distinctement et précisément, à travers la brèche lumineuse qui fendait le mur d'arbres ; elle les regarda évoluer dans un silence total, avec le ciel pour toile de fond, avant qu'ils s'évanouissent dans l'ombre tachetée de la varenne. Ils disparurent sans un murmure, sans un bruissement, tels des spectres. Aucun de leurs chevaux ne hennit ni ne fit claquer ses sabots, pas une branche ne craqua sous le poids d'un pied ou d'un fer. Aucune des armes dont ils étaient bardés ne tinta.

Ils avaient désormais disparu, mais Ciri ne bougeait pas. Elle restait étendue, plaquée au sol sous le genévrier, en s'efforçant de respirer le plus silencieusement possible. Elle savait qu'elle pouvait être trahie par l'envol d'un oiseau ou la fuite d'une bête effarouchée, ce qui pouvait survenir au moindre bruit, au moindre geste, même le plus discret, le plus prudent. Elle ne se releva que lorsque la forêt redevint parfaitement calme et que, parmi les arbres où les elfes avaient disparu, des pies se mirent à jacasser.

Alors qu'elle se relevait, elle se retrouva prisonnière d'une puissante étreinte. Un gant de cuir noir se plaqua contre ses lèvres et étouffa le cri d'effroi de la fillette.

— Pas un mot.

— Geralt ?

— Silence, j'ai dit.

— Tu as vu ?

— Oui, j'ai vu.

— Ce sont eux..., souffla-t-elle. Les Scoia'tael, n'est-ce pas ?

— Oui. Vite, rejoignons les chevaux. Regarde où tu mets les pieds.

Ils descendirent le long de la pente, prudemment et en silence, mais ils ne regagnèrent pas la route, ils restèrent dans les fourrés. Geralt observait les alentours très attentivement. Pour éviter que la fillette se déplace librement, il tenait les rênes de l'alezan et le dirigeait lui-même.

— Ciri, fit-il soudain. Tu ne dois pas dire un mot de ce que nous avons vu. Ni à Yarpén ni à Wenck. À personne. Tu comprends ?

— Non, grommela-t-elle, en baissant la tête. Je ne comprends pas. Pourquoi devrais-je me taire ? Il faut pourtant les mettre en garde. De

quel côté sommes-nous, Geralt ? Contre qui sommes-nous ? Qui sont nos amis, et qui sont nos ennemis ?

— Demain, nous quitterons le convoi, répondit-il après un silence. Triss est presque entièrement rétablie. Nous ferons nos adieux et nous poursuivrons notre chemin. Nous aurons nos propres problèmes, nos propres soucis et nos propres difficultés. J'espère alors que tu cesseras de vouloir à tout prix diviser les habitants de notre monde en amis et en ennemis.

— Nous devons être... neutres ? Indifférents, c'est ça ? Et s'ils attaquent...

— Ils n'attaqueront pas.

— Mais s'ils...

— Écoute-moi. (Le sorceleur se tourna vers elle.) À ton avis, pourquoi un convoi d'une telle importance – un chargement d'or et d'argent, les renforts secrets du roi Henselt pour Aedirn – est-il escorté par des nains et non des humains ? Hier, j'ai déjà vu un elfe nous observer depuis un arbre. La nuit, j'en ai entendu d'autres passer à côté de notre campement. Les Scoia'tael n'attaqueront pas les nains, Ciri.

— Mais ils sont tout de même là, marmonna-t-elle. Ils sont bien là. Ils tournent autour de nous, nous encerclent...

— Je connais la raison de leur présence. Viens, je vais te montrer.

Geralt fit soudain faire un demi-tour à son cheval et lança les rênes de l'alezan à Ciri. Celle-ci talonna sa monture et accéléra, mais, d'un geste, le sorceleur lui ordonna de rester derrière lui. Ils coupèrent à travers la route et s'enfoncèrent de nouveau dans les fourrés. Le sorceleur ouvrait le chemin, Ciri suivait sa trace. Tous deux gardaient le silence. Un long moment s'écoula ainsi.

— Regarde. (Geralt stoppa son cheval.) Regarde, Ciri.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-elle.

— Shaerawedd.

Devant eux, aussi loin que la forêt leur permettait de voir, se dressaient des blocs de granit et de marbre taillés de manière égale, aux rebords émoussés, arrondis par les bourrasques. Ils étaient ornés de motifs que les pluies avaient lavés, ils avaient été fendus, brisés par les gelées, et éparpillés par les racines des arbres. Ces colonnes détruites, ces arcades, ces vestiges de frises autour desquels s'enroulait le lierre étaient recouverts par endroits d'une épaisse couche de mousse verte, mais leur blancheur scintillait çà et là au milieu des troncs.

— Il y avait un... château fort, ici ?

— Un palais. Les elfes ne construisaient pas de châteaux forts. Descends. Nos chevaux ne parviendront pas à se déplacer dans les décombres.

— Qui a détruit tout cela ? Les hommes ?

— Non. Ce sont eux. Avant de partir.

— Pourquoi ont-ils fait cela ?

— Ils savaient qu'ils ne reviendraient plus. Cela s'est passé après leur second conflit avec les humains, il y a plus de deux cents ans de cela. Auparavant, lorsqu'ils se repliaient, ils laissaient leurs villes intactes. Les humains construisaient sur les fondations des elfes. C'est ainsi que furent créées Novigrad, Oxenfurt, Wyzima, Tretogor, Maribor, Cidaris. Et Cintra.

— Cintra aussi ?

Le sorceleur acquiesça d'un signe de tête sans détacher son regard des ruines.

— Ils ont quitté ces lieux, mais ils y reviennent à présent, murmura Ciri. Pourquoi ?

— Pour voir.

— Voir quoi ?

Sans mot dire, il posa sa main sur l'épaule de la fillette et la poussa légèrement devant lui. Ils sautèrent d'un escalier en marbre et descendirent plus bas en se retenant aux branchages souples des noisetiers, et aux touffes d'herbe qui perçaient à travers chaque brèche, chaque fissure dans les dalles fendues et recouvertes de mousse.

— Ici se trouvait le centre du palais, son cœur : la fontaine.

— Ici ? s'étonna Ciri en regardant l'épais fourré d'aulnes et les troncs blancs des bouleaux parmi les éclats et les blocs de pierre informes. Mais il n'y a rien ici.

— Suis-moi.

Le ruisseau qui alimentait la fontaine devait souvent changer de lit. Patiemment et sans discontinuer, il lavait les blocs de marbre et les dalles d'albâtre qui finissaient par s'affaïsser, créant des digues qui orientaient le cours d'eau dans une nouvelle direction. Le terrain entier avait ainsi été découpé en ravins peu profonds. Çà et là, l'eau s'écoulait en cascade au milieu des vestiges du palais, les débarrassant des feuilles mortes, du sable et des couches d'aiguilles ; à ces endroits, le marbre, les céramiques et les mosaïques avaient conservé leurs couleurs et leur éclat, comme s'ils étaient couchés là depuis trois jours et non deux siècles.

Geralt traversa le ruisseau d'un bond et avança au milieu des vestiges de colonnes. Ciri s'empressa à sa suite. Ils sautèrent en bas d'un autre escalier en ruine, puis, la tête baissée, passèrent sous la voûte intacte d'une arcade, à moitié enfouie sous un monticule de terre. Le sorceleur s'arrêta, désigna quelque chose de la main. Ciri poussa un bruyant soupir.

Un grand rosier, paré de dizaines de fleurs d'un blanc de lis toutes

plus belles les unes que les autres, poussait, au milieu des gravats que les céramiques brisées rendaient pittoresques. Des gouttes de rosée, aussi brillantes que l'argent, scintillaient sur les pétales des fleurs. L'arbrisseau enveloppait de ses tiges une grande dalle de pierre blanche, de laquelle les observait un beau visage à l'air triste et aux traits nobles et délicats, que les pluies et les neiges successives n'avaient pas réussi à effacer. Pas plus que les burins des pillleurs venus extraire des bas-reliefs dorures, mosaïques et pierres précieuses, n'étaient parvenus à le défigurer.

— Aelirenn, fit Geralt après un long silence.

— Elle est magnifique, souffla Ciri en le prenant par la main. (Le sorceleur ne sembla pas le remarquer. Il regardait la sculpture. Il était loin, très loin, dans un autre monde, à une autre époque.)

— Aelirenn, répéta-t-il après un instant. Elirena, pour les nains et les humains. C'est elle qui les a menés au combat, il y a deux cents ans. Parmi les elfes, les anciens étaient contre. Ils savaient qu'ils n'avaient aucune chance. Qu'ils risquaient de ne plus se relever après la défaite. Ils voulaient sauver leur peuple, survivre avant tout. Ils avaient décidé de détruire leurs villes, de se retirer dans les montagnes sauvages, inaccessibles... et d'attendre. Les elfes ont une vie très longue, Ciri. Ils sont presque immortels par rapport à notre échelle du temps. Les humains leur apparaissaient alors comme quelque chose qui finirait par passer, de la même façon qu'à une période de sécheresse, un hiver rude, une nuée de sauterelles succèdent la pluie, le printemps, une récolte abondante... Ils voulaient attendre. Survivre. Ils décidèrent de détruire leurs villes et leurs palais. Et avec, celui qui faisait leur fierté : le beau Shaerrawedd. Ils voulaient survivre, mais Elirena... Elirena souleva les jeunes elfes. Ils prirent les armes et la suivirent dans un ultime combat désespéré. Tous furent massacrés. Massacrés sans pitié.

Ciri gardait le silence, les yeux rivés sur le beau visage éteint.

— Ils mouraient, son prénom sur les lèvres, reprit le sorceleur à voix basse. Ils mouraient pour Shaerrawedd en répétant l'appel d'Elirena, son cri. Ce palais était leur symbole. Ils se sacrifiaient pour ses pierres et ses marbres... et pour Aelirenn. Ils périrent en héros, avec dignité, comme elle le leur avait promis. Ils sauvèrent leur honneur, mais causèrent leur perte et condamnèrent leur propre race. Leur propre peuple. Tu te rappelles ce que t'a dit Yarpén ? Qui est maître de ce monde et qui en disparaît ? Il te l'a expliqué de manière grossière, mais juste. Les elfes possèdent une durée de vie très longue, mais seuls les jeunes sont fertiles et peuvent avoir une descendance. Or presque tous les jeunes elfes avaient alors suivi Elirena – Aelirenn, la Rose blanche de Shaerrawedd... Nous nous tenons au milieu des ruines de son palais, près de la fontaine dont elle écoutait le clapotis

chaque soir... Ça, c'étaient ses fleurs.

Ciri restait silencieuse. Geralt l'attira à lui et la prit dans ses bras.

— As-tu compris maintenant pourquoi les Scoia'tael étaient là ? Et ce qu'ils voulaient voir ? Es-tu consciente qu'il faut empêcher les jeunes elfes et les jeunes nains de se faire de nouveau massacrer ? Que ni toi ni moi n'avons le droit de prendre part à cette tuerie ? Ces roses fleurissent toute l'année. Elles devraient déjà être devenues sauvages, mais elles sont encore plus belles que les roses des jardins bien entretenus. Des elfes continuent de venir à Shaerrawedd, Ciri. Différents les uns des autres. Parmi eux, certains sont impétueux et stupides, et considèrent cette pierre fendue comme un symbole. D'autres, plus sensés, ont pour symbole ces fleurs immortelles, qui renaissent sans cesse. D'autres encore savent que si l'on arrache cet arbrisseau et que l'on brûle cette terre, les roses de Shaerrawedd ne refleuriront plus jamais. Tu comprends ça ?

La fillette fit un signe de la tête.

— Comprends-tu à présent ce que signifie cette neutralité qui te taraude autant ? Être neutre ne signifie pas être indifférent ou insensible. Il ne faut pas tuer ces émotions en soi. Il suffit de vaincre la haine. Est-ce clair dans ton esprit ?

— Oui, répondit-elle dans un murmure. J'ai compris, à présent. Geralt, je... je voudrais... cueillir l'une de ces roses. En souvenir. Est-ce que je peux ?

— Vas-y, fit-il après un moment d'hésitation. Prends-en une afin de te souvenir à jamais de cet endroit. Partons maintenant. Retournons au convoi.

Ciri glissa la rose entre les lacets de son pourpoint. Soudain, elle poussa un petit cri aigu et leva sa main. Un filet de sang s'écoula de l'un de ses doigts vers sa paume.

— Tu t'es piquée ?

— Yarpén..., souffla la fillette en regardant son sang s'écouler le long de sa ligne de vie. Wenck... Paulie...

— Quoi ?

— Triss ! s'écria-t-elle d'une voix perçante qui n'était pas la sienne. (La fillette fut parcourue d'un grand frisson et se frotta le visage avec son avant-bras.) Vite, Geralt ! Nous devons leur venir en aide ! Les chevaux, dépêchons-nous !

— Ciri ! Que t'arrive-t-il ?

— Ils sont en train de mourir !

\*\*\*

Elle galopait, l'oreille pratiquement collée à l'encolure du cheval, et pressait sa monture à coups de cris et de talonnades. Le sable du chemin forestier giclait sous les sabots de l'alezan. Au loin, la fillette entendit un hurlement, puis elle sentit l'odeur de la fumée.

En face d'elle, un couple de chevaux qui traînait derrière lui des harnais, des rênes et un timon brisé, approchait à vive allure, obstruant le passage. Ciri ne ralentit pas, et des flocons d'écume effleurèrent son visage lorsqu'elle passa à côté des bêtes, aussi rapide qu'une flèche. Elle entendit derrière elle le hennissement d'Ablette et les jurements de Geralt qui avait été contraint de ralentir sa course.

À la sortie d'un virage, elle déboucha sur une vaste clairière.

Le convoi était la proie des flammes. Des flèches ardentes, tels des oiseaux de feu, jaillissaient des buissons en direction des voitures, transperçaient les bâches et se plantaient dans les planches. Des Scoia'tael, hurlant et vociférant, attaquaient de toutes parts.

Sans tenir compte des cris de Geralt qui lui parvenaient de derrière, Ciri dirigea son cheval droit sur les deux premiers chariots postés à l'avant. L'un d'eux était renversé ; Yarpen Zigrin, une hache dans une main, une arbalète dans l'autre, se tenait à côté. À ses pieds gisait, immobile et impuissante, sa robe bleue déchirée jusqu'à mi-cuisses,...

— Triiiiiiss !!! cria Ciri en se redressant sur sa selle et en donnant un grand coup de talon à son cheval.

Les Scoia'tael se tournèrent dans sa direction, et des flèches sifflèrent aux oreilles de la fillette. Celle-ci secoua la tête tout en maintenant son allure. Elle entendit le cri de Geralt qui la sommait de se réfugier dans les bois. Mais elle n'avait pas l'intention de l'écouter. Elle se baissa et fila tout droit sur les archers qui tiraient sur elle. Elle sentit soudain le parfum pénétrant de la rose blanche attachée à son pourpoint.

— Triiiiiiss !!!

Les elfes se jetèrent sur le côté pour éviter le cheval au galop. Ciri en heurta un légèrement avec son étrier. Elle entendit un sifflement aigu ; sa monture eut un mouvement violent, poussa un couinement et se jeta de côté. Ciri aperçut une flèche profondément plantée dans la croupe de l'animal, tout près de la cuisse. Elle retira vivement ses pieds des étriers, se redressa brusquement, puis elle s'accroupit sur sa selle, prit un bel élan et sauta.

Elle atterrit, légère, sur la caisse renversée de la voiture, s'équilibra à l'aide de ses bras, puis sauta de nouveau pour retomber, accroupie cette fois, à côté de Yarpen qui hurlait et faisait tourner sa hache. Non loin de là, Paulie Dahlberg luttait sur la seconde voiture, tandis que Regan, penché en arrière, les jambes appuyées contre une planche, tentait tant bien que mal de retenir l'attelage. Les chevaux, effrayés par le feu qui dévorait la bâche, poussaient des hennissements sauvages, trépignaient et tiraient violemment sur le timon.

Ciri se précipita vers Triss, qui était allongée au milieu des

tonneaux et des caisses éparpillées. Elle l'agrippa par ses vêtements et se mit à la tirer en direction du chariot renversé. La magicienne gémissait, les mains pressées contre ses tempes. Un claquement de sabots et des hennissements se firent entendre à proximité : deux elfes qui faisaient virevolter leurs épées repoussaient vers la fillette Yarpén, qui se jetait sur ses assaillants avec rage. Le nain tournait comme une toupie ; à l'aide de sa hache, il paraît agilement les coups qui s'abattaient sur lui. Ciri entendait des jurons, des gémissements et le fracas plaintif du métal.

Un nouvel attelage se détacha du convoi en flammes ; il galopait dans leur direction, semant derrière lui des bouts de toile en feu. Le conducteur gisait inerte sur son siège ; à côté de lui, Yannick Brass tentait avec difficulté de garder son équilibre. Il tenait les rênes d'une main et ripostait de l'autre aux attaques de deux elfes qui galopaient de part et d'autre du chariot. Un troisième Scoia'tael, qui avait rattrapé les chevaux de l'attelage, n'avait cessé de tirer des flèches en direction de leurs flancs.

— Saute ! hurla Yarpén d'un cri qui couvrit le vacarme environnant. Saute, Yannick !

Ciri vit Geralt galoper vers le chariot lancé à toute allure et désarçonner l'un des elfes d'un coup d'épée bref et mesuré, tandis que Wenck, qui avait surgi du côté opposé, s'occupait de celui qui tirait sur les chevaux. Yannick jeta les rênes, sauta hors du chariot... et atterrit sous le cheval du troisième Scoia'tael. L'elfe se redressa sur ses étriers et le frappa de son épée. Le nain tomba. Au même moment, la voiture en flammes fonça sur les combattants et les dispersa. Ciri parvint de justesse à éloigner Triss des sabots des chevaux en furie. Le palonnier se brisa dans un fracas étourdissant, le fourgon fit un bond, perdit une roue et se renversa, semant tout autour de lui son chargement ainsi que des planches en proie aux flammes.

Ciri réussit à traîner la magicienne jusque sous le chariot renversé de Yarpén. Paulie Dahlberg, qui s'était soudain retrouvé à côté de la fillette, lui était venu en aide tandis que Geralt les couvrait tous deux, se dressant avec Ablette entre eux et les Scoia'tael qui s'étaient lancés à leur poursuite. Une grande agitation régnait autour du chariot ; Ciri entendait des cris, le fracas des lames, le renâlement des chevaux, le claquement de leurs sabots. Yarpén, Wenck et Geralt, cernés par les elfes, luttèrent comme des diables enragés.

L'attelage de Regan, lequel se battait contre un lutin ventru vêtu d'une camisole en peau de lynx, fendit soudain la troupe de combattants. Le lutin était assis sur le nain et tentait de le transpercer de son long couteau. Yarpén sauta adroitement sur le chariot, attrapa l'assaillant au collet et le jeta par-dessus bord. Regan poussa un cri perçant, saisit les rênes et fouetta les chevaux. L'attelage s'ébroua, le



chariot se mit en route et prit très rapidement de la vitesse.

— En rond, Regan ! hurla Yarpen. En rond ! Tout autour !

Le chariot fit demi-tour et fonça de nouveau sur les elfes pour les disperser. L'un d'eux s'approcha d'un bond et agrippa le cheval de droite par le licol, mais il ne parvint pas à assurer sa prise et chuta sous les sabots lancés au galop et les roues de l'attelage. Ciri entendit un cri macabre.

Un deuxième elfe, qui galopait à côté d'eux, donnait de violents coups d'épée. Yarpen esquiva l'attaque. La lame de l'elfe vint se cogner contre l'un des cerceaux qui maintenaient la bâche. L'assaillant bascula en avant, entraîné par son élan. Le nain s'arc-bouta soudain puis fit un geste brusque de la main. Le Scoia'tael poussa un cri et se raidit sur sa selle, avant de s'écrouler à terre, une francisque plantée entre les omoplates.

— Allez, venez, fils de putains ! hurlait Yarpen en faisant tournoyer sa hache. À qui le tour ?... Continue à faire des cercles, Regan !

Celui-ci, secouant sa toison en sang, hurlait comme un damné et fouettait les chevaux sans pitié, recroquevillé sur son siège au milieu du sifflement des flèches. L'attelage dessinait à toute allure un cercle étroit, formant ainsi un barrage mobile de feu et de fumée autour du chariot renversé sous lequel Ciri avait tiré la magicienne blessée et à moitié inconsciente.

Non loin d'eux piaffait le cheval de Wenck, un étalon gris. Le commissaire était courbé sur sa selle ; Ciri apercevait les plumes blanches de la flèche qui était plantée dans son flanc. Malgré sa blessure, le chevalier paraît habilement les coups des deux elfes à pied qui l'attaquaient de chaque côté. C'est alors qu'une deuxième flèche atteignit Wenck dans le dos, sous les yeux de la fillette. Le commissaire s'écroula sur l'encolure de son cheval, la poitrine en avant, mais il se maintint sur sa selle. Paulie Dahlberg vola à son secours.

Ciri se retrouva seule.

Elle empoigna son épée. Mais sa lame, qui, au cours des entraînements, jaillissait de derrière son dos comme un éclair, ne se laissait absolument pas extraire de son fourreau ; elle résistait, restait prisonnière de son étui devenu aussi rigide que du goudron. En plein cœur du tourbillon qui hurlait alentour, au milieu de ces mouvements si rapides qu'ils en étaient presque imperceptibles, l'épée de la fillette paraissait étrangement et anormalement lente. Il semblait à Ciri que des siècles s'écouleraient avant que son arme sorte entièrement de son fourreau. Le sol tremblait et frémissait. La fillette s'aperçut soudain qu'il ne s'agissait pas du sol, mais de ses propres genoux.

Paulie Dahlberg, armé de sa hache, tenait en échec l'elfe qui

l'attaquait, tout en tirant au sol le commissaire Wenck blessé. Ablette passa rapidement à côté du chariot, un elfe s'était jeté sur Geralt. Ce dernier avait perdu son bandeau, et ses cheveux blancs volaient au vent. Les épées s'entrechoquaient.

Un autre Scoia'tael, à pied, surgit de derrière le chariot. Paulie lâcha Wenck, se redressa, et fit virevolter sa hache. Puis il se figea.

Devant lui se tenait un nain à la barbe noire tressée en deux nattes, et coiffé d'un bonnet orné d'une queue d'écureuil. Paulie eut un instant d'hésitation.

Ce ne fut pas le cas de son adversaire à la barbe noire, qui lui assena un coup des deux mains. La lame de sa hache vrombit dans les airs avant de venir se planter dans la clavicule de Paulie, qui se brisa dans un horrible craquement. Le nain s'écroula aussitôt, sans gémir, comme si la force du coup lui avait scié les deux genoux.

Ciri poussa un hurlement.

Yarpen Zigrin sauta hors du chariot. Le nain à la barbe noire tournoya et lui porta un coup. Yarpen esquiva l'attaque grâce à un demi-tour habile, poussa un geignement puis assena à son adversaire un coup terrible par en dessous qui lui fendit la barbe, le larynx, la mâchoire et le visage... jusqu'au nez. Le Scoia'tael se raidit et s'écroula sur le dos. Tout en se vidant de son sang, il agitait les mains et creusait la terre de ses talons.

— Geraaaalt ! hurla Ciri qui avait senti une présence dans son dos – celle de la mort.

Ce n'était qu'une forme indistincte qu'elle avait aperçue du coin de l'œil en regardant derrière elle, un mouvement, un éclair, mais la fillette réagit immédiatement en exécutant une parade oblique suivie d'une feinte qu'elle avait apprise à Kaer Morhen. Elle esquiva le coup, mais elle n'était pas suffisamment stable sur ses jambes et se tenait trop de côté pour pouvoir prendre son élan. Elle fut projetée contre la caisse du chariot. Son épée lui glissa des mains.

La très belle elfe aux longues jambes bottées qui se tenait devant elle tordit ses lèvres en une horrible grimace, leva son épée et secoua ses cheveux soudain libérés de la capuche qu'elle avait rejetée vers l'arrière. La lame brillait d'une lumière aveuglante, tout comme les bracelets que l'Écureuil portait aux poignets.

Ciri était incapable de bouger.

Mais l'épée ne s'abattit pas, elle ne la frappa pas. Car l'elfe ne regardait pas la fillette, mais la rose blanche attachée à son pourpoint.

— Aelirenn ! s'écria l'Écureuil d'une voix forte, comme si elle voulait que son cri ait raison de son hésitation.

Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin. Geralt, tout en repoussant Ciri, lui entailla largement la poitrine avec son épée. Le sang gicla sur le visage et les vêtements de la fillette, de petites taches rouges

souillèrent les pétales blancs de la rose.

— Aelirenn..., gémit l'elfe d'une voix déchirante tandis qu'elle se laissait glisser sur les genoux. Avant de tomber face contre terre, elle eut le temps de pousser un dernier cri. D'une voix forte, continue et désespérée.

— Shaerraweeeeedd !!!

\*\*\*

La réalité revint aussi soudainement qu'elle avait disparu. Au milieu du bruit sourd et continu qui emplissait ses oreilles, Ciri se mit à distinguer des voix. À travers le rideau scintillant et humide de ses larmes, elle commença à percevoir les vivants et les morts.

— Ciri, murmura Geralt qui était agenouillé auprès d'elle. Ressaisis-toi.

— La bataille..., gémit-elle en s'asseyant. Geralt, que s'est-il...

— C'est fini. Grâce à l'armée de Ban Gleán qui est venue en renfort.

— Tu n'as pas été..., souffla-t-elle, en fermant les yeux. Tu n'as pas été neutre...

— Non, en effet. Mais tu es en vie. Tout comme Triss.

— Comment va-t-elle ?

— Elle s'est cogné la tête en tombant du chariot que Yarpén voulait à tout prix défendre. Elle va bien à présent. Elle soigne les blessés.

Ciri regarda autour d'elle. Des silhouettes d'hommes armés scintillaient au milieu de la fumée qui émanait des fourgons en train de se consumer. Tout autour gisaient des caisses et des tonneaux. La plupart étaient défoncés et leur contenu avait été renversé. C'étaient de vulgaires cailloux gris. Elle les fixa du regard, stupéfaite.

— Des renforts pour Demawend d'Aedirn, ironisa Yarpén Zigrin en grinçant des dents. (Il se tenait à côté d'eux.) Des renforts secrets et hautement importants. Un convoi spécial... Tu parles !

— C'était un piège ?

Le nain se retourna, il fixa la fillette et Geralt, puis il porta de nouveau son regard sur les cailloux qui s'étaient déversés des tonneaux. Pour finir, il cracha.

— Oui, confirma-t-il. Un piège.

— Destiné aux Écureuils ?

— Non.

Les morts furent disposés en rang. Elfes, hommes, nains : tous gisaient les uns à côté des autres, sans distinction. Yannick Brass était parmi eux. La belle elfe aux cheveux noirs et aux jambes bottées aussi. Tout comme le nain à la barbe noire tressée en nattes, qui luisait à cause du sang coagulé. Il y avait encore...

— Paulie ! sanglotait Regan Dahlberg en serrant la tête de son

frère sur ses genoux. Pourquoi toi ?

Tous gardaient le silence. Tous, sans exception. Même ceux qui connaissaient la réponse. Regan tourna vers eux son visage convulsé, mouillé par les larmes.

— Qu'est-ce que je vais dire à notre mère ? gémit-il.

Personne ne soufflait mot.

Non loin de là, Wenck était allongé, entouré par des soldats aux couleurs noir et or de Kaedwen. Il respirait péniblement, et chacune de ses expirations faisait apparaître des bulles de sang sur ses lèvres. Triss était agenouillée auprès de lui, un chevalier revêtu d'une armure flamboyante se tenait debout au-dessus d'eux.

— Alors, dame magicienne ? demanda le chevalier. Survivra-t-il, à votre avis ?

— J'ai fait ce que j'ai pu. (Triss se mit debout et pinça les lèvres.) Mais...

— Quoi ?

— Ils ont utilisé ceci.

Elle lui montra une flèche à la pointe étrange qu'elle lança contre un tonneau à proximité. La pointe se divisa en quatre aiguilles épineuses et crochues. Le chevalier poussa un juron.

— Fredegard..., fit Wenck avec difficulté. Fredegard, écoute...

— Garde-toi de parler ! Ou de bouger ! dit Triss sur un ton sévère. Les effets de mon incantation restent fragiles !

— Fredegard, reprit le commissaire. (La bulle de sang qu'il avait sur les lèvres éclata ; à sa place en apparut aussitôt une nouvelle.) Nous avons tort... Nous avons tous tort. Ce n'était pas Yarpén... Nous l'avons injustement soupçonné... Je m'en porte garant. Il n'a pas trahi... il n'a pas...

— Assez ! cria le chevalier. Plus un mot, Vilfrid ! Hé ! Là-bas ! Apportez un brancard, vite !

— C'est trop tard, fit la magicienne d'une voix sourde en regardant les lèvres de Wenck sur lesquelles plus aucune bulle ne se formait. Ciri détourna le regard et pressa son visage contre le flanc de Geralt.

Fredegard se redressa. Yarpén Zigrin ne le regardait pas. Il regardait les morts. Il regardait Regan Dahlberg qui était toujours agenouillé auprès de son frère.

— Il le fallait, messire Zigrin, fit le chevalier. Nous sommes en guerre. Nous avons un ordre. Nous devons être sûrs...

Yarpén gardait le silence. Le chevalier baissa les yeux.

— Pardonnez-nous, souffla-t-il.

Le nain tourna lentement la tête. Il posa son regard sur le chevalier, sur Geralt, sur Ciri, sur tous les autres – les humains.

— Qu'avez-vous fait de nous ? demanda-t-il plein d'amertume.

Qu'avez-vous donc fait de nous ?

Personne ne lui répondit.

Les yeux de l'elfe aux longues jambes étaient vitreux et opaques. Son cri était resté figé sur ses lèvres tordues.

Geralt étreignit Ciri. D'un geste lent, il détacha de son pourpoint la rose blanche tachetée de points sombres et, sans mot dire, la jeta sur le corps de l'Écureuil.

— Adieu, murmura Ciri. Adieu, Rose de Shaerrawedd, et...

— Pardonne-nous, acheva le sorceleur.

« Ils errent par les contrées, ces fascheux et eshontés qui se nomment eux-mesmes les chasseurs du mal, les bourreaux des loups-garous, les exterminateurs de vampires, et qui arrachent leur tribut aux hommes credules, puis, apres avoir perceus ce salaire infame, ils poursuivent leur chemin jusqu'à l'endroit le plus proche où ils pourront s'adonner à pareille fourberie. L'accès qui leur est le plus aisé est celui qui mène aux chaumières des paysans honnestes, simples et ignorants qui attribuent fort facilement aux sortileges, aux estres contre nature, aux monstres, à l'action d'un esprit des airs ou à celle d'un mauvais esprit, tous leurs maux et leurs males fortunes. Au lieu de prier les dieux, et de présenter une riche offrande au temple, de tels rustauds sont prests à donner leur dernier sou à un vil sorceleur, car ils croient que cet apostat impie parviendra à changer leur sort et à mettre fin à leurs malheurs. »

Anonyme,  
*Monstrum ou de la description d'un sorceleur.*

« Je n'ai rien contre les sorceleurs. Qu'ils continuent à chasser les vampires. À condition qu'ils payent leurs impôts. »

Radowid III le Hardi, roi de Rédanie.

« Si tu as soif de justice, loue les services d'un sorceleur. »

Graffiti sur un mur de la chaire  
de Droit de l'académie d'Oxenfurt.

## CHAPITRE 5

— Tu m’as parlé ?

Le petit garçon renifla et repoussa son couvre-chef de velours trop grand pour lui et orné d’une plume de faisan qui pendait irrémédiablement de côté.

— Tu es un chevalier ? répéta-t-il en regardant Geralt de ses petits yeux bleu indigo.

— Non, fit le sorceleur, tout étonné d’avoir envie de répondre.

— Mais tu as une épée ! Mon papa, il est chevalier du roi Foltest. Lui aussi, il a une épée. Plus grande que la tienne !

Geralt s’accouda au garde-corps et cracha dans l’eau qui tournoyait derrière la poupe du chaland.

— Tu l’as dans le dos. (Le marmot n’en démordait pas. Son couvre-chef lui glissa de nouveau sur les yeux.)

— Quoi donc ?

— Ben, ton épée ! Pourquoi tu la portes dans le dos ?

— Parce qu’on m’a volé ma rame.

Le marmot ouvrit tout grand la bouche pour faire admirer les trous impressionnants qu’avaient laissés ses dents de lait en tombant.

— Éloigne-toi de la rambarde, fit le sorceleur. Et ferme la bouche si tu ne veux pas avaler des mouches.

Le petit garçon l’ouvrit au contraire davantage.

— Des cheveux blancs et un crâne vide ! grommela la mère du marmot, une noble dame richement vêtue. (Elle tira son rejeton par le col en peau de castor de son petit manteau.) Viens par là, Everett ! Combien de fois t’ai-je déjà dit de ne pas te mêler à la populace !

Geralt poussa un long soupir en regardant les contours des îles et des îlots se dessiner peu à peu dans la brume matinale. Le chaland, aussi lent qu’une tortue, se traînait à une allure qui lui était propre, et que lui dictait le cours paresseux du Delta. Les passagers, pour la plupart des marchands et des paysans, sommeillaient sur leurs bagages. Le sorceleur déroula de nouveau son parchemin, et reprit sa lecture de la lettre de Ciri.

« ... je dors dans une grande salle qu’on appelle Dormitorium, et mon lit est immensément grand, tu peux me croire ! Je suis au Cours Moyen des Filles ; on est douze, mais mes meilleures amies sont Eurneid, Katje et Iola la Deuxième. Par contre, aujourd’hui, j’ai Mangé du Bouillon, mais le pire, c’est que quelquefois on doit Jeûner et se réveiller très tôt, à l’Aube. Plus tôt encore qu’à Kaer Morhen. Je t’écrirai la suite demain car c’est bientôt l’heure des Prières. À Kaer Morhen, personne ne priait jamais, je me demande pourquoi on doit le faire ici... C’est sûrement parce qu’on est dans un Temple.

Geralt, Mère Nenneke a lu ma lettre et elle m’a dit de ne pas écrire de Bêtises, mais de m’appliquer et de ne pas faire de fautes. Elle

m'a aussi dit de t'écrire ce que j'apprends ici, et que je me sens bien et en bonne santé. C'est la vérité, mais j'ai Faim... Heureusement, c'est Bientôt le Dîner. Mère Nenneke m'a encore dit de t'écrire que la prière n'a jamais fait de mal à personne, ni à moi ni à toi non plus à coup sûr.

J'ai de nouveau un peu de temps libre, alors je t'écris que j'apprends bien mes leçons. J'apprends à lire et à écrire les Runes sans fautes. L'Histoire, aussi. Et puis la Nature. La Poésie et la Prose. J'apprends à bien m'exprimer dans la Langue commune et dans la Langue ancienne. Je suis d'ailleurs meilleure en Langue ancienne. Je sais aussi écrire des Runes anciennes. Je vais t'écrire quelque chose, comme ça tu verras par toi-même : *Elaine blath, Feainnewedd*. Ça veut dire : Jolie fleur, enfant du Soleil. Tu vois que je sais le faire ! Et encore [Là, la lettre s'interrompt en raison d'une pointe brisée.]

Je peux de nouveau écrire car j'ai trouvé une nouvelle plume ; l'ancienne s'est cassée. Mère Nenneke a lu ce que j'ai écrit et elle m'a félicitée parce que je n'ai pas fait de fautes. Et parce que je suis sage. Elle m'a dit de te l'écrire et aussi que tu ne t'inquiètes pas. Ne t'inquiète pas, Geralt.

J'ai de nouveau du temps, alors je vais t'écrire ce qui nous est arrivé. Quand on a donné à manger aux petits dindonneaux, moi, Iola et Katje, un Gros Dindon nous a attaquées. Il avait un cou tout rouge et il était vraiment Affreux. Au début, il s'en est pris à Iola et après, il a voulu m'attaquer. Mais, moi, j'avais pas peur, parce que de toute façon il était plus petit et plus lent que le Pendule. J'ai fait une feinte et une pirouette et je lui ai donné deux coups de badine ; finalement il s'est enfui. Mère Nenneke m'a interdit de porter Mon Épée ici. C'est dommage, car j'aurais bien voulu montrer à ce Dindon ce qu'on m'a appris à Kaer Morhen. Maintenant, je sais qu'avec les Runes anciennes ça s'écrit *Caer a'Muirehen* et que ça veut dire la Forteresse de l'Ancienne Mer. C'est sans doute pour ça qu'il y a plein de marques de Coquillages, d'Escargots et de Poissons incrustées dans les pierres. Et Cintra, ça s'écrit *Xin'trea*. Mon prénom, lui, il vient de *zireael*, car ça signifie hirondelle, ce qui veut dire que... »

— Vous êtes en pleine lecture ?

Le sorcelleur leva la tête.

— Oui, en effet. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ?

— Non, rien, répondit le patron en frottant ses mains sur son veston de cuir. La rivière est calme. Mais il y a du brouillard et on approche de l'île aux Grues...

— Je sais. C'est la sixième fois que je passe par là, Pluskolec, sans compter les retours. J'ai eu le temps d'apprendre à connaître cette voie. N'aie crainte, j'ai les yeux bien ouverts.

Le patron lui adressa un signe de tête, puis se retira à l'avant du



chaland en enjambant les paquets et les baluchons des passagers qui s'amoncelaient partout. Les chevaux, qui étaient étroitement parqués au niveau de la partie maîtresse de l'embarcation, s'ébrouaient et faisaient claquer leurs sabots contre les bordages du pont. Le chaland voguait au milieu du cours d'eau, dans un épais brouillard. Sa proue labourait les champs de nénuphars, et fendait les touffes de végétation. Geralt reprit sa lecture.

« ... ce qui veut dire que j'ai un prénom elfique. Pourtant, je ne suis pas une elfe. Tu sais, ici aussi, on parle des Écureuils. Parfois même l'armée nous rend visite, elle nous pose des questions et elle nous dit qu'on n'a pas le droit de soigner les elfes blessés. N'aie pas peur, je n'ai rien dit à personne à propos de ce qui s'est passé au printemps. Et puis aussi, je n'oublie pas mon entraînement, sois-en sûr. Je vais au parc et je m'entraîne quand j'ai le temps. Mais pas toujours, car je dois également travailler à la cuisine ou au verger, comme les autres filles. On a aussi énormément de leçons. C'est pas grave, je vais bien les apprendre. Toi aussi tu as été à l'école au Temple, c'est mère Nenneke qui me l'a dit. Elle a ajouté que n'importe quel idiot peut agiter une épée, mais qu'une sorceleuse se doit d'être intelligente.

Geralt, tu m'avais promis de venir. Alors, viens me voir.

Ta Ciri.

PS : Viens vite, s'il te plaît.

PS II : Mère Nenneke m'a dit d'écrire à la fin : "Gloire à la Grande Melitele ; que sa bénédiction et ses grâces soient toujours avec Toi. Et qu'il ne T'arrive rien de mal."

Ciri. »

*J'irais bien à Ellander, se dit-il en rangeant la lettre. Mais ce n'est pas prudent. Je pourrais les mettre sur les traces de... Il faut en finir aussi avec ces lettres. Nenneke a recours à un courrier sacerdotal, mais tout de même... Par la malepeste ! C'est trop dangereux.*

— Hum... Hum...

— Qu'y a-t-il encore, Pluskolec ? Nous avons dépassé l'île aux Grues...

— Grâce aux dieux, sans le moindre incident ! fit le patron en soupirant. Ah, messire Geralt, à ce que je vois, ce sera encore une fois un voyage sans encombre ! Y a qu'à voir comme le brouillard va se dissiper, et lorsque le soleil pointera le bout de son nez, nous serons hors de danger. Notre horrible monstre ne se montrera pas en plein soleil.

— J'en suis certain. Je ne m'en fais pas le moins du monde.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Pluskolec dans un sourire pincé. La Compagnie vous paie pour chaque voyage. Qu'il se passe quelque chose ou pas, les piécettes iront droit dans le boursicot, pas vrai ?

— Pourquoi poses-tu la question comme si tu n'en connaissais pas la réponse ? Serait-ce de la jalousie que je perçois dans tes propos ? Parce que je gagne ma vie accoudé à une rambarde, et occupé à observer les vanneaux ? Mais toi, pourquoi te paie-t-on ? Pour la même chose. Pour être à bord. Quand tout va bien, tu n'as rien à faire, tu flânes de la proue à la poupe, tu adresses de larges sourires aux passagères ou tu cherches à entraîner un marchand à boire de la vodka avec toi. Moi aussi, on m'a engagé pour rester à bord. On ne sait jamais. Le transport est sûr parce qu'un sorceleur l'escorte. Ma solde est comprise dans le prix du transport, pas vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai, soupira le patron. La Compagnie ne sera pas perdante. Je la connais bien. Ça fait cinq ans que je vogue sur le Delta à son service, de Piana à Novigrad, et inversement. Alors, au travail, messire le sorceleur ! Vous, restez accoudé à la rambarde, et moi je m'en vais flâner entre la proue et la poupe.

Le brouillard se dissipa quelque peu. Geralt sortit de sa sacoche une seconde lettre qu'un étrange émissaire lui avait récemment remise, et qu'il avait déjà lue une trentaine de fois. La missive fleurait le lilas et la groseille à maquereau.

« Cher ami... »

Le sorceleur poussa un discret juron en regardant de nouveau les runes pointues, rectilignes et anguleuses que d'énergiques coups de plume avaient tracées sur le papier, et qui reflétaient fidèlement l'humeur de leur auteur. Il fut de nouveau pris d'une envie irrésistible de passer sa rage en tentant de se mordre l'arrière-train. Lorsqu'un mois auparavant il avait décidé d'écrire à la magicienne, il s'était interrogé, deux nuits durant, sur la manière de commencer sa lettre. Il avait finalement opté pour « Chère amie ». Il avait reçu la monnaie de sa pièce.

« Cher ami,

Ta lettre inopinée, reçue trois ans seulement après notre dernière rencontre, m'a grandement réjouie. Ma joie fut d'autant plus intense que diverses rumeurs circulaient sur ta mort subite et violente. Il est heureux que tu te sois décidé à les démentir en m'envoyant cette missive, et il est tout aussi heureux que tu l'aies fait si vite. D'après ta lettre, tu as mené une vie paisible, délicieusement ennuyeuse et dénuée de tout incident. Par les temps qui courent, c'est un véritable privilège, mon cher, et je suis fort aise que toi tu aies pu y accéder.

Mon cher ami, j'ai été très touchée par la soudaine sollicitude que tu as eu la délicatesse d'exprimer pour ma santé. Je m'empresse de te répondre que je vais bien à présent, ma période d'indispositions est révolue ; je suis venue à bout de problèmes que je me garderai de détailler par crainte de te lasser.

J'ai été très inquiète et navrée d'apprendre que le cadeau

inattendu que t'avait offert le Destin était la cause de ton souci. Tu as tout à fait raison de croire qu'une aide experte est nécessaire. Bien que le détail des difficultés rencontrées reste énigmatique – ce que je comprends fort bien –, je suis certaine de connaître la Source du problème. Je t'accorde également que l'aide d'une deuxième magicienne est indispensable. Je suis grandement honorée d'être la seconde à laquelle tu t'adresses. Qui suis-je pour mériter une si haute position sur ta liste ?

Mon cher ami, sois rassuré. Si tu nourrissais le dessein de solliciter l'aide d'autres dames, abandonne-le, car ce n'est point nécessaire. Je me mets en route sans tarder, et me rends sur-le-champ à l'endroit que tu m'as indiqué, certes de façon masquée, mais compréhensible à mes yeux. Il va de soi que je m'y rends dans le plus grand secret et en prenant toutes les précautions qui s'imposent. Sur place, je m'enquerrai de la nature du problème et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le régler à sa source. Je m'appliquerai à être à la hauteur des autres magiciennes auxquelles tu as déjà adressé tes supplications, et vers lesquelles tu te tourneras peut-être de nouveau, à moins que ce ne soit pour toi déjà une habitude. Je suis en effet ta chère amie. Et je tiens trop à notre précieuse amitié pour te décevoir.

Si jamais tu désirais m'écrire dans les prochaines années, n'hésite pas un seul instant. Tes lettres m'enchantent infiniment.

Ton amie Yennefer. »

La lettre fleurait le lilas et la groseille à maquereau.

Geralt poussa un nouveau juron.

La soudaine agitation qui régnait sur le pont, associée au balancement du chaland qui signalait un changement de direction, le tira de sa rêverie. Une partie des passagers s'était pressée à tribord. Pluskolec, le patron, criait ses ordres depuis l'avant du poste de commandement, le chaland virait lentement et péniblement vers la rive témérienne, et s'éloignait du chenal afin de laisser la place à deux navires qui sortaient de la brume. Le sorceleur les regarda avec intérêt.

Le premier était une énorme galéasse à trois mâts, longue d'au moins soixante-dix brasses, qui faisait claquer au vent son drapeau amarante orné d'un aigle d'argent. À sa suite, au rythme de ses quarante rames, voguait une galère plus petite et élancée, dotée d'un blason représentant un chevron rouge et or sur fond noir.

— Wouah, en voilà des mastodontes ! fit Pluskolec qui se tenait à côté de Geralt. Ils sillonnent la rivière à faire une de ces vagues !

— C'est curieux, murmura Geralt. La galéasse navigue sous pavillon rédanien tandis que la galère est d'Aedirn.

— D'Aedirn, et comment ! confirma le patron. Elle porte la bannière du gouverneur de Hagge. Remarquez que les deux navires

ont des coques profondes, de presque deux brasses chacune. Ce qui signifie qu'ils ne voguent pas jusqu'à Hagge, car ils ne passeraient pas les seuils ni les bancs en amont de la rivière. Ils se rendent à Piana ou au Pont blanc. Regardez, sur le pont de l'un comme de l'autre, ça grouille de soldats. Ce ne sont pas des navires marchands. Ce sont des vaisseaux de guerre, messire Geralt.

— Quelqu'un d'important voyage sur la galéasse. Une tente a été déployée sur le pont.

— C'est ainsi que voyagent les grands de ce monde, fit Pluskolec en hochant la tête et en se curant les dents avec un éclat de bois détaché du garde-corps. Par la rivière, c'est plus sûr. Des commandos d'elfes rôdent dans les forêts. C'est à se demander de quel arbre fusera la première flèche ! Sur l'eau, y a pas de danger. Les elfes sont comme les chats, ils n'aiment pas la flotte. Ils préfèrent rester tapis dans les fourrés...

— Ce doit être quelqu'un de vraiment important. La tente est luxueuse.

— Pour sûr qu'y doit l'être. Qui sait, peut-être que le roi Vizimir en personne est venu honorer cette rivière de sa présence ? Un tas de gens voyagent en ce moment... Mais, j'y pense, vous m'aviez demandé d'avoir l'oreille au guet à Piana, au cas où quelqu'un s'intéresserait à vous, et poserait des questions... Eh bien, vous voyez cette andouille là-bas ?

— Ne le montre pas du doigt, Pluskolec. Qui est-ce ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! Vous n'avez qu'à lui demander vous-même, puisqu'y vient par là. Voyez-vous ça, comme y s'balance ! Et l'eau qu'est pourtant comme un miroir... Malepeste, si ça soufflait un peu, cet empoté se retrouverait sûrement à quatre pattes !

« L'empoté » était un petit homme maigre à l'âge difficilement définissable, vêtu d'un large manteau en laine d'une propreté douteuse, qu'une broche ronde en cuivre maintenait attaché. La tige de la broche, qui avait dû être égarée, avait été remplacée par un clou tordu à la tête aplatie. L'homme s'approcha du sorceleur, s'éclaircit la voix et plissa ses yeux de myope.

— Hum... Ai-je l'honneur de m'adresser à Geralt de Riv, le sorceleur ?

— Oui, messire. Vous l'avez.

— Permettez-moi de me présenter. Je suis Linus Pitt, professeur diplômé d'histoire naturelle à l'académie d'Oxenfurt.

— Très honoré.

— Hum... J'ai entendu dire que vous protégez ce transport à la demande de la compagnie Malatius et Grock. Contre les dangers d'une éventuelle attaque de monstre, m'a-t-on dit. Je me demande de quel monstre il pourrait s'agir.

— Je n'en sais rien moi-même. (Le sorceleur s'accouda à la rambarde en regardant les contours sombres des prés marécageux qui bordaient la Témérie, et que l'on devinait vaguement dans la brume.) J'en conclus donc qu'on m'a plutôt engagé au cas où le commando de Scoia'tael qui rôde apparemment dans les environs viendrait à attaquer. En effet, je voyage entre Piana et Novigrad pour la sixième fois, et la grande demoiselle ne s'est encore jamais montrée...

— La grande demoiselle ? C'est une appellation populaire. Je préférerais que vous utilisiez le vocabulaire savant. Hum... Réfléchissons... Non, vraiment, je ne vois pas quelle espèce vous avez à l'esprit...

— J'ai à l'esprit un monstre au corps calleux, long de deux brasses, qui rappelle un tronc couvert d'algues, avec dix pattes et des mandibules comme des scies.

— Cette description laisse beaucoup à désirer au regard de la rigueur scientifique. S'agirait-il de l'une des espèces de la famille des *Hyphydridae* ?

— Je n'écarte pas cette hypothèse, soupira Geralt. De ce que j'en sais, la grande demoiselle appartient à une famille particulièrement ignoble ; aucun nom offensant n'est assez fort pour qualifier ses semblables. Le fait est, noble professeur, qu'un membre de cette lignée peu sympathique aurait attaqué un chaland de la Compagnie, il y a deux semaines. Ici, dans le Delta, non loin du lieu où nous nous trouvons.

— Celui qui a avancé cela est un ignare ou un menteur, fit Linus Pitt en riant d'une voix rauque. Rien de tel n'a pu se produire. Je connais très bien la faune du Delta. La famille des *Hyphydridae* n'en fait absolument pas partie. Comme toute autre espèce carnassière à ce point dangereuse. Le taux important de sel et la composition chimique atypique de l'eau, en particulier en cas de marée haute...

— En cas de marée haute, l'interrompt Geralt, lorsque le flux marin passe par les canaux de Novigrad, il n'y a plus vraiment d'eau à proprement parler dans le Delta. Il ne reste qu'un mélange composé d'excréments, d'eau de lessive, d'huile et de rats crevés.

— Malheureusement, vous avez raison, s'attrista le professeur. La dégradation de l'environnement... Vous n'allez pas me croire, mais sur plus de deux mille espèces de poissons qui vivaient dans cette rivière il y a seulement cinquante ans de cela, il n'en reste pas plus de neuf cents. C'est vraiment triste.

Tous deux s'accoudèrent au garde-corps et, en silence, plongèrent leur regard dans les profondeurs vertes et troubles de la rivière. La marée haute avait commencé, car l'eau empestait de plus en plus. Les premiers rats morts firent leur apparition.

— Le chabot commun a totalement disparu. (Linus Pitt

interrompt le silence.) Tout comme le mulot, le channa, le cithara, le barbeau, le goujon, le loup royal...

À environ une dizaine de brasses du navire, un remous apparut à la surface de l'eau. L'espace d'un instant, le sorceleur et le professeur virent un beau spécimen de loup royal de plus de deux cents livres avaler un rat crevé puis disparaître dans les profondeurs en remuant fièrement sa nageoire caudale.

— Qu'était-ce donc ?

— Je l'ignore. (Geralt leva les yeux vers le ciel.) Peut-être un pingouin ? (Le scientifique lui lança un regard mauvais et pinça les lèvres.)

— En tous les cas, ce n'était assurément pas votre fameuse grande demoiselle ! J'ai entendu dire que les sorceleurs possédaient une connaissance pointue de certaines espèces rares. Mais vous, non seulement vous répétez des rumeurs et des âneries, mais en plus, vous vous moquez de moi de façon grossière... Est-ce que vous m'écoutez ?

— Le brouillard ne se lèvera pas, dit Geralt à voix basse.

— Hein ?

— Le vent est toujours aussi faible. Lorsque nous pénétrerons dans les bras de la rivière, au milieu des îlots, il le sera encore plus. Le brouillard persistera jusqu'à Novigrad.

— Moi, je ne vais pas jusqu'à Novigrad, je débarque à Oxenfurt, déclara sèchement Pitt. Quant au brouillard, il n'est pas suffisamment épais pour nous empêcher de naviguer, n'est-ce pas ?

Le petit garçon au couvre-chef à plume passa à côté d'eux en courant. Il se pencha dangereusement par-dessus le garde-corps et, à l'aide d'un bâton, tenta de pêcher un rat qui se heurtait à la coque du chaland. Geralt s'approcha de lui et lui confisqua son bâton.

— File de là. Ne t'approche pas des rambardes !

— Maaaamaaaaann !

— Everett ! Viens ici immédiatement !

Le professeur se redressa et sonda le sorceleur du regard.

— Il semblerait que vous preniez cette menace très au sérieux.

— Messire Pitt, déclara Geralt le plus calmement possible. Il y a deux semaines, une chose a emporté deux personnes du pont de l'un des chalands de la Compagnie. En plein brouillard. J'ignore ce que c'était. Peut-être s'agissait-il de votre hyphydre ou je ne sais quoi. Peut-être était-ce un goujon. Mais moi, je crois qu'il s'agissait d'une grande demoiselle.

Le scientifique fit la moue.

— Toute supposition devrait s'appuyer sur de solides bases scientifiques et non sur des rumeurs ou des on-dit, déclara-t-il. Je vous le répète, l'hyphydre, que vous vous entêtez à appeler grande demoiselle, ne vit pas dans les eaux du Delta. Sa race a été

exterminée, un bon demi-siècle en arrière, par des êtres tels que vous soit dit en passant, prêts à tuer tout ce qui est laid sans réfléchir, sans étude préalable, sans observation quelconque, sans tenir compte de la niche écologique de ces espèces.

L'espace d'un instant, Geralt eut envie d'avouer franchement à Linus Pitt qu'il n'en avait strictement rien à faire de ces hyphydres et de leur niche écologique, mais il se ravisa.

— Messire le professeur, dit calmement le sorcier. L'une des personnes tirées hors du pont était une jeune femme enceinte. Elle souhaitait simplement tremper ses pieds gonflés dans l'eau pour les rafraîchir... En théorie, son enfant aurait pu un jour devenir recteur de votre académie. Que dites-vous d'une telle approche de l'écologie ?

— Qu'elle est irrationnelle, émotionnelle et subjective. La nature est régie par ses propres lois, qui, bien qu'elles soient cruelles et brutales, doivent rester inchangées. C'est une lutte pour la survie ! (Le professeur se pencha par-dessus le garde-corps et cracha dans l'eau.) Quant à l'extermination des races, même carnassières, elle ne peut trouver de justifications. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il est dangereux de se pencher comme vous le faites. Il peut y avoir une grande demoiselle dans les parages. Vous voulez vérifier par vous-même de quelle manière ce genre de créature lutte pour sa survie ?

Linus Pitt lâcha le garde-corps et s'en écarta vivement. Il pâlit quelque peu mais se reprit aussitôt et fit de nouveau la moue.

— Vous savez assurément beaucoup de choses sur ces monstres fantastiques que sont les grandes demoiselles, n'est-ce pas, messire le sorcier ?

— Sans nul doute moins que vous. Nous pourrions peut-être profiter de l'occasion pour en discuter ? Éclairez-moi, messire le professeur, exposez donc votre science des carnassiers marins. Je vous écouterai volontiers, mon voyage ne m'en paraîtra que moins long.

— Vous vous moquez de moi ?

— En aucun cas. Je souhaiterais vraiment combler mes lacunes dans ce domaine.

— Hum... En ce cas... Pourquoi pas ? Écoutez donc : la famille des *Hyphyridae*, qui appartient à l'ordre des amphipodes, c'est-à-dire des créatures à pattes doubles, comprend quatre espèces connues de la science. Deux d'entre elles vivent exclusivement dans les eaux tropicales. En revanche, il est possible de rencontrer dans nos climats, bien que très rarement désormais, la petite *Hyphydra longicauda* ou alors l'*Hyphydra marginata*, d'une taille légèrement supérieure. Le biotope de ces deux espèces est constitué d'eaux stagnantes ou à faible courant. Ce sont effectivement des espèces carnassières qui préfèrent se nourrir de créatures à sang chaud... Vous avez quelque chose à

ajouter ?

— Pas pour l'instant. Je suis tout ouïe.

— Bon, hum... Certains ouvrages font référence à une sous-espèce appelée *Pseudohyphidra*, qui vit dans les eaux marécageuses d'Angren. Cependant, le savant Bumbler d'Aldersberg a démontré récemment qu'il s'agissait d'une tout autre espèce de la famille des *Mordidae*, c'est-à-dire des mordeurs. Elle se nourrit exclusivement de poissons et de petites algues. Elle a été baptisée *Ichtyovorax bumbleri*.

— Ce monstre a de la chance, sourit le sorcelleur. C'est le troisième nom qu'il reçoit.

— Comment ça ?

— La créature dont vous parlez est une naucore ; elle porte le nom de « cinerea » en langue ancienne. Si le savant Bumbler avance qu'elle se nourrit exclusivement de poisson, alors je suppose qu'il ne s'est jamais baigné dans les lacs où vivent les naucores. Cependant, il a raison sur un point : la cinerea a autant en commun avec une grande demoiselle que moi avec un renard. Nous aimons tous deux le canard.

— De quelle cinerea me parlez-vous ? s'indigna le professeur. La cinerea est une créature mythique ! Votre ignorance me déçoit profondément... Je suis vraiment étonné que...

— Je sais, l'interrompit Geralt. Je démérite à mesure que l'on me connaît mieux. Cependant, je me permettrais d'amener encore quelques corrections à votre théorie, messire Pitt. Les grandes demoiselles ont toujours vécu dans le Delta, et elles y vivent encore aujourd'hui. Il est vrai qu'à une époque elles semblaient avoir bel et bien disparu. Elles se nourrissaient en effet de ces petits phoques...

— Des marsouins communs nains, rectifia le professeur d'histoire naturelle. Soyez précis. Ne confondez pas les phoques et les...

— ... elles se nourrissaient de marsouins, mais ces derniers ont été exterminés parce qu'ils ressemblaient à des phoques. On les chassait pour leur peau et pour leur graisse. Ensuite, des canaux ont été creusés en amont de la rivière, des barrages et des estacades y ont été construits. Le courant a faibli, les eaux du Delta sont devenues vaseuses et ont été envahies par les herbes. Quant à la grande demoiselle, elle a subi une mutation. Elle s'est adaptée à ce nouvel environnement.

— Quoi ?

— Les humains ont recréé sa chaîne alimentaire. Ils lui ont fourni des créatures à sang chaud qui ont remplacé les marsouins. Ils se sont mis à transporter des moutons, du bétail et des porcs sur le Delta. Les grandes demoiselles ont alors vite compris que chaque chaland, chaque barque, chaque radeau, chaque bachot naviguant sur la rivière constituait un véritable garde-manger.

— Mais la mutation ? Vous avez parlé de mutation ? !



— Cette fiente liquide (Geralt désigna l'eau verdâtre) semble bien convenir à la grande demoiselle. Elle favorise sa croissance. Il paraît que cette saloperie peut atteindre une envergure telle qu'elle parvienne sans effort à tirer une vache hors d'un radeau. Tirer un homme d'un pont n'est donc pour elle qu'une bagatelle. En particulier lorsqu'elle s'attaque aux chalands qu'utilise la Compagnie pour le transport de passagers. Voyez vous-même comme ces embarcations s'enfoncent profondément dans l'eau.

Le professeur s'écarta soudain du garde-corps et s'en éloigna autant qu'il put, aussi loin que le lui permirent les charrettes et les bagages des voyageurs.

— J'ai entendu un clapotement ! dit-il, haletant, alors qu'il scrutait les îlots à travers le brouillard. Messire le sorceleur ! J'ai entendu un...

— Du calme. À part ce clapotement, on entend encore le grincement des rames dans leurs tolets. Ce sont les douaniers de la rive rédanienne. Vous verrez, ils seront bientôt là et ils feront plus de pagaille que ne parviendraient à en faire trois ou même quatre grandes demoiselles.

Pluskolec accourut près d'eux. Il poussa un vilain juron parce que le garçon au couvre-chef à plume s'était pris dans ses jambes. Les passagers et les marchands, très nerveux, passaient en revue leurs biens et essayaient de cacher leur contrebande.

Un instant plus tard, une grande barque vint cogner contre la paroi du chaland et quatre personnages très remuants, bruyants et hargneux sautèrent sur le pont. Ils encerclèrent le patron, vociférèrent des menaces en s'efforçant de se donner de l'importance, après quoi ils se jetèrent sur les bagages et les biens des passagers avec enthousiasme.

— Ils nous contrôlent avant même qu'on soit amarrés ! se plaignit Pluskolec en s'approchant du sorceleur et du professeur. C'est illégal, pas vrai ? On n'est pas encore en territoire rédanien. La Rédanie est sur la rive droite, à un demi-mile de là !

— C'est faux, réfuta le professeur. La frontière entre la Rédanie et la Témérie passe par le milieu du cours du Pontar.

— Mais, bon sang ! Comment voulez-vous mesurer un cours d'eau ! C'est le Delta du Pontar ici ! Les îles, les îlots et les bancs de sable changent constamment de place, le chenal est chaque jour différent ! Ah, malédiction !... Hé, toi ! P'tit merdeux ! Laisse cette gaffe où elle est, sinon je te réduis le cul en bouillie ! Holà, gente dame ! Surveillez donc votre petit ! Ah, malheur...

— Everett ! Laisse ça, tu vas te salir !

— Qu'y a-t-il dans ce coffre ? criaient les douaniers. Vous, là, ouvrez-moi ce baluchon ! À qui est cette charrette ? Y a-t-il des devises

à bord ? Allons, répondez ! De l'argent témérien ou nilfgaardien ?

— Voilà à quoi ressemble la guerre des douanes, dit finement Linus Pitt pour commenter ce remue-ménage. Vizimir est parvenu à imposer un droit d'étape à Novigrad. Foltest de Témérie lui a immédiatement répondu par un droit d'étape absolu à Wyzima et à Gors Velen. Cette mesure de rétorsion ayant frappé les marchands rédaniens de plein fouet, Vizimir a augmenté les taxes sur les produits témériens. Il protège l'économie rédanienne. La Témérie est envahie de marchandises bon marché qui proviennent des manufactures nilfgaardiennes. C'est la raison pour laquelle les douaniers font preuve d'autant de zèle. Si les produits nilfgaardiens passaient la frontière en masse, l'économie rédanienne pourrait s'écrouler. La Rédanie n'a pratiquement aucune manufacture, les artisans ne pourraient pas faire face à la concurrence.

— En bref, Nilfgaard obtient petit à petit, par ses marchandises et son or, ce qu'il n'a pu conquérir par les armes, ironisa Geralt. Pourquoi la Témérie ne se défend-elle donc pas ? Foltest n'a-t-il pas bloqué ses frontières méridionales ?

— Comment pourrait-il faire ? La marchandise passe par Mahakam, Brugge, Verden et les ports de Cidaris. Pour les marchands, seul compte le bénéfice et non la politique. Si le roi Foltest bloquait ses frontières, les hanses pousseraient d'immenses clameurs...

— Des devises ? grommela un douanier mal rasé aux yeux injectés de sang alors qu'il s'approchait d'eux. Quelque chose à déclarer ?

— Je suis un savant.

— Vous pourriez même être un prince ! Je vous demande ce que vous transportez avec vous !

— Laisse-les, Boratek, dit le chef du groupe, un douanier de haute et imposante stature qui portait une longue moustache noire. Tu ne reconnais pas le sorcelleur ? Salut, Geralt. C'est un ami à toi ? Un savant ? Vous allez donc à Oxenfurt, messire ? Sans bagage ?

— C'est cela.

Le douanier sortit un grand mouchoir de sa manche puis s'essuya le front, la moustache et le cou.

— Qu'est-ce que ça dit aujourd'hui, Geralt ? demanda-t-il. Le monstre ne s'est pas pointé ?

— Non. Et toi, Olsen, aurais-tu aperçu quelque chose ?

— Je n'ai pas le temps d'observer les environs. Je travaille, moi.

— Mon papa, il est chevalier du roi Foltest ! déclara Everett qui s'était discrètement mêlé à eux. Et il a de plus grosses moustaches !

— Dégage de là, avorton ! s'écria Olsen avant de pousser un long soupir. Aurais-tu par hasard un peu de vodka, Geralt ?

— Non.

— Mais moi, oui. (L'académicien surprit tout le monde en sortant une outre plate de sa besace.)

— De mon côté, j'ai de quoi faire gogaille, se vanta Pluskolec qui semblait sortir de terre. Des lottes fumées !

— Et mon papa...

— Fous le camp, p'tit merdeux !

Ils s'assirent sur un tas de cordages, à l'ombre de l'une des charrettes qui était garée au milieu de l'embarcation, et ils se mirent à boire à l'outre les uns après les autres et à manger les lottes. Olsen dut les laisser un moment, parce qu'une violente dispute avait éclaté un peu plus loin. Un marchand nain de Mahakam exigeait une baisse de taxe, et tentait de persuader les douaniers que les fourrures qu'il transportait n'étaient pas des peaux de renards argentés, mais des peaux de chats particulièrement grands. Quant à la mère de cet infatigable fouineur d'Everett, elle ne voulait se soumettre à aucun contrôle, et en appelait au rang de son époux et à ses privilèges nobiliaires d'une voix stridente.

Sur le large détroit, le bateau évoluait lentement entre les îles broussailleuses, traînant contre ses flancs des nénuphars verts et jaunes ainsi que des potamots qui s'étaient assemblés en tresses. Parmi les roseaux, l'on entendait le vrombissement menaçant des bourdons et le sifflement des tortues. Des hérons, posés sur une patte, regardaient l'eau avec un calme stoïque, sachant qu'il n'y avait pas de quoi s'impatienter : tôt ou tard, le poisson viendrait lui-même à passer.

— Alors, messire Geralt ? demanda Pluskolec en léchant la peau d'une lotte. Encore un voyage sans encombre, on dirait ! Vous savez quoi ? Ce monstre n'est pas bête. Il sait que vous lui tendez un piège. Chez nous, au village, il y avait une rivière, dans laquelle vivait une loutre. Elle venait en cachette dans les basses-cours et étranglait les poules. Mais elle était si maligne qu'elle ne venait jamais quand le père ou moi et mes frères, on était à la maison. Elle venait seulement quand le papi restait tout seul. Et vous savez, notre papi, il n'avait plus toute sa tête ni toutes ses jambes d'ailleurs, à cause de la paralysie. C'était comme si cette saloperie de loutre le savait. Alors un jour, notre paternel...

— Dix pour cent ad valorem ! s'écria le marchand nain du milieu de l'embarcation, en agitant sa peau de renard. Cela revient à tant et je ne paierai pas un sou de plus !

— Alors je vous confisquerai tout ! grogna Olsen avec colère. Et je ferai remonter cette affaire aux oreilles de la garde de Novigrad, alors elle vous jettera au trou avec tout votre valorem ! Boratek, encaisse tout jusqu'au dernier sou ! (Il revint auprès de ses camarades.) Hé, vous m'en avez laissé un peu ? Vous n'avez pas tout lapé ?

— Assieds-toi, Olsen. (Geralt lui fit une place sur les cordages.) Tu as un travail qui rend nerveux, à ce que je vois.

— Ah ça ! J'en ai par-dessus la tête, soupira le douanier avant d'avaler une gorgée de vodka et de s'essuyer la moustache. J'envoie tout ça au diable, je rentre à Aedirn. Je suis un honnête habitant de Vengerberg, j'ai suivi ma sœur et mon beau-frère jusqu'en Rédanie, mais je rentre au bercail. Tu sais, Geralt, j'ai l'intention de m'engager dans l'armée. À ce qu'on dit, le roi Demawend a décrété l'enrôlement afin de créer une armée spéciale. Six mois de formation dans un camp et puis ta solde tombe. C'est trois fois plus que ce que je gagne ici, même en comptant les pots de vin... Pouah ! Ces lottes sont trop salées.

— J'ai entendu parler de cette armée spéciale, acquiesça Pluskolec. C'est à cause des Écureuils, l'armée régulière ne s'en sort pas contre les commandos d'elfes. Il paraîtrait qu'on enrôle plus volontiers des demi-elfes... Mais ce camp où ils apprennent à se battre, c'est un véritable enfer à ce qu'on dit. La moitié en sort pour toucher sa solde, et l'autre pour aller au cimetière, les pieds devant.

— C'est comme ça, fit le douanier. Une armée spéciale, patron, ça porte bien son nom. C'est pas pour n'importe quel foutu avant-garde à qui il suffit de montrer de quel côté son hast pique. Une armée spéciale doit savoir se battre comme pas une !

— Toi, Olsen, tu s'rais comme ces féroces guerriers ? T'as pas peur des Écureuils ? Qu'y te fourrent le cul de flèches ?

— Pour ça non ! J'sais aussi bander un arc, moi. J'ai déjà combattu les Nilfgaardiens, alors les elfes...

— À ce qu'on dit, c'lui qui tombe vivant entre les mains des Scoia'tael..., frémit Pluskolec, il aurait mieux valu qu'y vienne jamais au monde. Y sont du genre à torturer à mort...

— Hé, tu ferais mieux d'la fermer, patron. T'es pire qu'une femme avec tes sornettes. La guerre, c'est la guerre. Un coup, c'est toi qui bottes les fesses à ton ennemi, un coup, c'est lui qui te les botte. N'aie crainte, les nôtres n'y vont pas non plus d'main morte avec les elfes qui sont faits prisonniers.

— C'est la tactique de la terreur. (Linus Pitt jeta la tête et la colonne vertébrale d'une lotte par-dessus bord.) La violence appelle la violence. La haine a grandi dans les cœurs et a empoisonné le sang de nos frères...

— Quoi ? fit Olsen dans une grimace. Causez donc comme tout le monde !

— Voici venus des temps difficiles.

— Ça, c'est bien vrai, acquiesça Pluskolec. Y va y avoir une grande guerre, y a pas de doute. Tous les jours, des nuées de corbeaux volent dans le ciel, à croire qu'y sentent déjà la charogne à plein nez.

La prophétesse Itline, elle, elle a prédit la fin du monde. Viendra la Lumière blanche et puis après, le Froid blanc. Ou alors l'inverse, j'me rappelle plus comment c'était. Y a des gens qui racontent qu'ils ont vu des signes dans le ciel...

— Au lieu de regarder l'ciel, tu ferais mieux de regarder l'chenal, patron, parce que ta nef va s'planter dans les hauts-fonds... Ah ! On est déjà à hauteur d'Oxenfurt. Regardez, on voit la Barrique d'ici !

Le brouillard s'était nettement dissipé, de sorte qu'ils pouvaient voir les îlots et les prés marécageux de la rive droite ainsi qu'une partie de l'aqueduc qui les surplombait.

— Messires, ceci est une station d'épuration expérimentale, déclara fièrement le professeur tout en passant son tour à boire. C'est une grande avancée pour la science, et un beau succès pour l'Académie. Nous avons effectué des travaux de réparation sur l'ancien aqueduc des elfes, sur les canaux et la cuve de décantation, et nous épurons déjà toutes les eaux usées de l'université, du bourg, des villages et des fermes environnantes. Ce que vous appelez la Barrique est en réalité la cuve de décantation. C'est vraiment un énorme succès pour la science...

— J vous conseille de baisser la tête, prévint Olsen en se cachant derrière le pavois. L'an dernier, quand cette chose a explosé, la merdasse a volé jusqu'à l'île aux Grues.

Le chaland passa entre les îlots ; la tour massive de la cuve de décantation ainsi que l'aqueduc disparurent dans la brume. Tous poussèrent un soupir de soulagement.

— Tu ne passes pas directement par le bras d'Oxenfurt, Pluskolec ? demanda Olsen.

— Je vais d'abord jusqu'à la baie des Charmes. Pour y chercher des marchands de poissons et autres commerçants de la rive témérienne.

— Hum... (Le douanier se gratta le cou.) Jusqu'à la Baie... Dis-moi, Geralt, t'aurais pas un problème avec des Témériens par hasard ?

— Pourquoi ? Quelqu'un aurait-il posé des questions sur moi ?

— T'as deviné. Comme tu vois, j'me souviens que tu m'as demandé d'avoir un œil sur tous ceux qui s'intéresseraient à toi. Eh bien, tiens-toi bien, la garde témérienne a posé des questions sur ton compte. Ce sont les douaniers de là-bas que je connais bien qui me l'ont dit. Ça sent mauvais, Geralt.

— Serait-ce l'eau ? s'inquiéta Linus Pitt en regardant craintivement derrière lui l'aqueduc et « l'énorme succès de la science ».

— Ou bien ce merdeux ? (Pluskolec désigna Everett qui errait toujours dans les parages.)

— J'parle pas d'ça, répondit le douanier en faisant la grimace.

Écoute, Geralt, les douaniers témériens m'ont dit que cette Garde posait des questions bizarres. Elle sait que tu navigues sur les chalands de Malatius et Grock. Elle a demandé... si tu voyageais seul. Si tu n'étais pas avec... Par tous les diables, surtout ne ris pas ! Elle parlait d'une toute jeune damoiselle qu'on aurait vue en ta compagnie.

Pluskolec se mit à rire. Linus Pitt lança au sorceleur un regard plein d'aversion, de ceux que l'on jette aux hommes aux cheveux blancs auxquels la justice s'intéresse du fait de leurs penchants pour les fillettes.

— Les douaniers témériens ont supposé que c'était avant tout une affaire privée, poursuivit Olsen après s'être éclairci la voix. Un règlement de comptes personnel auquel quelqu'un voulait mêler la Garde... Par exemple, un membre de la famille de la damoiselle ou son fiancé. Ils ont donc discrètement cherché à savoir qui était derrière tout ça. Et ils ont fini par l'apprendre. Apparemment, il s'agirait d'un noble, aussi fort en gueule qu'un chancelier, loin d'être pauvre et pas radin pour deux sous, qui se fait appeler... Rience, ou quelque chose dans le genre. Il a une grosse tache sur la joue gauche, comme une brûlure. Tu le connais ?

Geralt se leva aussitôt.

— Pluskolec, dit-il. Je quitte le chaland à la baie des Charmes.

— Comment ça ? Et le monstre alors ?

— C'est votre problème.

— À propos de problème, l'interrompit Olsen, regarde donc à tribord, Geralt. Quand on parle du loup...

La brume qui se levait rapidement laissa soudain apparaître, sortie de derrière une île, une barcasse sur le mât de laquelle flottait paresseusement un étendard noir parsemé de lys argentés. L'équipage était composé de quelques individus coiffés du bonnet pointu de la garde témérienne.

Geralt saisit aussitôt sa sacoche et en sortit ses deux lettres : celle de Ciri et celle de Yennefer. Il les déchira rapidement en petits morceaux qu'il jeta dans la rivière. Le douanier l'observait en silence.

— On peut savoir ce que tu fabriques ?

— Non. Pluskolec, occupe-toi de mon cheval.

— Tu veux... (Olsen fronça les sourcils.) Tu as l'intention de...

— Ça me regarde, ce que j'ai l'intention de faire. Ne t'en mêle pas, ça créerait des problèmes. Ils naviguent sous pavillon témérien.

— Je me fous de leur pavillon. (Le douanier fit glisser son sabre vers un endroit plus accessible de son ceinturon, et frotta de sa manche son hausse-col émaillé représentant un aigle sur fond rouge.) Si moi je suis sur ce navire et que j'effectue un contrôle, alors ça veut dire que nous sommes en territoire rédanien. Je ne permettrai pas que...

— Olsen, l'interrompit le sorceleur en saisissant le douanier par le bras. Ne t'en mêle pas, je te prie. L'homme au visage brûlé n'est pas sur la barcasse. Or je dois savoir qui il est et ce qu'il veut. Je dois le rencontrer.

— Tu vas te laisser prendre ? Ne sois pas stupide ! S'il s'agit d'un règlement de comptes personnel, d'une vengeance exécutée sur un ordre privé, alors ils te jetteront par-dessus bord, derrière une île, dans les profondeurs, avec une ancre autour du cou. Tout c'que tu rencontreras, ce seront les crabes au fond de la rivière !

— Il s'agit de la garde témérienne, pas de bandits.

— Ah, tu crois ? Regarde un peu leurs gueules ! D'ailleurs, je verrai moi-même bientôt qui ils sont en vérité...

La barcasse, qui s'était rapidement rapprochée, atteignit la coque du chaland. L'un des gardiens jeta une amarre, un autre accrocha de sa gaffe la rambarde de l'embarcation.

— Je suis le patron ! (Pluskolec barra le passage à trois individus qui avaient sauté sur le pont.) Ceci est un navire de la compagnie Malatius et Grock ! Que...

L'un des individus, chauve et trapu, poussa sans façon le patron de son épaule, aussi large qu'une branche de chêne.

— Je cherche un certain Gerald, appelé Gerald de Riv ! gronda-t-il en jaugeant le patron du regard. Y en a-t-il un de ce nom à bord ?

— Non.

— Oui, c'est moi. (Le sorceleur passa par-dessus les baluchons et les paquets, et s'approcha du gardien.) Je suis Geralt. De quoi s'agit-il ?

— Au nom de la loi, je vous arrête. (Le chauve parcourut la foule de passagers du regard.) Où est la fille ?

— Je suis seul.

— Tu mens !

— Holà, holà ! (Olsen apparut de derrière le sorceleur et lui posa une main sur l'épaule.) Du calme, arrêtez de crier. Vous arrivez trop tard, les Témériens. Il est déjà en état d'arrestation. C'est moi qui lui ai mis la main dessus. Pour contrebande. J'ai l'ordre de l'amener au poste de garde d'Oxenfurt.

— Quoi ? s'exclama le chauve en fronçant les sourcils. Et la fille ?

— Quelle fille ? On l'a pas vue à bord.

Les gardiens se regardèrent dans un silence perplexe. Olsen afficha un large sourire et tourna sa moustache noire entre ses doigts.

— Vous savez ce qu'on va faire, les Témériens ? s'amusa-t-il. Naviguez avec nous jusqu'à Oxenfurt ! Nous comme vous, on est des gens simples, alors comment on pourrait s'y connaître en justice ? Mais le commandant du poste de garde d'Oxenfurt est loin d'être bête, et il a de l'expérience, alors il nous dira qui a raison. D'ailleurs vous

devez le connaître notre commandant, pas vrai ? Parce que, lui, il connaît très bien le vôtre, celui d'la Baie. Vous lui expliquerez votre affaire... Vous lui montrerez votre ordre et votre sceau... Parce que vous avez bien un ordre et un sceau en bonne et due forme, hein ?

Le chauve gardait le silence et regardait le douanier d'un air morose.

— J'ai ni l'envie ni le temps d'aller à Oxenfurt ! hurla-t-il soudain. J'emmène cet oiseau sur notre rive et basta ! Stran, Vitek ! Allez, fouillez-moi ce chaland ! Trouvez-moi la fille, et vite !

— Tout doux, du calme. (Olsen, sans prêter attention aux hurlements du gardien, égrenait ses paroles lentement et distinctement.) Vous êtes du côté rédanien du Delta, les Témériens. Vous avez peut-être quelque chose à déclarer ? Ou alors vous transportez peut-être de la contrebande ? On va tout de suite vérifier ça. On va fouiller votre barcasse, et si on trouve quelque chose, alors vous devrez quand même faire un petit tour jusqu'à Oxenfurt. Et nous, quand on veut, on finit toujours par trouver quelque chose. Les gars ! Avec moi !

— Mon papa, il est chevalier ! piailla soudain Everett qui était apparu à côté du chauve, comme par miracle. Et il a un couteau encore plus grand !

En un éclair, le chauve attrapa l'enfant par son col en peau de castor, le souleva de terre et fit tomber son couvre-chef à plume. Maintenant d'un bras le petit garçon par la taille, le gardien lui mit son coutelas sous la gorge.

— Arrière ! beugla-t-il. Arrière ou j'égorge le marmot !

— Evereeeeett ! hurla sa mère.

— La garde témérienne emploie de bien curieuses méthodes, déclara lentement le sorceleur. Elles sont si curieuses qu'on a du mal à croire qu'il s'agisse réellement de la Garde.

— Ferme-la ! hurla le chauve en secouant Everett qui couinait comme un goret. Stran, Vitek, attrapez-le ! Ligotez-le et à la barcasse ! Quant à vous, reculez ! Où est la fille ? Amenez-la-moi, sinon j'égorge le p'tit merdeux !

— Eh bien vas-y ! Égorge-le, fit Olsen entre ses dents alors qu'il donnait le signal à ses douaniers et qu'il tirait son sabre de son ceinturon. Il est pas à moi à ce que j'sache ! Mais quand tu l'auras égorgé, alors on aura à causer, tous les deux.

— Ne te mêle pas de ça ! (Geralt jeta son épée sur le pont et retint d'un geste les douaniers et les matelots de Pluskolec.) Je suis à vous, messire le soi-disant gardien. Lâchez cet enfant.

— Tous à la barcasse ! (Le chauve recula en direction du garde-corps sans lâcher Everett, puis il attrapa des cordages.) Vitek, ligote-le ! Arrière, vous tous ! Si j'en vois un bouger, le rejeton crèvera !



— Tu es devenu fou, Geralt ? gronda Olsen.

— Ne t'en mêle pas !

— Evereeeett !!!

Soudain, la barcasse témérienne se balançait et s'écarta du chaland. De l'eau jaillit dans l'air avec un clapotement bruyant, et deux longues pattes vertes, calleuses et hérissées d'épines pareilles à celles d'une mante religieuse firent leur apparition. Elles agrippèrent le gardien à la gaffe et l'attirèrent sous l'eau en un clin d'œil. Le chauve poussa un hurlement sauvage, lâcha Everett et se cramponna au cordage qui pendait du garde-corps de la barcasse. Everett tomba dans l'eau, qui était devenue rouge sang. Tous – sur le chaland comme sur la barcasse – se mirent à hurler comme des fous.

Geralt se libéra des deux gardiens qui tentaient de le ligoter. Il décocha un coup de poing sous le menton de l'un qu'il jeta par-dessus bord. Le deuxième l'attaqua avec un crochet métallique, mais il fléchit soudain avant de s'effondrer dans les bras d'Olsen, le sabre du douanier enfoncé sous les côtes jusqu'à la poignée.

Le sorceleur sauta par-dessus le petit garde-corps. Avant que l'épais manteau d'algues se referme sur sa tête, il entendit Linus Pitt, professeur diplômé d'histoire naturelle à l'académie d'Oxenfurt, qui ne cessait de crier.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Quelle est cette espèce ? De telles créatures n'existent pas !

Le sorceleur émergea juste à côté de la barcasse témérienne, évitant miraculeusement le harpon avec lequel l'un des hommes du chauve tentait de le transpercer. Le gardien n'eut pas le temps de renouveler son coup ; il tomba à l'eau, une flèche en travers de la gorge. Geralt, ayant saisi le harpon, prit appui sur ses jambes contre le flanc du navire pour se propulser dans les profondeurs tourbillonnantes. Dans son élan, il piqua quelque chose ; il espérait que ce n'était pas Everett.

— C'est impossible ! (Le sorceleur entendait les cris du professeur.) Une telle créature ne peut pas exister ! Ou du moins, elle ne le devrait pas !

*Je suis entièrement d'accord avec cette dernière affirmation,* pensa le sorceleur en plantant son harpon dans la carapace dure et hérissée de la grande demoiselle. Le corps sans vie d'un gardien témérien se tortillait entre les mandibules falciformes du monstre, en laissant derrière lui des traînées de sang. La grande demoiselle agita violemment sa queue plate et s'enfonça dans les profondeurs de la rivière en soulevant des nuages de vase.

Geralt entendit un cri aigu. Everett, qui s'agitait dans l'eau comme un chiot, s'agrippa aux jambes du chauve qui tentait de remonter à bord de la barcasse à l'aide des cordages suspendus à la

rambarde. Ceux-ci lâchèrent, et le gardien comme le garçon disparurent de la surface de l'eau dans un bouillonnement d'écume. Geralt se précipita vers eux, et plongea sous l'eau. Qu'il tombe presque aussitôt sur le col en peau de castor du garçon était dû au plus complet des hasards. Le sorceleur arracha Everett à la nasse d'algues dont il était prisonnier, émergea sur le dos et nagea jusqu'au chaland en battant des pieds.

— Par ici, messire Geralt ! Par ici ! disaient les cris et les hurlements qui se couvraient les uns les autres. Donne-le ! La corde ! Attrape la corde ! Maaaaalepeeeste !!! La corde ! Geraaaalt ! Avec la gaffe, la gaffe ! Mon petiiiiit !!!

Le garçon fut arraché à son étreinte et hissé jusqu'au navire. Au même moment, quelqu'un attrapa le sorceleur par-derrière, lui assena un coup sur l'occiput, le couvrit de tout son corps et le fit plonger dans l'eau. Geralt lâcha le harpon, se retourna et saisit son agresseur par la taille. D'une main, il voulut l'agripper par les cheveux, en vain. C'était le chauve.

Ils émergèrent tous deux, l'espace d'un instant. La barcasse témérienne s'était quelque peu éloignée du chaland, et les deux hommes, fortement agrippés l'un à l'autre, se trouvaient au milieu. Le chauve saisit le sorceleur à la gorge ; ce dernier lui planta son pouce dans l'œil. Le gardien hurla, lâcha prise et s'éloigna. Geralt, lui, ne put en faire autant : quelque chose le retenait par la jambe et l'attirait vers le fond. Près de lui, un corps coupé en deux jaillit à la surface de l'eau, tel un flotteur. Le sorceleur savait désormais ce qui le retenait prisonnier ; ce que lui criait Linus Pitt depuis le pont du chaland ne lui était plus d'aucune utilité.

— C'est un arthropode ! De l'ordre des amphipodes ! De la classe des « Grandes Mâchoires » !

Geralt battait rageusement l'eau de ses mains, et tentait d'extirper sa jambe des pinces de la grande demoiselle qui l'attirait vers ses mandibules claquant en rythme. Le professeur avait encore raison. Les mâchoires du monstre étaient loin d'être petites.

— Attrape la corde ! hurlait Olsen. Attrape la corde !

Un harpon siffla aux oreilles du sorceleur et vint se planter bruyamment dans la carapace émergée et recouverte d'algues du monstre. Geralt en saisit le manche, prit appui dessus pour s'écarter avec force de la bête, et replia sa jambe libre pour lui donner un grand coup de pied. Il s'arracha des pattes épineuses du monstre en y laissant une botte, une partie de ses bas-de-chausses et plusieurs lambeaux de peau. D'autres piques et harpons sifflèrent dans l'air, mais la plupart ratèrent leur cible. La grande demoiselle recroquevilla ses pattes, remua sa queue et s'enfonça gracieusement dans les profondeurs verdâtres.

Geralt saisit la corde qui lui était tombée tout droit sur le visage. Une gaffe s'accrocha à son ceinturon en lui blessant douloureusement le flanc. Le sorceleur sentit une secousse avant d'être hissé, puis empoigné par de nombreuses mains qui le firent passer par-dessus le garde-corps. Il s'effondra sur les bordages du pont, ruisselant d'eau, de vase, d'algues et de sang. Les passagers, l'équipage du chaland et les douaniers se pressaient autour de lui. Le nain aux fourrures de renard et Olsen décochaient encore des flèches, penchés par-dessus la rambarde. Everett, trempé et verdi par les algues, claquait des dents dans les bras de sa mère ; il sanglotait et expliquait à tout le monde qu'il n'avait pas souhaité ce qui était arrivé.

— Messire Geralt ! criait Pluskolec aux oreilles du sorceleur. Vous êtes vivant ou bien ?

— Nom d'un chien... (Le sorceleur recracha des algues.) Je suis trop vieux pour ça... Beaucoup trop vieux...

Tout près d'eux, le nain lâcha la corde de son arc et Olsen poussa un cri joyeux.

— En plein milieu de la panse ! Ha, ha, ha ! Beau tir, messire le pelletier ! Hé, Boratek, rends-lui son argent ! Son tir mérite une réduction des taxes douanières !

— Arrêtez..., parvint à articuler le sorceleur en toussotant et en tentant en vain de se lever. Ne les tuez pas tous, par tous les diables ! Il m'en faut un vivant !

— On en a laissé un en vie, lui assura le douanier. Ce maudit chauve qui me cherchait noise. Les autres, on les a tous transpercés. Quant au chauve, eh bien, il flotte là-bas. On va tout de suite aller le pêcher. Donnez-moi une gaffe !

— Quelle découverte ! Quelle grande découverte ! criait Linus Pitt en sautillant près de la rambarde. C'est une toute nouvelle espèce, inconnue de la science ! C'est réellement un spécimen unique ! Ah ! Comme je vous suis reconnaissant, messire le sorceleur ! Cette espèce figurera désormais dans les ouvrages scientifiques sous le nom de... *Geraltia maxillosa pitti* !

— Messire le professeur, gémit Geralt. Si vous voulez vraiment me prouver votre reconnaissance... Alors que cette peste porte le nom d'*Everetia*.

— C'est également un très beau nom, approuva le savant. Ah, quelle découverte ! Quel merveilleux spécimen, d'une rareté exceptionnelle ! C'est sans aucun doute le seul à vivre dans le Delta...

— Non, répondit soudain Pluskolec d'un air sombre. Ce n'est pas le seul. Regardez !

Le tapis de nénuphars qui s'étendait jusqu'à un îlot tout proche frémit et se mit soudain à onduler. Les passagers aperçurent d'abord une vague, puis un énorme corps longiligne semblable à un tronc

d'arbre pourri, qui agitait nerveusement ses nombreuses pattes et faisait claquer ses mandibules. Le chauve regarda derrière lui, poussa un hurlement effrayant et se mit à nager en battant des pieds et des mains.

— Quel spécimen, quel spécimen, répéta Pitt fiévreusement, tant le monstre le fascinait. Des pattes céphaliques de préhension, quatre paires de pédipalpes... Une puissante nageoire caudale... Des pinces acérées...

Le chauve regarda de nouveau derrière lui et poussa un hurlement encore plus effroyable. L'*Everetia maxillosa pitti* sortit de l'eau ses pattes céphaliques de préhension et agita sa nageoire caudale de plus belle. Le chauve agitait ses bras et ses jambes dans une tentative de fuite désespérée et vouée à l'échec.

— Que l'eau de la rivière lui soit douce, fit Olsen. (Il ne se découvrit toutefois pas.)

— Mon papa, déclara Everett en claquant des dents, il sait nager plus vite que ce monsieur !

— Éloignez cet enfant de là ! gronda le sorcelleur.

Le monstre ouvrit ses pinces, et fit claquer ses mandibules. Linus Pitt pâlit et se retourna.

Le chauve poussa un cri bref, but la tasse et disparut de la surface de l'eau. La rivière se teinta d'un rouge sombre.

— Peste ! (Geralt s'assit lourdement sur le pont.) Je suis trop vieux pour ça... Décidément trop vieux...

\*\*\*

C'était une évidence : Jaskier adorait littéralement le petit bourg d'Oxenfurt.

Le terrain universitaire était enceint de murailles elles-mêmes entourées d'une deuxième ceinture, large, bruyante, haletante, animée et tapageuse : celle du bourg. Le petit bourg coloré d'Oxenfurt, avec ses étroites ruelles et ses habitations de bois aux toits pointus. Oxenfurt, qui vivait à travers son Académie, ses étudiants, ses professeurs, ses savants, ses chercheurs et leurs invités, grâce à la science et au savoir, et à tout ce qui accompagne les processus de la recherche. En effet, à Oxenfurt, même les idées jetées au rebut et les théories inachevées se transformaient en exercices pratiques, en transactions et en bénéfices.

Le poète chevauchait lentement le long d'une ruelle boueuse grouillante de monde. Il passa devant divers ateliers, des échoppes, des commerces et des boutiques dans lesquelles, grâce à l'Académie, étaient créées et vendues des dizaines de milliers d'articles et de merveilles introuvables dans les autres recoins du monde, où leur production était considérée comme impossible ou inutile. Il passa de nouveau à proximité de restaurants, d'auberges, d'échoppes, de

cabanons, de comptoirs et de grils mobiles d'où s'échappaient d'alléchantes odeurs de mets raffinés, inconnus du reste du monde, et cuisinés exclusivement avec des garnitures et des épices du pays... Oxenfurt, le bourg des miracles, joyeux, pittoresque, animé et parfumé, que des gens futés et pleins d'initiative étaient parvenus à créer à partir de simples théories sans valeur inspirées de l'université. Oxenfurt, le bourg de toutes les distractions, des banquets perpétuels, des fêtes permanentes et des beuveries sans fin. De jour comme de nuit, les ruelles résonnaient de musique, de chants, du tintement des verres et du bruit sec des bocks, puisque, de toute évidence, rien ne donnait plus soif que l'assimilation des connaissances. Bien qu'un arrêté du recteur interdise aux étudiants et aux professeurs de boire et de festoyer avant la tombée de la nuit, à Oxenfurt, on buvait et on festoyait toute la journée, en continu, puisque, de toute évidence, si quelque chose pouvait accentuer encore plus la soif que l'assimilation des connaissances, c'était la prohibition totale ou partielle.

Jaskier fit avancer son hongre bai d'un claquement de langue, et poursuivit sa route en se frayant un passage parmi la foule qui se promenait dans les ruelles. Des marchands, des boutiquiers et des grippe-sous ambulants vantaient bruyamment leurs marchandises et leurs services, dominant de leurs cris le brouhaha ambiant.

— Laissez-vous tenter par des calamars ! Goûtez mes calamars rôtis !

— Testez la pommade contre les boutons ! Une exclusivité de la maison ! Un produit miraculeux, à l'efficacité garantie !

— Venez voir mes chats ! Ce sont de bons souriciers, des chats... magiques ! Écoutez seulement, mes braves gens, comme ils miaulent !

— Amulettes ! Élixirs ! Philtres d'amour, livèches et autres véritables aphrodisiaques ! Une seule pincée et même un mort retrouverait sa vigueur ! Qui en veut ? Allons ?

— J'arrache les dents, presque sans douleur ! Et pour pas cher !

— C'est quoi pas cher ? demanda Jaskier en mordant dans un calamar aussi dur qu'une semelle, planté sur un bâtonnet.

— Deux hellers de l'heure !

Le poète frémit et talonna son cheval. Il se retourna discrètement. Deux individus qui le suivaient à la trace depuis l'hôtel de ville s'étaient arrêtés à côté d'un barbier et faisaient semblant de s'intéresser aux tarifs qui étaient inscrits à la craie sur une planche. Jaskier n'était pas dupe. Il savait ce qui les intéressait vraiment.

Il poursuivit son chemin. Il passa à côté de la bâtisse qui abritait le lupanar *Au Bouton de Rose* où, comme il le savait, étaient proposés des services raffinés, inconnus ou impopulaires dans les autres recoins du monde. Il dut lutter un moment contre son désir d'y passer une petite heure. Finalement, la raison l'emporta. Jaskier poussa un long

soupir et se dirigea vers l'Académie en s'efforçant de ne pas regarder en direction des tavernes d'où lui parvenaient de joyeux échos.

Oui, c'était une évidence : le troubadour aimait le petit bourg d'Oxenfurt.

Il se retourna de nouveau. Les deux individus n'avaient pas eu recours aux services du barbier, bien qu'ils en aient indéniablement besoin. À présent, ils se tenaient devant une boutique d'instruments de musique et semblaient s'intéresser aux ocarinas en terre cuite. Le vendeur se pliait en quatre, il vantait ses produits et espérait faire une bonne vente. Jaskier savait qu'il ne serait pas exaucé.

Il dirigea son cheval vers la porte des Philosophes, l'entrée principale de l'Académie. Il régla rapidement les formalités qui consistaient à s'inscrire dans le registre des invités et à donner son cheval à l'écurie.

Un tout autre monde l'accueillit derrière la Porte. L'aménagement de l'enceinte universitaire n'avait rien en commun avec un aménagement citadin ordinaire ; au contraire du bourg, ce n'était pas un lieu de lutte acharnée pour chaque toise carrée. Tout était pratiquement resté tel que l'avaient laissé les elfes. Entre de gracieux petits palais, véritables ravissements pour les yeux, les larges allées recouvertes de gravier coloré, les clôtures ajourées, les murets, les haies, les canaux, les petits ponts, les parterres et les parcs verts avaient été préservés, sauf en quelques endroits où des bâtisses grossières avaient été construites plus tard, après le départ du Peuple ancien. Tout respirait la propreté, le calme et la solennité : toute forme de commerce ou de service payant y était interdite, sans parler des divertissements ou des plaisirs charnels.

Des étudiants, absorbés par la lecture d'ouvrages ou de parchemins, se promenaient dans les allées du parc. D'autres, assis sur des bancs, sur la pelouse ou les parterres, se faisaient réviser leurs leçons, discutaient ou jouaient discrètement au jeu de l'oie, à pair ou impair, aux dominos, ou à d'autres jeux requérant de l'intelligence. Des professeurs, plongés dans des conversations ou des débats divers, se baladaient également d'un air digne et solennel. De jeunes précepteurs flânaient encore, les yeux rivés sur les postérieurs des jeunes étudiantes. Jaskier constata avec joie que rien n'avait changé à l'Académie depuis qu'il en était parti.

Une brise souffla depuis le Delta, chargée d'une subtile odeur de mer ainsi que des relents un peu plus prononcés de l'acide sulfhydrique provenant de l'imposante bâtisse de la chaire d'Alchimie, qui surplombait le canal. Des verdiers au plumage gris sable gazouillaient dans les buissons du parc qui s'étendait jusqu'aux dortoirs des étudiants, tandis qu'un orang-outan, sans doute évadé du jardin zoologique de la chaire d'Histoire naturelle, trônait sur un

peuplier.

Sans perdre de temps, le poète parcourut rapidement le labyrinthe d'allées bordées de haies. Il connaissait l'université comme sa poche, ce qui n'était guère étonnant : il y avait fait quatre années d'études puis avait dispensé des cours à la chaire de l'Art troubadouresque et de la Poésie, durant un an. Ce poste d'enseignant lui avait été proposé alors qu'il venait de décrocher son diplôme avec mention, ce qui n'avait pas manqué d'hébéter ses professeurs auprès desquels, durant ses études, il s'était fait une réputation de paresseux, de fêtard et d'idiot. Plus tard, après avoir voyagé avec son luth quelques années à travers le pays et acquis ainsi une vaste notoriété en tant que ménestrel, l'Académie l'avait prié avec insistance de lui rendre visite et de venir donner des conférences.

Jaskier se faisait rarement prier puisque son amour pour la vie de vagabond se heurtait sans cesse à son penchant pour le confort, le luxe et les revenus réguliers, ainsi qu'à sa sympathie pour le petit bourg d'Oxenfurt, bien évidemment.

Il se retourna. Les deux individus qui n'avaient acheté ni ocarina, ni pipeau, ni guzla, le suivaient toujours à une certaine distance, en observant attentivement la cime des arbres et les façades des bâtiments.

Le poète changea de direction et, sifflotant avec légèreté, se dirigea vers le petit palais qui abritait la chaire de Médecine et d'Herboristerie. L'allée qui y menait grouillait d'étudiantes vêtues d'une tunique vert clair caractéristique. Jaskier, qui cherchait des visages familiers, parcourut attentivement la foule des yeux.

— Shani !

La jeune étudiante en médecine, aux cheveux d'un roux sombre coupés juste au-dessous des oreilles, leva la tête de son atlas d'anatomie, et quitta le banc.

— Jaskier ! fit-elle en souriant et en clignant des yeux – qu'elle avait joyeux et d'une jolie couleur marron. Il y a une paire d'années que je ne t'ai vu ! Viens, je vais te présenter à mes amies. Elles adorent tes poésies...

— Plus tard, murmura le barde. Regarde discrètement, Shani. Tu vois ces deux-là ?

— Des mouchards.

La jeune fille fronça son nez retroussé et s'esclaffa. Jaskier fut une nouvelle fois surpris par la facilité qu'avait la jeunesse estudiantine à reconnaître les agents, les espions et les délateurs. L'aversion que nourrissaient les étudiants pour les services secrets était bien connue, quoique peu rationnelle. L'enceinte universitaire était sacrée et jouissait du principe d'extraterritorialité. Quant aux élèves et aux enseignants, ils bénéficiaient du privilège d'immunité : les services

secrets, bien qu'ils fourrent leur nez partout, n'osaient tourmenter ni molester les membres de l'université.

— Ils me suivent depuis la grand-place, déclara Jaskier en enlaçant l'étudiante et en faisant semblant de la courtiser. Tu pourrais faire quelque chose pour moi, Shani ?

— Ça dépend quoi. (La jeune fille secoua sa nuque gracile, telle une biche effarouchée.) Si tu t'es encore fourré dans une histoire stupide...

— Non, non. (Jaskier la rassura aussitôt.) Je veux simplement transmettre une nouvelle, mais je ne peux le faire seul à cause de ces deux fientes collées à mes talons...

— Tu veux que j'appelle les garçons ? Il suffit que je crie à l'aide et tu n'auras plus à te soucier de ces mouchards.

— Laisse choir. Tu veux faire éclater des troubles ? La fâcheuse histoire des non-humains avec leur ghetto des bancs s'est à peine refermée que tu voudrais créer un nouvel incident ? Par ailleurs, j'ai la violence en horreur. Je me dépêtrerai de ces espions tout seul. Quant à toi, si tu pouvais...

Le poète approcha ses lèvres des cheveux de la jeune fille et murmura un moment à son oreille. Les yeux de Shani s'écarquillèrent.

— Le sorceleur ? Le vrai sorceleur ?

— Moins fort, par tous les dieux ! Alors, tu vas le faire, Shani ?

— Bien entendu. (L'étudiante en médecine afficha un large sourire.) Ne serait-ce que pour satisfaire ma curiosité et pouvoir approcher de près le célèbre...

— Moins fort, j'ai dit ! Et rappelle-toi, pas un mot à qui que ce soit.

— Secret médical ! (Shani lui adressa un plus beau sourire encore, et Jaskier ressentit de nouveau l'envie de composer enfin une ballade sur les jeunes filles comme elle, qui ne sont pas très belles, mais si pleines de charme qu'on en rêve la nuit, alors qu'on oublie les beautés classiques aussitôt après les avoir vues.)

— Merci, Shani.

— Il n'y a pas de quoi, Jaskier. À très bientôt. Salut !

Après s'être dûment embrassés sur les joues, la jeune étudiante et le barde se mirent promptement en marche dans des directions opposées : elle vers la Chaire, lui vers le jardin des Penseurs.

Il dépassa le bâtiment moderne et sinistre de la chaire de Technique que les étudiants avaient surnommé « Deus ex machina », tourna vers le pont Guildenstern, mais n'alla guère plus loin. Les deux individus l'attendaient au détour d'une allée, près d'un parterre où trônait un buste en bronze de Nicodemus de Boot, le premier recteur de l'Académie. À l'instar de tous les espions du monde, les deux mouchards évitaient le contact visuel direct ; ils avaient des mines



grossières aux traits indistincts auxquelles ils s'efforçaient de donner un semblant d'intelligence, sans succès – ils rappelaient plutôt des singes malades mentaux.

— T'as le bonjour de Dijkstra, fit l'un des espions. Allons-y !

— Bien le bonjour en retour, répondit insolemment le barde. Allez-y, et bonne route !

Les espions se regardèrent, puis, sans bouger de place, ils se mirent à fixer le mot odieux qui avait été gribouillé au fusain sur le socle du buste de l'ancien recteur. Jaskier poussa un long soupir.

— C'est bien ce qu'il me semblait, déclara-t-il en replaçant son luth sur son épaule. Je vais donc être irrémédiablement obligé de suivre ces nobles messires, n'est-ce pas ? Alors, tant pis. Allons-y ! Passez devant, je vous suis. Dans ce cas précis, que l'âge cède sa place d'honneur à la beauté.

\*\*\*

Dijkstra, le chef des services secrets du roi Vizimir de Rédanie, n'avait pas l'apparence d'un espion. Il était loin du stéréotype de l'espion petit, maigre, avec une face de rat, des petits yeux luisants et perçants et un capuchon noir. Dijkstra, comme le savait Jaskier, ne portait jamais de capuchon et avait une nette préférence pour les tenues de couleur claire. Sa taille avoisinait les sept pieds et son poids frôlait sans doute les deux quintaux. Lorsqu'il croisait ses avant-bras sur sa poitrine – ce qu'il faisait volontiers – c'était comme si deux cachalots s'écrasaient contre une baleine. Pour ce qui était des traits de son visage, de la couleur de ses cheveux et de sa carnation, Dijkstra rappelait un cochon fraîchement décrassé. Jaskier connaissait peu de gens dont l'apparence était aussi trompeuse que la sienne. Parce que ce géant porcin, qui donnait l'impression d'être un crétin mollasse constamment endormi, disposait d'un esprit d'une rare vivacité. Et d'une autorité non moins hors du commun. Un dicton très populaire à la cour du roi Vizimir disait que si Dijkstra affirmait qu'il était midi et qu'alentour régnait l'obscurité la plus totale, il était temps de s'inquiéter du sort du soleil.

À présent, le poète avait d'autres raisons de s'inquiéter.

— Jaskier, dit Dijkstra dans un état de somnolence apparente, en croisant ses gros bras sur sa poitrine. Espèce d'imbécile. De crétin fini. Dois-tu toujours gâcher tout ce que tu entreprends ? Pour une fois dans ta vie, ne pourrais-tu faire les choses comme il se doit ? Je sais très bien que tu es incapable de penser par toi-même. Je sais aussi que tu as bientôt quarante ans, que tu parais en avoir trente, que tu t'imagines en avoir un peu plus de vingt et que tu agis comme si tu en avais à peine dix. Conscient des réalités susmentionnées, je te fournis d'ordinaire des indications précises. Je te dis ce que tu dois faire, quand tu dois le faire et de quelle manière. Et j'ai régulièrement

l'impression d'avoir parlé à un mur.

— En ce qui me concerne, répondit le poète d'un air audacieux, j'ai régulièrement l'impression que tu parles pour le simple plaisir de faire mouvoir tes lèvres et ta langue. Viens-en au fait, et épargne-moi tes figures rhétoriques et ton éloquence déficiente. De quoi s'agit-il, cette fois-ci ?

Ils étaient assis à une grande table en chêne, au milieu d'étagères où étaient entassées des piles d'ouvrages et des liasses de parchemins, dans un local loué du dernier étage du rectorat, que Dijkstra s'amusait à appeler « chaire des Nouvelles fraîches », et Jaskier, « chaire d'Espionnage comparé et de Sabotage appliqué ». Ils étaient quatre en tout. Hormis Dijkstra et le poète, deux autres personnes participaient à la discussion. Comme à l'accoutumée, l'une d'entre elles était Ori Reuven, le secrétaire du chef des espions rédaniens, un homme d'un âge très avancé et constamment enrhumé. L'autre quant à elle sortait de l'ordinaire.

— Tu sais très bien de quoi il s'agit, répondit froidement Dijkstra. Mais comme je constate que tu prends un malin plaisir à jouer les idiots, je ne voudrais point t'en priver et vais donc t'expliquer clairement en quelques mots de quoi il retourne. Mais peut-être voudrais-tu jouir de ce privilège, Filippa ?

Jaskier jeta un œil à la quatrième personne qui assistait à la rencontre et qui, jusqu'à présent, avait gardé le silence. Filippa Eilhart avait dû arriver à Oxenfurt peu de temps auparavant ou peut-être avait-elle l'intention d'en partir rapidement, car elle n'avait pas revêtu de robe, ne portait pas ses bijoux préférés en agate noire ni n'affichait de maquillage prononcé. Elle était habillée d'une courte veste d'homme, de jambières et de bottes – une tenue « de combat », comme l'appelait le poète. Les cheveux noirs de la magicienne, d'ordinaire épars et magnifiquement indisciplinés, étaient coiffés en arrière et attachés derrière la nuque par un ruban.

— Nous perdons notre temps, dit-elle en haussant ses sourcils au dessin régulier. Jaskier a raison. Nous n'avons que faire de tout ce verbiage qui ne mène à rien, quand l'affaire que nous avons à régler est simple et banale.

— Banale ! sourit Dijkstra. C'est le mot. Un dangereux agent nilfgaardien qui devrait déjà croupir dans le plus profond de mes cachots à Tretogor, a pris la poudre d'escampette, après avoir été averti et mis en fuite par la bêtise de ces messires Jaskier et Geralt. Voilà en effet une affaire de la plus grande banalité ! J'ai déjà vu des hommes passer sur l'échafaud pour moins que ça. Pourquoi ne m'as-tu pas tenu au courant de votre piège, Jaskier ? Ne t'avais-je pas dit de m'informer de tous les desseins du sorceleur ?

— Je ne savais rien des plans de Geralt, mentit Jaskier avec

conviction. Cependant, je t'ai dit qu'il s'était rendu en Témérie et à Sodden pour tenter de retrouver ce Rience. Je t'ai également averti de son retour. J'étais certain qu'il avait abandonné ses recherches. Rience s'était littéralement évaporé, le sorceleur n'avait pas trouvé la moindre trace de lui, ce dont je t'ai également parlé, si tu t'en souviens bien...

— Tu as menti, affirma l'espion froidement. Le sorceleur a retrouvé la trace de Rience. Sous la forme de cadavres. C'est alors qu'il a décidé de changer de tactique. Au lieu de s'évertuer à lui courir après, il a décidé d'attendre que Rience le trouve. Il s'est fait enrôler comme escorte sur les chalands de la compagnie Malatius et Grock. Il l'a fait intentionnellement. Il savait que la Compagnie propagerait largement la nouvelle et qu'alors Rience l'apprendrait et tenterait quelque chose. Et c'est ce qu'il a fait. Cet étrange et insaisissable messire Rience, dont l'insolente assurance est telle qu'il ne ressent même pas le besoin d'utiliser un surnom ou un faux nom ; qui empeste la fumée des cheminées nilfgaardiennes à un mile à la ronde ; qui a tout du magicien renégat. N'est-ce pas, Filippa ?

Celle-ci ne confirma ni ne contesta. Elle gardait le silence et fixait sur Jaskier un regard perçant. Le poète baissa les yeux et toussota nerveusement. Il n'aimait guère ce genre de regard.

Jaskier divisait les belles femmes, magiciennes y comprises, en quatre catégories : les très charmantes, les charmantes, les peu charmantes et les guère charmantes. À sa proposition de coucher avec elles, les premières répondaient par un oui enjoué, les deuxièmes, par un sourire joyeux. Les troisièmes réagissaient de manière imprévisible. Quant aux dernières, c'étaient toutes celles auxquelles il ne pouvait songer faire une telle proposition sans sentir ses genoux trembler et son sang se glacer étrangement dans ses veines.

Filippa Eilhart, bien qu'elle soit très belle, n'était, de toute évidence, guère charmante.

Par ailleurs, elle était un membre éminent du conseil des magiciens ainsi que magicienne et confidente à la cour du roi Vizimir. Elle était très douée. D'après les rumeurs, elle était l'une des rares à maîtriser l'art de la polymorphie. Elle semblait avoir trente ans. Elle en avait vraisemblablement pas moins de trois cents.

Dijkstra, ses doigts boudinés croisés sur son ventre, se tournait les pouces. Filippa était toujours aussi silencieuse. Ori Reuven toussait, reniflait et se tortillait, remplaçant constamment sa large toge. Celle-ci rappelait celle des professeurs, mais elle ne semblait pas avoir été reçue du sénat. Elle semblait plutôt avoir été trouvée sur un tas d'ordures.

— Ton Geralt, grogna soudain l'espion, a toutefois sous-estimé son adversaire. Il lui a tendu un piège, mais il a fait preuve d'un manque total de bon sens en croyant que ce Rience se donnerait la

peine de venir à lui en personne. Selon le plan du sorceleur, Rience devait se sentir en sécurité. Il ne devait en aucun cas flairer le piège qui lui était tendu, ni remarquer que des hommes de messire Dijkstra l'épiaient. Parce que le sorceleur avait demandé à messire Jaskier de ne pas souffler mot de ce piège à messire Dijkstra. Or, il était du devoir de messire Jaskier de le faire, compte tenu des consignes qu'il avait reçues. Consignes qu'il a pourtant jugé bon d'outrepasser.

— Je ne suis pas un de tes subalternes, se rengorgea le poète. Je n'ai pas l'obligation de me soumettre à tes ordres ou à tes consignes. Je t'aide de temps à autre, mais je le fais de mon propre chef, par devoir patriotique, afin de ne pas rester inactif face aux changements à venir.

— Tu joues les espions pour tous ceux qui te paient, l'interrompt froidement Dijkstra. Tu fais le mouchard pour le compte de ceux qui détiennent des choses contre toi. Or, moi, j'en ai pas mal, Jaskier. Alors ne fais pas le fanfaron.

— Je ne céderai pas au chantage !

— Tu veux parier ?

— Messires ! (Filippa Eilhart leva la main.) Un peu de sérieux, si je puis me permettre. Ne nous éloignons pas du sujet.

— Tu as raison. (L'espion s'affala lourdement dans son fauteuil.) Écoute-moi bien, le poète. Ce qui est fait est fait. Rience a été mis en garde et il ne se laissera plus prendre. Mais je ne peux pas permettre qu'une pareille chose se reproduise à l'avenir. C'est pourquoi je veux rencontrer le sorceleur. Amène-le-moi. Cesse de zigzaguer dans la ville en essayant de semer mes agents. Va voir directement Geralt et ramène-le-moi ici, à la Chaire. Je dois lui parler. En personne et sans témoin. Sans le tapage et les rumeurs qui circuleraient si j'arrêtais Geralt. Ramène-le-moi, Jaskier. C'est là tout ce que je te demande.

— Geralt est parti, mentit tranquillement le barde. (Dijkstra lança un regard à la magicienne. Jaskier se raidit entièrement à la perspective de sentir une impulsion lui sonder le cerveau, mais il ne ressentit rien. Filippa le regardait en clignant des yeux, mais rien n'indiquait qu'elle tentait, à l'aide de sortilèges, de découvrir s'il disait vrai.)

— En ce cas, j'attendrai son retour, soupira Dijkstra en feignant de croire le troubadour. L'affaire que je veux lui exposer est importante, j'apporterai donc des modifications à mon plan d'action et j'attendrai le sorceleur. Dès qu'il rentrera, amène-le-moi. Le plus vite sera le mieux. Pour bon nombre de personnes.

— Je risque d'avoir quelques difficultés à convaincre Geralt de venir jusqu'ici, fit Jaskier dans une grimace. Figure-toi qu'il éprouve une incompréhensible aversion pour les espions. Bien qu'il semble comprendre qu'il s'agisse d'un travail comme un autre, il a en horreur

tous ceux qui l'exercent. Les élans patriotiques sont une chose, mais il a pour habitude de dire que, pour le métier d'espion, seules se font enrôler les crapules finies et les dernières des...

— Il suffit. (Dijkstra fit un geste nonchalant de la main.). J'en ai assez des formules toutes faites, elles m'ennuient. Elles sont si grossières.

— C'est aussi ce que je pense, s'esclaffa le troubadour. Mais le sorceleur est un bon bougre, candide et probe dans ses jugements ; il est bien loin de nous ressembler, à nous, les gens du monde. Le fait est qu'il déteste tout simplement les espions, et il ne voudra en aucun cas parler avec toi. Quant à apporter son aide aux services secrets, il n'en saurait être question. Par ailleurs, tu n'as rien pour le faire chanter.

— Tu te trompes, déclara l'espion. J'ai ce qu'il faut. À foison. Mais pour l'instant, cette échauffourée sur le chaland près de la baie des Charmes me suffit amplement. Sais-tu qui étaient les hommes qui ont abordé le bateau ? Ce n'était pas les gens de Rience.

— Tu ne m'apprends rien, dit le poète sur un ton détaché. Je suis certain qu'il s'agissait là de quelques scélérats comme il n'en manque point au sein de la garde témérienne. Rience essayait d'obtenir des informations sur le sorceleur, et avait sans doute promis une somme rondelette à qui lui en donnerait. Il était clair que c'était très important pour lui. Quelques canailles auront donc essayé de mettre la main sur Geralt, de l'enfermer dans un trou, pour le vendre ensuite à Rience à leurs propres conditions afin d'en tirer le maximum. Car ils auraient obtenu peu, voire rien, contre une simple information.

— Bravo pour cette perspicacité. Il va de soi que je félicite là le sorceleur et non toi, qui n'aurais jamais pu raisonner de la sorte. Mais cette affaire est bien plus compliquée qu'il y paraît. Il s'avère que mes confrères, les hommes des services secrets du roi Foltest, s'intéressent également à messire Rience. Ils ont percé les plans de ces canailles, pour reprendre ton expression. Ce sont eux qui ont abordé le chaland et qui ont voulu mettre la main sur le sorceleur. Peut-être pour servir d'appau à Rience, ou pour autre chose. Près de la baie des Charmes, ce jour-là, ce sont des agents témériens que le sorceleur a pourfendus, Jaskier. Leur chef est très, très en colère. Tu dis que Geralt est parti ? J'espère pour lui qu'il n'est pas allé en Témérie. Il pourrait ne pas en revenir.

— C'est là tout ce que tu détiens contre lui ?

— C'est bien ça. Je peux étouffer cette affaire avec les Témériens. Mais pas sans contrepartie. Où est parti le sorceleur, Jaskier ?

— À Novigrad, mentit le troubadour sans hésiter. Sur les traces de Rience.

— Quelle grossière erreur, sourit Dijkstra en feignant de ne pas relever le mensonge. Tu vois, c'est tout de même dommage qu'il n'ait

pas surmonté son aversion pour les espions et qu'il ne soit pas entré en contact avec moi. Je lui aurais épargné cette peine. Rience n'est pas à Novigrad. En revanche, des agents témériens, il y en a des tas. Ils attendent vraisemblablement le sorceleur. Ils ont découvert ce que je sais depuis longtemps. Que Geralt de Riv, si on l'interroge convenablement, peut répondre à une multitude de questions. Des questions que commencent à se poser les services secrets de chacun des Quatre Royaumes. Mon plan est simple : le sorceleur viendra ici, à la Chaire, où il répondra à ces questions en ma présence. Ensuite, il aura la paix. Je calmerai les Témériens et je lui assurerai ma protection.

— De quelles questions s'agit-il ? Peut-être pourrais-je y répondre ?

— Ne me fais pas rire, Jaskier.

— Et pourquoi pas ? intervint soudain Filippa Eilhart. Peut-être nous ferait-il gagner du temps ? N'oublie pas, Dijkstra, que notre poète est plongé dans cette affaire jusqu'au cou, et c'est lui que nous avons sous la main, pas le sorceleur. Alors, Jaskier ? Où est l'enfant qu'on a vue en compagnie de Geralt à Kaedwen ? Cette fillette aux cheveux cendrés et aux yeux verts ? Celle sur laquelle te questionnait Rience en Témérie, la fois où il t'avait coincé et qu'il te torturait ? Que sais-tu d'elle ? Où le sorceleur la cache-t-il ? Où s'est rendue Yennefer après avoir reçu la lettre de Geralt ? Où se cache Triss Merigold, et pour quelles raisons ?

Dijkstra demeura immobile, mais le bref coup d'œil qu'il jeta en direction de la magicienne fit comprendre à Jaskier que l'espion avait été surpris. Les questions que Filippa venait de formuler avaient été posées bien trop tôt. Et pas à la bonne personne. Elles semblaient prématurées et irréfléchies. Le hic, c'était que l'on pouvait soupçonner Filippa Eilhart de tout sauf de précipitation et d'imprudence.

— Je regrette, répondit lentement le barde, je ne saurais répondre à aucune de ces questions. J'aurais voulu vous aider si j'en avais été capable. Mais je ne le suis point.

Filippa le regardait droit dans les yeux.

— Jaskier, fit-elle entre ses dents. Si tu sais où se trouve la fillette, alors dis-le-nous. Je t'assure que Dijkstra et moi-même ne voulons que sa sécurité. Car c'est précisément sa sécurité qui est en danger.

— Je ne doute point que ce sont là vos intentions, prétendit le poète. Mais j'ignore vraiment de quoi vous parlez. De ma vie, je n'ai vu cette enfant qui vous intéresse tant. Quant à Geralt...

— Geralt, l'interrompit Dijkstra, ne t'a tout simplement pas mis dans la confidence. Il ne t'a rien dit, bien que je ne doute pas que tu l'aies submergé de questions. Je me demande bien pourquoi... Qu'en dis-tu, Jaskier ? Ce simplet candide qui déteste les espions aurait-il

enfin compris qui tu étais en réalité ? Laisse-le donc tranquille, Filippa, nous perdons notre temps. Il ne sait rien du tout, ne te laisse pas berner par ses airs pédants et ses petits sourires trompeurs. Il ne peut nous être utile que d'une seule manière. Lorsque le sorceleur sortira de sa cachette, Jaskier entrera en contact avec lui, et personne d'autre. Figure-toi que Geralt le considère comme un ami.

Jaskier releva lentement la tête.

— En effet, confirma-t-il, il me considère comme tel. Et figure-toi, Dijkstra, qu'il ne le fait pas sans raison. Prends-en acte et tires-en les conclusions qui s'imposent. Tu l'as fait ? Alors à présent, tu peux toujours t'essayer au chantage.

— Eh là ! sourit l'espion. Tu es bien sensible sur ce point. Ne fais pas la grimace, le poète. Je plaisantais. Du chantage entre deux bons vieux amis comme nous ? Il ne saurait en être question. Et crois-moi, je ne souhaite ni ne veux de mal à ton sorceleur. Qui sait ? Je parviendrais peut-être même à m'entendre avec lui, dans notre intérêt commun ? Mais pour en arriver là, il faut que je le rencontre. Lorsqu'il refera surface, amène-le-moi. Je te le demande encore une fois, Jaskier. C'est très important. As-tu compris à quel point ça l'est ?

Le troubadour s'esclaffa.

— Oui, je peux te l'assurer.

— Je voudrais te croire... Va, à présent. Ori, accompagne messire le troubadour jusqu'à la sortie.

— Adieu. (Jaskier se leva.) Je te souhaite de réussir dans ton travail comme dans ta vie privée. Mes respects, Filippa. Au fait, Dijkstra ! Les agents qui me suivent à la trace. Rappelle-les.

— Entendu, mentit l'espion. Je les rappellerai. Mettrais-tu ma parole en doute ?

— Quelle question ! Je te crois, mentit à son tour le poète.

\*\*\*

Jaskier demeura dans l'enceinte de l'Académie jusqu'au soir. Il regardait attentivement autour de lui, mais ne remarquait aucun espion sur ses traces. Et c'est ce qui l'inquiétait le plus.

Il assista à une conférence sur la poésie classique à la chaire de l'Art troubadouresque. Ensuite, il succomba à un doux sommeil au cours d'un séminaire sur la poésie moderne. Des professeurs qu'il connaissait bien le réveillèrent et l'emmenèrent à la chaire de Philosophie où ils devaient prendre part à un long et houleux débat sur le thème « l'Être et l'origine de la vie ». Avant que la nuit tombe, la moitié des participants étaient ivres morts et les autres se préparaient à en venir aux mains, certains cherchant à crier plus fort que tout le monde et créant ainsi un indescriptible tohu-bohu. Tout cela arrangeait bien le poète.

Il s'éclipa discrètement sous les combles, sortit par une lucarne,

se laissa glisser le long d'une gouttière jusqu'au toit de la bibliothèque, et manqua de se casser une jambe en sautant sur le toit de l'amphithéâtre d'anatomie. De là, il regagna le jardin attendant au mur d'enceinte. Parmi les épais buissons de groseilles à maquereau, il retrouva le trou qu'il avait lui-même agrandi alors qu'il était encore étudiant. De l'autre côté du mur se trouvait le petit bourg d'Oxenfurt.

Il se mêla à la foule et se faufila discrètement dans d'étroites ruelles secondaires en zigzaguant tel un lièvre poursuivi par des limiers. Lorsqu'il eut atteint une remise, il patienta une bonne demi-heure, tapi dans l'ombre. N'ayant rien remarqué de suspect, il grimpa sur le toit de chaume d'un chartil à l'aide d'une échelle, puis sauta sur celui de la maison de son ami brasseur, Wolfgang Amadeus Barbiche. Tout en s'accrochant aux tuiles recouvertes de mousse, il parvint enfin jusqu'à la petite fenêtre de la mansarde qui l'intéressait. Derrière la vitre, une petite lampe à huile éclairait la pièce. Dangereusement perché sur la gouttière, Jaskier frappa contre le cadre en plomb. La fenêtre, qui n'était pas fermée, s'ouvrit au premier coup.

— Geralt ! Hé, Geralt !

— Jaskier ? Attends... N'entre pas, s'il te plaît...

— Comment ça, n'entre pas ? Qu'est-ce qui te prend ? (Le poète poussa la fenêtre.) Tu n'es pas seul ou quoi ? Tu ne vas pas me dire que tu es justement en train de forniquer ?

Sans attendre la réponse – qui ne venait d'ailleurs pas –, il grimpa tant bien que mal sur l'appui de fenêtre en faisant tomber les pommes et les oignons qui y étaient entreposés.

— Geralt, haleta-t-il avant de se taire aussitôt.

Le poète étouffa un juron à la vue de l'habit vert clair qui était au sol et qui appartenait à l'étudiante en médecine. Il resta bouche bée puis jura de nouveau. Il s'attendait à tout. Sauf à ça.

— Shani..., fit-il en hochant la tête. Que le...

— Pas de commentaire, je te prie. (Le sorceleur s'assit sur son lit. Shani, quant à elle, se cacha sous le drap, le tirant jusque sur son nez retroussé.)

— Allons, entre. (Geralt prit ses bas-de-chausses.) L'affaire doit être grave pour que tu débarques de la sorte. Si elle ne l'est point, je te jeterai aussitôt par cette même fenêtre qui t'a vu arriver.

Jaskier descendit de son perchoir et fit tomber les derniers oignons qui restaient. Il s'assit sur le tabouret qu'il avait tiré à lui à l'aide de son pied. Le sorceleur ramassa ses vêtements ainsi que ceux de Shani. Il ne faisait pas le fier. Il se rhabilla en silence, tandis que l'étudiante, cachée derrière son dos, enfila son corsage à grand-peine. Le poète l'observait effrontément et réfléchissait à des métaphores et à des rimes pour décrire la couleur de sa peau, dorée à la lumière de la veilleuse, et la forme de ses petits seins.



— De quoi s'agit-il, Jaskier ? (Le sorcier attachait les boucles de ses bottes.) Parle.

— Rassemble tes affaires, répondit-il sur un ton sec. Tu dois partir très vite.

— À quel point, très vite ?

— Sur-le-champ.

— Shani... (Geralt s'éclaircit la voix.) Shani m'a parlé des espions qui te suivaient. Tu les as semés si je comprends bien ?

— Tu ne comprends rien du tout.

— Rien ?

— Pire encore.

— Alors je ne vois vraiment pas... Attends un peu. Les Rédaniens ? Tretogor ? Dijkstra ?

— Tu as deviné.

— Ce n'est pas une raison...

— Au contraire, l'interrompit Jaskier. Ils ne s'intéressent déjà plus à Rien, Geralt. Mais à la fillette et à Yennefer. Dijkstra veut savoir où elles se trouvent. Il va t'obliger à le lui dire. Tu comprends maintenant ?

— À présent, oui. Il faut donc déguerpir d'ici. Par la fenêtre ?

— Absolument. Shani ? Tu vas y arriver ?

L'étudiante enfilait sa tunique.

— Ce n'est pas la première fenêtre par laquelle je sortirai.

— J'en étais sûr. (Le poète la regarda attentivement ; il espérait voir monter à ses joues un rouge digne des plus belles rimes et métaphores. Il était loin du compte. Des yeux marron espiègles et un sourire effronté, voilà tout ce qu'il vit.)

Une grande chouette grise vint se poser en silence sur l'appui de fenêtre. Shani étouffa un cri, Geralt se saisit de son épée.

— Cesse cette mascarade, Filippa, fit Jaskier.

La chouette disparut, laissant place à une Filippa Eilhart maladroitement accroupie. La magicienne sauta aussitôt à l'intérieur de la pièce en lissant ses cheveux et ses habits.

— Bonsoir, dit-elle froidement. Jaskier, fais les présentations.

— Geralt de Riv, Shani de Médecine. Et cette chouette qui me suivait si habilement à la trace n'en est point une. C'est Filippa Eilhart, du conseil des magiciens, actuellement au service du roi Vizimir dont elle honore la cour à Tretogor. Dommage que nous n'ayons ici qu'une seule chaise.

— Elle suffira amplement.

La magicienne s'installa sur le tabouret libéré par le troubadour, et balada son regard langoureux sur les personnes présentes dans la pièce, en s'attardant un peu plus longuement sur Shani. À la grande surprise de Jaskier, la jeune étudiante rougit soudainement.

— En principe, l'affaire qui m'a conduite ici ne concerne que Geralt de Riv, dit-elle après un court instant. Toutefois, je suis consciente du fait que congédier quiconque serait un manque de tact certain, aussi...

— Je peux me retirer, fit Shani d'une voix hésitante.

— En aucun cas, murmura Geralt. Personne ne sortira d'ici tant que la situation n'aura pas été tirée au clair. N'est-ce pas, dame Eilhart ?

— Pour toi, ce sera Filippa, répondit la magicienne dans un sourire. Faisons fi des convenances. Vous pouvez tous rester, votre présence ne me dérange pas. Elle peut me surprendre tout au plus, mais la vie est une succession de surprises, comme le dit souvent l'une de mes connaissances... Une connaissance que nous avons en commun, Geralt. Tu étudies la médecine, Shani ? En quelle année es-tu ?

— En troisième année, grommela la jeune fille.

— Ah ! (Filippa Eilhart ne regardait pas l'étudiante, mais le sorcier.) Dix-sept ans, quel bel âge ! Yennefer donnerait beaucoup pour le retrouver. Qu'en penses-tu, Geralt ? Du reste, je le lui demanderai moi-même à l'occasion.

Le sorcier lui adressa un sourire mauvais.

— Je ne doute guère que tu le lui demanderas. Tout comme je sais que tu agrémenteras tes questions de commentaires et que tu en tireras une immense jouissance. À présent, viens-en au fait, je te prie.

— Tu as raison. (La magicienne opina du chef et prit un air grave.) Il est grand temps. Et du temps, tu n'en as pas beaucoup. Jaskier t'a sans doute déjà raconté que Dijkstra avait été pris d'une soudaine envie de te rencontrer et de parler avec toi de l'endroit où se cache une certaine enfant. Il a reçu des ordres précis du roi Vizimir concernant cette affaire, aussi je suppose qu'il insistera beaucoup pour que tu lui révèles l'emplacement de ce lieu.

— C'est une évidence. Je te remercie de me prévenir. Toutefois, une chose m'étonne un peu. Tu dis que Dijkstra a reçu des ordres du roi. Mais toi, n'en aurais-tu reçu aucun ? Tu tiens pourtant une place éminente au sein de son conseil.

— C'est exact. (La magicienne ignore l'ironie du sorcier.) Et je prends très au sérieux mes devoirs, qui consistent à empêcher le roi de commettre des erreurs. Parfois, comme c'est le cas ici, je n'ai pas le droit de dire directement au roi qu'il se trompe et qu'il vaudrait mieux ne pas agir en hâte. Je dois tout simplement l'empêcher de commettre cette erreur. Tu comprends ?

Le sorcier acquiesça d'un signe de tête. Jaskier se demanda si Geralt avait réellement compris. Il savait que Filippa mentait comme elle respirait.

— Je vois que le conseil des magiciens s'intéresse également à ma protégée, dit lentement Geralt pour confirmer qu'il avait bien saisi. Vous voulez savoir où elle se trouve afin de lui mettre la main dessus, avant Vizimir ou quiconque d'autre. Pourquoi, Filippa ? Qu'y a-t-il donc chez cette enfant qui éveille en vous un tel intérêt ?

Les yeux de la magicienne s'écaraillèrent.

— Tu l'ignores ? siffla-t-elle. Tu sais donc si peu de chose sur elle ? Je ne voudrais pas tirer de conclusions trop hâtives, mais ton ignorance semble indiquer que tes aptitudes en tant que tuteur sont nulles. Je suis vraiment étonnée que tu sois devenu responsable de cette enfant vu ton inconscience et tes lacunes. Qui plus est, tu as décidé de priver de ce droit de tutelle tous ceux qui pouvaient s'en prévaloir et qui avaient les qualifications requises. Et après ça, tu me demandes encore pourquoi ? Prends garde, Geralt, à ce que ton arrogance ne te perde pas. Et, par la malepeste, veille sur cette enfant comme sur la prune de tes yeux ! Si tu n'en es pas capable, alors confie-la à d'autres !

L'espace d'un instant, Jaskier crut que le sorcier évoquerait le rôle que Yennefer avait accepté d'endosser. Il ne risquait rien à le faire et aurait ainsi démenti les affirmations de Filippa. Mais Geralt restait silencieux. Le poète devina les raisons de ce silence. Filippa savait tout. Elle le mettait en garde. Et le sorcier avait compris l'avertissement.

Le troubadour s'appliqua à observer les yeux et le visage de ces deux personnages en se demandant si un lien quelconque les avait unis par le passé. Il savait qu'entre Geralt et les magiciennes, ces joutes oratoires à mots couverts témoignaient d'une fascination mutuelle et qu'elles se terminaient bien souvent au lit. Toutefois, son observation ne lui apprit rien, comme de coutume. Il n'y avait qu'une seule manière de savoir si le sorcier avait un lien avec quiconque : il fallait entrer par sa fenêtre au bon moment.

— Être tuteur, reprit enfin la magicienne, c'est devenir responsable de la sécurité d'un être qui n'est pas capable de l'assurer lui-même. Si tu exposes ta protégée au danger... S'il lui arrive malheur, tu seras coupable, Geralt. Toi seul.

— Je sais.

— Je crains que tu n'en saches pas encore assez.

— Alors daigne m'éclairer. Comment expliques-tu que tant de personnes veuillent soudain me libérer du poids de mes responsabilités, s'acquitter de mes devoirs à ma place et s'occuper de ma protégée ? Qu'est-ce que le conseil des magiciens veut à Ciri ? Que lui veulent Dijkstra et le roi Vizimir ? Et les Témériens ? Et ce Rience, qui, à Sodden et en Témérie, a tué trois personnes ayant eu un contact avec la fillette et moi-même, il y a deux ans de cela ? Le même Rience

qui a failli tuer Jaskier en tentant de lui arracher des informations sur elle... Qui est-il, Filippa ?

— Je l'ignore, répondit la magicienne. Mais, comme toi, j'aimerais bien le savoir.

— Ce Rience ne porterait-il pas sur le visage la marque d'une brûlure au troisième degré ? demanda Shani contre toute attente. Si c'est le cas, je sais qui il est. Et aussi où le trouver.

Derrière la fenêtre, les premières gouttes de pluie tintèrent contre la gouttière, brisant le silence qui venait de s'installer.

« Un crime reste un crime, quels qu'en soient les motifs ou les circonstances. Ainsi, ceux qui commettent un crime ou le préméditent sont des malfaiteurs et des meurtriers, peu importe leur condition – qu'ils soient des rois, des princes, des maréchaux ou des juges. Nul être parmi les penseurs ou les acteurs de la violence n'a le droit de se considérer meilleur qu'un meurtrier ordinaire. Car, par essence, toute violence conduit irrémédiablement au crime. »

Nicodemus de Boot, *Méditations sur la santé,  
le bonheur et la prospérité.*

## CHAPITRE 6

— Ne commettons pas d'erreur, déclara Vizimir, roi de Rédanie, en glissant ses doigts bagués dans ses cheveux. Nous ne pouvons nous permettre ni erreur ni méprise.

Les membres de l'assemblée gardaient le silence. Demawend, seigneur d'Aedirn, était affalé dans son fauteuil, les yeux rivés sur le bock posé sur sa panse. Foltest, seigneur de Témérie, du Pontar, de Mahakam et de Sodden et, depuis peu, seigneur protecteur de Brugge, exposait à la vue de tout le monde son noble profil, le visage tourné vers la fenêtre. À l'opposé de la table siégeait Henselt, roi de Kaedwen ; il avait une barbe semblable à celle d'un bandit, et de petits yeux perçants et brillants qui jetaient des regards furtifs en direction des membres du conseil. Perdue dans ses pensées, Meve, reine de Lyrie, jouait avec les énormes rubis de son collier, et tordait, de temps à autre, ses belles lèvres charnues en une grimace ambiguë.

— Ne commettons pas d'erreur, répéta Vizimir. Parce qu'une erreur pourrait nous coûter très cher. Tirons la leçon de l'expérience des autres. Lorsqu'il y a cinq cents ans nos ancêtres ont débarqué sur les plages, les elfes aussi se cachaient la tête dans le sable. Nous avons conquis leurs terres petit à petit tandis qu'ils se repliaient, toujours persuadés que leur frontière ne reculerait plus davantage, que nous n'irions pas plus loin. Soyons plus intelligents qu'eux ! Parce que c'est notre tour à présent. Aujourd'hui, nous sommes les elfes. Nilfgaard se tient prêt sur la rive de la Iaruga, et tout ce que j'entends, c'est : « Qu'ils s'y tiennent. » Ou encore : « Ils n'iront pas plus loin. » Mais ils iront plus loin, vous verrez. Je le répète : ne commettons pas la même erreur que les elfes !

Des gouttes de pluies frappaient de nouveau les carreaux des fenêtres, le vent gémissait lugubrement. La reine Meve releva la tête. Il lui avait semblé entendre les croassements de corbeaux et de corneilles. Mais ce n'était que le vent. Le vent et la pluie.

— Ne nous compare pas aux elfes, déclara Henselt de Kaedwen. Tu nous déshonores. Eux ne savaient pas se battre ; ils fuyaient devant nos ancêtres et se réfugiaient dans les montagnes et dans les forêts. Les elfes n'ont pas apporté Sodden à nos aïeux sur un plateau d'argent. Quant aux Nilfgaardiens, nous leur avons déjà montré ce qu'il en coûtait de se frotter à nous. Ne nous menace pas avec Nilfgaard, Vizimir, n'alimente pas la propagande. Tu dis qu'il se tient prêt sur la rive de la Iaruga ? Eh bien moi, je dis qu'il se tient coi derrière la Iaruga. Parce qu'à Sodden nous lui avons rompu l'échine ! Nous l'avons brisé, militairement et surtout moralement. J'ignore s'il est vrai qu'Emhyr var Emreis était alors contre une offensive à si grande échelle, ou si l'assaut de Cintra était l'œuvre d'un parti adverse. Je parie que si les Nilfgaardiens étaient parvenus à nous vaincre, il aurait

applaudi et distribué des privilèges et des dons. Mais, à Sodden, il s'est soudain avéré qu'il était contre et que tout était la faute de l'insubordination de ses maréchaux. Alors des têtes sont tombées. Les échafauds se sont couverts de sang. Ce sont là des informations de source sûre, pas des rumeurs. Il y a eu huit exécutions solennelles et de nombreuses autres mises à mort plus discrètes. Quelques-uns se sont éteints de façon mystérieuse, bien que naturelle en apparence, et de nombreux autres ont soudain plongé dans le sommeil éternel. Je vous le dis : Emhyr est devenu fou et a pratiquement massacré tous ses cadres militaires. Alors qui dirigera à présent leur armée ? Des centeniers ?

— Non, ce ne seront pas des centeniers, répondit froidement Demawend d'Aedirn. Mais de jeunes et talentueux officiers qui auront longtemps attendu qu'une telle occasion se présente et qu'Emhyr forme depuis un certain temps déjà. Ceux que les vieux maréchaux ne laissaient pas occuper les postes de direction, ceux qu'ils empêchaient de monter en grade. Ce sont d'efficaces commandants dont on entend déjà parler. Ce sont eux qui ont étouffé l'insurrection à Metinna et Nazair, et qui ont dispersé en peu de temps les dissidents à Ebbing. Ces jeunes officiers savent reconnaître le rôle important des manœuvres et de leurs prises à revers, de la cavalerie et de ses profondes incursions, de l'infanterie et de ses avancées rapides, des compagnies de débarquement. Ils utilisent la tactique de l'attaque éclair sur les positions choisies, et emploient une technologie moderne pour assiéger les places fortes, au lieu de la magie incertaine. Nous ne devons pas les sous-estimer. Ils ont hâte de traverser la Iaruga pour nous prouver qu'ils ont appris des erreurs des vieux maréchaux.

— S'ils ont retenu quelque chose, déclara Henselt en haussant les épaules, alors ils ne passeront pas la Iaruga. Eryyll, avec ses trois forteresses – Nastrog, Rozrog et Bodrog –, contrôle toujours l'embouchure de la rivière à la frontière entre Cintra et Verden. Il est impossible de prendre ces places fortes depuis les avancées dans la mer, et aucune technologie moderne n'y changera rien. Par ailleurs, la flotte d'Ethain de Cidaris défend notre aile, nous dominons la côte grâce à elle. Et aussi grâce aux pirates de Skellige. Comme vous le savez, le jarl Crach an Craite n'a pas signé de trêve avec Nilfgaard. Il le houspille régulièrement, il attaque et brûle les hameaux et les forts de bord de mer des provinces nilfgaardiennes. Les Nilfgaardiens l'ont surnommé Tirth ys Muire, le Sauvage des mers. Ils s'en servent même pour faire peur à leurs enfants !

— Faire peur aux enfants nilfgaardiens ne garantira pas notre sécurité, grimaça Vizimir.

— C'est vrai, concéda Henselt. Autre chose nous la garantira : Emhyr var Emreis n'a pas la main mise sur l'embouchure de la rivière

ni sur la côte puisqu'il a un flanc à découvert ; il ne sera donc pas en mesure d'assurer l'approvisionnement des garnisons qui voudraient passer sur la rive droite de la Iaruga. Des avancées rapides ? Des incursions de la cavalerie ? Laisse-moi rire ! En l'espace de trois jours, après avoir franchi en force la rivière, l'armée sera au point mort. La moitié assiègera les forteresses, l'autre moitié se dispersera pour se livrer au pillage, en quête de fourrage et de pitance. Et lorsque leur fameuse cavalerie aura mangé la plupart de ses chevaux, nous leur servirons à tous un deuxième Sodden. Par tous les diables, je voudrais qu'ils traversent cette rivière ! Mais n'ayez crainte, ils ne la franchiront pas.

— Admettons que l'armée ne traverse pas la Iaruga, fit soudain Meve de Lyrie. Admettons que Nilfgaard attende patiemment. Demandons-nous alors qui cela sert et qui cela dessert ? Qui donc peut se permettre une attente passive et qui ne le peut point ?

— Voilà ! souligna Vizimir. Comme toujours, Meve parle peu, mais parle bien. Messires, Emhyr a du temps que nous n'avons point. Ne voyez-vous donc pas ce qu'il se passe ? Il y a trois ans, Nilfgaard a bougé un caillou sur la pente d'une montagne et il attend patiemment qu'un éboulement se forme. Il attend tout simplement, tandis que de nouveaux cailloux dévalent la pente. Certains croyaient que ce premier caillou était un roc inébranlable. Mais comme il a suffi de lui donner un coup pour le faire tomber, alors d'autres se sont mis à rêver d'un éboulement. Des commandos d'elfes rôdent dans les forêts, depuis les monts Bleus jusqu'à Bremervoord ; ce n'est plus une petite guérilla, c'est une guerre. D'un moment à l'autre, les elfes libres de Dol Blathanna vont passer à l'attaque. Les nains s'agitent à Mahakam, les dryades de Brokilone sont de plus en plus hardies. C'est la guerre, une guerre de grande envergure. Une guerre interne. Intestine. La nôtre. Et Nilfgaard attend... Qui a le temps en sa faveur, à votre avis ? Des elfes trentenaires ou quarantenaires se battent dans les commandos de Scoia'tael. Mais ils peuvent vivre trois cents ans ! Eux ont du temps, pas nous !

— Les Scoia'tael sont devenus pour nous une vraie épine dans le cul, avoua Henselt. Ils paralysent le commerce et le transport, ils terrorisent les paysans... Il faut en finir !

— Si les non-humains veulent la guerre, ils l'auront ! intervint Foltest de Témérie. J'ai toujours été un partisan de l'unité et de la cohabitation, mais s'ils préfèrent l'épreuve de force, alors nous verrons bien qui est le plus fort. Je suis prêt. J'ai l'intention d'anéantir les Écureuils présents en Témérie et à Sodden en six mois. Ces terres ont déjà été baignées par le sang des elfes que nos aïeux ont fait couler. Je considère cela comme une tragédie, mais je ne vois pas d'autre issue... Il faut pacifier les elfes.



— Ton armée attaquera les elfes si tu lui en donnes l'ordre, acquiesça Demawend d'un signe de tête. Mais attaquera-t-elle les humains ? Les paysans parmi lesquels tu recrutes ton infanterie ? Les guildes ? Les villes libres ? En parlant des Scoia'tael, Vizimir n'évoquait qu'un seul caillou de l'éboulement. Oui, messires, ne me regardez point comme ça ! Dans les bourgs comme à la campagne, le bruit commence à courir que, sur les terres conquises par les Nilfgaardiens, les paysans, les gros exploitants et les artisans vivent mieux, qu'ils sont plus libres et plus riches, on dit encore que les guildes marchandes ont de plus grands privilèges... Nous sommes inondés de marchandises issues des manufactures nilfgaardiennes. À Brugge et à Verden, la monnaie nilfgaardienne supprime la monnaie locale. Si nous continuons à ne pas réagir, nous disparaîtrons, fâchés les uns avec les autres, perdus dans des conflits, enfoncés jusqu'au cou dans des rébellions et des soulèvements que nous tenterons d'étouffer, et nous serons de plus en plus dépendants de la puissance économique nilfgaardienne. Nous disparaîtrons, nous mourrons asphyxiés dans notre province trop étroite, car comprenez aussi que Nilfgaard nous barre la route vers le sud, alors que nous devons nous étendre, mener une politique d'expansion, sinon nos petits-enfants n'auront pas suffisamment de place ici pour vivre !

Les membres du conseil se plongèrent dans le silence. Vizimir de Rédanie poussa un long soupir, saisit l'une des coupes qui étaient posées sur la table et but lentement. Le silence s'éternisait, la pluie cinglait les fenêtres, le vent hurlait et faisait claquer les volets.

— Tous les troubles dont nous parlons sont le fait de Nilfgaard, déclara enfin Henselt. Ce sont les émissaires d'Emhyr qui soulèvent les non-humains, ils sèment la propagande et encouragent les émeutes. Ce sont eux qui déversent de l'or en promettant des privilèges aux corporations et aux guildes marchandes, qui garantissent aux barons et aux ducs de hautes positions dans les provinces qu'ils créeront à l'endroit de nos royaumes ! J'ignore comment cela se passe chez vous, mais, à Kaedwen, les prêtres, prêcheurs, devins et autres foutus mystiques annonçant la fin du monde se sont multipliés comme par enchantement...

— Chez moi, c'est la même chose, confirma Foltest. Par la malepeste ! Nous avons été tranquilles tant d'années ! Depuis que mon grand-père leur avait montré où était leur place après en avoir supprimé un certain nombre, les prêtres s'étaient tournés vers des occupations utiles. Ils étudiaient les écrits, inculquaient leur savoir aux enfants, soignaient les malades, prenaient soin des pauvres, des infirmes et des gueux. Ils ne se mêlaient pas de politique ! Voilà qu'à présent ils se réveillent et que, dans les temples, ils racontent des sottises à la populace ; celle-ci les écoute et croit enfin savoir pourquoi

tout va si mal dans sa vie. Je tolère cela car je suis moins impétueux que mon aïeul et moins sensible à l'endroit de mon autorité royale et de mon honneur. Que vaudraient donc cette autorité et cet honneur si les couinements d'un quelconque fanatique attardé pouvaient les supplanter ? Mais ma patience a des limites. Dernièrement, le thème principal de leurs sermons est : le Sauveur qui viendra du Sud. Du Sud, vous comprenez ? De l'autre côté de la Iaruga !

— La Flamme blanche, murmura Demawend. Viendra le Froid blanc, puis la Lumière blanche. Ensuite, le monde renaîtra grâce à la Flamme blanche et à la Reine blanche... Je l'ai entendu, moi aussi. C'est une déformation de la prophétie d'Ithlinne aep Aevenien, l'oracle des elfes. J'ai donné l'ordre d'arrêter l'un de ces corbeaux qui clamait de telles sornettes sur la grand-place de Vengerberg ; le bourreau l'a gentiment et longuement questionné sur la quantité d'or qu'Emhyr lui avait versé... Mais le prêcheur n'a fait que débiter des balivernes sur la Flamme blanche et la Reine blanche... jusqu'au bout.

— Prudence, Demawend, fit Vizimir dans une grimace. N'engendre pas des martyrs, c'est là où Emhyr veut en venir. Saisis-toi des agents nilfgardiens, mais tu ne dois pas toucher à un seul cheveu des prêtres ; les conséquences pourraient être catastrophiques. Ils ont gardé une certaine influence sur le peuple et ils ont son estime. Nous avons assez de problèmes avec les Écureuils sans risquer de faire naître des émeutes dans les bourgs ou de provoquer des guerres paysannes.

— Par tous les diables ! grogna Foltest. Ne faisons pas ci, ne risquons pas ça... Nous sommes-nous réunis pour parler de ce que nous ne pouvons pas faire ? Dis-moi, Demawend ? Nous as-tu fait venir jusqu'ici, jusqu'à Hagge, pour que nous nous lamentions sur notre sort, et que nous nous plaignions de notre faiblesse et de notre impuissance ? Passons enfin à l'action ! Il faut faire quelque chose ! Il faut mettre un terme à ce qui est en train de se produire !

— C'est ce que je vous propose depuis le début. (Vizimir se redressa.) Je vous propose justement d'agir.

— De quelle manière ?

— Que pouvons-nous faire ?

Le silence s'abattit de nouveau autour de la table. Le vent soufflait, les volets cognaient contre les murs du château.

— Pourquoi me regardez-vous tous ? intervint soudain Meve.

— Nous contemplons ta beauté, grommela Henselt depuis les profondeurs de son bock.

— Entre autres, acquiesça Vizimir. Meve, nous savons tous que tu es capable de trouver une solution à chaque problème. Tu as ton intuition féminine, tu es intelligente...

— Cesse de m'encenser, l'interrompt-elle.

La reine de Lyrie croisa les mains sur son giron. Son regard se perdit sur les tapisseries noircies qui avaient pour thème des scènes de chasse. Les limiers représentés en plein saut ouvraient grand leurs gueules vers les flancs d'une licorne blanche en fuite. *De ma vie, je n'ai encore jamais vu de licorne vivante*, se dit Meve. *Et je n'en aurai sans doute plus l'occasion désormais*.

— La situation dans laquelle nous nous trouvons, reprit-elle un instant plus tard alors qu'elle détachait son regard d'une tapisserie, me rappelle les longues soirées d'hiver que je passais au château de Rivie. À l'époque, il y avait constamment quelque chose dans l'air. Mon époux méditait sur la manière de séduire une nouvelle dame de la cour ; le maréchal se creusait la cervelle pour trouver le moyen d'entamer une guerre où il aurait pu briller ; le mage s'imaginait qu'il était roi ; les serviteurs n'avaient pas envie de servir ; le fou était triste, renfrogné et affreusement ennuyeux ; les chiens hurlaient leur mélancolie ; quant aux chats, ils dormaient et se contrefichaient des souris qui se promenaient sur la table. Tous attendaient quelque chose. Tous me regardaient par en dessous. Alors, moi... moi, cette fois-là, je leur ai montré. Je leur ai montré à tous de quoi j'étais capable, au point d'en faire trembler les murs et de réveiller les ours des environs dans leurs tanières. Et leurs pensées idiotes se sont toutes envolées en un clin d'œil. Soudain, ils ont tous compris qui faisait la loi.

Personne ne soufflait mot. Le vent hurla plus fort. La relève de la garde sur les remparts s'effectuait à contrecœur. Le martèlement des gouttes de pluie contre le vitrail des fenêtres se transforma en un épouvantable staccato.

— Nilfgaard regarde et attend, reprit lentement Meve en jouant avec son collier. Nilfgaard observe. Il y a quelque chose dans l'air, des pensées idiotes naissent dans de nombreuses têtes. Alors montrons à tous ce dont nous sommes capables. Montrons qui sont les rois en ce pays. Faisons trembler les murs de cette forteresse plongée dans le marasme hivernal !

— Il faut étrangler les Écureuils, déclara aussitôt Henselt. Il faut lancer une opération militaire commune d'envergure. Il faut plonger les non-humains dans un bain de sang. Que le Pontar, la Gwenllech et la Buina charrient le sang des elfes depuis leur source jusqu'à leur estuaire !

— Il faut étouffer les elfes libres de Dol Blathanna dans le cadre d'une expédition punitive, ajouta Demawend en plissant le front. Introduire des troupes d'intervention à Mahakam. Permettre enfin à Ervyl de Verden d'attaquer les dryades de Brokilone. Oui, un bain de sang ! Quant aux éventuels survivants : aux réserves !

— Il faut lâcher Crach an Craite contre les côtes nilfgaardiennes,

poursuivit Vizimir. Le soutenir avec la flotte d'Ethain de Cidaris. Qu'ils mettent à feu et à sang toutes les terres de la Iaruga jusqu'à Ebbing ! Une démonstration de force...

— Ce n'est pas suffisant, déclara Foltest en hochant la tête. Il faut... Je sais ce qu'il faut.

— Alors, parle !

— Cintra.

— Quoi ?

— Il faut reprendre Cintra aux Nilfgaardiens. Traversons la Iaruga en force, frappons les premiers. Maintenant, alors qu'ils ne s'y attendent pas. Faisons-les reculer une nouvelle fois derrière le Marnadal.

— De quelle manière ? Nous venons de dire qu'il est impossible à une armée de franchir la Iaruga...

— C'est impossible pour l'armée nilfgaardienne. Mais nous, nous contrôlons la rivière. Nous avons la main mise sur son embouchure, sur les voies d'approvisionnement, notre aile est protégée par Skellige, Cidaris et les forteresses de Verden. Pour Nilfgaard, faire passer quarante ou cinquante mille soldats est un exploit. Nous, nous pouvons en faire passer beaucoup plus sur la rive gauche. Ne reste pas bouche bée, Vizimir. Tu voulais quelque chose qui mettrait fin à cette attente ? Quelque chose de spectaculaire ? Qui ferait de nouveau de nous de vrais rois ? Ce quelque chose sera Cintra. Cintra consolidera notre puissance parce que c'est un symbole. Rappelez-vous Sodden ! Sans le massacre de la ville et le martyr de Calanthe, nous n'aurions jamais remporté une telle victoire. Les forces étaient égales, personne ne croyait que nous les écraserions à ce point. Nos armées se sont jetées à leur gorge comme des loups et des chiens enragés afin de venger la Lionne de Cintra. Et la rage de certains n'a guère été apaisée par le sang versé sur le champ de bataille de Sodden. Rappelez-vous Crach an Craite, le Sauvage des mers.

— C'est vrai, opina Demawend. Crach a promis à Nilfgaard une vengeance sanglante. Pour la mort d'Eist Tuirseach à la bataille du Marnadal. Et pour celle de Calanthe. Si nous attaquons la rive gauche, Crach nous soutiendra avec toute la puissance de Skellige. Par tous les dieux, nous avons des chances de réussir ! Je suis avec Foltest ! N'attendons pas, soyons les premiers à attaquer, libérons Cintra, repoussons ces fils de putains derrière le col d'Amell !

— Du calme, grogna Henselt. Ne soyez donc pas si pressés de tirailler le lion par ses moustaches, car le lion n'est pas encore mort. Ça, c'est la première chose. Ensuite, si nous attaquons les premiers, nous nous placerons dans la position de l'agresseur. Nous briserons la trêve que nous avons nous-mêmes scellée. Niedamir et sa Ligue ne nous soutiendront pas, pas plus qu'Esterad Thyssen. J'ignore quelle

sera la réaction d'Ethain de Cidaris. Nos corporations, nos marchands, la noblesse... et avant tout les magiciens s'opposent à une guerre d'agression. Surtout n'oubliez pas les magiciens !

— Ces derniers ne soutiendront pas une attaque de la rive gauche, confirma Vizimir. La trêve est l'œuvre de Vilgefoltz de Roggeveen. Il est évident que dans ses plans, elle devait progressivement se transformer en paix durable. Vilgefoltz sera opposé à une guerre. Quant au Chapitre, il fera ce que voudra Vilgefoltz, vous pouvez me croire. Depuis Sodden, c'est lui qui commande ; les autres magiciens peuvent dire ce qu'ils veulent, mais c'est Vilgefoltz qui fait la pluie et le beau temps.

— Ah, celui-là..., grommela Foltest. Ce faiseur de tours a pris bien trop d'importance. Le fait de devoir compter avec les plans de Vilgefoltz et du Chapitre commence vraiment à m'agacer, surtout que j'ignore tout de ces plans. Mais il y a une solution, messires. Et si c'était Nilfgaard qui attaquait en premier ? Par exemple, à Dol Angra ? Il attaquerait Aedirn et la Lyrie ? Nous pourrions nous arranger... faire une mise en scène... imaginer une petite provocation, un incident dont les Nilfgardiens seraient responsables... Pourquoi pas une attaque contre un fort frontalier ? Bien entendu, nous serions prêts, nous réagirions sur le champ et en force, avec l'assentiment de tous, même de Vilgefoltz et du reste du chapitre des magiciens. Alors, lorsque Emhyr var Emreis détournera son regard de Sodden et d'Autre Rive, les Cintrasiens revendiqueront leur royaume. Les émigrés et les réfugiés s'organisent à Brugge sous le commandement de Vissegerd ; ils sont près de huit mille hommes en armes. Y aurait-il meilleure lame de sabre ? Ils vivent avec l'espoir de retrouver les terres qu'ils ont dû fuir. Ils brûlent d'envie de partir en guerre. Ils sont prêts à attaquer la rive gauche. Ils n'attendent que notre signal.

— C'est exact, confirma Meve, et aussi la promesse que nous les soutiendrons. Emhyr viendrait à bout de huit mille hommes uniquement à l'aide de ses garnisons frontalières, sans même être obligé de faire appel à des renforts. Vissegerd en est bien conscient, il ne bougera pas tant qu'il n'aura pas la certitude que tes armées, Foltest, appuyées par les troupes rédaniennes, se lanceront à sa suite sur la rive gauche. Mais, avant tout, il attend l'avènement du Lionceau de Cintra. Il paraîtrait que la petite-fille de la reine a échappé au massacre. Quelqu'un l'a vue en compagnie des réfugiés, puis l'enfant a disparu mystérieusement. Les émigrés la cherchent avec acharnement... Ils ont besoin d'une personne de sang royal pour la faire asseoir sur le trône de Cintra lorsqu'ils l'auront reprise. Du sang de Calanthe.

— Balivernes ! répliqua froidement Foltest. Plus de deux années se sont écoulées. Si l'enfant n'a toujours pas été retrouvée, c'est qu'elle

n'est plus en vie. Nous pouvons oublier cette légende. Calanthe n'est plus, il n'y a point de Lionceau, point de sang royal digne du trône. Cintra... ne sera plus jamais ce qu'elle était du temps de la Lionne. Il est évident qu'il vaut mieux le taire devant les émigrés de Vissegerd.

— Tu enverrais donc à la mort les hommes dévoués à Cintra ? fit Meve en plissant les yeux. En première ligne ? Sans leur avouer que Cintra ne pourrait renaître qu'en tant que terre inféodée, placée sous ton autorité ? Tu nous proposes à tous d'attaquer Cintra... pour satisfaire tes propres intérêts ? Tu as assujetti Sodden et Brugge, tu as des vues sur Verden... Et à présent, Cintra te fait envie, n'est-ce pas ?

— Avoue-le, Foltest, grommela Henselt. Meve a-t-elle raison ? C'est pour cela que tu nous montes la tête ?

— Du calme ! (Le noble visage du seigneur de Témérie se crispa de colère, et se rembrunit.) Ne faites pas de moi un conquérant qui rêve d'un empire. Qu'est-ce qui vous dérange à ce point ? Sodden et Brugge ? Ekkehard de Sodden était le demi-frère de ma mère. Cela vous étonne qu'après sa mort les États libres m'aient proposé la couronne, à moi, un parent ? Le sang n'est point de l'eau ! Quant à Venzlav de Brugge, il m'a prêté serment d'allégeance, mais de son propre chef ! Il l'a fait pour protéger ses terres ! Parce que, par temps clair, il voit scintiller les hasts nilfgaardiens sur la rive gauche de la Iaruga !

— Nous parlons justement de la rive gauche, fit la reine de Lyrie entre ses dents. Celle que nous devons attaquer. Et la rive gauche, c'est Cintra. Détruite, incendiée, ruinée, décimée, occupée... mais toujours Cintra. Ses habitants ne te proposeront pas la couronne, Foltest, ils ne te prêteront pas serment d'allégeance. Cintra ne voudra jamais être une vassale. Le sang n'est point de l'eau !

— Si nous la... Lorsque nous l'aurons libérée, il serait juste que Cintra devienne notre protectorat à tous, déclara Demawend d'Aedirn. Cintra, c'est l'embouchure de la Iaruga, un point beaucoup trop stratégique pour que nous puissions nous permettre d'en perdre le contrôle.

— Ce doit être un pays libre, protesta Vizimir. Libre, indépendant et puissant. Une véritable porte de fer, un bastion pour les Royaumes du Nord et non une bande de terre brûlée sur laquelle la cavalerie nilfgaardienne pourrait prendre son élan !

— Est-il possible de reconstruire une telle Cintra ? Sans Calanthe ?

— Ne t'excite pas, Foltest. (Meve fit la moue.) Je t'ai déjà dit que les Cintrasiens n'accepteront ni protectorat ni sang étranger sur leur trône. Si tu tentes de t'imposer à eux comme suzerain, la situation se renversera. Vissegerd organisera de nouveaux bataillons, mais cette fois-ci, sous l'aile d'Emhyr. Puis, un beau jour, ces bataillons se

lanceront à notre attaque, comme avant-garde de l'assaut nilfgaardien. Telle la lame d'un sabre, pour reprendre ta métaphore.

— Foltest le sait très bien, s'esclaffa Vizimir. C'est pourquoi il met tant de hargne à chercher le Lionceau, la petite-fille de Calanthe. Ne comprenez-vous donc pas ? Une couronne par le truchement d'un mariage. Il lui suffit de retrouver la fille et de la contraindre à l'épouser...

— Tu es devenu fou ? s'étrangla le roi de Témérie. Le Lionceau est mort ! Je ne cherche point cette fillette, mais si je... L'idée ne m'est même pas venue à l'esprit de la contraindre à faire quoi que ce soit...

— Tu ne serais pas obligé de la contraindre, l'interrompt Meve en lui adressant un gracieux sourire. Tu es encore un fort bel homme, cher cousin. Le sang de Calanthe coule dans les veines du Lionceau. Un sang très chaud. J'ai connu Cali lorsqu'elle était jeune. Dès qu'elle voyait un garçon, elle trépignait tellement que, si on lui avait glissé des brindilles sous les pieds, elle se serait changée en torche vivante. Sa fille, Pavetta, la mère du Lionceau, était son portrait craché. Alors le Lionceau doit assurément lui ressembler. Quelques efforts, Foltest, et la jeune fille ne résisterait pas longtemps. C'est ce que tu attends, avoue-le !

— Bien sûr que c'est ce qu'il attend, fit Demawend dans un rire gras. Notre roi s'est échafaudé un bien beau plan ! Nous attaquerons la rive gauche et avant même que nous ayons le temps de nous retourner, notre Foltest aura retrouvé la fillette et aura ravi son cœur ; il aura une toute jeune épouse qu'il fera asseoir sur le trône de Cintra. Le peuple, quant à lui, pleurera de joie au point d'en mouiller ses chausses. Il aura sa reine, la chair et le sang de Calanthe, mais il aura aussi... un roi, le roi Foltest !

— Que de belles sornettes vous contez là ! hurla ce dernier, rougissant et pâissant tour à tour. Qu'allez-vous donc vous imaginer ? Il n'y a pas une once de bon sens dans tout ce que vous dites !

— Tout au contraire, rétorqua Vizimir sur un ton sec. Je sais que quelqu'un s'acharne à retrouver cette enfant. Qui est-ce, Foltest ?

— C'est évident : Vissegerd et les Cintrasiens !

— Non, ce ne sont pas eux ! Du moins, ils ne sont pas les seuls. Il y a quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont la route est semée de cadavres. Quelqu'un qui ne recule devant rien, ni le chantage, ni la corruption, ni la torture... Et puisque nous parlons de cela, est-ce qu'un dénommé Rience serait au service de l'un d'entre vous ? Ah ! Je constate à vos airs que soit il ne l'est point, soit vous ne l'avouerez pas, ce qui revient au même. Je vous le répète : quelqu'un cherche la petite-fille de Calanthe, et la cherche d'une manière qui en dit long. Qui est-ce donc ?

— Diable ! (Foltest cogna la table de son poing.) Ce n'est pas

moi ! Je n'ai jamais eu l'idée de me marier avec je ne sais quel marmot avec l'intention d'accéder à je ne sais quel trône ! D'ailleurs, je...

— D'ailleurs, tu vis en cachette avec la baronne de La Valette depuis quatre ans, déclara Meve dans un sourire. Vous vous aimez comme deux tourtereaux, et vous attendez que le vieux baron crève enfin. Ne me regarde pas ainsi ! Nous sommes tous au courant. Pourquoi crois-tu que nous payions des espions ? Mais, cher cousin, plus d'un roi serait prêt à sacrifier son bonheur personnel pour le trône de Cintra...

— Attendez un peu. (Henselt se gratta la barbe.) Plus d'un roi, vous dites. Alors laissez Foltest un peu tranquille. Il y en a d'autres. De son vivant, Calanthe voulait marier sa petite-fille au fils d'Ervyll de Verden. Ervyll a donc peut-être des vues sur Cintra. Et il n'est sans doute pas le seul...

— Hum..., murmura Vizimir. C'est vrai. Ervyll a trois fils... Mais que dire de ceux qui sont ici présents et qui ont des descendants mâles ? Hein ? Meve ? Ne nous jetterais-tu pas de la poudre aux yeux ?

— Vous pouvez exclure tout soupçon à mon égard. (La reine de Lyrie sourit plus gracieusement encore.) Il est vrai que j'ai deux rejetons qui errent de par le monde, fruits d'un égarement lascif... Si toutefois on ne les a pas encore pendus ! Je doute fort que l'un d'eux ait pu soudain ressentir l'envie de diriger un royaume. Ils n'avaient aucune prédisposition ni inclination pour cela. Tous deux étaient encore plus idiots que leur père, paix à son âme. Celui qui a connu mon défunt époux sait ce que cela signifie.

— C'est vrai, acquiesça le roi de Rédanie. Moi, je l'ai connu. Tes fils sont-ils vraiment plus idiots que lui ? Peste ! Je croyais que c'était impossible... Pardonne-moi, Meve...

— Ce n'est rien, Vizimir.

— Qui d'autre a un fils ?

— Toi, Henselt.

— Mon fils est marié !

— Et à quoi sert le poison ? Comme quelqu'un a eu la sagesse de le faire remarquer, plus d'un sacrifierait son bonheur personnel pour le trône de Cintra. Le jeu en vaut la chandelle !

— Je vous prie de cesser ces insinuations ! Laissez-moi en paix ! Il y en a d'autres qui ont des fils !

— Niedamir de Hengfors en a deux. Lui-même est veuf. Il n'est point vieux. Et puis, n'oubliez pas Esterad Thyssen de Kovir.

— J'écarterais d'eux tout soupçon, réfuta Vizimir d'un signe de tête. La Ligue de Hengfors prévoit des unions dynastiques avec Kovir. Cintra et le Sud ne les intéressent guère. Hum... Mais pour ce qui est



d'Ervyll de Verden... Celui-là est tout près.

— Un autre aussi est tout près, fit soudain remarquer Demawend.

— Qui donc ?

— Emhyr var Emreis. Il n'est pas marié. Et puis, il est plus jeune que toi, Foltest.

— Bon sang ! (Le roi de Rédanie fronça les sourcils.) Si c'était vrai... Emhyr nous baiserait en beauté ! C'est évident, le peuple et la noblesse de Cintra se rallieront toujours au sang de Calanthe. Vous vous imaginez ce qui se passerait si Emhyr mettait la main sur le Lionceau ? Peste ! Il ne manquait plus que cela ! La reine de Cintra, impératrice de Nilfgaard !

— Quelle impératrice ! s'esclaffa Henselt. Tu exagères vraiment, Vizimir. À quoi bon une fillette pour Emhyr ? Pourquoi diable se marier ? Pour le trône de Cintra ? Mais il l'occupe déjà ! Il a conquis ses terres et en a fait une province nilfgaardienne ! Il a posé son cul sur le trône et il lui reste encore assez de place pour gesticuler !

— Tout d'abord, Emhyr a des droits sur Cintra ou plutôt des non-droits d'agresseur, souligna Foltest. S'il avait la fille et qu'il l'épousait, il pourrait y régner en toute légalité. Tu comprends ? Un Nilfgaard uni par les liens du mariage au sang de Calanthe n'est plus le Nilfgaard assaillant à qui tous les Royaumes du Nord montrent les dents. C'est un voisin avec lequel on doit compter. Comment voudrais-tu alors le repousser derrière le Marnadal, derrière le col d'Amell ? En attaquant le royaume sur le trône duquel siège légalement la petite-fille de la Lionne de Cintra ? Par la malepeste ! J'ignore qui cherche cette enfant. Moi, je ne l'ai point cherchée. Mais je vous garantis que je vais m'y mettre. Je continue à croire que la fillette est morte, mais nous ne devons prendre aucun risque. Il s'avère que c'est un personnage bien trop important. Si elle a survécu, nous devons la retrouver !

— Allons-nous décider tout de suite à qui nous la donnerons en mariage après l'avoir retrouvée ? fit Henselt dans une grimace. Il ne faut pas laisser ce genre d'affaire au hasard. Bien entendu, nous pourrions l'offrir aux fidèles guerriers de Vissegerd comme étendard, ligotée à une longue perche : qu'ils la brandissent sur le front lorsqu'ils attaqueront l'autre rive... Mais si Cintra doit nous servir à tous... Vous voyez sans doute où je veux en venir ? Si nous attaquons Nilfgaard et que nous lui reprenons Cintra, nous pourrions asseoir le Lionceau sur le trône. Mais elle ne peut avoir qu'un seul époux. Un époux qui veillera sur nos intérêts à l'embouchure de la Iaruga. Qui est volontaire ?

— Pas moi, ironisa Meve. Je renonce à ce privilège.

— Quant à moi, je n'écarterais pas les absents, déclara Demawend sur un ton grave. Ni Ervyll, ni Niedamir, ni les Thyssen. Et puis, ayez bien à l'esprit qu'un Vissegerd pourrait vous surprendre et tirer un

énorme profit de ce fameux étendard ligoté à une longue perche. Avez-vous entendu parler des mariages morganatiques ? Vissegerd est vieux et laid comme un pou, mais un Lionceau abreuvé de concoctions d'absinthe et de damiana pourrait, contre toute attente, en tomber amoureux ! Messires, le roi Vissegerd fait-il partie de nos plans ?

— Non, marmonna Foltest. Pas des miens.

— Hum..., hésita Vizimir. Des miens non plus. Vissegerd est un instrument, pas un allié, et c'est ce rôle-là qu'il doit jouer dans nos plans d'attaque contre Nilfgaard, pas un autre. Par ailleurs, si celui qui recherche avec tant d'acharnement le Lionceau est bien Emhyr var Emreis, nous ne pouvons pas prendre de risque.

— Absolument, confirma Foltest. Le Lionceau ne doit pas tomber entre les mains d'Emhyr. L'héritière du trône de Cintra ne doit sous aucun prétexte tomber entre de mauvaises mains... vivante.

— Un infanticide ? fit Meve dans une grimace. Messires les rois, que voilà une solution honteuse ! Indigne ! Et sans doute inutilement drastique. Trouvons d'abord la fillette puisque nous ne l'avons pas encore avec nous. Lorsque ce sera fait, vous me la confierez. Je la garderai deux ans dans l'un de mes châteaux de montagne, puis je la marierai à l'un de mes chevaliers. Lorsque vous la reverrez, elle aura déjà eu deux enfants et en attendra un troisième.

— Soit, si mes calculs sont exacts, trois futurs usurpateurs, trois futurs prétendants au trône, résuma Vizimir en hochant la tête en signe de désapprobation. Non, Meve. Il est vrai que ce n'est guère louable, mais le Lionceau, s'il a survécu, doit mourir à présent. C'est une raison d'État. Messires ?

La pluie battait contre les fenêtres. Le vent hurlait entre les tours de la forteresse de Hagge.

Les rois gardaient le silence.

\*\*\*

— Vizimir, Foltest, Demawend, Henselt et Meve, répéta le maréchal. Ils se sont secrètement réunis au château de Hagge sur le Pontar, où ils ont tenu un conseil secret.

— Que voilà une belle symbolique, fit, sans se retourner, un homme mince aux cheveux noirs vêtu d'un cafetan en peau d'élan marqué par des empreintes d'armure et des taches de rouille. C'est justement à Hagge, il y a à peine quarante ans, que Virfuril avait battu les armées de Medell ; il avait ainsi assis sa puissance sur la vallée du Pontar et fixé les frontières actuelles entre Aedirn et la Témérie. Et voilà qu'aujourd'hui Demawend, le fils de Virfuril, convie à Hagge Foltest, le fils de Medell, et, pour compléter le tout, il y fait encore venir Vizimir de Tretogor, Henselt d'Ard Carraigh et la joyeuse veuve Meve de Lyrie. Ils se rencontrent et tiennent une réunion secrète. Tu devines le motif de cette réunion, Coehoorn ?

— Oui, répondit brièvement le maréchal. (Il ne dit pas un mot de plus. Il savait que l'homme qui était dos à lui ne supportait pas qu'en sa présence on fasse montre de son éloquence et qu'on commente des faits évidents.)

— Ils n'ont pas convié Ethain de Cidaris. (L'homme au cafetan en peau d'élan se retourna, mit les mains derrière son dos et fit un aller-retour à pas lents entre la fenêtre et la table.) Ni Eryyll de Verden. Ils n'ont pas non plus invité Esterad Thyssen ni Niedamir. Ce qui signifie qu'ils sont soit très sûrs d'eux, soit très incertains. Ils n'ont convié personne du chapitre des magiciens. C'est intéressant. Et très significatif. Coehoorn, fais en sorte que ces derniers apprennent que cette réunion a eu lieu. Qu'ils sachent que leurs rois ne les traitent pas comme leurs égaux. Il me semble que le Chapitre avait quelques doutes à ce sujet. Balaie-les.

— À vos ordres !

— A-t-on des nouvelles de Rience ?

— Aucune.

L'homme s'arrêta près de la fenêtre, il y resta un long moment, le regard perdu sur les collines arrosées par la pluie. Coehoorn patientait, ouvrant et refermant nerveusement sa main sur le pommeau de son épée. Il craignait de devoir écouter un long monologue. Le maréchal savait que l'homme debout près de la fenêtre considérait ses monologues comme de véritables conversations, et que partager l'une d'entre elles était un honneur et une marque de confiance. Il le savait, pourtant il n'aimait guère écouter ces monologues.

— Comment trouves-tu ce pays, gouverneur ? Es-tu parvenu à aimer ta nouvelle province ?

Le maréchal frémit de surprise. Il ne s'attendait pas à une telle question. Cependant, il ne réfléchit pas longtemps à sa réponse. Le mensonge et l'indécision pouvaient lui coûter très cher.

— Non, Votre Majesté. Je n'y suis pas parvenu. Ce pays est... sinistre.

— Il était différent autrefois, répondit l'homme sans se retourner. Et il sera différent un jour. Tu verras. Il te sera encore donné de voir la belle et joyeuse Cintra, Coehoorn. Je te le promets. Mais ne sois pas triste, je ne te garderai pas longtemps ici. Quelqu'un d'autre prendra le gouvernement de cette province. J'aurai besoin de toi à Dol Angra. Tu t'y rendras aussitôt que la rébellion aura été étouffée. J'ai besoin de quelqu'un de responsable là-bas. Qui ne se laissera pas provoquer. La joyeuse veuve de Lyrie ou Demawend... voudront sûrement nous provoquer. Tu serreras la bride aux jeunes officiers. Tu refroidiras les têtes échauffées. Vous répondrez à la provocation uniquement lorsque je vous en donnerai l'ordre. Pas avant.

— Bien, Votre Majesté !

Des cliquetis d'armes et d'éperons ainsi que deshaussements de voix leur parvinrent de l'antichambre. On frappa à la porte. L'homme au cafetan en peau d'élan se retourna puis fit un geste approubatif de la tête. Le maréchal s'inclina légèrement et sortit.

L'homme retourna près de la table, s'assit et se pencha sur des cartes. Il les regarda un long moment puis il appuya son front contre ses doigts croisés. À la lumière des bougies, l'énorme diamant de sa bague scintilla de mille feux.

— Votre Majesté ? (La porte grinça légèrement.)

L'homme n'avait pas bougé. Mais le maréchal avait remarqué que ses doigts avaient tremblé. Il l'avait su grâce aux reflets du diamant. Il referma prudemment la porte derrière lui, en silence.

— Des nouvelles, Coehoorn ? De Rience peut-être ?

— Non, Votre Majesté. Pas de Rience. Mais de bonnes nouvelles quand même. La rébellion dans la Province a été étouffée. Nous avons décimé les insurgés. Seuls quelques-uns sont parvenus à fuir jusqu'à Verden. Nous avons arrêté leur chef, le duc Windhalm de Attre.

— Bien, fit l'homme après un instant, la tête toujours appuyée contre ses mains. Windhalm de Attre... Fais-le décapiter. Non... pas de décapitation. Il faut l'exécuter d'une autre manière. Plus spectaculaire, longue et terrible. Et, j'entends bien, en public. Il faut à tout prix donner un exemple de sévérité. Quelque chose qui effraiera et découragera définitivement les autres. Mais, par pitié, épargne-moi les détails, Coehoorn. Ne t'évertue point à rédiger des descriptions pittoresques dans tes rapports. Je n'en tire aucun plaisir.

Le maréchal inclina la tête, et avala sa salive. Lui non plus n'en tirait aucun plaisir. Absolument aucun. Il pensait confier la préparation et l'exécution du supplice à des spécialistes. Il n'avait pas la moindre intention de leur demander des détails. Et encore moins d'assister au spectacle.

— Tu assisteras à l'exécution. (L'homme releva la tête, prit une lettre qui était posée sur la table et la décacheta.) À titre officiel. En tant que gouverneur de la province de Cintra. Tu me remplaceras, je n'ai guère l'intention de voir ça. C'est un ordre, Coehoorn.

— Bien, Votre Majesté ! (Le maréchal ne tenta même pas de dissimuler son embarras ni son mécontentement. Il était interdit de cacher quoi que ce soit à l'homme qui venait de lui donner un ordre. Et rares étaient les personnes qui y parvenaient.)

L'homme parcourut rapidement la lettre qu'il venait d'ouvrir, puis la jeta presque aussitôt dans le feu de la cheminée.

— Coehoorn ?

— Oui, Votre Majesté ?

— Je ne vais pas attendre le rapport de Rience. Alerte les

magiciens, qu'ils préparent une télécommunication avec un point de contact en Rédanie. Qu'ils émettent mon ordre oral et qu'ils le transmettent aussitôt à Rience. Voici mon ordre : Rience doit cesser de perdre son temps avec le sorceleur. On ne doit pas jouer avec lui. Cela pourrait mal se finir. Je le connais, Coehoorn.

Il est trop rusé pour mettre Rience sur ses traces. Je répète, Rience doit immédiatement préparer un attentat, il doit immédiatement éliminer le sorceleur de la partie. Il doit le tuer. Puis disparaître, se terrer quelque part et attendre mes ordres. Et si, avant cela, il tombait sur les traces de la magicienne, il doit la laisser tranquille. Il ne doit pas toucher à un seul cheveu de la tête de Yennefer. Tu as tout retenu, Coehoorn ?

— Oui, Votre Majesté !

— Cette télécommunication doit être cryptée et solidement protégée contre les déchiffrages magiques. Préviens les magiciens. S'ils bâclent cette tâche, si des indésirables apprennent la teneur de cet ordre, je les tiendrai pour responsables.

— Bien, Votre Majesté ! (Le maréchal s'éclaircit la voix et se redressa.)

— Qu'y a-t-il encore, Coehoorn ?

— Le comte... Il est déjà là, Votre Majesté. Il est venu sur votre ordre.

— Déjà ? sourit l'homme. Voilà une hâte digne d'admiration. J'espère qu'il a monté son cheval moreau que tous lui ont tant envié. Qu'il entre.

— Dois-je assister à cette conversation, Votre Majesté ?

— Bien entendu, gouverneur de Cintra.

Après avoir été invité à quitter l'antichambre, le chevalier entra dans la grande salle d'un pas puissant, énergique et sonore, en faisant grincer son armure noire. Il s'arrêta, se redressa fièrement, rejeta de son épaule son manteau noir trempé et couvert de boue, et posa une main sur le pommeau de sa grande épée. Il cala contre sa hanche son heaume noir orné des ailes d'un rapace. Coehoorn regarda le visage du chevalier. Il y lut la dure fierté des guerriers et aussi de l'arrogance. Il n'y trouva pas ce qui aurait dû se dessiner sur le visage d'un homme qui avait passé les deux dernières années de sa vie dans une tour, dans un endroit d'où, comme tout portait à le croire, il n'aurait dû sortir que pour monter à l'échafaud. Le maréchal sourit sous cape. Il savait que le mépris de la mort et la folle audace des jeunes n'étaient dus qu'à un manque d'imagination. Il le savait parfaitement. Lui-même avait été ainsi autrefois.

L'homme qui était assis à la table appuya son menton sur ses doigts croisés et regarda le chevalier attentivement. Le jeune homme se tendit comme une corde.

— Que tout soit bien clair, lui dit l'homme de l'autre côté de la table. Sache que l'erreur que tu as commise dans cette ville il y a deux ans ne t'a nullement été pardonnée. Mais tu vas avoir une seconde chance. Et recevoir un nouvel ordre. Je fixerai ton sort en fonction de la manière dont tu l'exécuteras.

Le visage du jeune chevalier ne trembla pas, pas une seule plume des ailes qui ornaient le heaume calé contre sa hanche ne frémit.

— Je ne mens jamais à personne, je ne donne jamais de faux espoirs, poursuivit l'homme au cafetan en peau d'élan. Aussi, sache que tu peux entrevoir de sauver ta tête de la hache du bourreau si, bien évidemment, tu ne commets plus d'erreur. Tu as peu de chance d'être entièrement gracié. Quant à te pardonner et à oublier cette histoire... c'est exclu.

À ces paroles, le jeune chevalier en armure noire ne frémit pas davantage, mais Coehoorn aperçut un éclair dans ses yeux. *Il ne le croit pas*, se dit-il. *Il ne le croit pas et se fait des illusions. Il commet une grave erreur.*

— Je te demande toute ton attention, poursuivit l'homme assis à la table. À toi aussi, Coehoorn. Les ordres que je vais donner te concernent également. Mais accordez-moi d'abord un instant. Car je dois encore réfléchir au fond et à la forme de ces ordres.

Le maréchal Menno Coehoorn, gouverneur de la province de Cintra et futur chef de l'armée de Dol Angra, releva soudain la tête, et se redressa, la main posée sur le pommeau de son épée. Le chevalier en armure noire et au casque orné des ailes d'un rapace prit la même posture. Ils attendaient tous deux. En silence. Patiemment. Comme il convenait d'attendre les ordres sur la forme et le fond desquels réfléchissait l'empereur de Nilfgaard, Emhyr var Emreis, *Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd*, la Flamme blanche qui danse sur les tertres de ses ennemis.

\*\*\*

Ciri se réveilla.

Elle était allongée ou plutôt à demi allongée, la tête appuyée bien haut sur une pile d'oreillers. La compresse qu'elle avait sur le front était déjà chaude et presque sèche. La fillette la rejeta, ne pouvant plus supporter ce poids ni cette chaleur cuisante sur sa peau. Elle respirait avec difficulté. Elle avait la gorge sèche et le nez presque entièrement bouché par des caillots de sang. Mais les élixirs et les sortilèges avaient fait leur effet : la douleur qui l'avait aveuglée et qui avait voulu lui faire éclater la tête plusieurs heures durant avait disparu ; seuls persistaient dans ses tempes des battements sourds et une sensation d'oppression.

Elle toucha délicatement son nez du dos de la main. Elle ne saignait plus.

*Quel rêve étrange je viens d'avoir, se dit-elle. Mon premier rêve depuis tant de jours. Le premier où je n'ai pas eu peur. Le premier qui ne me concernait pas moi. J'étais... une observatrice. Je voyais tout d'en haut, de très haut... Comme si j'étais un oiseau... Un oiseau de nuit...*

*C'était un rêve où je voyais Geralt.*

*Dans ce rêve, il faisait nuit. Et il pleuvait. La pluie ridait la surface du canal, elle bruissait sur les bardeaux des toits, sur le chaume des fenils, elle luisait sur les planches des pontons et des passerelles, des barques et des bateaux... Et Geralt était là. Il n'était pas seul. Avec lui, il y avait un homme coiffé d'un drôle de chapeau à plume que la pluie avait ramolli. Et aussi une jeune fille mince vêtue d'une mante verte à capuchon... Tous trois marchaient lentement et prudemment sur la passerelle mouillée... Et moi, je les voyais d'en haut. Comme si j'étais un oiseau. Un oiseau de nuit...*

*Geralt s'était arrêté. « C'est encore loin ? », avait-il demandé. « Non. », lui avait répondu la jeune fille mince en agitant sa mante verte pour en chasser l'eau. « Nous sommes presque arrivés... Hé, Jaskier ! Ne reste pas si loin derrière nous, tu vas te perdre dans ces ruelles... — Bon sang ! Où est passée Filippa ? — Je l'ai vue il y a un instant, elle volait le long du canal... — Quel horrible temps... — Allons-y ! Montre-nous la route, Shani. Dis-moi, comment connais-tu ce guérisseur ? Qu'est-ce qui te lie à lui ? — Je lui vends parfois des remèdes dénichés dans le laboratoire de l'université. Ne me regarde pas comme ça ! Mon parâtre a du mal à payer mes frais de scolarité... Il m'arrive d'avoir besoin d'argent... Et puis le guérisseur, quand il a de vrais remèdes, soigne les malades... Ou du moins ne les empoisonne-t-il pas... Bon, allons-y maintenant. »*

*Quel rêve étrange, pensa Ciri. Dommage que je me sois réveillée. J'aurais aimé voir la suite... J'aurais voulu savoir ce qu'ils étaient en train de faire là-bas. Jusqu'où ils allaient...*

*Des voix lui parvenaient de la pièce attenante, des voix qui l'avaient réveillée. Mère Nenneke parlait vite. Manifestement, elle était très agitée, énervée et en colère.*

*— Tu as déçu ma confiance, disait-elle. Je n'aurais jamais dû le permettre. J'aurais dû savoir que ton antipathie à son égard conduirait à un malheur. Je n'aurais jamais dû te permettre de... Je te connais pourtant bien. Tu es intransigeante, cruelle et, pour couronner le tout, il s'avère que tu es irresponsable et imprudente. Tu martyrises cette enfant sans pitié, tu l'obliges à faire des efforts qu'elle n'est pas en mesure de fournir. Tu n'as pas de cœur.*

*» Tu n'as vraiment pas de cœur, Yennefer.*

*Ciri tendit l'oreille, elle voulait entendre la réponse de la magicienne, sa voix froide, dure et sonore. Elle voulait entendre sa réaction, comme elle se moquerait de la grande prêtresse, et riait de son côté surprotecteur. Elle voulait l'entendre dire ce qu'elle disait*

toujours, qu'être une magicienne, ce n'était pas de la rigolade, ni une occupation pour les poupées en porcelaine ou les bulles de savon. Mais Yennefer répondit à voix basse. Si basse que la fillette ne put ni comprendre ni même distinguer ses paroles.

*Je vais me rendormir*, se dit-elle en tâtant prudemment et délicatement son nez obstrué par le sang coagulé, qui était toujours aussi sensible et douloureux. *Je vais reprendre mon rêve. Je vais voir ce que fait Geralt, là-bas, en pleine nuit, sous la pluie, au bord du canal...*

Yennefer la tenait par la main. Elles marchaient toutes deux le long d'un couloir sombre, entre des colonnes de pierre ou peut-être des statues – Ciri ne pouvait pas distinguer les formes dans l'épaisse obscurité. Cependant, il y avait quelqu'un dans cette obscurité, quelqu'un qui se cachait quelque part et les observait en train de marcher. La fillette entendait des murmures, aussi discrets que le souffle du vent.

Yennefer la tenait par la main ; déterminée, elle marchait d'un pas rapide et assuré, au point que Ciri avait peine à la suivre. Devant elles, des portes s'ouvraient. Successivement. Les unes après les autres. D'innombrables portes aux battants gigantesques et massifs s'ouvraient devant elles sans un bruit.

L'obscurité s'épaississait. Ciri aperçut une nouvelle porte devant elle. Yennefer ne ralentit pas sa marche bien que Ciri ait compris que cette porte ne s'ouvrirait pas seule. La fillette eut soudain la terrible certitude qu'il ne fallait pas ouvrir cette porte. Qu'il ne fallait pas en franchir le seuil. Que quelque chose les attendait derrière...

Elle s'arrêta et se débattit, mais la main de Yennefer était puissante et ferme, elle la tirait impitoyablement vers l'avant. Ciri comprit enfin qu'elle avait été trahie, trompée, vendue. Que, depuis le début, depuis le jour de leur première rencontre, elle n'avait été qu'une marionnette, un pantin dont on tirait les ficelles. Elle se débattit plus fort et s'arracha à la magicienne. Les ténèbres ondulèrent telles des volutes de fumée, les murmures se turent soudain. La magicienne fit un pas en avant, elle s'arrêta, se retourna et regarda la fillette.

— Si tu as peur, fais demi-tour.

— Cette porte doit rester fermée. Tu le sais.

— Oui, je le sais.

— Pourtant tu m'y conduis.

— Si tu as peur, fais demi-tour. Tu as encore le temps de partir. Il n'est pas trop tard.

— Et toi ?

— Pour moi, c'est trop tard.

Ciri se retourna. Malgré l'obscurité totale, elle vit la longue succession des portes qu'elle avait déjà franchies. De ces lointaines profondeurs des ténèbres, elle entendit...

Le tintement des fers d'un cheval. Le grincement d'une armure noire.



*Le bruissement des ailes d'un rapace. Et une voix. Une voix sourde qui résonnait dans sa tête...*

*« Tu t'es trompée. Tu as confondu le ciel avec le reflet de ses étoiles qui se dessine la nuit à la surface de l'eau. »*

Elle se réveilla. Elle releva soudain la tête et fit tomber la compresse qu'on venait sans doute de lui appliquer, car elle était fraîche et humide. Ciri était couverte de sueur, la douleur était réapparue au niveau de ses tempes sous la forme de battements diffus et sonores. Yennefer était assise près d'elle, sur le lit. La magicienne avait la tête tournée de sorte que Ciri ne put voir son visage. Elle ne voyait que la cascade noire de ses cheveux.

— J'ai fait un rêve..., souffla Ciri. Dans ce rêve...

— Je sais, fit la magicienne d'une voix étrange qui n'était pas la sienne. C'est pour cela que je suis là. Je suis près de toi.

Derrière la fenêtre, dans la pénombre, la pluie bruissait sur le feuillage des arbres.

\*\*\*

— Nom d'un chien ! grommela Jaskier en chassant l'eau du bord de son chapeau amolli par la pluie. C'est une vraie forteresse, pas une maison ! De quoi ce guérisseur a-t-il peur pour se retrancher ainsi dans pareil endroit ?

Les bateaux et les barques amarrés à quai se balançaient paresseusement sur l'eau ridée par la pluie, ils s'entrechoquaient en faisant un bruit sourd, grinçaient et faisaient tinter leurs chaînes.

— C'est un quartier portuaire, expliqua Shani. Les bandits et autres rebuts de la société, qu'ils soient d'ici ou de passage, ne manquent pas. Beaucoup de gens consultent Myhrman, ils lui apportent de l'argent... Tout le monde le sait. Tout comme le fait qu'il vit seul. Il a donc pris des mesures de précaution. Cela vous étonne ?

— Pas le moins du monde. (Geralt regardait l'habitation érigée sur des pilotis plantés dans le fond du canal, à quelque cinq brasses du quai.) Je me creuse la cervelle pour savoir comment atteindre cet îlot, cette cabane lacustre. Il nous faudra sans doute emprunter discrètement l'une de ces barques...

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit l'étudiante en médecine. Il y a un pont-levis.

— Et comment feras-tu pour convaincre le guérisseur de l'abaisser ? Par ailleurs, il y a encore une porte là-bas, et nous n'avons pas pris de béliet avec nous...

— Laissez-moi m'en occuper.

Une énorme chouette grise se posa sans bruit sur la rampe du quai ; elle battit des ailes, se hérissa et se transforma en une Filippa Eilhart tout aussi hérissée et trempée.

— Qu'est-ce que je fais donc ici ? marmonna la magicienne en

colère. Pourquoi suis-je là, avec vous, par la malepeste ? Je me balance sur un piquet mouillé... Et au beau milieu d'une trahison d'État. Si Dijkstra apprend que je vous ai aidés... Et pour couronner le tout, il y a cette bruine ! Je déteste voler quand il pleut... C'est ici ? C'est la maison de Myhrman ?

— Oui, confirma Geralt. Écoute, Shani. Nous allons essayer de...

Ils se pressèrent les uns contre les autres et se mirent à murmurer, dissimulés dans la pénombre sous l'auvent du toit de chaume d'une remise. Un filet de lumière, qui provenait de la taverne située sur la rive opposée du canal, éclairait l'eau. On entendait des chants, des rires et des cris. Trois bateliers sortirent cahin-caha sur le quai. Deux d'entre eux se querellaient, se tiraillaient et se poussaient l'un l'autre en débitant continuellement la même tirade de jurons. Le troisième, appuyé contre un piquet, se soulageait dans le canal en sifflotant un air qui sonnait affreusement faux.

« Dong », résonna dans un bruit métallique la tôle en fer suspendue par une lanière de cuir à un petit poteau, près de la passerelle. « Dong ».

Myhrman, le guérisseur, ouvrit la lucarne et regarda au-dehors. Comme la lanterne qu'il tenait à la main ne faisait que l'aveugler, il la laissa de côté.

— Qui diable vient sonner chez moi à cette heure de la nuit ? grogna-il, fou de rage. Fais donc sonner creux ta tête de pioche bancale, espèce de merdeux, quand l'envie te prend d'frapper quelque part ! Oust ! Du balai, les licheurs, et qu'ça saute ! J'ai une arbalète braquée sur vous ! Quelqu'un aurait-il envie de se retrouver avec six pouces d'une flèche dans l'cul ?

— Messire Myhrman ! C'est moi, Shani !

— Hein ? (Le guérisseur se pencha plus encore.) Damoiselle Shani ? Ici ? En pleine nuit ? Comment donc ?

— Abaissez le pont-levis, messire Myhrman ! Je vous ai apporté ce que vous m'avez demandé !

— Maintenant, en pleine sorgue ? Vous ne pouviez donc point venir de jour, damoiselle ?

— Il y a trop d'yeux ici en plein jour. (La mince silhouette en mante vert se dessina sur la passerelle.) Si l'on apprend ce que je vous amène, on me renverra de l'université. Abaissez le pont, je ne vais pas rester indéfiniment sous la pluie ! Mes bottillons sont trempés !

— Vous êtes accompagnée, damoiselle, fit remarquer le guérisseur sur un ton méfiant. D'habitude, vous venez seule. Qui est avec vous ?

— Un camarade, un étudiant comme moi. J'aurais dû me déplacer seule en pleine nuit jusqu'à votre sale quartier ? Vous pensez que je ne tiens pas à ma vertu ou quoi ? Laissez-moi donc entrer, sacrebleu !

Marmottant dans ses moustaches, Myhrman débloqua le treuil ; le pont s'abaissa dans un grincement et cogna contre les planches de la passerelle. Le guérisseur trotta jusqu'à la porte, ouvrit les loquets et les verrous. Son arbalète armée toujours à la main, il regarda prudemment au-dehors.

Il ne vit pas le poing revêtu d'un gant noir hérissé de broquettes en argent qui s'apprêtait à le frapper à la tempe. Cependant, bien que la nuit soit noire, la lune nouvelle, et le ciel nuageux, il aperçut soudain dix mille étoiles qui scintillaient d'une lumière aveuglante.

\*\*\*

Toublanc Michelet passa une nouvelle fois sa pierre à aiguiser contre la lame de son épée ; il donnait l'impression d'être complètement absorbé par ce qu'il faisait.

— Vous nous demandez donc de tuer quelqu'un. (Il reposa sa pierre à aiguiser, essuya le tranchant de son épée avec un bout de peau de lapin enduit de graisse et examina la lame d'un air critique.) Un homme ordinaire, qui se balade seul dans les rues d'Oxenfurt, qui n'a ni escorte ni garde du corps. Qui n'a même pas de valet. Et, pour lui mettre la main dessus, nous ne serons même pas obligés de nous introduire dans un château fort, un hôtel de ville, une maison fortifiée ou une garnison... C'est bien cela, messire Rience ? Je vous ai bien compris ?

L'homme au visage marqué d'une affreuse cicatrice de brûlure acquiesça d'un signe de tête en plissant légèrement ses yeux noirs et humides à l'expression déplaisante.

— Qui plus est, reprit Toublanc, après avoir tué ce gars, nous ne serons pas obligés de nous cacher pendant les six mois à venir, parce que personne ne sera à nos trousses, personne ne nous recherchera. Ni bande de quartier ni chasseur de prime. Nous ne tomberons pas non plus sous le coup d'une vendetta ni d'une quelconque vengeance. Autrement dit, messire Rience, vous nous demandez de mettre à mort un jobelin tout à fait commun, ordinaire et insignifiant, c'est bien ça ?

L'homme à la cicatrice ne répondit pas. Toublanc jeta un œil à ses frères qui étaient assis, raides et immobiles, sur un banc. Rizzi, Flavius et Lodovico gardaient le silence, comme à leur habitude. Dans la bande qu'ils constituaient, eux tuaient, Toublanc négociait. Parce qu'il était le seul à être allé à la petite école du temple. Pour tuer, il était aussi habile que ses frères, mais il savait en plus lire et écrire. Et parler.

— Et pour tuer un jobelin tout ce qu'il y a d'ordinaire, messire Rience, vous ne louez pas les services d'un quelconque bandit du port, mais nous, les frères Michelet... Et pour cent couronnes novigradiennes...

— C'est là votre tarif habituel, n'est-ce pas ? fit entre ses dents

l'homme à la cicatrice.

— C'est faux, rétorqua froidement Toublanc. Nous n'avons pas pour coutume de tuer des jobelins. Et si c'était le cas... Le jobelin que vous voulez voir mort vous coûterait deux cents couronnes, Messire Rience. Deux cents couronnes, entières et brillantes, avec le coin de la monnaie novigradienne frappé sur ses flancs. Vous savez pourquoi ? Parce qu'il y a un hic dans cette affaire, messire. Vous n'êtes pas obligé de nous dire lequel, on s'en passera. Mais vous devrez nous payer. Deux cents couronnes. Si vous topez à ce tarif, vous pouvez déjà considérer votre ennemi comme un homme mort. Sinon, cherchez quelqu'un d'autre pour votre besogne.

Le silence s'abattit sur la cave qui empestait le renfermé et le vin tourné. Un cafard se déplaçait rapidement sur le sol. Flavius Michelet l'écrasa bruyamment d'un geste vif du pied, en restant quasiment immobile et sans avoir changé d'expression.

— C'est d'accord, fit Rience. Vous aurez vos deux cents couronnes. Allons-y.

Toublanc Michelet, tueur professionnel depuis l'âge de quatorze ans, ne trahit sa surprise pas même d'un battement de paupières. Il n'espérait pas pouvoir négocier plus de cent cinquante couronnes, cent vingt tout au plus. Il eut soudain la certitude d'avoir sous-estimé le hic qui se cachait derrière cette besogne.

\*\*\*

Myhrman, le guérisseur, revint à lui sur le sol de sa propre maison. Il était allongé sur le dos, ficelé comme un saucisson. Son occiput le faisait terriblement souffrir ; il savait qu'en tombant sa tête avait heurté l'embrasure de la porte. Sa tempe – celle qui avait reçu le coup – était également douloureuse. Il ne pouvait pas bouger, car une botte fermée par des boucles écrasait lourdement et impitoyablement sa poitrine. Le guérisseur regarda vers le haut en clignant des yeux et en fronçant les sourcils. La botte appartenait à un homme grand, aux cheveux blancs comme le lait. Myhrman ne distinguait pas son visage : il était caché par la pénombre, que la lanterne posée sur la table ne parvenait pas à chasser.

— Pitié, laissez-moi la vie sauve..., gémit-il. Épargnez-moi, je vous en conjure, par tous les dieux... Je vous donnerai mon argent... Je vous donnerai tout... Je vous montrerai où il est caché...

— Où est Rience, Myhrman ?

Le guérisseur trembla de tous ses membres au son de cette voix. Pourtant, ce n'était pas un peureux, peu de chose lui faisait peur. Mais, dans la voix de l'homme aux cheveux blancs, il y avait justement toutes les choses qui lui faisaient peur. Et quelques autres encore.

Dans un effort de volonté surhumain, il maîtrisa la panique qui

s'insinuait dans ses entrailles tel un horrible ver.

— Hein ? (Il feignit l'étonnement.) Quoi ? Comment vous dites ?

L'homme se pencha sur lui et Myhrman vit son visage. Il vit ses yeux. À cet instant, le guérisseur faillit faire sous lui.

— Cesse tes sornettes, Myhrman, n'essaie pas de nous berner, dit dans l'ombre une voix connue, celle de Shani, l'étudiante en médecine. Lorsque je suis venue chez toi, il y a trois jours, ce type était assis ici, sur ce tabouret, à cette table, dans un manteau fourré en ondatra, et il buvait du vin. Or tu ne reçois jamais personne de cette façon sauf tes meilleurs amis. Il me courtisait et insistait lourdement pour que j'aille danser avec lui aux *Trois Clochettes*. J'ai même dû le corriger parce qu'il commençait à me tripoter, tu te rappelles ? Tu avais dit alors : « Laissez-la, messire Rience, ne me la mettez pas en fuite, je dois vivre en bonne entente avec les étudiants pour traiter avec eux. » Et vous vous étiez mis à rire tous les deux, toi et ton messire Rience avec sa face brûlée. Ne joue pas les idiots à présent, car tu n'es point tombé sur plus idiot que toi. Parle tant qu'on te le demande gentiment.

*Oh toi, l'étudiante je-sais-tout !* pensa le guérisseur. *Espèce de vipère traîtresse, de rousse galante, je te retrouverai et je te ferai payer... Pourvu que j'arrive à me sortir de là...*

— De quel Rience est-ce que vous me parlez ? geignit-il en se tortillant, tandis qu'il essayait en vain de se libérer du talon qui lui écrasait le sternum. Comment je pourrais savoir qui il est et où il est ? Y a des tas de gens qui viennent me voir, juste comme ça, comment est-ce que moi...

L'homme aux cheveux blancs se pencha sur lui plus encore, il retira lentement un poignard de la tige de sa deuxième botte et augmenta la pression de la première contre la poitrine du guérisseur.

— Myhrman, dit-il à voix basse. Tu es libre de me croire ou de ne pas me croire. Mais si tu ne me dis pas immédiatement où est Rience... Si tu ne dévoiles rien sur la manière dont tu prends contact avec lui... Alors je te servirai par petits bouts aux anguilles du canal. Je commencerai par les oreilles.

Quelque chose dans la voix de l'homme aux cheveux blancs fit que le guérisseur crut aussitôt chacune de ses paroles. Il regarda la lame du poignard ; il savait qu'elle était plus aiguisée que celles des couteaux dont il se servait pour crever les abcès et les furoncles. Il se mit à trembler à un point tel que la botte appuyée contre sa poitrine se mit à sursauter vigoureusement. Mais il gardait le silence. Il devait garder le silence. Pour l'instant. Si Rience revenait le voir et lui demandait pourquoi il l'avait trahi, Myhrman devait pouvoir lui prouver la raison pour laquelle il l'avait fait. *Une oreille*, se dit-il. *Je dois tenir le coup pour une seule oreille. Après, j'avouerai tout...*

— À quoi bon perdre notre temps et patauger dans le sang ? dit soudain une douce voix grave de femme, dans la pénombre. À quoi bon prendre le risque qu'il nous mente et cherche des faux-fuyants ? Laissez-moi m'occuper de lui à ma manière. Il parlera si vite qu'il en bégaiera. Tenez-le bien.

Le guérisseur se mit à crier et à se débattre dans les liens qui l'enserraient, mais l'homme aux cheveux blancs le plaqua au sol de son genou, l'agrippa par les cheveux et lui tourna la tête sur le côté. Quelqu'un s'agenouilla près de lui. Il sentit les effluves d'un parfum mêlés à une odeur de plumes d'oiseau mouillées, puis des doigts lui touchèrent la tempe. Il voulut hurler, mais il avait la gorge nouée par la peur, et ne parvint qu'à pousser un couinement.

— Tu as déjà envie de crier ? ronronna la douce voix féminine tout près de son oreille. C'est trop tôt, Myhrman, beaucoup trop tôt. Je ne t'ai encore rien fait. Mais je vais bientôt commencer. Si l'évolution a imprimé sur ton cerveau de quelconques sillons, moi je te les creuserai bien plus profondément encore. Tu verras alors ce que peut être, en vérité, un cri.

\*\*\*

— Ainsi, nos rois se seraient mis à penser tout seuls ? s'étonna Vilgeförtz après avoir écouté le compte-rendu. Ils auraient commencé à élaborer des plans par eux-mêmes, élevant ainsi leur mode de raisonnement en passant d'un niveau tactique à un niveau stratégique, et ce à une vitesse surprenante ? C'est curieux... Tout récemment encore, à Sodden, la seule chose qu'ils savaient faire, c'était galoper en poussant des hurlements sauvages et en portant haut leurs épées à la tête de leurs escadrons, sans même se retourner pour voir si ceux-ci n'étaient pas restés en retrait ou s'ils ne galopaient pas dans une direction opposée. Et aujourd'hui, les voilà qui décident du sort du monde entier au château de Hagge... Vraiment singulier. Mais, pour être honnête, je m'y attendais.

— Nous le savons, acquiesça Artaud Terranova. Nous nous rappelons que tu nous avais mis en garde. C'est pour cela que nous avons tenu à te prévenir.

— Merci de vous en souvenir, répondit le magicien dans un sourire.

Tissaia de Vries eut soudain la certitude que tous les faits qui venaient d'être communiqués à Vilgeförtz lui étaient déjà connus depuis longtemps. Elle ne souffla mot. Assise bien droite dans son fauteuil, elle arrangeait ses manchettes en dentelle, la gauche retombant quelque peu différemment de la droite. Elle sentit sur elle le regard désobligeant de Terranova et le coup d'œil amusé de Vilgeförtz. Elle savait que son afféterie légendaire avait le don d'énervier certaines gens et d'en divertir d'autres. Mais elle n'y prêtait

aucune attention.

— Quelle fut la réaction du Chapitre ?

— Avant tout, nous aimerions connaître ton avis, Vilgefortz, répondit Terranova.

— Avant tout, mangeons et buvons quelque chose, fit le magicien dans un sourire. Nous avons suffisamment de temps devant nous, permettez-moi de vous offrir l'hospitalité. Je vois que vous êtes transis de froid et fatigués de votre voyage. Combien avez-vous fait d'arrêts au cours de vos téléportations, si je puis me permettre ?

— Trois, répondit Tissaia de Vries dans un haussement d'épaules.

— Moi, j'étais plus près, poursuivit Artaud. Je n'en ai fait que deux. Mais assez difficiles, je dois l'avouer.

— Cet horrible temps est partout présent ?

— Oui, partout.

— Alors prenons des forces en mangeant et en buvant du vin rouge ancien de Cidaris. Lydia, pourrais-tu venir, je te prie ?

Lydia van Bredevoort, l'assistante et la secrétaire particulière de Vilgefortz, apparut de derrière un rideau tel un fantôme aérien, et sourit du regard à Tissaia de Vries. Celle-ci, maîtrisant l'expression de son visage, lui répondit par un agréable sourire et un signe de la tête. Artaud Terranova se leva et lui fit une révérence. Lui aussi maîtrisait parfaitement l'expression de son visage. Il connaissait Lydia.

Deux servantes s'affairaient à disposer le service de table, les couverts et les plats, en grands froufrous de jupons. Lydia van Bredevoort allumait les bougies dans les chandeliers avec la petite flamme qu'elle faisait délicatement apparaître par magie entre son pouce et son index. Tissaia remarqua sur sa main une tâche de peinture à l'huile. Elle se dit en elle-même qu'elle ne devait pas oublier de demander à Lydia, plus tard, après le repas, de lui montrer sa dernière œuvre. Car c'était un peintre talentueux.

Ils dînèrent en silence. Artaud Terranova ne se privait pas ; il se servait sans scrupule dans les plats et faisait grincer le petit couvercle en argent de la carafe de vin rouge sans doute un peu trop fréquemment, et sans attendre que son hôte le lui propose. Tissaia de Vries, quant à elle, mangeait lentement, buvait modérément, et consacrait moins de temps à avaler la nourriture qu'à composer harmonieusement entre eux ses couverts, son assiette et sa serviette, qui, selon elle, étaient si mal disposés qu'ils en heurtaient sa sensibilité esthétique et son amour de l'ordre. Vilgefortz mangeait et buvait avec plus de retenue encore. Lydia, bien évidemment, ne mangeait ni ne buvait rien.

Les flammes des bougies ondulaient telles des langues de feu rouges et jaunes. Des gouttes de pluie tintaient contre le vitrail des fenêtres.

— Alors, Vilgefartz ? fit enfin Terranova alors qu'il fouillait un plat de sa fourchette à la recherche d'un morceau de gibier suffisamment gras. Quelle est ta position face aux agissements de nos monarques ? Hen Gedyndeith et Francesca nous ont envoyés ici parce qu'ils souhaitent connaître ton avis. Celui-ci nous intéresse également, Tissaia et moi. Le Chapitre veut adopter une attitude unanime dans cette affaire. Et si nous étions amenés à agir, nous voudrions également le faire d'un commun accord. Que nous suggères-tu ?

— Je suis très honoré d'apprendre que mon avis est décisif aux yeux du Chapitre. (D'un geste de la main, Vilgefartz remercia Lydia qui voulait le resservir en brocolis.)

— Personne n'a dit cela. (Artaud se versa un autre verre de vin.) De toute manière, la décision sera prise en commun lorsque le Chapitre se réunira. Mais, auparavant, chacun doit avoir la possibilité d'exprimer ses idées afin que nous puissions être au fait des opinions des uns et des autres. C'est pourquoi nous t'écoutons.

— *Si vous avez terminé votre repas, passons dans le cabinet de travail*, proposa Lydia par télépathie en souriant des yeux. (Terranova regarda ce sourire et avala d'un trait le contenu de son verre. Jusqu'à la dernière goutte.)

— C'est une bonne idée. (Vilgefartz s'essuya les doigts avec sa serviette.) Nous y serons mieux installés pour parler, et aussi mieux protégés contre les écoutes magiques. Allons-y. Tu peux emmener la carafe, Artaud.

— Je n'y manquerai certes pas. C'est la cuvée que je préfère.

Ils passèrent au cabinet de travail. Tissaia ne put s'empêcher de jeter un œil à l'établi où s'entassaient des matras, des creusets, des éprouvettes, des cristaux et d'innombrables ustensiles de magie. Tous étaient protégés par un sortilège de camouflage, mais Tissaia de Vries était une archimaîtresse : il n'existait aucun voile qu'elle ne parvenait à percer. Elle était curieuse de savoir à quoi s'occupait le magicien ces derniers temps. Elle le devina rapidement à la configuration de l'appareillage qui avait servi récemment. Il s'agissait d'un dispositif utilisé pour la localisation des personnes disparues et la psychovision par le biais de la méthode « cristal, métal, pierre ». Le magicien recherchait quelqu'un ou tentait de résoudre un problème théorique de logistique. Le goût de Vilgefartz de Roggeveen pour ce genre de choses était bien connu.

Ils s'assirent sur des chaises curules en bois d'ébène sculpté. Lydia regarda Vilgefartz, saisit le signe que le magicien lui adressa du regard et sortit aussitôt. Tissaia poussa un soupir imperceptible.

Tous savaient que Lydia van Bredevoort aimait Vilgefartz de Roggeveen depuis des années, d'un amour discret, passionné et tenace. Bien entendu, le magicien le savait également, mais il feignait le



contraire. Lydia lui facilitait la tâche puisqu'elle ne lui avait jamais avoué son amour : elle n'avait pas fait le moindre pas ni le moindre geste en ce sens, elle n'avait transmis aucun signe par la pensée, et, si elle avait pu parler, elle n'aurait rien dit. Elle était trop fière pour ça. Vilgefertz, de son côté, ne faisait rien lui non plus, car il n'aimait pas Lydia. Bien sûr, il aurait pu tout simplement faire d'elle sa maîtresse, et ainsi se rapprocher d'elle, et peut-être même la rendre heureuse. C'est ce que certains lui conseillaient de faire. Mais Vilgefertz ne cédait pas. Il était trop fier et trop à cheval sur les principes. La situation était donc sans issue, mais elle était stable et semblait visiblement leur convenir à tous deux.

— Ainsi (le jeune magicien interrompt le silence), le Chapitre se creuse la cervelle pour savoir quelle attitude adopter vis-à-vis des intentions et des plans de nos rois... C'est totalement inutile. Il faut tout simplement les ignorer.

— Comment ? (La surprise figea Artaud Terranova, une coupe dans une main, la carafe dans l'autre.) Ai-je bien compris ? Nous ne devons rien faire ? Nous devons permettre à...

— Nous leur avons déjà permis, l'interrompt Vilgefertz. Personne ne nous a demandé notre accord. Et personne ne nous le demandera. Je répète, il faut leur faire croire que nous ne savons rien. C'est la seule chose sensée que nous ayons à faire.

— Ce qu'ils ont imaginé représente une menace de guerre, et ce, à grande échelle.

— Ce qu'ils ont imaginé ne nous est connu que grâce à une information énigmatique et incomplète provenant d'une source mystérieuse et très peu fiable. Si peu fiable que le mot « désinformation » revient sans cesse. Quand bien même ce serait la vérité, leurs projets ne sont encore que des plans, et ils le resteront encore longtemps. S'ils dépassent ce stade... Alors, soit, nous adapterons notre comportement à la situation.

— Tu veux dire que nous devons nous résoudre à danser sur un air qui ne sera pas le nôtre ? rétorqua Terranova dans une grimace.

— C'est bien cela, Artaud. (Vilgefertz tourna son regard vers lui, ses yeux s'illuminèrent.) Comme ils joueront, tu danseras. Sinon tu devras quitter la salle. L'estrade est bien trop haute pour que tu puisses y monter et demander aux musiciens de jouer un autre air. Accepte-le une bonne fois pour toutes. Si tu crois qu'il y a une autre issue, tu te trompes. Tu confonds le ciel avec le reflet de ses étoiles qui se dessine la nuit à la surface de l'eau.

*Le Chapitre fera ce qu'il ordonnera, et masquera ses ordres sous des allures de conseil, se dit Tissaia de Vries. Nous sommes tous des pions sur son échiquier. Il a évolué, il nous a dépassés, assujettis, aveuglés de son éclat. Nous sommes des pions dans son jeu. Un jeu dont nous ignorons les*

règles.

De nouveau, la magicienne constata que sa manchette gauche tombait différemment de la droite. Elle l'arrangea avec soin.

— Les plans des rois en sont déjà au stade de la réalisation, dit-elle lentement. Une offensive contre les Scoia'tael a débuté à Kaedwen et à Aedirn. Le sang des jeunes elfes coule à flots. Les persécutions et les exécutions massives de non-humains ont commencé. On parle d'une attaque sur les elfes libres de Dol Blathanna et des monts Bleus. C'est un vrai carnage. Devons-nous transmettre à Gedyndraith et à Enid Findabair que tu nous conseilles d'observer sans rien faire ? De feindre de ne rien savoir ?

Vilgefortz se tourna vers elle. *À présent, tu vas changer de tactique, pensa Tissaia. Tu es joueur, tu as reconnu au son qu'ils ont fait quels dés ont été jetés. Tu vas changer de stratégie. Et jouer sur une autre corde.*

Le magicien ne détachait pas son regard d'elle.

— Tu as raison, dit-il brièvement. Tu marques un point, Tissaia. La guerre avec Nilfgaard, c'est une chose, mais nous n'avons pas le droit de regarder les non-humains se faire massacrer sans réagir. Je propose de réunir une assemblée, une assemblée générale qui concernerait tout le monde jusqu'aux Maîtres du troisième degré inclus, c'est-à-dire également ceux qui siègent aux conseils royaux à Sodden. Au cours de cette assemblée, nous les raisonnerons et leur demanderons de calmer les monarques.

— J'approuve ce projet, fit Terranova. Réunissons une assemblée, rappelons-leur qui sont ceux envers lesquels ils ont avant tout un devoir de loyauté. Remarquez que même certains membres de notre Conseil figurent actuellement parmi les conseillers royaux. Sont aux services des rois : Carduin, Filippa Eilhart, Fercart, Radcliffe, Yennefer...

Vilgefortz tressaillit à l'annonce de ce dernier nom. Intérieurement, bien entendu. Mais Tissaia de Vries était une archimaîtresse. Elle lut la pensée du jeune magicien, et ressentit l'impulsion qui sauta de l'établi où se trouvait l'appareillage magique en direction de deux livres posés sur la table. Ces deux ouvrages étaient invisibles, protégés par la magie. La magicienne se concentra et en perça le voile.

*« Aen Ithlinnespeath », la prophétie d'Ithlinne Aegli aep Aevenien, l'oracle des elfes. La prophétie de la fin de la civilisation, l'annonce de l'extermination, de la destruction et du retour à la barbarie qui devait se réaliser en même temps que descendraient les blocs de glace flottants, depuis la frontière du glacier éternel. Et l'autre livre... Très ancien... Il est abîmé... Aen Hen Ichaer... le Sang ancien... le sang des elfes ?*

— Tissaia ? Qu'en dis-tu ?

— Je suis également d'accord. (La magicienne arrangea sa bague

qui avait tourné autour de son doigt dans la mauvaise direction.) J'approuve le projet de Vilgefortz. Réunissons une assemblée. Aussi vite que possible.

*Le cristal, le métal et la pierre, se dit-elle. Tu cherches Yennefer ? Pour quelle raison ? Qu'est-ce qu'elle a à voir avec la prophétie d'Ithlinne ? Et avec le Sang ancien, le sang des elfes ? Qu'est-ce que tu mijotes, Vilgefortz ?*

— Veuillez m'excuser, fit Lydia van Bredevoort par télépathie alors qu'elle entrait sans bruit.

Le magicien se leva.

— Pardonnez-moi, mais c'est urgent, dit-il. J'attends cette lettre depuis hier. Cela ne me prendra qu'un court instant.

Artaud bâilla, étouffa un renvoi et saisit la carafe. Tissaia jeta un regard à Lydia. Celle-ci lui sourit. Des yeux. Elle ne pouvait pas sourire autrement.

La partie inférieure de son visage n'était qu'une illusion.

Quatre ans plus tôt, à la demande de Vilgefortz, son maître, Lydia avait participé à des études menées sur les propriétés d'un artefact retrouvé lors des fouilles d'une nécropole antique. Il s'avéra que ce dernier était protégé par un sortilège très puissant. Il a suffi qu'il s'active une fois. Trois des cinq magiciens qui participaient à l'expérience furent tués sur place. Le quatrième perdit ses yeux ainsi que ses deux bras et il devint fou. Lydia s'en sortit avec des brûlures, une mâchoire dévastée et une mutation du larynx et de la gorge qui résistait efficacement aux tentatives de régénération. Il fallut donc recourir à une illusion pour éviter que les gens s'évanouissent à la vue du visage de Lydia. C'était une illusion très puissante, habilement réalisée et difficile à percer, même pour les Élus.

— Hum... (Vilgefortz reposa la lettre.) Merci, Lydia.

Lydia lui sourit.

— *Le messager attend une réponse*, dit-elle.

— Il n'y aura pas de réponse.

— *Je comprends. J'ai demandé à ce que l'on prépare des chambres pour nos invités.*

— Merci. Tissaia, Artaud, veuillez m'excuser pour cette courte attente. Poursuivons. Où en étions-nous ?

*Nulle part*, se dit Tissaia de Vries. *Mais je suis tout ouïe. Tu finiras bien par parler des sujets qui t'intéressent vraiment.*

— Ah oui..., fit lentement Vilgefortz. Je sais ce dont je voulais vous entretenir. Je souhaitais vous parler des nouveaux membres du Conseil, Fercart et Yennefer. De ce que j'en sais, Fercart s'est rallié à Foltest de Témérie, et siège au conseil du roi aux côtés de Triss Merigold. Mais à qui s'est ralliée Yennefer ? Tu as dit, Artaud, qu'elle faisait partie de ceux qui étaient aux services des rois.

— Artaud exagère, répondit calmement Tissaia. Yennefer vit à Vengerberg, alors Demawend lui demande parfois son aide, mais ils ne collaborent pas ensemble à plein-temps. On ne peut assurément pas dire qu'elle est à son service.

— Et sa vue ? J'espère qu'elle s'est bien remise à présent ?

— Oui. Tout va bien.

— Tant mieux. Je m'inquiétais... Vous savez, j'ai voulu prendre contact avec elle, mais j'ai appris qu'elle était partie. Nul ne pouvait me dire où elle était allée.

*Le cristal, le métal et la pierre, se dit Tissaia de Vries. Tout ce que porte Yennefer est actif et indiscernable avec la psychovision. Tu ne la retrouveras pas de cette manière, mon cher. Si Yennefer ne souhaite pas que l'on sache où elle se trouve, personne ne l'apprendra.*

— Écris-lui une lettre, proposa la magicienne d'une voix posée alors qu'elle ajustait ses manchettes. Et envoie-la-lui de manière ordinaire. Elle parviendra à coup sûr. Quant à Yennefer, où qu'elle soit, elle te répondra. Elle répond toujours.

— Yennefer, rétorqua Artaud, disparaît souvent, quelquefois pour des mois entiers. Les raisons en sont plutôt triviales...

Tissaia le foudroya du regard, les lèvres pincées. Le magicien se tut immédiatement. Vilgefortz afficha un sourire discret.

— Justement, dit-il. C'est à cela que je pensais. Il fut un temps où elle était très liée à un certain... sorcelleur. Geralt, si je ne m'abuse. Il semblerait que cette histoire ait été plus qu'une simple amourette. Et que Yennefer se soit beaucoup impliquée dans cette relation...

Tissaia de Vries se redressa, et referma ses poings sur les accoudoirs de la chaise curule.

— Pourquoi de telles questions ? C'est personnel. Ce ne sont pas nos affaires.

— Bien entendu. (Vilgefortz regarda du coin de l'œil la lettre qu'il avait jetée sur un pupitre.) Ça ne nous regarde pas. Cependant, je ne suis pas animé par une curiosité malsaine ; je me soucie simplement de l'état émotionnel d'un membre du Conseil. La réaction de Yennefer à l'annonce de la mort de ce... Geralt m'a laissé perplexe. Je suppose que, si ça se reproduisait, elle saurait maîtriser sa réaction, et accepter la nouvelle sans sombrer dans la dépression ou dans un deuil excessif ?

— Oui, elle y arriverait sans l'ombre d'un doute, répondit froidement Tissaia. D'autant plus que ce genre de nouvelles lui parvient de temps à autre. Et qu'elles s'avèrent toujours être des rumeurs.

— C'est bien vrai, confirma Terranova. Ce Geralt, ou je ne sais qui, sait se débrouiller. Qu'y a-t-il d'étonnant ? C'est un mutant, un automate sanguinaire programmé pour tuer et ne pas être tué. Quant à

Yennefer, n'exagérons point avec ses prétendus états d'âme. Nous la connaissons bien. Elle ne se laisse pas aller à ses émotions. Elle s'est amusée avec le sorceleur, voilà tout. Le voir constamment jouer avec la mort la fascinait. Mais le jour où le jeu prendra fin, tout sera fini.

— Pour l'instant, rétorqua sèchement Tissaia de Vries, le sorceleur est en vie.

Vilgefortz afficha un sourire, et jeta un nouveau coup d'œil à la lettre qui était devant lui.

— Vraiment ? répondit-il. Je ne le pense pas.

\*\*\*

Geralt fut parcouru d'un léger frisson, puis avala sa salive. Le spasme provoqué par l'ingestion de l'élixir était passé, le liquide commençait désormais à agir, ce qui se traduisait par un léger – mais désagréable – vertige tandis que le sorceleur adaptait sa vue à l'obscurité.

Cette adaptation s'opérait rapidement. Les ténèbres de la nuit s'éclaircissaient, tout alentour revêtait des reflets grisâtres, d'abord brumeux et indistincts, puis de plus en plus contrastés, nets et précis. Dans le cul-de-sac qui donnait sur le quai du canal, et qui, un instant plus tôt, était aussi sombre que l'intérieur d'une barrique de goudron, Geralt pouvait désormais distinguer les rats qui sillonnaient le caniveau, reniflaient les flaques d'eau et les fentes des murs.

L'ouïe du sorceleur s'était également affinée sous l'influence de la décoction magique. Le labyrinthe de ruelles mortes, où, il y a un instant encore, seul le tintement de la pluie contre les gouttières se faisait entendre, s'était mis à vivre, à battre de mille sons. Geralt entendait des cris de chats en pleine lutte, des aboiements de chiens de l'autre côté du canal, les rires et les cris qui s'échappaient des tavernes et des auberges d'Oxenfurt, les éclats de voix et les chants en provenance d'une guinguette de bateliers, le trille lointain et discret d'une flûte jouant un air entraînant. Les maisons sombres et endormies avaient repris vie également : Geralt commençait à percevoir les ronflements des personnes endormies, le trépignement des bœufs dans les étables, l'ébrouement des chevaux dans les écuries. Les gémissements étouffés et spasmodiques d'une femme aimée résonnaient aussi dans l'une des maisons du fond de la ruelle.

Les sons s'intensifiaient, ils prenaient de l'amplitude. Le sorceleur distinguait à présent les paroles obscènes des chansons grivoises ; il apprit le nom de l'amant de la femme aux gémissements. Au-dessus du canal, depuis la maison sur pilotis de Myhrman, lui parvenait le bredouillage saccadé et désarticulé du guérisseur, que le traitement de Filippa Eilhart avait conduit au stade d'abêtissement le plus total et sans doute permanent.

L'aube approchait. La pluie avait enfin cessé de tomber, le vent

s'était levé et chassait les nuages. Le ciel à l'est s'éclaircissait visiblement.

Dans le cul-de-sac, les rats avaient soudain pris peur, et s'étaient enfuis dans diverses directions pour aller se cacher dans des caisses et des tas d'ordures.

Le sorceleur entendit des pas. Ils devaient être quatre ou cinq hommes ; pour l'instant, Geralt était incapable d'en déterminer le nombre exact. Il regarda le ciel, mais n'y vit pas Filippa.

Il changea aussitôt de tactique. Si Rience était parmi le groupe d'hommes qui s'approchait, il avait peu de chances de lui mettre la main dessus. Il se trouverait dans l'obligation de combattre son escorte d'abord, ce qu'il ne souhaitait pas. D'une part, parce qu'il était sous l'influence de l'élixir et que ces hommes allaient devoir mourir. D'autre part, parce que Rience aurait alors le temps de s'enfuir.

Les pas se rapprochaient. Geralt sortit de l'ombre.

Rience déboucha du cul-de-sac. D'instinct, le sorceleur reconnut immédiatement le magicien bien qu'il ne l'ait jamais vu auparavant. La cicatrice de brûlure – le fameux cadeau de Yennefer – était cachée dans l'ombre de sa capuche.

Il était seul. Son escorte ne s'était pas montrée, elle était restée tapie dans la ruelle. Geralt en comprit aussitôt la raison. Rience savait qui l'attendait devant la maison du guérisseur. Le magicien avait deviné qu'un piège lui serait tendu et, malgré tout, il était venu. Le sorceleur saisit pourquoi. Et ce avant même qu'il entende le grincement discret des épées que l'on sortait des fourreaux. *D'accord*, se dit le sorceleur. *Si c'est ce que vous voulez, alors allons-y.*

— Comme il est plaisant de te traquer, dit Rience à voix basse. Nul besoin de te chercher. Tu apparais seul là où l'on souhaite te voir.

— Je pourrais dire la même chose de toi, répondit le sorceleur sur un ton calme. Tu t'es présenté ici. Je souhaitais t'y voir et tu es là.

— Tu as dû sévèrement presser Myhrman pour qu'il te parle de l'amulette, qu'il te montre où elle était cachée. Et qu'il te dise comment l'activer afin de m'envoyer un message. Cependant, Myhrman ignorait, et ne pouvait donc avouer, même brûlé sur des charbons ardents, que cette amulette servait à la fois à m'envoyer des messages et à me mettre en garde. J'en ai distribué de nombreux exemplaires. Je savais que, tôt ou tard, tu tomberais sur l'un d'entre eux.

Quatre individus sortirent du coin de la ruelle. Ils se déplaçaient avec agilité, à pas lents et sans bruit. Ils se maintenaient dans l'obscurité et tenaient leur épée de manière à ce que le reflet de leur lame ne les trahisse pas. Bien entendu, le sorceleur les voyait distinctement. Mais il ne le montra pas. *C'est bon, bande d'assassins*, pensa-t-il. *Vous l'aurez voulu.*

— J'ai attendu ce moment, poursuivit Rience sans bouger. Et nous y voilà. J'ai l'intention de soulager enfin la terre de ton poids, horrible bâtarde.

— L'intention ? Tu te surestimes. Tu n'es qu'un instrument. Un sbire dont on a loué les services pour exécuter de sales besognes. Qui t'a engagé, larbin ?

— Tu es trop curieux, le mutant. Tu me traites de larbin ? Mais sais-tu, toi, qui tu es ? Un tas de bouse aplati sur la route qu'il faut faire dégager pour éviter que quelqu'un souille ses chaussures. Non, je ne révélerai pas le nom de ceux qui m'emploient, bien que je puisse le faire. Toutefois, je te dirai autre chose afin que tu aies de quoi méditer sur la route qui te mènera en enfer. Je sais déjà où est le marmot que tu protégeais tant. Et je sais où se trouve Yennefer, ta sorcière préférée. Elle n'intéresse pas mes mandants, mais, moi, j'ai un compte personnel à régler avec cette chienne. Dès que j'en aurai fini avec toi, je m'occuperai d'elle. Je ferai en sorte qu'elle regrette ses petits tours de magie avec le feu. Oh oui ! Elle va le regretter. Très longtemps.

— Tu n'aurais pas dû le dire, fit le sorceleur dans un terrible sourire. (Il était gagné par l'euphorie du combat que provoquait la réaction de l'élixir avec l'adrénaline.) Tant que tu n'avais rien dit à ce sujet, tu avais des chances de survivre. À présent, tu n'en as plus.

Geralt, que la forte secousse de son médaillon avait averti d'une attaque inopinée, s'écarta d'un bond en tirant son épée à la vitesse de l'éclair. À l'aide de sa lame gravée de runes, il repoussa et anéantit une vague violente et paralysante d'énergie magique qui avait été lancée dans sa direction. Rience recula, leva une main pour répéter son geste, mais il prit peur au dernier moment. Sans essayer d'autre sortilège, il battit rapidement en retraite vers le fond de la ruelle. Le sorceleur ne put se lancer à sa poursuite : les quatre hommes qui pensaient être masqués par l'ombre se jetèrent sur lui. Leurs épées jaillirent de l'obscurité.

Tous les quatre étaient des professionnels. Expérimentés, habiles et exercés à combattre ensemble. Ils l'attaquèrent deux par deux, les uns par la gauche, les autres par la droite. De sorte que, dans chaque paire, l'un puisse toujours se cacher derrière le dos de l'autre. Le sorceleur choisit ceux de gauche. À l'euphorie provoquée par l'élixir vint s'ajouter la rage.

Le premier sbire attaqua Geralt avec une feinte de la dextre pour mieux s'écartier d'un bond et laisser à son frère qui était dans son dos l'occasion de porter un coup en traître. Geralt vira dans une pirouette, il les évita tous deux et entailla le second par-derrière avec la pointe de son épée, au niveau de l'occiput, de la nuque et du dos. Le sorceleur était féroce, il avait frappé fort. Le sang gicla sur le mur, telle une fontaine.

Le premier assaillant recula vivement pour laisser place au second duo. Celui-ci se sépara pour l'attaque ; chacun des deux hommes portait des coups d'épée des deux côtés de sorte que seul l'un d'eux puisse être mis en échec – l'autre devait atteindre sa cible. Geralt ne chercha pas à parer les attaques ; d'une pirouette, il se plaça entre les deux assaillants. Ceux-ci durent modifier le rythme qu'ils avaient maintes fois travaillé, les pas qu'ils avaient appris, pour ne pas se blesser mutuellement. L'un d'eux parvint à se retourner grâce à une feinte souple et agile, et s'écarta habilement. L'autre n'en eut pas le temps. Il perdit l'équilibre et se présenta de dos au sorceleur. Ce dernier, en exécutant une pirouette en sens inverse, le taillada avec fougue au niveau des reins. Il était implacable. Il sentit comme son épée de sorceleur affûtée tranchait la colonne vertébrale de son adversaire. Le hurlement terrible qui s'ensuivit résonna en écho à travers les ruelles. Les deux combattants restants l'attaquèrent aussitôt, et se mirent à l'abreuver de coups qu'il parait avec grande difficulté. Geralt pivota sur lui-même et s'arracha aux lames scintillantes. Mais au lieu de se plaquer dos au mur, il repartit à l'attaque.

Les deux sbires ne s'y attendaient pas ; ils n'eurent pas le temps de s'écarter ni de se séparer. L'un contra l'attaque du sorceleur, mais celui-ci évita la riposte, tourbillonna, porta un coup vers l'arrière, à l'aveuglette, en se fiant au déplacement de l'air. Toujours aussi impitoyable, il visa le ventre, et atteignit sa cible. Il entendit un cri étouffé, mais n'eut pas le temps de se retourner. Le dernier des sbires était déjà près de lui et lui assenait une terrible quarte lors d'une attaque éclair par la gauche. Geralt, sans bouger de place, la repoussa au dernier moment par une quarte droite. Le sbire, tirant profit de l'impetus de la parade, se détendit tel un ressort et, dans un demi-tour, porta un coup rapide et puissant. Trop puissant. Geralt virevoltait déjà. La lame du bandit, bien plus lourde que celle du sorceleur, fendit l'air, et le sbire fut emporté par son épée. Son élan lui avait fait faire un autre demi-tour. Geralt exécuta une demi-pirouette et se retrouva près de lui, tout près de lui. Il vit le visage torturé de son adversaire et ses yeux remplis d'effroi. Le sorceleur avait le regard mauvais. Il porta un coup. Bref, mais efficace. Il toucha sa cible. Droit dans les yeux.

Il entendit le cri terrible de Shani qui s'était arrachée à l'étreinte de Jaskier sur le pont qui menait à la maison du guérisseur.

Rience s'était replié au fin fond de la ruelle ; de ses mains levées et tendues devant lui commençait à poindre une lueur magique. Geralt empoigna son épée des deux mains et se lança à sa poursuite sans une seconde d'hésitation. Les nerfs du magicien lâchèrent. Sans même avoir achevé sa formule magique, il se mit à courir et à hurler des paroles incompréhensibles. Mais Geralt savait ce qui se passait. Il



savait que Rience appelait à l'aide. Qu'il suppliait qu'on lui porte secours.

Et les secours arrivèrent. La ruelle s'embrasa dans une lumière aveuglante et un ovale flamboyant de téléportation jaillit sur le mur ébréché et suintant d'une maison. Rience se précipita vers lui. Geralt bondit. Il était très féroce.

\*\*\*

Toublanc Michelet poussa un gémissement et se roula en boule en tenant à deux mains son ventre lacéré. Il sentait son corps se vider de son sang qui coulait abondamment entre ses doigts. Un peu plus loin gisait Flavius. Un instant plus tôt, son corps tremblait encore. À présent, il était inerte. Toublanc ferma les paupières puis les rouvrit. Mais la chouette posée près de Flavius n'était visiblement pas une hallucination puisqu'elle n'avait pas disparu. Il gémit de nouveau et tourna la tête.

Une donzelle, très jeune à en juger par sa voix, criait de toutes ses forces.

— Lâche-moi ! Il y a des blessés ! Je dois... Je suis en médecine, Jaskier ! Lâche-moi, tu m'entends ?

— Tu ne peux rien faire pour eux, lui répondit le dénommé Jaskier d'une voix sourde. Ces blessures ont été causées par l'épée d'un sorceleur... N'essaie même pas d'aller là-bas. Ne regarde pas... Je t'en prie, Shani, surtout ne regarde pas.

Toublanc sentit quelqu'un s'agenouiller près de lui. Il perçut les effluves d'un parfum et une odeur de plumes mouillées. Il entendit une voix discrète, douce et apaisante. Il avait du mal à distinguer ses paroles ; les cris agaçants et les pleurs de la jeune donzelle, de cette fille qui était... en médecine, l'en empêchaient. Mais si c'était elle qui criait, alors qui s'était agenouillé près de lui ? Toublanc gémit.

— ... bien. Tout ira bien.

— Fils de... pu... tain, parvint-il à articuler dans un râle. Rience... Il nous avait dit... un jobelin tout à fait ordinaire... alors que... c'était un sorceleur... le... hic... À... l'aide... Mes... boyaux...

— Du calme, du calme, mon enfant. Allons. Ça va mieux. Ça ne te fait déjà plus mal. N'est-ce pas que ça ne te fait plus mal ? Dis-moi, qui vous a attirés jusqu'ici ? Qui vous a mis en relation avec Rience ? Qui vous a recommandés à lui ? Qui vous a mêlés à ça ? Dis-le-moi, mon enfant. Et alors, tout ira bien. Tu verras... Parle, je te prie.

Toublanc sentit du sang lui remplir la bouche. Mais il n'avait pas la force de le recracher. La joue plaquée contre le sol mouillé, il entrouvrit les lèvres et le sang coula de lui-même.

Il ne sentait déjà plus rien.

— Dis-le-moi, répéta la douce voix. Parle, mon enfant.

Toublanc Michelet, tueur professionnel depuis l'âge de quatorze

ans, ferma les yeux, tordit son visage dans un sourire sanguinolent. Et murmura tout ce qu'il savait.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit une dague à la lame très étroite et à la petite garde dorée.

— N'aie pas peur, dit la douce voix alors que la pointe de la dague touchait sa tempe. Tu ne sentiras rien.

En effet, il ne sentit rien.

\*\*\*

Geralt se jeta sur le magicien au dernier moment, juste avant qu'il se téléporte. Il avait abandonné son épée un instant plus tôt et avait les mains libres. Il sauta et agrippa de ses doigts tendus le rebord du manteau de Rience. Celui-ci perdit l'équilibre. La secousse le tira vers l'arrière et le força à reculer. Le magicien se débattait avec rage ; d'un geste vif, il détacha les boucles de son manteau et se libéra. Trop tard.

Geralt fit basculer Rience d'un coup de poing droit dans l'épaule et lui décocha aussitôt après un crochet du gauche, au niveau du cou, sous l'oreille. Le magicien chancela, mais ne tomba pas. Le sorcelleur bondit sur lui avec agilité et lui assena un coup violent juste sous les côtes. Rience poussa un gémissement et se laissa retomber en avant, sur le poing de son adversaire. Geralt le saisit par un pan de son caban, le fit tourner et le plaqua au sol. Rience, écrasé par le genou du sorcelleur, leva la main et ouvrit la bouche, prêt à prononcer un sortilège. Geralt ferma son poing et l'abattit sur lui. Droit sur sa bouche. Ses lèvres explosèrent telles des groseilles.

— Tu viens de recevoir le cadeau de Yennefer, dit-il d'une voix rauque. À présent, voici le mien.

Il frappa le magicien une nouvelle fois. La tête de Rience sursauta, du sang jaillit sur son front et ses joues. Geralt fut un peu surpris : il ne sentait aucune douleur, pourtant il avait souffert au cours de ce combat, c'était son sang qu'il sentait couler. Il n'y prêta aucune attention, car il n'avait pas le temps de chercher cette blessure ni de s'en occuper. Il leva son poing et frappa de nouveau Rience. Il était implacable.

— Qui t'a envoyé ? Qui t'a engagé ?

Rience lui cracha du sang au visage. Le sorcelleur lui assena un autre coup.

— Réponds !

L'ovale flamboyant de téléportation s'embrasa plus encore ; la ruelle entière baignait dans la lumière qui irradiait de lui. Le sorcelleur sentit une énergie se dégager du portail ; il la sentit avant même que son médaillon se mette à vibrer violemment pour l'en avertir.

Rience lui aussi sentit l'énergie qui se déversait de l'ovale de téléportation, il pressentait la venue des secours. Il poussa un cri et se débattit avec rage. Geralt appuya son genou contre la poitrine du

magicien, leva la main et, croisant ses doigts pour former le Signe d'Aard, visa le portail en flammes. C'était une erreur.

Personne ne sortit du portail. Seule s'en dégageait une énergie que Rience puisa.

Des épines d'acier de six pouces de long apparurent au bout des doigts tendus du magicien. Elles se plantèrent dans la poitrine et dans l'épaule de Geralt dans un étourdissant fracas. Une vague d'énergie jaillit en force des épines. Le sorceleur, pris de convulsions, fut propulsé vers l'arrière. Le choc fut tel qu'il sentit et entendit ses dents – qu'il serrait à cause de la douleur – craquer et se briser. Au moins deux d'entre elles.

Rience tenta de se lever, mais il retomba aussitôt à genoux, et c'est à genoux qu'il se traîna jusqu'au portail de téléportation. Geralt, qui avait grand-peine à reprendre son souffle, sortit son poignard de la tige de sa botte. Le magicien se retourna, se redressa et avança d'un pas chancelant. Le sorceleur fit de même, mais avec plus de rapidité. Rience se retourna de nouveau et poussa un cri. Geralt serrait son poignard dans la main. Il avait un regard mauvais. Très mauvais.

Quelque chose saisit le sorceleur par-derrière, l'immobilisa, le rendit impuissant. Le médaillon qu'il portait au cou vibrait énergiquement, la douleur se mit à battre spasmodiquement dans son épaule blessée.

À quelque dix pas derrière lui se tenait Filippa Eilhart. Une lueur mate se dégageait de ses mains levées – deux filets de lumière qui touchaient le dos du sorceleur et enserraient ses épaules de leurs tenailles lumineuses. Geralt se débattit, en vain. Il était incapable de bouger. Il ne pouvait que regarder Rience atteindre d'un pas chancelant le portail qui palpitait d'une clarté laiteuse.

Le magicien pénétra dans la lumière de l'ovale de téléportation, lentement, sans se presser ; il s'immergea en elle tel un oiseau plongeur, puis il disparut. Une seconde plus tard, l'ovale s'éteignit et, l'espace d'un instant, la ruelle fut plongée dans une obscurité intense, profonde et veloutée.

\*\*\*

Quelque part, au cœur du labyrinthe des venelles, hurlaient des chats qui se battaient. Geralt regardait la lame de son épée qu'il avait ramassée alors qu'il marchait en direction de la magicienne.

— Pourquoi, Filippa ? Pourquoi as-tu fait cela ?

La magicienne recula d'un pas. Elle tenait toujours à la main la dague qui, peu auparavant, était plantée dans le crâne de Toubanc Michelet.

— Pourquoi cette question ? Tu le sais très bien.

— Oui, confirma-t-il. À présent, je le sais.

— Tu es blessé, Geralt. Tu ne sens pas la douleur parce que tu es

encore sous l'effet de ton élixir, mais regarde comme tu saignes ! Es-tu suffisamment calmé ? Puis-je m'approcher de toi sans crainte et te soigner ? Par tous les diables, ne me regarde pas comme ça ! Et ne t'approche pas de moi. Un pas de plus et je serai obligée de... Arrête-toi, je t'en prie ! Je ne veux pas te faire de mal, mais si tu avances encore...

— Filippa ! s'écria Jaskier qui tenait toujours dans ses bras Shani en pleurs. Tu es devenue folle ?

— Non, répondit à grand-peine le sorcelleur. Elle a toute sa raison. Elle sait parfaitement ce qu'elle fait. Elle l'a toujours su... Elle s'est servie de nous. Elle nous a trahis. Trompés...

— Calme-toi, répéta Filippa Eilhart. Tu n'es pas en mesure de le comprendre, et ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. J'étais obligée de faire ce que j'ai fait. Ne me traite pas de traîtresse. Parce que j'ai fait cela justement pour ne pas trahir une cause plus grande que tu ne peux l'imaginer. Une cause noble et grave, si grave qu'il ne faut pas hésiter à lui en sacrifier d'autres de moindre importance lorsqu'on se trouve devant un choix. Par tous les diables, Geralt, nous sommes là, à causer, et toi, tu baignes dans une mare de sang... Calme-toi et permets que nous nous occupions de toi, Shani et moi.

— Elle a raison ! cria Jaskier. Tu es blessé, par la malepeste ! Il faut bander tes blessures et ficher le camp d'ici ! Vous pourrez vous disputer plus tard !

— Toi et ta grande cause... (Ignorant le troubadour, le sorcelleur avançait en titubant.) Ta grande cause, Filippa, et ton choix, c'est un blessé, poignardé de sang-froid, quand il a eu fini d'avouer ce que tu voulais savoir et qu'il m'était interdit de connaître. Ta grande cause, c'est Rience à qui tu as permis de fuir afin qu'il ne dévoile pas le nom de son mandant. Et qu'il puisse ainsi continuer à tuer. Ta grande cause, ce sont tous ces cadavres qui n'auraient pas dû être... Pardon, je me suis mal exprimé... Ce ne sont pas des cadavres... mais des causes de moindre importance !

— Je savais que tu ne le comprendrais pas.

— Non, en effet. Et je ne le comprendrai jamais. Mais je sais ce qu'il en est. Vos grandes affaires, vos guerres, votre combat pour sauver le monde... Votre fin qui justifie vos moyens... Tends l'oreille, Filippa. Tu entends ces voix, ces cris ? Ce sont de gros chats qui luttent pour une grande cause. Un règne absolu sur un tas d'ordures. Ce n'est pas rien, là-bas, on fait couler du sang et on s'étripe. Là-bas, c'est la guerre. Mais ces deux guerres, celle des chats et la tienne, m'importent incroyablement peu !

— Ça, c'est ce que tu crois, rétorqua la magicienne. Mais tout va bientôt commencer à t'importer, et plus vite que tu l'imagines. Tu tiens devant une nécessité et un choix. Tu t'es enchevêtré dans ta

destinée plus que tu ne crois, mon cher. Tu pensais avoir pris sous ton aile une simple fillette. Tu te trompais. Tu as recueilli une flamme qui, à tout instant, peut embraser le monde. Notre monde. Le tien, le mien, le leur. Et tu devras faire un choix. Tout comme moi. Et comme Triss Merigold. Sans oublier Yennefer, qui a dû faire un choix, elle aussi. Et elle l'a fait. Ta destinée est entre ses mains, sorceleur. C'est toi-même qui la lui as confiée.

Geralt tituba. Shani poussa un cri et s'arracha à l'emprise de Jaskier. Le sorceleur la retint d'un geste, se redressa et plongea son regard droit dans les yeux noirs de Filippa Eilhart.

— Ma destinée, articula-t-il dans un effort. Mon choix... Je vais te dire, Filippa Eilhart, ce que j'ai choisi. Je ne vous permettrai pas de mêler Ciri à vos sales machinations. Je vous avertis. Quiconque aura l'audace de faire du mal à cette petite finira comme ces quatre-là qui gisent morts. Je ne jurerai ni ne prêterai serment. Je ne saurais pas sur quoi ni à qui... Mais je vous mets en garde. Tu m'as reproché d'être un mauvais tuteur, de ne pas savoir protéger cette enfant. Je la protégerai. Comme je sais le faire. Je tuerai. Je tuerai sans pitié...

— Je te crois, répondit la magicienne dans un sourire. Je sais que tu le feras. Mais pas aujourd'hui, Geralt. Pas maintenant. Parce que, d'ici un moment, tu vas t'évanouir à cause du sang que tu as perdu. Shani, tu es prête ?

« Nul ne peut naître magicien. Nos connaissances dans les domaines de la génétique et des mécanismes de l'hérédité sont encore bien trop insuffisantes. Nous consacrons trop peu de temps et de moyens à la recherche. Par malheur, des essais de transmission génétique des aptitudes magiques s'opèrent toujours d'une manière que je qualifierais de naturelle. Quant aux résultats de ces pseudo-expérimentations, ils sont bien souvent visibles dans les ruisseaux des villes ou au pied des temples. Nous voyons et rencontrons bien trop de débiles mentales et de catatoniques, de prophètes, d'oracles, de diseuses de bonne aventure ou de faiseurs de miracles se bavant et se pissant dessus, nous croisons bien trop de crétins au cerveau dégénéré par le Pouvoir dont ils ont hérité et qu'ils ne contrôlent pas.

Ces débiles mentaux et ces abruties peuvent eux aussi avoir une descendance, lui transmettre leurs aptitudes qui continueront à dégénérer. Qui serait en mesure aujourd'hui de prédire et de définir ce à quoi ressemblera le dernier maillon de cette chaîne ?

Nous, les magiciens, perdons pour la plupart nos capacités de procréation à cause de variations somatiques et de troubles de fonctionnement de l'hypophyse cérébrale. Certains – certaines dans la majeure partie des cas – s'adaptent à la magie et préservent le potentiel de leurs gonades. Ils peuvent concevoir et mettre au monde une géniture – et ils ont l'insolence de considérer cela comme un bonheur et une bénédiction. Alors que moi, je n'ai de cesse de le répéter : nul ne peut naître magicien. Et nul ne devrait naître magicien ! Consciente de la gravité de mon propos, je réponds à la question qui a été posée lors de notre Congrès à Cidaris. J'y réponds avec fermeté : chacune de nous doit choisir qui elle souhaite devenir – une mère ou une magicienne.

J'exige donc que soient stérilisées toutes les adeptes. Sans exception. »

Tissaia de Vries, *la Source corrompue*.

## CHAPITRE 7

— Je vais vous dire, fit soudain Iola la Deuxième en appuyant son panier rempli de grains contre sa hanche. Il va y avoir la guerre. C'est ce qu'a dit l'intendant du prince qui est venu chercher du fromage.

— La guerre ? (Ciri rejeta sa frange en arrière.) Contre qui ? Nilfgaard ?

— Je n'ai pas tout entendu, avoua l'adepte. Mais l'intendant disait que notre prince avait reçu des ordres du roi Foltest en personne. Il envoie des hertsans partout, et toutes les routes sont noires de soldats. Qu'allons-nous devenir ?

— S'il doit y avoir la guerre, ce sera assurément contre Nilfgaard, intervint Eurneid. Contre qui d'autre pourrions-nous nous battre ? Oh ! là, là ! Ça va être terrible !

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu avec ta guerre, Iola ? (Ciri jeta du grain aux poules et aux pintades qui se pressaient autour d'elle en une cohue grouillante et jacassante.) Il ne s'agit peut-être que d'une nouvelle battue aux Scoia'tael ?

— Mère Nenneke a posé la même question à l'intendant, déclara Iola la Deuxième. Mais celui-ci a répondu que non, que cette fois il ne s'agissait pas des Écureuils. Les châteaux et les manoirs ont apparemment reçu l'ordre d'amasser des provisions en cas de siège. Les elfes, eux, attaquent au cœur des forêts, ils n'assiègent pas les châteaux forts. L'intendant a demandé si le temple pouvait fournir plus de fromages et d'autres produits. Pour les réserves du château. Et il a demandé des plumes d'oie. « Nous avons besoin d'une grande quantité de plumes d'oie », a-t-il dit, « pour les flèches. » Pour tirer des flèches, vous comprenez ? Par tous les dieux ! Nous allons avoir beaucoup de travail ! Vous verrez ! Nous en aurons par-dessus la tête !

— Pas toutes, rétorqua Eurneid avec une pointe d'ironie. Certaines d'entre nous ne saliront pas leurs petites mains. Certaines d'entre nous ne travaillent que deux jours par semaine. Elles n'ont pas le temps de travailler parce qu'il paraîtrait qu'elles apprennent des tours de magie. Mais, en vérité, elles doivent sans doute se tourner les pouces ou aller au parc pour courir et faucher les mauvaises herbes avec leurs bâtons. Tu vois de qui je veux parler, Ciri, pas vrai ?

— Ciri va sans doute partir en guerre, fit Iola en ricanant. Elle est la fille d'un chevalier, à ce qu'on dit ! Une grande guerrière armée d'une terrible épée ! Elle va enfin pouvoir couper des têtes plutôt que des orties !

— Mais non, voyons, puisque c'est une puissante magicienne ! répliqua Eurneid en plissant son petit nez. Elle changera tous nos ennemis en rats des champs. Allez, Ciri ! Montre-nous un de tes terribles tours ! Rends-toi invisible ou fais en sorte que les carottes poussent plus vite. Ou alors fais quelque chose pour que les poules se

nourrissent toutes seules. Allez, ne te fais pas prier ! Jette un sort !

— La magie, on ne doit pas en faire étalage, répondit Ciri avec colère. Ce n'est pas un spectacle de foire.

— Bien sûr, bien sûr, fit l'adepte en riant. On ne doit pas en faire étalage. Qu'est-ce que tu en dis, Iola ? On croirait entendre cette mégère de Yennefer !

— Ciri lui ressemble de plus en plus, estima Iola en reniflant avec ostentation. Elle a d'ailleurs la même odeur. C'est sans doute un parfum magique, élaboré à partir d'extraits de mandragore ou d'ambre. C'est ça, hein ? Tu mets du parfum magique, Ciri ?

— Non, j'utilise du savon ! Ce que vous devriez peut-être faire plus souvent !

— Oh ! fit Eurneid dans une grimace. Comme elle est sarcastique et méchante ! Et aussi orgueilleuse !

— Elle n'était pas comme ça avant, se rengorgea Iola. Elle a changé depuis qu'elle passe tout son temps avec cette sorcière. Elle dort avec, elle mange avec, elle ne quitte pas cette Yennefer d'une semelle. Elle ne vient pratiquement plus au temple assister aux cours ; quant à nous, elle n'a même plus une seule seconde à nous consacrer !

— Et nous, nous devons faire toutes ses corvées ! À la cuisine comme au jardin ! Regarde, Iola, comment sont ses mains ! Ce sont des mains de reine !

— C'est ainsi ! piailla Ciri. Si tu as un peu de cervelle, tu étudies ! Si tu n'en as pas, tu passes le balai !

— Et toi, tu ne fais que voler sur ton balai, pas vrai ? Magicienne des sept douleurs !

— Ce que tu peux être bête !

— C'est toi qui es bête !

— C'est pas vrai !

— Si, c'est vrai ! Viens, Iola, ne fais pas attention à elle. Les magiciennes ne sont pas une bonne compagnie pour nous.

— Bien sûr que ce n'est pas pour vous ! vociféra Ciri en jetant à terre son panier rempli de grain. Les poules vous correspondent davantage !

Les deux adeptes s'éloignèrent avec dédain au milieu d'une foule de volailles caquetantes.

Ciri poussa un juron d'une voix forte, reprenant pour l'occasion l'expression préférée de Vesemir qu'elle ne comprenait pas tout à fait. Elle y accola quelques mots entendus de la bouche de Yarpén Zigrin, dont le sens lui échappait totalement. D'un coup de pied, elle chassa les poules qui se pressaient autour des graines renversées. La fillette ramassa son panier, le retourna entre ses mains, puis elle virevolta dans une pirouette de sorceleur et le lança tel un disque par-delà les toits en roseau des poulaillers. Elle pivota sur ses talons et se mit à



courir à travers le parc du temple.

La course de Ciri était légère ; la fillette contrôlait habilement sa respiration. Tous les deux arbres, elle réalisait une demi-pirouette en souplesse et simulait une botte avec une épée imaginaire avant d'exécuter aussitôt une esquivé et une feinte qu'on lui avait apprises. Elle passa par-dessus la clôture avec agilité et atterrit mollement sur ses jambes pliées.

— Jarre ! cria-t-elle en levant la tête en direction d'une petite fenêtre béante dans le mur de pierre de la tour. Jarre, tu es là ? Hé ! C'est moi !

— Ciri ? (Le garçon se pencha au-dehors.) Que fais-tu là ?

— Je peux venir te voir ?

— Maintenant ? Hum... Eh bien, oui... Viens, je t'en prie.

Elle grimpa l'escalier à la vitesse d'une tornade, et surprit le jeune adepte alors que, le dos tourné, il rajustait en hâte ses vêtements et recouvrait des parchemins qui étaient sur une table par d'autres parchemins. Jarre se recoiffa du bout des doigts, s'éclaircit la voix et s'inclina maladroitement. Ciri planta ses pouces derrière sa ceinture et secoua sa frange cendrée.

— C'est quoi cette guerre dont tout le monde parle ? lâcha-t-elle de but en blanc. Je veux savoir !

— Entre, je t'en prie. Assieds-toi.

Ciri parcourut la pièce du regard. Quatre grandes tables croulaient sous des piles d'ouvrages et des rouleaux de parchemin. Il n'y avait qu'une seule chaise. Elle aussi, totalement encombrée.

— La guerre ? balbutia Jarre. Oui, j'ai entendu ces rumeurs... Cela t'intéresse vraiment ? Toi, une fi... Non, ne t'assieds pas sur cette table, s'il te plaît, je viens à peine de mettre de l'ordre dans ces documents... Assieds-toi plutôt sur la chaise. Attends un peu, je vais enlever ces livres... Dame Yennefer sait-elle que tu es ici ?

— Non.

— Hum... Et mère Nenneke ?

Ciri fit la grimace. Elle savait où il voulait en venir. Jarre, qui était un jeune homme âgé de seize ans, était un élève de la grande prêtresse que celle-ci destinait à devenir prêtre et chroniqueur. Il habitait Ellander où il travaillait en tant que greffier auprès du tribunal d'instance, mais il passait moins de temps dans le bourg qu'au temple de Melitele, où il étudiait, recopiait et enluminaient les œuvres de la bibliothèque sacrée, des jours – parfois même des nuits – durant. Ciri n'avait jamais entendu Nenneke le dire, mais il était évident que la grande prêtresse ne souhaitait guère que Jarre tourne autour des adeptes et inversement. Toutes les jeunes filles du temple le dévisageaient et cancanient librement à son sujet, en envisageant les perspectives que pourrait ouvrir, dans l'enceinte du temple, la

présence régulière d'un être qui portait un pantalon. Ciri en était très étonnée, car Jarre était tout à fait le contraire de ce que devait être, selon elle, un homme attirant. D'après ses souvenirs, à Cintra, un homme séduisant avait la tête qui touchait le plafond et des épaules qui ne passaient pas les portes, jurait comme un nain, beuglait comme un bœuf et empestait le cheval, la sueur et la bière à trente pas, à toute heure du jour et de la nuit. Les hommes qui ne correspondaient pas à cette description étaient jugés indignes de toute forme d'intérêt par les dames de la cour de la reine Calanthe. Ciri avait eu l'occasion d'observer d'autres hommes : les druides sages et doux d'Angren, les colons bien bâtis et moroses de Sodden, les sorcisseurs de Kaer Morhen. Jarre, lui, était différent. Il était maigre comme un clou, avait un physique disgracieux, portait des vêtements trop larges qui empestaient l'encre et la poussière, ses cheveux étaient perpétuellement gras et, en guise de barbe, il avait sept ou huit longs poils au menton, dont environ la moitié sortait d'une grosse verrue. Ciri ne comprenait vraiment pas ce qui l'attirait tant dans la tour de Jarre. Elle aimait discuter avec ce garçon, il savait énormément de choses : on pouvait beaucoup apprendre de lui. Cependant, ces derniers temps, le regard que Jarre portait sur elle était étrange, brumeux et insistant.

— Alors ! s'impatienta Ciri. Tu vas me le dire oui ou non ?

— Il n'y a rien à dire. Il n'y aura pas de guerre. Ce ne sont que des rumeurs.

— Ah, vraiment ? s'esclaffait-elle. Ainsi, le prince enverrait des hertsans par pure plaisanterie ? L'armée se baladerait sur les grandes routes pour tuer l'ennui ? Ne me mens pas, Jarre. Tu passes du temps au bourg et au château, alors tu sais assurément quelque chose !

— Pourquoi ne poses-tu pas la question à dame Yennefer ?

— Dame Yennefer a des choses plus importantes à penser, gronda-t-elle avant de se raviser aussitôt. (Elle adressa un beau sourire au garçon et battit des cils.) Oh, Jarre ! Dis-le-moi, je t'en prie ! Tu es si intelligent ! Tu sais si bien et si savamment parler que je pourrais t'écouter des heures ! S'il te plaît !

Le garçon rougit, son regard s'alanguit et s'embrouilla. Ciri poussa un soupir discret.

— Hum... (Jarre se balançait d'un pied sur l'autre et agitait les mains, ne sachant visiblement pas quoi en faire.) Que pourrais-je te dire ? C'est vrai que les gens en ville jacassent, tout agités qu'ils sont à cause des événements de Dol Angra... Mais il n'y aura pas de guerre. C'est certain. Tu peux me croire.

— Oui, je pourrais, pouffa-t-elle. Mais je préférerais savoir sur quoi repose ta certitude. Tu ne sièges pas au conseil du prince à ce que je sache. Et si l'on t'a nommé voïvode hier, alors dis-le-moi, que je

puisse te féliciter.

— Moi, j'étudie les traités d'histoire, rétorqua Jarre en rougissant. On peut en apprendre bien plus qu'en siégeant à un conseil. J'ai lu *l'Histoire des guerres* écrite par le maréchal Pelligran, *la Stratégie* du duc de Ruyter, *les Avantages de la cavalerie légère irrégulière de Rédanie* par Bronibor... Et dans la situation politique actuelle, je m'y connais suffisamment pour tirer des conclusions par analogie. Tu sais ce qu'est une analogie ?

— Bien sûr, prétendit Ciri alors qu'elle retirait un brin d'herbe coincé dans la boucle de sa chaussure.

— Si nous appliquons l'histoire des précédentes guerres à la géographie politique actuelle (le regard du garçon se perdit au plafond), nous pouvons aisément en conclure que les incidents frontaliers, comme ceux de Dol Angra, sont accidentels et sans importance. En tant qu'adepte de la magie, tu dois aussi connaître la géographie politique actuelle ?

Ciri ne répondit pas ; elle jeta un regard distrait aux parchemins posés sur la table, puis commença à feuilleter quelques pages d'un gros ouvrage à la reliure de cuir.

— Laisse, ne touche pas à ça, s'inquiéta Jarre. C'est une œuvre rare et inestimable.

— Je ne vais pas te la manger.

— Tu as les mains sales.

— Moins que les tiennes. Dis-moi, tu as peut-être une carte ici ?

— Oui, j'en ai une, mais elle est rangée dans mon coffre, s'empessa de répondre le garçon.

Cependant, à la vue de la moue qu'affichait Ciri, il poussa un soupir, alla à son coffre, enleva les rouleaux de parchemin posés dessus, souleva le couvercle, s'agenouilla et se mit à fouiller à l'intérieur. Tout en se tortillant sur sa chaise et en balançant les jambes, Ciri continuait à feuilleter l'ouvrage. Une feuille libre glissa soudain d'entre les pages. Une femme entièrement nue, aux longs cheveux bouclés, y était représentée, enlacée dans les bras d'un homme barbu, entièrement nu lui aussi. Tout en tirant la langue, la fillette tourna longtemps l'estampe en tous sens, ne sachant pas où se trouvaient le haut et le bas. Elle découvrit enfin le détail le plus important du dessin et se mit à rire. Jarre, qui s'approchait d'elle avec un gros rouleau de parchemin sous le bras, devint cramoisi, lui prit l'estampe des mains sans mot dire et la cacha sous les liasses de papier qui recouvraient la table.

— Une œuvre rare et inestimable ? ironisa la fillette. C'est donc ce genre d'analogies que tu étudies ? Il y en a d'autres comme ça ? C'est curieux, cet ouvrage s'intitule *l'Art de soigner et de guérir*. J'aimerais bien savoir quel genre de maladie on guérit de cette

manière.

— Tu sais lire les premières runes ? s'étonna le garçon en toussotant, embarrassé. J'ignorais que...

— Tu ignores encore beaucoup de choses, répliqua Ciri d'un air prétentieux. Qu'est-ce que tu crois ? Je ne suis pas une de ces adeptes à la mords-moi-le-doigt. Je suis une... magicienne. Allons, montre-moi cette carte, à la fin !

Ils s'agenouillèrent tous deux sur le sol et durent maintenir avec les mains et les genoux la feuille récalcitrante qui voulait obstinément s'enrouler de nouveau. Ciri finit par plaquer l'un des coins de la carte sous un pied de la chaise tandis que Jarre fit de même avec un lourd ouvrage intitulé *la Vie et les Faits du grand roi Radovid*.

— Hum... Cette carte n'est pas vraiment lisible ! Je n'arrive pas du tout à m'orienter... Où sommes-nous ? Où est Ellander ?

— Ici. (Jarre l'indiqua du doigt.) Ce territoire-là, c'est la Témérie. Là, c'est Wyzima, le siège de notre roi Foltest. C'est ici, dans la vallée du Pontar, que se trouve la principauté d'Ellander. Et ici... Oui, ici, c'est notre temple.

— Et ce lac, quel est-il ? Il n'y a pas de lac par chez nous.

— Ce n'est pas un lac. C'est une tâche d'encre...

— Ah bon. Et là... Là, c'est Cintra, n'est-ce pas ?

— Oui. Au sud d'Autre Rive et de Sodden. Et par là, regarde, coule la rivière Iaruga qui se jette dans la mer justement à Cintra. J'ignore si tu le sais, mais ce pays est actuellement occupé par les Nilfgaardiens...

— Je sais, coupa Ciri en serrant le poing. Je le sais très bien. Et où se trouve ce Nilfgaard ? Je ne le vois pas ici. Ta carte est trop petite ou quoi ? Donnes-en une plus grande !

— Laisse-moi réfléchir... (Jarre se gratta la verrue qu'il avait au menton.) Je n'en ai pas de plus grande... Mais je sais que Nilfgaard se trouve plus loin, vers le sud... Heu, plus ou moins là, je crois.

— C'est si loin que ça ? s'étonna Ciri en regardant l'endroit que le garçon indiquait au sol. Ils sont venus de si loin ? Et, en route, ils ont conquis tous ces royaumes ?

— Oui, c'est exact. Ils ont pris Metinna, Maecht, Nazair, Ebbing, tous les royaumes situés au sud des montagnes d'Amell. Les Nilfgaardiens appellent désormais ces royaumes – Cintra et le Haut-Sodden y compris – des provinces. Cependant, ils n'ont pas réussi à conquérir le Bas-Sodden, Verden et Brugge. Ici, sur la rive de la Iaruga, ils ont été battus par les armées des Quatre Royaumes qui ont mis un terme à leur avancée...

— Je sais, j'ai suivi des cours d'histoire. (Ciri plaqua vivement sa main sur la carte.) Bon, maintenant Jarre, parle-moi de la guerre. Nous sommes agenouillés sur notre géographie politique. Alors tire tes

conclusions par analogie et par tout ce que tu veux d'autre. Je suis tout ouïe.

Le garçon s'éclaircit la voix, rougit et se mit ensuite à donner des explications en désignant les régions de la carte qui l'intéressaient avec la pointe d'une plume d'oie.

— Actuellement, la frontière qui nous sépare des Royaumes du Sud conquis par Nilfgaard est, comme tu le vois, la rivière Iaruga. C'est un obstacle quasiment infranchissable. Elle n'est pratiquement jamais gelée et, durant la saison des pluies, son débit peut être tel que son lit atteint presque un mile de largeur. Sur une grande distance, heu... ici, elle coule entre des rives escarpées et inaccessibles, au cœur des rocs de Mahakam...

— Le territoire des nains et des gnomes ?

— Oui. C'est pourquoi la Iaruga ne peut être franchie qu'ici, au niveau du cours inférieur, à Sodden, et là, à hauteur du cours médian, dans la vallée Dol Angra...

— Et c'est justement à Dol Angra qu'ont eu lieu ces... incidents ?

— Attends un peu. Je suis en train de t'expliquer qu'aucune armée n'est actuellement en mesure de franchir la rivière Iaruga en force. Les deux vallées accessibles que traversaient les armées depuis des siècles sont massivement investies et défendues aussi bien par Nilfgaard que par nous. Jette un œil sur la carte. Vois combien de forteresses y sont représentées. Regarde : là, c'est Verden, là, c'est Brugge et, ici, ce sont les îles Skellige...

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? Cette grosse tache blanche ?

Jarre s'approcha de Ciri. La fillette sentit la chaleur de son genou.

— C'est la forêt de Brokilone, dit-il. Un territoire où il est défendu de pénétrer. C'est le royaume des dryades sylvestres. Brokilone défend aussi notre flanc. Les dryades ne laisseront jamais personne traverser leur territoire. Les Nilfgardiens non plus...

— Hum... (Ciri se pencha sur la carte.) Ici, c'est Aedirn... et la ville de Vengerberg... Jarre ! Arrête ça immédiatement !

Le garçon retira vivement ses lèvres des cheveux de la jeune fille, et devint rouge comme une pivoine.

— Je ne veux pas que tu me fasses ce genre de choses !

— Ciri, je...

— Je suis venue te voir pour te parler d'une affaire grave, comme une magicienne à un savant, déclara-t-elle sur un ton froid et solennel qui imitait parfaitement celui de Yennefer. Alors comporte-toi comme il faut !

Le « savant » rougit plus encore ; il avait un air si stupide que la « magicienne » eut beaucoup de mal à contenir son rire en se penchant de nouveau sur la carte.

— Jusqu'à présent, ta géographie ne prouve absolument rien,

reprit-elle. Tu me parles de la rivière Iaruga, et pourtant Nilfgaard l'a déjà franchie une fois. Qu'est-ce qui l'en empêcherait aujourd'hui ?

— Cette fois-là, il n'avait face à lui que Brugge, Sodden et la Témérie, répondit Jarre en toussotant et en épongeant la sueur qui était soudain apparue sur son front. Aujourd'hui, nous sommes unis par une alliance. Comme nous l'étions lors de la bataille de Sodden. Les Quatre Royaumes. La Témérie, la Rédanie, Aedirn et Kaedwen...

— Kaedwen, déclara fièrement Ciri. Oui, je sais en quoi consiste cette alliance. Le roi Henselt de Kaedwen apporte une aide secrète spéciale au roi Demawend d'Aedirn. On transporte cette aide dans des tonneaux. Et quand le roi Henselt soupçonne quelqu'un de trahison, il remplit ces tonneaux de cailloux. Il lui tend un piège...

Elle s'interrompt, s'étant souvenue que Geralt lui avait interdit de parler des événements de Kaedwen. Jarre la regardait d'un air soupçonneux.

— Vraiment ? Et comment sais-tu tout cela ?

— Je l'ai lu dans le livre du maréchal Pélican, lâcha-t-elle. Et dans d'autres analogies. Raconte donc ce qui s'est passé dans ce Dol Angra ou je ne sais quoi. Mais d'abord, montre-moi où ça se trouve.

— Ici. Dol Angra est une vaste vallée, c'est par là que passe le chemin qui mène du sud jusqu'aux royaumes de Lyrie et de Rivie, vers Aedirn, et, plus loin, vers Dol Blathanna et Kaedwen... Et en passant par la vallée du Pontar, il mène jusqu'à nous, et jusqu'en Témérie.

— Que s'est-il passé là-bas ?

— Des affrontements ont eu lieu, à ce qu'il paraît. Je ne sais pas grand-chose à ce sujet. Mais c'est ce qu'on dit au château.

— Si des affrontements ont eu lieu, c'est que la guerre a commencé ! fit Ciri en fronçant les sourcils. Alors qu'est-ce que tu me chantes ?

— Ce n'est pas la première fois que cela arrive, expliqua Jarre, mais la fillette remarqua qu'il était de moins en moins sûr de lui. Ce type d'incidents survient très souvent aux frontières. Mais ils n'ont guère d'importance.

— Et pourquoi ça ?

— Il y a égalité des forces. Ni Nilfgaard ni nous ne sommes capables de faire quoi que ce soit. Et aucune des deux parties ne veut donner de casus belli à son adversaire...

— Donner quoi ?

— Une raison d'entamer une guerre. Tu comprends ? C'est pourquoi les incidents armés de Dol Angra sont assurément fortuits. Il s'agit à coup sûr d'attaques de brigands ou d'échauffourées avec des contrebandiers... Ce ne peut en aucun cas être le fait d'une armée régulière, ni de la nôtre ni de celle de Nilfgaard... Parce que ce serait justement un casus belli...

— Ah... Écoute, Jarre, dis-moi...

Ciri s'interrompit. Elle leva soudain la tête, porta ses doigts à ses tempes d'un geste vif et plissa le front.

— Je dois y aller, dit-elle. Dame Yennefer m'appelle.

— Tu peux l'entendre ? s'intéressa le garçon. À distance ? De quelle manière...

— Je dois y aller, répéta Ciri alors qu'elle se relevait et frottait ses genoux pour en chasser la poussière. Écoute, Jarre. Je pars avec dame Yennefer pour une affaire de grande importance. J'ignore quand nous rentrerons. Je t'avertis tout de suite qu'il s'agit d'une mission secrète qui ne concerne que les magiciennes, alors ne pose pas de question.

Jarre se leva à son tour. Il rajusta ses vêtements, mais il ne savait toujours pas quoi faire de ses mains. Son regard s'alanguit de manière écoeurante.

— Ciri...

— Quoi encore ?

— Je... je...

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, lâcha-t-elle avec impatience en écarquillant ses grands yeux d'émeraude. Apparemment, tu ne le sais pas toi-même. J'y vais. Salut, Jarre.

— Au revoir... Ciri. Bonne route ! Je... je penserai à toi...

Ciri poussa un long soupir.

\*\*\*

— Me voilà, dame Yennefer !

Elle déboula dans la pièce tel un projectile de catapulte. La porte qu'elle avait violemment poussée heurta le mur avec fracas. Le tabouret qui se trouvait en travers de sa route menaçait de lui casser une jambe, mais Ciri sauta agilement par-dessus, exécuta un demi-tour avec grâce, mima un coup d'épée et se mit à rire joyeusement du petit tour qu'elle venait de réussir. Malgré sa course rapide, elle ne haletait pas, sa respiration était calme et régulière. Elle contrôlait désormais son souffle à la perfection.

— Me voilà ! répéta-t-elle.

— Enfin ! Déshabille-toi et saute dans ton bain. Plus vite que ça.

La magicienne ne s'était pas retournée ; elle observait Ciri dans le reflet du miroir posé sur la table. D'un geste lent, elle coiffait ses boucles noires humides qui ne se tendaient sous la pression du peigne que pour retrouver aussitôt leur brillant ondoitement.

La fillette défit en hâte les boucles de ses chaussures qu'elle jeta au loin, se libéra de ses vêtements et sauta dans le baquet avec un grand plouf. Elle saisit le savon et commença à se frotter énergiquement les avant-bras.

Yennefer était immobile sur sa chaise ; elle regardait par la fenêtre tout en s'amusant avec son peigne. Ciri s'ébrouait, glougloutait

et crachait parce que de l'eau savonneuse lui était rentrée dans la bouche. Elle secoua la tête en se demandant s'il existait une formule magique qui permettrait de se laver sans eau ni savon et sans perdre de temps.

La magicienne reposa son peigne. Absorbée dans ses pensées, elle continuait à regarder par la fenêtre les nuées de corbeaux et de corneilles qui se dirigeaient vers l'est en poussant des croassements lugubres. Sur la table, à côté du miroir et d'une impressionnante quantité de flacons contenant des produits de beauté, étaient éparpillées quelques lettres. Ciri savait que Yennefer les avait longtemps attendues, car d'elles dépendait le jour où la magicienne et elle devraient quitter le temple. Contrairement à ce qu'elle avait dit à Jarre, la fillette n'avait aucune idée de leur destination ni du motif de leur départ. Mais dans ces lettres...

Tout en faisant clapoter l'eau de sa main gauche pour ne pas attirer l'attention de la magicienne, Ciri croisa les doigts de sa main droite, se concentra sur la formule appropriée, fixa son regard sur les lettres et envoya une impulsion.

— N'essaie même pas, lâcha Yennefer sans se retourner.

— Je croyais que..., répliqua la fillette en s'éclaircissant la voix. Je croyais que l'une d'elles était de Geralt...

— Si tel avait été le cas, je te l'aurais donnée. (La magicienne se retourna sur sa chaise et s'assit face à elle.) Tu en as encore pour longtemps, avec ce bain ?

— J'ai fini.

— Lève-toi, je te prie.

Ciri s'exécuta. Yennefer sourit discrètement.

— Eh oui, fit-elle. Ton enfance est bel et bien terminée. Tu t'es arrondie là où il le fallait. Baisse les bras, tes coudes ne m'intéressent guère. Allons, allons, ne fais pas tant de manières, ne joue pas les timides ! Il s'agit de ton corps, la chose la plus naturelle au monde. Le fait que tu grandisses est tout aussi naturel. Si ton destin avait été différent... S'il n'y avait pas eu cette guerre à l'époque, tu aurais été mariée depuis longtemps à un prince ou à un jeune roi. Tu en es consciente, je suppose ? Nous avons abordé les questions sexuelles assez souvent et assez précisément pour que tu saches aujourd'hui que tu es devenue une femme. Physiologiquement parlant, j'entends. Tu n'as pas oublié ce dont nous avons parlé, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne l'ai pas oublié.

— J'espère que tu ne souffres pas non plus de troubles de la mémoire lors de tes visites chez Jarre ?

Ciri baissa les yeux, mais juste un instant. Yennefer ne plaisantait pas.

— Essuie-toi et viens me voir, dit-elle sur un ton froid. Ne mets



pas d'eau partout, je te prie.

Enroulée dans une serviette, Ciri s'assit sur un tabouret, près des genoux de la magicienne. Yennefer commença à lui démêler les cheveux, coupant de temps à autre une mèche rebelle à l'aide de ciseaux.

— Tu es fâchée contre moi ? demanda la fillette avec hésitation. Parce que j'étais... dans la tour ?

— Non. Mais Nenneke n'aime pas ça. Tu le sais bien.

— Mais je n'ai rien... Ce Jarre ne m'intéresse absolument pas. (Ciri rougit légèrement.) J'ai seulement...

— Justement, marmonna la magicienne. Tu as seulement... Ne fais pas l'enfant, je te rappelle que tu n'en es plus une. Dès qu'il te voit, ce garçon se met à saliver et à bégayer. Tu ne le vois pas ?

— Ce n'est pas de ma faute ! Qu'est-ce que je suis censée faire alors ?

Yennefer cessa de coiffer Ciri, et la toisa de son profond regard violet.

— Ne joue pas avec lui. C'est mal.

— Mais je ne joue pas avec lui ! Je ne fais que parler !

— J'ose espérer qu'au cours de ces discussions, tu as bien à l'esprit ce que je t'ai demandé. (La magicienne fit claquer ses ciseaux en coupant une autre mèche particulièrement indisciplinée.)

— Mais oui !

— C'est un garçon à l'esprit vif et intelligent. Une parole inconsidérée pourrait le mettre sur la voie, attirer son attention sur des affaires qu'il ne doit pas connaître. Que personne ne doit connaître. Tu entends, Ciri ? Absolument personne ne doit savoir qui tu es.

— Je sais, répéta Ciri. Je n'ai rien dit à personne, tu peux en être sûre. Dis-moi, c'est à cause de cela que nous devons partir si précipitamment ? Tu as peur que quelqu'un apprenne que je suis là ?

— Non. Il y a d'autres raisons.

— C'est parce qu'il y aura peut-être... la guerre ? Tout le monde parle d'une nouvelle guerre ! Il n'est plus question que de cela, dame Yennefer.

— C'est vrai, confirma froidement la magicienne en faisant claquer ses ciseaux au-dessus de l'oreille de Ciri. Cela fait partie des sujets dits récurrents. On a parlé des guerres, on en parle et on en parlera encore. D'ailleurs, ce n'est pas sans raison : des guerres, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Baisse la tête.

— Jarre disait que... qu'il n'y aurait pas la guerre contre Nilfgaard. Il parlait d'analogies... Il m'a montré une carte. Moi-même je ne sais plus quoi penser. J'ignore ce que sont ces analogies, sûrement des choses très intelligentes... Jarre lit des tas d'ouvrages

savants et il fait son intéressant, mais moi je pense que...

— Ce que tu penses m'intéresse, Ciri.

— À Cintra... Cette fois-là... Dame Yennefer, ma grand-mère était bien plus intelligente que Jarre. Le roi Eist aussi était intelligent, c'était un navigateur, il avait tout vu, même une licorne de mer, même un serpent de mer, et je parie qu'il avait observé, dans sa vie, plus d'une analogie... À quoi ça a servi ? Soudain, ces Nilfgaardiens sont venus, et...

Ciri leva la tête, sa voix s'étrangla. Yennefer l'enlaça et la pressa contre elle.

— Je sais, dit-elle à voix basse. Malheureusement, tu as raison, mon petit laideron. Si notre capacité à tirer profit de notre expérience et à en retenir les leçons était décisive, nous aurions oublié depuis longtemps ce qu'est la guerre. Mais aucune expérience, aucune analogie n'est parvenue à empêcher ceux qui veulent la guerre de la faire, et il en sera toujours ainsi.

— Alors, c'est donc vrai... Il y aura bien la guerre. C'est pour cela que nous devons partir ?

— N'en parlons plus. Ne nous inquiétons pas à l'avance.

Ciri renifla.

— Moi, j'ai déjà vu la guerre, murmura-t-elle. Je ne veux plus la voir. Plus jamais. Je ne veux plus me retrouver seule, ni avoir peur, ni perdre tout ce que j'avais, comme cette fois-là. Je ne veux pas perdre Geralt... ni toi, dame Yennefer. Je veux être avec toi. Et avec lui. Pour toujours.

— Tu le seras. (La voix de la magicienne tremblait légèrement.) Et moi, je serai avec toi, Ciri. Toujours. Je te le promets.

Ciri renifla de nouveau. Yennefer toussa tout bas, elle reposa les ciseaux et le peigne, se leva et s'approcha de la fenêtre. Des corbeaux qui volaient en direction des montagnes croassaient toujours.

— Lorsque je suis arrivée ici (la magicienne reprit soudain la parole de la voix sonore et légèrement ironique qu'elle avait d'habitude), lorsque nous nous sommes rencontrées pour la première fois... tu ne m'aimais pas.

Ciri gardait le silence. *Notre première rencontre, se dit-elle. Je m'en souviens. J'étais avec les autres filles dans la grotte, Herbière nous montrait les plantes et les herbes qui y poussaient. C'est alors que Iola la Première était entrée et avait murmuré quelque chose à l'oreille d'Herbière. La prêtresse avait fait une grimace de mécontentement. Alors Iola la Première s'était avancée vers moi avec un air étrange. « Prends tes affaires, Ciri, m'avait-elle dit. Va vite au réfectoire. Mère Nenneke te demande. Quelqu'un est venu te voir. »*

*Je sentais sur moi des regards étranges, significatifs, je lisais de l'excitation dans les yeux qui m'observaient. Et j'ai entendu un murmure.*

« Yennefer, la magicienne. Plus vite, Ciri. Dépêche-toi. Mère Nenneke t'attend. Elle aussi t'attend. »

*J'ai tout de suite su que c'était elle, pensa Ciri. Parce que je l'avais vue. Je l'avais vue la nuit précédente. En rêve.*

*C'était elle.*

*Je ne connaissais pas encore son nom. Dans mon rêve, elle était restée silencieuse. Elle n'avait fait que me regarder et, derrière elle, dans la pénombre, j'avais vu une porte fermée...*

Ciri poussa un soupir. Yennefer se retourna ; l'étoile d'obsidienne qu'elle portait au cou scintillait de mille feux.

— Tu as raison, avoua la fillette sur un ton grave, en plongeant son regard dans celui – violet – de la magicienne. Je ne t'aimais pas.

\*\*\*

— Approche, Ciri, fit Nenneke. Voici dame Yennefer de Vengerberg, maîtresse de la magie. N'aie pas peur. Dame Yennefer sait qui tu es. Nous pouvons lui faire confiance.

La fillette s'inclina en croisant les mains dans un geste empreint de respect. La magicienne s'approcha d'elle en faisant bruisser sa longue robe noire. Elle saisit la jeune adepte par le menton, lui releva la tête avec désinvolture et la tourna vers la gauche puis vers la droite. Ciri sentit la colère et la révolte l'envahir : elle n'avait pas l'habitude d'être traitée de cette manière. En même temps, elle fut prise d'une folle jalousie. Yennefer était très belle. Comparée au charme discret, fade et plutôt commun des prêtresses et des adeptes que Ciri voyait tous les jours, la magicienne était d'une beauté éclatante, ostentatoire même, qu'elle prenait soin de souligner dans ses moindres détails. Ses boucles noires, qui retombaient en cascade sur ses épaules, réfléchissaient la lumière telles les plumes d'un paon, et ondulaient à chacun de ses mouvements. Ciri eut soudain honte, honte de ses coudes écorchés, de ses mains gercées, de ses ongles cassés, de ses cheveux sales et en désordre. Elle fut prise du vif désir de posséder tout ce qu'avait Yennefer : une gorge magnifique, largement dégagée, ornée d'un joli petit ruban de velours noir et d'une belle étoile scintillante ; de longs cils et des sourcils réguliers, soulignés de khôl, des lèvres fières. Et ces deux rondeurs, enserrées dans du tissu noir et de la dentelle blanche, qui se soulevaient à chacune de ses respirations.

— Alors c'est ça, la célèbre Enfant Surprise ? (La magicienne tordit légèrement les lèvres.) Regarde-moi dans les yeux, fillette.

Ciri frémit et rentra la tête dans les épaules. Non, ça, elle ne l'enviait pas à Yennefer, c'était bien là la seule chose qu'elle ne désirait pas avoir ni ne voulait regarder – ce regard violet, aussi profond qu'un lac abyssal, étrangement brillant, froid et mauvais. Un regard terrible.

La magicienne se tourna vers la grande prêtresse au physique corpulent. Dans la lumière du soleil qui pénétrait par les fenêtres du réfectoire, l'étoile qu'elle portait au cou se mit à briller de mille feux.

— Oui, Nenneke, déclara-t-elle. Cela ne fait aucun doute. Il suffit de regarder ses yeux verts pour savoir qu'il y a quelque chose en elle. Un front haut, des sourcils au dessin régulier, un joli écartement des yeux. Un nez fin, de longs doigts, un pigment de cheveux rare. C'est le sang des elfes, à n'en pas douter, bien qu'elle n'en ait pas beaucoup. Son arrière-grand-père ou son arrière-grand-mère était de race elfique. Je me trompe ?

— Je ne connais pas son ascendance, répondit calmement la grande prêtresse. Cela ne m'intéressait pas.

— Elle est grande pour son âge, poursuivit la magicienne en continuant à jauger Ciri du regard.

La fillette bouillonnait de colère ; elle luttait contre l'envie irrésistible de hurler aussi fort que le lui permettraient ses poumons, de taper du pied et de s'enfuir vers le parc, en renversant au passage le vase sur la table et en claquant la porte si violemment que l'enduit du plafond s'effriterait.

— Elle s'est pas mal développée. (Yennefer n'avait toujours pas détaché son regard de la fillette.) A-t-elle souffert de maladies infectieuses au cours de son enfance ? Ah ! J'oubliais... Cela non plus, tu n'as pas dû le lui demander. Elle n'a pas été malade chez toi ?

— Non.

— Pas de migraine ? Pas d'évanouissement ? Est-elle encline aux refroidissements ? A-t-elle des règles douloureuses ?

— Non. Elle a juste ces rêves.

— Je sais. (Yennefer rejeta ses cheveux en arrière.) Il me l'a écrit. D'après sa lettre, ils n'ont fait aucune... expérimentation sur elle à Kaer Morhen. Je voudrais croire que c'est la vérité.

— C'est la vérité. Ils ne lui ont donné que des stimulants naturels.

— Les stimulants ne sont jamais naturels, jamais ! rétorqua la magicienne en élevant la voix. Ce sont peut-être justement ces stimulants qui ont intensifié ses symptômes... Par la malepeste ! Je ne le croyais pas aussi irresponsable !

— Calme-toi. (Nenneke lui jeta un regard froid dont avait soudain presque disparu toute trace de respect.) Je t'ai dit que c'étaient des substances naturelles totalement inoffensives. Excuse-moi, très chère, mais dans ce domaine je m'y connais plus que toi. Je sais que tu as beaucoup de mal à te soumettre à quelque autorité que ce soit, mais, dans ce cas précis, je suis obligée de te l'imposer. Ne parlons plus de ça.

— Comme tu voudras. (Yennefer pinça les lèvres.) Allons, suis-moi, fillette. Nous n'avons pas beaucoup de temps, ce serait un péché

de le perdre.

Ciri eut du mal à empêcher ses mains de trembler ; elle avala sa salive et lança un regard interrogateur à Nenneke. Le visage de la grande prêtresse était grave et semblait inquiet ; le sourire qu'elle afficha en réponse à la question muette de la fillette manquait terriblement de sincérité.

— Tu vas suivre dame Yennefer à présent, dit-elle. C'est elle qui sera ta tutrice pendant un certain temps.

Ciri baissa la tête et serra les dents.

— Tu dois sans doute être surprise qu'une maîtresse de la magie vienne soudain te prendre sous son aile, poursuit Nenneke. Mais tu es une fille intelligente, Ciri. Tu dois te douter de la raison de ce choix. Tu as hérité de tes ancêtres certaines... propriétés. Tu sais de quoi je veux parler. Auparavant, tu venais me voir après tes cauchemars, après ces alertes nocturnes au dortoir. Je n'étais pas capable de t'aider. Mais dame Yennefer...

— Dame Yennefer, coupa la magicienne, fera tout ce qu'il faut. Nous y allons, fillette.

— Va. (Nenneke hocha la tête en tentant en vain de donner à son sourire un semblant de naturel.) Va, mon enfant. Souviens-toi qu'avoir pour tutrice quelqu'un comme dame Yennefer est un grand privilège. Ne fais honte ni au temple ni à nous, tes professeurs. Et sois obéissante.

*Je vais m'enfuir cette nuit, décida Ciri. Je vais retourner à Kaer Morhen. Je volerai un cheval dans l'écurie et elles ne me reverront plus !*

— C'est ça ! fit la magicienne à voix basse.

— Pardon ? (La prêtresse releva la tête.) Tu as dit quelque chose ?

— Non, rien, répondit Yennefer dans un sourire. Tu as simplement cru entendre quelque chose. Ou peut-être est-ce moi ? Jette un œil à ta protégée, Nenneke. Elle sort ses griffes comme une chatte. Elle a des éclairs dans les yeux, est prête à bondir, et, si elle pouvait filer doux, elle le ferait. Une vraie sorceleuse ! Il faudra bien la prendre au collet et lui limer ses petites griffes.

— Un peu de compréhension. (Les traits de la grande prêtresse se durcirent ostensiblement.) Je t'en prie, fais preuve de bonté et d'indulgence. Elle n'est vraiment pas celle que tu crois.

— Que veux-tu dire par là ?

— Elle n'est pas ta rivale, Yennefer.

La magicienne et la prêtresse se toisèrent l'espace d'un instant ; Ciri sentit l'air vibrer et une tension étrange et terrible grandir entre elles. Cela dura une fraction de seconde, puis la tension disparut et Yennefer éclata d'un rire franc et sonore.

— J'avais oublié, rétorqua la magicienne. Tu es toujours de son côté, n'est-ce pas, Nenneke ? Tu es toujours pleine d'égards pour lui.

Telle la mère qu'il n'a jamais eue.

— Et toi, tu es toujours contre lui, répliqua la prêtresse dans un sourire. Comme d'habitude, il suscite en toi un sentiment très fort. Et tu t'interdis de toutes tes forces d'appeler ce sentiment par son vrai nom.

Ciri sentit la rage se remettre à grandir quelque part dans le bas de son ventre, la contrariété lui battre dans les tempes et la révolte la gagner. Elle se rappelait le nombre de fois où elle avait entendu ce prénom, et dans quelles circonstances. Yennefer. Un prénom qui éveillait son inquiétude et qui était le symbole d'un secret menaçant. Elle devinait quel pouvait être ce secret...

*Elles parlent devant moi ouvertement, sans aucune gêne, se dit-elle alors qu'elle sentait de nouveau ses mains trembler de colère. Elles ne se préoccupent absolument pas de moi. Comme si j'étais une enfant. Elles parlent de Geralt devant moi, en ma présence, alors qu'elles n'en ont pas le droit, parce que je... je suis...*

*Qui suis-je donc ?*

— En ce qui te concerne, Nenneke, répondit la magicienne, tu t'amuses comme toujours à analyser les sentiments des autres, qui plus est à les interpréter à ta façon !

— Et je fourre mon nez dans les affaires des autres, c'est ce que tu insinues ?

— Je ne voulais pas dire ça. (Yennefer secoua ses boucles noires qui s'enroulèrent comme des serpents.) Merci de l'avoir fait pour moi. À présent, changeons de sujet de discussion, je te prie. Car celui dont nous débattons est particulièrement stupide. C'en est même honteux devant notre jeune adepte. Quant à la compréhension que tu me demandais d'avoir... Je lui en témoignerai. Pour ce qui est d'avoir du cœur, je peux rencontrer quelque difficulté dans ce domaine, puisqu'il est communément admis que je ne possède pas un tel organe. Mais nous nous arrangerons. Pas vrai, Surprise ?

Yennefer sourit à Ciri, et la fillette, malgré elle, et en dépit de la colère et de l'énervement qui l'habitaient, dut lui rendre son sourire. Parce qu'il était doux, bienveillant, sincère. Et très beau.

\*\*\*

Ciri écouta le discours de Yennefer jusqu'au bout. Elle lui tournait le dos avec ostentation, feignant de concentrer toute son attention sur le bourdon qui volait bruyamment autour de l'une des mauves qui poussaient au pied du temple.

— Personne ne m'a demandé mon avis, grogna-t-elle.

— À quel sujet ?

Ciri virevolta et donna un coup de poing rageur dans la mauve où s'était posé le bourdon. Celui-ci s'envola dans un vrombissement menaçant.

— Personne ne m'a demandé si je souhaitais t'avoir pour professeur !

Yennefer plaça ses poings sur ses hanches, des éclairs jaillirent de ses yeux.

— Quelle coïncidence ! persifla-t-elle. Figure-toi que l'on ne m'a pas non plus demandé si j'avais envie de t'instruire. L'envie n'a d'ailleurs rien à voir dans cette affaire. Je ne prends pas n'importe qui en apprentissage et, toi, malgré les apparences, il se pourrait bien que tu n'aies rien d'extraordinaire. On m'a demandé de vérifier ce qui t'arrivait. D'examiner ce que tu avais en toi et quelle menace cela pouvait représenter pour toi. Et j'ai donné mon accord, non sans réserve.

— Mais, moi, je n'ai toujours pas donné le mien !

La magicienne leva le bras et agita la main. Ciri sentit une pulsation dans ses tempes ; elle entendit un bruit dans ses oreilles, semblable à celui qui se produisait lorsqu'elle avalait sa salive, mais en plus intense. Elle fut gagnée par un engourdissement, une fatigue extrême, une faiblesse qui lui raidissait la nuque et lui amollissait les genoux.

Yennefer baissa le bras et ces sensations disparurent aussitôt.

— Écoute-moi bien attentivement, Surprise, dit-elle. Je peux sans peine t'ensorceler, t'hypnotiser ou te faire entrer en transe. Je peux te paralyser, te forcer à boire un élixir, te déshabiller complètement, t'allonger sur une table et t'examiner pendant des heures, en faisant une pause pour les repas, alors que toi, tu seras allongée, en train de regarder le plafond, incapable de bouger ne serait-ce que tes globes oculaires. C'est ce que je ferais avec le premier marmot venu. Si je ne veux pas te traiter ainsi, c'est parce qu'on voit au premier coup d'œil que tu es une fille intelligente, fière et qui a du caractère. Je ne veux faire honte ni à toi ni à moi. Pas devant Geralt. Parce que c'est lui qui m'a demandé d'examiner tes aptitudes. De t'aider à les contrôler.

— C'est ce qu'il t'a demandé, à toi ? Pourquoi il ne m'a rien dit ! Il ne m'a absolument pas consultée...

— Tu t'obstines avec ça, l'interrompit la magicienne. Personne ne t'a demandé ton avis, personne n'a pris la peine de vérifier ce que tu voulais ou ne voulais pas faire... Aurais-tu agi de sorte que l'on te considère comme une gamine mutine et têtue, à qui il ne valait pas la peine de poser ce genre de questions ? Mais moi, je vais prendre ce risque, je poserai la question que personne n'a voulu te poser : veux-tu te soumettre aux tests ?

— Mais que va-t-il se passer ? Quels sont ces tests ? Et pourquoi...

— Je te l'ai déjà expliqué. Si tu n'as pas compris, alors tant pis. Je n'ai pas l'intention d'aiguiser ta perception ni de développer ton intelligence. Je peux tester aussi bien une jeune fille intelligente

qu'une idiote.

— Je ne suis pas idiote ! Et j'ai tout compris !

— Tant mieux.

— Mais, je ne suis pas faite pour être magicienne ! Je n'ai aucun talent pour ça ! Je ne serai jamais une magicienne et je ne veux pas le devenir ! Je suis destinée à Geral... à être une sorceleuse ! Je ne suis que de passage ici ! Je vais bientôt rentrer à Kaer Morhen...

— Tu regardes mon décolleté avec insistance, fit froidement Yennefer en fronçant légèrement les sourcils. Vois-tu là quelque chose d'anormal ou serait-ce simplement de la jalousie ?

— Cette étoile..., murmura Ciri. En quoi est-elle faite ? Ces pierres bougent et scintillent étrangement...

— Elles battent, sourit la magicienne. Ce sont des diamants actifs incrustés dans de l'obsidienne. Tu veux les voir de près ? Les toucher ?

— Oui... Non ! (Ciri fit un pas en arrière en secouant la tête de colère ; elle voulait chasser le subtil parfum de lilas et de groseille à maquereau que dégageait Yennefer.) Non, je ne veux pas ! À quoi bon ? Ça ne m'intéresse pas... Pas du tout ! Je suis une sorceleuse, je n'ai aucun talent pour la magie ! Je ne suis pas faite pour être une magicienne, c'est pourtant clair ! Parce que je suis... Et d'ailleurs...

La magicienne s'assit sur le banc de pierre adossé au mur du temple et se mit à contempler ses ongles.

— ... Et d'ailleurs, je dois y réfléchir, conclut Ciri.

— Viens par là. Assieds-toi près de moi.

La fillette s'exécuta.

— Il me faut du temps pour réfléchir, dit-elle, incertaine.

— Tu as raison. (Yennefer opina du chef, le regard toujours fixé sur ses ongles.) C'est une décision importante. Qui demande réflexion.

Elles gardèrent le silence durant un moment. Les adeptes qui se promenaient dans le parc leur jetaient des regards curieux ; elles chuchotaient entre elles et étouffaient des rires.

— Alors ?

— Quoi, alors ?

— Tu as réfléchi ?

Ciri se leva d'un bond, s'ébroua et tapa du pied.

— Je... je..., haletait-elle de rage, ne pouvant reprendre sa respiration. Tu te moques de moi ? J'ai besoin de temps ! De beaucoup plus de temps ! Toute une journée... et toute une nuit !

Yennefer plongea ses yeux violets dans ceux de Ciri ; la fillette se courba sous le poids de ce regard.

— D'après le dicton, la nuit porte conseil, fit lentement la magicienne. Mais dans ton cas, Surprise, la nuit ne peut t'apporter qu'un nouveau cauchemar. Tu te réveilleras encore au milieu de tes cris, envahie par la douleur et couverte de sueur. Tu auras de nouveau



peur, peur de ce que tu auras vu, peur de ce dont tu ne parviendras pas à te souvenir. Et il n'y aura plus de rêve cette nuit-là. Seul restera l'effroi. Jusqu'à l'aube.

La fillette frémit, puis baissa la tête.

— Surprise (la voix de Yennefer avait radicalement changé), fais-moi confiance.

L'épaule de la magicienne était chaude. Le velours noir de sa robe ne demandait qu'à être touché. Son parfum de lilas et de groseille à maquereau était délicieusement entêtant. Son étreinte était rassurante et lénifiante, elle avait le pouvoir de détendre, d'apaiser les tensions, de calmer la colère et la révolte.

— Tu te soumettras aux tests, Surprise.

— Oui, je m'y soumettrai, répondit Ciri, avant de comprendre aussitôt qu'elle n'était pas obligée de répondre. Parce que ce n'était pas une question.

\*\*\*

— Je ne comprends vraiment rien à rien, dit Ciri. D'abord, tu dis que j'ai des dons parce que je fais ces rêves... Mais tu veux quand même me faire passer des tests et vérifier... Qu'en est-il, à la fin ? J'ai des aptitudes ou pas ?

— Ce sont les tests qui répondront à cette question.

— Les tests, les tests, répondit Ciri en faisant une grimace. Je te dis que je n'ai aucun don. Si j'en avais, je le saurais, non ? Mais si... si, par le plus grand des hasards, j'en avais un, que se passerait-il ?

— Il y a deux possibilités, l'informa la magicienne sur un ton détaché alors qu'elle ouvrait la fenêtre. Soit il faudra annihiler ce don soit il faudra t'apprendre à le maîtriser. Si tu possèdes un don et que tu es d'accord, j'essaierai de t'inculquer quelques notions élémentaires de magie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, des notions « élémentaires » ?

— Ce sont des notions de base.

Elles étaient seules, dans une grande pièce attenante à la bibliothèque qui était située dans une aile latérale et inoccupée du bâtiment, et que Nenneke avait mise à la disposition de la magicienne. Ciri savait que cette chambre était réservée aux invités. Elle savait que Geralt y séjournait chaque fois qu'il venait au temple.

— Tu vas vouloir m'apprendre la magie ? (La fillette s'assit sur le lit et passa sa main sur le damas de la couette.) Et m'emmener loin d'ici, c'est ça ? Je n'irai nulle part avec toi !

— Je partirai donc seule, répondit froidement la magicienne alors qu'elle défaisait les sangles de ses sacoches. Et je t'assure que cela ne fera aucune différence pour moi. Je t'ai pourtant dit que je ne t'éduquerais que si tu étais d'accord. Par ailleurs, je peux le faire ici, sur place.

— Combien de temps vas-tu m'édu... m'apprendre la magie ?

— Aussi longtemps que tu le voudras. (La magicienne se pencha, ouvrit une petite commode et en sortit un vieux sac de cuir, un ceinturon, une paire de chaussures fourrées et une petite bonbonne en grès recouverte d'osier. Ciri entendit la magicienne étouffer un juron tout en affichant un sourire, puis la vit ranger ses trouvailles à leur ancienne place, dans la commode. La fillette devina à qui appartenaient ces affaires. Qui les y avait laissées.)

— Comment ça, aussi longtemps que je le voudrais ? demanda Ciri. Si cet apprentissage m'ennuie ou ne me plaît pas...

— Nous y mettrons un terme. Il suffira que tu me le dises. Ou que tu me le prouves.

— Que je te le prouve ? Comment ?

— Si nous décidons de commencer l'apprentissage, j'exigerai de toi une obéissance absolue. Je répète : absolue. Si mon enseignement t'ennuie, tu n'auras qu'à me désobéir une fois et ton apprentissage prendra fin aussitôt. C'est bien clair ?

Ciri acquiesça d'un signe de tête et regarda furtivement la magicienne de ses grands yeux verts.

— Par ailleurs, poursuivit Yennefer alors qu'elle déballait ses sacoches, j'exigerai de toi une sincérité absolue. Tu n'auras pas le droit de me cacher quoi que ce soit. Si donc tu sens que tu en as assez, il te suffira de te mettre à me mentir, à faire semblant ou à te refermer sur toi-même. Si je te pose une question et que tu n'y réponds pas sincèrement, cela signifiera également la fin immédiate de ton apprentissage. Tu m'as bien comprise ?

— Oui, marmonna Ciri. Et est-ce que cette... sincérité... Est-ce que ça marche dans les deux sens ? Est-ce que je vais pouvoir... te poser des questions ?

Yennefer se tourna vers elle et ses lèvres se tordirent étrangement.

— Bien entendu, répondit-elle après un instant. Cela va de soi. C'est sur ce principe que reposeront l'enseignement et l'éducation que j'ai l'intention de te prodiguer. La sincérité va de pair avec la réciprocité. Tu pourras donc me poser des questions. À tout moment. Et moi, j'y répondrai. En toute franchise.

— À toutes mes questions ?

— À toutes tes questions.

— À partir de maintenant ?

— Oui. À partir de maintenant.

— Qu'y a-t-il entre Geralt et toi, dame Yennefer ?

Ciri faillit défaillir, effrayée par sa propre audace, et glacée par le silence qui venait tout à coup de s'abattre sur la pièce.

La magicienne s'approcha d'elle à pas lents, posa ses mains sur les épaules de la fillette et la regarda dans les yeux, de très près,

intensément.

— De la mélancolie, répondit-elle sur un ton grave. Des regrets. De l'espoir. Et de la peur. Oui, je crois n'avoir rien oublié. Bon, à présent, nous pouvons passer aux tests, petite vipère aux yeux verts. Nous allons vérifier si tu as des aptitudes. Quoique, après ta question, je serais fortement étonnée que tu n'en aies pas. Allons-y, mon laideron.

Ciri se rembrunit.

— Pourquoi m'appelles-tu comme ça ?

Yennefer sourit du coin des lèvres.

— Je t'ai promis d'être sincère.

\*\*\*

Ciri se redressa ; elle était énervée et se tortillait d'impatience sur sa chaise devenue douloureusement dure pour ses fesses – cela faisait plusieurs heures d'affilée qu'elle était assise dessus.

— Ça ne donnera rien ! grommela-t-elle en essuyant sur la table ses doigts salis par le fusain. Je n'arrive absolument à rien ! Je ne suis pas faite pour être une magicienne ! Je le savais depuis le début, mais tu n'as pas voulu m'écouter !

Yennefer haussa les sourcils.

— Tu dis que je n'ai pas voulu t'écouter, c'est bien ça ? C'est intéressant. D'ordinaire, je suis attentive à chaque phrase énoncée en ma présence et je la mémorise. À condition que, dans cette phrase, il y ait au moins une once de bon sens.

— Tu te moques toujours de moi. (Ciri grinçait des dents.) Alors que moi, je voulais juste te dire... Je voulais te parler de ces aptitudes. Parce que tu vois, à Kaer Morhen, dans les montagnes... je ne savais faire aucun Signe de sorceleur. Aucun !

— Je le sais.

— Vraiment ?

— Oui. Mais ça ne veut rien dire.

— Ah bon ? Mais... ce n'est pas tout !

— Je suis tout ouïe.

— Je ne suis pas faite pour ça. Tu ne le comprends donc pas ? Je suis... trop jeune.

— J'étais plus jeune que toi, lorsque j'ai commencé mon apprentissage.

— Mais je suis sûre que tu n'étais pas...

— Où veux-tu en venir, ma fille ? Cesse de bégayer, et fais-moi au moins une phrase complète, je te prie.

— C'est parce que... (Ciri baissa la tête, et rougit.) Parce que Iola, Myrrha, Eurneid et Katje, quand nous étions en train de déjeuner, elles se moquaient de moi, elles disaient que la magie n'avait aucune emprise sur moi, et que moi je ne pourrai pas en faire parce que...

parce que je suis... vierge, c'est-à-dire...

— Figure-toi que je sais ce que ça veut dire, l'interrompt la magicienne. Sans doute prendras-tu cela de nouveau comme une méchanceté de ma part, mais j'ai le regret de te dire que tu racontes des sornettes. Reprenons le test.

— Je suis vierge ! répéta Ciri avec insistance. À quoi bon faire ces tests ? Une vierge ne peut pas faire de la magie !

— Je ne vois pas d'autre issue alors. (Yennefer se renversa sur le dossier de sa chaise.) Va et perds ta virginité, si elle te dérange tant. J'attendrai. Mais fais vite si tu peux.

— Tu te moques de moi ?

— Ah, tu l'as remarqué ? (La magicienne afficha un léger sourire.) Je te félicite. Tu as réussi le premier test de perspicacité. À présent, passons au vrai test. Concentre-toi, s'il te plaît. Regarde : il y a quatre jeunes pins sur ce dessin. Chaque pin a un nombre de branches différent. Dessines-en un cinquième, qui devrait selon toi se trouver à l'emplacement vide.

— Les jeunes pins, c'est bête, déclara Ciri en tirant la langue et en dessinant au fusain un petit arbre légèrement tordu. Et ennuyeux ! Je ne vois pas ce que les pins ont à voir avec la magie ! Hein ? Dame Yennefer ! Tu as promis de répondre à toutes mes questions !

— Malheureusement, soupira la magicienne alors qu'elle prenait la feuille de papier et qu'elle examinait le dessin de Ciri, je crois bien que je vais regretter d'avoir fait cette promesse. Qu'est-ce que les pins ont à voir avec la magie ? Rien. Mais ton dessin est correct et tu l'as fait dans les temps. Vraiment, pour une vierge, c'est très bien.

— Rirais-tu de moi, par hasard ?

— Non. Je ne ris que rarement. Il me faut vraiment une bonne raison pour rire. Concentre-toi sur cette nouvelle feuille de papier, Surprise. Des rangées d'étoiles, de cercles, de croix et de triangles y sont dessinées. Dans chaque rangée, il y a un nombre différent d'éléments. Réfléchis et réponds à la question suivante : combien d'étoiles devrait-il y avoir dans la dernière rangée ?

— Les étoiles, c'est bête !

— Combien, fillette ?

— Trois !

Yennefer se plongea dans un long silence, le regard fixé sur un détail précis des portes sculptées de l'armoire. Le petit sourire méchant dessiné sur les lèvres de Ciri commença à se dissiper jusqu'à ce qu'il disparaisse totalement, sans laisser de trace.

— Tu étais sans doute curieuse de savoir ce qui allait se passer si tu me donnais une réponse bête et irréfléchie, articula la magicienne très lentement, alors qu'elle contemplait toujours l'armoire. Tu pensais peut-être que je n'allais pas le remarquer, persuadée que tu es que tes

réponses ne m'intéressent guère ? Tu avais tort. Tu pensais peut-être que j'allais en conclure que tu n'étais pas intelligente ? Là encore, tu avais tort. Et si tu en avais assez d'être testée et que, pour changer, tu voulais me tester moi... Alors tu as sans doute réussi ! Quoi qu'il en soit, ce test est terminé. Rends-moi la feuille.

— Pardon, dame Yennefer. (La fillette baissa la tête.) Là, il ne devrait en effet y avoir... qu'une seule étoile. Je suis vraiment désolée... Je t'en prie, ne sois pas fâchée contre moi.

— Regarde-moi, Ciri.

Interloquée, la fillette leva les yeux. Pour la première fois, la magicienne s'était adressée à elle par son prénom.

— Ciri, reprit Yennefer, sache que, contrairement aux apparences, je me fâche aussi rarement que je ris. Tu ne m'as pas mise en colère. Tes excuses m'ont prouvé que je ne m'étais pas trompée sur ton compte. Maintenant, prends la feuille suivante. Comme tu peux le voir, il y a cinq maisons. Dessines-en une sixième...

— Encore ? Vraiment je ne comprends pas pourquoi...

— ... une sixième (la voix de la magicienne avait changé dangereusement tandis que ses yeux s'étaient embrasés de deux flammes violettes) ici, à l'emplacement vide. Ne me fais pas répéter, je te prie.

\*\*\*

Après les pommes, les pins, les étoiles, les poissons et les maisons, ce fut au tour des labyrinthes dont il fallait très rapidement trouver la sortie, des lignes sinusoïdales, des taches d'encre qui ressemblaient à des cafards écrasés, d'autres dessins étranges et des mosaïques qui faisaient loucher et tourner la tête. Ensuite il y eut aussi une boule scintillante suspendue à un fil qu'il fallait longuement fixer. Cette observation était ennuyeuse comme la pluie, et Ciri s'assoupissait régulièrement. Étrangement, Yennefer ne s'en souciait guère alors que, quelques jours plus tôt, elle avait sévèrement réprimandé la fillette pour avoir failli s'endormir en examinant l'une des taches en forme de cafard.

À force de réfléchir sur ces tests, Ciri avait mal à la nuque et au dos, et ses douleurs s'accroissaient de jour en jour. La fillette aspirait au mouvement et au grand air ; aussi, dans le cadre de son devoir de sincérité, en informa-t-elle aussitôt Yennefer. La magicienne le prit si bien qu'on aurait pu croire qu'elle attendait cela depuis longtemps.

Elles passèrent les deux jours suivants à courir dans le parc, à sauter par-dessus des fossés et des clôtures, sous l'œil amusé ou plein de compassion des prêtresses et des adeptes. Elles faisaient de la gymnastique, exerçaient leur sens de l'équilibre en marchant sur la faite du muret qui entourait le verger et le corps de ferme. À la différence des entraînements à Kaer Morhen, la pratique sportive avec

Yennefer était toujours accompagnée de leçons théoriques. La magicienne apprenait à Ciri à respirer en contrôlant les mouvements de sa poitrine et de son diaphragme d'une forte pression de la main. Elle lui expliquait les principes du mouvement, l'action des muscles et des os, elle lui montrait comment se reposer, se détendre et se relaxer.

Au cours de l'une de ces séances de relaxation, Ciri, allongée sur l'herbe et le regard perdu dans le ciel, posa une question qui l'obsédait depuis un moment.

— Dame Yennefer ? Quand finirons-nous enfin ces tests ?

— *Ils t'ennuient à ce point ?*

— Non... Mais j'aimerais bien savoir si je suis faite pour être une magicienne.

— *Tu l'es.*

— Tu le sais déjà ?

— *Je l'ai su dès le début. Rares sont les personnes capables de percevoir l'activité de mon étoile. Vraiment rares. Toi, tu l'as tout de suite remarquée.*

— Mais les tests ?

— *Ils sont terminés. Je sais à présent tout ce que je voulais savoir sur toi.*

— Mais certaines épreuves... je ne les ai pas vraiment réussies. Tu as dit toi-même que... Vraiment, tu es sûre ? Tu ne te trompes pas ? Tu es certaine que j'ai des dons pour la magie ?

— *Absolument.*

— Mais...

— *Ciri (la magicienne donnait l'impression d'être à la fois amusée et agacée), depuis que nous nous sommes allongées sur cette prairie, je te parle sans utiliser ma voix. C'est ce qui s'appelle la télépathie, souviens-t'en. Et comme tu peux le constater, cela ne nous empêche absolument pas de discuter.*

\*\*\*

— Pour certains, la magie est l'incarnation du Chaos. (Yennefer, le regard perdu dans le ciel, quelque part au-dessus des collines, posa ses mains sur le pommeau de sa selle.) Elle est la clef permettant d'ouvrir la porte interdite. Celle derrière laquelle se cachent le cauchemar, l'effroi et une cruauté inimaginable dont veulent s'emparer des forces ennemies, destructrices, les forces du Mal pur, capables d'anéantir non seulement celui qui aura ouvert cette porte, mais aussi le monde entier. Or nombreux sont ceux qui désirent ouvrir cette porte et, un jour, quelqu'un commettra une erreur ; alors, la destruction du monde sera inéluctable et irréversible. Ainsi la magie est-elle à la fois la vengeance et l'arme du Chaos. Le fait que les gens aient appris à s'en servir, après la Conjonction des sphères, est une malédiction qui causera la perte du monde. La destruction de tout être

vivant. C'est ainsi, Ciri. Ceux qui considèrent la magie comme étant le Chaos n'ont pas tort.

Talonné par sa cavalière, l'étalon moreau de la magicienne s'ébroua longuement avant de se mettre en marche au pas à travers la lande. Ciri pressa son cheval à la suite de Yennefer et arriva à sa hauteur. Les bruyères atteignaient les étriers.

— Pour d'autres, la magie est un art, reprit Yennefer après un moment. Un art grandiose, élitiste, capable de créer des choses belles et rares. La magie est un talent que possèdent de rares élus. Les autres, ceux qui n'ont pas ce talent, peuvent uniquement regarder avec admiration et envie le résultat du travail des artistes, et apprécier les œuvres ainsi créées, avec le sentiment que sans elles le monde serait plus pauvre. Le fait que certains élus aient découvert ce talent et cette magie en eux, le fait qu'ils aient retrouvé en eux cet Art, après la Conjonction des sphères, est une bénédiction pour la beauté de ce monde. C'est bien ainsi. Ceux qui considèrent la magie comme un art ont également raison.

Sur la colline arrondie et nue qui saillait de la lande telle l'échine d'un carnassier à l'affût, gisait un énorme bloc de pierre soutenu par quelques rochers de taille inférieure. La magicienne dirigea son cheval vers lui sans interrompre son cours.

— D'autres encore considèrent la magie comme une science. Pour la maîtriser, seuls ne suffisent pas le talent et les aptitudes innées. Des années d'études poussées et de travail acharné sont indispensables, tout comme sont nécessaires la persévérance et la discipline intérieure. La magie ainsi acquise est un savoir, une connaissance dont les frontières sont sans cesse élargies grâce à des esprits éclairés et vifs, à l'expérience, à l'expérimentation et à la pratique. La magie ainsi acquise, c'est le progrès. La charrue, le cousoir, le moulin à eau, le bas-foyer, la grue et le moufle. C'est aussi l'évolution, le changement. C'est un mouvement constant. Vers le haut. Vers le mieux. Vers les étoiles. Le fait que nous ayons découvert la magie après la Conjonction des sphères nous permettra un jour d'atteindre les étoiles... Descends de ton cheval, Ciri.

Yennefer s'approcha du monolithe, posa une main sur la surface rugueuse de la pierre et en chassa délicatement la poussière et les feuilles mortes.

— Ceux qui considèrent la magie comme une science, reprit-elle, ont également raison. Souviens-t'en, Ciri. Et maintenant, approche, viens me voir.

La fillette avala sa salive et s'approcha de la magicienne. Yennefer lui passa un bras autour des épaules.

— Souviens-toi, répéta-t-elle. La magie, c'est le Chaos, l'Art et la Science. C'est une malédiction, une bénédiction et un progrès. Tout

dépend de celui qui l'utilise, de la manière dont il le fait et avec quelle intention. Quant à la magie, elle est partout. Tout autour de nous. Elle est facilement accessible. Il suffit d'étendre la main. Regarde. J'étends ma main...

Le cromlech vibra sensiblement. Ciri entendit un bruit sourd et lointain, un grondement qui provenait du ventre de la terre. Les bruyères ondulèrent soudain, aplaties par le souffle du vent qui s'était abattu sur la colline. Le ciel s'assombrit d'un seul coup, masqué par des nuages qui défilaient à une vitesse vertigineuse. La fillette sentit des gouttes de pluie sur son visage. Elle cilla des yeux face à la gerbe d'éclairs qui avait subitement embrasé l'horizon. Instinctivement, elle se blottit contre la magicienne, contre ses cheveux noirs qui fleuraient le lilas et la groseille à maquereau.

— La terre sur laquelle nous marchons. Le feu qui ne meurt pas en elle. L'eau dont est issue toute vie et sans laquelle la vie est impossible. L'air que nous respirons. Il suffit d'étendre la main pour maîtriser ces éléments, les forcer à se soumettre. La magie est partout. Elle est dans l'air, l'eau, la terre et le feu. Et elle est derrière la porte que la Conjonction des sphères a fermée devant nous. De là-bas, de derrière cette porte close, la magie nous tend parfois la main. Elle vient nous chercher. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu as déjà senti la main de la magie sur toi, celle qui provenait de la porte close. Ce contact t'a remplie d'effroi. Il remplit tout le monde d'effroi. Parce qu'en chacun de nous, il y a le Chaos et l'Ordre, le Bien et le Mal. Mais il est possible de les contrôler, et c'est ce qu'il faut faire. Il faut apprendre à le faire. Et c'est précisément ce que tu vas apprendre, Ciri. C'est pour cela que je t'ai amenée jusqu'ici, jusqu'à cette pierre qui se tient depuis des temps immémoriaux à l'intersection des veines palpitantes de la force. Touche-la.

Le bloc de pierre frémissait et vibrait, et, avec lui, la colline entière.

— La magie te tend la main, Ciri. Elle vient te chercher, toi, la fille étrange, la Surprise, l'enfant de Sang ancien, le sang des elfes. Toi, qui es prise en tenaille entre le Mouvement et le Changement, la Destruction et la Renaissance. Qui es destinée tout en étant la Destinée. La magie te tend la main de derrière la porte close, elle vient te chercher, toi, le petit grain de sable dans l'engrenage de l'Horloge du Destin. Le Chaos tend vers toi ses griffes, lui qui ignore toujours si tu seras son instrument ou un obstacle à la réalisation de ses plans. Ce que le Chaos te montre dans tes rêves, c'est justement cette incertitude. Le Chaos te craint, enfant du destin. Et il veut faire en sorte que toi aussi, tu aies peur.

Un éclair troua les ténèbres, un long grondement de tonnerre se fit entendre. Ciri tremblait de froid et de terreur.



— Le Chaos ne peut pas te révéler qui il est en réalité. Alors il te montre l'avenir, il te dévoile ce qui va se passer. Il veut faire en sorte que tu craignes les jours prochains, que la peur de ce qui surviendra à tes proches et à toi-même te gouverne et s'empare de toi tout entière. C'est pourquoi le Chaos t'envoie ces rêves. À présent, tu vas me montrer ce que tu vois dans ces rêves. Et tu auras peur. Ensuite, tu oublieras et tu maîtriseras ta peur. Regarde mon étoile, Ciri. Ne détache pas tes yeux d'elle !

Un éclair jaillit. Le tonnerre gronda.

— Parle ! Je te l'ordonne !

*Du sang. Les lèvres de Yennefer, fendues et contusionnées, remuent sans voix, le sang coule de sa bouche. Des rochers blancs et scintillants défilent à toute allure. Un cheval hennit. Un saut. Le vide, l'abîme. Un cri. Un vol, un vol sans fin. L'abîme...*

*Au fond de cet abîme, de la fumée. Un escalier qui descend vers les profondeurs.*

— *Va'esse deireádh aep eigan...* Quelque chose prend fin... Mais quoi ?

» *Elaine blath, Feainnewedd...* L'enfant de Sang ancien ?

*La voix de Yennefer semble provenir de loin, elle est sourde, elle résonne en écho entre les murs de pierre suintants d'humidité. Elaine blath...*

— Parle !

*Ses yeux violets brillent, ils brûlent au milieu de son visage amaigri, crispé et assombri par le supplice, que couvre une cascade de cheveux noirs, sales et emmêlés. Les ténèbres. L'humidité. La puanteur. Le froid glacial des murs de pierre. Le froid du fer aux poignets et aux chevilles...*

*L'abîme. La fumée. L'escalier qui mène aux profondeurs. Celui par lequel il faut descendre. Il le faut, car... quelque chose prend fin. Voilà venir Tedd Deireádh, le Temps de la Fin et de la Terrible Tourmente. Le Temps du Froid blanc et de la Lumière blanche...*

« *Le Lionceau doit mourir ! C'est une raison d'État !* »

— *Allons-y, dit Geralt. En bas, par l'escalier. Il le faut. Il n'y a pas d'autre issue. Il n'y a que cet escalier. Descends !*

*Les lèvres du sorcelleur ne bougent pas. Elles sont bleues. Du sang, partout du sang... L'escalier en est couvert... Il ne faut surtout pas glisser... Car un sorcelleur ne trébuche qu'une fois... L'éclair d'une lame. Un cri. La mort.*

— *En bas. Par l'escalier.*

*La fumée. Le feu. Le galop effréné, le grondement des sabots. Le feu tout autour.*

— *Accroche-toi, Lionceau de Cintra ! Accroche-toi !*

*Le cheval noir hennit, il se cabre.*

— *Accroche-toi !*

*Le cheval noir trépigne. Un regard impitoyable et brûlant traverse le ventail d'un heaume orné des ailes d'un rapace.*

*Une large épée reflétant l'éclat du brasier s'abat dans un sifflement.*

*— Esquive, Ciri ! Fais une feinte ! Une pirouette, une parade ! Vas-y, esquive ! Trop leeeent !!!*

*L'éclair du coup porté aveugle la fillette, il ébranle tout son corps. La douleur la paralyse un moment, la laissant hébétée, insensible, puis elle explose soudain avec une violence terrible, elle enfonce ses horribles crocs acérés dans la joue de la fillette, la tiraille, la traverse de part en part, irradie dans son cou, sa nuque, sa poitrine, ses poumons...*

*— Ciri !*

La fillette sentit dans son dos et sur sa nuque le froid de la pierre rugueuse et désagréablement inerte. Elle ne se souvenait pas de s'être assise. Yennefer était agenouillée à côté d'elle. D'un geste délicat mais sûr, elle lui décrispait les doigts et retirait sa main de sa joue. Sa joue qui battait, palpitait de douleur.

— Maman..., gémit Ciri. Maman... J'ai mal ! Maman...

La magicienne lui toucha le visage. Sa main était glaciale. La douleur disparut immédiatement.

— J'ai vu..., souffla la fillette alors qu'elle fermait les yeux. Ce qu'il y avait dans mes rêves... Le chevalier noir... Geralt... Et puis... Et puis toi... Je t'ai vue, dame Yennefer !

— Je sais.

— Je t'ai vue... Je t'ai vue quand tu...

— Tu ne le verras plus jamais. Tu ne feras plus jamais ce rêve. Je te donnerai la force de repousser tous ces cauchemars. C'est pour cela que je t'ai amenée jusqu'ici, Ciri, pour te montrer cette force. À partir de demain, je te la transmettrai.

\*\*\*

Ce fut le début d'une période de labeur difficile, d'étude intense et de travail harassant. Yennefer était ferme, exigeante, souvent sévère et parfois même despotique. Mais jamais ennuyeuse. Autrefois, Ciri avait du mal à maintenir ses paupières ouvertes à la petite école du temple, et il lui était déjà arrivé de sommeiller durant les cours, endormie par les voix douces et monotones de Nenneke, de Iola la Première, d'Herbière ou des autres prêtresses enseignantes. Avec Yennefer, c'était impossible. Non seulement grâce au timbre de la voix de la magicienne, qui employait des phrases courtes et bien accentuées. Mais surtout grâce à la matière enseignée. La magie. Un domaine fascinant, excitant et captivant.

Ciri passait la majeure partie de la journée avec Yennefer. Elle rentrait au dortoir tard le soir, se laissait tomber sur son lit comme une masse et s'endormait aussitôt. Les adeptes, qui se plaignaient qu'elle ronflait terriblement, essayaient de la réveiller. En vain.

Ciri dormait d'un sommeil de plomb.  
Sans cauchemar.

\*\*\*

— Par tous les dieux ! (Yennefer poussa un soupir de résignation. Elle secoua ses boucles noires des deux mains et baissa la tête.) C'est pourtant si simple ! Si tu ne parviens pas à maîtriser ce geste, qu'en sera-t-il des autres, plus difficiles ?

Ciri lui tourna le dos, s'ébroua, grommela dans sa barbe et frotta sa main engourdie. La magicienne soupira de nouveau.

— Jette encore un œil au dessin, regarde bien le placement des doigts. Sers-toi des flèches explicatives et des runes qui décrivent le geste à réaliser.

— J'ai déjà regardé ce dessin des milliers de fois ! Je comprends les runes ! *Vort, cáelme. Ys, veloë.* De l'intérieur vers l'extérieur, lentement. Vers le bas, rapidement. La main... euh, comme ça ?

— Et ton auriculaire ?

— C'est impossible de le placer ainsi sans plier le majeur en même temps !

— Donne-moi ta main.

— Aïïïe !

— Pas si fort, Ciri ! Sinon Nenneke va encore une fois accourir en pensant que je t'écorche vive ou que je te fais frire dans de l'huile. Ne modifie pas la configuration de tes doigts. Et maintenant, exécute le geste. La rotation, n'oublie pas la rotation du poignet ! C'est bien. Maintenant, secoue ta main et relâche tes doigts. Recommence. Non, mais c'est pas vrai ! Tu sais ce que tu as fait ? Si tu avais jeté un sort de cette manière, ta main aurait été recouverte d'écorce pendant un mois ! Tes mains sont de bois ou quoi ?

— Ma main est exercée à manier l'épée, c'est pour ça !

— Balivernes. Geralt a manié l'épée toute sa vie et ses doigts sont agiles et... hum... très délicats. Allez, mon laideron, essaie encore une fois. Alors, tu vois ? Il suffit de vouloir. Et de s'appliquer. Encore une fois. Bien. Secoue ta main et recommence. Voilà. Tu es fatiguée ?

— Un peu...

— Laisse-moi te masser la main et l'avant-bras... Ciri, pourquoi n'utilises-tu pas la crème que je t'ai donnée ? Ta peau est aussi rugueuse que les pattes d'un cormoran... Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est la marque d'une bague, n'est-ce pas ? Il me semble que je t'avais interdit de porter des bijoux.

— Mais j'ai gagné cette bague quand j'ai joué à la toupie avec Myrrha ! Et je ne l'ai portée qu'une demi-journée !...

— C'est une demi-journée de trop. Ne la porte plus, je te prie.

— Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas le droit de...

— Tu n'es pas obligée de le comprendre, l'interrompt la

magicienne. (Il n'y avait cependant pas de colère dans sa voix.) Je te demande de ne porter aucun accessoire de ce genre. Si tu veux, tu peux te mettre une fleur dans les cheveux. Te tresser une couronne. Mais tu ne dois porter aucun cristal, aucun métal, aucune pierre. C'est important, Ciri. Quand le moment sera venu, je t'expliquerai pourquoi. Pour l'instant, fais-moi confiance et respecte ma volonté.

— Toi, tu portes ton étoile, des boucles d'oreille et des bagues ! Et moi, je n'en aurais pas le droit ? Est-ce que c'est parce que je suis... vierge ?

— Dis donc, mon laideron... (Yennefer afficha un sourire et caressa la tête de la fillette.) Serais-tu obsédée par ce sujet ? Je t'ai déjà expliqué que cela n'avait rien à voir avec le fait d'être vierge ou pas. Absolument rien. Demain, tu te laveras les cheveux, ils en ont bien besoin.

— Dame Yennefer ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux... au nom de cette sincérité que tu m'as promis de respecter... te demander quelque chose ?

— Tu le peux. Mais, par tous les dieux, choisis une question qui ne porte pas sur la virginité, cette fois-ci !

Ciri se mordit les lèvres et se mura dans un long silence.

— Tant pis, soupira Yennefer. Qu'il en soit ainsi. Pose ta question.

— Ben... vois-tu... (Ciri rougit et s'humecta les lèvres.) Les filles, dans le dortoir, n'arrêtent pas de cancaner et de raconter des histoires... Sur la fête de Belleteyn et d'autres choses dans le genre... Et quand elles parlent de moi, elles disent que je suis un marmot, un bébé, parce qu'il serait déjà temps que... Dame Yennefer, comment c'est, en vérité ? Comment savoir que le moment est venu de...

— ... de coucher avec un homme ?

Ciri devint cramoisie. Elle resta un moment silencieuse puis elle leva les yeux et hocha la tête.

— C'est très simple, répondit Yennefer sur un ton détaché. Si tu commences à te poser la question, c'est un signe que le moment est venu.

— Mais je n'en ai pas du tout envie !

— Ce n'est pas obligatoire. Si tu ne veux pas, tu ne le fais pas.

— Ah bon. (Ciri se mordilla de nouveau la lèvre.) Et ce... heu... cet homme... Comment savoir que c'est le bon... celui avec qui...

— On peut coucher ?

— Mhm.

— Si on a vraiment le choix (la magicienne tordit ses lèvres dans un sourire) et qu'on n'a pas beaucoup d'expérience, on commence par ne pas juger l'homme, mais son lit.

Les yeux émeraude de Ciri prirent la forme et les dimensions de

deux soucoupes.

— Comment ça... son lit ?

— C'est exact. Ceux qui n'ont pas de lit, tu les élimines d'entrée. Ensuite, parmi ceux qui restent, tu élimines ceux qui possèdent un lit sale et dégoûtant. Et lorsque seuls restent ceux qui possèdent un lit propre et impeccable, tu choisis l'homme qui te plaît le plus. Malheureusement, cette méthode n'est pas sûre à cent pour cent. On peut fichtrement se tromper.

— Tu plaisantes ?

— Non, je ne plaisante pas. Ciri, à partir de demain, tu dormiras ici, avec moi. Rapporte tes affaires. D'après ce que tu me dis, le temps qui devrait être destiné au repos et au sommeil dans le dortoir des adeptes est bien trop gaspillé en commérages.

\*\*\*

Une fois les gestes élémentaires de la main et les autres mouvements maîtrisés, Ciri se mit à apprendre les sortilèges et leurs formules. Celles-ci étaient plus simples. Elles étaient écrites en langue ancienne que la fillette connaissait à la perfection et étaient donc facilement mémorisables. L'intonation avec laquelle il convenait de les prononcer, et qui était parfois complexe, ne posait aucun problème à Ciri. Yennefer semblait satisfaite et devenait chaque jour plus douce et sympathique. Au moment des pauses, il leur arrivait de plus en plus souvent de papoter de tout et de rien, de plaisanter ; toutes deux prenaient même désormais un malin plaisir à se moquer gentiment de Nenneke, hérissée, qui se rengorgeait comme une poule, qui venait régulièrement « contrôler » les cours et les exercices pratiques, prête à prendre Ciri sous son aile protectrice, à la défendre et à la sauver de la sévérité supposée de la magicienne et des « tortures inhumaines » qu'elle devait lui infliger.

Attentive à la demande de la magicienne, Ciri s'était installée dans la chambre de celle-ci. À présent, elles étaient ensemble non seulement le jour, mais aussi la nuit. Ainsi, il arrivait que des cours aient lieu la nuit : il était interdit d'employer certains gestes et certaines formules à la lumière du jour.

La magicienne, satisfaite des progrès de la fillette, avait ralenti le rythme des cours. Toutes deux avaient plus de temps libre. Elles passaient leurs soirées à lire des livres à deux ou chacune de son côté. Ciri vint à bout des *Dialogues sur la nature de la magie* de Stammelford, de *l'Empire des éléments* de Giambattista, de *la Magie naturelle* de Richert et Monck. Elle feuilleta également – faute d'être parvenue à les lire en entier – des œuvres comme *le Monde invisible* de Jan Bekker ou encore *le Mystère des mystères* d'Agnès de Glanville. Elle consulta aussi un exemplaire antédiluvien et jauni du *Codex de Mirthe*, le *Ard Aercane* et même le célèbre et terrible *Dhu Dwimmermorc*, rempli d'effrayantes

gravures.

Elle lut également d'autres livres qui n'avaient pas trait à la magie, comme *l'Histoire du monde* ou *le Traité de la vie*. Elle n'oublia pas les lectures plus légères de la bibliothèque du temple. Le rose aux joues, elle dévora les *Folâtreries* du marquis de La Creahme et *les Dames du roi* d'Anna Tiller. Elle lut *les Détresses de l'amour* et *le Temps de la Lune*, les recueils de poésies de Jaskier, le célèbre troubadour. Elle pleura devant les ballades d'Essi Daven, subtiles et entourées de mystère, qui étaient réunies dans un petit ouvrage joliment relié intitulé *la Perle bleue*.

Ciri usait de son privilège et posait des questions à la magicienne. Elle obtenait toujours des réponses. Toutefois, il lui arrivait de plus en plus d'être elle-même questionnée. Au début, l'enfance de la fillette à Cintra et les événements qui survinrent plus tard durant la guerre ne semblaient pas du tout intéresser Yennefer. Cependant, au fil des jours, les questions de la magicienne devenaient de plus en plus précises. Ciri devait y répondre – elle le faisait vraiment à contrecœur, car chaque question ouvrait une porte de sa mémoire qu'elle s'était promis de ne jamais ouvrir, et qu'elle souhaitait garder fermée pour toujours. Depuis qu'elle avait rencontré Geralt à Sodden, elle considérait qu'elle avait entamé une « autre vie », que celle qu'elle avait vécue à Cintra avait été définitivement et irrémédiablement effacée. Les sorcisseurs de Kaer Morhen ne l'avaient jamais questionnée sur ce sujet et, avant d'arriver au temple, Geralt lui avait fait promettre de ne dire à personne qui elle était. Nenneke, qui était bien évidemment au courant, avait fait en sorte que les autres prêtresses et les adeptes prennent Ciri pour la fille illégitime d'un chevalier et d'une paysanne, une enfant comme tant d'autres au monde qui n'avait sa place ni dans le manoir de son père ni dans la chaumière de sa mère. La moitié des adeptes du temple de Melitele étaient d'ailleurs dans ce cas.

Yennefer connaissait son secret, elle aussi. Elle était celle « à qui l'on pouvait faire confiance ». Elle l'interrogeait. Sur ce qui s'était passé. À Cintra.

— Comment es-tu parvenue à sortir de la ville, Ciri ? Par quel moyen as-tu réussi à échapper aux Nilfgaardiens ?

Ciri n'en avait aucun souvenir. Le fil de sa mémoire s'était rompu, tout se perdait dans la pénombre et la fumée. Elle se rappelait le siège de la ville, ses adieux à la reine Calanthe, sa grand-mère, elle se rappelait les barons et les chevaliers qui l'avaient arrachée de force au lit où reposait la Lionne de Cintra, blessée et mourante. Elle se rappelait sa fuite effrénée à travers les ruelles de la ville en feu, le combat sanglant et sa chute de cheval. Elle se rappelait le cavalier noir au heaume orné des ailes d'un rapace.

Rien de plus.

— Je ne m'en souviens pas. Je ne m'en souviens vraiment pas, dame Yennefer.

La magicienne n'insistait pas. Elle lui posait d'autres questions. Elle le faisait avec beaucoup de tact et de délicatesse, et Ciri se sentait de plus en plus à l'aise. Finalement, elle se mit à parler d'elle-même. Sans attendre de questions, elle raconta ses années d'enfance à Cintra et sur les îles Skellige. Sa découverte de l'existence du droit de surprise et du fait que le sort l'avait destinée à Geralt de Riv, le sorceleur aux cheveux blancs. Elle raconta la guerre. Son errance dans les bois d'Autre Rive, son séjour parmi les druides d'Angren et le temps passé à la campagne. Ses retrouvailles avec Geralt qui l'emmena à Kaer Morhen, l'Antre des sorcateurs, où elle entama un nouveau chapitre de sa jeune existence.

Un soir, de sa propre initiative, Ciri raconta à la magicienne, sur un ton détaché et joyeux, le récit très pittoresque de sa première rencontre avec le sorceleur, dans la forêt de Brokilone, là où vivaient les dryades qui l'avaient enlevée et qui voulaient la garder prisonnière pour en faire l'une d'elles.

— Ah ! s'était exclamée Yennefer après avoir écouté cette histoire. Je donnerais cher pour pouvoir le voir. Geralt, je veux dire... J'essaie de m'imaginer son expression, ce jour-là, à Brokilone, lorsqu'il a vu quelle Surprise lui avait réservée le destin ! Parce qu'il a dû faire une drôle de tête lorsqu'il a appris qui tu étais ?

Ciri se mit à rire ; deux flammes diaboliques jaillirent dans ses yeux d'émeraude.

— Oh oui ! s'esclaffait-elle. Une drôle de tête ! Ça c'est sûr ! Tu veux que je te le fasse ? Attends, je vais te montrer...

Yennefer éclata de rire.

\*\*\*

*Ce rire, se dit Ciri qui regardait les nuées d'oiseaux noirs se dirigeant vers l'est. Ce rire, partagé et franc, nous a vraiment rapprochées, elle et moi. Nous avons compris, toutes deux, que nous pouvions rire ensemble et parler de lui ensemble. De Geralt. Nous sommes soudain devenues proches, même si j'ai toujours su que le sorceleur nous rapprochait et nous éloignait à la fois, et qu'il en serait toujours ainsi.*

*Mais ce rire partagé nous a rapprochées.*

*Quant à ce qui s'est passé deux jours plus tard, dans le bois, sur les collines... Ce jour-là, elle m'a montré comment retrouver...*

\*\*\*

— Je ne comprends pas pourquoi je dois chercher ces... J'ai encore oublié comment ça s'appelle...

— Des intersections, rappela Yennefer en arrachant la bardane qui s'était accrochée à sa manche alors qu'elle traversait un fourré. Je

vais te montrer comment les trouver, car ce sont des endroits où tu peux puiser la force.

— Mais je sais déjà puiser la force ! Et tu m'as appris toi-même que la force se trouvait partout. Alors pourquoi est-ce qu'on vient se fourrer dans les buissons ? Il y a plein d'énergie dans le temple !

— C'est vrai qu'il y en a beaucoup. C'est d'ailleurs pour cela que le temple a été construit là-bas et pas ailleurs. Et c'est aussi pourquoi il te semble facile de puiser la force.

— J'ai mal aux jambes ! Asseyons-nous un peu, d'accord ?

— D'accord, mon laideron.

— Dame Yennefer ?

— Oui.

— Pourquoi puisons-nous toujours la force dans les veines aquatiques ? L'énergie magique est pourtant partout présente. Dans la terre, pas vrai ? Dans l'air, dans le feu ?

— C'est exact.

— Et la terre... Il y en a plein tout autour de nous. Sous nos pieds. L'air, lui aussi, est partout ! Et si nous voulons du feu, il suffit d'en faire un et...

— Tu es encore trop faible pour puiser la force de la terre. Tes connaissances sont insuffisantes pour pouvoir tirer quelque chose de l'air. Quant au feu, je t'interdis formellement de jouer avec lui ! Je te l'ai déjà dit : tu n'as absolument pas le droit de toucher à l'énergie du feu !

— Ne crie pas ! Je m'en souviens.

Elles restaient silencieuses, assises sur un vieux tronc d'arbre couché, à écouter le vent souffler dans les frondaisons des arbres ; non loin de là, un pivert tambourinait contre une branche avec acharnement. La faim tenaillait Ciri et rendait sa salive épaisse, mais la fillette savait que ses plaintes ne donneraient rien. Auparavant, il y a encore un mois de cela, Yennefer réagissait à ses lamentations en lui faisant un exposé rébarbatif sur l'art de maîtriser les instincts primaires, puis elle avait cessé de le faire et se contentait désormais d'observer un silence dédaigneux. Il ne servait à rien non plus de protester contre le fait de s'entendre appeler « laideron ».

La magicienne arracha la dernière bardane de sa manche. *Elle va bientôt me poser une question, se dit Ciri. Je l'entends penser. Elle me questionnera de nouveau sur ce dont je ne me souviens pas. Ou ce dont je ne veux pas me souvenir. Vraiment, ça n'a pas de sens ! Je ne lui répondrai pas. C'est du passé, il n'y a pas de retour vers le passé. C'est elle-même qui l'a dit un jour...*

— Parle-moi de tes parents, Ciri.

— Je ne m'en souviens pas, dame Yennefer...

— Fais un effort. Je te le demande.



— Je n'ai pratiquement aucun souvenir de mon père..., répondit-elle à voix basse en se soumettant à la requête de la magicienne. Seulement... non, presque rien... Maman... Maman, oui... Elle avait de longs cheveux, jusque-là... Et elle était toujours triste... Je me rappelle... non, je ne me rappelle rien...

— Essaie encore, s'il te plaît.

— Je ne me rappelle pas !

— Regarde mon étoile.

*Les mouettes criaient en plongeant entre les barques des pêcheurs, où elles récupéraient les déchets et le fretin rejeté à l'eau. Le vent faisait claquer légèrement les voiles des drakkars en berne, une fumée étouffée par la bruine s'élevait du havre. Des trières de Cintra entraient dans le port, des lions d'or brillaient sur leurs pavillons bleus. Oncle Crach, qui se tenait à côté d'elle, sa grosse main semblable à une patte d'ours posée sur son épaule, plia soudain un genou, tandis que les soldats disposés en rang frappaient en rythme leur bouclier avec leur épée.*

*Sur la passerelle, une femme s'avavançait vers oncle Crach. C'était la reine Calanthe. La grand-mère de Ciri. Celle que, sur les îles Skellige, on appelait officiellement Ard Rhena – la Plus Grande des Reines. Cependant, oncle Crach an Craite, le jarl de Skellige, toujours agenouillé et la tête baissée, accueillit la Lionne de Cintra en la gratifiant d'un titre moins officiel mais reconnu par les insulaires comme étant plus respectueux encore.*

— Mes hommages, Modron.

— Princesse, fit Calanthe d'une voix froide et autoritaire sans même regarder le jarl. Viens ici. Viens avec moi, Ciri.

*La main de la grand-mère était aussi ferme et dure que celle d'un homme, sa bague était glaciale.*

— Où est Eist ?

— Le roi..., bégaya Crach. Il est en mer, Modron. Il cherche les débris... et les dépouilles. Depuis hier...

— Pourquoi leur a-t-il donné sa permission ? s'écria la reine. Comment a-t-il pu permettre que cela arrive ? Comment toi, as-tu pu, Crach ? Tu es le jarl de Skellige ! Aucun drakkar n'a le droit de partir en mer sans ton autorisation ! Pourquoi ne les en as-tu pas empêchés ?

*L'oncle baissa sa tête rousse plus encore.*

— Mes chevaux ! fit Calanthe. Nous allons au fort. Demain, je repartirai à l'aube. J'emmène la princesse à Cintra. Je ne lui permettrai jamais de revenir ici. Quant à toi... Tu as une sacrée dette envers moi, Crach. Un jour, j'exigerai que tu me la paies.

— Je sais, Modron.

— S'il m'est impossible de te la rappeler, c'est elle qui le fera. (Calanthe tourna son regard vers Ciri.) C'est à elle que tu paieras ta dette, jarl. Tu sais de quelle manière.

*Crach an Craite se leva ; il se redressa, et les traits de son visage bruni par le soleil se durcirent. D'un geste prompt, il sortit de son fourreau une épée d'acier toute simple, sans ornement, et découvrit son avant-bras gauche marqué de grosses cicatrices blanches.*

— *Épargne-moi ces gestes théâtraux, s'esclaffa la reine. Épargne ton sang... Je t'ai dit : un jour. Souviens-t'en !*

— *Aen me Gláeddyv, zvaere a'Bloedgeas, Ard Rhena, Lionors aep Xintrá ! (Le jarl des îles Skellige leva les bras et agita son épée. Les soldats poussèrent un cri rauque et frappèrent leurs armes contre leur bouclier.)*

— *J'accepte ton serment. Maintenant, conduis-moi au fort, Crach.*

*Ciri se souvenait du retour du roi Eist, de son visage pétrifié et livide. Et du silence de la reine. Elle se rappelait le banquet horrible et sinistre au cours duquel les loups de mer de Skellige, sauvages et barbus, se soûlaient progressivement dans un silence terrible. Elle se rappelait les murmures. Geas Muire... Geas Muire !*

*Elle se rappelait la bière brune renversée qui se répandait en filets sur le sol, les cornes brisées avec violence contre les murs de pierre de la grande salle, au milieu d'explosions de rage désespérées, impuissantes et absurdes. Geas Muire ! Pavetta !*

*Pavetta, la princesse royale de Cintra, et son époux, le prince Duny. Les parents de Ciri. Ils avaient disparu. Ils étaient morts. Tués par Geas Muire. La Malédiction de la mer. Ils avaient été engloutis par une tempête que personne n'avait prévue. Une tempête qui ne devait pas avoir lieu...*

*Ciri tourna la tête pour que Yennefer ne remarque pas les larmes qui emplissaient ses yeux. À quoi bon tout cela ? pensa-t-elle. À quoi bon ces questions, ces souvenirs ? Il n'y a pas de retour dans le passé. Je les ai perdus. Papa, Maman, Grand-mère, dite Ard Rhena, la Lionne de Cintra... Oncle Crach an Craite a probablement disparu, lui aussi. Je les ai tous perdus et je suis devenue quelqu'un d'autre. Il n'y a pas de retour...*

*La magicienne gardait le silence, perdue dans ses pensées.*

— *C'est à ce moment-là que tes rêves sont apparus ? demanda-t-elle soudain.*

— *Non, répondit Ciri après réflexion. Non, pas à ce moment-là. Ils sont apparus plus tard.*

— *Quand cela ?*

*La fillette plissa son nez.*

— *L'été... l'été dernier... Parce que la guerre avait éclaté l'année précédente...*

— *Ah. Ça signifie que tes rêves sont apparus après ta rencontre avec Geralt à Brokilone ?*

*La fillette acquiesça de la tête. Je ne répondrai pas à la question suivante, décida-t-elle. Mais Yennefer ne posa pas d'autre question. Elle se leva rapidement et regarda en direction du soleil.*

— *Bon, assez de repos, mon laideron. Il se fait tard. Poursuivons*

nos recherches. Tiens ta main devant toi sans te crispier, ne tends pas les doigts... Et en avant !

— Où dois-je aller ? Dans quelle direction ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Les veines sont partout ?

— Pratiquement. Tu apprendras à les déceler sur le terrain, et tu sauras reconnaître ces endroits particuliers. Ils sont signalés par des arbres morts, une végétation rabougrie. Ce sont des lieux que fuient tous les animaux. Sauf les chats.

— Les chats ?

— Ils aiment dormir et se prélasser sur les intersections. Il existe beaucoup d'histoires sur les animaux magiques, mais en réalité, mis à part le dragon, le chat est la seule créature capable de puiser la force. Nul ne sait pourquoi il le fait ni à quelle fin... Que se passe-t-il ?

— Là-bas, dans cette direction ! Il doit y avoir quelque chose ! Derrière cet arbre !

— Ciri, cesse de divaguer. On ne ressent les intersections que lorsque l'on se trouve dessus... Hum... C'est curieux. Je dirais même incroyable... Tu sens vraiment un courant ?

— Oui, vraiment !

— Alors, allons-y. C'est tout de même très curieux... À toi, Ciri, localise l'intersection. Où se trouve-t-elle ?

— Ici ! À cet endroit !

— Bravo. C'est excellent. Tu sens une légère crampe au niveau du majeur ? Tu vois comme il se courbe vers le sol ? Rappelle-toi : c'est un signal.

— Est-ce que je peux puiser la force ?

— Attends, je vais vérifier.

— Dame Yennefer ? Comment ça se passe vraiment lorsque je puise la force ? Si j'en prends pour moi peut-être en manquera-t-il, là-bas, dans les profondeurs... A-t-on le droit d'agir ainsi ? Mère Nenneke nous a appris à ne jamais rien prendre comme ça, par pur caprice. Même les cerises, il faut les laisser sur les arbres, pour les oiseaux, et attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Yennefer lui passa un bras autour des épaules et déposa un léger baiser sur ses cheveux.

— Comme j'aimerais que d'autres entendent ce que tu viens de dire, murmura-t-elle. Vilgefortz, Francesca, Terranova... Ceux qui considèrent qu'ils ont un droit absolu sur la force et qu'ils peuvent l'utiliser sans limite. Comme je voudrais qu'ils écoutent mon petit et intelligent laideron du temple de Melitele. N'aie crainte, Ciri. Tu fais bien d'y penser mais, crois-moi, il y a bien assez de force. Il n'en manquera pas. C'est comme si tu cueillais une toute petite cerise dans un énorme verger.

— Alors je peux la puiser, maintenant ?

— Attends. Oh ! là, là ! C'est un foyer diablement puissant ! Il bat intensément. Fais attention, mon laideron. Puisse la force avec précaution et va lentement, très lentement.

— Moi, je n'ai pas peur ! Pah pah ! Je suis une sorceleuse ! Ah ! Je la sens ! Je la... Ooooooh ! Dame... Ye... nnnne... feeeeeeeer...

— Par la malepeste ! Je t'avais pourtant prévenue ! Lève la tête ! Lève la tête, je te dis ! Tiens, applique ça contre ton nez sinon tu vas te couvrir de sang ! Du calme, du calme, ma petite, ne t'évanouis surtout pas. Je suis là. Je suis près de toi ma... petite fille. Tiens bien ton mouchoir. Je vais tout de suite faire apparaître de la glace...

\*\*\*

Le peu de sang qui coula du nez de Ciri ce jour-là fit scandale. Yennefer et Nenneke ne s'adressèrent plus la parole durant une semaine.

Ainsi, pendant une semaine, Ciri se prélassa, bouquina et s'ennuya, car la magicienne avait suspendu les cours. La fillette ne la vit pas des jours durant : Yennefer disparaissait à l'aube pour ne rentrer que tard le soir ; elle la regardait alors d'un air étrange et était curieusement peu loquace.

À la fin de la semaine, Ciri en avait assez. Un soir, après que la magicienne fut rentrée, la fillette s'approcha d'elle sans mot dire et se pressa fortement contre elle.

Yennefer resta silencieuse. Cela dura un long moment. Les mots étaient inutiles. Les doigts de la magicienne, serrés autour des épaules de la fillette, parlaient d'eux-mêmes.

Le lendemain, elle se réconcilia avec la grande prêtresse à l'issue d'une longue discussion qui dura plusieurs heures.

Tout rentra finalement dans l'ordre, pour la plus grande joie de Ciri.

\*\*\*

— Regarde-moi dans les yeux, Ciri. Fais apparaître la petite lumière. Et maintenant, la formule !

— *Aine verseos !*

— Bien. Regarde ma main. Fais le même geste et déploie la lumière dans l'air.

— *Aine aen aenye !*

— Excellent. Quel geste faut-il faire maintenant ? Oui, c'est bien celui-ci. Très bien. Renforce ton geste et puise la force. Encore, encore, ne t'arrête pas.

— Ooooooh...

— Le dos bien droit ! Les bras le long du corps ! Les mains détendues, pas de mouvements inutiles avec les doigts : chaque geste peut multiplier l'effet. Tu veux faire éclater un incendie ici ? Plus

d'amplitude, allez ! Qu'attends-tu ?

— Oh non... Je n'y arrive pas...

— Détends-toi et cesse de trembler. Puisse la force ! Mais, que fais-tu ? Voilà, c'est mieux maintenant... Ne laisse pas faiblir ta volonté ! Trop vite, tu fais de l'hyperventilation ! Tu chauffes la force inutilement ! Moins vite, mon laideron, du calme. Je sais que ce n'est pas agréable. Tu t'y feras.

— Ça me fait mal... Dans le ventre... là...

— Tu es une femme, c'est une réaction normale. Avec le temps, tu ne la sentiras plus. Mais pour que tu acquières cette résistance, tu dois t'entraîner sans utiliser de blocage antidouleur. C'est vraiment nécessaire, Ciri. N'aie pas peur, je veille sur toi. Je te protège. Rien ne peut t'arriver. Mais tu dois supporter la douleur. Respire calmement. Concentre-toi. Fais le geste, je te prie. Parfait. Prends la force à présent, tire-la, puise-la,... Bien, bien... Encore un peu...

— Oh... Oh... Ooooh !

— Alors, tu vois ? Quand tu veux, tu peux ! Observe ma main à présent. Fais bien attention. Exécute le même geste. Tes doigts ! Attention à tes doigts, Ciri ! Regarde ma main, pas le plafond ! Voilà, c'est bien maintenant, très bien. Croise-les. Et maintenant retourne-les, renverse ton geste et renvoie la force sous la forme d'une lumière plus intense.

— Iiiii... Iiiia... aaaaaah...

— Cesse de gémir et reprends-toi ! C'est une crampe, ça va vite passer... Plus large, l'écartement des doigts ! Fais sortir la force de toi, expulse-la ! Moins vite, par la malepeste ! Sinon tes vaisseaux sanguins vont encore en payer le prix !

— Iiiiiaaaaaah !

— C'était encore trop rapide, mon laideron. Je sais que la force s'empresse de sortir, mais tu dois apprendre à la contrôler. Tu dois empêcher les explosions comme celle que tu viens de provoquer. Si je ne t'avais pas isolée, tu aurais fait un sacré grabuge ici. Bon, encore une fois. Reprenons depuis le début. Le geste et la formule.

— Non ! Assez ! Je n'en peux plus !

— Respire lentement et cesse de trembler. Cette fois, c'est une vulgaire crise d'hystérie, n'essaie pas de me berner ! Reprends-toi, concentre-toi et vas-y.

— Non, par pitié, dame Yennefer... J'ai mal... Je ne me sens pas bien...

— Sèche tes larmes, Ciri. Il n'y a pas de spectacle plus lamentable qu'une magicienne en pleurs. Il n'y a rien de plus pitoyable. Souviens-t'en. Allez, encore une fois, depuis le début. Le sortilège et le geste. Non, cette fois, je ne te guiderai pas. Tu le feras seule. Allez, fais fonctionner ta mémoire !

— *Aine verseos... Aine aen aenye...* Ooooooh !

— Non ! Trop rapide !

\*\*\*

La magie l'avait pénétrée telle une pointe de fer armée d'épines. La blessure était profonde. Et douloureuse. Elle la faisait souffrir de ce mal particulier qui s'apparente étrangement au désir.

\*\*\*

Elles s'étaient remises à courir dans le parc pour se détendre. Yennefer avait obtenu de Nenneke qu'elle restitue l'épée de Ciri jusqu'alors consignée. Elle permit à la fillette de travailler ses pas, ses feintes et ses bottes, en veillant bien entendu à ce que les autres prêtresses et adeptes n'en sachent rien. Toutefois, la magie restait omniprésente. À l'aide de simples formules et de concentration, Ciri apprenait à détendre ses muscles, à lutter contre les crampes, à contrôler son adrénaline, à maîtriser son oreille interne et son nerf vague, à ralentir ou à accélérer son pouls, à se passer d'oxygène pendant de courts instants.

À la grande surprise de la fillette, la magicienne savait beaucoup de choses sur l'épée et la « danse » des sorceleurs. Elle connaissait nombre des secrets de Kaer Morhen, et avait visiblement séjourné à la Forteresse de nombreuses fois. Elle connaissait Vesemir et Eskel. Mais pas Lambert ni Coën.

Yennefer avait effectivement séjourné à Kaer Morhen. Ciri devinait la raison pour laquelle, au cours de leurs conversations sur la Forteresse, les yeux de la magicienne perdaient leur éclat mauvais et leur profondeur froide, indifférente et savante, pour devenir simplement chaleureux. Si ces qualificatifs avaient pu correspondre à la personnalité de Yennefer, Ciri aurait alors dit d'elle qu'elle était alanguie, et mélancolique.

Elle en devinait la raison.

Il était un sujet que la fillette s'appliquait instinctivement à éviter. Mais, un jour, elle s'emballa et ne put s'empêcher de mentionner le nom de... Triss Merigold. Yennefer, sous une apparente indifférence, en usant de questions ponctuelles faussement banales, lui fit raconter le reste. Les yeux de la magicienne étaient durs et impénétrables.

Ciri en devinait la raison. Étrangement, elle ne sentait plus l'agacement qu'elle éprouvait autrefois.

La magie était apaisante.

\*\*\*

— Ce que l'on appelle le Signe d'Aard, Ciri, c'est une incantation très simple qui fait partie des sortilèges psychokinétiques ; il consiste à propulser de l'énergie dans une direction voulue. L'intensité de la poussée dépend de la capacité de concentration de celui qui jette le sort ainsi que de la force expulsée. Elle peut être impressionnante. Les

sorcelleurs se sont approprié ce sortilège en tirant profit du fait qu'il n'exige aucune formule magique : seuls suffisent la concentration et le geste. C'est pour cela qu'ils l'ont appelé Signe. J'ignore en revanche d'où ils ont tiré ce nom, « Aard », peut-être de la langue ancienne. Le terme « ard », comme tu le sais, signifie « montagne », « supérieur », « le plus haut ». Si c'est là le raisonnement qu'ils ont suivi, alors cette appellation est trompeuse parce qu'il n'y a pas de sortilège psychokinétique plus simple. Il est clair que nous ne perdrons pas notre temps ni notre énergie avec une chose aussi primaire qu'un Signe de sorcelleur. Nous sommes là pour travailler la véritable psychokinésie. Nous allons nous exercer... voyons voir..., sur ce panier, qui se trouve sous le pommier. Concentre-toi.

— Ça y est.

— Tu te concentres vite. Je te le répète : maîtrise la diffusion de la force. Tu peux seulement en libérer autant que tu en as puisé. Si tu en expulses ne serait-ce qu'une once de plus, tu le fais aux dépens de ton propre organisme. Un tel effort peut te faire perdre connaissance, et même, dans le pire des cas, te tuer. En revanche, si tu libères toute l'énergie que tu as puisée, tu perds la possibilité de recommencer. Tu dois d'abord puiser la force une nouvelle fois, et tu sais comme c'est difficile et douloureux.

— Oh oui, je le sais !

— Tu dois impérativement maintenir ta concentration et empêcher que l'énergie se libère seule de toi. Ma maîtresse disait toujours qu'il fallait libérer la force de la même manière qu'on lâche un pet dans une salle de bal : avec délicatesse, parcimonie et maîtrise. De sorte que tes voisins ne sachent pas que cela vient de toi. Tu comprends ?

— Oui, je comprends !

— Redresse-toi et cesse de rire. Je te le redis : les sortilèges, c'est du sérieux. Il faut les jeter avec grâce, et fierté aussi. Tes gestes doivent être continus, mais exécutés avec retenue. Et dignité. Il faut bannir les mines grotesques, les grimaces, et surtout ne pas tirer la langue. Tu agis avec la force de la nature, alors il faut lui témoigner ton respect.

— Bien, dame Yennefer.

— Attention, je ne te protège pas cette fois-ci. Tu es une magicienne indépendante. Ce sont tes débuts, mon laideron. Tu as vu la bonbonne de vin sur la commode ? Si tes premiers pas s'avèrent concluants, ta maîtresse le videra ce soir même.

— Seule ?

— Les élèves ne sont autorisés à boire du vin que lorsqu'ils achèvent leur apprentissage. Tu devras donc attendre. Mais tu apprends vite, alors il ne te reste encore qu'une dizaine d'années à

patienter, pas plus. Bon, commençons. Mets tes doigts en position. Et ton bras gauche alors ? Ne l'agite pas comme ça ! Laisse le pendre librement ou bien pose ta main sur ta hanche. Tes doigts, Ciri ! Bien. Allez, vas-y, libère la force.

— Aaah...

— Je ne t'ai pas demandé de libérer des sons. Libère de l'énergie. En silence.

— Ha ! ha ! Il a sursauté ! Le panier a sursauté ! Tu as vu ?

— Il a à peine frémi. Ciri, avec parcimonie ne signifie pas faiblement. La psychokinésie est utilisée à une fin précise. Même les sorciers utilisent le Signe d'Aard pour renverser leurs ennemis. L'énergie que tu as libérée ne suffirait même pas à faire tomber le chapeau de ton adversaire. Essaie encore une fois, un peu plus fort. Allez, n'aie pas peur !

— Oh ! Comme il s'est envolé ! C'était bien cette fois ? Pas vrai, dame Yennefer ?

— Hummm... Tu feras un saut à la cuisine tout à l'heure et tu y piqueras un peu de fromage pour accompagner notre vin... C'était presque parfait. J'ai bien dit presque. Un peu plus fort encore, mon laideron, n'aie pas peur. Soulève le panier de terre et projette-le bien fort contre le mur de ce petit poulailler là-bas, au point de faire voler les plumes qui sont à l'intérieur ! Redresse-toi. La tête haute. Avec grâce et fierté. Allez, vas-y ! N'aie pas peur ! Oh, non ! Par la malepeste !

— Oh ! là, là !... Pardon, dame Yennefer... Je crois bien que... Que j'ai libéré trop de force...

— Juste un peu trop. Ce n'est pas grave. Viens par là. Allons, ma petite.

— Mais... et le poulailler ?

— Cela arrive. Il n'y a pas de quoi s'en faire. D'une manière globale, tes premiers pas méritent d'être jugés positifs. Quant au poulailler... il n'était pas bien beau de toute manière. Je ne pense pas qu'il manquera à qui que ce soit dans le paysage... Holà, gentes dames ! Du calme, du calme ! Pourquoi tout ce vacarme et ce remue-ménage, alors qu'il ne s'est rien passé ? Ne t'énerve pas, Nenneke ! Je le répète : il ne s'est rien passé. Il faut tout simplement débarrasser ces planches. Elles nous seront utiles pour faire du feu.

\*\*\*

Durant les après-midi chaudes et calmes, l'air se chargeait du parfum des fleurs et de l'herbe, l'atmosphère respirait le calme et la sérénité que seul troublait le bourdonnement des abeilles et des géotrupes. Ces après-midi-là, Yennefer sortait le fauteuil en osier de Nenneke pour l'installer au jardin, et s'y asseyait en étirant ses jambes loin devant elle. Parfois, elle consultait des ouvrages, ou bien elle



lisait les lettres qu'elle recevait par l'intermédiaire de curieux émissaires – des oiseaux en général. Il lui arrivait aussi, mais rarement, de rester assise là, le regard perdu au loin. D'une main, elle agitait pensivement ses boucles d'un noir luisant, de l'autre, elle caressait les cheveux de Ciri, assise sur l'herbe, blottie contre sa cuisse ferme et chaude.

— Dame Yennefer ?

— Oui, mon laideron ?

— Dis-moi, est-ce que l'on peut tout faire à l'aide de la magie ?

— Non.

— Mais on peut faire beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. (La magicienne ferma les yeux un instant et posa ses doigts sur ses paupières.) Énormément de choses.

— On peut faire quelque chose de très grand ? De terrible ? De vraiment terrible ?

— Parfois plus qu'on l'aurait voulu.

— Hum... Et est-ce que moi... Quand est-ce que je serai capable de faire ce genre de choses ?

— Je l'ignore. Peut-être jamais. Je souhaite que tu n'y sois jamais obligée.

Le silence retomba. Elles ne disaient rien. Il faisait chaud. L'air exhalait le parfum des fleurs et des plantes.

— Dame Yennefer ?

— Qu'y a-t-il encore, mon laideron ?

— Quel âge avais-tu quand tu es devenue magicienne ?

— Quand j'ai réussi l'examen d'entrée ? Hum... Treize ans.

— Ah ! C'est comme moi aujourd'hui ! Et... quel âge avais-tu quand... Non, ça je ne te le demanderai pas...

— Seize ans.

— Ah bon... (Ciri rougit légèrement et feignit soudain de s'intéresser à un nuage à la forme étrange, qui voguait haut dans le ciel au-dessus des tours du temple.) Et quel âge avais-tu quand... quand tu as rencontré Geralt ?

— J'avais plus de seize ans, mon laideron. Un peu plus.

— Tu m'appelles toujours laideron ! Tu sais à quel point je déteste ça, alors pourquoi est-ce que tu continues ?

— Parce que je suis pernicieuse. Les magiciennes sont toutes pernicieuses.

— Mais moi, je ne veux pas... je ne veux pas être un laideron. Je veux être belle. Comme toi, dame Yennefer. Est-ce que, grâce à la magie, je pourrai un jour le devenir ?

— Toi ? Par bonheur, tu n'es pas obligée d'avoir recours à la magie... Tu n'as pas besoin d'elle pour ça. Tu n'imagines pas la chance que tu as.

— Mais moi, je veux vraiment être belle !

— Tu l'es ! Une laideronne vraiment belle. Tu es mon beau petit laideron...

— Oh ! Dame Yennefer !

— Ciri, je vais avoir des bleus partout sur la cuisse, si tu continues.

— Dame Yennefer ?

— Je t'écoute.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

— Cet arbre là-bas. C'est un tilleul.

— Et qu'est-ce qu'il a de si curieux, ce tilleul ?

— Rien. Sa vue me ravit, tout simplement. Je suis heureuse de... de pouvoir le voir.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux.

Le silence. Pas un mot. Il fait lourd.

— Dame Yennefer ?

— Quoi encore ?

— Il y a une araignée qui s'approche de ta jambe ! Regarde comme elle est horrible !

— C'est une araignée comme les autres.

— Tue-la !

— Je n'ai pas envie de me baisser.

— Alors utilise un sortilège !

— Ici ? Dans l'enceinte du temple de Melitele ? Pour que Nenneke nous jette dehors comme des malpropres ? Non merci. Et maintenant, tais-toi, je te prie. Je voudrais réfléchir.

— Et à quoi est-ce que tu réfléchis ainsi ? Hum... C'est bon, je me tais.

— Cette nouvelle me remplit de joie. Je craignais déjà que tu me poses une de tes questions hors du commun.

— Pourquoi pas ? J'aime tes réponses hors du commun !

— Tu deviens effrontée, mon laideron.

— Je suis une magicienne. Les magiciennes sont pernicieuses et effrontées.

Le silence, encore. Pas un mouvement dans le ciel. Il fait lourd comme avant un orage. Le silence, toujours, interrompu cette fois par le croassement lointain des corbeaux et des corneilles.

— Il y en a de plus en plus. (Ciri leva la tête.) Ils volent, ils volent... Comme cet automne... Ces oiseaux de malheur... Les prêtresses disent que c'est mauvais signe... Ce sont des auspices, ou quelque chose dans le genre. Qu'est-ce que c'est des auspices, dame Yennefer ?

— Regarde dans *Dhu Dwimmermor*. Il y a tout un chapitre là-

dessus.

Le silence.

— Dame Yennefer...

— Bon sang ! Quoi encore ?

— Pourquoi Geralt est si long à... Pourquoi il ne vient pas ici ?

— Il t'a sans doute oubliée, mon laideron. Il s'est trouvé une fille plus jolie.

— Non ! Je sais qu'il ne m'a pas oubliée ! Il n'a pas pu m'oublier ! Je le sais, j'en suis sûre, dame Yennefer !

— C'est bien que tu le saches. Tu as de la chance, mon laideron.

\*\*\*

— Je ne t'aimais pas, répéta-t-elle.

Yennefer ne la regardait pas. Elle lui tournait toujours le dos, debout près de la fenêtre, les yeux fixés sur les montagnes qui noircissaient à l'est, assombries par les volées de corbeaux et de corneilles qui tournoyaient dans le ciel.

*Je sens qu'elle va me demander pourquoi je ne l'aimais pas, se dit Ciri. Non, elle est trop intelligente pour poser une telle question. Elle me fera une remarque sur ma grammaire d'un ton sec et me demandera depuis quand j'utilise l'imparfait. Et moi, je lui répondrai. Je serai aussi sèche qu'elle, j'imiterai le ton de sa voix, qu'elle sache que je sais, comme elle, faire semblant d'être froide, insensible et indifférente, et dissimuler mes sentiments et mes émotions. Je lui dirai tout. Je veux, je dois tout lui dire. Il faut qu'elle sache tout, avant que nous quittions le temple de Melitele. Avant que nous nous mettions enfin en route à la recherche de celui qui me manque tant. De celui qui lui manque tant. De celui à qui nous manquons sans doute toutes les deux. Je veux lui dire que...*

*Je lui dirai. Il suffit qu'elle me le demande.*

La magicienne se retourna et lui sourit. Elle ne posa aucune question.

\*\*\*

Elles se mirent en route le lendemain, tôt le matin. Elles portaient toutes deux des tenues de voyage masculines, des capes, des bonnets et des capuches qui leur couvraient les cheveux. Chacune d'elles était armée.

Nenneke fut la seule à leur dire adieu. Elle discuta un long moment à voix basse avec Yennefer, puis les deux femmes échangèrent une poignée de main vigoureuse, comme l'auraient fait des hommes. Ciri, qui tenait les rênes de sa jument gris pommelée, voulut saluer Nenneke de la même manière, mais la grande prêtresse ne le permit pas. Elle l'enlaça, la serra contre elle et l'embrassa. Elle avait les larmes aux yeux. La fillette aussi.

— Bon, fit enfin la prêtresse en essuyant une larme avec la manche de son habit. Allez-y, maintenant. Que la Grande Melitele

vous protège en chemin, mes chéries. Toutefois, la déesse est très occupée en ce moment, alors il vous faudra aussi compter sur vous-mêmes pour vous protéger. Veille sur elle, Yennefer. Protège-la comme la prune de tes yeux.

— J'espère pouvoir la protéger mieux que ça, répondit la magicienne dans un sourire discret.

Une volée de corneilles traversa le ciel en direction de la vallée du Pontar en poussant des croassements retentissants. Nenneke n'y prêta pas attention.

— Prenez garde à vous, répéta-t-elle. Voici venir des temps mauvais. Il pourrait bien s'avérer qu'Ithlinne aep Aevenien savait ce qu'elle prédisait. Voici venir l'ère de l'épée et de la hache. Le Temps du Mépris et de la Terrible Tourmente. Prends bien soin d'elle, Yennefer. Ne permets à personne de lui faire du mal.

— Je reviendrai, Mère, dit Ciri en sautant sur sa selle. Je promets de le faire ! Très bientôt !

Elle ignorait à quel point elle se trompait.

# ***Le Temps du mépris***

Sorceleur – 4

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

*Sur tes mains, Falka, du sang,  
Sur ta robe, du sang,  
Brûle, Falka, brûle pour tes crimes,  
Consume-toi et meurs dans les tourments.*

Chanson enfantine que l'on chante à la veille de Saovine tout en brûlant des poupées à l'effigie de Falka.

« Les sourceliens, ou sorceleurs chez les Nordling, sont une caste élitiste et secrète de prêtres-soldats, fraction de druides vraisemblablement. Dotés, dans l'imaginaire populaire, d'un pouvoir magique et d'aptitudes surhumaines, ils devaient prendre part à la lutte contre les mauvais esprits, les monstres et toutes les forces obscures. En réalité, maîtres dans le maniement des armes, les sourceliens étaient utilisés par les souverains du Nord au cours des luttes tribales que se livraient ces derniers. Pendant le combat, les sourceliens entraient en transe, trances qu'ils provoquaient, suppose-t-on, par l'autohypnose ou des moyens enivrants. Ils luttaient avec une énergie aveugle, car ils étaient totalement insensibles à la douleur et même aux blessures sérieuses, ce qui conforta les exagérations quant à leur puissance surnaturelle. La théorie selon laquelle les sourceliens seraient le résultat d'une mutation ou d'une ingénierie génétique n'a jamais été confirmée. Les sourceliens sont les héros de nombreuses légendes chez les Nordling (lire F. Delannoy, *Mythes et légendes des peuples du Nord*). »

Effenberg et Talbot  
*Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome XV

## CHAPITRE PREMIER

« Pour bien gagner sa vie, avait coutume de rabâcher Aplegatt aux jeunes cadets dont il avait la charge, un courrier à cheval doit posséder deux choses : une tête en or et des fesses en acier.

Une tête en or est indispensable, expliquait Aplegatt à ses apprentis courriers, car, sous son habit, dans sa fine besace en cuir ceinte à même la poitrine, le courrier transporte uniquement des informations de moindre importance, de celles que l'on peut sans crainte confier à la perfidie d'un papier ou d'un parchemin. Quant aux nouvelles confidentielles, de portée réelle, celles dont dépendent beaucoup de choses, le courrier doit les garder en mémoire pour les répéter à qui de droit. Mot pour mot. Et ces mots ne sont pas toujours faciles. Les formuler se révèle déjà compliqué, alors les retenir... Pour y parvenir, pour ne pas commettre d'erreur en les rapportant, il faut avoir une sacrée tête en or.

Quant à l'utilité des fesses en acier, ça, tout courrier en fera lui-même rapidement l'expérience lorsqu'il devra rester assis sur sa selle trois jours et trois nuits durant, à parcourir cent ou deux cents lieues, voire trois cents parfois, sur les routes, ou de temps à autre, s'il le faut, à travers champs. Ah ! bien entendu, on ne passe pas tout son temps assis sur sa selle, on descend de cheval parfois, on prend du repos. Parce que l'homme, lui, est capable de résister longtemps, mais le cheval est un peu moins résistant. Cela étant dit, quand le courrier remonte en selle après s'être reposé, il a l'impression que son postérieur s'écrie : "Pitié, on m'assassine !" »

« Et de nos jours, sieur Aplegatt, s'étonnaient quelques cadets, à qui servent encore les courriers à cheval ? Prenons un exemple : Combien de temps faut-il à un magicien de Vengerberg pour transmettre une information par magie à un sorcier de Wyzima ? Une demi-heure ? peut-être même moins ? Alors que pas un courrier ne parcourra la distance entre Vengerberg et Wyzima en moins de quatre, voire même cinq jours. Son cheval peut se mettre à boiter. Des brigands ou des Écureuils peuvent le tuer, des loups ou des griffons le déchiqueter. Et tout à coup, plus de courrier ! Tandis qu'un message magique parviendra invariablement à destination, sans se tromper de chemin, sans arriver en retard ni disparaître. À quoi bon des courriers quand, partout, auprès de chaque cour royale, on trouve des sorciers ? Les courriers, sieur Aplegatt, sont devenus inutiles désormais. »

Aplegatt, de son côté, avait lui aussi pensé, durant quelque temps, ne plus être utile à personne. Il avait trente-six ans, il était petit mais fort et musclé ; le travail ne lui faisait pas peur, et il possédait, cela va de soi, une tête en or. Il pouvait se trouver un autre travail pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa femme, mettre quelques sous de côté pour la dot de ses deux filles encore célibataires, et continuer à



aider celle qui était mariée, mais dont le mari – un empoté incorrigible – n'avait jamais de chance dans ses entreprises. Mais Aplegatt ne voulait pas d'un autre travail, il ne s'imaginait même pas faire autre chose : il était courrier du roi à cheval.

Et voilà que soudain, au terme d'une longue période d'oubli et d'inactivité humiliante, il était redevenu indispensable. De nouveau, les routes et les chemins forestiers s'étaient mis à résonner du bruit des sabots. De nouveau, comme au bon vieux temps, les courriers avaient recommencé à parcourir le pays, portant les nouvelles de citadelle en citadelle.

Aplegatt savait pourquoi il en était ainsi. Il avait vu beaucoup de choses, en avait entendu plus encore. On attendait de lui qu'il efface aussitôt de sa mémoire une partie des informations qu'il transmettait, qu'il les oublie, de manière à ne pouvoir s'en souvenir, même sous la torture. Mais Aplegatt n'oubliait pas. Et il savait pourquoi les rois avaient cessé soudain de communiquer entre eux par l'intermédiaire de la magie et des magiciens. Ceux-ci devaient être maintenus dans l'ignorance des informations acheminées par les courriers. Les rois avaient soudain cessé de leur faire confiance, ils avaient cessé de leur confier leurs secrets. Aplegatt ignorait pourquoi les liens d'amitié qui unissaient les rois aux magiciens s'étaient brusquement rafraîchis, et cela ne l'intéressait pas outre mesure. À ses yeux, tant les rois que les magiciens étaient des êtres incompréhensibles, aux actes imprévisibles, particulièrement lorsque les temps devenaient difficiles. Et lorsque l'on parcourait comme lui le pays de citadelle en citadelle, de château en château, de royaume en royaume, il était impossible, véritablement, de ne pas constater que les temps étaient devenus difficiles.

Les armées encombraient les routes. À chaque pas on tombait sur des colonnes d'infanterie ou de cavalerie, et chaque commandant que l'on croisait était énervé, préoccupé, acariâtre, se donnant de l'importance comme si le sort du monde entier dépendait de lui seul. De même, les citadelles et les châteaux étaient remplis de gens armés ; nuit et jour y régnait un va-et-vient fébrile. Les burgraves et les châtelains – d'ordinaire invisibles – couraient les remparts et les cours, teigneux comme des guêpes avant la tempête ; ils étaient tourmentés, ils juraient, donnaient des ordres, distribuaient des coups de pied. Précipités hors des écuries, des troupeaux de jeunes chevaux soulevaient des nuages de poussière sur les routes. Peu habitués à se déplacer sans mors ni cavalier armé, les petits chevaux profitaient joyeusement de leurs derniers jours de liberté, entraînant une surcharge de travail considérable pour les palefreniers et de nombreux tracassés pour les autres usagers des routes.

Pour être bref, dans l'air étouffant et immobile, la guerre – en

suspens – était perceptible.

Aplegatt se dressa sur ses étriers et jeta un coup d'œil alentour. En bas, au pied de la colline, parmi les prairies et les bouquets d'arbres, scintillait une rivière aux nombreux méandres abrupts. Au sud, des forêts s'étiraient au-delà de la rivière. Le courrier talonna son cheval. Le temps pressait.

Il était parti depuis deux jours. Le commandement royal à l'origine de sa mission l'avait surpris à Hagge où il se reposait après son retour de Tretogor. Il avait quitté la forteresse de nuit et galopé sur la grand-route, le long de la rive gauche du Pontar. Il avait passé la frontière de la Témérie avant l'aube et, maintenant que midi sonnait, il se trouvait déjà sur la rive de l'Ismen. Si le roi Foltest avait été à Wyzima, Aplegatt lui aurait remis sa missive dès cette nuit. Malheureusement, le roi n'était pas dans la capitale, il séjournait dans le sud du pays, à Maribor, distante de Wyzima de près de deux cents lieues. Aplegatt le savait ; aussi aux environs du pont Blanc abandonna-t-il la route qui menait vers l'ouest pour couper à travers bois en direction d'Ellander. Il prenait un risque. Les bois étaient toujours infestés d'Écureuils. Gare à celui qui tombait entre leurs pattes ou se retrouvait à la portée de leurs flèches. Mais le courrier du roi devait se montrer téméraire. Le métier était ainsi fait.

Aplegatt traversa la rivière sans difficulté – il n'avait pas plu depuis juin, le niveau de l'Ismen avait sérieusement baissé. En suivant la lisière de la forêt, il atteignit la voie principale de Wyzima au sud-est, celle qui menait aux fonderies, aux forges et à la cité des nains du massif de Mahakam. Le long de la voie s'étiraient des chariots, dépassés souvent par des patrouilles de reconnaissance à cheval. Aplegatt poussa un soupir de soulagement. Les groupes de Scoia'tael ne s'aventuraient pas dans les endroits où il y avait du monde. La croisade contre les elfes qui combattaient les humains durait depuis un an en Témérie ; les commandos d'Écureuils, persécutés dans les forêts, s'étaient divisés en petits groupes, et ceux-ci se tenaient loin des routes fréquentées, ils n'y tendaient pas d'embuscades.

Avant la tombée du jour, Aplegatt avait déjà atteint la frontière occidentale de la principauté d'Ellander ; il se trouvait à une fourche, aux environs du village de Zavada ; de là, une route droite et sûre le mènerait jusqu'à Maribor, soit quarante-deux lieues sur un chemin praticable et fréquenté. Il y avait une auberge à cette fourche. Le courrier décida d'accorder un peu de repos à son cheval, ainsi qu'à lui-même. Il savait que s'il se mettait en route à l'aube, sans avoir à forcer outre mesure sa monture, il apercevrait les bannières noir et argent flottant en haut des tours rouges du château de Maribor avant même le coucher du soleil.

Il dessella son cheval et le pansa lui-même, renvoyant sans

ménagement le valet de l'auberge qui s'apprêtait à s'en charger. Il était courrier du roi, et à ce titre il ne permettait à personne d'approcher sa monture. Aplegatt mangea une part consistante d'œufs brouillés avec du saucisson et un quart de pain au levain, et il but une pinte de bière. Il écouta les commérages. Ils étaient de toutes sortes : des voyageurs de tous les coins du monde débarquaient à l'auberge.

À Dol Angra, apprit-il, de nouveaux incidents étaient survenus ; à la frontière, un détachement de cavalerie de la Lyrie avait une nouvelle fois cherché chicane à une patrouille de Nilfgaard ; de nouveau, Meve, la reine de Lyrie, avait accusé à cor et à cri Nilfgaard de l'avoir provoquée, et elle avait demandé de l'aide au roi Demawend d'Aedirn. À Tretogor avait eu lieu l'exécution publique d'un baron de Rédanie qui s'était allié en secret aux émissaires d'Emhyr, l'empereur de Nilfgaard. À Kaedwen, les commandos de Scoia'tael, rassemblés en un grand détachement, s'étaient livrés à une tuerie dans le fort de Leyd. Pour se venger de ce massacre, la population d'Ard Carraigh avait participé à un carnage, assassinant près de quatre cents habitants dans la capitale des non-humains.

En Témérie, racontèrent les marchands venus du sud, régnaient le chagrin et le deuil parmi les émigrants de Cintra rassemblés sous les bannières du maréchal Vissegerd. La terrible nouvelle de la mort de Cirilla le Lionceau, dernière héritière de sang royal de Calanthe, surnommée la Lionne de Cintra, se trouvait de fait confirmée.

Quelques histoires sinistres, plus terribles encore, furent rapportées. Quelqu'un raconta par exemple que dans plusieurs villages des environs d'Aldersberg du sang s'était soudain mis à jaillir du pis des vaches après la traite, et qu'à l'aube la Pucelle des Calamités, l'annonciatrice des morts effroyables, était apparue dans la brume. À Brugge, aux abords du bois de Brokilone, le royaume interdit des dryades des forêts, la Traque sauvage – cortège de fantômes galopant dans les cieux – avait fait son apparition, et, comme chacun sait, la Traque sauvage est toujours annonciatrice de guerre. Et puis, du cap de Bremervoord, on avait vu un bateau-fantôme avec, à son bord, le spectre du chevalier noir et son heaume surmonté des ailes d'un rapace...

Finalement, le courrier, vaincu par la fatigue, cessa de prêter l'oreille aux conversations des voyageurs. Il alla dans la chambre à coucher commune, s'affala sur sa paillasse et dormit comme une souche.

Il se leva aux premières lueurs du jour. Quand il sortit dans la cour, il fut quelque peu surpris : fait rare, il n'était pas le premier à être sur le départ. Près du puits se tenait un étalon moreau, sellé, et, à ses côtés, près de l'abreuvoir, une femme en habits d'homme se lavait les mains. En entendant les pas d'Aplegatt, la femme se retourna ; de

ses mains mouillées elle rassembla son abondante chevelure noire qu'elle rejeta en arrière. Le courrier s'inclina. La femme fit un signe de la tête.

Lorsque Aplegatt entra dans l'écurie, c'est tout juste s'il ne heurta pas un autre oiseau matinal, qui s'avéra être une jeune fille ; coiffée d'un béret de velours, elle était en train de mener dans la cour une jument pommelée. La jeune fille se frottait le visage et bâillait, appuyée contre les flancs de son cheval.

— Oh là là ! grommela-t-elle en passant près du courrier, je vais sûrement m'endormir sur ma jument... Je tombe de fatigue... Ouaaah !

— Le froid te réveillera lorsque tu trotteras sur ta jument, dit gentiment Aplegatt en ôtant sa selle de la poutre. Bonne route, jeune damoiselle.

La jeune fille se retourna et le regarda comme si elle venait tout juste de le remarquer. Elle avait des yeux immenses, verts comme l'émeraude. Aplegatt couvrit son cheval de son caparaçon.

— Je vous souhaitais bonne route, répéta-t-il.

D'ordinaire, il n'était pas aussi disert ni expansif, mais il éprouvait à présent le besoin de causer avec autrui, même si en l'occurrence il avait affaire à une simple gamine endormie. Peut-être était-ce dû à ses longues journées de solitude sur les chemins, ou peut-être la damoiselle lui rappelait-elle quelque peu sa fille puînée.

— Que les dieux vous préservent des accidents et des mésaventures, ajouta-t-il. Vous ne voyagez qu'à deux, et deux femmes, qui plus est ! Or les temps sont incertains de nos jours. Le danger est partout sur les routes...

La jeune fille ouvrit plus grand encore ses yeux verts. Le courrier fut saisi d'effroi, un frisson le parcourut.

— Le danger..., dit soudain la jeune fille d'une voix étrange, transformée. Le danger est silencieux. Tu ne l'entendras pas lorsqu'il surgira sur ses plumes grises. J'ai fait un rêve. Du sable... Le sable était chaud, à cause du soleil...

— Quoi ? (Aplegatt se figea, sa selle serrée contre son ventre.) Que dis-tu, jeune fille ? Quel sable ?

Celle-ci frissonna vivement, puis se frotta le visage. Sa jument pommelée secoua la tête.

— Ciri, dépêche-toi !

La femme aux cheveux noirs l'appela sévèrement de la cour où elle sanglait son étalon moreau et mettait en place ses besaces.

La jeune fille bâilla. Elle jeta un regard à Aplegatt et tressaillit, comme étonnée de sa présence à l'écurie. Le courrier ne disait rien.

— Ciri, répéta la femme. Tu t'es endormie ?

— Voilà, je viens, dame Yennefer.

Aplegatt termina de seller son cheval et, lorsqu'il l'eut enfin mené dans la cour, il n'y avait plus trace de la femme ni de la jeune fille. Un coq lança son « cocorico », discontinu et éraillé, un chien aboya longuement ; parmi les arbres, un coucou se manifesta. Le courrier sauta sur sa selle. Les yeux verts de la jeune fille endormie lui revinrent subitement en mémoire, ainsi que ses paroles étranges : *Un danger silencieux ? Des plumes grises ? Du sable chaud ? La pauvre fille n'avait probablement pas toute sa tête*, se dit-il. *En ce moment, on en rencontre souvent, de ces pauvrettes dérangées, rudoyées en temps de guerre par des maraudeurs ou autres scélérats... Oui, assurément, elle devait être dérangée. Ou peut-être bien qu'elle était seulement endormie, arrachée au sommeil, pas totalement réveillée encore ? Bizarre, les bêtises que peuvent parfois débiter les gens quand ils traînent au lever du jour, oscillant encore entre veille et sommeil...*

De nouveau un frisson le parcourut, et une douleur se manifesta entre ses omoplates. Il se massa le dos avec le poing.

Dès qu'il se retrouva sur la route de Maribor, il donna un coup de talon dans les flancs de son cheval et partit au galop. Le temps pressait.

\* \* \*

Le courrier ne se reposa pas longtemps à Maribor. Une journée s'était à peine écoulée que le vent sifflait de nouveau à ses oreilles. Sa nouvelle monture – un étalon gris de l'écurie de Maribor – trotta à vive allure, allongeant le cou et agitant la queue. Les saules scintillaient au bord de la route. La besace contenant la missive diplomatique comprimait la poitrine d'Aplegatt. Il avait mal aux fesses.

— Pfff ! Si tu pouvais te casser le cou, cerf-volant égaré ! lança à son adresse, en resserrant les rênes de son attelage, un cocher effarouché par la traversée au pas de charge de l'hurluberlu. Vois un peu comme il file, comme si la mort était à ses trousses ! Vas-y, cavale, espèce d'étourneau ! Quoi qu'il arrive, tu n'échapperas pas à la Faucheuse !

Aplegatt se frotta un œil ; la course le faisait larmoyer.

La veille, il avait transmis les lettres au roi Foltest et lui avait ensuite récité les messages secrets du roi Demawend :

« De Demawend à Foltest : Tout est prêt à Dol Angra. Les Travestis attendent le commandement. Délai prévu : deuxième nuit de juillet après la nouvelle lune. Les barques doivent accoster deux jours après sur l'autre rive. »

Une volée de corneilles survola la grand-route en grailant bruyamment. Elles volaient vers l'est, en direction de Mahakam et de

Dol Angra, vers Vengerberg. Tout en continuant sa route, le courrier se répétait les paroles du message secret que le roi de Témérie envoyait par son intermédiaire au roi d'Aedirn :

*« De Foltest à Demawend : primo, suspendez les opérations. Les Astucieux ont convoqué une assemblée. Ils doivent se rencontrer et délibérer sur l'île de Thanedd. Cette assemblée peut changer bon nombre de choses. Secundo, les recherches pour retrouver le Lionceau peuvent être abandonnées. C'est confirmé : le Lionceau est mort. »*

Aplegatt piqua son cheval gris du talon. Le temps pressait.

\* \* \*

Des chariots engorgeaient l'étroit chemin forestier. Aplegatt ralentit son allure ; il trotta tranquillement jusqu'au dernier des véhicules d'une longue colonne. Il comprit aussitôt qu'il ne pourrait se frayer un passage à travers cet engorgement. Néanmoins, pas question de faire demi-tour, ce serait une trop grande perte de temps. S'enfoncer dans le fourré marécageux pour contourner l'encombrement ne le tentait pas non plus, d'autant que la nuit commençait à tomber.

— Que s'est-il passé par ici ? demanda-t-il aux cochers de la dernière voiture, deux petits vieux dont l'un paraissait à moitié endormi et l'autre mort. Une attaque ? Les Écureuils ? Parlez ! Je suis pressé...

Avant que l'un des vieillards ait eu le temps de répondre, des cris s'élevèrent en provenance de la tête de la colonne, invisible à travers la forêt. Les cochers sautèrent en hâte dans les voitures et fouettèrent les chevaux et les bœufs en lâchant une flopée de jurons bien salés. La colonne, pesamment, se mit en mouvement. Le vieillard somnolent s'éveilla, dodelina de la tête, clappa à l'adresse de ses mulets et fit claquer les rênes sur leur croupe. Le vieillard qui ressemblait à un mort ressuscita, il repoussa son chapeau de paille qui était descendu sur ses yeux et observa Aplegatt.

— Regardez-le, dit-il. Il est pressé... Hé ! fiston ! Tu as de la chance. Tu es arrivé ici à point nommé.

— Tout juste, ajouta l'autre vieillard en agitant sa barbe, et il fit avancer ses mulets. À point nommé ! Si t'étais arrivé à midi, t'aurais fait comme nous autres, t'aurais attendu que la voie soit libre. On est tous pressés, mais il a bien fallu attendre. Comment tu fais pour passer si la voie est fermée ?

— La voie était fermée ? Et par quel hasard ?

— Un terrible mangeur d'hommes a fait son apparition par ici, fiston. Il s'est jeté sur un chevalier qui voyageait seul avec son valet. Paraît que le monstre lui a arraché la tête, au chevalier, en même

temps que son heaume, et qu'il a vidé les entrailles de son cheval. Le valet a réussi à prendre la poudre d'escampette, il a raconté que c'était une sainte horreur, que le sentier était tout rouge de sang...

— C'était quoi comme monstre ? demanda Aplegatt en retenant son cheval de manière à poursuivre la conversation avec les conducteurs du chariot, qui peinait. Un dragon ?

— Non, pas un dragon, dit le second vieillard au chapeau de paille. On raconte que c'était une manticore, ou quelque chose comme ça. Le valet disait que c'était une bête sauvage, terriblement grande, et qui volait. Et enragée, avec ça ! Y s'disait, elle va manger le chevalier et elle va s'envoler. Penses-tu ! Elle s'est assise en plein milieu de la route, la chienne, et elle est restée là à chuintier, à montrer ses belles dents... Et voilà, elle a bouché la route aussi bien qu'un bouchon une bouteille, parce que, aussitôt qu'un gars s'approchait et avisait le monstre, il abandonnait son chariot, et demi-tour ! Alors les chariots ont commencé à s'aligner, sur une demi-lieue. Et tout autour, comme tu peux le voir, fiston, y a que des marécages humides et des fourrés infranchissables ; impossible de les contourner, comme de faire demi-tour. Alors, on est restés là...

— Tant de gaillards, s'esclaffa le courrier, et vous êtes restés là comme des bêtes ! Il fallait prendre des haches et des piques, et dégager la bête du chemin, ou bien la tuer.

— Ah ! ça ! Plusieurs s'y sont essayés, dit le petit vieux qui tenait les rênes. (Il pressait les mulets, car la colonne s'était mise à avancer plus vite.) Trois nains de la garde marchande, et avec eux quatre nouveaux enrôlés qui s'en allaient à l'armée, au fort de Carreras. Les nains, le monstre les a méchamment amochés, quant aux nouveaux enrôlés...

— Ils ont détalé, acheva son compagnon.

— À peine ils ont vu c'te manticore qu'ils ont détalé. Y en a même un qui s'est lâché dans son caleçon. Oh ! vise un peu, mon garçon, vise, c'est lui, là-bas !

— Qu'est-ce qui vous prend de vouloir me montrer un pisseur ? dit Aplegatt en s'énervant un peu, ça ne m'intéresse pas.

— Mais non ! Le monstre ! Le monstre qu'on a tué ! Les militaires sont en train de le mettre sur la charrette ! Tu le vois ?

Aplegatt se dressa sur ses étriers. Malgré l'obscurité grandissante et les curieux qui se pressaient, il distingua l'énorme masse soulevée par les soldats. Les ailes de chauve-souris et la queue de scorpion du monstre traînaient par terre, inertes. Criant en chœur, les soldats soulevèrent un peu plus la dépouille et la firent retomber dans la charrette. Les chevaux attelés à la voiture, inquiets sans doute à cause de la charogne et perturbés par sa puanteur, hennirent et tirèrent le timon.

— Ne restez pas là ! (Le dizainier qui commandait les soldats pesta contre les vieillards.) Allez plus loin ! N'encombrez pas le passage !

Le grand-père pressa les mules, le chariot fit un bond en avant en passant sur les ornières. Aplegatt pressa son cheval du talon pour revenir à hauteur du chariot.

— Les militaires sont venus à bout du monstre, on dirait ?

— Penses-tu ! rétorqua le vieux. Les militaires, quand y sont arrivés, y se sont contentés d'ouvrir leur gueule et d'injurier tout le monde. « Eh, toi ! bouge pas ! Toi, là ! avance ! » Et toi ceci, et toi cela... Y z'étaient pas pressés de s'attaquer au monstre. Ils ont envoyé chercher un sorceleur.

— Un sorceleur ?

— Tout juste, assura l'autre vieillard. Y a quelqu'un qui s'est souvenu qu'il avait vu un sorceleur au village, alors on l'a envoyé chercher. Il est passé près de nous après. Il avait le cheveu blanc, un visage affreux, et il portait un terrible glaive sur les épaules. Y s'était pas passé une heure que quelqu'un, loin devant, s'est écrié qu'on allait pouvoir passer tout de suite parce que le sorceleur avait zigouillé le monstre ! Alors on a enfin bougé, et toi, fiston, tu nous es tombé dessus juste à ce moment-là.

— Ah ! fit Aplegatt, pensif, ça fait tant d'années que je sillonne les routes, et je n'ai encore jamais rencontré de sorceleur... Est-ce que quelqu'un a vu comment il s'y était pris pour venir à bout du monstre ?

— Moi, je l'ai vu ! s'écria un jeune garçon aux cheveux ébouriffés qui trotta de l'autre côté de la voiture. (Il montait à cru et dirigeait à l'aide d'un licou sa haridelle squelettique à la robe noir sarrasin.) J'ai tout vu ! Parce que j'étais à côté des soldats, tout devant !

— Écoutez un peu ce p'tit morveux, dit le vieux postillon. Il tête encore sa mère et il fait le malin. Et du fouet, t'en veux ?

— Laissez-le, petit père, intervint Aplegatt. Je vous quitte bientôt, je vais par là, vers Carreras, mais avant, ça me plairait bien de savoir ce qui s'est passé avec le sorceleur. Vas-y, mon garçon, je t'écoute.

— Alors voilà, commença rapidement le garçon qui allait au pas à côté de l'attelage, le sorceleur en question vient voir le commandant militaire. Y dit qu'y s'nomme Gerant. Sur ce, le commandant lui répond qu'y peut s'nommer comme il veut, mais qu'y ferait mieux de s'mettre au boulot. Et il lui indique où s'trouve la bête. Le sorceleur s'approche un peu plus, et y r'garde vite fait. Il était bien à cent vingt pas du monstre, ou peut-être même plus, mais il a juste j'té un coup d'œil de loin, et il a dit tout de suite qu'c'était une manticore exceptionnellement grande, et qu'il la tuerait si on l'payait pour ça deux cents couronnes.



— Deux cents couronnes ? dit le deuxième vieux d'une voix étranglée. Il a complètement perdu la boule ou quoi ?

— C'est c'que m'sieur l'commandant lui a répondu, sauf qu'il a été un peu plus grossier. Et le sorceleur, y répond qu'c'est son prix, et qu'lui ça lui est égal, le monstre peut bien rester au milieu de la route même jusqu'au jour du jugement dernier ! Alors l'commandant, y dit qu'y paiera pas une somme pareille, qu'il aime mieux attendre que la bête s'envole toute seule. « Le monstre ne partira pas, parce qu'il a faim et qu'il est furieux », qu'y lui répond alors le sorceleur. Et que même s'il s'envole, il reviendra aussitôt, parce que c'est son terro... terroi... territo... de chasse.

— Arrête tes trilles, morveux ! s'énerva le vieux postillon. (Il tentait, sans succès visiblement, de se moucher dans ses doigts, ceux qui, par ailleurs, tenaient les rênes.) Raconte seulement comment c'était !

— Ben, c'est c'que j'fais ! Le sorceleur a dit : « Le monstre ne s'envolera pas, et toute la nuit il va déguster le chevalier qu'il a tué, tranquillement, parce que le chevalier étant en armes, c'est pas facile de l'attaquer de l'intérieur. » Sur ce, les marchands viennent voir le sorceleur, y z'entreprennent aussitôt de l'convaincre, et patati, et patata, qu'y vont faire une quête et qu'y lui donneront cent couronnes. Et l'sorceleur leur répond que la bête, c'est une manticore, et qu'elle est très dangereuse, alors leurs cent couronnes, ils peuvent se les mettre où je pense, y va pas risquer sa tête. Alors le commandant se met en colère et y dit qu'c'est pourtant bien le sort des chiens et des sorceleurs de risquer leur vie, et que l'sorceleur était là tout pile pour ça, comme le cul est fait pour chier. Et les marchands, ça se voyait, y z'avaient peur que l'sorceleur se fâche aussi et qu'y décampe, parce qu'y s'étaient mis d'accord pour cent cinquante. Alors le sorceleur a dégainé son épée et, en suivant le chemin, y s'est dirigé vers l'endroit où était assis le monstre. Et l'commandant a fait semblant de lui j'ter un sort et a craché par terre, puis il a dit qu'on s'demandait bien pourquoi y avait sur terre de tels originaux diaboliques. Du coup, y a un des marchands qui a répliqué que si, au lieu de chasser les elfes dans la forêt, l'armée traquait les monstres, on n'aurait pas besoin des sorceleurs, et que...

— Fabule pas, l'interrompt le petit vieux, mais raconte un peu c'que t'as vu.

— Moi, j'ai surveillé son cheval, au sorceleur, se vanta le garçon, une petite jument alezane avec une liste blanche.

— Un chien qui prend soin d'une jument ! Et comment le sorceleur a tué le monstre, tu l'as vu ?

— Euh..., balbutia le garçon. Non, je l'ai pas vu... On m'a repoussé en arrière. Ils ont tous commencé à brailler très fort, et les

chevaux se sont affolés, alors...

— Je l'avais bien dit, fit le grand-père, méprisant, que c'était de la merde qu'il avait vue, c'est qu'un morveux.

— Mais quand il est revenu, j'l'ai vu, le sorceleur ! s'enflamma le garçon. Et le commandant, qui avait tout regardé, il avait le visage tout pâle, et y disait tout bas aux soldats que c'étaient des sortilèges magiques, ou bien des trucs d'elfes, qu'un homme normal ne saurait pas se servir aussi vite de son glaive... Et puis après, le sorceleur a pris l'argent des marchands, il a sauté sur sa jument et il est parti.

— Humm..., marmonna Aplegatt. Il a pris par où ? Par la route de Carreras ? Si c'est ça, je vais peut-être le rattraper, pour voir au moins à quoi il ressemble...

— Non, dit le garçon. À la fourche, il a pris en direction de Dorian. Il était pressé.

\* \* \*

Il arrivait rarement au sorceleur de rêver, et, même alors, jamais à son réveil il ne se souvenait de quoi que ce soit. Même lorsqu'il s'agissait de cauchemars. Et il s'agissait bien de cauchemars la plupart du temps.

Cette fois-là aussi, c'était un cauchemar, mais au moins le sorceleur s'en souvenait-il, en partie...

*Des silhouettes indistinctes. Inquiétantes. Des scènes étranges. Funestes. Des paroles et des sons incompréhensibles qui faisaient naître l'effroi. De ce flot tourbillonnant une image, brusquement, émergeait, nette et précise : Ciri. Différente de la Ciri de Kaer Morhen dont se souvenait Geralt. Sur sa monture lancée au galop, ses cheveux couleur de cendre, en liberté, étaient plus longs, comme à Brokilone, la première fois qu'il l'avait vue. Quand elle était passée près de lui, il avait voulu crier, mais il avait été incapable d'émettre le moindre son. Il avait voulu courir derrière elle, mais il avait eu l'impression d'être pris jusqu'à la moitié des cuisses dans du goudron brûlant. Et Ciri galopait toujours plus loin dans la nuit comme si elle ne le voyait pas, parmi les saules et les aulnes disgracieux qu'on aurait dits vivants et qui agitaient leurs branches. Et le sorceleur vit qu'elle était suivie. Un cheval moreau galopait à sa suite, à toute allure, et sur le cheval se tenait un cavalier en armure noire, portant un heaume orné des ailes d'un rapace.*

Le sorceleur était incapable de bouger, de crier. Il ne pouvait que regarder le chevalier ailé rattraper Ciri, la saisir par les cheveux, la faire tomber de selle et continuer à galoper en la traînant derrière lui. Il ne pouvait que regarder son visage bleuir de douleur et voir ses lèvres se crispier en un cri muet. Il était incapable de supporter son cauchemar. « Réveille-toi ! », s'ordonna-t-il à lui-même. « Réveille-toi ! Réveille-toi sur-

*le-champ ! »*

Il se réveilla.

Il resta longtemps allongé, immobile, se remémorant son rêve. Puis il se leva. Il retira sa bourse de dessous son oreiller, compta rapidement ses pièces de dix couronnes. Cent cinquante pour la manticore d'hier. Cinquante pour le brouillardier qu'il avait tué pour le compte du maire d'un village près de Carreras. Et cinquante de plus pour le loup-garou dont lui avaient parlé des colons de Burdorff. Cinquante couronnes pour un loup-garou... C'était beaucoup, car le boulot avait été facile. Le loup-garou ne s'était pas défendu. Acculé dans une grotte sans issue, il s'était agenouillé, attendant le coup de glaive fatal. Le sorceleur avait eu pitié de lui.

Mais il avait besoin d'argent.

Une heure s'était à peine écoulée que déjà il parcourait les rues de la ville de Dorian, à la recherche de la venelle et de l'enseigne qui lui étaient familières.

\* \* \*

L'enseigne portait l'inscription suivante : « Codringher et Fenn, consultations et services juridiques ». Pourtant, et Geralt ne le savait que trop bien, ce que fabriquaient Codringher et Fenn n'avait de commun avec le droit que fort peu de chose ! Les deux associés avaient par ailleurs de nombreuses raisons d'esquiver tout contact, quel qu'il soit, tant avec le droit qu'avec ses représentants. En outre, le sorceleur doutait fort que tout client se présentant au bureau sache ce que le mot « consultation » voulait réellement dire.

Il n'y avait pas d'entrée au rez-de-chaussée du petit bâtiment, juste une porte cochère solidement verrouillée qui menait sans doute à l'écurie ou à l'entrepôt pour les chariots. Pour parvenir jusqu'à la porte d'entrée, il fallait s'enfoncer jusqu'à l'arrière de la maison, pénétrer dans une cour boueuse remplie de poules et de canards, de là grimper quelques marches puis traverser encore une étroite galerie et un sombre corridor. Seulement alors se retrouvait-on devant de solides portes ferrées en acajou, équipées d'un énorme marteau en cuivre en forme de tête de lion.

Geralt actionna le heurtoir puis recula rapidement. Il savait que le mécanisme monté dans la porte pouvait faire jaillir des pointes en fer d'une longueur de vingt pouces à partir d'orifices cachés dans les ferrures. Théoriquement, les pointes ne surgissaient que si quelqu'un essayait de trafiquer la serrure et que Codringher ou Fenn actionnait le dispositif de fermeture, mais Geralt avait déjà pu constater à maintes reprises qu'aucun mécanisme n'était infailible, et que, parfois, il fonctionnait alors même qu'il ne le devrait pas, et

inversement.

Il y avait sans doute dans la porte un système – magique vraisemblablement – qui permettait d'identifier les invités. Après le coup de heurtoir, personne ne posait jamais de question de l'intérieur ni n'exigeait que le visiteur s'identifie. Les portes s'ouvraient, et derrière se tenait Codringher. C'était toujours Codringher, jamais Fenn.

— Bienvenue, Geralt ! dit-il. Entre ! Tu n'as pas besoin de te rencogner dans l'embrasure de la porte, j'ai démonté le système de protection ! Quelque chose s'est cassé à l'intérieur, voilà quelques jours. Tout fonctionnait, et, d'un seul coup d'un seul, un marchand ambulancier s'est retrouvé transpercé. Entre sans crainte. Tu as une affaire pour moi ?

— Non. (Le sorcier pénétra dans le vaste et sombre vestibule, qui, comme à l'accoutumée, sentait légèrement le chat.) Pas pour toi. Pour Fenn.

Codringher laissa échapper un rire sonore, confirmant les soupçons du sorcier : Fenn était un personnage cent pour cent mythique qui ne servait qu'à tromper les prévôts, baillis, collecteurs d'impôts et autres individus détestés de Codringher.

Ils pénétrèrent dans le cabinet. C'était la pièce principale, par conséquent il y faisait plus clair. Les fenêtres, solidement grillagées, étaient exposées au soleil la plus grande partie de la journée. Geralt prit place sur le siège destiné aux clients. En face, derrière son bureau en chêne, Codringher, qui se faisait appeler « avocat », l'homme pour qui rien n'était impossible, s'affala dans un fauteuil matelassé. Lorsqu'un individu avait des difficultés, des soucis, des problèmes, il venait voir Codringher et obtenait alors aussitôt des preuves de la malhonnêteté et de la malversation de son associé en affaires ; ou un crédit bancaire sans garantie ni assurance. Seul sur une longue liste de créanciers, il recouvrait ses créances qui pesaient sur une société en faillite. Alors même que son riche tonton l'avait menacé de ne pas lui léguer la moindre bille, il percevait son héritage. Il gagnait ses procès en matière de succession, car même les membres les plus acharnés de la famille cessaient inopinément leurs revendications. Sur la base de preuves irréfutables, son fils sortait du cachot, lavé de toute accusation, ou bien, en l'absence de telles preuves, il était libéré, parce que, si preuves il y avait, elles disparaissaient mystérieusement, et les témoins, les uns après les autres, annulaient leurs témoignages antérieurs ; le chasseur de dots qui courtisait sa fille jetait brusquement son dévolu sur une autre. Suite à un malheureux accident, l'amant de sa femme ou le séducteur de sa fille se retrouvait avec trois membres (dont au moins un membre supérieur) sérieusement fracturés. Quant à son ennemi juré, ou tout autre

individu embarrassant, il cessait de lui nuire : en règle générale, il disparaissait sans laisser de traces. Oui, si quelqu'un avait des problèmes, il venait à Dorian, d'un pas alerte il se rendait chez « Codringher et Fenn » et frappait à la porte d'acajou. L'« avocat » Codringher se tenait à la porte. Svelte, de petite taille, les cheveux gris, il avait le teint maladif des hommes qui ne passaient pas beaucoup de temps au grand air. Codringher menait son invité jusqu'à son bureau ; il s'asseyait dans son fauteuil, prenait sur ses genoux un grand grippeminaud blanc et noir qu'il se mettait à caresser. Tous deux – Codringher et son chat – jaugeaient alors le client de leurs yeux jaune olive, vilains et inquiétants.

— J'ai reçu ta lettre. (Codringher et son grippeminaud fixaient le sorcelleur.) Jaskier est également venu me rendre visite. Il est passé par Dorian, voici quelques semaines. Il m'a touché deux mots de tes soucis. Mais il n'a dit que très peu de chose. Trop peu.

— Vraiment ? Tu me surprends. Ce serait la première fois à ma connaissance que Jaskier n'en dirait pas trop.

— Jaskier, répondit Codringher sans sourire, n'a pas dit grand-chose car il ne savait pas grand-chose. Et il en a dit moins qu'il n'en savait pour la simple raison que tu lui avais interdit de bavarder de certaines affaires. D'où te vient ce manque de confiance ? Qui plus est vis-à-vis de collègues exerçant la même profession ?

Geralt eut un léger mouvement d'humeur. Codringher aurait bien fait mine de n'avoir rien remarqué, mais cela lui fut impossible, car son chat, lui, l'avait remarqué. Il écarquilla tout grand ses yeux et émit un sifflement quasi silencieux en découvrant ses petites canines blanches.

— N'agace pas mon chat, dit l'avocat en caressant l'animal pour le calmer. C'est le mot « collègue » qui t'a ému ? C'est pourtant la vérité. Moi aussi, je suis un sorcelleur. Moi aussi, je libère les gens des monstres et des soucis qui les accablent. Et moi aussi, je fais ça pour de l'argent.

— À quelques différences près, marmonna Geralt, toujours sous le regard désagréable du grippeminaud.

— En effet, acquiesça Codringher. Toi, tu es un sorcelleur anachronique, et moi un sorcelleur moderne qui suit l'air du temps. Voilà pourquoi tu te retrouveras bientôt au chômage, tandis que moi j'irai en prospérant. Les stryges, les wyverns, les endriagues et les loups-garous disparaîtront bientôt. Mais des salopards, il y en aura toujours.

— Pourtant, Codringher, c'est précisément avant tout des salopards que tu soulages de leurs soucis. Les pauvres qui ont des problèmes n'ont pas de quoi se payer tes services.

— Les tiens non plus. Les pauvres ne peuvent jamais rien se

payer, c'est bien pour ça qu'ils sont pauvres.

— C'est d'une logique imparable. Et une telle découverte ! Ça vous en bouche un coin !

— La vérité a ceci pour elle qu'elle vous en bouche un coin. Et la vérité, justement, tient au fait que la base et le maintien de notre profession, c'est la saloperie. À cette différence près que ta manière de l'exercer est devenue presque un vestige, alors que la mienne est moderne et prend de l'ampleur.

— C'est bon, c'est bon, passons aux affaires.

— Il est largement temps, approuva d'un signe de tête Codringher en cajolant son chat. (Celui-ci se raidit, planta ses griffes dans les genoux de son maître et se mit à miauler bruyamment.) Et réglons ces affaires en fonction de leur importance hiérarchique. Primo : mes honoraires, collègue sorcelleur, se montent à deux cent cinquante couronnes de Novigrad. Disposes-tu de cette somme ? ou peut-être fais-tu partie toi aussi de ces pauvres qui ont des soucis ?

— Assurons-nous d'abord qu'un tel montant est justifié.

— Contente-toi de t'en assurer tout seul et presse-toi, dit l'avocat. Quand tu seras enfin convaincu, pose l'argent sur la table. Nous passerons alors aux affaires suivantes, de moindre importance.

Geralt dénoua sa bourse de son ceinturon et la jeta avec fracas sur le bureau. Le grippeminaud bondit violemment des genoux de Codringher et décampa. L'avocat, sans en vérifier le contenu, cacha l'escarcelle dans un tiroir.

— Tu as effarouché mon chat, dit-il avec un reproche non feint.

— Pardon. Je pensais que le tintement de la monnaie était la dernière chose qui puisse effaroucher ton chat. Raconte donc ce que tu as appris.

— Ce Rience qui t'intéresse tant, commença Codringher, est un personnage assez mystérieux. Je suis simplement parvenu à établir qu'il avait étudié deux ans à l'école des sorciers de Ban Ard. On l'a jeté dehors après l'avoir surpris en train de commettre de menus larcins. Aux abords de l'école rôdaient, comme toujours, des agents secrets recruteurs de Kaedwen ; Rience s'est laissé enrôler. Ce qu'il faisait pour les espions de Kaedwen, ça, je n'ai pas réussi à le découvrir. Mais, en général, les rebuts de l'école des sorciers sont formés au meurtre. Ça te va ?

— À la perfection. Continue.

— L'information suivante provient de Cintra. Sous le règne de la reine Calanthe, le sieur Rience croupissait dans un cachot.

— Pour quel motif ?

— Eh bien, pour dettes, figure-toi. Il n'est pas resté au trou longtemps, parce que quelqu'un a payé pour lui et a remboursé tout ce qu'il devait, avec les intérêts. La transaction s'est effectuée par

l'intermédiaire d'une banque, sous réserve de l'anonymat du bienfaiteur. J'ai tenté de trouver de qui provenait l'argent mais, après avoir mené mon enquête auprès de quatre banques successives, j'ai abandonné la partie. Celui qui a libéré Rience était un professionnel. Et il tenait beaucoup à son anonymat.

Pris d'une forte quinte de toux, Codringher se tut et porta un mouchoir à sa bouche.

— Et soudain, reprit-il au bout d'un instant (il s'essuya les lèvres et observa son mouchoir), juste après la fin de la guerre, sieur Rience a refait son apparition : à Sodden, à Angren et à Brugge. Métamorphosé ! On ne l'aurait pas reconnu ! Du moins pour ce qui était de son comportement ainsi que de la quantité d'argent liquide qu'il avait à sa disposition et qu'il claquait sans compter. Car pour ce qui est de son nom, cet insolent fils de chienne ne s'était pas foulé, il continuait à se faire appeler Rience. Et il commença, sous cette identité, à mener d'intenses recherches pour retrouver une certaine personne, plus exactement une jeune personne. Il rendit visite aux druides du Cercle d'Angren, ceux qui avaient pris soin des orphelins de guerre. Le corps d'un des druides fut retrouvé quelque temps après dans un bois alentour, massacré et portant des traces de torture. Ensuite, on a vu Rience à Zarzecz...

— Je sais, l'interrompt Geralt. Je suis au courant de ce qu'il a fait à une famille de paysans de Zarzecz. Pour deux cent cinquante couronnes, j'en espérais plus. Jusqu'à présent, la seule information nouvelle pour moi concerne l'école des sorciers et les agents secrets de Kaedwen. Le reste, je le savais déjà. Je sais que Rience est un meurtrier impitoyable, que c'est un voyou arrogant qui n'a même pas fait l'effort de se choisir un faux nom. Je sais qu'il est au service de quelqu'un. Mais de qui, Codringher ?

— D'un sorcier. C'est ce sorcier qui l'a sorti du trou. Rience – c'est toi-même qui me l'as appris, et Jaskier me l'a confirmé – se sert de la magie. De la vraie magie, pas de ces trucs que pourrait connaître n'importe quel étudiant viré de l'Académie. Il est donc aidé par quelqu'un qui le fournit en amulettes, et, vraisemblablement, le forme en secret. Certains des magiciens qui pratiquent de manière officielle ont ainsi des élèves cachés et des factotums pour régler des affaires illégales ou sordides. Dans le jargon des sorciers, on appelle cela « les agissements de l'ombre ».

— S'il travaillait dans l'ombre des magiciens, Rience se servirait de la magie de camouflage. Mais lui ne change ni de nom ni d'apparence. Il n'a même pas fait disparaître sur son visage la décoloration provoquée par la brûlure que Yennefer lui a infligée.

— C'est ce qui confirme justement qu'il agit dans l'ombre. (Codringher toussa, puis s'essuya la bouche avec son mouchoir.) Parce

que le camouflage magique n'est en aucun cas un camouflage ; seuls les dilettantes utilisent ce genre de choses. Si Rience se cachait sous un voile magique ou un masque illusoire, chaque alarme magique le signifierait aussitôt, et, par les temps qui courent, pratiquement toutes les portes de la ville en sont équipées. De plus, les sorciers décèlent les masques illusoires à tous les coups. Dans le plus grand des rassemblements humains, dans la plus gigantesque des foules, Rience attirerait sur lui l'attention de chaque sorcier comme si des flammes sortaient de ses oreilles et que des nuages de fumée s'échappaient de son cul. Je le répète : Rience agit pour le compte d'un sorcier, et il agit de manière à ne pas attirer sur lui l'attention des autres sorciers.

— Certains le tiennent pour un espion de Nilfgaard.

— Je sais cela. C'est ce que pense par exemple Dijkstra, le chef des services secrets de Rédanie. Dijkstra se trompe rarement, on peut donc considérer que cette fois encore il a raison. Mais l'un n'exclut pas l'autre. Un factotum magicien peut être, parallèlement, un espion de Nilfgaard.

— Ce qui signifierait qu'un sorcier praticien officiel espionne pour le compte de Nilfgaard par l'intermédiaire d'un factotum secret.

— Sornettes ! (Codringher toussa et jeta un œil attentif à son mouchoir.) Un sorcier à la solde de Nilfgaard ? Pour quelles raisons ? Pour de l'argent ? C'est ridicule. En vue d'obtenir de grands pouvoirs sous le gouvernement d'Emhyr, l'empereur victorieux ? Encore plus ridicule. Ce n'est pas un secret, Emhyr var Emreis garde les sorciers à son service peu de temps. Les sorciers de Nilfgaard sont traités avec aussi peu d'égards que, disons, les valets d'écurie. Et ils n'ont pas plus de pouvoir que ces derniers. Est-ce que l'un de nos magiciens prétentieux se serait décidé à lutter pour la victoire d'un empereur auprès duquel il deviendrait un vulgaire valet d'écurie ? Par exemple Filippa Eilhart ? elle qui dicte à Vizimir de Rédanie ses proclamations et ses édits ? Ou alors Sabrina Glevissig ? elle qui, en tapant du poing sur la table, interrompt les discours d'Henselt de Kaedwen pour enjoindre le roi à la fermer et à l'écouter ? Ou encore Vilgefortz de Roggeveen ? lui qui a répondu récemment à Demawend d'Aedirn que, pour l'heure, il n'avait pas de temps à lui consacrer ?

— Abrège, Codringher. Comment ça se passe alors avec Rience ?

— Simplement. Les services secrets de Nilfgaard s'efforcent d'atteindre un magicien, et ils entraînent un factotum à collaborer avec eux. D'après ce que je sais, Rience n'aurait pas dédaigné les florins de Nilfgaard et aurait trahi son maître sans hésitation.

— Maintenant c'est toi qui racontes des sornettes. Même nos magiciens corrompus auraient compris tout de suite qu'on les avait trahis, et Rience, ainsi découvert, pendouillerait depuis longtemps au bout d'une corde. Et encore, dans le meilleur des cas.



— Quel enfant tu fais, Geralt. On ne pend pas les espions percés à jour, mais on les met à profit. On les gave de fausses informations, on essaie d'en faire des agents doubles...

— N'ennuie donc pas l'enfant que je suis, Codrigher ! Ni les coulisses du monde de l'espionnage ni la politique ne m'intéressent. Rien est à mes trousses, et je veux savoir pourquoi et sur ordre de qui. Apparemment, il s'agirait d'un magicien. Mais qui est-il ?

— Je ne sais pas encore. Mais je le saurai bientôt.

— Bientôt, répéta le sorcelleur en détachant chaque syllabe, c'est trop tard pour moi.

— C'est bien possible, dit sérieusement Codrigher. Tu t'es fourré dans un sale pétrin, Geralt. Tu as bien fait de t'adresser à moi. Je sais sortir les gens du pétrin, moi. En principe, pour toi, c'est déjà fait.

— Vraiment ?

— Vraiment. (L'avocat porta son mouchoir à la bouche et toussa de nouveau.) Parce que, vois-tu, collègue, outre les magiciens et peut-être aussi Nilfgaard, un troisième joueur est entré dans la partie. Figure-toi que des agents des services secrets du roi Foltest m'ont rendu visite. Ils avaient un problème. Le roi leur avait ordonné de rechercher une certaine princesse disparue. Quand il s'avéra que l'affaire n'était pas si simple, les agents décidèrent d'embaucher un collaborateur, spécialisé dans les affaires compliquées. En lui exposant le problème, ils suggérèrent qu'un certain sorcelleur pourrait en savoir long sur la princesse recherchée. Il pourrait peut-être même savoir où elle se trouve.

— Et comment a réagi notre spécialiste ?

— Tout d'abord, il exprima son étonnement, notamment sur le fait que le sorcelleur en question n'ait pas été envoyé au cachot, où, par les moyens traditionnels, on aurait appris ce qu'il savait, et même une bonne partie de ce qu'il ne savait pas mais qu'il aurait inventé pour faire plaisir à ses interrogateurs. Les agents rétorquèrent que leur chef le leur avait interdit. Les sorceleurs, expliquèrent-ils, ont un système nerveux tellement sensible que, sous l'influence de la torture, ils meurent aussitôt, car, selon leur expression imagée, une veine de leur cerveau pète. Par conséquent, on leur avait conseillé de pister le sorcelleur. Mais cette tâche se révéla être également compliquée. Notre spécialiste complimenta les agents pour leur sagesse et leur demanda de revenir le voir deux semaines plus tard.

— Ils sont revenus ?

— Et comment ! Notre spécialiste – qui te considérait déjà comme son client – leur présenta alors des preuves irréfutables démontrant que le sorcelleur Geralt n'avait jamais eu, n'avait pas et ne pouvait avoir quoi que ce soit de commun avec la princesse recherchée. Le spécialiste avait en effet retrouvé des témoins oculaires de la mort de

la princesse Cirilla, petite-fille de la reine Calanthe et fille de la reine Pavetta. Cirilla était morte trois ans auparavant, dans un camp pour fugitifs, à Angren. D'une diphtérie. Avant de mourir, l'enfant avait terriblement souffert. Tu ne vas pas le croire, mais les agents de Témérie avaient les larmes aux yeux en écoutant les récits de mes témoins oculaires.

— Moi aussi, j'en ai les larmes aux yeux. Je présume que les agents témériens ne pouvaient ou ne voulaient pas t'offrir davantage que deux cent cinquante couronnes ?

— Ton sarcasme me blesse le cœur, sorceleur. Je t'ai sorti de l'embarras, et toi, plutôt que de me remercier, tu piétines ma sensibilité.

— Merci et pardon. Pourquoi le roi Foltest a-t-il ordonné à ses agents de rechercher Ciri, Codrigher ? Que devaient-ils faire, après l'avoir retrouvée ?

— Tu n'es pas très perspicace. La tuer, c'est évident. Elle a été reconnue comme prétendante au trône de Cintra, or, pour ce trône, d'autres plans sont prévus.

— Ça ne tient pas debout, Codrigher. Le trône de Cintra a brûlé en même temps que le palais royal, la ville et tout le pays. C'est maintenant Nilfgaard qui gouverne. Foltest le sait parfaitement, les autres rois aussi. De quelle manière Ciri pourrait-elle prétendre à un trône qui n'existe pas ?

— Viens. (Codrigher se leva.) Essayons de trouver ensemble une réponse à cette question. Je te donnerai pour l'occasion une preuve de confiance... (Il invita Geralt à regarder le portrait au cadre doré qui était suspendu au mur, face à son bureau.) Qu'est-ce qui t'intéresse autant dans ce portrait ?

— Le fait qu'il soit percé de trous comme si un pivert l'avait becqueté plusieurs secondes d'affilée, dit Geralt, et puis aussi qu'il représente un idiot exceptionnel.

— C'est mon défunt père. (Codrigher se courba légèrement.) Un idiot exceptionnel... J'ai suspendu là ce portrait pour l'avoir toujours sous les yeux. En guise d'avertissement. Viens, sorceleur.

Ils sortirent dans le vestibule. Allongé au milieu du divan, le grippeminaud se léchait avec zèle une patte arrière qu'il avait étirée sous un angle étrange ; à la vue du sorceleur, il décampa aussitôt dans l'obscurité du couloir.

— Pourquoi les chats te détestent-ils à ce point, Geralt ? Est-ce que c'est en rapport avec...

— Oui, le coupa-t-il. Tu as deviné.

Au milieu des boiseries en acajou, un panneau s'écarta sans bruit, dévoilant un passage secret. Codrigher passa en premier. Le panneau, assurément actionné par magie, se referma derrière eux, mais sans les

plonger dans l'obscurité. Des profondeurs du mystérieux couloir leur parvenait de la lumière.

Dans le local situé au fond du couloir, il faisait froid et sec ; une odeur lourde, étouffante, un mélange de poussière et de cire de bougies, emplissait l'air.

— Tu vas faire la connaissance de mon collaborateur, Geralt.

— Fenn ? dit en souriant le sorcier. Pas possible !

— Mais si. Reconnais-le, tu soupçonnerais que Fenn n'existait pas, pas vrai ?

— Comment donc ! Non, voyons, pas du tout !

La pièce voûtée, pas très haute, était encombrée jusqu'au plafond de planches et d'étagères sur lesquelles trônaient des multitudes de livres. Soudain, un grincement retentit. Un instant plus tard, un véhicule bizarroïde, un fauteuil surélevé, équipé de roues, fit son apparition. Sur ce fauteuil était assis un nain à la tête énorme – sans cou – plantée directement sur des épaules disproportionnellement étroites. Le nain n'avait plus de jambes.

— Laissez-moi faire les présentations, dit Codrigher. Jakub Fenn, légiste érudit, mon associé et collaborateur inestimable. Et voici notre invité et client...

— Le sorcier Geralt de Riv, acheva l'infirme avec un sourire. Je n'ai pas eu trop de mal à deviner. Je travaille sur le sujet depuis plusieurs mois. Messieurs, si vous voulez bien me suivre.

Ils suivirent le fauteuil grinçant dans le labyrinthe des étagères qui ployaient sous le poids des livres – ceux-ci n'auraient d'ailleurs pas dépareillé dans la bibliothèque universitaire d'Oxenfurt. D'après l'estimation de Geralt, les incunables avaient dû être collectionnés par plusieurs générations de Codrigher et de Fenn. Il était content de la preuve de confiance qu'on lui avait témoignée, et se réjouissait de pouvoir enfin rencontrer Fenn. Il ne doutait pas toutefois que le personnage, bien que réel à cent pour cent, soit aussi en partie mythique. Indubitablement, le Fenn mythique, l'alter ego de Codrigher, avait été souvent vu sur le terrain, alors que le légiste érudit cloué dans son fauteuil n'avait vraisemblablement jamais quitté le bâtiment.

Le centre de la pièce était particulièrement bien éclairé ; sur un pupitre accessible au fauteuil à roulettes s'entassaient des livres, des rouleaux de parchemin et de vélin, des papiers de toutes sortes, des bouteilles d'encre et d'encaustique, un ensemble de plumes et des milliers d'ustensiles énigmatiques. Certains étaient toutefois reconnaissables. Geralt distingua des moules à falsifier les sceaux et une râpe en diamant destinée à effacer les inscriptions sur les documents officiels. Au milieu du pupitre était posée une petite arbalète escopette à billes, et, à côté, sous des tissus en velours

émergeaient de grands verres grossissants, faits à partir de cristal poli des montagnes. Des verres semblables étaient extrêmement rares et coûtaient une fortune.

— Tu as du nouveau, Fenn ?

— Pas grand-chose, répondit l'infirmier en souriant. (Il avait un sourire agréable, particulièrement attachant.) J'ai fixé à vingt-huit le nombre de magiciens susceptibles d'être le patron de Rience.

— Laissons cela pour l'instant, l'interrompit promptement Codrigher. Pour l'instant, c'est autre chose qui nous intéresse. Explique à Geralt les raisons pour lesquelles la princesse perdue de Cintra fait l'objet de recherches menées sur un large territoire par les agents des Quatre Royaumes.

— La jeune fille a du sang de la reine Calanthe dans les veines, dit Fenn, apparemment surpris de devoir expliquer des raisons aussi évidentes. Elle est la dernière d'une lignée royale. Cintra a une importance stratégique et politique non négligeable. Disparue, restée en dehors de la zone d'influence, la prétendante à la couronne est encombrante, et elle peut devenir menaçante si elle se retrouve entre de mauvaises mains. Celles de Nilfgaard, par exemple.

— Si je me souviens bien, dit Geralt, le droit exclut les femmes de la succession au trône de Cintra.

— C'est la vérité, confirma Fenn, et il sourit de nouveau. Mais une femme peut toujours devenir une épouse, et la mère d'un héritier mâle. Les services d'espionnage des Quatre Royaumes ont eu vent des recherches fiévreuses entreprises par Rience pour retrouver la princesse, et ils étaient persuadés que c'était précisément dans l'intention de la ramener à Nilfgaard. Il fut donc décidé d'empêcher la princesse de devenir une épouse et une mère. Par un moyen simple mais efficace.

— Mais la princesse n'est plus, dit rapidement Codrigher qui observait le changement que les paroles du nabot souriant avaient provoqué sur le visage de Geralt. Les agents l'ont appris et ils ont cessé les recherches.

— Pour l'instant, oui. (Le sorcier parvint avec peine à garder un ton calme et froid.) Le mensonge a cette caractéristique qu'il finit par être mis au jour. Par ailleurs, les agents du royaume ne sont pas les seuls à participer à ce jeu. Vous l'avez dit vous-mêmes, ils se sont lancés sur les traces de Ciri pour déjouer les plans des autres chasseurs. Ces derniers peuvent être moins perméables à la désinformation. Je vous ai embauchés pour que vous trouviez un moyen d'assurer la sécurité de l'enfant. Que proposez-vous ?

— Nous avons une petite idée. (Fenn jeta un coup d'œil à son associé, mais ne lut pas sur son visage l'injonction de se taire.) Nous voulons répandre le bruit, discrètement mais largement, que non

seulement la princesse Cirilla n'a aucun droit au trône de Cintra, mais qu'il en va de même pour ses éventuels successeurs mâles.

— À Cintra, la succession ne se fait pas par la lignée féminine, expliqua Codrigher tout en luttant contre une nouvelle quinte de toux. Elle se fait exclusivement par le glaive.

— C'est exactement ça, confirma le légiste érudit. Geralt vient de le rappeler à l'instant. C'est un droit antique ; même cette diablesse de Calanthe n'est pas parvenue à l'annuler, et elle a essayé pourtant !

— Elle a essayé de renverser ce droit au moyen d'une intrigue, dit avec conviction Codrigher en s'essuyant les lèvres avec son mouchoir. Une intrigue illégale. Explique-lui, Fenn.

— Calanthe était la fille unique du roi Dagorad et de la reine Adalia. Après la mort de ses parents, elle s'est opposée à l'aristocratie qui voyait en elle une simple épouse pour le nouveau roi. Elle voulait régner sans partager le pouvoir ; tout au plus consentit-elle, pour la forme et le maintien de la dynastie, à l'institution d'un prince consort qui siégerait auprès d'elle, mais à titre de fantoche. Les anciennes familles s'y sont opposées. Calanthe avait le choix entre une guerre civile, l'abdication au profit d'une autre lignée, et le mariage avec Roegner, le prince d'Ebbing. Elle opta pour cette troisième solution. Elle gouvernait le pays, mais aux côtés de Roegner. Bien entendu, elle ne se laissa ni dompter ni embrigader dans des affaires de bonnes femmes. Elle était la Lionne de Cintra. C'était pourtant Roegner qui régnait, même si personne ne le surnommait le Lion.

— Cependant, ajouta Codrigher, Calanthe fit tout ce qu'elle put pour tomber enceinte et donner naissance à un fils. Mais rien n'y fit. Elle donna naissance à une fille, Pavetta, puis fit deux fausses couches. Il devint évident qu'elle n'aurait plus d'autre enfant. Tous ses plans tombaient à l'eau. Voilà bien le lot des femmes : voir leurs grandes ambitions barrées par un utérus dévasté !

Geralt fit la grimace.

— Tu es d'une trivialité répugnante, Codrigher.

— Je sais. La vérité aussi est triviale. Parce que Roegner se mit à rechercher une jeune reine aux hanches suffisamment larges, issue, pour le bien du trône, d'une famille dont la fécondité serait confirmée jusqu'à la génération de l'arrière-arrière-grand-mère. Le sol commençait à se dérober sous les pieds de Calanthe. Chaque repas, chaque verre de vin pouvait contenir la mort, chaque partie de chasse se terminer par un malheureux accident. La Lionne de Cintra prit alors l'initiative – beaucoup d'éléments en témoignent. Roegner mourut. La variole, à l'époque, faisait rage, et le décès du roi ne surprit personne.

— Je commence à comprendre, dit le sorcier, apparemment impassible, en quoi consisteront les nouvelles que vous avez l'intention de répandre discrètement, quoique largement : Ciri va

devenir la petite-fille d'une empoisonneuse responsable de la mort de son mari ?

— N'anticipe pas les faits, Geralt. Continue, Fenn !

— Calanthe, poursuivit le nain en souriant, a sauvé sa peau, mais la couronne s'éloignait de plus en plus. Quand, après la mort de Roegner, la Lionne aspira au pouvoir absolu, l'aristocratie s'opposa de nouveau durement à la violation des droits et des traditions. Sur le trône de Cintra devait siéger un roi, et non une reine. Les choses furent exposées clairement : à peine les traits de Pavetta évoqueraient-ils, ne serait-ce que de loin, ceux d'une femme qu'il conviendrait de la marier aussitôt à un homme qui deviendrait le nouveau roi. Il n'était pas question d'un second mariage pour une reine inféconde. La Lionne de Cintra comprit qu'elle ne pourrait compter tout au mieux que sur un rôle de reine mère ; le pis étant que celui qui deviendrait le mari de Pavetta écarte totalement sa belle-mère du pouvoir.

— Je vais de nouveau me montrer trivial, prévint Codrigher. Calanthe tarda à marier sa fille. Elle avait gâché un premier projet de mariage alors que la fillette avait dix ans, et un second quand elle en avait treize. L'aristocratie découvrit ses intentions et exigea que le quinzième anniversaire de Pavetta soit son dernier en tant que jeune fille. Calanthe fut obligée de donner son accord. Mais elle obtint auparavant ce qu'elle espérait. Pavetta était restée jeune fille trop longtemps. En fin de compte, elle se mit à tellement frétiller qu'elle fauta avec le premier vagabond venu, transformé qui plus est en monstre. Il y avait là quelques circonstances surnaturelles, quelques prophéties, des sortilèges, des promesses... Des Droits de Surprise, n'est-ce pas, Geralt ? Ce qui se passa ensuite, tu t'en souviens à coup sûr. Calanthe fit venir un sorceleur à Cintra, et celui-ci mit la pagaille.

» Ne se sachant pas manipulé, il ôta la malédiction qui affligeait le monstrueux Jez, rendant possible son mariage avec Pavetta. De ce fait, il facilita le maintien du trône, comme le souhaitait Calanthe. L'union de Pavetta avec le monstre libéré de la malédiction fut pour les hautes puissances un choc tellement énorme qu'elles acceptèrent le mariage soudain de la Lionne avec Eist Tuirseach. À leurs yeux, le Jarl des îles Skellige valait quand même mieux que le vagabond Jez. Ainsi, Calanthe continuait à gouverner le pays. Comme tous les insulaires, Eist portait un trop grand respect à la Lionne de Cintra pour s'opposer à elle sur quoi que ce soit, et puis, tout simplement, la royauté l'ennuyait. Il remit entièrement les rênes du pouvoir entre les mains de son épouse. Quant à celle-ci, se bourrant de médicaments et d'élixirs, elle traînait son mari au lit jour et nuit. Elle voulait régner jusqu'à la fin de ses jours. Et si cela devait être en tant que reine mère, alors, que ce soit en tant que mère de son propre fils. Cependant, comme je l'ai déjà dit, les ambitions sont grandes, mais...

— En effet, tu l'as déjà dit. Passe à la suite.

— En revanche, le jour de la cérémonie du mariage, la reine Pavetta, la femme de l'étrange Jez, portait déjà une robe étonnamment large. Résignée, Calanthe changea ses plans. Puisqu'elle-même n'avait pas de fils, se disait-elle, alors que celui de Pavetta hérite du trône. Mais celle-ci mit au monde une fille. Était-ce donc une malédiction ? La princesse, cependant, pouvait encore enfanter. Plus exactement, elle aurait pu. Car un curieux incident se produisit. Son époux – l'étrange Jez – et elle périrent au cours d'une catastrophe en mer restée inexpiquée.

— Est-ce que tu ne ferais pas trop d'insinuations, Codringher ?

— Je m'efforce d'expliquer la situation, rien d'autre. Après la mort de Pavetta, Calanthe s'effondra, mais pas pour très longtemps. Cirilla, sa petite-fille, la fille de Pavetta, était son dernier espoir. Ciri, qui, en véritable petit diabolin, faisait la folle dans tout le château. Un amour aux yeux de certains – les plus âgés surtout, tant elle leur rappelait Calanthe enfant –, elle était pour d'autres... une originale, la fille du monstrueux Jez, sur laquelle un certain sorcelleur s'était arrogé de nombreux droits. Et maintenant, nous touchons au cœur du problème : la favorite de Calanthe, à l'évidence préparée à la succession, traitée véritablement comme une seconde reine – un Lionceau issu du sang de la Lionne –, était déjà considérée par certains comme exclue du droit au trône. Cirilla n'était pas bien née. Pavetta avait contracté une mésalliance. Elle avait mêlé son sang royal au sang plus que subalterne d'un vagabond d'origine inconnue.

— Finement pensé, Codringher. Mais ce n'est pas la vérité. Le père de Ciri n'était pas du tout un subalterne. Il était fils de roi.

— Mais que me contes-tu là ? Je l'ignorais. De quel royaume ?

— L'un des royaumes du sud... Maecht... Oui, c'est exactement ça, il était le fils du roi de Maecht.

— Intéressant, marmonna Codringher. Maecht est depuis longtemps un margraviat de Nilfgaard. Il fait partie de la province de Metinna.

— Mais c'est un royaume, intervint Fenn. C'est un roi qui le gouverne.

— C'est Emhyr var Emreis qui le gouverne, le coupa Codringher. Quiconque siège sur le trône y siège par la grâce et la volonté d'Emhyr. Mais puisqu'on y est, vérifie donc qui Emhyr y a fait roi. Moi, je ne m'en souviens plus.

— D'accord, je cherche. (L'infirme poussa les roues de son fauteuil ; en grinçant, il s'éloigna en direction des étagères d'où il dégagea un gros tas de rouleaux qu'il commença à parcourir, en jetant par terre ceux qu'il avait regardés.) Hum ! Je l'ai. Le royaume de Maecht. Ses armoiries représentent des poissons argentés en

alternance avec des couronnes sur une surface bleu et rouge quadripartite...

— Laisse tomber l'héraldique, Fenn. Le roi, qui est le roi ?

— Hoët, surnommé le Juste. Choisi par la voie de l'élection...

— ... par Emhyr de Nilfgaard, devina froidement Codrigher.

— Il y a neuf ans.

— Ce n'est pas celui-là, calcula rapidement l'avocat. Celui-là ne nous intéresse pas. C'était qui avant lui ?

— Un petit instant. Je l'ai. Akerspaark. Mort...

— Mort d'une inflammation aiguë des poumons, après avoir été transpercé par un poignard lancé par un homme de main d'Emhyr ou de ce Juste. (Codrigher fit de nouveau étalage de sa sagacité.) Geralt, est-ce que ledit Akerspaark évoque quelque chose pour toi ? Est-ce qu'il pourrait être le cher papa de ce Jez ?

— Oui, confirma le sorceleur après un instant de réflexion. Akerspaark. Je me souviens, Duny appelait son père ainsi.

— Duny ?

— C'est ainsi qu'il s'appelait. Il était fils de roi, le fils de cet Akerspaark...

— Non, l'interrompit Fenn, tout à son affaire. Tous sont ici énumérés. Les fils légitimes s'appelaient : Orm, Gorm, Torm, Horm et Gonzales. Les filles légitimes : Alia, Valia, Nina, Paulina, Malvina et Argentina...

— J'annule les calomnies lancées sur Nilfgaard et sur Hoët le Juste, déclara sérieusement Codrigher. Cet Akerspaark n'a pas été assassiné. Il a tout simplement flirté avec la mort. Parce qu'il avait sans doute aussi des bâtards, Fenn, non ?

— Oui. Pas mal. Mais je n'en vois ici aucun qui porte le prénom de Duny.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il en soit autrement. Geralt, ton Jez n'était en aucun cas fils de roi. Même si c'est effectivement ce fieffé Akerspaark qui l'a enfanté quelque part dans un coin, outre Nilfgaard, une sacrée longue liste d'Orm, de Gorm, et autres Gonzales légitimes, ainsi que leur propre progéniture, sans doute nombreuse, l'éloignaient de fait du droit à ce titre. D'un point de vue formel, Pavetta a contracté une mésalliance.

— Et Ciri, l'enfant de cette mésalliance, n'a pas droit au trône, c'est ça ?

— Bravo !

Fenn poussa les roues grinçantes de son fauteuil et s'avança jusqu'au pupitre.

— C'est un argument, dit-il en relevant sa grosse tête. Uniquement un argument. N'oublie pas, Geralt, que nous ne luttons ni pour faire obtenir la couronne à la princesse Cirilla ni pour l'en priver.



Des ragots colportés, il doit résulter qu'on ne peut utiliser la jeune fille pour conquérir Cintra. Que si quelqu'un se lance dans cette voie, il sera facile de discuter ses ambitions, de les contester. La jeune fille cessera d'être une figure dans le jeu politique, elle ne sera plus qu'un pion de peu d'importance. Et alors...

— Ils lui permettront de vivre, acheva froidement Codringher.

— Et votre fameux argument, demanda Geralt, jusqu'à quel point est-il solide, en pratique ?

Fenn jeta un œil sur Codringher, puis sur le sorceleur.

— Il ne l'est pas vraiment, reconnut-il. Dans les veines de Cirilla coule toujours le sang de Calanthe, même s'il est quelque peu dilué. En temps normal, on l'aurait peut-être même écartée du trône, mais les temps sont loin d'être normaux... Le sang de la Lionne a une importance politique...

— Le sang... (Geralt s'essuya le front.) Qu'est-ce que ça signifie, l'Enfant de Sang ancien, Codringher ?

— Je ne comprends pas. Est-ce que quelqu'un, en parlant de Cirilla, a usé d'un tel titre ?

— Oui.

— Qui ?

— Peu importe qui. Qu'est-ce que ça signifie ?

— « Luned aep Hen Ichaer », dit soudain Fenn en s'éloignant du pupitre. Littéralement, ce ne serait pas l'Enfant, mais la Fille de Sang ancien. Hum... Le Sang ancien... J'ai rencontré cette appellation. Je ne me souviens pas exactement où... Il s'agit sans doute d'une prophétie elfique. Dans certaines versions du texte de la prophétie d'Itlina, les plus anciennes, il est fait mention, me semble-t-il, du Sang ancien des elfes, autrement dit « Aen Hen Ichaer ». Mais nous n'avons pas ici le texte intégral de cette prophétie. Il faudrait s'adresser aux elfes...

— Laissons cela, coupa froidement Codringher. Chaque chose en son temps, Fenn. Ne nous embarrassons pas de trop de prophéties ni de mystères, ne courons pas plusieurs lièvres à la fois. Cela suffit pour l'instant ; nous te remercions. Porte-toi bien, et travaille bien. Geralt, si tu permits, retournons dans mon bureau.

— C'est trop peu, pas vrai ? demanda le sorceleur dès qu'ils furent de retour dans le cabinet et installés dans leurs fauteuils, l'avocat derrière son bureau, et lui en face. Tes honoraires ne sont pas assez élevés, n'est-ce pas ?

Codringher souleva du bureau un objet métallique en forme d'étoile qu'il fit pivoter plusieurs fois entre ses mains.

— Pas assez élevés, Geralt. Creuser dans les prophéties des elfes, c'est pour moi une charge diabolique, une perte de temps et de moyens ; car cela nécessite de trouver une tactique pour parvenir

jusqu'aux elfes, eux seuls pouvant comprendre leurs notes. Les manuscrits elfiques, dans la majorité des cas, comportent une symbolique nébuleuse, des acrostiches, ou parfois au contraire des chiffres. La langue ancienne est toujours au moins à double sens ; transcrite sur papier, elle peut aussi bien avoir dix significations différentes. Les elfes n'ont jamais été enclins à aider quiconque entreprenait de résoudre leurs prophéties. Et, par les temps qui courent, alors qu'une guerre sanglante contre les Écureuils se prolonge dans les bois, il ne fait pas bon s'en approcher. C'est doublement dangereux. Les elfes peuvent te prendre pour un provocateur, les humains t'accuser de trahison...

— Combien, Codringher ?

L'avocat se tut un instant, jouant sans cesse avec l'étoile métallique.

— Dix pour cent, dit-il enfin.

— Dix pour cent de quoi ?

— Ne te moque pas de moi, sorceleur. L'affaire commence à devenir sérieuse. On comprend de moins en moins de quoi il s'agit ici, et quand il en est ainsi, c'est qu'à coup sûr il s'agit d'argent. Un pourcentage m'est alors plus doux que de simples honoraires. Tu me donneras dix pour cent de ce que toi-même tu obtiendras, déduction faite de la somme déjà payée. On prépare un accord ?

— Non. Je ne veux pas t'exposer à des pertes. Dix pour cent de zéro, ça fait zéro, Codringher. Tout ça ne me rapportera rien du tout, mon cher collègue.

— Je le répète, ne te moque pas de moi. Je ne crois pas que tu agisses de manière désintéressée. Je ne crois pas que derrière ce...

— Peu m'importe ce que tu crois. Il n'y aura aucun accord. Et pas question de pourcentage. Détermine le montant de tes honoraires pour la collecte des informations.

— Tout autre que toi, je l'aurais jeté dehors, dit Codringher en expectorant, car je l'aurais immédiatement soupçonné de chercher à me rouler dans la farine. Mais, bizarrement, ce noble et naïf désintéressement te sied pas mal, sorceleur anachronique. C'est dans ton style, c'est merveilleusement et pathétiquement démodé... Être prêt à mourir pour rien !

— Ne perdons pas de temps. Combien, Codringher ?

— Deux fois le montant habituel. Soit cinq cents couronnes en tout.

— Je regrette. (Geralt hocha la tête.) Je ne dispose pas d'une telle somme. Du moins, pas pour le moment.

— Je renouvelle la proposition que je t'avais faite un jour, lorsque nous nous sommes connus, dit lentement l'avocat. (Il s'amusait toujours avec son étoile.) Accepte de travailler pour moi, et tu en

disposeras. Non seulement pour payer la collecte d'informations, mais aussi d'autres fastes.

— Non, Codringher.

— Pourquoi ?

— Tu ne comprendrais pas.

— Cette fois, ce n'est pas mon cœur que tu blesses, mais mon orgueil professionnel. Parce que je me flatte de croire que, de fait, je comprends tout. L'ignominie est à la base de notre profession, mais toi tu t'obstines à préférer l'anachronisme à la modernité.

Le sorceleur sourit.

— Bravo !

Codringher fut pris d'une nouvelle quinte de toux, il s'essuya les lèvres, regarda son mouchoir, puis releva ses yeux jaune-vert.

— Ton œil s'est-il faufilé jusqu'à la liste qui était posée sur le pupitre, celle des magiciens et des magiciennes ? L'inventaire des patrons éventuels de Rience ?

— Tout juste.

— Tu n'auras pas cette liste tant que je ne l'aurai pas vérifiée précisément. Ne tire pas de conclusion de ce que tu as aperçu furtivement. Jaskier m'a dit que Filippa Eilhart savait probablement qui se trouvait derrière Rience, mais qu'elle s'était gardée de t'en informer. Filippa n'aurait pas protégé n'importe quel blanc-bec. C'est donc que derrière cette crapule se cache un personnage important.

Le sorceleur se taisait.

— Tiens-toi sur tes gardes, Geralt. Tu es en grand danger. Quelqu'un mène le jeu dont tu n'es qu'un pion. Quelqu'un prévoit exactement tes mouvements, voire les dirige. Ne te laisse pas emporter par la fierté et la suffisance. Celui qui joue avec toi n'est ni une stryge ni un loup-garou. Ce ne sont pas les frères Michelet. Ce n'est même pas Rience lui-même. L'Enfant de Sang ancien, sacrebleu ! Comme si le trône de Cintra, les magiciens, les rois et Nilfgaard ne suffisaient pas, les elfes sont aussi de la partie ! Mets fin à ce jeu, sorceleur, retire tes billes. Déjoue les plans de tes ennemis, et agis comme personne ne s'y attend. Coupe ce satané lien, ne permets pas que l'on t'associe à Cirilla. Laisse-la à Yennefer. Quant à toi, retourne à Kaer Morhen et ne montre pas le bout de ton nez. Planque-toi dans les montagnes. Moi, j'irai fouiller dans les manuscrits elfiques, tranquillement, sans me presser, minutieusement. Et quand j'aurai finalement des informations sur l'Enfant de Sang ancien, quand je connaîtrai le nom du magicien impliqué là-dedans, toi, tu auras eu le temps de rassembler l'argent, et on procédera à un échange.

— Je ne peux pas attendre. La jeune fille est en danger.

— C'est vrai. Mais j'ai ouï dire que l'on te considérerait comme un obstacle sur le chemin qui mène à elle. Un obstacle qu'il convient

d'écarter absolument. Par conséquent, c'est toi qui te trouves en danger. Ils ne s'en prendront à la fille que lorsqu'ils en auront fini avec toi.

— Ou bien lorsque j'aurai cessé de jouer, et que je me serai écarté et planqué à Kaer Morhen. Je t'ai payé trop cher, Codrigher, pour que tu me donnes ce genre de conseils.

L'avocat fit tourner l'étoile en fer entre ses doigts.

— Pour le montant que tu m'as payé aujourd'hui, sorceleur, j'agis activement depuis déjà un certain temps, dit-il en se retenant de tousser. Le conseil que je te donne est réfléchi. Planque-toi à Kaer Morhen, disparaïs. Et d'ici là, ceux qui cherchent Cirilla l'auront trouvée.

Geralt cligna des yeux et sourit. Codrigher n'avait pas pâli.

— Je sais ce que je dis, poursuivit-il en soutenant le regard et le sourire du sorceleur. Les persécuteurs de ta Ciri la trouveront et ils en feront ce qu'ils voudront. À ce moment-là, vous serez en sécurité, aussi bien elle que toi.

— Explique-toi, s'il te plaît. Rapidement, si possible.

— J'ai découvert une certaine jeune fille. Une noble de Cintra, orpheline de guerre. Elle est passée par les camps de réfugiés ; aujourd'hui, recueillie par un drapier de Brugge, elle mesure les aunes et découpe les tissus. Elle ne possède aucun signe distinctif particulier. À une exception près toutefois. Elle ressemble pas mal à une miniature représentant le Lionceau de Cintra... Tu veux voir son portrait ?

— Non, Codrigher. Je ne veux pas. Et je ne suis pas d'accord avec cette solution.

— Qu'est-ce qui te motive, Geralt ? (L'avocat ferma les paupières.) Si tu veux sauver cette Ciri... Il me semble qu'aujourd'hui tu ne peux pas te permettre de faire la fine bouche. Le temps du Mépris approche, collègue sorceleur, immense et infini. Tu dois t'adapter. Ce que je te propose est une solution simple. Quelqu'un va mourir pour que quelqu'un d'autre puisse vivre. Une personne que tu aimes sera sauvée. Et c'est une autre petite fille, que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vue, qui mourra...

— Et que je peux mépriser ? l'interrompit le sorceleur. Pour protéger ce que j'aime, le prix à payer est le mépris de moi-même ? Non, Codrigher. Laisse cette autre enfant en paix, qu'elle continue à mesurer les aunes de draps. Détruis son portrait. Brûle-le. Et donne-moi autre chose pour les deux cent cinquante couronnes que j'ai durement gagnées et que tu as balancées dans ton tiroir. Donne-moi une information. Yennefer et Ciri ont quitté Ellander, je suis certain que tu es au courant. Tout comme je suis certain que tu sais où elles comptent aller, et si quelqu'un est sur leurs traces.

Codrigher tapota la table avec ses doigts, et il toussa.

— Le loup, oublieux des avertissements, veut poursuivre la chasse, constata-t-il. Il ne voit pas que c'est lui qui est pris en chasse, qu'il se faufile simplement entre les fladeries installées par le véritable chasseur.

— Ne sois pas banal, mais concret.

— Soit, puisque telle est ta volonté. Il n'est pas difficile de deviner que Yennefer se rend à l'assemblée des sorciers, convoquée pour le début du mois de juillet à Garstang, sur l'île de Thanedd. Elle serpente avec ruse, sans utiliser la magie. La localiser est donc difficile. Il y a une semaine encore, elle était à Ellander ; j'ai calculé que d'ici trois à quatre nuits elle atteindrait la cité de Gors Velen, qui n'est qu'à un pas de Thanedd. Pour aller à Gors Velen, elle doit traverser le bourg d'Anchor. En te mettant en route tout de suite, tu as une chance de rattraper leurs poursuivants. Parce qu'elles sont poursuivies.

— J'espère, dit Geralt avec un affreux sourire, que ce ne sont pas des agents royaux ?

— Non, dit l'avocat en regardant l'étoile métallique avec laquelle il s'amusait. Ce ne sont pas des agents... mais ce n'est pas Rience non plus ; lui est plus malin que toi, car, après la rixe avec les Michelet, il est allé se planquer et il ne montre plus le bout de son nez. Yennefer est poursuivie par trois sbires mercenaires.

— Je suppose que tu les connais ?

— Je connais tout le monde. Aussi je te propose quelque chose : laisse-les tranquilles. Ne va pas à Anchor. Quant à moi, je vais tirer profit de mes connaissances et des connexions que j'ai. Je vais essayer de soudoyer les sbires et d'inverser le contrat. En d'autres termes, je vais les envoyer à la poursuite de Rience. Si ça marche...

Il s'interrompt soudain et s'agita fortement. L'étoile métallique se mit à siffler dans l'air et vint se planter avec fracas dans le portrait, au beau milieu du front de Codrigher père, trouant la toile et allant s'enfoncer jusqu'à près de la moitié de l'épaisseur du mur.

— Pas mal, non ? dit l'avocat en affichant un large sourire. Ça s'appelle un orion. C'est une invention d'outre-mer. Je m'exerce depuis un mois, et j'y arrive déjà ; je ne rate jamais ma cible ! Ça peut servir. À trente pas, cette petite étoile est infallible et meurtrière, et on peut la cacher dans un gant ou derrière le ruban d'un chapeau. Les services spéciaux de Nilfgaard en sont équipés depuis un an. Ha ha ! Si Rience espionne pour Nilfgaard, ce serait amusant qu'on le retrouve un orion planté dans la tempe... Qu'en dis-tu ?

— Rien. C'est ton affaire. Il y a deux cent cinquante couronnes dans ton tiroir.

— Tu as raison, dit Codrigher en hochant la tête. Par ces paroles, je considère que tu me donnes carte blanche. Observons une minute de silence, Geralt, en l'honneur de la mort prématurée de sieur Rience.

Pourquoi fais-tu la grimace ? Diable ! n'as-tu pas de respect pour la majesté de la mort ?

— Si. Trop pour écouter sans broncher des idiots la railler. As-tu jamais songé à ta propre mort, Codringher ?

L'avocat se mit à tousser péniblement, il regarda longuement son mouchoir, avec lequel il masquait sa bouche. Puis il releva la tête.

— Certes, murmura-t-il. J'y ai songé. Intensément, même. Mais que t'importent mes pensées, sorceleur ? Tu iras à Anchor ?

— J'irai.

— Ralf Blunden, surnommé le Professeur. Heimo Kantor. Yaxa le Bref. Ces noms te disent-ils quelque chose ?

— Non.

— Ils ne sont pas mauvais à l'épée, ces trois-là. Meilleurs que les Michelet. Je suggérerais donc une arme plus sûre, de longue portée. Comme ces petites étoiles de Nilfgaard, par exemple. Si tu veux, je t'en vends quelques exemplaires. J'en ai beaucoup.

— Je n'en veux pas. Ce n'est pas pratique. Ça fait du bruit en vol.

— Le sifflement agit de manière psychologique. Il parvient à paralyser de peur la victime.

— Possible. Mais il peut aussi la prévenir. Moi, en tout cas, je saurais l'esquiver.

— Certes, si tu voyais qu'on la lance sur toi. Je sais que tu parviens à esquiver une flèche ou un projectile qui arrive droit sur toi... mais de derrière...

— De derrière aussi.

— Merde, c'est vrai.

— Faisons un pari, dit froidement Geralt. Je vais me retourner, faire face à la figure de ton idiot de père, et toi tu vas lancer cette étoile dans ma direction. Si tu m'atteins, tu gagnes. Si tu ne m'atteins pas, tu perds. Et dans ce cas, tu déchiffreras ces manuscrits elfiques et tu trouveras les informations sur l'Enfant de Sang ancien. En urgence. Et à crédit.

— Et si je gagne ?

— Tu trouveras aussi ces informations, mais tu les fourniras à Yennefer. Elle paiera. Vous ne subirez pas de dommages.

Codringher ouvrit le tiroir et en sortit un second orion.

— Tu escomptes que je n'accepterai pas le pari.

C'était une affirmation, pas une question.

— Non, sourit le sorceleur. Je suis certain que tu l'accepteras.

— Tu es un risque-tout, Geralt. Je suis un homme sans scrupule, l'aurais-tu oublié ?

— Non, je ne l'ai pas oublié. Néanmoins le temps du Mépris approche, et toi tu avances avec le progrès et l'air du temps. J'ai pris à cœur tes sarcasmes sur ma naïveté anachronique, et, cette fois, je

prends un risque, non sans espoir d'en tirer profit. Alors ? Va pour le pari ?

— Va pour le pari. (Codringher s'empara de l'étoile métallique par l'une des branches et il se leva.) Chez moi, la curiosité a toujours pris le pas sur le bon sens, sans parler de ma miséricorde injustifiée. Retourne-toi.

Le sorcier obéit. Il jeta un regard au visage troué du portrait ainsi qu'à l'orion enfoncé dans le mur. Puis il ferma les yeux.

L'étoile siffla et se planta à son tour dans le mur, à quatre pouces du cadre du portrait.

— Bon sang de bonsoir ! hurla Codringher. Tu n'as même pas tremblé, espèce de salaud !

Geralt se retourna et eut un sourire particulièrement affreux.

— Et pourquoi aurais-je dû trembler ? J'ai compris au son de l'orion que tu l'avais lancé de manière à ne pas m'atteindre.

\* \* \*

L'auberge était déserte. Sur un banc, dans un coin, était assise une jeune femme aux yeux cernés. Tournée pudiquement de côté, elle allaitait un enfant. Un homme – son mari peut-être – somnolait auprès d'elle, ses larges épaules appuyées contre le mur. Dans l'ombre, derrière le poêle, il y avait également une autre personne qu'Aplegatt ne voyait pas distinctement.

L'aubergiste leva la tête, vit Aplegatt et, remarquant son habit et la plaque avec les armoiries d'Aedirn sur sa poitrine, il se renfroigna momentanément. Aplegatt était habitué à ce genre d'accueil. Il était courrier royal, on lui devait le droit de charrette absolu. Les décrets royaux étaient explicites : dans chaque ville, village, auberge et domaine, le courrier avait le droit d'exiger un cheval frais, et malheur à qui refuserait ! Le courrier, bien entendu, laissait sa propre monture, et emmenait la nouvelle contre un reçu, le propriétaire pouvait ainsi s'adresser au staroste et obtenir une compensation. Mais les choses se passaient diversement. Aussi le courrier était-il toujours observé avec crainte et malveillance : exigera, exigera pas ? Emmènera-t-il à perte notre Ladorée ? notre Passereau, allaité par une pouliche ? ou Petite Corneille, notre chouchou ? Aplegatt en avait vu déjà, des gamins secoués de sanglots, qui, leur cheval préféré déjà sellé et sorti de l'écurie, restaient accrochés à leur camarade de jeux ; plus d'une fois il avait observé le visage des adultes devenu blême, marqué par un sentiment d'injustice et d'impuissance.

— J'ai pas besoin de cheval frais, dit-il rudement. (Il eut l'impression que l'aubergiste poussait un soupir de soulagement.) J'vais juste casser la croûte, parce que la route, ça m'a creusé. Tu as

quelque chose dans ta marmite ?

— Il reste un peu de soupe, je vous l'amène tout de suite, posez votre séant. Vous passerez la nuit chez nous ? Il commence à faire sombre déjà.

Aplegatt réfléchit. Deux jours auparavant il avait rencontré Hansom, un courrier de sa connaissance, et, conformément aux ordres, ils avaient échangé leur mission. Hansom s'était chargé des lettres et du message pour le roi Demawend, et il était parti au grand galop à travers la Témérie et Mahakam, vers Vengerberg. Quant à Aplegatt, ayant récupéré le courrier pour le roi Vizimir de Rédanie, il avait repris la route en direction d'Oxenfurt et de Tretogor. Il avait plus de trois cents miles à parcourir.

— Je vais manger et je m'en irai, décida-t-il. C'est la pleine lune, et le chemin est correct.

— C'est vous qui décidez.

La soupe qu'on lui servit était claire et n'avait aucun goût, mais le courrier ne prêtait pas attention à ces détails. Chez lui, il savourait la cuisine de sa femme ; en mission, il mangeait ce qui lui tombait sous la main. Il ingurgita sa pitance lentement, en tenant maladroitement sa cuillère entre ses doigts, engourdis à force de serrer les brides.

Un chat qui somnolait sur le banc près du poêle releva soudain la tête, puis émit un sifflement.

— Courrier du roi ?

Aplegatt frémit. La question venait de cet homme qui un instant auparavant était assis dans l'ombre ; il se tenait désormais près du courrier. Il avait les cheveux blancs comme le lait, retenus sur le front par un bandeau de cuir, et il portait une veste noire chargée de clous argentés, ainsi que de grandes bottes. Sur son épaule droite miroitait le manche renflé de son glaive, jeté au travers de son dos.

— Où te conduit ton chemin ?

— Là où m'entraîne la volonté royale, répondit froidement Aplegatt.

Il ne répondait jamais autrement à ce type de questions.

L'homme aux cheveux blancs se tut un certain temps ; il regardait le courrier d'un air scrutateur. Il avait le visage anormalement pâle, et d'étranges yeux sombres.

— La volonté royale, dit-il enfin d'une voix désagréable, un peu rauque, t'ordonne probablement de te presser ? Tu as sans doute hâte de te mettre en route ?

— Et en quoi ça vous regarde ? Qui donc êtes-vous, pour me brusquer ?

— Je ne suis personne, dit l'homme aux cheveux blancs avec un affreux sourire. Et je ne te brusque pas. Mais, à ta place, je partirais d'ici le plus rapidement possible. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive



malheur.

Face à de telles affirmations, Aplegatt disposait également d'une réponse bien rodée. Brève et laconique. Apaisée et tranquille, mais qui rappelait de manière indubitable pour qui travaillait le courrier du roi et quelle menace pesait sur quiconque se risquerait à toucher à un seul cheveu de sa tête. Mais quelque chose, dans la voix de l'homme aux cheveux blancs, dissuada Aplegatt de formuler cette réponse.

— Je dois laisser un peu de répit à mon cheval, messire. Une heure, deux peut-être.

— Je comprends. (L'homme aux cheveux blancs hocha la tête, puis il la releva comme s'il prêtait l'oreille aux échos qui venaient de l'extérieur. Aplegatt tendit l'oreille lui aussi, mais il n'entendit que les grillons.) Repose-toi donc, dit l'homme aux cheveux blancs en arrangeant la ceinture de l'épée qui lui ceignait la poitrine. Mais ne sors pas dans la cour. Quoi qu'il puisse se passer, ne sors pas.

Aplegatt s'abstint de poser des questions. Il sentait instinctivement qu'il en serait mieux ainsi. Il se pencha au-dessus de son écuelle et se replongea dans la pêche aux lardons qui flottaient, peu nombreux, à la surface de sa soupe. Quand il releva la tête, l'homme aux cheveux blancs avait quitté la pièce.

Un instant plus tard, on entendit dans la cour le hennissement d'un cheval et un martèlement de sabots.

Trois hommes pénétrèrent dans l'auberge. Quand il les vit, l'aubergiste se mit à essuyer sa chope plus fébrilement. La femme au nourrisson se rapprocha de son mari qui somnolait et le réveilla d'un coup de coude. Discrètement, Aplegatt attira à lui le tabouret sur lequel étaient posés son ceinturon et son couteau.

En s'approchant du comptoir, les hommes balayèrent les hôtes du regard et les jaugèrent. Ils marchaient lentement en faisant tinter leurs éperons et leurs armes.

— Soyez les bienvenus, messeigneurs. (L'aubergiste se racla la gorge et s'éclaircit la voix.) Que puis-je donc vous servir ?

— De la gnôle, dit l'un deux, petit et trapu, aux bras longs comme ceux d'un singe. (Il était armé de deux sabres zerricans qu'il portait en croix dans le dos.) Ça te tente, Professeur ?

— Volontiers, acquiesça le deuxième homme en ajustant ses lunettes – en cristal poli, aux reflets bleutés et à la monture en or – qu'il avait plantées sur son nez crochu. Du moment que l'alcool n'est pas frelaté.

L'aubergiste les servit. Aplegatt remarqua que ses mains tremblaient légèrement. Les hommes s'adossèrent au comptoir ; ils sirotaient sans hâte le contenu de leur coupelle en argile.

— Cher aubergiste, s'exprima soudain celui à lunettes, m'est avis que deux dames sont passées par ici, il y a peu de temps ; elles se

dirigeaient avec promptitude vers Gors Velen.

— De nombreuses personnes passent par ici, bredouilla l'aubergiste.

— Tu n'aurais pas pu ne pas remarquer les dames en question, dit lentement l'homme à lunettes. L'une d'entre elles a les cheveux noirs, et elle est d'une beauté extraordinaire. Elle monte un étalon noir corbeau. La seconde, plus jeune, aux cheveux clairs et aux yeux verts, voyage sur une jument pommelée. Elles sont passées par ici ?

— Non. (Aplegatt, qui sentit soudain un frisson lui parcourir le dos, avait devancé l'aubergiste.) Elles ne sont pas passées par ici.

Il se rappelait les paroles de la jeune fille : un danger aux plumes grises ; du sable chaud...

— Courrier ?

Aplegatt fit un signe de la tête.

— D'où viens-tu et où vas-tu ?

— Là où m'entraîne la volonté du roi.

— Les jeunes dames dont j'ai fait mention, tu ne les aurais pas rencontrées, par hasard ?

— Non.

— Tu réfutes bien vite, grogna le troisième homme, maigre et haut comme une perche. (Il avait les cheveux noirs et brillants, comme s'il les avait enduits de graisse.) Et j'ai pas l'impression que tu aies beaucoup fouillé dans ta mémoire.

— Laisse, Heim. (L'homme à lunettes fit un geste de la main.) C'est un courrier. Pas un fauteur de troubles. Quel est le nom de ce relais, aubergiste ?

— Anchor.

— Quelle distance jusqu'à Gors Velen ?

— Hein ?

— Combien de miles ?

— Moi, j'ai pas mesuré les miles. Mais il doit y avoir trois jours de route...

— À cheval ?

— En charrette.

— Hé ! s'exclama soudainement à mi-voix le trapu. (Il se redressa et regarda dehors par la porte largement ouverte.) Jette donc un œil, Professeur. Qui c'est celui-là ? Ne serait-ce donc point...

L'homme à lunettes jeta lui aussi un regard au-dehors et son visage se contracta d'un coup.

— Oui, siffla-t-il. C'est lui, positivement. On a de la chance, tout compte fait.

— On attend qu'il entre ?

— Il n'entrera pas. Il a vu nos chevaux.

— Il sait que nous...

— Tais-toi, Yaxa. Il est en train de dire quelque chose.

— Vous avez le choix. (Venant de l'extérieur, une voix, légèrement rauque mais sonore, qu'Aplegatt reconnut aussitôt, résonna.) Soit l'un de vous sort pour me dire qui vous a engagés, et vous partirez alors d'ici sans problème. Soit vous sortez tous les trois. J'attends.

— Salaud..., gronda l'homme aux cheveux noirs. Il sait. Que faisons-nous ?

D'un mouvement lent, l'homme à lunettes repoussa sa coupelle sur le comptoir.

— Ce pour quoi on nous a payés.

Il cracha dans sa main, remua les doigts et dégaina son épée. Aussitôt, les deux autres mirent aussi leurs lames à nu. L'aubergiste ouvrit grand la bouche pour crier, mais la referma bien vite sous le regard froid et perçant de l'homme aux lunettes bleues.

— Assis, tout le monde, et bouche cousue, lança ce dernier. Heim, quand le combat commencera, tâche de le surprendre par-derrière. Allons, les amis, je vous dis merde ! Sortons !

Dès qu'ils furent dehors, la lutte s'engagea : on entendait des gémissements, des trépignements, le cliquetis des lames. Et puis un cri retentit. Un cri à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

L'aubergiste blêmit, la femme aux yeux cernés poussa un cri étouffé en serrant des deux mains son nourrisson contre sa poitrine. Le chat sur le banc se dressa sur ses pattes, courba l'échine, et sa queue se hérissa. Aplegatt, toujours sur sa chaise, se glissa rapidement dans un coin. Son couteau était sur ses genoux, mais il ne l'avait pas encore sorti de son fourreau.

Au-dehors, de nouveau, le frottement des pas sur une planche, un sifflement, et le cliquetis des lames.

— Oh, toi ! s'écria quelqu'un sauvagement, et ce cri, bien qu'il se termine par une injure corsée, était davantage un cri de désespoir que de rage. Toi !

Les lames qui s'entrechoquaient sifflaient. Aussitôt après, un grand bruit perçant retentit, qui sembla déchirer l'air. Comme si un lourd sac de graines s'écrasait sur les planches. En provenance du poteau d'attache, un bruit de sabot se fit entendre, ainsi que le hennissement des chevaux épouvantés.

Une nouvelle fois, quelque chose s'écrasa avec fracas contre les planches, les pas lourds et rapides de quelqu'un qui courait résonnèrent dans la cour. La femme au nourrisson se serra contre son mari, l'aubergiste cala ses épaules contre le mur. Aplegatt dégaina son couteau, laissant son arme toujours cachée sous la table. L'homme qui courait se dirigea vers l'auberge ; il était clair que d'un instant à l'autre il allait se retrouver sur le pas de la porte. Mais avant qu'il

apparaisse, une lame siffla.

L'homme hurla et, tout de suite après, il entra en titubant dans la salle commune. Il était sur le point de tomber sur le seuil, mais il se maintint debout. Il fit quelques pas, au ralenti, vacilla, et alors seulement il s'écroula au beau milieu de la pièce, faisant voler la poussière accumulée dans les fentes du plancher. Il tomba face contre terre, inerte, les mains affaissées, les jambes repliées. Ses lunettes de cristal heurtèrent violemment le plancher et se brisèrent en un magma bleuté. Une flaque sombre, brillante, commença à se répandre sous son corps déjà immobile.

Personne ne fit le moindre geste. Il n'y eut pas même un cri.

L'homme aux cheveux blancs pénétra alors dans la pièce.

Il glissa habilement l'épée qu'il tenait à la main dans le fourreau qu'il avait sur les épaules. Il s'approcha du comptoir, ne daignant pas même jeter un regard au cadavre allongé sur le plancher. L'aubergiste se recroquevilla.

— C'étaient de mauvaises personnes, dit l'homme aux cheveux blancs d'une voix éraillée. Et ces personnes sont mortes. Quand le bailli arrivera, il s'avérera peut-être qu'il y avait une récompense pour leur tête. Que le bailli en fasse ce que bon lui semble.

L'aubergiste hocha la tête vivement.

— Il se peut, poursuivit après un instant l'homme aux cheveux blancs, que des compères ou des camarades s'inquiètent du sort de ces mauvaises personnes. À ceux-là, aubergiste, dis-leur que c'est le Loup qui les a dévorées. Le Loup blanc. Et dis-leur aussi qu'ils pensent à regarder souvent derrière eux. Un jour, ils verront le Loup à leurs trousses.

\* \* \*

Quand Aplegatt atteignit les grilles de Tretogor, trois jours plus tard, il était déjà minuit bien sonné. Il était en colère parce qu'il avait musardé près du fossé, et il s'était presque arraché la gorge à force de crier pour réveiller les veilleurs : ceux-ci dormaient du sommeil de Dieu et ils avaient traîné pour ouvrir la porte. Aplegatt ne les avait pas ratés et les avait copieusement injuriés, remontant jusqu'à trois générations en arrière. Plus tard, il fut ravi d'entendre le commandant, une fois réveillé, compléter abondamment les quolibets dont il avait personnellement affublé les mères, grands-mères et arrière-grands-mères des pioupious. Naturellement, pas question d'aller voir le roi Vizimir en pleine nuit. Du reste, il avait laissé tomber cette idée. Il comptait se reposer jusqu'à ce que sonnent les matines. Il se leurrait. Plutôt que de lui indiquer un endroit où se reposer, on l'accompagna sans tarder jusqu'au corps de garde. Ce n'est pas le gardien de la Cité

qui l'attendait dans la pièce, mais l'autre, le gros, le gigantesque. Aplegatt le connaissait, c'était Dijkstra, l'homme de confiance du roi de Rédanie. Dijkstra – le courrier le savait – était habilité à écouter les nouvelles destinées exclusivement aux oreilles royales. Aplegatt lui confia donc ses lettres.

— Tu as des messages oraux ?

— J'en ai, monseigneur.

— Je t'écoute.

— « De Demawend à Vizimir », se mit à réciter Aplegatt en fermant les yeux. « Primo, les Travestis sont prêts pour la deuxième nuit de juillet après la nouvelle lune. Veille à ce que Foltest ne fasse pas n'importe quoi. Secundo, je n'honorerai pas de ma présence l'assemblée des Astucieux sur l'île de Thanedd, et je te conseille d'en faire autant. Tertio, le Lionceau est mort. »

Dijkstra grimaça légèrement, puis tapota la table de ses doigts...

— Voici des lettres pour le roi Demawend. Et pour le message oral... ouvre bien tes oreilles et fais fonctionner ta mémoire. Tu le répéteras mot pour mot à ton roi. À lui seul, et à personne d'autre. Personne, pigé ?

— Pigé, monseigneur.

— L'information est la suivante : « De Vizimir à Demawend. Contenir absolument les Travestis. Il y a eu trahison. La Flamme a réuni une armée à Dol Angra, et n'attend qu'un prétexte. » Répète.

Aplegatt s'exécuta.

— Bien. (Dijkstra fit un signe de tête.) Tu te mettras en route dès que le soleil se lèvera.

— Cela fait cinq jours que je suis sur les routes, monseigneur. (Le courrier se frotta le derrière.) Si je pouvais faire un somme au moins jusqu'à la fin de la matinée... Me le permettriez-vous ?

— Est-ce que ton roi, Demawend, est en train de dormir en ce moment ? Est-ce que moi, je dors ? Pour avoir simplement posé cette question, garçon, tu devrais prendre mon poing dans la gueule. On va te donner à manger, puis tu pourras allonger un peu tes guiboles sur le foin. Ensuite tu te mettras en route avant le lever du soleil. J'ai demandé à ce qu'on te donne un petit étalon racé. Tu verras, il se déplace tel un ouragan. Et ne fais pas la gueule. Voilà encore cette petite bourse pour toi, c'est une prime, un extra. Pour que tu n'aies pas raconter que Vizimir est un pingre.

— Merci à vous, monseigneur.

— Quand tu seras dans les bois sur le Pontar, fais attention. On y a vu des Écureuils. Et ces contrées ne manquent pas de bandits ordinaires.

— Oh, ça ! Je suis au courant, monseigneur. Oh là là ! Quand je pense à ce que j'ai vu, il y a trois jours de ça !

— Qu’as-tu vu ?

Aplegatt relata rapidement les événements d’Anchor. Dijkstra écoutait, ses bras puissants croisés sur sa poitrine.

— Le Professeur..., dit-il, pensif. Heimo Kantor et Yaxa le Bref. Occis par un sorceleur. À Anchor, sur la route qui mène à Gors Velen, autrement dit à Thanedd, à Garstang... Et le Lionceau est mort ?

— Que dites-vous, monseigneur ?

— Aucune importance. (Dijkstra releva la tête.) Du moins pour toi. Repose-toi. Et à l’aube, en route.

Aplegatt mangea ce qu’on lui apporta, et s’allongea un peu. Il était tellement fatigué qu’il n’eut pas même le temps de cligner des yeux. Avant l’aube il avait déjà franchi la porte de la ville. Son étalon était effectivement fringant, mais récalcitrant. Aplegatt n’aimait pas ce type de chevaux.

Sur ses épaules, entre l’omoplate gauche et la colonne vertébrale, quelque chose le démangeait de manière insupportable ; pas de doute, c’était une puce qui l’avait piqué quand il somnolait dans la grange. Et pas moyen de se gratter.

L’étalon esquissa un pas de danse, poussa un hennissement. Le courrier l’éperonna et il partit au galop. Le temps pressait.

\* \* \*

— Gar’ean, siffla Cairbre. (Caché derrière les branches d’un arbre, il observait le chemin. Il se pencha.) En Dh’oine aen evall a stráede !

Toruviel s’arracha du sol, elle attrapa son épée et l’ajusta ; de la pointe de sa botte, elle donna un coup dans la cuisse de Yaevinn qui somnolait près d’elle, dans un trou de chablis. L’elfe bondit, pesta, brûlé par le sable chaud sur lequel il avait posé la main.

— Que suecc’s ?

— Un cheval sur la route.

— Un cheval ? (Yaevinn souleva son arc et son carquois.) Cairbre ? Un seul ?

— Oui. Il se rapproche.

— Eh bien ! Qu’on lui règle son compte. Ça fera un Dh’oine de moins.

— Laisse tomber. (Toruviel le saisit par la manche). À quoi ça sert ? On devait effectuer une reconnaissance, puis rejoindre le commando. Est-ce qu’on doit assassiner des civils sur les routes ? C’est à cela que ressemble la lutte pour la liberté ?

— Justement, oui. Pousse-toi.

— Si on laisse un cadavre sur la route, la première patrouille qui passera donnera l’alerte. L’armée commencera à nous pourchasser. Ils vont surveiller les gués. Nous pourrions avoir des problèmes pour

traverser les rivières.

— Il n'y a pas grand monde qui passe par ici. Avant qu'ils découvrent le corps, nous serons déjà loin.

— Ce cavalier est déjà loin, lui aussi, dit Cairbre du haut de son arbre. Au lieu de bavarder, il fallait tirer. Maintenant, tu ne l'atteindras plus. Il est bien à deux cents pas.

— Du haut de mes soixante-six livres ? (Yaevinn caressa son arc.) Avec mon bel engin de trente pouces ? Par ailleurs, il n'y a pas deux cents pas. Cent cinquante, maxi. Mire, que spar aen'le.

— Yaevinn, laisse...

— Thaess aep, Toruviel.

L'elfe retourna son chapeau de manière à ne pas être gêné par la queue d'écureuil qui y était fixée, il banda rapidement son arc, avec puissance, jusqu'à son oreille, puis il visa avec précision et détendit la corde.

Aplegatt n'entendit pas la flèche. C'était une flèche silencieuse, empennée spécialement avec de longues plumes grises étroites. Elle était dotée d'un empennage à rainures pour augmenter sa rigidité et diminuer son poids. La pointe à trois lames, aiguisée comme un rasoir, atteignit rapidement le courrier au milieu du dos, entre l'omoplate gauche et la colonne vertébrale. Les lames étaient placées à l'encoignure ; en se plantant dans le corps, la pointe tourna comme une vis, massacrant les tissus, entaillant les vaisseaux sanguins, réduisant les os en miettes. Aplegatt s'affaissa sur l'encolure de son cheval et glissa à terre, inerte comme un poids mort.

Par terre, le sable était chaud, brûlant même, tant le soleil tapait fort. Mais cela, le courrier ne le sentit pas. Il était mort sur le coup.

« Dire que je la connaissais serait exagéré. Je pense que, hormis le sorcier et la magicienne, personne ne la connaissait vraiment. Lorsque je l'ai vue pour la première fois, elle ne m'a pas réellement fait grande impression, bien que les circonstances liées à cette première fois aient été plutôt insolites. J'en ai connu certains qui affirmaient avoir immédiatement ressenti, dès leur première rencontre avec elle, le souffle de la mort qui se déplaçait derrière la jeune fille. Pour ma part, elle m'avait semblé tout à fait ordinaire, et je savais pourtant qu'elle n'avait rien d'ordinaire ; aussi m'efforçai-je instamment de découvrir en elle, de déceler, de ressentir ce qu'elle avait d'inhabituel. Mais je n'ai rien trouvé, rien perçu. Rien qui aurait pu être le signal, l'annonce ou le présage des événements tragiques qui suivirent. Ceux dont elle était la cause. Et ceux qu'elle occasionnait elle-même. »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*



## CHAPITRE 2

À la fourche, à l'endroit même où la forêt prenait fin, neuf poteaux étaient plantés en terre. Au sommet de chaque poteau, une roue de charrette était posée à plat. Des corneilles et des corbeaux tournoyaient au-dessus des roues en becquetant et déchiquetant les cadavres attachés aux jantes et aux moyeux. En réalité, la hauteur des poteaux et la kyrielle d'oiseaux qui voltigeaient autour permettaient simplement d'émettre quelques suppositions quant aux restes, méconnaissables, qui gisaient sur les roues. C'étaient pourtant bien des cadavres. Ce ne pouvait être rien d'autre.

Ciri détourna la tête et fronça le nez avec dégoût. La puanteur des corps en décomposition était ramenée par le vent et filait au-dessus du carrefour ; elle donnait la nausée.

— Charmant décor ! (Yennefer se pencha sur sa selle et cracha par terre, oubliant que, très peu de temps auparavant, elle avait sévèrement sermonné Ciri pour avoir fait de même.) Pittoresque et odorant. Mais pourquoi ici, à la lisière de la forêt ? D'ordinaire, on dresse ce genre de choses juste derrière les murs de la ville. N'ai-je pas raison, braves gens ?

— Ce sont des Écureuils, noble dame, s'empressa d'expliquer l'un des marchands ambulants qu'elles venaient de rattraper au niveau de la fourche et qui retenait son cheval pie attelé à une charrette anglaise vide. Là-bas, sur ces poteaux, ce sont des elfes. Voilà pourquoi les poteaux sont dans la forêt. En guise d'avertissement pour les autres Écureuils.

— Est-ce que cela signifie, demanda la magicienne en le regardant, que l'on ramène ici les Scoia'tael qui ont été pris vivants ?

— Les elfes, madame, se laissent rarement prendre vivants, l'interrompt le marchand. Et même s'il arrive qu'un soldat en attrape un, il le conduit en ville, parce que c'est là que résident les non-humains. Quand ces derniers voient la sentence sur la place du marché, l'envie de rejoindre les Écureuils les quitte bien vite. Mais, s'il arrive aux soldats de tuer des elfes au combat, alors ils ramènent leurs cadavres jusqu'à la fourche et les attachent aux poteaux. Parfois ils les ramènent de loin, et ils empestent déjà quand ils arrivent jusqu'ici...

— Quand on pense, grogna Yennefer, qu'on nous interdit la nécromancie sous prétexte qu'il faut respecter la majesté de la mort et des dépouilles mortelles, celles-ci ayant droit aux honneurs, au repos, ainsi qu'au rituel et à la cérémonie de mise en terre...

— Que dites-vous, madame ?

— Rien. Quittons ces lieux au plus vite, Ciri, partons le plus loin possible de cet endroit. Pfff ! J'ai l'impression d'être déjà entièrement imprégnée de cette puanteur.

— Moi aussi. Beur..., dit Ciri en faisant au trot le tour de

l'attelage du vendeur ambulant. Partons au galop, d'accord ?

— Bien... Mais, Ciri ! au galop, pas à un train d'enfer !

\* \* \*

Bientôt elles aperçurent la ville, immense, entourée de remparts, hérissée de tours aux toits pointus et brillants. Et, derrière la ville, on pouvait voir la mer, d'un vert bleuté, qui miroitait dans les rayons du soleil matinal, émaillée çà et là de petites taches blanches – des voiliers. Ciri arrêta son cheval tout au bord de l'escarpement sablonneux, elle se dressa sur ses étriers et se remplit avidement les poumons du souffle du vent et de l'odeur de la mer.

— Gors Velen, dit Yennefer. (Elle s'avança pour se retrouver juste à côté de Ciri.) Nous sommes arrivées, enfin ! Retournons sur le sentier.

Là, elles repartirent à un galop modéré, dépassant plusieurs attelages de bœufs et des personnes à pied, chargées de fagots de bois. Quand elles eurent devancé tout le monde et qu'elles se retrouvèrent seules, la magicienne ralentit et, d'un geste, retint Ciri.

— Approche-toi, dit-elle. Plus près encore. Prends les rênes et guide mon cheval. J'ai besoin de mes deux mains.

— Pour quoi faire ?

— Prends les rênes, s'il te plaît.

Yennefer sortit de sa besace un petit miroir en argent, elle l'essuya, puis elle prononça une formule magique à voix basse. Le petit miroir quitta ses mains, se souleva dans les airs et resta suspendu au-dessus de la nuque du cheval, juste en face du visage de la magicienne.

Ciri poussa un soupir d'étonnement, et passa sa langue sur ses lèvres.

La magicienne extirpa un peigne de sa besace, ôta son béret et, durant les quelques minutes qui suivirent, elle se coiffa. Ciri gardait le silence. Elle savait que pendant la séance de coiffage il était interdit de déranger ou de distraire Yennefer. Le désordre original et apparemment négligé des boucles ondulées et luxuriantes ne prenait forme qu'au terme d'attentions soutenues et exigeait des efforts importants.

La magicienne attrapa de nouveau sa besace. Elle fixa des boucles en diamant à ses oreilles et des bracelets à chacun de ses poignets. Elle ôta son châle et déboutonna sa blouse, dévoilant son cou ainsi qu'un ruban de velours noir orné d'une obsidienne en forme d'étoile.

— Ah ! (Ciri ne put se contenir plus longtemps.) Je sais pourquoi tu fais ça ! Tu veux te faire belle parce que nous allons en ville ! J'ai deviné ?

— Tu as deviné.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?

— Moi aussi, je veux me faire belle ! Je vais me coiffer...

— Mets ton béret, dit sévèrement Yennefer, toujours occupée à contempler son reflet dans le miroir suspendu au-dessus des oreilles de son cheval, à l'endroit même où il était auparavant. Et cache tes cheveux dessous.

Ciri renifla furieusement, mais obéit immédiatement. Elle avait appris depuis longtemps déjà à discerner les nuances dans le timbre de voix de la magicienne. Elle savait quand elle pouvait essayer de discuter et quand c'était inutile.

Yennefer, ayant enfin arrangé ses boucles sur son front, sortit de sa besace un petit pot en verre de couleur verte.

— Ciri, dit-elle d'une voix douce. Nous voyageons incognito. Et notre voyage n'est pas encore terminé. Voilà pourquoi tu dois cacher tes cheveux sous ton béret. À l'entrée de chaque ville, des individus sont payés pour rester là et observer de manière précise et scrupuleuse les voyageurs. Tu comprends ?

— Non, répliqua effrontément Ciri en tirant sur les rênes de l'étalon moreau de la magicienne. Tu t'es faite tellement belle que les yeux leur sortiront de la tête, à ces dépisteurs de l'entrée de la ville. C'est bien la peine que je sois discrète !

— La ville vers laquelle nous nous dirigeons, dit Yennefer avec un sourire, c'est Gors Velen. Là-bas, je n'ai pas besoin de me camoufler, moi ; je dirais même, au contraire. Pour toi, c'est une autre affaire. Personne ne doit se souvenir de toi.

— Ceux qui te regarderont bouche bée me verront aussi.

La magicienne déboucha le petit pot d'où s'échappèrent des effluves de lilas et de groseilles à maquereaux.

Plongeant son index dans le bocal, elle passa un peu de son contenu autour de ses yeux.

— Je doute, dit-elle avec le même sourire énigmatique, que quiconque te prête la moindre attention.

\* \* \*

Une longue file s'étirait devant le pont, et, à la porte d'entrée, des voyageurs se pressaient en attendant leur tour pour passer le contrôle. Ciri eut un mouvement d'humeur ; elle grogna, agacée par la perspective d'une longue attente. Yennefer, toutefois, se redressa sur sa selle et partit au trot, le regard dirigé bien au-dessus de la tête des voyageurs ; ces derniers s'empressèrent de s'écarter et de lui faire place, en s'inclinant respectueusement. Les gardes, dans leur long gilet

d'armes, avaient eux aussi aperçu la magicienne et ils libérèrent le passage pour elle, usant sans ménagement des manches de leurs piques pour corriger ceux qui opposaient une résistance ou étaient trop lents.

— Par ici, par ici, gente dame, appela l'un des gardes, les yeux rivés sur Yennefer et le visage tour à tour rougissant et pâissant. Entre par ici, je t'en prie aimablement ! Écartez-vous ! Écartez-vous, bandes de malotrus !

Le commandant de garde, appelé en urgence, surgit du corps de garde. Il était en colère et avait la mine renfrognée, mais, à la vue de Yennefer, il rougit, ouvrit de grands yeux ainsi qu'une large bouche, et s'inclina en une profonde révérence.

— Je te souhaite humblement la bienvenue à Gors Velen, gente dame, bafouilla-t-il en se redressant, bouche bée. Je suis à tes ordres... Est-il en mon pouvoir de servir en quoi que soit ta grandeur ? Une escorte est-elle nécessaire ? Un guide ? Je peux appeler quelqu'un, peut-être ?

— Inutile. (Yennefer se redressa sur sa selle et le regarda de toute sa hauteur.) Je séjournerai peu de temps en ville. Je vais sur l'île de Thanedd.

— Je comprends...

Le soldat sautillait d'une jambe sur l'autre, sans détacher ses yeux du visage de la magicienne. Les autres gardes étaient bouche bée, eux aussi. Ciri bomba fièrement le torse et releva la tête, mais elle constata que personne ne la regardait. Comme si elle n'existait pas.

— Je comprends, répéta le commandant de la garde. Thanedd, oui... Pour l'assemblée. Je comprends, c'est très clair. Eh bien, alors, je te souhaite...

— Merci.

La magicienne pressa son cheval, ostensiblement peu curieuse de savoir ce que comptait lui souhaiter le commandant. Ciri la suivit. Les gardes s'inclinaient au passage de Yennefer, toujours sans la gratifier, elle, du moindre regard.

— Ils ne t'ont même pas demandé ton nom, ronchonna-t-elle en rattrapant Yennefer et en conduisant prudemment son cheval au milieu des ornières creusées dans les rues par la boue. Ni même d'où l'on venait ! Tu les as ensorcelés ?

— Pas eux. Moi.

La magicienne se retourna et Ciri soupira bruyamment. Les yeux de Yennefer flamboyaient d'un éclat violet et son visage était d'une beauté resplendissante. Aveuglante. Provocante. Menaçante. Et anormale.

— Le petit pot vert ! comprit aussitôt Ciri. Qu'est-ce que c'est ?

— Du Glam. Un élixir, ou, plus exactement, une pommade pour

les occasions spéciales. Ciri, est-ce que tu es obligée de passer dans chaque flaque d'eau que tu rencontres ?

— Je veux nettoyer les paturons de mon cheval !

— Il n'a pas plu depuis un mois. Ce sont des eaux usagées et de la pisse de cheval, pas de l'eau propre.

— Ah... Dis-moi, pourquoi t'es-tu servie de cet élixir ? Tu tenais tant que ça à...

— Nous sommes à Gors Velen, l'interrompit Yennefer. La ville qui doit son aisance en grande partie aux sorciers. Plus précisément, aux magiciennes. Et moi, je n'avais pas envie de me présenter, ni de prouver qui j'étais. Je préfère que cela saute aux yeux immédiatement. Après cette maison rouge, nous tournons à gauche. Au pas, Ciri, retiens ton cheval, tu vas finir par percuter un enfant.

— Et pour quelle raison sommes-nous venues ici ?

— Je te l'ai déjà dit.

Ciri s'ébroua, se pinça les lèvres, puis talonna vivement sa monture. La jument se mit à zigzaguer ; il s'en fallut de peu qu'elle tombe sur un attelage qui venait en sens inverse. Son cocher se leva de son siège et s'apprêtait à l'incendier dans un langage fleuri de charretier, mais, à la vue de Yennefer, il se rassit promptement et se plongea dans une analyse minutieuse de l'état de ses propres galoches.

— Tu te regimbes de cette manière encore une fois, la prévint Yennefer, et nous serons fâchées. Tu te conduis comme un chevreau, tu me fais honte...

— Tu veux me faire entrer dans une école, c'est ça ? Je ne veux pas !

— Moins fort. Les gens nous observent.

— C'est toi qu'ils observent, pas moi ! Je ne veux aller dans aucune école ! Tu m'avais promis de toujours rester avec moi, et maintenant tu veux me laisser ! Toute seule ! Je ne veux pas me retrouver toute seule.

— Ce ne sera pas le cas. À l'école, il y a beaucoup d'enfants de ton âge. Tu vas avoir un tas de copines.

— Je ne veux pas de copines. Je veux être avec toi et avec... Je pensais que...

Yennefer se retourna violemment.

— Qu'est-ce que tu pensais ?

— Je pensais qu'on allait voir Geralt. (Ciri releva la tête d'un air provocateur.) Je sais bien à quoi tu réfléchissais durant tout le voyage. Et pourquoi tu soupirais la nuit...

— Assez, siffla la magicienne. (En voyant ses yeux flamboyants, Ciri plongea la tête dans la crinière de son cheval.) Tu as dépassé les limites. Je te rappelle que le temps où tu pouvais ruer dans les brancards est révolu. Et ce par ta propre volonté. Maintenant, tu dois

être docile. Tu feras ce que je te dirai de faire. Tu as bien compris ? (Ciri hocha la tête.) Ce que je t'ordonnerai de faire sera ce qu'il y a de mieux pour toi. Toujours. C'est pourquoi tu vas m'écouter et exécuter mes ordres. C'est clair ? Arrête ton cheval. Nous sommes arrivées.

— C'est cette école ? ronchonna Ciri en levant les yeux sur la somptueuse façade du bâtiment. C'est déjà...

— Pas un mot de plus. Descends. Et conduis-toi comme il faut. Ce n'est pas l'école ; elle est à Aretuza, pas à Gors Velen. Ça, c'est une banque.

— Et que vient-on faire dans une banque ?

— Réfléchis. Descends, je te dis. Pas dans la flaque ! Laisse ton cheval, il y a un service pour ça. Enlève tes gants. On n'entre pas dans une banque avec des gants de voyage. Regarde-moi. Arrange ton béret. Mets ton col comme il faut. Redresse-toi. Tu ne sais pas quoi faire de tes mains ? Eh bien, ne fais rien !

Ciri soupira.

Des domestiques, nombreux, débouchèrent des portes du bâtiment ; ils se bousculaient, se confondaient en saluts. C'étaient des nains. Ciri les contempla avec curiosité. Bien qu'aussi petits, râblés et barbus que Yarpén Zigrin, ils ne lui rappelaient en rien son ami, ni ses « garçons ». Ils avaient les cheveux plus gris, ils étaient tous vêtus des mêmes uniformes, ils étaient quelconques. Et obséquieux, ce qu'on ne pouvait en aucun cas dire de Yarpén ni de ses « garçons ».

Elles entrèrent à l'intérieur. L'élixir magique agissant toujours, l'apparition de Yennefer provoqua aussitôt une grande agitation, des allées et venues, des révérences, d'autres saluts obséquieux et des « Prêt à vous servir, madame ! ». Seule l'apparition d'un nain incroyablement gros, richement vêtu et à la barbe blanche mit un terme à ce chaos.

— Chère Yennefer ! tonna le nain en faisant tinter une chaîne en or qui pendait le long de son énorme cou et descendait bien en dessous de sa barbe blanche. Mais quelle surprise ! Et quel honneur, surtout ! Je t'en prie, je t'en prie, viens dans mon bureau ! Et vous, ne restez pas là plantés à regarder ! Au travail, à vos bouliers ! Wilfli, ramène tout de suite au bureau une bouteille de castel-de-neuf, année... Tu sais parfaitement quelle année. Allez, au pas de course ! Permets-moi, Yennefer. C'est une vraie joie de te voir. Tu es... sacrebleu ! d'une beauté... à couper le souffle !

— Tu n'as pas mauvaise mine non plus, Giancardi, dit en souriant la magicienne.

— Oui, bien sûr. Je t'en prie, je t'en prie, entre dans mon bureau. Mais non, voyons, non, les dames d'abord. Tu connais le chemin, n'est-ce pas, Yennefer ?

Il faisait un peu sombre dans le bureau et il y régnait une

fraîcheur agréable ; une odeur particulière flottait dans l'air, qui rappelait à Ciri la tour de Jarre le scribouillard ; c'était l'odeur de l'encaustique, des parchemins, et de la poussière qui recouvrait les meubles en chêne, les gobelins et les vieux livres.

— Asseyez-vous, je vous en prie. (Le banquier écarta un lourd fauteuil de la table pour Yennefer ; il posa sur Ciri un regard plein de curiosité.) Humm...

— Donne-lui un livre, Molnar, lui dit la magicienne, l'air de rien, quand elle surprit son regard. Elle adore les livres. Elle va s'asseoir au bout de la table et ne nous dérangera pas. N'est-ce pas, Ciri ?

La jeune fille ne jugea pas utile d'acquiescer.

— Un livre ? Hum hum ! répéta le nain d'un air préoccupé en s'avançant vers la commode. Qu'est-ce que nous avons ici ? Oh ! le livre des recettes et des dépenses... Non, pas ça. *Droits douaniers et droits portuaires*... Non plus. *Crédit et crédit documentaire* ? Non. Oh ! et ça, qu'est-ce que ça fait ici ? Le diable seul le sait... Mais ça conviendra sans doute parfaitement. Tiens, jeune demoiselle.

Le livre avait pour titre *Physiologus*. Il était très vieux et tout déchiré. Ciri parcourut la couverture et quelques pages avec précaution. L'ouvrage l'intéressa aussitôt, car il traitait de monstres mystérieux et de bêtes féroces et il contenait de nombreuses gravures. Durant les minutes qui suivirent, elle s'efforça de partager son attention entre le livre et la conversation qu'avaient engagée la magicienne et le nain.

— As-tu des listes pour moi, Molnar ?

— Non. (Le banquier versa du vin à Yennefer et se servit.) Je n'en ai pas reçu de nouvelles. Je t'avais transmis les dernières, qui remontent à plus d'un mois, par le moyen convenu.

— Je les ai reçues, merci. Et est-ce que, par hasard... quelqu'un se serait intéressé à ces listes ?

— Ici, non, dit en souriant Molnar Giancardi, mais tu as visé juste, ma chère. La banque des Vivaldi m'a informé, en toute confidentialité, qu'on avait essayé de pister les listes. Leur filiale à Vengerberg a découvert également qu'on avait tenté de suivre les opérations de ton compte personnel. L'un des employés s'est révélé peu loyal.

Le nain s'interrompt, regarda la magicienne par-dessous ses sourcils broussailleux. Ciri dressa l'oreille. Yennefer se taisait, elle jouait avec son étoile d'obsidienne.

— Vivaldi, reprit le banquier en baissant la voix, n'a pas pu, ou n'a pas voulu, mener d'enquête dans cette affaire. Le clerc malhonnête et soupçonné de corruption est tombé, en état d'ébriété, dans un fossé et il s'y est noyé. Malheureux accident. Dommage. Trop de hâte, trop de précipitation...

— Le dommage est faible, et brefs sont les regrets. (La magicienne fit la lippe.) Je sais qui s'intéresse à mes listes et à mon compte, l'enquête de Vivaldi n'aurait conduit à aucune révélation.

— Si c'est ce que tu penses... (Giancardi se gratouilla la barbe.) Tu te rends sur l'île de Thanedd, Yennefer ? À cette assemblée universelle des sorciers ?

— En effet.

— Pour décider du sort du monde ?

— N'exagérons rien.

— Différents ragots circulent, dit sèchement le nain, et des choses diverses se produisent.

— Lesquelles, si ce n'est pas indiscret ?

— Depuis l'année dernière, dit Giancardi en se lissant la barbe, on observe des mouvements bizarres en politique fiscale... Je sais, cela ne t'intéresse pas...

— Parle.

— On a doublé l'impôt personnel et l'hiberna, les impôts prélevés directement par les autorités militaires. Tous les marchands et les entrepreneurs doivent en plus payer au Trésor royal un tout nouvel impôt, « le dixième sou », soit un sou supplémentaire pour chaque souverain de chiffre d'affaires. En outre, l'impôt personnel et le fouage ont augmenté pour les nains, les gnomes, les elfes et les hobberas. S'ils exercent une activité commerciale ou productive, ils doivent en plus payer une donative obligatoire pour les non-humains, qui s'élève à dix pour cent de leurs revenus. Ainsi, je donne au Trésor plus de soixante-dix pour cent de ce que je gagne. Ma banque, toutes filières confondues, donne annuellement aux Quatre Royaumes six cents grivnas. Pour ton information, c'est presque trois fois le montant de la quarte qu'un duc ou un comte puissant paie par trimestre pour une censive de taille.

— Les humains ne paient pas la donative pour l'armée ?

— Non. Ils ne paient que l'hiberna et l'impôt personnel.

— Et, par conséquent, ajouta la magicienne en hochant la tête, ce sont les nains et les autres non-humains qui financent la campagne menée dans les bois contre les Scoia'tael. Je m'attendais à quelque chose de ce genre. Mais qu'ont à voir les impôts avec l'assemblée de Thanedd ?

— Ils se passent toujours quelque chose après vos assemblées, maugréa le banquier. Cette fois, d'ailleurs, je compte qu'il en sera autrement. J'espère que votre assemblée fera en sorte que tout cela s'arrête. Je serais très heureux, par exemple, si ces étranges variations des prix pouvaient cesser.

— Sois plus clair.

Le nain s'affala dans son fauteuil et plaça ses doigts sur son



ventre, dissimulé sous sa barbe.

— J'exerce mon métier depuis un bon bout de temps, dit-il. Suffisamment longtemps pour pouvoir relier certains mouvements monétaires à certains faits. Or, dernièrement, les prix des pierres précieuses ont fortement augmenté. Parce qu'il y a une demande les concernant.

— On échange des espèces contre des bijoux pour éviter les pertes liées aux oscillations des cours et de la parité des monnaies ?

— En effet. Mais les pierres précieuses ont une autre grande vertu. Une escarcelle de brillants de plusieurs onces placée dans la poche a une valeur de quelque cinquante grivnas ; or une telle somme en monnaie pèse vingt-cinq livres et, pour la contenir, il faut plutôt un grand sac. Avec une escarcelle dans la poche, on se sauve bien plus vite qu'avec un sac sur l'épaule. Et on a les deux mains libres, ce qui n'est pas sans importance. D'une main, on peut tenir sa femme, et de l'autre, si la nécessité s'en fait sentir, envoyer bouler quelqu'un.

Ciri pouffa de rire tout bas, mais Yennefer, d'un regard menaçant, la réduisit aussitôt au silence.

— Ainsi, dit-elle en relevant la tête, certains se préparent par avance à la fuite. Et pour aller où, puis-je savoir ?

— C'est le Grand Nord qui revient le plus souvent. Hengfors, Kovir, Poviss. D'abord, parce que c'est loin, effectivement ; ensuite, parce que ces pays sont neutres et ont de bonnes relations avec Nilfgaard.

— Je vois. (La magicienne avait toujours son sourire mauvais sur les lèvres.) Ainsi donc, certains se retrouvent des brillants dans la poche, leur femme à leur côté, et en route pour le Nord... N'est-ce pas trop tôt ? Bah ! Peu importe. Qu'est-ce qui a encore augmenté, Molnar ?

— Les barques.

— Quoi ?

— Oui, les barques, répéta le nain, et il sourit de toutes ses dents. Tous les fabricants de bateaux du littoral construisent des barques commandées par les quartiers-maîtres de l'armée du roi Foltest. Ces derniers paient bien et passent sans cesse de nouvelles commandes. Si tu as de l'argent à placer, Yennefer, investis dans les barques. C'est une affaire en or. Tu fabriques des canots avec des roseaux et des écorces, tu établis les factures pour des bateaux en pin de première qualité, et tu partages les bénéfices moitié-moitié avec le quartier-maître...

— Ne plaisante pas, Giancardi. De quoi s'agit-il ?

— Ces barques sont transportées vers le sud, reprit bon gré mal gré le banquier en regardant le plafond. À Sodden et à Brugge, sur la Iaruga. Mais, d'après ce que je sais, elles ne servent pas à pêcher le

poisson de la rivière. On les a cachées dans les bois, sur la rive droite. L'armée, paraîtrait-il, s'exerce pendant des heures à y entrer et à en sortir. À sec, pour l'instant.

— Ah ! (Yennefer se mordilla les lèvres.) Mais pourquoi certains sont-ils si pressés de partir vers le nord ? La Iaruga se trouve au sud.

— Il est une crainte, justifiée, marmonna le nain en jetant un œil à Ciri, selon laquelle l'empereur Emhyr var Emreis ne serait pas enthousiasmé d'apprendre que les barques en question ont été mises à l'eau. Certains considèrent qu'une telle initiative pourrait mettre Emhyr en colère ; en attendant, il est préférable de se trouver le plus loin possible de la frontière de Nilfgaard... Par la peste, que ça tienne au moins jusqu'à la moisson. Quand la moisson sera passée, je pousserai un soupir de soulagement. Mais si quelque chose doit se produire, ça se produira avant.

— Les récoltes seront engrangées, dit lentement Yennefer.

— C'est sûr. Il est difficile de faire paître les chevaux sur du chaume, et l'on assiège longtemps une forteresse aux greniers à blé bien remplis... Le temps est favorable aux agriculteurs et les récoltes s'annoncent plutôt bonnes... Oui, le temps est beau au-delà de toute expression. Le soleil chauffe, la pluie peut toujours se faire attendre ! Et, à Dol Angra, la Iaruga est peu profonde... On peut facilement la traverser à pied. Dans les deux sens.

— Pourquoi Dol Angra ?

— J'espère que je peux te faire confiance ? (Le banquier se lissa la barbe et lança à la magicienne un regard vif et perçant.)

— C'est le cas depuis toujours, Giancardi. Et rien n'a changé.

— Dol Angra, dit lentement le nain, c'est la Lyrie et Aedirn, qui sont des alliés militaires de la Témérie. Tu n'imagines tout de même pas que Foltest, en achetant des barques, escomptait en profiter tout seul ?

— Non, répondit lentement la magicienne. Je ne le crois pas. Merci pour l'information, Molnar. Qui sait, peut-être as-tu raison finalement ? Peut-être réussirons-nous malgré tout à influencer sur le sort du monde et des gens qui le peuplent ?

— Vous autres, magiciens, n'oubliez pas les nains, gronda Giancardi, ni leurs banques.

— On tâchera. Puisqu'on en parle...

— Je suis tout ouïe.

— Molnar, j'ai des frais. Et, si je retire quelque chose du compte de Vivaldi, quelqu'un risque de nouveau de se noyer, donc...

— Yennefer, l'interrompit le nain, tu as chez moi un crédit illimité. Le massacre de Vengerberg a eu lieu il y a très longtemps. Toi, tu as peut-être oublié, mais moi je ne l'oublierai jamais. Personne, dans la famille des Giancardi, ne l'oubliera. De combien as-tu besoin ?

— Mille cinq cents orins de Témérie, par transfert sur la filiale de Cianfanelli à Ellander, au profit du temple de Melitele.

— C'est réglé. Transfert intéressant, les dons à des temples sont exonérés d'impôts. Quoi d'autre ?

— À combien s'élèvent maintenant les droits d'inscription annuels à l'école d'Aretuza ?

Ciri dressa l'oreille.

— Mille deux cents couronnes de Novigrad, dit Giancardi. Pour une nouvelle adepte, il faut ajouter le coût de l'immatriculation, soit deux cents couronnes environ.

— Ça a augmenté, par la malpeste !

— Tout a augmenté. On ne regarde pas à la dépense pour les adeptes, elles vivent comme des reines à Aretuza. Et la moitié de la ville en vit : les tailleurs, les cordonniers, les confiseurs, les livreurs...

— Je sais. Verse deux mille couronnes sur le compte de l'école. Versement anonyme. En indiquant qu'il s'agit des droits d'inscription et d'un acompte sur les frais de scolarité... d'une nouvelle adepte.

Le nain éloigna sa plume, il jeta un regard à Ciri et sourit d'un air entendu. La jeune fille faisait mine de feuilleter son livre, mais elle écoutait attentivement.

— C'est tout, Yennefer ?

— Encore trois cents couronnes de Novigrad pour moi, en espèces. Il me faudra au moins trois robes pour l'assemblée de Thanedd.

— Pourquoi en espèces ? Je vais te donner des chèques bancaires. Pour un montant de cinq cents couronnes. Le prix des tissus importés a aussi sacrément augmenté, et tu ne vas pas porter de la laine ou du lin, n'est-ce pas ? Si tu as besoin de quelque chose, pour toi-même ou la future adepte de l'école d'Aretuza, sache que mes magasins et entrepôts te sont ouverts.

— Merci. Sur quel pourcentage nous mettons-nous d'accord ?

— Le pourcentage, Yennefer, répondit le nain en relevant la tête, tu l'as payé d'avance à la famille Giancardi. Au moment du massacre de Vengerberg. Ne parlons plus de ça.

— Je n'aime pas avoir de telles dettes, Molnar.

— Moi non plus. Mais moi, je suis un vendeur, un nain des affaires. Je sais ce qu'est un engagement. J'en connais la valeur. Je te le répète, ne parlons plus de ça. Tu peux considérer ce que tu m'as demandé comme réglé. Idem pour ce que tu ne m'as pas demandé.

Yennefer haussa les sourcils.

— Un certain sorcier qui t'est proche, gloussa Giancardi, a récemment visité la ville de Dorian. On m'a rapporté qu'il y avait contracté une dette de cent couronnes chez un usurier. Celui-ci travaille pour moi. J'effacerai cette dette, Yennefer.

La magicienne jeta un œil à Ciri et se mordit les lèvres.

— Molnar, dit-elle froidement, ne pousse pas le bouchon trop loin. Je doute qu'il me considère toujours comme une proche, et, s'il apprend que sa dette a été effacée, il va me détester et plus encore, aucun doute là-dessus. Tu le connais pourtant, c'est un homme d'honneur, ça tourne à l'obsession chez lui. Ça fait longtemps qu'il est passé à Dorian ?

— Une dizaine de jours. Puis on l'a vu à la Petite Couvée. De là, d'après ce qu'on m'a dit, il est allé à Hirundum, parce que des fermiers du coin l'avaient appelé pour une mission. Un de ces monstres à tuer, comme d'habitude...

— Et, comme d'habitude, pour le tuer, il est payé des clopinettes qui ne suffiront pas (la voix de Yennefer se modifia légèrement) à payer les soins s'il se fait esquinter par le monstre. C'est toujours la même chose... Si tu souhaites effectivement faire quelque chose pour moi, Molnar, mets ton nez là-dedans. Contacte les fermiers d'Hirundum et augmente le prix de la récompense. De sorte qu'il ait de quoi vivre.

— Comme d'habitude, pouffa Giancardi. Et s'il finit par l'apprendre ?

Yennefer fixa son regard sur Ciri, laquelle observait et tendait l'oreille sans même essayer de faire semblant de s'intéresser à la lecture de *Physiologus*.

— Et par qui devrait-il l'apprendre ?

Ciri baissa le regard. Le nain sourit d'un air entendu, et se lissa la barbe.

— Iras-tu du côté d'Hirundum avant de te rendre sur Thanedd ? Fortuitement, bien entendu...

— Non. (La magicienne détourna son regard.) Je n'irai pas. Changeons de sujet, Molnar.

Giancardi continuait à se lisser la barbe ; il regarda Ciri. Celle-ci baissa la tête, se racla la gorge et se dandina sur sa chaise.

— C'est juste, confirma-t-il. Il est temps de changer de sujet. Mais ce livre ennueie le plus clairement du monde ta protégée... Notre conversation aussi. Et ce dont je voudrais à présent discuter avec toi va, comme je le soupçonne, l'ennuyer plus encore... Le sort du monde, le sort des nains dans ce monde, celui de leurs banques, c'est un thème quelque peu ennuyeux pour une jeune fille, de surcroît future récipiendaire d'Aretuza... Accorde-lui un peu de liberté, Yennefer. Qu'elle aille se balader un peu dans la cité...

— Oh oui ! s'écria Ciri.

La magicienne tressaillit. Elle s'apprêtait à ouvrir la bouche pour protester, mais elle changea soudain d'idée. Ciri n'en était pas certaine, mais il lui semblait que le léger clin d'œil qui avait

accompagné la proposition du banquier avait influencé cette décision.

— Que cette jeune fille aille admirer les merveilles de la vieille cité de Gors Velen, ajouta Giancardi avec un large sourire. Elle est en droit de profiter un peu de sa liberté avant... Aretuza. Quant à nous, nous ferons encore un brin de causette à propos de certaines affaires... disons... personnelles. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas en train de suggérer que la fillette aille se promener seule, bien que ce soit une ville sûre. Je vais lui adjoindre un compagnon, et un protecteur. L'un de mes plus jeunes clercs...

— Pardonne-moi, Molnar, dit Yennefer sans répondre à son sourire, mais je n'ai pas l'impression que, par les temps qui courent, même dans une ville sans danger, la compagnie d'un nain...

— Ça ne m'a même pas effleuré l'esprit ! frémit Giancardi. Un nain ? Certes non ! Le clerc dont je parle est le fils d'un respectable marchand, un homme, si je puis m'exprimer ainsi, bien sous tous rapports, dans tous les sens du terme. Tu pensais que je n'embauchais ici que des nains ? Hé, Wilfli ! Fais-moi venir ici Fabio, et au pas de course !

— Ciri. (La magicienne s'avança vers la fillette et se pencha légèrement vers elle.) Que ce soit bien clair : aucune bêtise, et surtout que je n'aie pas à avoir honte. Et, avec le clerc, tuournes sept fois ta langue avant de parler, saisi ? Promets-moi de faire attention à ce que tu fais et à ce que tu dis. Ne fais pas de signe avec la tête. Une promesse doit se faire à voix haute.

— Je te le promets, dame Yennefer.

— Regarde aussi le soleil de temps en temps. À midi, tu rentreras. À midi exactement. Et, au cas où... Non, je ne crois pas que quelqu'un te reconnaisse. Mais, si tu remarquais quelqu'un qui t'observe un peu trop...

La magicienne fouilla dans son sac ; elle en sortit un petit œil-de-chat marqué de runes, taillé en forme de clepsydre.

— Cache-le dans ta bourse. Ne le perds pas. En cas de besoin... Tu te souviens de la formule magique ? Mais sois discrète, la mise en œuvre provoque un écho puissant, et l'amulette en action envoie des ondes. Si quelqu'un était réceptif à la magie dans les parages, au lieu de te camoufler, tu risquerais de te dévoiler. Ah ! j'oubliais... Voilà aussi pour toi... au cas où tu voudrais t'acheter quelque chose.

— Merci, dame Yennefer.

Ciri plaça l'amulette et l'argent dans sa bourse, puis elle regarda avec intérêt le garçon qui venait d'entrer en courant dans le bureau. Il était couvert de taches de rousseur, ses cheveux étaient bouclés, châtain clair, et retombaient sur le col montant de son uniforme gris de clerc.

— Fabio Sachs, dit Giancardi en guise de présentation.

Le garçon s'inclina poliment.

— Fabio, voici dame Yennefer, notre honorable invitée et vénérée cliente. Et cette demoiselle, sa pupille, souhaiterait visiter la ville. Tu vas l'accompagner, lui servir de guide et de protecteur.

Le garçon s'inclina une nouvelle fois, cette fois clairement en direction de Ciri.

— Ciri, dit froidement Yennefer, lève-toi, s'il te plaît.

La jeune fille obéit, quelque peu étonnée, car elle connaissait suffisamment l'usage pour savoir qu'il n'était pas nécessaire qu'elle se lève. Puis elle comprit aussitôt. Le clerc, il est vrai, avait l'air d'être du même âge qu'elle, mais il faisait une tête de moins.

— Molnar, dit la magicienne, qui doit prendre soin de qui, ici ? Tu ne pourrais pas, pour cette mission, dépêcher quelqu'un au gabarit un tantinet plus... impressionnant ?

Le garçon rougit et regarda son patron d'un air interrogateur. Giancardi acquiesça d'un signe de tête. Le garçon s'inclina une nouvelle fois.

— Gente dame, lança-t-il d'un trait, sans timidité aucune. Je ne suis peut-être pas grand, mais on peut compter sur moi. Je connais bien la cité, les faubourgs, et tous les environs. Je vais prendre soin de cette damoiselle du mieux que je le pourrai. Et lorsque moi, Fabio Sachs le jeune, fils de Fabio Sachs, je fais quelque chose du mieux possible, alors... alors plus d'un grand ne m'arrive pas à la cheville.

Yennefer le regarda pendant quelques minutes, puis se tourna vers le banquier.

— Je te félicite, Molnar, dit-elle. Tu sais choisir tes employés. Ton plus jeune clerc te donnera dans l'avenir pleine satisfaction. Assurément, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ciri, je te confie en toute confiance aux bons soins de Fabio Sachs le jeune, fils de Fabio Sachs, car c'est un homme sérieux et digne de confiance.

Le garçon rougit jusqu'à la racine de ses cheveux châtain clair. Ciri sentit qu'elle aussi prenait des couleurs.

— Fabio. (Le nain ouvrit un coffret, et farfouilla parmi les espèces sonnantes et rébuchantes qui s'y trouvaient.) Tiens, voilà un deminoble et trois... et deux pièces de cinq souverains. Pour le cas où la jeune demoiselle aurait des souhaits. Si elle n'en avait pas, tu les rapporteras. Bon, vous pouvez y aller.

— À midi, Ciri, lui rappela Yennefer. Pas une seconde de plus.

— Je sais, je sais.

— Je m'appelle Fabio, dit le garçon dès qu'ils eurent dévalé l'escalier et se furent retrouvés dans la rue animée. Et toi, tu t'appelles Ciri, c'est ça ?

— Oui.

— Que veux-tu visiter à Gors Velen, Ciri ? La rue principale ?

l'impasse des Orfèvres ? le port maritime ? ou peut-être la place du marché et la foire ?

— Tout.

— Hum..., s'inquiéta le garçon. Nous n'avons que jusqu'à midi... Le mieux serait d'aller sur la place. C'est jour de marché aujourd'hui, on pourra y voir un tas de choses intéressantes ! Et avant cela, nous irons jusqu'à la muraille, d'où l'on a une vue sur toute la baie et sur la célèbre île de Thanedd. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Allons-y.

Dans les rues, des charrettes roulaient en grondant, des chevaux et des bœufs se traînaient, les tonneliers faisaient rouler leurs tonneaux, partout régnaient le vacarme et la précipitation. Ciri était quelque peu étourdie par ce va-et-vient et toute cette cohue ; elle descendit maladroitement du trottoir de bois et se retrouva dans la boue et le fumier jusqu'aux chevilles. Fabio voulut la prendre par le bras, mais elle s'écarta violemment.

— Je sais marcher toute seule !

— Hum... Bien sûr. Allons-y, alors. Ici, là où nous sommes, c'est la rue principale de la ville. Elle s'appelle Kardo et relie les deux portes, la Porte principale et la Porte maritime. Par ici, tu vois, on va à l'hôtel de ville. Tu vois cette tour avec la girouette en or ? Eh bien c'est justement l'hôtel de ville. Et là-bas, là où il y a une enseigne colorée, c'est l'auberge *Au corset déboutonné*. Mais, euh... on ne va pas aller là-bas. On va aller, tiens, par ici, on va prendre un raccourci par le marché aux poissons qui se tient près de la rue du Détour.

Ils tournèrent dans l'impasse et sortirent directement sur une placette enclavée dans les murs des maisons. La placette regorgeait d'étals, de tonnelets et de barriques ; la forte odeur de poisson qui en émanait envahissait les narines. C'était l'heure de la criée, bruyante, animée, les crieurs et les acheteurs s'efforçaient de couvrir les rires des mouettes qui tournoyaient au-dessus d'eux. Au pied des murs, des chats, assis, faisaient mine de n'être pas intéressés le moins du monde par les poissons.

— Ta maîtresse, dit soudain Fabio en slalomant entre les étals, est très sévère.

— Je sais.

— Ce n'est pas quelqu'un de ta famille proche, n'est-ce pas ? Ça se voit tout de suite.

— Ah oui ? Et à quoi donc ?

— Elle est très belle, dit Fabio avec la sincérité désarmante, cruelle et désinvolte propre aux jeunes hommes.

Ciri se retourna tel un ressort, mais avant qu'elle ait eu le temps de gratifier Fabio d'une remarque cinglante à propos de ses taches de rousseur ou de sa taille, le garçon la tirait déjà parmi les charrettes, les

barriques et les étals, tout en lui expliquant que le beffroi qui dominait la place s'appelait le beffroi du Brigand, que les pierres qui avaient servi à sa construction provenaient du fond de la mer, et que les arbres qui poussaient à ses pieds s'appelaient des platanes.

— Tu es terriblement silencieuse, Ciri, constata-t-il soudain.

— Moi ? fit Ciri en prenant un air étonné. Nullement ! Simplement j'écoute attentivement ce que tu dis. Tu as une manière de raconter très intéressante, tu sais ? Justement, je voulais te demander...

— Je t'écoute, vas-y.

— Est-ce qu'il y a loin d'ici à... d'ici à la ville d'Aretuza ?

— Pas du tout ! Parce que Aretuza, ça n'a rien d'une ville. Grimpons sur les remparts, je vais te montrer. Tiens, l'escalier est là.

La muraille était élevée et les marches étaient raides. Fabio était en nage et avait du mal à reprendre son souffle : rien d'étonnant à cela, car il bavardait sans cesse. Ciri apprit que les remparts qui ceinturaient la cité de Gors Velen étaient de construction récente, bien plus récente que l'ensemble de la ville, bâti du temps des elfes, qu'ils faisaient trente-cinq pieds de haut et qu'il s'agissait de remparts casematés, comme on les appelait, faits de pierres de taille et de briques crues, parce que ce matériel était plus résistant aux coups de bélier.

Au sommet, ils furent accueillis par le vent revigorant de la mer, qui les enveloppa. Après l'atmosphère viciée, épaisse et immobile de la ville, Ciri huma cet air frais avec joie. Elle s'accouda sur le rebord de la muraille, regardant d'en haut les eaux du port teintées de voiles colorées.

— Qu'est-ce que c'est, Fabio ? cette montagne, là-bas ?

— C'est l'île de Thanedd.

L'île semblait toute proche. Et ne ressemblait pas à une île. On aurait dit un gigantesque pilier enfoncé dans les fonds marins, une grande ziggourat. Une route en faisait le tour, comme une spirale, ainsi que des escaliers en zigzag et des terrasses. Celles-ci verdoyaient de bosquets et de jardins, et, parmi la verdure, accrochées aux roches comme les hirondelles à leur nid, pointaient des tours blanches et élancées ainsi que des coupoles décoratives qui couronnaient des groupes d'immeubles entourés de galeries. Les édifices ne donnaient pas du tout l'impression d'avoir été construits, ils semblaient avoir été façonnés dans les versants mêmes de cette montagne marine.

— Ce sont les elfes qui ont construit tout ça, précisa Fabio. Grâce à la magie elfique, dit-on. Depuis des temps immémoriaux pourtant, Thanedd appartient aux sorciers. Près du sommet, là où tu vois les coupoles brillantes, se trouve le palais Garstang. Dans quelques jours s'y tiendra la plus grande des assemblées de magiciens. Et là, regarde,



tout en haut, cette grande tour solitaire avec des créneaux, c'est Tor Lara, la tour de la Mouette...

— Est-ce qu'il est possible de s'y rendre par voie terrestre ? C'est vraiment tout près !

— Oui, c'est possible. Il y a un pont qui relie les rives de la baie à l'île. On ne le voit pas parce qu'il est caché par les arbres. Tu vois ces toits rouges au pied de la montagne ? C'est le palais Loxia. Le pont mène à cet endroit. On est obligé de passer par Loxia pour atteindre la route qui mène aux terrasses du haut.

— Et là où il y a ces charmantes petites galeries et ces petits ponts ? Et les jardins ? comment font-ils pour adhérer à la roche sans que tout s'écroule ? Qu'est-ce que c'est que ce palais ?

— C'est justement Aretuza, dont tu me parlais. Il y a là-bas une célèbre école pour jeunes magiciennes.

— Ah ! (Ciri se passa la langue sur les lèvres.) Alors c'est là... Fabio ?

— Oui ?

— Ça t'arrive de voir les jeunes magiciennes qui étudient dans cette école ? À Aretuza ?

Le garçon la regarda, clairement étonné.

— Mais bien sûr que non ! Personne ne les voit ! Elles n'ont pas le droit de quitter l'île ni de venir en ville. Et personne n'a accès au territoire de l'école. Même le burgrave et le bailli, quand ils ont à faire avec les magiciennes, ne peuvent aller que jusqu'à Loxia. Au niveau le plus bas.

— C'est ce que je pensais. (Ciri secoua la tête, le regard fixé sur les toits lumineux d'Aretuza.) Ce n'est pas une école, c'est une prison. Située sur une île, sur un rocher, au-dessus d'un précipice. Une prison et rien d'autre.

— Il y a un peu de ça, reconnut Fabio après un instant de réflexion. Il est plutôt difficile d'en sortir... Mais non, ce n'est pas comme en prison. Les adeptes, après tout, sont de jeunes demoiselles. Il faut les protéger.

— De quoi ?

— Mais..., hoqueta le garçon, tu sais bien...

— Non, je ne sais pas.

— Hum... Je pense que... Allons, Ciri, personne ne les enferme à l'école de force, quand même. C'est elles-mêmes qui le souhaitent...

— Mais bien sûr ! (Ciri sourit d'un air canaille.) Elles le souhaitent, alors elles sont enfermées dans cette prison. Si elles ne le voulaient pas, elles ne se laisseraient pas enfermer là-dedans. C'est pas sorcier. Suffit de se tirer à temps. Avant même de s'y retrouver, parce que après ça peut être difficile...

— Comment ça ? Se sauver ? Et où devraient-elles...

— Elles, l'interrompit Ciri, elles n'avaient sans doute nulle part où aller, les pauvres... Dis-moi, Fabio, où est la ville de... Hirundum ?

Le garçon la regarda, surpris.

— Hirundum ? Ce n'est pas une ville, dit-il, c'est une grande ferme. C'est là que se trouvent les vergers et les potagers qui fournissent en fruits et légumes toutes les villes avoisinantes. On y trouve aussi des étangs dans lesquels on élève des carpes et d'autres poissons...

— Quelle distance y a-t-il entre ici et Hirundum ? Par où faut-il passer ? Montre-moi.

— Et pourquoi tu veux savoir ça ?

— Je t'ai demandé de me montrer le chemin.

— Tu vois cette route qui mène vers l'ouest ? là où il y a les charrettes ? C'est justement par là qu'on va à Hirundum. C'est à quelque quinze miles d'ici, tout à travers bois.

— Quinze miles, répéta Ciri. Ce n'est pas loin, si on a un bon cheval... Merci, Fabio.

— Pourquoi me remercies-tu ?

— Peu importe. Maintenant, conduis-moi à la place du marché. Tu me l'as promis.

— Allons-y.

Il régnait sur le marché de Gors Velen un vacarme et une cohue comme Ciri n'en avait jamais vu. En comparaison, le bruyant marché aux poissons qu'ils avaient traversé peu de temps auparavant faisait l'effet d'un temple silencieux. De fait, la place était gigantesque ; malgré cela, Ciri avait l'impression qu'ils ne pourraient l'observer tout au plus que de loin : il était inutile de songer ne serait-ce qu'à se frayer un chemin jusqu'au lieu de la foire. Fabio, cependant, tenant Ciri par la main, se glissa avec détermination dans la foule en effervescence. Immédiatement, la tête de Ciri se mit à tourner.

Les vendeurs s'égosillaient, les acheteurs criaient plus fort encore, des enfants, perdus dans la foule, hurlaient ou pleurnichaient. Le bétail mugissait, les brebis bêlaient, la volaille cancanait et caquetait. Des nains artisans battaient avec acharnement quelques tôles avec leur marteau, et, sitôt qu'ils s'interrompaient pour se désaltérer, ils se mettaient à jurer comme des charretiers. De plusieurs points de la place, des fifres, des lyres et des cymbales se mirent à résonner ; de toute évidence, des ménestrels et des musiciens donnaient un spectacle. Et comme si ce n'était pas suffisant, quelqu'un qu'on ne voyait pas dans la cohue incessante soufflait dans une trompette en cuivre. Assurément pas un musicien.

Ciri fit un bond pour éviter un cochon qui passait au trot en poussant des grognements perçants, et elle retomba sur des cages contenant des poules. Bousculée, elle piétina quelque chose de mou

qui se mit à miauler. Ciri fit un saut de côté, et il s'en fallut d'un cheveu qu'elle ne tombe sous le sabot d'une bête énorme, puante, laide et effrayante qui heurtait les gens de ses flancs velus.

— Qu'est-ce que c'était ? gémit-elle en retrouvant son équilibre.

— Un chameau, répondit Fabio. N'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur ! Qu'est-ce que tu crois ?

Elle regarda autour d'elle avec intérêt. Elle observa le travail des hobberas qui, sous les yeux du public, fabriquaient des bibelots décoratifs en peau de chèvre ; elle fut enchantée par les magnifiques poupées présentées sur l'étal d'un couple de demi-elfes. Elle admira les productions en malachite et en jade qu'un gnome morne et râleur avait exposées. Sur l'établi d'un armurier, elle jeta un coup d'œil intéressé et connaisseur aux épées. Elle observa des jeunes filles qui tressaient des paniers en osier. Et en arriva à la conclusion qu'il n'y avait rien de pire que de travailler.

Le souffleur de trompette ne soufflait plus. Sans doute l'avait-on achevé.

— C'est quoi, cette odeur si appétissante ?

— Des beignets. (Fabio palpa sa bourse.) Tu as envie d'en manger un ?

— J'ai envie d'en manger deux.

Le vendeur leur servit trois beignets, il prit la pièce de cinq souverains que Fabio lui tendait et lui rendit quatre billons, dont un qu'il cassa en deux. Ciri retrouvait peu à peu sa contenance et observait la scène en dévorant avidement le premier de ses beignets.

— Est-ce que l'expression « ça vaut pas un sou cassé » vient de là ? demanda-t-elle en attaquant son second beignet.

— Oui. (Fabio avala le sien.) Tu sais bien qu'il n'y a pas de plus petite monnaie que le sou. On n'utilise donc jamais de demi-sous là d'où tu viens ?

— Non. (Ciri se lécha les doigts.) Là d'où je viens, on utilisait des ducats en or. De toute façon, tout ce cassage était inutile.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai envie de manger un troisième beignet.

Ces douceurs fourrées à la confiture de prunes agirent comme le plus miraculeux des élixirs. L'humeur de Ciri s'améliora, et la place grouillante de monde cessa de l'intimider ; elle commença même à l'apprécier. Elle ne permit plus à Fabio de la traîner derrière lui et le conduisit elle-même à l'endroit où régnait la plus grande affluence, où un individu, grimpé sur des tonneaux qui lui servaient de tribune improvisée, haranguait les passants. L'orateur était un homme rondouillard d'âge mûr. Au vu de sa tête rasée et de sa robe de bure, Ciri reconnut en lui un prêtre itinérant. Elle en avait déjà vu de semblables qui s'arrêtaient parfois au temple de Melitele, à Ellander.

La mère Nenneke n'en parlait jamais autrement qu'en les traitant de « fanatiques imbéciles ».

— Il n'existe qu'un droit unique sur terre ! braillait le gros prêtre. Le droit divin ! La nature entière est soumise à ce droit, toute la terre, et tout ce qui vit sur cette terre ! Et les sortilèges et la magie sont contraires à ce droit ! Les sorciers sont donc maudits. Et le jour de la colère est proche où les flammes venues des cieux détruiront leur île immonde. Alors les murs de Loxia, d'Aretuza et de Garstang, derrière lesquels se réunissent justement ces païens afin de mettre au point leurs intrigues, tomberont ! Ces murs tomberont...

— Et faudra les reconstruire, fils de chienne, murmura un compagnon maçon, vêtu d'une blouse maculée de chaux, qui se tenait près de Ciri.

— Je vous adjure, pieuses et bonnes personnes, vociférait le prêtre, de ne jamais faire confiance aux sorciers. Ne vous adressez pas à eux, ni pour un conseil ni pour une prière. Ne vous laissez pas duper par leur belle allure ni par leurs discours polis, parce qu'en vérité, je vous le dis, ces prétendus sorciers sont comme les tombeaux blanchis : beaux à l'extérieur, mais remplis d'os minés par les vers et la pourriture à l'intérieur.

— Vous avez vu, un peu, dit une jeune femme qui portait un panier rempli de carottes, comme il est fort en gueule. Il aboie après les sorciers parce qu'il les jalouse, voilà tout.

— Pour sûr, approuva le maçon, visez-le un peu, il a la boule à zéro et la panse qui traîne jusqu'aux genoux, alors que les sorciers sont d'une beauté ! Ils ne prennent pas un gramme, ne perdent pas un cheveu... Quant aux magiciennes, ah ! quelles merveilles...

— Parce qu'elles ont vendu leur âme au diable en échange de la beauté éternelle ! lança un individu de petite taille qui portait un marteau de cordonnier à la ceinture.

— Tu dis des sottises, faiseur de godasses. S'il n'y avait pas ces bonnes demoiselles d'Aretuza, ça fait longtemps que tu aurais fichu le camp avec tes sacs. Grâce à elles, tu as de quoi bouffer !

Fabio tira Ciri par la manche ; ils se frayèrent de nouveau un chemin dans la foule, qui les emporta vers le centre de la place. Ils entendirent le roulement d'un tambour et de grands éclats de voix qui appelaient à faire moins de bruit. La foule n'avait pas le moins du monde l'intention de se calmer, mais cela ne dérangeait absolument pas le déclamateur perché sur son estrade en bois. Il avait une voix sonore et entraînée et savait s'en servir.

— Nous portons à votre connaissance, se mit-il à brailler en déroulant un rouleau de parchemin, qu'Hugo Ansbach, de la race des hobberas, est déchu de ses droits pour avoir accordé le gîte et le couvert, dans sa propre maison, à ces elfes scélérats qu'on surnomme

les Écureuils. Même sanction pour Justin Ingvar, forgeron, de la race des nains, qui a forgé pour ces mêmes vauriens des pointes pour leurs flèches. En conséquence de quoi le burgrave les proclame tous deux hors la loi et ordonne qu'ils soient pourchassés. Une récompense sera offerte à qui les attrapera : cinquante couronnes sonnantes et trébuchantes. Mais celui qui leur donne couvert ou asile, celui-là sera considéré comme leur complice et la même peine lui sera appliquée. Et s'ils sont attrapés dans un village ou un bourg, c'est tout le village ou le bourg qui paiera son tribut...

— Et qui est-ce qui donnerait asile à des hobberas ? s'écria quelqu'un dans la foule. Qu'on aille donc les chercher dans leurs fermes à eux, et on les trouvera. Au trou, tous ces non-humains !

— Pas au trou ! au gibet !

Le déclamateur s'apprêtait à poursuivre la lecture des déclarations du burgrave et du conseil de la ville, mais Ciri s'en désintéressa. Elle était sur le point d'échapper à la foule lorsqu'elle sentit soudain une main impudente, ne devant rien au hasard et – c'est peu de le dire – particulièrement habile, sur sa fesse.

Faire volte-face dans cette cohue paraissait impossible. Mais Ciri, à Kaer Morhen, avait appris à se mouvoir dans des endroits difficiles. Elle se retourna et fut quelque peu troublée. Juste face à elle se tenait un jeune prêtre au crâne rasé qui affichait un sourire arrogant, bien rodé. « Eh bien alors ? disait ce sourire, que vas-tu faire maintenant ? Tu vas rougir joliment et les choses en resteront là, pas vrai ? »

Le prêtre, visiblement, n'avait jamais eu affaire à l'élève de Yennefer.

— Bas les pattes, crâne d'œuf ! vociféra Ciri, pâlassant de rage. Pince donc ton propre derrière, espèce de... espèce de blanchisseur de tombeaux !

Comme le prêtre, prisonnier de la foule, ne pouvait plus bouger, elle s'apprêtait à en profiter pour lui donner un coup de pied dans le derrière, mais Fabio l'en empêcha et l'emmena rapidement loin du prêtre et du lieu de l'incident. Quand il vit qu'elle tremblait de colère, il la régala, pour la calmer, de quelques petites galettes parsemées de sucre en poudre qui firent momentanément oublier à Ciri l'algarade. Ils s'arrêtèrent près d'un étal d'où ils avaient vue sur l'échafaud et le pilori. Il n'y avait toutefois aucun malfaiteur attaché au pilori, et l'échafaud, quant à lui, était décoré de guirlandes de fleurs et servait de décor à un groupe de musiciens ambulants, costumés comme des arlequins, qui jouaient de la cithare comme des casseroles et taquinaient la cornemuse et le fifre. Une fille aux cheveux noirs, jeune, qui portait un gilet sans manches à paillettes, chantait et dansait en agitant de petits tambourins et en faisant claquer ses petits souliers :

*Une magicienne se promenant dans la clairière,  
par des vipères fut mordue,  
Les reptiles ont tous crevé.  
La magicienne seule en vie est restée.*

La foule rassemblée autour de l'échafaud riait à s'en faire péter la panse et applaudissait en rythme. Le vendeur de galettes jeta une nouvelle louchée sur l'huile frémissante. Fabio se lécha les doigts et tira Ciri par la manche.

Les étals sans nombre proposaient tous des choses appétissantes. Ciri et Fabio mangèrent encore un biscuit à la crème chacun ; plus tard, ils se partagèrent une anguille fumée, ensuite ils goûtèrent à quelque chose d'étrange, qui était cuit et planté sur des bâtonnets. Plus tard encore, ils s'arrêtèrent près de tonneaux contenant du chou fermenté et se servirent, comme des clients qui goûtent avant d'acheter en plus grande quantité. Quand ils se furent rassasiés sans avoir rien payé, la marchande les traita de petits merdeux.

Ils allèrent plus loin. Avec l'argent qui lui restait, Fabio acheta un panier de poires bergamotes. Ciri regarda le ciel, mais vit qu'il n'était pas encore midi.

— Fabio ? Et ces tentes et ces cabanons là-bas, au pied du mur, c'est quoi ?

— Diverses attractions. Tu veux aller voir ?

— Oui.

Devant la première tente se tenaient exclusivement des hommes. Ils étaient visiblement excités et ne tenaient pas en place. Des sons de flûte parvenaient à la foule depuis l'intérieur.

— « Leila la noire... (Ciri déchiffrait avec peine l'inscription bancale sur la bâche) dévoile avec ses danses tous les secrets de son corps. » En voilà une idiotie ! Quels secrets ?

— Viens, allons plus loin, dit Fabio en activant le mouvement et en rougissant légèrement. Oh ! Regarde, ça c'est curieux. Une voyante qui prédit l'avenir. Il me reste justement deux sous, ça suffira...

— Ça vaut pas le coup, dit Ciri d'une voix nasillarde. Pour deux sous, tu parles d'une prophétie ! Pour faire des prophéties, il faut être prophétesse. La voyance, c'est un grand art. Même parmi les magiciennes, une sur cent seulement possède de telles capacités...

— Une voyante a prédit à ma sœur aînée qu'elle allait se marier, intervint le garçon, et ça s'est réalisé. Ne fais pas ta mauvaise tête, Ciri. Viens, on va se faire lire notre avenir...

— Je ne veux pas me marier. Je ne veux pas de prédictions. Il fait très chaud, et ça pue l'encens sous cette tente. Je n'y entrerai pas. Si tu veux, vas-y tout seul, je t'attendrai. Mais je me demande bien à quoi te servira une prophétie... Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

— Eh bien, balbutia Fabio, plus que tout, j'aimerais savoir... si je vais voyager. J'aimerais bien voyager. Visiter le monde entier...

*Il le fera, pensa soudainement Ciri, qui sentit sa tête tourner. Il naviguera sur de grands voiliers blancs... Il atteindra des contrées que personne avant lui n'aura vues... Fabio Sachs, le découvreur... On donnera son nom à un cap, à la limite d'un continent, qui aujourd'hui n'a pas encore de nom. À cinquante-quatre ans, ayant une femme, un fils et trois filles, il mourra loin de sa maison et des siens... d'une maladie qui aujourd'hui n'a pas encore de nom...*

— Ciri ! Qu'as-tu ?

Elle se passa la main sur la figure. Elle avait l'impression d'émerger des fonds d'un lac profond et glacial, de revenir à la surface.

— Ce n'est rien, marmonna-t-elle en regardant autour d'elle et en reprenant conscience. Ma tête s'est mise à tourner... C'est à cause de la chaleur. Et à cause de cet encens dans la tente...

— Plutôt à cause de ce chou, dit sérieusement Fabio. On n'aurait pas dû en manger autant. Dans mon ventre aussi, ça gargouille.

— Je n'ai rien ! (Ciri releva prestement la tête, elle se sentait réellement mieux. Les pensées qui avaient traversé son esprit comme un ouragan s'étaient dissipées, égarées dans sa mémoire.) Viens, Fabio. On va plus loin.

— Tu veux une poire ?

— Évidemment que j'en veux une.

Au pied des remparts, un groupe de gamins jouait à la toupie pour de l'argent. Comme si l'on maniait un fouet, il fallait, par une adroite secousse, imprimer un mouvement giratoire à la toupie, qui était soigneusement entourée d'un fil, de façon à lui faire décrire des cercles à l'intérieur de terrains tracés à la craie. À ce jeu, Ciri avait ruiné la majorité des garçons de Skellige, et elle avait aussi dépouillé toutes les adeptes du temple de Melitele. Elle élaborait déjà une technique pour prendre part au jeu et dépouiller les gamins – non seulement de leurs billons, mais aussi de leurs futals tout rapiécés – quand son attention fut soudain attirée par des éclats de voix.

Au pied de la muraille et des marches en pierre, dans un renforcement tout au bout de la rangée de tentes et de cabanons, on pouvait voir un enclos bizarre, semi-circulaire, constitué de bâches tendues sur des perches d'une toise de long. Entre deux toises, l'entrée était protégée par un homme grand, marqué par la variole, vêtu d'une cotte piquée et d'un pantalon à rayures rentré dans des bottes de marin. Un petit groupe de personnes était agglutiné devant lui. Après avoir jeté dans le creux de la main du grêlé quelque menue monnaie, les gens disparaissaient tour à tour derrière la bâche. Le grêlé fourrait l'argent dans un ravissant sac de jaconas qu'il faisait tinter, et il se

mettait à brailler de sa voix éraillée :

— Par ici, bonnes gens, par ici ! Vous verrez de vos propres yeux le monstre le plus terrifiant que les dieux aient jamais créé ! Horreur et épouvante ! Un basilic vivant, une terreur venimeuse en provenance des déserts zerricans ! Le diable incarné, un mangeur d'hommes à l'appétit inassouvi ! Jamais encore vous n'avez vu un tel monstre, braves gens. Il vient tout juste d'être capturé, ramené de par-delà les mers sur un vaisseau ! Vous verrez un basilic vivant, cruel ! Vous le verrez de vos propres yeux parce que jamais plus, nulle part, vous ne verrez le même ! C'est votre dernière chance ! Ici, avec moi, pour seulement trois souverains de cinq ! Deux pour les femmes et les gosses !

— Ah ! dit Ciri en chassant une guêpe venue se coller sur sa poire. Un basilic ? Et vivant, en plus ? Il faut absolument que je voie ça. Jusqu'à présent, je n'en ai vu que sur des estampes. Viens, Fabio !

— Je n'ai plus d'argent...

— Moi, j'en ai. Je paierai pour toi. Viens, courage !

— Il en faut six. (Le grêlé jeta un regard aux billons qu'on lui avait jetés dans la paume.) C'est moins cher seulement pour les femmes avec des gosses.

— Lui, dit Ciri en désignant Fabio de sa poire, c'est un gosse, et moi, je suis une femme.

— C'est moins cher seulement pour les femmes avec des gosses dans les bras, grogna le grêlé. Allez, rajoute encore deux pièces, petite maligne, ou bien dégage et laisse passer les autres. Dépêchez-vous, braves gens ! Plus que trois places de livres !

Derrière l'enceinte formée par les bâches, des habitants se tassaient en un cercle compact autour d'une estrade constituée de planches serrées et sur laquelle était installée une cage en bois recouverte d'un tapis. Après avoir laissé entrer les derniers spectateurs et ainsi affiché complet, le grêlé sauta sur l'estrade, prit un long bâton et s'en servit pour soulever le tapis. Une odeur de charogne et une désagréable puanteur de reptile envahirent l'air. Les spectateurs frémirent et s'écartèrent légèrement.

— Soyez prudents, braves gens, annonça le grêlé. Ne venez pas trop près, parce que c'est dangereux !

Dans la cage, bien trop étroite pour lui, un gros lézard couvert d'écailles sombres au dessin étrange était roulé en pelote. Lorsque le grêlé frappa la cage de sa perche, le reptile se démena, il fit grincer ses écailles contre les barreaux, tendit son long cou et émit un sifflement perçant en découvrant ses dents blanches et tranchantes en forme de cône, qui contrastaient fortement avec la peau quasi noire formée par les écailles autour de sa gueule. Les spectateurs poussèrent des « Oh ! » et des « Ah ! ». Un petit chien aux longs poils, dans les bras d'une



femme qui avait l'air d'une marchande, laissa échapper un aboiement perçant.

— Regardez attentivement, bonnes gens, les interpella le grêlé, et réjouissez-vous que des monstres pareils ne vivent pas dans nos contrées ! Voici un affreux basilic de la lointaine Zerricane ! Ne vous approchez pas, n'approchez pas, car il a beau être enfermé dans sa cage, rien qu'avec son haleine, il peut vous empoisonner !

Ciri et Fabio se frayèrent enfin un chemin à travers le cercle des spectateurs.

— Le basilic, c'est la bête la plus venimeuse du monde ! poursuivait le grêlé du haut de sa tribune en s'accrochant à son bâton comme un garde à sa hallebarde. Car le basilic, c'est le roi de toutes les vipères ! S'il y avait plus de basilics, ce monde serait réduit en poussière. Ce monstre, c'est une aubaine extrêmement rare, parce qu'il naît d'un œuf pondu par un coq. Et, braves gens, vous le savez parfaitement, ce n'est pas n'importe quel coq qui va pondre des œufs, mais seulement un sacré dégueulasse qui sera capable, comme la poule couveuse, de présenter son cul à un autre coq.

Les spectateurs réagirent d'un même rire à la fine plaisanterie, ou, devrait-on dire, à l'excellente saillie ! Seule Ciri ne riait pas. Elle ne cessait d'observer attentivement le monstre qui, agacé par le bruit, se pelotonnait, donnait des coups contre les barreaux de la cage en les mordillant, et s'efforçait en vain de déployer les membranes blessées de ses ailes dans sa prison trop étroite.

— Les œufs pondus par un tel coq doivent être couvés par cent un serpents venimeux ! poursuivait le grêlé. Et quand de cet œuf sort un basilic...

— Ce n'est pas un basilic, affirma Ciri en mordant dans sa bergamote.

Le grêlé la regarda de travers.

— Je disais donc, poursuivait-il, que, lorsque l'œuf éclot, alors le basilic se met à bouffer tous les serpents du nid, il absorbe leur venin, sans subir aucun dommage. Ensuite il s'imprègne tellement de ce poison lui-même qu'il arrive à tuer ses proies non seulement d'un coup de dents ou en le touchant simplement, mais aussi avec son haleine. Et si un chevalier sur sa monture transperce le basilic avec sa lance, le venin circule le long de l'arme et terrasse d'un coup d'un seul l'homme et son cheval !

— Ça, c'est n'importe quoi, dit Ciri à voix haute en recrachant un pépin.

— C'est la vérité vraie, protesta le grêlé. Il tue le cheval, et son chevalier avec !

— Bien sûr !

— Tais-toi, jeune fille ! s'écria la marchande au chien. Ne t'en

mêle pas. On a envie d'écouter et de s'émerveiller.

— Ciri, arrête, murmura Fabio en lui donnant un coup de coude.

Elle maugréa contre lui et attrapa une autre poire dans le panier.

— Face au basilic, reprit le grêlé en élevant la voix pour couvrir le bruit grandissant parmi les spectateurs, dès qu'il entend son chuintement, chaque animal s'enfuit à toutes jambes. Chaque animal ? Mais qu'est-ce que je raconte ? Même un dragon a peur du basilic ! même un cocodrille ! Or un cocodrille, c'est vraiment effrayant – ceux qui en ont déjà vu le savent bien. Un seul animal, je dis bien un seul, ne craint pas le basilic, et cet animal, c'est la fouine. Quand elle tombe sur ce monstre dans le désert, elle se précipite aussi vite qu'elle peut dans la forêt et, là, elle se met à chercher des herbes connues d'elle seule, puis elle les mange. Et alors le basilic ne lui fait plus peur, et elle peut le tuer d'une simple morsure...

Ciri pouffa de rire et fit entendre un bruit de lèvres ininterrompu, franchement peu distingué.

— Dis donc, la maligne, s'emporta le grêlé, si quelque chose n'est pas à ton goût, alors du balai ! Pas la peine de te forcer à écouter ni à regarder le basilic !

— Ce n'est pas du tout un basilic !

— Ah non ? Et qu'est-ce que c'est alors, mademoiselle je-sais-tout ?

— Une wyvern, affirma Ciri en jetant la queue de sa poire et en se léchant les doigts. Une simple wyvern. Jeune, pas très grande, affamée et sale. Mais c'est une wyvern, un point c'est tout. « Wyvere », en Langage ancien.

— Visez un peu, hurla le grêlé, sur quelle fille intelligente et instruite on est tombés ! Ferme ton clapet, parce que si je te...

— Eh là ! intervint un jeune homme blond, en pèlerine d'écuyer sans armoiries, coiffé d'un béret de velours. (Il tenait par le bras une jeune fille pâlotte et fragile vêtue d'une robe couleur abricot.) Du calme, monsieur l'attrapeur d'animaux ! Ne menacez pas une noble damoiselle si vous ne voulez pas être copieusement corrigé par mon épée. Et qui plus est, on dirait bien que ça sent l'escroquerie par ici !

— Quelle escroquerie, jeune chevalier ? s'étrangla le grêlé. Elle ment, cette morve... Je voulais dire, cette demoiselle de noble naissance se trompe ! C'est bel et bien un basilic !

— C'est une wyvern, répéta Ciri.

— Mais quelle vern donc ! Un basilic, je vous dis ! Regardez un peu comme il est atroce, comme il siffle, comme il mord sa cage ! Voyez sa denture ! Il a une denture, je le jure, comme...

— Comme celle d'une wyvern, brailla Ciri.

— Puisque tu te crois si maligne, dit le grêlé en lui jetant un regard perçant que n'aurait pas renié un authentique basilic,

approche-toi donc ! Avance, qu'elle t'envoie son haleine dans la figure ! Et tout le monde te verra alors t'écrouler quand le poison t'aura rendu toute bleue ! Allez, approche !

— Avec plaisir.

Ciri arracha sa main de l'étreinte de Fabio et fit un pas en avant.

— Je ne le permettrai pas ! s'écria le blond damoiseau qui abandonna sa compagne abricot et barra le passage à Ciri. Cela ne peut être ! Tu t'exposes trop, gente dame.

Ciri, que jamais personne n'avait encore nommée ainsi, rougit légèrement ; elle regarda le jouvenceau et battit des cils selon une méthode déjà maintes fois éprouvée auprès de Jarre le scribouillard.

— Il n'y a aucun risque, noble chevalier, dit-elle en souriant d'un air séducteur, en dépit des avertissements de Yennefer qui lui rappelait par trop souvent la parabole de l'idiot et du fromage. Il ne m'arrivera rien. Ce prétendu souffle venimeux est une pure invention.

— J'aimerais rester auprès de toi malgré tout. (Le jouvenceau posa la main sur le manche de son épée.) Pour te protéger et te défendre... Le permets-tu ?

— Je le permets.

Ciri ignorait pourquoi l'expression de colère qu'elle lisait sur le visage de la jeune fille abricot lui procurait un tel plaisir.

— C'est moi qui la protège et la défends. (Fabio redressa la tête et regarda le damoiseau d'un air de défi.) Et j'y vais aussi avec elle !

— Messeigneurs ! (Ciri se rengorgea et redressa son nez.) Un peu de dignité. Pas de bousculade. Il y en aura pour tout le monde.

Le cercle des spectateurs ondoya et grommela tandis que Ciri se rapprochait franchement de la cage ; elle sentait presque le souffle des deux garçons sur sa nuque. La wyvern émit un sifflement de rage et se débattit ; un relent de reptile envahit les narines de Ciri. Fabio renifla bruyamment, mais Ciri ne recula pas. Elle s'approcha plus près encore et tendit la main ; elle pouvait presque toucher la cage. Le monstre se jeta sur les barreaux qu'il se mit à érafler avec ses dents. La foule de nouveau ondoya, et quelqu'un poussa un cri.

— Alors ? (Ciri se retourna, les poings fièrement serrés sur ses hanches.) Suis-je morte ? Ce prétendu monstre venimeux m'a-t-il empoisonnée ? S'il s'agit d'un basilic, alors moi je suis...

Elle s'interrompt en voyant les visages du damoiseau et de Fabio blêmir soudainement. Elle se retourna en un éclair et vit deux des barreaux de la cage céder sous la poussée de la salamandre furibonde qui arrachait les clous rouillés du châssis.

— Sauvez-vous ! s'écria-t-elle à gorge déployée. La cage est en train de lâcher !

Les spectateurs se précipitèrent en criant vers la sortie. Quelques-uns tentèrent de traverser la bâche, mais ils ne réussirent qu'à s'y

empêtrer les uns les autres, et se retrouvèrent tous sens dessus dessous, dans un grouillement braillard. Le damoiseau saisit Ciri par le bras au moment précis où celle-ci tentait de sauter sur le côté. Résultat, tous deux chancelèrent, trébuchèrent et tombèrent, faisant par là même trébucher Fabio. Le chien poilu de la marchande se mit à aboyer, le grêlé, à blasphémer abominablement, et la jeune fille abricot, complètement désorientée, à piailler de manière épouvantable.

Les barreaux de la cage se brisèrent avec fracas, et la wyvern s'arracha de sa prison. Le grêlé sauta en bas de l'estrade et s'efforça de la retenir avec sa perche, mais le monstre, d'un seul coup de patte, le désarma, se recroquevilla avant de le cingler au visage de sa queue épineuse, réduisant les joues grêlées en une bouillie sanglante. La wyvern déploya ses ailes blessées en chuintant ; de l'estrade, elle prit son envol et tenta de quitter le sol pour se jeter sur Ciri, Fabio et le damoiseau. La jeune fille abricot s'évanouit et tomba de tout son long sur le dos. Ciri prit son élan pour sauter, mais comprit qu'elle n'en aurait pas le temps.

C'est le chien poilu qui les sauva ; il s'était échappé des bras de sa maîtresse (celle-ci était tombée et se retrouvait entortillée dans ses jupes, au nombre de six). En aboyant faiblement, le canidé se jeta sur le monstre. La wyvern siffla, se souleva, piétina le chien de ses griffes ; dans un mouvement sinueux et incroyablement vif, elle s'enroula et lui planta ses dents dans la nuque. Le chien se mit à japper sauvagement.

Le damoiseau se redressa prestement sur ses genoux et tendit la main sur le côté, mais il ne trouva pas le manche de son épée ; Ciri avait été plus rapide. D'un mouvement fulgurant, elle avait sorti l'épée de son fourreau et fait un demi-tour sur elle-même en bondissant. La wyvern se redressa ; coincé dans sa gueule, entre ses dents, pendouillait le museau déchiqueté du chien.

Tous les mouvements que Ciri avait appris à Kaer Morhen revenaient d'eux-mêmes, lui semblait-il, presque indépendamment de sa volonté, sans qu'elle fasse d'efforts. Elle taillada la wyvern, surprise, au niveau de l'abdomen, et se dégagea aussitôt en faisant un tour sur elle-même, tandis que la salamandre, qui s'était jetée sur elle, retombait sur le sable, du sang jaillissant de son corps. Ciri sauta par-dessus la bête en évitant habilement sa queue sifflante ; avec précision, force et assurance, elle fendit le cou du monstre et, par réflexe, elle fit un bond de côté – une esquive devenue désormais inutile – et répéta aussitôt son geste en tranchant cette fois-ci la queue de la bête. La wyvern se tordit encore une fois et s'immobilisa ; seule sa queue de serpent ondulait encore et battait en dispersant du sable tout autour d'elle.

Ciri fourra rapidement dans la main du damoiseau son glaive ensanglanté.

— Le danger est passé ! s'écria-t-elle à l'adresse de la foule en fuite et des spectateurs encore empêtrés dans la bâche. Le monstre a été tué. Ce vaillant chevalier l'a occis...

Brusquement, elle ressentit un poids dans la poitrine, son estomac se mit à tourner et sa vue se brouilla. Elle sentit quelque chose la percuter avec une force redoutable par-derrrière au point qu'elle en claqua des dents. Elle regarda autour d'elle, éperdue. Ce qui l'avait percutée, c'était le sol.

— Ciri, murmura Fabio qui s'était agenouillé auprès d'elle. Qu'est-ce que tu as ? Dieux du ciel ! Tu es pâle comme la mort...

— Dommage, bredouilla-t-elle, que tu ne puisses pas te voir.

Les gens s'agglutinèrent autour d'elle. Plusieurs d'entre eux frappaient le corps de la wyvern avec des bâtons et des pelles, quelques-uns pensaient la blessure du grêlé, les autres lançaient des vivats à l'adresse du damoiseau héroïque, l'impavide tueur de dragons, le seul qui ait réussi à conserver son sang-froid et à empêcher un massacre. Le damoiseau ranimait la jeune fille abricot, observant toujours, stupéfait et abasourdi, la lame de son épée couverte d'un filet de sang séché.

— Mon héros... (La jeune fille s'éveilla et jeta ses bras autour du cou du damoiseau.) Mon sauveur ! Mon bien-aimé !

— Fabio, dit Ciri d'une voix faible en voyant les gardes municipaux se frayer un chemin dans la cohue. Aide-moi à me relever et partons d'ici. Vite.

— Les pauvres enfants... (Une grosse dame en coiffe les regarda alors qu'ils s'échappaient furtivement de l'attroupement.) Vous l'avez échappé belle ! Ah, s'il n'y avait eu ce vaillant chevalier, vos mères auraient versé toutes les larmes de leur corps !

— Renseignez-vous pour savoir auprès de qui ce jeune homme est écuyer ! s'écria un artisan en tablier de cuir. Il mérite la ceinture et les éperons pour son acte !

— Et l'attrapeur de bêtes sauvages, au pilori ! Le fouet, il mérite le fouet ! Ramener un tel monstre dans la cité, parmi la population...

— De l'eau, vite ! La jeune fille s'est encore évanouie !

— Mon pauvre Moucheron ! beugla soudain la marchande, penchée sur ce qui restait de son clébard frisé. Mon malheureux toutou !... Mes gens ! Attrapez cette fille, cette friponne qui a réveillé le dragon. Où est-elle ? Capturez-la ! Ce n'est pas l'attrapeur de monstres qui est responsable de tout ça, c'est elle !

Les gardes de la ville, aidés par de nombreux volontaires, commençaient à se frayer un chemin parmi la foule et à regarder autour d'eux. Ciri avait réussi à maîtriser ses vertiges.

— Fabio, murmura-t-elle. Séparons-nous. On se retrouve dans un instant dans la petite rue par laquelle nous sommes venus. Va. Et si quelqu'un t'arrêtait et te posait des questions sur moi, tu ne me connais pas et tu ne sais pas qui je suis.

— Mais... Ciri...

— Va !

Elle serra dans son poing l'amulette de Yennefer et elle marmonna les incantations de mise en action. Le sortilège œuvra en un clin d'œil, et il était plus que temps. Les gardes, qui se bousculaient déjà dans sa direction, s'arrêtèrent, désorientés.

— Morbleu ! fit l'un d'eux, ébahi, alors qu'il regardait pourtant Ciri droit dans les yeux. Elle est où ? J viens juste de la voir...

— Là-bas ! Là-bas ! s'écria un deuxième garde en indiquant la direction posée.

Ciri se retourna et s'éloigna, toujours légèrement étourdie et affaiblie par sa récente montée d'adrénaline et par l'activation de l'amulette. Celle-ci fonctionnait à merveille, personne, absolument personne ne lui prêtait attention. Résultat, avant qu'elle ait réussi à s'extirper de la foule, elle fut bousculée, on lui marcha sur les pieds, elle reçut un nombre incalculable de coups. Par miracle, elle évita de se faire écrabouiller par un coffre en bois qui avait été précipité du haut d'un chariot. C'est tout juste si elle ne fut pas éborgnée par une fourche. Les formules magiques, comme elle le constatait, avaient leurs bons et leurs mauvais côtés, et possédaient autant de qualités que de défauts.

L'effet créé par l'amulette ne durait pas longtemps. Ciri n'avait pas suffisamment de pouvoir pour la maîtriser et prolonger la durée de l'incantation. Par chance, le sortilège cessa d'agir au bon moment, alors qu'elle s'extrayait de la foule et apercevait Fabio qui l'attendait dans la ruelle.

— Oh là là ! dit le garçon. Enfin tu es là, Ciri ! Je m'inquiétais...

— C'était inutile. Allons-y, vite. Midi est déjà passé, je dois rentrer.

— Tu t'en es pas mal tirée avec ce monstre. (Le garçon la regarda avec admiration.) Mais tu t'es sauvée bien vite ! Où as-tu appris ça ?

— Quoi ? C'est le damoiseau qui a tué la wyvern.

— Ce n'est pas vrai. J'ai vu...

— Tu n'as rien vu ! Je t'en prie, Fabio, pas un mot de cette histoire à qui que ce soit. Tu n'en parles à personne, tu m'entends ? Et surtout pas à dame Yennefer. Si elle l'apprenait, elle m'en ferait voir...

Elle se tut.

— Eux, là-bas, dit-elle en indiquant la direction du marché derrière elle, ils avaient raison. C'est moi qui ai excité la wyvern... C'est à cause de moi...

— Ce n'est pas à cause de toi, la contredit Fabio avec conviction. La cage était pourrie et assemblée n'importe comment. Elle pouvait céder à tout instant, dans une heure, demain, après-demain... Il valait mieux que ça arrive maintenant, parce que tu as sauvé...

— Le damoiseau a sauvé les spectateurs, hurla Ciri. Le damoiseau, tu comprends ! Fourre-toi ça dans le crâne une bonne fois pour toutes ! Je te le dis : si tu me trahis, je te transforme en... en quelque chose d'horrible ! Je connais des sortilèges. Je vais t'ensorceler...

— Eh là ! (Une voix retentit de derrière.) Ça suffit comme ça !

L'une des deux femmes qui marchaient derrière eux avait les cheveux noirs, bien lisses, des yeux étincelants et des lèvres étroites. Elle portait un court manteau de satin violet, garni d'une fourrure de vair, jeté sur ses épaules.

— Pourquoi n'es-tu pas à l'école, adepte ? demanda-t-elle d'une voix froide et sonore en toisant Ciri de son regard perçant.

— Attends un peu, Tissaia, dit l'autre femme, plus jeune, grande, aux cheveux clairs et qui portait une robe verte très décolletée. Je ne la connais pas. Elle n'est sans doute pas...

— Si, l'interrompit la femme aux cheveux sombres. Je suis certaine que c'est l'une de tes filles, Rita. Tu ne les connais pas toutes, voyons. C'est l'une de celles qui se sont échappées de Loxia en profitant de la pagaille au moment du transfert. Et elle va nous l'avouer tout de suite. Alors, adepte, j'attends.

— Quoi ? fit Ciri en fronçant les sourcils.

La femme serra ses lèvres minces, ajusta les manchettes de ses gants.

— À qui as-tu volé l'amulette de camouflage ? Ou peut-être quelqu'un te l'a-t-il donnée ?

— Quoi ?

— Ne mets pas ma patience à l'épreuve, adepte. Nom, classe, nom de ta préceptrice. Vite !

— Pardon ?

— Tu fais l'idiot, adepte ? Ton nom ! Comment t'appelles-tu ?

Ciri serra les dents, et ses yeux verts s'embrasèrent.

— Anna Ingeborga Klopstock, prononça-t-elle effrontément.

La femme leva la main et Ciri comprit aussitôt l'énormité de son erreur. Un jour, lassée des caprices répétés de la jeune fille, Yennefer lui avait montré comment fonctionnait le sortilège de paralysie. La sensation avait été exceptionnellement affreuse. C'était la même à présent.

Fabio poussa un cri sourd et se rua vers elle, mais la seconde femme, celle aux cheveux clairs, l'attrapa par le col et le cloua sur place. Le garçon tenta de s'échapper, mais la femme avait une poigne de fer. Ciri ne pouvait même pas remuer le petit doigt. Elle avait

l'impression de s'enraciner progressivement. La femme aux cheveux foncés se pencha dans sa direction et plongeait ses yeux étincelants dans les siens.

— Je ne suis pas partisane des punitions corporelles, dit-elle d'une voix glaciale, arrangeant de nouveau les manchettes de ses gants, mais je vais faire en sorte que tu sois flagellée. Non pour avoir désobéi, ni pour avoir volé une amulette ou fait l'école buissonnière. Ni même parce que tu portes un habit illicite, que tu te promènes avec un garçon et que tu discutes avec lui de sujets dont il est interdit de parler. Tu seras flagellée pour n'avoir pas reconnu la maîtresse suprême.

— Non, s'écria Fabio. Ne lui fais pas de mal, noble dame ! Je suis clerc à la banque de messire Molnar Giancardi, et cette damoiselle est...

— Ferme-là, gueula Ciri, fer...

L'incantation de bâillonnement fut lancée brutalement et rapidement. Ciri sentit le goût du sang dans sa bouche.

— Alors ? (La femme aux cheveux clairs brusqua Fabio. Elle relâcha le col chiffonné du garçon qu'elle se mit à lisser d'un geste tendre.) Parle. Qui est cette jeune fille insolente ?

\* \* \*

Dans un clapotis de vagues, Margarita Laux-Antille émergea du bassin en faisant gicler l'eau autour d'elle. Ciri ne put s'empêcher de l'observer. Elle avait vu Yennefer nue plus d'une fois et n'imaginait pas que quelqu'un puisse avoir plus belle silhouette. Elle se trompait. En voyant Margarita Laux-Antille nue, les statues de marbre des déesses et des nymphes auraient elles-mêmes rougi de jalousie.

La magicienne saisit le seau en bois contenant l'eau froide et le renversa sur son buste ; elle s'ébroua et, ce faisant, jura avec indécence.

— Hé, jeune fille ! dit-elle en faisant signe à Ciri. Sois gentille et donne-moi une serviette. Allons, cesse donc de me faire la tête.

Ciri pesta en silence, toujours fâchée. Quand Fabio avait révélé qui elle était, les magiciennes l'avaient exposée à la risée de tous en la traînant de force à travers la moitié de la ville. L'affaire, il va de soi, s'éclaircit sur-le-champ à la banque de Giancardi. Les magiciennes s'excusèrent auprès de Yennefer et expliquèrent leur attitude. De fait, les adeptes d'Aretuza avaient été temporairement transférées à Loxia, les locaux de l'école devant servir à héberger les participants à l'assemblée des magiciens ainsi que leurs invités. Profitant de la confusion au moment du transfert, plusieurs adeptes avaient pris la poudre d'escampette pour faire l'école buissonnière en ville. Margarita



Laux-Antille et Tissaia de Vries, alertées par l'activation de l'amulette de Ciri, avaient pris celle-ci pour l'une des vagabondes.

Les magiciennes s'étaient excusées auprès de Yennefer, mais aucune n'avait eu l'idée de faire de même auprès de Ciri. Yennefer les avait écoutées tout en regardant Ciri, dont les oreilles étaient devenues écarlates. Mais le plus malheureux était Fabio : Molnar Giancardi lui passa un tel savon que le garçon en eut les larmes aux yeux. Ciri avait pitié de lui, mais, d'un autre côté, elle en était fière : il avait tenu parole et n'avait pas soufflé mot de la wyvern.

De fait, Yennefer connaissait parfaitement Tissaia et Margarita. Les magiciennes l'invitèrent au *Héron d'argent*, la meilleure auberge de Gors Velen – et la plus chère –, où Tissaia de Vries était descendue à son arrivée, retardant, pour des raisons connues d'elle seule, son départ pour l'île. Margarita Laux-Antille, dont il s'avéra qu'elle était la rectrice d'Aretuza, avait accepté l'invitation de son aînée et partageait temporairement son gîte avec la magicienne. L'auberge était véritablement luxueuse et possédait au sous-sol ses propres bains, que Margarita et Tissaia avaient loués pour leur usage exclusif, payant pour cela une somme inimaginable. Bien entendu, Yennefer et Ciri furent invitées à en profiter. Résultat, depuis déjà plusieurs heures, toutes les quatre barbotaient à tour de rôle dans le bassin et suaient dans la vapeur, tout en cancanant sans discontinuer.

Ciri tendit une serviette à la magicienne. Margarita lui pinça délicatement la joue. La jeune fille pesta de nouveau puis sauta dans le bassin, faisant bruyamment clapoter l'eau qui sentait le romarin.

— Elle nage comme un petit phoque, dit en éclatant de rire Margarita tandis qu'elle se prélassait auprès de Yennefer sur une paillasse en bois. Et gracieuse comme une naïade ! Tu me la laisses, Yenna ?

— C'est pour ça que je l'ai amenée ici.

— En quelle année dois-je l'inscrire ? Elle connaît les bases ?

— Oui. Mais qu'elle commence comme les autres, par les Fröbeliennes. Cela ne lui fera pas de mal.

— C'est sensé, dit Tissaia de Vries, occupée à mettre correctement en place les timbales sur la plaque en marbre de la table, recouverte d'une fine couche de vapeur condensée. C'est sensé, Yennefer. Ce sera plus facile pour l'enfant de commencer en même temps que les autres novices.

Ciri sauta hors du bassin, s'assit sur le bord de la margelle et essora ses cheveux, laissant ses jambes barboter dans l'eau. Yennefer et Margarita papotaient paresseusement et s'essuyaient régulièrement le visage avec des torchons trempés dans de l'eau froide. Tissaia, modestement enveloppée dans un drap, ne se mêlait pas à la conversation ; elle donnait l'impression d'être totalement absorbée par

le rangement de la petite table.

— Je vous prie humblement de m'excuser, noble dame ! lança soudain le propriétaire de l'auberge, invisible depuis l'étage. Daignez me pardonner d'oser ainsi vous déranger, mais... un certain officier demande à voir instamment dame de Vries. Il dit qu'il ne souffrira aucun délai.

Margarita Laux-Antille se mit à ricaner et fit un clin d'œil à Yennefer, après quoi, comme obéissant à un commandement, toutes deux laissèrent glisser les serviettes de leurs hanches et prirent des poses assez recherchées et très suggestives.

— Faites entrer l'officier, s'écria Margarita en se retenant de rire. Je vous en prie. Nous sommes prêtes !

— De vraies gosses, soupira Tissaia de Vries en tournant la tête. Ciri, couvre-toi.

L'officier entra, mais la facétie des magiciennes tourna court. Car l'officier ne se troubla pas à leur vue, il ne rougit pas, n'ouvrit pas les lèvres et ne fit pas les yeux ronds. C'était une femme. Grande, svelte, avec une épaisse tresse noire ; elle portait une épée à son côté.

— Madame, dit-elle sèchement en s'inclinant légèrement en direction de Tissaia et en faisant cliqueter son haubert. Je vous informe que vos ordres ont été exécutés. Je vous demande l'autorisation de rentrer à la garnison.

— Autorisation accordée, répondit brièvement Tissaia. Merci pour votre escorte et votre assistance. Bonne route.

Yennefer s'assit sur sa paillasse en regardant la cocarde sur le bras de la guerrière.

— Je ne t'aurais pas déjà rencontrée ?

Toute raide, la guerrière s'inclina et s'essuya la figure, d'où perlaient des gouttes de sueur. Il faisait très chaud dans les bains, et elle portait un haubert et un pourpoint de cuir.

— Je suis souvent allée à Vengerberg, dame Yennefer, dit-elle. Mon nom est Rayla.

— D'après ta cocarde, tu sers dans les détachements spéciaux du roi Demawend ?

— Oui, madame.

— À quel grade ?

— Capitaine.

— Très bien, dit Margarita Laux-Antille en éclatant de rire. Je constate avec satisfaction que l'armée de Demawend accorde enfin à des soldats qui ont des couilles le droit de devenir officier.

— Puis-je m'en aller ? (La guerrière se redressa, la main posée sur le pommeau de son épée.)

— Tu peux.

— J'ai perçu de l'hostilité dans ta voix, Yenna, dit finalement

Margarita. Qu'as-tu contre madame la capitaine ?

Yennefer se leva, ôta deux timbales de la petite table.

— Tu as vu les poteaux qui se trouvaient aux carrefours ? demanda-t-elle. Tu as dû les voir, tu as dû flairer la puanteur des cadavres décomposés. Ces poteaux, c'est une idée à eux, c'est leur œuvre. Son œuvre, à elle et à ses subalternes des détachements spéciaux. Bande de sadiques !

— C'est la guerre, Yennefer. Cette Rayla a dû voir plus d'une fois ses compagnons d'armes tomber vivants entre les pattes des Écureuils. Pendus aux arbres par les bras pour servir de cibles à leurs flèches. Rendus aveugles, castrés, les jambes brûlées sur les feux de camp. Les atrocités commises par les Scoia'tael sont dignes de Falka elle-même.

— On peut en dire autant des méthodes des détachements spéciaux. Mais il ne s'agit pas de cela, Rita. Je ne suis pas en train de m'attendrir sur le sort des elfes, je sais ce qu'est une guerre. Je sais aussi comment se gagnent les guerres. Grâce aux soldats qui, avec conviction et dévouement, défendent leur pays, leur maison. Elles ne se gagnent pas avec des gens tels que Rayla, des mercenaires qui se battent pour de l'argent, qui ne savent pas et ne veulent pas se sacrifier. Eux ignorent même le sens du sacrifice. Et s'ils le connaissent, ils le méprisent.

— Advienne d'elle que pourra, de son sacrifice et de son mépris. En quoi ça nous regarde ? Ciri, mets-toi quelque chose sur le dos et fais un saut là-haut pour nous ramener une nouvelle carafe. J'ai envie de me soûler aujourd'hui.

Tissaia de Vries poussa un soupir en secouant la tête. Cela n'échappa pas à l'attention de Margarita.

— Par chance, ricana-t-elle, nous ne sommes plus à l'école, chère maîtresse. Nous avons maintenant le droit de faire ce qui nous plaît.

— Même en présence d'une future adepte ? demanda, sarcastique, Tissaia. Moi, quand j'étais rectrice à Aretuza...

— On s'en souvient, et même très bien, l'interrompit Yennefer avec un sourire. Même si on le voulait, on ne pourrait pas l'oublier. Va chercher la carafe, Ciri.

Là-haut, en attendant qu'on la serve, Ciri fut témoin du départ de la guerrière et de son détachement, qui se composait de quatre soldats. Elle observa avec curiosité et admiration leur attitude, leur mine, leurs habits et leurs armes. Rayla, la capitaine à la tresse noire, était précisément en train de se quereller avec le propriétaire de l'auberge.

— Je ne vais pas attendre jusqu'à l'aube ! Et j'en ai rien à foutre que les portes soient fermées ! Je veux me retrouver derrière les remparts sur-le-champ ! Je sais que l'auberge possède sa propre poterne dans les écuries ! J'ordonne qu'elle soit ouverte !

— Le règlement...

— Rien à foutre du règlement ! J'exécute les ordres de la maîtresse suprême de Vries !

— C'est bon, capitaine, ne criez pas. Je vais vous ouvrir...

Ladite poterne se révéla être un passage étroit, solidement verrouillé, qui menait directement au-delà des murs de la ville. Avant de prendre la carafe des mains du serviteur, Ciri eut le temps d'observer comment on ouvrait la poterne, puis elle vit Rayla et son détachement partir au-dehors, dans la nuit.

Elle resta songeuse.

\* \* \*

— Ah ! Enfin ! dit Margarita, sans qu'on sache si c'était la vue de Ciri ou de la carafe qu'elle rapportait qui la réjouissait. Ciri posa la carafe sur la table – pas là où il l'aurait fallu, sans doute, car Tissaia de Vries la repositionna aussitôt. Au moment de verser le vin, Yennefer démolit toute la disposition et Tissaia dut l'arranger de nouveau. Ciri se représenta avec horreur Tissaia en institutrice.

Yennefer et Margarita retournèrent à leur conversation interrompue, sans lésiner sur la boisson. Il était clair pour Ciri qu'elle devrait rapidement retourner chercher une nouvelle carafe. Elle réfléchit tout en prêtant l'oreille à la conversation des magiciennes.

— Non, Yenna, dit Margarita en secouant la tête, à ce que je vois, tu n'es pas au courant. J'ai rompu avec Lars. C'en est fini. Elaine deireádh, comme disent les elfes.

— Et c'est pour ça que tu as envie de te soûler ?

— Entre autres, confirma Margarita Laux-Antille. Je suis triste, je ne le cache pas. Finalement, je suis restée quatre ans avec lui. Mais j'ai dû rompre. On ne fait pas de pain avec cette farine-là...

— Surtout que Lars était marié, pouffa Tissaia de Vries, le regard plongé dans le vin doré de sa timbale qu'elle agitait délicatement.

— Ce détail, en l'occurrence, dit la magicienne en haussant les épaules, est à mes yeux dénué d'importance. Tous les hommes attrayants dont l'âge pourrait me convenir sont mariés, je n'y peux rien. Lars m'aimait, et du reste je l'ai aimé aussi, pendant un certain temps, du moins l'ai-je cru... Bah ! Que dire de plus ? Il en voulait trop. Il a menacé ma liberté, et moi, la seule idée de la monogamie me donne la nausée. D'ailleurs, j'ai pris exemple sur toi, Yenna. Tu te souviens de cette conversation, l'autre fois, à Vengerberg ? quand tu avais décidé de rompre avec ton sorcelleur ? Je t'avais conseillé alors de réfléchir, je t'avais dit que l'amour, ça ne se trouvait pas au coin de la rue. Mais finalement, c'est toi qui avais raison. L'amour est une chose, et la vie en est une autre. L'amour passe...

— Ne l'écoute pas, Yennefer, dit froidement Tissaia. Elle est pleine d'amertume et de regrets. Tu sais pourquoi elle ne va pas au banquet d'Aretuza ? Parce qu'elle a honte de s'y montrer seule, sans l'homme à qui on l'associait depuis quatre ans. Qu'on lui envoyait. Qu'elle a perdu, parce qu'elle n'a pas su apprécier son amour.

— On pourrait peut-être parler d'autre chose, non ? proposa Yennefer d'une voix peu affectée en apparence, mais un rien altérée. Ciri, verse-nous à boire. Bon sang ! Elle est petite, cette carafe. Sois mignonne, rapporte-nous-en une autre.

— Ramènes-en deux, dit Margarita en riant. En récompense, tu pourras en avoir une gorgée et tu seras autorisée à t'asseoir près de nous. Ainsi, tu n'auras plus besoin de tendre l'oreille pour écouter la conversation. Ton éducation débutera ici, tout de suite, avant même que tu arrives chez moi à Aretuza.

— Son éducation ? (Tissaia leva les yeux au plafond.) Dieux du ciel !

— Silence, chère maîtresse. (Margarita fit claquer sa main sur sa cuisse mouillée, faisant mine d'être en colère.) C'est moi la rectrice de l'école, à présent ! Tu n'as pas réussi à me coincer aux examens terminaux !

— Je le regrette.

— Moi aussi, figure-toi. Je serais aujourd'hui comme Yenna, je pratiquerais à titre privé, je n'aurais pas à me fatiguer avec des adeptes, à leur torcher le nez, à ces pleurnichardes, ni à me prendre la tête avec ces petites arrogantes. Ciri, écoute-moi bien et apprends ceci : une magicienne agit toujours. En bien ou en mal, ça se révélera plus tard. Mais il faut agir, mordre la vie à pleines dents. Crois-moi, petite, on ne regrette que l'inaction, l'indécision, les hésitations. Les actes que l'on commet, les décisions que l'on prend, même s'ils apportent parfois la tristesse et le remords, on ne les regrette pas. Regarde cette dame sérieuse, assise là-bas, qui fait des manières et, avec pédanterie, met de l'ordre partout où elle peut. C'est Tissaia de Vries, la maîtresse suprême qui a formé des dizaines de magiciennes. En leur apprenant qu'il fallait agir. Que l'indécision...

— Arrête, Rita.

— Tissaia a raison, dit Yennefer, le regard toujours plongé dans un coin des bains. Arrête. Je sais que tu es triste à cause de Lars, mais ne transforme pas ton chagrin en leçon de vie. Cette jeune fille a encore le temps pour ce genre de leçons. Et ce n'est pas à l'école qu'elle les apprendra. Ciri, va chercher une carafe.

Ciri se leva. Elle était déjà tout habillée.

Et tout à fait décidée.

— Quoi ? hurla Yennefer. Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment ça, elle est partie ?

— Elle a exigé..., marmotta le patron en blêmissant et en calant un peu plus ses épaules contre le mur. Elle a exigé qu'on lui selle un cheval...

— Et toi, tu lui as obéi ? Au lieu de t'adresser à nous ?

— Mais madame ! Comment j'aurais pu savoir ? J'étais certain qu'elle agissait selon vos ordres... L'idée ne m'a même pas traversé l'esprit que...

— Espèce de maudit imbécile !

— Du calme, Yennefer. (Tissaia posa la main sur son front.) Ne cède pas à l'émotion. C'est la nuit. Ils ne la laisseront pas franchir la porte.

— Elle a ordonné qu'on lui ouvre la poterne..., chuchota le patron.

— Et on lui a ouvert ?

— Avec cette assemblée, madame (le patron baissa les yeux), il y a plein de sorciers en ville... Les gens ont peur, personne n'ose se mettre en travers de leur chemin... Comment aurais-je pu lui refuser ? Elle parlait comme vous, mesdames, la même voix, tout... Et elle avait le même regard... Personne n'osait même la regarder dans les yeux ; alors, lui poser des questions ! Elle était comme vous... en tous points... Elle a demandé qu'on lui amène une plume et de l'encre... et elle a écrit une lettre.

— Donne !

Tissaia de Vries fut la plus prompte.

— « Dame Yennefer », lut-elle à voix haute. « Pardonne-moi. Je vais à Hirundum pour voir Geralt. Je veux le voir avant d'aller à l'école. Pardonne ma désobéissance, mais je dois le faire. Je sais que tu vas me punir, mais je ne veux pas regretter mon indécision et mes hésitations. Si je dois avoir des regrets, que ce soit pour des actes et des faits. Je suis une magicienne. Je mords la vie à pleines dents. Je rentrerai dès que je le pourrai. » Signé : « Ciri ».

— C'est tout ?

— Il y a aussi un post-scriptum : « Dis à dame Rita qu'elle n'aura pas à me torcher le nez à l'école. »

Margarita Laux-Antille hocha la tête, incrédule. Et Yennefer blasphéma. L'aubergiste rougit et ouvrit la bouche. Il avait entendu beaucoup de blasphèmes dans sa vie, mais un comme celui-là, jamais.

\* \* \*

Le vent venait des terres et soufflait en direction de la mer. Des

vagues de nuages avaient masqué la lune suspendue au-dessus de la forêt. La route vers Hirundum était plongée dans l'obscurité. Galoper était devenu par trop dangereux. Ciri ralentit, passa au trot. Il ne lui vint même pas à l'idée d'aller au pas. Elle était pressée.

On entendait au loin les grondements d'un orage qui approchait, l'horizon s'éclaircissait au gré des éclairs qui trouaient l'obscurité pardessus les cimes des arbres en dents de scie.

Ciri retint son cheval. Elle était à un carrefour : la route formait une fourche, les deux bifurcations semblaient identiques.

Pourquoi Fabio ne lui avait-il pas parlé de ces fourches ? *Oh, et puis après tout, quelle importance ? Je ne me perds jamais, de toute façon, je sais toujours quelle direction prendre... Alors pourquoi est-ce que cette fois-ci je ne sais pas où aller ?*

Une forme immense se déplaça sans bruit au-dessus de sa tête. Ciri sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Son cheval hennit, fit une ruade et fila au galop en choisissant la bifurcation de droite. Au bout d'un instant, elle réussit à l'arrêter.

— C'est une simple chouette, haleta-t-elle en tentant de se rassurer et de calmer sa monture. Un oiseau ordinaire... Il n'y a pas de quoi avoir peur...

Le vent s'intensifiait, les nuages noirs avaient totalement masqué la lune. Mais, droit devant elle, dans la perspective de la route, sortant d'une brèche béante au milieu de la forêt, il y avait de la clarté. Elle accéléra, le sable fusait sous les sabots de sa monture.

Bientôt elle dut s'arrêter. Devant elle se trouvait un précipice, et au-delà la mer d'où émergeait le cône noir et familier de l'île. De l'endroit où elle se trouvait, on ne voyait pas les lumières de Garstang, ni de Loxia ou d'Aretuza. Seule était visible la tour, solitaire et élancée, qui surplombait Thanedd.

Tor Lara.

Il y eut soudain un grondement de tonnerre et, un instant plus tard, le ruban aveuglant d'un éclair sembla relier le tapis de nuages au sommet de la tour. De ses fenêtres semblables à des yeux rougis, Tor Lara la dévisageait ; on aurait dit que l'espace d'une seconde le feu avait envahi l'intérieur de la tour.

*Tor Lara... la tour de la Mouette... Pourquoi ce nom éveille-t-il en moi une telle angoisse ?*

Le vent ébouriffait les arbres, les branches bruissaient. Ciri cligna des yeux, des grains de poussière ainsi que de petites feuilles vinrent cingler sa joue. Elle arrêta son cheval qui s'ébrouait et faisait des caprices. Elle avait retrouvé son sens de l'orientation. L'île de Thanedd indiquait le nord, elle devait aller en direction de l'est. Dans les ténèbres, la route sablonneuse s'étirait comme un ruban blanc bien délimité. Elle partit au galop.

De nouveau un coup de tonnerre résonna. Dans la lumière de l'éclair, Ciri aperçut soudain des voyageurs. Des silhouettes sombres, indistinctes, qui se mouvaient des deux côtés de la route. Elle entendit un cri.

— Gar'ean !

Sans réfléchir elle cabra son cheval, lui tint la bride haute, fit demi-tour et partit au galop. Derrière elle, un cri, un sifflement, le hennissement d'un cheval, le fracas des sabots.

— Gar'ean ! Dh'oine !

Un galop, le fracas des sabots, et le souffle de l'air sur son visage. L'obscurité, dans laquelle clignotent les troncs blancs des bouleaux sur le bord de la route. Le tonnerre. Un éclair. Dans la lumière de l'éclair, deux cavaliers tentent de lui barrer la route. L'un d'entre eux tend la main ; il veut attraper les rênes. Une queue d'écureuil est attachée à sa toque. Ciri talonne son cheval, elle s'accroche à son cou, la vitesse l'entraîne sur le côté. Derrière elle, un cri, un sifflement, le fracas du tonnerre. Un éclair.

— Spar'le, Yaevinn !

*Au galop ! Au galop ! Plus vite, cheval !* Le tonnerre. Un éclair. Une bifurcation. *À gauche ! Je ne me perds jamais !* De nouveau, une bifurcation. *À droite ! Au galop, cheval ! Plus vite, plus vite !*

La route filait vers le haut ; sous les sabots du cheval, du sable ; la monture, bien qu'éperonnée, ralentit l'allure...

En haut de la côte, Ciri regarda autour d'elle. Un nouvel éclair illumina la route, totalement déserte. Elle tendit l'oreille, mais n'entendit que le vent qui bruissait dans les feuilles. Le tonnerre.

*Il n'y a personne ici. Les Écureuils... Ce n'est qu'un souvenir de Kaedwen. La rose de Shaerrawedd... J'ai rêvé tout ça. Il n'y a pas âme qui vive ici, personne ne me poursuit...*

Le vent lui cingla le visage. *Le vent souffle des terres, se dit-elle, et je le sens sur ma joue droite... Je me suis perdue.*

Un nouvel éclair déchira le ciel et illumina la surface de la mer où se détachait le cône noir de l'île de Thanedd. Ainsi que Tor Lara, la tour de la Mouette. La tour qui attirait comme un aimant... *Mais je ne veux pas aller dans cette tour. Moi, je vais à Hirundum. Parce que je dois voir Geralt.*

De nouveau, le ciel s'embrasa.

Entre elle et le précipice se dressait un cheval noir. Et sur ce cheval se tenait un chevalier au heaume surmonté des ailes d'un rapace. Ces ailes, soudain, se déployèrent, l'oiseau s'appêtant à prendre son envol...

Cintra !

Ciri était paralysée par la peur. Ses mains serraient la lanière des rênes. Un éclair jaillit. Le chevalier noir talonnait sa monture. Il avait



un masque de fantôme à la place du visage. Un battement d'ailes...

Sans y avoir été obligé, le cheval de Ciri partit au galop. L'obscurité régnait, déchirée seulement par les éclairs. La forêt touchait à sa fin. Un clapotis se fit entendre sous les sabots – le bourbier. Derrière elle, le bruissement des ailes du rapace. Plus près... De plus en plus près...

Sa monture galopait telle une bête enragée. À cause de la course, les yeux de Ciri s'étaient emplis de larmes. Dans la lueur des éclairs qui sillonnaient le ciel, elle vit des deux côtés de la route les aulnes et les saules. Mais ce n'étaient pas des arbres. C'étaient les serviteurs du roi Aulne. Les serviteurs du chevalier noir qui galopait derrière elle, les ailes de l'oiseau de proie bruissant sur son heaume. Des deux côtés de la route, les monstres bicornus allongeaient vers elle leurs bras noduleux, ils riaient sauvagement, les cavités de leurs troncs semblant bâiller comme des gueules noires. Ciri s'allongea sur l'encolure de son cheval. Les branches sifflaient, lui cinglaient le visage, s'accrochaient à ses vêtements. Les troncs bicornus crissaient, les creux des arbres se tordaient, partaient d'un rire sardonique...

Le Lionceau de Cintra ! L'Enfant de Sang ancien !

Le chevalier noir était là, juste derrière elle, Ciri sentait sa main qui tentait de l'attraper par les cheveux, à la base de sa nuque. Encouragé par un cri, son cheval fonça vers l'avant ; il bondit brutalement, rencontra un obstacle invisible, et piétina violemment les joncs avant de trébucher...

Ciri lui tint la bride haute et se redressa sur sa selle ; elle fit faire demi-tour au cheval, qui s'ébroua. Puis elle poussa un cri, sauvage et furieux. Elle dégaina son épée, la fit tourner au-dessus de sa tête. *Ce n'est plus Cintra ! Je ne suis plus une enfant ! Je ne suis plus sans défense ! Je ne permettrai pas...*

— Je ne permettrai pas qu'on me fasse du mal ! poursuivit-elle à voix haute. Tu ne m'atteindras plus ! Tu ne m'atteindras plus jamais !

Le cheval, en clapotant et barbotant, se retrouva dans l'eau jusqu'aux flancs. Ciri se pencha, poussa un cri, éperonna sa monture et la fit sortir de l'eau pour se retrouver de nouveau sur la levée de terre. *Des étangs, pensa-t-elle. Fabio m'a parlé d'étangs avec des poissons. C'est Hirundum. Je suis arrivée. Je ne me perds jamais...*

Un autre éclair. La levée de terre était derrière elle. Plus loin, le mur noir de la forêt se dressait en dents de scie vers le ciel. Et toujours pas âme qui vive. Le silence... interrompu seulement par le hurlement du vent. Quelque part sur l'étang, un canard effrayé cancanait.

*Personne. Il n'y a personne sur la levée de terre. Personne ne me poursuit. C'était une hallucination, un cauchemar. Un souvenir de Cintra. C'était juste mon imagination.*

Dans le lointain, une petite lumière. Une lanterne. Ou un feu.

C'était une ferme. Hirundum... Le village était tout prêt maintenant. Encore un dernier effort...

Un éclair. Puis un deuxième, un troisième. Mais pas de tonnerre. Le vent, soudainement, se tut. Le cheval hennit, remua la tête et se cabra.

Dans le ciel noir apparut un ruban laiteux qui s'éclaircit rapidement, s'enroulant comme un serpent. Le vent souffla de nouveau dans les saules, soulevant de terre les feuilles empoussiérées et les herbes séchées.

La lumière dans le lointain s'évanouissait. Elle sombrait et se noyait dans le flot des milliards de flammèches bleues qui soudain illuminaient et enflammaient l'étang tout entier. Sur la levée de terre, le cheval s'ébroua, hennit, devenant comme fou. Ciri avait du mal à se maintenir en selle.

Dans le ruban qui se faufilait dans le ciel, des silhouettes de cavaliers, indistinctes, cauchemardesques, firent leur apparition. Elles étaient de plus en plus proches, de plus en plus nettes. Les cornes de buffle et les plumets effilochés vacillaient sur leurs heaumes ; au-dessous, les masques cadavériques blêmissaient. Les cavaliers étaient assis sur des squelettes de chevaux recouverts de caparaçons en lambeaux. Le vent violent vagissait dans les saules, les éclairs croisés zébraient sans cesse le ciel noir. Le vent gémit soudain plus fort. Non, ce n'était pas le vent. C'était le chant des fantômes.

La cavalcade cauchemardesque tournoyait, filant droit sur elle. Les sabots des chevaux-fantômes balayaient les lueurs des feux follets suspendus au-dessus des marécages. En tête de la cavalcade galopait le roi de la Traque.

Un morion tout rouillé se balançait au-dessus de son masque cadavérique et des trous béants de ses orbites dans lesquelles brûlait un feu bleuté. Son manteau en lambeaux s'agitait. Le collier qu'il portait, dépouillé comme une vieille cosse, cliquetait contre son plastron couvert de rouille. Jadis il était incrusté de pierres précieuses. Elles avaient dû tomber durant une poursuite sauvage dans le ciel. Et étaient devenues des étoiles...

*Ce n'est pas vrai ! Cela n'existe pas ! C'est un cauchemar, une hallucination, une illusion ! C'est seulement mon imagination !*

Le roi de la Traque talonna son cheval-fantôme ; il éclata de rire, un rire sauvage, effrayant.

— Enfant de Sang ancien ! Tu nous appartiens ! tu es des nôtres ! Joins-toi au cortège, joins-toi à notre Traque ! Nous allons traquer, jusqu'au bout, jusqu'à l'infini, l'extrémité de l'existence ! Tu es des nôtres, fille du Chaos aux yeux couleur d'étoile ! Rejoins-nous, connais la joie de la Traque ! Tu es des nôtres ! Ta place est parmi nous !

— Non ! hurla-t-elle. Allez-vous-en ! Vous êtes des cadavres !

Le roi de la Traque rit en faisant claquer ses dents pourries par-dessus le col rouillé de son armure. Les orbites des masques cadavériques brillaient d'une lueur bleutée.

— Oui, nous, nous sommes des cadavres. Mais c'est toi qui symbolises la mort.

Ciri s'agrippa à l'encolure de son cheval. Elle n'eut pas à le presser. Sentant derrière elle les spectres qui les pourchassaient, la monture fila sur la grève à un train d'enfer.

\* \* \*

Bernie Hofmeier, un hobberas fermier de Hirundum, releva sa tête frisée, prêtant l'oreille à l'écho lointain du tonnerre.

— Ça, c'est dangereux, dit-il, un orage pareil sans pluie. La foudre va tomber quelque part, et c'est parti pour l'incendie...

— Un peu de pluie ne ferait pas de mal, soupira Jaskier en serrant une vis de son luth, l'air est aussi sec et tranchant qu'une lame de couteau... La chemise te colle à la peau, les moustiques attaquent... Mais c'est sûrement pas la peine d'y compter. L'orage a tourné, tourné, mais, depuis quelque temps, ça tempête quelque part au nord. Au-dessus de la mer, certainement.

— Il est sur Thanedd, confirma le hobberas. C'est le point le plus haut dans les environs. Cette tour sur l'île, Tor Lara, attire la foudre comme la peste. Quand il y a un orage violent, elle donne l'impression d'être en feu. Ça paraît même étonnant qu'elle ne s'écroule pas...

— C'est de la magie, affirma le troubadour avec conviction. Tout est magique sur Thanedd, le rocher comme le reste. Et les sorciers n'ont pas peur de la foudre. Mais qu'est-ce que je raconte ? Sais-tu, Bernie, qu'ils arrivent à attraper la foudre ?

— Ben voyons ! Tu mens, Jaskier.

— Que le tonnerre me... (Le poète s'interrompit et regarda le ciel, inquiet.) Qu'une oie me botte les fesses si je mens. Je te le dis, Hofmeier, les magiciens attrapent la foudre. Je l'ai vu de mes propres yeux. Le vieux Gorazd, celui qu'on a ensuite tué sur le mont Sodden, un jour, sous mes propres yeux, il a attrapé la foudre. Il avait pris un long morceau de fil de fer, puis il en avait accroché un bout au sommet de sa tour ; quant à l'autre bout...

— L'autre bout, faut le mettre dans une bouteille, piailla soudain le fils de Hofmeier, un tout petit hobberas à la tignasse épaisse et frisée comme la toison d'un mouton, qui s'agitait sur le perron. Dans une bonbonne de verre, comme celle dans laquelle on distille le vin de papa. La foudre va courir le long du fil jusqu'à la bonbonne...

— Rentre à la maison, Franklin, gronda le fermier. Au lit, au dodo, allez oust ! Il est bientôt minuit, et demain faut travailler ! Et

que j'tattrape un peu à faire le malin avec des bonbonnes ou des fils de fer pendant l'orage, et ma ceinture se mettra à l'ouvrage ! Tu pourras plus poser ton cul sur une chaise pendant deux semaines ! Pétunia, emmène-le d'ici ! Et rapporte-nous encore de la bière !

— Vous en avez eu assez, répondit Pétunia Hofmeier, visiblement fâchée, en emmenant son fils loin du perron. Vous vous êtes suffisamment imbibés.

— Arrête de bougonner. Le sorceleur ne va pas tarder à arriver. Il convient de régaler son invité.

— Quand le sorceleur reviendra, pour lui, j'en apporterai.

— Pfff, espèce de radine, bougonna Hofmeier, mais en veillant à ce que sa femme ne l'entende pas. Ils le sont tous dans sa famille ; les Biberveldt des Herbes, des grippe-sous de père en fils, et y en a pas un pour racheter l'autre... Le sorceleur met bien du temps à revenir. Il a complètement disparu depuis qu'il est parti vers l'étang. Il est bizarre, comme bonhomme. Tu l'as vu regarder les petites, Cina et Tangerinka, dès le début de la soirée, quand elles jouaient dans la cour ? Il avait un regard bizarre. Et maintenant... Je ne peux me défaire de l'idée qu'il est parti pour être seul. Et s'il a accepté mon hospitalité, c'est parce que ma ferme se trouve à l'écart, loin des autres. Toi, tu le connais mieux, Jaskier, dis...

— Moi, le connaître ? (Le poète tua un moustique d'une claque sur son cou, puis tapota sur son luth, le regard fixé sur les silhouettes noires des statues le long de l'étang.) Non, Bernie. Je ne le connais pas. Je pense que personne ne le connaît. Mais ce qui se passe avec lui, ça, je le vois. Pourquoi est-ce qu'il est venu ici, à Hirundum ? Pour être plus près de l'île de Thanedd ? Pourtant, quand je lui ai proposé hier qu'on aille ensemble à Gors Velen, d'où l'on a une vue imprenable sur l'île, il a refusé tout net. Qu'est-ce qui le retient ici ? Vous lui avez passé des commandes rentables ?

— Penses-tu, marmonna le lutin. Pour parler franchement, je ne crois pas du tout qu'il y ait un quelconque monstre par ici. Ce gamin qui s'est noyé dans l'étang, il a pu avoir une crampe. Mais tous se sont aussitôt écriés que c'était un noyeur ou une kikimore qui l'avait attrapé, et qu'il fallait faire venir un sorceleur... Quant à l'argent qu'ils lui ont promis, c'est une telle misère que c'en est honteux. Et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Ça fait trois nuits qu'il vadrouille le long des grèves ; le jour, il dort ou bien il reste assis sans parler, comme un épouvantail, il regarde les gamins, la maison... Bizarre. Un être à part, je dirais.

— Tu dirais bien.

Un éclair déchira le ciel, éclairant la cour et les bâtiments de la ferme. Au bout de la grève, l'espace d'un instant, on aperçut les ruines du petit palais des elfes dans un éclat de blancheur. Une minute plus

tard, le grondement du tonnerre se répercuta au-dessus des vergers. Un vent violent se déchaîna, les arbres et les roseaux se mirent à bruisser et ployèrent au-dessus de l'étang ; la surface de l'eau se rida et devint opaque, les feuilles des nénuphars se hérissèrent et se retrouvèrent à la verticale.

— L'orage arrive quand même chez nous. (Le fermier contempla le ciel.) Peut-être que les magiciens l'ont chassé de l'île grâce à leurs pouvoirs. Y en a plus de deux cents qui sont arrivés sur Thanedd... Qu'en penses-tu, Jaskier ? Sur quoi ils vont délibérer là-bas, à leur assemblée ? Est-ce qu'il en sortira quelque chose de bon ?

— Pour nous ? J'en doute. (Le troubadour pinça les cordes de son luth avec son pouce.) Ces assemblées sont habituellement l'occasion pour les sorciers de passer en revue la mode du moment, de s'adonner aux cancanes, aux médisances, et de laisser libre cours à leurs rivalités internes ; elles sont le théâtre de querelles pour savoir s'il faut vulgariser la magie ou bien la réserver à une élite. Y naissent des histoires entre ceux qui veulent servir les rois et ceux qui préfèrent de loin exercer sur eux des pressions...

— Ah ! dit Bernie Hofmeier. J'ai comme qui dirait l'impression que, durant cette assemblée, ça va tonner et faire des étincelles comme pendant un orage.

— C'est possible. Mais en quoi ça nous regarde ?

— Toi, en rien, dit le hobberas, lugubre. Parce que tu fais que gratter ton luth et pousser la chansonnette. Tu regardes le monde autour de toi et tu ne vois que des rimes et des notes. Tandis que nous, rien que la semaine dernière, les chevaux nous ont piétiné par deux fois nos choux et nos navets. L'armée chasse les Écureuils, les Écureuils se sauvent et détalent, et il faut que leur chemin, aux uns comme aux autres, passe par nos choux...

— Il n'est pas l'heure de se plaindre des choux lorsque flambe la forêt, déclama le poète.

— Toi, Jaskier, dit Bernier Hofmeier en le regardant de travers, quand tu dis quelque chose, on ne sait pas s'il faut pleurer, rire ou te donner un coup de pied au cul. Je cause sérieusement ! Et je vais te dire, des temps détestables sont arrivés. Près des routes, des pieux et des potences ; dans les clairières et les trouées, des cadavres... Par la peste, c'est à ça que devait ressembler le pays du temps de Falka ! Alors, comment vivre ici ? Dans la journée, des gens du roi viennent te menacer et te disent que, si tu aides les Écureuils, ils te mettront dans des carcans, et, la nuit, les elfes font leur apparition. Essaie donc alors de leur refuser l'aide qu'ils demandent ! Immédiatement, ils te promettent en vers que la nuit peut prendre des reflets rouges... Ça donne envie de gerber tellement ils sont poètes. Et voilà comment ils nous ont pris entre deux feux...

— Tu espères que l'assemblée des magiciens y changera quelque chose ?

— J'y compte. Tu as dit toi-même que deux parties s'opposaient parmi les magiciens. Dans l'temps, il est déjà arrivé que des magiciens tempèrent les rois, mettent un terme aux guerres et aux émeutes. Ce sont précisément les magiciens, après tout, qui ont conclu la paix avec Nilfgaard il y a trois ans. Alors peut-être que maintenant aussi...

Bernie Hofmeier se tut, tendit l'oreille. Jaskier étouffa de la main les cordes de son luth qui résonnaient.

Sortant de l'obscurité, le sorceleur apparut sur la grève. Il marchait lentement en direction de la maison. De nouveau un éclair scintilla dans le ciel. Quand le tonnerre gronda, le sorceleur était déjà près d'eux, sur le perron.

— Eh bien, Geralt ! dit finalement Jaskier pour mettre fin au silence pesant. Tu as déniché la monstruosité ?

— Non. Ce n'est pas une nuit pour pister. C'est une nuit agitée. Trop agitée... Je suis fatigué, Jaskier.

— Assieds-toi donc, détends-toi.

— Tu ne m'as pas compris.

— De fait, marmonna le hobberas en regardant le ciel, aux aguets, c'est une nuit agitée, il y a un truc mauvais dans l'air... Les bêtes à l'étable sont affolées... et dans cette bourrasque, on entend des cris...

— La Traque sauvage, dit tout bas le sorceleur. Fermez bien les volets, messire Hofmeier.

— La Traque sauvage ? s'effraya Bernie. Des fantômes ?

— Soyez sans crainte. Ils passeront haut. En été, ils passent toujours haut. Mais les enfants peuvent se réveiller. La Traque provoque des cauchemars. Il vaut mieux fermer les volets.

— La Traque sauvage, dit Jaskier en lorgnant le ciel, inquiet, annonce la guerre.

— Bêtises. Superstitions.

— Pourtant, peu de temps avant l'attaque de Nilfgaard sur Cintra...

— Silence !

Le sorceleur l'interrompit d'un geste et se redressa soudain, le regard plongé dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que...

— Des chevaux.

— Par la peste, siffla Hofmeier en s'arrachant de son banc. La nuit, ça ne peut être que des Scoia'tael...

— Il n'y a qu'un seul cheval, coupa le sorceleur en soulevant son épée du banc. Un seul vrai cheval. Les autres, ce sont ceux des spectres de la Traque... Par la peste, ce n'est pas possible... En été ?

Jaskier aussi s'était levé prestement, mais il avait honte de se

sauver, parce que ni Geralt ni Bernie ne semblaient disposés à fuir. Le sorceleur avait dégainé son épée et il était parti en courant en direction de la grève ; le hobberas, armé d'une fourche, s'était précipité à sa suite sans hésiter. Un nouvel éclair ; sur la grève, le bruit d'un cheval au galop était perceptible. Et soudain apparut une chose indéfinie, comme un tourbillon irrégulier engendré par la lueur et l'obscurité, qui progressait derrière le cheval. C'était comme un vortex, une vision. Quelque chose qui éveillait une peur panique, répugnante, une terreur à tordre les entrailles.

Le sorceleur poussa un cri, souleva son épée. Le cavalier l'aperçut, accéléra l'allure, regarda autour de lui. Le sorceleur hurla de nouveau. Le tonnerre gronda.

Il y eut un nouvel éclair, mais, cette fois, ce n'était pas l'orage. Jaskier s'accroupit près du banc. Il se serait bien glissé dessous, mais il s'avéra que le banc était trop près du sol. Bernie laissa tomber sa fourche. Pétunia Hofmeier, qui s'était précipitée hors de la maison, poussa un hurlement.

L'éclair aveuglant se matérialisa en une sphère transparente à l'intérieur de laquelle une forme commença à apparaître, ses contours se précisant en un temps record. Jaskier la reconnut aussitôt. Il connaissait ces boucles noires en bataille et l'étoile en obsidienne accrochée à un ruban de velours. Ce qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait jamais vu jusque-là, c'était ce visage. Le visage de la Furie et de la Rage, le visage de la déesse de la Vengeance, de l'Anéantissement et de la Mort.

Yennefer leva la main et, dans un sifflement d'où jaillissaient des étincelles, hurla une incantation ; de ses mains surgirent des spirales qui trouaient le ciel de la nuit et brillaient de mille reflets à la surface des étangs. Les spirales s'enfonçaient comme des piques dans le tourbillon qui pourchassait le cavalier solitaire. Le tourbillon s'agitait de plus en plus, Jaskier avait l'impression d'entendre les cris des fantômes, de voir les silhouettes cauchemardesques, hallucinatoires, de leurs montures squelettiques. Il ne vit la scène que l'espace d'une fraction de seconde, car, soudain, le tourbillon se contracta, forma une boule et fut projeté en l'air, dans le ciel, avant de s'étirer et de laisser derrière lui une traînée semblable à la queue d'une comète. L'obscurité enveloppa de nouveau les alentours, trouée seulement par la lumière tremblotante de la lanterne que tenait Pétunia Hofmeier.

Le cavalier fit stopper net son cheval dans la cour, devant la maison, puis descendit de sa monture, chancelant. Jaskier comprit aussitôt de qui il s'agissait. Jamais jusqu'ici il n'avait vu cette jeune fille menue aux cheveux gris. Mais il la reconnut sans hésiter.

— Geralt..., dit tout bas la jeune fille, dame Yennefer... Pardonnez-moi... Il le fallait. Tu sais bien...

— Ciri, dit le sorceleur.

Yennefer fit un pas en direction de la jeune fille, mais elle se ravisa. Elle se taisait.

*Vers qui se tournera-t-elle ? se demandait Jaskier. Ni le sorceleur ni la magicienne ne feront le premier pas, le premier geste. Vers qui ira-t-elle en premier ? Lui ou elle ?*

Ciri n'alla vers aucun des deux. Elle ne pouvait choisir. Finalement, elle tourna de l'œil.

\* \* \*

La maison était vide, le hobberas et toute sa famille étaient partis travailler dès l'aube. Ciri faisait semblant de dormir, mais elle entendit Geralt et Yennefer sortir. Elle se glissa hors de son lit, s'habilla à la hâte et s'échappa furtivement de la pièce pour les suivre dans le verger.

Geralt et Yennefer se dirigèrent vers la grève, parmi les étangs colorés de blanc et de jaune par les nénuphars et les nymphéas. Ciri se cacha derrière le mur en ruine et les observa tous deux à travers une fente. Elle pensait que Jaskier, le célèbre poète dont elle avait souvent lu les vers, dormait encore. Mais elle se trompait. Il ne dormait pas. Et il la surprit en flagrant délit d'espionnage.

— Eh ! dit-il en s'approchant à l'improviste et en gloussant sottement, c'est du joli, ça, de regarder et d'écouter en douce ! Un peu plus de discrétion, petite, accorde-leur d'être un peu seuls.

Ciri rougit, mais elle se pinça les lèvres aussitôt.

— Premièrement, je ne suis pas petite, siffla-t-elle crânement. Et deuxièmement, je ne pense pas être en train de les déranger, si ?

Jaskier se fit soudain plus sérieux.

— Sans doute pas, dit-il. Il me semble même que tu leur rends service.

— Comment ? En quoi ?

— Ne fais pas semblant. C'était très habile hier. Mais tu n'as pas réussi à me tromper, moi. Tu as fait semblant de t'évanouir, pas vrai ?

— C'est vrai, marmonna-t-elle en détournant la tête. Dame Yennefer l'a compris, mais pas Geralt...

— Ils t'ont tous deux ramenée à la maison. Leurs mains se sont touchées. Ils sont restés assis près de ton lit presque jusqu'au matin, mais ils n'ont pas échangé une seule parole. Maintenant, seulement, ils semblent prêts à se parler un peu. Là-bas, sur la grève, près de l'étang. Et toi, tu as décidé d'écouter en douce ce qu'ils se disaient... Et de les épier à travers un trou dans un mur. Tu as donc une si furieuse envie de savoir ce qu'ils fabriquent là-bas ?

— Ils ne font rien du tout, là-bas. (Ciri rougit légèrement.) Ils



parlent un peu, c'est tout.

— Et toi (Jaskier s'assit dans l'herbe, sous un pommier, et s'appuya contre le tronc après avoir vérifié qu'il n'y avait ni fourmis ni chenilles), toi, tu voudrais savoir de quoi ils parlent, n'est-ce pas ?

— Oui... Non ! Et d'ailleurs... De toute façon, je n'entends rien. Ils sont trop loin.

— Si tu veux, dit en riant le barde, je te le dirai.

— Et comment est-ce que tu pourrais le savoir ?

— Ah ! Moi, chère Ciri, je suis un poète. Les poètes savent tout sur ce genre de choses. Je vais même te confier un secret : sur ce genre de choses, les poètes en savent plus long même que les personnes intéressées.

— Ben voyons !

— Je te le jure. Parole de poète.

— Ah oui ? Eh bien alors... alors, dis-moi de quoi ils parlent ! Explique-moi ce que tout ça veut dire !

— Jette encore un coup d'œil par le trou et vois ce qu'ils font.

— Hmm... (Ciri se mordilla la lèvre inférieure, puis elle se pencha et approcha son œil de la brèche.) Dame Yennefer est debout près de la tour... Elle arrache des feuilles et s'amuse avec son étoile... Elle ne dit rien et ne regarde pas du tout Geralt... Et Geralt est debout à côté d'elle. Il a la tête baissée. Et il dit quelque chose. Non, il se tait. Oh là là ! Il fait une de ces têtes... Ça alors !

— C'est simple comme bonjour. (Jaskier trouva une pomme dans l'herbe, il l'essuya sur son pantalon et la regarda d'un œil critique.) Il est précisément en train de la prier de lui pardonner ses diverses paroles et actes stupides. Il lui demande pardon pour son impatience, pour son manque de confiance et d'espoir, pour son obstination, son acharnement, ses bouderies et ses attitudes, indignes d'un homme. Il lui demande pardon pour ce qu'il n'a pas compris autrefois, pour ce qu'il ne voulait pas comprendre...

— C'est faux, archifaux ! (Ciri se redressa et, d'un geste violent, repoussa sa frange sur son front.) Tu as tout inventé !

— Il lui demande pardon pour ce qu'il vient à peine de comprendre. (Jaskier contempla le ciel, et sa voix commença à suivre le rythme d'une véritable ballade.) Pour ce qu'il voudrait comprendre mais qu'il craint de ne pas avoir le temps de comprendre... et pour ce qu'il ne comprendra jamais. Il la prie de lui accorder son pardon. Hum, hum... Sens... Conscience... Existence ? Tout est banal, par la peste !...

— Ce n'est pas vrai ! (Ciri tapa du pied.) Geralt ne dit pas ça du tout ! Il ne... il ne parle pas. Je l'ai bien vu. Il est là, debout, avec elle, et il se tait...

— C'est bien en cela que réside le rôle de la poésie, Ciri. Parler

des choses que les autres taisent.

— Il est idiot, ton rôle. Et toi, tu inventes tout !

— C'est aussi cela, le rôle de la poésie. Hé ! J'entends des éclats de voix qui viennent de l'étang. Jette vite un coup d'œil, regarde ce qui se passe là-bas.

Ciri approcha de nouveau son œil du trou dans le mur.

— Geralt est debout, la tête baissée. Et Yennefer est très remontée contre lui. Elle hurle et agite les bras. Oh là là ! Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

— C'est simple comme bonjour. (Jaskier plongeait de nouveau son regard dans les nuages qui s'étiraient dans le ciel.) C'est elle qui maintenant lui demande pardon.

« Ainsi je te prends, pour t'avoir et te garder, pour une destinée belle ou mauvaise, pour le meilleur et pour le pire, le jour et la nuit, dans la maladie ou la santé, car de tout mon cœur je te chéris, et je jure de te chérir éternellement, jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Ancienne formule des épousailles

« De l'amour, nous savons peu de chose. Il en est de l'amour comme d'une poire. La poire est sucrée, chacun en connaît la forme. Mais essayez donc de définir la forme d'une poire. »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

## CHAPITRE 3

Geralt avait toutes les raisons de présumer que les banquets des sorciers se singularisaient des festins et des agapes du commun des mortels. Il en était même convaincu. Il ne s'attendait cependant pas à ce que les différences soient à ce point considérables.

Le fait que Yennefer lui ait proposé de l'accompagner au banquet précédant l'assemblée des sorciers l'avait surpris, mais sans toutefois le plonger dans la stupéfaction. En effet, ce n'était pas la première proposition de ce genre qu'elle lui faisait. Précédemment déjà, alors qu'ils vivaient ensemble et que tout allait bien entre eux, Yennefer avait souhaité qu'il assiste aux assemblées et aux colloques en sa compagnie. À l'époque, cependant, il avait toujours fermement refusé. Il était persuadé que parmi la société des sorciers il serait traité au mieux comme un original et une curiosité, au pire comme un intrus et un paria. Yennefer se moquait de ses appréhensions, mais elle n'insistait pas. Puisqu'elle était capable, dans d'autres situations, d'insister avec acharnement au point que la maison entière en tremblait et que les verres se brisaient en mille morceaux, Geralt avait fini par se persuader que son choix était juste.

Cette fois-ci, pourtant, il accepta. Sans hésitation. La proposition était tombée au terme d'une longue conversation, sincère et pleine d'émotion. Cet échange les avait indéniablement rapprochés, leur permettant de mettre de côté les conflits passés, de les oublier, au même titre que les regrets, l'orgueil et l'acharnement. Après leur entretien sur la grève à Hirundum, Geralt aurait consenti à toutes les propositions, sans exception aucune, émanant de Yennefer. Il aurait même accepté de l'accompagner en enfer afin d'y boire une tasse de goudron bouillant en compagnie de démons ardents si elle le lui avait demandé.

Et puis il y avait Ciri, sans laquelle cette conversation, cette rencontre, n'aurait pas eu lieu. Ciri, à laquelle s'intéressait un certain sorcier, selon Codringher. Geralt escomptait que sa présence à l'assemblée serait perçue comme une provocation par ledit sorcier et le forcerait à agir. Mais il ne dit pas un mot de tout cela à Yennefer.

Depuis Hirundum, ils partirent directement sur Thanedd, lui, elle, Ciri et Jaskier. Ils s'arrêtèrent tout d'abord dans l'immense complexe du palais de Loxia qui occupait la base sud-est de la montagne. Le palais regorgeait déjà d'invités devant assister à l'assemblée ainsi que de personnes qui les accompagnaient ; pour Yennefer, pourtant, on trouva des chambres sur-le-champ. Elle et ses compagnons passèrent toute la journée à Loxia. Geralt en profita pour discuter avec Ciri, Jaskier pour vadrouiller, collecter et colporter des ragots, la magicienne pour essayer et choisir des tenues. Et quand vint le soir, le sorceleur et Yennefer se joignirent au cortège coloré qui se dirigeait

vers le palais d'Aretuza où devait avoir lieu le banquet. Maintenant qu'ils y étaient, alors qu'il s'était promis de ne s'étonner de rien et de ne se laisser surprendre sous aucun prétexte, Geralt allait de surprise en surprise, incapable de dissimuler son étonnement.

La gigantesque salle centrale du palais était construite en forme de T. Le côté le plus long comportait des fenêtres, étroites et incroyablement hautes, qui atteignaient presque la voûte soutenue par des colonnes. La voûte aussi était élevée. Tellement élevée qu'il était difficile de distinguer les détails de la fresque qui la décorait. Notamment le sexe des nus, qui constituaient le motif le plus récurrent des tableaux. Aux fenêtres, il y avait des vitraux qui devaient valoir une véritable fortune, mais on sentait pourtant clairement un courant d'air dans le hall. Geralt s'étonnait que les bougies ne s'éteignent pas, mais, après un examen plus minutieux, il comprit quelle en était la raison. Les candélabres étaient magiques, et peut-être même illusoires. En tout cas, ils fournissaient beaucoup de lumière, bien plus que ne l'auraient fait d'authentiques bougies.

Quand ils entrèrent dans la salle, une bonne centaine de personnes se divertissaient déjà à l'intérieur. Comme avait pu en juger le sorceleur, la salle pouvait contenir au moins trois fois plus de monde, même si l'on y avait disposé au centre, comme l'exigeait la tradition, des tables en fer à cheval. Mais il n'y avait point de fer à cheval traditionnel. Il semblait qu'on allait festoyer debout, en cheminant patiemment le long des murs décorés de tapisseries, de guirlandes et de fanions flottant dans le courant d'air. Des rangées de longues tables avaient été disposées sous les tapisseries et les guirlandes. Et, sur les tables, au milieu de compositions florales soignées et de sculptures de glace sophistiquées, des mets raffinés sur des plateaux qui l'étaient plus encore s'amoncelaient. En y regardant de plus près, Gerald constata que le raffinement dépassait de loin la quantité de victuailles.

— Pas de tables où s'asseoir, constata-t-il d'une voix lugubre en lissant le pourpoint noir chamarré d'argent, court et serré à la taille, dont l'avait affublé Yennefer.

Un tel pourpoint, qui était du dernier cri, portait le nom de justaucorps. D'où sortait ce nom, le sorceleur n'en avait pas la moindre idée. Et il ne tenait pas à le savoir.

Yennefer ne réagit pas. Geralt n'attendait pas de réaction de sa part, il savait bien que la magicienne n'avait pas coutume de répondre à de telles récriminations. Mais il ne renonça pas. Il continuait à ronchonner. Il avait tout bonnement envie de râler un peu.

— Il n'y a pas de musique. Il y a un putain de courant d'air. On va donc devoir rester debout pour boire et manger ?

Le regard langoureux dont le gratifia la magicienne fit ressortir

l'éclat violet de ses yeux.

— Tout à fait, dit-elle d'une voix étonnamment calme. Nous allons manger debout. Sache également que s'attarder à une table où il y a à manger est considéré comme un manque de tact.

— Je vais m'efforcer de ne pas manquer de tact, marmonna-t-il. D'autant plus que, d'après ce que je vois, il n'y a pas vraiment matière à s'attarder.

— Boire de manière intempérante est considéré comme un grand manque de tact. (Yennefer poursuivait ses leçons de morale sans prêter la moindre attention aux grognements de Geralt.) Fuir la conversation, comme un manque de tact impardonnable...

— Et le fait, la coupa-t-il, que ce gringalet dans ses braies ridicules soit justement en train de me montrer du doigt à deux de ses compagnons est-il considéré comme un manque de tact ?

— Oui, mais léger.

— Que va-t-on faire, Yen ?

— Circuler dans la salle, se saluer, flirter, converser... Arrête de lisser ton justaucorps et de tripoter tes cheveux.

— Tu m'as interdit de mettre mon bandeau...

— Ton bandeau est prétentieux. Arrête de ronchonner, prends-moi par le bras et allons-y. Rester près de l'entrée est également considéré comme un manque de tact.

Ils circulèrent dans la salle qui, progressivement, se remplissait. Geralt avait terriblement faim, mais il se rendit très vite compte que Yennefer ne plaisantait pas. Il devenait évident que les convenances en vigueur parmi les sorciers préconisaient de manger peu et de boire avec modération, tout en prenant une mine dégoûtée. Et, pour couronner le tout, chaque arrêt à une table où il y avait à manger impliquait de sacrifier à des obligations mondaines. Quelqu'un vous remarquait, manifestait sa joie de vous avoir distingué, s'approchait et vous saluait, de manière aussi expansive qu'hypocrite. Après la comédie d'usage – bises sur la joue ou légère poignée de main déplaisante –, après les rires hypocrites et les compliments plus hypocrites encore, quoique pas mal servis, s'ensuivait alors une conversation, courte et banale, sur tout et sur rien.

Le sorcier regardait attentivement autour de lui, cherchant des visages familiers avec l'espoir surtout de ne pas être la seule personne étrangère à la Confrérie des magiciens. Yennefer l'avait assuré du contraire ; néanmoins, ou bien il ne voyait personne en dehors de la Congrégation, ou alors il ne savait discerner personne.

Des pages distribuaient des coupes de vin sur des plateaux en slalomant entre les invités. Yennefer ne buvait rien. Le sorcier avait envie de boire, mais il ne le pouvait pas. En revanche, à voir ses aisselles, son justaucorps, lui, avait bien bu.

En jouant habilement des coudes, la magicienne détourna Geralt de la table et le guida au beau milieu de la salle, faisant de lui le centre même de la curiosité de l'assistance. Résister n'aurait servi à rien. Il comprit de quoi il s'agissait. C'était la démonstration la plus banale au monde.

Geralt savait à quoi s'attendre, c'est donc avec un calme stoïque qu'il supporta les regards pleins de curiosité malsaine des magiciennes et les petits sourires énigmatiques des sorciers. Bien que Yennefer l'ait assuré que les convenances et le tact condamnaient l'utilisation de la magie au cours de ce genre de manifestations, il ne pouvait croire que les magiciens puissent s'en empêcher, d'autant que Yennefer l'avait ostensiblement exposé à la vue de tous. Et il avait raison de ne pas y croire. À plusieurs reprises, il ressentit les vibrations de son médaillon et les picotements liés aux impulsions magiques. Certains – certaines, surtout – tentaient avec impudence de lire dans ses pensées. Il y était préparé, il savait de quoi il retournait et comment riposter. Il regardait Yennefer. Yennefer, qui marchait à ses côtés, arborant moult brillants et vêtue de noir et blanc, avec ses cheveux de jais et ses yeux violets. Les sorciers qui le sondaient étaient troublés, déconcertés, ils s'égarèrent et perdaient clairement leur contenance. À sa grande satisfaction. *Oui*, leur répondait-il en pensée, *oui, vous ne vous trompez pas. Il n'y a qu'elle, elle à mes côtés, ici et maintenant, et il n'y a que cela qui compte. Ici et maintenant. Qui elle était auparavant, où et avec qui elle se trouvait, tout cela n'a aucune importance, pas la moindre importance. Aujourd'hui, elle est avec moi, ici, parmi vous. Avec moi et personne d'autre. Voilà ce que je crois, et je pense à elle, toujours, en permanence, et je sens l'odeur de son parfum et la chaleur de son corps. Et vous tous, vous pouvez en crever de jalousie.*

La magicienne lui serra fort l'avant-bras, puis se blottit légèrement contre lui.

— Pas de gloriole excessive, s'il te plaît.

— Est-ce que vous, les sorciers, prenez toujours la sincérité pour de la gloriole ? Est-ce parce que vous ne croyez pas en la sincérité, même lorsque vous la ressentez dans les pensées d'autrui ?

— Oui, c'est pour ça.

— Et malgré tout, tu me remercies ?

— Parce que toi, je te crois. (Elle serra son bras plus fort encore, et tendit la main pour prendre une petite assiette.) Sers-moi un peu de saumon, sorceleur. Et du crabe.

— Ce sont des crabes de Poviss. Ça doit faire un mois qu'ils ont été pêchés, et, avec les grandes chaleurs qui règnent en ce moment, tu n'as pas peur que...

— Ces crabes, le coupa-t-elle, paraissent aujourd'hui encore dans les fonds marins. La téléportation est une découverte formidable.

— En effet, acquiesça-t-il. Ça vaudrait le coup de la vulgariser, tu ne crois pas ?

— Nous y travaillons. Donne-m'en encore, j'ai faim.

— Je t'aime, Yen.

— Je te l'ai déjà dit, pas de gloriole..., l'interrompit-elle. (Elle releva la tête, écarta les boucles noires de sa joue, ouvrit tout grands ses yeux violets.) Geralt ! C'est la première fois que tu me l'avoues !

— Impossible. Tu te moques de moi.

— Non, je ne me moque pas de toi. Avant, tu le pensais simplement ; aujourd'hui, tu l'as dit.

— Cela fait-il une si grande différence ?

— Énorme.

— Yen...

— Ne parle pas la bouche pleine. Moi aussi, je t'aime. Je ne te l'avais jamais dit ? Dieu, tu vas t'étrangler ! Lève les mains, je vais te frapper dans le dos. Respire profondément.

— Yen...

— Respire, respire, ça va passer tout de suite.

— Yen !

— Oui. Je te rends ta franchise.

— Tu te sens bien ?

— Ça, je l'attendais. (Elle pressa du citron sur son saumon.) Il n'était pas convenable, après tout, que je réagisse à un aveu formulé en pensée. J'attendais des paroles. Tu m'as donné l'occasion de répondre, j'ai répondu. Comme tu peux le voir, je me porte à merveille.

— Que s'est-il passé ?

— Je te raconterai plus tard. Mange. Ce saumon est délicieux, je le jure par la Force, absolument délicieux.

— Est-ce que je peux t'embrasser ? Maintenant, ici, devant tout le monde ?

— Non.

— Yennefer ! (Une magicienne aux cheveux noirs qui passait près d'eux libéra son bras de dessous le coude de l'homme qui l'accompagnait, puis elle s'approcha.) Tu es donc venue, finalement ? Ah, c'est merveilleux ! Ça fait des siècles que je ne t'ai pas vue !

— Sabrina ! (Yennefer se réjouit tellement sincèrement que tous, hormis Geralt, auraient pu s'y tromper.) Ma chère ! Comme je suis contente !

Les magiciennes s'étreignirent avec circonspection. Elles se firent la bise – plus précisément, chacune effleura l'oreille ainsi que la boucle d'oreille de l'autre, ornée pareillement de brillants et de pierres d'onyx. Les boucles d'oreille des deux magiciennes – semblables à des grappes de raisin miniatures – étaient identiques ; un vent de haine



furieuse se propagea aussitôt dans la salle.

— Geralt, tu permets, voici ma camarade d'école, Sabrina Glevissig, d'Ard Carraigh.

Le sorceleur s'inclina, baisa la main qu'on lui présenta bien haut. Il avait déjà pu observer qu'au moment des salutations toutes les magiciennes s'attendaient à ce qu'on leur baise la main, geste qui les plaçait au moins au même rang que les princesses. Sabrina Glevissig redressa la tête, faisant ainsi vibrer et tinter ses boucles d'oreilles. Tout doucement, mais avec ostentation et impudence.

— J'avais très envie de faire ta connaissance, Geralt, dit-elle avec un sourire. (Comme toutes les magiciennes, elle méprisait les « Monseigneur », « Votre Grâce » et autres civilités en vigueur chez la noblesse.) Je me réjouis donc sincèrement de te rencontrer ici. Tu as enfin cessé de nous le cacher, Yenna. Pour parler franchement, je m'étonne que tu aies tellement temporisé. Il n'y a absolument pas de quoi avoir honte.

— C'est aussi ce que je pense, rétorqua tranquillement Yennefer en clignant légèrement des yeux. (Elle dégagea ostensiblement ses cheveux de sa boucle d'oreille.) Jolie blouse, Sabrina, tout à fait charmante. N'est-ce pas, Geralt ?

Le sorceleur hocha la tête, ravalant sa salive. La blouse de Sabrina Glevissig était en mousseline noire et dévoilait absolument tous ses charmes, qui avaient de quoi attirer le regard ! Conformément à la dernière mode, sa jupe couleur carmin, froncée par une ceinture en argent fermée par une grande boucle en forme de rose, était fendue sur le côté. Bien que la mode enjoigne de porter les jupes fendues jusqu'à la moitié de la cuisse, celle de Sabrina était fendue jusqu'à la moitié de la hanche.

— Quoi de neuf à Kaedwen ? demanda Yennefer, feignant d'ignorer ce que regardait Geralt. Ton roi Henselt continue-t-il à épuiser ses forces et ses moyens à pourchasser les Écureuils dans les forêts ? Pense-t-il toujours à mettre sur pied une expédition punitive contre les elfes de Dol Blathann ?

— Laissons la politique en paix, dit Sabrina en souriant. (Son nez un tantinet trop long et ses yeux de rapace rappelaient les portraits classiques des magiciennes.) Demain, pendant la conférence, nous nous abreuverons de politique jusqu'à plus soif. Et on nous rebattra les oreilles de diverses... leçons de morale. Du besoin d'une coexistence pacifique... de l'amitié... de la nécessité d'adopter une position solidaire face aux projets et aux intentions de nos rois... Que nous ressassera-t-on encore, Yennefer ? Que nous ont donc préparé le Chapitre et Vilgefortz ?

— Tu as raison, laissons la politique en paix.

Au léger tintement répété des boucles d'oreilles, Sabrina Glevissig

laissa échapper un rire cristallin.

— Sage décision. Attendons demain. Demain... tout sera plus clair. Ah ! ces histoires de politique, ce sont des débats sans fin... Comme ils marquent fâcheusement la peau. Par chance, je possède une excellente crème, crois-moi, ma chère, les rides fondent comme neige au soleil... Tu veux que je t'en donne la formule ?

— Je te remercie, ma chère, mais je n'en ai pas besoin. Vraiment.

— C'est vrai, j'oubliais. À l'école, déjà, je t'enviais ta peau. Dieu, ça fait combien de temps déjà ?

Yennefer s'inclina, faisant mine de répondre au salut de personnes qui passaient. Puis Sabrina sourit au sorceleur et bomba voluptueusement sa poitrine, ostensiblement visible sous la mousseline noire. Geralt avala de nouveau sa salive, s'efforçant de ne pas regarder trop hardiment ses mamelons roses, par trop perceptibles sous le tissu transparent. Il lança un regard gêné à Yennefer. La magicienne souriait, mais il la connaissait trop bien : elle était furieuse.

— Ah ! excuse-moi, dit-elle soudainement. Je vois là-bas Filippa, il faut absolument que je discute avec elle. Tu viens, Geralt ? Bye, Sabrina.

— Bye, Yenna. (Sabrina Glevissig regarda le sorceleur dans les yeux.) Je te félicite une fois encore pour... ton goût.

— Merci. (La voix de Yennefer était singulièrement fraîche.) Merci, ma chère.

Filippa Eilhart était en compagnie de Dijkstra. Geralt avait été autrefois en contact fugace avec l'espion de Rédanie, il aurait donc dû, en principe, être ravi : enfin il tombait sur quelqu'un de sa connaissance, quelqu'un qui, tout comme lui, n'appartenait pas à la Confrérie ! Pourtant, il était loin d'être ravi.

— Je suis heureuse de te voir, Yenna. (Filippa lui fit une bise en effleurant son oreille.) Salut, Geralt. Vous connaissez tous deux le comte Dijkstra, n'est-ce pas ?

— Qui ne le connaît pas ! (Yennefer inclina la tête et tendit à Dijkstra sa main que l'espion baisa en faisant la révérence.) Je suis ravie de vous revoir, comte.

— C'est moi qui suis ravi de te revoir, assura le chef des services secrets du roi Vizimir, surtout en si charmante compagnie. Messire Geralt, mes plus profonds respects...

Geralt, s'abstenant d'assurer que son respect était plus profond encore, serra la main qu'on lui tendait, ou plutôt tenta de le faire : Dijkstra ayant des mains aux proportions hors norme, il était de fait quasiment impossible d'échanger avec lui une véritable poignée de mains. L'immense espion était vêtu d'un justaucorps beige clair, déboutonné de manière quelque peu informelle. À l'évidence, il s'y

sentait à l'aise.

— J'ai remarqué, dit Filippa, que vous aviez discuté avec Sabrina.

— Oui, nous avons discuté, riposta Yennefer. Tu as vu ce qu'elle a sur elle ? Il faut n'avoir aucun goût ni aucune pudeur pour... Bon sang de bonsoir ! Elle est plus vieille que moi de... Peu importe. Si encore elle avait quelque chose à montrer ! Sale morue !

— Elle a essayé de vous tirer les vers du nez ? Tout le monde sait qu'elle espionne pour Henselt de Kaedwen.

— Vraiment ? répondit Yennefer, feignant la surprise, ce qui fut interprété à juste titre comme une excellente saillie.

— Et monsieur le comte s'amuse-t-il bien à notre manifestation ? demanda Yennefer quand Filippa et Dijkstra eurent enfin cessé de rire.

— Extraordinairement bien, répondit l'espion du roi Vizimir en s'inclinant courtoisement.

— Si l'on considère que le comte est ici en mission, dit Filippa en souriant, une telle assertion est pour nous un compliment sans pareil. Mais, comme tout compliment de ce genre, il est peu sincère. Le comte m'avouait à l'instant même préférer une pénombre sympathique et familière, la légère puanteur des flambeaux et un bon morceau de viande rôtie à la broche. La table traditionnelle, arrosée de sauce et de vin, sur laquelle il aurait pu battre la mesure avec sa chope de bière au rythme des horribles chansons à boire lui manque aussi. Il aurait pu, le matin venu, s'affaïsser sous cette table avec fracas et s'endormir parmi les lévriers occupés à ronger leurs os. Et il est resté sourd, imaginez-vous, à mes arguments lui démontrant la supériorité de notre façon de festoyer.

— Vraiment ? (Le sorcelleur jeta à l'espion un coup d'œil plus aimable.) Et quels étaient ces arguments, si ce n'est pas indiscret ?

Cette fois sa question fut accueillie le plus clairement du monde comme une excellente saillie, car les deux magiciennes éclatèrent de rire simultanément.

— Ah, vous les hommes ! dit Filippa, vous ne comprenez rien. Comment une magicienne peut-elle en imposer, avec sa robe et sa silhouette, assise à une table, dans la pénombre et la fumée ?

Geralt, qui ne trouva pas de repartie, se contenta de s'incliner. Yennefer lui serra délicatement le bras.

— Ah ! dit-elle, je vois là-bas Triss Merigold. Je dois absolument échanger quelques mots avec elle... Pardonnez-nous, nous allons vous abandonner. À plus tard, Filippa. Assurément, nous trouverons bien aujourd'hui une autre occasion de faire un brin de causerie. N'est-il pas vrai, comte ?

— Sans aucun doute. (Dijkstra sourit et s'inclina profondément.) Je suis à ton service, Yennefer. Il te suffit de me faire signe.

Ils s'approchèrent de Triss, étincelante dans ses couleurs azur et

céladon. Lorsqu'elle les vit, elle interrompit sa conversation en cours avec deux sorciers, elle éclata de rire joyeusement, puis étreignit Yennefer. Le rituel des bises se répéta. Geralt serra la main qu'on lui tendait, mais il décida d'agir en dépit du cérémonial : il étreignit la magicienne aux cheveux châains et l'embrassa sur la joue, qu'elle avait douce et veloutée comme une pêche. Triss rougit légèrement.

Les sorciers se présentèrent. L'un d'entre eux était Drithelm de Pont Vanis, l'autre, son frère Detmold. Tous deux étaient au service du roi Esterad de Kovir. Ils se révélèrent peu causants et ils s'éloignèrent ensemble à la première occasion.

— Vous avez discuté avec Filippa et Dijkstra de Tretogor, fit remarquer Triss en jouant avec le cœur en lapis-lazuli serti d'argent et de brillants qu'elle portait au cou. Vous savez, bien sûr, qui est Dijkstra ?

— Nous le savons, dit Yennefer. Il a parlé avec toi ? Il a essayé de t'interroger ?

— Il a essayé. (La magicienne sourit d'un air significatif et ricana.) Assez prudemment. Mais Filippa l'en empêchait autant qu'elle le pouvait. Je croyais pourtant qu'ils s'entendaient à la perfection.

— Ils s'entendent extraordinairement bien, l'avertit sérieusement Yennefer. Fais attention, Triss. Ne lui souffle pas un mot de... de tu sais qui.

— Je sais. Je ferai attention. Et à propos...

Triss baissa la voix :

— Quelles sont les nouvelles ? Est-ce que je pourrai la voir ?

— Si tu te décides enfin à donner des cours à Aretuza, dit Yennefer en souriant, tu pourras la voir très souvent.

— Ah ! (Triss ouvrit de grands yeux.) Je comprends. Est-ce que Ciri...

— Plus bas, Triss. Nous parlerons de cela plus tard. Demain, après le conseil.

— Demain ? fit Triss en souriant tristement.

Yennefer fronça les sourcils, mais, avant qu'elle ait eu le temps de poser des questions, une légère agitation s'empara soudain de la salle.

— Ils sont là, dit Triss en se raclant la gorge. Ils sont enfin arrivés.

— Oui, confirma Yennefer en détournant les yeux de ceux de son amie. Ils sont là finalement. Geralt, l'occasion t'est enfin donnée de faire la connaissance des membres du Chapitre et du Conseil supérieur. Si une possibilité se présente, je t'introduirai auprès d'eux, mais cela ne te fera pas de mal de savoir avant qui est qui.

Les sorciers rassemblés s'écartèrent et s'inclinèrent respectueusement devant les personnalités qui pénétraient dans la salle. Le premier à s'avancer était un homme plutôt âgé, mais robuste, vêtu d'un habit de laine singulièrement sobre. À ses côtés se tenait une

grande femme aux traits sévères et aux cheveux lisses et foncés.

— C'est Gerhart d'Aelle, connu sous le nom de Hen Gedyndeith, le plus âgé des sorciers vivants, expliqua Yennefer à mi-voix. La femme qui marche à ses côtés, c'est Tissaia de Vries. Elle n'a que quelques années de moins que Hen, mais elle utilise les élixirs sans vergogne.

Derrière le couple marchait une femme attrayante aux longs cheveux blond foncé, vêtue d'une robe froufroulante ornée de dentelle couleur réséda.

— Il s'agit de Francesca Findabair, surnommée Enid an Gleanna, la Pâquerette des vallées. Ne te frotte pas les yeux, sorceleur. Elle est universellement reconnue comme étant la plus belle femme du monde.

— Elle est membre du Chapitre ? s'étonna Geralt dans un murmure. Elle a l'air d'être très jeune. C'est aussi le résultat d'un élixir magique ?

— Pas dans son cas. Francesca est une elfe de sang pur. Sois attentif à l'homme qui l'accompagne. C'est Vilgefortz de Roggeveen. Lui est réellement jeune, mais incroyablement talentueux.

Gérald n'ignorait pas qu'on pouvait dire d'un magicien qu'il était jeune même s'il avait atteint déjà l'âge de cent ans. Vilgefortz avait l'air d'en avoir trente-cinq. Il était grand et bien bâti, il portait un pourpoint court selon le patron chevaleresque, mais sans armoiries, naturellement. Il était aussi diablement bel homme. Cela sautait aux yeux, même si à ses côtés se mouvait, vaporeuse, Francesca Findabair qui, avec ses immenses yeux de biche, était d'une beauté à vous couper le souffle.

— Ce petit homme qui marche à côté de Vilgefortz, c'est Artaud Terranova, expliqua Triss Merigold. Ces cinq-là forment le Chapitre...

— Et cette jeune fille au visage étrange qui marche derrière Vilgefortz ?

— C'est son assistante, Lydia van Bredevoort, dit froidement Yennefer. Une personne sans importance, mais la dévisager est un grand manque de tact. Porte plutôt ton attention sur ces trois-là qui arrivent encore derrière ; ce sont les membres du Conseil. Fercart de Cidaris, Radcliffe d'Oxenfurt et Carduin de Lan Exeter.

— C'est là tout le Conseil ? Dans son entier ? Je pensais qu'ils étaient plus nombreux.

— Le Chapitre compte cinq personnes, le Conseil aussi. Filippa Eilhart fait également partie du Conseil.

— Ce qui nous en fait toujours quatre, pas cinq.

Geralt tourna la tête, et Triss pouffa de rire.

— Tu ne lui as pas dit ? Vraiment, tu ne sais rien, Geralt ?

— À quel propos au juste ?

— Yennefer aussi siège au Conseil, voyons ! Depuis la bataille de

Sodden. Tu ne t'en étais pas encore vantée auprès de lui, ma chère ?

— Non, ma chère. (La magicienne regarda son amie droit dans les yeux.) Premièrement, je n'aime pas me vanter. Deuxièmement, je n'en ai pas eu le temps. Je n'avais pas vu Geralt depuis très longtemps ; nous avons beaucoup de choses à rattraper. Nous avons établi une longue liste ; nous réglons nos affaires en fonction de cette liste.

— C'est évident, dit Triss, d'un ton mal assuré. Hum... Après si longtemps... Je comprends. Il y a largement de quoi discuter...

— Les discussions, dit Yennefer en souriant d'un air équivoque et en gratifiant le sorcelleur d'un nouveau regard langoureux, se trouvent en queue de liste, Triss. Tout à la fin.

Manifestement troublée, la magicienne aux cheveux châains rougit légèrement.

— Je comprends, répéta-t-elle en jouant avec son petit cœur en lapis-lazuli pour cacher son embarras.

— J'en suis ravie. Geralt, apporte-nous du vin. Non, ne te sers pas auprès de ce page-ci. Plutôt de celui-là, là-bas.

Geralt obéit, ayant sans conteste perçu l'ordre dans la voix de Yennefer. Tout en prenant la carafe sur le plateau que portait le page, il observait discrètement les deux magiciennes. Yennefer parlait vite et à voix basse. Triss Merigold écoutait, tête baissée. Quand il revint, Triss n'était plus là. Yennefer ne manifestant pas le moindre intérêt pour le vin qu'il avait rapporté, il reposa les deux timbales inutiles sur la table.

— Tu n'aurais pas exagéré, non ? demanda-t-il d'un ton sec.

Les yeux de Yennefer virèrent au violet foncé.

— N'essaie pas de me prendre pour une idiote. Tu croyais que je ne savais pas, pour vous deux ?

— Si c'est de cela qu'il s'agit...

— C'est de cela, justement, le coupa-t-elle. Ne prends pas cet air d'abruti et abstiens-toi de tout commentaire. Et surtout, n'essaie pas de mentir. J'ai connu Triss avant de te connaître, on s'aime, on se comprend à merveille, et on se comprendra toujours, indépendamment de divers petits... incidents. Mais tout à l'heure, j'ai eu l'impression qu'elle avait quelques doutes. Je les ai donc levés, c'est tout. N'en parlons plus.

Il n'en avait pas l'intention. Yennefer dégagea ses boucles de sa joue.

— Maintenant, je vais te laisser un instant, je dois parler à Tissaia et à Francesca. Mange encore quelque chose, ton ventre gargouille. Et sois vigilant. Plusieurs personnes, sans conteste, vont t'aborder. Ne te fais pas rouler dans la farine et ne nuis pas à ma réputation.

— Sois tranquille.

— Geralt ?

— Je t'écoute.

— Tu as exprimé récemment l'envie de m'embrasser, ici, devant tout le monde. C'est toujours d'actualité ?

— Toujours.

— Tâche de ne pas m'enlever mon rouge à lèvres.

Tout en lorgnant du coin de l'œil les personnes rassemblées autour d'eux, Geralt s'exécuta. Les invités observaient le baiser, mais pas de manière importune. Filippa Eilhart, debout non loin d'un groupe de jeunes sorciers, lui lança un clin d'œil et fit mine d'applaudir.

Yennefer arracha ses lèvres de celles du sorcelleur, puis elle poussa un profond soupir.

— Ce n'est pas grand-chose, grogna-t-elle, mais ça fait du bien. Bon, j'y vais. Je reviens vite. Et plus tard, après le banquet... Hum !

— Je t'écoute ?

— Évite de manger de l'ail, s'il te plaît.

Quand elle s'éloigna, le sorcelleur laissa tomber les convenances ; il déboutonna son justaucorps, vida les deux timbales de vin et entreprit sérieusement de se trouver à manger. Mais son plan tomba à l'eau.

— Geralt.

— Monsieur le comte.

— Pas de monsieur le comte entre nous, se vexa Dijkstra. Je ne suis pas comte le moins du monde. Vizimir m'a ordonné de me présenter ainsi pour ne pas incommoder les courtisans et les sorciers avec mon ignoble généalogie. Eh bien ! les robes et les silhouettes de ces dames t'en imposent-elles ? Tu arrives à faire semblant de bien t'amuser ?

— Je ne suis pas obligé de faire semblant. Je ne suis pas ici en service.

— C'est curieux, sourit l'espion, mais cela confirme l'opinion générale selon laquelle tu es inimitable et unique en ton genre. Parce que tous les autres ici sont en service.

— C'est justement ce que je craignais. (Geralt jugea utile de sourire aussi.) Je sentais que je serais ici unique en mon genre. Pas à ma place, à vrai dire.

L'espion inspecta les plateaux avoisinants. Il prit dans l'un d'entre eux la gousse verte d'une plante inconnue de Geralt, la porta à sa bouche et la croqua.

— Au fait, dit-il, je te remercie pour les frères Michelet. Pas mal de monde en Rédanie a poussé un soupir de soulagement quand tu leur as réglé leur compte à tous les quatre au port d'Oxenfurt. J'ai rigolé grassement quand, pour l'enquête, on a fait venir un carabin de l'université : en voyant les blessures, il a affirmé que quelqu'un s'était

servi d'une faux montée verticalement.

Geralt ne fit aucun commentaire. Dijkstra porta une nouvelle gousse à ses lèvres.

— Dommage, poursuivit-il en mastiquant, que tu ne te sois pas présenté au bourgmestre après les avoir zigouillés. Il y avait une récompense pour leur capture, morts ou vifs. Une grosse récompense.

— Trop de soucis avec la déclaration de revenus. (Le sorceleur s'était décidé lui aussi pour la gousse verte ; elle avait comme un goût de céleri trempé dans de l'eau savonneuse.) D'autre part, je devais alors partir d'urgence parce que... Mais je t'ennuie, sans doute. Après tout, Dijkstra, tu sais tout, n'est-ce pas ?

— Penses-tu ! sourit l'espion, je ne sais pas tout. Comment donc pourrais-je tout savoir ?

— Grâce à tes relations avec Filippa Eilhart, pour ne pas chercher bien loin.

— Les relations, les récits, les ragots... Il faut bien que je les écoute. C'est mon métier. Mais mon métier m'oblige également à les filtrer minutieusement. Dernièrement, figure-toi, des rumeurs me sont parvenues : quelqu'un avait sabré le Professeur, de piètre réputation, en même temps que ses deux comparses. Ça s'est produit près d'une auberge à Anchor. Celui qui a fait le coup était aussi trop pressé pour récupérer la récompense.

Geralt haussa les épaules.

— Des commérages, rien de plus. Filtre-les minutieusement, et tu verras ce qu'il en reste.

— C'est inutile. Je sais ce qu'il en restera. La plupart du temps, c'est une tentative de désinformation intentionnelle. À propos, puisque nous parlons de désinformation, comment va la petite Cirilla, la pauvre, la petite souffreteuse, si sensible à la diphtérie ? Elle est guérie, au moins ?

— Laisse tomber, Dijkstra, lui répondit froidement le sorceleur en regardant l'espion droit dans les yeux. Je sais que tu es ici en mission, mais oublie l'excès de zèle.

L'espion eut un rire vulgaire. Deux magiciennes qui passaient près d'eux les observèrent avec étonnement. Et curiosité.

— Le roi Vizimir, reprit Dijkstra après avoir cessé de glousser, me paie une prime exceptionnelle pour chaque secret dévoilé. L'excès de zèle m'assure un train de vie confortable. Tu vas rire, mais j'ai une femme et des enfants.

— Je ne vois là rien de drôle. Travaille donc pour le bien-être de ta femme et de tes enfants, mais pas à mes frais, si je puis me permettre. D'après ce que je vois, il ne manque pas de secrets dans cette salle, ni de mystères.

— Bien au contraire. Aretuza tout entière est à elle seule une



grande énigme. Tu l'as certainement remarqué ? quelque chose est ici suspendu dans l'air, Geralt. Pour être clair, j'ajouterai qu'il ne s'agit pas des candélabres.

— Je ne comprends pas.

— Je veux bien le croire. Parce que moi-même je n'y comprends rien ! Je le voudrais bien, pourtant. Et toi, non ? Ah ! Pardon. En définitive, tu sais probablement tout, quoi qu'il arrive. Grâce à tes relations avec la belle Yennefer de Vengerberg, pour ne pas chercher bien loin. Et dire qu'il fut un temps où il m'arrivait à moi aussi d'apprendre deux ou trois choses par la belle Yennefer. Ah ! Où donc sont les neiges d'antan ?

— Vraiment Dijkstra, je ne vois pas où tu veux en venir. Pourrais-tu exprimer tes pensées plus clairement ? Essaie, je t'en prie. À une condition, que ce ne soit pas à titre professionnel. Pardonne-moi, mais je n'ai pas l'intention de t'aider à gagner tes primes exceptionnelles.

— Tu estimes donc que j'essaie de t'aborder pour d'infâmes raisons ? grimaça l'espion. Que mon intention est de te soutirer des informations par la ruse ? Tu me vexes, Geralt. Je suis simplement curieux de savoir si tu es frappé par les mêmes évidences que moi dans cette salle.

— Et qu'est-ce donc qui te frappe ainsi ?

— N'es-tu pas surpris par l'absence totale de têtes couronnées au milieu de cette assemblée, comme on peut sans peine le constater ?

— Pas le moins du monde. (Geralt réussit enfin à planter son olive marinée sur un cure-dent.) Les rois préfèrent probablement les banquets traditionnels autour d'une table, sous laquelle on peut, le matin venu, s'affaisser élégamment. Par ailleurs...

— Quoi, par ailleurs ?

Dijkstra mit dans sa bouche quatre olives qu'il avait sans complexe prises avec ses doigts dans la coupe à fruits.

— Par ailleurs (le sorceur jeta un regard à la foule qui déambulait dans la salle), les rois n'avaient pas envie de se déranger. Ils ont envoyé une armée d'espions pour les remplacer. Ceux de la Confrérie, et ceux de l'extérieur. Sans doute pour espionner et découvrir ce qui est ici suspendu dans l'air.

Dijkstra recracha les noyaux d'olives sur la table. Sur un petit plateau en argent, il prit une longue fourchette avec laquelle il se mit à farfouiller dans le profond saladier en cristal.

— Vilgefortz, quant à lui, dit-il sans cesser de farfouiller, a fait en sorte qu'il ne manque ici pas un seul espion. Tous ses espions royaux se retrouvent dans un seul chaudron. Pourquoi Vilgefortz a-t-il agi de la sorte, sorceur ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et ça m'est égal. J'ai dit que j'étais ici à titre privé. Je suis, comment dire, en dehors du chaudron.

L'espion du roi Vizimir pêcha une petite pieuvre dans le saladier et l'examina d'un air dégoûté.

— Dire qu'ils mangent ça, dit-il en hochant la tête avec une compassion feinte.

Puis il se tourna vers Geralt :

— Écoute-moi attentivement, sorceleur, dit-il tout bas. Ta conviction d'être ici à titre privé, ta certitude que rien ne t'importe et ne peut t'importer... cela me bouleverse et m'incline à l'aventure. As-tu le goût de l'aventure ?

— Sois plus clair, je te prie.

— Je te propose un défi. (Dijkstra souleva sa fourchette, sur laquelle était piqué un céphalopode.) J'affirme que, dans le courant de l'heure qui va suivre, Vilgefortz t'invitera à une longue conversation. J'affirme qu'au cours de cette conversation il te prouvera que tu n'es pas ici à titre privé et que tu fais partie de son chaudron. Si je me trompe, je mangerai cette merde sous tes yeux, avec ses tentacules, et tout le reste. Tu tiens le pari ?

— Et qu'est-ce que je devrai manger, si je perds ?

— Rien. (Dijkstra regarda rapidement autour de lui.) Si tu perds, tu me rapporteras une partie de ta conversation avec Vilgefortz.

Le sorceleur se tut quelques instants et regarda tranquillement l'espion.

— Adieu, comte, dit-il enfin. Merci pour la causette. Elle fut instructive.

Dijkstra se vexa légèrement.

— Ainsi donc...

— Oui, l'interrompt Geralt. Adieu.

L'espion haussa les épaules, jeta telle quelle dans le saladier la pieuvre plantée sur sa fourchette, se détourna et partit. Geralt ne le regarda pas s'éloigner. Il passa lentement à une autre table, pressé par l'envie d'atteindre les énormes crevettes rose pâle qui culminaient sur un plat en argent, parmi des feuilles de salade et des quartiers de citron. Elles lui faisaient envie, mais, comme il sentait toujours des regards curieux posés sur lui, il voulait manger les crustacés de manière distinguée, en respectant les convenances. Il avançait à une allure ostensiblement lente, discrètement, en grignotant dignement quelques amuse-gueules disposés sur d'autres plateaux.

À la table suivante se tenait Sabrina Glevissig, plongée dans une conversation avec une magicienne aux cheveux roux flamboyant que Geralt ne connaissait pas. La magicienne rousse était vêtue d'une jupe blanche et d'une petite blouse en georgette assortie. La petite blouse, semblable à celle de Sabrina, était également transparente, mais comportait plusieurs appliqués et broderies disposés stratégiquement. Les appliqués, comme le remarqua Geralt, avaient une propriété

intéressante : ils servaient alternativement à dissimuler et à dévoiler.

Les magiciennes discutaient en se gavant de morceaux de langouste à la mayonnaise. Elles parlaient tout bas et en Langage ancien. Elles avaient beau ne pas regarder dans sa direction, de toute évidence, elles parlaient de lui. Il tendit indiscrètement son oreille exercée de sorceleur, en faisant mine de ne s'intéresser qu'aux crevettes.

— Avec Yennefer ? répéta la magicienne aux cheveux roux en jouant avec son collier de perles. (Il était enroulé de telle manière autour de son cou qu'on aurait dit un collier de chien.) Tu parles sérieusement, Sabrina ?

— Absolument, répondit cette dernière. Tu ne le croiras pas, ça fait déjà plusieurs années que ça dure. Qu'il tienne le coup lui aussi avec ce reptile nuisible, vraiment, ça m'étonne.

— De quoi t'étonnes-tu ? Elle lui a jeté un sort, elle le tient sous son charme. N'ai-je pas fait de même de nombreuses fois ?

— C'est pourtant un sorceleur. Ce genre d'homme ne se laisse pas ensorceler. Pas aussi longtemps, en tout cas.

— Alors, c'est l'amour, soupira la rousse, et l'amour est aveugle.

— C'est lui qui est aveugle, grimaça Sabrina. Tu te rends compte, Marti ? Elle a osé me présenter comme sa camarade d'école ! Bloede pest, elle est plus vieille que moi de... Peu importe. Je te le dis, elle est jalouse de ce sorceleur comme la peste. La petite Merigold lui a simplement souri, et cette mégère l'a incendiée sans mâcher ses mots et l'a fait partir. Et en ce moment... Regarde un peu. Elle est là-bas, elle discute avec Francesca et ne quitte pas le sorceleur des yeux.

— Elle a peur qu'on le lui enlève, ne serait-ce que pour cette nuit. Qu'est-ce que tu en dis, Sabrina ? on essaie ? L'homme ne manque pas d'attraits, c'est autre chose que nos chiffes molles arrogantes avec leurs complexes et leurs prétentions...

— Parle plus bas, Marti, siffla Sabrina. Arrête de le regarder et de minauder. Yennefer nous observe. Et surveille ton langage. Tu veux le séduire ? C'est de mauvais goût.

— Hmm ! tu as raison, reconnut Marti après réflexion. Et s'il s'avancait soudain et faisait lui-même une proposition ?

— Dans ce cas (Sabrina Glevissig lança au sorceleur un regard noir de rapace), j'accepterais sans hésiter, même si cela devait se passer sur une pierre.

— Et moi, ricana Marti, sur un hérisson, même.

Le regard fixé sur la nappe, le sorceleur cacha son air stupide derrière une feuille de salade et une crevette, infiniment heureux que la mutation de ses vaisseaux sanguins l'empêche de rougir.

— Sorceleur Geralt ?

Ce dernier avala sa crevette et se retourna. Un magicien aux traits

familiers sourit imperceptiblement en touchant les revers brodés de son justaucorps violet.

— Dorregaray de Vola. Nous nous connaissons, voyons. Nous nous sommes rencontrés...

— Je me souviens. Pardon, je ne t'avais pas reconnu tout de suite. Très heureux...

Le magicien sourit un peu plus franchement en enlevant deux coupes d'un plateau porté par un page.

— Je t'observe depuis un certain temps, dit-il en remettant l'une des coupes à Geralt. Tu as déclaré être heureux à tous ceux que Yennefer t'a présentés... Sournoserie ou manque de discernement ?

— Simple politesse.

— Envers eux ? dit Dorregaray en désignant les festoyeurs. Crois-moi, ils ne valent pas la peine qu'on se donne tant de mal. C'est une bande d'orgueilleux, de jaloux et de menteurs, ils n'apprécieront pas ta politesse et la prendront au contraire pour du sarcasme. Avec eux, sorceleur, il faut faire selon leur mode, être grossiers, arrogants, malpolis, alors seulement tu leur en imposeras. Tu boiras bien un peu de vin avec moi ?

— Le claret qu'on sert ici ? dit Geralt avec un aimable sourire. Avec la plus grande aversion. Mais si, toi, tu l'apprécies... je ferai un effort.

Sabrina et Marti, tendant l'oreille depuis leur table, pouffèrent bruyamment. Dorregaray les toisa toutes les deux d'un regard plein de mépris, il se retourna, choqua sa timbale contre la coupe du sorceleur et sourit, mais sincèrement cette fois.

— Un point pour toi, reconnut-il tranquillement. Tu apprends vite. Tudieu ! où donc as-tu acquis ce sens de l'humour, sorceleur ? sur les chemins où tu traînes toujours en quête de créatures en voie de disparition ? À ta santé. Tu vas rire, mais tu es l'un des rares dans cette salle à qui j'ai envie de proposer ce toast.

— Vraiment ? (Geralt avala une gorgée et fit délicatement claquer sa langue, se délectant de la saveur du vin.) En dépit du fait que je pratique l'abattage de créatures en voie de disparition ?

— Ne joue pas avec les mots ! (Le magicien le tapa amicalement sur l'épaule.) Le banquet vient tout juste de commencer. Quelques personnes encore vont sans doute te mettre le grappin dessus, économise donc tes ripostes sanglantes. Après, pour ce qui est de ton métier... Toi, au moins, tu es suffisamment modeste pour ne pas faire étalage de tes trophées. Mais regarde tout autour de toi. Vas-y franchement, fais fi des convenances, ils aiment qu'on leur prête attention.

Docilement, le sorceleur braqua son regard sur la poitrine de Sabrina Glevissig.

— Regarde ! (Dorregaray l'attrapa par la manche, lui montrant du doigt une magicienne qui passait près d'eux en faisant virevolter ses tulle.) Des souliers en peau de dragon des montagnes. Tu as remarqué ?

Geralt hocha la tête, hypocrite, car il avait vu uniquement ce que ne dissimulait pas la blouse en tulle transparente.

— Oh ! Voyez-vous ça, du cobra royal ! (Le magicien, infailible, identifiait les souliers successifs qui paraient dans la salle. La mode, qui avait relevé le bas des jupes d'un empan au-dessus de la cheville, lui facilitait la tâche.) Et là-bas... un iguane blanc. Une salamandre. Une wyvern. Un caïman à lunettes. Un basilic... Tous, jusqu'au dernier reptile, sont menacés d'extinction. Tudieu ! ne peut-on pas porter des chaussures en cuir de veau ou de porc ?

— Encore en train de parler de cuir, Dorregaray, comme d'habitude ? devina Filippa Eilhart en s'arrêtant près d'eux. De tannerie et de cordonnerie ? Quel sujet trivial et peu ragoûtant.

— Ce qui est peu ragoûtant pour l'un ne l'est pas pour d'autres, répondit, vexé et hautain, le magicien. Tu as de jolis appliqués sur ta robe, Filippa. Si je ne me trompe pas, c'est de l'hermine grise ? Très bon goût. Tu sais certainement qu'en raison de son beau pelage cette variété a été complètement exterminée il y a vingt ans ?

— Trente, rectifia Filippa en enfournant à la suite les dernières crevettes (celles que Geralt n'avait pas eu le temps de manger). Je sais, je sais, une espèce qui ressusciterait indubitablement si j'ordonnais à ma modiste de me coudre une robe avec des gerbes d'étope. J'ai pris cela en considération. Mais la couleur des étoupes n'était pas assortie au reste de ma tenue.

— Passons donc à l'autre table, de ce côté, proposa tranquillement le sorceleur. J'y ai vu pas mal de coupelles remplies de caviar noir. Et comme les esturgeons *Scaphirhynchus* ont aussi pratiquement disparu jusqu'au dernier, il faut se dépêcher.

— Du caviar en ta compagnie ? J'en rêvais ! (Battant des cils, Filippa plaça d'office son bras sous le coude de Geralt, et aussitôt une excitante odeur de cannelle et de nard parvint aux narines du sorceleur.) Allons-y sans tarder. Tu nous tiens compagnie, Dorregaray ? Non ? Eh bien, va ! et amuse-toi bien !

Le magicien renifla et se détourna. Sabrina Glevissig et sa camarade rousse le suivirent de leurs regards plus venimeux encore que ceux du cobra royal menacé d'extinction.

— Dorregaray, marmonna Filippa en se serrant sans la moindre gêne contre Geralt, espionne pour le compte du roi Ethaïn de Cidaris. Tiens-toi sur tes gardes. Ses reptiles et ses cuirs, c'est le prélude à l'interrogatoire. Quant à Sabrina Glevissig, elle tendait attentivement l'oreille...

— ... parce qu'elle espionne pour le compte d'Henselt de Kaedwen, acheva-t-il. Je sais, tu m'en avais parlé. Et cette rousse, sa copine ?

— Pas rousse, décolorée. Tu ne vois donc pas clair ? C'est Marti Sodergren.

— Pour qui espionne-t-elle ?

— Marti ? (Filippa éclata de rire et ses dents scintillèrent sous ses lèvres peintes en vif carmin.) Pour personne. Marti ne s'intéresse pas à la politique.

— C'est bouleversant. Je pensais que tout le monde ici espionnait.

— Beaucoup de monde, en effet. (La magicienne cligna des yeux.) Mais pas tous. Pas Marti Sodergren. Elle, c'est une guérisseuse. Et une nymphomane. Ah ! Tonnerre de Dieu, regarde ! Ils ont dévoré tout le caviar ! Jusqu'au dernier petit grain ! Ils ont léché la coupe ! Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Maintenant, dit Geralt en souriant innocemment, tu vas m'annoncer que quelque chose est suspendu dans l'air. Tu vas me dire que je dois laisser tomber ma neutralité et faire un choix. Tu vas me proposer un pari. Que ce pari puisse contenir ma récompense, je n'ose même pas y songer. Mais je sais ce que je devrai faire si je perds.

Filippa Eilhart garda longtemps le silence, sans baisser le regard.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle à voix basse. Dijkstra n'a pas pu résister. Il t'a fait une proposition. Je l'avais pourtant prévenu que tu méprisais les espions.

— Je ne les méprise pas. Je méprise l'espionnage. Et le mépris. Ne me propose aucun pari, Filippa. Bien sûr, moi aussi, je sens bien que quelque chose est suspendu dans l'air. Et alors ? Cela ne me concerne pas et n'est d'aucune importance pour moi.

— Tu m'as déjà dit ça un jour. À Oxenfurt.

— Je suis content que tu n'aies pas oublié. Tu te souviens aussi, je présume, des circonstances ?

— Précisément. Je ne t'avais pas dévoilé alors pour qui travaillait ce fameux Rience, ou quel que soit le nom qu'on lui donnait. Je lui ai permis de se sauver. Ah ! Comme tu étais en colère contre moi alors...

— C'est peu de le dire !

— Le temps est venu de faire mon *mea-culpa*. Demain, je te donnerai ce Rience. Ne m'interromps pas, ne fais pas cette tête. Ce n'est pas du tout un pari dans le style de celui de Dijkstra. C'est une promesse ; et moi, je tiens mes promesses. Non, pas de questions, s'il te plaît. Attends jusqu'à demain. Maintenant, en revanche, concentrons-nous sur le caviar et les menus ragots.

— Il n'y a pas de caviar.

— Un instant.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, agita la main et

marmonna une formule magique. Instantanément, le récipient en argent, incurvé en forme de poisson bondissant, se remplit de caviar d'esturgeon *Scaphirhynchus* menacé d'extinction. Le sorceleur sourit.

— On peut se rassasier avec de l'illusion ?

— Non. Mais elle permet d'apprécier tranquillement une saveur de snobinard. Goûte.

— Hmm... En effet... On dirait qu'il est meilleur que le vrai...

— Et il ne fait pas grossir, dit fièrement la magicienne en aspergeant de jus de citron une nouvelle et copieuse cuillerée de caviar. Puis-je te demander un verre de vin blanc ?

— À ton service. Filippa ?

— Je t'écoute.

— Il paraît que les convenances interdisent de jeter des sorts ici. Ne serait-il pas plus sage, par conséquent, de produire, plutôt que l'illusion du caviar, l'illusion de la saveur même ? La sensation elle-même ? Tu y arriverais, non ?

— Bien sûr que j'y arriverais. (Filippa Eilhart le regarda à travers le cristal de son verre.) La fabrication d'une telle formulation est plus simple que celle d'un fléau. Mais si nous n'avions que la sensation de la saveur, nous perdriions le côté agréable que procure l'acte. Le processus, les mouvements rituels qui l'accompagnent, les gestes. La conversation qui s'ajoute au processus, le contact des yeux... Je vais te faire rire avec une comparaison amusante, tu veux bien ?

— Je t'écoute et m'en réjouis à l'avance.

— Je saurais également reproduire par magie la sensation de l'orgasme.

Avant que le sorceleur ait retrouvé la parole, une magicienne, petite, menue, aux longs cheveux raides couleur paille, s'était approchée d'eux. Il la reconnut aussitôt : c'était celle aux chaussures en peau de dragon des montagnes dont la blouse de tulle vert ne masquait rien, pas même un menu détail tel qu'un grain de beauté sur son sein gauche.

— Excusez-moi, mais je dois interrompre votre petit flirt. Filippa, Radcliffe et Detmold te réclament pour une petite conversation. C'est urgent.

— Eh bien ! Puisqu'il en est ainsi, j'y vais. Bye, Geralt. Nous flirterons plus tard !

— Tiens tiens ! (La blonde le gratifia d'un regard.) Geralt ! Le sorceleur dont Yennefer est devenue dingue ! Je t'ai observé et je me suis creusé la tête en me demandant qui donc tu pouvais bien être. Ça m'a beaucoup tourmentée !

— Je connais ce genre de tourments, répondit-il en souriant amicalement. Je l'éprouve précisément en cet instant.

— Pardon pour ce faux pas. Je suis Keira Metz. Oh ! du caviar !

— Fais attention, c'est une illusion.

— Diable ! Tu as raison ! (La magicienne laissa tomber sa cuillère comme s'il s'était agi d'une queue de scorpion noir.) Qui a été suffisamment impudent... Toi ? Tu sais provoquer des illusions de quatrième niveau ? Toi ?

— Exact, mentit-il sans cesser de sourire. Je suis un maître de la magie, je me fais passer pour un sorcelleur pour préserver mon incognito. Crois-tu que Yennefer s'intéresserait à un simple sorcelleur ?

Keira Metz le regarda droit dans les yeux, puis elle fit la grimace.

Elle portait au cou un médaillon en argent, en forme de croix d'ankh, serti de zircons.

— Un peu de vin, peut-être ? proposa-t-il pour mettre un terme au silence embarrassant. (Il craignait que sa plaisanterie ait été mal interprétée.)

— Non merci... collègue maître, dit Keira d'un ton glacial. Je ne bois pas. Je ne peux pas. J'envisage de tomber enceinte cette nuit.

— De qui ? demanda en s'approchant l'amie de Sabrina Glevissig, la fausse rousse vêtue d'une petite blouse transparente de georgette blanche, décorée d'appliqués ingénieusement placés. De qui ? répéta-t-elle, faisant innocemment battre ses longs cils.

Keira se retourna et la toisa de la tête aux pieds, de son diadème en perles à ses souliers en iguane blanc.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien. Curiosité professionnelle. Tu ne me présentes pas à ton compagnon, le célèbre Geralt de Riv ?

— Avec déplaisir. Mais je sais que tu ne t'en laisseras pas conter. Geralt, voici Marti Sodergren, qui est guérisseuse. Sa spécialité, ce sont les aphrodisiaques.

— Faut-il vraiment parler affaires ? Oh ! Vous m'avez laissé un peu de caviar ! Comme c'est aimable à vous.

— Attention ! dirent en chœur Keira et le sorcelleur. C'est une illusion.

— Effectivement ! (Marti Sodergren se pencha, plissa son nez ; après quoi elle se saisit d'un verre, et regarda la trace de rouge à lèvres couleur carmin sur le rebord.) Filippa Eilhart, mais bien sûr ! Qui d'autre aurait osé faire preuve d'une telle impudence ! Horrible vipère. Savez-vous qu'elle espionne pour le compte de Vizimir de Rédanie ?

— Et est-ce une nymphomane ? osa le sorcelleur.

Marti et Keira explosèrent en même temps.

— Y comptais-tu lorsque tu flirtais avec elle et lui faisais la cour ? demanda la guérisseuse. Si c'est cela, sache que quelqu'un t'a méchamment dupé. Depuis un certain temps, Filippa a cessé de goûter les hommes.



— Mais peut-être es-tu une femme ? (Keira Metz tordit ses lèvres brillantes en une moue provocante.) Tu fais peut-être semblant d'être un homme, collègue maître de la magie ? Pour préserver ton incognito ? Tu sais, Marti, il m'a avoué à l'instant qu'il aimait faire semblant.

— Il aime et il sait faire semblant, sourit méchamment Marti. N'est-ce pas, Geralt ? Je t'ai vu il n'y a pas si longtemps faire mine d'avoir une mauvaise ouïe et de ne pas connaître le Langage ancien.

— Il a une multitude de défauts, dit froidement Yennefer en s'approchant et en saisissant impérieusement le sorcelleur par le bras. Pour ainsi dire, il n'a quasiment que des défauts. Vous perdez votre temps, les filles.

— Ça m'en a tout l'air, acquiesça Marti Sodergren, qui affichait toujours son mauvais sourire. Nous vous souhaitons donc un agréable amusement. Viens, Keira, allons boire quelque chose... de non alcoolisé. Peut-être vais-je me décider moi aussi à tenter l'aventure cette nuit ?

— Ouf ! souffla Geralt quand elles furent parties, juste à temps, Yen. Je te remercie.

— Tu me remercies ? Vraiment ? J'en doute. Dans cette salle, il y a exactement onze femmes qui se pavanent en montrant leurs tétons sous leurs blouses transparentes. Je te laisse une demi-heure, et je te surprends en conversation avec deux d'entre elles... (Yennefer s'interrompt, et regarda les récipients en forme de poisson) et en train de manger une illusion de caviar, ajouta-t-elle. Mon pauvre Geralt ! Viens. C'est le moment de te présenter quelques personnes qui valent la peine d'être connues.

— Est-ce que l'une de ces personnes est Vilgefortz ?

— C'est curieux que tu parles précisément de lui. (La magicienne cligna des yeux.) Oui, c'est Vilgefortz qui souhaite faire ta connaissance et bavarder avec toi. Je te préviens, la conversation pourra te sembler banale et légère, mais ne t'y trompe pas. Vilgefortz, c'est un joueur averti, formidablement intelligent. Je ne sais pas ce qu'il attend de toi, mais sois vigilant.

— Je n'y manquerai pas, soupira-t-il. Mais je ne crois pas que ton joueur averti soit en état de me surprendre. Pas après ce que je viens d'endurer. Des espions se sont jetés sur moi, des reptiles en voie de disparition et des hermines me sont tombés dessus. On m'a donné à manger du caviar qui n'existait pas. Des nymphomanes qui ne goûtaient pas les hommes ont mis en doute ma virilité, menacé de me violer sur un hérisson, m'ont mis la pression en parlant de grossesse, et même, tiens ! d'orgasme, d'un genre qui ne nécessite pas de recourir aux gestes rituels. Brrr...

— Tu as bu ?

— Un soupçon de vin blanc de Cidaris. Mais il contenait sans doute un aphrodisiaque... Yen ? Est-ce qu'après la conversation avec ce Vilgefortz nous rentrerons à Loxia ?

— Nous ne rentrerons pas à Loxia.

— Pardon ?

— Je veux passer la nuit à Aretuza. Avec toi. Un aphrodisiaque, dis-tu ? Dans le vin ? Intéressant...

\* \* \*

— Ah ! mon Dieu ! soupira Yennefer en s'étirant et en venant coller sa cuisse contre celle du sorceleur. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas fait l'amour... Terriblement longtemps.

Geralt désentortilla ses doigts des boucles de la magicienne sans faire de commentaires. Premièrement, une telle affirmation pouvait être une provocation, et il craignait l'uppercut qui se cachait peut-être derrière l'appât. Deuxièmement, il ne tenait pas à effacer par des mots le goût de la volupté qu'il avait toujours sur les lèvres.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait l'amour avec un homme m'ayant déclaré qu'il m'aimait, et auquel j'avais moi aussi déclaré mon amour, ronronna-t-elle au bout d'un instant, quand il fut clair désormais que le sorceleur ne mordrait pas à l'hameçon. J'avais oublié ce que l'on ressentait alors. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle s'étira plus fort encore et tendit les bras en saisissant des deux mains les coins de son oreiller ; ses seins éclairés par les reflets de la lune prirent alors une forme qui interpella le sorceleur, et un frisson le parcourut dans le bas du dos. Il l'enlaça ; tous deux restèrent allongés, immobiles. Ils devaient s'apaiser, se calmer peu à peu.

Derrière la fenêtre de la petite chambre, on entendait le vacarme des cigales, ainsi que des voix et des rires lointains, étouffés, qui attestaient que le banquet se poursuivait encore malgré l'heure assez tardive.

— Geralt ?

— Oui, Yen ?

— Raconte.

— La conversation avec Vilgefortz ? Maintenant ? Je te la raconterai demain matin.

— Maintenant, s'il te plaît.

Il regardait le petit secrétaire dans le coin de la chambre. Des livres y étaient posés, ainsi que des albums et d'autres objets que l'adepte transférée momentanément à Loxia n'avait pas emmenés avec elle. Pieusement appuyée contre les livres, il y avait une petite poupée de chiffon, toute ronde, qui portait une robe à volants terriblement froissée ; sa jeune propriétaire, sans doute, avait souvent dû la serrer

dans ses bras. *Elle n'a pas emporté sa poupée*, se dit-il, *pour ne pas être exposée à la risée de ses camarades dans le dortoir commun. Elle n'a pas emporté sa poupée. Et maintenant, sûrement, elle n'arrive pas à s'endormir sans elle.*

La poupée l'observait de ses yeux en boutons. Il détourna le regard.

Lorsque Yennefer l'avait présenté au Chapitre, il avait observé attentivement l'élite des magiciens. Hen Gedymdeith ne lui avait accordé qu'un bref regard fatigué – on voyait que le banquet avait eu le temps, déjà, de lasser et d'épuiser l'ancêtre. Artaud Terranova, dont le regard n'avait cessé de passer du sorceleur à Yennefer, s'était incliné avec une grimace équivoque, mais, devant la réaction de ses pairs, il était redevenu sérieux sur-le-champ. Les yeux d'elfes de Francesca Findabair étaient d'un bleu insondable et aussi durs que du verre. Quand il fut présenté à la Pâquerette des vallées, elle sourit. Ce sourire, certes infiniment charmant, troubla le sorceleur par la menace qu'il contenait. Tissaia de Vries, elle, en apparence accaparée par le réajustement constant de ses manchettes et de ses bijoux, le gratifia d'un sourire au moment des présentations, bien moins charmant, certes, mais bien plus sincère. Et c'est elle qui engagea aussitôt la conversation, en évoquant devant ses pairs l'un des nobles actes dont lui, le sorceleur, était l'auteur, acte dont, entre parenthèses, il ne se souvenait pas et dont il soupçonnait qu'il avait été inventé de toutes pièces par la magicienne.

Ce fut à ce moment-là que Vilgefoltz se joignit à la conversation. Vilgefoltz de Roggeveen, un magicien à l'allure imposante, aux traits nobles et beaux, à la voix pure et honnête. Geralt savait que l'on pouvait s'attendre à tout de la part d'un individu d'une telle envergure.

Ils avaient parlé brièvement, sentant sur eux des regards remplis d'inquiétude. Le sorceleur était observé par Yennefer ; Vilgefoltz, par une jeune magicienne aux jolis yeux qui tentait sans cesse de masquer le bas de son visage derrière un éventail. Ils avaient échangé quelques remarques d'usage, après quoi Vilgefoltz avait proposé au sorceleur de poursuivre la conversation dans le cadre d'un cercle plus restreint. Geralt avait eu l'impression que seule Tissaia de Vries avait été étonnée par cette proposition.

— Tu t'es endormi, Geralt ? (Le grognement de Yennefer l'arracha à ses réflexions.) Tu devais me parler de votre conversation.

La poupée du secrétaire continuait à fixer Geralt de ses yeux en boutons. Il détourna les yeux.

— Dès que nous sommes entrés dans la galerie, commença-t-il après un instant, cette jeune fille au visage étrange...

— Lydia van Bredevoort. L'assistante de Vilgefoltz.

— Oui, c'est vrai, tu me l'avais dit. Une personne sans importance. Ainsi donc, quand nous sommes entrés dans la galerie, ladite personne sans importance s'est arrêtée, a regardé Vilgefortz et lui a demandé quelque chose. Par télépathie.

— Ce n'était pas un manque de tact. Lydia ne peut pas se servir de sa voix.

— C'est ce que je me suis dit. Parce que Vilgefortz n'a pas eu recours à la télépathie. Il lui a répondu de vive voix...

\* \* \*

— Oui, Lydia, c'est une bonne idée, répondit Vilgefortz. Nous allons faire un tour dans la Galerie de la Gloire. Tu auras ainsi l'occasion d'avoir un aperçu de l'histoire de la magie, Geralt de Riv. Je ne doute pas que tu connaisses le sujet, mais tu auras là la possibilité de faire connaissance avec son histoire de visu. Si tu es amateur de peinture, ne sois pas effrayé. La majorité des tableaux sont l'œuvre d'étudiantes enthousiastes d'Aretuza. Lydia, sois gentille et éclaire un peu les ténèbres qui règnent ici.

Lydia van Bredevoort agita les mains en l'air, et le couloir s'éclaircit aussitôt.

Le premier tableau représentait un navire de l'Antiquité, ballotté par des tourbillons entre les récifs saillants au milieu des brisants. À la proue du bateau, un homme en blanc se tenait debout, la tête entourée d'une auréole lumineuse.

— Le premier débarquement, devina le sorcelleur.

— En effet, confirma Vilgefortz. Le Bateau des Exilés. On y voit Jan Bekker soumettre la Force à sa volonté. Il apaise les vagues et démontre que la magie ne doit surtout pas être mauvaise et destructrice, et qu'elle peut aussi sauver des vies.

— Cet événement a réellement eu lieu ?

— J'en doute, dit le magicien en souriant. Il est plus vraisemblable que, du temps du premier voyage et du premier débarquement, Bekker, ainsi que d'autres, aient vomi leur bile, penchés par-dessus bord. Ce n'est qu'après le débarquement, qui, par le plus grand des hasards, se révéla chanceux, que Bekker réussit à prendre le pouvoir. Allons un peu plus loin. Là, tu vois de nouveau Jan Bekker qui force l'eau à jaillir du rocher à l'endroit de la fondation du premier village. Et ici, regarde, entouré de colons agenouillés, Bekker chasse les nuages et retient l'orage pour épargner la moisson.

— Et là ? Quel événement représente ce tableau ?

— La reconnaissance des Élus. Bekker et Giambattista soumettent les enfants des colons nouvellement arrivés au test magique, pour découvrir la Source. Les enfants sélectionnés seront retirés à leurs

parents et emmenés à Mirthe, le premier siège des sorciers. Il s'agit là d'un véritable moment historique. Comme tu le vois, tous les enfants sont effarouchés ; seule cette brunette espiègle au sourire confiant tend la main vers Giambattista. C'est Agnès de Glanville, qui, par la suite, deviendra célèbre – elle est la première femme à être devenue magicienne. Cette femme derrière elle, un peu triste, c'est sa mère.

— Et cette scène collective ?

— Il s'agit de l'union de Novigrad. Bekker, Giambattista et Monck concluent un compromis avec les autorités, les prêtres et les druides. Une sorte de pacte de non-agression garantissant la séparation de la magie et de l'État. C'est d'un démodé terrible. Allons plus loin. Tiens, ici nous voyons Geoffrey Monck en route pour le mont Pontar, qui s'appelait encore à l'époque Aevon y Pont ar Gwennelen, « la rivière des Ponts d'albâtre ». Monck navigua jusqu'à Loc Muinne pour inciter les elfes qui y vivaient à accueillir la Source, un groupe d'enfants qui devaient être éduqués par des mages elfiques. Tu seras peut-être surpris d'apprendre que parmi ces enfants se trouvait un petit garçon qu'on appellera plus tard Gerhart d'Aelle. Tu viens de faire sa connaissance. Aujourd'hui, ce petit garçon est devenu grand et s'appelle Hen Gedymdeith.

— Ici, dit le sorceleur en jetant un coup d'œil au magicien, on s'attendrait presque à voir des scènes de bataille. Car, quelques années après l'expédition couronnée de succès de Monck, les armées du maréchal Raupennecki de Tretogor ont perpétré le carnage de Loc Muinne et d'Est Haemlet, tuant tous les elfes sans tenir compte de leur âge ni de leur sexe. La guerre a commencé, et elle s'est terminée par le massacre de Shaerrawedd.

— Étant donné ton imposante connaissance de l'Histoire, dit Vilgefoltz avec un nouveau sourire, tu sais cependant qu'aucun des nombreux magiciens ne prit part à ces guerres. Ce thème n'a donc inspiré aucun tableau approprié à aucune adepte. Allons plus loin.

— Je te suis. Et cette toile, là, quel événement représente-t-elle ? Ah ! oui, je sais. C'est Raffard le Blanc qui réconcilie les rois brouillés et met un terme à la guerre de Six Ans. Ah ! Et ici, nous voyons Raffard en train de refuser la couronne. Un beau geste, noble.

— C'est ce que tu penses ? dit Vilgefoltz en faisant la moue. Eh bien, en tout cas, c'est un geste qui a fait office de précédent. Raffard a tout de même accepté le poste de Premier Conseiller et, dans la pratique, c'est lui qui gouvernait puisque le roi était débile.

— La Galerie de la Gloire, marmonna le sorceleur en s'avançant vers le tableau suivant... Et qu'avons-nous ici ?

— L'instant historique de la convocation du premier Chapitre et le décret des Lois. En partant de la gauche : Herbert Stammelford, Aurora Henson, Iyo Richert, Agnès de Glanville, Geoffrey Monck et

Radmir de Tor Carnedd. Pour être franc, cet événement-là mériterait aussi d'être complété par un tableau de bataille. En effet, ceux qui ne voulaient pas reconnaître le Chapitre ni se soumettre aux Lois ont très vite été éliminés au cours d'une guerre brutale. Raffard le Blanc en tête. Mais cela, les traités historiques le passent sous silence afin de ne pas nuire à la beauté de la légende.

— Et ici ? Hum... Oui, ce tableau a sans doute été peint par une adepte. Très jeune, qui plus est...

— Sans aucun doute. C'est d'ailleurs une allégorie. Je l'appellerais l'allégorie de la Féminité triomphante. L'Air, l'Eau, la Terre et le Feu. Et quatre célèbres magiciennes, maîtresses dans le maniement des forces de ces éléments : Agnès de Glanville, Aurora Henson, Nina Fioravanti et Klara Larissa de Winter. Regarde la toile suivante, très réussie. Là aussi, tu vois Klara Larissa : elle procède à l'inauguration de l'école pour jeunes filles. Le bâtiment où nous nous trouvons justement. Et ces portraits, ce sont ceux des anciennes élèves, devenues célèbres, d'Aretuza. C'est la longue histoire de la Féminité triomphante et de la progressive féminisation de la profession : Yanna de Murivel, Nora Wagner, sa sœur Augusta, Jade Glevissig, Leticia Charbonneau, Ilona Laux-Antille, Carla Demetia Crest, Violenta Suarez, April Wenhaver... Et la seule encore en vie : Tissaia de Vries...

Ils continuèrent. La soie de la robe de Lydia van Bredevoort chuchotait soyeusement, porteuse d'un secret menaçant.

— Et ça ? (Geralt s'arrêta.) C'est quoi, cette scène horrible ?

— Le martyr du mage Radmir, écorché vif du temps de la rébellion de Falka. Dans le fond, c'est la cité de Mirthe, que Falka avait ordonné de réduire en cendres, en proie aux flammes.

— Ce pour quoi Falka fut elle-même brûlée vive peu de temps après. Sur un bûcher.

— C'est un fait universellement connu. Aujourd'hui encore, les enfants de Témérie et de Rédanie s'amuse à brûler des poupées à l'effigie de Falka à la veille de Saovine. Faisons demi-tour pour que tu puisses regarder l'autre partie de la galerie... Je vois que tu as envie de me demander quelque chose. Je t'écoute.

— La chronologie m'étonne. Je sais comment fonctionnent les élixirs de jeunesse, ça va de soi, mais voir sur un même tableau des personnes en vie auprès de personnes mortes depuis longtemps...

— En d'autres termes, tu t'étonnes d'avoir rencontré Hen Gedymdeith et Tissaia de Vries au banquet, alors que Bekker, Agnès de Glanville, Stammelford ou Nina Fioravanti ne sont pas parmi nous, n'est-ce pas ?

— Non. Je sais que vous n'êtes pas immortels...

— Qu'est-ce que la mort ? l'interrompit Vilgefortz. Selon toi ?

— La fin.

— La fin de quoi ?

— De l'existence... La philosophie s'est invitée dans la conversation, on dirait !

— La Nature ne connaît pas la notion de philosophie, Geralt de Riv. On a coutume d'appeler philosophie les tentatives pitoyables et risibles des hommes pour comprendre la Nature. Les résultats de ces tentatives échappent aussi à la philosophie. C'est comme si une betterave revendiquait les raisons et les conséquences de son existence et donnait au fruit de ses réflexions un titre ronflant comme « Conflit mystérieux et éternel de la Bulbe et de la Fane », et qu'elle considère la pluie comme une force productive insondable. Nous autres, sorciers, ne perdons pas de temps à sonder ce qu'est la Nature. Nous, nous savons ce qu'elle est, parce que nous sommes nous-mêmes la Nature. Tu me suis ?

— Je m'y efforce, mais parle plus lentement, s'il te plaît. Tu t'adresses à une betterave, ne l'oublie pas.

— T'es-tu déjà interrogé sur ce qui s'était passé lorsque Bekker contraignit l'eau à jaillir du rocher ? En termes très simples : Bekker dompta le Pouvoir. Il imposa à l'élément la soumission. Il avait assujéti la Nature, il en était devenu le maître... Quelle est ta relation aux femmes, Geralt ?

— Pardon ?

Lydia van Bredevoort se retourna dans un bruissement de soie, figée dans l'attente. Geralt vit qu'elle tenait sous son bras une toile emballée. Il ignorait totalement d'où provenait cette toile : l'instant d'avant, Lydia n'avait rien entre les mains. L'amulette qu'il portait au cou vibra légèrement.

Vilgefortz sourit.

— Je t'ai demandé, rappela-t-il, quel était ton point de vue sur les relations entre hommes et femmes.

— Sur quel aspect, précisément, de cette relation ?

— À ton avis, peut-on soumettre une femme à l'obéissance ? Je parle des vraies femmes, naturellement, pas des petites femelles. Peut-on maîtriser une véritable femme ? La dominer ? Faire en sorte qu'elle se soumette à notre volonté ? Et, si oui, de quelle manière ? Réponds.

\* \* \*

Les yeux en boutons de la poupée de chiffon demeuraient fixes, immobiles. Yennefer détourna le regard.

— Tu as répondu ?

— J'ai répondu.

La main gauche de la magicienne se resserra sur le coude de Geralt, tandis que sa main droite agrippait ses doigts, posés sur sa

poitrine.

— De quelle manière ?

— Tu le sais bien.

\* \* \*

— Tu as compris, dit Vilgefortz un instant plus tard. Et ce depuis le début, sans doute. Tu comprendras aussi par conséquent que si les notions de volonté et de soumission, de commandement et d'obéissance, de seigneur et d'esclave venaient à disparaître, on atteindrait alors l'unité. La communauté, la fusion en une seule entité. Une pénétration réciproque. Et lorsqu'une telle chose arrive, la mort ne compte plus. Là-bas dans la salle du banquet, Jan Bekker, qui fut l'eau jaillissant de la roche, est présent. Dire que Jan Bekker est mort, c'est comme si l'on affirmait que l'eau n'est plus. Regarde cette toile.

Geralt obéit.

— Elle est particulièrement belle, dit-il après un instant. (Et il sentit aussitôt son médaillon de sorceleur vibrer légèrement.)

— Lydia, dit Vilgefortz en souriant, te remercie pour ta considération. Et moi, je te félicite pour ton goût. Cette toile représente la rencontre de Cregennan de Lod et de Lara Dorren aep Shiadhal, les amants légendaires, séparés et détruits par le temps du Mépris. Lui était un magicien, elle, une elfe, de l'élite Aen Saevherne, autrement dit, les Érudits. Ce qui aurait pu être le début d'une réconciliation s'est mué en tragédie.

— Je connais cette histoire. J'ai toujours cru que c'était une fable. Que s'est-il passé en réalité ?

— Cela, dit le magicien en redevenant sérieux, personne ne le sait. Ou plutôt presque personne. Lydia, accroche ton tableau ici, à côté. Geralt, admire la nouvelle œuvre née sous le pinceau de Lydia. C'est le portrait de Dorren aep Shiadhal, réalisé sur la base d'une miniature antique.

— Félicitations. (Le sorceleur s'inclina devant Lydia van Bredevoort ; sa voix n'avait même pas tremblé.) C'est un véritable chef-d'œuvre.

Sa voix n'avait pas tremblé alors que, du haut de son portrait, Lara Dorren aep Shiadhal continuait à le regarder avec les yeux de Ciri.

\* \* \*

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Lydia est restée dans la galerie. Vilgefortz et moi sommes sortis sur la terrasse. Et il s'est joué de moi, à mes dépens.



— Par ici, Geralt, tu veux bien ? Ne marche que sur les dalles sombres, s'il te plaît.

En bas, la mer bruissait ; l'île de Thanedd se dressait au milieu de l'écume blanche. Les vagues venaient se briser contre la muraille de Loxia qui se trouvait précisément au-dessous d'eux. Loxia brillait de mille lumières, de même qu'Aretuza. Le bloc de pierre de Garstang, en revanche, était noir et désert.

— Demain, dit le sorcier en suivant le regard du sorceleur, les membres du Chapitre et du Conseil revêtiront leurs costumes traditionnels – manteaux noirs à traîne et chapeaux pointus – que tu connais par le biais des estampes de l'Antiquité. Nous serons aussi armés de longues baguettes magiques et de sceptres, ressemblant ainsi aux sorciers et aux sorcières qui font peur aux enfants. C'est la tradition. En compagnie de plusieurs autres délégués, nous nous rendrons là-haut, sur Garstang. Nous y siégerons, dans une salle spécialement préparée à cet effet. Les autres attendront à Aretuza notre retour et nos décisions.

— Les délibérations à Garstang en cercle restreint, c'est aussi la tradition ?

— Et comment ! Une longue tradition, adoptée pour des raisons pratiques. Il est arrivé que les délibérations des magiciens soient orageuses et qu'on en vienne à échanger nos points de vue de manière assez vive. Au cours de l'un de ces échanges, une boule de feu a endommagé la coiffe et la robe de Nina Fioravanti. Nina, qui y avait consacré un an de travail, enveloppa la muraille de Garstang d'une aura à la force invraisemblable et d'un blocus antimagique. Depuis ce temps-là, aucune incantation ne peut agir à Garstang et les discussions se passent plus sereinement. Surtout quand on n'oublie pas de retirer leurs couteaux aux intervenants.

— Je comprends. Et cette tour solitaire, au-dessus de Garstang, tout en haut, qu'est-ce que c'est ? Un nouvel édifice ?

— C'est Tor Lara, la tour de la Mouette. Une ruine. Est-elle importante ? Vraisemblablement, oui.

— Vraisemblablement ?

Le magicien s'appuya contre la balustrade.

— Selon les informations elfiques, Tor Lara serait reliée par un portail à la mystérieuse Tor Zireael, qu'on n'a toujours pas retrouvée. La tour de l'Hirondelle.

— Serait ? Vous n'avez pas réussi à découvrir ce portail ? Je n'en crois rien.

— Tu fais bien. Nous avons découvert le portail, mais il a fallu le

bloquer. Il y eut des protestations, tous brûlaient d'envie d'y faire des expérimentations, chacun souhaitait accéder à la célébrité en tant qu'explorateur de Tor Zireael, le siège mythique des mages et des sages elfiques. Le portail est néanmoins irréversiblement corrompu et ses acheminements sont chaotiques. Il y eut des victimes, aussi l'a-t-on bloqué. Allons-y, Geralt, il commence à faire froid. Ne pose tes pieds que sur les dalles sombres.

— Pourquoi seulement sur les dalles sombres ?

— Ces bâtisses sont en ruine. L'humidité, l'érosion, les vents forts, le sel dans l'air, tout ça agit de manière catastrophique sur la muraille. Les travaux coûteraient trop cher, nous utilisons donc l'illusion. Le prestige, tu comprends.

— Pas complètement.

Le magicien agita la main et la terrasse disparut. Ils se tenaient au-dessus du précipice, au-dessus d'un gouffre dont le fond était hérissé de rochers aux dents saillantes couvertes d'écume. Ils se tenaient sur une bande très étroite de dalles sombres, déployées en forme de trapèze entre le perron d'Aretuza et le pilier qui soutenait la terrasse.

Geralt maintint son équilibre à grand-peine. S'il avait été un homme ordinaire, et non un sorcier, il n'y serait pas parvenu. Mais même lui se laissa surprendre. Son mouvement violent ne put échapper à l'attention du magicien, et des changements avaient dû survenir aussi sur son visage. Le vent le faisait osciller sur la passerelle étroite, le précipice l'attirait par le sinistre bruissement des vagues.

— Tu as peur de la mort, constata Vilgefortz avec un sourire. Malgré toutes tes déclarations, elle te fait peur.

\* \* \*

La poupée de chiffon les regardait toujours de ses yeux en boutons.

— Il t'a eu, grommela Yennefer en se serrant contre le sorcier. Il n'y avait pas de danger, il avait certainement assuré ta sécurité ainsi que la sienne par un champ de lévitation. Il n'aurait pas pris ce risque... Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous sommes passés dans une autre aile d'Aretuza. Il m'a emmené dans une grande pièce, vraisemblablement le cabinet de l'une des chargées de cours, peut-être même celui de la rectrice. Nous nous sommes assis à une table sur laquelle était posé un sablier. Le sable s'écoulait tranquillement. J'ai senti l'odeur des parfums de Lydia, je savais qu'elle était dans la pièce devant nous...

— Et Vilgefortz ?

— Il m'a posé une question.

— Pourquoi n'es-tu pas devenu magicien, Geralt ? L'Art ne t'a-t-il jamais attiré ? Sois sincère.

— D'accord. Si, l'art m'a attiré.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas suivi ton penchant ?

— J'ai estimé qu'il était plus sage de me laisser guider par la voix de la raison.

— C'est-à-dire ?

— Mes années de travail en tant que sorcier m'ont appris une chose : « À chacun selon ses moyens. » Tu sais, Vilgefortz, j'ai connu jadis un lutin qui, enfant, rêvait de devenir elfe. Qu'en penses-tu, le serait-il devenu s'il avait suivi la voix de son penchant ?

— C'était censé être une comparaison ? un parallèle ? Dans ce cas, c'est tombé à côté. Il était impossible que le lutin réalise son rêve. Sa mère n'était pas une elfe.

Geralt resta silencieux un long moment.

— Ça y est, j'y suis, dit-il enfin. J'aurais dû m'en douter. Tu as fouillé un peu dans ma biographie. Peux-tu m'avouer dans quel dessein ?

— Peut-être, dit le magicien avec un léger sourire, rêvé-je d'un tableau dans la Galerie de la Gloire ? Nous deux, attablés, et, sur la plaque de cuivre, l'inscription « Vilgefortz de Roggeveen conclut un pacte avec Geralt de Riv ».

— Ce serait une allégorie, dit le sorcier. Dont le titre serait : « Le Savoir triomphe de l'Ignorance ». Je préférerais un tableau plus réaliste, intitulé « Vilgefortz explique à Geralt son plan ».

Le magicien joignit ses doigts à hauteur de sa bouche.

— N'est-ce pas évident ?

— Non.

— As-tu oublié ? Le tableau dont je rêve est suspendu dans la Galerie de la Gloire, les générations futures le regardent, elles savent parfaitement de quoi il s'agit, quel événement est représenté sur ce barbouillage. Sur la toile, les figures peintes de Vilgefortz et de Geralt s'entendent et concluent un accord au terme duquel le sorcier, suivant non pas la voix de je ne sais quel courant ou penchant mais plutôt celle d'une véritable vocation, entrera enfin dans le cercle des magiciens, mettant fin à l'existence, peu raisonnable et sans avenir, qu'il menait jusque-là.

— Et dire que, très récemment encore, reprit le sorcier après un long moment de silence, j'imaginais que plus rien ne pouvait me surprendre. Crois-moi, Vilgefortz, je penserai longtemps à ce banquet et à ces événements féériques. Assurément, cela mérite un tableau.

Avec en titre : « Geralt quitte l'île de Thanedd, hilare ».

— Je t'ai mal compris, alors. (Le magicien se pencha légèrement.) Je me suis égaré dans la grandiloquence, abondamment ponctuée de mots choisis, de ta déclaration.

— Les raisons de ton incompréhension sont pour moi claires : nous sommes trop différents pour nous entendre. Tu es un puissant magicien du Chapitre, qui est parvenu à l'unité avec la Nature. Moi, je suis un vagabond, un sorceleur, un mutant, qui va de par le monde et qui, pour de l'argent, achève les monstres...

— La grandiloquence fait maintenant place aux clichés, l'interrompt le magicien.

— Nous sommes trop différents. (Geralt ne se laissa pas déstabiliser.) Et le fait, sans importance, que ma mère ait d'aventure été une magicienne, ne parviendra pas à effacer cette différence. À propos, par simple curiosité, qui était ta mère ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit tranquillement Vilgefortz.

Le sorceleur se tut immédiatement.

— Les druides du Cercle de Kovir, reprit le magicien un instant plus tard, m'ont trouvé dans le caniveau à Lan Exeter. Ils m'ont ramassé, m'ont élevé. Pour être druide, cela va sans dire. Tu sais ce qu'est un druide ? C'est une espèce de mutant, de vagabond, qui va de par le monde et s'incline face au saint chêne.

Le sorceleur se taisait.

— Et puis, poursuivit Vilgefortz, au cours de quelque rituel druidique, mes capacités ont éclaté au grand jour. Capacités qui, de toute évidence et de manière indubitable, ont permis de déterminer ma généalogie. Deux êtres, par accident apparemment, m'avaient enfanté, et l'un d'entre eux au moins était un magicien.

Geralt se taisait.

— Celui qui a découvert mes modestes talents était effectivement un magicien, rencontré par hasard, poursuivit tranquillement Vilgefortz. Et ce même magicien m'a accordé une grande faveur : il m'a offert une éducation et la possibilité de me perfectionner, avec, en perspective, l'entrée dans la Confrérie des magiciens.

— Et toi, dit le sorceleur d'une voix sourde, tu as accepté sa proposition.

— Non. (La voix de Vilgefortz devenait de plus en plus froide et désagréable.) Je l'ai rejetée de manière désobligeante, et même ignoble. J'ai déversé sur le vioque toute ma colère. Je voulais qu'il se sente coupable, lui et toute sa Confrérie magique. Coupable, bien entendu, du caniveau de Lan Exeter, coupable du fait qu'un ou deux vauriens de magiciens, des crapules dénuées de cœur et de sentiments humains, m'aient jeté dans le ruisseau après ma naissance, au lieu de s'abstenir de me mettre au monde. Le magicien, cela va de soi, n'a ni

compris ni accepté ce que je lui dis alors. Il s'est contenté de hausser les épaules et de s'en aller au loin, se laissant ainsi marquer, lui et l'ensemble de ses compagnons d'armes, du sceau des fils de pute insensibles et arrogants, dignes du plus grand des mépris.

Geralt se taisait.

— J'en avais cordialement assez des druides, dit Vilgefortz. J'ai donc laissé tomber la sainte chênaie et je suis parti à la découverte du monde. J'ai fait diverses choses. De certaines d'entre elles, j'ai honte, encore aujourd'hui. Finalement, je suis devenu mercenaire. Comme tu peux t'en douter, mon histoire s'est déroulée selon le schéma classique. Soldat victorieux, soldat défait, maraudeur, pillard, violeur, meurtrier, et enfin fugitif se terrant au bout du monde pour échapper à la corde. Je me suis sauvé jusqu'au bout du monde. Et là-bas, j'ai connu une femme. Une magicienne.

— Fais attention, murmura le sorceleur, et ses yeux s'étrécirent. Fais attention, Vilgefortz, à ce que ton désir de vouloir à tout prix trouver des similitudes entre toi et moi ne t'emmène pas trop loin.

— Les similitudes s'arrêtent là, répondit le magicien sans baisser le regard. Car moi je n'ai pas réussi à me débrouiller avec les sentiments que j'éprouvais pour cette femme. Et puis, ses sentiments à elle, je n'ai pas su les comprendre ; elle n'a d'ailleurs guère essayé de m'y aider. Je l'ai quittée. Parce qu'elle était polyandre, arrogante, méchante, insensible et froide. Parce que la dominer était impossible, et sa domination à elle était humiliante. Je l'ai quittée, car je savais qu'elle s'intéressait à moi uniquement parce que mon intelligence, ma personnalité et mon mystère fascinant masquaient le fait que je n'étais pas un magicien. Or elle n'avait pour habitude d'honorer de plus d'une nuit que les seuls magiciens. Je l'ai quittée parce que... parce qu'elle était comme ma mère. J'ai soudainement compris que ce que je ressentais pour elle n'était pas du tout de l'amour, mais un sentiment infiniment plus complexe, plus puissant, mais difficile à définir : un mélange de frayeur, de regret, de rage, de remords et un besoin d'expiation, un sentiment de culpabilité, d'injustice et de perte, un besoin pervers de souffrance et de pénitence. Ce que je ressentais pour cette femme, c'était de la haine.

Geralt se taisait. Vilgefortz regarda de côté.

— Je l'ai quittée, reprit-il après un instant. Et je ne pouvais plus vivre avec le vide qui me saisit alors. J'ai soudain compris que ce n'était pas le manque de cette femme qui provoquait ce vide, mais le manque de ce que je ressentais à l'époque. Paradoxal, n'est-ce pas ? Je n'ai sans doute pas besoin de terminer, tu devines la suite. Je suis devenu magicien. Par haine. Et ce n'est qu'alors que j'ai compris comme j'avais été bête. J'avais confondu le ciel avec les étoiles qui se réfléchissaient, la nuit, sur la surface de l'étang.

— Comme tu l'as fait justement remarquer, les parallèles entre nous ne sont que partiels, marmonna Geralt. Contrairement aux apparences, Vilgefortz, nous n'avons que peu de chose en commun. Qu'as-tu voulu prouver en me racontant ton histoire ? que la route qui mène à la maîtrise de la sorcellerie, bien que sinueuse et difficile, reste accessible à tous ? Même – excuse le parallèle – à des bâtards et des enfants perdus, des vagabonds ou des sorceleurs...

— Non, l'interrompt le magicien. Je n'avais pas l'intention de prouver que la route était accessible à tous, parce que c'est évident et prouvé depuis longtemps. Le fait que pour certaines personnes il n'y ait tout simplement pas d'autre voie n'était pas à prouver non plus.

— Or donc, dit en souriant le sorceleur, je n'ai pas d'issue ? Je dois conclure ce pacte avec toi, lequel deviendra le thème d'un célèbre tableau, et devenir magicien ? Uniquement en raison de mon ascendance ? Ça alors ! Je connais un peu la théorie de l'hérédité. Mon père, d'après ce que j'en ai déduit, non sans mal d'ailleurs, était un vagabond, un rustre, un querelleur et un sabreur. L'héritage des gènes passe par le glaive, non par la lignée féminine. Le fait que je me débrouille pas mal au sabre tendrait également à le confirmer.

— En effet. (Le magicien sourit d'un air railleur.) Le sablier s'est pour ainsi dire écoulé, et moi, Vilgefortz de Roggeveen, maître de la magie, membre du Chapitre, je suis toujours là à disserter, non sans plaisir, avec un rustre, un sabreur, dont le père était lui-même un rustre, un sabreur et un vagabond. Nous parlons de choses et d'affaires qui, comme chacun sait, sont les sujets habituels dont débattent les sabreurs rustres autour d'un feu de camp. Comme, par exemple, le thème de la génétique. D'ailleurs, où as-tu appris ce terme, mon cher sabreur ? À l'école du temple d'Ellander, où l'on apprend à épeler et à écrire vingt-quatre runes ? Qu'est-ce qui t'a poussé à lire des ouvrages dans lesquels on pouvait trouver ce terme et d'autres mots tout aussi savants ? Où as-tu ciselé ta rhétorique et ton éloquence ? et pour quelle raison as-tu fait cela ? Pour converser avec les vampires ? Mon cher vagabond, à qui Tissaia de Vries sourit. Mon cher sorceleur, qui fascine tant Filippa Eilhart que ses mains en tremblent. Mon cher sabreur, à l'évocation duquel Triss Merigold pique un fard. Sans parler de Yennefer de Vengerberg.

— Tu fais peut-être bien de ne pas en parler. Il reste effectivement si peu de sable dans le sablier qu'on peut presque en compter les grains. Cesse de tourner autour du pot, Vilgefortz. Dis-moi de quoi il s'agit. Dis-moi tout avec des mots simples. Imagine-toi que nous sommes assis autour d'un feu de camp, deux vagabonds en train de faire cuire un cochonnet qu'ils viennent de voler, et qui tentent sans succès de se soûler avec du jus de bouleau. Une simple question surgit. Réponds-y. De vagabond à vagabond.

— Quelle est cette simple question ?

— En quoi consiste ce pacte que tu me proposes ? Quel est cet accord que nous devons conclure ? Pourquoi veux-tu me mettre dans ton chaudron, Vilgefoltz ? Dans la marmite qui commence, semble-t-il, à bouillir ? Qu'est-ce qui, hormis les candélabres, est ici suspendu dans les airs ?

— Hum ! (Le magicien réfléchit, ou fit mine de réfléchir.) La question n'est pas simple, mais je vais essayer d'y répondre. Mais pas de vagabond à vagabond. Je répondrai... comme un sabreur mercenaire parlerait à un autre sabreur mercenaire qui lui ressemble.

— Soit.

— Alors écoute, camarade sabreur. Un sacré affrontement se prépare, une lutte sans merci, à la vie à la mort. Il n'y aura pas de pardon. Les uns vaincront, les autres se feront becqueter par les corbeaux. Je vais te dire, camarade, joins-toi donc à ceux qui ont le plus de chances de l'emporter. Joins-toi à nous. Abandonne donc les autres et crache-leur un bon glaviot à la figure, parce que eux sont perdus d'avance, et tu devras coûte que coûte périr avec eux si tu choisis leur camp. Non, non, camarade, ne fais pas cette tête, je sais ce que tu vas dire. Que tu es neutre, que tu n'en as rien à foutre des uns et des autres, et que tu attendras simplement l'affrontement dans les montagnes, à Kaer Morhen. C'est une mauvaise idée, camarade. Avec nous, tu auras tout ce que tu souhaites. Si tu ne te joins pas à nous, tu perdras tout. Et, à ce moment-là, le vide, le néant et la haine te dévoreront. Le temps du Mépris que voici te détruira. Sois donc raisonnable et place-toi du bon côté quand viendra l'heure du choix. Et cette heure viendra. Tu peux me croire.

— C'est incroyable, dit le sorceleur avec un affreux sourire, à quel point ma neutralité bouleverse tout le monde. Elle ne cesse de me valoir des propositions de pactes et d'accords, des offres de collaboration, des recommandations sur la nécessité de faire un choix et de se placer du bon côté. Terminons-en avec cette conversation, Vilgefoltz. Tu perds ton temps. Dans ce jeu, je ne suis pas un partenaire de choix. Je ne vois pas comment nous pourrions tous deux nous retrouver sur le même tableau dans la Galerie de la Gloire. Surtout pas dans une scène de bataille.

Le magicien ne disait rien.

— Place tes rois, tes dames, tes cavaliers et tes pions sur ton échiquier, poursuivit Geralt, ne t'occupe pas de moi, parce que j'ai autant d'importance sur cet échiquier que la poussière qui le recouvre. Tu affirmes que je vais devoir choisir ? Je t'assure que tu te trompes. Je ne choisirai pas. Je m'adapterai aux événements. Je m'adapterai au choix des autres. C'est ce que j'ai toujours fait.

— Tu es fataliste.

— En effet. Bien que ce soit encore un terme que je ne devrais pas connaître. Je le répète, ce n'est pas ma partie.

— Vraiment ? (Vilgefortz se pencha au-dessus de la table.) Dans cette partie, sorceleur, le cavalier noir se tient déjà sur l'échiquier, lié à toi, pour le meilleur et pour le pire, par les liens de la destinée. Tu sais de qui je parle, n'est-ce pas ? Tu ne souhaites pas la perdre, sans doute ? Sache qu'il n'y a qu'un seul moyen pour ne pas la perdre.

Les yeux du sorceleur s'étrécirent.

— Qu'attendez-vous de cette enfant ?

— Il n'y a qu'un seul moyen pour toi de l'apprendre.

— Je te préviens : je ne permettrai pas qu'on lui fasse du mal...

— Il n'y a qu'une seule façon pour toi de la protéger. Je t'ai offert cette possibilité, Geralt de Riv. Réfléchis à ma proposition. Tu as toute la nuit pour cela. Médite, en regardant le ciel, les étoiles. Et ne les confonds pas avec celles qui se reflètent à la surface de l'étang. Le sablier est vide.

\* \* \*

— J'ai peur pour Ciri, Yen.

— Il ne faut pas.

— Mais...

— Fais-moi confiance, dit-elle en l'embrassant. Fais-moi confiance, je t'en prie. Ne t'en fais pas pour Vilgefortz. C'est un joueur. Il a voulu te tester, te provoquer. Et il a réussi, en partie. Mais ça n'a pas d'importance. Ciri est sous ma protection, et elle sera en sécurité à Aretuza. Ici, elle pourra développer ses dons et personne ne l'en empêchera. Personne. Cependant, tu peux oublier ton désir de faire d'elle une sorceleuse. Elle a d'autres talents. Et elle est destinée à d'autres œuvres. Tu peux me croire.

— Je te crois.

— C'est un progrès considérable. Et ne t'inquiète pas pour Vilgefortz. La journée de demain éclaircira de nombreuses questions et dénouera de nombreux problèmes.

*La journée de demain, se dit-il. Elle me cache quelque chose. Et moi, j'ai peur de lui demander ce que c'est. Codrigher avait raison. Je me suis fourré dans un sale pétrin. Mais je n'ai plus le choix maintenant. Je dois attendre de voir ce qu'apportera cette journée de demain qui doit, paraît-il, tout résoudre. Je dois lui faire confiance. Je sais qu'il se passera quelque chose. J'attendrai. Et je m'adapterai à la situation.*

Il regarda le secrétaire.

— Yen ?

— Je suis là.

— Lorsque tu étais étudiante à Aretuza... lorsque tu dormais dans



une petite chambre comme celle-ci... est-ce que tu avais une poupée sans laquelle tu ne pouvais pas t'endormir ? Une poupée que tu posais sur le secrétaire durant la journée ?

— Non. (Yennefer s'agita violemment.) Je n'avais pas de poupée du tout. Ne m'interroge pas sur cette période, Geralt ; je t'en prie, ne me demande rien.

— Aretuza, murmura-t-il en regardant autour de lui. Aretuza, sur l'île de Thanedd. Sa maison. Pour tellement d'années... Quand elle sortira d'ici, elle sera une femme...

— Arrête. Ne pense pas à ça et changeons de sujet. En fait, je voudrais...

— Quoi, Yen ?

— Fais-moi l'amour.

Il l'enlaça. La caressa. La retrouva. Yennefer, tendre et dure à la fois, soupirait de plus en plus fort. Les paroles qu'ils prononçaient se déchiraient, s'égarèrent, interrompues par leur respiration accélérée ; elles perdaient toute signification, se dispersaient. Alors ils se turent et se concentrèrent sur la recherche de leur être profond, sur la recherche de la vérité. Ils se cherchèrent longuement, d'abord avec prévenance et précision, s'effrayant de leur hâte sacrilège, de leur légèreté, de leur nonchalance. Puis intensément, avec force et ardeur, s'effrayant de l'indécision et du doute impie. Prudemment, enfin, s'effrayant de leur indiscrétion réciproque.

Ils se trouvèrent, ils vainquirent leur peur, et, l'instant d'après, ils atteignirent la vérité ; elle éclata sous leurs yeux de son effrayante, de son aveuglante évidence, arrachant des gémissements à leurs lèvres obstinément serrées. Et, après un dernier soubresaut, le temps s'arrêta, plus rien n'existait ; l'unique sens encore en éveil était le toucher.

L'éternité passa, la réalité refit surface, et, pour la seconde fois, le temps tressaillit avant de reprendre son cours, lentement, paresseusement, telle une charrette qui s'ébranle. Geralt regarda par la fenêtre. La lune était toujours en place dans le ciel ; pourtant, le choc qui venait de se produire aurait dû la précipiter à terre.

— Oh là là ! Dieux du ciel ! s'exclama Yennefer au bout d'un long moment en essuyant d'un mouvement lent les larmes qui coulaient sur ses joues.

Ils étaient allongés, immobiles. Dans les draps défaits, les frissons, la chaleur brûlante et la félicité cédaient la place au silence. Tandis qu'une obscurité profonde, saturée de l'odeur de la nuit et du son des cigales, s'élevait alentour. Sachant que les capacités télépathiques de la magicienne étaient sensibles et particulièrement puissantes dans ces moments-là, Geralt s'efforçait de penser à de belles histoires, à de jolies choses. Des choses susceptibles de lui procurer de la joie. Comme la clarté explosive du lever du soleil. La brume de l'aurore

suspendue au-dessus d'un étang de montagne. Une cascade de cristal d'où bondissaient des saumons extraordinairement scintillants, comme si leurs écailles étaient en argent fin. Des gouttes d'eau chaude qui tombaient sur les feuilles des bardanes lourdes de rosée.

Il pensait pour elle. Yennefer souriait, à l'écoute de ses pensées. Son sourire tremblait, tout comme l'ombre de ses cils sur sa joue, éclairée par la lune.

\* \* \*

— Une maison ? demanda soudain la magicienne. Quelle maison ? Tu en as une, toi ? Tu veux construire une maison ? Oh... pardonne-moi. Je n'aurais pas dû...

Il se taisait. Il était en colère contre lui-même. En la laissant accéder à ses pensées, il lui avait involontairement permis de lire dans ses désirs la concernant.

— Joli rêve. (Yennefer lui caressa doucement l'épaule.) Une maison. Construite de tes propres mains, et toi et moi vivant à l'intérieur. Toi, tu élèverais des chevaux et des brebis, moi, je m'occuperais du jardin, je ferais la cuisine et je carderais de la laine que l'on vendrait au marché. Avec le sou que nous rapporterait la vente de la laine et de divers produits de la terre, nous achèterions ce qui nous serait indispensable – parions sur des chaudrons en cuivre et des râteaux en fer. De temps en temps, Ciri nous rendrait visite avec son mari et ses trois enfants, Triss Merigold passerait parfois et resterait avec nous quelques jours. Nous vieillirions joliment et dignement. Et lorsque je m'ennuierais, le soir, tu jouerais pour moi de ta cornemuse que tu aurais toi-même bricolée. La cornemuse, comme chacun sait, est le meilleur remède contre le spleen.

Le sorcelleur se taisait. La magicienne se racla la gorge doucement.

— Je te demande pardon, dit-elle finalement.

Il se redressa sur son coude, se pencha, l'embrassa. Elle s'agita violemment, l'enlaça. En silence.

— Dis quelque chose.

— Je n'ai pas envie de te perdre, Yen.

— Mais je suis là.

— Cette nuit va prendre fin.

— Tout prend fin.

*Non, pensa-t-il. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi. Je suis fatigué. Trop fatigué pour accepter la perspective de devoir tout recommencer de nouveau. J'aimerais...*

— Ne dis rien. (Elle plaça rapidement ses doigts sur les lèvres de Geralt.) Ne me dis pas ce que tu aimerais et ce à quoi tu aspiras. Car il

se pourrait que je ne puisse pas exaucer tes vœux, et cela me ferait du mal.

— Et toi, Yen, que souhaites-tu ? De quoi rêves-tu ?

— Seulement de choses réalisables.

— De moi ?

— Toi, je t'ai déjà.

Il resta longuement silencieux, attendant qu'elle rompe le silence.

— Geralt ?

— Mmm ?

— Fais-moi l'amour, s'il te plaît.

Au début, avides de se redécouvrir, ils faisaient preuve de beaucoup de fantaisie, d'imagination et d'ingéniosité, assoiffés de choses nouvelles. Et comme chaque fois, il s'avéra rapidement que c'était à la fois trop et trop peu. Ils le comprirent simultanément et se manifestèrent de nouveau leur amour.

Lorsque Geralt revint à lui, la lune était toujours en place. Les cigales chantaient avec acharnement, comme si elles aussi voulaient vaincre l'inquiétude et la peur par la folie et le souvenir. Dans l'aile gauche d'Aretuza, un hôte en quête de sommeil exigea le silence en gueulant et en jurant âprement d'une fenêtre proche. D'une autre, située en face, une âme apparemment plus lyrique applaudit avec enthousiasme et lança des félicitations.

— Yen ! voyons ! chuchota le sorcelleur d'un air de reproche.

— J'avais des raisons de crier, dit-elle en l'embrassant, puis elle enfouit son visage dans l'oreiller. Alors je l'ai fait. Il ne faut pas réprimer ces choses, ce n'est pas sain ni naturel. Embrasse-moi, veux-tu ?

« Téléportation de Lara, appelée également portail de Benavent, du nom de son inventeur. Localisation : île de Thanedd, tour de la Mouette, dernier étage. Portail permanent, fonctionne par intermittence. Principes de fonctionnement : inconnus. Destination : inconnue, vraisemblablement déviée, à la suite d'une désintégration spontanée ; diverses bifurcations ou dispersions non exclues.

» Mise en garde : le portail est chaotique et mortellement dangereux. Les expérimentations y sont formellement interdites. L'utilisation de la magie (magie de téléportation en particulier) n'est autorisée ni dans la tour de la Mouette ni dans les environs proches. Les demandes d'autorisation d'accès à Tor Lara ou d'observation du portail sont examinées à titre exceptionnel par le Chapitre. Les demandes doivent être justifiées par des travaux de recherche déjà en cours et une spécialisation dans la matière.

» Bibliographie : Geoffrey Monck, *La Magie du Peuple ancien* ; Immanuel Benavent, *Le Portail de Tor Lara* ; Nina Fioravanti, *Théorie et pratique de la téléportation* ; Ransant Alvaro, *Les Portes du mystère*. »

Prohibitus (Inventaire des artefacts interdits), *Ars Magica*, Éd.  
LVIII

## CHAPITRE 4

Ce ne fut tout d'abord qu'un chaos vacillant de vibrations, un tourbillon, un abîme d'où jaillissaient des sons, des voix, et une cascade d'images. Ciri voyait la tour qui pointait dans le ciel et les éclairs qui dansaient sur sa toiture. Elle entendait le cri d'un rapace, et elle devenait ce rapace. Elle volait à tire-d'aile par-dessus la mer déchaînée. Elle voyait une petite poupée de chiffon et, soudain, elle devenait cette poupée, enveloppée par l'obscurité qui résonnait du chant des cigales. Elle voyait un grand chat noir et blanc, et, soudain, elle était ce chat et se retrouvait dans une maison obscure aux boiseries patinées, où flottait une odeur de bougies et de livres anciens. Elle entendait quelqu'un l'appeler, prononcer son nom à plusieurs reprises. Elle voyait des saumons argentés bondissant au-dessus de cascades, elle entendait le bruit de la pluie qui tombait sur les feuilles. Puis elle entendait Yennefer, ou plutôt son cri, étrange et ininterrompu. Et ce cri la réveilla, l'arracha aux profondeurs de l'intemporalité et de la confusion.

Alors qu'elle tentait sans succès de se rappeler son rêve, seuls lui parvinrent les sons assourdis du luth et de la flûte, les battements du tambourin, des rires et des chants. Dans sa chambre au bout du couloir, Jaskier, qui logeait lui aussi à Loxia, s'amusait visiblement beaucoup en compagnie d'un groupe de ménestrels qu'il avait rencontrés par hasard.

Par la fenêtre filtrait un rayon de lune qui trouait la pénombre de la chambre, rappelant ainsi à Ciri un lieu qu'elle avait vu en rêve. Elle rejeta ses draps. Elle était trempée de sueur, ses cheveux collaient à son front. La veille, elle avait mis longtemps à s'endormir ; bien que la fenêtre soit grande ouverte, elle manquait d'air. Elle en connaissait la raison. Avant de sortir avec Geralt, Yennefer avait enveloppé la pièce de sortilèges protecteurs. Prétendument pour empêcher quiconque d'y entrer, mais Ciri se doutait qu'il s'agissait plus précisément de l'empêcher, elle, d'en sortir. Elle était tout bonnement emprisonnée. Yennefer – quoique visiblement ravie d'avoir retrouvé Geralt – n'avait pas oublié les circonstances qui étaient à l'origine de cette rencontre ; elle n'avait pas encore pardonné à Ciri sa fuite insensée et incohérente pour Hirundum.

Pour Ciri, revoir Geralt avait été une source de tristesse et de désillusion. Le sorcier était taciturne, tendu, inquiet, et clairement ambigu. Leurs conversations étaient hachées, hésitantes ; leurs échanges se réduisaient à des phrases et des questions interrompues, prononcées à demi-mot. Le regard du sorcier se dérobaient devant elle, il prenait la fuite, de même que ses pensées. Ciri savait bien où celles-ci s'envolaient.

De la chambre du fond du couloir lui parvenait le chant solitaire

et silencieux de Jaskier, la musique, frémissante comme un ruisseau sur des cailloux, des cordes de son luth. Elle reconnut la mélodie que le barde composait depuis plusieurs jours. La ballade – Jaskier s'en était vanté à plusieurs reprises – s'intitulait *L'Insaisissable* et devait assurer au poète un triomphe lors du tournoi annuel des bardes prévu à la fin de l'automne au château de Vartburg. Ciri prêta attention aux paroles :

*Par-dessus les toits mouillés, tu t'envoies,  
Tu plonges parmi les nénuphars jaunes,  
Mais, si toutefois on m'en laisse le temps,  
Moi je te comprendrai, quoi qu'il arrive...*

*Des sabots qui résonnent, des cavaliers qui galopent dans la nuit ; à l'horizon, les lueurs d'incendie qui se multiplient dans le ciel. Le rapace glapit et déploie ses ailes en prenant son envol.*

Ciri était replongée dans son rêve et elle entendit prononcer son nom à plusieurs reprises. La première fois, c'était Geralt qui l'appelait, puis ce fut au tour de Yennefer et de Triss Merigold de prononcer son nom. Enfin, une jeune fille menue aux cheveux clairs que Ciri ne connaissait pas l'appela plusieurs fois d'affilée en la regardant au travers d'une miniature placée dans un cadre en corne et en laiton.

Soudain elle vit un chat noir et blanc et, un instant plus tard, elle était devenue ce chat, elle voyait à travers les yeux de l'animal. Elle était dans une maison inconnue, sombre. Elle voyait de grandes étagères couvertes de livres, un pupitre éclairé de plusieurs chandeliers ; près du pupitre, deux hommes penchés sur des rouleaux. L'un de ces hommes toussait et s'essuyait la bouche avec un mouchoir. Le second, un nain avec une tête immense, était assis dans un fauteuil à roulettes. Il n'avait plus de jambes.

\* \* \*

— Phénoménal..., dit Fenn en poussant un soupir et en parcourant du regard le fragile parchemin. J'ai peine à y croire... D'où tiens-tu ces documents ?

— Si je te le disais, répondit Codrigher en toussant, tu ne le croirais pas. Est-ce que tu saisis maintenant qui est réellement Cirilla, la princesse de Cintra ? Les enfants de Sang ancien... La dernière pousse de ce putain d'arbre de la haine ! La dernière branche et, sur cette branche, la dernière pomme empoisonnée...

— Le Sang ancien... Si loin en arrière... Pavetta, Calanthe, Adalia, Elen, Fiona...

— Et Falka.

— Par les dieux, c'est impossible ! Premièrement, Falka n'avait pas d'enfants ! Deuxièmement, Fiona était une fille légitime...

— Premièrement, nous ne savons rien de la jeunesse de Falka. Deuxièmement, ne me fais pas rire, Fenn. Tu sais bien que dès qu'on prononce le mot « légitime » je ne peux m'empêcher de pouffer. Je crois en ce document, car il est authentique selon moi, et il dit la vérité. Fiona, l'arrière-arrière-grand-mère de Pavetta était la fille de Falka, ce monstre au corps humain. Par le diable ! Je ne crois pas à tous ces présages déments, oracles et autres bêtises, mais lorsque je me remémore maintenant la prophétie d'Iltina...

— Le sang impur ?

— Impur, dénaturé, maudit, on peut l'interpréter de différentes manières. Et d'après la légende, si tu t'en souviens, Falka était maudite justement parce que Lara Dorren aep Shaiadhal avait jeté un anathème sur sa mère.

— Ce sont des histoires, Codrigher.

— Tu as raison, ce sont des histoires. Mais sais-tu à quel moment les histoires cessent d'être des histoires ? Dès l'instant où quelqu'un commence à y croire. Et quelqu'un croit en l'histoire du Sang ancien. Surtout au passage qui raconte qu'un vengeur, né du sang de Falka, détruira le vieux monde, et sur ses gravats en reconstruira un nouveau.

— Et ce vengeur est censé être Cirilla ?

— Non. Pas Cirilla. Son fils.

— Et Cirilla est recherchée par...

— Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, acheva froidement Coldrigher. Tu comprends, maintenant ? Cirilla, indépendamment de sa volonté, doit devenir la mère du successeur au trône. L'archiduc, qui doit devenir l'Archiduc des Ténèbres, le descendant et le vengeur de cette diablesse de Falka. L'extermination et, plus tard, la reconstruction du monde doivent, à mon avis, se dérouler de manière dirigée et contrôlée.

L'infirme se tut un long moment.

— Ne crois-tu pas, demanda-t-il enfin, qu'il conviendrait d'en informer Geralt ?

— Geralt ? (Codrigher fit la grimace.) Qui c'est celui-là ? Ne serait-ce pas ce jobard qui tentait récemment de me persuader qu'il ne travaillait pas pour le profit ? Oh ! je veux bien croire qu'il n'agit pas pour son propre profit. Il agit pour le profit d'autrui. Inconsciemment, d'ailleurs. Il course Rience, qui est tenu en laisse, sans sentir le collier qui enserre son propre cou. Et je devrais, moi, l'informer ? Aider ceux qui veulent eux-mêmes maîtriser la poule aux œufs d'or pour faire chanter Emhyr ou entrer dans ses bonnes grâces ? Non, Fenn. Je ne suis pas idiot à ce point.

— Le sorcelleur agit sur ordre ? Mais de qui ?

— Réfléchis.

— Par la peste !

— Expression fort appropriée. Il agit sur ordre de la seule personne qui ait de l'influence sur lui. À qui il fait confiance. Mais moi, je ne lui fais pas confiance, pas plus aujourd'hui qu'hier. Je vais prendre part au jeu, moi aussi.

— C'est un jeu dangereux, Codringher.

— Tous les jeux sont dangereux. Certains en valent la chandelle, d'autres pas. Fenn, mon frère, ne comprends-tu pas ce qui vient de nous tomber entre les mains ? La poule aux œufs d'or, qui nous apportera, à nous et à personne d'autre, une montagne d'or...

Codringher fut pris d'une quinte de toux.

— Ça, l'or ne le guérira pas, dit Fenn en regardant le mouchoir dans les mains de son collègue, et il ne me rendra pas non plus mes jambes...

— Qui sait ?

Quelqu'un tambourina à la porte. Fenn, inquiet, se mit à s'agiter dans son fauteuil à roulettes.

— Tu attends quelqu'un, Codringher ?

— Absolument. J'attends les personnes qui iront sur Thanedd chercher pour moi la poule aux œufs d'or.

\* \* \*

— N'ouvre pas cette porte ! s'écria Ciri. N'ouvre pas ! La mort t'attend derrière cette porte !

\* \* \*

— Voilà, voilà, dit Codringher en déverrouillant la porte.

Puis il se retourna vers son chat qui miaulait :

— Mais vas-tu te taire, bête de malheur...

Il s'interrompt. Sur le seuil ne se tenaient pas les personnes qu'il espérait, mais trois individus qu'il ne connaissait guère.

— Noble messire Codringher ?

— Sa Grandeur s'est absentée pour affaires. (L'avocat prit une mine d'ahuri et modifia sa voix, qui devint un peu stridente.) Je suis le majordome de Sa Grandeur, je me nomme Glomb, Michael Glomb. En quoi puis-je servir ces nobles messires ?

— En rien, dit l'un des individus, un demi-elfe de haute stature. Puisque sa seigneurie n'est pas là, nous lui laisserons simplement une lettre et un message. Voici la lettre.

— Je la lui transmettrai sans faute. (Codringher, qui s'était glissé



à merveille dans la peau du serviteur peu dégourdi, s'inclina bien bas et tendit la main pour saisir le rouleau de parchemin noué d'un ruban rouge que tenait l'inconnu.) Et le message ?

Soudain le ruban qui entourait le rouleau se déplia tel un serpent prêt à l'attaque, cingla Codringher et lui enserra étroitement le poignet. Le grand elfe tira fortement sur le lien. Codringher perdit l'équilibre et partit en avant pour ne pas tomber sur le demi-elfe ; instinctivement, il plaqua sa main gauche contre sa poitrine. Impossible pour lui, dans cette position, d'éviter le stylet de son adversaire, qui vint se planter dans son ventre. Il poussa un cri sourd et tomba en arrière, mais le ruban magique enroulé autour de son poignet ne céda pas. Le demi-elfe l'attira à lui et lui donna un second coup de couteau. Cette fois, Codringher resta accroché à la lame.

— Voici le message, avec les salutations de Rience, glapit le grand demi-elfe en relevant avec force le stylet vers le haut. (L'avocat frétillait comme un poisson pris dans un filet.) Va en enfer, Codringher. Directement en enfer !

Codringher hoqueta. Il sentait le tranchant du stylet crisser sur ses côtes et son sternum. Il s'affaissa sur le sol, puis se recroquevilla. Il voulut crier afin de prévenir Fenn, mais seul un coassement sortit de sa bouche, aussitôt étouffé par une vague de sang.

Le grand demi-elfe passa par-dessus son corps ; les deux autres le suivirent et entrèrent à leur tour. Eux étaient des humains.

Fenn ne se laissa pas surprendre.

Une corde claqua ; l'un des sbires tomba à la renverse, atteint en plein front par une boule d'acier. Sur son fauteuil, Fenn s'éloigna du pupitre, tentant en vain de réarmer l'arbalète de ses mains tremblantes.

Le demi-elfe bondit jusqu'à lui ; d'un puissant coup de pied, il renversa le fauteuil. Le nain valdingua parmi les papiers éparpillés par terre. Agitant inutilement ses petites mains et ses moignons, il ressemblait à une araignée mutilée.

Le demi-elfe donna un coup de pied dans l'arbalète, la mettant hors de portée de Fenn. Sans prêter attention à l'infirme qui tentait de ramper, il jeta rapidement un regard sur les documents posés sur le pupitre. Son attention fut attirée par une petite miniature dans un cadre en corne et en laiton qui représentait une jeune fille aux cheveux clairs. Il la souleva avec le morceau de papier fixé dessus.

Laissant en plan son collègue atteint par la boule de l'arbalète, le second sbire s'approcha. Le demi-elfe haussa les sourcils, l'air interrogateur. Le sbire hocha la tête.

Le demi-elfe cacha la miniature dans une poche intérieure, ainsi que quelques documents qu'il prit sur le pupitre. Puis il s'empara d'un assortiment de plumes sur l'écritoire, et y mit le feu à l'aide d'un

bougeoir. Il inclina l'allume-feu pour qu'il prenne bien, après quoi il le jeta sur le pupitre parmi les rouleaux, qui s'enflammèrent instantanément.

Fenn hurla.

Le grand demi-elfe saisit sur la table déjà en feu une bouteille contenant du liquide à effacer l'encre, il se posta devant le nain qui se démenait et versa sur lui le contenu de la bouteille. Fenn hurla de plus belle. Le second sbire retira d'une étagère quelques rouleaux et les aplatit contre l'infirmes.

Les flammes s'élancèrent jusqu'au plafond. Une deuxième bouteille plus petite, contenant le même liquide, explosa avec fracas ; les flammes léchaient désormais les étagères. Les bobines, les rouleaux et les serviettes commencèrent à noircir, à se racornir, à crépiter. Fenn hurlait toujours. Le grand demi-elfe s'écarta du pupitre en flammes, forma un autre allume-feu avec du papier et l'embrasa. Le second sbire jeta une nouvelle sélection de rouleaux de vélin sur l'infirmes.

Fenn ne cessait de crier.

Le demi-elfe se tint au-dessus de lui, un parchemin en flammes dans la main.

Le grippeminaud noir et blanc de Codringher alla s'installer sur un mur avoisinant. Les flammes destructrices de l'incendie jaillissaient dans la nuit et se reflétaient dans les yeux jaunes de l'animal. Une clameur montait alentour : « Horreur ! Horreur ! De l'eau ! » Des gens couraient en direction de la maison. Le grippeminaud s'immobilisa ; il les regarda, étonné et méprisant. Visiblement, ces imbéciles se précipitaient dans l'antre flamboyant dont lui-même était parvenu à s'extirper de justesse.

Impassible, l'animal se détourna et se remit à lécher sa patte qui avait baigné dans le sang.

\* \* \*

Ciri se réveilla trempée de sueur, ses poings crispés sur les draps à s'en faire mal. Autour d'elle régnaient le silence et la pénombre qu'un faible rai de lune transperçait comme un stylet.

*Un incendie. Le feu. Du sang. Un cauchemar... Je ne me souviens pas, je ne me souviens de rien...*

Elle respira profondément l'air vif de la nuit. L'impression de lourdeur qui l'oppressait avait disparu. Elle savait pourquoi : les sortilèges de protection avaient cessé d'agir.

*Il s'est passé quelque chose*, se dit Ciri. Elle sauta hors de son lit et s'habilla en hâte. Elle passa sa dague sous sa ceinture. Elle n'avait pas son épée, Yennefer la lui avait prise et l'avait confiée à Jaskier. Celui-ci devait dormir, à coup sûr. Le silence régnait à Loxia. Ciri se

demandait si elle ne devrait pas aller réveiller le poète lorsqu'elle sentit soudain de fortes pulsations battre dans ses oreilles et dans ses veines.

Le rai de lune qui filtrait par la fenêtre devint une route. Très loin au bout de la route, elle vit une porte. Celle-ci s'ouvrit ; sur le seuil se tenait Yennefer.

— Viens.

Derrière les épaules de la magicienne, de nouvelles portes s'ouvraient. Les unes après les autres. À l'infini. Dans l'obscurité se dessinaient, indistinctes, des colonnes aux contours noirs. Ou des statues peut-être... *Je rêve*, se dit Ciri sans y croire elle-même. *Je rêve. Ce n'est pas du tout une route, c'est une lumière, un filet de lumière. Impossible de marcher dessus...*

— Viens.

Elle obéit.

\* \* \*

Sans les stupides scrupules du sorceleur, sans ses principes chimériques, nombre des événements qui suivirent auraient pris une tout autre tournure. Nombre de ces événements n'auraient tout simplement pas eu lieu. Sans aucun doute. Et l'histoire du monde se serait alors déroulée différemment.

Mais le sorceleur avait des scrupules. Lorsque, le matin venu, il se réveilla et eut envie d'aller aux toilettes, il ne fit pas ce que tout autre que lui aurait fait, il ne sortit pas sur le balcon pour se soulager dans les pots de capucines. Sans faire de bruit, sans réveiller Yennefer – qui dormait d'un sommeil de plomb, immobile et respirant à peine –, Geralt s'habilla, il sortit de la chambre et alla dans le jardin.

Le banquet n'était pas encore achevé, mais il avait pris, comme le laissaient supposer les échos qui parvenaient au sorceleur, une forme rudimentaire. Les fenêtres de la salle de bal scintillaient, inondant de lumière l'atrium et les parterres de pivoinés. Le sorceleur se dirigea donc plus avant, vers des buissons un peu plus épais. Il contempla alors le ciel qui s'éclaircissait : l'aurore pointait déjà, teintant l'horizon d'une zébrure pourpre.

Alors qu'il revenait lentement sur ses pas, réfléchissant à des affaires sérieuses, son médaillon se mit à vibrer fortement. Il le bloqua avec la paume de sa main, sentant les vibrations traverser son corps tout entier. Pas de doute, quelqu'un jetait des sorts à Aretuza. Geralt tendit l'oreille et entendit des cris étouffés, une rumeur et une clameur qui provenaient de la galerie, dans l'aile droite du palais.

Tout autre que lui aurait fait demi-tour sans hésitation et, d'un pas rapide, aurait poursuivi son chemin, faisant mine de n'avoir rien

entendu. Et peut-être que, là encore, l'histoire du monde aurait pris une autre tournure. Mais le sorceleur avait des scrupules et il avait coutume d'agir selon des principes stupides et chimériques.

Lorsqu'il se précipita en courant dans la galerie et le corridor, il constata qu'une bataille y était engagée. Quelques sbires en tuniques grises tentaient d'immobiliser un petit magicien à terre. L'opération était dirigée par Dijkstra, le chef du détachement de Vizimir, le roi de Rédanie. Avant qu'il ait eu le temps d'entreprendre quoi que ce soit, Geralt lui-même se trouva immobilisé : deux autres sbires vêtus de gris l'avaient acculé contre le mur, et un troisième le tenait en respect de la pointe de sa corsèque.

Tous les sbires portaient sur la poitrine un hausse-col avec les armoiries de Rédanie.

— C'est ce qui s'appelle « se mettre dans un beau merdier », expliqua à voix basse Dijkstra, qui s'était rapproché. Et toi, sorceleur, tu as sans doute un talent inné dans ce domaine. Reste tranquille et tâche de n'attirer l'attention de personne.

Les Rédaniens parvinrent enfin à immobiliser le petit magicien et le soulevèrent en le tenant par le bras. C'était Artaud Terranova, un membre du Chapitre.

La lumière qui permettait d'apprécier la scène dans ses moindres détails provenait d'une boule suspendue au-dessus de la tête de Keira Metz, l'une des magiciennes avec qui Geralt avait papoté la veille au banquet. Il eut du mal à la reconnaître : elle avait troqué ses tulles vaporeux contre un habit d'homme, et elle portait un stylet à son côté.

— Menottez-le, ordonna-t-elle sèchement.

Dans sa main retentirent des menottes en métal bleuâtre.

— Ne t'avise pas de me mettre ça, Metz ! Je suis un membre du Chapitre !

— Dis plutôt que tu l'étais. Maintenant, tu n'es plus qu'un vulgaire traître. Et tu seras traité comme tel.

— Et toi, tu es une vulgaire putain qui...

Keira fit un pas de côté, se balançait légèrement et, de toutes ses forces, lui assena son poing dans la figure. La tête du magicien partit en arrière avec une telle violence que l'espace d'un instant Geralt eut l'impression qu'elle allait s'arracher de son torse. Son nez et ses lèvres ruisselant de sang, Terranova s'affaissa entre les mains des hommes qui le soutenaient. La magicienne ne lui assena pas un second coup, bien qu'elle ait gardé la main en l'air. Le sorceleur aperçut l'éclat d'un coup-de-poing en cuivre dans sa paume. Il ne fut pas étonné. Keira était minuscule, elle aurait été incapable de porter un tel coup à main nue.

Il ne bougea pas. Les sbires le tenaient fermement et l'aiguillon de la corsèque lui mordait la poitrine. Geralt n'était pas convaincu que

s'il avait été libre il aurait bougé, ni même qu'il aurait su quoi faire.

Les Rédaniens firent claquer les menottes sur les mains tendues en arrière du magicien. Terranova poussa un cri, se débattit, puis fléchit, laissant échapper un râle tandis qu'il était pris d'un réflexe convulsif. Geralt avait déjà compris de quoi étaient faites les menottes. C'était un alliage de fer et de dymérite, un métal rare dont les propriétés consistaient à annihiler les pouvoirs magiques. Cette annihilation s'accompagnait d'effets secondaires assez fâcheux pour les magiciens.

Keira Metz releva la tête et repoussa ses cheveux, dégageant son front. À ce moment-là, elle le vit.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang de bonsoir ? Comment a-t-il atterri ici ?

— Il est tombé là par hasard, répondit tranquillement Dijkstra. Il est doué pour ça. Qu'est-ce que je dois faire de lui ?

Le visage de Keira s'assombrit ; elle fit claquer l'un de ses hauts talons plusieurs fois contre le sol.

— Surveille-le. Je n'ai pas le temps de m'en occuper maintenant.

Elle s'éloigna rapidement, et les Rédaniens la suivirent en traînant Terranova. La boule lumineuse vola derrière la magicienne, mais c'était déjà l'aurore, le jour venait vite. Sur un signe de Dijkstra, les sbires relâchèrent Geralt. L'espion s'approcha et regarda le sorcelleur dans les yeux.

— Tu restes tranquille, quoi qu'il arrive.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que...

— Et tu gardes le silence, quoi qu'il arrive.

Keira Metz revint presque aussitôt ; elle n'était pas seule. Un magicien aux cheveux blonds, présenté la veille à Géraalt comme étant Detmold de Ban Ard, l'accompagnait. En voyant le sorcelleur, celui-ci jura et cogna son poing contre la paume de son autre main.

— Tudieu ! Est-ce celui dont s'est amourachée Yennefer ?

— C'est lui, confirma Keira, Geralt de Riv. Le problème est que je ne sais pas ce qu'il en est avec Yennefer...

— Moi non plus, je ne sais pas, dit Detmold en haussant les épaules. En tout cas, lui est déjà impliqué. Il en a trop vu. Conduisez-le à Filippa, elle décidera. Menottez-le.

— Ce n'est pas utile, dit Dijkstra d'une voix faussement molle. Je réponds de lui. Je vais le conduire là où il faut.

— C'est parfait, dit Detmold en hochant la tête. Parce que nous, nous n'avons pas le temps. Viens, Keira, les choses se compliquent là-haut...

— Qu'ils sont donc énervés, marmonna l'espion rédanien en les regardant s'éloigner. Manque de pratique, rien d'autre. Et les coups d'État, les putschs, c'est comme le gaspacho, c'est un plat qui se mange froid. Allons-y Geralt. Et souviens-toi : tranquillement,

dignement, et sans histoires. Ne m'oblige pas à regretter de ne pas t'avoir fait menotter ni entraver.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Dijkstra ?

— Tu n'as pas encore deviné ? (L'espion marchait à ses côtés, les trois Rédaniens se tenaient plus en arrière.) Dis-moi un peu, sorceleur, sincèrement, comment se fait-il que tu te sois retrouvé ici ?

— J'avais peur de faire crever les capucines.

— Geralt ! (Dijkstra le regarda de travers.) Tu es dans la merde jusqu'au cou, ta tête surnage, mais tes jambes n'ont pas encore atteint le fond de la fosse septique. Quelqu'un te tend une main secourable, risquant ainsi d'y tomber lui-même et d'empester à son tour. Alors évite les blagues stupides. C'est Yennefer qui t'a ordonné de venir ici, n'est-ce pas ?

— Non. Yennefer dort bien au chaud dans son lit. Tu es rassuré ?

L'immense espion se retourna brutalement, saisit le sorceleur par les épaules et le plaqua contre le mur du couloir.

— Non, je ne suis pas rassuré, espèce de doux imbécile, siffla-t-il. Est-ce que tu n'as pas encore saisi, abruti, que les magiciens honnêtes, fidèles aux rois, ne dorment pas cette nuit ? Qu'ils ne se sont même pas couchés ? Seuls les traîtres achetés par Nilfgaard dorment bien au chaud dans leurs lits, les mercenaires, qui ont eux-mêmes fomenté le putsch, mais pour plus tard. Ils ignoraient que leurs plans avaient été percés à jour et leurs intentions, devancées. Et maintenant on les sort justement de leurs pieux tout chauds, on leur envoie un coup-de-poing dans les dents, on leur met des menottes de dymérite aux pattes. Les traîtres sont finis, tu saisis ? Si tu ne veux pas toucher le fond avec eux, arrête de faire l'idiot. Est-ce que Vilgefortz t'a enrôlé hier soir ? Ou c'est peut-être Yennefer qui t'a enrôlé, plus tôt encore ? Accouche ! Vite, parce que la merde commence à envahir ta bouche !

— Pense au gaspacho, Dijkstra, lui rappela Geralt. Conduis-moi à Filippa. Tranquillement, dignement, et sans histoires.

L'espion le relâcha, puis recula d'un pas.

— Allons-y, dit-il froidement. Prends cet escalier, là, qui monte. Mais nous terminerons cette discussion. Ça, je te le promets.

\* \* \*

À l'endroit où se rejoignaient les quatre couloirs, sous la colonne qui soutenait la voûte, il faisait clair grâce aux lanternes et aux boules magiques. C'est là que se pressaient Rédaniens et magiciens. Parmi ces derniers se trouvaient Radcliffe – un des membres du Conseil – et Sabrina Gleivissig. Sabrina, de même que Keira Metz, était vêtue d'un habit d'homme gris. Geralt comprit que dans le putsch qui avait lieu sous ses yeux l'uniforme permettait de différencier les parties.

Triss Merigold était agenouillée sur le plancher, penchée au-dessus d'un corps gisant dans une mare de sang. Geralt devina qu'il s'agissait de Lydia van Bredevoort. Il la reconnut à ses cheveux et à sa robe de soie. Il n'aurait pu l'identifier à son visage, car ce n'en était déjà plus un. C'était un masque cadavérique, horrible, macabre, ses dents brillaient dans sa bouche grande ouverte d'où saillait l'os difforme, creux et mal soudé de sa mâchoire inférieure.

— Recouvrez-la, dit Sabrina Glevissig d'une voix sourde. Quand elle est morte, l'illusion s'est volatilisée... Bon sang, recouvrez-la avec quelque chose.

— Comment est-ce arrivé, Radcliffe ? demanda Triss en écartant sa main de la poignée dorée du stylet resté planté sous le sternum de Lydia. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Il ne devait pas y avoir de cadavres !

— Elle nous a attaqués, marmonna le magicien en baissant la tête. Quand on a fait sortir Vilgefortz, elle s'est jetée sur nous. Il y a eu confusion... Moi-même je ne sais pas comment... C'est son propre stylet.

— Recouvrez son visage !

Sabrina se détourna vivement et vit Geralt ; ses yeux de rapace flamboyaient :

— Et celui-là, qu'est-ce qu'il fiche ici ?

Triss sursauta vivement et fonça sur le sorcelleur. Geralt eut le temps de voir la paume de sa main passer juste devant son visage. Puis il vit un éclair et fut doucement plongé dans l'obscurité. Il sentit une main sur son col ainsi qu'une violente secousse.

— Tenez-le, sinon il va tomber.

La voix de Triss n'était pas naturelle, elle était emplie d'une feinte colère. Elle le secoua de nouveau de manière à ce qu'il se retrouve tout près d'elle l'espace d'une seconde.

— Pardonne-moi. (Il entendit son murmure rapide.) Il le fallait.

Les hommes de Dijkstra le soutinrent.

Il remua la tête. Il se concentra sur ses autres sens. Le mouvement dominait dans les couloirs, l'air ondoyait, laissant dans son sillage de multiples odeurs. Des voix lui parvenaient. Sabrina Glevissig jurait, Triss la tempérait. Les Rédaniens, qui empestaient les bêtes, traînaient un corps inerte dont la robe de soie bruissait sur le sol. Du sang. L'odeur du sang. Et de l'ozone. L'odeur de la magie. Encore des voix, plus fortes. Puis des pas, et un claquement nerveux de talons.

— Dépêchez-vous ! Ça traîne, c'est trop long ! On devrait déjà être à Garstang !

C'était la voix de Filippa Eilhart, manifestement énervée.

— Sabrina, trouve vite Marti Sodergren. Tire-la de son lit, s'il le faut. Gedyndeth va mal. C'est sûrement une attaque. Que Marti

s'occupe de lui. Mais ne lui dis rien, ni à elle ni à celui qui dort avec elle. Triss, va chercher Dorregaray, Drithelm et Carduin et ramène-les à Garstang.

— Pour quoi faire ?

— Ils représentent les rois. Qu'Ethaïn et Esterad soient informés de notre action et de ses conséquences. Tu les accompagneras... Mais... Triss, tes mains sont couvertes de sang ! De qui... s'agit-il ?

— De Lydia.

— Sacré bon sang ! Quand est-ce arrivé ? Comment ?

— Est-ce si important de savoir comment ?

La voix était claire, calme. Tissaia de Vries. Geralt perçut un bruissement de robe. Tissaia était en robe de bal. Pas en uniforme de rebelle. Geralt tendit l'oreille, mais il n'entendit pas le tintement des menottes en dymérite.

— Tu feins d'être affectée ? répéta Tissaia. Affligée ? Pourtant, lorsqu'on organise des révoltes, lorsqu'on introduit, de nuit, des sbires armés, il faut s'attendre à ce qu'il y ait des victimes. Lydia est morte, Hen Gedyndeith se meurt. J'ai vu il y a un instant Artaud, le visage massacré. Combien y aura-t-il encore de victimes, Filippa Eilhart ?

— Je ne sais pas, répondit durement Filippa. Mais je ne reculerai pas.

— Naturellement. Tu ne recules devant rien, toi.

L'air trembla ; sur un rythme qui était familier à Geralt, des talons claquèrent sur le plancher. Filippa venait vers lui. Il avait gardé en mémoire le rythme nerveux de ses pas, lorsqu'ils avaient la veille traversé la salle d'Aretuza pour se régaler de caviar. Il avait gardé en mémoire l'odeur de cannelle et de nard. À ce parfum se mêlait désormais une odeur de soude. Geralt excluait toute participation à un quelconque putsch ou renversement, mais néanmoins une question le tourmentait : songerait-il, en pareilles circonstances, à se brosser les dents ?

— Il ne te voit pas, Fil, dit Dijkstra sur un ton apparemment détaché. Il ne voit rien et n'a rien vu. La dame aux cheveux magnifiques l'a aveuglé.

Geralt entendit la respiration de Filippa. Il sentait chacun de ses mouvements, mais, feignant la perplexité, il remua la tête comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait. La magicienne ne tomba pas dans le panneau.

— Ne fais pas semblant, Geralt. Triss t'a obscurci la vue, mais elle ne t'a tout de même pas ôté la raison. Par quel miracle t'es-tu retrouvé ici ?

— Je suis tombé. Où est Yennefer ?

— Bienheureux ceux qui ne savent pas, car ils vivront plus longtemps. (Il n'y avait aucune ironie dans la voix de Filippa.) Sois



reconnaissant à Triss. C'était une faible incantation, la cataracte passera bientôt. Et toi, tu n'as pas vu ce que tu ne devais pas voir. Surveillance-le, Dijkstra. Je reviens tout de suite.

De l'agitation, de nouveau. Des voix. Celle, sonore et aiguë, de Keira Metz, et celle, nasillarde et grave, de Radcliffe. Le claquement sec des godillots rédaniens. Et la voix forte de Tissaia de Vries.

— Lâchez-la ! Comment avez-vous pu ? comment avez-vous pu lui faire ça ?

— C'est une traîtresse. (Geralt reconnut la voix nasillarde de Radcliffe.)

— Jamais je ne croirai ça !

— Bon sang ne saurait mentir, rétorqua Filippa Eilhart. Et l'empereur Emhyr a promis la liberté aux elfes. Ainsi qu'un État propre, indépendant. Ici, sur ces terres. Certes, après en avoir éliminé tout le monde. Et cela a suffi pour qu'elle nous trahisse aussitôt.

— Réponds ! cria Tissaia de Vries avec émotion. Réponds-lui, Enid !

— Réponds, Francesca.

Geralt entendit le tintement des menottes en dymérite. Et l'accent chantant, typique des elfes, de Francesca Findabair, la Pâquerette des vallées, la plus belle femme du monde :

— Va vort a me, Dh'oine. N'aen te a dice'n.

— Cela te suffit-il, Tissaia ? (La voix de Filippa était aussi cinglante qu'une claque.) Est-ce que tu me crois maintenant ? Toi, moi, nous tous ne sommes et n'avons jamais été à ses yeux que des Dh'oine, des humains, à qui elle, une Aen Seidhe, n'a rien à dire. Et toi, Fercart ? Que t'ont promis Vilgefortz et Emhyr pour que tu te décides à trahir ?

— Va au diable, catin pervertie.

Geralt retint sa respiration, se préparant à entendre une mâchoire craquer sous l'impact d'un coup-de-poing, mais il ne discerna aucun bruit. Filippa avait plus de maîtrise que Keira. Ou peut-être pas de coup-de-poing.

— Radcliffe, emmène les traîtres à Garstang ! Detmold, donne le bras à la maîtresse suprême de Vries. Allez. Je vous rejoins tout de suite.

Des pas. L'odeur de cannelle et de nard.

— Dijkstra.

— Oui, Fil ?

— Tes sous-fifres ne sont plus utiles ici. Qu'ils retournent à Loxia.

— Est-ce que, véritablement...

— À Loxia, Dijkstra !

— À tes ordres, dame miséricordieuse ! (La voix de l'espion se teinta d'ironie.) Les laquais vont partir, ils ont fait ce qu'ils avaient à

faire. Maintenant, la situation est exclusivement entre les mains des magiciens. D'ailleurs, ne logeant pas moi-même en ces lieux, je vais me soustraire aux beaux yeux de Votre Grandeur. Je n'attendais pas de remerciements pour mon aide ni pour ma collaboration au putsch, mais je suis certain que Votre Grandeur se souviendra de moi avec reconnaissance.

— Pardonne-moi, Sigismond. Je te remercie pour ton aide.

— Il n'y a pas de quoi, tout le plaisir a été pour moi. Hé, Voymir ! rassemble les hommes. Cinq restent avec moi. Ramène les autres en bas et embarque sur *La Chute*. Mais surtout pas de bruit, pas de vague, ni vu ni connu. Prenez les couloirs de service. Et quand vous serez à Loxia ou au port, motus et bouche cousue ! Exécution !

— Tu n'as rien vu, Geralt, dit Filippa Eilhart dans un murmure, envoyant vers le sorceleur ses effluves de cannelle, de nard et de soude. Tu n'as rien entendu. Tu n'as jamais discuté avec Vilgefortz. Dijkstra va maintenant t'emmener à Loxia. Je tâcherai de t'y retrouver, lorsque... lorsque tout sera terminé. Je t'ai promis quelque chose hier et je tiendrai parole.

— Qu'en est-il de Yennefer ?

— C'est sans doute une obsession chez lui. (Dijkstra revenait en traînant les pieds.) Yennefer par-ci, Yennefer par-là... C'est d'un ennui. Ne t'en fais pas pour lui, Fil. Il y a des choses plus importantes. A-t-on trouvé sur Vilgefortz ce qu'on cherchait ?

— Tout à fait. Tiens, c'est pour toi.

— Oh ! (Geralt entendit le bruit d'un papier que l'on déplie.) Magnifique ! Le duc Nitert ! Excellent ! Le baron...

— Sois plus discret, pas de noms. Et, de grâce, je te le demande instamment, à ton retour à Tretogor, n'attaque pas tout de suite avec les exécutions. Ne provoque pas de scandale prématuré.

— Ne crains rien. Les gars qui se trouvent sur cette liste, si friands de l'or de Nilfgaard, sont en sécurité. Pour l'instant. Je vais en faire de parfaites petites marionnettes. C'est moi qui tirerai les fils, et ce sont ces mêmes fils qui, plus tard, serviront à les étrangler... Je me demande... Y avait-il d'autres listes ? Les traîtres de Kaedwen, de Témérie, d'Aedirn ? Je serais ravi d'y jeter un œil. Ne serait-ce que brièvement...

— Je sais que tu en serais ravi. Mais ce n'est pas ton problème. Les autres listes, ce sont Radcliffe et Sabrina Glevissig qui les ont récupérées, et ils sauront bien comment les utiliser, ne t'en fais pas. Maintenant, adieu. Je suis pressée.

— Fil ?

— Oui ?

— Rends la vue au sorceleur. Qu'il n'aille pas se casser la figure dans l'escalier.

Dans la salle de réception d'Aretuza, le bal se poursuivait, mais il avait pris une forme plus traditionnelle, plus intime. Les tables avaient été déplacées ; les magiciens et les magiciennes avaient déniché des fauteuils, des chaises et des tabourets, et les avaient ramenés dans la salle. Ils avaient pris place sur ces sièges plus confortables et se livraient à divers passe-temps, effrontés pour la plupart. Plusieurs convives, assis autour d'un énorme tonneau de vodka amère, buvaient, papotaient et, de temps à autre, partaient d'un rire tonitruant. Ceux qui, tout récemment encore, piquaient de leur fourchette en argent des mets raffinés, rongeaient désormais sans gêne une côte d'agneau qu'ils tenaient à pleines mains. Certains jouaient aux cartes, sans prêter la moindre attention à ce qui se passait alentour. D'autres dormaient. Dans un coin, un couple s'embrassait éperdument, et l'ardeur des baisers échangés était le signe qu'il ne s'en tiendrait pas là.

— Regarde-les donc, sorceleur. (Dijkstra se pencha au-dessus de la balustrade de la galerie, observant de haut les magiciens.) Comme ils s'amuse<sup>nt</sup> joyeusement, ces damoiseaux ! Incroyable, non ? Et pendant ce temps, quasiment tout leur Chapitre a été liquidé par les membres du Conseil qui s'apprêtent à juger ledit Chapitre pour trahison pour s'être acoquiné avec Nilfgaard. Regarde donc un peu ces deux-là. Ils vont maintenant se trouver un petit coin à l'écart, et, avant qu'ils aient fini d'assouvir leurs instincts primaires, Vilgefortz pendra au bout d'une corde. Ah ! que ce monde est bizarre...

— Ferme-la, Dijkstra.

La route qui menait à Loxia pénétrait en un zigzag d'escaliers dans le flanc de la montagne. Des marches reliaient les terrasses, ornementées de haies négligées, de parterres et d'agaves en pot desséchés. Dijkstra s'arrêta sur l'une des terrasses ; il s'approcha du mur et s'avança vers une rangée de chimères en pierre dont les gueules béantes dégouttaient de l'eau. L'espion se pencha, puis but longuement.

Le sorceleur s'approcha de la balustrade. La mer scintillait de reflets dorés, la couleur du ciel était encore plus improbable que sur les tableaux de la Galerie de la Gloire. Geralt voyait en bas la troupe des Rédaniens renvoyés d'Aretuza qui, en rangs disciplinés, se dirigeaient vers le port. Ils étaient justement en train de traverser le petit pont qui reliait les deux bords de la crevasse rocheuse.

Une silhouette solitaire, colorée, retint soudainement son

attention. La silhouette se distinguait très nettement, car elle se déplaçait rapidement. Et allait dans la direction opposée à celle des Rédaniens. Elle montait vers Aretuza.

— Bon, pour qui doit se mettre en route, il est l'heure, dit Dijkstra en grognant, pressant le sorceleur.

— Si tu es si impatient, vas-y tout seul.

— Mais bien sûr ! grimaça l'espion. Et toi, tu vas retourner là-haut sauver ta Yennefer. Et tu vas faire des histoires, comme un gnome enivré. Nous allons à Loxia, sorceleur. Te ferais-tu des illusions, par hasard ? Tu t'imagines que je t'ai tiré d'Aretuza au nom d'une longue amitié secrète ? Eh bien non ! Je t'ai tiré de là parce que j'avais besoin de toi.

— Pour quoi faire ?

— Tu le fais exprès ? Vingt jeunes filles des meilleures familles de Rédanie étudient à Aretuza. Je ne peux risquer un conflit avec son honorable rectrice, Margarita Laux-Antille. Elle ne me donnera jamais Cirilla, princesse de Cintra, amenée sur Thanedd par Yennefer. En revanche, à toi, elle te la confiera. Si tu le lui demandes.

— D'où te vient cette ridicule supposition que je lui demanderais une chose pareille ?

— De cette ridicule hypothèse que tu tiendras à assurer la sécurité de Cirilla. À Tretogor, sous ma protection et celle du roi Vizimir, elle ne courra aucun danger. Sur Thanedd, elle n'est pas en sécurité. Abstiens-toi de commentaires malveillants. Oui, je sais, initialement, les rois n'avaient pas pour cette jeune fille des plans très réjouissants. Mais maintenant, c'est différent. Il est devenu évident que vivante, en bonne santé et en sécurité, Cirilla vaut davantage, dans la guerre imminente, que dix cohortes de cavalerie lourde. Morte, elle ne vaut pas un clou.

— Filippa Eilhart est-elle au courant de ce que tu comptes faire ?

— Non, elle n'est pas au courant. Elle ignore même que je sais que la jeune fille est à Loxia. Fil, autrefois ma bien-aimée, fanfaronne mais, le roi de Rédanie, c'est toujours Vizimir. Moi, j'exécute les ordres de Vizimir ; les intrigues des magiciens, j'en ai rien à foutre. Ciri va prendre place à bord de *La Chute* et naviguera jusqu'à Novigrad ; de là, elle partira pour Tretogor. Et elle sera en sécurité. Tu as confiance en moi ?

Le sorceleur se pencha vers l'une des têtes de chimère et but un peu d'eau qui se déversait de la gueule monstrueuse.

— Tu as confiance en moi ? répéta Dijkstra, debout derrière lui.

Geralt se redressa, s'essuya les lèvres et, de toutes ses forces, frappa l'espion à la mâchoire. Dijkstra tituba mais se maintint debout. Le plus proche des Rédaniens fit un bond et voulut saisir le sorceleur, mais, avant même qu'il ait pu le toucher, il se retrouva assis, une dent

en moins et crachant du sang. À ce moment-là, tous se jetèrent sur le sorceleur. S'ensuivit une pagaille et une confusion terribles, exactement ce qu'avait prévu Geralt.

L'un des Rédaniens se fracassa le crâne contre la tête en pierre de la chimère, colorant aussitôt de rouge l'eau qui s'écoulait de sa gueule. Un second Rédanien reçut un coup de poing dans la trachée et se recroquevilla comme si on venait de lui arracher les parties génitales. Le troisième, qui avait reçu un coup de coude dans l'œil, recula en gémissant. Dijkstra, tel un ours, saisit le sorceleur dans une étreinte puissante, mais Geralt lui assena avec force un coup de talon sur le métatarse. L'espion hurla et se mit à sautiller de manière comique sur une seule jambe.

Un autre sbire voulut toucher le sorceleur de son fer, mais il frappa dans le vide. Geralt le saisit par le coude d'une main, par le poignet de l'autre et le fit tourner, faisant de nouveau s'écrouler par terre deux autres hommes de main qui tentaient de se relever. Le Rédanien que tenait Geralt était fort, il n'avait pas du tout l'intention de lâcher son fer. Geralt raffermi sa prise et lui cassa le bras.

Dijkstra, clopinant toujours sur une jambe, saisit une corsèque qui se trouvait sur le sol et s'apprêtait à clouer le sorceleur au mur avec son tranchant à trois dents, mais Geralt se pencha, saisit la hampe de l'arme à deux mains et mit en pratique le principe du levier, bien connu des savants. L'espion, voyant s'élever devant ses yeux les briques et les emboîtures du mur, lâcha son arme, mais il ne put éviter à ses parties génitales de venir heurter la gueule d'une chimère.

Geralt profita de la corsèque pour renverser un autre sbire, puis, appuyant la hampe de l'arme contre le sol, il la brisa d'un coup de pied pour la ramener à la longueur d'une épée. Il testa le bâton en commençant par donner un coup sur la nuque de Dijkstra, assis à califourchon sur une chimère, et immédiatement après en faisant taire l'escogriffe à la main cassée qui braillait. Les coutures de son justaucorps avaient cédé depuis longtemps sous les aisselles et le sorceleur s'en trouvait bien mieux.

Le dernier Rédanien qui tenait sur ses jambes avait lui aussi une corsèque et il se lança à l'attaque, jugeant que la longueur de son arme lui donnait l'avantage. Geralt le frappa à la base du nez, contraignant l'escogriffe à s'effondrer sur un agave en pot. Un autre Rédanien, fichtrement obstiné, s'agrippa à la cuisse du sorceleur et le mordit profondément. Geralt devint mauvais et, d'un puissant coup de pied, lui ôta définitivement l'envie de mordre.

Sur les marches accourut Jaskier, essoufflé ; il vit ce qui se passait et devint blanc comme un linge.

— Geralt ! hurla-t-il au bout d'un instant. Ciri a disparu ! Elle n'est plus là !

— Je m’y attendais. (D’un coup de bâton, le sorceleur sonna un autre Rédanien qui ne voulait pas rester tranquille.) Bon sang, Jaskier ! qu’est-ce que tu t’es fait désirer ! Je t’ai dit hier que s’il se passait quelque chose tu devais courir dare-dare à Aretuza ! Tu m’as ramené mon glaive ?

— Les deux !

— Le deuxième, c’est l’épée de Ciri, idiot.

Geralt assena un coup au Rédanien à la corsèque qui tentait de se relever.

— Je ne m’y connais pas en épées, haleta le poète. Par tous les dieux, arrête de les rosser ! Ne vois-tu pas les blasons rédaniens ? Ce sont les hommes du roi Vizimir ! S’en prendre à eux est synonyme de trahison et de rébellion, on peut être jetés aux oubliettes pour ça...

— À l’échafaud ! bredouilla Dijkstra en dégainant un stylet et en se rapprochant d’un pas chancelant. Vous irez tous les deux à l’échafaud...

Il n’eut pas le temps d’en dire plus, car il tomba à quatre pattes, touché au crâne par le bout de la hampe de la corsèque.

— On aura droit au supplice de la roue, estima sombrement Jaskier, nos membres seront tirillés dans des tenailles brûlantes...

Le sorceleur donna un coup de pied dans les côtes de l’espion. Dijkstra se renversa sur le côté comme un élan qu’on vient d’abattre.

— Ils nous démembreront, estima finalement le poète.

— Arrête, Jaskier. Passe-moi les deux épées. Et va-t’en d’ici, vite. Sauve-toi de l’île. Sauve-toi le plus loin possible !

— Et toi ?

— Je retourne là-haut. Je dois sauver Ciri... et Yennefer. Dijkstra, reste sagement allongé, et laisse ton stylet tranquille !

— Tu me le paieras, haleta l’espion. Je vais ramener mes hommes... J’irai à ta poursuite...

— Mais non.

— Si, j’irai à ta poursuite. J’ai cinquante hommes à bord de *La Chute*...

— Et est-ce qu’il y a un maître barbier parmi eux ?

— Hein ?

Geralt s’approcha de l’espion par-derrière, se pencha, l’attrapa par le pied, le tira et le fit brusquement tourner violemment. Un craquement se fit entendre. Dijkstra hurla et s’évanouit. Jaskier beugla comme s’il s’était agi de sa propre articulation.

— Ce qu’on me fera après mon démembrement, franchement, je n’en ai rien à faire, murmura le sorceleur.

Le silence régnait à Aretuza. Dans la salle de bal ne restaient plus que des rescapés, qui n'avaient plus la force de chahuter. Geralt évita la salle, il ne souhaitait pas être remarqué.

Non sans mal, il retrouva la petite chambre où il avait passé la nuit avec Yennefer. Les couloirs du palais étaient un véritable labyrinthe et toutes les pièces se ressemblaient.

La poupée de chiffon le regarda de ses yeux en boutons.

Il s'assit sur le lit, et se prit la tête entre les mains. Sur le sol de la chambre, il n'y avait pas de sang. Mais sur le dossier de la chaise pendait une robe noire. Manifestement, Yennefer s'était changée. Peut-être pour revêtir un uniforme d'homme, celui des comploteurs.

Ou bien alors on l'avait entraînée hors de la chambre en chemise de nuit. Les mains cerclées de menottes en dymérite.

\* \* \*

Marti Sodergren, la guérisseuse, était assise dans l'encoignure de la fenêtre. Elle releva la tête en entendant des pas. Elle avait les joues mouillées de larmes.

— Hen Gedyndeith est mort, dit-elle d'une voix brisée. Le cœur a lâché. Je n'ai rien pu faire... Pourquoi m'ont-ils fait venir si tard ? Sabrina m'a frappée. Elle m'a frappée au visage. Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Est-ce que tu as vu Yennefer ?

— Non, je ne l'ai pas vue. Laisse-moi. Je veux être seule.

— Indique-moi le chemin le plus court pour Garstang. S'il te plaît.

\* \* \*

Au-dessus d'Aretuza, on pouvait voir trois terrasses couvertes de broussailles ; plus haut encore, la montagne devenait abrupte et inaccessible. Au-dessus du précipice se dressait Garstang. À la base, le palais était un bloc de pierre sombre, uniformément lisse, agglutiné aux roches. Seul l'étage supérieur en marbre resplendissait, avec les vitraux qui ornaient ses fenêtres, et ses dômes qui étincelaient au soleil en un tapis doré.

La route pavée qui menait à Garstang s'enroulait comme un serpent autour de la montagne jusqu'à son sommet. Cependant, un autre chemin – plus court – existait : juste sous Garstang, des marches reliaient les terrasses et s'évanouissaient dans la gueule noire d'un tunnel. C'étaient précisément ces marches que Marti Sodergren avait indiquées au sorcelleur.

Juste derrière le tunnel, un pont reliait les arêtes du précipice. Après le pont, un escalier grimpait en pente raide, tournait, puis

disparaissait derrière un méandre. Le sorceleur accéléra le pas.

La rambarde de l'escalier était décorée de statuettes de faunes et de nymphes. On aurait dit qu'elles étaient vivantes. Elles semblaient se mouvoir. Le médaillon du sorceleur se mit à vibrer intensément.

Geralt se frotta les yeux. Le mouvement apparent des statuettes était dû au fait qu'elles changeaient d'apparence. La pierre lisse se muait en une masse poreuse, informe, dévorée par les vents forts et le sel. Et, immédiatement après, elle se transformait de nouveau.

Le sorceleur savait ce que cela signifiait. L'illusion qui masquait Thanedd vacillait, elle se dissipait. Le pont aussi était en partie illusoire. À travers le camouflage troué comme une claie apparaissaient le précipice et, tout en bas, sa cascade assourdissante.

Les plaques sombres qui assuraient le chemin avaient disparu. Le sorceleur traversa le pont lentement, hésitant à chaque pas, maudissant mentalement cette perte de temps. Lorsqu'il se retrouva de l'autre côté du précipice, il entendit quelqu'un courir.

Il le reconnut aussitôt. Dorregaray, le magicien au service du roi Ethaïn de Cidaris, descendait les marches au pas de course. Geralt se remémora les paroles de Filippa Eilhart. Les magiciens qui représentaient les rois neutres avaient été invités à Garstang comme observateurs. Mais le rythme auquel Dorregaray descendait l'escalier suggérait que l'invitation avait soudain tourné court.

— Dorregaray !

— Geralt ? haleta le magicien. Qu'est-ce que tu fais ici ? Ne reste pas planté là, sauve-toi ! Descends vite à Aretuza !

— Que s'est-il passé ?

— Trahison !

— Quoi ?

Dorregaray fut pris d'un tremblement soudain, il toussa bizarrement, puis il se pencha aussitôt et tomba de plein fouet sur le sorceleur. Avant de le rattraper, Geralt eut le temps d'entrevoir l'empennage en plumes grises d'une flèche qui saillait de son dos. Tenant le magicien dans ses bras, Geralt chancela, ce qui lui sauva la vie : une seconde flèche, identique à la première, plutôt que de lui transpercer la gorge, vint se ficher au milieu de la tête impudemment souriante d'un faune de pierre, privant la sculpture de son nez et d'une partie de sa joue. Le sorceleur lâcha Dorregaray et plongea derrière la rambarde. Le magicien s'écroula sur lui.

Il y avait deux tireurs, tous deux avaient une queue d'écureuil sur leur bonnet. L'un resta en haut de l'escalier, bandant son arc, l'autre dégaina une épée de son fourreau et se précipita au bas de l'escalier, bondissant sur les marches. Geralt repoussa Dorregaray et se dégagea en saisissant son épée. Une flèche siffla, mais le sorceleur stoppa la course du trait en transperçant sa pointe d'un vif coup de fer. Le



second elfe était déjà proche, mais, à la vue de la flèche transpercée, il hésita un instant. Un très bref instant. Puis il se jeta sur le sorceleur qui faisait tourner son épée en prévision d'une attaque. Geralt fit une brève parade, de biais, de manière à ce que le fer de l'elfe glisse sur le tranchant de sa lame. L'elfe perdit l'équilibre, le sorceleur fit un gracieux demi-tour et le frappa au niveau du cou, sous l'oreille. Une seule fois suffit.

Le tireur en haut de l'escalier banda de nouveau son arc, mais il n'eut pas le temps de lâcher la corde. Geralt vit un éclair, l'elfe poussa un cri, lâcha tout et se rua en bas de l'escalier en roulant sur les marches. La tunique sur ses épaules était en feu.

Un deuxième magicien descendait l'escalier en courant. À la vue du sorceleur, il s'arrêta, leva un bras. Geralt ne perdit pas de temps en explications ; il se jeta à terre de tout son long, et un éclair flamboyant passa au-dessus de lui avec un chuintement, réduisant une statue de faune en poussière.

— Arrête, hurla-t-il, c'est moi, le sorceleur !

— Tudieu ! haleta le magicien en s'approchant en courant. (Geralt ne se rappelait pas l'avoir vu au banquet.) Je t'avais pris pour l'un de ces elfes bandits... Qu'en est-il de Dorregaray ? Il est encore en vie ?

— Sans doute que oui...

— Vite, de l'autre côté du pont !

Ils s'en sortirent bien et tirèrent Dorregaray, oubliant dans leur hâte que l'illusion vacillait et disparaissait. Personne ne les poursuivait, néanmoins le magicien tendit la main, scanda une formule magique, et un éclair jaillit qui détruisit le pont. Les pierres grondèrent le long des murs du précipice.

— Cela devrait les retenir, dit-il.

Le sorceleur essuya le sang qui coulait des lèvres de Dorregaray.

— Il a un poumon percé. Tu peux l'aider ?

— Moi, je peux, dit Marti Sodergren en se hissant avec effort sur l'escalier qui venait d'Aretuza, côté tunnel. Que se passe-t-il ici, Carduin ? Qui lui a tiré dessus ?

— Des Scoia'tael. (Le magicien s'essuya le front avec sa manche.) À Garstang, c'est toujours la bagarre. Satanées bandes, l'une comme l'autre ! Au cours de la nuit, Filippa passe les menottes à Vilgefortz, et Vilgefortz et Francesca Findabair font venir les Écureuils sur l'île ! Quant à Tissaia de Vries... Bon sang de bonsoir, celle-là a mis un de ces bazars !

— Sois donc plus éloquent, Carduin !

— Je ne vais pas perdre de temps en parlote ! Je me sauve à Loxia et, de là, je me téléporte aussitôt à Kovir. Quant aux autres là-bas, à Garstang, ils n'ont qu'à s'entre-tuer ! Cela n'a plus aucune importance ! C'est la guerre ! Tout ce rififi a été manigancé par Filippa

pour permettre aux rois d'entrer en guerre contre Nilfgaard ! Meve de Lyrie et Demawend d'Aedirn ont provoqué Nilfgaard. Vous comprenez ça ?

— Non, dit Geralt. Et nous ne voulons pas comprendre. Où est Yennefer ?

— Taisez-vous, tous les deux ! hurla Marti Sodergren, penchée sur Dorregaray. Aidez-moi ! Soutenez-le ! Je n'arrive pas à retirer la flèche !

Ils s'exécutèrent. Dorregaray geignait et frissonnait, les marches tremblaient elles aussi. Geralt supposa tout d'abord que les incantations magiques de Marti la guérisseuse en étaient la cause. Mais c'était Garstang. Soudain, les vitraux explosèrent, des flammes se mirent à scintiller aux fenêtres du palais, et des nuages de fumée commencèrent à tourner.

— Ils se battent toujours, dit Carduin en grinçant des dents. Ça y va fort, les formules magiques se succèdent les unes après les autres...

— Des formules magiques ? À Garstang ? Mais il est entouré d'une aura antimagique !

— C'est l'œuvre de Tissaia. Elle a choisi brusquement son camp. Elle a enlevé le blocus, liquidé l'aura et neutralisé la dymérite. C'est à ce moment-là qu'ils se sont tous sauté à la gorge ! Vilgefortz et Terranova d'un côté, Filippa et Sabrina de l'autre... Les colonnes ont éclaté et la voûte s'est effondrée... Et Francesca a ouvert l'entrée des souterrains, c'est de là que ces diables d'elfes ont soudain surgi... Nous avons crié que nous étions neutres, mais Vilgefortz s'est contenté d'éclater de rire. Avant que l'on ait eu le temps de créer une couverture de protection, Drithelm avait reçu une flèche dans l'œil et ils avaient farci Rejean comme un hérisson... Je n'ai pas attendu la suite des événements. Marti, tu en as pour longtemps encore ? Nous devons déguerpir d'ici au plus vite !

— Dorregaray ne pourra pas partir d'ici. (La guérisseuse essuya ses mains pleines de sang sur sa robe de bal blanche.) Téléporte-nous, Carduin.

— D'ici ? Tu as sans doute perdu la tête ! C'est trop près de Tor Lara. Le portail de Lara rayonne et détourne chaque téléportation. C'est beaucoup trop dangereux !

— Il ne peut pas marcher ! Je dois rester auprès de lui...

— Alors reste ! (Carduin se leva.) Et amuse-toi bien ! Personnellement, je tiens à la vie ! Je rentre à Kovir ! Kovir est neutre !

— Magnifique ! (Le sorcier cracha en regardant le magicien disparaître dans le tunnel.) Quel bel exemple de camaraderie et de solidarité ! Cela dit, moi non plus, Marti, je ne peux pas rester avec toi. Je dois aller à Garstang. Mais ton confrère neutre a démolì le pont.

Y a-t-il un autre chemin ?

Marti Sodergren renifla. Puis elle se redressa et acquiesça de la tête.

\* \* \*

Geralt était déjà sous les remparts de Garstang lorsque Keira Metz tomba littéralement sur lui.

La route indiquée par la guérisseuse passait par des jardins suspendus reliés par de petites marches en colimaçon. Celles-ci étaient envahies par le lierre et le chèvrefeuille ; les mauvaises herbes rendaient l'ascension difficile, mais elles constituaient une cachette idéale. Le sorcelleur réussit à atteindre furtivement le mur même du palais. Alors que Geralt en cherchait l'entrée, Keira tomba sur lui, et tous deux s'écroulèrent dans les buissons de prunelliers.

— Je me suis cassé une dent, constata lugubrement la magicienne en zozotant légèrement. (Elle était hirsute, sale, couverte de plâtre et de suie, et elle avait un gros hématome sur la joue.) Et j'ai sans doute la jambe cassée, ajouta-t-elle en crachant du sang. C'est toi, sorcelleur ? Je suis tombée sur toi ? Par quel miracle ?

— Je me le demande.

— Terranova m'a jetée par la fenêtre.

— Tu peux te lever ?

— Non, je ne peux pas.

— Je veux rentrer dans le palais. Incognito. Par où dois-je passer ?

— Est-ce que tous les sorceleurs sont dingos ? (Keira cracha de nouveau, gémit en tentant de se soulever sur un coude.) Ils se battent toujours à Garstang ! Ça bouillonne tellement là-dedans que le plâtre en tombe des murs ! Tu cherches les ennuis ?

— Non, je cherche Yennefer.

— Ah ! (Keira cessa ses efforts, puis elle s'allongea sur le dos.) Que j'aimerais que quelqu'un m'aime comme ça, moi aussi ! Prends-moi la main.

— Peut-être une autre fois. Je suis un peu pressé.

— Prends-moi la main, te dis-je ! Je vais t'indiquer la route pour Garstang. Je dois rattraper ce salopard de Terranova. Alors, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne trouveras pas l'entrée tout seul, et, même si tu y arrives, ces salopards d'elfes t'achèveront... Je ne peux pas marcher, mais je suis encore capable de jeter quelques sorts. Si quelqu'un se met en travers de notre chemin, il le regrettera.

Elle hurla quand il la souleva.

— Pardon.

— Ce n'est pas grave. (Elle lui mit les bras autour du cou). C'est

cette jambe. Tu sens toujours son parfum, tu sais ? Non, pas par là. Fais demi-tour et va sur la colline. Il y a une deuxième entrée, du côté de Tor Lara. Il n'y a peut-être pas d'elfes là-bas... Aïïïe ! Attention, bon sang !

— Excuse-moi. Qu'est-ce que les Scoia'tael fabriquent ici ?

— Ils étaient dans les souterrains. Thanedd est totalement déserte ; il y a là-bas une grande caverne, on peut y accéder par bateau si on sait par où passer. Quelqu'un leur a dévoilé le chemin... Aïïïeee ! Fais attention ! Arrête de me secouer !

— Désolé. Donc les Écureuils sont arrivés par la mer. Quand ?

— La peste le sait ! Hier peut-être, ou bien il y a une semaine ? Nous étions en train de manigancer contre Vilgefortz, et Vilgefortz manigançait contre nous. Vilgefortz, Francesca, Terranova et Fercart... Ils nous ont roulés en beauté. Filippa pensait qu'il s'agissait pour eux d'une lente prise de pouvoir au sein du Chapitre, afin d'exercer une influence sur les rois... alors que leur intention était de nous achever pendant l'assemblée... Geralt, je ne le supporterai pas... Ma jambe... Pose-moi un instant. J'ai mal !

— Keira, c'est une fracture ouverte. Le sang coule à travers ta jambière.

— Ferme-la et écoute. Parce qu'il s'agit maintenant de ta Yennefer. Nous sommes entrés dans Garstang, dans la salle des délibérations. Un blocus antimagique y est installé, mais il n'agit pas sur la dymérite, nous nous sentions donc en sécurité. Puis une querelle a éclaté. Tissaia et ceux qui étaient neutres hurlaient sur nous, et nous sur eux. Quant à Vilgefortz, il se taisait et souriait...

\* \* \*

— Je le répète, Vilgefortz est un traître ! Il s'est acoquiné avec Nilfgaard, il en a attiré d'autres dans le complot ! Il a rompu le Droit, il nous a trahis, ainsi que les rois...

— Doucement, Filippa. Je sais que les attentions dont t'entoure Vizimir signifient plus pour toi que la solidarité vis-à-vis de la Confrérie. Idem pour toi, Sabrina, car tu joues un rôle semblable à Kaedwen. Keira Metz et Triss Merigold représentent les intérêts de Foltest de Témérie, Radcliffe est l'instrument de Demawend d'Aedirn...

— Où veux-tu en venir, Tissaia ?

— Les intérêts des rois ne doivent pas supplanter les nôtres. Je sais parfaitement de quoi il s'agit. Les rois ont commencé l'extermination des elfes et des autres non-humains. Tu estimes peut-être que c'est juste, Filippa. Peut-être que toi, Radcliffe, tu considères qu'il est bon d'aider les armées de Demawend dans sa traque contre

les Scoia'tael. Mais moi, je suis contre. Et je ne m'étonne pas qu'Enid Findabair soit contre. Mais cela ne veut pas dire qu'il y ait eu trahison. Ne m'interromps pas ! Je sais parfaitement ce qu'ont prévu vos rois, je sais qu'ils veulent déclencher la guerre. Les opérations menées pour empêcher cette guerre sont peut-être une trahison aux yeux de ton Vizimir, mais pas aux miens. Si tu veux juger Vilgefortz et Francesca, juge-moi également !

— De quelle guerre parle-t-on ici ? Mon roi, Esterad de Kovir, ne soutiendra aucun acte agressif contre l'empereur Nilfgaard ! Kovir est, et restera, neutre.

— Tu es membre du Conseil, Carduin ! et non pas ambassadeur de ton roi !

— Et qui dit cela, Sabrina ?

— Ça suffit. (Filippa tapa du poing sur la table.) Je vais satisfaire ta curiosité, Carduin. Tu veux savoir qui prépare la guerre ? C'est Nilfgaard qui la prépare, qui s'apprête à nous attaquer et à nous détruire. Mais Emhyr var Emreis se souvient du mont Sodden et, cette fois, il a décidé de se prémunir, d'exclure les magiciens du jeu. Dans ce but, il a établi des contacts avec Vilgefortz de Roggeveen. Il l'a acheté, en lui promettant le pouvoir et les honneurs. Oui, Tissaia, Vilgefortz, le héros de Sodden, doit devenir le gouverneur et le souverain de tous les pays conquis du Nord. C'est Vilgefortz, soutenu par Terranova et Fercart, qui doit gouverner les provinces qui verront le jour à la place des royaumes vaincus, c'est lui qui doit brandir le fouet nilfgaardien sur les esclaves qui habitent ces pays et qui se décarcassent chaque jour pour l'Empire. Quant à Francesca Findabair, Enid an Gleanna, elle doit devenir reine de l'État des Elfes libres. Ce sera bien évidemment un protectorat nilfgaardien, mais cela suffit aux elfes, du moment que l'empereur Emhyr leur donne carte blanche pour tuer les humains. Et les elfes ne désirent rien tant que de tuer des Dh'oine.

— C'est une lourde accusation que tu viens de prononcer. Les preuves devront être à la hauteur de tes dires. Mais avant de jeter ces arguments dans la balance, Filippa Eilhart, sois consciente de ma position. Les preuves, on peut les fabriquer ; les actes et leurs motivations, on peut les interpréter. Mais rien ne changera les faits. Tu as rompu l'unité et la solidarité de la Confrérie, Filippa Eilhart. Tu as enchaîné, comme de vulgaires bandits, les membres du Chapitre. Ne t'avise donc pas de me proposer de prendre part au nouveau Chapitre qu'a l'intention de former ta bande de putschistes vendus aux rois. Entre nous il y a la mort, le sang. La mort de Hen Gedyndeth. Et le sang de Lydia van Bredevoort. Tu as versé ce sang avec mépris. Tu étais ma meilleure élève, Filippa Eilhart. J'ai toujours été fière de toi. Maintenant, je n'ai plus pour toi que du mépris.

Keira Metz était pâle comme un linge.

— On dirait que ça se calme à Garstang, murmura-t-elle. La bagarre semble sur le point de se terminer... Ils se poursuivent à travers le palais. Il y a cinq étages à l'intérieur, soixante-dix-sept chambres et salles. De quoi jouer à cache-cache...

— Tu devais parler de Yennefer. Dépêche-toi, s'il te plaît. J'ai peur que tu t'évanouisses.

— De Yennefer ? Ah oui ! Tout se déroulait selon nos prévisions quand soudain Yennefer est apparue. Et elle fit entrer ce médium dans la salle...

— Qui ?

— Une jeune fille, âgée de quatorze ans environ. Des cheveux cendrés, de grands yeux verts... Avant qu'on ait eu le temps de bien l'observer, la jeune fille commença à prophétiser. Elle a parlé d'événements à Dol Angra. Personne ne doutait qu'elle disait la vérité. Elle était en transe, et lorsqu'on est en transe, on ne ment pas.

— Hier dans la nuit, dit le médium, des armées aux emblèmes de la Lyrie et portant les étendards d'Aedirn ont agressé l'empire de Nilfgaard. Glevitzingen, le fort frontalier de Dol Angra, a été attaqué. Au nom du roi Demawend, les hérauts ont claironné par tous les villages avoisinants qu'à compter de ce jour Aedirn prenait le pouvoir sur tout le pays. La population a été appelée à un soulèvement armé contre Nilfgaard...

— C'est impossible ! C'est une abominable provocation !

— Ce mot traverse aisément tes lèvres, Filippa Eilhart, dit tranquillement Tissaia de Vries, mais ne te leurre pas, tes vociférations n'interrompront pas les transes. Continue, mon enfant.

— L'empereur Emhyr var Emreis a donné l'ordre de répondre coup pour coup. Aujourd'hui à l'aube, les armées nilfgaardiennes sont entrées en Lyrie et à Aedirn.

— Une fois de plus, sourit Tissaia, nos rois ont démontré quels souverains raisonnables ils étaient, éclairés et épris de paix. Et quelques-uns des magiciens ont prouvé quelle cause ils servaient réellement. Ceux qui auraient pu empêcher l'occupation ont été prudemment enchaînés dans des menottes de dymérite et il leur a été fait des reproches absurdes...

— Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges !

— Vous faites chier tous autant que vous êtes, éclata soudain

Sabrina Glevissig. Filippa ! Que signifie tout cela ? Comment doit-on comprendre la bataille à Dol Angra ? N'étions-nous pas convenus qu'il ne fallait pas commencer trop tôt ? Pourquoi ce foutu Demawend ne s'est-il pas contenu ? Pourquoi cette salope de Meve...

— Tais-toi, Sabrina !

— Mais non, qu'elle parle. (Tissaia de Vries redressa la tête.) Qu'elle parle des armées d'Henselt de Kaedwen concentrées à la frontière. Qu'elle parle des troupes de Foltest de Témérie qui sont certainement déjà en train de mettre à l'eau les barques jusqu'à présent cachées dans les broussailles le long de la Iaruga. Qu'elle parle des corps d'expédition, sous le commandement de Vizimir de Rédanie, placés le long du Pontar. T'imaginais-tu, Filippa, que nous étions aveugles et sourds ?

— C'est une saloperie de provocation ! Le roi Vizimir...

— Le roi Vizimir, l'interrompit la voix impassible du médium aux cheveux gris, a été assassiné dans la nuit d'hier. Poignardé par un terroriste. La Rédanie n'a plus de roi.

— La Rédanie n'avait plus de roi depuis longtemps. (Tissaia de Vries se leva.) En Rédanie régnait la toute-puissante dame Filippa Eilhart, digne héritière de Raffard le Blanc. Prête à sacrifier des dizaines de milliers d'existences pour obtenir le pouvoir absolu.

— Ne l'écoutez pas, explosa Filippa. N'écoutez pas ce médium ! C'est un instrument, un instrument absurde... Au service de qui es-tu, Yennefer ? Qui t'a ordonné d'amener ici ce monstre ?

— Moi, répondit Tissaia de Vries.

\* \* \*

— Que s'est-il passé ensuite ? Qu'est-il arrivé à la jeune fille ? Et à Yennefer ?

— Je ne sais pas. (Keira ferma les yeux.) Soudain, Tissaia a mis fin au blocus. D'une seule formule. Je n'avais jamais vu une chose pareille de ma vie... Elle nous a étourdis, bloqués, puis elle a libéré Vilgefortz et les autres... Quant à Francesca, elle a ouvert l'entrée des souterrains et Garstang s'est mis à grouiller de Scoia'tael. Ils étaient commandés par un hurluberlu en armure avec un heaume nilfgaardien ailé. Il était aidé par un type dont le visage portait une marque. Celui-là savait jeter des sorts. Et utiliser la magie pour se protéger...

— Rience.

— Peut-être, je ne sais pas. Il faisait chaud... Le plafond a commencé à s'effondrer. Les sorts et les flèches... Un véritable massacre... Parmi les leurs, Fercart a été tué ; parmi les nôtres, Drithelm est mort, ainsi que Radcliffe, Marquard, Rejean et Bianca d'Este. Triss Merigold a été contusionnée, Sabrina blessée... Quand

Tissaia a vu les cadavres, elle a compris son erreur, elle a essayé de nous protéger, de tempérer Vilgefortz et Terranova... mais Vilgefortz lui a ri au nez. À ce moment-là, Tissaia a complètement perdu la tête et elle s'est sauvée. Ah ! Tissaia... Tant de cadavres...

— Que s'est-il passé pour la jeune fille et Yennefer ?

— Je ne sais pas. (La magicienne fut prise d'une quinte de toux, elle cracha du sang. Elle avait le souffle court et respirait manifestement avec difficulté.) Au bout de je ne sais combien d'explosions, j'ai perdu connaissance pendant un moment. L'homme à la balafre m'a paralysée avec l'aide de ses elfes. Terranova a commencé par me donner un coup de pied, et puis il m'a jetée par la fenêtre.

— Il n'y a pas que ta jambe qui a souffert, Keira. Tu as les côtes cassées.

— Ne me laisse pas.

— Il le faut. Mais je reviendrai te chercher.

— Bien sûr...

\* \* \*

Au début, elle ne perçut qu'un vaste chaos, une ombre vacillante, le crépuscule et soudain la clarté qui affluait, un chœur de voix indistinctes en provenance du précipice. Les voix, soudain, prirent de l'ampleur ; des clameurs s'élevaient alentour. La clarté, dans le crépuscule, se changea en un feu qui semblait lancer ses gerbes d'étincelles depuis les murs, les balustrades et les colonnes soutenant la voûte, et l'incendie se mit à dévorer les tapisseries et les gobelins.

Asphyxiée par la fumée, Ciri comprit qu'il ne s'agissait plus d'un rêve.

Elle tenta de se lever en prenant appui sur ses bras. Elle sentit l'humidité sous ses paumes, et elle jeta un regard au-dessous d'elle. Elle était agenouillée dans une mare de sang. Juste à côté d'elle était étendu un corps immobile. C'était un elfe. Elle le comprit aussitôt.

— Lève-toi.

Yennefer se tenait debout près d'elle. Elle avait un stylet à la main.

— Dame Yennefer... Où sommes-nous ? Je ne me souviens de rien...

La magicienne l'attrapa par la main d'un geste vif.

— Je suis près de toi, Ciri.

— Où sommes-nous ? Pourquoi tout brûle-t-il ? Qui est-ce... celui-là ?

— Je t'ai dit un jour, il y a des lustres, que le Chaos te tendait la main. Tu te souviens ? Non, tu ne t'en souviens sûrement pas. Cet elfe



t'a tendu la main. J'ai dû le tuer au couteau, parce que ses maîtres n'attendent que cela, que l'une d'entre nous se trahisse en utilisant la magie. Et ils y parviendront, mais pas encore, pas maintenant... Tu es tout à fait consciente à présent ?

— Ces magiciens..., murmura Ciri, ceux dans la grande salle... Qu'est-ce que je leur ai dit ? Et pourquoi est-ce que j'ai raconté tout ça ? Je n'avais pas du tout envie de... Mais il fallait que je le dise ! Pourquoi ? Pourquoi, dame Yennefer ?

— Chut, petit laideron. J'ai commis une erreur. Personne n'est parfait.

Venant d'en bas, une détonation se fit entendre, ainsi qu'un cri terrifiant.

— Viens. Vite. Nous n'avons pas le temps.

Elles coururent à travers le corridor. La fumée devenait de plus en plus épaisse, oppressante, étouffante, aveuglante. Les explosions faisaient vaciller les murs.

— Ciri ! (Yennefer s'arrêta à un croisement de couloirs, et serra fermement la main de la fillette.) Écoute-moi bien maintenant, écoute attentivement. Moi, je dois rester ici. Tu vois cet escalier ? Tu vas descendre...

— Non ! Ne me laisse pas seule !

— Il le faut. Tu vas descendre par cet escalier. Tu iras jusqu'en bas. Là, il y aura une porte ; derrière cette porte, tu verras un long couloir. Au bout de ce couloir, tu trouveras une écurie où tu verras un cheval sellé. Il n'y aura qu'un seul cheval. Tu le sortiras de l'écurie, et tu monteras dessus. C'est un cheval aguerri, il sert aux courriers qui vont à Loxia. Il connaît la route, il te suffira de l'éperonner. Lorsque tu seras à Loxia, tu iras trouver Margarita et tu te mettras sous sa protection. Ne la quitte pas, pas même d'une semelle...

— Dame Yennefer ! Non ! Je ne veux pas rester toute seule !

— Ciri, dit la magicienne à voix basse, je t'ai déjà dit un jour que tout ce que je faisais, je le faisais pour ton bien. Fais-moi confiance. Je t'en prie. File maintenant.

Ciri était déjà dans l'escalier quand elle entendit de nouveau la voix de Yennefer. La magicienne était debout, le front appuyé contre une colonne.

— Je t'aime, ma petite fille, bafouilla-t-elle. File.

\* \* \*

Ils la cernèrent à mi-hauteur de l'escalier : en bas, deux elfes arborant des queues d'écureuil à leur bonnet ; en haut, un homme en costume noir. Sans réfléchir, Ciri sauta par-dessus la balustrade et se sauva par un couloir latéral. Ils la pourchassèrent. Elle était plus

rapide et leur aurait échappé sans mal si la seule issue du couloir n'avait été une fenêtre.

Elle jeta un regard au-dehors. Tout le long de la muraille courait un rebord en pierre, large de deux pouces environ. Ciri passa ses jambes par-dessus le parapet et se mit à marcher sur le rebord. Elle s'éloigna de la fenêtre, plaqua ses épaules contre le mur. Au loin la mer scintillait.

Un elfe se pencha à la fenêtre. Il avait des cheveux très clairs et des yeux verts, et portait un foulard de soie autour du cou. Ciri s'écarta vite, progressant vers la seconde fenêtre. Mais un homme en costume noir passa la tête par cette deuxième ouverture. Celui-là avait des yeux sombres et affreux, et une tache rougeâtre sur la joue.

— Nous te tenons, fillette !

Elle regarda en bas. En dessous d'elle, très loin, elle voyait une cour. Et au-dessus de la cour, à environ cent pieds du rebord sur lequel elle se tenait, il y avait un petit pont qui reliait deux galeries. Sauf que ce n'était pas un pont. C'étaient les débris d'un pont. Il ne restait plus qu'une étroite passerelle en pierre et les vestiges d'une balustrade délabrée.

— Qu'attendez-vous ? s'écria l'homme à la cicatrice. Sortez donc, et attrapez-la !

L'elfe aux cheveux clairs sortit prudemment sur le rebord de la fenêtre, colla ses épaules contre le mur. Il tendit la main. Il était tout proche.

Ciri avala sa salive. Ce qui restait du pont – la passerelle en pierre – n'était pas plus étroit que la balançoire de Kaer Morhen, et elle avait sauté des dizaines de fois sur la balançoire, elle savait amortir les chocs et garder son équilibre. Mais, au sein de la forteresse des sorceleurs, quatre pieds seulement séparaient la balançoire du sol, tandis que sous la passerelle de pierre grondait le précipice, tellement profond que les plaques dans la cour paraissaient plus petites qu'une main.

Elle sauta, atterrit en chancelant, mais elle parvint à maintenir son équilibre en s'agrippant à la balustrade dégingluée. À pas sûrs elle atteignit la galerie. Obéissant à une pulsion, elle se retourna et montra à ses poursuivants son poing replié, geste que lui avait appris le nain Yarpén Zigrin. L'homme à la cicatrice jura bruyamment.

— Saute, cria-t-il à l'elfe aux cheveux clairs qui se tenait debout sur le rebord. Saute et poursuis-la !

— Tu es sans doute devenu fou, Rience, dit froidement l'elfe. Saute toi-même si tu y tiens.

La chance ne durant généralement qu'un temps, Ciri fut capturée alors qu'elle se sauvait de la galerie et se glissait dans les broussailles au milieu des prunelliers, derrière la muraille. Un homme de petite taille, légèrement obèse, le nez enflé et la lèvre fendue, l'attrapa et l'immobilisa dans une étreinte étonnamment puissante.

— Par ici, siffla-t-il, par ici, ma jolie !

Ciri se démena et hurla, car les mains serrées sur ses épaules l'avaient soudainement foudroyée et paralysée dans un paroxysme de douleur. L'homme ricana.

— Arrête de gigoter, oiseau gris, sinon je vais te brûler les plumes. Permits que je te regarde. Que je regarde donc un peu l'oisillon qui a tant de valeur pour l'empereur de Nilfgaard, Emhyr var Emreis. Et pour Vilgefortz.

Ciri cessa de se démener. Le petit homme passa sa langue sur sa lèvre blessée.

— C'est curieux, siffla-t-il de nouveau en se penchant vers elle. Tu as beaucoup de valeur, à ce qu'on dit, mais moi, vois-tu, je ne donnerais pas même un sou cassé pour toi. Comme les apparences sont trompeuses ! Ah ! Mon trésor ! Et si ce n'était ni Vilgefortz, ni Rience, ni ce galant au heaume en plumes qui t'offrait en présent à Emhyr, mais le vieux Terranova ? Qu'est-ce que tu dis de ça, petite prophétesse ? Parce que tu sais prophétiser, n'est-ce pas ?

Son haleine empestait. Ciri secoua la tête en faisant la grimace. Il se méprit sur son geste.

— N'essaie pas de me picorer avec ton bec, petit oiseau ! Je n'ai pas peur des oiseaux. Mais peut-être que je devrais ? Alors, devin factice ? oracle de substitution ? Devrais-je avoir peur des oiseaux ?

— Oui, tu devrais, murmura Ciri en sentant sa tête tourner et le froid l'envahir soudain.

Terranova se mit à rire en rejetant la tête en arrière. Mais son rire se transforma en un rugissement de douleur. Une immense chouette grise plana sans bruit et vint lui planter ses griffes dans les yeux. Le magicien lâcha brusquement Ciri, repoussa la chouette, puis tomba à genoux et saisit aussitôt son visage entre ses mains. Du sang coula entre ses doigts. Ciri hurla, puis elle s'écarta. Terranova ôta de son visage ses doigts ensanglantés et couverts de mucosités ; d'une voix sauvage, déchirée, il se mit à scander des sorts. Il n'arriva pas au bout de ses incantations. Derrière lui apparut une forme indistincte, la lame du sorcelleur mugit dans l'air et lui trancha la tête, juste sous l'occiput.

\* \* \*

— Geralt !

— Ciri !

— L'heure n'est pas aux câlins, dit la chouette du haut de la muraille en se transformant en une femme aux cheveux sombres. Sauvez-vous ! Les Écureuils viennent par ici !

Ciri se libéra de l'étreinte de Geralt et regarda avec étonnement. La femme-chouette assise au sommet de la muraille avait une apparence affreuse. Elle était couverte de goudron, déguenillée, toute barbouillée de cendres et de sang.

— Toi, petit monstre, dit la femme-chouette en la regardant de haut, pour ta prophétie inopportune, je devrais te... Mais j'ai promis quelque chose à ton sorcelleur, et je tiens toujours parole. Je n'ai pas pu te donner Rience, Geralt. En échange, c'est elle que je te donne. Vivante. Maintenant, sauvez-vous !

\* \* \*

Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach était furieux. Il n'avait vu qu'un instant la fille qu'on lui avait ordonné d'attraper, mais, avant qu'il ait pu tenter quoi que ce soit, ces sorciers de malheur avaient provoqué l'enfer à Garstang, ce qui rendait toute entreprise impossible. Dans la fumée et l'incendie, Cahir était désorienté, il parcourait les couloirs à l'aveuglette, courait dans les escaliers et les galeries en maudissant Vilgefortz, Rience, lui-même et le monde entier.

De la bouche d'un elfe de passage, il apprit que l'on avait aperçu la jeune fille au-delà du palais, elle se sauvait par la route qui menait à Aretuza. La chance, alors, sourit à Cahir. Les Scoia'tael trouvèrent dans l'écurie un cheval sellé.

\* \* \*

— Pars en avant, Ciri. Ils sont proches. Je vais les retenir, et toi, cours ! Cours aussi vite que tu peux ! Comme au « Souffrir » !

— Toi aussi, tu veux me laisser seule ?

— Je serai juste derrière toi. Mais ne regarde pas en arrière !

— Donne-moi mon épée, Geralt.

Il la regarda. Ciri recula instinctivement. Jamais encore elle ne lui avait vu de tels yeux.

— Ton épée à la main, tu vas peut-être devoir tuer. Tu t'en sens capable ?

— Je ne sais pas. Donne-la-moi quand même.

— Cours, maintenant. Et ne regarde pas derrière toi.

\* \* \*

Sur la route, Ciri entendit un bruit de sabots. Elle regarda plus

attentivement. Et la peur la paralysa sur place.

Elle était poursuivie par le chevalier noir au heaume ailé. Les ailes du rapace bruissaient, le manteau noir du chevalier flottait au vent. Les fers de son cheval faisaient des étincelles sur le pavé de la route.

Elle était incapable de bouger.

Le cheval noir s'élança dans les broussailles qui bordaient la route, et le chevalier poussa un grand cri. Ce cri, c'était Cintra. C'était la nuit, le meurtre, le sang, l'incendie. Ciri surmonta la peur qui la paralysait et entreprit de fuir. Prenant son élan, elle franchit une haie et se retrouva dans une courette dotée d'un petit bassin et d'une fontaine. La courette n'avait pas d'issue ; tout autour se dressaient des murs hauts et lisses. Un cheval hennit juste derrière ses épaules. Elle recula, trébucha et frissonna lorsque son dos heurta le mur solide et intraitable. Elle était prise au piège.

Le rapace battit des ailes, s'apprêtant à prendre son envol. Le chevalier noir talonna sa monture et franchit la haie qui le séparait de la cour. Les sabots résonnèrent sur les dalles du sol, le cheval dérapa, glissa, et se retrouva sur la croupe. Le chevalier chancela sur sa selle, puis il se pencha. Sa monture s'élança, et cette fois le chevalier tomba, son armure heurtant la pierre avec fracas. Cependant il se releva aussitôt, prêt à traquer Ciri qui s'était enfoncée dans un coin.

— Tu ne me toucheras pas, s'écria-t-elle en prenant son épée. Plus jamais tu ne me toucheras.

Le chevalier s'approcha lentement, paraissant à chaque pas plus grand, comme une immense tour noire. Les ailes sur son heaume s'agitaient et bruissaient.

— Tu ne m'échapperas plus, Lionceau de Cintra. (Des yeux impitoyables flamboyaient à travers les fentes du heaume.) Pas cette fois. Cette fois, tu n'as nulle part où te sauver, folle jeune fille.

— Tu ne me toucheras pas, répéta-t-elle d'une voix étouffée par l'épouvante, les épaules plaquées contre la muraille de pierre.

— J'y suis obligé. J'exécute les ordres.

Quand il avança la main vers elle, elle sentit la peur céder soudain la place à une fureur sauvage. Ses muscles bridés, figés par l'effroi, se mirent en mouvement comme des ressorts, tous les gestes appris à Kaer Morhen s'effectuaient d'eux-mêmes, aisément et harmonieusement. Elle fit un bond, le chevalier se jeta sur elle, mais il n'était pas préparé à la pirouette qu'elle fit pour lui échapper et se maintenir ainsi hors de sa portée. Son épée siffla et toucha infailliblement son adversaire entre les tôles de sa cuirasse.

Le chevalier chancela, tomba sur un genou, un filet de sang rouge clair jaillit de sous son épaulette. Hurlant rageusement, Ciri le contourna de nouveau d'une pirouette et lui porta un deuxième coup,

cette fois directement sur son casque, faisant tomber le chevalier sur son autre genou. La rage et la fureur l'aveuglaient totalement, elle ne voyait rien hormis les ailes détestées du rapace. Les ailes noires s'écartèrent ; l'une se détacha du heaume et tomba, tandis que l'autre pendouillait sur l'épaulette ensanglantée. Le chevalier, s'efforçant en vain de se relever, tentait d'arrêter le fer de l'épée à l'aide du gantelet de sa cuirasse ; il gémit douloureusement lorsque le tranchant de la lame de sorceleur transperça les mailles de son armure et atteignit sa main.

Sous les coups successifs, le heaume tomba ; Ciri fit un bond de côté pour prendre de la vitesse et porter le dernier coup, le coup mortel.

Mais elle retint sa main.

Le heaume noir n'existait plus, les ailes de rapace dont le bruissement la poursuivait dans ses cauchemars avaient disparu. Le chevalier noir de Cintra n'était plus. Seul restait un adolescent aux cheveux noirs, aux yeux bleus étourdis et aux lèvres déformées par une grimace d'épouvante, pâle, agenouillé dans une mare de sang. Le chevalier noir de Cintra était tombé sous les coups de son épée, il avait cessé d'exister ; des ailes menaçantes ne subsistaient plus que des plumes éparpillées. Terrifié, recroquevillé, en sang, le jeunot n'était rien. Elle ne le connaissait pas, elle ne l'avait jamais vu. Elle s'en fichait. Elle n'avait pas peur de lui, elle ne le haïssait pas. Et ne voulait pas le tuer.

Elle jeta son épée à terre.

Soudain elle se détourna en entendant les cris des Scoia'tael qui arrivaient de Garstang en courant. Elle comprit que d'un instant à l'autre ils allaient la traquer dans la cour. Elle comprit qu'ils allaient la rattraper. Elle devait être plus rapide qu'eux. Elle courut vers le cheval moreau qui faisait claquer ses sabots sur les dalles du sol ; d'un cri, elle le fit partir au galop et bondit en selle tandis que le cheval filait à toute allure.

\* \* \*

— Laissez-moi..., gémit Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach en repoussant de sa main valide les elfes qui le soulevaient. Je n'ai rien ! C'est une blessure légère... Poursuivez-la. Poursuivez la jeune fille...

L'un des elfes cria ; sur le visage de Cahir, du sang jaillit. Un deuxième Scoia'tael vacilla et tomba sur les genoux, ses deux mains plaquées sur son ventre béant. Les autres reculèrent et se dispersèrent dans la cour, faisant luire leurs épées.

Ils furent attaqués par un monstre aux cheveux blancs qui bondit sur eux du haut de la muraille. Celle-ci était pourtant d'une hauteur

telle qu'il était inimaginable de sauter depuis son sommet sans se casser une jambe. Inimaginable d'atterrir en douceur, de virevolter en une pirouette éclair et de tuer en une fraction de seconde. C'est ce que fit pourtant le monstre aux cheveux blancs. Et il commença à tuer.

Les Scoia'tael luttèrent avec acharnement. En nombre, ils avaient l'avantage. Mais ils n'avaient aucune chance. Sous les yeux épouvantés de Cahir se perpétrait un massacre. La jeune fille aux cheveux cendrés qui l'avait blessé un instant auparavant était rapide, elle était incroyablement agile, on aurait dit une chatte défendant ses petits. Mais le monstre aux cheveux blancs qui avait atterri au milieu des Scoia'tael était comme un tigre zerrican. La demoiselle de Cintra aux cheveux cendrés qui, pour une raison inconnue, ne l'avait pas tué, était comme folle. Le monstre aux cheveux blancs n'était pas fou. Il était calme et froid. Et il tuait méthodiquement.

Les Scoia'tael n'avaient aucune chance de l'emporter. Leurs cadavres s'effondraient les uns après les autres sur les dalles de la cour. Mais ils ne cédaient pas. Même lorsqu'ils ne furent plus que deux, ils ne se sauvèrent pas, ils attaquèrent une fois encore le monstre aux cheveux blancs. Sous les yeux de Cahir, le monstre trancha le bras de l'un au niveau du coude, puis il porta au dernier Scoia'tael un coup qui, malgré son apparente mollesse, fit partir l'elfe en arrière ; celui-ci trébucha sur la margelle de la fontaine et tomba à l'eau, faisant déborder le bassin d'une vague couleur carmin.

L'elfe au bras tranché était à genoux près de la fontaine, il regardait d'un œil égaré son moignon qui pissait le sang. Le monstre aux cheveux blancs l'attrapa par la tignasse et, d'une touche rapide de son épée, lui trancha la gorge.

Lorsque Cahir ouvrit les yeux, le monstre était là, tout près de lui.

— Ne me tue pas..., murmura-t-il.

Il n'essayait même plus de se relever du dallage couvert de sang. Sa main, blessée par la jeune fille aux cheveux gris, ne le faisait plus souffrir, elle était engourdie.

— Je sais qui tu es, Nilfgaardien. (Le monstre aux cheveux blancs donna un coup de pied dans le heaume aux ailes décapitées.) Tu l'as pourchassée, longtemps et obstinément. Mais tu n'auras plus jamais l'occasion de lui nuire.

— Ne me tue pas...

— Donne-moi une seule raison de t'épargner. Presse-toi.

— C'est moi, chuchota Cahir, c'est moi qui l'ai emmenée de Cintra, l'autre fois. L'incendie... Je l'ai sauvée. Je lui ai sauvé la vie...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le monstre avait disparu. Il se trouvait seul dans la cour où gisaient les cadavres des elfes. L'eau de la fontaine bruissait, elle se déversait par le bord de la margelle, nettoyant le sang répandu sur les dalles. Cahir s'évanouit.

Au pied de la tour, un bâtiment formait une unique et immense salle, ou plus exactement une sorte de péristyle. Le toit, sans doute illusoire, était magnifique avec toutes ses ouvertures. Il prenait appui sur des colonnes et des pilastres sculptés en forme de cariatides chichement vêtues et aux bustes imposants. Des statues identiques soutenaient l'arc du portail par lequel avait disparu Ciri. Derrière le portail, Geralt aperçut un escalier qui menait à la tour.

Il jura dans sa barbe. Il ne comprenait pas pourquoi la jeune fille avait fui dans cette direction. En se précipitant derrière elle le long des murailles, il l'avait vue tomber de cheval, puis se relever prestement, mais, au lieu de continuer sur la route qui serpentait en colimaçon autour du sommet, elle s'était soudain lancée à l'assaut de la montagne, en direction de la tour solitaire. Il n'aperçut que plus tard les elfes sur la route. Ces derniers n'avaient pas vu Ciri, ni lui non plus, occupés à tirer leurs flèches sur les gens qui couraient le long de la montagne. Des renforts arrivaient d'Aretuza.

Geralt s'apprêtait à suivre les traces de Ciri dans l'escalier quand il entendit un bruissement venant du ciel. Il se retourna vivement. Ce n'était pas un oiseau.

Faisant bruisser ses larges manches, Vilgefortz passa à travers un trou du toit et atterrit délicatement sur le sol.

Geralt se planta devant l'entrée de la tour, prit son épée et poussa un soupir. Il avait sincèrement espéré que la dramatique lutte finale se jouerait entre Vilgefortz et Filippa Eilhart. Lui n'avait pas la moindre envie de prendre part à un tel mélodrame.

Vilgefortz épousseta son gambison, arrangea ses manchettes, regarda le sorcelleur et lut ses pensées.

— Putain de mélodrame en effet, soupira-t-il.

Geralt ne fit pas de commentaires.

— Elle est entrée dans la tour, reprit Vilgefortz.

Le sorcelleur ne répondit pas. Le magicien hocha la tête.

— Eh bien ! Voici donc notre épilogue, dit-il froidement. Le final qui couronne l'œuvre. Ou peut-être est-ce le destin ? Tu sais où mènent ces marches ? À Tor Lara, la tour de la Mouette. Là-haut, il n'y a pas d'issue. Tout est fini.

Geralt s'écarta de manière à ce que les cariatides qui soutenaient le portail protègent ses flancs.

— Bien parlé ! énonça-t-il lentement en observant les mains du magicien. Tout est fini. La moitié de tes complices sont morts. Les cadavres des elfes attirés sur Thanedd sont alignés en rang d'oignons d'ici à Garstang. Les autres se sont enfuis. Les magiciens et les



hommes de Dijkstra arrivent d'Aretuza. Le Nilfgaardien qui devait enlever Ciri s'est sans doute vidé de tout son sang à l'heure qu'il est. Et Ciri est là-haut, dans la tour. Il n'y a pas d'issue là-haut ? Je suis heureux de l'entendre. Cela signifie qu'on y accède par une seule entrée. Celle que je condamne.

Vilgefortz tressaillit.

— Tu es incorrigible. Une nouvelle fois, tu es incapable d'évaluer correctement la situation. Le Chapitre et le Conseil ont cessé d'exister. Les troupes de l'empereur Emhyr se dirigent vers le nord ; privés des conseils et de l'aide des magiciens, les rois sont aussi impuissants que des enfants. Sous la poussée de Nilfgaard, leurs royaumes tombent comme des châteaux de cartes. Je réitère la proposition que je t'ai faite hier : joins-toi aux vainqueurs. Crache à la figure des perdants.

— C'est toi le perdant. Pour Emhyr, tu n'étais qu'un instrument. C'est Ciri qui lui importait, c'est pour ça qu'il a envoyé ici ce chevalier au heaume ailé. Je me demande ce qu'Emhyr fera de toi quand tu lui rapporteras que ta mission s'est soldée par un fiasco.

— Tu tires à l'aveuglette, sorceleur. Sans atteindre ta cible, c'est évident. Si je te disais que c'est Emhyr qui est mon instrument ?

— Je ne le croirais pas.

— Geralt, sois raisonnable. Tu veux vraiment faire de la figuration dans une banale lutte finale entre le Bien et le Mal ? Réfléchis bien à ma proposition. Il n'est pas trop tard. Tu peux toujours faire un choix, te placer du bon côté...

— Tu veux parler de celui que j'ai quelque peu affaibli aujourd'hui ?

— Garde tes sourires démoniaques, ils n'ont aucun effet sur moi. Tu penses à ces quelques elfes fauchés ? À Artaud Terranova ? Bagatelles sans importance. On peut passer directement à l'ordre du jour.

— Mais absolument. Je connais ta conception du monde. La mort ne compte pas, n'est-ce pas ? Surtout celle des autres.

— Ne sois pas banal. Dommage pour Artaud, qu'est-ce qu'on y peut ? Appelons cela... un règlement de comptes. En définitive, par deux fois j'ai essayé de te tuer. Emhyr s'impatientait, j'ai donc donné l'ordre d'envoyer des meurtriers à ta poursuite. Je l'ai fait à contrecœur, chaque fois, crois-le bien. Moi, vois-tu, je garde toujours l'espoir qu'un jour nous serons réunis sur un même tableau.

— Oublie cet espoir, Vilgefortz.

— Range ton épée. Nous allons monter ensemble à Tor Lara. Nous allons rassurer l'Enfant de Sang ancien qui, là-haut, quelque part, crève sans doute de peur. Et nous partirons d'ici. Ensemble. Tu seras auprès d'elle. Tu verras sa destinée se réaliser. Quant à l'empereur Emhyr... il obtiendra ce qu'il désirait. Vois-tu, j'ai oublié de te dire

que, bien que Codrigher et Fenn soient morts, leur œuvre et leur concept existent toujours et se portent bien.

— Tu mens. Pars d'ici, pars avant que je t'envoie un énorme glaviot à la figure.

— Je n'ai vraiment pas envie de te tuer. Je tue sans plaisir.

— Vraiment ? Et Lydia van Bredevoort ?

Le magicien fit la grimace.

— Ne prononce pas ce nom, sorcelleur.

Geralt serra plus fortement le manche de son épée dans le creux de sa main, puis il sourit d'un air railleur.

— Pourquoi fallait-il que Lydia meure, Vilgefortz ? Pourquoi lui as-tu ordonné de mourir ? Elle devait créer une diversion, n'est-ce pas ? Elle devait te donner le temps de t'immuniser contre la dymérite, d'envoyer un message télépathique à Rience ? Pauvre Lydia ! L'artiste au visage déformé. Tous savaient que c'était une personne sans importance. Tous. Sauf elle.

— Tais-toi.

— Tu as tué Lydia, magicien. Tu t'es servi d'elle. Et maintenant tu voudrais te servir de Ciri ? Avec mon aide ? Pas question. Tu ne monteras pas à Tor Lara.

Le magicien recula d'un pas. Geralt se tendit tel un ressort, prêt à bondir et à frapper. Mais Vilgefortz ne leva pas la main, il se contenta de l'étendre légèrement sur le côté. Un imposant bâton de six pieds se matérialisa soudain dans sa main.

— Je sais ce qui te gêne dans l'appréciation raisonnable de la situation. Je sais ce qui complique et dérange tes justes prévisions de l'avenir. C'est ton arrogance, Geralt. Je t'apprendrai l'humilité. À l'aide de la baguette que voici.

Le sorcelleur cligna des yeux, soulevant légèrement son épée.

— J'en brûle d'impatience.

Quelques semaines plus tard, enfin guéri grâce aux soins des dryades et à l'eau de Brokilone, Geralt s'interrogerait sur l'erreur qu'il avait dû commettre au cours de la bagarre. Et il en arriverait à la conclusion qu'il n'en avait commis aucune. Sa seule erreur, il le réaliserait à ce moment-là, avait été de ne pas fuir avant que la bataille commence.

Le magicien était rapide, le bâton voltigeait dans ses mains, aussi rapide que l'éclair. La surprise de Geralt fut d'autant plus grande lorsque, au cours du combat, la baguette émit un bruit métallique au contact de l'épée. Mais le temps n'était pas à la surprise. Vilgefortz attaquait, le sorcelleur devait se replier en esquives et pirouettes. Il avait peur de parer les coups avec son épée. Cette satanée baguette était en fer et, qui plus est, elle était magique.

À quatre reprises, il se trouva en position de contre-attaquer et de

frapper. Quatre fois, il frappa son adversaire. À la tempe, au cou, sous le bras et à la cuisse. Chacun de ces coups aurait dû être mortel. Mais Vilgefortz les contra tous.

Aucun être humain n'aurait été capable de contrer de tels assauts. Petit à petit, Geralt commençait à comprendre. Mais il était déjà trop tard.

Il ne vit pas venir le coup de son adversaire. Il fut acculé contre le mur. Il tourna les épaules, n'eut le temps ni de bondir ni de faire une feinte ; l'attaque l'avait privé de son souffle. Le magicien le frappa de nouveau, cette fois à l'épaule, et Geralt partit une fois encore en arrière, se cognant l'occiput contre le pilastre, sur la poitrine saillante d'une cariatide. D'un bond habile, Vilgefortz s'approcha du sorceleur, le coinça avec son bâton et le frappa au ventre, sous les côtes. violemment. Geralt se plia en deux et reçut alors un coup sur le côté de la tête. Ses genoux soudain cédèrent sous lui, et il tomba. Ainsi se termina la lutte. Du moins à première vue.

Mollement, Geralt tenta de se protéger avec son épée. Sa lame, plantée entre un mur et un pilastre, avait cédé sous le choc en émettant une plainte cristalline. Il se protégea la tête de la main gauche, le bâton s'abattit prestement sur lui et lui brisa l'os de l'avant-bras. La douleur l'aveugla totalement.

— J'aurais pu te transpercer le cerveau en t'enfonçant ce bâton dans les oreilles, lui dit Vilgefortz. (La voix du magicien lui semblait venir de très loin.) Mais ce combat était censé n'être qu'une leçon, n'est-ce pas ? Tu t'es trompé, sorceleur. Tu as confondu le ciel avec les étoiles qui se reflètent la nuit à la surface de l'étang. Ha ha ! Tu dégueules ? Bien. Choc cérébral. Tu saignes du nez ? Parfait. Eh bien ! À plus tard, qui sait ? Un jour, peut-être, nous nous reverrons.

Le sorceleur ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Il sombrait, semblait plonger dans quelque chose de chaud. Il pensait que Vilgefortz était parti. Il fut surpris de recevoir brutalement sur sa jambe un autre coup de bâton métallique qui réduisit en bouillie une partie de l'os de sa cuisse.

Les autres coups, s'il y en eut, il ne s'en souvenait pas.

\* \* \*

— Tiens bon, Geralt, ne te laisse pas aller, répétait sans cesse Triss Merigold. Tiens bon. Ne meurs pas... Je t'en prie, ne meurs pas...

— Ciri...

— Ne parle pas. Je vais te sortir d'ici tout de suite. Tiens bon... Dieux du ciel ! Je n'ai pas la force...

— Yennefer... Je dois...

— Tu ne dois rien du tout ! Tu ne peux rien faire du tout ! Tiens

bon, accroche-toi... Ne t'évanouis pas... Ne meurs pas, je t'en supplie...

Elle le traîna le long du dallage jonché de cadavres. Il vit qu'il avait la poitrine et le ventre couverts de sang. Il sentait le liquide chaud couler de son nez. Il vit sa jambe. Elle était tordue selon un angle bizarre et semblait bien plus courte que la seconde. Il ne sentait pas la douleur. Il sentait le froid ; son corps entier était froid, ankylosé, et lui paraissait celui d'un étranger. Il avait envie de vomir.

— Tiens bon, Geralt. Des secours arrivent d'Aretuza. Ce ne sera plus long...

— Dijkstra... Si Dijkstra me retrouve... c'en est fini de moi...

Triss jura. De désespoir.

Elle le traîna le long de l'escalier. La jambe et le bras cassés de Geralt tressaillaient au contact des marches. La douleur se raviva, s'insinua dans ses viscères, au niveau de sa tempe meurtrie, elle se répandit jusque dans ses yeux, ses oreilles, jusqu'au sommet de son crâne. Pourtant, il ne criait pas. Il savait que crier le soulagerait, mais il résistait, se contentant d'entrouvrir les lèvres.

Soudain il entendit une détonation.

Tissaia de Vries se tenait en haut des marches. Elle avait les cheveux en désordre, son visage était couvert de poussière. Elle leva les deux mains, et ses paumes s'enflammèrent. Elle prononça une incantation, et le feu qui dansait au bout de ses doigts roula en bas sous la forme d'une boule crépitante et aveuglante. D'en bas, le sorcier entendit le fracas des murs qui s'effondraient et les clameurs stridentes des brûlés.

— Tissaia, non ! s'écria Triss dans un accès de désespoir. Ne fais pas ça !

— Ils n'entreront pas ici, dit la maîtresse suprême sans tourner la tête. Ici, c'est Garstang, sur l'île de Thanedd. Personne n'a convié au palais les valets royaux exécutant les ordres de leurs souverains myopes !

— Tu es en train de les tuer !

— Silence, Triss Merigold ! L'attentat contre l'unité de la Confrérie a échoué, l'île est toujours gouvernée par le Chapitre ! Rois, ne vous mêlez pas des affaires du Chapitre ! C'est notre conflit et nous seuls le résoudrons ! Nous réglerons nos affaires, puis nous mettrons un terme à cette guerre stupide ! Parce que ce sont nous, les magiciens, qui portons la responsabilité du sort du monde !

De la paume de sa main jaillit une nouvelle boule de feu, et l'écho démultiplié de l'explosion se répercuta contre les colonnes et les murs de pierre.

— Hors d'ici ! cria-t-elle de nouveau. Vous n'entrerez pas dans notre sanctuaire ! Allez-vous-en !

Les hurlements venant d'en bas s'étaient tus. Geralt comprit que les assiégeants s'étaient éloignés de l'escalier et avaient déguerpi. Puis la silhouette de Tissaia s'estompa sous ses yeux. Ce n'était pas de la magie. Il perdait conscience.

— Sauve-toi d'ici, Triss Merigold. (Il entendit les paroles de la magicienne qui lui parvenaient de loin, comme de derrière un mur.) Filippa Eilhart s'est déjà sauvée, elle s'est enfuie grâce à ses ailes de chouette. Tu étais sa complice dans cet infâme complot, je devrais te châtier. Mais assez de sang, assez de morts et de malheur ! Hors d'ici ! Va à Aretuza, chez tes alliés ! Téléporte-toi. Le portail de la tour de la Mouette n'existe plus, déjà. Il a été détruit, en même temps que la tour. Tu peux te téléporter sans crainte. Là où tu le désires. Ne serait-ce que chez ton roi Foltest, pour lequel tu as trahi la Confrérie !

— Je ne laisserai pas Geralt..., geignit Triss. Il ne peut pas tomber entre les mains des Rédaniens... Il est gravement blessé... Il saigne à l'intérieur... Et moi je n'ai plus de force pour ouvrir le portail ! Tissaia ! Aide-moi, par pitié !

Puis ce fut l'obscurité. Un froid glacial envahit Geralt tout entier. De loin, de derrière le mur de pierre, Geralt entendit la voix de Tissaia de Vries :

— Je t'aiderai.

Evertsen Peter, né en 1220, confident de l'empereur Emhyr Deithwen et l'un des véritables artisans de la puissance de l'Empire. Sergent en chef de l'armée du temps des Guerres nordiques ; à partir de 1290, Grand Trésorier de la Couronne. Élevé au rang de coadjuteur de l'Empire durant la dernière période de règne d'Emhyr. Accusé à tort d'abus au cours du règne de l'empereur Morvran Voorhis ; condamné et emprisonné. Mort en 1301 au château de Winneburg. Réhabilité après sa mort en 1328 par l'empereur Jan Valveit.

Effenberg et Talbot  
*Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome V

« Tremblez, car voici venir le Destructeur des Peuples. Lui et ses disciples fouleront vos terres et prendront une corde pour en faire le partage. Vos villes seront détruites et privées de leurs habitants. Les chauves-souris, les grands-ducs et les corbeaux envahiront vos maisons, les serpents viendront y faire leurs nids. »

Aen Ithlinnespeath

## CHAPITRE 5

Le commandant du détachement stoppa sa monture, ôta son heaume et, du bout des doigts, remit en place les quelques cheveux qu'il avait encore sur le crâne et qui étaient collés par la sueur.

— Fin de la course, répéta-t-il en voyant le regard interrogateur du troubadour.

— Hein ? Comment ça ? s'étonna Jaskier. Pourquoi ?

— On ne va pas plus loin. Voyez, là ? La petite rivière qui brille en bas ? C'est le Ruban. On devait vous escorter jusqu'au Ruban, pas plus loin. Par conséquent, c'est l'heure de se séparer.

Le reste du détachement s'était arrêté derrière eux, mais aucun des soldats ne mit pied à terre. Tous jetaient des regards inquiets autour d'eux. Jaskier mit sa main en visière devant les yeux, et se dressa sur ses étriers.

— Où donc voyez-vous une rivière ?

— En bas, j'ai dit. Descendez le ravin, vous tomberez dessus vite fait.

— Accompagnez-moi au moins jusqu'au rivage, protesta Jaskier. Indiquez-moi le gué...

— Pfff ! Y a rien à indiquer ! Depuis mai, c'est la canicule, et rien d'autre, alors l'eau a baissé, le Ruban s'est asséché. À cheval, vous pourrez traverser n'importe où.

— J'ai montré une lettre du roi Venzlav à votre commandant, dit le troubadour en bombant le torse. Le commandant a pris connaissance de la lettre et je l'ai entendu personnellement vous ordonner de m'accompagner jusqu'à Brokilone même. Et vous, vous voulez m'abandonner ici, dans ces broussailles ? Et si je me perds ?

— Vous vous perdrez pas, bougonna d'un ton sinistre un autre soldat. (Il s'était rapproché d'eux depuis un moment déjà, mais jusqu'à présent il était resté silencieux.) Z'aurez pas le temps de vous perdre. Les nymphes des grottes vous trouveront avant.

— Vous en faites des poltrons, et ballots avec ça ! se moqua Jaskier. Qu'est-ce que vous les craignez, ces dryades ! Brokilone se trouve de l'autre côté du Ruban, voyons ! Le Ruban, c'est la frontière. Nous ne l'avons pas encore franchie !

— Leur frontière, expliqua le commandant en regardant autour de lui, peut aller aussi loin que leurs flèches. Une flèche tirée de l'autre côté de la rivière peut gaillardement atteindre la lisière du bois, et elle aura assez de vitesse pour entailler le haubert de n'importe qui. Vous vous êtes entêté, vous avez tenu à venir, c'est votre affaire. Quant à moi, je tiens à la vie. J'irai pas plus loin. Je préfère encore qu'on m'enfourne la gueule dans un nid de frelons !

— Je vous ai expliqué que j'allais à Brokilone en mission. (Jaskier repoussa son petit chapeau vers l'arrière et se redressa sur sa selle.) Je

suis, comme qui dirait, ambassadeur. Je n'ai pas peur des dryades. Mais je vous demande de bien vouloir m'escorter jusqu'au bord du Ruban. Et si des brigands me tombent dessus dans les broussailles ?

Le deuxième soldat, celui à l'air sinistre, eut un rire forcé.

— Des brigands ? Ici ? De jour ? Pendant la journée, monsieur, vous ne rencontrerez pas âme qui vive dans le coin. Ces derniers temps, les mamounes décochent leurs flèches à tous ceux qui se montrent sur la rive du Ruban, et plus d'une fois il leur est arrivé de s'enfoncer loin de notre côté. Non, vous n'avez pas à vous en faire pour les brigands !

— C'est vrai, ça, confirma le commandant. Il faudrait qu'ils soient de parfaits imbéciles pour oser s'aventurer, de jour, le long du Ruban. Et nous, on n'est pas des bêtes. Vous, vous voyagez tout seul, sans armure et sans arme, et, pardon de vous le dire, mais vous n'avez pas du tout l'air d'un guerrier, même vu de très loin. C'est peut-être ce qui va vous sauver. Mais quand les mamounes vont nous reluquer, nous, avec nos chevaux et nos armures, on ne pourra plus voir le jour à travers leur volée de flèches.

— C'est donc votre dernier mot ? (Jaskier tapota son cheval sur le cou, et regarda en bas, vers le ravin.) Alors j'y vais tout seul. Adieu, soldats ! Merci pour l'escorte.

— Vous pressez pas tant. (Le soldat à l'air sinistre jeta un coup d'œil vers le ciel.) Le soir est proche. Attendez que la brume se soit levée au-dessus du ruisseau pour y aller. Parce que sinon, vous savez...

— Quoi ?

— Dans le brouillard, une flèche a moins de chance d'atteindre sa cible. Si le sort vous est favorable, la mamoune vous ratera. Mais sachez, monsieur, que ça leur arrive rarement...

— Je vous ai dit...

— Pour sûr, pour le dire, vous l'avez dit. Que vous alliez comme qui dirait en mission chez elles. Mais moi, je vais vous expliquer encore autre chose : que vous veniez en mission ou en procession, ça leur est égal. Elles vous envoient leur projectile, un point c'est tout.

— Vous persistez à vouloir m'effrayer ? dit le poète en prenant de nouveau de grands airs. Pour qui me prenez-vous ? pour un rat de bibliothèque ? Moi, messieurs les soldats, j'ai vu plus de champs de bataille que vous tous réunis. Et j'en sais aussi plus que vous sur les dryades. Par exemple je sais qu'elles ne tirent jamais sans mise en garde.

— Dans le temps, c'était comme ça, comme vous dites, répondit tout bas le commandant du détachement. Dans le temps, elles mettaient en garde. Elles lançaient leurs flèches dans une souche ou sur la piste, ça voulait dire « voyez le projectile, c'est la limite, pas un



pas de plus ». Si le bonhomme faisait vite demi-tour, il pouvait s'en sortir sain et sauf. Mais maintenant, c'est différent. Maintenant, elles tirent directement pour tuer.

— D'où vient cette hostilité ?

— C'est que... voyez-vous, marmonna le soldat, quand les rois ont conclu l'armistice avec Nilfgaard, ils s'en sont pris violemment aux bandes d'elfes. On voit bien qu'ils sont sérieusement opprimés de toutes parts, parce qu'il n'y a pas une nuit sans que des rescapés passent par Brugge ; ils vont chercher refuge à Brokilone. Et quand les nôtres pourchassent les elfes, il arrive qu'ils aient aussi parfois affaire aux mamounes venues en renfort de par-delà le Ruban. Et c'est arrivé qu'en les poursuivant nos troupes aient fait un peu de zèle... Vous comprenez ?

— Je comprends. (Jaskier regarda attentivement le soldat et hocha la tête.) En poursuivant les Scoia'tael, vous avez franchi le Ruban. Vous avez tué des dryades. Et maintenant, les dryades se vengent, forcément. C'est la guerre.

— Tout juste, monsieur, vous me l'ôtez de la bouche. C'est la guerre. Ça a toujours été une lutte à mort, mais maintenant, ça va vraiment très mal. La haine dans les deux camps est grande. Je vous le dis encore une fois, si vous n'avez pas d'obligation, n'allez pas là-bas.

Jaskier ravala sa salive.

— Le fait est, dit-il en se redressant sur sa selle et en faisant un grand effort pour adopter un air martial et une attitude fringante, que j'y suis obligé. Alors je pars. Tout de suite. Nuit ou pas, brouillard ou pas, quand le devoir appelle, il faut y aller.

Des années d'entraînement avaient fait leur œuvre. La voix du troubadour résonnait, magnifique et inquiétante, ferme et grave ; elle vibrait de sa bravoure et témoignait de sa détermination de fer. Les soldats le regardèrent avec un étonnement non feint.

— Avant de vous mettre en route, dit le commandant en ôtant une gourde en bois plate, nouée à sa selle par un cordon, buvez donc une rasade de vodka, monsieur le chanteur. Rincez-vous le gosier...

— La mort vous sera plus douce, ajouta l'autre soldat d'une voix sinistre.

Le poète avala une gorgée.

— Un poltron, déclara-t-il avec dignité dès qu'il eut cessé de tousser et repris son souffle, meurt cent fois. Un homme courageux ne meurt qu'une fois. Mais dame Fortune sourit aux audacieux et méprise les poltrons.

Les soldats l'observèrent avec plus d'étonnement encore. Ils ne savaient pas – ils ne pouvaient pas savoir – que Jaskier citait les paroles d'une épopée héroïque, écrite, qui plus est, par un autre que lui.

— Que ceci en revanche, dit le poète en sortant d'une poche intérieure un petit sac de cuir rempli de pièces, vous prouve ma reconnaissance envers votre escorte. Avant de rentrer au fort, avant que la rude mère patrie vous cajole de nouveau, entrez donc dans un estaminet et buvez un coup à ma santé.

— Merci, monsieur. (Le commandant rougit légèrement.) Vous êtes généreux, pourtant nous... Pardonnez-nous de vous laisser tout seul, mais...

— Ce n'est rien. Adieu.

D'un geste théâtral, le barde repoussa son petit chapeau sur son oreille gauche, il talonna son cheval et se mit à descendre par le ravin en sifflotant la mélodie de *Noces à Bullerlyn*, une célèbre chanson de la cavalerie particulièrement gaillarde.

— Quand on pense à ce que le cornette nous avait dit au fort, remarqua le soldat sinistre dont la voix parvenait encore à Jaskier, que c'était un parasite, un poltron et une andouille. En fait, c'est un preux et vaillant homme, bien que rimailleur.

— Absolument, c'est la vérité, répondit le commandant. Il n'est pas peureux, ça, on peut pas dire. Même sa paupière n'a pas tremblé, j'l'ai bien vu. Et en plus, il siffle, tu entends ? Tu te souviens de ce qu'il a dit ? Qu'il était un ambassadeur. T'en fais pas, va, ils ne nomment pas ambassadeur n'importe qui. Il faut avoir la tête sur les épaules pour devenir ambassadeur...

Jaskier accéléra, il voulait s'éloigner au plus vite. Il n'avait pas envie de ternir l'image qu'il venait tout juste de se forger. Et il savait que ses lèvres desséchées par l'effroi ne pourraient siffler encore très longtemps.

Le ravin était sombre et humide, la glaise mouillée et le tapis de feuillage flétri qui l'envahissait étouffaient le claquement des talons du hongre moreau. Pégase, comme l'avait baptisé le poète, avançait lentement, le museau baissé. Il faisait partie de ces chevaux, peu nombreux, auxquels tout était toujours parfaitement égal.

La forêt s'achevait, mais une large prairie de joncs séparait encore Jaskier du lit de la rivière. Le poète arrêta sa monture. Il regarda attentivement autour de lui, mais ne vit rien. Il tendit l'oreille, mais n'entendit que le chant des grenouilles.

— Eh bien, le cheval ! dit-il en se raclant la gorge. Désormais, c'est « marche ou crève ». En avant !

Pégase releva à peine le museau et, interrogateur, tendit ses oreilles habituellement pendantes.

— Tu as bien entendu. En avant !

Le hongre se mit en route avec réticence ; la boue clapotait sous ses sabots. À grands bonds, les grenouilles fuyaient sur le passage du cheval. À quelques pas devant eux, un canard détaleta en cancanant et

en battant des ailes. Le cœur du troubadour, lui, faillit s'arrêter de battre et se figea un instant... avant de repartir de plus belle, plus vite et plus fort. Pégase ne se soucia pas du canard le moins du monde.

— Un héros allait son chemin, ânonnait Jaskier en essuyant son cou trempé de sueur avec un mouchoir sorti d'une poche intérieure.

Il poursuivit :

— Intrépide, il traversait un coupe-gorge, sans prêter attention aux batraciens bondissants ni aux dragons volants... Il allait son chemin, il allait... jusqu'à ce qu'il parvienne à une vaste étendue d'eau...

Pégase s'ébroua et s'arrêta. Ils étaient au bord de la rivière, parmi les roseaux et les joncs dont la hauteur atteignait les étriers. Jaskier essuya ses paupières couvertes de sueur, puis il noua son foulard autour du cou. Il observa longuement, jusqu'à en avoir les yeux larmoyants, l'aulnaie drue qui se trouvait sur la rive d'en face. Il ne vit rien ni personne. Des goémons agités par le courant troublaient la surface de l'eau, des martins-pêcheurs orange et turquoise passèrent en coup de vent juste au-dessus d'eux. Des essaims d'insectes virevoltaient dans l'air. Les poissons bondissants engloutissaient des éphéméroptères, laissant de grands cercles à la surface de l'eau.

À perte de vue, on apercevait des huttes de castors, des tas de branches coupées, des troncs abattus et rongés, lavés par un courant paresseux. *Il y en a des castors par ici*, se dit le poète. *Une véritable colonie ! Rien d'étonnant à ce qu'ils soient si nombreux. Personne n'importune ces maudits mangeurs d'arbres. Les brigands et les chasseurs ne s'aventurent pas ici, pas plus que les apiculteurs ; même les trappeurs ubiquistes ne tendent pas leurs pièges dans le coin. Ceux qui ont essayé ont reçu une flèche dans la gorge, ou ont été mordus par des crabes dans la vase côtière. Et moi, pauvre imbécile, je me presse ici de ma propre volonté, le long du Ruban, le long de la rivière d'où s'élève une puanteur de cadavres telle que même l'odeur d'acore et de menthe ne peut la faire disparaître...*

Il poussa un profond soupir.

Pégase engagea lentement dans la rivière ses pattes de devant, abaissa son museau à la surface de l'eau, but longuement, puis tourna la tête et regarda Jaskier. L'eau ruisselait de sa gueule et de ses naseaux. Le poète hocha la tête, poussa un nouveau soupir, et renifla bruyamment.

— Le héros observa les profondeurs agitées, reprit-il à voix basse en s'efforçant de ne pas claquer des dents. Il les observa et se mit en route, car son cœur ne connaissait pas la peur.

Pégase laissa pendre son museau et ses oreilles.

— ... ne connaissait pas la peur, répéta le poète pour se donner du courage.

Pégase secoua la tête, faisant tinter les anneaux de ses brides et de son mors. Jaskier planta les talons dans ses flancs. Avec une pathétique résignation, le hongre pénétra dans l'eau.

Le Ruban était peu profond, mais très broussailleux. Avant qu'ils aient atteint le centre du courant, de longues tresses de mauvaises herbes traînaient déjà derrière les pattes de Pégase. Le cheval avançait lentement et avec peine, s'efforçant à chaque pas de s'arracher aux varechs qui l'entravaient.

Les joncs et les aulnaies de la rive droite étaient désormais tout proches. Si proches que Jaskier sentit son estomac se nouer douloureusement. Il avait conscience qu'au beau milieu de la rivière et emprisonné dans les algues il constituait une cible magnifique, impossible à rater. Il imaginait déjà les rangées d'arcs, les cordes qui se tendaient et les piques effilées des flèches qui le visaient.

Il serra les flancs de son cheval avec ses mollets, mais Pégase n'en avait cure. Au lieu de se presser, il s'arrêta et releva la queue... Tandis que les boules de crottin tombaient une à une dans l'eau, Jaskier gémit longuement.

— Le héros, ânonna-t-il en fermant les yeux, ne réussit pas à franchir les cascades grondantes. Il mourut de la mort des braves, frappé d'une pluie de projectiles. Les profondeurs bleues firent disparaître son corps à jamais ; les algues, vertes comme le jade, l'enserrèrent dans leurs lianes. Toute trace de lui disparut, seul subsista le crottin de son cheval, emporté par le courant vers les mers lointaines...

Pégase, apparemment soulagé, se mit en route vers le rivage d'un pas alerte, sans que Jaskier l'y incite. Sur le littoral libéré du varech, il se permit même une rapide accélération qui aspergea considérablement les souliers et les chausses de Jaskier. Le poète ne s'en rendit même pas compte : la vision des flèches braquées sur son ventre l'obsédait, et l'effroi parcourait ses épaules et sa nuque telle une sangsue visqueuse et glacée. Car derrière les aulnes, moins de cent pas au-delà du ruban vert intense des herbes fluviatiles, après la lande, se dressait le mur sombre, droit et menaçant de la forêt.

Brokilone.

À quelques pas du cours d'eau, le squelette blanchi d'un cheval se détachait sur la rive. Des ronces et des joncs poussaient à travers sa cage thoracique. On voyait également d'autres os, plus petits, qui ne ressemblaient pas à ceux d'un cheval. Jaskier frissonna et détourna le regard.

Ayant reçu un coup d'éperons, le hongre s'arracha du marécage côtier avec force clapotements, et la vase se mit à empester terriblement. Les grenouilles cessèrent un instant de concorder. Tout devint très silencieux. Jaskier ferma les yeux. Il ne déclamait plus,

n'improvisait plus. L'inspiration et l'imagination s'étaient envolées, quelque part dans un inconnu lointain. Ne restait plus qu'une froide et affreuse épouvante, une sensation certes puissante, mais dénuée de la moindre impulsion créatrice.

Pégase tendit ses oreilles pendantes et sans ardeur clopina en direction de la forêt des dryades, surnommée par beaucoup la forêt de la Mort.

*J'ai franchi la frontière, se dit le poète. Tout va se décider maintenant. Tant que j'étais au bord de la rivière ou dans l'eau, elles pouvaient être magnanimes. Mais plus maintenant. Maintenant, je suis l'intrus. Tout comme l'autre là-bas... Peut-être vais-je moi aussi laisser un squelette derrière moi... Une mise en garde pour les suivants... Si les dryades sont là... Si elles m'observent...*

Il se remémora les concours d'archers qu'il avait vus, les épreuves de foire et les exhibitions de tir, les cibles et les mannequins de paille lardés et transpercés de piques de flèches. Que ressent un homme touché par une flèche ? Un coup ? Une douleur ? Ou peut-être... rien du tout ?

Il n'y avait pas de dryades dans les environs, ou alors elles n'avaient pas encore décidé de ce qu'elles allaient entreprendre à l'égard du cavalier solitaire, parce que le poète était parvenu jusqu'à la forêt, pétrifié de peur, certes, mais bel et bien vivant. L'accès aux bois était protégé par un piège de chablis, recouvert de racines et de branches. Quoi qu'il arrive, Jaskier n'avait de toute façon pas la moindre intention d'aller jusqu'à la lisière même et encore moins de s'enfoncer dans la forêt. Il pouvait s'astreindre au risque, mais non au suicide.

Très lentement, il descendit de cheval et fixa les brides de sa monture à une racine qui saillait. Ce n'était pas dans ses habitudes – Pégase n'avait pas coutume de voir son maître s'éloigner de lui. Mais Jaskier n'était pas certain de la réaction du cheval face aux sifflements et aux bruissements des flèches. Jusqu'à présent, il avait plutôt évité de les exposer, Pégase et lui, à de telles sonorités.

Il ôta son luth – instrument unique, au manche fin, d'une grande qualité – du pommeau de la selle. *Le présent d'une elfe*, songea-t-il en caressant le bois marqueté. *Il se peut qu'elle revienne au Peuple ancien... À moins que les dryades la laissent auprès de mon cadavre...*

Un arbre ancestral, arraché par le vent, était couché non loin de là. Le poète s'assit sur le tronc, appuya son luth contre son genou, passa sa langue sur ses lèvres, puis il essuya ses mains moites sur ses chausses.

Le soleil déclinait vers l'ouest. De la vapeur s'élevait du Ruban, enveloppant les prairies d'un linceul gris-blanc. L'air se fit plus frais. Le glapissement des grues retentit, puis retomba ; on n'entendit plus

que le concert des grenouilles.

Jaskier gratta les cordes de son instrument. Une fois, puis deux, puis trois. Il accorda son luth et commença à jouer. Quelques instants plus tard, il se mit à chanter :

*Yviss, m'evelienne vente cáelm en tell  
Elaine Ettariel  
Aep cor me lode deith ess'viell  
Yn Blath que me darienn  
Aen minne vain tegan a me  
Yn toin av muireánn que dis eveigh e aep Ilea...*

Le soleil disparut derrière la forêt. Dans l'ombre des énormes arbres de Brokilone, l'obscurité se fit aussitôt. Jaskier poursuivait sa plainte :

*L'eassan Lamm feainne renn, ess'ell,  
Elaine Ettarile,  
Aep cor...*

Le poète ne l'entendit pas. Il sentit sa présence.

— N'te mire daetre. Sh'aente vort.

— Ne tire pas..., murmura-t-il, docile, sans regarder autour de lui. N'aen aespar a me... Je suis venu en paix...

— N'ess a tearth. Sh'aente.

Il obéit, bien que ses doigts glacés se soient rigidifiés sur les cordes, et que son chant ait du mal à sortir de sa gorge. Mais il n'y avait pas d'animosité dans la voix de la dryade, et, sacré nom de nom, il était un professionnel !

*L'eassan Lamm feainne renn, ess'ell,  
Elaine Ettariel,  
Aep cor aen tedd teviel e gwen  
Yn blath que me darienn  
Ess yn e evellien a me  
Que shaent te cáelm a'vean minne me striscea...*

Cette fois, il s'autorisa à jeter un coup d'œil derrière son épaule. La forme qui était tapie juste à côté de lui, près du tronc, rappelait celle d'un buisson enroulé de lierre. Mais ce n'était pas un buisson. Les buissons n'ont pas de grands yeux brillants.

Pégase s'ébroua doucement et, dans l'obscurité, Jaskier vit que quelqu'un derrière lui caressait les naseaux de son cheval.

— Sh'aente vort, demanda de nouveau la dryade tapie derrière

ses épaules. Sa voix rappelait le bruissement des feuilles battues par la pluie.

— Je..., commença le poète, je suis... je suis un ami du sorceleur Geralt... Je sais que Geralt... que Gwynbleidd est parmi vous à Brokilone. Je suis venu...

— N'te dice'en. Sh'aente, va.

— Sh'aent, demanda doucement une seconde dryade derrière son dos, quasiment en chœur avec une troisième. Et sans doute une quatrième. Le poète n'en était pas certain.

— Yea, sh'aente, taedth, dit d'une voix enfantine, argentine, ce qu'un instant auparavant Jaskier avait pris pour un petit bouleau planté à quelques pas devant lui. Ess'laine... Taedh... Chante... Chante encore sur Ettariel... Tu veux bien ?

Jaskier obéit :

*T'aimer, charmante Ettariel,  
Est le dessein de ma vie.  
Permits alors que des souvenirs je conserve le trésor  
Et la fleur des magiciens, gage et signe de ton amour,  
Par des gouttes de rosée telles des larmes  
Recouverte d'argent...*

Cette fois, il entendit des pas.

— Jaskier !

— Geralt !

— Oui, c'est moi, tu peux enfin cesser ton vacarme.

\* \* \*

— Comment m'as-tu retrouvé ? Qui t'a dit que j'étais à Brokilone ?

— Triss Merigold... Par la peste !

Jaskier trébucha de nouveau ; il était sur le point de tomber lorsque la dryade qui marchait devant lui le rattrapa d'une prise habile, étonnamment puissante pour sa petite taille.

— Gar'ean, táedh, le prévint-elle de sa voix d'argent. Va cáelm.

— Merci. Il fait terriblement sombre ici... Geralt ? Où es-tu ?

— Ici. Ne reste pas en arrière.

Jaskier accéléra le pas, trébucha de nouveau et faillit tomber sur le sorceleur, qui s'était arrêté devant lui dans le noir. Les dryades les dépassèrent sans un bruit.

— Quelles ténèbres infernales... C'est encore loin ?

— Non, nous arriverons bientôt au camp. Qui, hormis Triss, sait que je me cache ici ? Tu l'as révélé à quelqu'un ?

— J'ai dû le dire au roi Venzlav. J'avais besoin d'un sauf-conduit pour traverser Brugge. Les temps sont devenus si durs que mieux vaut ne pas en parler... Il m'a également fallu obtenir une autorisation pour mon expédition à Brokilone. Mais enfin, Venzlav te connaît, il t'aime bien... Figure-toi qu'il m'a nommé ambassadeur. Je suis certain qu'il gardera le secret, je l'en ai prié. Ne sois pas fâché, Geralt...

Le sorceleur se rapprocha un peu. Jaskier ne voyait pas l'expression de son visage, seuls étaient visibles ses cheveux blancs et le duvet de sa barbe blanche, qui – on le devinait même dans le noir – datait de plusieurs jours.

— Je ne suis pas fâché. (Jaskier sentit une main sur son épaule et il lui sembla que la voix du sorceleur, jusqu'à présent sèche, avait quelque peu changé.) Je me réjouis que tu sois venu, espèce de salaud.

\* \* \*

— Il fait froid ici. (Jaskier frissonna en faisant craquer les branches sur lesquelles ils étaient assis.) On pourrait peut-être allumer...

— N'y pense même pas, marmonna le sorceleur. Tu as oublié où tu étais ?

— Elles sont à ce point... (Le troubadour regarda timidement autour de lui.) Aucun feu, n'est-ce pas ?

— Les arbres détestent le feu. Elles aussi.

— Nom d'un chien ! On va rester assis là dans la froidure ? Et dans ces maudites ténèbres ? Quand je tends la main, je ne vois même pas mes propres doigts...

— Ne la tends pas, alors.

Jaskier soupira. Il courba le dos et se frictionna les coudes. Il entendit le sorceleur, assis près de lui, casser de fines baguettes entre ses doigts.

Dans le noir, une petite lumière verte s'illumina soudain ; d'abord fragile et vacillante, elle se mit rapidement à briller. D'autres suivirent, jaillissant en de nombreux endroits, s'agitant et dansant comme des vers luisants ou des feux follets dans les marécages. Un miroitement d'ombres fit soudain revivre la forêt ; Jaskier commença à voir les silhouettes des dryades autour d'eux. L'une d'entre elles s'approcha et posa près d'eux quelque chose. On aurait dit des pédoncules de plantes incandescentes. Le poète tendit prudemment le bras, approcha sa main. La braise verte était complètement froide.

— Qu'est-ce que c'est, Geralt ?

— De l'humus et une espèce de mousse. Ça ne pousse qu'ici, à Brokilone. Et elles seules savent comment combiner tout ça pour en faire de la lumière. Je te remercie, Fauve.



La dryade ne répondit pas, mais elle ne s'éloigna pas. Elle s'accroupit près d'eux. Son front était ceint d'une couronne de fleurs, ses longs cheveux tombaient sur ses épaules. À la lumière, on aurait dit qu'ils étaient verts, et peut-être l'étaient-ils en effet. Jaskier savait que les cheveux des dryades pouvaient prendre les couleurs les plus excentriques.

— Taedh, dit-elle d'une voix mélodieuse en levant sur le troubadour des yeux brillants. (Son visage délicat était traversé à l'oblique par deux rubans sombres parallèles qui faisaient partie d'un camouflage.) Ess'v'e vort shaente aen Ettariel ? Shaente a'vean vort ?

— Non... plus tard peut-être, répondit-il gentiment en choisissant avec soin les mots du Langage ancien.

La dryade soupira, se pencha, caressa délicatement le manche du luth posé près d'elle, puis elle se leva tel un ressort. Jaskier la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait dans la forêt, rejoignant les autres dryades dont les ombres vacillantes se dessinaient dans la clarté indistincte des petites lanternes vertes.

— Je ne l'ai tout de même pas offensée, j'espère ? demanda-t-il tout bas. Elles parlent leur propre dialecte, je ne connais pas les formules de politesse...

— Vérifie que tu n'as pas de couteau planté dans le ventre. (On ne décelait ni raillerie ni humour dans la voix du sorcelleur.) C'est par ce geste que les dryades réagissent à l'offense. N'aie pas peur, Jaskier. Il semble qu'elles soient prêtes à te pardonner bien plus qu'une maladresse de langage. Manifestement, elles ont beaucoup apprécié le concert que tu as donné dans la forêt. Maintenant tu es « ard táedh », un grand barde. Elles attendent la suite de *La Fleur d'Ettariel*. Tu la connais, non ? Ce n'est pas une ballade de ta composition, n'est-ce pas ?

— La traduction est de moi. J'ai aussi enrichi quelque peu la musique elfique, tu n'as pas remarqué ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Par chance les dryades s'y connaissent mieux en art que toi. J'avais lu quelque part qu'elles étaient extraordinairement musiciennes. Voilà pourquoi j'ai établi cet habile plan pour lequel, entre parenthèses, tu ne m'as pas encore félicité.

— Je te félicite, dit le sorcelleur après une minute de silence. C'était habile effectivement. Et puis tu as eu de la chance aussi, comme d'habitude. Leurs arcs atteignent leur cible à deux cents pas. D'habitude, elles n'attendent pas que quelqu'un passe du côté de leur rive et se mette à chanter. Elles sont très sensibles aux odeurs désagréables. Et quand le courant du Ruban emporte un cadavre, ça ne vient pas empester leur forêt.

— Bah, quelle importance... (Le poète se racla la gorge en ravalant sa salive.) Ce qui compte, c'est que j'aie réussi et que je t'aie retrouvé. Geralt, comment t'es-tu...

— Tu as un rasoir ?

— Hein ? Bien sûr que j'en ai un.

— Tu me le prêteras demain matin. Cette barbe me rend fou.

— Et les dryades n'avaient pas... Humm... Bien sûr... C'est vrai qu'en principe elles n'ont pas besoin de rasoir. Je te le prêterai, c'est entendu. Geralt ?

— Quoi ?

— Je n'ai rien pris à grignoter. Est-ce que « ard táedh », le grand barde en visite chez les dryades, peut espérer avoir à dîner ?

— Elles ne dînent pas. Jamais. Et les gardiennes à la frontière de Brokilone ne prennent même pas de petit déjeuner. Il va te falloir patienter jusqu'à midi. Moi, je me suis déjà habitué.

— Mais quand nous atteindrons leur capitale, la célèbre et secrète Duen Canell au cœur de la forêt vierge...

— Nous ne l'atteindrons jamais, Jaskier.

— Comment ça ? Je pensais que... Pourtant tu... Elles t'ont bien accordé l'asile ! Elles te tolèrent...

— Tu as utilisé le mot juste.

Ils restèrent longtemps silencieux.

— La guerre, dit enfin le poète, la guerre, la haine et le mépris. Partout. Dans tous les cœurs.

— Tu poétises.

— Mais c'est ainsi, pourtant.

— Tu as parfaitement raison. Mais dis-moi ce qui t'amène. Raconte-moi ce qui s'est passé dans le monde pendant que je me faisais soigner ici.

— Toi d'abord. Je voudrais savoir ce qui s'est réellement passé à Garstang, dit Jaskier en se raclant doucement la gorge.

— Triss ne t'a pas déjà tout dit ?

— Si. Mais je voudrais connaître ta version.

— Si tu connais la version de Triss, alors tu connais la version la plus précise et assurément la plus fidèle. Parle-moi plutôt de ce qui s'est passé plus tard, lorsque j'étais déjà à Brokilone.

— Geralt, murmura Jaskier, je ne sais vraiment pas ce qui est arrivé à Yennefer et à Ciri... Personne ne le sait. Triss non plus...

Le sorcier s'agita brusquement, les branches craquèrent.

— Est-ce que je t'ai demandé de me parler de Yennefer et de Ciri ? demanda-t-il d'une voix altérée. Parle-moi de la guerre.

— Tu ne sais donc rien ? Aucune nouvelle ne t'est parvenue jusqu'ici ?

— Si. Mais je veux tout entendre de ta bouche. Parle, s'il te plaît.

— Les Nilfgaardiens, commença le barde après un instant de silence, ont attaqué la Lyrie et Aedirn. Sans déclaration de guerre. Le prétexte était une prétendue attaque des armées de Demawend sur un fort frontalier de Dol Angra, perpétrée au moment de l'assemblée des magiciens sur Thanedd. Certains disent que c'était une provocation. Qu'en réalité il s'agissait de Nilfgaardiens déguisés en soldats de Demawend. Quelle que soit la vérité, nous ne la connaissons sans doute jamais. En tout cas, la réponse de Nilfgaard fut une guerre éclair et groupée : une armée puissante, qui devait être concentrée à Dol Angra depuis des semaines, sinon des mois, a franchi la frontière. Spalla et Scala, deux forteresses frontalières de Lyrie, furent anéanties en à peine trois jours. La Rivie était préparée pour un siège de plusieurs mois, mais elle a capitulé au bout de deux jours sous la pression des guildes et des marchands à qui promesse avait été faite que, si la cité ouvrait ses portes et versait une rançon, elle ne serait pas pillée...

— Ils ont tenu parole ?

— Oui.

— Voilà qui est curieux. (La voix du sorceleur s'était de nouveau quelque peu modifiée.) De nos jours, tenir ses promesses... Et encore, je ne parle pas du temps où personne ne pensait même à formuler de telles promesses, car personne ne s'attendait à ce qu'elles puissent être tenues. Les artisans et les marchands n'ouvraient pas, c'est tout ; ils protégeaient les portes de la forteresse, chaque guilde défendait son propre donjon, chaque mâchicoulis.

— L'argent n'a pas de patrie, Geralt. Peu importe aux marchands sous quel gouvernement ils font de l'argent. Et peu importe au palatin nilfgaardien de qui il obtiendra l'impôt. Un marchand mort ne fait pas d'argent et ne paie pas d'impôts.

— Continue.

— Après la capitulation de la Rivie, l'armée de Nilfgaard s'est rendue en un temps record dans le Nord, sans quasiment rencontrer d'opposition. Les troupes de Demawend et de Meve se sont retirées, ne pouvant pas resserrer le front pour une bataille décisive. Les Nilfgaardiens ont continué jusqu'à Aldersberg. Pour empêcher le blocus de la forteresse, Demawend et Meve se sont décidés à accepter la bataille. La position de leurs troupes n'était pas la meilleure... Bon sang de bonsoir, s'il y avait plus de lumière, je te dessinerai...

— Peu importe. Sois bref. Qui a vaincu ?

\* \* \*

— Vous avez entendu, messieurs ? (L'un des régistateurs, hors d'haleine et trempé de sueur, se fraya un chemin à travers le groupe

qui faisait cercle autour de la table.) Un courrier vient de revenir du champ de bataille. Nous avons vaincu ! La bataille est gagnée ! Victoire ! Ce jour nous appartient ! Nous avons battu l'ennemi, nous l'avons battu à plate couture !

— Pas si fort, dit Evertsen en faisant la grimace. Ma tête va éclater à force de vous entendre crier. Oui, j'ai entendu. Nous avons battu l'ennemi. Ce jour nous appartient, le champ nous appartient et la victoire aussi nous appartient. Tu parles d'une émotion !

Les sergents et les régistateurs se turent en se regardant. *Empotés*, pensa Evertsen. *Pauvres merdeux excités par un rien. Ça ne m'étonne pas d'eux, d'ailleurs ; il suffit de regarder, là-bas, sur la colline, Menno Coehoorn et Elan Trahe, et aussi, tiens, le général Braibant à la barbe grise ; tous hurlent, sautent de joie et se félicitent en se tapant sur l'épaule. « Victoire ! Ce jour nous appartient ! » Et à qui d'autre devrait-il appartenir ? Les royaumes d'Aedirn et de Lyrie ont réussi à mobiliser au total trois mille cavaliers et dix mille fantassins, dont un cinquième a été bloqué dès les premiers jours de l'invasion, retranché dans les forts et les forteresses. Une partie du reste de l'armée a dû retirer ses troupes pour protéger les ailes menacées par des raids lointains de la cavalerie légère et les attaques de diversion des détachements de Scoia'tael. Ont livré bataille sur les champs d'Aldersberg les cinq ou six mille soldats restants – parmi lesquels pas plus de mille deux cents chevaliers. Coehoorn a lancé sur eux une armée de treize mille hommes, dont dix bannières cuirassées, fleuron de la chevalerie nilfgaardienne. Et maintenant il se réjouit, gueule, cogne sa masse contre sa cuisse et exige de la bière... Victoire ! Tu parles d'une émotion !*

Il ramassa d'un geste violent les cartes et les notes qui encombraient la table et les rassembla en tas, puis il releva la tête et regarda autour de lui.

— Tendez l'oreille, dit-il, acariâtre, aux régistateurs. Voici les ordres.

Ses subordonnés se figèrent dans l'attente.

— Chacun de vous, commença-t-il, a écouté attentivement le discours qu'a adressé hier aux cuirassés et aux officiers le maréchal de campagne Coehoorn. J'attire donc votre attention, messeigneurs, sur la chose suivante : ce que le maréchal a dit aux militaires ne vous concerne pas. Vous, vous avez d'autres missions à remplir et d'autres ordres à exécuter. Les miens.

Evertsen réfléchit et s'essuya le front.

— « La guerre aux châteaux, la paix dans les chaumières », a dit hier Coehoorn aux commandants. Vous connaissez ce principe, on vous l'a enseigné à l'académie militaire. Ce principe était en vigueur jusqu'à aujourd'hui ; désormais, vous devez l'oublier. À compter de demain, un autre principe entrera en vigueur, et deviendra le mot

d'ordre de la guerre que nous menons. Ce mot d'ordre, le voici : Guerre à tout ce qui bouge ! Guerre à tout ce qui peut brûler ! Vous ne devez laisser derrière vous qu'une terre dévastée. À partir de demain nous portons la guerre au-delà de la ligne de retrait qui avait été fixée lors de la signature du contrat. Nous nous retirons, mais, derrière la ligne, c'est une terre brûlée que nous devons laisser. Les royaumes de Rivie et d'Aedirn doivent être transformés en cendres ! Rappelez-vous Sodden ! Aujourd'hui est venu le temps de la vengeance !

Evertsen se racla bruyamment la gorge.

— Avant de laisser les guerriers tout détruire, dit-il aux régistrateurs silencieux, votre tâche est de tirer de cette terre et de ce pays tout ce qu'il est possible d'en tirer, tout ce qui peut augmenter la richesse de notre patrie. Toi, Audegast, tu t'occuperas du chargement et du rapatriement des produits agricoles déjà récoltés et stockés. Ce qui reste encore dans les champs et qui n'aurait pas été détruit par les vaillants soldats de Coehoorn, il faudra le ramasser.

— Je n'ai pas beaucoup d'hommes, sieur sergent...

— Il y aura suffisamment d'esclaves. Vous les forcerez à travailler. Marder et toi... J'ai oublié ton nom...

— Helvet. Evan Helvet, sieur sergent.

— Vous vous occuperez du bétail. Vous regrouperez les bêtes en troupeaux et les rassemblez dans les points indiqués pour la quarantaine. Faites attention à la fièvre aphteuse et autres épidémies. Tuez les bêtes malades ou douteuses, brûlez les charognes. Vous escorterez ensuite le reste du bétail en direction du sud par les voies tracées.

— À vos ordres.

*Maintenant, les missions spéciales, pensa Evertsen en considérant ses subalternes. À qui les assigner ? Ce sont tous des jeunots ; si on leur pressait le nez, il en sortirait encore du lait. Ils ont vu peu de chose jusqu'à présent, ils n'ont aucune expérience... Bon sang ! Il me faudrait des vieux sergents chevronnés... Les guerres, les guerres, toujours les guerres... De nombreux soldats périssent, et les sergents expérimentés ne font pas exception à la règle. Du côté des soldats, on ne se rend pas compte des dommages, car il en arrive toujours de nouveaux, tous veulent être soldats. Mais qui voudrait être sergent ou bien régistrateur ? Qui donc voudrait raconter à ses fils que, pendant la guerre, il a mesuré des grains au boisseau, compté des peaux puantes et pesé de la cire, conduit des convois de voitures chargées de butins le long de routes cahoteuses couvertes de bouses de bœufs, pourchassé des troupeaux mugissants et bêlants dans la puanteur en avalant des mouches et de la poussière ?*

*Les missions spéciales... La fonderie et les hauts-fourneaux à Guleta. Les affineries, la fonderie de zinc et la vieille forge de fer à Eysenlaan, cinq cents quintaux de production annuelle. Les fonderies de fer et les*

*manufactures lainières à Aldersberg. Les moulins de malt, les distilleries, les métiers à tisser, les teintureries de Vengerberg...*

*Démonter et emporter. C'est ce qu'a ordonné l'empereur Emhyr, la Flamme blanche qui danse sur les tertres des ennemis. « En deux mots, Evertsen : démonter et emporter. »*

*Un ordre est un ordre. Il doit être exécuté.*

*Reste le plus important. Les mines de minerais et leurs produits. La monnaie. Les richesses. Mais de cela, je m'occuperai seul. Personnellement.*

*De nouvelles colonnes de fumée noire s'élevaient sans cesse à l'horizon. L'armée exécutait les ordres de Coehoorn. Le royaume d'Aedirn n'était plus qu'un gigantesque brasier.*

*Sur la route s'étirait une longue colonne de tortues qui grinçaient et soulevaient des nuages de poussière. Elles se dirigeaient vers Aldersberg, qui continuait à se défendre. Et vers Vengerberg, la capitale du roi Demawend.*

*Peter Evertsen observait et comptait. Il calculait. Recomptait. Il était le Grand Trésorier de l'empereur et, en temps de guerre, le premier sergent de l'armée. Il remplissait cette fonction depuis quinze ans. Les nombres et les calculs, c'était toute sa vie.*

*Un mangonneau coûte cinq cents florins ; un trébuchet, deux cents ; une masse d'armes, pas moins de cent cinquante ; la baliste la plus simple, quatre-vingts. Un service bien formé revient à neuf florins et demi de la solde mensuelle. La colonne qui se traîne vers Vengerberg vaut au minimum trois cents grivnas, chevaux, bœufs et menu matériel compris.*

*Avec une grivna, autrement dit un mark de minerai pur d'une demi-livre, on frappe soixante florins. La production annuelle d'une grande mine, c'est cinq ou six mille grivnas...*

*La colonne de machines de guerre fut dépassée par la cavalerie légère. D'après les armoiries sur les étendards, il s'agissait de la bannière tactique du duc de Winneburg, l'une de celles qui avaient été rejetées de Cintra.*

*Oui, pensa-t-il, eux ont de quoi se réjouir. La bataille est gagnée, l'armée d'Aedirn est en déroute. Les détachements de réserve ne participeront pas à une bataille difficile avec les armées régulières. Ils vont poursuivre ceux qui reculent, supporter les groupes éparpillés privés de commandement, ils vont assassiner, piller et incendier. Ils se réjouissent, car c'est une guéguerre agréable et joyeuse qui s'annonce. Sans trop de fatigue ni de grosses pertes.*

*Evertsen faisait des calculs.*

*La bannière tactique en réunit dix ordinaires et compte deux mille cavaliers. Vraisemblablement, les troupes de Winneburg ne participeront plus à aucune grande bataille ; pas moins d'un sixième du contingent pourtant peut mourir dans des échauffourées. Puis ce sera les camps et les bivouacs, la bouffe avariée, la saleté, les poux, les moustiques, l'eau non*

*potable. Viendra alors l'inéluctable : le typhus, la dysenterie et la malaria, qui en tueront pas moins d'un quart. Il faut y ajouter les accidents imprévisibles, qui emportent habituellement près d'un cinquième du contingent. Huit cents rentreront à la maison. Pas plus. Probablement moins.*

D'autres bannières passèrent sur la route ; derrière la cavalerie apparurent les corps d'infanterie. Les archers défilaient en vareuses jaunes et en casques ronds, les arbalétriers en chapels de fer à bord plat, puis ce fut le tour des pavescheurs et des piquiers. Ils étaient suivis des porteurs d'écus, cuirassés comme les vétérans de Vicovar et d'Étolie, puis, plus loin, d'un assortiment haut en couleur : les lansquenets de Metinna, les mercenaires de Thurn, Maecht, Geso et Ebbing...

En dépit de la canicule, les troupes défilaient gaillardement. Les godillots des soldats soulevaient des nuages de poussière qui tourbillonnaient le long de la route. Les tambours résonnaient, les étendards flottaient au vent, les fers des piques, des hasts, des hallebardes et des guisarmes étincelaient et s'agitaient. Les guerriers, alertes, défilaient gaiement. Telle une armée victorieuse. Une armée invaincue.

*Allez, les gars, en avant, au combat ! Sus à Vengerberg ! Achevez l'ennemi, vengez-vous de Sodden ! Faites une gentille guéguerre, remplissez à bloc vos besaces de butins et rentrez chez vous, à la maison !*

Evertsen regardait. Et calculait.

\* \* \*

— Vengerberg est tombé au bout d'une semaine de siège, conclut Jaskier. Ça va t'étonner, mais, jusqu'au bout, les guildes en ont vaillamment défendu le donjon et la muraille. Toute la garnison et toute la population de la cité, quelque chose comme six mille personnes, ont ainsi été tuées. À l'annonce de cette nouvelle, ce fut le début d'une grande débâcle. Les régiments décimés et la population civile commencèrent à fuir en masse vers la Témérie et la Rédanie ; des foules de réfugiés s'éтираient le long de la colline du Pontar et du col de Mahakam. Mais tous ne réussirent pas à s'enfuir. Ils furent poursuivis par les hordes d'envahisseurs à cheval de Nilfgaard qui leur coupaient la route... Sais-tu pour quelle raison ?

— Non. Je ne m'y connais pas en... je ne m'y connais pas en guerre, Jaskier.

— Pour en faire des prisonniers de guerre. Des esclaves. Ils voulaient s'emparer d'un maximum de personnes pour les mettre en captivité. C'est une main-d'œuvre bon marché pour Nilfgaard. C'est pour cela qu'ils ont poursuivi les fugitifs avec autant d'acharnement.

Ce fut une immense chasse à l'homme, Geralt. Une chasse facile. Parce que l'armée avait pris la fuite, et personne ne défendait la population en déroute.

— Personne ?

— Enfin presque.

\* \* \*

— On n'y arrivera pas, râla Villis en regardant autour de lui. On ne réussira pas à s'enfuir... Crénom d'un chien ! La frontière est maintenant si proche...

Rayla se mit debout sur ses étriers, et elle regarda le chemin qui se tortillait au milieu des collines couvertes de forêts. À perte de vue la route était parsemée de têtes de bétail abandonnées, de cadavres de chevaux, de chariots et de chars renversés sur les bas-côtés. Derrière eux, au-delà des bois, des colonnes de fumée noire s'élevaient dans le ciel. Un vacarme se faisait de plus en plus proche ; c'étaient les échos grandissants de la bataille.

— Ils achèvent l'arrière-garde... (Villis essuya son visage couvert de suie et de sueur.) Tu entends, Rayla ? Ils ont rattrapé l'arrière-garde et la déciment jusqu'à la souche. On n'y arrivera jamais !

— Désormais c'est nous qui sommes l'arrière-garde, répondit sèchement la mercenaire. Notre tour est venu.

Villis blêmit, l'un des soldats qui prêtait l'oreille soupira profondément. Rayla agita les brides de son cheval ; elle fit faire demi-tour à sa monture qui ronflait bruyamment et celle-ci releva avec peine son museau.

— Nous ne réussirons pas à nous échapper quoi qu'il adienne, dit-elle tranquillement. Dans un instant les chevaux vont s'écrouler. Avant que l'on parvienne au col, ils nous auront rattrapés et tranché la tête.

— Laissons tout tomber et enfonçons-nous dans les bois, dit Villis sans la regarder. Un par un, chacun pour soi. On arrivera peut-être... à survivre.

Rayla ne répondit pas. D'un regard et d'un geste de la tête, elle indiqua le col, le chemin, les derniers rangs de la longue colonne de fugitifs qui se dirigeaient vers la frontière. Villis comprit. Il pesta, bondit à terre et, chancelant, il s'appuya sur son glaive.

— À terre ! cria-t-il d'une voix rauque aux soldats. Barricadez la route comme vous pouvez ! Qu'est-ce que vous avez à bayer aux corneilles ? On n'a qu'une vie et une seule mort ! Nous sommes l'armée ! Nous sommes l'arrière-garde ! Nous devons retenir les poursuivants, retarder...

Il se tut.



— Si on ralentit les poursuivants, les gens réussiront à passer en Témérie, de l'autre côté des montagnes, acheva Rayla en descendant elle aussi de cheval. Il y a là-bas des femmes et des enfants. Qu'est-ce que vous avez à frotter vos mirettes ? C'est notre métier. C'est pour ça qu'on nous paie, vous avez oublié ?

Les soldats se regardèrent. Pendant un instant, Rayla se dit qu'ils se sauveraient quand même, qu'ils lanceraient leurs chevaux trempés et épuisés dans un ultime et impossible effort, qu'ils tenteraient leur chance à la suite de la colonne des fugitifs, vers le col salutaire. Elle se trompait. Elle les avait mal jugés.

Ils renversèrent le chariot sur le chemin et construisirent rapidement une barricade. Ce n'était qu'une barricade de fortune, pas assez haute. Elle ne suffirait pas à contenir l'ennemi.

Ils n'attendirent pas longtemps. Deux chevaux qui approchaient tombèrent dans le ravin, renâclant, trébuchant et répandant des lambeaux d'écume. Un seul portait un cavalier.

— Blaise !

— Préparez-vous... (Le mercenaire glissa à bas de son cheval dans les bras du soldat.) Préparez-vous. Saloperie ! Ils sont là, juste derrière moi...

Le cheval renâcla, fit quelques pas de côté et s'écroula lourdement sur la croupe. Il rua, tendit le cou, et hennit longuement.

— Rayla..., dit Blaise dans un râle en détournant le regard. Donnez... donnez-moi quelque chose. J'ai perdu mon épée...

La guerrière regardait les nuages de fumée qui s'élevaient dans le ciel et désigna d'un mouvement de tête une hache appuyée contre le chariot renversé. Blaise saisit l'arme ; il ne tenait pas très bien debout. La jambe gauche de son pantalon était imprégnée de sang.

— Qu'en est-il des autres, Blaise ?

— Ils les ont abattus, gémit le mercenaire. Tous. Tout le détachement... Rayla, ce n'est pas Nilfgaard... Ce sont les Écureuils... ce sont les elfes qui nous ont rattrapés. Les Scoia'tael sont en première ligne, devant les Nilfgaardiens.

L'un des soldats gémit d'un ton déchirant, un deuxième s'assit lourdement par terre, masquant sa figure dans ses mains. Villis jura en tirant sur la ceinture de son armure.

— En place ! hurla Rayla. Derrière la barricade ! Ils ne nous prendront pas vivants ! Je vous le promets !

Villis cracha, après quoi il arracha rapidement de son épaulette la cocarde aux trois couleurs – noir or et rouge – des armées spéciales du roi Demawend et la jeta dans les broussailles. Rayla, qui lissait et nettoyait son propre insigne, eut un sourire grimaçant.

— Je ne sais pas si ça va t'aider, Villis.

— Tu as promis, Rayla.

— Je sais. Et je tiendrai ma promesse. À vos postes, les garçons. Arbalètes et arcs en main !

Ils n'attendirent pas longtemps.

Quand ils eurent repoussé la première vague d'assaillants, ils n'étaient plus que six. La bataille fut brève mais acharnée. Les soldats mobilisés de Vengerberg se battaient comme des diables, ils égalaient en acharnement les mercenaires. Aucun ne voulait tomber vivant entre les mains des Scoia'tael. Ils préféraient mourir au combat. Et ils mouraient, transpercés de flèches, ils mouraient sous la poussée des lances et des coups d'épée. Blaise mourut allongé, transpercé par les poignards de deux elfes qui s'étaient rués sur lui en sautant de la barricade. Aucun d'eux ne se redressa. Blaise aussi avait un poignard.

Les Scoia'tael ne leur laissèrent pas de répit. Un deuxième commando se jeta sur eux. Villis, touché pour la troisième fois par une lance, tomba.

— Rayla, cria-t-il confusément. Tu as promis !

La mercenaire, réglant son compte à un dernier elfe, se retourna vivement.

— Adieu, Villis. (Elle dirigea la pointe de son épée au-dessus de la poitrine de l'homme allongé à terre, juste sous le sternum, et elle enfonça sa lame avec force.) Je te reverrai en enfer !

Un instant plus tard, elle se retrouva seule. Les Scoia'tael l'entouraient de toutes parts. La guerrière, maculée de sang de la tête aux pieds, leva son épée et fit une pirouette ; sa tresse noire virevolta. Elle était debout au milieu des cadavres, effrayante, le visage déformé, tel un démon. Les elfes reculèrent.

— Venez ! cria-t-elle sauvagement. Qu'attendez-vous ? Vous ne me prendrez pas vivante ! Je suis Rayla la Noire !

— Gláeddyv vort, beanna, dit tranquillement un bel elfe aux cheveux clairs.

Il avait de grands yeux bleus enfantins et un visage de chérubin. Il se détacha du groupe de Scoia'tael qui l'entouraient et hésitaient encore. Son cheval blanc comme la neige renâclait, agitant violemment la tête de bas en haut, fouillant énergiquement de son sabot le sable du chemin, imprégné de sang.

— Gláeddyv vort, beanna, répéta le cavalier. Jette ton épée, femme.

La mercenaire laissa échapper un rire macabre. Avec la manchette de son gant, elle essuya son visage maculé de sueur, de poussière et de sang.

— Mon épée coûte trop cher pour que je la jette, elfe ! cria-t-elle. Pour la prendre, tu vas devoir me briser les doigts. Je suis Rayla la Noire ! Allez, venez !

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

— Personne n'est venu en renfort à Aedirn ? demanda le sorcelleur au bout d'un long moment. Il existait des alliances, pourtant, du moins à ce qu'il paraît. Des accords d'aide réciproque... Des traités...

— La Rédanie, dit Jaskier en se raclant la gorge, est en plein chaos depuis la mort de Vizimir. Tu sais que le roi Vizimir a été assassiné ?

— Oui.

— La reine Hedwige a pris le pouvoir, mais la pagaille règne dans le pays. Ainsi que la terreur. C'est la chasse aux Scoia'tael et aux espions de Nilfgaard. Dijkstra s'est bien amusé dans tout le royaume ; les échafauds ruisselaient de sang. Il se déplace en chaise à porteurs, car il ne peut toujours pas marcher.

— J'imagine. Il t'a pourchassé ?

— Non. Il aurait pu, mais il ne l'a pas fait. Bah ! Tout ça n'a pas d'importance. En tous les cas, la Rédanie, plongée dans le chaos, n'était pas en état de lever une armée susceptible d'aider Aedirn.

— Et la Témérie ? Pourquoi le roi Foltest n'est-il pas venu en aide à Demawend ?

— À peine l'agression à Dol Angra avait-elle commencé, dit tout bas Jaskier, qu'Emhyr var Emreis a envoyé un ambassadeur à Wyzima...

— Diable ! persifla Bronibor en regardant la porte fermée. De quoi peuvent-ils bien débattre depuis tout ce temps ? Et pourquoi d'ailleurs Foltest s'est-il abaissé à des négociations ? Pourquoi a-t-il accordé audience à ce chien de Nilfgaardien ? Il aurait fallu le décapiter et envoyer sa tête à Emhyr ! Dans un sac !

— Voïvode, par les dieux ! s'étrangla le prêtre Willemer. C'est un ambassadeur, que diantre ! La personne de l'ambassadeur est sacrée et intouchable ! Ce n'est pas convenable...

— Pas convenable ? Ce qui n'est pas convenable, c'est de rester là à ne rien faire et regarder l'envahisseur ravager les pays avec lesquels nous sommes alliés ! La Lyrie est déjà tombée, et Aedirn est en train de tomber ! Demawend n'arrêtera pas Nilfgaard tout seul ! Il faut envoyer tout de suite à Aedirn un corps expéditionnaire, il faut soulager Demawend en frappant sur la rive gauche de la Iaruga ! Il y a peu de troupes là-bas, la plupart des bannières se sont précipitées à Dol Angra ! Et pendant ce temps, ici, nous délibérons ! Au lieu de nous battre, nous bavassons ! Et pour couronner le tout, nous recevons un

ambassadeur de Nilfgaard !

— Taisez-vous, voïvode. (Le prince Hereward d'Ellander tança le vieux guerrier d'un regard froid.) Il s'agit de politique. Il convient de voir un peu plus loin que le bout de son nez. Il faut écouter ce que l'ambassadeur a à nous dire. L'empereur Emhyr ne nous l'a pas envoyé sans raisons.

— Bien sûr que non, grogna Bronibor. Emhyr est précisément en train de foudroyer Aedirn, et il sait que si nous intervenons, et avec nous la Rédanie et Kaedwen, nous le battons, nous le repousserons au-delà de Dol Angra, à Ebbing. Il sait que si nous attaquons Cintra nous atteindrons son point faible, et qu'il sera contraint de lutter sur deux fronts ! C'est ce qui lui fait peur ! Il tente donc de nous effrayer, pour que nous n'intervenions pas. C'est avec cet objectif, et rien d'autre, qu'est venu ici l'ambassadeur de Nilfgaard !

— Il convient donc d'écouter l'ambassadeur, répondit le prince. Et de prendre une décision en accord avec les intérêts de notre royaume. Demawend a provoqué Nilfgaard de manière insensée, et maintenant il en subit les conséquences. Et moi je ne suis pas pressé de mourir pour Vengerberg. Ce qui se passe à Aedirn n'est pas notre affaire.

— Pas notre affaire ? Mais quelles sornettes, par tous les diables ! Alors, selon vous, que les Nilfgaardiens soient à Aedirn et en Lyrie, sur la rive droite de la Iaruga, et que seule Mahakam nous sépare d'eux, ce n'est pas notre affaire ? Il faut vraiment ne pas avoir un brin de jugeote pour...

— Assez de ces discussions, le mit en garde Willemer. Pas un mot de plus. Le roi vient.

Les portes de la salle s'ouvrirent. Les membres du conseil royal se levèrent en faisant traîner leurs chaises. De nombreux sièges étaient inoccupés. L'hetman de la couronne et la majorité des commandants étaient auprès des troupes, sur la colline du Pontar, à Mahakam et le long de la Iaruga. Les sièges occupés habituellement par les magiciens étaient vides eux aussi. Les magiciens... *Oui, se dit le prêtre Willemer, les sièges occupés ici par les magiciens, à la cour royale de Wyzima, resteront vides bien longtemps. Qui sait s'ils ne le resteront pas pour toujours...*

Le roi Foltest traversa rapidement la salle. Il s'arrêta près du trône, mais il ne s'assit pas ; il se pencha légèrement en appuyant ses poings sur la table. Il était très pâle.

— Vengerberg est assiégée, dit tout bas le roi de Témérie, et la cité sera prise d'un moment à l'autre. Nilfgaard pousse inexorablement vers le nord. Les troupes encerclées luttent encore, mais cela ne changera plus rien. Aedirn est perdu. Le roi Demawend s'est enfui en Rédanie. Le sort de la reine Meve est inconnu.

Le conseil ne pipait mot.

— D'ici quelques jours, les Nilfgaardiens atteindront notre frontière orientale, soit un débouché sur la colline du Pontar, poursuivit le roi Foltest, toujours à voix basse. Hagge, la dernière forteresse d'Aedirn, ne tiendra pas longtemps, et elle constitue elle aussi notre frontière orientale. Quant à notre frontière sud... Une chose terrible s'est produite. Le roi Ervyll de Verden s'est déclaré feudataire de l'empereur Emhyr. Il s'est soumis et a ouvert le fort à l'embouchure de la Iaruga. Nastrog, Rozrog et Bodrog, qui devaient garder notre aile, sont déjà remplies de garnisons nilfgaardiennes.

Le conseil ne pipait mot.

— En se soumettant, poursuivit Foltest, Ervyll a gardé son titre de roi, mais son suzerain est Emhyr. Officiellement, Verden est donc encore un royaume, mais, en pratique, c'est déjà une province de Nilfgaard. Comprenez-vous ce que cela signifie ? La situation s'est inversée. Les forteresses de Verden et l'embouchure de la Iaruga sont désormais aux mains de Nilfgaard. Je ne peux pas m'engager à forcer le passage de la rivière. Et je ne peux pas affaiblir les armées qui y sont stationnées en formant un corps qui entrerait dans Aedirn et soutiendrait les troupes de Demawend. Je ne peux pas faire ça. Je porte la responsabilité de mon pays et de mes sujets.

Le conseil ne pipait mot.

— Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, reprit le roi, m'a fait une proposition de... traité. J'ai accepté cette proposition. Je vais vous exposer maintenant en quoi consiste ce traité. Et lorsque vous m'aurez écouté jusqu'au bout, vous comprendrez... vous reconnaîtrez que... vous direz...

Le conseil ne pipait mot.

— Vous direz..., conclut Foltest, vous direz que je vous amène la paix.

\* \* \*

— Ainsi donc, Foltest a jeté l'éponge, murmura le sorceleur en cassant un nouveau bâtonnet entre ses doigts. Il s'est mis d'accord avec Nilfgaard et il a abandonné Aedirn à la grâce du destin...

— Oui, confirma le poète. Il a tout de même mené ses troupes jusqu'à la colline du Pontar, et il a occupé et organisé le blocus de la forteresse de Hagge. Les Nilfgaardiens ne sont pas entrés par le col de Mahakam et n'ont pas traversé la Iaruga à Sodden ; ils n'ont pas attaqué Brugge, qu'ils tiennent en tenaille depuis la capitulation d'Ervyll. C'était incontestablement le prix à payer pour la neutralité de la Témérie.

— Ciri avait raison, murmura le sorceleur. La neutralité... est souvent synonyme de lâcheté.

— Quoi ?

— Rien. Et qu'en est-il de Kaedwen, Jaskier ? Pourquoi Henselt de Kaedwen n'a-t-il pas soutenu Demawend et Meve ? Ils avaient pourtant signé un pacte, ils étaient liés par une alliance. Et même si, à l'instar de Foltest, Henselt se fiche pas mal des signatures et des cachets sur les documents officiels, même s'il se contrefiche de la parole royale, il n'est sans doute pas stupide ! Ne comprend-il pas qu'après la chute d'Aedirn et l'accord avec la Témérie ce sera son tour ? Ne voit-il pas qu'il est le suivant sur la liste de Nilfgaard ? Kaedwen devrait faire revenir Demawend à la raison. La foi et la vérité n'existent plus, mais le bon sens est sans doute encore présent sur terre, non ? Qu'en penses-tu, Jaskier ? Y a-t-il encore un peu de bon sens sur terre ? ou bien seuls la bassesse et le mépris subsisteraient-ils ?

Jaskier tourna la tête. Les petites lanternes vertes étaient toutes proches, elles les encerclaient en un anneau compact. Jaskier ne l'avait pas remarqué auparavant, mais à présent il comprit. Toutes les dryades avaient écouté son récit.

— Tu ne dis rien ? constata Geralt. Cela veut donc dire que Ciri avait raison. Tout comme Codrigher. Tout le monde avait raison. J'étais le seul, moi le naïf, l'anachronique et stupide sorcelleur, à ne rien comprendre.

\* \* \*

Le centenier Digod, connu sous le sobriquet de Demipot, écarta la bâche de la tente et entra en soufflant et en grognant de colère. Les dizainiers bondirent sur leurs pieds en adoptant une attitude militaire. Zyvik lança adroitement sa peau de mouton sur le petit tonnelet de vodka installé au milieu des sièges avant que le regard du centenier ait eu le temps de s'habituer à la demi-obscurité. Non pas que Digod soit précisément un opposant acharné à la consommation d'alcool pendant le service, mais Zyvik voulait tout simplement garder le tonneau intact. Le surnom du centenier n'était pas dû au hasard : la légende racontait que, dans des conditions favorables, il était capable de siffler gaillardement et en un temps record un demi-pot de vodka maison au caramel. Son gobelet de soldat, d'une contenance d'un quart, le centenier le vidait d'une seule traite comme s'il s'agissait d'un demi-quart, et la plupart du temps sans en répandre une seule goutte – et qui plus est sans presque jamais mouiller ses oreilles.

— Eh bien, monsieur le centenier ! demanda Bode, le dizainier des tireurs, quelles décisions les seigneurs commandants ont-ils prises ? Quels sont les ordres ? Franchissons-nous la frontière ? Parlez donc !

— Tout de suite, dit en geignant Demipot. Quelle chaleur ! Si au moins... Par la peste ! Je vais tout vous exposer. Mais donnez-moi d'abord quelque chose à boire, j'ai le gosier complètement à sec. Et n'essayez pas de me raconter que vous n'avez rien à m'offrir, parce que ça sent la gnôle à des kilomètres à la ronde. Et je sais d'où ça vient. Tiens, c'est en dessous de cette peau de mouton.

Zyvik libéra le tonnelet en marmottant des anathèmes. Les dizainiers s'agglutinèrent en un groupe serré ; les coupes et les gobelets en étain se mirent à tinter.

— Aaaaah ! fit le centenier en passant sa main sur ses moustaches et sur ses yeux. Ouuh ! Quelle cochonnerie, c'est dégueulasse ! Versem'en encore, Zyvik.

— Allons, parlez donc ! s'impatienta Bode. Quels sont les ordres ? On marche sur les Nilfgaardiens ou bien on reste plantés comme des piquets à la frontière ?

— Vous vous languissez de la bataille ? (Demipot râla longuement, cracha, puis se laissa tomber lourdement sur une selle.) Vous êtes donc si pressés de passer la frontière pour aller à Aedirn ? Ça vous titille, hein ? Vous n'êtes que des loups affamés, vous montrez les crocs.

— Parfaitement, dit froidement le petit Stahler en sautillant d'une jambe sur l'autre. (En tant qu'ancien cavalier, il avait les deux jambes torses, comme des anses.) Voilà cinq nuits que nous dormons en chaussures, prêts à partir. Alors nous voulons savoir ce qui nous attend : la bataille ou le retour au fort.

— Nous allons au front, fit savoir laconiquement Demipot. Demain au lever du jour. Cinq bannières, le Bronze en tête. Et à présent, votre attention, car je vais vous dire ce que nous ont ordonné, à nous, centeniers et gonfaloniers, le voïvode comme le sieur margrave Mansfeld d'Ard Carraigh qui revient tout droit de chez le roi. Et ouvrez bien vos oreilles, parce que je ne vais pas le dire deux fois ! Ce sont pas des ordres ordinaires...

Le silence se fit dans la tente.

— Les Nilfgaardiens sont passés par Dol Angra, dit le centenier. Ils ont anéanti la Lyrie en quatre jours, et ils sont parvenus à Aldersberg ; là, lors d'un combat décisif, ils ont écrasé les armées de Demawend. Dans la foulée, après à peine six jours de siège, ils ont pris Vengerberg par trahison. À présent, ils marchent gaillardement vers le nord, ils repoussent les troupes d'Aedirn vers la colline du Pontar et vers Dol Blathann. Ils viennent sur nous, sur Kaedwen. Maintenant, l'ordre pour le détachement du gonfalon de Bronze est le suivant : « Passer la frontière et marcher en force vers le sud, directement vers la vallée aux Fleurs. » Obligation pour nous d'être postés le long de la rivière Dyfna dans trois jours. Je répète, dans trois jours ; ça veut dire

qu'on va y aller au pas de course. Et pas question de faire un seul pas au-delà de la rivière Dyfna. L'ordre est formel. Les Nilfgardiens vont vite se montrer sur l'autre rive. Mais attention : pas de bataille. En aucune façon, compris ? Même s'ils essaient de franchir la rivière quelque part, vous vous contentez de vous montrer, vous leur faites voir nos emblèmes, pour qu'ils voient que c'est nous, l'armée de Kaedwen.

Dans la tente, le silence régnait toujours.

— Comment ça ? bredouilla enfin Bode. On ne doit pas se battre contre les Nilfgardiens ? On va à la guerre ou pas ? Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur le centenier ?

— Ce sont les ordres. On va pas à la guerre, on va juste... (Demipot se gratta le cou) juste apporter une aide fraternelle. On traverse la frontière pour assurer une protection aux gens du Haut-Aedirn... Oubliez ce que je viens de dire... Pas du Haut-Aedirn, mais de la Basse-Marchie. C'est ainsi qu'a parlé Sa Grâce le margrave Mansfeld. C'est comme ça, sermonna-t-il, Demawend a essuyé une défaite, il s'est planté, il s'est étalé de tout son long parce qu'il gouvernait mal et qu'il en avait rien à foutre de la politique. C'en est donc fini de lui et de tout le royaume d'Aedirn. Notre roi a prêté beaucoup d'argent à Demawend, parce qu'il l'avait aidé par le passé. Aujourd'hui, y faut pas abandonner un tel trésor ; il est temps de récupérer cet argent avec un pourcentage. Nous ne pouvons pas non plus permettre que nos pays et nos frères de Basse-Marchie soient faits prisonniers par Nilfgaard. Nous devons les libérer. Parce que la Basse-Marchie, c'est notre terre ancestrale, autrefois sous l'autorité du sceptre de Kaedwen. Et aujourd'hui, elles reviennent à Kaedwen. Jusqu'à la rivière Dyfna. Voilà le traité qu'a conclu notre bon roi Henselt avec Emhyr de Nilfgaard. Quoi qu'il en soit, le détachement du gonfalon de Bronze doit rester le long de la rivière. Compris ?

Personne ne répondit. Demipot grimaça, puis fit un geste de la main.

— Ah ! Bande d'andouilles ! Vous avez compris que dalle, à ce que je vois. Mais vous chiffonnez pas, c'est pas beaucoup plus clair pour moi. Pour ce qui est de comprendre, laissez ça à Son Altesse le roi, aux comtes, aux voïvodes, et autres gentilshommes. Quant à nous, nous sommes l'armée ! On doit obéir aux ordres : arriver jusqu'à la rivière Dyfna en trois jours, s'y positionner et ne plus bouger d'un pouce. C'est tout. Verse-moi encore un peu de ton tord-boyaux, Zyvik.

— Monsieur le centenier, commença Zyvik en bégayant, qu'est-ce qui va se passer si... si l'armée d'Aedirn oppose une résistance ? Si elle nous barre la route ? Parce qu'on va tout de même traverser leur pays en armes...

— Et si nos pays et nos frères, souligna ironiquement Stahler,



ceux qu'on doit comme qui dirait libérer... s'ils se mettaient à nous lancer des flèches et à nous jeter des pierres, hein ?

— Nous devons nous tenir le long de la Dyfna dans trois jours, dit avec insistance Demipot. Pas plus tard. Quiconque voudrait nous retarder ou nous arrêter serait, de toute évidence, un ennemi. Et les ennemis, il faut les abattre avec nos épées. Mais attention, prenez garde ! Suivez les ordres ! Ne brûlez pas les villages ni les bicoques, ne prenez pas leurs biens aux gens, ne pillez pas, ne violez pas les femmes ! Tenez-vous-le pour dit, vous et vos soldats, parce que celui qui désobéira à ces ordres ira à l'échafaud.

» Le voïvode l'a répété au moins une dizaine de fois : on ne va pas là-bas pour envahir le pays, putain, mais pour apporter une aide fraternelle ! Qu'est-ce que tu as à grincer des dents, Stahler ? C'est un ordre, crénom d'un chien ! Et maintenant, au pas de course chez les dizainiers ! Que tout le monde soit sur le pied de guerre ! Les chevaux et les équipements doivent briller comme l'or ! Avant le dernier repas, je veux voir toutes les bannières à l'entraînement ! Le voïvode aussi participera à l'exercice avec les bannerets. Si l'un ou l'autre des dizainiers me couvre de honte, il se souviendra de moi, vous pouvez en être sûrs ! Exécution !

Zyvik sortit le dernier de la tente. Gêné par le soleil, clignant des yeux, il observait le remue-ménage qui régnait dans le camp. Les dizainiers s'empressaient de rejoindre leurs détachements, les centeniers couraient et juraient, la noblesse, les cornettes et les pages s'emmêlaient les pédales. Les soldats en cuirasse de Ban Ard braconnaient dans les champs, soulevant des nuages de poussière. La chaleur était épouvantable.

Zyvik pressa le pas. Il croisa quatre scaldes arrivés la veille d'Arð Carraigh ; ils étaient assis dans l'ombre projetée par la tente richement décorée du margrave. Les scaldes étaient précisément en train de composer une ballade sur une opération militaire victorieuse, sur le génie du roi, le bon sens des commandants et la vaillance des simples soldats. Comme à l'accoutumée, pour ne pas perdre de temps, ils composaient avant les opérations.

— Nos frères nous accueillient, nous accueillient avec du pain et du sel, chantonnait l'un des scaldes à titre d'essai.

Il poursuivit :

— Ils accueillient leurs sauveurs, leurs libérateurs, avec du pain et du sel... Eh, Hrafñir ! Trouve-moi une rime originale qui aille avec « sel » !

Le second scalde fit une suggestion. Zyvik n'entendit pas laquelle.

Campant parmi les saules près de l'étang, la dizaine sursauta à son approche.

— Préparez-vous ! hurla Zyvik en se tenant suffisamment loin

pour que son haleine n'entame pas le moral guerrier de ses subalternes. Avant que le soleil se lève, tous à la revue. Tout doit reluire comme un sou neuf ! Les armes, l'équipement, les harnais, les chevaux, tout ! Il va y avoir un exercice. Si l'un de vous me couvre de honte devant le centenier, je lui arracherai les pieds ! Allez, vite !

— On part au combat ? devina le cavalier Kraska en fourrant vite sa chemise dans son pantalon. Dites, monsieur le dizainier ?

— Et qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait au bal ? Faire le marathon ? On part au front. Demain à l'aube, le détachement du gonfalon de Bronze tout entier se mettra en marche. Le centenier n'a pas dit dans quel ordre, mais enfin, notre groupe partira parmi les premiers, comme d'habitude. Allez, du nerf, bougez vos fesses ! Non, attendez ! Je le dis maintenant, parce qu'après c'est pas sûr que j'aie le temps. Ce sera pas une campagne ordinaire, les gars. Les tout-puissants ont inventé une nouvelle ineptie. Une espèce de campagne de libération, ou quelque chose comme ça. On va pas combattre l'ennemi, mais apporter une aide fraternelle au peuple de... comment dire... de notre terre ancestrale, ou je ne sais quoi. Alors écoutez bien ce que je vais vous dire : ne touchez pas à la population d'Aedirn, ne pilliez pas...

— Comment ça ? dit Kraska en ouvrant tout grand son clapet d'étonnement. Qu'est-ce que ça veut dire, « ne pilliez pas » ? Et comment qu'on va nourrir les chevaux, monsieur le dizainier ?

— Vous pouvez piller le fourrage pour les chevaux, mais rien de plus... Faut pas trancher la gorge des gens, ni brûler les bicoques, ni abîmer les cultures. Ferme ta gueule, Kraska ! On n'est pas à un banal forum ici, on est l'armée, nom d'une pipe ! Suivez les ordres, sinon à la potence ! J'ai dit pas de tueries, pas d'incendies, pas de vio...

Zyvik s'interrompt et réfléchit.

— Bon, d'accord pour les viols, acheva-t-il au bout d'un moment, mais arrangez-vous pour faire le moins de bruit possible, que personne ne voie rien.

\* \* \*

— Ils se sont serré la main sur le pont de la rivière Dyfna, acheva Jaskier. Le margrave Mansfeld d'Ard Carraigh et Mennon Coehoorn, commandant en chef des armées de Nilfgaard de Dol Angra. Oui, ils se sont serré la main. Sur les ruines du royaume d'Aedirn ensanglanté, agonisant, ils ont scellé le partage criminel du butin. Le geste le plus infâme que l'histoire ait connu.

Geralt se taisait.

— Puisque nous en sommes aux infamies, dit-il un peu plus tard, incroyablement calme, qu'en est-il des magiciens, Jaskier ? Je pense à

ceux du Chapitre et du Conseil.

— Pas un seul n'est resté auprès de Demawend, répondit Jaskier au bout d'un moment. Et Foltest a chassé de Témérie tous ceux qui le servaient. Filippa est à Tretogor, elle aide la reine Hedwige à maîtriser le chaos qui règne toujours en Rédanie. Triss est avec elle, ainsi que trois autres dont j'ai oublié le nom. Quelques-uns sont à Kaedwen. Beaucoup se sont enfuis à Kovir et à Hengfors. Ils ont choisi la neutralité, parce qu'Esterad Thyssen et Niedamir, comme tu le sais, étaient, et sont toujours, neutres.

— Je sais. Qu'en est-il de Vilgefortz ? et de ceux qui étaient avec lui ?

— Vilgefortz a disparu. On s'attendait à ce qu'il refasse surface à Aedirn, après la victoire de Nilfgaard, comme lieutenant d'Emhyr... mais il s'est évanoui dans la nature. Lui et tous ses alliés. Sauf...

— Parle, Jaskier.

— Sauf une des magiciennes, qui est devenue reine.

\* \* \*

Filavandrel aep Fidhail attendait la réponse en silence. La reine était silencieuse elle aussi, elle regardait par la fenêtre. Celle-ci donnait sur les jardins qui tout récemment encore faisaient la fierté et la gloire du précédent souverain de Dol Blathann, le lieutenant du tyran de Vengerberg. Fuyant les Elfes libres qui marchaient en avant des armées de l'empereur Emhyr, le lieutenant humain avait eu le temps d'emporter la plupart des objets de valeur de l'ancien palais des elfes, et même une partie des meubles. Mais il n'avait pu emmener les jardins. Alors il les avait détruits.

— Non, Filavandrel, dit enfin la reine. Pour cela il est trop tôt encore, beaucoup trop tôt. Ne pensons pas à étendre nos frontières, car pour l'instant nous ne sommes pas encore certains de leur tracé exact. Henselt de Kaedwen ne semble guère disposé à respecter le traité et à reculer derrière la Dyfna. Les espions rapportent qu'il n'a pas du tout abandonné l'idée d'une agression. Il peut nous attaquer d'un jour à l'autre.

— Nous n'avons donc rien gagné du tout.

La reine tendit lentement le bras. Un papillon Apollon qui était entré par la fenêtre se posa sur sa manchette en dentelles, pliant et dépliant ses petites ailes huppées.

— Nous avons gagné bien plus que ce que nous pouvions espérer, dit doucement la reine afin de ne pas effaroucher le papillon. Au bout de cent ans, nous avons enfin récupéré notre vallée aux Fleurs...

— Je ne l'appellerais plus ainsi, sourit tristement Filavandrel. Maintenant, après le passage des troupes, c'est plutôt « la vallée aux

Cendres ».

— Nous avons de nouveau notre propre pays, acheva la reine en observant le papillon. Nous sommes de nouveau un peuple, et non plus des bannis. Et les cendres fertilisent la terre. Au printemps, la vallée refleurira.

— C'est trop peu, Pâquerette. Toujours trop peu. Nous avons revu nos prétentions à la baisse. Il n'y a pas si longtemps encore, nous nous vantions que nous repousserions les humains au-delà de la mer par laquelle ils étaient venus. Et maintenant, nous avons réduit nos frontières et nos ambitions à Dol Blathann...

— Emhyr Deithwen nous a fait cadeau de Dol Blathann. Qu'attends-tu de moi, Filavandrel ? que j'exige davantage ? N'oublie pas qu'il s'agit de faire preuve de mesure, même dans l'acceptation des dons. Surtout lorsqu'il s'agit de dons provenant d'Emhyr, car il ne donne rien pour rien. La terre qu'on nous a offerte, nous devons l'entretenir. Et les forces dont nous disposons suffiront à grand-peine à entretenir Dol Blathann.

— Retirons les commandos de Témérie, de Rédanie et de Kaedwen, proposa l'elfe aux cheveux blancs. Retirons tous les Scoia'tael qui luttent contre les humains. Tu es la reine maintenant, Enid, ils obéiront à tes ordres. Maintenant que nous avons enfin notre propre lopin de terre, leur lutte n'a plus de sens. Leur devoir est maintenant de revenir ici et de défendre la vallée aux Fleurs. Qu'ils luttent en tant que peuple libre pour la défense de leurs propres frontières, au lieu de périr dans les forêts comme des bandits !

La petite elfe baissa la tête.

— Emhyr n'a pas donné son accord pour cela, souffla-t-elle. Les commandos doivent continuer à lutter.

— Pourquoi ? Dans quelle intention ?

Filavandrel aep Fidhail se redressa brusquement.

— Je vais t'en dire plus, poursuivit la reine. Nous n'avons pas le droit de les soutenir ni de les aider. C'était la condition de Foltest et d'Henselt. La Témérie et Kaedwen vont respecter notre autorité sur Dol Blathann, mais uniquement si nous condamnons la lutte des Écureuils et que nous nous détachons d'eux.

— Ces enfants meurent, Pâquerette. Ils meurent chaque jour, ils périssent dans un combat inégal. Après les traités secrets conclus avec Emhyr, les humains se jettent sur les commandos pour les écraser. Ce sont nos enfants, notre avenir ! Notre sang ! Et toi, tu m'annonces que nous devons nous détacher d'eux ? Que'ss aen me dicette, Enid ? Vorsaeke'llan ? Aen vaine ?

Le papillon prit son envol ; il battit des ailes, s'envola vers la fenêtre et virevolta, emporté par les courants d'air chaud. Francesca Findabair, la célèbre Enid an Gleanna, autrefois magicienne,

aujourd'hui reine des Elfes libres Aen Seidhe, releva la tête. Des larmes brillaient dans ses magnifiques yeux bleus.

— Les commandos, répéta-t-elle d'une voix sourde, doivent continuer à mener la lutte. Ils doivent désorganiser les royaumes humains, compliquer les préparatifs militaires. Tel était l'ordre d'Emhyr, et je ne peux m'opposer à sa volonté. Pardonne-moi, Filavandrel.

Filavandrel aep Fidhail la regarda, et s'inclina en une profonde révérence.

— Je te pardonne, Enid. Mais je ne sais pas si eux te pardonneront.

\* \* \*

— Pas un seul des magiciens n'a tenté d'inverser les choses ? Même quand Nilfgaard assassinait et incendiait Aedirn, aucun d'entre eux n'a laissé tomber Vilgefortz pour se joindre à Filippa ?

— Non, pas un seul.

Geraht resta longtemps silencieux.

— Je ne te crois pas, dit-il enfin, presque dans un murmure. Je n'arrive pas à croire qu'aucun magicien n'ait quitté Vilgefortz une fois que les causes et les conséquences réelles de sa trahison ont été mises au jour. Je suis, c'est de notoriété publique, un sorcier naïf, déraisonnable et anachronique. Mais je refuse de croire qu'aucun des magiciens n'ait vu sa conscience s'éveiller.

\* \* \*

Tissaia de Vries apposa soigneusement sa signature tortueuse sous la dernière phrase de la lettre. Après avoir réfléchi longuement, elle y ajouta encore un idéogramme de son véritable nom. Un nom que personne ne connaissait. Un nom qu'elle n'utilisait plus depuis très longtemps. Depuis le jour où elle était devenue magicienne : Alouette.

Elle reposa sa plume avec soin, de manière à ce qu'elle soit perpendiculaire à la feuille de parchemin qu'elle venait de signer. Elle resta longuement assise, silencieuse, le regard plongé dans la sphère rouge du soleil couchant. Puis elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Pendant un long moment, elle regarda les toits des maisons, où des gens ordinaires allaient justement se coucher, fatigués par leur vie de labeur ; des humains ordinaires, avec leurs éternelles inquiétudes quant au destin, au lendemain... La magicienne jeta un regard sur la lettre posée sur la table. C'était une lettre adressée à des gens ordinaires. Que la plupart d'entre eux ne sachent pas lire n'avait pas d'importance.

Elle s'arrêta devant le miroir. Elle arrangea ses cheveux. Sa robe. Elle chassa de sa manche gigot une poussière imaginaire. Elle ajusta son collier de spinelles sur son décolleté.

Les chandeliers sous le miroir n'étaient pas placés de manière symétrique. La servante avait dû y toucher et les déplacer pendant qu'elle faisait le ménage. La servante. Une femme ordinaire. Dont les yeux se remplissaient d'effroi face à l'avenir proche. Un être ordinaire, perdu dans les temps du Mépris, qui cherchait l'espoir et l'assurance du lendemain chez elle, chez une magicienne...

Un être ordinaire dont elle avait trahi la confiance.

De la rue lui parvint un écho de pas, le martèlement de grosses chaussures de soldat. Tissaia de Vries ne trembla même pas, elle ne regarda pas par la fenêtre. Peu lui importait de savoir de qui il s'agissait. Étaient-ce des soldats du roi ? ou bien le prévôt, accompagné de renforts, qui venait avec l'ordre d'arrêter la traîtresse ? ou encore des tueurs à gages ? des sbires de Vilgefortz ? Cela n'avait aucune importance.

Les pas s'éloignèrent dans le lointain.

Les chandeliers sous le miroir n'étaient pas placés de manière symétrique. La magicienne les replaça correctement, et rectifia la disposition du napperon de manière à ce que l'un des coins retombe précisément au centre et qu'il soit à égale distance des quatre extrémités du support des chandeliers. Elle ôta de ses poignets ses bracelets en or et les posa très méticuleusement sur la serviette repassée. Elle jeta sur le tout un œil critique, mais ne trouva pas le moindre défaut. Tout était bien en place, exactement là où il fallait.

Elle ouvrit le tiroir de sa commode et en sortit un petit couteau avec un manche en ivoire.

Son visage était fier et immobile. Éteint.

Le silence régnait dans la maison. À tel point qu'on aurait pu entendre un pétale de tulipe fané tomber sur le plateau de la table.

Le soleil, rouge comme le sang, déclinait lentement derrière le toit des maisons.

Tissaia de Vries s'assit dans le fauteuil près de la table, elle souffla les bougies, rectifia une dernière fois la disposition de la plume posée perpendiculairement à la lettre, et s'ouvrit les veines.

\* \* \*

La fatigue de toute une journée de voyage et les émotions fortes qui l'avaient accompagnée avaient finalement eu raison de lui. Jaskier se réveilla et il comprit qu'il avait dû s'endormir au cours de son récit. Sans doute s'était-il mis à ronfler au milieu d'un mot. Il remua et faillit dégringoler du tas de branches : Geralt n'était plus allongé à côté de

lui et n'équilibrait plus le grabat.

— Où est-ce que... (il s'éclaircit la voix, puis s'assit) où est-ce que je me suis arrêté ? Ah oui ! Les magiciens... Geralt ? Où es-tu ?

— Ici, dit le sorceleur, à peine visible dans la pénombre. Continue, s'il te plaît. Tu allais justement me parler de Yennefer.

— Écoute... (Le poète savait parfaitement qu'il n'avait pas la moindre intention de faire ne serait-ce qu'une simple allusion à la personne mentionnée.) Vraiment, je n'ai rien...

— Ne mens pas. Je te connais.

— Puisque tu me connais si bien, s'énerva le troubadour, pourquoi exiges-tu que je parle, nom d'un chien ? Puisque tu me connais comme le loup blanc, tu devrais savoir pourquoi je passe sous silence les rumeurs que j'ai entendues, pourquoi je ne les répète pas. Tu devrais aussi deviner quelles sont ces rumeurs et pourquoi je tiens tant à te les épargner !

— Que suecs ?

L'une des dryades qui dormait tout près s'était redressée, réveillée par la voix forte de Jaskier.

— Pardon, dit tout bas le sorceleur. À toi aussi.

Les petites lanternes vertes de Brokilone s'étaient déjà éteintes, quelques-unes seulement luisaient encore faiblement.

— Geralt ! (Jaskier rompit le silence.) Tu as toujours affirmé que tu te tenais à l'écart, que tout t'était égal... Elle a pu finir par le croire. Elle le croyait quand elle a commencé ce jeu avec Vilgefortz...

— Assez, dit Geralt. Pas un mot de plus. Quand j'entends le mot « jeu », j'ai des envies de meurtre. Maintenant, donne-moi ce rasoir. Je veux me raser, enfin.

— Quoi, tout de suite ? Mais il fait encore noir...

— Il ne fait jamais noir pour moi. Je suis un sorceleur.

Lorsque Geralt lui eut arraché des mains son sac qui contenait son nécessaire de toilette et qu'il se fut éloigné en direction du ruisseau, Jaskier constata que le sommeil l'avait définitivement abandonné. Le ciel s'éclaircissait déjà, annonciateur de l'aurore. Le poète se leva et entra dans la forêt en évitant prudemment les dryades qui dormaient, blotties les unes contre les autres.

— Y es-tu pour quelque chose ?

Il se retourna brusquement. La dryade appuyée contre un pin avait des cheveux couleur argent, visibles même dans la demi-obscurité de l'aube.

— C'est un spectacle bien triste, dit-elle en croisant ses mains sur sa poitrine. Quelqu'un qui a tout perdu. Tu sais, chanteur, c'est curieux. J'ai toujours pensé qu'il était impossible de tout perdre, qu'il restait toujours quelque chose. Toujours. Même aux temps du Mépris, lorsque la naïveté parvient à se venger de la manière la plus horrible,

on ne peut tout perdre. Mais lui... il a perdu plusieurs litres de sang, la possibilité de marcher normalement, une partie de la mobilité de sa main gauche, son épée de sorceleur, la femme qu'il aimait, une fille récupérée par miracle, la foi... Malgré tout, me suis-je dit, il doit quand même lui rester quelque chose. Mais je me trompais. Il n'a plus rien. Pas même un rasoir.

Jaskier était silencieux. La dryade ne bougea pas.

— Je t'ai demandé si tu y étais pour quelque chose, reprit-elle un instant plus tard. Mais j'ai sans doute posé la question inutilement. Il est évident que la réponse est oui. Tu es son ami. Et lorsqu'on a des amis et que néanmoins on perd tout, il est évident alors que les amis sont coupables. De ce qu'ils ont fait ou au contraire de ce qu'ils n'ont pas fait. Coupables en tout cas de n'avoir pas su ce qu'il fallait faire.

— Et qu'est-ce que j'aurais bien pu faire ? murmura le poète. Franchement ?

— Je ne sais pas, répondit la dryade.

— Je ne lui ai pas tout dit...

— Ça, je le sais.

— Je ne suis coupable de rien.

— Si, tu l'es.

— Non, je ne le suis pas !

Il se leva brusquement, faisant crisser les branches du grabat. Geralt était assis tout près, il s'essuyait le visage. Il sentait le savon.

— Tu n'es pas quoi ? demanda-t-il froidement. On se demande bien de quoi tu as rêvé... Que tu étais une grenouille ? Rassure-toi. Tu n'en es pas une. Que tu étais un cornichon ? Alors, dans ce cas, ce pouvait être un rêve prémonitoire.

Jaskier regarda autour de lui. Ils étaient totalement seuls dans la clairière.

— Où est-elle... Où sont-elles ?

— À la lisière de la forêt. Rassemble tes affaires, il est temps pour toi de partir.

— Geralt, je viens juste de discuter avec une dryade. Elle parlait la langue courante sans accent et elle m'a dit...

— Aucune dryade de cette colonie ne parle sans accent. Tu as rêvé, Jaskier. Tu es à Brokilone. Ici, on peut voir un tas de choses en rêve.

\* \* \*

Une dryade solitaire les attendait à la lisière de la forêt. Jaskier la reconnut immédiatement : c'était celle aux cheveux verts qui leur avait apporté de la lumière la nuit précédente et qui voulait l'inciter à poursuivre son chant. La dryade leva la main, leur intimant l'ordre de



s'arrêter. Dans l'autre main, elle tenait un arc avec une flèche sur une corde. Le sorceleur posa sa main sur l'épaule du troubadour et la serra fortement.

— Est-ce qu'il se passe quelque chose ?

— Effectivement. Reste tranquille et ne bouge pas.

La brume épaisse qui enveloppait la colline du Ruban étouffait les voix et les sons, mais pas au point d'empêcher Jaskier d'entendre le clapotis de l'eau et les renâclements des chevaux. Des cavaliers traversaient la rivière.

— Des elfes, supposa-t-il. Des Scoia'tael ? Ils s'enfuient en direction de Brokilone, n'est-ce pas ? Tout un commando...

— Non, marmotta Geralt, le regard plongé dans le brouillard. (Le poète savait que la vue et l'ouïe du sorceleur étaient exceptionnellement vives et sensibles, mais il était incapable de deviner lequel de ses dons il utilisait en ce moment.) Ce n'est pas un commando. C'est plutôt ce qu'il en reste. Cinq ou six cavaliers, trois chevaux débridés. Reste ici, Jaskier. J'y vais.

— Gar'ean, le mit en garde la dryade aux cheveux verts en soulevant son arc. N'te va, Gwynbleidd ! Ki'rin !

— Thaess aep, Fauve, répondit le sorceleur d'un ton devenu subitement rude. M'aespar que va'en, ell'ea ? Vas-y, tire. Sinon, ferme-la et n'essaie pas de me faire peur, parce que je ne crains plus rien du tout. Je dois discuter avec Milva Barring et je le ferai, que ça te plaise ou non. Ne bouge pas, Jaskier.

La dryade baissa la tête. Ainsi que son arc.

De la brume émergèrent neuf chevaux, et Jaskier vit qu'en effet six seulement portaient des cavaliers. Il distingua les silhouettes des dryades qui surgissaient des broussailles et allaient à leur rencontre. Il remarqua qu'il fallut aider trois des cavaliers à descendre de cheval et les soutenir jusqu'aux arbres salvateurs de Brokilone. Les autres dryades, tels des fantômes, traversèrent le chablis et le talus et disparurent dans la brume qui s'élevait au-dessus du Ruban.

De la rive opposée résonna un cri, puis le hennissement d'un cheval, et un clapotis dans l'eau. Le poète crut également entendre le sifflement d'une flèche. Mais il n'était pas sûr.

— Ils ont été pourchassés..., marmonna-t-il.

Fauve se retourna en resserrant sa main sur son arc.

— Chante une chanson là-dessus, taedth, grogna-t-elle. N'te shaent a'minne, pas sur Ettariel. Aimer, non. Ce n'est pas l'heure. Maintenant c'est l'heure de tuer, oui. Chante une chanson sur ça !

— Je ne suis pas responsable de ce qui se passe..., bredouilla-t-il.

La dryade se tut un instant, le regard de côté.

— Moi non plus, dit-elle, et elle s'éloigna rapidement vers le fourré.

Le sorceleur fut de retour en moins d'une heure. Il conduisait deux chevaux sellés, Pégase et une jument baie. Le caparaçon de la jument portait des traces de sang.

— C'est le cheval d'un des elfes, n'est-ce pas ? De ceux qui ont traversé la rivière ?

— Oui, répondit Geralt. (Sa voix et son visage étaient décomposés et méconnaissables.) C'est une de leurs juments. Mais elle va me servir provisoirement. Et quand j'en aurai l'occasion, je l'échangerai contre un cheval capable de porter des blessés, et qui reste auprès du blessé quand il tombe. Visiblement, on ne le lui a pas appris, à cette jument.

— On part d'ici ?

— Toi, tu pars. (Le sorceleur lança les rênes de Pégase au poète.) Adieu, Jaskier. Les dryades vont t'accompagner sur deux miles environ en aval de la rivière pour que tu ne tombes pas sur les mercenaires de Brugge qui rôdent sans doute toujours sur l'autre rive.

— Et toi ? Tu restes là ?

— Non. Je ne reste pas.

— Tu as appris quelque chose. Des Écureuils. Tu as appris quelque chose sur Ciri, n'est-ce pas ?

— Adieu, Jaskier.

— Geralt... Écoute-moi...

— Qu'est-ce que je dois écouter ? s'écria soudain le sorceleur en hoquetant. Voyons, je l'ai... Je ne peux pourtant pas l'abandonner à son sort. Elle est absolument seule... Elle ne peut pas rester toute seule, Jaskier. Tu ne peux pas comprendre ça... Personne ne peut le comprendre, mais moi je le sais. Si elle reste seule, il lui arrivera la même chose qu'autrefois... La même chose qu'à moi autrefois... Tu ne peux pas comprendre...

— Au contraire. Et c'est pourquoi je pars avec toi.

— Tu es fou ! Sais-tu où je vais ?

— Oui, je le sais. Geralt, je... je ne t'ai pas tout dit. Je suis... je me sens coupable. Je n'ai rien fait, je ne savais pas ce qu'il convenait de faire... Mais maintenant, je sais. Je veux partir avec toi. Je veux te tenir compagnie. Je ne t'ai rien dit... de Ciri, des rumeurs qui circulent. J'ai rencontré des connaissances à Kovir qui avaient entendu le récit d'ambassadeurs de retour de Nilfgaard... Je me suis dit que ces rumeurs avaient même pu parvenir jusqu'aux oreilles des Écureuils. Et que tu savais déjà tout par ces elfes qui ont traversé le Ruban. Mais permets que je... que ce soit moi qui te le raconte...

Le sorceleur resta longtemps silencieux, les bras ballants, impuissant.

— Saute sur ta selle, dit-il enfin d'une voix altérée. Tu me raconteras en chemin.

Une agitation inhabituelle régnait ce matin-là dans le palais de Loc Grim, la résidence d'été de l'empereur. D'autant plus inhabituelle que laisser paraître ses émotions, son affolement ou son émoi n'était pas du tout dans les coutumes de la noblesse nilfgaardienne ; toute manifestation d'inquiétude ou d'excitation était considérée comme un signe d'immaturité. Une pareille conduite était réprimée par les puissants de Nilfgaard avec une sévérité et un mépris tels que même la jeunesse immature, dont personne ou presque n'attendait pourtant un comportement raisonnable, s'en trouvait honteuse.

Ce matin-là cependant, au palais de Loc Grim, aucun jeune Nilfgaardien n'était présent. La jeunesse n'avait rien à faire à Loc Grim. La gigantesque salle du trône du palais était remplie d'aristocrates sérieux et austères, de chevaliers et de menins, tous vêtus à l'identique du noir de la cour, que seul le blanc des collerettes et des manchettes égayait. Des dames tenaient compagnie aux messieurs. Peu nombreuses, mais pareillement sérieuses et austères ; la coutume leur permettait d'agréments le noir de leur costume d'une pièce de joaillerie discrète. Tous les nobles présents faisaient mine d'être stoïques, mais en réalité ils étaient incroyablement excités.

— On raconte qu'elle est laide. Et maigre en plus.

— Mais elle est de sang royal, paraît-il.

— D'une autre couche ?

— Pas du tout ! C'est une enfant légitime.

— Elle va donc s'asseoir sur le trône ?

— Si l'empereur décide qu'il en soit ainsi...

— Mazette ! Regardez donc un peu Adal aep Dahy et le prince de Wett... Ils en font une tête... On dirait qu'ils ont avalé de travers...

— Pas si fort, comte... Leur réaction vous étonne ? Si les rumeurs se confirment, Emhyr va infliger une gifle aux vieilles familles. Il va les humilier...

— Les rumeurs ne se confirmeront pas. L'empereur n'épousera pas cette enfant trouvée ! Il ne peut pas faire ça...

— Emhyr peut tout faire. Prenez garde à vos paroles, baron. Faites attention à ce que vous dites. D'autres avant vous ont affirmé qu'Emhyr ne pouvait pas faire telle ou telle chose. Et ils ont fini sur l'échafaud.

— On raconte qu'il a déjà signé un décret d'investiture pour elle. Trois cents grivnas de rente, vous imaginez ?

— Sans oublier le titre de princesse. L'un de vous l'a-t-il déjà vue ?

— Elle a été confiée à la comtesse Liddertal dès son arrivée, et la maison est entourée de gardes.

— On l’a confiée à la comtesse pour qu’elle inculque à cette morveuse quelques notions de bonnes manières. On dit que votre princesse se comporte comme une fille d’étable...

— Quoi d’étonnant ? Elle vient du Nord, de Cintra la barbare...

— Il paraît donc d’autant plus invraisemblable que les rumeurs de mariage entre Emhyr et cette petite soient fondées. Non, vraiment, c’est absolument impossible. L’empereur prendra pour épouse la plus jeune fille de Wett, comme prévu. Il n’épousera pas cette usurpatrice !

— Il est largement temps qu’il épouse enfin quelqu’un. Pour la descendance... Il nous faut un petit archiduc...

— Qu’il se marie donc, mais pas avec cette fille perdue !

— Pas si fort, moins d’exaltation. Je vous garantis, nobles gens, que cette union ne se fera pas. Quel intérêt aurait-il à contracter une telle alliance ?

— Il s’agit de politique, comte. Nous sommes en guerre. Cette union aurait une valeur politique et stratégique... La dynastie dont est issue la princesse possède des titres légaux et des droits seigneuriaux sur les terres de Yarra-la-Basse. Si elle devenait l’épouse de l’empereur... Oui ! Ce serait une manœuvre parfaite. Regardez donc là-bas les ambassadeurs du roi Esterad, comme ils chuchotent...

— Alors vous soutenez cette union excentrique, noble prince ? Peut-être même en avez-vous fait la suggestion à Emhyr ?

— Ça me regarde, margrave, ce que je soutiens ou pas. Quant aux décisions de l’empereur, je ne vous conseille pas de les contester.

— Il a donc déjà pris sa décision ?

— Je ne le crois pas.

— Dans ce cas, vous êtes dans l’erreur.

— Que voulez-vous dire par là, madame ?

— Emhyr a renvoyé la comtesse Broinne de la cour. Il lui a ordonné de retourner chez son mari.

— Il a rompu avec Dervla Tryffin Broinne ? Ce n’est pas possible ! Dervla était sa favorite depuis trois ans...

— Je vous le répète, il l’a chassée de la cour.

— C’est vrai. On raconte que Dervla aux cheveux d’or s’est livrée à une scène terrible. Quatre soldats de la garde ont dû la mettre de force dans un carrosse...

— Son mari va se réjouir...

— J’en doute.

— Par le Grand Soleil ! Emhyr a rompu avec Dervla ? Il a rompu avec elle pour cette enfant trouvée ? Pour cette sauvageonne du Nord ?

— Moins fort... Moins fort, que diantre !

— Qui soutient une telle ignominie ? Quel parti ?

— Moins fort, vous dis-je. On nous regarde...

— Cette fille... je voulais dire, cette... princesse. Elle est laide, paraît-il... Lorsque l'empereur la verra...

— Vous voulez dire qu'il ne l'a pas encore vue ?

— Il n'en a pas eu le temps. Il est revenu de Darn Ruach il y a tout juste une heure.

— Emhyr n'a jamais apprécié les laides. Aine Dermott... Clara aep Gwydolyn Gor... Quant à Dervla Tryffin Broinne, c'est une véritable beauté...

— Peut-être qu'avec le temps cette enfant trouvée embellira...

— Vous voulez dire une fois qu'on l'aura bien lavée ? On raconte que les princesses du Nord ne sont pas très portées sur la toilette...

— Prenez garde à vos paroles. Vous parlez peut-être de la future épouse de l'empereur...

— C'est encore une enfant. Elle n'a pas plus de quatorze ans.

— Je répète que ce serait une union politique... purement formelle...

— S'il en était ainsi, Dervla aux cheveux d'or serait restée à la cour. La fille trouvée de Cintra s'assiérait politiquement et formellement sur le trône aux côtés d'Emhyr... mais, le soir venu, Emhyr lui donnerait une tiare et la laisserait s'amuser avec les joujoux de la couronne, tandis que lui irait rejoindre Dervla dans sa chambre... du moins jusqu'à ce que sa morveuse d'épouse atteigne l'âge d'enfanter sans crainte.

— Humm... oui... vous avez probablement raison. Comment s'appelle cette... princesse ?

— Xerella, ou quelque chose comme ça.

— Mais non, pas du tout. Elle s'appelle... Zirilla. Oui, c'est ça.

— Un prénom barbare.

— Moins fort, que diable !

— Et faites preuve de plus de sérieux. Vous vous comportez comme des gamins !

— Prenez garde à vos paroles. Prenez garde qu'on ne les prenne pour un affront !

— Si vous exigez réparation, vous savez où me trouver, margrave !

— Moins fort ! Allons, calmez-vous ! Voici l'empereur...

Le héraut n'eut pas trop d'efforts à faire. Un seul coup de bâton sur le plancher suffit pour que les têtes coiffées de bérets noirs des aristocrates et des chevaliers s'inclinent comme des épis sous l'effet du vent. Dans la salle du trône, un tel silence se fit que le héraut n'eut pas non plus à forcer sa voix outre mesure.

— Emhyr var Emreis, Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd !

La Flamme blanche qui danse sur les tertres de ses ennemis entra dans la salle. De son allègre pas habituel, il passa le long de la haie

formée par les nobles de sa cour en agitant énergiquement son bras droit. Son costume noir ne se distinguait en rien de celui des menins, mis à part l'absence de collerette. Une fine couronne dorée maintenait plus ou moins en ordre les cheveux sombres de l'empereur ; comme à l'accoutumée, ses cheveux n'avaient pas été soigneusement coiffés, et à son cou chatoyait son pendentif impérial.

Emhyr s'assit assez négligemment sur le trône rehaussé, puis il posa son coude sur l'accoudoir et son menton sur sa main. Il ne balança pas ses jambes sur le deuxième accoudoir du trône, ce qui signifiait que le cérémonial était en vigueur. Aucune des têtes inclinées ne se redressa, ne fût-ce que d'un pouce.

L'empereur se racla bruyamment la gorge, sans changer de position. Les menins respirèrent et relevèrent la tête. Le hérault donna de nouveau un coup de bâton sur le plancher.

— Cirilla Fiona Elen Riannon, reine de Cintra, princesse de Brugge et duchesse de Sodden, héritière d'Inis Ard Skellig et Ini An Skellig, souveraine d'Attre et Abb Yarra !

Tous les regards se tournèrent vers la porte où se tenait Stella Congreve, la comtesse Liddertal, grande et digne. À ses côtés attendait la détentrice de tous les titres imposants énumérés précédemment. Menue, les cheveux clairs, d'une pâleur inhabituelle, légèrement voûtée et vêtue d'une longue robe bleue. Une robe dans laquelle elle se sentait visiblement gauche et mal à l'aise.

Emhyr Deithwen se redressa sur son trône, et les menins exécutèrent aussitôt une profonde révérence. Stella Congreve pressa imperceptiblement la jeune fille aux cheveux clairs, et toutes deux avancèrent le long de la haie d'aristocrates – représentants des plus nobles familles de Nilfgaard –, en train de les saluer. La jeune fille marchait d'un pas rigide et hésitant. *Elle va trébucher*, se dit la comtesse.

Et Cirilla Fiona Elen Riannon trébucha.

*Laide et maigrichonne*, se dit la comtesse en approchant du trône. *Et maladroite avec ça. Mais j'en ferai une beauté. J'en ferai une reine, Emhyr, comme tu me l'as ordonné.*

L'empereur de Nilfgaard les observa du haut de son trône. Comme à l'accoutumée, il avait les yeux légèrement plissés, et sur ses lèvres dansait l'ombre d'un sourire railleur.

La reine de Cintra trébucha pour la seconde fois. L'empereur appuya son coude sur l'accoudoir du trône, et frotta sa paume contre sa joue. Il sourit. Stella Congreve était suffisamment proche pour reconnaître ce sourire. Soudain la peur la paralysa... *Quelque chose ne va pas*, se dit-elle avec épouvante. *Par le Grand Soleil, des têtes vont tomber...*

Elle finit par recouvrer ses esprits et elle s'inclina en une

révérence, contraignant la jeune fille à faire de même.

Emhyr var Emreis resta assis sur son trône. Mais il inclina légèrement la tête. Les menins retenaient leur souffle.

— Reine, commença-t-il. (La jeune fille se crispa. L'empereur ne la regardait pas. Il regardait la noblesse rassemblée dans la salle.) Reine, je suis heureux de pouvoir te souhaiter la bienvenue dans mon palais et dans mon État. Je te donne ma parole d'empereur que le jour est proche où tous les titres qui te sont dus te reviendront, ainsi que les terres qui constituent ton héritage légal et incontestable. Les usurpateurs qui s'impatrontisent dans tes domaines ont initié la guerre contre moi. Ils m'ont attaqué en affirmant que plus est qu'ils défendaient tes droits et de justes causes. Que le monde entier apprenne donc que c'est à moi que tu t'adresses pour obtenir de l'aide, et non à eux. Que le monde entier apprenne qu'ici, dans mon État, tu goûtes le titre de reine et les honneurs qui reviennent à une souveraine, alors que parmi mes ennemis tu n'étais qu'une bannière. Que tout le monde sache que dans mon État tu es en sécurité, alors que mes ennemis non seulement te refusaient la couronne, mais s'efforçaient aussi d'attenter à ta vie. (Le regard de l'empereur de Nilfgaard s'arrêta sur les envoyés d'Esterad Thyssen, le souverain de Kovir, et sur les ambassadeurs de Niedamir, le roi de la Ligue d'Hengfors.) Que le monde entier connaisse la vérité, y compris les rois qui semblaient ne pas savoir de quel côté se trouvaient la raison et la justice. Et que le monde entier apprenne qu'une aide te sera apportée. Tes ennemis et mes ennemis seront vaincus. À Cintra, à Sodden et à Brugge, à Attre, sur les îles Skellige et à l'embouchure de la Yarra régnera de nouveau la paix, et toi tu t'assiéras sur le trône pour la plus grande joie de tes compatriotes et de tous les épris de justice.

La jeune fille dans sa robe bleue baissa encore davantage la tête.

— En attendant ce jour, reprit Emhyr, tu seras traitée dans mon État avec le respect qui t'est dû, par moi et par tous mes sujets. Et puisque dans ton royaume flambent toujours les flammes de la guerre, je te confère, comme preuve de l'estime, du respect et de l'amitié de Nilfgaard, le titre de princesse de Rowan et d'Ymlac et celui de maîtresse du château de Darn Rowan où tu te rendras dès aujourd'hui en attendant l'avènement de temps plus calmes et plus heureux.

Stella Congreve se maîtrisa, ne laissant pas la moindre trace de surprise se manifester sur son visage. *Il ne la garde pas auprès de lui, se dit-elle, il l'envoie à Darn Rowan, au bout du monde, là où lui-même ne séjourne jamais. Il est donc clair qu'il n'a pas l'intention de courtoiser cette fille, il ne pense pas à un mariage précipité. Pourquoi alors s'est-il séparé de Dervla ? Qu'essaie-t-il de faire ?*

Elle frémit, puis elle saisit d'un geste vif la main de la princesse.

L'audience était terminée. L'empereur ne les regarda pas au moment où elles sortaient de la salle. Les menins saluèrent.

Quand elles furent sorties, Emhyr var Emreis jeta sa jambe sur l'accoudoir du trône.

— Ceallach, dit-il. Approche-toi.

Le sénéchal s'arrêta près du souverain à la distance autorisée par le protocole, puis il s'inclina en une révérence.

— Plus près, dit Emhyr. Viens plus près, Ceallach. Je veux te parler tout bas. Et ce que je vais dire est destiné exclusivement à tes oreilles.

— Votre Grandeur...

— Qu'avons-nous encore de prévu pour aujourd'hui ?

— L'octroi des lettres d'accréditation et l'attribution de l'exequatur à l'ambassadeur du roi Esterad de Kovir, récita le sénéchal d'une voix rapide. Ensuite, la nomination des gouverneurs, des préfets et des palatins dans les nouvelles provinces et les nouveaux palatinats. Et enfin la ratification des titres de comte et des apanages pour...

— Nous accorderons l'exequatur à l'ambassadeur et nous le recevrons en audience privée. Les autres affaires attendront demain.

— À vos ordres, Votre Grandeur.

— Dis au vicomte Eiddon et à Skellen de se rendre à la bibliothèque aussitôt après l'audience de l'ambassadeur. En secret. Je veux que tu y sois aussi. Amène votre fameux mage, là... Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Xarthisius, Votre Grandeur. Il habite dans une tour en dehors de la ville...

— Peu m'importe son domicile. Envoie des gens le chercher, qu'ils me l'amènent dans mes appartements. En silence, sans chahut, avec discrétion.

— Votre Grandeur... Est-il raisonnable que cet astrologue...

— C'est un ordre, Ceallach.

— Bien, Votre Grandeur.

Moins de trois heures plus tard, toutes les personnes convoquées se trouvaient dans la bibliothèque de l'empereur. La convocation n'avait guère surpris Vattier de Rideaux, vicomte d'Eiddon. Vattier était le chef de l'espionnage militaire. Emhyr le convoquait très souvent – c'était la guerre, après tout. Stefan Skellen, surnommé Chat-Huant, n'était pas davantage surpris. Il remplissait auprès de l'empereur le rôle de coroner et de spécialiste des mariages et des questions spéciales. Rien ne l'étonnait jamais.

La troisième personne convoquée, en revanche, paraissait grandement surprise. D'autant plus que c'est à elle que l'empereur s'adressa en premier.

— Maître Xarthisius.



— Votre Grandeur impériale...

— Je dois découvrir l'endroit où séjourne une certaine personne. Une personne qui a disparu ou que l'on cache. Ou peut-être que l'on tient enfermée. Les magiciens à qui j'avais autrefois confié cette mission ont échoué. Acceptes-tu de prendre leur suite ?

— À quelle distance se trouve... peut se trouver cette personne ?

— Si je le savais, je n'aurais pas besoin de tes tours.

— Je vous demande pardon, Votre Grandeur impériale..., bégaya l'astrologue. Le fait est qu'une grande distance complique l'astromancie, voire la rend pratiquement impossible... Hum... Et si cette personne se trouve sous une protection magique... Je peux essayer, mais...

— Viens-en au fait, maître.

— J'ai besoin de temps... et d'ingrédients pour les incantations... Si la conjoncture des astres est favorable, alors... Hum... Votre Grandeur impériale, ce que vous demandez n'est pas simple... J'ai besoin de temps...

*Si le sorcier continue comme ça, Emhyr va finir par donner l'ordre de l'empaler sur un pieu, se dit Chat-Huant. S'il n'arrête pas de baragouiner...*

— Maître Xarthisius, l'interrompt l'empereur avec infiniment de gentillesse, et même de douceur. Tu auras à ta disposition tout le temps et les ingrédients dont tu as besoin. Dans la limite du raisonnable.

— Je ferai ce qui est en mon pouvoir, déclara l'astrologue. Mais je ne pourrai déterminer qu'une localisation approchante... C'est-à-dire une région ou un rayon...

— Quoi ?

— Sur de longues distances, bégaya Xarthisius, l'astromancie ne permet qu'une localisation approximative... très approximative même, avec une marge d'erreur non négligeable... Sincèrement, je ne sais pas si je parviendrai à...

— Tu y parviendras, maître, assena l'empereur. (Ses yeux sombres étincelèrent d'un regard meurtrier.) J'ai pleine confiance en tes capacités. Et pour ce qui est de la marge d'erreur, plus elle sera réduite, plus je saurai me montrer clément.

Xarthisius se crispa.

— Il me faut la date de naissance exacte de cette personne, bafouilla-t-il. Et aussi l'heure précise de sa naissance, dans la mesure du possible... Un objet quelconque lui ayant appartenu serait également précieux...

— Des cheveux, dit tout bas Emhyr. Des cheveux peuvent-ils faire l'affaire ?

— Oh ! se réjouit l'astrologue. Des cheveux ! Cela facilitera

considérablement ma tâche... Si je pouvais aussi avoir un échantillon de ses excréments ou un peu d'urine...

Les yeux d'Emhyr se rétrécirent dangereusement, et le mage se crispa avant de s'incliner aussi bas que possible.

— Je demande humblement pardon à Votre Puissance impériale..., geignit-il. Je vous demande pardon... Je comprends... oui, des cheveux suffiront... amplement... Quand pourrais-je les avoir ?

— Ils te seront fournis aujourd'hui même, ainsi que la date et l'heure de naissance. Maître, je ne te retiens pas plus longtemps. Retourne dans ta tour et commence à surveiller les constellations.

— Que le Grand Soleil garde sous son aile Votre Impériale...

— Bien, bien. Tu peux partir.

À nous maintenant, se dit Chat-Huant. *Je me demande ce qui nous attend.*

— L'écartèlement sera votre châtiment si l'un d'entre vous souffle un seul mot de ce qui sera dit ici dans un instant, dit lentement l'empereur. Vattier !

— Je vous écoute, Votre Grandeur...

— Par quelle route est arrivée ici cette... princesse ? Qui était engagé dans cette affaire ?

— Elle vient de la forteresse de Nastrog, dit le chef de l'espionnage en plissant le front. Le convoi de Sa Grandeur était escorté par...

— Ce n'est pas ce que je vous demande, imbécile ! Comment la jeune fille s'est-elle retrouvée à Nastrog, à Verden ? Qui l'a amenée dans la forteresse ? Quel en est le commandant en ce moment ? Est-ce celui dont provenait le rapport ? Godyvron quelque chose ?

— Godyvron Pitclairn, compléta rapidement Vattier de Rideaux. Il était en effet informé de la mission de Rience et du comte Cahir aep Ceallach. Trois jours après les événements survenus sur l'île de Thanedd, deux hommes se sont présentés à Bastrog. Plus précisément : un humain et un elfe de demi-sang. Ce sont eux qui, se recommandant de Rience et du comte Cahir, ont remis la princesse à Godyvron.

— Aha ! (L'empereur sourit, et Chat-Huant sentit son dos se glacer.) Vilgefartz a garanti qu'il attraperait Cirilla sur Thanedd. Rience m'a assuré la même chose. Cahir Mawr Dyffrin aep Ceallach a reçu dans cette affaire des ordres précis. Et voilà que ce n'est ni Vilgefartz, ni Rience, ni Cahir, mais un humain et un demi-elfe qui amènent Cirilla à Nastrog, par la rivière Yarra, trois jours après l'affaire de Thanedd. De toute évidence, Godyvron n'a pas pensé à les arrêter, ces deux-là ?

— Non. Faut-il le punir, Votre Grandeur ?

— Inutile.

Chat-Huant ravalait sa salive. Emhyr se taisait et se frottait le front ; l'énorme brillant de sa bague scintillait comme une étoile. Un instant plus tard, l'empereur releva la tête.

— Vattier ?

— Votre Grandeur ?

— Mets tous tes hommes sur le pied de guerre. J'ordonne qu'on attrape Rience et le comte Cahir. Je suppose que tous deux se trouvent sur les territoires non encore occupés par nos troupes. Tu utiliseras donc les Scoia'tael ou les elfes de la reine Enid. Une fois que tu les auras arrêtés, amène-les à Darn Ruach et soumets-les à la torture.

— Quelles informations souhaitez-vous obtenir d'eux, Votre Grandeur ? demanda Vattier de Rideaux, les sourcils froncés, faisant mine de ne pas voir la pâleur qui avait soudain envahi le visage du sénéchal Ceallach.

— Rien. Plus tard, quand ils seront déjà un peu affaiblis, je les interrogerai moi-même. Skellen !

— J'écoute.

— Dès que ce croûton de Xarthisius... Si tant est que ce bégayeur parvienne à faire ce que je lui ai demandé... Alors à ce moment-là, tu organiseras les recherches d'une certaine personne sur le territoire qu'il indiquera. Je n'exclus pas que l'astrologue indique une zone sur laquelle nous avons le pouvoir. On te donnera un signalement, et tu mettras alors sur l'affaire tous les responsables de ce territoire. L'intégralité de l'appareil civil et militaire. C'est une affaire de la plus haute importance. Tu as compris ?

— À vos ordres. Est-ce que je peux...

— Non, tu ne peux pas. Assieds-toi et écoute, Chat-Huant. Il est plus que probable que Xarthisius n'établira rien du tout. La personne que je lui ai ordonné de chercher se trouve sans aucun doute sur un territoire étranger et sous protection magique. Je donnerais ma tête à couper qu'elle se trouve au même endroit que notre ami mystérieusement disparu, le magicien Vilgefortz de Roggeveen. C'est pourquoi, Skellen, tu vas former et préparer un détachement spécial que tu vas diriger personnellement. Tu choisiras tes hommes parmi les meilleurs. Ils doivent être prêts à tout... et ne pas être superstitieux. Je veux dire par là qu'ils ne doivent pas avoir peur de la magie.

Chat-Huant leva les sourcils.

— Ton détachement, acheva Emhyr, aura pour mission d'attaquer et d'occuper la cachette de Vilgefortz. Pour l'heure, nous ignorons où elle se trouve, car elle est assurément bien camouflée et efficacement défendue. Il faut impérativement s'emparer du repaire de notre ancien ami et allié.

— J'ai compris, dit laconiquement Chat-Huant. Je suppose qu'il ne faudra pas toucher à un seul cheveu de la personne recherchée qui,

vraisemblablement, se trouvera là-bas.

— Tu imagines bien.

— Et pour Vilgefortz ?

— Lui, tu peux lui faire ce que tu veux. (L'empereur eut un sourire féroce.) Je t'autorise même à lui arracher la tête. Ce que je dis là concerne aussi les autres magiciens que tu trouverais dans sa cachette. Sans exception.

— À vos ordres. Qui va s'occuper de trouver la cachette de Vilgefortz ?

— Toi, Chat-Huant.

Stefan Skellen et Vattier de Rideaux échangèrent un regard. Emhyr prit appui sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Vous avez bien compris ? Par ailleurs... Oui, Ceallach ?

— Votre Grandeur..., gémit le sénéchal auquel personne jusqu'à présent n'avait semblé prêter attention. Je vous demande grâce...

— Pas de grâce pour les traîtres. Pas de pitié pour ceux qui s'opposent à ma volonté.

— Cahir... Mon fils...

— Ton fils... (Emhyr plissa les yeux.) Je ne sais pas encore de quoi s'est rendu coupable ton fils. Je voudrais croire que sa faute repose uniquement sur l'idiotie et l'incapacité, et non sur la trahison. Si c'est cela, il aura la tête tranchée, et il échappera au supplice de la roue.

— Votre Grandeur ! Cahir n'est pas un traître... Il n'a pas pu...

— Assez, Ceallach, pas un mot de plus. Les coupables seront punis. Ils ont essayé de me tromper, et cela, je ne le leur pardonnerai pas. Vattier, Skellen, dans une heure vous viendrez chercher les instructions et les ordres écrits, ainsi que les procurations, après quoi vous vous mettrez immédiatement au travail. Encore une chose : je pense qu'il est inutile de préciser que la jeune fille que vous avez vue récemment dans la salle du trône doit rester aux yeux de tous Cirilla, reine de Cintra et princesse de Rowan. Je dis bien aux yeux de tous. J'ordonne que cette affaire soit traitée comme un secret d'État de la plus grande importance nationale.

Les personnes rassemblées regardèrent l'empereur avec étonnement. Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd eut un léger sourire.

— Serait-il possible que vous n'ayez pas compris ? On m'a envoyé, à la place de la véritable Cirilla de Cintra, une tocarde quelconque. Ces traîtres espéraient que je ne la reconnaîtrais pas. Mais moi je reconnaîtrai la véritable Ciri. Je la reconnaîtrai n'importe où, au bout du monde comme dans les ténèbres de l'enfer.

« Si elle croise sur son chemin une jeune fille n'ayant encore jamais eu de rapports charnels avec un homme, la licorne, quoique extraordinairement timide et craintive, par un phénomène tout à fait énigmatique, accourra vers ladite jeune fille, se mettra à genoux et, sans crainte aucune, posera sa tête sur son giron. Dans des temps reculés très anciens, d'aucunes de ces jeunes filles auraient semble-t-il utilisé cette connaissance à des fins bien définies. Afin que les chasseurs de licornes puissent se servir d'elles comme appât, elles demeuraient de longues années dans le célibat et l'abstinence.

» Il s'avéra rapidement, cependant, que la licorne allait exclusivement à la rencontre de toutes jeunes vierges, ignorant totalement les autres. L'animal intelligent qu'elle est comprenait inéluctablement que demeurer plus que de raison dans la chasteté était suspect et contraire à la nature. »

Physiologus

## CHAPITRE 6

Elle fut réveillée par la chaleur. La fournaise, qui lui brûlait la peau telles les lames d'un billot, lui fit reprendre conscience.

Elle ne pouvait pas remuer la tête, quelque chose l'en empêchait. Elle s'agita et hurla de douleur en sentant sa peau se déchirer et se crevasser au niveau de la tempe. Elle ouvrit les yeux. La pierre sur laquelle reposait sa tête était brune, couverte de sang séché et coagulé. Elle passa les doigts sur sa tempe et sentit une croûte dure, gercée. La croûte adhérait à la pierre. Lorsque Ciri bougea la tête, la croûte se décrocha et laissa s'écouler du sang frais et du pus. Ciri toussa, se racla la gorge, puis elle cracha du sable et de la salive – une salive épaisse, pâteuse. Elle se redressa sur ses coudes, s'assit et regarda autour d'elle.

Elle était au milieu d'une plaine pierreuse rouge gris, lézardée de ravins et de failles ; des monticules de cailloux et des blocs de pierre gigantesques, aux formes étranges, se dressaient çà et là. Très haut au-dessus de la plaine, le soleil doré, énorme, incandescent, trônait dans le ciel et lui donnait des reflets jaunes ; son éclat aveuglant et l'air tremblotant altéraient la visibilité.

*Où suis-je ?*

Elle se toucha prudemment la tempe ; elle était enflée et sérieusement éraflée. Ça lui faisait un mal de chien. *J'ai dû faire une sacrée culbute*, se dit-elle, *et m'éclater bien comme il faut par terre*. Soudain elle remarqua ses vêtements effilochés, déchirés, et elle prit conscience de nouveaux foyers de douleur : sa colonne vertébrale, son dos, ses épaules, ses hanches, son corps tout entier était endolori. Au moment de la chute, la poussière, le sable rêche et le gravier s'étaient immiscés partout : dans ses cheveux, ses oreilles, sa bouche, ainsi que dans ses yeux qui piquaient et larmoyaient. Ses mains et ses coudes, écorchés jusqu'à la chair, la brûlaient.

Lentement, précautionneusement, elle détendit ses jambes et poussa un nouveau gémissement, car son genou gauche répondait à chaque mouvement par une douleur sourde et lancinante. Elle le palpa à travers le cuir intact de son pantalon, mais ne constata aucune enflure. À chaque inspiration, elle sentait un élancement de mauvais augure sur le côté, et toute tentative de pencher le torse manquait de lui arracher un cri, le bas de son dos étant alors inévitablement traversé par un spasme aigu. *Je me suis bien amochée*, se dit-elle. *Mais je ne me suis sans doute rien cassé. Sinon, ça ferait plus mal que ça. Je suis en un seul morceau, j'ai juste quelques écorchures. Je dois pouvoir me lever. Je vais me lever.*

Tout doucement, en économisant ses gestes, elle se mit gauchement sur les genoux en essayant de s'appuyer le moins possible sur son genou abîmé. Puis elle se mit non sans peine à quatre pattes,

en gémissant et en soufflant. Enfin, au bout d'un moment qui lui parut interminable, elle se leva. Et aussitôt, retomba lourdement sur les cailloux, car le vertige qui l'avait saisie l'aveugla et lui coupa momentanément les jambes. Sentant monter en elle une vague de nausées, elle s'allongea sur le côté. Les blocs de pierre échauffés étaient aussi brûlants que des charbons ardents.

— Je n'y arriverai pas, sanglota-t-elle. Je ne peux pas... Je vais brûler sous ce soleil de plomb...

Une douleur sourde, mauvaise, tenace résonnait dans sa tête ; chaque mouvement provoquant un redoublement de la douleur, Ciri cessa de bouger. Elle protégea son visage à l'aide de ses bras, mais la fournaise devint rapidement insupportable. Elle comprit qu'elle devait la fuir. Surmontant la forte résistance que lui opposait son corps endolori, clignant des yeux en raison de la douleur extrême qui lui déchirait les tempes, elle rampa à quatre pattes en direction d'un rocher plus grand, auquel le vent avait donné la forme d'un champignon étrange dont le chapeau difforme générerait un soupçon d'ombre à sa base. Elle se recroquevilla en boule, toussant et reniflant.

Elle resta allongée longtemps, jusqu'à ce que le soleil qui continuait sa course là-haut darde de nouveau sur elle ses rayons meurtriers. Elle se traîna de l'autre côté du rocher et constata que cela ne servait à rien. Le soleil était à son zénith, le champignon de pierre ne donnait pratiquement plus d'ombre. Elle appuya ses mains sur ses tempes qui lui semblaient sur le point d'éclater tant la douleur était insoutenable. Finalement, elle s'assoupit.

Elle fut réveillée par les tremblements qui secouaient tout son corps. La boule de feu dans le ciel avait perdu son aveuglante dorure. Désormais, se tenant plus bas, suspendue au-dessus des rochers abrupts aux contours irréguliers, elle était orange. La chaleur avait un peu faibli.

Péniblement, Ciri s'assit et regarda autour d'elle. Son mal de tête avait diminué, et elle y voyait plus clair. Elle se toucha la tête et constata que la chaleur avait brûlé et séché la croûte sur sa tempe, la transformant en une carapace dure et glissante. Son corps tout entier continuait pourtant à la faire souffrir, elle avait l'impression que pas un seul endroit n'était épargné. Elle se racla la gorge ; des grains de sable crissèrent entre ses dents et elle essaya de cracher. Sans succès. Elle appuya son dos contre le rocher en forme de champignon, toujours brûlant à cause du soleil. *On ne cuit plus, enfin !* se dit-elle. *Maintenant que le soleil descend vers l'ouest, ça devient supportable, et bientôt...*

Bientôt surviendrait la nuit.

Elle eut un frisson. *Où est-ce que je suis, par le diable ? Comment sortir d'ici ? et par quel chemin ? Où dois-je aller ? Ou bien peut-être me*

*faut-il rester sur place et attendre qu'on me retrouve. Ils vont bien me chercher. Geralt. Yennefer. Ils ne vont quand même pas me laisser toute seule...*

Elle essaya de cracher une nouvelle fois, mais rien ne vint. Alors elle comprit.

La soif.

Elle se souvint. Déjà, pendant sa fuite, elle était tenaillée par la soif. À hauteur du garrot du cheval moreau qu'elle avait monté en se sauvant de la tour de la Mouette, il y avait un bidon en bois près de la selle, elle s'en souvenait parfaitement. Mais elle n'avait pas pu le dénouer alors ni l'emporter, elle n'en avait pas eu le temps. Et maintenant, le bidon avait disparu. Il ne lui restait plus rien. Rien à part des cailloux tranchants et brûlants, une croûte sur sa tempe qui lui tirait la peau, un corps perclus de douleur et une gorge desséchée qu'elle ne pouvait pas même soulager un peu faute de salive.

*Je ne peux pas rester ici. Je dois partir et trouver de l'eau. Si je ne trouve pas d'eau, je mourrai.*

Elle essaya de se lever, se blessant les doigts en s'accrochant au champignon de pierre. Elle y parvint. Fit un pas. Puis tomba à quatre pattes en glapissant et se raidit en un spasme brusque qui lui donna la nausée. Elle fut saisie de crampes et d'un mal de tête si violent qu'elle dut s'allonger de nouveau.

*Je suis impuissante. Et seule. Une fois de plus. Ils m'ont tous trahie, jetée, abandonnée. Comme autrefois...*

Ciri sentit sa gorge se nouer, les muscles de ses mâchoires se contractèrent, ses lèvres gercées commencèrent à trembler. « Il n'y a pas de spectacle plus affreux qu'une magicienne en train de pleurer », lui avait dit un jour Yennefer. *Mais pourtant... Pourtant personne ne me verra jamais ici... Personne...*

Roulée en boule sous le champignon de pierre, elle se mit à sangloter, mais aucune larme ne coulait de ses yeux.

Quand elle souleva, non sans mal, ses paupières gonflées, elle constata que la chaleur était encore tombée de plusieurs degrés, et que le ciel, teinté de jaune encore tout récemment, avait pris la couleur cobalt qui lui était propre et s'était paré d'étranges filets de nuages blancs. Le disque solaire avait rougi, il était descendu, mais dardait encore sur le désert sa chaleur ondoyante. Ou peut-être la chaleur venait-elle des pierres ?

Elle s'assit et constata que la douleur qui avait jusque-là envahi son crâne et son corps meurtri avait cessé de la tourmenter. En comparaison, la sensation de faim qui la tenaillait de plus en plus et l'atroce sécheresse de sa gorge qui la faisait tousser étaient plus insupportables encore.

*Surtout ne pas flancher*, se dit-elle. Elle n'avait pas le droit de



flancher. Comme à Kaer Morhen, il fallait se lever, il fallait vaincre, lutter, étouffer en soi la souffrance et la faiblesse. Il fallait se lever et partir. *Maintenant au moins, je sais où aller. La position actuelle du soleil indique l'ouest. Je dois marcher, je dois trouver de l'eau et quelque chose à manger. Il le faut. Sinon je vais mourir. J'ai atterri dans le désert. Dans la tour de la Mouette, j'ai franchi un portail magique, une sorte de dispositif qui permet de se transporter sur de longues distances...*

Le portail de Tor Lara était un étrange portail. Quand elle était arrivée en courant au dernier étage de la tour, il n'y avait rien, même pas de fenêtres, seulement des murs nus recouverts de fongus. Sur l'un des murs flamboyait un ovale régulier d'où émanait une lueur chatoyante. Ciri avait hésité, mais le portail l'attirait, l'appelait, l'implorait même. Et il n'y avait pas d'autre issue à part cet ovale brillant. Elle avait fermé les yeux et était entrée à l'intérieur.

Ensuite, il y avait eu une clarté aveuglante et un tourbillon violent, un souffle si puissant qu'il lui avait coupé la respiration et broyé les côtes. Elle se souvenait du vol dans le silence, le froid et le vide, puis d'un nouvel éclair, et de l'air qui donnait le tournis. En haut l'azur, en bas la grisaille boueuse...

Puis le portail l'avait éjectée en plein vol, tel un petit aigle lâchant une proie trop lourde pour lui. Quand elle avait heurté les pierres, elle avait perdu connaissance. Elle ne savait pas pendant combien de temps.

*J'ai lu des choses, au temple, sur les portails, se souvint-elle en secouant le sable de ses cheveux. Dans les livres, il était fait mention de portails corrompus ou chaotiques, qui acheminent ceux qui les empruntent vers une destination inconnue et les éjectent n'importe où. Le portail de la tour de la Mouette devait justement être un de ces portails. Il m'a éjectée quelque part au bout du monde. Personne ne sait où. Personne ne me cherchera ici ni ne me trouvera. Si je reste ici, je mourrai.*

Elle se leva. Elle mobilisa toutes ses forces et, prenant appui sur le rocher, elle fit un premier pas. Puis un deuxième. Et un troisième.

En regardant ses pieds, elle se rendit compte que les boucles de sa chaussure droite étaient arrachées, et que leurs tiges tombantes rendaient toute marche impossible. Elle s'assit, d'elle-même cette fois, et passa en revue ses vêtements et son équipement. Absorbée par ce qu'elle faisait, elle oublia la fatigue et la douleur.

La première chose qu'elle découvrit fut sa dague. Elle l'avait oubliée, la gaine avait glissé vers l'arrière. À côté de sa dague, comme toujours, il y avait sa petite bourse, attachée à une ceinture. Un cadeau de Yennefer. Elle contenait « tout ce qu'une dame devait toujours avoir sur elle », lui avait dit la magicienne. Ciri dénoua l'escarcelle. Malheureusement, le matériel standard d'une dame ne tenait pas compte de la situation dans laquelle elle se trouvait en ce

moment. La bourse contenait un peigne en écailles, une lime à ongles, un tampon en lin, emballé, stérilisé, et une petite boîte en jade contenant de la crème pour les mains.

Ciri se frictionna aussitôt le visage avec la crème et lécha avidement la pommade sur ses lèvres. Sans hésiter bien longtemps, elle entreprit de lécher toute la boîte, se délectant de la texture grasse et humide de la crème. La camomille, l'ambre et le camphre qui la parfumaient avaient un goût affreux, mais elles agirent sur Ciri de manière stimulante.

Elle noua la tige qui tombait de sa chaussure avec une lanière qu'elle préleva sur une de ses manches, se leva et tapa du pied pour tester la solidité de sa réparation de fortune. Elle déballa et déroula le tampon, en fit une large bande pour protéger sa tempe blessée et son front brûlé par le soleil.

Elle se leva et réajusta sa ceinture. Elle plaça sa dague plus près de son côté gauche, par réflexe, l'enleva de son étui puis en vérifia la lame avec son pouce. Elle était tranchante. Elle le savait.

*J'ai une arme, se dit-elle. Je suis une sorceleuse. Non, je ne mourrai pas ici. Qu'est-ce que la faim ? Je résisterai. Au temple de Melitele, il fallait parfois jeûner deux jours d'affilée. Pour ce qui est de l'eau... Il faut que j'en trouve. Je marcherai jusqu'à ce que j'en trouve. Ce désert de malheur doit bien se terminer quelque part. Si c'était un vaste désert, j'en aurais entendu parler, je l'aurais remarqué sur les cartes que j'ai étudiées avec Jarre. Jarre... Je serais curieuse de savoir ce qu'il fait en ce moment...*

*Il faut que je bouge, décida-t-elle. Je vais vers l'ouest, là où se couche le soleil, c'est l'unique direction sûre. Je ne me perds jamais, de toute façon, je sais toujours dans quelle direction aller. S'il le faut, je marcherai toute la nuit. Dès que mes forces reviendront, je courrai comme sur la Voix. Et alors j'atteindrai vite le bout de cette terre maudite. Je tiendrai. Je dois résister... Ah ! Geralt s'est sûrement retrouvé plus d'une fois dans un désert comme celui-ci, qui sait s'il n'en a pas vu de pire encore...*

*J'y vais.*

Durant la première heure de marche, le paysage ne changea guère. Il n'y avait toujours rien alentour, seulement des pierres rouges-gris, saillantes, qui s'éboulaient sous les pieds, contraignant à la prudence. De rares buissons, secs et épineux, tendaient vers elle leurs pousses tordues qui sortaient des crevasses. La première fois qu'elle vit un de ces buissons, Ciri s'arrêta en espérant tomber sur des feuilles ou des jeunes branches qu'elle pourrait sucer et mastiquer. Mais il n'y avait sur ce buisson que des épines qui blessaient les doigts. Ce n'était même pas la peine qu'elle essaie d'en tirer un bâton. Les buissons suivants étant identiques, elle les ignore et les dépassa sans s'arrêter.

La nuit tomba vite. Le soleil descendit sur l'horizon dentelé, teintant le ciel de rouge et de pourpre. La fraîcheur arriva. Au début,

Ciri l'accueillit avec joie, car le froid apaisait sa peau rougie par le soleil. Bientôt cependant, il se mit à faire de plus en plus froid, et Ciri commença à claquer des dents. Elle accéléra le pas, espérant qu'une marche vive la réchaufferait, mais l'effort réveilla la douleur qu'elle avait sentie sur le côté et dans le genou. Elle commença à boiter. Comble de malchance, le soleil s'était totalement couché derrière la ligne d'horizon et, en un rien de temps, l'obscurité régna. C'était la nouvelle lune et les étoiles qui miroitaient dans le ciel n'étaient d'aucun secours. Bientôt Ciri cessa de voir la route devant elle. Elle tomba à plusieurs reprises, s'arrachant douloureusement la peau au niveau des poignets. Par deux fois, son pied se prit dans une crevasse dissimulée entre les pierres ; seule l'esquive que lui avait apprise le sorceleur en cas de chute lui évita de se casser le pied. Elle comprit qu'il n'y avait rien à faire : marcher dans le noir était impossible.

Elle s'assit sur un bloc de basalte plat. Un terrible sentiment de désespoir s'empara d'elle. Elle ignorait totalement si, en marchant, elle avait maintenu la bonne direction. Cela faisait longtemps déjà qu'elle ne se souvenait plus de l'endroit où le soleil avait disparu à l'horizon ; il ne restait plus la moindre trace de la lueur qui l'avait guidée au cours des premières heures qui avaient suivi le coucher du soleil. Autour d'elle ne régnait plus qu'une obscurité profonde, hostile. Et un froid pénétrant. Un froid qui la paralysait, lui mordait les articulations, la poussant à se courber et à rentrer la tête dans ses épaules endolories par les contractures. Ciri commença à regretter le soleil, même si elle savait que, dès qu'il réapparaîtrait, une chaleur qu'elle ne serait pas en état de supporter s'abattrait sur les pierres. Une chaleur qui l'empêcherait de continuer à marcher. Elle sentit de nouveau une envie de pleurer monter en elle et sa gorge se noua. Mais cette fois le désespoir et la désillusion se transformèrent en rage.

— Je ne pleurerai pas ! s'écria-t-elle dans l'obscurité. Je suis une sorceleuse ! Je suis...

*Une magicienne !*

Ciri leva les bras et appuya ses mains contre ses tempes. *La force est partout, elle est dans l'eau, dans l'air, dans la terre...*

Elle se leva d'un bond, étendit le bras, lentement, fit quelques pas incertains, cherchant fébrilement la source. Elle eut de la chance. Elle entendit presque immédiatement dans ses oreilles le murmure et les pulsations familières venant d'une veine aquatique cachée dans les profondeurs de la terre. Elle sentit battre l'énergie. Elle puisa la Force en même temps qu'elle inspirait prudemment, avec retenue ; elle savait qu'elle était affaiblie, et, dans son état, une brusque désoxygénation du cerveau pouvait lui faire perdre conscience en une fraction de seconde et réduire ainsi à néant tous ses efforts. L'énergie l'emplissait lentement, elle lui apportait une euphorie passagère,

familière. Ses poumons commencèrent à se contracter plus intensément et plus rapidement. Ciri maîtrisait sa respiration accélérée, une oxygénation trop intense pouvant aussi avoir des conséquences fatales.

*Ça a marché.*

*D'abord faire disparaître la fatigue, se dit-elle, d'abord supprimer cette douleur paralysante dans mes épaules et mes cuisses. Puis le froid. Je dois augmenter la température de mon corps...*

Petit à petit, elle se rappelait les gestes et les incantations. Elle bougeait et parlait trop vite : des crampes et des convulsions la saisirent soudain, un spasme violent et un vertige lui coupèrent les jambes. Elle s'assit sur le basalte, calma ses mains tremblantes, puis elle maîtrisa sa respiration arythmique et son cœur qui battait à tout rompre.

Elle répéta les formules, s'astreignant au calme et à la précision, à la concentration et à une pleine maîtrise de sa volonté. Et cette fois, le résultat fut immédiat. Elle transmit à ses cuisses et à sa colonne vertébrale la chaleur qui l'envahissait. Elle se leva, sentant la fatigue disparaître et ses muscles endoloris se détendre.

— Je suis une magicienne ! s'écria-t-elle triomphalement, en levant haut la main. Apparais, Lumière immortelle ! Je te convoque ! Aen'drean va, eveigh Aine !

Tel un papillon, la petite boule chaude de lumière s'envola de sa main en lançant sur les pierres des mosaïques d'ombres mouvantes. D'un simple geste, Ciri stabilisa la boule de sorte qu'elle reste suspendue devant elle. Ce n'était pas une idée très judicieuse : elle fut aveuglée par la lumière. Elle tenta alors de déplacer la boule derrière ses épaules, mais le résultat fut tout aussi désastreux : son ombre dissimulait la route, rendant la visibilité plus mauvaise encore. Ciri poussa tout doucement la sphère lumineuse sur le côté, un peu au-dessus de son épaule droite. Même si la boule n'égalait pas la véritable magie d'Aine, la fillette était incroyablement fière de son exploit.

— Et voilà ! dit-elle d'une voix triomphante, dommage que Yennefer ne soit pas là pour voir ça !

Elle reprit sa marche, avançant d'un pas rapide et sûr, leste et énergique, se guidant grâce au clair-obscur – vacillant et incertain – de la boule magique. En marchant, elle s'efforçait de se rappeler d'autres incantations, mais aucune ne lui semblait appropriée ou utile dans sa situation. De plus, certains sorts exigeaient beaucoup d'énergie ; elle les redoutait un peu et ne voulait pas y avoir recours sans nécessité absolue. Malheureusement, elle ne connaissait aucune formule capable de créer de l'eau ou de la nourriture. Elle savait que de telles formules existaient, mais elle ne savait en utiliser aucune.

Dans la lumière de la sphère magique, le désert, inanimé jusqu'à

présent, reprit soudain vie. Des araignées velues et des géotrupes brillants et maladroits se sauvaient sous les pieds de Ciri. Un petit scorpion jaune-roux, traînant derrière lui sa queue segmentée, traversa vivement devant elle et s'enfuit dans une crevasse parmi les pierres. Un caméléon vert à longue queue jaillit au crépuscule, bruissant sur les graviers. Des rongeurs semblables à de grosses souris se sauvaient à son approche, bondissant avec agilité sur leurs pattes arrière. À plusieurs reprises, Ciri perçut des yeux qui se reflétaient dans l'obscurité. Une fois, provenant d'un éboulis de pierres, elle entendit même un sifflement qui lui glaça le sang. Si, dans un premier temps, elle avait eu l'intention de chasser une proie susceptible de lui servir de nourriture, ce sifflement lui ôta toute envie d'aller fouiller dans les roches. Elle se mit à regarder plus attentivement sous ses pieds, et devant ses yeux se matérialisèrent les estampes des livres qu'elle avait regardés à Kaer Morhen : scorpion gigantesque, scarletia, chimère, wirte, lamia, crabe-araignée – les monstres du désert. Elle marchait, regardait avec appréhension autour d'elle, l'oreille en alerte, en serrant le manche de sa dague dans sa paume moite.

Au bout de quelques heures, la boule de lumière devint trouble ; le cercle de lumière qu'elle projetait diminuait, s'assombrissait, se dissipait. En se concentrant avec peine, Ciri prononça une nouvelle fois les formules magiques. Pendant quelques secondes, la boule émit une lueur plus claire, mais elle rougit aussitôt pour faiblir de nouveau. Ce dernier effort fit vaciller Ciri ; elle chancela, des taches noires et rouges se mirent à danser devant ses yeux. Elle s'assit lourdement, faisant crisser le gravier et les cailloux disséminés.

La boule s'éteignit complètement. Ciri ne tenta plus de jeter de sort ; l'épuisement, le vide et le manque d'énergie qu'elle ressentait anéantissaient par avance ses chances de succès.

Devant elle, loin à l'horizon, une lueur indistincte se levait. *Je me suis trompée de chemin*, constata-t-elle avec effroi. *Tout s'est confondu... Au début je marchais vers l'ouest, et maintenant le soleil va se lever juste devant moi, ça veut donc dire que...*

À peine troublées par la faim qui la faisait trembler, une fatigue écrasante et une envie de dormir l'envahirent. *Je ne m'endormirai pas*, décida-t-elle. *Je n'ai pas le droit de m'endormir... Je n'ai pas le droit...*

Elle fut réveillée par un froid pénétrant et une clarté grandissante. Un mal de ventre qui lui tirait les entrailles et une intolérable et cuisante douleur à la gorge achevèrent de lui faire reprendre conscience. Elle tenta de se lever. Sans succès. Ses membres endoloris et engourdis refusaient d'obéir. Ses mains palpèrent le sol autour d'elle et elle sentit de l'humidité sous ses doigts.

— De l'eau..., dit-elle d'une voix enrouée. De l'eau !

Toute tremblante, elle se mit à quatre pattes et plaqua ses lèvres

contre les dalles de basalte, lapant avidement les gouttelettes emprisonnées sur la surface lisse, aspirant l'humidité dans les excavations des rochers voisins. Elle aurait presque pu remplir de rosée le creux de sa main avec ce qu'elle avait récolté. Elle lapait l'eau en même temps que le sable et le gravier, sans se soucier de recracher. Elle regarda autour d'elle.

Prudemment, bien décidée à ne pas perdre une seule goutte de l'eau qu'elle pourrait trouver, elle recueillit avec sa langue les gouttes scintillantes qui étaient suspendues aux épines d'un arbuste nain. Celui-ci avait mystérieusement réussi à pousser parmi les pierres. La dague de Ciri était posée par terre. Elle ne se rappelait pas l'avoir sortie de sa gaine. Des gouttelettes de rosée en recouvraient la lame. Elle lécha scrupuleusement et méticuleusement le métal froid.

Surmontant la douleur qui raidissait son corps, elle avança à quatre pattes devant elle, pistant l'humidité sur les pierres suivantes. Mais le disque jaune du soleil avait déjà surgi au-delà de l'horizon rocailleux, submergeant le désert d'une clarté aveuglante ; il assécha les pierres en une fraction de seconde. Ciri accueillit avec joie la chaleur grandissante, même si elle savait que, bientôt, lorsque sa peau serait impitoyablement roussie, elle regretterait la froideur de la nuit.

Elle fit demi-tour, tournant le dos à la boule de feu. Celle-ci indiquait l'est. Ciri, elle, devait aller vers l'ouest. Il le fallait. La chaleur s'intensifiait rapidement ; elle devint bientôt insupportable. À midi, Ciri n'en pouvait plus et dut changer de direction pour chercher de l'ombre. Elle trouva enfin un abri : un grand bloc de pierre qui ressemblait à un champignon. Elle se glissa dessous.

C'est alors qu'elle remarqua un objet par terre, coincé entre les pierres. C'était la petite boîte de jade qui avait contenu la pommade pour les mains qu'elle avait léchée jusqu'à la dernière goutte.

Elle ne trouva pas assez de force en elle pour pleurer.

\* \* \*

La faim et la soif eurent raison de son épuisement et de sa résignation. Bien que chancelante, Ciri se remit en route. Le soleil brûlait.

Loin à l'horizon, à travers l'air ondoyant du désert, elle vit quelque chose qui ne pouvait être qu'une chaîne de montagnes. Une chaîne de montagnes très lointaine.

Quand survint la nuit, au prix d'un énorme effort elle invoqua la Force, mais elle ne parvint à appeler la boule magique qu'après plusieurs tentatives et, épuisée, elle ne put aller plus loin. Elle avait perdu toute son énergie et, malgré plusieurs essais, elle ne réussit pas à prononcer les formules de réchauffement et de relaxation. La

lumière magique lui donnait plus de courage et la réconfortait, mais le froid la détruisait. Transperçant, pénétrant, il ne lui laissa aucun répit jusqu'à l'aube. Elle frissonnait, attendant impatiemment le lever du soleil. Elle sortit la dague de sa gaine, la posa prudemment sur la pierre afin que le métal se couvre de rosée. Elle était affreusement fatiguée, mais la faim et la soif empêchaient le sommeil de venir. Elle résista jusqu'au petit matin. Il faisait encore sombre que déjà elle commençait à lécher avidement la rosée sur la lame. Quand le jour se leva, elle se mit aussitôt à quatre pattes et partit à la recherche de l'humidité dans les crevasses et les renforcements.

Soudain elle entendit un sifflement.

Un grand caméléon multicolore, assis sur un bloc de pierre proche, ouvrit devant elle sa gueule édentée, hérissa sa crête imposante, bomba le torse et cingla une pierre de sa queue. Devant l'animal, il y avait une petite crevasse remplie d'eau.

Obéissant à un réflexe primaire, Ciri recula, effrayée, mais aussitôt le désespoir et une rage sauvage l'envahirent. De ses doigts tremblants, elle se mit à tâter le sol autour d'elle et se saisit d'un petit morceau de roche tranchant.

— C'est mon eau ! beugla-t-elle. Elle est à moi !

Elle jeta sa pierre. Et rata son coup. Le caméléon fit un bond sur ses pattes griffues et décampa prestement dans le labyrinthe pierreux. Ciri se laissa tomber sur les cailloux, et lécha toute l'eau qui restait dans la crevasse. C'est alors qu'elle les vit.

Derrière le rocher, dans un petit creux arrondi, sept œufs sortaient en partie du sable rougeâtre. La fillette n'hésita pas une seconde. Toujours à quatre pattes, elle se précipita sur le nid, saisit l'un des œufs et y planta ses dents. La coquille se fendit, l'œuf retomba dans ses mains et le magma visqueux coula dans sa manche. Ciri suçait l'œuf, se lécha la main. Elle avalait avec difficulté, sans même prêter attention au goût.

Elle goba tous les œufs et demeura à quatre pattes, les mains et le visage collants, sales, couverts de sable. De l'albumine pendait de ses lèvres. Elle fouillait désespérément le sable et émettait des sons et des sanglots inhumains. Finalement, elle tomba d'inanition.

Des remontrances d'un temps passé lui revenaient en mémoire : *« Redresse-toi, princesse ! Enlève tes coudes de la table. Fais attention à ne pas salir les dentelles de tes manches quand tu prends le plat ! Essuie-toi les lèvres avec ta serviette et arrête de faire du bruit quand tu manges ! Dieux du ciel ! Personne n'a-t-il donc appris à cette enfant à se tenir à table ? Cirilla ! »*

Ciri pleura tout son soûl, la tête appuyée sur ses genoux.

Elle résista jusqu'à midi, puis la canicule eut raison d'elle et la contraignit au repos. Elle somnola longtemps, dissimulée à l'ombre du replat de pierre. L'ombre n'apportait pas de fraîcheur, mais elle était plus agréable que le soleil brûlant. La faim et la soif étaient plus fortes que le sommeil.

Ciri avait l'impression que la lointaine chaîne de montagnes flambait et étincelait dans les rayons du soleil. *Au sommet de ces montagnes, se disait-elle, il y a peut-être de la neige, de la glace même, et des ruisseaux. Je dois arriver jusque-là, je dois y parvenir rapidement.*

Elle marcha presque toute la nuit. Elle avait décidé de se diriger grâce aux étoiles. Le ciel entier était rempli d'étoiles. Ciri regrettait de ne pas avoir été attentive pendant les cours, de ne pas avoir eu envie d'étudier les atlas du ciel qui se trouvaient dans la bibliothèque du temple. Elle connaissait, bien entendu, les constellations les plus importantes : les Sept Chèvres, le Pot, la Faucille, le Dragon et la Jeune Fille de l'Hiver. Mais celles-ci, justement, se trouvaient bien haut dans le ciel, et il était difficile de s'en servir pour s'orienter tout en marchant. Ciri réussit enfin à choisir dans la multitude scintillante une étoile assez claire qui indiquait, selon elle, la bonne direction. Elle ne savait pas de quelle étoile il s'agissait, alors elle la baptisa elle-même. Elle la nomma l'Œil.

\* \* \*

Elle marchait. La chaîne montagneuse vers laquelle elle se dirigeait ne se rapprochait pas d'un pouce : elle se trouvait toujours aussi éloignée que la veille. Mais elle lui indiquait la route.

Tout en marchant, Ciri regardait autour d'elle avec une grande attention. Elle trouva un autre nid de caméléon qui contenait quatre œufs. Elle dénicha une petite plante verte, pas plus longue que le petit doigt, qui avait réussi par je ne sais quel miracle à pousser parmi les roches. Elle dépista un grand coléoptère brun. Et une araignée aux fines pattes.

Elle mangea le tout.

\* \* \*

À midi, elle vomit son frugal repas, puis perdit connaissance. Quand elle revint à elle, elle chercha un peu d'ombre, resta allongée, roulée en boule, serrant ses mains sur son ventre douloureux.

Au coucher du soleil, elle reprit sa marche. Raide, comme une automate. Elle tomba plusieurs fois, se releva, continua à marcher.

Elle le devait. Elle n'avait pas le choix.



Le soir arriva. Se reposer. Dès l'apparition de la nuit, suivre l'Œil. Marcher jusqu'à épuisement total – lequel arriva bien avant le lever du soleil. Se reposer encore. Sommeil dissipé. Ciri a faim. Elle a froid. Plus d'énergie magique, impossible de faire apparaître la lumière ni la chaleur. La soif, tout juste apaisée par la rosée trouvée au petit matin sur la lame de sa dague et à la surface des pierres...

Quand le soleil se leva, Ciri s'endormit dans la chaleur naissante. Elle fut réveillée par une fournaise ardente. Elle se leva et continua sa route.

Elle perdit connaissance après moins d'une heure de marche. Quand elle revint à elle, le soleil était déjà à son zénith, flamboyant. Elle n'avait pas la force de chercher de l'ombre ni de se lever. Pourtant, elle se remit debout.

Elle marcha. Refusant de se laisser aller. Pendant presque toute la journée suivante. Et une partie de la nuit.

Elle dormit de nouveau pendant les heures de plus forte chaleur, roulée en boule sous un rocher incliné enfoncé dans le sable. Son sommeil fut agité. Elle rêva d'eau. D'une eau qu'elle pouvait boire. D'immenses cascades blanches, auréolées d'un arc-en-ciel et de brume, de ruisseaux chantants. De petites sources dans des forêts ombragées de fougères immergées dans l'eau. De fontaines de palais qui sentaient le marbre mouillé. De puits couverts de mousse et de seaux en bois remplis d'eau... De glaçons en train de fondre et de leurs gouttes qui perlaient... Elle rêva d'une eau fraîche et vivifiante qui titillait les dents, mais dont le goût était si miraculeux, si singulier...

Elle se réveilla, se leva d'un bond et se mit à rebrousser chemin. Elle revenait sur ses pas, chancelait, tombait. Elle devait revenir en arrière ! En marchant, elle avait laissé passer l'eau ! Elle avait laissé passer la source qui chantait parmi les pierres, elle ne s'était pas arrêtée ! Comment avait-elle pu être aussi déraisonnable !

Désormais, elle avait retrouvé ses esprits.

La chaleur accablante avait faibli, le soir approchait. Le soleil indiquait l'ouest. Les montagnes. Le soleil ne pouvait pas, n'avait pas le droit de se trouver derrière elle. Ciri chassa les visions, retint ses pleurs. Elle fit demi-tour et se mit à marcher.

Elle marcha toute la nuit, mais très lentement. Elle n'alla pas loin. Elle s'endormait en marchant, en rêvant d'eau. Le soleil levant la surprit, assise sur un bloc de pierres, le regard plongé sur la lame de sa

dague, l'avant-bras découvert.

*Le sang est liquide. On peut le boire.*

Elle chassa ses visions et ses cauchemars. Elle lécha la dague couverte de rosée et se mit à marcher.

\* \* \*

Elle perdit connaissance. Revint à elle, brûlée par le soleil et les pierres.

Face à elle, ondoyant à cause de la chaleur, elle voyait la chaîne de montagnes dentelées.

Plus près. Beaucoup plus près.

Mais elle n'avait plus de force. Elle s'assit.

La dague dans sa main reflétait le soleil, elle était brûlante. Tranchante. Elle le savait.

— *Pourquoi te fatigues-tu ?* demanda la dague en prenant la voix sérieuse, tranquille, pédante d'une magicienne nommée Tissaia de Vries. *Pourquoi te condamnes-tu à la souffrance ? Finis-en au plus vite.*

— *Non. Je ne me laisserai pas aller.*

— *Tu ne le supporteras pas. Sais-tu comment on meurt de soif ? D'un instant à l'autre, on devient fou, et alors il est déjà trop tard. Tu ne pourras plus en finir avec ta souffrance.*

— *Non. Je ne me laisserai pas aller. Je résisterai.*

Elle rangea la dague dans sa gaine. Elle se leva, chancela, tomba. Elle se releva, chancela, et cette fois se remit à marcher.

Au-dessus d'elle, très haut dans le ciel jaune, elle vit un vautour.

\* \* \*

Quelque chose l'atteignit.

Quelque chose la toucha au bras, délicatement, prudemment. Après une longue période de solitude, alors qu'elle n'était entourée que de pierres inanimées et immobiles, cet effleurement déclencha chez Ciri, malgré l'épuisement, une brusque tentative de se lever, mais en vain. La forme qui l'avait touchée s'ébroua et fit un bond en arrière en piaffant bruyamment.

Ciri s'assit avec difficulté en se frottant du bout des doigts le coin de ses yeux encore collés par le sommeil.

*Je suis devenue folle,* se dit-elle.

À quelques pas devant elle se trouvait un cheval. Elle cligna des yeux. Ce n'était pas une illusion. C'était vraiment un cheval. Il était petit, et jeune, presque un poulain.

Elle revint à elle. Elle passa sa langue sur ses lèvres fendues et se racla la gorge machinalement. Le petit cheval fit un bond et se mit à

courir en faisant claquer ses sabots sur le gravier. Il bougeait très bizarrement et sa robe aussi était atypique, ni pincharde ni grise. Mais peut-être le voyait-elle ainsi à cause de la lumière aveuglante du soleil.

Le cheval s'ébroua et fit quelques pas. Maintenant, elle le voyait mieux. Juste assez pour remarquer sur-le-champ, outre sa robe effectivement atypique, l'étrange irrégularité de sa constitution : il avait une petite tête, un cou extraordinairement gracile, des paturons extrêmement fins, une longue queue fournie. Le petit cheval s'arrêta et la regarda, tournant son museau de profil. Ciri en resta sans voix.

Du front bombé du petit cheval pointait une corne, longue d'au moins deux empan.

*C'est pas croyable ! se dit Ciri en reprenant ses esprits et en rassemblant ses idées. Voyons, il n'y a plus de licornes sur terre, elles ont disparu ! Même dans le registre du sorceleur à Kaer Morhen, il n'y était fait aucune allusion ! La seule fois où j'ai lu quelque chose sur les licornes c'était dans Le Livre des mythes, au temple... Ah ! et aussi dans le Physiologus que j'ai parcouru à la banque de sieur Giancardi ; il y avait une illustration représentant une licorne... Mais la licorne de l'estampe rappelait davantage un bouc qu'un cheval, elle avait des paturons poilus et une barbe de bouc, et sa corne était longue de deux coudées, je crois...*

Elle s'étonnait de si bien se souvenir d'événements qui s'étaient déroulés il y avait de cela des lustres ! Soudain, tout se mit à tourner dans sa tête, la douleur tordit ses entrailles. Elle gémit et se roula en boule. La licorne s'ébroua et fit un pas vers elle, puis elle s'arrêta, releva bien haut la tête. Ciri se rappela soudain ce que les livres disaient au sujet des licornes.

— Tu peux t'approcher sans crainte..., dit-elle d'une voix enrouée en essayant de s'asseoir. Tu peux, parce que je suis...

La licorne s'ébroua, fit un bond de côté et se mit à galoper en agitant énergiquement sa queue. Mais au bout d'un instant elle s'arrêta, balança sa tête dans tous les sens, et frappa le sol de son sabot en hennissant bruyamment.

— Ce n'est pas vrai ! gémit Ciri dans un accès de désespoir. Jarre ne m'a embrassée qu'une seule fois, ça ne compte pas ! Reviens !

L'effort lui obscurcit la vue, et elle tomba, inerte, sur les cailloux. Quand elle réussit enfin à redresser la tête, la licorne était proche de nouveau. Elle la regardait, apeurée. Elle pencha la tête et renâcla doucement.

— N'aie pas peur de moi..., murmura Ciri. Il ne faut pas, parce que... parce que, après tout, je suis en train de mourir...

La licorne poussa un hennissement en secouant la tête. Ciri s'évanouit. Quand elle s'éveilla, la licorne n'était plus là. Ciri avait mal, elle était engourdie, assoiffée, affamée, et seule au monde. La

licorne était un mirage, une illusion, un rêve. Et elle avait disparu, comme disparaissent les rêves. Ciri le comprenait, et l'acceptait, mais elle éprouvait tout de même des regrets et un sentiment de désespoir, comme si la créature fantastique avait réellement existé, qu'elle était venue près d'elle et l'avait rejetée. Comme tous l'avaient rejetée.

Elle voulut se lever, mais en fut incapable. Elle appuya sa tête contre les pierres. Tout doucement, elle étendit sa main sur le côté et tâta le manche de sa dague.

*Le sang est liquide. Il faut que je boive.*

Soudain elle entendit des coups de sabots, elle l'entendit s'ébrouer.

— Tu es revenue..., murmura-t-elle en relevant la tête. Tu es vraiment revenue ?

La licorne continuait à s'agiter. En regardant au sol, Ciri vit les sabots de la créature magique, juste à côté d'elle. Ils étaient mouillés. Ils dégouлинаient même.

\* \* \*

L'espoir lui redonna de l'énergie, elle était euphorique. La licorne marchait en tête, Ciri la suivait, sans avoir encore la certitude qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Quand l'épuisement eut raison de ses dernières forces, elle se mit à marcher à quatre pattes. Puis elle rampa.

La licorne la guida parmi les rochers jusqu'à un ravin peu profond dont le fond était tapissé de sable. Ciri rampa. Elle était au bord de l'évanouissement, mais elle rampa. Parce que le sable était mouillé.

La licorne s'arrêta à la vue d'un creux visible dans le sable. Elle piaffa, fouillant avec insistance le sol de son sabot, une fois, deux fois, trois fois. Ciri comprit. En rampant elle s'approcha, et aida la licorne. Elle se mit à gratter le sable si fort que ses ongles se cassèrent. Elle continuait à creuser, à déblayer. Sans doute sanglotait-elle en même temps, elle n'en était pas certaine. Quand dans le fond de la fosse apparut un liquide boueux, elle y plongea ses lèvres, lapa l'eau trouble mêlée au sable si avidement que le liquide disparut aussitôt. Au prix d'un gros effort, Ciri se contrôla, dragua le fond en s'aidant de sa dague, puis elle s'assit et attendit. Ses dents crissaient à cause des grains de sable, elle frémissait d'impatience, mais elle attendit que la fosse se remplisse d'eau de nouveau. Puis elle but. Longuement.

La troisième fois, elle laissa à l'eau le temps de se clarifier un peu, puis elle but au moins quatre lampées sans sable ; seul un peu de limon persistait. Elle se souvint alors de la licorne.

— Tu dois être assoiffé aussi, petit cheval, dit-elle. Mais tu ne vas pourtant pas boire de la boue. Aucun cheval ne boit de la boue.

La licorne hennit.

Ciri agrandit le trou, en en renforçant les bords avec des cailloux.

— Attends, petit cheval. Qu'elle repose un peu...

« Petit Cheval » renâcla, piaffa, détourna la tête.

— Ne boude pas... Vas-y, bois.

La licorne approcha prudemment ses naseaux de l'eau.

— Bois, Petit Cheval. Ce n'est pas un rêve. C'est de l'eau véritable.

\* \* \*

Au début, Ciri s'attarda ; elle ne voulait pas s'éloigner de la source. Elle avait justement imaginé un moyen de boire plus agréable, qui consistait à tremper un mouchoir dans le trou renforcé, puis à le presser au-dessus de sa bouche, ce qui permettait de retenir le sable et le limon. Mais la licorne insistait, elle hennissait, piaffait, s'éloignait puis revenait encore. Elle incitait Ciri à reprendre la marche et désignait la route. Après avoir mûrement réfléchi, Ciri obéit. L'animal avait raison : il fallait marcher, aller en direction de la montagne, sortir du désert. Elle suivit la licorne en regardant autour d'elle et en notant soigneusement dans sa mémoire la position de la source. Elle ne voulait pas risquer de s'égarer si elle avait à revenir ici.

Elles marchèrent ensemble toute une journée. La licorne, que Ciri avait surnommée Petit Cheval, ouvrait la voie. C'était un drôle de petit cheval. Elle mordait et mastiquait des herbes auxquelles ni un cheval ni même une chèvre affamée n'auraient osé toucher. Et quand elle s'attaquait à une colonne de fourmis géantes qui circulaient parmi les cailloux, elle les dévorait toutes. Au début, Ciri l'observa avec étonnement, puis elle se joignit au festin. Elle avait faim.

Les fourmis étaient terriblement acides, mais peut-être était-ce grâce à cela que Ciri n'éprouvait plus l'envie de vomir. Par ailleurs, l'autre avantage des fourmis, c'était leur nombre. Elles donnaient à Ciri l'occasion de faire travailler ses mâchoires engourdis. La licorne mangeait les insectes tout entiers, tandis que Ciri, elle, se contentait des abdomens, recrachant les carapaces chitineuses, plus dures.

Les deux compagnes continuèrent leur route. La licorne dénicha quelques bouquets de chardons jaunis et les mangea avec appétit. Cette fois, Ciri ne se joignit pas à elle. Mais quand Petit Cheval trouvait dans le sable des œufs de caméléon, c'est Ciri qui mangeait, et la licorne qui observait. Un peu plus loin, Ciri dénicha un autre bouquet de chardons et le désigna à Petit Cheval. Ensuite, la licorne attira l'attention de la jeune fille sur un immense scorpion noir à la queue longue d'au moins un empan et demi. Ciri, la mine dégoûtée, l'écrasa bien vite, et c'est finalement la licorne qui mangea le scorpion, avant d'indiquer à Ciri, peu de temps après, un nouveau nid de caméléon.

Leur collaboration fonctionnait à merveille.

\* \* \*

Elles marchaient.

La chaîne montagneuse était de plus en plus proche.

Lorsque tombait la nuit profonde, la licorne s'arrêtait. Elle dormait debout. Au début, Ciri, familière des chevaux, tenta de la faire fléchir pour qu'elle se couche – elle aurait pu dormir sur elle et profiter de sa chaleur. Mais rien n'y fit. Petit Cheval s'entêtait et s'éloignait, gardant toujours ses distances. Visiblement, elle n'avait nulle intention d'agir selon la coutume décrite dans les livres savants, c'est-à-dire de poser sa tête sur le giron de Ciri. La jeune fille était pleine de doutes. Elle n'excluait pas que les livres mentent au sujet des licornes et des vierges, mais il y avait une autre possibilité. Cette licorne était en effet un bébé ; en raison de son jeune âge, elle pouvait ne pas s'y connaître en vierges. Ciri avait abandonné l'idée que Petit Cheval soit en état de ressentir et de considérer sérieusement ces quelques rêves bizarres qu'elle avait faits autrefois. Qui donc prendrait des rêves au sérieux ?

\* \* \*

Ciri était un peu déçue. Elle voyageait avec la licorne depuis déjà deux jours et deux nuits maintenant, et celle-ci n'avait pas trouvé d'eau, bien qu'elle ait cherché avec détermination. À plusieurs reprises, elle s'était arrêtée, avait tourné la tête, agité sa corne, puis en trottant elle avait pénétré dans les crevasses rocheuses, fouillé le sable de ses sabots. Elle avait trouvé des fourmis, elle avait trouvé des œufs et des larves d'insectes. Elle avait trouvé un nid de caméléon. Un serpent coloré qu'elle avait piétiné adroitement. Mais elle n'avait pas trouvé d'eau.

Ciri remarqua que la licorne faisait des détours, ne suivait pas une ligne droite. Cette attitude confirma ses soupçons : la créature ne vivait pas dans le désert ; elle s'y était tout simplement égarée.

Comme elle.

\* \* \*

Les fourmis étaient présentes en abondance, et elles contenaient un liquide acide, mais Ciri commençait à s'interroger de plus en plus sérieusement sur un possible retour vers la source. Si elles continuaient plus avant sans trouver d'eau, elles risquaient de ne plus avoir la force de rebrousser chemin. La canicule était toujours aussi

insoutenable, et la marche les épuisait.

Elle s'apprêtait à l'expliquer à Petit Cheval quand celle-ci, soudain, hennit longuement, remua la queue et partit au galop, s'enfonçant parmi les roches édentées. Ciri lui emboîta le pas en mangeant des abdomens de fourmis.

Un large banc de sable s'étirait sur une grande surface entre les rochers ; une cavité se détachait clairement en son centre.

— Bravo ! se réjouit Ciri. Tu es une licorne futée, Petit Cheval. Tu as trouvé une nouvelle source. Il doit y avoir de l'eau dans cette fosse !

La licorne renâcla longuement, elle galopa tranquillement autour de la fosse. Ciri s'approcha. La cavité était grande, elle faisait au moins vingt pouces de diamètre. Elle dessinait un cercle presque parfait et rappelait la forme d'un cratère, tellement régulier qu'on aurait dit que quelqu'un avait tracé un œuf gigantesque sur le sable. Ciri comprit soudain qu'une forme aussi régulière ne pouvait se former spontanément. Mais il était déjà trop tard.

Au fond du cratère, quelque chose s'était mis à bouger, et une violente pluie de sable et de gravillons heurta Ciri au visage. Elle fit un bond en arrière, tomba et constata qu'elle glissait vers le fond. Les giclées de gravillons ne jaillissaient pas seulement dans sa direction mais aussi vers les bords du cratère qui, en se remplissant par vagues, l'attiraient vers l'abîme. Ciri s'époumona, tentant sans succès de trouver un appui sous ses pieds, faisant des moulinets avec ses bras comme si elle était sur le point de se noyer. Elle comprit immédiatement que les mouvements violents ne faisaient qu'empirer les choses en permettant au sable de s'écouler plus vite encore. Elle se retourna sur le dos, bloqua ses talons et serra les bras le long de son corps. Le sable au fond de la cavité s'agita, ondoya ; elle découvrit, surgissant de sous le sable, des tenailles marron, longues d'au moins une demi-toise et terminées par des crochets. Elle s'époumona de nouveau, cette fois sensiblement plus fort.

La pluie de gravillons cessa soudain de se déverser sur elle et frappa du côté opposé du cratère. La licorne se cabra, hennissant à en perdre haleine ; le bord céda sous elle. Elle tentait de s'arracher au sable fangeux, mais en vain. Elle s'y enlisait et s'enfonçait de plus en plus vite vers le fond. Les terribles tenailles claquaient bruyamment. La licorne hennit de désespoir, elle se braqua, impuissante, en battant de ses sabots antérieurs le sable qui s'écoulait dans la fosse. Ses pattes postérieures étaient totalement emprisonnées. Quand elle s'affaissa tout au fond du cratère, elle fut harponnée par les horribles tenailles du monstre caché dans le sable.

Quand elle entendit le hennissement sauvage que la douleur arrachait à Petit Cheval, Ciri hurla rageusement et se jeta dans le cratère en extrayant sa dague de sa gaine. Dès qu'elle fut au fond, elle

comprit son erreur. Le monstre se cachait profondément, les coups de dague ne l'atteindraient pas à travers les couches de sable. Comble de malheur, la licorne, qui était maintenue entre les tenailles du monstre et attirée dans le piège de sable, grognait, et, sous l'effet de la douleur, tapait à l'aveuglette avec ses sabots avant, menaçant de réduire Ciri en miettes.

Les pirouettes et les tours de sorceleur n'étaient ici d'aucun secours. Mais Ciri connaissait une formule magique assez simple qui pouvait marcher. Elle convoqua la Force et se servit de la télékinésie.

Soudain, un nuage de sable vola dans les airs, découvrant le monstre caché qui tenait entre ses pinces la cuisse de la licorne. Jamais encore de sa vie Ciri n'avait vu une chose aussi hideuse. Sur aucune image, ni dans aucun livre de sorceleur. Elle n'aurait même pas été capable de se représenter une créature aussi abominable.

Le monstre était gris sale, oblong et ventru comme une punaise gorgée de sang ; son énorme corps était recouvert çà et là de bandes étroites de poils de cochon. Il semblait ne pas avoir de pattes du tout ; ses tenailles en revanche étaient quasiment aussi longues que le corps lui-même.

Privé de sa couverture de sable, le monstre libéra aussitôt la licorne et commença à s'enfouir en effectuant rapidement de brusques saccades à l'aide de son abdomen. Il agissait avec une rapidité exceptionnelle, aidé qui plus est par la licorne qui, en tentant de s'extirper du cratère, précipitait un amoncellement de sable sur le monstre. La fureur et un terrible désir de vengeance envahirent Ciri. Elle se jeta sur la créature devenue presque invisible sous le sable et plongea sa dague dans son dos arrondi. Elle attaqua par l'arrière, veillant à se tenir loin des tenailles claquantes qui, comme elle put s'en apercevoir, pouvaient atteindre leur cible jusqu'à une grande distance. Elle piqua de nouveau le monstre de sa dague, mais celui-ci s'enfouissait à un rythme effréné. Ce n'était pas une fuite ; il se préparait à l'attaque. Il ne lui manquait plus que deux secousses pour être totalement caché. Une fois entièrement recouvert de sable, il fit jaillir de furieuses vagues de gravillons, enterrant Ciri jusqu'à la moitié des cuisses. Elle se dégagea et se rejeta en arrière, mais il n'y avait pas d'issue, elle était toujours dans le cratère, dans le sable poudreux, chaque mouvement la propulsait vers le bas. Le sable se souleva alors en une vague puissante qui se précipita sur elle, et les tenailles terminées par des crochets tranchants surgirent de la vague en claquant.

C'est Petit Cheval qui la sauva. Ayant glissé jusqu'au fond du cratère, elle frappa de toute la puissance de ses sabots le renflement de sable qui trahissait le monstre sommairement caché. Sous les coups sauvages de la licorne, la croupe grise du monstre se dévoila. Petit



Cheval baissa la tête et cloua la bête immonde de sa corne, à l'endroit précis où la tête armée de tenailles était reliée au corps ventru. Voyant que les pinces du monstre affalé sur le sable labouraient vainement le sol, Ciri bondit en prenant son élan et planta sa dague dans la masse en mouvement. Elle extirpa sa lame et l'enfonça une deuxième fois. Puis une troisième. Petit Cheval retira sa corne et laissa tomber brutalement ses sabots avant sur le corps dodu de la créature.

Cette fois, le monstre piétiné ne tenta pas de s'enterrer. Il ne remuait même plus. Un liquide verdâtre se répandit autour de lui.

Ciri et Petit Cheval sortirent non sans mal du cratère. La jeune fille s'éloigna en courant et s'affala, inerte, sur le sable ; elle respirait difficilement et frissonnait à cause des vagues d'adrénaline qui battaient dans son larynx et ses tempes. La licorne tourna autour d'elle. Elle avançait maladroitement ; de sa blessure à la cuisse, le sang s'écoulait et dégoulinait le long de sa jambe sur son paturon, laissant une trace rouge à chacun de ses pas. Ciri se mit à quatre pattes et vomit. Au bout de quelques minutes elle se leva, chancela, et s'approcha de la licorne, mais Petit Cheval ne lui permit pas de la toucher. Elle s'éloigna en courant puis se renversa sur le sable et s'effondra. Ensuite elle nettoya sa corne en l'enfonçant plusieurs fois dans le sable.

Ciri aussi nettoya et essuya la lame de sa dague, lorgnant toutes les trois secondes, avec inquiétude, du côté du cratère tout proche. La licorne se leva, hennit, s'approcha d'elle, au pas.

— Je voudrais jeter un coup d'œil à ta blessure, Petit Cheval.

La licorne hennit et secoua la tête.

— Si tu ne veux pas, tu ne veux pas ! Tu peux marcher ? Alors on y va. Il vaut mieux ne pas rester ici.

\* \* \*

Peu de temps après, elles croisèrent de nouveau sur leur route un vaste banc de sable ; sa surface était entièrement mouchetée de cratères jusqu'aux bords mêmes des rochers qui l'entouraient. Ciri constata avec angoisse que certains cratères étaient au moins deux fois plus larges que celui où Petit Cheval et elle venaient tout juste de lutter pour leur vie.

Elles ne se risquèrent pas à couper par le banc de sable en slalomant entre les cratères. Ciri était convaincue que ces derniers étaient des pièges pour les seuls imprudents, et que les monstres aux longues tenailles qui y étaient tapis n'étaient dangereux que pour ceux qui tombaient dans les cratères. En observant la plus grande prudence et en se tenant loin des fosses, il était sans doute possible de franchir le terrain sablonneux sans craindre qu'un monstre en quête d'une

proie surgisse d'un cratère. Ciri était certaine qu'il n'y avait aucun risque, mais elle préférait toutefois ne pas s'en assurer. La licorne, visiblement, était du même avis ; elle s'ébrouait, renâclait, et s'éloignait, détournant Ciri du banc de sable. Elles évitèrent le terrain dangereux en suivant un grand arc de cercle, s'en tenant aux rochers et au terrain dur et caillouteux qu'aucune bête n'aurait été en mesure de défricher.

Tout en avançant, Ciri ne quittait pas les cratères des yeux. À plusieurs reprises, elle vit du sable jaillir telle une fontaine des pièges meurtriers ; visiblement, les monstres agrandissaient et renouvelaient leur demeure. Certains cratères étaient si près les uns des autres que le gravillon expulsé par l'un des monstres atterrissait dans les fosses voisines, donnant une fausse alerte aux congénères qui y étaient tapis, et une terrible canonnade se déclenchait alors. Pendant quelques instants, le sable sifflait et pleuvait tout autour des fosses.

Ciri se demandait pourquoi les monstres des sables chassaient dans des endroits déserts sans eau et sans vie. La réponse vint d'elle-même : de l'une des fosses les plus proches, un projectile noir fendit l'air, effectuant un large arc de cercle et retombant avec fracas non loin de la jeune fille. Après un court instant d'hésitation, Ciri descendit sur le sable. Ce qui avait jailli du cratère était le cadavre d'un rongeur qui ressemblait à un lapin. Du moins d'après la fourrure. Car le cadavre était ratatiné, dur et sec comme un copeau, léger et vide comme une vessie. Il ne contenait plus une goutte de sang. Ciri frissonna. Elle savait à présent ce que chassaient les créatures et la manière dont elles se nourrissaient.

La licorne hennit en signe d'avertissement. Ciri releva la tête : il n'y avait pas le moindre cratère dans les proches environs, le sable était lisse et uniforme. Mais, sous ses yeux, ce même sable se souleva soudain en une vague qui se mit rapidement à ramper dans sa direction. Elle jeta le petit cadavre et fila à toute vitesse sur les rochers.

Éviter le banc de sable s'était avéré un choix très judicieux.

Elles continuèrent leur chemin, évitant même les plus petites étendues de sable, progressant uniquement sur le sol dur.

La licorne marchait lentement, elle clopinait. Du sang continuait à couler de sa cuisse blessée. Mais elle refusait toujours à Ciri le droit d'approcher et d'examiner sa blessure.

\* \* \*

Ciri et la licorne aperçurent le banc de sable qui se rétrécissait considérablement et commençait à serpenter. Le sable fin et poudreux cédait la place à du gravier grossier, puis à des galets. N'ayant plus vu

de cratères depuis un bon moment, elles décidèrent de marcher sur la voie tracée par le banc. La jeune fille, bien que de nouveau tenaillée par la faim et la soif, se mit à avancer plus vite. Il y avait de l'espoir. Ce n'était pas sur un banc qu'elle marchait. C'était sur le fond d'une rivière qui coulait du côté des montagnes. Certes il n'y avait pas de rivière à proprement parler, mais le chemin menait aux sources, trop faibles et trop peu productives pour alimenter en eau le lit de la rivière, mais sans doute suffisantes pour permettre aux deux voyageuses de se désaltérer.

Elle marchait plus vite, mais elle dut ralentir. Car la licorne avait ralenti. Elle marchait avec une difficulté évidente, elle clopinait, traînait la jambe, plaçait son sabot de côté. Quand vint le soir, elle s'allongea. Elle ne se leva pas lorsque Ciri approcha. Elle lui permit d'examiner sa blessure. Il y en avait deux, des deux côtés de la cuisse, laquelle était brûlante et sérieusement enflée. Les deux blessures étaient enflammées et saignaient toujours, du pus nauséabond s'en écoulait en même temps que le sang.

Le monstre était venimeux.

\* \* \*

Le lendemain, c'était pire encore. La licorne pouvait à peine marcher. Le soir, elle s'allongea sur les cailloux et ne voulut plus se lever. Quand Ciri s'agenouilla auprès d'elle, elle toucha sa cuisse blessée de son naseau et de sa corne, puis elle hennit, exprimant toute sa douleur.

Le pus coulait de plus en plus abondamment, l'odeur était pestilentielle. Ciri sortit sa dague. La licorne geignit doucement, elle essaya de se lever, mais elle s'écroula en arrière sur les cailloux.

— Je ne sais pas quoi faire, sanglota Ciri en regardant sa lame. Je ne sais vraiment pas... Il faut sûrement entailler la plaie, extirper le pus et le poison... Mais je ne sais pas comment m'y prendre ! Je risque d'aggraver ta blessure !

La licorne essaya de relever son museau, puis elle hennit de nouveau. Ciri s'assit sur les cailloux, se prenant la tête entre les mains.

— On ne m'a pas appris à soigner, dit-elle amèrement. On m'a appris à tuer, en m'expliquant que de cette façon je pourrai secourir. C'était un horrible mensonge, Petit Cheval. On m'a menti.

La nuit tombait. Il fit sombre rapidement. La licorne était couchée, Ciri réfléchissait fébrilement. Au bord de la rivière asséchée, elle cueillit des chardons et des herbes sèches en quantité, mais Petit Cheval ne voulut pas les manger. Elle avait posé sa tête inerte sur les cailloux, et n'essayait même plus de la relever. Elle clignait simplement de l'œil. De l'écume apparut dans sa gueule.

— Je ne peux pas t'aider, Petit Cheval, dit Ciri d'une voix étranglée. Je n'ai rien...

*À part la magie.*

*Je suis une magicienne.*

Elle se leva, puis étendit la main. Rien. Elle avait besoin d'une puissante source d'énergie magique, mais il n'y en avait pas la moindre trace. Elle ne s'attendait pas à cela, elle était surprise. *Les sources d'eau sont partout, pourtant !* Elle fit quelques pas dans un sens, puis dans l'autre. Elle commença à marcher en rond. Puis elle recula.

Toujours rien.

— Oh toi ! Désert maudit ! s'écria-t-elle en agitant les poings. Il n'y a rien en toi ! Pas d'eau, pas de magie ! Et dire que la magie devait se trouver partout ! Ça aussi, c'était un mensonge ! Tous m'ont menti, tous !

La licorne hennit.

*La magie est partout. Elle est dans l'eau, dans la terre, dans l'air...*

*Et dans le feu.*

Ciri se frappa rageusement le front de son poing. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ! Peut-être parce que là-bas, parmi les pierres nues, il n'y avait même pas de quoi faire un feu. Mais maintenant elle avait sous la main des chardons secs et des herbes, et, pour créer de minuscules étincelles, le soupçon d'énergie qu'elle sentait encore en elle devrait lui suffire...

Elle ramassa davantage de bâtons, les rassembla en tas, les recouvrit de chardons secs. Elle étendit la main.

— Aenye !

Le tas d'herbes se mit à briller, puis le feu commença à rougeoier, à flamboyer ; il gagnait les feuilles, les avalait, lançait ses flammes vers le ciel. Ciri rajouta des herbes.

*Et maintenant ? se demanda-t-elle en regardant le feu prendre vie. Puiser la Force ? Comment ? Yennefer m'interdisait de toucher à l'énergie du feu... Mais je n'ai pas le choix ! ni le temps de réfléchir ! Je dois agir ! Les bâtonnets et les feuilles vont vite se consumer... Le feu va s'éteindre... Le feu... Comme il est beau, comme il est chaud...*

Elle ignorait quand et comment c'était arrivé. Elle avait le regard plongé dans les flammes quand elle sentit soudain des pulsations dans ses tempes. Elle mit ses mains sur sa poitrine ; elle avait l'impression que ses côtes allaient éclater. Dans son bas-ventre, ses seins et son périnée, une douleur fusa qui se transforma, en une seconde, en une volupté terrifiante. Elle se leva. Ou plutôt, elle s'éleva au-dessus du sol.

La force l'emplissait tel du plomb fondu. Les étoiles à l'horizon se mirent à danser, comme les reflets à la surface de l'étang. L'Œil qui flamboyait à l'ouest inondait le ciel de clarté. Elle se saisit de cette

clarté, et, ce faisant, elle prit la Force.

— Hael, Aenye !

La licorne hennit sauvagement et tenta de se relever en prenant appui sur ses pattes avant. La main de Ciri se souleva toute seule, sa paume se plaça instinctivement, ses lèvres hurlèrent l'incantation. Un éclat lumineux, ondoyant, jaillit de ses doigts. Le feu gronda sous les flammes.

Les vagues de lumière qui jaillissaient de sa main atteignirent la cuisse blessée de la licorne ; elles se rejoignirent et pénétrèrent dans la plaie.

— Je veux que tu guérisses ! Je le veux ! Vess'hael, Aenye !

La Force explosait en elle, l'emplissait d'une euphorie sauvage. Le feu fusa dans le ciel, embrasant les alentours. La licorne releva la tête, hennit, puis soudain se mit debout rapidement et fit quelques pas malhabiles. Elle tendit le cou, toucha sa cuisse de son museau ; elle secoua la tête, s'ébroua, l'air incrédule. Elle hennit bruyamment et, sans s'arrêter, rua, remua la queue et fit le tour du feu de camp au galop.

— Je t'ai guérie ! s'écria fièrement Ciri. J'ai réussi ! Je suis une magicienne ! J'ai réussi à sortir la force du feu. Et je possède cette force ! Je peux tout !

Elle se retourna. Le feu de camp incandescent grondait, lançait des étincelles.

— Nous n'avons plus besoin de chercher des sources ! Nous ne boirons plus de boue fangeuse ! J'ai la Force, maintenant ! Je sens la force qui est dans ce feu ! Je ferai en sorte qu'il pleuve sur ce maudit désert ! Que l'eau jaillisse de ces rochers ! Que des fleurs poussent sur cette terre hostile ! et aussi de l'herbe ! du chou-rave ! Je peux tout faire maintenant ! Tout !

Elle leva brusquement les deux mains en lançant des incantations et en scandant des invocations. Elle ne les comprenait pas, ne se souvenait pas de l'époque où elle les avait apprises, ni même si elle les avait jamais apprises. Cela n'avait pas d'importance. Elle sentait la Force, la puissance, elle s'embrasait par le feu. Elle était le feu. Elle frémissait du pouvoir qui la pénétrait.

Soudain, un cordon d'éclairs zébra le ciel obscur, le vent se mit à souffler à travers les roches et les chardons. La licorne hennit d'une voix perçante et se cabra. Le feu explosa, s'élança dans le ciel. Les bâtonnets et les tiges que Ciri avait ramassés étaient carbonisés depuis longtemps ; maintenant ne brûlait plus que la roche. Mais Ciri n'y prêta pas attention. Elle sentait la Force. Elle ne voyait que le feu. Elle n'entendait que lui.

*Tu peux tout, chuchotaient les flammes, tu possèdes notre force, tu peux tout. Le monde est à tes pieds. Tu es grande. Tu es puissante.*

Une silhouette surgit des flammes. Une jeune et grande femme aux longs cheveux raides noir ébène. La femme se mit à rire d'un rire sauvage, terrifiant, le feu autour d'elle devenait fou.

— Tu es puissante ! dit-elle. Ceux qui t'ont blessée ne savaient pas à qui ils avaient affaire ! Venge-toi ! Réplique-leur ! Réplique-leur à tous ! Qu'ils tremblent de peur à tes pieds, qu'ils claquent des dents, sans oser relever la tête devant ton visage ! Qu'ils geignent en implorant ta pitié ! Mais toi, ignore la pitié ! Réplique-leur ! Réplique-leur à tous pour le mal qu'ils t'ont fait ! La vengeance est tienne !

*Derrière la femme aux cheveux noirs, le feu, la fumée ; parmi la fumée, des rangées de potences, des alignements de pieux, des échafauds, des montagnes de cadavres. Ce sont les cadavres des Nilfgaardiens, ceux qui ont conquis et saccagé Cintra, qui ont tué le roi Eist et sa femme Calanthe, ceux qui ont massacré les gens dans les rues de la ville. Sur une potence, un chevalier en armure noire se balance, la corde grince ; près du pendu, des corneilles volettent en essayant de lui becqueter les yeux à travers les fentes de son heaume ailé. Les autres potences s'étirent jusqu'à l'horizon, y pendouillent les Scoia'tael qui ont tué Paulie Dahlberg de Kaedwen, ainsi que ceux qui ont poursuivi Ciri sur Thanedd. Sur un long pieu, Vilgefortz frétille, son beau visage, trompeusement noble, est ratatiné et marqué de cernes noirs dus au supplice ; le bout du pieu, pointu et ensanglanté, dépasse de sa clavicule... Les autres magiciens de Thanedd sont à genoux, par terre, les mains sur les épaules, et les pieux aiguisés attendent déjà...*

*Les poteaux, garnis de gerbes de bois, se dressent jusqu'à l'horizon en flammes, traversé de filets de fumée. Triss Merigold, enchaînée, est debout près du pieu le plus proche... Plus loin se tiennent Margarita Laux-Antille... la mère Nenneke... Jarre... Fabio Sachs...*

— Non ! Non ! Non !

— Oui ! cria la femme aux cheveux noirs, la mort pour tous, venge-toi de tous ces traîtres, méprise-les ! Ils t'ont tous blessée ou ont voulu te blesser ! Un jour ils voudront te faire du mal ! Méprise-les car le temps du Mépris est venu ! Du Mépris, de la Vengeance et de la Mort ! Que le monde entier périsse ! Gloire à l'extermination et au sang versé de tes ennemis !

*Sur tes mains, du sang, sur ta robe, du sang...*

— Ils t'ont trahie ! trompée ! blessée ! Maintenant, tu as la Force, venge-toi !

*Les lèvres de Yennefer sont fendues et meurtries, elles saignent abondamment. La magicienne porte des entraves aux chevilles et aux poignets, de lourdes chaînes fixées aux murs, humides et sales, du souterrain. La foule agglutinée autour de l'échafaud hurle, le poète Jaskier pose sa tête sur le billot, le tranchant de la hache du bourreau rutille au-dessus de lui... Le vacarme de la foule étouffe le bruit du coup sec qui fait*

*trembler l'échafaudage...*

— Ils t'ont trahie ! Ils t'ont menti et trompée ! Tu n'étais pour eux qu'une marionnette dont ils tiraient les fils ! Ils se sont servis de toi ! Ils t'ont condamnée à la faim, au désert, à la soif, à l'indifférence, à la solitude. Le temps du Mépris et de la Vengeance est venu ! Tu as la Force ! Tu es puissante ! Que le monde entier se mette à trembler devant toi ! Que le monde entier se mette à trembler devant le Sang ancien !

*Les sorceleurs sont conduits à l'échafaud : Vesemir, Eskel, Coën, Lambert. Et Geralt... Geralt qui vacille sur ses jambes, tout en sang...*

— Non !!!

*Autour d'elle, le feu ; derrière le rideau de flammes, un hennissement sauvage, les licornes se cabrent, secouent la tête, battent des fers. Leurs crinières sont comme des étendards de combat effilochés, leurs cornes sont longues et tranchantes comme des épées. Les licornes sont grandes, aussi grandes que les chevaux des chevaliers, bien plus grandes que Petit Cheval. D'où viennent-elles ? D'où viennent-elles si nombreuses ? Dans un rugissement, les flammes s'élèvent vers le ciel. La femme aux cheveux noirs étend les mains, il y a du sang sur ses mains. La fournaise balaie ses cheveux.*

*Brûle, brûle, Falka !*

— File ! Va-t'en ! Je ne veux pas de toi ! Je ne veux pas de ta force !

*Brûle, Falka !*

— Je ne veux pas !

— Si, tu le veux ! Tu le désires ! Le désir et la soif bouillonnent en toi comme les flammes, la volupté s'est emparée de ton corps ! La puissance, la force, le pouvoir ! C'est la plus exquise des voluptés au monde !

*Un éclair. Le tonnerre. Le vent. Les sabots qui claquent et le hennissement assourdissant des licornes autour du feu.*

— Je ne veux pas de cette force ! Je n'en veux pas ! J'y renonce !

Était-ce le feu qui s'était éteint ou sa vue qui s'était obscurcie ? Elle l'ignorait. Elle tomba en même temps qu'elle sentit les premières gouttes de pluie sur son visage.

\* \* \*

— Il faut ôter son existence à l'Être. On ne peut permettre qu'il existe. L'Être est dangereux.

— Non. L'Être n'a pas convoqué la Force pour lui-même. Il l'a fait pour sauver Ihuarraquax. L'Être est compatissant. C'est grâce à Lui qu'Ihuarraquax est de nouveau parmi nous.

— Mais l'Être a la Force. S'il veut s'en servir...

— *Il ne pourra pas. Jamais. Il y a renoncé. Il a renoncé à la Force. Totalement. La Force est partie. C'est très étrange...*

— *Nous ne comprendrons jamais les Êtres.*

— *Et il ne faut pas les comprendre ! Nous allons ôter à l'Être son existence. Avant qu'il soit trop tard.*

— *Non. Partons d'ici. Laissons l'Être en paix. Laissons-le à sa destinée.*

\* \* \*

Elle ignorait combien de temps elle était restée allongée sur les cailloux, parcourue de tremblements, les yeux perdus dans le ciel qui changeait de couleur. Il faisait tour à tour sombre et clair, froid et chaud, et elle restait allongée, impuissante, desséchée et vide, comme le petit cadavre du rongeur aspiré et éjecté du cratère.

Elle ne pensait à rien. Elle était seule, anéantie. Elle n'avait plus rien et ne sentait plus aucune émotion en elle. Elle ne ressentait plus la soif ni la faim, ni la fatigue ni la peur. Tout avait disparu, même la volonté de survivre. Seul demeurait un vide immense, froid et effrayant. Elle sentait ce vide dans tout son être, dans chaque cellule de son organisme.

Elle sentait du sang couler le long de la partie intérieure de sa cuisse. Peu lui importait. Elle était vide. Elle avait tout perdu.

Le ciel changeait de couleur. Elle ne bougeait pas. Bouger dans le vide avait-il un sens ?

Elle resta pareillement immobile lorsqu'elle entendit des sabots claquer autour d'elle, des fers à cheval résonner. Elle ne réagit pas aux cris bruyants et aux exhortations, aux voix excitées, aux renâclements des chevaux. Elle ne bougea pas quand des mains puissantes, rudes, la saisirent. Soulevée de terre, elle resta inerte, son corps relâché. Elle ne réagit pas aux tiraillements, ni aux secousses, ni aux questions rudes, violentes. Elle ne les comprenait pas et ne voulait pas les comprendre.

Elle était vide et indifférente. Elle accueillit l'eau qui gicla sur son visage sans aucune réaction. Quand quelqu'un plaça le goulot d'une gourde entre ses lèvres, elle n'avalait pas de travers. Elle but. Sans manifester la moindre réaction.

Plus tard son inertie perdura. Elle fut hissée sur un arçon. Son périnée était sensible et lui faisait mal. Elle tremblait, alors on l'entortilla dans une housse. Elle était inerte et molle, à moitié inconsciente, alors on l'attachait avec une ceinture au cavalier assis derrière elle. Le cavalier puait la sueur et l'urine. Mais peu lui importait.

Tout autour, il y avait des hommes à cheval. Ils étaient nombreux. Ciri les regardait avec indifférence. Elle était vide, elle avait tout



perdu. Plus rien n'avait d'importance.

Rien.

Pas même le fait que le chevalier qui commandait ces hommes portait sur son heaume des ailes de rapace.

« Lorsqu’au bûcher on mit le feu et que la criminelle par les flammes fut cernée, celle-ci se mit à insulter chevaliers, barons, magiciens et membres du conseil rassemblés sur la place. Ses paroles étaient si atroces que tous furent saisis d’effroi. Quoique le bûcher ait d’abord été bardé de bûches humides, de sorte que la diablesse ne périsse pas trop vite et subisse les douces tortures des flammes, ordre fut finalement donné de rajouter sur-le-champ du bois sec et d’achever le châtiment. Mais la condamnée par un véritable démon était habitée, car, bien qu’elle se consumât gentiment, pas un seul cri de douleur de ses lèvres ne s’échappa ; elle continuait simplement à geindre et proférait d’épouvantables anathèmes. “De mon sang naîtra un vengeur !”, s’écria-t-elle à voix haute. “Du Sang ancien impur naîtra le destructeur des peuples et des mondes qui vengera mes tourments ! Mort ! mort et vengeance s’abattront sur vous et vos descendants sur plusieurs générations !” Telles furent les seules paroles qu’elle parvint à proférer avant de rendre l’âme. Ainsi périt Falka, condamnée au bûcher pour avoir versé le sang innocent. »

Roderick de Novembre, *Histoire du monde*, tome II

## CHAPITRE 7

— Regardez-la un peu. Brûlée par le soleil, égratignée, toute couverte de poussière. Elle boit tout le temps, on dirait une éponge, et elle est affamée à un tel point que ça fait peur... Je vous le dis, elle est arrivée par l'est. Elle est passée par Korath. Par le Fourneau.

— Tu dis des bêtises ! Dans le Fourneau, personne ne peut survivre. Elle venait de l'ouest, des montagnes, elle est arrivée par le lit de l'Aride. Elle a à peine posé le pied au bord du Korath que c'en était trop pour elle. Quand on l'a trouvée, elle était déjà morte de fatigue, couchée, inconsciente.

— À l'ouest, y a aussi un désert qui s'étire sur des miles et des miles. Alors où avait-elle entamé sa marche ?

— Elle marchait pas ! Elle était pas à pied. Qui peut dire si elle venait de loin ? Il y avait des traces de sabots près d'elle. Un cheval a dû la laisser tomber dans l'Aride, c'est pour ça qu'elle est esquinquée, toute contusionnée.

— Je me demande bien pourquoi elle a tant d'importance pour Nilfgaard... Quand le préfet nous a envoyés la chercher, je me suis dit : à mon avis, c'est une noble de haute lignée qui a disparu. Et elle, là ? C'est une cendrillon quelconque, elle ressemble à un écouvillon en lambeaux. En plus, elle est muette. Franchement, Couinard, j'sais pas si on a bien trouvé celle qui fallait...

— C'est bien elle. Elle est pas ordinaire du tout. Une fille ordinaire, on l'aurait retrouvée morte.

— Y s'en est fallu de peu... C'est la pluie qui l'a sauvée, sûr et certain. Ça non plus, c'est pas ordinaire... Les anciens se souviennent même plus de la dernière fois qu'il a plu sur le Fourneau. Les nuages évitent toujours Korath... Même quand il pleut dans les collines, y a pas une seule goutte qui tombe là-bas !

— Visez un peu tout ce qu'elle engouffre ! Comme si elle avait rien eu à se mettre sous la dent depuis une semaine... Eh, toi ! la morfale ! Ça te plaît le lardon ? et le pain sec ?

— Demande-le-lui en elfique. Ou bien en nilfgaardien. En langage commun, elle comprend pas. Elle doit descendre des elfes...

— C'est une gogole, elle est niaise. Quand je l'ai mise sur mon cheval ce matin, c'est comme si je déposais un pantin de bois.

— Vous êtes aveugles, ricana le dénommé Couinard, un homme robuste et presque chauve. Vous en faites des Attrapeurs, si vous n'avez pas encore compris qui c'était ! Elle n'est ni bête ni stupide. Elle fait semblant, c'est tout. C'est un oisillon bizarre et futé.

— Et pourquoi est-ce qu'elle est tellement importante pour Nilfgaard ? Ils ont promis une récompense, ils ont envoyé des patrouilles partout. Pourquoi ?

— Ça, j'en sais rien. Mais si on l'interrogeait comme il faut... avec

une dague qui lui chatouille le dos... Tenez ! Vous avez vu comme elle m'a regardé ? Elle saisit tout, elle écoute avec attention. Eh, la fille ! Moi, je suis Couinard, un chasseur ; un Attrapeur comme on dit. Et là, vise donc un peu par ici, ça, c'est une nagaïka, autrement dit un fouet ! Tu veux garder ton dos intact ? Alors, raconte un peu...

— Assez ! La ferme !

L'ordre était tombé, cassant, sonore, et ne souffrant aucune objection. Il provenait du deuxième feu de camp près duquel étaient assis un chevalier et son écuyer.

— On s'ennuie, Attrapeurs ? demanda, menaçant, le chevalier. Alors du vent ! Au travail ! Allez décroter les chevaux ! et nettoyez mon armure, mes armes ! Rapportez du bois de la forêt ! Et pas touche à la jeune fille ! Compris, malotrus ?

— Tout à fait, noble sieur Sweers, marmotta Couinard.

Ses camarades baissèrent la tête tour à tour.

— Allez ! Exécution !

Les Attrapeurs s'activèrent.

— Nous sommes punis par le destin avec ce petit merdeux, baragouina l'un d'eux. Il a fallu que le préfet nous le mette aussi sur le dos, cet enfoiré de chevalier !

— Il fait l'important, grommela tout bas un autre en regardant furtivement autour de lui. En fin de compte, c'est nous, les Attrapeurs, qui avons retrouvé la fille... C'est grâce à notre flair qu'on a suivi le lit de l'Aride.

— Tout juste. C'est à nous que revient tout le mérite, et c'est sa seigneurie qui prendra la récompense, tandis que nous, c'est à peine si on récoltera quelques sous... On va nous jeter des florins aux pieds : « Tiens, va, Attrapeur, dis merci au bon monsieur... »

— Fermez vos becs, siffla Couinard, il va encore nous entendre...

Ciri resta seule près du feu de camp. Le chevalier et son écuyer la scrutaient attentivement, mais sans lui adresser la parole.

Le chevalier était un homme d'un certain âge mais encore robuste ; son visage était sévère, couvert de cicatrices. Quand il était à cheval, il avait toujours sur la tête un heaume avec des ailes d'oiseau, mais ce n'était pas celles que Ciri voyait dans ses cauchemars et qu'elle avait lacérées ensuite sur l'île de Thanedd. Ce n'était pas le chevalier noir de Cintra. Mais c'était un chevalier de Nilfgaard. Quand il donnait des ordres, il parlait couramment la langue commune, mais avec un accent prononcé qui ressemblait à celui des elfes. En revanche, avec son écuyer, un garçon à peine plus âgé que Ciri, il parlait une langue proche du Langage ancien, mais moins chantante, plus dure. Ce devait être la langue nilfgaardienne. Ciri, qui connaissait bien le Langage ancien, comprenait la plupart des mots. Mais elle ne se trahit pas. Au premier arrêt à la lisière du désert qu'on appelait le

Fourneau ou encore Korath, le chevalier nilfgaardien et son écuyer l'avaient assaillie de questions. Elle ne leur avait pas répondu alors, car elle était indifférente et assommée, à demi inconsciente. Après quelques jours de voyage, quand ils eurent quitté les ravins pierreux et qu'ils descendirent dans les vallées verdoyantes, Ciri était revenue à elle ; elle avait enfin recommencé à percevoir le monde autour d'elle et elle réagissait mollement. Mais comme elle ne répondait toujours pas à leurs questions, le chevalier avait alors cessé de lui adresser la parole. Il semblait ne pas lui prêter attention. Seuls les escogriffes qui se faisaient appeler Attrapeurs s'occupaient d'elle. Eux aussi essayaient de la questionner. Ils étaient agressifs.

Mais le Nilfgaardien au heaume ailé les rappelait vite à l'ordre. Il ne faisait aucun doute qu'il était le maître et eux, les serviteurs.

Ciri faisait mine d'être muette et niaise, mais elle tendait attentivement l'oreille. Peu à peu, elle commençait à comprendre la situation. Elle était tombée entre les pattes de Nilfgaard. L'empereur l'avait envoyé chercher et ses hommes l'avaient trouvée, sans aucun doute en retraçant le parcours que lui avait fait suivre le portail chaotique de Tor Lara. Ce que n'avaient réussi à faire ni Yennefer ni Geralt, le chevalier ailé et les Attrapeurs y étaient parvenus.

Qu'était-il advenu de Yennefer et Geralt sur Thanedd ? Où elle-même se trouvait-elle ? Ciri avait les pires soupçons. Les Attrapeurs et leur chef Couinard parlaient une version primitive, malpropre, de la langue commune, mais sans l'accent nilfgaardien. Les Attrapeurs étaient des gens ordinaires, mais ils étaient au service du chevalier de Nilfgaard. Ils se réjouissaient à l'idée de la récompense – en florins – que le préfet leur verserait pour l'avoir retrouvée.

Les seules régions où la monnaie courante était le florin et dont les habitants étaient au service des Nilfgaardiens étaient les provinces impériales régies par des préfets, dans le Sud lointain.

\* \* \*

Le lendemain, lors d'une étape au bord d'un ruisseau, Ciri commença à s'interroger sur la possibilité de s'enfuir. La magie pouvait l'aider. Prudemment, elle essaya le plus simple des sorts, une légère télékinésie. Mais ses craintes se trouvèrent confirmées. Elle n'avait pas même une once d'énergie magique en elle. Après son jeu déraisonnable avec le feu, ses capacités magiques l'avaient totalement abandonnée.

De nouveau elle s'enfonça dans l'indifférence. Totale. Elle se replia sur elle-même et sombra dans l'apathie. Pour longtemps.

Jusqu'au jour où le chevalier bleu leur coupa la route sur la lande.

— Hmmm..., marmonna Couinard en regardant les cavaliers qui leur barraient le chemin. On va avoir des ennuis. C'est les Varnhagen, du fort de Sarde...

Les cavaliers approchèrent. À leur tête, sur un puissant étalon gris arrivait un géant revêtu d'une armure en acier trempé d'un bleu étincelant. Juste derrière lui se tenait son second, lui aussi recouvert d'une cuirasse, suivi à distance par deux cavaliers en simple armure grise – des valets sans aucun doute.

Le Nilfgaardien au heaume ailé vint à leur rencontre, maintenant son cheval bai au trot. Son écuyer tâta le manche de son épée, puis se retourna sur sa selle.

— Restez en arrière et surveillez la fille ! gronda-t-il à l'adresse de Couinard et de ses Attrapeurs. Ne vous mêlez pas de ça.

— J'suis pas bête, dit Couinard à voix basse dès que l'écuyer se fut éloigné. Comme si j'avais envie de me mêler aux seigneurs importants de Nilfgaard...

— Y va y avoir une bagarre, Couinard ?

— À tous les coups. Entre les Sweers et les Varnhagen, c'est une vendetta familiale avec les repréailles sanglantes qui vont avec. Pied à terre tout le monde ! Surveillez la fille, parce qu'elle peut nous rapporter le gros lot. Avec un peu de chance, on va récupérer toute la récompense pour sa capture.

— Les Varnhagen cherchent sûrement la fille aussi. S'ils gagnent, ils vont nous la prendre... On n'est que quatre...

— Cinq, dit Couinard en souriant de toutes ses dents. S'avère qu'un des tringlots de Sarde, là-bas, est une connaissance à moi. Vous verrez, dans cette bagarre, le gros lot, ce sera pour nous, pas pour ces messires les chevaliers...

Le chevalier en armure bleue resserra la bride de sa monture. Celui au heaume ailé se plaça en face de lui. Le compagnon du Bleu avança au trot et s'arrêta derrière son maître. Son casque étrange était orné de deux bandes de cuir qui tombaient du ventail, faisant penser à deux longues moustaches ou bien à des défenses de morse. Il tenait au travers de sa selle une arme à l'allure menaçante qui rappelait un peu les espontons des gardes de Cintra, mais à la hampe plus courte et au fer plus long.

Le Bleu et l'Ailé échangèrent quelques mots. Ciri ne put les distinguer, mais le ton des deux chevaliers était sans équivoque. Il ne s'agissait pas de paroles amicales. Soudain le Bleu se releva sur sa selle et, tout en désignant Ciri d'un geste vif, dit quelque chose, d'une voix forte et énergique. L'Ailé répondit en criant tout aussi fort, puis il

agita sa main protégée par un gantelet, donnant clairement à comprendre au Bleu qu'il pouvait aller se faire voir ailleurs. Alors commença l'affrontement.

Le Bleu planta ses éperons dans les flancs de son étalon gris et, se ruant en avant, il arracha de sa poignée une hache qui se trouvait près de sa selle. L'Ailé cabra son cheval bai et dégaina son épée. Avant cependant que les deux chevaliers aient eu le temps de se lancer dans le combat, Deux-Défenses – le second du Bleu – attaqua, incitant son cheval à partir au galop à l'aide de la hampe de son esparton. L'écuyer de l'Ailé se précipita alors sur lui en saisissant son épée, mais Deux-Défenses se mit debout sur sa selle et lui lança son esparton directement dans la poitrine. Le long fer transperça la barbière et le haubert de l'écuyer qui gémit d'une voix déchirante et tomba de cheval, tenant des deux mains la hampe de la lame enfoncée jusque dans ses reins.

Le Bleu et l'Ailé s'entrechoquèrent avec fracas. La hache était plus menaçante, mais l'épée plus rapide. Le Bleu reçut un coup sur l'humérus, un fragment de son brassard en acier trempé vola sur le côté, faisant tourbillonner et virevolter la courroie ; le cavalier vacilla sur sa selle, des taches carmin brillèrent sur l'armure bleue. Les deux combattants furent séparés par leurs montures qui s'écartèrent au galop. Le Nilfgaardien au heaume ailé fit faire demi-tour à son cheval bai, mais, à ce moment-là, Deux-Défenses tomba sur lui, levant son épée à deux mains pour porter son coup ; l'Ailé tira sur les rênes, mais son adversaire, guidant son cheval de ses seules jambes, lança sa monture sur le côté. L'Ailé eut tout de même le temps de lui assener un coup d'épée au passage. Sous les yeux de Ciri, la plaque de la spalière se brisa et du sang jaillit.

Le Bleu revenait déjà en agitant sa hache dans tous les sens et en hurlant. En pleine course, les deux chevaliers échangèrent des coups fracassants avant de s'éloigner de nouveau. Deux-Défenses attaqua une nouvelle fois l'Ailé ; les chevaux se percutèrent, les épées résonnèrent. Le second du Bleu frappait l'adversaire de son maître, démolissant sa cubitière et son écu. L'Ailé se remit d'aplomb et attaqua son assaillant par la droite d'un coup puissant sur le côté du plastron. Deux-Défenses oscilla sur sa selle. L'Ailé se dressa sur ses étriers et dans un élan frappa encore une fois Deux-Défenses entre la spalière déjà brisée et le bassin. Sa large lame entailla de nouveau avec fracas la spalière de son adversaire, et l'épée resta emprisonnée. Deux-Défenses se raidit et frémit. Les chevaux, piaffant et grinçant des dents sur leurs mors, se percutèrent. L'Ailé s'appuya contre l'arçon pour extraire son épée. Deux-Défenses glissa alors de sa selle et tomba sous les sabots du cheval. Les fers résonnèrent contre la cuirasse brisée.

Le Bleu pivota sur son étalon gris ; il était de nouveau prêt à

attaquer, hache levée. Il avait du mal à diriger son cheval avec son bras blessé. L'Ailé s'en aperçut ; arrivant adroitement par la droite, il se dressa sur ses étriers pour porter le coup fatal. Le Bleu fit glisser l'épée de son adversaire sur sa hache et la lui arracha des mains. Les chevaux, de nouveau, s'entrechoquèrent. Le Bleu était un véritable athlète ; sa lourde hache s'éleva dans les airs et retomba violemment. Le coup s'abattit avec un tel fracas sur l'armure de l'Ailé que son cheval bai s'affaissa sur sa croupe. L'Ailé tangua, mais se maintint en selle. Avant que la hache ait eu le temps de s'abattre une seconde fois sur lui, il lâcha les rênes et, tournant la main gauche, saisit une lourde masse d'armes suspendue à une dragonne en cuir ; d'un mouvement ample, il flanqua un coup sur le heaume de son adversaire qui résonna aussi puissamment qu'une cloche, et ce fut au tour du Bleu de tanguer. Les chevaux grognèrent ; ils tentaient de se mordiller et ne voulaient pas se désunir.

Indubitablement assommé par le coup de massue, le Bleu réussit tout de même, dans un mugissement, à cogner son adversaire avec sa hache, l'atteignant au niveau du plastron. Que tous deux parviennent encore à se maintenir en selle tenait du miracle – en vérité, le mérite en revenait aux hauts pommeaux qui les soutenaient. Du sang coulait sur les flancs des deux montures – il se détachait plus nettement sur la robe claire du cheval gris. Ciri les observait avec effroi. À Kaer Morhen, on lui avait appris à se battre, mais elle ne parvenait pas à imaginer dans quelle mesure elle pourrait se confronter à l'un ou l'autre de ces hercules, ni même si elle serait capable de parer ne serait-ce qu'un seul de leurs coups si puissants !

Saisissant à deux mains le manche de la hache enfoncée profondément dans le plastron de l'Ailé, le Bleu se voûta et tira de toutes ses forces, essayant de soulever son adversaire de selle. L'Ailé prit de l'élan et cogna le Bleu avec sa masse d'armes, une fois, deux fois, trois fois. Le sang gicla par-dessous le ventail et se répandit sur l'armure bleue et le cou du cheval gris. L'Ailé éperonna sa monture, et le saut que fit son cheval arracha le tranchant de la hache de son plastron ; chancelant sur sa selle, le Bleu laissa échapper le manche de l'arme de sa main. L'Ailé fit passer la masse d'armes dans sa main droite, il s'élança et, d'un coup redoutable, aplatit la tête du Bleu contre le cou de son cheval. Saisissant de sa main libre les rênes de l'étalon gris, le Nilfgaardien continuait à cogner avec sa masse d'armes ; l'armure bleue résonnait comme une casserole en fer, le sang coulait à flots par-dessous le heaume entièrement cabossé du vaincu. Un dernier coup et le Bleu valsa tête la première sous les sabots de sa propre monture. Celle-ci fit un bond en arrière, mais le cheval bai de l'Ailé, apparemment versé dans ce genre d'exercice, piétina l'homme à terre dans un fracas de sabots. Le Bleu vivait encore, à en juger par le



beuglement désespéré que lui arrachait la douleur. Le cheval bai le piétinait avec une telle ardeur que l'Ailé, blessé, finit par glisser de sa selle, et s'écroula aux côtés du Bleu.

— Ils se sont entre-tués, sacré bon sang ! gémit l'Attrapeur qui tenait Ciri.

— Que la peste et la mort les emportent, ces messires les chevaliers ! dit un autre en crachant.

Les valets du Bleu regardaient la scène à distance. L'un d'eux fit demi-tour.

— Rémiz ! ne bouge pas ! hurla Couinard. Où tu vas ? à Sarde ? Tu es pressé d'aller à la potence ?

Les valets s'arrêtèrent ; les mains en visière, l'un d'eux regarda dans la direction des Attrapeurs.

— Couinard, c'est toi ?

— Oui, c'est bien moi ! Viens par ici, Rémiz, n'aie pas peur ! Les querelles des chevaliers, c'est point notre affaire !

Ciri, soudain, en eut assez de l'indifférence. Elle s'arracha prestement des mains de l'Attrapeur qui la tenait, puis elle se mit à courir ; elle atteignit le cheval gris du Bleu et d'un bond se retrouva sur la selle au haut pommeau.

Elle aurait pu réussir, mais les valets de Sarde étaient restés en selle, et leurs chevaux étaient reposés. Ils la rejoignirent sans peine et lui arrachèrent les rênes des mains. Elle sauta à terre et courut en direction de la forêt, mais les cavaliers la rattrapèrent de nouveau. L'un d'eux la saisit au vol par les cheveux, puis la traîna derrière lui. Ciri hurla. Le cavalier la jeta aux pieds mêmes de Couinard. La nagaïka siffla, Ciri poussa un cri et se roula en boule, protégeant sa tête de ses mains. La nagaïka siffla de nouveau et lui cingla les doigts. Elle roula sur elle-même pour tenter de lui échapper, mais, en un bond, Couinard la rejoignit et lui donna un coup de pied, puis il lui écrasa les reins avec son godillot.

— Tu voulais te sauver, vipère ?

La nagaïka s'abattit sur elle de nouveau. Ciri hurla. Couinard lui donna un autre coup de pied et la cingla de sa dague.

— Ne me bats pas ! hurla-t-elle en se recroquevillant.

— Mais tu parles, petite peste ! Il s'est dénoué, ton clapet ? Je vais tout de suite te...

— Reprends-toi, Couinard ! s'écria l'un des Attrapeurs. Tu veux lui ôter la vie ou quoi ? Elle est trop précieuse pour qu'on la gaspille !

— Tonnerre de dieu ! dit Rémiz en descendant de cheval. Serait-ce donc celle qui est recherchée par Nilfgaard depuis une semaine ?

— C'est elle.

— Ah ! Toutes les garnisons la recherchent. C'est une personne importante pour Nilfgaard ! Paraît qu'un puissant mage a prédit

qu'elle devait se trouver quelque part dans les environs. C'est ce qu'on disait à Sarde. Où est-ce que vous l'avez dénichée ?

— Dans le Fourneau.

— Pas possible !

— Mais si, répliqua vivement Couinard en grimaçant. On l'a trouvée, et la récompense est pour nous ! Qu'est-ce que vous faites à rester plantés comme des piquets ? Entravez-moi c't'oiseau et hissez-la sur une selle ! On se tire d'ici, les gars ! Vite !

— On dirait que sa seigneurie le Sweers respire encore..., dit l'un des Attrapeurs.

— Plus pour longtemps ! On va tout droit à Amarillo, les gars. Chez le préfet. On lui dépose la fille, et on rafle la récompense.

— À Amarillo ? (Rémiz se gratta l'occiput en balayant du regard le récent champ de bataille.) Le bourreau va nous allumer, là-bas ! Qu'est-ce que tu vas dire au préfet ? Comment vas-tu expliquer que les chevaliers sont morts et que vous, vous êtes entiers ? Quand toute l'affaire sera tirée au clair, le préfet ordonnera de vous pendre, et nous, ils nous renverront vite fait bien fait à Sarde... Et alors les Varnhagen nous feront la peau. Votre chemin vous mène peut-être à Amarillo, mais moi, je ferais mieux d'aller me cacher dans les bois...

— Tu es mon sororge, Rémiz, dit Couinard. Et t'as beau n'être qu'un fils de chien, parce que ma sœur, tu la battais, tu fais quand même partie de ma famille. Je vais donc sauver ta peau. J'ai dit : on va à Amarillo. Le préfet sait bien qu'entre les Sweers et les Varnhagen, c'est la vendetta. Ils se sont rencontrés, ils se sont entre-tués, c'est chose courante entre eux. Qu'est-ce qu'on y pouvait ? Et la fille, écoutez bien ce que je vais vous dire, on l'a trouvée après. Nous, les Attrapeurs. Toi aussi, Rémiz, à partir de maintenant, t'es un Attrapeur. Est-ce que le préfet sait combien on était à partir de Sweers ? Il n'y verra que du feu...

— Dis, Couinard, t'aurais pas oublié quelque chose ? demanda Rémiz en traînant la voix et en regardant l'autre valet de Sarde.

Couinard se retourna lentement, puis, en un éclair, il prit son couteau et le planta directement dans la gorge du valet. Celui-ci poussa un râle et s'écroula par terre.

— Je n'oublie rien, moi, dit froidement Couinard. Bon, on est maintenant entre nous. Y a pas de témoin, et on sera pas trop nombreux à se partager la prime. À cheval, les gars, tous à Amarillo ! Y a encore un bon bout de chemin entre nous et la récompense, faut pas tarder !

\* \* \*

Quand ils quittèrent la forêt de hêtres, sombre et humide, ils

virent un village au pied de la montagne – une dizaine de chaumières regroupées à l'intérieur d'un anneau de basses palissades qu'entouraient les méandres d'une petite rivière.

Le vent ramena des odeurs de fumée. Ciri avait les mains ligotées et attachées au pommeau de la selle par une courroie ; elle remua ses doigts engourdis. Elle-même était tout engourdie, ses fesses la faisaient souffrir atrocement, elle était gênée par sa vessie pleine. Elle était en selle depuis le lever du soleil. La nuit précédente elle ne s'était pas reposée, car elle avait dû dormir les mains attachées aux poignets des Attrapeurs allongés auprès d'elle de chaque côté. Ils réagissaient à chacun de ses mouvements par des jurons en menaçant de la battre.

— Un village, dit l'un.

— Je vois, répondit Couinard.

Ils dévalèrent la colline. Les sabots des chevaux faisaient craquer les herbes hautes, brûlées par le soleil. Ils se retrouvèrent bientôt sur une route cahoteuse qui menait tout droit à un petit pont de bois et à un portillon dans la palissade – l'entrée du village.

Couinard retint son cheval et se mit debout sur ses étriers.

— Qu'est-ce que c'est que ce village ? J'suis jamais venu par ici. Rémiz, tu connais le coin ?

— Dans le temps, dit Rémiz, on appelait ce village la Petite Rivière blanche. Mais quand tout ce brouillement a commencé, y en a une paire par ici qui ont rejoint les rebelles, alors les Varnhagen de Sarde ont lâché les chiens, ils ont massacré tous les habitants ou bien en ont fait des esclaves. Maintenant, ce sont plus que des paysans nilfgaardiens qui habitent ici, des nouveaux occupants. Et ils ont rebaptisé le village Glyswen. Ces paysans, ce sont des hommes mauvais, enragés. Je vous le dis, traînons pas par ici. Allons plus loin.

— Faut donner du repos aux chevaux, protesta l'un des Attrapeurs, et puis les panser. Et moi, j'ai les tripes qui chantent, on dirait une chorale à elles toutes seules ! Qu'est-ce qu'on en a à faire des nouveaux habitants ? C'est que du fumier, des moins que rien ! On leur agitera devant le nez l'ordre du préfet ; le préfet, c'est bien un Nilfgardien, tout comme eux. Vous verrez, ils nous feront des courbettes et ils ramperont devant nous !

— Ben voyons ! explosa Couinard. T'as déjà vu des Nilfgaardiens faire des courbettes et ramper devant qui que ce soit ? Rémiz, est-ce qu'il y a une auberge à Glyswen ?

— Oui, y en a une. Les Varnhagen ne l'ont pas brûlée.

Couinard se retourna et regarda Ciri.

— Faut la délier, dit-il. Faudrait pas que quelqu'un la reconnaisse... Donnez-lui une houppelande. Et couvrez sa caboche d'un capuchon... Holà ! où tu vas, cendrillon ?

— Je dois aller dans les fourrés...

— Je vais t'en donner des fourrés, la donzelle ! T'as qu'à pisser près de la route ! Et n'oublie pas : au village, qu'y ait pas même de la buée qui sorte de ton clapet. Va pas croire que tu vas pouvoir faire la maligne ! Si tu couines, je te tranche la gorge. Si j'ai pas mes florins pour ta tête, personne les aura.

Ils approchèrent au pas. Les sabots des chevaux claquèrent sur le petit pont. Des silhouettes de paysans armés de lances surgirent aussitôt derrière la palissade.

— Ils montent la garde près du portillon, marmonna Rémiz. Je me demande pourquoi.

— Moi aussi, grommela Couinard en se redressant sur ses étriers. Ils surveillent le portillon alors que, du côté du moulin, la palissade est démolie ; on peut y passer en charrette...

Ils approchèrent et stoppèrent leurs chevaux.

— Salut à vous, fermiers ! s'écria Couinard d'un air jovial, bien que peu naturel. Que la journée soit bonne !

— Z'êtes qui ? demanda brièvement le plus grand des villageois.

— Nous sommes l'armée, compère, mentit Couinard, bien installé sur sa selle. En service au nom de sa seigneurie M. le préfet d'Amarillo.

Le villageois déplaça sa main sur la hampe de sa lance tout en regardant Couinard de travers. Assurément, il n'arrivait pas à se rappeler à quelle occasion cet Attrapeur avait bien pu devenir son compère.

— C'est messire le préfet qui nous envoie ici, continuait à mentir Couinard, pour qu'on voie comment se portent ses compatriotes, les bonnes gens de Glyswen. Sa seigneurie vous transmet ses salutations, et veut savoir si faut pas apporter de l'aide à la population de Glyswen.

— Ma foi, on se débrouille, dit le villageois. (Ciri constata qu'il parlait la langue commune comme le chevalier au heaume ailé, avec le même accent, bien qu'il essaie d'imiter Couinard dans sa façon de s'exprimer.) On a pris l'habitude de se débrouiller tout seuls.

— Le préfet sera heureux de l'apprendre. L'auberge est ouverte ? On a le gosier sec...

— C'est ouvert, répondit sombrement le villageois. Pour l'heure.

— Pour l'heure ?

— C'est ça. Parce qu'on va pas tarder à la démolir, cette auberge. Les planches et les chevrons nous seront utiles pour le grenier. On n'en tire aucun profit, de toute façon. Nous, on travaille à la sueur de notre front, on va pas à l'auberge. L'auberge, elle attire que des gens de passage, de ceux qu'on n'est pas contents de voir la plupart du temps. Y en a justement de ce genre-là qui y pâturent en ce moment.

— Qui ? (Rémiz blêmit légèrement.) Ce seraient pas des gens de

la forteresse de Sarde, par hasard ? Ces messires de Varnhagen ?

Le villageois fit la grimace et remua les lèvres comme pour cracher.

— Non, malheureusement. C'est la milice de ces messieurs les barons. Des Nissirs.

— Des Nissirs ? répéta Couinard en fronçant les sourcils. Et d'où ils viennent, ceux-là ? De quel commando ?

— Leur supérieur, c'est un grand aux cheveux noirs, avec de grosses bacchantes.

— Eh ! (Couinard se retourna vers ses compagnons.) C'est notre jour ! On n'en connaît qu'un comme ça, non ? C'est sans nul doute notre vieil ami Versta « Crois-m'en ! », vous vous souvenez ? Et qu'est-ce qu'ils font donc chez vous, compère ?

— Messeigneurs les Nissirs, expliqua sombrement le villageois, s'apprêtent à aller à Tyffa. Ils nous ont fait l'honneur de nous rendre visite. Ils transportent un prisonnier. Ils en ont capturé un de la bande des Rats.

— Tu m'en diras tant ! pouffa Rémiz. Et l'empereur de Nilfgaard, ils l'ont pas capturé ?

Le villageois fronça les sourcils et resserra sa main sur la hampe de sa lance. Ses compagnons se mirent à chuchoter.

— Allez à l'auberge, messieurs les soldats. (Les muscles de sa mâchoire inférieure se contractèrent.) Et discutez donc avec les Nissirs, vos amis. Vous êtes, à ce qu'il paraît, au service du préfet. Demandez-leur donc pourquoi ils transportent un bandit à Tyffa, au lieu qu'ici, sur place, avec nos bœufs, on aurait vite fait de lui régler son compte et de l'empaler, comme le préfet l'a ordonné. Et rappelez à ces messires vos amis qu'ici, l'autorité, c'est le préfet, et pas le baron de Tyffa. On a déjà mis nos bœufs au joug, et le pieu est aiguisé. Si ces messieurs veulent pas le faire, nous, on fera ce qu'il faut. Dites-leur ça.

— Je leur dirai, pour sûr. (Couinard lança un regard éloquent à ses camarades.) Adieu, braves gens.

Ils repartirent au pas, avançant entre les chaumières. Le village avait l'air désert, on n'y voyait pas âme qui vive. Un maigre cochon fouillait la terre sous l'une des clôtures, des canards tout sales pataugeaient dans la boue. Un grand grippeminaud noir croisa la route des cavaliers.

— Va-t'en, chat de malheur ! (Rémiz se pencha, cracha, et mit ses doigts en croix pour conjurer le mauvais sort.) Il a traversé notre route, ce salopard !

— Qu'une souris lui reste en travers de la gorge !

— Quoi ? demanda Couinard en se retournant.

— Le chat. Noir comme la suie. Il a traversé la route.

— Qu'il aille au diable. (Couinard regarda autour de lui.)

Regardez un peu, quel désert ! Mais j'ai vu derrière la courtine que les braves gens sont là, ils veillent, dans leurs cabanes. Et derrière cette porte, là-bas, j'ai vu une lance briller.

— Ils surveillent leurs bonnes femmes, dit en riant le superstitieux qui n'aimait pas les chats. Des Nissirs au village ! Z'avez entendu ce que ce plouc a raconté ? On voit bien qu'il les apprécie pas.

— Pas étonnant. « Crois-m'en » et sa compagnie n'épargneront aucun jupon. Et ils ont pas fini de s'amuser, ces messieurs les Nissirs. On les appelle les barons, les « Geôliers de l'ordre » ; c'est pour ça qu'ils sont payés, pour veiller à l'ordre et surveiller les routes. Et essaie un peu de crier « Nissir ! » à l'oreille d'un paysan ; tu verras, il se pissera dessus tellement il aura peur. Mais c'est que pour un temps ! Qu'ils bouffent encore un veau, qu'ils aillent encore tripoter une donzelle, et les villageois vont les transpercer de leurs fourches, verrez ça. Vous z'avez vu ceux qui sont à la porte, la sale gueule qu'ils avaient ? Ce sont des villageois nilfgaardiens. Avec eux, ça rigole pas... Ah ! Voilà l'auberge...

Ils pressèrent leurs chevaux.

L'auberge avait un toit de chaume légèrement en pente, couvert d'une épaisse couche de mousse. Assez éloignée des chaumières et des constructions agricoles, elle était cependant le point central de tout le terrain clôturé par la palissade déglinguée, où se croisaient les deux routes qui traversaient le village. Dans l'ombre jetée par le seul grand arbre des alentours, il y avait un enclos pour les bêtes et un autre, à part, pour les chevaux. Dans ce dernier se trouvaient cinq ou six montures non dessellées. Sur les marches devant la porte étaient assis deux gaillards en veste de cuir et bonnet de fourrure en pointe. Ils tenaient précautionneusement serrées contre leur poitrine des chopes en argile ; une bassine pleine d'os rongés était posée entre eux.

— Qui c'est ceux-là ? vociféra l'un des hommes en voyant Couinard et sa compagnie descendre de cheval. Qu'est-ce que vous cherchez par ici ? Allez, oust ! L'auberge est occupée au nom du droit.

— Crie donc pas, Nissir, dit Couinard en tirant Ciri de la selle. Ton commandant, Versta, c'est une relation à nous.

— Je vous connais pas !

— Parce que t'es qu'un blanc-bec ! Mais moi et « Crois-m'en », on a servi ensemble dans les temps anciens, avant que Nilfgaard arrive ici.

— Bon, si c'est ça..., se détendit le gaillard en lâchant le manche de son glaive. Entrez. Moi, ça m'est égal...

Couinard bouscula Ciri, l'autre Attrapeur la saisit par le col. Ils entrèrent.

Il faisait sombre à l'intérieur, et l'air était étouffant ; ça sentait la fumée et la viande rôtie. L'auberge était presque vide, une table

seulement était occupée. Elle était éclairée par un rayon de lumière filtrant par la fenêtre, à travers les courtines décorées de poissons. Plusieurs hommes y étaient attablés. Au fond, près du foyer, l'aubergiste s'affairait en faisant tinter ses casseroles.

— Mes respects, messeigneurs de Nissir ! gronda Couinard.

— On ne salue pas n'importe qui, nous, grogna en crachant sur le sol l'un de ceux de la compagnie assis près de la fenêtre.

Un autre le retint d'un geste.

— Du calme ! Ce sont des gars à nous, tu ne les reconnais pas ? Couinard et ses Attrapeurs. Bienvenue, messieurs ! bienvenue !

Couinard se dérida et avança en direction de la table, mais il s'arrêta quand il vit ses camarades fixer le poteau soutenant la charpente du plafond. Sous la poutre, un garçon était assis sur un petit tabouret ; il avait moins de vingt ans, des cheveux clairs, il était maigre et se tenait bizarrement raide et tendu. Ciri remarqua que sa position peu naturelle provenait du fait que les mains du garçon étaient tirées vers l'arrière et qu'il était pieds et poings liés, le cou attaché à la poutre par une ceinture de cuir.

— Que je sois recouvert de pustules ! dit l'un des Attrapeurs dans un profond soupir. (Il s'agissait de celui qui tenait Ciri par le col.) Vise un peu, Couinard ! Mais c'est Kayleigh !

— Kayleigh ? (Couinard fit une drôle de grimace.) Le Rat Kayleigh ? Pas possible !

L'un des Nissirs assis autour de la table, un type grassouillet aux cheveux taillés en une houppe pittoresque, se mit à rire à gorge déployée.

— Mais si, dit-il en léchant une cuillère. C'est bien Kayleigh, ce chien galeux, en chair et en os. Ça valait le coup de se lever à l'aube. On va sûrement en obtenir une demi-soixantaine de bons florins impériaux.

— Vous avez coincé Kayleigh ? Eh ben dites donc ! dit Couinard en se renfrognant. Ça veut dire que l'autre pécore de Nilfgaardien disait vrai...

— Trente florins ? Crénom d'un chien ! soupira Rémiz. C'est pas rien... C'est le baron Lutz de Tyffa qui paie ?

— Tout juste, confirma un deuxième Nissir aux cheveux et à la moustache noirs. Sa seigneurie le baron Lutz de Tyffa, notre seigneur et bienfaiteur. Les Rats ont dépouillé un de ses lieutenants sur la grand-route, alors, sous le coup de la colère, il s'est enflammé et a promis une récompense. Et c'est nous, Couinard, qui allons recevoir cette récompense, crois-m'en. Ah ! Regardez un peu comme il gonfle les joues, les gars, on dirait un grand-duc ! Ça lui plaît pas que ce soit nous qui ayons capturé le Rat, alors que c'est à lui que le préfet a ordonné de traquer toute la bande !

— Attrapeur Couinard ! (L'homme grassouillet à la houppe désigna Ciri de sa cuillère.) Toi itou tu as attrapé quelque chose. T'as vu ça, Versta ? Une espèce de jouvencelle. Qui c'est, cette souillon ?

— T'occupe !

— Pourquoi t'es si rude ? dit en riant celui à la houppe. On veut juste être sûrs que c'est pas ta fille.

— Sa fille ? dit Versta en éclatant de rire. Vous m'en direz tant ! Pour pouvoir engendrer des filles, il faut avoir des couilles.

Les Nissirs pouffèrent.

— Vous pouvez ricaner, bande de boucs, s'époumona Couinard en gonflant les joues. Je m'en fiche ! Et toi, Versta, je vais te dire une chose : dans moins d'une semaine, tu seras bien étonné de voir de qui on cause le plus, de vous et de votre Rat, ou bien de moi et de ce que j'ai fait. Et on verra bien celui qui est le plus généreux : votre baron ou le préfet d'Amarillo !

— Tu peux m'embrasser sur le cul, déclara Versta avec mépris en se remettant à laper bruyamment sa soupe. Ainsi que ton préfet, ton empereur et Nilfgaard tout entier, crois-m'en. Et pas la peine de gonfler tes joues. Je sais bien, moi, que Nilfgaard poursuit une donzelle depuis une semaine, avec tant d'acharnement que les routes sont couvertes de poussière ! Je sais qu'il y a une récompense pour sa tête. Mais j'en ai rien à foutre. C'est plus mon problème de servir le préfet et les Nilfgaardiens, et je les emmerde. Maintenant je suis au service du baron Lutz, je dépends de lui et de personne d'autre.

— Ton baron, aboya Couinard, il leur lèche les bottes, aux Nilfgaardiens. Comme ça, t'as pas à le faire, alors c'est plus facile de causer.

— Pas besoin de pavaner, dit le Nissir conciliant. J'en avais pas après toi, crois-m'en. Que t'aies trouvé la fille recherchée par Nilfgaard, c'est bien, je suis heureux de voir que c'est toi qui toucheras la récompense, et pas ces merdeux de Nilfgaardiens. Et que tu sois au service du préfet... Ma foi, personne ne choisit ses seigneurs, c'est eux qui te choisissent, pas vrai ? Allez, asseyez-vous avec nous, on va boire un coup à notre rencontre.

— Bah ! pourquoi pas ? conclut finalement Couinard. Donnez-moi donc un bout de longe avant. Je vais attacher la fille au poteau, à côté de votre Rat, d'accord ?

Les Nissirs pouffèrent de rire.

— Visez un peu la terreur des frontières ! ricana le grassouillet à la houppe. Les bras armés de Nilfgaard ! Ligote-la bien, Couinard, et serre fort. Mais prends une chaîne en fer, parce que la longe, ta prisonnière est prête à la déchiqueter, et à te casser la gueule avant de se sauver. C'est vrai qu'elle fait peur, on en frissonne de partout !

Même les compagnons de Couinard laissèrent échapper un rire



étouffé. L'Attrapeur rougit, replia sa ceinture, s'approcha de la table.

— C'est juste pour être sûr qu'elle décampe pas.

— Te casse pas la tête, l'interrompt Versta en rompant son pain. Tu veux pas discuter un peu ? Allons, assieds-toi, et pose tes fesses comme il faut. Quant à cette fille, si tu veux, pends-la par les pieds au plafond. Je m'en fiche comme de la merde de cochon. Mais c'est rudement drôle, Couinard. Pour toi et ton préfet, c'est peut-être une prisonnière importante, mais pour moi, c'est qu'une enfant rabougrie et effrayée. Tu veux la ligoter ? Crois-m'en, elle tient à peine sur ses jambes, tu parles qu'elle pense à s'enfuir. De quoi t'as peur ?

— Eh bien... je vais vous le dire, de quoi j'ai peur. (Couinard se mordit les lèvres.) On est dans un hameau nilfgaardien. Les villageois nous ont pas accueillis à bras ouverts, et pour ce qui est de votre Rat, qu'ils ont dit, ils ont déjà préparé pour lui un pieu tout aiguisé. Et ils ont pas tort, parce que le préfet a décrété qu'on devait régler leur compte sur place aux brigands qui avaient été arrêtés. Si vous ne leur donnez pas votre prisonnier, ils sont prêts à raboter des pieux pour vous aussi.

— Bé du ! dit le grassouillet à la houppe. Qu'ils aillent faire peur aux choucas, ces arsouilles ! Ils feraient mieux de ne pas se mettre en travers de notre chemin, sinon on va les saigner.

— On leur donnera pas le Rat, ajouta Versta. Il est à nous, et il ira à Tyffa. Et le baron Lutz réglera toute l'affaire avec le préfet. Bah ! Pourquoi causer de ces broutilles ? Asseyez-vous donc avec nous.

Les Attrapeurs, repoussant dans leur dos leurs épées, s'attablèrent volontiers avec les Nissirs, braillant contre l'aubergiste et décidant d'un commun accord que c'était à Couinard de payer la tournée. D'un coup de pied, ce dernier rapprocha son tabouret de la poutre. Il secoua Ciri par l'épaule et la poussa si violemment qu'elle tomba et heurta le genou du garçon attaché au poteau.

— Reste là, gronda Couinard. Et t'as pas intérêt à bouger, ou bien je te bats comme plâtre.

— Saleté de pou, grommela le jeunot qui le regardait en clignant des yeux. Espèce de chien...

Ciri ne connaissait pas la plupart des mots qui s'échappèrent de la bouche tordue, mauvaise du garçon, mais au changement qu'elle lut sur le visage de Couinard, elle comprit que ce devaient être des mots particulièrement vulgaires et injurieux. L'Attrapeur blêmit de fureur. Il replia son bras et du revers de la main cogna le garçon attaché au visage. Il le saisit par ses longs cheveux clairs et le secoua violemment, envoyant chaque fois sa tête contre le poteau.

— Eh là ! s'écria Versta en se levant de table. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais lui défoncer le portrait, à ce Rat galeux ! rugit

Couinard. Je vais lui arracher les jambes du tronc, je dis bien les deux jambes !

— Viens t'asseoir et arrête de lui taper sur la gueule. (Le Nissir s'assit, but sa bière d'un trait et se frotta les moustaches.) Secoue un peu ta prisonnière si tu veux, qu'elle se tienne tranquille, mais ne touche pas au nôtre. Et toi, Kayleigh, ne fais pas le malin. Ne bouge pas et commence à penser à l'échafaud que le baron a déjà ordonné d'installer pour toi dans sa petite ville. La liste des fautes qu'on va te reprocher est déjà prête, et, crois-m'en, elle fait trois coudées de long. La moitié de la ville est déjà en train de faire des paris pour savoir combien de temps tu tiendras. Alors économise tes forces, le Rat. Moi aussi je vais parier une petite somme et je compte bien que tu vas pas me décevoir, et que tu résisteras au moins jusqu'à la castration.

Kayleigh cracha et détourna la tête autant que le lui permettait la courroie serrée autour de son cou. Couinard tira sur sa ceinture, il jaugea Ciri, tapie sur l'escabeau, d'un regard hostile, après quoi il se joignit à la compagnie derrière la table en jurant, car il ne restait plus que de lamentables traces de mousse dans les cruches apportées par l'aubergiste.

— Comment qu'vous avez attrapé Kayleigh ? demanda-t-il en signalant à l'aubergiste qu'il souhaitait rallonger la commande. Et vivant, en plus ! J'peux pas croire que les autres Rats, vous les ayez fauchés !

— À la vérité, rétorqua Versta qui contemplait d'un air critique ce qu'il venait d'extirper de son nez, on a eu de la chance, voilà tout. Il était tout seul. Il s'était isolé de la bande pour aller faire une virée nocturne chez une fille à la Nouvelle Forge. On est arrivés avant le lever du soleil, on l'a cueilli sur le foin, il a même pas poussé un cri.

— Et nous, on s'est tous amusés avec sa nénette, ricana le grassouillet à la houppe. Si elle a été déçue de sa nuit avec Kayleigh, elle a pas eu à se plaindre de nous. De bon matin, on l'a tellement satisfaite qu'elle était plus capable de remuer ni bras ni jambes après ça !

— Moi, je dis que vous êtes de sacrés abrutis et des incapables ! déclara bien fort Couinard d'un ton ironique. Vous êtes passés à côté d'une belle somme d'argent, pauvres idiots ! Au lieu de perdre votre temps avec une goton, il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud et questionner le Rat pour savoir où la bande passait la nuit. Vous pouviez tous les avoir, Giselher et Reef... Y a un an encore, les Varnhagen de Sarde donnaient vingt florins pour la tête de Giselher. Et pour cette coureuse, comment elle s'appelle déjà... Misté, c'est ça... pour elle, le préfet aurait donné encore plus après ce qu'elle a fait à son neveu près de Druigh, quand les Rats ont plumé le convoi.

— Toi, Couinard, se vexa Versta, ou bien tu es bête de naissance,

ou bien c'est la vie dure qui t'a mangé la cervelle. On est six. Et, d'après toi, moi et mes cinq hommes, on aurait dû se lancer à la poursuite de toute la bande ? Pour ce qui est de la récompense, on l'aura de toute façon. Une fois notre prisonnier dans les oubliettes, le baron Lutz lui chauffera la plante des pieds, et il faudra pas longtemps avant qu'il se mette à table, crois-m'en. Kayleigh dévoilera tout, il indiquera leurs cachettes et leurs planques, alors on ira en force et en nombre, on les encerclera et on les pêchera comme des crabes au sortir du filet.

— Bien sûr. Ils vont rester gentiment là à t'attendre. Ils vont sûrement apprendre que vous avez pris Kayleigh et ils iront se terrer ailleurs, dans d'autres cachettes. Non, Versta, il faut que tu regardes la vérité en face : vous avez merdé. Vous avez préféré des nichons de bonne femme à la récompense. C'est comme ça, on vous connaît... Vous êtes des obsédés.

— Obsédé toi-même ! (Versta se leva brutalement.) Si ça urge tant, lance-toi à leurs trousses tout seul avec tes héros ! Mais prends garde, monsieur le laquais nilfgaardien, parce que s'attaquer aux Rats, ce n'est pas la même chose que de capturer une jeune fille impubère.

Les Nissirs et les Attrapeurs commencèrent à vociférer et à se lancer réciproquement des insanités. L'aubergiste s'empressa de leur servir de la bière, arrachant des mains du grassouillet à la houppe la cruche vide qu'il s'apprêtait déjà à lancer sur Couinard. La bière eut tôt fait d'apaiser les différends, de rafraîchir les gosiers et de calmer les esprits.

— Apporte-nous à manger ! hurla le grassouillet à la houppe à l'adresse de l'aubergiste. Une omelette avec du saucisson, des flageolets, du pain et du fromage !

— Et de la bière !

— Qu'est-ce que t'as à écarquiller les mirettes comme ça, Couinard ? C'est notre jour de chance, aujourd'hui. Kayleigh, on l'a pris avec son cheval, sa bourse, ses clinquants, son épée, sa selle et une peau de mouton, et on a tout vendu aux nains.

— On a aussi vendu les souliers rouges de sa copine. Et son collier de perles.

— Ho, ho ! Alors y a de quoi boire, en vérité ! J'en suis heureux !

— Et de quoi donc es-tu si heureux ? Nous, on a une bonne raison de boire, pas toi. Ta prisonnière importante, là, tu peux juste en tirer des poux ou des crottes de nez ! Tel prisonnier, tel butin, ha, ha !

— Espèce de fils de chien !

— Ha, ha ! Assieds-toi, va, je plaisantais !

— Buons à notre entente ! C'est nous qui régalaons !

— Alors, elle vient, cette omelette, aubergiste ? Sois bouffé par la peste ! Pressons !

— Et n'oublie pas la bière !

Tapie sur son tabouret, Ciri releva la tête et rencontra les yeux rageurs de Kayleigh qui la fixaient par-dessous une frange de cheveux clairs en bataille. Ciri fut parcourue d'un frisson. Le visage de Kayleigh, quoique pas vilain, avait quelque chose de mauvais, d'effrayant. Ciri comprit immédiatement que ce garçon à peine plus âgé qu'elle était capable de tout.

— Ce sont sûrement les dieux qui t'ont envoyée à moi, murmura le Rat en la transperçant de son regard vert. Pense un peu ! Je n'y croyais plus, et eux t'ont envoyée. Arrête de me fixer comme ça, pauvre idiote ! Tu dois m'aider... Tends l'oreille, petite peste...

Ciri se recroquevilla plus encore, et baissa la tête.

— Écoute ! siffla Kayleigh. (Ses dents brillaient véritablement comme celles d'un rat.) Dans un instant, quand l'aubergiste passera par ici, tu l'appelleras... Écoute-moi, bon sang...

— Non, murmura-t-elle. Ils vont me battre...

La bouche de Kayleigh se tordit, et Ciri comprit sur-le-champ qu'être battue par Couinard n'était pas ce qui pouvait lui arriver de pire. Couinard avait beau être grand, elle sentait instinctivement qu'il y avait plus à craindre de Kayleigh, bien qu'il soit maigre, et attaché de surcroît.

— Si tu m'aides, murmura le Rat, je t'aiderai. Je ne suis pas seul. J'ai des acolytes qui ne me laisseront pas dans le malheur... Tu comprends ? Mais quand ils vont se manifester, quand la lutte va commencer, il ne faudrait pas que je reste planté près de ce poteau, parce que ces canailles vont me faucher... Tends l'oreille, sacrebleu ! Je vais te dire ce que tu dois faire...

Ciri baissa plus encore la tête. Ses lèvres tremblaient.

Les Attrapeurs et les Nissirs bafraient leur omelette, en clappant comme des sauvages. L'aubergiste touilla la nourriture dans le chaudron et apporta sur la table une nouvelle cruche de bière et une miche de pain au levain.

— J'ai faim, piailla-t-elle, docile, en pâlisant légèrement.

L'aubergiste s'arrêta, la regarda amicalement, puis il s'adressa aux festoyeurs :

— On peut lui donner quelque chose, messires ?

— Du balai ! bafouilla Couinard, hors de lui. (Il était devenu tout rouge et en avait recraché son bout d'omelette.) Dégage de là, tournebroche merdeux ! ou je t'arrache les guiboles ! C'est défendu ! Quant à toi, reste tranquille, va-nu-pieds, sinon je te...

— Eh là, Couinard, tu t'étouffes ou quoi ? intervint Versta en avalant difficilement son pain garni d'oignon. Regardez un peu cette bite de bœuf ! Lui, il bouffe sur l'argent des autres, et il va faire du chichi pour une fillette ! Donne-lui une écuelle, aubergiste. C'est moi

qui régale, et c'est moi qui décide à qui on donne ou pas. Et celui qui n'est pas content peut se prendre tout de suite mon poing dans son groin de cochon.

Couinard devint encore plus rouge, mais il ne dit rien.

— Je viens encore de me rappeler quelque chose, ajouta Versta. Il faut que je nourrisse le Rat pour qu'il crève pas en route, sinon le baron va nous écorcher vifs, crois-m'en. La fille va lui donner à manger. Hé, aubergiste ! prépare à manger pour eux ! Qu'est-ce que t'as encore à ronchonner, Couinard ? Qu'est-ce qui te plaît pas ?

— Faut rester vigilant avec elle. (L'Attrapeur désigna Ciri d'un mouvement de tête.) Parce que c'est un drôle d'oiseau. Si c'était un oiseau ordinaire, Nilfgaard ne la pourchasserait pas, le préfet n'aurait pas promis de récompense...

— Ordinaire ou pas, ricana le grassouillet à la houppe, on peut le vérifier tout de suite, il suffit de lui regarder entre les jambes. Qu'est-ce que vous en dites ? On l'emmène un moment à la grange ?

— Ne t'avise même pas d'y toucher, grogna Couinard. Je ne le permettrai pas.

— Ben voyons ! Je vais te demander la permission !

— Elle est à moi, et il en va de ma tête que je la ramène entière ! Le préfet d'Amarillo...

— Ton préfet, on lui pisse dessus ! Tu bois grâce à notre argent, et tu nous refuses un petit plaisir ? Dis donc, Couinard, ne sois pas chiche ! Et puis ta tête ne tombera pas, n'aie pas peur, tu perdras pas ton trésor ! Tu la ramèneras entière. La fille, c'est pas une vessie de poisson, elle éclate pas dès qu'on la presse !

Les Nissirs hennirent en chœur. Les camarades de Couinard se joignirent à eux. Ciri frissonna, blêmit, releva la tête. Kayleigh sourit d'un air narquois.

— Tu as compris, maintenant ? persifla-t-il. Quand ils auront bien bu, ils s'en prendront à toi. Ils vont te molester. On est dans le même bateau, toi et moi, alors fais ce que je te dis. Si ça marche pour moi, ça marchera pour toi...

— Le manger est prêt, appela l'aubergiste. (Il n'avait pas l'accent nilfgaardien.) Approche, jeune demoiselle.

— Un couteau, murmura Ciri en lui prenant l'écuelle.

— Quoi ?

— Un couteau. Vite !

— Si tu n'en as pas assez, tiens, voilà ! dit l'aubergiste d'une voix peu naturelle en jetant un œil du côté des festoyeurs et en ajoutant de la kacha dans l'écuelle. Maintenant, éloigne-toi, s'il te plaît.

— Le couteau.

— Non. J'ai pitié de toi, ma fille, mais je ne peux pas. Je ne peux pas, comprends-le. Éloigne-toi...

— Personne ne sortira vivant de cette auberge. (D'une voix tremblante, elle récita les paroles de Kayleigh.) Le couteau. Vite. Et quand le combat commencera, sauve-toi.

— Tiens l'écuelle, empotée ! cria l'aubergiste en se détournant de manière à masquer Ciri. (Il était blême et claquait légèrement des dents.) Rapproche-la de la poêle !

Elle sentit le froid du couteau de cuisine que l'aubergiste lui glissa sous la ceinture en en dissimulant le manche avec son tablier.

— Très bien, siffla Kayleigh. Maintenant, assieds-toi de manière à me cacher. Mets-moi l'écuelle sur les genoux. Prends la cuillère dans ta main gauche, le couteau dans ta main droite. Et scie la longe. Pas là, idiote. Sous le coude, sur le poteau. Fais attention, ils regardent.

Ciri avait la gorge sèche. Elle baissa la tête, touchant presque l'écuelle.

— Donne-moi à manger, et toi aussi, mange. (Le garçon l'observait fixement derrière ses paupières à demi fermées ; ses yeux verts l'hypnotisaient.) Vas-y, scie. Courage, petite. Si je m'en sors, tu t'en sortiras aussi...

*C'est vrai, se dit Ciri en sciant la longe. Le couteau puait l'oignon, la lame était un peu renfoncée à force d'avoir servi. Il a raison. Est-ce que je sais seulement où m'emmènent ces canailles ? Qu'est-ce qu'attend de moi ce préfet nilfgaardien ? Peut-être qu'à Amarillo m'attend un maître tourmenteur, peut-être que m'attendent la roue, les écrous et les tenailles, les fers rouges... Je ne me laisserai pas emmener comme un mouton à l'abattoir. Autant prendre le risque...*

Lancé de l'extérieur, le billot qui servait au fendage du bois fit voler en éclats la fenêtre en même temps que son châssis. Le tout atterrit avec fracas sur la table, mettant la pagaille parmi les chopes et les écuelles. Suivant le chemin du billot, une jeune fille aux cheveux clairs coupés ras bondit sur la table. Elle portait un gilet rouge et de grandes bottes brillantes qui lui arrivaient au-dessus des genoux. S'agenouillant sur la table, elle fit tourner son épée. L'un des Nissirs, le plus lent, qui n'avait pas eu le temps de s'écarter et de bondir, tomba en arrière en même temps que le banc ; du sang jaillit de sa gorge tranchée. La jeune fille roula prestement au bas de la table, faisant place à un jeune homme vêtu d'une peau de mouton brodée qui avait sauté par la fenêtre.

— Les Raaaats !!! beugla Versta en s'acharnant sur son épée qui était coincée dans sa ceinture.

Le grassouillet à la houppe saisit son arme et sauta en direction de la jeune fille agenouillée au sol. Il tira son épée vers l'arrière pour prendre de l'élan, mais elle para adroitement le coup avant de rouler sur elle-même, ouvrant la voie au garçon à la peau de mouton qui avait sauté à sa suite. Ce dernier taillada vigoureusement la tempe du

grassouillet, qui s'avachit sur le sol comme un paillason retourné.

Ouvrant la porte de l'auberge d'un coup de pied, deux autres Rats jaillirent dans la pièce. Le premier était grand et noiraud, il portait un caftan parsemé de gros boutons et un bandeau écarlate sur le front. En deux coups d'épée rapides, il envoya deux Attrapeurs dans le coin opposé de l'auberge avant de s'attaquer à Versta. Le second, aux cheveux clairs, était large d'épaules. Il écharpa Rémiz, le beau-frère de Couinard, d'un puissant coup de glaive. Les autres voulurent fuir en se ruant vers la porte de la cuisine, mais déjà les Rats s'y engouffraient aussi. Soudain une jeune fille aux cheveux noirs, dans une fabuleuse tenue multicolore, bondit par l'arrière. D'une pointe rapide, elle transperça l'un des Attrapeurs, en chassa un autre d'un moulinet du bras, et immédiatement après elle frappa l'aubergiste avant que celui-ci ait eu le temps de crier « ouf ». La pièce s'emplit du vacarme et du cliquetis des épées. Ciri se cacha derrière la poutre.

— Mistle ! (Kayleigh, qui avait arraché la longue sectionnée, luttait avec la lanière autour de son cou qui le reliait toujours au poteau.) Giselher ! Reef ! À moi !

Les Rats, cependant, étaient pris par la bataille. Seul Couinard entendit le cri de Kayleigh. L'Attrapeur se retourna ; il s'apprêtait à foncer en direction du rat, aveuglé par son désir de le clouer au poteau. Mais Ciri réagit en un éclair et, instinctivement, comme lors de sa lutte avec la wyvern à Gors Velen ou de ses combats sur Thanedd, tous les mouvements appris à Kaer Morhen s'effectuèrent soudain d'eux-mêmes, presque indépendamment de sa volonté. Elle bondit de derrière le poteau, exécuta une pirouette, retomba sur Couinard et le frappa violemment à la hanche. Elle était trop petite et trop menue pour faire tomber l'immense Attrapeur, mais elle réussit à troubler le rythme de son mouvement. Et à attirer sur elle son attention.

— Oh toi, la donzelle !

Couinard s'agita, son épée siffla dans l'air. De nouveau le corps de Ciri effectua de lui-même une légère esquivé, et l'Attrapeur, pris dans l'élan de son fer, faillit tomber. Jurant, il frappa encore une fois en y mettant toute sa force. Ciri bondit prestement, retomba sur son pied gauche avec assurance et exécuta une pirouette en sens inverse. Couinard frappa encore une fois, mais il n'était plus en mesure de l'atteindre.

Soudain Versta vint s'écrouler entre eux, les éclaboussant tous deux de son sang. L'Attrapeur s'écarta, regarda autour de lui. Il n'était entouré que de cadavres. Et de Rats, qui se rapprochaient de toutes parts, leurs épées tendues vers l'avant.

— Attendez, dit froidement le noiraud au bandeau écarlate qui avait fini par libérer Kayleigh. On dirait qu'il a très envie de régler son

compte à cette jeune fille. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas non plus par quel miracle il n'y est pas parvenu jusqu'à présent. Mais donnons-lui une chance, puisqu'il en a très envie.

— Laissons-lui une chance à elle aussi, Giselher, dit le large d'épaules. Que ce soit une lutte loyale. Donne-lui un fer, Étincelle.

Ciri sentit dans sa paume la poignée d'une épée... un tout petit peu trop lourde pour elle.

Couinard renifla rageusement. Il se jeta sur elle en agitant le tranchant de son épée avec difficulté. Il était lent. Ciri esquiva son épée par des feintes rapides et des demi-tours, sans même essayer de parer les coups qui pleuvaient sur elle. Son épée ne lui servait que de contrepoids facilitant l'exécution des feintes.

— Incroyable, dit en riant la jeune fille aux cheveux très courts. C'est une acrobate !

— Elle est rapide, dit celle à la tenue multicolore qui lui avait lancé l'épée. Comme une elfe. Eh, toi ! le gros ! Tu préférerais peut-être te battre contre l'un d'entre nous ? Tu ne t'en sors pas avec elle !

Couinard s'écarta, regarda autour de lui ; soudain il bondit, et, tel un héron tendant son bec, il visa Ciri de la pointe de son épée. Ciri esquiva la botte, puis elle se retourna. L'espace d'une seconde, elle vit sur le cou de Couinard la veine renflée qui palpitait. Elle savait que, dans la position dans laquelle il se trouvait, il n'était pas en mesure d'éviter le coup ni de le parer. Elle savait où frapper, et comment s'y prendre.

Mais elle n'en fit rien.

— Ça suffit.

Ciri sentit une main sur son épaule. La jeune fille en costume multicolore l'écarta ; dans le même temps, deux autres Rats, le garçon vêtu d'une peau de mouton et la fille aux cheveux ras, poussèrent Couinard dans le coin de la pièce, le taquinant de leurs épées.

— Assez joué, répéta la jeune fille en costume multicolore en faisant pivoter Ciri de son côté. Ça dure un peu trop longtemps. Et c'est ta faute, jeune fille. Tu es en mesure de tuer, et tu ne tues pas. J'ai comme l'impression que tu ne vivras pas longtemps.

Ciri frissonna en observant les grands yeux sombres en forme d'amandes de son interlocutrice et son sourire qui dévoilait de petites dents, des dents si petites qu'elles étaient presque invisibles. Ce n'étaient pas des yeux humains, ni des dents humaines. Cette jeune fille était une elfe.

— Il est temps de déguerpir, dit d'un ton tranchant celui avec le bandeau écarlate, Giselher, le chef assurément. Ça dure trop longtemps en effet ! Mistle, achève cette ordure.

La fille aux cheveux courts s'approcha en levant son épée.

— Pitié ! hurla Couinard en tombant à genoux. Épargnez-moi !



J'ai des enfants... Des tout petits...

La jeune fille frappa d'un coup net en faisant basculer ses hanches. Le sang gicla, laissant sur le mur blanchi un large trait irrégulier couleur carmin.

— Je ne supporte pas les tout petits enfants, dit la fille aux cheveux courts en essuyant d'un mouvement rapide des doigts le sang sur sa lame.

— Ne reste pas plantée là, Mistle, la pressa celui au bandeau écarlate. Vite, aux chevaux ! Il faut filer ! C'est un village nilfgardien, on n'a pas d'amis ici.

Les Rats quittèrent l'auberge en un éclair. Ciri ne savait que faire, mais elle n'eut pas le temps de se poser de questions. Mistle, celle qui avait les cheveux très courts, la poussa en direction de la porte.

Devant l'auberge, parmi les éclats de chope et les os rongés, étaient allongés les cadavres des Nissirs qui surveillaient l'entrée. Du côté du village, des habitants armés de piques arrivaient en courant, mais à la vue des Rats qui détalait dans la cour ils disparurent aussitôt entre leurs cabanes.

— Tu sais monter à cheval ? demanda Mistle à Ciri.

— Oui...

— Alors en route, attrapes-en un et en selle ! Nos têtes ont été mises à prix, et on est dans un village nilfgardien ! Tous sont déjà en train de s'armer d'arcs et de vouges. En selle, suis Giselher ! Par le milieu de la route ! Tiens-toi loin des cabanes !

Ciri se faufila sous une petite barrière, saisit les rênes d'un des chevaux des Attrapeurs, sauta sur la selle, donna une claque sur la croupe du cheval avec le plat de son épée qu'elle n'avait pas lâchée. Elle partit au grand galop, devançant Kayleigh et l'elfe au costume multicolore qu'on appelait Étincelle. Elle se lança à la suite des Rats en direction du moulin. À l'angle de l'une des cabanes, elle vit un individu armé d'une baliste qui visait Giselher.

— Cogne ! entendit-elle derrière elle. Cogne-le, jeune fille !

Ciri se pencha sur sa selle ; d'un coup de talon et d'une saccade sur les brides, elle contraignit son cheval au galop à changer de direction et fit tourner son épée. L'homme à la baliste se retourna à la dernière minute, et elle vit son visage défiguré par l'épouvante. Elle avait levé la main pour porter le coup fatal mais elle hésita un moment, suffisamment longtemps pour que le galop de son cheval l'entraîne sur le côté. Elle entendit la vibration ralentie d'une corde, puis son cheval poussa un grognement, piaffa et se cabra. Ôtant ses pieds des étriers, Ciri sauta ; elle atterrit adroitement sur le sol en retombant accroupie. Étincelle, qui arrivait derrière elle, glissa d'un mouvement brusque de sa selle et frappa l'homme armé à l'occiput. Celui-ci tomba à genoux, se pencha en avant et tomba tête la première

dans une flaque de boue. Le cheval blessé hennissait et se démenait près de lui ; il finit par s'élancer au milieu des cabanes en décochant de fortes ruades.

— Espèce d'idiote ! hurla l'elfe dans sa course en dépassant Ciri. Bougre d'idiote !

— Saute ! s'écria Kayleigh en arrivant vers elle au galop.

Ciri courut vers lui, saisit la main qu'il lui tendait. L'élan l'arracha au sol en faisant craquer ses articulations, mais elle parvint à sauter sur le cheval et s'accrocha aux épaules du Rat aux cheveux clairs. Ils partirent à toute allure, dépassant Étincelle. L'elfe tourna bride, pourchassant un autre homme qui abandonna son arme pour foncer en direction de la porte de l'étable. Étincelle le rattrapa sans peine. Ciri détourna la tête. Elle entendit l'homme pousser un cri, bref, sauvage, telle une bête.

Mistle les rattrapa, tirant derrière elle un canasson sellé. Elle cria quelque chose, Ciri ne comprit pas ses paroles, mais en devina le sens. Elle lâcha les épaules de Kayleigh, sauta à terre en pleine course, courut vers le canasson, se rapprochant imprudemment des constructions. Mistle lui lança les rênes, regarda autour d'elle et poussa un cri d'avertissement. Ciri se retourna instantanément pour éviter d'un presto demi-tour la pointe perfide d'une lance dirigée par un villageois trapu qui s'était rué hors de la porcherie.

Ce qui se passa ensuite la poursuivit dans ses rêves pendant une longue période. Elle se rappelait tout, chaque mouvement. Le demi-tour qui la sauva de la mort l'avait placée dans une position idéale. L'homme qui tenait l'arme, en revanche, fortement penché vers l'avant, n'était en état ni de faire un saut de côté ni de se protéger avec la hampe qu'il tenait des deux mains. Ciri le frappa de plein fouet avec son épée, faisant une demi-pirouette en sens inverse. Pendant une seconde, elle vit le visage de l'homme dans ses moindres détails : sa barbe de quelques jours, sa bouche qui s'ouvrait en un cri, son front qui laissait deviner une calvitie bien avancée, et qui était marqué d'une ligne au-delà de laquelle la peau était claire, indiquant qu'un bonnet ou un chapeau l'avait protégé du soleil. Puis soudain, tout ce qu'elle voyait fut masqué par une fontaine de sang.

Ciri tenait toujours le cheval par les rênes, et celui-ci, effarouché par le beuglement macabre de l'homme en sang, se cabra, la mettant à genoux. Mais elle tint bon. Le blessé beuglait et râlait, se jetant convulsivement dans la paille et le fumier, saignant comme un porc. Ciri sentit son estomac se retourner.

Juste à côté d'elle, Étincelle pressait un cheval. Saisissant les rênes du canasson qui trépirait, elle secoua Ciri, toujours accrochée à la bride, la forçant à se mettre debout.

— En selle, hurla-t-elle. Et au trot !

Ciri maîtrisa ses nausées et obéit. Il y avait du sang sur l'épée qu'elle tenait toujours à la main. Elle maîtrisa difficilement son envie de rejeter le fer le plus loin d'elle possible.

Mistle surgit d'entre les cabanes, poursuivant deux hommes. L'un d'entre eux parvint à filer en sautant par-dessus une palissade ; le second, atteint sèchement par l'épée de sa poursuivante, tomba à genoux, se saisissant la tête des deux mains.

Ciri et l'elfe filèrent toutes deux au galop, mais au bout d'un moment elles stoppèrent les chevaux en tirant sur les étriers : du côté du moulin, Giselher revenait avec les autres Rats. Derrière eux, brailant pour se donner du courage, une bande de villageois armés arrivait à toute vitesse.

— Suivez-nous, hurla Giselher dans sa course. Suivez-nous, direction la rivière !

Mistle, penchée sur le côté, resserra les rênes, fit faire demi-tour à son cheval et galopa derrière Giselher, sautant par-dessus les barrières. Ciri fourra son visage dans la crinière de sa monture et s'élança à sa suite. Étincelle se mit à galoper à ses côtés. La course faisait voler ses magnifiques cheveux sombres, découvrant une petite oreille terminée en pointe et décorée d'une boucle en filigrane.

L'homme que Mistle avait blessé était toujours agenouillé au milieu de la route ; il se balançait et tenait entre ses deux mains sa tête ensanglantée. Étincelle décrivit un arc de cercle avec son cheval et galopa jusqu'à lui, levant son épée afin de le frapper de toutes ses forces. Le blessé beugla. Ciri vit les doigts tranchés gicler sur les côtés et, comme les copeaux d'une bûche fendue, retomber par terre tels de gros vers blancs.

Elle eut beaucoup de mal à contenir ses haut-le-cœur.

Près du trou dans la palissade les attendaient Mistle et Kayleigh. Les autres Rats étaient déjà loin. Tous les quatre partirent à bride abattue, ils traversèrent la rivière au galop, faisant gicler l'eau à hauteur des museaux des chevaux. Penchés en avant, les joues plaquées contre la crinière de leurs montures, ils se frayèrent un chemin à travers un talus sablonneux, traversèrent une prairie que les lupins rendaient violette. Étincelle, qui avait le meilleur cheval, les distança.

Ils débouchèrent dans une forêt, humide et ombragée, composée majoritairement de hêtres. Ils rattrapèrent Giselher et les autres, mais ne ralentirent qu'un instant. Quand ils eurent traversé la forêt et pénétré dans la lande, ils partirent de nouveau à fond de train. Bientôt, Ciri et Kayleigh furent distancés, les chevaux des Attrapeurs étant incapables de tenir la cadence des magnifiques montures racées des Rats. Ciri avait un souci supplémentaire : ses pieds atteignaient à peine les étriers de son grand cheval, et, en plein galop, elle était

incapable d'adapter les porte-étriers. Elle montait aussi bien sans étriers qu'avec, mais elle savait qu'elle ne tiendrait pas le galop longtemps dans cette position.

Par chance, Giselher ralentit le tempo au bout de quelques minutes et il resta en tête, permettant ainsi à Kayleigh et à Ciri de les rejoindre. Ciri passa au trot. Elle ne réussit toujours pas à adapter le porte-étriers, le nombre de trous sur la courroie étant insuffisant. Sans ralentir, elle passa sa jambe droite sur sa jambe gauche et s'assit en amazone.

Quand elle vit la position cavalière de la jeune fille, Mistle pouffa de rire.

— Tu vois, Giselher ? Ce n'est pas seulement une acrobate, mais aussi une voltigeuse ! Eh, Kayleigh ! Où as-tu dégoté cette diablesse ?

Étincelle, maintenant fermement son magnifique alezan à la robe toujours sèche qui brûlait de poursuivre son galop, s'approcha, poussant le cheval gris cendré de Ciri. Celui-ci renâcla et s'écarta, agitant vigoureusement la tête. Ciri tira sur les rênes, reculant sur sa selle.

— Est-ce que tu sais pourquoi tu es encore en vie, crétine ? gronda l'elfe en écartant les cheveux de son front. Ce pauvre paysan, que tu as miséricordieusement épargné, a ralenti prématurément sa détente et a touché ton cheval plutôt que toi. Sinon, tu aurais une flèche enfoncée dans le dos jusqu'à la penne. Pourquoi portes-tu cette épée ?

— Laisse-la, Étincelle, dit Mistle en tâtant le cou trempé de sueur de sa monture. Giselher, nous devons ralentir, sinon nous allons achever les chevaux. Personne ne nous traque, voyons !

— Je veux passer la Velda le plus vite possible, dit Giselher. Nous nous reposerons après avoir traversé la rivière. Kayleigh, comment est ton cheval ?

— Il résistera. Ce n'est pas un genet, ni un cheval de course, mais c'est une bête robuste.

— Eh bien, alors, allons-y !

— Un instant, dit Étincelle. Et cette gamine ?

Giselher se retourna, ajusta son bandeau écarlate sur son front, et posa son regard sur Ciri. Son visage, son expression rappelait un peu celle de Kayleigh : le même rictus mauvais sur les lèvres, les mêmes yeux qui clignaient, les mêmes mâchoires maigres et saillantes. Il était pourtant plus âgé que le Rat aux cheveux clairs, l'ombre sur ses joues était la preuve qu'il se rasait déjà régulièrement.

— Très juste, dit-il rudement. Qu'est-ce qu'on va faire de toi, jeune fille ?

Ciri baissa la tête.

— Elle m'a aidée, intervint Kayleigh. Si elle n'avait pas été là, ce

chien d'Attrapeur m'aurait cloué au poteau...

— Au village, ils l'ont vue s'enfuir avec nous, ajouta Mistle. Elle en a assommé un, je ne crois pas qu'il survive. Ce sont des villageois de Nilfgaard. Si la fille tombe entre leurs pattes, ils vont l'occire. On ne peut pas l'abandonner.

Étincelle renifla bruyamment, mais Giselher fit un geste de la main.

— On va jusqu'à la Velda ! décida-t-il. Qu'elle vienne avec nous. Après, on verra. Mais monte comme il faut, fillette. Si tu te laisses distancer, on ne viendra pas te chercher. Compris ?

Ciri hochait promptement la tête.

\* \* \*

— Parle, fillette. Qui es-tu donc ? D'où viens-tu ? Comment t'appelles-tu ? Pourquoi voyageais-tu sous escorte ?

Ciri baissa la tête. Pendant qu'ils voyageaient, elle avait eu assez de temps pour tenter d'inventer une petite histoire. Elle en avait d'ailleurs inventé plusieurs. Mais le chef des Rats n'était pas du genre à se laisser bernier.

— Eh bien ? la pressa Giselher. Tu as voyagé en notre compagnie pendant plusieurs heures. Tu as vadrouillé avec nous, et moi je n'ai toujours pas eu l'occasion d'entendre le son de ta voix. Tu es muette ?

Le feu lança vers le ciel des flammes et des gerbes d'étincelles qui inondèrent d'éclats dorés les ruines du buron. Comme s'il suivait les ordres de Giselher, le feu éclaira le visage de l'interpellée, lui permettant d'y découvrir plus aisément le mensonge et l'imposture. *Je ne peux tout de même pas leur dire la vérité*, songeait Ciri avec désespoir. *Ce sont des brigands. Des bandits. S'ils entendent parler des Nilfgardiens, s'ils apprennent que les Attrapeurs m'avaient fait prisonnière pour obtenir une récompense, cela risque de leur donner des idées... Par ailleurs, la vérité est trop invraisemblable pour qu'ils me croient.*

— On t'a sortie du village, continua lentement le chef de la bande. On t'a amenée ici, dans l'une de nos caches. Tu as eu à manger. Tu es assise près de notre feu de camp. Parle donc, qui es-tu ?

— Laisse-la tranquille. (Mistle prit soudain la parole.) Quand je te regarde, Giselher, je vois soudain un Nissir, un Attrapeur ou l'un de ces salopards de Nilfgardiens. Et j'ai l'impression d'être à l'interrogatoire, attachée au banc du bourreau dans les oubliettes !

— Mistle a raison, dit le Rat aux cheveux clairs qui portait une veste en peau de mouton. (Ciri trembla quand elle entendit son accent.) Visiblement la fille ne veut pas dire qui elle est, et elle en a le droit. Moi, quand je me suis joint à vous, je parlais pas beaucoup non plus. Je ne voulais pas révéler que j'étais l'un de ces salopards de

Nilfgaardiens...

— Ne jacasse pas, Reef, dit Giselher en agitant la main. Avec toi, c'était autre chose. Et toi, Mistle, tu exagères. Il ne s'agit pas du tout d'un interrogatoire. Je veux qu'elle nous dise qui elle est, et d'où elle vient. Quand je le saurai, je lui indiquerai la route pour rentrer chez elle, voilà tout. Comment puis-je le faire si je ne sais pas...

— Tu ne sais rien. (Mistle détourna les yeux.) Pas même si elle a vraiment une maison. Et moi, je pense qu'elle n'en a pas. Les Attrapeurs l'ont ramassée sur la route parce qu'elle était seule. Ça leur ressemble, à ces pleutres. Si tu lui dis d'aller où ses yeux la portent, toute seule, elle ne survivra pas dans les montagnes. Les loups vont l'éventrer, ou bien elle mourra de faim.

— Que devons-nous donc faire d'elle ? dit d'une voix grave et juvénile le Rat large d'épaules en remuant avec un bâton les tisons ardents du feu. La déposer près d'un village ?

— Brillante idée, Asse ! le railla Mistle. Tu ne connais donc pas les paysans ? Ils manquent de bras en ce moment. Ils vont la forcer à garder le bétail, en lui barrant la route pour qu'elle ne puisse pas s'échapper. La nuit, elle sera considérée comme n'appartenant à personne, et elle passera de main en main. Pour le couvert et le logis, elle devra payer avec quelle monnaie, à ton avis ? Et au printemps elle attrapera la fièvre puerpérale en accouchant d'un merdaillon quelconque dans une porcherie crasseuse.

— Si on lui laisse un cheval et une épée, prononça lentement Giselher en détachant chacun de ses mots sans cesser de regarder Ciri, je ne voudrais pas me retrouver dans la peau du type qui tenterait de lui barrer la route. Ou de lui faire un merdaillon. Vous avez vu la gigue qu'elle nous a dansée à l'auberge avec cet Attrapeur que Mistle a ensuite abattu ? Il fauchait l'air, et elle, elle dansait comme si de rien n'était... Ah ! En réalité, son nom et sa naissance m'importent peu, mais je serais heureux de savoir où elle a appris ces trucs...

— Ses trucs ne la sauveront pas. (Étincelle, qui, jusqu'à présent, était occupée à aiguiser le fer de son épée, prit soudain la parole.) Elle ne sait que danser. Pour durer, il faut savoir tuer, et ça, elle n'y arrive pas.

— Elle y arrivera sans doute, dit Kayleigh à travers ses dents. Quand, au village, elle a frappé au cou ce malheureux paysan, le sang a giclé en l'air à hauteur d'une demi-toise...

— Et elle, quand elle a vu ça, c'est tout juste si elle n'est pas tombée dans les pommes, pouffa l'elfe.

— Parce que c'est encore une gosse, intervint Mistle. Moi, je devine qui elle est et où elle a appris ses tours. C'est une danseuse ou bien une acrobate d'une troupe itinérante.

— Et depuis quand s'intéresse-t-on aux danseuses et aux

acrobates ? pouffa de nouveau Étincelle. Sacrebleu ! Il est près de minuit, je tombe de sommeil. Cessons cette parlote inutile. Il nous faut dormir et nous reposer si demain nous voulons arriver à La Forge aux aurores. Son maire, vous ne l'avez pas oublié, a donné Kayleigh aux Nissirs. Tout le hameau doit donc savoir que la nuit peut prendre des reflets rouges. Pour ce qui est de la fille, elle a un cheval et une épée, qu'elle a gagnés honnêtement. Donnons-lui un peu de nourriture et quelques sous. Pour avoir sauvé Kayleigh. Et qu'elle aille où bon lui semble, qu'elle se préoccupe elle-même de son sort...

— Bien, dit Ciri en se pinçant les lèvres et en se levant.

Le silence s'abattit sur le groupe, interrompu uniquement par le grésillement du feu. Les Rats la regardaient avec curiosité, ils attendaient.

— Bien, répéta-t-elle, étonnée par le timbre étranger de sa propre voix. Je n'ai pas besoin de vous, je n'ai rien demandé... et je n'ai aucune envie de rester avec vous ! Je vais m'en aller tout de suite...

— Alors, tu n'es pas muette, en fin de compte ! constata Giselher. Tu sais parler, et même avec insolence.

— Regardez ses yeux, pouffa Étincelle. Regardez comme elle se tient. Un vrai rapace ! On dirait un jeune faucon !

— Donc tu veux t'en aller, dit Kayleigh. Et peut-on savoir où ?

— En quoi ça vous regarde ? s'écria Ciri. (Ses yeux aux reflets verts s'enflammèrent.) Est-ce que moi je vous demande où vous allez ? De toute façon, ça ne m'intéresse pas ! Et vous ne m'intéressez pas non plus. Vous ne m'êtes utiles en rien ! J'y arriverai... Je me débrouillerai ! toute seule !

— Toute seule ? répéta Mistle en souriant étrangement.

Ciri se tut et baissa la tête. Les Rats aussi étaient silencieux.

— C'est la nuit, dit enfin Giselher. On ne voyage pas la nuit. Pas en solitaire, jeune fille. Celui qui est seul est condamné à périr. Là-bas, près des chevaux, il y a des couvertures et des fourrures. Choisis-toi quelque chose. Les nuits sont fraîches en montagne. Qu'est-ce que tu as à écarquiller ainsi tes petites lanternes vertes ? Prépare ta paillasse et dors. Tu dois te reposer.

Après une minute d'hésitation, elle obéit. Quand elle revint en traînant une couverture et un patchwork de fourrures, les Rats n'étaient plus assis autour du feu de camp. Ils étaient debout, en demi-cercle, et l'éclat rouge des flammes se reflétait dans leurs yeux.

— Nous sommes les Rats frontaliers, dit fièrement Giselher. Nous traquons nos proies sur plusieurs miles à la ronde. Nous n'avons pas peur des pièges. Et il n'y a rien que nous ne puissions ronger. Nous sommes les Rats. Approche, jeune fille.

Elle obéit.

— Toi, tu n'as rien, ajouta Giselher en lui remettant une ceinture

incrustée d'argent. Prends donc au moins ça.

— Tu n'as rien ni personne, dit Mistle avec un sourire en jetant un petit caban vert satiné sur ses épaules et en lui fourrant dans les mains une blouse brodée.

— Tu n'as rien, dit à son tour Kayleigh. (Son présent à lui était un petit stylet enveloppé d'une gaine serti de pierres précieuses.) Tu es seule.

— Tu n'as personne, répéta après lui Asse.

De sa part, Ciri reçut un ceinturon décoratif.

— Tu n'as pas de proches, dit Reef avec son accent nilfgaardien en lui remettant une paire de gants en cuir très fin. Tu n'as personne et...

— Partout tu seras une étrangère, acheva Étincelle nonchalamment. (D'un geste un peu cérémonial, elle plaça sur la tête de Ciri un petit béret orné de plumes de faisan.) Jamais à ta place et toujours différente. Comment devons-nous t'appeler, Petit Faucon ?

Ciri la regarda dans les yeux.

— Gvalch'ca.

L'elfe se mit à rire.

— Une fois que tu te mets à parler, tu parles plusieurs langues, Petit Faucon ! Eh bien, soit ! Tu porteras le nom du Peuple ancien, le nom que tu t'es toi-même choisi. Tu seras Falka.

\* \* \*

Falka.

Elle n'arrivait pas à s'endormir. Les chevaux trépignaient et s'ébrouaient dans les ténèbres, le vent soufflait dans les cimes des sapins. Le ciel scintillait d'étoiles. L'Œil, qui, durant de si nombreux jours, avait été son fidèle repère dans le désert rocheux, était bien visible. Il indiquait l'est. Mais Ciri n'était plus sûre que ce soit la bonne direction. Elle n'était plus sûre de rien.

Elle ne pouvait pas s'endormir, bien que, pour la première fois depuis de nombreux jours, elle se sente en sécurité. Elle n'était plus seule. Elle avait arrangé sa paillasse de branches à l'écart, loin des Rats qui dormaient sur le plancher en argile réchauffé par le feu d'une hutte en ruine. Ciri se trouvait loin d'eux, mais elle sentait leur proximité et leur présence. Elle n'était pas seule.

Soudain elle entendit des pas légers.

— N'aie pas peur.

C'était Kayleigh.

— Je ne leur dirai pas que tu es recherchée par Nilfgaard, dit le Rat aux cheveux clairs en s'agenouillant et en se penchant au-dessus d'elle. Je ne leur parlerai pas de la récompense que le préfet



d'Amarillo a promis en échange de ta tête. Là-bas, à l'auberge, tu m'as sauvé la vie. Je vais te prouver ma reconnaissance. Par quelque chose d'agréable. Tout de suite.

Il s'allongea à côté d'elle, lentement, prudemment. Ciri tenta de se dégager, mais Kayleigh, d'un geste non violent mais puissant et décidé, la pressa contre le couchage. Il mit délicatement sa main sur sa bouche. C'était un geste inutile. Ciri était paralysée par la peur ; aucun son n'aurait pu sortir de sa gorge serrée et douloureusement sèche, même si elle avait voulu crier. Mais elle ne le voulait pas. Le silence et l'obscurité étaient préférables. Plus sécurisants. Plus familiers. Ils masquaient l'effroi et la honte.

Elle gémit.

— Silence, petite, murmura Kayleigh en dénouant doucement sa chemise. (Lentement, avec des gestes doux, il repoussa le tissu de ses épaules et il releva le bas de sa chemise au-dessus de ses cuisses.) N'aie pas peur. Tu verras comme c'est agréable.

Ciri frissonna au contact de sa main sèche, dure et rêche. Elle restait allongée, immobile, tendue, figée, emplie d'une terreur qui la paralysait et la privait de toute volonté. Elle sentait monter en elle un dégoût qui la tourmentait et faisait battre son sang dans ses veines. Kayleigh prit sa main gauche et la ramena sous sa tête, il l'attira plus près de lui, tentant d'écarter sa main qu'elle serrait frénétiquement sur le bas de sa chemise en s'efforçant de la tirer sur ses cuisses. Elle commença à trembler.

Dans l'obscurité environnante elle distingua soudain un mouvement ; elle ressentit une secousse et perçut l'écho d'un coup de pied.

— Tu es devenue folle, Mistle ? grogna Kayleigh en se relevant légèrement.

— Laisse-la, espèce de porc.

— Tire-toi. Va dormir.

— J'ai dit, laisse-la tranquille.

— Est-ce que je la dérange ? Est-ce qu'elle crie ou bien essaie de s'échapper ? Je veux juste la bercer pour qu'elle s'endorme, alors fiche-moi la paix.

— Fous le camp d'ici ou je te transperce.

Ciri entendit le grincement d'un stylet dans sa gaine en métal.

— Je ne plaisante pas, répéta Mistle dont l'ombre se dessinait indistinctement au-dessus d'eux dans le noir. Retourne-t'en chez les garçons. Et tout de suite.

Kayleigh s'assit et jura dans sa barbe. Il se leva sans un mot et s'éloigna d'un pas rapide.

Ciri sentit rouler des larmes le long de ses joues, vite, de plus en plus vite ; elles se faufilaient comme des vers agiles dans ses cheveux,

près de ses oreilles. Mistle s'allongea à ses côtés ; pleine de sollicitude, elle la recouvrit avec la fourrure. Mais elle ne rabattit pas sa chemise déchirée. Elle la laissa comme elle était. Ciri se remit à trembler.

— Chut, Falka. Tout va bien maintenant.

Mistle était chaude, elle sentait la résine et la fumée. Sa main était plus petite que celle de Kayleigh, plus douce, plus délicate. Mais Ciri tressaillit à son contact, elle sentit de nouveau la peur et le dégoût envahir son corps, elle crispa ses mâchoires et sa gorge se serra. Mistle se collait à elle, la serrait contre elle dans un geste protecteur, elle lui murmurait des mots rassurants, mais dans le même temps sa petite main ne cessait de ramper telle une petite limace chaude, tranquille, sereine, décidée, consciente de sa route et de son objectif. Finalement, le dégoût et la peur qui enserraient Ciri dans leurs mâchoires de fer cédèrent la place à un sentiment ambigu d'abandon ; elle sentit qu'elle se libérait de leur emprise et s'enfonçait doucement, profondément, dans le magma chaud et humide de la résignation et d'une soumission impuissante. Une soumission mortifiante, et détestablement agréable.

Elle laissa échapper un gémissement sourd, désespéré. Le souffle de Mistle lui brûlait le cou, ses lèvres de velours, humides, lui chatouillaient le dos, la clavicule, puis descendaient, descendaient, tout doucement...

Ciri gémit de nouveau.

— Chut, Petit Faucon, murmura Mistle en glissant délicatement sa main sous sa tête. Tu ne seras plus seule. Jamais.

\* \* \*

Le lendemain, Ciri se leva à l'aube. Elle se glissa lentement hors des fourrures, précautionneusement, sans réveiller Mistle qui dormait la bouche entrouverte, son avant-bras replié sur ses yeux. Ciri, attentionnée, recouvrit la jeune fille à l'aide des couvertures. Après un moment d'hésitation, elle se pencha, l'embrassa délicatement sur ses cheveux coupés ras, drus comme les poils d'une brosse. Mistle marmonna dans son sommeil. Ciri essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

Elle n'était plus seule.

Les autres Rats dormaient encore, eux aussi. D'aucun ronflait bruyamment ; un autre lâchait un pet tout aussi sonore. Dans son sommeil, Étincelle avait posé son bras en travers de la poitrine de Giselher ; sa tignasse était en pagaille. Les chevaux renâclaient et trépignaient, un piver tapait de petites séries de coups sur le tronc d'un sapin.

Ciri courut jusqu'au ruisseau. Elle se lava longtemps, frissonnant de froid. Ses mouvements étaient brusques, ses mains tremblaient ;

elle s'efforçait en vain de laver son corps de cette nuit qui désormais avait laissé sur elle une marque indélébile. Des larmes coulaient le long de ses joues.

Falka.

L'eau moussait et bruissait sur les cailloux, elle s'écoulait au loin, dans le brouillard.

Tout s'écoulait au loin. Dans le brouillard.

Tout.

\* \* \*

Ils étaient des rebuts. Ils formaient un ramassis étrange créé par la guerre, le malheur et le mépris. Car c'est la guerre, le malheur et le mépris qui les avaient réunis et rejetés sur une même rive, comme une rivière en crue rejette et dépose sur la plage les bouts de bois noirs lissés par les pierres qui ont longtemps dérivé.

Kayleigh s'était réveillé dans un castel saccagé, au milieu de la fumée, des flammes et du sang, couché parmi les cadavres de ses parents adoptifs et de ses frères et sœurs. Se frayant un passage sur le chemin parsemé de dépouilles, il était tombé sur Reef. Reef était un soldat de l'expédition punitive envoyée par l'empereur Emhyr var Emreis pour étouffer la rébellion à Ebbing. Il était l'un de ceux qui s'étaient emparés du castel et l'avaient saccagé après deux jours de siège. Ayant pris le castel, ses compagnons avaient abandonné Reef, bien qu'il vive encore. Mais il n'était pas dans les habitudes des assassins des unités spéciales de Nilfgaard de se préoccuper des blessés.

Au début, Kayleigh avait voulu achever Reef. Mais il ne voulait pas être seul. Et Reef, tout comme Kayleigh, n'avait que seize ans.

Ensemble ils pansèrent leurs blessures. Ensemble ils tuèrent et pillèrent le percepteur des impôts, ensemble ils se payèrent des bières à l'auberge, et, plus tard, traversant les villages sur des chevaux volés, ils éparpillèrent autour d'eux les restes de leur butin tout en riant à gorge déployée.

Ensemble ils prirent la fuite face aux compagnies de Nissirs et aux patrouilles nilfgaardiennes.

Giselher, lui, avait déserté l'armée. Vraisemblablement, il avait fait partie de l'armée d'un seigneur de Geso qui s'était allié aux insurgés d'Ebbing. Mais il n'en était pas certain. Giselher ne savait pas très bien jusqu'où l'avaient entraîné les recruteurs. Il était alors ivre mort. Quand il avait dégrisé et qu'à l'exercice il avait reçu de son sergent sa première déroutée, il avait déguerpi. Au début il erra, solitaire, mais, quand les Nilfgaardiens pulvérisèrent la confédération insurrectionnelle, les bois se mirent à pulluler de fuyards et autres

déserteurs. Ces derniers se réunirent vite en bandes. Giselher se joignit à l'une d'entre elles.

La bande saccageait et brûlait les villages, attaquait les convois et les transports, s'enfuyait en groupes désordonnés devant les escadrons de la cavalerie nilfgaardienne. Au cours d'une de leurs fuites, dans une sombre forêt, la bande était tombée sur les Elfes des Forêts et avait été décimée, impuissante face à ces adversaires invisibles dont les flèches aux plumes grises volaient de tous côtés. L'une d'elles avait traversé l'humérus de Giselher et l'avait cloué à un arbre. Celle qui, au petit matin, avait ôté la flèche et pansé sa blessure se prénomma Aenyeweddien.

Giselher ne sut jamais pourquoi les elfes avaient banni Aenyeweddien, pour quelles fautes ils l'avaient condamnée à mort. Elle s'était donc retrouvée seule sur cette étroite bande de terre qui n'appartenait à personne et qui séparait le Peuple ancien libre des humains. Selon les lois elfiques, si une elfe libre ne trouve pas de compagnon, elle doit mourir.

Mais Aenyeweddien trouva un compagnon. Le nom de la jeune elfe, qui, dans une traduction libre, signifiait « l'Enfant du feu », était trop compliqué et trop poétique pour Giselher. Il la rebaptisa Étincelle.

Mistle, quant à elle, provenait d'une riche famille de nobles du fort de Thur, dans la Maecht du Nord. Son père, un vassal du prince Rudiger, était entré dans l'armée insurgée, mais il avait été battu et avait disparu sans laisser de traces. Quand, à la nouvelle des expéditions punitives imminentes des tristement célèbres Pacificateurs de Gemmery, la population de Thurn avait commencé à fuir la ville, la famille de Mistle avait suivi le mouvement, mais, au milieu de la foule saisie de panique, Mistle s'était perdue. La délicate petite jeune fille endimanchée qui se déplaçait depuis son plus jeune âge en chaise à porteurs était incapable de suivre le rythme des fugitifs. Au bout de trois jours d'errance solitaire, elle était tombée entre les griffes des chasseurs d'hommes qui traînaient dans le sillage des Nilfgardiens. Les jeunes filles de moins de dix-sept ans avaient beaucoup de valeur. À condition d'être vierges. Les chasseurs ne touchèrent pas Mistle, après avoir toutefois vérifié qu'elle était toujours vierge. Après cet examen, Mistle avait passé toute la nuit à sangloter.

Dans la vallée de la rivière Velda, la caravane des chasseurs avait été mise à sac et liquidée par une bande de maraudeurs nilfgardiens. Tous les chasseurs furent tués, ainsi que les esclaves de sexe masculin. On épargna seulement les pucelles. Elles en ignoraient la raison. Mais cette ignorance ne dura pas longtemps.

Mistle fut la seule à survivre. Du fossé dans lequel on l'avait jetée, nue, couverte de bleus, d'immondices, de boue, de sang durci, la sortit

Asse, le fils d'un grand maréchal-ferrant qui traquait les Nilfgaardiens depuis trois jours, ivre du désir de vengeance pour ce que les maraudeurs avaient fait à son père, sa mère et ses sœurs, tandis que lui avait été contraint de regarder, caché au milieu des chanvres.

Ils se rencontrèrent le jour de la Fête de Lammas, le saint des Moissons, dans l'un des villages de Geso. La guerre et la misère à l'époque n'avaient pas encore trop touché le pays sur la Haute Velda : comme le voulait la tradition, les paysans célébraient le début du mois de la Faucille par des chants et des danses.

Ils ne se cherchèrent pas longtemps dans la foule en liesse. Trop de choses les distinguaient. Ils avaient par trop de points communs. Ils étaient liés par un même penchant pour les tenues criardes, colorées, fantaisistes, les colifichets dérobés, les magnifiques chevaux, les épées qu'ils n'ôtaient pas même pour danser. Ils se distinguaient par leur arrogance et leur morgue, leur pétulance railleuse et leur brutalité.

Et, plus que tout encore, par leur mépris.

Ils étaient les enfants du temps du Mépris. Et à ce titre ils méprisaient les autres. Seule la force comptait pour eux. L'habileté dans le maniement des armes, qu'ils eurent tôt fait d'acquérir sur les routes. La détermination. Un cheval rapide et une épée tranchante.

Et des compagnons. Des camarades. Des amis. Parce que celui qui est seul doit mourir : par la faim, par la pointe d'une épée, d'une flèche, par la fourche d'un paysan, par la pendaïson, dans un incendie...

Celui qui est seul disparaîtra : massacré, assommé, roué de coups, souillé comme un jouet que l'on se passe de main en main.

Ils se rencontrèrent tous à la Fête des Moissons : Giselher, l'échalas taciturne aux longs cheveux noirs ; Kayleigh, aux yeux malveillants et à la bouche déformée par un affreux rictus ; Reef, qui continuait à parler avec l'accent nilfgardien ; Mistle, élancée, aux longues jambes, aux cheveux couleur paille coupés ras et aussi drus que les poils d'une brosse ; Étincelle, jeune elfe aux grands yeux, aux lèvres fines et aux petites dents, toute de couleurs vêtue, agile et vaporeuse quand elle dansait, rapide et assassine quand elle combattait ; Asse, large d'épaules, à la barbe claire et frisottante.

Giselher devint leur chef. Et ils se nommèrent les Rats. Quelqu'un les avait appelés ainsi un jour, et ça leur avait plu.

Ils pillaient et assassinaient, et leur cruauté devint légendaire.

Au début, les préfets nilfgaardiens les méprisèrent. Ils étaient persuadés qu'à l'instar d'autres bandes ils seraient vite la victime de l'action combinée des différentes factions de la paysannerie furibonde, qu'ils se détruiraient et s'entre-dévoreraient quand l'importance du butin ferait triompher l'avidité sur la solidarité entre bandits. Les préfets avaient eu raison en ce qui concernait les autres groupes, mais

ils se trompaient sur les Rats. Parce que les Rats, les enfants du Mépris, n'avaient que faire des butins. Ils attaquaient, massacraient et tuaient pour le plaisir ; quant aux chevaux, au bétail, aux réserves de grain, au fourrage, au sel, au goudron, et aux draps qu'ils volaient auprès des transports militaires, ils les redistribuaient dans les villages. Ils payaient par poignées d'or et d'argent les tailleurs et les artisans pour obtenir ce qu'ils aimaient par-dessus tout : les armes, les vêtements et les ornements. Les personnes ainsi récompensées les nourrissaient, leur donnaient à boire, leur accordaient l'hospitalité, les cachaient, et, même fouettés jusqu'au sang par les Nilfgaardiens et les Nissirs, ils ne divulgaient pas les pistes qui menaient aux cachettes des Rats.

Les préfets fixèrent alors une forte récompense en échange de leur capture, et il s'en trouva au début qui succombèrent à la tentation de l'or de Nilfgaard. Mais la nuit les cabanes des indicateurs se transformaient en bûchers, et ceux qui réchappaient de l'incendie mouraient transpercés par les lames miroitantes, tournoyant dans la fumée, de cavaliers fantomatiques. Les Rats attaquaient à la façon des rats. Silencieusement, perfidement, cruellement. Ils adoraient tuer.

Les préfets eurent ensuite recours à certains moyens qui avaient fait leurs preuves contre les autres bandits : ils tentèrent à plusieurs reprises d'introduire des traîtres parmi les Rats. Sans succès. Les Rats n'acceptaient personne. La bande unie et fraternelle créée par le temps du Mépris ne voulait pas d'étrangers en son sein. Elle les méprisait.

Jusqu'au jour où apparut, svelte comme une acrobate, une petite fille aux cheveux gris qui ne parlait pas beaucoup et dont les Rats ne savaient rien.

Sauf qu'elle était comme eux autrefois. Seule et pleine de regrets en pensant à tout ce que lui avait volé le temps du Mépris.

Et, à une époque rongée par le Mépris, celui qui était seul devait mourir.

Giseller, Kayleigh, Reef, Étincelle, Mistle, Asse et Falka.

Le préfet d'Amarillo s'étonna au plus haut point lorsqu'on lui apprit que les Rats vagabondaient désormais par sept.

\* \* \*

— Sept ? s'étonna le préfet d'Amarillo en regardant le soldat avec scepticisme. Ils étaient sept ? pas six ? Tu es sûr ?

— Aussi sûr que je suis un rescapé ! bredouilla confusément le seul soldat ayant survécu au massacre.

Le terme était on ne peut plus approprié : la tête et la moitié du visage du guerrier étaient entourés d'un bandage sale, imprégné de sang. Le préfet – qui n'en était pas à sa première bataille – savait que

le soldat avait reçu un coup d'épée par le haut : la pointe même de la lame l'avait touché, il avait reçu un coup par la gauche, précis, juste, qui exigeait de l'adresse et de la célérité, entre l'oreille droite et la joue, à un endroit qui n'était protégé ni par le casque ni par la barbière.

— Raconte.

— On marchait le long de la Velda en direction de Thurn, commença le soldat. On avait ordre d'escorter l'un des convois de sieur Evertseen, qui s'étirait vers le sud. Ils sont tombés sur nous près d'un pont en ruine, au moment où on traversait la rivière. L'un des chariots s'est embourbé ; à ce moment-là, on a dételé un cheval d'un autre chariot pour tirer celui qui n'avancait plus. Le reste du convoi est parti, et moi j'suis resté avec cinq hommes et le sergent. C'est alors qu'ils ont sauté sur nous. Le sergent, avant qu'ils le tuent, a réussi à crier que c'étaient les Rats, et après ils leur sont tombés sur le paletot. Et ils les ont massacrés jusqu'au dernier. Quand j'ai vu ça...

— Quand tu as vu ça, dit le préfet en grimaçant, tu as donné un coup d'épéon à ton cheval. Mais il était trop tard pour sauver ta peau.

— C'est justement la septième qui s'est précipitée sur moi, dit le soldat en baissant la tête, celle que j'avais pas vue au départ. Une gamine. Presque une gosse. Je me suis dit, les Rats l'ont laissée en arrière parce qu'elle est jeune et inexpérimentée...

L'invité du préfet, qui était jusque-là resté dans l'ombre, s'avança sur son siège.

— C'était une jeune fille ? demanda-t-il. De quoi avait-elle l'air ?

— Comme eux tous. Peinte et fardée comme une elfe, multicolore comme un perroquet, habillée de clinquants, de velours, de brocart, avec un petit chapeau à plumes...

— Cheveux clairs ?

— Sûrement, messire. Quand je l'ai vue, j'ai poussé mon cheval en me disant qu'elle, au moins, j'allais la faucher pour venger mes camarades... Je l'ai prise par la droite pour la frapper par derrière... J'sais pas comment, mais j'l'ai loupée. Comme si j'avais frappé un fantôme ou un revenant... J'sais pas comment cette diablesse a fait ça... Bien qu'j'me sois protégé, elle m'a eu, de derrière une barrière. Dans la tronche, direct... Messire, j'étais à Sodden, j'étais à Valdersberg. Et aujourd'hui, c'est une donzelle peinturlurée qui me laisse un souvenir à vie sur la figure...

— Sois heureux d'être encore en vie, tonna le préfet en regardant son invité. Et sois heureux qu'on t'ait retrouvé fauché sur le passage. Tu vas passer pour un héros, maintenant. Si t'avais décampé sans batailler, si tu m'avais rapporté la perte de ta charge et de tes chevaux sans souvenir sur la figure, comme tu dis, tu aurais gigoté bien vite au bout d'une corde ! Va, maintenant. À l'infirmerie.

Le soldat sortit. Le préfet se tourna vers son invité.

— Comme vous pouvez le voir, messire coroner, on a du pain sur la planche. Vous, là-bas, dans la capitale, vous pensez que, dans les Provinces, on est des fainéants, qu'on s'abreuve de bière, qu'on pelote les filles et qu'on touche des pots-de-vin. Personne ne pense à nous envoyer des hommes ou de l'argent supplémentaire, seulement des ordres : fais ceci, trouve cela, mets tout le monde sur le pied de guerre, cours de l'aurore au crépuscule... Et pendant ce temps, j'ai la tête qui explose tant j'ai de problèmes à résoudre. Des bandes comme celle des Rats, il y en a cinq ou six qui vadrouillent par ici. C'est vrai, les Rats, ce sont les pires, mais y a pas un jour...

— Assez, assez, dit Stefan Skellen en faisant la lippe. Je sais à quoi servent toutes vos jérémiades, monsieur le préfet. Mais c'est inutile. Vous n'échapperez pas à ces ordres, ne comptez pas là-dessus. Rats ou pas, bandes ou pas, vous devez poursuivre les recherches. Par tous les moyens possibles, jusqu'à nouvel ordre. L'empereur l'exige.

— Ça fait trois semaines qu'on cherche, se vexa le préfet. Sans trop savoir d'ailleurs qui on cherche ou quoi : des fantômes, des esprits, ou une aiguille dans une botte de foin. Et pour quel résultat ? Des hommes ont disparu sans laisser de traces, sans aucun doute tués par des brigands ou des rebelles. Je vous le prédis une fois encore, sieur coroner, si on n'a toujours pas retrouvé la fille que vous cherchez, c'est qu'il y a peu de chance qu'on la trouve un jour. Si tant est qu'elle se soit jamais trouvée dans les parages, ce que je croirais bien volontiers. À moins que...

Le préfet s'interrompit, réfléchit en regardant le coroner par en dessous.

— Cette donzelle... La septième qui vadrouille avec les Rats...

Chat-Huant, autrement dit Stefan Skellen, coroner de l'empereur Emhyr, fit un geste désinvolte de la main, en veillant bien à ce que ce geste, de même que l'expression de son visage soient convaincants.

— Non, non, monsieur le préfet. N'escomptez pas de dénouements trop faciles. La jeune fille qui nous intéresse n'est sûrement pas la demi-elfe costumée ni l'autre brigande en brocart. Ce n'est pas elle, assurément. Poursuivez les recherches. C'est un ordre.

Le préfet se renfroga et regarda par la fenêtre.

— Quant à cette bande, ajouta le coroner de l'empereur Emhyr d'une voix apparemment impassible, ces Rats, ou je ne sais comment vous les appelez... débarrassez-vous-en, monsieur le préfet. L'ordre doit régner dans les Provinces. Mettez-vous au travail. Attrapez-les, pendez-les, sans mascarade ni cérémonie. Tous, sans exception.

— Facile à dire, marmonna le préfet. Mais je ferai ce qui est en mon pouvoir pour y parvenir, vous pouvez le certifier à l'empereur. Je pense néanmoins que, pour en avoir le cœur net, ça vaudrait le coup



de prendre cette septième fille de la bande des Rats vivante...

— Non, l'interrompit Chat-Huant en prenant garde que sa voix ne le trahisse pas. Aucune exception, pendez-les tous. Tous les sept. Nous ne voulons plus en entendre parler. Nous ne voulons plus entendre prononcer un seul mot à leur sujet.

# ***Le Baptême du feu***

Sorceleur – 5

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

« C'est alors que la prophétesse dit au sorceleur : "Écoute mon conseil que voici : chausse des chaussures d'acier, munis-toi d'un bâton d'acier. Puis marche jusqu'au bout du monde, sers-toi de ton bâton d'acier pour sonder la terre devant toi ; liquéfie-la de tes larmes. Va par l'eau et par le feu, ne t'arrête pas en chemin, ne regarde pas derrière toi. Et lorsque tes chaussures seront élimées, que ton bâton sera émoussé, lorsque le vent et la chaleur auront à ce point asséché tes yeux qu'aucune larme ne pourra plus s'en écouler, il se peut qu'alors tu trouves au bout du monde ce que tu cherches et que tu chéris..." »

Et le sorceleur s'en alla, par l'eau et par le feu, sans regarder derrière lui. Cependant, il ne chaussa pas de chaussures d'acier, ne se munit pas d'un bâton d'acier. Il se contenta de prendre avec lui son épée de sorceleur. Il n'écouta pas les paroles de la prophétesse. Et il fit bien, car c'était une piètre prophétesse. »

Flourens Delannoy,  
*Contes et légendes*

# CHAPITRE PREMIER

Les oiseaux piaillaient dans les buissons.

Les flancs du ravin étaient envahis de ronces et d'épines-vinettes qui formaient une masse épaisse et compacte, repaire idéal pour la nidification et la pâture. Rien d'étonnant à ce que l'endroit pullule de volatiles. Les verdiers d'Europe lançaient leurs trilles acharnés, les passereaux et les fauvettes gazouillaient, les pinsons faisaient retentir leur chant à tout instant. *Les pinsons annoncent la pluie*, se dit Milva en levant instinctivement les yeux vers le ciel. *Je ne vois pas de nuages. Mais le chant des pinsons annonce toujours la pluie. Un peu de pluie, enfin, ça ne ferait pas de mal !*

Le poste de guet que s'était choisi Milva, face à la vallée, était une carte maîtresse pour une chasse fructueuse, particulièrement ici, à Brokilone. Les dryades, qui possédaient une bonne partie de la forêt, n'y chassaient que très rarement, et l'homme se risquait plus rarement encore dans les environs. Ici, l'amateur en quête de gibier ou de peaux se muait lui-même en proie de chasse. Les dryades de Brokilone n'avaient aucune pitié pour les intrus. Milva l'avait appris un jour à ses dépens.

Toujours est-il que les animaux sauvages ne manquaient pas dans la forêt. Pourtant, Milva se tenait en embuscade depuis plus de deux heures déjà, et aucune cible ne s'était encore présentée devant ses yeux. Chasser en marchant était impossible : la sécheresse qui sévissait depuis des mois avait créé un tapis de menues brindilles et de feuilles qui crissaient à chaque pas. Dans de telles conditions, la seule chance de tomber sur une prise était de se tenir caché et de rester immobile.

Un papillon amiral se posa sur la poignée de l'arc de Milva. Prenant garde de ne pas l'effaroucher, la jeune fille l'observa plier et déplier ses ailes tout en admirant sa dernière acquisition, un nouvel arc dont elle ne se lassait pas. Milva était une archère accomplie, elle aimait les belles armes. Et celle qu'elle tenait entre les mains était véritablement ce qu'on faisait de mieux en la matière.

Milva avait possédé de nombreux arcs au cours de sa vie. Elle avait appris à tirer avec de simples arcs en frêne ou en if, mais elle y avait rapidement renoncé, leur préférant les armes en stratifié réflexif utilisées par les dryades et les elfes. Celles-ci étaient plus courtes, plus légères et plus maniables, et également bien plus rapides – de par leur composition en couches et en tendons d'animal – que les arcs en bois d'if. Une flèche tirée avec ce type d'arc atteignait sa cible beaucoup plus rapidement et en suivant une trajectoire rectiligne, ce qui éliminait pour ainsi dire toute possibilité de déviation par le vent. Cette arme, quatre fois plus courbée qu'une arme ordinaire, avait été surnommée le « zefhar » par les elfes, du nom du signe elfique formé par le ventre et le manche de l'arc. Milva utilisait les zefhars depuis

bon nombre d'années et elle ne se figurait pas qu'il puisse exister un arc plus performant. Un jour, pourtant, elle dut changer d'avis. C'était bien évidemment au bazar de Hrak, à Cidaris, célèbre pour son choix de marchandises rares et excentriques rapportées par les navigateurs des coins les plus reculés de la terre, à bord de leurs frégates et de leurs galions. Dès qu'elle le pouvait, Milva fréquentait les bazars et étudiait les arcs qui venaient d'outre-mer. C'était là qu'elle avait fait l'acquisition d'une arme qui lui servirait, pensait-elle, durant de nombreuses années ; renforcé par de la corne d'antilope polie, le zefhar qui venait de Zerricane représentait pour elle la perfection. Du moins l'avait-elle cru, l'espace d'un an... Car, une année plus tard, sur ce même étal et chez ce même marchand, elle avait découvert une pure merveille.

L'arc provenait des pays d'Extrême-Nord. Ses branches étaient en acajou, il mesurait soixante-deux pouces, possédait un dos parfaitement équilibré et un ventre plat, stratifié de plusieurs couches de bois noble, de tendons et d'os de baleine.

Cet arc se distinguait des autres éléments composites exposés sur l'étal non seulement par sa fabrication, mais également par son prix, et c'est ce dernier précisément qui avait attiré l'attention de Milva. Quand finalement elle se fut saisie de l'arme pour la tester, elle paya, sans hésitation aucune et sans négocier, le prix qu'en demandait le marchand : quatre cents couronnes de Novigrad. Bien évidemment, elle ne disposait pas de cette somme faramineuse. Elle marchanda et sacrifia son zefhar zerrikan, quelques zibelines – fruit de son activité de braconnage –, ainsi qu'un petit médaillon – un camée de corail dans un anneau de perles de rivière, magnifique ouvrage réalisé par un elfe.

Mais elle n'eut pas à le regretter. Jamais. L'arc était incroyablement léger et d'une précision parfaite. Il n'était pas très long, mais ses branches composites présentaient un admirable arrondi. Il était équipé d'une corde spéciale en soie et chanvre pour les tirs de précision. Avec une allonge de vingt-quatre pouces, il possédait une puissance de cinquante-cinq livres. On pouvait certes trouver des arcs d'une plus grande puissance, allant jusqu'à quatre-vingts livres, mais de l'avis de Milva c'était exagéré. Une flèche tirée de son manche en os de baleine parcourait une distance de deux cents pieds en l'espace d'un battement de cœur, et, à cent pas, elle était à même d'immobiliser un cerf efficacement. À cette distance en revanche, un homme sans armure pouvait se retrouver transpercé de part en part. Milva avait rarement chassé des bêtes plus grosses qu'un cerf ou des hommes en armure lourde.

Le papillon s'envola. Les pinsons piaillaient derechef dans les buissons. Et toujours rien à se mettre sous la flèche. Milva s'appuya

contre le tronc d'un sapin et se plongeait dans ses souvenirs. Comme ça, pour tuer le temps.

\* \* \*

La première rencontre de Milva avec le sorceleur remontait à juillet, deux semaines après les événements de Thanedd et le déclenchement de la guerre à Dol Angra. Après une absence d'une dizaine de jours, l'archère rentrait à Brokilone, accompagnant les rescapés d'un commando de Scoia'tael qui avait été décimé en Témérie lors d'une tentative d'intrusion sur le territoire d'Aedirn en guerre. Les Écureuils voulaient participer au soulèvement que les elfes avaient provoqué à Dol Blathann. La chance n'était pas avec eux ; sans Milva, c'en aurait été fini de leur commando. Mais ils croisèrent le chemin de la jeune fille et trouvèrent asile à Brokilone.

À peine arrivée, Milva fut informée qu'elle était attendue d'urgence à Col Serrai par Aglais, ce qui ne manqua pas de l'étonner. Aglais était la supérieure des guérisseuses de Brokilone ; la vallée de Col Serrai, lieu des thérapies, était profonde, riche en sources chaudes et en cavernes.

Milva obéit cependant, convaincue qu'il s'agissait d'un elfe en cure qui souhaitait, par son intermédiaire, prendre contact avec son commando. Mais lorsqu'elle vit le sorceleur blessé et comprit ce qu'on attendait d'elle, elle fut prise d'une rage folle. Elle se précipita hors de la grotte, les cheveux au vent, et déchargea toute sa fureur sur Aglais.

— Il m'a vue ! Il a vu mon visage ! Te rends-tu compte de la menace que cela représente pour moi ?

— Non, je ne me rends pas compte, rétorqua froidement la guérisseuse. C'est Gwynbleidd, le sorceleur, l'ami de Brokilone. Il est ici depuis quinze jours, depuis la nouvelle lune. Et il se passera encore un certain temps avant qu'il puisse se lever et marcher normalement. Il souhaite avoir des nouvelles du monde, de ses proches. Toi seule peux les lui fournir.

— Des nouvelles du monde ? Tu dois avoir perdu la raison, mamoune ! Sais-tu ce qui se trame dans le monde en ce moment, au-delà des frontières de ton bois tranquille ? À Aedirn, c'est la guerre ! À Brugge, en Témérie et en Rédanie règnent le chaos, l'enfer, les grandes traques ! Ceux qui ont initié la rébellion sur Thanedd sont poursuivis de toutes parts ! Les espions sont partout en nombre, ainsi que les an'givaré ; il suffit parfois d'un seul mot prononcé au mauvais moment pour que déjà le bourreau t'éclaire de son fer rouge dans un cachot ! Et je devrais, moi, aller espionner, enquêter, collecter des informations ? Prendre des risques ? Tout ça pour qui ? Pour une espèce de sorceleur à moitié mort ? Qui est pour moi un illustre

inconnu ! Tu as complètement perdu la tête, Aglaïs !

— Si tu as l'intention de hurler, l'interrompt calmement la dryade, allons plus loin dans la forêt. Il a besoin de calme.

Malgré elle, Milva jeta un coup d'œil à l'entrée de la grotte où elle venait à l'instant de voir le blessé. *Beau brin d'homme*, pensa-t-elle instinctivement, *un peu maigre, mais tout en muscles... La tête blanche, mais le ventre plat, comme un petit jeunot... On voit qu'il se nourrit de travail et pas de lard ni de bière.*

— Il était sur Thanedd. (C'était une affirmation, pas une question.) C'est un rebelle.

— Je ne sais pas, dit Aglaïs en haussant les épaules. Il est blessé. Il a besoin d'aide. Le reste ne me concerne pas.

Milva tressaillit de colère. La guérisseuse était connue pour parler peu. Mais Milva avait entendu les dryades de la frontière orientale de Brokilone, elle savait déjà tout des événements qui s'étaient déroulés deux semaines auparavant. Elle savait qu'une sorcière aux cheveux châtons était apparue à Brokilone dans un éclair magique et qu'elle y avait amené un infirme au bras et à la jambe cassés. Cet infirme s'était révélé être un sorceleur, connu des dryades sous le nom de Gwynbleidd, le Loup Blanc.

« Au début, racontaient les dryades, on ne savait pas quoi faire. Le sorceleur, en sang, criait puis s'évanouissait ; Aglaïs lui a mis des pansements provisoires, la magicienne ne cessait de pester. Et elle pleurait aussi. » Ces derniers propos avaient laissé Milva sceptique : avait-on jamais vu une magicienne pleurer ? Plus tard, émanant d'Eithné Œil d'argent, la Dame de Brokilone, un ordre avait fusé en provenance de Duen Canell. « Renvoyez la magicienne. Soignez le sorceleur. » Tel avait été l'ordre de la souveraine de la forêt des dryades.

Et le sorceleur avait été soigné. Milva l'avait vu. Il était couché dans la grotte, dans un bassin rempli d'eau provenant des sources magiques de Brokilone ; ses membres, immobilisés dans des attelles, sur des élévateurs, étaient revêtus d'une épaisse couverture de conynhael, ces plantes grimpantes médicinales utilisées par les dryades, et d'un tapis de consoudes pourpres. Ses cheveux étaient blancs comme le lait. Il était lucide, alors qu'en règle générale les personnes soignées au conynhael gisent inconscientes, la magie seule s'exprimant dans leur délire...

— Alors ? (La voix monocorde de la guérisseuse arracha Milva à ses rêveries.) Qu'en sera-t-il ? Que dois-je lui dire ?

— Qu'il aille au diable ! grogna Milva en tirant sur sa ceinture alourdie par sa besace et son couteau de chasse. Et toi aussi, Aglaïs, va au diable.

— Il en sera fait selon ta volonté. Je ne te forcerai pas.

— Tu as raison. Tu ne me forceras pas.

Elle partit dans la forêt, parmi les frêles sapins, sans regarder autour d'elle. Elle était furieuse.

Milva était au courant des événements qui avaient secoué l'île de Thanedd au cours de la première lune de juillet. Les Scoia'tael en parlaient sans arrêt. Une rébellion avait été fomentée sur l'île pendant l'assemblée des magiciens, du sang avait été versé, des têtes avaient été tranchées. Et les armées de Nilfgaard, comme en réponse à ce signal, avaient attaqué Aedirn et la Lyrie ; ce fut le début de la guerre. En Témérie, en Rédanie et à Kaedwen, tout le monde s'en est pris aux Scoia'tael. D'une part parce qu'un de leurs commandos serait apparemment venu prêter main-forte aux magiciens insurgés sur Thanedd ; d'autre part parce que Vizimir, le roi de Rédanie, assassiné à l'aide d'un stylet, aurait été tué de la main d'un elfe, ou d'un demi-elfe. Furieux, les humains s'en étaient donc violemment pris aux Écureuils. Partout ça bouillonnait, comme dans un chaudron, le sang des elfes coulait dans les rivières...

*Ah ! se dit Milva, c'est peut-être vrai ce que rabâchent les prêtres, que la fin du monde et le jour du Jugement dernier sont proches. Le monde est en feu, les hommes sont devenus semblables à des loups, ils s'en prennent non seulement aux elfes, mais également aux autres humains, ils menaceraient leur propre frère de leur couteau... Et voilà maintenant un sorceleur qui se mêle de politique et prend part à la rébellion. Un sorceleur ! Dont la vocation est pourtant d'aller de par le monde tuer les monstres nuisibles ! Depuis que le monde est monde, jamais aucun sorceleur ne s'était laissé entraîner en politique, ni dans une guerre. D'ailleurs, il suffit de penser à la légende de ce roi stupide qui voulait transporter de l'eau dans une passoire, prendre un lièvre comme courrier, et un sorceleur comme voivode. Et nous l'avons maintenant, ce sorceleur qui, mis en pièces, en révolte contre les rois, doit se cacher à Brokilone pour échapper à son châtimant. Franchement, c'est la fin du monde !*

— Bonjour, Maria !

Elle tressaillit. La petite dryade appuyée contre un sapin avait les yeux et les cheveux couleur d'argent. Avec les arbres colorés de la forêt en toile de fond, le soleil couchant dessinait une auréole autour de sa tête. Mettant un genou à terre, Milva s'inclina bien bas :

— Je te salue, dame Eithné.

La souveraine de Brokilone fixa du regard le petit couteau en or en forme de faucille fixé à sa ceinture.

— Lève-toi, l'enjoignit-elle. Marchons un peu. Je veux te dire quelques mots.

Elles marchèrent longuement à travers la forêt remplie d'ombres, côte à côte, la petite dryade aux cheveux d'argent et la grande jeune fille aux cheveux roux. Aucune ne voulait rompre le silence.



— Il y a longtemps que tu n'es pas venue jusqu'à Duen Canell, Maria.

— Manque de temps, dame Eithné. La route est longue jusqu'à Duen Canell depuis le Ruban, et moi... Enfin tu sais, quoi.

— Je sais. Tu es fatiguée ?

— Les elfes ont besoin d'aide. Donc je les aide, conformément à tes ordres.

— À ma demande.

— Absolument. À ta demande.

— J'en ai une autre à te faire.

— C'est bien ce que je pensais. Le sorceleur ?

— Aide-le.

Milva s'arrêta et se retourna ; d'un geste vif, elle cassa une branche de chèvrefeuille qui gênait le passage et la fit tourner entre ses doigts avant de la jeter à terre.

— Cela fait six mois que je ramène à Brokilone, au péril de ma vie, les elfes des commandos foudroyés..., commença-t-elle d'une voix sourde en fixant les yeux argentés de la dryade. Quand ils auront pris du repos et soigné leurs blessures, je les ramènerai chez eux... Est-ce trop peu ? Cela ne suffit donc pas ? À chaque nouvelle lune je me mets en route tandis qu'il fait nuit noire... J'ai maintenant peur du soleil, comme les chauves-souris ou un vulgaire chat-huant.

— Personne ne connaît mieux que toi les sentiers forestiers.

— Dans la forêt, je n'apprendrai rien du tout. Paraît que le sorceleur veut que je collecte des informations, que j'aie voir des gens. C'est un rebelle, à son seul nom les an'givre ont les oreilles qui se dressent. Impossible aussi pour moi de me montrer en ville. Et si quelqu'un me reconnaissait ? Le souvenir des derniers événements est toujours vivace, le sang n'a pas encore fini de sécher... Car beaucoup de sang a été versé, dame Eithné.

— En effet. (Les yeux d'argent de la vieille dryade étaient méconnaissables, froids, insondables.) C'est vrai, il y eut beaucoup de sang versé.

— Si on me reconnaît, on me fera empaler.

— Tu es avisée, prudente et vigilante.

— Pour récolter les informations souhaitées par le sorceleur, il faut oublier la vigilance. Et poser des questions. Or, de nos jours, il n'est pas prudent de faire preuve de curiosité. S'ils m'attrapent...

— Tu as des contacts.

— Ils vont me mettre au supplice, me torturer. Ou bien ils m'enverront pourrir à Drakenborg...

— Mais tu as une dette envers moi.

Milva détourna la tête, elle se mordit les lèvres.

— Oui-da, dit-elle amèrement. Impossible de l'oublier.

Elle ferma les paupières à demi, son visage soudain se déforma, ses lèvres se mirent à trembler. Le souvenir blafard de cette nuit fantomatique au clair de lune refit surface. Soudain, Milva ressentit de nouveau la douleur : sa cheville est prise au piège d'un nœud coulant, ses articulations, déchirées par les secousses. Le bruissement des feuilles de l'arbre qui se redresse violemment résonne à ses oreilles... Un gémissement, un cri, sauvage et éperdu, mêlé à l'horrible sentiment de peur qui l'envahit lorsqu'elle comprend qu'il lui sera impossible de se libérer... Un cri, de nouveau, et la peur, la corde qui grince, les ombres qui ondulent. La tête en bas, la terre bringuebale de manière inhabituelle ; le ciel vu sous un angle étrange, les arbres aux cimes retournées, la douleur, le sang qui bat dans les tempes... Et, à l'aube, les dryades, en cercle autour d'elle... Au loin, un rire cristallin... Marionnette suspendue à un fil ! Balance-toi, petit pantin, balance-toi, avec ta petite tête au ras du sol... Et son propre cri, comme un râle, méconnaissable. Et puis le noir complet...

— Parfaitement, j'ai une dette, répéta-t-elle entre ses dents serrées. Oui, je suis une pendue que des mains généreuses ont sauvée en coupant la corde meurtrière. Je constate que tant que je vivrai, j'aurai à rembourser cette dette.

— Chacun de nous a une dette, dit Eithné. Ainsi va la vie, Maria Barrington. Les dettes et les créances, les obligations, la reconnaissance, le remboursement... Faire quelque chose pour quelqu'un. Ou peut-être pour soi-même ? Parce qu'en réalité, c'est toujours soi que l'on rembourse, et personne d'autre. Toute dette contractée, nous la payons à nous-mêmes. En chacun de nous se trouvent à la fois un créancier et un débiteur. Le problème est de s'y retrouver dans ses calculs. Lorsque nous venons au monde, nous ne possédons qu'une infime parcelle de notre vie, ensuite nous ne cessons de contracter des dettes et de les rembourser. À soi-même. Pour soi-même.

— Cet homme... ce sorcelleur... il t'est proche, dame Eithné ?

— Oui. Bien que lui-même l'ignore. Retourne à Col Serrai, Maria Barrington. Va le voir. Et fais ce qu'il te demande.

\* \* \*

Sur le monticule, des brindilles crépitèrent, des branchages craquèrent. Les pies lancèrent leurs cris furieux et sonores, les pinsons s'envolèrent à tire-d'aile, faisant battre leurs plumes blanches. Milva retint son souffle. Enfin !

« Tchak-tchak », fit la pie. « Tchak-tchak-tchak. » De nouveau, les branchages frémirent.

Milva rectifia sur son avant-bras gauche son vieil étui de cuir, tellement usé qu'il en était devenu lisse, elle plongea sa main dans son

fourbi, sortit une flèche du carquois placé sur sa cuisse. Instinctivement, par habitude, elle vérifia l'état des tranchants de ses pointes et de ses empennes. Elle achetait ses empennages sur les foires – sur dix qu'on lui proposait, elle en choisissait un seul en moyenne –, mais ses flèches, elle les empennait elle-même. La plupart des flèches qu'on trouvait prêtes à l'usage sur le marché avaient des pennes trop courtes, fixées simplement le long de l'empennage, alors que Milva utilisait exclusivement des flèches à l'empenne en spirale, dont les plumes mesuraient au minimum cinq pouces.

Elle plaça une flèche sur sa corde, puis se mit à fixer une épinevinette verdoyante, gonflée de grappes de baies rouges, qu'elle distinguait parmi les arbres.

Les pinsons ne s'étaient pas envolés bien loin, ils reprirent leur carillonnement.

*Viens, petit chevreuil*, se dit Milva en soulevant et en bandant son arc. *Approche, je suis prête*.

Mais les cervidés s'éloignèrent par le ravin, en direction des marécages et des sources qui alimentaient les ruisseaux se jetant dans le Ruban. De la vallée surgit un jeune chevreuil. Une belle bête. À vue d'œil, il devait faire plus de quarante livres. Il releva la tête, dressa les oreilles, puis se tourna vers les buissons et happa quelques feuilles.

Il se présentait avantageusement, de dos. N'eût été le tronc qui masquait sa cible, Milva aurait tiré sans hésiter. Même en atteignant le ventre, la pointe aurait transpercé l'animal et touché le cœur, le foie ou les poumons. En atteignant la cuisse, elle aurait détruit les artères et fait tomber la bête tout aussi rapidement. Milva patienta. Le chevreuil releva de nouveau la tête, fit un pas qui l'éloigna du tronc et soudain se retourna en avançant légèrement. Milva maintenait la corde de son arc tendue au maximum ; elle pesta en silence. Un tir par-devant n'était pas sûr : plutôt que de se planter dans les poumons, la pointe pouvait atteindre le ventre. Elle attendit, retenant son souffle, sentant sur le coin de ses lèvres le goût salé de la corde. C'était là encore une grande et inestimable qualité de son arc : avec une arme plus lourde ou moins perfectionnée, elle aurait été incapable de tenir aussi longtemps sans que ses bras fatiguent ou que la précision de son tir en pâtisse. Par chance, le chevreuil baissa la tête ; il grignota quelques brins d'herbe qui pointaient dans la mousse et se détourna. Milva respira avec calme, visa la cage thoracique de l'animal et lâcha délicatement la corde.

Elle n'entendit pas le claquement de la côte cassée par la pointe. En revanche, elle vit le chevreuil faire un bond, lancer une ruade et disparaître dans un concert de craquements de brindilles sèches et de bruissements de feuilles piétinées.

Milva resta immobile, le temps de permettre aux battements de

son cœur de se calmer ; elle semblait pétrifiée, telle une statue de marbre représentant une déesse des bois. Quand enfin tous les échos se furent tus, elle ôta sa main droite de sa joue et abaissa son arc. Mémorisant le tracé de la fuite de l'animal dans un coin de sa mémoire, elle s'assit tranquillement, appuya ses épaules contre un tronc d'arbre. Elle était une chasseresse expérimentée, elle braconnaît dans les forêts seigneuriales depuis l'enfance : elle avait onze ans lorsqu'elle avait tué son premier chevreuil ; et son premier cerf – un quatorze-cors –, par un incroyable et heureux augure de chasseur, elle l'avait abattu le jour de ses quatorze ans. Son expérience lui avait enseigné qu'il était inutile de se lancer immédiatement à la poursuite d'un animal blessé. Si elle avait atteint sa cible correctement, le chevreuil devrait tomber à deux cents pas tout au plus au sortir de la vallée. Dans le cas contraire – mais en principe, elle excluait une telle possibilité –, la précipitation ne pouvait que compliquer les choses. Après une fuite panique, si elle ne ressent plus d'inquiétude, une bête mal blessée ralentira l'allure et se mettra au pas. En revanche, une bête traquée et débusquée s'enfuira tête baissée et ne ralentira pas avant un bon moment.

L'archère avait donc au moins une demi-heure devant elle. Elle coinça entre ses dents un brin d'herbe qu'elle venait d'arracher du sol et se plongea de nouveau dans ses souvenirs...

\* \* \*

Lorsqu'elle était revenue à Brokilone vingt jours plus tard, le sorcelleur marchait déjà. Il boitait légèrement et traînait imperceptiblement la jambe, mais il marchait. Milva n'en fut pas étonnée, elle connaissait les propriétés curatives miraculeuses de l'eau de la forêt et de l'herbe appelée conynhael. Elle connaissait aussi le savoir-faire d'Aglais. Plus d'une fois elle avait été témoin de la guérison éclair de dryades blessées. Et, visiblement, les rumeurs sur la robustesse et la résistance extraordinaire des sorcelleurs n'étaient pas inventées de toutes pièces.

À son retour, bien que les dryades lui aient fait comprendre que Gwynbleidd attendait sa venue avec impatience, elle ne se rendit pas immédiatement à Col Serrai. Elle reportait cette rencontre à dessein, comptant manifester ainsi son mécontentement. Elle guida jusqu'au camp les elfes du commando d'Écureuils qu'elle avait accompagnés. Elle fut prolixe en racontant les événements dont elle avait été témoin en chemin, mit en garde les dryades contre le blocus de la frontière organisé par les humains sur le Ruban. Ce n'est qu'après avoir été rappelée à l'ordre pour la troisième fois que Milva prit son bain, se changea et alla voir le sorcelleur.

Il l'attendait au bord de la clairière, à l'endroit où poussaient des cèdres. Il se promenait ; il s'asseyait de temps en temps et se redressait en souplesse. De toute évidence, Aglaïs lui avait conseillé quelques exercices.

— Quelles nouvelles ? l'interrogea-t-il après l'avoir tout juste saluée.

La froideur de sa voix ne la trompa pas.

— La guerre tire à sa fin, probablement, répondit-elle en haussant les épaules. On raconte que Nilfgaard a sérieusement mis en déroute la Lyrie et Aedirn. Verden s'est rendue, et le roi de Témérie s'est allié à l'empereur de Nilfgaard. Quant aux elfes de la vallée aux Fleurs, ils ont fondé leur propre royaume. Toutefois, les Scoia'tael de Témérie et de Rédanie n'y ont pas émigré. Ils continuent à se battre...

— Ce n'est pas ce qui m'importe.

— Ah non ? dit-elle en feignant l'étonnement. C'est vrai, oui... Je suis passée par Dorian, comme tu me l'avais demandé, bien que ça ait pas mal rallongé mon parcours. Et les routes, en ce moment, ne sont pas sûres...

Elle s'interrompit, resta silencieuse un moment. Cette fois, il ne la pressa pas.

— Ce Codringher, que tu m'avais priée d'aller voir, lâcha-t-elle enfin, c'était ton ami ?

Le visage du sorceleur ne trembla pas, mais Milva vit qu'il avait compris.

— Non, ce n'était pas mon ami.

— Tant mieux, poursuivit-elle tranquillement, car il ne fait plus partie de ce monde. Il a brûlé en même temps que son enseigne, dont il ne reste que la cheminée et un pan de mur. Toute la ville de Dorian gronde de rumeurs. Certains racontent que ledit Codringher pratiquait la magie noire, préparait du venin et avait conclu un pacte avec le diable et qu'il a donc été englouti par les feux de l'enfer. D'autres rapportent qu'il avait fourré son nez là où il ne fallait pas, comme à son habitude, ce qui n'était pas du goût de tout le monde... D'où son exécution et l'incendie de sa demeure, pour en effacer toute trace. Qu'en penses-tu, toi ?

Elle n'obtint aucune réponse, ne lut aucune émotion sur le visage devenu gris du sorceleur. Elle poursuivit donc, sans se départir de son ton arrogant et furieux.

— C'est curieux que cet incendie et la disparition dudit Codringher aient eu lieu au cours de la première lune de juillet, exactement à la même époque que les émeutes sur l'île de Thanedd. Comme si quelqu'un avait deviné que Codringher savait précisément quelque chose au sujet des troubles et qu'il serait questionné sur les détails. Comme si on avait voulu lui clouer le bec pour l'éternité,

avant qu'il fasse des révélations. Qu'est-ce que tu en penses ? Ah, je vois ! Tu ne veux rien dire. Puisque tu es si peu causant, alors c'est moi qui vais parler, et je t'informe que tes petites magouilles, toutes tes questions et tes activités d'espionnage sont dangereuses. On a peut-être envie de fermer le clapet et de couper les oreilles à d'autres que Codrigher. Voilà, moi, c'que j'en pense.

— Pardonne-moi, soupira-t-il au bout d'un instant. Tu as raison. Je t'ai mise en danger... C'était une mission beaucoup trop dangereuse pour...

— Pour une femme, c'est ça ? lança-t-elle en secouant la tête. (D'un geste brusque elle rejeta en arrière ses cheveux encore humides.) C'est bien ce que tu voulais dire ? Ma parole, je suis tombée sur un gentilhomme ! Mets-toi bien dans le crâne que même si je dois pisser accroupie, ma capote est faite en poils de loup, pas en poils de lapin ! Ne me fais pas passer pour une poltronne, tu ne me connais pas !

— Je te connais, répondit-il calmement, à voix basse, ignorant son courroux. Tu es Milva. Tu aides les Écureuils à échapper aux battues et tu les accompagnes jusqu'à Brokilone. Je connais ton courage. Mais je t'ai exposée de manière insouciant et égoïste...

— Espèce d'idiot ! l'interrompit-elle brutalement. Ce n'est pas pour moi que tu dois t'inquiéter, mais pour toi. Et pour la petite !

Elle sourit d'un air railleur. Parce que cette fois le visage du sorceleur avait changé. Elle se taisait volontairement, attendant les questions suivantes.

— Que sais-tu ? demanda-t-il enfin. Qui t'a renseignée ?

— Toi, tu avais ton Codrigher, rétorqua-t-elle en relevant fièrement la tête, moi, j'ai mes relations. De celles qui ont les yeux vifs et des oreilles.

— Parle. Je t'en prie, Milva.

— À la suite des émeutes de Thanedd, commença-t-elle après un court silence, ça s'est mis à chauffer partout. La chasse aux traîtres a commencé. Particulièrement contre ces magiciens qui se sont joints à Nilfgaard, et puis contre les autres mercenaires. Certains furent pris, d'autres disparurent telle une pierre au fond de l'eau. Il ne faut pas être bien malin pour deviner où ils sont partis, dans quel nid ils sont allés chercher refuge. Mais on n'a pas traqué que les sorciers et les traîtres. Dans leur rébellion sur Thanedd, les magiciens dissidents ont été aidés par un commando d'Écureuils dont le chef était le célèbre Faoiltiarna. Il est recherché. Chaque elfe attrapé doit être soumis à la torture et questionné sur le commando de Faoiltiarna, tels sont les ordres.

— Qui est ce Faoiltiarna ?

— Un elfe, un Scoia'tael. Il a donné du fil à retordre aux humains

comme personne. Sa tête vaut cher. Mais il n'est pas le seul à être recherché. Il y a aussi un certain chevalier nilfgaardien qui, lui aussi, était sur Thanedd. Et puis...

— Parle.

— Les an'givre posent des questions sur un sorceleur du nom de Geralt de Riv. Et sur une jeune fille prénommée Cirilla. Ils ont ordre de prendre ces deux-là vivants. Sous peine d'être exécutés. Il leur est interdit de toucher à un seul de leurs cheveux, d'arracher un seul bouton de leurs vêtements. Tu dois vraiment être cher à leur cœur pour qu'ils se préoccupent tant de ta santé...

Milva s'interrompt en voyant le visage du sorceleur perdre brusquement son impitoyable sérénité. Elle comprit qu'en dépit de ses tentatives précédentes, elle n'était pas parvenue à lui faire peur. Du moins pour lui-même. Elle en éprouva une honte dont elle fut la première surprise.

— Ils se donnent du mal pour rien avec ces poursuites, reprit-elle doucement, tout en gardant un sourire un peu narquois sur les lèvres. Tu es en sécurité à Brokilone. Et ils ne prendront pas la jeune fille vivante non plus. Quand on a fouillé les décombres sur Thanedd, les ruines de cette tour magique, celle qui s'est effondrée... Eh là ! qu'est-ce qui t'arrive ?

Le sorceleur tituba, s'appuya contre un cèdre, puis s'assit lourdement sur une souche d'arbre. Milva fit un bond, affolée par la soudaine pâleur de son visage.

— Aglaïs ! Sirssa ! Fauve ! À moi, vite ! Quelle plaie ! Il a dû se résigner à mourir ! Eh !

— Inutile de les appeler... Je vais bien. Parle. Je veux savoir...

Brusquement, Milva comprit.

— Ils n'ont rien trouvé dans les gravats ! jeta-t-elle dans un cri en se sentant blêmir à son tour. Rien du tout ! Ils ont pourtant retourné chaque pierre, lancé des sorts, mais ils n'ont rien trouvé...

Elle essuya la sueur qui perlait sur ses sourcils, et d'un geste elle retint les dryades qui accouraient. Elle saisit le sorceleur, toujours assis, par les épaules et se pencha vers lui de telle façon que ses longs cheveux clairs retombèrent sur son visage devenu livide.

— Tu as mal compris, répéta-t-elle avec précipitation et maladresse. (Les mots se bousculaient dans sa tête.) Je voulais juste dire que... Tu m'as comprise de travers. Parce que je... Comment est-ce que je pouvais savoir que tu es si... Non... Je l'ai fait exprès... J'ai juste dit que la fille... Qu'ils ne la trouveraient pas, parce qu'elle a disparu sans laisser de traces, comme ces magiciens. Pardonne-moi.

Il ne répondit pas. Il regardait sur le côté. Milva se mordit les lèvres, serra les poings.

— Dans trois jours je quitte Brokilone, annonça-t-elle doucement

après un très long silence. Le temps que la pleine lune disparaisse, que les nuits s'assombrissent un peu. Je reviendrai d'ici dix jours, avant peut-être. Juste après Lammas, aux premiers jours d'août. Te prends pas la tête. Je remuerai ciel et terre, mais je découvrirai tout. Si quelqu'un sait quelque chose au sujet de cette demoiselle, tu le sauras aussi.

— Merci, Milva.

— À dans dix jours... Gwynbleidd.

— Je suis Geralt, dit-il en lui tendant la main.

Elle la serra fermement, sans hésitation.

— Je suis Maria Barring.

D'un hochement de tête et l'ombre d'un sourire sur le visage, il la remercia de sa sincérité ; elle savait qu'il l'avait appréciée.

— Sois prudente, je t'en prie. Prends garde à qui tu t'adresses avant de poser des questions.

— Ne te fais pas de soucis pour moi.

— Tes informateurs... Tu leur fais confiance ?

— Je ne fais confiance à personne.

\* \* \*

— Le sorceleur est à Brokilone. Chez les dryades.

— C'est bien ce que je pensais. (Dijkstra croisa ses mains sur sa poitrine.) Mais c'est bien d'en avoir la confirmation.

Il resta silencieux un instant. Lennep passa sa langue sur ses lèvres. Il attendait.

— C'est bien d'en avoir la confirmation, répéta pensivement le chef des services secrets du royaume de Rédanie, pensif, comme pour lui-même. C'est toujours mieux d'avoir une certitude. Et... s'il s'avérait en plus que Yennefer se trouve avec lui... Il n'y a pas de magicienne avec lui, Lennep ?

— Pardon ? (L'agent secret sursauta.) Non, monsieur. Pas de magicienne. Quels sont vos ordres ? Si vous le voulez vivant, j'irai l'enlever à Brokilone. Si, en revanche, il vous est plus cher mort...

— Lennep. (Dijkstra leva sur l'agent secret ses yeux froids et brillants.) Ne fais pas trop de zèle. Dans notre métier, l'excès de zèle n'est jamais payant. Et semble toujours suspect.

— Mais, monsieur... (Lennep blêmit légèrement.) Je voulais seulement...

— Je sais. Tu as juste demandé quels seraient mes ordres. Les voici : laisse le sorceleur tranquille.

— À vos ordres. Et qu'en est-il de Milva ?

— Laisse-la tranquille, elle aussi. Pour l'instant...

— À vos ordres. Puis-je me retirer ?



— Tu peux.

L'agent sortit de la pièce en refermant avec une extrême prudence la porte de chêne. Dijkstra resta longtemps silencieux, les yeux fixés sur la table où s'étaient accumulés cartes, lettres, dénonciations, comptes-rendus d'écoutes et condamnations à mort.

— Ori !

Le secrétaire releva la tête en toussotant, mais garda le silence.

— Le sorceleur est à Brokilone.

Ori Reuven toussota de nouveau ; instinctivement il braqua ses yeux sur les jambes de son chef. Dijkstra suivit son regard.

— Précisément. Ça, je ne le lui pardonnerai pas, bougonna-t-il. Par sa faute, je n'ai pas pu marcher pendant deux semaines. J'ai perdu la face devant Filippa, j'ai été obligé de geindre comme un chien pour qu'elle me fasse bénéficier de ses satanés sortilèges, autrement, je boiterais encore aujourd'hui. Soit, je suis moi-même fautif, j'ai sous-estimé ce sorceleur. Le pire, c'est que je ne peux même pas prendre ma revanche aujourd'hui et lui botter moi-même les fesses ; personnellement, je n'ai pas le temps, or je ne peux tout de même pas utiliser mes gens pour une affaire privée ! N'est-ce pas, Ori, que je ne peux pas ?

— Hum, hum !

— Inutile de grommeler. Je le sais. Ah, diable ! Que le pouvoir est tentant ! Comme cela démange de s'en servir ! Comme il est facile d'oublier d'où on le tient ! Mais dès lors qu'on l'oublie, il n'existe plus de limites... Filippa Eilhart est-elle toujours terrée à Montecalvo ?

— Oui.

— Prends une plume et une écritoire. Je vais te dicter une lettre à son intention. Écris... Sacrebleu ! je n'arrive pas à me concentrer. Qu'est-ce que c'est que ces satanés cris, Ori ? Que se passe-t-il, là-bas, sur la place ?

— Les étudiants bombardent de pierres la résidence de l'ambassadeur de Nilfgaard. Ils ont été payés pour ça, me semble-t-il... hum hum !

— Ha, ha ! Bien. Ferme la fenêtre. Qu'ils aillent demain bombarder la banque du nain Giancardi. Il a refusé de me dévoiler ses comptes.

— Giancardi, hum, hum, a légué une somme importante aux caisses militaires.

— Ah ? Alors, que les étudiants aillent bombarder les banques qui n'ont rien légué.

— Toutes ont légué quelque chose.

— Tu m'ennuies, Ori. Écris, je te dis. « Ma chère Fil, soleil de mes... » Par la peste, je m'embrouille toujours. Prends une nouvelle feuille. Tu es prêt ?

— Je vous écoute...

— « Chère Filippa. Dame Triss Merigold est certainement inquiète du sort du sorceleur qu'elle a téléporté en grand secret de Thanedd à Brokilone, sans même m'en parler, ce qui m'a fortement chagriné. Tu peux la rassurer : le sorceleur va bien désormais. De Brokilone, il a même déjà commencé à envoyer des émissaires avec pour mission de rechercher les traces de la princesse Cirilla, une jeune personne qui, n'est-ce pas, t'intéresse énormément. Notre ami Geralt ignore que Cirilla se trouve à Nilfgaard, où elle prépare son mariage avec l'empereur Emhyr. Je tiens à ce que le sorceleur reste tranquille à Brokilone, c'est pourquoi je vais m'efforcer de lui faire parvenir la nouvelle. » Tu as fini d'écrire ?

— ... lui faire parvenir la nouvelle.

— À la ligne. « Je me demande... » Ori, essuie ta plume, que diable ! Nous écrivons à Filippa, pas au Conseil royal, la lettre doit être soignée ! Nouveau paragraphe : « Je me demande pourquoi le sorceleur n'essaie pas d'entrer en contact avec Yennefer. Je ne peux pas croire que ce penchant, qui frisait l'obsession, se soit soudainement évaporé, indépendamment des options politiques de son idéal. D'un autre côté, si c'est effectivement Yennefer qui a amené Cirilla à Emhyr, et si j'en avais la preuve, je m'assurerais volontiers que le sorceleur en soit informé lui aussi. Le problème se résoudrait de lui-même, j'en suis sûr, sans que cette chère beauté perfide aux cheveux noir de jais ne puisse anticiper le jour ni l'heure. Le sorceleur n'aime pas qu'on touche à sa petite fille, Artaud Terranova a pu s'en convaincre personnellement sur Thanedd. Je voudrais croire, Fil, que tu n'as pas de preuves de la trahison de Yennefer et que tu ne sais pas où elle se cache. Je serais fort marri s'il se révélait que c'est un nouveau secret dont on me tient à l'écart. Moi, je n'ai pas de secret pour toi... » Pourquoi ris-tu, Ori ?

— Pour rien, hum, hum !

— Écris : « Moi, je n'ai pas de secret pour toi, Fil, et j'espère que la réciprocité est vraie. Avec mon profond respect », et cætera, et cætera. Donne, je vais signer.

Ori Reuven parsema la lettre de sable. Dijkstra s'assit confortablement et, les mains posées sur son ventre, entreprit de se tourner les pouces.

— Cette Milva que le sorceleur a envoyée espionner, interrogea Dijkstra, que peux-tu m'en dire ?

— Elle est chargée, hum, hum, marmonna le secrétaire, de faire passer à Brokilone les survivants des groupes de Scoia'tael décimés par la guerre de Témérie. Elle aide les elfes à échapper aux battues et aux encerclements, leur permet de se reposer et de se reformer en commandos combattants.

— Épargne-moi les informations universellement connues, l'interrompt Dijkstra. Je connais l'activité de Milva, j'envisage d'ailleurs de la mettre à profit. Sans cela, il y a longtemps que je l'aurais jetée en pâture aux Témériens. Que peux-tu me dire sur elle personnellement ? Sur Milva en tant que telle ?

— Elle est originaire, si je ne m'abuse, d'un village perdu du Haut-Sodden. Elle s'appelle en réalité Maria Barring. Milva, c'est le surnom que lui ont donné les dryades. En Langage ancien, cela signifie...

— Milan, le coupa Dijkstra. Je sais.

— Dans sa famille, ils sont chasseurs de père en fils ; des forestiers. Quand le fils aîné a été écrasé par un élan, le vieux Barring a décidé d'enseigner l'art forestier à sa fille. Quand il s'en est allé, la mère s'est remariée. Hum, hum... Maria ne s'entendait pas avec son beau-père, elle s'est sauvée de la maison. Elle avait alors seize ans si je ne m'abuse. Elle a voyagé dans le Nord, vivant de la chasse, mais les forestiers des barons ne lui ont pas facilité la vie, la pourchassant et la traquant comme un animal. Elle a donc commencé à braconner à Brokilone, et là, hum, hum, les dryades l'ont attrapée.

— Et plutôt que de la zigouiller, elles l'ont recueillie, marmonna Dijkstra. Elles l'ont reconnue comme une des leurs... Quant à Milva, elle leur a témoigné sa reconnaissance. Elle a conclu un pacte avec la sorcière de Brokilone, la vieille Eithné Œil d'argent. Maria Barring est morte, vive Milva... Combien d'expéditions a-t-elle effectuées avant que ceux de Verden et de Kerack découvrent la vérité à son sujet ? Trois ?

— Hum, hum... Quatre, si je ne m'abuse... (Bien qu'il ait une mémoire infallible, Ori Reuven avait toujours peur de se tromper.) Au total, quelque chose comme une centaine de personnes, parmi les plus acharnées à chasser les scalps des mamounes, ont trouvé la mort. Pendant longtemps tous n'y ont vu que du feu, car parfois Milva en sauvait un du massacre en le portant sur ses propres épaules, et le rescapé vantait son courage sous les cieux. Ce n'est qu'au bout de la quatrième fois, à Verden si je ne m'abuse, qu'enfin quelqu'un se tapa le front... « Comment se fait-il », s'exclamèrent-ils soudain, hum, hum, « que la guide qui incite les gens à attaquer les mamounes s'en sorte chaque fois vivante ? » Et le pot aux roses finit par être découvert : la guide faisait effectivement son travail, mais elle conduisait les chasseurs directement dans un piège, les livrant aux flèches des dryades qui attendaient en embuscade...

Dijkstra repoussa vers le bord du bureau le procès-verbal des écoutes : il avait l'impression que des relents de la chambre des tortures émanaient toujours du parchemin.

— Et c'est alors, devina-t-il, que Milva disparut sans laisser la

moindre trace, trouvant refuge à Brokilone. Mais jusqu'à aujourd'hui il est difficile de trouver à Verden des volontaires pour une expédition chez les dryades. La vieille Eithné et la jeune Milan ont fait du beau travail. Et dire qu'ils osent prétendre que la provocation est une invention humaine. Mais peut-être...

— Hum hum ! grommela Ori Reuven, étonné par le silence prolongé de son chef.

— Peut-être ont-elles commencé à tirer quelques enseignements de nos méthodes, acheva froidement l'espion en regardant les dénonciations, les procès-verbaux et les condamnations à mort.

\* \* \*

Ne voyant de sang nulle part, Milva fut prise d'inquiétude. Elle se rappela soudain que le chevreuil avait fait un pas en avant au moment où elle avait tiré. S'il ne l'avait pas fait, en tout cas, il en avait eu l'intention, ce qui revenait au même. Il avait bougé, et la flèche avait pu l'atteindre au ventre. Milva pesta. Une flèche dans le ventre, c'était la malédiction et la honte pour un chasseur ! La poisse ! Pff ! Pff !... Un véritable porte-malheur !

Elle courut rapidement jusqu'au talus de la colline en regardant attentivement dans les ronces, la mousse, les fougères. Elle cherchait sa flèche. Équipée d'une pique à quatre tranchants tellement aiguisés qu'ils lui rasaient les poils de l'avant-bras, cette flèche, lancée à une distance de cinquante pas, devait transpercer un chevreuil de part en part.

Milva l'aperçut, la récupéra et poussa un soupir de soulagement ; heureuse de sa chance, elle cracha par trois fois pour conjurer le mauvais sort. Elle s'était inquiétée pour rien ! Les choses allaient mieux qu'elle ne le supposait. La flèche n'était pas enduite de cette substance visqueuse et puante caractéristique de l'estomac. Elle ne portait pas non plus la trace du sang clair, rosé et spumeux des poumons. L'empennage tout entier était couvert d'un sang rouge sombre : la pointe avait transpercé le cœur. Milva n'aurait pas à approcher à pas de loup ou à pister sa proie très longtemps. Le chevreuil, très certainement, était allongé, sans vie, dans les fourrés, à cent pas tout au plus de la clairière, à l'endroit où la mèneraient les traces de sang. Or un chevreuil atteint au cœur saignait dès ses premiers sauts, l'archère savait donc qu'elle le retrouverait aisément.

Au bout d'une dizaine de pas elle tomba sur la piste de sa proie et la suivit, tout en replongeant dans ses pensées et ses souvenirs.

\* \* \*

Elle avait tenu sa promesse au sorceleur. Elle était même revenue plus tôt que prévu à Brokilone : cinq jours après la nouvelle lune et la fête des Moissons, c'est-à-dire au début du mois d'août selon le calendrier humain ; à Lammas, l'avant-dernier savaed de l'année, le septième pour les elfes.

Au lever du soleil, elle avait traversé le Ruban en compagnie de cinq elfes. Le commando qu'elle menait comptait à l'origine neuf cavaliers, mais les mercenaires de Brugge les avaient traqués constamment ; ils les avaient attaqués à environ cinq cents mètres de la rivière, les harcelant jusqu'au moment où, dans les vapeurs de l'aube, ils avaient commencé à entrevoir Brokilone aux abords du Ruban. Les mercenaires avaient peur de Brokilone. C'est ce qui sauva Milva et ses compagnons. Exténués, blessés, ils traversèrent la rivière. Pas au complet toutefois.

Milva avait des informations pour le sorceleur, mais elle était persuadée que Gwynbleidd était toujours à Col Serrai. Elle avait l'intention d'aller le voir vers midi seulement, après avoir dormi tout son saoul. Elle fut stupéfaite de le voir surgir soudain du brouillard tel un fantôme. Sans un mot, il s'assit près d'elle et la regarda tandis qu'elle préparait son lit, installant une couverture sur un tas de branches.

— Qu'est-ce que t'es pressé ! lança-t-elle, railleuse. Sorceleur, je tombe de fatigue ! Je suis restée en selle nuit et jour, je ne sens plus mon derrière, et je suis trempée jusqu'aux os parce que nous avons dû, dès l'aube, comme des loups, nous frayer un chemin parmi les saules de la rivière.

— Je t'en prie, dis-moi, as-tu appris quelque chose ?

— Oui, répliqua-t-elle en délaçant et en ôtant ses souliers trempés... Sans trop de mal, parce que l'affaire fait grand bruit. Tu ne m'avais pas informé que ta demoiselle était une personne si importante. Moi je pensais... sa belle-fille, ça doit être une de ces petites malheureuses, une orpheline maltraitée par le sort. Tu parles ! La princesse de Cintra en personne ! Ah ! Et peut-être que toi aussi, tu es un prince déguisé ?

— Parle, s'il te plaît.

— Les rois ne mettront plus la main sur elle, parce que ta Cirilla, d'après ce que j'ai appris, s'est sauvée de Thanedd pour se rendre directement à Nilfgaard, sûrement en même temps que ces mages qui ont trahi. Et, à Nilfgaard, elle a été accueillie en grande pompe par l'empereur Emhyr. Et tu sais quoi ? Il s'est mis en tête de l'épouser, à ce qu'il paraîtrait. Maintenant, laisse-moi souffler. Si tu veux, on reprendra cette conversation quand je me serai reposée.

Le sorceleur ne disait rien. Milva suspendit ses bandes molletières sur les branches fourchues, anticipant le lever du soleil qui achèverait

de les sécher, puis elle tira sur la boucle de sa ceinture.

— Je voudrais bien me désaper, ronchonna-t-elle. Qu'est-ce que t'as à rester planté là ? Tu ne pouvais espérer meilleures nouvelles ! Plus rien ne te menace, personne ne pose de questions à ton sujet, les espions ont cessé de s'occuper de toi. Quant à ta donzelle, elle a échappé aux rois, elle va devenir impératrice...

— C'est une information sûre ?

— Rien n'est sûr de nos jours, répondit-elle en bâillant, si ce n'est que le soleil se déplace tous les jours d'est en ouest dans le ciel. (Elle s'assit sur son grabat.) Mais ce qu'on raconte sur l'empereur de Nilfgaard et la princesse de Cintra doit être vrai.

— Pourquoi cette soudaine popularité ?

— Comme si tu l'ignorais ! Réfléchis... Elle va apporter à Emhyr un bon lopin de terre en guise de dot. Pas uniquement Cintra, mais également des terrains de ce côté-ci de la Iaruga ! Tiens, d'ailleurs, elle va devenir ma maîtresse, puisque je viens du Haut-Sodden, or Sodden tout entier fait partie de son fief ! Pfft ! Si j'abats un jour un faon dans ses forêts et que je me fais attraper, c'est peut-être elle qui ordonnera qu'on me pende... Foutu monde, tiens ! Quelle plaie ! Les bras m'en tombent...

— Juste une question encore. Parmi ces magiciennes... je veux dire, parmi les magiciens qui ont trahi, certains ont-ils été attrapés ?

— Non. Mais on raconte qu'une des magiciennes a mis fin à ses jours. Peu de temps après que Vengerberg est tombé et que les armées de Kaedwen sont entrées à Aedirn. De chagrin, sans doute, ou par peur du châtiment...

— Certains chevaux du commando que tu as accompagné ici n'avaient plus de cavaliers. À ton avis, les elfes m'en donneraient-ils un ?

— Ah ! Tu es pressé de te mettre en route, marmonna Milva en s'emmitouflant dans sa couverture. Et j'ai comme une petite idée de l'endroit où tu comptes aller...

Elle se tut, étonnée de l'expression qu'elle lut sur le visage du sorceleur. Elle se rendit soudain compte que les nouvelles qu'elle avait rapportées n'étaient pas bonnes du tout, qu'elle ne comprenait vraiment rien à rien. Prise au dépourvu, elle ressentit brusquement l'envie de s'asseoir auprès de lui, de l'assaillir de questions, de l'écouter, de lui donner des conseils, peut-être... Elle se frotta un œil avec vigueur. *Je suis exténuée, songea-t-elle, toute la nuit, la mort m'a foulée aux pieds. Je dois me reposer. Qu'est-ce que j'en ai à faire, après tout, de ses tourments et de ses peines ? En quoi est-ce qu'il m'importe ? Et cette donzelle ? Qu'ils aillent au diable elle et lui ! Quelle plaie, j'en ai perdu le sommeil avec tout ça...*

Le sorceleur se leva.

— Les elfes accepteront-ils de me donner un cheval ? demanda-t-il de nouveau.

— Prends celui que tu veux, dit-elle après un instant. Seulement tu ferais mieux de t'arranger pour que les elfes ne te voient pas. Les mercenaires nous en ont fait baver, pendant la traversée, ils nous ont couverts de sang... Mais ne touche pas au moreau : le moreau, c'est le mien... Qu'est-ce que t'as à rester planté là ?

— Merci pour ton aide. Merci pour tout.

Elle ne répondit pas.

— J'ai une dette envers toi, reprit le sorcelleur. Comment puis-je m'en acquitter ?

— Comment ? En t'en allant enfin loin d'ici ! s'écria-t-elle en se soulevant sur son coude et en tiraillant violemment la couverture. Moi, j'ai besoin de... de dormir. Prends un cheval... et va-t'en... À Nilfgaard, en enfer, au diable, ça m'est égal ! Pars ! Laisse-moi tranquille !

— Je paierai ce dont je suis redevable, poursuivit-il à voix basse. Je n'oublierai pas. Il se peut qu'un jour tu aies besoin d'aide. De soutien. D'une épaule sur laquelle t'appuyer. Appelle-moi alors, même en pleine nuit. Appelle et je viendrai.

\* \* \*

Son œil vitreux tourné vers le ciel, le chevreuil était étendu sur le flanc de la colline envahie de fougères. La terre était spongieuse du fait de la proximité de nombreuses sources. Milva pouvait voir les énormes tiques plantées dans le ventre fauve clair de l'animal.

— Vous allez devoir vous trouver une autre victime, mes petites bestioles, marmonna-t-elle en retroussant ses manches et en prenant son couteau. Parce que celle-là est déjà en train de refroidir.

D'un geste rapide et exercé, elle taillada la peau de l'animal du sternum jusqu'à l'anus, contournant habilement l'appareil génital. Elle découpa avec aisance des tranches de graisse ; du sang jusqu'au coude, elle incisa l'œsophage, extirpa les entrailles à la recherche de bézoards. Elle ne croyait pas aux vertus magiques des bézoards, mais les imbéciles qui y croyaient ne manquaient pas, et beaucoup étaient prêts à payer un bon prix pour en avoir.

Elle emporta le cadavre du chevreuil et le déposa sur un tronc couché non loin de là, le ventre ouvert vers le sol, pour laisser le sang s'écouler. Elle s'essuya les mains sur des feuilles de fougères, s'assit près de sa proie.

— Espèce de malade, sorcelleur fou furieux, dit-elle à voix basse, les yeux fixés sur les couronnes de pins de Brokilone suspendues cent pas au-dessus d'elle. Tu te mets en route pour Nilfgaard, à la

recherche de cette fille. Tu pars pour le bout du monde, qui est à feu et à sang, et tu n'as même pas pensé à t'approvisionner en nourriture. Je sais que tu as une raison de vivre. Mais as-tu seulement de quoi vivre ?

Les sapins, comme de juste, se gardèrent d'interrompre ce monologue.

— Voilà, moi, c'que j'en pense, marmonna Milva en se triturant les ongles pour en ôter le sang, tu n'as aucune chance de la retrouver, ta jeune demoiselle. Tu n'atteindras jamais Nilfgaard, ni même la Iaruga. Voilà c'que j'en pense, tu n'arriveras même pas jusqu'à Sodden. C'est la mort qui t'attend. Elle est inscrite sur ta gueule entêtée, elle te reluque par tes propres yeux terrifiants. La mort te rattrapera, sorcelleur fou, elle te surprendra bientôt. Mais au moins, grâce à ce petit chevreuil, ce n'est pas de faim que tu mourras. Et c'est déjà une bonne chose, à mon avis. Voilà, moi, c'que j'en pense.

\* \* \*

En voyant l'ambassadeur de Nilfgaard entrer dans la salle d'audience, Dijkstra soupira discrètement. Shilard Fitz-Oesterlen, l'envoyé de l'empereur Emhyr var Emreis, avait pour habitude de parler en se donnant de grands airs ; il adorait placer dans ses phrases des tournures pompeuses et paradoxales, compréhensibles des seuls savants et diplomates. Dijkstra avait étudié à l'académie d'Oxenfurt et, bien qu'il n'ait pas obtenu le titre de maître, il connaissait les bases du jargon ampoulé propre aux universitaires. Il n'en usait pas volontiers cependant, car, dans le fond de son âme, il ne supportait pas ce langage, ni du reste aucun des apprêts ronflants du cérémonial.

— Bienvenue, Excellence.

— Monsieur le comte. (Shilard Fitz-Oesterlen s'inclina cérémonieusement.) Ah ! Daignez me pardonner. Peut-être devrais-je dire maintenant : Votre Majesté princière éclairée ? Votre Grandeur le Régent ? Monsieur le tout-puissant secrétaire d'État ? Par ma foi, Votre Grandeur, les dignités pleuvent sur vous à une telle cadence qu'en vérité je ne sais quel titre vous donner sans enfreindre l'étiquette.

— Le mieux sera « Votre Majesté », répliqua modestement Dijkstra. Vous n'ignorez pas, Excellence, que c'est la cour qui fait le roi. Et vous savez à coup sûr que lorsque je crie « Sautez ! », toute la cour à Tretogor demande « Jusqu'où ? ».

L'ambassadeur savait que Dijkstra exagérait, sans être toutefois très loin de la vérité. L'infant Radovid était mineur, la reine Hedwige avait été anéantie par la mort tragique de son mari ; l'aristocratie, terrorisée, était devenue stupide, elle s'était désunie et divisée en



factions.

De fait, le gouvernement était dirigé par Dijkstra. Il aurait pu sans mal obtenir toutes les dignités qu'il désirait. Mais il n'en désirait aucune.

— Votre Grandeur a daigné me convoquer, dit l'ambassadeur au bout d'un instant. Sans la présence du ministre des Affaires étrangères. Que me vaut cet honneur ?

Dijkstra leva les yeux au plafond :

— Le ministre a renoncé à ses fonctions, eu égard à son état de santé.

L'air grave, Shilard Fitz-Oesterlen acquiesça d'un hochement de tête. Il savait parfaitement que le ministre des Affaires étrangères était au cachot, et qu'à coup sûr le simple déploiement sous ses yeux des instruments de torture avait suffi à tout lui faire avouer de ses pactes avec les services secrets nilfgaardiens, car c'était un lâche et un idiot. L'ambassadeur savait aussi que le réseau constitué par les agents de Vattier de Rideaux, le chef de l'espionnage impérial, avait été démantelé, et que tous les fils étaient dorénavant entre les mains de Dijkstra. Il n'ignorait pas que ces fils menaient directement à sa propre personne, qui, toutefois, était protégée par l'immunité. Mais ses obligations l'obligeaient à jouer le jeu jusqu'au bout. Surtout après les étranges instructions codées que Vattier et le coroner Stefan Skellen, l'agent impérial des missions spéciales, avaient récemment fait parvenir à l'ambassade.

— Étant donné que son remplaçant n'a pas encore été nommé, commença Dijkstra, c'est à moi que revient le désagréable devoir de vous informer, Excellence, que vous êtes devenu *persona non grata* dans le royaume de Rédanie.

L'ambassadeur s'inclina.

— Il est à déplorer, dit-il, que les défiances consécutives à la révocation réciproque des ambassadeurs résultent de faits qui ne concernent directement ni le royaume de Rédanie, ni l'empire de Nilfgaard. L'Empire n'a entrepris aucune action hostile à l'encontre de la Rédanie.

— À l'exception du blocus de nos bateaux et de nos marchandises à l'embouchure de la Iaruga et des îles Skellige, et de la fourniture d'armes aux bandes de Scoia'tael en signe de soutien.

— Ce sont des insinuations.

— Et que dire de la concentration des armées impériales à Verden et à Cintra ? Des raids de bandes armées sur Sodden et Brugge ? Sodden et Brugge sont des protectorats témériens, et quant à nous, Excellence, nous sommes des alliés de la Témérie ; lorsque celle-ci est attaquée, notre royaume l'est tout autant. Demeurent aussi les questions concernant directement la Rédanie : la rébellion sur l'île de

Thanedd et l'attentat criminel contre le roi Vizimir. Et la nature exacte du rôle joué par l'Empire dans ces événements.

— *Quod attinet* l'incident sur Thanedd, déclara l'ambassadeur en décroisant les mains, je ne suis pas habilité à exprimer une opinion. Les coulisses des affaires privées de vos magiciens sont étrangères à Son Altesse impériale Emhyr var Emreis. Je déplore que nos protestations contre une propagande qui suggère autre chose aient si peu d'incidence. Et répandue, j'ose le faire remarquer, non sans l'appui des plus hautes autorités du royaume de Rédanie.

— Vos protestations me surprennent et m'étonnent au plus haut point, répondit Dijkstra avec un léger sourire. L'empereur, pourtant, ne cache pas la présence à sa cour de la duchesse de Cintra, kidnappée à Thanedd, justement.

— Cirilla, la reine de Cintra, n'a pas été kidnappée, rectifia Shilard Fitz-Oesterlen avec insistance, elle a demandé asile à l'Empire. Cela n'a rien de commun avec l'incident sur Thanedd.

— Vraiment ?

— L'incident qui s'est produit sur Thanedd, poursuivit l'ambassadeur avec un visage de pierre, a profondément écoeuré l'empereur. Et l'attentat surnois commis par un fou furieux contre le roi Vizimir a éveillé en lui une vive et réelle exécration. Celle-ci a atteint son comble lorsque se sont ensuite propagés ces terribles ragots parmi la populace, qui ose chercher au sein de l'Empire les instigateurs de ce crime.

— Ces ragots prendront fin, espérons-le, avec l'arrestation des véritables instigateurs, articula lentement Dijkstra. Et leur capture, qui permettra que justice soit rendue, n'est qu'une question de temps.

— *Justitia fundamentum regnorum*, affirma Shilard Fitz-Oesterlen avec le plus grand sérieux. *Et crimen horribilis non potest non esse punibile*. Je puis vous assurer que Sa Puissance impériale souhaite également qu'il en soit ainsi.

— Il est du pouvoir de l'empereur d'exaucer ce souhait, lança Dijkstra en croisant les bras sur sa poitrine. Par la volonté d'Emhyr var Emreis, l'une des meneuses du complot, Enid an Gleanna, qui récemment encore était la magicienne Francesca Findabair, joue à la reine dans l'État fantoche des elfes à Dol Blathann.

— Sa Grandeur impériale, dit l'ambassadeur en s'inclinant avec roideur, ne peut s'ingérer dans les affaires de Dol Blathann, royaume indépendant, reconnu par toutes les puissances voisines.

— Sauf par la Rédanie, pour qui Dol Blathann demeure une partie du royaume d'Aedirn. Bien que vous ayez découpé Aedirn en morceaux, avec la collaboration des elfes de Kaedwen, bien qu'en Lyrie le *lapis* ne soit plus *super lapidem*, vous rayez prématurément ces royaumes de la carte. Je dis bien prématurément, Excellence. Mais ce

n'est ni le lieu ni l'heure d'en discuter. Que Francesca Findabair s'amuse à régner pour l'instant, le temps de la justice viendra. Qu'en est-il des autres rebelles et des organisateurs de l'attentat contre le roi Vizimir ? Qu'en est-il de Vilgefoltz de Roggeveen et de Yennefer de Vengerberg ? Il y a toute raison de supposer qu'après l'échec du putsch, ils se sont tous deux réfugiés à Nilfgaard.

— Je peux vous assurer qu'il n'en est rien, affirma l'ambassadeur en relevant la tête. Et, si cela arrivait, je vous garantis qu'ils n'échapperont pas au châtimement qu'ils méritent.

— Ils ne se sont pas rendus coupables envers vous, par conséquent ce n'est pas à vous qu'il revient de les punir. En nous livrant ces criminels, l'empereur nous fournirait une preuve de son souhait sincère de justice – qui est bien le *fundamentum regnorum*.

— On ne peut nier la sagesse de vos exigences, reconnut Shilard Fitz-Oesterlen en affectant un rire embarrassé. Cependant, primo, ces personnes ne se trouvent pas sur le territoire de l'Empire. Secundo, même si elles s'y trouvaient, il y aurait un *impediment*. Les extraditions s'effectuent à la suite d'un verdict de justice, prononcé, dans le cas présent, par le Conseil impérial. Prenez en considération, Votre Grandeur, que la rupture des relations diplomatiques constitue un acte d'hostilité de la part de la Rédanie. Il est donc difficile d'escompter que le Conseil accède à une demande d'extradition émanant d'un pays hostile. Ce serait un fait sans précédent... À moins que...

— À moins que quoi ?

— À moins de créer un précédent.

— Je ne comprends pas.

— Si le royaume de Rédanie était prêt à rendre à l'Empire son criminel de droit commun pris sur son territoire, l'empereur et son Conseil auraient une raison de récompenser ce geste de bonne volonté.

Dijkstra resta longtemps silencieux, donnant l'impression de somnoler ou de réfléchir.

— De qui s'agit-il ?

— Le nom du criminel ? (L'ambassadeur fit mine de chercher dans sa mémoire ; finalement, il prit un document dans sa serviette en maroquin.) Pardonnez-moi, *memoria fragilis est*. Ça y est ! Il s'agit d'un certain Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach. Les *grawamina* qui pèsent sur lui sont graves. Il est recherché pour meurtre, désertion, *raptus puellae*, viol, vol et falsification de documents. Il a fui la colère de l'empereur en se sauvant à l'étranger.

— En Rédanie ? Il a choisi un bien long chemin.

— Votre Grandeur, ajouta Shilard Fitz-Oesterlen avec un léger sourire, ne limite tout de même pas ses intérêts à la seule Rédanie. Je ne doute pas que si ce criminel était pris dans l'un ou l'autre des royaumes alliés, Votre Grandeur en serait informée par un rapport de

ses relations... personnelles.

— Comment avez-vous dit que se nommait ce criminel ?

— Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach.

Dijkstra resta longtemps silencieux, feignant de fouiller ses souvenirs.

— Non, dit-il enfin. On n'a arrêté personne de ce nom.

— Vraiment ?

— Ma *memoria* dans de ce domaine n'est pas *fragilis*. Je regrette, Excellence.

— Moi de même, répliqua d'un ton glacial Shilard Fitz-Oesterlen. D'autant qu'il semble impossible, dans ces conditions, de procéder à une extradition réciproque de criminels. Je ne vais pas importuner Votre Seigneurie davantage. Je lui souhaite santé et réussite.

— Et moi de même. Adieu, Excellence.

L'ambassadeur sortit en effectuant plusieurs révérences particulièrement compliquées.

— Essaie donc de me rouler *sempiternum meam*, toi qui te crois si malin, grommela Dijkstra en croisant les bras. Ori !

Le secrétaire, devenu cramoisi à force de contenir sa toux et ses raclements de gorge, s'extirpa de derrière le rideau de la porte.

— Filippa est-elle toujours terrée à Montecalvo ?

— Oui, hum, hum ! En compagnie des dames Laux-Antille, Merigold et Metz.

— La guerre peut éclater d'un jour à l'autre ; la frontière sur la Iaruga va exploser, et elles, elles sont parties se cloîtrer dans une espèce de forteresse sauvage ! Prends ta plume et écris. « Ma chère Fil... » Par la peste !

— J'ai écrit : « Chère Filippa ».

— Bien. Continue. « Tu seras peut-être curieuse d'apprendre que l'hurluberlu coiffé d'un heaume ailé qui a disparu de Thanedd aussi mystérieusement qu'il y était apparu s'appelle Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach ; c'est le fils du sénéchal Ceallach. Nous ne sommes pas les seuls, apparemment, à rechercher cet étrange individu. Les services de Vattier de Rideaux sont également à sa poursuite, et les hommes de ce fils de p...

— Dame Filippa n'aime pas ces mots-là. J'ai écrit : « cette canaille ».

— Soit. « ... cette canaille de Stefan Skellen. Et puis tu sais aussi bien que moi, chère Fil, que les services de renseignements d'Emhyr ne recherchent activement que les agents et les émissaires à qui l'empereur a juré d'en faire voir de toutes les couleurs, ceux qui l'ont trahi plutôt que d'exécuter ses ordres ou qui ont tout bonnement disparu dans la nature. L'affaire, au demeurant, semble assez étrange : nous étions pourtant certains que ce Cahir avait pour ordre d'attraper

la princesse Cirilla et de la ramener à Nilfgaard.» À la ligne. « J'aimerais avoir une discussion en tête à tête avec toi sur les théories (étranges, bien que les soupçons que cette affaire a éveillés en moi soient fondés, et quelque peu surprenantes aussi, bien que non dépourvues de sens) que j'ai élaborées. Avec l'expression de mon profond respect..., et cætera, et cætera. »

\* \* \*

Milva fila tout droit en direction du sud ; elle suivit d'abord les rives du Ruban, en passant par le Brûlage, puis, après avoir traversé la rivière, elle emprunta des ravins détrempés couverts d'un moelleux coussin de perce-mousse vert criard. Elle supposait que le sorceleur, qui ne connaissait pas le terrain aussi bien qu'elle, ne se risquerait pas à se frayer un chemin sur la rive des humains. En coupant l'énorme arc de cercle formé par la rivière, dont la partie ventrue était tournée vers Brokilone, elle avait une chance de le rattraper, et même de le devancer.

Les pinsons ne s'étaient pas trompés. Le ciel s'était considérablement assombri vers le sud. L'air était devenu épais, lourd, et les moustiques, ainsi que d'autres insectes, devenaient particulièrement envahissants et insupportables.

Quand elle se retrouva dans un pré marécageux d'où s'élevaient des noisetiers aux fruits encore verts et une bourdaine noirâtre, elle perçut une présence. Elle n'entendait rien, mais elle sentait qu'il y avait quelqu'un. Elle comprit qu'il s'agissait d'elfes.

Elle immobilisa son cheval pour que les archers cachés dans les fourrés aient la possibilité de l'observer correctement. Elle retint son souffle, espérant ne pas tomber sur des impétueux.

Une mouche bourdonnait au-dessus du chevreuil jeté en travers de la croupe de sa monture.

Un bruissement. Un sifflement silencieux. Elle siffla en retour. Les Scoia'tael, tels des fantômes, sortirent des fourrés, et alors seulement Milva respira plus librement. Elle les connaissait, ils appartenaient au commando de Coinneach Dá Reo.

— Hael, dit-elle en s'asseyant. Que'ss va ?

— Ne'ss, répliqua sèchement un elfe dont elle avait oublié le nom. Caemm.

D'autres elfes campaient un peu plus loin, dans la clairière. Ils étaient bien une trentaine, plus que n'en comptait le commando de Coinneach. Milva fut étonnée : ces derniers temps, les détachements d'Écureuils avaient plutôt tendance à se réduire. Les commandos qu'elle croisait étaient composés d'elfes déguenillés tout en sang, fiévreux, qui tenaient à peine sur leurs jambes ou sur leurs montures.

Ce commando-là était différent.

— Cead, Coinneach, lança-t-elle en guise de salutation au chef qui venait vers elle.

— Ceadmil, sor'ca.

Sor'ca. Petite sœur. C'est ainsi que l'appelaient ceux qui la considéraient comme une amie pour lui exprimer leur respect et leur sympathie. Et ce bien qu'ils soient plus âgés qu'elle, et de beaucoup. Au début, elle n'était qu'une Dh'oine pour les elfes, un être humain. Plus tard, quand elle commença à les aider régulièrement, ils se mirent à l'appeler Aen Woedbeanna, « la jeune fille de la forêt ». Plus tard encore, quand ils la connurent mieux, à l'instar des dryades ils l'appelèrent Milva, le Milan. Son nom véritable, qu'elle ne dévoilait qu'à ceux qui lui étaient vraiment proches et à condition qu'ils lui rendent la pareille, ne leur convenait pas ; ils le prononçaient « Mear'ya » en faisant la grimace, comme si, dans leur langage, il s'apparentait à quelque chose de désagréable. Et ils passaient immédiatement à « sor'ca ».

— Où donc comptez-vous aller ? (Milva observa le groupe plus attentivement, mais ne vit pas de blessés ni de malades.) Au Huitième Mile ? À Brokilone ?

— Non.

Elle s'abstint de poser d'autres questions, elle les connaissait trop bien. Elle se contenta d'observer leurs visages immobiles, concentrés, nota le calme ostensible, exagéré, avec lequel ils prenaient soin de leur équipement et de leurs armes. Il suffisait de croiser leur regard profond et insondable pour comprendre. Ils se préparaient à la bataille.

Le ciel se couvrait de nuages noirs venant du sud.

— Et toi, sor'ca, où te rends-tu ? demanda Coinneach en jetant un coup d'œil rapide au chevreuil posé en travers du cheval ; il sourit légèrement.

— Vers le sud, répondit-elle froidement pour éviter les malentendus. À Drieschot.

Le sourire de l'elfe disparut.

— Sur la rive des humains.

— Au moins jusqu'à Ceann Treise, précisa-t-elle en haussant les épaules. Près des cascades, je reviendrai sûrement du côté de Brokilone parce que...

Elle se retourna en entendant un cheval renâcler. Au commando déjà inhabituellement important se joignaient de nouveaux Scoia'tael que Milva connaissait mieux encore.

— Ciaran ! s'exclama-t-elle sans cacher son étonnement. Toruvriel ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Je viens à peine de vous conduire à Brokilone, et vous êtes de nouveau...

— Ess'creasa, sor'ca, l'interrompt Ciaran aep Dearbh d'un air sérieux.

Le bandage qui entourait la tête de l'elfe était taché de sang.

— Il le faut, répéta après lui Toruviel en s'installant prudemment, de manière à ne pas heurter son épaule maintenue dans une écharpe. On a eu des nouvelles. On ne peut pas rester planqués à Brokilone alors que chaque flèche compte.

— Si j'avais su, marmonna-t-elle en faisant la moue, je ne me serais pas donné tout ce mal pour vous. Je n'aurais pas risqué ma tête dans cette traversée.

— Les nouvelles sont arrivées hier dans la nuit, expliqua Toruviel à voix basse. On ne pouvait pas... Nous ne pouvons pas abandonner nos compagnons d'armes dans un moment pareil. C'est impossible, comprends-le, sor'ca.

Le ciel devenait de plus en plus sombre. Cette fois, Milva entendit clairement le tonnerre gronder dans le lointain.

— Ne pars pas vers le sud, sor'ca, dit Coinneach Dá Reo. La tempête se prépare.

— Et qu'est-ce que la tempête peut... (Elle s'interrompt, le regarda attentivement.) Ah ! Alors, c'est ce genre de nouvelles-là qui vous sont parvenues ? Nilfgaard, n'est-ce pas ? Les soldats de l'Empire traversent la Iaruga à Sodden ? Ils attaquent Brugge ? C'est pour ça que vous changez de coin ? (L'elfe ne répondit pas.) Oui, comme à Dol Angra. (Elle plongeait son regard dans les yeux sombres de Coinneach.) L'empereur de Nilfgaard va de nouveau se servir de vous, pour que vous assuriez ses arrières en foutant le bazar chez les humains par le feu et l'épée. Et plus tard il conclura la paix avec les rois, et vous, il vous brisera. Vous périrez dans vos propres flammes.

— Le feu purifie. Et il endure. Il faut en passer par lui. Aenyell'hael, ell'ea, sor'ca. Ou, comme on dit chez vous : le baptême du feu.

— Je préfère un autre genre de feu. (Milva détacha le chevreuil et le laissa tomber par terre, aux pieds des elfes.) Celui qui crépite sous la broche. Tenez, pour que vous ne perdiez pas vos forces en route. Moi, je n'en ai plus besoin.

— Tu ne pars plus vers le sud ?

— Si.

*Oui, j'y vais, songea-t-elle, et vite. Je dois prévenir cet idiot de sorcelleur, je dois l'avertir de la tourmente dans laquelle il va se fourrer. Je dois le faire changer d'avis.*

— N'y va pas, sor'ca.

— Laisse-moi donc tranquille, Coinneach.

— L'orage arrive du sud, répéta l'elfe. Une grande tempête est en marche. Et un grand feu. Sauve-toi à Brokilone, petite sœur, ne va pas

dans le Sud. Tu en as assez fait pour nous, tu ne peux rien faire de plus. Et tu ne le dois pas. Nous, nous le devons. Ess'tedd, esse creasa ! Il est temps pour nous. Adieu.

L'air était lourd et dense.

\* \* \*

La formule de téléprojection était difficile, les magiciennes devaient la prononcer d'une seule voix, en unissant leurs mains et leurs pensées. Même ainsi, elles constatèrent que l'effort à fournir était diablement compliqué. Il est vrai que la distance mentale à franchir était non négligeable. Les paupières serrées de Filippa Eilhart frémissaient, Triss Merigold haletait, la sueur perlait sur le haut front de Keira Metz. Seul le visage de Margarita Laux-Antille n'exprimait aucune fatigue.

La petite pièce plongée dans une semi-pénombre s'éclaira soudain, une mosaïque de lumières se mit à danser le long des sombres boiseries. Matérialisée par une lueur blanchâtre, une boule fit son apparition au-dessus de la table ronde. Tandis que Filippa Eilhart scandait les dernières incantations, la boule se retrouva juste en face d'elle, au-dessus de l'une des douze chaises placées autour de la table. Une silhouette indistincte prit forme à l'intérieur. La projection n'était pas très stable ; l'image tremblotait, mais elle devint rapidement plus nette.

— Sacré bon sang, marmonna Keira en s'essuyant le front. Ne connaissent-ils pas le glam ni aucun sortilège de beauté, à Nilfgaard ?

— Manifestement non, constata Triss du bout des lèvres. Ils n'ont sûrement pas entendu parler de la mode non plus.

— Ni de ce que l'on appelle le maquillage, ajouta tout bas Filippa. Mais maintenant, motus, les filles. Et évitez de la dévisager. Il faut stabiliser la projection et accueillir notre invitée. À toi de jouer, Rita.

Margarita Laux-Antille répéta la formule de l'incantation ainsi que le geste exécuté un instant plus tôt par Filippa. L'image vacilla, le flottement nébuleux cessa et le scintillement peu naturel disparut, les contours et les couleurs se précisèrent. Les magiciennes pouvaient maintenant observer attentivement la silhouette qui se trouvait face à elles. Triss se mordit les lèvres et adressa un clin d'œil significatif à Keira.

La femme de la projection avait un visage pâle, ordinaire, dénué d'éclat, des yeux inexpressifs, des lèvres livides et étroites, et un nez un peu crochu. Elle était coiffée d'un chapeau conique étrange, légèrement froissé. Des cheveux d'une propreté douteuse dépassaient de son chapeau. Une tenue noire, difforme et flottante, galonnée d'un fil d'argent effrangé sur l'épaule – son unique accessoire – ajoutait au



manque d'attrait de la magicienne nilfgaardienne et à l'impression de négligence qui se dégageait d'elle.

Filippa Eilhart se leva, s'efforçant de ne pas exposer outre mesure ses bijoux, ses dentelles et son décolleté.

— Vénérable dame Assire, déclara-t-elle, sois la bienvenue à Montecalvo. Nous sommes très heureuses que tu aies accepté de répondre à notre invitation.

— Je l'ai fait par curiosité, dit la magicienne de Nilfgaard d'une voix étonnamment agréable et mélodieuse en ajustant instinctivement son chapeau. (Sa main était toute petite, tachetée de jaune, ses ongles cassés, irréguliers et rongés, à l'évidence.)

» Par simple curiosité, répéta-t-elle, et les conséquences, du reste, peuvent se révéler fatales pour moi. Je vous prierai de me fournir des explications.

— Je vais y venir dans un instant, assura Filippa. (Elle hocha la tête, faisant signe aux autres magiciennes.) Auparavant toutefois, qu'il me soit permis d'appeler la projection des autres participantes à cette réunion et de faire les présentations. Je te demande un peu de patience.

Les magiciennes se prirent la main de nouveau, réitérèrent ensemble les incantations. L'air frémit comme un fil tendu ; sous les caissons du plafond une brume blanchâtre emplît la pièce d'une ombre vacillante. Trois sphères de lumière apparurent et se mirent à grossir et à planer au-dessus de trois chaises encore inoccupées ; à l'intérieur de ces sphères se dessinèrent les contours de silhouettes. La première à apparaître fut Sabrina Gleivissig, vêtue d'une robe turquoise au décolleté provocant, dont le grand col cheminée ajouré mettait magnifiquement en valeur ses cheveux frisés pris dans un diadème de brillants. À côté d'elle surgit du reflet brumeux la projection de Sheala de Tancarville, en robe de velours noir cousue de perles, un boa de renards argentés enroulé autour du cou. La magicienne de Nilfgaard passait nerveusement sa langue sur ses lèvres. *Attends de voir Francesca*, se dit Triss. *Quand elle apparaîtra, petit rat noir, les yeux te sortiront de la tête.*

Francesca Findabair ne déçut en rien les attentes de Triss. Vêtue d'une robe couleur sang de bœuf qui révélait ses formes appétissantes, elle arborait un collier de rubis, une ambitieuse coiffure, et ses yeux de biche étaient cernés d'un vif maquillage elfique.

— Mes dames, je vous souhaite à toutes la bienvenue à Montecalvo, déclara Filippa. Je me suis permis de vous inviter ici afin de régler certaines questions d'une importance non négligeable. Je regrette que nous nous rencontrions sous forme de téléprojections. Toutefois, le temps, les distances qui nous séparent ainsi que la situation dans laquelle se trouve chacune de nous rendent impossible

une rencontre véritable. Je suis Filippa Eilhart, la maîtresse de ce château. En tant qu'hôtesse et instigatrice de cette rencontre, je me permettrai de faire les présentations. À ma droite, Margarita Laux-Antille, la rectrice de l'académie d'Aretuza. À ma gauche, Triss Merigold, de Maribor, et Keira Metz, de Carreras. Plus loin, Sabrina Glevissig, d'Ard Carraigh. Sheala de Tancarville, de Kovir, qui vient de Creyden. Ensuite, Francesca Findabair, connue sous le nom d'Enid an Gleanna, l'actuelle souveraine de la vallée aux Fleurs. Et enfin Assire var Anahid de Vicovaro, de l'empire de Nilfgaard. Et maintenant...

— Et maintenant, moi je vous quitte, explosa Sabrina Glevissig en désignant Francesca de sa main couverte de bagues. Tu es allée trop loin, Filippa ! Je n'ai pas l'intention de rester assise à la même table que cette satanée elfe, même sous forme d'illusion ! Elle n'est pas parvenue à effacer le sang des murs et des sols de Garstang. Le sang qu'elle et Vilgefortz ont fait couler !

— Je vous prierai de respecter les convenances et de garder votre sang-froid. Écoutez ce que j'ai à vous dire. (Filippa avait appuyé ses coudes sur le bord de la table.) Je ne vous demande rien de plus. Lorsque j'aurai terminé, chacune de vous décidera si elle doit rester ou s'en aller. La projection repose sur une démarche volontaire, elle peut être interrompue à tout moment. La seule chose que je demanderai à celles qui décideront de partir est de garder cette rencontre secrète.

— Je le savais ! (Sabrina s'agita si brusquement que l'espace d'un instant elle sortit de sa projection.) Une rencontre secrète ! Des initiatives secrètes ! En bref, un complot ! Et le but visé semble évident. Te ficherais-tu de nous, Filippa ? D'abord, tu exiges que nous maintenions dans l'ignorance nos rois et nos collègues, que tu n'as pas jugé opportun d'inviter. Ensuite, je vois là Enid Findabair qui, grâce au bon vouloir d'Emhyr var Emreis, règne à Dol Blathann et gouverne les elfes qui mettent leurs actions et leurs armes au service de Nilfgaard. Depuis quand les magiciennes de Nilfgaard ont-elles cessé d'obéir aveuglément, telles de dociles esclaves, au pouvoir de l'empereur ? De quels secrets parlons-nous ici ? Si elle est là, c'est avec le consentement d'Emhyr ! Sur son ordre ! Elle est les yeux et les oreilles de l'empereur !

— Je conteste, répondit tranquillement Assire var Anahid. Personne ne sait que je participe à cette réunion. On m'a priée de garder le secret, je l'ai donc fait et je continuerai. Également dans mon propre intérêt. Car si ma participation venait à se savoir, je ne m'en sortirais pas saine et sauve. Voilà ce sur quoi repose la soumission des magiciennes dans l'Empire. Elles ont le choix entre l'asservissement et l'échafaud. J'ai pris un risque en acceptant votre invitation. Je conteste être venue ici en tant qu'espionne. Je ne dispose que d'un seul moyen pour le prouver : ma propre mort. Il suffit de briser le

secret que demande de garder dame Eilhart, il suffit que la nouvelle de notre rencontre sorte de ces murs, et je perdrai la vie.

— Trahir ce secret pourrait avoir de fâcheuses conséquences pour moi également, dit Francesca dans un charmant sourire. Tu détiens là une merveilleuse occasion de prendre ta revanche, Sabrina.

— Je me vengerai autrement, elfe. (Les yeux noirs de Sabrina se mirent à briller d'un éclat sinistre.) Si le secret est découvert, ce ne sera ni de mon fait ni à cause de mon imprudence. Jamais !

— Sous-entendrais-tu quelque chose ?

— Bien entendu, intervint Filippa Eilhart. Sabrina rappelle délicatement à ces dames ma collaboration avec Sigismund Dijkstra. Comme si elle-même n'avait jamais entretenu aucun contact avec les agents du roi Henselt.

— À une différence près, éclata Sabrina. Je n'ai pas été la maîtresse d'Henselt pendant trois ans. Et encore moins celle de ses espions !

— Ça suffit ! Tais-toi !

— Je suis d'accord, intervint soudain Sheala de Tancarville d'une voix forte. Tu en as assez dit, Sabrina. Assez parlé de Thanedd, assez parlé des affaires d'espionnage et des scandales extraconjugaux. Je ne suis pas venue ici pour prendre part à ce genre de discussions, ni pour vous écouter vous insulter et étaler vos ressentiments. Je ne suis pas non plus intéressée par le rôle de médiatrice, et si l'on m'a invitée ici dans cette intention, je déclare que c'est peine perdue. Je subodore, il est vrai, que ma participation sera vaine et inutile et que je perds mon temps, qui m'est si précieux pour mon travail de recherche. Je m'abstiendrai néanmoins de faire des présuppositions. Je propose de donner la parole à Filippa Eilhart pour que nous apprenions enfin la raison de ce rassemblement. Nous connaissons le rôle que nous avons à jouer ici. Alors, sans émotions superflues, nous déciderons si nous devons continuer le spectacle ou baisser le rideau. La discrétion que l'on nous demande de respecter nous engage toutes, effectivement. Et je prendrai personnellement les mesures qui s'imposent envers les indiscrètes.

Aucune des magiciennes ne fit un geste ni ne prononça un seul mot. Triss ne mit pas un instant en doute la mise en garde de Sheala. La solitaire de Kovir n'avait pas pour habitude de proférer des menaces en l'air.

— Nous te donnons la parole, Filippa. En revanche, je m'adresse à notre respectable assemblée en la priant de conserver le silence jusqu'à ce que Filippa nous signifie qu'elle a terminé.

Filippa Eilhart se leva en faisant bruisser sa robe.

— Mes chères consœurs, commença-t-elle. La situation est grave. La magie est menacée. Après les événements tragiques qui se sont

produits sur Thanedd – événements que je me remémore avec dégoût et que je déplore –, nous avons constaté que le fruit d’une collaboration vieille de plusieurs centaines d’années et qui s’est déroulée sans conflits apparents avait été dilapidé en un clin d’œil, dès lors que des intérêts privés et des ambitions excessives se sont manifestés. Nous sommes aujourd’hui face à la rupture, au désordre, et nous nous heurtons à une hostilité et une méfiance mutuelles. Ce qui se passe actuellement commence à échapper à tout contrôle. Pour y remédier, pour empêcher qu’un terrible cataclysme se produise, il convient de remettre entre des mains solides le gouvernail de ce navire emporté par la tempête. Dame Laux-Antille, dame Merigold, dame Metz et moi-même avons déjà discuté ce point et nous sommes tombées d’accord. Reconstruire le Chapitre et le Conseil anéantis à Thanedd ne suffirait pas. Du reste, personne ne semble à même de rétablir ces deux institutions, et nous n’avons aucune garantie qu’une fois restaurées elles ne seraient pas dès le départ gangrenées par la même maladie. Une toute nouvelle organisation devrait voir le jour, une organisation secrète qui servirait exclusivement les intérêts de la magie, qui ferait en sorte que le cataclysme n’ait pas lieu. Car si la magie disparaît, ce monde disparaîtra avec elle. Privé de la magie et des progrès qu’elle apporte, comme il y a de cela des siècles, le monde s’enfoncera dans le chaos et les ténèbres, se noiera dans le sang et la barbarie. C’est pourquoi nous invitons toutes les dames ici présentes à se joindre à notre initiative, à prendre une part active dans les travaux du groupe secret que nous nous proposons de former. Nous nous sommes permis de vous convier ici pour entendre votre avis sur ce point. J’ai terminé.

— Merci, dit Sheala de Tancarville en inclinant la tête. Si ces dames m’y autorisent, je parlerai la première. Ma question initiale, chère Filippa, est la suivante : pourquoi moi ? pourquoi ai-je été conviée ? J’ai décliné à plusieurs reprises la proposition qui m’était faite d’entrer au Chapitre, j’ai refusé un fauteuil au Conseil. Premièrement, mon travail m’absorbe totalement. Deuxièmement, je considérais, et je considère toujours, que d’autres, à Kovir, Poviss et Hengfors, sont davantage dignes de cet honneur. Je repose donc la question : pourquoi m’a-t-on invitée, moi, et non Carduin ? Ou Istredd z Aedd Gynvael, Tugdual ou encore Zangenis ?

— Parce que ce sont des hommes, objecta Filippa. Or l’organisation dont je vous ai parlé doit se composer exclusivement de femmes. Dame Assire ?

— Je retire ma question, déclara en souriant la magicienne de Nilfgaard. Elle rejoignait la question de dame de Tancarville. La réponse me satisfait.

— Cela frise à mon avis le chauvinisme féministe, dit Sabrina

Glevissig d'un ton railleur. Surtout dans ta bouche, Filippa, après ton changement... d'orientation érotique. Je n'ai rien contre les hommes. Mieux, j'adore les hommes, et je n' imagine pas la vie sans eux. Mais... après réflexion... c'est, en somme, un sage concept. Sur le plan psychique, les hommes sont peu stables, trop sujets à l'émotion, on ne peut pas compter sur eux en période de crise.

— C'est un fait, reconnu posément Margarita Laux-Antille. Je compare sans cesse les résultats des adeptes d'Aretuza avec ceux des garçons de l'école de Ban Ard, et la comparaison tourne invariablement à l'avantage des filles. La magie requiert de la patience, de la délicatesse, de l'intelligence, du bon sens, de la ténacité. Elle nécessite de supporter avec calme et humilité les défaites et les échecs. L'ambition perd les hommes. Ils veulent toujours ce qu'ils savent être impossible et inaccessible. Et ils ne remarquent pas ce qui est accessible.

— Assez, assez ! s'offusqua Sheala sans cacher son sourire. Il n'y a rien de pire qu'un chauvinisme scientifiquement fabriqué ! Honte à toi, Rita. Néanmoins... je suis d'accord, moi aussi, avec la structure unisexe qui a été proposée pour cette... convention ou, si l'on préfère, cette loge. Comme nous l'entendons, il s'agit de l'avenir de la magie, et la magie est une affaire trop sérieuse pour en confier le sort à des hommes.

— Si je puis me permettre, intervint Francesca Findabair de sa voix mélodieuse, je voudrais interrompre l'espace d'un instant les divagations concernant la domination naturelle de notre sexe – ce point ne souffre aucune discussion. Concentrons-nous plutôt sur les questions relatives à l'initiative proposée ici, dont le but reste assez obscur pour moi. Le moment choisi n'est pas fortuit, il induit les rapprochements : c'est la guerre. Nilfgaard a mis en déroute et acculé les Royaumes du Sud. Par conséquent, derrière les mots d'ordre général que j'entends, ne se cacherait-il pas l'envie – compréhensible – de renverser la situation et de mettre en échec Nilfgaard ? Et par la suite de s'en prendre aux elfes insolents ? S'il en est ainsi, chère Filippa, nous ne trouverons pas de terrain d'entente.

— Est-ce la raison pour laquelle j'ai été invitée ? demanda Assire var Anahid. Je ne m'intéresse pas outre mesure à la politique, mais je sais que l'armée impériale prendra l'avantage sur vos armées. Mis à part dame Francesca et dame de Tancarville, qui viennent d'un royaume neutre, toutes ces dames représentent des royaumes ennemis de l'empire nilfgaardien. Comment dois-je comprendre les paroles de solidarité entre magiciennes ? Comme une incitation à la trahison ? Je suis désolée, mais je ne me vois pas dans ce rôle.

Ayant fini de parler, Assire se pencha, comme si elle posait la main sur un objet qui n'entraînait pas dans la projection. Triss eut

l'impression d'entendre un miaulement.

— Elle a un chat, qui plus est ! murmura Keira Metz. Je parie qu'il est noir...

— Pas si fort, souffla Filippa. Chère Francesca, chère Assire. Notre initiative doit être absolument apolitique, c'est la condition de base. Nous serons guidées non pas par les intérêts des races, des royaumes, des rois ou des empereurs, mais par le bien de la magie et son avenir.

— En nous laissant guider par le bien de la magie, nous n'oublierons tout de même pas, sans doute, de veiller au bien-être des magiciennes ? (Sabrina Glevissig sourit sournement.) Or nous savons pourtant comment sont traitées nos semblables à Nilfgaard. Nous, nous allons faire ici nos discours apolitiques, et lorsque Nilfgaard aura vaincu et que nous nous retrouverons sous le pouvoir impérial, nous ressemblerons toutes à...

Triss s'agita nerveusement, Filippa poussa un soupir à peine audible, Keira baissa la tête, Sheala fit mine d'ajuster son boa, Francesca se mordit les lèvres. Le visage d'Assire var Anahid ne frémit pas, mais se couvrit d'une légère rougeur.

— Je voulais dire, acheva vivement Sabrina, que c'est un triste sort qui nous attend toutes. Filippa, Triss et moi-même étions toutes trois sur le mont Sodden. Emhyr nous le fera payer, comme il nous fera payer pour Thanedd, et pour l'ensemble de notre action. Mais ce n'est là qu'une des réserves qu'éveille en moi la déclaration d'apolitisme de notre convention. Y participer signifie-t-il l'abandon immédiat du service actif et politique que nous remplissons actuellement auprès de nos rois ? Ou bien devons-nous rester et servir deux maîtres à la fois, la magie et le pouvoir ?

— Moi, dit Francesca en souriant, lorsque quelqu'un m'annonce qu'il est apolitique, je demande toujours à quelle sorte de politique exactement il fait allusion.

— Et moi, je sais à coup sûr que ce n'est pas celle qu'il mène, ajouta Assire var Anahid en regardant Filippa.

— Moi je suis apolitique, affirma Margarita Laux-Antille en relevant la tête. Et mon école l'est aussi. J'ai à l'esprit toutes les différentes variétés de politiques qui existent !

— Mes chères, intervint Sheala, restée silencieuse depuis un long moment. Souvenez-vous que vous êtes le sexe dominant. Ne vous comportez donc pas en jeunes filles qui s'arrachent le plateau de douceurs posé sur la table. Le principe proposé par Filippa est bien clair. Du moins pour moi, et je n'ai aucune raison de croire que vous soyez moins vives d'esprit que je le suis. En dehors de cette salle, nous sommes libres d'être et de servir qui nous voulons, aussi fidèlement que nous le voulons. Mais lorsque la convention se réunira, nous nous occuperons exclusivement de la magie et de son avenir.

— C'est exactement ainsi que je vois les choses, confirma Filippa Eilhart. Je sais que les problèmes sont nombreux, de même que les doutes et les incertitudes. Nous en discuterons lors de notre prochaine rencontre, à laquelle nous prendrons toutes part en chair et en os, et non plus sous forme de projections ou d'illusions. Votre présence sera reconnue non pas comme un acte formel d'adhésion à la convention, mais comme un geste de bonne volonté. C'est ensemble que nous déciderons si une telle convention doit ou non voir le jour. Nous toutes. De manière équitable.

— Nous toutes ? répéta Sheala. Je vois des sièges inoccupés, je présume qu'ils n'ont pas été placés là par hasard ?

— La convention devrait compter douze magiciennes, répondit Filippa. Je voudrais que dame Assire nous propose une candidate et qu'elle nous la présente lors de notre prochaine rencontre. Il se trouvera certainement une autre magicienne digne de nous rejoindre dans l'empire de Nilfgaard. Je laisse la deuxième place à ton jugement, Francesca, car en tant qu'unique elfe de sang pur, tu ne dois pas te sentir isolée. La troisième...

Enid an Gleanna releva la tête.

— Je demande deux places. J'ai deux candidatures.

— L'une d'entre vous est-elle opposée à cette demande ? Non ? Je n'y vois moi-même pas d'objection. Nous sommes aujourd'hui le 5 août, le cinquième jour après la nouvelle lune. Nous nous rencontrerons de nouveau le deuxième jour de pleine lune, chères consœurs, dans quatorze jours.

— Un instant, l'interrompt Sheala de Tancarville. L'une des places est toujours vacante. Qui doit être la douzième magicienne ?

— Ce sera justement le premier problème auquel sera confrontée la loge. (Filippa sourit mystérieusement.) Dans deux semaines, je vous dirai qui doit occuper le douzième siège. Et ensuite, nous nous demanderons ensemble comment faire pour que cette personne siège ici avec nous. Son identité ne manquera pas de vous étonner. Car ce n'est pas une personne ordinaire, mes chères consœurs. C'est la Mort ou la Vie, la Destruction ou la Renaissance, l'Ordre ou le Chaos. Tout dépend de la façon dont on voit les choses.

\* \* \*

Le village entier était venu en masse devant la palissade assister au passage de la bande des Rats. Tuzik sortit en même temps que les autres. Il avait du travail, mais il n'avait pas pu résister. Ces derniers temps, on avait beaucoup entendu parler des Rats. Un bruit même circulait, affirmant qu'ils auraient tous été attrapés et pendus. Cette rumeur cependant était fausse, preuve en était que les Rats paraient

en ce moment même, ostensiblement et sans hâte, à travers tout le village.

— Insolents scélérats, chuchota quelqu'un derrière l'épaule de Tuzik dans un murmure plein d'admiration.

— Ils se pavanent au beau milieu du village...

— Endimanchés comme pour un mariage...

— Et vous avez vu leurs chevaux ! T'en verras pas de pareils chez les Nilfgaardiens !

— Bah ! ils ont été volés. Les Rats s'emparent des chevaux de tout le monde. Aujourd'hui il est facile de vendre un canasson n'importe où. Mais ils gardent les meilleurs pour eux...

— Celui qui est devant, visez un peu, c'est Giselher... leur chef.

— Et à côté de lui, sur l'alezane, c'est cette elfe... On l'appelle Étincelle...

Un cabot surgit de derrière la palissade et se mit à aboyer, se démenant juste sous les sabots avant de la jument d'Étincelle. L'elfe secoua sa frange luxuriante et sombre, fit faire demi-tour à son cheval, se pencha profondément en avant et cingla le chien de son fouet. Le bâtard hurla de douleur et tourna par trois fois sur lui-même ; Étincelle lui cracha dessus. Tuzik lâcha un juron.

Les gens autour de lui continuaient à murmurer en montrant discrètement du doigt les autres Rats qui traversaient le village au pas. Tuzik écoutait, il était bien obligé. Il connaissait les ragots et les on-dit aussi bien que les autres ; il devinait sans peine que celui en train de croquer une pomme, avec ses cheveux ébouriffés couleur paille qui lui arrivaient jusqu'aux épaules, c'était Kayleigh ; le trapu, c'était Asse, et celui avec une peau de mouton brodée, c'était Reef.

Deux jeunes filles fermaient le défilé ; elles avançaient côte à côte et se tenaient par la main. La plus grande montait un cheval bai, elle avait le crâne rasé comme si elle avait eu le typhus, son corsage en dentelle était d'une blancheur éclatante sous son gilet déboutonné ; son collier, ses bracelets et ses boucles d'oreilles lançaient des reflets aveuglants.

— Celle au crâne rasé, c'est Mistle..., entendit Tuzik. Avec toutes ses verroteries, on dirait vraiment un sapin décoré pour la Yule.

— On raconte qu'elle a tué plus de gens qu'elle n'a fêté de printemps...

— Et l'autre ? Celle avec une épée dans le dos ?

— On la nomme Falka. Elle est avec les Rats depuis l'été dernier. C'est aussi un sacré numéro, à ce qu'il paraît...

Le sacré numéro, pour autant qu'avait pu en juger Tuzik, n'était pas tellement plus âgé que sa propre fille, Milena. Les cheveux gris de la jeune brigande s'échappaient par mèches de sous son bonnet de velours orné d'un bouquet de plumes de faisan qui frétilaient



insolemment. Elle portait autour du cou un châle en soie couleur pavot, noué en une fantasque cocarde.

Une agitation parcourut soudain les villageois, debout devant leurs chaumières : Giseller arrivait, en tête de la bande. Il retint son cheval et d'un geste insouciant jeta aux pieds de grand-mère Mykitka, appuyée sur une canne, une belle bourse garnie d'espèces sonnantes.

— Que les dieux t'accordent leur protection, mon fils miséricordieux ! s'écria grand-mère Mykitka. Que tu sois en bonne santé, notre bienfaiteur, que...

Le rire perlé d'Étincelle couvrit les palabres de la petite vieille.

L'elfe passa gaillardement sa jambe droite par-dessus son arçon, saisit un sac et, d'un geste énergique, lança une poignée de monnaie en direction de la foule. Reef et Asse suivirent son exemple, et une véritable pluie d'argent s'abattit sur la route sablonneuse. Kayleigh, en gloussant, lâcha son trognon de pomme au milieu de la foule qui se pressait pour ramasser les pièces.

— Bienfaiteurs !

— Petits faucons !

— Que le sort vous soit favorable !

Tuzik ne courut pas derrière les autres, il ne tomba pas à genoux pour retourner le sable et les crottes de poule à la recherche de quelques pièces. Il se tenait toujours près de la palissade, regardant les jeunes filles qui passaient lentement devant lui. La plus jeune, celle aux cheveux gris, surprit son regard et l'expression de son visage. Elle lâcha la main de la fille au crâne rasé, pressa son cheval et fonça sur lui, l'acculant contre la palissade et le heurtant presque de son étrier. Il vit ses yeux verts et frémit, tant ils exprimaient le mal et une haine froide.

— Laisse, Falka, intervint l'autre fille. C'est inutile.

La brigande aux yeux verts se contenta de jeter un dernier regard à Tuzik, puis elle suivit les Rats sans même tourner la tête.

— Bienfaiteurs !

— Petits faucons !

Tuzik cracha.

En fin d'après-midi, des Noirs, des cavaliers venant du fort de Fen Aspra, firent un saut au village, semant l'effroi. Leurs fers résonnaient, leurs chevaux hennissaient, leurs armes cliquetaient. Le maire du village et les autres manants interrogés mentirent à qui mieux mieux, orientant les recherches dans une mauvaise direction. Fort heureusement, personne ne demanda rien à Tuzik.

Quand celui-ci revint du pâturage et alla dans le jardin, il entendit des voix. Il reconnut le babillement des jumelles du charron Zgarb, les piailllements perçants des garçons des voisins. Et la voix de Milena. *Ils s'amuse*nt, constata-t-il. Il sortit du bûcher. Et resta pétrifié.

Milena !

Sa seule fille encore vivante, la perle de son existence, avait suspendu derrière son dos un bâton sur une ficelle qui faisait office d'épée. Elle avait laissé ses cheveux libres, accroché à son petit bonnet de laine une plume de coq, noué autour de son cou le foulard de sa mère... en une bizarre et fantasque cocarde.

Elle avait les yeux verts.

Tuzik n'avait encore jamais levé la main sur sa fille, jamais il ne s'était servi de la ceinture paternelle.

Ce fut la première fois.

\* \* \*

Un éclair zébra l'horizon, un grondement de tonnerre éclata. Telle une herse, le souffle du vent retourna la surface du Ruban. *Il va y avoir de l'orage, songea Milva, et après l'orage viendront les pluies. Les pinsons ne se sont pas trompés.* Elle talonna son cheval. Si elle voulait rattraper le sorceleur avant l'orage, elle devait se presser.

« J'ai connu beaucoup de militaires dans ma vie. Des maréchaux, des généraux, des voïvodes et des hetmans, vainqueurs de nombreuses campagnes et de nombreuses batailles. J'ai prêté l'oreille à leurs récits et leurs souvenirs. Je les ai vus, penchés sur des cartes, traçant des lignes de différentes couleurs, faisant des plans, élaborant des stratégies. Dans cette guerre sur papier, tout fonctionnait, tout était clair et se déroulait dans un ordre exemplaire. "Il faut qu'il en soit ainsi, expliquaient les militaires. L'armée, c'est avant tout de l'ordre et de la discipline. L'armée ne peut exister sans ces deux piliers."

Il est d'autant plus surprenant de constater que la guerre véritable – et j'en ai connu plus d'une ! –, pour ce qui est de l'ordre et de la discipline, rappelle à s'y méprendre un bordel en proie aux flammes. »

*Jaskier, Un demi-siècle de poésie*

## CHAPITRE 2

L'eau pure et cristalline du Ruban se déversait par les bords de l'escarpement en un doux arc de cercle, puis retombait en un jet ruisselant d'écume parmi les roches, noires comme l'onyx, avant de disparaître au milieu des brisants blancs ; la cascade se jetait ensuite dans une vaste nappe, si limpide que chaque petit caillou, chaque tresse verte de varechs ondoyant dans le courant s'y détachait sur un fond de mosaïque multicolore.

Les deux rivages étaient bordés d'un tapis de renouées dans lesquelles s'ébattaient des cincles exposant orgueilleusement les jabots blancs de leur cou. Au-dessus des renouées, les buissons arboraient des reflets verts, bronze et ocre parmi des sapins qu'on aurait dit parsemés de poudre d'argent.

— Assurément, fit Jaskier dans un soupir, l'endroit est féérique !

Une énorme truite saumonée tentait de franchir la cascade. Elle resta suspendue un instant dans les airs, raidissant ses nageoires et agitant sa queue avant de retomber pesamment dans l'écume bouillonnante.

Le ciel à l'horizon s'assombrissait, traversé soudain par le ruban fourchu d'un éclair ; le grondement lointain de l'orage répercuta son écho assourdi le long du mur de la forêt. La jument baie du sorceleur tenta quelques cabrioles, secoua la tête, montra les dents, tentant de recracher son mors. Geralt resserra fermement sa prise sur les rênes, et la jument fit claquer ses sabots sur les cailloux en continuant à caracoler à reculons.

— Ho, ho ! Tu l'as vue, Jaskier ? C'est une sacrée ballerine ! Sacrebleu, à la première occasion, je me débarrasse de cet animal ! Dussé-je en crever, je suis même prêt à l'échanger contre un âne !

— Et tu envisages cette possibilité pour bientôt ? (Le poète se gratta la nuque, les piqûres de moustique le démangeaient.) À dire vrai, le charme sauvage de cette vallée est sensationnel, indubitablement, mais, histoire de varier les plaisirs, je l'abandonnerais volontiers pour une auberge un peu moins bucolique. Cela fera bientôt une semaine que j'admire la nature romantique des paysages et des horizons lointains. Je me languis des intérieurs, de ceux, plus particulièrement, qui vous proposent des plats chauds et de la bière fraîche.

— Il va falloir que tu te languisses encore quelque temps. (Le sorceleur se retourna sur sa selle.) Peut-être tes souffrances se trouveront-elles apaisées si je t'avoue que la civilisation me manque un peu, à moi aussi. Comme tu le sais, je suis resté coincé à Brokilone trente-six jours exactement. Et autant de nuits, durant lesquelles la nature romantique a glacé mon derrière, rampé le long de mes épaules et déposé sa rosée sur mon nez... Hooo ! Quelle plaie, cette jument !

Vas-tu enfin arrêter tes caprices ?

— Elle a été piquée par les taons. Ces saletés sont devenues enragées et meurtrières, comme avant l'orage. Au sud, ça gronde et les éclairs sont de plus en plus fréquents.

— J'avais remarqué. (Le sorceleur regarda le ciel en retenant son cheval, qui avait cessé de caracoler.) Le vent a tourné aussi. Il vient de la mer. Le temps va changer, pas de doute. En route. Presse un peu ton gros hongre.

— Mon destrier se nomme Pégase.

— Pouvait-il en être autrement ? Tu sais quoi ? On va aussi lui donner un nom, à ma jument elfique. Voyons...

— Ablette, peut-être ? ironisa le troubadour.

— Va pour Ablette, accepta le sorceleur. C'est mignon.

— Geralt ?

— Oui ?

— As-tu jamais eu un cheval qui se soit appelé Ablette ?

— Non, répondit le sorceleur après avoir réfléchi un instant. Jamais. Presse ton Pégase castré, Jaskier. Nous avons une longue route devant nous.

— Certes, marmonna le poète. À combien de miles se trouve Nilfgaard, à ton avis ?

— Un certain nombre.

— Y parviendrons-nous avant l'hiver ?

— Nous passerons d'abord par Verden. Là-bas, on discutera... de certains points.

— Lesquels ? Tu ne me décourageras pas, et tu ne te débarrasseras pas de moi non plus. Je vais te tenir compagnie ! Voilà ce que j'ai décidé.

— Nous verrons. J'ai dit que nous devons passer par Verden.

— Et c'est encore loin ? Tu connais cette région ?

— Oui. Non loin d'ici se trouve la cascade Ceann Treise. Ces terres que tu vois, là, devant nous, on les appelle « la Septième Lieue ». Ces petites montagnes derrière la rivière, ce sont les collines de la Chouette. Nous, nous irons vers le sud en suivant le cours de la rivière. Le Ruban tourne vers l'ouest, nous, nous passerons par les bois. Je veux atteindre un endroit qui s'appelle Drieschot, c'est-à-dire le Triangle. C'est là que se croisent les frontières de Verden, de Brugge et de Brokilone.

— Et de là ?

— Nous continuerons par la Iaruga. Vers l'embouchure. Jusqu'à Cintra.

— Et ensuite ?

— Ensuite on verra. Serait-il envisageable, à l'occasion, de contraindre ton feignant de Pégase à avancer à une allure un tantinet

plus rapide ?

\* \* \*

L'ondée les surprit alors qu'ils étaient en train de traverser la rivière. Un vent violent commença à se déchaîner ; ses rafales, semblables à celles d'un ouragan, soulevaient cheveux et houppelandes, et arrachaient aux arbres bordant le rivage leurs feuilles et leurs branchages qui cinglaient les visages. Avec force cris, les deux voyageurs talonnèrent leurs montures pour qu'elles pressent l'allure ; ils se dirigèrent vers l'autre rive, faisant mousser l'eau autour d'eux. À ce moment-là, le vent, soudainement, se calma, et ils virent se dresser devant eux un épais rideau de pluie. La surface du Ruban blanchit et se mit à bouillonner comme si des milliards de boules de plomb avaient été précipitées du ciel.

Avant d'avoir atteint non sans peine le rivage, les deux compagnons furent transpercés par les violentes trombes d'eau qui s'abattaient sur eux. Ils se hâtèrent de chercher refuge dans la forêt. Les couronnes des arbres formaient au-dessus de leur tête un épais toit de verdure qui était cependant impuissant à les protéger. La pluie faucha rapidement les branches, qui s'inclinèrent ; un instant plus tard, il pleuvait dans la forêt comme à ciel ouvert.

Ils s'emmitouflèrent dans leur houppelande, rabattirent leur capuchon. L'obscurité s'installa parmi les arbres, trouée par les seuls éclairs, de plus en plus nombreux. L'orage grondait à n'en plus finir, sans discontinuer, dans un vacarme assourdissant. Ablette, effrayée, trépignait, sautillait. Pégase gardait un calme imperturbable.

— Geralt, s'époumona Jaskier en tentant de couvrir de sa voix un nouveau coup de tonnerre qui se répercuta dans la forêt tel l'écho d'une gigantesque guimbarde. Arrêtons-nous ! Mettons-nous à l'abri quelque part !

— Où ça ? rétorqua le sorceleur. Avance !

Et ils avancèrent.

Au bout d'un certain temps, la pluie faiblit considérablement ; de nouveau, le vent se mit à souffler dans les frondaisons des arbres, les grondements du tonnerre cessèrent de vriller leurs oreilles. Le sorceleur et le barde se retrouvèrent sur un sentier au cœur d'une épaisse aulnaie, puis ils débouchèrent sur une clairière au beau milieu de laquelle trônait un hêtre énorme. À l'abri sous les branches de l'arbre, une charrette attelée à deux mulets était installée sur un épais tapis de fânes et de feuilles couleur bronze. Le cocher, assis sur l'un des baudets, les visait avec une arbalète. Geralt lança un juron qui fut couvert par le tonnerre.

— Baisse ton arbalète, Kolda, dit un homme de petite taille en

chapeau de paille. (Tournant le dos au hêtre, il était en train de remonter son pantalon en sautillant sur une seule jambe.) Ce ne sont pas ceux qu'on attendait. Mais ce sont des clients. N'effraie pas les clients. Nous avons peu de temps, mais on peut toujours marchander un peu !

— Par quel diable..., grommela Jaskier dans le dos de Geralt.

— Approchez donc un peu, messieurs les elfes, les interpella l'homme au chapeau. N'ayez crainte, je suis votre homme. N'ess a tearth ! Va, Seidhe. Ceadmil ! Votre homme, vous comprenez ? On fait du négoce ! Allez, approchez par ici, sous la foutelaie on ne reçoit pas autant d'eau sur la tête !

La confusion de l'homme quant à leur identité n'étonna pas Geralt. Lui et Jaskier étaient emmaillotés dans des houppelandes grises ayant appartenu à des elfes. Geralt portait un gilet avec un motif en forme de feuille – le préféré des elfes – que lui avaient donné les dryades ; son visage était en partie caché par son capuchon, il montait un cheval au harnais typiquement elfique et aux brides décorées de manière tout à fait caractéristique. Quant à ce gandin de Jaskier, cela faisait déjà bien longtemps qu'on le prenait pour un elfe ou un demi-elfe, surtout depuis qu'il s'était mis à porter les cheveux longs jusqu'aux épaules et qu'il avait pris l'habitude de les friser au fer de temps à autre.

— Fais attention, marmonna Geralt en mettant pied à terre. Tu es un elfe. N'ouvre pas la bouche inutilement.

— Pourquoi ?

— Ce sont des havekars.

Jaskier siffla tout bas. Il savait de quoi il s'agissait.

L'argent gouvernait tout, et la demande appelait l'offre. Les Scoia'tael qui sévissaient dans les forêts engrangeaient des butins, inutiles pour eux, mais négociables. Ils souffraient en revanche d'un manque d'armes et d'équipement. C'est ainsi qu'un commerce forestier ambulant avait vu le jour. Des spéculateurs qui trafiquaient avec les Écureuils émergeaient à la dérobee, avec leurs charrettes, dans les layons, les sentiers, les trouées et les clairières. Les elfes les appelaient des hay'caaren, mot intraduisible, mais qui faisait référence à une cupidité rapace. Parmi les humains s'était répandu le terme de « havekar » dont la connotation, dans leur bouche, était plus affreuse encore. Car les havekars étaient des personnages horribles. Cruels et intransigeants, ils ne reculaient devant rien, pas même devant le meurtre. Un havekar attrapé par l'armée ne saurait compter sur la miséricorde des soldats, lui-même n'ayant pas pour habitude d'accorder la sienne. S'il croisait sur sa route quelqu'un susceptible de le vendre aux soldats, il sortait son arbalète ou son couteau sans hésiter.

Le sorceleur et le poète n'étaient donc pas en très bonne posture. Par chance, les havekars les prenaient pour des elfes. Geralt tira encore un peu sur son capuchon pour mieux couvrir son visage tout en se demandant ce qui se passerait s'il venait à être découvert.

— Mais quel sale temps, soupira le marchand en se frottant les mains. Ça tombe tellement qu'on dirait que le ciel est troué ! Saleté de tedd ell'ea ! Mais c'est pas grave, y a pas de mauvais temps pour les affaires. Y a que de la mauvaise marchandise et du mauvais argent, hé, hé ! Tu comprends, l'elfe ?

Geralt hocha la tête. De derrière son capuchon, Jaskier émit un grognement indistinct. Heureusement pour eux, l'antipathie orgueilleuse des elfes à l'égard des humains était universellement connue, et personne ne s'en étonnait. Le cocher, cependant, n'avait pas baissé son arbalète, ce qui n'était pas bon signe.

— Avec qui vous êtes ? De quel commando ? (Le havekar, comme tout commerçant qui se respecte, ne se laissait pas décontenancer par la réserve et la morosité de ses clients.) Coinneach Dá Reo ? Angus Bri-Cri ? Ou peut-être Riordain ? Riordain, je le sais, a passé au fil de l'épée les huissiers du roi qui circulaient chargés de tout l'impôt récolté. Des pièces, pas des céréales. Moi, je prends pas de céréales en paiement, ni de goudron, ni de fripes tachées de sang, et pour ce qui est de la rapinerie j'accepte que du vison, de la zibeline ou de l'hermine. Mais ce qui m'est le plus doux, ce sont les espèces sonnantes et trébuchantes, les pierres et les bijoux ! Si vous en avez, on peut faire affaire ! J'ai de la marchandise de premier choix ! Evelienn vara en ard scedde, ell'ea, tu comprends, l'elfe ? J'ai de tout. Regardez voir.

Le marchand s'approcha de la charrette, tira sur un bout de la bâche mouillée. Ils aperçurent des épées, des arcs, des empennages, des selles. Le havekar farfouilla dans le tas de marchandises, en extirpa une flèche à la pointe sciée et édentée.

— Vous ne trouverez ça chez personne d'autre, se vanta-t-il. Les autres vendeurs ont la frousse et se font tout petits, parce que des pointes comme ça, si des forains se font attraper avec, ils se font mettre en pièces. Mais moi, je sais ce qui plaît aux Écureuils, le client est roi, et tu peux pas faire de commerce sans prendre quelques risques, du moment que t'en tires profit ! Chez moi, les pointes fusantes sont à neuf orins la douzaine. Naev'de aen tvedeane, ell'ea, il comprend le Seidhe ? Promis, c'est pas de l'arnaque, je gagne pas grand-chose moi-même, je le jure sur la tête de mes petiots. Si vous prenez trois douzaines d'un coup, alors là, je vous accorde six pour cent de rabais. C'est une affaire, et même une sacrée affaire... Holà ! Seidhe, écarte-toi de mon fourgon !

Jaskier ôta farouchement sa main de la bâche, et tira sa capuche



sur ses yeux. Pour la énième fois, Geralt maudit en pensée la curiosité irrépressible du barde.

— Mir'me vara, marmotta Jaskier en faisant un geste d'excuse de la main. Squaess'me.

— Sans rancune, assura le havekar en affichant un large sourire. Mais c'est interdit de regarder, parce que dans la charrette il y a une autre marchandise. Mais pas pour vendre, pas pour le Seidhe. C'est une commande, hé, hé ! Mais on cause, on cause... Montrez-moi la monnaie.

*C'est parti*, se dit Geralt en regardant l'arbalète tendue du cocher. Il avait des raisons de supposer que la véritable affaire pour le havekar était cette pointe d'empenne qui, après avoir atteint le ventre, ressortait par le dos en trois, voire quatre endroits, transformant les entrailles de l'homme abattu en un salmigondis des plus infâmes.

— N'ess tedd, déclara le sorceleur en simulant un accent chantant. Tearde. Mireann vara, va'en vort. Quand on revient du commando, là on fait affaire. Ell'ea ? Il comprend, le Dh'oine ?

— Il comprend. (Le havekar cracha.) Il comprend que vous deux vous êtes des miséreux ; vous voudriez bien prendre la marchandise, sauf que vous avez pas assez d'argent. Allez-vous-en d'ici ! Et ne revenez pas, parce que moi je dois rencontrer des gens importants, et il serait plus prudent que vous ne tombiez pas sur ces personnes. Partez av...

Il s'interrompt, car il avait entendu un cheval renâcler.

— Par le diable ! grogna-t-il. Trop tard ! Ils sont déjà là ! Planquez vos trognes sous vos capuchons, les elfes ! Et ne bougez pas d'un cil ! Kolda, gros abruti, baisse cette arbalète, et que ça saute !

Le bruit de la pluie, les grondements de tonnerre et le tapis de feuilles qui étouffait les claquements des sabots avaient permis aux cavaliers d'arriver furtivement et d'encercler le hêtre en un clin d'œil. Ce n'étaient pas des Scoia'tael. Les Écureuils ne portaient pas d'armure ; les huit cavaliers qui entouraient l'arbre ruisselaient, l'eau dégoulinait le long de leurs heaumes, de leurs brassards et de leurs cottes de mailles.

L'un des cavaliers s'approcha au pas et se dressa devant le havekar telle une montagne. Déjà grand naturellement, il montait qui plus est un puissant étalon belliqueux. Une peau de loup était jetée sur ses épaules couvertes de métal, son visage était masqué par un heaume dont le large nasal descendait jusqu'à sa lèvre supérieure. L'étranger tenait à la main un marteau d'armes à l'aspect menaçant.

— Rideaux ! lança-t-il d'une voix rauque.

— Faoiltiarna ! répondit le commerçant en criant d'une voix légèrement cassée.

Le cavalier s'approcha plus près encore et se pencha sur sa selle.

La pluie gicla sur le nasal en acier avant de retomber sur l'épaulière du cavalier puis sur la tête du marteau qui luisait de façon sinistre.

— Faoiltiarna ! répéta le havekar en s'inclinant jusqu'à la ceinture. (Il ôta son chapeau ; instantanément la pluie plaqua sur son crâne les rares cheveux qu'il avait encore.) Faoiltiarna ! Je suis des vôtres, je connais le signal et le mot de passe... Je viens de chez Faoiltiarna, Votre Excellence... Je suis venu au lieu de rendez-vous, sous le hêtre, comme il était convenu...

— Ceux-là, qui sont-ils ?

— Mon escorte. (Le havekar s'inclina plus profondément encore.) C'est... ce sont des elfes...

— Le prisonnier ?

— Dans la charrette. Dans un cercueil.

— Un cercueil ? (Le cavalier avec le heaume au nasal poussa un rugissement de hargne qui fut en partie couvert par un grondement de tonnerre.) Tu me le paieras ! M. de Rideaux a clairement ordonné que le prisonnier soit livré vivant !

— Il est vivant, bien vivant, s'empressa de bafouiller le marchand. Conformément aux ordres... Enfermé dans un cercueil, mais vivant... Le cercueil, ce n'était pas mon idée, Votre Excellence. C'est Faoiltiarna...

Le cavalier heurta l'étrier de son marteau. Obéissant au signal, trois des hommes à cheval mirent pied à terre et ôtèrent la bâche de la charrette. Quand ils eurent jeté au sol couvertures, selles et harnais, Geralt aperçut à la lueur d'un éclair un cercueil en bois de pin fraîchement coupé. Son regard, cependant, ne s'attarda pas outre mesure. Il sentit un froid glacial envahir le bout de ses doigts. Il savait comment aller tourner la situation.

— Mais qu'est-ce que ça signifie, Votre Excellence ? l'interpella le havekar en regardant sa marchandise dégringoler sur les feuilles mouillées. Vous videz ma charrette ?

— J'achète le tout. Avec l'attelage.

— Ah ! (Un sourire insolent apparut sur la trogne broussailleuse du marchand.) Voilà qui est autrement parlé. Ça fera... Laissez-moi réfléchir... Cinq cents, avec la permission de Votre Excellence, si vous payez en devises de Témérie. Si, par contre, vous payez avec vos florins, ça fera quarante-cinq.

— Rien que ça ? pouffa le cavalier en arborant un affreux sourire derrière son nasal. Approche-toi.

— Attention, Jaskier, souffla le sorceleur en défaisant discrètement la boucle de son manteau.

Il y eut un coup de tonnerre.

Le havekar s'approcha du cavalier, comptant naïvement réaliser la transaction de sa vie. Ce fut certes la transaction de sa vie, peut-être

pas la meilleure, mais la dernière à coup sûr. Le cavalier se dressa sur ses étriers, prit son élan et planta son marteau dans le crâne dégarni du havekar. Le marchand tomba sans un cri, frissonna, agita les bras, laboura de ses talons le tapis de feuilles mouillées. L'un des hommes qui retournait l'intérieur de la charrette passa les rênes autour du cou du cocher et serra, puis un autre se précipita dans leur direction et acheva le malheureux à l'aide d'un stylet.

L'un des cavaliers éleva rapidement son arbalète à hauteur d'épaules, visant Jaskier. Geralt, cependant, avait déjà en main une épée, tombée du chariot du havekar. Saisissant l'arme par le milieu de la lame, il la lança comme un javelot. Transpercé, l'arbalétrier s'affaissa et tomba de son cheval, une stupéfaction infinie se lisant encore sur son visage.

— Sauve-toi, Jaskier !

Le poète rattrapa Pégase et, dans un élan sauvage, bondit sur sa selle. Il avait pris trop d'élan toutefois, et manquait de pratique. Il ne parvint pas à se maintenir sur le pontet et retomba de l'autre côté de l'animal. Ce qui lui sauva la vie : le fer de l'épée d'un cavalier qui l'attaquait cingla l'air au-dessus des oreilles de Pégase dans un sifflement, et le hongre, pris de panique, tira sur ses rênes et percuta le cheval de l'assaillant.

— Ce ne sont pas des elfes, mugit le cavalier au nasal en saisissant son épée. Prenez-les vivants ! Vivants !

L'un des hommes qui avaient sauté de la charrette, troublé par cet ordre, hésita. Geralt, qui avait eu le temps d'empoigner sa propre épée, ne commit pas la même erreur. L'ardeur des deux derniers cavaliers fut quelque peu refroidie par la fontaine de sang qui se déversa sur eux. Geralt en profita pour en tuer un second. Mais les cavaliers étaient déjà sur son dos. Il échappa à leurs épées, para leurs coups, fit une esquive, et ressentit soudain une douleur pressante dans le genou droit. Il sentit qu'il tombait. Pourtant il n'était pas blessé. Sans prévenir, la jambe qui avait été soignée à Brokilone refusait de lui obéir.

L'homme à terre qui s'apprêtait à l'assommer avec une hache poussa brusquement un gémissement et chancela, comme si quelqu'un l'avait poussé.

Avant de tomber, le sorcelleur aperçut une flèche aux longues pennes plantée dans le flanc de son assaillant. Jaskier poussa un hurlement qui fut couvert par le tonnerre.

Geralt agrippa la roue du chariot ; à la lueur d'un éclair, il entrevit une jeune fille aux cheveux clairs qui sortait de l'aulnaie, un arc tendu à la main. Les cavaliers aussi la virent. Ils ne pouvaient faire autrement, car l'un d'eux justement passait par-dessus la croupe de son cheval, la gorge réduite en une bouillie carmin par la pointe d'une

flèche. De l'endroit où ils se trouvaient, les trois cavaliers restants, dont le chef coiffé d'un heaume à nasal, évaluèrent le danger, puis ils poussèrent un hurlement et galopèrent en direction de l'archère en se cachant derrière l'encolure de leurs chevaux. Ils croyaient ainsi être à l'abri des flèches. Ils se trompaient.

Maria Barring, surnommée Milva, tendit de nouveau son arc. La corde appuyée contre son visage, elle visa tranquillement. Le premier des attaquants hurla et glissa à bas de son cheval ; son pied étant resté coincé dans l'étrier, il fut piétiné par les sabots ferrés de sa monture. La flèche faucha purement et simplement le deuxième cavalier, qui tomba de sa selle. Le troisième – le chef – était déjà tout proche ; il se dressa sur ses étriers, leva son épée au-dessus de sa tête pour frapper. Sans même tressaillir, Milva, impavide, regarda son attaquant, arma son arc et, à une distance de cinq pas, lui planta une flèche en plein visage, juste à côté du nasal de fer. La flèche fit voler le heaume, qui valsa à terre. Le cheval ne ralentit pas son allure ; privé de son casque et d'une partie de son crâne, le cavalier resta en selle quelques instants, puis s'effondra tout doucement et chuta dans une flaque d'eau. Le cheval hennit et poursuivit sa route.

Geralt se remit debout non sans mal et massa sa jambe douloureuse. Paradoxalement, il semblait n'avoir rien perdu de son agilité, et pouvait marcher sans difficulté. À ses côtés, Jaskier parvint à se dégager du cadavre à la gorge arrachée qui l'écrasait et se releva péniblement. Le visage du poète avait la couleur de la chaux vive.

Milva s'approcha, retirant au passage sa flèche de l'homme mort.

— Je te remercie, dit le sorceleur. Jaskier, voici Milva Barring. C'est grâce à elle si nous sommes en vie.

Milva arracha une autre flèche sur un deuxième cadavre, jeta un oeil sur la pointe ensanglantée. Jaskier marmotta quelques mots indistincts, s'inclina en un salut courtois, quoiqu'un peu tremblotant, après quoi il tomba à genoux et se mit à vomir.

— Qui c'est, lui ? (L'archère essuya sa flèche sur des feuilles mouillées puis la rangea dans son carquois.) C'est ton ami, sorceleur ?

— Oui, il s'appelle Jaskier. C'est un poète.

— Un poète. (Milva regarda le vomi déjà refroidi du troubadour, puis elle releva les yeux.) Si c'est ça, alors, je comprends. Ce que je comprends moins, c'est pourquoi il est là à dégueuler au lieu de composer des vers quelque part, dans le silence. Du reste, c'est pas mon affaire.

— En un sens, c'est ton affaire. Tu lui as sauvé la vie. Ainsi qu'à moi.

Milva essuya son visage mouillé par la pluie et sur lequel on distinguait encore l'empreinte de la corde. Bien qu'elle ait tiré plusieurs fois, une seule marque était visible ; la corde se plaçait

toujours exactement au même endroit.

— J'étais déjà dans l'aulnaie quand vous discutiez avec le havekar, expliqua-t-elle. Je ne voulais pas que le gredin me voie, et il n'y avait pas d'urgence. Et puis les autres, là, sont arrivés et la pagaille a commencé. T'en as amoché plusieurs. Tu sais manier l'épée, faut le reconnaître. Tu es boiteux, pourtant. Tu devrais rester à Brokilone encore quelque temps, soigner ta quille. Si ta blessure s'aggrave, tu risques de boiter jusqu'à la fin de ta vie. Mais tu es au courant, sans doute ?

— Je survivrai.

— C'est ce que je crois, en effet. Car je t'ai suivi, pour te prévenir. Et te faire tourner bride. Il ne sortira rien de ton expédition. Au sud, c'est la guerre. Les armées nilfgaardiennes ont quitté Drieschot pour Brugge.

— Comment le sais-tu ?

— Y a qu'à regarder. (D'un geste large, la jeune fille désigna les cadavres et les chevaux.) Ce sont des Nilfgaardiens ! Ne vois-tu pas les soleils sur leurs casques ? Les broderies sur leurs caparaçons ? Rassemblez vos affaires, on prend nos jambes à notre cou, les autres peuvent arriver ici d'un moment à l'autre. Ceux-là étaient en reconnaissance.

— Je ne crois pas que ces hommes aient été envoyés en reconnaissance ou qu'ils constituent une avant-garde, fit remarquer le sorceleur en tournant la tête. Ils sont venus ici pour autre chose.

— Et pour quoi, alors ?

— Pour ça, dit Geralt en désignant dans le chariot le cercueil de pin assombri par la pluie.

Il pleuvait moins fort déjà et le tonnerre avait cessé. L'orage s'était déplacé vers le sud. Le sorceleur ramassa son épée qui traînait parmi les feuilles, sauta sur le chariot et pesta tout bas – son genou se rappelait encore à son bon souvenir.

— Aide-moi à ouvrir ça.

— Qu'est-ce qui te prend, de vouloir sortir un macchabée... (Milva s'interrompt en voyant les ouvertures percées dans le couvercle.) Diantre ! Le havekar transportait quelqu'un de vivant dans cette boîte ?

— C'est un prisonnier. (Geralt souleva le couvercle.) Le marchand attendait les Nilfgaardiens ici pour le leur remettre. Je les ai entendus échanger un signal et un mot de passe...

Ils soulevèrent le couvercle avec fracas et découvrirent un homme bâillonné, des lanières de cuir autour des mains et des pieds l'entravant au cercueil. Le sorceleur se pencha. Regarda attentivement. Puis plus attentivement encore. Et il lança un juron.

— Tiens donc ! dit-il lentement. Ça, c'est une surprise ! Qui l'eût

cru ?

— Tu le connais, sorceleur ?

— De vue, répondit Geralt en affichant un affreux sourire. Range ton couteau, Milva. Ne coupe pas ses liens. D'après ce que je vois, il s'agit d'une affaire interne entre Nilfgaardiens. Nous ne devrions pas nous en mêler. Laissons-le tel qu'il est.

— Ai-je bien entendu ? intervint Jaskier par-dessus son épaule. (Il était encore pâle, mais chez lui la curiosité l'emportait toujours.) Tu veux abandonner dans la forêt un homme enchaîné ? Je devine que tu as reconnu en lui un ennemi avec qui tu as eu maille à partir, mais enfin, c'est un prisonnier, que diable ! Il était aux mains de personnes qui nous ont attaqués, et il s'en est fallu de peu, d'ailleurs, qu'elles nous tuent. L'ennemi de nos ennemis...

Il s'interrompt en voyant le sorceleur sortir un couteau de sa gaine. Milva se racla légèrement la gorge. Elle ouvrit grand ses yeux bleu foncé, que les gouttes de pluie faisaient cligner sans cesse. Geralt se pencha et trancha le lien qui enserrait la main droite du prisonnier.

— Regarde, Jaskier, dit-il en saisissant le captif par le poignet et en soulevant sa main libre. Tu vois cette cicatrice sur sa main ? C'est Ciri qui la lui a faite. Sur l'île de Thanedd, voici un mois. C'est un Nilfgaardien. Il était venu sur Thanedd dans l'intention de kidnapper Ciri. Elle lui a fait cette entaille alors qu'elle luttait pour ne pas se faire enlever.

— Ça ne lui a pas servi à grand-chose, finalement, marmonna Milva. Quand même, m'est avis qu'il y a là quelque chose qui ne tient pas debout. Si celui-là a enlevé ta Ciri de l'île pour le compte de Nilfgaard, par quel miracle s'est-il retrouvé dans ce cercueil ? Et pourquoi le havekar voulait-il justement le livrer aux Nilfgaardiens ? Enlève-lui son bâillon, sorceleur. Peut-être qu'il nous dira quelque chose ?

— Je ne tiens pas du tout à l'entendre, répondit Geralt d'une voix sourde. J'ai déjà la main qui me démange, quand je le vois allongé là, à me regarder. J'ai du mal à me retenir de le cogner. S'il se met à parler, je ne pourrai plus m'en empêcher. Je ne vous ai pas tout raconté à son sujet.

— Dans ce cas, fais-toi plaisir. (Milva haussa les épaules.) Cogne-le, si c'est un tel saligaud. Mais fais vite, parce que le temps presse. Je l'ai dit, les Nilfgaardiens ne sont pas loin. Je vais chercher mon cheval.

Geralt se redressa et lâcha la main de l'homme attaché.

Celui-ci arracha aussitôt son bâillon de ses lèvres et cracha. Mais il ne leur adressa pas la parole. Le sorceleur lui lança le couteau, qui atterrit sur sa poitrine.

— Je ne sais pas pour quelles vétilles on t'a fourré dans cette

boîte, Nilfgaardien, déclara-t-il. Et ça ne me regarde pas. Je te laisse ce couteau, délivre-toi tout seul. Attends ici tes semblables ou déguerpis dans la forêt, comme tu veux.

Le prisonnier se taisait. Pieds et poing liés, allongé au fond de cette boîte en bois, il paraissait plus misérable encore et plus vulnérable que sur Thanedd, où pourtant Geralt l'avait vu à genoux, tremblant de peur dans une mare de sang. Il semblait également bien plus jeune. Le sorceleur ne lui donnait pas plus de vingt-cinq ans.

— Je t'ai épargné sur l'île, ajouta-t-il. Je t'épargne aujourd'hui encore. Mais c'est la dernière fois. Si je te rencontre encore, je t'abats comme un chien. Souviens-t'en. S'il te venait à l'idée de convaincre tes camarades de nous donner la chasse, emmène ce cercueil avec toi. Il te sera utile. Allons-y, Jaskier.

— Allez, du nerf ! cria Milva, qui revenait au galop par le sentier menant à l'ouest. Mais pas par là ! Dans les bois, nom d'un chien, dans les bois !

— Que se passe-t-il ?

— La cavalerie arrive en nombre du Ruban ! C'est Nilfgaard ! Qu'est-ce que vous avez à rester plantés là ? À cheval, avant qu'ils nous rattrapent !

\* \* \*

La bataille au sein du village durait depuis déjà une bonne heure et rien n'indiquait qu'elle était près de s'achever. Les fantassins qui se défendaient derrière des murets de pierre, des palissades et des chariots disposés en barrage avaient déjà repoussé trois attaques de la cavalerie qui les chargeait le long de la chaussée. La largeur de la route ne permettait pas aux cavaliers de prendre de l'élan, les fantassins pouvaient concentrer leur défense plus facilement. Résultat : la vague de cavaliers se heurtait chaque fois aux barricades à l'abri desquelles des hommes, désespérés mais opiniâtres, tiraient sans relâche des empennes et des flèches. La cavalerie pilonnée s'agitait, gesticulait, tandis que les défenseurs contre-attaquaient avec rapidité, cognant inlassablement avec leurs guisarmes, bardiches et autres fléaux de guerre. Les cavaliers reculaient vers les étangs, laissant derrière eux des cadavres d'hommes et de chevaux ; les fantassins, eux, se cachaient derrière leur barricade et bombardaient l'ennemi d'horribles injures. Au bout d'un certain temps, la cavalerie reformait ses rangs et attaquait de nouveau.

Et ainsi de suite.

— Qui se bat contre qui ? demanda de nouveau Jaskier, la bouche pleine du pain sec que lui avait donné Milva et qu'il essayait d'amollir.

Ils étaient assis tout au bord d'un escarpement, bien cachés parmi

les genévriers. Ils pouvaient observer la bataille sans crainte d'être vus. Plus précisément, ils n'avaient d'autre choix : face à eux la bataille faisait rage, et la forêt qui se trouvait derrière eux était en feu.

— Ce n'est pas difficile à deviner. (Geralt, à contrecœur, se décidait enfin à répondre à la question de Jaskier.) Les hommes à cheval, ce sont des Nilfgaardiens.

— Et ceux à pied ?

— Eux, ce ne sont pas des Nilfgaardiens.

— Ceux à cheval, c'est la cavalerie régulière de Verden, expliqua Milva, restée jusqu'à présent maussade et étonnamment taciturne. Ils ont des damiers brodés sur leurs jaquettes. Et ceux du village, ce sont des mercenaires de Brugge. On le voit à leurs bannières.

En effet, ragaillardis par leur nouveau succès, les fantassins avaient hissé sur les remparts un étendard avec une croix ancrée de couleur blanche. Jusque-là, Geralt n'avait vu aucun étendard, il avait pourtant observé attentivement ; les défenseurs venaient juste de le hisser. Sans doute l'avaient-ils égaré quelque part au début de la bataille.

— On va rester là longtemps ? interrogea Jaskier.

— Mange-toi ça..., marmonna Milva. Ça, c'est une question. Regarde autour de toi, pauvre idiot !

Jaskier n'avait nul besoin de se retourner ou de regarder autour de lui. L'horizon entier était zébré de colonnes de fumée. C'était au nord et à l'ouest que la fumée était la plus épaisse, là où l'une des armées avait mis le feu aux forêts. Le ciel, au sud, vers où ils se dirigeaient quand la bataille leur avait coupé la route, était également noir de fumée. Et, en l'espace d'une heure – le temps qu'ils avaient passé sur la montagne –, la fumée s'était étendue aussi à l'est.

— Néanmoins, reprit l'archère au bout d'un instant en regardant Geralt, je suis réellement curieuse de savoir ce que tu comptes entreprendre, sorcelleur. Derrière nous, nous avons Nilfgaard et la forêt en feu, et tu vois par toi-même ce qui se passe devant nous. Alors, quels sont tes plans ?

— Mes plans n'ont pas changé. J'attends la fin de cette échauffourée et je me mets en route vers le sud. Direction la Iaruga.

— Tu as sans doute perdu la raison ! dit Milva en grimaçant. Tu vois pourtant ce qui se passe ! C'est ce qu'on appelle la guerre, il ne s'agit pas d'une excursion de quelques hommes folâtres. Nilfgaard avance main dans la main avec Verden. Au sud, ils ont déjà sûrement traversé la Iaruga ; Brugge tout entier sans doute, et peut-être même Sodden, sont déjà la proie des flammes...

— Je dois atteindre la Iaruga.

— Parfait. Et ensuite ?

— Je trouverai une barque, je me laisserai porter par le courant,



j'essaierai de parvenir jusqu'à l'embouchure. Puis, il me faudra un bateau... Des bateaux doivent bien circuler depuis là-bas, nom d'un chien...

— Jusqu'à Nilfgaard ? s'esclaffa-t-elle. Tes plans n'ont pas changé ?

— Tu n'es pas obligée de m'accompagner.

— Bien entendu que j'y suis pas obligée. Et j'en rends grâce aux dieux, car je ne cherche pas la mort, moi. J'en ai pas peur, non, mais il faut que je t'avertisse : il va falloir tuer, c'est pas rien.

— Je sais, répondit-il tranquillement. J'ai de la pratique. Je ne m'aventurerais pas dans cette direction si je n'y étais pas contraint. Mais je le suis, alors j'y vais. Rien ne m'arrêtera.

— Ha ! (Elle le mesura du regard.) Quelle voix, dis donc ! On croirait entendre quelqu'un racler le fond d'une vieille casserole avec son couteau. Si l'empereur Emhyr t'entendait, il se lâcherait dans son froc tellement tu lui ferais peur : « À moi, gardes ! À moi, la cohorte impériale ! Malheur, malheur ! Un sorceleur arrive jusqu'à moi en canot, il sera là bientôt, il va m'ôter la vie et me priver de ma couronne ! Je suis perdu ! »

— Arrête, Milva !

— Ben voyons ! Il est temps que quelqu'un te dise enfin la vérité en face. Que je sois bataculée par un lapin décrépi si j'ai jamais vu un homme plus stupide ! T'es vraiment en route pour arracher ta fille aux mains d'Emhyr ? Pour enlever celle sur qui il a jeté son dévolu ? Qu'il a reprise aux rois ? Emhyr a de sacrées griffes, ce qu'il a agrippé, il ne le lâche plus. Même les rois ne se mesurent pas à lui, et toi, tu veux le faire ?

Il ne répondit pas.

— Tu t'apprêtes à aller à Nilfgaard, répéta Milva en hochant la tête avec pitié, à guerroyer avec l'empereur, à lui enlever sa fiancée. As-tu seulement réfléchi à ce qui pourrait se passer ? Quand tu arriveras là-bas, quand tu auras trouvé ta Ciri dans les salles du palais, toute d'or et de soie vêtue, qu'est-ce que tu vas lui dire ? Viens, ma chère, suis-moi, que t'importe le trône impérial, nous vivrons dans une hutte toi et moi, et nous mangerons de l'écorce en attendant la moisson ? Regarde autour de toi, boiteux déguenillé ! Même tes chaussures et ta capote t'ont été données par les dryades, et avant ça elles étaient la propriété d'un elfe, mort de ses blessures à Brokilone. Tu sais ce qui va se passer alors, quand ta demoiselle t'avisera ? Elle te crachera à la figure, elle se rira de toi, elle ordonnera aux trabans du palais de te jeter dehors et de te donner en pâture aux chiens !

Milva parlait de plus en plus fort ; à la fin, elle criait presque. Pas uniquement de colère, mais également pour couvrir les échos de la bataille, qui s'étaient intensifiés. En bas, des dizaines, des centaines de

voix peut-être s'étaient mises à beugler. Une nouvelle attaque avait été lancée sur les fantassins de Brugge. Mais cette fois, de deux côtés en même temps. Vêtus de tuniques bleues à damiers, ceux de Verden galopèrent sur la chaussée, tandis qu'un important escadron de cavaliers en manteaux noirs surgissait de derrière l'étang, attaquant le flanc des défenseurs.

— Nilfgaard, lâcha laconiquement Milva.

Cette fois, l'infanterie de Brugge n'avait aucune chance. Les cavaliers s'étaient frayé un passage à travers la barricade et, en l'espace d'un clin d'œil, ils fauchèrent les défenseurs à coups d'épée. L'étendard marqué de la croix ancrée s'affaissa. Une partie des fantassins jeta les armes et se rendit, une autre tenta de se sauver en direction de la forêt. Mais un troisième escadron en sortit et les attaqua, une horde de cavaliers faiblement armés, vêtus d'uniformes hétéroclites.

— Les Scoia'tael, dit Milva en se levant. Tu saisis ce qui se passe à présent, sorcelleur ? C'est parvenu jusqu'à ton cerveau ? Nilfgaard, Verden et les Écureuils sont de mèche. C'est la guerre. Comme à Aedirn, il y a un mois.

— C'est un raid, rétorqua Geralt en tournant la tête. Une expédition de rapinerie. Des hommes à cheval seulement, pas d'infanterie...

— L'infanterie a déjà atteint les forts et les assemblées. Cette fumée là-bas, tu crois qu'elle vient d'où ? D'un fumoir ?

Les cris sauvages et stridents des fuyards pourchassés et massacrés par les Écureuils leur parvenaient du village. Du toit des cabanes jaillissaient des flammes et de la fumée – après l'averse matinale, un vent fort avait séché les toits de chaume, et l'incendie se propageait à toute vitesse.

— Et voilà, grommela Milva, le hameau va partir en fumée. Dire qu'ils avaient à peine eu le temps de le reconstruire après l'autre guerre. Pendant deux ans ils ont posé les fondements, et en quelques minutes tout est consumé. Il faudrait en tirer la leçon !

— Quelle leçon ? demanda vivement Geralt.

Milva ne répondit pas. La fumée du village en flammes s'élevait haut dans le ciel, atteignait l'escarpement, piquait les yeux et les faisait larmoyer. Des cris s'élevèrent du côté de l'incendie. Jaskier devint pâle comme un linge.

Les prisonniers furent rassemblés puis encerclés. Sur l'ordre d'un chevalier qui portait un heaume avec un plumet, les cavaliers commencèrent à faucher et à piquer de leur lance les hommes sans défense. Ceux qui tombaient étaient piétinés par les chevaux. Le cercle se resserrait. Les cris qui montaient jusqu'à l'escarpement n'avaient plus rien d'humains.

— Et tu confirmes que nous devons aller vers le sud ? reprit le poète en jetant au sorceleur un regard éloquent. Traverser ces incendies ? Nous rendre là où l'on trouve de pareils bouchers ?

— J'ai l'impression, répliqua Geralt d'une voix traînante, que nous n'avons pas le choix.

— Si, affirma Milva. Je peux vous conduire à travers bois jusqu'au mont de la Chouette, et de là vous faire rejoindre Ceann Treise. À Brokilone.

— À travers les bois en flammes ? Et ainsi prendre le risque de nous heurter de nouveau aux troupes auxquelles nous venons juste d'échapper ?

— C'est plus sûr que la route vers le sud. Jusqu'à Ceann Treise, il y a tout au plus quatorze miles, et je connais les sentiers.

Le sorceleur observait le village qui disparaissait dans les flammes.

Les Nilfgaardiens étant déjà venus à bout des prisonniers, la cavalerie s'était rassemblée en une colonne de marche. La horde bigarrée des Scoia'tael s'était mise en route, empruntant le chemin qui allait vers l'est.

— Moi, je ne rentre pas, déclara durement Geralt. Mais raccompagne Jaskier à Brokilone.

— Non, protesta le poète, bien qu'il n'ait pas encore retrouvé ses couleurs habituelles. Je pars avec toi.

Milva fit un geste de la main, souleva son arc et son carquois ; elle s'avança d'un pas en direction de son cheval et se retourna alors brusquement.

— Allez au diable, grogna-t-elle. J'ai passé trop de temps à sauver des elfes d'une fin tragique. Je ne peux plus supporter de regarder quelqu'un mourir. Je vais vous accompagner jusqu'à la Iaruga, pauvres têtes brûlées. Mais pas par la piste du sud, par celle de l'est.

— Les forêts sont déjà en feu là-bas aussi.

— Je vous conduirai à travers les flammes. Je suis habituée.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, Milva.

— Bien sûr que j'y suis pas obligée. Allez, en selle ! Bougez-vous, à la fin !

\* \* \*

Les trois compagnons n'allèrent pas loin. Leurs montures avaient du mal à avancer dans les fourrés et sur les sentiers envahis par les herbes, mais ils ne voulaient pas se risquer à emprunter les routes : de tous côtés leur parvenaient le piétinement des chevaux et le cliquetis des armes, qui trahissaient la présence d'armées alentour. Le crépuscule les surprit alors qu'ils se trouvaient sur un chemin bordé de

ravins et envahi par les broussailles ; ils s'arrêtèrent pour la nuit. Il ne pleuvait pas. Les lueurs d'incendie inondaient le ciel.

Ils trouvèrent un endroit relativement sec et s'y installèrent en s'emmitouflant dans leurs houpelandes et leurs couvertures. Milva partit inspecter les environs. Quand elle se fut éloignée, Jaskier laissa libre cours à la curiosité longtemps contenue qu'éveillait en lui l'archère de Brokilone.

— Beau brin de fille, grommela-t-il. Tu as le don, toi, Geralt, pour ce genre de rencontre. Svelte et bien roulée... Quand elle marche, on croirait qu'elle danse. Un peu trop étroite à mon goût au niveau des hanches, et un tantinet trop large d'épaules, mais enfin, quelle femme ! Et ces deux petites poires sur le devant... Oh, oh ! pour un peu, sa chemise éclaterait...

— Ferme-la, Jaskier !

— En chemin, il m'est arrivé de l'effleurer par hasard. (Le poète continuait à rêver.) Des cuisses, je te raconte pas, on les croirait en marbre ! Par ma foi, tu n'as pas dû t'ennuyer durant le mois que tu as passé à Brokilone...

Milva, qui revenait justement de sa ronde, entendit le murmure théâtral de Jaskier et remarqua ses regards insistants.

— C'est de moi que tu parles, poète ? Qu'est-ce que t'as à me fixer dès que j'ai le dos tourné ? Un oiseau m'a chié dessus ?

— Nous ne cessons de nous étonner de ton art de manier l'arc, répliqua Jaskier en souriant de toutes ses dents. Tu aurais peu de concurrence dans les compétitions de tir.

— Taratata !

— J'ai lu que les meilleures archères se rencontraient parmi les Zerricanes, dans les clans venus des steppes. (Jaskier lança un regard entendu à Geralt.) Certaines, paraît-il, se coupent le sein droit pour ne pas être gênées quand elles tendent leur arc. Le buste, paraît-il, fait obstacle à la corde.

— C'est bien une invention de poète, ça ! s'esclaffa Milva. Du genre qui écrit des âneries en trempant sa plume dans son pot de chambre, et que seuls les imbéciles sont prêts à croire ! Enfin quoi, on tire avec ses tétons, peut-être ? Il faut se tenir de côté et, pour tirer, mettre la corde dans sa bouche, voilà, comme ça. Rien ne gêne la corde. C'est des fadaises, ces histoires de sein coupé, une invention tout droit sortie d'une caboche oisive obsédée par les tétons des femmes.

— Je te remercie pour toute la considération que tu portes aux poètes et à la poésie. Ainsi que pour la leçon de tir à l'arc. Un arc, c'est une belle arme. Vous savez quoi ? Je pense que c'est précisément dans cette direction que se développera l'art de la guerre. À l'avenir, on combattrà à distance. On découvrira une arme de si longue portée

que les adversaires pourront s'entre-tuer sans même se voir.

— Sottises, protesta Milva. L'arc est une bonne chose, mais la guerre, c'est adversaire contre adversaire, à longueur d'épée, le plus costaud démolit le plus faible. Ça a toujours été comme ça et il n'y a pas de raison que ça change. Et si ça s'arrête, alors la guerre s'arrêtera aussi. En attendant, vois comme on se bat. Dans ce village, près de la chaussée... Bah ! À quoi bon parler pour ne rien dire ? Je vais faire un tour, jeter un œil. Les chevaux renâclent, comme si un loup rôdait dans les parages...

— Belle plante. (Jaskier l'accompagna du regard.) Humm !... Pour en revenir tout de même à ce village et à ce que Milva insinuait lorsque nous étions assis sur l'escarpement... Ne crois-tu pas qu'elle avait un peu raison, malgré tout ?

— À quel sujet ?

— Au sujet de... Ciri, hoqueta le poète. Notre charmante donzelle qui tire plus vite que son ombre ne semble pas comprendre la nature des relations qui te lient à Ciri. Elle subodore, apparemment, que tu envisages de faire concurrence à l'empereur de Cintra pour obtenir sa main. Et que c'est là la véritable motivation de ton expédition à Nilfgaard.

— Sur ce sujet, elle n'est guère dans le vrai, pas même un peu. Alors, en quoi a-t-elle raison ?

— Attends, ne t'emporte pas. Mais regarde la vérité en face. Tu as recueilli Ciri et tu te considères comme son protecteur. Mais elle n'est pas une fille ordinaire. C'est une enfant royale, Geralt. Le trône lui est prédestiné, il n'y a aucune discussion possible. Un palais, une couronne... Peut-être pas celle de Nilfgaard. Peut-être Emhyr n'est-il pas pour elle le meilleur des maris, je ne sais pas...

— Effectivement. Tu ne sais pas.

— Et toi, tu sais ?

Le sorcelleur s'emmitoufla dans sa couverture.

— Je devine que tu as ta propre théorie, gronda-t-il. Mais ne te fatigue pas ; je sais ce que tu vas dire. Il n'y a pas de raison de sauver Ciri du sort qui lui est destiné depuis le jour de sa naissance. Parce que, saine et sauve, Ciri est prête à ordonner aux trabans de nous jeter dehors. Alors, restons tranquilles. C'est ça ?

Jaskier ouvrit la bouche, mais Geralt ne lui laissa pas le temps de répliquer quoi que ce soit.

— Aucun dragon ou mauvais magicien ne l'a enlevée, n'est-ce pas ? (La voix du sorcelleur ne cessait de s'altérer.) Aucun pirate ne l'a capturée pour en demander une rançon. Elle n'est pas enfermée dans une tour, un cachot ou une cage, elle n'est pas torturée, ni en train de mourir de faim. Bien au contraire, elle dort dans des draps damassés, mange dans des plats en argent, porte de la soie et des dentelles, des

bijoux en quantité, il suffit de voir comme on la vénère. Somme toute, elle est heureuse. Or un sorceleur, que le mauvais sort a un jour placé sur son chemin, s'acharne à détruire ce bonheur, à le gâter, le ruiner, le piétiner de ses chaussures trouées qu'il a héritées d'un elfe quelconque. C'est bien ce que tu penses ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, marmotta Jaskier.

— Ce n'est pas à toi qu'il parlait. (Milva surgit soudain de l'obscurité ; après un moment d'hésitation, elle alla s'asseoir aux côtés du sorceleur.) Mais à moi. Ce sont mes paroles qui l'ont ainsi agacé. J'ai parlé sous le coup de la colère, je ne pensais pas ce que je disais... Pardonne-moi, Geralt. Je sais ce que c'est quand on enfonce une griffe dans une blessure à vif. Allez, ne te renfrogne pas. Je ne le ferai plus. Tu me pardonnes ? Ou bien est-ce que je dois d'abord te faire deux bécots ?

Sans attendre sa réponse ni son assentiment, elle l'attrapa fermement par le cou et l'embrassa sur la joue. Il la serra fort contre lui.

— Approche-toi, l'enjoignit-il en se raclant la gorge. Et toi aussi, Jaskier... Ensemble, nous aurons plus chaud.

Ils restèrent longtemps silencieux. Dans le ciel éclairé, des nuages défilaient, cachant les étoiles scintillantes.

— Je veux vous révéler quelque chose, lança enfin Geralt. Mais jurez-moi que vous n'allez pas vous moquer de moi.

— Parle.

— J'ai fait des rêves étranges... À Brokilone... Au début, je pensais que je délirais. Qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas dans ma tête. Vous savez, j'ai reçu de sacrés coups lorsque j'étais sur Thanedd. Mais je fais un rêve depuis quelques jours. Toujours le même.

Jaskier et Milva ne pipaient mot.

— Ciri, reprit le sorceleur au bout d'un instant, ne dort pas dans un palais sous un baldaquin de brocart. Elle traverse à cheval un village balayé par la poussière... Les villageois la montrent du doigt. Ils l'appellent par un nom que je ne connais pas. Les chiens aboient. Elle n'est pas seule. D'autres sont avec elle. Il y a une jeune fille aux cheveux coupés ras, elle tient Ciri par la main... Ciri lui sourit. Je n'aime pas ce sourire. Je n'aime pas son maquillage agressif... Et j'aime encore moins le fait que la mort soit à ses trousses.

— Où se trouve-t-elle, alors ? ronronna Milva en se pelotonnant contre Geralt comme un chat. Elle n'est pas à Nilfgaard ?

— Je ne sais pas, répondit-il d'une voix sourde. Mais j'ai fait ce même rêve plusieurs fois. Le problème, c'est que je ne crois pas aux rêves.

— Alors, c'est que tu es bête. Moi, j'y crois.

— Je ne sais pas, répéta-t-il. Mais je sens qu'il se passe quelque chose. Devant elle, il y a le feu, et derrière elle, la mort. Je dois me hâter.

\* \* \*

À l'aube il se mit à pleuvoir. Mais pas comme la veille, où de fortes et brèves averses accompagnaient l'orage ; cette fois, du ciel sombre et voilé d'un rideau de plomb tombait une légère bruine, un crachin fin et régulier.

La compagnie se dirigeait vers l'est. Milva cheminait en tête. Quand Geralt lui fit remarquer que la Iaruga se trouvait au sud, l'archère le rembarra en lui rappelant que c'était elle la guide, et qu'elle savait ce qu'elle faisait. Le sorceleur n'intervint plus. Au fond, l'essentiel était qu'ils progressent. La direction n'avait pas réellement d'importance.

Ils avançaient en silence, trempés, transis, recroquevillés sur leurs selles. Ils s'en tenaient aux sentiers forestiers, empruntaient les layons, coupaient à travers champs, s'enfonçant dans les fourrés dès qu'ils entendaient le bruit des sabots de la cavalerie qui s'étirait le long des routes. Ils firent de larges détours pour éviter les clameurs et le tumulte de la guerre. Ils passèrent tout près de villages en feu, de décombres fumants et incandescents ; ils virent sur leur chemin des bourgs et des hameaux dont il ne restait que des carrés noirs de terre brûlée et l'odeur pestilentielle des cendres mouillées par la pluie. Ils effarouchèrent les nuées de corneilles qui s'attaquaient aux cadavres. Ils croisèrent des colonnes de villageois hébétés qui fuyaient la guerre et les flammes, ployant sous le poids de leurs baluchons et ne répondant aux questions que par un simple regard, timide, muet et incrédule, les yeux éteints par le malheur et la terreur.

Ils se dirigeaient vers l'est, à travers le feu et la fumée, dans le crachin et le brouillard, tandis que défilait devant leurs yeux l'œuvre du démon de la guerre...

Premier tableau. Une grue, grande ligne noire se dressant parmi les ruines d'un village incendié. De la grue pend un cadavre dénudé, tête en bas. Du sang s'échappe de son entrejambe massacré, coule sur son ventre, sa poitrine et son visage, et se coagule par plaques sur ses cheveux. Sur le dos du cadavre, on peut lire, taillée au couteau, la rune « Ard ».

— Un an'givre, annonça Milva en rejetant en arrière ses cheveux mouillés. Les Écureuils sont passés par ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « an'givre » ?

— Indicateur.

Deuxième tableau. Un cheval sellé, gris-blanc, recouvert d'un

caparaçon noir. Il avance d'un pas branlant sur le champ de bataille, tournant en rond parmi les tas de cadavres et les bouts de lances plantés en terre, hennissant tout doucement de manière déchirante ; il traîne derrière lui ses entrailles qui sortent de son ventre ouvert. Impossible de l'achever : des maraudeurs rôdent dans le secteur, dépouillant les cadavres.

Troisième tableau. Une jeune fille, les bras en croix, allongée, nue et couverte de sang, ses yeux vitrifiés tournés vers le ciel.

— On prétend que la guerre est une affaire d'hommes, s'énerva Milva. Mais ils n'auront pas pitié d'une femme, il faut qu'ils s'amuse un peu. Et on appelle ça des héros... fils de chiens...

— Tu as raison. Mais tu n'y changeras rien.

— Bien sûr que si ! Et je l'ai déjà fait ! En me sauvant de chez moi. J'avais pas envie de balayer la bicoque et de récurer les sols. Et encore moins d'attendre qu'ils arrivent, mettent le feu à la baraque, m'allongent sur le sol et...

Elle n'acheva pas sa phrase, pressa son cheval.

Plus tard surgit un nouveau tableau : la goudronnerie. C'est là que Jaskier vomit tout ce qu'il avait mangé ce jour-là – du pain sec et la moitié d'un stockfish.

Dans la goudronnerie, les Nilfgaardiens, ou peut-être les Scoia'tael, avaient réglé leur compte à un certain nombre de prisonniers. Combien étaient-ils, impossible de l'affirmer, même approximativement, car leurs tortionnaires s'étaient non seulement servis de flèches, d'épées et d'hasts, mais ils avaient également utilisé le matériel de bûcheron trouvé sur place : des haches, des scies de long et des scies égoïnes.

Par la suite, Geralt, Jaskier et Milva découvrirent d'autres scènes de guerre, mais ils n'en gardèrent aucun souvenir, les repoussant hors de leur mémoire.

Ils devinrent insensibles.

\* \* \*

Au cours des deux jours qui suivirent, ils parcoururent à peine une vingtaine de miles. Il pleuvait toujours. Après la sécheresse de l'été, la terre était désormais gorgée d'eau, les chemins forestiers s'étaient mués en patinoires boueuses. En raison de la brume, il était impossible de distinguer la fumée des incendies, mais la puanteur de la goudronnerie donnait à penser que des soldats se trouvaient toujours à proximité et continuaient à brûler tout ce qui pouvait alimenter les flammes.

Ils n'avaient croisé aucun fugitif. Ils étaient seuls au milieu des bois. Du moins le croyaient-ils.



Geralt le premier entendit derrière eux le renâclement d'un cheval. Le visage figé, il fit faire demi-tour à Ablette. Jaskier ouvrit la bouche, mais d'un geste Milva lui intima le silence ; elle sortit son arc de son carquois.

L'intrus émergea des buissons. Voyant qu'on l'attendait, il arrêta son cheval, un étalon alezan. Tous restèrent figés, plongés dans un silence troublé par le seul bruit de la pluie.

— Je t'avais interdit de nous suivre, lâcha enfin le sorceleur.

Le Nilfgaardien, celui que Jaskier et Geralt avaient abandonné dans son cercueil quelques jours plus tôt, baissa les yeux. Le poète le reconnaissait à peine ; il portait un haubert, un caftan de cuir et un manteau, prélevés sans aucun doute sur l'un des morts qui gisaient près de la charrette du havekar. Jaskier avait cependant noté la jeunesse de son visage, reconnaissable malgré la barbe tout juste naissante qui était apparue sur son menton depuis leur aventure près du hêtre.

— Je te l'avais interdit, répéta le sorceleur.

— En effet, reconnut enfin le jouvenceau. (Il parlait sans accent nilfgaardien.) Mais j'y suis obligé.

Geralt sauta à bas de son cheval, tendit les rênes à Jaskier ; il dégaina son épée.

— Descends, intima-t-il tranquillement. Tu es déjà équipé d'un bout de fer à ce que je vois. C'est bien. Lorsque tu étais sans défense, je ne pouvais en aucune façon te trucher. Maintenant c'est autre chose. Descends.

— Je ne veux pas me battre avec toi.

— Je m'en doute. Comme tous tes compatriotes, tu préfères un autre genre de bataille. Du genre de celle de la goudronnerie, devant laquelle tu es certainement passé, puisque tu as suivi nos traces. Descends, je t'ai dit.

— Je suis Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach.

— Je ne t'ai pas demandé de te présenter. Je t'ai ordonné de descendre de cheval.

— Je ne descendrai pas. Je n'ai aucune envie de me battre.

— Milva. (Le sorceleur fit un geste à l'archère.) Fais-moi plaisir, tue son cheval.

— Non. (Le Nilfgaardien leva le bras avant que Milva ait eu le temps de placer une flèche sur la corde de son arc.) Non, je vous en prie, je descends.

— C'est mieux. Et maintenant, sors ton épée, garçon.

Le jouvenceau croisa les bras sur sa poitrine.

— Tue-moi si tu veux. Ou ordonne à cette elfe de m'abattre si tu préfères. Je ne me battrai pas contre toi. Je suis Cahir Mawr Dyffryn... fils de Ceallach. Et je veux... je veux me joindre à vous.

— J'ai dû mal comprendre. Répète.

— Je veux me joindre à vous. Tu es à la recherche de la jeune fille. Je veux t'aider. Je dois t'aider.

— C'est un fou furieux. (Geralt se tourna vers Milva et Jaskier.) Il a subi une aliénation mentale. Nous avons affaire à un fou.

— Il ne détonnerait pas dans notre compagnie, marmonna Milva. Au contraire.

— Réfléchis à sa proposition, Geralt, se gaussa Jaskier. En fin de compte, c'est un gentilhomme nilfgaardien. Peut-être qu'avec son aide, nous pourrions plus facilement accéder à...

— Tiens donc ta langue, l'interrompt sèchement le sorceleur. Allez, sors ton épée, Nilfgaardien.

— Je ne me battrai pas. Et je ne suis pas un Nilfgaardien. Je suis originaire de Vicovaro, et je m'appelle...

— Peu m'importe comment tu t'appelles. Prends ton arme.

— Non.

— Sorceleur (Milva se pencha sur sa monture et cracha par terre), le temps passe, et je suis trempée jusqu'aux os. Le Nilfgaardien ne veut pas se battre contre toi, et toi, même si tu as pris ton air revêche, ça m'étonnerait fort que tu l'abattes de sang-froid avec ton épée... Alors on va faire le pied de grue ici éternellement ? Je vais planter une flèche dans le bas-ventre de sa monture et nous poursuivrons notre chemin. Il ne pourra pas nous suivre.

Cahir, fils de Ceallach, rejoignit son étalon alezan en une enjambée, bondit sur sa selle et partit au galop, incitant d'un cri sa monture à accélérer. Le sorceleur le regarda s'éloigner, puis remonta sur Ablette. Sans un mot, et sans regarder autour de lui.

— Je vieillis, grommela-t-il après un certain temps lorsque Ablette fut à hauteur du moreau de Milva. Je commence à avoir des scrupules.

— Oui, ça arrive chez les vieux. (L'archère le regarda avec compassion.) Tu pourrais boire une décoction de pulmonaire, ça soulage bien. En attendant, tu peux mettre un coussinet sur ta selle.

— Les scrupules, expliqua Jaskier avec sérieux, ce n'est pas la même chose que les hémorroïdes, Milva. Tu confonds les termes.

— Et qui comprendrait votre charabia ! Vous causez continuellement, vous ne savez faire que ça ! Allez, en route !

— Milva, demanda le sorceleur au bout d'un instant en se protégeant de la pluie qui lui cinglait le visage. Tu aurais vraiment tué son cheval ?

— Non, reconnut-elle à contrecœur. Le cheval n'est pas coupable. Et même ce Nilfgaardien... Pourquoi diable nous suit-il ? Pourquoi a-t-il dit qu'il y était obligé ?

— Le diable m'emporte ! Si seulement je le savais...

Il pleuvait toujours quand ils sortirent enfin de la forêt ; celle-ci s'arrêtait brusquement pour céder la place à une route qui serpentait à travers les montagnes, du sud vers le nord. Ou le contraire, selon le point de vue. Ils ne furent pas surpris par ce qu'ils découvrirent. Ils étaient déjà coutumiers du spectacle. Des chariots renversés et éventrés, des carcasses de chevaux, des baluchons et des besaces éparpillés, ainsi que des formes déguenillées, figées dans des postures étranges, qui, récemment encore, étaient des êtres humains.

Ils s'approchèrent sans crainte, car, d'après le spectacle qui s'offrait à leur vue, il allait de soi que le carnage avait eu lieu non pas le jour même, mais la veille, voire l'avant-veille. Ils avaient déjà appris à reconnaître ces choses, ou peut-être les sentaient-ils, guidés par un instinct purement animal que les tableaux des jours précédents avaient réveillé et aiguisé. Ils avaient également appris à explorer les champs de bataille, car il leur arrivait parfois – rarement toutefois – de trouver parmi les biens disséminés un peu de nourriture ou un sac de foin.

Ils s'arrêtèrent près du dernier fourgon d'une colonne foudroyée, poussée dans le ravin, renversée sur le moyeu d'une roue fracassée. Une femme corpulente, le cou plié de manière peu naturelle, était allongée sous le chariot. Le col de son caban, détrempé par la pluie, était couvert de filets de sang coagulé provenant du pavillon de son oreille déchiquetée – une boucle lui avait été visiblement arrachée.

Sur la bêche qui recouvrait le chariot, on pouvait lire l'inscription « Vera Loewenhaupt et fils », mais il n'y avait aucune trace des fils en question dans les environs proches.

— C'étaient pas des paysans, murmura Milva du bout des lèvres, mais des marchands. Ils venaient du sud, de Dillingen, ils allaient vers Brugge, et ils ont été attaqués ici. Ça va mal, sorcelleur. Je pensais qu'on pourrait bifurquer dès à présent vers le sud, mais maintenant je sais vraiment pas quoi faire...

Après un moment de réflexion, elle reprit :

— Dillingen et Brugge sont entièrement aux mains des Nilfgaardiens, sans aucun doute ; nous n'atteindrons pas la Iaruga par ce chemin. Nous devons continuer vers l'est, par Turlough. Là-bas, y a qu'des forêts fort peu fréquentées, l'armée n'y passera pas.

— Je ne continue pas vers l'est, protesta Geralt. Je dois atteindre la Iaruga.

— Tu l'atteindras, répliqua-t-elle d'une voix incroyablement calme. Mais par un chemin plus sûr. Si tu te mets en route vers le sud en partant d'ici, tu vas te jeter directement dans la gueule des Nilfgaardiens. Tu n'y gagneras rien.

— Je gagnerai du temps, gronda-t-il. En allant vers l'est, je ne fais que le gaspiller. Je vous l'ai dit, je ne peux pas me permettre de...

— Silence ! lança soudain Jaskier en faisant tourner bride à son

cheval. Taisez-vous une minute.

— Que se passe-t-il ?

— J'entends... chanter.

Le sorceleur hocha la tête. Milva pouffa.

— Tu as des hallucinations, poète !

— Silence ! Quelqu'un chante, je vous dis ! Vous n'entendez pas ?

Geralt ôta son capuchon, Milva tendit l'oreille ; au bout d'un instant, elle jeta un coup d'œil au sorceleur et hocha la tête en silence.

Le troubadour avait raison. Son oreille musicale ne l'avait pas trahi. Ce qui semblait impossible était bel et bien une réalité. Ils se trouvaient sous le crachin, au beau milieu de la forêt, sur une route parsemée de cadavres, et pourtant un chant joyeux et plein d'entrain parvenait à leurs oreilles.

Milva tira les rênes de son cheval moreau, prête à fuir, mais le sorceleur l'arrêta d'un geste. Il était perplexe. Ce qu'ils entendaient n'était pas le chœur menaçant, cadencé, des voix des fantassins qui défilaient, ni une chanson gaillarde de cavaliers. Pas du tout...

La pluie faisait bruisser les feuillages. Les trois compagnons commençaient à distinguer les paroles de la chanson. Une chanson gaie, qui, dans ce paysage ravagé par la guerre et la mort, paraissait surnaturelle et totalement déplacée.

*Dans la forêt, là-bas, danse un grand loup, visez un peu !*

*Il montre ses crocs, remue la queue, allégrement sautille.*

*Pour quelle raison est-elle donc cette bête des bois aussi joyeuse ?*

*C'est sûr, pour s'agiter ainsi, elle ne doit pas être mariée pour l'heure !*

*Boum da di da di boum, ah, ah !*

Jaskier se mit soudain à rire ; sans prêter attention aux chouinements du sorceleur et de Milva, il sortit son luth de sous son manteau mouillé, pinça les cordes de son instrument et entreprit d'accompagner le chœur inconnu en chantant à gorge déployée :

*Dans le sous-bois, là-bas, erre un pauvre loup, visez un peu !*

*La gueule courbée, la queue basse, de son œil coule une larme.*

*Pour quelle raison est-elle donc cette bête aussi chagrine ?*

*C'est sûr, elle doit bien être ou fiancée ou mariée à cette heure !*

— Holà ! ho, ho ! lui répondirent en chœur de nombreuses voix, toutes proches.

Un rire tonitruant retentit, suivi d'un sifflement strident, puis une compagnie étrange, des plus pittoresques, apparut sur la route, marchant en file indienne d'un pas cadencé, faisant gicler la boue de tous côtés.

— Des nains, constata Milva à mi-voix. Mais ce ne sont pas des Scoia'tael. Leurs barbes ne sont pas nattées.

Les inconnus étaient au nombre de six. Ils avaient revêtu la tenue habituelle des nains par temps de pluie : de courts manteaux à capuche, aux multiples nuances chatoyantes de gris et de bronze. S'étant, au fil des ans, imprégnés du goudron et de la poussière accumulés sur les routes, ainsi que de restes de nourriture grasse, ces manteaux avaient le grand avantage d'être devenus... totalement imperméables, Geralt ne l'ignorait pas. Ce vêtement très pratique passait du père au fils aîné, c'est pourquoi, en règle générale, seuls des nains d'âge mûr pouvaient s'en revêtir. Un nain atteignait la maturité lorsque sa barbe lui arrivait à la ceinture, c'est-à-dire le plus souvent vers l'âge de cinquante ans.

Aucun des nains qui approchaient ne paraissait d'ailleurs plus jeune. Ni plus vieux.

— Ils conduisent des humains, marmonna Milva en désignant d'un mouvement de tête un petit groupe qui sortait de la forêt à la suite des six nains. Des fugitifs, sans aucun doute ; ils sont chargés de baluchons.

— Eux-mêmes sont déjà bien chargés, constata Jaskier.

Effectivement, chaque nain traînait un bagage sous le poids duquel plus d'un homme, voire même plus d'un cheval, aurait rapidement cédé. En plus des habituels sacs à dos et des besaces, Geralt repéra des mallettes cadénassées, un assez gros chaudron de cuivre et quelque chose qui ressemblait à une petite commode. L'un des nains transportait sur son dos une roue de charrette.

Celui qui marchait en tête n'avait pas de bagages. Il portait à la ceinture une petite hachette, dans le dos une longue épée au fourreau emmaillotté de peaux de chat zébrées, et sur l'épaule un perroquet vert dont les plumes mouillées étaient hérissées. C'est ce nain-là qui les salua.

— Bien le bonjour ! mugit-il en s'arrêtant au beau milieu de la route, les mains sur les hanches. Par les temps qui courent, mieux vaut rencontrer un loup dans la forêt qu'un humain, ou, si on en rencontre un, mieux vaut l'accueillir avec une flèche tirée d'une arbalète qu'une bonne parole ! Mais celui qui vous accueille avec une chanson, qui se présente en musique, alors celui-là, visiblement, est votre homme ! Ou votre femme (le nain se tourna vers Milva), en priant la charmante dame d'accepter mes excuses ! Bienvenue. Je suis Zoltan Chivay.

— Je suis Geralt, répondit le sorceleur après quelques secondes d'hésitation. Le chanteur, c'est Jaskier, et voilà Milva.

— Crrrrréééé... nom d'une piiiiiipe ! s'écria le perroquet.

Aussitôt Zoltan Chivay gronda le volatile.

— Ferme ton clapet ! Pardon. Il est malin, cet oiseau d'outre-mer,

mais il n'a aucun sens moral. Cet original m'a coûté dix thalers. Il a pour nom Feld-maréchal Duda. Et eux, c'est le reste de ma compagnie : Munro Bruys, Yazon Varda, Caleb Stratton, Figgis Merluzzo et Percival Schuttenbach.

Percival Schuttenbach n'était pas un nain. Sous son capuchon mouillé, au lieu d'une barbe enchevêtrée saillait un long nez pointu qui ne laissait aucun doute quant à l'appartenance de son propriétaire à la vieille et noble race des gnomes.

— Et ceux-là (Zoltan Chivay indiqua le petit groupe concentré qui s'était arrêté non loin de là), ce sont des fugitifs de Kern. Comme vous le voyez, que des bonnes femmes avec leurs bambins. Ils étaient plus nombreux, mais Nilfgaard a attaqué leur groupe il y a trois jours, et les autres ont été massacrés. Nous sommes tombés sur ceux-là dans les bois, maintenant, on fait route ensemble.

— Et vous marchez d'un pas décidé, sur la grand-route et en chantant, se permit de faire remarquer Geralt.

— Je n'ai pas l'impression, dit le nain en agitant sa barbe, que marcher en pleurant soit une meilleure solution. En quittant Dillingen, nous avons progressé par les bois, sans bruit, en nous cachant ; une fois les soldats passés, nous sommes sortis sur la grand-route, pour rattraper le temps perdu.

Il s'interrompt, regarda le champ de bataille.

— Nous sommes habitués à ce genre de spectacle, ajouta-t-il en désignant les cadavres. Depuis Dillingen, depuis la Iaruga, il n'y a rien d'autre que la mort sur les chemins... Vous faisiez partie de ce convoi ?

— Non. C'est sûrement Nilfgaard qui a massacré ces marchands.

— Ce n'est pas l'œuvre de Nilfgaard. (Le nain tourna la tête, il regarda les cadavres d'un air impassible.) Ce sont les Scoia'tael qui ont fait ça. Les armées régulières ne prennent pas la peine de retirer leurs flèches des cadavres. Et une bonne pointe coûte une demi-couronne.

— Il s'y connaît, marmonna Milva.

— Où allez-vous ?

— Vers le sud, répondit aussitôt Geralt.

— Je vous le déconseille. (Zoltan Chivay tourna de nouveau la tête.) C'est un véritable enfer là-bas. Tout n'est que flammes, anéantissement. Dillingen est certainement déjà prise, les cavaliers noirs sont de plus en plus nombreux à traverser la Iaruga, ils occuperont bientôt toute la vallée de la rive droite. Comme vous le constatez, ils sont déjà devant nous aussi, au nord, ils se dirigent vers Brugge. Par conséquent, la seule direction raisonnable pour fuir est l'est.

Milva jeta un regard éloquent au sorcier, qui s'abstint de tout commentaire.

— Nous, on se dirige vers l'est, justement, poursuivit Zoltan Chivay. Notre unique chance, c'est de nous planquer derrière le front, et, à partir de la rivière Ina, à l'est, les armées témériennes bougeront enfin. Nous voulons donc aller jusqu'aux montagnes par les layons forestiers. Nous irons d'abord à Turlough, puis nous continuerons par la Vieille Route jusqu'à Sodden et la rivière Chotla, qui se jette dans la Fena. Si vous voulez, nous ferons route ensemble. Si la lenteur de notre progression ne vous pose pas de problème. Vous, vous avez des chevaux, mais nous, notre cadence est ralentie par les fugitifs.

— Ce qui est étonnant, intervint Milva en le fixant d'un regard pénétrant, c'est que ça n vous gêne pas, vous. Un nain, même avec des bagages, peut parcourir à pied trente miles par jour. Quasiment autant qu'un homme à cheval. Je connais la Vieille Route. Sans les fugitifs, vous seriez sur la Chotla en à peine trois jours.

— Ce sont des femmes et des enfants. (Zoltan Chivay bomba le torse.) Nous ne pouvons pas les abandonner à leur triste sort. Vous n'allez quand même pas me dire le contraire ?

— Non, lui accorda le sorcelleur, effectivement.

— Heureux de l'apprendre. Ça signifie que ma première impression était la bonne. Alors donc, on fait route ensemble ?

Geralt regarda Milva, l'archère hocha la tête. Zoltan Chivay considéra que ça voulait dire oui.

— Bien. Alors, en route, avant qu'une patrouille nous surprenne. Mais avant toute chose... Yazon, Munro, allez fouiller les voitures. S'il reste quelque chose d'utile, on l'embarque vite fait. Figgis, va voir si notre roue peut s'adapter sur ce petit chariot, ce serait parfait pour nous.

— Ça marche ! lança au bout d'un moment celui qui traînait la roue. Pile poil !

— Ah, tu vois, tête de bourricot ! Toi qui étais dubitatif hier, quand je t'ai demandé d'emporter cette roue ! Installe-la ! Aide-le, Caleb !

En un temps record, la charrette de la défunte Vera Loewenhaupt, équipée d'une nouvelle roue, débarrassée de sa bâche et de tous les éléments inutiles, fut sortie du ravin pour être placée sur la route.

En un clin d'œil on y empila tous les bagages. Réflexion faite, Zoltan Chivay ordonna qu'on y installe aussi les enfants. La recommandation fut suivie avec peu d'empressement ; Geralt avait remarqué que les femmes boudaient les nains et s'efforçaient de se tenir à distance.

Avec un dégoût non dissimulé, Jaskier observait deux nains en train d'essayer des habits qu'ils venaient de prélever sur des cadavres. Les autres fouinaient parmi les chariots, mais, visiblement, rien ne valait la peine d'être emporté. Zoltan Chivay siffla entre ses doigts,

donnant le signal que l'heure était venue de cesser de dépouiller les morts, après quoi il jaugea Ablette, Pégase et le moreau de Milva d'un oeil professionnel.

— Vos montures, affirma-t-il en plissant le nez d'un air désapprobateur, sont pourries. Figgis, Caleb, aux timons. On va se relayer. En avant !

\* \* \*

Geralt était prêt à parier que lorsque leur nouveau chariot s'embourberait sérieusement dans les layons détrempés, les nains seraient forcés de l'abandonner rapidement, mais il se trompait. Les petits hommes étaient forts comme des Turcs, et les chemins forestiers qui allaient vers l'est étaient herbeux et pas aussi boueux qu'il l'imaginait. La pluie continuait à tomber sans interruption. Milva était maussade et de mauvaise humeur ; quand elle prenait la parole, c'était uniquement pour grommeler que les chevaux risquaient de voir leur corne se fendre sous leurs sabots à tout moment. Pour toute réponse, Zoltan Chivay passait sa langue sur ses lèvres, jetait un regard aux sabots en répétant qu'il s'y connaissait en chevaux, ce qui rendait Milva complètement folle.

Ils observaient le même ordre de marche depuis leur départ : la charrette, que chacun tirait à tour de rôle, était au centre du défilé ; devant la voiture marchait Zoltan ; Jaskier chevauchait à ses côtés sur son Pégase et se chamaillait avec le perroquet ; Geralt et Milva suivaient, et derrière eux se traînaient les six femmes originaires de Kern.

D'ordinaire le guide était Percival Schuttenbach, le gnome aux cheveux longs. Inférieur aux nains par la taille et la force, il les égalait en résistance et les surpassait considérablement en agilité. Il ne cessait de faire des détours en cours de route, furetant dans les buissons, prenant de la distance et disparaissant, avant de ressurgir soudain en adressant au convoi des gestes nerveux et simiesques, indiquant de loin que tout était en ordre, que l'on pouvait continuer.

De temps en temps il revenait et s'empressait de faire part à ses compagnons des obstacles rencontrés sur la voie. Chaque fois, il rapportait aux quatre enfants assis dans la charrette une poignée de mûres sauvages, de noisettes ou de rhizomes étranges mais indéniablement savoureux.

Ils progressaient à un rythme terriblement lent, suivant une laie durant trois jours. Ils ne rencontrèrent aucune armée, ne virent aucune fumée ni aucune lueur. Ils n'étaient pas seuls cependant. À plusieurs reprises, l'éclaireur Percival les informa qu'un groupe de fugitifs se cachait dans les bois. Ils croisèrent plusieurs de ces groupes,



sans s'attarder toutefois, car la mine des manants armés de fourches et de ridelles n'incitait guère à établir le contact. Malgré cela, l'idée de tenter une négociation avec les fugitifs et de leur abandonner quelques femmes du groupe de Kern fut suggérée, mais Zoltan, soutenu en cela par Milva, était contre. Les femmes ne semblaient pas non plus très enclines à quitter la compagnie. C'était d'autant plus étrange qu'elles se comportaient envers les nains avec une réserve et une antipathie certaines, mêlées de crainte ; elles ne s'exprimaient quasiment pas et, lors des haltes, se tenaient à l'écart.

Geralt pensait que les femmes agissaient ainsi en raison de la tragédie qu'elles venaient de traverser ; il soupçonnait toutefois le comportement assez désinvolte des nains de ne pas être étranger à l'antipathie qu'elles ressentaient pour eux. Zoltan et ses compagnons juraient aussi fréquemment et vulgairement que le perroquet dénommé Feld-maréchal Duda, mais ils possédaient un répertoire plus riche encore. Ils chantaient des chansons paillardes, vaillamment secondés par Jaskier. Ils crachaient, se mouchaient dans leurs doigts et lâchaient des flatulences sonores qui donnaient généralement lieu à des fous rires, des plaisanteries et des concours puérils. Ils ne prenaient la peine de s'éloigner dans les buissons que pour les grosses commissions, jugeant inutile pour les autres de prendre leurs distances. Un matin, Milva finit par s'énervier et tança vertement Zoltan après qu'il se fut soulagé sur les cendres encore chaudes du feu de camp, sans se préoccuper le moins du monde de l'assemblée. Le nain houspillé ne perdit pas sa contenance pour autant et déclara que seuls les individus fourbes, perfides et enclins à la délation avaient l'habitude de se cacher pour ce type de besogne ; c'est ce qui permettait d'ordinaire de les identifier. Cette explication fut néanmoins sans effet sur l'archère. Elle bombardait les nains d'une floppée d'injures et leur adressa quelques menaces très concrètes qui, elles, produisirent leur effet, car tous se mirent docilement à aller dans les buissons. Toutefois, afin de ne pas risquer d'être traités de perfides délateurs, ils s'y rendaient en groupe.

Jaskier, quant à lui, s'était littéralement métamorphosé au contact de la nouvelle compagnie. Le poète était comme cul et chemise avec les nains, surtout lorsqu'il découvrit que certains avaient entendu parler de lui et connaissaient même quelques couplets de ses ballades. Jaskier ne quittait pas Zoltan et ses compagnons d'une semelle. Il portait une veste piquée qu'il avait extorquée aux nains, et il avait troqué son petit chapeau à plumes, abîmé, contre un bonnet de martre qui lui donnait un air des plus canailles. Dans sa large ceinture garnie de cuivre, il avait glissé un couteau de bandit qu'il avait reçu en cadeau. À chaque tentative qu'il faisait pour se pencher, l'arme le piquait habituellement à l'aine. Par chance, il perdit rapidement ce

poignard assassin et ne le remplaça pas.

Ils avançaient parmi les forêts denses qui couvraient les versants de Turlough. Les bois semblaient déserts. Aucune trace de gibier – les fugitifs et les armées, visiblement, l'avaient fait fuir. Il n'y avait rien à chasser mais, pour l'instant, la faim ne les menaçait pas. Les nains trimballaient quantité de provisions. Quand celles-ci furent épuisées – ce qui arriva rapidement, car il y avait pas mal de bouches à nourrir –, Yazon Varda et Munro Bruys disparurent dès la fin du jour, prenant avec eux un sac vide. Quand ils rentrèrent, au petit matin, ils portaient deux sacs, remplis tous les deux. L'un contenait du fourrage pour les chevaux, l'autre de l'orge, de la farine, du bœuf séché, une meule de fromage à peine entamée et même un énorme saucisson Skilandis – un régal composé d'une panse de porc fourrée avec de la fressure – qui avait été compressé entre deux planchettes en forme de soufflet, celui qui servait à ranimer le feu dans la cheminée.

Geralt avait bien une idée de l'endroit d'où provenait leur butin. Sur l'instant, il ne fit pas de commentaire ; il attendit le moment approprié. Une fois seul avec Zoltan, il lui demanda poliment s'il ne voyait rien de condamnable dans le fait de voler d'autres fugitifs, pas moins affamés qu'eux et qui luttaient pareillement pour leur survie.

— Oui, bien sûr que je trouve cela honteux, répondit le nain avec le plus grand sérieux. Mais c'est là mon caractère. Mon grand défaut est une bonté sans limite. Je suis tout bonnement obligé de faire le bien. Toutefois, je suis un nain raisonnable, je sais que je ne réussirai pas à faire preuve de bonté envers tous. Si j'essayais d'être bon envers le monde entier, envers tous les êtres qui le peuplent, ce ne serait jamais qu'une goutte d'eau dans l'océan ; en d'autres termes, ce serait peine perdue. J'ai donc décidé d'agir concrètement, de manière que cette bonté ne soit pas gaspillée. Je suis bon pour moi-même et pour mon entourage direct.

Geralt ne posa pas d'autre question.

\* \* \*

Lors d'une halte, Geralt et Milva devisèrent plus longuement avec cet incorrigible altruiste qu'était Zoltan Chivay. Le nain était bien informé du cours de la guerre. Du moins en donnait-il l'impression.

— L'attaque est partie de Drieschot, commença-t-il en tentant de faire taire Feld-maréchal Duda qui jurait de sa voix éraillée. Elle a commencé à l'aube du septième jour après Lammas. L'armée de Verden, qui s'est alliée à Nilfgaard, marchait avec eux car Verden, comme vous le savez, est maintenant un protectorat impérial. Ils ont marché d'un pas rapide, ne laissant derrière eux que des villages en cendres, déplaçant les armées de Brugge qui y stationnaient.

L'Infanterie Noire de Nilfgaard, qui se trouvait de l'autre côté de la Iaruga, s'est alors mise en route vers la forteresse de Dillingen. Les Noirs ont traversé la rivière à l'endroit le plus inattendu. Ils ont construit un pont avec des barques, en une demi-journée. Vous y croyez, vous ?

— On en vient à tout croire, marmonna Milva. Vous étiez à Dillingen quand ça a commencé ?

— Dans les parages, répondit évasivement le nain. Quand les nouvelles de l'invasion nous sont parvenues, nous avions déjà mis le cap sur la ville de Brugge, ça a été le bazar sur la route, devenue noire de monde, les uns quittant le Sud pour le Nord, les autres allant en sens inverse. Quand ils ont barricadé la route, alors on s'est retrouvés coincés. Et on a eu confirmation que Nilfgaard était bien à la fois derrière nous et devant nous. Ceux qui venaient de Drieschot ont dû se séparer. J'ai comme qui dirait l'impression qu'un grand bataillon de cavaliers est parti en direction du nord-est, vers Brugge justement.

— Alors les Noirs se trouvent déjà au nord de Turlough. Et nous, nous sommes au milieu. En terrain neutre.

— Au milieu, reconnut le nain. Mais pas en terrain neutre. Les escouades impériales sont flanquées d'Écureuils, de volontaires de Verden et d'autres groupes isolés – et ceux-là sont pires encore que les Nilfgardiens. Ce sont eux qui ont brûlé Kern et qui ont failli nous attraper plus tard, on a tout juste réussi à se sauver dans les bois. Mieux vaut ne pas montrer le bout de notre nez hors de cette futaie. Et faire preuve de prudence. On va atteindre la Vieille Route ; à partir de là, on rejoindra l'Ina, en suivant le cours de la Chotla, et au-delà de l'Ina on devrait enfin tomber sur les armées de Témérie. Les soldats du roi Foltest sont sans doute revenus de leur surprise, ils ont dû donner la riposte aux Nilfgardiens.

— Si seulement ! soupira Milva en regardant le sorcelleur. Le hic, c'est que des affaires importantes nous poussent vers le sud. Nous pensions bifurquer à partir de Turlough, en nous dirigeant vers la Iaruga.

— Je ne sais pas quelles sont ces affaires qui vous pressent dans cette direction. (Zoltan les regarda d'un air soupçonneux.) Mais elles doivent être sacrément urgentes et d'une importance capitale pour que vous soyez prêts à risquer votre peau.

Le nain s'interrompt, attendit un peu, mais personne ne s'empressa de lui donner des explications. Il se gratta le derrière, grogna, cracha.

— Je ne serais pas étonné, reprit-il enfin, que Nilfgaard tienne déjà entre ses mains les deux côtés de la Iaruga jusqu'à l'embouchure même de l'Ina. À quel endroit exactement devez-vous aller ?

— Aucun en particulier. (Geralt s'était décidé à prendre la

parole.) Du moment qu'on atteint la rivière. Je veux rejoindre l'embouchure en barque.

Zoltan lui jeta un coup d'œil et se mit à rire. Il se tut aussitôt, comprenant que Geralt ne plaisantait pas.

— Il faut reconnaître, dit-il au bout d'un instant, que vous n'avez pas choisi la facilité. Mais laissez tomber vos chimères. Tout le sud de Brugge est en feu ; vous n'aurez même pas atteint la Iaruga qu'on vous aura déjà empalés ou envoyés à Nilfgaard. Et même si, par miracle, vous réussissiez à atteindre la rivière, vous n'auriez aucune chance de naviguer jusqu'à l'embouchure. Je vous ai parlé du pont de barques, qui part de Cintra pour arriver sur la rive de Brugge. Ce pont est gardé jour et nuit, je le sais, rien ni personne ne peut traverser la rivière à cet endroit-là, sauf les saumons peut-être. Vous allez devoir réviser l'importance et l'urgence de vos affaires. N'allez pas tenter l'impossible. Voilà mon conseil.

L'expression sur le visage de Milva indiquait qu'elle partageait l'avis du nain. Geralt ne fit aucun commentaire. Il se sentait très mal. Une douleur sourde et ravageuse, accrue par l'effort et l'humidité constante, continuait à l'élancer au niveau de l'avant-bras gauche et du genou droit.

Il était contrarié, en proie à des sentiments puissants qui ne lui étaient pas familiers ; ces sentiments fort désagréables qu'il n'avait jamais ressentis jusqu'alors et qu'il ne savait pas gérer le déprimaient.

Il était impuissant et contraint à la résignation.

\* \* \*

Au bout de deux jours, la pluie cessa, le soleil montra le bout de son nez. Libérée du brouillard qui se dissipait rapidement, la forêt respira de nouveau ; les oiseaux se remirent à chanter, oubliant le silence auquel les avait contraints le mauvais temps. Zoltan s'égaya et ordonna une halte plus longue, assurant à la compagnie que le reste du trajet serait plus facile et qu'ils atteindraient la Vieille Route en un jour tout au plus.

Les femmes de Kern avaient décoré toutes les branches avoisinantes de leurs vêtements gris et noirs afin de les faire sécher ; ne portant plus que leur chainse, elles se cachaient honteusement dans les broussailles et faisaient la cuisine. Les gamins débraillés s'amusaient en s'efforçant de troubler le calme. Jaskier récupérait de sa fatigue. Milva avait disparu.

Les nains se reposaient tout en restant actifs. Figgis Merluzzo et Munro Bruys s'étaient lancés à la recherche de champignons. Zoltan, Yazon Varda, Caleb Stratton et Percival Schuttenbach étaient affalés non loin du chariot et jouaient sans relâche au dévissé, leur jeu de

cartes préféré auquel ils consacraient tout leur temps libre, notamment les soirs de pluie. Le sorceleur se joignait parfois à eux et les encourageait, comme en ce moment. Il ne parvenait toujours pas à comprendre les règles compliquées de ce jeu, mais il se passionnait pour les cartes elles-mêmes, magnifiquement et méticuleusement ouvragées.

En comparaison des cartes utilisées par les humains, celles des nains étaient de véritables chefs-d'œuvre. Une fois de plus, Geralt fut convaincu que la technique du peuple barbu était très avancée, et pas seulement dans les domaines de l'industrie minière, sidérurgique et métallurgique. Si les nains, en dépit de leurs capacités, ne détenaient pas le monopole du marché des cartes, c'est que les humains préféraient de loin jouer aux osselets ; par ailleurs, les amateurs de cartes humains n'attachaient que peu d'importance à l'esthétique. Le sorceleur avait eu le loisir d'en observer plus d'une fois : ils se servaient toujours de petits cartons complètement déformés, si crasseux qu'ils collaient aux doigts. Les figures étaient dessinées avec si peu de soin que la dame ne se distinguait du valet que parce que ce dernier était assis sur un cheval. Lequel, du reste, ressemblait davantage à une belette infirme.

Les portraits qui figuraient sur les cartes des nains excluaient ce genre de confusions. Le roi avec sa couronne était effectivement royal, la dame était belle et séduisante, et le valet, armé d'une hallebarde, avait la moustache rebelle. En langage nain, ces figures avaient pour nom hraval, vaina et ballet, mais, quand ils jouaient, Zoltan et ses compagnons utilisaient la langue commune et le lexique des humains.

Le soleil brillait, l'humidité de la forêt s'évaporait, Geralt encourageait les joueurs.

La base du jeu du dévissé faisait quelque peu penser à des enchères sur un marché aux chevaux – on sentait la même intensité, la même tension dans la voix des enchérisseurs. La paire qui annonçait le « prix » le plus élevé s'efforçait d'acquérir le plus grand nombre de plis possible, tandis que l'autre paire faisait tout pour l'en empêcher. Les joueurs étaient bruyants et parfois violents. Chaque participant avait à côté de lui un gros gourdin ; il s'en servait rarement, mais le brandissait souvent.

— Comment qu't'as joué, espèce de calandre ? Tête de pioche ! Pourquoi qu't'as joué du trèfle plutôt qu'du cœur ? Ah, je saisiserais bien le gourdin pour filer un coup sur ta stupide caboche.

— J'avais quatre trèfles et un valet, je pensais avoir le meilleur jeu !

— Quatre trèfles ? Ben voyons ! T'as dû compter ton p'tit oiseau avec quand tu t'nais tes cartes dans ton giron ! Réfléchis un peu, Stratton, on n'est pas à l'université ! Ici, on joue aux cartes ! Même un

cochon a pu dépouiller un bourgmestre un jour qu'il avait de bonnes cartes. Distribue, Varda.

— Bouse à carreau.

— P'tit tas en boulette !

— Le roi qui jouait aux boulettes s'est chié sur la gambette. Doubleton à trèfle.

— Dévissé !

— Arrête de dormir, Caleb. Y a eu doubleton avec dévissé ! Qu'est-ce que t'enchéris ?

— Gros tas à carreau !

— Passe. Ha ! Et alors ? Personne ne dévisse ? On rend les armes, les garçons ?

— Ouvre, Varda. Percival, si tu clignes encore une fois des yeux dans sa direction, je te flanque un tel coup dans l'orbite que tu pourras plus remuer l'œil d'ici l'hiver.

— Trèfle.

— Dame !

— Suivie par reine ! Elle est niquée, ta dame ! Je coupe, et j'ai encore du cœur, que je gardais pour les temps difficiles ! Valet, roi, paire de cinq...

— Et dix d'atout ! Celui qui tire pas d'atout l'a dans le cul ! Et dans le pruneau. Alors, Zoltan ! Là, je t'ai eu jusqu'à la moelle !

— Vous l'avez vu, ce fichu gnome ? Ah, que j'te prendrais bien le gourdin...

Avant que Zoltan ait eu le temps de faire usage du bâton, un cri épouvantable en provenance de la forêt se fit entendre.

Geralt fut debout le premier. Il se mit à courir en pestant car son genou était de nouveau transpercé par la douleur. Zoltan Chivay, saisissant sur le chariot son épée emmaillotée dans des peaux de chat, s'empessa de le suivre. Armés de pieux, Percival Schuttenbach et le reste de la bande couraient derrière eux ; Jaskier, réveillé par le cri, les suivit de loin. Figgis et Munro surgirent de la forêt, par le côté. Laissant tomber leurs paniers de champignons, les deux nains attrapèrent les enfants qui couraient dans tous les sens et les maintinrent à distance. Surgissant de nulle part, Milva sortit une flèche de son carquois et, tout en courant, indiqua au sorcelleur l'endroit d'où provenaient les cris. C'était inutile. Geralt avait entendu, vu et compris de quoi il retournait.

C'était l'une des petites filles qui criait. Celle au visage criblé de taches de rousseur et aux cheveux tressés ; elle devait avoir huit ou neuf ans. Elle était là, à quelques pas d'un amas de troncs vermoulus. Geralt la rejoignit en un clin d'œil et lui saisit le bras, interrompant son piaillage sauvage, puis il épia du coin de l'œil le mouvement perceptible entre les arbres. Il s'écarta rapidement et tomba sur Zoltan

et ses compagnons ; Milva, qui avait également perçu le mouvement, banda son arc.

— Ne tire pas, lança le sorceleur. Emmène la petite loin d'ici, vite. Et vous, écartez-vous. Mais tranquillement. Ne faites pas de gestes trop brusques.

Au début, ils eurent l'impression que c'était l'une des grumes qui avait bougé, comme si, soudain animée d'une vie propre, elle avait eu l'intention de descendre du tas de bois exposé au soleil pour chercher de l'ombre parmi les arbres. Seul un regard plus attentif permettait de distinguer des éléments inhabituels pour un tas de bois ; en particulier quatre paires de fines pattes aux articulations granuleuses qui s'élevaient au-dessus d'une cuirasse d'écrevisse ravinée, tachetée et segmentée.

— Tout doux, répéta calmement Geralt. Ne le provoquez pas. Ne vous fiez pas à son apathie apparente. Il n'est pas agressif, mais il est capable de se mouvoir très vite. S'il se sent menacé, il peut attaquer, et il n'y a pas d'antidote contre son poison.

Le monstre rampait sur les troncs d'arbre. Il regardait les humains et les nains en faisant lentement rouler ses yeux globuleux. Il ne bougeait presque pas. Il se nettoyait le bout des pattes, les soulevant à tour de rôle et les grattant minutieusement à l'aide de ses imposantes mandibules bien aiguës.

— Avec tous ces braillements, déclara soudain Zoltan d'une voix placide, debout près du sorceleur, je m'attendais à quelque chose de vraiment terrible. Par exemple, un cavalier de Verden à la tête d'une formation volontaire. Ou bien le procureur. Mais ça, là, cette espèce de décapode arachnéen ! Il faut bien reconnaître que la nature arrive à prendre des formes curieuses.

— Plus tant que ça, rétorqua Geralt. Ce que tu vois là-bas, c'est une tête-dœil. Une créature du Chaos. Un vestige postconjonctionnel en voie de disparition, si tu vois de quoi je parle.

— Je vois tout à fait. (Le nain le regarda droit dans les yeux.) Bien que je ne sois pas un sorceleur spécialiste en Chaos et en créatures de ce genre. Mais je suis extrêmement curieux de savoir ce qu'un sorceleur s'apprête à faire d'un vestige postconjonctionnel. Pour être plus précis, je me demande comment tu comptes t'y prendre. Vas-tu te servir de ta propre épée, ou préfères-tu mon sihill ?

Geralt jeta un coup d'œil à l'épée que Zoltan avait sortie de son fourreau en laque emmaillotté de peaux de chat.

— Belle arme. Mais je n'en aurai pas besoin.

— Curieux, fit Zoltan. Dans ce cas, on fait quoi ? On reste là à se regarder dans le blanc des yeux ? On attend que le vestige se sente menacé ? Ou peut-être qu'on peut faire demi-tour et aller demander de l'aide aux Nilfgaardiens ? Que proposes-tu, tueur de monstres ?

— Allez me chercher une louche et le couvercle du chaudron qui est dans le chariot.

— Quoi ?

— Ne discute pas les ordres du spécialiste, Zoltan, intervint Jaskier.

Percival Schuttenbach fila au chariot et rapporta en un éclair les objets demandés. Le sorcelleur fit un clin d'œil à la troupe, après quoi il entreprit de taper de toutes ses forces le couvercle avec la louche.

— Assez ! Assez ! s'écria Zoltan Chivay au bout d'un moment en se bouchant les oreilles. Tu vas abîmer la louche, bon sang ! Le décapode est parti ! Ça y est, il s'est sauvé, sacrebleu !

— Et il faut voir comment ! s'émerveilla Percival. Il a même soulevé la poussière ! Le terrain est trempé, et il y avait de la poussière derrière lui, par ma barbe !

— Une tête-dœil, expliqua froidement Geralt en rendant aux nains les ustensiles de cuisine quelque peu cabossés, possède des sens particuliers et une ouïe sensible. Elle n'a pas d'oreilles, mais elle entend, comme qui dirait, de l'intérieur. Et elle ne peut pas supporter les bruits métalliques. Elle ressent une douleur...

— Jusque dans ses entrailles, l'interrompit Zoltan. Je le sais, parce que moi aussi je l'ai ressentie quand tu as commencé à marteler le couvercle. Si le monstre a une ouïe plus développée que la mienne, je compatis. Il ne va pas revenir, au moins ? Il ne risque pas de ramener ses comparses ?

— Je ne crois pas que beaucoup de ses collègues soient encore de ce monde. Quant à celui-là, il ne reviendra pas de sitôt dans les parages, assurément. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Pour ce qui est des monstres, sans doute, dit sombrement le nain, mais on a certainement entendu ton concert de casseroles jusque sur les îles Skellige, et il est possible que des amateurs de musique soient déjà en train de se diriger par ici ; il vaudrait mieux ne plus être là quand ils arriveront. On lève le camp, les garçons ! Eh ! les femmes ! Habillez-vous et comptez les enfants ! En route, au pas de course !

\* \* \*

Quand ils s'arrêtèrent pour la nuit, Geralt décida d'éclaircir les points qui demeuraient obscurs. Cette fois, Zoltan Chivay ne semblait pas sur le point d'entamer une partie de dévissé, aussi le sorcelleur n'eut-il aucun problème pour l'attirer dans un endroit à l'écart en vue d'une honnête conversation entre hommes. Il ne tourna pas autour du pot et attaqua aussitôt :

— Parle, comment as-tu appris que j'étais sorcelleur ?



Le nain le toisa du regard et sourit malicieusement.

— Je pourrais me vanter devant toi de ma perspicacité. Je pourrais dire que j'ai remarqué la façon dont tes yeux changent de couleur au crépuscule comme en plein soleil. Je pourrais aussi prouver que je suis un nain qui a parcouru du chemin et que j'ai entendu bien des choses sur Geralt de Riv. Mais la vérité est tout à fait banale. Ne me regarde pas avec ces yeux torves. Toi, tu es discret, mais ton ami le barde chante et cause, impossible de lui faire fermer son clapet. C'est comme ça que j'ai appris ta profession.

Geralt se retint de poser la question suivante. Et à raison.

— Bon, d'accord, reprit Zoltan, Jaskier m'a tout dévoilé. Il a dû sentir que nous apprécions la sincérité, que nous étions bien disposés à votre égard ; il n'a pas eu besoin de nous tester, car nous ne cachons pas notre nature. En bref, je sais pourquoi tu es si pressé d'aller vers le sud. Quelles affaires importantes et urgentes te poussent à te rendre à Nilfgaard. Qui tu as l'intention d'y chercher. Et pas seulement par les racontars du poète. J'habitais Cintra avant la guerre, j'ai entendu les histoires sur l'Enfant-Surprise et le sorceleur aux cheveux blancs liés par la destinée.

Geralt ne faisait toujours pas de commentaire.

— Le reste, reprit le nain, n'est qu'une simple question d'observation. Tu es un sorceleur, un tueur de monstres, et tu as pourtant laissé partir cet immonde décapode. Tu as laissé tomber l'épée, te contentant de chasser la créature en faisant un boucan de tous les diables avec un couvercle. Pourquoi ? Parce que la bête n'avait fait aucun mal à ton Enfant-Surprise. Parce qu'aujourd'hui tu n'es plus un sorceleur, mais un noble chevalier qui s'empresse de voler au secours d'une jeune fille qu'on a enlevée et opprimée.

N'obtenant toujours pas de réponse ni de commentaire, le nain ajouta :

— Tu me regardes avec des yeux perçants, tu crains une trahison, tu te demandes de quelle manière ce secret qu'on m'a révélé pourrait se retourner contre toi... Te bile pas. Oublie l'idée de te séparer de nous. (Zoltan poursuivait son monologue, sans se laisser décontenancer par le silence du sorceleur.) De même que celle d'un voyage en solitaire jusqu'à la Iaruga par Brugge et Sodden. Tu dois trouver une autre route pour te rendre à Nilfgaard. Si tu veux, je te conseillerai...

— Inutile. (Geralt massa son genou ; depuis quelques jours, la douleur semblait ne plus vouloir le quitter.) Garde tes conseils, Zoltan.

Geralt trouva Jaskier en train de jouer aux cartes avec les nains. Sans un mot, il attrapa le poète par la manche et l'emmena dans la forêt. Jaskier saisit tout de suite de quoi il retournait ; un seul regard sur le visage du sorceleur avait suffi.

— Pipelette, lança Geralt à voix basse. Commère. Potinier. Grande gueule. Il faudrait t'arracher la langue, cornichon. Te mettre un mors entre les dents.

Le troubadour se taisait, mais il avait la mine hardie.

— Quand j'ai commencé à te fréquenter, poursuivit le sorcelleur, certaines personnes sensées se sont étonnées de cette relation. Elles étaient surprises que je te permette de voyager avec moi. On me conseilla de t'emmener dans quelque endroit désert pour t'y étouffer et te dépouiller, puis de dissimuler ton cadavre au creux d'un chablis, sous un tapis de feuilles. Je regrette vraiment de ne pas les avoir écoutées.

— Était-ce donc dévoiler un si grand secret que de révéler qui tu es et ce que tu as l'intention de faire ? s'emporta soudain Jaskier. Doit-on se méfier de tout le monde et faire semblant en permanence ? Ces nains... C'est un peu notre compagnie...

— Je n'ai pas de compagnie, moi, explosa Geralt. Je n'en ai pas, et je ne veux pas en avoir. Je n'en ai pas besoin. Tu comprends ?

— Bien sûr qu'il comprend, intervint Milva par-dessus son épaule. Et moi aussi, je comprends. Tu n'as besoin de personne, sorcelleur. Tu l'as démontré assez souvent.

— Je ne mène pas de guerre personnelle, moi, répliqua-t-il en se retournant brusquement. Les compagnons me sont superflus, car je ne vais pas à Nilfgaard pour sauver le monde, renverser l'empire du Mal. Je vais voir Ciri. C'est pourquoi je peux y aller en solitaire. Pardonnez-moi si cela sonne désagréablement à vos oreilles, mais le reste m'est égal. Et maintenant éloignez-vous. Je veux être seul.

Quand il se retourna au bout d'un instant, il constata que seul Jaskier était parti.

— J'ai de nouveau fait un rêve, annonça-t-il sèchement. Milva, le temps presse. Chaque jour un peu plus. Elle a besoin de moi. Elle a besoin d'aide.

— Parle, dit-elle à voix basse. Soulage-toi de ce fardeau. Raconte-moi ton rêve, même s'il est terrible.

— Au départ, il n'a rien de terrible. Dans mon rêve... elle dansait. Elle dansait dans une cabane enfumée. Et elle était heureuse, sacrebleu ! Il y avait de la musique, quelqu'un hurlait. Toute la baraque vibrait de ce cri et de cette musique... Et elle, elle dansait, dansait, tapait des pieds... Et sur le toit de cette saloperie de baraque, dans le froid hivernal de la nuit... dansait la mort. Milva... Marie... Elle a besoin de moi.

L'archère détourna les yeux.

— Elle n'est pas la seule, murmura-t-elle.

Mais de telle sorte que le sorcelleur ne puisse l'entendre...

À la halte suivante, le sorceleur manifesta de l'intérêt pour le sihill, l'épée de Zoltan ; il avait eu l'occasion d'y jeter un coup d'œil lors de son aventure avec la tête-dœil. Sans hésitation, le nain dépouilla l'arme de ses peaux de chat et la sortit de son fourreau.

L'épée mesurait environ quarante pouces et ne pesait pas plus de trente-cinq onces. La lame, couverte sur une grande partie de mystérieux signes runiques, avait une teinte bleutée, et elle était aiguisée comme un rasoir ; un homme un tant soit peu habile aurait pu l'utiliser pour se raser. Le manche, long de douze pouces, était recouvert de bandes de peau de lézard entrecroisées ; un capuchon cylindrique en cuivre tenait lieu de pommeau ; la garde, bien que fort courte, était très ouvragée.

— Bel objet. (Geralt fit tourner le sihill, qui émit un sifflement, et le fit passer en un éclair de sa main gauche à sa main droite en exécutant une ou deux figures.) En vérité, c'est une belle pièce d'acier.

— Pouah ! s'esclaffa Percival Schuttenbach. Une pièce d'acier ! Regarde-la plus attentivement, car dans une seconde tu vas dire que c'est un morceau de raifort !

— J'en ai eu de meilleures déjà.

— Je ne prétends pas le contraire, répliqua Zoltan en haussant les épaules. Sans nul doute parce qu'elles provenaient de nos forges. Vous, les sorceleurs, vous savez manier l'épée, mais pourtant vous ne les fabriquez pas. Il n'y a que chez nous, à Mahakam, près de la rivière Carbone, qu'on forge des épées de ce type.

— Les nains fondent l'acier, ajouta Percival, et forgent les lames. Mais c'est nous, les gnomes, qui nous chargeons de les tailler et de les aiguiser. Dans nos établis. Selon notre savoir-faire, le savoir-faire des gnomes, grâce auquel autrefois nous fabriquions nos gwyhyrs, les meilleures épées du monde.

— L'épée que je porte en ce moment, expliqua Geralt en découvrant sa lame, provient de Brokilone, des catacombes de Craag An. Je l'ai reçue des dryades. Une arme de premier choix, et pourtant elle n'est le fruit ni du travail des nains, ni de celui des gnomes. C'est une lame elfique, elle a cent ans, peut-être même deux cents.

— Il n'y connaît vraiment rien, s'écria le gnome en prenant l'épée en main et en promenant ses doigts le long de la lame. La finition a été réalisée par les elfes, c'est sûr. La poignée, la garde et le pommeau... Le décapage et la gravure, la ciselure et les ornements aussi. Mais la lame a été taillée et aiguisée à Mahakam. Et c'est vrai qu'elle a été forgée il y a plusieurs siècles, on voit tout de suite que c'est de l'acier de moins bonne qualité et le traitement en est primitif. Tiens, mets le sihill de Zoltan à côté, tu vois

la différence ?

— Je vois. Toutefois, mon épée ne me donne pas l'impression d'être moins bien réalisée.

Le gnome pouffa de rire et agita la main. Zoltan sourit... avec condescendance.

— La lame, expliqua-t-il d'un ton magistral, doit couper et non pas donner une impression... Ce n'est pas sur une impression qu'on l'évalue. Le fait est que ton épée n'est qu'une simple composition de fer et d'acier, tandis que la lame de mon sihill provient d'un alliage de graphite précieux et de borax.

— Technique contemporaine, ne put s'empêcher de lâcher Percival avec fébrilité. (Immanquablement, la discussion s'engageait sur une question qu'il connaissait bien.) La fabrication et la composition de la lame, les nombreuses couches du cœur tendre, ferrées avec de l'acier dur, et pas de l'acier tendre...

— Du calme, du calme, le tempéra le nain. Tu n'en feras pas un métallurgiste, Schuttenbach, ne l'ennuie pas avec des détails. Je vais lui expliquer ça simplement. Le bon acier, sorceleur, l'acier dur, la magnétite, est incroyablement difficile à aiguiser. Pourquoi ? Parce qu'il est dur ! Lorsqu'on ne dispose pas de la technologie adéquate, comme ce fut notre cas autrefois et le vôtre aujourd'hui encore, et qu'on veut obtenir une épée aux arêtes tranchantes, on ferre le cœur durci de la lame avec du fer mou, moins réfractaire au façonnage. C'est justement avec cette méthode simplifiée qu'a été réalisée ton épée brokilonienne. Les fers modernes sont fabriqués suivant la méthode opposée : un cœur mou, un tranchant dur. Le façonnage est un travail de longue haleine, et, comme je l'ai dit, il exige une technologie avancée. Mais au final, le fer ainsi obtenu est capable de couper en deux un foulard de batiste lancé en l'air.

— Ton sihill en est-il capable ?

— Non, répondit le nain en souriant. Les fers aiguisés selon cette méthode se comptent sur les doigts d'une main, et peu d'entre eux ont quitté Mahakam. Mais je te garantis que la carapace du crabe rocailleux qu'on a croisé hier n'aurait pas résisté à mon sihill. Grâce à lui tu l'aurais taillé en pièces, et sans même te fatiguer.

La discussion sur les épées et la métallurgie se prolongea encore un moment. Geralt y prêta une oreille attentive, fit part de ses propres expériences, en profita pour enrichir ses connaissances, posa des questions, examina en détail le sihill de Zoltan, le testa. Il ignorait encore que dès le lendemain il aurait à parfaire la théorie par la pratique.

Le premier indice attestant que des humains habitaient dans les environs fut une corde de bois combustible que Percival Schuttenbach, qui faisait office d'éclaireur, avait remarquée, placée parmi les

copeaux et les écorces.

Zoltan stoppa le convoi et envoya le gnome en reconnaissance. Percival disparut et revint au bout d'une demi-heure, au pas de course, excité, essoufflé, en faisant de grands gestes de loin. Après avoir rejoint le reste de la troupe, plutôt que de commencer à raconter ce qu'il avait appris, il saisit son long nez entre ses doigts en vue de se moucher et souffla de toutes ses forces, produisant un grondement comparable à celui des trompettes pastorales.

— N'effraie pas le gibier, gronda Zoltan Chivay. Parle. Qu'est-ce qu'on a devant nous ?

— Un hameau, haleta le gnome en s'essuyant les doigts sur les pans de son caban aux multiples poches. Pour la chasse. Trois cabanes, une grange, quelques clapiers. Un chien erre dans la cour, et de la fumée sort de la cheminée. Y a du manger qui se prépare. Des flocons d'avoine ; au lait, en plus.

— T'es allé à la cuisine ou quoi ? demanda Jaskier en riant. Tu as regardé dans les casseroles ? Comment sais-tu que ce sont des flocons d'avoine ?

Le gnome le regarda de haut et Zoltan grogna de colère.

— Ne le vexe pas, poète. Il sait flairer la bouffe à un mile. S'il te dit que c'est des flocons d'avoine, alors c'est des flocons d'avoine. Par la peste, ça ne me plaît guère !

— Et pourquoi ça ? Moi j'aime bien les flocons d'avoine. J'en mangerais volontiers.

— Zoltan a raison, confirma Milva. Et toi, Jaskier, tais-toi, il ne s'agit pas de poésie. Si les flocons d'avoine sont au lait, c'est qu'il y a une vache. Or n'importe quel fermier qui aurait avisé les fumées noires aurait pris sa vache et déguerpi dans la forêt. Bizarre qu'il ait pas déguerpi, celui-là... Tournons dans les bois, faisons un détour. Ça sent mauvais, on dirait bien.

— Du calme, du calme, marmonna le nain. On aura tout le temps de se sauver. Peut-être bien que la guerre est finie ? Peut-être que l'armée de Témérie s'est enfin mise en marche ? Qu'est-ce qu'on en sait, dans ce trou perdu ? Peut-être qu'une grosse bataille a eu lieu quelque part, que Nilfgaard a été refoulé ? Si ça se trouve, le front est derrière nous déjà, et les paysans rentrent à la maison avec leurs vaches... Il faut vérifier, savoir ce qu'il en est. Figgis, Munro, vous deux, vous restez là et vous gardez les yeux ouverts. Quant à nous, nous partons en reconnaissance. S'il n'y a pas de danger, je vous le ferai savoir en imitant le chant de l'épervier.

— Le chant de l'épervier ? fit Munro Bruys, inquiet, en agitant sa barbe. Mais tu n'as jamais su imiter le chant des oiseaux, Zoltan !

— Justement. Quand tu entendras un chant d'oiseau bizarre, qui ne ressemble à rien, tu sauras que c'est moi. Percival, montre-nous le

chemin. Geralt, tu viens avec nous ?

— On va tous y aller. (Jaskier était descendu de cheval.) Si c'est un guet-apens, plus on sera nombreux, plus on aura de chances de s'en tirer.

— Je vous laisse Feld-maréchal. (Zoltan ôta le perroquet de son épaule et le donna à Figgis Merluzzo.) Ce volatile peut décider à brûle-pourpoint de lancer ses grossièretés à tue-tête et qui sait la tournure que ça peut prendre, par le diable. On y va.

Percival les mena rapidement au bord de la forêt, où ils se cachèrent derrière les épais buissons de sureaux sauvages. De l'autre côté, le terrain était légèrement en pente et jonché de troncs d'arbres déracinés. Plus loin s'étirait une immense plaine. Ils jetèrent un coup d'œil prudent.

Le récit du gnome était tout à fait conforme à la réalité. Au milieu de la plaine se détachaient effectivement trois cabanes, une grange et quelques clapiers couverts de mousse. Une énorme mare à purin luisait dans la cour. Une palissade pas très haute, en partie détruite, entourait les bâtiments ainsi qu'un petit rectangle de terrain laissé à l'abandon ; derrière la palissade un chien marron-gris s'agitait. Du toit de chaume en partie effondré de l'une des cabanes s'élevaient des volutes de fumée.

— Effectivement, chuchota Zoltan en reniflant, cette fumée sent bon. Surtout que mes narines se sont habituées à la puanteur des forêts brûlées. On ne voit ni chevaux ni gardes, c'est rassurant... J'avais peur que ce soit une bande de fripons qui ait pris ses quartiers ici. Hum... j'ai l'impression qu'on n'a rien à craindre.

— Je vais aller voir, déclara Milva.

— Non, protesta le nain. Tu ressembles trop à un Écureuil. S'ils te voient, ils peuvent prendre peur et, quand ils sont effrayés, les humains sont imprévisibles. Yazon et Caleb iront voir. Quant à toi, tiens ton arc prêt à tirer ; au cas où, tu les couvriras. Percival, ramène ta fraise et va rejoindre les autres. Restez en alerte, pour le cas où il faudrait battre en retraite.

Yazon Varda et Caleb Stratton sortirent avec circonspection des fourrés et se dirigèrent vers les bâtiments. Ils marchaient lentement, en regardant prudemment sur les côtés.

Le chien les flaira aussitôt et se mit à aboyer furieusement en courant dans la cour dans tous les sens. Les sifflements et les « tout doux » que lui adressaient les nains n'avaient aucun effet sur lui. La porte de la baraque s'ouvrit. Milva leva immédiatement son arc, tendit habilement la corde, mais la relâcha aussitôt.

Une jeune fille un peu forte était apparue sur le seuil de la cabane. Elle n'était pas très grande et portait de longues tresses. Elle lança quelque chose aux nains, en agitant les mains. Yazon Varda

écarta les bras et répondit en criant. La fille commença à beugler, Geralt et les autres l'entendirent mais furent incapables de distinguer ses paroles.

Néanmoins, Yazon et Caleb durent en comprendre le sens car les deux nains firent aussitôt volte-face et entreprirent de revenir au pas de course jusqu'aux buissons de sureaux. Milva tendit son arc de nouveau, promenant sa pointe à la recherche d'une cible.

— Qu'est-ce qu'il y a, par le diable ? aboya Zoltan. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui les fait décamper ainsi ? Tu distingues quelque chose, Milva ?

— Ferme ton clapet, siffla l'archère en continuant à viser, passant d'une baraque à une autre, d'un clapier à un autre, toujours sans trouver de cible.

La jeune fille aux tresses s'était réfugiée dans la cabane en claquant la porte derrière elle.

Les nains filaient comme si tous les démons du Chaos étaient à leurs trousses. Yazon hurla quelque chose, peut-être jurait-il. Jaskier blêmit soudain.

— Il crie... Oh, mère !

— Qu'est-ce... (Zoltan s'interrompit, car Yazon et Caleb arrivaient déjà, les joues rougies par l'effort.) Qu'est-ce qu'il y a ? Causez !

— Il y a une épidémie là-bas, annonça Caleb, essoufflé. La variole noire...

— Vous avez touché quelque chose ? s'écria Zoltan Chivay en s'écartant brusquement, renversant presque Jaskier. Dans la cour, vous avez touché quelque chose ?

— Non... Le chien ne nous a pas laissé approcher...

— Grâce soient rendues à ce foutu cabot. (Zoltan leva les yeux au ciel.) Que les dieux lui accordent une longue vie et un tas d'os plus haut que la montagne Carbone. La fille, la costaude, elle avait des pustules ?

— Non, elle, elle est en bonne santé. Les malades sont couchés dans la dernière baraque, ce sont les membres de sa famille. Et beaucoup d'entre eux sont déjà morts, qu'elle a dit. Oh ! là, là ! Zoltan ! Le vent souffle dans notre direction !

— Arrêtez donc de claquer des dents, fit Milva en abaissant son arc. Si vous n'avez rien touché qui soit contaminé, il ne se passera rien, vous n'avez aucune crainte à avoir. Si c'est vraiment la variole. La donzelle a peut-être juste voulu vous effrayer.

— Non, la contredit Yazon, qui tremblait toujours. Derrière la cahute, y avait une fosse... Et dedans, des cadavres. La donzelle n'a pas assez de force pour enterrer les morts, alors elle les jette dans la fosse...

— Eh bien ! (Zoltan renifla.) Les voilà, tes flocons d'avoine,

Jaskier. Je sais pas pour toi, mais personnellement l'envie m'est passée. Dégageons d'ici vite fait.

Soudain des aboiements forcenés leur parvinrent depuis les bâtiments.

— Planquez-vous ! lança le sorceleur en s'agenouillant.

De l'autre côté de la plaine, un groupe de cavaliers tapageurs faisait son apparition par la percée ; arrivant au galop, ils encerclèrent les bâtiments en sifflant et envahirent la cour. Les cavaliers étaient en armes, mais ne portaient pas de couleurs homogènes. Bien au contraire, ils étaient accoutrés négligemment de vêtements aux couleurs bigarrées ; de la même façon, on aurait dit que leurs bardas provenaient non pas d'une armurerie, mais plutôt d'un champ de bataille, car ils donnaient l'impression d'être complètement dépareillés.

— Treize, compta rapidement Percival Schuttenbach.

— C'est qui, ceux-là ?

— Ce ne sont pas des hommes de Nilfgaard, ni des soldats d'une armée régulière, estima Zoltan. Ce ne sont pas non plus des Scoia'tael. Je dirais plutôt que ce sont des volontaires. Une bande isolée.

— Ou bien des maraudeurs.

Les cavaliers parlaient fort, ils folâtraient dans la cour. Le chien reçut un coup d'hast et se sauva. La jeune fille aux tresses sortit sur le perron, cria quelque chose. Mais cette fois, l'avertissement ne produisit pas l'effet escompté, ou alors il ne fut pas pris au sérieux. L'un des cavaliers galopa jusqu'à la jeune fille, la saisit par une tresse, la tira hors de la maison et la traîna à travers la mare. Les autres hommes sautèrent de cheval, aidèrent leur comparse à pousser la jeune fille jusqu'au fond de la cour, lui arrachèrent sa chainse et la jetèrent sur la meule de foin pourri. La jeune fille se défendait avec acharnement, mais elle n'avait aucune chance. Seul l'un des maraudeurs ne s'était pas joint à la liesse : il surveillait les chevaux attachés à la palissade. La jeune fille se mit à pousser des cris perçants et discontinus. Puis les cris s'espacèrent, spasmodiques. Et enfin cessèrent tout à fait.

— Des guerriers, s'emporta Milva. Des héros... De sacrés salopards, oui !

— Visiblement, ils ne craignent pas la variole, dit Yazon Varda en tournant la tête.

— La peur, murmura Jaskier, est un sentiment humain. Chez eux, plus rien d'humain ne subsiste.

— À part les tripes, grogna Milva d'une voix rauque en ajustant minutieusement une flèche sur sa corde. Que je vais de ce pas leur transpercer, à ces scélérats.

— Ils sont treize, protesta Zoltan Chivay d'un air entendu. Et ils



ont des chevaux. Tu pourras en atteindre un ou deux peut-être, mais les autres nous attaqueront. Qui plus est, ça peut être un détachement de reconnaissance. Le diable sait combien de comparses ils ont laissés derrière eux.

— Alors quoi ? Je dois tranquillement regarder, sans rien faire ?

— Non. (Geralt arrangea son épée derrière son dos et son bandeau sur ses cheveux.) J'en ai marre de regarder. Plus que marre de l'inaction. Mais eux ne devraient pas se disperser. Tu vois celui qui garde les chevaux ? Quand j'arriverai là-bas, fais-le tomber de sa selle. Si tu peux, abats-en encore un deuxième. Mais seulement quand je serai sur place.

— Il en restera onze.

L'archère se retourna.

— Je sais compter.

— Et il y a aussi la variole, marmonna Zoltan Chivay. Si tu vas là-bas, tu vas être contaminé... Par le diable, sorcelleur ! Tu vas tous nous contaminer pour... Sacrebleu, ce n'est pas la jeune fille que tu recherches !

— Ferme-la, Zoltan. Vous autres, retournez au chariot, cachez-vous dans les bois.

— Je viens avec toi, déclara Milva d'une voix rauque.

— Non. Couvre-moi de loin, tu m'aideras plus efficacement.

— Et moi ? demanda Jaskier. Qu'est-ce que je dois faire, moi ?

— Ce que tu fais d'habitude, rien.

— Tu es fou..., éclata Zoltan. Seul contre une bande pareille... Que t'arrive-t-il ? Tu veux jouer les héros, les sauveurs de pucelles ?

— La ferme.

— Oh, va au diable !

Puis, se ravisant :

— Attends. Laisse ton épée. Ils sont nombreux, il vaut mieux que tu n'aies pas à t'y reprendre à deux fois. Prends mon sihill. Avec lui, un seul coup suffit.

Sans hésitation aucune, le sorcelleur s'empara de l'arme du nain. Une nouvelle fois il désigna à Milva le maraudeur qui surveillait les chevaux. Puis il sauta par-dessus un tronc et d'un pas rapide se dirigea vers les cabanons.

Le soleil brillait. Les sauterelles bondissaient sous ses pieds. Le veilleur de chevaux aperçut Geralt et sortit un épieu d'un manchon situé près de sa selle. Il avait les cheveux très longs, tout emmêlés, qui tombaient sur son haubert démaillé, raccommodé avec un fil de fer rouillé. Il portait des chaussures toutes neuves aux boucles brillantes, volées depuis peu, visiblement.

Le garde poussa un cri ; à ce moment-là, un deuxième maraudeur apparut derrière la palissade. Celui-là portait une ceinture avec une

épée autour du cou et finissait justement de boutonner son pantalon. Geralt était maintenant tout proche. De la meule de foin lui parvenaient les ricanements de ceux qui batifolaient avec la jeune fille. Il respira profondément, et sa soif de meurtre augmenta à chacune de ses respirations. Il aurait pu se calmer, mais il ne le voulait pas. Il avait envie de se faire un peu plaisir.

— Hé, toi, qui t'es ? Bouge pas ! s'écria l'homme aux cheveux longs en soupesant son pieu dans la main. Qu'est-ce que tu viens faire par ici ?

— J'en ai marre de regarder.

— Quuuuoiiii ?

— Est-ce que le nom de Ciri te dit quelque chose ?

— Je te...

Le maraudeur n'eut pas le temps d'en dire davantage. Une flèche aux plumes grises l'atteignit en pleine poitrine et le fit tomber de sa selle. Avant même qu'il ait touché terre, Geralt entendit le sifflement d'une seconde flèche. Le deuxième soudard fut touché dans le bas-ventre, juste à l'endroit où ses doigts tenaient sa braguette. Il hurla comme une bête, se courba en deux et s'affaissa, les épaules contre la palissade ; son hast tomba et se brisa.

Avant que les autres aient eu le temps de se retourner et de saisir leur arme, le sorceleur était déjà sur eux. Plus léger qu'une plume et plus aiguisé que le tranchant de sa lame, le sihill se mit à danser et à chanter, laissant entendre dans ce chant un furieux appétit de sang. Les hommes tailladés n'opposaient quasiment pas de résistance. Du sang éclaboussa le visage de Geralt, il n'avait pas le temps de l'essuyer.

Si les maraudeurs avaient seulement pensé à se battre, la vue des corps qui s'effondraient et du sang qui coulait à flots leur en ôta définitivement l'envie. L'un d'entre eux avait son pantalon baissé jusqu'aux genoux ; il n'eut pas le loisir de le remonter. Il reçut un coup à la carotide et s'écroula sur le dos, son appendice encore dressé s'agitant de façon risible. Le deuxième, un vulgaire blanc-bec, se protégea le visage de ses deux mains... qui furent aussitôt tranchées par le sihill. Les autres maraudeurs déguerpirent, se dispersant de tous côtés. Le sorceleur les poursuivit en maudissant mentalement la douleur qui se manifestait de nouveau dans son genou. Il espérait que sa jambe ne refuserait pas de lui obéir.

Il réussit à en acculer deux contre la palissade. Ces derniers tentèrent de se protéger de leur épée, mais, paralysés par le danger, ils bougeaient mollement. Le visage du sorceleur fut de nouveau éclaboussé par le sang qui jaillit de leurs artères transpercées par la lame de Zoltan. Les autres saisirent l'occasion pour s'enfuir et sauter sur leur monture. Atteint par une flèche, l'un d'eux tomba aussitôt,

vacillant et frétilant comme un poisson jeté hors du filet. Deux autres fuyards lancèrent leurs chevaux au grand galop, mais un seul réussit à se sauver, car Zoltan Chivay avait soudain fait son apparition sur le lieu de la bataille. Le nain fit tourner sa petite hache et la lança sur l'un des cavaliers, l'atteignant au milieu du dos. Le maraudeur rugit, tomba de sa selle en agitant les jambes dans tous les sens. Le dernier se plaqua contre l'encolure de son cheval, franchit la fosse remplie de cadavres et fila en direction de la percée.

— Milva, à toi ! s'écrièrent en même temps le sorcelleur et le nain.

L'archère courait déjà vers eux ; elle s'arrêta, s'immobilisa, jambes écartées. Elle baissa son arc tendu et commença à le relever lentement, de plus en plus haut. Ils n'entendirent pas le claquement de la corde, Milva ne changea pas de position, ne trembla même pas. Ils ne virent la flèche qu'au moment où celle-ci atteignait sa cible. Le cavalier s'affaissa sur son cheval, l'empennage de plumes saillait de son épaule. Mais il ne tomba pas. Il se redressa et, dans un cri, poussa sa monture au grand galop.

— Quel arc, lança Zoltan Chivay, béat d'admiration. Quel tir !

— Un tir de merde. (Le sorcelleur essuya le sang de sa figure.) Ce salopard s'est enfui et il va rameuter ses petits camarades.

— Elle l'a touché ! Et elle a tiré d'au moins deux cents pas !

— Elle aurait pu viser le cheval.

— Le cheval n'est pas coupable, siffla Milva en s'approchant d'eux. (En colère, elle cracha en regardant le cavalier disparaître dans la forêt.) J'ai raté ce misérable parce que j'étais un peu essoufflée. Va, serpent venimeux, sauve-toi avec ma pointe ! Qu'elle te porte la poisse, au moins !

Un hennissement leur parvint du layon et, tout de suite après, l'épouvantable hurlement d'un homme qui venait de se faire tuer.

— Ho, ho ! (Zoltan regarda l'archère avec admiration.) Il n'est pas allé bien loin ! Ta torpille a bien fait les choses ! Elle était empoisonnée ? Ou bien ensorcelée peut-être ? Car même si ce vaurien avait attrapé la variole, cette foutue maladie ne se développe pas aussi vite !

— Ce n'est pas moi.

Milva regarda le sorcelleur d'un air entendu.

— Ni la variole. Mais je crois bien savoir qui c'est.

— Moi aussi, je le sais. (Le nain se mordilla la moustache en souriant malicieusement.) J'ai constaté que vous regardiez toujours derrière vous, je sais qu'il y a là quelqu'un qui nous suit en catimini. Sur une pouliche alezane. Je ne sais pas qui il est, mais puisqu'il ne vous gêne pas... Ce n'est pas mon affaire.

— Surtout qu'une telle arrière-garde n'est pas inutile, dit Milva en regardant Geralt d'un air éloquent. Tu es certain que ce Cahir est ton

ennemi ?

Le sorceleur ne répondit pas. Il rendit son épée à Zoltan.

— Merci. Son tranchant n'est pas mauvais.

— Surtout habilement manié, approuva le nain en souriant de toutes ses dents. J'ai entendu bien des histoires sur les sorceleurs, mais venir à bout de huit individus en à peine deux minutes...

— Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir. Ils ne savaient pas se défendre.

La jeune fille aux tresses se mit à quatre pattes, puis elle se releva en vacillant. De ses mains tremblantes elle tenta sans succès d'arranger sur elle ce qui restait de sa chainse déchirée. Le sorceleur fut étonné en constatant qu'elle ne ressemblait pas le moins du monde à Ciri, alors qu'un instant auparavant il aurait juré qu'elle était son portrait craché. Avec des gestes saccadés, la jeune fille s'essuya le visage et se dirigea d'un pas chancelant vers la cabane. Sans éviter la mare.

— Hé, attends ! l'appela Milva. Hé, toi ! On peut peut-être t'aider ? Hé !

La jeune fille ne regarda même pas dans sa direction. Sur le seuil, elle trébucha, faillit tomber, se retint au châssis. Et claqua la porte derrière elle.

— La reconnaissance humaine n'a pas de limites, dit le nain.

Milva se retourna tel un ressort, son visage se figea.

— Et pourquoi devrait-elle être reconnaissante ?

— Oui, ajouta le sorceleur. Pour quoi ?

— Pour les chevaux des maraudeurs. (Zoltan ne baissa pas le regard.) Ainsi, elle ne sera pas obligée de tuer sa vache pour avoir de quoi manger. Elle est résistante à la variole apparemment, et, maintenant, elle n'aura plus à craindre la faim. Elle survivra. Ce n'est que d'ici à quelques jours, quand elle reprendra ses esprits, qu'elle comprendra que c'est grâce à toi que son supplice a été écourté et que ses cabanes n'ont pas été incendiées. Partons d'ici avant que se répande sur nous l'air contagieux... Hé, sorceleur, où est-ce que tu vas ? Chercher des remerciements ?

— Non, des chaussures, répondit froidement Geralt en se penchant au-dessus du maraudeur aux cheveux longs dont les yeux morts semblaient fixer le ciel. On dirait que celles-ci vont m'aller à merveille.

\* \* \*

Les jours qui suivirent, ils mangèrent du cheval. Les chaussures aux boucles brillantes étaient tout à fait confortables. Le Nilfgaardien du nom de Cahir les suivait toujours sur son étalon alezan, mais le

sorceleur ne se retournait plus.

Il saisit enfin les finesses du jeu du dévissé et fit même une partie avec les nains. Mais il perdit.

Ils ne parlèrent pas de ce qui s'était passé près de l'abattis forestier. C'était inutile.

« Mandragore (également appelée dévergoton) : espèce de plante de la famille des solanacées incluant les plantes herbacées acaules à racines pivotantes pouvant présenter une certaine ressemblance avec des formes humaines ; ses feuilles sont étalées en rosette.

La mandragore *autumnalis* ou *officinalis* est cultivée en petite quantité à Vicovaro, Rowan et Ymlac, on ne la trouve que rarement à l'état sauvage. Elle donne des baies vertes qui, par la suite, deviennent jaunes, et que l'on mange assaisonnées de vinaigre et de poivre ; ses feuilles sont utilisées séchées. La racine de mandragore, aujourd'hui appréciée en médecine et en pharmacie, jouait autrefois un rôle important dans les superstitions, surtout chez les peuples nordiques : on sculptait dans ces racines de petites poupées à forme humaine (les alrounettes, ou alrounes) que l'on conservait dans les foyers comme de vénérables talismans. On leur prêtait le pouvoir de protéger contre les maladies, d'apporter la chance dans les procès, d'assurer aux femmes la fertilité et des accouchements faciles. On les revêtait de robes et, à chaque pleine lune, on leur mettait un nouvel habit. Les racines de mandragore, dont le prix pouvait atteindre soixante-dix florins, servaient aussi à faire du commerce. Il en allait de même pour les racines de bryones (reg.). D'après les superstitions, la racine de mandragore était utilisée pour les sortilèges et les filtres magiques, mais également pour les poisons. Cette croyance a refait surface à l'époque de la chasse aux magiciennes. L'utilisation à des fins criminelles de la mandragore fut établie notamment lors du procès de Lukrezia Vigo (reg.).

La légendaire Filippa Alhard (reg.) devait, elle aussi, utiliser la mandragore à des fins d'empoisonnement. »

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome IX

## CHAPITRE 3

Depuis la dernière fois que le sorceleur l'avait empruntée, la Vieille Route avait quelque peu changé. Elle avait été construite par les elfes et les nains il y a des centaines d'années. Revêtue de blocs de basalte plats, autrefois parfaitement uniformes, la route était à présent une ruine aux trous béants. Par endroits, ces trous étaient tellement creusés qu'on aurait dit de petits cratères. Le chariot avait toutes les peines du monde à naviguer entre ces crevasses ; il allait, cahotant sans cesse, ralentissant la cadence de la troupe.

Zoltan Chivay savait pourquoi la route était saccagée. Après la dernière guerre contre Nilfgaard, expliqua-t-il, les besoins en matériel de construction avaient considérablement augmenté. Les gens s'étaient alors souvenus que la Vieille Route était une source inépuisable de pierres travaillées. Située à l'écart de tout, laissée à l'abandon, arrivant d'on ne savait où et ne menant nulle part, l'artère avait depuis belle lurette perdu son intérêt pour les transports et ne servait plus à grand monde ; on l'avait donc saccagée sans état d'âme.

— Vos grandes villes, se plaignit le nain, rejoint par son perroquet qui lançait des jurons de sa voix éraillée, vous les avez construites comme un seul homme sur les fondements posés par les elfes et les nains. Pour bâtir vos châteaux ou vos villes plus modestes, vous avez posé vos propres fondements, mais ce sont toujours nos pierres que vous utilisez. Et, qui plus est, vous répétez à l'envi que si les choses progressent et vont de l'avant, c'est grâce à vous !

Geralt ne fit pas de commentaire.

— Pourtant, même pour détruire, vous ne savez pas utiliser votre cerveau, pesta Zoltan, qui dirigeait de nouveau une opération destinée à débloquer une roue, coincée pour la énième fois dans un trou. Pourquoi n'arrachez-vous pas les pierres petit à petit, à partir du bord de la route ? On dirait des enfants ! Au lieu de manger votre beignet de manière réfléchie, vous fourrez vos doigts au beau milieu pour vous enfiler la marmelade, et après vous jetez le reste parce que le beignet n'a plus autant de goût !

Geralt expliqua que la faute en revenait à la géopolitique. La limite occidentale de la Vieille Route se trouvait à Brugge et la limite orientale en Témérie ; son centre, en revanche, était à Sodden : chaque royaume procédait donc selon ses propres frontières. Pour toute réponse, Zoltan exprima en des termes particulièrement fleuris tout le mal qu'il pensait des rois et de leur politique, soutenu par Feldmaréchal qui ajouta sa part de jurons.

Plus on avançait, pis c'était. La métaphore du beignet qu'avait utilisée Zoltan se révélait de moins en moins pertinente : la route faisait plutôt penser à une pâte levée de laquelle on aurait laborieusement extrait tous les fruits secs. Le moment où le chariot

allait se fracasser ou s'enfoncer inexorablement semblait se rapprocher inéluctablement. Finalement, ils se retrouvèrent sur une voie qui se dirigeait vers le sud-est, défoncée par les lourds chariots ayant transporté les butins de pillage. Zoltan reprit du poil de la bête, affirmant que la voie menait à coup sûr à l'un des forts situés sur l'Ina, le long de laquelle il espérait rencontrer enfin l'armée témérienne. Zoltan croyait dur comme fer que, tout comme au cours de la précédente guerre, la contre-attaque dévastatrice des Royaumes nordiques arriverait de Sodden, par-delà l'Ina ; après quoi les rescapés du royaume de Nilfgaard anéanti iraient honteusement se réfugier derrière la Iaruga.

Effectivement, en modifiant la direction de leur marche, ils se rapprochèrent de nouveau du cœur de la guerre. Pendant la nuit, une immense lueur éclaira soudain le ciel devant eux et au cours de la journée ils distinguèrent des colonnes de fumée marquant l'horizon au sud comme à l'est. Toutefois, ils n'avaient toujours aucune certitude concernant les auteurs des frappes et des incendies ou l'identité de leurs victimes, aussi avançaient-ils prudemment, envoyant Percival Schuttenbach faire de lointaines reconnaissances.

Un beau matin, une surprise de taille les attendait : un cheval sans cavalier, un étalon alezan, avait rattrapé leur petit groupe. Son caparaçon vert aux couleurs de Nilfgaard était zébré de sombres filets de sang. Impossible de savoir si ce sang appartenait au cavalier tué près du chariot du havekar, ou alors s'il avait été versé plus tard, quand le cheval s'était déjà trouvé un nouveau propriétaire.

— Eh bien ! fini les soucis ! s'écria Milva en regardant Geralt. Si tant est que notre homme ait réellement été un ennemi.

— Le vrai souci est que nous ne savons pas qui a mis le cavalier à terre, marmonna Zoltan. Ni si ce quelqu'un est sur notre piste, occupé à suivre nos traces et celles de notre étrange arrière-garde.

— C'était un Nilfgaardien. (Geralt serra les dents.) Il parlait presque sans accent, mais les fugitifs ont pu reconnaître...

Milva tourna la tête.

— Il aurait fallu l'achever alors, sorceleur, dit-elle tout bas. Il aurait connu une mort plus douce.

— Il n'est sorti d'un cercueil que pour aller pourrir dans un fossé, gronda Jaskier en hochant la tête et en regardant Geralt d'un air éloquent.

Ainsi s'acheva l'épithaphe de Cahir, fils de Ceallach, Nilfgaardien affirmant ne pas l'être, libéré de son cercueil. On n'en parla plus. Puisque Geralt, en dépit de ses fréquentes menaces, ne semblait guère enclin à se séparer de son Ablette récalcitrante, l'alezan fut monté par Zoltan Chivay. Les pieds du nain n'atteignaient pas les étriers, mais le petit étalon était docile et se laissait guider.



La nuit, les lueurs éclairaient toujours l'horizon ; durant la journée, des bandes de fumée s'élevaient vers le ciel, salissant l'azur. Ils tombèrent bientôt sur des habitations incendiées, le feu rampant encore le long des poutres et des faîtes calcinés. Juste à côté des décombres étaient assis huit hommes déguenillés et cinq chiens, occupés à se partager les restes d'une carcasse de cheval en partie carbonisée. À la vue des nains, les festoyeurs, affolés, prirent leurs jambes à leur cou. Seuls un homme et un chien ne quittèrent pas leur place, aucune menace ne semblant pouvoir les arracher à la charogne raidie dont ils dépiautaient les côtes. Zoltan et Percival tentèrent de questionner l'individu, mais ils n'en obtinrent rien. L'homme se contentait de geindre, de trembler, rentrant la tête dans les épaules, s'étranglant avec des morceaux d'os broyés. Le chien grognait et découvrait ses dents. Le cadavre du cheval dégageait une puanteur nauséabonde.

Ils se risquèrent à poursuivre sur le même chemin, qui les mena rapidement à de nouveaux décombres. C'était un grand village qui était parti en fumée, et sans doute y avait-il eu une escarmouche non loin de là car, juste derrière les ruines fumantes, ils virent un tertre, manifestement récent. Et, à une certaine distance derrière le tertre, à la croisée des routes, trônait un immense chêne qui ployait sous le poids des glands.

Et celui des hommes...

— Il faut aller voir ça, décida Zoltan Chivay, mettant un terme à la discussion sur les risques et menaces que présentait une telle entreprise. Allons voir de plus près.

— Pourquoi diable, s'emporta Jaskier, veux-tu aller observer ces pendus, Zoltan ? Pour les dépouiller ? D'ici, déjà, je vois qu'ils n'ont même pas de chaussures aux pieds.

— Idiot. Il n'est pas question de chaussures, mais de la situation militaire. Des derniers événements qui se sont produits sur la scène des affrontements guerriers. Pourquoi ricanes-tu ? Toi, en tant que poète, tu ne sais pas ce qu'est une stratégie.

— Je vais te surprendre, mais si, je le sais.

— Et moi je suis persuadé que tu ne reconnaîtrais pas une stratégie même si elle surgissait des buissons et te donnait un coup de pied au cul.

— À dire vrai, celle-là, je ne la reconnaîtrais pas. Les stratégies

qui surgissent des buissons, je les laisse aux nains. De même que celles qui pendent des chênes.

Zoltan fit un geste de la main et se dirigea vers l'arbre. Jaskier, qui n'avait jamais pu maîtriser sa curiosité, pressa Pégase et lui emboîta le pas. Après quelques secondes de réflexion, Geralt les imita. Il vit que Milva faisait de même.

À leur approche, les corneilles qui cherchaient leur pâture sur les cadavres s'envolèrent sans hâte, en graillant et en faisant bruisser leurs ailes. Certaines s'éloignèrent en direction de la forêt, d'autres s'installèrent simplement sur les branchages plus élevés du puissant chêne en regardant avec intérêt Feld-maréchal Duda qui, planté sur l'épaule de Zoltan, les injuriait copieusement en les traitant de tous les noms.

Le premier des sept pendus avait sur la poitrine une pancarte qui portait l'inscription « Traître à la patrie ». Le deuxième avait été pendu en tant que « Collabo », le troisième en tant que « Mouchard elfique », le quatrième, en tant que « Déserteur ». Le cinquième était une femme à la chainse déchirée et couverte de sang, désignée comme « Putain nilfgaardienne ». Deux des pendus n'arborant pas de pancartes, il convenait d'en conclure qu'ils avaient été choisis au hasard.

— C'est bon signe, se réjouit Zoltan Chivay en désignant les inscriptions. Vous voyez ? Nos armées sont passées par ici. Nos hommes ont contre-attaqué, ils ont repoussé l'agresseur. Et, d'après ce que je constate, ils ont même eu le temps de se reposer et de prendre du bon temps.

— Et pour nous, qu'est-ce que ça signifie ?

— Que le front s'est déplacé et que nous sommes séparés des Nilfgaardiens par l'armée témérienne. Nous sommes en sécurité.

— Et les fumées devant nous ?

— Ce sont les nôtres, affirma le nain d'une voix assurée. Ils brûlent les villages qui ont accordé le gîte ou le couvert aux Écureuils. Le front est enfin derrière nous, je vous dis. De cette croisée part la voie du sud, qui nous mène en Armérie, à l'assemblée située à la fourche de la Chotla et de l'Ina. La route semble correcte, nous pouvons l'emprunter. Nous n'avons plus rien à craindre des Nilfgaardiens.

— Il n'y a pas de fumée sans feu, intervint Milva. Et là où il y a du feu, on peut se brûler. Voilà, moi, c'est que j'en pense. C'est idiot de se diriger vers les flammes. C'est idiot d'emprunter un chemin sur lequel la cavalerie peut nous encercler en un clin d'œil. Nous ferions mieux de nous enfoncer dans les bois.

— Les Témériens ou l'armée de Sodden sont passés par ici, s'entêta le nain. Le front est derrière nous. Nous pouvons sans crainte passer par cette route ; si nous rencontrons des soldats, ce seront les

nôtres.

— Ce choix me paraît hasardeux, reprit l'archère en secouant la tête. Si tu es un si grand stratège, Zoltan, tu sais bien que Nilfgaard a coutume d'envoyer ses troupes de cavalerie loin en avant. Des Témériens sont passés par ici. Soit. Mais ce qui se trouve devant nous, nous n'en savons rien. Vers le sud, le ciel est noir de fumée, ça doit sans aucun doute être ta fameuse assemblée en Armérie qui flambe. Ce qui veut dire que le front n'est pas derrière nous, mais que nous sommes sur le front même. On peut tomber sur l'armée, sur des maraudeurs, des mercenaires, des Écureuils. Allons vers la Chotla, mais en passant par les layons.

— C'est juste, l'appuya Jaskier. Moi non plus, je n'aime pas ces fumées, là-bas. Même si la Témérie est passée à l'offensive, nous pouvons encore tomber sur des escadrons nilfgardiens qui auraient pris de l'avance. Les Noirs poussent leurs raids loin en avant. Ils se joignent aux Scoia'tael par l'arrière, mettent le bazar et rebroussement chemin. Je me souviens de ce qui s'est passé dans le Haut-Sodden du temps de la précédente guerre. Je suis aussi d'avis de passer par les bois. Dans les bois, rien ne nous menace.

— Je n'en suis pas aussi sûr. (Geralt désigna le dernier pendu ; bien que se balançant fort haut, ses pieds avaient été labourés par des serres, et n'étaient plus que des moignons ensanglantés aux os saillants.) C'est l'œuvre d'une goule.

— Des striges ? (Zoltan Chivay s'écarta, cracha.) Des nécrophages ?

— Comme tu dis. La nuit, dans les bois, nous devons être sur nos gardes.

— Crrrrréééé... nom d'une piiiipe ! siffla Feld-maréchal Duda.

— Tu me l'enlèves de la bouche, l'oiseau, gronda Zoltan Chivay en fronçant les sourcils. Eh bien ! Nous sommes dans la mouise. Alors que faisons-nous ? Direction les bois, avec les striges, ou bien la route, avec l'armée et les maraudeurs ?

— Les bois, répondit Milva d'un ton convaincu. Les plus denses qui soient. Je préfère les goutes aux humains.

\* \* \*

Ils allaient par les bois. D'abord avec prudence, restant bien groupés, sur le qui-vive, attentifs au moindre bruissement dans les broussailles. Bientôt cependant, ils retrouvèrent leur assurance, leur humour et la cadence habituelle. Aucune goule à l'horizon, ni la moindre trace attestant leur présence. Zoltan plaisantait, racontait que les striges et autres démons devaient savoir que les armées approchaient ; si les monstres avaient eu l'occasion de voir les

maraudeurs et les volontaires de Verden en action, alors, saisis de frayeur, ils avaient dû partir se cacher dans les repaires les plus profonds et les plus sauvages qui soient, où ils étaient maintenant terrés, tremblants de peur et claquant des dents.

— Et ils veillent sur les fantômes, ceux de leurs femmes et de leurs filles, grommelait Milva. Les monstres savent que pas même un mouton n'échappe aux pattes d'un guerrier en marche. Accrochez donc une chainse à un saule, et vous les verrez accourir, les héros, tous plus excités les uns que les autres !

Jaskier, qui depuis un certain temps avait retrouvé sa verve et son humour, accorda son luth et commença à composer un couplet sur les saules et les guerriers fougueux, le perroquet et le nain rivalisant d'inventivité dans leurs suggestions de rimes.

\* \* \*

— Voilà l'O ! répéta Zoltan.

— Quoi ? Où ? demanda Jaskier en se mettant debout sur ses étriers et en regardant vers le ravin, dans la direction indiquée par le nain. Je ne vois rien !

— Voilà l'O !

— Arrête de caqueter comme un perroquet ! Quoi, voilà l'O ?

— La rivière, expliqua tranquillement Zoltan. L'affluent droit de la Chotla. Il s'appelle O.

— Ah...

— Mais non ! dit Percival Schuttenbach en riant. La rivière A se jette dans la Chotla en amont de celle-ci, d'ici ça fait un bout de chemin. Ça, c'est pas l'A, c'est l'O.

Le ravin au fond duquel coulait la petite rivière au nom si simple était envahi de ronces qui dépassaient les nains d'une tête ; elles dégageaient une forte odeur de menthe et de bois putréfié et résonnaient du coassement incessant des grenouilles. Les talus étaient abrupts, ce qui se révéla fatal. Le chariot de Vera Loewenhaupt, qui, depuis le début du voyage, supportait vaillamment les aléas du sort et surmontait toutes les embûches, perdit son combat contre la rivière O. S'échappant des mains des nains qui l'accompagnaient dans la descente, il dévala la pente en bondissant jusqu'au fond du ravin où il se disloqua en une magistrale explosion.

— Crrrrréééé... nom d'une piiiipe ! siffla Feld-maréchal Duda en réponse aux exclamations que Zoltan et ses compagnons avaient poussées en chœur.

\* \* \*

— À dire vrai, estima Jaskier en considérant les débris du véhicule et les bagages éparpillés, c'est peut-être mieux ainsi. Votre maudit chariot ne faisait que ralentir la marche, on avait constamment des soucis à cause de lui. Sois réaliste, Zoltan. On a déjà eu de la chance que personne ne nous ait surpris ou pourchassés. Si nous avions dû nous sauver rapidement, il aurait fallu laisser tomber le chariot en même temps que tout votre barda, qui, dans la situation présente, est récupérable.

Le nain se vexa et ronchonna méchamment dans sa barbe, mais contre toute attente Percival Schuttenbach soutint le troubadour. Ce soutien, comme le remarqua le sorcelleur, s'accompagnait de clins d'œil significatifs. Ils étaient censés être discrets, mais la mimique éloquente du fin visage du gnome ne pouvait passer inaperçue.

— Le poète a raison, répéta Percival en grimaçant et en clignant des yeux. Nous sommes à un jet de chapeau mouillé de la Chotla et de l'Ina. Devant nous, Fen Carn... Bref, que des coins perdus. Ça aurait été compliqué par là avec le chariot. Si nous avions ensuite rencontré les armées témériennes au-delà de l'Ina, avec notre cargaison... on aurait pu avoir des soucis.

Zoltan réfléchit en reniflant.

— C'est bon, dit-il enfin en observant les débris du chariot emportés par le courant paresseux de la rivière O. On va se séparer. Munro, Figgis, Yazon et Caleb, vous restez ici. Les autres poursuivent la route. On va être obligés de charger les chevaux avec les besaces de provisions et le petit matériel. Munro, vous savez ce que vous avez à faire. Vous avez des pelles ?

— Oui.

— Ne laissez pas de traces visibles ! Et repérez bien l'endroit, mémorisez-le !

— Te bile pas.

— Vous nous rattraperez sans peine. (Zoltan jeta son sac à dos et son sihill sur son épaule, ajusta sa hachette sur sa ceinture.) Nous suivrons le courant de l'O, ensuite nous continuerons le long de la Chotla jusqu'à l'Ina. Adieu.

— C'est curieux, murmura Milva à Geralt lorsque la troupe réduite se mit en route en faisant un signe de la main aux quatre nains restés en arrière. Je me demande bien ce qu'ils transportaient de si précieux dans leurs serviettes pour qu'ils soient obligés de les enterrer et de repérer l'endroit... et sans qu'aucun d'entre nous les voie, qui plus est.

— Ce n'est pas notre affaire.

— Je ne crois pas, dit Jaskier à mi-voix en dirigeant prudemment Pégase entre les troncs couchés à terre, que ces malles contiennent des caleçons de rechange. Ils avaient placé un grand espoir dans ce

chargement. J'ai parlé assez souvent avec eux pour éventer la mèche et comprendre ce qui pouvait être caché dans ces caisses.

— Et que peuvent-elles bien renfermer, à ton avis ?

— Leur avenir. (Le poète regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne l'entendait.) Percival est tailleur de pierres de son métier, il veut créer son propre atelier. Figgis et Yazon sont forgerons, ils ont parlé de la forge. Caleb Stratton veut se marier, et les parents de sa fiancée l'ont chassé une fois déjà, parce qu'il était trop miséreux. Quant à Zoltan...

— Arrête, Jaskier. Tu cancanes comme une bonne femme. Pardon, Milva.

— De rien.

Au-delà de la rivière, derrière la vieille futaie sombre et humide, la forêt se raréfiait : ils débouchèrent sur une trouée de petits bouleaux et de prés secs. Malgré tout, ils progressaient lentement. Suivant l'exemple de Milva, qui aussitôt après leur départ avait installé la petite fille aux taches de rousseur et aux tresses sur son arçon, Jaskier fit grimper un autre enfant sur Pégase, et Zoltan en installa deux autres sur son étalon alezan, lui-même marchant à côté en tenant les rênes. La cadence, néanmoins, ne décollait pas, les femmes de Kern n'étant pas en état d'accélérer l'allure.

\* \* \*

Après avoir louvoyé pendant près d'une heure entre les défilés et les ravins, le soir tombait presque lorsque Zoltan Chivay s'arrêta ; il échangea quelques mots avec Percival Schuttenbach ; après quoi il se tourna vers le reste de la compagnie.

— Ne hurlez pas et ne vous moquez pas de moi, déclara-t-il, mais je crois que je me suis perdu. Sacré nom ! Je ne sais pas où nous sommes ni par où nous devons aller.

— Ne raconte pas de bêtises, s'énerva Jaskier. Qu'est-ce que ça veut dire, tu ne sais pas ? Nous nous dirigeons en suivant le cours de la rivière, voyons. Et là-bas, dans le ravin, c'est bien votre rivière O. J'ai raison ?

— En effet. Mais vois donc dans quelle direction elle...

— Par la peste. C'est impossible !

— C'est possible, objecta sombrement Milva en retirant patiemment les feuilles mortes et les épines des cheveux de la petite fille aux taches de rousseur qu'elle transportait sur son cheval. Nous nous sommes perdus dans les défilés. La rivière suit une trajectoire en forme de fer à cheval. Nous sommes dans l'arc.

— Mais c'est toujours la rivière O, s'entêta Jaskier. Si nous suivons la rivière, nous ne pouvons pas nous perdre. Il arrive que les

rivières fassent des détours, je l'admets, mais, en fin de compte, elles finissent toutes par se jeter dans un fleuve. C'est dans l'ordre des choses.

— Ne fais pas le malin, chanteur, grommela Zoltan en plissant le nez. Ferme ton clapet. Tu ne vois pas que je suis en train de réfléchir ?

— Non. Rien n'indique que tu réfléchisses. Je le répète, tenons-nous-en au cours de la rivière, et alors...

— La ferme, grommela Milva. Tu n'es qu'un citoyen. Tu vis dans un monde cerné de murailles, peut-être qu'à l'intérieur tes sages paroles valent quelque chose, mais pas ici. Regarde autour de toi ! La vallée est traversée de ravins aux bords escarpés et broussailleux. Comment veux-tu avancer le long de la rivière ? En descendant le talus, couvert de broussailles et de marécages, puis en remontant, et en redescendant de nouveau ? Et, à ton avis, on va tirer les chevaux par la bride ou quoi ? Au bout de deux ravins, tu seras tellement à bout de souffle que tu t'aplatiras comme une crêpe en plein milieu du talus. Des femmes et des enfants voyagent avec nous, Jaskier. Et le soleil va vite se coucher.

— J'ai remarqué. C'est bon, je me tais. Je suis prêt à écouter les propositions des habitués des bois et des pisteurs.

Zoltan Chivay tapa son grossier perroquet sur le bec, enroula une mèche de sa barbe autour de son doigt et la tirailla rageusement.

— Percival ?

— La direction, grosso modo, on la connaît. (Le gnome regarda le soleil suspendu juste au-dessus des couronnes des arbres.) Donc, la première solution est la suivante : nous laissons tomber la rivière, nous faisons demi-tour et nous sortons des ravins pour rejoindre les terrains secs en passant par Fen Carn, jusqu'à la Chotla.

— Et l'autre solution ?

— L'O est peu profonde. Même si, après les dernières pluies, elle charrie plus d'eau que d'habitude, on peut la traverser en coupant les méandres et en pataugeant dans les ruisseaux chaque fois que le chemin sera condamné. Si on suit la direction du soleil, on tombera directement sur le croisement de la Chotla et de l'Ina.

— Non, intervint soudain le sorcier. Je propose de renoncer tout de suite à la seconde option. N'y pensez même pas. Sur l'autre rive on finirait tôt ou tard par tomber sur l'un des Bois sacrés d'Alkékenge. Ce sont des endroits dangereux. Je vous conseille fermement de vous en tenir éloignés.

— Ainsi donc, tu connais cette région ? Tu es déjà venu ici par le passé ? Tu sais comment en sortir ?

Le sorcier resta un moment silencieux.

— J'y suis venu une fois, dit-il en se frottant le front. Il y a trois ans. Mais je suis arrivé du côté opposé, par l'est. Je me dirigeais vers

Brugge et je voulais prendre un raccourci. Quant à savoir comment je m'en suis tiré, je ne m'en souviens plus. Je sais seulement qu'on m'a ramené à moitié mort sur un chariot.

Le nain le regarda un instant, mais ne posa pas d'autre question.

Ils rebroussèrent chemin en silence. Les femmes de Kern avançaient péniblement, elles trébuchaient, prenaient appui sur des bâtons, mais pas une seule plainte ne s'échappait de leurs lèvres. Milva chevauchait juste à côté du sorcelleur, soutenant dans ses bras la petite fille aux tresses qui s'était endormie.

— Je devine, lança-t-elle soudain, qu'on t'avait pas mal amoché, là-bas, dans les Bois sacrés, il y a trois ans. Un de ces monstres, je suppose ? Tu as des occupations risquées, sorcelleur.

— Je ne dis pas le contraire.

— Je sais, moi, comment ça s'est passé à l'époque, se vanta Jaskier derrière eux. Tu étais blessé, un marchand t'a sorti de là, et ensuite, tu as retrouvé Ciri à Autre Rive. C'est Yennefer qui m'a raconté tout ça.

À l'évocation du prénom de la magicienne, Milva eut un léger sourire, ce qui n'échappa guère à Geralt. Il se promit de vertement sermonner Jaskier à la prochaine halte au sujet de sa langue bien trop pendue. Mais connaissant le poète, il doutait qu'un sermon ait sur lui beaucoup d'effet, d'autant que Jaskier avait vraisemblablement déjà craché tout ce qu'il savait.

— Peut-être avons-nous eu tort de ne pas aller sur l'autre rive, dans les Bois sacrés, reprit l'archère au bout d'un moment. S'il a naguère retrouvé la jeune fille... Les elfes racontent que si par deux fois on se rend là où un événement s'est produit, le temps alors peut se répéter... On appelle ça... nom d'un chien, j'ai oublié. La corde du destin ?

— La boucle, rectifia Geralt. La boucle du destin.

— Pfft ! fit Jaskier en se renfrognant. Vous feriez mieux d'arrêter de parler de corde et de boucle. Une elfe m'a prédit un jour que je ferais mes adieux à cette vallée de larmes sur un échafaud. À vrai dire, je ne crois pas à ce type de prédictions bon marché, mais il y a quelques jours j'ai rêvé qu'on me pendait. Je me suis réveillé trempé de sueur, je ne pouvais plus avaler ma salive ni reprendre mon souffle. Alors entendre dissenter de gibet m'est donc quelque peu pénible.

— C'est au sorcelleur que je m'adresse, pas à toi, rétorqua Milva. Arrête de tendre l'oreille, et tu n'entendras rien d'épouvantable. Alors, Geralt ? Que penses-tu de cette boucle du destin ? Si nous retournions dans les Bois sacrés, suppose que le temps se répète ?

— C'est bien pour cette raison que nous avons fait demi-tour, répondit àprement le sorcelleur. Je n'ai pas la moindre envie de voir se répéter un cauchemar.



— Y a pas à dire, grinça Zoltan en hochant la tête et en regardant autour de lui. Tu nous as entraînés dans un endroit charmant, Percival.

— Fen Carn..., marmonna le gnome en grattant le bout de son long nez. Le champ des tertres... Je me suis toujours demandé d'où venait cette appellation.

— Tu le sais, maintenant.

La vallée qui s'étendait devant eux était déjà voilée par les vapeurs du crépuscule d'où émergeaient à perte de vue des milliers de kourganes et de monolithes moussus. Parmi ces pierres, certaines n'étaient que de simples blocs sans modelé particulier. D'autres avaient été taillées avec soin, et avaient la forme d'obélisques ou de menhirs. Presque au centre de cette forêt de pierres, d'autres encore, regroupées en dolmens, tumulus et cromlechs formaient un cercle qui ne devait rien au hasard de la nature.

— Absolument, répéta le nain. C'est un endroit charmant pour passer la nuit. Un cimetière d'elfes. Si ma mémoire ne me joue pas de tours, sorceleur, tu as évoqué les goules récemment ? Eh bien, sache que moi, je sens leur présence au milieu de ces kourganes ! On doit trouver de tout ici, des goules, des graveirs, des striges, des wirtes, des revenants, des spectres en veux-tu en voilà ! Ils sont tous installés là-bas, et savez-vous ce qu'ils sont en train de se dire ? Même pas la peine de chercher de quoi dîner, le dîner est venu à nous de lui-même !

— Je propose de faire demi-tour, risqua Jaskier dans un murmure. Tant qu'il fait à peu près clair.

— Je suis de cet avis.

— Les femmes ne feront pas un pas de plus, répliqua sèchement Milva. Les enfants tombent de sommeil. Les chevaux sont fatigués. Tu nous as toi-même forcés à presser le pas, Zoltan, « Continuons, encore un demi-mile ! », répétais-tu, « Encore un effort ! », disais-tu. Et maintenant, tu voudrais nous obliger à faire marche arrière sur plusieurs miles ? Rien à faire ! Cimetière ou pas cimetière, on passera la nuit ici.

— Mais oui ! l'appuya le sorceleur en descendant de cheval. Ne paniquez pas. Toutes les nécropoles ne grouillent pas de monstres ou de spectres. Je ne suis jamais venu à Fen Carn mais, si le coin était vraiment dangereux, j'en aurais entendu parler.

Personne, pas même Fedl-maréchal Duda, ne fit de commentaire. Les femmes de Kern prirent leurs enfants avec elles et allèrent s'asseoir en groupe serré, silencieuses et visiblement apeurées. Percival et

Jaskier attachèrent les chevaux à un endroit où l'herbe était touffue. Geralt, Zoltan et Milva se rapprochèrent du bord de la prairie, observant le petit cimetière noyé dans la brume et le crépuscule tombant.

— Comble de malheur, c'est pile la pleine lune ! marmonna le nain. Ça va être la fête des fantômes cette nuit, je le sens... Ils vont nous donner du fil à retordre, les démons... Et quelle est cette lumière qui vient du sud ? Des lueurs d'incendie ?

— Exactement, confirma le sorcelleur. Des chaumières ont de nouveau été livrées aux flammes. Tu sais quoi, Zoltan ? Je me sens tout de même plus en sécurité ici, à Fen Carn.

— Moi aussi, je me sentirai plus en sécurité, mais seulement quand le soleil se lèvera. Si tant est que les goules nous permettent de revoir le jour.

Milva farfouilla dans sa besace et en sortit quelque chose de brillant.

— Une pique en argent, expliqua-t-elle. Je l'avais mise de côté pour une occasion de ce genre. Elle m'a coûté cinq couronnes au bazar. Ça ira pour tuer une goule, sorcelleur ?

— Je ne pense pas qu'il y ait des goules par ici.

— Tu as affirmé toi-même, gronda Zoltan, que le pendu sur le chêne avait été mordu par une goule. Et là où il y a un cimetière, il y a des goules.

— Pas toujours.

— Je te prends au mot. C'est toi le sorcelleur, le spécialiste, alors j'espère que tu nous défendras. Tu as gaillardement assommé les maraudeurs... Est-ce que les goules se battent mieux que les maraudeurs ?

— Incomparablement mieux. Arrête de paniquer, je t'ai dit.

— Et pour les vampires, mon arc fera l'affaire ? (Milva vissa sa pointe sur la flèche et en vérifia le tranchant avec le bout de son pouce.) Et pour une strige ?

— Ça peut marcher.

— Des malédictions qui remontent à la nuit des temps sont gravées en runes anciennes sur mon sihill, gronda Zoltan en dénudant son épée. Qu'une goule essaie seulement de voir ma lame de plus près, et elle s'en souviendra. Tenez, regardez.

— Ha ! fit Jaskier qui, intéressé, s'était rapproché d'eux. Alors ce sont là les célèbres et secrètes runes des nains ? Que signifie cette inscription ?

— « Les fils de chien à la potence. »

— Quelque chose a bougé parmi les pierres ! hurla soudain Percival Schuttenbach. Une goule, une goule !

— Où ça ?

— Là-bas ! Elle s'est cachée dans les roches !

— Une seule ?

— Je n'en ai vu qu'une !

— Elle doit être sacrément affamée pour essayer de nous dépecer avant la tombée de la nuit. (Le nain cracha dans ses paumes et saisit à pleines mains le manche de son sihill.) Ha ! Elle va pas tarder à découvrir que la gourmandise peut être fatale ! Milva, plante-lui une flèche dans le cul, et moi, j'irai lui vider les entrailles !

— Je ne vois rien là-bas, souffla Milva, la penne de sa flèche près de son menton. Pas même une herbe qui tremble entre les pierres. Tu es sûr que tu n'as pas rêvé, le gnome ?

— En aucune façon, protesta Percival. Vous voyez cette roche qui ressemble à une table renversée ? C'est là que s'est cachée la goule, juste derrière.

— Restez ici. (D'un bref mouvement, Geralt sortit son épée du fourreau placé derrière son dos.) Veillez sur les femmes et faites attention aux chevaux. Si les goules venaient à attaquer, les animaux deviendraient fous. Je vais tirer cette histoire au clair.

— Tu ne vas pas y aller seul, protesta violemment Zoltan. L'autre fois, près de l'abattis, je t'ai laissé agir seul parce que j'avais peur de la variole. Et, de vergonde, je n'ai pas pu dormir pendant deux nuits de suite. Plus jamais je ne veux revivre ça ! Percival, où vas-tu comme ça ? En arrière ? C'est toi qui prétends avoir vu une strige, alors maintenant tu vas avancer en première ligne. N'aie pas peur, je te suis.

Ils avancèrent prudemment entre les kourganés, en s'efforçant de ne pas faire bruisser les mauvaises herbes – elles arrivaient au-dessus du genou de Geralt, et à la taille des nains et du gnome. Alors qu'ils approchaient du dolmen indiqué par Percival, ils se séparèrent de façon à bloquer toutes les issues que la goule aurait pu emprunter. Mais cette stratégie se révéla inutile. Geralt le savait d'avance. Son médaillon de sorcelleur n'avait même pas vibré, il n'avait émis aucun signal.

— Il n'y a personne ici, constata Zoltan en regardant autour de lui. Pas âme qui vive. Tu as bel et bien rêvé, Percival. Fausse alerte. Tu nous as causé une frayeur inutile, tu mérites un bon coup de pied au cul.

— Je vous répète que je l'ai vue, s'emporta le gnome. Je l'ai vue sauter entre les pierres. Elle était maigre, noire comme un collecteur d'impôts...

— Tais-toi, gnome stupide, parce que je vais te...

— Quelle est cette odeur bizarre ? demanda soudain Geralt. Vous ne sentez pas ?

— À dire vrai..., fit le nain en reniflant tel un braque. Ça pue bizarrement.

— Ça sent les herbes, (Percival tendit son nez sensible, long de deux pouces) absinthe, basilic, sauge, anis... Cannelle ? Par quel diable ?

— Que sentent les goules, Geralt ?

— Elles puent le cadavre.

Le sorcier regarda rapidement autour de lui en cherchant des traces parmi les herbes, puis en quelques pas rapides il retourna vers le dolmen creux et tapota légèrement la pierre du plat de son épée.

— Sors de là, dit-il en serrant les dents. Je sais que tu es là. Du nerf, sinon je plante mon fer dans la fente.

D'une cavité parfaitement masquée sous les pierres, un léger grincement se fit entendre.

— Sors de là, répéta Geralt. On ne te fera rien.

— Pas un seul cheveu ne tombera de ta tête, assura doucereusement Zoltan en élevant son sihill au-dessus de la fente et en roulant des yeux d'un air menaçant. Sors sans crainte !

Geralt tourna la tête et, d'un geste décidé, lui intima de reculer. Du trou sous le dolmen on entendit un nouveau grincement et une forte odeur de plantes et de racines se répandit dans l'air. Quelques minutes plus tard ils aperçurent une tête grise, puis un visage doté d'un nez magnifiquement crochu qui n'appartenait pas le moins du monde à une goule, mais à un homme svelte d'âge moyen. Percival n'avait pas tort : l'homme rappelait quelque peu un collecteur d'impôts.

— Je peux sortir sans crainte ? demanda-t-il en levant sur Geralt des yeux noirs que surplombaient des sourcils grisonnants.

— Tu peux.

L'homme s'extirpa du trou, secoua son habit noir protégé par une espèce de tablier et arrangea son sac de toile, libérant une nouvelle vague d'odeurs de plantes.

— Je vous propose de baisser vos armes, messeigneurs, déclara-t-il d'une voix tranquille en promenant son regard sur les voyageurs qui faisaient cercle autour de lui. Elles ne vous seront d'aucune utilité. Comme vous pouvez le constater, moi, je n'en porte pas. Je n'en porte jamais. Je n'ai rien non plus sur moi qu'on puisse raisonnablement qualifier de butin. Mon nom est Emiel Régis. Je suis originaire de Dillingen. J'exerce le métier de barbier.

— En réalité, observa Zoltan Chivay en faisant une légère grimace, barbier, alchimiste ou herboriste, nom d'une pipe, sans vouloir vous vexer, une forte odeur de pharmacie se dégage de votre personne.

Emiel Régis afficha un étrange sourire, les lèvres serrées, puis il éleva ses mains en signe de pardon.

— Votre odeur vous a trahi, messire barbier, ajouta Geralt en

remettant son épée dans son fourreau. Aviez-vous des raisons particulières de vous cacher de nous ?

— Des raisons particulières ? (L'homme dirigea ses yeux noirs vers le sorcelleur.) Non, plutôt d'ordre général. J'ai tout bonnement eu peur de vous. C'est dans l'air du temps.

— Effectivement, approuva le nain en désignant du pouce les lueurs qui éclaircissaient le ciel. C'est dans l'air du temps. Je note que vous êtes un fugitif, tout comme nous. Il est curieux toutefois qu'ayant fui si loin de votre Dillingen natal, vous vous terriez, seul, au milieu de ces kourganes. Mais après tout, à chacun son destin, surtout quand les temps sont difficiles. Vous avez eu peur de nous, nous avons eu peur de vous. On crie toujours le loup plus grand qu'il n'est.

— De mon côté, vous n'avez rien à craindre. (L'homme qui s'était présenté sous le nom d'Emiel Régis ne baissait pas le regard.) J'espère pouvoir compter sur la réciprocité.

— Et comment donc ! (Zoltan eut un large sourire.) Vous nous prenez pour des bandits ou quoi ? Nous sommes des fugitifs, tout comme vous, messire barbier. Nous nous dirigeons vers la frontière de la Témérie. Si vous le souhaitez, vous pouvez vous joindre à nous. En groupe, on se sent plus fort et plus en sécurité qu'en solitaire, et un apothicaire peut nous être utile. Nous avons avec nous des femmes et des enfants. Est-ce que, parmi toutes vos scabieuses puantes que – je le devine à l'odeur – vous transportez sur vous, vous en auriez une capable de soigner les pieds écorchés ?

— Je dois pouvoir vous trouver ça, dit le barbier à voix basse. Je serais ravi de vous aider. Pour ce qui est de voyager ensemble... Je vous remercie de votre proposition, mais je ne suis pas un fugitif, messeigneurs. Je ne me suis pas sauvé de Dillingen à cause de la guerre. J'habite ici.

— Comment ça ? s'étonna le nain en fronçant les sourcils et en s'écartant d'un pas. Vous habitez ici ? Dans le cimetière ?

— Dans le cimetière ? Non. Je possède une cabane pas loin d'ici ; en plus de ma maison et de mon magasin à Dillingen, bien entendu. Mais tous les ans je viens ici passer l'été, d'avril à septembre, de la Saint-Jean à l'équinoxe. Je récolte des plantes et des racines médicinales, j'en distille une partie sur place pour en faire des médicaments et des élixirs...

— Vous êtes pourtant au courant que la guerre fait rage, objecta Geralt, malgré votre retraite solitaire loin du monde et des hommes. (C'était une affirmation, non une question.) Par qui avez-vous été informé ?

— Par des fugitifs qui traînaient dans le coin. À quelque deux miles d'ici, près de la Chotla, se trouve un immense camp. Plusieurs centaines de fugitifs y sont rassemblés, des villageois de Brugge et de

Sodden.

— Et les armées témériennes ? s'enquit Zoltan, curieux. Elles ont bougé ?

— Je ne sais rien à ce sujet.

Le nain poussa un juron, puis jeta un regard en coin sur le barbier.

— Alors comme ça, sieur Régis, vous habitez par ici, dit-il en traînant la voix. Et la nuit, vous vous promenez au milieu des tombes. Vous n'avez pas peur ?

— De quoi devrais-je avoir peur ?

— Le sieur ici présent, répondit Zoltan en désignant Geralt, est un sorceleur. Il a vu récemment les traces d'une goule. Un mangeur de cadavres, vous comprenez ? Et pas besoin d'être sorceleur pour savoir que les goules fréquentent les cimetières.

— Un sorceleur. (Clairement intéressé, le barbier observa Geralt.) Un tueur de monstres. Eh bien, eh bien ! Voilà qui est curieux... N'avez-vous pas expliqué à vos compagnons, sieur sorceleur, que cette nécropole datait de plus de cinq cents ans ? Les goules ne sont pas du genre à faire la fine bouche, mais elles ne vont quand même pas jusqu'à ronger des os vieux de plusieurs siècles. Non, il n'y a pas de goules ici.

— Je ne suis absolument pas inquiet, déclara Zoltan Chivay en regardant autour de lui. Eh bien, messire l'apothicaire, permettez-moi de vous inviter dans notre campement. Vous n'oseriez pas dédaigner notre viande de cheval ?

Régis le regarda longuement.

— Merci, répondit-il enfin. J'ai tout de même une meilleure idée. Je vous invite chez moi. À dire vrai, ma résidence d'été ressemble davantage à une masure qu'à une cabane, et de surcroît elle est toute petite, vous serez donc obligés de dormir à la belle étoile. Mais il y a une source près de la cabane. Et une cheminée pour réchauffer la viande.

— Nous en profiterons bien volontiers, accepta le nain en s'inclinant. Il n'y a peut-être pas de goules par ici, mais la simple idée de passer la nuit dans ce cimetière ne m'inspire pas particulièrement. Venez, vous ferez connaissance du reste de notre compagnie.

Alors qu'ils approchaient du campement, les chevaux s'ébrouèrent, martelant le sol de leurs sabots.

— Ne restez pas dans le sens du vent, messire Régis. (Zoltan Chivay enveloppa l'apothicaire d'un regard éloquent.) L'odeur de la sauge effraie les chevaux et, en ce qui me concerne, j'ai honte de le reconnaître mais j'associe toujours cette odeur à l'arracheur de dents.

— Geralt, grommela Zoltan aussitôt qu’Emiel Régis eut disparu derrière la bâche qui protégeait l’entrée de sa bicoque. Gardons les yeux ouverts. Cet herboriste puant ne me dit rien qui vaille.

— Des raisons particulières ?

— Je n’apprécie pas les gens qui passent l’été à proximité d’un cimetière, situé qui plus est loin de toute habitation. Les plantes ne poussent-elles donc pas dans des endroits plus agréables ? Tout Régis qu’il est, il m’a tout l’air d’un pilleur de tombes. Les barbiers, les alchimistes et toute leur clique déterrent les cadavres dans les ossuaires pour faire divers excréments.

— Expérimentations. Mais pour de telles pratiques on utilise des dépouilles fraîches. Ce cimetière est très ancien.

— C’est un fait. (Le nain se gratta la barbe en regardant les femmes de Kern préparer leurs couchages sous les buissons de putiers qui poussaient tout autour de la cabane de l’apothicaire.) Peut-être alors pille-t-il les tombes pour y chercher des richesses cachées ?

— Tu n’as qu’à lui poser la question, dit Geralt en haussant les épaules. Tu as accepté son invitation sans la moindre hésitation et sans cérémonie, et maintenant, subitement, tu deviens suspicieux comme une vieille fille à qui on fait des compliments.

— Hum..., fit Zoltan sans se laisser démonter. Tu n’as pas tort. Mais je jetterais volontiers un œil à l’intérieur de sa cahute. Juste comme ça, pour être sûr...

— Suis-le, fais semblant de vouloir emprunter une fourchette.

— Pourquoi une fourchette ?

— Et pourquoi pas ?

Le nain scruta le sorceleur. Longuement. Finalement il se décida, et d’un pas alerte se dirigea vers la cahute ; il frappa poliment sur le bâti et entra. Il resta de longues minutes à l’intérieur, puis réapparut soudain sur le pas de la porte.

— Geralt, Percival, Jaskier, permettez. Vous allez voir quelque chose d’intéressant. Allons, venez, pas de cérémonie, messire Régis nous invite.

L’intérieur de la cabane était sombre. Une odeur oppressante et enivrante saisit les visiteurs à la gorge dès qu’ils arrivèrent sur le seuil de la porte ; elle provenait des plantes et des racines dont les murs entiers étaient couverts. La pièce était meublée d’un simple grabat, jonché lui aussi de plantes, et d’une table bancale encombrée d’un nombre incalculable de petites bouteilles de verre, d’argile et de porcelaine. Une timide lumière était distillée par des braises qui se consumaient dans l’âtre d’un poêle bizarrement pansu, semblable à une clepsydre ventrue. À la manière d’une toile d’araignée, le poêle était cerné de tubes rutilants de différents diamètres en forme

d'arceaux et de spirales. Un seau en bois était posé sous l'un des tubes et récoltait les gouttes qui s'en écoulaient.

À la vue du poêle, Percival Schuttenbach écarquilla les yeux, ouvrit grand la bouche, poussa un soupir puis se rapprocha d'un bond.

— Oh, oh ! lança-t-il, incapable de cacher son enthousiasme. Que vois-je ? Un véritable athanor relié à un alambic ! Équipé d'une colonne de distillation et d'un refroidisseur en cuivre ! Beau travail ! Vous avez fabriqué ça vous-même, sieur barbier ?

— Tout à fait, reconnut modestement Emiel Régis. Je fabrique des élixirs, je dois donc distiller, extraire la quintessence, et aussi...

Il s'interrompt en voyant Zoltan Chivay happer une goutte qui tombait du tuyau et se lécher le doigt. Le nain poussa un soupir ; une expression d'indicible béatitude se dessina sur son visage cramoi.

Incapable de résister, Jaskier goûta à son tour. Et poussa un faible gémissement.

— La cinquième essence, reconnut-il en claquant la langue, voire la sixième ou même la septième.

— Oui... (Le barbier sourit légèrement.) Je vous l'ai dit, le distillat...

— La gnôle, rectifia Zoltan avec insistance. Et quelle gnôle ! Goûte, Percival.

— Mais je ne m'y connais pas en chimie organique, moi, répliqua d'un air absent le gnome qui, agenouillé, observait les détails du montage du poêle alchimique. Ça m'étonnerait que je reconnaisse les composants...

— Le distillat provient de la racine de mandragore, autrement dit l'alraune, précisa Régis pour dissiper les doutes. Enrichie de belladone. Et fermentée dans du sucre.

— C'est-à-dire du moût ?

— On peut aussi l'appeler comme ça.

— Serait-il possible d'avoir une timbale ou quelque chose ?

— Zoltan, Jaskier, vous êtes sourds ou quoi ? (Le sorcier avait croisé ses mains sur sa poitrine.) C'est de la mandragore. Le samogon est fait avec de la mandragore. Laissez ce chaudron tranquille.

— Voyons, cher messire Geralt ! (L'alchimiste fouilla parmi les cornues et les flacons empoussiérés et en extirpa une petite éprouvette qu'il essuya religieusement dans un torchon.) Il n'y a pas de quoi avoir peur. La mandragore, en réalité, a été séchée, et les proportions prélevées ont été soigneusement mesurées. Pour une livre de sucre, je ne mets que cinq onces d'alraune et seulement une demi-drachme de belladone...

— Il ne s'agit pas de ça. (Zoltan jeta un regard au sorcier, comprit en un clin d'œil, redevint sérieux, s'écarta prudemment du poêle.) La question n'est pas de savoir combien de drachmes d'alraune



vous versez, mais combien coûte cette drachme. Cette boisson est trop chère pour nous.

— Une mandragore ! chuchota Jaskier, étonné, en désignant un amas de bulbes semblables à de petites betteraves à sucre qui étaient entassés dans un coin de la cahute. C'est une mandragore ? Une véritable mandragore ?

— Une variété femelle, confirma l'alchimiste en hochant la tête. Elle pousse justement en abondance dans le cimetière où il nous a été donné de faire connaissance. C'est aussi pour cette raison que je passe l'été ici.

Le sorcier lança un regard éloquent à Zoltan. En retour, le nain lui fit un clin d'œil. Régis ébaucha un semblant de sourire.

— Je vous en prie, messeigneurs, je vous en prie, si cela vous tente, vous êtes conviés à la dégustation. J'apprécie votre tact, mais, dans la situation présente, j'ai peu de chance d'apporter ces élixirs jusqu'à Dillingen en pleine période de guerre. Tout cela aurait été perdu de toute façon, par conséquent, ne parlons pas de prix. Pardonnez-moi, mais je n'ai qu'un seul récipient.

— Ça suffira, marmonna Zoltan en prenant l'éprouvette et en puisant prudemment un peu de liquide dans le baquet. À votre santé, sieur Régis. Houuuuuuuu...

— Je vous prie de m'excuser, dit le barbier en souriant de nouveau. Le distillat laisse beaucoup à désirer sans doute... C'est, en principe, un semi-produit.

— C'est le meilleur semi-produit que j'aie jamais bu de ma vie, assura Zoltan en reprenant son souffle. Tiens, poète.

— Aaaahh... Oh, par ma mère ! C'est exquis ! Goûte, Geralt.

— Honneur à notre hôte. (Le sorcier s'inclina légèrement en direction d'Emiel Régis.) Où sont tes bonnes manières, Jaskier ?

— Je vous demanderai de m'excuser, messires, s'inclina à son tour l'alchimiste, mais je ne m'autorise aucun excitant. Ma santé n'est plus ce qu'elle était, il m'a fallu renoncer... à bien des plaisirs.

— Pas même une goutte ?

— C'est un principe, expliqua calmement Régis. Je ne transgresse jamais les principes que je me suis fixés.

— J'admire et j'envie votre rigorisme.

Geralt but une gorgée ; il eut un instant d'hésitation et finalement siffla tout le contenu de l'éprouvette. Les larmes qui lui montèrent aux yeux l'empêchèrent quelque peu de se délecter pleinement de l'instant. Une chaleur vivifiante se répandit dans son estomac.

— Je vais chercher Milva, proposa-t-il en tendant le récipient aux nains. Ne vous enfilez pas tout avant notre retour.

Milva était assise non loin des chevaux, elle taquinait la petite fille aux taches de rousseur qu'elle avait transportée toute la journée

sur son arçon. Quand elle fut mise au courant de l'hospitalité de Régis, elle haussa les épaules, mais ne se fit pas prier longtemps.

Alors qu'ils entraient dans la cahute, ils trouvèrent la compagnie en plein examen du stock de racines de mandragore.

— C'est la première fois que j'en vois, reconnut Jaskier en retournant entre ses doigts un tubercule rhizomateux. Effectivement, il rappelle un peu un être humain.

— Déformé par un lumbago, constata Zoltan. Et cet autre, c'est le portrait craché d'une femme en cloque. Quant à celui-là, je m'excuse, mais on dirait bien deux personnes en train de forniquer.

— Vous n'avez toujours qu'une seule chose en tête. (Milva but bravement, cul sec, le contenu de l'éprouvette, puis elle toussa très fort dans son poing.) Ah, qu'on me... Elle est sacrément costaud, cette gnôle ! C'est vraiment fait avec du dévergoton ? Ha ! alors, nous buvons un nectar magique ! Ça n'arrive pas tous les jours. Merci, sieur barbier.

— Mais tout le plaisir est pour moi.

L'éprouvette passa de main en main ; chaque nouvelle lampée avivant l'entrain des convives, les plaisanteries fusaient et les langues se déliaient.

— La mandragore, d'après ce qu'on m'a raconté, est une plante dotée d'un grand pouvoir magique, déclara avec conviction Percival Schuttenbach.

— Et comment ! confirma Jaskier.

Puis il s'enfila une lampée, s'ébroua et se mit à causer :

— Peu de ballades ont été composées sur ce thème. Les magiciens utilisent la mandragore pour la fabrication de leurs élixirs, grâce auxquels ils conservent une jeunesse éternelle. De plus, avec les racines, les magiciennes fabriquent une crème, appelée glamarye. Une magicienne qui s'enduit de cette crème devient si belle et envoûtante que tous ceux qui la rencontrent ont les yeux qui leur sortent de la tête. Vous devez savoir également que la mandragore est un puissant aphrodisiaque et qu'on l'utilise dans la magie amoureuse, surtout pour vaincre la résistance des jeunes filles. C'est de là justement que vient le nom populaire de la mandragore : le dévergoton. Soit l'herbe qui dévergonde les gotons.

— Imbécile, répliqua Milva pour tout commentaire.

— Et moi, j'ai entendu dire, répliqua le gnome en sifflant le contenu du récipient, que lorsqu'on arrachait l'alraune de terre, la plante pleurait et gémissait comme un être vivant.

— Bah ! fit Zoltan en puisant dans le seau, si elle se contentait de gémir ! On raconte que la mandragore pousse des hurlements si affreux que quiconque l'entend peut en perdre l'esprit ! On prétend aussi qu'elle déverse sortilèges et malédictions sur celui qui l'a

déterrée. On peut le payer de sa vie !

— Ça m'a tout l'air d'être des racontars de bonne femme. (Milva lui prit l'éprouvette des mains, en but le contenu d'un trait et s'ébroua.) Ce n'est pas possible qu'une plante possède autant de force.

— C'est la stricte vérité, lança fougueusement le nain. Mais des barbiers avisés ont trouvé un moyen de se protéger contre ses pouvoirs. Quand on trouve une alraune, il faut attacher une longe autour de la racine, un chien à l'autre extrémité...

— Ou bien un porc, intervint le gnome.

— Ou un porc sauvage, ajouta Jaskier le plus sérieusement du monde.

— Tu es stupide, poète. Le fait est qu'il faut que ce soit le cabot ou le porc qui fasse sortir la mandragore de terre, alors les malédictions et les sorts tomberont sur la bête. L'herboriste, quant à lui, caché prudemment à distance dans les broussailles, s'en sortira vivant. Eh bien, sieur Régis ? Ai-je parlé avec raison ?

— La méthode est intéressante, reconnut l'alchimiste, un sourire énigmatique aux lèvres. Principalement de par son ingéniosité. Sa complexité extrême en revanche constitue un défaut majeur. En réalité, la seule longe, théoriquement, devrait suffire, nul besoin d'un animal de trait. Je ne crois pas la mandragore capable de discerner si à l'autre bout de la longe se trouve un homme ou un animal. Les sorts et les malédictions devraient en principe systématiquement tomber sur la corde, qui est tout de même moins onéreuse et donne moins de tracas qu'un chien, sans même parler d'un porc.

— Vous vous moquez ?

— Jamais je n'oserais. Je l'ai dit, j'admire l'ingéniosité. Quoique la mandragore, en dépit de l'avis général, n'ait pas le pouvoir de proférer des sorts et des malédictions, elle est très toxique lorsqu'elle sort de terre, au point que même le sol autour de la racine est vénéneux. Si du jus frais venait à gicler sur un visage ou une main blessée, alors là... Même la simple inhalation de vapeurs peut avoir des conséquences fatales. Moi, j'utilise un masque et des gants, ce qui ne signifie pas que j'aie quoi que ce soit à reprocher à la méthode de la longe.

— Hmm... (Le nain réfléchit.) Et qu'en est-il du cri terrifiant qu'une alraune pousserait quand on l'arrache ? C'est vrai, ça ?

— La mandragore ne possède pas de cordes vocales, expliqua tranquillement l'alchimiste. C'est le cas de toutes les plantes, n'est-il pas ? La toxine émanant des rhizomes a tout de même un fort pouvoir hallucinogène. Les voix, les cris, les murmures et autres bruits ne sont rien d'autre que des hallucinations provoquées par le système nerveux infecté.

— Ah, ça m'était totalement sorti de la tête ! (Un hoquet étouffé

s'échappa des lèvres de Jaskier, qui s'enfilait une nouvelle lampée.) La mandragore est fortement vénéneuse ! Et dire que j'en ai tenu une dans ma main. Et qu'on se pinte à présent cette décoction sans aucune modération...

— N'est exclusivement toxique que l'alraune fraîche, le rassura Régis. La mienne est asséchée et préparée méticuleusement, et le distillat est filtré. Il n'y a pas lieu de vous inquiéter.

— Bien sûr que non, confirma Zoltan. De la gnôle sera toujours de la gnôle, on peut en fabriquer aussi bien avec de la ciguë, des ronces, des écailles de poisson que des vieux lacets.

— Fais passer, Jaskier, y a la queue.

L'éprouvette circula de main en main. Tous s'étaient confortablement installés sur le sol en torchis. Le sorcelleur soupira, poussa un juron, rectifia sa position car, au moment de s'asseoir, de nouveau une douleur avait traversé son genou. Il vit que Régis l'observait attentivement.

— Une blessure récente ?

— Pas vraiment. Mais ça lance. Aurais-tu des plantes capables de calmer la douleur ?

— Tout dépend du genre de douleur dont tu souffres, répondit le barbier en souriant imperceptiblement. Et de ses causes. Ta sueur, sorcelleur, exhale une odeur bizarre. As-tu été soigné par la magie ? T'a-t-on donné des enzymes magiques ou des hormones ?

— On m'a donné divers remèdes. Je n'aurais pas imaginé qu'on puisse encore en déceler des traces dans ma sueur. Tu as un odorat sacrément sensible, Régis.

— À chacun ses qualités. Pour contrebalancer ses défauts. Quelle affection t'a-t-on soignée par la magie ?

— J'avais un bras et la diaphyse de l'os fémoral cassés.

— Ça remonte à combien de temps ?

— Un peu plus d'un mois...

— Et tu marches déjà ? Incroyable. Ce sont les dryades de Brokilone qui t'ont soigné, n'est-ce pas ?

— Comment as-tu deviné ?

— Seules les dryades connaissent des remèdes capables de régénérer le tissu osseux aussi rapidement. Je vois des points noirs à la surface de tes mains, aux endroits où ont été introduites des racines de conynhael et des pousses symbiotiques ainsi que de la consoude pourpre. Seules les dryades savent se servir du conynhael ; quant à la consoude pourpre, elle ne pousse qu'à Brokilone.

— Bravo ! Déduction parfaite. Une autre chose, tout de même, m'intrigue. Je me suis cassé l'os de la cuisse et de l'avant-bras. Or je ressens une forte douleur dans le genou et le coude.

— Classique, dit le barbier en hochant la tête. La magie des

dryades a régénéré tes os abîmés, mais elle a simultanément provoqué une petite révolution dans les souches nerveuses. Un effet secondaire qui se manifeste le plus souvent dans les articulations.

— Qu'est-ce que tu peux me conseiller contre ça ?

— Rien, malheureusement. Tu vas pouvoir prévoir la pluie pendant encore un bon moment, je le crains. L'hiver, les douleurs redoublent d'intensité. Toutefois, je ne te recommanderais pas de médicaments anesthésiques. Surtout pas de narcotiques. Tu es un sorceleur ; dans ton cas, c'est absolument contre-indiqué.

— Je vais donc me soigner avec ta mandragore. (Le sorceleur siffla le contenu de l'éprouvette que venait justement de lui tendre Milva, et se mit à tousser au point d'en avoir les larmes aux yeux.) Par la peste, ça va déjà mieux.

— Je ne suis pas certain que ce faisant tu soignes la bonne maladie, rétorqua Régis avec un sourire pincé. Je te rappelle qu'il faut soigner les causes, et non pas les symptômes.

— Pas dans le cas de ce sorceleur, s'esclaffa Jaskier, qui avait écouté la conversation et était déjà quelque peu rougeaud. Dans son cas, la gnôle est tout ce qu'il y a de plus approprié pour soigner ses angoisses.

— Elle devrait te faire du bien à toi aussi, répliqua Geralt en fixant le poète. Surtout si elle rend ta langue pâteuse.

— Je ne compterais pas trop là-dessus, prévint le barbier en souriant de nouveau. Dans la composition de la préparation entre la belladone. Et aussi beaucoup d'alcaloïdes, y compris de la scopolamine. Avant que la mandragore fasse son effet, vous m'aurez tous infailliblement offert un festival de faconde.

— Un festival de quoi ? demanda Percival.

— D'éloquence. Pardon. Usons de mots plus simples.

Les lèvres de Geralt se tordirent en un semblant de sourire.

— C'est juste, dit-il. On peut facilement se mettre à faire des manières et utiliser au quotidien ce genre de vocabulaire. Les gens vous prennent alors pour un bouffon arrogant.

— Ou pour un alchimiste, ajouta Zoltan Chivay en retirant l'éprouvette du seau.

— Ou bien, pouffa Jaskier, pour un sorceleur qui se serait abreuvé de lectures pour pouvoir en imposer à une certaine magicienne. Les magiciennes, messeigneurs, ne recherchent rien tant que les fins conteurs. N'ai-je pas raison, Geralt ? Allons, dis-nous quelque chose...

— Quitte la file, Jaskier, l'interrompit froidement le sorceleur. Les alcaloïdes contenus dans cette gnôle agissent trop vite sur toi. Tu es devenu trop loquace.

— Tu devrais arrêter, Geralt, avec tous tes secrets, se fâcha Zoltan. Jaskier ne nous a pas appris grand-chose de nouveau. Tu n'y

peux rien si tu es une légende vivante. Les histoires de tes aventures se jouent dans les théâtres de marionnettes. Y compris ton histoire avec une magicienne du nom de Guinevere.

— Yennefer, rectifia à mi-voix Régis. J'ai vu ce spectacle. L'histoire d'une chasse au djinn, si ma mémoire ne me trompe pas.

— J'y ai assisté, à cette chasse, se vanta Jaskier. Je ne vous raconte pas comme on a rigolé...

— Raconte-leur donc, grogna Geralt en se levant. En buvant et en enjolivant bien les choses. Moi je vais faire un tour.

— Eh, dis ! grimaça le nain. Il n'y a pas de quoi se vexer...

— Tu ne m'as pas compris, Zoltan. Je vais simplement soulager ma vessie. Que voulez-vous, ça arrive même aux légendes vivantes !

\* \* \*

Il faisait nuit désormais, et un froid de tous les diables. Les chevaux trépignaient et renâclaient, des nuages de vapeur leur sortaient des naseaux. La mesure du barbier, nimbée de la lumière de la lune, semblait tout droit sortie d'un conte. Une véritable maison de fée des bois. Le sorcelleur reboutonna son pantalon.

Milva, sortie peu de temps après lui, se racla timidement la gorge. Leurs deux ombres se retrouvèrent côte à côte.

— Pourquoi tardes-tu tant à rentrer ? demanda-t-elle. Tu es vraiment fâché contre eux ?

— Non.

— Par quel diable restes-tu là tout seul, au clair de lune ?

— Je fais des calculs.

— Hein ?

— Depuis que nous avons quitté Brokilone, douze jours se sont écoulés, douze jours au cours desquels nous avons parcouru quelque soixante miles. D'après les rumeurs, Ciri serait à Nilfgaard, la capitale impériale, qui se trouve, selon mes pronostics prudents, à environ deux mille cinq cents miles d'ici. Donc, d'après un calcul simple, il résulte qu'à ce rythme j'atteindrai la capitale dans un an et quatre mois. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Rien. (Milva haussa les épaules, se racla de nouveau la gorge.) Je ne sais pas compter aussi bien que toi. Je suis une fille de la campagne, simple et stupide. Je ne suis pas une bonne compagne pour toi. Ni une camarade avec laquelle tu peux discuter.

— Ne parle pas ainsi.

— C'est pourtant vrai, répliqua-t-elle en se retournant brusquement. Pourquoi me fais-tu étalage de toutes ces distances ? Pour que je te donne un conseil ? Que je te réconforte ? Que j'éloigne tes peurs, que j'étouffe les regrets qui te tiraillent davantage que la

douleur dans ta quille cassée ? Je ne sais pas faire ça ! Il te faut quelqu'un d'autre. Celle dont a parlé Jaskier. Intelligente, cultivée. Amoureuse.

— Jaskier est une pipelette.

— Bien sûr. Mais il ne raconte pas que des bêtises. Rentrons, j'ai envie de boire encore.

— Milva ?

— Quoi ?

— Tu ne m'as jamais dit pourquoi tu avais décidé de venir avec nous.

— Tu ne me l'as jamais demandé.

— Je le fais maintenant.

— Maintenant, il est trop tard. Je ne le sais plus moi-même.

\* \* \*

— Eh bien ! Vous voilà enfin ! (Zoltan était ravi de les voir de retour, sa voix était déjà passablement altérée.) Et nous, figurez-vous, nous avons décidé que Régis ferait route avec nous.

— Vraiment ? (Le sorceleur regarda attentivement le barbier.) À quoi devons-nous cette décision subite ?

— Sieur Zoltan, répondit Régis sans baisser le regard, m'a démontré que la guerre avait envahi les environs de façon bien plus dramatique que les récits des fugitifs ne le laissaient supposer. Il est hors de question de faire marche arrière ; rester dans cet endroit désert ne me semble pas judicieux non plus. Pas plus que de voyager en solitaire.

— Et nous, qui sommes pourtant de parfaits inconnus pour toi, nous avons l'air de gens avec qui on peut voyager en toute sécurité. Il t'a suffi d'un seul coup d'œil pour t'en rendre compte ?

— De deux, pour être précis, rétorqua le barbier avec un léger sourire. Un sur les femmes dont vous prenez soin, un second sur leurs enfants.

Zoltan eut un hoquet, puis racla le fond du broc avec l'éprouvette.

— Les apparences peuvent être trompeuses, dit-il d'un ton railleur. Peut-être avons-nous l'intention de vendre ces bonnes femmes en tant qu'esclaves. Percival, fais donc quelque chose avec cet appareil. Tourne un peu ce clapet, pour voir... On veut boire, mais ça coule au compte-gouttes.

— Le refroidisseur ne marche pas. L'alcool sera chaud.

— Pas grave. La nuit est froide.

La gnôle tiédasse aiguisa les conversations. Jaskier, Zoltan et Percival prirent des couleurs, leurs voix s'altérèrent encore davantage ; quant au poète et au gnome, ils en étaient déjà au stade du baragouin.

Les membres de la compagnie commençaient à avoir faim, ils mâchouillaient leur viande de cheval froide et rongeaient des racines de raifort trouvées dans la cabane, en pleurant, car le raifort était aussi coriace que la gnôle. Mais la discussion n'en était que plus enflammée.

Régis eut soudain l'air étonné quand il s'avéra que le but final de leurs pérégrinations n'était pas l'enclave du massif de Mahakam, le siège séculaire et rassurant des nains. Zoltan, qui s'était fait plus bavard encore que Jaskier, affirmait qu'il ne retournerait sous aucun prétexte à Mahakam ; il laissa libre cours à son aversion pour l'ordre qui y régnait et surtout pour la politique et la toute-puissance de Brouver Hoog, le staroste de Mahakam et de tous les clans de nains.

— Vieux champignon ! brailla-t-il et il cracha dans l'âtre du poêle. Quand tu le vois, pas moyen de savoir s'il est vivant ou empaillé. Il ne bouge quasiment pas, et c'est pas plus mal, vu qu'il pète à chaque mouvement qu'il fait. Pas moyen non plus de comprendre ce qu'il raconte, sa moustache couverte de bortsch séché s'emmêlant perpétuellement dans sa barbe. Mais il régit tout et tout le monde ; dès qu'il se met à jouer, tous les autres doivent se mettre à danser...

— Difficile de dire cependant que la politique menée par le staroste Hoog soit mauvaise, intervint Régis. C'est grâce à ses actes décisifs que les nains se sont séparés des elfes et ne luttent plus aux côtés des Scoia'tael. Et grâce à cela les massacres ont cessé, et on a évité une expédition punitive sur Mahakam. Se montrer conciliant dans les rapports avec les gens porte ses fruits.

— Putain de vérité ! (Zoltan vida le contenu de l'éprouvette.) Dans l'affaire des Écureuils, il n'était question d'aucune conciliation pour ce vieux croûton, seul lui importait le fait que beaucoup de jeunes lâchaient leur travail dans les mines et les forges pour rejoindre les elfes et goûter à la liberté et aux aventures viriles. Quand ce phénomène prit des proportions problématiques, Brouver Hoog entreprit de remettre ces merdeux dans le droit chemin. Il s'en fichait pas mal des humains tués par les Écureuils et des campagnes de répression – dont vos célèbres massacres – qui, du coup, frappaient les nains. Il n'en avait alors rien à foutre des nains, et il n'en a toujours rien à foutre, il considère ceux qui se sont installés en ville comme des renégats. Pour ce qui est des menaces d'expéditions punitives sur Mahakam, ne me faites pas rire, mes chers. Il n'y a eu et il n'y aura aucune menace, parce qu'aucun roi n'oserait toucher ne serait-ce qu'à un seul pouce de Mahakam. Par ailleurs, même si Nilfgaard parvenait à dominer les vallées qui entourent le Massif, il n'oserait pas s'attaquer à Mahakam. Et vous savez pourquoi ? Je vais vous le dire : Mahakam, c'est l'acier. Et pas n'importe quel acier. À Mahakam, il y a du charbon, de la magnétite, un gisement inépuisable. Partout ailleurs ce



ne sont que campagnols.

— Et à Mahakam, on a la technique. (Percival vint mettre son grain de sel.) La fonderie et la métallurgie ! De grands fourneaux, pas des bas-fourneaux merdiques. Des marteaux d'eau, des marteaux à vapeur...

— Tiens, Percival, enfile-toi ça. (Zoltan tendit au gnome le récipient de nouveau rempli.) Sinon, tu vas finir par nous ennuyer avec ta technique. Tout le monde est au courant. Mais tout le monde ne sait pas que Mahakam exporte son acier. Dans les royaumes, mais aussi à Nilfgaard. Et si quelqu'un touche ne serait-ce qu'à un seul de nos cheveux, nous détruirons nos ateliers et nous inonderons nos mines. Et pendant ce temps, vous, les humains vous vous battez, mais avec des pieux en chêne, des morceaux de silex et des mâchoires d'âne.

— Toi qui es soi-disant tellement remonté contre Brouver Hoog et ce qui se passe à Mahakam, fit remarquer le sorcelleur, tu es pourtant soudain passé au « nous ».

— Mais bien entendu, confirma le nain avec fougue. La solidarité, ça existe, non ? J'avoue que je ne suis pas peu fier d'être plus malin que ces fanfarons d'elfes. C'est pas vous qui me direz le contraire ! Durant plusieurs centaines d'années, les elfes ont fait semblant de vous ignorer, vous, les humains. Ils regardaient en l'air, reniflaient les fleurs, et sitôt qu'ils voyaient des humains ils détournaient leurs yeux peinturlurés. Et quand ils se rendirent compte que cela ne donnait rien, ils se sont soudain réveillés et ont pris les armes. Ils ont décidé de tuer et de se faire tuer. Et nous, les nains ? Nous nous sommes adaptés. Non, nous ne nous sommes pas soumis, ne croyez pas ça. C'est nous qui vous avons soumis. Sur le plan économique.

— Pour dire la vérité, intervint Régis, l'adaptation est plus facile pour vous que pour les elfes. Les elfes ont besoin de leur terre, de leur territoire pour s'intégrer. Vous, il vous faut votre clan. Là où se trouve votre clan se trouve votre patrie. Si même un roi à la vue particulièrement courte attaquait Mahakam, vous pourriez inonder vos mines et vous installer ailleurs sans regrets. Dans d'autres montagnes reculées. Voire même dans des villes d'humains.

— Mais bien sûr ! On peut vivre de manière tout à fait charmante dans vos villes.

— Même dans les ghettos ? demanda Jaskier en reprenant son souffle après une lampée de distillat.

— Et que reproches-tu aux ghettos ? Je préfère habiter parmi les miens. Qu'est-ce que j'en ai à faire de l'intégration ?

— Du moment qu'on nous permet d'aller à la guilde.

Percival s'essuya le nez avec sa manche.

— Ils finiraient bien par nous laisser passer, dit le nain avec

conviction. Et dans le cas contraire nous ferions du sabotage, ou bien nous créerions notre propre guilde, une saine concurrence ferait la part des choses.

— On est tout de même plus en sécurité à Mahakam que dans les villes, fit remarquer Régis. Les villes peuvent être réduites en cendres à tout moment. Il serait plus raisonnable d'attendre la fin de la guerre dans les montagnes.

— Libre à chacun d'y aller s'il le veut. (Zoltan plongeait l'éprouvette dans le broc.) La liberté m'est plus chère que la sécurité, et je ne pourrai la trouver à Mahakam. Vous n'imaginez pas à quoi ressemble le pouvoir du vieux. Il s'est attaqué récemment à la régulation des affaires sociales, comme il les appelle. Par exemple : Peut-on ou non porter des bretelles ? Faut-il manger la carpe en gelée telle quelle ou attendre que la gelée se décolle ? Jouer de l'ocarina est-il conforme à notre tradition naine séculaire, ou est-ce un signe de la funeste influence de la culture décadente et corrompue des humains ? Au bout de combien d'années de travail peut-on déposer une demande d'affectation de son épouse permanente ? Avec quelle main doit-on se torcher ? À quelle distance de la mine est-on autorisé à siffler ? Et d'autres questions du même acabit, toutes d'une importance vitale. Non, les garçons, je ne retourne pas à la montagne Carbone. Quatorze ans au fond, si tant est que le grisou ne t'achève pas avant. Mais nous, nous avons d'autres projets désormais, hein, Percival ? Nous nous sommes déjà assuré un avenir...

— Un avenir, un avenir... (Le gnome but le contenu de l'éprouvette, se moucha et regarda le nain d'un regard déjà quelque peu nébuleux.) Ne vendons pas la peau de l'ours, Zoltan, car ils peuvent encore nous attraper, et alors notre avenir, ce sera la corde... Ou bien Drakenborg.

— Ferme ton clapet, grogna le nain en le regardant d'un air menaçant. Tu as trop parlé !

— Scopolamine, marmonna Régis pour lui-même.

\* \* \*

Le gnome radotait. Milva était morose. Zoltan, oubliant qu'il l'avait déjà racontée, répétait l'histoire de Hoog, le vieux champignon, le staroste de Mahakam. Geralt, oubliant qu'il avait déjà entendu cette histoire, écoutait de nouveau. Régis aussi prêtait l'oreille et rajoutait même ses commentaires, guère troublé d'être le seul encore sobre dans une compagnie déjà fortement éméchée. Jaskier pianotait sur son luth et chantait :

*Ce n'est point un mystère, que certaines demoiselles sont belles à*

damner.

*Or, plus il est élevé, plus l'arbre est difficile à escalader.*

— Imbécile, commenta Milva.

Jaskier ne s'en émut pas.

*Chacun toutefois, pour peu qu'il ne soit point nigaud,  
Tant de l'arbre que de la demoiselle viendra à bout.  
Les saisir et les hacher menu, voilà comme il convient d'agir  
Afin que la montagne aisément il puisse franchir.*

— Un calice..., marmottait Percival Schuttenbach, c'est-à-dire une coupe... taillée dans un morceau d'opale blanche... Tenez, grande comme ça. Je l'ai trouvée sur le sommet de la montagne Montsalvat. Incrustée de jade sur le côté, et dont la base était en or. Une véritable merveille...

— Ne lui donnez plus de vodka, dit Zoltan Chivay.

— Attendez, attendez, intervint Jaskier, manifestement intrigué. (Il bafouillait aussi quelque peu.) Qu'est-il arrivé à cette coupe légendaire ?

— Je l'ai échangée contre un mulet. J'avais besoin d'un mulet pour transporter mon chargement... Du corindon et du carbone cristallin. J'en avais !... heup... Tout un tas... heup... J'avais donc un lourd chargement, et sans mulet, rien à faire... Qu'est-ce que j'en avais à foutre de cette coupe ?

— Du coridon ? Du carbone ?

— Eh bien, autrement dit, dans votre langage, des rubis et des diamants. Très... heup... utile.

— Je pense bien.

— Pour les forêts et les limes. Pour les cuillers. J'en avais tout un tas...

— Tu entends, Geralt ? (Zoltan agita la main et, bien qu'il fût assis, ce simple geste faillit le faire tomber par terre.) Il est petit, l'alcool lui monte vite à la tête. Il rêve de montagnes de diamants. Prends garde, Percival, ton rêve pourrait devenir réalité !... Du moins une partie... Celle qui ne concerne pas les diamants !

— Les rêves, les rêves, bafouilla de nouveau Jaskier. Et toi, Geralt ? As-tu de nouveau rêvé de Ciri ? Parce qu'il faut que tu saches, Régis, que Geralt fait des rêves prémonitoires ! Ciri, c'est l'Enfant-Surprise, Geralt est uni à elle par les liens de la Destinée, c'est pour ça qu'il la voit en rêve. Il faut que tu saches aussi que nous allons à Nilfgaard pour reprendre notre Ciri à l'empereur Emhyr, qui l'a enlevée. Mais gare à lui, parce que nous, on va la reprendre avant qu'il ait eu le temps de dire « ouf » ! Je vous en dirais volontiers plus,

les gars, mais c'est un secret. Un terrible secret, lourd et obscur... Personne ne doit être au courant, vous comprenez ? Personne !

— Moi, je n'ai rien entendu, assura Zoltan en regardant le sorceleur avec impudence. Je crois bien qu'un perce-oreille est entré dans mon oreille.

— Ces bestioles, c'est une véritable plaie, reconnut Régis en faisant mine de se gratter l'intérieur de l'oreille.

— Nous voyageons vers Nilfgaard... (Afin de maintenir son équilibre, Jaskier avait pris appui sur le nain, ce qui se révéla être une grossière erreur.) Le but de notre voyage est confidentiel. C'est, comme je l'ai dit, un secret.

— Et un secret astucieusement gardé en effet, constata le barbier en hochant la tête et en jetant un coup d'œil à Geralt, devenu blanc de rage. En analysant la trajectoire que vous avez suivie jusqu'ici, même le plus soupçonneux des individus ne pourrait deviner le but de votre périple.

\* \* \*

— Milva, qu'est-ce qui se passe ?

— Ne m'adresse pas la parole, ivrogne stupide.

— Eh ! Mais elle pleure ! Regardez...

— Va au diable, te dis-je ! (L'archère s'essuya les yeux.) Ou bien je te frappe entre les deux yeux, rimailleuse de mes deux... Zoltan, passe l'éprouvette...

— Où est-ce qu'elle est passée..., bredouilla le nain. Ah ! la voilà. Merci, barbier... Mais par le diable, où est donc Schuttenbach ?

— Il est sorti. Ça fait un bout de temps. Jaskier, je te rappelle que tu as promis de nous raconter l'histoire de l'Enfant-Surprise.

— Ça vient, ça vient, Régis. Laisse-moi juste avaler une gorgée... et je te raconterai tout... Sur Ciri, le sorceleur... dans les moindres détails...

— Les fils de chien à la potence !

— La ferme, le nain. Tu vas réveiller les petits qui dorment, dehors !

— Ne te mets pas en colère, l'archère. Tiens, bois un coup.

— Eh ! (Jaskier parcourut la cabane d'un regard glauque.) Si seulement la comtesse de Lettenhove pouvait me voir en ce moment...

— Qui ?

— Peu importe. Bon sang, cette gnôle délie effectivement les langues... Geralt, je te ressers ? Geralt !

— Fiche-lui la paix, dit Milva. Laisse-le rêver.

\* \* \*

La grange, située au bout du village, frémissait des vibrations de la musique ; la mélodie était parvenue aux oreilles des cavaliers, les submergeant d'excitation avant même qu'ils aient atteint les portes de la bâtisse en bois. Contre leur gré, ils commencèrent à se balancer sur leurs chevaux allant au pas. Ils suivirent tout d'abord le rythme du grondement sourd du tambour et de la bassolia, puis celui de la mélodie déversée par la vièle et les fifres. La nuit était froide, la pleine lune brillait ; la clarté qui filtrait à travers les fentes des planches donnait à la grange des allures de château magique tout droit sorti d'un conte de fées.

Le tintamarre fusait à l'entrée de la resserre, et la lumière clignotait au passage des couples de danseurs.

À l'instant où la bande des sept franchit le seuil, les musiciens s'interrompirent, laissant échapper une fausse note qui se prolongea quelques secondes. Les villageois, en sueur d'avoir tant dansé, s'écartèrent, descendirent de l'estrade et se regroupèrent près des murs et des poteaux. Ciri, qui marchait près de Mistle, vit les yeux des jeunes filles se dilater sous l'effet de la frayeur ; elle remarqua les regards durs, hargneux des hommes prêts à tout, qu'ils soient jeunes ou moins jeunes. Elle percevait les murmures et les grondements croissants, plus forts que le bruissement discret des cornemuses, plus forts que le bourdonnement d'insecte des violons et des gouslis : « Les Rats... Les Rats... Les bandits... »

— Pas de panique, lança Giselher d'une voix forte en jetant aux musiciens stupéfaits une escarcelle chargée de pièces. Nous sommes venus nous amuser. Le festin est pour tous, n'est-ce pas ?

— Où est la bière ? (Kayleigh agita sa bourse.) Est-ce donc là votre sens de l'hospitalité ?

— Et pourquoi est-ce aussi calme ? (Étincelle regarda autour d'elle.) Nous venons des montagnes et nous avons chevauché jusqu'ici pour nous amuser. Pas pour assister à un repas de funérailles !

L'un des villageois surmonta enfin son indécision et s'approcha de Giselher, un récipient débordant de mousse à la main. Giselher le prit en gratifiant l'homme d'un salut, il but et remercia poliment selon l'usage. Quelques paysans poussèrent un cri enthousiaste, mais les autres restèrent silencieux.

— Eh, toi ! lança de nouveau Étincelle. Il me prend l'envie de danser, mais je vois qu'il faut d'abord vous secouer les puces !

Une lourde table, chargée de récipients en argile, était placée le long du mur de la grange. Étincelle tapa dans ses mains, sauta habilement sur la table en chêne. Les hommes s'empressèrent de ramasser les verres. Étincelle repoussa d'un vigoureux coup de pied ceux qui n'avaient pas été assez prompts.

— Allons, messieurs les musiciens du dimanche, montrez-nous ce dont vous êtes capables. (Les poings sur les hanches, elle rejeta ses cheveux en arrière d'un mouvement de tête.) Musique !

Elle se mit rapidement à battre la mesure de ses talons. Le tambour suivit, accompagné de la vièle basse et de la chalemie. La mélodie s'empara des flûteaux et des gouslis, et le rythme, devenu plus complexe, contraignit Étincelle à modifier ses pas et sa cadence. Tout en couleurs, légère comme un papillon, la petite elfe s'adapta sans difficulté et se mit à virevolter. Les paysans commencèrent à taper des mains.

— Falka, lança Étincelle en faisant cligner ses yeux lourdement maquillés. À l'épée, tu es rapide. Qu'en est-il de la danse ? Peux-tu maintenir une telle cadence ?

Ciri se libéra de l'étreinte de Mistle, dénoua le châle enroulé autour de son cou, ôta son béret et son gilet. D'un bond, elle se retrouva sur la table aux côtés de l'elfe. Les hommes poussèrent un cri enthousiaste, le tambour et la vièle rugirent, les cornemuses se mirent à chanter plaintivement.

— Jouez, les musiciens ! hurla Étincelle. Plus fort ! Et mettez-y plus d'entrain !

Les mains sur les hanches, l'elfe rejeta la tête en arrière et se mit à tourner, ses talons heurtant la table au rythme d'un rapide staccato. Ciri, subjuguée, exécuta à son tour les pas de l'elfe. Celle-ci éclata de rire, fit un saut, changea de rythme. D'un brusque mouvement de tête, Ciri repoussa ses cheveux de son front, répéta les pas à la perfection. Toutes les deux dansaient en suivant la même cadence, la première semblant être le parfait reflet de l'autre. Les hommes hurlaient, applaudissaient en criant des bravos. Les gouslis et les violons unirent leurs voix en un chant aigu, dominant le bourdonnement austère de la vièle et les plaintes de la cornemuse.

Toutes les deux dansaient, droites comme des I, s'effleurant de leurs coudes, battant le rythme du fer de leurs talons ; la table tressaillait, vibrait sous leurs pieds, la poussière virevoltait à la lueur des chandelles de suif et des flambeaux.

— Plus vite ! (Étincelle pressait les joueurs.) Allez, du nerf !

Ce n'était déjà plus de la musique, c'était du délire.

— Danse, Falka ! Laisse-toi aller !

Talon, pointe, talon, pointe, entrechat et un pas en avant, un mouvement d'épaule, poings sur les hanches, talon, talon... La table sursaute, la lumière ondoie, la foule ondoie, tout ondoie, la grange entière danse... La foule hurle, tout comme Giseller et Asse, Mistle rit, tape des mains, tous tapent des mains et des pieds, la grange entière vibre, la terre tremble, le monde tremble. Le monde ? Quel monde ? Il n'y a plus de monde, il n'y a rien d'autre que la danse, et seulement la

danse... Talon, pointe, talon, pointe... Le coude d'Étincelle... La fièvre...

À présent seuls jouent les violons, les flûteaux, les vièles et les cornemuses, l'homme au tambour se contente de lever et d'abaisser ses baguettes tel un automate. Il est devenu inutile désormais ; ce sont elles à présent, Étincelle et Ciri, qui donnent le rythme, leurs talons faisant grincer et vaciller la table, grincer et vaciller la grange entière... Elles ont le rythme dans le sang, elles sont la musique. Les cheveux sombres d'Étincelle dansent sur son front et sur ses épaules. Des cordes de la vièle s'élève un chant enfiévré, ardent, qui atteint les plus hauts sommets de la virtuosité.

Le sang bat dans les tempes de Ciri.

Abandon. Oubli.

*Je suis Falka. J'ai toujours été Falka ! Danse, Étincelle ! Applaudis, Mistle !* Les violons et les flûteaux achèvent leur mélodie sur un accord aigu... Étincelle et Ciri concluent la fin de leur danse d'un claquement de talon simultanée, bras dessus bras dessous. Toutes les deux sont essouffées, frémissantes, trempées de sueur ; elles se collent soudain l'une à l'autre, s'enlacent, unissant leur chaleur et leur bonheur. La grange explose en un grondement assourdissant, des dizaines de mains applaudissent.

— Falka, petite diablesse, dit Étincelle en soufflant. Quand on se sera lassées du brigandage, nous irons à travers le monde gagner notre vie comme danseuses...

Ciri aussi reprend son souffle. Elle n'est pas en état de répondre quoi que ce soit. Elle se contente de rire, de manière spasmodique. Une larme coule le long de sa joue.

Soudain, un cri retentit dans la foule, le trouble surgit. Kayleigh bouscule violemment un puissant villageois, qui le bouscule en retour ; enserrés par la foule, tous deux clopinent, agitent leurs poings levés. Reef bondit près d'eux, un stylet brille à la lumière des flambeaux.

— Arrêtez ! s'écrie Étincelle d'une voix perçante. Pas de bagarre ! C'est la nuit de la danse. (L'elfe prend Ciri par la main, toutes deux sautent à terre.) Jouez, les violoneux ! Que ceux qui veulent montrer leurs talents de danseurs viennent avec nous ! Alors, qui se montrera audacieux ?

La vièle gronde, monotone, bientôt rejointe par les plaintes des cornemuses, elles-mêmes suivies du chant sauvage et aigu des gouslis. Les villageois rient, se rapprochent, surmontent leurs hésitations. L'un d'eux, fort, les cheveux clairs, attrape Étincelle. Un autre, plus jeune et plus mince, s'agenouille, hésitant, devant Ciri. Celle-ci se rebiffe, relève la tête, puis sourit en guise d'assentiment. Le jeune homme presse la main sur sa taille. Ciri place les siennes sur les épaules de son

cavalier. Le contact la transperce comme un dard enflammé, la remplit d'un désir palpitant.

— Du nerf, les musiciens !

Les cris font trembler la grange, le rythme et la mélodie la font vibrer.

Ciri danse.



« Vampire ou revenant : être mort ramené à la vie par le Chaos. Alors qu'il a perdu sa première vie, le vampire met à profit sa seconde vie au cours de la nuit. Il sort de sa tombe à la lueur de la lune, il ne peut agir que sous l'effet de ses rayons ; il attaque les adolescentes endormies ou les garçons de ferme dont il suce le sang sucré sans les réveiller. »

*Physiologus*

« Les paysans mangèrent de l'ail en abondance et, pour plus de sécurité encore, suspendirent des couronnes d'ail à leur cou. Certains, des femmes en particulier, se fourrèrent même des têtes d'ail entières partout où ils le pouvaient. Le hameau entier empestait l'ail *horrendum*. Les péquenauds pensaient alors qu'ils étaient à l'abri du danger, que le revenant ne pourrait rien leur faire. Grande fut leur stupéfaction quand, à la nuit tombée, arrivant en battant des ailes, le revenant ne fut pas le moins du monde effrayé. Il se mit à rire, à grincer des dents de plaisir. "C'est bien que vous vous soyez ainsi apprêtés, siffla-t-il, je vais vous dévorer sans plus attendre, car j'apprécie bien mieux la chair accommodée. Rajoutez donc encore du sel et du poivre, et n'oubliez pas non plus la moutarde." »

Silvester Bugiardo, *Liber Tenebrarum*,  
ou le Livre des événements terribles  
mais véridiques jamais expliqués par la Science

*La lune brille, le mort-vivant vole  
Faisant bruissier sa cape,  
N'as-tu pas peur, jeune demoiselle ?*

Chanson populaire

## CHAPITRE 4

Les oiseaux, comme à l'accoutumée, anticipèrent le lever du soleil, leurs pépiements incessants brisant le silence gris et brumeux de l'aurore. Comme toujours les femmes de Kern, silencieuses, furent prêtes les premières et préparèrent leurs enfants. Le barbier Emiel Régis qui s'apprêtait à rejoindre la troupe, son bâton de pèlerin à la main et un sac de cuir sur les épaules, se révéla également prompt et énergique. Les autres membres de la compagnie, ceux qui avaient abusé du distillat d'alraune, n'étaient pas aussi fringants. La fraîcheur du petit matin réveilla et ranima les fêtards, mais elle ne parvint pas à dissiper totalement les effets de l'alcool de mandragore. Geralt avait repris connaissance dans un coin de la cahute, la tête dans le giron de Milva. Zoltan et Jaskier s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre sur le tas de racines de mandragore, faisant vibrer les gerbes d'herbes suspendues au mur au rythme de leurs ronflements. Percival s'était retrouvé hors de la cahute, recroquevillé sous un putier et recouvert de la natte de paille que Régis utilisait en guise de paillason. Les cinq compères, qui apaisaient à présent leur soif intense près de la source, portaient tous, chacun à sa manière, des traces évidentes de fatigue.

Lorsque le brouillard se fut enfin dissipé et que la sphère rouge du soleil eut fait son apparition au milieu des sapins et des mélèzes de Fen Carn, la troupe était déjà en chemin, défilant allégrement parmi les tertres. Régis marchait en tête, Percival et Jaskier se traînaient derrière lui, se donnant de l'allant en chantant à deux voix la ballade sur les trois sœurs et le loup. À leur suite trépignait Zoltan Chivay, qui tirait son étalon par les rênes. Le nain avait trouvé près de la maison du barbier un bâton noduleux en bois de frêne et il le brandissait vers chaque menhir qu'il croisait en souhaitant un repos éternel aux elfes morts depuis belle lurette. Feld-maréchal Duda, lui, installé sur son épaule, hérissait ses plumes et poussait de temps en temps, sans y mettre trop d'entrain ni de conviction, des jacassements indistincts.

La moins résistante au distillat d'alraune se révéla être Milva. Elle avançait avec une difficulté évidente, transpirait, blême et d'une humeur de chien, et ne répondait même pas aux babillages de la petite fille aux tresses qui voyageait sur la selle de son cheval moreau. L'humeur de Geralt n'étant pas non plus au beau fixe, il n'entreprit pas de lui parler.

Ils avançaient, chantant les péripéties du loup d'une voix forte qu'on aurait presque pu qualifier d'éméchée ; le brouillard aidant, ils ne prirent conscience de la présence d'un groupe de manants qu'une fois qu'ils se retrouvèrent nez à nez avec eux. Ces derniers, en revanche, les avaient entendus de loin et les avaient guettés, parfaitement dissimulés par leurs manteaux de bure, parmi les monolithes enfoncés dans la terre. Il s'en fallut de peu que Zoltan

Chivay ne flanque un coup de massue à l'un d'entre eux, l'ayant pris pour une pierre tombale.

— Oh ! s'écria-t-il. Pardonnez-moi, braves gens ! Je ne vous avais pas vus ! Bonjour ! Bienvenue !

En réponse à ses salutations, la dizaine de paysans se mit à marmotter en observant la compagnie d'un air sombre. Ils étaient armés de pelles, de pioches et de pieux aiguisés, longs d'une toise.

— Bienvenue ! répéta le nain. Je devine que vous venez du camp de la Chotla. Ai-je vu juste ?

Au lieu de répondre, l'un des hommes désigna le cheval de Milva.

— C'est un moreau, grogna-t-il. Vous voyez ?

— Un moreau, répéta un autre en passant sa langue sur ses lèvres. Oui, tout à fait. Il conviendra parfaitement.

— Hein ? (Zoltan avait remarqué les regards et les gestes qu'avaient échangés les inconnus.) Oui, c'est bien un moreau. Et alors ? C'est un cheval, voyons, pas une girafe, il n'y a pas de quoi en faire un plat. Qu'est-ce que vous fabriquez ici, compères, dans ce cimetière ?

— Et vous donc ? (Le manant toisa la compagnie d'un regard malveillant.) Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous avons acheté cette parcelle, prétendit le nain en le regardant droit dans les yeux et en frappant le menhir de son bâton. Et nous mesurons le terrain, histoire de vérifier qu'on ne s'est pas fait avoir sur les acres.

— Et nous, nous traquons un vampire !

— Un quoi ?

— Un vampire, répéta de manière insistante le plus âgé des manants en se grattant le front sous son chapeau de feutre raidi par la saleté. Sa tanière doit se trouver par ici, maudit soit-il. On a aiguisé des pieux en bois de tremble, on va trouver ce damné et l'transpercer si profondément qu'y s'en relèvera point !

— Et on a aussi de l'eau bénite dans des cruchons, qu'un bienheureux prêtre nous a accordée, vociféra allégrement l'autre manant en désignant les récipients. On va asperger le sucer de sang, qu'il périsse pour les siècles des siècles !

— Ah ! fit Zoltan Chivay en souriant. À ce que je vois, c'est donc une splendide partie de chasse que vous vous apprêtez à conduire, prévue dans les moindres détails et minutieusement préparée. Un vampire, dites-vous ? Eh bien ! vous en avez de la chance, braves gens. Nous avons justement dans notre compagnie un spécialiste en la matière, un sorc...

Il s'interrompt et jura tout bas, car le sorceleur lui avait décoché un violent coup de pied dans la jambe.

— Qui a vu ce vampire ? demanda Geralt, imposant le silence à

ses compagnons d'un regard éloquent. Comment savez-vous que c'est précisément par ici qu'il convient de le chercher ?

Les manants se mirent à murmurer entre eux.

— Personne ne l'a vu, reconnu enfin le manant au chapeau de feutre. Ni même entendu. Comment le voir puisqu'il vole la nuit, dans le noir ? Comment l'entendre puisqu'avec ses ailes de chauve-souris, il vole sans un bruissement ?

— On n'a point vu de vampire, ajouta un autre manant, mais on a vu le résultat de ses horribles procédés. Depuis que c'est la pleine lune, cette espèce de fantôme tue un des nôtres chaque nuit. Il en a éventré deux déjà, les a écharpés. Une femme et un marmot. Le vampire sème l'horreur et la terreur ! Il les a mis en lambeaux, les malheureux, il a bu leur sang jusqu'à la dernière goutte ! Est-ce qu'on va attendre que la troisième nuit arrive sans rien faire ?

— Qui a dit que le responsable était un vampire, et pas un autre prédateur ? Qui a eu l'idée de chercher dans cet ossuaire ?

— C'est le saint prêtre qui l'a dit. Un homme pieux et cultivé ; grâce aux dieux, il s'est retrouvé dans notre camp. Il a tout de suite deviné que c'était un vampire qui venait nous importuner. En guise de châtement, parce qu'on avait négligé nos prières et les offrandes aux temples. Maintenant, il est au camp, il récite des prières et toutes sortes de prexortisme ; à nous, il a dit d'aller chercher le tombeau où le revenant passait ses journées.

— Précisément ici ?

— Et où est-ce qu'on va chercher le tombeau d'un vampire si ce n'est pas dans une nécropole ? Et puis c'est une nécropole elfique... Même un enfant sait que les elfes, c'est une race vile et impie, un elfe sur deux devient un revenant après sa mort ! Tout le mal vient des elfes !

— Et des barbiers, ajouta sérieusement Zoltan en hochant la tête. C'est vrai. Même les enfants le savent. Il est loin, ce camp dont tu parles ?

— Non, pas loin du tout...

— Ne leur en dites pas trop, père Owchiwouille, grogna un manant dont les cheveux retombaient sur ses sourcils broussailleux, celui-là même qui leur avait exprimé son aversion un moment plus tôt. Le diable sait qui ils sont, ceux-là... Elle a l'air louche, toute cette clique. Allez, au boulot. Qu'ils nous donnent le cheval, et qu'ils aillent ensuite leur chemin.

— Oui-da, acquiesça le plus âgé des manants. Il faut qu'on finisse notre affaire, le temps file. Donnez voir votre cheval. Le moreau, là. On en a besoin pour trouver le vampire. Enlève la gamine de ta selle, mesquine.

Milva, qui jusque-là avait observé le ciel d'un air indifférent,

regarda le paysan, et ses traits se durcirent dangereusement.

— C'est à moi que tu parles, bouseux ?

— Tout juste. Donne ton moreau, on en a besoin !

Milva essuya la sueur sur sa nuque et serra les dents ; ses yeux fatigués avaient à présent la même expression que ceux d'une bête sauvage.

— De quoi s'agit-il, bonnes gens ? (Le sorcelleur sourit, tentant de détendre l'atmosphère.) Pourquoi vous faut-il ce cheval, que vous demandez si gentiment ?

— Et comment on va faire autrement pour trouver la tombe du revenant ? C'est connu qu'il faut faire le tour du cimetière sur un étalon moreau ; et la tombe devant laquelle le cheval s'arrêtera, sans plus vouloir bouger, c'est là que sera le vampire. À ce moment-là, il faudra le déterrer, et le transpercer d'un pieu en bois de tremble. Ne vous mettez pas en travers, y a pas à discuter. On doit prendre ce moreau !

— Une autre robe ne peut-elle convenir ? demanda Jaskier, qui se voulait conciliant, en tendant les rênes de Pégase au manant.

— Aucunement.

— Alors vous êtes dans la mouise, leur lança Milva entre ses dents, parce que je ne vous donnerai pas mon cheval.

— Comment ça, tu ne le donneras point ? T'as pas écouté, mesquine, ce qu'on a dit ? On est obligés.

— Vous, oui. Mais pas moi.

— On peut trouver une solution à l'amiable, intervint Régis avec calme. D'après ce que j'ai compris, dame Milva a des répugnances à confier sa monture à des mains étrangères...

— Et comment ! (L'archère cracha violemment.) Rien que d'y penser, ça me dégoûte.

— Et donc, pour ménager la chèvre et le chou, poursuivit tranquillement le barbier, dame Milva pourrait monter elle-même son moreau et faire le tour de la nécropole, comme vous le souhaitez.

— Je ne vais pas cavalier comme une idiote autour du cimetière !

— Personne ne te le demande, la goton, cria l'homme aux longs cheveux. Pour ça, il faut un fier-à-bras, un brave, toi t'as qu'à t'activer aux fourneaux, préparer à manger pour l'homme aux cheveux blancs. Bien sûr, une fille peut être utile, parce que, contre un vampire, les larmes d'une jeune donzelle sont très efficaces ; si on l'en asperge, il s'enflamme comme une torche. Mais c'est une jeunette pure et vierge qui doit répandre ces pleurs. J'ai pas l'impression que ça te corresponde, la mégère. Donc, t'es bonne à rien ici.

Milva s'avança rapidement et, d'un mouvement imperceptible, tendit en avant son poing droit. Il y eut un bruit sourd, la tête du manant bascula en arrière, découvrant sa gorge velue – une cible

parfaite. La jeune fille fit encore un pas et cogna droit devant, s'aidant d'une torsion de la hanche et des épaules pour donner plus de puissance à son coup. Le manant recula de quelques pas, s'emmêla les jambes et s'effondra, son occiput heurtant un menhir.

— Et maintenant, tu peux voir à quoi je suis bonne, lança l'archère d'une voix frémissante de colère en se frictionnant le poing. Alors, qui de nous deux est le plus brave ? Qui a sa place aux fourneaux ? Par ma foi, rien de tel qu'un combat à mains nues ! Après ça, les choses sont on ne peut plus claires. Les preux, les braves se tiennent debout, les jocrisses et les trouillards restent couchés à terre. J'ai pas raison, pécore ?

Les manants n'étaient pas pressés de l'approuver, ils regardaient Milva, la gueule ouverte. Celui au chapeau de feutre s'agenouilla près de l'homme à terre et lui tapota délicatement la joue. Sans effet.

— Il est mort, hoqueta-t-il en relevant la tête. Corps et âme. Mais enfin, comment as-tu pu, mégère ? Comment peut-on tuer un homme ainsi ?

— Je ne voulais pas, murmura Milva en baissant le bras.

Elle était pâle à faire peur.

Après quoi, sans que personne s'y attende, elle se retourna, vacilla, appuya son front contre le menhir et se mit à vomir par saccades.

\* \* \*

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Léger traumatisme du cerveau, répliqua Régis en se levant et en fermant son sac. Le crâne est intact. Il a déjà repris connaissance. Il se souvient de ce qui s'est passé et se rappelle son nom. C'est de bon augure. La vive émotion de dame Milva n'avait, par chance, pas lieu d'être.

Le sorceleur jeta un coup d'œil à l'archère ; elle était assise sous un rocher non loin de là, les yeux perdus dans le lointain.

— Ce n'est pourtant pas une jeune fille délicate, sujette à ce genre d'émotion, marmonna-t-il. J'en attribuerais plutôt la faute à l'alcool de belladone qu'on a bu hier.

— Avant déjà, ça lui est arrivé de dégueuler, intervint Zoltan tout doucement. Avant-hier, à l'aube. Tous dormaient encore. Moi, je crois que c'est à cause de ces champignons que nous avons mangés à Turlough. Moi-même, j'ai eu mal au ventre pendant deux jours.

Régis lança un étrange regard au sorceleur par-dessous ses sourcils grisonnants et sourit d'un air énigmatique en s'enveloppant dans son manteau de laine noire. Geralt s'approcha de Milva en se raclant la gorge.

— Comment te sens-tu ?  
— Mal. Et le manant ?  
— Ça va aller. Il est revenu à lui. Mais Régis lui a interdit de se lever. Les paysans fabriquent un brancard, on va le ramener au camp entre deux chevaux.  
— Prenez le mien.  
— On a pris Pégase et le gris. Ils sont plus paisibles. Lève-toi, c'est l'heure d'y aller.

\* \* \*

Considérablement agrandie, la compagnie rappelait maintenant un cortège funèbre et en avait effectivement l'allure.

— Que penses-tu de leur histoire de vampire ? demanda Zoltan Chivay au sorceleur. Tu y crois, toi ?

— Je n'ai pas vu les victimes. Je ne peux rien dire.

— C'est du chiqué, purement et simplement, affirma Jaskier avec conviction. Les pécores ont dit que les personnes tuées avaient été déchiquetées. Un vampire ne déchiquette pas ses victimes. Il plante ses canines dans leurs artères et suce leur sang, leur laissant deux belles marques. La plupart du temps, la victime survit. J'ai lu ça dans un livre spécialisé. J'y ai aussi vu une gravure qui représentait les traces de morsure laissées par un vampire sur de longs cous de jeunes vierges. Tu confirmes, Geralt ?

— Qu'est-ce que je dois confirmer ? Je n'ai pas vu ces gravures. Et je ne m'y connais pas beaucoup en vierges non plus.

— Arrête. Tu as dû voir plus d'une fois des traces de morsure de vampire. As-tu déjà eu affaire à un vampire qui taillait ses victimes en pièces ?

— Non. Ce n'est pas leur façon de procéder.

— Du moins pas celle des vampires supérieurs, intervint aimablement Emiel Régis. D'après ce que je sais, les albs, les katakans, les mulas, les bruxas et autre nosferatu ne s'attaquent pas non plus de manière aussi atroce à leurs victimes. En revanche, les flèdres et les ekimmes s'acharnent sur leurs restes assez sauvagement.

— Bravo ! (Geralt le regarda avec un étonnement non feint.) Tu n'as omis aucune espèce de vampire. Et ces monstres que tu as énumérés ne sont pas des créatures mythiques qui n'existeraient que dans les légendes. Ta connaissance dans ce domaine est impressionnante, vraiment. Tu n'es donc pas sans savoir que, sous nos climats, on ne rencontre ni flèdres ni ekimmes.

— Et alors quoi ? éclata Zoltan en agitant son gourdin dans tous les sens. Qui donc a écharpé cette bonne femme et ce gamin ? Ils se sont taillés en pièces eux-mêmes, dans un accès de désespoir ?

— La liste des monstres à qui on peut attribuer ce tour de force est longue. Ça peut être une horde de chiens sauvages, fléau assez courant en temps de guerre. Vous ne pouvez pas imaginer de quoi sont capables de tels chiens. La moitié des victimes qu'on impute à des monstres indéfinis est à mettre en réalité sur le compte de clébards devenus sauvages.

— Tu exclus donc qu'il puisse s'agir d'un monstre ?

— Pas le moins du monde. Ça peut être une strige, une harpie, un graveir, une goule...

— Pas un vampire ?

— Les manants ont fait référence à une espèce de prêtre, rappela Percival Schuttenbach. Les prêtres s'y connaissent-ils en vampires ?

— Certains s'y connaissent, et même assez bien ; en de nombreux domaines, leur avis vaut en général la peine d'être écouté. Mais on ne peut malheureusement appliquer cette règle à tous.

— Surtout pas à ceux qui traînent dans les bois en compagnie de fugitifs, fulmina le nain. C'est sans aucun doute l'un de ces anachorètes, sombre ermite solitaire. Il a dirigé une expédition dans ton cimetière, Régis. Lorsque tu ramassais tes racines de mandragore à la pleine lune, tu n'as jamais remarqué la présence d'un vampire ? Pas même d'un tout petit, minuscule ?

— Non, jamais, répondit le barbier, un sourire en coin. Mais rien d'étonnant à cela. Comme vous venez de l'entendre de la bouche des manants, le vampire est doté d'ailes de chauve-souris et il vole quand il fait nuit noire, sans faire le moindre bruissement. On peut aisément le rater.

— Ou être facilement persuadé de l'avoir vu où il n'est pas, confirma Geralt. Lorsque j'étais plus jeune, j'ai plus d'une fois perdu mon temps et mon énergie à courir après les visions et les superstitions décrites de manière pittoresque par tout un village, son maire en tête. À une certaine époque, j'ai vécu pendant deux mois dans un château prétendument visité par un vampire. Or il n'y avait aucun vampire... Mais on y mangeait pas mal.

— Pourtant tu as sans nul doute été confronté à des situations où les rumeurs étaient fondées, rétorqua Régis sans regarder le sorcelleur. Alors, comme je le suppose, tu n'as pas perdu ton temps ni ton énergie. Le monstre a simplement péri sous les coups de ton épée, n'est-ce pas ?

— C'est arrivé.

— D'une manière ou d'une autre, intervint Zoltan, les pécores ont de la chance. J'ai l'intention d'attendre Munro Bruys et ses garçons dans leur camp, un peu de repos ne vous ferait pas de mal non plus. Peu importe qui a pu tuer la femme et le gamin, avec un sorcelleur dans le camp, son compte est bon.



— Puisqu'on en parle, siffla Geralt entre ses dents, je vous prierais instamment de ne pas crier mon identité sur tous les toits. Cette demande te concerne en premier lieu, Jaskier.

— Comme tu veux, fit le nain en hochant la tête. Tu dois avoir tes raisons. Tu as bien fait de nous prévenir, car on voit déjà le camp.

— Et on l'entend mieux encore, confirma Milva, sortant enfin de son silence prolongé. Ils font un de ces boucans, ça fait peur !

— Ce qui parvient à nos oreilles, pérorait Jaskier, c'est la symphonie caractéristique des camps de fugitifs. Adaptée il va de soi à plusieurs centaines de gosiers humains, et autant de vaches, d'oies et de moutons. Des solos interprétés par des femmes en train de se chamailler, des enfants qui braillent, un coq qui pousse son cocorico, ainsi que, si je ne m'abuse, un âne à qui on a fourré un chardon sous la queue. Titre de la symphonie : « Rassemblement humain luttant pour sa survie. »

— Une symphonie, remarqua Régis, son nez racé humant l'air, est comme toujours acoustico-olfactive. Du rassemblement d'hommes et de femmes luttant pour leur survie émanent des senteurs caractéristiques : le doux parfum du chou cuit mêlé à celui d'autres légumes, sans lesquels, apparemment, la survie est impossible ; et aussi les effluves des déjections physiologiques dont on se débarrasse n'importe où, le plus souvent aux abords du campement... Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi la lutte pour la survie s'accompagnait toujours d'une répugnance à creuser des latrines.

— Que le diable vous emporte, vous et vos palabres stupides ! s'énerma Milva. À quoi bon tous ces mots sophistiqués quand il suffit de résumer l'affaire en disant que ça pue la merde et le chou !

— La merde et le chou vont toujours de pair, prononça sentencieusement Percival Shattenbach. L'un chasse l'autre. *Perpetuum mobile*.

\* \* \*

Dès qu'ils eurent franchi le seuil du camp, d'où s'élevaient un vacarme assourdissant et une odeur pestilentielle, la compagnie devint aussitôt le centre d'attraction de tous les fugitifs rassemblés près des feux de camp ou aux abords des charrettes et des cahutes. Ils étaient bien deux centaines, peut-être même davantage. Rapidement, et de manière tout à fait imprévisible, l'intérêt provoqué par les nouveaux arrivants prit de l'ampleur : soudain quelqu'un poussa un cri, quelqu'un d'autre se mit à hurler, deux personnes se précipitèrent spontanément dans les bras l'une de l'autre, on entendit un rire sauvage, auquel succéda un sanglot, tout aussi sauvage. S'ensuivit une immense confusion. De cette cacophonie de braillements où se

mêlaient des voix d'hommes, de femmes et d'enfants, il était difficile au premier abord de tirer une conclusion, mais l'affaire, au final, fut tirée au clair. Deux des femmes de Kern qui avaient voyagé avec la compagnie avaient retrouvé dans le camp qui un mari, qui un frère, alors qu'elles les croyaient morts ou disparus dans la tourmente de la guerre. Tous donnaient libre cours à leurs larmes de joie.

— Il n'y a que dans la vraie vie qu'une chose aussi banale et mélodramatique puisse se produire, constata avec conviction Jaskier en désignant du doigt la scène émouvante. Si je conclusais l'une de mes ballades de cette manière, je serais tourné en ridicule sans indulgence.

— Indiscutablement, confirma Zoltan. Pourtant une telle banalité réchauffe le cœur. On se sent plus léger quand le sort se montre généreux, lui qui d'ordinaire s'acharne sur les êtres. Eh bien ! au moins on n'a plus à s'en faire pour ces femmes. Elles ont voyagé avec nous longtemps, très longtemps, pour finalement arriver à destination. Venez, pas la peine de rester là.

L'espace d'un instant, le sorceleur faillit proposer que l'on repousse quelque peu l'heure du départ, dans l'idée que peut-être l'une ou l'autre des femmes souhaiterait témoigner sa reconnaissance aux nains et les remercier pour leur aide. Il y renonça cependant, car rien ne laissait supposer que ce soit le cas. Les femmes, tout à leur bonheur des retrouvailles, ne leur prêtaient plus la moindre attention.

— Qu'attends-tu ? (Zoltan lui jeta un bref regard.) Qu'on te couvre de fleurs en signe de gratitude ? Qu'on te badigeonne de miel ? On se tire, on n'a plus rien à faire ici.

— Tu es d'une sagesse indubitable.

Ils n'allèrent pas bien loin. Une voix crierde d'enfant les arrêta. La petite fille aux tresses et aux taches de rousseur les rejoignit. Elle était essoufflée, elle tenait à la main un énorme bouquet de fleurs des champs.

— Je vous remercie d'avoir pris soin de moi, de mon petit frère et de ma maman, couina-t-elle. Merci aussi d'avoir été bons avec nous... et tout et tout. J'ai cueilli des fleurs pour vous.

— Merci à toi, déclara Zoltan Chivay.

— Vous êtes bons, ajouta la fillette en suçant le bout de sa tresse. Je ne crois pas du tout ce que dit ma tante. Vous n'êtes pas d'horribles nains souterrains. Toi, Percival, tu n'es pas du tout un vulgaire excentrique venu de l'enfer, et toi, oncle Jaskier, tu n'es pas du tout un dindonneau braillard. Ma tante ne dit pas la vérité. Et toi, tante Marie, tu n'es pas une donzelle armée d'un arc, tu es juste tante Marie, et moi, je t'aime bien. Pour toi, j'ai choisi les plus belles fleurs.

— Je te remercie, lança Milva d'une voix légèrement altérée.

— Nous te remercions tous, répéta Zoltan. Hé, Percival ! vulgaire excentrique venu de l'enfer ! Donne donc un souvenir à cette enfant.

Un petit cadeau. N'as-tu pas dans ta poche un caillou en trop ?

— Si fait. Tiens, jeune demoiselle. Ceci est un silicate de béryllium, appelé communément...

— ... émeraude, acheva le nain. N'embrouille pas cette enfant avec des mots savants, de toute façon elle les retiendra pas.

— Qu'il est beau ! Merci ! merci beaucoup !

— Amuse-toi bien avec !

— Et ne le perds pas, marmonna Jaskier. Parce que ce petit caillou vaut autant qu'une petite métairie.

— Bah ! (Zoltan attacha les fleurs des champs offertes par la fillette sur son bonnet.) Une pierre est une pierre, y a rien à dire de plus. Porte-toi bien, fillette. Quant à nous, allons-y et trouvons un coin près du gué où nous asseoir, nous y attendrons Bruys, Yazon Varda et les autres. Ils devraient faire leur apparition d'un instant à l'autre. C'est bizarre qu'ils mettent si longtemps à arriver. J'ai oublié, par la peste, de leur reprendre les cartes. Je parie qu'ils sont installés quelque part et qu'ils se taillent une partie de dévissé !

— Faut panser les chevaux, dit Milva. Et leur donner à boire. Allons vers la rivière.

— On pourrait peut-être chercher une pitance pour nous aussi, ajouta Jaskier. Percival, jette donc un œil dans le camp et fais usage de ton nez. On mangera là où les plats semblent les plus appétissants.

À leur léger étonnement, l'accès à la rivière était barré et gardé. Des paysans surveillaient l'abreuvoir et exigeaient un sou par cheval. Milva et Zoltan firent mine de se fâcher, mais Geralt, ne voulant pas d'histoires ni d'éclats, les calma, et Jaskier fouilla sa poche à la recherche d'un peu de monnaie.

Percival réapparut peu après, lugubre et de mauvaise humeur.

— Tu as trouvé de quoi bouffer ?

Le gnome se moucha et s'essuya les doigts dans le lainage d'un mouton qui passait par là.

— Oui. Mais je ne sais pas s'il y en aura assez pour tout le monde. Il faut payer pour tout ici, et leurs prix, je vous dis pas ! Pour la farine et la semoule, une couronne la livre. Deux nobles l'assiette de potage. Une petite marmite de loches pêchées dans la Chotla coûte autant qu'une livre de saumon fumé à Dillingen...

— Et le fourrage pour les chevaux ?

— Un thaler la mesure d'avoine.

— Combien ? brailla le nain.

— Combien, combien, grogna Milva. Demande aux chevaux combien. Ils vont s'écrouler si on leur fait brouter de l'herbe. Du reste il n'y a pas d'herbe ici.

Il était inutile d'ergoter. Les marchandages ardues avec les paysans qui disposaient d'avoine ne donnèrent rien non plus. L'homme prit à

Jaskier le restant de ses sous, sans prêter attention aux invectives de Zoltan qui, au demeurant, ne l'avaient pas troublé le moins du monde. Les chevaux, en revanche, plongèrent avec plaisir leurs naseaux dans les sacs d'avoine.

— Saleté d'escroquerie ! gronda le nain en donnant des coups de gourdin dans les roues des charrettes qui passaient. Encore heureux qu'ils nous permettent de respirer gratuitement, sans exiger un demi-sou par inspiration ! Ou bien cinq sous pour faire nos besoins !

— Les besoins physiologiques supérieurs, déclara Régis tout à fait sérieusement, sont appréciés. Vous voyez cette bâche étendue sur des piquets ? Et l'homme qui se tient debout, à côté ? Il est en train de monnayer les atouts de sa propre fille. Prix à négocier. Je l'ai vu accepter une poule, il y a un instant.

— Je ne prédis rien de bon à votre race, dit Zoltan Chivay d'une voix morne. Chaque créature raisonnable sur cette terre a coutume de rejoindre ses semblables le jour où elle sombre dans la pauvreté, la misère et le malheur, parce qu'il est plus facile de surmonter les temps difficiles au milieu des siens, en s'entraïdant. Tandis que vous autres, les humains, vous ne faites que vous observer pour tenter de tirer profit de la misère de l'autre. Quand c'est la famine, au lieu de partager la nourriture, vous allez ronger les plus faibles. Un tel procédé s'observe chez les loups, il permet à l'animal le plus fort et le plus sain de survivre. Mais, au sein des races raisonnables, c'est aux plus grands fils de salopard que ce genre de sélection permet d'ordinaire de survivre et de dominer. Tirez-en vous-mêmes les conclusions et faites vos pronostics.

Jaskier protesta violemment, citant des cas d'exactions pires encore commises par des nains, ainsi que des exemples de leur arrivisme, mais Zoltan et Percival lui coupèrent la parole et se lancèrent dans des imitations de pets particulièrement bruyantes – moyen commun à toutes les races d'exprimer son mépris des arguments de l'adversaire. La querelle prit fin brutalement avec l'apparition d'un petit groupe de paysans mené par le chasseur de vampires qu'ils connaissaient déjà, le patriarche au chapeau de feutre.

— C'est rapport à Socque, jeta l'un des paysans.

— On n'achète pas, grommelèrent à l'unisson le nain et le gnome.

— Il est question de celui à qui vous avez démoli la trogne, précisa rapidement le second paysan. On avait l'intention de le marier.

— Je n'ai rien contre, rétorqua vivement Zoltan. Je lui souhaite tout le bonheur du monde dans sa nouvelle vie. Santé, chance, et réussite !

— Et beaucoup de petits Socque, ajouta Jaskier.

— Voyons, voyons, messires, gronda le paysan. Vous jouez avec les mots. Comment va-t-on le marier maintenant ? Après le coup que

vous lui avez porté au cerveau, il est tout sonné, il ne distingue plus le jour de la nuit.

— Bah, c'est pas si dramatique, grogna Milva en regardant le sol. Ça va déjà mieux, j'ai l'impression. Il est en bien meilleure forme qu'à son réveil ce matin.

— Je ne sais pas, moi, comment allait Socque quand il s'est réveillé ce matin, rétorqua le manant. Mais je pense à ce que j'ai vu, quand il se tenait devant son brancard posé à pic... Il lui parlait, à ce brancard, comme si c'était une charmante jeune fille. Pfft, pas la peine d'en dire plus. En bref : vous allez nous payer une amende.

— Quoi ?

— Quand un chevalier tue un paysan, il doit payer une amende. C'est la loi.

— Je suis pas un chevalier, rétorqua Milva.

— Et d'une, la soutint Jaskier. Deuxièmement, c'était un accident. Troisièmement, Socque est vivant, il ne peut donc être question d'amende, mais tout au plus d'une contravention, c'est-à-dire d'une compensation. Mais – et ce sera mon quatrièmement – nous n'avons pas d'argent.

— Eh bien alors, donnez-nous vos chevaux !

— Ben voyons ! (Les yeux de Milva s'étrécirent au point de devenir menaçants.) Tu as sans doute perdu la tête, pécore. Prends garde à ne pas pousser le bouchon trop loin.

— Crrrrréééé... nom d'une piiiipe ! s'écria Feld-maréchal Duda.

— Bien envoyé, l'oiseau, fit Zoltan Chivay en insistant sur chaque syllabe et en tapotant la petite hache qu'il arborait à sa ceinture. Sachez, messieurs les laboureurs, que je n'ai pas moi non plus une très haute opinion des individus qui ne pensent qu'au profit, quitte à s'enrichir sur le dos d'un proche qui vient d'être tué. Passez votre chemin, braves gens. Si vous vous éloignez immédiatement, je vous promets de ne pas vous pourchasser.

— Puisque vous ne voulez pas payer, alors soyez jugés par notre pouvoir suprême.

Le nain grinça des dents et s'apprêtait déjà à s'emparer de son arme lorsque Geralt le saisit par le coude.

— Du calme. C'est ainsi que tu veux démêler ce problème ? En les tuant tous un par un ?

— Pourquoi parler de les tuer ? Il suffit seulement de les blesser sérieusement.

— Assez, par le diable ! siffla le sorcelleur.

Après quoi il s'adressa au paysan :

— Qui donc est en charge de ce pouvoir suprême que vous évoquez ?

— Hector Laabs, le staroste du camp, le maire de la ville de

Breza, qui a été incendiée.

— Menez-nous à lui dans ce cas. On trouvera bien un terrain d'entente.

— Là, il est occupé, fit savoir le paysan. Il préside au jugement d'une sorcière. Tenez, voyez le rassemblement près de l'érable. On a attrapé une sorcière qui était de mèche avec le vampire.

— Voilà qu'ils continuent avec cette histoire de vampire ! (Jaskier décroisa ses mains.) Quand ils ne creusent pas dans les cimetières, ils attrapent des sorcières, alliées des suceurs de sang. Bonnes gens, plutôt que de labourer, semer et récolter, vous feriez peut-être mieux de devenir sorciers.

— Plaisantez et ricanez autant que vous voulez, répliqua un manant. Il y a un prêtre ici, et un prêtre, c'est plus sûr qu'un sorcier. Le prêtre a dit que le vampire accomplissait toujours son œuvre de pair avec une sorcière. La sorcière appelle le suceur de sang et lui indique les victimes, puis elle obscurcit la vue de tout le monde pour qu'on n'y voie plus rien.

— Et on a constaté que ça se passait bien comme ça, ajouta le second paysan. On a découvert une traîtresse de sorcière parmi nous. Mais le prêtre a percé à jour son manège, et on va la brûler à c't'heure.

— Comment pourrait-il en être autrement, marmonna le sorcier. Allons jeter un œil à votre tribunal. Nous discuterons avec le sieur staroste de l'accident dont a été victime ce malheureux Socque. Nous réfléchirons à une indemnisation appropriée. N'est-ce pas, Percival ? Je parie qu'il se trouvera encore un petit caillou dans l'une de tes poches. Nous vous suivons, braves gens.

Le cortège se mit en route en direction de l'érable branchu sous lequel une foule immense était rassemblée. Le sorcier, resté un peu en retrait, tenta d'engager la conversation avec l'un des manants au visage relativement avenant.

— C'est qui, cette sorcière qu'on a attrapée ? Elle faisait vraiment de la magie ?

— Eh, monsieur ! marmotta le villageois, qu'est-ce que j'en sais ? C'est une vagabonde, cette fille, une étrangère. D'après moi, elle est pas tout à fait saine d'esprit. Elle est bien grande déjà, mais elle passait son temps à jouer avec les enfants... et puis elle aussi elle est comme un enfant ; quand on lui pose une question, elle vous regarde sans comprendre. Mais moi, j'en sais rien. Té, tout le monde raconte qu'elle se livrait à des obscénités avec le vampire et qu'elle jetait des sorts.

— Tout le monde, sauf elle, dit à voix basse Régis qui passait près du sorcier. Parce qu'elle, quand on l'interrogeait, elle ne comprenait rien à ce qu'on lui demandait. Du moins je le présume.

Le temps manquait pour un interrogatoire plus poussé, car ils se

trouvaient déjà sous l'érable. On les laissa passer à travers la foule ; il faut reconnaître que Zoltan et son gourdin les y aidèrent considérablement.

Une échelle était posée contre une charrette dont les sacs avaient été déchargés. Une jeune fille âgée d'environ seize ans y était attachée, les bras en croix. Elle touchait à peine terre. Au moment où les compagnons arrivaient, on arrachait sa chainse de ses maigres épaules ; la jeune fille attachée ricana d'une voix niaise et se mit à pleurer en roulant des yeux apeurés.

On avait allumé un feu de bois tout près d'elle. Un homme soufflait consciencieusement sur les braises, tandis qu'un autre, à l'aide de tenailles, prenait des fers à cheval qu'il plaçait religieusement dans le feu. La voix du prêtre, empreinte d'une vive excitation, s'éleva au-dessus de la foule.

— Vile sorcière ! Fille impie ! Reconnais la vérité ! Ah ! regardez-la donc, braves gens, elle s'est abreuvée d'une boisson satanique ! Regardez-la donc ! Elle le porte sur son visage !

Le prêtre était maigre, il avait un visage aussi sec et sombre qu'un poisson fumé. Il portait une robe noire qui flottait autour de lui comme autour d'un piquet. Un symbole sacré miroitait autour de son cou. Geralt ne put distinguer de quelle divinité il s'agissait, du reste, il ne s'y connaissait pas en symboles. Le panthéon qui ces derniers temps ne cessait de s'agrandir ne l'intéressait guère. Néanmoins, le prêtre devait sans aucun doute appartenir à l'une de ces nouvelles sectes religieuses. Les plus anciennes n'occupaient pas leur temps à traquer des jeunes filles pour ensuite les attacher à des charrettes et les livrer en pâture à la populace superstitieuse.

— Depuis la nuit des temps, la femme est le cœur du mal, l'instrument du Chaos, la partenaire du complot contre le monde et la race humaine ! Seule la volupté du corps régit la femme ! C'est pourquoi elle sert volontiers les démons, pour pouvoir calmer ses pulsions inassouvies et ses désirs contre nature !

— Nous allons dans un instant en apprendre beaucoup plus sur les femmes, marmonna Régis. C'est un cas pathologique de phobie, dans sa forme la plus aiguë. Le saint homme doit souvent rêver de la *vagina dentata*.

— Je parie que c'est même pire que ça, grommela à son tour Jaskier. Je donnerais ma tête à couper que même éveillé il ne cesse de l'avoir à l'esprit. Son sperme a dû lui monter au cerveau.

— Et la pauvre simplette va payer pour ça.

— S'il ne se trouve personne pour retenir ce sombre abruti, gronda Milva.

Jaskier se tourna vers le sorcelleur mais Geralt évita son regard.

— Et d'où proviendraient nos malheurs actuels s'ils n'étaient pas

le résultat des ensorcellements des femmes ! continuait à vociférer le prêtre. Qui a trahi les rois sur Thanedd et ourdi l'attentat contre le roi de Rédanie ? Des magiciennes. Qui a dépêché les Écureuils contre nous ? Une sorcière elfe de Dol Blathann. Vous voyez maintenant à quelle misère conduit une trop grande proximité avec les magiciennes ! Voilà où mènent la tolérance de leurs pratiques immondes, l'acceptation de leur despotisme, de leur arrogance, de leurs richesses ! Et à qui la faute ? Aux rois ! Imbus de leur pouvoir, ils ont renié les dieux, éloigné les prêtres, leur retirant leur charge et leurs sièges au sein des conseils et préférant couvrir d'or et d'honneurs les abjectes magiciennes !

— Ah, ah ! C'est ici que se trouve le vampire enterré, dit Jaskier. Tu t'es trompé, Régis. Il ne s'agit pas de vagin, mais de politique.

— Et d'argent, ajouta Zoltan Chivay.

— En vérité, je vous le dis, beuglait le prêtre, avant d'entrer en lutte contre Nilfgaard, nettoyons d'abord nos maisons de ces abominations. Brûlons ce furoncle au fer blanc ! Purifions-le par le baptême du feu ! Ne permettons pas à celle qui use de sortilèges de vivre !

— Nous ne le permettrons pas ! Au bûcher !

La jeune fille attachée à la charrette partit d'un rire hystérique, roulant toujours des yeux.

— Tout doux, pas si vite, intervint un morne villageois d'une taille impressionnante qui était jusque-là resté silencieux et autour duquel s'étaient agglutinés des hommes tout aussi taciturnes, ainsi que quelques femmes à la mine renfrognée. Jusqu'à maintenant, on n'a fait qu'entendre des cris. Criasser, tout le monde peut le faire, même une corneille. De votre part, saint homme, on pourrait toutefois s'attendre à plus de pitié.

— Vous contestez mes propos, staroste Laabs ? Les propos d'un prêtre ?

— Je ne conteste point du tout, moi. (Le grand homme cracha par terre en remontant son falzar en toile de jute.) Cette fille, c'est une orpheline, une fille perdue, une vagabonde, elle ne représente rien pour moi. Si on prouve qu'elle est de mèche avec le vampire, alors vous pourrez en faire ce que vous voulez. Mais, tant que je serai staroste de ce camp, on punira seulement que des coupables ici. Vous voulez punir, montrez-nous la preuve du méfait avant tout.

— Mais je vais vous la montrer ! s'écria le prêtre en faisant signe à ses valets, ceux qui, un instant plus tôt, plaçaient les fers à cheval dans la fournaise. Vous la verrez de vos yeux ! Vous, Laabs, et tous ceux ici présents.

Les valets allèrent chercher derrière le chariot un petit chaudron enduit de poix qu'ils tenaient par l'anse, puis ils le posèrent par terre.



— Voici la preuve, brailla le prêtre en renversant le chaudron d'un coup de pied. (Un liquide clair se répandit sur le sol, éclaboussant le sable de petits morceaux de carotte, de brins d'herbe difficilement identifiables et de quelques petits bouts d'os.) La sorcière préparait des décoctions magiques ! De l'élixir, grâce auquel elle pouvait voler dans les airs vers son vampire adoré afin d'ourdir avec lui des meurtres dans le vice ! Je connais, moi, les méthodes et les procédés des sorciers, je sais de quoi est faite cette décoction ! La sorcière a fait bouillir un chat vivant !

La foule, horrifiée, poussa un soupir.

— C'est macabre, dit Jaskier en frissonnant. Faire bouillir une créature vivante ? J'avais pitié de la jeune fille, mais elle est allée un peu trop loin...

— Ferme ta gueule, siffla Milva.

— Voici la preuve ! beugla le prêtre en brandissant un os qu'il venait de prélever dans la mare fumante. La preuve irréfutable ! Un os de chat !

— C'est un os d'oiseau, affirma froidement Zoltan Chivay en clignant des yeux. D'un geai, d'après ce que je vois, ou d'un pigeon. La petite s'est fait un peu de bouillon, c'est tout !

— Tais-toi, farfadet païen ! gronda le prêtre. Ne blasphème pas, ou les dieux te puniront en te jetant entre les mains des dévots ! C'est un os de chat, je l'affirme !

— De chat ! De chat, à coup sûr ! hurlèrent les hommes qui entouraient le prêtre. La donzelle avait un chat ! Un chat noir ! Tous ont vu qu'elle en avait un ! Il traînait partout avec elle ! Et où c'qu'il est maintenant, ce chat ? Il est pas là ! Ça veut dire qu'elle l'a fait bouillir !

— Oui ! Dans une décoction !

— C'est vrai ! La sorcière a fait bouillir son chat !

— Pas besoin d'autre preuve ! Au bûcher la sorcière ! Mais au supplice d'abord ! Qu'elle avoue tout !

— Crrrrréééé... nom d'une piiiipe ! siffla Feld-maréchal Duda.

— Quel dommage pour ce chat, intervint soudain Percival Schuttenbach à voix haute. C'était une belle bête, bien dodue. Une fourrure brillante comme l'anthracite, des yeux pareils à des chrysobéryls, de longues petites moustaches, et une queue aussi épaisse qu'une matraque de brigand ! Un chat tout à fait pittoresque. Il a dû tuer un sacré nombre de souris !

Les villageois se turent.

— Et comment qu'vous savez ça, monsieur le gnome ? bafouilla l'un deux. Comment qu'vous pouvez savoir à quoi ressemblait le chat ?

Percival Schuttenbach se moucha, s'essuya les doigts sur sa

jambe.

— Tout bonnement parce qu'il est là, tenez, sur le chariot. Derrière vous.

Les villageois se retournèrent comme un seul homme, grommelèrent en voyant le chat assis sur les baluchons. Ce dernier, sans se soucier le moins du monde de l'attention générale qu'il suscitait, étira à la verticale sa patte arrière et entreprit de se lécher consciencieusement le derrière.

— Eh bien ! commença Zoltan Chivay au milieu du silence général. Il est démontré que le grippeminaud n'a cure de votre preuve irréfutable, monsieur le dévot. Quelle est la seconde preuve ? Sa femelle peut-être ? Nous les accouplerons, les petits se multiplieront et plus aucun rongeur ne s'approchera du grenier à blé à un kilomètre à la ronde.

Quelques villageois pouffèrent, d'autres, dont le staroste Hector Laabs, ricanèrent ouvertement. Le prêtre devint cramoisi.

— Je ne t'oublierai pas, blasphémateur ! mugit-il en menaçant le nain du doigt. Gnome impie ! Créature des ténèbres ! Comment es-tu arrivé ici ? Peut-être conspires-tu, toi aussi, avec le vampire ? Attends un peu, lorsque nous aurons châtié la sorcière, nous te tirerons les vers du nez ! Mais occupons-nous d'abord du jugement de cette jeteuse de sorts ! Les fers sont déjà dans le feu, nous allons voir ce que la pécheresse avouera lorsque sa vilaine peau commencera à rougir ! Je vous garantis qu'elle reconnaîtra elle-même ses crimes d'ensorcellement ! Un aveu n'est-il pas la preuve suprême ?

— Oui-da, répliqua Hector Laabs. Je suis bien certain que si on vous plaçait des fers rougis sous les pieds, vous pourriez même avouer une union coupable avec une jument. Pfft ! Vous êtes un homme de Dieu, mais vous causez comme un équarisseur !

— Oui, homme de Dieu je suis ! beugla le prêtre en élevant la voix pour dominer le bourdonnement qui s'élevait de la foule. Je crois en la justice divine, au châtiment et à la vengeance ! Que la sorcière soit soumise au jugement divin !

— Bonne idée, intervint le sorcelleur d'une voix forte qui couvrit le tumulte.

Le prêtre le toisa d'un regard mauvais, les paysans cessèrent de murmurer ; la bouche ouverte, ils scrutaient le sorcelleur.

— Le jugement divin, commença Geralt dans un silence total, est impartial et ne peut être remis en question. Les ordalies sont également acceptées par les jugements séculiers et possèdent leurs propres règles. Ces règles établissent que lorsqu'une femme, un enfant, un vieillard ou un infirme est accusé, il a droit à un défenseur au cours de son jugement. N'est-ce pas, staroste Laabs ? Je me porte donc défenseur. Clôturez la lice. Que celui qui est certain de la culpabilité

de cette jeune fille et ne craint pas le jugement divin entame un combat avec moi !

— Ah ! s'écria le prêtre en le toisant toujours d'un œil mauvais. N'es-tu pas trop futé, noble étranger ? En appeler au duel ? On voit au premier coup d'œil que tu es un spadassin et un sabreur ! Tu veux rendre la justice divine avec ton épée de bandit ?

— Si l'épée n'est pas à ton goût, homme de Dieu, énonça lentement Zoltan Chivay, debout près de Geralt, et si ce seigneur ne te convient pas, peut-être ferais-je moi-même l'affaire ? Que l'accusateur de la fille se batte contre moi à la hache !

— Ou contre moi à l'arc. (Milva s'avança également, en clignant des yeux.) Une flèche chacun, à cent pas de distance.

— Voyez, bonnes gens, comme les défenseurs de la sorcière se multiplient rapidement ! s'écria le prêtre. (Puis il se retourna et ses lèvres se crispèrent en un sourire retors.) Bien, j'accepte que vous soyez tous trois soumis à l'ordalie, vauriens. Le jugement divin sera vite rendu, et la culpabilité de la sorcière tout aussi vite établie ; et nous vérifierons du même coup vos mérites ! Mais pas au moyen d'une épée, d'une lance, d'une hache ou d'une flèche ! Vous connaissez, dites-vous, les règles du jugement divin ? Moi de même ! Voyez ces fers à cheval placés dans la fournaise, chauffés à blanc ! Le baptême du feu ! Allons, partisans des ensorcellements ! Celui qui ôtera les fers du feu et me les apportera sans avoir la moindre trace de brûlure sur les mains, celui-là prouvera que la sorcière n'est pas coupable. Dans le cas contraire, alors pour vous aussi ce sera la mort, comme pour elle. J'ai dit !

Les grognements de mécontentement du staroste Laabs et de son groupe furent couverts par les hurlements d'enthousiasme de la majorité des paysans rassemblés derrière le prêtre, impatients d'assister à un tel spectacle. Milva lança un coup d'œil à Zoltan, qui se tourna vers le sorcelleur, lequel regarda le ciel avant de revenir sur Milva.

— Crois-tu aux dieux, demanda-t-il à mi-voix ?

— J'y crois, grommela doucement l'archère en regardant les charbons dans le feu. Mais j'ai pas l'impression qu'ils aient envie de se prendre la tête avec une histoire de fers brûlants.

— Entre le feu de bois et ce fils de chien, il y a trois pas, tout au plus, siffla Zoltan entre ses dents. Je dois pouvoir résister, j'ai travaillé dans une fonderie... Priez tout de même vos dieux pour moi...

— Un instant ! (Emiel Régis posa une main sur l'épaule du nain.) Mettez donc vos prières en attente.

Le barbier s'approcha du feu de camp, s'inclina devant le prêtre et le public, puis il se pencha sans la moindre hésitation et plongea sa main dans les flammes. La foule hurla d'une seule voix. Zoltan poussa

un juron, Milva planta ses ongles dans le bras de Geralt. Régis se redressa, regarda tranquillement les fers incandescents qu'il tenait à la main, puis, sans se presser, se dirigea vers le prêtre. Celui-ci s'écarta, mais il fut bloqué par les villageois debout derrière lui.

— C'est bien ce que vous vouliez, si je ne m'abuse, révérendissime ? demanda Régis en soulevant les fers. Le baptême du feu ! Si c'est cela, je suppose que la sentence divine est sans équivoque. La jeune fille est innocente. Ses défenseurs sont innocents. Et moi, je le suis également.

— Mon... mon... montrez votre main..., bredouilla le prêtre. Que je vérifie qu'elle ne porte aucune marque de brûlure...

Le barbier sourit à sa façon, les lèvres serrées, puis il fit passer le fer dans sa main gauche, tandis qu'il montrait la droite, tout à fait indemne, au prêtre d'abord, puis, en tendant bien haut le bras, à toute l'assemblée. La foule beugla.

— À qui appartient ce fer à cheval ? demanda Régis. Que le propriétaire vienne le récupérer.

Personne ne se manifesta.

— C'est un tour du diable ! hurla le prêtre. Tu es un sorcier toi-même ou le diable incarné !

Régis jeta le fer à cheval par terre et se retourna.

— Dans ce cas prononcez à mon encontre des exorcismes, proposa-t-il froidement. Vous le pouvez. Mais le jugement divin a eu lieu déjà. Par ailleurs, j'ai entendu dire que récuser les conclusions des ordales s'apparentait à de l'hérésie.

— Disparais ! hurla le prêtre en agitant d'une main une amulette sous le nez du barbier et en faisant de l'autre des gestes cabalistiques sans doute destinés à conjurer le sort. Disparais dans les gouffres de l'enfer, sorcier ! Que la terre se fende sous tes pas...

— Ça suffit ! s'écria Zoltan en colère. Eh, vous ! Monsieur le staroste Laabs ! Avez-vous l'intention de rester encore longtemps sans bouger devant cette mascarade ? Comptez-vous...

Les propos du nain furent interrompus par un horrible hurlement.

— Niiilfgaaaaard !

— Des cavaliers arrivent de l'ouest ! Des cavaliers ! Nilfgaard approche ! Sauve qui peut !

En une seconde le camp se transforma en un véritable pandémonium. Les paysans se précipitèrent vers leurs chariots et leurs cahutes en se bousculant et en se piétinant les uns les autres. Des rugissements s'élevèrent vers le ciel.

— Nos chevaux ! hurla Milva en distribuant force coups de pied et coups de poing autour d'elle. Nos chevaux, sorceleur. Suis-moi, vite !

— Geralt ! s'égosillait Jaskier. À l'aide !

La foule se dispersa de tous côtés, et Milva fut emportée avant même de pouvoir réagir. Geralt, qui tenait Jaskier par le col, parvint à résister en s'agrippant à temps au chariot auquel était attachée la jeune fille accusée de sorcellerie. Mais le chariot fut soudainement pris de secousses et se mit en branle ; le sorceleur et le poète se retrouvèrent à terre. La jeune fille se prit la tête entre les mains et laissa échapper un rire hystérique. Au fur et à mesure que le chariot s'éloignait, le rire de la jeune fille baissait d'intensité, noyé dans les hurlements de la foule.

— Ils vont nous piétiner ! hurla Jaskier qui était allongé par terre. Nous écrabouiller ! À l'iiiiide !

— Crrrrréééé... nom d'une piiiipe ! siffla Feld-maréchal, invisible.

Geralt releva la tête, recracha le sable de sa bouche et assista à une scène des plus comiques.

Seules quatre personnes ne s'étaient pas jointes à la panique générale. Le prêtre était l'une d'entre elles. Mais son immobilité ne devait rien à sa volonté : le staroste Hector Laabs le tenait solidement par le cou de sa poigne de fer. Les deux autres personnes étaient Zoltan et Percival. D'un geste rapide, le gnome avait déchiré un pan de la robe du prêtre tandis que le nain, armé de tenailles, retirait du feu le fer à cheval chauffé à blanc pour le placer dans le caleçon du saint homme. Libéré de l'étreinte de Laabs, le prêtre fila droit devant lui comme une comète, la queue fumante ; son beuglement fut couvert par les hurlements de la foule. Geralt vit que le staroste, le gnome et le nain étaient sur le point de se féliciter de la réussite de l'ordalie lorsqu'une nouvelle vague de paysans en proie à la panique fonça droit sur eux. Tout disparut alors dans un nuage de poussière ; le sorceleur ne voyait plus rien. De toute façon, il n'avait guère le temps de regarder autour de lui, occupé qu'il était par le sauvetage de Jaskier qu'un porc fuyant à l'aveuglette avait de nouveau mis à terre. Alors que Geralt se penchait pour soulever le poète, une échelle fut lancée dans sa direction depuis un chariot qui passait tout près ; elle atterrit directement sur ses épaules, la charge le plaquant à terre. Avant qu'il ait eu le temps de s'en débarrasser, une quinzaine de personnes s'étaient déjà précipitées sur lui pour récupérer l'engin. Lorsque Geralt parvint enfin à se libérer, un autre chariot se renversa avec perte et fracas à deux pas de lui, déversant sur son dos trois sacs de farine de blé – une denrée qui, en ces lieux, valait pas moins d'une couronne la livre. Les sacs se déchirèrent et le paysage alentour se trouva submergé sous un nuage blanc.

— Lève-toi, Geralt, brailla le troubadour. Lève-toi, nom de Dieu !

— Je ne peux pas, gémit le sorceleur qui, aveuglé par la précieuse farine, saisit à deux mains son genou de nouveau paralysé par la

douleur. Sauve-toi, Jaskier...

— Je ne te laisserai pas !

De la partie ouest du camp leur parvenaient des cris macabres qui se mêlaient au bruit des fers et aux hennissements des chevaux. Les clameurs et les piétinements, auxquels se superposaient le fracas et le cliquetis des lames qui s'entrechoquaient, s'intensifièrent soudainement.

— Une bataille, s'écria le poète. Ils se battent !

— Quoi ? Contre qui ?

Geralt se frottait les yeux avec vigueur pour en chasser la farine et la poussière. Quelque chose brûlait non loin de là, le souffle de la fournaise et l'odeur pestilentielle charriée par les tourbillons de fumée les submergèrent. Le bruit des chevaux se faisait de plus en plus fort, la terre se mit à trembler. La première chose que vit Geralt à travers un nuage de poussière fut les dizaines de paturons de chevaux au galop... partout alentour. Il surmonta sa douleur.

— Sous le chariot ! Cache-toi sous le chariot, Jaskier, sinon tu vas te faire piétiner !

— Ne bougeons pas..., hoqueta le poète plaqué au sol. Restons allongés... J'ai entendu dire qu'un cheval ne piétinait jamais un homme allongé...

— Je ne suis pas certain, répliqua Geralt en soufflant, que tous les chevaux soient au courant. Sous le chariot ! Vite !

Au même instant, l'un des chevaux, qui ne semblait pas connaître les proverbes des humains, le heurta de plein fouet sur le côté du crâne. Toutes les constellations du firmament se mirent soudain à briller devant les yeux du sorcelleur, et quelques secondes plus tard le ciel et la terre disparurent dans des ténèbres impénétrables.

\* \* \*

Les Rats se levèrent d'un bond, réveillés par un cri infini qui résonnait le long des murs de la grotte en un écho démultiplié. Asse et Reef s'emparèrent de leurs épées, Étincelle pesta car elle s'était cogné la tête contre une saillie rocheuse.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Kayleigh. Que se passe-t-il ?

Dans la grotte, l'obscurité régnait, bien que le soleil brille à l'extérieur. Les Rats récupéraient d'une nuit passée à fuir des poursuivants au grand galop. Giselher inclina un flambeau vers le feu, l'alluma, puis il se leva et se dirigea vers l'endroit où dormaient Ciri et Mistle, situé comme toujours un peu à l'écart du reste de la bande. Ciri était assise, la tête baissée, et Mistle la tenait dans ses bras.

Giselher leva sa torche. Les autres aussi s'étaient rapprochés. Mistle recouvrit les épaules de Ciri d'une fourrure.

— Écoute, Mistle, dit sérieusement le chef des Rats, je ne me suis jamais mêlé de ce que vous faisiez toutes les deux sur un seul couchage. Je ne vous ai jamais adressé un seul mot de travers ni aucune moquerie. Je m'efforce toujours de regarder ailleurs et de ne pas faire attention. C'est votre affaire, ce sont vos inclinations, je n'ai rien d'autre à dire tant que vous faites ça sans bruit, et discrètement. Mais cette fois vous avez un peu exagéré.

— Ne sois pas stupide ! explosa Mistle. Qu'est-ce que tu t'imagines, que c'est... Elle a crié dans son rêve ! C'était un cauchemar !

— Ne crie pas. Falka ?

Ciri remua la tête.

— Il était si terrible que ça, ton rêve ? De quoi as-tu rêvé ?

— Laisse-la tranquille !

— Ferme-la, Mistle. Falka ?

— Quelqu'un que j'ai connu autrefois, s'étrangla Ciri, se faisait piétiner par des chevaux. Les sabots... J'avais l'impression que c'était moi qu'ils piétinaient... Je ressentais sa douleur... à la tête et au genou... J'ai toujours mal... Pardon. Je vous ai réveillés.

— Ne t'excuse pas. (Giselher nota que Mistle avait les dents serrées.) C'est moi qui vous dois des excuses. Quant à ton rêve... Ma foi, ça arrive à tout le monde. Ce n'est pas grave.

Ciri ferma les yeux. Elle n'était pas certaine que Giselher ait raison.

\* \* \*

Un coup de pied lui fit reprendre conscience.

Geralt était allongé, la tête appuyée contre la roue d'un chariot renversé ; Jaskier était recroquevillé juste à côté de lui. L'homme qui avait frappé le sorcier se révéla être un lansquenet vêtu d'une jaque et d'un heaume arrondi. Un autre lansquenet se trouvait à son côté. Tous deux tenaient des chevaux par les rênes ; de leurs selles pendaient des balistes et des pavois.

— Des meuniers ou quoi, par le diable ?

Le second lansquenet haussa les épaules. Geralt vit que Jaskier avait les yeux rivés sur les pavois. Lui-même avait remarqué depuis longtemps les lys qui y étaient gravés : les armoiries du royaume de Témérie. Les autres tirailleurs à cheval qui essaimaient un peu partout aux alentours arboraient les mêmes insignes. Ils étaient occupés à attraper des chevaux et à dépouiller les cadavres, dont la plupart portaient les manteaux noirs des Nilfgaardiens.

Le camp avait toujours l'air d'une ruine fumante après l'assaut, mais déjà des manants qui avaient survécu et ne s'étaient pas sauvés

bien loin refaisaient leur apparition.

Milva, Zoltan, Percival et Régis n'étaient visibles nulle part.

Non loin de là était assis le héros du récent procès de sorcellerie, le grippeminaud noir qui, impassible, regardait Geralt de ses yeux vert-jaune. Le sorcelleur était quelque peu étonné, d'ordinaire les chats ne supportaient pas sa présence. Toutefois il n'eut pas le temps de s'interroger sur ce phénomène inhabituel, car l'un des lansquenets le bouscula à l'aide d'un épieu en bois.

— Debout, vous deux ! Oh là ! le gris a une épée !

— Jette ton arme ! cria le second en appelant ses compères. Ton épée à terre, immédiatement, sinon je te transperce de mon glaive !

Geralt obéit. La voix du lansquenet résonnait dans sa tête.

— Vous êtes qui, vous ?

— Des voyageurs, répondit Jaskier.

— Ben voyons ! pouffa le soudard. Vous rentrez à la maison ? En fuyant votre compagnie et en abandonnant vos couleurs ? Il y en a beaucoup, dans ce camp, de ces voyageurs qui ont eu peur des Nilfgaardiens, à qui le pain militaire ne plaisait pas ! Certains sont de vieilles connaissances. Appartenant à notre bannière !

— C'est un autre voyage à cette heure qui les attend, ricana le second. Un voyage de courte durée ! Au sommet d'un arbre !

— Nous ne sommes pas des déserteurs, beugla le poète.

— On verra bien. Vous rendrez compte aux gradés.

Derrière le mur formé par les tirailleurs à cheval surgit un détachement de cavalerie légère mené par quelques hommes armés jusqu'aux dents, arborant de fiers panaches sur leurs heaumes.

Jaskier observa les chevaliers, s'ébroua pour faire tomber la farine de ses vêtements et arrangea un peu sa mise, après quoi il cracha dans la paume de sa main et coiffa ses cheveux ébouriffés.

— Toi, Geralt, tais-toi, le mit-il en garde. Je vais pactiser. C'est la chevalerie témérienne. Ils ont battu les Nilfgaardiens. Ils ne nous feront rien. Je sais bien, moi, comment parler aux adoubés. Il faut leur montrer qu'ils ont affaire non pas à des misérables issus de la populace, mais à des hommes de rang égal.

— Pitié, Jaskier...

— Te bile pas, tout ira bien. Je suis rompu aux conversations avec les chevaliers et les nobles, la moitié de la Témérie me connaît. Eh là, soldats, approchez ! J'ai un mot à dire à vos seigneurs !

Les lansquenets se regardèrent, hésitants, puis ils écartèrent leurs lances pour leur laisser le passage. Jaskier et Geralt se dirigèrent vers les chevaliers. Le poète avançait fièrement, la mine princière, une attitude qui jurait avec son caban effiloché, encore couvert de farine.

— Stop ! hurla à son adresse l'un des hommes en armure. Pas un pas de plus ! Qui êtes-vous donc ?



— Et à qui ai-je l'honneur ? répondit Jaskier en mettant ses poings sur ses hanches. Pour quelle raison devrais-je m'adresser à vous ? Et qui sont donc ces hommes bien nés pour opprimer des voyageurs innocents ?

— C'est pas à toi de poser les questions, va-nu-pieds ! Contente-toi de répondre !

Le troubadour pencha la tête, jeta un coup d'œil aux armoiries sur les pavois et les tuniques des chevaliers.

— Trois cœurs rouges dans un champ doré, constata-t-il. Vous appartenez donc à la famille des Aubry. Un lambel à trois pendants... cela signifie que vous devez être le fils aîné d'Anselme Aubry. Je connais bien votre père, sieur chevalier. Et vous, sieur braillard, qu'est-il gravé sur votre écu argent ? Un pilier noir au milieu de têtes de griffon ? Les armoiries de la famille Papebrock si je ne me trompe pas, et je me trompe rarement en la matière. Le pilier, à ce que l'on raconte, symbolise le bon sens qui caractérise votre famille.

— Arrête, sacré nom, geignit Geralt.

— Je suis le célèbre poète Jaskier ! poursuivit le barde en se rengorgeant, sans prêter attention à Geralt. Vous avez sans nul doute entendu parler de moi ? Conduisez-moi donc à votre chef, car j'ai pour habitude de ne m'adresser qu'à des seigneurs de même rang que moi !

Les hommes en cuirasse restèrent sans réaction, mais sur leur visage se lisait une expression de plus en plus antipathique, et leurs gantelets de fer se crispaient sur les rênes. Jaskier, manifestement, ne s'en était pas rendu compte.

— Eh bien, que vous arrive-t-il ? demanda-t-il d'un air hautain. Qu'avez-vous à bayer ainsi aux corneilles, chevaliers ? Oui, c'est à vous que je m'adresse, sieur Pilier noir ! Quelle tête vous faites ! Qui vous a dit qu'en clignant des yeux et en avançant ainsi votre mâchoire inférieure vous auriez l'air viril, brave, majestueux et menaçant ? Celui-là vous a bien dupé. Vous avez l'air d'un homme constipé depuis une semaine !

— Emmenez-les ! beugla aux lansquenets le fils aîné d'Anselme Aubry, porteur de l'écu aux trois cœurs.

Le pilier noir de la famille des Papebrock talonna son destrier de ses éperons.

— Emmenez-les ! Et attachez-les, ces scélérats !

\* \* \*

Ils marchaient derrière les chevaux, tirés par des longues qui reliaient leurs poignets entravés aux arçons des selles. Ils marchaient, couraient parfois, car les cavaliers n'épargnaient ni leurs montures ni les prisonniers. Jaskier, par deux fois, s'était écroulé et avait été traîné

durant plusieurs minutes sur le ventre, hurlant à en faire pitié. Il fut remis sur ses jambes, stimulé sans ménagement par le bout d'un épieu, et contraint à repartir. La poussière les faisait larmoyer, les aveuglait, leur piquait le nez, les oppressait. La soif rendait leur gorge brûlante.

Une seule consolation : la route sur laquelle on les pressait allait vers le sud. Geralt voyageait donc enfin dans la bonne direction, à une allure soutenue qui plus est. Il ne s'en réjouissait pas cependant, car ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé son voyage.

Quand ils arrivèrent à destination, Jaskier avait la voix complètement éraillée d'avoir lancé tant de blasphèmes et d'appels à la miséricorde, et Geralt était à la torture en raison de la douleur qui irradiait dans son genou et son coude ; celle-ci était si vive que le sorcier commençait à envisager une solution radicale, voire même désespérée.

Ils parvinrent à un camp guerrier déployé autour d'une citadelle en ruine à demi incendiée. Au-delà d'une ceinture de sentinelles, des barres d'attache pour les chevaux et des feux de bivouacs fumants, ils découvrirent, entourant une immense place d'armes trépidante, les tentes des chevaliers ornées de leurs étendards. La place d'armes, ceinte d'une palissade démantibulée et calcinée, se révéla être le terme de leur périple forcé.

Ayant avisé une mangeoire pour les chevaux, Geralt et Jaskier tirèrent sur leur longe. Les cavaliers, dans un premier temps, ne semblaient guère enclins à les laisser accéder à l'abreuvoir ; le fils d'Anselme Aubry dut cependant se rappeler que Jaskier était une prétendue connaissance de ses parents, et voulut être aimable. Le sorcier et le poète se frayèrent un passage au milieu des chevaux ; ils se désaltérèrent et se lavèrent le visage à l'aide de leurs mains entravées. Les secousses exercées sur la corde les ramenèrent bien vite à la réalité.

— Qu'est-ce que vous m'avez ramené encore ? demanda un chevalier grand et élancé, revêtu d'une armure en fer forgé couverte de plaques d'or, qui frappait en rythme une masse d'armes contre son bouclier orné en forme d'amande. Ne me dites pas que ce sont encore des espions ?

— Des espions ou des déserteurs, confirma le fils d'Anselme Aubry. On les a attrapés au camp de la Chotla quand nous avons liquidé le détachement des Nilfgaardiens. Ce sont indubitablement des éléments suspects.

Le chevalier en armure dorée pouffa, puis observa plus attentivement Jaskier, et son visage, jeune mais sévère, s'éclaira soudain.

— Imbécile. Détache-les immédiatement.

— Ce sont des espions à la solde de Nilfgaard ! s'enflamma Pilier

Noir, de la famille Papebrock. Surtout celui-là, tiens, le gredin, qui n'a pas la langue dans sa poche. Il prétend être poète, le vaurien !

— Il ne t'a pas trompé, dit en souriant le chevalier en armure dorée. C'est le barde Jaskier. Je le connais. Enlevez-lui ses liens. À l'autre aussi.

— Vous êtes sûr, monsieur le comte ?

— C'était un ordre, chevalier Papebrock.

— Et toi qui te demandais à quoi je pouvais bien te servir, grommela Jaskier en s'adressant à Geralt et en frottant ses poignets que les entraves avaient engourdis. Au moins, maintenant, tu le sais ! Ma renommée me précède, on me connaît et partout je suis respecté.

Occupé à masser ses propres poignets, son coude et son genou endoloris, Geralt s'abstint de tout commentaire.

— Daignez pardonner le zèle de ces jeunes hommes, déclara le chevalier qui avait le titre de comte. Ils voient des espions nilfgaardiens partout. À chaque expédition, ils en ramènent ainsi plusieurs qui paraissent suspects. Ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se distinguent au milieu de la populace en fuite. Et vous, noble Jaskier, le moins que l'on puisse dire, c'est que vous vous distinguez. Comment vous êtes-vous retrouvé dans le camp de la Chotla, avec les fugitifs ?

— Je venais de Dillingen, j'étais en route pour Maribor, mentit Jaskier en parlant d'une voix égale, lorsque nous sommes tombés dans cet enfer, moi et mon... collègue de plume. Vous le connaissez certainement. Il se nomme... Giraldus.

— Mais bien sûr que je le connais, j'ai lu ses œuvres, se vanta le chevalier. C'est un honneur pour moi, messire Giraldus. Je suis Daniel Etcheverry, comte de Garramone. Sur l'honneur, maître Jaskier, beaucoup de choses ont changé depuis le temps où vous chantiez à la cour du roi Foltest !

— Indubitablement.

— Qui aurait pu penser, ajouta le comte en se rembrunissant, que les choses en arriveraient là. Verden a rendu les armes devant Emhyr, Brugge est pratiquement battue, Sodden est en feu... Et nous, nous reculons, nous reculons sans cesse... Pardon, je voulais dire que nous effectuons une manœuvre tactique. Les Nilfgaardiens brûlent et pillent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage, ils ont quasiment atteint l'Ina, il s'en faut de peu maintenant qu'ils encerclent les forteresses de Mayen et Razwan ; quant à l'armée témérienne, elle poursuit toujours cette manœuvre...

— Lorsque j'ai vu les lys sur vos pavots, près de la Chotla, dit Jaskier, j'ai pensé que c'était déjà l'offensive.

— Une contre-attaque, rectifia Daniel Etcheverry. Et une bataille de reconnaissance. Nous avons traversé l'Ina, nous avons massacré

plusieurs détachements nilfgardiens ainsi que des commandos de Scoia'tael qui propageaient les incendies. Voyez ce qu'il reste de l'assemblée en Armérie, que nous avons réussi à reconquérir. Quant aux forts de Carcano et de Vidort, ils ont été totalement réduits en cendres... Le sud tout entier est à feu et à sang... Mais je vous ennuie, messeigneurs. Vous savez très bien ce qui se passe à Brugge et à Sodden, puisque vous avez été contraints de vous en sauver comme des fuyards. Sans oublier mes hommes qui vous ont pris pour des espions ! Je vous présente de nouveau toutes mes excuses. Et je vous invite à partager mon déjeuner. Certains des officiers et ces messieurs de la noblesse seront heureux de faire votre connaissance, messires les poètes.

— C'est un véritable honneur pour nous, monsieur le comte, assura Geralt en s'inclinant roidement. Mais le temps presse. Nous devons nous mettre en route.

— Je vous en prie, pas de manières, insista Daniel Etcheverry en souriant. Ce n'est qu'un simple et modeste repas de soldat. De la viande de chevreuil, des gélinothèques, du sterlet, des truffes...

— Refuser, affirma Jaskier en déglutissant et en toisant le sorcier d'un regard éloquent, serait vous faire outrage. Allons sans atermoiements, monsieur le comte. Cette tente richement parée aux couleurs azur et or est-elle la vôtre ?

— Non. C'est celle du commandant en chef. L'azur et l'or sont les couleurs de sa patrie.

— Comment cela ? s'étonna Jaskier. J'étais certain qu'il s'agissait de l'armée de Témérie. Que c'était vous qui commandiez ici.

— C'est une section isolée de l'armée de Témérie. Moi, je suis l'officier de liaison du roi Foltest. Pas mal de nobles témériens accompagnés de leur suite servent également ici ; ils portent des lys sur leurs pavots par respect pour l'ordre des choses. Mais l'essentiel du corps d'armée est constitué de sujets d'un autre royaume. Vous voyez l'étendard devant la tente ?

— Des lions. (Geralt s'arrêta.) Des lions d'or sur un champ d'azur. C'est... c'est l'emblème de...

— ... de Cintra, confirma le comte. Ce sont des émigrants du royaume de Cintra, qui est occupé actuellement par Nilfgaard. Leur commandant est le maréchal Vissegerd.

Geralt fit volte-face avec l'intention d'informer le comte que des affaires pressantes les contraignaient malgré tout à renoncer au chevreuil, au sterlet et aux truffes, mais il n'eut pas le temps de mettre son plan à exécution. Un groupe d'hommes s'approchait d'eux ; à leur tête marchait un chevalier bien bâti, aux cheveux gris et au ventre rebondi, qui portait un manteau azur et une chaîne en or sur son armure.

— Voici justement le maréchal Vissegerd en personne, messieurs les poètes, annonça Daniel Etcheverry. Permettez, Votre Grandeur, que je vous présente...

— Inutile, l'interrompit le maréchal Vissegerd d'une voix rauque en fusillant Geralt du regard. Nous avons déjà été présentés. À Cintra, à la cour de la reine Calanthe. Le jour des fiançailles de la princesse Pavetta. C'était il y a quinze ans, mais j'ai une bonne mémoire. Et toi, vaurien de sorceleur, tu te souviens de moi ?

— Parfaitement, confirma Geralt en hochant la tête et en tendant docilement ses mains aux soldats.

\* \* \*

Le comte de Garramone, Daniel Etcheverry, avait déjà tenté de prendre leur parti au moment où les lansquenets avaient installé Geralt et Jaskier, entravés, sur des escabeaux à l'intérieur de la tente. Maintenant, alors que sur ordre du maréchal les lansquenets étaient sortis, le comte renouvela ses tentatives.

— C'est le poète et troubadour Jaskier, sieur maréchal, répéta-t-il. Je le connais. Le monde entier le connaît. Je ne considère pas opportun de le traiter ainsi. Je vous donne ma parole de chevalier que ce n'est pas un espion nilfgardien.

— Ne donnez pas votre parole trop promptement, gronda Vissegerd sans quitter les prisonniers des yeux. C'est peut-être bien un poète, mais puisqu'on l'a attrapé en compagnie de ce gredin de sorceleur, moi, je ne m'en porterais pas garant. Apparemment, vous ne voyez toujours pas quel genre d'oiseau est tombé dans nos filets.

— Un sorceleur ?

— Et comment ! Geralt, qu'on surnomme le Loup Blanc. Ce même vaurien qui a revendiqué son droit sur Cirilla, la fille de Pavetta, la petite-fille de Calanthe, cette même Ciri dont on parle tant en ce moment. Vous êtes trop jeune, comte, pour vous rappeler l'époque où de nombreuses cours royales ont été ébranlées par cette affaire, mais il s'avère que moi, j'en ai été un témoin oculaire.

— Et quel est donc ce lien qui l'unit à la princesse Cirilla ?

— Ce chien-là, dit Vissegerd en désignant Geralt du doigt, a contribué à marier Pavetta, la fille de Calanthe, à Duny, un vagabond inconnu qui venait du Sud. De cette répugnante union est née Cirilla, le fruit de leur vertueuse conspiration. Car vous devez savoir que bien avant déjà, ce bâtard de Duny avait promis la petite en récompense au sorceleur s'il rendait le mariage possible. Le Droit de Surprise, vous comprenez ?

— Pas totalement. Mais poursuivez, noble sieur maréchal.

— À la mort de Pavetta, le sorceleur a voulu emmener la fillette

(Vissegerd pointa de nouveau son doigt sur Geralt), mais Calanthe ne l'a pas permis et l'a chassé ignominieusement. Mais il a attendu le moment opportun. Lorsque la guerre avec Nilfgaard a éclaté et que Cintra est tombée, il a profité de la tourmente pour enlever Ciri. Il a gardé la fillette cachée, alors qu'il savait que nous étions à sa recherche. Et, pour finir, il s'en est lassé et l'a vendue à Emhyr !

— C'est un mensonge, une pure calomnie ! hurla Jaskier. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ça !

— Tais-toi, chansonnier, ou je donne l'ordre de te bâillonner. Reliez les événements entre eux, comte. Le sorcelleur tenait Cirilla, aujourd'hui c'est Emhyr var Emreis qui la détient. Et voilà que notre homme se fait attraper parmi les troupes de l'avant-garde de Nilfgaard. Qu'est-ce que cela signifie, d'après vous ?

Daniel Etcheverry haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela signifie ? répéta Vissegerd en se penchant au-dessus de Geralt. Alors, espèce de fripon ? Parle ! Depuis combien de temps espionnes-tu pour le compte de Nilfgaard ?

— Je n'espionne pour le compte de personne.

— Je vais ordonner qu'on te flanque une dérouillée.

— Ordonnez !

— Sieur Jaskier, intervint soudain le comte de Garramone. Il serait préférable sans doute que vous nous donniez quelques explications. Le plus tôt sera le mieux.

— Je l'aurais fait depuis longtemps, explosa le poète, mais le sieur maréchal a menacé de me bâillonner ! Nous sommes innocents, tout ce qu'il vient de dire n'est que pure calomnie. Cirilla a été enlevée sur l'île de Thanedd, et Geralt, en voulant la protéger, a été sérieusement blessé. Ce ne sont pas les témoins qui manquent : les magiciens qui se trouvaient sur Thanedd au moment des faits, ainsi que le secrétaire d'État de Rédanie, sieur Sigismund Dijkstra...

Jaskier s'interrompit brusquement en songeant que Dijkstra, dans cette histoire, ne se prêtait absolument pas au rôle de témoin de la défense, et que la référence aux magiciens de Thanedd ne risquait pas d'améliorer la situation.

— Quelle absurdité, reprit-il rapidement et d'une voix sonore, d'accuser Geralt d'avoir enlevé Ciri à Cintra ! Geralt a découvert la fillette alors qu'elle errait dans la ville après le massacre, et il l'a cachée non pas de vous, mais des agents de Nilfgaard qui la traquaient. J'ai été moi-même arrêté par ces agents qui m'ont mis au supplice afin que je révèle l'endroit où se cachait Ciri ! Je n'ai pas dit un seul mot ; quant à ces agents, ils pourrissent aujourd'hui sous terre. Ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.

— Votre courage, intervint le comte, n'a servi à rien pourtant. Finalement Emhyr détient Ciri. Il est de notoriété publique qu'il a

l'intention de l'épouser et d'en faire l'impératrice de Nilfgaard. Pour l'instant, il l'a proclamée reine de Cintra et des alentours, ce qui nous vaut quelques soucis.

— Emhyr, constata le poète, pouvait placer qui il voulait sur le trône de Cintra. De quelque côté que l'on regarde, Ciri a droit à ce trône.

— Vraiment ? vociféra Vissegerd en postillonnant. Foutaises ! Emhyr peut l'épouser, c'est son choix. Il peut lui accorder, à elle et aux gamins qu'il va lui faire, tous les titres qu'il veut, au gré de sa fantaisie et de ses caprices. La nommer reine de Cintra et des îles Skellige ? Pourquoi pas ! Ou bien princesse de Brugge ? Comtesse du palatinat de Sodden ? Et allez donc, nous nous inclinons tous bien bas ! Et pourquoi pas, je vous le demande humblement, reine du Soleil et suzeraine de la Lune ? Ce sang maudit, impur, ne peut en aucune façon prétendre au trône ! Toute la lignée des femelles de cette famille, ces viles créatures, à commencer par Riannon, est maudite ! Comme l'arrière-grand-mère de Cirilla, Adalia, qui s'est rendue coupable d'inceste en épousant son propre cousin, comme son arrière-arrière-grand-mère, Muriel la Canaille, qui s'est pervertie avec tous les hommes ! Toutes des adultérines incestueuses et malherbes, de génération en génération !

— Ne parlez pas si fort, sieur maréchal, dit Jaskier avec insolence. Devant votre tente flotte un étendard aux lions d'or, et vous, vous étiez sur le point de traiter d'adultérine la grand-mère de Ciri, Calanthe, la Lionne de Cintra, pour qui la majorité de vos soldats ont versé leur sang à Marnadal et à Sodden ? Vous feriez mieux de surveiller vos paroles, sinon je ne donne pas cher de la loyauté de votre armée.

Vissegerd franchit en deux pas la distance qui le séparait de Jaskier, il saisit le poète par le jabot et le souleva de son siège. Le visage du maréchal, qui jusqu'à présent ne présentait que quelques taches rosées, avait désormais viré au rouge héraldique. Geralt se mit à nourrir de profondes craintes pour son ami ; par chance un adjudant pénétra brusquement sous la tente pour transmettre d'une voix fébrile des informations importantes et urgentes que le détachement de reconnaissance venait de rapporter. D'une violente secousse, Vissegerd rejeta Jaskier sur son tabouret et sortit.

— Ouf ! gémit le poète en balançant la tête d'un côté puis de l'autre. Il s'en est fallu de peu qu'il m'étrangle... Pouvez-vous desserrer un peu mes liens, monsieur le comte ?

— Non, sieur Jaskier. Je ne le puis.

— Vous prêtez foi à ces allégations ? Vous nous prenez pour des espions ?

— Peu importe ce que je crois. Je suis dans l'impossibilité de vous

libérer.

— Tant pis. (Jaskier toussa.) Quelle mouche a piqué votre maréchal, par le diable ? Pourquoi s'est-il soudain jeté sur moi comme un aigle sur sa proie ?

Daniel Etcheverry eut un sourire en coin.

— En évoquant la loyauté de ses soldats, vous avez involontairement rouvert une plaie mal cicatrisée, sieur poète.

— Comment ça ? Quelle plaie ?

— Ces soldats ont été sincèrement affectés par la disparition de ladite Cirilla lorsque les nouvelles de sa mort leur sont parvenues. Puis le bruit a circulé que la petite-fille de Calanthe était en vie. Qu'elle était à Nilfgaard et se réjouissait des grâces d'Emhyr. À cette nouvelle, un très grand nombre de soldats ont déserté. Rendez-vous compte que ces gens ont abandonné leur foyer et leur famille, se sont précipités à Sodden et à Brugge, en Témérie, car ils voulaient se battre pour Cintra, pour le sang de Calanthe. Ils voulaient lutter pour la libération du pays, chasser les envahisseurs de Cintra, veiller à ce que l'héritière de Calanthe récupère son trône. Et que s'est-il passé ? La descendante de Calanthe revient sur le trône de Cintra dans la gloire et les honneurs...

— En tant que marionnette d'Emhyr, qui l'a enlevée.

— Emhyr l'épouse. Il veut la placer à ses côtés sur le trône impérial, confirmer ses titres et son fief. Agit-on ainsi avec une marionnette ? Les ambassadeurs de Kovir ont vu Cirilla à la cour impériale. Ils affirment qu'elle ne donnait pas l'impression d'avoir été amenée de force. Cirilla, l'unique héritière du trône de Cintra, retrouve son titre en tant qu'alliée de Nilfgaard. Voilà les nouvelles qui se sont propagées parmi les soldats.

— Répandues par les espions nilfgaardiens.

— Je sais cela, dit le comte en hochant la tête. Mais les soldats l'ignorent. Quand nous mettons la main sur des déserteurs, ils sont condamnés à être pendus, pourtant, je les comprends un peu. Ce sont des Cintrasiens. Ils veulent se battre pour leurs propres maisons, sous leur propre commandement et leur étendard. Pas au nom de la Témérie. Ils voient bien qu'ici, dans cette armée, leurs lions d'or s'inclinent devant les lys témériens. Vissegerd avait huit mille soldats, parmi lesquels cinq mille étaient originaires de Cintra, les autres étant des hommes des troupes auxiliaires témériennes ou des chevaliers volontaires de Brugge et de Sodden. À l'heure actuelle, le corps d'armée compte six mille hommes. Et les déserteurs sont principalement des hommes de Cintra. L'armée de Vissegerd a été décimée avant même de s'être battue. Vous comprenez ce que cela signifie pour lui ?

— La perte de son prestige et de sa position.



— Effectivement. Il suffit que quelques centaines d'hommes encore désertent, et le roi Foltest lui reprendra son sceptre. Déjà à l'heure actuelle il est difficile d'accorder à ce corps le titre d'armée cintrasiennne. Vissegerd se démène, il veut limiter les fuites, c'est pourquoi il répand des rumeurs sur l'origine incertaine, mais assurément illégitime, de Cirilla et de ses ancêtres.

— Des propos que vous écoutez non sans dégoût, comte, ne put s'empêcher de commenter Geralt.

— Vous avez remarqué ? dit Daniel Etcheverry avec un léger sourire. Eh bien, oui ! Vissegerd ignore mes origines... Pour être bref, je suis apparenté à ladite Cirilla. Muriel, la comtesse de Garramone, surnommée la Canaille magnifique, l'arrière-arrière-grand-mère de Cirilla, était également mon arrière-arrière-grand-mère. Des légendes circulent dans ma famille sur ses conquêtes amoureuses, néanmoins il m'est déplaisant d'entendre le comte Vissegerd imputer à mon aïeule des tendances incestueuses et un nombre incalculable de coucheries. Mais je ne réagis pas. Parce que je suis un soldat. Me comprenez-vous bien, messires ?

— Oui, répondit Geralt.

— Non, fit Jaskier.

— Vissegerd est le chef de ce corps d'armée, qui fait partie de l'armée témérienne. Et, entre les mains d'Emhyr, Cirilla représente un danger pour le corps, donc pour l'armée, et par là même pour mon roi et mon pays. Je n'ai pas l'intention de contredire les rumeurs colportées par Vissegerd au sujet de Ciri et de miner l'autorité du commandant. J'ai même l'intention de l'appuyer dans sa démonstration qui vise à prouver que Cirilla est une bâtarde et qu'elle n'a pas droit au trône. Il n'est pas question que je m'oppose au maréchal. Non seulement je ne remettrai pas en cause ses décisions et ses ordres, mais je les soutiendrai. Et les exécuterai, s'il le faut.

Le sorcelleur afficha un sourire oblique.

— Maintenant tu comprends sans doute, Jaskier. Monsieur le comte ne nous a jamais pris pour des espions, pas même une seconde, sinon il ne nous aurait pas donné des explications aussi détaillées. Monsieur le comte sait que nous sommes innocents. Mais il ne bougera pas le petit doigt lorsque Vissegerd prononcera sa sentence.

— Cela signifie-t-il que...

Le comte détourna le regard.

— Vissegerd, dit-il à voix basse, est furieux. Vous avez eu une sacrée déveine de tomber entre ses mains. Surtout vous, sieur sorcelleur. Pour sieur Jaskier, je m'efforcerai de...

Il fut interrompu par l'entrée de Vissegerd, toujours rouge de colère et soufflant comme un bœuf. Le maréchal s'approcha de la table, balança sa masse d'armes sur la carte qui y était posée, puis il se

tourna vers Geralt et le transperça du regard. Le sorceleur ne baissa pas les yeux.

— Le Nilfgaardien blessé que le détachement a attrapé, commença Vissegerd, a réussi à arracher ses bandages en chemin et a perdu beaucoup de sang ; il n'a pas repris connaissance. Il a préféré mourir plutôt que de se soumettre. Nous voulions l'utiliser, et lui nous a filé entre les doigts ; il est mort, et nous n'avons rien d'autre hormis son sang sur les mains. C'était un homme d'honneur. Dommage que les sorceleurs n'inculquent pas ces principes aux enfants royaux dont ils prennent en charge l'éducation.

Geralt se taisait, mais ne baissait toujours pas le regard.

— Eh bien, monsieur l'excentrique ! Créature de l'enfer ! Qu'as-tu appris à la Cirilla que tu as enlevée ? Comment l'as-tu éduquée ? Tous peuvent le deviner ! Cette bâtarde se vautre sur le trône nilfgaardien comme si de rien n'était ! Et lorsque Emhyr l'emmènera dans sa couche, elle écartera volontiers les cuisses, cette margoton !

— La colère vous égare ! grommela Jaskier. Est-ce bien chevaleresque, sieur maréchal, de charger une enfant de toutes les fautes ? Une enfant qu'Emhyr a ravie par la force ?

— Contre la force aussi, il existe des moyens ! Des moyens chevaleresques précisément, des moyens royaux même ! Si elle était véritablement de sang royal, elle aurait agi en conséquence ! Un couteau, ça se trouve ! Ou encore des cisailles, un morceau de verre, un poinçon même ! Elle aurait pu, la garce, se mordre les poignets jusqu'au sang ! Se pendre avec sa chaussette !

— Je ne veux pas vous écouter davantage, sieur Vissegerd, gronda Geralt à voix basse.

Le maréchal fit crisser ses dents ; il se pencha.

— Tu ne veux pas, répéta-t-il d'une voix tremblante de colère. Ça tombe bien, parce que je n'ai rien de plus à te dire, moi non plus. Ou plutôt si, une seule chose encore. Ce jour-là, à Cintra, il y a quinze ans de cela, on a beaucoup parlé de destinée. Je pensais à l'époque que c'étaient des sornettes. Et pourtant, sorceleur, c'était ta destinée. Depuis cette nuit-là, ton sort est écrit, inscrit en runes noires dans les étoiles. Ciri, la fille de Pavetta, est ta destinée. Elle présidera aussi à ta mort. Car à cause d'elle, à cause de cette Ciri, tu vas être pendu.

« La brigade aborda l'opération "Centaure" en tant que détachement de la IV<sup>e</sup> armée de cavalerie. Nous avons obtenu un renfort de trois pelotons de la cavalerie légère de Verden, que j'avais affectés au groupe guerrier "Vreemde". Suivant l'exemple de la campagne d'Aedirn, j'avais séparé le reste de la brigade en deux groupes guerriers, "Sievers" et "Morteisen", composés chacun de quatre escadrons.

Nous quittâmes le secteur de Drieschot dans la nuit du 4 au 5 août. Les Groupes avaient reçu l'ordre suivant : atteindre la frontière reliant Vidort, Carcano et l'Armérie, s'emparer du passage sur l'Ina en anéantissant l'ennemi s'il venait à se manifester, mais en évitant les plus grands points de résistance. Allumer des incendies, surtout la nuit, afin d'indiquer la voie aux divisions de la IV<sup>e</sup> armée, semer la panique parmi la population civile et faire en sorte d'obstruer toutes les artères de communications sur le flanc arrière de l'ennemi en vue d'empêcher les fuyards de passer. Simuler l'encerclement, précipiter le recul des détachements ennemis en direction du véritable siège. Procéder à l'élimination de groupes choisis parmi la population et les prisonniers de guerre afin de provoquer la terreur, semer la panique et casser le moral de l'ennemi.

La brigade s'acquitta de ses différentes missions avec un grand dévouement soldatesque. »

*Elan Trahe, Pour l'Empereur et la patrie. La glorieuse voie guerrière  
de la VII<sup>e</sup> brigade de cavalerie de Daerland*

## CHAPITRE 5

Milva arriva trop tard pour sauver les chevaux. Elle dut se contenter d'être le témoin impuissant de leur capture. Dans un premier temps, emportée par la foule prise de panique, elle avait vu des chariots filer à toute allure sur la route, puis elle s'était retrouvée au beau milieu d'un troupeau de moutons qui bêlaient à tue-tête et dont elle s'était finalement extirpée à coups de coude. Plus tard, arrivée au bord de la Chotla, seul un bond dans les marécages côtiers envahis d'acores aromatiques la sauva des épées des Nilgaardien qui fauchaient sans pitié tous les fugitifs agglutinés près de la rivière, n'épargnant ni les femmes ni les enfants. Milva avait plongé dans l'eau et gagné péniblement l'autre rive, tantôt en patageant, tantôt en nageant sur le dos parmi les cadavres emportés par le courant.

À présent qu'elle était en sécurité, elle entreprit sa traque. Elle avait bien noté la direction par laquelle avaient décampé les hommes qui avaient volé Ablette, Pégase, l'étalon alezan et son propre moreau. Or dans un étui placé sur la selle de son cheval se trouvait son précieux arc. *Tant pis*, se dit-elle, *les autres devront pour l'instant se débrouiller tout seuls*. (Elle courait, ses pieds s'enfonçant dans ses chaussures gorgées d'eau.) *Moi, nom d'un chien, faut que je récupère mon arc et les montures*.

Elle commença par retrouver Pégase. Le hongre du poète n'avait cure des galoches de paille qui heurtaient ses flancs, il se fichait bien d'aller au galop, il trottait mollement, nonchalamment, à travers la forêt de bouleaux, ignorant souverainement les cris pressants de son cavalier inexpérimenté. Le pauvre bougre était sérieusement distancé par ses compères voleurs de chevaux. Lorsqu'il entendit Milva et qu'il la vit derrière lui, il sauta de cheval sans hésitation et se précipita dans les fourrés en serrant son caleçon des deux mains. Milva surmonta le terrible désir de meurtre qui bouillonnait en elle et ne le poursuivit pas. Elle bondit sur la selle de Pégase en pleine course, si prestement que les cordes du luth attaché aux sacoches en frémissaient. Milva était familière des chevaux, aussi réussit-elle à contraindre le hongre à passer au galop. Ou, plus exactement, à l'allure pesante que Pégase prenait pour un galop.

Elle parvint malgré tout à rattraper les autres voleurs, car ces derniers avaient été ralentis par un autre cheval atypique. Il s'agissait d'Ablette, la jument récalcitrante du sorcelleur, que Geralt, exaspéré par ses lubies, s'était plus d'une fois juré d'échanger contre une autre monture, fût-ce un âne, une mule ou même un bouc. Milva rattrapa les brigands au moment où, énervée par les saccades malhabiles que son cavalier exerçait sur la bride, Ablette jetait ce dernier à terre. Les autres gaillards, qui étaient descendus de cheval pour tenter de mater la fringante jument indocile, étaient tellement occupés qu'ils

n'aperçurent Milva, montée sur Pégase, qu'au moment où celle-ci fonçait sur eux. L'archère donna un coup de pied dans le visage de l'un des voleurs, lui cassant le nez. Alors qu'il tombait en beuglant et en implorant l'aide divine, elle le reconnut. C'était Socque — décidément, le pauvre bougre n'avait pas de chance ces derniers temps. En particulier avec Milva.

Malheureusement la chance finit aussi par abandonner la jeune fille. Plus exactement, la fautive n'était pas la chance, mais la propre arrogance de l'archère ; la pratique aidant, elle se croyait capable d'administrer à tout moment, comme bon lui semblait, une volée à n'importe quel assaillant. Mais quand elle sauta à bas de sa monture, elle reçut un coup de poing dans l'œil et, avant d'avoir compris de quoi il retournait, elle se retrouva à terre. Elle sortit son couteau, décidée à en découdre, mais fut frappée à la tête par un énorme bout de bois. Sous l'effet de l'impact, celui-ci se brisa en répandant des poussières d'écorce qui atterrirent dans les yeux de l'archère. Aveuglée, à moitié sourde, elle parvint malgré tout à agripper le genou de son assaillant qui continuait à lui flanquer des coups avec ce qui restait du bâton, quand, à la surprise de la jeune femme, le manant poussa un beuglement et tomba. L'autre se mit à hurler en se protégeant la tête des deux mains. Milva se frotta les yeux et vit qu'il se défendait contre les coups de fouet que lui assenait un cavalier monté sur un cheval gris. Elle se redressa, puis frappa violemment l'homme qui était à terre au niveau du cou. Le voleur de chevaux émit un râle, il s'agita en écartant les jambes. Milva en profita pour lui assener un coup de pied bien placé en y mettant toute sa rage. Le manant se recroquevilla, couvrit ses parties avec ses mains et hurla si fort que les bouleaux en perdirent leur feuillage.

Pendant ce temps, le cavalier sur son cheval gris continuait à malmenier le deuxième manant ainsi que Socque, dont le nez pissait le sang ; il les chassa tous les deux dans la forêt à coups de fouet. Puis il fit demi-tour et cingla l'homme à terre qui beuglait, mais il retint sa monture car Milva avait, elle, rattrapé son cheval moreau et tenait déjà son arc entre les mains, la flèche en position sur la corde à moitié tendue, le visant directement à la poitrine.

Pendant un instant le cavalier et la jeune femme se mesurèrent du regard. Puis, d'un geste lent, le cavalier prit de sous sa ceinture une flèche empennée de longues plumes et la jeta aux pieds de Milva.

— Je savais, dit-il tranquillement, que j'aurais l'occasion de te rendre ta pointe, elfe.

— Je ne suis pas une elfe, Nilfgaardien.

— Je ne suis pas un Nilfgaardien. Baisse ton arc, à la fin. Si je te voulais du mal, il m'aurait suffi de les observer te malmenier.

— Le diable seul sait qui tu es et ce que tu me veux, grogna-t-elle

entre ses dents. Mais merci d'être venu à mon secours. Et de m'avoir rapporté ma flèche. Et aussi d'avoir achevé l'autre scélérat près de l'abattis, que je n'avais pas visé comme il fallait.

Étouffé par ses sanglots, le voleur de chevaux que Milva avait violemment frappé était roulé en boule, le nez dans les feuilles mortes. Le cavalier ne le regardait pas. Il regardait Milva.

— Rattrape les chevaux, fit-il. Nous devons nous éloigner de la rivière au plus vite, l'armée passe la forêt au peigne fin.

— Nous ? s'étonna-t-elle en fronçant les sourcils et en baissant son arc. Ensemble ? Et depuis quand formons-nous une équipe ?

— Je t'expliquerai, répondit-il. (Il fit faire demi-tour à son cheval et saisit les rênes de la jument baie.) Si tu m'en laisses le temps.

— Le fait est que, justement, je n'ai pas le temps de t'écouter. Le sorceleur et le reste de...

— Je sais. Mais nous ne les sauverons pas si nous nous laissons prendre ou, pis, tuer. Attrape les chevaux et sauvons-nous dans les bois. Presse-toi !

\* \* \*

*Il s'appelle Cahir, se remémora Milva en jetant un coup d'œil à son étrange compagnon. Tous deux avaient trouvé refuge au creux d'un chablis. Un étrange Nilfgaardien, ce Cahir, qui raconte qu'il n'est pas nilfgaardien.*

— On pensait que tu avais été tué, marmonna-t-elle. L'alezan est revenu sans cavalier...

— J'ai eu une petite mésaventure, répliqua-t-il sèchement. Avec un trio de malfrats aussi velus que des loups-garous. Ils m'ont tendu un traquenard. Mon cheval s'est sauvé. Les brigands n'ont pas réussi leur coup, mais ils étaient à pied. Le temps que je trouve une nouvelle monture, vous étiez loin devant. Je ne suis parvenu à vous rattraper que ce matin. Près du camp. J'ai traversé la rivière et je vous ai attendus de ce côté-ci de la berge. Je savais que vous iriez vers l'est.

Un des chevaux cachés dans l'aulnaie renâcla. La nuit commençait à tomber. Les moustiques tournoyaient autour de leurs oreilles en faisant un bruit insupportable.

— La forêt est silencieuse, reprit Cahir. L'armée est partie. La bataille est terminée.

— Tu veux dire le carnage.

— Notre cavalerie... (Il se mit à bégayer, se racla la gorge.) La cavalerie impériale a attaqué le camp ; à ce moment-là, vos armées ont attaqué par le sud. Les Témériens, sans doute.

— Si la bataille est passée, il faut y retourner. Retrouver le sorceleur, Jaskier et les autres.

— Il serait plus raisonnable d'attendre le crépuscule.

— Cet endroit me fait un peu peur, avoua-t-elle à voix basse en serrant son arc. Le coin est lugubre, j'en ai la chair de poule. C'est silencieux, et pourtant à chaque instant on entend des bruissements en provenance des fourrés... Le sorceleur a dit que les goules traînaient sur les champs de bataille... Et les manants ont même divagué au sujet d'un vampire...

— Au moins, tu n'es pas seule, répondit-il à mi-voix. Quand on est tout seul, c'est encore plus terrible.

— C'est sûr. (Elle comprit de quoi il parlait.) Ça fait près de deux semaines que tu nous suis, plus seul qu'un ermite. Tu te traînes derrière nous, tandis que tout autour, les tiens... T'as beau prétendre que tu n'es pas un Nilfgaardien, ce sont pourtant bien tes compatriotes. Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose... Au lieu de rentrer chez toi, tu suis le sorceleur. Pourquoi ?

— C'est une longue histoire.

\* \* \*

Lorsque le grand Scoia'tael se pencha au-dessus de lui, Struycken, attaché à un bâton, eut si peur qu'il ferma les yeux. On racontait qu'il n'existait pas d'elfes laids, qu'ils étaient tous beaux, et ce depuis leur naissance. Peut-être que le chef légendaire des Écureuils était né beau lui aussi. Mais aujourd'hui, avec cette horrible cicatrice qui sillonnait son visage, déformant son front, ses sourcils, son nez et sa joue, il ne restait rien de sa beauté passée.

L'elfe balafré s'assit sur une souche voisine.

— Je suis Isengrin Faoiltiarna, dit-il en se penchant de nouveau vers le prisonnier. Cela fait quatre ans que je lutte contre les humains, et trois que je dirige des commandos. J'ai enterré mon frère, mort sur un champ de bataille, quatre cousins, et plus de quarante compagnons d'armes. Je considère votre empereur comme un allié dans ma lutte, ce que j'ai prouvé plus d'une fois en transmettant des informations à vos services de renseignements, en aidant vos agents et vos résidents, en liquidant des gens sur vos ordres.

Faoiltiarna se tut ; de sa main gantée, il donna le signal. Un des Scoia'tael ramassa par terre un fouet assez court, en écorce de bouleau. Une odeur sucrée en émanait.

— Je tenais et je tiens toujours Nilfgaard pour un allié, répéta l'elfe à la cicatrice. C'est pourquoi j'ai d'abord refusé de croire ce que me disait mon informateur. Quoi ? Un guet-apens se tramait contre moi ? J'allais recevoir l'ordre de rencontrer un émissaire, seul à seul, et, à peine arrivé sur les lieux du rendez-vous secret, on me capturerait ? Je n'en croyais pas mes oreilles... Toutefois, étant

prudent de nature, j'ai pris soin d'arriver un peu plus tôt que prévu au rendez-vous, et je n'étais pas seul. Quels ne furent pas ma surprise et mon désappointement quand je découvris sur place que m'attendaient non pas un émissaire mais six sbires munis d'un filet à poissons, de cordons, d'un casque de cuir équipé d'un bâillon et d'un caftan fermé par une ceinture et des boucles ! L'équipement standard, je dirais, utilisé par vos services de renseignements lors des enlèvements. Des espions nilfgaardiens avaient donc le projet de me capturer vivant, moi, Faoiltiarna, pour m'emmener je ne sais où, bâillonné, enveloppé jusqu'aux oreilles dans une camisole de force ! Voilà une affaire bien mystérieuse... qui nécessite des éclaircissements. Je suis heureux que mes compagnons aient réussi à te prendre vivant – les autres sbires lancés à mes trousses n'ont pas eu cette chance. Tu es sans conteste le chef, ainsi tu vas pouvoir me fournir des explications.

Struycken serra les dents et détourna la tête pour ne pas voir le visage balafré de l'elfe. Il préférait regarder le fouet en écorce de bouleau près duquel bourdonnaient deux guêpes.

— Maintenant, reprit Faoiltiarna en passant un mouchoir sur son cou trempé de sueur, nous allons avoir une petite conversation, monsieur le ravisseur. Afin que les choses soient bien claires, je vais préciser quelques points de détail. Dans cette tige, il y a du sirop d'érable. Si tu ne te montres pas coopératif et que tu ne réponds pas avec franchise à mes questions, nous t'enduirons abondamment le visage dudit sirop. En insistant plus particulièrement sur les yeux et les oreilles. Puis nous t'installerons sur une fourmilière, tiens, celle-là justement, sur laquelle s'activent des insectes sympathiques et laborieux. J'ajoute que cette méthode s'est révélée remarquablement efficace dans le cas de plusieurs Dh'oïne et an'givaré qui m'avaient manifesté de la résistance et manqué d'honnêteté.

— Je suis au service de l'empereur ! hurla l'espion en blêmissant. Je suis un officier impérial des services spéciaux, sous les ordres de Vattier de Rideaux, vice-comte d'Eiddon. Je m'appelle Jan Struycken ! Je proteste...

— Par un fâcheux concours de circonstances, l'interrompt l'elfe, les fourmis rouges de cette forêt, friandes de sirop d'érable, n'ont jamais entendu parler de M. de Rideaux. Commençons. Je ne te demanderai pas qui a donné l'ordre de m'enlever puisque tu viens de me l'apprendre. En revanche, voici ma première question : où toi et tes hommes deviez-vous m'emmener ?

L'espion nilfgaardien tira sur sa corde, secoua la tête, car il avait l'impression que les fourmis se faufilaient déjà le long de ses joues. Pourtant, il resta silencieux.

— Dommage, dit Faoiltiarna, rompant le silence. (D'un geste il donna le signal à l'elfe qui tenait la tige.) Qu'on l'enduisse.



— Je devais vous amener à Verden, au château de Nastrog ! hurla Struycken. Sur ordre de M. de Rideaux.

— Voilà qui est mieux. Et qu'est-ce qui m'attendait à Nastrog ?

— Une enquête...

— Sur quoi devait-on m'interroger ?

— Sur les événements de Thanedd ! Je vous en supplie, détachez-moi ! Je dirai tout !

— Bien sûr que tu diras tout, soupira l'elfe d'une voix traînante. Surtout que tu as déjà commencé à te mettre à table, et, dans ce genre d'affaires, c'est le début, toujours, qui coûte le plus. Continue.

— J'avais l'ordre de vous contraindre à avouer où se cachent Vilgefotz et Rience ! Et Cahir Mawr Dyffryn, le fils de Ceallach !

— C'est drôle. On me tend un piège pour m'interroger sur Vilgefotz et Rience ? Et que suis-je donc censé savoir sur eux ? Qu'est-ce qui pourrait bien m'unir à ces deux-là ? Quant à Cahir, l'affaire est encore plus drôle. Celui-là, je vous l'ai envoyé moi-même, entravé, comme vous me l'aviez demandé. Le colis ne vous serait-il pas parvenu ?

— Le détachement envoyé à l'endroit convenu a été massacré... On n'a pas retrouvé Cahir parmi les tués...

— Ah ! Et sieur Vattier de Rideaux a eu des soupçons... Mais au lieu de m'envoyer un nouvel émissaire pour demander des explications, il me tend immédiatement un piège. Il ordonne qu'on me traîne à Nastrog et qu'on me soumette à la torture. Pour m'interroger au sujet des événements de Thanedd.

L'espion se taisait.

— Tu n'as pas compris ? (L'elfe pencha sur lui son terrible visage.) C'était une question. Qui voulait dire : qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Je n'en sais rien... Je le jure...

Faoiltiarna fit un signe de la main, donnant le signal. Struycken hurlait, se jetait en avant, furieux, il pestait, jurait qu'il ne savait rien, pleurait, remuait la tête dans tous les sens et recrachait du mieux qu'il le pouvait le sirop dont on lui avait grossièrement badigeonné le visage. Ce n'est que lorsque quatre Scoia'tael l'eurent saisi pour le transporter en direction de la fourmière qu'il se décida à parler. Bien que les conséquences de ses aveux puissent se révéler plus terribles encore que le supplice des fourmis.

— Monsieur... Si quelqu'un apprend que j'ai parlé, je suis mort... Mais je vais tout vous raconter... J'ai vu des ordres secrets. J'ai écouté... Je dirai tout...

— J'en suis certain, approuva l'elfe en hochant la tête. Le record de résistance est d'une heure et quatorze minutes, et il appartient à un officier des services secrets du roi Demawend. Mais lui aussi a fini par

parler. Vas-y, je t'écoute. Vite, et sois concret et précis.

— L'empereur est certain d'avoir été trahi sur Thanedd. Il pense que le traître est Vilgefortz de Roggeveen, le magicien. Épaulé par son adjoint, qui a pour nom Rience. Mais avant tout par Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach. Vattier... Sieur Vattier se demande si vous n'auriez pas trempé vous aussi dans cette trahison, même sans le savoir... C'est pourquoi il a ordonné que l'on vous capture et que l'on vous ramène en catimini à Nastrog... Monsieur Faoiltiarna, cela fait vingt ans que je travaille dans les renseignements... Vattier de Rideaux est mon troisième chef...

— Des faits, je te prie. Et cesse de trembler. Si tu es franc avec moi, tu auras une chance de servir encore bien d'autres chefs.

— Son nom était entouré du plus grand secret, pourtant je savais... je savais qui Vilgefortz et Cahir devaient enlever sur l'île. Et tout semblait indiquer qu'ils y étaient parvenus puisque cette... comment s'appelle-t-elle déjà... enfin, la princesse de Cintra a bien été amenée à Loc Grim. Je pensais donc que l'opération avait été un succès, que Cahir et Rience deviendraient barons, et que ce magicien se verrait accorder un titre de comte, au moins... Mais, au lieu de cela, l'empereur a fait venir Chat-Huant... c'est-à-dire sieur Skellen, puis sieur Vattier, et il leur a ordonné d'attraper Cahir... Et Rience, et Vilgefortz... Tous ceux qui étaient susceptibles de savoir quelque chose sur les événements de Thanedd devaient être soumis à la torture... Et vous aussi... Il n'était pas difficile de deviner qu'il y avait eu trahison. Qu'on avait amené une fausse princesse à Loc Grim...

L'espion respirait avec peine, gêné par ses lèvres collées par le sirop d'érable.

— Détachez-le, ordonna Faoiltiarna à ses Écureuils. Et qu'il se lave la figure.

L'ordre fut exécuté sans délai. Un instant plus tard, l'organisateur de l'embuscade ratée se tenait déjà, tête baissée, face au chef légendaire des Scoia'tael. Faoiltiarna le regardait avec indifférence.

— Laisse bien s'écouler le sirop de tes oreilles, dit-il enfin. Tends-les bien et écoute très attentivement, comme il sied à un espion en exercice depuis de nombreuses années. Je vais te donner une preuve de ma loyauté envers l'empereur, je vais te faire un compte-rendu complet des affaires qui vous intéressent. Et ensuite, tu iras tout répéter à Vattier de Rideaux. Mot pour mot.

L'espion hocha la tête avec empressement.

— À la mi-Blathe, c'est-à-dire au début du mois d'avril, pour vous, commença l'elfe, Enid an Gleanna, une magicienne connue sous le nom de Francesca Findabair, a pris contact avec moi. Sur ses recommandations, un certain Rience, probablement le factotum de Vilgefortz de Roggeveen, un magicien lui aussi, a rejoint mon

commando. Dans le plus grand secret, un plan d'action a été élaboré, qui avait pour but l'élimination d'un certain nombre de magiciens au cours de l'assemblée qui allait se tenir sur l'île de Thanedd. Le plan m'a été présenté comme ayant le total soutien de l'empereur Emhyr, de Vattier de Rideaux et de Stefan Skellen, autrement je n'aurais pas accepté de collaborer avec des Dh'oine, magiciens ou pas, car j'ai vu trop de provocations dans ma vie. L'engagement de l'empereur dans cette affaire a été confirmé par l'arrivée au cap de Bremervoord du bateau amené par Cahir, le fils de Ceallach, qui détenait les pleins pouvoirs et était chargé de transmettre les ordres. Conformément à ces ordres, j'ai sélectionné des hommes de mon commando pour constituer un groupe spécial qui devait exclusivement obéir à Cahir. Je savais que le groupe devait enlever et emmener hors de l'île... une certaine personne.

» Nous sommes partis pour Thanedd sur le bateau avec lequel était arrivé Cahir, reprit Faoltilarna au bout d'un instant. Rience s'est servi de ses amulettes pour entourer le bateau d'une brume magique, et nous avons navigué jusqu'à la grotte située sous l'île. De là, nous avons atteint les souterrains de Garstang.

» Déjà dans les souterrains nous nous doutions que quelque chose clochait ; Rience avait reçu des messages télépathiques de Vilgefortz. Nous savions que nous serions obligés de prendre part à la bataille en cours. Nous étions prêts. Et heureusement, car à peine avions-nous quitté les oubliettes que nous avons basculé en enfer.

Une affreuse grimace déforma le visage de l'elfe, comme si la seule évocation de ce souvenir le faisait souffrir.

— Après un début sans la moindre anicroche, les choses ont commencé à se gâter. Nous ne sommes pas parvenus à éliminer tous les magiciens royaux, nous avons subi de nombreuses pertes. La mort n'a pas non plus épargné les mages, plusieurs parmi les fomenteurs du complot ont péri, mais certains ont réussi à sauver leur peau en se téléportant. À un moment, Vilgefortz a disparu, puis Rience, et ensuite Enid an Gleanna. Ce fut pour moi le signal qu'il fallait rebrousser chemin. Cependant je n'ai pas donné l'ordre de battre en retraite, car j'attendais le retour de Cahir et de son groupe qui s'étaient mis en route dès le début des hostilités afin de réaliser leur mission. Comme ils ne revenaient pas, nous avons commencé à les chercher. Pas un membre du groupe n'a été épargné. (Faoltilarna regarda l'espion nilfgaardien droit dans les yeux.) Tous ont été fauchés de manière bestiale. Nous avons retrouvé Cahir sur les marches menant à Tor Lara, la tour qui avait explosé et s'était effondrée durant la bataille. Il était blessé et inconscient. De toute évidence, il n'avait pas rempli la mission qui lui avait été confiée. Aucune trace de l'objet de cette mission n'était visible dans les environs, et en bas on apercevait déjà

les alliés royaux qui arrivaient en masse d'Aretuza et de Loxia. Je savais qu'il ne fallait en aucune façon que Cahir tombe entre leurs mains, car il serait la preuve de la participation active de Nilfgaard à cette offensive. Nous l'avons emmené et nous nous sommes enfuis en passant par les souterrains et les grottes. Nous sommes montés dans le bateau et nous avons quitté l'île. De notre commando il ne restait que douze personnes, blessées pour la plupart.

» Le vent nous a été favorable. Nous avons accosté à l'ouest d'Hirundum, et nous nous sommes cachés dans les bois. Cahir tentait d'arracher ses bandages, il criait quelque chose à propos d'une jeune fille démente aux yeux verts, du Lionceau de Cintra, d'un sorcelleur qui aurait laminé tout son groupe, de la tour de la Mouette et d'un magicien qui volait comme un oiseau. Il a exigé un cheval, voulait impérativement qu'on retourne sur l'île, se référait aux ordres impériaux... mais, sur le moment, j'ai dû prendre ces propos pour les divagations d'un fou. La guerre battait déjà son plein à Aedirn, nous le savions, je considérais comme plus important de reformer le commando décimé et de reprendre la bataille contre les Dh'oïne.

» Cahir était toujours avec nous lorsque j'ai découvert votre ordre secret dans la boîte de contact. J'étais ébahi. Bien que Cahir, à l'évidence, n'ait pas rempli sa mission, rien n'indiquait qu'il fût coupable de trahison. Mais je n'ai pas tergiversé longtemps, j'ai estimé que c'était à vous de tirer cette affaire au clair. Cahir n'a opposé aucune résistance lorsque nous l'avons attaché, il était calme et résigné. Je l'ai fait mettre dans un cercueil en bois et j'ai chargé un hav'caar réputé de l'acheminer à l'endroit indiqué dans la forêt. Je ne lui ai pas adjoint d'escorte, je le reconnais, car je ne tenais pas à affaiblir mon commando. Je ne sais pas qui a tué vos gens sur le lieu du rendez-vous. De mon clan, j'étais le seul à être au courant. Si la thèse de l'accident ne vous convient pas, alors cherchez les traîtres parmi les vôtres, car, à part moi, vous seuls connaissiez l'heure et l'endroit.

Faoiltiarna se leva.

— J'ai terminé. Toutes les informations que je viens de te donner sont authentiques. Je n'en aurais pas révélé davantage dans les oubliettes de Nastrog. Peut-être aurais-je inventé quelques mensonges pour satisfaire mes bourreaux et mon interrogateur, mais cela n'aurait fait que vous égarer un peu plus. Je ne sais rien d'autre, j'ignore où se terrent Vilgefortz et Rience, je ne sais pas non plus si vous avez raison de les soupçonner de trahison. J'affirme également de façon catégorique que je ne sais rien de la princesse de Cintra – ni de la vraie, ni de la fausse. J'ai dit tout ce que je savais. J'ose espérer que M. de Rideaux et Stefan Skellen ne souhaiteront plus me tendre d'embuscade. Les Dh'oïne tentent depuis longtemps de m'attraper ou

de me tuer, j'ai donc pris l'habitude d'exterminer sans distinction tous ceux qui voudraient m'embarquer dans un traquenard. À l'avenir, je n'attendrai pas non plus de savoir si l'un d'entre eux est Vattier ou Skellen. Je n'aurai ni le temps ni l'envie de tergiverser. Ai-je été suffisamment clair ?

Struycken hocha la tête, puis déglutit.

— Prends donc un cheval, espion, et quitte mes forêts.

\* \* \*

— Donc ils t'avaient mis dans ce cercueil pour te livrer à ton bourreau, marmonna Milva. Je comprends à présent, mais il y a quand même une chose que je ne saisis pas. Pourquoi, au lieu de te cacher quelque part, tu suis le sorceleur ? Il t'en veut terriblement, tu sais... Il t'a déjà épargné deux fois...

— Trois fois.

— Je ne suis pas au courant de la troisième. Même si c'est pas toi qui lui as brisé les os sur Thanedd, comme je l'ai d'abord cru, je suis pas sûre qu'il soit prudent de te trouver de nouveau en présence de son épée. J'y comprends pas grand-chose, moi, à vos discordes, mais enfin, tu m'as sauvé la vie et, ma foi, ton regard semble celui d'un homme honnête... Je vais donc te mettre en garde, Cahir : quand le sorceleur pense à ceux qui ont enlevé sa Ciri pour l'emmener à Nilfgaard, il grince tellement des dents que des étincelles jaillissent de sa bouche. Même que si tu crachais dessus, ta salive crépiterait.

— Ciri, répéta-t-il. C'est ainsi qu'il la nomme. C'est joli.

— Tu ne savais pas qu'elle s'appelait ainsi ?

— Non, je l'ai toujours entendu appeler Cirilla, ou bien le Lionceau de Cintra... Et lorsqu'elle s'est trouvée à mes côtés, car c'est arrivé, elle ne m'a pas adressé un seul mot. Bien que je l'aie sauvée.

— Seul le diable, sans doute, est capable de s'y retrouver dans tout ça, dit Milva en secouant la tête. Vos destins sont embrouillés, Cahir ; c'est trop compliqué pour moi.

— Et toi, comment tu t'appelles ? demanda-t-il soudain.

— Milva... Ou plutôt Maria Barring. Mais appelle-moi Milva.

— Le sorceleur se dirige dans la mauvaise direction, Milva, déclara-t-il un instant plus tard. Ciri n'est pas à Nilfgaard. On ne l'a pas enlevée pour la conduire chez l'empereur. Si tant est qu'on l'ait enlevée.

— Comment ça ?

— C'est une longue histoire.

\* \* \*

— Par le Grand Soleil ! (Fringilla, debout sur le seuil de la porte, pencha la tête et regarda son amie avec étonnement.) Qu’as-tu fait à tes cheveux ?

— Je les ai lavés, répliqua sèchement Assire var Anahid. Et je les ai frisés. Entre, je t’en prie, assieds-toi. Merlin, descends de ce fauteuil. Pssstt !

Fringilla s’assit sur le fauteuil libéré de mauvaise grâce par le chat noir, sans cesser d’observer la coiffure de son amie.

— Arrête de me regarder comme ça. (Assire posa la main sur ses boucles soyeuses et brillantes.) J’ai décidé de modifier un peu mon apparence. Du reste, j’ai pris exemple sur toi.

— Moi, ricana Fringilla Vigo, on m’a toujours considérée comme une originale et une rebelle. Mais lorsqu’on te verra, à l’Académie ou à la cour...

— Je ne fréquente pas la cour, la coupa Assire. Quant à l’Académie, elle devra s’habituer. Nous sommes au <sup>XIII</sup>e siècle. Il est largement temps de rompre avec les idées préconçues selon lesquelles prendre soin de son apparence est, pour une magicienne, synonyme de frivolité et de superficialité.

— Tu t’es fait les ongles aussi ! (Fringilla plissa légèrement ses yeux verts auxquels rien n’échappait.) Je ne te reconnais plus, ma chère.

— Une simple formule devrait suffire à te convaincre que c’est bien moi que tu as en face de toi et non je ne sais quel doppelgänger, répondit froidement la magicienne. Prononce cette formule, s’il le faut. Et ensuite viens-en à ce que je t’ai demandé.

Fringilla Vigo caressa le chat qui se frottait contre son mollet ; celui-ci miaulait et faisait le dos rond, laissant croire à la magicienne qu’il lui témoignait ainsi son affection alors qu’il l’invitait en réalité à libérer le fauteuil.

— Le sénéchal Ceallach aep Gruffyd, semble-t-il, a requis tes services, n’est-ce pas ? dit-elle sans relever la tête.

— C’est exact, confirma Assire en baissant la voix. Ceallach m’a rendu visite. Désespéré, il m’a demandé de l’aider, d’intervenir pour sauver son fils. Emhyr a en effet ordonné qu’il soit arrêté, puis soumis à la torture avant d’être exécuté. À qui devait-il donc s’adresser, si ce n’est à une parente par alliance ? Mawr, l’épouse de Ceallach et la mère de Cahir, est ma nièce, la plus jeune fille de ma sœur. Malgré cela, je ne lui ai rien promis. Car j’ai les mains liées. Les circonstances récentes ne me permettent pas d’attirer l’attention sur moi. Je t’expliquerai. Mais seulement une fois que tu m’auras fourni les informations que je t’ai priée de collecter.

Fringilla Vigo poussa un discret soupir de soulagement. Elle craignait que son amie veuille malgré tout tenter de sauver Cahir, fils

de Ceallach, du funeste destin qui l'attendait. Et qu'elle lui demande son aide, qu'elle n'aurait pu lui refuser.

— Aux alentours de la mi-juillet, commença-t-elle, toute la cour rassemblée à Loc Grim a eu l'occasion d'admirer une jeune fille de quinze ans, soi-disant la princesse de Cintra, que l'empereur Emhyr a du reste gratifiée du titre de reine tout au long de l'audience, lui témoignant une telle affabilité que des rumeurs au sujet d'un mariage imminent se sont répandues comme une traînée de poudre.

— Je suis au courant. (Assire caressait son chat qui, s'étant lassé de Fringilla, tentait à présent d'annexer son propre fauteuil.) On parle toujours de ce mariage – politique, à n'en pas douter. Mais on en parle plus discrètement, et aussi plus rarement. Car la demoiselle de Cintra a été emmenée à Darn Rowan. Or, comme tu le sais, ce sont d'ordinaire des prisonniers d'État que l'on garde là-bas. Plus rarement des candidates au trône impérial.

Assire ne fit pas de commentaire. Elle attendait patiemment, admirant ses ongles, limés et vernis de frais.

— Tu n'as bien sûr pas oublié qu'il y a trois ans, poursuivit Fringilla Vigo, Emhyr nous avait toutes convoquées pour nous ordonner de trouver l'endroit où résidait une certaine personne. Quelque part sur les territoires des Royaumes du Nord. Tu te rappelles sans doute également comme il est devenu furieux en apprenant que nous avions échoué. Il a même traité Albrich de tous les noms quand celui-ci a tenté de lui expliquer qu'à une telle distance il était impossible de sonder – et à plus forte raison de pénétrer – les écrans. Et maintenant, écoute. Une semaine après cette fameuse audience à Loc Grim, alors qu'on célébrait la victoire d'Aldersberg, Emhyr nous vit, Albrich et moi, dans la salle du château. Et nous fit l'honneur de se joindre à nous un moment. Voici, en substance, le discours qu'il nous a tenu – et je te passe les grossièretés : « Vous êtes des bons à rien, des indolents, des paresseux, nous a-t-il dit. Vos tours de passe-passe me coûtent des fortunes, et je n'en tire aucun bénéfice. En quatre jours, un simple astrologue a réussi à résoudre le problème qui a tenu en échec toute votre misérable Académie au grand complet. »

Assire var Anahid pouffa, moqueuse, sans cesser de caresser son chat.

— J'ai appris sans mal, poursuivit Fringilla Vigo, que ledit astrologue faiseur de miracles n'était autre que le célèbre Xarthisius.

— C'est donc cette demoiselle de Cintra, la candidate au titre d'impératrice, qu'on recherchait à l'époque. Et Xarthisius l'a trouvée. Qu'est-il devenu ensuite ? L'a-t-on nommé secrétaire d'État ? chef du département des Affaires impossibles ?

— Non. On l'a jeté aux oubliettes moins d'une semaine plus tard.

— J'ai peur de ne pas saisir le rapport avec Cahir, fils de Ceallach.

— Un peu de patience. Permits-moi de poursuivre dans l'ordre. C'est indispensable.

— Excuse-moi. Je t'écoute.

— Tu te souviens de ce que nous avait confié Emhyr lorsque nous nous sommes lancées dans nos recherches il y a trois ans ?

— Une mèche de cheveux.

— Effectivement. (Fringilla prit son escarcelle.) Celle-ci. Des cheveux très clairs appartenant à une petite fille de six ans. J'avais gardé un échantillon de la mèche. Et il est utile que tu saches que c'est Stella Congreve, la comtesse Liddertal, qui veille sur la princesse de Cintra à Darn Rowan. Stella a contracté autrefois envers moi plusieurs dettes de reconnaissance, aussi me suis-je procuré sans problème une autre mèche de cheveux. Tiens, la voici. La couleur est un peu plus sombre, mais les cheveux foncent avec l'âge. Néanmoins, les deux échantillons appartiennent à deux personnes totalement différentes. J'ai vérifié, il n'y a aucun doute possible.

— Je m'attendais à ce type de révélation dès l'instant où j'ai appris que la jeune fille de Cintra avait été envoyée à Darn Rowan, reconnu Assire var Anahid. Ou bien l'astrologue a raté son coup, ou bien il s'est laissé entraîner dans le complot qui avait pour but d'amener à Emhyr la mauvaise personne. Merci, Fringilla. Tout est clair.

— Non, pas tout, dit la magicienne en agitant sa chevelure noire. Premièrement, ce n'est pas Xarthisius qui a retrouvé la demoiselle de Cintra, et ce n'est pas lui qui l'a conduite à Loc Grim. Ce n'est qu'après qu'Emhyr, comprenant qu'on lui avait amené la mauvaise personne, eut ordonné qu'on cherche activement la véritable princesse que l'astrologue commença son travail. Et le pauvre diable a été jeté aux oubliettes soit pour une simple erreur dans la pratique de son art, soit pour imposture. D'après ce que j'ai réussi à établir, il a déterminé l'endroit où se trouvait la personne recherchée, son calcul étant toutefois assorti d'une tolérance de cent miles. Or l'endroit en question s'est révélé n'être qu'un désert, un trou sauvage perdu quelque part au-delà du massif de Tir Tochair, derrière les sources de la Velda. Envoyé sur place, Stefan Skellen n'y a trouvé que des scorpions et des vautours.

— Je n'en attendais pas mieux de ce Xarthisius. Cependant cela n'aura aucune influence sur le sort de Cahir. Emhyr est impulsif, mais il ne condamne personne à la torture ou à la mort sur un coup de tête, sans raison. Comme tu l'as dit toi-même, quelqu'un a fait en sorte qu'une fausse princesse arrive à Loc Grim, à la place de la véritable Cirilla. Quelqu'un s'est chargé de lui trouver un sosie. Il y a donc eu conspiration, et Cahir s'y est trouvé mêlé. Peut-être même à son insu. Il est possible que l'on se soit servi de lui.



— Dans ce cas, on s'en serait servi jusqu'au bout. Il aurait amené lui-même le sosie à Emhyr. Or Cahir s'est évanoui dans la nature. Pourquoi ? Sa disparition a bien dû éveiller les soupçons ! Pouvait-il s'attendre qu'Emhyr découvre la supercherie dès le premier coup d'œil ? Car, enfin, c'est ce qui est arrivé. D'une manière ou d'une autre il s'en serait rendu compte, car il possédait...

— Une mèche de cheveux, l'interrompt Assire. Une mèche de cheveux d'une petite fille de six ans. Fringilla, Emhyr ne recherche pas cette petite depuis seulement trois ans, mais depuis bien plus longtemps que cela. Il semblerait que Cahir se soit laissé entraîner dans une histoire terrible, une histoire qui a commencé alors qu'il jouait encore aux chevaux de bois. Hum... Laisse-moi cette mèche. Je voudrais examiner les deux échantillons très attentivement.

Fringilla Vigo secoua lentement la tête.

— Soit, je te la laisse. Mais sois prudente, Assire. Ne va pas fouiner là où il ne faut pas. Cela pourrait attirer l'attention sur toi. Or, au début de notre conversation, tu as bien affirmé que telle n'était pas ton intention. Tu m'as également promis de m'en expliquer les raisons.

Assire var Anahid se leva, se dirigea vers la fenêtre et s'absorba dans la contemplation du toit du beffroi et des pinacles de Nilfgaard qui étincelaient dans le soleil couchant... Nilfgaard, capitale de l'Empire, surnommée la ville aux tours d'or.

— Je me souviens que tu as dit un jour, déclara-t-elle sans se retourner, qu'aucune frontière ne devrait diviser la magie. Que le bien de la magie devrait être une visée supérieure, indifférente à tout type de division. Qu'une structure comme... comme une organisation secrète... serait la bienvenue... Une espèce de convention ou de loge...

— Je suis prête, affirma Fringilla Vigo, mettant ainsi fin au silence hésitant de son amie. Je suis décidée, et prête à en faire partie. Je te remercie de ta confiance et de la distinction que tu m'accordes en me faisant cette offre. Quand et où aura lieu la réunion de cette loge, secrète et énigmatique amie ?

Assire var Anahid se retourna. L'ombre d'un sourire planait sur ses lèvres.

— Bientôt, dit-elle. Je vais tout t'expliquer. Mais auparavant, avant que j'oublie... Pourrais-tu me donner l'adresse de ta couturière, Fringilla ?

\* \* \*

— Pas un seul feu de camp, murmura Milva, le regard fixé sur la berge sombre au-delà de la rivière qui scintillait dans la lumière de la lune. Ni âme qui vive, d'après ce que je vois. Il y avait près de deux cents fugitifs dans le camp. Aucun n'a donc sauvé sa tête ?

— Si c'est l'armée impériale qui a eu le dessus, elle les a sans doute tous faits prisonniers, répondit Cahir sur le même ton. Si les vôtres ont vaincu, ils les auront emmenés avec eux.

Ils s'avancèrent vers le rivage, jusqu'aux roseaux qui envahissaient les marécages. Milva marcha sur quelque chose et fit un bond de côté, étouffant un cri à la vue d'une main raidie, couverte de sangsues, qui émergeait de la boue.

— Ce n'est qu'un cadavre, marmonna Cahir en lui saisissant la main. C'est un des nôtres. Un Daerlandais.

— Un quoi ?

— Un membre de la VIIe brigade de cavalerie de Daerland. Il a un scorpion de bronze sur la manche...

— Par tous les dieux, dit la jeune fille en frissonnant et en serrant son arc dans sa paume en sueur. Tu as entendu ? Qu'est-ce que c'était ?

— Un loup.

— Ou une goule... Ou bien un autre damné. Là-bas, dans le camp, il doit y avoir pas mal de cadavres aussi... Quelle plaie, je n'irai pas sur l'autre rive cette nuit !

— Nous attendrons l'aurore... Milva ? Quelle est cette odeur bizarre ?

— Régis... (L'archère étouffa un cri en reniflant les odeurs d'absinthe, de sauge, de coriandre et d'anis.) Régis, c'est toi ?

— Oui. (Le barbier surgit sans bruit de l'obscurité.) Je m'inquiétais pour toi. Tu n'es pas seule, à ce que je vois.

— Tu vois bien. (Milva lâcha la main de Cahir, qui s'apprêtait déjà à saisir son épée.) Je ne suis pas seule, et lui non plus ne l'est plus. Mais c'est une longue histoire, comme diraient certains. Régis, sais-tu où est le sorceleur ? Et Jaskier ? Qu'est-il arrivé aux autres membres du groupe ? Le sais-tu ?

— Oui, je le sais. Vous avez des chevaux ?

— Oui. Nous les avons cachés près des saules gris...

— Alors, mettons le cap vers le sud, en suivant la Chotla. Sans tarder. Nous devons arriver avant minuit en Armérie.

— Que se passe-t-il avec le sorceleur et le poète ? Ils sont vivants ?

— Oui, mais ils ont des ennuis.

— Quels ennuis ?

— C'est une longue histoire.

\* \* \*

Jaskier poussa un gémissement lorsqu'il essaya de se tourner en vue de trouver une position un tantinet plus confortable. Toutefois, sa

tentative avait peu de chance d'être couronnée de succès, étant donné qu'il était allongé sur un tas de copeaux de bois, pieds et poings liés, comme un cochon fin prêt pour la rôtière.

— Ils ne nous ont pas pendus tout de suite, gémit-il. C'est là une raison d'espérer. La seule qui nous reste...

— Reste donc tranquille. (Le sorceleur était allongé et se tenait immobile, il regardait la lune à travers un trou dans le toit du bûcher.) Sais-tu pourquoi Vissegerd ne nous a pas pendus tout de suite ? Parce qu'il veut le faire publiquement, à l'aube, quand tout le corps d'armée sera réuni pour le départ. À des fins de propagande.

Jaskier se tut. Geralt l'entendit haleter avec difficulté.

— Toi, tu as encore une chance d'en réchapper, dit-il pour l'apaiser. Plus clairement, Vissegerd veut exercer sur moi une vengeance personnelle, il n'a rien contre toi. Ton comte te sortira de là, tu verras.

— Merde, répondit le barde d'une voix parfaitement calme, à la surprise du sorceleur. Merde, merde et merde. Arrête de me traiter comme un enfant. Premièrement, à des fins de propagande, deux pendus valent mieux qu'un. Deuxièmement, on ne laisse pas la vie sauve à un témoin d'une vengeance personnelle. Non, mon frère, nous y passerons tous les deux.

— Arrête, Jaskier. Reste tranquille et essaie de trouver un stratagème pour nous tirer de là.

— Quel stratagème, par la peste ?

— N'importe lequel.

Les bavardages du poète empêchaient le sorceleur de rassembler ses idées, or il pensait intensément. Il s'attendait que des hommes du détachement militaire de Témérie qui, à coup sûr, devaient se trouver dans le corps d'armée de Vissegerd, entrent d'un moment à l'autre dans le bûcher. Ces hommes voudraient certainement l'interroger sur les événements de Garstang et de Thanedd. Geralt ne savait pratiquement rien des détails de cette affaire, mais il savait en revanche une chose : avant que les agents le croient sur ce point, il serait déjà très, très amoché. Son seul espoir reposait sur le fait que Vissegerd, aveuglé par son désir de vengeance, n'ait pas rendu son arrestation publique. Les hommes du détachement pourraient vouloir arracher les prisonniers des griffes du maréchal en furie pour les emmener au quartier général. Plus exactement, pour emmener ce qui resterait d'eux après les premiers interrogatoires.

Entre-temps, le poète avait trouvé un stratagème.

— Geralt ! Faisons semblant de savoir quelque chose d'important. Faisons croire que nous sommes effectivement des espions ou quelque chose dans le même genre. Alors...

— Pitié, Jaskier.

— On peut aussi essayer d'acheter le garde. J'ai de l'argent caché. Des doublons, dissimulés dans la semelle de ma chaussure. Pour les temps difficiles. Tout ce que nous avons à faire, c'est appeler les gardes...

— Qui te prendront tout ce que tu as et te bombarderont de coups de pied en prime.

Le poète grommela quelque chose, mais finit par se taire. De la place forte leur parvinrent des éclats de voix, des piétinements de chevaux, et, pis que tout, l'odeur de la soupe aux pois des bidasses. À l'instant présent, Geralt aurait donné tous les sterlets et toutes les truffes du monde pour une assiette de soupe. Les gardes postés devant la cabane discutaient paresseusement, ricanaient, de temps à autre ils se raclaient longuement la gorge et crachaient. C'étaient des soldats de métier ; preuve en était leur incroyable aptitude à se comprendre au moyen de phrases composées uniquement de déterminants et d'odieuses insanités.

— Geralt ?

— Quoi ?

— J'aimerais bien savoir ce qui est arrivé à Milva... à Zoltan, Percival, Régis... Tu ne les as pas vus ?

— Non. Je n'exclus pas la possibilité qu'au moment de l'échauffourée ils aient été fauchés ou bien piétinés par les chevaux. Les cadavres reposaient les uns sur les autres là-bas, au camp.

— Je ne crois pas qu'ils soient morts, affirma Jaskier d'une voix ferme et pleine d'espoir. Je ne crois pas que de fines mouches comme Zoltan et Percival... Ou bien Milva...

— Arrête de te faire des illusions. Quand bien même ils auraient survécu, ils ne nous aideront pas.

— Pourquoi ça ?

— Pour trois raisons. Premièrement, ils ont leurs propres soucis. Deuxièmement, nous sommes allongés ici, attachés dans cette resserre installée au beau milieu d'un camp militaire composé de plusieurs milliers d'hommes.

— Et la troisième raison ? Tu as parlé de trois raisons.

— Troisièmement, répondit le sorcelleur d'une voix lasse, les retrouvailles de la femme de Kern et de son mari disparu ont clos le quota de miracles pour ce mois-ci.

\* \* \*

— Là-bas. (Le barbier désigna les petits points scintillants qui correspondaient aux feux de camp.) C'est là que se trouve le fort d'Armérie, présentement le camp d'avant-poste des armées témériennes concentrées à Mayen.

— C'est là-bas que se trouvent le sorceleur et Jaskier ? (Milva se redressa sur ses étriers.) Eh ben ! c'est pas gagné... Il doit y avoir une multitude d'hommes armés là-bas, et puis des sentinelles tout autour. Ça va pas être commode de se faufiler au travers.

— Vous n'y serez pas obligés, répondit Régis en descendant de cheval. (Le hongre de Jaskier hennit longuement ; il était manifestement indisposé par l'odeur de plantes qui émanait du barbier et lui chatouillait les naseaux.) Vous ne serez pas obligés de pénétrer dans le camp, répéta-t-il. Je réglerai ça tout seul. Vous, vous attendrez avec les chevaux à l'endroit où scintille la rivière, vous voyez ? Sous l'étoile la plus brillante des Sept Chèvres. C'est là que la Chotla se jette dans l'Ina. Quand j'aurai sorti le sorceleur de la mélasse, je le dirigerai dans cette direction. C'est là que vous vous retrouverez.

— Quel fat, marmonna Cahir à Milva lorsqu'ils se retrouvèrent côte à côte après être descendus de cheval. Il compte libérer le sorceleur tout seul, sans l'aide de personne, tu as entendu ? Qui est-ce ?

— Par ma foi, j'en sais rien, répondit Milva. Pour ce qui est de sortir le sorceleur de là, moi je le crois. Hier, sous mes yeux, il a plongé ses mains dans les flammes pour en extraire des fers à cheval chauffés à blanc...

— Un magicien ?

— Non, répliqua Régis de derrière Pégase, prouvant qu'il avait une ouïe hors du commun. D'ailleurs, est-ce si important de savoir qui je suis ? Je ne te demande pas tes antécédents, moi.

— Je suis Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach.

— Je te remercie. Mais permets-moi d'être étonné. (Une pointe de sarcasme perçait dans la voix du barbier.) En dépit de ton nom, ton accent nilfgaardien est à peine perceptible.

— Je ne suis pas...

— Assez, le coupa Milva. Ce n'est pas le moment de vous quereller. Régis, le sorceleur attend qu'on vienne le sauver.

— Pas avant minuit, répliqua froidement le barbier en regardant la lune. Nous pouvons donc bavarder un petit moment. Qui est cet homme, Milva ?

— Cet homme m'a tirée d'un sale pétrin. (L'archère, quelque peu énervée, était décidée à défendre Cahir.) Cet homme dira au sorceleur, lorsqu'il le verra, qu'il se dirige dans une mauvaise direction. Ciri n'est pas à Nilfgaard.

— Pour une révélation, c'en est une, effectivement. (La voix du barbier s'était radoucie.) Et d'où tiens-tu cette information, cher Cahir, fils de Ceallach ?

— C'est une longue histoire.

Jaskier était silencieux depuis un long moment déjà lorsque soudain il constata que l'un des soldats en faction devant la resserre s'était interrompu au beau milieu d'une injure ; le second émit un râle, ou peut-être était-ce un gémissement. Geralt savait qu'ils étaient trois ; il tendit l'oreille, mais le troisième soldat n'émit pas le moindre son.

Le sorceleur attendit en retenant son souffle, mais le bruit qui parvint bientôt à son oreille ne fut pas le grincement de la porte de la resserre, d'où il espérait voir surgir leurs sauveurs. Non. Ce qu'il entendit fut un chœur de ronflements réguliers, parfaitement synchronisés. Les sentinelles s'étaient tout bonnement endormies durant leur service.

Il poussa un soupir, pesta en silence ; il était sur le point de s'abîmer derechef dans ses pensées – tournées pour l'heure vers Yennefer – lorsque son médaillon de sorceleur se mit à vibrer fortement autour de son cou, et qu'une odeur d'absinthe, de basilic, de sauge, de coriandre et d'anis vint lui chatouiller les narines.

— Régis ? murmura-t-il, incrédule, en tentant sans succès de redresser la tête hors des copeaux de bois.

— C'est bien lui, murmura Jaskier en s'agitant bruyamment. Personne d'autre n'empeste autant... Où es-tu ? Je ne te vois pas...

— Moins fort.

Le médaillon cessa de vibrer. Geralt entendit le profond soupir de soulagement de Jaskier et immédiatement après le chuintement d'une lame qui sciait la corde. Un instant plus tard, Jaskier laissa échapper un gémissement de douleur tandis que son sang se remettait à circuler normalement dans ses veines ; le poète étouffa ses geignements en fourrant son poing dans sa bouche.

— Geralt ! (L'ombre indistincte et vacillante du barbier apparut devant le sorceleur qui s'attaquait en silence à ses liens.) Vous devez vous débrouiller tout seuls pour franchir la garde. Dirigez-vous vers l'est, vers l'étoile la plus brillante des Sept Chèvres. Droit sur l'Ina. Milva vous y attend avec les chevaux.

— Aide-moi à me lever...

Le poète se mit debout en se mordillant le poing, prenant appui sur un pied d'abord, puis sur les deux. Sa circulation sanguine était revenue à la normale. Après quelques minutes, le sorceleur était également d'attaque.

— Comment allons-nous sortir ? demanda soudain le poète. Pour l'instant, les sentinelles sont en train de ronfler, mais ils pourraient...

— Impossible, l'interrompt Régis dans un murmure. Toutefois soyez prudents en sortant. C'est la pleine lune, la place forte est éclairée par des feux de camp. En dépit de l'heure tardive, tout le

campement est en mouvement, mais c'est aussi bien. La ronde s'est lassée de crier à la garde. Maintenant allez-y. Bonne chance.

— Et toi ?

— Ne vous en faites pas pour moi. Ne m'attendez pas et partez sans vous retourner.

— Mais...

— Jaskier, siffla le sorceleur. Tu ne dois pas t'inquiéter pour lui, tu as entendu ?

— Partez, répéta Régis. Bon courage. Au revoir, Geralt.

Le sorceleur se retourna.

— Merci d'être venu à notre secours, dit-il, mais il vaut mieux que nos chemins ne se croisent plus. Tu me comprends ?

— Tout à fait. Ne perdez pas de temps.

Les sentinelles dormaient dans des postures inhabituelles, ronflant et clappant de la langue. Pas un ne frémit lorsque Geralt et Jaskier se glissèrent par la porte entrouverte. Pas un ne réagit lorsque, sans cérémonie, le sorceleur dépouilla deux d'entre eux de leur gros manteau de laine.

— Ce n'est pas un rêve ordinaire, murmura Jaskier.

— Sûr que non.

Geralt, caché dans l'obscurité du mur de la resserre, observait la place forte.

— Je comprends, soupira le poète. C'est un magicien, Régis ?

— Non, ce n'est pas un magicien.

— Il a sorti des fers à cheval d'une fournaise. Il a endormi les sentinelles...

— Cesse tes bavardages et concentre-toi. Nous ne sommes pas encore libres. Enveloppe-toi dans ce manteau et dirigeons-nous vers la place. Si quelqu'un nous arrête, nous ferons semblant d'être des soldats.

— D'accord. Au cas où, je dirai...

— Nous jouerons à être des soldats stupides. Allons-y.

Ils traversèrent la place en se tenant loin des soldats concentrés autour des feux de camp et des tonneaux à goudron enflammés. Des hommes musardaient çà et là ; aussi le sorceleur et le poète passèrent-ils inaperçus, sans éveiller les soupçons ; personne ne les interpella ni ne les arrêta. Ils se retrouvèrent rapidement et sans encombre derrière la palissade.

Jusque-là tout allait bien. Trop bien même. Geralt commença à être nerveux, car instinctivement il sentait une menace, et ce sentiment, au lieu de diminuer au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du centre du camp, allait croissant. Il se répétait qu'il n'y avait là rien d'étonnant : à l'intérieur du campement, animé même la nuit, on ne leur avait pas prêté attention ; la seule chose qui les menaçait était

l'alarme qui serait donnée lorsqu'on découvrirait les gardes endormis près de la porte du bûcher. À présent, en revanche, ils se rapprochaient du périmètre à l'intérieur duquel les guetteurs, par la force des choses, devaient être plus vigilants. Le fait qu'ils quittent le camp n'était pas pour les aider. Geralt avait à l'esprit le fléau que constituaient les déserteurs, de plus en plus nombreux à abandonner le corps d'armée de Vissegerd, et il était certain que les sentinelles avaient ordre de prêter une attention particulière à tous ceux qui voulaient sortir du camp.

La lune était suffisamment claire pour que Jaskier n'ait pas à avancer à l'aveuglette. Cette lumière permettant au sorcelleur d'y voir aussi bien qu'en plein jour, ils parvinrent à éviter deux factions et se cachèrent dans des buissons le temps que passe une patrouille à cheval. Droit devant eux s'étendait une aulnaie sombre qui semblait se trouver en dehors déjà du périmètre de guet. Tout se déroulait bien. Trop bien.

Leur méconnaissance des habitudes militaires les perdit.

Les arbres de l'aulnaie, bas et sombres, étaient tentants, ils offrirent une bonne cachette. Mais depuis que le monde est monde, les soldats aguerris, lorsqu'ils devaient remplir la fonction de sentinelle, avaient pour habitude de se dissimuler dans les buissons ; de là, ils pouvaient surveiller aussi bien l'ennemi que leurs propres officiers casse-pieds, au cas où il viendrait à l'idée de ces derniers de les contrôler à l'improviste.

Geralt et Jaskier eurent à peine le temps d'atteindre l'aulnaie que deux silhouettes se dressèrent devant eux. Ainsi que le tranchant d'une lance.

— Mot de passe ?

— Cintra ! s'écria Jaskier sans réfléchir.

Les soldats ricanèrent en chœur.

— Eh, les gars ! fit l'un d'eux. Vous pourriez faire preuve d'un brin d'imagination. Qu'au moins l'un de vous invente quelque chose d'original ! Mais non, c'est toujours « Cintra », et encore « Cintra ». On se languit de sa maison, hein ? C'est bon. Même tarif qu'hier.

Jaskier grinça des dents. Geralt considéra la situation et évalua leurs chances. Le bilan était pour le moins désastreux.

— Bon alors, les pressa un soldat. Si vous voulez passer, payez le péage, et on ferme les yeux. Presto ! Sinon, suffit d'aviser la garde !

— Un instant. (Le poète changea sa façon de parler et son accent.) Je vais m'asseoir et me déchausser, parce que j'ai dans ma chauss...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Quatre soldats le plaquèrent au sol, deux d'entre eux l'agrippèrent chacun par une jambe et lui ôtèrent ses chaussures. Celui qui avait demandé le mot de passe arracha la doublure de la semelle de l'intérieur. Quelque chose



s'éparpilla sur le sol en tintant.

— De l'or ! beugla le chef. Va donc déchausser le deuxième ! Et fais chercher la garde...

Cependant ces paroles ne furent guère suivies d'effet, car une partie des soldats s'était jetée à genoux à la recherche des doublons éparpillés parmi les feuilles mortes. Quant aux autres, ils se battaient farouchement pour la deuxième chaussure de Jaskier. *C'est maintenant ou jamais*, se dit Geralt, après quoi il donna un coup de poing dans la mâchoire du chef, et le cogna encore sur la tempe au moment de sa chute. Les chercheurs d'or n'y prirent même pas garde. Sans se faire prier, Jaskier s'échappa en filant à travers les buissons et en agitant ses bandes molletières. Geralt courait derrière lui.

— À l'aide, à l'aide ! hurla le chef à terre, soutenu immédiatement dans ses cris par ses camarades. À la garde !

— Crapules ! hurla Jaskier en courant, escroqueurs ! Ils ont pris l'argent !

— Économise ta salive, gros malin ! Tu vois la forêt ? On y va, au pas de course !

— Alerte ! Aleeeeeerte !

Ils continuaient à courir. Geralt pesta, furieux, en entendant les cris, les sifflets, les chevaux qui piétinaient et renâclaient derrière eux. Mais aussi devant eux. Son étonnement fut de courte durée, un seul coup d'œil attentif suffit. Ce qu'il avait pris pour une forêt salvatrice était en réalité une haie de chevaux qui se dirigeait droit sur eux, affluant telle une vague.

— Ne bouge plus, Jaskier ! cria-t-il, puis il se retourna en direction de la patrouille qui arrivait au galop, et siffla avec vigueur entre ses doigts.

» Nilfgaard ! brailla-t-il aussi fort qu'il le pouvait. Nilfgaard attaque ! Retournez au campement, imbéciles ! Sonnez l'alarme ! Nilfgaard arrive !

Le cavalier de tête qui les pourchassait malmenait son cheval ; il regarda dans la direction indiquée, hurla avec effroi et voulut faire demi-tour. Mais Geralt estima qu'il en avait déjà fait suffisamment pour les lions de Cintra et les lys de Témérie. Il bondit jusqu'au cavalier et, d'une prise adroite, le précipita au sol.

— Grimpe, Jaskier ! Et accroche-toi !

Il ne fallut pas le lui répéter deux fois. Le cheval s'affaissa légèrement sous le poids du poète, mais, pressé par deux paires de talons, il s'élança au grand galop. La multitude de Nilfgaardiens qui galopait à bride abattue représentait une menace bien plus grande que Vissegerd et son corps d'armée ; aussi Geralt et Jaskier foncèrent-ils au pas de charge à travers le cercle de sentinelles protégeant le campement pour tenter de s'écarter au plus vite du champ

d'affrontement des deux armées qui allait bientôt s'embraser. Les Nilfgaardiens étaient proches toutefois et ils aperçurent les fugitifs. Jaskier hurla, Geralt jeta un coup d'œil autour de lui et vit également les rangs serrés des troupes nilfgaardiennes qui menaçaient de les prendre en chasse. Sans hésitation, il dirigea sa monture en direction du camp, dépassant au galop les gardes qui fuyaient. Jaskier hurla de nouveau, mais son avertissement était inutile cette fois. Le sorcelleur avait vu la cavalerie qui arrivait du camp et fonçait sur eux. À peine l'alerte avait-elle été donnée que les hommes de Vissegerd étaient en selle. Geralt et Jaskier se retrouvaient pris au piège.

Il n'y avait pas d'issue. Le sorcelleur changea une nouvelle fois de direction ; puisant dans les dernières réserves de sa monture, il tenta de se frayer un passage entre les deux lignes ennemies qui ne cessaient de se rapprocher. Lorsqu'il entrevit une minuscule chance d'y parvenir, des flèches emplirent soudain l'air de leurs sifflements. Jaskier poussa un hurlement particulièrement sonore, et enfonça ses doigts dans les flancs de Geralt. Le sorcelleur sentit un liquide chaud couler le long de sa nuque.

— Tiens bon ! (Il saisit le poète par le coude et le cala contre son dos.) Tiens bon, Jaskier !

— Ils m'ont tué ! beugla le poète d'une voix étonnamment puissante pour un homme qui avait cessé de vivre. Je saigne ! Je meurs !

— Tiens bon !

Les volées de flèches dont les deux armées s'abreuyaient – et dont Jaskier avait été la victime – furent en même temps leur salut. Les armées bombardées étaient empêtrées et avaient perdu de leur élan ; la brèche entre les deux fronts, sur le point de se refermer, resta ouverte suffisamment longtemps pour permettre au cheval hors d'haleine d'emmener les deux fugitifs loin du piège. Geralt, impitoyable, contraignit le destrier à poursuivre son galop, car bien que la forêt salvatrice se profilât déjà devant eux, à l'arrière, le claquement des sabots grondait toujours. Le cheval geignait, trébuchait, mais il galopait. Peut-être seraient-ils parvenus à s'échapper, mais Jaskier, soudain, poussa un gémissement. Incapable de se maintenir en selle, il entraîna le sorcelleur dans sa chute. Geralt, instinctivement, tira sur les rênes, le cheval se cabra, et tous deux dégringolèrent à terre, au milieu des jeunes sapins. Le poète s'écroula, inerte ; incapable de se relever, il poussait des gémissements à fendre l'âme. À la lueur de la lune, on pouvait voir qu'il avait tout un côté du crâne et le bras gauche en sang.

Derrière eux, les armées s'affrontaient avec fracas, au milieu des clameurs et des cliquetis métalliques. Mais en dépit de la bataille qui battait son plein, leurs poursuivants nilfgaardiens ne les avaient pas

oubliés. Trois cavaliers galopèrent dans leur direction.

Le sorceleur se releva brusquement, sentant monter en lui une vague de haine et de fureur glacée. Il bondit, faisant face à ses poursuivants, détournant ainsi l'attention des cavaliers de Jaskier. Son intention n'était pas de se sacrifier pour son ami, non. Il voulait satisfaire son désir de tuer.

Le cavalier de tête fonça sur lui le premier, brandissant une hache, mais il ne s'attendait pas à tomber sur un sorceleur. Sans effort, Geralt fit un bond pour esquiver le coup, saisit le Nilfgaardien penché sur sa selle par le col et de sa seconde main agrippa sa large ceinture. D'un mouvement brusque, il fit basculer le cavalier de sa selle, se rua sur lui et le plaqua au sol. À cet instant seulement il réalisa qu'il n'était pas armé. Il saisit l'homme à terre par le cou, mais, gêné par son hausse-col, il ne put l'étrangler. Le Nilfgaardien s'ébroua, frappa le sorceleur de son gantelet de fer, lui labourant la joue. Le sorceleur l'écrasa alors de tout son poids, saisit en tâtonnant une miséricorde accrochée à sa large ceinture, l'arracha de son fourreau. L'homme à terre s'en rendit compte et mugit. Geralt repoussa le bras marqué d'un scorpion de bronze qui le frappait toujours et brandit le stylet en vue de porter son coup.

Le Nilfgaardien se mit à croasser.

Le sorceleur planta la miséricorde dans sa bouche ouverte... jusqu'au pommeau.

Quand il s'écarta, il vit des chevaux sans cavalier, des cadavres, et une petite troupe qui s'éloignait en direction de la bataille qui faisait rage. Les Cintrasiens du camp avaient anéanti leurs poursuivants nilfgaardiens, mais, dans l'obscurité, ils n'avaient pas remarqué le poète ni les deux hommes qui luttèrent à terre au milieu des jeunes sapins.

— Jaskier ! Où as-tu été touché ? Où est la flèche ?

— Dans... dans ma tête... Elle est plantée dans ma tête...

— Ne dis pas de bêtises ! Par la peste, tu as eu de la chance... Elle t'a juste éraflé...

— Je saigne...

Geralt retira son caftan et arracha les manches de sa chemise. Le tranchant du fer avait touché Jaskier au-dessus de l'oreille, dessinant une affreuse entaille jusqu'à la tempe. Le poète ne cessait de poser ses mains tremblantes sur la blessure, puis il regardait le sang qui lui souillait abondamment les mains et les manchettes. Il avait le regard perdu. Le sorceleur comprit qu'il avait devant lui un homme confronté pour la première fois de sa vie à la douleur, à la réalité d'une blessure. Un homme qui, pour la première fois, voyait son propre sang couler en abondance.

— Lève-toi, dit-il en enroulant à la va-vite autour de la tête du

troubadour la manche de sa chemise. Ce n'est rien, Jaskier, juste une égratignure... Lève-toi, nous devons dégager d'ici...

Dans la prairie, la bataille nocturne faisait rage, le fracas des fers, les renâlements des chevaux et les clameurs s'intensifiaient. Geralt s'empara rapidement de deux montures, mais une seule suffit, en vérité. Jaskier parvint à se lever, mais il s'affaissa aussitôt, puis il commença à geindre et éclata en sanglots. Le sorceleur le souleva, le ranima d'une secousse et le flanqua sur la selle. Il monta derrière le poète et pressa le cheval en direction de l'est, où, au-delà des filets bleu clair que l'aube naissante dessinait déjà dans le ciel, scintillait l'étoile la plus brillante de la constellation des Sept Chèvres.

\* \* \*

— L'aube va bientôt poindre, constata Milva en regardant non pas le ciel, mais la surface scintillante de la rivière. Les silures sont en train de décimer les bancs de poissons blancs. Et toujours pas de trace du sorceleur et de Jaskier. Pourvu que Régis n'ait pas raté son coup...

— Ne parle pas de malheur, marmonna Cahir en arrangeant la sangle de l'étalon qu'il avait récupéré.

— Il faut dire que c'est un peu... C'est comme si tous ceux qui avaient affaire à votre Ciri attiraient le mauvais œil... Cette fille apporte le malheur... Le malheur et la mort.

— Crache, Milva.

Elle s'exécuta pour conjurer le mauvais sort.

— Mais quelle froidure, j'en ai la chair de poule... Et j'ai une de ces soifs ! J'ai encore vu un cadavre putréfié au bord de la rivière... Brrrr... J'ai la nausée... Je vais sûrement vomir...

— Tiens. (Cahir lui tendit son outre.) Bois. Et assieds-toi près de moi, je vais te réchauffer.

Dans le fond de la rivière, un silure s'attaqua de nouveau à un banc d'ablettes qui jaillit à la surface en une pluie argentée. Les deux compagnons aperçurent un oreillard – ou était-ce un engoulement ? – qui voletait au-dessus de l'eau.

— Qui donc peut savoir de quoi demain sera fait, marmonna Milva, pensive, blottie contre l'épaule de Cahir. Qui traversera la rivière, et qui embrassera la terre ?

— Advienne que pourra. Chasse ces pensées.

— Tu n'as pas peur ?

— Si. Et toi ?

— Moi, j'ai des nausées.

Ils restèrent silencieux un long moment.

— Dis-moi, Cahir, quand est-ce que tu as rencontré cette Ciri ?

— La première fois ? C'était il y a trois ans. Durant la bataille de

Cintra. Je l'ai emmenée hors de la ville. Quand je l'ai trouvée, elle était cernée par un rideau de flammes. J'ai bravé l'incendie, la fumée, en la tenant serrée dans mes bras, mais on aurait dit qu'elle aussi était comme les flammes.

— Comment ça ?

— Qu'il est impossible de tenir des flammes dans ses bras.

— Si ce n'est pas Ciri qui est à Nilfgaard, répondit Milva après un long silence, alors qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

\* \* \*

Drakenborg, le fort rédanien transformé en camp d'internement pour elfes et autres éléments subversifs, avait ses traditions, obscures, élaborées au cours des trois années de fonctionnement que comptait le camp. L'une d'elles était la pendaison à l'aube ; une autre, le rassemblement préliminaire des condamnés à mort dans une grande cellule commune, d'où, aux premières lueurs du jour, ils étaient conduits au gibet.

Chaque cellule regroupait plusieurs dizaines de condamnés, et chaque matin on pendait deux, trois, parfois quatre prisonniers. Les autres attendaient leur tour. Longtemps. Une semaine parfois. Ceux-là, on les appelait les « Joyeux ». Car dans la cellule de la mort l'atmosphère était toujours joyeuse. D'abord parce qu'on donnait aux prisonniers du vin aigre et très dilué, surnommé le « dijkstra sec » dans le jargon du camp, car ce n'était un secret pour personne que l'alcool servi aux condamnés *ante mortem* l'était sur ordre du chef des services de renseignements rédaniens. Ensuite parce qu'aucun prisonnier de la cellule de la mort n'était traîné dans la sinistre Laverie souterraine pour interrogatoire, les gardiens n'ayant pas le droit de les brutaliser.

En cette nuit aussi, on sacrifiait aux traditions. Dans la cellule, occupée par six elfes, un demi-elfe, un hobberas, deux humains et un Nilfgaardien, l'ambiance était joyeuse. Les prisonniers avaient versé le « dijkstra sec » sur une assiette en tôle et s'employaient à laper le précieux liquide sans l'aide des mains, car c'était le meilleur moyen, avec cette clairette, de se griser au moins un peu. Seul l'un des elfes, un Scoia'tael du commando décimé de Iorwetha, récemment roué de coups à la Laverie, se tenait tranquille, l'air sévère, occupé à graver l'inscription « La liberté ou la mort » sur une poutre. On pouvait lire ce genre de slogans par centaines sur les poutres de la cellule. De même, conformément à la tradition, les autres condamnés chantaient en boucle l'hymne des « Joyeux », chanson anonyme composée à Drakenborg et dont chaque prisonnier, dans son baraquement,

apprenait les paroles en écoutant, la nuit, les voix qui provenaient de la cellule de la mort ; chacun savait que tôt ou tard viendrait son tour de participer au chœur.

*Au bout de la hart dansent les pendus.  
Agités de spasmes, en rythme ils se recroquevillent.  
Ils chantent admirablement  
Leur chanson avec mélancolie.*

*Les Joyeux s'amuseant formidablement.  
Chaque cadavre se souvient de l'instant  
Où furent de sous ses pieds ôtés les tabourets,  
Ses yeux à tout jamais révoltés.*

Le verrou fut déverrouillé, la serrure grinça. Les Joyeux interrompirent leur chant. L'entrée des gardiens au lever du jour ne pouvait signifier qu'une seule chose : dans un instant le chœur allait être amputé de quelques voix. Lesquelles ? La question était posée.

Les gardiens arrivèrent nombreux. Ils avaient apporté des cordons destinés à entraver les mains de ceux qui seraient conduits au gibet. L'un des gardiens renifla, mit son gourdin sous son bras, déroula un parchemin et se racla la gorge.

— Echel Trogelton !

— Traighlethan, rectifia machinalement l'elfe du commando de Iorwetha.

Il regarda une fois encore l'inscription qu'il venait de graver et se leva péniblement.

— Cosmo Baldenvegg !

Le hobberas déglutit bruyamment. Nazarian savait pourquoi ce dernier avait été fait prisonnier : on l'accusait d'avoir mené des actions de diversion à la demande des services secrets nilfgardiens. Baldenvegg, cependant, n'avait jamais avoué sa faute, affirmant obstinément qu'il avait volé les deux chevaux de la cavalerie de sa propre initiative, pour son bénéfice, et que Nilfgaard n'avait rien à voir là-dedans. Mais, visiblement, on ne l'avait pas cru.

— Nazarian !

Le prisonnier se leva docilement, tendit ses mains aux gardiens. Lorsque le trio fut emmené, les Joyeux qui restaient entonnèrent leur hymne.

*Au bout de la hart dansent les pendus.  
Agités de spasmes, en rythme ils se recroquevillent  
Et le vent aux alentours éparpille  
Leur chant et leurs refrains.*

L'aurore prenait des teintes pourpres et rougeâtres. Une belle journée ensoleillée s'annonçait.

L'hymne des Joyeux, affirmait Nazarian, était trompeur. Les condamnés ne pouvaient se livrer à la danse du pendu car la potence qui les attendait n'était pas un gibet muni d'une traverse, mais un simple poteau planté en terre. Ce n'étaient donc pas des tabourets qu'on retirait de sous leurs pieds, mais de vulgaires troncs de bouleaux, qui portaient les traces d'un usage fréquent. L'auteur anonyme de la chanson ne pouvait le savoir au moment où il l'avait composée. Comme tout condamné, il n'avait pris connaissance de ces détails que peu de temps avant sa mort. À Drakenborg les exécutions n'étaient jamais publiques. Selon une maxime également imputée à Dijkstra, il s'agissait d'un juste châtiment, pas d'une vengeance sadique.

L'elfe du commando Iorwetha s'ébroua pour obliger le gardien à le lâcher ; sans atermolement, il monta sur le tronc et se laissa faire tandis qu'on lui passait le nœud coulant autour du cou.

— Que viv...

Le tronc fut brusquement retiré de sous ses pieds.

Pour le hobberas, il fallut placer deux troncs l'un sur l'autre. Le prétendu partisan ne poussa pas même un cri. Il agita frénétiquement ses petites jambes et se retrouva pendu au poteau. Sa tête retomba, inerte, sur son épaule.

Les gardiens saisirent Nazarian, qui soudain se décida.

— Je vais parler ! annonça-t-il d'une voix rauque. Je vais tout avouer ! J'ai des informations importantes pour Dijkstra !

— C'est un peu tard, déclara, dubitatif, Vascoigne, qui assistait le commandant adjoint aux Affaires politiques de Drakenborg lors des exécutions. Une fois sur deux la vue de la corde éveille l'imagination !

— Je ne mens pas ! (Nazarian se débattait entre les mains de ses bourreaux.) J'ai des informations !

Une heure plus tard à peine, Nazarian était tranquillement assis, se réjouissant de la beauté de la vie ; un courrier se tenait prêt au côté de son cheval et se grattait fiévreusement l'occiput ; quant à Vascoigne, il lisait et vérifiait le rapport destiné à Dijkstra.

« J'informe humblement Son Excellence que le criminel du nom de Nazarian, condamné pour avoir attaqué un fonctionnaire royal, a reconnu les faits suivants : agissant sur les ordres d'un dénommé Ryens, il a pris part en juillet, à la nouvelle lune, avec deux de ses collaborateurs, les elfes de sang mêlé Schirré et Jagla, à l'assassinat des juristes Codringher et Fenn dans la ville de Dorian. Le dénommé Jagla y a été assassiné, puis le sang-mêlé Schirré a exécuté les deux

juristes et incendié leur maison. Le criminel Nazarian met tout sur le compte dudit Schirré, il nie catégoriquement avoir tué lui-même, mais c'est sûrement parce qu'il a peur de la corde. Son Excellence pourrait également être intéressée par la chose suivante : avant l'homicide commis contre les juristes par lesdits criminels – Nazarian, le demi-elfe Schirré et Jagla –, ceux-ci étaient sur les traces d'un sorcelleur, un certain Gerald de Riv, lequel rencontrait le juriste Codringher en secret. Dans quelle intention, cela le criminel Nazarian l'ignore, car ni le susnommé Ryens ni le demi-elfe Schirré ne l'ont mis dans la confiance. Mais lorsque le rapport sur ces conspirations a été transmis à Ryens, ce dernier a donné l'ordre d'éliminer les juristes.

» Le criminel Nazarian a également avoué la chose suivante : dans la maison des juristes, son collaborateur Schirré a volé un document qu'il a transmis à Ryens au cours d'un entretien à l'auberge *Au Rusé Renard*, à Carreras. De quoi ont discuté Ryens et Schirré, Nazarian l'ignore, mais le lendemain le trio criminel s'est rendu à Brugge où, le quatrième jour de la nouvelle lune, ils ont procédé à l'enlèvement d'une jeune fille dans une maison aux briques rouges sur la porte de laquelle étaient fixés des ciseaux en cuivre. Ryens a étourdi la jeune fille au moyen d'une boisson magique, puis les criminels Schirré et Nazarian l'ont en grande hâte conduite en calèche à Verden, à la forteresse de Nastrog. Et maintenant j'invite Son Excellence à accorder la plus grande attention à ce qui suit : les criminels ont livré la jeune fille enlevée au commandant nilfgaardien de la forteresse, en l'assurant que ladite jeune fille avait pour nom Cirilla de Cintra. Le commandant, d'après le criminel Nazarian, aurait été très excité en apprenant cette information.

Je fais parvenir à Son Excellence le présent rapport par courrier extrêmement confidentiel. Je lui enverrai de même le protocole détaillé de l'interrogatoire, après qu'un scribe l'aura recopié au propre. Je demande humblement à Son Excellence de bien vouloir me transmettre ses instructions concernant le criminel Nazarian – le bâton, pour le faire parler davantage, ou la corde, selon les observances. »

Vascoigne signa le rapport d'un geste vif, y apposa son sceau et fit venir le courrier.

Dijkstra prit connaissance de son contenu le soir même. Filippa Eilhart, le lendemain midi.

\* \* \*

Lorsque le cheval monté par Geralt et Jaskier surgit des aulnes côtiers, Milva et Cahir étaient très énervés. Ils avaient entendu peu de temps auparavant les échos de la bataille : l'eau de l'Ina portait les



sons sur une grande distance.

Alors qu'elle aidait le sorceleur à faire glisser le barde de la selle, Milva remarqua que son visage s'était assombri à la vue du Nilfgaardien. Elle n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit, et le sorceleur non plus du reste, car Jaskier, dans un gémissement de désespoir, leur glissa des mains. Ils l'allongèrent sur le sable et placèrent un manteau replié sous sa tête. Milva s'apprêtait à changer le pansement provisoire du poète, déjà imbibé de sang, lorsqu'elle sentit une main sur son épaule et flaira l'odeur familière d'absinthe, d'anis et d'autres plantes encore. Selon son habitude, Régis avait surgi de nulle part, sans que l'on sache comment.

— Tu permets, fit-il en sortant de son immense sac des ustensiles et des instruments médicaux. Je vais m'en occuper.

Lorsque le barbier ôta le bandage de la blessure, Jaskier gémit de douleur.

— Du calme, l'apaisa Régis en nettoyant la plaie. Ce n'est rien. Juste un peu de sang... Il sent bon, ton sang, poète.

Le sorceleur eut alors une réaction à laquelle ne s'attendait nullement Milva. Il s'approcha du cheval et sortit du fourreau accroché à la selle une longue épée nilfgaardienne.

— Écarte-toi de lui, gronda-t-il en faisant face au barbier.

— Il sent bon, ce sang, répéta Régis sans prêter la moindre attention au sorceleur. Je ne flaire pas en lui l'odeur d'une infection qui, dans une blessure à la tête, pourrait avoir des conséquences tragiques. L'artère et la veine ne sont pas atteintes... Tu vas avoir un peu mal maintenant.

Jaskier gémit, aspira l'air nerveusement. L'épée dans la main du sorceleur s'impatiente, reflétant l'éclat de la rivière.

— Je vais suturer la plaie, annonça Régis en continuant à ignorer le sorceleur et son épée. Sois brave, Jaskier !

Jaskier fut brave.

— C'est fini. (Régis s'attaqua au bandage.) Pour être trivial, d'ici au mariage on n'en parlera plus. Belle blessure pour un poète, Jaskier. On va te prendre pour un héros de guerre, avec ton superbe bandage sur le front. Les jeunes filles vont fondre en te voyant. Oui, c'est une véritable blessure de poète. Ce n'est pas comme si tu avais été touché au ventre. Le foie en compote, les reins et l'intestin déchirés, leur contenu déversé avec les excréments, inflammation du péritoine... C'est bon, Geralt, je suis maintenant à ta disposition.

À peine Régis s'était-il mis debout que le sorceleur plaça son épée sur sa gorge. D'un geste si rapide qu'il avait échappé à tous.

— Écarte-toi, cria-t-il en s'adressant à Milva.

Régis ne trembla même pas ; pourtant la pointe de l'épée lui chatouillait délicatement le cou. L'archère retint son souffle en voyant

dans l'obscurité les yeux du barbier s'enflammer d'une étrange lueur féline.

— Eh bien, continue, dit tranquillement Régis. Tranche-moi la gorge.

— Geralt, geignit Jaskier, qui était parfaitement revenu à lui. Es-tu devenu complètement fou ? Il nous a évité le gibet... Il m'a pansé la tête...

— Au camp il nous a sauvés, ainsi que la jeune fille accusée de sorcellerie, rappela tout doucement Milva.

— Taisez-vous. Vous ne savez pas qui il est.

Le barbier ne bougea pas. Et soudain, Milva perçut avec effroi ce qu'elle aurait dû percevoir depuis longtemps déjà.

Régis n'avait pas d'ombre.

— En effet, articula-t-il avec lenteur, vous ne savez pas qui je suis. Et il est temps que vous l'appreniez. Je m'appelle Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy. Je vis sur cette terre depuis quatre cent vingt-huit ans. Je suis le descendant des malheureuses créatures enfermées parmi vous après le cataclysme que vous appelez la Conjonction des Sphères. Pour parler simplement, je passe pour un monstre. Un monstre buveur de sang. Et aujourd'hui je tombe sur un sorcelleur dont le métier est d'éliminer les êtres tels que moi. C'est tout.

— Et cela suffit. (Geralt abaissa son épée.) C'est trop même. Disparais, Emiel Régis je ne sais plus quoi. Dégage d'ici.

— Voilà qui est singulier, ironisa Régis. Tu me permets de m'en aller ? Moi qui suis un danger pour les hommes ? Un sorcelleur devrait pourtant mettre à profit chaque occasion qui lui est donnée d'éliminer de telles menaces.

— Fous le camp. Éloigne-toi, et fais vite.

— Jusqu'à quelle distance ? demanda lentement Régis. Après tout, tu es un sorcelleur. Tu sais que j'existe. Lorsque tu seras venu à bout de ton problème, lorsque tu auras réglé ce que tu as à régler, tu reviendras sans aucun doute dans ces contrées. Tu sais où je vis, tu connais mes occupations. Vas-tu me pourchasser ?

— Ce n'est pas exclu. S'il y a une récompense à la clé.

— Je te souhaite bonne chance. (Régis ferma son sac, déplia son manteau.) Adieu. Ah, encore une chose. À combien devrait s'élever cette récompense pour que tu acceptes de te déranger ? Combien est-ce que je vaudrais, d'après toi ?

— Très cher.

— Tu flattes ma vanité. Mais concrètement ?

— Fous le camp, Régis.

— Oui, oui. Mais avant, évalue-moi ; je t'en prie.

— Pour un vulgaire vampire, je prenais l'équivalent d'un bon cheval de selle. Mais toi, tu n'es pas un vulgaire vampire.

— Alors, combien ?

— Je doute..., commença le sorcelleur d'une voix glaciale. Je doute qu'il existe une personne suffisamment riche pour s'acquitter d'une telle somme.

— Je comprends, et je te remercie.

Le vampire sourit, découvrant ainsi ses canines. Milva et Cahir s'écartèrent, et Jaskier étouffa un cri d'épouvante.

— Adieu. Bonne chance.

— Adieu, Régis. Bonne chance à toi.

Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy secoua son manteau, s'y enveloppa et disparut. Tout simplement, sans laisser de trace.

\* \* \*

— Maintenant (Geralt se retourna, l'épée toujours à la main), à ton tour, Nilfgaardien...

— Non, l'interrompit vivement Milva. J'en ai par-dessus la tête de tout ça. Tous à cheval, et déguerpissons d'ici ! Les cris portent avec la rivière. Si quelqu'un nous tombe dessus, on ne s'en rendra même pas compte !

— Je ne voyagerai pas en sa compagnie.

— Eh bien, pars tout seul ! gronda Milva, sérieusement en colère. Dans une autre direction ! J'en ai assez de tes humeurs, sorcelleur ! Que tu aies chassé Régis alors qu'il t'avait sauvé la vie, c'est ton problème. Mais Cahir m'a sauvée, moi, c'est donc mon ami ! Si en revanche tu le considères comme un ennemi, alors rentre en Armérie, la voie est libre ! Tes amis t'y attendent déjà avec une corde !

— Ne crie pas.

— Alors ne reste pas planté là comme un poteau. Aide-moi à installer Jaskier sur le hongre.

— Tu as sauvé nos chevaux ? Ablette aussi ?

— C'est lui qui les a sauvés, dit-elle en désignant Cahir d'un signe de tête. En route, on y va.

\* \* \*

Ils franchirent l'Ina. Ils longèrent la rive droite, traversant des nappes peu profondes et des bras morts, avançant parmi les saules gris, les herbes et les terrains marécageux qui grouillaient de grenouilles, de canards et de sarcelles à en croire les coassements et les cancanements qui parvenaient à leurs oreilles. Le soleil rougeoyant inondait le ciel, se réverbérant dans un éclat aveuglant sur la surface lisse des étangs, envahie par les nuphars. La troupe bifurqua à l'endroit où l'un des nombreux bras de l'Ina se jetait dans la Iaruga. À

présent ils progressaient à travers des forêts sombres, lugubres, où les arbres semblaient littéralement émerger des marécages recouverts d'un tapis de lentilles d'eau.

Cheminant en tête aux côtés du sorceleur, Milva lui relatait à mi-voix le récit de Cahir. Geralt restait muet comme une carpe ; pas une seule fois il ne se retourna ni ne jeta un regard au Nilfgaardien qui restait à l'arrière pour aider le poète. Jaskier poussait des gémissements de temps à autre, pestait et se plaignait d'un mal de tête, mais il tenait bon, vaillamment, et ne ralentissait pas le cortège. Son état s'était considérablement amélioré depuis qu'il avait retrouvé Pégase et son luth attaché à sa selle, intact.

Vers midi ils débouchèrent de nouveau sur des ripisylves ensoleillées au-delà desquelles s'étendaient les eaux calmes de la Grande Iaruga. Ils se frayèrent un passage, pataugèrent dans les herbes et les bancs de sable. Parmi les nombreux bras de la rivière, ils tombèrent sur une île, un endroit sec au milieu des marécages et des jonchères. L'île était envahie de broussailles et d'osiers rouges, parsemée de quelques arbres nus, desséchés, blanchis par les fèces des cormorans.

Milva la première entrevit parmi les roseaux une barque que le courant avait dû entraîner jusque-là. C'est elle aussi qui la première repéra au milieu des osiers rouges une petite clairière qui conviendrait parfaitement au repos des chevaux.

Ils s'arrêtèrent, et le sorceleur estima que le temps était venu d'avoir une discussion avec le Nilfgaardien. Entre quatre yeux.

\* \* \*

— Je t'ai épargné sur Thanedd, j'ai eu pitié de toi, freluquet. Ce faisant, j'ai commis la plus grossière erreur de ma vie. Ce matin j'ai épargné un vampire supérieur qui a sans nul doute ôté la vie à plus d'un humain. J'aurais dû le tuer. Mais je ne pensais pas à lui, car une chose, une seule, me préoccupait : massacrer ceux qui ont porté atteinte à Ciri. Je me suis juré que ceux qui l'avaient offensée le paieraient de leur sang.

Cahir ne disait rien.

— Ce que m'a raconté Milva ne change rien. Il n'en ressort qu'une seule chose : bien que tu te sois donné beaucoup de mal, tu n'as pas réussi à enlever Ciri sur l'île. Tu traînes donc maintenant derrière moi pour que je te mène jusqu'à elle. Pour que tu puisses de nouveau poser tes sales pattes sur elle, car alors peut-être auras-tu une chance d'être gracié par ton empereur et d'échapper à l'échafaud.

Cahir gardait toujours le silence. Geralt se sentit soudain très mal.

— À cause de toi, elle criait la nuit, tonna-t-il. À ses yeux

d'enfant, tu as pris les proportions d'un cauchemar. Et pourtant tu n'étais et tu n'es qu'un instrument, le larbin minable de ton empereur. Je ne sais pas ce que tu lui as fait pour hanter ainsi ses cauchemars. Mais le pire, c'est que je ne comprends pas pourquoi, en dépit de tout ça, je n'arrive pas à te tuer. Je ne sais pas ce qui me retient.

— Peut-être, répondit doucement Cahir, qu'en dépit des circonstances et des apparences, nous avons toi et moi quelque chose en commun.

— Je serais curieux de savoir ce que c'est !

— Comme toi, je veux sauver Ciri. Comme toi, je ne m'émeus pas de la surprise ou de l'incrédulité que mon vœu suscite. Comme toi, je n'ai nullement l'intention d'expliquer mes mobiles à quiconque.

— C'est tout ?

— Non.

— Alors parle, je t'écoute.

— Ciri, commença lentement le Nilfgaardien, traverse à cheval un village poudreux. Avec six jeunes gens. Parmi eux se trouve une jeune fille aux cheveux coupés ras. Ciri danse sur une table dans une cahute et elle est heureuse...

— Milva t'a raconté mes rêves.

— Non. Elle ne m'a rien raconté du tout. Tu ne me crois pas ?

— Non.

Cahir baissa la tête, creusa le sable de son talon.

— J'avais oublié, soupira-t-il, tu ne peux pas me croire, c'est impossible, tu ne peux avoir confiance en moi. Je le comprends. Cela dit, tout comme moi, tu as dû faire un autre rêve. Un rêve que tu n'as raconté à personne. Car je doute que tu aies eu envie de le partager avec qui que ce soit.

\* \* \*

On peut dire que Servadio avait une sacrée veine. Il n'était pas venu à Loreda dans l'intention d'espionner quelqu'un en particulier. Mais le village, non sans raison, avait été surnommé « le Repaire des malandrins ». Loreda était situé sur le « Chemin des Bandits », les brigands et les voleurs de tous les alentours du Haut-Velda venaient pour s'y rencontrer, fouiner, vendre ou échanger leurs butins, s'approvisionner, se reposer et s'amuser en compagnie du gratin des voyous. Le village avait été incendié à plusieurs reprises, mais les rares habitants restants et les nombreux immigrants ne cessaient de le reconstruire. La cohabitation avec les bandits se passait parfaitement bien. Et les mouchards comme Servadio avaient toujours la possibilité de glaner à Loreda une ou deux informations à rapporter au préfet en échange de quelques florins.

Aujourd'hui, Servadio escomptait récupérer bien plus. Car les Rats venaient d'arriver au village.

Le cortège était mené par Giselher, flanqué d'Étincelle et de Kayleigh. Derrière eux suivaient Mistle et la nouvelle, une fille aux cheveux cendrés, prénommée Falka. Asse et Reef fermaient la marche en tirant des chevaux non sellés qui avaient sans nul doute été volés et amenés à Loredo pour y être vendus. Les Rats étaient fatigués et couverts de poussière, mais ils se tenaient gaillardement sur leur selle, répondaient aux salutations de leurs amis ou connaissances qui séjournèrent au village. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux et se servirent de la bière avant de se lancer aussitôt dans de bruyantes négociations avec les marchands et les receleurs. Tous, sauf Mistle et la nouvelle recrue, qui portait une épée derrière son dos. Ces deux-là s'en allèrent parmi les étals qui, comme à l'accoutumée, inondaient la place. Loredo avait ses jours de marché ; ces jours-là, l'offre à destination des bandits de passage était particulièrement riche et diversifiée. C'était le cas cette fois-ci.

Servadio emboîta prudemment le pas aux jeunes filles. Pour gagner de l'argent, il devait moucharder, et, pour moucharder, il devait prêter l'oreille.

Mistle et Falka admiraient les foulards colorés, les colliers de perles, les blouses brodées, les caparaçons, les brides décorées. Elles retournaient la marchandise, mais n'achetaient rien. Mistle avait la main posée sur l'épaule de sa compagne aux cheveux cendrés quasiment en permanence.

Le rapporteur se rapprocha prudemment, fit mine d'examiner les courroies et les ceintures sur l'étal d'un sellier. Les jeunes brigandes discutaient, mais à voix basse, il lui était impossible de comprendre ce qu'elles se disaient, et il n'osait pas avancer plus près. Elles pourraient le remarquer, avoir des soupçons.

Dans l'une des échoppes on vendait de la ouate sucrée. Les jeunes filles s'approchèrent, Mistle acheta deux bâtonnets entourés d'une douceur neigeuse et en donna un à sa compagne. Celle-ci commença à grignoter délicatement. Un flocon blanc resta collé sur ses lèvres. Mistle l'essuya d'un geste délicat, affectueux. La jeune fille aux cheveux gris écarquilla ses yeux noisette, se passa très lentement la langue sur les lèvres, sourit d'un air espiègle en tournant la tête. Des frissons glacés parcoururent Servadio de la nuque aux omoplates. Il se souvint des ragots qui circulaient sur les deux brigandes.

Il se dit qu'il ferait mieux de se retirer furtivement ; il était clair qu'il n'entendrait rien, qu'il ne pourrait rien surprendre d'intéressant, les deux donzelles ne discutant apparemment de rien d'important. En revanche, non loin de là, à l'endroit où s'était rassemblée la crème des gangs, Giselher, Kayleigh et les autres se chamaillaient bruyamment,

marchandaient, criaient, plaçaient leur timbale toutes les deux minutes sous le bondon du tonnelet. Avec eux, Servadio avait des chances d'en apprendre davantage. L'un des Rats pouvait laisser échapper un mot, même un demi-mot qui trahirait les projets imminents de la bande, son itinéraire ou son objectif. S'il parvenait à entendre quelque chose et à transmettre à temps l'information aux soldats du préfet ou aux agents de Nilfgaard, qui s'intéressaient vivement aux Rats, il pourrait espérer une récompense. Si, par la suite, sur la base de ces informations, le préfet réussissait à mettre en place un piège efficace, Servadio pouvait compter sur un afflux vraiment considérable de ses ressources. *J'achèterai une peau de mouton à ma vieille*, pensait-il fiévreusement. *Des chaussures aux enfants, enfin ! Et puis aussi un ou deux jouets... Et pour moi...*

Les jeunes filles flânaient le long des étals en léchant leur ouate sucrée. Servadio réalisa soudain qu'elles étaient observées. Et montrées du doigt. Ils connaissaient ceux qui les désignaient de la sorte, des bandits et des voleurs de chevaux du gang de Pinto, surnommé « l'Arracheur de queues ».

Les larrons échangeaient des réflexions, parlaient fort, ricanaient et se montraient insolents. Mistle cligna des yeux, posa sa main sur l'épaule de la jeune fille aux cheveux cendrés.

— Hé, les tourterelles ! s'esclaffa l'un des voleurs du gang de l'Arracheur, un échalas dont la moustache ressemblait à une étoupe en bataille. Avisez un peu, c'est vrai qu'elles vont pas tarder à se faire des bécots !

Servadio vit que la jeune fille aux cheveux cendrés avait frémi, et que les doigts de Mistle s'étaient resserrés sur son épaule. Les larrons ricanèrent en chœur. Mistle se retourna lentement ; certains des voleurs cessèrent de rire sur-le-champ, mais celui à la moustache en bataille était ou trop ivre, ou bien totalement dénué de bon sens.

— P'têt' bien qu'il y a besoin d'un homme ? dit-il en s'approchant et en faisant des gestes sans équivoque. Par ma foi, des comme vous, y a qu'à les tringler comme il faut, et vous serez guéries de vot' perversion en un éclair ! Hé, toi, je te parle...

Il n'eut pas le temps de la toucher. La jeune fille aux cheveux cendrés s'enroula tel un serpent prêt à l'attaque, son épée flamboya et frappa avant même que sa ouate sucrée, qu'elle avait laissé tomber, touche terre. Le moustachu chancela, gloussa comme un dindon, du sang jaillit en un filet continu de sa gorge tranchée. La jeune fille se replia de nouveau sur elle-même, se rapprocha de lui en deux pas de danse, frappa une seconde fois ; une vague carmin éclaboussa les étals, le voyou s'affaissa, et une mare de sang se forma en quelques secondes autour de son cadavre gisant sur le sable. Quelqu'un hurla. Un deuxième voleur se pencha, sortit un couteau de sa chaussure, mais au

même moment il tomba, frappé par le manche en fer de la nagaïka de Giselher.

— Un seul cadavre suffit ! assena le chef des Rats. Celui-là n'a qu'à s'en prendre à lui-même, il ignorait à qui il avait affaire ! Écarte-toi, Falka !

C'est alors seulement que la jeune fille aux cheveux gris lâcha son épée. Giselher souleva son escarcelle et l'agita.

— D'après les règles de notre confrérie, je paie pour celui qui a été tué. Honnêtement, selon son poids, un thaler pour chaque livre de ce macchabée galeux. Fin de la querelle ! Je dis bien, camarades ? Hé, Pinto, qu'est-ce que tu as à déclarer ?

Étincelle, Kayleigh, Reef et Asse se tenaient derrière leur chef. Leurs visages étaient de marbre, leurs mains posées sur le pommeau de leurs épées.

— C'est honnête, intervint l'un des bandits du gang de l'Arracheur, un homme petit aux jambes torses, vêtu d'un caban de cuir. C'est juste, Giselher. Fin de la querelle.

Servadio avala sa salive et essaya de se noyer dans la foule qui s'était déjà rassemblée sur le lieu de l'incident. Il songea soudain qu'il n'avait pas la moindre envie de tourner autour des Rats ni de la jeune fille aux cheveux couleur cendre qu'on appelait Falka, et se dit que la récompense promise par le préfet n'était pas si élevée, finalement.

Falka rangea tranquillement son épée dans son fourreau et regarda autour d'elle. Servadio se figea en voyant son menu visage soudain décomposé.

— Ma ouate sucrée, gémit plaintivement la jeune fille en regardant sa friandise qui traînait sur le sable sale. J'ai laissé tomber ma ouate sucrée...

Mistle l'enlaça.

— Je t'en achèterai une autre.

\* \* \*

Le sorcelleur était assis sur le sable parmi les osiers rouges ; il était sombre, furieux et pensif. Il regardait les cormorans perchés sur un arbre souillé d'excréments.

Après leur conversation, Cahir avait disparu dans les buissons et on ne l'avait plus revu. Milva et Jaskier cherchaient quelque chose à manger. Dans la barque ramenée par le courant ils eurent la chance de découvrir, sous les filets, un chaudron en cuivre et un cabas contenant des légumes. Ils déroulèrent sur la berge le filet d'osier rouge qu'ils avaient trouvé dans le canot, et ils se mirent à patrouiller le long de la rive en donnant des coups de bâton dans les plantes aquatiques pour en faire sortir les poissons et les attirer dans le piège. Le poète se



sentait déjà mieux ; il marchait, fier comme un paon, relevant sa tête bandée de héros.

Geralt demeurait pensif et furieux.

Milva et Jaskier sortirent le filet et se mirent à pester, car à la place des silures et des carpes espérés frétillait entre les mailles de la vulgaire poissonnaïlle.

Le sorceleur se leva.

— Venez donc ici, vous deux ! Laissez cette nasse et venez par ici. J'ai quelque chose à vous dire.

Milva et Jaskier approchèrent ; leurs vêtements mouillés empestaient le poisson. De but en blanc, le sorceleur leur jeta à la figure :

— Rentrez chez vous ! Repartez vers le nord, en direction de Mahakam. Je continue tout seul.

— Quoi ?

— Nos routes se séparent ici, Jaskier. Assez rigolé. Il est temps que tu rentres chez toi écrire tes vers. Milva t'accompagnera par les bois... Qu'y a-t-il ?

— Rien. (Milva repoussa violemment ses cheveux en arrière.) Rien du tout. Parle, sorceleur. Je suis curieuse d'entendre la suite.

— Je n'ai rien d'autre à ajouter. Je vais vers le sud, sur l'autre rive de la Iaruga. Par les territoires nilfgardiens. C'est une route dangereuse et longue. Et moi, je ne peux plus temporiser. C'est pourquoi je pars seul.

— En te débarrassant des bagages incommodes, remarqua Jaskier en hochant la tête, des boulets qui retardent ta marche et te causent des soucis. Autrement dit, de moi.

— Et de moi, ajouta Milva en regardant de côté.

— Écoutez, reprit Geralt d'une voix plus calme. Il s'agit d'une affaire personnelle. Tout ceci ne vous concerne pas. Je ne veux pas vous imposer un fardeau qui n'appartient qu'à moi.

— Qui n'appartient qu'à toi, répéta lentement Jaskier. Je vois... Tu n'as besoin de personne. Avoir de la compagnie te gêne et ralentit ta marche. Tu comptes te débrouiller seul et tu n'as pas l'intention de prêter attention à quiconque. Par ailleurs, tu aimes la solitude. Ai-je oublié de mentionner quelque chose ?

— Absolument, répondit vivement Geralt. Tu as oublié d'échanger ta cervelle vide contre une autre bien remplie. Si la flèche avait dévié ne serait-ce que d'un pouce vers la droite, idiot, à l'heure actuelle, les freux seraient en train de te dépiauter les yeux. Tu es un poète, tu as de l'imagination, essaie donc de te représenter cette image. Je le répète : vous, vous retournez dans le Nord, moi, je me dirige dans la direction opposée. Seul.

— Eh bien, pars ! (Milva se leva brusquement, tel un ressort.) Tu

penses peut-être que je vais te supplier ? Va au diable, sorceleur ! Viens, Jaskier, allons nous préparer un peu de mangeaille. La faim me tenaille, et lui me donne la nausée quand je l'écoute.

Geralt tourna la tête. Il observa les cormorans aux yeux verts qui séchaient leurs ailes sur les branches de l'arbre souillé. Soudain il sentit une forte odeur de plantes et il pesta rageusement.

— Tu abuses de ma patience, Régis.

Le vampire, qui, selon son habitude, avait surgi de nulle part, ne se troubla pas, et prit place auprès du sorceleur.

— Je dois changer le bandage du poète, déclara-t-il tranquillement.

— Alors va le voir. Et tiens-toi éloigné de moi.

Régis soupira. Il n'avait pas l'intention de quitter les lieux.

— J'ai prêté l'oreille, voilà un instant, à la conversation que tu as eue avec Jaskier et l'archère, observa-t-il non sans ironie dans la voix. Il faut le reconnaître, tu as un véritable talent pour t'attirer les faveurs des gens. Alors que le monde entier semble te guetter, tu te permets de fouler aux pieds des camarades et des alliés qui souhaitent te venir en aide.

— Le monde est tombé sur la tête ! Voilà qu'un vampire prétend m'apprendre à me comporter avec les gens. Que sais-tu des gens, Régis ? La seule chose qui t'intéresse, c'est le goût de leur sang. Sacré nom ! Me serais-je mis à discuter avec toi ?

— Le monde est effectivement tombé sur la tête, reconnut le vampire tout à fait sérieusement. Oui, c'est bien ce que tu as fait. Peut-être accepteras-tu dans ce cas d'écouter mon conseil ?

— Certainement pas. Je n'en ai pas besoin.

— C'est vrai, j'allais oublier. Tu n'as besoin ni de conseils, ni d'alliés, tu te passeras aussi de compagnons de voyage. Ton expédition est à caractère strictement privé. Mieux : son but exige que tu le réalises seul. Les risques, les dangers, les difficultés, les doutes doivent t'accabler toi, et uniquement toi. Car tu veux faire pénitence, expier tes fautes en t'imposant certaines épreuves. Comme un baptême du feu. Tu vas traverser le feu qui certes brûle, mais aussi purifie. Seul, en solitaire. Car si quelqu'un te soutenait dans cette épreuve, prenait sur lui ne serait-ce qu'une parcelle de ce fardeau, de cette douleur, il t'affaiblirait. T'empêcherait, par sa participation, d'expier en totalité les fautes dont tu t'accables. Toi seul as une dette à rembourser, et tu ne tiens pas à la rembourser en devenant le débiteur de quelqu'un d'autre. Ai-je raisonné avec logique ?

— C'en est d'autant plus étonnant que tu es sobre. Ta présence m'agace, vampire. Laisse-moi seul avec mon besoin d'expiation et ma dette, je te prie.

— Je m'en vais de ce pas. (Régis se leva.) Reste là, et médite.

Mais je te donnerai quand même un conseil. Le besoin d'expiation, le baptême du feu purificateur, le sentiment de culpabilité ne sont pas des choses dont tu peux réclamer la propriété pleine et entière. C'est en cela que la vie se différencie du monde de la finance ; elle connaît le prix des dettes que l'on rembourse en s'endettant auprès d'autrui.

— Va-t'en, s'il te plaît.

— Je m'en vais.

Le vampire s'éloigna, il rejoignit Milva et Jaskier. Tandis qu'il changeait le bandage du poète, tous trois se demandèrent ce qu'ils pourraient bien manger. Milva remua la poissonnaille dans le filet en la regardant d'un œil critique.

— Y a pas à réfléchir, dit-elle. Il faut enfiler ces cancrelats sur un bâton et les faire rôtir.

— Non, rétorqua Jaskier en tournant sa tête fraîchement bandée, ce n'est pas une bonne idée. Il n'y en a pas assez, ça ne suffira pas à nous rassasier. Je propose qu'on en fasse de la soupe.

— Une soupe de poissons ?

— Bien sûr. Nous avons du sel et assez de petits poissons. (Tout en réfléchissant, Jaskier énumérait les ingrédients en comptant sur ses doigts.) Nous avons trouvé de l'oignon, des carottes, du persil, du céleri avec ses fanes. Et un chaudron. Au final, nous obtiendrons une soupe.

— Un assaisonnement serait le bienvenu.

— Oh ! (Régis sourit en prenant son sac.) Pour ça, pas de problème. Je peux vous proposer du basilic, du piment, du poivre, du laurier, de la sauge...

— Assez, assez, l'interrompit Jaskier. Ça suffira, on n'a pas besoin de mandragore pour notre soupe. Allez, au travail. Nettoie les poissons, Milva.

— Nettoie-les toi-même ! Non mais écoutez-les donc ! Sous prétexte qu'il y a une femme dans leur compagnie, ils s'imaginent qu'elle va s'activer pour eux à la cuisine ! Je vais chercher de l'eau et je m'occupe d'allumer le feu. Salissez-vous vous-mêmes avec ces loches.

— Ce ne sont pas des loches, dit Régis. Nous avons là des chevaines, des gardons, des grémilles et des brèmes.

— Ah ! je vois que tu t'y connais en poissons ! ne put s'empêcher d'intervenir Jaskier.

— Je m'y connais en beaucoup de choses, reconnut le vampire, impassible, sans la moindre arrogance dans la voix. J'ai appris par-ci, par-là.

— Puisque tu es aussi savant, alors occupe-toi de vider savamment cette poiscaille. Moi, je vais chercher de l'eau.

— Ce ne sera pas trop dur de rapporter un chaudron plein ?

Geralt, va l'aider !

— Ça ira, gronda Milva. Et j'ai pas besoin de son aide. Il a ses propres problèmes, des problèmes personnels, alors il ne faut surtout pas le déranger !

Geralt tourna la tête, faisant mine de ne pas avoir entendu. Jaskier et le vampire commencèrent à nettoyer le menu fretin.

— Elle ne va pas être épaisse, cette soupe, constata Jaskier en suspendant le chaudron au-dessus du feu. Par la peste, un plus gros poisson serait le bienvenu.

— Celui-ci ferait-il l'affaire ?

Cahir surgit soudain des osiers rouges, un brochet de trois livres encore frétilant à la main.

— Oh, oh ! Quelle merveille ! Où l'as-tu dégoté, Nilfgaardien ?

— Je ne suis pas nilfgaardien. Je viens de Vicovar, et je m'appelle Cahir...

— Ça va, ça va, tu nous l'as déjà dit. Je t'ai demandé où tu avais trouvé ce morceau ?

— J'ai bricolé une nasse. Je me suis servi d'une grenouille comme appât. Je l'ai lancée dans un trou près de la berge. Le brochet s'est fait prendre tout de suite.

— Je suis entouré de spécialistes ! s'exclama Jaskier en secouant sa tête bandée. Dommage que je n'aie pas proposé de biftecks au menu, vous nous auriez sûrement trouvé une vache aussitôt. Bon, mais occupons-nous de ce que nous avons. Régis, jette tous les petits poissons dans la marmite, avec la tête et la queue. Par contre, avec le brochet, il faut opérer correctement. Tu sais comment faire, Nilf... Cahir ?

— Oui.

— Alors, au travail. Geralt, sacré nom, tu as l'intention de faire la tête encore longtemps, tout seul dans ton coin ? Viens plutôt éplucher les légumes !

Le sorcier se leva docilement ; il vint se joindre aux autres, mais se tint ostensiblement loin de Cahir. Avant même qu'il ait eu le temps de se plaindre de ne pas avoir de couteau, le Nilfgaardien – ou Vicovarien – lui tendit le sien, et il en sortit un second de la doublure de sa chaussure. Geralt prit le couteau en marmottant un remerciement.

Le travail collectif se déroulait en harmonie. Rapidement le chaudron rempli de menus poissons et de légumes se mit à crépiter et à bouillonner. Le vampire enleva adroitement l'écume qui se formait à la surface avec la cuiller sculptée par Milva. Une fois que Cahir eut nettoyé et découpé le brochet, Jaskier jeta la queue, les nageoires, l'épine dorsale et la gueule aux dents pointues du prédateur dans la marmite, puis il mélangea le tout.

— Mmmm ! Que ça sent bon ! Quand tout sera bien cuit, il faudra filtrer les déchets.

— Avec des bandes molletières sans doute ? le railla Milva en faisant la grimace et en sculptant une nouvelle cuiller. Comment veux-tu qu'on filtre sans passoire ?

— Mais voyons, chère Milva, répliqua Régis en souriant. Nous remplacerons aisément ce que nous ne possédons pas par ce que nous possédons. C'est juste une question d'initiative et de pensée positive.

— Va au diable, vampire, avec tes jacasseries savantes.

— On pourra se servir de ma cotte de mailles pour filtrer la soupe, proposa Cahir. Il suffira de la rincer après, qu'est-ce que ça fait ?

— On la rincera aussi avant, déclara Milva. Sinon, j'en mangerai pas, de cette soupe.

Le filtrage se déroula au mieux.

— Maintenant, jette le brochet dans le bouillon, Cahir, décréta Jaskier. Mais quel fumet exquis ! Nous allons nous régaler ! Ne rajoutez pas de bois, ça brûle bien comme ça. Geralt, qu'est-ce que tu fabriques avec cette cuiller ? Ce n'est plus maintenant qu'il faut mélanger !

— Ne hurle pas. Je ne savais pas.

— L'ignorance, observa Régis en souriant, ne saurait être une excuse pour les actes irréflechis. Lorsqu'on ne sait pas, ou qu'on a des doutes, il est bon de prendre conseil...

— Ferme-la, vampire !

Geralt se leva et lui tourna le dos. Jaskier pouffa.

— Regardez-le, il est vexé !

— Il est comme ça, affirma Milva en faisant la lippe. C'est un palabreur. Quand il ne sait pas quoi faire, il ne fait que palabrer et il se vexe. Vous n'aviez pas encore remarqué ?

— Si, depuis longtemps, dit doucement Cahir.

— Il faut ajouter du poivre. (Jaskier, qui avait léché la cuiller, clappa de la langue.) Et aussi du sel. (Il goûta de nouveau la soupe.) Voilà ! Maintenant, c'est parfait. Enlevons la marmite du feu. Sacrebleu, qu'est-ce que c'est chaud ! Je n'ai pas de gants...

— Moi, j'en ai, proposa Cahir.

— Et moi, je n'en ai pas besoin. (Régis saisit le chaudron par l'autre côté.) C'est bon ! (Le poète essuya sa cuiller sur son pantalon.) Allez la compagnie, asseyez-vous. Et bon appétit ! Eh bien, Geralt, tu attends une invitation spéciale ? Avec le héraut et la fanfare ?

Tous prirent place en un cercle serré autour du chaudron installé sur le sable, et pendant un long moment on n'entendit plus que le bruit de leur souffle sur la soupe trop chaude et leurs lapements avides, hautement distingués. Après avoir ingurgité la moitié du

bouillon, ils entreprirent de pêcher adroitement les morceaux de brochet et terminèrent leur repas en raclant le fond de la marmite avec leurs cuillers.

— Qu'est-ce que je me suis empiffrée, gémit Milva. Ce n'était pas idiot, cette idée de soupe, Jaskier.

— En effet, reconnut Régis. Qu'en dis-tu, Geralt ?

— Je dis : merci. (Le sorceleur se leva péniblement, et massa son genou qui recommençait à le faire souffrir.) Ça suffira ? Ou bien faut-il appeler la fanfare ?

— C'est toujours pareil avec lui, fit le poète en agitant la main. Ne faites pas attention. Et encore, vous avez de la chance ! Moi, j'étais avec lui quand il s'est querellé avec sa Yennefer, une beauté blafarde aux cheveux d'ébène.

— De la discrétion, l'avertit le vampire. Et n'oublie pas, il a des problèmes.

— Les problèmes, il convient de les résoudre, déclara Cahir en étouffant un rot.

— Bah ! dit Jaskier. Mais comment ?

Milva se mit à son aise et s'étendit sur le sable chaud.

— Le vampire est savant. Il doit avoir la réponse, à coup sûr.

— La réponse ne se trouve pas dans la connaissance, mais dans la juste appréciation des conjonctures, affirma tranquillement Régis. Et lorsque l'on envisage les conjonctures, on en arrive à la conclusion que nous avons affaire à un problème insoluble. Toute cette entreprise est vouée à l'échec. Les chances de retrouver Ciri sont nulles.

— Tu n'as pas le droit de parler comme ça, le railla Milva. Il faut penser positivement et faire preuve d'initiative. Comme avec cette passette. Si on n'en a pas, il n'y a qu'à la remplacer par autre chose. Voilà, moi, c'que j'en pense.

— Récemment encore, reprit le vampire, nous estimions que Ciri était à Nilfgaard. Arriver jusque-là et la libérer, voire même l'enlever, semblait une entreprise démesurée. Aujourd'hui, compte tenu des révélations de Cahir, nous ne savons absolument pas où se trouve Ciri. On peut difficilement parler d'initiative lorsqu'on n'a pas la moindre idée de la direction à prendre.

— Que devons-nous faire alors ? tiqua Milva. Le sorceleur s'entête à vouloir aller vers le sud.

— Pour lui, répondit Régis en souriant, les directions du monde n'ont pas de signification particulière. Peu lui importe où il va, du moment qu'il ne reste pas assis à ne rien faire. C'est un véritable principe chez les sorceleurs. Le Mal est partout en ce monde, il suffit donc d'aller où les yeux se posent et d'éradiquer en chemin les monstres rencontrés, contribuant ainsi à la cause du Bien. Le reste viendra tout seul. Autrement dit : tout est dans le mouvement,

l'objectif n'est rien.

— Quelle ânerie, commenta Milva. Son objectif, c'est tout de même Ciri. Et tu oses dire qu'elle n'est rien ?

— Je plaisantais, reconnut le vampire en jetant un coup d'œil à Geralt, qui lui tournait toujours le dos. Mais j'ai manqué de tact. Pardon. Tu as raison, chère Milva. Notre objectif, c'est Ciri. Et puisque nous ne savons pas où elle est, il est sensé de chercher à le découvrir et d'orienter notre action en conséquence. L'affaire de l'Enfant-Surprise, comme j'ai pu le constater, est affaire de magie, de destinée et autres éléments surnaturels. Or je connais quelqu'un qui sait parfaitement s'orienter dans ce genre d'affaire et qui nous aidera certainement.

— Ah ! se réjouit Jaskier. De qui s'agit-il ? Et où peut-on trouver cette précieuse personne ? Est-ce loin d'ici ?

— Moins loin que la capitale de Nilfgaard. En fait, c'est tout près. À Angren. De ce côté-ci de la Iaruga. Je parle du cercle des druides, dont le siège se trouve dans les bois de Caed Dhu.

— Dans ce cas mettons-nous en route sans tarder !

— Ainsi, personne parmi vous n'estime opportun de me demander mon avis ! s'énerva enfin Geralt.

— Ton avis ? (Jaskier se retourna.) Mais tu n'as pas la moindre idée de ce que tu dois faire. Même la soupe que tu viens d'avalier, tu nous la dois. Sans nous, tu serais encore tenaillé par la faim. Et nous aussi, si nous avions attendu que tu te bouges. Ce chaudron de soupe est une affaire de coopération. Le fruit d'un travail d'équipe autour d'un objectif commun. Tu comprends ça, mon ami ?

— Comment pourrait-il comprendre ? intervint Milva en se renfrognant. Lui n'a qu'un mot à la bouche : moi, encore et toujours moi ! Il se prend pour un loup solitaire. On voit bien qu'il n'a rien d'un chasseur, qu'il connaît mal la forêt. Les loups ne chassent pas en solitaire ! Jamais ! Un loup solitaire ! Pfft ! C'est un leurre, un stupide raconter de citadin. Mais lui ne comprend pas ça.

— Mais si, il comprend, dit Régis en affichant son habituel sourire pincé.

— Oui, confirma Jasquier. Il a juste l'air stupide. Mais je compte bien qu'un jour il acceptera enfin de faire travailler sa cervelle. Peut-être en tirera-t-il des conclusions raisonnables ? Peut-être comprendra-t-il que la seule chose qui réussisse aux solitaires est l'onanisme ?

Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach restait discrètement silencieux.

— Allez tous au diable..., rétorqua enfin le sorcelleur en rangeant sa cuiller dans le haut de sa chaussure, vous et vos histoires de coopération et d'objectif commun. Pauvres imbéciles ! Aucun de vous ne comprend l'objectif dont il est ici question... Et que le diable m'emporte moi aussi.

Cette fois, à l'instar de Cahir, Jaskier, Maria Barring, surnommée Milva et Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy restèrent silencieux.

— Une sacrée compagnie que j'ai rencontrée là, reprit Geralt en tournant la tête. D'extraordinaires compagnons d'armes ! Une belle équipe de héros ! Plutôt des bras cassés, oui ! Un rimailleur et son luth ; une fille sauvage, forte en gueule, mi-femme mi-dryade ; un vampire qui s'apprête à souffler ses cinq cents bougies, et un salopard de Nilfgaardien qui s'entête à répéter qu'il n'en est pas un.

— Et, à la tête de l'équipe, acheva tranquillement Régis, un sorceleur pétri de remords, dans l'incapacité totale de prendre une décision. Sincèrement, je propose qu'on voyage incognito pour éviter de déclencher des émeutes.

— Ou des hurlements de rires, ajouta Milva.



« La reine répliqua : “Ce n’est pas à moi que tu dois demander pardon, mais à ceux que tu as outragés par tes incantations. Tu as eu le courage de commettre des actes malveillants, aie maintenant le courage de faire face à tes poursuivants et à la justice imminente. Il n’est pas en mon pouvoir de te pardonner tes péchés.” Pour toute réponse la sorcière se hérissa, ses yeux pleins de haine lancèrent des éclairs : “Ma fin est proche, s’écria-t-elle, mais la tienne aussi, ô ! reine. Lorsque sonnera, terrible, l’heure de ta mort, tu te souviendras encore de Lara Dorren et de ses malédictions. Mais sache que celles-ci atteindront également tes descendants, et ce jusqu’à la dixième génération.” Ayant toutefois remarqué que le cœur de la reine continuait à battre imperturbablement dans son sein, la méchante elfe magicienne cessa de proférer injures et menaces, et commença à implorer aide et miséricorde telle une chienne... »

*Conte de Lara Dorren,  
version populaire*

« ... mais ses implorations n’attendrissent guère le cœur de pierre des Dh’oine, ces horribles et impitoyables créatures. Et lorsque Lara, demandant miséricorde non plus pour elle-même mais pour ses enfants, s’agrippa aux portières du carrosse, sur ordre du roi, le bourreau la frappa de son sabre et lui taillada les doigts. Et lorsqu’au cours de la nuit le gel de février se mit à mordre, Lara rendit son dernier souffle en mettant au monde sa fillette, au milieu des bois, au sommet de la montagne, la protégeant du peu de chaleur qu’elle abritait encore en elle. Et alors, bien qu’alentour régnaient la nuit, le froid et la neige, le printemps soudain fit son apparition au sommet de la montagne, et des fleurs de feainnewett s’ouvrirent. Encore à ce jour, elles ne fleurissent qu’en deux seuls lieux : à Dol Blathann et sur le sommet de la montagne qui vit périr Lara Dorren aep Shiadhal.

*Conte de Lara Dorren,  
version elfique*

## CHAPITRE 6

— Je t'ai déjà demandé de ne pas me toucher, grogna vivement Ciri, allongée sur le dos.

Mistle écarta sa main, cessant du même coup de chatouiller la jeune fille avec le brin d'herbe qu'elle tenait entre ses doigts. Elle s'étira à ses côtés, regarda le ciel, les deux mains repliées sous sa nuque rasée.

— Tu te conduis bizarrement ces derniers temps, petit faucon.

— Je ne veux pas que tu me touches, un point c'est tout.

— C'est juste un jeu.

— Je sais. (Ciri serra les lèvres.) Juste un jeu. Tout ça n'a été qu'un jeu. Mais ça ne m'amuse plus, tu comprends ? Plus du tout !

Mistle resta longtemps silencieuse, le regard plongé dans l'horizon entrecoupé de traînées nuageuses. Un vautour tournoyait haut dans le ciel, au-dessus de la forêt.

— Tes rêves... C'est à cause de tes rêves, n'est-ce pas ? reprit-elle enfin. Presque toutes les nuits tu te réveilles brusquement en criant. Ce que tu as vécu autrefois revient dans tes rêves. Je connais ça.

Ciri ne répondit pas.

— Tu ne m'as jamais parlé de toi, reprit Mistle, brisant de nouveau le silence. De ce que tu as traversé. Je ne sais pas d'où tu viens, ni si tu as des proches...

Ciri agita sa main près de son cou, mais cette fois ce n'était qu'une coccinelle.

— J'avais des proches, expliqua-t-elle d'une voix sourde sans regarder sa compagne. Enfin, je pensais que j'en avais... Des proches qui m'auraient retrouvée, même ici, même au bout du monde, si seulement ils l'avaient voulu... Ou bien s'ils étaient encore en vie... Que veux-tu savoir, Mistle ? Tu veux que je te parle de moi ?

— Non, pas si tu n'en as pas envie.

— Tant mieux. Parce que ce n'est sûrement qu'un jeu. Comme tout ce qu'il y a entre nous.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne pars pas si tu es si mal avec moi, demanda Mistle en tournant la tête.

— Je ne veux pas être seule.

— C'est tout ?

— C'est déjà beaucoup.

Mistle se mordilla les lèvres. Avant même d'avoir eu le temps de répondre quoi que ce soit, elle entendit siffler. Les deux jeunes filles se levèrent d'un bond, débarrassèrent leurs vêtements des aiguilles qui s'y étaient accrochées et récupérèrent leur cheval.

— Le jeu commence, Falka, lança Mistle en sautant sur sa selle et en saisissant son épée, celui qui depuis un certain temps te plaît par-dessus tout. Ne t'imaginer pas que je n'avais pas remarqué.

Ciri talonna son cheval rageusement. Penchées sur l'encolure de leurs montures, les jeunes filles filèrent le long du ravin ; les cris de guerre sauvages des autres Rats qui sortaient du bosquet de l'autre côté de la grand-route leur parvenaient déjà. Les étaux du piège se refermaient.

\* \* \*

L'audience privée était terminée. Vattier de Rideaux, vicomte d'Eiddon et chef des services de renseignements militaires de l'empereur Emhyr var Emreis, quitta la bibliothèque en s'inclinant devant la reine de la vallée aux Fleurs, un peu plus courtoisement que ne l'exigeait le protocole de la cour. La révérence était toutefois mesurée, et les mouvements de Vattier étudiés et prudents ; l'espion impérial ne quittait pas du regard les deux ocelots allongés aux pieds de la souveraine des elfes. Les félins aux yeux d'or semblaient endormis, Vattier n'ignorait pas cependant que ce n'étaient pas des mascottes, mais des gardiens vigilants, prêts à bondir et à transformer en bouillie sanguinolente quiconque tenterait d'approcher la reine plus que ne l'autorisait le protocole.

Francesca Findabair, appelée aussi Enid an Gleanna, la Pâquerette des vallées, attendit que les portes se referment derrière Vattier, puis elle caressa ses ocelots.

— C'est bon, Ida, lança-t-elle.

Ida Emean aep Sivney, une elfe magicienne, une Aen Seidhe libre des monts Bleus qui, durant l'audience, était restée cachée sous un voile d'invisibilité, se matérialisa dans un coin de la bibliothèque ; elle arrangea sa robe et ses cheveux roux-vermillon. Pour toute réaction les ocelots ouvrirent un peu plus les yeux. Comme tous les félins, ils voyaient l'invisible, on ne pouvait pas les tromper avec un sortilège aussi simple.

— Ce défilé d'espions commence à m'agacer, dit Francesca, railleuse, en adoptant une position plus confortable sur le fauteuil d'ébène. Récemment Henselt de Kaedwen m'a envoyé un « consul », Dijkstra a dirigé vers Dol Blathann une « mission commerciale » et, aujourd'hui, je reçois la visite du maître espion Vattier de Rideaux en personne ! Ah, j'allais oublier Stefan Skellen, le Grand Rien impérial, qui est également venu rôder par ici. Mais je ne lui ai pas accordé d'audience. Je suis la reine, et Skellen n'est rien. C'est peut-être un fonctionnaire, mais il n'est rien.

— Stefan Skellen, dit lentement Ida Emean, est également venu chez nous, mais il a eu plus de chance. Il s'est entretenu avec Filavandrel et Vanadaïne.

— Et il a sans doute, comme Vattier l'a fait avec moi, posé des

questions sur Vilgefortz, Yennefer, Rience et Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach ?

— Entre autres. Tu vas être étonnée, mais il était davantage intéressé par la version originale de la prophétie d'Ithlinne Aegli aep Aevenien, plus particulièrement par les fragments qui parlent d'Aen Hen Ichaer, le Sang ancien. Il s'intéresse également à Tor Lara, la tour de la Mouette, et au portail légendaire qui reliait jadis la tour de la Mouette à Tor Zireael, la tour de l'Hirondelle. C'est typique des humains, Enid. Ils s'imaginent qu'au moindre signe nous allons les éclairer sur les énigmes et les secrets que nous tentons nous-mêmes de débrouiller depuis des dizaines d'années.

Francesca leva la main et jeta un regard à sa bague.

— Je me demande si Filippa est au courant de l'étrange intérêt de Skellen et de Vattier... Et donc d'Emhyr var Emreis, pour qui ils travaillent tous deux.

— Croire qu'elle ne l'est pas serait un pari risqué (Ida Emean jeta un rapide coup d'œil à la reine), tout comme il serait risqué de ne pas révéler ce que nous savons à la conférence de Montecalvo, que ce soit devant Filippa ou devant la loge entière. Cela renverrait de nous une image peu flatteuse... Or nous voulons que cette loge existe. Nous voulons qu'on nous fasse confiance, à nous, les elfes, et non qu'on nous soupçonne de mener un double jeu.

— Le fait est que nous menons un double jeu, Ida. Et nous jouons avec le feu. Avec les Flammes Blanches de Nilfgaard...

— Le feu brûle, mais il purifie aussi. (Ida Emean releva la tête et regarda la reine ; le vif maquillage qui habillait son regard faisait paraître ses yeux plus grands.) Il faut le traverser. Il faut prendre un risque, Enid. Cette loge doit exister, elle doit commencer à agir. Dans son ensemble. Douze magiciennes, parmi lesquelles celle, justement, dont parle la prophétie. Même si c'est un jeu, jouons sur la confiance.

— Et si c'était une provocation ?

— Tu connais mieux que moi les personnes engagées dans cette affaire.

Enid an Gleanna réfléchit.

— Sheala de Tancarville, dit-elle enfin, est une solitaire secrète qui n'a aucune relation. Triss Merigold et Keira Metz en avaient, mais elles ont été contraintes d'émigrer, le roi Foltest ayant chassé toutes les magiciennes de Témérie. Margarita Laux-Antille ne s'intéresse à rien d'autre qu'à son école. À l'heure actuelle, Triss, Keira et Margarita sont effectivement sous la forte influence de Filippa, or Filippa est une énigme. Quant à Sabrina Glevissig, elle ne renoncera pas à l'influence politique dont elle jouit à Kaedwen, mais elle ne trahira pas la loge. Elle est trop attirée par le pouvoir que celle-ci lui donne.

— Et qu'en est-il de ladite Assire var Anahid ? Et de l'autre

Nilfgaardienne dont nous ferons la connaissance à Montecalvo ?

— J'en sais peu sur elles, admit Francesca avec un léger sourire. Mais j'en saurai plus dès que je les verrai. À la manière dont elles seront accoutrées.

Ida Emean fit battre ses cils, mais s'abstint de poser des questions.

— Reste la statuette de jade, observa-t-elle au bout d'un instant. Dont on peut aussi trouver mention dans l'Ithlinnespeath, et qui demeure elle aussi une énigme. Il serait temps sans doute de lui permettre de s'exprimer et de lui révéler ce qui l'attend. As-tu besoin d'aide pour la décompression ?

— Non, je me débrouillerai seule. Tu sais le piteux état dans lequel on se retrouve après une décompression. Moins il y aura de témoins, moins son orgueil sera atteint.

\* \* \*

Francesca Findabair vérifia une nouvelle fois que le champ protecteur, qui empêchait de voir et d'entendre, isolait bien hermétiquement toute la cour du reste du palais. Elle alluma trois bougies noires montées sur des chandeliers équipés de projecteurs concaves. Les chandeliers étaient placés au sol sur les symboles de Belleteyn, Lammas et Yule à l'intérieur d'une mosaïque circulaire qui représentait les huit signes de Vicca, le zodiaque elfique. À l'intérieur du cercle zodiacal se trouvait un second cercle en mosaïque, plus petit et rempli de symboles magiques, qui entourait un pentagramme. Francesca avait installé sur trois des symboles des petits trépieds en fer sur lesquels elle avait ensuite délicatement et minutieusement monté trois cristaux. Par la force des choses, la base des cristaux épousait parfaitement les extrémités des trépieds ; l'assemblage devait être fait avec précision, mais Francesca avait tout vérifié à plusieurs reprises. Elle ne voulait pas prendre le risque de commettre une erreur.

Non loin de là frémissait une fontaine ; l'eau jaillissait d'un pot tenu par une naïade, tous deux en marbre, puis retombait en quatre ruisseaux dans un petit bassin, emportant dans le courant des feuilles de nénuphars parmi lesquelles s'ébattaient des poissons dorés.

Francesca ouvrit un coffret, en sortit une minuscule figurine de jade, douce comme du savon, la plaça au milieu du pentagramme, puis elle s'écarta ; elle jeta un dernier coup d'œil au grimoire posé sur une petite table, prit une profonde inspiration, leva les bras et se mit à scander des incantations.

Les flammes des chandelles faiblirent instantanément, les facettes des cristaux étincelèrent et libérèrent des faisceaux de lumière. Les rayons convergèrent vers la figurine qui changea aussitôt de couleur,

passant du vert au doré avant de devenir transparente. L'air frémit d'une énergie magique qui vint heurter l'écran protecteur. L'une des chandelles lança des étincelles, des ombres se mirent à danser sur le pavement, la mosaïque commença à prendre vie, à changer de forme. Les bras toujours tendus, Francesca poursuivait ses incantations.

La figurine grandissait à vue d'œil, palpitant, vibrant ; elle changeait de structure et de forme, rampant sur le pavement, entourée de volutes de fumée. Grâce aux rayons de lumière projetés par les cristaux, on distinguait maintenant à travers la fumée un amas de matière en mouvement qui prenait consistance. Un moment après apparut au centre du cercle magique une forme humaine, celle d'une femme aux cheveux noirs, allongée et immobile.

Les bougies se parèrent de rubans de fumée, les cristaux s'éteignirent. Francesca baissa les bras, remua les doigts et essuya la sueur de son front.

La femme aux cheveux noirs se recroquevilla sur le pavement et commença à crier.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ye... Yennef... Yennefeeeeer !!! Aaahhh...

L'elfe poussa un soupir de soulagement. La femme continuait de se replier sur elle-même, elle hurlait, gémissait, tapait des poings sur le sol, en proie à des spasmes violents. Francesca attendait patiemment. Et tranquillement. Celle qui, un instant auparavant, n'était encore qu'une figurine de jade, souffrait, c'était visible. Et compréhensible. Mais son cerveau n'était pas atteint.

— Eh bien, Yennefer ! dit Francesca au bout d'un moment, interrompant les gémissements de la femme à terre. Cela suffit, non ?

Avec un effort évident, Yennefer se mit à quatre pattes, s'essuya le nez avec son avant-bras, promenant autour d'elle des yeux égarés. Son regard passa sur Francesca comme si l'elfe n'existait pas, puis il s'arrêta et s'éveilla seulement à la vue de l'eau qui jaillissait de la fontaine. Yennefer rampa péniblement jusqu'à la margelle, l'enjamba et sauta à grand bruit dans l'eau. Elle faillit s'étouffer, commença à s'ébrouer, à tousser, à cracher ; enfin, écartant les lys d'eau sur son passage, elle pataugea à quatre pattes jusqu'à la naïade de marbre et s'assit sur le rebord en prenant appui contre le socle de la statue.

— Francesca..., bredouilla-t-elle en touchant l'étoile d'obsidienne qu'elle avait autour du cou. (Le regard qu'elle posa sur l'elfe semblait un peu plus lucide.) Toi...

— Oui, moi. Que te rappelles-tu ?

— Tu m'as empaquetée... Par la peste, tu l'as vraiment fait ?

— Je t'ai empaquetée et libérée. Que te rappelles-tu d'autre ?

— Garstang... Les elfes. Ciri. Toi. Et cinq cents quintaux qui me sont tombés brusquement sur le dos... Maintenant, je sais ce que

c'était. Une compression...

— Ta mémoire fonctionne. C'est bien.

Yennefer baissa la tête et jeta un coup d'œil entre ses cuisses ; des poissons dorés frétilaient près d'elle.

— Demande qu'on change l'eau du bassin, Enid, ânonna-t-elle, je viens de soulager ma vessie.

— Ce n'est pas grave, répondit Francesca en souriant. Regarde donc plutôt s'il n'y a pas de sang dans l'eau. Il arrive que la compression détériore les reins.

— Les reins seulement ? (Yennefer inspira prudemment.) Je ne dois plus avoir un seul organe sain... Du moins, c'est ainsi que je le ressens. Par les dieux, Enid, qu'ai-je donc fait qui mérite un tel traitement...

— Sors de l'eau.

— Non. Je suis bien ici.

— Je sais. La déshydratation.

— Plutôt la dégradation ! La dégringolade ! Pourquoi m'as-tu fait ça ?

— Sors de l'eau, Yennefer.

La magicienne se leva avec difficulté en se tenant des deux mains à la naïade de marbre. Elle se débarrassa des nénuphars qui lui collaient à la peau, déchira d'un mouvement brusque sa robe qui dégoulinait et resta un moment debout, nue, sous les jets de la fontaine. Après s'être rincée et abreuvée, elle sortit de l'eau, s'assit sur le bord du bassin, essora ses cheveux et regarda autour d'elle.

— Où suis-je ?

— À Dol Blathann.

Yennefer s'essuya le nez.

— Les combats sur Thanedd continuent ?

— Non. Ils sont terminés. Depuis un mois et demi.

— J'ai dû sérieusement te blesser, observa Yennefer au bout d'un moment. Ou sacrément te porter sur les nerfs, Enid. Mais tu peux considérer que nous sommes quittes. Tu t'es vengée de belle manière, quoique ta méthode soit peut-être un peu trop sadique à mon goût. Ne pouvais-tu te contenter de me trancher la gorge ?

— Ne raconte pas d'idioties. Je t'ai compressée et sortie de Garstang pour te sauver la vie, expliqua l'elfe en faisant la grimace. Nous y reviendrons, mais plus tard. Tiens, voici une serviette. Et un drap. Je te ferai donner une nouvelle robe une fois que tu auras pris ton bain. Un vrai bain, dans une baignoire avec de l'eau chaude. Tu as déjà causé suffisamment de nuisances aux poissons.

Tandis qu'Ida Emean et Francesca buvaient du vin, Yennefer absorbait du glucose et du jus de carotte. En grande quantité.

— Résumons, dit-elle après avoir écouté le récit de Francesca. Nilfgaard a vaincu la Lyrie, conjointement avec Kaedwen ; il a démantelé Aedirn, brûlé Vengerberg, sacrifié Verden, et il est en passe de soumettre Brugge et Sodden. Vilgefortz a disparu, Tissaia de Vries s'est suicidée. Et toi, tu es devenue reine de la vallée aux Fleurs, l'empereur Emhyr t'a offert un sceptre et une couronne pour te remercier de lui avoir livré ma Ciri, qu'il recherchait depuis si longtemps et qu'aujourd'hui il possède, disposant d'elle à sa guise. Moi, tu m'as compressée et conservée pendant un mois et demi dans une boîte sous la forme d'une statuette de jade. Et tu espères sans doute que je vais te remercier pour cela ?

— Ce serait de bon ton, rétorqua froidement Francesca Findabair. Sur Thanedd se trouvait un certain Rience, qui s'est fixé comme objectif de te préparer une mort lente et douloureuse, et Vilgefortz a promis de l'y aider. Rience a parcouru Garstang en tous sens pour te retrouver. Mais il ne t'a pas trouvée car tu étais déjà une statuette de jade soigneusement dissimulée dans mon décolleté.

— Et je suis restée dans cet état quarante-sept jours.

— Oui. Ainsi, lorsqu'on m'interrogeait, je pouvais tranquillement répondre que Yennefer de Vengerberg n'était pas à Dol Blathann. Après tout, on m'interrogeait sur Yennefer, pas sur une statuette, n'est-ce pas ?

— Que s'est-il passé pour que tu te sois enfin décidée à me libérer ?

— Beaucoup de choses. Je vais tout t'expliquer.

— Tu vas d'abord m'expliquer autre chose. Geralt, le sorcier, était sur Thanedd. Tu te souviens, je te l'avais présenté à Aretuza. Qu'est-il advenu de lui ?

— Calme-toi, il est vivant.

— Je suis calme. Parle, Enid.

— Ton sorcier, dit Francesca, en a fait plus en l'espace d'une heure que beaucoup en l'espace d'une vie. Sans entrer dans les détails, il a cassé une jambe à Dijkstra, coupé la tête d'Artaud Terranova et sauvagement tué à coups d'épée une dizaine de Scoia'tael. Ah ! j'allais oublier : il a par ailleurs éveillé l'excitation de Keira Metz.

— C'est affreux. (À cette nouvelle, le visage de Yennefer s'était décomposé de manière outrancière.) Mais Keira a probablement eu le temps de s'en remettre, non ? Elle ne nourrit pas de ressentiment à son encontre ? C'est assurément par manque de temps, et non faute de respect, si, après l'avoir ainsi allumée, il n'a pas couché avec elle. Tu peux l'en assurer de ma part.

— Tu auras l'occasion de le faire toi-même, répondit froidement



la Pâquerette des vallées. Et ce très prochainement. Mais revenons-en aux affaires que tu feins, fort maladroitement du reste, de traiter avec indifférence. Ton sorcelleur s'est tellement enflammé pour protéger Ciri qu'il a agi de manière tout à fait déraisonnable. Il s'est jeté sur Vilgefortz. Et Vilgefortz l'a massacré. S'il ne l'a pas achevé, c'est assurément par manque de temps, et non faute d'avoir essayé... Alors ? Vas-tu continuer à prétendre que tu n'es en rien bouleversée ?

— Non. (La grimace sur les lèvres de Yennefer avait perdu toute trace de sarcasme.) Non. Enid, je suis bouleversée. Et certaines personnes vont très prochainement sentir à quel point je le suis. Tu as ma parole.

De la même façon qu'elle avait ignoré les précédentes railleries de la magicienne, Francesca ne s'émut pas de la menace que celle-ci venait de proférer.

— Triss Merigold a téléporté le sorcelleur, qui avait été roué de coups, jusqu'à Brokilone, poursuivit-elle. D'après ce que je sais, les dryades continuent à l'y soigner. Il va déjà bien paraître-il, mais il serait préférable qu'il reste à Brokilone pour l'instant. Les agents de Dijkstra sont à sa recherche, de même que les services d'espionnage de tous les royaumes. Toi aussi, ils te cherchent.

— Que me vaut une telle distinction ? Je n'ai pourtant cassé aucun os à Dijkstra... Ah, ne dis rien ! J'ai trouvé ! J'ai disparu de Thanedd sans laisser de traces. Personne n'aurait pu supposer que j'allais atterrir dans ta poche, emprisonnée dans une statuette de jade. Tous sont persuadés que je me suis réfugiée à Nilfgaard avec mes espions de collaborateurs. Tous, excepté les vrais espions, cela va de soi, mais ceux-là ne détromperont personne. La guerre n'est pas terminée, la désinformation est une arme dont le tranchant doit toujours être bien affûté. Et aujourd'hui, après quarante-sept jours, le temps est venu d'utiliser cette arme. Ma maison à Vengerberg a été incendiée, je suis recherchée. Je n'ai pas d'autre choix que de me joindre aux commandos de Scoia'tael. Ou m'allier d'une autre manière à la lutte pour la liberté des elfes.

Yennefer avala quelques gorgées de jus de carotte et planta son regard dans celui d'Ida Emean aep Sivney ; l'elfe était toujours aussi calme et manifestement décidée à garder le silence.

— Qu'en pensez-vous, dame Ida ? Libre Aen Seidhe des monts Bleus. Ai-je bien deviné quel était mon destin ? Pourquoi restez-vous donc muette comme une carpe ?

— Je me tais, dame Yennefer, répondit l'elfe aux cheveux roux, car je n'ai rien d'extraordinaire à dire. C'est toujours mieux que de débiter des suppositions infondées et de masquer son inquiétude par des bavardages insipides. Viens-en aux faits, Enid. Explique à dame Yennefer de quoi il s'agit.

— Je suis tout ouïe. (Yennefer toucha des doigts son étoile d'obsidienne attachée à un ruban de velours.) Parle, Francesca.

La Pâquerette des vallées appuya son menton sur ses mains jointes.

— Aujourd'hui, déclara-t-elle, c'est la deuxième nuit de la pleine lune. Dans un court instant nous allons nous téléporter au château de Montecalvo, le siège de Filippa Eilhart. Nous allons prendre part à la réunion d'une organisation qui devrait t'intéresser. Tu as toujours été d'avis que la magie constituait la valeur la plus élevée, au-delà des divisions, des discussions, des choix politiques, des intérêts personnels, des rancœurs et des animosités. Tu seras donc certainement heureuse d'apprendre que tout récemment a été mise en place l'ossature d'une institution, une sorte de loge secrète, consacrée exclusivement à la défense des intérêts de la magie, et chargée de veiller à ce que celle-ci occupe la place qui lui revient dans la hiérarchie des affaires de tous ordres. Profitant du privilège qui m'a été accordé de recommander des nouveaux membres, je me suis permis de prendre en considération deux candidatures : celle d'Ida Emean aep Sivney et la tienne.

— Quel honneur et quelle promotion inattendus, ironisa Yennefer. Passer directement du néant au statut de membre d'une loge secrète, élitiste et omnipotente, qui se place au-dessus des rancunes personnelles et des ressentiments... Mais ai-je vraiment le profil qui convient ? Trouverai-je en moi suffisamment de force de caractère pour me libérer de cette rancune à l'égard des personnes qui ont enlevé Ciri, maltraité un homme qui ne m'est pas indifférent, et qui m'ont moi-même...

— Je suis certaine, l'interrompit l'elfe, que tu trouveras suffisamment de force en toi, Yennefer. Je te connais et je sais que tu n'en manques pas. Tu ne manques pas non plus d'ambition, ce qui devrait dissiper tes doutes quant à l'honneur et la promotion qui t'attendent. Je te parlerai franchement : je te recommande à la loge parce que je considère que tu mérites d'y entrer et que tu peux être extrêmement utile à la cause.

— Je te remercie Enid. (La magicienne ne songeait pas même à effacer de ses lèvres son sourire railleur.) J'ai réellement le sentiment de déborder d'ambition, d'orgueil et d'autosuffisance. D'ailleurs je sens que je vais éclater d'un moment à l'autre. Et ce avant même d'avoir eu le temps de me demander pourquoi tu ne recommandes pas plutôt un autre elfe de Dol Blathann ou une elfe des monts Bleus.

— Tu l'apprendras à Montecalvo, rétorqua froidement Francesca.

— Je préférerais le savoir dès maintenant.

— Explique-lui, marmonna Ida Emean.

Après un moment d'hésitation, Francesca reprit la parole.

— Il s'agit de Ciri, révéla-t-elle en levant sur Yennefer ses yeux

insondables. La loge s'intéresse à elle, et personne ne connaît cette jeune fille mieux que toi. Tu apprendras le reste sur place.

— D'accord. (Yennefer se gratta énergiquement l'omoplate. Sa peau, desséchée par la compression, lui démangeait toujours de manière insupportable.) Dis-moi juste qui d'autre encore compose cette loge, hormis vous deux et Filippa.

— Margarita Laux-Antille, Triss Merigold, Keira Metz, Sheala de Tancarville de Kovir, Sabrina Glevissig, et deux magiciennes de Nilfgaard.

— Une République internationale de femmes ?

— On peut appeler ça comme ça.

— Elles me considèrent certainement encore comme une alliée de Vilgefortz. Crois-tu qu'elles m'accepteront ?

— Elles m'ont bien acceptée. Pour le reste, tu te débrouilleras toute seule. Il te sera demandé de raconter tes relations avec Ciri. Depuis le tout début, qui prend place à Cintra voici maintenant quinze ans de cela, par l'entremise de ton sorcelleur, jusqu'aux événements qui se sont déroulés il y a un mois et demi. La sincérité et la véracité seront absolument indispensables. Et confirmeront ta loyauté envers la convention.

— Qui a dit qu'il y avait quelque chose à confirmer ? N'est-il pas un peu tôt pour parler de loyauté ? Je ne connais même pas les statuts et le programme de cette internationale féminine...

— Yennefer, je vais te recommander à la loge. (L'elfe fronça légèrement ses sourcils à la ligne parfaite.) Mais je n'ai pas l'intention de te contraindre à quoi que ce soit. Et surtout pas à la loyauté. Tu as le choix.

— J'imagine lequel.

— Tu imagines bien. Mais cela reste un choix délibéré. De mon côté néanmoins, je voudrais te persuader de choisir la loge. Crois-moi, tu aideras ta Ciri beaucoup plus efficacement de cette façon qu'en te lançant tête baissée, comme tu en as très envie je présume, dans le tourbillon des événements. Ciri est menacée de mort. Seule notre action commune peut la sauver. Lorsque tu auras écouté les membres de la loge à Montecalvo, tu seras convaincue que je dis vrai... Yennefer, je n'aime pas les éclairs que je vois dans tes yeux. Donne-moi ta parole que tu ne tenteras pas de te sauver.

— Non. (Yennefer tourna la tête en cachant dans sa paume son étoile d'obsidienne.) Je ne te donnerai pas ma parole, Francesca.

— Je tiens à te mettre en garde loyalement, ma chère. Tous les portails stationnaires de Montecalvo sont munis d'un blocus corrompu. Quiconque tente d'y entrer ou d'en sortir sans l'accord de Filippa atterrit dans les oubliettes, dont les murs sont enduits de dymérite. Impossible d'ouvrir son propre portail sans disposer des

composants. Je ne veux pas te priver de ton étoile parce que tu dois être au mieux de tes capacités intellectuelles, mais si tu tentes de me jouer un tour... Yennefer, je ne peux pas... La loge ne peut pas permettre que tu te lances seule à la rescousse de Ciri et que tu assouvisse ton désir de vengeance. Je possède toujours ta matrice, j'ai l'algorithme de l'incantation. Je peux te réduire de nouveau et t'emprisonner dans une statuette de jade. Pour plusieurs mois, si nécessaire. Voire plusieurs années.

— Merci pour l'avertissement. Mais je ne te donnerai pas ma parole, quoi qu'il en soit.

\* \* \*

Fringilla Vigo se donnait une contenance, mais elle était énervée et tendue. Elle-même avait réprimandé à maintes reprises de jeunes mages nilfgaardiens en les entendant reprendre à leur compte des opinions stéréotypées et des idées préconçues ; elle-même tournait régulièrement en ridicule le portrait type de la magicienne nordique véhiculé par la propagande et les ragots : celui d'une femme arrogante, d'une beauté artificielle, futile et corrompue, voire perverse. Aujourd'hui pourtant, au fur et à mesure que les correspondances de la téléportation la rapprochaient du château de Montecalvo, elle se demandait non sans appréhension ce qu'elle allait découvrir sur le lieu de rassemblement de la loge secrète. Et ce qui l'attendait. Elle se représentait des femmes belles à tomber par terre, arborant des colliers de diamants sur des poitrines dénudées aux mamelons carminés, des femmes aux lèvres humides et aux yeux rendus brillants par la consommation d'alcool et de narcotiques. Fringilla voyait déjà en imagination les délibérations de la convention secrète se transformer en une orgie sauvage et déchaînée, au son d'une musique frénétique, avec usage d'aphrodisiaques et d'esclaves des deux sexes ainsi que d'accessoires sophistiqués.

Le dernier portail la laissa entre deux colonnes de marbre noir, les lèvres sèches, les yeux larmoyants à cause du vent magique, la main serrée convulsivement sur le collier d'émeraudes qui ornait le carré de son décolleté. Auprès d'elle se matérialisa Assire var Anahid, elle aussi manifestement agitée. Fringilla avait cependant des raisons de supposer que son amie n'était pas tout à fait à l'aise dans son inhabituel et nouvel atour : une robe couleur violette, sobre mais très élégante, complétée par un discret petit collier d'alexandrites.

Quoi qu'il en soit leur agitation disparut instantanément. La grande salle éclairée par des lampions magiques était froide et silencieuse. Nul signe d'un nègre nu battant le rythme sur un tambourin, pas plus que de jeunes filles se trémoussant sur une table,

des paillettes sur le pubis ; aucune odeur de haschich ou de cantharidine. Les magiciennes nilfgaardiennes furent aussitôt accueillies par Filippa Eilhart, la maîtresse du château, élégante, sérieuse, agréable et pertinente. Les autres magiciennes présentes s'approchèrent et se présentèrent, et Fringilla poussa un soupir de soulagement. Les magiciennes du Nord étaient ravissantes, vêtues de couleurs vives et brillant de mille feux, mais rien dans leurs yeux soulignés d'un léger maquillage ne laissait soupçonner l'usage de drogues ou la luxure. Aucune non plus n'avait la poitrine dénudée. Bien au contraire, deux d'entre elles – Sheala de Tancarville, sèche, vêtue de noir, et la toute jeune Triss Merigold, aux yeux bleus et aux magnifiques cheveux châains – portaient, contrairement à leur habitude, des robes sobrement boutonnées jusqu'au cou. La brune Sabrina Glevissig ainsi que les blondes Margarita Laux-Antille et Keira Metz étaient décolletées, mais à peine plus que Fringilla elle-même.

En attendant les autres participantes, les magiciennes se prêtèrent à une aimable conversation qui fut pour chacune l'occasion d'en dire un peu plus sur elle-même, les remarques adroites et les observations discrètes de Filippa Eilhart ayant tôt fait de rompre la glace – du reste, de la glace il n'y en avait nulle part, sauf sur le gigantesque plateau d'huîtres qui trônait sur le buffet. Sheala de Tancarville se trouva immédiatement de nombreux points communs avec Assire var Anahid, passionnée comme elle par le travail de recherche ; Fringilla, pour sa part, éprouva rapidement de la sympathie pour la joyeuse Triss Merigold. Les magiciennes conversaient tout en faisant un sort au plat d'huîtres. Seule Sabrina Glevissig, digne représentante des forêts vierges de Kaedwen, ne mangeait pas ; elle s'était même permis d'exprimer avec dédain son opinion sur ces « monstruosité visqueuses », ne cachant pas son envie d'un morceau de chevreuil froid aux prunes. Plutôt que de réagir à l'offense par une indifférence glaciale et hautaine, Filippa Eilhart tira sur le cordon d'une sonnette, et, un instant plus tard, un plateau de viande était apporté en toute discrétion par un domestique. Fringilla en fut profondément étonnée. *Eh bien ! songea-t-elle, à chaque pays ses coutumes.*

Le portail entre les colonnes s'illumina et vibra distinctement, sous le regard stupéfait de Sabrina Glevissig ; Keira Metz laissa retomber son huître et son couteau ; Triss retint sa respiration.

Du portail émergèrent trois magiciennes. Trois elfes. L'une aux cheveux blond foncé, la deuxième aux cheveux roux, et la troisième aux cheveux noir corbeau.

— Bienvenue, Francesca, déclara Filippa. (L'émotion qui était passée dans son regard, mais qu'elle avait chassée bien vite d'un clignement des yeux, était imperceptible dans sa voix.) Bienvenue, Yennefer.

— J'ai reçu le privilège de pouvoir choisir deux candidates pour siéger au sein de la loge, dit Francesca d'une voix mélodieuse. (Elle avait sans nul doute remarqué l'étonnement de Filippa.) Les voici : Yennefer de Vengerberg, que vous connaissez toutes, et dame Ida Emean aep Sivney, une Aen Saevherne des monts Bleus.

Ida Emean inclina légèrement la tête en faisant bruisser sa robe vaporeuse couleur jonquille.

— Je présume, poursuivit Francesca en regardant autour d'elle, que nous sommes maintenant au complet ?

— Il ne manque plus que Vilgeförtz, siffla Sabrina Glevissig, discrètement mais avec une colère évidente, en regardant Yennefer de travers.

Filippa fit les présentations. Fringilla observa avec attention Francesca Findabair, de son vrai nom Enid an Gleanna, la Pâquerette des vallées, la célèbre reine de Dol Blathann, la souveraine des elfes qui avaient récemment récupéré leur terre. *Les rumeurs sur la beauté de Francesca n'étaient pas erronées*, constata Fringilla.

Ida Emean, la rousse aux grands yeux, suscita indubitablement l'intérêt de toutes, y compris celui des deux magiciennes de Nilfgaard. Les elfes libres des monts Bleus n'entretenaient aucune relation avec les humains, mais ils n'en entretenaient pas non plus avec leur proche parenté vivant à proximité. Et un petit nombre d'elfes libres d'Aen Saevherne, les Érudits, constituaient une énigme frisant la légende. Même parmi les elfes, peu nombreux étaient ceux qui pouvaient se vanter d'avoir approché une Aen Saevherne. Dans le groupe, Ida ne se distinguait pas seulement par la couleur de ses cheveux. Parmi les bijoux qu'elle portait, il n'y avait pas la moindre pépite, ni une seule pierre précieuse ; uniquement des perles, des coraux et de l'ambre.

Cependant, celle qui provoqua la plus grande sensation était sans conteste la troisième des magiciennes fraîchement arrivées : Yennefer et ses cheveux d'ébène, vêtue de noir et de blanc, et qui, contrairement aux apparences, n'était pas une elfe. Son apparition à Montecalvo était sans doute une énorme surprise, pas nécessairement agréable pour tout le monde. Fringilla sentait l'aura d'antipathie qui émanait de certaines magiciennes.

Lorsqu'on lui présenta les Nilfgaardiennes, Yennefer s'arrêta sur les yeux violets de Fringilla. Elle-même avait les yeux fatigués et cernés, même son maquillage ne pouvait le cacher.

— Nous nous connaissons, affirma-t-elle en touchant son étoile d'obsidienne attachée à son ruban de velours.

Un lourd silence s'abattit soudain sur la salle. La tension était tangible.

— Nous nous sommes déjà vues, répéta Yennefer.

— Je ne m'en souviens pas, dit Fringilla en soutenant le regard de

la magicienne.

— Ça ne m'étonne pas. Mais j'ai la mémoire des visages et des silhouettes. Je t'ai vue lorsque j'étais sur le mont Sodden.

— Il ne peut donc être question d'erreur. (Fringilla releva fièrement la tête, parcourut l'assemblée du regard.) J'étais bien sur le mont Sodden.

Filippa Eilhart anticipa la réponse de Yennefer.

— Moi aussi, j'y étais, intervint-elle. Moi aussi, je me rappelle beaucoup de choses. Néanmoins je ne crois pas que fouiller notre mémoire et raviver certains souvenirs puisse nous être d'un quelconque avantage ici, dans cette salle. L'oubli, le pardon et la conciliation seront d'une plus grande utilité dans l'entreprise que nous envisageons de mener à bien. Tu seras sans doute d'accord avec moi, n'est-ce pas, Yennefer ?

La sorcière aux cheveux noirs écarta de son front une mèche de cheveux.

— Lorsque j'aurai enfin été mise au courant de ce que vous avez l'intention d'entreprendre, rétorqua-t-elle, je te dirai, Filippa, si je suis d'accord. Ou pas.

— Dans ce cas, le mieux est de commencer sans tarder. Mes dames, je vous prie de prendre place.

Toutes les places autour de la table ronde étaient nominatives, sauf une. Fringilla s'était assise à côté d'Assire var Anahid, dont le siège à sa gauche était justement libre, la séparant ainsi de Sheala de Tancarville, elle-même suivie de Sabrina Glevissig et Keira Metz. À la droite d'Assire étaient assises Ida Emean, Francesca Findabair et Yennefer.

Tous les sièges avaient des accoudoirs sculptés en forme de sphinx.

Filippa ouvrit la séance. Elle réitéra ses paroles de bienvenue et passa aussitôt aux choses sérieuses. Fringilla, à qui Assire avait fait un rapport détaillé de la précédente réunion de la loge, n'apprit rien de nouveau au cours du préambule. Elle ne fut pas surprise non plus par les déclarations d'adhésion à la convention que prononcèrent toutes les magiciennes, ni par les premiers votes. Elle fut néanmoins quelque peu troublée, car ceux-ci concernaient la guerre que l'Empire menait contre Nordling, et surtout l'opération entreprise tout récemment à Sodden et Brugge, qui avait vu s'affronter les armées nilfgaardienne et témérienne. Bien que la convention ait été déclarée apolitique, les magiciennes ne pouvaient cacher leurs convictions. À l'évidence, la proximité des troupes de Nilfgaard inquiétait certaines d'entre elles. Les sentiments de Fringilla étaient mitigés. Elle supposait que des personnes aussi instruites devraient comprendre que l'Empire apportait la culture, le bien-être, l'ordre et la stabilité politique aux

pays nordiques. D'un autre côté, elle ne savait pas comment elle-même aurait réagi si des armées étrangères guerroyaient aussi près de son lieu d'habitation.

Filippa Eilhart en avait assez de discuter des affaires militaires et ne cacha pas sa lassitude.

— Personne n'est en état de prédire l'issue de cette guerre. Qui plus est, une telle prévision est dépourvue de sens. Regardons enfin cette affaire d'un œil froid. Premièrement, la guerre ne représente pas un aussi grand mal qu'on le dit. Je craindrais plutôt les conséquences du surpeuplement qui, à ce stade de développement de l'agriculture et de l'industrie, signifierait la famine totale. Deuxièmement, la guerre n'est que la continuation de la politique des souverains. Combien de nos gouvernants actuels seront encore vivants dans cent ans ? Aucun, c'est évident. Combien de dynasties perdureront ? Impossible de le prévoir. Les discussions territoriales et dynastiques actuelles, les ambitions et les espoirs, ne représenteront plus rien dans cent ans et se réduiront à quelques lignes dans les chroniques. Mais si nous n'y prenons pas garde, si nous nous laissons entraîner dans la guerre, nous aussi nous serons réduites en poussière et vouées à l'oubli. Si en revanche nous regardons un peu au-delà des bannières, si nous fermons nos oreilles aux clameurs guerrières et patriotiques, nous perdurerons. Et nous devons perdurer. Nous le devons parce que nous avons des responsabilités. Non pas envers les rois et leurs intérêts particuliers limités à leur seul royaume. Mais envers le monde. Nous sommes responsables du progrès. Des changements qu'induit le progrès. Nous sommes responsables de l'avenir.

— Tissaia de Vries verrait les choses autrement, intervint Francesca Findabair. Elle avait toujours à l'esprit notre responsabilité envers les gens ordinaires. Non pas dans le futur, mais ici et maintenant.

— Tissaia de Vries n'est plus de ce monde. Si elle vivait, elle serait présente parmi nous.

— Assurément, dit en souriant la Pâquerette des vallées. Mais je doute qu'elle aurait été d'accord avec la théorie selon laquelle la guerre est le remède à la famine et à la surpopulation. Chères consœurs, arrêtons-nous un instant sur ce dernier mot. Nous délibérons en utilisant la langue commune, censée faciliter la compréhension, mais cette langue est pour moi une langue étrangère. De plus en plus étrangère. Dans la langue de ma mère le mot « surpopulation » n'existe pas, on ne parle pas de « surelfement », qui serait un néologisme. La regrettée Tissaia de Vries s'inquiétait du sort des hommes simples. À mes yeux, le sort des elfes simples n'est pas moins important. Il nous faut sans doute nous projeter en pensée dans l'avenir et traiter le jour présent comme une éphéméride. Mais



j'affirme avec regret que le présent conditionne l'avenir, et sans lendemain il n'y a pas d'avenir. Pour vous, les humains, pleurer sur un lilas qui a brûlé au cours de la tourmente de la guerre est peut-être ridicule – à la place de ce lilas il y en aura un autre, n'est-ce pas, et, dans le pire des cas, à défaut de lilas, il y aura toujours des acacias. Pardonnez-moi cette métaphore botanique. Mais prenez donc aimablement en considération le fait que ce qui, pour vous, humains, est une question de politique, est pour nous, elfes, une question de survie.

— La politique ne m'intéresse pas, affirma à haute voix Margarita Laux-Antille, la rectrice de l'académie de magie. Je ne souhaite tout simplement pas que l'on utilise les jeunes filles dont j'ai la charge comme condottieres, en perturbant leur esprit avec des slogans sur l'amour de la patrie. La patrie de ces jeunes filles est la magie, c'est cela que je leur enseigne. Si quelqu'un engage mes élèves dans la guerre, les place sur un nouveau mont Sodden, elles seront perdantes, indépendamment de l'issue de la bataille. Je comprends tes réserves, Enid, mais nous devons nous occuper de l'avenir de la magie, et non des problèmes raciaux.

— Nous devons nous occuper de l'avenir de la magie, répéta Sabrina Glevissig, mais celui-ci dépend du statut accordé aux magiciens. De notre statut. Du rôle que nous jouons dans la société. De la confiance, du respect et de la crédibilité dont nous bénéficions, de la conviction partagée que nous sommes utiles, que la magie est indispensable. L'alternative qui s'offre à nous me paraît simple : soit nous perdons notre statut et nous nous isolons dans nos tours d'ivoire, soit nous acceptons de servir, même sur le mont Sodden, même en tant que condottieres...

— Ou bien en tant que bonnes à tout faire, intervint Triss Merigold en rejetant en arrière ses beaux cheveux, le dos courbé, prêtes à obéir à l'empereur au doigt et à l'œil ! Parce que c'est ce qui nous attend si partout venait à régner la *Pax nilfgaardiana*.

— Si..., répéta avec insistance Filipa. J'insiste, nous n'avons pas d'alternative. Nous devons servir. Mais servir la magie. Pas les rois ni les empereurs ; pas leurs politiques actuelles ni la cause de l'intégration raciale, qui elle aussi est assujettie aux objectifs politiques. Notre convention, mes chères, n'a pas été convoquée pour que nous nous soumettions aux politiques et aux changements quotidiens qui surviennent sur la ligne de front. Elle n'a pas été convoquée pour que nous cherchions fiévreusement des solutions à chaque situation en jouant les caméléons. Notre loge doit jouer un rôle actif, sans se préoccuper de telles considérations, et mettre en œuvre tous les moyens qui lui sont accessibles.

— Si je comprends bien, intervint Sheala en se redressant, tu veux

nous convaincre d'avoir une influence active sur le cours des événements ? Par tous les moyens, y compris ceux qui sortent du droit légal ?

— De quel droit parles-tu ? Du droit des petites gens ? Du droit inscrit dans les codes que nous avons nous-mêmes élaborés et dictés aux juristes royaux ? Nous ne sommes soumises qu'à un seul droit : le nôtre !

— Je comprends, dit la magicienne de Kovir en souriant. Nous influencerons donc activement le cours des événements. Si la politique des dirigeants ne nous convient pas, nous la changerons purement et simplement. C'est bien cela, Filippa ? Ou peut-être vaut-il mieux renverser tout de suite ces imbéciles couronnés, les détrôner et les chasser ? Pourquoi ne pas d'emblée prendre le pouvoir ?

— Nous avons déjà placé sur le trône les dirigeants qui nous convenaient. Notre erreur a été de ne pas avoir placé la magie sur le trône. Nous ne lui avons jamais donné le pouvoir absolu. Il est temps de réparer cette erreur.

— C'est à toi-même que tu penses, n'est-ce pas ? (Sabrina Glevissig se pencha au-dessus de la table.) Tu te vois déjà sur le trône de Rédanie ? Sa Grandeur Filippa Première, avec Dijkstra comme prince consort ?

— Ce n'est pas à moi que je pense. Ni au royaume de Rédanie. Je pense au grand Royaume nordique au sein duquel se développera le royaume actuel de Kovir. Un empire dont la force sera égale à celle de Nilfgaard, et grâce auquel la balance du monde, qui actuellement ne cesse d'osciller, trouvera enfin un équilibre. Un empire gouverné par la magie, que nous porterons au sommet en mariant l'héritier du trône de Kovir à une magicienne. Oui, vous avez bien entendu, mes chères consœurs, et vous regardez dans la bonne direction. C'est ici même, autour de cette table, et plus précisément à cette place vide, que nous installerons la douzième magicienne de la loge. Et nous la placerons ensuite sur le trône.

Le silence qui suivit fut interrompu par Sheala de Tancarville.

— Un projet des plus ambitieux, lança-t-elle, une pointe de sarcasme dans la voix. Digne de nous toutes. Et qui justifie totalement notre appartenance à cette convention. Sans doute des projets moins glorieux, quoique flirtant avec les limites de la réalité et de la faisabilité, nous feraient-ils injure, n'est-ce pas ? Ce serait comme planter un clou avec un astrolabe. Non, il vaut mieux d'emblée s'imposer des objectifs absolument irréalisables.

— Pourquoi irréalisables ?

— Pitié, Filippa, intervint Sabrina Glevissig. Aucun roi n'épousera une magicienne, aucune société n'acceptera une telle union. Une coutume séculaire réduit à néant cette éventualité. Peut-être cette

coutume n'est-elle pas très sage, mais elle existe.

— D'autres obstacles, d'ordre... technique, dirais-je, existent également, ajouta Margarita Laux-Antille. Celle que l'on pourrait associer à la maison de Kovir devrait remplir une série de conditions, autant de notre point de vue que du leur. Or ces conditions s'opposent de manière évidente. Ne le vois-tu pas, Filippa ? De notre côté, nous voudrions une personne ayant été éduquée dans la magie, qui serait totalement dévouée à sa cause, qui comprendrait son rôle et le jouerait en mêlant ingéniosité, discrétion et sincérité. Sans chef d'orchestre ni souffleur, sans éminences grises cachées dans l'ombre et contre lesquelles, au premier renversement, se retourne la colère des séditeux. Il faudrait également que cette même personne soit choisie par Kovir, sans pression apparente, comme épouse pour l'héritier du trône.

— C'est évident.

— Et à qui penses-tu ? Qui Kovir choisirait-il ? Sans doute une demoiselle issue d'une famille royale vieille de plusieurs générations. Une demoiselle très jeune, qui conviendrait à un jeune prince. Une demoiselle capable d'enfanter, car il est ici question de la perpétuation de la dynastie. Ces critères excluent d'office ta candidature, Filippa, ainsi que la mienne, et même celle de Keira et de Triss, qui sont les plus jeunes d'entre nous. Ils excluent également toutes les adeptes de mon école, qui, du reste, sont aussi inintéressantes pour nous, car elles ne sont encore que des bourgeons dont on ignore ce qu'il sortira ; il est impensable que l'une d'entre elles puisse occuper la douzième place autour de cette table. En d'autres termes, même si Kovir tout entier devenait fou et était favorable au mariage de son prince royal avec une magicienne, nous serions dans l'impossibilité de trouver cette magicienne providentielle. Qui pourrait donc devenir cette reine du Nord ?

— Une demoiselle de sang royal, répondit calmement Filippa. Issue d'une grande dynastie. Toute jeune et capable d'enfanter. Une demoiselle aux aptitudes magiques et divinatoires phénoménales, la détentrice du Sang ancien annoncée par les prophéties. Une demoiselle qui remplira brillamment son rôle, sans chef d'orchestre ni souffleur, sans alliés ni éminences grises, car ainsi en a décidé sa destinée. Une demoiselle dont les aptitudes, cela va de soi, sont et seront connues de nous seules. J'ai nommé Cirilla, fille de Pavetta de Cintra, petite-fille de Calanthe dite la Lionne. Le Sang ancien, la Flamme glacée du Nord, la Destructrice et la Rénovatrice, dont l'avènement est annoncé depuis des dizaines d'années déjà. Ciri de Cintra, la reine du Nord. Et son sang, duquel naîtra la reine du Monde.

En voyant les Rats sortir du bosquet, deux des cavaliers qui escortaient le carrosse tournèrent bride aussitôt pour prendre la poudre d'escampette. Ils n'eurent pas de chance. Giselher, Reef et Étincelle leur barrèrent le chemin et, après une courte lutte, les achevèrent sans cérémonie. Kayleigh, Asse et Mistle tombèrent sur les deux autres, prêts à défendre désespérément le carrosse tiré par quatre chevaux pie. Ciri éprouva une vive déception mêlée de colère. Elle n'avait aucun ennemi contre lequel se battre. Il semblait bien qu'elle n'aurait personne à tuer.

En réalité il y avait encore un autre cavalier qui précédait le carrosse et faisait office de valet de pied ; il était légèrement armé, mais son cheval était rapide. Il aurait pu se sauver, mais il n'en fit rien. Il fit demi-tour et se mit à faire des moulinets avec son épée, fonçant droit sur Ciri.

La jeune fille le laissa s'approcher, retenant même un peu son cheval. Lorsqu'il frappa, elle se redressa et se souleva de sa selle, évitant adroitement la lame, puis elle plongea aussitôt en avant en se libérant prestement de ses étriers. Le cavalier était rapide et adroit, aussi parvint-il à porter un second coup. Cette fois, elle para de biais ; lorsque l'épée glissa, elle frappa le cavalier sur la main, par en dessous, puis ramena son épée en feignant de le toucher au visage. Lorsque, instinctivement, il releva la main gauche pour se protéger, elle retourna prestement son épée et lui assena sous l'aisselle le coup qu'elle avait travaillé pendant des heures à Kaer Morhen. Sous l'effet de l'impact, le Nilfgaardien fut soulevé de sa selle puis il tomba à terre ; il se redressa sur les genoux ; il hurlait sauvagement en faisant de grands gestes pour tenter d'arrêter le sang qui giclait de l'artère sectionnée. Ciri l'observa quelques secondes ; comme toujours elle était fascinée par le spectacle d'un homme qui luttait farouchement, de toutes ses forces, avec la mort. Elle attendit qu'il se vide de son sang, puis s'éloigna, sans se retourner.

Les Rats avaient vaincu. L'escorte avait été passée au fil de l'épée. Asse et Reef avaient arrêté le carrosse en agrippant les rênes des deux timoniers. Le postillon, un tout jeune garçon en livrée diaprée, avait été précipité à bas du timonier droit ; il était agenouillé par terre, pleurant et demandant grâce. Le cocher laissa tomber les rênes, implorant lui aussi la miséricorde en joignant ses mains comme s'il priait. Giselher, Étincelle et Mistle galopèrent jusqu'au carrosse, Kayleigh sauta à bas de sa monture et ouvrit le portillon. Ciri s'approcha et descendit de cheval, son épée couverte de sang encore à la main.

Dans le carrosse était assise une grosse matrone vêtue d'une robe cloche et d'une capeline ; elle enlaçait une petite jeune fille blême et

terrifiée qui portait une robe noire boutonnée jusqu'au cou et au col en guipure. Ciri remarqua qu'une gemme était agrafée à la robe. Une très belle gemme.

— Ça, ce sont des chevaux ! s'exclama Étincelle en regardant l'attelage. Ils sont magnifiques, tout droit sortis d'une image ! Ces quatre-là nous rapporteront quelques florins !

— Le cocher et le postillon passeront le harnais et tireront le carrosse jusqu'au village. (Kayleigh eut un sourire carnassier à l'adresse de la femme et de la jeune fille.) Et, dans la montée, ces deux petites dames les aideront !

— Messieurs les brigands ! gémit la matrone dans sa robe cloche, manifestement plus incommodée par le sourire libidineux de Kayleigh que par la lame ensanglantée dans les mains de Ciri. J'en appelle à votre honneur ! Ne vous en prenez pas à cette jeune demoiselle !

— Hé, Mistle ! appela Kayleigh d'un air gouailleur, un sourire sur les lèvres. On en appelle ici à ton honneur, à ce que j'entends !

— Ferme ton clapet, se fâcha Giseller, resté en selle. Tes facéties n'amuse personne. Et toi, femme, calme-toi. Nous sommes les Rats. Nous ne combattons pas les femmes et nous ne les déshonorons pas. Reef, Étincelle, détez les trotteurs ! Mistle, attrape les montures ! On plie bagage !

— Nous, les Rats, nous ne combattons pas les femmes, répéta Kayleigh en souriant de nouveau de toutes ses dents et en continuant à fixer le visage blême de la jeune fille en robe noire. Parfois seulement, si ça leur chante, nous jouons avec elles. Ça te chante, jeune demoiselle ? Ça ne te démangerait pas entre les jambes par hasard ? Allons, il n'y a pas de quoi avoir honte. Il suffit de faire un signe de la tête.

— Par pitié, un peu de respect ! s'écria d'une voix déchirante la dame en capeline. Comment oses-tu parler ainsi à la fille d'un baron, brigand !

Kayleigh se mit à ricaner, puis il s'inclina exagérément.

— Je vous demande bien pardon. Je ne comptais pas vous offenser. Quoi, il est interdit même de poser la question ?

— Kayleigh, l'interpella Étincelle. Viens ici ! Qu'est-ce que tu trafiques ? Aide-nous à dételer les timoniers ! Falka ! Secoue-toi !

Ciri ne détachait pas les yeux des armoiries peintes sur les portes du carrosse, une licorne d'argent dans un champ noir. *Une licorne*, songeait-elle. *J'ai vu une licorne comme ça... Mais quand ? Dans une autre vie ? Ou peut-être n'était-ce qu'un rêve ?*

— Falka ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

*Je suis Falka. Mais je n'ai pas toujours été cette fille-là. Non, pas toujours.*

*Elle s'ébroua, pinça les lèvres. Je n'ai pas été gentille avec Mistle, se*

dit-elle. *Je l'ai vexée. Je dois me faire pardonner.*

Elle monta sur le marchepied du carrosse, le regard fixé sur la gemme accrochée à la robe de la jeune fille blême.

— Donne-moi ça, ordonna-t-elle sèchement.

— Comment oses-tu ? fit la matrone en manquant de s'étrangler. Sais-tu à qui tu t'adresses ? Il s'agit de la fille du baron de Casadei.

Ciri regarda autour d'elle, s'assurant que personne ne pouvait l'entendre.

— Fille de baron ? siffla-t-elle. Piètre titre. Quand bien même cette gamine serait comtesse, elle devrait s'incliner devant moi bien bas, jusqu'à ce que sa tête touche terre. Allez, donne ta broche ! Qu'est-ce que tu attends ? Tu veux que je l'arrache moi-même de ta robe en même temps que ton corset ?

\* \* \*

Le silence qui s'abattit autour de la table après l'annonce de Filippa céda vite la place au brouhaha. Les magiciennes parlaient à qui mieux mieux, exprimant leur surprise et leur incrédulité, et exigeant des explications. À n'en pas douter, certaines en savaient long sur cette Cirilla ou Ciri, destinée à être la souveraine du Nord ; à d'autres ce nom disait vaguement quelque chose, mais elles en savaient moins. Fringilla Vigo, elle, ne savait rien, mais elle avait des soupçons et se perdait en conjectures qui tournaient essentiellement autour d'une certaine mèche de cheveux. Interpellée à mi-voix, Assire cependant resta muette et imposa le silence à sa camarade. Car de nouveau Filippa Eilhart prenait la parole.

— La plupart d'entre nous avons vu Ciri sur Thanedd, où elle a causé pas mal de confusion tandis qu'elle s'exprimait en état de transe. Certaines d'entre nous ont été en relation étroite avec elle, voire même très étroite. Je pense essentiellement à toi, Yennefer. Il est temps que tu prennes la parole.

\* \* \*

Pendant que Yennefer parlait de Ciri à l'assemblée, Triss Merigold observait attentivement son amie. Elle s'exprimait d'une voix calme qui ne laissait transparaître aucune émotion, mais Triss la connaissait depuis trop longtemps pour se laisser abuser. Elle l'avait déjà vue dans diverses situations propices au stress, pouvant conduire à l'épuisement, voire même à la maladie parfois. Yennefer se trouvait sans conteste dans une situation de ce genre. Elle avait l'air abattue, épuisée et malade.

La magicienne racontait, et Triss, qui connaissait très bien la

teneur de son récit ainsi que la personne qui en était au centre, observait discrètement toutes les auditrices. Surtout les deux magiciennes de Nilfgaard. Assire var Anahid, littéralement métamorphosée, mais qui se sentait toujours mal à l'aise avec son maquillage et sa robe à la mode. Et Fringilla Vigo, la plus jeune, sympathique, naturellement agréable et d'une élégance discrète ; elle avait les yeux verts et les cheveux noirs comme ceux de Yennefer, quoique moins épais, plus courts et lisses.

Les deux Nilfgaardiennes ne donnaient pas l'impression de s'être perdues dans les dédales de l'histoire de Ciri, bien que le récit de Yennefer fût long et assez alambiqué. La magicienne avait commencé par la célèbre aventure amoureuse de Pavetta de Cintra et de Jez, un jeune homme ensorcelé, puis elle parla du rôle de Geralt et du Droit de Surprise, de la destinée qui liait le sorceleur à Ciri. Yennefer raconta la rencontre de Geralt et de Ciri à Brokilone, elle parla de la guerre, de leur séparation et de leurs retrouvailles, de Kaer Morhen. De Rience et des agents nilfgaardiens qui traquaient la jeune fille. De ses études au temple de Melitele, des aptitudes étranges de Ciri.

*Elles écoutent et leurs visages restent de marbre, constata Triss en regardant Assire et Fringilla. Telles des sphinx. Mais elles cachent quelque chose, indubitablement. Je me demande bien quoi... Leur étonnement ? Ignoraient-elles qui Emhyr avait ramené à Nilfgaard ? ou bien le fait qu'elles aient été au courant de tout depuis longtemps ? Peut-être en savent-elles même plus que nous ? Bientôt Yennefer parlera du séjour de Ciri sur Thanedd, des visions qu'elle a eues alors qu'elle était en transe, et qui ont provoqué tant de confusion. De la lutte sanglante à Garstang à la suite de laquelle Ciri fut enlevée et Geralt massacré. Le temps des faux-semblants s'achève, songea Triss, les masques vont tomber. Tout le monde sait que c'est Nilfgaard qui se trouve derrière l'affaire de Thanedd. Et lorsque tous les yeux se tourneront vers vous, Nilfgaardiennes, il n'y aura pas d'issue, il faudra parler. Ainsi quelques affaires seront tirées au clair, et alors peut-être que moi aussi j'en apprendrai davantage. De quelle manière Yennefer a-t-elle disparu de Thanedd ? Pourquoi est-elle réapparue soudainement ici, à Montecalvo, en compagnie de Francesca ? Qui est l'elfe Ida Emean, l'Aen Saevherne des monts Bleus, et quel rôle joue-t-elle ? Pourquoi ai-je l'impression que Filippa Eilhart en révèle toujours moins qu'elle n'en sait, bien qu'elle se déclare dévouée et fidèle à la magie et non à Dijkstra, avec qui elle entretient pourtant une correspondance permanente ?*

*Et peut-être apprendrai-je enfin qui est réellement Ciri... Ciri, qui pour elles toutes est la reine du Nord, tandis qu'elle reste pour moi la sorceleuse aux cheveux cendrés de Kaer Morhen, à qui je pense toujours comme à une petite sœur.*

Fringilla Vigo avait déjà entendu certaines choses sur les sorciers, ces individus dont le métier était de tuer les monstres et les bêtes étranges. Elle écoutait attentivement le récit de Yennefer, elle prêtait l'oreille aux intonations de sa voix, elle observait son visage. Elle ne se laissait pas berner. Le lien émotionnel puissant qui existait entre Yennefer et cette Ciri, et qui intéressait à ce point tout le monde, était évident. Ce qui était curieux, c'est que le lien entre la magicienne et le sorcier qu'elle avait évoqué était tout aussi évident. Et tout aussi fort. Fringilla commença à s'interroger, mais elle était gênée en cela par les voix qui s'élevaient autour d'elle.

Elle avait déjà deviné qu'au moment de la rébellion sur Thanedd, certaines des magiciennes présentes s'étaient retrouvées dans des camps ennemis ; elle n'était donc pas étonnée de l'antipathie qui remontait à la surface sous forme de remarques cinglantes, Yennefer devenant soudain la cible de plusieurs membres du groupe. Une querelle s'annonçait, prévenue cependant par Filippa Eilhart qui, sans cérémonie, abattit sa paume à plat sur la table, faisant résonner les coupes et les timbales.

— Ça suffit ! s'écria-t-elle. Ferme-la, Sabrina ! Ne cède pas à la provocation, Francesca ! Assez parlé de Thanedd et de Garstang ! Ça fait partie de l'Histoire maintenant !

*L'Histoire..., se dit Fringilla, étonnée de sa soudaine contrariété, peut-être, mais elles au moins l'ont influencée, quoique se trouvant dans des camps opposés. Elles ont compté. Elles savaient ce qu'elles faisaient et pourquoi. Quant à nous, les sorcières nilfgaardiennes, nous ne savons rien. En réalité, pensa-t-elle, nous sommes comme ces bonnes à tout faire qui savent ce qu'elles ont à faire, mais ignorent pourquoi elles le font. C'est bien que cette loge existe. Le diable sait comment cela se terminera, mais au moins c'est un bon début.*

— Poursuis, Yennefer, ordonna Filippa.

— Je n'ai rien d'autre à dire, rétorqua la magicienne aux cheveux noirs en serrant les lèvres. Je répète que c'est Tissaia de Vries qui a ordonné que Ciri soit conduite à Garstang.

— C'est plus simple de tout mettre sur le compte des morts, grommela Sabrina Glevissig, mais Filippa lui intima le silence d'un geste brusque.

— Je ne voulais pas me mêler de ce qui s'est passé cette nuit-là à Aretuza, reprit Yennefer, blême et manifestement énervée. Je voulais emmener Ciri et me sauver de Thanedd. Mais Tissaia m'a convaincue que l'apparition de la fillette à Garstang serait un choc pour beaucoup, et que sa vision prophétique, alors qu'elle était en transe, mettrait fin au conflit. Je ne rejette pas la faute sur elle, car je pensais de même.



Nous avons toutes deux commis une erreur. La mienne, cependant, a été plus grande encore. Si j'avais laissé Ciri sous la protection de Rita...

— Ce qui est fait est fait, l'interrompit Filippa. Tout le monde peut se tromper. Même Tissaia de Vries. Quand Tissaia avait-elle vu Ciri pour la première fois ?

— Trois jours avant le début de l'assemblée, répondit Margarita Laux-Antille. À Gors Velen. C'est aussi à ce moment-là que j'ai fait sa connaissance. Et dès que je l'ai vue, j'ai su que c'était une petite personne peu ordinaire !

— Extraordinairement peu ordinaire, intervint Ida Emean aep Sivney, restée jusque-là silencieuse. Car c'est l'héritage d'un sang peu commun qui s'est concentré en elle. Hen Ichaer, le Sang ancien. Un matériau génétique qui préjuge des aptitudes extraordinaires de sa détentrice. Et du grand rôle qu'elle va jouer. Qu'elle doit jouer.

— Parce qu'ainsi en ont décidé les légendes, les mythes et les prédictions ? demanda ironiquement Sabrina Glevissig. Depuis le début, toute cette histoire m'est apparue comme un conte, une affabulation. À présent, je n'ai plus le moindre doute. Mes chères dames, je propose, pour changer, que l'on s'occupe de choses sérieuses, rationnelles et réelles.

— Je m'incline devant la froide rationalité qui fait votre force et explique l'indéniable suprématie de votre race, dit Ida Emean avec un léger sourire. Cependant, il me semble quelque peu déplacé de mésestimer la prédiction des elfes, ici précisément, devant une assemblée capable de faire usage d'une force que la raison et la logique ne peuvent pas toujours expliquer. Notre race n'est pas comme la vôtre, elle ne puise pas sa force dans la rationalité. Et pourtant, malgré cela, elle existe depuis plusieurs dizaines de milliers d'années.

— Le matériau génétique nommé Sang ancien dont nous parlons s'est révélé cependant quelque peu réfractaire, fit remarquer Sheala de Tancarville. Même les légendes et les prophéties elfiques, que je ne mésestime nullement, considèrent le Sang ancien comme totalement corrompu, éteint. N'est-il pas vrai, dame Ida ? Il n'y a plus de Sang ancien nulle part en ce monde. Il a coulé pour la dernière fois dans les veines de Lara Dorren aep Shiadhal. Nous connaissons toutes la légende de Lara Dorren et de Cregennan de Lod.

— Pas toutes, objecta Assire var Anahid, qui prenait la parole pour la première fois. J'ai étudié sommairement votre mythologie et je ne connais pas cette légende.

— Ce n'est pas une légende, corrigea Filippa Eilhart. C'est une histoire véridique. Il se trouve quelqu'un parmi nous qui connaît parfaitement non seulement l'histoire de Lara et de Cregennan, mais aussi celle de ses répercussions, qui vous intéresseront toutes

vivement, à coup sûr. Nous te prions de prendre la parole, Francesca.

— Si j'en crois ce que tu viens de dire, remarqua en souriant la reine des elfes, tu connais cette histoire aussi bien que moi.

— Peut-être. Mais je te demande néanmoins de nous la raconter.

— Afin de tester ma sincérité et ma loyauté envers la loge, dit Enid an Gleanna en hochant la tête. Soit. Je vous invite à adopter une posture confortable, car mon récit risque de durer un peu.

\* \* \*

— L'histoire de Lara et de Cregennan est une histoire vraie, mais tellement enjolivée aujourd'hui qu'on a du mal à démêler le vrai du faux. Il existe aussi de nombreuses divergences entre la version humaine et la version elfique de la légende, toutes deux respirant le chauvinisme et la haine raciale. Aussi éliminerai-je les fioritures et me contenterai-je des faits. Cregennan de Lod était un magicien, Lara Dorren aep Shiadhal, une elfe magicienne, une Aen Saevherne, une Érudite, l'une des porteuses du Hen Ichaer, l'énigmatique – y compris pour nous, les elfes – Sang ancien. L'amitié, puis l'amour qui unissait les deux jeunes gens fut initialement bien accueilli par les deux races ; rapidement cependant, des ennemis firent leur apparition, s'opposant farouchement à l'idée d'une union entre les magies humaine et elfique. Tant parmi les elfes que les humains, il s'en trouva pour y voir une trahison. Cregennan et Lara firent aussi l'objet de controverses – devenues troubles aujourd'hui –, suscitérent la jalousie et l'envie. En bref : à la suite d'une intrigue ourdie contre lui, Cregennan fut éliminé. Lara Dorren, traquée et poursuivie, mourut d'épuisement dans un endroit désert en mettant au monde une fille. L'enfant fut sauvée par miracle. Elle fut recueillie par Cerro, la reine de Rédanie.

— Parce qu'elle avait pris peur en entendant la malédiction que Lara avait jetée sur elle lorsqu'elle lui avait refusé son aide et l'avait chassée dans le froid glacial, intervint Keira Metz. Si Cerro ne recueillait pas l'enfant, de terribles calamités devaient s'abattre sur elle et toute sa famille...

— Il s'agit justement là des fioritures auxquelles a renoncé Francesca, l'interrompt Filippa Eilhart. Tenons-nous-en aux faits.

— Les capacités prémonitoires de l'Érudite de Sang ancien sont des faits, dit Ida Emean en levant les yeux sur Filippa. Et le thème de la prédiction, présent dans les différentes versions de la légende, donne à réfléchir.

— Il donnait à réfléchir autrefois et continue à le faire aujourd'hui encore, confirma Francesca. Les rumeurs sur la malédiction de Lara ne se sont pas tues ; dix-sept ans plus tard, lorsque la fillette recueillie par Cerro, prénommée Riannon, fut

devenue une jeune demoiselle d'une beauté éclipsant même celle, pourtant légendaire, de sa mère, on s'en souvenait encore. Riannon, qui avait été adoptée, portait le titre officiel d'infante de Rédanie, et de nombreuses maisons gouvernantes s'intéressaient à elle. Lorsque, parmi de nombreux prétendants, Riannon choisit finalement Goidemar, le jeune roi de Témérie, il s'en fallut de peu que les rumeurs sur la malédiction rendent le mariage impossible. Celles-ci se propagèrent toutefois parmi la population avec une virulence décuplée trois ans après le mariage de Goidemar et de Riannon. Au temps de la rébellion de Falka.

Fringilla, qui n'avait jamais entendu parler de Falka ni de sa rébellion, haussa les sourcils. Francesca s'en aperçut.

— Pour les Royaumes du Nord, expliqua-t-elle, ce furent des événements tragiques et sanglants, qui sont aujourd'hui encore présents dans les mémoires, bien que plus de cent ans se soient écoulés depuis. Cette histoire n'est certainement pas connue à Nilfgaard, car, à l'époque, le Nord n'avait quasiment aucun contact avec l'Empire, c'est pourquoi je me permettrai d'évoquer brièvement certains faits. Falka était la fille de Vridank, le roi de Rédanie. Née d'un premier mariage que Vridank annula lorsqu'il rencontra la belle Cerro, celle-là même qui recueillit plus tard l'enfant de Lara. Les raisons du divorce sont expliquées avec force détails dans un document alambiqué, accompagné d'un portrait de la première femme de Vridank autrement plus parlant. Celle-ci était une noble de Kovir – une demi-elfe à n'en pas douter –, mais aux traits dominants résolument humains : des yeux d'ermite démente, des cheveux de noyée et des lèvres de lézard. En d'autres termes un laideron, qui fut renvoyé à Kovir en même temps que sa fille Falka, âgée d'un an. L'une comme l'autre tombèrent bientôt dans l'oubli.

— Vingt-cinq ans plus tard, reprit au bout d'un instant Enid an Gleanna, Falka fit parler d'elle en provoquant un soulèvement et en assassinant, de sa propre main à ce qu'il paraît, son père, Cerro et deux de ses demi-frères. La rébellion armée qui explosa fut soutenue dans un premier temps par une partie de la noblesse témérienne et kovirienne, justifiant la lutte de Falka, l'aînée légitime, pour le trône qui lui revenait, mais elle se mua bientôt en une guerre paysanne d'une portée considérable. Les deux parties se livrèrent à des atrocités macabres. Falka est restée dans la légende comme un démon sanglant ; en réalité, il est plus vraisemblable qu'elle ait tout simplement cessé de maîtriser la situation et que les mots d'ordre sans cesse renouvelés inscrits sur les étendards des insurgés aient échappé à son contrôle : « Mort aux rois, mort aux magiciens, mort aux prêtres, à la noblesse, aux riches et aux seigneurs. » Bref, mort à tout ce qui bouge, car il est impossible de brider des esprits enivrés par le sang.

La rébellion commença à s'étendre à d'autres pays...

— Les historiens nilfgaardiens ont écrit des choses à ce sujet, l'interrompt Sabrina Glevissig avec une évidente ironie. Dame Assire et dame Fringilla les ont très certainement lues. Abrège, Francesca. Viens-en à Riannon et aux triplés de Houtborg.

— Avec plaisir. Riannon, la fille de Lara Dorren recueillie par Cerro, qui était alors déjà la femme de Goidemar, le roi de Témérie, fut accidentellement capturée par les rebelles de Falka et emprisonnée au château de Houtborg. Elle était alors enceinte. Le château se défendit longtemps encore après la répression de l'émeute et l'exécution de Falka qui suivirent l'enlèvement, mais Goidemar finit par le prendre d'assaut et libéra sa femme, en même temps que trois enfants – deux petites filles, qui savaient déjà marcher, et un petit garçon, qui s'y essayait. Riannon était devenue folle. Goidemar, furibond, soumit tous les prisonniers à la torture, et au travers des parcelles de témoignages arrachés au milieu des hurlements se dessina une image lisible.

» Falka, qui tenait sa beauté de sa grand-mère elfique et ne ressemblait guère à sa mère, faisait facilement don de ses charmes à l'ensemble de ses « hetmans », des nobles aux simples brigands et criminels, s'assurant par là leur fidélité et leur loyauté. Elle finit par tomber enceinte et accoucha au moment précis où Riannon, emprisonnée à Houtborg, mettait au monde des jumeaux. Falka ordonna que son bébé soit mêlé aux enfants de Riannon. Selon ses propres paroles – paraît-il –, seule une reine était digne de servir de mère nourricière à ses bâtards, tel était le sort qui attendait toutes les femelles couronnées dans le nouvel ordre qu'elle, Falka, instaurerait après sa victoire.

» Le problème était que personne, pas même Riannon, ne savait lequel des trois enfants était celui de Falka. On présupposait, non sans raison, que c'était l'une des petites filles, car Riannon avait apparemment accouché d'une fille et d'un garçon. Apparemment, j'insiste, car, en dépit des fanfaronnades de Falka, c'était une simple paysanne qui servait de nourrice aux enfants. Lorsqu'on eut enfin guéri Riannon de sa folie, elle ne se souvenait de presque rien. Oui, elle avait accouché. Oui, on lui avait parfois amené trois enfants qu'on allongeait près d'elle dans son lit. Mais c'était tout.

» On fit alors venir des magiciens pour qu'ils examinent les trois enfants et établissent l'identité de chacun. Goidemar était tellement furieux qu'il était prêt à exécuter le bâtard de Falka en place publique dès qu'on l'aurait découvert. Nous ne pouvions le permettre. Après la répression du soulèvement, les rebelles arrêtés avaient été soumis à des atrocités inénarrables, il convenait d'y mettre enfin un terme. Exécuter un enfant âgé de deux ans à peine, vous rendez-vous

compte ? On en aurait alors entendu, des légendes ! Déjà une rumeur commençait à circuler selon laquelle Falka elle-même était née monstre, à la suite de la malédiction de Lara Dorren, ce qui était effectivement une ineptie puisqu'elle était née avant même que Lara ne rencontre Cregennan. Mais, je ne sais pourquoi, peu de gens se donnaient la peine de faire le calcul. Même à l'académie d'Oxenfurt on écrivait et publiait des pamphlets et des documents stupides. Mais revenons aux recherches dont nous avait chargées Goidemar...

— Nous ? demanda Yennefer en relevant la tête. C'est-à-dire ?

— Tissaia de Vries, Augusta Wagner, Leticia Charbonneau et Hen Gedymdeith, répondit tranquillement Francesca. J'ai rejoint le groupe plus tard. J'étais une jeune magicienne, mais de pur sang elfique. Et mon père... biologique, car il m'a reniée, était un Érudit. Je savais ce qu'était le gène du Sang ancien.

— Et lorsque vous avez examiné Goidemar et Riannon, vous avez découvert que celle-ci était porteuse du gène, confirma Sheala de Tancarville. Puis vous avez examiné les enfants, et pu ainsi identifier le bâtard de Falka, le seul des trois à ne pas posséder ce gène. Comment l'avez-vous sauvé de la colère du roi ?

— Très simplement, dit l'elfe en souriant. Nous avons feint l'ignorance. Nous avons expliqué au roi que l'affaire était compliquée, que nous poursuivions nos recherches, mais que cela nécessiterait du temps... beaucoup de temps. Goidemar, au fond, était un homme bon et noble, il recouvra vite son sang-froid et ne nous pressa pas ; quant aux trois enfants, Amavet, Fiona et Adela, ils grandissaient et gambadaient dans le palais, faisant la joie du couple royal et de la cour. Les enfants se ressemblaient comme trois gouttes d'eau. Bien évidemment, on les observait avec circonspection, des soupçons surgissaient sans cesse, surtout lorsque l'un des enfants faisait des bêtises. Un jour, Fiona vida un pot de chambre par la fenêtre sur un grand connétable qui la traita bien fort de bâtarde du diable et prit son congé sur-le-champ. Quelque temps plus tard, Amavet enduisit les escaliers de graisse ; alors qu'on allait poser de l'argile sur sa main, une dame du palais balbutia quelque chose au sujet d'un sang maudit, et quitta la cour. Quant aux braillards de plus basse condition, ils goûtèrent aussitôt le fouet et le pilori, après quoi chacun apprit rapidement à tenir sa langue. Même un certain baron issu d'une très vieille famille, dont Adela, munie de son arc, avait pris le derrière pour cible, se contenta de...

— Inutile de nous étendre sur les mauvais tours de ces chérubins, la coupa Filippa Eilhart. Quand a-t-on enfin appris la vérité à Goidemar ?

— Jamais. Il n'en parlait pas, et cela nous convenait.

— Mais vous saviez lequel des enfants était le bâtard de Falka ?

— Évidemment. C'était Adela.

— Pas Fiona ?

— Non, Adela. Elle mourut de la peste. Pendant l'épidémie, celle qu'on surnommait la bâtarde du diable, le sang maudit, la fille de la démoniaque Falka, aidait les prêtres dans les hôpitaux des faubourgs ; en dépit des protestations du roi, elle soignait les enfants malades. Et un jour, elle fut contaminée et mourut. Elle avait dix-sept ans. Un an plus tard, son pseudo-frère Amavet s'engagea dans une romance avec la comtesse Anna Kameny, et il fut tué par un homme de main employé par le comte. Riannon s'éteignit la même année, anéantie et effondrée par la mort de ses enfants qu'elle adorait. C'est alors que Goidemar nous convoqua de nouveau. Car Coram, le roi de Cintra, s'intéressait à la dernière des trois célèbres enfants, l'infante Fiona. Il la voulait comme épouse pour son fils, prénommé Coram également, mais il connaissait les rumeurs qui circulaient et ne voulait pas l'unir à la bâtarde présumée de Falka. Nous l'avons assuré de toute notre autorité que Fiona était une enfant légitime. Je ne sais pas s'il nous a crues, mais les jeunes gens se plurent et c'est ainsi que la fille de Riannon, l'arrière-arrière arrière-grand-mère de votre Ciri, devint reine de Cintra.

— Apportant à la dynastie des Coram le célèbre gène que vous avez continué à traquer.

— Fiona, annonça tranquillement Enid an Gleanna, n'était pas porteuse du gène de Sang ancien, que nous appelions déjà à l'époque le gène de Lara.

— Comment cela ?

— Le porteur du gène était Amavet. Nos recherches, quant à elles, se poursuivaient. Car Anna Kameny, alors qu'elle portait encore le deuil de son mari et de son amant, qui avaient tous deux perdu la vie par sa faute, accoucha de jumeaux. Un garçon et une fille. Le père était incontestablement Amavet, car la petite fille était porteuse du gène. Elle fut prénommée Muriel.

— Muriel la Belle Canaille ? s'étonna Sheala de Tancarville.

— Ce surnom ne lui a été donné que beaucoup plus tard, reprit Francesca avec un sourire. Au début, c'était Muriel la Mignonne. C'était en effet une enfant adorable. À quatorze ans, on l'appelait déjà Muriel aux yeux de velours. Plus d'un s'est noyé dans son regard. On la maria enfin au comte Robert de Garramone.

— Et le garçon ?

— Crispin. Il ne possédait pas le gène, il ne nous intéressait donc pas. Il semble qu'il ait péri au cours d'une bataille quelconque, car il n'avait que la guerre en tête.

— Un instant ! s'écria Sabrina dans un mouvement brusque qui dérangea sa coiffure. Muriel la Belle Canaille était bien la mère

d'Adalia, surnommée la Voyante...

— C'est juste, confirma Francesca. Une curieuse personne, cette Adalia. Une Source puissante, un matériau parfait pour une magicienne. Malheureusement, elle n'était guère intéressée par la magie. Elle préférerait être reine.

— Et le gène ? demanda Assire var Anahid. Elle en était porteuse ?

— Bizarrement, non.

— C'est ce que je pensais, dit Assire en hochant la tête. Le gène de Lara ne peut être transmis de manière continue que par la lignée féminine. Si le porteur est un homme, le gène disparaît à la seconde génération, au plus tard à la troisième.

— Mais par la suite, il peut tout de même se réactiver, précisa Filippa Eilhart. Adalia, qui en était dépourvue, était bien la mère de Calanthe, et Calanthe, la grand-mère de Ciri, était pourtant porteuse du gène de Lara.

— La première depuis Riannon, intervint soudain Sheala de Tancarville. Tu as commis une erreur, Francesca. Il y avait deux gènes. L'un, le véritable, était caché, latent, chez Fiona, et vous l'avez raté, vous laissant abuser par le gène apparemment fort d'Amavet. Pourtant Amavet n'abritait pas en lui le gène, mais l'activateur. Dame Assire a raison. Hérité de la lignée masculine, l'activateur était déjà chez Adalia, mais si peu prononcé que vous ne l'avez pas décelé. Adalia était la première fille de Muriel la Canaille ; elle est à coup sûr la seule parmi ses frères et sœurs à avoir été porteuse de l'activateur. De la même façon le gène latent de Fiona aurait sans doute disparu chez ses descendants masculins, au plus tard à la troisième génération. Mais il n'a pas disparu, et je sais pourquoi.

— Sacré nom ! siffla Yennefer entre ses dents.

— Je suis perdue dans toutes ces histoires de génétique et de généalogie, reconnut Sabrina Glevissig.

Francesca rapprocha d'elle la coupe de fruits, tendit la main et lança un sort en marmonnant.

— Pardonnez-moi cette psychokinésie digne d'un spectacle de foire, dit-elle en souriant tandis qu'elle faisait s'élever une pomme rouge au-dessus de la table. Mais à l'aide de ces fruits en lévitation il me sera plus facile de tout expliquer, y compris la faute que nous avons commise. Les pommes rouges désigneront les porteurs du gène de Lara, du Sang ancien. Les pommes vertes, ceux du gène latent. Et les grenades, ceux de l'activateur. Bon, commençons. Voilà Riannon – pomme rouge. Son fils Amavet – grenade. La fille de celui-ci, Muriel la Belle Canaille, et sa petite-fille Adalia – la dernière de sa lignée –, grenades toutes les deux. Et voici la deuxième lignée : Fiona, la fille de Riannon – pomme verte. Son fils Corbett, roi de Cintra –

pomme verte. Dagorad, le fils de Corbett et d'Elen de Kaedwen – pomme verte. Vous noterez que dans les deux générations qui se suivent et où il n'y a que des descendants masculins, le gène, déjà très faible, disparaît. Tout en bas, nous avons toutefois maintenant une grenade et une pomme verte. Adalia, princesse de Maribor, et Dagorad, roi de Cintra. Et voici leur fille : Calanthe. Pomme rouge. Le puissant gène de Lara renouvelé.

— Le gène de Fiona, énonça Margarita Laux-Antille, a rencontré l'activateur d'Amavet à travers un mariage incestueux deux générations plus tard. Personne n'a prêté attention à la consanguinité ? Aucun des héraldistes ou chroniqueurs royaux ne s'est rendu compte qu'il s'agissait d'un inceste entre cousins ? C'était pourtant évident.

— Pas tant que ça. Anna Kameny s'était gardée de clamer sur tous les toits que ses jumeaux étaient des bâtards, car la famille de son mari aurait eu tôt fait de la priver, ses enfants et elle, de ses armoiries, de ses titres et de ses biens. Évidemment des rumeurs circulèrent et se transmirent d'une génération à l'autre, et pas seulement parmi la plèbe. C'est dans le lointain Ebbing, préservé des racontars, qu'il fallut chercher un mari pour Calanthe, contaminée par l'inceste.

— Ajoute encore deux pommes rouges à ta pyramide, Enid, demanda Margarita. Aujourd'hui, conformément à la remarque sensée de dame Assire, le gène de Lara ressuscité suit uniformément la lignée féminine.

— Oui. Voici Pavetta, la fille de Calanthe. Et la fille de Pavetta, Cirilla. La seule héritière à ce jour du Sang ancien, la porteuse du gène de Lara.

— La seule ? demanda sèchement Sheala de Tancarville. Tu es très sûre de toi, Enid.

— Qu'as-tu en tête ?

Sheala se redressa brusquement, tendit ses doigts couverts de bagues en direction de la coupe et contraignit à la lévitation le reste des fruits, détruisant et transformant en un bazar multicolore la construction de Francesca.

— Voilà ce que j'ai en tête, répondit-elle froidement en désignant le chaos de fruits. Car ce sont là des combinaisons génétiques possibles. Et nous en savons autant que ce que nous voyons ici. C'est-à-dire, rien. Votre erreur s'est vengée, Francesca, elle a provoqué des erreurs en cascade. Le gène est réapparu par hasard, cent ans plus tard, à une époque où des événements dont nous n'avons pas idée auraient pu se produire. Des événements cachés, dissimulés. Des enfants d'avant-mariage, d'après-mariage, des adoptions secrètes, des échanges même. Des incestes. Des croisements de races, le sang des ancêtres oubliés qui se renouvelle dans les générations futures. En



conclusion : il y a cent ans vous aviez le gène à portée de main. Et il vous a échappé. Que d'erreurs commises, Enid ! Trop d'impétuosité, trop d'accidents. Pas assez de contrôles, manque de vigilance...

— Nous n'avions pas affaire à des rois, sélectionnés par paire, que l'on pouvait enfermer dans des cages, rétorqua Enid an Gleanna en serrant les lèvres.

Fringilla, qui ne quittait pas Triss Merigold des yeux, suivait son regard, et vit les mains de Yennefer agripper soudainement les accoudoirs sculptés de son siège.

\* \* \*

*Voilà ce qui unit Yennefer et Francesca à présent, se dit fiévreusement Triss en évitant toujours le regard de son amie. Un règlement de comptes. Car tout ça ne s'est pas produit sans qu'elles y mettent leur grain de sel et jouent les entremetteuses. Oui, leurs plans envers Ciri et le fils du roi de Kovir, bien qu'a priori invraisemblables, sont tout à fait réels à vrai dire. Ce ne serait pas une première pour elles. Elles plaçaient qui elles voulaient sur le trône, créant les unions et les dynasties selon leur bon vouloir en utilisant des charmes, des aphrodisiaques, des élixirs. Les rois et les reines contractaient soudain des mariages saugrenus, parfois morganatiques, souvent en totale contradiction avec les projets et les accords qu'ils avaient préalablement conclus. Et plus tard, à celle qui voulait un enfant mais ne devait pas enfanter, on donnait des remèdes mystérieux qui prévenaient toute grossesse. Celles qui au contraire devaient enfanter alors qu'elles ne le souhaitaient pas recevaient, à la place des remèdes promis, un placebo, de l'eau parfumée à la réglisse. De là viennent toutes ces consanguinités invraisemblables. Calanthe, Pavetta... et Ciri. Yennefer a participé à ces manigances. Et maintenant, elle le regrette. Et elle a raison. Malheur à elle si jamais Geralt vient à l'apprendre.*

\* \* \*

*Des sphinx, pensa Fringilla Vigo. Des sphinx, sculptés sur les accoudoirs des fauteuils. Oui, ce devrait être la marque et l'emblème de cette loge. Le savoir, le mystère, le silence. Ce sont des sphinx. Elles obtiennent sans difficulté ce qu'elles veulent. Marier Kovir à leur Ciri représente pour elles une bagatelle. Elles ont le pouvoir. La connaissance. Les moyens. Les brillants autour du cou de Sabrina Glevissig valent certainement largement autant que la région rocheuse et boisée de Kaedwen. Elles parviendraient sans mal au but qu'elles se sont fixé. Mais il y a un hic...*

\* \* \*

*Ha, ha ! songea Triss Merigold. On aborde enfin le sujet par lequel on aurait dû commencer. La nouvelle qui dégrise et refroidit les ardeurs, le fait que Ciri se trouve à Nilfgaard, sous l'emprise d'Emhyr. Très loin des plans qui se trament ici...*

— Il ne fait aucun doute, observa Filippa, qu'Emhyr était depuis longtemps à la recherche de Ciri. Tous songeaient à un mariage politique avec Cintra qui permettrait à l'empereur de s'emparer du fief constituant le patrimoine légal de la jeune fille. On ne peut tout de même pas exclure qu'il soit ici question non pas de politique, mais du gène de Sang ancien qu'Emhyr veut introduire dans la lignée impériale. Si Emhyr sait ce que nous savons, il peut souhaiter que la prophétie s'accomplisse au sein de sa lignée, et que la future reine du Monde voie le jour à Nilfgaard.

— Rectification, intervint Sabrina Glevissig. Ce n'est pas Emhyr qui souhaite cela, mais les magiciens nilfgaardiens. Eux seuls ont pu déceler le gène et informer Emhyr de sa signification. Les dames nilfgaardiennes ici présentes pourront sans nul doute le confirmer et expliquer le rôle qu'elles ont joué dans cette affaire.

— Je m'étonne, ne put s'empêcher de faire remarquer Fringilla, de la tendance qu'ont ces dames à imaginer la source des intrigues dans le lointain Nilfgaard quand les circonstances ordonnent de chercher les conspirateurs et les traîtres au sein de leurs rangs.

— Remarque aussi directe que pertinente. (D'un regard perçant, Sheala de Tancarville fit taire Sabrina, qui s'apprêtait à riposter.) C'est nous qui avons laissé filtrer à Nilfgaard l'information sur le Sang ancien, toutes les circonstances l'indiquent. Auriez-vous donc oublié Vilgefortz ?

— Pas moi. (Durant une seconde une lueur de haine enflamma les yeux noirs de Sabrina.) Moi, je n'ai pas oublié !

— Son heure viendra. (Keira Metz fulmina entre ses dents d'un air menaçant.) Mais pour l'instant il ne s'agit pas de lui, mais du fait que Ciri, ce Sang ancien si important pour nous, se trouve aux mains d'Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard.

— L'empereur, déclara tranquillement Assire en jetant un coup d'œil à Fringilla, n'a rien en main. La jeune fille retenue à Darn Rowan n'est porteuse d'aucun gène extraordinaire. Elle est on ne peut plus banale. Sans doute aucun, il ne s'agit pas de Ciri de Cintra. Ce n'est pas la jeune fille enfermée à Darn Rowan que recherchait l'empereur. Lui voulait celle qui portait le gène. Il disposait même d'une mèche de ses cheveux. J'ai étudié ces cheveux et j'y ai trouvé quelque chose que je ne comprenais pas. À présent, je comprends.

— Ciri n'est donc pas à Nilfgaard, conclut tout bas Yennefer.

— Ciri ne se trouve pas à Nilfgaard, confirma à voix haute Filippa

Eilhart. On a trompé Emhyr, on lui a refilé un sosie. Je le sais moi-même depuis hier. Je me réjouis néanmoins de cette confession sincère de dame Assire, qui confirme que notre loge a commencé à fonctionner.

\* \* \*

Yennefer avait les plus grandes difficultés à maîtriser le tremblement de ses mains et de ses lèvres. *Du calme, du calme*, se répétait-elle, *je ne dois pas me trahir, je dois attendre le moment propice. Et écouter attentivement toutes les informations. Sans manifester la moindre réaction. Tel un sphinx.*

— Et d'ailleurs, c'est Vilgefortz le coupable. (Sabrina tapa du poing sur la table.) Ce n'est pas Emhyr, c'est Vilgefortz, ce joli cœur, ce charmant saligaud ! Il a abusé Emhyr, et nous avec !

Yennefer essayait de se maîtriser en inspirant profondément. Assire var Anahid, qui de toute évidence ne se sentait pas à l'aise dans sa robe moulante, était en train de parler d'un jeune gentilhomme de Nilfgaard. Yennefer savait de qui il s'agissait, et elle serrait les poings, inconsciemment. *Le chevalier noir et son heaume ailé, le cauchemar des visions de Ciri...* Yennefer sentait sur elle le regard de Francesca et de Filippa. Triss, dont en revanche elle tentait d'attirer l'attention, évitait soigneusement de la regarder. *Par la peste !* se dit Yennefer en tentant d'afficher une expression indifférente, *je me suis fourrée dans un sale pétrin. Dans quel traquenard ai-je donc embringué cette fillette ! Sans parler du moment où il me faudra regarder le sorceleur en face...*

— Nous aurons donc une excellente occasion de récupérer Ciri, s'écria Keira Metz d'une voix exaltée, et en même temps de faire la peau à Vilgefortz. On n'a qu'à lui mettre le feu aux fesses, à ce gredin !

— Avant de lui mettre le feu aux fesses, il conviendrait d'abord de le débusquer, se moqua Sheala de Tancarville, la magicienne de Kovir que Yennefer n'avait jamais vraiment portée dans son cœur. Et, jusqu'à présent, personne n'y est encore parvenu. Pas même certaines dames autour de cette table, qui pourtant n'ont lésiné ni sur leur temps ni sur leurs talents hors du commun pour tenter de le retrouver.

— Deux des nombreuses planques de Vilgefortz ont déjà été découvertes, rétorqua froidement Filippa Eilhart. Dijkstra cherche intensivement les autres, et je ne le sous-estimerai pas si j'étais vous. Lorsque la magie fait défaut, les espions et les indicateurs se révèlent parfois utiles.

\* \* \*

L'un des agents qui accompagnaient Dijkstra jeta un coup d'œil

dans le cachot, après quoi il recula brusquement, s'appuya contre le mur et devint blanc comme un linge ; on l'aurait dit sur le point de vomir. Dijkstra nota dans un coin de sa mémoire qu'il faudrait transférer cette petite nature dans un service administratif. Mais lorsque lui-même regarda dans la cellule, il changea d'avis aussitôt. Le spectacle lui avait également retourné l'estomac. Il ne pouvait tout de même pas craquer devant ses subalternes ! Sans se presser, il sortit de sa poche un mouchoir parfumé, le plaqua contre son nez et sa bouche, et se pencha sur les cadavres nus qui gisaient sur le sol de pierre.

— Le ventre et l'utérus ont été arrachés, diagnostiqua-t-il en s'efforçant d'adopter un ton calme et froid. Un travail très habile. L'œuvre d'un chirurgien. Le fœtus que portait la fillette lui a été enlevé. Elle était encore en vie lorsque ça s'est passé. Mais on ne lui a pas fait ça ici. Elles sont toutes dans le même état ? Lennep, je te parle.

— Non... (L'agent frissonna, détacha son regard du cadavre.) Les autres ont eu la nuque fracassée à l'aide d'un garrot. Elles n'étaient pas enceintes... Mais nous allons faire une dissection...

— Au total, on en a trouvé combien ?

— En plus de celle-là, quatre. Aucune ne peut être identifiée.

— Faux, le contredit Dijkstra de derrière son mouchoir. Moi, j'ai déjà eu le temps d'identifier celle-ci. C'est Yolie, la plus jeune fille du comte Lanier. Celle qui a disparu il y a un an. Je vais jeter un coup d'œil sur les autres.

— Certaines ont été défigurées par le feu, dit Lennep. Il sera difficile de les reconnaître... Mais, messire, en plus de ces cadavres... nous avons trouvé...

— Cesse de bafouiller, parle !

— Dans l'autre puits, il y a des os. (L'agent indiqua un trou creusé dans le sol.) Beaucoup d'os. Nous n'avons pas eu le temps de les sortir ni de les examiner, mais je donnerai ma main à couper qu'il s'agit d'os de jeunes filles. Avec l'aide des magiciens, il y aurait peut-être moyen de les identifier... et d'informer les parents qui recherchent toujours leur fille disparue...

— C'est hors de question. (Dijkstra se retourna brusquement.) Rien de ce qu'on a trouvé ici ne devra être révélé. À personne. Et surtout pas aux magiciens. Après ce que je viens de voir, je n'ai plus confiance en eux. Dis-moi, Lennep, est-ce que les niveaux supérieurs ont été visités ? N'a-t-on rien trouvé qui pourrait faciliter les recherches ?

— Rien du tout, messire. (Lennep baissa la tête.) Dès que la dénonciation nous est parvenue, nous avons foncé à bride abattue en direction du château. Mais nous sommes arrivés trop tard. Tout était parti en fumée. Un incendie d'une puissance terrible. D'origine

magique, sans aucun doute. Il n'y a qu'ici, dans les oubliettes, que le sortilège n'a pas tout consumé. Je ne sais pourquoi...

— Moi, je le sais. Ce n'est pas Vilgefortz qui a allumé l'incendie, mais Rience ou bien un autre factotum du magicien. Vilgefortz n'aurait pas commis d'erreur, il n'aurait rien laissé d'autre que de la suie noire sur les murs. Oui, lui sait que le feu purifie... et efface les traces.

— Oui-da, il les efface, marmonna Lennep. Il n'y a d'ailleurs pas l'ombre d'une preuve que ce Vilgefortz soit même passé par ici...

— Eh bien alors, qu'attendez-vous pour en fabriquer ? (Dijkstra ôta le mouchoir de son visage.) Je dois vous montrer comment faire ? Moi, je sais que Vilgefortz était ici. Au sous-sol, à part les cadavres, rien n'a été sauvé ? Qu'est-ce qu'il y a là-bas, derrière cette porte en fer ?

— Permettez, messire. (L'agent prit le flambeau des mains de son adjoint.) Je vais vous montrer.

Il n'y avait aucun doute que l'incendie d'origine magique qui aurait dû réduire en cendres tout ce qui se trouvait dans les sous-sols avait justement pris sa source derrière cette porte en fer, dans le vaste espace qu'elle dissimulait. Une erreur dans l'incantation avait en grande partie réduit ce plan à néant, mais l'incendie avait tout de même été d'une grande puissance et d'une rare violence. Les flammes avaient calciné les étagères qui occupaient tout un pan de mur, avaient liquéfié la vaisselle en verre, avaient tout transformé en une masse puante. Les seuls éléments encore intacts dans cette pièce étaient une table recouverte d'une plaque de zinc et deux chaises aux formes bizarroïdes, ancrées dans le sol. Mais qui ne laissaient aucun doute quant à leur utilisation.

— Ce mécanisme a été conçu de manière à maintenir les jambes... écartées..., expliqua Lennep en déglutissant et en désignant les poignées fixées sur les chaises.

— Salopard, lança Dijkstra les lèvres serrées. Enfoiré de salopard...

— Dans une rigole sous le siège en bois, poursuivit l'agent à voix basse, nous avons trouvé des traces de sang, de selle et d'urine. Celui en fer est tout nouveau, il n'a sans doute jamais servi. Je ne sais pas quoi en penser...

— Moi, je sais, affirma Dijkstra. Ce fauteuil en fer était prévu pour une personne spéciale. Une personne que Vilgefortz soupçonnait de posséder des capacités hors du commun.

\* \* \*

— Je ne sous-estime absolument pas Dijkstra ni son service de

renseignements, dit Sheala de Tancarville. Je sais que retrouver Vilgefortz n'est qu'une question de temps. En faisant abstraction du désir de vengeance qui semble motiver certaines d'entre vous, je me permets de faire remarquer qu'il n'est absolument pas prouvé que ce soit lui qui détienne Ciri.

— Si ce n'est pas Vilgefortz, qui est-ce alors ? Elle était sur l'île. Si je comprends bien, aucune d'entre nous ne l'a téléportée de là-bas. Ce n'est pas Dijkstra qui la détient, ni aucun des rois, nous le savons. Et l'on n'a pas retrouvé son corps dans les gravats de la tour de la Mouette.

— Tor Lara, déclara lentement Ida Emean, cachait autrefois un portail très puissant. Excluez-vous que la jeune fille ait pu se sauver de Thanedd par ce portail ?

Yennefer abaissa ses paupières et planta ses ongles dans la tête des sphinx qui ornaient les accoudoirs de son fauteuil. *Du calme*, se répétait-elle. *Surtout, garde ton calme*. Elle sentit sur elle le regard de Margarita, mais ne releva pas la tête.

— Si Ciri a emprunté le portail de Tor Lara, dit la rectrice d'Aretuza d'une voix quelque peu altérée, alors nous pouvons oublier nos plans et nos projets, je le crains. Il est possible que nous ne revoyions plus jamais Ciri. Le portail détruit de la tour de la Mouette était endommagé, perverti. Meurtrier.

— De quoi sommes-nous donc en train de parler ? explosa Sabrina. Pour pouvoir ne serait-ce que découvrir le portail de la tour, être à même de le voir, il aurait fallu se servir de la magie de quatrième niveau ! Et, pour l'activer, posséder les capacités d'une maîtresse suprême ! Je ne sais même pas si Vilgefortz aurait été capable de le faire, alors que dire d'une mioche de quinze ans ? Comment pouvez-vous seulement envisager une chose pareille ? Qui donc, selon vous, est cette jeune fille ? Qu'y a-t-il donc en elle de si particulier ?

\* \* \*

— Est-ce si important de savoir ce qu'elle a de particulier, sieur Bonhart ? demanda d'une voix traînante Stefan Skellen, surnommé Chat-Huant, le coroner de l'empire d'Emhyr var Emreis. Du reste y a-t-il vraiment quelque chose en elle ? Ce qui m'intéresse, c'est qu'elle n'existe plus du tout. Je vous donnerai pour ça cent florins. Si telle est votre volonté, vérifiez ce qu'il y a en elle après – ou avant – l'avoir tuée, peu m'importe. Le prix toutefois restera le même, que vous trouviez ou non quelque chose, je vous en avertis solennellement et loyalement.

— Et si je l'attrape vivante ?

— Même chose.

D'une taille immense, mais maigre comme un clou, l'homme dénommé Bonhart caressait d'une main sa moustache grise ; il gardait son autre main serrée autour de la poignée de son épée, comme pour en cacher la sculpture aux regards de Skellen.

— Est-ce que je devrai rapporter la tête ?

— Non, répondit Chat-Huant en faisant la grimace. Qu'est-ce que j'en ai à faire de sa tête ? Je dois la conserver dans du miel ?

— Ce serait une preuve.

— Votre parole me suffira. Vous êtes célèbre, Bonhart. Y compris pour votre intégrité.

— Merci du compliment. (Le chasseur de primes sourit et, bien que vingt de ses hommes armés stationnent devant l'auberge, ce sourire fit frissonner Skellen.) C'est ainsi que les choses devraient se passer, mais ce n'est pas souvent le cas. Ces messieurs de Varnhagen tout comme monsieur le baron, ils veulent que je leur montre la tête de tous les Rats que j'aurai tués, sinon ils paieront pas. Puisque vous n'avez pas besoin de la tête de Falka, vous ne m'en voudrez pas, je présume, si je l'ajoute à l'ensemble ?

— Pour encaisser une seconde récompense ? Que faites-vous de l'éthique professionnelle ?

— Moi, honorable sieur Skellen, expliqua Bonhart en fronçant les sourcils, je ne me fais pas payer pour tuer, mais pour le service que je rends en tuant. Or je vous rends service, tant à vous qu'aux Varnhagen.

— C'est logique, constata Chat-Huant. Faites comme bon vous semble. Quand puis-je escompter vous revoir pour la paie ?

— Très vite.

— C'est-à-dire ?

— Les Rats se dirigent vers le Chemin des Bandits, ils pensent passer l'hiver dans les montagnes. Je vais leur couper la route. J'en aurai pour vingt jours, pas plus.

— Vous êtes certain de leur itinéraire ?

— Ils étaient près de Fen Aspra, ils ont attaqué un convoi et dépouillé deux marchands. Ensuite ils ont sévi près de Tyffa. Puis ils ont fait un saut, de nuit, à Druigh, pour danser à un festin paysan. Enfin ils se sont rendus à Loredó. Là-bas, ladite Falka a tué un homme avec son épée. Et d'une telle manière qu'encore aujourd'hui ils claquent des dents quand ils en parlent. C'est pour ça que j'ai demandé ce qu'il y avait de spécial chez cette Falka.

— Peut-être la même chose que chez vous, le railla Stefan Skellen. Quoique non, pardonnez-moi. Vous, vous ne prenez pas d'argent pour tuer, mais pour un service rendu. Vous êtes un véritable artisan, Bonhart, un sacré professionnel. Chasseur de primes, c'est un métier

comme un autre, pas vrai ? On vous paie pour ça, et il faut bien vivre ? Hein ?

Le chasseur de primes le regarda longuement. Si longuement que le sourire sur les lèvres de Chat-Huant finit par disparaître.

— Absolument, dit-il. Il faut bien vivre. Certains gagnent leur vie en faisant ce qu'ils savent faire. D'autres en faisant ce qu'ils doivent faire. En fait, j'ai eu de la chance dans la vie, comme rarement un artisan en a. On me paie pour faire un métier que j'aime réellement et sincèrement.

\* \* \*

Yennefer accueillit avec soulagement la pause proposée par Filippa à ses invitées afin que celles-ci puissent prendre une collation et humecter leurs gorges desséchées par les discours. Il s'avéra toutefois rapidement qu'elle s'était réjouie trop vite. Filippa entraîna aussitôt Margarita qui, incontestablement, souhaitait lui parler, à l'autre bout de la salle. Triss Merigold, qui s'était approchée de son amie, était accompagnée de Francesca. Sans la moindre gêne, l'elfe surveillait la conversation. Yennefer lisait cependant une certaine inquiétude dans les yeux couleur de bleuet de Triss, et elle était certaine que même si elle avait pu lui parler seule à seule, il aurait été vain de lui demander de l'aide. De toute évidence, Triss était déjà entièrement dévouée à la loge, et elle sentait que la loyauté de Yennefer était encore chancelante.

Elle essaya de rassurer son amie en lui affirmant que Geralt se trouvait en sécurité à Brokilone et que grâce aux soins des dryades il serait bientôt rétabli. Comme d'habitude lorsqu'elle parlait de Geralt, elle rougit. *Il a dû la combler à l'époque, songea non sans malice Yennefer. Elle n'en avait pas connu de pareil avant lui. Elle ne l'oubliera pas de sitôt. C'est très bien ainsi.*

Yennefer accueillit la révélation de son amie avec un haussement d'épaules qui se voulait désinvolte. Elle se fichait que ni Triss ni Francesca ne croient à son indifférence. Elle voulait être seule, et tenta de le leur faire comprendre.

Elles comprirent.

Yennefer choisit un endroit isolé près du buffet et se consacra aux huîtres. Elle mangeait prudemment, car elle ressentait toujours des douleurs, effets secondaires de sa compression. Elle avait peur de boire du vin, ne sachant comment elle réagirait.

— Yennefer ?

Elle se retourna. Fringilla Vigo sourit légèrement en regardant le petit couteau que Yennefer tenait dans sa paume serrée.

— Je vois et je sens, déclara-t-elle, que tu préférerais m'ouvrir



moi plutôt que cette huître. L'inimitié, toujours ?

— La loge, rétorqua froidement Yennefer, exige une loyauté réciproque. L'amitié n'est pas obligatoire.

— Elle ne l'est pas et ne doit pas l'être. (La magicienne nilfgaardienne parcourut la salle du regard.) L'amitié est le résultat d'un processus de longue durée, ou bien alors elle est spontanée.

— Il en va de même avec l'inimitié. (Yennefer ouvrit une huître et en avala le contenu mêlé à un peu d'eau de mer.) Parfois une fraction de seconde suffit ; on croit aimer une personne et, l'instant d'après, ébloui par quelqu'un d'autre, on cesse de l'aimer.

— Oh, oh ! C'est beaucoup plus compliqué que ça avec l'inimitié, s'exclama Fringilla en clignant des yeux. Prenons l'exemple suivant : au sommet d'une montagne, quelqu'un que tu ne distingues pas est en train de mettre ton ami en pièces sous tes yeux. Tu ne le vois pas, tu ne le connais pas, pourtant tu ne l'aimes pas.

— Ça arrive, acquiesça Yennefer en haussant les épaules. Le hasard joue toutes sortes de tours.

— Le hasard, dit Fringilla à voix basse, est en réalité aussi imprévisible qu'un gamin capricieux. Il arrive que les amis vous tournent le dos, et qu'un ennemi vous soit utile. Par exemple, il est possible de discuter avec un ennemi en toute franchise. Sans que personne ne tente d'interférer, d'interrompre la conversation, de prêter l'oreille. Tout le monde s'interroge : de quoi peuvent donc bien discuter deux ennemies... De rien d'essentiel. Elles se racontent des banalités, en se lançant des piques de temps à autre.

— Indubitablement, c'est ce que tout le monde pense. Et avec raison.

— Dans ces conditions, poursuivit Fringilla sans se presser, il nous sera d'autant plus facile d'aborder une certaine question, importante et peu banale.

— Et quelle question as-tu donc en tête ?

— La question de la fuite que tu planifies.

Yennefer, qui était précisément en train d'ouvrir une seconde huître, faillit s'entailler le doigt. Elle jeta furtivement un regard autour d'elle, puis regarda la Nilfgaardienne par en dessous. Fringilla eut un léger sourire.

— Sois aimable, prête-moi ton couteau. Pour les huîtres. Celles-ci sont délicieuses. Chez nous, dans le Sud, il n'est pas facile de s'en procurer de semblables. Surtout maintenant, avec le blocus militaire... C'est une bien mauvaise chose qu'un blocus, n'est-ce pas ?

Yennefer se racla tout doucement la gorge.

— Je sais. (Fringilla avala son huître, en prit une autre.) Oui, Filippa nous regarde. Assire aussi. Assire s'inquiète sûrement de ma loyauté envers la loge. Une loyauté menacée. Elle est prête à croire

que je vais céder à la compassion. Hummm... L'homme chéri massacré. Une fillette, considérée comme sa propre fille, disparue, emprisonnée peut-être... Menacée de mort, qui sait ? Ou qui sera peut-être utilisée comme un vulgaire pion dans un jeu mené par des tricheurs. Parole, moi, je n'y tiendrais plus. Je m'échapperais sans plus tarder. Tiens, prends le couteau. J'ai mangé assez d'huîtres comme ça, je dois veiller à ma ligne.

— Le blocus, comme tu viens d'avoir l'obligeance de le faire remarquer, murmura Yennefer en regardant les yeux verts de la magicienne nilfgaardienne, est une très mauvaise chose. Nuisible même. Qui ne permet pas de faire ce que l'on a envie de faire. On peut surmonter un blocus si on en a les... moyens. Moi, je ne les ai pas.

— Et tu comptes sur moi pour te les donner ? (La Nilfgaardienne observa la coquille rugueuse de l'huître qu'elle tenait toujours à la main.) Mais cela ne fait pas partie des règles du jeu ! Je suis loyale envers la loge, et la loge, c'est évident, ne tient pas à ce que tu t'empresses de voler au secours de la personne que tu aimes. Par ailleurs, je suis ton ennemie, comment as-tu pu l'oublier, Yennefer ?

— Effectivement, comment ai-je pu ?

— S'il s'agissait d'aider une amie, reprit tout doucement Fringilla, je la préviendrais furtivement que même en disposant des éléments nécessaires à l'incantation de téléportation, elle ne parviendrait pas à rompre le blocus sans qu'on s'en aperçoive. Une telle opération nécessite du temps et saute par trop aux yeux. Un discret aimant naturel serait un brin plus efficace. Je dis bien un brin. La téléportation sur un aimant de fortune est, comme tu le sais certainement, très risquée. Si une amie se décidait à prendre un tel risque, je le lui déconseillerais. Mais toi tu n'es pas une amie.

Fringilla pencha la coquille d'huître qu'elle tenait toujours à la main et renversa sur la table un peu d'eau de mer.

— Là s'achève notre banale conversation, conclut-elle. La loge exige seulement de nous une loyauté réciproque. Par chance, l'amitié n'est pas obligatoire.

\* \* \*

— Elle s'est téléportée, affirma froidement et sans émotion Francesca Findabair dès que l'émotion provoquée par la disparition de Yennefer fut retombée. Il est inutile de vous mettre dans des états pareils, mes dames. On ne peut plus rien y faire maintenant. Elle est trop loin. C'est ma faute. Je me doutais que son étoile d'obsidienne masquait les échos des incantations...

— Comment a-t-elle pu me faire ça, nom d'un chien ? gronda Filippa. Assourdir les échos, ce n'est pas difficile, mais par quel

miracle a-t-elle pu ouvrir un portail ? Montecalvo dispose d'un blocus !

— Je ne l'ai jamais appréciée, dit en haussant les épaules Sheala de Tancarville. Je n'ai jamais approuvé son style de vie. Mais je me suis toujours gardée de mettre en cause ses capacités.

— Elle va tout dévoiler au sujet de la loge ! s'énerva Sabrina Glevissig. Tout ! Elle va aller directement...

— Sottises ! l'interrompit vivement Triss Merigold en regardant Francesca et Ida Emean. Yennefer ne nous trahira pas. Elle ne s'est pas enfuie d'ici à cette fin.

— Triss a raison, l'appuya Margarita Laux-Antille. Je sais, moi, pourquoi elle s'est enfuie, qui elle veut sauver. Je les ai vues ensemble, Ciri et elle. Et je comprends tout.

— Et moi, je ne comprends rien, tonna Sabrina.

Assire var Anahid se pencha vers son amie.

— Je ne te demanderai pas pourquoi tu as fait cela, murmura-t-elle. Ni comment tu t'y es prise. Mais simplement : où ?

Fringilla Vigo sourit imperceptiblement en caressant du bout des doigts la tête de sphinx sculptée sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Et comment saurais-je, murmura-t-elle en retour, de quel rivage proviennent ces huîtres ?

« Itlina, en réalité Ithlinne Aegli, la fille d'Aevenien, la légendaire elfe guérisseuse, astrologue et devineresse, célèbre pour ses prédictions, divinations et prophéties dont la plus fameuse reste celle d'Aen Ithlinnespeath, dite la prophétie d'Itlina. Répertoire à maintes reprises et transcrite sous des formes diverses, la prophétie a joui d'une grande popularité au cours de différentes périodes ; les commentaires, les clefs et les explications la concernant s'adaptaient aux événements du moment, venant renforcer la conviction du grand don de seconde vue d'Itlina.

On présume en particulier qu'Itlina avait prédit les Guerres nordiques (1239-1268), les Grandes Pestes (1268, 1272 et 1294), la guerre sanglante des Deux Licornes (1309-1318) et l'invasion des Haaki (1350). Elle aurait également annoncé les changements climatiques observés à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (La Froidure blanche), que les superstitions populaires ont toujours associés au début de la fin du monde et à l'arrivée prophétique de la Destructrice (reg.). Ce fragment de la prophétie d'Itlina fut le déclencheur des infâmes chasses aux magiciennes (1272-1276) et occasionna la mort de nombreuses femmes et de malheureuses jeunes filles, que l'on prenait pour l'incarnation de la Destructrice. Itlina est aujourd'hui considérée par nombre de chercheurs comme une figure légendaire, et ses "prophéties" comme un apocryphe contemporain fabriqué de toutes pièces, une ingénieuse supercherie littéraire. »

Effenberg et Talbot,  
*Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome IX

## CHAPITRE 7

Rassemblés en cercle autour de Siffleur, le conteur itinérant, les enfants manifestèrent leur mécontentement par un raffut indescriptible. Finalement, le plus âgé, Connor, qui était aussi le plus fort et le plus hardi des fils Kovalov, celui qui par ailleurs avait apporté au conteur une double cruche remplie de soupe aux choux et de pommes de terre aux lardons, prit la parole en tant que défenseur et représentant de l'opinion générale.

— Comment ça, c'est fini pour aujourd'hui ? vociféra-t-il. Comment c'est possible, grand-père ? Ça se fait pas d'arrêter l'histoire à un moment pareil, de nous laisser sur notre faim ! On veut savoir ce qui est arrivé après ! On va pas attendre que vous repassiez par le village, parce que ça sera peut-être dans six mois ou bien dans un an ! Racontez-nous la suite !

— Le soleil s'est couché ! répondit le vieillard. C'est l'heure d'aller au lit, les marmousets ! Quand demain, à l'heure du travail, vous serez en train de bâiller et de geindre, que diront vos parents ? Je vais vous le dire, moi. « Le vieux Siffleur leur a encore raconté des histoires à dormir debout jusqu'à minuit, il n'a pas su s'arrêter. Quand il s'invitera de nouveau au village, il ne faudra rien lui donner, pas de kacha, pas de pâtes, pas de lard, il faudra le chasser, le grand-père, parce que ses histoires ne rapportent que des misères et des problèmes... »

— Mais non, c'est pas vrai ! s'écrièrent en chœur les enfants. Racontez-nous encore, grand-père ! Siou plaît !

— Hummm ! maugréa le vieillard en regardant le soleil disparaître derrière la cime des arbres, de l'autre côté de la Iaruga. Eh bien, soit ! Mais d'abord, que l'un de vous crapahute jusqu'à sa maison et me rapporte du lait caillé, que je puisse m'humecter le gosier. Pendant ce temps-là, les autres vont réfléchir, et me dire de qui ils veulent entendre l'histoire, parce que je n'aurai pas le temps de vous conter les aventures de tout le monde, même si je restais là jusqu'à demain. Va donc falloir choisir : de qui je cause maintenant, et de qui je vous parlerai la prochaine fois.

Ce fut un nouveau concert de protestations, les gamins criant à qui mieux mieux.

— Silence ! tonna Siffleur en agitant le bâton qui lui servait de canne. Je vous ai demandé de choisir, pas de jacasser comme des pies ! Alors ? De qui voulez-vous connaître le destin ?

— De Yennefer, couina Nimue, la plus jeune des auditrices, surnommée « la Naine » en raison de sa petite taille, occupée à caresser un chaton qui dormait par terre. Continue à nous conter le destin de la magicienne, grand-père. Comment elle s'est enfuie de cette conv... conventi... sur le mont Chauve en utilisant la magie pour

aller sauver Ciri. Je voudrais bien entendre cette histoire. Parce que moi, quand je serai grande, je serai magicienne.

— Ben voyons ! s'écria Bronik, le fils du meunier. Essuie d'abord ta morve, la Naine, parce qu'on n'accepte pas les morveuses à l'école des magiciennes ! Et vous, grand-père, ne nous parlez pas de Yennefer, mais de Ciri et des Rats, de leur brigandage et de la façon dont ils tabassaient...

— Faites donc silence, l'interrompit Connor, renfrogné et pensif. Vous êtes des bêtas, c'est tout. Si on doit écouter une autre histoire aujourd'hui, prenons les choses dans l'ordre. Racontez-nous, grand-père, ce qu'a fait le sorceleur avec ses compagnons, où ils sont allés, après leurs retrouvailles sur la Iaruga...

— Moi je veux entendre l'histoire de Yennefer, couina Nimue.

— Moi aussi, enchérit Orla, sa sœur aînée. L'histoire avec son sorceleur chéri. Comme ils s'aimaient. Mais que ça finisse bien, grand-père ! Je ne veux pas d'histoire avec des morts, ça non !

— Fais silence, idiot ! Qui s'intéresse à des histoires d'amour ? Nous voulons entendre parler de la guerre, de gens qui se battent !

— De l'épée du sorceleur !

— De Ciri et des Rats !

— Fermez vos clapets ! (Connor prit un air menaçant.) Sinon, j'prends un bâton et j'vous écrase, moustiques ! J'ai dit : dans l'ordre. Que le grand-père nous conte la suite de l'histoire du sorceleur, quand il voyageait avec Jaskier, Milva et...

— Oui, chouina de nouveau Nimue. Je veux entendre l'histoire de Milva ! Parce que moi, si on ne veut pas de moi à l'école des magiciennes, je serai archère !

— Eh bien ! nous avons choisi, s'écria Connor. Et pile à temps... Visez un peu, le grand-père va s'endormir, il penche déjà sa tête grise, il pique du nez comme une caille... Hé, grand-père ! Ne dormez pas ! Conte-nous l'histoire du sorceleur Geralt. À partir du moment où toute la compagnie se retrouve au bord de la Iaruga.

— Mais avant, quand même, s'interposa Bronik, pour qu'on ne meure pas de curiosité, dites-nous-en un peu sur les autres. Comme ça, ce sera moins dur d'attendre que vous reveniez au village pour continuer votre conte. Que leur est-il arrivé, à Yennefer et Ciri ? Siou plaît, contez-en juste un petit peu.

— Yennefer, répondit grand-père Siffleur en ricanant, s'est sauvée du château magique qu'on appelait le mont Chauve en lançant une incantation. Et d'un coup d'un seul, plouf ! la voilà qui s'est retrouvée dans la mer. Dans un océan aux vagues furieuses, parmi des rochers saillants. Mais ne vous tracassez pas, elle ne s'est pas noyée ! Pour une sorcière, c'était rien du tout. Elle a ensuite rejoint les îles Skellige, et là, elle a trouvé des alliés. Parce que, voyez-vous, sa colère était de

plus en plus grande contre le magicien Vilgefortz. Elle était persuadée que c'était lui qui avait enlevé Ciri, elle avait prévu de le débusquer, d'exercer sur lui sa terrible vengeance et de libérer Ciri. Voilà. Une autre fois, je vous raconterai comment ça s'est passé.

— Et Ciri ?

— Ciri vagabondait toujours en compagnie des Rats, sous le nom de Falka. La vie de brigand lui plaisait bien, car, même si personne ne le savait, il y avait en elle de la fureur et de la barbarie... Les pires instincts, d'ordinaire bien enfouis chez l'homme, remontaient en elle et prenaient peu à peu le dessus sur le bien. Ah ! les sorceleurs de Kaer Morhen avaient commis une terrible erreur en lui apprenant à tuer ! Ciri elle-même ne soupçonnait pas, en infligeant la mort, que la camarade la foulait aux pieds. Parce que l'affreux Bonhart la pourchassait, il était déjà sur ses traces. Il était écrit qu'elle et Bonhart devaient se rencontrer. Mais ça, je vous le conterai une autre fois. Et maintenant, écoutez donc un peu l'histoire du sorceleur...

Les enfants se calmèrent et s'assirent autour de l'ancêtre en un cercle serré. Ils écoutaient. Le crépuscule tombait. Le chanvre, les framboisiers et les roses trémières qui poussaient non loin de la cabane s'étaient soudain transformés en une terrifiante et sombre forêt. Quel était ce frémissement ? Une souris, ou un elfe terrible aux yeux flamboyants ? Une strige peut-être ? ou alors Baba Yaga, très en colère contre les petits enfants ? S'agirait-il plutôt d'un boeuf qui trépigrait dans sa vacherie, du grondement des chevaux belliqueux de féroces envahisseurs qui, comme cent ans auparavant, traversaient la Iaruga ? Était-ce un engoulevent qui plongeait en direction d'une chaumière, un vampire assoiffé de sang ? Ou peut-être une magnifique magicienne, portée par une incantation, qui volait vers une mer lointaine ?

— Le sorceleur Geralt et toute sa compagnie, commença le conteur, se mirent en route pour Angren, qui n'abritait que marécages et forêts. À l'époque, il y avait de ces forêts, oh, oh ! Rien à voir avec celles de maintenant ; aujourd'hui on n'en trouve plus des comme ça, à moins qu'à Brokilone... Le groupe voyageait vers l'est, vers la source de la Iaruga, en direction de la forêt Noire sacrée. Au début ils eurent de la chance, mais après...

Le conteur se mit à raconter son histoire qui se déroulait en des temps reculés, oubliés depuis longtemps. Les enfants écoutaient.

\* \* \*

Le sorceleur était assis sur une souche au sommet de la pente qui donnait sur les ripisylves et les joncheraies bordant les rivages de la Iaruga. Le soleil déclinait. Des grues s'élancèrent des zones humides en

trompetant et s'éloignèrent dans le ciel en une formation parfaite.

*Tout part à vau-l'eau, songea le sorceleur en observant les ruines de la cabane de bûcheron et le filet de fumée qui s'élevait du feu de camp préparé par Milva. Tout se ligue contre nous. Pourtant les choses se passaient bien jusqu'ici. Ma compagnie était bizarre, mais c'était une compagnie. Nous avons devant nous un but, proche, réel, concret. Vers l'est par Angren, jusqu'à Caed Dhu. Mais il a fallu que ça se gâte. Poisse ou fatalité ?*

Les grues trompetaient en fanfare.

\* \* \*

Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy menait le cortège sur l'étalon bai nilfgaardien que le sorceleur avait récupéré près d'Armérie. L'étalon, qui, initialement, boudait un peu le vampire et son odeur de plantes, s'habitua rapidement à son nouveau cavalier. Il n'était pas plus retors qu'Ablette, qui avançait à ses côtés et qui, piquée par un varon, trottaît néanmoins allégrement. Jaskier, la tête enturbannée et la mine belliqueuse, suivait Régis et Geralt sur son Pégase. Il composait une chanson héroïque au rythme enlevé dont la mélodie guerrière et les rimes s'inspiraient des réminiscences de leurs aventures passées. Les paroles laissaient clairement entendre que c'était lui, l'auteur et interprète de cette œuvre magistrale, qui s'était révélé le plus brave de tous les braves au temps de ces aventures. Milva et Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach fermaient la marche. Cahir montait le cheval bai qu'il avait récupéré, tirant derrière lui le gris, chargé de leur modeste équipement.

Quittant enfin les zones fluviales, ils débouchèrent sur un terrain sec situé plus en hauteur, sur des coteaux d'où ils pouvaient observer le ruban scintillant de la Grande Iaruga au sud et, dans le lointain, le massif de Mahakam et ses hauteurs rocheuses au nord. Le temps était magnifique, le soleil réchauffait la peau, les moustiques ne bourdonnaient plus autour des oreilles des voyageurs. Les chaussures et les jambières avaient séché. Les talus de mûriers ensoleillés étaient noirs de fruits, les chevaux trouvaient de l'herbe, les petits ruisseaux qui coulaient des hauteurs ramenaient une eau cristalline pure qui grouillait de truites. La nuit tombée, on pouvait allumer un feu de camp et même s'allonger à proximité. En un mot, tout était parfait, et l'humeur de la troupe aurait dû instantanément s'améliorer. Mais ce n'était pas le cas. Et l'un des premiers bivouacs en révéla la raison.

\* \* \*

— Attends un peu, Geralt, commença le poète en regardant



autour de lui et en se raclant la gorge. Ne presse donc pas tant le pas. Nous voulons te causer en particulier, Milva et moi. Il s'agit de... Eh bien, de Régis !

— Tiens donc ! (Le sorceleur posa par terre une brassée de bois mort.) Vous commencez à avoir peur ? Il est bien temps.

— Arrête, se vexa Jaskier. Nous l'avons accepté comme camarade, il s'est déclaré prêt à nous aider à trouver Ciri. Il m'a évité la pendaison, cela, je ne l'oublierai jamais. Mais, par la peste, nous ressentons quelque chose comme... de la peur. Ça t'étonne ? Des espèces comme lui, tu en as chassé et tué toute ta vie !

— Mais lui, je ne l'ai pas tué. Et je n'en ai pas l'intention. Ça te suffit comme déclaration ? Dans le cas contraire, même si mon cœur en est rempli de regrets, je ne suis pas en état de te guérir de tes états de frayeur. Paradoxalement, le seul parmi nous à s'y connaître en soins, c'est précisément Régis.

— Je t'ai dit d'arrêter, s'énerva le troubadour. Tu n'es pas en train de parler à Yennefer, alors épargne-nous cette éloquence vaseuse. Réponds simplement à nos questions.

— Tu n'as qu'à les poser. Sans éloquence vaseuse.

— Régis est un vampire. Et nous savons tous ce dont les vampires se nourrissent. Que se passera-t-il s'il devient sérieusement affamé ? Oui, je sais, nous l'avons vu manger de la soupe de poissons, et depuis ce temps-là il mange et boit avec nous, tout à fait normalement, comme chacun d'entre nous. Mais est-ce que... est-ce qu'il sera capable de maîtriser son appétit ? Geralt, vas-tu m'obliger à te tirer les vers du nez ?

— Jusqu'à présent il s'est parfaitement maîtrisé, bien qu'il ait eu une sacrée occasion de satisfaire son appétit lorsque ton sang te coulait du crâne. Lorsqu'il t'a soigné, il ne s'est même pas léché les doigts. Et le premier soir, au moment de la pleine lune, quand nous avons bu cet alcool de mandragore et que nous avons dormi dans sa cabane, il aurait pu s'en prendre à nous tous. As-tu vérifié, au moins, qu'il n'y avait pas de marques de morsure sur ton cou de cygne ?

— Cesse de te moquer, sorceleur, grommela Milva. Tu en sais plus que nous sur les vampires. Puisque tu railles Jaskier, alors réponds-moi. J'ai grandi dans une forêt sauvage, je ne suis pas allée à l'école, je suis ignorante... Ce n'est pas ma faute, alors tu ne dois pas te moquer de moi. J'ai honte de le reconnaître, mais j'ai moi aussi un peu peur de ce... Régis.

— À juste titre, approuva-t-il en hochant la tête. C'est ce qu'on appelle un vampire supérieur. Il est exceptionnellement dangereux. S'il était notre ennemi, j'en aurais peur également. Mais, le diable m'emporte, pour des raisons que j'ignore, il est notre compagnon. Et il nous guide jusqu'à Caed Dhu, chez des druides qui peuvent m'aider à

obtenir des informations sur Ciri. Comme je suis désespéré, je suis prêt à saisir cette chance, je n'y renoncerais pas. C'est pourquoi j'accepte sa compagnie vampirique.

— Uniquement pour cette raison ?

— Non, répondit-il avec une légère hésitation, mais décidé à parler enfin avec franchise. Pas seulement. Il... il se comporte de manière honnête. Au camp de la Chotla, durant le jugement de cette jeune fille, il n'a pas hésité à agir. Alors qu'il savait que j'allais le démasquer.

— Il a sorti un fer à cheval incandescent du feu, se remémora Jaskier. Pendant de longues minutes il l'a tenu dans la paume de sa main et il n'a même pas fait la grimace. Aucun de nous ne parviendrait à en faire autant, même avec une pomme de terre cuite.

— Il est insensible au feu.

— Que sait-il faire d'autre ?

— Il peut, s'il en a envie, se rendre invisible. Il peut t'envoûter, te plonger dans un sommeil profond ; c'est ce qu'il a fait avec les sentinelles dans le camp de Vissegerd. Il peut prendre l'aspect d'une chauve-souris et voler comme elle. Je pense qu'il ne peut faire tout cela que la nuit, et au moment de la pleine lune. Mais je peux me tromper. Il m'a déjà étonné à maintes reprises, il est possible qu'il ait plusieurs autres tours dans son sac. Je le crois exceptionnel, même au sein des vampires. Il s'est parfaitement adapté à l'homme, et ce depuis des années. Il trompe les chevaux et les chiens, qui pourraient flairer sa vraie nature, grâce aux plantes qu'il a toujours sur lui. Même mon médaillon ne réagit pas en sa présence, alors qu'il le devrait. Je vous le répète, ce n'est pas un vampire ordinaire. Pour le reste, interrogez-le vous-mêmes. C'est notre compagnon. Il ne devrait pas y avoir de non-dits entre nous, et encore moins de méfiance ou d'appréhension. Retournons au camp. Donnez-moi un coup de main pour transporter ce bois.

— Geralt ?

— Je t'écoute, Jaskier.

— Est-ce que... au cas où... Je te demande ça de manière purement théorique... mais...

— Je ne sais pas, répondit le sorcier en toute sincérité. Je ne sais pas si je serais capable de le tuer. À vrai dire, je préférerais ne pas essayer.

\* \* \*

Jaskier prit à cœur le conseil du sorcier et décida de dissiper les malentendus. Il s'y attela dès qu'ils reprirent la route... Avec son tact coutumier.

— Milva ! s'écria-t-il soudain en reluquant le vampire du coin de l'œil. Tu pourrais devancer le cortège et abattre un faon ou un sanglier avec ton arc. J'en ai assez, par la peste, des mûres et des champignons, des poissons et des mollusques. Je mangerais bien un vrai morceau de viande, pour changer. Qu'en dis-tu, Régis ?

— Pardon ?

Le vampire leva les yeux du cou de sa monture.

— Je parlais de viande, répéta le poète d'un air entendu. J'essaie de convaincre Milva de partir à la chasse. Tu mangerais de la viande fraîche ?

— Oui.

— Et du sang, du sang frais, tu en boirais ?

— Du sang ? (Régis déglutit.) Non merci, sans façon. Mais si ça vous tente, ne vous gênez pas pour moi.

Geralt, Milva et Cahir conservaient le silence, un silence pesant, sépulcral.

— Je sais où tu veux en venir, Jaskier, articula lentement Régis. Et permets-moi de te rassurer. Je suis un vampire, certes. Mais je ne bois pas de sang.

Il y eut un silence de plomb. Mais Jaskier ne serait pas Jaskier s'il restait lui aussi sans mot dire.

— Tu as dû mal me comprendre, reprit-il, en apparence désinvolte. Je ne parle pas...

— Je ne bois pas de sang, l'interrompit Régis. Je n'en bois plus depuis longtemps. Je m'en suis déshabitué.

— Déshabitué ? Comment ?

— Naturellement.

— Franchement, je ne comprends pas...

— Pardonne-moi, mais c'est une affaire personnelle.

— Mais...

— Jaskier ! s'écria le sorcelleur en se retournant sur sa selle. (Il n'avait pu s'empêcher d'intervenir.) Régis vient de te demander de lui foutre la paix. Sauf qu'il l'a fait plus gentiment. Sois donc aimable et ferme enfin ton clapet.

\* \* \*

Les graines de l'inquiétude et de l'incertitude finirent par germer et remonter à la surface. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la nuit, l'atmosphère était toujours lourde et tendue ; même la grosse oie bernacle de huit livres tuée par Milva sur la rivière, qu'ils firent cuire dans un moule d'argile et rongèrent jusqu'aux os, ne parvint pas à égayer les cœurs. Ils avaient tué la faim, mais l'inquiétude demeurerait. La conversation ne décollait pas, en dépit des efforts titanesques de

Jaskier. Les palabres du poète tournaient au monologue sans fin ; il finit par en prendre conscience et ferma son clapet. Seul le chuintement du foin mastiqué par les chevaux perturbait le silence de mort qui régnait près du feu de camp. Milva avait fait chauffer de l'eau dans une marmite suspendue au-dessus du feu et utilisait la vapeur qui s'en dégageait pour lisser les empennes froissées de ses flèches. Cahir réparait la boucle de sa chaussure ; Geralt sculptait un bâton. Et Régis promenait son regard tantôt sur les uns, tantôt sur les autres.

— Bon, d'accord, soupira-t-il enfin. Je vois que c'est inéluctable. Sans doute aurais-je dû vous expliquer certaines choses depuis longtemps...

— Personne ne l'exige de toi. (Geralt jeta au feu le bout de bois qu'il avait mis tant de temps et de passion à tailler et releva la tête.) Je n'ai nul besoin de tes explications. Je suis un type à l'ancienne mode : lorsque je tends la main à quelqu'un et que j'accepte sa compagnie, cela signifie plus pour moi qu'un contrat signé en présence d'un homme de loi.

— Moi aussi, je suis un homme à l'ancienne mode, intervint Cahir, toujours penché sur sa chaussure.

— Je n'en connais pas d'autres, dit sèchement Milva en plaçant une nouvelle flèche au-dessus du chaudron fumant.

— Ne fais pas attention aux bavardages de Jaskier, ajouta le sorcier. Il est comme ça. Et tu n'es pas obligé de te confier ni de te justifier. Nous non plus ne t'avons pas fait de confidences.

— Je suppose néanmoins que vous aurez envie d'entendre ce que je veux vous dire, sans que je m'y sente obligé le moins du monde. Je ressens le besoin d'être sincère envers des gens à qui je tends la main et que j'accepte comme compagnons.

Cette fois, personne ne prit la parole.

— Tout d'abord, reprit Régis au bout d'un instant, je me dois de préciser que toutes les craintes liées à ma nature de vampire n'ont pas lieu d'être. Je ne me jetterai sur personne, je ne me faufile pas la nuit pour planter mes dents dans le cou de qui que ce soit. Et cette règle ne vaut pas seulement pour mes compagnons de route. Je ne touche pas au sang. Jamais et nulle part. Je m'en suis déshabitué quand c'est devenu pour moi un problème. Un problème redoutable que j'ai eu du mal à résoudre.

» À vrai dire, poursuivit-il au bout d'un moment, ce problème est apparu petit à petit, et c'est vraiment progressivement qu'il a pris un caractère négatif. Déjà dans ma jeunesse j'aimais bien... humm... prendre du bon temps en bonne compagnie ; de ce point de vue d'ailleurs, je ne me distinguais pas de la majorité des gens de mon âge. Vous savez ce que c'est, vous avez été jeunes vous aussi. Chez vous

cependant, il existe un système d'interdictions et de limites, incarné par le pouvoir parental, les tuteurs, les supérieurs, les anciens, bref, par les traditions. Chez nous, cela n'existe pas. La jeunesse a toute liberté et elle en profite. Elle crée ses propres standards d'éducation, stupides, bien entendu – la stupidité n'est-elle pas l'apanage de la jeunesse ? « Tu ne veux pas boire un coup ? Quel piètre vampire tu fais ! », « Il ne boit pas ? Alors il ne faut pas l'inviter, il va gâcher la fête ! »... Je ne voulais pas gâcher la fête, et l'idée de ne plus être accepté parmi mes camarades me paralysait. Et puis, il y avait la fête elle-même. La bringue, les fredaines, les beuveries... À chaque pleine lune on volait jusqu'au village et on buvait, s'attachant à qui bon semblait. La... boisson la plus horrible qui soit, de la pire espèce. On ne faisait pas de différence entre nos proies. L'essentiel était... humm... de prélever notre ration d'hémoglobine... Car enfin, sans sang, il n'y a pas de fête ! On n'avait pas non plus l'audace nécessaire pour tenter notre chance auprès des vampiresses si on ne s'en prenait pas une lampée avant.

Régis se tut, s'abîma dans ses pensées. Personne ne fit de commentaire. Geralt fut pris d'une terrible envie de boire un verre.

— Nous repoussions chaque fois les limites, reprit le vampire. Et, plus le temps passait, pire c'était. Parfois, j'étais tellement dans le coaltar que je ne rentrais pas à la crypte durant trois, voire quatre nuits d'affilée ! Une quantité de... liquide, qui autrefois aurait été pour moi dérisoire, me faisait désormais perdre tout contrôle, ce qui ne m'empêchait pas de continuer à faire la fête. Quant aux collègues... Ceux parmi eux qui tentaient gentiment de me raisonner, je les rejetais. D'autres m'incitaient à venir avec eux, me tiraient de ma crypte pour m'embringuer, me suggéraient... hum... des cibles. Et ils s'amusaient à mes dépens.

Milva, toujours occupée à redresser les empennes froissées de ses flèches, poussa un grognement sonore. Cahir avait terminé de réparer sa chaussure, on aurait pu croire qu'il dormait.

— Plus tard, poursuivit Régis, des phénomènes alarmants sont survenus. Faire la fête, passer du temps avec les copains devinrent pour moi des préoccupations de second ordre. J'avais remarqué que je pouvais m'en passer. Ce qui était vraiment devenu le plus important, c'était de boire du sang, même si je devais le faire...

— ... avec ton reflet pour seul compagnon ? intervint Jaskier.

— Même pas, répondit tranquillement Régis. Je n'ai ni ombre ni reflet.

Il resta silencieux un certain temps, puis il reprit :

— J'ai fait la connaissance d'une... vampiresse. Ça aurait pu être – et d'ailleurs ça l'était – du sérieux entre nous. J'ai arrêté de déconner un moment. Mais pas longtemps. Elle m'a quitté. Et moi, je

me suis remis à boire, deux fois plus. Le désespoir, le regret, vous le savez bien, sont de bons prétextes. Tout le monde a l'impression de comprendre. Même moi, j'avais l'impression de comprendre. Et je mettais admirablement bien la théorie en pratique. Je vous ennue ? J'ai bientôt terminé. J'ai fini par faire des choses parfaitement inacceptables, des choses que ne fait aucun vampire digne de ce nom. J'ai commencé par voler en état d'ivresse. Une nuit, les garçons m'ont envoyé au village chercher du sang, et je suis tombé sur une jeune fille qui allait au puits. Dans mon élan, je me suis fracassé sur la margelle... C'est tout juste si je ne me suis pas fait occire par mes camarades ; par chance ils ne savaient pas comment s'y prendre... Ils m'ont transpercé avec des piquets, tranché la tête, aspergé d'eau bénite et, pour finir, ils m'ont enterré. Je vous laisse imaginer dans quel état j'étais à mon réveil...

— On imagine, en effet, dit Milva en regardant ses flèches.

Tous la regardèrent bizarrement. L'archère se racla la gorge et tourna la tête. Régis sourit imperceptiblement.

— J'ai bientôt fini, assura-t-il. Dans mon tombeau, j'ai eu suffisamment de temps pour réfléchir.

— Suffisamment de temps ? demanda Geralt. C'est-à-dire ?

Régis le regarda.

— Simple curiosité professionnelle ? Une cinquantaine d'années environ. Lorsque je me suis régénéré, j'ai décidé de me prendre en main. Ça n'a pas été facile, mais je m'en suis sorti. Depuis ce temps-là, je ne bois plus.

— Plus du tout ? (Jaskier se mit à bégayer, mais la curiosité était la plus forte.) Jamais ? Pourtant...

— Jaskier ! (Geralt haussa légèrement les sourcils.) Un peu de tenue. Et réfléchis. En silence.

— Excuse-moi, grommela le poète.

— Ne t'excuse pas, dit le vampire, conciliant. Et toi, Geralt, ne le sermonne pas. Je comprends sa curiosité. Les vampires, ou plutôt le mythe qui les entoure, cristallisent toutes les peurs humaines. Il est difficile d'exiger d'un homme qu'il fasse fi de ses peurs. Dans la psyché humaine, celles-ci remplissent un rôle non moins important que tous les autres états émotionnels. Une psyché dénuée de peurs serait une psyché infirme.

— Imaginons, fit Jaskier en retrouvant sa contenance, que je ne sois pas horrifié par toi. Cela voudrait-il dire que je suis infirme ?

Durant quelques secondes, Geralt songea que Régis allait montrer les dents et guérir Jaskier de sa supposée infirmité, mais il se trompait. Le vampire n'était pas enclin aux gestes théâtraux.

— Je parlais de peurs profondément ancrées dans le conscient et l'inconscient, expliqua-t-il tranquillement. Ne sois pas vexé par la

métaphore, mais la corneille, une fois sa peur vaincue, ne craint plus l'épouvantail avec son chapeau, et s'y installe confortablement. Mais, dès que le vent agite le manteau de l'homme de paille, l'oiseau réagit par la fuite.

— Le comportement de la corneille s'explique par son instinct de survie, fit remarquer Cahir.

— N'importe quoi, pouffa Milva. La corneille ne craint pas l'épouvantail, c'est l'homme qui lui fait peur, car il n'a pour elle que des pierres et des flèches.

— L'instinct de survie, acquiesça Geralt, mais à l'échelle humaine... Nous te remercions pour tes explications, Régis, nous les acceptons pleinement. Mais ne fouille pas les profondeurs du subconscient humain. Milva a raison. Les motifs pour lesquels les gens réagissent par une peur panique à la vue d'un vampire assoiffé de sang ne sont pas irrationnels, ils résultent de leur envie de vivre.

— C'est le spécialiste qui parle. (Le vampire s'inclina légèrement dans sa direction.) Le professionnel dont la conscience lui interdit d'accepter de l'argent pour se battre contre des peurs chimériques. Un sorcier qui se respecte ne s'engage que dans une lutte contre un mal bien réel, qui représente une menace directe. L'homme de métier que tu es accepterait-il de nous fournir quelques explications en nous exposant par exemple en quoi un vampire est-il un plus grand mal qu'un dragon ou un loup ? Que je sache, eux aussi ont des canines.

— Certes, mais ils ne s'en servent que lorsqu'ils ont faim ou pour se défendre, jamais en vue de faire la fête, rompre la glace ou vaincre leur timidité envers l'autre sexe.

— Les gens ignorent cette différence, répliqua Régis. Toi, tu la connais depuis longtemps, le reste de la compagnie depuis quelques minutes à peine. La plus grande majorité des humains est fermement convaincue que les vampires ne s'amuse pas, mais se nourrissent uniquement de sang, et de sang humain qui plus est. Or le sang est un fluide qui donne la vie, sa perte s'accompagne d'un affaiblissement de l'organisme, de la force vitale. Pour résumer : un monstre qui répand votre sang est un ennemi mortel. Mais un monstre qui convoite votre sang pour s'en nourrir est doublement mauvais. Il renforce sa propre force vitale au détriment de la vôtre ; pour que son espèce prospère, la vôtre doit s'éteindre. Qui plus est, un tel monstre est horrible car, bien que vous connaissiez la valeur vitale du sang, ce dernier vous répugne. L'un d'entre vous boirait-il du sang ? J'en doute. Il y a des gens qui à sa seule vue sont pris de faiblesse ou s'évanouissent. Dans certaines sociétés, les femmes se considèrent comme impures quelques jours par mois et s'isolent...

— Chez les sauvages, sans doute, l'interrompt Cahir. Et il n'y a probablement que chez vous, dans les Royaumes du Nord, qu'on perd

connaissance à la vue du sang.

— Nous nous égarons, nous nous éloignons du sentier pour prendre les chemins tortueux d'une philosophie douteuse, dit le sorceleur en relevant la tête. Selon toi, Régis, les humains réagiraient-ils différemment s'ils savaient qu'ils sont pour les vampires non pas de la pâture mais un débit de boissons ? Qu'y a-t-il d'irrationnel dans leurs peurs ? Les vampires sucent le sang des hommes, cet argument est, en l'occurrence, irréfutable. Que l'homme, traité comme une bonbonne de vodka par un vampire, perde ses forces est aussi un fait. Un homme asséché, dirais-je, perd définitivement sa vitalité. Il meurt tout naturellement. Excuse-moi, mais on ne peut pas mettre dans le même panier la peur de la mort et l'aversion du sang. Menstruel ou autre.

— Vous parlez si intelligemment que j'en ai le vertige, pouffa Milva. Mais, d'une manière ou d'une autre, toutes ces belles paroles ne tournent qu'autour d'une seule chose, les dessous des jupons des femmes. Philosophes de mes deux.

— Laissons un instant la symbolique du sang, décida Régis, les mythes dont nous parlons trouvant effectivement une certaine justification dans les faits. Concentrons-nous sur les autres mythes, ceux qui ne sont que pure invention, mais qui sont pourtant largement répandus. Par exemple, chacun sait que quiconque est mordu par un vampire devient à son tour un vampire s'il survit. N'est-ce pas ?

— C'est vrai, dit Jaskier. Il existe une ballade...

— Connais-tu les fondements de l'arithmétique ?

— J'ai étudié les sept arts libéraux. Et j'ai obtenu mon diplôme *summa cum laude*.

— Après la Conjoncture des Sphères, il ne restait dans votre monde que mille deux cents vampires supérieurs environ. Parmi lesquels autant d'abstinents – nous sommes nombreux – que de buveurs invétérés – comme je l'ai moi-même été dans ma jeunesse. En règle générale, un vampire boit à chaque pleine lune, car la pleine lune est une fête que nous avons l'habitude... humm... d'arroser. Si l'on rapporte la chose au calendrier des humains, et considérant qu'il y a douze pleines lunes par an, nous obtenons un nombre théorique de quatorze mille quatre cents personnes mordues chaque année. Depuis la Conjoncture, si l'on se réfère encore une fois à votre échelle du temps, il s'est passé environ mille cinq cents ans. D'après un calcul rapide, il existerait donc en théorie vingt et un millions six cent mille vampires dans le monde. Si l'on complète ensuite le calcul par...

— Assez, soupira Jaskier. Je n'ai pas d'abaque, mais je peux parfaitement imaginer le nombre que cela représente. Ou plutôt non, je ne le peux pas. Ce qui signifie que la contamination vampirique est une idiotie totale et une pure invention.



— Merci. (Régis s'inclina.) Passons au mythe suivant : un vampire est un homme mort, mais pas tout à fait. Dans son cercueil il ne pourrait pas ni ne se transforme en poussière. Il est allongé dans sa tombe, tout frais, tout rose, prêt à sortir et à mordre. D'où vient ce mythe, si ce n'est de la crainte inconsciente et irrationnelle que vous inspirent vos vénérables morts ? Vous les entourez d'hommages et de souvenirs, vous rêvez d'immortalité ; vos mythes et légendes sont truffés de ressuscités qui ont vaincu la mort. Mais si votre vénérable arrière-grand-père défunt sortait soudain de sa tombe et exigeait une bière, une panique générale s'ensuivrait. Cela n'a rien d'étonnant. Après la mort, la matière organique est soumise à un processus de décomposition peu ragoûtant. Elle empeste, se mue en magma. L'âme immortelle, élément indispensable de vos mythes, se débarrasse de sa charogne puante avec dégoût et s'envole. Elle est pure, et peut donc tranquillement être honorée. Toutefois, vous avez tout de même imaginé un type d'âme répugnante, qui ne s'envole pas, n'abandonne pas sa charogne, et, même, refuse d'empester. C'est écœurant et contre nature. Un défunt qui respire est pour vous la plus immonde des anomalies. Un crétin a même inventé le terme de « mort-vivant », dont vous nous affublez très souvent.

— Les humains, dit Geralt en esquissant un léger sourire, sont une race primitive et superstitieuse. Il leur est difficile de comprendre et d'appeler par son nom une entité qui revient d'entre les morts alors qu'elle a été perforée avec des pieux, décapitée et enterrée pour cinquante ans.

— Oui-da, c'est difficile en effet. (Le vampire ignore le sarcasme.) Votre race mutante est capable de régénérer les ongles, les cheveux et l'épiderme, mais elle ne peut pas accepter l'idée qu'il existe des races plus performantes encore dans ce domaine. Pour autant, cette incapacité ne résulte pas d'un primitivisme, mais bien au contraire d'un égocentrisme forcené et de la conviction de votre propre perfection. Toute chose qui atteint un niveau de perfection supérieur au vôtre ne peut être qu'une détestable aberration. Laquelle s'inscrit dans les mythes. À des fins sociologiques.

— J'y comprends que dalle à tout ça, annonça tranquillement Milva en repoussant les cheveux de son front à l'aide de sa flèche. Je comprends bien que vous parlez de contes, moi aussi j'en connais des contes, même si je ne suis qu'une stupide fille des bois. Ce qui m'étonne davantage, c'est que tu n'as pas du tout peur du soleil, Régis. Dans les contes, le soleil réduit les vampires en cendres. Ça aussi, ce n'est qu'une légende ?

— Absolument, confirma Régis. Vous croyez que les vampires ne sont dangereux que la nuit, que le premier rayon du soleil les transforme en poussière ! À la source de ce mythe forgé autour des

premiers feux de camp se trouvent votre « solarité », c'est-à-dire votre amour de la chaleur, ainsi que le rythme diurne qui instaure l'activité du jour. Pour vous, la nuit est froide, sombre, mauvaise, menaçante, pleine de dangers ; le lever du soleil vous apparaît par conséquent comme une nouvelle victoire dans la lutte pour la survie, il symbolise un nouveau jour, la continuation de l'existence. La lumière solaire apporte la clarté et la chaleur, les rayons vivifiants du soleil sont porteurs de l'anéantissement des monstres ennemis. Un vampire est réduit en cendres, un troll est pétrifié, un loup-garou se délycanthropie, un goblin fiche le camp en se voilant les yeux. Les prédateurs nocturnes retournent dans leur bauge et cessent d'être menaçants. Jusqu'au coucher du soleil, le monde vous appartient. Je le répète et j'insiste : ce mythe a vu le jour autour des feux de bois ancestraux. Aujourd'hui ce n'est rien d'autre qu'un mythe car vos demeures sont maintenant éclairées et chauffées ; bien que le rythme solaire continue à vous régir, vous êtes parvenus à « annexer » la nuit. Nous, les vampires supérieurs, nous nous sommes aussi quelque peu éloignés de nos cryptes primitives. Nous avons « annexé » le jour. L'analogie vaut pour vous comme pour nous. Mon explication te satisfait-elle, chère Milva ?

— En aucune façon. (L'archère rejeta sa flèche.) Mais je pense que j'ai compris. J'apprends. Je vais devenir futée. La sociolophie, l'actionophie, la chiantolophie, la loucantrophie... Il paraît qu'à l'école on distribue des coups de verge. C'est plus agréable d'apprendre avec vous. J'ai l'impression que ma tête va éclater, mais j'ai pas mal aux fesses.

— Une chose ne fait aucun doute, dit Jaskier. Les rayons du soleil ne te transforment pas en cendres, leur chaleur a aussi peu d'effet sur toi que ce fer à cheval incandescent que tu as bravement tiré du feu à mains nues. Revenons-en tout de même à tes analogies ; pour nous, les humains, le jour restera toujours une période naturelle d'activité, et la nuit une période naturelle de repos. C'est notre constitution physique qui veut ça : par exemple nous voyons mieux le jour que la nuit. Geralt est une exception, il y voit aussi clair de jour comme de nuit, mais lui, c'est un mutant. Est-ce que chez les vampires, c'était aussi une question de mutation ?

— On peut l'appeler ainsi, acquiesça Régis. Bien que je considère qu'une mutation qui s'opère sur une période relativement longue cesse d'être une mutation et devient évolution. Mais ce que tu as dit sur la constitution physique est pertinent. L'adaptation à la lumière du soleil fut pour nous une fâcheuse nécessité. Pour perdurer, nous avons dû, à cet égard, nous assimiler aux humains. Par mimétisme. Ce qui, du reste, ne fut pas sans conséquence. Pour utiliser une métaphore, nous nous sommes allongés dans le lit du malade.

— Pardon ?

— Il existe des raisons de supposer que la lumière du soleil, à long terme, est mortelle. Selon une certaine théorie, d'ici quelque cinq mille ans, pour parler modestement, ce monde ne sera plus habité que par des créatures lunaires, actives la nuit.

— Une chance que je ne vive pas jusque-là, soupira Cahir, après quoi il bâilla profondément. Je ne sais pas pour vous, mais, personnellement, l'activité démultipliée qui accompagne le jour me rappelle précisément la nécessité du sommeil nocturne.

— Pareil pour moi, renchérit le sorceleur. Et il ne reste plus que quelques petites heures avant le lever du soleil meurtrier. Cependant, en attendant d'être gagné par le sommeil... Régis, pour rester dans les considérations scientifiques et afin d'élargir nos connaissances, développe pour nous encore un de ces mythes sur le vampirisme, car je parie qu'il t'en reste encore un.

— Tout à fait, approuva le vampire en hochant la tête. J'en ai encore un. Le dernier, mais non des moindres. Celui qui vous a été dicté par vos phobies sexuelles.

Cahir pouffa en silence.

— J'ai gardé sciemment ce mythe pour la fin, poursuivit Régis en le mesurant du regard, et je ne l'aurais pas évoqué de ma propre initiative par égard pour vous, mais puisque Geralt me met au défi de le faire, je ne vous épargnerai donc pas. Ce sont les peurs liées à la sexualité qui effraient le plus les humains. Une vierge qui se languit dans les bras d'un vampire en train de sucer son sang ; un jeune homme offert en pâture aux pratiques abominables d'une vampiressa qui promène ses lèvres sur son corps... Un viol oral. C'est ainsi que vous voyez les choses. Le vampire paralyse sa victime par la peur et la contraint à un acte sexuel oral. Ou plus exactement à une immonde parodie de sexe oral. Et ce genre de pratiques sexuelles, qui exclut bien entendu la procréation, est répugnant.

— Parle pour toi, marmonna le sorceleur.

— Vous avez tiré d'un acte couronné par la volupté et la mort en lieu et place de la procréation un mythe sinistre, poursuivit Régis. Vous-mêmes rêvez inconsciemment de ce genre de choses, mais vous avez des scrupules à l'offrir à votre partenaire, homme ou femme. Ledit vampire mythologique le fait donc pour vous, devenant par là même l'ultime et fascinante incarnation du Mal.

— Et alors, je l'avais pas dit ? explosa Milva dès que Jaskier eut fini de lui expliquer ce à quoi Régis faisait allusion. C'est toujours pareil. Ils commencent par parler de choses savantes, et terminent à tous les coups par des histoires de fesses !

Le glapisement des grues s'éteignait dans le lointain.

*Le lendemain, se remémora le sorceleur, nous nous sommes mis en route de bien meilleure humeur. Et c'est alors qu'une nouvelle fois, tout à fait à l'improviste, la guerre nous rattrapa.*

\* \* \*

Ils traversèrent un pays quasiment inhabité, submergé de forêts sauvages ; ne présentant que peu d'intérêt sur le plan stratégique, il ne pouvait tenter les envahisseurs. Bien que Nilfgaard fût proche et que seul un bras de la Grande Iaruga séparât cette région des terres impériales, c'était une zone frontalière difficile à franchir. Leur surprise n'en fut que plus grande.

Ici, les manifestations de la guerre étaient moins spectaculaires qu'à Brugge et à Sodden où, la nuit, l'horizon était illuminé de lueurs d'incendie tandis que le jour, des colonnes de fumée noire zébraient l'azur. Ici, à Angren, ce n'était pas aussi impressionnant. C'était pire. Ils virent soudain une volée de corneilles qui tournoyaient en lançant des croassements sauvages et, rapidement, ils tombèrent sur des cadavres. Bien que déguenillés et impossibles à identifier, les charognes portaient les traces indéniables d'une mort extrêmement violente. Ces personnes-là avaient été tuées au combat. Mais pas seulement. La plupart des cadavres gisaient couchés dans les broussailles, mais quelques-uns avaient été mutilés de façon macabre : certains avaient été pendus par les bras ou les pieds aux branches des arbres ; d'autres avaient été immolés, leurs extrémités calcinées saillant des bûchers éteints ; d'autres encore avaient été empalés sur des pieux. Et tous empestaient. Angren tout entier était imprégné de la puanteur abjecte de la barbarie.

Ils étaient sur les lieux du massacre depuis peu de temps lorsqu'ils durent soudain se cacher dans les broussailles et les fourrés, car de tous côtés la terre se mit à gronder : des sabots de chevaux déferlèrent sous leurs yeux, et des détachements de cavaliers sans cesse renouvelés se succédèrent devant leur planque, soulevant des nuages de poussière.

\* \* \*

— Une fois de plus, s'exclama Jaskier en tournant la tête, nous ignorons qui se bat contre qui et pourquoi ! De même que nous ignorons qui se trouve derrière nous comme devant nous, et dans quelle direction ils comptent aller. Qui porte l'offensive, qui bat en retraite ? Que la peste les emporte tous ! Je ne me souviens pas si je

vous l'ai déjà dit, mais la guerre me fait toujours penser à un bordel pris dans un incendie...

— Tu l'as déjà dit, l'interrompit Geralt. Une bonne dizaine de fois.

— Pour quelle raison se battent-ils ici ? (Jaskier cracha un glaviot bien juteux.) Pour une génisse et du sable ? C'est bien tout ce que ce divin pays a à offrir !

— Parmi ceux qui gisaient dans les fourrés, intervint Milva, il y avait des elfes. Les commandos d'elfes passent par ici, ils l'ont toujours fait. Les volontaires de Dol Blathann et des monts Bleus se dirigent vers la Témérie. Quelqu'un veut leur barrer la route. Voilà, moi, c'que j'en pense.

— Il n'est pas exclu, reconnut Régis, que l'armée témérienne organise ici des rafles contre les Écureuils. Mais il y a par trop de combattants dans les environs. Je soupçonne que les Nilfgaardiens ont fini par traverser la Iaruga.

— C'est aussi mon avis, dit le sorceleur en faisant la grimace et en regardant Cahir, qui restait de marbre. Les cadavres que nous avons vus ce matin portaient les traces de leurs méthodes de combat.

— Toutes les méthodes de combat se valent, gronda Milva, prenant soudainement la défense du Nilfgardien. Et pas la peine de loucher du côté de Cahir, parce que vous êtes maintenant tous les deux dans la même galère. C'est la mort qui l'attend s'il tombe entre les pattes des Noirs, et toi, Geralt, tu viens d'échapper à la pendaïson qui t'était promise chez les Témériens. Il est donc inutile de perdre du temps à essayer de savoir quelle armée se trouve derrière nous, laquelle est devant, qui sont les nôtres et qui sont nos ennemis, qui est bon ou qui est mauvais. Pour l'heure, tous ceux qui ont des ennemis en commun sont les nôtres, peu importe les couleurs qu'ils portent.

— Tu as raison.

\* \* \*

— C'est curieux, s'étonna Jaskier le lendemain. (Une fois de plus, ses compagnons et lui se tenaient cachés dans les fourrés en attendant la fin du défilé d'un nouveau détachement de cavaliers.) Les collines résonnent de la course des chevaux de l'armée lancés au galop, et en bas, vers la Iaruga, on entend des bruits de haches. Des bûcherons scient du bois, comme si de rien n'était. Vous entendez ?

— Ce ne sont peut-être pas des bûcherons ? s'interrogea Cahir. Peut-être s'agit-il de combattants de l'armée ? Occupés à des travaux de sapeurs-mineurs ?

— Non, ce sont bien des bûcherons, confirma Régis. Apparemment, rien n'est en mesure d'interrompre l'exploitation de l'or d'Angren.

— Quel or ?

— Jetez donc un coup d'œil sur ces arbres !

Une fois de plus le vampire avait adopté le ton plein de suffisance du sage omniscient qui instruit les enfants et les lents d'esprit. Cela lui arrivait relativement souvent, ce qui agaçait quelque peu Geralt.

— Ces arbres, répéta Régis, ce sont les cèdres, les sycomores et les pins d'Angren. Ils constituent un matériau très précieux. Partout il y a des ports flottables d'où l'on jette les troncs à flot, qui, emportés par le courant, descendent ensuite le cours de la rivière. Partout il y a des zones de coupe, les haches s'activent nuit et jour. La guerre que nous observons et que nous entendons prend tout son sens. Nilfgaard, comme vous le savez, s'est rendu maître de l'embouchure de la Iaruga, de Cintra et de Verden, ainsi que du Haut-Sodden ; sans doute aussi de Brugge et d'une partie du Bas-Sodden à l'heure actuelle. Cela signifie que le bois en provenance d'Angren approvisionne déjà les scieries et les chantiers navals impériaux. Les Royaumes nordiques essaient donc de suspendre le flottage, tandis que les Nilfgaardiens au contraire veulent que l'on abatte et que l'on mette à flot le plus grand nombre d'arbres possible.

— Et nous, comme d'habitude, on a la poisse, conclut Jaskier en hochant la tête. Car nous devons aller à Caed Dhu en passant par le centre même d'Angren, ce qui revient à plonger au cœur de cette guerre du bois. Par la peste, n'y a-t-il pas d'autre chemin ?

\* \* \*

*Lorsque le grondement des sabots se fut évanoui dans le lointain, que tout fut redevenu plus calme et que nous pûmes enfin reprendre notre périple, j'ai moi aussi posé la question à Régis, se rappelait le sorcelleur, le regard tourné vers le soleil couchant au-dessus de la Iaruga.*

\* \* \*

— Un autre chemin pour aller à Caed Dhu ? réfléchit le vampire. Et ainsi éviter les collines et quitter la route empruntée par les soldats ? Bien sûr qu'il y en a un. Pas très confortable et pas très sûr. Plus long aussi. Mais je peux te garantir qu'on n'y rencontrera pas l'armée.

— Parle.

— Nous pouvons bifurquer au sud et tenter de nous frayer un chemin en passant par une dépression dans les méandres de la Iaruga, du nom de Ysgith. Ce nom t'est-il familier, sorcelleur ?

— Oui.

— T'est-il déjà arrivé de traverser des maquis ?

— Bien sûr.

— Le calme de ta voix tendrait à confirmer que tu en acceptes l'idée, dit le vampire en se raclant la gorge. Soit. Nous sommes cinq, dont un sorceleur, un guerrier et une archère. De l'expérience, deux épées et un arc. Trop peu pour tenir tête aux troupes nilfgaardiennes, mais pour Ysgith, ça devrait aller.

Ysgith, songea le sorceleur. *Un peu plus de trente miles carrés de marécages et de boue, d'étangs couverts de lentilles d'eau. Des terrains où poussent des arbres étranges, entremêlés de sylves sauvages. Certains arbres ont le tronc couvert d'écailles et des collets tubéreux comme des oignons qui s'élancent vers le haut, vers leurs cimes plates et feuillues. D'autres sont petits et cagneux et reposent sur leurs racines tordues comme les bras d'une pieuvre ; de leurs branches nues pendent des varechs marécageux desséchés et des barbes de mousse sans cesse en mouvement, agitées non par le vent, mais par un gaz toxique libéré par la terre boueuse. Ysgith... autrement dit le Bourbier. « La Schlingue » aurait été un nom plus approprié.*

Et dans les terrains boueux et marécageux d'Ysgith, dans ses étangs et ses lacs envahis par les lenticules et les élodées grouille la vie. On y trouve non seulement des castors, des grenouilles, des tortues et des oiseaux aquatiques, mais aussi des créatures bien plus dangereuses, munies de tenailles, de tentacules et de pattes préhensiles dont elles se servent généralement pour attraper, blesser, noyer et écharper leurs victimes. Des créatures de ce genre, il y en a tellement que personne n'a jamais été capable de toutes les dénombrer et les classer. Pas même les sorceleurs. Geralt chassait lui-même rarement à Ysgith comme d'ailleurs dans la Basse-Angren. Le pays était peu peuplé, les rares personnes qui habitaient en bordure des marécages avaient pris l'habitude de traiter les monstres comme des éléments du paysage. Ils les respectaient, et il leur venait rarement à l'esprit de louer les services d'un sorceleur pour les exterminer. Mais cela arrivait. Geralt connaissait donc Ysgith et ses menaces. *Deux épées et un arc, récapitula-t-il. Et mon expérience de sorceleur. En groupe, ça devrait aller. Surtout si je pars en reconnaissance et que je reste attentif à tout. Aux troncs vermoulus, aux tas de varechs, aux broussailles, aux bouquets d'herbes, de plantes, et même d'orchidées. Car à Ysgith, une orchidée peut n'avoir d'une fleur que l'aspect, et se transformer en un clin d'œil en crabe-araignée vénéneux. Il va falloir serrer Jaskier de près, le surveiller pour qu'il ne touche à rien. D'autant qu'Ysgith regorge de végétaux, de ceux qui, au contact de la peau, se révèlent aussi dangereux que le poison du crabe-araignée et qui n'hésitent pas à compléter leur régime chlorophyllien par un petit morceau de chair. Sans oublier le gaz, bien sûr. La vapeur toxique. Il faudra penser à se protéger la bouche et le nez à l'aide de tissus...*

— Alors ? (Régis l'arracha à ses méditations.) Tu acceptes le

plan ?

— Oui. En route.

\* \* \*

*Qu'est-ce qui m'a donc poussé à ne pas parler au reste de la compagnie de notre décision de traverser Ysgith ? s'interrogeait le sorceleur. Pourquoi ai-je demandé à Régis d'en faire autant ? J'ignore pour quelle raison j'ai tant tardé à les mettre au courant. Aujourd'hui, alors que tout est complètement parti à vau-l'eau, je pourrais essayer de me persuader que j'ai prêté attention au comportement de Milva. À ses problèmes. À ses peurs évidentes. Mais ce ne serait pas la vérité. Je n'ai rien remarqué du tout, ou bien, si j'ai remarqué quelque chose, je l'ai pris à la légère. J'ai agi comme un imbécile. Et nous avons continué à suivre la route vers l'est, ralentis par les chemins distordus menant aux marécages.*

*D'un autre côté, heureusement que nous avons traîné, se dit-il en sortant son épée et en touchant du pouce le tranchant de la lame, aiguisé comme un rasoir. Si nous étions partis directement en direction d'Ysgith, je ne posséderais pas cette arme.*

\* \* \*

Depuis le lever du jour ils n'avaient vu ni entendu aucune armée. Milva cheminait en tête, loin devant le reste de la compagnie. Régis, Jaskier et Cahir discutaient.

— Pourvu au moins que ces druides veuillent bien se donner la peine de nous aider au sujet de Ciri, s'inquiétait le poète. J'ai eu l'occasion d'en rencontrer, des druides, et croyez-moi, ce sont des bourrus intraitables, des anachorètes hypocondriaques. Il se peut qu'ils n'acceptent même pas de nous parler, alors pour ce qui est de faire de la magie...

— Régis connaît l'un des druides de Caed Dhu, lui rappela le sorceleur.

— Cette connaissance ne remonterait-elle pas à trois ou quatre cents ans ?

— Elle est bien plus jeune, assura le vampire avec son sourire énigmatique. D'ailleurs, les druides sont immortels. Ils sont toujours dehors à profiter du bon air, au milieu de la nature immaculée, primitive, et cela influe considérablement sur leur santé. Respire à pleins poumons, Jaskier, imprègne-toi de l'air de la forêt, et toi aussi tu seras en pleine forme.

— Si je remplis mes poumons de cet air-là, dit Jaskier avec une pointe d'ironie, je vais bientôt me couvrir de poils, par la peste. La nuit, je rêve d'auberges, de vin et de bains publics. Quant à la nature



primitive, qu'une peste tout aussi primitive l'emporte ! Du reste, j'ai des doutes concernant son influence bénéfique sur la santé, surtout sur la santé psychique. Les druides en sont le meilleur exemple, car ce sont des cinglés d'hypocondriaques. Ils sont complètement zinzins, comme en témoignent leurs histoires de protection de la nature. Combien de fois ai-je été témoin des pétitions qu'ils ont envoyées aux autorités ? Pour faire interdire la chasse, l'abattage des arbres, le rejet du purin dans la rivière et autres bêtises du même acabit. Leur stupidité a atteint son comble quand, accoutrés de leurs couronnes de gui, ils se sont rendus au grand complet chez le roi Ethaïn à Cidaris. J'y étais justement...

— Que voulaient-ils ? s'enquit Geralt, curieux.

— Comme vous le savez, Cidaris est un royaume où la pêche est le moyen de subsistance de la majorité de la population. Les druides sont arrivés en exigeant que le roi donne l'ordre aux habitants d'utiliser des filets dotés d'une largeur de mailles bien spécifique, et qu'il punisse sévèrement ceux qui se serviraient de filets aux mailles plus petites que celles qu'ils préconisaient. Ethaïn faillit en tomber à la renverse ! Et les cueilleurs de gui de lui expliquer que ces mailles étaient l'unique moyen de préserver les fonds poissonneux sur le long terme. Le roi les fit alors sortir sur la terrasse, leur montra la mer et raconta comment jadis l'un de ses plus hardis navigateurs, après avoir vogué durant deux mois vers l'ouest sans apercevoir la moindre terre à l'horizon, avait dû rebrousser chemin, ayant épuisé ses réserves d'eau douce. Les druides se figuraient-ils que l'on puisse épuiser les fonds poissonneux d'une mer aussi vaste ? Les cueilleurs de gui répondirent par l'affirmative. Selon eux, même si la pêche en mer allait sans aucun doute perdurer en tant que moyen de subsistance puisant directement dans les ressources de la nature, le temps viendrait où les poissons se feraient plus rares, la faim alors menacerait. Et, inévitablement, il faudrait se servir de filets aux mailles plus grandes pour pêcher, et ainsi attraper des poissons adultes pour sauvegarder le fretin. Ethaïn demanda quand surviendrait cette terrible période de famine. « D'ici deux mille ans selon nos pronostics », affirmèrent les druides. Le roi prit gentiment congé d'eux en leur demandant de revenir d'ici un ou deux milliers d'années ; alors il aviserait. Les cueilleurs de gui ne comprirent pas la plaisanterie et commencèrent à se rebiffer ; aussi furent-ils mis à la porte.

— Ils sont comme ça, ces druides, confirma Cahir. Chez nous, à Nilfgaard...

— Tu t'es trahi ! s'écria triomphalement Jaskier. Tu as dit « Chez nous, à Nilfgaard » ! Hier encore, quand je l'ai appelé Nilfgaardien, il a sursauté comme s'il avait été piqué par un frelon. Il est peut-être temps, Cahir, de décider qui tu es.

— Pour vous, grommela Cahir en haussant les épaules, je serai toujours un Nilfgaardien. D'après ce que je constate, rien de ce que je pourrais dire ne vous convaincra du contraire. Pour être tout à fait précis, sachez tout de même qu'une telle dénomination dans l'Empire ne s'applique qu'aux habitants qui sont nés et vivent dans la capitale ou ses environs proches, situés autour de la basse Alba. Ma famille, elle, est originaire de Vicovar, et donc...

Il fut subitement interrompu par Milva, qui chevauchait en tête du cortège.

— La ferme, ordonna-t-elle d'une voix peu aimable.

Tous lui obéirent aussitôt et retinrent leurs chevaux : ils savaient désormais que c'était sa façon de les avertir qu'elle avait entendu ou senti la présence d'une proie comestible à proximité. Milva apprêta son arc, mais ne descendit pas de cheval. Il ne s'agissait donc pas de chasse. Geralt s'approcha prudemment.

— De la fumée, dit-elle brièvement.

— Je ne vois rien.

— Affûte ton nez.

Son odorat ne trompait pas l'archère, bien que l'odeur de la fumée fût infime. Elle ne pouvait provenir ni d'un incendie ni d'un brûlis, car, comme le constata Geralt, elle sentait bon. Elle venait d'un feu de camp sur lequel on faisait cuire quelque chose.

— On fait un détour ? demanda Milva à mi-voix.

— Pas sans avoir jeté un coup d'œil, répondit Geralt en mettant pied à terre et en tendant ses rênes à Jaskier. Ce serait utile de savoir ce qu'on a évité. Et qui on a derrière nous. Que les autres restent en selle. Soyez vigilants.

Des broussailles qui bordaient la forêt on pouvait voir une large zone de coupe, où des troncs étaient empilés en tas réguliers. Un mince filet de fumée s'élevait justement au-dessus de ces troncs. Geralt se calma légèrement : à première vue, il ne voyait rien bouger, et il y avait trop peu de place entre les billots pour qu'un groupe important puisse s'y cacher. Milva était de son avis.

— Je ne vois pas de chevaux, murmura-t-elle. Ce n'est pas l'armée. Des bûcherons, j'ai l'impression.

— Je le pense aussi. Mais je vais aller vérifier. Couvre-moi.

Quand il s'approcha, progressant prudemment entre les amas de troncs, il entendit des voix. Il avança plus près. Et fut sidéré. Son ouïe ne l'avait donc pas trompé.

— Demi-bouse dans le pruneau !

— Petit tas à carreau !

— Dévissé !

— Passe. Annonce ! Installez les latrines. Oh, que tu...

— Ha, ha ! Rien qu'un valet de rien du tout ! Touché à la moelle !

Tu vas te faire dessus comme il faut avant de mettre un petit tas de côté !

— On verra bien. Je pose le valet. Quoi, il l'a pris ? Hé, Yazon, t'as joué comme mes fesses !

— Pourquoi qu't'as pas mis de dame, espèce d'enflure ? Que je te prendrais le gourdin, tiens...

Dans d'autres circonstances, le sorceleur aurait peut-être continué à jouer la prudence – après tout, nombreux sont les individus qui jouent au dévissé, et Yazon est un prénom courant. Mais parmi les voix excitées des joueurs de cartes s'éleva soudain un jacassement rauque qu'il aurait reconnu entre mille.

— Crrrrréééé... nom d'une piiiipe !

— Salut, les garçons ! s'exclama Geralt en sortant de sa cachette. Je suis ravi de vous revoir. Surtout au grand complet. Même le perroquet est là.

— Sacré nom d'un chien ! (Sous le coup de l'émotion, Zoltan Chivay lâcha ses cartes, après quoi il se releva si brusquement que Feld-maréchal Duda, perché sur son épaule, battit des ailes et hurla, effrayé.) Sorceleur, je te souhaite la bienvenue ! Ou bien est-ce un mirage ? Percival, vois-tu la même chose que moi ?

Percival Schuttenbach, Munro Bruys, Yazon Varda et Figgis Merluzzo entourèrent Geralt et lui broyèrent la main droite à tour de rôle. Et lorsque de derrière le tas de troncs surgit le reste des compagnons de Geralt, les manifestations de joie redoublèrent d'intensité.

— Milva ! Régis ! (Zoltan poussait des cris en les serrant dans ses bras chacun à leur tour.) Jaskier, tu es bien vivant, même si tu as un bandage sur la trogne ! Qu'est-ce que tu vas nous raconter, maudit violoneux, sur ce nouveau mélodrame on ne peut plus banal ? Moi, je vais t'le dire ! Que la vie n'est pas de la poésie ! Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'elle ne cède pas devant la critique !

— Où est Caleb Stratton ? demanda Jaskier en regardant autour de lui.

Zoltan et les autres se turent aussitôt et retrouvèrent leur sérieux.

— Caleb repose en paix, dit enfin le nain en reniflant, enterré dans une forêt de bouleaux, loin de ses cimes adorées et de la montagne Carbone. Lorsque les Noirs nous ont attaqués sur l'Ina, il n'a pas mis ses petites jambes en branle assez vite, et n'a pu atteindre la forêt... Il a reçu un coup d'épée sur la trogne ; quand il est tombé, ils l'ont achevé à coups d'épieu... Allez, déridez-vous ! Nous, nous l'avons déjà pleuré, ça suffira. On ferait mieux de se réjouir que vous soyez tous sortis vivants de cette pagaille au camp ! L'équipe s'est même agrandie, à ce que je vois.

Cahir, sans un mot, inclina légèrement la tête sous le regard

attentif du nain.

— Eh bien, asseyez-vous ! les invita Zoltan. Nous sommes en train de faire cuire une petite brebis. Nous l'avons trouvée il y a quelques jours, triste et solitaire, nous n'avons pas permis qu'elle meure de faim, d'une mort sinistre, ni qu'elle finisse en pâture pour les loups. Nous avons fait preuve de miséricorde et l'avons zigouillée nous-mêmes ; et maintenant nous l'accommodons pour la manger. Installez-vous. Toi, Régis, je voudrais te prendre à part un instant, si tu le permets. Toi aussi, Geralt, si tu le veux bien.

Deux femmes étaient assises derrière les troncs empilés. L'une nourrissait au sein un nouveau-né ; à la vue des arrivants, elle se retourna pudiquement. Non loin d'elle, une jeune fille, la main enroulée dans des chiffons pas très propres, jouait sur le sable avec deux enfants. Le sorceleur la reconnut dès qu'elle posa sur lui ses yeux vitreux et inexpressifs.

— Nous l'avons détachée du chariot déjà en feu, expliqua le nain. Il s'en est fallu de peu qu'elle finisse comme l'aurait voulu le prêtre qui s'en était pris à elle. Toutefois, le baptême du feu ne l'a pas entièrement épargnée. Elle a été léchée par les flammes qui l'ont brûlée jusqu'à la chair. Nous l'avons soignée de notre mieux, en l'enduisant de suif, mais le résultat n'est pas très net. Barbier, si tu pouvais...

— Tout de suite.

Lorsque Régis voulut dérouler son bandage, la jeune fille se mit à pleurnicher, elle s'écarta en se cachant le visage de sa main saine. Geralt s'approcha pour la maintenir, mais le vampire freina son geste. Il plongea son regard pénétrant dans les yeux de la jeune fille et celle-ci se calma aussitôt. Sa tête retomba doucement sur sa poitrine. Elle ne trembla même pas lorsque Régis décolla précautionneusement les chiffons sales de ses brûlures et appliqua une pommade à l'odeur bizarre sur son bras sévèrement meurtri.

Geralt détourna la tête, regarda les deux femmes, les deux enfants, puis le nain. Zoltan se racla la gorge.

— Nous sommes tombés sur les bonnes femmes et la paire de petiots ici, à Angren. Dans la débâcle, ces deux-là s'étaient perdus, ils étaient tout seuls, apeurés et affamés, on les a donc recueillis, on s'en occupe. C'est venu comme ça.

— Comme ça, répéta Geralt avec un léger sourire. Tu es un incorrigible altruiste, Zoltan Chivay.

— Nous avons tous nos défauts. Tu te presses bien toujours au secours de ta jeune fille ?

— Oui. Quoique l'affaire se soit un peu compliquée.

— À cause de ce Nilfgaardien qui te suivait autrefois et qui a maintenant rejoint la compagnie ?

— En partie. Zoltan, d'où viennent ces fugitifs ? Qui fuyaient-ils ? Les Nilfgaardiens ou les Écureuils ?

— Difficile à dire. Les gamins n'en savent fichtre rien, les bonnes femmes ne causent pas beaucoup et boudent pour un rien. Il suffit que tu balances un juron ou que tu lâches un pet en leur présence, et voilà qu'elles deviennent rouges comme des tomates... Enfin, peu importe. En route nous avons rencontré d'autres fuyards, des bûcherons, et nous avons appris de leur bouche que Nilfgaard avait fait des dégâts par ici. Nos anciennes connaissances sans doute, la troupe qui venait de l'ouest, de l'autre côté de l'Ina. Mais il doit y avoir aussi des détachements en provenance du sud. De l'autre côté de la Iaruga.

— Et contre qui se battent-ils ?

— Ça, c'est un mystère. Les bûcherons ont parlé d'une armée dirigée par une certaine Reine Blanche. Cette reine combat les Noirs. Il paraît qu'elle a même déjà avancé sur l'autre berge de la Iaruga avec son armée, et qu'elle porte le feu et l'épée sur les terres impériales.

— De quelles armées peut-il s'agir ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. (Zoltan se gratta l'oreille.) Voistu, tous les jours des hommes en armes labourent les sentiers, mais nous ne leur demandons pas qui ils sont. Nous nous cachons dans les fourrés...

Régis, qui en avait terminé avec le bras brûlé de la jeune fille, interrompit la conversation.

— Il faudra changer le pansement tous les jours, indiqua-t-il au nain. Je vous laisse la pommade et du tulle qui n'adhère pas à la chair calcinée.

— Merci, barbier.

— Sa blessure va guérir, assura le vampire à voix basse en regardant le sorcelleur. Avec le temps, sa cicatrice disparaîtra, elle est jeune. Mais il en va autrement en ce qui concerne la santé mentale de la malheureuse. Là, mes pommades ne sont d'aucune utilité.

Geralt se taisait. Régis s'essuya la main avec le chiffon.

— On peut parler de fatalité ou de malédiction, dit-il à mi-voix. Pouvoir sentir la maladie dans le sang, toute l'essence de la maladie, et ne pas parvenir à la guérir...

— Oui-da, soupira Zoltan. Rapiécer la peau, c'est une chose, mais quand la raison est démolie, y a rien à faire. Juste veiller et en prendre soin... Merci pour ton aide, barbier. À ce que je vois, toi aussi tu t'es joint à la compagnie du sorcelleur ?

— Ça s'est trouvé comme ça.

— Humm. (Zoltan caressa sa barbe.) Et par où avez-vous l'intention de chercher Ciri ?

— Nous allons vers l'est, à Caed Dhu, chez les druides. Nous espérons qu'ils pourront nous aider...

— Il n'y a d'aide nulle part, intervint d'une voix sonore, métallique, la jeune fille à la main bandée qui était restée assise près des troncs. Nulle part. Du sang, rien que du sang. Et le baptême du feu. Le feu purifie. Mais il tue aussi.

Régis saisit vivement le bras de Zoltan, qui se figea aussitôt ; d'un geste, il lui imposa le silence. Geralt, qui savait ce qu'étaient des trances hypnotiques, se taisait, immobile.

— Celui qui a répandu le sang et bu le sang, poursuivait la jeune fille sans élever la voix, celui-là paiera par le sang. En moins de trois jours, quelque chose en l'un mourra, et alors quelque chose mourra en chacun. Ils mourront par morceaux, petit à petit... Et quand finalement les chaussures de fer seront élimées, et que les larmes auront séché, alors le peu qui aura survécu mourra aussi. Mourra même ce qui ne meurt jamais.

— Parle, murmura doucement Régis. Dis-moi ce que tu vois.

— Du brouillard. Une tour dans le brouillard. C'est la tour de l'Hirondelle... Sur un lac gelé.

— Que vois-tu d'autre ?

— Du brouillard.

— Que sens-tu ?

— La douleur...

Régis n'eut pas le temps de lui poser d'autres questions. La jeune fille secoua la tête, poussa un cri sauvage avant de se mettre à gémir. Lorsqu'elle releva les yeux, ils étaient embrumés.

\* \* \*

*Après cet événement, se rappelait Geralt en continuant de faire courir son doigt le long de la lame couverte de runes, Zoltan s'est pris de respect pour Régis ; il abandonna le ton familier qu'il prenait d'ordinaire pour s'adresser au barbier...*

Conformément à la demande de Régis, ils ne dirent pas un mot aux autres de cet étrange phénomène. Le sorceleur ne s'en émut pas outre mesure. Il avait déjà été témoin de ce type de trances et tendait à considérer que les bavardages sous hypnose n'étaient pas des prédictions, mais la simple répétition de pensées interceptées çà et là et la retranscription des suggestions de l'hypnotiseur. Plus exactement, dans ce cas précis, il ne s'agissait pas d'hypnose mais d'un sortilège de vampire, et Geralt s'interrogeait sur ce que la jeune fille envoûtée aurait encore saisi des pensées de Régis si la transe avait duré plus longtemps.

Pendant une demi-journée ils voyagèrent en compagnie des nains et de leurs protégés. Puis Zoltan Chivay arrêta le cortège et prit le sorceleur à part.

— Le temps est venu de nous séparer, déclara-t-il brièvement. Nous avons pris une décision, Geralt. Mahakam se profile déjà au nord, et cette vallée mène directement aux montagnes. Assez d'aventures. Nous rentrons chez nous. À la montagne Carbone.

— Je comprends.

— C'est aimable à toi. Je te souhaite bonne chance, à toi et à ta compagnie. Une bien étrange compagnie, si je puis me permettre.

— Ils veulent m'aider, expliqua le sorceleur à voix basse. C'est quelque chose de nouveau pour moi. C'est pourquoi j'ai décidé de ne pas me poser de questions.

— C'est sensé. (Zoltan ôta de son dos son fourreau de laque emmaillottée dans des peaux de chat.) Tiens, prends. Avant que nos chemins se séparent.

— Zoltan...

— Ne dis rien, contente-toi de le prendre. Cette guerre, nous la passerons dans nos montagnes, on n'a pas besoin de fer. Mais ce sera agréable à l'occasion de penser que le sihill forgé à Mahakam est entre de bonnes mains et qu'il sert une bonne cause. Quant à toi, quand tu tailladeras les offenseurs de ta Ciri avec cette lame, transperces-en au moins un en mémoire de Caleb Stratton. Et souviens-toi de Zoltan Chivay et des forges naines.

— Tu peux en être certain, l'assura Geralt en prenant l'épée et en la passant par-dessus son épaule. Dans ce monde pourri, le bien, l'honnêteté et la droiture restent gravés dans la mémoire.

— Oui, certes. (Le nain cligna des yeux.) C'est pourquoi je ne t'oublierai pas, ni toi, ni les maraudeurs près de l'abattis, ni Régis et ses fers dans la fournaise. Et, puisqu'il est question de réciprocité...

Il s'interrompt, renifla, se racla la gorge et cracha.

— Nous avons plumé un marchand à Dillingen. Un richard, qui s'était engraisé en faisant le havekar. Quand il a eu chargé son or et ses pierreries sur son chariot, se préparant à quitter la ville en vitesse, nous lui sommes tombés dessus. Il a défendu son trésor comme un lion ; alors qu'il appelait à l'aide, il s'est pris quelques coups de marteau sur la caboche, après ça il est resté tranquille. Tu te souviens des mallettes que nous avons traînées puis transportées sur le chariot et que nous avons finalement enterrées près de la rivière O ? Eh bien, il s'agit là justement du bien spolié du havekar ! Un butin de brigands, sur lequel nous avons l'intention de construire notre avenir.

— Pourquoi me racontes-tu ça, Zoltan ?

— Parce que, si je ne m'abuse, tu t'es récemment laissé avoir par des apparences trompeuses. Ce que tu prenais pour le bien et la

droiture s'est révélé vil et indigne. On peut te tromper facilement, sorceleur, parce que tu ne vois pas les signaux. Mais moi, je n'ai pas envie de te tromper. Aussi ne prends pas ces femmes et ces mouflets, ni le nain qui se tient devant toi, pour des personnes droites et nobles. Je ne suis qu'un voleur, un détrousseur, et peut-être même un assassin. Car il est possible que le havekar qu'on a assommé se soit effondré au fond d'un ravin sur le chemin de Dillingen.

Ils restèrent longtemps silencieux, à regarder vers le nord les montagnes noyées dans les nuages.

— Adieu Zoltan, dit enfin Geralt. Peut-être les forces auxquelles, petit à petit, je commence à croire nous réuniront-elles de nouveau un jour. Je souhaite qu'il en soit ainsi. J'aimerais pouvoir te présenter Ciri, pour qu'elle fasse ta connaissance. Mais sache que quoi qu'il arrive je ne t'oublierai pas. Adieu, Zoltan.

— Me tendras-tu la main ? Moi qui ne suis qu'un voleur et un bandit ?

— Sans hésitation. Je ne suis plus aussi facile à tromper qu'autrefois. Bien que je ne me pose pas de questions, je découvre peu à peu l'art de voir au-delà des masques.

\* \* \*

Geralt agita le sihill et coupa en deux un papillon de nuit qui voletait près de lui.

*Après nous être séparés de Zoltan et de ses compagnons, se remémora-t-il, nous sommes tombés sur un groupe de manants qui erraient dans la forêt. Certains, en nous voyant, détalèrent sans attendre leur reste, mais Milva réussit à en retenir quelques-uns en les menaçant de son arc. Les manants, comme nous l'apprîmes, étaient récemment encore prisonniers de Nilfgaard. Ils avaient été parqués dans un abattis de cèdres, mais au bout de quelques jours un détachement avait attaqué le camp, liquidé les gardiens et libéré les prisonniers, qui rentraient maintenant chez eux. Jaskier, bien décidé à découvrir qui étaient ces mystérieux libérateurs, questionna longuement et avec insistance les fugitifs.*

\* \* \*

— Ces soldats, répéta le manant, sont au service de la Reine Blanche. Ils traitent les Noirs de tous les noms ! Si vous les aviez entendus ! Ils racontaient qu'ils sont comme des gorilles sur les talons de l'ennemi.

— Comme qui ?

— Mais j viens d'le dire. Des gorilles.

— Des gorilles ? Bon sang, les gars ! (Jaskier grimaça en faisant



un geste de la main.) Je vous demande quelles armoiries ces soldats portaient !

— Différentes armoiries, messire. Les cavaliers surtout. Les fantassins, eux, y z'avaient une espèce de chose rouge.

Le manant prit un bout de bois et gribouilla un quadrilatère sur le sable.

— Un losange ? s'étonna le poète qui était fondu d'héraldique. Ce n'est pas le lys de Témérie, mais l'emblème de la Rivie. Bizarre... D'ici à la Rivie il y a bien deux cents miles. Qui plus est, les armées de Lyrie et de Rivie ont été totalement décimées du temps de la lutte pour Dol Angra et de la bataille d'Aldersberg, et le pays est aujourd'hui occupé par Nilfgaard... Je n'y comprends rien du tout !

— C'est normal, le coupa le sorcelleur. Assez parlé. En route.

\* \* \*

— Ah ! s'écria le poète qui continuait à réfléchir et à analyser les informations récoltées auprès des manants. J'ai saisi ! Ce ne sont pas des gorilles, mais des guérilleros ! La guérilla, sur les talons de l'ennemi, vous y êtes ?

— Parfaitement, dit Cahir en hochant la tête. En un mot, la guérilla de Nordling règne sur ces terres. Des détachements, formés sans doute des rescapés des armées de Lyrie et de Rivie battues à la mi-juillet à Aldersberg. J'ai entendu parler de cette bataille quand j'étais chez les Écureuils.

— Je trouve cette nouvelle plutôt rassurante, déclara Jaskier, fier d'avoir été le premier à déchiffrer l'énigme des gorilles. Même si les manants ont confondu les emblèmes héraldiques, nous pouvons considérer que nous n'avons pas affaire à l'armée de Témérie. Et je ne pense pas que les guérilleros de Rivie aient déjà été informés que deux espions se sont récemment échappés des geôles du maréchal Vissegerd. Si ces partisans nous surprennent, nous avons une chance de nous en tirer à bon compte.

— On peut l'espérer, dit Geralt en calmant son Ablette récalcitrante. Mais, pour être franc, j'aimerais autant qu'ils ne nous surprennent pas.

— Ce sont pourtant tes compatriotes, sorcelleur, remarqua Régis. On t'appelle bien Geralt de Riv ?

— Rectificatif, rétorqua-t-il froidement. C'est moi-même qui ai choisi ce nom, car je trouvais que cela sonnait bien. La présence de la particule éveille une plus grande confiance chez mes clients.

— Je comprends, dit le vampire en souriant. Pourquoi as-tu justement choisi la Rivie ?

— J'ai tiré à la courte paille, attribuant à chaque bâton un nom

qui me plaisait bien. C'est mon maître sorcier qui m'a suggéré cette méthode. Mais pas tout de suite. Seulement lorsque je me suis obstiné à me faire appeler Geralt Roger Eryk de la Haute-Bellegarde. Vesemir trouvait ce nom comique, prétentieux et crétin. Il semble qu'il avait raison.

Jaskier pouffa de rire grassement en observant le vampire et le Nilfgaardien avec éloquence.

— Mon nom composé, répliqua Régis, quelque peu blessé par le regard du poète, est un nom véritable. Et conforme à la tradition des vampires.

— Le mien également, s'empressa d'expliquer Cahir. Mawr, c'est le nom de ma mère, et Dyffryn, celui de mon arrière-grand-père. Et il n'y a là rien de drôle, poète. Toi-même, comment te nommes-tu ? Je serais curieux de le savoir... Car de toute évidence Jaskier est un pseudonyme.

— Je n'ai pas le droit de me servir de mon nom véritable ni de le dévoiler, répondit énigmatiquement le barde en prenant de grands airs. Il est assez célèbre.

— Quant à moi, dit soudain Milva en se mêlant à la conversation après être restée longuement sombre et silencieuse, j'en avais carrément marre qu'on me donne du Marinette, du Marilka, ou bien encore du Nénette. Quand quelqu'un entend un prénom pareil, il se croit aussitôt autorisé à vous tapoter les fesses.

\* \* \*

Le jour s'obscurcissait. Les grues s'étaient envolées, leur glapissement s'évanouissait dans le lointain. Le léger vent qui soufflait des montagnes s'était calmé. Le sorcier rangea le sihll dans son fourreau.

*C'était aujourd'hui. Ce matin. Et dans l'après-midi, l'affaire a commencé.*

*On aurait pu s'en douter plus tôt, songea le sorcier. Mais qui, hormis Régis, s'y connaît dans ce domaine ? Bien entendu, tout le monde avait remarqué que Milva vomissait souvent à l'aube. Mais nous mangions parfois de ces choses... Chacun d'entre nous en avait l'estomac tout retourné. Jaskier aussi avait dégueulé deux ou trois fois, et Cahir avait tellement la courante qu'il craignait d'avoir attrapé la dysenterie. Du coup, le fait que l'archère descende de cheval toutes les cinq minutes pour aller dans les buissons pouvait tout aussi bien, selon moi, être dû à une inflammation de la vessie...*

*Quel idiot !*

*Régis, apparemment, avait deviné la vérité. Mais il n'a pas parlé. Jusqu'au moment où il n'a plus pu se taire. Quand nous nous sommes*

*arrêtés pour la nuit dans une cabane de bûcheron abandonnée, Milva l'a pris à part dans la forêt, elle a discuté avec lui assez longuement, il y a même eu des éclats de voix par moments. Puis le vampire est revenu seul. Il a pesé des plantes, les a mélangées et nous a alors tous fait venir dans la cabane. Il a commencé à parler avec son air horripilant de mentor, en tournant autour du pot.*

\* \* \*

— C'est à vous tous que je m'adresse, répéta Régis, car enfin nous formons une équipe et nous sommes responsables les uns des autres. Que celui qui porte la responsabilité la plus grande – la plus directe, si je puis m'exprimer ainsi – dans cette affaire ne se trouve très probablement pas parmi nous ne change rien.

— Exprime-toi plus clairement, par la peste, s'énerva Jaskier. L'équipe, la responsabilité... Qu'est-ce qui lui arrive, à Milva ? De quoi souffre-t-elle ?

— Ce n'est pas une maladie, dit doucement Cahir.

— Du moins pas au sens strict du terme, confirma Régis. Elle est enceinte.

Cahit fit un geste de la tête qui indiquait qu'il avait deviné. Jaskier se figea aussitôt. Geralt se mordit les lèvres.

— De combien de mois ?

— Elle a refusé, et ce de manière assez discourtoise, de me donner quelque date que ce soit, y compris celle de sa dernière menstruation. Mais je m'y connais. Elle doit être dans sa dixième semaine.

— Adieu donc, les désaveux pathétiques de paternité, lança Geralt d'un ton lugubre. Il ne s'agit d'aucun d'entre nous. Si tu avais quelques doutes à cet égard, je peux les balayer dès à présent. Tu as néanmoins absolument raison de parler de responsabilité commune. Milva est avec nous maintenant. Nous voilà soudain tous propulsés au rang de maris et de pères. Nous sommes suspendus à tes lèvres, Régis. En tant que carabin, expose-nous tout ce qu'il y a à savoir.

Le vampire commença son énumération.

— Il lui faut une alimentation correcte et régulière. Pas de stress. Un sommeil réparateur. Et bientôt, elle devra abandonner le cheval.

Ils restèrent tous silencieux un long moment.

— De toute évidence, déclara enfin Jaskier, nous avons un problème, chers maris et pères.

— Plus grand que vous ne le pensez, confirma le vampire. Ou peut-être pas. Tout dépend de quel point de vue on se place.

— Je ne comprends pas.

— Tu devrais, pourtant, marmonna Cahir.

— Milva a exigé que je lui prépare un certain... médicament, qui

agit de façon radicale, reprit Régis au bout d'un instant. Elle estime que c'est le meilleur remède pour régler tous ses soucis. Elle est décidée.

— Tu le lui as administré ?

Régis sourit.

— Sans concertation préalable avec les autres pères ?

— Le médicament qu'elle demande, intervint doucement Cahir, n'est pas une panacée miraculeuse. J'ai trois sœurs, je sais de quoi je parle. Apparemment, Milva s'imagine pouvoir boire la décoction aujourd'hui et se remettre en selle dès demain pour poursuivre notre long périple. Que nenni ! Pendant une dizaine de jours environ, elle ne pourra même pas se tenir assise sur sa selle. Avant de lui donner ce remède, tu dois la prévenir, Régis. Et tu ne peux lui administrer ce médicament que lorsque nous lui aurons trouvé un lit. Un lit propre.

— J'ai compris, dit Régis en hochant la tête. Une voix pour. Et toi, Geralt ?

— Quoi, moi ?

— Mes amis, fit le vampire en balayant l'assemblée de son regard noir, ne faites pas semblant de ne pas comprendre.

— À Nilfgaard, déclara Cahir en rougissant et en baissant la tête, seule la femme peut décider dans ce genre d'affaires. Personne n'a le droit d'influencer sa décision. Régis a dit que Milva était prête à... prendre un médicament. C'est pour cette raison, et pour cette raison seulement que j'en ai parlé comme d'un fait acquis, et que j'ai mentionné les conséquences que cela entraînerait. Mais je suis un étranger, je ne connais pas vos usages en la matière... Je ne devrais même pas prendre la parole. Je vous demande pardon.

— Que dis-tu ? s'étonna le troubadour. Nous prendrais-tu pour des sauvages, Nilfgaardien ? Pour des primitifs qui appliquent je ne sais quel tabou chamanistique ? Évidemment que seule la femme peut prendre ce genre de décision, c'est son droit inaliénable. Si Milva est décidée à...

— Ferme-la, Jaskier, grommela le sorcelleur. Ferme-la, je te le demande instamment.

— Considérerais-tu les choses autrement ? se cabra le poète. Voudrais-tu lui imposer, ou bien...

— Ferme-la, nom d'un chien, ou je ne réponds plus de moi ! Régis, d'après ce que je vois, tu conduis parmi nous une sorte de plébiscite. Pour quoi faire ? C'est toi, le carabin. La préparation qu'elle demande... Oui, je préfère parler de préparation plutôt que de médicament, je ne sais pas pourquoi... Toi seul peux la lui préparer et la lui administrer. Et tu le feras, si elle te le demande de nouveau.

— Le remède est déjà prêt. (Régis montra à l'assemblée une toute petite bouteille en verre foncé.) Au cas où elle me le demande de

nouveau, je m'exécuterai. Je dis bien au cas où...

— Eh bien alors, de quoi s'agit-il ? Tu veux qu'on soit tous d'accord ? Qu'on vote à l'unanimité ? C'est ça que tu attends ?

— Tu sais parfaitement de quoi il s'agit, répondit le vampire. Tu sens très bien ce qu'il convient de faire. Mais, puisque tu le demandes, je vais te le dire. Oui, Geralt, il s'agit justement de cela. Et ce n'est pas moi qui le sollicite.

— Peux-tu t'exprimer plus clairement ?

— Non, Jaskier, rétorqua le vampire. Je ne peux pas être plus clair. D'autant que c'est inutile, n'est-ce pas, Geralt ?

— En effet. (Le sorceleur appuya son front contre ses mains jointes.) Oui, sacrebleu, tu as raison. Mais pourquoi me regardes-tu ? Serait-ce donc à moi de m'en charger ? Je ne suis pas du tout fait pour ce rôle... Pas du tout, vous comprenez ?

— Non, justement, le contredit Jaskier. Et toi, Cahir ? Tu y comprends quelque chose, toi ?

Le Nilfgaardien jeta un regard à Régis, puis à Geralt.

— Sans doute, articula-t-il lentement. Du moins je crois.

— Ah bon ! dit le troubadour en tournant la tête. Geralt a compris d'emblée ; Cahir croit avoir compris ; moi, j'ai clairement besoin d'éclaircissements, mais on commence par m'ordonner de me taire, puis je m'entends dire qu'il est inutile que je comprenne. Merci ! Vingt ans au service de la poésie, c'est suffisant pour savoir qu'on peut comprendre certaines choses d'emblée, sans même avoir besoin de paroles, ou ne jamais les comprendre.

Le vampire sourit.

— Personne n'aurait pu l'exprimer de manière plus admirable que toi.

\* \* \*

Il faisait totalement noir. Le sorceleur se leva.

*Vaincre ou mourir*, se dit-il. *Je n'y échapperai pas. Il n'y a pas à tergiverser. Je dois aller jusqu'au bout. Je le dois, un point c'est tout.*

\* \* \*

Milva était assise, solitaire, près du petit feu de bois qu'elle avait allumé dans la forêt, dans un chablis, loin de la cabane de bûcherons où dormait le reste de la compagnie. Elle ne sursauta pas en entendant le pas du sorceleur. Comme si elle s'attendait qu'il vienne. Elle se contenta de se pousser légèrement pour lui faire de la place.

— Alors ? l'interpella-t-elle sèchement sans attendre qu'il prenne la parole. Ça fait du raffut, hein ?

Il ne répondit pas.

— Tu t'attendais pas à ça, pas vrai, quand on s'est mis en route ? Tu te disais, qu'est-ce que ça fait, que ce soit une fille de la campagne, rustre et stupide ? Discuter avec elle en chemin de choses intelligentes, ce sera pas possible, bien sûr, mais elle peut être utile. Elle est en bonne santé, robuste, elle sait tirer à l'arc et a l'habitude de monter à cheval, et, si les choses deviennent dangereuses, elle fera pas dans son froc... Tu parles ! Voilà qu'au lieu d'être utile, j'deviens une entrave. Un boulet au pied. La goton s'est transformée en fragile demoiselle !

— Pourquoi as-tu voulu m'accompagner ? demanda-t-il à voix basse. Pourquoi n'es-tu pas restée à Brokilone ? Tu savais pourtant...

— Je le savais, l'interrompit-elle brutalement. Je vivais parmi les dryades, et elles, elles devinent en un seul coup d'œil ce qui t'arrive, impossible de leur cacher quoi que ce soit. Elles ont deviné avant moi, même... Mais je ne m'attendais pas à être gagnée par la faiblesse aussi vite. Je me disais qu'une occasion se présenterait bien, qu'il me suffirait de prendre de l'ergot de seigle, ou bien de boire une décoction, et j'étais sûre que tu n'y verrais que du feu...

— Ce n'est pas aussi simple.

— Je sais. Le vampire me l'a expliqué. J'ai tergiversé trop longtemps, j'ai médité, j'ai hésité. Maintenant, ça va pas passer si facilement...

— Ce n'est pas à ça que je pensais.

— Quelle plaie, soupira-t-elle au bout d'un instant. Tu te rends compte, j'avais misé sur Jaskier en dernier recours ! Parce que j'avais bien remarqué qu'il faisait contre mauvaise fortune bon cœur, mais que c'était une mauviette, un faible, pas habitué à l'ouvrage... J'étais sûre que le moment viendrait où il pourrait pas aller plus loin, où il faudrait le laisser... Je me disais que quand il irait mal, je rentrerais tout simplement avec lui... Sauf que finalement, Jaskier, c'est un sacré gaillard, et moi...

Sa voix se brisa soudain. Geralt l'enlaça. Et il comprit aussitôt que c'était le geste qu'elle attendait, celui dont elle avait besoin par-dessus tout. L'austérité et la rudesse de l'archère de Brokilone s'évanouirent en un clin d'œil, ne subsistait plus que la douceur délicate, tremblante, d'une jeune fille en déroute. Ce fut elle toutefois qui rompit le long silence.

— C'est comme tu me l'avais dit, l'autre fois... à Brokilone. Que j'aurai besoin... d'épaules. Que je crierai la nuit, dans les ténèbres... Et tu es là, je sens tes épaules contre moi... Et j'ai toujours envie de crier... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Tu as eu un frisson ?

— Ce n'est rien. Des réminiscences.

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

Il ne répondit pas. La question ne lui était pas destinée.

— Mon père m'avait montré une fois... Chez nous, au bord de la rivière, il y avait une guêpe noire qui pondait ses œufs dans le corps d'une chenille vivante. Les larves sortaient ensuite des œufs et mangeaient la chenille vivante... de l'intérieur... Maintenant il y a un truc comme ça en moi. À l'intérieur de mon propre ventre. Ça pousse, ça n'arrête pas de pousser et ça va me bouffer vivante...

— Milva...

— Maria. Je suis Maria, pas Milva. Quel drôle de milan je fais ? Je suis une mère poule avec un œuf, pas un milan... Milva osait s'aventurer sur les champs de bataille avec les dryades, elle arrachait ses flèches sur les cadavres ensanglantés – pas question de perdre un bon empennage, ce serait dommage ! Et s'il y en avait un qui respirait encore, elle l'achevait en lui tranchant la gorge ! Milva conduisait sciemment les gens vers ce destin-là, en usant de la trahison, et elle riait... Leur sang maintenant l'appelle. Ce sang-là, comme le venin de la guêpe noire, bouffe maintenant Milva de l'intérieur. Et Maria paie pour Milva.

Il se taisait. Pour la bonne et simple raison qu'il ne savait pas quoi répondre. La jeune fille se blottit davantage contre sa poitrine.

— Je menais les commandos vers Brokilone, poursuivit-elle à voix basse. C'était à la Brûlerie, en avril, une semaine environ avant la fête de la Saint-Jean. On a été pris en chasse, il y a eu une bataille, et seulement sept d'entre nous ont réussi à se sauver sur des chevaux : six elfes – cinq mâles et une femelle – et moi. Il restait près d'un demi-mille à parcourir avant d'atteindre le Ruban, mais les cavaliers étaient sur nos talons, et tout autour de nous, le noir complet, les marais, les marécages... La nuit, nous nous sommes cachés dans les ajoncs, il fallait qu'on laisse souffler les chevaux, et nous aussi on avait besoin de repos. C'est alors que l'elfe femelle s'est déshabillée sans un mot, s'est allongée... et un elfe est venu vers elle... Moi, j'étais tellement abasourdie que je savais pas quoi faire... M'éloigner, faire semblant de ne rien voir ? Le sang battait fort dans mes veines, et elle, elle me dit soudain : « Qui sait de quoi demain sera fait ? Qui traversera le Ruban, et qui mordra la poussière ? En'ca minne. » C'est ce qu'elle a dit : un petit peu d'amour. Il n'y a que comme ça qu'on peut vaincre la mort. Et la peur. Ils avaient peur, nous avions tous peur... Alors j'ai fait pareil, je me suis déshabillée et je me suis allongée un peu plus loin, sur une couverture... Quand le premier m'a enlacée, j'ai serré les dents, j'étais pas prête, j'étais terrifiée, et sèche... Mais il était malin, cet elfe, pourtant il avait l'air d'un jeunot... Il était sensible aussi... Il sentait la mousse, les herbes et la rosée... C'est volontairement que j'ai tendu les bras au deuxième... J'en avais envie... Quant à l'amour, le diable seul sait s'il y en avait là-dedans ! Moi, je suis sûre qu'il y avait

plus de terreur que d'amour... Car l'amour était simulé, certes avec habileté, mais simulé quand même, comme dans un jeu de foire, dans ces crèches parlantes où, si les acteurs sont doués, on ne distingue plus le vrai du faux. Mais la peur était là. Vraiment là.

Geralt se taisait.

— Quoi qu'il en soit, on n'a pas réussi à vaincre la mort. À l'aube, ils en ont tué deux autres avant qu'on atteigne les rives du Ruban. Les trois survivants, je ne les ai plus jamais revus. Ma chère mère avait l'habitude de répéter qu'une fille sait toujours qui elle porte dans sa chair... Mais moi, je n'en sais rien. Je ne connaissais même pas leurs noms, à ces elfes, alors comment je pourrais le savoir ? Hein, comment ?

Geralt se taisait. Ses bras parlaient pour lui.

— D'ailleurs, qu'est-ce que ça changerait ? Le vampire va vite me préparer un remède. Vous allez devoir me laisser quelque part dans un village... Non, ne dis rien. Je sais comment tu es. Même ton cheval récalcitrant, tu ne l'abandonnerais pas ; tu as beau menacer sans cesse de le rosser, tu ne le changerais pas pour un autre. Tu n'es pas de ceux qui abandonnent. Mais maintenant, il le faut. Une fois que j'aurai pris le remède de Régis, je ne pourrai plus monter à cheval pendant un moment. Mais sache que dès que je me sentirai mieux, j'irai sur vos traces. Parce que je veux que tu retrouves ta Ciri, sorceleur. Et que tu la récupères avec mon aide.

— C'est donc pour ça que tu es partie avec moi, dit-il en se frottant le front.

Elle baissa la tête.

— C'est pour ça que tu as fait le voyage avec moi, répéta-t-il. Tu es venue pour m'aider à sauver un enfant qui t'est étranger. Tu voulais payer. Payer la dette que, déjà alors, au moment de partir, tu avais l'intention de contracter... Un enfant contre le tien. Et moi qui t'ai promis de t'aider lorsque tu en aurais besoin... Milva, je ne suis pas capable de t'aider. Crois-moi, je n'en suis pas capable.

Cette fois, c'est elle qui se taisait. Lui ne pouvait pas, il sentait qu'il n'en avait pas le droit.

— Là-bas, à Brokilone, j'ai contracté une dette envers toi, et j'ai juré que je la rembourserais. Ce n'était pas raisonnable. J'ai été stupide. Tu m'as apporté ton aide au moment où j'en avais vraiment besoin. Une telle dette est impossible à rembourser. Il est impossible de rembourser une chose qui n'a pas de prix. Certains affirment que tout en ce monde a un prix. Ce n'est pas vrai. Il est des choses inestimables. Elles sont simples à reconnaître : une fois perdues, elles le sont pour toujours. J'en ai moi-même souvent fait l'expérience. C'est pourquoi aujourd'hui je ne suis pas capable de t'aider.

— Tu viens de le faire, répondit-elle très calmement. Tu ne sais



même pas à quel point. Maintenant, pars, s'il te plaît. Laisse-moi seule. Va, sorceleur. Avant que mon monde ne s'effondre totalement.

\* \* \*

Lorsque, à l'aurore, ils reprirent la route, Milva partit en avant, sereine et souriante. Et lorsque Jaskier, qui la suivait, se mit à pincer les cordes de son luth, elle l'accompagna en sifflotant.

Geralt et Régis fermaient la marche. À un moment donné, le vampire regarda le sorceleur, sourit, hocha la tête d'un air étonné, mais satisfait. Sans dire un mot. Puis il sortit de son sac à médicaments une petite bouteille en verre très fin et la montra à Geralt. Il sourit de nouveau et jeta la petite bouteille dans les broussailles.

Le sorceleur se taisait.

\* \* \*

Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour abreuver les chevaux, Geralt prit Régis à part.

— Changement de plan, annonça-t-il sèchement. Nous ne passons plus par Ysgith.

Le vampire resta silencieux un instant en le transperçant de ses yeux noirs. Au bout d'un moment, il prit la parole :

— Si je ne savais pas qu'en tant que sorceleur tu ne crains que les dangers réels, je penserais que tu t'inquiètes des inepties d'une déséquilibrée.

— Mais comme tu me connais bien, ta pensée sera plus rationnelle.

— Effectivement. Je voudrais tout de même attirer ton attention sur deux choses. Premièrement, l'état actuel de Milva n'est ni une maladie ni une déficience. Elle doit effectivement faire attention à elle, mais elle est en parfaite santé et très habile. Je dirais même plus habile encore. Les hormones...

— Laisse tomber tes airs suffisants de professeur, l'interrompt Geralt, parce que ça commence à me porter sur les nerfs.

— Je n'ai pas terminé, lui rappela Régis. J'ai parlé de deux choses. Voici la seconde : lorsque Milva se rendra compte de ta sollicitude, quand elle comprendra que tu trembles pour elle et que tu veilles sur elle comme sur un œuf, elle sera tout simplement furieuse. Elle sera ensuite en proie au stress, ce qui, dans son état, est totalement contre-indiqué. Geralt, je ne tiens pas à jouer les professeurs. J'essaie juste d'être rationnel.

Geralt ne répondit pas.

— Il y a aussi une troisième chose, ajouta Régis qui fixait toujours le sorcelleur de son regard perçant. Ce n'est ni l'enthousiasme ni la soif d'aventures qui nous poussent à passer par Ysgith, mais la nécessité. Les armées folâtraient dans les montagnes, et nous, nous devons parvenir jusqu'aux druides de Caed Dhu. J'avais cru comprendre que c'était urgent. Que tu tenais à obtenir au plus vite des informations pour voler au secours de ta Ciri.

— J'y tiens, répondit Geralt en rendant à Régis son regard. J'y tiens beaucoup. Je veux sauver Ciri et la ramener avec moi. Récemment encore j'aurais ajouté : à n'importe quel prix. Mais ce n'est plus le cas désormais. Je refuse de prendre un tel risque, je ne me le pardonnerais pas. Nous ne passerons pas par Ysgith.

— Tu as une autre option ?

— Nous passerons par l'autre rive de la Iaruga. Nous remonterons la rivière, laissant les marécages loin derrière nous. Puis nous retraverserons la Iaruga une fois arrivés sur les hauteurs de Caed Dhu. Si c'est trop difficile, seuls toi et moi irons voir les druides. Moi, j'irai à la nage, et toi tu te transformeras en chauve-souris. Qu'as-tu à me regarder comme ça ? Cette histoire selon laquelle la rivière serait un obstacle pour les vampires est bien un mythe, une superstition, je me trompe ?

— Non, tu ne te trompes pas. Mais je ne peux voler que durant la pleine lune.

— Elle sera là dans deux semaines à peine. Quand nous atteindrons l'endroit idéal, ce sera déjà pratiquement la pleine lune.

— Geralt, dit le vampire sans quitter le sorcelleur des yeux. Tu es un homme étrange. Et dans ma bouche ce n'est pas péjoratif... Eh bien, soit ! Oublions Ysgith, trop dangereux pour les femmes enceintes. Nous circulerons sur l'autre rive de la Iaruga qui, selon toi, est plus sûre.

— Je sais évaluer les niveaux de risque.

— Je n'en doute pas.

— Pas un mot à Milva ni aux autres. S'ils posent des questions, dis-leur que cela fait partie de notre plan.

— Entendu. Nous ferions bien de commencer par chercher une barque.

\* \* \*

Ils n'eurent pas à chercher longtemps, et ce qu'ils trouvèrent dépassa même toutes leurs espérances. Ils mirent la main non pas sur une barque, mais sur un bac. Caché dans les saules, bien masqué par les branchages et les gerbes de joncs, il fut trahi par le cordage qui le reliait à la rive gauche. Ils trouvèrent même un passeur. Celui-ci s'était

vite dissimulé dans les fourrés en les voyant approcher, mais Milva le débusqua et le tira hors des broussailles par le col ; elle délogea également son assistant, un solide gaillard aux épaules d'Hercule mais, semblait-il, plutôt simple d'esprit. Le passeur tremblait de tous ses membres, et ses yeux ne cessaient de sauter d'un voyageur à l'autre, aussi mobiles qu'un couple de souris trotinant dans un grenier vide.

— Vous conduire sur l'autre rive ? hoqueta-t-il quand il apprit ce qu'on attendait de lui. Pour rien au monde ! Là-bas, c'est la terre nilfgaardienne et, à cette heure, c'est la guerre ! S'ils m'attrapent, ils m'empalent ! J'irai pas ! Tuez-moi si vous voulez, mais j'irai pas !

— On peut effectivement te tuer, confirma Milva en serrant les lèvres, et, avant ça, on peut même t'assommer. Ouvre donc encore une fois ton clapet, et tu verras que je dis vrai.

— La guerre n'empêche certainement pas la contrebande, n'est-ce pas, brave homme ? (Le vampire transperça le passeur du regard.) C'est bien à cela que sert ton bac si habilement dissimulé, loin des regards royaux et nilfgaardiens, je me trompe ? Alors active un peu, mets-le à l'eau.

— C'est le plus sage, ajouta Cahir en caressant le pommeau de son épée. Si tu tergiverses, on passera tout seuls, sans toi, et alors ton bac restera sur l'autre rive. Pour le récupérer, il te faudra nager comme une grenouille. Tandis que là, tu nous fais traverser, et tu reviens. Une petite heure à trembler, et on n'en parle plus.

— Mais si tu fais des histoires, pauvre jocrisse, beugla de nouveau Milva, je t'en ferai tellement voir que tu te souviendras de nous jusqu'à l'hiver !

Devant ces solides arguments qui ne souffraient aucune discussion, le passeur céda et toute la compagnie se retrouva bientôt sur le bac. Certaines montures, Ablette en tête, rechignèrent, elles ne voulaient pas se laisser embarquer, mais le passeur et son simplet d'assistant leur passèrent des tord-nez faits de bouts de bois et de cordages. L'aisance avec laquelle ils procédèrent était la preuve que ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient traverser la Iaruga à des chevaux volés. Le simplet herculéen entreprit de faire tourner la roue qui propulsait le bac et la traversée commença.

Lorsqu'ils parvinrent dans la veine d'eau et que le vent les enveloppa, l'atmosphère se détendit. La traversée de la Iaruga marquait une étape nouvelle, un pas significatif qui dénotait une progression dans le voyage. Devant eux s'étendait le rivage nilfgaardien, la limite, la frontière. Tous soudain s'éveillèrent, y compris l'assistant simplet du passeur, qui se mit à siffloter et à fredonner une mélodie idiote. Geralt ressentait également une étrange euphorie, comme s'il s'attendait à tout moment à voir Ciri surgir au milieu des aulnes et pousser un cri de joie en le voyant.

Au lieu de cela, c'est le passeur qui cria. Et c'était loin d'être un cri de joie.

— Dieux ! Nous sommes perdus !

Geralt dirigea son regard dans la direction indiquée et lança un juron. Parmi les aulnes de la haute rive des armures scintillaient, des sabots tintaient. En un instant, l'embarcadère du bac se trouva envahi de cavaliers.

— Les Noirs ! hurla le passeur en blêmissant et en lâchant la roue. Les Nilfgaardiens ! La mort est sur nous ! Sauvez-nous, dieux miséricordieux !

— Tiens les chevaux, Jaskier, s'égosilla Milva en tentant d'une main d'attraper son arc. Tiens les chevaux !

— Ce ne sont pas les cavaliers de l'empereur, dit Cahir. Je n'ai pas l'impression...

Sa voix fut couverte par les clameurs des cavaliers qui avaient envahi l'embarcadère et par le hurlement du passeur. Stimulé par le cri de son maître, l'assistant simplet s'empara d'une hache, prit son élan et l'abattit sur le cordage. Le passeur prit une deuxième hache et vint l'aider. Les cavaliers s'en aperçurent et commencèrent à hurler de plus belle. Quelques-uns sautèrent dans l'eau, saisirent la longe. D'autres se précipitèrent à la nage en direction du bac.

— Laissez ce cordage ! s'écria Jaskier. Ce n'est pas Nilfgaard ! Ne le coupez pas...

Il était déjà trop tard. Le cordage tranché s'enfonça pesamment dans l'eau, le bac se retourna légèrement et commença à descendre le cours de la rivière. Les cavaliers sur le rivage poussèrent un terrible rugissement.

— Jaskier a raison, confirma Cahir d'un air maussade. Ce ne sont pas des cavaliers de l'Empire... Ils sont sur la rive nilfgaardienne, mais ce ne sont pas des Noirs.

— Bien sûr que non ! s'écria Jaskier. Je reconnais les emblèmes, voyons ! Des aigles et des losanges ! Ce sont les armoiries de la Lyrie ! Ce sont les guérilleros lyriens ! Eh ! vous...

— Cache-toi à bâbord, abruti !

Comme toujours, au lieu d'écouter les avertissements, le poète voulut savoir de quoi il retournait. Les flèches, alors, se mirent à fendre l'air. Une partie d'entre elles se planta avec fracas sur le bord du bac, une partie vola plus haut et atterrit dans l'eau. Deux flèches se dirigeaient droit sur Jaskier, mais le sorcelleur avait déjà son épée en main ; il bondit, donna quelques coups rapides et les détourna toutes les deux.

— Par le Grand Soleil, gémit Cahir. Il les a détournées... Il a détourné deux flèches ! Inimaginable ! Je n'ai jamais vu un truc pareil...

— Et tu ne le reverras plus ! C'est la première fois de ma vie que je réussis à en détourner deux d'un coup ! Cachez-vous à bâbord !

Cependant, voyant que le courant repoussait le bac directement vers leur rivage, les soldats près de l'embarcadère avaient cessé de tirer. L'eau avait formé de l'écume autour des pieds des chevaux poussés dans la rivière. Sur l'embarcadère se massaient de nouveaux cavaliers. Ils étaient au moins deux centaines.

— À l'aide ! beugla le passeur. Prenez les gaules, nobles messieurs ! Le courant nous ramène vers le rivage !

Ils comprirent immédiatement et, par chance, il y avait suffisamment de gaules à bord. Tandis que Régis et Jaskier tenaient les chevaux, Milva, Cahir et le sorceleur accompagnèrent les efforts du passeur et de son simplet d'acolyte. Repoussé par les cinq rames, le bac fit demi-tour et reprit un peu de vitesse, glissant nettement vers la veine d'eau. Les soldats sur le rivage se remirent à hurler et saisirent de nouveau leurs arcs ; quelques flèches sifflèrent, l'un des chevaux hennit sauvagement. Emporté par le courant plus fort, le bac se mouvait rapidement et s'éloignait de plus en plus de la rive, hors d'atteinte des flèches.

Ils se trouvaient maintenant au milieu de la rivière. Le bac tournait sur lui-même, ballotté par le courant. Les chevaux trépignaient et renâclaient en tirant sur leurs rênes que Jaskier et le vampire tenaient fermement entre leurs mains. Les cavaliers sur la rive vociféraient, les menaçaient du poing. Soudain Geralt distingua parmi eux un cavalier sur une monture blanche qui agitait une épée et donnait des ordres. Un instant plus tard, la cavalerie s'éloigna dans la forêt et galopa le long de la rive haute. Les armures scintillaient parmi les broussailles du littoral.

— Ils ne nous lâcheront pas, gémit le passeur. Ils savent qu'après le tournant les rapides nous ramèneront vers le rivage... Tenez les gaules prêtes, messeigneurs ! Quand on sera poussés vers la rive droite, faudra aider le patouillard, surmonter le courant et débarquer... Sinon, gare à nous...

Ils voguaient en se retournant de temps en temps, dérivant vers la rive droite, vers la haute berge abrupte, hérissée de pins tordus. La rive gauche, dont ils s'éloignaient, devenait plate, avançant dans la rivière en un cap sablonneux demi-circulaire. Les cavaliers surgirent au galop sur ce promontoire et, pris par leur élan, entrèrent dans l'eau. Le cap, visiblement, se trouvait entouré de hauts-fonds, de bancs de galets ; lorsque l'eau atteignit les flancs des chevaux, les cavaliers avaient pénétré assez loin dans la rivière.

— On est à portée de leurs flèches, estima Milva d'un air morose. Cachez-vous.

Les flèches sifflèrent de nouveau, certaines heurtant les planches

du bac avec fracas. Mais le courant déporta rapidement le groupe vers un tournant abrupt de la berge droite.

— Maintenant, les gaules ! lança le passeur en tremblant. Vite, faut accoster, sans quoi les rapides vont nous emporter !

C'était plus facile à dire qu'à faire. Le courant était vif, l'eau profonde, et le bac était grand, lourd et peu maniable. Au début, il ne réagissait même pas à leurs efforts, mais les rames parvinrent enfin à atteindre le fond plus facilement. Leur entreprise semblait sur le point de réussir quand soudain Milva laissa tomber sa gaule et, sans un mot, montra du doigt la rive droite.

— Cette fois... (Cahir essuya la sueur sur son front.) Cette fois, c'est bien Nilfgaard, à coup sûr.

Geralt aussi les avait vus. Les cavaliers qui étaient soudain apparus sur la rive droite portaient des manteaux noir et vert, leurs chevaux étaient munis de têtes oculaires spécifiques. Ils étaient au moins une centaine.

— On est complètement foutus, cette fois..., gémit le passeur. Oh, bon sang, c'est les Noirs !

— Tous à vos gaules ! beugla le sorceleur. Luttez contre le courant ! Éloignez le bac du rivage autant que possible !

Encore une fois, la tâche était difficile. Le courant était fort, il ramenait le bac directement vers le bord, sous l'escarpe d'où l'on entendait déjà les clameurs des Nilfgaardiens. Lorsqu'un instant plus tard, appuyé sur sa gaule, Geralt leva les yeux, il vit au-dessus de sa tête les branches des sapins. Une flèche tirée du sommet de l'escarpe vint se ficher dans une planche du pont, presque à la verticale, à deux pas du sorceleur. Puis il y eut une seconde flèche – destinée cette fois à Cahir –, que Geralt détourna avec son épée.

Milva, Cahir, le passeur et son assistant tentaient à présent de se dégager non pas du fond, mais du bord, de la berge escarpée. Geralt jeta son épée, saisit la gaule et vint à leur rescousse ; le bac commença de nouveau à dériver, mais ils se trouvaient toujours dangereusement près de la rive droite, et des cavaliers s'étaient lancés à leur poursuite le long du rivage. Avant qu'ils aient réussi à s'éloigner, l'escarpement avait disparu, et les Nilfgaardiens avaient envahi la berge plate couverte de roseaux. Des dizaines de flèches fusèrent dans l'air.

— Cachez-vous !

L'assistant du passeur se mit soudain à tousser bizarrement, et laissa tomber sa perche dans l'eau. Geralt vit la flèche ensanglantée et quatre empenes qui saillaient de son dos. Le cheval de Cahir se cabra, hennit de douleur en ballottant son cou transpercé et sauta par-dessus bord après avoir renversé Jaskier. Les autres montures hennissaient aussi et se bousculaient, le bac vacillait sous leurs coups de sabots.

— Tenez les chevaux ! s'écria le vampire. Ten...

Il s'interrompit soudain, projeté en arrière contre le rebord du bac ; il s'assit, pencha la tête. Une flèche aux plumes noires saillait de sa poitrine.

Milva avait vu la scène. Elle hurla, furieuse, puis saisit son arc, répandit à ses pieds les flèches de son carquois. Et commença à tirer. Très vite. Une flèche après l'autre. Aucune ne ratait sa cible.

La confusion se propagea sur le rivage ; les Nilfgaardiens s'éloignèrent dans la forêt, abandonnant dans les roseaux les morts et les blessés qui hurlaient. Cachés dans les fourrés, ils continuaient à tirer, mais leurs flèches portaient à peine, le puissant courant entraînant le bac vers le milieu de la rivière. La distance était trop grande pour que les flèches nilfgaardiennes atteignent leur cible. Mais pas pour celles de Milva.

Soudain un officier en manteau noir, portant un heaume sur lequel s'agitaient des plumes de corbeau, fit son apparition parmi les Nilfgaardiens. Il vociférait, agitait sa masse d'armes, désignait le bas de la rivière. Milva écarta davantage les jambes, plaça la corde de son arc contre sa bouche et visa. La flèche siffla dans l'air, l'officier fut rejeté en arrière sur sa selle, puis glissa dans les bras des soldats qui le retinrent. Milva tendit de nouveau son arc, lâcha la corde. L'un des soldats qui soutenaient l'officier nilfgardien poussa un cri déchirant et tomba de cheval. Les autres s'enfuirent dans la forêt.

— Des tirs de maître, apprécia tranquillement Régis derrière les épaules du sorcelleur. Mais vous feriez mieux de reprendre vos gaules. Nous sommes toujours trop près du rivage, et nous sommes entraînés vers les hauts-fonds.

L'archère et Geralt firent volte-face.

— Tu n'es pas mort ? demandèrent-ils d'une même voix.

— Vous figuriez-vous, dit-il en leur montrant la flèche aux plumes noires, que n'importe quel bout de bois pouvait me nuire ?

Mais l'heure n'était pas aux explications. Le bac tournoyait de nouveau, balloté par le courant. Au détour d'un virage, la plage réapparut soudain, et ils aperçurent la rive... noire de Nilfgaardiens. Certains entraient dans l'eau en ajustant leur arc. Tous, y compris Jaskier, se ruèrent sur les perches. Bientôt celles-ci cessèrent de happer le fond, le courant emporta le bac vers le milieu de la rivière.

— C'est bon, souffla Milva en jetant sa perche. Maintenant ils ne nous auront plus...

— Il y en a un qui s'est avancé sur le banc de sable, cria Jaskier en le désignant. Il est en train d'ajuster son arc ! Tous aux abris !

— Il ne nous aura pas, estima froidement Milva.

La flèche atterrit dans l'eau, à deux brasses du bec de l'embarcation.

— Il se prépare de nouveau à tirer, hurla le troubadour en jetant des coups d'œil furtifs par-dessus bord. Attention !

— Il ne nous aura pas, répéta Milva en arrangeant son étui sur son avant-bras gauche. Son arc est pas mal, mais lui est aussi crédible en archer qu'un cul de chèvre en cor de chasse. Il s'enflamme. Une fois qu'il a tiré, il tremble et frétille comme une bonne femme qui aurait un ver entre les fesses. Maintenez les chevaux, qu'y en ait pas un qui me renverse.

Cette fois, le Nilfgaardien se surpassa, la flèche survola le bac. Debout, les jambes écartées, Milva éleva son arc, tendit rapidement la corde jusqu'à sa joue et la lâcha délicatement, sans modifier d'un pouce sa position. Comme frappé par la foudre, le Nilfgaardien s'affaissa dans l'eau et se mit à dériver avec le courant, son manteau noir gonflant tel un ballon.

— Voilà comment il faut faire, déclara Milva en baissant son arc. Mais c'est trop tard pour qu'il apprenne, maintenant.

— Les autres nous poursuivent. (Cahir indiqua la rive droite.) Et je vous parie qu'ils n'abandonneront pas. Pas après que Milva a abattu un officier. Le cours de la rivière est sinueux ; au prochain coude, le courant nous déportera de nouveau près de leur rivage. Ils le savent, ils vont nous attendre...

— On a un autre embarras à c't'heure, gémit le passeur tandis qu'il se mettait à genoux pour rejeter à l'eau son assistant mort. Le courant nous pousse directement vers la rive droite... Par le diable, on est pris entre deux feux... Et tout ça, c'est votre faute, messeigneurs ! Ce sang retombera sur vos têtes...

— Ferme ton clapet et saisis une gaule !

Sur la rive gauche, plane, qui était désormais toute proche, les cavaliers, identifiés par Jaskier comme étant des partisans lyriens, piaffaient. Ils hurlaient, agitaient les bras. Geralt remarqua parmi eux un cavalier sur un cheval blanc. Il n'en était pas certain, mais il lui semblait que c'était une femme. Une femme aux cheveux clairs, en armure, mais qui ne portait pas de heaume.

— Qu'est-ce qu'ils crient ? demanda Jaskier en tendant l'oreille. Quelque chose au sujet d'une reine ou quoi ?

Les hurlements sur la rive gauche s'intensifièrent. Les cliquetis métalliques parvenaient plus nettement à leurs oreilles.

— Ils se battent, estima brièvement Cahir. Regardez. Les soldats de l'empereur sortent du bois. Ce sont eux que fuyaient les Nordlings. Maintenant ils sont pris au piège.

— La seule issue de secours était le bac. (Geralt cracha dans l'eau.) Ils voulaient, semble-t-il, sauver ne serait-ce que leur reine et leurs chefs en les transportant sur l'autre rive. Et nous, nous avons volé le bac... Ce qui est sûr, maintenant, c'est qu'ils ne nous aiment



pas, non, ils ne nous aiment pas du tout...

— Alors qu'ils le devraient, dit Jaskier. Le bac n'aurait sauvé personne ! Il les aurait conduits directement entre les mains des Nilfgaardiens sur la rive droite. Évitions, nous aussi, la rive droite. Je peux envisager de pactiser avec les Lyriens, mais les Noirs n'hésiteront pas à nous occire...

— Le courant nous entraîne de plus en plus vite, estima Milva. (Elle aussi cracha dans l'eau, et regarda son molard s'éloigner.) Et nous maintient au milieu de la rivière. Des deux côtés ils peuvent nous atteindre. Les virages sont légers, les rives égales et couvertes d'osiers roses. Cependant, nous voguons vers l'aval de la Iaruga, ils ne nous rattraperont pas. Ils se laisseront avant.

— Crotte ! gémit le passeur. Devant nous se trouve le Bastion Rouge... Il y a un pont, par là-bas ! Et les bas-fonds ! Le bac va se retrouver coincé... S'ils nous précèdent, ils vont nous attendre...

— Les Nordlings ne nous précéderont pas. (De la poupe, Régis désigna la rive gauche.) Ils ont leurs propres soucis.

Effectivement, une terrible bagarre faisait rage sur la rive gauche, comme en témoignaient les hurlements guerriers qui leur parvenaient. Le cœur de la bataille se trouvait masqué par les arbres de la forêt, mais, en de nombreux endroits, les cavaliers noirs et les colorés se repoussaient à coups d'épée jusqu'au bord du rivage où les cadavres tombés à l'eau étaient emportés par le courant. Le tumulte et le fracas des armes s'éloignaient ; majestueusement, quoique à un rythme assez rapide, le bac continuait à descendre la rivière.

Ils naviguaient au milieu de la Iaruga, et sur les rives envahies de végétation on ne voyait pas d'hommes armés, on n'entendait pas le moindre écho d'éventuels poursuivants. Geralt se prenait à espérer que tout se terminerait bien lorsqu'ils virent devant eux un pont en bois qui reliait les deux rives. Sous le pont, un chapelet de bancs et d'îlots émergeait de la rivière, l'un des piliers du pont s'appuyant sur les plus larges d'entre eux. Sur la rive droite, un port flottable avait été aménagé, où étaient amoncelés des billots, des cordes et des tas de bois.

— Là, y a aucune profondeur, dit le passeur en soufflant. Y a que par le milieu qu'on peut passer, à droite de l'île. Le courant nous porte par là justement, mais attrapez vos gaules, elles pourront servir si ça coince...

— Il y a une armée sur ce pont, grogna Cahir en mettant sa main en visière. Sur le pont, et aussi sur le port de flottage...

Tous avaient vu les soldats. Et tous virent la horde de cavaliers en manteaux noir et vert surgir de la forêt, de derrière le port flottable, et foncer droit sur eux. Ils étaient déjà tellement proches qu'on pouvait entendre leurs clameurs guerrières.

— Nilfgaard, affirma sèchement Cahir. Ce sont ceux qui nous poursuivaient. Donc les soldats stationnés sur le port de flottage sont les Nordlings...

— À vos gaules ! s'écria le passeur. Pendant qu'ils se battent, on aura peut-être une chance de passer.

Mais la chance ne fut pas au rendez-vous. Ils étaient déjà très près du pont lorsque celui-ci se mit soudain à vibrer sous le poids des soldats qui allaient au pas de course. Par-dessus leurs hauberts, ils portaient des jaquettes blanches ornées d'un losange rouge. La plupart avaient des arbalètes, qu'ils appuyaient maintenant contre la balustrade en les pointant sur le bac qui approchait du pont.

— Ne tirez pas, la compagnie ! hurla Jaskier de toutes ses forces ! Ne tirez pas ! Nous sommes des vôtres !

Les soldats ne l'entendirent pas. Ou feignirent de ne pas l'entendre.

La salve qu'ils tirèrent eut des conséquences tragiques. Parmi les hommes, seul le passeur, qui tentait vaille que vaille de guider le bac avec sa perche, fut touché. Le carreau le transperça de part en part. Cahir, Milva et Régis se cachèrent à temps derrière le rebord du bac. Geralt s'empara de son épée et repoussa encore un projectile, mais les carreaux tirés par les arbalètes étaient trop nombreux. Par un miracle inexplicable, Jaskier, qui continuait à hurler en agitant les bras, ne fut pas touché. La pluie de projectiles causa cependant bien des dégâts parmi les chevaux. Atteint de trois traits, le gris non sellé s'affaissa. Le moreau de Milva tomba en ruant, l'étalon bai de Régis aussi. Ablette, touchée au garrot, se cabra et sauta par-dessus bord.

— Ne tirez pas ! hurla Jaskier, manquant de s'étrangler. Nous sommes des vôtres !

Cette fois, ses paroles furent entendues.

Le bac entraîné par le courant fonça en grinçant sur un banc de sable et s'immobilisa. Tous sautèrent du bac, directement sur l'île ou bien dans l'eau, en veillant à éviter les sabots des chevaux qui ruaient de douleur. Milva fut la dernière à quitter l'embarcation, ses mouvements étaient soudain devenus terriblement lents. *Elle a été touchée*, pensa le sorceleur en voyant la jeune fille franchir maladroitement le rebord du bac, avant de s'effondrer, inerte, sur le sable. Il se précipita vers elle, mais le vampire fut plus rapide.

— J'ai senti quelque chose se déchirer en moi, articula la jeune fille d'une voix très lente... Et de manière pas du tout naturelle.

Puis elle plaqua sa main contre son entrejambe. Geralt vit son pantalon de laine se noircir de sang.

— Verse-moi ça sur la main. (Régis tendait au sorceleur une petite fiole qu'il avait sortie de son sac.) Vite.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle fait une fausse couche. Donne-moi un couteau. Je dois découper ses vêtements. Et éloigne-toi.

— Non, dit Milva. Je veux qu'il soit près de moi.

Une larme roula le long de sa joue.

Le pont au-dessus d'eux gronda sous les pas des soldats.

— Geralt ! braillait Jaskier.

Le sorceleur, voyant ce que le vampire s'apprêtait à faire à Milva, détourna la tête, gêné. Il vit les soldats à la jaquette blanche foncer à toute allure le long du pont. Du côté droit, on entendait toujours des clameurs en provenance du port de flottage.

— Ils se sauvent, haleta Jaskier. (Il avait rejoint le sorceleur par petits bonds et lui agrippait la manche.) Les Nilfgaardiens sont déjà sur l'avant-pont droit ! Ils se battent toujours là-bas, mais la plupart des soldats déguerpissent sur la rive gauche ! Tu entends ? Nous aussi, nous devons nous sauver !

— On ne peut pas, répliqua Geralt du bout des lèvres. Milva fait une fausse couche. Elle ne va pas pouvoir marcher.

Jaskier jura méchamment.

— Il va donc falloir la porter, déclara-t-il. C'est la seule chance...

— Non, ce n'est pas la seule, affirma Cahir. Geralt, rejoins-moi sur le pont.

— Pour quoi faire ?

— Nous allons retenir les fuyards. Si ces Nordlings tiennent le coup suffisamment longtemps sur l'avant-pont droit, on pourra peut-être s'échapper par la gauche.

— Comment veux-tu retenir les fuyards ?

— J'ai déjà dirigé des troupes. Grimpe sur le pilier et saute sur le pont !

Une fois sur place, Cahir démontra qu'il savait effectivement comment maîtriser la panique au sein des troupes.

— Où est-ce que vous allez, chiens galeux ! Bandes de lâches ! brailla-t-il en accompagnant ses paroles d'un coup de poing qui envoya l'un des fugitifs dinguer contre le madrier. Je vous ordonne de vous arrêter, fichus saligauds !

Certains des fuyards – pas tous, loin s'en faut – s'arrêtèrent, troublés par les vociférations de Cahir et les éclairs de son épée qu'il agitait de manière pittoresque. D'autres tâchaient de se faufiler derrière lui. Mais Geralt avait lui aussi sorti son épée et s'était joint au spectacle.

— Où donc courez-vous comme ça ? s'écria-t-il en clouant sur place, d'une forte prise, l'un des soldats. Stop ! Demi-tour !

— Nilfgaard, messire, s'écria un lansquenet. C'est un carnage là-bas ! Laissez-nous passer !

— Trouillards ! beugla Jaskier qui les avait rejoints sur le pont. (Il

avait parlé d'une voix que Geralt ne lui connaissait pas.) Infâmes trouillards ! Cœurs de lièvres ! Vous fichez le camp, vous voulez sauver votre peau ! Pour vivre le restant de vos jours dans l'opprobre, espèces de lâches ?

— Ils sont trop forts, messire chevalier ! On ne fera pas le poids !

— Le centenier a été tué, gémit un second. Les dizainiers sont en déroute ! La mort arrive !

— Il faut relever la tête !

— Vos camarades continuent à se battre sur l'avant-pont et sur le port flottable ! cria Cahir en agitant son épée dans tous les sens. Ils n'ont pas abandonné la lutte ! Honte à celui qui ne volera pas à leur secours ! Suivez-moi !

— Jaskier, lança le sorcelleur. Descends sur l'île. Avec Régis, vous devez essayer de transporter Milva sur la rive gauche. Eh bien, qu'est-ce que tu as à rester planté là ?

— Suivez-moi ! continuait à s'égosiller Cahir en agitant son épée. Tous au port de flottage ! Battez-vous ! À bas l'ennemi !

Quelques dizaines de soldats agitèrent leurs armes et poussèrent un cri, révélant des niveaux de détermination très variés. Parmi ceux qui s'étaient déjà enfuis, un certain nombre, pris de honte, firent demi-tour et se joignirent aux troupes réunies sur le pont, dont le sorcelleur et le Nilfgaardien venaient de prendre la tête.

Les troupes se seraient peut-être effectivement dirigées vers le flottage, mais les manteaux noirs des cavaliers ennemis obscurcirent soudain l'avant-pont. Les Nilfgaardiens s'étaient frayé un passage à travers la défense de leurs opposants et se précipitaient sur le pont ; les sabots de leurs montures résonnaient sur le madrier. Une partie des soldats que Geralt et Cahir étaient parvenus à retenir choisit de nouveau la fuite, une autre partie demeurait dans l'expectation. Cahir poussa un juron. En nilfgaardien. Mais personne, hormis le sorcelleur, n'y prêta attention.

— Ce qu'on a commencé, il faut le terminer, hurla Geralt en serrant son épée dans sa paume. Fonçons ! Il faut inciter nos troupes à se battre.

— Geralt... (Cahir s'interrompit ; d'un air mal assuré, il regarda le sorcelleur.) Tu veux que je... que je tue les miens ? Je ne peux pas...

— Fait chier, cette guerre, marmonna le sorcelleur en grinçant des dents. Mais il s'agit ici de Milva. Tu t'es joint à ma compagnie. Alors prends une décision. Ou tu viens avec moi, ou tu te bats aux côtés des manteaux noirs. Vite.

— Je vais avec toi.

Et l'on vit alors un sorcelleur et un Nilfgaardien pousser des cris, faire des moulinets avec leurs épées et sauter sans réfléchir au milieu des troupes ennemies ; deux camarades, deux amis, deux compagnons

à l'assaut d'ennemis communs, en combat inégal. Et ce fut leur baptême du feu. Celui de la rage, de la folie et de la mort. Geralt et Cahir allaient vers la mort. Du moins le pensaient-ils. Ils ne pouvaient savoir qu'ils n'allaient pas mourir ce jour-là, sur ce pont jeté par-dessus la Iaruga. Ils ne savaient pas qu'une autre mort leur était destinée. En un autre lieu et un autre temps.

Les Nilfgardiens arboraient sur leurs manches des broderies d'argent en forme de scorpions. Cahir en abattit deux en leur assenant un coup rapide de sa longue épée. Geralt en faucha deux autres grâce au sihill de Zoltan. Puis il bondit sur la balustrade du pont, se mit à courir tout en continuant à faire virevolter son épée. Il était sorcelleur ; conserver l'équilibre ne présentait pour lui aucune difficulté, mais sa performance acrobatique étonna et surprit les attaquants nilfgardiens. Aussi périrent-ils, étonnés et surpris des coups portés par une arme naine au tranchant redoutable – le sihill incisait les hauberts aussi facilement que s'ils avaient été en laine –, leur sang éclaboussant les planches et les piliers du pont.

Observant la supériorité technique de leurs meneurs, les troupes déjà nombreuses qui se trouvaient sur le pont poussèrent en chœur une exclamation, un rugissement qui prouvait que leur moral était revenu. Et l'on put voir alors les récents fugitifs en déroute se jeter comme des loups affamés sur les Nilfgardiens, cogner de leurs haches et de leurs épées, frapper de leurs piques, pilonner de leurs masses d'armes et de leurs halberdes. Les balustrades commençaient à céder, les chevaux furent précipités dans la rivière en même temps que les cavaliers aux manteaux noirs. Les troupes se ruèrent en beuglant sur l'avant-pont, continuaient à pousser en avant Geralt et Cahir, leurs chefs improvisés – les empêchant du coup de suivre leur plan, qui était de faire marche arrière, en toute discrétion, pour aller chercher Milva et la conduire sur la rive gauche.

La bataille faisait rage. Les Nilfgardiens avaient encerclé les soldats qui ne s'étaient pas sauvés et les avaient éloignés du pont ; les autres soldats se protégeaient farouchement derrière des barricades fabriquées avec des billots de pin et de cèdre. À la vue des renforts qui arrivaient, le peloton qui se défendait vaillamment poussa un hurlement de joie. Qui se révéla un peu prématuré. Le bataillon de renfort, en rangs serrés, avait certes balayé les Nilfgardiens du pont, mais, à présent, la contre-attaque latérale de la cavalerie se ruait sur eux au niveau de l'avant-pont. N'eussent été les barricades et les cordages du port flottable qui freinaient tant la fuite que l'élan de la cavalerie, l'infanterie aurait été mise en déroute en un clin d'œil. Acculés contre les cordages, les soldats se lancèrent dans un combat acharné.

C'était pour Geralt une forme de bataille inédite. Il n'était plus

question d'escrime ou de mobilité des jambes, il s'agissait uniquement de cogner à l'aveuglette et de parer sans relâche les attaques qui pleuvaient de tous côtés. Il continuait cependant à bénéficier des privilèges que lui conférait son titre quelque peu usurpé de chef : les soldats se concentraient autour de lui, masquaient ses flancs, protégeaient ses arrières, nettoyaient le front devant lui, lui faisaient place pour qu'il puisse frapper et piquer à mort. Mais le flux devenait de plus en plus dense. Le sorceleur et son armée luttèrent épaule contre épaule depuis déjà un certain temps aux côtés du peloton des défenseurs de la barricade, des nains mercenaires pour la plupart, exténués et en sang. Ils combattaient à l'intérieur d'un anneau d'encercllement.

Puis survint le feu.

Sur l'un des côtés de la barricade situé entre le port de flottage et le pont se trouvait une énorme masse de branchages de pin épineux et de racines, obstacle infranchissable pour les chevaux et les fantassins. Cette masse était à présent la proie des flammes, quelqu'un y avait jeté des flambeaux. Les défenseurs reculèrent, incommodés par la chaleur et la fumée. Tassés, aveuglés, se gênant les uns les autres, ils commencèrent à tomber sous les coups des Nilfgaardiens qui donnaient l'assaut.

C'est Cahir qui sauva la situation. Il avait l'expérience des combats, il ne permit pas à l'armée rassemblée autour de lui de se retrouver encerclée sur la barricade. Il s'était laissé distancer par le groupe de Geralt, mais il était de retour à présent. Il avait même récupéré un cheval au caparaçon noir et, désormais, il attaquait sur les flancs, en donnant de l'épée tout autour de lui. Derrière lui, hurlant comme des putois, les hallebardiers et les lanciers en jaquettes arborant un losange rouge se faufilent dans la brèche.

Geralt croisa les doigts et frappa le tas de branches en flammes du Signe d'Aard. Étant privé depuis des semaines de ses élixirs de sorceleur, il n'escomptait pas de grands effets. Mais il se trompait. Le tas explosa et se dispersa, des étincelles jaillissant de tous côtés.

— Suivez-moi ! beugla-t-il en enfonçant son épée dans la tempe d'un Nilfgaardien qui avait surgi sur la barricade. Suivez-moi à travers le feu !

Et ils y allèrent, donnant du hast dans le tas de bois encore flamboyant, pressant contre les chevaux nilfgaardiens des tisons qu'ils prenaient à mains nues ! *Le baptême du feu*, se dit le sorceleur en donnant et parant les coups comme un forcené. *Je devais traverser le feu pour Ciri. Et voilà que je le fais dans une bataille qui ne me concerne même pas. Que je ne comprends même pas. Le feu qui devait me purifier est tout simplement en train de me brûler les cheveux et le visage.*

Le sang dont il était aspergé grésillait et fumait.

— En avant la compagnie ! Cahir ! À moi !

— Geralt ! (Cahir fit tomber de sa selle un autre Nilfgaardien.)  
Sur le pont ! Dirige-toi sur le pont avec tout le monde ! On va renforcer la défense...

Il n'acheva pas sa phrase car un cavalier en plastron noir se précipitait sur lui, sans heaume, ses cheveux ensanglantés au vent. Cahir para le coup qu'il lui porta avec sa longue épée, mais dégringola de son cheval qui s'était cabré. Le Nilfgaardien se pencha pour le clouer à terre. Mais il retint son coup, s'arrêta net. Sur son brassard étincelait un scorpion d'argent.

— Cahir ! s'écria-t-il, stupéfait. Cahir aep Ceallach !

— Morteisen...

La stupéfaction n'était pas moins grande dans la voix de Cahir, étendu à terre.

Le mercenaire nain qui courait aux côtés de Geralt, sa jaquette blanche roussie et en partie brûlée, ne se laissa pas distraire. Il planta avec ardeur sa javeline dans le ventre du Nilfgaardien puis poussa sur la hampe, faisant tomber le cavalier de sa selle. Un second mercenaire accourut ; de sa grosse chaussure il piétina le plastron noir, et il enfonça la pointe de son hast directement dans la gorge de l'ennemi. Le Nilfgaardien fit entendre un râle, vomit du sang, laboura le sable de ses éperons.

Au même moment, quelque chose de très lourd et de très dur heurta le sorcelleur au bas des reins. Ses genoux ployèrent sous lui. Il tomba en entendant un effroyable hurlement de triomphe. Il vit les cavaliers en manteaux noirs déguerpir dans la forêt. Il entendit le pont vrombir sous les sabots de la cavalerie qui arrivait en nombre de la rive gauche en brandissant un étendard – un aigle entouré de losanges rouges.

Et c'est ainsi que s'acheva pour Geralt la grande bataille du pont sur la Iaruga ; les chroniques à venir, il va sans dire, n'y consacreront pas le moindre entrefilet.

\* \* \*

— Vous tracassez pas, messire, le rassura le barbier-chirurgien en auscultant le sorcelleur et en palpant son dos. Le pont est détruit. Ils ne nous attaqueront pas par là. Vos compagnons et la femme aussi sont en sécurité. C'est votre épouse ?

— Non.

— Ah ! Moi j'pensais... C'est terrible, messire, quand la guerre rudoie des femmes enceintes...

— Taisez-vous, pas un mot là-dessus. À qui appartiennent ces bannières ?

— Vous ne savez donc pas pour qui vous avez combattu ? Bizarre, bizarre... C'est l'armée de Lyrie. Voyez, l'aigle noir – symbole lyrien – et les losanges rouges – emblème rivien. Bon, j'ai terminé. C'est juste une contusion. Vous allez avoir un peu mal dans le bas des reins, mais c'est rien. Vous vous en remettrez.

— Merci.

— C'est à moi de vous remercier. Si vous n'aviez pas défendu le pont, Nilfgaard nous aurait exterminés sur l'autre rive, nous n'aurions pas eu le temps d'échapper à nos poursuivants. Vous avez sauvé la reine ! Eh bien, adieu, messire. J'y vais, d'autres blessés m'attendent.

Geralt était assis sur un tronc du port, fatigué, abattu, résigné. Seul. Cahir avait disparu. Entre les pilotes du pont à moitié détruit coulait la Iaruga, dont la surface miroitait des reflets dorés du soleil couchant.

Il releva la tête en entendant des pas, des claquements secs de fers à cheval, un cliquetis de cuirasses.

— C'est lui, Votre Majesté. Permettez, je vais vous aider à descendre.

— Laissez-moi.

Geralt leva les yeux. Devant lui se tenait une femme en armure, aux cheveux très clairs, presque aussi clairs que les siens. Il comprit qu'en réalité ils n'étaient pas clairs, mais gris, bien que son visage ne soit marqué d'aucun signe de vieillesse. Elle avait certes les traits d'une femme d'âge mûr, mais aucune ride ne sillonnait sa peau.

La femme tenait serré contre sa bouche un mouchoir de batiste bordé d'un liseré de dentelle. Le mouchoir était taché de sang.

— Levez-vous, messire, murmura l'un des chevaliers qui se tenait debout près de Geralt. Et rendez les hommages. C'est la reine.

Le sorcier se leva et s'inclina, surmontant la douleur qui lui étreignait le bas des reins.

— C'est toi qui a profané le pont ?

— Pardon ?

La femme ôta son mouchoir de devant sa bouche, cracha du sang. Quelques gouttelettes rouges éclaboussèrent son plastron d'ornement. Le chevalier vêtu d'un manteau violet orné de broderies d'or qui se tenait aux côtés de la reine prit la parole.

— Son Altesse Meve, la reine de Lyrie et de Rivie, demande si c'est vous qui avez si vaillamment défendu le pont sur la Iaruga.

— Eh bien, c'est venu comme ça.

— Comme ça !

La reine essaya de rire, mais ça ne lui réussit pas vraiment. Elle fit la grimace, lança un vilain juron, quoique incompréhensible, puis cracha de nouveau. Avant qu'elle ait eu le temps de refermer la bouche, Geralt remarqua son affreuse blessure, et vit qu'il lui



manquait plusieurs dents. Le regard du sorceleur n'avait pas échappé à la reine.

— Ah oui ! fit-elle derrière son mouchoir en le regardant dans les yeux. Un chalopard m'a cognée en plein dans la figure. Ch'est rien du fout.

— La reine Meve, déclara avec emphase le chevalier en manteau violet, s'est battue en première ligne, tel un homme, face aux forces dominantes des Nilfgaardiens ! Cette blessure est douloureuse, mais non déshonorante ! Et vous, vous l'avez sauvée, ainsi que notre corps d'armée. Puisque des traîtres s'étaient emparés du bac, ce pont était notre seul recours. Et vous, vous l'avez héroïquement défendu...

— Cha chuffit, Odo. Comment f'affelles-fu, vaillant combaffant ?

— Moi ?

— Évidemment, vous. (Le chevalier le regarda d'un œil sévère.) Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes blessé ? Contusionné ? Vous avez été touché à la tête ?

— Non.

— Alors répondez lorsque la reine vous interroge. Vous voyez bien qu'elle est blessée à la bouche et qu'elle a du mal à parler !

— Cha chuffit, Odo.

Violet s'inclina, puis il jeta un regard à Geralt.

— Quel est votre prénom ?

*C'est bon. J'en ai plus qu'assez de tout ça. Je suis fatigué de mentir.*

— Geralt.

— Geralt d'où ?

— De nulle part.

— Fu n'es pas adoubé ?

Meve cracha une nouvelle giclée de salive mêlée de sang.

— Pardon ? Non, non, je ne suis pas adoubé, Votre Altesse royale.

Meve prit son épée.

— À zenoux.

Le sorceleur obéit, en continuant à se demander ce qui se passait. Il ne cessait de penser à Milva et à la route qu'il lui avait choisie, s'inquiétant des boursiers d'Ysgith.

La reine se tourna vers Violet.

— Lis la formule. Moi, ze ne peux pas.

— Pour le courage inouï dont vous avez fait preuve au cours d'une bataille pour une juste cause, se mit à réciter avec emphase le chevalier, pour avoir fait montre de probité, d'honneur et de fidélité envers la couronne, moi, Meve, reine de Lyrie et de Rivie, par la grâce des dieux, par le pouvoir, le droit et le privilège qui me sont conférés, je t'adobe chevalier. Sers fidèlement. Supporte ce coup, ce sera le plus douloureux de tous.

Geralt sentit sur ses épaules le poids de l'épée. Il regarda les yeux

vert clair de la reine. Meve cracha du sang, cacha son visage derrière son mouchoir et, à travers le liseré de dentelle, adressa un clin d'œil à Geralt.

Violet s'approcha de la souveraine, lui murmura quelque chose à l'oreille. Le sorcelleur entendit les mots « prédicat », « losanges riviens », « étendards » et « honneur ».

— Ch'est juchte, approuva Meve en hochant la tête. (Surmontant sa douleur, elle parlait de plus en plus distinctement. Elle passait sa langue sur ses gencives en partie édentées.) Tu as défendu le pont avec les choldats de Rivie, courazeux Geralt de nulle part. « Ch'est venu comme cha ! », ha, ha ! Eh bien, il m'est venu, à moi, l'idée de te conférer un prédicat : Geralt de Rivie.

— Inclinez-vous, sieur chevalier, souffla Violet entre ses dents.

Le chevalier adoubé Geralt de Rivie s'inclina profondément, de manière à cacher à la reine Meve, sa souveraine, le sourire amer qu'il lui était impossible de réprimer.

# ***La Tour de l'Hirondelle***

Sorceleur – 6

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

*Par une nuit aussi noire que le crêpe de deuil,  
Ils arrivèrent à Dun Dâre  
Où se cachait la jeune sorceleuse.  
Ils cernèrent de toutes parts le bourg  
Pour qu'elle ne puisse leur échapper.  
Ils pensèrent par une nuit noire la prendre par trahison  
Sans toutefois y parvenir.  
Avant qu'un pâle soleil se lève  
Sur la grand-route gisaient trente cadavres.*

Chanson de gueux sur l'effroyable massacre  
qui eut lieu la nuit de Saovine à Dun Dâre

« Je peux t'offrir tout ce que tu désires, dit la prophétesse. La richesse, le pouvoir et le sceptre, la renommée, une vie longue et heureuse. Choisis.

— La richesse, la renommée ne m'intéressent pas, le pouvoir ou le sceptre non plus, rétorqua la sorceleuse. Je veux un cheval noir plus rapide que l'aiglon de la nuit. Je veux une épée aussi étincelante et acérée qu'un rayon de lune. Je veux par nuit noire parcourir le monde sur mon cheval et de mon épée étincelante annihiler le pouvoir du Mal et des Ténèbres. Voilà ce que je désire.

— Je te donnerai un cheval plus noir que la nuit et plus rapide que l'aiglon, promet la prophétesse. Je te donnerai une épée plus étincelante et acérée qu'un rayon de lune. Mais tes exigences, sorceleuse, sont élevées, il te faudra donc en payer le prix.

— Avec quoi ? Je ne possède rien, en vérité.

— Tu devras le payer de ton sang. »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

## CHAPITRE PREMIER

L'univers, comme chacun sait, de même que la vie, suit une trajectoire circulaire. Sur la circonférence de ce cercle figurent huit points magiques qui forment une rotation complète, soit un cycle annuel. Ces points vont par paires et se font face sur la circonférence du cercle : Imbaelk, la germination, et Lammas, la maturation ; Belleteyn, la floraison, et Saovine, l'étiollement ; le solstice d'hiver, appelé Midinvaerne, et d'été, Midaëte ; l'équinoxe de printemps, Birke, et d'automne, Velen. Le cercle est ainsi divisé en huit parties qui correspondent au découpage d'une année dans le calendrier elfique.

Les humains qui débarquèrent sur les plages à l'embouchure de la Iaruga et du Pontar possédaient leur propre calendrier ; basé sur la lune, il divisait l'année en douze mois et indiquait au laboureur le cycle annuel de son travail, de la fabrication des gaules en janvier jusqu'à l'époque des grands froids et du gel de la terre. Toutefois, même s'ils avaient leur propre calendrier et leurs propres saisons, les humains acceptèrent le cercle des elfes et les huit points qui jalonnaient sa circonférence. Imbaelk et Lammas, Saovine et Belleteyn, les deux solstices et les deux équinoxes du calendrier elfique, devinrent chez les humains également des jours de fête à nul autre pareils, aussi repérables qu'un arbre esseulé au milieu d'une prairie.

Car ces dates étaient auréolées de magie.

En effet, ce n'est un secret pour personne, une aura tout à fait particulière envahit l'atmosphère au cours des jours et des nuits qui entourent ces événements. On ne s'étonne plus des manifestations surnaturelles et des phénomènes étranges qui accompagnent ces huit dates, plus particulièrement les équinoxes et les solstices. Tout le monde étant désormais accoutumé à ces bizarreries, elles ne suscitent que rarement de grandes émotions.

Mais, cette année-là, les choses en allèrent autrement.

Cette année-là, comme à l'accoutumée, les humains célébraient l'équinoxe d'automne au cours d'un réveillon familial. Selon la tradition, tous les produits récoltés dans l'année, ou du moins le plus grand nombre possible, devaient figurer au menu du repas, ne serait-ce qu'en petite quantité. Après avoir réveillé et remercié la déesse Melitele pour les récoltes, les humains allèrent se reposer. Et c'est alors que survint l'horreur macabre.

Peu avant minuit, une effroyable tempête se déchaîna, une tornade diabolique qui fit ployer les arbres presque jusqu'à terre ; entre deux mugissements, au milieu des craquements des chevrons et des claquements des persiennes, on percevait des hurlements, des cris terrifiants et des lamentations. Les nuages qui s'étaient formés dans le

ciel prenaient des formes extravagantes : il s'agissait le plus souvent de silhouettes de chevaux et de licornes au galop. Près d'une heure durant, la tourmente se déchaîna sans répit et, dans le brusque silence qui s'ensuivit, la nuit s'anima des trilles et des bruissements d'ailes de centaines de tête-chèvres, ces oiseaux mystérieux qui, selon les croyances populaires, se réunissaient autour des mourants pour chanter de diaboliques chants d'agonie. Cette fois, le chœur des engoulevents était si intense, si puissant qu'on eût dit que le monde entier était en train de mourir.

Les engoulevents chantaient leurs chants d'agonie de leurs voix sauvages, des nuages envahissaient l'horizon, masquant ce qui restait de la lumière de la lune. À ce moment-là, la terrible beann'shie, la messagère annonciatrice d'une mort violente et imminente, se mit à gémir, et la Traque sauvage, cortège de spectres aux orbites en feu juchés sur des chevaux-fantômes, traversa le ciel noir, leurs manteaux et leurs étendards en lambeaux bruissant dans la nuit. Comme elle avait l'habitude de le faire, à un nombre d'années d'intervalle régulier, la Traque sauvage avait fait sa moisson. Elle n'avait pas été aussi redoutable depuis des décennies ; dans la seule ville de Novigrad on déplora la disparition de plusieurs dizaines de personnes.

Lorsque la Traque fut passée au galop et que les nuages se furent dissipés, les gens virent ressurgir la lune. Comme toujours au moment de l'équinoxe, sa surface avait rétréci. Mais elle était, cette nuit-là, couleur rouge sang.

Les gens simples avaient pour les phénomènes liés à l'équinoxe de nombreuses explications, qui, du reste, variaient considérablement d'une région à l'autre, en fonction des croyances locales en matière de démonologie. Les astrologues, les druides et les magiciens avaient eux aussi leurs interprétations, erronées la plupart du temps, et échafaudées à la va-vite. Ceux qui parvenaient à établir un lien entre ces phénomènes et des faits existants étaient peu nombreux, vraiment peu nombreux.

Sur les îles Skellige, par exemple, une poignée de superstitieux voyaient dans ces manifestations étranges la matérialisation du présage de Tedd Deireadh, la fin du monde, précédée de la bataille de Ragh nar Roog, la lutte finale entre la Lumière et les Ténèbres. Ils associaient la violente tempête qui, au cours de la nuit de l'équinoxe d'automne, avait ébranlé les Îles à une puissante vague poussée par la proue du monstrueux *Naglfar* de Morhög, le drakkar construit avec des ongles de cadavres et transportant une armée de sorcières et de démons du Chaos. Des hommes plus éclairés – ou mieux informés – imputaient cependant la folie des cieux et de la mer à Yennefer, la magicienne maléfique, et à sa disparition atroce. Pour d'autres encore, les mieux informés de tous, la mer déchaînée symbolisait la mort

d'une personne issue de la lignée des rois de Skellige et de Cintra. Partout dans le monde, la nuit de l'équinoxe d'automne fut une nuit de cauchemars, de spectres et d'apparitions, une nuit où le sommeil fut suspendu par la menace, entrecoupé de réveils soudains et oppressants au milieu de draps froissés et trempés de sueur. Les têtes les plus éclairées ne furent pas épargnées par les visions et les réveils en sursaut : l'empereur Emhyr var Emreis se réveilla dans un cri à Nilfgaard, la ville aux tours d'or. Au nord, à Lan Exeter, le roi Esterad Thyssen s'arracha de sa couche en tirant du sommeil son épouse, la reine Zuleyka. Dijkstra, le maître des espions, ouvrit brusquement les yeux à Tretogor, en se saisissant de son stylet, et réveilla l'épouse du ministre du Trésor. Au château de Montecalvo, la magicienne Filippa Eilhart s'extirpa de ses draps damassés sans réveiller l'épouse du comte de Noailles. Le nain Yarpen Zigrin à Mahakam, le vieux sorcier Vesemir dans la forteresse de Kaer Morhen, le clerc de banque Fabio Sachs dans la ville de Gors Velen, le jarl Crach an Craite sur le pont du drakkar *Ringhorn*, tous furent tirés du sommeil de manière plus ou moins brutale. Et d'autres encore connurent semblable désagrément : la magicienne Fringilla Vigo, dans le château de Beauclair ; la prêtresse Sigrdrifa dans le temple de la déesse Freyja sur l'île d'Hindarsfjall. De même que Daniel Etcheverry, le comte de Garramone, dans la forteresse assiégée de Maribor ; Zylvik, le dizainier du Gonfalon de Bronze, dans le fort de Ban Gleann ; le marchand Dominik Bombastus Houvenaghel dans la petite ville de Claremont. Et de nombreux autres encore.

Rares cependant étaient les individus capables d'associer tous ces phénomènes étranges à des faits réels. Et à une personne en particulier. Or, par le plus grand des hasards, trois de ces individus passaient justement la nuit de l'équinoxe sous un même toit. Celui du temple de la déesse Melitele à Ellander.

\* \* \*

— Des tête-chèvres, geignait Jarre, l'écrivillon, son regard fouillant l'obscurité qui avait envahi le parc du temple. Ils doivent être des milliers, des nuées entières... Ils crient pour un mort... pour sa mort... Elle se meurt...

— Ne dis pas d'idioties ! (Triss Merigold se retourna brusquement, leva son poing serré ; durant quelques secondes, on aurait dit qu'elle allait pousser le jeune homme ou le frapper à la poitrine.) Tu crois à ces superstitions stupides ? Nous sommes à la fin du mois de septembre, les engoulevants se regroupent avant leur départ ! C'est tout à fait naturel !

— Elle se meurt...



— Personne n'est en train de mourir ! s'écria la magicienne, blême de fureur. Personne, tu entends ? Cesse de raconter n'importe quoi !

Les adeptes, réveillées par l'alarme nocturne, commençaient à affluer dans le couloir de la bibliothèque. Leurs visages étaient graves et pâles.

— Jarre, dit Triss après avoir recouvré son calme. (Elle posa sa main sur l'épaule du garçon et la serra fort.) Tu es le seul homme dans le temple. Nous attendons toutes ton soutien et ton aide. Tu n'as pas le droit d'avoir peur, tu n'as pas le droit de paniquer. Reprends-toi. Ne nous déçois pas.

Jarre inspira profondément en tentant d'apaiser le tremblement de ses mains et de ses lèvres.

— Ce n'est pas de la peur..., chuchota-t-il en évitant le regard de la magicienne. Je n'ai pas peur, je suis inquiet ! Pour elle. J'ai vu en rêve...

— Moi aussi, l'informa Triss en serrant les lèvres. Nous avons fait le même rêve, toi, Nenneke et moi. Mais pas un mot.

— Du sang sur son visage... Tellement de sang...

— Je t'ai demandé de te taire. Nenneke arrive.

La grande prêtresse se dirigea vers eux. Elle avait le visage fatigué. Pour répondre à la question muette de Triss, elle fit « non » de la tête. Constatant que Jarre s'apprêtait à prendre la parole, elle le devança :

— Rien, malheureusement. Lorsque la Traque sauvage a survolé le temple, elles se sont quasiment toutes réveillées, mais aucune n'a eu de visions. Pas même aussi nébuleuses que les nôtres. Va dormir, mon garçon, tu n'es d'aucune utilité ici. Jeunes filles, au dortoir, je vous prie.

Elle se passa les mains sur le visage et les yeux.

— Ah, l'équinoxe ! Fichue nuit... Va te coucher, Triss. Nous ne pouvons rien faire.

— Cette impuissance me rend folle, avoua la magicienne en serrant les poings. À la pensée qu'elle souffre je ne sais où, qu'elle est en sang, menacée... Nom d'un chien, si seulement je savais quoi faire !

Nenneke, la grande prêtresse du temple de Melitele, se retourna.

— As-tu essayé de prier ?

\* \* \*

Au sud, loin, très loin derrière les montagnes d'Amell, dans la province d'Ebbing, au cœur d'une contrée nommée Pereplut, dans les vastes marécages traversés par les rivières Yelda, Leta et Arete, à une distance de huit cents miles à vol de corneille de la ville d'Ellander et

du temple de Melitele, le vieil anachorète Vysogota fut brutalement tiré du sommeil à l'aube par un cauchemar. Une fois réveillé, il fut incapable de se souvenir du contenu de son rêve, mais une sourde inquiétude l'empêcha de se rendormir.

\* \* \*

— Brrr, il fait froid, il fait froid, ne cessait de répéter l'ermite en suivant un sentier à travers les roseaux.

Le piège suivant était vide. Pas un seul rat musqué. La pêche se révélait particulièrement infructueuse. Tout en grommelant des injures et en reniflant – il avait le nez frigorifié –, Vysogota débarrassa le piège de la bourbe et des lentilles d'eau qui l'obstruaient.

— Comme il fait froid, brrr ! répétait-il en se dirigeant vers le bord du marais. Et pourtant, nous ne sommes encore qu'en septembre ! L'équinoxe n'est passé que depuis quatre jours ! Depuis que je suis sur cette terre, jamais je n'ai connu de tels froids à cette époque de l'année. Et ça fait un sacré bout de temps que je suis venu au monde !

Le piège suivant – l'avant-dernier déjà – était vide lui aussi. Vysogota n'eut même pas envie de pester.

— C'est inéluctable, radotait-il en marchant, le climat se refroidit d'année en année. Et il semble à présent que les effets du refroidissement vont se manifester en cascades. Ah ! Les elfes l'avaient prédit depuis longtemps, mais qui donc s'intéressait à leurs prédictions ?

Un bruissement se fit entendre au-dessus de la tête du vieillard, des ailes crépitaient, et des formes grises passèrent à vive allure. Les trilles saccadés et sauvages des tête-chèvres, les battements rapides de leurs ailes retentirent de nouveau dans la brume qui stagnait au-dessus des marécages. Vysogota ne prêta aucune attention aux volatiles. Il n'était pas superstitieux, et les tête-chèvres étaient toujours nombreux au-dessus des marécages, à l'aube surtout ; l'idée qu'ils vous percutent la tête, tant ils volaient en rangs serrés, faisait frémir. Certes, peut-être n'avaient-ils pas toujours été si nombreux que ce matin-là, peut-être ne volaient-ils pas de manière aussi démoniaque... Mais, après tout, la nature jouait de drôles de tours ces derniers temps : les bizarreries se succédaient, et étaient toutes plus bizarres les unes que les autres.

L'anachorète était en train de sortir de l'eau le dernier piège – vide – quand il entendit le hennissement d'un cheval. Instantanément, les engoulevants se turent.

Les marécages de Pereplut foisonnaient d'îlots surélevés, secs, couverts de bouleaux, d'aulnes, de cornouillers – mâles et sanguins – et de prunelliers. La plupart de ces îlots étaient entourés d'un tel

bourbier qu'il était absolument impossible pour un cheval ou même un cavalier ne connaissant pas les chemins d'y accéder. Un second hennissement retentit. Tout comme le premier, il provenait précisément de l'un de ces îlots. La curiosité l'emporta sur la prudence.

Vysogota s'y connaissait peu en chevaux, mais c'était un esthète, il savait reconnaître et apprécier la beauté. Or le cheval moreau à la robe brillante comme l'anthracite qui se tenait devant les bouleaux était particulièrement magnifique. Il était la quintessence de la beauté la plus pure. Tellement magnifique qu'il semblait irréel.

Mais il était bel et bien réel. Et bel et bien pris au piège : ses rênes et sa têtère étaient emmêlées dans les branches rouge sang d'un cornouiller. Lorsque Vysogota s'approcha de lui, le cheval rabattit ses oreilles et trépigna tant que le sol se mit à trembler ; il secoua sa tête bien galbée et se retourna. Vysogota se rendit compte alors qu'il s'agissait d'une jument. Et il vit aussi autre chose, une chose qui fit battre son cœur à toute vitesse. Une montée d'adrénaline le submergea et le prit à la gorge, telle une paire de tenailles invisible. Derrière le cheval, au creux d'un chablis peu profond, gisait un cadavre.

Vysogota jeta son sac à terre. La première pensée qui lui vint à l'esprit fut de faire demi-tour et de se sauver, mais, rempli de honte, il se ressaisit. Il s'approcha davantage, avec prudence, car la jument morelle trépignait toujours ; les oreilles redressées, elle montrait les dents, attendant l'occasion propice pour mordre l'ermite ou lui donner un coup de sabot. Le cadavre était celui d'un adolescent. Face contre terre, il avait une main collée contre son corps, la seconde tournée sur le côté, les doigts enfoncés dans le sable. Le jeune homme était vêtu d'une jaquette en daim et d'un pantalon de cuir moulant ; il était chaussé de bottes elfiques à boucles qui montaient jusqu'aux genoux.

Vysogota se pencha et au même instant le cadavre poussa un gémissement. La jument hennit longuement, frappa le sol de ses sabots.

L'anachorète laissa échapper un juron et retourna prudemment le blessé. Instinctivement, il détourna la tête et poussa un sifflement en voyant l'horrible masque de saleté et de sang coagulé qui recouvrait son visage. Vysogota écarta délicatement la mousse, les feuilles et le sable agglutinés sur les lèvres écumantes du jeune homme, et tenta de décoller de sa joue les cheveux agglomérés par le sang. Le blessé émit un gémissement sourd, se raidit et se mit à frissonner. Vysogota écarta ses cheveux de son visage.

— Une fille ! s'exclama-t-il à voix haute. (Il n'en croyait pas ses yeux.) C'est une fille !

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, perdue au milieu des marécages ; s'il avait regardé à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu dans la pièce faiblement éclairée par des chandelles une adolescente, la tête enveloppée de gros bandages, reposer sur un bat-flanc tapissé de peaux, aussi immobile qu'un cadavre. À côté d'elle, il aurait vu un vieillard au front sillonné de rides, à la barbe grise taillée en pointe et aux longs cheveux blancs qui retombaient sur ses épaules, en dépit d'une calvitie étendue sur le sommet de son crâne. Il aurait pu observer le vieillard allumer une chandelle, placer un sablier sur la table, aiguiser une plume et se pencher au-dessus d'une feuille de parchemin. Il l'aurait vu, pensif, en pleine réflexion, se parlant à lui-même sans quitter des yeux la jeune fille allongée sur le bat-flanc.

Mais c'était impossible, personne n'aurait pu les voir. La cabane de l'anachorète Vysogota était bien cachée au milieu des marécages. Dans un endroit désert plongé éternellement dans le brouillard, où personne n'osait s'aventurer.

\* \* \*

— Notons ce qui suit. (Vysogota trempa sa plume dans l'encrier.) Troisième heure après l'intervention. Diagnostic : *vulnus incisivum*, entaille causée par un outil pointu non déterminé, au tranchant apparemment recourbé, et enfoncé avec une grande force. Située sur la partie gauche du visage, elle débute dans la région infra-orbitaire, continue le long de la joue pour atteindre la région parotidienne et celle du muscle masséter. Atteignant le périoste dans la partie initiale, c'est sous l'orbite, au niveau de l'os zygomatique, qu'elle est la plus profonde. Temps écoulé présumé entre le moment de la blessure et la première intervention : dix heures.

La plume crissa sur le parchemin, mais quelques secondes à peine. Vysogota s'interrompit rapidement, estimant que tout ce qu'il venait d'énoncer n'était pas digne d'être noté.

— Pour en revenir à l'examen de la blessure, reprit le vieillard après un moment, le regard plongé dans la lumière vacillante de la chandelle, notons ce qui suit. Je n'ai pas découpé les bords de l'entaille, je me suis borné à procéder à l'ablation de quelques lambeaux non irrigués et à celle du thrombus, naturellement. J'ai nettoyé la plaie avec de l'extrait d'écorce de saule. J'ai ôté toutes les impuretés et les corps étrangers. J'ai posé des points de suture. Avec du fil de chanvre. Je n'avais pas d'autre fil à disposition, que cela soit donc écrit. J'ai appliqué sur la plaie une compresse à l'arnica des

montagnes avant de la panser à l'aide de carrés de mousseline.

Une souris traversa la pièce. Vysogota lui lança un petit morceau de pain. La jeune fille sur le bat-flanc avait du mal à respirer, elle gémissait dans son sommeil.

— Huitième heure après l'intervention. L'état de la malade est stationnaire. L'état du médecin, c'est-à-dire moi, s'est amélioré, car j'ai pu trouver un peu de sommeil... Je suis en mesure de poursuivre mes notes. Il convient en effet de noter par écrit certaines informations sur ma patiente. Pour la postérité. Si tant est que quelqu'un arrive un jour jusque dans ces marais avant que tout ici pourrisse et tombe en poussière.

Vysogota poussa un profond soupir, trempa sa plume dans l'encrier et l'essuya sur le bord du petit récipient.

— En ce qui concerne la patiente, grommela-t-il, que soit noté ce qui suit. Âge : d'après ce qu'il semble, seize ans environ. Elle est grande, de constitution plutôt mince, mais nullement chétive. Pas de trace de sous-alimentation. La musculature et l'ossature rappellent celles d'une jeune elfe, mais aucun trait ne semble attester qu'il s'agisse d'une métisse... ni d'une quart d'elfe. Un pourcentage de sang elfique moindre, on le sait, ne laisse pas de trace.

Comme s'il venait tout juste de s'apercevoir qu'il n'avait pas écrit une seule ligne, ni même une seule rune, Vysogota apposa sa plume sur le papier, mais l'encre avait séché. Le vieillard ne s'en émut pas le moins du monde.

— Que soit noté également, reprit-il, que la jeune fille n'a jamais enfanté. Notons que son corps ne porte la marque d'aucune tâche, d'aucune cicatrice ancienne, d'aucune trace suggérant qu'elle ait effectué des travaux pénibles, qu'elle ait été victime d'accidents, ou qu'elle ait eu une vie hasardeuse. Je parle bien ici de traces anciennes. Les traces récentes, elles, ne manquent pas. La jeune fille a été battue. Cravachée, et pas d'une main paternelle, c'est le moins qu'on puisse dire. De toute évidence, elle a également reçu des coups de pied. J'ai aussi trouvé sur son corps un signe particulier étrange... Humm... Notons-le, pour le bien de la science... À l'aine, juste à côté du mont de Vénus, la jeune fille porte un tatouage représentant une rose rouge.

Concentré, Vysogota jeta un regard sur le bout de sa plume aiguisée, puis le trempa dans l'encrier. Cette fois cependant, il n'oublia pas pour quelle raison il le faisait et, de son écriture penchée, il couvrit rapidement sa feuille de lignes régulières. Il écrivit jusqu'à ce que sa plume s'assèche.

— À demi consciente, poursuivit-il, elle a parlé et crié. Son accent et sa façon de s'exprimer, au-delà du jargon obscène, propre aux criminels, qu'elle a employé, sont assez déconcertants et difficiles à identifier, mais je me risquerais à affirmer qu'ils trouvent leur origine

dans les régions nordiques plutôt que dans le Sud. Certains mots...

Il fit de nouveau crisser la plume sur le parchemin, pas très longtemps, bien trop brièvement pour avoir pu noter tout ce qu'il venait de formuler. Après quoi il reprit son monologue à l'endroit exact où il l'avait interrompu.

— Certains mots, noms et dénominations bredouillés par la jeune fille pendant son délire valent d'être retenus. Et examinés. Tout semble indiquer qu'il s'agit d'une personne tout à fait exceptionnelle, qui a trouvé le chemin de la cabane du vieux Vysogota... (Il se tut un instant, prêtant l'oreille.) Puisse cette cabane ne pas se révéler être le terme de sa route.

\* \* \*

Vysogota se pencha au-dessus du parchemin, y apposa la pointe de sa plume, mais n'inscrivit rien, pas même une rune. Agacé, il jeta sa plume sur la table. Pendant quelques secondes il renifla, marmotta d'un air furieux, souffla. Il regardait le bat-flanc, attentif aux sons émis par la jeune fille.

— Il est à noter, poursuivit-il d'une voix lasse, qu'elle va très mal. Il est possible que mes tentatives et mes traitements se révèlent insuffisants, et mes efforts vains. Mes craintes étaient fondées. La blessure est infectée. La jeune fille a beaucoup de fièvre. Trois des quatre symptômes cardinaux d'un état inflammatoire aigu se sont déjà manifestés. *Rubor*, *calor* et *tumor* peuvent d'ores et déjà être constatés à l'œil et au toucher. Lorsque le choc postopératoire sera passé surviendra le quatrième symptôme, *dolor*. Que soit notée la chose suivante : plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que j'ai pratiqué la médecine pour la dernière fois ; je sens combien ces années pèsent sur ma mémoire et la dextérité de mes doigts. Je ne sais ni ne puis faire grand-chose. Des moyens et des médicaments, je n'en ai pour ainsi dire pas. Le seul espoir réside dans le système immunitaire de son jeune organisme...

\* \* \*

— Douzième heure après l'intervention. Conformément aux attentes, le quatrième symptôme cardinal de l'inflammation s'est manifesté. La malade crie de douleur ; la fièvre et les tremblements s'intensifient. Je n'ai rien, aucun remède que je pourrais lui administrer. Je dispose d'une faible quantité d'élixir de datura, mais la jeune fille est trop faible pour en supporter les effets. J'ai également un peu d'aconit, mais elle en mourrait à coup sûr.

— Quinzième heure après l'intervention. C'est l'aurore. La malade est inconsciente. La fièvre a très fortement augmenté, les tremblements redoublent d'intensité. Par ailleurs son visage est en proie à de violents spasmes musculaires. S'il s'agit du tétanos, la jeune fille est perdue. Gardons tout de même l'espoir qu'il s'agisse uniquement du nerf facial... Ou trijumeau. Ou les deux... La jeune fille sera alors défigurée... mais elle vivra... (Vysogota jeta un regard au parchemin sur lequel il n'avait pas inscrit une seule rune, pas un seul mot.) À condition, ajouta-t-il d'une voix sourde, qu'elle survive à l'infection.

\* \* \*

— Vingtième heure après l'intervention. La fièvre continue à monter. *Rubor, calor, tumor et dolor* sont en passe, me semble-t-il, d'atteindre les limites de la phase décisive. Mais, d'ici là, la jeune fille sera morte. Je note par conséquent que moi, Vysogota de Corvo, ne crois pas en l'existence des dieux. Mais, si par hasard ils existaient, qu'ils prennent cette jeune fille sous leur protection. Et qu'ils me pardonnent... si ce que j'ai fait se révèle être une erreur.

Vysogota reposa sa plume, frotta ses paupières gonflées, irritées, appuya ses poings contre ses tempes.

— Je lui ai donné un mélange de datura et d'aconit, dit-il d'une voix sourde. Les heures qui suivent seront décisives.

\* \* \*

Il ne dormait pas, il somnolait simplement lorsqu'il fut tiré de son somme par un choc, un bruit sourd, suivi d'un gémissement. De colère plutôt que de douleur.

Dehors il faisait jour, une faible lumière filtrait à travers les fentes des volets. La partie supérieure du sablier s'était vidée depuis longtemps. Comme toujours, Vysogota avait oublié de le retourner. La flamme de la lampe à huile vacillait légèrement ; dans l'âtre, les cendres couleur rubis éclairaient faiblement le coin de la pièce. Le vieillard se leva, écarta le paravent improvisé formé de couvertures qu'il avait suspendues autour du bat-flanc, le séparant ainsi du reste de la pièce afin d'assurer à la malade un semblant de tranquillité.

Cette dernière, qui s'était effondrée sur le sol un instant plus tôt, avait eu le temps de se relever avant que le vieil ermite arrive ; elle était assise, courbée sur le bord du grabat, essayant de se gratter le visage, sous le pansement. Vysogota se racla la gorge.

— Je t'avais demandé de ne pas te lever. Tu es trop faible. Si tu veux quelque chose, appelle-moi. Je suis toujours à proximité.

— Justement, je ne veux pas que tu sois à proximité, dit-elle à voix basse, du bout des lèvres, mais tout à fait distinctement. J'ai envie de faire pipi.

Lorsqu'il revint pour emporter le pot de chambre, elle était allongée sur le bat-flanc, sur le dos, et promenait ses doigts sur le pansement qui lui couvrait la joue.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il se présenta de nouveau devant elle, elle n'avait pas changé de position.

— Quatre jours et quatre nuits ? demanda-t-elle en regardant les poutres du plafond.

— Cinq. Près de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis notre dernière conversation. Tu as dormi toute une journée et toute une nuit. C'est bien. Tu as besoin de sommeil.

— Je me sens mieux.

— Heureux de l'entendre. Nous allons enlever le pansement. Je vais t'aider à t'asseoir. Prends ma main.

La blessure guérissait bien, la croûte avait séché ; cette fois, la jeune fille n'eut presque pas mal lorsqu'il arracha le pansement. Elle toucha délicatement sa joue et grimaça, mais Vysogota avait déjà compris qu'il ne s'agissait pas d'un rictus de souffrance ; en réalité, la jeune fille vérifiait une fois encore l'étendue de l'entaille et se rendait bien compte de la gravité de la blessure. Elle constatait avec effroi que ce qu'elle avait senti auparavant sous ses doigts n'était pas le fruit d'un cauchemar causé par la fièvre.

— Tu as un miroir ici ?

— Non, mentit-il.

Elle le regarda, pour la première fois sans doute, parfaitement lucide.

— C'est donc terrible à ce point ? demanda-t-elle en promenant prudemment ses doigts sur la cicatrice.

— C'est une très vaste entaille, balbutia-t-il, fâché d'avoir à se justifier devant une gamine. Ton visage est encore très enflé. Dans quelques jours, j'enlèverai les points de suture ; d'ici là, j'appliquerai sur ta joue de l'arnica et de l'extrait de bois de saule. Je ne te banderai plus toute la tête. La blessure guérit bien. Vraiment bien.

Elle ne répliqua pas. Elle remua les lèvres et les mâchoires, fronça les sourcils et se renfrogna, testant la mobilité de son visage meurtri.

— J'ai préparé du bouillon de pigeon. Tu en mangeras ?

— Oui. Mais cette fois j'essaierai seule. C'est humiliant d'être nourrie comme une invalide.

Elle mit longtemps pour manger, portant prudemment la cuiller en bois à sa bouche. Ce simple geste lui demandait un effort tel qu'on



aurait pu croire que la cuiller pesait deux livres au moins. Mais elle s'en sortait sans l'aide de Vysogota, qui l'observait avec intérêt. Vysogota était un homme curieux, et il brûlait de curiosité à présent. Il savait qu'une fois que la jeune fille aurait recouvré la santé, il pourrait avoir avec elle une conversation qui lui permettrait de faire la lumière sur une affaire mystérieuse. Il le savait et n'en pouvait plus d'attendre. Il vivait seul depuis trop longtemps dans ce trou perdu.

Après avoir terminé de manger, la jeune fille se laissa retomber sur ses oreillers. Pendant quelques instants elle demeura immobile, le regard rivé au plafond, puis elle tourna la tête. Vysogota constata une nouvelle fois que les yeux verts et extraordinairement grands de la jeune fille donnaient à son visage un air d'enfant innocent qui, pour l'heure, jurait singulièrement avec sa joue affreusement mutilée. Vysogota connaissait ce type de nature : une sorte d'éternelle enfant aux grands yeux, une physionomie qui éveillait d'emblée la sympathie. Petite fille à jamais, même lorsque son vingtième, et même son trentième anniversaire seraient oubliés depuis longtemps. Oui, Vysogota connaissait parfaitement ce type de nature. Sa seconde femme en était dotée. Ainsi que sa fille.

— Je dois partir d'ici, annonça soudain la jeune fille. Et rapidement. Je suis poursuivie. Tu le sais bien, non ?

— Oui, je le sais, confirma-t-il en hochant la tête. Ce furent tes premières paroles. Contrairement aux apparences, ce n'étaient pas des divagations. En réalité, tu as d'abord demandé des nouvelles de ton cheval et de ton épée. Dans cet ordre. Lorsque je t'ai garanti que l'un comme l'autre étaient sous bonne garde, tu t'es mise à me soupçonner d'être l'un des collaborateurs d'un certain Bonhart, et tu t'es imaginé que je n'étais pas là pour te soigner, mais pour te soumettre à la torture de l'espoir. Lorsque, non sans mal, j'ai réussi à te détromper, tu m'as dit t'appeler Falka, et tu m'as remercié de t'avoir sauvée.

— C'est bien, dit-elle en tournant la tête sur son oreiller, comme pour éviter d'avoir à le regarder dans les yeux. C'est une bonne chose que je n'aie pas oublié de te remercier. Tout cela reste très flou pour moi, comme si j'étais perdue dans le brouillard. Le rêve et la réalité se confondent dans ma tête. J'avais peur de ne pas t'avoir remercié. Et je ne m'appelle pas Falka.

— Ça aussi, je l'avais deviné, quoique tout à fait par hasard. Tu as parlé dans ton délire.

— Je suis une fugitive, poursuivit-elle sans se retourner. Une évadée. Il n'est pas prudent de me donner asile. Ni de connaître mon vrai nom. Je dois sauter sur mon cheval et me sauver avant qu'ils me découvrent ici...

— Il y a un instant à peine, lui fit remarquer l'anachorète d'une voix douce, tu avais du mal à t'asseoir sur le pot de chambre. Je te

vois mal enfourcher un cheval. Mais je t'assure que tu es en sécurité ici. Personne ne te trouvera.

— Ils me recherchent, sans aucun doute. Ils suivent mes traces, ils fouillent les environs...

— Calme-toi. Il pleut depuis des jours, personne ne retrouvera ta trace. Tu es dans un endroit désert, dans un ermitage. Dans la maison d'un anachorète qui s'est coupé du monde. De telle sorte que le monde aussi aurait du mal à le retrouver. Mais, si tu le souhaites, je peux trouver un moyen de donner de tes nouvelles à des proches ou des amis.

— Tu ne sais même pas qui je suis...

— Tu es une jeune fille blessée, l'interrompit-il. Qui fuit une personne capable des pires agissements. Souhaites-tu que je transmette des informations ?

— Il n'y a personne à qui les transmettre, répliqua-t-elle au bout d'un moment, et Vysogota perçut l'altération dans sa voix. Mes amis sont morts. Ils ont tous été tués.

Il ne fit pas de commentaire.

— Je suis la mort, reprit-elle d'une voix qui résonnait de façon étrange. Tout homme qui est en contact avec moi trouve la mort.

— C'est faux, la contredit-il en la regardant attentivement. Pas Bonhart, celui dont tu criais le nom dans ton délire, celui que tu veux fuir. Votre contact t'a causé plus de mal qu'à lui, je dirais. C'est lui qui t'a... blessée au visage ?

— Non, répondit-elle en serrant les lèvres pour étouffer un gémissement, ou peut-être un juron. C'est Chat-Huant. Stefan Skellen. Quant à Bonhart... Bonhart m'a infligé une blessure bien plus grave. Bien plus profonde. Ça aussi, j'en ai parlé dans mon délire ?

— Calme-toi. Tu es affaiblie, tu devrais éviter les émotions fortes.

— Je m'appelle Ciri.

— Je vais te faire une compresse d'arnica, Ciri.

— Attends un instant... Donne-moi un miroir quelconque.

— Je t'ai dit...

— S'il te plaît !

Il obtempéra, étant arrivé à la conclusion que retarder davantage cet instant ne servirait à rien. Il lui apporta même une chandelle. Pour qu'elle puisse mieux voir les blessures faites à son visage.

— C'est ça, dit-elle d'une voix troublée, brisée. C'est bien ça. Tout à fait comme je l'imaginais. Oui, presque comme je l'imaginais.

L'anachorète sortit en tirant derrière lui le paravent de couvertures improvisé.

Elle fit de très gros efforts pour sangloter sans bruit, afin qu'il ne l'entende pas.

Le lendemain, Vysogota lui enleva une partie des points de suture. Ciri palpa sa joue, siffla comme une vipère en se plaignant d'une forte douleur à l'oreille et d'une hypersensibilité dans le cou et la mâchoire inférieure. Malgré tout elle se leva, s'habilla et sortit dans la cour. Vysogota ne protesta pas. Il l'accompagna. Il n'avait pas besoin de l'aider ni de la soutenir. La jeune fille était en bonne santé et beaucoup plus forte qu'on aurait pu le supposer.

Elle ne chancela qu'une fois arrivée à l'extérieur et dut prendre appui contre le chambranle de la porte.

— Comme il fait froid... (Elle prit une brusque inspiration.) Un froid de canard ! Il gèle ou quoi ? C'est déjà l'hiver ? J'ai dormi combien de temps ici ? Plusieurs semaines ?

— Six jours exactement. Nous sommes le cinquième jour d'octobre. Mais c'est un rude mois qui nous attend.

— Le 5 octobre ? grimaça-t-elle en sifflant de douleur. Comment ça ? Deux semaines...

— Quoi ? Quelles deux semaines ?

— Peu importe, dit-elle en haussant les épaules. Peut-être que j'embrouille les choses... Ou peut-être pas. Dis-moi, qu'est-ce qui pue comme ça ?

— Les peaux de bête. Je chasse les rats musqués, les castors, les ragondins et les loutres. Je tanne les peaux. Même les anachorètes doivent bien vivre de quelque chose.

— Où est mon cheval ?

— À l'étable.

La jument morelle accueillit la visiteuse d'un hennissement bruyant ; la chèvre de Vysogota l'accompagna d'un bêlement qui trahissait son profond mécontentement de devoir partager l'endroit avec un autre locataire. Ciri enlaça l'animal, lui tapota l'encolure, le caressa. La jument s'ébrouait et remuait la paille de ses sabots.

— Où est ma selle ? Mon caparaçon ? Mon harnais ?

— Ici.

Il n'émit aucune protestation, ne fit aucune remarque, ne donna pas son avis. Il se taisait, prenant appui sur sa canne. Il ne bougea pas lorsqu'elle soupira au moment de soulever sa selle, ne frémit pas lorsqu'elle ploya sous son poids et, avec un profond gémissement, tomba lourdement sur la terre battue couverte de paille. Il ne s'avança pas vers elle, ne l'aida pas à se relever. Il l'observait attentivement.

— Évidemment, lança-t-elle entre ses dents serrées, et elle repoussa sa jument qui tentait de fourrer son museau dans son cou. Tout est clair. Mais je dois me sauver d'ici, sacrebleu ! Il le faut, tout simplement !

— Pour aller où ? demanda-t-il froidement.

Elle se frotta le visage, toujours assise sur la paille près de sa selle.

— Le plus loin possible.

Il hocha la tête comme si la réponse le satisfaisait, comme si elle rendait les choses claires, sans laisser de place aux conjectures. Ciri se releva péniblement. Elle ne tenta même pas de se saisir de la selle ou du harnais. Elle se contenta de vérifier qu'il y avait du foin et de l'avoine dans la mangeoire, et entreprit d'essuyer l'échine et les flancs de la jument avec une botte de paille. Vysogota attendait en silence. La jeune fille vacilla sur ses jambes et s'affaissa contre le poteau qui soutenait le plafond ; elle devint pâle comme un linge. Sans mot dire, il lui tendit sa canne.

— Je n'ai rien. C'est juste...

— C'est juste que ta tête s'est mise à tourner, car tu es malade et aussi faible qu'un nouveau-né. Rentrons. Tu dois t'allonger.

Au coucher du soleil, après avoir dormi quelques heures, Ciri sortit de nouveau. Vysogota, qui rentrait de la rivière, la rencontra près d'une palissade naturelle de ronces.

— Ne t'éloigne pas trop de la cabane, lança-t-il d'un ton acerbe. Premièrement, tu es trop faible...

— Je me sens mieux.

— Deuxièmement, c'est dangereux. Ce ne sont qu'immenses marécages et champs de joncs alentour. Tu ne connais pas les sentiers, tu peux te perdre ou te noyer dans les marais.

— Et toi, rétorqua-t-elle en désignant le sac qu'il traînait, tu connais les sentiers, bien entendu. Et tu as l'habitude de t'y promener, le marécage n'est donc pas si grand que ça. Tu tannes des peaux pour vivre, tu me l'as dit. Ma jument, Kelpie, a de l'avoine, or je ne vois aucun champ par ici. Nous avons mangé du poulet et de l'orge. Et du pain aussi. Du vrai pain, pas de la galette. Les trappeurs ne te donneraient pas de pain. Cela signifie qu'il y a un village dans les environs.

— Excellente déduction, confirma l'anachorète d'une voix tranquille. En effet, je me procure mes provisions au village le plus proche. Lequel se trouve tout de même à la lisière des marécages. Les marais bordent une rivière. J'échange mes peaux contre de la nourriture qu'on m'amène en barque. Du pain, du gruau, de la farine, du sel, du fromage, parfois un lapin ou une poule. Parfois des nouvelles.

Il attendit, mais devant le silence de la jeune fille il poursuivit.

— Une horde de cavaliers en chasse est passée par deux fois au hameau. La première fois, prévenant les paysans qu'ils n'avaient pas intérêt à te cacher, les menaçant de l'épée et du feu si tu étais attrapée au hameau. La seconde fois, ils ont promis une récompense à

quiconque trouverait ton corps. Tes poursuivants sont convaincus que tu es morte, que tu gis dans les bois, au fond d'un étang ou d'un ravin.

— Et ils n'auront de cesse de me chercher tant qu'ils n'auront pas retrouvé mes restes. Je le sais bien. Il faut qu'ils aient la preuve que je suis bien morte. Sans cette preuve ils n'abandonneront pas. Ils iront fureter partout. Et ils finiront par venir jusqu'ici...

— Ils sont tenaces, je le reconnais, observa-t-il. Particulièrement tenaces...

Elle serra les lèvres.

— Ne t'en fais pas. Je partirai d'ici avant qu'ils me trouvent. Je ne te causerai pas d'ennuis... N'aie pas peur.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai peur ? rétorqua-t-il en haussant les épaules. Y aurait-il une raison d'avoir peur ? Personne n'arrivera jusqu'ici, personne ne te dénichera dans ma cabane. Cependant, si tu pointes ton nez au-delà des roseaux, tu tomberas directement entre les mains de tes poursuivants.

— En d'autres termes, répliqua-t-elle en relevant la tête avec arrogance, je dois rester ici ? C'est ce que tu veux dire ?

— Tu n'es pas ma prisonnière. Tu es libre d'aller où bon te semble. Ou plus exactement : aussi loin que tes forces te le permettent. Mais tu peux également rester chez moi et patienter. Tes poursuivants finiront bien par se lasser. Ils se lassent toujours, tôt ou tard. Tu peux me croire. Je m'y connais.

Elle le regarda, une lueur étincelante dans ses yeux verts.

— D'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter en haussant les épaules et en fuyant son regard, tu agiras à ta guise. Je le répète, tu n'es pas ma prisonnière.

— De toute façon je ne partirai sans doute pas aujourd'hui, grogna-t-elle. Je suis faible... Et le soleil ne va pas tarder à se coucher... D'ailleurs je ne connais pas les sentiers. Rentrons plutôt à la cabane. Je suis gelée.

\* \* \*

— Tu as dit que j'étais restée couchée ici six jours et six nuits. C'est vrai ?

— Pourquoi mentirais-je ?

— Ne t'énerve pas. Je m'efforce d'évaluer le nombre de jours qui se sont écoulés... Je me suis sauvée... On m'a blessée... le jour de l'équinoxe. Le 23 septembre. Si tu préfères compter selon le calendrier des elfes, cela correspond au dernier jour de Lammass.

— C'est impossible.

— Pourquoi mentirais-je ? s'écria-t-elle, avant de pousser un gémissement en se prenant le visage entre les mains.

Vysogota la regardait de son air tranquille.

— Je l'ignore, répondit-il froidement. Mais apprends, Ciri, que j'ai été médecin autrefois. Cela fait longtemps que je n'exerce plus, mais je sais encore faire la différence entre une blessure qui date de quelques heures, et une autre qui date de quatre jours. Je t'ai trouvée le 27 septembre. Tu as donc été blessée le 26. Le troisième jour de Velen, si tu préfères compter selon le calendrier des elfes. Trois jours après l'équinoxe.

— C'est faux. J'ai été blessée le jour même de l'équinoxe.

— Ce n'est pas possible, Ciri. Tu as dû confondre les dates.

— Certainement pas. C'est toi qui as sans doute un calendrier périmé.

— Comme tu veux. Cela fait-il une si grande différence ?

— Non. Aucune.

\* \* \*

Trois jours plus tard, Vysogota enleva les derniers fils. Il avait toutes les raisons d'être satisfait et fier de son travail : la cicatrice était droite et nette. Il n'y avait aucun risque que des impuretés s'incrustent dans la blessure et dessinent comme un tatouage. La satisfaction du chirurgien fut toutefois gâchée par l'expression de Ciri qui, dans un silence lugubre, contemplait sous différents angles sa cicatrice dans le miroir et tentait, sans succès, de la masquer en rabattant ses cheveux sur sa joue. La cicatrice l'enlaidissait, c'était un fait. Faire semblant de prétendre le contraire n'aidait aucunement la jeune fille. Aussi large qu'une corde, les traces des piqûres d'aiguille et les empreintes des fils bien apparentes, la cicatrice rouge encore était vraiment monstrueuse. Son apparence allait progressivement s'améliorer, assez rapidement d'ailleurs. Vysogota savait néanmoins que la cicatrice ne disparaîtrait pas totalement. La jeune fille serait à jamais défigurée.

Ciri se sentait beaucoup mieux. Pourtant, à la surprise et à la satisfaction du vieil homme, elle ne parlait plus de partir. Elle sortit sa jument Kelpie de l'étable. Vysogota savait que dans le Nord le nom « Kelpie » servait à désigner une créature des varechs, un dangereux monstre marin qui, selon les superstitions, pouvait prendre la forme d'un magnifique destrier, d'un dauphin ou même d'une belle femme, mais qui en réalité ressemblait à un tas de mauvaises herbes. Ciri sella son cheval et fit le tour de la cour et de la cabane au trot ; après quoi elle ramena Kelpie à l'étable afin que la jument tienne compagnie à la chèvre tandis qu'elle-même rentrait à la maison tenir compagnie à Vysogota. Elle entreprit même, par désœuvrement sans doute, de l'aider à préparer les peaux. Pendant qu'il classait les ragondins selon leur taille et leur teinte, elle découpait la peau des rats musqués sur

une planchette qu'ils avaient apportée à l'intérieur, prélevant l'échine et la panse. Ses mains étaient d'une habileté hors du commun.

C'est précisément alors qu'ils se livraient chacun à leur tâche qu'ils entamèrent une étrange conversation...

\* \* \*

— Tu ne sais pas qui je suis. Tu ne peux même pas l'imaginer.

Elle répéta cette banale affirmation plusieurs fois de suite, ce qui eut pour effet d'irriter quelque peu l'anachorète. Bien évidemment, il n'en laissa rien paraître. Révéler ainsi ses sentiments devant une gamine lui aurait fait outrage. Non, il ne pouvait le permettre ; pas plus qu'il ne pouvait laisser libre cours à la curiosité qui le démangeait.

Une curiosité somme toute sans fondement, car, après tout, il pouvait sans difficulté deviner qui elle était. Déjà à son époque, les jeunes se regroupaient en bandes. Les années écoulées n'avaient pu entamer le pouvoir d'attraction qu'exerçaient de telles cliques sur de sales gosses en mal d'aventures et de sensations fortes. Pour leur malheur, bien trop souvent. S'ils s'en tiraient avec une vilaine balafre au visage, ces sales mioches pouvaient s'estimer heureux ; la torture, la corde, le crochet ou l'épieu attendaient les moins chanceux d'entre eux.

Pourtant, une chose avait changé depuis cette époque : une émancipation prématurée. Ces bandes n'attiraient plus seulement les adolescents, mais également des gamines complètement folles qui préféraient le cheval, l'épée et l'aventure au tricot, à la quenouille ou à la venue du marieur.

Vysogota ne lui avoua pas tout ce qu'il savait d'un bloc. Il procéda par bribes. Mais de telle manière qu'elle comprenne qu'il était au courant. Pour lui prouver que, si quelqu'un ici était une énigme, ce n'était certainement pas une jeune brigande faisant partie d'une bande de voyous et qui avait échappé par miracle à ses poursuivants. Elle n'était qu'une sale gosse défigurée qui tentait de s'entourer des limbes du mystère.

— Tu ne sais pas qui je suis. Mais n'aie pas peur. Je vais partir bientôt. Je ne te mettrai pas en danger.

Vysogota en avait assez.

— Aucun danger ne me menace, affirma-t-il d'un ton sec. De quoi parles-tu, voyons ? Même si tes poursuivants faisaient leur apparition ici, ce dont je doute, qu'aurais-je à craindre ? Quiconque aide des criminels en fuite s'expose à un châtiment, mais pas un anachorète, car un anachorète n'est pas au courant des choses temporelles. Mon privilège est d'accueillir tous ceux qui se présentent à mon ermitage.

Ce que tu as dit est juste, je ne sais pas qui tu es. Comment moi, un anachorète, pourrais-je savoir qui tu es, quelles bêtises tu as commises et pour quelle raison tu es poursuivie par la justice ? Et par quelle justice ? J'ignore même à quel droit sont soumis ces environs, de quelle juridiction ils dépendent. Et ça m'est égal. Je suis un ermite.

Il évoquait un peu trop la vie érémitique, il en avait conscience. Mais il n'abandonnait pas, les yeux verts et furieux de Ciri le piquant tels des éperons.

— Je suis un ermite misérable. Aux yeux de la société, je suis mort. Je suis un homme simple et sans instruction, ignorant des affaires du monde...

Il exagérait.

— Tiens donc ! s'emporta-t-elle en lançant à terre le couteau et la peau qu'elle avait à la main. Tu me prends pour une idiote ou quoi ? « Anachorète », « misérable ermite », tiens donc ! Pendant que tu étais sorti, j'ai jeté un coup d'œil autour de moi. J'ai regardé, là, dans le coin, derrière ce rideau à la propreté douteuse. D'où proviennent donc ces livres savants sur tes étagères, hein, homme simple et ignorant ?

Vysogota rejeta les peaux de ragondin sur la paille.

— Un collecteur d'impôts vivait ici autrefois, expliqua-t-il, désinvolte. Ce sont des registres et des livres comptables.

— Tu mens. (Ciri fit la grimace, massa sa cicatrice.) Tu mens effrontément !

Il ne répondit pas, faisant mine d'apprécier la teinte d'une peau.

— Tu crois peut-être, reprit la jeune fille au bout d'un instant, que parce que tu as une barbe blanche, des rides et cent ans d'âge, tu peux tromper une jeune fille naïve, hein ? Eh bien je vais te dire une bonne chose : peut-être y parviendrais-tu avec la première venue. Mais pas avec moi !

Il haussa les sourcils d'un air interrogateur. En réponse, elle reprit aussitôt :

— Moi, mon cher anachorète, j'ai fait des études dans des endroits où l'on trouvait de nombreux livres identiques à ceux qui se trouvent sur ton étagère. Je connais nombre d'entre eux.

Vysogota haussa plus encore les sourcils. Elle le regardait droit dans les yeux.

— La maritorne raconte de drôles de choses, dit-elle, orpheline déguenillée voleuse ou brigande, découverte dans les buissons, la gueule esquinlée. Mais tu dois tout de même savoir, monsieur l'anachorète, qu'il m'est arrivé de lire l'histoire de Roderick de Novembre. J'ai parcouru, et ce plus d'une fois, un ouvrage intitulé *Materia medica*. Je connais l'*Herbarius*, le même que celui que j'ai vu sur ton étagère. Je sais aussi ce que signifie au dos d'un livre une croix d'hermine sur un pavois rouge. C'est la preuve que ce livre a été édité



par l'université d'Oxenfurt.

Elle s'interrompt sans pour autant le quitter des yeux. Vysogota ne disait rien, s'efforçant de ne rien laisser transparaître sur son visage.

— C'est pourquoi je pense, poursuivit-elle en redressant la tête avec cette fierté teintée de brusquerie qui lui était si familière, que tu n'es pas du tout un rustre ni un anachorète. Tu n'es pas mort aux yeux de la société, tu t'es sauvé pour lui échapper. Et tu te caches ici, dans ton ermitage, dissimulé derrière des apparences et une immense jonchaie.

— S'il en est ainsi, rétorqua Vysogota en souriant, nos sorts sont en réalité étrangement entremêlés, érudite demoiselle. Le destin nous a réunis de bien étrange façon. Toi-même, n'est-ce pas, tu as habilement tissé autour de toi un voile d'apparences. Je suis malgré tout un homme âgé, rempli de suspicion, de méfiance et d'aigreur sénile...

— Méfiance envers moi ?

— Envers le monde, Ciri. Ce monde où l'apparence suspecte porte le masque de la vérité pour disséminer une autre vérité, contrefaite, et qui, entre parenthèses, tente de nous tromper également. Ce monde où l'on peint le blason de l'université d'Oxenfurt sur les portes des maisons closes. Où des brigandes blessées se font passer pour des demoiselles expérimentées, instruites, et peut-être même de noble naissance, des intellectuelles et des érudites qui lisent Roderick de Novembre et auxquelles les armoiries de l'Académie ne sont pas inconnues, alors même que les apparences suggèrent le contraire. Alors même qu'elles portent une autre marque. Une marque de bandit. Une rose rouge tatouée à l'aîne.

— Tu avais raison, effectivement, grommela-t-elle en se mordillant les lèvres. (Son visage, devenu cramoisi, faisait ressortir la ligne noire de sa cicatrice.) Tu es un vieillard aigri. Et un vieux birbe founiard.

— Sur l'étagère qui se trouve derrière le rideau, poursuivit-il en désignant celui-ci d'un mouvement de tête, se trouve un recueil de contes elfiques et de paraboles en vers, *Aen N'og Mab Taedh'morc*. On peut y lire une historiette sur un corbeau sénile et une jeune hirondelle, qui serait tout à fait adaptée à notre situation. Étant donné que je suis, comme toi, Ciri, un érudit, je me permettrai de t'en rappeler un extrait qui me paraît approprié. Le corbeau, comme tu t'en souviens certainement, reproche à l'hirondelle sa frivolité et son impétuosité déplacée : « Hen Cerbin dic'ss aen n'og Zireael, Aark, aark, caelm foile, te veloe, ell ? Zireael... »

Il s'interrompt, posa ses coudes sur la table et cala son menton sur ses doigts entrecroisés. Ciri secoua la tête, se redressa, le regarda

d'un air interrogateur, puis elle acheva le vers :

— « ... Zireael veloe que'ss aen en'ssan irch, Mab og, Hen Cerbin, vean ni, quirk, quirk ! »

— Le vieillard, méfiant et aigri, reprit Vysogota au bout d'un instant sans changer de posture, demande pardon à la jeune érudite. Le corbeau sénile, qui flaire partout la ruse et les stratagèmes, présente ses excuses à l'hirondelle dont la seule faute est d'être jeune et pleine de vie. Et bien mignonne.

— Maintenant tu radotes, s'offusqua Ciri en masquant instinctivement de sa main la cicatrice sur sa joue. Tu peux t'épargner ce genre de compliments. Ils ne feront pas disparaître les fils difformes dont tu m'as fauflé le visage. Ne va pas t'imaginer non plus que tu obtiendras ainsi ma confiance. Je ne sais toujours pas qui tu es réellement. Je ne sais pas pourquoi tu m'as trompée sur les dates et les jours. Ni dans quel but tu as regardé entre mes jambes alors que j'étais blessée au visage. J'ignore d'ailleurs si tu t'es contenté d'une simple observation.

Cette fois elle était parvenue à le déstabiliser.

— Qu'est-ce que tu vas imaginer, petite impertinente ? s'écria-t-il. Je pourrais être ton père !

— Plutôt mon grand-père, rectifia-t-elle froidement. Voire mon arrière-grand-père. Mais tu ne l'es pas. Je ne sais pas qui tu es. Mais tu n'es certainement pas celui pour qui tu veux te faire passer.

— Je suis celui qui t'a trouvée dans les marécages, plaquée contre la mousse à cause du gel, une croûte noire à la place du visage, inconsciente, sale, dégoûtante. Je suis celui qui t'a amenée chez lui, alors qu'il ne savait pas qui tu étais et qu'il aurait pu s'imaginer les pires choses. Je suis celui qui t'a soignée et mise au lit. Qui a veillé sur toi quand tu tremblais de fièvre. Qui t'a lavée. Meticuleusement. Y compris à la périphérie du tatouage.

Elle devint de nouveau cramoisie, mais la lueur de défi demeurait dans son regard.

— Sur cette terre, gronda-t-elle, les apparences trompeuses simulent parfois la vérité, tu l'as dit toi-même. Moi aussi, je connais un peu le monde, figure-toi. Tu m'as sauvée, tu m'as soignée, tu as veillé sur moi. Je t'en remercie. Je te suis reconnaissante de... de ta bonté. Mais enfin je sais que cela n'existe pas, la bonté sans...

— Sans calcul ni espoir de profit, acheva-t-il avec un sourire. Oui, oui, je sais. J'ai roulé ma bosse... Qui sait si je ne connais pas le monde aussi bien que toi, Ciri. C'est bien connu, les filles blessées se font dépouiller de tout ce qui a une quelconque valeur. Quand elles sont inconscientes ou trop faibles pour se défendre, il est d'usage de lâcher la bride à ses appétits sexuels et à sa concupiscence, en usant bien souvent de moyens pervers et contre nature. N'est-ce pas ainsi ?

— Les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent être, rétorqua Ciri en rougissant pour la troisième fois.

— Quelle indubitable vérité ! dit le vieillard en ajoutant une nouvelle peau au tas qu'il avait à côté de lui. Qui nous conduit irrémédiablement à la conclusion que nous ne savons rien l'un de l'autre, Ciri. Nous ne connaissons que les apparences, et celles-ci sont trompeuses.

Il attendit un instant, mais Ciri ne semblait guère pressée de prendre la parole.

— Nous avons eu beau mener tous deux ce qui ressemble à une enquête préliminaire, nous ne savons toujours rien l'un sur l'autre. Je ne sais pas qui tu es, et toi, tu ignores qui je suis...

Cette fois il attendit à dessein. Elle le regarda, et il lut dans ses yeux la question qu'il espérait. Une lueur étrange brilla dans son regard lorsqu'elle posa enfin ladite question.

— Qui commence ?

\* \* \*

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, s'il avait regardé à l'intérieur, il aurait pu voir, à la lumière des flammes qui scintillaient dans l'âtre, un vieillard à la barbe grise penché au-dessus d'un monticule de peaux. Il aurait vu également une jeune fille aux cheveux de cendre, défigurée par une affreuse cicatrice sur la joue qui jurait singulièrement avec ses grands yeux verts pareils à ceux d'un enfant.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane était bien cachée parmi les roseaux, au beau milieu des marécages où personne n'osait s'aventurer.

\* \* \*

— Je m'appelle Vysogota de Corvo. J'étais médecin. Chirurgien. Et aussi alchimiste, chercheur, historien, philosophe, moraliste. J'étais professeur à l'académie d'Oxenfurt. J'ai dû me sauver après la publication d'une certaine œuvre qui fut considérée comme impie, ce qui, à l'époque, il y a cinquante ans de cela, était passible de la peine de mort. J'ai dû émigrer. Ma femme ne voulant pas partir, elle m'a quitté. Quant à moi, j'ai continué ma route plus loin, vers le sud, dans l'empire nilfgaardien. J'ai fini par devenir chargé de cours d'éthique à l'académie impériale de Castell Graupian, où j'ai exercé pendant près de dix ans. Mais j'ai dû fuir cet endroit, également après la publication d'un certain traité... Soit dit entre parenthèses, l'ouvrage en question

parlait du pouvoir totalitaire et du caractère criminel des guerres d'occupation, mais officiellement on me reprocha de m'être fait le défenseur d'un mysticisme métaphysique et d'un schisme clérical. Il fut reconnu que j'avais agi à l'instigation des groupements sacerdotaux révisionnistes expansifs qui régissaient de fait les royaumes de Nordling. Ce qui était assez drôle au regard de ma condamnation à mort pour athéisme vingt ans auparavant ! En réalité, les prêtres expansifs étaient depuis longtemps tombés dans l'oubli dans les régions du Nord, mais à Nilfgaard on ne l'entendait pas de cette oreille. Mêler le mysticisme et les superstitions à la politique était passible de poursuites et sévèrement puni.

» Aujourd'hui, avec le recul, je pense que si j'avais cédé et fait preuve de repentir, l'affaire se serait peut-être dissipée et l'empereur se serait contenté de me disgracier sans prendre à mon encontre des mesures drastiques. Mais j'étais aigri. Sûr de mes raisons, que j'estimais intemporelles, supérieures au pouvoir politique, quel qu'il soit. Je me sentais humilié, injustement humilié. Victime d'un pouvoir despotique. J'ai donc noué des contacts étroits avec des dissidents qui luttaient secrètement contre le tyran. Avant d'avoir compris, je me suis retrouvé en prison avec ces mêmes dissidents, et certains d'entre eux, épouvantés par la perspective d'être torturés, m'ont désigné comme le principal idéologue du mouvement.

» L'empereur usa de son droit de grâce, mais je fus néanmoins banni, et menacé d'être exécuté sur-le-champ si je revenais sur les terres impériales.

» Je me suis alors fâché contre le monde entier, contre le royaume, l'Empire et les universités, les dissidents, les fonctionnaires, les hommes de loi. Contre mes collègues et amis qui, d'un coup de baguette magique, avaient cessé de l'être. Contre ma seconde femme qui, tout comme la première, considérait que les ennuis de son mari étaient une raison suffisante pour divorcer. Contre mes enfants qui m'avaient renié. Je suis devenu un anachorète. Ici, dans la province d'Ebbing, dans les marécages de Pereplut. J'ai repris la demeure reçue en héritage d'un vieil ermite dont j'avais fait autrefois la connaissance. La malchance voulut que Nilfgaard annexe Ebbing et je me suis de nouveau retrouvé sur le territoire de l'Empire. Or je n'ai plus ni la force ni l'envie de reprendre la route, c'est pourquoi je dois me cacher. Les sentences impériales ne sont pas soumises à prescription, même dans le cas où l'empereur qui les a rendues n'est plus de ce monde, et où son successeur n'a aucune raison d'apprécier et de partager ses points de vue. La sentence de mort reste en vigueur. Ainsi en ont décidé le droit et la coutume à Nilfgaard. Les sentences pour trahison ne peuvent être abrogées ni bénéficier de l'amnistie prononcée par chaque nouvel empereur après son couronnement. Après son accession

au trône, le nouveau souverain amnistie tous ceux que son prédécesseur a condamnés... à l'exception des hommes reconnus coupables de trahison envers l'État. Peu importe qui règne à Nilfgaard : s'il vient à se savoir que je vis toujours sur le territoire impérial alors qu'on m'en a banni, ma tête tombera sur l'échafaud.

» Comme tu peux le constater, Ciri, nous nous trouvons exactement dans la même situation...

\* \* \*

— Qu'est-ce que c'est, l'éthique ? Je l'ai su, mais j'ai oublié.

— La science de la morale. Des règles du comportement moral, noble, probe, intègre. Des sommets du bien auxquels la droiture et la moralité mènent l'âme humaine. Et des profondeurs du mal, où conduisent la malhonnêteté et l'immoralité...

— Les sommets du bien ! gronda-t-elle. La droiture ! La moralité ! Ne me fais pas rire ou je vais faire péter la cicatrice que j'ai sur la gueule. Tu as eu de la chance qu'on ne t'ait pas poursuivi, ou qu'on n'ait pas lancé de chasseurs de primes à tes trousses, du genre d'un... Bonhart. Tu aurais vu, alors, à quoi ressemblent les profondeurs du mal. L'éthique ? Ton éthique, c'est de la merde, Vysogota de Corvo. Ce ne sont pas les hommes mauvais et les malhonnêtes qui plongent, oh, non ! Ceux-là, ils sont très déterminés et n'hésitent pas à faire plonger dans le gouffre les gens respectueux de la morale, honnêtes et nobles, mais maladroits, hésitants et pleins de scrupules.

— Merci pour la leçon, persifla-t-il. Par ma foi, on a beau avoir vécu un siècle entier, il n'est jamais trop tard pour apprendre. Vraiment, il est toujours utile d'écouter des personnes mûres, qui ont beaucoup voyagé et qui ont de l'expérience.

— Vas-y, moque-toi, moque-toi donc, répliqua-t-elle en secouant la tête. Tant que tu le peux encore. Parce qu'à présent c'est mon tour. C'est à moi de te régaler de mon récit à présent. Je vais te raconter ce qui m'est arrivé. Et, lorsque j'en aurai terminé, nous verrons si tu as toujours envie de te gausser.

\* \* \*

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un s'était glissé subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu dans la pièce faiblement éclairée un vieillard aux cheveux blancs en train d'écouter dans le recueillement le récit d'une jeune fille aux cheveux couleur de cendre, assise sur une bille près de la cheminée. Il aurait remarqué que la jeune fille parlait lentement, comme si elle

avait du mal à trouver ses mots, qu'elle frottait nerveusement sa joue enlaidie par une affreuse cicatrice, qu'elle entrecoupait le récit de sa destinée de longs moments de silence. Il l'aurait entendue parler des sciences qu'on lui avait inculquées et qui s'étaient révélées mensongères et illusoires. Des promesses qu'on lui avait faites et qui n'avaient pas été tenues. De cette destinée en laquelle on l'avait enjointe de croire et qui l'avait lâchement trahie et privée d'héritage. Il l'aurait entendue raconter comment, chaque fois qu'elle commençait à croire, les brimades, la douleur, les vexations et l'humiliation s'acharnaient sur elle. Comment ceux en qui elle avait confiance et qu'elle aimait l'avaient trahie, n'étaient pas venus à son secours lorsqu'elle souffrait, et que l'opprobre, le supplice et la mort la menaçaient. Comment les idéaux auxquels on lui avait conseillé d'être fidèle l'avaient déçue, trahie, abandonnée au moment où elle en avait besoin, révélant ainsi combien ils étaient infondés. Comment elle avait trouvé aide, amitié et amour là où, en apparence, il convenait de ne rien espérer. Surtout pas de l'amour.

Mais personne n'aurait pu les voir, ni à plus forte raison les entendre. La cabane au toit pentu et moussu était bien cachée au milieu de la brume, au cœur des marécages où personne n'osait s'aventurer.

Au moment d'atteindre l'âge de la puberté, une jeune fille tend à faire des incursions dans des domaines de la vie qui lui étaient auparavant inaccessibles ; dans les contes, cette période est représentée symboliquement par une tour mystérieuse dans laquelle pénètre ladite jeune fille à la recherche d'une chambre secrète. Elle se hisse au sommet de la tour, progressant sur les marches d'un escalier en colimaçon qui, dans les rêves, traduisent les expériences érotiques. La chambre interdite, cette petite pièce fermée à clef, évoque le vagin ; tourner la clef dans la serrure symbolise l'acte sexuel.

D'après Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*

## CHAPITRE 2

La tempête arriva au cours de la nuit, avec le vent d'ouest.

Un éclair déchira le ciel mauve sombre, suivi d'un coup de tonnerre interminable. Une pluie soudaine s'abattit violemment sur le chemin poussiéreux, faisant vibrer les toits, effaçant la saleté des fenêtres. Mais un vent violent eut tôt fait de chasser l'ondée, de repousser la tempête très loin au-delà de l'horizon étincelant d'éclairs.

C'est alors que les chiens se mirent à aboyer. Des claquements de sabots résonnèrent, une arme cliqueta. Des cris et des sifflements sauvages réveillèrent en sursaut les villageois. Pris de panique, ces derniers se mirent à barricader portes et fenêtres. Les paumes en sueur, ils s'agrippaient aux manches de leurs haches, aux poignées de leurs fourches. Ils s'y agrippaient fermement. Le regard impuissant.

*La terreur... la terreur parcourt le village. Qui sont les pourchassés ? Qui sont les poursuivants ? Ces barbares forcenés, le sont-ils par peur ou par colère ? Traverseront-ils le village à bride abattue, juchés sur leurs chevaux ? Ou la nuit sera-t-elle bientôt déchirée par la lueur des flammes des maisons incendiées ?*

— Silence, silence, les enfants...

— Maman, est-ce que ce sont les démons ? Est-ce la Traque sauvage ? Des spectres nés de l'enfer ? Maman, maman !

— Silence, silence, les enfants. Ce ne sont ni des démons ni des diables...

Pis que cela.

C'étaient des hommes.

Les chiens ne cessaient d'aboyer. Le vent continuait à souffler. Les chevaux poussaient des hennissements, leurs fers battaient le sol.

Une horde sauvage traversait le village et la nuit.

\* \* \*

Hotsporn escalada la colline, tira sur les rênes de son cheval et le fit pivoter. Il était prudent et avisé et n'aimait pas prendre de risques, surtout quand il n'y avait rien à perdre à se montrer vigilant. Il n'était pas pressé de descendre vers la rivière, d'atteindre la station postale. Il préférerait d'abord observer attentivement.

Devant la station il ne distinguait ni chevaux ni voiture, juste un petit fourgon attelé d'une paire de mulets. Sur la bâche du fourgon figurait une inscription qu'Hotsporn, de loin, ne pouvait déchiffrer. Mais il ne semblait pas y avoir de danger. Hotsporn était capable de flairer le danger. C'était un professionnel.

Il descendit sur la rive broussailleuse envahie d'osiers, fit pénétrer son cheval dans l'eau, profondément, puis traversa la rivière au galop au milieu de giclées d'eau qui s'élevaient bien au-dessus de sa selle.



Les canards qui barbotaient au bord de la rivière s'enfuirent en cancanant bruyamment.

Hotsporn pressa son cheval, il franchit une palissade et se retrouva dans la cour de la station. Il pouvait à présent déchiffrer l'inscription qui figurait sur la bâche du fourgon : « Maître Almavera, artiste du tatouage ». Chaque mot de l'inscription était d'une couleur différente et commençait par une lettre exagérément grande, richement enluminée. Et sur un coffre du chariot, au-dessus de la roue avant droite, on pouvait voir une flèche fendue peinte d'une couleur pourpre.

— À terre, entendit-il derrière son dos. À terre, plus vite que ça ! Les mains loin de la poignée !

Ils s'approchèrent et l'encerclèrent sans bruit : Asse, en veste de cuir noir rivée d'argent, par la droite ; Falka, en jaquette de daim vert et coiffée d'un béret à plumes, par la gauche. Hotsporn baissa son capuchon et ôta le bandeau de son visage.

— Ha ! (Asse baissa son épée.) C'est vous, Hotsporn. Je vous aurais sûrement reconnu, mais j'ai été trompé par votre cheval moreau !

— Quelle magnifique petite jument ! s'extasia Falka en repoussant son béret sur l'oreille. Noire et brillante comme le charbon, pas un poil plus clair. Et bien bâtie ! C'est une pure beauté !

— Eh oui ! J'ai pu me la procurer pour moins de cent florins, sourit Hotsporn d'un air nonchalant. Où est Giselher ? À l'intérieur ?

Asse acquiesça d'un signe de tête. Falka, comme envoûtée par la jument, lui donna une tape sur l'encolure.

— Quand je l'ai vue galoper dans l'eau, dit-elle en levant sur Hotsporn ses grands yeux verts, on aurait dit un véritable kelpie ! Si elle avait surgi de la mer et non de la rivière, j'aurais certainement cru que c'en était un.

— Et vous avez déjà vu un véritable kelpie, mademoiselle Falka ?

— En image. (La jeune fille se rembrunit soudain.) C'est une longue histoire. Venez à l'intérieur. Giselher vous attend.

\* \* \*

Près de la fenêtre, par laquelle filtrait un rayon de lumière, une table avait été installée. Mistle, qui ne portait rien en dessous de la ceinture à l'exception de ses chaussettes noires, s'y tenait à demi allongée, dans une posture impudique, en appui sur ses coudes. Un individu maigre aux cheveux longs, en blouse gris foncé, était agenouillé entre ses jambes écartées. Ce ne pouvait être que maître Almavera, l'artiste du tatouage, car l'homme était justement occupé à tatouer sur la cuisse de Mistle un dessin en couleur.

— Viens plus près, Hotsporn, l'invita Giseller en rapprochant un escabeau de la table où il était assis avec Étincelle, Kayleigh et Reef.

Ces deux derniers, tout comme Asse, étaient pareillement vêtus de cuir noir criblé d'agrafes, de clous, de chaînes et autres ornements fantaisistes en argent. *Un artisan a dû faire une sacrée bonne affaire avec eux*, se dit Hotsporn. Quand l'envie leur prenait de s'accoutrer de belle manière, les Rats payaient royalement les tailleurs, les cordonniers et les selliers. De toute évidence, ils n'hésitaient pas non plus à arracher directement sur la personne qu'ils venaient d'attaquer un habit ou un bijou qui leur était tombé dans l'œil.

— Manifestement, tu as trouvé notre message dans les ruines de l'ancienne station, constata Giseller en s'étirant. Mais qu'est-ce que je dis ! Tu ne serais pas ici sinon, n'est-ce pas ? Tu es même descendu plutôt vite, je dois le reconnaître.

— Parce qu'il a une superbe jument, intervint Falka. Je parie qu'elle est aussi fringante !

— J'ai en effet trouvé votre message. (Hotsporn ne quittait pas Giseller du regard.) Et qu'en est-il du mien ? T'est-il parvenu ?

— Il m'est parvenu..., bafouilla le chef des Rats. Mais... pour être bref... Disons que nous n'avions alors pas le temps. Ensuite, nous nous sommes saoulottés et il a bien fallu prendre du repos. Et plus tard nous avons suivi une autre route...

*Satanés merdeux*, pensa Hotsporn.

— Pour être bref, tu n'as pas rempli la mission que je t'avais confiée.

— Eh bien... non. Pardonne-moi, Hotsporn. Ce n'était pas possible... Ce sera pour la prochaine fois, sans faute !

— Sans faute, confirma avec emphase Kayleigh, bien que personne n'ait sollicité son avis.

*Satanés merdeux irresponsables. Ils se sont saoulottés. Et ensuite ils ont suivi une autre route. Qui menait sans aucun doute à l'atelier de quelque tailleur à qui ils ont commandé de belles frifes.*

— Tu bois quelque chose ?

— Non, merci.

— Mais peut-être goûteras-tu à ceci ?

Giseller désigna un petit écrin laqué posé au milieu des touries et des timbales. Hotsporn avait déjà compris pour quelle raison les yeux des Rats brillaient de cet éclat étrange, pourquoi leurs mouvements étaient si nerveux et si vifs.

— De la poudre de première qualité, assura Giseller. N'en prendras-tu pas une pincée ?

— Non, merci.

Hotsporn regarda d'un air éloquent les taches de sang et les traces laissées dans la sciure : de toute évidence, un corps avait été traîné par

là. Giselher suivit son regard.

— Un valet a voulu jouer les braves avec nous, pouffa-t-il. Au point qu'Étincelle a dû le corriger.

Étincelle émit un rire guttural. On devinait sans peine qu'elle était très excitée par les narcotiques.

— Je l'ai si bien corrigé qu'il s'est étouffé avec son sang, se vanta-t-elle. Et les autres se sont alors calmés sur-le-champ. C'est ce qu'on appelle la terreur !

Comme à l'accoutumée elle était couverte de bijoux, une boucle en diamants ornait même l'aile de son nez. Elle n'était pas vêtue de cuir, mais d'un caftan couleur cerise avec un dessin de brocart assez célèbre pour être du dernier cri parmi la jeunesse dorée de Thurn. De même que le foulard de soie qui entourait la tête de Giselher. Hotsporn avait même déjà entendu parler de jeunes filles se rasant « à la Mistle ».

— C'est ce qu'on appelle la terreur, répéta-t-il, songeur, les yeux toujours rivés sur la traînée de sang sur le sol. Et qu'en est-il du maître de la station ? De sa femme ? De son fils ?

— Mais non ! se renfrogna Giselher. Crois-tu donc que nous les avons tous abattus ? Allons ! Pour l'instant ils sont enfermés dans le cellier. Comme tu peux le constater, la station nous appartient à présent.

Kayleigh se rinça bruyamment la bouche avec du vin, puis cracha par terre. À l'aide d'une petite cuiller, il préleva un peu de fisstech dans l'écrin, le déposa minutieusement sur le bout de son index mouillé de salive qu'il porta à sa bouche pour en frictionner sa gencive. Il passa l'écrin à Falka qui répéta le rituel avant de tendre le fisstech à Reef. Le Nilfgaardien refusa, occupé à feuilleter le catalogue des tatouages en couleur ; il passa la boîte à Étincelle qui, sans se servir, la tendit à Giselher.

— La terreur ! gronda-t-elle en clignant de ses yeux étincelants et en fronçant le nez. Nous tenons la station par la terreur ! C'est ainsi que l'empereur Emhyr tient le monde entier. Nous, nous n'avons que cette baraque, mais le principe reste le même !

— Aïïïe ! Sacrebleu ! hurla Mistle sur sa table. Fais attention ! Regarde où tu plantes tes aiguilles. Tu recommences encore une fois et c'est moi qui vais te piquer ! De telle manière que tu te retrouveras transpercé de part en part !

Les Rats, à l'exception de Falka et de Giselher, pouffèrent.

— Il faut souffrir pour être belle ! s'écria Étincelle.

— Pique-la, maître, pique-la, ajouta Kayleigh. Entre les jambes elle est blindée !

Falka proféra d'affreux jurons et lança une timbale dans sa direction. Kayleigh se pencha pour l'éviter, et les Rats ricanèrent de

nouveau.

— Ainsi, commença Hotsporn, bien décidé à mettre un terme à leur hilarité, vous tenez la station par la terreur. Et pour quelle raison ? Mis à part le plaisir que vous prenez à terroriser les gens ?

— Nous sommes ici aux aguets, rétorqua Giselher en frottant le fisteck sur sa gencive. Si quelqu'un se pointe pour changer de cheval ou prendre du repos, on le dépouillera. C'est plus confortable ici qu'à un croisement des chemins ou dans des fourrés au bord de la grand-route. Néanmoins, comme vient de le dire Étincelle, le principe reste le même.

— Mais depuis l'aurore, seul celui-là nous est tombé dans les pattes, intervint Reef en désignant maître Almavera, quasiment invisible, la tête entre les cuisses écartées de Mistle. Fauché comme les blés, comme tout saltimbanque, il n'avait rien qu'on puisse lui dérober, alors on le dépouille de son art. Jetez donc un œil, voyez comme il est habile en dessin.

Il dénuda son avant-bras et montra son tatouage : une femme nue qui semblait remuer les fesses quand il serrait le poing. Kayleigh se vanta lui aussi : au-dessus d'un bracelet d'épines, un serpent vert s'enroulait autour de son poignet, sa gueule béante révélant une langue fourchue écarlate.

— Très chic, observa Hotsporn avec indifférence. Et d'une grande utilité pour l'identification de cadavres. Néanmoins, mes chers Rats, le pillage ne vous a pas réussi. Il va falloir payer l'artiste pour son art. Je n'ai pas pu vous avertir plus tôt : depuis sept jours, c'est-à-dire depuis le 1<sup>er</sup> septembre, le signe est une flèche pourpre fendue. Il en a une peinte sur son chariot.

Reef jura dans sa barbe, Kayleigh éclata de rire. Giselher agita la main avec nonchalance.

— Soit. Nous le paierons pour ses aiguilles et ses tatouages, s'il le faut. Une flèche pourpre, dis-tu ? Nous nous en souviendrons. Si quelqu'un d'autre se pointe ici avec le signe d'une flèche, nous ne lui ferons pas de mal.

— Tu as l'intention de camper ici jusqu'à demain ? s'étonna Hotsporn avec une emphase exagérée. Ce n'est pas raisonnable. C'est risqué et dangereux !

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est risqué et dangereux.

Giselher haussa les épaules, Étincelle renifla, puis se moucha en rejetant sa morve au sol. Reef, Kayleigh et Falka regardaient le négociant comme s'il venait de leur apprendre que le soleil était tombé dans la rivière et qu'il fallait vite le repêcher avant que les crabes le saisissent entre leurs pinces. Hotsporn comprit alors qu'il avait affaire à des gamins fous, à des fanfarons dotés d'une bravoure

démence. Il ne servait à rien d'en appeler à leur bon sens ni de les prévenir d'un quelconque risque. Ces notions leur étaient totalement étrangères. Pourtant, il essaya.

— Vous êtes traqués, les Rats.

— Et alors ?

Hotsporn soupira.

La discussion fut interrompue par Mistle qui s'approcha d'eux sans s'être donné la peine de se rhabiller. Elle posa la jambe sur le banc et, en tournant les hanches, fit admirer à tous l'œuvre de maître Almavera : le haut de sa cuisse, juste à côté de l'aîne, arborait désormais une rose couleur ponceau sur une petite tige verte munie de deux petites feuilles.

— Alors ? demanda-t-elle, les mains sur les hanches. (Ses bracelets, qui lui couvraient presque entièrement les avant-bras, scintillèrent comme des diamants.) Qu'est-ce que vous en dites ?

— De vraies beautés, pouffa Kayleigh en repoussant d'un geste ses cheveux.

Hotsporn remarqua qu'il portait plusieurs anneaux à chaque oreille. Bientôt, les anneaux de ce genre, de même que le cuir bardé de métal, seraient sans aucun doute à la mode parmi la jeunesse dorée de la ville de Thurn et de la province de Geso tout entière.

— À ton tour, Falka, dit Mistle. Que souhaites-tu te faire tatouer ?

Falka toucha la cuisse de la jeune fille, se pencha et observa le tatouage. De près. Mistle ébouriffa tendrement ses cheveux cendrés. Falka eut un petit rire et, sans cérémonie, commença à se déshabiller.

— Je veux la même rose, exactement, annonça-t-elle. Au même endroit que toi, ma chérie.

\* \* \*

— Eh bien ! Il y en a des souris chez toi, Vysogota.

Ciri avait interrompu son récit ; elle regardait le sol où, dans le cercle de lumière déversée par la lampe à huile, se déroulait un véritable tournoi de souris. On pouvait aisément imaginer ce qui se passait en dehors du cercle, dans le noir total.

— Un chat te serait utile. Ou même deux.

— Les rongeurs, dit l'ermite en toussotant, se pressent à l'intérieur parce que l'hiver arrive. Quant à avoir un chat, j'en avais un. Mais il est allé vadrouiller quelque part, le fripon, il a disparu.

— Il a dû se faire manger par un renard ou une martre.

— Tu n'as pas vu ce chat, Ciri. S'il s'est fait manger, c'est par un dragon. Rien de moins.

— Vraiment ? Dommage ! Il aurait empêché ces souris de se balader sous mon lit.

— Oui, c'est dommage. Mais je pense qu'il reviendra. Les chats reviennent toujours.

— Je vais remettre du bois dans le feu. Il fait froid.

— Oui. Les nuits sont diablement fraîches en ce moment... Et pourtant nous ne sommes même pas à la mi-octobre... Continue, Ciri.

La jeune fille resta assise un moment, immobile, le regard plongé dans l'âtre. Le feu reprit vie, il crépita, gronda, darda un reflet doré et des ombres mouvantes sur le visage défiguré de la jeune fille.

— Raconte.

\* \* \*

Tandis que maître Almavera la piquait avec son aiguille, Ciri sentait des larmes perler au coin de ses yeux. Bien qu'elle ait pris la précaution de s'étourdir de vin et de poudre blanche avant qu'il commence son ouvrage, la douleur était insupportable. Elle serra les dents pour réprimer un gémissement. Bien entendu, elle ne laissait rien paraître ; elle faisait mine de ne pas prêter attention à l'aiguille, de mépriser la douleur. Elle s'efforçait de faire comme si de rien n'était et tentait de prendre part à la conversation que les Rats avaient entamée avec Hotsporn, un individu qui souhaitait se faire passer pour un négociant mais qui, hormis le fait qu'il vivait avec des commerçants, n'avait rien de commun avec le négoce.

— De sombres nuages s'accumulent au-dessus de vos têtes, disait Hotsporn en balayant de ses yeux noirs les visages des Rats. Non seulement le préfet d'Amarillo vous poursuit, ainsi que les Varnhagen, le baron Casadéi...

— Celui-là ? se renfroga Giselher. Le préfet et les Varnhagen, je comprends, mais pour quelle raison ce Casadéi s'acharne-t-il sur nous ?

— Le loup qui veut se faire passer pour un agneau, sourit Hotsporn, et qui bêle plaintivement : « Bêê, bêê, personne ne m'aime, personne ne me comprend, où que je me présente, on me jette des pierres, on crie "Haro !" ». Pourquoi, pourquoi tant de haine et d'injustice ? » Depuis son aventure près de la rivière Bergeronnette, mes chers Rats, la fille du baron Casadéi est restée faible, fébrile...

— Aaaahhh ! se souvint Giselher. Le carrosse avec les quatre bais ! C'est cette demoiselle-là ?

— Oui. Comme je le disais, elle est souffrante, la nuit elle se réveille en criant, elle n'a pas oublié M. Kayleigh... Ni surtout sa broche, souvenir de sa défunte mère, que Mlle Falka, tout en proférant divers propos, lui a arrachée de force alors qu'elle était agrafée sur sa robe.

— Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit ! fulmina Ciri depuis sa

table, profitant de l'occasion pour réagir à la douleur. En lui permettant de s'en tirer indemne nous l'avons outragée et offensée. Il aurait fallu la bataculer.

— En effet. (Ciri sentait le regard d'Hotsporn sur ses cuisses nues.) C'est véritablement un immense déshonneur pour elle de ne pas avoir été bataculée ! Pas étonnant que Casadéi, mortifié, ait convoqué une horde armée, alloué une récompense. Qu'il ait juré publiquement de vous pendre tous haut et court avec les corbeaux, au sommet des murs de son château. Il a également annoncé que pour cette broche arrachée à sa fille il arracherait la peau de Mlle Falka. Avec des ceintures.

Ciri poussa un juron, et les Rats se mirent à ricaner d'un rire sauvage. Étincelle éternua et se mit de la morve partout : le fisstech lui taquinait les muqueuses.

— Nous foulons nos poursuivants aux pieds, annonça-t-elle en essuyant son nez, ses lèvres, son menton, ainsi que la table, avec son foulard. Le préfet, le baron, les Varnhagen ! Ils sont à nos trousses, mais ils ne nous rattraperont pas ! Nous sommes les Rats ! Après la Velda, nous avons fait trois zigzags et à présent ces imbéciles tournent en rond en suivant des pistes refroidies. Avant qu'ils aient capté, ils seront trop loin pour faire demi-tour.

— Et quand bien même ils feraient demi-tour ! s'enflamma Asse. (Il avait quitté depuis un certain temps déjà son poste de sentinelle ; personne n'était allé le remplacer, ni même n'en avait l'intention.) J'les tailladerai et voilà tout !

— Bien sûr, s'écria Ciri, qui avait déjà oublié leur fuite de la nuit précédente à travers les villages le long de la Velda, et la peur qui leur collait alors au ventre.

— Ça suffit. (Giselher frappa la table de sa paume ouverte, mettant brusquement un terme à ce verbiage turbulent.) Parle, Hotsporn. Je vois bien que tu veux nous faire part de quelque chose, quelque chose d'autrement plus important que le préfet, les Varnhagen, le baron Casadéi et sa fillette si sensible.

— Bonhart est à vos trousses.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Même maître Almavera interrompit son ouvrage quelques instants.

— Bonhart, répéta Giselher lentement. Cette vieille crapule au crâne gris. Qui donc avons-nous pu énerver à ce point ?

— Quelqu'un de riche, affirma Mistle. Tout le monde n'a pas les moyens de se payer les services de Bonhart.

Ciri était sur le point de demander qui était ce Bonhart, mais Asse et Reef la devancèrent, d'une même voix, presque simultanément.

— C'est un chasseur de primes, expliqua Giselher, la mine sombre. Il a fait le soldat autrefois, paraît-il, puis il s'est occupé d'un

commerce ambulant, avant de se mettre à tuer des gens contre rémunération. C'est un fils de salaud comme on en voit peu.

— On raconte, ajouta Kayleigh avec une certaine désinvolture, que si on alignait dans un seul cimetière tous ceux que Bonhart a zigouillés, le cimetière devrait mesurer au moins un demi-arpent de long.

Mistle versa une pincée de poudre blanche dans le creux entre son pouce et son index, puis elle inspira profondément.

— Bonhart a massacré la clique du Grand Lothar, déclara-t-elle. Il les a fauchés, son frère et lui, celui qu'on appelait la Petite Amanite.

— On raconte qu'il l'a eu d'un coup dans le dos, précisa Kayleigh.

— Il a aussi tué Valdez, ajouta Giselher. Et quand Valdez est mort, toute sa clique s'est désagrégée. C'était l'une des meilleures. Une bande puissante, solide. De bons camarades. Durant un temps j'avais pensé les rejoindre. Avant de vous rencontrer.

— Tout cela est vrai, dit Hotsporn. Il n'y avait aucune clique comparable à celle de Valdez, et il n'y en aura pas d'autres. On a fait une chanson sur la rafle près de Sarda, et la façon dont ils s'en sont sortis. C'étaient des têtes futées ! Quelle fougue virile ! Bien peu peuvent se parangonner à eux.

Les Rats se turent soudain et lui jetèrent des regards furibonds.

— Nous, un jour, reprit Kayleigh d'une voix traînante après une minute de silence, alors que nous étions seulement six, nous avons percé tout un escadron de la cavalerie nilfgaardienne.

— Nous avons repris Kayleigh aux Nissirs, gronda Asse.

— N'importe qui ne peut pas se parangonner à nous non plus, siffla Reef.

— C'est un fait, Hotsporn, se rengorgea Giselher. Les Rats ne sont pas plus mauvais qu'une autre bande, pas moins habiles que la clique de Valdez. Tu parlais de fougue virile ? Eh bien, moi, je vais t'en conter sur la fougue féminine. Étincelle, Mistle et Falka, à elles trois, telles que tu les vois ici, ont traversé en plein jour le centre de la petite ville de Druigh, et, ayant appris que des Varnhagen se trouvaient dans la taverne, elles l'ont traversée au galop ! De part en part ! Elles sont entrées par-devant, et sont ressorties par-derrrière. Et les Varnhagen sont restés la gueule ouverte, à regarder leurs chopes cassées et leurs bières renversées. Tu diras peut-être que ce n'est rien ?

— Il ne le dira pas, anticipa Mistle en souriant d'un air mauvais. Il ne le dira pas, car il sait bien qui sont les Rats. Et sa guilde aussi le sait.

Maître Almavera avait terminé son tatouage. Ciri le remercia ; la mine fière, elle se rhabilla et rejoignit la compagnie. Elle s'ébroua, sentant sur elle le regard étrange, presque ironique, d'Hotsporn qui la jaugeait. Elle lui jeta un bref regard d'un œil mauvais en se serrant



ostensiblement contre l'épaule de Mistle. Elle avait déjà pu constater que ce genre de manifestation refroidissait efficacement l'ardeur des hommes qui avaient des idées en tête. Dans le cas d'Hotsporn, elle le faisait un peu gratuitement, car, de ce point de vue, le prétendu négociant n'était pas importun.

Hotsporn était une énigme pour Ciri. Elle ne l'avait vu qu'une seule et unique fois avant ce jour-là, le reste lui avait été relaté par Mistle. Hotsporn et Giselher, lui avait expliqué la jeune fille, se connaissaient depuis longtemps et ils étaient compères ; ils utilisaient des signaux et des mots de passe convenus entre eux, et se fixaient des rendez-vous dans des lieux précis. Au cours de ces rendez-vous, Hotsporn donnait à Giselher des informations ; les Rats se rendaient alors sur le lieu indiqué et tombaient sur le marchand, le convoi ou la caravane mentionnés. Il leur arrivait aussi de tuer une personne désignée. Les deux hommes convenaient également toujours d'un signe : il était alors interdit de toucher aux marchands dont le chariot portait ledit signe.

Au début, Ciri avait été éberluée et quelque peu déçue. Elle était en adoration devant Giselher, elle prenait les Rats pour un modèle de liberté et d'indépendance ; elle-même était tombée amoureuse de cette liberté, de ce mépris de tout et de tous. Et voilà qu'il fallait, à brûle-pourpoint, exécuter le travail sur injonction. On leur donnait des ordres, comme à des mercenaires. Mieux, quelqu'un leur ordonnait d'attaquer tel ou tel individu, et eux, tête baissée, ils obtempéraient.

« C'est donnant donnant », lui avait répondu Mistle en haussant les épaules, lorsque Ciri l'avait interrogée. « Hotsporn nous donne des ordres, mais il nous transmet aussi des informations qui nous permettent de survivre. La liberté et le mépris ont leurs limites. Finalement, c'est toujours comme ça que ça se passe, nous sommes toujours l'instrument d'autrui. C'est la vie, Petit Faucon. »

Ciri avait été stupéfaite et déçue, mais cela n'avait pas duré. Elle apprenait. Notamment à modérer sa surprise et à ne pas nourrir de trop vives espérances ; la déception alors était moins grande.

— Je peux vous proposer un remède à tous vos soucis, mes chers Rats, disait Hotsporn. Les Nissirs, les barons, les préfets, et même les Bonhart ne pourront plus vous atteindre. Si, si. Car, bien que le licol se resserre autour de vos cous, je connais un moyen qui vous permettra de vous glisser hors du nœud coulant.

Étincelle pouffa de rire, Reef ricana. D'un geste, Giselher les astreignit au silence, permettant à Hotsporn de continuer.

— Une information circule, reprit le marchand au bout d'un instant. D'un jour à l'autre une amnistie doit être proclamée. Même ceux qui ont été jugés par contumace, ou condamnés à la potence,

seront amnistiés, pour peu qu'ils se présentent aux autorités et plaident coupables. Cela s'adresse à vous également.

— Bobards, s'écria Kayleigh, les yeux quelque peu embués, car il venait d'inspirer une pincée de fisstech. C'est un tour des Nilfgaardiens, un stratagème ! Ce ne sont pas de vieux roublards comme nous que tu vas rouler dans la farine !

— Du calme, l'apaisa Giselher. Ne t'emballe pas, Kayleigh. Hotsporn n'a pas pour habitude de raconter des bobards ni de manquer à sa parole. Il a coutume de savoir ce qu'il dit et pourquoi il le dit. Il connaît donc certainement, et il va nous l'apprendre, la raison de cette soudaine bienveillance nilfgaardienne.

— L'empereur Emhyr, annonça Hotsporn d'une voix posée, prend femme. Nous allons bientôt avoir une impératrice à Nilfgaard. C'est pour cette raison que l'on doit proclamer une amnistie. L'empereur, à ce qu'on dit, est extrêmement heureux, et il souhaite par conséquent que tous le soient également.

— La joie de l'empereur, je me la mets où je pense, déclara Mistle avec mépris. Quant à l'amnistie, je me permettrai de ne pas en profiter, car cette bienveillance nilfgaardienne sent les copeaux fraîchement tombés. Comme s'ils étaient en train d'aiguiser leurs pals, hé, hé !

— Je doute que ce soit une ruse, dit Hotsporn en haussant les épaules. C'est une affaire d'importance. Plus importante que vous, les Rats, et que toutes les cliques réunies. Il s'agit ici de politique.

— Tu ne peux pas être plus clair ? grogna Giselher en fronçant les sourcils. Parce que j'ai pas compris les trois quarts de ton histoire.

— Emhyr se marie pour des raisons politiques : certaines affaires pourront être réglées grâce à ce mariage. L'empereur, en se mariant, crée une union, il veut renforcer davantage l'Empire, mettre un terme aux tumultes frontaliers, introduire la paix. Car savez-vous qui sera son épouse ? Cirilla, l'héritière du trône de Cintra.

— Mensonges ! explosa Ciri. Balivernes !

Hotsporn leva les yeux sur elle.

— De quel front Mlle Falka ose-t-elle m'accuser de mensonge ? Serait-elle mieux informée ?

— Évidemment !

— Fais moins de bruit, Falka, se fâcha Giselher. Tu es restée silencieuse sur ta table pendant qu'on te piquait le cul, et maintenant tu brailles ? Qu'est-ce que cette Cintra, Hotsporn ? Qui est cette Cirilla ? Pourquoi est-ce donc si important ?

— Cintra, intervint Reef en se versant du fisstech sur le doigt, est un petit État du Nord contre lequel l'Empire, qui le convoitait, a guerroyé. C'était il y a quatre ou cinq ans de cela.

— C'est exact, confirma Hotsporn. Les soldats de l'Empire ont

conquis Cintra et ont même traversé la rivière Yarra, mais, par la suite, ils ont dû reculer.

— Parce qu'ils se sont pris une raclée sur le mont Sodden, gronda Ciri. Ils ont reculé tellement vite que c'est tout juste s'ils n'ont pas perdu leurs caleçons en route !

— D'après ce que je constate, Mlle Falka est familière de l'histoire contemporaine. Cela mérite d'être salué, oui, surtout à cet âge. M'est-il permis de demander quelles écoles Mlle Falka a fréquentées ?

— Non.

— Ça suffit ! intervint Giselher. Hotsporn a raison au sujet de Cintra. Et de l'amnistie.

— L'empereur Emhyr, reprit le marchand, a décidé de créer un État de lierre à Cintra...

— De quoi ?

— De lierre. Comme le lierre, qui ne peut exister sans un tronc solide autour duquel il s'enroule. Et le tronc, naturellement, est Nilfgaard. De tels États existent déjà, prenons par exemple Metinna, Maecht, Toussaint... Des dynasties locales y règnent. Ou, plus exactement, font mine d'y régner.

— C'est ce qui s'appelle une autonomie de façade, se vanta Reef. J'en ai entendu parler.

— Le problème pourtant, avec ladite Cintra, est que la lignée royale s'est éteinte...

— Éteinte ?! (On aurait dit que des étincelles vertes allaient jaillir d'un instant à l'autre des yeux de Ciri.) Éteinte, la belle affaire ! Les Nilfgardiens ont assassiné la reine Calanthe ! Purement et simplement !

— Je dois admettre, dit Hotsporn en retenant Giselher qui s'apprêtait de nouveau à réprimander Ciri pour son intervention, que Mlle Falka brille par ses connaissances. La reine de Cintra a effectivement péri au cours de la guerre. Sa petite-fille Cirilla, la dernière héritière de sang royal, a, semble-t-il, disparu elle aussi. Emhyr, en l'occurrence, n'avait pas de quoi constituer, comme l'a si subtilement défini M. Reef, une autonomie de façade. Jusqu'à ce que ladite Cirilla refasse subitement son apparition.

— Fable que tout cela, pouffa Étincelle, appuyée sur Giselher.

— Effectivement, approuva Hotsporn d'un signe de tête, cela ressemble un peu à une fable, il faut le reconnaître. On dit qu'une magicienne maléfique tenait ladite Cirilla enfermée dans une tour magique, dans l'Extrême-Nord. Mais elle a réussi – Cirilla, pas la tour – à se sauver pour demander asile à l'Empire.

— Ce ne sont que des balivernes, des inepties monstrueuses, du grand n'importe quoi ! se déchaîna Ciri qui, les mains tremblantes, se saisit de l'écrin contenant le fisstech.

— L'empereur Emhyr l'avait à peine vue, poursuivit Hotsporn, guère troublé, qu'il tomba éperdument amoureux d'elle, selon la rumeur, et il veut à présent la prendre pour épouse.

— Petit Faucon a raison, dit Mistle d'une voix dure en accompagnant ses paroles d'un coup de poing sur la table. Ce sont de sacrées inepties ! Par tous les diables, je n'arrive pas à comprendre ce que tout cela veut dire. Une chose est sûre : se baser sur cette ineptie pour espérer la bienveillance nilfgaardienne serait une ineptie plus grande encore.

— Absolument, l'appuya Reef. Nous n'avons rien à espérer du mariage impérial. Même s'il se mariait avec je ne sais qui, c'est toujours une autre fiancée qui nous attendrait, nous autres. Une fiancée de chanvre !

— Il n'est pas question ici de vos cous, mes chers Rats, leur rappela Hotsporn. Mais de politique. À l'extrême nord de l'Empire sévissent toujours des rébellions, des mutineries et des émeutes, surtout dans la ville même de Cintra et ses alentours. Mais si l'empereur prend l'héritière de Cintra pour épouse, alors cette région s'apaisera. Si une amnistie est solennellement proclamée, les rebelles descendront des montagnes et cesseront de harceler les soldats impériaux et de leur faire affront. Ma foi, si une Cintrasienne s'assied sur le trône impérial, les rebelles entreront dans l'armée nilfgaardienne. Et vous savez parfaitement qu'au nord, au-delà de la rivière Yarra, la guerre continue à faire rage, chaque soldat compte.

— Aha ! se renfrogna Kayleigh. Je comprends maintenant ! C'est donc de cette sorte d'amnistie qu'il s'agit ! Ils te donnent le choix : ici, un pieu bien affûté ; là, les couleurs impériales. Tu te retrouves soit avec un pal dans le cul, soit avec les couleurs de Nilfgaard sur le dos. Et en route pour la guerre, allons mourir pour l'Empire !

— En réalité, énonça Hotsporn en prenant son temps, les choses ne se passent pas toujours ainsi à la guerre, comme le dit la chanson. Sachez, chers Rats, que tous ne sont pas obligés de guerroyer. Un certain genre de... services de remplacement est possible, à condition, bien entendu, d'avoir au préalable rempli les conditions de l'amnistie, c'est-à-dire se présenter aux autorités et reconnaître ses fautes.

— Comment ?

— Je sais de quoi il s'agit. (Les dents de Giselher étincelèrent brièvement au milieu de son visage bruni par le soleil et assombri par une barbe naissante.) La guilde marchande souhaiterait nous accueillir en son sein, les enfants ! Nous recueillir et nous offrir un toit, comme une mère.

— Comme une catin, plutôt ! marmonna Étincelle dans sa barbe. Hotsporn fit mine de n'avoir rien entendu.

— Tu as tout à fait raison, Giselher, approuva-t-il froidement. La

guilde peut, si elle le souhaite, vous embaucher. Officiellement, pour changer. Et aussi pour vous donner un toit. Vous offrir une protection.

Kayleigh et Mistle voulurent s'exprimer, mais les regards insistants de Giselher les en dissuadèrent.

— Transmets à la guilde, Hotsporn, répondit le chef des Rats sur un ton glacial, que nous lui sommes reconnaissants de son offre. Nous allons y réfléchir, en discuter. Et nous prendrons une décision.

Hotsporn se leva.

— J'y vais.

— Maintenant, en pleine nuit ?

— Je passerai la nuit au village. Je ne me sens pas vraiment à l'aise ici. Et demain, direction la frontière avec Metinna, puis par la grand-route jusqu'à Forgeham où je séjournerai jusqu'à l'équinoxe et plus longtemps peut-être, qui sait. Car j'y attendrai ceux qui ont déjà réfléchi, qui sont prêts à se présenter et à attendre l'amnistie sous ma protection. Ne perdez pas trop de temps en réflexion et en méditation. Rappelez-vous que Bonhart n'attendra pas l'amnistie.

— Tu ne cesses de nous effrayer avec ce Bonhart, dit lentement Giselher en se levant lui aussi. À t'entendre, on pourrait croire que cette vermine est déjà à l'angle du bâtiment... alors qu'il se trouve sans doute à des kilomètres...

— Il est à La Jalousie, acheva Hotsporn d'une voix tranquille. À l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*, à quelque trente miles d'ici. Sans vos zigzags au bord de la Velda, vous seriez tombés sur lui hier. Mais cela ne vous afflige pas, je le sais. Adieu, Giselher. Adieu, les Rats. Maître Almavera, je vais à Metinna, et je suis toujours ravi d'avoir de la compagnie en chemin... Qu'en dis-tu, maître ? Volontiers ? C'est ce que je pensais. Alors, ramasse ton fourbi. Allez, les Rats, payez l'artiste pour son labeur.

\* \* \*

La station postale sentait l'oignon frit et la soupe de pommes de terre : la femme du maître de la station, temporairement libérée du cellier où elle était enfermée, l'avait préparée. Les Rats formèrent un cercle autour de la table, quasiment tête contre tête, penchés au-dessus de la chandelle dont la flamme vacillante crépitait et palpitait.

— Il est à La Jalousie, dit Giselher à voix basse. À l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*. C'est à une journée d'ici à peine. Qu'en pensez-vous ?

— La même chose que toi, gronda Kayleigh. Allons-y et tuons ce fils de salopard.

— Nous vengerons Valdez, dit Reef. Et la Petite Amanite.

— Et aucun Hotsporn ne viendra plus nous provoquer en nous

parlant de la renommée et de la bravoure d'autrui. Nous allons trucider ce Bonhart, ce nécrophage, ce loup-garou. Nous accrocherons sa tête sur la porte de l'auberge, pour qu'elle mérite bien son nom ! Afin que tout un chacun voie qu'il n'était pas un sorcier, mais un simple mortel comme les autres, et qu'il a fini par tomber sur plus fort que lui. On verra quelle bande, du Korath jusqu'à la contrée de Pereplut, est la meilleure !

— On chantera des chansons sur nous dans les foires, s'enflamma Kayleigh. Et dans les châteaux aussi !

— Allons-y. (Asse tapa du poing sur la table.) Allons-y et tuons cette ordure.

— Et plus tard, ajouta Giselher, nous réfléchirons à cette amnistie... à la guilde... Qu'as-tu à faire la grimace, Kayleigh ? On dirait que tu as avalé une punaise... On nous colle aux talons, et l'hiver arrive. Voilà ce que je pense, les amis : nous passons l'hiver à nous chauffer les fesses près de la cheminée, protégés du froid par l'amnistie, en sirotant de la bière chaude. Nous la supporterons gentiment, tranquillement cette amnistie... jusqu'au printemps, disons. Et au printemps... lorsque l'herbe commencera à pointer sous la neige...

Les Rats éclatèrent en chœur d'un rire sinistre ; leurs yeux luisaient tels ceux des vrais rats lorsqu'ils s'approchent, la nuit, dans une sombre ruelle, d'un homme blessé, incapable de se défendre.

— Trinquons ! dit Giselher. À la mort de Bonhart ! Maintenant, mangeons cette soupe, et ensuite au lit. Nous devons prendre du repos, car nous nous mettrons en route dès l'aube.

— Pour sûr ! pouffa Étincelle. Prenez exemple sur Mistle et Falka, elles sont au lit depuis une heure déjà.

La femme du propriétaire de la station frémit près de son chaudron en entendant de nouveau leurs affreux ricanements, sourds et terrifiants.

\* \* \*

Ciri releva la tête. Elle resta silencieuse un long moment, le regard rivé sur la flamme à peine vacillante de la lampe où finissait de se consumer le reste d'huile.

— Je me suis sauvée en douce de la station au petit matin, comme une voleuse, poursuivit-elle. Dans l'obscurité totale... Mais je n'ai pas réussi à partir discrètement. Il a fallu que Mistle se réveille. Elle m'a surprise à l'écurie alors que je sellais mon cheval. Mais elle ne semblait pas étonnée. Et elle n'a pas tenté de m'arrêter, non... Le jour commençait à se lever...

— L'aube n'est pas loin non plus à présent, constata Vysogota en

bâillant. Il est temps de dormir, Ciri. Tu poursuivras ton récit demain.

— Peut-être as-tu raison, approuva-t-elle en bâillant à son tour. (Elle se leva et s'étira.) Mes paupières sont déjà lourdes. Mais à ce rythme-là, ermite, je n'aurai jamais fini. Combien de soirées avons-nous déjà derrière nous ? Une dizaine au moins. Je crains que l'intégralité de mon récit puisse durer mille et une nuits.

— Nous avons le temps, Ciri. Rien ne presse.

\* \* \*

— C'est moi que tu veux fuir, Petit Faucon ? Ou toi-même ?

— J'en ai fini de fuir. Maintenant je veux rattraper quelque chose. C'est pourquoi je dois retourner là... là où tout a commencé. Il le faut. Tu dois comprendre, Mistle.

— C'est pour ça... c'est pour ça que tu as été gentille avec moi aujourd'hui ? Ça faisait si longtemps... Une dernière fois, en guise d'adieu ? Et ensuite tu m'oublieras ?

— Je ne t'oublierai jamais, Mistle.

— Si, tu m'oublieras.

— Jamais. Je te le jure. Et ce n'était pas la dernière fois. Je te retrouverai. Je viendrai te chercher... Dans un carrosse doré tiré par six chevaux. Avec un cortège de courtisans. Tu verras. J'aurai bientôt des... moyens. De grands moyens. Grâce à moi, ton destin va changer... Tu verras. Tu te rendras alors compte de tout ce que je suis capable de faire. Tout ce que je peux changer.

— Il faudrait un pouvoir extraordinaire pour ça, souffla Mistle. Et de la magie... puissante.

— Ça aussi, c'est possible. (Ciri passa sa langue sur ses lèvres.) Je peux récupérer... Tout ce que j'ai perdu autrefois peut revenir... Et m'appartenir de nouveau. Je te le promets, tu seras étonnée le jour de nos retrouvailles.

Mistle détourna sa tête rasée, et contempla les zébrures bleu ciel et rose que l'aube peignait déjà à l'horizon.

— En effet, grinça-t-elle à voix basse, je serai très surprise si nous nous rencontrons de nouveau. Si je te revois un jour, petite. Allez, va. Inutile de s'éterniser.

— Attends-moi, dit Ciri en reniflant, et ne te fais pas tuer. Réfléchis à cette amnistie dont a parlé Hotsporn. Même si Giselher et les autres n'en veulent pas... songes-y quand même, Mistle. C'est peut-être une solution... Et moi je reviendrai te chercher. Je le jure.

— Embrasse-moi.

Il faisait jour. La clarté augmentait, le froid redoublait d'intensité.

— Je t'aime, mon Passereau.

— Je t'aime, Petit Faucon. Allez, va.

— Elle ne me croyait pas, bien sûr. Elle était persuadée que j'avais pris peur, que je voulais rattraper Hotsporn pour le prier de m'accorder cette amnistie qu'il nous avait fait miroiter. Comment aurait-elle pu deviner les sentiments qui m'avaient envahie alors que j'écoutais ce qu'Hotsporn racontait sur Cintra, sur ma grand-mère Calanthe... et sur une certaine « Cirilla » qui allait devenir la femme de l'empereur de Nilfgaard ? Ce même empereur qui avait assassiné ma grand-mère ! Et qui avait envoyé à ma poursuite ce chevalier noir coiffé d'un heaume ailé. Je t'ai raconté cet épisode, tu t'en souviens ? Sur l'île de Thanedd, quand il a tendu la main vers moi, j'ai fait couler son sang ! J'aurais dû le tuer alors... Mais je n'ai pas pu... J'étais idiote ! Bah... Du reste, peut-être s'est-il vidé de son sang, là-bas, sur Thanedd, et qu'il a crevé... Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Continue. Raconte-moi comment tu as suivi Hotsporn pour récupérer ton héritage.

— Inutile de prendre ce ton ironique. Oui, je sais, c'était stupide, maintenant je le vois bien... J'étais plus maligne à Kaer Morhen et au temple de Melitele ; là-bas, j'avais compris que ce qui était passé ne pouvait revenir, que je n'étais plus la princesse de Cintra mais quelqu'un de totalement différent, que je n'avais plus aucun héritage, que tout ça était perdu et qu'il fallait s'en accommoder. On me l'avait expliqué de manière très intelligente, avec sérénité, et je l'avais accepté. Avec la même sérénité. Et soudain, c'est revenu, progressivement. D'abord, lorsqu'on m'a agité sous le nez le titre de cette gamine, la fille du baron Casadéi... Je ne m'étais jamais préoccupée de ces histoires mais, à ce moment-là, je suis brusquement devenue furieuse, mon sang n'a fait qu'un tour et je me suis mise à hurler que j'étais plus titrée qu'elle et de bien meilleure naissance. Et, depuis lors, je n'ai cessé d'y penser. Je sentais la colère monter en moi. Tu comprends cela, Vysogota ?

— Je comprends.

— Mais c'est le récit d'Hotsporn qui a fait déborder le vase. J'en bouillais presque de rage... On m'avait tellement parlé, à l'époque, de ma destinée... Et voilà que quelqu'un d'autre s'apprêtait à en profiter grâce à une simple imposture. Quelqu'un se faisait passer pour moi, pour Ciri de Cintra, et ce quelqu'un aurait tout, vivrait dans le luxe... Non, je ne pouvais penser à rien d'autre... Soudain, j'ai pris conscience que je ne mangeais pas à ma faim, que je grelottais en dormant à ciel ouvert, que je devais faire ma toilette intime dans des ruisseaux glacés... Moi ! Moi qui aurais dû me baigner dans une baignoire en or ! Avec de l'eau parfumée à la rose et aux huiles



essentielles ! Des serviettes chaudes ! Des draps propres ! Tu comprends, Vysogota ?

— Je comprends.

— J'étais soudain prête à me rendre à la préfecture ou au fort le plus proche, chez ces chevaliers noirs de Nilfgaard dont j'avais si peur et que je détestais tant... J'étais prête à dire : « Ciri, c'est moi, pauvres crétins de Nilfgaardiens, c'est moi que votre abruti d'empereur devrait épouser ! On lui a fourgué une menteuse éhontée, à votre empereur, et cet imbécile n'y a vu que du feu. » J'étais tellement enragée que je l'aurais fait si l'occasion s'était présentée. Sans me poser de questions. Tu comprends, Vysogota ?

— Je comprends.

— Heureusement, j'ai retrouvé mes esprits.

— Heureusement pour toi, approuva-t-il en hochant la tête. Ce mariage impérial porte tous les signes d'une affaire d'État, d'une lutte entre différents partis ou factions. Si tu avais révélé ton identité, en déjouant les plans de quelque force d'influence, tu n'aurais pas échappé au stylet ou au poison.

— C'est aussi ce que je me suis dit. Et je l'avais sans cesse à l'esprit. J'ai compris que révéler qui j'étais me promettait à une mort certaine. J'ai pu m'en convaincre. Mais n'anticipons pas les faits.

Ils restèrent silencieux quelques instants, tout à leur travail de dépeçage. Contre toute attente, la chasse avait été bonne ces derniers jours, de nombreux rats musqués, des ragondins, deux loutres et un castor s'étaient fait prendre dans les pièges et les collets. L'ermite et sa compagne avaient donc beaucoup à faire.

— Tu as rattrapé Hotsporn ? demanda enfin Vysogota.

— Oui, répondit Ciri en s'essuyant le front. Rapidement, d'ailleurs, car il ne se pressait pas. Et il ne fut pas du tout étonné de me voir !

\* \* \*

— Mademoiselle Falka ! Quelle agréable surprise ! s'exclama Hotsporn. (Il tira sur ses rênes et fit faire un élégant demi-tour à sa jument morelle.) Quoique je ne sois pas réellement surpris, je le reconnais. Je ne cache pas que je m'attendais à votre venue. Je savais qu'une demoiselle comme vous ferait son choix. Un choix intelligent. J'ai perçu l'éclat de votre intelligence dans vos magnifiques yeux pleins de charme.

Ciri s'approcha si près que leurs éperons faillirent s'entrechoquer. Puis elle se racla la gorge longuement, se pencha et cracha sur le sable. Elle avait appris cette manière de cracher – absolument sordide, mais efficace – afin de refroidir les élans des séducteurs.

— Je crois comprendre, poursuivit Hotsporn en affichant un léger sourire, que vous souhaitez profiter de l'amnistie ?

— Tu comprends mal.

— Que me vaut donc la joie de revoir votre charmant visage ?

— Faut-il qu'il y ait une raison ? s'esclaffa-t-elle. Tu disais à la station que tu aimais avoir de la compagnie en chemin.

— Assurément, approuva-t-il avec un sourire plus large. Mais si vous n'êtes pas intéressée par l'amnistie, je ne suis pas certain que nous fassions route ensemble. Comme vous le voyez, nous nous trouvons à la croisée des chemins. Un croisement, quatre points cardinaux, un choix à faire... Toute une symbolique, comme dans cette célèbre légende. La route de l'ouest est sans retour. Celle de l'est est sans retour... La route du nord... Humm... Au nord à partir de ce poteau se trouve l'amnistie...

— Fiche-moi la paix avec ton amnistie.

— Comme vous voudrez. Dans ce cas, permettez-moi de vous demander où mène votre chemin ? Laquelle des routes offertes par ce croisement symbolique choisirez-vous ? Maître Almavera, l'artiste du tatouage, a dirigé ses mules vers l'est, vers la petite ville de Fano. Le chemin de l'ouest mène au hameau de La Jalousie, mais je vous déconseille vivement cette direction...

— Yarra, dit lentement Ciri, la rivière dont on a parlé à la station, c'est bien l'autre nom de la Iaruga, n'est-ce pas ?

— Vous qui êtes si instruite, vous ignorez cela ? dit-il en se penchant et en la regardant dans les yeux.

— Ne peux-tu pas répondre normalement quand on te pose une question ?

— Je plaisantais, voyons, inutile de se fâcher ! Oui, il s'agit bien de la même rivière. Yarra dans la langue elfique, Iaruga en nilfgaardien, au nord.

— Et à l'embouchure de cette rivière, poursuivit Ciri, se trouve Cintra ?

— Tout à fait.

— Cintra est-elle loin de l'endroit où nous sommes ? À combien de miles ?

— C'est assez loin. Et tout dépend de la méthode de calcul employée. Chaque nation a sa mesure, on peut se tromper facilement. Le mieux est d'utiliser la méthode des commerçants ambulants, qui comptent de telles distances en jours. Pour arriver à Cintra en partant d'ici, il faut compter entre vingt-cinq et trente jours.

— Dans quelle direction ? Droit vers le nord ?

— Mlle Falka semble bien intriguée par cette Cintra. Pourquoi cela ?

— Je veux monter sur son trône.

— D'accord, d'accord ! (Hotsporn leva la main dans un geste défensif.) J'ai compris l'allusion, je ne poserai plus de questions. La route la plus simple jusqu'à Cintra, paradoxalement, n'est pas celle qui mène au nord directement, car celle-ci est rendue impraticable par les marécages de la région des lacs. Mieux vaut d'abord se diriger vers Forgeham, et prendre ensuite la direction du nord-est, jusqu'à Metinna, la capitale du pays du même nom. Puis il faudra traverser la plaine de Mag Deira, par la route des marchands, jusqu'à la ville de Neunreuth, et ensuite seulement se diriger vers la route du nord en suivant la vallée de la rivière Yelena. À partir de là, il est facile de se repérer : des troupes et des convois de transports militaires fréquentent toujours la route, par Nazair et les marches de Marnadal, un col qui mène jusqu'à la vallée de Marnadal. Et, cette vallée, c'est déjà Cintra.

— Hmm..., fit Ciri en contemplant l'horizon voilé et la ligne effacée des sombres sommets. Jusqu'à Forgeham, et ensuite au nord-ouest... c'est-à-dire... par où ?

— Vous savez quoi ? déclara Hotsporn en affichant un léger sourire. Je me dirige justement vers Forgeham, et ensuite vers Metinna. Tenez, par cette petite route de sable doré entre les pins. Cheminez donc avec moi, vous ne vous perdrez pas. Pas d'amnistie, soit, mais il me sera agréable de voyager avec une demoiselle aussi jolie.

Ciri le jaugea de son regard le plus froid. Hotsporn se mordilla les lèvres dans un sourire narquois.

— Eh bien ?

— Allons-y.

— Bravo, mademoiselle Falka. Sage décision. Je l'avais bien dit, la demoiselle est aussi belle que maligne.

— Cesse de me donner du « demoiselle », Hotsporn. Dans ta bouche c'est humiliant à la longue, et je ne permets pas qu'on m'humilie impunément.

— Comme il vous plaira.

\* \* \*

L'aube magnifique était trompeuse, elle ne tint pas ses promesses. La journée qui suivit fut grise et pluvieuse. La brume ternit l'éclat du feuillage automnal des arbres qui, penchés le long de la route, étincelaient de mille teintes d'ocre, de rouge et de jaune.

L'air humide sentait l'écorce et les champignons.

Ils chevauchèrent au pas sur le tapis de feuilles mortes, mais Hotsporn poussait souvent sa monture au trot ou au galop. Ciri admirait alors la jument avec ravissement.

— A-t-elle un nom ?

— Non, répondit Hotsporn dans un large sourire. (Il aimait faire admirer l'éclat de ses dents.) Je traite les animaux de manière utilitaire, j'en change souvent, sans me lier. Je trouve que donner un nom à un cheval, lorsqu'on ne dirige pas une écurie, c'est pédant. N'êtes-vous pas de cet avis ? Appeler un cheval « Corneille », un chien « Bâtard » ou un chat « Minou », c'est pédant !

\* \* \*

Ses regards et ses sourires équivoques ne plaisaient pas à Ciri, et elle ne supportait pas le ton légèrement narquois qu'il prenait pour poser ses questions ou répondre aux siennes. Elle adopta donc une tactique simple : elle se taisait ou parlait à demi-mot, sans le provoquer. Du moins lorsque c'était possible. Ça ne l'était pas toujours. Surtout lorsqu'il parlait de l'amnistie. Lorsqu'une fois de plus elle manifesta, assez violemment, sa répugnance, Hotsporn, de manière assez inattendue, changea de stratégie : il entreprit soudain de lui démontrer que dans son cas l'amnistie était inutile et qu'elle ne la concernait aucunement. L'amnistie s'adressait aux criminels, pas aux victimes de leurs crimes. Ciri pouffa de rire.

— Tu es toi-même une victime, Hotsporn !

— Je parlais tout à fait sérieusement, certifia-t-il. Non pas pour éveiller ta gaieté d'oiseau, mais pour te suggérer un moyen de sauver ta peau au cas où tu te ferais arrêter. Bien entendu, je ne parle pas ici du baron Casadéi, ni des Varnhagen. Ne t'attends à aucune clémence de leur part. Dans le meilleur des cas, ils te lyncheront sur place, rapidement et, si tout va bien, tu n'auras pas le temps de souffrir. En revanche, si tu tombais entre les mains du préfet et que tu te trouvais face au visage dur, mais juste, du droit impérial... Je te suggérerais d'adopter la ligne de défense suivante : éclater en sanglots, et déclarer que tu es la victime innocente d'un concours de circonstances.

— Et qui le croira ?

— Tout le monde, affirma Hotsporn en se penchant sur sa selle et en la regardant dans les yeux. Parce que c'est la vérité. Tu es bien une victime innocente, Falka. Tu n'as pas encore seize ans ; au regard du droit impérial, tu es mineure. Tu t'es retrouvée dans la bande des Rats par hasard. Ce n'est pas ta faute si tu as tapé dans l'œil d'une des brigandes, Mistle, dont les penchants contre nature ne sont un secret pour personne. Tu as été dominée par Mistle, utilisée sexuellement et contrainte à...

— Finalement, tout s'explique ! l'interrompt Ciri, elle-même étonnée de son calme. Je vois clair dans ton jeu, Hotsporn, j'en ai

connu d'autres dans ton genre.

— Vraiment ?

— Comme la crête de n'importe quel coq, poursuivit-elle tout aussi calmement, tes cheveux se hérissent quand tu penses à Mistle et à moi. Comme n'importe quel mâle stupide, tu t'es mis dans la tête d'essayer de me guérir d'une maladie contre nature, de remettre la perversité que je suis à tes yeux dans le droit chemin. Mais sais-tu ce qui est vraiment répugnant et contre nature dans tout cela ? De telles pensées, précisément !

Hotsporn l'observa un instant en silence, un sourire énigmatique flottant sur ses lèvres étroites.

— Mes pensées, chère Falka, dit-il au bout d'un instant, ne sont peut-être pas convenables... Ma foi, je reconnais bien volontiers qu'elles ne sont pas innocentes... Mais, par les dieux, elles sont conformes à la nature. À ma nature. Tu me fais offense en présumant que mon attirance pour toi est fondée sur une quelconque... curiosité perverse. Et tu te fais toi-même offense en ne voyant pas ou en ne voulant pas voir que ton charme envoûtant, ta beauté inhabituelle, ont le pouvoir de mettre n'importe quel homme à genoux. Que l'attrait de ton regard...

— Écoute, Hotsporn, l'interrompit-elle, cesse de tourner autour du pot. Ton but est-il de coucher avec moi ?

— Quelle intelligence ! s'exclama-t-il en écartant les bras. Je suis tout simplement à court de mots !

— Je vais t'aider alors. (Elle pressa légèrement sa monture pour pouvoir le regarder par-dessus son épaule.) Parce que moi, j'ai les mots qui te manquent. Je me sens honorée. Dans d'autres circonstances, qui sait... Si ça avait été quelqu'un d'autre, peut-être aurais-je accepté ! Mais toi, Hotsporn, tu ne me plais pas du tout. Rien, absolument rien chez toi ne m'attire. Je dirais même que c'est le contraire : tout en toi me rebute. Tu comprendras donc que, dans de telles conditions, l'acte sexuel serait contre nature.

Hotsporn éclata de rire en pressant son cheval à son tour. La jument morelle caracola sur le sentier, redressant gracieusement sa tête galbée. Ciri se retourna sur sa selle, luttant avec un étrange sentiment qui soudain renaissait en elle, en profondeur, dans le bas de son ventre, se frayant rapidement un chemin vers son épiderme irrité par ses vêtements. *Je lui ai dit la vérité, songea-t-elle. Il ne me plaît pas, sacré nom, c'est son cheval qui me plaît, cette jument morelle... Quelle absurdité ! Non, non, et non ! Sans même songer à Mistle, il serait risible et stupide de lui céder uniquement parce que la vue de sa jument caracolant sur le chemin me plonge dans l'excitation.*

Hotsporn la laissa approcher, puis il la regarda dans les yeux, un étrange sourire aux lèvres. Il tirailla de nouveau sur ses rênes,

contraignant sa jument à aller au petit trop, à faire des pas en avant et des caracoles sur le côté. *Il sait*, se dit Ciri, *cette crapule sait ce que je ressens*.

*Nom d'un chien. Je suis curieuse, voilà tout !*

— Des épines de pin se sont prises dans tes cheveux, observa gentiment Hotsporn en venant tout près d'elle et en tendant la main. Je vais les enlever, si tu le permits. J'ajoute que j'agis ici par pure galanterie, et non pour assouvir mon désir pervers.

Sentir sa main l'effleurer lui procura une sensation agréable ; elle n'en fut pas étonnée. Elle était encore loin d'avoir arrêté sa décision, mais, pour plus de sécurité, elle compta le nombre de jours écoulés depuis ses derniers saignements. « Calculer à l'avance et la tête froide », c'est ce que Yennefer lui avait enseigné, car, ensuite, quand ça devient chaud, une étrange répugnance pour le calcul s'empare de vous, ainsi qu'une fâcheuse tendance à minimiser les conséquences de vos actes. Hotsporn la regardait dans les yeux et souriait, comme s'il savait parfaitement que la balance penchait en sa faveur. *Si au moins il n'était pas aussi vieux*, songea Ciri en soupirant. *Mais il a bien une trentaine d'années...*

— De la tourmaline. (Les doigts d'Hotsporn touchèrent délicatement son oreille et sa boucle.) C'est joli, mais ce n'est que de la tourmaline. Je t'offrirais des émeraudes avec plaisir. De plus grande valeur et d'un vert intense qui s'accorderait d'autant mieux à ta beauté et à la couleur de tes yeux.

— Sache, énonça-t-elle avec lenteur en le regardant de son air effronté, que même si les choses devaient en arriver là, j'exigerais tes émeraudes à l'avance. Car il n'y a sans doute pas que les chevaux que tu traites de manière utilitaire, Hotsporn. Au petit matin, après une nuit enivrante, le simple fait de te souvenir de mon prénom te semblerait pédant. « Bâtard » le chien, « Minou » le chat et « Marie » la fille !

— Sur mon honneur, dit-il en riant d'un rire peu naturel, tu parviendrais à refroidir le plus ardent des désirs, Reine des Neiges.

— J'ai été à bonne école.

\* \* \*

La brume s'était quelque peu dissipée, mais le temps était encore bien sombre, incitant à la somnolence. Leur torpeur fut brutalement interrompue par un grand bruit et un trépignement. Des cavaliers surgirent de derrière les chênes qu'ils longeaient.

Tous deux réagirent de manière si rapide et coordonnée qu'on eût dit qu'ils s'étaient entraînés pendant des semaines. Ils éperonnèrent leurs chevaux et leur firent faire demi-tour ; en un clin d'œil ils

partirent au galop, au grand galop, ils chargèrent à un rythme effréné, penchés sur la crinière de leurs montures qu'ils encourageaient en criant et en les talonnant. Une volée de flèches siffla au-dessus de leurs têtes ; un cri s'éleva, un cliquetis, un piétinement.

— La forêt ! s'écria Hotsporn. Dirige-toi vers la forêt ! Dans les fourrés !

Ils bifurquèrent sans ralentir l'allure. Ciri s'aplatit plus encore sur l'encolure de son cheval, car les branches qui la cinglaient au passage menaçaient de la faire tomber. Elle vit le trait d'une arbalète se planter dans le tronc d'un aulne, faisant sauter un éclat de bois. Elle encouragea de nouveau son cheval pour le faire accélérer, s'attendant à chaque instant à recevoir une flèche dans le dos. Hotsporn, qui galopait devant elle, émit soudain un gémissement étrange.

Ils sautèrent par-dessus un énorme chablis, descendirent un dangereux escarpement et se retrouvèrent dans un fourré épineux. C'est alors qu'Hotsporn glissa brusquement de sa selle et s'effondra dans les canneberges. Sa jument hennit, lança une ruade, agita la queue et poursuivit sa course. Ciri ne se posa pas de questions. Elle sauta à terre, donna une tape sur la croupe de son cheval. Alors que ce dernier suivait les traces de la jument morelle, elle aida Hotsporn à se relever, et tous deux plongèrent dans les buissons, dans l'aulnaie. Ils tombèrent à terre, roulèrent en bas de la pente et atterrirent dans de grandes fougères au fond du ravin. La mousse amortit leur chute.

De leur cachette, ils pouvaient entendre les claquements de sabots des chevaux de leurs attaquants, plus haut, sur l'escarpement. Par chance, ces derniers poursuivaient dans l'immense forêt les chevaux en fuite. Apparemment, leur disparition parmi les fougères était passée inaperçue.

— D'où sortent-ils donc, ceux-là ? siffla Ciri en s'extirpant de sous le corps d'Hotsporn et en secouant ses cheveux pour faire tomber les morceaux de russules qui s'y étaient accrochés. Des gens envoyés par le préfet ? Ou bien par les Varnhagen ?

— De vulgaires bandits..., affirma Hotsporn en recrachant des bouts de feuilles. Des brigands...

— Propose-leur l'amnistie, dit-elle en faisant crisser les grains de sable dans sa bouche. Propose-leur...

— Tais-toi. Ils vont t'entendre.

— Hooo ! Hooo ! Iciiii ! cria quelqu'un d'en haut. Passe par la gauuuuche ! La gauche !

— Hotsporn ?

— Quoi ?

— Tu as du sang dans le dos.

— Je sais, répliqua-t-il froidement en sortant de sous son vêtement un rouleau de toile et en lui présentant son dos. Fourre ça

sous ma chemise. Au niveau de l'épaule gauche...

— Où as-tu été touché ? Je ne vois pas la flèche...

— C'était une arbalète... De la grenaille de fer, des clous de maréchal broyés, très vraisemblablement. Laisse, ne touche pas. C'est tout près de la colonne.

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce que je dois faire alors ?

— Garder le silence. Ils reviennent.

Les claquements de sabots retentirent, on entendit un sifflement strident. Puis des vociférations : quelqu'un cria, ordonna à un autre de faire demi-tour. Ciri tendit l'oreille.

— Ils s'en vont, marmonna-t-elle. Ils abandonnent la poursuite. Ils n'ont pas rattrapé nos chevaux.

— Tant mieux.

— Nous non plus, nous ne les rattraperons pas. Tu vas pouvoir marcher ?

— Ce ne sera pas nécessaire, déclara-t-il en souriant et en lui montrant le bracelet plutôt clinquant qu'il avait autour du poignet. J'ai acheté cette pacotille en même temps que le cheval. Il est magique. La jument le portait déjà quand elle n'était encore qu'une pouliche. Quand je le frotte, tiens, de cette manière, c'est comme si je l'appelais. Comme si elle entendait ma voix. Elle accourra ici. Cela prendra un peu de temps, mais elle viendra à coup sûr. Avec de la chance, ton cheval la suivra.

— Et avec de la poisse ? Tu partiras seul ?

— Falka, dit-il, redevenant soudain sérieux. Je ne partirai pas seul, je vais avoir besoin de toi. Il va falloir que tu m'aides à tenir sur mon cheval. Mes orteils commencent déjà à s'engourdir. Je risque de perdre connaissance. Écoute bien : ce ravin te mènera jusqu'à la vallée du ruisseau. Tu iras en amont, en suivant le cours d'eau, vers le nord. Tu me conduiras jusqu'à un endroit nommé Tegamo. Là-bas, nous trouverons quelqu'un qui saura m'enlever cette ferraille de l'épaule sans que je risque la mort ou la paralysie.

— C'est la localité la plus proche ?

— Non. La Jalousie est plus proche ; par la vallée, c'est à quelque vingt miles d'ici, dans le sens contraire. Mais ne t'y rends sous aucun prétexte.

— Pourquoi ?

— Sous aucun prétexte, répéta-t-il en grimaçant. Il ne s'agit pas de moi, mais de toi. La Jalousie, c'est la mort assurée pour toi.

— Je ne comprends pas.

— Ce n'est pas nécessaire. Fais-moi juste confiance.

— Tu as dit à Giselher...

— Oublie Giselher. Si tu veux rester en vie, oublie-les tous.

— Pourquoi ?



— Reste avec moi. Je tiendrai ma promesse, Reine des Neiges. Je te parerai d'émeraudes. Je t'en couvrirai...

— Ce n'est pas vraiment le moment de plaisanter !

— Il n'y a pas d'heure pour plaisanter.

Hotsporn l'enlaça soudain, la serra dans ses bras et commença à déboutonner son corsage. Sans cérémonie, mais sans hâte non plus. Ciri repoussa sa main.

— Vraiment, hurla-t-elle, ce n'est pas non plus le moment pour ça !

— C'est toujours le bon moment. Surtout pour moi, maintenant. Je te l'ai dit, j'ai été touché à la colonne vertébrale. Demain, des problèmes peuvent surgir... Que fais-tu ? Ah, sacré nom...

Cette fois, elle l'avait repoussé plus fort. Trop fort. Hotsporn blêmit, se mordit les lèvres, gémit de douleur.

— Pardonne-moi. Mais, quand on est blessé, on doit rester sagement allongé.

— La proximité de ton corps me fait oublier la douleur.

— Arrête, sacré nom !

— Falka... Sois gentille avec un homme souffrant.

— Tu vas souffrir si tu n'ôtes pas tes mains. Tout de suite !

— Moins fort... Les brigands peuvent nous entendre... Ta peau est comme du satin... Arrête de frétiller.

*Ah, au diable, songea Ciri, qu'il en soit ainsi. Finalement, quelle importance ? Je suis curieuse. J'en ai bien le droit ! Il n'est pas question de sentiment ici. Je le traiterai de manière utilitaire, voilà tout. Et sans pédanterie, je l'oublierai.*

Elle se soumit à ses effleurements et ses caresses. Elle détourna la tête, mais estima que c'était exagérément chaste et faussement pudibond, elle ne voulait pas passer pour une sainte-nitouche qu'on tente de séduire. Elle le regarda alors droit dans les yeux, mais cette attitude lui parut trop franche et trop insolente, elle ne voulait pas non plus passer pour ce genre de fille. Elle baissa donc simplement les paupières, passa ses bras autour de son cou avant de l'aider à défaire les boutons, car il s'y prenait mal et perdait du temps.

Bientôt les baisers accompagnèrent les caresses. Elle était sur le point d'oublier le reste du monde lorsque Hotsporn se figea soudain. Elle resta allongée patiemment quelques instants, se rappelant qu'il était blessé et qu'il devait probablement souffrir. Mais cela durait par trop longtemps. Sa salive avait séché sur ses tétons.

— Hé, Hotsporn, tu t'es endormi ?

Quelque chose coula sur sa poitrine et sur son ventre. En tâtant de la main, elle comprit ce que c'était. Du sang.

— Hotsporn ! fit-elle en le repoussant loin d'elle. Hotsporn, tu es mort ?

\* \* \*

— Il est mort, la tête sur ma poitrine.

Ciri détourna son visage. Sa joue blessée était rouge. Vysogota ignorait si c'était à cause de la chaleur du feu dans la cheminée, ou de la gêne qu'elle éprouvait peut-être.

— La seule chose que je ressentais alors, ajouta-t-elle, le visage toujours détourné, c'était de la désillusion. Cela te choque-t-il ?

— En l'occurrence, non.

— Je m'efforce de ne pas enjoliver mon récit, de ne rien rectifier. De ne rien passer sous silence. Bien que je sois parfois tentée de le faire, surtout en ce qui concerne ce dernier épisode.

Elle renifla, se frotta le coin de l'œil à l'aide de son poing serré.

— Je l'ai recouvert de branches et de pierres. À la va-vite, je l'avoue. Il commençait à faire noir, je devais passer la nuit là. Les bandits rôdaient toujours dans les alentours, j'entendais les échos de leurs voix et j'étais déjà plus que certaine qu'il ne s'agissait pas de bandits ordinaires. La seule chose que j'ignorais, c'était qui ils pourchassaient : lui, ou bien moi. Je devais cependant me tenir tranquille. Toute la nuit. Jusqu'à l'aube. À côté d'un cadavre. Brrr.

» À l'aube, reprit-elle au bout d'un instant, la rumeur des poursuivants avait cessé depuis longtemps, et je pus me remettre en route. J'avais déjà une monture. Le bracelet magique que j'avais ôté du poignet d'Hotsporn avait parfaitement fonctionné. La jument morelle était revenue. Désormais, elle m'appartenait. C'était mon cadeau. Il existe une coutume sur les îles Skellige, le sais-tu ? Toute jeune fille a droit à un présent de la part de son premier amour. Quelle importance que le mien soit mort avant d'avoir eu le temps de le devenir ?

\* \* \*

La jument frappa le sol de ses sabots avant, hennit, se tourna sur le côté comme pour se faire admirer. Ciri ne put retenir un soupir d'émerveillement à la vue de cette encolure droite et élancée, mais très musculeuse, de la petite tête bien galbée au front bombé, de la croupe haute. C'était un animal magnifiquement proportionné.

Elle s'approcha prudemment, montrant à la jument le bracelet qu'elle portait au poignet. Cette dernière s'ébroua longuement, coucha ses oreilles agiles, mais ne s'opposa pas à ce que Ciri la saisisse par la bride et caresse ses naseaux de velours.

— Kelpie, dit Ciri. Tu es noire et agile comme un kelpie marin. Tu

es une enchanteresse, comme lui. Tu t'appelleras donc Kelpie. Et je n'ai cure que ce soit pédant ou non.

La jument s'ébroua, redressa les oreilles, secoua sa queue soyeuse qui descendait jusqu'à ses paturons. Ciri, qui aimait se tenir en hauteur sur la selle, raccourcit les sangles des porte-étriers, tâta la selle plate atypique, sans arçon et sans pommeau sur le pontet avant. Elle ajusta ses chaussures aux étriers et saisit le cheval par la crinière.

— Du calme, Kelpie.

La selle, contrairement aux apparences, était tout à fait confortable. Et, pour des raisons évidentes, beaucoup plus légère que les selles habituelles des cavaliers.

— Maintenant, annonça Ciri en tapotant l'encolure chaude de la jument, nous allons voir si tu es aussi fringante que tu es belle. Si tu es un véritable genet d'Espagne ou une vulgaire rosse. Que dis-tu d'un galop sur vingt miles, Kelpie ?

\* \* \*

Si, en cette nuit profonde, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, perdue au milieu des marécages, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu un vieillard à la barbe grise en train d'écouter le récit d'une adolescente aux yeux verts et aux cheveux couleur de cendre.

Il aurait vu les braises, sur le point de s'éteindre dans l'âtre, revivre soudain et briller, comme si elles pressentaient la suite du récit...

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane du vieux Vysogota était bien cachée au milieu des joncs des marécages. Dans un endroit désert plongé éternellement dans le brouillard, où personne n'osait s'aventurer.

\* \* \*

— La vallée du ruisseau était plane, idéale pour la chevauchée. Aussi Kelpie galopait-elle comme le vent. Effectivement, je ne me dirigeais pas vers l'amont, mais vers l'aval de la rivière. J'avais retenu ce nom particulier : La Jalousie. Je me souvenais de ce qu'Hotsporn avait dit à Giselher à la station. J'avais compris pourquoi il m'avait mise en garde contre ce bourg. Il devait y avoir un traquenard à La Jalousie. Lorsque Giselher avait pris à la légère l'offre d'amnistie et la possibilité de rejoindre la guilde, Hotsporn lui avait fait part à dessein de la présence dans le bourg du chasseur de primes. Il savait que les Rats goberaient cet appât, qu'ils se rendraient là-bas et

tomberaient dans le piège. J'ai alors pensé : « Je dois les devancer, leur couper la route, les prévenir. Leur faire rebrousser chemin. À tous. Ou au moins à Mistle. »

— Je devine que tu n'as pas réussi, marmonna Vysogota.

— À ce moment-là, poursuivit-elle d'une voix sourde, je croyais qu'à La Jalousie les attendait un important détachement armé. Même dans mes pensées les plus téméraires je n'aurais jamais imaginé que cette embuscade consistait en un seul homme...

Elle se tut, le regard plongé dans l'obscurité.

— Je n'avais pas non plus la moindre idée du genre d'homme que c'était.

\* \* \*

Avec ses maisonnettes au chaume jauni, ses toitures en tuiles rouges, Birka était autrefois un village charmant, prospère, situé dans une vallée très pittoresque dont les versants boisés et escarpés changeaient de couleur selon la période de l'année. En automne, tout particulièrement, Birka réjouissait les regards des artistes et les cœurs sensibles.

Jusqu'à ce que le village change de nom. Voici comment : un jeune laboureur, un elfe, qui vivait dans une colonie elfique toute proche, était éperdument amoureux d'une jeune meunière de Birka. La petite meunière bien polissonne n'avait que faire de l'elfe énamouré et continuait à fricoter avec ses voisins, ses connaissances, et même les membres de sa famille. Tout ce beau monde commença à railler l'elfe et à tourner en ridicule son amour aveugle comme une taupe. L'elfe, contrairement à ses habitudes, explosa de rage et sa vengeance fut terrible. Une nuit que le vent était favorable, il mit le feu au village, et Birka tout entier fut réduit en cendres.

Les habitants, ruinés, sombrèrent dans le découragement. Certains partirent explorer le monde, d'autres s'enfoncèrent dans le désœuvrement et la boisson. L'argent collecté pour la reconstruction était régulièrement détourné ou dépensé en beuveries, et le village n'était plus désormais que misère et désespoir : c'était un amas d'affreux taudis bâtis à la va-vite sur le flanc nu et noir de suie de la vallée. Avant l'incendie, Birka décrivait un ovale avec en son centre une petite place ; à présent, les rares maisons reconstruites correctement, les greniers et les distilleries formaient une espèce de longue ruelle fermée par la façade de l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*, construite grâce au labeur populaire et dirigée par la veuve Goulue.

Cela faisait sept ans que plus personne n'appelait le village Birka. Il avait été rebaptisé « Les Flammes de la Jalousie », ou, pour

simplifier, « La Jalousie » tout court.

Les Rats cheminaient dans la ruelle. La matinée s'annonçait sombre, froide et nuageuse.

Les gens se hâtaient de rentrer chez eux, ils se cachaient dans leurs cabanes et leurs chaumières. Ceux qui avaient des volets à leurs fenêtres les refermaient avec fracas et barricadaient leurs portes. Ceux qui avaient de l'alcool buvaient un coup pour se donner du courage. Les Rats avançaient au pas, lentement, ostensiblement, étrier contre étrier. Sur leurs visages se lisait un mépris indifférent, mais ils observaient attentivement les fenêtres, les seuils et les angles des maisons.

— Un seul trait d'arbalète, lança Giseller d'une voix forte en guise d'avertissement, une seule corde qui claque, et ça va barder !

— Et qu'on allume encore une fois les flammes du coq rouge ! ajouta Étincelle d'une haute et vibrante voix de soprano. Ne resteront plus que la terre et l'eau.

Parmi les habitants, certains, à coup sûr, avaient une arbalète, mais il ne s'en trouva aucun pour vérifier si les Rats avaient dit vrai.

Les Rats descendirent de leurs montures. Ils franchirent à pied, côte à côte, la distance qui les séparait de l'auberge *Sous la Tête de la Chimère* en faisant cliqueter et résonner en rythme leurs éperons, leurs ornements et leurs bijoux.

Sur les marches de l'auberge, trois Jalousiens soulageaient leur gueule de bois en buvant de la bière. En voyant la bande arriver, ils décampèrent aussitôt.

— J'espère au moins qu'il est là, marmonna Kayleigh. Nous avons perdu du temps. Il aurait fallu arriver ici de nuit...

— Espèce d'idiot, siffla Étincelle entre ses dents. Si nous voulons que les bardes en fassent des chansons, on ne peut pas faire ça en pleine nuit et dans le noir. Il nous faut des témoins ! Le petit matin est le meilleur moment parce que tout le monde est sobre à cette heure, pas vrai, Giseller ?

Le chef des Rats ne répondit pas. Il souleva une pierre, prit de l'élan et la jeta contre la porte de l'auberge.

— Sors de là, Bonhart !

— Sors de là, Bonhart ! reprirent en chœur les Rats. Dehors, Bonhart !

Ils entendirent des bruits de pas à l'intérieur. Des pas lents et lourds. Mistle sentit ses poils se hérissier.

Bonhart se tenait sur le seuil de la porte.

Instinctivement, les Rats reculèrent d'un pas, la main serrée autour du manche de leur épée, les talons de leurs bottes s'enfonçant dans le sol. Le tueur à gages, lui, tenait son épée sous l'aisselle. Il avait ainsi les mains libres ; dans l'une il tenait un œuf écaillé, dans l'autre,

un quignon de pain.

Il s'approcha lentement de la barrière, sur le perron, et les regarda tous de haut, avec arrogance. Il était lui-même très grand. Immense, bien que maigre comme une goule.

Il les regardait, promenant son regard aqueux sur chacun d'eux. Ensuite il mordit dans son œuf, puis dans son quignon de pain.

— Et Falka, où est-elle ? demanda-t-il la bouche pleine, des miettes de jaune d'œuf s'échappant de ses lèvres.

\* \* \*

— File, Kelpie ! File aussi vite que tu peux, ma belle !

La jument morelle hennit bruyamment, son cou tendu en avant dans un dangereux galop. Des gravillons giclaient sous ses sabots qui pourtant semblaient à peine toucher terre.

\* \* \*

Bonhart s'étira paresseusement, faisant craquer sa vareuse de cuir ; il tira lentement sur ses gants en peau d'élan et les ajusta avec soin.

— Mais qu'est-ce donc ? lança-t-il en faisant la grimace. Vous voulez me tuer ? Et pour quelle raison, dites-moi ?

— Eh bien, sans chercher bien loin, pour avoir tué l'Amanite.

— Et pour le plaisir, ajouta Étincelle.

— Et pour avoir la paix, renchérit Reef.

— Ah ! fit lentement Bonhart. Ainsi, c'est de cela qu'il s'agit ! Et si je vous promets que vous aurez la paix, renoncerez-vous à me tuer ?

— Non, chien blanc, nous ne renoncerons pas, répondit Mistle avec un sourire carnassier. Nous te connaissons. Nous savons que tu ne nous feras pas de cadeau, que tu seras à nos trousses, attendant l'occasion de nous attaquer par-derrière. Viens te battre !

— Doucement, doucement ! répliqua Bonhart, un affreux sourire étirant ses lèvres sous sa moustache grise. Nous aurons tout notre temps pour danser, il n'y a pas de quoi s'exciter. D'abord, je vais vous faire une proposition, les Rats. Je vais vous donner le choix, ensuite vous ferez selon votre désir.

— Qu'est-ce que tu baragouines, vieux champignon ? s'écria Kayleigh en s'arc-boutant, méfiant. Parle plus clairement !

Bonhart hocha la tête et se gratta l'oreille.

— On offre une belle récompense pour votre capture, les Rats. Une récompense non négligeable. Et il faut bien vivre.

Étincelle s'ébroua tel un chat sauvage en écarquillant les yeux. Bonhart croisa les bras sur sa poitrine, son épée coincée dans le creux

de son coude.

— Une récompense non négligeable, répéta-t-il, si l'on vous capture morts, et à peine plus alléchante si l'on vous prend vivants. Et, pour être franc, pour moi, ça ne fait pas de différence. Je n'ai rien contre vous personnellement. Hier encore je me disais que j'allais vous occire tout simplement pour m'amuser, passer le temps, mais vous vous êtes présentés à moi, m'épargnant de la peine et, ce faisant, vous avez gagné ma sympathie. Je vous laisse donc le choix. Comment préférez-vous que je vous refroidisse ? Avec bonté ou colère ?

Kayleigh serra les mâchoires. Mistle se pencha en avant, prête à bondir. Giseller la saisit par l'épaule.

— Il veut nous faire sortir de nos gonds, siffla-t-il. Laisse donc la canaille s'exprimer.

Bonhart s'esclaffa.

— Eh bien ? répéta-t-il. Bonté ou colère ? Je vous conseille d'opter pour la première. Car, voyez-vous, votre mort sera ainsi moins douloureuse, beaucoup moins douloureuse.

Cédant au même instinct, les Rats s'emparèrent instantanément de leurs armes. Giseller dessina une croix avec son fer et se plaça en position d'escrimeur. Mistle cracha par terre.

— Approche, vieille croûte décrépite, lança-t-elle d'un ton apparemment calme. Approche, scélérat. Nous allons t'abattre comme un vieux chien gris.

— Donc, vous préférez la colère.

Le regard tourné au loin, quelque part au-dessus des toits des logis, Bonhart se saisit lentement de son épée, laissant tomber le fourreau à terre. Il descendit sans se presser les marches du perron en faisant tinter ses éperons.

Les Rats se répartirent rapidement de part et d'autre de la ruelle. Kayleigh recula le plus à gauche possible, se retrouvant presque contre le mur de la distillerie. Étincelle se plaça près de lui, ses lèvres fines tordues en un rictus qui lui était familier. Mistle, Asse et Reef se postèrent sur la droite. Giseller resta au centre, les sourcils froncés, les yeux rivés sur le chasseur de primes.

— Bon, d'accord, les Rats. (Bonhart regarda sur le côté, leva les yeux en direction du ciel, puis redressa son épée et cracha sur le tranchant.) Vous voulez danser, on va danser. En avant la musique !

Les Rats se jetèrent sur le chasseur de primes comme des loups, avec une rapidité fulgurante, sans bruit, sans avertissement. Les lames rugirent dans l'air, le cliquetis plaintif du métal résonna dans la ruelle. Au début, on n'entendit que le choc des lames, des soupirs, des gémissements et des respirations haletantes.

Et puis, subitement, brutalement, les Rats se mirent à crier. Et à tomber, les uns après les autres.

Reef sortit du tourbillon le premier, il s'affala contre le mur, son sang giclant sur la chaux couleur blanc sale. Après lui Asse se mit à tituber, il se recroquevilla et tomba sur le côté, sa jambe prise de spasmes.

Bonhart tournait et bondissait comme une girouette, sa lame ne cessant de scintiller et de siffler tout autour de lui. Les Rats reculaient, ils sautaient, frappaient puis s'écartaient, furieux, intraitables, impitoyables. Et totalement inefficaces. Bonhart paraît, attaquait, frappait, frappait sans cesse ; ne leur laissant aucun répit, c'est lui qui imposait le tempo. Et les Rats reculaient. Et tombaient comme des mouches.

Étincelle, touchée au cou, s'effondra dans la boue ; elle se pelotonna tel un chaton et du sang jaillit de sa carotide, éclaboussant le mollet et le genou de Bonhart qui passait au-dessus d'elle. D'un geste large, il repoussa l'attaque de Mistle et de Giselher, après quoi il virevolta et d'un coup fulgurant se défit de Kayleigh, le tailladant du bout de son fer de la clavicule jusqu'à la hanche. Kayleigh lâcha son épée mais il parvint à rester debout ; il se ramassa sur lui-même en agrippant sa poitrine et son ventre des deux mains, et du sang jaillit sous ses doigts. Bonhart évita un autre coup de Giselher, il para l'attaque de Mistle et toucha de nouveau Kayleigh, transformant cette fois le côté de sa tête en une bouillie écarlate. Le Rat aux cheveux clairs tomba à terre ; une mare de sang s'élargit autour de lui, se mêlant à la boue.

Mistle et Giselher hésitèrent un instant. Au lieu de fuir, ils poussèrent un hurlement sauvage et furieux, à l'unisson, puis ils se jetèrent sur Bonhart.

Et trouvèrent la mort.

\* \* \*

Ciri fit irruption dans le bourg et galopa le long de la ruelle. Des giclées de boue jaillissaient sous les sabots de sa jument morelle.

\* \* \*

Bonhart repoussa du talon Giselher, allongé au pied du mur. Le chef des Rats ne donnait plus aucun signe de vie. Le sang avait cessé de couler de son crâne fracassé.

Mistle, à genoux, cherchait son épée, elle tâtait de ses deux mains la boue et la fiente, sans se rendre compte qu'elle était agenouillée au milieu d'une mare rouge qui ne cessait de s'agrandir. Bonhart s'approcha d'elle lentement.

— Noooooooooonnnn !



Le chasseur de primes releva la tête.

Ciri sauta de son cheval en pleine course, elle tituba, tomba sur un genou.

Bonhart sourit.

— Une Rate, dit-il. La septième. C'est bien que tu sois là. Tu manquais à mon tableau de chasse.

Mistle trouva son épée, mais elle était incapable de la soulever. Elle poussa un râle et se jeta aux pieds de Bonhart ; de ses doigts tremblants, elle s'agrippa à ses chevilles. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais seul un filet carmin et brillant s'échappa de ses lèvres. Bonhart lui donna un rude coup de pied qui la fit rouler dans la fiente. Mistle, tenant des deux mains son ventre tailladé, parvint tout de même à se soulever.

— Noooooonnn ! hurla Ciri. Miiiiiiistle !

Le chasseur de primes ne prêta aucune attention à son cri, il ne tourna pas même la tête. Il fit tourner son épée et l'abattit avec vigueur, comme une faux, sur Mistle, qui fut soulevée du sol et projetée contre le mur, aussi molle qu'une poupée de chiffon, loque souillée de rouge.

Le cri mourut dans la gorge de Ciri. Elle avait les mains qui tremblaient lorsqu'elle se saisit de son épée.

— Assassin, dit-elle d'une voix qu'elle ne reconnaissait plus, les lèvres sèches. Assassin ! Salaud !

Bonhart l'observait avec curiosité, la tête légèrement penchée sur le côté.

— Donc, nous voulons mourir ? demanda-t-il.

Ciri avançait, pointant sur lui son épée qu'elle tenait de ses deux mains tendues, décrivant un demi-cercle avec la lame pour abuser son ennemi.

Le chasseur de primes éclata d'un rire sonore.

— Mourir, répéta-t-il. La Rate veut mourir !

Il tournait lentement sur lui-même, sans se laisser prendre au piège du demi-cercle. Mais Ciri n'en avait cure. Elle se laissait gagner par la rage et la haine, brûlant du désir de tuer. Elle voulait atteindre ce terrible vieillard, sentir la lame de son épée pénétrer son corps. Elle voulait voir son sang jaillir de ses artères tranchées au rythme des derniers battements de son cœur.

— Eh bien, ma Rate ! annonça Bonhart en levant son épée ensanglantée et en crachant sur le tranchant. Avant de crever, montre-moi ce que tu as dans le ventre ! En avant la musique !

\* \* \*

— Franchement, c'est pas croyable qu'y se soient pas entre-tués

dans ce premier affrontement, raconta six jours plus tard le fils du fabricant de cercueils. Ils avaient une envie folle de se massacrer, ça se voyait, autant elle que lui. Ils ont fondu l'un sur l'autre ; en un clin d'œil à peine, c'était parti, on n'entendait plus que le cliquetis métallique de leurs épées. Ils ont échangé deux, ou peut-être trois coups. Personne n'aurait réussi à faire le compte, ni à l'œil nu, ni à l'oreille. Ils frappaient bien trop vite, messeigneurs, pour qu'on puisse distinguer les coups. Et ils dansaient et sautaient l'un autour de l'autre comme deux belettes.

Stefan Skellen, surnommé Chat-Huant, écoutait attentivement, tout en jouant de sa nagaïka.

— Ils se sont écartés l'un de l'autre en bondissant, poursuivit le garçon, et ils n'avaient pas la moindre égratignure, ni l'un ni l'autre. La Rate, ça se voyait bien, était enragée comme le diable lui-même, et elle sifflait comme un grippeminaud à qui on essaie de voler sa souris. Sieur Bonhart, lui, était tout à fait calme.

\* \* \*

— Falka, lança Bonhart en souriant et en découvrant ses crocs comme une véritable goule, de toute évidence, tu sais danser et manier l'épée. Tu m'intrigues, petite jouvencelle. Qui es-tu donc ? Dis-le-moi avant de mourir.

Ciri avait du mal à reprendre son souffle. Elle sentait la peur commencer à l'envahir. Elle savait désormais à qui elle avait affaire.

— Dis-moi qui tu es, et tu auras la vie sauve.

Elle serra plus fort dans sa main la poignée de son épée. Il fallait absolument qu'elle passe outre à ses parades, qu'elle le taillade avant qu'il réagisse. Elle devait l'empêcher de riposter et parer les coups de son épée ; si la douleur et la paralysie s'emparaient une nouvelle fois de son avant-bras, ce serait fini pour elle. Elle ne pouvait plus se permettre de gaspiller son énergie à esquiver passivement – et de justesse – les coups de son adversaire. *Il faut franchir l'obstacle, se dit-elle. Maintenant. C'est ma seule chance. Ou bien je mourrai.*

— Tu vas mourir, la Rate, assena-t-il en pointant sur elle son épée. Tu n'as pas peur ? Sans doute parce que tu ignores à quoi ressemble la mort.

*Kaer Morhen*, songea-t-elle en faisant un bond. *Lambert. Panache. Salto.*

Elle avança de trois pas, effectua une demi-pirouette et, lorsqu'il attaquait, ignorant la feinte, elle exécuta un salto arrière, atterrit au sol en réalisant une adroite génuflexion et se jeta aussitôt sur lui, plongeant sous sa lame et se préparant à lui porter un coup terrible à la force du poignet en s'aidant d'une forte torsion de la hanche. Elle

fut soudain pleine d'euphorie, elle pouvait presque sentir le tranchant de sa lame mordre la chair de son ennemi.

Au lieu de cela, il y eut un choc violent, celui du métal contre le métal. Et soudain un éclair dans ses yeux, une secousse, et la douleur. Elle sentit qu'elle tombait ; elle était à terre. *Il a paré et riposté*, songea-t-elle. *Je suis en train de mourir.*

Bonhart lui donna un coup de pied dans le ventre, puis un autre, dans le coude cette fois, qui lui fit lâcher son épée. Ciri prit sa tête entre ses mains ; elle ressentait une douleur sourde, mais ne décela ni blessure ni sang sous ses doigts. *Je me suis pris un coup de poing*, songea-t-elle avec horreur. *Je me suis tout bonnement pris un coup de poing. Ou de pommeau. Il ne m'a pas tuée. Il m'a flanqué une raclée, comme à une vulgaire morveuse.*

Elle ouvrit les yeux.

Le chasseur de primes se tenait debout au-dessus d'elle, terrible, aussi décharné qu'un squelette ; il la dominait tel un arbre malade et dépourvu de feuilles. Il puait la sueur et le sang.

Il l'attrapa par les cheveux, la força à se redresser, puis il la souleva de terre d'un coup sec et, tandis qu'elle hurlait comme une damnée, la traîna jusqu'à Mistle, qui gisait près du mur.

— Tu n'as pas peur de la mort, hein ? vociféra-t-il en lui inclinant la tête vers le bas. Alors, regarde bien, la Rate. C'est ça, la mort. C'est ainsi que l'on meurt. Regarde ça : ce sont des entrailles, du sang, de la merde. Voilà ce qu'on a à l'intérieur.

Ciri se raidit, se courba, toujours prisonnière de la poigne de fer du chasseur de primes ; elle eut plusieurs haut-le-cœur. Mistle était encore en vie, mais ses yeux étaient déjà nébuleux, glauques, vitreux. Sa main, comme une serre d'autour, se crispait et se détendait, s'enfonçant dans la boue et le fumier. Ciri sentit une forte odeur d'urine. Bonhart ricana.

— C'est ainsi que l'on meurt, la Rate. Dans sa propre pisse !

Il la lâcha. Ciri s'écarta à quatre pattes, le corps agité de spasmes, incapable de pleurer. Mistle se trouvait là, juste là. Sa main, sa main si fine, si délicate, si douce...

Elle ne bougeait plus.

\* \* \*

— Il ne m'a pas tuée. Il m'a ligoté les deux mains à une barre d'attache.

Vysogota était assis, immobile. Il se tenait depuis un bon moment déjà dans cette position. Il retenait son souffle. Au fur et à mesure que Ciri avançait dans son récit, sa voix devenait de plus en plus sourde, de moins en moins naturelle ; elle avait quelque chose de désagréable.

— Il a ordonné à ceux qui étaient accourus de lui apporter un sac de sel et un tonnelet de vinaigre. Et une scie. J'ignorais... Je ne pouvais pas savoir ce qu'il avait l'intention de faire... À ce moment-là, j'ignorais encore de quoi il était capable. J'étais ligotée à la barre d'attache. Il a appelé quelques valets, leur a ordonné de me tenir par les cheveux... et les paupières. Il leur a montré comment faire... pour que je ne puisse ni détourner la tête ni fermer les yeux... Pour que je sois obligée de regarder ce qu'il faisait. « Il faut veiller à garder la marchandise en l'état », a-t-il dit. « Éviter qu'elle se décompose... »

La voix de Ciri se brisa ; elle avait la gorge sèche. Vysogota, devinant soudain ce qu'elle s'apprêtait à dire, sentit un afflux de salive envahir sa bouche, telle une vague d'inondation.

— Il leur a tranché la tête avec la scie, dit Ciri d'une voix sourde. À Giseller, Kayleigh, Asse, Reef, Étincelle... et Mistle. Il leur a tranché la tête. Un à un. Sous mes yeux.

\* \* \*

Si, cette nuit-là, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, perdue au milieu des marécages, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu dans la pièce faiblement éclairée un vieillard à la barbe grise vêtu d'une peau de mouton et une jeune fille aux cheveux couleur de cendre, le visage défiguré par une cicatrice sur la joue. Il aurait vu la jeune fille sangloter dans les bras du vieillard, et celui-ci qui tentait de l'apaiser en caressant d'un geste machinal et maladroit ses épaules secouées de spasmes.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane était bien cachée au milieu des joncs des marécages. Dans un endroit désert plongé éternellement dans le brouillard, où personne n'osait s'aventurer.

« On m'a souvent demandé comment j'en étais venu à écrire mes Mémoires. Quel fait précis, quel événement avait accompagné ou suscité mes premiers écrits. Par le passé, j'avais coutume de produire diverses explications, fabulant, la plupart du temps ; à présent, toutefois, je rends hommage à la vérité, car aujourd'hui, alors que ma chevelure a blanchi et que mon crâne s'est fichtrement dégarni, je sais que la vérité est une graine précieuse, et que le mensonge, en revanche, est une glume indigne.

» Et la vérité, la voici : l'événement déclencheur, celui auquel je dois mes premières notes, celles qui permirent par la suite de donner corps à l'œuvre de ma vie, fut la découverte fortuite, parmi des affaires que mes compagnons et moi avions subtilisées sur des *impedimenta* lyriens, d'un crayon de plomb et de feuilles de papier. C'est arrivé... »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

## CHAPITRE 3

... C'est arrivé le cinquième jour après la nouvelle lune de septembre, trente jours exactement après notre départ de Brokilone, et six jours après la bataille du Pont.

À présent, cher futur lecteur, je vais faire un petit retour en arrière et te décrire les événements qui succédèrent à la fameuse bataille du Pont, lourde de conséquences. Au préalable cependant, il me faut éclairer les nombreux lecteurs qui, en proie à d'autres préoccupations, ou par manque de connaissances, ignorent tout de cette bataille. Voici donc l'explication : cette bataille se déroula le dernier jour du mois d'août, l'année de la Grande Guerre à Angren, sur le pont reliant les deux rives de la Iaruga aux abords du petit port fluvial connu sous le nom du Bastion Rouge. Les parties en présence dans ce conflit étaient l'armée de Nilfgaard, un corps lyrien dirigé par la reine Meve, et notre formidable compagnie : moi-même – à savoir, cher lecteur, ton serviteur –, ainsi que le sorceleur Geralt, le vampire Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy, l'archère Maria Barring, surnommée Milva, et Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach, un Nilfgaardien qui, avec une obstination digne d'une meilleure cause, aimait à prouver qu'il n'en était pas un.

Peut-être n'est-il pas aisé pour toi, lecteur, de comprendre comment la reine Meve, dont je viens d'évoquer le nom, s'était retrouvée à Angren, elle qui avait disparu et sombré en même temps que son armée en juillet, au moment de l'incursion de Nilfgaard en Lyrie, en Rivie et à Aedirn, trois contrées que les armées impériales finirent par envahir et occuper durablement. Toutefois, Meve n'avait pas disparu au combat, comme on l'avait cru, elle n'avait pas été faite prisonnière par les Nilfgaardiens. Ayant appelé sous son étendard les rescapés de la cavalerie mobile de Lyrie et entraîné tous les volontaires, y compris des mercenaires et de vulgaires bandits, la vaillante Meve s'était lancée dans une guerre partisane contre Nilfgaard. Or la sauvage province d'Angren se prêtait parfaitement à ce genre de guérilla, elle était propice aux embuscades, et sa végétation riche en buissons offrait de nombreuses cachettes. D'ailleurs, à dire vrai, hormis les buissons, je ne vois rien dans cette contrée, absolument rien, qui soit digne d'être mentionné.

La cohorte de Meve, déjà surnommée la Reine Blanche par ses troupes, fit rapidement preuve d'une puissance et d'une bravoure telles qu'elle parvint à gagner sans crainte la rive gauche de la Iaruga, chahutant et rôdant à l'envi sur les arrières de l'ennemi.

Revenons à présent à nos moutons, c'est-à-dire à la bataille du Pont. La situation était la suivante : ayant pris du bon temps sur la rive gauche de la Iaruga, les partisans de la reine Meve voulaient filer sur l'autre rive de la rivière, mais ils se heurtèrent aux Nilfgaardiens qui, eux, rôdaient sur la rive droite et voulaient justement filer sur la rive gauche de la Iaruga. Quant à nous, nous tombâmes sur les susdits chargés de garder le pont, au

milieu même de la Iaruga, cernés à droite comme à gauche par des hommes armés. Ne sachant trop comment nous échapper, nous devînmes des héros, auréolés d'une gloire immortelle. Entre parenthèses, la victoire fut remportée par les Lyriens, car leur plan initial – se réfugier sur la rive droite – fut une réussite. Les Nilfgaardiens se réfugièrent, quant à eux, je ne sais où, et par là même perdirent la bataille. Je me rends parfaitement compte que tout cela peut sembler très confus et je ne manquerai pas, avant la publication de mon texte, de consulter un théoricien militaire. Pour l'heure, je m'en remets à Cahir aep Ceallach, l'unique soldat de notre compagnie, qui m'a confirmé que, du point de vue de la plupart des doctrines militaires, la désertion rapide du champ de bataille par l'ennemi valait victoire du camp adverse.

La participation de notre compagnie à la bataille fut indiscutablement honorable, mais elle eut aussi de fâcheuses conséquences. Milva, qui était enceinte, eut un tragique accident. Les autres furent sauvés par leur bonne fortune, aucun n'ayant été sérieusement blessé. Mais personne n'en tira pour autant avantage, ni même n'en attendit de remerciements. À l'exception du sorceleur Geralt. Car le sorceleur, en dépit de sa prétendue neutralité et de son indifférentisme maintes fois proclamé et manifestement fourbe, fit montre, au cours de cette bataille, d'une ferveur aussi profonde qu'exagérément démonstrative ; en d'autres termes, il se battit de manière tout à fait spectaculaire, pour ne pas dire... pour le spectacle. Il fut remarqué, et Meve, la reine de Lyrie en personne, l'adouba chevalier. Cet adoubement, comme l'histoire allait le révéler, lui valut davantage de désagréments que d'avantages.

Car il faut que tu saches, cher lecteur, que le sorceleur Geralt avait toujours été un homme modeste, réfléchi et maître de lui ; en son for intérieur, il était simple et droit, tel un manche de hallebarde. Pourtant, l'avancement inattendu qui lui fut proposé et l'apparente bienveillance de la reine Meve le transformèrent : si je ne l'avais aussi bien connu, j'eusse pu croire qu'il en avait soudain les chevilles enflées. Plutôt que de disparaître au plus vite, incognito, de la scène, Geralt se pavanait dans la suite royale, se réjouissant de l'honneur qui lui était fait, goûtant les faveurs dont on le gratifiait, se délectant de sa gloire.

Or la gloire et la renommée ne jouaient pas en notre faveur. Je rappelle à ceux qui l'auraient oublié que ce même sorceleur Geralt, à présent chevalier adoubé, était poursuivi par les organes de sécurité des Quatre Royaumes réunis depuis la rébellion des magiciens sur l'île de Thanedd ; que l'on tenta de m'accuser, moi qui suis l'innocence et la pureté incarnées, du crime d'espionnage ; que Milva, qui avait collaboré avec les dryades et les Scoia'tael, était impliquée, comme on l'apprit plus tard, dans le désormais célèbre massacre des humains aux frontières du bois de Brokilone ; et que Cahir aep Ceallach, le Nilfgaardien, citoyen d'une nation

ennemie quoi qu'il puisse en dire, se trouvait du mauvais côté du front (chose difficilement justifiable). Le seul membre de notre équipe dont la biographie n'était entachée d'aucune affaire politique ou criminelle se révéla être le vampire. De sorte que, si l'un ou l'autre d'entre nous était démasqué, tous les autres risquaient eux aussi d'être empalés sur un piquet de tremble bien aiguisé. Chaque jour écoulé à l'ombre des étendards lyriens (un séjour, du reste, fort agréable, les premiers temps : nous étions nourris à notre faim et en sécurité) décuplait ladite menace.

Lorsque je le rappelai sans détour à Geralt, il fut quelque peu attristé, mais me fit part de ses raisons, au nombre de deux. Premièrement, à cause du pénible accident dont elle avait été victime, Milva avait encore besoin d'une surveillance médicale et de soins ; or les rangs des soldats comptaient des barbiers-chirurgiens. Deuxièmement, l'armée de la reine Meve se dirigeait vers l'est, vers Caed Dhu ; or, avant de changer de direction et de se retrouver au beau milieu de la bataille du Pont, notre équipe s'acheminait elle aussi vers Caed Dhu, car nous espérions recueillir auprès des druides qui y séjournaient des informations qui pourraient être utiles à notre quête. Des détachements de cavalerie et des groupes insoumis qui rôdaient dans la région d'Angren nous avaient détournés de notre route initiale. À présent, sous la protection bienveillante de l'armée lyrienne, grâce aux faveurs et aux bonnes grâces de la reine Meve, la route vers Caed Dhu s'ouvrait de nouveau devant nous et, ma foi, elle paraissait directe et sans danger.

J'avais prévenu le sorcelleur que ce n'était là qu'une impression, qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, que la bienveillance royale était illusoire, et que promesse de grands n'était pas héritage. Le sorcelleur ne voulut rien entendre. Mais la sagesse ne tarda pas à révéler de quel côté elle se trouvait. Lorsque se répandit la nouvelle qu'une expédition punitive envoyée par Nilfgaard arrivait du col de Klamat, à l'est, et marchait en force sur Angren, l'armée de Lyrie fit aussitôt demi-tour pour se diriger vers le nord, vers les montagnes de Mahakam.

Comme on pouvait s'en douter, ce changement de direction n'était pas du tout du goût de Geralt : il était pressé d'arriver chez les druides, pas à Mahakam ! Aussi naïf qu'un enfant, il se précipita chez la reine Meve dans l'intention d'obtenir son congé de l'armée et la bénédiction royale pour ses projets personnels. Cet instant marqua la fin de la bienveillance royale ; quant au respect et à l'admiration pour le héros de la bataille du Pont, ils partirent en fumée. L'on rappela sèchement au chevalier Geralt de Rivie ses devoirs chevaleresques envers la couronne. Il fut conseillé à Milva, toujours affaiblie, au vampire Régis et à votre serviteur de rejoindre la colonne de fugitifs et de civils qui se traînait derrière les impedimenta. Cahir aep Ceallach, grand gaillard de belle stature qui n'avait aucunement l'air d'un civil, fut ceint de l'écharpe blanche et bleu ciel et incorporé à la compagnie indépendante, comme on l'appelait, c'est-à-dire à un détachement de



cavalerie composé des pires canailles ramassées sur les chemins par les troupes lyriennes. C'est ainsi que nous fûmes séparés, et tout semblait indiquer que notre expédition allait bel et bien prendre fin.

Toutefois, comme tu t'en doutes certainement, cher lecteur, ce ne fut pas du tout la fin, ni même, ma foi, le début ! Lorsqu'elle fut informée de la nouvelle tournure des événements, Milva se déclara sur-le-champ en bonne santé et d'attaque, et fut la première à donner le signal de la retraite. Cahir balança les couleurs royales dans les fourrés et déserta la compagnie indépendante, et Geralt déguerpit des luxueuses tentes de la chevalerie d'élite.

Je ne m'attarderai pas sur les détails, et la modestie m'empêche de m'étendre sur mes propres mérites – non négligeables – dans cette entreprise. J'affirme ce qui suit : au cours de la nuit du 5 au 6 septembre, toute notre équipe abandonna en tapinois le corps d'armée de la reine Meve. Avant de faire nos adieux à l'armée lyrienne, nous prîmes soin de nous approvisionner généreusement, sans en demander l'autorisation au chef des quartiers-mâtres. Je considère le terme « pillage », utilisé par Milva, comme un tantinet exagéré. Nous avons bien mérité une gratification pour notre participation à la mémorable bataille du Pont. Ou, à défaut d'une gratification, au moins une compensation et un dédommagement pour les pertes occasionnées ! Sans même parler de l'accident de Milva, ni des blessures et des contusions de Geralt et de Cahir, tous nos chevaux furent tués ou blessés au cours de la bataille, hormis mon fidèle Pégase et Ablette, la jument récalcitrante du sorceleur. Ainsi avons-nous récupéré, en guise de compensations, trois pur-sang de cavalerie et une haridelle, et aussi autant de matériels divers qu'il nous était possible d'en emporter. Je dois toutefois reconnaître que nous en jetâmes la moitié par la suite. Comme le déclara Milva, c'est ce qui arrive quand on chaparde dans le noir. Bénéficiant d'une meilleure vision de nuit que de jour, c'est le vampire Régis qui subtilisa dans les réserves officielles les choses les plus utiles. De plus, il priva l'armée lyrienne d'un gros mulot gris souris qu'il fit sortir si habilement de l'enclos que pas un seul animal ne hennit ni ne trépigna. Il convient par conséquent de reléguer au rang de fables les récits selon lesquels les animaux flairent les vampires et réagissent à leur odeur par une peur panique, à moins qu'ils relatent les réactions isolées de quelques animaux seulement, envers certains vampires uniquement. J'ajouterai que ce mulot gris souris nous accompagne encore à ce jour. Après avoir perdu notre haridelle, mise en fuite par les loups dans les forêts d'Autre Rive, c'est le mulot qui porta nos biens, ou plutôt ce qu'il en restait. Il se nomme Draakul. C'est Régis qui l'a appelé ainsi juste après l'avoir volé, et ce nom lui est resté. Dans la culture et le langage des vampires, ce nom possède à l'évidence une signification spirituelle qui amuse beaucoup Régis, mais ce dernier a refusé de nous en faire part, affirmant qu'il s'agissait là d'un jeu de mots intraduisible.

Et c'est ainsi que notre équipe se retrouva sur les chemins, et la liste, déjà longue par le passé, des gens qui ne nous portaient pas dans leur cœur s'allongea davantage. Geralt de Rivie, chevalier sans peur et sans reproche, abandonna les rangs de la chevalerie avant même que son adoubement soit confirmé par un brevet et que le héraut de la cour ait pu lui constituer un blason. Quant à Cahir aep Ceallach, il eut le temps, dans le grand conflit opposant Nilfgaard aux Nordlings, de lutter dans les rangs des deux armées et de les désertre toutes deux avant d'être condamné à mort par contumace par chacune d'elles. Le reste de notre compagnie ne se trouvait guère dans une meilleure situation. Au bout du compte, une corde est une corde, et peu importe la raison pour laquelle on est pendu : manquement à l'honneur de la chevalerie, désertion, ou attribution du nom de « Draakul » à un mulet de l'armée.

Ne sois donc pas étonné d'apprendre, cher lecteur, que nous accomplîmes des efforts titanesques pour mettre entre le corps d'armée de la reine Meve et nous-mêmes la plus grande distance possible. Nous filions sur nos chevaux aussi vite que nous le pouvions, vers le sud, vers la Iaruga, avec l'intention de nous rendre sur la rive gauche. Pas uniquement pour nous éloigner de la reine et de ses partisans, mais aussi parce que la région d'Autre Rive, avec ses zones inhabitées, était moins dangereuse que celle d'Angren, ravagée par la guerre. Pour nous rendre chez les druides de Caed Dhu, il était bien plus raisonnable de voyager sur la rive gauche plutôt que sur la droite. Cela pouvait sembler paradoxal, car la rive gauche de la Iaruga, c'était déjà Nilfgaard, l'Empire ennemi... Ce choix stratégique était l'œuvre du sorcelleur Geralt qui, après sa défection de la confrérie des fourbes adoubés, avait récupéré pour une grande part son entendement, sa capacité de réflexion et sa prudence coutumière. Le plan du sorcelleur allait se révéler lourd de conséquences et influencerait sur le sort de tous les membres de l'expédition, comme nous l'apprendrait l'avenir. Mais nous verrons cela par la suite.

Lorsque nous eûmes enfin atteint la Iaruga, ce fut pour constater qu'une foule de Nilfgaardiens traversaient déjà le pont reconstruit sur le Bastion Rouge, poursuivant leur offensive sur Angren et au-delà, sans aucun doute, en Témérie, à Mahakam et le diable sait jusqu'où avait planifié d'avancer l'état-major de Nilfgaard. Il n'était pas question de traverser la rivière dans la foulée, nous devions nous cacher et attendre que les armées aient fini de passer.

Nous restâmes tapis deux jours entiers dans l'oseraie fluviale, cultivant les rhumatismes et nourrissant les moustiques. Comble de la malchance, le temps se gâta rapidement, il se mit à bruiner, un vent de tous les diables se leva, si glacial que les dents peinaient à s'ajuster les unes sur les autres. Je ne me souviens pas d'un mois de septembre aussi rigoureux parmi tous ceux, nombreux, gravés dans ma mémoire. C'est précisément à cette époque, cher lecteur, que je trouvai parmi le matériel emprunté aux

impedimenta lyriens du papier et un crayon de plomb et que j'entrepris, pour tuer le temps et oublier le manque de confort, de noter et d'immortaliser certaines de nos aventures.

La pluie incessante et l'oisiveté forcée gâtèrent notre humeur et éveillèrent diverses idées noires. Surtout chez le sorceleur. Naguère déjà, Geralt avait pour habitude de compter les jours qui le séparaient de Ciri et, dans sa conception, chaque jour hors des routes l'éloignait de plus en plus de la jeune fille. Coincé dans cette oseraie humide, dans le froid et sous la pluie, le sorceleur devenait plus morose et renfrogné d'heure en heure. J'avais aussi remarqué qu'il clopinait beaucoup et, quand il pensait que personne ne le voyait ni ne l'entendait, il jurait et sifflait sous l'effet de la douleur. Car tu dois savoir, cher lecteur, que Geralt avait eu les os brisés au cours de la sédition des magiciens sur l'île de Thanedd. Grâce aux soins des dryades du bois de Brokilone, les os fracturés s'étaient ressoudés et les blessures avaient guéri, mais, visiblement, elles n'avaient cessé de le tourmenter. Le sorceleur souffrait, tant dans sa chair que dans son âme, comme on dit, et il était aigre comme le raifort, mieux valait éviter de l'aborder.

Ses rêves revinrent le hanter. Le 9 septembre – c'était le matin, car il récupérait de son tour de garde – il bondit soudain sur ses pieds en criant et se saisit de son épée ; nous fûmes tous effrayés. On aurait dit qu'il était victime d'un amok, mais, par chance, il retrouva instantanément ses esprits.

Il s'éloigna, revint rapidement vers nous, la mine renfrognée, et déclara tout de go qu'il dissolvait l'équipe et qu'il poursuivait sa route en solitaire car, quelque part, là-bas, il se passait des choses terribles, le temps pressait, la situation commençait à devenir dangereuse, et il ne voulait mettre personne en péril. Son bla-bla et ses raisonnements étaient d'un tel ennui que personne n'eut envie de discuter. Même le vampire, d'ordinaire si éloquent, manifesta son dédain par un haussement d'épaules, Milva par un crachat, et Cahir en lui rappelant sèchement qu'il savait ce qu'il avait à faire et que, pour ce qui était du danger, l'épée qu'il portait à sa ceinture n'était pas là pour épater la galerie. Ensuite cependant, tous se murèrent dans le silence et se tournèrent vers moi, ton serviteur, s'attendant sans aucun doute que je profite de l'occasion et que je m'en retourne chez moi. Inutile d'ajouter qu'ils se trompaient lourdement.

Toutefois, cet épisode nous convainquit de mettre fin à ce marasme et nous poussa à commettre un acte téméraire : traverser la Iaruga. Je reconnais que l'entreprise éveilla mon inquiétude, le plan prévoyant la traversée de nuit, à la nage, « en tenant la queue de son cheval », pour citer Milva et Cahir. Même si c'était une métaphore, ce dont je ne suis pas convaincu, je n'arrivais pas à nous imaginer traversant la rivière, Pégase, mon destrier, et moi, lui devant et moi accroché à sa queue. La nage n'était, et n'est toujours pas, pour ainsi dire, mon point fort. Si Mère

Nature avait voulu que je nage, elle n'aurait pas manqué, au cours du processus de l'évolution des espèces, de m'équiper de membranes entre les doigts. Même chose pour Pégase.

Mes inquiétudes s'avèrent vaines, du moins en ce qui concernait la traversée à la nage. Car nous avons utilisé un tout autre moyen pour passer de l'autre côté. Qui sait s'il n'était pas plus saugrenu. Insensé, à tout le moins : nous avons traversé le pont reconstruit du Bastion Rouge, au nez et à la barbe des sentinelles et des patrouilles nilfgaardiennes. L'entreprise, comme nous allions nous en apercevoir, n'était démentielle et potentiellement mortelle qu'en apparence ; en réalité, tout fonctionna comme sur des roulettes. Après le passage des régiments de ligne, le pont fut envahi de convois, de véhicules, de troupeaux qui circulaient dans les deux sens. Des foules variées traversaient également le pont, composées notamment d'étranges groupes de civils parmi lesquels nous nous fondîmes sans difficulté. C'est ainsi que le dixième jour du mois de septembre nous passâmes tous sur la rive gauche de la Iaruga. Nous fûmes interpellés une fois seulement par un garde à qui Cahir, en fronçant les sourcils d'un air impérieux, lança d'un ton menaçant quelque phrase sur le service impérial, ponctuant ses propos de jurons militaires divers très imagés et diablement efficaces. Avant que quelqu'un d'autre ait eu le temps de s'intéresser à nous, nous étions déjà sur l'autre berge de la rivière, et nous nous enfonçâmes au plus profond de la forêt, car le seul chemin menant au sud grouillait de Nilfgaardiens, ce qui ne nous arrangeait guère.

Au premier bivouac que nous établîmes dans les bois d'Autre Rive, j'ai moi aussi été hanté par un rêve étrange au cours de la nuit ; au contraire de Geralt cependant, ce n'est pas de Ciri dont j'ai rêvé, mais de la magicienne Yennefer. C'était un rêve curieux, inquiétant : Yennefer, toute de noir et de blanc vêtue, comme à l'accoutumée, s'élevait dans les airs au-dessus d'un grand château dans les montagnes, menacée du poing par d'autres magiciennes qui, restées au sol, proféraient des insultes à son encontre. Tel un albatros au plumage noir, Yennefer s'envolait au-dessus d'une mer immense en agitant les longues manches de sa robe, droit vers le soleil levant. À partir de là, le rêve s'était transformé en cauchemar. À mon réveil, les détails avaient disparu de ma mémoire, seules subsistaient des images imprécises, dénuées de sens, mais elles étaient épouvantables : tortures, cris, douleur... La peur, la mort... En un mot, l'horreur.

Je ne me suis pas vanté de ce rêve auprès de Geralt. Je ne lui en ai pas soufflé mot. À raison, comme je le découvrirai plus tard.

\* \* \*

— Elle s'appelait Yennefer ! Yennefer de Vengerberg. Et c'était une magicienne illustre ! Que je meure avant l'aube si je mens !

Triss Merigold frémit puis elle se retourna, tentant de transpercer

de son regard la foule et la fumée grise qui avait totalement envahi la grande salle de la taverne. Elle se leva finalement de table, renonçant à regret à son filet de sole au beurre d'anchois, une spécialité locale tout à fait délicieuse. Cependant, si elle s'amusait à faire le tour des tavernes et des auberges de Bremervoord, ce n'était pas pour déguster des mets exquis, mais pour récolter des informations. Par ailleurs, elle devait veiller à sa ligne.

Elle tenta de se frayer un chemin à travers le petit cercle de personnes déjà bien dense : à Bremervoord, les gens aimaient bien les récits et ne laissaient jamais passer une occasion d'en écouter de nouveaux. Quant aux nombreux marins présents, ils n'avaient pas à se plaindre, car ils pouvaient toujours compter sur un répertoire renouvelé de fables et de contes sur la mer. Bien entendu, la plus grande majorité d'entre eux était inventée de toutes pièces, mais cela n'avait pas la moindre importance. Un récit est un récit. Il a ses droits.

Celle qui était en train de parler, justement, et qui avait mentionné le nom de Yennefer, était une pêcheuse des îles Skellige, une femme forte, large d'épaules, aux cheveux coupés court, accoutrée, comme ses quatre camarades, d'un caftan en peau de narval, usé jusqu'à la corde.

— C'était le dix-neuvième jour du mois d'août, au petit matin, après la deuxième nuit de la pleine lune, entama l'Illienne en portant une chope de bière à ses lèvres.

Sa main, constata Triss, était de la couleur de la vieille pierre ; quant à son bras dénudé, noueux, musclé, il ne faisait pas moins de vingt pouces de circonférence. La taille de Triss en faisait vingt-deux...

— Notre barcasse, poursuivit la pêcheuse en promenant son regard sur les visages de ses auditeurs, est sortie en mer par un matin blafard, en direction du parc à huîtres, entre An Skellig et Spikeroog, là où on pose d'habitude les filets pour attraper les saumons. La plus grande agitation régnait, car un orage s'annonçait, le ciel s'assombrissait fortement à l'ouest. Il fallait remonter les filets le plus vite possible, ou sinon, vous le savez aussi bien que moi, après la tempête il ne reste plus dans les filets que des gueules de saumons pourries, rongées, toute la pêche est foutue.

Les auditeurs, des habitants de Bremervoord et de Cidaris pour la plupart, vivaient de la mer ; leur existence en dépendait. En signe d'approbation, ils hochèrent la tête en grommelant. D'ordinaire, Triss ne voyait les saumons que sous forme de tranches rosées, mais elle hocha elle aussi la tête en marmonnant, car elle ne tenait pas à se singulariser. Elle était ici incognito, en mission secrète.

— On a accosté, poursuivit la pêcheuse en terminant sa chope et en invitant d'un geste l'un de ses auditeurs à lui en servir une deuxième, et on a commencé à trier les filets. Soudain, voilà que

Gudrun, la fille de Sturla, se met à hurler à pleine voix ! Et, depuis tribord, elle montre quelque chose du doigt ! On regarde, et on avise une chose qui vole dans les airs, mais c'était pas un oiseau ! Mon cœur s'est arrêté de battre un instant, parce que j'ai tout de suite pensé que c'était une wyvern ou bien un petit griffon ; il y en a quelquefois qui volent sur Spikeroog, l'hiver plutôt, c'est vrai, particulièrement par vent d'ouest. Mais là, ce truc noir, il a fait « plouf », dans l'eau ! Une vague et zou ! Directement dans nos filets ! Il s'est empêtré dans les mailles et a commencé à se tortiller, à clapoter dans l'eau comme un phoque, alors toutes ensemble, et on était huit bonnes femmes, on a attrapé le filet et ho ! hisse ! sur le pont ! C'est alors qu'on a ouvert grandes nos margoulettes ! Parce que cette chose noire qui était tombée du ciel, c'était en réalité une femme ! En robe noire, et elle aussi était noire, comme une corneille. Entortillée dans un filet, entre deux saumons, dont l'un, parole, devait bien faire dans les quarante-deux livres et demie !

La pêcheuse de Skellige souffla sur la mousse de sa chope et s'enfila une rasade de bière. Aucun des auditeurs ne fit de commentaires ni n'exprima son incrédulité, quand bien même les plus âgés n'avaient pas le souvenir d'avoir jamais entendu parler de la prise d'un saumon aussi gros.

— La fille aux cheveux noirs, poursuivit l'Îlienne, s'est mise à tousser, à recracher de l'eau de mer et à s'ébrouer dans le filet, et Gudrun, qui est nerveuse, car elle a des espérances, de hurler : « Un kelpie ! Un kelpie ! Une havfrue ! » Pourtant, n'importe quel idiot pouvait voir que ce n'était pas un kelpie, parce qu'un kelpie aurait déjà arraché le filet depuis longtemps ! Une telle monstresse ne se serait jamais laissé embarquer sur une barcasse ! Et ce n'était pas une havfrue non plus, vu qu'elle n'avait pas une queue de poisson, or une sirène des mers en a toujours une ! Et puis, elle était tombée du ciel. A-t-on jamais vu un kelpie ou une havfrue voler dans les cieux ? Mais Skadi, la fille d'Una, elle s'enflamme toujours, et elle aussi s'est mise à hurler : « Un kelpie ! » En moins de deux, elle a attrapé la corne et sauté en grognant au milieu du filet ! Et, que je crève si je mens, voilà que notre Skadi a fait trois cabrioles et patatras, elle s'est retrouvée le cul sur le pont ! Ah, ça ! On peut dire qu'une magicienne prise dans un filet, c'est pire qu'une méduse, un scorpion ou une anguille torpille ! En plus de ça, la sorcière s'est mise à hurler, à pousser des jurons très vulgaires, c'est qu'elle faisait peur ! Et dans le filet, ça sifflait, ça puait, de la fumée s'élevait ! C'était de la sorcellerie ! On voyait bien que c'était pas de la rigolade...

La pêcheuse termina sa chope et, sans attendre, s'empara de la suivante.

— Prendre une magicienne dans ses filets, c'est pas de la rigolade,

dit-elle en s'essuyant le nez et la bouche et en rotant bruyamment. On sentait bien qu'à cause de cette magie, parole, notre barcasse commençait à balancer plus fort. Il n'y avait pas de temps à perdre ! Britta, la fille de Karen, a pris la gaffe, moi, je me suis emparée de la perche, et on a commencé à donner des coups dans le filet ! Et vlan ! Paf ! Prends-toi ça !

La bière jaillit bien haut et se répandit sur la table, quelques chopes renversées tombèrent par terre. Les auditeurs essuyèrent leurs joues et leurs sourcils, mais pas une seule plainte ni un seul avertissement ne s'éleva. Un récit est un récit. Il a ses droits.

— La magicienne comprit à qui elle avait affaire. (La pêcheuse bomba sa plantureuse poitrine et promena autour d'elle un regard de défi.) Elle comprit qu'il ne fallait pas s'aviser de se moquer des femmes de Skellige ! Elle a dit qu'elle se rendait de son plein gré en promettant de ne pas lancer de sortilèges ni d'incantations ! Et elle a dit son nom : Yennefer de Vengerberg.

Des murmures s'élevèrent parmi les auditeurs. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis les incidents sur l'île de Thanedd, les noms des traîtres achetés par Nilfgaard n'avaient pas été oubliés. Pas plus que celui de la célèbre Yennefer.

— Nous l'avons amenée sur Ard Skellig, à Kaer Trolde, chez le jarl Crach an Craite, continua l'Îlienne. Je ne l'ai plus jamais revue. Le jarl était en expédition ; j'ai entendu dire qu'à son retour, il avait tout d'abord accueilli très sèchement la magicienne, mais, par la suite, il l'a traitée bien gentiment, bien aimablement. Hum... Pour ma part, j'attendais de voir quelle surprise elle me préparait, vu que je l'avais frappée avec la perche. Je pensais qu'elle allait déblatérer sur moi auprès du jarl. Mais non ! Elle n'a pas lâché un seul mot, elle ne s'est pas plainte, je le sais. C'est une femme de parole. Plus tard, quand elle s'est tuée, j'ai même eu pitié d'elle...

— Yennefer est morte ? s'écria Triss. (L'émotion lui avait fait oublier qu'elle devait rester discrète ; elle était ici incognito, en mission secrète.) Yennefer de Vengerberg n'est plus de ce monde ?

— Oui-da, elle a quitté cette terre, confirma la pêcheuse en terminant sa bière. Elle est morte, comme ce maquereau. Elle s'est tuée avec ses propres sortilèges, en faisant ses tours magiques. Ça s'est passé il n'y a pas longtemps du tout, le dernier jour du mois d'août, juste avant la pleine lune. Mais ça, c'est une autre histoire...

\* \* \*

— Jaskier, ne t'endors pas sur ta selle !

— Je ne dors pas. Je réfléchis de manière créative !

Ainsi, cher lecteur, nous chevauchions dans les forêts d'Autre Rive, nous dirigeant vers l'est, vers Caed Dhu, à la recherche des druides censés nous aider à retrouver Ciri. Comment cela s'est-il passé, je vais te le raconter. Auparavant cependant, pour le bien de l'histoire, je me dois de préciser deux ou trois petites choses sur chacun des membres de notre équipe.

Le vampire Régis avait plus de quatre cents ans. S'il avait dit vrai, cela faisait de lui le plus âgé de nous tous. Il aurait tout aussi bien pu nous raconter des boniments, car qui aurait pu vérifier ses dires ? Je préférerais tout de même supposer que notre vampire était sincère, car il nous avait aussi déclaré qu'il avait définitivement renoncé à sa manie de sucer le sang, nous permettant ainsi de nous endormir l'esprit un peu plus tranquille pendant les bivouacs nocturnes. J'avais remarqué qu'au début, Milva et Cahir, dès leur réveil, se tâtaient le cou d'une main fébrile, avec nervosité, mais ils perdirent rapidement cette habitude. Le vampire Régis était, ou du moins semblait être, un vampire d'honneur. S'il disait qu'il ne suçait plus, c'est qu'il ne suçait plus.

Il avait tout de même des défauts, et qui n'étaient aucunement liés à sa nature vampirique. Régis était un intellectuel, et il aimait à en faire la démonstration. Il avait la fâcheuse manie d'énoncer des vérités en prenant des airs de prophète, vérités auxquelles nous cessâmes rapidement de réagir, car il s'agissait soit de vérités effectives ou résonnant comme telles, soit d'affirmations totalement invérifiables, ce qui finalement revenait au même. En revanche, la manière qu'avait Régis de répondre aux questions avant même qu'on ait eu le temps de les formuler, parfois même avant qu'on ait seulement ouvert la bouche, était véritablement insupportable. J'ai toujours considéré cette manifestation de prétendue intelligence comme une marque de goujaterie et d'arrogance. Si de telles manières ont leur place en milieu universitaire ou à la cour royale, elles sont difficilement supportables au sein d'une compagnie avec laquelle on voyage des jours entiers presque étrier contre étrier, et avec laquelle on doit partager, la nuit venue, la même couverture. Néanmoins, jamais les choses ne prirent des proportions démesurées, et ce grâce à l'intervention de Milva. À la différence de Geralt et de Cahir, dont l'opportunisme inné les incitait à s'adapter aux manières du vampire, et même à rivaliser avec lui, l'archère proposait des solutions simples et sans prétention. Un jour, alors que Régis, pour la troisième fois consécutive, avait commencé à lui répondre alors qu'elle n'en était qu'à la moitié de sa question, elle l'invectiva copieusement en utilisant un vocabulaire d'une vulgarité à faire rougir de confusion un vieux lansquenet. Étonnamment, ce fut efficace, et le vampire se débarrassa instantanément de ses manières agaçantes. D'où il découle que la meilleure défense face à la domination intellectuelle est le recours à l'invective et à la



*grossièreté.*

*Milva, me semble-t-il, traversa une période difficile à la suite de son tragique accident et de la perte de son enfant. Je dis bien, me semble-t-il, car je suis conscient qu'étant un homme je ne peux aucunement me représenter ce qu'une telle expérience peut signifier pour une femme. J'ai beau être un poète et un homme de plume, mon imagination me fait ici défaut et je n'y puis rien.*

*Sur le plan physique, l'archère récupéra vite ; sur le plan psychique, en revanche, ce fut une autre histoire. Il arrivait que de l'aube au crépuscule elle ne dise mot. Elle aimait à disparaître et à rester à l'écart, ce qui nous inquiétait tous. Mais un beau jour son attitude changea radicalement. Milva réagit comme une dryade ou une elfe, elle peut être violente, impulsive, et difficile à comprendre. Un matin, sous nos yeux, elle prit un couteau et, sans un mot, coupa sa tresse. « Ce n'est plus adapté, je ne suis plus une jeune fille », déclara-t-elle avant d'ajouter : « Par conséquent, fini le deuil. » À partir de ce moment-là, elle redevint telle qu'on l'avait connue : brusque, acerbe, forte en gueule et prompte à se servir d'un lexique peu parlementaire. Nous en tirâmes la conclusion que sa dépression était bel et bien derrière elle.*

*Le troisième membre de notre équipe, et non des moins étranges, était un Nilfgaardien qui aimait à prouver qu'il n'en était pas un. Il s'appelait, ainsi qu'il l'affirmait, Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach...*

\* \* \*

— Cahir Mawr Dyffryn, fils de Ceallach, énonça Jaskier avec clarté en pointant sur le Nilfgaardien sa mine de plomb. Au sein de cette respectable compagnie, je dois m'accommoder d'un grand nombre de choses que je n'apprécie pas, et que même je ne supporte pas. Mais il y a des limites. Je ne supporte pas que l'on regarde par-dessus mon épaule lorsque j'écris ! Et je n'ai nullement l'intention de m'en accommoder !

Le Nilfgaardien s'écarta du poète ; après quelques instants de réflexion, il saisit sa selle, sa pelisse et une couverture, et déplaça le tout du côté de Milva qui somnolait.

— Excuse-moi, dit-il. Je ne voulais pas être importun. J'ai regardé machinalement, par simple curiosité. Je pensais que tu étais en train de dessiner une carte ou que tu faisais des calculs...

— Je ne suis pas comptable, s'emporta le poète en se redressant, ni cartographe ! Et, même si je l'étais, cela ne justifierait pas que l'on guigne mes notes !

— Je me suis déjà excusé, protesta Cahir d'un ton sec en préparant son lit. Dans cette respectable compagnie, j'ai dû m'accommoder d'un grand nombre de choses, et m'accoutumer à

beaucoup d'autres. J'ai cependant gardé l'habitude de ne présenter mes excuses qu'une seule fois.

— En vérité, intervint le sorcelleur, prenant soudain la défense du jeune Nilfgaardien, tu es devenu sacrément susceptible, Jaskier. (Geralt était le premier surpris par son intervention, mais ses compagnons ne l'étaient pas moins.) C'est un fait, tu es comme ça depuis que tu as commencé à noircir ces feuilles de papier à l'aide de ton crayon à la mine de plomb.

— Effectivement, confirma le vampire Régis en rajoutant quelques branches de bouleau dans le feu. Notre ménestrel est très susceptible ces derniers temps, et secret aussi, il recherche la solitude. Pas pour satisfaire un besoin naturel, non ! Avoir des témoins dans ce genre de circonstances ne le dérange aucunement, ce dont, du reste, dans notre situation, il ne faut pas s'étonner. Sa susceptibilité et sa gêne à la vue d'autrui ne concernent que ces feuilles de papier couvertes d'une écriture minuscule. Composerait-il un poème ? Une plainte ? Une épopée ? Une romance ? Une chanson de geste ?

— Non, contesta Geralt en se rapprochant du feu et en s'emmitouflant dans une couverture. Je le connais. Il ne compose pas de vers, car il ne blasphème pas, ne marmonne pas et ne compte pas les syllabes sur ses doigts. Il écrit en silence, et, par ailleurs, c'est de la prose.

— De la prose ! s'exclama le vampire en découvrant ses canines, ce que d'ordinaire il évitait de faire. Un roman, peut-être ? Ou un essai ? Une moralité ? Par le diable, Jaskier ! Ne nous mets pas à la torture ! Révèle-nous donc la teneur de ce que tu écris.

— Des Mémoires.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— De ces notes naîtra l'œuvre de ma vie, expliqua Jaskier en leur présentant une tubulure remplie de feuillets. Des Mémoires dont le titre sera : « Cinquante ans de poésie ».

— Quel titre absurde, constata Cahir d'un ton sec. La poésie n'a pas d'âge.

— Et, si l'on admet qu'elle en a un, ajouta le vampire, elle est assurément plus vieille que cela.

— Vous ne comprenez pas. Le titre signifie que l'auteur de l'œuvre aura passé cinquante ans, ni plus ni moins, au service de Dame Poésie.

— Dans ce cas, c'est une absurdité plus grande encore, répliqua le sorcelleur. Jaskier, tu n'as pas encore atteint quarante ans, voyons. On t'a inculqué à coups de baguette dans le cul la pratique de l'écriture quand tu avais huit ans, à l'école du temple. Même en supposant que tu aies commencé à écrire là-bas, cela ne ferait pas plus d'une trentaine d'années que tu serais au service de Dame Poésie, comme tu

dis. Mais, en l'occurrence – je le sais, car tu me l'as raconté toi-même plus d'une fois –, tu étais âgé de dix-neuf ans lorsque tu t'es mis à écrire des rimes de manière sérieuse et à composer des mélodies, puisant ton inspiration dans l'amour que tu éprouvais pour la comtesse de Stael. En d'autres termes, cela fait moins de vingt ans que tu te consacres à la poésie, Jaskier. Pourquoi, dans ce cas, vas-tu parler de cinquante années ? Ou bien s'agit-il là d'une métaphore ?

— Moi, se rengorgea le barde, j'englobe par la pensée de larges horizons. Je décris le temps présent, mais je regarde aussi vers le futur. J'envisage d'éditer dans quelque vingt à trente années l'œuvre que j'ai commencé à écrire, et, à ce moment-là, personne ne pourra mettre en doute la validité du titre.

— Ah ! Je comprends à présent. Ce qui m'étonne, c'est ta prévoyance. D'ordinaire, les lendemains t'importent peu.

— Et c'est toujours le cas, rétorqua le poète d'un air hautain. Je pense à la postérité. Et à l'éternité !

— Du point de vue de la postérité, fit remarquer Régis, il n'est pas très moral de commencer l'écriture dès à présent, pour te faire une réserve. La postérité est en droit d'exiger, au vu du titre, que l'œuvre soit écrite par une personne qui possède réellement une expérience et un savoir vieux d'un demi-siècle...

— Seul un vieillard gâteux de soixante-dix ans, l'interrompt Jaskier avec rudesse, au cerveau érodé par la sclérose, pourrait se prévaloir d'une aussi longue expérience. Celui-là n'a qu'à rester tranquillement dans sa véranda à lâcher des pets au vent ; il n'a pas à dicter ses Mémoires, il ne s'attirerait que des quolibets. Je ne commettrai pas cette erreur, j'écirai mes souvenirs plus tôt, dans la pleine force créatrice. Plus tard, juste avant que mon livre soit édité, je n'aurai plus qu'à apporter des corrections d'ordre cosmétique.

— Son plan présente des avantages. (Gerald se massa le genou et le déplaça avec précaution.) Surtout pour nous. Étant donné qu'il ne fait aucun doute que nous figurerons dans son œuvre, et qu'il va s'appliquer à nous tailler en pièces, si son livre paraît dans un demi-siècle seulement, cela ne fera plus pour nous aucune différence.

— Qu'est-ce qu'un demi-siècle ? sourit le vampire. Une minute, un instant fugace... Ah, Jaskier, permets-moi une petite remarque : selon moi, « Un demi-siècle de poésie » sonne mieux que « Cinquante ans... ».

— Je ne le nie pas. (Le troubadour se pencha sur sa feuille de papier et gribouilla quelque chose à l'aide de son crayon.) Merci, Régis. Enfin une réflexion constructive. Quelqu'un d'autre a-t-il des observations à faire ?

— Moi, j'en ai une, intervint soudain Milva sur un ton abrupt en sortant sa tête de sous sa couverture. Qu'est-ce que vous avez à

écarquiller vos mirettes ? C'est parce que je suis inculte ? Mais c'est pas pour autant que je suis bête ! Je vous rappelle qu'on est en expédition pour aller porter secours à Ciri, l'arme à la main, et qu'on traverse des terres ennemies. Ça se pourrait bien que les scribouillages de Jaskier tombent entre de mauvaises mains. Et on le connaît bien, le rimailleur, tout le monde sait que c'est une pipelette, un homme avide de sensations doublé d'une commère. Qu'il prenne donc garde à ce qu'il gribouille. Faudrait pas qu'on se fasse pendre à cause de sa fichue prose.

— Tu exagères, Milva, estima le vampire, placide.

— C'est le moins qu'on puisse dire, renchérit Jaskier.

— C'est aussi mon avis, ajouta Cahir d'un air détaché. Je ne sais pas ce qu'il en est dans les royaumes du Nord, mais, à Nilfgaard, posséder des manuscrits n'est pas considéré comme un *crimen*, et l'activité littéraire n'est pas condamnable.

Geralt plongea son regard dans le sien et brisa avec fracas le bâtonnet avec lequel il s'amusait.

— Mais, dans les villes conquises par cette nation cultivée, les bibliothèques sont réduites en cendres, fit-il remarquer d'un ton badin, avec cependant une pointe d'ironie dans la voix. Quoi qu'il en soit, peu importe. Maria, j'ai moi aussi le sentiment que tu exagères. Les gribouillages de Jaskier n'ont, comme d'habitude, aucune importance. Y compris pour notre sécurité.

— Tout juste, tiens ! s'emporta l'archère en s'asseyant. Je m'y connais, moi ! Mon paternel, quand les agents royaux faisaient chez nous le recensement de la population, il a pris ses jambes à son cou, il s'est planqué au fin fond de la forêt et il y est resté deux semaines sans montrer le bout de son nez. « Quand il y a *volumen*, il y a jurement », qu'il avait coutume de répéter, et celui qui est noté à l'encre aujourd'hui sera demain brisé par la roue. Et il avait raison, même s'il n'était qu'un chien galeux et rien d'autre ! Je veux bien croire qu'il brûle en enfer, ce fils de chien !

Milva rejeta sa couverture et prit place près du feu, le sommeil l'ayant définitivement quittée. Geralt devina qu'une nouvelle conversation nocturne s'annonçait.

— Je constate que tu n'aimais pas ton paternel, fit remarquer Jaskier après quelques minutes de silence.

— Non, je ne l'aimais pas. (Milva grinça des dents.) Parce que c'était un chien galeux. Quand ma mère ne faisait pas attention, il essayait de me débaucher, avec ses sales pattes. Il voulait rien entendre de ce que je disais, alors finalement, n'en pouvant plus, je lui ai causé avec un râteau, et quand il est tombé, j'y ai encore donné un coup de pied ou deux, dans les côtes et le bas-ventre. Deux jours plus tard, il était couché et crachait du sang... Et moi, ni une ni deux, je

suis partie voir le monde, sans attendre qu'il guérisse. Plus tard, des rumeurs sont parvenues jusqu'à moi, disant qu'il était mort, et ma mère aussi, peu de temps après lui... Eh, Jaskier ! Qu'est-ce que t'es en train de noter ? N'y pense même pas ! Tu entends ce que je te dis ?

\* \* \*

*Que Milva voyage avec nous était étrange ; que le vampire nous tienne compagnie était surprenant. Pourtant, plus étonnantes encore – et totalement incompréhensibles – étaient les motivations de Cahir qui, soudain, était devenu, sinon l'ami, du moins l'allié des ennemis de son peuple. Le jeune homme l'avait prouvé au cours de la bataille du Pont, lorsque, sans hésitation, il s'était placé au côté du sorcelleur, l'épée à la main face à ses compatriotes. Ce faisant, il s'était attiré notre sympathie et avait définitivement levé nos doutes. Lorsque j'écris « nos », je fais référence à moi-même, au vampire et à l'archère. Car Geralt, bien qu'il eût lutté épaule contre épaule avec Cahir, bien qu'il eût regardé la mort en face à ses côtés, restait méfiant à l'égard du Nilfgaardien et refusait de lui accorder sa sympathie. Il tentait bien, il est vrai, de cacher son ressentiment mais, ainsi que je l'ai sûrement déjà mentionné, c'était un homme aussi primitif qu'une hampe de pique ; il ne savait pas feindre, et son antipathie refaisait surface à chaque pas, comme une anguille se libérant d'un filet troué.*

*La cause en était évidente ; elle avait pour nom Ciri.*

*Par la volonté du destin, je me trouvais sur l'île de Thanedd pendant la nouvelle lune de juillet, lorsque le débat se changea en un affrontement sanguinaire entre les magiciens fidèles à leurs rois et les traîtres achetés par Nilfgaard. Les traîtres aidèrent les Écureuils, les elfes rebelles, et Cahir, fils de Ceallach. Cahir aussi était sur Thanedd ; on l'y avait envoyé en mission spéciale, il devait attraper et enlever Ciri. En se défendant, celle-ci le blessa : Cahir porte une cicatrice à la main gauche dont la vue m'assèche toujours la bouche. Il avait dû avoir fichtrement mal ; désormais, il lui est impossible de plier deux de ses doigts.*

*Après l'épisode de Thanedd, c'est nous qui l'avons sauvé, au bord du Ruban, alors que ses compatriotes le conduisaient, enchaîné, vers un terrible châtement. Pour quelles raisons, m'étais-je alors demandé, pour quelle faute voulaient-ils le perdre ? Pour avoir échoué sur Thanedd, uniquement ? Cahir n'est pas très bavard, mais j'ai l'oreille sensible, j'entends ce que disent les gens même à demi-mot. Le gaillard n'avait pas encore trente ans, et pourtant tout portait à croire qu'il occupait un poste d'officier de haut rang dans l'armée nilfgaardienne. Comme il parle parfaitement la langue commune, ce qui n'est pas courant chez les Nilfgaardiens, je pense savoir dans quel genre d'armée servait Cahir et pourquoi il bénéficia d'un avancement aussi rapide. Tout comme je pense*

savoir pourquoi on lui confiait de si étranges missions. Y compris à l'étranger.

*Car c'était Cahir lui-même qui avait tenté de ravir Ciri, près de quatre ans plus tôt, pendant le massacre de Cintra. Et c'est à ce moment-là qu'on entendit parler pour la première fois de la destinée de cette jeune fille.*

*Le hasard voulut que je m'en entretienne avec Geralt. C'était le troisième jour après la traversée de la Iaruga, dix jours avant l'équinoxe, alors que nous cheminions dans les forêts d'Autre Rive. Cette conversation, quoique brève, fut chargée d'insinuations désagréables et inquiétantes. Sur le visage et dans les yeux du sorceleur se manifestaient déjà les signes précurseurs de l'horreur qui exploserait ultérieurement, la nuit de l'équinoxe, après que nous eut rejoint une jeune fille aux cheveux clairs répondant au nom d'Angoulême.*

\* \* \*

Le sorceleur ne regardait ni Jaskier ni la route devant lui. Les yeux posés sur la crinière d'Ablette, il semblait perdu dans ses pensées.

— Juste avant sa mort, commença le sorceleur, Calanthe a extorqué un serment à plusieurs chevaliers. Ils devaient faire en sorte que Ciri ne se retrouve pas entre les mains des Nilfgaardiens. Pendant la débâcle, les chevaliers en question furent tués et Ciri se retrouva seule au milieu des cadavres, cernée par les flammes. Elle n'aurait pu s'en sortir vivante, c'est certain. Mais lui l'a trouvée. Lui, Cahir. Il l'a sauvée des griffes du feu et de la mort. Avec bravoure et noblesse !

Jaskier fit quelque peu ralentir Pégase. Geralt et lui chevauchaient à l'arrière ; Régis, Milva et Cahir les précédaient d'un quart d'haltée, mais le poète voulait s'assurer qu'aucun mot de cette conversation ne parviendrait aux oreilles de leurs compagnons.

— Le problème, poursuivit le sorceleur, c'est que notre Cahir était noble simplement parce qu'il en avait reçu l'ordre. Il était comme un cormoran domestiqué : il ne pouvait avaler le poisson, car il avait une bague sur sa pomme d'Adam. Une fois le poisson en sa possession, il devait l'amener à son maître. Comme il n'a pas réussi, le maître s'est fâché contre le cormoran, tombé depuis en disgrâce ! Est-ce pour cette raison qu'il recherche l'amitié et la compagnie des poissons ? Qu'en penses-tu, Jaskier ?

Le troubadour se pencha en avant sur sa selle pour éviter une branche de tilleul. Les feuilles de l'arbre étaient déjà toutes jaunies.

— Mais il lui a tout de même sauvé la vie, tu l'as dit toi-même. Grâce à lui, Ciri est sortie saine et sauve de Cintra.

— Et depuis elle n'a cessé de se réveiller en criant la nuit, après l'avoir vu dans ses rêves.

— C'est tout de même lui qui l'a sauvée. Arrête de ressasser ces événements, Geralt. Trop de choses ont changé ; tous les jours, elles changent, revivre le passé n'apporte rien, si ce n'est de la peine, ce qui, de toute évidence, ne te fait guère de bien. Il a sauvé Ciri. C'est un fait et il en sera toujours ainsi.

Geralt détacha enfin son regard de la crinière du cheval et releva la tête. Jaskier jeta un coup d'œil sur son visage puis il se détourna rapidement.

— C'est un fait et il en sera toujours ainsi, répéta le sorcelleur d'une voix métallique, sombre. Oh oui ! Il m'a jeté ce fait à la figure, sur Thanedd, d'une voix étranglée tant la vue du fer de mon épée le terrifiait. Ce faisant, il comptait gagner ma clémence, et il a réussi. Soit, c'est ainsi, je ne peux plus rien y changer. Dommage. Car déjà là-bas, sur Thanedd, il aurait fallu commencer à dérouler la chaîne. La longue chaîne de la mort, de la vengeance qui, dans cent ans encore, hanterait les récits. Des récits que l'on aurait peur d'écouter dans le noir. Comprends-tu cela, Jaskier ?

— Pas vraiment.

— Va donc au diable.

\* \* \*

*C'était une affreuse conversation, tout comme l'était la mine du sorcelleur à ce moment-là. Oh, je n'aimais guère le voir sombrer dans ce genre d'humeur ni l'entendre aborder pareils sujets.*

*Je dois tout de même reconnaître que la comparaison avec le cormoran avait rempli son rôle : je commençais à être inquiet. Le cormoran déposant le poisson à l'endroit même où il serait assommé et éviscéré pour y être ensuite cuisiné... Une analogie fort sympathique, en vérité, qui promettait de bien heureuses perspectives...*

*La raison, cependant, finit par balayer mes inquiétudes. Si l'on poussait la métaphore des poissons jusqu'au bout, qu'étions-nous nous-mêmes ? Des gardons, de vulgaires gardons remplis d'arêtes. En échange d'une prise aussi maigre, le cormoran Cahir ne pouvait compter sur la clémence impériale. Du reste, lui-même n'avait rien du brochet qu'il voulait paraître. C'était un gardon, tout comme nous. À une époque où la guerre, telle une herse de fer, labourait autant la terre que les destinées humaines, qui, en vérité, prêterait attention à de simples gardons ?*

*J'aurais parié ma tête que plus personne à Nilfgaard ne se souciait de Cahir.*

\* \* \*

Vattier de Rideaux, chef des renseignements militaires de

l'Empire, écoutait, tête baissée, la semonce impériale.

— Donc, poursuivait Emhyr var Emreis avec virulence, les services de renseignements, dont le budget est trois fois supérieur à celui de l'éducation, de la culture et de l'art réunis, ne sont pas en mesure de retrouver un homme, un seul ! Il disparaît, pfft ! comme par enchantement, il se cache, alors que je dépense des sommes colossales pour une institution à laquelle rien ni personne ne doit pouvoir échapper. Un homme, coupable de trahison, se gausse ouvertement d'une institution à qui j'ai donné suffisamment de privilèges et de moyens pour qu'elle puisse tourmenter jusqu'aux innocents. Oh, tu peux me croire, Vattier, la prochaine fois que l'on évoquera au Conseil la nécessité de réduire les fonds destinés aux services secrets, j'y prêterai une oreille attentive. Fais-moi confiance !

— Je ne doute pas que Votre Puissance impériale, répliqua Vattier de Rideaux, après avoir bien considéré le pour et le contre, les échecs comme les succès remportés par le service prendra la bonne décision. Votre Grandeur peut être certaine que le traître Cahir aep Ceallach n'échappera pas à son châtiment. J'ai pris des mesures...

— Je ne vous paie pas, toi et tes hommes, pour prendre des mesures, Vattier, mais pour obtenir des résultats. Qui sont pitoyables, entends-tu, pitoyables ! Qu'en est-il de l'affaire Vilgefortz ? Où se trouve donc Ciri, par le diable ? Qu'as-tu à marmonner ? Parle plus fort !

— Je crois que Votre Grandeur devrait épouser cette jeune fille que l'on garde à Darn Rowan. Ce mariage, l'annexion par voie légale du fief souverain de Cintra, l'apaisement des îles Skellige et des rebelles d'Attre, de Strept, de Mag Turga et des Versants nous sont nécessaires. Nous avons besoin qu'une amnistie générale soit prononcée, que la paix règne sur l'arrière et les lignes d'approvisionnement... La neutralité d'Esterad Thyssen de Kovir est également indispensable.

— Je sais tout cela. Mais la fille de Darn Rowan n'est pas la bonne. Je ne peux l'épouser.

— Que Votre Puissance impériale me pardonne, mais, qu'elle soit ou non la bonne, cela a-t-il de l'importance ? La situation politique exige une célébration en grande pompe. Il y a urgence. La jeune mariée sera cachée derrière un voile. Et lorsqu'on aura enfin retrouvé la véritable Ciri, il suffira simplement de... la remplacer.

— Serais-tu devenu fou, Vattier ?

— Nous n'avons vu la fausse Ciri que très brièvement. Quant à la véritable Ciri de Cintra, personne ne l'a vue depuis quatre ans ; du reste, la rumeur court qu'elle aurait passé plus de temps sur Skellige qu'à Cintra même. Je vous garantis que l'on n'y verra que du feu.

— Non !



— Votre Grandeur...

— Non, Vattier ! Trouve-moi la véritable Ciri ! Remuez-vous enfin les fesses, toi et tes hommes. Retrouvez-la. Ainsi que Cahir. Et Vilgefortz. Concentrez-vous d'abord sur Vilgefortz. C'est lui qui détient Ciri, j'en suis certain.

— Votre Grandeur impériale...

— Je t'écoute, Vattier ! Je ne fais que ça, t'écouter !

— J'ai eu par le passé des soupçons, je me disais que l'affaire Vilgefortz, comme on l'appelle, était une simple provocation. Que le magicien avait été tué ou bien qu'il était enfermé, et que la chasse spectaculaire menée à grand bruit par Dijkstra lui servait surtout à nous noircir et à justifier des répressions sanglantes.

— J'ai moi aussi nourri ce genre de soupçons.

— Pourtant... Cela n'a pas été rendu public en Rédanie, mais je sais par mes agents que Dijkstra a découvert l'une des caches de Vilgefortz, ainsi que des preuves à l'intérieur attestant que le magicien y avait mené des expériences bestiales sur des humains. Sur des fœtus humains, pour être précis... et sur des jeunes femmes enceintes. Donc, si Cirilla était entre les mains de Vilgefortz, je crains que les recherches pour la retrouver...

— Tais-toi, par le diable !

— D'un autre côté, reprit rapidement Vattier de Rideaux en voyant le visage de l'empereur défiguré par une rage folle, il peut tout aussi bien s'agir d'une vaste campagne de désinformation. Pour mortifier le magicien. Cela ressemblerait assez à Dijkstra.

— Vous devez trouver Vilgefortz et lui reprendre Ciri, par la peste ! Et non divaguer et faire des suppositions. Où est Chat-Huant ? Toujours à Geso ? Il semblerait pourtant qu'il en ait déjà retourné chaque caillou et inspecté chaque trou dans le sol. La jeune fille n'y est pas et ne s'y est même jamais trouvée. L'astrologue s'est trompé, ou bien il a menti. Ce sont les propres mots de Shellen, tirés de son rapport. Alors, qu'est-ce qu'il fabrique encore là-bas ?

— Je me permets de faire remarquer que les activités entreprises par le coroner Skellen ne sont pas très claires. Sa brigade, celle que Votre Grandeur lui a ordonné d'organiser, recrute à Maecht, pour le fort Rocayne où il a établi une base. Cette brigade, me permettrai-je d'ajouter, forme une vaste horde pour le moins suspecte. Par ailleurs, il est extrêmement curieux qu'à la fin du mois d'août sieur Skellen ait loué les services d'un mercenaire réputé...

— Quoi ?

— Il a loué les services d'un mercenaire dont la mission était de liquider une clique de bandits qui infestait Geso. La chose en elle-même est louable, mais est-ce là la tâche d'un coroner impérial ?

— Ne serait-ce pas *Invidia* qui te ferait parler ainsi, Vattier ? Qui

te pousserait à agréments tes rapports d'informations hautes en couleur ?

— Je ne fais qu'affirmer des faits, Votre Grandeur.

— Pour parler de faits, dit l'empereur en se levant brusquement, il faut des preuves. Je suis las de devoir toujours attendre les preuves.

\* \* \*

La journée avait été vraiment rude. Vattier de Rideaux était fatigué. À dire vrai, il avait prévu, dans son emploi du temps de la journée, de passer encore une heure ou deux à faire de la paperasse pour éviter d'être noyé sous les affaires non réglées. Mais le simple fait d'y penser le faisait tressaillir. *Non, songea-t-il, tant pis. Le travail attendra. Je rentre chez moi... Non, pas chez moi. Ma femme aussi attendra. Je vais rejoindre la douce Cantarella, auprès de laquelle il fait si bon se reposer.*

Il ne tergiversa pas longtemps. Il se leva purement et simplement, prit son manteau et sortit, écartant d'un geste empreint de répulsion son secrétaire qui voulait à tout prix lui fourrer entre les mains une serviette en maroquin contenant des documents urgents à signer. *Demain ! Demain est un autre jour !*

Il quitta le palais par la porte de derrière, du côté des jardins, et prit l'allée de cyprès. Il passa devant l'étang artificiel où vivait une carpe vieille de cent trente-deux ans, introduite par l'empereur Torres, comme l'attestait la médaille d'or commémorative fixée sur l'opercule de l'énorme poisson.

— Bonsoir, vicomte.

D'un geste furtif de l'avant-bras, Vattier libéra un stylet caché dans sa manche et le fit instinctivement glisser dans sa main.

— Tu prends de gros risques, Rience, lança-t-il avec froideur. Ce n'est guère prudent de montrer ta gueule brûlée à Nilfgaard. Même sous la forme d'une projection magique.

— Tu as remarqué ? Pourtant, Vilgefortz m'avait assuré que, tant que tu ne me toucherais pas, tu ne devinerais pas qu'il s'agit d'une illusion.

Vattier rangea son stylet. Il ne se doutait absolument pas qu'il s'agissait d'une illusion ; à présent il le savait.

— Tu es un trop grand couard pour te montrer ici en personne, Rience. Tu sais très bien ce qui t'arriverait alors.

— L'empereur est-il donc toujours aussi remonté contre moi ? Et contre mon maître Vilgefortz ?

— Ton impudence est désarmante.

— Par le diable, Vattier ! Je t'assure que nous sommes toujours de votre côté, Vilgefortz et moi. Bon, je reconnais que nous vous avons

trompés en vous remettant une fausse Cirilla, mais c'était en toute bonne foi, je t'assure ! Que je sois noyé si je mens. Vilgefortz était d'avis que, puisque la véritable Ciri avait disparu, mieux valait en avoir une fausse que ne pas en avoir du tout. Nous étions d'avis que cela ne ferait aucune différence pour vous...

— Ton impudence n'est plus seulement désarmante, elle est outrageante. Je n'ai nulle intention de perdre mon temps à discuter avec un mirage qui me fait offense. Lorsque je te rencontrerai enfin sous ta forme véritable, nous converserons, longtemps, je te le jure. En attendant... *Apage*, Rience.

— Je ne te reconnais plus, Vattier. Autrefois, même si le diable en personne s'était présenté devant toi, tu n'aurais pas manqué de chercher à tirer quelque profit de ce hasard avant de pratiquer un exorcisme.

Vattier ne daigna pas accorder un seul regard à Rience, ou plutôt à son double illusoire ; au lieu de cela, il observa la carpe recouverte d'algues qui fouillait paresseusement le limon de l'étang.

— Tirer profit, dis-tu ? répéta-t-il enfin en faisant une moue dédaigneuse. De toi ? Mais que pourrais-tu donc bien me donner ? La véritable Cirilla, peut-être ? Ou bien ton patron, Vilgefortz ? Ou pourquoi pas Cahir aep Ceallach ?

— Stop ! (L'illusion de Rience leva sa main illusoire.) On y est.

— Que veux-tu dire ?

— Cahir. Nous allons vous apporter la tête de Cahir. Moi et mon maître Vilgefortz...

— Par pitié, Rience, pouffa Vattier. Remanie donc ta phrase !

— Comme tu veux. Vilgefortz, avec ma modeste contribution, vous apportera la tête de Cahir, le fils de Ceallach. Nous savons où il se trouve, nous pouvons l'y pêcher comme une écrevisse dans sa nasse, conformément à ta volonté.

— Voyez-vous ça. Vous disposez donc de ce genre de moyens ? Les informateurs au sein de l'armée de la reine Meve sont-ils donc si bons ?

— Tu cherches à me tester ? rétorqua Rience, vexé. Ou bien tu n'es vraiment au courant de rien ? La seconde option, sans doute. Cahir, mon cher vicomte, se trouve à... Nous savons où il est. Et aussi vers où il se dirige, et en compagnie de qui. Tu veux sa tête ? Tu l'auras.

— Une tête, sourit Vattier, qui ne pourra pas nous informer de ce qui s'est réellement passé sur Thanedd.

— Ce sera sans doute mieux ainsi, rétorqua Rience d'un ton cynique. Pourquoi lui donner la possibilité de parler ? Notre devoir est d'apaiser, et non d'aggraver l'animosité de l'empereur à l'égard de Vilgefortz. Je te fournirai la tête muette de Cahir aep Ceallach. Nous

agissons de telle manière que le mérite semblera te revenir, à toi et à toi seul. Livraison dans le courant des trois prochaines semaines.

La vénérable carpe troublait l'eau de son étang en agitant ses nageoires dorsales. *La bête, songea Vattier, doit être très maligne. Mais à quoi peut donc bien lui servir cette intelligence ? Toujours le même limon, toujours les mêmes nénuphars.*

— Ton prix, Rience ?

— Une peccadille. Je veux savoir où se trouve Stefan Skellen, et ce qu'il mijote.

\* \* \*

— Je lui ai dit ce qu'il voulait savoir. (Vattier de Rideaux s'étira sur les oreillers en jouant avec une boucle de cheveux dorés de Carthia van Canten.) Tu vois, ma douce, certaines affaires doivent être abordées avec intelligence. Et qui dit intelligence dit souvent conformisme. Si l'on procède autrement, on n'obtient rien du tout. Juste de l'eau pourrie et du limon nauséabond dans un bassin. Et que le bassin soit en marbre et à trois pas du palais ne change rien à l'affaire ! N'ai-je point raison, ma douce ?

Carthia van Canten, affectueusement rebaptisée Cantarella, ne répondit pas. Vattier n'attendait d'elle aucune réponse. La jeune fille avait dix-huit ans, et, pour dire les choses simplement, elle n'avait rien d'un génie. Son principal centre d'intérêt, présentement du moins, était de faire l'amour à Vattier. En matière de sexe, Cantarella possédait un talent naturel mêlant l'ardeur et l'implication à l'art et la technique. Néanmoins ce n'était pas cela le plus important.

Cantarella parlait peu et rarement, en revanche elle savait écouter et le faisait volontiers. Auprès de Cantarella on pouvait s'épancher, se reposer, se détendre mentalement et se régénérer psychiquement.

— Sous prétexte qu'on n'a pas retrouvé une certaine Cirilla, dit Vattier avec amertume, là-bas, je ne sais où, on ne peut s'attendre qu'à des remontrances ! Les succès remportés par l'armée grâce au travail de mes hommes ne comptent-ils donc pas ? Si le quartier général est au courant de chaque progression de l'armée, c'est grâce à nous ! Sans parler des nombreuses forteresses que mes agents ont ouvertes aux armées impériales, alors qu'elles auraient mis des mois à les conquérir sans notre aide ! Mais non, pour tous ces services rendus, personne n'ira vous féliciter. Il n'y a que cette Cirilla qui compte !

Haletant de rage, Vattier de Rideaux prit des mains de Cantarella un verre rempli du célèbre Est-Est de Toussaint, un vin qui lui rappelait l'époque où l'empereur Emhyr var Emreis n'était encore qu'un petit garçon privé des droits d'accession au trône et atrocement frustré, et lui-même un jeune officier des services de renseignements

sans importance.

C'était un bon millésime... pour les vins.

Le verre dans une main, jouant avec les seins galbés de Cantarella de l'autre, Vattier racontait. Et Cantarella écoutait, à la perfection.

— Stefan Skellen, ma douce, grommela le chef impérial des renseignements, est un comploteur et un conspirateur. Mais je vais bientôt savoir ce qu'il combine, avant même que Rience y parvienne... J'ai déjà un homme sur place... Très proche de Skellen... Très, très proche...

Cantarella dénoua l'écharpe qui maintenait la robe de chambre de Vattier fermée, puis elle se pencha. Vattier sentit son souffle sur sa peau et gémit de plaisir par anticipation. *Elle a du talent*, songea-t-il. Ses lèvres de velours, douces et chaudes, lui firent oublier tout le reste.

Lentement, avec habileté, Carthia van Canten procurait du plaisir à Vattier de Rideaux, le chef des renseignements de l'Empire. Ce n'était pourtant pas là son unique talent. Mais Vattier de Rideaux, lui, l'ignorait.

Il ignorait que, contrairement aux apparences, Carthia van Canten possédait une excellente mémoire et une intelligence aussi brillante que le vif-argent.

Tout ce que lui racontait Vattier, la moindre information, la moindre parole qu'il laissait échapper en sa présence, était dès le lendemain transmis à Assire var Anahid, la magicienne.

\* \* \*

*Oui, assurément, j'aurais donné ma tête à couper que tous à Nilfgaard avaient depuis longtemps oublié Cahir, y compris sa fiancée, si tant est qu'il en eût une.*

*Mais de cela nous parlerons plus tard ; pour l'heure, revenons-en au jour où nous avons traversé la Iaruga. Nous nous dirigeons donc vers l'est, à un rythme assez soutenu, car nous étions pressés d'atteindre les abords du Bois noir, qu'on appelait en Langage ancien Caed Dhu, où séjournèrent des druides capables de prédire l'endroit où se trouvait Ciri, et peut-être même de l'identifier en lisant dans les rêves étranges qui tourmentaient Geralt. Nous chevauchions à travers les forêts d'Autre Rive la Haute, qu'on appelait aussi Rive Gauche, une contrée sauvage et pratiquement déserte entre la Iaruga et une région nommée les Versants, située au pied des montagnes d'Amell, limitée à l'est par la vallée de Dol Angra et à l'ouest par des zones lacustres marécageuses, dont le nom, ma foi, m'est sorti de la tête.*

*Personne n'ayant jamais revendiqué de grands projets pour ladite contrée, on n'a jamais vraiment su à qui ce pays appartenait véritablement*

et qui le dirigeait. Il semblerait qu'à cet égard les souverains successifs de la Témérie, de Sodden, de Cintra et de la Rivie eurent leur mot à dire, traitant avec plus ou moins de succès Rive Gauche comme un fief de leur propre couronne et tentant parfois de faire valoir leurs droits par le feu et le fer. Mais plus tard, de derrière les montagnes d'Amell arrivèrent les armées de Nilfgaard, et plus personne n'eut à dire quoi que ce soit. Aucun doute ne fut plus permis quant aux droits féodaux ou fonciers : tout ce qui s'étendait au sud de la Iaruga appartenait à l'Empire. À l'heure où j'écris ces mots, de nombreuses terres se situant au nord de la rivière lui appartiennent également. Par manque d'informations, j'ignore jusqu'où elles s'étendent précisément.

Pour en revenir à Autre Rive et à son histoire, permets-moi, cher lecteur, de faire ici une digression : l'histoire de ce territoire a été façonnée presque fortuitement, pour ainsi dire, au gré des conflits opposant les forces internes. Par trop souvent, ce sont les allogènes d'un pays qui créent son histoire. C'est pourquoi les allogènes en sont à l'origine, alors que les autochtones en subissent invariablement les conséquences.

Autre Rive en est un parfait exemple.

Autre Rive avait ses propres habitants autrefois, des Autrerivois d'origine. Mais, usés par une série d'escarmouches et de batailles qui durèrent des années, ils furent contraints de migrer. Les bourgs et les villages furent réduits en cendres, la forêt vierge envahit les hameaux en ruine et les champs en friche. Le commerce périclita, les caravanes marchandes évitèrent ses routes et ses sentiers non entretenus. Les quelques Autrerivois qui restèrent se muèrent en rustres sauvages. Ils se distinguaient essentiellement des ours et des gloutons par le fait qu'ils portaient des pantalons. Du moins...certains d'entre eux. En substance, ils étaient devenus un peuple dur, primitif et grossier.

Et totalement dénué d'humour.

\* \* \*

La fille du chasseur de miel rejeta sur son épaule sa tresse noire qui la gênait et se remit à tourner la meule à grains avec une énergie de tous les diables. Les efforts de Jaskier semblaient vains ; la jeune fille restait indifférente aux paroles du poète. Jaskier adressa un clin d'œil au reste de la compagnie, faisant mine de pousser un profond soupir et de lever les yeux au ciel, mais il ne renonça pas.

— Donne, lui dit-il avec un large sourire. Donne, que je meule, tandis que tu descendras à la cave nous chercher une bière. Il doit bien y avoir une fosse cachée quelque part, et dans la fosse, un tonnelet. N'ai-je pas raison, ma toute belle ?

— Vous devriez laisser la jeune fille tranquille, monsieur, intervint la femme du chasseur de miel, manifestement énervée, tout

en s'affairant à la cuisine. (C'était une femme grande et mince d'une beauté surprenante.) Je vous ai pourtant déjà dit qu'il n'y avait pas de bière chez nous.

— On vous l'a même expliqué au moins une dizaine de fois, monsieur, renchérit le chasseur de miel en interrompant sa conversation avec le sorceleur et le vampire. On va vous préparer des crêpes au miel ; au moins, vous aurez de quoi manger. Mais laissez d'abord ma fille moudre tranquillement le grain en farine. Même un magicien aurait du mal à faire des crêpes sans farine, voyons. Laissez-la tranquille, qu'elle meule en paix.

— Tu as entendu, Jaskier ? l'interpella le sorceleur. Lâche un peu la fille et trouve-toi une occupation utile. Ou bien va écrire tes Mémoires !

— J'ai soif. Je boirais bien quelque chose avant de manger. J'ai des plantes, je vais me préparer une infusion. Femme, est-ce qu'on peut avoir de l'eau chaude par ici ? De l'eau chaude, c'est possible ou pas ?

La petite vieille – la mère du chasseur de miel –, assise sur le petit banc près du poêle, releva la tête de la chaussette qu'elle était en train de reprendre.

— On en trouvera, mon mignon, on en trouvera, marmonna-t-elle, sauf qu'elle est déjà en train de tiédir.

Résigné, Jaskier soupira ; il rejoignit ses compagnons déjà attablés, qui discutaient avec le chasseur de miel. Ils l'avaient rencontré de bon matin dans la forêt. C'était un homme de petite taille, courtaud, aux cheveux noirs, monstrueusement poilu ; rien d'étonnant, par conséquent, que la petite troupe de voyageurs ait été effrayée en le voyant surgir à l'improviste d'un fourré. Ils l'avaient pris pour un lycanthrope ! L'affaire se révéla d'autant plus cocasse que le premier à hurler « Un loup-garou, un loup-garou ! » fut le vampire Régis. S'ensuivit une certaine confusion qui se dissipa rapidement, et le chasseur de miel, en dépit de son aspect hirsute, se montra affable et accueillant. L'équipe accepta sans embarras son invitation à entrer dans sa demeure. Celle-ci, appelée « l'état » dans le jargon des chasseurs, était située dans une clairière défrichée ; le chasseur de miel y vivait avec sa mère, sa femme et sa fille. Les deux dernières étaient dotées d'une beauté extraordinaire, quoique un peu étrange ; sans doute y avait-il, parmi leurs ancêtres, une dryade ou une hamadryade.

Au début, la conversation avec le chasseur de miel avait exclusivement tourné autour des abeilles, des ruches-troncs, des arbres à abeilles, des escaladettes, de la fabrication de la cire, du miel et de la récolte. À croire qu'il ne pouvait parler de rien d'autre. Mais, là encore, les apparences se révélèrent trompeuses.

— La politique ? Bah ! Que peut-on en attendre ? Rien de bien fameux, à part payer, et payer encore. Des tributs de plus en plus lourds. Trois urnes de miel, et une ruche-tronc entière de cire. J'ai à peine le temps de respirer, de l'aube au crépuscule, assis sur mon escaladette à récolter le miel dans les ruches-troncs... À qui je paie le tribut ? À celui qui le réclame, pardi ! Comment je pourrais savoir qui est au pouvoir, maintenant ? Voilà, quoi, ces derniers temps, ils réclament en langage nilfgardien. Paraît qu'on est une province impériale, maintenant, ou quelque chose comme ça. Pour le miel, si je leur en vends, ils paient avec de la monnaie impériale, sur laquelle est frappé le profil de l'empereur. De tête assez biau, mais sévère, ça se voit tout de suite. Voilà, quoi...

Les deux chiens de la maison, un noir et un roux, se postèrent en face du vampire, redressèrent la tête et se mirent à hurler. L'épouse hamadryade du chasseur de miel se détourna de l'âtre et leur donna un coup de balai.

— C'est mauvais signe, quand les chiens hurlent au beau milieu de la journée, fit remarquer le chasseur de miel. Voilà, quoi... De quoi je devais vous parler, déjà ?

— Des druides de Caed Dhu.

— Hé ! Alors, ce n'était pas une plaisanterie, mon bon monsieur ? Vous voulez vraiment aller chez les druides ? Vous êtes las de vivre ou quoi ? Pardi, c'est la mort assurée, là-bas ! Les cueilleurs de gui attrapent quiconque ose s'aventurer dans leur clairière, l'enferment dans un mannequin d'osier et le laissent brûler à petit feu.

Geralt jeta un regard à Régis, qui lui répondit par un clin d'œil. Tous deux connaissaient parfaitement les rumeurs, toutes plus fantasques les unes que les autres, qui circulaient sur les druides. Milva et Jaskier, en revanche, firent aussitôt preuve d'une attention redoublée. En proie à une inquiétude manifeste.

— Les uns disent, poursuit le chasseur de miel, que les cueilleurs de gui se vengent car les Nilfgardiens leur ont cherché chicane les premiers en pénétrant dans la sainte chênaie et en s'en prenant aux druides sans aucune raison. D'autres racontent que ce sont les druides qui ont commencé, en capturant et en épuisant à mort plusieurs soldats impériaux, et que c'est Nilfgard qui prend aujourd'hui sa revanche. Qui dit vrai, impossible de savoir. Mais une chose est sûre : c'est que si les druides vous attrapent, ils vous mettent dans une Baba d'Osier et vous brûlent. Aller à leur rencontre, c'est la mort assurée.

— Nous n'avons pas peur, répliqua tranquillement Geralt.

— Bien sûr. (Le chasseur de miel jaugea du regard le sorcelleur, Milva et Cahir, qui entraient justement dans la maison après avoir pansé les chevaux.) On voit que vous êtes des gens sans peur, combatifs et



armés. Bah ! Avec des gens comme vous, on n'a pas peur de voyager... Mais y a plus de cueilleurs de gui dans le Bois noir, de toute façon, vous avez fait tout ce chemin pour rien. Nilfgaard les a harcelés et a fini par les déloger de Caed Dhu. Y sont plus là-bas.

— Comment ça ?

— Comme je vous l'dis. Y se sont sauvés, les cueilleurs de gui.

— Où ça ?

Le chasseur de miel regarda son épouse hamadryade, et resta silencieux quelques instants.

— Où ça ? répéta le sorceleur.

Le chat tigré du chasseur de miel s'installa près du vampire et poussa un miaulement strident. La maîtresse de maison le chassa à coups de balai.

— C'est mauvais signe, quand le grippeminaud miaule au beau milieu du jour, bredouilla le chasseur de miel, étrangement troublé. Et les druides... voilà, quoi... Ils se sont enfuis en direction des Versants. Je dis juste. Les Versants.

— C'est bien à soixante miles en direction du sud, estima Jaskier d'un ton plutôt désinvolte, joyeux même.

Mais le regard du sorceleur le fit taire aussitôt.

Dans le silence qui s'installa, on n'entendit plus que les miaulements de mauvais augure du chat qu'on avait jeté dehors.

— Dans le fond, quelle différence cela fait-il, pour nous ? demanda le vampire.

\* \* \*

Le lendemain matin leur réserva d'autres surprises. Et leur apporta son lot d'énigmes, qui furent toutefois résolues rapidement.

— Que le diable m'emporte, pesta Milva. (Tirée du sommeil la première par le remue-ménage dans la cour, elle s'était extirpée de l'abri où ils avaient dormi.) Par le diable. Regarde ça, Geralt !

La clairière était noire de monde. À première vue, il y avait là cinq ou six groupes de chasseurs de miel. De son œil exercé, le sorceleur repéra également dans la foule quelques trappeurs et au moins un goudronnier. Dans toute cette cohue il y avait aussi une bonne dizaine de manants – des femmes, principalement –, une dizaine d'adolescents des deux sexes et autant de jeunes enfants. Tout ce petit monde était venu avec six chariots, douze bœufs, dix vaches et quatre chèvres, plusieurs moutons et également nombre de chiens et de chats dont les aboiements et les miaulements ne laissaient en l'occurrence rien augurer de bon.

— J'aimerais bien savoir ce que tout cela signifie, s'exclama Cahir en se frottant les yeux.

— Cela signifie qu'on va avoir des ennuis, répliqua Jaskier en ôtant le foin de ses cheveux.

Régis ne disait rien, mais il avait un air bizarre.

— Nobles dames, nobles messires, nous vous prions de bien vouloir petit-déjeuner, déclara leur hôte familial en se dirigeant vers l'abri où ils avaient passé la nuit. (Il était en compagnie d'un homme large d'épaules.) Le petit déjeuner est servi. Flocons d'avoine dans du lait. Accompagnés de miel... Permettez-moi de vous présenter Jan Cronin, notre staroste.

— Enchanté, mentit le sorceleur sans répondre au salut, en partie à cause de son genou qui le faisait terriblement souffrir. Et toute cette bande, comment s'est-elle retrouvée ici ?

— Voilà, quoi... (Le chasseur de miel se gratta le haut du crâne.) Voyez-vous, l'hiver arrive, les ruches-troncs sont dégarnies ; les trous sont prêts. Il est temps pour nous de retourner dans les Versants, à Riedbrune... De livrer le miel, d'hiverner... Mais, dans les bois... seuls... c'est dangereux...

Le staroste se racla la gorge. En voyant la mine de Geralt, le chasseur de miel sembla se crispier quelque peu.

— Vous avez des chevaux, gémit-il, et des armes, vous êtes combatifs et braves, ça se voit tout de suite. Avec des gens tels que vous, on n'aurait pas peur de prendre la route... Et puis, pour vous aussi ce sera pratique... Nous connaissons chaque sentier, chaque chemin forestier, nous connaissons chacune des forêts, ainsi que la flore des marais... Et puis nous vous nourrirons...

— Sans oublier que les druides, compléta froidement Cahir, ont quitté Caed Dhu. Pour les Versants, justement. Quelle incroyable coïncidence !

Geralt s'approcha lentement du chasseur de miel et le saisit des deux mains par la camisole. Puis il se ravisa et le relâcha, lissant ses habits. Il ne dit rien. Ne posa aucune question. Mais le chasseur de miel se hâta de lui fournir de lui-même des explications.

— Je vous ai raconté la vérité ! Je le jure ! Que je m'enfonce sous terre si j'ai menti ! Les cueilleurs de gui ont quitté Caed Dhu ! Vous ne les trouverez pas là-bas !

— Mais dans la région des Versants, oui, c'est ça ? hurla Geralt. À l'endroit précis où vous devez vous rendre, toi et toute ta clique ! En vous ménageant au passage une escorte armée ! Parle, manant. Mais fais attention, car la terre pourrait effectivement s'ouvrir sous tes pieds !

Le chasseur de miel baissa la tête et contempla le sol avec inquiétude. Geralt ne dit rien, mais son silence était éloquent. Milva, qui avait enfin compris de quoi il retournait, poussa un affreux juron. Cahir s'esclaffa avec mépris.

— Eh bien ? reprit le sorceleur. Où donc ont migré les druides ?

— Et qui donc pourrait le savoir, mon bon monsieur ? bafouilla enfin le chasseur de miel. Cela dit, ils pourraient bel et bien être dans les Versants... aussi bien qu'ailleurs. Les Versants abritent nombre de grandes chênaies, et les druides apprécient les chênaies...

Derrière le chasseur de miel se tenaient déjà, en plus du staroste Cronin, les deux hamadryades, la mère et la fille. *Heureusement que la fille tient de sa mère plutôt que de son père*, songea machinalement le sorceleur. *Le chasseur de miel est aussi bien assorti à sa femme qu'un sanglier à une jument*. Quelques femmes, bien moins jolies, mais au même regard implorant, s'étaient avancées derrière les hamadryades.

Geralt lança un coup d'œil à Régis, ne sachant s'il devait rire ou pester. Le vampire haussa les épaules.

— Le chasseur de miel a raison, Geralt, constata-t-il. Dans le fond, il est tout à fait vraisemblable que les druides se soient rendus dans les Versants. C'est un terrain qui leur convient bien, en effet.

— Et selon toi, demanda le sorceleur en posant sur le vampire un regard glacial, cette vraisemblance est suffisante pour que nous changions soudainement de direction afin d'entamer un voyage à l'aveuglette en même temps que ceux-là ?

Régis haussa de nouveau les épaules.

— Et quelle différence cela fait-il ? Réfléchis. Les druides ne sont pas à Caed Dhu, cette direction est donc à exclure. Je présume que repartir vers la Iaruga est également hors de question, tout le monde sera d'accord là-dessus. Par voie de conséquence, toutes les autres directions sont pareillement valables.

— Vraiment ? (La voix du sorceleur était aussi glaciale que son regard.) Et, parmi toutes ces autres directions, laquelle, selon toi, serait la plus indiquée ? Celle suggérée par les chasseurs de miel ? Ou bien une direction opposée ? Qu'as-tu considéré dans ton incommensurable sagesse ?

Le vampire se tourna lentement vers le chasseur de miel, le staroste, les hamadryades et les autres femmes.

— Et de quoi donc avez-vous si peur, braves gens, que vous sollicitiez une escorte ? Qu'est-ce qui vous effraie à ce point ? Parlez en toute sincérité.

— Ah, mon bon monsieur ! gémit Jan Cronin, et dans ses yeux brilla la plus vive des terreurs. Vous le demandez encore... Notre route passe par le Bois sacré humide ! Et là-bas, mon bon monsieur, c'est terrible ! On y rencontre des brucolaques, mon bon monsieur, des chauves-souris à long nez, des endriagues, j'en passe et des meilleurs. Tiens, il y a à peine deux semaines de ça, un léchi a attrapé mon gendre, il a tout juste eu le temps de pousser un râle, et c'en était fini de lui. Et ça vous étonne, que nous ayons peur d'aller là-bas, avec

femmes et enfants ?

Le vampire regarda le sorceleur, le visage très sérieux.

— Mon incommensurable sagesse, énonça-t-il, me dit que le plus raisonnable est de choisir la direction jugée la plus adéquate par un sorceleur.

\* \* \*

*Nous prîmes donc la direction du sud, vers les Versants, contrées situées au pied des montagnes d'Amell. Nous partîmes en grand cortège. On y trouvait à peu près tout : des jeunes filles, des chasseurs de miel, des trappeurs, des mères, des enfants, des jeunes filles, des animaux domestiques, des effets personnels, des jeunes filles... Et du miel. Beaucoup, beaucoup de miel. Tout était englué dans le miel, même les jeunes filles.*

*La caravane progressait à l'allure des marcheurs et des chariots ; la cadence, pourtant, ne faiblissait pas, car nous suivions un itinéraire précis sans nous égarer, comme guidés par un fil : les chasseurs de miel connaissaient les routes, les sentiers et les levées de terre entre les étangs. Et cette connaissance du terrain se révéla fort utile, oh oui ! Surtout qu'un fichu crachin s'était soudain mis à tomber et Autre Rive tout entière se retrouva plongée dans un brouillard plus épais que de la crème fraîche. Sans les chasseurs de miel nous nous serions perdus à coup sûr, ou noyés dans quelque marécage. En outre, nous n'avions pas non plus besoin de nous préoccuper de l'organisation et de la préparation du ravitaillement : nous étions nourris trois fois par jour, en abondance, quoique sans raffinement. Et l'on nous permettait, après le repas, de rester quelques instants allongés, le ventre tourné vers le ciel.*

*En bref, c'était magnifique. Même ce vieux raseur de sorceleur, ce rabat-joie, retrouva le sourire et reprit un peu goût à la vie, car il avait calculé que nous parcourions une quinzaine de miles par jour, alors que depuis notre départ de Brokilone pas une seule fois nous n'avions réussi une telle performance. Geralt n'avait rien à faire, car même si le Bois sacré humide était effectivement humide, sacrément humide même, nous n'avions encore rencontré aucun monstre. Bien sûr, la nuit, des striges hurlaient de temps en temps, les pleureuses des bois gémissaient, et des feux égarés dansaient dans les marécages. Mais rien de bien exceptionnel.*

*À dire vrai, nous étions un peu inquiets en songeant que nous suivions une direction choisie de manière quelque peu hasardeuse, et de nouveau sans objectif précis. Mais, comme l'avait exprimé le vampire Régis, en l'absence d'objectif précis, mieux valait aller de l'avant plutôt que faire du surplace, ou, pis encore, reculer.*

\* \* \*

— Jaskier ! Attache ta tubulure correctement ! Il serait regrettable qu'un demi-siècle de poésie se détache et se perde dans les fougères !

— Aucune crainte à avoir ! Je ne perdrai pas mes notes, soyez-en sûrs. Et je ne laisserai personne me les dérober ! Quiconque voudrait m'enlever cette tubulure devrait d'abord me passer sur le corps. Peut-on savoir, Geralt, ce qui provoque chez toi ce rire perlé ? Attends, laisse-moi deviner... Un crétinisme naturel ?

\* \* \*

Il se trouva qu'un jour, une équipe d'archéologues de l'université de Castell Graupian, qui effectuait des fouilles à Beauclair, mit au jour, sous une couche de charbon de bois – vestige, sans doute, d'un gigantesque incendie – une couche plus ancienne encore, qui remonterait au XIII<sup>e</sup> siècle. Les archéologues y découvrirent une caverne constituée de restes de murs et colmatée par de l'argile et de la chaux ; à la grande excitation des savants, on retrouva dans cette caverne deux squelettes humains, un homme et une femme, parfaitement conservés. À côté des squelettes, hormis des armes et un nombre incalculable de menus artefacts, on trouva une tubulure en cuir durci, longue de trente pouces. Sur le cuir étaient gravées des armoiries aux couleurs délavées représentant des lions et des losanges. Le professeur Schliemann, éminent sigillographe spécialiste de la période des Siècles des Ténèbres, qui dirigeait l'équipe, identifia ces armoiries comme étant l'emblème de la Rivie, un royaume antique aux frontières encore indéterminées.

L'enthousiasme des archéologues était à son apogée car, au temps des Siècles des Ténèbres, ce genre de tubulure était utilisé pour conserver des manuscrits ; or le poids du réceptacle laissait supposer qu'il y avait à l'intérieur quantité de papiers et de parchemins. L'excellent état de conservation de la tubulure laissait espérer que les documents seraient lisibles et permettraient de lever le voile sur un passé enfoui dans les ténèbres. Les siècles allaient parler ! C'était une aubaine inimaginable, une victoire de la science qu'il ne fallait pas gâcher. Par mesure de précaution, on fit venir à Castel Graupian des linguistes et des chercheurs en langues mortes, ainsi que des spécialistes qui sauraient ouvrir la tubulure sans risquer d'en abîmer le précieux contenu.

Pendant ce temps les rumeurs sur le « trésor » s'étaient répandues parmi les membres de l'équipe du professeur Schliemann. Elles parvinrent notamment aux oreilles de trois individus connus sous le nom de Zdyb, Cap et Kamil Ronstetter, qui avaient été embauchés pour creuser dans l'argile. Convaincus que la tubulure était remplie d'or et de richesses, nos trois piocheurs profitèrent de la nuit pour

s'emparer de l'incalculable objet et se sauvèrent dans la forêt. Là, ils allumèrent un petit feu de bois et s'assirent en cercle autour des flammes.

— Qu'est-ce que t'attends ? demanda Cap à Zdyb. Ouvre ce tuyau !

— Ça veut pas s'ouvrir, protesta Zdyb en se tournant vers Cap. Ça tient comme un fils de galant !

— Eh bien vas-y avec la chaussure, alors, enfoiré de galant ! lui conseilla Kamil Ronstetter.

Sous le talon de Zdyb la fermeture de la précieuse trouvaille céda et son contenu se répandit par terre.

— Oh ! t'es bien un enfoiré de galant ! s'écria Cap, ébahi. Qu'est-ce que c'est que ça ?

C'était une question stupide, car de toute évidence il s'agissait de rouleaux de papier. C'est pourquoi Zdyb, au lieu de répondre, prit l'un des rouleaux et l'approcha de son visage. Pendant un long moment il observa les signes qui y étaient inscrits et qui lui étaient inconnus.

— C'est que des écritures, affirma-t-il enfin d'un ton autoritaire. Avec des lettres !

— Des lettres ? hurla Kamil Ronstetter en blêmissant de colère. Des écritures avec des lettres ? Eh ! Foutu galant !

— Des écritures, ça veut dire de la sorcellerie, balbutia Cap en claquant des dents d'épouvante. Des lettres, ça veut dire de la magie noire ! Touche pas à ça, enfoiré de galant ! On peut être contaminé avec ça !

Zdyb ne se le fit pas dire deux fois. Il jeta le rouleau dans le feu et essuya fébrilement ses mains tremblantes sur son pantalon. D'un coup de pied, Kamil Ronstetter envoya le reste des papiers dans les flammes : après tout, des enfants auraient pu tomber sur cette foutue saleté. Puis le trio s'éloigna rapidement de cet endroit dangereux.

L'incalculable monument de littérature des Siècles des Ténèbres se consumait dans de grandes flammes claires. Pendant un court instant, les siècles s'exprimèrent à travers le léger murmure du papier brunissant dans le feu. Puis les flammes s'éteignirent... et les ténèbres galantes recouvrirent la terre.

« **Houvenaghel, Dominik Bombastus** (1239-1301) – S'est enrichi dans la province d'Ebbing en faisant du commerce à grande échelle ; installé à Nilfgaard. Déjà respecté par les empereurs précédents, il fut élevé au rang de burgrave et de *zupparius salis* de Venendal par Jean Calveit ; en récompense des services rendus, une starostie lui fut octroyée. Conseiller fidèle de l'empereur, Houvenaghel bénéficiait de toute sa confiance et prenait part à de nombreuses affaires publiques. À Ebbing déjà, il avait déployé une large activité caritative, déboursant des sommes considérables pour soutenir les nécessiteux et les pauvres et faire construire des orphelinats, des hôpitaux et des crèches. Grand amateur de beaux-arts et de sports, il fit ériger dans la capitale un théâtre comique et un stade, qui portèrent tous deux son nom. Il passait pour un modèle de droiture, d'honnêteté et de respectabilité dans le milieu marchand. »

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome VII

## CHAPITRE 4

— Nom et prénom du témoin ?

— Selborne, Kenna. Enfin, c'est-à-dire... Joanna. Excusez-moi.

— Profession ?

— Prestataire de services divers.

— Le témoin aurait-il l'audace de plaisanter ? Il est rappelé au témoin qu'il se trouve face au tribunal impérial dans un procès pour trahison d'État ! De la déposition du témoin dépend la vie de nombre de gens, car le châtiment pour trahison est la mort ! Il est rappelé au témoin qu'il comparaît devant la cour non pas en tant que citoyen libre venu de son propre chef, mais en tant que prisonnier transféré d'une citadelle où il était placé en isolement. Des déclarations du témoin dépendra, entre autres, son retour en détention ou sa remise en liberté. La cour s'est autorisé cette longue tirade afin de faire remarquer au témoin que les plaisanteries et les facéties ne sont pas de mise dans cette salle ! Elles sont non seulement de mauvais goût, mais peuvent également entraîner de lourdes conséquences. Trente secondes de réflexion sont accordées au témoin. Ce temps écoulé, la cour réitérera sa question.

— Je suis prête, monsieur le juge.

— Le témoin est prié de s'adresser à la cour en disant « Tribunal suprême ». Profession du témoin ?

— Je suis psion, Tribunal suprême. Mais principalement pour le compte des services de renseignements impériaux, à savoir...

— Le témoin est prié de donner des réponses concrètes et concises. Lorsque la cour souhaitera de plus amples explications, elle en fera elle-même la demande. La cour est au fait de la collaboration du témoin avec les services secrets de l'Empire. Cependant, merci d'ajouter au protocole la définition du mot « psion » que le témoin a utilisé pour définir sa profession.

— Je suis une Ps.P, c'est-à-dire une pure psionique de premier rang, sans possibilité de P.Ki. Concrètement, cela veut dire que je peux entendre les pensées des autres, parler à distance avec un magicien, un elfe ou un autre psion. Et transmettre un ordre mentalement. C'est-à-dire, contraindre quelqu'un à faire ce que je veux. Je peux aussi faire une précog, mais uniquement pendant mon sommeil.

— Je vous prie d'ajouter au protocole que le témoin Joanna Selborne est une psionique dotée de pouvoirs de perception extrasensorielle. Elle est télépathe, téléempathie, capable de précognition sous hypnose, mais pas de psychokinésie. Il est rappelé au témoin que l'usage de la magie et des pouvoirs extrasensoriels est strictement interdit dans l'enceinte de cette salle. Nous poursuivons l'interrogatoire. Quand, où et dans quelles circonstances le témoin a-t-il été confronté à la personne se faisant passer pour Cirilla, princesse



de Cintra ?

— Ce n'est qu'au cachot que j'ai appris, pour cette Cirilla. C'est-à-dire sur le lieu d'isolement, Tribunal suprême. Au cours de l'enquête. À ce moment-là, j'ai été informée que celle qu'on appelait en ma présence Falka ou la Cintrasienne ne faisait qu'une avec cette Cirilla. Tout ça s'est passé dans de telles circonstances que je dois les énoncer dans l'ordre, pour qu'elles soient claires, je veux dire. Ça s'est passé ainsi : j'ai été abordée dans une auberge d'Étolie par Dacre Silifant, tenez, l'homme assis là-bas...

— Je vous prie de noter que le témoin Joanna Selborne a désigné l'accusé Silifant sans le moindre doute. Le témoin peut poursuivre.

— Dacre, Tribunal suprême, recrutait une hanse... c'est-à-dire une brigade armée. Que des braves gars et des braves femmes... Duffcey Kriel, Nératine Ceka, Chloé Stitz, Andres Vierny, Til Echrade... Plus aucun d'entre eux n'est de ce monde, Votre Tribunal... Quant à ceux qui ont survécu, la plupart se trouvent ici, sous bonne garde...

— Le témoin est prié de nous indiquer quand exactement a eu lieu sa rencontre avec l'accusé.

— C'était l'an dernier, en août, vers la fin du mois ; quand, exactement, je ne m'en souviens pas. En tout cas ce n'était pas en septembre, ça, j'en suis sûre et certaine ! Ce mois de septembre-là, je ne risque pas de l'oublier ! Dacre, qui s'était renseigné sur moi, m'a dit qu'il lui fallait pour sa hanse un psion qui n'avait pas peur de la magie, parce qu'il aurait affaire à des sorciers. Le travail, qu'il disait, servait les intérêts de l'empereur et de l'Empire, et puis il était bien payé, et le commandement de la hanse serait assuré par Chat-Huant en personne.

— En parlant de Chat-Huant, le témoin fait-il référence à Stefan Skellen, le coroner de l'empereur ?

— C'est bien de lui que je veux parler, et comment !

— Veuillez noter, greffier. Quand et où le témoin a-t-il rencontré le coroner Skellen ?

— En septembre, le 14, dans le petit fort de Rocayne. Rocayne, Tribunal suprême, c'est un donjon frontalier qui surveille les voies marchandes menant de Maecht aux provinces d'Ebbing, de Geso et de Metinna. C'est là, justement, que Dacre Silifant a mené notre hanse de quinze cavaliers. En tout nous étions donc vingt-deux, car le reste de la troupe attendait déjà à Rocayne, sous le commandement d'Ola Harsheim et Bert Brigden.

\* \* \*

Le plancher en bois gémit sous les lourdes bottes, les éperons

tinèrent, les boucles de métal résonnèrent.

— Salutations, sieur Stefan !

Non seulement Chat-Huant ne se leva pas, mais il ne prit même pas la peine d'ôter ses pieds de la table. Il se contenta d'agiter la main, d'un geste magnanime.

— Enfin ! lança-t-il d'un ton caustique. Tu t'es fait désirer.

— Désirer ? s'exclama en riant Dacre Silifant. C'est inouï ! Vous m'avez donné quatre semaines pour rassembler plus d'une dizaine de braves guerriers parmi les meilleurs que l'Empire et ses alentours aient jamais vu naître ! N'importe qui aurait mis plus d'un an pour constituer une telle hanse. Moi, je me suis démené pour le faire en vingt-deux jours. Ça mérite bien quelques félicitations, non ?

— Chaque chose en son temps, objecta froidement Skellen. J'attends d'abord de la voir, ta fameuse hanse !

— Et pourquoi pas dès maintenant ? Voici mes lieutenants, qui sont à présent les vôtres, sieur Skellen : Nératine Ceka et Dufficey Kriel.

— Je vous salue tous deux. (Chat-Huant s'était enfin décidé à se lever, et ses officiers firent de même.) Faites connaissance, messieurs... Voici Bert Brigden, Ola Harsheim...

— Nous nous connaissons bien. (Dacre Silifant serra énergiquement la main d'Ola Harsheim.) Sous le commandement du vieux Braibant nous avons réprimé ensemble la rébellion à Nazair. C'était grandiose, n'est-ce pas, Ola ? Oui, grandiose ! Les chevaux pataugeaient dans des mares de sang ! Et M. Brigden, si je ne m'abuse, vient de Gemmery ? Un Pacificateur, exact ? Dans ce cas, vous retrouverez des connaissances dans la brigade : j'ai là plusieurs Pacificateurs.

— Je suis impatient de les voir enfin, intervint Chat-Huant. On peut y aller ?

— Un petit instant, répondit Dacre. Nératine, va et forme les rangs dans la compagnie, pour qu'ils aient fière allure devant ces messieurs les coroners.

— Nératine Ceka, demanda Chat-Huant en plissant les yeux et en suivant du regard l'officier qui sortait, c'est un homme ou une femme ?

— Sieur Skellen ! s'écria Dacre Silifant en toussotant, mais, lorsqu'il reprit la parole, sa voix était assurée, et son regard froid. En réalité, je n'en suis pas sûr. *A priori*, il s'agit d'un homme, mais je n'en jurerais pas. Ceka est officier, de cela je suis sûr. Quant à savoir avec certitude s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, cela aurait eu de l'importance si j'avais eu l'intention de demander sa main. Mais ce n'est pas le cas. Il en va de même pour vous, je suppose.

— Tu as raison, reconnut Skellen après réflexion. Inutile d'en

parler. Allons voir ta clique, Silifant.

Nératine Ceka, individu de sexe indéterminé, n'avait pas perdu de temps. Lorsque Skellen et les officiers se retrouvèrent dans la cour du fort, la brigade formait une ligne ordonnée et aucune tête de cheval ne dépassait d'un empan. Satisfait, Chat-Huant se racla la gorge. *Pas mal, cette bande. Bah ! Sans ces enjeux politiques, je rassemblerais bien une clique de ce genre et je m'en irais dans les zones frontalières pour piller, violer, assassiner, incendier... Me sentir jeune de nouveau... Ah, s'il n'y avait cette fichue politique !*

— Eh bien, sieur Skellen ? demanda Dacre Silifant, les joues rouges d'excitation contenue. Comment les jugez-vous, mes éperviers endimanchés ?

Chat-Huant promenait son regard sur chaque visage, chaque silhouette. Il connaissait certaines de ces recrues personnellement, plus ou moins bien ; d'autres, de réputation, par oui-dire.

Til Echrade, un elfe aux cheveux clairs, l'éclaireur des Pacificateurs de Gemmery. Rispat la Pointe, maréchal des logis de la même formation. Et le Gemmerien suivant : Cyprian Fripp le Jeune. Skellen avait assisté à l'exécution de l'Aîné. Les deux frères étaient connus pour avoir des tendances sadiques.

Plus loin, inclinée tranquillement sur la selle de sa jument pie, Chloé Stitz, voleuse de son état, utilisée occasionnellement par les services secrets. Chat-Huant détourna rapidement le regard de ses yeux insolents et de son sourire malveillant.

Andres Vierny, un Nordling de Rédanie, un assassin. Stigward, un pirate, un renégat de Skellige. Dede Vargas (le diable seul savait d'où il venait), un tueur professionnel. Kabernik Turent, devenu tueur par goût.

Et quelques autres. Identiques aux précédents. *Ils se ressemblent tous, songea Skellen. Une congrégation, une confrérie dans laquelle tous, au bout du cinquième meurtre, deviennent identiques. Les mêmes gestes, les mêmes mouvements, la même façon de parler, de bouger et de se vêtir.*

*Les mêmes yeux. Des yeux de serpent, impassibles et froids, immobiles et plats, dont rien, pas même la pire des horreurs, n'est plus capable de modifier l'expression.*

— Alors, sieur Stefan ?

— Pas mal. Pas mal du tout, ta hanse, Silifant.

Dacre rougit de plus belle ; il exécuta un salut, le poing sur le colback, à la gemmerienne.

— J'avais insisté, rappela Skellen, pour qu'il y en ait quelques-uns qui soient familiarisés avec la magie. Qui n'aient peur ni des sortilèges ni des sorciers.

— Je n'ai pas oublié. Voyons, il y a Til Echrade, et, à part lui, celle-là, la grande jeune fille sur l'alezane, à côté de Chloé Stitz.

— Tu me l'amèneras plus tard.

Chat-Huant s'appuya contre la balustrade, tapa sur le rebord avec le manche ferré de sa nagaïka...

— Salut, la compagnie !

— Salut, monsieur le coroner !

— Nombre d'entre vous, commença Skellen lorsque l'écho du rugissement collégial de la bande se fut éteint, ont déjà travaillé sous mes ordres, et connaissent donc mes exigences. Ceux-là voudront bien avoir l'amabilité d'expliquer à celles et ceux qui ne me connaissent pas encore ce que j'attends de mes subalternes, et ce que je ne tolère pas. Cela m'évitera de gaspiller ma salive.

» Dès aujourd'hui, certains d'entre vous recevront leurs ordres de mission et demain, dès l'aube, ils se mettront en route pour les accomplir. Sur le territoire d'Ebbing. Je vous rappelle qu'Ebbing est, officiellement, un royaume autonome et que nous n'y avons aucune juridiction, je vous enjoins donc à agir avec circonspection et discrétion. Vous demeurez au service de l'Empire mais je vous interdis d'en faire étalage, de vous en vanter et de traiter les autorités locales avec arrogance. Je vous ordonne de vous conduire de manière à ne pas attirer l'attention sur vous. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur le coroner !

— Ici, à Rocayne, vous êtes des invités et vous devez vous comporter comme tels. Je vous interdis de quitter vos quartiers à moins d'une nécessité absolue et d'entretenir des contacts avec la garnison du fort. Du reste, les officiers vous trouveront quelque chose à faire pour éviter que vous deveniez fous furieux d'ennui. Messieurs Harsheim et Brigden, répartissez la brigade dans ses quartiers !

\* \* \*

— J'ai à peine eu le temps de descendre de mon cheval, Tribunal suprême, que Dacre m'a attrapée par la manche en me disant : « Sieur Skellen veut causer avec toi, Kenna. » Que pouvais-je faire ? Je l'ai suivi. Chat-Huant était assis, les pieds sur la table, en train de battre la mesure sur ses chausses avec sa nagaïka. À brûle-pourpoint il m'a demandé si j'étais bien la Joanna Selborne impliquée dans la disparition du bateau *L'Étoile du Sud*. Je lui ai répondu qu'on n'avait trouvé aucune preuve contre moi. Il s'est mis à rire. « J'aime, a-t-il dit, les criminels qui ne laissent pas de preuves derrière eux. » Ensuite il m'a demandé si le talent de Ps.P., c'est-à-dire de psion, était inné chez moi. Quand je lui ai confirmé que oui, il s'est rembruni et il m'a dit : « J'avais pensé que ton talent me serait utile face aux magiciens, mais tu auras d'abord affaire à une autre personne, pour le moins énigmatique. »

— Le témoin est-il certain que ce sont là les termes exacts utilisés par le coroner Skellen ?

— J'en suis certaine. Je ne suis pas psion pour rien.

— Le témoin est prié de poursuivre.

— Un coursier couvert de poussière qui, visiblement, n'avait pas ménagé son cheval, a alors interrompu notre conversation. Il avait des nouvelles urgentes à communiquer à Chat-Huant, en privé. Pendant que nous nous rendions dans nos quartiers, Dacre Silifant m'a confié qu'à son avis ces nouvelles urgentes allaient nous jeter sur nos selles avant la tombée de la nuit. Et il avait raison, Tribunal suprême. Avant même qu'on ait pu songer au souper, la moitié de la hanse était déjà en selle. Moi, je m'en suis tirée à bon compte, ils ont choisi d'emmener Til Echrade, l'elfe. J'étais contente, parce qu'après ces quelques jours de route j'avais les fesses en compote, c'était terrible... Et, comme par un fait exprès, j'avais mes menstrues qui commençaient...

— Le témoin voudra bien nous faire grâce des descriptions pittoresques de ses indispositions intimes. Et s'en tenir au sujet. Quand le témoin a-t-il découvert l'identité de l'« énigmatique personne » évoquée par le coroner Skellen ?

— Je vais vous le dire, mais il faut suivre le déroulement des faits, car sinon les choses vont tellement s'emmêler qu'on n'y comprendra plus rien. Ceux qui avaient dû seller leurs chevaux en grande hâte avant même d'avoir soupé étaient partis au grand galop de Rocayne pour rejoindre Malhoun. D'où ils ont ramené un adolescent...

\* \* \*

Nycklar s'en voulait. Il s'en voulait terriblement, au point qu'il en aurait pleuré.

Si seulement il avait écouté les avertissements des gens raisonnables ! Si seulement il s'était souvenu des proverbes ou des contes, notamment de l'histoire du nigaud qui n'avait pas su fermer son clapet ! S'il avait réglé les affaires qu'il avait à régler et s'en était rentré tout de suite chez lui, à La Jalousie, il n'en serait pas là ! Mais penses-tu ! Surexcité par l'aventure, fier de posséder un destrier, sentant dans son escarcelle l'agréable poids des pièces de monnaie, Nycklar n'avait pu s'empêcher de faire le fanfaron. Plutôt que de s'en retourner directement à La Jalousie après avoir quitté Claremont, il avait poussé jusqu'à Malhoun où il comptait pas mal de connaissances, parmi lesquelles plusieurs jeunes filles à qui il contait fleurette. À Malhoun, il se pavait comme un jais au printemps, chahuta, folâtra, paradant sur son cheval dans la clairière, payant des tournées générales dans les auberges en jetant l'argent sur le comptoir, se prenant, sinon pour un prince de sang royal, au moins pour un

comte.

Et il ne cessait de parler.

Il racontait ce qui s'était passé quatre jours auparavant à La Jalousie, modifiant sans cesse sa version : il ajoutait des détails, fabulait, mentait éhontément, ce qui ne dérangeait en rien ses auditeurs. Les habitués de l'auberge, les locaux et les gens de passage l'écoutaient volontiers. Et Nycklar continuait, se faisant passer pour quelqu'un de bien informé, et se mettant de plus en plus souvent au centre de ses affabulations.

Dès le troisième jour, sa langue trop bien pendue lui valut des désagréments.

Au moment où les hommes franchirent le seuil de l'auberge, un silence de plomb s'abattit sur la salle ; les éperons tintèrent, les boucles métalliques cliquetèrent et les fers des armes grincèrent, résonnant comme la cloche de mauvais augure qui, du haut de son clocher, annonce les malheurs.

Nycklar n'eut pas même le temps d'essayer de jouer au héros. Il fut saisi par les épaules et jeté hors de l'auberge si vite que ses pieds touchèrent à peine le sol. Ses connaissances qui, la veille encore, buvaient grâce à son argent et lui juraient une amitié éternelle, gardaient à présent le silence, les yeux rivés au sol, comme s'ils contemplaient sous la table quelque miracle ou un groupe de danseuses nues. Même l'adjoint au shérif, qui se trouvait dans l'auberge, ne pipait mot, le visage tourné vers le mur.

Nycklar non plus ne pipait mot, il ne posa pas la moindre question à ses ravisseurs. La peur avait transformé sa langue en une verge sèche et rigide.

Ils le juchèrent sur un cheval et lui ordonnèrent de filer. La chevauchée dura plusieurs heures. Puis il y eut un fort avec une palissade et une tour. Une cour remplie d'une soldatesque bruyante, insolente, armée jusqu'aux dents. Et une salle. Dans la salle, trois personnes. Le chef et deux subalternes, ça se voyait tout de suite. Le chef, pas très grand, noirâtre, richement vêtu, parlait de manière posée et était étonnamment gentil. Nycklar resta bouche bée en entendant ce dernier lui présenter ses excuses pour le dérangement et la gêne occasionnée et lui assurer qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais il n'était pas dupe. Ces gens lui rappelaient par trop Bonhart.

La comparaison se révéla singulièrement juste. C'est précisément Bonhart qui les intéressait. Nycklar aurait pu s'en douter. Car, avec sa langue trop bien pendue, il s'était fourré lui-même dans le pétrin.

Interrogé, il commença à parler. On l'admonesta, lui rappelant de dire la stricte vérité, sans enjolivures. On le lui demanda gentiment, mais fermement, et celui qui l'avait admonesté, l'homme richement vêtu, ne cessait de jouer avec une dague ferrée, et ses yeux étaient

terribles et mauvais.

Nycklar, le fils du fabricant de cercueils de La Jalousie, raconta la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Il raconta comment, en ce matin du 9 septembre, à La Jalousie, Bonhart, un chasseur de primes, avait tué la bande des Rats jusqu'au dernier, n'épargnant la vie que d'une seule brigande, la plus jeune, celle qu'on appelait Falka ; comment le bourg tout entier s'était rassemblé pour assister à l'exécution de la prisonnière, et combien les habitants furent déçus que Bonhart ne l'achève ni même ne la torture. Les villageois n'en revinrent pas : il ne fit rien d'autre que ce que le commun des hommes fait subir à sa femme le samedi soir en rentrant de l'auberge : il lui donna quelques coups de pied, la frappa à plusieurs reprises en pleine gueule, et ce fut tout.

Le petit monsieur richement vêtu qui jouait avec sa dague resta silencieux tandis que Nycklar poursuivait son récit : sous les yeux de Falka, Bonhart avait tranché la tête des Rats morts et, de la même façon qu'on enlève un à un les raisins secs d'une brioche, il leur avait ôté leurs boucles d'oreilles en or les unes après les autres. Devant ce spectacle, Falka, ligotée à une barre d'attache, n'avait cessé de rendre tripes et boyaux et de sangloter.

Il raconta aussi comment, plus tard, Bonhart avait attaché au cou de la jeune fille un collier, comme à un chien, puis l'avait traînée jusqu'à l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*. Et ensuite...

— Et ensuite, poursuivit le garçon qui se passait sans cesse la langue sur les lèvres, sieur Bonhart s'est commandé une bière, car il avait affreusement transpiré, et sa gorge était sèche. Et puis juste après il s'est écrié qu'une lubie venait de lui traverser l'esprit, qu'il était prêt à offrir un bon cheval et cinq florins en espèces sonnantes et trébuchantes au premier qui s'avancerait. Ce furent ses propres termes. Et donc, je me suis aussitôt porté volontaire, sans attendre qu'un autre le fasse à ma place, parce que j'avais une terrible envie d'avoir un cheval et un peu de sous à moi. Le père ne me donne rien, tout l'argent qu'il gagne avec ses cercueils, il le dépense à la taverne. Donc je me suis avancé et j'ai demandé quel cheval je pouvais avoir, en me disant que je pourrais choisir parmi ceux des Rats. Sieur Bonhart m'a regardé, si longuement que j'en avais la chair de poule, et il m'a dit que tout ce que j'allais avoir c'était un bon coup de pied au cul, et que pour le reste il faudrait travailler. J'avais plus le choix. Chose promise, chose due, comme dit le proverbe ! D'autant que les montures des Rats étaient bel et bien encordées à la barre d'attache ; la morelle de Falka, surtout, était d'une rare beauté. Ensuite sieur Bonhart m'a donné ses instructions : je devais aller jusqu'à Claremont, en faisant une halte à Fano, sur le cheval que je choisirai. Il avait dû voir que la jument morelle m'était tombée dans

l'œil, mais il m'a précisément interdit de prendre celle-là. J'ai donc choisi un alezan avec une étoile blanche...

— Peu m'importent les robes des chevaux, le sermonna Stefan Skellen. Parle-moi plutôt de choses concrètes. Dis-moi quelle était la mission que Bonhart t'a confiée.

— Sieur Bonhart avait écrit des lettres, et il m'a ordonné de bien les cacher. Il m'a dit d'aller à Fano et à Claremont, car c'étaient là que se trouvaient les personnes à qui je devais remettre les écritures en mains propres.

— Des lettres ? Qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

— Et comment est-ce que j'aurais pu le savoir, mon bon monsieur ? Pour la lecture, j'ai un peu de mal, et puis les lettres étaient cachetées du sceau de M. Bonhart.

— Mais à qui étaient-elles adressées, ces lettres, tu t'en souviens ?

— Et comment donc, que je m'en souviens. M. Bonhart m'a fait répéter le nom de chacun des destinataires une bonne dizaine de fois pour que j'oublie pas. Je suis arrivé où il fallait sans me perdre, j'ai remis les lettres à qui il fallait en mains propres. Ceux-là m'ont félicité, m'ont dit que j'étais un gars débrouillard, et un riche marchand m'a même donné un dinar...

— À qui as-tu remis ces lettres ? Sois plus clair !

— La première missive était pour maître Esterhazy, le fourbisseur d'armes et l'armurier de Fano. La deuxième, pour sieur Houvenaghel, un marchand de Claremont.

— Ont-ils ouvert les lettres en ta présence ? L'un d'eux a-t-il dit quelque chose en la lisant ? Fouille ta mémoire, mon garçon.

— Puisque je vous dis que je me souviens plus... J'ai pas fait attention sur le moment, et à c't'heure non plus, ça veut pas venir...

Sans élever la voix, Skellen s'adressa à ses lieutenants.

— Mun, Ola, emmenez ce péquenaud dans la cour, ôtez-lui son caleçon, et donnez-lui trente coups de nagaïka bien sentis.

— Ça me revient ! beugla le garçon. Ça vient juste de me revenir !

— Pour rafraîchir la mémoire, rien de tel que des noisettes au miel ou des coups de nagaïka au cul, constata Chat-Huant en montrant les dents. Parle.

— À Claremont, quand le marchand Houvenaghel a lu sa missive, il y avait un autre seigneur avec lui, de petite taille, un vrai hobberas. C'est à lui que M. Houvenaghel a parlé... Il a dit qu'on lui écrivait justement qu'on allait bien vite avoir au théâtre des jeux comme on n'en avait jamais vu. C'est ce qu'il a dit !

— Tu n'affabules pas ?

— Sur la tombe de ma mère, je le jure ! Ne me faites pas battre, mon bon monsieur ! Ayez pitié !

— Allons, allons, relève-toi, ne bave pas sur mes chaussures !



Tiens, un dinar pour toi.

— Merci mille fois... mon bienfaiteur...

— Je t'ai dit de ne pas baver sur mes chaussures. Ola, Mun, vous y comprenez quelque chose ? Qu'est-ce que le théâtre a à voir avec...

— Amphithéâtre, dit soudain Boreas Mun. Pas théâtre, mais amphithéâtre.

— Oui-da ! s'écria le garçon. C'est ça qu'il a dit ! Comme si vous y étiez, mon bon monsieur !

— Un amphithéâtre et des jeux ! (Ola Harsheim frappa son poing contre la paume de sa main.) C'est un code, pas très recherché. Voyons... c'est facile. L'allusion aux jeux, c'est un avertissement contre des poursuivants. Bonhart les a prévenus, pour qu'ils filent ! Mais pour échapper à qui ? Nous ?

— Qui sait, répondit Chat-Huant, pensif. Qui sait... Il va falloir envoyer du monde à Claremont... Et aussi à Fano. Tu vas t'en charger, Ola, tu vas répartir les tâches... Écoute un peu, mon garçon...

— À vos ordres, mon bon monsieur !

— Si je comprends bien, lorsque tu as quitté La Jalousie avec les lettres de Bonhart, lui est resté là-bas. Mais s'apprêtait-il à se mettre en route ? Était-il pressé ? Peut-être a-t-il dit où il avait l'intention d'aller ?

— Non, il n'a rien dit. Et il n'avait pas du tout l'air de quelqu'un sur le point de partir. Il a ordonné qu'on lave ses vêtements, qui étaient couverts de sang, et lui-même se promenait en simple chemise de corps et en caleçon, mais il avait gardé son épée attachée à son ceinturon. Sauf que je crois qu'il était quand même pressé. Il avait tout de même tué les Rats et leur avait coupé la tête en vue de récupérer une récompense, il devait bien aller la réclamer. Et cette Falka aussi, il l'avait attrapée pour la livrer vivante à quelqu'un. C'est bien là sa profession, non ?

— Cette Falka... L'as-tu bien regardée ? Qu'as-tu à rire, imbécile ?

— Oh, mon bon monsieur ! Si je l'ai bien regardée ? Et comment ! Sous toutes les coutures !

\* \* \*

— Déshabille-toi, répéta Bonhart.

Au son de sa voix, Ciri se recroquevilla instinctivement. Mais la révolte prit le dessus.

— Non !

Elle ne vit pas arriver le coup de poing, elle ne perçut même pas le mouvement du bras. Un éclair brilla devant ses yeux, la terre vacilla, se déroba sous elle, et elle ressentit soudain une cuisante douleur à la hanche. Sa joue et son oreille étaient brûlantes ; elle

comprit alors qu'il ne l'avait pas frappée avec le poing, mais avec le plat de la main.

Il se tenait debout au-dessus d'elle. Alors qu'il approchait son poing serré de son visage, elle vit la lourde chevalière en forme de tête de mort qui venait de la piquer sur la joue tel un frelon.

— Tu m'es redevable d'une dent de devant, dit-il d'un ton glacial. C'est pourquoi, la prochaine fois que j'entends le mot « non » sortir de ta bouche, je te casse deux dents d'un coup. Déshabille-toi.

Elle se leva, chancelante, et de ses mains tremblantes commença à défaire les boutons et les boucles de ses vêtements. Un murmure s'éleva parmi les habitants du bourg présents à l'auberge *Sous la Tête de la Chimère* ; certains se raclèrent la gorge, d'autres écarquillèrent les yeux. La maîtresse de l'auberge, la veuve Goulue, se pencha derrière son comptoir, faisant mine d'y chercher quelque chose.

— Enlève tout. Jusqu'au dernier chiffon.

*Ils ne sont pas là*, se répétait Ciri en se déshabillant et en regardant obstinément le sol. *Il n'y a personne ici. Et moi non plus, je ne suis pas là. Je ne suis pas là du tout. Ce qui va se passer maintenant ne me concerne pas. Pas le moins du monde.*

Bonhart éclata de rire.

— J'ai comme qui dirait l'impression que tu te surestimes. Laisse-moi dissiper tes illusions. Si je t'ai ordonné de te déshabiller, idiot, c'est pour vérifier que tu n'as pas sur toi de signes magiques, d'heks ou d'amulettes cachées. Et pas pour admirer ta déplorable nudité. Ne va pas t'imaginer je ne sais quoi. Tu n'es qu'une fille maigre, aussi plate qu'une planche, et, par-dessus le marché, laide comme un pou. Par ma foi, même si ça me démangeait, je préférerais me taper un dindon.

Il se rapprocha ; du bout de sa chaussure, il éparpilla les vêtements et toisa Ciri du regard.

— Enlève tout, j'ai dit ! Les boucles d'oreilles, les bagues, le collier, le bracelet !

Il rassembla soigneusement tous ses bijoux. D'un coup de pied il rejeta dans un coin son gilet au col de renard bleu, ses gants, ses foulards multicolores et sa ceinture aux maillons d'argent.

— Tu ne paraderas plus tel un perroquet ou une demi-elfe sortie d'une maison de tolérance ! Tes autres fripes, tu peux les remettre. Et vous, qu'est-ce que vous avez à zyeuter ? La Goulue, apporte-moi quelque chose à manger, j'ai faim. Et toi, le ventru, va voir où en est le nettoyage de mes vêtements !

— Je suis l'ealdorman de ces lieux !

— Un officiel ! Ça tombe bien, s'exclama Bonhart. (Sous le poids de son regard, l'ealdorman de La Jalousie semblait fondre littéralement.) Si mes habits ont été endommagés au lavoir, je t'en tiendrai personnellement responsable. Allez, ouste, va voir où ça en

est ! Quant à vous autres, fichez-moi le camp ! Et toi, le freluquet, qu'est-ce que tu fabriques encore ici ? Tu as les lettres, le cheval est sellé, alors en route, et au galop ! Et souviens-toi : si tu me fais faux bond, si tu perds les lettres ou que tu confonds les adresses, je te retrouverai et te mâtineraï tant que ta propre mère ne te reconnaîtra pas !

— J'y cours, mon bon monsieur ! J'y cours !

\* \* \*

— Ce jour-là, reprit Ciri en serrant les lèvres, il me frappa de nouveau par deux fois, d'abord avec son poing puis avec sa cravache. Ensuite, lassé de me donner des coups, il s'assit et me regarda sans un mot. Il avait des yeux comme... comme ceux d'un poisson. Sans cils, sans sourcils... Des espèces de globules vitreux, avec, perdu au centre, un noyau noir. Ses yeux plantés sur moi, il ne disait rien. Cette attitude me troublait davantage que s'il m'avait battue. Je ne savais pas ce qu'il manigançait.

Vysogota ne disait rien. Des souris traversèrent la pièce.

— Il demandait tout le temps qui j'étais, et moi je ne répondais pas. Adoptant face à Bonhart la même attitude que lorsque j'étais prisonnière des Attrapeurs dans le désert de Korath, je m'étais réfugiée au plus profond de moi-même, si tu vois ce que je veux dire. Les Attrapeurs disaient de moi que j'étais un pantin, et j'étais en effet un pantin de bois, insensible et sans vie. Je regardais d'en haut tout ce qu'on faisait à ce pantin en me répétant : « Qu'est-ce que ça peut faire qu'on le batte, qu'on lui donne des coups de pied, qu'on lui mette un collier comme à un chien ? Ce n'est pas moi, en bas ; moi, je ne suis pas là... » Tu comprends ?

— Je comprends, assura Vysogota en hochant la tête. Je comprends, Ciri.

\* \* \*

— Ensuite, Tribunal suprême, ce fut notre tour. Le tour de notre groupe. C'est Nératine Ceka qui en avait pris le commandement, on nous avait également adjoint Boreas Mun, un pisteur. On racontait qu'il pouvait pister un poisson dans l'eau ! Il paraît même qu'un jour, Boreas Mun...

— Le témoin s'abstiendra de faire des digressions.

— Pardon ? Ah, oui... J'ai saisi. Donc, on nous a ordonné de filer à bride abattue en direction de Fano. C'était le 16 septembre, au petit matin...

Nératine Ceka et Boreas Mun chevauchaient à l'avant ; derrière eux, côte à côte, avançaient Kabernik Turent et Cyprian Fripp le Jeune, suivis de Kenna Selborne et Chloé Stitz. Andres Vierny et Dede Vargas fermaient la marche. Ces derniers chantaient une chanson de soldats à la mode, sponsorisée par le ministère de la Guerre. De toutes les chansons de bidasses, celle-ci se distinguait par la pauvreté affligeante de ses rimes et un irrespect désarmant pour les règles grammaticales. Elle avait pour titre « À la guerre », car tous les couplets – et il y en avait plus de quarante – commençaient par ces mots :

*À la guerre diversement surviennent les choses,  
Un jour une tête est tranchée,  
Un autre jour annonce est faite au soir morose,  
Qu'un homme a vu sur le sol ses tripes se déverser.*

Kenna sifflotait doucement en cadence. Elle était contente d'être parmi des gens qui lui étaient familiers, qu'elle avait appris à bien connaître au cours du long trajet qui menait d'Étolie à Rocayne. Après sa conversation avec Chat-Huant, elle s'attendait à être affectée ailleurs, et peut-être envoyée rejoindre le groupe composé des hommes de Brigden et de Harsheim. À l'instar de Til Echrade par exemple, mais l'elfe connaissait la plupart de ses nouveaux camarades, et eux aussi le connaissaient bien.

Ils avançaient au pas, bien que Dacre Silifant leur ait ordonné de galoper à bride abattue. Mais c'étaient des professionnels. Tant qu'on pouvait les voir du fort, ils avaient foncé, soulevant des tourbillons de poussière, mais ensuite ils avaient ralenti l'allure. Seuls les morveux et les amateurs surmenaient leurs chevaux et les faisaient courir au triple galop ; la précipitation, c'était bien connu, ne servait qu'à attraper les puces !

Chloé Stitz, voleuse professionnelle d'Ymlac, racontait à Kenna comment s'était passée sa précédente collaboration avec Stefan Skellen. Kabernik Turent et Fripp le Jeune tirèrent sur leurs rênes et tendirent l'oreille ; ils observaient fréquemment les deux jeunes femmes.

— Je le connais bien. J'ai servi plusieurs fois sous lui...

Chloé se mit à bafouiller, comprenant l'ambiguïté de ses paroles, puis elle se mit aussitôt à rire avec légèreté et insouciance.

— J'ai aussi servi sous son commandement, pouffait-elle. Mais n'aie pas peur, Kenna. Ce n'est pas obligatoire avec Chat-Huant. Il ne s'est pas imposé, c'est moi qui, à l'époque, cherchais une

occasion, et je l'ai trouvée. Et, pour que les choses soient claires, je dirai que ce n'est pas un bon moyen pour obtenir de lui aide et protection.

— Je ne prévois rien dans ce goût-là, siffla Kenna du bout des lèvres en regardant avec arrogance Turent et Fripp qui lui souriaient d'un air lubrique. Cela dit, je n'ai pas eu peur en t'écoutant. Je ne me laisse pas effrayer par n'importe quoi. Et certainement pas par un zob !

— Décidément, vous ne savez pas parler d'autre chose, constata Boreas Mun en stoppant son étalon aubère pour permettre à Kenna et Chloé de revenir à sa hauteur. Mais ici, ce n'est pas contre des zobs qu'on va guerroyer, mes dames ! poursuivit-il en cheminant à présent auprès des deux jeunes filles. Quiconque le connaît sait que Bonhart est imbattable au combat à l'épée. Je serais heureux d'apprendre qu'entre sieur Skellen et lui il n'y a ni chicane ni représailles. Que tout ça ne sera qu'un feu de paille...

— Moi, ça dépasse mon entendement, reconnut Andres Vierny, resté un peu en arrière. On devait apparemment pourchasser un magicien, c'est pour ça qu'on nous a fourni un psion, Selborne Kenna, ici présente. Et voilà qu'il est maintenant question de Bonhart et d'une certaine jeune fille !

— Bonhart est un chasseur de primes ! expliqua Boreas Mun en se raclant la gorge. Il avait conclu un accord avec Skellen. Et il lui a fait faux bond. Bien qu'il ait promis à sieur Skellen de tuer ladite jeune fille, il l'a laissée en vie.

— Sûrement parce qu'un autre lui a promis une plus grosse récompense s'il la lui ramenait vivante, fit remarquer Chloé Stitz en haussant les épaules. Ils sont comme ça, les chasseurs de primes. L'honneur, ils ne savent pas ce que c'est !

— Bonhart était différent, objecta Fripp le Jeune en regardant autour de lui. Il ne manquait jamais à sa parole dès lors qu'il l'avait donnée.

— C'est ça le plus étonnant dans l'histoire.

— Et pourquoi cette jouvencelle serait-elle donc si importante ? Celle qui devait être tuée et qui ne l'a pas été ?

— Et qu'est-ce que ça peut nous faire ? se renfrogna Boreas Mun. Nous, on obéit aux ordres ! Et sieur Skellen est en droit d'attendre ce qui lui revient. Bonhart devait zigouiller Falka et il ne l'a pas fait. C'est le droit de sieur Skellen d'exiger qu'il lui en rende compte.

— Ce Bonhart, répéta Chloé Stitz avec conviction, a l'intention de récolter plus d'argent en la ramenant vivante plutôt que morte. Voilà tout le mystère.

— C'est ce qu'à tout de suite pensé monsieur le coroner, dit Boreas Mun. Que Bonhart avait promis à l'un des barons de Geso, qui

en voulait terriblement à la bande des Rats, de lui amener Falka vivante afin qu'il puisse s'amuser avec elle et la torturer à sa guise. Mais au bout du compte il n'en était rien. On sait pas pour qui Bonhart garde Falka vivante, mais c'est sûrement pas pour ce baron.

\* \* \*

— Monsieur Bonhart ! (Haletant et pantelant, le gros ealdorman de La Jalousie entra dans l'auberge.) Monsieur Bonhart, des hommes armés ont pénétré dans le bourg ! Ils sont à cheval !

— Ça me fait une belle jambe ! (Bonhart essuya son assiette avec un morceau de pain.) S'ils étaient arrivés à dos de singes, là il y aurait eu de quoi s'étonner. Combien sont-ils ?

— Quatre !

— Et mes habits ?

— Ils sont tout juste lavés... Ils ne sont pas encore secs...

— Le diable vous emporte. Il va falloir que je reçoive mes invités en caleçon. Mais, en vérité, à chaque visiteur l'accueil qu'il mérite !

Il ajusta le ceinturon de son épée sur son linge de corps, fourra les cordons de son caleçon dans ses chaussures, secoua la chaîne reliée au collier de Ciri.

— Debout, petite Rate.

Lorsqu'il sortit avec elle sur le perron, les quatre cavaliers étaient déjà près de l'auberge. On voyait qu'ils avaient parcouru bien du chemin, et traversé bien des tempêtes. Leurs vêtements, leurs harnais et leurs chevaux étaient recouverts d'une croûte de poussière et de boue.

Ils étaient quatre, mais ils avaient avec eux un cinquième cheval de sous-verge. Ciri, en le voyant, eut soudain une bouffée de chaleur, bien que la journée fût particulièrement fraîche. C'était sa jument, elle portait toujours sa selle. Et le frontail offert par Mistle. Les chevaux appartenaient aux hommes qui avaient tué Hotsporn.

Ils s'immobilisèrent devant la taverne. L'un d'eux, sans doute le meneur, s'approcha et souleva devant Bonhart son colback de martre. Il avait le teint basané et portait une moustache noire qui semblait avoir été dessinée au charbon au-dessus de sa lèvre supérieure. Ciri constata que celle-ci se contractait à intervalles réguliers, et ce tic donnait en permanence à l'homme un air furieux. Mais peut-être l'était-il ?

— Salut, monsieur Bonhart !

— Salut, monsieur Imbra. Messires. (Sans hâte, Bonhart attacha la chaîne de Ciri à un crochet sur un poteau.) Excusez-moi de vous recevoir en inexpressible, mais je ne vous attendais pas. Vous avez parcouru une longue route, une très longue route... depuis Geso

jusqu'ici, à Ebbing. Et comment se porte ce cher baron ? Est-il en bonne santé ?

— Il se porte comme un charme, répliqua le basané en contractant sa lèvre supérieure. Mais on a pas de temps à perdre en causeries. Nous sommes pressés.

— Je ne vous retiens pas, en ce qui me concerne, dit Bonhart en tirant sur son caleçon et son ceinturon.

— La nouvelle nous est parvenue que tu avais tué les Rats.

— C'est vrai.

— Et que, conformément à la promesse faite au baron, reprit le basané en faisant toujours mine de ne pas voir Ciri sur le perron, tu aurais pris Falka vivante.

— Ça aussi, ça m'a tout l'air d'être vrai.

— Alors, tu as réussi là où nous n'avons pas eu de chance. (Le basané jeta un coup d'œil au cheval de Ciri.) Bon. On emmène la jouvencelle et on rentre chez nous. Rupert, Stavro, emmenez-la.

— Du calme, Imbra, l'arrêta Bonhart en levant la main. Vous n'emmènerez personne. Et ce pour la bonne raison que je ne vous la donnerai pas. J'ai changé d'avis. Je vais garder cette jeune fille pour mon usage personnel.

Le basané dénommé Imbra se pencha sur sa selle, se racla la gorge et cracha une glaire qui atterrit ostensiblement au pied des marches du perron.

— Mais enfin tu l'as promise au baron !

— C'est vrai, j'ai promis. Mais j'ai changé d'avis.

— Quoi ? Ai-je bien entendu ?

— Que tu aies bien entendu ou pas, Imbra, c'est pas mon problème.

— Tu as été reçu pendant trois jours au château. En échange de la promesse que tu as faite au baron, tu as eu à boire et à manger à profusion. Les meilleurs vins de la cave, des paons rôtis, du chevreuil, des pâtés, du carassin à la crème fraîche. Trois nuits tu as dormi dans un duvet de plumes. Et maintenant, tu viens me raconter que tu as changé d'avis ? C'est bien ça ?

Bonhart se taisait, le visage las et parfaitement indifférent. Imbra serra les dents pour contenir les tremblements de ses lèvres.

— Es-tu bien conscient, Bonhart, qu'on peut t'enlever la Rate par la force ?

Le visage de Bonhart se figea, et la pointe d'amusement et de lassitude qu'il affichait jusqu'ici disparut.

— Essayez. Vous êtes quatre, je suis seul. Et en caleçon en plus. Mais j'ai pas besoin de mettre mes braies pour des enflures comme vous.

Imbra cracha de nouveau, il secoua ses rênes et fit tourner bride à

son cheval.

— Enfin, Bonhart, que t'est-il arrivé ? Tu es connu pour être un professionnel solide, honnête, qui tient immanquablement sa parole. Et aujourd'hui ta parole vaut moins que de la merde ! Et, comme on juge un homme d'après sa parole, il en résulte que tu es...

— Puisqu'on en est aux paroles, l'interrompt froidement Bonhart en maintenant sa main sur la boucle de son ceinturon, prends garde, Imbra, de ne pas en laisser échapper une de trop. Je pourrais bien te faire ravalier tes propos en te broyant la pomme d'Adam.

— Tu es bien hardi, pour un homme seul face à quatre adversaires ! Aurais-tu autant de hardiesse contre quatorze hommes ? Parce que je peux t'assurer que le baron Casadéi ne laissera pas ce camouflet impuni !

— Je te dirais bien ce que j'en fais, de ton baron, mais la foule arrive, et il y a là des jeunes filles et des enfants. Donc je ne te dirai qu'une seule chose : dans quelque dix jours je serai à Claremont. Que celui qui veut faire valoir ses droits, venger ce camouflet ou m'enlever Falka s'y rende aussi.

— J'y serai !

— Je t'attendrai. Et maintenant, foutez le camp d'ici.

\* \* \*

— Ils avaient peur de lui. Terriblement peur. Je ressentais leur terreur.

Kelpie hennit bruyamment, secoua la tête.

— Ils étaient quatre, armés jusqu'aux dents. Et lui était seul, vêtu d'un caleçon reprisé et d'une misérable chemise effrangée aux manches trop courtes. Il aurait été comique si... s'il n'avait été aussi effrayant.

Vysogota ne disait rien, il plissait ses yeux qui larmoyaient à cause du vent. Ils se tenaient sur la montée qui dominait les marais de Pereplut, non loin de l'endroit où, deux semaines auparavant, le vieillard avait découvert Ciri. Le vent faisait ployer les roseaux et onduler la surface de l'eau.

— L'un des quatre hommes, continua Ciri en laissant sa jument pénétrer dans l'eau et s'abreuver, avait une petite arbalète près de sa selle, et je voyais sa main se diriger vers elle. Je pouvais presque entendre ses pensées, je sentais sa peur : « Aurai-je le temps de la tendre ? De tirer ? Et que se passera-t-il si je rate ma cible ? » Bonhart, lui aussi, voyait l'arbalète et la main de l'homme, il entendait ses pensées, j'en suis certaine. Tout comme je suis certaine que le cavalier n'aurait pas eu le temps de tendre son arme.

Kelpie leva la tête, s'ébroua, fit tinter les anneaux de son mors.



— Je comprenais de mieux en mieux entre quelles mains j'étais tombée. Mais je n'arrivais toujours pas à cerner ses motivations. Tout en les écoutant parler, je me souvenais de ce qu'avait dit Hotsporn peu de temps auparavant. Ce baron Casadéi me voulait vivante, et c'est ce que Bonhart lui avait promis. Ensuite, il avait changé d'avis. Pourquoi ? Voulait-il me céder au plus offrant ? Avait-il deviné, par je ne sais quel miracle, qui j'étais réellement ? Son intention était-elle de me donner aux Nilfgaardiens ?

» Nous avons quitté le bourg avant la nuit. Il m'a permis de chevaucher Kelpie. Mais il m'avait ligoté les mains et tenait en permanence la chaîne attachée à mon collier. Jamais il ne la lâchait. Nous avons chevauché une nuit et une journée entières, sans quasiment nous arrêter. J'ai cru mourir d'épuisement. Ce n'est pas un humain. C'est le diable incarné.

— Où t'a-t-il conduite ?

— Dans un trou du nom de Fano.

\* \* \*

— Lorsque nous sommes entrés dans Fano, Tribunal suprême, le crépuscule était déjà tombé, il faisait aussi noir que dans un four. On n'était que le 16 septembre, mais il faisait sombre et un froid de tous les diables, on se serait cru en novembre. Nous n'avons pas eu à chercher longtemps l'atelier de l'armurier, car c'était la plus grande enceinte de tout le village. Qui plus est, on pouvait entendre les marteaux qui s'abattaient sans relâche sur le fer. Nératine Ceka... Vous notez en vain son nom, monsieur le scribe, parce que je ne sais plus si je vous l'ai dit, mais Nératine est mort, on l'a tué dans un village nommé Unicorné...

— Le témoin est prié de ne pas faire d'observations au greffier. Que le témoin poursuive sa déclaration.

— Nératine frappa à la porte. Gentiment, il a expliqué qui on était et la raison de notre venue, et il a gentiment demandé audience. On nous laissa entrer. L'atelier du fourbisseur d'armes était une belle bâtisse, c'était plutôt une forteresse, avec des palissades aux poutres de pin, des tourelles aux douves en chêne, sur les murs, à l'intérieur, du mélèze...

— Les détails architecturaux n'intéressent pas le tribunal. Le témoin voudra bien en arriver aux faits. Auparavant toutefois, merci de bien vouloir répéter pour le protocole le nom de l'armurier.

— Esterhazy, Tribunal suprême, Esterhazy de Fano.

\* \* \*

L'armurier Esterhazy regarda un long moment Boreas Mun, sans se hâter de répondre à la question posée.

— Peut-être bien que Bonhart est passé par ici, dit-il enfin en jouant avec un petit sifflet en os qui pendait à une chaîne autour de son cou. Ou peut-être bien que non. Qui sait ? Ici, messieurs dames, vous êtes dans un atelier où l'on fabrique des épées. À toutes les questions concernant les épées nous vous donnerons volontiers et sans tergiverser une réponse détaillée. Mais je n'ai aucune raison de répondre à des questions concernant nos hôtes ou nos clients.

Kenna sortit un mouchoir de sa manche et fit mine de s'essuyer le nez.

— On peut en trouver une, de raison, dit Nératine Ceka. Vous pouvez la trouver vous-même, sieur Esterhazy. Ou je peux m'en charger. Que préférez-vous ?

Sous des aspects efféminés, le visage de Nératine pouvait être dur et sa voix menaçante. Mais le fourbisseur se contenta de pouffer en jouant avec son sifflet.

— Vous me proposez de choisir entre la corruption et la menace ? Je refuse. L'une et l'autre sont à mon sens tout juste dignes d'un crachat.

— Rien qu'une petite précision, ajouta Boreas Mun en se raclant la gorge. Est-ce trop demander ? Nous ne nous connaissons pourtant pas d'aujourd'hui, monsieur Esterhazy, et le nom du coroner Skellen ne vous est pas étranger...

— C'est exact, l'interrompt l'armurier. Les méfaits et les frasques liés à son nom ne me sont pas étrangers non plus. Mais nous sommes ici à Ebbing, un royaume autonome et indépendant. Seulement en apparence, mais tout de même. C'est pourquoi nous ne vous dirons rien. Allez votre chemin. En guise de consolation, sachez que, si dans une semaine ou un mois quelqu'un venait à nous interroger sur vous, il n'en obtiendrait pas davantage.

— Mais enfin, monsieur Esterhazy...

— N'ai-je pas été suffisamment clair ? Soit. Ouste ! Du balai !

Chloé Stitz émit un sifflement furieux, Fripp et Vargas laissèrent leurs mains glisser vers leurs armes. Andres Vierny posa le poing sur la hache d'armes qu'il portait le long de la cuisse. Nératine Ceka ne fit pas un geste, son visage ne trembla même pas. Kenna vit qu'il ne quittait pas le sifflet en os du regard. Avant d'entrer, Boreas Mun les avait prévenus, le coup de sifflet était un code pour les gardes du corps qui veillaient, invisibles, à la sécurité de l'armurier, de fervents spadassins surnommés dans l'atelier « les contrôleurs de la qualité des produits ».

Mais Nératine et Boreas avaient pensé à tout. Ils avaient gardé un joker dans leur manche.

Kenna Selborne. La psionique.

Dès qu'ils étaient entrés, Kenna avait sondé le fourbisseur, lui envoyant de délicates impulsions, s'insinuant prudemment dans la forêt de ses pensées. À présent, elle était prête. En approchant le mouchoir de son nez (le danger d'une hémorragie était toujours possible), elle se glissa insidieusement dans le cerveau d'Esterhazy, qui se mit à suffoquer et à rougir, s'agrippant des deux mains à la table derrière laquelle il était assis, comme s'il craignait qu'elle s'envole vers les pays chauds avec sa pile de factures, son encrier et le presse-papiers représentant une néréide batifolant avec deux tritons à la fois.

— *Du calme, lui ordonna Kenna, ce n'est rien. Tu as juste envie de nous raconter ce qui nous intéresse. Tu sais parfaitement ce que nous voulons savoir, et les mots en toi brûlent déjà de se libérer. Vas-y, lance-toi. Tu verras, dès que tu auras commencé à parler, tu n'entendras plus les bruits dans ta tête, ni les battements dans tes tempes, ni le bourdonnement dans tes oreilles. Et le tremblement de ta mâchoire cessera lui aussi.*

— Bonhart, dit Esterhazy d'une voix chevrotante, en ouvrant la bouche plus souvent que ne l'exigeait l'articulation syllabique, est passé ici voilà quatre jours, le 12 septembre. Il avait avec lui une jeune fille qu'il appelait Falka. Je m'attendais à cette visite car deux jours auparavant j'avais reçu une lettre de sa part...

De sa narine gauche s'écoula un mince filet de sang.

— *Parle, lui ordonna Kenna. Parle. Dis-nous tout. Tu verras comme tu te sentiras soulagé.*

\* \* \*

Sans se lever de derrière la table en chêne, l'armurier Esterhazy observait Ciri avec curiosité.

— C'est pour elle, l'épée dont tu parlais dans ta lettre, devina-t-il en tapotant avec son porte-plume le presse-papiers figurant un étrange accouplement. N'est-ce pas, Bonhart ? Eh bien jugeons-en plutôt... Voyons si cela concorde avec les mesures que tu m'as indiquées. Stature, cinq pieds dix pouces... C'est ça. Poids : cent vingt livres... Eh bien, on lui donnerait moins que ça, mais c'est un menu détail. Pour la main, tu avais écrit qu'un gant numéro cinq conviendrait... Montre-moi ta main, jeune demoiselle. Eh bien, cela aussi concorde.

— Chez moi, tout concorde toujours, lança Bonhart d'un ton sec. As-tu pour elle un fer convenable ?

— Dans mon atelier, répondit fièrement Esterhazy, nous n'en fabriquons point d'autre. Je comprends qu'il s'agit d'une épée qui lui servira à se battre, et non à parader. Mais oui, j'oubliais, tu me l'as écrit. On trouvera sans difficulté une arme pour cette demoiselle. Étant donné sa taille et son poids, il lui faut une épée de trente-huit

pouces, de fabrication standard. Compte tenu de son ossature légère et de sa petite main, une minibâtarde avec un manche rallongé de neuf pouces et un pommeau sphérique pourrait aussi convenir. On pourrait également lui proposer une taldaque elfique ou une saberre zerricane, ou encore une viroledanka relativement légère...

— Montre la marchandise, Esterhazy.

— Ah, on a la tête près du bonnet, hein ? Eh bien, par ici, je vous prie... Dis donc, Bonhart ? Qu'est-ce que ça signifie, par le diable ? Pourquoi la tiens-tu en laisse ?

— Surveille ton nez plein de morve, Esterhazy. Ne va pas le fourrer là où il ne faut pas parce qu'il pourrait bien se faire pincer !

Esterhazy, tout en continuant à jouer avec le sifflet qu'il avait autour du cou, regardait le chasseur de primes. Comme l'armurier était nettement plus petit, il était obligé de lever haut la tête, mais aucune peur ne se lisait sur son visage. Bonhart retroussa sa moustache, s'éclaircit la voix.

— Je ne me mêle pas, moi, de tes affaires ni de tes intérêts, dit-il d'une voix un peu moins forte, mais toujours menaçante. Cela t'étonne que j'exige la réciproque ?

— Bonhart, répliqua l'armurier sans ciller, lorsque tu quitteras ma maison et ma cour et que tu auras refermé la porte derrière toi, alors je respecterai ta vie privée, le secret de tes intérêts, les spécificités de ta profession. Et je ne m'en mêlerai pas, sois-en sûr. Mais je ne permettrai pas qu'on malmène la dignité humaine à l'intérieur de ma maison. M'as-tu compris ? Dehors tu peux traîner cette jeune fille derrière un cheval si l'envie t'en prend. Mais chez moi, je ne tolérerai pas qu'elle porte ce collier. Aussi, tu vas le lui enlever. Sur-le-champ.

Bonhart saisit le collier et l'ôta du cou de Ciri en la secouant au passage si violemment qu'elle tomba presque à genoux. Faisant mine de n'avoir rien remarqué, Esterhazy lâcha son sifflet.

— C'est mieux comme ça, dit-il d'un ton sec. Allons-y.

Ils traversèrent une galerie et se retrouvèrent dans une autre cour, un peu plus petite, attenante à l'arrière-boutique de la forge, une autre partie s'ouvrant sur un verger. Sous un auvent qui prenait appui sur des colonnes sculptées se trouvait une longue table sur laquelle de jeunes valets terminaient de disposer des épées. D'un geste, Esterhazy fit signe à Bonhart et à Ciri d'approcher.

— Je vous en prie, voici mon offre.

Ils vinrent voir de plus près.

— Tenez, commença Esterhazy en désignant la plus longue rangée d'épées, admirez ma production : toutes les lames ont été forgées chez nous, d'ailleurs vous y verrez un fer à cheval, mon poinçon de maître. Les prix sont compris entre cinq et neuf florins, car ce sont des standards. Celles-là, en revanche, que vous voyez ici, sont

simplement montées et parachevées dans notre atelier. Les pommeaux sont importés. On peut connaître la provenance de ces épées d'après les poinçons. Celles de Mahakam sont poinçonnées de marteaux croisés, celles de Poviss d'une couronne ou d'une tête de cheval, et celles de Viroleda d'un soleil ainsi que de leur célèbre marque de fabrique. Les moins chères sont à dix florins.

— Et les autres ?

— C'est variable. Tenez, par exemple, cette magnifique viroledanka. (Esterhazy prit une épée sur le comptoir, salua, puis se mit en garde en tournant adroitement le bras pour exécuter une feinte complexe appelée « angelika ».) Celle-là coûte quinze florins. C'est une pièce ancienne, dotée d'un pommeau de collection. On voit qu'elle a été faite sur commande. Le motif ciselé sur le fort indique que l'arme était destinée à une femme.

Il retourna l'épée, bloqua sa main en tierce, le plat de la lame tourné vers eux.

— Comme sur toutes les lames de Viroleda, on peut voir l'inscription traditionnelle : « Ne la sors pas sans raison, ne la rentre pas sans honneur. » On continue à graver cette inscription là-bas. Mais aux quatre coins du monde ce sont des gredins et des imbéciles qui se procurent ces épées. L'honneur n'est plus une valeur de référence car il ne se vend ni ne s'achète...

— Ne parle pas tant, Esterhazy. Donne-lui cette épée, qu'elle l'essaie. Prends l'arme, jeune fille.

Ciri se saisit de l'épée. Elle était légère, et le manche en salamandre épousait parfaitement sa main ; le poids de la lame invitait le bras à prendre le fer et à attaquer.

— C'est une minibâtarde, rappela Esterhazy.

Précision inutile. Ciri savait se servir de la poignée allongée, les trois doigts de la main sur le pommeau sphérique.

Bonhart s'écarta de deux pas, se plaçant sur le chemin. Il sortit son épée de son fourreau, fit un moulinet qui fendit l'air.

— Eh bien ! dit-il en s'adressant à Ciri. Tue-moi. Tu as une épée et une chance d'y parvenir. Profites-en. Parce que je ne t'en laisserai pas d'autre de sitôt.

— Est-ce que vous êtes fous ?

— Ferme-la, Esterhazy.

Elle tenta de leurrer Bonhart en jetant un regard sur le côté et en feignant un mouvement de l'épaule, puis elle l'attaqua de toutes ses forces d'estoc à senestre. Le fer siffla en une parade tellement puissante que Ciri chancela et fut contrainte de faire un saut sur le côté, venant heurter avec sa cuisse la table où étaient exposées les épées. En tentant de retrouver son équilibre, elle baissa instinctivement sa lame ; à cet instant précis, s'il l'avait voulu, il aurait

pu la tuer sans le moindre problème, elle le savait.

— Est-ce que vous êtes devenus fous ? demanda de nouveau Esterhazy en élevant la voix.

Il tenait toujours son sifflet à la main. Les serviteurs et les artisans observaient la scène, stupéfaits.

— Repose le fer, lui ordonna Bonhart sans la quitter des yeux et sans prêter la moindre attention au fourbisseur d'armes. Repose-le, te dis-je. Ou je te tranche la main !

Après un instant d'hésitation, elle obéit. Bonhart afficha un monstrueux sourire.

— Je sais qui tu es, vipère. Mais je te forcerai à me l'avouer. Par la parole ou par le geste ! Je te forcerai à reconnaître qui tu es. Et alors je te tuerai.

Esterhazy siffla comme s'il avait été blessé.

— Quant à cette épée, ajouta Bonhart sans un seul regard pour l'armurier, elle est trop lourde pour toi. Ce qui explique ta lenteur au combat. On aurait dit une limace enceinte. Esterhazy ! L'arme que tu lui as donnée pèse au moins quatre onces de trop.

Le fourbisseur d'armes était blême. Son regard ne cessait de passer du chasseur de primes à Ciri, puis de Ciri au chasseur de primes, et son visage était étrangement altéré. Enfin, il fit signe à l'un des valets, lui donna un ordre à mi-voix.

— J'ai quelque chose, dit-il lentement, qui devrait te donner satisfaction, Bonhart.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas montré tout de suite, alors ? rugit le chasseur de primes. Je t'avais écrit que je voulais quelque chose d'extra. Peut-être estimes-tu que je n'ai pas de quoi payer une meilleure épée ?

— Je sais que tu as les moyens nécessaires, répliqua Esterhazy avec insistance. Et ce depuis longtemps. Je ne pouvais tout de même pas savoir qui tu allais m'amener, n'est-ce pas... au bout d'une chaîne... un collier de chien autour du cou. Je ne pouvais pas deviner à qui était destinée l'épée et à quoi elle devait servir. Maintenant, je le sais.

Le valet revint en tenant une grande boîte.

— Approche-toi, jeune fille, souffla Esterhazy à voix basse.

Ciri obéit. Regarda l'arme. Et poussa un profond soupir.

\* \* \*

Elle dénuda l'épée d'un geste vif. Le feu de la cheminée se refléta sur la soudure ondoyante du fer, rougeoyant dans les ajours du fort de la lame.

— C'était cette épée-là, dit Ciri. Comme tu peux t'en douter.

Prends-la en main, si tu veux. Mais fais attention, le fer en est plus tranchant qu'un rasoir. Tu sens comme le manche adhère à la main ? Le manche est revêtu d'une peau de poisson, un poisson plat dont la queue se termine par une épine venimeuse.

— Une raie.

— Sans doute. La peau de ce poisson est recouverte de minuscules écailles, c'est pourquoi le manche ne glisse pas dans la main, même si la paume devient moite. Regarde ce qui est gravé sur la lame.

Vysogota se pencha, regarda de près en clignant des yeux.

— Un mandala elfique, dit-il au bout d'un instant en relevant la tête. Blathan caermes, comme on dit, la guirlande du destin, des fleurs stylisées de chêne, de spirée et de genêt. La tour, frappée par la foudre, symbole du chaos et de la destruction chez les Races anciennes... Et au-dessus de la tour...

— Une hirondelle, acheva Ciri. Zireael. Mon nom.

\* \* \*

— Bel objet, en effet, dit enfin Bonhart. Du travail de gnome, ça se voit en un coup d'œil. Seuls les gnomes forgeaient du fer aussi sombre, affûtaient et ajournaient les lames pour en diminuer le poids... Avoue, Esterhazy, c'est une réplique ?

— Non, démentit l'armurier. C'est un original. Un véritable gwyhyr gnome. Ce pommeau a plus de deux cents ans. La monture, cela va de soi, est bien plus récente, mais je ne dirais pas que c'est une réplique. Je l'ai commandé aux gnomes de Tir Tochair qui l'ont réalisé d'après des techniques, des méthodes et des modèles anciens.

— Par la peste. Il se peut qu'effectivement je n'aie pas assez d'argent. Combien exigeras-tu pour cette lame ?

Esterhazy resta silencieux quelque temps. Son visage était impénétrable.

— Je suis prêt à te la céder gratuitement, Bonhart, dit-il enfin d'une voix sourde. À titre de présent. Pour que s'accomplisse ce qui doit s'accomplir.

— Merci, Esterhazy, déclara Bonhart, visiblement surpris. Sincèrement. C'est un cadeau royal, vraiment royal... Je l'accepte volontiers. Et je suis ton débiteur...

— Non, tu ne l'es pas. L'épée est pour elle, pas pour toi. Approche, jeune fille tenue en laisse. Observe les marques gravées sur la lame. Tu ne les comprends pas, c'est évident. Mais je vais te les expliquer. Regarde. La ligne tracée par le sort est sinueuse, mais elle mène précisément à cette tour. À l'anéantissement, la destruction des valeurs établies, de l'ordre établi. Mais au-dessus de la tour, là, tu vois ? Une hirondelle. Symbole d'espoir. Prends cette épée. Que

s'accomplisse ce qui doit s'accomplir.

Ciri tendit la main avec prudence ; elle caressa délicatement la lame sombre aux bords aussi brillants qu'un miroir.

— Prends-la, murmura lentement Esterhazy en regardant Ciri les yeux grands ouverts. Prends-la en main, jeune fille. Prends...

— Non, s'écria soudain Bonhart. (Il bondit, saisit Ciri par l'épaule et la repoussa violemment.) Arrière !

Ciri tomba à genoux. Des gravillons de la cour s'incrustèrent douloureusement dans la main sur laquelle elle avait pris appui.

Bonhart referma brutalement l'écrin.

— Pas encore ! rugit-il. Pas aujourd'hui ! Le moment n'est pas encore venu !

— De toute évidence, acquiesça Esterhazy avec calme en le regardant dans les yeux. Oui, de toute évidence le moment n'est pas encore venu. Dommage.

\* \* \*

— Lire dans les pensées de ce fourbisseur n'a finalement pas servi à grand-chose, Tribunal suprême. Nous étions là-bas le 16 septembre, trois jours avant la pleine lune. Sur la route qui nous ramenait à Rocayne, un détachement de cavalerie envoyé en reconnaissance – Ola Harsheim et sept autres cavaliers – nous a rattrapés. Ola nous a ordonné de rejoindre à bride abattue le reste de la troupe. Car la veille, le 15 septembre, il y avait eu un massacre à Claremont... Mais j' imagine qu'il est inutile que je vous parle de ça, le Tribunal suprême est certainement au courant...

— Le témoin est prié de témoigner sans se préoccuper de ce que le tribunal sait ou ne sait pas.

— Bonhart nous avait précédés d'un jour. Le 15 septembre, il avait amené Falka à Claremont...

\* \* \*

— Claremont, répéta Vysogota. Je connais cette bourgade. Où t'a-t-il amenée ?

— Dans une grande maison près de la place du marché. Avec des colonnes et des arcades à l'entrée. On voyait tout de suite que c'était un homme riche qui habitait là...

\* \* \*

Les murs étaient couverts de riches gobelins et de somptueuses tapisseries représentant des séquences religieuses, des scènes de chasse



et des paysages bucoliques avec des femmes dévêtues. Les meubles brillaient de ferrures de cuivre et de marqueteries, et les tapis étaient si épais que l'on s'y enfonçait jusqu'à la cheville. Ciri n'eut pas le loisir d'en observer davantage, car Bonhart avançait d'un pas vif en la tirant par sa chaîne.

— Bonjour, Houvenaghel.

Dans l'arc-en-ciel de couleurs projetées par les vitraux, devant une tapisserie représentant une scène de chasse, se tenait un homme à la corpulence impressionnante, vêtu d'un caftan ruisselant d'or et d'un delia galonné de breitschwanz. Bien qu'il fût dans la force de l'âge, il avait déjà une calvitie avancée et des bajoues pendantes, tel un bouledogue.

— Bonjour à toi, Léo, dit-il. Ainsi qu'à toi, mademoiselle...

— Oublie le « mademoiselle », coupa Bonhart en montrant la chaîne et le collier. Et pas la peine de la saluer.

— La politesse ne coûte rien.

— Si ce n'est du temps. (Bonhart tira sur la chaîne, s'approcha de l'homme corpulent et, sans plus de cérémonie, le tapota sur le ventre.) Tu te portes bien, constata-t-il. Sur l'honneur, Houvenaghel, lorsque tu te tiens au milieu de la route, mieux vaut t'escalader que te contourner.

— Le bien-aise, expliqua Houvenaghel d'un ton jovial en faisant tressauter ses bajoues. Sois le bienvenu, Léo. Je suis content de t'avoir pour hôte, car je me sens de fort joyeuse humeur ces temps-ci. Les affaires vont on ne peut mieux, au point qu'il conviendrait même de cracher pour conjurer le mauvais sort. La caisse ne cesse de tinter ! Rien qu'aujourd'hui, sans chercher bien loin, un rotmistr, contremaître de l'approvisionnement qui s'occupe du transport du matériel sur le front, m'a refourgué six mille arcs militaires que je vais revendre aux chasseurs, aux braconniers, aux brigands, aux elfes et autres défenseurs de la liberté, en réalisant un bénéfice dix fois plus important. J'ai aussi acheté pour trois fois rien un château à un marquis des environs...

— Par la peste, qu'as-tu à faire d'un château ?

— Je ne peux pas négliger les apparences ! Pour en revenir aux affaires, il y en a une pour laquelle je te suis redevable, Léo. Un débiteur que je croyais irrécupérable vient tout juste de me régler ses dettes. Il avait les mains qui tremblaient quand il m'a payé. Le type t'a vu et s'est dit que...

— Je sais ce qu'il s'est dit. As-tu reçu ma lettre ?

— Oui, je l'ai reçue. (Houvenaghel s'assit lourdement, son ventre heurtant au passage la table, faisant tinter carafes et timbales.) Et j'ai tout préparé. N'as-tu pas vu les affiches ? Des marmots les auront arrachées... Les gens se rassemblent déjà au théâtre. La caisse tinte...

Assieds-toi, Léo. Nous avons le temps. On va causer, boire un peu de vin...

— Je n'en veux pas, de ton vin. Il est sûrement corrompu, volé dans quelque chariot d'un convoi nilfgaardien.

— Tu plaisantes, sans doute. C'est du Est-Est de Toussaint, dont le raisin a été récolté quand Sa Majesté l'empereur Emhyr n'était encore qu'un bambin qui chiait dans ses langes. C'était une bonne année. Pour le vin... À ta santé, Léo.

Sans dire un mot Bonhart leva à son tour son calice. Houvenaghel fit claquer sa langue, tout en continuant à observer Ciri d'un œil critique.

— Ainsi, c'est cette biche aux grands yeux qui doit nous garantir les réjouissances promises dans ta lettre ? On m'a informé que Windsor Imbra était déjà aux portes de la ville. Il amène avec lui plusieurs sicaires patentés. Et pas mal de spadassins ont vu les affiches...

— T'ai-je jamais trompé sur la marchandise, Houvenaghel ?

— Jamais, c'est vrai. Mais cela fait longtemps que je n'ai rien obtenu de ta part.

— Je travaille moins que par le passé. Je pense d'ailleurs à prendre tout bonnement ma retraite.

— Pour cela il faut avoir un capital, de quoi se sustenter. Je connais peut-être un moyen pour ça... Es-tu prêt à m'écouter ?

— En attendant mieux.

Du bout du pied Bonhart rapprocha une chaise et contraignit Ciri à s'asseoir.

— Tu n'as jamais pensé à te rendre dans le Nord ? À Cintra, dans la région des Versants ou bien au-delà de la Iaruga ? Sais-tu que tous ceux qui s'y rendent et acceptent de s'installer sur les terrains nouvellement conquis par l'Empire se voient attribuer une parcelle de cent vingt arpents et bénéficient d'arrangements fiscaux pendant dix ans ?

— Je ne suis pas fait pour être agriculteur, répondit tranquillement le chasseur de primes. Je ne saurais guère creuser la terre ni élever du bétail. Je suis trop sensible. Rien qu'en voyant de la fiente ou des vers de terre j'ai envie de dégueuler.

— Tout comme moi, approuva Houvenaghel en faisant tressauter ses bajoues. Seule la fabrication de la gnôle me convient dans l'agriculture. Tout le reste est répugnant. On affirme que l'agriculture, c'est la base de l'économie et qu'elle garantit l'opulence. Je considère toutefois indigne et humiliant que mon opulence repose sur un tas de fumier. J'ai effectué des démarches pour y remédier. Pas besoin de cultiver la terre, Bonhart, ni d'y élever du bétail. Il suffit de la posséder. Si l'on en a assez, on peut en tirer de jolis bénéfices. Crois-

moi, on peut vraiment vivre aisément. Oui, j'ai effectué certaines démarches dans ce sens, ce qui me ramène, du reste, à ma question au sujet d'un voyage dans le Nord. Car vois-tu, Bonhart, j'aurais un travail pour toi. Fixe, bien payé, qui ne te prendrait pas trop de temps. Et parfaitement adapté à une personne sensible : pas de fientes, pas de fumier.

— Je suis prêt à écouter. Sans engagement, bien entendu.

— Avec les revenus que l'empereur garantit aux colons, on peut, avec un minimum d'esprit d'entreprise et un petit capital, se constituer de beaux latifundia.

— J'ai saisi, dit le chasseur de primes en se mordillant la moustache. Je sais ce que tu as en tête. Je devine quelles démarches tu as effectuées pour assurer ta propre opulence. As-tu songé à d'éventuelles difficultés ?

— Bien sûr. Elles sont au nombre de deux. Premièrement, il faut trouver des mercenaires qui, se faisant passer pour des colons, iront dans le Nord prendre possession des lotissements. En apparence, pour leur propre compte, mais en réalité pour le mien. Les mercenaires, je me charge de les trouver. Toi, tu es concerné par la seconde difficulté.

— Je suis tout ouïe.

— Certains gagne-deniers occuperont les terres et ne seront pas enclins à les rendre. Ils oublieront le contrat et l'argent qu'ils ont touché. Tu n'imagines pas, Bonhart, à quel point la malhonnêteté, la turpitude et les manières putassières sont profondément ancrées dans la nature humaine.

— J' imagine très bien.

— Il va donc falloir convaincre les gens malhonnêtes que la malhonnêteté ne paie pas. Qu'elle est condamnable. C'est toi qui t'en chargeras.

— Ce plan me paraît alléchant.

— Il l'est. Crois-en mon expérience. J'ai déjà pratiqué ce genre de magouilles. Après l'annexion formelle de la province d'Ebbing par l'Empire, lorsqu'on a distribué les terres. Et plus tard, quand est entré en vigueur l'Acte de Ceinturage. Ainsi Claremont, cette charmante bourgade, se trouve-t-elle sur mes terres, et donc elle m'appartient. Tout le terrain m'appartient. Jusqu'à la ligne d'horizon, au loin, voilée d'une brume grise. Tout cela est à moi. Cent cinquante lanes au total. Des lanes impériales. Pas n'importe quoi. Soit six cent trente volokas, ou encore dix-huit mille neuf cents arpents.

— « La mort est proche où l'empire est mal administré », récita Bonhart d'un ton sarcastique. L'Empire où tout le monde vole tout le monde finira par tomber. Sa faiblesse réside dans les intérêts privés et le « moi d'abord ».

— En cela résident sa force et sa puissance, répliqua Houvenaghel

en faisant tressauter ses bajoues. Tu confonds la friponnerie avec l'esprit d'entreprise individuel, Bonhart.

— Trop souvent, reconnu, impassible, le chasseur de primes.

— Alors, qu'en sera-t-il de notre association ?

— N'est-il pas prématuré de nous partager ces terres nordiques ? Peut-être, pour plus de sûreté, devrions-nous attendre que Nilfgaard gagne cette guerre ?

— Pour plus de sûreté ? Trêve de plaisanteries. L'issue de la guerre ne fait aucun doute. C'est avec l'argent qu'on gagne la guerre. L'Empire en a, les Nordlings n'en ont pas.

Bonhart se racla la gorge d'un air entendu.

— S'il n'est question que d'argent, alors...

— C'est réglé. (Houvenaghel farfouilla dans les papiers posés sur la table.) Voici un chèque de banque d'une valeur de cent florins. Ici, l'acte pour le contrat de la cession des obligations par lequel je tirerai des Varnhagen de Geso la prime pour la tête des bandits. Signe là. Merci. Tu as également droit à un pourcentage sur les recettes des représentations, mais les comptes ne sont pas encore clos, la caisse tinte toujours. On peut faire de gros bénéfices, Léo. Je suis sérieux. Les habitants de ma bourgade sont tenaillés par l'ennui et la mélancolie.

Il s'interrompt, observa Ciri.

— J'espère vraiment que tu ne te trompes pas en ce qui concerne cette jeune personne, et qu'elle nous offrira une distraction digne de ce nom... en daignant collaborer en vue d'un profit commun...

— Pour elle, répliqua Bonhart en toisant Ciri d'un regard indifférent, il n'y aura aucun profit à tirer de tout ça. Elle est au courant.

Houvenaghel se renfroga et prit la mouche.

— Ce n'est pas bien, par le diable, pas bien du tout qu'elle soit au courant ! Elle ne devrait pas savoir ! Et si elle ne veut pas nous distraire ? Et si elle se révélait particulièrement indocile ? Que se passera-t-il alors ?

Bonhart ne broncha pas.

— Alors, nous lâcherons tes molosses dans l'arène. Si je me souviens bien, ils ont toujours été dociles à souhait.

\* \* \*

Ciri resta longtemps silencieuse, frottant sa joue blessée.

— Je commençais à comprendre, reprit-elle enfin. Je commençais à comprendre ce qu'ils voulaient faire de moi. Aussi, j'entrepris de rassembler mes forces, bien décidée à me sauver à la moindre occasion... J'étais prête à prendre tous les risques. Mais ils ne m'en laissèrent pas la possibilité. Ils me surveillaient bien.

Vysogota ne disait rien.

— Ils me traînèrent en bas où m'attendaient les invités de ce Houvenaghel. Encore des originaux ! D'où sortent-ils donc, tous ces olibrius excentriques, Vysogota ?

— Ils se reproduisent entre eux. Perpétuation naturelle.

\* \* \*

Le premier des invités était un homme dodu, de petite taille, qui faisait davantage penser à un hobberas qu'à un humain et en avait d'ailleurs les caractéristiques : modeste, gentil, propre et onctueux. Le deuxième, bien que d'un certain âge, avait une allure et une tenue militaires, une épée à la ceinture ; sur son surtout noir scintillait une broderie représentant un dragon aux ailes de chauve-souris. La femme, quant à elle, était maigre, elle avait les cheveux clairs, un nez un peu crochu et des lèvres fines. Sa robe couleur pistache était très décolletée, ce qui n'était pas du meilleur goût, car la triste marquise n'avait pas grand-chose à montrer si ce n'est une peau flétrie et sèche comme du parchemin, couverte d'une épaisse couche de rouge à joue et de poudre blanche.

— Mme la marquise de Nementh-Uyvar. (Houvenaghel faisait les présentations.) M. Declan Ros aep Maelchlad, rotmistr de la réserve de cavalerie de Son Altesse impériale. M. Pennycuick, bourgmestre de Claremont. Et voici M. Léo Bonhart, mon parent et ancien compagnon d'armes.

Bonhart s'inclina avec roideur.

— Voici donc la petite brigande qui doit nous distraire aujourd'hui, déclara la marquise en plantant ses yeux clairs dans ceux de Ciri. (Elle avait une voix de rogomme qui vibrait de façon sexy.) Pas vraiment jolie, mais pas mal foutue... Une petite chose, ma foi, tout à fait... agréable.

Le visage blême et sifflant comme un serpent, Ciri se tortilla pour éloigner d'elle la main pressante de la marquise.

— Je vous prie de ne pas la toucher, dit froidement Bonhart. Ni de la nourrir. Ni de l'exciter. Dans le cas contraire, je décline toute responsabilité.

— On peut toujours, poursuivit la marquise en passant sa langue sur ses lèvres sans prêter attention à ses remarques, attacher cette petite chose sur le lit pour qu'elle soit plus docile. Peut-être accepteriez-vous de me la revendre, sieur Bonhart ? Mon mari et moi aimons bien les petites choses comme elle, or M. Houvenaghel nous en fait grief lorsque nous capturons les bergères locales ou les enfants des paysans. Du reste, le marquis n'est plus en mesure de chasser les petits étant donné qu'il ne peut plus courir, tout ça à cause de ces chancres

et condylomes qui se sont développés dans son périnée...

— Assez, Mathilde, assez, l'interrompt Houvenaghel d'une voix douce mais ferme en voyant le dégoût se dessiner sur le visage de Bonhart. Nous devons aller au théâtre. M. le bourgmestre vient d'être informé que Windsor Imbra était arrivé en ville avec un détachement de lansquenets du baron de Casadéi. Cela signifie que l'heure est venue pour nous d'y aller.

Bonhart sortit de sa bourse un petit flacon ; il essuya la table d'onyx avec sa manche, déversa sur le plateau un petit monticule de poudre blanche, puis tira sur la chaîne pour attirer Ciri.

— Tu sais comment on fait ?

Ciri serra les dents.

— Fous-en dans ton nez. Ou bien prends-en sur ton doigt avec de la salive et frictionne-toi la gencive.

— Non !

Bonhart ne tourna même pas la tête.

— Tu le fais toute seule ou c'est moi qui m'en charge, mais de sorte que tous ici y prennent plaisir. Les muqueuses ne se trouvent pas seulement dans la bouche ou le nez, petite Rate. Tu en as aussi ailleurs, à des endroits bien amusants. J'appellerai les valets, je leur ordonnerai de te déshabiller, de te maintenir immobile et j'irai les explorer.

La marquise de Nementh-Uyvar eut un rire guttural en regardant Ciri se saisir de la drogue d'une main tremblante.

— Des endroits amusants, répéta-t-elle en se pouléchant les babines. Concept intéressant. Ça vaudrait le coup d'essayer, un de ces jours ! Eh bien, eh bien, jeune fille, attention ! Ne gaspille pas un aussi bon fisstech ! Laisse-m'en un peu !

\* \* \*

Le narcotique était bien plus fort que celui que Ciri avait goûté chez les Rats. En quelques secondes, elle fut envahie d'une euphorie aveuglante ; la lumière et les couleurs l'éblouissaient, les odeurs chatouillaient son nez, les sons résonnaient à ses oreilles, presque insupportables, et, comme dans un rêve, tout flottait alentour, irréel, volatile. Les escaliers, les gobelins et les tapisseries qui empestaient la poussière, le rire rauque de la marquise de Nementh-Uyvar. La cour, les gouttes de pluie sur son visage, le collier qu'elle avait toujours autour de son cou. L'immense bâtisse avec sa tour en bois et cet énorme gribouillis affreux sur la façade, qui représentait des chiens en train de mordre un monstre, mélange de dragon, de griffon et de wyvern. Des hommes et des femmes se pressaient à l'entrée du bâtiment. Quelqu'un criait en gesticulant.

— C'est répugnant ! Répugnant et criminel, monsieur Houvenaghel, d'utiliser le bâtiment qui autrefois abritait un temple pour se livrer à un trafic impie, inhumain et abominable ! Les animaux aussi sont sensibles, monsieur Houvenaghel ! Ils ont aussi leur dignité ! C'est un crime que de les lâcher les uns contre les autres en vue d'en tirer profit et pour le plaisir de la populace !

— Calmez-vous, saint homme ! Et ne venez pas vous mêler d'une entreprise privée ! D'ailleurs, soit dit en passant, on ne va pas faire s'affronter des chiens aujourd'hui ! Ni aucun autre animal ! Rien que des humains !

— Dans ce cas, excusez-moi.

À l'intérieur du bâtiment, des rangées de bancs où se précipitaient les spectateurs formaient l'amphithéâtre. Au centre, il y avait une fosse, une niche en forme de cercle d'environ trente pieds de diamètre, entourée de madriers. La puanteur et le bruit étaient étourdissants. Ciri sentit de nouveau les secousses de la chaîne, quelqu'un l'attrapa sous le bras, la poussa. Sans qu'elle ait compris comment, elle se retrouva au fond de la fosse ceinte de madriers, sur du sable damé.

Dans l'arène.

Le premier choc était passé ; à présent la drogue ne faisait que stimuler et aiguïser ses sens. Ciri plaqua ses mains contre ses oreilles ; la foule qui s'installait sur les bancs de l'amphithéâtre grondait, bourdonnait, sifflait ; le bruit était insupportable. Elle vit que son poignet et son avant-bras droits étaient gainés de protections en cuir bien serrées. Elle ne se rappelait pas qu'on les lui eût attachées.

Elle entendit une voix de rogomme qui lui était familière, elle vit la marquise pistache, le rotmistr nilfgaardien, le bourgmestre onctueux, Houvenaghel et Bonhart, qui occupaient la loge surmontant l'arène. Elle se boucha de nouveau les oreilles, car un gong en cuivre venait soudain de retentir.

— Regardez, braves gens ! Aujourd'hui, dans l'arène, ce n'est pas un loup, ni un gobelin, ni une endriague que vous allez voir ! Aujourd'hui, dans l'arène se trouve Falka, la tueuse de la bande des Rats ! Les paris sont ouverts à la caisse, à l'entrée ! Ne ménagez pas votre argent, braves gens ! Les distractions, ça ne se boit pas, ça ne se mange pas, mais, si vous vous montrez radins, vous n'y gagnerez rien, et à coup sûr vous y perdrez !

La foule vociférait et applaudissait. La drogue agissait. Ciri frémissait, euphorique, elle voyait tout, entendait tout, aucun détail ne lui échappait. Elle distinguait le ricanement de Houvenaghel, le rire rauque de la marquise, la voix sérieuse du bourgmestre, celle, grave et glacée, de Bonhart, les hurlements du prêtre défenseur des animaux, les cris perçants des femmes, les pleurs d'un enfant. Elle voyait les sombres traces de sang sur les madriers qui entouraient l'arène, le trou

béant de la fosse qui empestait, les faces grimaçantes et brillantes de sueur des spectateurs au-dessus de la balustrade.

Puis il y eut un mouvement soudain, des têtes se redressèrent, des jurons furent lancés. Des hommes en armes firent leur apparition, la foule se mit à piétiner à reculons pour se retrouver, clopin-clopant, acculée au mur formé par la garde armée de pertuisanes. Ciri avait déjà vu l'un de ces hommes, elle se souvenait de son visage basané et de sa moustache noire qui semblait avoir été dessinée au charbon au-dessus de sa lèvre supérieure parcourue d'un tic nerveux. Elle entendit la voix de Houvenaghel :

— Monsieur Windsor Imbra ? De la province de Geso ? Sénéchal du baron de Casadéi ? Soyez le bienvenu, étranger. Prenez place, vous et vos hommes, le spectacle va bientôt commencer. Mais n'oubliez pas, je vous prie, de payer votre billet à l'entrée.

— Je ne suis pas là pour me distraire, sieur Houvenaghel ! Je suis ici en service ! Bonhart sait de quoi je parle !

— Vraiment ? Léo, sais-tu ce que veut dire monsieur le sénéchal ?

— Pas de blagues ! On est quinze ici ! Nous sommes venus chercher Falka ! Vous nous la donnez, ou ça va mal aller !

— Je ne comprends pas ton énervement, Imbra, répliqua Houvenaghel en fronçant les sourcils. Mais j'attire ton attention sur le fait que tu n'es pas ici à Geso ni sur les terres de votre baron tout-puissant. Si vous faites des histoires ou si vous nous incommodez, je vous ferai chasser d'ici à coups de fouet !

— Sans rancune, sieur Houvenaghel, dit Windsor Imbra en se tempérant. Mais le droit est de notre côté : sieur Bonhart ici présent a promis Falka au baron Casadéi. Il a donné sa parole. Qu'il la tienne !

— Léo ? (Houvenaghel fit tressauter ses bajoues.) Sais-tu de quoi il parle ?

— Je le sais et lui accorde raison. (Bonhart se leva, agita sa main avec nonchalance.) Je n'ai nullement l'intention de m'opposer à sa requête ou de créer le moindre problème. La jeune fille est là, tenez, où tout le monde peut la voir. Que celui qui souhaite l'emmener le fasse.

Windsor Imbra en resta coi, sa lèvre se mit à trembler plus que de coutume.

— Pardon ?

— La jeune fille, répéta Bonhart en faisant un clin d'œil à Houvenaghel, est à celui qui voudra l'emmener loin de l'arène. Morte ou vivante, selon son goût et son envie.

— Pardon ?

— Sacrebleu ! Je vais perdre patience ! (Bonhart feignait la colère à la perfection.) « Pardon, pardon » ! Tu n'as donc que ce mot-là à la bouche ? Foutu perroquet ! Je viens de te dire que tu avais le champ



libre. Agis à ta guise. Tu peux lui jeter un morceau de viande empoisonnée, comme à une louve. Mais je ne sais pas si elle va la bouffer. Elle n'a pas l'air stupide, qu'en dis-tu ? La vérité, Imbra, c'est que celui qui veut l'avoir doit se donner la peine d'aller la chercher. Là-bas, dans l'arène. Tu veux Falka ? Eh bien, à toi d'aller la prendre !

— Tu es en train d'agiter cette Falka sous mon nez comme tu agiterais de la silure devant une grenouille, hurla Windsor Imbra. Je ne te fais pas confiance, Bonhart. Je sens que sous cet appât se dissimule un crochet de fer !

— Il convient de te féliciter pour ton flair infailible. (Bonhart se leva, prit sous le banc l'épée offerte par l'armurier de Fano, l'ôta de son fourreau et la lança dans l'arène, si adroitement que la lame vint se planter à la verticale, dans le sable, à deux pas de Ciri.) Le fer, le voilà. Bien visible de tous. Je n'y tiens pas plus que ça, à cette goton, que celui qui la veut la prenne. S'il en est capable.

La marquise de Nementh-Uyvar éclata d'un rire nerveux.

— S'il en est capable ! répéta-t-elle de son contralto de rogomme. Il est vrai qu'elle a une épée, maintenant. Bravo, sieur Bonhart. Je détestais l'idée de voir cette petite chose sans défense livrée en pâture à ces va-nu-pieds.

— Monsieur Houvenaghel, s'écria Windsor Imbra, les poings sur les hanches, sans accorder le moindre regard à la maigre aristocrate. Cette représentation se déroule sous vos auspices, puisque ce théâtre vous appartient. Dites-moi une chose : quelles sont les règles et les lois en vigueur, ici ? Les vôtres ou celles de Bonhart ?

— Les règles du théâtre, ricana Houvenaghel en faisant tressauter son ventre et ses bajoues de bouledogue. Car, s'il est vrai que le théâtre m'appartient, n'oublions pas que le client est roi : il paie, donc il est en droit d'établir les règles de son choix. Nous autres, les marchands, devons nous plier à ces règles : ce que le client exige, il faut le lui donner.

— Le client ? C'est-à-dire, ces gens-là ? (Windsor Imbra désigna d'un geste large les bancs remplis de spectateurs.) Tous ces gens ont payé pour venir ici se repaître du prodige ?

— Les affaires sont les affaires, rétorqua Houvenaghel. L'offre naît de la demande. Les gens sont prêts à payer pour une bagarre entre loups ? Pour une lutte entre endriagues et aardvarks ? Pour voir des chiens affronter un blaireau ou une wyvern dans un tonneau ? Je leur fournis le spectacle. Pourquoi es-tu aussi étonné, Imbra ? Les jeux sportifs et le cirque sont pour le peuple aussi indispensables que le pain, peut-être même davantage. Nombre de spectateurs réunis ici se sont privés de pain pour venir assister au spectacle. Et regarde-les, regarde comme leurs yeux brillent. Ils n'en peuvent plus d'attendre que les jeux du cirque commencent.

— Mais dans les jeux du cirque, ajouta Bonhart avec un sourire venimeux, il est d'usage de préserver au moins les apparences du sport. Le blaireau, avant que les chiens l'extirpent de son tonneau, peut se servir de ses dents, mordiller ses assaillants, c'est ça, le sport. De la même façon, la jeune fille a une épée. Qu'avec elle aussi ce soit du sport. Qu'en dites-vous, bonnes gens ? N'ai-je pas raison ?

La foule, dans un ensemble décousu, mais joyeux, manifesta avec fougue son accord avec Bonhart.

— Le baron Casadéi, articula lentement Windsor Imbra, ne sera pas content, sieur Houvenaghel, je vous le dis. Je ne sais pas s'il est bon pour vous de lui chercher querelle.

— Les affaires sont les affaires, répéta Houvenaghel en remuant ses bajoues. Le baron Casadéi le sait parfaitement, il m'a emprunté pas mal d'argent à un taux très intéressant, et, lorsque le temps viendra de m'en emprunter encore, nous réglerons alors d'une manière ou d'une autre notre désaccord. Mais ce n'est pas un baron étranger qui va se mêler d'une entreprise privée et individuelle. Les paris sont ouverts, et les gens ont payé leur place. Sur ce sable, là, dans l'arène, le sang doit couler.

— Vous dites qu'il doit couler ? s'étrangla Windsor Imbra. Fils de chien ! Ah, ça me démange de vous démontrer le contraire ! Je vais sortir d'ici et m'en aller loin, sans même jeter un regard en arrière. Faites donc couler votre propre sang ! L'idée même de procurer ce genre de réjouissances à la populace me révolte !

— Qu'il s'en aille. (Un gaillard poilu jusqu'aux yeux et vêtu d'un surtout en peau de cheval fendit soudain la foule.) Qu'il s'en aille, si ça le révolte. Moi ça me plaît. Il a été dit que celui qui faucherait cette Rate toucherait une récompense. Je me porte volontaire pour entrer dans l'arène.

— Comment ça ? ! vociféra soudain l'un des hommes d'Imbra. (C'était un homme petit, mais musculeux et bien bâti, aux cheveux touffus et tout ébouriffés.) Nous autres, on était là avant ! Pas vrai, les gars ?

— Bah, par ma foi ! renchérit un deuxième, maigre, à la barbe en pointe. C'est vrai que nous avons la priorité ! Et toi, Windsor, t'emballe donc pas tant pour cette histoire d'honneur ! Qu'est-ce que ça fait, qu'on regarde le spectacle ? Falka est dans l'arène, il suffit de tendre la main et de la prendre. Quant aux mufles, qu'ils ouvrent grand leurs mirettes, on n'en a rien à battre !

— Et on peut en plus gagner quelques sous ! beugla un troisième, accouré d'un pourpoint amarante.

— Puisqu'on parle de sport, faisons du sport, n'est-il pas vrai, sieur Houvenaghel ? Si les gens veulent du cirque, allons-y pour le cirque ! On a bien parlé de récompense, ici, non ?

Houvenaghel eut un large sourire et approuva d'un mouvement de tête, en faisant fièrement et majestueusement tressauter ses bajoues flasques.

— Et où en sont les paris ? s'enquit l'homme à la barbe.

— Pour l'instant, s'exclama en riant le marchand, on n'a pas encore misé sur les résultats de la lutte ! On en est à trois contre un que pas un seul d'entre vous ne franchira la barricade.

— Pouuuuh ! meugla Peau de Cheval. Moi, j'oserai ! Je suis prêt !

— Pousse-toi, j'ai dit ! hurla alors La Tignasse. Nous autres on était là les premiers, on a la priorité. Allons-y, qu'est-ce qu'on attend ?

— On peut y aller à plusieurs, sur la place ? (Amarante enroula sa ceinture.) Ou bien faut-il y aller un par un ?

— Ah, espèce de fils de salaud ! rugit soudain tout à fait inopinément le bourgmestre d'une voix de stentor qui jurait avec sa petite stature. Vous voulez peut-être vous y mettre à dix, pour la combattre ? Et pourquoi pas à cheval, tant que vous y êtes ? Ou bien en char ! Peut-être faut-il vous prêter des catapultes de notre arsenal pour que vous puissiez, de loin, lui balancer des blocs de pierre ?

— C'est bon, c'est bon ! l'interrompit Bonhart en échangeant un rapide coup d'œil avec Houvenaghel. D'accord pour le sport, mais rien n'empêche que l'on s'amuse un peu. Vous pouvez y aller par deux. C'est-à-dire par paire.

— Mais la récompense, prévint Houvenaghel, ne sera pas doublée ! Si vous y allez à deux, il faudra partager !

— Quelle paire ? Comment ça, à deux ? (D'un geste brusque, La Tignasse ôta son manteau de ses épaules.) Vous n'avez pas honte, les gars ? C'est qu'une donzelle ! Pfft ! Poussez-vous de là. Je vais y aller seul et je vais l'allonger. Vous allez voir !

— Je veux Falka vivante ! protesta Windsor Imbra. La peste soit de vos luttes et de vos duels ! Je refuse le cirque de Bonhart, je veux la fille ! Vivante ! Tu iras avec Stavro. Et vous la sortirez de là !

— Pour moi, répéta Stavro, celui avec la barbe, c'est hontage que d'aller à deux se battre contre une telle maigrichonne.

— Les florins du baron te consoleront de ce déshonneur. Mais seulement si tu la ramènes vivante !

— C'est bien la preuve que le baron est un rapiat, s'esclaffa Houvenaghel, faisant tressauter son ventre et ses bajoues de bouledogue. Et qu'il n'a pas un brin d'esprit sportif en lui. Ni la moindre envie de récompenser celui des autres ! Moi, en revanche, je suis pour le sport. Et j'augmente la récompense sur-le-champ. Celui qui entrera seul dans l'arène et en ressortira sur ses deux jambes, avec la fille, celui-là obtiendra de ma main, puisés dans ce coffret, non pas vingt mais trente florins.

— Qu'est-ce qu'on attend, alors ? hurla Stavro. J'y vais

le premier !

— Tout doux ! rugit de nouveau le petit bourgmestre. La donzelle n'a qu'un léger vêtement de lin sur le dos, alors enlève ta brigandine, soldat. C'est ça, le sport !

— Que la peste soit sur vous ! (Stavro ôta son caftan clouté de fer, puis il passa sa chemise par-dessus sa tête, dévoilant de maigres épaules poilues comme celles d'un babouin.) Que la peste soit sur vous, seigneurs, et sur votre sport maudit ! Oui, j'irai la peau à nu ! Sacrebleu ! Faut-y qu'j'enlève aussi mes chausses ?

— Tes famulaires, enlève-les ! graila la marquise de Nementh-Uyvar de sa voix sexy. On verra si t'es un homme !

Nu jusqu'à la ceinture, encouragé par de vifs applaudissements, Stavro saisit son arme, passa une jambe par-dessus un madrier de la barrière en observant attentivement Ciri. La jeune fille croisa ses mains sur sa poitrine. Elle ne fit pas un pas en direction de l'épée plantée dans le sable. Stavro hésita.

— Ne fais pas ça, dit Ciri à voix basse. Ne me force pas à me battre. Je ne permettrai pas qu'on me touche.

— Ne m'en veux pas, donzelle. (Stavro franchit la barrière.) Je n'ai rien contre toi. Mais les affaires sont les affaires.

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase que Ciri, qui s'était emparée d'Hirondelle, ainsi qu'elle surnommait déjà le gwyhyr gnome, était à son côté. Elle utilisa la feinte la plus simple, celle qu'on appelait « la feinte des trois pas » et qui était à la portée d'un enfant de trois ans, mais Stavro s'y laissa prendre. Il fit un pas en arrière, levant instinctivement son épée, et il fut dès lors à sa merci. D'un bond il se retrouva dos aux madriers, le tranchant d'Hirondelle à deux pouces du bout de son nez.

— Ce petit tour, expliqua Bonhart à la marquise en couvrant de sa voix grave les beuglements et les bravos de la foule, s'appelle « la feinte des trois pas ». C'est un numéro des plus élémentaires, je m'attendais à quelque chose de plus recherché de la part de la jeune fille. Mais il faut reconnaître que, si elle l'avait voulu, le type serait déjà mort à l'heure actuelle.

— Tue-le ! Tue-le ! criaient les spectateurs déchaînés.

Quant à Houvenaghel et le bourgmestre Pennycuick, ils avaient le pouce tourné vers le sol. Le sang reflua du visage de Stavro ; ses furoncles et les vilaines marques laissées par la variole ressortirent sur ses joues.

— Je te l'ai dit, siffla Ciri, ne me force pas. Je ne veux pas te tuer ! Mais je ne permettrai pas qu'on me touche. Va, retourne d'où tu es venu.

Elle s'écarta, se retourna, baissa son arme et leva la tête en direction de la loge.

— Vous vous jouez de moi ? cria-t-elle d'une voix déchirée. Vous voulez me contraindre à la lutte ? Au meurtre ? Vous ne me forcerez pas ! Je ne me battraï pas !

— As-tu entendu, Imbra ? (La voix sarcastique de Bonhart retentissait dans le silence.) C'est tout bénéfique pour toi ! Et sans aucun risque ! Elle ne va pas lutter. Il sera donc facile de lui faire quitter l'arène et de l'amener vivante au baron de Casadéi, pour qu'il s'amuse avec elle à volonté. On peut la prendre sans crainte ! À mains nues !

Windsor Imbra cracha. Le dos toujours acculé aux madriers, Stavro haletait, serrant son épée dans sa main. Bonhart éclata de rire.

— Mais moi, je te parie des diamants contre des noisettes, Imbra, que vous n'y parviendrez pas.

Stavro respirait péniblement. Il avait l'impression que la jeune fille, qui lui tournait le dos, était distraite, déconcentrée. Il poussa un cri empli de colère, de honte et de haine. Incapable de résister à l'appel de l'épée, il attaqua. Sans prévenir, en traître.

Le public n'eut pas le temps de voir l'esquive ni la riposte. Il vit seulement Stavro se jeter sur Falka puis effectuer soudain un entrechat, après quoi il tomba de façon fort peu élégante ventre à terre, et le sable s'imprégna instantanément de son sang.

— Les instincts prennent le dessus ! hurla Bonhart en couvrant les cris de la foule. Les réflexes fonctionnent ! Alors, Houvenaghel ? Ne te l'avais-je point dit ? Tu verras, tes molosses ne seront pas nécessaires !

— Quel beau spectacle ! Et lucratif qui plus est, approuva Houvenaghel en plissant les yeux de plaisir.

Stavro tenta de se relever en s'appuyant sur ses mains qui tremblaient sous l'effort, sa tête ballotta, il poussa un cri, un râle, vomit du sang et retomba sur le sable.

— Comment s'appelait ce coup, honorable sieur Bonhart ? graila sensuellement la marquise de Nementh-Uyvar au chasseur de primes en lui faisant du genou.

— C'était de l'improvisation. (Sans jeter à la marquise le moindre regard, il retroussa ses lèvres et découvrit ses dents.) Une belle improvisation, du grand art, même. J'ai entendu parler d'un endroit où l'on enseignait ce genre d'éventration improvisée. Je parierais que notre demoiselle connaît cet endroit. Je sais bien, moi, qui elle est.

— Ne me forcez pas à continuer, hurla Ciri. (Sa voix avait quelque chose de réellement terrifiant.) Je ne veux pas ! Vous comprenez ? Je ne veux pas !

— Cette donzelle est une sale engeance !

Amarante franchit habilement la barrière, faisant le tour de l'arène pour attirer l'attention de Ciri tandis que La Tignasse bondissait de l'autre côté. Derrière ce dernier, Peau de Cheval

s'apprêtait lui aussi à enjamber la barrière.

— C'est déloyal ! rugit le bourgmestre Pennycuick, petit comme un hobberas, qui était sensible à l'équité du jeu, et la foule beugla avec lui.

— Ils sont à trois contre elle ! C'est un combat déloyal !

Bonhart se mit à rire. La marquise se pourlécha les babines et se mit à trépigner de plus en plus fort.

Le plan des trois hommes était simple : laisser reculer la jeune fille pour l'acculer à la barrière, puis, pendant que deux d'entre eux lui bloqueraient la route, le troisième se chargerait de la tuer. Mais rien de tout cela n'arriva. Pour une raison simple. Plutôt que de reculer, la jeune fille attaqua.

Elle effectua une jolie pirouette, si légère qu'elle ne laissa presque aucune marque dans le sable, et se faufila au milieu d'eux. Au passage, elle toucha La Tignasse exactement là où il le fallait : au niveau de l'artère du cou. Elle avait porté son coup avec une telle rapidité qu'elle eut le temps de se replier gracieusement sur elle-même au moyen d'une feinte arrière avant que le sang jaillisse du cou de La Tignasse ; pas une goutte ne l'éclaboussa. Amarante, qui s'était retrouvé derrière la jeune fille, voulut la faucher par la nuque, mais elle para le coup grâce à une prise fulgurante derrière l'épaule. Ciri se détendit tel un ressort, tenant son épée des deux mains, tailladant ses adversaires, renforçant la puissance de ses coups grâce à une torsion de la hanche. Tel un rasoir, la sombre lame gnome déchira le ventre d'Amarante dans un sifflement. Il hurla et s'affala sur le sable en se recroquevillant. Peau de Cheval bondit, déterminé à placer la pointe de son épée sur la gorge de Ciri, mais celle-ci se déroba, fit habilement volte-face et lui cingla le visage à l'aide de son épée, démantibulant son œil, son nez, sa bouche et son menton.

La salle hurlait, sifflait, braillait, trépignait. La marquise de Nementh-Uyvar glissa ses mains entre ses cuisses serrées ; elle pourléchait ses lèvres brillantes et riait nerveusement de son contralto de rogomme. Le rotmistr nilfgaardien était pâle comme du vélin. Une femme s'efforçait de masquer les yeux d'un gamin qui tentait de s'échapper. Au premier rang un petit vieux aux cheveux blancs vomissait par à-coups, la tête entre les genoux.

Peau de Cheval sanglotait en se tenant le visage ; sous ses doigts ruisselait du sang mêlé de salive et de mucus. Amarante se traînait et poussait des cris de goret. La Tignasse avait cessé de s'agripper aux madriers couverts du sang qui jaillissait de son corps au rythme des crispations de son cœur.

— À l'aide ! hurlait Amarante en tentant désespérément de retenir ses entrailles qui se répandaient sur son ventre. Camarades ! À l'aide !

Peau de Cheval geignait, du sang coulant de son nez.

— Tue-le ! Tue-le ! scandait le public en tapant du pied en rythme.

Le petit vieux qui vomissait fut éjecté de son banc et poussé dans la galerie.

— Des diamants contre des noisettes que désormais plus personne n'osera pénétrer dans l'arène. (La voix de basse de Bonhart avait retenti, s'élevant, railleuse, au-dessus du raffut.) Des diamants contre des noisettes, Imbra ! Bah ! Que dis-je, contre des noisettes vides !

— À mort ! À mort !

Il y eut un rugissement, des trépignements, des applaudissements.

— Honorable demoiselle ! hurla Windsor Imbra en interpellant d'un geste ses subalternes. Permets-nous de venir chercher nos blessés ! Laisse-nous entrer dans l'arène pour qu'on les emmène avant qu'ils se vident de tout leur sang et qu'ils meurent ! Fais donc preuve d'humanité, honorable demoiselle !

— D'humanité, répéta Ciri avec difficulté, sentant à présent seulement l'effet de l'adrénaline. (Elle se maîtrisa et parvint à calmer rapidement les battements de son cœur.) Entrez et emmenez-les, dit-elle. Mais entrez sans armes. Soyez humains, vous aussi. Au moins une fois.

— Nooooooon ! beugla la foule. À mort ! À mort !

— Espèces de brutes épaisses ! (Ciri fit volte-face en esquissant un pas de danse, balayant les tribunes et les bancs du regard.) Porcs misérables ! Racailles ! Fils de chiens galeux ! Vous voulez du sang ? Venez ici, descendez dans l'arène, appréciez et reniflez ! Lèche-le tant qu'il est encore frais ! Pourritures ! Vampires !

La marquise hoqueta, frémit, manqua tourner de l'œil et se colla mollement contre Bonhart sans ôter ses mains d'entre ses cuisses. Bonhart fit la grimace et l'écarta sans la moindre délicatesse. La foule hurlait. Quelqu'un jeta dans l'arène un morceau de saucisson grignoté, un autre une chaussure, un autre encore un cornichon que Ciri, d'un coup d'épée, tailla en pièces, provoquant des vociférations plus puissantes encore.

Amarante hurla au moment où Windsor Imbra et ses hommes le soulevèrent ; Peau de Cheval, lui, s'évanouit aussitôt. La Tignasse et Stavro ne donnaient plus aucun signe de vie. Ciri s'écarta du mieux qu'elle put, allant aussi loin que le lui permettait l'arène. Les hommes de Windsor Imbra s'efforçaient également de se tenir à distance.

Ce dernier demeurait immobile, attendant qu'on évacue les blessés et les morts, les yeux levés sur Ciri, la main posée sur le manche de son épée qu'il n'avait pas ôtée, malgré sa promesse, avant d'entrer dans l'arène.

— Non, l'avertit Ciri en remuant à peine les lèvres. Ne m'oblige pas. Je t'en prie.

Imbra était blême. La foule trépignait, hurlait, rugissait.

— Ne l'écoute pas ! (La voix de Bonhart s'était de nouveau élevée au-dessus des hurlements du public.) Sors ton épée ! Sinon, tu passeras pour un pleutre et une enflure dans le monde entier ! Depuis l'Alba jusqu'à la Iaruga, tout le monde saura que Windsor Imbra a pris la fuite devant une jeune fille, la queue entre les jambes, tel un bâtard !

Imbra tira légèrement sur son épée, qui désormais dépassait d'un pouce de son fourreau.

— Non, répéta Ciri.

Il rengaina aussitôt sa lame.

— Pleutre ! lança quelqu'un dans la foule. Bouffeur de merde !  
Peau de lièvre !

Le visage de pierre, Imbra se dirigea vers le bord de l'arène. Avant de saisir les mains que lui tendaient d'en haut ses camarades, il se retourna une dernière fois.

— Tu sais sans doute ce qui t'attend, jeune fille, dit-il à voix basse. Tu dois savoir maintenant qui est Léo Bonhart. Ce dont il est capable. Ce qui l'anime. Tu seras poussée dans l'arène. Tu vas devoir tuer pour le plaisir de porcs et de salopards comme ceux-là. Et même pis que ceux-là. Et lorsque cela ne les amusera plus de te voir tuer, lorsque Bonhart se lassera de la violence qu'il t'impose, alors il te tuera. Ils en feront entrer tellement dans l'arène que tu ne pourras plus assurer tes arrières. Ou bien ils lâcheront les chiens. Et les chiens te déchiquetteront, tandis que les bêtes hurlantes dans la salle renifleront l'odeur du sang et crieront « bravo » ! Et toi, tu crèveras sur le sable imbibé de ton sang. Comme ceux que tu as fauchés aujourd'hui. Alors tu te souviendras de mes paroles.

Étonnamment, ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle prêta attention au petit pavois et aux armoiries sur le hausse-col émaillé de l'homme.

Une licorne en argent dressée sur champ noir.

Une licorne.

Ciri baissa la tête. Elle regarda la lame ajourée de son épée.

Soudain, la salle devint silencieuse.

— Par le Grand Soleil, intervint alors Declan Ros aep Maelchlad, le rotmistr nilfgaardien de la réserve, qui n'avait encore rien dit. Non. Ne fais pas cela, jeune fille. « Ne tuv'en que'ss, luned ! »

Ciri tourna lentement Hironnelle dans sa main, appuya le pommeau contre le sable. Plia un genou. Maintenant la lame de sa main droite, elle plaça adroitement de sa main gauche la pointe sous son sternum. Instantanément, le fer transperça ses vêtements et mordit sa chair.

*Surtout ne pas pleurer, songea Ciri en appuyant plus fort sur l'épée. C'est inutile. Un mouvement brusque et ce sera terminé... Allez...*

— Tu n'oseras pas. (La voix de Bonhart résonnait dans le silence



absolu.) Tu n'en seras pas capable, sorceleuse. À Kaer Morhen on t'a appris à tuer, tu es donc programmée pour tuer, comme une machine. Instinctivement. Pour se tuer soi-même, il faut du caractère, de la force, de la détermination et du courage. Et cela, ils n'ont pas pu te l'enseigner.

\* \* \*

— Comme tu peux le voir, il avait raison, dit Ciri non sans effort. Je n'en ai pas été capable.

Vysogota était silencieux, immobile. Depuis un long moment déjà. Tout le temps où il avait écouté Ciri, il n'avait plus pensé à la peau de ragondin qu'il tenait à la main.

— J'ai eu peur. J'ai été lâche. Et j'en ai payé le prix. Oui, comme tout lâche doit payer. Par la souffrance, l'opprobre, l'humiliation. Et un détestable dégoût de moi-même.

Vysogota ne disait rien.

\* \* \*

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un avait réussi à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait pu voir un vieillard à la barbe grise et une jeune fille aux cheveux de cendre assis près de la cheminée. Il les aurait vus tous deux, silencieux, le regard plongé dans les braises rougeoyantes.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse était bien cachée au milieu de la brume et des vapeurs, parmi les vastes jonchaies des marécages de Pereplut où personne n'osait s'aventurer.

« Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. »

La Genèse, 9:6

« Nombreux sont les vivants qui mériteraient la mort et les morts qui mériteraient la vie. Pouvez-vous la leur rendre ? Alors ne soyez pas trop prompts à dispenser mort et jugement. Même les plus grands des Sages ne peuvent tout connaître. »

John Ronald Reuel Tolkien

« Il faut être bien fat en vérité, et manquer terriblement de discernement pour nommer justice le sang qui coule de l'échafaud. »

Vysogota de Corvo

## CHAPITRE 5

— Que fait un sorceleur sur mes terres ? répéta Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune, manifestement agacé par le silence prolongé de Geralt. D'où viens-tu, sorceleur ? Où te rends-tu ? Dans quel but ?

*C'en est donc fini de jouer au bon samaritain*, se dit Geralt en regardant le visage du préfet couvert de grosses cicatrices. *Au noble sorceleur, plein de miséricorde envers une bande de forestiers de mes deux. Voilà ce qu'on gagne à avoir des envies de luxe, à vouloir dormir dans des auberges où il se trouvera toujours un agent. Voilà ce qui arrive quand on voyage en compagnie d'un rimailleur qui parle trop. On se retrouve dans un endroit sans fenêtre qui ressemble à une cellule, assis sur une chaise d'interrogatoire inconfortable rivée au sol, et munie (impossible de ne pas le remarquer !) de poignées et de ceintures de cuir destinées à entraver les mains et immobiliser le cou. Elles n'ont pas encore servi, mais elles sont bel et bien là.*

*Comment, par la peste, vais-je me sortir de ce pétrin ?*

\* \* \*

Après cinq jours de voyage en compagnie des chasseurs de miel d'Autre Rive, lorsque le sorceleur et son équipe quittèrent enfin la forêt dense pour pénétrer dans les terres broussailleuses et humides, la pluie avait cessé ; le vent chassa le brouillard, le soleil perça à travers les nuages, faisant scintiller les sommets enneigés des montagnes.

Récemment encore, la rivière Iaruga avait été pour eux une franche césure, une frontière dont la traversée symbolisait de manière flagrante le passage à une nouvelle étape, plus sérieuse, de leur expédition ; à présent, face aux montagnes d'Amell, ils éprouvaient tous le même sentiment. Ils avaient conscience d'avoir atteint une barrière, un point de non-retour, Geralt le premier. Pouvait-il en être autrement lorsque du matin au soir se dressait devant leurs yeux la puissante chaîne de montagnes en dents de scie, avec ses neiges et ses glaciers étincelants qui leur barraient la route du sud ? Et surtout, s'élevant au-dessus des pics d'Amell, si majestueux qu'il en était presque menaçant, aussi acéré que le tranchant d'une miséricorde, l'obélisque de la Gorgone, la montagne du Diable ? Ils n'en avaient pas discuté ensemble, mais Geralt ne pouvait ignorer ce que tous avaient à l'esprit. Car, lorsqu'il regardait les montagnes d'Amell et l'obélisque de la Gorgone, l'idée de continuer vers le sud lui paraissait à lui aussi totalement insensée.

Par chance, un événement inattendu allait les dispenser de poursuivre cette folle entreprise.

La bonne nouvelle leur fut apportée par ce même chasseur de miel à qui ils devaient d'avoir servi d'escorte armée au cours des cinq

derniers jours. L'homme des bois chevelu qui, à côté de ses superbes épouse et fille hamadryades, était tel un sanglier au milieu de juments ; celui-là même qui avait tenté de les abuser en affirmant que les druides de Caed Dhu s'étaient installés dans la région des Versants.

C'était au lendemain de leur arrivée dans la petite ville grouillante et animée de Riedbrune, la destination des chasseurs de miel et des trappeurs d'Autre Rive. Geralt et ses compagnons leur avaient fait leurs adieux, les chasseurs de miel n'ayant plus besoin des services d'un sorceleur. Ce dernier fut donc très étonné de revoir l'un d'entre eux.

Étonné aussi des témoignages de gratitude excessifs du chasseur, qui alla même jusqu'à lui remettre un petit sac rempli de menue monnaie, son salaire de sorceleur. Geralt l'accepta, sentant sur lui les regards quelque peu sarcastiques de Régis et de Cahir, à qui il s'était plaint à plusieurs reprises au cours de leur marche de l'ingratitude humaine, soulignant l'absurdité de l'altruisme et du désintéressement.

C'est alors que le chasseur, surexcité, leur livra sans ambages la nouvelle :

— Voilà, quoi, cher monsieur le sorceleur, les cueilleurs de gui, enfin, les druides, crèchent dans les chênaies près du lac Monduirn. Ce lac se trouve à trente-cinq miles d'ici, vers l'ouest.

Le chasseur de miel avait obtenu ces informations au centre d'achat du miel et de la cire, d'un de ses parents qui habitait à Riedbrune, et qui lui-même les tenait d'une de ses connaissances, un chercheur de diamants. Dès que le chasseur de miel avait appris où se trouvaient les druides, il avait couru ventre à terre pour en informer le sorceleur et ses compagnons. À présent qu'il avait transmis l'information, il respirait la joie et la fierté, se sentant le plus important des hommes, comme tout menteur dont le mensonge se révèle fortuitement véridique.

Geralt voulait partir pour le lac Monduirn sans perdre un instant, mais ses compagnons protestèrent vivement. Puisqu'ils disposaient de l'argent des chasseurs de miel, déclarèrent Régis et Cahir, et qu'ils se trouvaient dans un endroit où l'on faisait commerce de tout, il convenait au préalable de faire des provisions et de vérifier le matériel. Et de racheter des flèches, ajouta Milva, car on lui réclamait toujours du gibier, mais elle n'allait pas chasser avec des bouts de bois taillés. Jaskier renchérit en disant qu'ils pouvaient au moins passer une nuit à l'auberge, dormir dans un vrai lit après avoir pris un bon bain et bu deux ou trois chopes de bière.

Tous s'accordaient sur un point : les druides ne se sauveraient pas.

— Par un concours de circonstances exceptionnel, ajouta le vampire Régis avec son étrange sourire, notre compagnie se trouve

déjà sur le bon chemin pour parvenir jusqu'aux druides, oui, absolument. Par conséquent, que nous restions un jour ou deux de plus au village ne changera pas grand-chose, c'est évident. En outre, ajouta-t-il avec philosophie, lorsque l'on a l'impression que le temps presse terriblement, c'est le signe qu'il convient au contraire d'agir sans précipitation, de réfléchir avec sérénité, de ralentir le tempo.

Geralt ne lui chercha pas querelle, ne le contredit point. Pourtant, les cauchemars étranges qui hantaient ses nuits l'incitaient au contraire à se presser. Même s'il était incapable, une fois réveillé, de se rappeler leur contenu.

C'était le 17 septembre. La pleine lune. Il restait six jours avant l'équinoxe d'automne.

\* \* \*

Milva, Régis et Cahir se portèrent volontaires pour effectuer les achats et compléter le matériel. Quant à Jaskier et Geralt, ils devaient mener une enquête dans la petite ville de Riedbrune et tenter de délier les langues.

Au vu des habitations en brique concentrées à l'intérieur d'un anneau constitué de remblais et hérissé d'une palissade, Riedbrune, située dans une boucle de la rivière Newa, ne semblait pas être une très grande ville. Mais les constructions en brique ne constituaient en réalité que le centre de la ville, et n'abritaient pas plus d'un dixième de la population. Les neuf dixièmes restants résidaient dans des habitations de fortune au-delà des remblais, vaste ensemble de huttes, de cabanes, de mesures, de baraques, de bicoques, de tentes et de charrettes où régnait en permanence un brouhaha assourdissant.

C'était le parent du chasseur de miel qui servait de cicérone au sorceleur et au poète : il avait tout du jeune galvaudeux, rusé et arrogant, né, lavé et nourri dans le ruisseau. Au milieu de la foule, du vacarme, de la crasse et de la puanteur urbaine, ce jeune fêtard se sentait comme une truite dans un ru montagnard et, à l'évidence, guider des visiteurs dans son abominable ville le mettait en joie. Sans que Geralt et Jasquier lui aient rien demandé, le gamin s'empressait de leur fournir toutes les informations qu'il estimait indispensables. Il expliqua que Riedbrune constituait une étape importante pour les colons nilfgaardiens qui se rendaient dans les régions du Nord pour récupérer les terres octroyées par l'empereur : chaque parcelle faisait quatre lanes, soit, en gros, cinq cents arpents, avec une exonération d'impôts pendant dix ans. Riedbrune était en effet située à l'entrée de la vallée de Dol Newa ; cette vallée, qui traversait les montagnes d'Amell par le col de Théodule, reliait les Versants et Autre Rive aux provinces de Mag Turga, Geso, Metinna et Maecht, des contrées

soumises depuis longtemps à l'Empire nilfgaardien. La ville de Riedbrune, expliqua le gamin, était pour les colons le dernier endroit où ils pouvaient se ravitailler. Après, ils ne pourraient plus compter que sur eux-mêmes, leurs bonnes femmes et ce qu'ils avaient dans leurs chariots. C'était aussi pour cette raison que la plupart des colons campaient assez longtemps aux abords de la ville, pour reprendre leur souffle avant de s'élancer vers la Iaruga et affronter de nouvelles contrées.

— Et nombre d'entre eux, ajouta le gamin avec un orgueil patriotique outrancier, restent en ville pour toujours, parce que la ville, c'est la culture, attention, pas un trou perdu puant le fumier !

De fait, la ville de Riedbrune puait sacrément, y compris le fumier.

Geralt était venu ici des années auparavant, mais il ne reconnaissait pas l'endroit. Trop de choses avaient changé. Autrefois on ne voyait pas autant de soldats à cheval, arborant une cuirasse et un manteau noirs et des emblèmes en argent sur leurs épaulières. Autrefois, on n'entendait pas parler nilfgaardien à tous les coins de rue. Il n'y avait pas de carrière juste à l'entrée de la ville, où des hommes et des femmes déguenillés, sales, miséreux et ensanglantés réduisaient des blocs de pierre en pierraille, sous les coups de fouet de surveillants vêtus de noir.

— De nombreux soldats nilfgardiens stationnent ici, expliqua le gamin, mais ils ne vont pas rester, ils font juste une halte dans les défilés, avant de repartir à la poursuite des partisans des Versants libres. Ils enverront le gros de la garnison nilfgaardienne quand le vieux castel aura été détruit et remplacé par une gigantesque forteresse. Construite avec des pierres provenant de la carrière. Ceux qui fendent la pierre, ce sont des prisonniers de guerre. Ils viennent de Lyrie, d'Aedirn, dernièrement de Sodden, de Brugge, d'Angren. Et de Témérie. Ici, à Riedbrune, on a bien quatre centaines de prisonniers. Cinq cents autres travaillent dans les mines et les carrières des environs de Belhaven, et plus d'un millier construisent des ponts et réparent les routes sur le col de Théodule.

L'échafaud se trouvait déjà sur la place du marché lors de la dernière visite de Geralt, mais il était beaucoup plus sobre. Il n'était pas équipé de tant de dispositifs abjects destinés à causer les plus atroces souffrances ; quant aux gibets, aux pals, aux fourches et aux perches, ils n'arboraient pas tant d'ornements inspirant le dégoût et empestant la putréfaction.

— C'est l'œuvre de Fulko Artevelde, le préfet récemment nommé par les autorités militaires, expliqua le gamin en regardant l'échafaud et les fragments de chairs humaines dont il était paré. C'est également M. Fulko qui vient de livrer quelqu'un au bourreau. On ne plaisante

pas avec M. Fulko, ajouta-t-il. C'est un homme sévère.

Le chercheur de diamants, une connaissance du gamin, qu'ils rencontrèrent dans une auberge, ne fit pas bonne impression à Geralt. Blafard, frissonnant, à moitié ivre, il vaguait dans une espèce de réalité parallèle proche de l'état semi-comateux dans lequel un homme est plongé après avoir passé plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée à boire. Le sorceleur sentit son cœur se serrer. Il semblait bien que les nouvelles sensationnelles concernant les druides ne soient finalement rien de plus que le fruit d'un *delirium tremens*.

Le chercheur enivré était tout de même conscient et répondait aux questions de manière sensée. Lorsque Jaskier lui fit remarquer qu'il ne ressemblait pas à un chercheur de diamants, il objecta avec humour qu'il en aurait l'air sitôt qu'il en aurait trouvé ne serait-ce qu'un seul. Il indiqua avec précision l'endroit où demeuraient les druides près du lac Monduirn, sans verser dans les affabulations pittoresques ni le maniérisme excessif propre aux mythomanes. Il se permit de demander à ses interlocuteurs ce qu'ils voulaient aller faire là-bas, mais, devant leur silence méprisant, il avertit les deux compagnons qu'ils se feraient tuer à coup sûr s'ils se rendaient à la chénaie des druides, ces derniers ayant coutume d'attraper tout intrus, de le fourrer dans une Baba d'Osier et de le brûler vivant, accompagnant le rituel d'oraisons, de chants et d'incantations. Il semblait que les rumeurs sans fondement et les superstitions stupides se propageaient au gré des déplacements des druides, comme si elles les suivaient à la trace.

La conversation fut interrompue par un groupe de neuf soldats en uniforme noir armés de guisarmes ; on pouvait voir sur leurs épaulières le symbole du soleil.

— Vous êtes bien le sorceleur prénommé Geralt ? demanda le sous-officier qui commandait les soldats en se tapotant la cuisse avec un bâtonnet de chêne.

— Oui, répondit Geralt après un instant d'hésitation. C'est moi.

— Vous êtes prié de bien vouloir nous suivre, dans ce cas.

— Et si je ne veux pas ? Dois-je comprendre que je suis en état d'arrestation ?

Le soldat le regardait en silence, un silence qui semblait ne jamais vouloir prendre fin ; il le regardait de façon étrange et, somme toute, sans la moindre considération. Il tirait sans nul doute son assurance de l'escorte de huit soldats qui se tenait derrière lui.

— Non, répondit-il enfin. Vous n'êtes pas en état d'arrestation. Aucun ordre de vous arrêter n'a été donné. Si tel avait été le cas, je me serais adressé à vous autrement, monseigneur. Tout à fait autrement.

Geralt ajusta le ceinturon de son épée d'un geste volontairement provocateur.

— Et moi, répliqua-t-il froidement, c'est autrement que je vous aurais répondu.

— Allons, allons, messieurs ! (Jaskier avait décidé d'intervenir, esquissant un sourire qu'il espérait digne d'un diplomate averti.) Pourquoi s'emporter ? Nous sommes des gens honnêtes, nous n'avons rien à craindre des autorités. Nous leur prêtons même volontiers notre concours. Chaque fois que l'occasion se présente, cela s'entend. Et, à ce titre, nous sommes en droit d'en attendre quelque chose en retour, n'est-il pas vrai, messieurs les militaires ? Notamment qu'elles nous expliquent les raisons pour lesquelles il aurait été décidé de limiter nos libertés civiles.

— C'est la guerre, messieurs, rétorqua le soldat, pas le moins du monde décontenancé par le flot de paroles du poète. La liberté n'a de sens qu'en temps de paix. Les raisons toutefois vous seront précisées par M. le préfet. Moi, j'exécute les ordres, je n'ai pas à engager de discussion.

— Ma foi, c'est bien vrai, reconnut le sorcelleur en faisant un léger clin d'œil au troubadour. Conduisez-moi donc à la préfecture, messieurs les soldats. Et toi, Jaskier, retourne voir les autres, dis-leur ce qui se passe. Et faites ce qu'il faut. Régis trouvera bien.

\* \* \*

— Que fait un sorcelleur dans la région des Versants ? Que cherche-t-il par ici ?

Celui qui avait posé ces questions était un homme large d'épaules aux cheveux noirs et au visage sillonné de cicatrices ; un bandeau de cuir lui masquait l'œil gauche. Dans une sombre ruelle, la vue de ce visage de cyclope aurait certainement arraché un gémissement d'épouvante à plus d'un individu. Et ô combien à tort, puisque ce visage n'était autre que celui de sieur Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune, le défenseur du droit et de l'ordre le plus gradé de toute la capitale.

— Que cherche un sorcelleur dans la région des Versants ? répétait-il.

Geralt soupira, haussa les épaules, feignant l'indifférence.

— Vous connaissez la réponse à cette question, monsieur le préfet. Vous n'avez pu apprendre que j'étais sorcelleur que de la bouche des chasseurs de miel d'Autre Rive, qui ont loué mes services pour assurer leur sécurité pendant leur périple. En tant que sorcelleur, je cherche comme tout le monde un moyen de gagner ma vie, dans la région des Versants ou ailleurs. Je voyage donc dans la direction que m'indiquent les gens qui m'ont engagé.

— Logique, approuva Fulko Artevelde d'un hochement de tête. Du



moins, en apparence. Vous avez quitté les chasseurs de miel voici deux jours déjà. Mais vous avez l'intention de poursuivre votre marche vers le sud, et ce en étrange compagnie. Dans quel but ?

Geralt ne baissa pas les yeux, soutenant le regard brûlant du préfet qui le toisait de son œil unique.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Non. Pas encore.

— Par conséquent, les raisons et la destination de mon expédition ne regardent que moi. Du moins est-ce ainsi que je vois les choses.

— Je vous suggérerais néanmoins de jouer la carte de la sincérité et de la franchise. Ne serait-ce que pour démontrer, tenez, que vous n'avez commis aucune faute et que vous n'avez aucune raison de craindre ni la loi ni les autorités qui veillent à son respect. Je répète donc ma question : quel but guide votre expédition, sorceleur ?

Geralt hésita un instant.

— J'essaie de retrouver les druides qui habitaient récemment encore à Angren et qui, apparemment, se sont installés dans les environs. Vous auriez pu l'apprendre facilement de la bouche des chasseurs de miel que j'ai escortés.

— Quelqu'un a loué vos services pour aller chez les druides ? Les défenseurs de la nature auraient-ils brûlé une personne de trop dans leur Baba d'Osier ?

— Vous croyez donc les ragots, les superstitions ?... Étrange, pour un homme cultivé. En vérité, je cherche auprès des druides des informations qu'ils détiendraient, je n'ai pas l'intention de faire couler leur sang. Je pense, monsieur le préfet, que la sincérité de mes réponses suffit à prouver que je ne me sens coupable d'aucune faute.

— Il ne s'agit pas de vous en l'occurrence. Du moins, pas uniquement. Néanmoins j'aimerais que notre conversation se poursuive sous les auspices d'une bienveillance réciproque. Car, contrairement aux apparences, elle a pour but, entre autres choses, de te sauver la vie, ainsi qu'à tes compagnons.

— Vous avez excité ma curiosité, monsieur le préfet, dit enfin Geralt. Entre autres choses. Je suis prêt à écouter vos explications avec la plus grande attention.

— Je n'en doute pas. Nous y viendrons... progressivement. Avez-vous déjà entendu parler, monsieur le sorceleur, de témoin de la couronne ? Savez-vous de quoi il s'agit ?

— Oui, je le sais. Il s'agit de quelqu'un qui balance ses camarades pour se soustraire à ses responsabilités.

— Schématisation simpliste, rétorqua sans sourire Fulko Artevelde. Typique d'un Nordling. Vous masquez souvent les lacunes de votre éducation en recourant à des simplifications sarcastiques ou caricaturales que vous prenez pour des traits d'esprit. Ici, dans la

région des Versants, monsieur le sorcelleur, règne l'*Imperium*. Plus précisément, ici régnera l'*Imperium* lorsqu'on aura éradiqué jusqu'au dernier les fomentateurs de l'anarchie qui s'est répandue ici. Le meilleur moyen d'anéantir le désordre et le banditisme est l'échafaud, que vous avez sans nul doute remarqué sur la place du marché. Mais le recours au témoin de la couronne se révèle aussi parfois utile.

Il marqua une pause à dessein. Geralt garda le silence.

— Il n'y a pas si longtemps, poursuivit le préfet, nous avons réussi à attirer dans une embuscade une bande de jeunes délinquants. Les bandits ont opposé de la résistance, ils sont morts...

— Mais pas tous, n'est-ce pas ? l'interrompt Geralt avec insolence. (Toute cette rhétorique commençait à l'agacer.) L'un d'eux a été pris vivant. On a promis de le gracier s'il devenait témoin de la couronne. C'est-à-dire s'il se mettait à balancer. Et il m'a balancé.

— D'où tirez-vous cette conclusion ? Avez-vous eu des contacts avec le monde criminel local ? Récemment ou par le passé ?

— Non. Je n'ai eu aucun contact, ni récemment ni par le passé. Excusez-moi, monsieur le préfet, mais toute cette affaire est à mon sens soit un total malentendu, soit une mystification. Ou encore une manœuvre destinée à me provoquer. Auquel cas je vous invite à ne pas perdre de temps et à passer à l'essentiel.

— Vous semblez obnubilé par l'idée que quelqu'un cherche à vous manipuler, remarqua le préfet en fronçant ses sourcils barrés d'une cicatrice. Auriez-vous, en dépit de vos affirmations, quelque raison de craindre la loi ?

— Non. En revanche je commence à craindre que la lutte contre la criminalité soit ici menée à la va-vite, de façon grossière, sans que soient effectuées au préalable des investigations sérieuses : peu importe que l'on soit coupable ou non coupable. Mais bon, peut-être est-ce juste une schématisation caricaturale, typique d'un Nordling borné. Lequel Nordling ne comprend toujours pas dans quelle mesure le préfet de Riedbrune pourrait lui sauver la vie.

Fulko Artevelde l'observa un long moment en silence, puis il tapa dans ses mains. Un soldat se présenta.

— Qu'on l'amène, lui ordonna le préfet.

Une pensée subite traversa l'esprit de Geralt et son cœur se mit à battre la chamade. Il respira profondément pour tenter de se calmer, une fois, deux fois, et alla même jusqu'à effectuer le Signe d'Aard sous la table. Une vague de chaleur l'envahit soudain. Puis il eut froid.

Car dans la pièce, poussée par ses gardiens, était entrée Ciri.

— Oh, visez un peu ! s'exclama Ciri après qu'on l'eut fait asseoir sur une chaise, les mains attachées derrière le dossier. Visez donc ce que le bon vent nous amène !

Artevelde fit un geste bref. L'un des gardiens, un homme grand

qui avait l'air d'un gamin un peu borné, déplia lentement son bras et gifla Ciri avec une telle force que la chaise oscilla.

— Pardonnez-lui, Votre Grâce, dit le gardien d'une voix étonnamment douce et conciliante. Elle est jeune, stupide. Insouciante.

— Angoulême, dit Artevelde d'une voix claire. Quand j'ai promis de t'écouter, je faisais seulement allusion à tes réponses à mes questions. Je n'ai nulle intention d'écouter tes facéties. Pour chacune d'elles, tu seras réprimandée. As-tu compris ?

— Oui, tonton.

Un geste. Une gifle. La chaise oscilla.

— Elle est jeune, marmotta le gardien en se frottant la main sur la cuisse. Insouciante...

Un mince filet de sang s'écoula du nez retroussé de la jeune fille. Ce n'était pas Ciri. Geralt s'en était rendu compte depuis un petit moment déjà et il n'en revenait pas de sa méprise. La jeune fille renifla bruyamment et sourit d'un air féroce.

— Angoulême, répéta le préfet. M'as-tu compris ?

— Oui, monsieur Fulko.

— Qui est-ce, Angoulême ?

La jeune fille renifla de nouveau, pencha la tête et regarda Geralt, écarquillant ses grands yeux. Qui étaient noisette, pas verts. Et elle avait des cheveux clairs comme la paille. Elle secoua sa frange désordonnée qui retombait en touffes rebelles sur ses sourcils.

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie, répondit-elle en léchant le sang qui coulait sur sa lèvre. Mais je sais qui c'est. D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, monsieur Fulko ; maintenant, vous avez la preuve que je ne mentais pas. Il s'appelle Geralt. Il est sorceleur. Il y a une dizaine de jours, il a traversé la Iaruga et il se dirige vers Toussaint. C'est exact, tonton aux cheveux blancs ?

— Elle est jeune... insouciante..., s'empressa de dire le gardien en regardant le préfet avec une certaine inquiétude.

Mais Fulko Artevelde se contenta de faire la grimace et secoua la tête.

— Toi, Angoulême, tu seras sur l'échafaud que tu feras encore la fanfaronne. Bien, poursuivons. Avec qui, selon toi, ce sorceleur Geralt voyage-t-il ?

— Ça aussi, je vous l'ai déjà expliqué ! Avec lui y avait un adonis prénommé Jaskier, qui est troubadour et transporte un luth. Une jeune femme, qui a des cheveux blond foncé, coupés court. Je ne sais pas comment elle s'appelle. Et aussi un homme, que je peux pas vous décrire, et dont le nom n'a pas été évoqué non plus. Ils sont quatre en tout.

Geralt appuya son menton sur la paume de sa main et observa la

jeune fille avec intérêt. Angoulême ne baissa pas le regard.

— Tu as de ces yeux, toi, lança-t-elle. Des yeux d'amoureux !

— Continue, Angoulême, continue, se fâcha monsieur Fulko. Qui d'autre fait partie de la compagnie du sorceleur ?

— Personne. J'ai dit qu'ils étaient quatre. Tu n'as pas d'oreilles, tonton ?

Un geste, une gifle, un filet de sang. Le gardien se frotta la main sur la cuisse, s'abstenant d'émettre des commentaires sur l'insouciance de la jeunesse.

— Tu mens, Angoulême, gronda le préfet. Je te le demande pour la deuxième fois, combien sont-ils ?

— Comme vous voulez, monsieur Fulko. Je suis à vos ordres. Ils sont deux cents. Trois cents ! Six cents !

— Monsieur le préfet ! s'écria Geralt avant qu'Artevelde donne de nouveau l'ordre au garde de gifler la fille. Laissons cela, si vous le voulez bien. Ce qu'elle a dit est si précis qu'il ne peut être question de mensonge, mais plutôt de désinformation. Mais d'où tient-elle ces renseignements ? Elle a reconnu elle-même qu'elle me voyait pour la première fois. Moi aussi, c'est la première fois que je la vois. Je vous le jure.

— Merci pour votre aide ô combien précieuse dans cette enquête. (Artevelde le regarda de travers.) Lorsque je vous interrogerai, je compte que vous serez aussi éloquent. Angoulême, tu as entendu ce qu'a dit le sorceleur ? Parle. Et ne m'oblige pas à te tirer les vers du nez.

— On raconte, commença la jeune fille en léchant le sang qui coulait de son nez, que si on dénonce aux autorités un crime planifié, si on leur donne le nom de celui qui a ordonné ces canailleries, on est gracié. J'ai donc tout intérêt à parler, non ? Je suis au courant qu'on prépare un crime, je veux prévenir une mauvaise action. Écoutez bien ce que je vais vous dire : le Rossignol et sa clique attendent ce sorceleur à Belhaven pour le trucher. C'est un demi-elfe qui leur a proposé le contrat, un étranger, le diable seul sait d'où il vient, personne ne le connaît. Le demi-elfe a tout expliqué : qui c'était, à quoi il ressemblait, d'où il arriverait, quand et avec qui. Il a prévenu que c'était un sorceleur, que c'était pas un benêt mais un roublard, qu'il fallait pas faire le fanfaron avec lui, mais plutôt lui tirer dans le dos avec une arbalète ou, encore mieux, empoisonner sa nourriture ou sa boisson s'il venait à se restaurer à Belhaven. Pour ça, le demi-elfe a donné de l'argent au Rossignol. Et il lui en a promis plus une fois le travail effectué.

— Une fois le travail effectué, répéta Fulko Artevelde. J'imagine donc que ce demi-elfe est toujours à Belhaven ? Avec la bande du Rossignol ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Ça fait plus de deux semaines que j'ai quitté la clique du Rossignol.

— Ce serait donc la raison pour laquelle tu les balances, constata en souriant le sorcelleur. Un compte personnel à régler ?

La jeune fille plissa les yeux et retroussa ses lèvres gonflées dans un affreux rictus.

— Qu'est-ce que ça peut bien te foutre que ce soit un règlement de comptes, tonton ? En balançant, je te sauve la vie, non ? Tu devrais me remercier !

— Merci. (Geralt avait de nouveau pris la parole avant que le préfet fasse un geste.) Je voulais simplement faire remarquer que, s'il s'agissait d'un règlement de comptes, ta crédibilité, témoin de la couronne, s'en trouverait de fait diminuée. Les gens dénoncent pour sauver leur peau et avoir la vie sauve, mais ils mentent quand ils veulent se venger.

— Notre Angoulême n'a aucune chance d'avoir la vie sauve, l'interrompit Fulko Artevelde. Mais, bien entendu, elle veut sauver sa peau. Pour moi, cela fait d'elle un témoin absolument digne de foi. Eh bien, Angoulême ? Tu veux sauver ta peau, pas vrai ?

La jeune fille serra les lèvres. Et blêmit au point de devenir livide.

— La bravoure des bandits ! s'exclama le préfet avec mépris. Bravoure de merde, oui ! Attaquer en nombre, piller les faibles, tuer les gens sans défense, ça ne leur pose pas de problèmes. Mais regarder la mort en face, ça, c'est déjà plus difficile. Peut-être même trop, pas vrai, Angoulême ?

— On verra bien, fulmina-t-elle.

— En effet, nous verrons, acquiesça tranquillement Fulko. Et nous t'entendrons. Sur l'échafaud, tu videras tes poumons à force de t'égosiller.

— Vous m'avez promis de me gracier.

— Et je tiendrai ma promesse si tes déclarations se révèlent exactes.

Angoulême s'ébroua sur son siège comme pour désigner Geralt avec son corps maigre tout entier.

— Et ça, hurla-t-elle, qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas la vérité ? Qu'il ose prétendre qu'il n'est pas sorcelleur et qu'il ne s'appelle pas Geralt ! Tout ça pour me faire passer pour une menteuse ! Qu'il aille donc à Belhaven, il verra bien alors que j'ai dit la vérité ! Au petit matin, vous trouverez son cadavre dans le ruisseau. Mais à ce moment-là vous irez raconter que je ne vous avais pas prévenus, et je pourrai dire adieu à la grâce ! C'est ça ? Escrocs ! Vous êtes des escrocs et rien d'autre !

— Ne la battez pas, intervint Geralt. S'il vous plaît.

Quelque chose dans sa voix arrêta le préfet et le gardien, qui

avaient tous deux commencé à lever la main. Angoulême renifla, puis posa sur le sorceleur un regard perçant.

— Merci, tonton, dit-elle. Mais les coups, c'est pas grand-chose, qu'ils me battent s'ils veulent. Depuis que je suis petite, on me bat, j'ai l'habitude. Si tu veux faire preuve de bonté, reconnais que j'ai dit la vérité. Qu'ils tiennent parole. Qu'ils me pendent, putain.

— Emmenez-la ! ordonna Fulko, faisant taire d'un geste Geralt qui tentait de protester.

— Elle ne nous est plus utile, expliqua-t-il lorsqu'ils furent seuls. Je sais tout ce que je voulais savoir et je vais vous fournir les explications qui s'imposent. Et ensuite, je vous demanderai de me rendre la pareille.

— D'abord, répliqua Geralt d'une voix froide, expliquez-moi ce que signifiait ce final tonitruant. Pourquoi souhaiterait-elle être pendue ? En tant que témoin de la couronne, la jeune fille a pourtant fait ce qu'il fallait.

— Pas encore.

— Comment ça ?

— Homer Straggen, surnommé le Rossignol, est une canaille particulièrement dangereuse. Terrible et effronté, rusé et pas bête, et chanceux avec ça. Son impunité encourage les autres. Je dois en finir avec lui et sa bande. C'est pour cette raison que j'ai conclu un accord avec Angoulême. Je lui ai promis que, si le Rossignol était arrêté grâce à sa déposition et toute sa clique anéantie, elle serait pendue.

— Pardon ? (L'étonnement du sorceleur était sincère.) C'est donc ça la récompense qui attend le témoin de la couronne ? En échange d'une collaboration avec les autorités, il est condamné à la hart ? Et s'il refuse de collaborer, c'est quoi, le châtiment ?

— Le pal. Après avoir eu les yeux crevés et, dans le cas d'Angoulême, les seins tirillés par des tenailles ardentes.

Le sorceleur ne pipa mot.

— C'est ce que l'on appelle l'exemple par la peur, reprit au bout d'un instant Fulko Artevelde. Une pratique absolument nécessaire dans la lutte contre le banditisme. Pourquoi donc serrez-vous les poings si fort ? Je peux même entendre craquer vos articulations. Seriez-vous partisan d'un trépas moins inhumain ? Vous pouvez vous le permettre, vous luttez principalement contre des créatures qui, si amusant que cela puisse paraître, font à leur manière preuve d'humanité, puisqu'elles massacrent leurs victimes en quelques secondes seulement. Moi, je ne peux me permettre un tel luxe. Car j'ai vu des caravanes marchandes et des maisons pillées par le Rossignol et ses semblables. J'ai vu ce qu'on faisait aux gens pour qu'ils révèlent leurs cachettes ou dévoilent le mot magique qui ouvre les serrures de leurs coffrets et de leurs caisses. J'ai vu le Rossignol vérifier au

couteau si des femmes ne cachaient pas sur elles des bijoux. J'ai vu les atrocités que lui et sa bande étaient capables de faire subir aux gens simplement pour se divertir. Angoulême, dont le sort vous préoccupe tant, a pris part, c'est certain, à de tels... amusements. Elle est restée avec eux suffisamment longtemps. Et, si elle n'avait pas fui la bande, personne n'aurait été au courant du traquenard de Belhaven, et vous, vous auriez fait sa connaissance dans d'autres circonstances. C'est peut-être elle qui vous aurait tiré dans le dos avec une arbalète.

— Je n'aime pas les « si ». Savez-vous pour quelle raison elle a fui la bande ?

— Elle est restée floue à ce sujet dans sa déposition, et mes hommes n'avaient pas envie de faire de zèle. Mais tout le monde sait que le Rossignol fait partie de ces hommes qui réduisent les femmes... disons... à leur fonction naturelle initiale. Si elles s'y refusent, il leur impose ce rôle par la force. À cela il faut ajouter des conflits de génération. Le Rossignol est un homme d'âge mûr, et Angoulême n'avait fréquenté jusque-là que des gosses de son âge. Mais ce sont là des spéculations et, dans le fond, ça ne m'intéresse guère. En revanche, si je puis me permettre, en quoi cela vous intéresse-t-il tellement, vous ? Pourquoi, dès le premier coup d'œil, Angoulême a-t-elle suscité en vous une si vive émotion ?

— Étrange question. La réponse semble pourtant évidente : cette jeune fille dénonce un attentat prétendument préparé contre moi par ses anciens compagnons à la demande d'un demi-elfe ; la chose en soi est déjà surprenante, car je n'ai connaissance d'aucune querelle ancestrale ayant opposé un sorcelleur à un demi-elfe. Par ailleurs, la jeune fille sait qui sont mes compagnons de voyage. Elle connaît certains détails sur eux, par exemple que le troubadour se prénomme Jaskier, et que la femme a des cheveux coupés court. C'est précisément cette allusion aux cheveux courts qui me fait dire que toute cette affaire est en fait une manigance ou une provocation. Ce n'était pas bien difficile d'aller trouver l'un des chasseurs de miel avec qui j'ai voyagé la semaine dernière et de l'interroger. Ensuite, il ne restait plus qu'à mettre rapidement en scène...

— Assez ! (Artevelde frappa du poing contre la table.) Vous allez trop loin, mon bon monsieur ! Seriez-vous en train d'insinuer que j'aurais tout mis en scène ? Et dans quel but, je vous prie ? Pour vous tromper, vous piéger ? Et qui donc êtes-vous pour craindre ainsi la provocation et les pièges ? Seul le coupable est toujours sur le qui-vive, monsieur le sorcelleur !

— Dans ce cas, donnez-moi d'autres explications.

— Non, c'est à vous de m'en fournir !

— Je suis désolé. Je n'en ai aucune.

— Je pourrais vous en suggérer, mais à quoi bon ? (Le préfet

sourit d'un air mauvais.) Que les choses soient claires. Ça ne m'intéresse pas de savoir qui veut vous voir mort et pourquoi. Ni comment ce quelqu'un a obtenu des informations aussi précises sur vous, y compris sur la couleur et la longueur des cheveux de ceux qui vous accompagnent. Je dirais même plus : j'aurais très bien pu ne pas t'informer de cet attentat, sorceleur. J'aurais pu, en toute tranquillité, vous laisser toi et tes compagnons inconscients servir d'appât au Rossignol. Vous suivre, attendre que le Rossignol morde à l'hameçon, le capturer et me l'approprier. Parce que c'est de lui qu'il s'agit, c'est lui qui m'importe. Votre mort n'aurait été pour moi qu'un mal nécessaire pour arriver à mes fins.

Il se tut. Geralt ne fit aucun commentaire.

— Sachez, mon bon monsieur, reprit le préfet au bout d'un instant, que je me suis juré de faire régner la loi sur ce territoire. À tout prix et par n'importe quel moyen, *per fas et nefas*. Parce que la loi, ce n'est pas la jurisprudence, ce n'est pas un gros livre rempli de paragraphes, ce ne sont pas des traités philosophiques, des fadaises ampoulées sur la justice ni des clichés rebattus sur la morale et l'éthique. La loi, ce sont des routes et des chemins sûrs. Ce sont des ruelles où l'on peut se promener tranquillement même après le coucher du soleil. Ce sont des auberges et des tavernes où l'on peut se rendre aux latrines sans avoir à emmener avec soi son escarcelle ou sa femme. La loi, c'est la garantie pour tout un chacun de pouvoir dormir tranquille et d'être éveillé par le chant du coq, et non par le coq rouge ! Et pour ceux qui enfreignent la loi : la corde, la hache, le pal et les fers rouges ! Un châtiment qui décourage les autres. Ceux qui enfreignent la loi doivent être capturés et punis. Par tous les moyens et à tout prix... Eh, sorceleur ! La désapprobation que je lis sur ton visage concerne-t-elle le but poursuivi ou les méthodes employées pour l'atteindre ? Je pencherais plutôt pour les méthodes ! Car il est aisé de critiquer la mise en œuvre, pourtant on aurait bien envie de vivre dans un monde sûr, n'est-ce pas ? Allez, répondez !

— Il n'y a rien à dire.

— Moi, je pense que si.

— Pour tout vous dire, monsieur Fulko, je peux même affirmer que le monde tel que vous le souhaitez me plaît bien.

— Vraiment ? Ton expression indique le contraire.

— Le monde de tes rêves est idéal pour les sorceleurs. Jamais ils n'y manqueraient de travail. Plutôt que des codes, des paragraphes et des clichés ampoulés sur la justice, ta conception encourage le désordre, l'anarchie, l'arbitraire, les intérêts privés, l'excès de zèle chez ceux qui veulent s'attirer les bonnes grâces de leurs supérieurs carriéristes, la vengeance aveugle des fanatiques, la cruauté des mercenaires, le sadisme. Ton monde, c'est un monde de terreur, où les



hommes et les femmes ont peur de sortir après le coucher du soleil par crainte non des bandits mais des gardiens de la loi, car ces grandes chasses aux criminels ont pour résultat d'encourager les bandits à entrer en masse dans les rangs des défenseurs de l'ordre. Ta vision, c'est un monde de corruption, de chantage et de provocations, un monde de témoins de la couronne et de faux témoins. Un monde où règnent la calomnie, la délation et la peur d'être injustement dénoncé. Un monde où, inévitablement, des innocents finiront sur l'échafaud, seront écartelés ou empalés. Un monde de criminels.

» En bref, acheva-t-il, un monde dans lequel un sorcelleur se sentirait comme un poisson dans l'eau.

— Voyez-vous ça ! dit Fulko Artevelde après un instant de silence en frottant son œil masqué d'un bandeau de cuir. Notre sorcelleur est un idéaliste ! Doublé d'un moralisateur ! Lui, dont le métier est de tuer ! Voilà qui n'est guère prudent, sorcelleur. Un de ces jours, tu pourrais hésiter avant de tuer une strige : et si elle était innocente ? La tuer ne serait-il pas l'expression d'une vengeance gratuite, le signe d'un fanatisme aveugle ? Je ne te souhaite pas d'en arriver là. Et si un jour – je ne te le souhaite pas non plus, mais ça peut arriver –, quelqu'un s'en prenait de manière cruelle et sadique à une personne qui t'est proche, je serais ravi de reprendre notre conversation et d'aborder avec toi la problématique du choix de la peine en regard de la faute. Qui sait si, alors, nos points de vue seraient si différents ? Mais ce n'est pas la question qui nous préoccupe aujourd'hui, ici et maintenant. Aujourd'hui, nous parlerons de choses concrètes. De toi, en l'occurrence.

Geralt haussa légèrement les sourcils.

— Bien que tu aies raillé mes méthodes et ma vision d'un monde régi par la loi, tu vas aider, mon cher sorcelleur, à sa concrétisation. Je le répète, je me suis juré que ceux qui entravaient la loi le paieraient. Tous. Du plus petit mécréant qui trafique les poids sur le marché au trafiquant qui détourne un convoi transportant des arcs et des flèches destinés à l'armée. Les brigands, les hommes de main, les voleurs, les gredins. Les terroristes membres des Versants libres qui se prennent pour « les défenseurs de la liberté ». Et le Rossignol. Avant tout le Rossignol. Il doit répondre de ses crimes, peu importe la méthode employée pour mettre la main dessus, du moment que ce soit vite fait. Avant qu'ils proclament l'amnistie et que ce criminel ait une chance de s'en tirer à bon compte. Sorcelleur, cela fait des mois que je guette un indice qui me permette d'anticiper ses plans, de le manipuler, de le pousser à commettre une erreur, l'erreur décisive qui le perdra. Dois-je poursuivre ou as-tu compris ?

— J'ai compris, mais poursuivez.

— Le mystérieux demi-elfe qui serait l'instigateur de l'attentat

contre ta personne a mis le Rossignol en garde contre un sorcier, il lui a recommandé la prudence, lui déconseillant l'insouciance et la fanfaronnade. Non sans raison. Néanmoins, sa mise en garde ne servira à rien. Le Rossignol a commis une erreur. Il va attaquer un sorcier averti et prêt à se défendre. Un sorcier préparé à cette attaque. Et ce sera la fin du Rossignol. Je veux conclure un accord avec toi, Geralt. Tu seras mon sorcier de la couronne. Laisse-moi finir. Le contrat est simple : c'est donnant donnant. Tu achèves le Rossignol, et moi en échange... (Il se tut un instant, sourit d'un air surnois.) Je ne poserai plus de question sur toi ni tes compagnons. Je ne demanderai pas d'où vous venez, où vous vous rendez ni la raison de votre voyage. Je ne chercherai pas à savoir pourquoi l'un d'entre vous parle avec une pointe d'accent nilfgaardien, ni pourquoi les chiens et les chevaux s'écartent parfois d'un autre de vos compagnons. Je ne donnerai pas l'ordre à mes hommes d'enlever au troubadour sa tubulure avec ses notes, je ne lirai pas ces notes. Et je n'informerai le contre-espionnage impérial de votre passage qu'une fois que le Rossignol sera mort ou qu'il croupira dans mes oubliettes. Peut-être même plus tard, pourquoi se presser ? Je vous laisserai du temps. Et une chance.

— Une chance de quoi ?

— D'arriver à Toussaint. Ce royaume de conte de fées ridicule dont même le contre-espionnage nilfgaardien n'ose violer les frontières. Ensuite, beaucoup de choses peuvent changer. Il y aura l'amnistie. Peut-être y aura-t-il une trêve au-delà de la Iaruga. Et même une paix durable.

Le sorcier demeura longtemps silencieux. Le visage mutilé du préfet était immobile, son œil étincelait.

— D'accord, répondit enfin Geralt.

— Pas de marchandage ? Pas de conditions ?

— Si. J'ai deux conditions.

— Le contraire m'eût étonné. Je t'écoute.

— Je dois auparavant aller vers l'ouest. Près du lac Monduirn. C'est l'affaire de quelques jours. Je dois voir les druides, car...

— Me prendrais-tu pour un idiot ? l'interrompit brusquement Fulko Artevelde. Voudrais-tu m'abuser ? Comment ça, vers l'ouest ? Tout le monde sait où te mène ton chemin ! Y compris le Rossignol, qui aura placé son embuscade en conséquence. Au sud, à Belhaven, à l'endroit où la vallée de la Newa coupe la vallée de Sans-Retour qui mène à Toussaint.

— Cela veut-il dire...

— ... qu'il n'y a pas de druides près du lac Monduirn. Voilà près d'un mois qu'ils sont partis pour Toussaint en passant par la vallée de Sans-Retour, sous les ailes protectrices de la princesse Anarietta de

Beauclair, qui a un faible pour les excentriques de toutes sortes, les cinglés et les oiseaux rares, et ne manque pas une occasion d'accorder l'asile à ce genre d'individus dans son pays fabuleux. Voyons, tu le sais, sorceleur. Ne me prends pas pour un idiot. N'essaie pas de me rouler !

— Ce n'est pas dans mon intention, dit lentement Geralt. Je t'en donne ma parole. Je partirai donc dès demain pour Belhaven.

— N'aurais-tu pas oublié quelque chose ?

— Pas du tout, j'allais y venir. Ma deuxième condition concerne Angoulême. Je veux qu'elle vienne avec moi. Accorde-lui l'amnistie avec de l'avance et fais-la sortir de son cachot. Le sorceleur de la couronne a besoin de ton témoin de la couronne. Rapidement. Alors, c'est oui ou non ?

— C'est oui, répliqua presque aussitôt Fulko Artevelde. Je n'ai pas le choix. Angoulême est à toi. Je sais bien que, si tu acceptes de collaborer avec moi, c'est uniquement à cause d'elle.

\* \* \*

Cheminant au côté de Geralt, le vampire l'écoutait attentivement, sans l'interrompre. Le sorceleur ne s'était pas trompé sur sa perspicacité.

— Nous sommes cinq, et non quatre, résuma-t-il rapidement dès que Geralt eut terminé son récit. Nous voyageons à cinq depuis la fin du mois d'août, nous avons traversé la Iaruga tous ensemble. Et Milva n'a coupé sa tresse qu'à Autre Rive. Il y a une semaine environ. Ta protégée aux cheveux clairs est au courant de ce détail. Pourtant, elle a déclaré que nous étions seulement quatre. Étrange...

— Est-ce le plus étrange dans cette histoire qui l'est d'un bout à l'autre ?

— Aucunement. Le plus étrange concerne Belhaven. Une petite ville où l'on nous aurait, paraît-il, préparé une embuscade. Une petite ville située loin dans les montagnes, sur la route de la vallée de la Newa et du col de Théodule.

— Où nous n'avons jamais projeté d'aller, acheva le sorceleur en talonnant légèrement Ablette, qui commençait à ralentir. Au moment où ce bandit, le Rossignol, est censé avoir accepté la mission proposée par ce demi-elfe, il y a trois semaines de ça, nous étions à Angren, nous avions l'intention de nous rendre à Caed Dhu en passant par les marécages d'Ysgith. Nous ne savions même pas que nous aurions à traverser la Iaruga. Par tous les diables, ce matin encore, nous ignorions que...

— Nous le savions, l'interrompit le vampire. Nous savions que nous étions à la recherche des druides. Ce matin, comme il y a trois

semaines. Ce mystérieux demi-elfe organise une embuscade sur la route qui mène aux druides, assuré que c'est ce chemin que nous emprunterons. De toute évidence, il...

— ... sait mieux que nous où mène cette route. (Le sorceleur ne voulait pas être en reste.) Comment le sait-il ?

— C'est à lui qu'il faut le demander. C'est bien pour cela que tu as accepté la proposition du préfet, n'est-il pas vrai ?

— Effectivement. Je compte bien avoir l'occasion de causer un peu avec ce sieur demi-elfe, dit Geralt en souriant de son affreux sourire. Toutefois, avant que je me retrouve face à lui, une idée ne te viendrait-elle pas à l'esprit ? Une explication qui te sauterait aux yeux ?

Le vampire le contempla en silence quelques secondes.

— Je n'aime pas ce que tu viens d'insinuer, Geralt, soupira-t-il enfin. Ton esprit est en proie à des pensées malsaines. Tu tires des conclusions hâtives, irréfléchies. Fondées sur des préjugés et un profond ressentiment.

— Comment expliquer, alors...

Régis l'interrompit sur un ton que Geralt ne lui avait jamais entendu.

— Il y a maintes autres explications possibles. N'importe laquelle, sauf celle que tu as en tête. À commencer, par exemple, par la possibilité que ta protégée ait tout simplement menti.

— Eh bien, eh bien, tonton ! l'interpella Angoulême, qui les suivait sur la mule nommée Draakul. Ne m'accuse pas de mensonge, à moins de pouvoir le prouver !

— Je ne suis pas ton tonton, chère enfant.

— Et moi je ne suis pas ta chère enfant, tonton !

— Angoulême, dit le sorceleur en se retournant sur sa selle. Ferme-la.

— À tes ordres. (Angoulême se calma instantanément.) Toi, tu peux me donner des ordres. Tu m'as sortie du cachot, tu m'as arrachée aux griffes de M. Fulko. À toi j'obéis, c'est toi qui commandes maintenant, tu es le chef de la clique...

— Tais-toi, s'il te plaît.

Angoulême marmonna entre ses dents, puis elle cessa de talonner Draakul et resta en arrière, tandis que Régis et Geralt pressaient leurs montures pour rejoindre Jaskier, Cahir et Milva qui chevauchaient plus loin devant. Ils se dirigeaient vers les montagnes, le long de la rivière Newa qui s'écoulait rapidement entre les cailloux et les seuils. Les dernières pluies avaient rendu l'eau trouble et l'avaient teintée d'une couleur jaunâtre tirant sur le marron. Ils n'étaient pas seuls. Assez souvent les croisaient ou les dépassaient des escadrons de la cavalerie nilfgaardienne, des cavaliers solitaires, des chariots de

colons ou des caravanes de marchands.

Au sud, de plus en plus proches, de plus en plus menaçantes, s'élevaient les montagnes d'Amell. Et la dent pointue de la Gorgone, la montagne du Diable, noyée au milieu des nuages qui envahissaient progressivement l'immensité du ciel.

— Quand leur diras-tu ? demanda le vampire en désignant du regard le trio qui chevauchait à l'avant.

— Quand nous monterons le campement.

\* \* \*

Jaskier fut le premier à prendre la parole lorsque Geralt eut achevé son discours.

— Corrige-moi si je me trompe, dit-il. Cette jeune fille, Angoulême, que tu t'es empressé d'adjoindre à notre équipe sans prendre la peine de réfléchir, est donc une ancienne criminelle. Pour la sauver du châtement qu'on lui réservait, et qu'elle avait du reste mérité, tu as accepté de collaborer avec les Nilfgaardiens. Tu t'es laissé embaucher. Bah, pas seulement toi, d'ailleurs, mais nous tous ici présents. Nous devons tous aider les Nilfgaardiens à attraper ou à liquider un criminel local. En bref : toi, Geralt le sorcier, tu es devenu un mercenaire nilfgardien, un chasseur de primes, un tueur à gages. Et nous, nous passons pour tes acolytes... voire des factotums...

— Tu as un talent fou pour la schématisation, Jaskier, marmonna Cahir. Serait-il possible que tu n'aies vraiment pas compris de quoi il s'agit ? Ou bien parles-tu pour le plaisir de parler ?

— Tais-toi, Nilfgardien. Geralt ?

— Commençons par la chose suivante, dit le sorcier en jetant au feu le bout de bois avec lequel il jouait depuis déjà un certain temps. Personne n'est obligé de m'aider dans mon entreprise. Je peux régler ça tout seul. Sans acolyte ni factotum.

— Tu es téméraire, tonton, intervint Angoulême. Mais la hanse du Rossignol, c'est vingt-quatre braves. Tu as beau être un sorcier, tu ne leur feras pas peur aussi facilement, et il va falloir se battre à l'épée. Même si ce qu'on raconte sur les sorciers est vrai, personne ne peut résister seul face à deux dizaines d'hommes. Tu m'as sauvé la vie, donc je te paie en retour. Par une mise en garde. Et en te proposant mon aide.

— C'est quoi, par le diable, une hanse ?

— « Aen hanse », expliqua Cahir, désigne dans notre langage un groupe armé, mais uni par les liens de l'amitié...

— Une compagnie ?

— Tout juste. Je vois que le terme est passé dans le jargon local...

— Une hanse est une hanse, l'interrompit Angoulême. Et, dans

notre jargon, c'est une horde ou une hasse. Y a rien à dire de plus. J'étais sérieuse, tout à l'heure, quand je t'ai mis en garde. Seul contre toute une horde, tu ne t'en sortiras pas. Et, comble de malchance, tu ne connais pas le Rossignol, ni qui que ce soit – ennemis, amis ou alliés potentiels – à Belhaven ou aux alentours. Tu ne connais pas les routes qui mènent à la ville, et il en existe plusieurs. Moi je le dis, le sorceleur ne s'en sortira pas tout seul. Je ne sais pas quelles coutumes sont de règle chez vous, mais moi, je n'abandonnerai pas le sorceleur. Comme l'a fait remarquer tonton Jaskier, il s'est empressé de me faire rejoindre votre groupe sans s'inquiéter, bien que je sois une ancienne criminelle... Parce que mes cheveux puent toujours le cachot, j'ai pas eu le temps de les laver... C'est le sorceleur et personne d'autre qui m'a sortie de ce cachot pour me ramener à la lumière du jour. Je lui en serai éternellement reconnaissante. C'est pour ça que je ne le laisserai pas partir seul. Je le guiderai jusqu'à Belhaven, jusqu'au Rossignol et ce demi-elfe. Je pars avec lui.

— Moi aussi, s'écria aussitôt Cahir.

— Moi aussi, renchérit vivement Milva.

Jaskier serra contre sa poitrine la tubulure qui contenait ses manuscrits. Il la gardait en permanence avec lui ces derniers temps. Il baissa la tête. On voyait qu'il était en lutte avec ses pensées. Et que celles-ci prenaient le dessus.

— Inutile de méditer, poète, le rassura doucement Régis. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Tu es encore moins apte que moi à participer à un combat sanglant mené à l'épée et au couteau. On ne nous a pas appris à blesser notre prochain par le fer. Par ailleurs... moi... (Il leva sur le sorceleur et Milva ses yeux brillants.) Je suis un pleutre, avoua-t-il dans un souffle. Si je le peux, je préférerais ne pas revivre ce qu'on a connu naguère sur le bac et sur le pont. Jamais. C'est pourquoi je vous demande de m'exclure du groupe de combat qui part à Belhaven.

— De ce bac et de ce pont, intervint Milva d'une voix sourde, tu m'as éloignée en me portant sur tes épaules, quand je n'avais plus la force de tenir sur mes jambes. Si tu étais un pleutre, Régis, tu m'aurais laissée sur place et tu te serais sauvé. Mais tu es resté et tu m'as aidée.

— Bien dit, tantine, répliqua Angoulême avec conviction. Je n'ai pas tout compris, mais c'était bien dit.

— Je ne suis pas ta tantine ! (Les yeux de Milva étincelaient d'un air menaçant.) Prends garde, demoiselle ! Si tu m'appelles comme ça encore une fois, tu verras !

— Qu'est-ce que je verrai ?

— Du calme, aboya le sorceleur avec sévérité. Ça suffit, Angoulême ! Manifestement, un rappel de la situation s'impose. Le temps où nous voyagions au hasard des chemins, vers l'horizon, est fini, car il y a bien quelque chose là-bas, derrière l'horizon. L'heure est

venue d'agir. De trancher des gorges. Car on sait enfin qui éliminer. Que ceux qui n'avaient pas saisi jusqu'à présent le comprennent : cette fois, nous avons un ennemi concret à portée de main. Un demi-elfe qui veut notre mort, un agent au service des forces qui nous sont hostiles. Grâce à Angoulême, nous sommes prévenus, et un homme averti en vaut deux, comme dit le proverbe. Je dois attraper ce demi-elfe et lui extorquer le nom de celui pour qui il travaille. Est-ce que maintenant tu comprends, Jaskier ?

— Il me semble, rétorqua le poète d'une voix tranquille, que je comprends même mieux que toi. Sans avoir besoin d'extorquer des informations à qui que ce soit, je devine que ce mystérieux demi-elfe travaille pour Dijkstra, qui, par ta faute, est boiteux depuis que tu lui as fracassé, et ce sous mes yeux, la malléole. Après avoir eu connaissance du rapport du maréchal Vissegerd, Dijkstra nous prend à coup sûr pour des espions nilfgardiens. Et après notre fuite du corps d'armée des partisans lyriens, la reine Meve a sans doute allongé de quelques paragraphes la liste de nos crimes...

— Erreur, Jaskier, intervint Régis d'une voix douce. Ce n'est pas Dijkstra. Ni Vissegerd. Ni Meve.

— Qui est-ce, alors ?

— Il est encore trop tôt pour le savoir avec certitude.

— Effectivement, approuva froidement le sorceleur. C'est pourquoi il faut étudier l'affaire sur place. Et attendre l'autopsie pour tirer des conclusions.

— Et moi, s'obstina Jaskier, je continue à penser que c'est une idée stupide et risquée. C'est une bonne chose que nous ayons été prévenus de l'embuscade. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à l'éviter en faisant un grand détour. Que cet elfe ou demi-elfe nous attende aussi longtemps qu'il le souhaite ; nous, en revanche, poursuivons notre chemin...

— Non, l'interrompt le sorceleur. Assez de discours. Fini l'anarchie. Il est temps que notre... hanse ait enfin un véritable chef.

Tous, y compris Angoulême, le regardaient dans un silence plein d'expectative.

— Angoulême, Milva et moi, dit-il, nous allons à Belhaven. Cahir, Régis et Jaskier, vous prendrez la direction de la vallée de Sans-Retour, vers la région de Toussaint.

— Non, dit aussitôt Jaskier en serrant plus fort sa tubulure. Pour rien au monde. Je ne peux...

— Ferme-la. Je ne te demande pas ton avis. C'était un ordre du chef de la hanse ! Vous allez à Toussaint, toi, Régis et Cahir. Et vous nous y attendrez.

— Toussaint, c'est la mort assurée pour moi, affirma le troubadour d'une voix neutre. Lorsqu'on me reconnaîtra à Beauclair,

au château, je serai un homme perdu. Je dois vous dire...

— Inutile, l'interrompit le sorceleur d'un ton brusque. Il est trop tard. Tu pouvais reculer, mais tu ne l'as pas fait. Tu es resté dans l'équipe. Pour sauver Ciri. N'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu partiras avec Régis et Cahir en direction de la vallée de Sans-Retour. Vous nous attendrez dans les montagnes, sans franchir pour le moment les frontières de Toussaint. Mais si... S'il le faut, vous devrez franchir la frontière. Parce qu'apparemment les druides, ceux de Caed Dhu, que connaît Régis, se trouvent à Toussaint. S'il le faut, vous obtiendrez des druides les informations dont nous avons besoin et vous vous mettrez en route pour retrouver Ciri... seuls.

— Comment ça, « seuls » ? Tu prévois...

— Je ne prévois rien, j'envisage différentes possibilités. À tout hasard, comme on dit. En dernier ressort, si tu préfères... Peut-être que tout se passera bien et que nous ne serons pas obligés de nous montrer à Toussaint. Mais au cas où... Il est important que les Nilfgaardiens ne vous poursuivent pas jusque là-bas.

— Ils ne le feront pas, intervint Angoulême. C'est bizarre, mais Nilfgaard respecte les frontières de Toussaint. Je m'y suis déjà cachée une fois, alors que je fuyais des poursuivants nilfgaardiens. Mais les chevaliers qui gardent les frontières ne valent pas mieux que les Noirs ! Ils sont beaux, ils vous parlent gentiment, mais ils sont prompts à saisir la lance et l'épée. Et ils patrouillent sans arrêt. Ils se nomment les chevaliers errants. Ils se déplacent seuls ou bien à deux ou trois. Et ils exterminent la racaille. C'est-à-dire, nous. Sorceleur, il y a une chose à modifier dans tes plans.

— Quoi ?

— Si nous devons aller à Belhaven et affronter le Rossignol, il vaut mieux emmener M. Cahir et laisser la tantine partir avec le poète et le vampire.

— Et pour quelle raison ? demanda Geralt en apaisant Milva d'un geste.

— Il faut des hommes pour ce travail. Qu'as-tu à râler, tantine ? Je sais ce que je dis ! Si les choses s'enveniment, il faudra peut-être en appeler à la terreur plutôt qu'à la force. Et pas un seul membre de la clique du Rossignol n'aura peur d'un trio composé d'un seul homme et de deux femmes en guise d'escorte.

— C'est Milva qui viendra avec nous. (Geralt resserra ses doigts autour du bras de l'archère, qui était folle de rage.) Milva, pas Cahir. Je ne veux pas y aller avec lui.

— Et pourquoi ça ? demandèrent Angoulême et Cahir presque à l'unisson.

— Oui, pourquoi ? intervint Régis à son tour.



— Parce que je ne lui fais pas confiance, annonça Geralt sans ambages.

Le silence qui s'abattit sur le campement était désagréable, pesant, presque gluant. Des échos de voix, des cris et des chants leur parvenaient de la forêt, où campaient une caravane marchande et un autre groupe de voyageurs.

— Explique-toi, exigea enfin Cahir.

— Quelqu'un nous a trahis, répliqua le sorcelleur d'un ton sec. Ma conversation avec le préfet et les révélations d'Angoulême en sont la preuve. En réfléchissant un peu, on arrive à la conclusion que le traître est parmi nous. Et, pour deviner qui c'est, nul besoin de réfléchir longtemps.

— Si je te suis bien, grommela Cahir en fronçant les sourcils, tu oses suggérer que le traître, c'est moi ?

— Je reconnais volontiers que cette pensée m'a effectivement traversé l'esprit, lâcha le sorcelleur d'une voix glaciale. Un certain nombre d'éléments t'accusent. Cela expliquerait pas mal de choses. Oui, pas mal de choses.

— Geralt, intervint Jaskier, ne pousserais-tu pas le bouchon un peu trop loin ?

— Qu'il parle, répliqua Cahir du bout des lèvres. Qu'il exprime le fond de sa pensée. Sans se gêner.

— Nous nous sommes demandé, observa Geralt en parcourant du regard les visages de ses compagnons, comment cette erreur de calcul avait pu survenir : nous sommes cinq, et pourtant seuls quatre d'entre nous avaient été identifiés. Nous avons pensé que quelqu'un s'était trompé, tout simplement : le mystérieux demi-elfe, le brigand Rossignol ou Angoulême. Mais, si l'on rejette cette explication, une autre apparaît : l'équipe compte cinq personnes, mais le Rossignol ne doit en tuer que quatre. Parce que la cinquième est un allié des auteurs de l'attentat. Quelqu'un qui les informe régulièrement des mouvements de l'équipe. Depuis le début, depuis le moment où notre compagnie s'est formée après la dégustation de la fameuse soupe de poisson. Depuis que nous avons accepté un Nilfgaardien dans nos rangs. Un Nilfgaardien qui doit s'emparer de Ciri, qui doit la ramener à l'empereur Emhyr, car de cela dépendent sa vie et sa future carrière...

— C'est bien ce que je pensais, observa lentement Cahir. Je suis donc le traître à tes yeux. Un lâche, un vendu à deux visages ?

— Geralt, intervint de nouveau Régis. Pardonne ma franchise, mais ta théorie est aussi bancale qu'une chaise à trois pieds. Et ton esprit mal tourné, je te l'ai déjà dit.

— Je suis un traître, répéta Cahir comme s'il n'avait pas entendu les paroles du vampire. Cependant, comme je comprends les choses, il

n'existe aucune preuve de ma trahison, simplement des indices flous et les soupçons d'un sorceleur. C'est donc à moi qu'incombe la tâche de prouver mon innocence, c'est bien ça ? Je vais devoir démontrer que je ne suis pas une taupe ?

— Inutile de verser dans le pathos, Nilfgaardien, lança Geralt en se dressant devant Cahir et en l'affrontant du regard. Si j'avais eu une preuve de ta culpabilité, je ne perdrais pas de temps en parlores, je t'aurais déjà haché menu comme chair à pâté ! Tu connais la devise *cui bono* ? Alors réponds-moi : qui, à part toi, aurait intérêt à me trahir ?

Un claquement sec prolongé retentit du côté de la caravane marchande. Dans le ciel noir un pétard rouge et or éclata en étoile, des fusées explosèrent en un essaim d'abeilles dorées avant de retomber en une pluie colorée.

— Je ne suis pas une taupe, déclara le jeune Nilfgaardien d'une voix forte et puissante. Malheureusement, je ne peux pas le prouver. Mais il y a une chose que je peux faire : réagir comme le doit tout homme quand on l'insulte et qu'on l'outrage, qu'on salit son honneur et qu'on souille sa dignité.

Cahir fut rapide comme l'éclair ; pourtant, n'eût été le genou douloureux du sorceleur, qui rendait ses mouvements difficiles, il n'aurait pas réussi à surprendre Geralt. Mais ce dernier ne parvint pas à esquiver le poing ganté de cuir du Nilfgaardien, qui le heurta à la mâchoire avec une telle force qu'il tomba en arrière et atterrit au beau milieu du foyer, soulevant des tourbillons d'étincelles. Geralt se releva d'un bond, mais de nouveau trop lentement, à cause de son genou. Cahir était déjà près de lui. Cette fois le sorceleur n'eut pas même le temps de se pencher, le poing de Cahir le heurta sur le côté de la tête, et des étoiles multicolores brillèrent devant ses yeux, plus jolies même que les feux d'artifice des marchands. Geralt poussa d'affreux jurons et se jeta sur Cahir qu'il saisit par les épaules, le jetant à terre ; les deux hommes roulèrent sur le gravier en se rouant de coups de poing, sous la lumière spectrale des feux d'artifice qui éclaboussaient le ciel.

— Cessez ! hurlait Jaskier. Cessez donc, espèces de fichus idiots !

Cahir fit un habile croc-en-jambe à Geralt et lui assena un coup dans les dents au moment où le sorceleur tentait de se redresser. Puis un deuxième. Geralt se déploya tel un ressort et le frappa, ratant le périnée, touchant la cuisse. Les deux hommes hurlèrent de nouveau, tombèrent à la renverse, roulèrent sur le sol, se frappant l'un l'autre comme ils pouvaient, aveuglés par les coups, la poussière et le sable qui s'immisçaient dans leurs yeux.

Et soudain ils se désunirent, roulèrent chacun d'un côté, se recroquevillant et se protégeant la tête sous les coups qui fendaient l'air.

Milva avait ôté son gros ceinturon de cuir ; le tenant par la boucle, elle l'avait enroulé autour de son poignet puis s'était mise à rosser les combattants avec vigueur, ne ménageant ni sa force ni le ceinturon. Celui-ci sifflait et retombait avec un bruit sec sur les mains, les épaules et le dos des deux hommes : et vlan, un pour Cahir ! Et vlan, un autre pour Geralt ! Une fois qu'ils furent séparés, Milva continua à bondir de l'un à l'autre comme une sauterelle en les battant à tour de rôle, afin qu'aucun n'en reçoive moins que l'autre.

— Espèces d'abrutis stupides ! hurla-t-elle en cinglant avec violence le dos de Geralt. Bande d'idiots ! Je vais vous apprendre la raison, à vous autres ! Ça y est, c'est fini ? hurla-t-elle plus fort encore en abattant son fouet improvisé sur les mains de Cahir, qui tentait de protéger son visage. Vous êtes calmés ?

— C'est bon ! beugla le sorceleur. Ça suffit !

— Arrête, on a compris, dit à son tour Cahir, qui était roulé en boule.

— Ça suffit, Milva, intervint le vampire. Vraiment.

L'archère haletait, respirant avec peine ; elle s'essuya le front avec la main qui tenait le ceinturon.

— Bravo ! s'écria Angoulême. Bien joué, tantine !

Milva se retourna sur ses talons et, de toutes ses forces, lui cingla les épaules. Angoulême poussa un cri, s'assit et se mit à pleurer.

— Je t'avais prévenue, déclara Milva en haletant, de ne plus m'appeler comme ça. Je te l'avais bien dit !

— Tout va bien ! (D'une voix légèrement chevrotante, Jaskier apaisait les marchands et les voyageurs accourus des campements voisins.) Rien qu'un petit malentendu entre nous. Une querelle amicale. Elle est déjà dissipée !

Le sorceleur passa sa langue sur une dent qui bougeait, cracha le sang qui coulait de sa lèvre fendue. Il pouvait déjà sentir la peau de son dos et de ses épaules se boursoufler, il avait l'impression que son oreille, celle qui avait pris un coup de ceinturon, avait enflé jusqu'à atteindre le volume d'un chou-fleur. Près de lui, Cahir se redressait maladroitement en se tenant la joue. Sur son bras nu, de larges stries rouges croissaient et enflaient à vue d'œil.

Une pluie à l'odeur de soufre – les cendres du dernier feu d'artifice – retomba sur le sol.

Angoulême hoquetait d'une voix plaintive en se tenant les épaules. Milva rejeta son ceinturon ; au bout de quelques secondes d'hésitation, elle s'agenouilla auprès de la jeune fille, l'enlaça et la serra contre elle sans un mot.

— Je propose, déclara le vampire d'un ton glacial, que vous vous serriez la main. Et que plus jamais on n'évoque cette affaire.

Un vent provenant des montagnes se mit soudain à souffler,

évoquant les cris, les hurlements et les lamentations des fantômes. Les nuages qui filaient dans le ciel prirent des formes fantastiques. La faucille de la lune était devenue rouge comme le sang.

\* \* \*

Ils furent réveillés avant l'aube par les piailllements furieux des tête-chèvres.

Ils se mirent en route dès le lever du soleil, encore invisible à cette heure matinale, caché derrière les sommets enneigés des montagnes. Du reste, avant qu'il se montre, les nuages avaient envahi le ciel.

Ils chevauchaient dans les forêts, et la route les conduisait de plus en plus haut, comme en témoignait la diversité des futaies traversées. Les chênes et les charmes disparurent brusquement ; les chevaux pénétrèrent dans une forêt de hêtres sombre au sol tapissé de feuilles mortes qui sentait le moisi et les champignons. En cette fin d'été, l'air était humide, et les champignons d'automne avaient déjà poussé. Les cèpes, les lactaires et les amanites pullulaient littéralement.

La hêtraie était silencieuse. On aurait dit que la plupart des oiseaux chanteurs s'étaient envolés vers les pays chauds. Seules des corneilles trempées grillaient en lisière des broussailles.

Puis les hêtres disparurent à leur tour, remplacés par des épicéas qui emplissaient l'air d'une odeur de résine.

Il leur arrivait de plus en plus souvent de traverser des collines nues et des terrains sans arbres où le vent s'en donnait à cœur joie. La rivière Newa poursuivait sa course écumante entre seuils naturels et cascades ; ses eaux, en dépit des pluies, étaient aussi transparentes que le cristal.

À l'horizon se dressait la Gorgone. De plus en plus proche. Sur les versants escarpés de la puissante montagne ruisselaient des glaciers et des neiges éternelles de sorte que la Gorgone semblait ceinte en permanence d'une écharpe blanche. Le sommet de la montagne du Diable, qui évoquait le visage et le cou d'une mystérieuse jeune mariée, était perpétuellement nimbé d'un voile de nuages. Parfois la blanche parure de la Gorgone s'animait, spectacle superbe, mais porteur de mort : sur ses flancs abrupts dévalaient des avalanches qui emportaient tout sur leur passage, descendaient jusqu'au pied caillouteux du massif avant de poursuivre leur chemin sur les pentes couvertes de sapinières, par-dessus les vallées de la Newa et de Sans-Retour et les lacs des montagnes, petites taches noires dans le paysage.

Le soleil, qui était finalement parvenu à percer les nuages, s'était couché bien trop vite, disparaissant derrière la montagne et l'embrasant d'une lueur pourpre et dorée.

Ils dressèrent le campement pour la nuit.  
Le lendemain vint l'heure de se séparer.

\* \* \*

Il s'enveloppa la tête dans le foulard de soie de Milva. Mit le chapeau de Régis. Vérifia une nouvelle fois la position de son sihill dans son dos, ainsi que celle des deux stylets cachés dans la tige de ses bottes.

À son côté, Cahir aiguisait sa longue épée nilfgaardienne. Angoulême se ceignit le front d'un bandeau de laine et fourra dans sa chaussure un couteau de chasseur, cadeau de Milva. L'archère et Régis sellaient pour eux les chevaux. Le vampire donna son propre cheval moreau à Angoulême tandis que lui prendrait le mulet Draakul.

Ils étaient prêts. Il ne restait qu'une seule chose à régir.

— Venez ici, tous.

Ils approchèrent.

— Cahir, fils de Ceallach, commença Geralt en s'efforçant de ne pas paraître pathétique. Je t'ai offensé en te suspectant à tort et je me suis comporté envers toi de manière abjecte. Je m'incline devant toi, en présence de tous, afin de m'en excuser solennellement. Je te prie de me pardonner, comme je vous demande à tous de me pardonner, pour vous avoir infligé ce triste spectacle.

» J'ai déchargé sur Cahir et sur vous ma colère, ma fureur et ma peine. À tort. Car je sais qui nous a trahis. Je sais qui a trahi et enlevé Ciri, que nous voulons, nous, sauver. Si je suis en colère, c'est parce qu'il s'agit d'une personne qui me fut naguère très proche.

» Notre position, nos intentions, les chemins que nous empruntons, la direction que nous suivons... Tout a été découvert grâce à la magie scannante, détectrice. Quand on est un virtuose de la magie, il n'est pas bien difficile de détecter et d'observer à distance une personne autrefois proche et que l'on a bien connue, avec qui l'on a eu un contact psychique suffisamment long pour pouvoir en créer une matrice. Mais le magicien et la magicienne dont je parle ont commis une erreur. Ils se sont démasqués. Ils se sont trompés en comptant les membres de l'équipe, et cette erreur les a trahis. Dis-leur, Régis.

— Il se peut que Geralt ait raison, énonça lentement Régis. Comme tout vampire, je ne peux être repéré par aucune sonde vidéo ni aucun scannage, c'est-à-dire par aucun sortilège de détection. Il est possible, lorsqu'on se trouve physiquement à proximité, de dépister un vampire grâce à un sortilège analytique ; en revanche, il est impossible de détecter un vampire à distance par un sortilège scannant. À l'endroit où se tient le vampire, le détecteur ne verra que

du vide. Par conséquent, seul un magicien a pu se tromper et scanner quatre individus là où en réalité il y en avait cinq : quatre personnes et un vampire.

— Nous allons tirer profit de cette erreur commise par les magiciens, reprit le sorcelleur. Cahir, Angoulême et moi irons à Belhaven discuter avec le demi-elfe qui s'est alloué les services d'assassins pour nous faire disparaître. Nous interrogerons le demi-elfe non pas pour obtenir le nom des véritables commanditaires de l'embuscade – nous savons déjà qui ils sont – mais pour qu'il nous dise où se trouvent ces commanditaires, ces magiciens. Une fois que nous le saurons, nous nous y rendrons. Et nous accomplirons notre vengeance.

Tous demeuraient silencieux.

— Nous avons cessé de compter les jours, sans prendre garde aux dates. Nous sommes aujourd'hui le 25 septembre. La nuit du Nivellement est passée depuis deux jours. L'équinoxe. Oui, cette nuit-là précisément, à laquelle vous pensez. Je vois votre abattement, je le lis dans vos yeux. Vous avez perçu le signal au cours de cette nuit affreuse, tandis que les marchands qui campaient près de nous se donnaient du courage en buvant de l'eau-de-vie, en chantant et en tirant des feux d'artifice. Sans doute votre prémonition fut-elle moins précise que celle de Cahir et moi-même, mais enfin, vous avez deviné. Vous avez des soupçons. Et je crains que vos soupçons soient avérés.

Les corneilles survolèrent la plaine en grailant.

— Tout porte à croire que Ciri n'est plus de ce monde. Qu'elle a trouvé la mort au cours de la nuit de l'équinoxe. Quelque part loin d'ici, seule parmi ses ennemis, seule au milieu d'étrangers.

» Il ne nous reste plus que la vengeance. Une vengeance sanglante et cruelle dont le souvenir sera encore vivace dans cent ans. Les gens auront peur d'en écouter le récit après la tombée du jour. Quant à ceux qui voudront réitérer un forfait similaire, ils se mettront à trembler en songeant au châtement infligé à leurs prédécesseurs. Nous allons devenir les rois de l'épouvante, en utilisant la méthode de Fulko Artevelde, ce cher M. Fulko qui sait comment traiter les gredins et les bandits. Même lui sera étonné par le chef-d'œuvre de cruauté que nous allons concocter !

» Allons, mes amis, et que l'enfer nous vienne en aide ! Cahir, Angoulême, à cheval ! Nous allons à Belhaven, dans la vallée de la Nawa. Quant à vous, Jaskier, Milva et Régis, vous vous dirigez vers la vallée de Sans-Retour, en direction de Toussaint. Vous ne vous perdrez pas, la Gorgone vous servira de guide. Au revoir.

Ciri caressait le chat noir qui, comme tous les chats du monde, était rentré au bercail, la faim, le froid et l'inconfort ayant ébranlé son amour de la liberté et de la vie de patachon. De retour dans la maison perdue au milieu des marécages, il était à présent couché sur les genoux de la jeune fille, courbant le dos sous ses caresses et ronronnant de plaisir, guère concerné par ce qu'elle racontait.

— C'est la seule fois où j'ai rêvé de Geralt, reprit Ciri. Depuis notre séparation sur l'île de Thanedd, depuis l'épisode de la tour de la Mouette, je ne l'avais jamais vu en rêve. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était mort. Et soudain ce rêve a surgi, un rêve comme ceux que je faisais avant et dont Yennefer disait qu'ils étaient des prophéties, des précognitions, des visions du passé ou de l'avenir. C'était la veille de l'équinoxe. Dans une petite ville dont j'ai oublié le nom. Bonhart m'avait enfermée dans une cave, après m'avoir brutalisée et forcée à avouer qui j'étais.

— Tu le lui as avoué ? demanda Vysogota en relevant la tête. Tu lui as tout dit ?

— J'ai payé ma lâcheté par l'humiliation et le mépris de moi-même.

— Raconte-moi ton rêve.

— J'ai vu une montagne, immense, abrupte, anguleuse comme un nez de pierre. Et puis j'ai vu Geralt. J'ai entendu ce qu'il disait. Chaque mot, comme si j'étais juste à côté de lui. Je m'en souviens, j'avais envie de crier et de lui dire que tout cela n'était pas vrai, qu'il s'était terriblement trompé... qu'il avait tout mélangé ! L'équinoxe n'était pas encore passé, donc même si les choses devaient se dérouler comme il l'affirmait, même si j'étais condamnée à mourir le jour de l'équinoxe, il n'avait pas le droit de me déclarer morte alors que j'étais encore en vie. Pas plus qu'il avait le droit d'accuser Yennefer et de raconter sur elle de telles choses...

Elle se tut un instant, caressa le chat et renifla.

— Mais je ne pouvais pas me faire entendre. Je ne pouvais même pas respirer... C'était comme si je me noyais. Et puis je me suis réveillée. La dernière image que j'ai vue et dont je me souviens, c'est celle de trois cavaliers. Geralt et deux autres personnes qui galopaient à bride abattue le long d'un défilé dont les parois disparaissaient derrière des chutes d'eau.

\* \* \*

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un s'était glissé subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu un vieillard aux cheveux blancs en train d'écouter dans le

recueillement le récit d'une jeune fille aux cheveux couleur de cendre et à la joue défigurée par une affreuse cicatrice.

Il aurait vu un chat noir, couché sur les genoux de la jeune fille, qui s'offrait paresseusement à ses caresses en miaulant, à la grande joie des souris qui caracolaient dans la pièce.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane au toit pentu et moussu était bien cachée au milieu des brouillards, dans les marais de Pereplut qui s'étendaient à perte de vue et où personne n'osait s'aventurer.



« Il est de notoriété publique qu'au moment d'infliger la douleur, la souffrance et la mort, le sorceleur connaît une jouissance *similissime* qu'un homme pieux et normal ne connaît qu'en copulant *ibidem cum eiaculatio* avec son épouse légitime. De cette observation il découle que dans ce domaine également le sorceleur est un monstre contre nature, un pervers amoral et abject, né de l'enfer le plus noir et le plus pestilentiel, car de la souffrance et de la douleur seul le diable peut tirer de la jouissance. »

Anonyme, *Monstrum, ou de la description d'un sorceleur*

## CHAPITRE 6

Ils quittèrent le chemin principal qui traversait la vallée de la Newa pour prendre un raccourci par les montagnes. Ils progressaient aussi vite que le leur permettait le sentier, étroit, sinueux, tapi contre les rochers aux formes improbables et couverts de lichen, de mousses et de plantes multicolores. Ils cheminaient entre les précipices où serpentaient des cours d'eau irréguliers et où se jetaient parfois des cascades. Ils traversèrent des gorges et des ravins, des ponts vacillants au-dessus de gouffres au fond desquels bouillonnaient des ruisseaux écumants.

La pointe effilée de la Gorgone semblait s'élever juste là, au-dessus de leurs têtes. Ils ne pouvaient apercevoir le sommet de la montagne du Diable, noyé dans les nuages et les brumes qui encombraient le ciel. Comme souvent en montagne, le temps se gâta en quelques heures ; il commença à bruiner, un crachin vif et cinglant.

Lorsque le crépuscule s'annonça, les trois compagnons se mirent nerveusement en quête d'un chalet pastoral, d'une bergerie abandonnée ou, plus simplement, d'une vulgaire grotte. D'un abri qui les aurait protégés pour la nuit des trombes d'eau qui tombaient du ciel.

\* \* \*

— Il a dû cesser de pleuvoir, dit Angoulême, une lueur d'espoir dans la voix. Le toit ne laisse plus passer que quelques gouttes maintenant. Demain, par chance, nous serons déjà dans les environs de Belhaven, et dans les faubourgs on peut toujours passer la nuit dans une grange ou un hangar.

— Nous n'allons pas entrer dans la ville ?

— Surtout pas. Des étrangers à cheval ne passent pas inaperçus, et le Rossignol a un tas d'informateurs en ville.

— Nous avons mis au point un plan pour servir sciemment d'appât...

— Non, l'interrompit Angoulême. Ce n'est pas un bon plan. Si on nous voit ensemble, ça éveillera tout de suite les soupçons. C'est une canaille rusée, le Rossignol, la nouvelle de ma capture s'est déjà sûrement répandue. Et, si quelque chose inquiète le Rossignol, le demi-elfe en sera lui aussi averti.

— Que proposes-tu alors ?

— Nous allons contourner la ville par l'est, par l'entrée de la vallée de Sans-Retour. Il y a des mines là-bas, et j'y connais quelqu'un. Nous irons lui rendre visite. Qui sait, si nous avons de la chance, cette visite ne sera peut-être pas inutile.

— Pourrais-tu être plus claire ?

— Demain. À la mine. Je ne veux pas nous porter la poisse.

Cahir ajouta des branches de bouleau dans le feu. Il avait plu toute la journée, on ne pouvait rien brûler d'autre. Le bois de bouleau, même humide, crépitait juste un peu et s'embrasait immédiatement, libérant de grandes flammes bleuâtres.

— D'où viens-tu, Angoulême ?

— De Cintra, sorceleur. C'est une province près de la mer, à l'embouchure de la Iaruga...

— Je sais où se trouve Cintra.

— Pourquoi tu le demandes, si tu es si savant ? Cela t'intéresse-t-il donc tellement ?

— Disons que ça m'intéresse un peu.

Ils se turent. Le feu crépita.

— Ma mère, reprit enfin Angoulême en regardant les flammes, était une noble, issue d'une grande famille dont les armoiries présentaient un chat de mer... Je te l'aurais bien montré, car j'avais un médaillon avec leur foutu chat, qui me venait de ma mère, mais je l'ai perdu aux osselets... Cette famille, va chier son chien de mer, s'est débarrassée de moi parce que ma mère, paraît-il, avait couché avec une espèce de péquenaud, un palefrenier à ce qu'on m'a dit, et moi j'étais une bâtarde, une infamie, un opprobre, une tache sur l'honneur familial. On m'a donnée à élever à de lointains parents par alliance ; pour dire la vérité, eux n'avaient sur leurs armoiries ni chat, ni chien, ni même une poule, mais ils n'ont pas été mauvais pour moi. Ils m'ont envoyée à l'école, et ne m'ont pas battue comme plâtre... même s'ils me rappelaient assez souvent que j'étais une bâtarde conçue dans les orties. Ma mère est venue me voir trois, ou peut-être quatre fois, quand j'étais petite. Après, elle a cessé de venir. D'ailleurs, j'en avais rien à foutre...

— De quelle façon t'es-tu retrouvée parmi les criminels ?

— Tu m'interroges comme un juge d'instruction ! s'esclaffa-t-elle en faisant des mimiques grotesques. « Parmi les criminels » ! Qu'est-ce qu'il faut pas entendre !

Elle bougonna, fouilla sa veste, en ressortit un objet que le sorceleur ne parvenait pas à distinguer.

— Fulko le Borgne, marmonna-t-elle dans sa barbe en se frottant énergiquement la gencive avec une substance qu'elle inspirait aussi par le nez, c'est tout de même un hôte convenable. Ce qu'il a pris, il l'a pris, mais la poudre, il l'a laissée. Tu en prendras une pincée, sorceleur ?

— Non. Je préférerais d'ailleurs que toi non plus tu n'en prennes pas.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Cahir ?

— Je ne consomme pas de fisstech.

— Je suis tombée sur de sacrés pudibonds, dit-elle en secouant la tête. Vous allez sans doute me faire la morale maintenant, en me disant que la poudre va me rendre aveugle, sourde et chauve ? Que je mettrai au monde un enfant estropié ?

— Laisse ça, Angoulême, et termine ton histoire.

La jeune fille éternua violemment.

— C'est bon, comme tu veux. Où est-ce que j'en étais ?... Ah oui ! La guerre a éclaté, tu sais, avec Nilfgaard ; mes parents ont perdu tous leurs biens, ils ont dû abandonner leur maison. Ils avaient trois enfants déjà, et moi j'étais devenue un poids pour eux, donc ils m'ont mise à l'hospice. Un hospice dirigé par des prêtres, près de je ne sais plus quel temple. C'était un endroit sympathique, comme j'ai pu le constater. Un lupanar, purement et simplement, un bordel, ni plus ni moins, pour ceux qui aiment les fruits acides avec un noyau blanc à l'intérieur, tu piges ? De jeunes fillettes. Et des petits garçons aussi. Moi, quand je me suis retrouvée là, j'étais déjà trop grande, il n'y avait pas d'amateurs pour moi... (Contre toute attente, elle rougit, c'était visible même à la lueur du feu.) Enfin... presque pas, ajouta-t-elle entre ses dents.

— Quel âge avais-tu à l'époque ?

— Quinze ans. Là-bas, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille et de cinq garçons, certains de mon âge et d'autres un peu plus vieux. Et on s'est vite bien entendus. On connaissait des légendes et des récits. Sur le Dei dérangé, sur Barbe Noire, les frères Cassini... On a eu envie de goûter aux grands chemins, à la liberté, de prendre du bon temps. Ça veut dire quoi, qu'on se disait, juste parce qu'ils nous donnent à manger deux fois par jour, on doit donner nos culs à ces vilains dès qu'ils nous appellent...

— Modère ton langage, Angoulême. Tu sais, l'excès en toute chose n'est jamais bon.

La jeune fille se racla la gorge longuement, lança un glaviot dans le feu.

— Quel pudibond ! C'est bon, j'en viens au fait, de toute façon j'ai pas envie de parler de ça. Dans la cuisine de l'hospice on a trouvé des couteaux, il suffisait de bien les aiguiser sur des pierres pour en faire des armes efficaces. On s'est fabriqué de magnifiques gourdins à partir des pieds de chaises en chêne. Il ne nous manquait plus que des chevaux et de l'argent. On a donc attendu la venue de deux paillards, des habitués, des petits vieux... Pfff, ils avaient au moins... quoi... quarante ans ? Ils sont venus, se sont installés, ont bu du vin, ont attendu comme chaque fois que les prêtres attachent pour eux le petit qu'ils s'étaient choisi à un meuble spécial, très ingénieux... Mais ils ne

se sont pas fait jouer un air de musette, ce jour-là !

— Angoulême.

— C'est bon, c'est bon. Bref : nous avons assommé et zigouillé les deux vieux pépés lubriques, trois prêtres et un page, le seul qui ne se soit pas enfui et qui gardait les chevaux. Nous avons fait griller le cellérier, qui ne voulait pas nous donner la clef du coffre, jusqu'à ce qu'il nous la donne, mais nous lui avons laissé la vie sauve, parce que c'était un brave petit grand-père, toujours bon et bienveillant. Et nous sommes partis sur les grands chemins, sur la piste des bandits. Nous avons connu des hauts et des bas : parfois on arrivait à prendre le chariot qu'on avait pris d'assaut, d'autres fois on se retrouvait sous ses roues... Putain, durant les périodes de vaches maigres, j'ai dû goûter à toutes les bestioles rampantes qui existent... Du moins à celles qui se laissaient attraper. Une fois, j'ai même mangé un cerf-volant, parce qu'il y avait dessus de la colle de farine...

Elle se tut, ébouriffa vigoureusement ses cheveux couleur paille.

— Bah ! Ce qui est passé est passé. En bref et pour finir : de ceux qui se sont sauvés avec moi de l'hospice, plus aucun n'est en vie. Les deux derniers, Owen et Abel, ont été trucidés par les lansquenets de M. Fulko voici quelques jours. Abel s'était rendu, comme moi, mais ils l'ont trucidé, alors qu'il avait lâché son épée. Moi, ils m'ont épargnée. Ne va pas croire que c'était par bonté d'âme. Ils m'avaient déjà allongée en croix sur un manteau, mais un officier est arrivé en courant et a stoppé net les réjouissances. Et, pour ce qui est de l'échafaud, c'est toi qui m'en as sauvée...

Elle se tut quelques instants.

— Sorceleur ?

— Je t'écoute.

— Je sais comment te témoigner ma reconnaissance. Si tu le souhaites...

— Pardon ?

— Je vais aller voir les chevaux, dit soudain Cahir. (Il se leva aussitôt en s'enveloppant de son manteau.) Je vais marcher un peu... dans les alentours...

La jeune fille éternua, renifla, se racla la gorge.

— Pas un mot de plus, Angoulême, la prévint Geralt.

Il était véritablement furieux, confus et troublé.

Elle se racla la gorge de nouveau.

— Vraiment, tu n'as pas envie de moi ? Pas même un peu ?

— Tu as déjà reçu un coup de ceinturon de la part de Milva, morveuse. Si tu ne te tais pas sur-le-champ, tu recevras un complément de ma part.

— C'est entendu, je ne dirai plus rien.

— Gentille fille.

Le flanc couvert de jeunes sapins distordus était criblé de trous et de creux étayés par des planches et reliés par des ponts, des échelles et des échafaudages. Des passerelles partaient de ces trous, soutenues par des troncs entrecroisés. Sur certaines d'entre elles des gens s'agitaient en poussant des chariots et des brouettes dont ils déversaient le contenu – il s'agissait à première vue d'une terre sale et pierreuse – directement dans un immense baquet carré, ou plus exactement dans une suite de baquets de plus en plus petits, séparés par des planches. De l'eau en provenance de la colline boisée s'écoulait en permanence avec fracas à travers les baquets, grâce à des gouttières en bois qui prenaient appui sur de petits tréteaux. Sans doute poursuivait-elle sa course plus bas, vers le précipice.

Angoulême descendit de cheval, et fit signe à Geralt et Cahir d'en faire autant. Abandonnant leurs montures près de la clôture, ils se dirigèrent vers les habitations, en pataugeant dans la boue près des gouttières et des conduits qui fuyaient.

— C'est ici qu'on procède au rinçage du minerai de fer, dit Angoulême en désignant l'installation. On apporte le produit abattu de là-bas, tenez, du puits de mine, pour le déverser dans les baquets, et on rince avec l'eau du ruisseau. Le minerai reste sur les cribles, où il est trié. Tout autour de Belhaven il y a quantité de mines et de lavoirs de ce genre. Quant au minerai, on le transporte dans la vallée, à Mag Turga ; c'est là que se trouvent les huttes et les fonderies, car les forêts y sont plus nombreuses, et, pour la coulée, il faut du bois...

— Merci pour la leçon, l'interrompit Geralt d'un ton acerbe. J'ai déjà eu l'occasion dans ma vie de voir quelques exploitations de minerai de fer et je sais ce qu'il faut pour la coulée. Quand vas-tu enfin te décider à nous dire pourquoi nous sommes venus ici ?

— Pour causer un peu avec l'un de mes amis. Le chef mineur des lieux. Venez avec moi. Ah, je le vois ! Tenez, là-bas, sous l'atelier de menuiserie. Allons-y.

— C'est ce nain, là ?

— Oui. Il s'appelle Golan Drozdeck. Il est, comme je l'ai dit...

— Le chef mineur des lieux. Tu l'as dit. En revanche tu n'as pas dit de quoi tu voulais causer avec lui.

— Regardez voir vos chaussures.

Geralt et Cahir obéirent docilement et s'aperçurent que le schlamm avait teinté leurs bottes d'une étrange couleur rougeâtre.

— Pendant sa conversation avec le Rossignol, lança Angoulême, devançant la question, le demi-elfe que nous cherchons avait exactement cette même gadoue sur ses bottines. Vous saisissez ?

— Maintenant, oui. Et le nain ?

— Ne lui adressez pas la parole. Je me charge de lui faire la causette. Vous, en revanche, il doit vous prendre pour des gens qui causent pas, mais qui cognent. Prenez des mines menaçantes.

Ils n'eurent pas à faire d'efforts particuliers. Certains des mineurs qui les observaient détournèrent vite les yeux, d'autres restaient bouche bée. Ceux qui se trouvaient sur leur chemin s'en écartaient rapidement. Geralt devinait bien pourquoi. Son visage comme celui de Cahir portaient encore la trace de bleus et de boursofflures, vestiges de leur rixe et de la dérouillée infligée par Milva. Ils avaient donc l'air d'individus qui prenaient plaisir à se tabasser l'un l'autre et qu'il ne fallait sans doute pas pousser beaucoup pour qu'ils cassent la figure à un tiers.

Le nain à qui voulait parler Angoulême se tenait sous un bâtiment portant l'inscription « Menuiserie » ; il peignait quelque chose sur un tableau fait de deux planches rabotées. Quand il vit le groupe approcher, il posa son pinceau, éloigna le seau de peinture, et leur jeta un coup d'œil par en dessous. Sur son visage à moitié mangé par une barbe tachée se dessina soudain une profonde stupéfaction.

— Angoulême ?

— Salut, Drozdeck.

— C'est toi ? C'est vraiment toi ? demanda le nain, la bouche grande ouverte.

— Non, ce n'est pas moi. C'est le prophète Lebioda tout juste ressuscité. Tu pourrais pas me demander autre chose, Golan ? Quelque chose d'intelligent peut-être, pour changer ?

— Ne te moque pas, Cheveux Clairs. Je ne m'attendais plus du tout à te revoir. La Mule est passé ici il y a de ça cinq jours, et il a raconté qu'on t'avait capturée et plantée sur un pal à Riedbrune. Il a juré que c'était vrai !

— À quelque chose malheur est bon, dit la jeune fille en haussant les épaules. Maintenant, quand la Mule viendra t'emprunter de l'argent en jurant qu'il te le rendra, tu sauras à quoi t'en tenir avec ses jurements.

— Ça, j'le sais déjà depuis longtemps, rétorqua le nain en clignant des yeux et en agitant son nez comme un lapin. Moi, je lui prêtera même pas un denier cassé, même s'il crevait sur place et bouffait la terre. Mais que tu sois en vie, et en un seul morceau, ça, je m'en réjouis, oh que oui ! Peut-être bien que tu vas me rembourser ta dette, hein ?

— Peut-être. Qui sait ?

— Et qui donc est venu avec toi, Cheveux Clairs ?

— De bons amis.

— Bah ! Ils ont de ces gueules... Et où les dieux te mènent-ils ?

— Comme d'habitude, sur les mauvais chemins. (Sans se préoccuper le moins du monde du regard furibond que lui lançait le sorceleur, Angoulême se fourra dans le nez une pincée de fisstech et en frotta un peu contre sa gencive.) Tu en veux, Golan ?

— J'dis pas non, répondit le nain en tendant la main, puis il ficha un peu de poudre dans sa narine.

— À vrai dire, je pense aller à Belhaven, reprit la jeune fille. Tu ne saurais pas, par hasard, si le Rossignol et sa bande y sont ?

Golan Drozdeck pencha la tête.

— Toi, Cheveux Clairs, t'as intérêt à éviter le Rossignol. On dit qu'il est en rogne contre toi, aussi furibard qu'une gloutonne qu'on aurait réveillée en pleine hibernation.

— Ah oui ? Bé ! Et quand la nouvelle lui est parvenue qu'on m'avait empalée sur un pieu aiguisé et fait tirer par un attelage à deux chevaux, son cœur ne s'est pas radouci ? Il n'a pas manifesté le moindre regret ? Ni versé la moindre larme ?

— Pas le moins du monde. On raconte qu'il a dit : « Angoulême n'a eu que ce qu'elle méritait depuis longtemps : une perche dans le cul. »

— Oh, le grossier personnage ! Vulgaire groin de goujat. M. le préfet Fulko aurait dit : dans le derrière. Et moi : dans le fond du cloaque.

— Tu ferais mieux de ne pas dire ce genre de choses en sa présence, Cheveux Clairs. Et de ne pas t'approcher de Belhaven. Je te conseillerais même de faire un grand détour pour éviter la ville. Mais, si jamais tu dois aller en ville, mieux vaut que ce soit déguisée en...

— N'essaie pas d'apprendre à un vieux singe à faire des grimaces, Golan.

— Moi ? Jamais de la vie !

— Écoute donc, le nain, l'apostropha Angoulême, je vais te poser une question. (Elle appuya son pied contre les marches de la menuiserie.) Prends ton temps avant de me répondre. Réfléchis bien.

— Je t'écoute.

— Est-ce que, par hasard, un demi-elfe ne te serait pas tombé dans l'œil ? Un étranger, pas de la région.

Golan Drozdeck inspira, éternua grassement, puis s'essuya le nez avec son poignet.

— Un demi-elfe, tu dis ? Quel demi-elfe ?

— Fais pas l'idiot, Drozdeck. Un que le Rossignol aurait engagé pour exécuter un certain travail. Un contrat. Portant sur un certain sorceleur...

— Un sorceleur ? répéta Golan Drozdeck en riant et en relevant sa planche du sol. Eh ben, dis donc ! C'est bizarre, on en cherche justement un, de sorceleur. On est en train de peindre des pancartes et



de les accrocher dans le coin. Regarde : « On recherche un sorceleur, bon salaire, gîte et couvert offerts, informations au bureau de la mine “Petite Babette” »... Comment ça s’écrit exactement, « informations » ou « informassions » ?

— T’as qu’à écrire : « détails ». Et pourquoi est-ce que vous avez besoin d’un sorceleur à la mine ?

— En voilà une question stupide ! À cause des monstres, pardi !

— Quels monstres ?

— Des barbegazis et des kobolds. Ils se sont terriblement multipliés dans les galeries inférieures.

Angoulême jeta un coup d’œil à Geralt. Il lui confirma en hochant la tête qu’il savait de quoi il s’agissait, avant de lui faire comprendre d’un raclement de gorge qu’il serait bon de ramener la conversation sur le demi-elfe.

— Pour en revenir à ce qui m’intéresse, reprit la jeune fille qui avait saisi le message, qu’est-ce que tu sais de ce demi-elfe ?

— Je ne sais rien, sur aucun demi-elfe.

— Je t’ai demandé de bien réfléchir.

— C’est ce que j’ai fait. (Golan Drozdeck prit soudain un air malicieux.) Et je me suis dit que dans cette affaire ça valait pas le coup de savoir quelque chose.

— C’est-à-dire ?

— C’est-à-dire que rien n’est sûr, ici. Le terrain n’est pas sûr, et les temps ne sont pas sûrs. Entre les bandes de voyous, les Nilfgaardiens, les partisans des Versants libres... Et d’autres éléments étrangers, comme ces demi-elfes. Tous plus doués les uns que les autres pour vous faire offense...

— Où veux-tu en venir ? demanda Angoulême en plissant le nez.

— Je veux en venir au fait que tu me dois de l’argent, Cheveux Clairs. Et qu’au lieu de payer tes dettes, tu veux en contracter de nouvelles. Des dettes importantes, car en admettant que je puisse te donner ce que tu demandes, je risque de m’en prendre plein la figure, et pas à coups de poing, mais à coups de faux. Quel intérêt pour moi ? Est-ce que ça vaut le coup de savoir quelque chose sur le demi-elfe, hein ? Qu’est-ce que j’obtiendrai en échange ? Parce que, si c’est juste pour avoir le préjudice, sans aucun bénéfice...

Geralt en avait assez. Il était las de la conversation, agacé par le jargon et les manières du nain. D’un geste brusque il le saisit par la barbe, le secoua, puis le repoussa ; Golan Drozdeck heurta le seau de peinture et tomba. Le sorceleur bondit sur lui, appuya son genou contre sa poitrine et fit briller un couteau sous ses yeux.

— Comme bénéfice, tu auras la vie sauve, rugit-il. Parle.

On aurait dit que les yeux de Golan allaient sortir d’une minute à l’autre de leurs orbites pour aller faire un petit tour aux alentours.

— Parle, répéta Geralt. Dis ce que tu sais. Sinon, je te tranche la carotide et tu te noieras dans ton sang.

— Rialto..., hoqueta le nain. Ils sont à la mine Rialto...

\* \* \*

Les galeries de Rialto ne se différenciaient guère de celles de Petite Babette, ni des autres mines et carrières qu'Angoulême, Geralt et Cahir avaient aperçues en chemin et qui portaient chacune un nom : « Le Manifeste d'automne », « La Vieille Mine », « La Nouvelle Mine », « La Mine Julka », « Célestine », « La Cause commune » et « Le Trou prospère ». Partout le travail allait bon train. Partout on extrayait de la terre sale des puits ou des fosses pour aller la déverser dans des baquets et la rincer sur des cribles. Partout on pouvait trouver cette boue rouge caractéristique. À profusion.

Rialto était une mine importante, située non loin de la cime de la montagne. Le sommet en était tronqué et constituait la carrière, c'est-à-dire la minière. Un lavoir avait été aménagé sur une terrasse creusée dans le flanc de la colline. Là, sous un mur escarpé où béaient les orifices des puits et des galeries, étaient installés des baquets, des cribles, des gouttières et autres outils de l'industrie minière. Comme près des autres mines, un véritable bourg avait ici vu le jour, constitué de maisons en bois, de baraques, de cabanes et de masures couvertes d'écorces.

— Je ne connais personne ici, dit la jeune fille en attachant les rênes à la clôture. Mais on va essayer de discuter avec l'intendant. Geralt, si tu peux, évite de le saisir tout de suite à la gorge et ne le menace pas de ton eustache. Mieux vaut d'abord causer...

— N'essaie pas d'apprendre à un vieux singe à faire des grimaces, Angoulême...

Mais ils n'eurent pas le temps de causer. Ils n'eurent pas même le temps d'atteindre le bâtiment qu'ils supposaient être le bureau de l'intendant. Sur la placette où l'on chargeait le minerai dans les chariots, ils tombèrent directement sur cinq cavaliers.

— Par la peste ! s'exclama Angoulême. Voyez un peu ce que le bon vent nous amène !

— Qui sont ces hommes ?

— Ce sont les hommes du Rossignol. Ils sont venus collecter leur tribut. Trop tard, ils m'ont reconnue... Fils de... ! On peut dire qu'on est bien tombés...

— Peux-tu t'en débarrasser ? marmonna Cahir.

— N'y comptez pas.

— Et pourquoi cela ?

— En quittant la clique, j'ai volé le Rossignol. Ils ne me feront pas

de cadeau. Mais je vais essayer... Vous, taisez-vous. Gardez les yeux ouverts et tenez-vous prêts. À tout.

Les cavaliers se rapprochaient. À l'avant : un type aux longs cheveux poivre et sel vêtu d'un vitchoura, et un jeune échalas avec une barbe. De toute évidence, il se l'était laissé pousser pour masquer ses boutons d'acné. Ils faisaient semblant de rien, mais Geralt avait perçu les éclairs de haine dans leurs yeux tandis qu'ils regardaient Angoulême.

— Cheveux Clairs !

— Novosad. Yirrel. Bonjour. Belle journée aujourd'hui. Dommage qu'il pleuve.

Le gaillard aux cheveux poivre et sel, le dénommé Novosad, descendit de cheval, ou plutôt sauta de sa selle en lançant énergiquement sa jambe droite par-dessus la tête de sa monture. Les autres mirent à leur tour pied à terre. Novosad tendit les rênes de son cheval à l'échalas barbu qui répondait au nom de Yirrel, et s'approcha.

— Voyez-vous ça. Notre pie bavarde. Tu es en vie et en bonne santé, à ce que je vois.

— Et je gambille.

— Tu as réponse à tout, morveuse ! La rumeur annonçait bien que tu gambillais, mais au bout d'un pal. Aux dernières nouvelles, Fulko le Borgne t'avait capturée, et on racontait que tu chantaï comme une tourterelle sous la torture, en avouant tout ce qu'il voulait savoir !

— La rumeur, Novosad, grogna Angoulême, annonçait que ta mère hélait le client en ne lui demandant que quatre tymfs, mais personne pourtant ne voulait lui en donner plus de deux.

Le brigand cracha à ses pieds avec un air de mépris. Angoulême grogna de nouveau, telle une chatte.

— Novosad, dit-elle avec insolence, les poings sur les hanches. J'ai une affaire à proposer au Rossignol.

— C'est curieux, car lui aussi en a une pour toi.

— Ferme ton clapet et écoute, tant que j'ai envie de causer. Il y a deux jours, à un mile de Riedbrune, moi et ces deux-là, des amis à moi, on a abattu ce sorceleur sur la tête duquel il y avait un contrat. Tu saisis ?

Novosad jeta à ses compagnons un regard qui en disait long, puis il remonta son gant et examina Geralt et Cahir.

— Je vois, à en juger par leurs trognes, énonça-t-il lentement, que tes nouveaux amis ne sont pas des enfants de chœur. Ils ont tué le sorceleur, dis-tu ? Et comment ? D'un coup d'épée dans le dos ? Ou bien seulement en rêve ?

— Peu importe comment ils s'y sont pris, s'exclama Angoulême en faisant la grimace. En revanche, ce qui importe, c'est que ledit sorceleur a mordu la poussière. Écoute, Novosad. J'ai pas envie de

chercher chicane au Rossignol, ni de faire des embrouilles. Mais les affaires sont les affaires. Le demi-elfe vous a donné une avance pour le contrat, je ne réclame rien là-dessus, cet argent est à vous, à titre de dédommagement pour les frais et la fatigue occasionnés. Mais, d'après la loi, le solde de la récompense, que le demi-elfe a promis de verser une fois le travail fait, est pour moi.

— D'après la loi ?

— C'est ça ! répondit Angoulême sans prêter attention au ton sarcastique de Novosad. Parce que nous avons rempli notre part du contrat, nous avons tué le sorceleur, et on peut en apporter la preuve au demi-elfe. Par conséquent, je suis venue prendre la part qui est à moi, et après je m'en irai dans le lointain sombre et brumeux. Comme je l'ai dit, je tiens pas à faire concurrence au Rossignol, parce que les Versants sont trop petits pour nous deux. Transmets-lui ça, Novosad.

— Rien que ça ? dit-il sur un ton toujours aussi méchamment sarcastique.

— Et embrasse-le de ma part, pouffa Angoulême. Tu peux aussi lui montrer ton cul pour moi, *per procura*.

— J'ai une meilleure idée, annonça Novosad en jetant un coup d'œil à ses compagnons. C'est ton propre cul que je vais lui amener, Angoulême, c'est toi que je vais lui livrer, entravée ; il pourra alors régler ses comptes avec toi et discuter de tout ce dont il y a à discuter. Et il résoudra tout. Il décidera à qui revient l'argent du contrat commandité par le demi-elfe Schirru. Il trouvera une compensation à la hauteur de ce que tu lui as volé. Et aussi une solution au fait que les Versants sont, d'après toi, trop petits pour nous tous. Tout sera ainsi résolu. Dans les moindres détails.

— Il y a juste un problème. (Angoulême baissa le bras.) Comment comptes-tu me mener jusqu'au Rossignol, Novosad ?

— Eh bien, comme ça ! dit le bandit en tendant le bras. En te traînant par le cou !

D'un geste vif comme l'éclair, Geralt se saisit de son sihll et le plaça sous le nez de Novosad.

— Je ne te le conseille pas, mugit-il.

Novosad fit un bond sur le côté et dégaina son épée. Dans un chuintement, Yirrel sortit de son fourreau placé dans son dos un sabre tordu. Les autres suivirent leur exemple.

— Je ne vous le conseille pas, répéta le sorceleur.

Novosad pesta. Il regarda ses compères. Il n'était pas très doué en arithmétique, mais il était tout de même capable de constater que cinq, c'était plus que trois.

— Sus ! hurla-t-il en se jetant sur Geralt. À l'attaque !

Le sorceleur évita le coup en se déportant sur le côté et frappa son adversaire à la tempe d'un revers de la main. Avant même que

Novosad s'écroule, Angoulême s'était élancée vers l'avant ; son couteau siffla dans l'air et Yirrel, prêt à l'attaquer, trébucha, le manche en os saillant de son menton. Le bandit baissa son sabre, retira à deux mains le couteau de son visage ; du sang jaillit, Angoulême bondit, cogna l'homme à la poitrine et le précipita à terre. Pendant ce temps, Geralt avait fauché un deuxième bandit, Cahir abattu le suivant, faisant gicler d'un puissant coup d'épée un morceau de cervelle du brigand, qu'on aurait pu prendre pour un morceau de pastèque. Le dernier sbire battit en retraite et sauta sur son cheval. Cahir lança son épée en l'air pour la saisir par la lame, puis il s'en servit comme d'un javelot ; l'arme atteignit le brigand entre les omoplates. Son cheval hennit et secoua la tête, fléchit sur ses jambes, trépigna, entraînant dans la boue de couleur rouge le corps de son cavalier, dont la main était restée coincée dans le nœud coulant des courroies des rênes.

Le tout n'avait pas duré plus de cinq battements de cœur.

— À l'aide ! (Un hurlement s'éleva entre les bâtiments.) À l'aide ! Venez ! Au meurtre, au meurtre, on assassine les nôtres !

— L'armée ! Appelez l'armée ! s'écria un autre mineur qui entreprit de disperser les enfants arrivés en masse d'on ne sait où, toujours à se fourrer dans les pattes des adultes pour observer ce qui se passait.

— Que quelqu'un coure chercher l'armée !

Angoulême ramassa son couteau, l'essuya et le rangea le long de la tige de sa botte.

— Qu'il coure donc ! rétorqua-t-elle en criant et en regardant autour d'elle. Qu'est-ce qui vous arrive, les gars, vous êtes aveugles ou quoi ? C'était de la légitime défense ! Ils nous sont tombés dessus, ces malandrins ! Comme si vous ne les connaissiez pas ! Ils ne vous ont pas fait assez de mal ? Ils ne vous ont pas soutiré assez d'argent ?

Elle éternua bruyamment. Puis elle arracha la bourse de la ceinture de Novosad qui frémissait encore, avant de se pencher au-dessus de Yirrel.

— Angoulême.

— Quoi ?

— Laisse.

— Et pourquoi donc ? C'est notre butin ! Tu as trop d'argent ?

— Angoulême...

Une voix sonore retentit soudain.

— Eh, vous ! Approchez donc par ici, s'il vous plaît.

Trois hommes attendaient sur le seuil de la baraque, qui se trouvait être l'entrepôt des outils. Deux d'entre eux étaient des hercules aux cheveux coupés court, dotés d'un front bas et d'une vue manifestement tout aussi basse. Le troisième, celui qui les avait

interpellés, était un bel homme de grande taille – comme on en voyait rarement – aux cheveux sombres.

— J'ai involontairement entendu la conversation qui a précédé l'incident, dit l'homme. Je ne voulais pas vraiment croire qu'on avait tué le sorceleur, je pensais que c'étaient de vaines fanfaronnades. Maintenant, je pense autrement. Entrez, venez à l'intérieur.

Angoulême prit une profonde inspiration. Elle jeta un coup d'œil au sorceleur et lui adressa un signe de tête à peine perceptible.

L'homme était un demi-elfe.

\* \* \*

Le demi-elfe Schirré était grand, il faisait bien plus de six pieds. Il portait ses longs cheveux sombres noués en une queue-de-cheval qui retombait dans son dos. C'étaient à ses yeux – grands, en forme d'amande, couleur jaune-vert comme ceux d'un chat – qu'on reconnaissait ses origines.

— Ainsi, c'est vous qui avez tué le sorceleur, répéta-t-il avec un affreux sourire. Prenant ainsi de court Homer Straggen, le célèbre Rossignol. Curieux... En un mot, c'est à vous que je dois payer les cinq cents florins. La seconde échéance. J'ai versé l'acompte de cinquante florins à Straggen pour rien. Vous n'imaginez sans doute pas qu'il vous le rende ?

— Comment je m'arrangerai avec le Rossignol, ça me regarde, dit Angoulême qui, assise sur un coffre, balançait ses jambes. Ce qui est sûr, c'est que le contrat sur la tête du sorceleur était concret. Et c'est nous qui l'avons exécuté. Nous, et pas le Rossignol. Le sorceleur dort à présent sous terre. Ainsi que ses trois compagnons. Voilà qui clôt l'affaire.

— C'est du moins ce que vous prétendez. Comment cela s'est-il passé ?

Angoulême continuait à balancer ses jambes.

— Pour occuper mes vieux jours, énonça-t-elle avec son insolence habituelle, j'écirai l'histoire de ma vie. J'y décrirai comment s'est passé tel ou tel événement, j'y parlerai de ceci ou de cela. En attendant, vous devrez refréner votre curiosité, monsieur Schirré.

— Vous êtes donc honteux à ce point ? demanda froidement le sang-mêlé. Auriez-vous effectué le travail de si vilaine manière, à la façon des traîtres ?

— Ça vous dérange ? demanda Geralt.

Schirré le regarda attentivement.

— Non, répliqua-t-il au bout d'un instant. Le sorceleur Geralt de Riv a eu ce qu'il méritait. C'était un benêt et un nigaud. S'il avait eu une belle mort, honnête, vénérable, il serait devenu une légende. Or il

ne méritait pas d'être une légende.

— La mort est la même pour tous.

— Pas toujours, dit l'elfe en secouant la tête, poursuivant ses efforts pour croiser le regard de Geralt, masqué par l'ombre de son capuchon. Tu peux m'en croire, il arrive que cela ait son importance. Je devine que c'est toi qui as porté le coup fatal.

Geralt ne répondit pas. L'envie le chatouillait de saisir le métis par sa queue-de-cheval, de le plaquer au sol et de lui faire déballer tout ce qu'il savait, en lui brisant une à une les dents avec le pommeau de son épée. Mais il se maîtrisa. La voix de la raison lui dictait que l'histoire inventée par Angoulême pouvait donner de meilleurs résultats.

— Comme vous voulez, reprit Schirré sans attendre de réponse. Je n'insisterai pas davantage pour avoir un rapport détaillé sur le déroulement de l'opération. De toute évidence il n'est pas aisé pour vous d'en parler, et il n'y a manifestement pas de quoi se vanter. À moins, bien entendu, que votre silence ait une tout autre explication... On pourrait par exemple imaginer qu'il ne s'est rien passé du tout. Peut-être auriez-vous quelque preuve de la véracité de vos propos ?

— On a coupé la main droite du sorcelleur après l'avoir tué, rétorqua, imperturbable, Angoulême. Mais un raton laveur s'en est emparé et l'a dévorée.

— Nous n'avons donc que ceci à vous présenter, dit Geralt. (Il déboutonna lentement sa chemise et en sortit son médaillon à tête de loup.) Le sorcelleur la portait à son cou.

— Vous permettez ?

Geralt hésita une demi-seconde puis il le lui tendit. Le demi-elfe le prit dans sa main et l'examina.

— Maintenant, je vous crois, dit-il enfin. Le bibelot émet de fortes ondes magiques. Seul un sorcelleur pouvait détenir ce genre d'objet.

— Et s'il respirait encore, acheva Angoulême, le sorcelleur n'aurait pas permis qu'on le lui enlève. Ce médaillon est donc une preuve indubitable. Maintenant, mon bon monsieur, posez donc l'oseille sur la table.

Schirré rangea soigneusement le médaillon ; il prit dans la poche intérieure de son vêtement un rouleau de papiers qu'il déposa sur la table en l'aplatissant de la paume de sa main.

— Je vous en prie.

Angoulême sauta de son coffre puis s'approcha en faisant des mimiques et en roulant des hanches. Lorsqu'elle se pencha au-dessus de la table, Schirré l'agrippa en un éclair par les cheveux, la fit basculer sur la table et lui mit un couteau sous la gorge. La jeune fille n'eut même pas le temps de crier.

Geralt et Cahir avaient dégainé leur épée mais il était trop tard.

Les sbires du demi-elfe, les hercules au front bas, tenaient des crochets de fer dans les mains. Ils n'étaient pas pressés d'approcher, cependant.

— Vous deux, hurla Schirré, posez vos épées à terre ! Sinon, j'élargis le sourire de cette donzelle.

— N'écoute p..., commença Angoulême, puis elle poussa un cri.

Le demi-elfe avait violemment tiré sur ses cheveux et de son poignard lui avait entaillé la peau ; un mince filet rouge coulait le long du cou de la jeune fille.

— Posez vos épées ! Je ne plaisante pas !

— Peut-être pourrions-nous nous entendre ? (Geralt, sans prêter attention à la colère qui grondait en lui, avait décidé de temporiser.) Comme des gens civilisés ?

Le demi-elfe éclata d'un rire venimeux.

— Nous entendre ? J'ai été envoyé ici pour en finir avec toi, sorceleur, pas pour discuter. Oui, renégat, tu as bien entendu. Ah, on peut dire que tu as bien joué la comédie, mais, moi, je t'ai reconnu tout de suite, du premier coup d'œil. On m'avait fait de toi une description précise. Tu ne devines pas qui t'a si bien décrit ? Qui m'a donné les indications exactes sur le lieu où tu te trouvais et les personnes qui t'accompagnaient ? Si, je suis certain que tu as deviné.

— Lâche la jeune fille.

— Mais je ne te connais pas seulement de par ta description, poursuivit Schirré sans même songer à lâcher Angoulême. Je t'avais déjà vu. Je t'ai même suivi naguère. En Témérie. Au mois de juillet. Je t'ai suivi jusqu'à la ville de Dorian. Puis jusqu'au bureau des juristes Codringher et Fenn. Tu y es ?

Geralt fit tourner son épée de manière que la lame se reflète dans les yeux du demi-elfe.

— Je suis curieux de savoir, dit-il froidement, comment tu comptes te sortir de ce cul-de-sac, Schirré. Moi, je vois deux options. La première : tu lâches sur-le-champ la jeune fille. La seconde : tu la tues... et une seconde plus tard les murs et le plafond de cette pièce seront couverts de ton sang.

— Je vais compter jusqu'à trois, rétorqua Schirré en secouant brutalement Angoulême par les cheveux. Si d'ici là vous n'avez pas posé vos armes à terre, je commencerai à découper la donzelle.

— À mon avis, tu n'auras pas le temps de découper grand-chose.

— Un !

Geralt prit la suite tout en faisant tournoyer son sihil :

— Deux.

De l'extérieur leur parvint un bruit de sabots, puis des hennissements, des renâclements, des clameurs.

— Et maintenant ? s'exclama Schirré en éclatant de rire. C'est



justement ce que j'attendais. Ce n'est plus échec, mais échec et mat. Mes amis sont arrivés.

— Vraiment ? dit Cahir en regardant par la fenêtre. Je vois des uniformes de la cavalerie légère impériale.

— Donc, c'est toi qui es échec et mat, conclut Geralt. Tu as perdu. Lâche la jeune fille.

— Tout juste.

La porte du baraquement céda sous les coups de pied ; plus d'une dizaine d'hommes, la plupart vêtus uniformément de noir, pénétrèrent à l'intérieur. À leur tête se tenait un barbu aux cheveux clairs qui arborait un ours d'argent sur son brassard.

— « Que aen suecc's ? » demanda-t-il d'une voix sévère. Que se passe-t-il ici ? Il y a des cadavres à l'extérieur. Qui est responsable de ce grabuge ? Je veux une réponse sur-le-champ !

— Monsieur le capitaine...

— « Glaeddyvan vort ! » Jetez vos armes !

Ils obéirent aussitôt. Il faut dire que des arbalètes étaient pointées sur eux. Lâchée par Schirré, Angoulême voulut s'éloigner de la table, mais elle se retrouva soudain entre les serres d'un escogriffe trapu, vêtu d'habits colorés et aux yeux globuleux comme ceux d'une grenouille. Elle voulut crier, mais l'escogriffe plaqua son poing ganté sur sa bouche.

— Évitions la violence, proposa Geralt au capitaine à l'ours d'argent. Nous ne sommes pas des criminels.

— Tiens donc.

— Nous agissons au vu et au su de M. Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune.

— Tiens donc, répéta l'Ours en ordonnant d'un geste à ses sbires de ramasser les épées de Geralt et de Cahir. Au vu et au su de M. Fulko Artevelde, rien que ça. Vous avez entendu, les gars ?

Ses hommes, des noirs et des bigarrés, ricanèrent en chœur.

Angoulême, toujours prisonnière de l'étreinte de l'homme aux yeux de grenouille, s'agita, s'efforçant en vain de crier. Mais c'était inutile. Geralt avait déjà compris. Avant même que Schirré ait saisi, tout sourires, la main droite qu'il lui tendait. Avant même que quatre Nilfgaardiens noirs aient attrapé Cahir, tandis que trois autres pointaient leur arbalète sur son visage.

L'homme aux yeux de grenouille poussa Angoulême dans les bras de ses camarades. La jeune fille s'affaissa comme une poupée de chiffon. Elle ne tenta d'opposer aucune résistance.

L'Ours s'approcha lentement de Geralt et, de son gantelet, lui donna un coup de poing entre les jambes. Geralt se plia en deux, mais il ne tomba pas. Une froide colère le maintenait debout.

— Peut-être seras-tu heureux d'apprendre que vous n'êtes pas les

premiers imbéciles que Fulko le Borgne utilise à des fins personnelles, dit l'Ours. Il ne voit pas d'un bon œil les affaires fructueuses que je mène ici avec M. Homer Straggen, surnommé par certains le Rossignol. Fulko est fou furieux que j'aie intégré Homer, dans le cadre de ces affaires, dans les rangs impériaux et que je l'aie notamment nommé capitaine de la compagnie volontaire pour la protection de l'industrie minière. Ne pouvant se venger officiellement, il embauche donc divers larrons.

— Et sorcisseurs, ajouta Schirré avec un sourire sarcastique.

— Cinq cadavres gisent dehors, détrempés par la pluie, dit l'Ours d'une voix forte. Vous avez assassiné des hommes qui étaient au service de l'Empire. Vous avez perturbé le travail de la mine. Il ne fait donc aucun doute que vous êtes des espions, des agitateurs et des terroristes. Sur ce territoire prévaut la loi militaire. Par la présente, selon la loi martiale, je vous condamne à mort.

Yeux de grenouille se mit à ricaner. Il s'avança vers Angoulême, toujours maintenue par ses hommes de main ; d'un mouvement rapide, il la saisit à la poitrine. Et la pinça avec rudesse.

— Et alors, Cheveux Clairs ? coassa-t-il.

Sa voix rappelait davantage encore une grenouille que ses yeux. Son sobriquet de bandit, si tant est qu'il se le fût donné lui-même, prouvait qu'il avait le sens de l'humour. Et si ce devait être un pseudonyme servant de camouflage, c'était une vraie trouvaille.

— On se rencontre de nouveau, finalement ! coassa derechef le Rossignol à tête de grenouille en pinçant les seins d'Angoulême. Tu es contente ?

La jeune fille gémit de douleur.

— Où sont les perles et les pierres que tu m'as volées, putain ?

— Fulko le Borgne les as gardées en dépôt, cria Angoulême en faisant mine, fort maladroitement, de ne pas avoir peur. Va donc le voir si tu veux les récupérer !

Le Rossignol coassa et écarquilla les yeux : il avait tout à fait l'air d'une grenouille à présent, on s'attendait presque à le voir gober les mouches avec sa langue. Il pinça Angoulême plus fort encore, et la jeune fille s'ébroua et gémit de plus belle. Aux yeux de Geralt, embués par la colère, la jeune fille avait pris les traits de Ciri, comme lors de leur première rencontre.

— Qu'on les emmène, ordonna l'Ours avec impatience. Emmenez-les dehors, lui et ses compagnons.

— C'est un sorcier, dit d'une voix mal assurée l'un des bandits de la compagnie du Rossignol chargée de la protection des mines. Un enchanteur ! C'est trop risqué de l'emmener à mains nues ! Il pourrait nous ensorceler avec un de ses sortilèges, ou bien autre chose...

— Soyez sans crainte, dit Schirré en tapotant sa poche. Sans son

amulette de sorcier, il ne peut absolument rien faire, et l'amulette, c'est moi qui l'ai. Maintenant, emmenez-le.

\* \* \*

À l'extérieur les attendaient les autres Nilfgaardiens armés, en manteaux noirs, ainsi que la horde bigarrée du Rossignol. Un groupe de mineurs aussi s'était formé. Des enfants fureteurs traînaient également dans les parages, et aussi des chiens.

Le Rossignol perdit soudain toute maîtrise de lui-même. Comme si le diable s'était emparé de lui. En poussant des coassements forcenés, il martela la poitrine d'Angoulême de coups de poing ; lorsqu'elle fut à terre, il lui donna plusieurs coups de pied. Geralt s'ébroua vivement entre les mains des bandits, ce qui lui valut de recevoir une violente claque sur la nuque.

— On m'a dit, coassait le Rossignol en sautant sur Angoulême comme un crapaud dément, qu'à Riedbrune on avait prévu de te clouer sur un pal par le cul, petite galante ! Eh bien tu crèveras empalée ! Eh, les gars, allez me chercher un bâton et taillez-le en pointe. Vite !

— Monsieur Straggen, protesta l'Ours en faisant la grimace. Je ne vois aucune raison de perdre du temps à pratiquer des exécutions aussi bestiales. Mieux vaut simplement pendre les prisonniers...

Sous le regard mauvais du Rossignol, il s'était interrompu.

— Taisez-vous donc, capitaine, coassa le bandit. Je vous paie assez cher pour ne pas avoir à supporter vos interventions inappropriées. J'ai juré d'infliger une sale mort à Angoulême, et maintenant je vais m'amuser un peu avec elle. Si vous le souhaitez, allez pendre les deux autres. Ils ne m'importent guère.

— Mais moi, ils m'importent, intervint Schirré. Tous deux me sont nécessaires. Surtout le sorceleur. Et, étant donné que l'empalement de la jeune fille prendra un peu de temps, je vais mettre ce temps à profit.

Il s'approcha, plongea ses yeux de chat dans ceux de Geralt.

— Il faut que tu saches, renégat, dit-il, que c'est moi qui ai achevé ton ami Codrigher à Dorian. Je l'ai fait sur ordre de mon maître, M. Vilgefortz, que je sers depuis de nombreuses années. Mais j'y ai pris beaucoup de plaisir.

» Cette vieille fripouille de Codrigher, poursuivit l'elfe sans attendre la réaction du sorceleur, a eu le culot de fourrer son nez dans les affaires de maître Vilgefortz. Je l'ai éventré avec mon couteau. Quant à Fenn, cet être difforme et répugnant, je l'ai brûlé vif au milieu de ses papiers et je l'ai rôti vivant. J'aurais pu tout simplement le trucider, mais j'ai préféré lui consacrer un peu de mon temps et de ma

peine. Je l'ai écouté beugler et pousser des cris de goret. On aurait dit un véritable porcelet. Il n'y avait rien, absolument rien d'humain dans ces hurlements.

» Sais-tu pourquoi je te raconte tout cela ? Parce que toi aussi je pourrais tout simplement te trucher ou te faire exécuter. Mais je vais te consacrer un peu de mon temps et de ma peine. Je vais t'écouter beugler. Tu as dit que la mort était la même pour tous. Tu vas très bientôt constater qu'il n'en est rien. Allumez le tonneau à goudron, les gars ! Et rapportez une chaîne.

Quelque chose vint se fracasser à l'angle du baraquement et explosa aussitôt dans un terrible vacarme.

Un deuxième projectile imprégné de naphte – Geralt en avait reconnu l'odeur – tomba droit dans le tonneau, un troisième atterrit juste à côté des hommes qui gardaient les chevaux. On entendit un vacarme assourdissant, des flammes jaillirent, les chevaux devinrent fous furieux. S'ensuivit une bousculade dont fut éjecté un chien hurlant et en feu. L'un des bandits du Rossignol étendit soudain les bras et s'affala dans la boue, une flèche pointant dans son dos.

— Vivent les Versants libres !

Sur le sommet de la colline, sur les échafaudages et les passerelles se dessinaient des silhouettes vêtues de houppelandes grises et de bonnets de fourrure. D'autres projectiles enflammés, tels des diabolins traînant derrière eux une queue de fumée et de flammèches, continuaient à fuser sur la foule, les chevaux et les baraquements miniers. Deux d'entre eux atteignirent l'atelier de menuiserie et retombèrent sur le sol jonché de copeaux et de sciure.

— Vivent les Versants libres ! Mort à l'occupant nilfgaardien !

Des flèches se mirent à voler en sifflant.

L'un des Nilfgardiens noirs roula sous un cheval et un homme de la bande du Rossignol tomba, la gorge transpercée ; une flèche vint se ficher dans la nuque de l'un des hercules aux cheveux coupés ras. L'Ours tomba en lâchant un gémissement macabre. Lui aussi avait été touché, à la poitrine, à la base du sternum, sous le hausse-col. Personne ne pouvait le savoir, mais il s'agissait d'une flèche volée sur un transport militaire, un modèle standard de l'armée impériale, légèrement retravaillé. Soudain, les attaquants lancèrent de larges lances à deux lames en plusieurs endroits pour obtenir un effet d'éclatement.

L'une de ces lances transperça les entrailles de l'Ours.

— Dehors, le tyran Emhyr ! Vivent les Versants libres !

Avec un coassement, le Rossignol porta une main à son épaule qu'une flèche avait égratignée.

Un enfant touché par le trait d'un combattant pour la liberté – sans doute parmi les plus mauvais tireurs du groupe – roula dans la

boue. L'un des hommes qui retenaient Geralt s'écroula. L'un des hercules qui tenaient Angoulême s'effondra. La jeune fille s'arracha aussitôt à l'étreinte du second, sortit en un éclair son couteau de la tige de sa botte et se mit à frapper à tout va. Prise d'un accès de fièvre, elle rata la gorge du Rossignol mais lui esquina la joue, atteignant quasiment les dents. Les coassements du Rossignol se firent plus coassants encore que d'ordinaire et les globes de ses yeux plus globuleux encore. Il se traîna à genoux, se tenant le visage, du sang giclant entre ses doigts. Angoulême poussa un hurlement diabolique, elle bondit pour parachever son œuvre, sans y parvenir, car une bombe explosa entre elle et le Rossignol, générant des flammes et des tourbillons de fumée pestilentielle.

Alentour, l'incendie grondait déjà et il régnait un vrai pandémonium. Les chevaux devenaient fous, hennissaient, lançaient des ruades. Les bandits et les Nilfgaardiens hurlaient. Les mineurs, paniqués, couraient dans tous les sens, les uns se sauvaient, les autres tentaient d'éteindre le feu qui consumait les bâtiments.

Entre-temps, Geralt avait récupéré son sihill abandonné par les Nilfgaardiens. Il donna un bref coup d'épée à une grande femme en cotte de mailles qui s'apprêtait à attaquer Angoulême avec une Morgenstern. Il fendit une oreille à un Nilfgaardien en noir qui se précipitait sur lui, armé d'un esponton. Le suivant, qui se trouvait tout bonnement sur son chemin, eut la gorge tranchée.

Juste à côté de lui, un cheval en feu qui fonçait à l'aveuglette renversa un deuxième enfant et le piétina.

— Attrape un cheval ! Attrape un cheval !

Cahir se battait à présent à ses côtés, se défendant en donnant de vigoureux coups d'épée. Geralt n'entendait rien, ne voyait rien. Il faucha un autre Nilfgaardien, cherchant Schirré du regard.

À trois pas de là, Angoulême, à genoux, avait ramassé une arbalète ; elle tira, le carreau alla se planter dans le bas-ventre d'un bandit de la compagnie chargée de la protection de la société minière qui s'apprêtait à l'attaquer. Puis la jeune fille se releva brusquement et s'accrocha à la têtière d'un cheval qui arrivait au trot.

— Attrape un cheval, Geralt ! s'écria Cahir. Et sauve-toi !

Geralt massacra un autre Nilfgaardien, lui assenant un coup en hauteur, du sternum jusqu'à la hanche. Il secoua violemment la tête pour se débarrasser du sang qui avait giclé sur ses lèvres et ses sourcils.

— Schirré ! Où es-tu, vermine ?

Un coup. Un cri. Des gouttes de sang sur son visage.

— Pitié ! s'écria un jeune homme en uniforme noir, à genoux dans la boue.

Le sorceleur hésita.

— Reprends-toi ! hurla Cahir en le saisissant par l'épaule et en le secouant violemment. Reprends-toi ! Es-tu devenu fou ?

Angoulême revenait au galop en tirant un autre cheval par les rênes. Elle était poursuivie par deux cavaliers. L'un d'eux tomba, touché par la flèche d'un combattant des Versants libres. Le second fut balayé de sa selle par l'épée de Cahir.

Geralt bondit sur le dos du cheval sans cavalier. C'est alors qu'à la lueur de l'incendie il aperçut Schirré, appelant à lui les Nilfgaardiens paniqués. Près du demi-elfe, le Rossignol coassait et lançait des imprécations ; la gueule en sang, il avait vraiment l'air d'un troll cannibale.

Geralt poussa un hurlement de rage, fit faire demi-tour à son cheval et se mit à faire tourner son épée autour de lui.

Cahir poussa un cri, pesta, s'affaissa sur sa selle ; aussitôt, du sang se mit à couler de son front, couvrant ses yeux et son visage.

— Geralt ! Aide-moi !

Schirré avait concentré un groupe d'hommes autour de lui ; il hurlait, leur ordonnait de se servir de leurs arbalètes. Du plat de son épée, Geralt donna une tape sur la croupe de son cheval. Schirré devait mourir. Le reste n'avait pas d'importance. Plus rien d'autre ne comptait. Ni Cahir. Ni Angoulême...

— Geralt ! hurla la jeune fille. Va aider Cahir !

En entendant son cri, le sorceleur se reprit. Et eut honte.

Il aida Cahir, le soutint. Le jeune homme s'essuya les yeux avec sa manche, mais le sang ne cessait de couler.

— Ce n'est rien, juste une égratignure. (Sa voix tremblait.) À cheval, sorceleur... Au galop, suivons Angoulême... Au galop !

Une immense clameur s'éleva en provenance du pied de la montagne, d'où une foule armée de pioches, de pinces et de haches accourait. Des mineurs se pressaient au secours de leurs camarades et compagnons de la carrière du Rialto. Ils accouraient des mines voisines, du « Trou prospère », de la « Cause commune ». Et peut-être d'autres encore. Comment le savoir ?

Geralt talonna son cheval. Ils partirent au galop, filant *ventre à terre*\*.

\* \* \*

Ils galopèrent, penchés sur l'encolure de leur monture, sans se retourner. C'est Angoulême qui avait hérité du meilleur cheval, un ragot, petit mais fringant, qui appartenait aux bandits. Le cheval de Geralt, un bai des forces impériales, commençait déjà à renâcler et à souffler bruyamment, il avait du mal à garder la tête haute. Le cheval de Cahir, lui aussi issu des rangs nilfgaardiens, était plus puissant et

plus résistant, mais la vaillance de la monture importait peu quand le cavalier était blessé, se balançant sur sa selle, serrait machinalement les cuisses et perdait son sang qui coulait sur la crinière et l'encolure de l'animal.

Mais ils continuaient à galoper.

Angoulême, partie en tête, les attendait au tournant, à un endroit où la route descendait abruptement en serpentant entre les rochers.

— Nos poursuivants..., ânonna-t-elle, à bout de souffle, le visage noirci par la poussière, vont nous traquer, ils n'abandonneront pas... Les mineurs ont vu dans quelle direction nous étions partis. Nous ne devrions pas rester sur la grand-route... Nous devons couper par les forêts, continuer hors des chemins balisés... C'est notre seule chance de les semer...

— Non, protesta le sorcelleur en écoutant avec inquiétude les râles émis par son cheval. Nous devons continuer par la grand-route... Par la voie la plus directe et la plus courte qui mène à la vallée de Sans-Retour...

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas le moment de discuter, on n'a pas le temps. En route ! Tirez le maximum de vos chevaux...

Ils se remirent à galoper. Mais le cheval bai du sorcelleur renâclait.

\* \* \*

Le bai était incapable de continuer. Il avançait à grand-peine sur ses jambes raides comme des piquets qui partaient sur les côtés, expirant l'air par ses naseaux dans un râle rocailleux. Finalement, il tomba sur le flanc, lança une faible ruade, regardant son cavalier avec un air de reproche, les yeux déjà vitreux.

Si le cheval de Cahir se portait un peu mieux, son cavalier en revanche avait des difficultés à tenir en selle. Il était si mal en point qu'il tomba tout bonnement à terre ; il tenta de se relever, mais il resta à quatre pattes et se mit à vomir par saccades, bien qu'il n'ait pas grand-chose à rendre.

Lorsque Geralt et Angoulême essayèrent de toucher sa tête ensanglantée, il poussa un cri.

— Par la peste, dit la jeune fille. Ils lui ont taillé une sacrée coiffure.

La peau du front et de la tempe du jeune Nilfgaardien ainsi qu'une partie de son cuir chevelu étaient décollées de l'os du crâne sur une bonne longueur. Sans le caillot de sang gluant qui s'était formé sur la plaie, le lambeau de chair serait sans doute déjà retombé sur l'oreille. C'était un spectacle macabre.

— Comment ça s'est passé ?

— Il a reçu une hachette en pleine figure. Le plus drôle, c'est qu'elle n'a été lancée ni par un Noir, ni par un gars de la bande du Rossignol, mais par un des mineurs de la carrière.

— En l'occurrence, peu importe qui la lui a lancée. (Le sorcelleur avait arraché une manche de sa chemise et s'en servait pour envelopper la tête de Cahir.) Ce qui compte, c'est que c'était heureusement un piètre lanceur, il n'a fait que le scalper au lieu de lui faire exploser la cervelle. Mais les os du crâne en ont pris un sacré coup. Et le cerveau aussi. Cahir ne tiendra pas en selle, même si le cheval parvenait à supporter son poids.

— Qu'est-ce qu'on va faire alors ? Ton cheval a crevé, le sien est presque mort, le mien transpire à grosses gouttes. Et nos poursuivants sont à nos trousses. On ne peut pas rester ici...

— Il le faut. Cahir et moi, on va rester. Et son cheval aussi. Toi, tu continues. Vite. Ton cheval est fort, il maintiendra le galop. Et même si tu devais l'éreinter... Régis, Milva et Jaskier nous attendent quelque part dans la vallée de Sans-Retour, Angoulême. Ils ne sont au courant de rien et peuvent tomber entre les pattes de Shirrú. Tu dois les retrouver et les avertir, et ensuite, tous les quatre, vous devrez partir à bride abattue jusqu'à Toussaint. Là-bas, ils ne vous traqueront pas. Du moins je l'espère.

— Et toi et Cahir ? (Angoulême se mordit les lèvres.) Qu'est-ce qui va vous arriver ? Le Rossignol n'est pas stupide ; quand il verra le cheval à moitié mort, il passera chaque chablis de la vallée au peigne fin. Et vous deux, vous n'irez pas bien loin !

— C'est Schirrú qui nous traque, et il suivra tes traces.

— C'est ce que tu crois ?

— J'en suis certain. Va.

— Qu'est-ce qu'elle va dire, la tantine, quand elle va me voir arriver sans vous ?

— Tu expliqueras ce qui s'est passé. Pas à Milva, à Régis seulement. Il saura ce qu'il convient de faire. Quant à nous... Quand la plaie de Cahir aura commencé à cicatriser, nous nous mettrons en route pour Toussaint. On vous retrouvera bien d'une manière ou d'une autre. Allez, jeune fille, ne perds pas de temps ! Saute sur ton cheval et en route ! Ne laisse pas tes poursuivants gagner du terrain. Ne leur permets pas de t'avoir en vue.

— N'essaie pas d'apprendre à un vieux singe à faire la grimace ! Bon courage ! Au revoir !

— Au revoir, Angoulême.



Il resta à proximité de la route. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière lui, comme s'il s'attendait à voir surgir leurs poursuivants. Dans le fond il ne craignait aucune action de leur part, il savait qu'ils suivraient Angoulême sans perdre de temps.

Il ne se trompait pas.

Les cavaliers, qui étaient parvenus au col en moins d'un quart d'heure, s'arrêtèrent à la vue du cheval mort ; ils crièrent, se chamaillèrent, trottèrent jusqu'aux broussailles qui longeaient la route, mais reprirent presque aussitôt leur chemin. Sans doute estimèrent-ils que les trois fugitifs avaient poursuivi leur route ensemble, deux d'entre eux chevauchant une même monture, et qu'ils allaient vite pouvoir les rattraper s'ils ne perdaient pas de temps. Geralt remarqua que certains de leurs chevaux n'étaient pas non plus au mieux de leur forme.

Les poursuivants comptaient peu de manteaux noirs de la cavalerie légère nilfgardienne, les bandits bigarrés du Rossignol étaient en plus grand nombre. Geralt ne put vérifier si le Rossignol lui-même en faisait partie, ou s'il était resté à Rialto pour soigner sa caboche tailladée.

Lorsque les poursuivants s'éloignèrent et que le piétinement de leurs chevaux s'évanouit, Geralt quitta sa cachette dans les fougères et alla aider Cahir qui gémissait.

— Le cheval est trop faible pour te porter. Tu pourras marcher ?

En guise de réponse, le Nilfgaardien émit un son qui pouvait aussi bien être un acquiescement qu'une dénégation. Ou autre chose encore. Mais il bougea ses jambes, et c'était là l'essentiel.

Suivant la pente glissante du ravin, ils descendirent jusqu'au lit du ruisseau. Cahir effectua les quelques dizaines de pas restants de manière assez chaotique. Il rampa jusqu'au ruisseau, s'abreuva, arrosant généreusement d'eau glacée le pansement qu'il avait sur la tête. Le sorceleur ne le pressait pas, inspirant lui-même profondément et rassemblant ses forces.

Il marchait vers l'amont du ruisseau, soutenant Cahir et tirant en même temps le cheval qui patouillait dans l'eau, trébuchant sur les galets et les troncs d'arbre renversés. Au bout de quelque temps, Cahir refusa de collaborer : il n'avançait plus sagement les jambes. Lorsqu'il cessa de les bouger, le sorceleur entreprit de le traîner. Mais ils ne pouvaient continuer ainsi, d'autant que le lit du ruisseau était jalonné de seuils naturels et de cascades. Geralt gémit, puis il cala le blessé sur ses épaules. Le cheval, qu'il était obligé de tirer par les rênes, ne lui facilitait pas la vie non plus. Quand ils eurent enfin quitté le ravin, le sorceleur s'affala de tout son long sur la brande humide et resta allongé, le souffle court, totalement exténué, à côté de Cahir qui gémissait continuellement. Il resta allongé longtemps. Son genou

l'élançait de nouveau et le faisait terriblement souffrir.

Finalement, Cahir sembla retrouver quelque peu ses esprits. Quelques minutes s'écoulèrent, puis, soudain, un miracle : il se leva, et lança un juron en se tenant la tête. Ils repartirent. Au début Cahir marchait d'un pas alerte. Puis il ralentit. Et finit par tomber.

Geralt le mit sur ses épaules et continua à avancer sur les pierres, gémissant et ployant sous le poids. Son genou était déchiré par la douleur, de petites taches noires voletaient devant ses yeux, telles des abeilles.

— Qui aurait dit..., ânonna Cahir par-dessus ses épaules, voici à peine un mois de cela, que tu me traînerais sur ton dos...

— Tais-toi, Nilfgaardien... Tu te fais plus lourd quand tu causes...

Lorsque enfin ils atteignirent les parois rocheuses, il faisait déjà presque nuit. Incapable de chercher une grotte, le sorceleur se laissa tomber, sans force, près du premier trou qu'il rencontra.

\* \* \*

Au pied de la grotte traînaient des crânes, des côtes, des bassins et d'autres ossements humains. Mais, plus important, il y avait aussi des galeries sèches.

Cahir était fiévreux, il tremblait, il était secoué de spasmes. Geralt avait recousu la partie décollée de son cuir chevelu au moyen d'un ligneul. Cahir avait vaillamment supporté l'opération, il était resté conscient. La crise était venue plus tard, au cours de la nuit. Au mépris du danger, Geralt avait allumé un feu. Dehors, le vent soufflait et une pluie fine tombait du ciel, il était donc peu vraisemblable que quelqu'un traîne dans les environs et remarque la lueur dans la grotte. De toute façon, Cahir devait se réchauffer.

Il eut de la fièvre toute la nuit. Il tremblait, geignait, délirait. Geralt alimentait le feu sans relâche, incapable de dormir. Son genou lui causait une douleur de tous les diables.

\* \* \*

Cahir était un gaillard jeune, solide ; au petit matin, il revint à lui. Il était blême et trempé de sueur, et il avait encore de la fièvre. Il claquait légèrement des dents et parlait de manière hachée, mais on arrivait à comprendre ce qu'il disait. Il ne délirait plus, il était parfaitement conscient. Il se plaignait d'un mal de tête, symptôme somme toute normal chez quelqu'un qui avait eu une partie du cuir chevelu arrachée par une hachette. Geralt quant à lui occupait son temps à collecter l'eau de pluie qui suintait des rochers, Cahir et lui étant tenaillés par la soif, s'octroyant de temps à autre de petites

siestes qui se révélaient agitées.

\* \* \*

— Geralt ?

— Je t'écoute.

Cahir remua le bois dans le feu de camp à l'aide d'un fémur qu'il avait trouvé.

— À la mine, quand nous nous battions... J'ai eu peur, tu sais.

— Je sais.

— Pendant un instant j'ai cru que tu avais été pris d'une folie meurtrière. Que plus rien d'autre ne comptait pour toi... hormis la tuerie...

— Je sais.

— J'ai eu peur, acheva-t-il avec calme, que pris par l'amok tu fauches ce Shirrú. Et l'on n'aurait rien tiré d'un homme mort.

Geralt se racla la gorge. Le jeune Nilfgaardien lui plaisait de plus en plus. Il était non seulement courageux, mais aussi intelligent.

— Tu as agi sagement en renvoyant Angoulême, poursuivit Cahir en claquant légèrement des dents. Ce n'est pas pour les jeunes filles... Pas même les jeunes filles comme elle. Nous réglerons ça nous-mêmes, tous les deux. Nous irons à leur poursuite. Mais pas pour tuer à la manière sanguinaire des berserkers... Je repense à ce que tu as dit l'autre jour sur la vengeance... Tu sais, Geralt, même pour se venger il faut de la méthode. Nous rattraperons ce demi-elfe... Nous le contraindrons à avouer où est Ciri...

— Ciri est morte.

— Ce n'est pas vrai. Je ne crois pas qu'elle soit morte... Et toi non plus. Reconnais-le.

— Je refuse d'y croire, en effet.

À l'extérieur, le vent sifflait et la pluie continuait à tomber. Ils étaient bien dans la grotte.

— Geralt ?

— Je t'écoute.

— Ciri est vivante. J'ai fait de nouveaux rêves... Bien sûr, il s'est passé quelque chose à l'équinoxe, quelque chose de fatal... Moi aussi, je l'ai ressenti, et j'ai vu... Mais elle est en vie... J'en suis certain. Hâtons-nous... Mais pas en vue d'une vengeance ou d'une nouvelle tuerie. Hâtons-nous pour la retrouver.

— Oui, Cahir. Tu as raison.

— Et toi ? Tu ne fais plus de rêves ?

— Ça m'arrive, dit-il avec amertume. Mais très rarement depuis que nous avons franchi la Iaruga. Et je n'arrive pas à m'en souvenir à mon réveil. Quelque chose en moi s'est achevé, Cahir. Quelque chose

s'est consumé. Brisé...

— Ça ne fait rien, Geralt. Je rêverai pour nous deux.

\* \* \*

Ils se mirent en route à l'aube. La pluie avait cessé de tomber, il semblait même que le soleil tentait de se faire une petite place dans le ciel chargé de grisaille.

Ils chevauchaient lentement, tous deux montés sur leur unique cheval.

Ce dernier, qui provenait des rangs de l'armée nilfgaardienne, peinait sur les galets, il allait au pas le long de la rivière Sans-Retour qui menait à Toussaint. Geralt connaissait le chemin. Il était venu ici autrefois. Il y a très longtemps. Beaucoup de choses avaient changé depuis. Mais la vallée de Sans-Retour, elle, n'avait pas changé, pas plus que la rivière : plus ils avançaient, plus elle portait bien son nom. Les monts d'Amell n'avaient pas changé eux non plus, de même que l'obélisque de la Gorgone, la montagne du Diable qui les dominait.

Certaines choses étaient immuables.

\* \* \*

— Un soldat ne discute pas les ordres, dit Cahir en se massant la tête par-dessus son pansement. Il ne les analyse pas, ne se pose pas de questions, n'attend pas qu'on lui en explique le sens. Chez nous, c'est la première chose qu'on enseigne à un soldat. Tu peux donc bien te douter que je ne me suis pas interrogé une seule seconde sur l'ordre qui m'avait été donné. La question de savoir pourquoi c'était justement moi qui devais attraper cette reine ou cette princesse cintrasienne ne m'avait même pas traversé l'esprit. Un ordre est un ordre. J'étais en colère, bien sûr, parce que je voulais connaître la gloire, en me battant avec la chevalerie, l'armée régulière... Mais travailler pour les services de renseignements était aussi considéré comme un honneur chez nous. Si encore il s'était agi d'une mission plus difficile, d'un prisonnier important... Mais une fille ?

Geralt jeta au feu l'arête dorsale de la truite qu'il venait de manger. Pour apaiser leur faim, ils avaient pêché pas mal de poissons dans la soirée, dans le petit ruisseau qui se jetait dans la rivière Sans-Retour. C'était la période de frai chez les truites, il était facile d'en attraper.

Geralt écoutait attentivement le récit de Cahir ; en lui, la curiosité le disputait à un profond sentiment de regret.

— Dans le fond, tout s'est fait par hasard, racontait Cahir en regardant les flammes. Par le plus pur des hasards. Comme je l'appris

par la suite, nous avions un espion à la cour de Cintra, un kamerjunker. Quand nous avons pris la ville, au moment où nous nous préparions à encercler le château, cet espion s'est éclipsé et nous a fait savoir qu'on essayait de faire quitter les lieux à la princesse. Plusieurs groupes comme le mien ont été constitués. Par le plus grand des hasards, ceux qui emmenaient Ciri sont tombés sur mon groupe.

» Une course-poursuite s'est engagée dans les rues de la ville, dans un quartier qui avait déjà pris feu. C'était un véritable enfer. Partout, des rideaux de flammes, des murs de feu. Les chevaux ne voulaient plus avancer, et les hommes... Bah ! Que dire de plus ? Ils n'étaient pas non plus très enclins à les faire accélérer. Mes subalternes – j'en avais quatre avec moi – ont commencé à pester, à crier que j'avais perdu l'esprit, que je les menais tout droit à leur perte... J'ai eu toutes les peines du monde à reprendre le contrôle...

» Nous avons continué à les poursuivre à travers les ruelles en flammes, et nous les avons rattrapés. Soudain, ils se sont retrouvés là, devant nous, cinq cavaliers cintrasiens. Et la fauche a commencé, avant que j'aie eu le temps d'avertir mes hommes de prendre garde à la jeune fille. Qui, du reste, s'était retrouvée à terre immédiatement, celui qui la transportait sur son arçon étant mort le premier. Un de mes hommes la releva et l'installa sur son cheval, mais il n'alla pas bien loin ; un des Cintrasiens l'attaqua par-derrière et le transperça. J'ai vu la lame passer à un pouce de la tête de Ciri, qui tomba de nouveau dans la boue. Elle était à demi inconsciente tant elle était effrayée, je l'ai vue se serrer contre le mort, tenter de se glisser sous lui... Comme un chat près de sa mère morte... (Il se tut, avala sa salive.) Elle ne savait même pas qu'elle se pressait contre un ennemi. Un Nilfgaardien... Nous sommes restés seuls, elle et moi, reprit-il au bout d'un moment. Tout autour de nous, il n'y avait que des cadavres et des flammes. Ciri rampait dans une flaque, mais l'eau et le sang s'évaporaient de plus en plus vite sous l'effet du brasier environnant. Un bâtiment s'écroula soudain, je n'y voyais plus rien à travers les étincelles et la fumée. Mon cheval ne voulait pas avancer. J'appelais Ciri, je lui demandais de venir vers moi ; j'avais la voix enrouée à force de crier, tentant vainement de surmonter le rugissement des flammes. Elle me voyait, elle m'entendait, mais restait sans réaction. Mon cheval ne voulait pas bouger, et moi je ne pouvais rien faire. J'ai dû mettre pied à terre. Je ne pouvais pas la soulever d'une main tout en tenant de l'autre les rênes ; mon cheval s'agitait tellement qu'il faillit me renverser. Quand j'ai voulu la soulever, elle a commencé à crier. Puis son corps s'est tendu, et elle a perdu connaissance. Je l'ai enveloppée dans mon manteau que j'avais auparavant trempé dans une mare d'eau, de boue, de purin et de sang. Et nous sommes partis. Droit à travers le feu.

» Moi-même je ne sais pas par quel miracle nous avons réussi à en réchapper. Soudain j'ai vu une brèche dans un mur, et nous nous sommes retrouvés au bord de la rivière... à l'endroit précis où s'étaient rassemblés les Nordlings en fuite. On ne pouvait pas plus mal tomber ! J'ai jeté mon heaume d'officier, car même si les ailes avaient brûlé, on m'aurait reconnu immédiatement. Quant à mes autres vêtements, ils étaient tellement roussis qu'ils ne pouvaient me trahir. Mais si la fille avait été consciente, si elle avait crié, ils m'auraient écharpé de leurs épées. J'ai eu de la chance.

» J'ai parcouru près de quatre miles avec eux, puis je suis resté en arrière et me suis caché dans les fourrés, près de la rivière qui charriait les cadavres.

Il se tut, se racla la gorge, frotta de ses deux mains sa tête bandée. Et rougit. Ou peut-être était-ce seulement le reflet des flammes ?

— Ciri était affreusement sale. J'ai dû la déshabiller... Elle ne se défendait pas, ne criait pas. Simplement elle tremblait, gardant les yeux fermés. Chaque fois que je l'effleurais, pour la laver ou l'essuyer, elle se tendait et se raidissait... Je sais, j'aurais dû lui parler, l'apaiser... Mais j'étais soudain incapable de trouver les mots dans votre langue... qui était pourtant celle de ma mère, que je connaissais depuis l'enfance. Ne pouvant la reconforter par les mots, je voulais l'apaiser en la touchant, délicatement... Mais au moindre contact elle se raidissait et se mettait à piailler... Comme un poussin...

— Ce souvenir l'a poursuivi dans ses cauchemars, murmura Geralt.

— Je sais. Moi aussi.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Elle s'est endormie. Et j'en ai fait autant. Nous étions morts d'épuisement. Lorsque je me suis réveillé, elle n'était plus là. Elle n'était nulle part. Je ne me souviens de rien d'autre. Ceux qui m'ont trouvé affirment que je courais en rond en hurlant comme un loup. Ils ont dû me ligoter. Quand je me suis calmé, des hommes des services de renseignements, les subalternes de Vattier de Rideaux, se sont occupés de moi. C'est Cirilla qui les intéressait. Ils voulaient savoir où elle s'était sauvée, comment elle s'y était prise pour m'échapper, pourquoi je l'avais laissé s'enfuir. Ils me posaient sans arrêt les mêmes questions, encore et encore... N'en pouvant plus, j'ai lancé, fou de rage, une pique sur l'empereur, le traitant d'épervier qui chassait les petites filles. Ces mots m'ont valu de passer un an enfermé dans une cellule de la citadelle. Ensuite je suis rentré dans les bonnes grâces de l'empereur, parce que je pouvais lui être utile. Ils avaient besoin d'envoyer sur Thanedd quelqu'un qui parlait le Langage commun et savait à quoi ressemblait Ciri. L'empereur voulait que j'aille sur l'île... et que, cette fois, je remplisse ma mission en lui ramenant Ciri. Sans

faute.

Il se tut quelques instants.

— Emhyr m'a donné une seconde chance. J'aurais pu décliner son offre. Mon refus m'aurait à jamais condamné à la disgrâce et à l'oubli. Mais j'aurais pu refuser, si j'avais voulu. Je ne l'ai pas fait. Car vois-tu, Geralt... Je ne pouvais pas l'oublier.

» Je ne vais pas te mentir. Je la voyais sans cesse en rêve. Mais pas comme cette enfant maigre que j'avais déshabillée et lavée près de la rivière. Je la voyais et continue à la voir comme une femme, belle, consciente, provocatrice... avec une rose couleur ponceau tatouée près de l'aine.

— De quoi parles-tu ?

— Je ne sais pas, moi-même j'ignore ce que cela signifie... Mais c'était ainsi, et ça l'est toujours. Je continue à la voir dans mes rêves telle que je la voyais alors... C'est pour ça que j'ai accepté cette mission sur Thanedd. Que j'ai voulu me joindre à vous par la suite. Je... je veux la revoir... encore une fois. Je veux toucher ses cheveux, la regarder dans les yeux... Tue-moi si tu en as envie. Mais je ne peux plus faire semblant. Je crois... je crois que je l'aime. Ne ris pas, je t'en prie.

— Je n'ai pas la moindre envie de rire.

— C'est pour cette raison que je voyage avec vous. Comprends-tu ?

— Tu la veux pour toi ou pour ton empereur ?

— Je suis réaliste, dit-il dans un murmure. Il est évident qu'elle ne voudra pas de moi. Mais, si elle devient l'épouse de l'empereur, je pourrai au moins la voir de temps en temps.

— Avant d'en arriver là, renifla le sorcelleur, il faudrait d'abord que nous la retrouvions et que nous la sauvions. En supposant que tes rêves ne mentent pas et que Ciri soit effectivement en vie.

— Je le sais. Et lorsque nous l'aurons retrouvée... que se passera-t-il, alors ?

— Nous verrons. Nous verrons, Cahir.

— Ne me mens pas. Sois sincère. Je sais bien que tu ne me permettras pas de l'emmener.

Geralt ne répondit pas. Et Cahir ne reposa pas la question.

— D'ici là, reprit-il froidement, pouvons-nous être amis ?

— Nous le pouvons, Cahir. Je te demande de nouveau pardon pour l'autre jour. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Dans le fond, je ne t'ai jamais vraiment soupçonné d'être un traître ou un fourbe.

— Je ne suis pas un traître. Je ne te trahirai jamais, sorcelleur.

Ils suivaient le profond ravin que la rivière Sans-Retour, rapide et large déjà à cet endroit, avait creusé au milieu des montagnes. Ils allaient vers l'est, vers les frontières de la principauté de Toussaint. La Gorgone, la montagne du Diable, s'élevait devant eux. Pour admirer son sommet, ils auraient dû lever la tête.

Mais ils avançaient en regardant droit devant eux.

\* \* \*

Tout d'abord ils sentirent la fumée ; un instant plus tard ils aperçurent le feu de camp sur lequel rôtissaient des truites évidées plantées sur des broches. Puis ils virent un individu assis, seul, près du foyer.

Récemment encore, Geralt aurait raillé sans pitié celui qui aurait osé affirmer que lui, un sorcelleur, éprouverait une immense joie à la vue d'un vampire ; il l'aurait pris pour un idiot absolu.

— Oh ! Oh ! dit tranquillement Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy en retournant les broches. Voyez donc ce que le bon vent nous amène.

\* En français dans le texte.



« Le frappeur, également appelé knocker, gobelin, polterduk, karkonos, rübezahl, trésorier ou désertile, est une espèce de kobold doté néanmoins d'une force phénoménale et d'une stature hors du commun. En outre, contrairement au kobold, le frappeur porte généralement une énorme barbe hirsute. Il séjourne dans les galeries, les puits, les ruines, les gouffres, les fosses sombres, à l'intérieur des roches, dans toutes sortes de grottes, cavernes et terrains pierreux désertiques. À l'endroit où il se réfugie, le sol renferme à coup sûr des richesses telles que du minerai, du carbone, du sel ou de l'or noir par exemple. C'est pourquoi on peut fréquemment le rencontrer dans des mines, de préférence abandonnées, mais le frappeur se plaît également à se montrer dans des mines en activité. Garnement saccageur et malicieux, il est une malédiction et un véritable fléau des dieux pour tous les mineurs : il les fait tourner chèvres, les effraie et les mystifie en tapant sur les roches, en obstruant les galeries, en volant et saccageant leurs outils et leurs maigres biens ; il n'hésite pas non plus à se cacher dans les coins pour leur envoyer des petits bâtons à la figure.

Mais il est possible de le séduire pour qu'il ne polissonne pas outre mesure, en déposant çà et là, dans une sombre galerie ou au fond d'un puits, du pain beurré, du fromage de chèvre, une tranche de paleron braisé, le mieux étant encore de lui laisser une petite bonbonne d'eau-de-vie, car le frappeur en est terriblement friand. »

*Physiologus*

## CHAPITRE 7

— Ils sont en lieu sûr, assura le vampire en talonnant Draakul, sa mule. Tous les trois. Milva, Jaskier, et bien entendu Angoulême, qui nous a rejoints à temps dans la vallée de Sans-Retour et nous a tout raconté, en usant et abusant d'un vocabulaire très imagé. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi la plupart de vos injures et de vos insultes, à vous, les humains, étaient liées à la sphère érotique. Or le sexe est beau, il évoque la beauté, la joie, le plaisir. Conférer aux termes servant à désigner les organes génitaux une acception vulgaire...

— Tiens-t'en aux faits, Régis, l'interrompt Geralt.

— Oui, bien sûr, excusez-moi. Prévenus par Angoulême que les bandits étaient à sa poursuite, nous avons franchi sans attendre les frontières de Toussaint. Milva, à dire la vérité, n'était pas emballée, elle brûlait d'envie de faire demi-tour et d'aller à votre rescousse à tous les deux. J'ai réussi à l'en dissuader. Quant à Jaskier, étrangement, il n'était guère réjoui du refuge offert par les frontières de la principauté ; il avait clairement la frousse... Que craint-il tant à Toussaint ? Le saurais-tu, par hasard ?

— Non, je l'ignore, mais j'ai quand même une petite idée, répondit Geralt avec aigreur. Ce ne serait pas l'unique endroit où notre ami le barde aurait semé la zizanie. Aujourd'hui il s'est un peu assagi, car il fréquente des gens convenables, mais, dans sa jeunesse, rien n'était sacré pour lui. Je dirais qu'en sa présence seuls les hérissons et les femmes capables de grimper aux arbres étaient en sécurité. Et très souvent, on se demande bien pourquoi, les maris ne portaient pas le troubadour dans leur cœur. Il se trouve sans doute à Toussaint un mari qui, à la vue de Jaskier, risque de se remémorer certains épisodes du passé peu agréables... Mais dans le fond peu importe. Revenons-en aux faits. Qu'en est-il de nos poursuivants ? J'espère que...

— Je ne crois pas, l'interrompt Régis en souriant, qu'ils nous aient suivis jusqu'à Toussaint. La frontière grouille de chevaliers errants qui s'ennuient terriblement, à l'affût de la moindre occasion de se battre. De plus, nous sommes arrivés dans le Bois sacré de Myrkvid en même temps qu'un groupe de pèlerins rencontrés à la frontière. Or cet endroit fait peur. Même les pèlerins et les malades qui viennent des coins les plus reculés dans l'espoir de trouver à Myrkvid le remède à leurs souffrances s'arrêtent dans une bourgade non loin de la limite de la forêt, n'osant s'aventurer trop loin. Des rumeurs circulent en effet, on dit que celui qui ose pénétrer dans les chênaies termine brûlé vif sur un bûcher, enfermé dans une Baba d'Osier.

Geralt inspira profondément.

— Est-ce que...

— Absolument. (Une fois de plus, le vampire ne lui avait pas permis d'achever sa phrase.) Les druides se trouvent à Myrkvid. Après avoir quitté Angren, puis Caed Dhu, ils se sont installés un temps près du lac Monduirn et se trouvent à présent à Myrkvid, dans la principauté de Toussaint. Il était écrit que nous les rencontrerions.

Devant le regard incrédule de ses compagnons, il ajouta :

— Aurais-je oublié de vous dire que c'était écrit ?

Geralt prit une profonde inspiration. Cahir, qui était derrière lui, fit de même.

— L'homme que tu connais se trouve-t-il parmi ces druides ?

Le vampire sourit de nouveau.

— Ce n'est pas un homme, mais une femme, précisa-t-il. Effectivement, oui, elle est parmi eux. Elle a même eu une promotion. C'est elle qui dirige le Cercle à présent.

— Une hiérophante ?

— Une flaminique. Chez les druides, c'est le terme employé lorsque la fonction la plus élevée est occupée par une femme. On parle de hiérophante uniquement lorsqu'il s'agit d'un homme.

— C'est vrai, j'avais oublié. Si je comprends bien, Milva et les autres...

— ... sont maintenant sous la protection de la flaminique et du Cercle. (Comme à son habitude, le vampire avait répondu avant que Geralt ait terminé sa phrase, après quoi il entreprit de répondre aux questions non encore posées.) Moi, en revanche, je me suis hâté d'aller à votre rencontre. Car il s'est produit une chose mystérieuse. Lorsque j'ai commencé à lui exposer notre affaire, la flaminique m'a interrompu presque aussitôt, affirmant être au courant de tout. Et ajoutant qu'elle s'attendait depuis un certain temps déjà à notre venue...

— Pardon ?

— Je n'ai pu moi non plus cacher mon incrédulité.

Le vampire retint sa mule, se dressa sur ses étriers, regarda autour de lui.

— Chercherais-tu quelqu'un ou quelque chose ? demanda Cahir.

— Non, je l'ai trouvé. Descendons.

— Je voudrais au plus vite...

— Descendons. Je vais tout t'expliquer.

Ils durent parler plus fort pour couvrir le tintamarre de l'immense cascade qui tombait, tel un rideau d'écume, le long des parois du précipice rocheux. En bas, là où la cascade se jetait dans un lac assez grand, au milieu des roches, béait l'orifice noir d'une grotte.

— Oui, c'est là, précisément. (Régis venait de confirmer les suppositions du sorcelleur.) Je suis venu à ta rencontre, car il m'a été conseillé de t'orienter vers cet endroit. Tu vas devoir entrer dans cette

grotte. Je te l'ai dit, les druides étaient au courant de ta venue, ils savaient pour Ciri, pour notre mission. Et ils l'ont appris d'une personne qui vit là, justement. Cette personne, si l'on en croit la druidesse, souhaite te parler.

— Si l'on en croit la druidesse, répéta Geralt avec une pointe d'ironie dans la voix. Je suis déjà venu dans cet endroit. Je sais qui vit dans les grottes profondes sous la montagne du Diable. Divers habitants. Mais il est impossible de discuter avec la plus grande majorité d'entre eux autrement qu'avec une épée. Qu'a dit d'autre ta druidesse ? Quel mensonge dois-je encore croire ?

— Elle m'a clairement fait comprendre, dit le vampire en plantant son regard noir dans les yeux du sorcelleur, qu'elle avait d'une manière générale peu de sympathie pour ceux qui s'en prennent à des créatures vivantes engendrées par la Nature, et notamment les sorcelleurs. Je lui ai expliqué qu'en l'état actuel des choses tu n'avais de sorcelleur que le nom. Que tu ne nuisais aucunement à la Nature, à condition qu'elle-même ne t'importune pas. La flaminique, qui, tu dois le savoir, est une personne d'une rare vivacité, a immédiatement compris que tu avais abandonné tes activités de sorcelleur non pas parce que ta façon de concevoir le monde s'était modifiée, mais parce que les circonstances t'y avaient contraint. « Je sais parfaitement, a-t-elle dit, que le malheur s'est abattu sur une personne proche du sorcelleur. Il a donc été obligé d'abandonner la sourcellerie pour se hâter à son secours... »

Geralt ne fit aucun commentaire, mais son regard était si éloquent que le vampire se dépêcha de lui fournir quelques éclaircissements.

— Elle a déclaré, je la cite : « En cessant d'être sorcelleur, le sorcelleur prouvera qu'il peut faire montre d'humilité et d'esprit de sacrifice. Il entrera dans les entrailles sombres de la terre. Sans aucune arme. Libéré de toute pensée tranchante. Sans agressivité, sans colère, sans fureur, sans arrogance. Il entrera dans l'humilité. Alors, là-bas dans les entrailles de la terre, l'humble non-sorcelleur trouvera les réponses aux multiples questions qui le hantent. Mais si le sorcelleur reste sorcelleur, il ne trouvera rien du tout. »

Geralt cracha en direction de la cascade et de la grotte.

— C'est la tactique habituelle, s'écria-t-il. Tout cela n'est qu'une plaisanterie ! Ces histoires de vision prémonitoire, de sacrifice, de rencontres secrètes dans des cavernes, de réponses à des questions sont des stratagèmes éculés qui n'ont leur place que chez les vieux conteurs itinérants. Ici quelqu'un se gausse de moi. Dans le meilleur des cas. Et s'il ne s'agit pas d'une farce...

— En aucun cas il ne s'agit d'une farce, Geralt de Riv, protesta Régis. En aucun cas.

— De quoi s'agit-il donc ? D'une de ces fameuses bizarreries druidiques ?

— Nous ne le saurons pas tant que nous n'aurons pas vérifié, intervint Cahir. Viens, Geralt, nous irons ensemble...

— Non, dit le vampire en tournant la tête. La flaminique a été catégorique sur ce point. Le sorceur doit y entrer seul. Et sans arme. Donne-moi ton épée. Je veillerai sur elle pendant ton absence.

— Que le diable..., commença Geralt, mais, d'un geste vif, Régis l'interrompit.

— Donne-moi ton épée, l'enjoignit-il en tendant la main. Et, si tu as une autre arme, laisse-la-moi aussi. Pense aux paroles de la flaminique. Absence d'agressivité. Sacrifice. Humilité.

— Sais-tu qui je vais rencontrer dans cette grotte ? Qui ou... quoi ?

— Non, je l'ignore. Toutes sortes de créatures bizarres peuplent les couloirs souterrains de la Gorgone.

— Que le diable m'emporte !

Le vampire se racla doucement la gorge.

— Cette possibilité n'est pas à exclure non plus, répliqua-t-il tout à fait sérieusement. Mais tu dois courir ce risque. Je sais que tu le feras.

\* \* \*

Il ne s'était pas trompé ; ainsi qu'il s'y attendait, l'entrée de la grotte était encombrée d'un amas impressionnant de crânes, de tibias, de côtes et d'ossements divers. Cependant, aucune odeur de putréfaction ne chatouilla ses narines. De toute évidence, il s'agissait de vestiges séculaires destinés à dissuader les intrus.

Du moins le pensait-il.

Il entra dans les ténèbres, les os crissèrent et craquèrent sous ses pas.

Sa vision s'adapta vite à l'obscurité.

Il se trouvait dans une caverne immense, une grotte de pierre dont il était impossible d'estimer les dimensions à l'œil nu, car une forêt de stalactites dissimulait la voûte, formant un imbroglio de guirlandes pittoresques. Du sol humide qui étincelait et chatoyait de multiples couleurs s'élevaient des stalagmites blanches et rosâtres, larges à la base, plus fines en hauteur. Certaines étaient si élevées qu'elles dépassaient très largement la tête du sorceur. D'autres rejoignaient même des stalactites, formant ainsi des piliers stalagmitiques. Personne ne l'interpella. Le seul bruit qu'on entendait était l'écho retentissant de l'eau qui s'égouttait.

Il avançait lentement, droit devant lui, dans l'obscurité, entre les colonnes stalagmitiques. Il se savait observé.

Il songeait en permanence à l'absence de son épée dans son dos,

se sentant comme amputé d'une partie de lui-même. Il ralentit l'allure.

Ce qu'il avait pris un instant plus tôt pour une roche ronde posée à la base des stalagmites le regardait à présent avec de grands yeux brillants. Une masse compacte de cheveux grisâtres et couverts de poussière laissait entrevoir des gueules immenses où brillaient des crocs en forme de cônes.

Des barbegazis.

Geralt marchait lentement, avec prudence ; il y avait des barbegazis partout, des grands, des moyens, des petits, ils étaient couchés sur son chemin, sans même songer à s'écarter. Pour l'instant, leur comportement était tout à fait paisible, mais Geralt n'était pas certain de ce qui se passerait s'il venait à marcher sur l'un d'entre eux.

Les piliers stalagmitiques formaient comme une forêt dense ; il était impossible d'avancer tout droit, il fallait zigzaguer. D'en haut, de la voûte parsemée de glaçons s'écoulaient des gouttes d'eau.

Les barbegazis – ils étaient de plus en plus nombreux – accompagnaient le sorceleur dans sa progression, roulant et se traînant le long du mur. Il entendait leurs gazouillements et leurs halètements. Il sentait leur odeur âcre, forte.

Il dut s'arrêter. Sur son chemin, entre deux stalagmites, à un endroit qu'il ne pouvait contourner, était allongé un imposant échinops hérissé de longs piquants. Geralt avala sa salive. Il ne savait que trop bien que l'échinops pouvait projeter ses piquants à une distance de dix pas. Ces derniers avaient une qualité particulière : une fois plantés dans le corps, ils se brisaient et leurs bouts pointus pénétraient plus profondément dans les chairs et « voyageaient » à l'intérieur de la victime jusqu'à atteindre un organe sensible.

— Stupide le sorceleur ! entendit-il dans l'obscurité. Froussard, le sorceleur ! Peur il a ! Ha, ha !

La voix avait une résonance étrange, particulière, mais Geralt avait déjà entendu ce genre de sonorités plus d'une fois. Les créatures peu habituées à utiliser un langage articulé pour se faire comprendre parlaient de la sorte, avec un accent bizarre et une tendance peu naturelle à insister sur certaines syllabes.

— Stupide le sorceleur ! Stupide le sorceleur !

Il s'abstint de réagir. Il se mordit les lèvres et contourna prudemment l'échinops. Les piquants du monstre ondoyèrent comme les tentacules d'une anémone de mer. Mais un instant seulement ; ensuite, la créature s'immobilisa, ressemblant de nouveau à un immense tas d'herbes marécageuses.

Soudain, deux énormes barbegazis déboulèrent sur son chemin en baragouinant et en grognant. Un claquement d'ailes membraneuses et un ricanement chuintant lui parvinrent de la voûte, signalant indubitablement la présence de chauves-souris et de wespertyles.

La voix qu'il avait entendue précédemment retentit dans l'obscurité.

— Il est venu ici, l'assassin, le tueur ! Le sorceleur ! Il est entré ici ! Il a osé ! Mais il n'a pas d'épée, le tueur. Alors comment veut-il tuer ? De son simple regard ? Ha, ha !

— Ou peut-être, dit une autre voix aux accents encore moins naturels, on va le tuer, nous ?

Les barbegazis se mirent à gazouiller à l'unisson, formant un chœur sonore. L'un d'eux, gros comme une citrouille mûre à souhait, roula très près du sorceleur et fit claquer ses dents. Geralt étouffa le juron qui lui brûlait la langue et poursuivit son chemin. De l'eau gouttait des stalactites, dont l'écho cristallin résonnait dans la grotte.

Quelque chose s'agrippa à ses pieds. Il fit un effort pour ne pas le repousser violemment.

Il s'agissait d'un petit monstre, à peine plus grand qu'un chien pékinois. Il ressemblait d'ailleurs un peu à un pékinois. Du moins son visage. Le reste de son corps faisait penser à un singe. Geralt n'avait aucune idée de ce que c'était. De sa vie il n'avait rien vu de semblable.

— Sor-te-leur ! articula d'une voix sifflante, mais parfaitement claire, le petit monstre, toujours fermement agrippé à la chaussure de Geralt. Sor-te-leur. Fils-de-sa-laud !

— Lâche-moi, dit-il à travers ses dents serrées. Lâche ma chaussure, ou je te donne un coup de pied dans le cul.

Les barbegazis gazouillèrent plus fort encore, de manière plus violente et plus menaçante. Un cri résonna dans les ténèbres. Geralt ignorait ce que c'était. On aurait dit une vache qui mugissait, mais le sorceleur était prêt à parier que c'était autre chose.

— Sort-te-leur. Fils-de-sa-laud !

— Lâche ma chaussure, répéta Geralt en se maîtrisant avec peine. Je suis venu ici sans arme, en paix. Tu me gênes...

Il s'interrompt, pris à la gorge par une odeur pestilentielle qui avait soudain envahi l'atmosphère, lui piquant les yeux et faisant friser ses cheveux.

Accroché à son mollet, le petit monstre qui ressemblait à un chien pékinois écarquilla les yeux : il était tout bonnement en train de déféquer sur la chaussure de Geralt, émettant des bruits plus répugnants encore que l'odeur elle-même.

Geralt poussa un juron de circonstance et repoussa du pied l'effrontée créature. Bien plus délicatement qu'elle l'aurait mérité. Pourtant, il arriva ce qui devait arriver.

— Il a cogné le petit ! entendit-il hurler dans l'obscurité, par-dessus l'ouragan de baragouinements et de gémissements des barbegazis. Il a cogné le petit ! Il a offensé un plus petit que lui !

Les barbegazis les plus proches roulèrent à ses pieds. Il sentit leurs

pattes noueuses et dures comme le roc l'attraper et l'immobiliser. Il ne se défendit pas, il était totalement résigné. Il essuya sa chaussure couverte d'excréments sur la fourrure de la bête la plus grande et la plus agressive. Comme les créatures tiraient sur ses vêtements, il s'assit.

Quelque chose d'immense bougea dans les stalactites, bondit le long du mur. Il comprit immédiatement de quoi il s'agissait. Un frappeur. Trapu, ventru, velu, les jambes tordues, les épaules larges d'au moins une toise, une barbe rousse impressionnante.

À la manière dont le sol tremblait, on aurait dit que ce n'était pas un frappeur qui arrivait mais un percheron. Si ridicule que cela puisse paraître, les pieds du monstre, larges et racornis, faisaient un pied et demi de long chacun.

Le frappeur se pencha au-dessus du sorceleur ; il empestait la vodka. *Les gredins, ils se fabriquent de la gnôle ici*, constata machinalement Geralt.

— Tu as frappé un plus petit que toi, sorceleur, lui vociféra le frappeur à la figure dans un souffle fétide. Sans aucune raison tu as attaqué et offensé une petite créature, gentille et innocente. Nous savions que nous ne pouvions pas te faire confiance. Tu es agressif. Tu as un instinct de meurtrier. Combien en as-tu tué, des nôtres, canaille ?

Geralt estima inutile de répondre.

— Ooooooh ! (L'odeur d'alcool frelaté qui sortait de la bouche du frappeur se fit plus forte encore.) Je rêve de ce moment depuis que je suis tout petit ! Et voilà que mon rêve est sur le point de se réaliser ! Regarde à gauche.

Comme un imbécile, Geralt tourna la tête. Et reçut une droite dans les dents si violente qu'il vit des étincelles.

— Ooooooh ! (Au milieu de la barbe broussailleuse et nauséabonde du frappeur, Geralt distingua ses énormes canines tordues.) J'en rêvais depuis que j'étais tout petit. Regarde à droite.

C'est alors qu'un ordre retentissant fusa du fond de la caverne.

— Assez ! Assez de ces sottises et de ces gamineries. Je vous prie de le lâcher.

Geralt cracha le sang qui coulait de sa lèvre fendue. Il nettoya sa chaussure dans le filet d'eau qui suintait de la roche. Le skunk à face de chien pékinois montra les crocs, l'air sardonique, mais à une distance raisonnable. Le frappeur fit de même en se massant le poing.

— Va, sorceleur, beugla-t-il. Va le voir, puisqu'il t'appelle. J'attendrai. Parce qu'il faudra bien que tu repasses par ici pour quitter les lieux.



Étonnamment, la caverne dans laquelle pénétra Geralt était très lumineuse. Des colonnes de clarté entrecroisées se faufilaient par les orifices de la voûte hérissée de glaçons, créant une féerie de reflets et de couleurs sur les roches et les concrétions de glace. Dans l'air était suspendue une boule magique étincelante de lumière, qui faisait briller les éclats de quartz incrustés dans les murs. En dépit de toutes ces sources de clarté, les parois de la caverne se perdaient dans les ténèbres ; dans le prolongement de la colonne stalagmitique régnait une profonde noirceur.

Un mur, que la nature semblait avoir aménagé à cet effet, soutenait une immense fresque rupestre. L'artiste était un elfe blond vêtu d'une houppelande maculée de peinture. Dans la lumière magique de la grotte, sa tête semblait auréolée de gloire.

— Assieds-toi ! (Sans quitter son tableau du regard, l'elfe désigna un rocher d'un geste de son pinceau.) Ils ne t'ont pas fait de mal ?

— Non, pas vraiment.

— Tu dois leur pardonner.

— Je le dois, en effet.

— Ils sont un peu comme des enfants. Ils se réjouissaient tellement de ta venue.

— J'avais remarqué.

Alors seulement l'elfe le regarda.

— Assieds-toi, répéta-t-il. Je suis à toi dans un instant. Je dois juste terminer cela.

L'elfe travaillait à la représentation stylisée d'un animal, un bison, vraisemblablement. Pour l'instant, seule sa silhouette était achevée : depuis ses cornes impressionnantes jusqu'à sa non moins magnifique queue. Geralt s'assit sur le rocher indiqué et se promit d'être patient et humble, dans les limites de ses possibilités.

L'elfe, qui sifflotait doucement entre ses dents serrées, plongea son pinceau dans une petite bassine contenant de la peinture et, en quelques mouvements rapides, coloria son bison en violet. Après un instant de réflexion, il dessina sur le flanc de l'animal des rayures de tigre.

Geralt l'observait en silence.

Enfin, l'elfe s'écarta d'un pas pour admirer la fresque rupestre qui représentait l'essentiel d'une scène de chasse. Le bison violet et rayé était poursuivi par de maigres silhouettes humaines négligemment dessinées, armées d'arcs et de lances et qui faisaient des bonds sauvages.

— Qu'est-ce que c'est censé représenter ? ne put s'empêcher de demander Geralt.

L'elfe lui lança un coup d'œil furtif en portant l'extrémité du

manche de son pinceau à ses lèvres.

— C'est une fresque préhistorique, déclara-t-il, réalisée par les hommes primitifs qui habitaient dans cette grotte voici des milliers d'années et qui passaient la majeure partie de leur temps à chasser les bisons violets morts depuis longtemps. Certains des chasseurs préhistoriques étaient des artistes, ils éprouvaient le profond besoin d'immortaliser par la peinture ce qui leur pesait sur le cœur. Une sorte d'abréaction artistique.

— Fascinant.

— Absolument, confirma l'elfe. Vos savants errent dans les grottes depuis des années à la recherche de traces laissées par l'homme préhistorique. Et, chaque fois qu'ils en découvrent une, ils éprouvent une fascination sans borne. Car ils y voient la preuve de l'appartenance ancestrale de l'homme à cette terre. La preuve que les ancêtres de l'homme vivaient ici depuis des siècles, et que par conséquent ce monde appartient à leurs héritiers. Bah ! Chaque race a droit à ses racines. Même la vôtre, la race humaine, dont il faut chercher les racines à la cime des arbres. Voilà un joli calembour, tu ne trouves pas ? Qui vaut son épigramme. Aimes-tu la poésie légère ? Qu'en penses-tu ? Vois-tu quelque chose que je pourrais rajouter ?

— Rajoute aux chasseurs préhistoriques d'immenses phallus en érection.

— Ça, c'est une idée. (L'elfe plongea son pinceau dans la peinture.) Le culte phallique était caractéristique des civilisations primitives. Voilà qui peut également servir de base à la théorie selon laquelle la race humaine est soumise à la dégénérescence physique. Vos ancêtres avaient des phallus comme des massues, mais leurs descendants ont hérité de zobs ridicules... Merci pour ta pertinente suggestion, sorcelleur.

— De rien. Ça me pesait sur le cœur. La peinture semble bien fraîche pour une fresque préhistorique.

— D'ici à trois ou quatre jours, sous l'influence du sel qui se dégage des murs, les couleurs pâliront et le résultat paraîtra si parfaitement authentique que vos savants en resteront bouche bée. Ils en pisseront de joie quand ils verront ça. Tout le monde, j'en donne ma tête à couper, n'y verra que du feu, et ma farce passera inaperçue.

— J'en doute.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu ne pourras t'empêcher de signer ton chef-d'œuvre.

L'elfe eut un petit rire.

— Touché ! Tu m'as percé à jour. Ah ! Feu de la fatuité, comme il est difficile pour l'artiste de t'éteindre en lui. J'ai déjà signé. Ici.

— Ce n'est pas une libellule ?

— Non, c'est l'idéogramme de mon nom. Je m'appelle Crevan

Espane aep Caomhan Macha. Par commodité, j'utilise le pseudonyme d'Avallac'h. Je t'autorise à en faire de même pour t'adresser à moi.

— Je n'y manquerai pas.

— Quant à toi, on te nomme Geralt de Riv. Tu es sorceleur. En ce moment, pourtant, tu ne combats aucun monstre ni aucune bête sauvage, occupé que tu es à chercher des jeunes filles égarées.

— Je vois que les nouvelles se répandent vite et loin, y compris sous terre. Tu avais prévu, paraît-il, que je viendrais ici. Tu sais donc prédire l'avenir, si je comprends bien ?

— Prédire l'avenir est à la portée de tous. (Avallac'h s'essuya les mains avec un chiffon.) Et chacun le fait, puisque c'est chose facile. Prophétiser n'est pas un art. L'art consiste à prophétiser correctement.

— Le raisonnement est adroit et mérite son épigramme. Et toi, bien entendu, tu peux prophétiser avec justesse.

— La grande majorité du temps. Moi, cher Geralt, je connais un certain nombre de choses et peux en faire beaucoup. C'est d'ailleurs ce qu'indique mon titre scientifique, comme vous l'appelleriez. Autrement dit : Aen Saevherne.

— Un Érudit.

— Effectivement.

— Disposé, je l'espère, à partager son érudition ?

Avallac'h resta silencieux quelques instants.

— Partager ? dit-il enfin en insistant sur chaque syllabe. Avec toi ? L'érudition, mon cher, est un privilège, et les privilèges ne se partagent qu'entre égaux. Or pourquoi est-ce que moi, un elfe, un Érudit membre de l'élite, je devrais partager quoi que ce soit avec le descendant d'une créature qui a fait son apparition dans l'univers il y a à peine cinq millions d'années, et qui descend du singe, ou peut-être du rat, du chacal ou de tout autre mammifère ? Une créature qui a mis près de un million d'années, pour découvrir qu'à l'aide de ses deux mains poilues elle pouvait, avec un os rongé, réaliser une opération ? Et notamment se donner du plaisir en se fourrant l'os dans le rectum ?

L'elfe se tut, plongé dans la contemplation de sa fresque.

— Pour quelle raison, reprit-il, crois-tu donc que je partagerais avec toi un quelconque savoir, être humain ? Dis-le-moi !

Geralt se débarrassa du reste d'excrément qui souillait encore sa chaussure.

— Peut-être, répondit-il d'un ton sec, parce que c'est inéluctable.

L'elfe se retourna brusquement vers lui.

— Qu'est-ce qui est inéluctable ? demanda-t-il, les dents serrées.

— Peut-être que dans un avenir lointain, poursuivit Geralt, qui n'avait pas envie d'élever la voix, les gens s'empareront tout simplement de tous les savoirs, sans se demander si cela dérange ou non quelqu'un. Et ils mettront au jour ce que toi, elfe et Érudit, tu

caches astucieusement derrière des fresques rupestres, comptant que les hommes n'auront pas envie d'abattre avec des pioches ce mur revêtu d'une fausse preuve de la présence en ces lieux de leur ancêtre préhistorique... Qu'en dis-tu, ô feu de la fatuité ?

L'elfe pouffa de rire. De bon cœur.

— Tu as raison ! dit-il. La fatuité conduit parfois à la stupidité, et il serait en effet stupide de croire que quelque chose peut échapper à votre instinct de destruction. Vous détruirez tout. Et alors, être humain ? Que se passera-t-il ensuite ?

— Je ne sais pas. À toi de me le dire. Si tu juges ma question inopportune, je m'en irai. Par une autre sortie de préférence, car tes camarades égrillards qui meurent d'envie de me briser les côtes m'attendent de ce côté-ci.

— Je t'en prie. (D'un geste brusque, l'elfe déploya son bras et, dans un craquement grinçant, le mur de roche s'ouvrit, coupant brutalement en deux le bison violet.) Sors par là. Et suis la lumière. Au sens propre comme au figuré, c'est en règle générale le bon chemin.

— C'est un peu dommage, marmonna Geralt. Je parle de la fresque.

— Tu plaisantes, sans doute, dit l'elfe après un instant de silence, d'une voix étonnamment douce et agréable. Il n'arrivera rien à la fresque. Je la refermerai par le même procédé magique, et il n'y paraîtra plus. Viens. Je sors avec toi, je t'accompagne. Je suis parvenu à la conclusion que j'avais tout de même quelque chose à te dire. Et à te montrer.

L'obscurité régnait à l'intérieur, mais, d'après la température et le mouvement de l'air, le sorcelleur comprit aussitôt que la caverne était immense. Le gravillon sur lequel ils avançaient était humide.

Avallac'h fit apparaître la lumière à la manière d'un elfe, d'un simple geste, sans avoir à prononcer de formule. Une boule se précipita vers la voûte ; une myriade de reflets et de scintillements flamboyants déferla sur les murs de la grotte parsemés de cristaux en formation, et des ombres se mirent à danser. Le sorcelleur poussa un soupir involontaire.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des statues et des sculptures d'elfes, pourtant, la stupéfaction était chaque fois la même. Il n'en revenait pas que ces corps figés en plein mouvement, en pleine respiration, ne soient pas l'œuvre d'un ciseau de sculpteur, mais le résultat d'un sortilège très puissant, capable de transformer un être de chair et de sang en une statue de marbre blanc d'Amell.

La statue la plus proche reposait sur une plaque de basalte et représentait une elfe, assise sur ses talons. Elle tournait la tête, comme alertée par un bruissement de pas. Elle était entièrement nue. On percevait presque des ondes de chaleur en provenance de la statue

tant le marbre avait été lissé.

Avallac'h s'arrêta au milieu des allées de statues et s'appuya sur l'une des colonnes qui jalonnaient la route.

— Pour la deuxième fois, commença-t-il à voix basse, tu m'as brillamment percé à jour, Geralt. Oui, tu avais raison, la fresque avec le bison était un camouflage. Censé décourager les humains d'abattre le mur. Censé protéger toute cette beauté du pillage et de la dévastation. Chaque race, y compris celle des elfes, a droit à ses racines. Ce que tu vois, ce sont nos racines. Avance avec précaution, s'il te plaît. Cet endroit, en fin de compte, est un cimetière.

Grâce aux reflets dansants des cristaux, d'autres détails sortaient de l'ombre : derrière l'allée de statues apparaissaient des colonnades, des escaliers, des galeries, des arcades et des péristyles. Tous en marbre blanc.

— Je veux que tout cela perdure, reprit Avallac'h en s'arrêtant et en désignant l'ensemble d'un geste de la main. Même lorsque nous serons partis, lorsque ce continent, et même ce monde tout entier se retrouvera enseveli sous des tonnes de glace et de neige, Tir na Béa Arainne résistera. Nous partirons d'ici, mais un jour nous reviendrons. Nous, les elfes. C'est la promesse d'Aen Ithlinnespeath, la prophétie d'Ithlinne Aegli aep Aevenien.

— Vous y croyez vraiment ? Vous croyez vraiment à cet oracle ? La fatalité est donc tellement ancrée en vous ?

— Tout a été prévu et prophétisé. (L'elfe contemplait les colonnes de marbre ornées d'un bas-relief aussi délicat qu'une toile d'araignée.) Votre arrivée sur le continent, les guerres, le sang versé parmi les elfes et les humains. L'expansion de votre race, la décadence de la nôtre. La lutte entre les chefs du Nord et du Sud. Le roi du Sud s'élèvera contre les rois du Nord et il envahira leurs terres comme un torrent pendant la crue ; ils seront foudroyés et leurs peuples détruits... Et c'est ainsi que débutera l'anéantissement du monde. Tu te souviens du texte d'Itlina, sorcelleur ? « Celui qui est loin mourra de la peste ; celui qui est près tombera par l'épée ; celui qui se cache mourra de faim ; celui qui subsistera, celui-là le froid le perdra... Car viendra Tedd Deireadh, le temps de la Fin, le temps de l'Épée et de la Hache, le temps du Mépris, le temps du Froid blanc et de la Tourmente sauvage. »

— Poésie que tout cela.

— Tu préfères le concret ? Soit. À la suite d'un changement d'inclinaison des rayons du soleil, la frontière de l'éternel pergélisol se déplacera, et ce considérablement. Ces montagnes seront broyées et repoussées loin vers le sud par des glaces progressant depuis le nord. Tout sera recouvert d'un blanc manteau de neige. De plus d'un mile d'épaisseur. Et la température commencera à baisser ; il fera froid, très froid.

— On portera des caleçons chauds, annonça Geralt sans la moindre émotion dans la voix. Des vestes en peau de mouton. Et des bonnets de fourrure.

— Tu me l'enlèves de la bouche, acquiesça tranquillement l'elfe. Et grâce à ces caleçons et à ces bonnets vous survivrez et vous reviendrez ici un jour, creuserez et fouillerez dans ces grottes, que vous pillerez avant de tout détruire. La prophétie d'Itlina n'en parle pas, mais moi je le sais. Il est impossible d'exterminer les humains jusqu'au dernier. Comme les cafards. Un couple d'humains au moins subsistera. Pour ce qui est de nous autres, les elfes, Itlina est plus catégorique : seuls ceux qui suivront l'Hirondelle seront sauvés. L'Hirondelle, symbole du printemps, est celle qui ouvrira la Porte interdite, indiquera la route du salut. Et permettra la renaissance du monde. L'Hirondelle. L'enfant de Sang ancien.

— C'est-à-dire Ciri ? s'exclama Geralt presque malgré lui. Ou l'enfant de Ciri ? Comment ? Et pourquoi ?

Avallac'h, semblait-il, ne l'avait pas entendu.

— L'Hirondelle de Sang ancien, répéta-t-il. Viens. Et regarde.

La statue désignée par Avallac'h se détachait nettement au milieu des autres pourtant incroyablement réalistes, saisies en plein mouvement : il s'agissait d'une elfe de marbre blanc, à demi allongée, qui semblait vouloir se redresser et se lever juste après son réveil. Elle avait le visage tourné vers l'espace vide à côté d'elle, sa main levée semblait frôler quelque chose d'invisible.

Sur le visage de l'elfe se lisait une expression de paix et de bonheur.

Ils restèrent silencieux un long moment puis Avallac'h reprit la parole.

— C'est Lara Dorren aep Shiadhal. Ce n'est pas une tombe à proprement parler, mais un cénotaphe. La position de la statue t'étonne ? Que puis-je te dire ? Le projet de tailler dans le marbre les deux amoureux légendaires, Lara et Cregennan de Lod, n'a pas été approuvé. Cregennan était un humain, c'eût été un sacrilège de sculpter sa représentation dans le précieux marbre d'Amell. Un blasphème de placer ici, à Tir na Béa Arainne, la statue d'un humain. D'un autre côté, il aurait été plus criminel encore d'effacer sciemment le souvenir du sentiment qui unissait Lara et Cregennan. On a donc eu recours à un compromis. Cregennan, sur le plan matériel... n'est pas présent. Et pourtant, il est là. Dans le regard de Lara, dans sa pose. Même s'il est physiquement absent, les amants sont ensemble. Rien n'est parvenu à les séparer. Ni la mort, ni l'oubli... Ni la haine.

Le sorcier avait l'impression que la voix égale de l'elfe s'altérait par intermittence. Mais il avait sans doute rêvé.

Avallac'h se rapprocha de la sculpture ; d'un geste prudent,

délicat, il caressa l'épaule de marbre. Puis il se retourna ; il avait retrouvé son sourire habituel, un rien railleur.

— Sais-tu, sorceleur, quel est le plus grand désavantage d'une longue vie ?

— Non.

— Le sexe.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu. Le sexe. Au bout de cent ans à peine, la fascination et l'excitation des premières années cède la place à l'ennui. Rien n'a plus l'attrait exaltant de la nouveauté, puisque tout est désormais connu... C'est alors que soudain survient la Conjonction des Sphères, et vous, les humains, faites votre apparition sur ces terres. Un groupe de rescapés, venus d'un autre monde, votre ancien monde que vous avez réussi à détruire totalement, de vos propres mains, cinq millions d'années à peine après votre naissance en tant qu'espèce. Vous êtes une poignée, votre durée de vie moyenne est très courte, votre survie dépend donc du rythme de reproduction ; par conséquent, votre appétit sexuel ne vous quitte jamais, vous êtes totalement régi par le sexe, c'est un instinct plus fort même que l'instinct de conservation. Peu vous importe de mourir si auparavant vous avez pu copuler : cette phrase résume à elle seule toute votre philosophie de vie.

Geralt le laissait parler, sans faire de commentaires, malgré sa profonde envie d'intervenir.

— Et ce qui devait arriver arriva, poursuivit Avallac'h. Les elfes mâles, lassés de leurs partenaires, ont commencé à s'intéresser aux humaines, guère farouches ; les elfes femelles, tout aussi lasses, se sont livrées, en proie à une curiosité perverse, aux mâles humains toujours pleins de vigueur et de fougue. C'est alors que s'est produite une chose que personne ne parvient à expliquer : les elfes, qui normalement ovulent une fois tous les dix ou vingt ans, se sont mises, en copulant avec des humains, à ovuler chaque fois qu'elles avaient un puissant orgasme. Un gène caché a été activé, peut-être même une combinaison de gènes. Les elfes femelles ont alors compris qu'en pratique elles ne pouvaient avoir d'enfants qu'avec des humains. C'est grâce à elles que nous ne vous avons pas exterminés du temps où nous étions encore les plus forts. Ensuite, c'est vous qui êtes devenus les plus forts, et vous avez commencé à nous exterminer. Mais vous aviez toujours des alliées parmi les elfes femelles. Ce sont elles qui ont œuvré en faveur d'une vie commune entre elfes et humains... sans vouloir reconnaître qu'il ne s'agissait au fond que d'une coucherie commune.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? demanda Geralt en se raclant la gorge.

— Avec toi ? Absolument rien. Mais avec Ciri, beaucoup de

choses. Car Ciri est la descendante de Lara Dorren aep Shiadhal, et Lara Dorren a défendu l'idée d'une vie commune avec les humains. Avec un humain, plus précisément. Cregennan de Lod, un magicien. Lara Dorren a partagé la couche de ce Cregennan. Et leurs unions répétées ont porté leur fruit : elle est tombée enceinte.

Le sorcelleur, là encore, garda le silence.

— Mais il y avait un problème : Lara Dorren n'était pas une elfe comme les autres. Elle était porteuse d'un gène à part. Le résultat de plusieurs années de travail. Unie à un elfe – cela va sans dire – porteur d'un autre gène, elle devait mettre au monde un enfant encore plus spécial. En concevant son enfant avec la semence d'un humain, elle a enterré cette chance, elle a gâché le résultat de centaines d'années de planifications et de préparations. C'est du moins ce qu'on a pensé à l'époque. Personne ne croyait que le métis enfanté par Cregennan pouvait hériter des caractéristiques exceptionnelles de sa mère. Non, une telle mésalliance ne pouvait générer rien de bon...

— Et c'est pourquoi, intervint Geralt, il fut sévèrement puni.

— Pas de la façon que tu crois. (Avallac'h lui jeta un bref regard.) Bien que l'union de Lara Dorren et Cregennan ait causé aux elfes des dommages considérables dont les humains ne pouvaient que tirer profit, ce sont néanmoins les humains, et non les elfes, qui ont assassiné Cregennan et causé la perte de Lara. C'est ainsi que les choses se sont passées. Et pourtant, bien des elfes avaient des raisons, y compris personnelles, de haïr les amants.

Pour la seconde fois, Geralt avait perçu un très léger changement dans la voix de l'elfe, et cela l'intriguait.

— Quoi qu'il en soit, reprit Avallac'h, la coexistence entre les elfes et les humains éclata comme une bulle de savon, et les deux peuples se sautèrent à la gorge. Ce fut le début de la guerre, qui se poursuit encore aujourd'hui. Et, pendant ce temps, le gène de Lara... Il existe toujours, comme tu le sais sans doute déjà. Et il s'est même renforcé. Malheureusement, il a muté. Oui, tu as bien entendu. Ta Ciri est une mutante. (N'attendant là encore aucun commentaire du sorcelleur, il poursuivit son récit.) Bien évidemment, vos magiciens ont trempé dans cette affaire, enfermant dans des cages des couples sélectionnés avec soin afin qu'ils s'unissent, mais les choses ont fini par échapper à leur contrôle. Peu nombreux sont ceux qui ont compris par quel miracle le gène de Lara Dorren s'était perpétué jusqu'à Ciri, quel avait été l'élément déclencheur. Je pense que Vilgefortz, celui-là même qui t'a brisé les os sur Thanedd, fait partie de ceux-là. Les magiciens qui se sont livrés à des expériences sur la descendance de Lara et de Riannon en jouant quelque temps les entremetteurs ne sont pas parvenus au résultat escompté, ils se sont lassés et ont abandonné leurs expérimentations. Mais celles-ci ont continué à avoir des effets sur les



générations suivantes. Ciri, la fille de Pavetta, la petite-fille de Calanthe, l'arrière-arrière-arrière-petite-fille de Riannon, est la véritable héritière de Lara Dorren. Vilgefortz l'a appris, vraisemblablement par hasard. Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, est au courant, lui aussi.

— Et toi-même tu le sais.

— Moi, j'en sais même plus que ces deux-là réunis. Mais cela n'a pas d'importance. Le vent de la destinée fait tourner le moulin de la vie... Ce qui est écrit doit se produire.

— Et que doit-il se produire ?

— Ce qui est écrit. Ce qui a été établi par une autorité supérieure, au sens figuré bien entendu. Ce que préjuge indubitablement l'activité du mécanisme en marche à la base duquel reposent l'Objectif, le Plan et le Résultat.

— Ou bien c'est de la poésie, ou bien c'est de la métaphysique. Ou même peut-être les deux, car il est parfois difficile de délimiter les frontières de l'une et de l'autre. Pourrais-tu t'exprimer de manière un peu plus concrète ? Je discuterais volontiers avec toi de choses et d'autres, mais il se trouve que je suis pressé.

Avallac'h le jaugea du regard un long moment.

— Et où donc veux-tu aller ? Ah ! Pardonne-moi... Je constate que tu n'as rien compris à ce que je t'ai raconté. Je te parlerai donc simplement : ta grande expédition destinée à secourir Ciri n'a aucun sens. Absolument aucun. Pour plusieurs raisons.

» Premièrement, poursuit l'elfe en regardant le visage de pierre du sorcelleur, il est déjà trop tard, le mal principal est déjà fait, tu n'es plus en mesure de sauver la jeune fille contre ce mal. Deuxièmement, maintenant qu'elle suit le bon chemin, l'Hirondelle s'en sortira très bien toute seule, elle porte une trop grande puissance en elle pour craindre quiconque. Ton aide ne lui est donc plus utile. Et troisièmement... Humm...

— Je t'écoute, Avallac'h. Je ne fais même que ça.

— Troisièmement... Quelqu'un d'autre à présent lui viendra en aide. Tu n'es sans doute pas arrogant au point de croire que la destinée de cette jeune fille n'est liée qu'à toi et toi seul ?

— C'est tout ?

— Oui.

— Alors au revoir.

— Attends.

— Je te l'ai dit, je suis pressé.

— Supposons un instant, poursuit tranquillement l'elfe, que je sache effectivement ce qui va se passer, que je voie l'avenir. Si je te disais que ce qui doit se produire se produira de toute façon, quels que soient les efforts que tu déploieras, les initiatives que tu prendras ? Si

je t'annonçais que tu peux d'ores et déjà chercher un endroit tranquille sur terre et y attendre les conséquences inévitables du cours des événements sans rien entreprendre, le ferais-tu ?

— Non.

— Et si je t'annonçais que ton entêtement, prouvant ton manque de foi dans les mécanismes inébranlables de l'Objectif, du Plan et du Résultat, pouvait effectivement, bien que les probabilités soient infimes, changer quelque chose, mais pour le pire uniquement, reconsidérerais-tu les choses ? Bah ! À en juger par ton air, je vois bien que non. Je te demanderai donc simplement : pourquoi non ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui, je le veux.

— Parce que je ne crois tout simplement pas à tes banalités métaphysiques sur les objectifs, les plans et les projets venus d'en haut, de prétendus créateurs. Je ne crois pas non plus à la prédiction de votre célèbre devineresse Itlina ni en aucune autre prophétie. Figure-toi que je considère tout cela comme une grande fumisterie et un attrape-nigaud, rien d'autre, tout autant que ta fresque rupestre. Que ton bison violet. Je ne sais pas si tu ne peux ou si tu ne veux pas m'aider. Toutefois je ne t'en fais pas grief...

— Tu penses que je ne peux pas t'aider, que je ne veux pas t'aider même. Mais comment le pourrais-je ?

Géralt réfléchit un instant, pleinement conscient que beaucoup de choses dépendaient de la formulation de sa question.

— Retrouverai-je Ciri ?

La réponse fusa immédiatement.

— Tu la retrouveras. Pour de nouveau la perdre aussitôt. Et ce pour toujours. Avant d'en arriver là, tu perdras tous ceux qui t'accompagnent. L'un de tes compagnons va mourir au cours des prochaines semaines, voire même des prochains jours. Ou des prochaines heures.

— Merci.

— Je n'ai pas encore terminé. La conséquence directe et immédiate de ton ingérence dans les rouages des meules qui moulent l'Objectif et le Plan sera la mort de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Un détail sans grande importance quand on sait que peu de temps après ce sont quelques dizaines de millions d'hommes qui perdront la vie. Le monde que tu connais cessera d'exister, pour renaître au bout d'un certain temps sous une forme totalement différente. Mais, en l'occurrence, personne n'a ni n'aura aucune influence sur cet événement, personne n'est en mesure de l'empêcher ou de modifier le cours de choses. Ni toi, ni moi, ni les magiciens, ni les Érudits. Ni même Ciri. Qu'est-ce que tu dis de cela ?

— Balivernes ! Bison violet ! Néanmoins je te remercie, Avallac'h.

— Quoi qu'il en soit, reprit l'elfe en haussant les épaules, je serais curieux de voir ce qu'il adviendrait si un caillou se glissait dans les rouages de la meule... Puis-je encore faire quelque chose pour toi ?

— Je ne crois pas. Car je doute que tu puisses me montrer Ciri.

— Qui a dit cela ?

Geralt retint sa respiration.

D'un pas rapide, Avallac'h se dirigea vers le mur de la grotte, faisant signe au sorcelleur de le suivre.

— Les murs de Tir na Béa Arainne ont des propriétés particulières, expliqua l'elfe en désignant les cristaux de montagne scintillants. Et, toute modestie mise à part, j'ai quant à moi des compétences non moins particulières. Pose ta main sur ce mur. Contemple-le. Concentre-toi. Dis-toi qu'elle a grand besoin de toi en ce moment. Et, si je puis m'exprimer ainsi, informe-la mentalement de ton envie de l'aider. Dis-lui que tu veux courir à sa rescousse, être à ses côtés, quelque chose dans ce goût-là. L'image devrait apparaître d'elle-même. Avec netteté. Regarde, mais abstiens-toi de réagir avec violence. Ne dis rien. Ce sera une vision, pas une communication.

Il obéit.

Contrairement à l'annonce de l'elfe, les premières visions étaient loin d'être nettes. En revanche, elles étaient si violentes qu'instinctivement il recula. *Une main tranchée sur une table... Des éclaboussures de sang sur une plaque de verre... Des squelettes sur des chevaux-fantômes. Yennefer, entravée dans des fers...*

*Une tour ? Une tour noire. Et derrière, en arrière-plan... Une aurore polaire ?*

Soudain, l'image devint limpide. Trop limpide.

— Jaskier ! hurla Geralt. Milva ! Angoulême !

— Hein ? demanda Avallac'h avec intérêt. Ah, oui ! J'ai l'impression que tu as tout gâché.

Geralt s'écarta du mur de la grotte d'un bond, il trébucha sur le socle en basalte et manqua de tomber.

— Peu importe, par la peste ! s'écria-t-il. Écoute, Avallac'h, je dois au plus vite me rendre dans la forêt où vivent les druides...

— Caed Myrkvid ?

— Possible ! Un danger mortel y menace mes amis ! Ils luttent pour leur vie ! D'autres personnes sont également menacées... Quel est le chemin le plus rapide... Ah, par le diable ! Je retourne chercher mon épée et mon cheval...

— Aucun cheval ne sera capable de te conduire au bois de Myrkvid avant la tombée de la nuit..., l'interrompt tranquillement l'elfe.

— Mais je...

— Je n'ai pas terminé. Va chercher ta fameuse épée, et moi,

pendant ce temps, je t'enverrai une monture. Une monture parfaite pour les chemins de montagne. Quelque peu... atypique, je dirais. Mais qui te permettra d'atteindre Caed Myrkvid en moins d'une demi-heure.

\* \* \*

Le frappeur puait autant qu'un cheval, mais la comparaison s'arrêtait là. Autrefois, à Mahakam, Geralt avait assisté à des compétitions de dressage de mouflons des montagnes organisées par des nains, un « sport » qui lui avait paru à l'époque des plus extrêmes. Mais ce n'est qu'à présent, assis sur le dos d'un frappeur qui courait comme un dératé, qu'il comprenait ce que « sport extrême » voulait dire.

Pour éviter de tomber, il s'agrippait fermement à la tignasse rugueuse du monstre et serrait entre ses cuisses ses flancs velus. Le frappeur puait la sueur, l'urine et la vodka. Il filait comme un dément. La terre grondait sous ses pas, comme si la plante de ses énormes pieds était en bronze. Ralentissant à peine dans les descentes, il se félicitait sans cesse à grands cris, et il courait si vite que le vent sifflait aux oreilles du sorcelleur. Il filait le long de crêtes, de sentiers à pic et d'éperons tellement étroits que Geralt fermait les yeux pour ne pas regarder en bas. Il franchissait des cascades, des précipices et des crevasses que même un mouflon n'aurait osé traverser, accompagnant chaque saut réussi de hurlements encore plus sauvages et assourdissants que d'ordinaire, car le frappeur beuglait pour ainsi dire en permanence.

— Ne va pas si vite ! cria Geralt.

Le vent puissant qui lui cinglait le visage emportait ses paroles au loin. Toutefois, le frappeur l'entendit.

— Parce que quoi ?

— Tu as bu !

— Ouaaaaaaaaah !

Ils filaient à toute allure. Le vent sifflait dans leurs oreilles.

Le frappeur puait.

Le tohu-bohu de ses énormes pattes qui heurtaient les rochers s'atténua, les boulbènes et les éboulis crépitèrent. Puis le terrain devint moins pierreux, de petites touches vertes, peut-être bien des pins de montagne, se mirent à défiler... et se teintèrent de marron, car le frappeur profitait de ses grandes gambades pour fertiliser la terre de la sapinière. L'odeur de la résine se mêlait à la puanteur du monstre.

— Ouaaaaaaaaah !

Les pins disparurent progressivement, les feuilles mortes se mirent à craquer. À présent les couleurs dominantes étaient le rouge, le

bordeaux, l'ocre et le jaune.

— Moins viiiiiiiiiiteeeeeee !!!

— Ouaaah ! Ouaaah !

Le frappeur franchit en une grande enjambée une pile d'arbres abattus. Geralt faillit se mordre la langue.

\* \* \*

La chevauchée sauvage s'acheva comme elle avait commencé, sans cérémonie. Le frappeur planta ses talons dans la terre, poussa un hurlement et envoya valdinguer le sorceleur, qui atterrit sur un lit de brandes et de feuilles mortes. Geralt resta allongé quelques instants, le souffle coupé ; il n'avait même pas la force de maudire la créature. Puis il se leva en maugréant et en massant son genou qui le faisait de nouveau souffrir.

— Tu n'es pas tombé, constata le frappeur, l'air étonné. Ça alors !

Geralt ne fit pas de commentaires.

— Nous sommes arrivés à destination. (Le frappeur étendit sa patte velue.) Voici Caed Myrkvid.

En dessous d'eux s'étendait une cuvette, noyée dans une brume vaporeuse d'où émergeait la cime de grands arbres.

— Ce brouillard-là n'est pas naturel, constata le frappeur en reniflant. L'odeur de fumée est trop forte. À ta place, je me dépêcherais. Bah ! Je serais bien venu avec toi... J'ai mal au ventre tellement j'ai envie d'une petite bataille ! Déjà tout petit je rêvais de pouvoir charger des humains, un sorceleur sur le dos ! Mais Avallac'h m'a interdit de me montrer. Il en va de la sécurité de toute notre communauté...

— Je sais.

— Ne m'en veux pas de t'avoir mis mon poing dans la trogne.

— Je ne t'en veux pas.

— T'es un type sympa.

— Je te remercie. Merci aussi pour le transport.

Le frappeur à la barbe rousse se fendit d'un large sourire, laissant apparaître toutes ses dents et échapper un relent de vodka.

— Tout le plaisir était pour moi.

\* \* \*

Une brume épaisse et étrange enveloppait le bois de Myrkvid, évoquant un nappage à la crème appliqué à la va-vite sur un gâteau par une cuisinière un peu timbrée. Cet endroit rappelait au sorceleur le bois de Brokilone : lui aussi était souvent voilé d'épaisses vapeurs magiques qui servaient de protection et de camouflage. Tout comme à

Brokilone, on sentait à Myrkvid l'aura majestueuse et menaçante de la forêt vierge, juste là, à la lisière, dans la partie se composant en majorité d'aulnes et de hêtres.

Et tout comme à Brokilone, sur la route couverte de feuilles mortes, juste à la bordure de la forêt, Geralt faillit trébucher sur des cadavres.

\* \* \*

Les cadavres, affreusement tailladés à coups de hache, n'étaient ni des druides ni des Nilfgaardiens ; ils n'appartenaient pas non plus à la clique du Rossignol et de Schirré. Avant même que Geralt ait pu distinguer dans le brouillard les contours des chariots, il se souvint que Régis avait parlé de pèlerins. On pouvait en conclure que pour quelques-uns d'entre eux le pèlerinage ne s'était pas achevé favorablement.

L'air était humide. La puanteur de la fumée et du bois roussi provenait très clairement de la route. Peu de temps après, du même endroit s'élevèrent des voix. Des clameurs. Et des sons de cornemuse, qu'on aurait pu prendre pour des miaulements stridents.

Geralt pressa le pas.

Sur la route détrempée par la pluie un chariot était arrêté. D'autres cadavres gisaient près des roues.

L'un des bandits fouinait près de la voiture, jetant à terre divers objets et du matériel. Un autre maintenait les chevaux qui ruaient, un troisième était en train de dépouiller un pèlerin mort de sa pelisse de renard croisé. Un quatrième grattait avec un archet des gouslis qu'il avait visiblement trouvés parmi les objets volés, mais dont il n'arrivait pas à tirer une seule note juste.

Cette cacophonie se révéla propice, couvrant les pas de Geralt.

La musique s'interrompit brutalement, les cordes des gouslis poussèrent un gémissement déchirant, le brigand s'affala dans les feuilles en les éclaboussant de son sang. L'homme qui tenait les chevaux n'eut pas même le temps de crier, la trachée transpercée par le sihll du sorceleur. Le troisième larron voulut sauter du chariot mais il tomba en beuglant, son artère fémorale sectionnée. Le dernier, quant à lui, eut le temps de sortir son épée de son fourreau. Mais pas de la soulever.

Geralt fit glisser son pouce le long de la lame pour en enlever le sang.

— Eh oui, les gars, dit-il en regardant le bois et les vapeurs de fumée. C'était une idée stupide. Au lieu d'écouter le Rossignol et Schirré, vous auriez mieux fait de rester à la maison.

Un peu plus loin il aperçut d'autres voitures et d'autres morts. Parmi les nombreux corps de pèlerins transpercés ou égorgés, gisaient également des druides dans leurs robes blanches ensanglantées. La fumée qui provenait de l'incendie, tout proche à présent, s'étirait au-dessus du sol.

Cette fois les bandits furent plus vigilants. Geralt ne parvint à en approcher qu'un seul, occupé à ôter une bague et un bracelet de pacotille de la main ensanglantée et inerte d'une femme. Sans tergiverser il le transperça de son épée ; l'homme se mit à hurler. Aussitôt alertés, les autres brigands, des bandits mêlés à des Nilfgaardiens, se jetèrent sur Geralt avec fracas.

Le sorceleur se sauva dans la forêt, cherchant rapidement refuge derrière le tronc d'un arbre. Mais, avant même qu'on l'ait rattrapé, des bruits de sabots résonnèrent, et des fourrés et de la brume surgit un immense cheval couvert d'un caparaçon à damier rouge et or. Le cheval transportait un cavalier en armure, portant un manteau blanc comme neige et un heaume à la visière pointue et percée de trous. Les bandits eurent à peine le temps de reprendre leurs esprits que le chevalier était déjà sur eux, agitant son épée tantôt à droite et tantôt à gauche et faisant couler des fontaines de sang. Le spectacle était magnifique.

Geralt n'avait cependant pas le temps d'admirer la scène, ayant lui-même sur le dos deux brigands en veste rouge cerise et un Nilfgardien en noir. Il taillada l'un des brigands en pleine figure ; lorsqu'ils virent des dents voler en éclats, le Nilfgardien et le second bandit prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans le brouillard.

Le cheval au caparaçon à damier, qui galopait sans cavalier, manqua de piétiner Geralt.

Sans hésitation, le sorceleur se précipita dans les broussailles, vers l'endroit d'où provenaient des cris et des jurons.

Puis il y eut un craquement.

Trois des bandits avaient jeté à terre le chevalier au manteau blanc, et tentaient à présent de le trucher. Le premier, jambes écartées, cognait avec sa hache, le second agitait son épée, le troisième, petit et roux, sautillait tout autour du prisonnier tel un lièvre, à la recherche d'un endroit non protégé dans lequel enfoncer son épieu. Le chevalier hurlait sous son heaume des mots incompréhensibles et rendait les coups à l'aide de son pavois, qu'il brandissait à deux mains. À chaque coup de hache le bouclier cédait du terrain ; déjà, il s'appuyait presque contre le plastron du chevalier. Encore une ou deux volées de la sorte et les viscères de l'homme

sortiraient par toutes les fentes de sa cuirasse, c'était évident.

En trois enjambées, Geralt se retrouva au milieu du tourbillon. Il frappa le rouquin à la nuque, sans lui laisser le temps de se servir de son épieu, puis il marqua l'homme à la hache d'une belle entaille sur toute la largeur de son ventre. Le chevalier, souple en dépit de sa cuirasse, frappa le troisième bandit au genou à l'aide de son pavois ; une fois qu'il fut à terre, il lui assena trois coups dans la figure si violents que du sang éclaboussa son bouclier. Il se mit à genoux, tâtant les fougères à la recherche de son épée, vrombissant comme un énorme faux bourdon de tôle. Soudain il vit Geralt et s'immobilisa.

— Entre quelles mains suis-je donc tombé ? tonna-t-il de derrière son heaume.

— Aucune. Ceux qui sont allongés là sont aussi mes ennemis.

— Aaah... (Le chevalier tenta de relever la visière de son heaume, mais le mécanisme était bloqué par un morceau de tôle tordu.) Sur l'honneur ! Je vous remercie mille fois pour votre aide.

— C'est moi qui vous remercie. Après tout, c'est vous qui êtes venu à mon secours.

— Vraiment ? Quand ?

*Il n'a rien vu, se dit Geralt. Il ne m'a même pas remarqué à travers les trous de sa casserole de fer.*

— Quel est votre nom ? demanda le chevalier.

— Geralt. Geralt de Rivie.

— Votre blason ?

— L'heure n'est pas à l'héraldique, sieur chevalier.

— Sur l'honneur, je suis votre obligé, vaillant chevalier.

Ayant retrouvé son épée, le chevalier se leva. Tout comme le caparaçon de son cheval, son pavois ébréché était décoré d'un damier rouge et or, sur le champ duquel se détachaient les lettres A et H.

— Ce n'est pas mon blason, gronda-t-il en guise d'explication. Ce sont les initiales de ma suzeraine, Mme la duchesse Anna Henrietta. On me nomme le Chevalier au Damier. Je suis un chevalier errant. Je n'ai pas le droit de révéler mon véritable nom ni mon blason. J'ai prononcé mes vœux. Sur l'honneur, merci encore pour votre aide, chevalier.

— Tout le plaisir a été pour moi.

Un des bandits qui se trouvait à terre gémit et s'agita dans les feuilles. Sans hésitation, le Chevalier au Damier lui assena un coup qui le cloua au sol. Le bandit battit des bras et des jambes comme une araignée transpercée d'une aiguille.

— Hâtons-nous, dit le chevalier. La vermine peut encore sévir. Sur l'honneur, l'heure du repos n'a pas sonné encore !

— C'est vrai, reconnut Geralt. Une bande rôde dans la forêt, tuant des pèlerins et des druides. Mes amis sont dans l'embarras...



— Excusez-moi un instant.

Un deuxième bandit donnait des signes de vie. Il fut pareillement cloué au sol, ses jambes virevoltant si frénétiquement qu'il en perdit ses chaussures.

— Sur l'honneur. (Le Chevalier au Damier essuya son épée sur la mousse.) Ces scélérats ont du mal à quitter ce monde ! Ne vous étonnez pas, chevalier, si je m'acharne sur les blessés. Sur l'honneur, je n'agissais pas ainsi auparavant. Mais ces vauriens recouvrent la santé à une telle vitesse qu'un homme honnête ne peut que les envier. Il m'est arrivé d'avoir affaire à l'un de ces coquins trois fois de suite, c'est pourquoi, depuis, je prends soin de les achever une bonne fois pour toutes.

— Je comprends.

— Voyez-vous, je suis certes un chevalier errant, mais, sur l'honneur, je ne suis pas égaré. Tenez, voici mon cheval. Viens ici, Bucéphale.

\* \* \*

La forêt devenait de plus en plus vaste et de plus en plus claire, dominée par de grands chênes aux couronnes rares, mais étalées. D'après l'odeur de fumée et de chairs brûlées, l'incendie semblait tout proche à présent. Un instant plus tard, il s'étendait en effet sous leurs yeux.

Un petit bourg tout entier flamboyait. Ses cabanes aux toits couverts de jonc étaient en feu, les bâches des chariots aussi. Parmi les chariots gisaient des cadavres, nombreux, visibles de loin, vêtus de la robe blanche des druides.

Les bandits et les Nilfgaardiens, s'encourageant par des cris, s'abritaient derrière des voitures renversées pour attaquer une grande maison sur piloris, dressée contre le tronc d'un gigantesque chêne. La maison était constituée de solides madriers et couverte d'un toit de bardeaux pentu le long duquel dégringolaient, inefficaces, les torches lancées par les bandits. Les occupants de la maison assiégée se défendaient et ripostaient efficacement : sous les yeux de Geralt, l'un des bandits caché derrière un chariot et qui s'était penché imprudemment s'effondra, comme terrassé par la foudre, une flèche fichée dans le crâne.

— Tes amis doivent se trouver dans ce bâtiment, devina le Chevalier au Damier avec perspicacité. Sur l'honneur, ils sont dans une passe difficile ! Allons, hâtons-nous à leur rescousse !

Geralt entendit une voix glapissante vociférer et donner des ordres ; il reconnut le Rossignol malgré son bandage sur le crâne. Il aperçut aussi le demi-elfe Schirru qui se cachait derrière les larges

épaulés des chevaliers noirs de Nilfgaard.

Soudain des cors retentirent tellement fort que les feuilles des chênes en frémirent. Des claquements de sabots résonnèrent, des armes et des épées de chevaliers montant à l'assaut étincelèrent. Les bandits s'éparpillèrent de tous côtés en rugissant.

— Sur l'honneur ! mugit le Chevalier au Damier en cabrant son cheval. Ce sont mes amis ! Ils nous ont devancés ! À la charge, et qu'un peu de gloire nous revienne ! Sus ! À l'attaque !

Lancé au galop sur Bucéphale, le Chevalier au Damier fonça le premier sur les bandits qui décampaient. Il en transperça deux en un éclair et dispersa les autres comme un autour chasse les corneilles. Deux hommes bifurquèrent et se dirigèrent vers Geralt ; ce dernier se débarrassa d'eux en un clin d'œil.

Le troisième tira sur lui à l'aide d'un gabriel.

Ces arbalètes miniatures avaient été inventées et brevetées par un certain Gabriel, un artisan de Verden. Il avait choisi ce slogan : « Défends-toi toi-même », pour promouvoir son invention. « Partout sévissent le banditisme et la violence », annonçait la réclame. « La justice est impuissante et faible. Défends-toi toi-même ! Ne sors pas de chez toi sans l'arbalète à main de la marque "Gabriel". Le gabriel, c'est ton gardien, il vous protégera des bandits, toi et tes proches. »

L'arme avait remporté un succès fulgurant. Bientôt, les gabriels se retrouvèrent entre les mains de tous les bandits.

Geralt était un sorcelleur, il savait se baisser pour éviter une flèche. Mais il avait oublié son genou douloureux. Faute de se baisser suffisamment, il fut touché à l'oreille. La douleur l'aveugla, mais un instant seulement. Le bandit n'eut pas le temps de réarmer son arbalète ni de tenter la moindre parade. Geralt, fou furieux, lui assena un coup sur les mains et l'étripa ensuite de son sihill.

Il avait à peine entrepris d'essuyer le sang qui coulait de son oreille et de son cou qu'un type, petit et alerte, aux yeux étincelant d'un éclat peu naturel, l'attaqua, armé d'une saberre zerricane à la lame tordue qu'il maniait avec une adresse étonnante. Il avait déjà paré deux attaques de Geralt ; le noble acier des deux lames tintait et lançait des étincelles.

L'animal était vif et observateur. Ayant tout de suite remarqué que le sorcelleur boitait, il se mit à tourner autour de lui et à l'attaquer du côté qui lui était le plus avantageux. Il était incroyablement rapide, le tranchant de sa saberre sifflait dans les airs à chacun de ses redoutables assauts, qu'il effectuait croisés. Geralt avait de plus en plus de mal à éviter les attaques. Et il clopinait de plus en plus, contraint de prendre appui sur sa jambe douloureuse.

L'homme-belette se recroquevilla soudain, bondit, réalisa une habile feinte, puis une autre, et visa l'oreille du sorcelleur. Geralt

esquiva de guingois et riposta. Le bandit fit un preste demi-tour, prêt à porter un nouveau coup à son adversaire. Mais soudain, il écarquilla les yeux et éternua très fort. Le visage couvert de morve, il baissa sa garde quelques secondes. Le sorceleur en profita aussitôt pour le frapper au cou, avant de lui enfoncer le tranchant de son sihill entre les côtes.

— Qu'on ne vienne plus me dire, hoqueta Geralt en regardant le cadavre tremblant, que l'usage des narcotiques n'est pas néfaste.

Un bandit qui s'apprêtait à l'attaquer, masse levée, trébucha et tomba le nez dans la boue ; Geralt aperçut une flèche qui sortait de son occiput.

— J'arrive, sorceleur ! s'écria Milva. J'arrive ! Tiens bon !

Geralt se retourna, mais il ne trouva personne sur qui frapper. Milva avait abattu le seul bandit qui restait dans les alentours. Les autres s'étaient sauvés dans la forêt, poursuivis par les chevaliers en couleur. Certains étaient traqués par le Chevalier au Damier et son cheval Bucéphale. Il avait dû les rattraper, car on entendait fortement fulminer dans la forêt.

L'un des Noirs nilfgaardiens, pas totalement mort, se releva soudain et se mit à fuir. Milva releva son arc et tendit la corde en un clin d'œil ; les pennes sifflèrent, le Nilfgardien tomba dans les feuilles, une flèche aux plumes grises entre les omoplates.

L'archère poussa un lourd soupir.

— Nous allons être pendus, déclara-t-elle.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— C'est Nilfgaard, voyons. Et ça fait deux mois maintenant que je tire sur des Nilfgaardiens.

— Nous sommes dans la principauté de Toussaint, pas à Nilfgaard.

Geralt se massa le côté de la tête ; quand il regarda sa main, elle était pleine de sang.

— Par la peste. Qu'est-ce que j'ai là, Milva ?

L'archère jeta un coup d'œil attentif et critique.

— On t'a seulement arraché l'oreille, déclara-t-elle enfin. Il n'y a pas de quoi s'émouvoir.

— Facile à dire. Elle me plaisait beaucoup, cette oreille. Aide-moi à la panser avec quelque chose, pour arrêter le sang qui dégouline sur mon col. Où sont Jaskier et Angoulême ?

— Dans la bicoque, avec les pèlerins... Oh, par la peste !

Des bruits de sabots leur parvenaient : trois cavaliers chevauchant des destriers émergèrent du brouillard, leurs manteaux et leurs oriflammes flottant au vent. Avant même que retentisse leur cri de guerre, Geralt avait empoigné Milva et l'avait entraînée sous un chariot. On ne plaisantait pas avec des hommes armés de piques

longues de quatorze pieds d'une portée effective de dix pieds en train de charger.

— Sortez de là ! (Les destriers des chevaliers martelaient le sol autour du chariot.) Jetez vos armes et sortez de là !

— Nous allons être pendus, grommela Milva.

Il se pouvait qu'elle eût raison.

— Ah, malandrins ! rugit l'un des chevaliers dont le pavois était orné d'une tête de taureau noire sur champ argenté. Fripouilles ! Sur l'honneur, vous allez être pendus !

— Sur l'honneur ! coquelina d'une voix juvénile un second chevalier au pavois uniformément azur. Nous allons les occire sur place !

— Oh là ! Oh là ! On ne bouge pas !

Le Chevalier au Damier surgit de la brume sur son Bucéphale. Il avait enfin réussi à relever la visière ensanglantée de son heaume, qui laissait voir à présent une abondante moustache fauve.

— Libérez-les ! lança-t-il. Et vite ! Ce ne sont pas des brigands, mais des gens honnêtes et droits. La fille a vaillamment défendu les pèlerins. Quant à lui, c'est un bon chevalier !

— Un bon chevalier ? (Tête de Taureau releva la visière de son heaume et observa Geralt d'un air dubitatif.) Sur l'honneur ! Cela ne peut être !

— Sur l'honneur ! (Le Chevalier au Damier se frappa le plastron de son poing cuirassé.) J'en donne ma parole ! Ce vaillant chevalier m'a sauvé la vie alors que je me trouvais en mauvaise posture, jeté à terre par des gredins. Il se nomme Geralt de Rivie.

— Son blason ?

— Je n'ai pas le droit de révéler mon véritable nom ni mon blason. J'ai prononcé mes vœux. Je suis le chevalier errant Geralt.

Soudain, une voix impertinente qui lui était familière retentit.

— Oh ! Regardez donc ce que le bon vent nous amène ! Ah, je te l'avais bien dit, tantine, que le sorceleur viendrait à notre rescousse !

— Et à point nommé ! s'écria Jaskier. (Accompagné d'Angoulême, et portant sous le bras son luth et son inséparable tubulure, le poète approchait, suivi d'un groupe de pèlerins effrayés.) Pas une seconde trop tôt ! Tu as un sens inné de la dramaturgie, Geralt. Tu devrais écrire des pièces de théâtre !

Il se tut subitement. Tête de Taureau se pencha sur sa selle, ses yeux étincelèrent.

— Vicomte Julian ?

— Baron de Payrac-Peyran ?

Deux autres chevaliers surgirent de derrière les chênes. L'un, coiffé d'un heaume de combat décoré d'un cygne blanc aux ailes déployées – on aurait dit un vrai cygne –, tirait deux prisonniers par

un licou. Le second chevalier, errant mais à l'esprit pratique, préparait les cordes et essayait de repérer des branches.

— Pas de Rossignol, ni de Shirrú, nota Angoulême, qui avait remarqué le regard du sorceleur. Dommage.

— Dommage, en effet, confirma Geralt. Mais nous allons tenter de réparer ça. Sieur chevalier...

Mais Tête de Taureau, ou plutôt le baron de Peyrac-Peyran, ne lui prêtait aucune attention. Il semblait n'avoir d'yeux que pour Jaskier.

— Sur l'honneur, prononça-t-il lentement. Ma vue ne me trompe pas ! C'est monsieur le vicomte Julian en personne. Ah ! Mme la duchesse sera ravie !

— Qui est-ce, ce vicomte Julian ? s'enquit le sorceleur.

— C'est moi, dit Jaskier du bout des lèvres. Ne te mêle pas de ça, Geralt.

— Mme Anarietta sera ravie, répéta le baron de Peyrac-Peyran. Sur l'honneur ! Nous vous emmenons tous au château de Beauclair. Et pas de faux-fuyants, vicomte, je ne le tolérerai pas !

— La plupart des bandits se sont sauvés, fit remarquer Geralt d'un ton assez froid. Je propose qu'on les rattrape d'abord. Ensuite nous réfléchirons à la meilleure façon d'occuper cette journée qui a si bien commencé. Qu'en dites-vous, monsieur le baron ?

— Sur l'honneur, répondit Tête de Taureau, il n'en sera rien. Nous ne pouvons pas poursuivre les malfaiteurs. Ils se sont réfugiés derrière le ruisseau, et nous ne pouvons pas même mettre un pied au-delà du ruisseau, pas même une rognure de sabot. Cette partie-là du bois de Myrkvid est un sanctuaire intouchable, dans l'esprit des compactates signés avec les druides par Sa Seigneurie Mme la duchesse Anna Henrietta qui règne sur Toussaint...

— Les bandits se sont sauvés par là-bas, par la peste ! l'interrompit Geralt, devenant fou furieux. Ils vont assassiner des innocents dans ce sanctuaire intouchable ! Et vous venez me parler de traités...

— Nous avons donné notre parole de chevaliers ! (Manifestement, une tête de béliet aurait été plus à sa place sur le pavois du baron de Peyrac-Peyran qu'une tête de taureau.) Il est interdit de mettre le pied sur le terrain des druides !

— Qui n'a pas le droit n'a pas le droit, s'écria Angoulême en tirant par la bride deux chevaux ayant appartenu aux bandits. Laisse tomber ces parloles inutiles, sorceleur. Allons-y. Moi, j'ai encore des comptes à régler avec le Rossignol. Quant à toi, je suis presque sûre que tu ferais bien un autre brin de causette avec le demi-elfe !

— Je pars avec vous, dit Milva. Je vais me trouver une jument de ce pas.

— Moi aussi, balbutia Jaskier. Moi aussi, je pars avec vous...

— Oh pour ça, non ! s'écria Tête de Taureau. Sur l'honneur, monsieur le vicomte Julian partira avec nous pour le château de Beauclair. Mme la duchesse ne nous pardonnerait point de ne pas l'avoir ramené alors que nous l'avions rencontré. Vous, je ne vous retiens pas, libre à vous d'agir selon vos plans et vos projets. En tant que compagnons du vicomte Julian, Sa Grâce Mme Anarietta vous aurait volontiers reçus dans son château et accueillis dignement, mais puisque vous dédaignez son hospitalité...

— Nous ne la dédaignons pas ! le coupa Geralt en menaçant du regard Angoulême qui, le coude replié, faisait de vilains gestes dans le dos du baron. Bien au contraire. Nous ne manquerons pas de saluer la duchesse et de lui rendre l'hommage qui lui est dû. Auparavant cependant, il nous faut régler quelques affaires. D'une certaine manière, nous avons nous aussi des compactates à honorer. Lorsque nous en aurons fini, nous nous rendrons sans délai au château de Beauclair. Je vous en donne ma parole. Ne serait-ce que pour veiller, ajouta-t-il avec insistance, à ce qu'aucun préjudice ni aucun déshonneur n'aient été infligés à notre ami Jaskier. Enfin, je veux dire... au vicomte Julian.

— Sur l'honneur ! pouffa soudain le baron. Nous pouvons vous certifier qu'aucun préjudice ni aucun déshonneur ne seront infligés au vicomte ! Car j'ai omis de vous dire, vicomte, que le duc Rajmund était mort d'apoplexie voilà deux ans.

— Ah, ah ! s'écria Jaskier, qui se mit soudain à rayonner. Le duc a donc cassé sa pipe ! Eh bien, quelle excellente nouvelle ! Enfin, je veux dire, tristesse et regret, perte et dommage... Que la terre lui soit légère... S'il en est vraiment ainsi, messieurs les chevaliers, partons pour Beauclair sur-le-champ ! Geralt, Milva, Angoulême, on se revoit au château !

\* \* \*

Ils traversèrent le ruisseau, menèrent leurs chevaux dans la forêt, parmi des chênes branchus et des fougères qui arrivaient à hauteur des étrières. Milva trouva sans peine la piste de la bande en fuite. Ils filèrent aussi vite que possible. Geralt s'inquiétait du sort des druides. Il craignait que les rescapés de la bande, se sentant en danger, se vengent des lourdes pertes infligées dans leurs rangs par les chevaliers de Toussaint en s'en prenant aux druides.

— Jaskier s'en sort bien ! dit soudain Angoulême. Quand les hommes du Rossignol nous ont encerclés dans cette bicoque, il m'a avoué ce qui lui faisait si peur à Toussaint.

— J'avais deviné, rétorqua le sorcelleur. En revanche, je ne savais pas qu'il avait visé aussi haut. Mme la duchesse, rien que ça !

— Ça fait une belle paire d'années. Quant au duc Rajmund, celui qui a clamsé, il avait juré, paraît-il, d'arracher le cœur du poète, de le faire rôtir puis servir au souper à l'infidèle duchesse pour l'obliger à le manger. Jaskier a de la chance de ne pas être tombé entre les pattes du duc tant qu'il était encore en vie. Nous aussi, nous avons de la chance...

— Ça, ça reste à voir.

— Jaskier affirme que cette duchesse Anarietta l'aime à la folie.

— C'est ce qu'il dit toujours.

— Fermez vos clapets ! beugla Milva en tirant sur les rênes de son cheval et en saisissant son arc.

Zigzaguant entre les arbres, un bandit arrivait dans leur direction, tête nue, désarmé. Il courait, tombait, se relevait, reprenait sa course à l'aveuglette. Et il criait. Des cris perçants, effroyables, déchirants.

— Que diable... ? s'étonna Angoulême.

Milva tendit son arc sans rien dire. Mais elle ne tira pas, elle attendait que le bandit se rapproche ; lui, comme s'il ne les voyait pas, fonçait droit sur eux. Il passa en courant entre le cheval du sorcelleur et celui d'Angoulême. Ils virent son visage, blanc comme un linge, déformé par l'épouvante, ils virent ses yeux écarquillés.

— Que diable ? répéta Angoulême.

Perplexe, Milva s'ébroua, se retourna sur sa selle et décocha à l'homme en fuite une flèche dans la colonne. Le brigand poussa un hurlement et s'effondra dans les fougères.

La terre trembla. Des glands dégringolèrent du chêne le plus proche.

— Je me demande ce qu'il fuyait ainsi, dit Angoulême.

La terre trembla de nouveau. Les buissons frémissaient, il y eut un craquement de branches cassées.

— Qu'est-ce que c'est ? hoqueta Milva, debout sur ses étriers. Qu'est-ce que c'est, sorcelleur ?

Geralt regarda et poussa un profond soupir. Il avait vu. Angoulême aussi. Elle blêmit.

— Oh, putain !

Le cheval de Milva aussi avait vu. Pris de panique, il hennit, se cabra, puis releva la croupe, projetant l'archère à bas de sa selle avant de s'enfuir dans la forêt. La monture du sorcelleur le suivit tout à trac, choisissant, pour le plus grand malheur de Geralt, de passer sous une branche de chêne assez basse. Le sorcelleur fut balayé de sa selle. Il faillit perdre connaissance tant la secousse et la douleur dans son genou furent terribles.

C'est Angoulême qui parvint à maîtriser le plus longtemps son cheval en furie, mais elle finit par atterrir elle aussi sur le sol, et son cheval prit la fuite à son tour, manquant de piétiner Milva qui était en

train de se relever.

C'est à ce moment précis qu'ils virent la chose marcher sur eux. Et s'expliquèrent aussitôt la panique des animaux.

On aurait dit un arbre gigantesque, un chêne séculaire aux multiples bras fourchus, et peut-être en était-ce un. Mais un chêne très atypique. Au lieu d'être enraciné quelque part dans une clairière, au milieu des feuilles mortes et des glands, laissant les écureuils gambader autour de lui et les linottes lâcher leurs fientes sur ses branches, ce chêne défilait allégrement à travers la forêt, trépignant en cadence sur ses énormes racines et agitant ses branches dans tous les sens. Le tronc – ou le torse, pourrait-on dire – ventru du monstre faisait, à vue de nez, deux toises de diamètre, et le trou béant en son centre n'était sans doute pas un trou mais bien une gueule, car elle s'ouvrait et se refermait en claquant, telles de lourdes portes.

Bien que sous son terrible poids la terre tremblât tant qu'il était difficile de garder son équilibre, le monstre se déplaçait par-dessus les fondrières avec une étonnante agilité. Et il n'avancait pas au hasard.

Sous leurs yeux, le monstre agita son branchage, secoua ses racines et, aussi adroitement qu'une cigogne cueille une grenouille cachée au milieu des herbes, il pêcha dans un chablis un bandit qui s'y réfugiait. Le malandrin, pris au piège des branches, se trouva suspendu au milieu du feuillage, hurlant à faire pitié. Geralt vit que le monstre tenait déjà trois bandits qu'il avait probablement attrapés de la même manière. Ainsi qu'un Nilfgaardien.

— Sauvez-vous..., souffla le sorceleur en tentant en vain de se lever. (Il avait l'impression que quelqu'un lui plantait, à intervalles réguliers, un clou chauffé à blanc dans le genou.) Milva... Angoulême... Sauvez-vous...

— Nous ne te laisserons pas !

Le monstre-chêne les entendit. Ses racines trépignant joyeusement, il se précipita dans leur direction. Angoulême s'efforçait vainement de soulever Geralt, tout en poussant des jurons particulièrement grossiers. Les mains tremblantes, Milva tentait d'armer son arc. C'était totalement absurde.

— Sauvez-vous.

Il était trop tard. Le monstre-chêne était déjà à leurs côtés. Paralysés par la peur, ils voyaient à présent très précisément ses proies, quatre bandits suspendus dans un entrelacement de branches. Deux étaient en vie, ils émettaient des jacassements rauques et agitaient frénétiquement les jambes. Le troisième, sans doute évanoui, pendait, immobile. Manifestement, le monstre s'efforçait de capturer ses prisonniers vivants. Mais pour le quatrième homme, ça ne s'était pas bien passé ; sans doute par inattention, le monstre avait dû serrer trop fort, comme en témoignaient les yeux écarquillés de la victime, sa



langue pendante et son menton barbouillé de sang et de vomi.

La seconde suivante, Geralt, Milva et Angoulême étaient suspendus dans les airs, cernés de branches, tous trois braillant à tue-tête.

Soudain ils entendirent une voix qui provenait d'en bas, des racines.

— Pchiii, pchii, pchiii, Arbrisseau.

Une jeune druidesse en robe blanche, une couronne de fleurs sur la tête, avançait derrière le monstre-chêne et le tapotait doucement avec une verge feuillue.

— Ne leur fais pas de mal, Arbrisseau, ne les serre pas trop fort. Vas-y délicatement, pchiii, pchiii, pchiii.

— Nous ne sommes pas des bandits..., gémit Geralt. (Il avait du mal à parler et à respirer, une branche lui comprimant la poitrine.) Ordonne-lui de nous relâcher... Nous sommes innocents...

— Ils disent tous ça.

La druidesse chassa un papillon qui tournoyait près de son œil.

— Je me suis pissé dessus..., gémit Angoulême. Sacrebleu, je me suis pissé dessus !

Milva émit un simple râle, puis sa tête retomba sur sa poitrine. Geralt pesta grossièrement. Il ne pouvait rien faire d'autre.

Dirigé par la druidesse, le monstre-chêne courait allégrement dans la forêt. Ceux qui n'avaient pas perdu connaissance claquaient des dents au rythme des bonds du monstre, créant un écho qui se propageait dans les arbres.

Au bout d'un temps relativement court ils se retrouvèrent dans une vaste clairière. Geralt avisa un groupe de druides tout de blanc vêtus. Un deuxième monstre-chêne se trouvait auprès d'eux. La pêche de ce dernier avait été moins bonne : seuls trois bandits pendaient dans son branchage, dont un seul, probablement, était encore en vie.

— Criminels, scélérats, gens indignes ! disait l'un des druides, un vieillard appuyé sur un long bâton. Observez bien ceci. Regardez bien la peine qu'encourent dans la forêt de Myrkvid les brigands et les indignes. Observez attentivement et n'oubliez jamais. Une fois que vous aurez été libérés, vous irez raconter aux autres ce dont vous allez être témoins dans un instant. En guise d'avertissement !

Au beau milieu de la clairière était entassé un amas de bûches et de petit bois, sur lequel, maintenue par des perches, était posée une gigantesque cage en osier en forme de poupée rudimentaire.

La cage était remplie d'hommes et de femmes qui hurlaient et se débattaient. Le sorcier entendait distinctement les coassements horrifiés du Rossignol. Il voyait, écrasé contre les tresses d'osier, le visage blanc comme un linge et déformé par une peur panique du demi-elfe Shirrú.

— Druides ! hurla Geralt, concentrant dans ce cri toutes ses forces afin d'être entendu dans le raffut général. Dame flaminique ! Je suis le sorceleur Geralt !

— Pardon ?

Celle qui s'était adressée à lui était une femme grande et maigre, aux cheveux gris acier lui retombant dans le dos et ceints d'une couronne de gui.

— Je suis Geralt... Le sorceleur... L'ami d'Emiel Régis...

— Répète, je n'ai pas entendu.

— Geraaaaaalt ! L'ami du vampiiiiire !

— Ah ! Il fallait le dire tout de suite !

Sur un geste de la druidesse aux cheveux d'acier, le monstre-chêne les déposa sur le sol. Sans délicatesse excessive. Tous tombèrent, aucun n'étant capable de tenir debout. Milva était inconsciente, du sang coulait de son nez. Geralt se souleva avec peine, s'agenouilla auprès d'elle.

La flaminique aux cheveux d'acier vint près d'eux, toussota. Elle avait un visage très menu, maigre même, qui faisait désagréablement penser à une tête de mort revêtue d'une simple peau. Ses yeux bleus comme les bleuets étaient doux et bienveillants.

— Elle a sans doute les côtes cassées, fit-elle observer en regardant Milva. Mais nous allons y remédier tout de suite. Nos guérisseurs vont se charger d'elle immédiatement. Je déplore ce qui s'est passé. Mais comment pouvais-je savoir qui vous étiez ? Je ne vous avais pas invités à Caed Myrkvid et je ne vous avais pas donné mon accord pour pénétrer dans notre sanctuaire. Emiel Régis s'est porté garant de vous, il est vrai, mais tu dois savoir, sorceleur, que la présence dans notre bois d'un tueur de créatures vivantes...

— Je viderai les lieux sans attendre, vénérable flaminique, assura Geralt, dès lors que...

Il s'interrompit en voyant les druides, munis de torches allumées, s'approcher du bûcher et de la poupée d'osier remplie de prisonniers.

— Non ! s'écria-t-il en serrant les poings. Attendez !

— Cette cage, expliqua la flaminique comme si elle ne l'avait pas entendu, devait initialement servir de mangeoire pour le gibier affamé ; nous l'aurions remplie de foin et installée dans la forêt. Mais lorsque nous avons attrapé ces vauriens me sont revenues en mémoire les méchantes rumeurs et les calomnies colportées sur nous par les hommes. « Très bien », me suis-je dit, « vous allez l'avoir, votre Baba d'Osier. Vous l'avez vous-mêmes inventée de toutes pièces ! Eh bien, ce cauchemar, je vais le changer en réalité... »

— Ordonne-leur d'attendre, vénérable flaminique, haleta le sorceleur. N'allumez pas... le bûcher... L'un de ces bandits détient des informations importantes pour moi...

La flaminique noua ses mains sur sa poitrine. Ses yeux couleur de bleuet étaient toujours doux et bienveillants.

— Certainement pas ! répliqua-t-elle d'un ton sec. Pour ma part, je ne crois pas en l'institution du témoin de la couronne. Se dérober au châtement est immoral.

— Arrêtez ! hurla le sorceleur. Ne mettez pas le feu ! Arr...

La flaminique fit un geste bref de la main ; Arbrisseau, qui était encore là, trépigna sur ses racines et posa une branche sur l'épaule du sorceleur. Geralt n'eut pas d'autre choix que de s'asseoir.

— Allumez le feu ! ordonna la flaminique. Je suis désolée, sorceleur, mais il ne peut en être autrement. Nous, les druides, respectons et chérissons la vie sous toutes ses formes. Mais laisser la vie à des criminels est tout simplement une bêtise. Donnons-leur donc une leçon de terreur. J'escompte toutefois que ce sera la dernière.

Les fagots prirent feu instantanément, de la fumée jaillit du bûcher qui s'enflamma. Les rugissements et les clameurs qui s'élevaient de la Baba d'Osier étaient terrifiants. C'était bien entendu impossible, mais au milieu des cris et des crépitements des flammes Geralt crut distinguer les coassements désespérés du Rossignol et les hurlements de douleur du demi-elfe Schirré.

*Il avait raison, songea-t-il. La mort n'est pas la même pour tous.*

Puis, au bout d'un moment sinistrement long malgré tout, le bûcher et la Baba d'Osier explosèrent dans un grondement de flammes macabre auxquelles rien ne pouvait résister.

— Ton médaillon, Geralt, s'exclama Angoulême debout près de lui.

— Pardon ? s'écria-t-il en s'éclaircissant la voix, car il avait la gorge serrée. Qu'as-tu dit ?

— Ton médaillon d'argent, avec le loup. C'est Schirré qui l'avait. Maintenant, tu l'as perdu à jamais. Il a fondu dans cette fournaise.

— Tant pis, dit-il au bout d'un instant en regardant les yeux de bleuet de la flaminique. Je ne suis plus sorceleur. J'ai cessé de l'être. Sur Thanedd, dans la tour de la Mouette. À Brokilone. Sur le pont de la Iaruga. Dans la grotte, sous la Gorgone. Et ici, dans le bois de Myrkvid. Non, je ne suis plus sorceleur. Je vais donc devoir apprendre à me passer de ce médaillon.

« Le roi aimait infiniment la reine, sa femme ; quant à elle, elle l'aimait de tout son cœur. Leur histoire ne pouvait se terminer que tragiquement. »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

« **Delannoy, Flourens** (1432-1510) – Linguiste et historien. Né à Vicovaro, secrétaire et bibliothécaire à la cour impériale dans les années 1460-1475. Chercheur infatigable de légendes et de contes populaires, auteur de nombreux traités considérés comme des monuments de la langue d'antan et de la littérature des régions du nord de l'Empire. Parmi ses œuvres les plus importantes, on peut citer : *Mythes et légendes des gens du Nord*, *Contes et légendes*, *La Surprise ou le Mythe de Sang ancien*, *La Saga du sorceleur*, ainsi que *Le Sorceleur et la Sorceleuse, ou la recherche incessante*. À partir de 1476, officie en tant que professeur à l'académie de Castell Graupian où il décède en 1510. »

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome IV

## CHAPITRE 8

Arrivant de la mer, le vent soufflait, agitait les voiles ; la bruine, telle une fine grêle, cinglait les visages et mouchetait la surface du Grand Canal qui ondulait sous la brise.

— Par ici, monsieur, permettez. Le canot attend.

Dijkstra poussa un profond soupir. Il en avait sincèrement assez des trajets maritimes. Il aurait voulu continuer à apprécier le contact des pierres fermes et stables du quai sous ses pieds. L'idée de devoir remonter à bord d'une embarcation le rendait fou. Mais comment faire autrement ? Lan Exeter, la capitale d'hiver de Kovir, se distinguait de manière fondamentale des autres capitales du monde. Les voyageurs qui arrivaient au port de Lan Exeter par la mer descendaient de bateau, faisaient quelques pas sur le quai, et remontaient aussitôt à bord d'un autre bâtiment flottant, un frêle canot à plusieurs rames, à la proue bien haute et à la poupe à peine plus basse. Lan Exeter avait été construite sur l'eau, dans la large embouchure de la rivière Tango. Plutôt que de rues, la ville disposait de canaux, et tous les déplacements urbains se faisaient en bateau.

Dijkstra monta dans le canot en saluant l'ambassadeur rédanien qui l'attendait près de la coupée. L'embarcation s'éloigna du quai, les rames heurtèrent en un même mouvement la surface de l'eau, la barque prit de la vitesse. L'ambassadeur rédanien se taisait.

*Ambassadeur..., songea machinalement Dijkstra. Depuis combien d'années la Rédanie envoie-t-elle des ambassadeurs à Kovir ? Depuis cent vingt ans, au moins. Depuis cent vingt ans, Kovir et Poviss sont pour la Rédanie des pays étrangers. Et pourtant ce ne fut pas toujours le cas.*

Pendant très longtemps, la Rédanie traita les régions situées au nord, au-delà de la baie de Praxède, comme ses propres fiefs. Kovir et Poviss formaient, comme on le disait à la cour de Tretogor, un apanage faisant partie du domaine royal.

Les comtes apanagés qui y régnèrent successivement étaient appelés des Trojdeniens car ils descendaient, ou affirmaient descendre, d'un ancêtre commun, le prince Trojden. Ledit prince était le propre frère du roi de Rédanie, Radowid I<sup>er</sup>, celui qu'on appellera plus tard Radowid le Grand. Dans sa jeunesse déjà, le prince Trojden était un homme lascif et particulièrement détestable. Songer à ce qu'il deviendrait en grandissant donnait la chair de poule. Le roi Radowid détestait son frère comme la peste (sur ce point, au moins, d'autres partageaient son sentiment). Afin de se débarrasser de lui, de l'éloigner le plus possible, il lui octroya en apanage le comté de Kovir, province la plus éloignée qui soit de Tretogor.

Officiellement, le comte apanagé Trojden était le vassal de la Rédanie, mais un vassal atypique, sans aucune charge, sans aucune obligation féodale. Ma foi, il n'eut pas même à prêter serment ; on

exigea exclusivement de lui qu'il promette d'être sage. Les uns affirmaient que Radowid, conscient que la « chasse royale » kovirienne n'avait pas les moyens d'assumer ni la redevance féodale ni la servitude, avait eu pitié. D'autres soutenaient au contraire que Radowid ne voulait tout simplement pas avoir à regarder le comte apanagé dans les yeux, la simple idée que son petit frère pût venir en personne à Tretogor avec de l'argent ou une aide militaire lui donnant la nausée. Qu'en était-il en réalité, personne ne le savait, mais quoi qu'il en soit les choses demeurèrent en l'état. Longtemps après la mort de Radowid I<sup>er</sup>, le droit promulgué du temps du grand roi régissait toujours la Rédanie. Premièrement : le comté de Kovir était un territoire vassal, mais exempté de l'obligation de payer la redevance féodale et de servir. Deuxièmement : l'apanage kovirien était un bien de mainmorte ; à ce titre, la maison des Trojdeniens gérait seule les questions de succession. Troisièmement : Tretogor ne se mêlait pas des affaires de la maison des Trojdeniens. Quatrièmement : les membres de la maison des Trojdeniens n'étaient pas invités aux célébrations des fêtes nationales. Cinquièmement : ni en aucune autre occasion.

Peu de gens, en réalité, étaient au fait de ce qui se passait dans les régions du Nord, et cela n'intéressait pas grand monde. Des nouvelles indirectes, en provenance de Kaedwen essentiellement, parvenaient à la Rédanie au sujet des conflits entre le comté de Kovir et les souverains nordiques moins puissants. Au sujet des alliances et des guerres : avec Hengfors, Malleore, Creyden, Talgar et d'autres petits pays au nom imprononçable. L'un avait été soumis et annexé par un autre, ou bien s'était lié à un pays voisin par le biais d'une union dynastique, ou encore avait été massacré et anéanti. Au final, on finissait par ne plus rien y comprendre.

Les nouvelles sur les guerres et les affrontements attirèrent tout de même dans le Nord toute une nuée de bretteurs, de bagarreurs, de chasseurs de primes et autres esprits agités et cupides, à la recherche de moyens de subsistance. Ceux-là arrivaient de tous les coins du monde, même de contrées aussi reculées que Cintra ou la Rivie. Mais il s'agissait en grande majorité de citoyens de Rédanie et de Kaedwen. Surtout de Kaedwen, d'où partaient des divisions entières de cavalerie (la rumeur disait même qu'à la tête de l'une de ces divisions se trouvait la célèbre Aideen, la fille rebelle illégitime du monarque de Kaedwen.) En Rédanie, on racontait qu'à la cour d'Ard Carraigh avait germé l'idée d'annexer le duché nordique et de le détacher de la couronne rédaniaenne. Il y en eut même pour commencer à brailler qu'une intervention armée était nécessaire.

Tretogor cependant fit ostensiblement savoir que le Nord ne l'intéressait pas. Comme le confirmèrent les juristes royaux, le principe de réciprocité était de rigueur : l'apanage kovirien n'ayant envers la

couronne aucune obligation, la couronne n'avait pas à aider Kovir. D'autant que le comté n'avait jamais demandé aucune aide.

En attendant, grâce aux armées qui se constituaient dans le Nord, les provinces de Kovir et de Poviss devenaient de plus en plus fortes et puissantes. Peu nombreux alors étaient ceux qui en étaient informés. Le signe le plus évident de la montée en puissance du Nord était un commerce à l'exportation de plus en plus actif. Durant des dizaines d'années on ne cessa de répéter que cette contrée reculée avait pour seules richesses le sable et l'eau de mer. Cette plaisanterie cessa d'être amusante lorsque les fonderies et les salines du Nord eurent pratiquement monopolisé le marché mondial du verre et du sel.

Mais des centaines de personnes avaient beau boire dans des chopes portant la marque des fonderies koviriennes et saler leur soupe avec du sel povissien, dans la conscience populaire, ce pays demeurerait toujours incroyablement lointain, inaccessible, aride et inamical. Et, avant tout, différent.

En Rédanie et à Kaedwen, plutôt que d'utiliser l'expression « au diable vauvert », on disait : « chasser quelqu'un jusqu'à Poviss ». « Si vous ne vous plaisez pas chez moi, avait coutume de dire le maître à ses compagnons récalcitrants, la route pour Kovir est ouverte. » « On n'est pas à Kovir ici », vociférait le professeur à ses étudiants indisciplinés qui remettaient en question tout ce qu'il disait. « Va donc faire ton malin à Poviss », lançait un laboureur à son fils qui critiquait la bineuse de son arrière-grand-père et l'agriculture sur brûlis.

La route pour Kovir était ouverte à ceux qui n'appréciaient pas l'ordre séculaire.

Avec le temps, ces derniers se mirent à s'interroger et, rapidement, ils constatèrent qu'effectivement rien, absolument rien n'entravait les routes pour Kovir et Poviss. Une deuxième vague d'émigration convergea alors vers le Nord. À l'instar de la première, elle se composait d'originaux insatisfaits en quête d'autre chose. Mais il ne s'agissait pas cette fois de querelleurs fâchés avec la vie ou d'éternels insatisfaits. Du moins, pas uniquement.

Le Nord attira des savants, qui croyaient aux théories qu'ils avaient élaborées alors que celles-ci étaient décriées par tous, considérées comme utopiques et loufoques ; des techniciens et des constructeurs, convaincus qu'en dépit de l'opinion générale il était possible de construire les machines et les engins conçus par ces savants ; des magiciens, pour qui l'élaboration de brise-lames à l'aide de la magie n'était pas un sacrilège ; des marchands prêts à s'affranchir de la prudence et à prendre des risques dans la perspective de développer leur chiffre d'affaires ; des agriculteurs et des éleveurs, persuadés que même le plus improductif des sols pouvait donner des récoltes et être propice à l'élevage d'animaux capables de résister à la

rudesse du climat.

Le Nord attira également des mineurs et des géologues, qui voyaient dans l'austérité apparente des montagnes sauvages et des roches de Kovir le signe infaillible que leur sous-sol renfermait de grandes richesses. Car la nature aime l'équilibre.

Et ils avaient vu juste. Le sous-sol des terres du Nord renfermait bien des richesses.

Un quart de siècle plus tard, Kovir extrayait autant de minerai que la Rédanie, Aedirn et Kaedwen réunis. Seul Mahakam faisait mieux que Kovir dans le secteur du minerai de fer, mais Kovir envoyait à Mahakam des transports de métal servant à réaliser des alliages. Kovir et Poviss détenaient un quart du marché mondial de l'argent, du nickel, du plomb, de l'étain et du zinc ; la moitié du marché mondial du cuivre et du cuivre natif, les trois quarts de celui du manganèse, du chrome, du titane et du tungstène, autant de métaux ne se présentant que dans leur forme native : platine, ferroaurum, cryobélite et dymérite.

Et plus de quatre-vingts pour cent de la production mondiale d'or.

Avec cet or, Kovir et Poviss importaient les denrées alimentaires qui leur faisaient défaut, le rude climat du Nord ne permettant pas toutes les cultures, et les minerais absents de leurs sous-sols. Et toute autre marchandise qu'elles ne produisaient pas. Non par impossibilité ou incapacité. Mais parce que ça ne valait pas le coup. N'importe quel artisan de Kovir ou de Poviss, fils ou petit-fils de l'émigrant arrivé dans les territoires du Nord quelques décennies plus tôt, son balluchon sur le dos, gagnait à présent quatre fois plus que son confrère de Rédanie ou de Témérie.

Kovir faisait commerce avec le monde entier et voulait continuer à étendre son influence. Mais ce fut impossible.

Sur le trône de Rédanie monta Radowid III, arrière-petit-fils de Radowid le Grand. Le nouveau roi avait non seulement hérité du prénom de son ancêtre, mais aussi de son avidité et de son esprit mesquin. Surnommé le Hardi par les flagorneurs et les hagiographes, et le Roux par tous les autres, il mit le doigt sur une incohérence que personne avant lui n'avait voulu relever, allez savoir pourquoi : pour quelle raison la Rédanie ne touchait-elle pas un denier du gigantesque négoce mené par Kovir ? Il était temps que le vassal kovirien commence à servir ses suzerains !

Une formidable occasion se présenta peu après ; un différend concernant le tracé d'une frontière surgit entre la Rédanie et Aedirn ; la discorde portait, comme d'habitude, sur la vallée du Pontar. Radowid III était décidé à intervenir militairement, et il commença à s'y préparer. Il promulgua un impôt militaire spécial, appelé « la dîme pontaroise ». Celle-ci devait être payée par tous les sujets de la



couronne et tous les vassaux. Y compris l'apanage kovirien. Le Roux se frottait les mains : dix pour cent des revenus de Kovir, ce n'était pas rien !

Des ambassadeurs rédaniens se rendirent à Pont Vanis, dont on disait que c'était une place forte entourée d'une palissade en bois. Lorsqu'ils furent de retour, ils communiquèrent au Roux des nouvelles surprenantes.

Pont Vanis n'était pas une place forte entourée d'une palissade en bois. C'était en réalité une ville énorme, la capitale d'été du royaume de Kovir, dont le souverain, le roi Gedovius, envoyait au roi Radowid, par l'intermédiaire des ambassadeurs, la réponse suivante :

« Le royaume de Kovir n'est le vassal de personne. Les prétentions et les revendications de Tretogor sont infondées et s'appuient sur une lettre morte, qui n'a jamais eu force de loi. Les rois de Tretogor n'ont jamais été les suzerains des seigneurs de Kovir, car les seigneurs de Kovir – il sera facile de le vérifier dans les annales – n'ont jamais payé de tribut à Tretogor, n'ont jamais rempli d'obligations militaires envers elle, et, plus important encore, n'ont jamais été invités aux cérémonies données en l'honneur des fêtes nationales, ni à aucune autre célébration.

» Je suis par conséquent au regret de vous informer que moi, Gedovius, roi de Kovir, ne puis vous reconnaître comme mon seigneur et suzerain, et encore moins verser la dîme. Les vassaux koviriens étant exclusivement soumis à l'autorité de la seigneurie kovirienne, ils ne peuvent eux non plus y souscrire. »

Le message était clair : que Tretogor se mêle de ses affaires et non de celles de Kovir, royaume indépendant.

Une colère noire s'empara du Roux. Kovir se prenait pour un royaume indépendant ? Soit. Désormais, il serait donc traité comme un fief étranger.

La Rédanie, ainsi que Kaedwen et la Témérie, que le Roux avait ralliés à sa cause, adoptèrent des mesures de rétorsion et des droits de douane exorbitants à l'encontre de Kovir. Tout marchand kovirien faisant route vers le sud devait, de gré ou de force, exposer toute sa marchandise dans l'une des villes de Rédanie et la vendre, ou alors rebrousser chemin.

La même sujétion était imposée aux marchands des lointaines régions du Sud qui s'apprêtaient à se rendre à Kovir.

Sur les marchandises que Kovir transportait par la mer sans accoster dans les ports rédaniens ou témériens, la Rédanie exigea des taxes scélérates. Les bateaux koviriens étaient bien décidés à ne pas payer ; seuls ceux qui ne parvenaient pas à s'enfuir assez vite versaient la somme exigée. Ce jeu du chat et de la souris commencé sur la mer s'acheva par un incident. Alors qu'il tentait d'arrêter un marchand

kovirien, un patrouilleur rédanien prit feu, attaqué par deux frégates koviriennes venues en renfort. Il y eut des victimes.

C'en était trop. Radowid le Roux décida de mater son vassal insoumis une bonne fois pour toutes. L'armée de Rédanie, forte de quatre mille hommes, traversa la rivière Braa, et un corps expéditionnaire de Kaedwen entra dans Caingorn.

Une semaine plus tard, deux mille rescapés rédanien passaient la rivière Braa dans l'autre sens, tandis que les misérables survivants du corps kaedwien se traînaient pour rentrer chez eux par les cols des montagnes du Désert. Mais un autre objectif se profila bientôt, auquel contribua l'or des montagnes du Nord. L'armée permanente de Kovir était composée de vingt-cinq mille condottieres ; originaires des coins les plus reculés du monde, aguerris aux combats professionnels, ils vouaient une fidélité absolue à la couronne de Kovir en échange d'une solde particulièrement généreuse et d'une retraite garantie par contrat. Ils étaient prêts à tous les risques pour obtenir la prime, particulièrement généreuse elle aussi, accordée pour chaque bataille remportée. Ces riches soldats étaient par ailleurs menés au combat par des chefs expérimentés, capables et dotés eux aussi d'une belle fortune, que le Roux et le roi Benda de Kaedwen connaissaient fort bien : il n'y avait pas si longtemps, ces mêmes hommes servaient dans leurs propres rangs, avant de prendre subitement leur retraite pour se rendre à l'étranger.

Le Roux n'était pas stupide, et savait tirer les leçons de ses erreurs.

Il tempéra les généraux téméraires qui voulaient partir en croisade, il ignora les marchands qui exigeaient un blocus alimentaire, il amadoua Benda de Kaedwen qui réclamait vengeance pour l'extermination de son unité d'élite. Le Roux entama des négociations, bravant l'humiliation. La pilule fut pourtant difficile à avaler, le roi de Kovir acceptant de discuter, mais chez lui, à Lan Exeter. *Vous viendrez cuire à mon four*, songeait le Roux en rongant son frein.

*C'est donc en quémandeurs qu'ils voguaient vers Lan Exeter*, songea Dijkstra en s'emmitouflant dans son manteau. *Comme d'humbles suppliants. Comme moi aujourd'hui.*

L'escadre rédanienne entra dans la baie de Praxède et se dirigea vers la côte kovirienne. Depuis le pont du vaisseau amiral *Alata*, Radowid le Roux, Benda de Kaedwen et le hiérarque de Novigrad qui les accompagnait en tant que médiateur regardaient avec stupeur les brise-lames qui se dressaient dans la mer et au-dessus desquels s'élevaient les murs et les solides bastions de la forteresse qui gardait l'accès à la ville de Pont Vanis. Tandis qu'ils poursuivaient leur voyage en direction du nord, vers l'embouchure de la rivière Tango, les rois voyaient se succéder les ports, les chantiers navals, les débarcadères.

Devant leurs yeux ébahis s'étendait une forêt de mâts et de voiles blanches à faire plisser les yeux. Ainsi qu'ils pouvaient le constater, Kovir possédait déjà son remède contre le blocus, les rétorsions et les guerres douanières. À l'évidence, la principauté était prête à régner sur les mers.

L'*Alata* entra dans la large embouchure de la rivière Tango et jeta l'ancre dans les mandibules de pierre de l'avant-port. Mais un dernier voyage sur l'eau attendait les rois, à leur grand étonnement. La ville de Lan Exeter ne possédait pas de rues, mais des canaux, dont le Grand Canal, artère principale et pivot de la métropole, qui menait directement du port à la résidence royale. Les rois se retrouvèrent sur une galère décorée de guirlandes or écarlate et d'armoiries sur lesquelles le Roux et Benda reconnurent avec stupéfaction l'aigle rédanien et la licorne kaedwienne.

Naviguant le long du Grand Canal, les rois et leur suite observaient et gardaient le silence. En réalité, il serait plus juste de dire qu'ils étaient sans voix. En découvrant la ville de leurs hôtes, ils se rendaient compte qu'ils n'avaient jamais su ce qu'étaient la richesse et l'apparat, l'opulence et le luxe.

Ils découvraient les imposantes bâtisses de l'Amirauté et le siège de la Guilde marchande, les promenades inondées d'une foule colorée et richement vêtue. Ils voguaient entre des enfilades de splendides petits palais – appartenant aux magnats locaux – et de ravissantes maisons d'habitation – propriétés des marchands – dont les façades somptueusement ornementées, quoique incroyablement étroites, se reflétaient dans l'eau du canal. L'étroitesse des façades avait une explication : celles-ci étaient frappées d'un impôt, d'autant plus élevé que la façade était large.

Sur les marches du palais royal Ensenad, la résidence d'hiver attenante au canal – le seul bâtiment à posséder une large façade –, patientait déjà un comité d'accueil, dont le couple royal : le souverain de Kovir, Gedovius, et son épouse, Gemma. Le couple accueillit les nouveaux venus dignement, poliment, quoique d'une manière atypique. « Cher oncle », dit Gedovius en s'adressant à Radowid. « Cher grand-père », dit Gemma en souriant à Benda. Gedovius était de fait un Trojdenien. Gemma, quant à elle, descendait, comme cela fut confirmé, de la rebelle Aideen, héritière illégitime des rois d'Ard Carraigh, qui s'était enfuie de Kaedwen.

Ce rappel des liens de parenté égaya les humeurs et éveilla la sympathie, mais n'aida en rien les négociations. Dans le fond, cette rencontre n'avait rien d'une séance de négociation. Les « enfants » exposèrent brièvement leurs exigences. Les « grands-pères » les écoutèrent. Et signèrent le document que les héritiers nommeraient plus tard le « Premier Traité d'Exeter ». Pour le distinguer des traités

conclus ultérieurement, on le désigne aussi par les premiers mots de son préambule : *Mare Liberum Apertum*.

Les exigences des « enfants » étaient les suivantes : « La mer est libre et ouverte. Le commerce est libre. Le profit est sacré. Respecte le commerce et le profit de ton prochain comme les tiens propres. Entraver le commerce et la réalisation de profits est une violation des droits de la nature. Kovir n'est le vassal de personne. C'est un royaume indépendant, autonome et neutre. »

Gedovius et Gemma ne semblaient guère enclins, même par pure politesse, à faire la moindre concession, le moindre geste qui aurait permis à Radowid et Benda de ne pas perdre la face. Et pourtant ils le firent. Ils concédèrent à Radowid le Roux le droit d'user, dans les documents officiels, et ce jusqu'à sa mort, du titre de roi de Kovir et de Poviss, et à Benda, de celui de roi de Caingorn et de Malleore, également jusqu'à sa mort.

Bien entendu, sous réserve de *non preiudicando*.

Gedovius et Gemma régnèrent pendant vingt-cinq ans. La lignée des Trojdeniens s'éteignit avec leur fils Gerard. Sur le trône de Kovir monta Esteril Thyssen, le fondateur de la maison des Thyssenides.

Bientôt unis par les liens du sang à toutes les autres dynasties du monde, les rois de Kovir respectèrent scrupuleusement les traités d'Exeter. Jamais ils ne se mêlaient des affaires de leurs voisins. Jamais ils ne remirent en cause les règles de l'accession au pouvoir, même lorsque certains bouleversements historiques désignaient le roi ou le prince royal comme le successeur légal au trône de Rédanie, d'Aedirn, de Kaedwen, de Cidaris ou même de Verden et de Lyrie. Jamais le puissant royaume de Kovir ne tenta d'annexer ou de conquérir un quelconque territoire, jamais il n'envoya de canonnières armées de catapultes et de balistes sur les eaux territoriales étrangères, jamais il ne tenta d'usurper le titre de « gouverneur des mers ». Kovir se contentait d'une mer libre et ouverte au commerce – *mare liberum apertum* –, et reconnaissait le caractère sacré du commerce et du profit.

Ainsi qu'une neutralité absolue, inébranlable.

Dijkstra releva le col en fourrure de castor de son manteau, protégeant sa nuque du vent et des gouttes de pluie qui le transperçaient. Arraché à ses considérations, il regarda autour de lui. L'eau du Grand Canal paraissait noire. Sous cette pluie d'abat et au milieu de cette brume, le bâtiment de l'Amirauté avait beau faire la fierté de Lan Exeter, il faisait à présent penser à une caserne. Même les petites maisons marchandes avaient perdu leur magnificence habituelle, et leurs façades étroites semblaient plus étroites encore que d'ordinaire. *D'ailleurs, peut-être le sont-elles, par la peste, songea Dijkstra. Si le roi Esterad a augmenté les impôts, ces finauds de*

*propriétaires se seront arrangés pour rétrécir leur maison.*

— Ce temps pourri dure-t-il depuis longtemps, Excellence ? demanda-t-il, l'air détaché, pour mettre fin au silence exaspérant.

— Depuis la mi-septembre, comte, répliqua l'ambassadeur. Depuis la pleine lune. Un hiver précoce s'annonce. À Talgar les premières neiges sont déjà tombées.

— Je croyais que les neiges ne fondaient jamais à Talgar, dit Dijkstra.

L'ambassadeur le regardait, comme pour déterminer si l'espion plaisantait.

— À Talgar, l'hiver commence en septembre et s'achève en mai. (À son tour, l'ambassadeur se fendit d'une plaisanterie.) Les autres saisons sont le printemps et l'automne. Sans oublier l'été... Habituellement, il commence le premier mardi après la nouvelle lune. Et dure jusqu'au mercredi matin.

Dijkstra ne rit pas.

— Mais même là-bas, se renfroga l'ambassadeur, voir de la neige fin octobre est un événement.

L'ambassadeur, comme la majorité de l'aristocratie rédanienne, ne supportait pas Dijkstra. Il considérait l'obligation d'accueillir et de recevoir le maître espion comme une offense personnelle, et le fait que le Conseil de régence lui ait confié la responsabilité des négociations avec Kovir, plutôt qu'à lui-même, comme un affront mortel. Que lui, un descendant de la branche la plus fameuse de la famille des de Ruyter, comtes depuis neuf générations, soit contraint de donner du comte à ce mufle doublé d'un parvenu l'écœurait. Mais, en tant que diplomate expérimenté, il cachait admirablement son ressentiment.

Les rames montaient et descendaient en cadence, le canot avançait prestement le long du canal. Ils passèrent justement devant le petit – mais très élégant – palais de la Culture et des Arts.

— Naviguons-nous vers Ensenad ?

— Oui, comte, confirma l'ambassadeur. Le ministre des Affaires étrangères a fait clairement comprendre qu'il souhaitait vous voir dès votre arrivée, c'est pourquoi je vous mène directement à Ensenad. Je ferai ensuite envoyer un canot au palais, car je voudrais vous recevoir à souper...

— Votre Excellence voudra bien me pardonner, l'interrompt Dijkstra, mais certaines obligations ne me permettront pas de profiter de son invitation. J'ai énormément d'affaires à régler, et peu de temps pour le faire, il me faut donc renoncer aux réjouissances. Nous souperons ensemble une autre fois. En des temps plus heureux, plus calmes.

L'ambassadeur s'inclina et soupira d'aise, à la dérobée.

En sa qualité d'espion, Dijkstra pénétra à l'intérieur du palais par l'entrée de service. Ce dont il se réjouit. Pour accéder à la résidence d'été du roi par l'entrée principale, il fallait en effet emprunter, dès que l'on quittait le Grand Canal pour mettre pied à terre, un imposant escalier en marbre blanc : situé sous un fronton magnifique, il prenait appui sur de longues colonnes et était terriblement long. Les marches qui menaient à l'une des nombreuses entrées de service étaient incomparablement moins tape-à-l'œil mais surtout, bien plus faciles d'accès. Malgré cela, Dijkstra, en avançant, se mordait les lèvres et pestait tout bas dans sa barbe, de manière à ne pas être entendu par les laquais et les majordomes qui l'escortaient.

D'autres marches et une nouvelle ascension les attendaient à l'intérieur du palais. Dijkstra jura de nouveau à mi-voix. Nul doute que l'humidité, le froid et l'inconfort du trajet en canot étaient pour quelque chose dans la douleur lancinante qui taquinait de nouveau sa jambe. Le souvenir de son os fracassé, guéri depuis par la magie, lui était fort déplaisant. Dijkstra grinça des dents. Il savait que le sorcelleur, qui était responsable de sa souffrance, avait eu les os brisés lui aussi. Il espérait de tout son cœur qu'il souffrait au moins autant que lui, et souhaitait ardemment qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible.

À l'extérieur, l'obscurité tombait déjà, et les couloirs d'Ensenad étaient sombres. Mais la route empruntée par Dijkstra, guidé par un majordome silencieux, était éclairée par une rangée de bougies tenues par des laquais. Devant la porte de la salle où le conduisait le majordome se tenaient des gardes munis de halberdes, tendus et raides comme s'ils avaient des piques plantées dans le cul. Autour de la porte, les laquais avec leurs bougies étaient plus nombreux, et tant de clarté faisait presque mal aux yeux. Dijkstra était quelque peu étonné devant le faste déployé pour le recevoir.

Il entra dans la salle et s'inclina profondément ; toute trace d'étonnement avait disparu de son expression.

— Viens nous saluer, Dijkstra, l'interpella Esterad Thyssen, le roi de Kovir, Poviss, Narok, Velhad et Talgar. Ne reste pas sur le seuil, approche. Oublie l'étiquette, il ne s'agit pas d'une audience officielle.

— Très chère madame.

D'un geste distrait de la tête, l'épouse d'Esterad, la reine Zuleyka, répondit à la révérence pleine de respect de Dijkstra, sans interrompre ne fût-ce qu'une seconde son crochet.

Hormis le couple royal, il n'y avait pas âme qui vive dans l'immense salle.

— C'est cela même. (Esterad avait vu l'espion balayer la pièce du

regard.) Nous allons discuter entre quatre, pardon, entre six yeux. Quelque chose me dit que c'est mieux ainsi.

Dijkstra prit place sur le siège curule qu'on lui désignait, face à Esterad. Le roi portait sur ses épaules un manteau couleur pourpre, bordé d'hermine, et sur la tête, assorti au manteau, un chapeau de velours. Comme tous les hommes du clan des Thyssenides, il était grand, puissamment charpenté et beau à se damner. Il avait toujours l'air en forme et en bonne santé, comme un marin qui viendrait juste de rentrer du large ; on sentait instantanément chez lui l'air de la mer et le vent froid et salé. Comme avec tous les Thyssenides, il était difficile de déterminer son âge exact. Si l'on se fiait à ses cheveux, sa peau et ses mains – les trois parties du corps les plus révélatrices de l'âge d'une personne –, on aurait pu donner au roi quarante-cinq ans. Dijkstra savait qu'il en avait cinquante-six.

— Zuleyka, dit le roi en se penchant vers sa femme. Regarde-le. Si tu ne savais pas que c'est un espion, y croirais-tu, toi ?

La reine Zuleyka n'était pas très grande, plutôt replète et d'une laideur sympathique. Elle s'habillait à la manière typique des femmes sans attrait, c'est-à-dire avec des atours qui la vieillissaient terriblement, la faisant ressembler à sa propre grand-mère. Elle ne portait que des robes amples à la coupe imprécise, aux tons dominants de gris et de bruns, une coiffe héritée de ses aïeules sur la tête. Elle n'usait d'aucun maquillage et ne portait aucun bijou.

— Le Bon Livre, énonça-t-elle d'un petit filet de voix tout mignon, nous enseigne de ne pas juger trop vite notre prochain. Car nous serons nous aussi jugés un jour. Plaise à Dieu que ce ne soit pas sur les apparences.

Esterad Thyssen enveloppa sa femme d'un regard plein de tendresse. Il était de notoriété publique qu'il l'aimait d'un amour sans limite qui n'avait pas faibli d'un iota en vingt-neuf ans de mariage ; au contraire, il brûlait d'un feu de plus en plus intense et limpide. Esterad, à en croire la rumeur, n'avait jamais trahi Zuleyka. Dijkstra n'y croyait pas trop, même si ses trois tentatives pour présenter au roi, ou plutôt glisser dans ses draps, de très belles agentes, prétendantes au rôle de favorites et formidables sources d'informations, n'avaient rien donné.

— Je n'aime pas tourner autour du pot, dit le roi, c'est pourquoi je vais te révéler sur-le-champ la raison pour laquelle j'ai décidé de te parler en personne. En réalité, il y en a plusieurs. Premièrement, je sais que tu ne recules pas devant la corruption. En règle générale, j'ai une confiance absolue en mes fonctionnaires, mais pourquoi les mettre à rude épreuve, les soumettre à la tentation ? Quel dessous-de-table avais-tu l'intention de proposer à mon ministre des Affaires étrangères ?

— Mille couronnes de Novigrad, rétorqua l'espion sans ciller. S'il avait marchandé, je serais monté jusqu'à mille cinq cents.

— C'est pour ça que je t'aime, déclara Esterad Thyssen après quelques secondes de silence. Tu es un incorrigible salopard. Tu me rappelles ma jeunesse. Je te regarde, et je me vois au même âge.

Dijkstra remercia le roi d'un salut. Il n'avait que huit ans de moins que le roi. Esterad, il en était persuadé, le savait pertinemment.

— Tu es un incorrigible salopard, répéta le roi en redevenant sérieux. Mais un salopard correct et honnête. Et c'est une rareté par les temps qui courent.

Dijkstra s'inclina de nouveau.

— Vois-tu, poursuivit Esterad, il existe dans chaque État des fanatiques qui veulent imposer une certaine conception de l'ordre public. Dévoués corps et âme à cette idée, ils sont prêts à tout pour la défendre. Y compris à commettre des crimes, car la fin, selon eux, justifie les moyens et renverse la morale. Ils n'assassinent pas, ils sauvent l'ordre public. Ils ne torturent pas, ne font pas de chantage : ils protègent la raison d'État et luttent pour la paix. Pour ces gens, la vie d'une entité, dès lors que celle-ci constitue à leurs yeux une entrave au dogme de l'ordre établi, ne vaut rien, ne mérite pas la moindre considération. Ces gens oublient que la société qu'ils servent est justement composée de ces entités. Ils voient large, comme on dit... ce qui est le plus sûr moyen de ne plus distinguer les pièces du puzzle.

— Nicodemus de Boot, ne put s'empêcher d'intervenir Dijkstra.

— Pas loin, mais raté. (Le roi de Kovir sourit de plus belle, dévoilant ses dents blanches comme l'albâtre.) Vysogota de Corvo. Moins connu, mais lui aussi bon moraliste et bon philosophe. Lis-le, je te le recommande. Peut-être reste-t-il encore un de ses livres chez vous, en Rédanie, si vous n'avez pas tout brûlé. Mais revenons à nos affaires. Toi, Dijkstra, tu utilises sans scrupules les intrigues, la corruption, le chantage et les tortures. Tu peux sans ciller condamner un homme à mort ou ordonner qu'on l'abatte. Que tu agisses ainsi dans l'intérêt du royaume que tu sers fidèlement ne te excuse en rien et ne te rend pas plus sympathique à mes yeux. Sache-le.

L'espion indiqua d'un signe de tête qu'il en était conscient.

— Cependant, reprit Esterad, comme je l'ai dit, tu es un salopard au caractère droit. Et c'est pour cela que je t'apprécie et te respecte, et que je t'ai accordé une audience privée. Parce que toi, Dijkstra, en dépit des millions d'occasions qui se sont présentées à toi, tu n'as jamais de ta vie agi pour ton propre compte ni volé ne serait-ce qu'un sou dans la caisse publique. Pas même un demi-sou. Zuleyka, regarde ! A-t-il rougi, ou n'est-ce qu'une impression ?

La reine leva la tête de son ouvrage.



— « À leur modestie vous reconnaîtrez leur droiture », déclara-t-elle, citant un article du Bon Livre, bien qu'elle n'ait certainement constaté aucune trace de rougeur sur le visage de l'espion.

— Bien, dit Esterad. Les faits. Il est temps de passer aux affaires d'État. Tu dois savoir, Zuleyka, qu'il a traversé les océans, mû par le devoir patriotique. La Rédanie, sa patrie, est menacée. Depuis la mort tragique du roi Vizimir y règne le chaos. Une bande d'aristocrates idiots se faisant appeler le Conseil de régence gouverne la Rédanie. Cette bande, ma Zuleyka, ne fera rien pour le pays. Face à la menace, elle prendra la fuite ou léchera les bottines cousues de perles de l'empereur de Nilfgaard, tel un chien docile. Cette bande méprise Dijkstra, car c'est un espion, un assassin, un parvenu et un mufle. Mais c'est bien lui, c'est bien Dijkstra qui a traversé les océans pour sauver la Rédanie. Démontrant ainsi qu'il y était réellement attaché.

Esterad Thyssen se tut, poussa un soupir, fatigué par son discours ; il repositionna son chapeau d'hermine pourpre, qui était retombé un peu trop bas sur son front.

— Eh bien, Dijkstra, demanda-t-il, de quoi souffre ton royaume ? Mis à part du manque d'argent, bien entendu.

— Mis à part le manque d'argent, tout le monde se porte bien, je vous remercie, répliqua l'espion resté de marbre.

— Ha, ha ! (Le roi, en riant, avait basculé la tête, et il dut de nouveau remettre son chapeau en place, celui-ci ayant encore une fois glissé sur son front.) Je saisis.

» Oui, je saisis, reprit-il. Et j'applaudis à l'idée. Lorsqu'on a de l'argent, on peut se procurer des médicaments et ainsi venir à bout des maux qui nous accablent. Le tout est d'avoir de l'argent. Or vous n'en avez pas. Sinon, tu ne serais pas ici. Ai-je correctement compris les choses ?

— Impeccablement.

— Combien vous faut-il ? Je serais curieux de le savoir.

— Oh, trois fois rien. Un million de besants.

— Tu dis que c'est trois fois rien ? (D'un geste exagéré, Esterad Thyssen se prit la tête entre les mains.) Aïe aïe aïe...

— Voyons, cette somme est une bagatelle, pour Votre Majesté, marmotta l'espion...

— Une bagatelle ? (Le roi lâcha son chapeau et leva les mains au ciel.) Entends-tu, Zuleyka ? Il ose qualifier un million de besants de bagatelle ! Aïe aïe aïe... Te rends-tu compte, Dijkstra, qu'entre avoir un million, et ne pas avoir un million, il y a une différence de deux millions ? Je comprends que toi et Filippa Eilhart recherches activement des moyens de vous défendre face à Nilfgaard, mais que voulez-vous donc faire ? Acheter Nilfgaard tout entier ou quoi ?

Dijkstra ne répondit pas. Zuleyka crochetait avec opiniâtreté.

Pendant un instant, Esterad fit mine d'admirer les nymphes nues du plafond.

— Allez, viens, dit-il en faisant signe à l'espion et en se levant brusquement.

Ils s'approchèrent de l'immense tableau qui représentait le roi Gedovius assis sur un cheval gris et indiquant de son sceptre à l'armée quelque chose qui ne figurait pas sur la toile, la bonne direction sans doute. Esterad extirpa de sa poche une minuscule baguette en or, puis il s'en servit pour toucher le cadre du tableau tout en prononçant une formule à mi-voix. Gedovius et le cheval gris disparurent pour laisser place à une carte du monde en relief. De sa baguette dorée, le roi toucha un bouton d'argent dans un coin de la carte et d'une formule magique en modifia l'échelle, limitant la partie visible du monde à la vallée de la Iaruga et aux Quatre Royaumes.

— En bleu, c'est Nilfgaard, expliqua-t-il. En rouge, c'est vous. Qu'as-tu à rêvasser ? Regarde plutôt par ici !

Dijkstra s'arracha à la contemplation des autres tableaux représentant principalement des scènes maritimes. Il se demandait lequel d'entre eux était un camouflage magique cachant une autre des fameuses cartes d'Esterad, celle représentant les services de renseignements commerciaux et militaires de Kovir, tout un réseau d'informateurs corrompus et d'hommes et de femmes soumis au chantage, d'indicateurs, de contacts opérationnels, d'agents de diversion, d'assassins mercenaires, d'agents « dormants » et de résidents actifs. Dijkstra savait que cette carte existait, il essayait depuis longtemps de la dénicher, sans succès.

— En rouge, c'est vous, répéta Esterad Thyssen. Ça semble mal barré, non ?

*Mal barré*, approuva Dijkstra en pensée. Ces derniers temps, il avait étudié de nombreuses cartes stratégiques mais, à présent, sur la carte d'Esterad, la situation semblait plus désastreuse encore. Les petits carreaux bleus s'ordonnaient en de terribles mâchoires de dragons prêtes à happer à tout moment les petits carreaux rouges et à les briser entre leurs crocs.

Esterad Thyssen cherchait du regard ce qui pourrait lui servir de règle pour désigner des points sur la carte ; finalement, il retira de la panoplie la plus proche une rapière ornementale.

— Nilfgaard, commença-t-il en se servant de la rapière, a attaqué la Lyrie et Aedirn, utilisant l'offensive sur le fort frontalier de Glevitzing comme *casus belli*. Je ne chercherais pas ici à déterminer qui a réellement attaqué Glevitzing ni sous quelles couleurs. Pas plus que je ne chercherais à découvrir combien de temps exactement s'est écoulé entre les mouvements armés d'Emhyr et le lancement d'une entreprise similaire orchestrée cette fois par Aedirn et la Témérie.

Je laisse cela aux historiens. Je m'intéresse davantage au présent et à l'avenir. À l'heure actuelle, Nilfgaard stationne à Dol Angra et Aedirn, couvert par une zone tampon sous forme de *dominium* elfique à Dol Blathann, faisant frontière commune avec cette partie d'Aedirn que le roi Henselt de Kaedwen, pour parler par métaphore, arracha de la bouche d'Emhyr pour la dévorer lui-même.

Dijkstra ne fit pas de commentaires.

— Je laisse également aux historiens le soin de juger l'action du roi Henselt sur le plan moral, reprit Esterad. Mais il suffit d'un seul coup d'œil sur la carte pour voir qu'en annexant la Marchie du Nord Henselt a barré la route à Emhyr jusqu'à la vallée du Pontar. Il a assuré les flancs de la Témérie. Et aussi les vôtres, Rédaniens. Vous devriez l'en remercier...

— Je l'ai remercié, marmonna Dijkstra. Mais officieusement. Le roi Demawend d'Aedirn est notre invité à Tretogor. Or il porte sur l'action de Henselt un jugement moral des plus explicites. Il a pour habitude de l'exprimer par des mots brefs, mais retentissants.

— J'imagine, dit le roi de Kovir en hochant la tête. Laissons cela pour l'instant, et intéressons-nous au Sud, à la Iaruga. En attaquant à Dol Angra, Emhyr a protégé simultanément ses flancs en concluant un accord indépendant avec Foltest de Témérie. Mais, sitôt après la cessation des combats à Aedirn, l'empereur a brutalement rompu le pacte et attaqué Brugge et Sodden. Par ses négociations timorées, Foltest a arraché deux semaines de trêve. Seize jours précisément. Et nous sommes aujourd'hui le 26 octobre.

— En effet.

— Ainsi, au jour du 26 octobre l'état des lieux est le suivant : Brugge et Sodden sont occupés. Les forteresses de Razwan et Mayen sont tombées. L'armée de Témérie, battue lors de la bataille de Maribor, refoulée vers le nord. Maribor est encerclé. Il tenait encore ce matin. Mais la soirée est déjà bien avancée, Dijkstra.

— Maribor résistera. Nilfgaard n'a même pas réussi à l'encercler hermétiquement.

— C'est vrai. Ils sont allés trop loin, ils ont trop étendu la ligne de ravitaillement, ils découvrent leurs flancs imprudemment. Au cours de l'hiver ils cesseront le siège, reculeront plus près de la Iaruga, resserreront les rangs. Mais que se passera-il au printemps, Dijkstra ? Que se passera-t-il quand l'herbe pointera sous la neige ? Approche. Regarde la carte.

Dijkstra obéit.

— Regarde la carte, répéta le roi. Je vais te dire ce que fera Emhyr var Emreis au printemps.

— Au printemps, annonça Carthia van Canten en arrangeant devant le miroir ses boucles dorées, une offensive sans précédent sera lancée. Oh, je sais que cette information n'a en soi rien de sensationnel ; pour les lavandières rassemblées autour du puits municipal, l'offensive de printemps est un sujet de distraction permanent.

Assire var Anahid était particulièrement irritée et impatiente ce jour-là. Toutefois elle se contint et ne lui demanda pas pourquoi elle venait lui casser les pieds avec des informations si peu sensationnelles. Elle connaissait Cantarella. Si elle se mettait à parler de quelque chose, c'est qu'elle avait de bonnes raisons de le faire. Et elle avait pour habitude de ponctuer ses propos de conclusions.

— Mais j'en sais tout de même un peu plus que la populace, poursuivit Cantarella. Vattier m'a tout raconté, tout le déroulement de sa réunion chez l'empereur. Avec ça, il a rapporté chez moi une serviette remplie de cartes ; quand il s'est endormi, j'y ai jeté un coup d'œil... Dois-je continuer ?

— Mais bien sûr, répondit Assire en clignant de l'œil. Je t'en prie, ma chère.

— L'assaut principal sera effectivement dirigé sur la Témérie. Aux confins de la rivière Pontar, sur la ligne Novigrad-Wyzima-Ellander. L'attaque sera portée par les armées du « Centre », sous le commandement de Menno Coehoorn. Les flancs seront protégés par l'ensemble des armées de « l'Est », qui attaqueront à partir d'Aedirn la vallée du Pontar et Kaedwen...

— Kaedwen ? s'étonna Assire en haussant les sourcils. Serait-ce donc la fin de la frêle amitié scellée au moment du partage du butin ?

— Kaedwen menace le flanc droit. (Carthia van Canten fit une légère moue. Sa bouche de poupée offrait un contraste saisissant avec les fines tactiques qu'elle relatait.) L'attaque a un caractère préventif. Les divers détachements du groupe armé « Est » doivent bloquer l'armée du roi Henselt et lui ôter toute envie éventuelle de porter secours à la Témérie.

» Le groupe opérationnel spécial « Verden », reprit la blonde, frappera à l'ouest avec pour mission de neutraliser Cidaris et de fermer hermétiquement le périmètre autour de Novigrad, Gors Velen et Wyzima. Car l'état-major estime indispensable d'investir ces trois forteresses.

— Tu n'as pas donné le nom des chefs des deux groupes armés.

— Ardal aep Dahy pour le groupe « Est », répondit Cantarella avec un léger sourire. Joachim de Wett pour le groupe « Verden ».

Assire haussa davantage les sourcils.

— Curieux..., dit-elle. Ces deux princes ont subi l'affront de voir

leurs filles écartées des plans matrimoniaux d'Emhyr. Notre empereur est soit très naïf, soit très rusé.

— Si Emhyr a appris quelque chose au sujet de la conspiration des ducs, affirma Cantarella, ce n'est pas par Vattier. Ce dernier ne lui a rien révélé.

— Continue.

— Il s'agira d'une offensive d'une envergure jamais atteinte à ce jour. En comptant les détachements du front, les réservistes, les services de renfort et de l'arrière, plus de trois cent mille hommes, parmi lesquels des elfes, bien entendu, participeront à l'opération.

— Quand doit-elle débiter ?

— La date n'est pas encore fixée. Le problème majeur est l'approvisionnement, qui lui-même dépend de l'état des routes. Or personne ne peut prévoir quand cessera l'hiver.

— Qu'est-ce que Vattier a dit d'autre ?

— Il s'est plaint, le pauvre, répondit Cantarella en souriant, dévoilant ses jolies quenottes. L'empereur l'a de nouveau invectivé et admonesté. En public. Toujours au sujet de la mystérieuse disparition de Stefan Skellen et de l'ensemble de son détachement. Emhyr a publiquement traité Vattier d'empoté, il a raillé ses services qui, plutôt que de faire disparaître eux-mêmes des hommes, assistent, médusés, à de telles disparitions. Il a fait sur ce thème un méchant calembour que Vattier n'a pas su me répéter correctement. Puis l'empereur a plaisanté en lui demandant si cela ne voudrait pas dire qu'une autre organisation secrète, dont lui-même ignorerait l'existence, aurait vu le jour. Notre empereur est perspicace. Il n'est pas loin de la vérité.

— Pas loin, en effet, marmonna Assire. Quoi d'autre, Carthia ?

— L'agent que Vattier avait placé dans le détachement de Skellen et qui a également disparu s'appelait Nératine Ceka. Vattier devait beaucoup l'apprécier, car il s'est montré particulièrement affecté par sa disparition.

*Je suis moi aussi affectée par la disparition de Jediah, songea Assire. Mais, au contraire de Vattier, je saurai bientôt, moi, ce qui s'est passé.*

— Et Rience ? Vattier ne l'a plus rencontré ?

— Non. Il n'en a pas parlé.

Toutes deux restèrent silencieuses quelques instants. Le chat miaula bruyamment sur les genoux d'Assire.

— Dame Assire ?

— Oui, Carthia ?

— Est-ce que je vais devoir jouer encore longtemps le rôle de la maîtresse stupide ? Je voudrais reprendre mes études, me consacrer à mes travaux scientifiques...

— Non, plus très longtemps, l'interrompit Assire. Mais patiente encore un peu. Résiste, mon enfant.

Cantarella soupira.

Elles terminèrent leur conversation et se dirent au revoir. Assire var Anahid chassa son chat de son fauteuil et s'y assit pour lire encore une fois la lettre de Fringilla Vigo, qui séjournait à Toussaint. Assire était inquiète. Elle sentait qu'il y avait dans cette lettre un message entre les lignes, mais elle ne parvenait pas à saisir lequel. Il était minuit passé déjà lorsque Assire var Anahid, la magicienne nilfgaardienne, activa le mégascope et établit une communication à distance avec le château de Montecalvo en Rédanie.

Filippa Eilhart était vêtue d'une courte chemise de nuit à fines bretelles, des traces de rouge à lèvres étaient visibles sur sa joue et son décolleté. Assire fit un immense effort pour réprimer une grimace de dégoût. *Jamais au grand jamais je ne pourrai comprendre ça*, se dit-elle. *Je n'y tiens pas, d'ailleurs.*

— Peut-on parler en toute tranquillité ?

Filippa fit un large geste de la main pour s'entourer d'une sphère magique de discrétion.

— Maintenant, oui.

— J'ai des informations, commença Assire d'une voix sourde. En soi elles ne sont pas sensationnelles, même les lavandières rassemblées autour du puits en parlent. Néanmoins...

\* \* \*

— À l'heure actuelle, déclara Esterad Thyssen, les yeux rivés sur sa carte, la Rédanie peut mobiliser trente-cinq mille soldats, dont quatre mille cuirassiers à cheval. Même en comptant large, l'issue du combat ne fait aucun doute.

Dijkstra hocha la tête. Le calcul était d'une précision absolue.

— Demawend et Meve avaient une armée identique. Emhyr les a écrasés en vingt-six jours. La même chose se passera avec les armées de Rédanie et de Témérie si vous ne vous renforcez pas. Je soutiens votre idée, à toi et à Filippa Eilhart. Il vous faut des armées. Il vous faut des escadrons de cavalerie, combatifs, aguerris et bien équipés. Et l'argent pour financer le tout, soit un petit million de besants.

L'espion confirma d'un signe de tête qu'à ce calcul non plus il n'avait rien à objecter.

— Cependant, comme tu le sais certainement, poursuit le roi d'un ton sec, Kovir a toujours été neutre et le restera. Nous sommes liés à l'empire de Nilfgaard par un traité signé jadis par mon grand-père, Esteril Thyssen, et l'empereur Fergus var Emreis. Le caractère de ce traité ne permet pas à Kovir de soutenir les ennemis de Nilfgaard, que ce soit en leur fournissant une aide militaire directe, ou en leur prêtant l'argent nécessaire pour former une armée.

— Lorsque Emhyr var Emreis aura étouffé la Témérie et la Rédanie, rétorqua Dijkstra après s'être raclé la gorge, alors il regardera plus au nord. Emhyr ne se contentera pas de ce qu'il a. Il se pourrait alors que votre traité ne vaille plus tripette. Rappelez-vous Foltest de Témérie, que nous venons d'évoquer. Par ses accords avec Nilfgaard, il a réussi à s'acheter à peine seize jours de trêve...

— Oh, mon cher ! s'écria Esterad, froissé. On ne peut argumenter de cette façon. Il en va des traités comme des mariages : on ne les conclut pas avec l'idée de les trahir et, une fois qu'ils sont conclus, on ne s'encombre pas de soupçons. Quant à ceux à qui cela ne plaît pas, ceux-là n'ont qu'à éviter de se marier. Car on ne peut être cocu si l'on n'est pas marié. Mais reconnais que la peur d'être cocu a quelque chose de pitoyable et constitue une piètre excuse pour ne pas s'engager. Dans le mariage, on ne passe pas son temps à s'interroger sur la possible infidélité de l'autre. Tant que l'on ne porte pas de cornes, on n'envisage pas l'éventualité d'en porter peut-être un jour, et quand on les porte finalement il n'y a plus rien à dire, de toute façon. Tiens, puisque nous en sommes à parler de cornes, comment se porte l'époux de la belle Marie, le marquis de Mercey, le ministre rédanie du Trésor ?

— Son Altesse royale, dit Dijkstra en s'inclinant roidement, a des informateurs à faire pâlir d'envie l'espion que je suis.

— Effectivement, reconnut le roi. Tu serais étonné si tu connaissais leur nombre et leur fiabilité. Mais tu n'as pas à rougir des tiens non plus. Je parle de ceux qui sont ici dans mon palais, ainsi qu'à Pont Vanis. Ils méritent tous la plus haute note, je t'en donne ma parole.

Dijkstra ne cilla pas.

— Emhyr var Emreis, poursuivit Esterad en regardant les nymphes au plafond, dispose également de quelques bons agents bien placés. C'est pourquoi, je le répète, la raison d'État de Kovir reste la neutralité et son principe *pacta sunt servanda*. Le royaume de Kovir ne rompt pas les contrats qu'il a signés. Pas même en vue de parer à la possible rupture desdits contrats par l'autre partie.

— Je me permets de faire remarquer, énonça Dijkstra, que la Rédanie n'incite nullement Kovir à enfreindre les pactes qui la lient à d'autres puissances. En aucune façon la Rédanie ne sollicite de Kovir une union ou une aide militaire contre Nilfgaard. La Rédanie souhaite simplement... emprunter une petite somme d'argent, qu'elle ne manquera pas de rembourser...

— J'ai déjà mon idée sur la façon dont vous allez nous rembourser, l'interrompit le roi. Mais tout cela n'est que pure rhétorique puisque je ne vous prêterai pas le moindre denier. Et ne me régale pas d'une de tes casuistiques hypocrites, Dijkstra, car cela te va

aussi bien qu'un bavoir à un loup. As-tu d'autres arguments ? Plus sérieux, intelligents et judicieux ?

— Non, je n'en ai pas.

— C'est une chance que tu sois devenu espion, dit Esterad Thyssen au bout d'un instant de silence. Tu n'aurais pas fait carrière dans le négoce.

\* \* \*

Les couples royaux ont de tout temps fait chambre à part. Les rois, avec une fréquence très variable, visitaient les chambres des reines ; il arrivait aussi que les reines aillent inopinément visiter les chambres des rois. Puis les époux retrouvaient chacun leur chambre et leur couche.

Dans ce domaine aussi, le couple royal de Kovir était une exception. Esterad Thyssen et Zuleyka dormaient toujours ensemble, dans la même chambre, dans le même gigantesque lit à baldaquin.

Avant de s'endormir, Zuleyka, après avoir chaussé ses lunettes qu'elle n'osait porter devant ses sujets, avait coutume de lire son fameux Bon Livre. Esterad Thyssen, lui, avait pour habitude de parler.

Il n'en fut pas autrement cette nuit-là. Esterad mit son bonnet de nuit et prit son sceptre à la main. Il aimait le tenir et jouer avec lui, mais ne le faisait pas en public, car il craignait que ses sujets le taxent de préciosité.

— Tu sais, Zuleyka, ces derniers temps je fais des rêves par trop étranges. Cela fait plusieurs nuits d'affilée déjà que je rêve de ma sorcière de mère. Elle est debout près de moi et répète : « J'ai une femme pour Tancrede, j'ai une femme pour Tancrede. » Et elle me désigne une jeune fille très mignonne, mais très jeune. Et sais-tu, Zuleyka, qui est cette jeune fille ? C'est Ciri, la petite-fille de Calanthe. Tu te souviens de Calanthe, Zuleyka ?

— Je m'en souviens, mon mari.

— Ciri, poursuivait Esterad en jouant avec son sceptre, est celle avec qui, paraît-il, doit se marier Emhyr var Emreis. Mariage singulier, surprenant... Comment, dans ces circonstances, pourrait-elle être une épouse pour Tancrede ?

— Une femme ne serait pas une mauvaise chose pour Tancrede. (La voix de Zuleyka, comme chaque fois qu'elle parlait de son fils, s'était quelque peu altérée.) Peut-être qu'il se rangerait un peu...

— Oui, peut-être, soupira Esterad. Quoique j'en doute, mais on ne sait jamais. En tout cas, le mariage est une possibilité à envisager. Humm... Cette Ciri... Ah ! Kovir et Cintra ! L'embouchure de la Iaruga ! Cela sonne bien, très bien. Ce serait une belle union... Une belle alliance... Mais enfin, si Emhyr a jeté sur elle son dévolu...



Pourquoi dans ce cas m'apparaît-elle en rêve ? Et pourquoi, par le diable, est-ce que je rêve de choses aussi bizarres ? La nuit de l'équinoxe, tu te souviens, quand je t'ai réveillée... Brrr, quel cauchemar, je suis content de ne plus me rappeler les détails... Humm... Peut-être devrais-je appeler un astrologue ? Une devineresse ? Un médium ?

— Dame Sheala de Tancarville est à Lan Exeter.

— Non, grimaça le roi. Je ne veux pas de cette magicienne. Elle est trop maligne. C'est une deuxième Filippa Eilhart que j'ai dans mon royaume ! Ces femmes sont trop attirées par le pouvoir, il est hors de question de leur donner du grain à moudre en sollicitant leurs faveurs et en leur faisant des confidences.

— Comme toujours, tu as raison, mon mari.

— Hum... Mais ces rêves...

— Le Bon Livre raconte, dit Zuleyka en feuilletant quelques pages, que lorsqu'on s'endort les dieux nous ouvrent les oreilles et s'adressent à nous. Et le prophète Lebioda nous enseigne que lorsque nous rêvons se dévoile à nous soit une grande sagesse, soit une incommensurable bêtise. Tout l'art consiste à faire la différence.

— L'idée d'un mariage entre Tancrede et la fiancée d'Emhyr ne témoigne pas véritablement d'une grande sagesse, soupira Esterad. Et, puisqu'on en parle, je serais plus que ravi si la sagesse me visitait dans mes rêves. C'est au sujet de l'affaire pour laquelle Dijkstra est venu ici. Une affaire très compliquée. Parce que vois-tu, ma très tendre Zuleyka, il n'y a rien de réjouissant à voir Nilfgaard pousser vers le nord et se préparer à envahir Novigrad d'un jour à l'autre. Tout, y compris notre neutralité, pourrait être remis en question, Novigrad offrant de nouvelles perspectives qu'il était difficile d'envisager depuis le sud lointain. Il serait donc bon que la Rédanie et la Témérie tempèrent l'avancée de Nilfgaard, qu'ils contraignent les envahisseurs à reculer derrière la Iaruga. Mais est-ce une bonne chose que ce soit notre argent qui le leur permette ? Est-ce que tu m'écoutes, Zuleyka, femme la plus aimée de toutes ?

— Je t'écoute, mon mari.

— Et qu'est-ce que tu en dis ?

— Toute la sagesse est contenue dans le Bon Livre.

— Et ton Bon Livre conseille-t-il quoi faire lorsque arrive un Dijkstra et qu'il exige de toi un million ?

— Le Livre, marmonna Zuleyka, ne dit rien de l'indigne mammon. Mais dans l'un des articles il est dit : « Plus grande est la chance de donner que de recevoir, et il est noble d'aider le miséreux en lui faisant l'aumône. » Il est écrit : « Distribue tous tes biens, et noble ton âme deviendra. »

— Mais tu finiras avec l'escarcelle et la panse vides, compléta

Esterad Thyssen en grommelant. Dis-moi, Zuleyka, hormis les articles sur la noblesse de la charité, le Livre contient-il quelque chose d'intelligent concernant les affaires ? Que dit le Livre, par exemple, au sujet d'un échange équivalent ?

La reine ajusta ses lunettes sur son nez et se mit à feuilleter rapidement l'incunable.

— « Comme Jacob donna aux dieux, ainsi les dieux donnèrent à Jacob », lut-elle.

Esterad resta silencieux de longues minutes.

— Autre chose ? demanda-t-il enfin, lentement.

Zuleyka se remit à feuilleter le Livre.

— J'ai trouvé quelque chose dans les sapientiaux du prophète Lebioda, annonça-t-elle soudain. Je te le lis ?

— S'il te plaît.

— Le prophète Lebioda dit : « En vérité, secours d'une obole le miséreux. Mais plutôt que de lui donner une pastèque entière, donne-lui une demi-pastèque, car de joie le miséreux peut perdre la tête. »

— Une demi-pastèque ? pouffa Esterad Thyssen. C'est-à-dire un demi-million de besants ? Te rends-tu compte, Zuleyka, qu'entre avoir un demi-million, et ne pas avoir un demi-million, il y a une différence d'un million ?

— Tu ne m'as pas laissé terminer. (Zuleyka lui lança un regard réprobateur par-dessus ses lunettes.) Le prophète dit plus loin : « Mieux vaut encore donner au miséreux un quart de pastèque. Car en vérité je vous le dis, il se trouvera toujours quelqu'un prêt à partager une pastèque avec le miséreux ; si ce n'est par noblesse, ce sera par calcul ou sous un autre prétexte. »

— Ah ! (Le roi de Kovir donna un coup de sceptre sur la table de nuit.) En vérité, c'était un habile prophète que ce prophète Lebioda ! Plutôt que de donner, faire en sorte que quelqu'un d'autre donne... Ça, ça me plaît ! Que voilà des paroles véritablement melliflues ! Étudie les sapientiaux de ce prophète, ma Zuleyka adorée. Je suis certain que tu y découvriras encore quelque chose qui me permettra de résoudre le problème de la Rédanie et de l'armée qu'elle veut lever avec mon argent.

Zuleyka feuilleta le livre un long moment avant de se remettre enfin à lire.

— « Un de ses élèves demanda un jour au prophète Lebioda : "Dis-moi, maître, comment procéder. Voici qu'un de mes voisins souhaite avoir mon chien préféré. Si je lui donne mon chien chéri, mon cœur va éclater de chagrin. Si en revanche je ne le lui donne pas, je serai malheureux, car par mon refus je causerai de la peine à mon voisin. Que faire ?" "As-tu, lui demanda le prophète, quelque chose que tu aimes moins que ton chien chéri ?" "Oui, maître, répondit

l'élève, j'ai un chat polisson, un insupportable destructeur. Et d'ailleurs je ne l'aime pas du tout." Alors le prophète dit à l'élève : "Prends donc cestui chat polisson, insupportable destructeur, et offre-le à ton voisin. Tu te sépareras de ton chat et rendras heureux ton voisin. Car il en est le plus souvent ainsi : le proche souhaite non pas le cadeau en lui-même, mais qu'il lui soit offert simplement." »

Esterad resta silencieux un certain temps, les sourcils froncés.

— Zuleyka ? demanda-t-il enfin. S'agit-il bien du même prophète ?

— « Prends donc cestui chat polisson... »

— J'ai bien entendu, tonna le roi, avant de se radoucir aussitôt. Pardonne-moi, ma très tendre. Le fait est que je ne comprends pas très bien ce qu'un chat a...

Il se tut. Et se plongea dans une profonde méditation.

\* \* \*

Quatre-vingt-cinq ans plus tard, la situation ayant évolué de telle sorte que l'on pouvait dorénavant parler en toute liberté, Guiscard Vermuellen, duc de Creyden, petit-fils d'Esterad Thyssen et fils de sa fille aînée Gaudemunda, parla. Le duc Guiscard était déjà un vénérable vieillard, mais il se souvenait parfaitement des événements dont il avait été le témoin. C'est lui qui révéla d'où provenait le million de besants qui avait permis à la Rédanie de constituer sa cavalerie pour s'opposer à Nilfgaard. Ce million ne provenait pas des caisses de Kovir, comme on le présumait, mais de celles du hiérarque de Novigrad. Esterad Thyssen, révéla Guiscard, avait obtenu l'argent de Novigrad en récompense de sa contribution à l'essor des sociétés de commerce maritime, qui commençaient alors à fleurir. Ironie du sort, la création de ces sociétés avait requis la participation active des marchands nilfgaardiens. Des révélations du vénérable duc il résultait donc que la réorganisation de l'armée rédaniaenne avait été assurée, dans une certaine mesure, par Nilfgaard lui-même.

— Grand-père, raconta Guiscard Vermuellen, parlait de pastèques avec un sourire espiègle. Il disait qu'il se trouverait toujours quelqu'un pour partager une pastèque avec un pauvre, ne serait-ce que par intérêt. Il disait aussi que, puisque Nilfgaard lui-même apportait sa contribution au renforcement de l'armée de combat rédaniaenne, il ne pouvait en vouloir aux autres d'agir de même. Puis, poursuivit le vieillard, grand-père convoqua mon père, qui était à l'époque à la tête des services de renseignements, ainsi que le ministre des Affaires intérieures. Lorsque les deux hommes eurent pris connaissance des ordres qu'ils devaient exécuter, ils furent saisis de panique. Le roi leur demandait de rapatrier plus de trois mille hommes qui avaient été soit

exilés soit envoyés en prison ou dans des camps d'internement. Plus d'une centaine d'arrestations nationales devaient être annulées.

» Il ne s'agissait pas uniquement de bandits, de simples criminels ou de condottieres mercenaires. La grâce concernait avant tout des dissidents. Parmi les graciés se trouvaient des fidèles du roi Rhyd, qui avait été renversé, et des hommes de l'usurpateur Idiego. Ces fervents opposants au pouvoir en place ne comptaient pas que de simples discoureurs ; la plupart étaient en prison pour diversion, attentats, mutinerie armée. Le ministre des Affaires intérieures était affolé, papa très inquiet.

» Puis, se souvint le duc, grand-père se mit à rire, comme s'il venait de faire une bonne blague. Et il dit, je me souviens encore de chacune de ses paroles : « Il est grand dommage, messieurs, que vous n'ayez coutume de lire le Bon Livre sur l'oreiller. Si vous le lisiez, vous comprendriez le plan de votre monarque, alors qu'ainsi vous allez exécuter des ordres sans les comprendre. Mais ne vous inquiétez pas en vain ni à l'avance, votre monarque sait ce qu'il fait. Maintenant, allez et libérez tous mes chats polissons. »

» Tels sont les mots exacts qu'il a employés. Ce que personne ne pouvait savoir à l'époque, c'est que ces « chats polissons » allaient devenir nos futurs héros, couverts de gloire et d'honneur. Les « chats » de mon grand-père furent plus tard de célèbres condottieres : Adam « Adieu » Pangratt, Lorenzo Molla, Juan « Frontino » Guttierrez... Et Julia Abatemarco, qui fut connue en Rédanie sous le nom de « Doux Étourneau »... Vous, les jeunes, vous ne les connaissez pas, mais, de mon temps, quand on jouait à la guerre, chaque gamin voulait être « Adieu » Pangratt, et chaque fillette, Julia « Doux Étourneau »... Et dire que, pour mon grand-père, c'étaient des chats polissons !

» Plus tard, marmotta Guiscard Vermuellen, grand-père me prit par la main et m'emmena sur la terrasse où grand-mère Zuleyka nourrissait les mouettes. Grand-père lui dit...

Le vieillard tentait à grand-peine de se remémorer les paroles que le roi Esterad Thyssen, quelque quatre-vingts ans auparavant, avait dites à sa femme, la reine Zuleyka, sur la terrasse brûlante du palais Ensenad, près du Grand Canal.

— « Sais-tu, ma femme très aimée, reprit-il enfin, qu'en feuilletant les sapientiaux du prophète Lebioda j'ai trouvé le moyen de tirer profit des chats polissons que j'ai offerts à la Rédanie ? Car mes chats, ma chère Zuleyka, rentreront à la maison. Les chats rentrent toujours. Et lorsqu'ils seront de retour, quand ils rapporteront leur solde, leur butin, leurs richesses... Eh bien, moi, je les taxerai ! »

Lorsque le roi Esterad Thyssen discuta pour la dernière fois avec Dijkstra, c'était seul à seul, sans Zuleyka. Sur le sol de la gigantesque salle, il y avait bien un petit garçon, âgé vraisemblablement d'une dizaine d'années, qui jouait aux soldats de plomb, mais il ne comptait pas. Par ailleurs il était tellement absorbé dans son jeu qu'il ne prêtait aucune attention aux deux hommes.

— C'est Guiscard, expliqua Esterad en désignant le gamin d'un signe de tête. Mon petit-fils, le fils de ma Gaudemunda et de ce bon à rien, le prince Vermuellen. Mais ce petit, Guiscard, c'est l'unique chance de Kovir si Tancrede Thyssen s'avérait... Au cas où il arriverait quelque chose à Tancrede...

Dijkstra connaissait le problème de Kovir. Ainsi que le problème personnel d'Esterad. Il savait qu'il était déjà arrivé quelque chose à Tancrede. En admettant que le gamin présente quelque aptitude à régner, il ne pourrait faire qu'un très mauvais roi.

— Ton problème, annonça Esterad, est pour ainsi dire réglé. Tu peux commencer à envisager le moyen le plus efficace d'utiliser le million de besants qui se retrouvera bientôt dans les caisses de Tretogor.

Il se pencha et prit discrètement l'un des petits soldats de plomb de Guiscard, un cavalier au sabre levé et aux couleurs criardes.

— Prends-le et cache-le bien. Celui qui te montrera un autre petit soldat, identique à celui-ci, sera mon messenger. Même s'il n'en a pas l'air, même si tu as du mal à croire qu'il s'agit de mon homme et qu'il est au courant de notre affaire, tu devras lui faire confiance. Tout autre individu ne serait qu'un provocateur, et tu le traiterais comme tel.

— La Rédanie, assura Dijkstra en s'inclinant, ne l'oubliera pas, Votre Majesté. Et je tiens, en mon nom propre, à vous assurer de ma reconnaissance personnelle.

— Oublie la reconnaissance, et donne plutôt ce millier de couronnes que tu prévoyais de verser à mon ministre pour gagner sa bienveillance. Quoi ? La bienveillance d'un roi ne mérite-t-elle pas un dessous-de-table ?

— Votre Majesté s'abaisse...

— Eh bien soit, je m'abaisse. Donne l'argent, Dijkstra. Après tout, entre avoir un millier de couronnes, et ne pas avoir un millier de couronnes...

— Il y a une différence de deux milliers. Je sais.

\* \* \*

À une distance très éloignée d'Ensenad, dans une salle aux dimensions nettement plus petites, la magicienne Sheala de

Tancarville écoutait avec attention, la mine grave, le rapport de la reine Zuleyka.

— Excellent, dit-elle en hochant la tête. Excellent, Votre Majesté.

— J'ai suivi tes recommandations à la lettre, dame Sheala.

— Je vous en remercie. Je puis vous assurer une fois encore que nous avons agi pour la bonne cause. Pour le bien du pays. De la dynastie.

La reine Zuleyka se racla la gorge, sa voix s'altéra quelque peu.

— Et... et Tancredi, dame Sheala ?

— J'ai donné ma parole, dit froidement Sheala de Tancarville. J'ai donné ma parole qu'en échange de votre aide je vous accorderai la mienne. Votre Majesté peut dormir tranquille.

— J'aimerais bien, soupira Zuleyka. J'aimerais beaucoup. Puisque nous en sommes là... Le roi commence à se douter de quelque chose. Ses rêves l'étonnent, et, lorsque quelque chose étonne le roi, il commence à devenir soupçonneux.

— Je vais donc cesser de lui envoyer des rêves durant quelque temps, promit la magicienne. Pour en revenir à votre sommeil, je le répète, vous pouvez dormir tranquille. Le prince Tancredi mettra fin à ses mauvaises fréquentations. Il n'ira plus au château du baron Surcratasse. Ni chez Mme de Lisemore. Ni chez l'ambassadrice de Rédanie.

— Il ne fréquentera plus ces personnages ? Jamais ?

— Ces personnages, comme vous dites, ne se risqueront plus à inviter ni à séduire le prince Tancredi. (Les yeux sombres de Sheala de Tancarville se mirent à briller d'un éclat étrange.) Ils ne s'y risqueront plus jamais. Car ils seront conscients des conséquences. Je me porte garante de ce que je dis. Je vous donne ma parole que le prince Tancredi retournera à ses études et qu'il deviendra un étudiant assidu et un jeune homme sérieux et rangé. Il cessera aussi de courir les jupons. Il perdra son ardeur jusqu'à... jusqu'au moment où on lui présentera Cirilla, la princesse de Cintra.

— Ah ! Si je pouvais y croire. (Zuleyka se tordit les mains, releva la tête.) Si je pouvais y croire !

— Il est parfois difficile de croire au pouvoir de la magie, Votre Majesté. (Sans le vouloir, Sheala de Tancarville sourit, elle-même surprise de ses paroles.) Et d'ailleurs, c'est tout aussi bien.

\* \* \*

Filippa Eilhart arrangea les bretelles fines comme un fil d'araignée de sa chemise de nuit transparente et essuya les dernières traces de rouge à lèvres encore présentes sur son décolleté. *Une femme si intelligente*, songea Sheala de Tancarville, légèrement dégoûtée, et

*pourtant incapable de mettre la bride à ses hormones.*

— Peut-on discuter ?

Filippa s'entoura d'une sphère de discrétion.

— Maintenant, oui.

— À Kovir, tout est réglé. Pour le mieux.

— Merci. Dijkstra a-t-il déjà repris la mer ?

— Pas encore.

— Pourquoi tarde-t-il tant ?

— Il partage de longues conversations avec Esterad Thyssen, répondit Sheala de Tancarville en faisant la lippe. Le roi et l'espion se sont étrangement pris d'amitié l'un pour l'autre.

\* \* \*

— Tu connais les blagues à propos de nos saisons, Dijkstra ? Tu sais qu'il n'y a que deux saisons à Kovir...

— L'hiver et le mois d'août. Je sais.

— Et sais-tu comment savoir que l'été est là ?

— Non. Comment ?

— La pluie est un peu plus chaude !

— Ah ! Ah !

— Trêve de plaisanteries, dit Esterad Thyssen en retrouvant son sérieux. Pour être honnête, ces hivers qui surgissent de plus en plus tôt et durent de plus en plus longtemps m'inquiètent un peu. Ils avaient été prédits. Je suppose que tu as lu les prophéties d'Itlina ? Elles annoncent l'arrivée d'un hiver ininterrompu, long de plusieurs dizaines d'années. Certains affirment que ce sont des allégories, mais j'ai un peu peur néanmoins. À Kovir, autrefois, nous avons eu quatre années de froid, de temps pluvieux et de mauvaises récoltes. Sans importations massives de nourriture en provenance de Nilfgaard, les gens auraient commencé à mourir de faim en nombre. Tu imagines ?

— Honnêtement, non.

— Mais moi, oui. Le refroidissement du climat peut nous affamer tous. La faim est un ennemi contre lequel il est bigrement difficile de lutter.

L'espion hocha la tête, pensif.

— Dijkstra ?

— Votre Majesté ?

— Le calme est-il revenu en Rédanie, à l'intérieur du pays ?

— Pas totalement. Mais je m'y efforce.

— Je sais, ça fait grand bruit. De tous ceux qui ont trahi sur Thanedd, seul Vilgefortz est encore en vie.

— Maintenant que Yennefer est morte, oui. Savez-vous, Votre Majesté, que Yennefer a péri ? Elle a disparu le dernier jour du mois

d'août, dans des circonstances énigmatiques, dans les célèbres Abysses de Sedna, entre les îles Skellige et le cap Peixe de Mar.

— Yennefer de Vengerberg n'était pas une traîtresse, dit Esterad d'une voix lente. Elle n'était pas la complice de Vilgefortz. Si tu le souhaites, je te fournirai des preuves de ce que j'avance.

— Je ne le souhaite pas, rétorqua Dijkstra après avoir observé quelques secondes de silence. Ou peut-être que si, mais pas tout de suite. Pour l'instant, je préfère voir en elle une traîtresse.

— Je comprends. Ne fais pas confiance aux magiciennes, Dijkstra. À Filippa, surtout.

— Je ne lui ai jamais fait confiance. Mais nous devons collaborer. Sans nous la Rédanie plongerait dans le chaos et disparaîtrait.

— C'est vrai. Mais, si je peux te donner un conseil, lâche un peu la bride. Tu sais de quoi je parle. Des échafauds et des chambres de torture dans tout le pays, des atrocités commises contre les elfes... Et ce fort terrible, Drakenborg... Je sais que tu fais ça par patriotisme. Mais tu te construis une légende d'homme mauvais. Tu y fais figure de loup-garou qui lape le sang des innocents.

— Quelqu'un doit le faire.

— Et ça doit retomber sur quelqu'un. Je sais que tu t'efforces d'être juste, mais enfin tu ne peux éviter les erreurs, c'est impossible. On ne peut rester propre quand on barbote dans le sang. Je sais que tu n'as jamais porté préjudice à quelqu'un personnellement, mais qui le croira ? Qui voudra le croire ? Un jour prochain, on te rendra responsable du meurtre d'innocents et on t'accusera d'en avoir tiré profit. Et le mensonge colle aux humains comme la poix.

— Je sais.

— Ils ne te laisseront pas la moindre chance de te défendre. On ne laisse jamais la moindre chance à des hommes de ton espèce. Ils t'enduiront de poix... plus tard. Après les faits. Fais attention, Dijkstra.

— Je fais attention. Ils ne m'auront pas.

— Ils ont eu ton roi, Vizimir. Mort d'un coup de stylet, d'après ce que j'ai entendu, enfoncé jusqu'à la garde dans les côtes...

— On atteint plus facilement un roi qu'un espion. Moi, ils ne m'auront pas. Ils ne m'auront jamais.

— Et c'est tant mieux. Sais-tu pourquoi, Dijkstra ? Parce qu'en ce monde, il faut qu'il y ait une certaine justice, bon sang !

Un jour viendrait où ils se rappelleraient cette conversation. L'un comme l'autre. Le roi et l'espion. À Tretogor, tandis qu'il tendrait l'oreille, à l'affût des pas des assassins arrivant de tous côtés, par tous les couloirs du palais, Dijkstra se remémorerait les paroles d'Esterad. Esterad, quant à lui, se souviendrait des paroles de Dijkstra sur les majestueuses marches de marbre menant d'Ensenad au Grand Canal.



— Il aurait pu lutter. (Le regard voilé, Guiscard Vermuellen plongeait dans les limbes de ses souvenirs.) Ses assaillants n'étaient que trois, grand-père était un homme fort. Il aurait pu lutter, se défendre jusqu'au moment où la garde serait accourue. Il aurait pu aussi se sauver, tout simplement. Mais il y avait grand-mère Zuleyka. Grand-père ne songeait qu'à protéger Zuleyka, il ne pensait pas à lui. Lorsque les secours arrivèrent enfin, Zuleyka n'avait pas même une égratignure. Esterad, quant à lui, avait essuyé plus de vingt coups. Il mourut trois heures plus tard, sans avoir repris connaissance.

\* \* \*

— As-tu jamais lu le Bon Livre, Dijkstra ?

— Non, Votre Majesté. Mais je sais ce qu'il contient.

— Figure-toi que je l'ai ouvert hier au hasard. Et je suis tombé sur cette phrase : « Chacun suivra la route de l'éternité en montant ses propres marches, en portant son propre fardeau. » Qu'en penses-tu ?

— Le temps pour moi est venu, roi Esterad. Le temps est venu de porter mon propre fardeau.

— Porte-toi bien, espion.

— Portez-vous bien, roi Esterad.

« Après être partis de la place forte de l'antique et célèbre cité d'Assengard, nous avons parcouru environ six cents haltées vers le sud pour rejoindre une contrée dénommée les Cent Lacs. Si l'on admire ce pays du haut des collines, on y découvre une infinité de lacs formant des motifs de diverses formes, comme si une main d'artiste les avait à dessein disposés de la sorte. L'elfe Avallac'h, notre chef, nous a demandé de rechercher parmi ces formes un lac qui ressemblerait à un trèfle. Et, pour tout dire, nous l'avons repéré. Mais bientôt il apparut qu'il était formé non de trois, mais de quatre lacs, car l'un d'eux, d'une forme un peu allongée qui s'étirait du sud vers le nord, était comme le pédicule de ce trèfle. Ce lac, nommé Tarn Mira, d'une forêt noire était environné, et sur sa limite nord devait, paraît-il, s'ériger un donjon secret, appelé tour de l'Hirondelle ; en langage elfique : Tor Zireael. Cependant, de prime abord nous ne vîmes rien du tout, hormis le brouillard. Je m'apprêtais déjà à entretenir l'elfe Avallac'h de ladite tour lorsque ce dernier nous fit signe de nous taire avant de nous tenir ce langage : "Attendre et espérer. L'espoir renaîtra avec la lumière et un bon présage. Observez attentivement l'immensité des eaux, et vous y verrez les messagers de la bonne nouvelle." »

Buyvid Backhuysen,  
*Pérégrinations sur les routes et les endroits magiques*

« Ce livre n'est qu'une mystification du début à la fin. Les ruines près du lac Tarn Mira ont été sondées à plusieurs reprises. Contrairement aux énonciations de B. Backhuysen, elles ne sont pas magiques, il est donc impossible qu'elles constituent les restes de la légendaire tour de l'Hirondelle. »

*Ars Magica*, éd. XIV

## CHAPITRE 9

— Les voilà ! Les voilà !

Yennefer retint des deux mains ses cheveux balayés par le vent humide. Elle se tenait près de la balustrade de la rampe d'escalier, s'écartant pour laisser passer les femmes qui se précipitaient vers le quai. Poussé par un vent d'ouest, le ressac venait se fracasser sur la rive, des gerbes d'écume blanche jaillissaient sans cesse des crevasses des rochers.

— Les voilà ! Les voilà !

Des terrasses supérieures de la citadelle de Kaer Trolde, la principale forteresse d'Ard Skellig, on pouvait admirer quasiment tout l'archipel. Droit devant, au-delà du bras de mer, se trouvait l'île d'An Skellig, peu élevée et plate côté sud, escarpée et fendue par les fjords sur sa face nord, invisible. Loin sur la gauche, avec ses montagnes dont les sommets se noyaient dans les nuages, la verte et haute Spikeroog brisait les vagues qui venaient se jeter sur le relief déchiqueté de ses récifs. Sur la droite on distinguait les falaises escarpées de l'île d'Undvik qui grouillaient de mouettes, de pétrels, de cormorans et de fous de Bassan. Derrière Undvik on distinguait le cône boisé d'Hindarsfjall, les plus petits îlots de l'archipel. Et si l'on grimpait au sommet de l'une des tours de Kaer Trolde, si l'on regardait en direction du sud, on apercevait une île solitaire, l'île Faroe, séparée des autres, qui pointait hors de la surface de l'eau telle la crête d'un immense poisson.

Yennefer descendit sur la terrasse inférieure et s'arrêta près d'un groupe de femmes à qui l'orgueil et la position sociale interdisaient de se précipiter en toute hâte sur le quai et de se mêler à la populace. En dessous se trouvait la ville portuaire, noire et massive, pareille à un énorme crustacé de mer rejeté par les flots.

Du bras de mer entre An Skellig et Spikeroog surgissaient l'un après l'autre les drakkars. Dans la lumière blanche et rouge du soleil leurs voiles flamboyaient, les ombons de cuivre des boucliers scintillaient, suspendus à bâbord des embarcations.

— Le *Ringhorn* est en tête, affirma l'une des femmes. Il est suivi par le *Fennis*...

— Et voici le *Grondin*, dit une seconde en élevant la voix. Et puis le *Drac*... Derrière eux arrive le *Havfrue*...

— L'*Anghira*... Le *Tamara*... Le *Daria*... Non, c'est le *Rascasse*. Le *Daria* n'est pas là. Le *Daria* n'est pas là...

Une jeune femme à l'épaisse natte blonde gémissait d'une voix sourde en soutenant des deux mains son ventre arrondi par une grossesse bien avancée. Elle blêmit et perdit connaissance, s'affaissant sur les dalles de la terrasse comme un rideau qu'on laisse tomber. D'un bond Yennefer fut auprès d'elle ; elle s'agenouilla, appuya ses doigts

sur le ventre de la jeune femme et entama une incantation, jugulant les spasmes et les contractions, maintenant fortement et avec assurance le lien entre l'utérus et le placenta qui menaçait de rompre. Pour plus de sécurité, elle prononça encore quelques formules destinées à calmer et protéger l'enfant dont elle sentait les coups de pied sous sa main.

Afin de ne pas gaspiller d'énergie magique, elle ranima la femme d'une tape sur le visage.

— Emmenez-la. Faites attention !

— Quelle idiote..., dit l'une des femmes plus âgées. Il s'en est fallu de peu...

— Elle a paniqué... Son Nils est peut-être encore en vie, il se trouve peut-être sur un autre drakkar...

— Merci pour votre aide, madame la magicienne.

— Emmenez-la, répéta Yennefer en se levant.

Elle dut ravalier ses jurons en constatant que la couture de sa robe avait craqué, probablement lorsqu'elle s'était agenouillée.

Elle descendit sur la terrasse qui se trouvait encore un niveau en dessous. Les drakkars arrivaient près du quai, les combattants descendaient sur la rive. Les célèbres berserkers de Skellige, barbus, armés jusqu'aux dents. Nombre d'entre eux portaient des bandages blancs, ou devaient, pour pouvoir marcher, avoir recours à l'aide de leurs camarades. Certains devaient être portés.

Tassées sur le quai, les femmes de Skellige reconnaissaient les visages, criaient et pleuraient de joie, si elles avaient de la chance. Dans le cas contraire, elles perdaient connaissance. Ou s'éloignaient, lentement, sans bruit, sans un mot de plainte. Parfois elles se regardaient, mues par le même espoir de voir apparaître la voile blanche et rouge du *Daria* dans le sund.

Mais le *Daria* n'était pas là.

Au milieu de la foule, Yennefer distingua la chevelure rousse de Crach an Craite, le jarl de Skellige. Il était l'un des derniers à quitter le pont du *Ringhorn*. Il lançait des ordres en vociférant, donnait des consignes, vérifiait, contrôlait, s'inquiétait. Sans le quitter des yeux, deux femmes, l'une aux cheveux blonds, la seconde aux cheveux bruns, pleuraient. De joie. Le jarl, enfin assuré qu'il avait tout contrôlé et veillé à tout, s'approcha d'elles, les étreignit tel un ours, et les embrassa l'une après l'autre. Puis il leva la tête et vit Yennefer. Ses yeux s'enflammèrent, son visage hâlé devint dur comme un rocher du récif, comme l'ombon cuivré d'un bouclier.

*Il sait, songea la magicienne. Les nouvelles vont vite. Sur son bateau le jarl a appris qu'on m'avait repêchée dans un filet dans le sund, près de Spikeroog. Il savait qu'il me trouverait à Kaer Trolde.*

Magie ou pigeon voyageur ?

Crach an Craite se dirigea vers elle sans se presser. Il sentait la mer, le sel, la poix, la fatigue. Elle regarda ses yeux clairs et instantanément ses oreilles retentirent du cri de guerre des berserkers, du fracas des boucliers, du cliquetis des épées et des haches. Du hurlement des hommes qu'on assassinait. Qui sautaient à la mer du haut du *Daria* en feu.

— Yennefer de Vengerberg.

— Crach an Craite, jarl de Skellige, dit-elle en s'inclinant légèrement devant lui.

Il ne lui rendit pas son salut. *Mauvais signe*, songea-t-elle.

Il vit tout de suite son hématome – souvenir du coup de rame qu'elle avait reçu –, son visage se tendit de nouveau, ses lèvres tremblèrent, découvrant ses dents l'espace d'une seconde.

— Celui qui t'a frappée en répondra.

— Personne ne m'a battue. J'ai trébuché dans l'escalier.

Il l'observa attentivement, après quoi il haussa les épaules.

— Tu ne veux pas te plaindre, libre à toi. Je n'ai pas le temps de mener une enquête. Et maintenant écoute ce que j'ai à te dire. Attentivement, car ce seront les seules paroles que je t'adresserai.

— Je t'écoute.

— Demain on te jettera dans un drakkar et on t'emmènera à Novigrad. Là, on te remettra aux autorités de la ville, puis aux autorités témériennes ou rédaniennes, cela dépendra de celles qui se présenteront en premier. Je sais que les unes comme les autres ont très envie de mettre la main sur toi.

— C'est tout ?

— Presque. Encore une explication, à laquelle tu as droit, je pense. Il est arrivé très souvent que Skellige donne asile à des personnes poursuivies par la justice. Les possibilités et les occasions de racheter ses fautes par le travail, la vertu, le sacrifice et le sang ne manquent pas sur l'archipel. Mais pas dans ton cas, Yennefer. Je ne t'accorderai pas l'asile ; si tu y comptais, tu t'es abusée. Je déteste les gens comme toi. Je déteste les gens qui, pour obtenir le pouvoir, sèment le trouble, complotent avec l'ennemi et trahissent ceux à qui ils doivent non seulement obéissance, mais également reconnaissance. Je te déteste, Yennefer, car lorsque sous l'influence de Nilfgaard tu as initié avec tes confrères dissidents la rébellion sur Thanedd, mes drakkars étaient justement à Attre, mes gars venaient à la rescousse des insurgés locaux. Trois cents de mes hommes face à deux mille Noirs ! Il faut une récompense pour la bravoure et la fidélité, il faut un châtiment pour la lâcheté et la trahison ! Comment puis-je récompenser ceux qui sont tombés au combat ? Avec des cénotaphes ? Des inscriptions gravées sur des obélisques ? Non ! Je récompenserai et j'honorerai les morts autrement. Pour leur sang, qui fut absorbé par

la dune à Attre, ton sang, Yennefer, coulera à travers les planches de l'échafaud.

— Je ne suis pas coupable. Je n'ai pas participé au complot de Vilgefortz.

— C'est à tes juges que tu devras en apporter la preuve. Moi, je ne te jugerai pas.

— Inutile, tu l'as déjà fait. Et tu as même prononcé ton verdict.

— Assez parlé ! Je te l'ai dit, demain à l'aube tu vogueras, enchaînée, vers Novigrad, pour comparaître devant le tribunal royal. Et recevoir le châtiment que tu mérites. À présent, donne-moi ta parole que tu n'essaieras pas d'utiliser la magie.

— Et si je refuse ?

— Marquard, notre magicien, a péri sur Thanedd. Actuellement, nous n'avons donc pas de magicien ici qui pourrait te contrôler. Mais sache que tu seras sous la surveillance permanente des meilleurs archers de Skellige. Si tu t'avisais de faire ne serait-ce qu'un seul geste suspect de la main, tu serais abattue sur-le-champ.

— C'est très clair, dit-elle en faisant un signe de la tête. Je te donne donc ma parole.

— Parfait. Merci. Adieu, Yennefer. Je ne t'accompagnerai pas demain.

— Crach !

Il pivota sur ses talons et se retourna.

— Je t'écoute.

— Je n'ai pas la moindre intention de monter sur un bateau voguant vers Novigrad. Je n'ai pas le temps de prouver à Dijkstra que je suis innocente. Je ne peux risquer que l'on ait déjà préparé les preuves de ma culpabilité. Je ne peux risquer de mourir, peu de temps après mon arrestation, d'un afflux soudain de sang au cerveau ou d'un suicide spectaculaire dans ma cellule. Je ne peux pas perdre de temps et prendre un tel risque. Pas plus que je ne peux t'expliquer pourquoi c'est pour moi un tel risque. Je ne partirai pas pour Novigrad.

Il la regarda longuement.

— Tu ne partiras pas..., répéta-t-il. Et qu'est-ce donc qui te fait croire ça ? Serait-ce le fait que nous fûmes jadis liés par un sentiment amoureux ? N'y compte pas, Yennefer. Adieu paniers, vendanges sont faites !

— Je sais, et je n'y compte pas. Je ne prendrai pas le bateau pour Novigrad, parce que je dois de manière urgente aller à la rescousse d'une personne que j'ai juré de ne jamais laisser seule et sans aide. Et toi, Crach an Craite, jarl de Skellige, tu m'aideras dans mon entreprise. Parce que tu as toi aussi prêté serment. Voilà de cela dix ans. Ici même, exactement là où nous sommes, sur cet embarcadère. À cette même personne. À Ciri, la petite-fille de Calanthe, le Lionceau de

Cintra. Moi, Yennefer de Vengerberg, je considère Ciri comme ma fille. C'est pourquoi j'exige en son nom que tu sois fidèle à ton serment, Crach an Craite, jarl de Skellige.

\* \* \*

— Vraiment ? s'assura une fois encore Crach an Craite. Tu ne veux même pas goûter ? À aucun de ces mets ?

— Non, je t'assure.

Le jarl n'insista pas. Bien décidé de son côté à profiter du repas, il prit un homard dans le saladier, le posa sur une planche et, à l'aide d'un hachoir, le fendit en deux d'un coup puissant autant que précis. L'ayant abondamment aspergé de citron et de sauce à l'ail, il commença à manger la chair à l'intérieur de la coquille. Avec ses doigts.

Yennefer avait des manières plus distinguées, elle utilisait un couteau et une fourchette en argent pour déguster sa côtelette d'agneau aux épinards, préparée spécialement pour elle par le cuisinier, stupéfait et sans doute légèrement froissé. Car la magicienne n'avait envie ni d'huîtres, ni de moules, ni de saumon mariné dans son jus, ni de soupe de trigles et de coques, ni de queue de crapaud-pêcheur à l'étouffée, ni de héron de mer rôti, ni de murène frite, ni de pieuvre, ni de crabe, ni de homard, ni de hérisson de mer. Et surtout pas d'algues fraîches.

Tout ce qui de près ou de loin évoquait la mer était associé dans son esprit à Fringilla Vigo et Filippa Eilhart, avec cette téléportation totalement insensée et terriblement risquée qui lui avait valu d'atterrir en pleine mer, de boire la tasse, d'être prise dans un filet de pêche – sur lequel, soit dit entre parenthèses, étaient agglutinés des algues et des goémons pareils à ceux qui étaient entassés en veux-tu en voilà dans le saladier –, et finalement d'être battue à coups de rame en bois de pin.

— Ainsi, reprit Crach en suçant la chair entre les jointures des pattes cassées du homard, j'ai décidé de te faire confiance, Yennefer. Je ne le fais pas pour toi, néanmoins, sache-le. En raison du Bloedgeas, le serment par le sang exigé par Calanthe, j'ai effectivement les mains liées. Si ton intention d'apporter ton aide à Ciri est réelle et sincère – et j'imagine qu'elle l'est –, je n'ai pas d'autre choix : je dois t'aider dans cette entreprise...

— Merci. Mais abandonne, s'il te plaît, ce ton pathétique. Je le répète : je n'ai pas pris part au complot sur Thanedd. Crois-moi.

— Ce que je crois est-il réellement si important ? fit le jarl, perplexe. Il conviendrait plutôt de s'intéresser d'abord à ce que croient les rois, et Dijkstra, dont les agents te traquent sans relâche à travers

le monde. Sans oublier Filippa Eilhart et les magiciens fidèles à leur roi, que tu as fuïs, comme tu l'as reconnu toi-même, pour venir ici, à Skellige. C'est à eux tous qu'il aurait fallu fournir les preuves...

— Je n'ai pas de preuves, l'interrompt-elle en picotant avec colère un chou de Bruxelles du bout de sa fourchette. Et, même si j'en avais, on ne me permettrait pas de les présenter. Je ne peux pas t'expliquer, je suis liée par une injonction de silence. Crois-moi quand même sur parole, Crach. Je t'en prie.

— J'ai dit...

— Tu l'as dit, l'interrompt-elle. Tu as promis de m'apporter ton aide. Et je t'en remercie. Mais tu ne crois toujours pas en mon innocence. Fais-moi confiance.

Crach jeta la carapace vide du homard et rapprocha le saladier de moules. Il se mit à fouiller bruyamment le récipient pour y trouver la plus grande.

— D'accord, accepta-t-il enfin. Mais je ne t'accorderai ni asile ni protection. Cela m'est impossible. Tu peux néanmoins quitter Skellige quand tu le souhaites et te rendre où bon te semble. Mais, à mon avis, le plus tôt sera le mieux. Tu es arrivée ici, si j'ose m'exprimer ainsi, sur les ailes de la magie. D'autres peuvent suivre ton exemple. Ils connaissent aussi la formule.

— Je ne cherche ni l'asile ni une cachette sûre, jarl. Je dois voler au secours de Ciri.

— Ciri, répéta-t-il, pensif. Le Lionceau... C'était une enfant étrange.

— Était ?

— Pardon ! s'écria-t-il. Je me suis mal exprimé. J'ai dit « était », car ce n'est plus une enfant. C'est tout ce que je voulais dire. Rien d'autre. Cirilla, le Lionceau de Cintra... Elle en a passé des étés et des hivers à Skellige. Parfois elle a fait de ces bêtises ! C'était un petit diable, pas un Lionceau... Sacrebleu ! Voilà que je parle de nouveau au passé... Yennefer, diverses rumeurs nous parviennent du continent... Certains racontent que Ciri n'est pas à Nilfgaard...

— C'est exact, elle n'y est pas.

— Les autres, que la jeune fille est morte.

Yennefer se taisait, elle se mordait les lèvres.

— Mais je réfute cette seconde rumeur, dit le jarl d'une voix dure. Ciri est en vie. J'en suis certain. Il n'y a eu aucun signe... Elle est en vie !

Yennefer haussa les sourcils. Mais ne posa pas de question. Ils restèrent longtemps silencieux, à écouter le rugissement des vagues qui venaient heurter les rochers d'Ard Skellig.

— Yennefer, dit Crach après un instant de silence. D'autres nouvelles nous sont également parvenues. Je sais que ton sorcelleur,



qui s'était caché à Brokilone après le rififi sur Thanedd, a quitté la forêt dans l'intention de se rendre à Nilfgaard et de libérer Ciri.

— Je le répète, Ciri n'est pas à Nilfgaard. Ce qu'a l'intention de faire « mon » sorcelleur, comme tu as cru bon de l'appeler, je n'en sais rien. Mais il... Crach, ce n'est pas un secret que j'éprouve pour lui de la... sympathie. Mais je sais qu'il ne sauvera pas Ciri, il n'atteindra rien du tout. Je le connais. Il va s'embourber, se perdre, il va commencer à philosopher et à se lamenter sur lui-même. Puis il se mettra en colère, en transperçant de son épée tout ce qui bouge. Ensuite, pour expier ses crimes, il réalisera un exploit, quelque chose de noble, mais qui sera totalement dénué de sens. Finalement, il se fera bêtement tuer, sans doute d'un coup dans le dos...

— On raconte, s'empressa d'intervenir Crach, effrayé par l'altération sinistre et l'étrange tremblement dans la voix de la magicienne, que Ciri lui est destinée. J'ai vu moi-même à l'époque, à Cintra, pendant les fiançailles de Pavetta...

— La prédestination, l'interrompit brutalement Yennefer, peut être interprétée de diverses manières. De très diverses manières. Inutile de perdre du temps en divagations. Je le répète. J'ignore ce qu'a l'intention de faire Geralt, si tant est qu'il ait l'intention de faire quoi que ce soit. Moi, je compte me mettre seule à l'ouvrage. Avec mes méthodes. Et de façon active, Crach, très active. Je n'ai pas pour habitude de rester assise et de pleurer en me tenant la tête entre les mains. J'agis, moi !

Le jarl haussa les sourcils, mais ne dit rien.

— Je vais agir, répéta la magicienne. J'ai déjà réfléchi à un plan. Et toi, Crach, conformément au serment que tu as prêté, tu vas m'aider à le mettre en œuvre.

— Je suis prêt, annonça-t-il d'une voix ferme. À tout. Mes drakkars sont dans le port. Donne tes ordres, Yennefer.

Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Toujours le même ! Non, Crach, aucune démonstration de bravoure et de virilité ne sera nécessaire. Il ne sera pas utile de voguer jusqu'à Nilfgaard et d'abattre à coups de hache les bâcles de la ville aux tours d'or. J'ai besoin d'une aide moins spectaculaire. Mais plus concrète... Où en est l'état de tes caisses ?

— Pardon ?

— Jarl Crach an Craite, l'aide dont j'ai besoin est convertible en monnaie.

\* \* \*

Elle se mit au travail le lendemain, à l'aube. Dans les salles mises à la disposition de Yennefer régna aussitôt une pagaille folle que le

sénéchal Guthlaf, qu'on avait adjoint à la magicienne, avait le plus grand mal à maîtriser.

Les yeux rivés sur ses papiers, Yennefer était assise à une table ; elle faisait des calculs, additionnait des colonnes, dressait des comptes qu'elle envoyait aussitôt au Trésor et à la filiale insulaire de la banque des Cianfanelli. Elle dessinait et crayonnait, et les dessins et les croquis se retrouvaient instantanément entre les mains des artisans : alchimistes, orfèvres, verriers, joailliers.

Pendant un certain temps tout se passa bien, puis les ennuis commencèrent.

\* \* \*

— Je suis désolé, honorable magicienne, égrena lentement le sénéchal Guthlaf, mais, si je vous dis qu'il n'y en a pas, c'est qu'il n'y en a pas. Nous vous avons donné tout ce que nous avons. Nous ne savons pas faire de miracles ni de tours de magie ! Et je me permettrai de faire remarquer que les diamants exposés là devant vous représentent une valeur totale...

— Qu'est-ce que j'en ai à faire de leur valeur totale ? tonna-t-elle. Il ne m'en faut qu'un seul, mais qui soit suffisamment grand. Grand comment, maître ?

Le tailleur de diamants regarda une nouvelle fois le dessin.

— Pour un diamant de cette taille et avec autant de facettes ? Trente carats minimum.

— Une pierre de cette taille n'existe nulle part sur l'archipel tout entier, affirma Guthlaf d'un ton catégorique.

— Faux, le contredit le joaillier. Elle existe.

\* \* \*

— Comment vois-tu les choses, Yennefer ? demanda Crach an Craite en fronçant les sourcils. Tu m'imagines envoyer des hommes armés pour prendre le temple d'assaut et le piller ? Tu m'imagines menacer les prêtresses de ma colère si elles ne me donnent pas le brillant ? C'est hors de question. Je ne suis pas particulièrement religieux, mais un temple est un temple, et on ne peut pas traiter les prêtresses de la sorte. Si je dois leur demander quelque chose, je le ferai gentiment. En leur faisant comprendre à quel point c'est important pour moi et combien je leur en serai reconnaissant. En aucun cas je ne leur donnerai un ordre. Il s'agira d'une demande. D'une humble supplique.

— À laquelle on peut répondre par la négative ?

— En effet. Mais ça ne coûte rien d'essayer. Qu'est-ce qu'on

risque ? Allons ensemble sur Hindarsfjall, présentons cette supplique. Je ferai comprendre aux prêtresses la raison de notre présence. Et ensuite tout reposera entre tes mains. Négocie. Présente tes arguments. Essaie la corruption. Flatte leur orgueil. Appelles-en aux raisons supérieures. Sois désespérée, pleure, sanglote, suscite leur compassion... Par tous les diables des mers, Yennefer, dois-je te donner des leçons ?

— Tu te fatigues pour rien, Crach. Une magicienne ne pourra jamais s'entendre avec une prêtresse. Certaines... divergences d'ordre idéologique sont trop marquées. Et pour ce qui est de permettre à une magicienne d'utiliser une « sainte » relique ou un artefact... Non, c'est à oublier. Aucune chance...

— Pourquoi exactement as-tu besoin de ce brillant ?

— Pour fabriquer une « fenêtre ». C'est-à-dire un mégascope de communication à distance. Je dois m'entendre avec certaines personnes.

— Grâce à la magie ?

— S'il suffisait de monter au sommet de Kaer Trolde et de les appeler très fort, je n'aurais pas tant besoin de ton aide.

\* \* \*

Les mouettes et les pétrels tournoyaient au-dessus de la mer en piaillant à tue-tête. Les huîtres pies à bec rouge, nichés sur les roches escarpées et les récifs de Hindarsfjall, criaillaient effroyablement, les fous de Bassan à tête jaune grillaient et cacardaient de leur voix rauque. Depuis le littoral, les cormorans huppés, au plumage noir et aux yeux verts luisants, observaient avec attention la barcasse qui passait au large.

— Ce grand rocher suspendu au-dessus de l'eau, dit Crach an Craite, appuyé sur la rambarde, c'est Kaer Heimdall, le beffroi d'Heimdall. Heimdall, c'est notre héros mythique. La légende dit que lorsque surviendra Tedd Deireadh, le temps de la Fin, le temps du Froid blanc et de la Tourmente sauvage, Heimdall affrontera les forces hostiles de la contrée de Morhög, les fantômes, les démons et les spectres du Chaos. Il se tiendra sur l'Arc-en-Ciel et fera retentir le cor pour prévenir son peuple que le temps est venu de saisir les armes et de former les rangs. Alors commencera Ragh nar Roog, la Dernière Bataille, celle qui décidera si tombera la nuit ou pointerà l'aube.

La barcasse glissa adroitement sur les vagues pour pénétrer dans les eaux plus calmes de la baie, entre le beffroi de Heimdall et un second rocher aux formes tout aussi fantasques.

— Le rocher plus petit, c'est Kambi, expliqua le jarl. Dans nos mythes, Kambi est un coq d'or magique qui, en poussant son cocorico,

avertit Heimdall de l'arrivée de *Naglfar*, le drakkar des enfers qui transporte les armées des Ténèbres – les démons et les spectres de Morhögg –, et qui est exclusivement constitué d'ongles de cadavres. Tu ne voudras sans doute pas le croire, Yennefer, mais il se trouve encore des gens sur Skellige qui, avant une inhumation, arrachent les ongles des morts pour empêcher les fantômes de Morhögg de venir les récupérer.

— Je le crois volontiers. Je connais la force des légendes.

Le fjord les protégea un peu du vent, la voile claqua.

— Soufflez dans le cor, ordonna Crach à l'équipage. Nous approchons de la rive, il faut faire savoir aux saintes femmes que des visiteurs arrivent.

\* \* \*

La bâtisse, située tout en haut d'un grand escalier de pierre, avait l'air d'un gigantesque hérisson tant elle était envahie de mousse, de lierre et de buissons. Sur le toit, comme le constata Yennefer, poussaient non seulement des buissons, mais aussi des petits arbustes.

— Voici le temple, confirma Crach. Le bois qui l'entoure s'appelle Hindar, c'est aussi un lieu de culte. C'est ici qu'on cueille le saint gui ; sur Skellige, comme tu le sais, tout est garni et orné de gui, des berceaux des nouveau-nés aux tombes des défunts... Fais attention, les marches sont couvertes de mousse... La religion est un terrain glissant ! Attends, je vais te tenir par le bras... Toujours le même parfum... Yenna...

— Crach. Je t'en prie. Adieu paniers, vendanges sont faites !

— Pardon. Allons-y.

Plusieurs prêtresses, jeunes et silencieuses, attendaient devant le temple. Le jarl les salua avec amabilité, puis exprima le souhait de discuter avec leur supérieure, qu'il appela Modron Sigrdrifa. Ils pénétrèrent à l'intérieur, qui était illuminé de colonnes de lumière provenant de vitraux haut placés. L'une de ces colonnes éclairait l'autel.

— Par les cent diables des mers, marmonna Crach an Craite. J'avais oublié comme il était grand, ce Brisingamen. J'étais tout petit la dernière fois que je suis venu ici... Avec ça, on pourrait sans doute acheter tous les chantiers navals de Cidaris. Non seulement les ouvriers mais aussi la production annuelle.

Le jarl exagérait. Mais pas tant que ça.

Au-dessus du modeste autel en marbre, sur lequel étaient posées des sculptures de chats et de faucons et la bassine destinée à recevoir les offrandes votives, dominait la statue de Modron Freyja, la Grande Mère. Figée dans une posture toute maternelle, elle était vêtue

d'amples vêtements qui trahissaient une grossesse exagérément soulignée par le sculpteur. Elle avait la tête inclinée et son visage était masqué par un foulard. Au-dessus des mains croisées de la déesse scintillait un brillant serti dans un collier en or. Couleur azur clair. Comme une eau très pure. Il était énorme.

Il devait bien faire cent cinquante carats.

— On n'aurait même pas besoin de le tailler, murmura Yennefer. Il a exactement la forme qu'il me faut. Ses facettes sont idéales pour la diffraction de la lumière...

— Cela signifie que nous avons de la chance.

— J'en doute. Dans un instant vont apparaître les prêtresses, et moi, en tant qu'impie, je serai honnie et jetée hors d'ici.

— Tu n'exagérerais pas un peu ?

— Pas le moins du monde.

— Bienvenue, jarl, au temple de la Mère. Bienvenue à toi aussi, dame Yennefer de Vengerberg.

Crach an Craite s'inclina.

— Je te salue, vénérable mère Sigdrifa.

La prêtresse était grande, presque aussi grande que le jarl, ce qui fait qu'elle dominait Yennefer d'une tête. Elle avait des cheveux et des yeux clairs, et un visage allongé aux traits peu féminins.

*Je l'ai déjà vue quelque part, se dit Yennefer. Récemment. Mais où était-ce donc ?*

— Sur les marches de Kaer Trolde qui mènent au port, dit en souriant la prêtresse, comme si elle avait lu dans les pensées de la magicienne. Lorsque les drakkars arrivaient du sund. Je me trouvais près de toi lorsque tu as secouru une femme enceinte qui s'apprêtait à faire une fausse couche. Tu t'es agenouillée près d'elle, sans te soucier d'abîmer ta robe dont le camelin avait pourtant dû coûter fort cher... Désormais je ne prêterai plus l'oreille à ce qu'on raconte sur la prétendue insensibilité des magiciennes.

Yennefer toussota, baissa la tête en guise de salut.

— Tu te trouves devant l'autel de la Mère, Yennefer. Que sa grâce redescende sur toi.

— Vénérable mère, je... je voudrais te demander humblement...

— Ne dis rien. Jarl, tu es sans aucun doute très occupé. Laissons-les seules, ici, à Hindarsfjall. Nous parviendrons à nous entendre. Nous sommes des femmes. Peu importe le métier que nous exerçons et qui nous sommes : nous servons toujours celle qui est à la fois la Vierge, la Mère et la Vieille Femme. Agenouille-toi près de moi, Yennefer. Baisse la tête devant la Mère.

— Enlever le Brisingamen du cou de la déesse ? répéta Sigrdrifa. (Il y avait dans sa voix de l'incrédulité plutôt qu'une sainte indignation.) Non, Yennefer. C'est tout bonnement impossible. La question n'est pas tant que je n'oserais pas... Même si je m'y risquais, il me serait impossible d'enlever le Brisingamen. Le collier n'a pas de fermoir. Il est définitivement scellé à la statue.

Yennefer resta longtemps silencieuse, jaugeant tranquillement la prêtresse du regard.

— Si j'avais su, dit-elle froidement, j'aurais immédiatement repris la mer avec le jarl pour Ard Skellig. Pour autant, je ne considère pas le moins du monde que j'ai perdu mon temps en discutant avec toi. Mais le fait est que je n'en ai pas beaucoup. Vraiment pas beaucoup. Je le reconnais, j'ai été un peu trompée par ta bienveillance et ta sincérité...

— Je suis bienveillante à ton égard, l'interrompt Sigrdrifa sans se laisser émouvoir. Et je soutiens également tes plans, de tout mon cœur. Je connaissais Ciri, j'ai aimé cette enfant, son sort me touche. J'admire la détermination avec laquelle tu veux aller au secours de cette jeune fille. J'exaucerai chacun de tes vœux. Mais je ne toucherai pas au Brisingamen, Yennefer. Ne me demande pas ça.

— Sigrdrifa, pour voler au secours de Ciri, je dois impérativement recueillir certaines informations. Sans elles, je suis impuissante. Or je ne peux obtenir ces renseignements qu'en établissant une communication à distance. Pour ce faire, je dois construire, en m'aidant de la magie, un artefact : un mégascope.

— Un engin du même genre que votre célèbre boule de cristal ?

— Beaucoup plus compliqué. La boule de cristal permet uniquement de communiquer avec une autre boule en corrélation. Même une banque locale en possède une pour communiquer avec la banque centrale. Un mégascope offre davantage de possibilités... Mais à quoi bon théoriser ? Sans le brillant, je ne peux rien faire. Il ne me reste plus qu'à te dire au revoir...

— Ne sois pas si pressée.

Sigrdrifa se leva, traversa la nef et s'arrêta devant l'autel dominé par la statue de Modron Freyja.

— La déesse, dit-elle, est aussi la sainte patronne des divinatrices. Des voyantes. Des télépathes. En témoignent ses saints animaux : le chat, qui entend et voit ce qui est caché, et le faucon, qui voit de haut. En témoigne aussi son bijou : le Brisingamen, le collier de la clairvoyance. Pourquoi construire des engins qui regardent et entendent, Yennefer ? Ne serait-il pas plus simple de demander directement de l'aide à la déesse ?

Se souvenant qu'elle était dans un lieu de culte, Yennefer ravala son juron de justesse.

— L'heure de la prière du soir approche, reprit Sigrdrifa. En

compagnie des autres prêtresses, je vais me consacrer à la méditation. Je vais prier la déesse d'aider Ciri. Cette enfant est venue dans ce temple plus d'une fois, et plus d'une fois elle a regardé le Brisingamen au cou de la Grande Mère. Sacrifie encore une heure ou deux de ton temps précieux, Yennefer. Reste ici, avec nous, le temps des prières. Assiste-moi lorsque je prierai. Par ta pensée et ta présence.

— Sigrdrifa...

— Je t'en prie. Fais-le pour moi. Et pour Ciri.

\* \* \*

Le collier de Brisingamen. Au cou de la déesse.

Yennefer réprima un bâillement. *Si au moins il y avait des chants, songea-t-elle, des incantations, des mystères... Un folklore mystique... Ce serait moins ennuyeux, je ne serais pas ainsi gagnée par le sommeil. Mais elles se contentent de rester agenouillées, tête baissée. Sans faire un geste, sans un bruit.*

*Cela dit, elles peuvent agir, quand elles le veulent. Avec force, parfois aussi bien que nous, les magiciennes. Comment font-elles ? Ça a toujours été une énigme. Aucune préparation, aucun savoir, aucune étude... Rien que la prière et la méditation. Seraient-elles dotées du pouvoir de divination ? Pratiqueraient-elles une sorte d'autohypnose ? C'était en tout cas ce qu'affirmait Tissaia de Vries... Elles puisent l'énergie sans en avoir conscience, quand elles sont en transe, elles acquièrent la capacité de la transformer comme nous-mêmes nous le faisons à travers nos incantations. Mais elles considèrent cette transformation comme une grâce et un don divins. Elles tirent leur force de la foi.*

*Pourquoi nous, les magiciennes, ne sommes-nous jamais parvenues à quelque chose de semblable ?*

*Peut-être pourrais-je essayer ? Profiter de l'atmosphère et de l'aura de cet endroit ? Je pourrais très bien moi-même entrer en transe... Ne serait-ce qu'en regardant ce brillant... Brisingamen... En pensant fortement à la façon dont il remplirait parfaitement son rôle dans mon mégascope...*

*Brisingamen... Il brille comme l'étoile du Berger, là-bas, dans l'obscurité, dans la fumée de l'encens et des bougies...*

— Yennefer !

Elle redressa la tête.

Il faisait sombre dans le temple. Une forte odeur de fumée avait envahi les lieux.

— Je me suis endormie ? Pardonne-moi...

— Il n'y a rien à pardonner. Viens avec moi.

Dehors, c'était la nuit, mais le ciel scintillait d'une lumière clignotante, mouvante, comme dans un kaléidoscope. Une aurore polaire ? Yennefer se frotta les yeux, stupéfaite. *Aurora borealis* ? En

août ?

— Qu'es-tu prête à sacrifier, Yennefer ?

— Pardon ?

— Es-tu prête à te sacrifier toi-même ? Toi et ton inestimable magie ?

— Sigdrifa, dit-elle avec colère, n'essaie pas ce genre de tours avec moi. J'ai quatre-vingt-quatorze ans. Mais, je t'en prie, traite cela comme un secret de confession. Et, si je t'ai fait cet aveu, c'est uniquement pour que tu comprennes que j'ai passé l'âge d'être traitée comme une enfant.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Et je n'en ai pas l'intention. Parce que c'est un mysticisme que je refuse. Je me suis endormie pendant votre office. Parce qu'il m'a fatiguée, et ennuyée. Parce que je ne crois pas en ta déesse.

Sigdrifa se retourna, et Yennefer ne put s'empêcher d'inspirer profondément.

— Ton incrédulité n'est guère flatteuse, dit la femme aux yeux d'or. Mais, après tout, quelle importance ?

Yennefer, comme paralysée, parvint seulement à expirer.

— Le temps viendra, déclara la femme aux yeux d'or, où plus personne, pas même les enfants, ne croira aux sorcières. Je te dis cela par pure méchanceté. À titre de revanche. Allons.

— Non..., répliqua enfin Yennefer. (Elle avait réussi à mettre un terme à ses inspirations et expirations incontrôlées.) Non, je n'irai nulle part. Ça suffit ! C'est un envoûtement ou de l'hypnose. Une illusion ! Des transes ! Mais je possède un solide mécanisme de défense... Je peux dissiper ton sortilège d'une seule formule, tiens, comme ça ! Par la peste...

La femme aux yeux d'or approcha davantage. Le diamant de son collier brillait comme l'étoile du Berger.

— Peu à peu votre langage a cessé d'être au service du sens, poursuivit-elle. Il est devenu un art en soi, que vous jugez d'autant plus profond et intelligent qu'il est incompréhensible. En vérité, je vous préférerais quand vous ne saviez qu'articuler des onomatopées dénuées de sens. Viens.

— C'est une illusion, une transe... Je n'irai nulle part !

— Je ne veux pas te forcer. Ce serait une honte. Tu es pourtant une fille intelligente et fière, tu as du caractère.

Une plaine. Une mer d'herbes. Une lande de bruyères. Un roc se dressant hors des bruyères tel le bec d'un oiseau de proie à l'affût.

— Tu désires mon bijou, Yennefer. Je ne puis te le donner sans m'assurer auparavant de certaines choses. Je veux vérifier ce qui est ancré en toi. C'est pourquoi je t'ai amenée jusqu'à cet endroit qui, depuis des temps immémoriaux, est le lieu de la Force et de la



Puissance. Ton inestimable magie est partout, paraît-il. Il te suffit d'étendre la main. Peux-tu le faire sans crainte ?

Aucun son ne pouvait sortir de la gorge serrée de Yennefer.

— La Force est capable de changer le monde, dit la femme dont il était interdit de prononcer le nom. Selon toi elle serait le Chaos, un art et une science. Autrement dit, une malédiction, une bénédiction et un progrès tout à la fois. Et ne serait-elle pas par hasard la Foi, l'Amour et le Sacrifice ?

» Entends-tu ? Kambi le coq coquerique. La vague vient heurter la rive, poussée par le bec de *Naglfar*. Heimdall fait résonner son cor, il fait face aux ennemis, debout sur l'arc-en-ciel de Bifröst. Il chasse le Froid blanc, il chasse le vent et la tourmente... Les mouvements violents de la Vouivre font trembler la terre...

» Le loup dévore le soleil. La lune s'obscurcit. Ne restent plus que le froid et les ténèbres. La haine, la vengeance et le sang...

» De quel côté te placeras-tu, Yennefer ? À l'est ou à l'ouest de Bifröst ? Seras-tu avec Heimdall, ou contre lui ? Kambi le coq coquerique. Décide-toi, Yennefer. Choisis. Car c'est bien pour cela qu'on t'a jadis rendu la vie, pour qu'au moment opportun tu puisses faire un choix. Choisiras-tu la Lumière ou les Ténèbres ?

— Le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres, l'Ordre et le Chaos ! Ce ne sont que des symboles, une telle opposition n'existe pas dans la réalité ! La Lumière et l'Obscurité sont en chacun de nous. Cette conversation n'a aucun sens. Aucun. Je ne me convertirai pas au mysticisme. Pour toi et pour Sigrdrifa, c'est le loup qui dévore le soleil. Pour moi, il s'agit d'une éclipse. Et qu'il en soit ainsi.

— Que veux-tu dire par « ainsi » ?

Yennefer sentit soudain la terre se dérober sous ses pieds, une force monstrueuse lui tordre les bras ; elle sentit craquer les articulations de ses épaules et de ses coudes, puis un tiraillement au niveau des vertèbres. Elle hurla de douleur, se débattit, ouvrit les yeux. Non, ce n'était pas un rêve. Ce ne pouvait être un rêve. Elle était dans un arbre, suspendue bras écartés à la branche d'un frêne. Très haut au-dessus d'elle tournoyait un faucon ; en bas, dans l'obscurité, un serpent sifflait, faisait bruisser ses écailles en frottant ses anneaux les uns contre les autres.

Quelque chose remua à côté d'elle. Sur son bras tendu et douloureux trottinait un écureuil.

— Es-tu prête au sacrifice ? demanda l'écureuil. Qu'es-tu prête à sacrifier ?

— Je n'ai rien, répondit-elle, paralysée et aveuglée par la douleur. Et, même si j'avais quelque chose, je ne crois pas au sens d'un tel sacrifice ! Je ne veux pas souffrir, même pour des millions ! Je ne veux pas souffrir du tout ! Ni à la place de quelqu'un ni pour personne !

— Personne ne veut souffrir. Et c'est pourtant le lot de chacun. Certains souffrent même davantage que d'autres. Pas forcément par choix. La question n'est pas de savoir si l'on supportera la souffrance, mais comment on la supportera.

\* \* \*

— *Janka ! Ma petite Janka !*

— *Ôte ce monstre bossu de ma vue ! Je ne veux pas le voir !*

— *C'est ta fille, autant que la mienne !*

— *Vraiment ? Les enfants que j'ai engendrés sont normaux.*

— *Comment oses-tu... Comment oses-tu suggérer...*

— *C'est dans ta famille d'elfes qu'il y avait des magiciennes. C'est toi qui as interrompu ta première grossesse. Voilà la cause de tout. Ton ventre et ton sang elfiques sont contaminés, femme. Voilà pourquoi tu enfanter des monstres.*

— *C'est une enfant malheureuse... Telle était la volonté des dieux ! C'est ta fille, autant que la mienne ! Qu'aurais-je dû faire ? L'étouffer ? Ne pas nouer le cordon ombilical ? Que dois-je faire maintenant ? L'emmener dans la forêt et l'y abandonner ? Qu'attends-tu de moi, par les dieux ?*

— *Papa ! Maman !*

— *Va-t'en, monstre !*

— *Comment oses-tu ? Comment oses-tu battre une enfant ! Arrête ! Où vas-tu ? Où ? Chez elle, c'est ça ?*

— *Eh bien oui, femme ! Je suis un homme, j'ai le droit d'apaiser mon désir quand je le veux et où je le veux. Quant à toi, tu me dégoûtes. Toi et le fruit de ton ventre dégénéré... Ne m'attends pas pour souper. Je ne rentrerai pas cette nuit.*

— *Maman...*

— *Pourquoi pleures-tu ?*

— *Et toi, pourquoi me bats-tu ? Pourquoi me repousses-tu ? J'ai été sage pourtant...*

\* \* \*

— *Maman ! Ma petite maman !*

\* \* \*

— *Es-tu capable de pardonner ?*

— *J'ai pardonné depuis longtemps.*

— *Après t'être auparavant repue de ta vengeance ?*

— *Oui.*

— *Le regrettes-tu ?*

— Non.

\* \* \*

Une douleur affreuse irradiait de ses mains et de ses doigts brisés.

— Oui, je suis coupable ! C'est ce que tu voulais entendre ? Tu voulais entendre Yennefer de Vengerberg avouer ses fautes et la voir humiliée ? Quoi d'autre ? Que je me repente ? Non, je ne te ferai pas ce plaisir. Je reconnais ma faute et j'attends mon châtement. Mais toi, tu peux toujours attendre mon repentir !

La douleur avait atteint les limites de ce qu'un être humain était capable de supporter.

— Tu rappelles à mon souvenir tous ceux que j'ai trahis, trompés, abusés, ceux qui sont morts à cause de moi ou de ma propre main... Tu m'en fais le reproche. Quoi ? Vas-tu aussi me reprocher d'avoir un jour attenté à ma propre vie ? Il faut croire que j'avais mes raisons ! Et je ne regrette rien ! Même si je pouvais remonter le temps... je ne changerais rien.

Le faucon se posa sur son épaule.

*La tour de l'Hirondelle. La tour de l'Hirondelle. Hâte-toi vers la tour de l'Hirondelle.*

*Ma petite fille.*

\* \* \*

*Kambi le coq coquerique.*

\* \* \*

*Ciri galope sur sa jument morelle, ses cheveux gris emmêlés par le vent. Du sang gicle et coule sur son visage, d'un rouge criard, vif. La jument s'envole tel un oiseau, glissant élégamment sur la poutre de la porte de ville. Ciri vacille sur sa selle, mais ne tombe pas...*

*Ciri au milieu de la nuit ; Ciri, la main levée dans un désert de sable et de pierres ; de sa main s'échappe une boule de lumière... Une licorne fouille la pierraille de son sabot... Un groupe de licornes... Le feu... Le feu...*

*Geralt sur un pont. Au milieu d'une bataille. D'un incendie. Les flammes se reflètent sur la lame de son épée.*

*Fringilla Vigo, ses yeux verts écarquillés de plaisir, sa petite tête reposant sur un livre ouvert, un frontispice... Une partie du titre est visible : « Notes sur la mort inéluctable... »*

*Dans les yeux de Fringilla se reflètent ceux de Geralt.*

*Un gouffre. De la fumée. Des marches. Des marches qu'il faut*

descendre. Quelque chose se termine. *Tedd Deireadh* se profile, le temps de la Fin...

*L'obscurité. L'humidité. Le froid épouvantable des murs de pierre. Le contact froid du métal autour des poignets, des chevilles. La douleur lancinante dans les mains brisées, dans les doigts broyés...*

*Ciri la tient par la main. Un corridor, long, sombre, des colonnes de pierre, des statues peut-être... L'obscurité. Des murmures, légers comme le souffle du vent.*

*Des portes. Une infinité de portes aux lourds vantaux qui s'ouvrent sans bruit devant elles. Et au fond, dans l'obscurité impénétrable, une porte qui ne s'ouvrira pas toute seule. Qu'il est interdit d'ouvrir.*

— *Si tu as peur, fais demi-tour.*

— *Il est interdit d'ouvrir cette porte. Tu le sais.*

— *Je sais.*

— *Et pourtant c'est là-bas que tu me conduis.*

— *Si tu as peur, fais demi-tour. Il est encore temps de rebrousser chemin.*

— *Et toi ?*

— *Pour moi, il est trop tard.*

*Le coq Kambi chante.*

*Tedd Deireadh est là.*

*Aurora borealis.*

*Le jour se lève.*

\* \* \*

— *Yennefer. Réveille-toi.*

La magicienne releva la tête et regarda ses mains : elles étaient toutes deux intactes.

— *Sigrdrifa ? Je me suis endormie...*

— *Viens.*

— *Où ça ? murmura-t-elle. Où m'emmènes-tu, cette fois ?*

— *Pardon ? Je ne comprends pas de quoi tu parles. Viens. Tu dois voir ça. Il s'est passé quelque chose... quelque chose d'étrange. Aucune d'entre nous ne sait comment l'expliquer. Mais moi, je crois deviner. La grâce... la grâce de la déesse est retombée sur toi, Yennefer.*

— *De quoi s'agit-il, Sigrdrifa ?*

— *Regarde.*

Elle regarda. Et poussa un profond soupir.

Le *Brisingamen*, le saint collier de *Modron Freyja* n'était plus suspendu autour du cou de la déesse. Il était à terre, aux pieds de la magicienne.

— Ai-je bien entendu ? demanda Crach an Craite. Tu déménages avec tout ton attirail magique sur Hindarsfjall ? Les prêtresses sont d'accord pour mettre le saint brillant à ta disposition ? Elles vont te permettre de l'utiliser dans ta machine infernale ?

— Oui.

— Eh bien, eh bien ! Dis-moi, Yennefer, ne te serais-tu pas convertie par hasard ? Que s'est-il passé là-bas, sur l'île ?

— Ce n'est pas important. Je retourne au temple, voilà tout.

— Et les moyens financiers que tu m'as demandés ? Tu en auras besoin ?

— Plutôt, oui.

— Le sénéchal Guthlaf obéira à chacune de tes demandes. Mais je t'en prie, Yennefer, fais vite. Hâte-toi. J'ai reçu d'autres nouvelles.

— Par la peste, c'est ce que je craignais. Ils savent déjà où je suis ?

— Non, ils ne le savent pas encore. Mais on m'a prévenu que tu risquais de faire ton apparition à Skellige, et on m'a recommandé de t'emprisonner aussitôt. On m'a conseillé également de prévoir des expéditions et de faire des prisonniers pour leur soutirer des informations, ou ne serait-ce que des bribes d'informations te concernant. Sur ta présence à Nilfgaard ou dans ses provinces. Yennefer, hâte-toi. S'ils retrouvaient ta trace et se présentaient ici, à Skellige, je me trouverais dans une situation quelque peu embarrassante.

— Je ferai tout mon possible. Et je veillerai également à ne pas te compromettre. Ne crains rien.

Crach sourit en découvrant ses dents.

— J'ai dit que la situation serait quelque peu embarrassante. Rien de plus. Je n'ai pas peur d'eux. Ni des rois ni des magiciens. Ils ne peuvent rien me faire, parce qu'ils ont besoin de moi. Et, pour ce qui est de te fournir mon aide, j'y étais obligé en tant que feudataire ayant prêté serment de fidélité à Cintra. Oui, oui, tu as bien entendu. Officiellement, je suis toujours un vassal de la couronne de Cintra. Et Cirilla est officiellement en droit de prétendre à la couronne. Par conséquent, en ta qualité de représentante et d'unique protectrice de Cirilla, tu as officiellement le droit de me donner des ordres, d'exiger de moi obéissance et servitude.

— Sophisme de casuiste.

— Pas du tout ! répliqua-t-il en éclatant de rire. Je le crierais moi-même haut et fort s'il apparaissait en fin de compte qu'Emhyr var Emreis ait contraint la jeune fille au mariage, ou bien si Ciri venait à être dépossédée de son droit au trône au moyen de je ne sais quelles

finasseries juridiques et qu'on y plaçait quelqu'un d'autre à sa place, à commencer par exemple par ce nigaud de Vissegerd. Alors je révélerais sans tarder mon serment de fidélité en tant que vassal de Cintra.

— Et s'il se révélait que Ciri n'est plus en vie ? glissa Yennefer en clignant des yeux.

— Elle est en vie, répliqua Crach d'un ton catégorique. Je le sais.

— Comment ?

— Tu ne voudras pas le croire.

— Essaie toujours.

— Le sang des reines de Cintra, commença le jarl, est étrangement lié à la mer. Lorsque l'une d'elles meurt, la mer est prise d'une véritable démente. On raconte qu'Ard Skellig pleure les filles de Riannon. La tempête est alors si violente que les vagues en provenance de l'est se fraient un chemin à travers les crevasses et les grottes du côté ouest des îles et que des petits rus salés jaillissent des falaises. L'île tout entière frémit. « Voici Ard Skellig qui sanglote », gémissent les gens simples. « Quelqu'un d'autre est mort. Le sang de Riannon a été versé. Le Sang ancien. »

Yennefer se taisait.

— Ce n'est pas une fable, reprit Crach an Craite. Je l'ai moi-même vu de mes propres yeux. À trois reprises. Après la mort d'Adalia la Voyante, après celle de Calanthe... Et celle de Pavetta, la mère de Ciri.

— Pavetta, intervint Yennefer, est morte justement pendant une tempête, il est donc difficile d'affirmer...

— Pavetta, l'interrompit Crach, toujours songeur, n'est pas morte pendant une tempête. Celle-ci a commencé après sa mort. Comme chaque fois, la mer a réagi à la suite de la disparition d'une héritière de Cintra. J'ai étudié cette affaire suffisamment longtemps pour être sûr de mon fait.

— C'est-à-dire ?

— Le bateau sur lequel voyageaient Pavetta et Duny a sombré dans les célèbres Abysses de Sedna. Ce n'était pas le premier bateau à disparaître de la sorte. Tu le sais sûrement.

— Fable que tout cela. Les bateaux sont parfois victimes de catastrophes, c'est une chose naturelle...

— Sur Skellige, l'interrompit Crach d'un ton sec, nous en savons suffisamment sur les bateaux et la navigation pour faire la différence entre les catastrophes naturelles et celles qui ne le sont pas. Dans les Abysses de Sedna, les bateaux ne disparaissent pas de manière naturelle. Ni par hasard. C'est ce qui s'est passé avec le bateau de Pavetta et de Duny.

— Admettons, soupira la magicienne. Quelle importance, de toute façon ? Cela s'est passé il y a près de quinze ans...

— Pour moi, c'est important, dit le jarl, les lèvres serrées. Je tirerai cette affaire au clair. C'est simplement une question de temps. Je trouverai les explications à toutes les énigmes. Y compris à celle concernant le massacre de Cintra...

— Quelle est donc cette nouvelle énigme ?

— Quand les Nilfgaardiens ont pénétré dans Cintra, marmotta-t-il en regardant par la fenêtre, Calanthe a ordonné qu'on emmène secrètement Ciri hors de la cité. La ville était déjà en feu. Les Noirs étaient partout, les chances de leur échapper étaient nulles. Au vu des risques, on a déconseillé à la reine de mettre son plan à exécution et suggéré que Ciri capitule officiellement devant le hetman de Nilfgaard ; de cette manière elle sauverait sa tête et l'État de Cintra. En revanche, si elle s'enfuyait dans les rues en flammes, elle serait à coup sûr bêtement massacrée par la canaille soldatesque. Mais la Lionne... Sais-tu ce qu'elle a dit, d'après les témoins de la scène ?

— Non.

— « Mieux vaut que le sang de la jeune fille se répande sur les pavés de Cintra plutôt que d'être souillé. » Souillé par quoi ?

— Par un mariage avec l'empereur Emhyr. Par une union avec un infâme Nilfgaardien. Écoute, Crach, il est tard. Demain à l'aube, je me mets au travail... Je te tiendrai informé de mes progrès.

— J'y compte bien. Bonne nuit, Yenna... Hum...

— Quoi, Crach ?

— Est-ce que tu n'aurais pas envie, hum, de...

— Non, jarl. Adieu paniers, vendanges sont faites ! Bonne nuit.

\* \* \*

— Voyez-vous ça ! (Crach an Craite observait l'hôte qui inclinait la tête devant lui.) Triss Merigold en personne. Quelle robe magnifique ! Et cette fourrure... C'est du chinchilla, n'est-ce pas ? Je te demanderais bien ce qui t'amène sur Skellige... Mais je le sais déjà.

— Parfait. (Triss lui adressa un sourire charmeur, arrangea ses magnifiques cheveux châains.) Nous allons ainsi pouvoir laisser de côté les préambules et entrer directement dans le vif du sujet.

— Quel sujet ? (Crach croisa les mains sur sa poitrine et jaugea la magicienne d'un regard froid.) De quoi veux-tu parler ? Quelles explications attends-tu donc ? Au nom de qui es-tu là, Triss ? Qui représentes-tu ? En guise de remerciements, ton roi Foltest t'a bannie de son royaume. Alors que tu n'étais en rien coupable, il t'a chassée de Témérie. D'après ce que j'ai entendu dire, Filippa Eilhart, qui partage actuellement l'exercice du pouvoir avec Dijkstra, t'a prise sous son aile et accordé l'asile. Je constate que tu lui témoignes de ton mieux ta reconnaissance pour son asile. Tu n'hésites même pas à assumer le

rôle d'agent pour retrouver les traces de ton ancienne amie.

— Tu me blesses, jarl.

— Je te demande humblement pardon... si je me suis trompé.

Mais est-ce le cas ?

Ils gardèrent longtemps le silence, se mesurant du regard avec méfiance. Finalement Triss poussa un juron, tapa du pied.

— Ah, au diable ! Cessons de jouer au chat et à la souris. Quelle importance cela a-t-il à présent de savoir qui sert qui, qui tient à qui, qui fait confiance à qui, et pour quelles raisons ? Yennefer est morte. On ne sait toujours pas où se trouve Ciri, ni qui la détient prisonnière... Quel intérêt de jouer aux devinettes ? Je ne suis pas venue ici en tant qu'espionne, Crach. Je suis venue ici de mon propre chef, à titre privé. Car je me soucie du sort de Ciri.

— Tout le monde s'inquiète pour Ciri. La jeune fille a de la chance.

Les yeux de Triss lancèrent des éclairs.

— Je ne m'en gausserais pas. Surtout à ta place.

— Pardon.

Ils se turent, les yeux tournés vers la fenêtre, tandis que le soleil rougeoyant se couchait derrière les sommets boisés de Spikeroog.

— Triss Merigold.

— Je t'écoute, jarl.

— Je t'invite à dîner. À ce propos, mon cuisinier m'a chargé de te demander si toutes les magiciennes dédaignaient les fruits de mer bien accommodés...

\* \* \*

Triss ne dédaignait pas les fruits de mer. Au contraire, elle en avait mangé deux fois plus que prévu, et elle commençait à présent à craindre pour sa taille, ces vingt-deux pouces dont elle était si fière. Elle décida de faciliter sa digestion en prenant un peu d'Est-Est, le célèbre vin blanc de Toussaint. Imitant Crach, elle but dans une corne.

— Ainsi, commença-t-elle, Yennefer est apparue ici le 19 août, en tombant du ciel de manière spectaculaire avant d'atterrir dans un filet de pêcheur. Toi, en tant que fidèle vassal de Cintra, tu lui as accordé l'asile. Tu l'as aidée à construire un mégascope... Bien entendu, tu ne sais pas avec qui elle a parlé, ni de quoi ?

Crach an Craite porta sa corne à ses lèvres, but une longue rasade et faillit avoir un renvoi.

— Non, je ne sais pas, dit-il en souriant d'un air finaud. Je ne sais rien. Comment moi, un simple marin, pourrais-je savoir quoi que ce soit des entreprises des puissantes magiciennes ?



Sigrdrifa, la prêtresse du temple de Modron Freyja, baissa la tête bien bas, comme si la question de Crach an Craite l'avait écrasée d'un poids de mille livres.

— Elle m'a fait confiance, jarl, marmonna-t-elle d'une voix à peine audible. Elle ne m'a pas fait jurer le silence, mais elle comptait de toute évidence sur ma discrétion. Je ne sais vraiment pas si...

— Modron Sigrdrifa, l'interrompit Crach an Craite, la mine grave. Ce que je te demande, ce n'est pas une dénonciation. Tout comme toi, je soutiens Yennefer et je souhaite qu'elle retrouve et qu'elle sauve Ciri. J'ai prêté le serment de Bloedgeas, le serment du sang ! Pour en revenir à Yennefer, je suis inquiet pour elle. C'est une femme extrêmement fière. Même si elle prend de grands risques, elle ne s'abaissera pas à demander de l'aide. Par conséquent, il me faudra peut-être me hâter à son secours contre son gré. Pour pouvoir le faire, j'ai besoin d'informations.

Sigrdrifa se racla la gorge. Elle avait le regard perdu dans le vague. Et, lorsqu'elle se mit à parler, sa voix tremblait légèrement.

— Elle a construit sa machine... qui en réalité n'en est pas vraiment une. Il n'y a là aucun mécanisme, juste deux miroirs, un rideau de velours noir, un coffre, deux lentilles, quatre lampes, et bien sûr le Brisingamen... Lorsqu'elle prononce la formule, la lumière des deux lampes...

— Laissons tomber les détails. Avec qui a-t-elle communiqué ?

— Elle a parlé avec plusieurs personnes. Des magiciennes... Jarl, je n'ai pas tout entendu, mais... Parmi ces gens se trouvaient des personnes vraiment méprisables. Pas une ne voulait lui apporter une aide désintéressée... Elles exigeaient de l'argent... Toutes ont exigé de l'argent...

— Je sais, marmonna Crach. La banque m'a informé des virements qu'elle a effectués. Ah ! On peut dire qu'il m'aura coûté les yeux de la tête, mon serment ! Mais l'argent, c'est un bien acquis. Ce que j'ai donné pour Yennefer et Ciri, je le récupérerai sur les provinces nilfgardiennes ! Mais poursuis, mère Sigrdrifa.

— Avec certaines, reprit la prêtresse en baissant la tête, Yennefer a tout simplement fait appel au chantage. Elle leur a donné à comprendre qu'elle était en possession d'informations compromettantes, et qu'elle les divulguerait au monde entier si elles refusaient de collaborer... Jarl... C'est une femme intelligente, et bonne en somme... Mais elle n'a aucun scrupule. Elle est intransigeante. Et impitoyable.

— Ça, en l'occurrence, je le savais déjà. En revanche, je ne veux pas connaître le détail des tractations, et je te conseille de les oublier

au plus vite. Ce sont des informations dangereuses. Les tiers ne devraient pas jouer avec ce feu-là.

— Je le sais, jarl. À toi, je dois obéissance... Et je crois que les objectifs que tu poursuis justifient les moyens que tu mets en œuvre. Personne d'autre n'apprendra quoi que ce soit de ma bouche. Ni un ami au cours d'une conversation amicale, ni un ennemi par la torture.

— Bien, Modron Sigdrifa. Très bien... Sur quoi portaient les questions de Yennefer, tu t'en souviens ?

— Je n'ai pas tout saisi, jarl. Elles utilisaient un jargon difficile à comprendre... Il était souvent question d'un certain Vilgeförtz...

— Le contraire m'aurait étonné. (Crach grinça des dents. La prêtresse lui lança un regard apeuré.)

— Il a été aussi beaucoup question des elfes et des Érudits, reprit-elle. Et de portails magiques. Les Abysses de Sedna ont également été citées... Mais il était principalement question, me semble-t-il, d'une tour.

— D'une tour ?

— Oui. Et même de deux tours. La tour de la Mouette, et la tour de l'Hirondelle.

\* \* \*

— C'est bien ce que je pensais, dit Triss. Yennefer a commencé par se procurer le rapport secret de la commission Radcliffe, chargée d'étudier l'affaire des incidents sur Thanedd. J'ignore quelles nouvelles de tout ça sont parvenues jusqu'ici, à Skellige... As-tu entendu parler des téléportations depuis la tour de la Mouette ? Et de la commission Radcliffe ?

Crach an Craite jeta un coup d'œil méfiant à la magicienne.

— Ici, sur les îles, répondit-il en faisant la grimace, ni la politique ni la culture n'arrivent jusqu'à nous. Nous sommes un pays sous-développé.

— La commission Radcliffe, reprit Triss, jugeant préférable d'ignorer le ton et la mine ironiques du jarl, a analysé minutieusement les traces de téléportation en provenance de Thanedd. Tant qu'il existait, le portail de Tor Lara qui se trouve sur Thanedd annihilait sur une grande distance toute possibilité de téléportation, mais, comme tu le sais très probablement, la tour de la Mouette a explosé et s'est effondrée, rendant la téléportation possible. C'est de cette façon que la majorité des protagonistes des incidents de Thanedd ont pu quitter l'île.

— Effectivement, dit le jarl en souriant. À commencer par toi, qui t'es envolée directement pour Brokilone. Avec le sorcelleur sur le dos.

— Voyez-vous ça ! fit Triss en le regardant dans les yeux. La

politique et la culture ne parviennent peut-être pas jusqu'ici, mais les ragots, en revanche... Enfin, laissons cela pour l'instant, et revenons-en aux travaux de la commission Radcliffe. Sa mission était d'établir de manière précise qui s'était téléporté de Thanedd et dans quelle direction. On utilisa des synopsis, comme on les appelle, des sortilèges capables de recréer les images des événements passés. Il fut alors possible d'établir une correspondance entre les traces de téléportation qui avaient été découvertes et leur destination, et ensuite de remonter le fil jusqu'aux personnes qui avaient ouvert les portails. Ça a réussi dans presque tous les cas. Sauf un. L'une des traces de téléportation ne menait nulle part. Plus précisément, elle menait dans la mer. Dans les Abysses de Sedna.

— Quelqu'un, devina aussitôt le jarl, s'est téléporté sur un bateau qui l'attendait à un endroit précis. Mais pourquoi avoir choisi un endroit aussi reculé, doté d'une aussi mauvaise réputation ? Plutôt curieux... Enfin, quand on a le couteau sous la gorge...

— Précisément. C'est aussi ce que s'est dit la commission. Et elle en a tiré la conclusion qu'il s'agissait de Vilgefortz : ayant capturé Ciri et voyant sa retraite coupée, il s'est tourné vers une solution de rechange, il s'est téléporté avec sa prisonnière vers les Abysses de Sedna où les attendait un navire nilfgaardien. Ce qui, d'après la commission, expliquerait le fait que Ciri ait été présentée à la cour impériale à Loc Grim le 10 juillet, soit à peine dix jours après les événements de Thanedd.

— Mais oui ! (Le jarl plissa les yeux.) Cela expliquerait beaucoup de choses. À condition, bien entendu, que la commission ne se soit pas trompée.

— Bien entendu, reprit la magicienne en soutenant son regard et en se permettant même un petit sourire ironique. On a aussi très bien pu présenter un sosie à Loc Grim, et non la véritable Ciri. Ce qui expliquerait bon nombre de choses, mais pas toutes. La commission a établi un autre fait, si étrange qu'il avait été omis dans la première version du rapport, après avoir été jugé peu vraisemblable. Dans la seconde version, tenue étroitement secrète, il est tout de même rapporté. En tant qu'hypothèse.

— Je suis tout ouïe depuis un moment déjà, Triss.

— L'hypothèse de la commission est la suivante : le portail de la tour de la Mouette était ouvert, il fonctionnait. Quelqu'un s'en est servi, et l'énergie de ce passage était si puissante que le portail a explosé et a été détruit.

» Yennefer, reprit Triss au bout d'un instant, a sans doute appris ce qu'avait découvert la commission Radcliffe. Ce qu'elle avait inclus dans son rapport secret... et qui indique qu'il y a une chance, une chance infime que Ciri ait réussi à franchir le portail de Tor Lara sans

danger, échappant ainsi à Nilfgaard et à Vilgefortz...

— Dans ce cas, où se trouve-t-elle maintenant ?

— Je voudrais bien le savoir, moi aussi.

\* \* \*

Il faisait un froid de tous les diables, aucun rayon de lune ne filtrait à travers l'amoncellement de nuages qui obscurcissait le ciel. En comparaison des nuits précédentes, il faisait cependant nettement moins froid, car il n'y avait, chose exceptionnelle, presque pas de vent. Le canot ballottait légèrement sur les vaguelettes ondulées de la surface de l'eau. Ça sentait le marécage. Les mauvaises herbes en putréfaction. Et le mucus d'anguille.

Quelque part non loin du bord un castor fit claquer sa queue sur l'eau, et tous deux sursautèrent. Ciri était certaine que Vysogota était en train de somnoler et que le castor l'avait réveillé.

— Continue, poursuis ton récit, dit-elle en s'essuyant le nez avec la seule partie encore propre de sa manche. Ne t'endors pas. Quand tu t'endors, mes yeux se ferment aussi. Il ne manquerait plus que le courant nous emporte et qu'on se réveille en pleine mer ! Parle-moi encore de ces portails !

— Pour te sauver de Thanedd, poursuivit l'anachorète, tu es passée par le portail de la tour de la Mouette, Tor Lara. Or Geoffrey Monck, la plus haute autorité sans doute en matière de téléportations – il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Magie du Peuple ancien, opus magnum du savoir sur les téléportations elfiques* – écrit que le portail de Tor Lara mène à la tour de l'Hirondelle, Tor Zireael...

— Le portail de Thanedd était corrompu, l'interrompt Ciri. Peut-être qu'avant d'être détérioré il menait à une autre tour, mais, maintenant, il conduit à un désert. On appelle ça un portail chaotique, d'après ce que j'ai appris.

— Je le savais déjà, figure-toi, lança le vieillard. Je me souviens de nombre de choses que j'ai apprises. C'est pour cela que ton récit me rend si perplexe... Notamment certains passages, dont ceux qui se rapportent à la téléportation justement...

— Peux-tu être plus clair ?

— Oui, Ciri, je le peux. Mais pour l'heure il est grand temps de remonter la nasse. Elle doit être pleine d'anguilles déjà. Es-tu prête ?

— Je suis prête.

Ciri cracha dans sa main et se saisit de la gaffe. Vysogota attrapa la corde qui se perdait dans l'eau.

— On y va. Un, deux... trois ! Dans la barque ! Attrape-les, Ciri, attrape-les ! Mets-les dans le panier, sinon elles vont se sauver !

C'était la deuxième nuit consécutive qu'ils passaient sur l'affluent marécageux de la rivière. Ils venaient en pirogue, ils installaient les nasses et les gords pour capturer les anguilles qui se dirigeaient en masse vers la mer. Ils rentraient à la cabane largement après minuit, crottés de mucus de la tête aux pieds, mouillés et terriblement fatigués.

Mais ils n'allaient pas se coucher tout de suite. Les anguilles destinées au troc devaient être placées dans des viviers, très méticuleusement ; s'il y avait le moindre interstice, le lendemain les viviers seraient vides. Le travail terminé, Vysogota choisissait deux ou trois anguilles, parmi les plus grosses, il en ôtait la peau, les découpait en tronçons, les passait dans la farine et les faisait cuire dans une grande poêle. Puis ils mangeaient en discutant.

— Vois-tu, Ciri, une chose continue à m'empêcher de dormir. Tout de suite après ta guérison, je m'en souviens très bien, nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur la date précise à laquelle tu avais reçu ta blessure au visage. Cette blessure ne pouvait pas remonter à plus de dix heures en arrière, et toi tu t'obstinais à répéter que tu avais été blessée quatre jours auparavant. J'étais certain qu'il s'agissait d'une simple erreur, mais depuis je n'ai pas cessé d'y penser, et je me pose toujours la même question : où sont donc passés ces quatre jours ?

— Eh bien ? Où sont-ils passés, à ton avis ?

— Je ne sais pas.

— Magnifique !

Le chat fit un bond ; clouée au sol sous ses griffes, une souris couina d'une voix perçante. Sans hâte, le grippeminaud lui mordit le dos, l'étripa et commença à manger de bon appétit. Ciri l'observait, impassible.

— Le portail de la tour de la Mouette, reprit Vysogota, mène à la tour de l'Hirondelle. Et la tour de l'Hirondelle...

Le chat avait fini de manger, il gardait la queue pour le dessert.

— Le portail de Tor Lara, répliqua Ciri en bâillant la bouche grande ouverte, est corrompu et mène à un désert. J'ai dû te le dire une bonne centaine de fois.

— Il ne s'agit pas de ça, je te parle d'autre chose. Du fait qu'il existe une correspondance entre ces deux portails. Le portail de Tor Lara était corrompu, d'accord. Mais il reste encore celui de Tor Zireael. Si tu parvenais à la tour de l'Hirondelle, tu pourrais te téléporter de nouveau sur l'île de Thanedd. Tu te trouverais ainsi loin des dangers qui te menacent, hors de portée de tes ennemis.

— Ah ! Ça m'arrangerait ! Il y a cependant un léger hic. Je n'ai

pas la moindre idée de l'endroit où se trouve cette tour de l'Hirondelle.

— Je pourrais peut-être remédier à cela. Sais-tu, Ciri, à quoi servent les études universitaires ?

— Non. À quoi ?

— À savoir utiliser ses sources.

\* \* \*

— Je savais que je trouverais, annonça fièrement Vysogota. J'ai cherché, cherché, et... Oh, sacrebleu !

La lourde pile d'ouvrages lui échappa des mains, les incunables tombèrent sur la terre battue, les cartes s'échappèrent de leur vétuste reliure et s'éparpillèrent sur le sol.

— Qu'as-tu trouvé ?

Ciri s'accroupit près du vieillard et l'aida à ramasser les pages disséminées.

— La tour de l'Hirondelle ! (L'anachorète chassa le grippeminaud qui, sans la moindre gêne, s'était installé sur l'une des pages.) Tor Zireael. Aide-moi.

— Mais c'est plein de poussière ! Ça colle aux doigts tellement c'est sale ! Vysogota ? Qu'est-ce que c'est ? Ici, sur cette image ? Cet homme suspendu à un arbre ?

— Ça ? (Vysogota jeta un coup d'œil à la page volante.) Une scène de la légende de Heimdall. Le héros Heimdall est resté suspendu durant neuf jours et neuf nuits au Frêne des Mondes, pour gagner au travers du sacrifice l'accès au savoir et à la puissance.

— J'ai fait plusieurs fois ce genre de rêve, dit Ciri en se frottant le front. Un homme suspendu à un arbre...

— La gravure est tombée de ce livre, tiens. Si tu veux, tu pourras le lire plus tard. Maintenant, cependant, il est plus urgent de... Ah, enfin ! Je l'ai. *Pérégrinations sur les routes et les endroits magiques*, de Buyvid Backhuysen, un livre considéré par certains comme un apocryphe...

— Autrement dit, des sornettes ?

— Plus ou moins. Mais il en fut aussi qui appréciaient ce livre... Tiens, écoute... Par la peste, comme il fait sombre, ici...

— Il y a assez de lumière, c'est toi qui deviens aveugle avec l'âge, lança Ciri avec la cruauté impassible propre à la jeunesse. Donne, je vais lire moi-même. À partir d'où ?

— Ici, dit-il en lui indiquant l'endroit de son doigt osseux. Lis à haute voix.

\* \* \*

— Il écrivait bizarrement, ton Buyvid. Assengard, c'était, si je ne me trompe pas, un genre de château. Mais quelle est cette contrée : les Cent Lacs ? Je n'en ai jamais entendu parler. Et c'est quoi, le *trifolium* ?

— Du trèfle. Pour ce qui est d'Assengard et des Cent Lacs, je t'en parlerai lorsque tu auras terminé de lire.

\* \* \*

— « Sitôt que l'elfe Avallac'h eut prononcé cestes paroles, lesdits oiseaux petits et noirs abandonnèrent les eaux du lac où, durant tout l'hiver, ils se protégeaient du froid au fond des flots. Car ainsi que le savent les gens érudits, les hirondelles, à l'encontre des autres oiseaux, ne migrent pas vers les pays chauds pour revenir au printemps, elles s'agrippent les unes aux autres à l'aide de leurs petites pattes griffues et plongent par bandes entières dans le fond des eaux pour y passer tout l'hiver ; ce n'est qu'au printemps que *de profundis*, de sous les eaux, elles rejaillissent. Néanmoins l'hirondelle n'est pas uniquement du printemps et de l'espoir le symbole, elle incarne également un modèle de pureté immaculée, car jamais sur la terre elle ne se pose, elle n'a avec la saleté et les immondices terrestres aucun contact.

» Revenons-en cependant à notre lac : les oiseaux en tournoyant avaient, eût-on dit, de leurs petites ailes éparpillé la brume, car soudain émergea du brouillard une tourelle magnifique, enchantée. D'une seule voix nous poussâmes un soupir d'émerveillement, car l'on eût dit cette tourelle de vapeurs tissée, ayant la brume comme *fundamentum*, et à son sommet, couronnée par les scintillements de l'aube, une *aurora borealis* féérique.

» Un génie surnaturel puissant en vérité avait dû construire ceste tour, qui ne pouvait être l'œuvre d'un esprit humain.

» L'elfe Avallac'h perçut notre admiration et dit : “Voici Tor Zireael, la tour de l'Hirondelle. Voici les Barrières des Mondes et les Portes du Temps. Réjouissez vos yeux, humains, car il n'est pas donné à tout un chacun de la voir apparaître.”

» Quand nous lui demandâmes s'il était possible de s'avancer et d'admirer de près ladite tour ou même de la toucher de *propria manu*, Avallac'h se mit à rire. “Tor Zireael, dit-il, n'est pour vous qu'un songe onirique, or on ne peut toucher les songes. Et c'est bien ainsi, ajouta-t-il, car la tour n'est là que pour les Érudits et quelques rares Élus pour qui les Portes du Temps sont celles de l'espoir et de la renaissance. Pour les profanes elles sont les portes du cauchemar.”

» À peine avait-il prononcé ces paroles que derechef les brumes se refermèrent sur la tour, privant nos yeux de la contemplation de ceste enchantement... »

— La contrée des Cent Lacs, expliqua Vysogota, s'appelle aujourd'hui Mil Trachta. C'est une région lacustre très étendue qui se situe dans la partie nord de la province de Metinna, près de la frontière avec Nazair et Mag Turga, et qui est traversée par la rivière Yelena. Buyvid Backhuysen écrit qu'ils sont partis d'Assengard, au nord, pour se rendre dans la région des Cent Lacs, plus au sud... Aujourd'hui Assengard n'existe plus, il n'en reste que des ruines, la ville la plus proche est Neunreuth. Depuis Assengard, Buyvid a compté qu'il y avait six cents haltées jusqu'aux lacs. Diverses haltées étaient alors en usage, mais prenons comme référence la plus usitée, selon laquelle six cents haltées font autour de cinquante miles. Ici, à Pereplut, nous sommes à quelque trois cent cinquante miles au sud d'Assengard. Autrement dit, Ciri, plus ou moins trois cents miles te séparent de la tour de l'Hirondelle. À cheval, sur ta Kelpie, il faut compter à peu près deux semaines et demie de route. À condition de voyager au printemps, évidemment. Pas en cette saison, alors que d'ici à un jour ou deux peuvent survenir les grands froids.

— De la ville d'Assengard, que je connais par mes lectures, il ne reste que des ruines, marmonna Ciri en plissant le nez, pensive. Or j'ai vu de mes propres yeux la ville elfique de Shaerrawedd à Kaedwen, j'y suis passée. Les gens ont tout pillé, tout emmené ; ils n'ont laissé que la pierre nue. Je parie qu'il ne reste de ta tour de l'Hirondelle que des pierres, les plus grosses, car les plus petites ont sans doute été volées. Si par ailleurs il y avait là un portail...

— La tour de l'Hirondelle était magique. Tout le monde ne pouvait pas la voir. Et les portails sont toujours invisibles.

— C'est vrai, reconnut-elle, et elle se mit à réfléchir. Celui de Thanedd l'était. Il est soudain apparu sur un mur nu... Au bon moment d'ailleurs, parce que ce sorcier, celui qui me poursuivait, était déjà très proche... Je pouvais l'entendre... Alors, comme par enchantement, le portail est apparu.

— Je suis certain, dit Vysogota à voix basse, que si tu parvenais jusqu'à Tor Zireael son portail t'apparaîtrait aussi. Même parmi les ruines, même au milieu des pierres nues. Je suis certain que tu réussirais à le retrouver et à le réactiver. Tout comme je suis certain que lui, en retour, entendrait ton commandement. Parce que je crois, Ciri, que tu es une élue.

— À la lumière des bougies, Triss, tes cheveux sont comme le feu.



Et tes yeux sont comme le lapis-lazuli. Tes lèvres sont comme des perles...

— Arrête, Crach. Tu es saoul, ou quoi ? Verse-moi encore du vin. Et raconte.

— Quoi donc ?

— Ne fais pas l'imbécile. Raconte-moi comment Yennefer a décidé de voguer jusqu'aux Abysses de Sedna.

\* \* \*

— Comment vas-tu, Yennefer ? Raconte-moi.

— D'abord, réponds à une question : qui sont ces deux femmes que je rencontre invariablement lorsque je viens chez toi ? Et qui me regardent toujours comme si je n'étais qu'un excrément de chat répandu sur le tapis ? Qui sont-elles ?

— Es-tu intéressée par l'aspect juridique de la chose ou bien par son aspect concret ?

— Va pour le concret.

— Dans ce cas, ce sont mes épouses.

— Je comprends. Tu pourrais peut-être leur expliquer à l'occasion ce qu'il en est : adieu paniers, vendanges sont faites.

— Je leur ai expliqué. Mais les femmes sont les femmes. Ce n'est pas grave. Raconte, Yennefer. Tes progrès m'intéressent.

— Malheureusement, dit la magicienne en se mordant les lèvres, les progrès sont minces. Et le temps file.

— Il file, confirma le jarl en hochant la tête, et apporte son lot de nouvelles surprises. J'ai reçu des informations du continent, elles devraient t'intéresser. Elles proviennent du corps de Vissegerd. J'espère que tu sais qui est Vissegerd ?

— Un général de Cintra ?

— Un maréchal. Il dirige un corps d'armée composé d'émigrés cintrasiens et de volontaires, et qui fait partie intégrante de l'armée témérienne. Il compte dans ses rangs un certain nombre de volontaires originaires des Îles, les nouvelles qui m'en parviennent sont donc des informations de première main.

— Et qu'as-tu appris ?

— Tu es arrivée ici, sur Skellige, le 19 août, deux jours après la pleine lune. Ce même jour, le 19 donc, au cours d'une bataille sur l'Ina, les hommes de Vissegerd ont encerclé un groupe de fugitifs parmi lesquels se trouvaient Geralt et son ami le troubadour...

— Jaskier ?

— C'est ça. Vissegerd les a accusés tous deux d'espionnage, les a emprisonnés et sans doute avait-il l'intention de les liquider, mais les deux prisonniers se sont échappés et ont dirigé les Nilfgaardiens, avec

qui ils étaient apparemment de mèche, contre Vissegerd.

— Balivernes.

— C'est aussi ce que je me suis dit. Mais il m'est venu à l'esprit que le sorceleur, en dépit de ce que tu penses, exécute peut-être un plan secret. En vue de sauver Ciri, il s'attire les bonnes grâces de Nilfgaard...

— Ciri n'est pas à Nilfgaard. Et Geralt n'exécute aucun plan. La planification n'est pas son point fort. Laissons cela. Ce qui est important, c'est que nous sommes déjà le 26 août, et que je n'en sais toujours pas assez. Pas assez pour entreprendre quoi que ce soit... À moins que...

Elle se tut, le regard tourné vers la fenêtre, jouant avec l'étoile d'obsidienne accrochée à un ruban de velours noir qu'elle portait autour du cou.

— À moins que quoi ? ne put s'empêcher de demander Crach an Craite.

— À moins que j'essaie les méthodes de Geralt au lieu de les railler.

— Je ne comprends pas.

— On peut essayer le sacrifice, jarl. La promptitude au sacrifice augmente, paraît-il, le pourcentage de réussite, elle permet d'obtenir de bons résultats... Ne serait-ce que sous la forme de grâces accordées par la déesse. Celle-ci aime et apprécie ceux qui acceptent de souffrir pour une cause.

— Je ne comprends toujours pas, grommela-t-il en fronçant les sourcils. Mais ce que tu dis ne me plaît pas, Yennefer.

— Je sais. À moi non plus. Mais, de toute façon, il est trop tard pour faire marche arrière... Les bêlements du chevreau sont sans doute déjà parvenus à l'oreille du tigre.

\* \* \*

— C'est précisément ce que je craignais, murmura Triss.

— J'avais donc bien deviné, soupira Crach an Craite en contractant les muscles de sa mâchoire. Yennefer savait que quelqu'un écoutait les conversations qu'elle menait au moyen de sa machine infernale. Ou que l'un de ses interlocuteurs la trahirait lâchement.

— Ou les deux.

— Elle savait, répéta Crach en grinçant des dents. Mais elle a continué à n'en faire qu'à sa tête. Son plan était sans doute de servir d'appât. Elle a fait semblant d'en savoir plus qu'elle n'en savait pour provoquer l'ennemi... Et elle a vogué vers les Abysses de Sedna...

— Après avoir lancé un défi. Elle a pris un risque terrible, Crach.

— Je sais. Elle ne voulait causer d'ennuis à aucun de nous... Pas

même aux volontaires qui se sont engagés à ses côtés... Voilà pourquoi elle a demandé deux drakkars...

\* \* \*

— J'ai les deux drakkars que tu désirais, l'*Alcyone* et le *Tamara*. Ainsi que les équipes de volontaires, bien entendu. C'est Guthlaf, le fils de Sven, qui commandera l'*Alcyone* ; il en a lui-même fait la demande en disant que ce serait pour lui un honneur. Tu lui es tombée dans l'œil, Yennefer. Le *Tamara* sera commandé par Asa Thjazi, un capitaine en qui j'ai une totale confiance. Ah oui, j'allais oublier. Mon fils, Hjalmar Gueule-en-Coin, fera aussi partie de l'équipage du *Tamara*.

— Ton fils ? Quel âge a-t-il ?

— Dix-neuf ans.

— Tu as commencé jeune.

— C'est la poêle qui se moque du chaudron. Hjalmar a demandé à intégrer l'équipage pour raisons personnelles. Je n'ai pas pu lui refuser.

— Pour raisons personnelles ?

— Tu n'es pas au courant de cette histoire ?

— Non. Raconte.

Crach an Craite pencha sa corne, et se mit à rire à l'évocation de ses souvenirs.

— Les gamins d'Ard Skellig, commença-t-il, adorent faire du patin ; l'hiver, ils n'en peuvent plus d'attendre les grands froids. Ils sont les premiers sur le lac à peine gelé, la couche de glace est si mince qu'elle ne supporterait pas le poids des adultes. Bien entendu, le plus amusant, c'est de faire la course. Prendre son élan et courir le plus vite possible, d'un bout à l'autre du lac. Les gamins organisent un jeu appelé « le saut du saumon ». Il consiste à sauter en patin par-dessus les petites roches qui pointent hors de la surface gelée, comme des dents de requin, au bord du lac. À la façon d'un saumon quand il s'élance dans les courants des cascades. On choisit une rangée de roches assez longue, on prend son élan... Ah, moi aussi j'en ai fait, des sauts de saumon, quand j'étais gamin...

S'abîmant dans ses pensées, Crach an Craite sourit.

— Naturellement, celui qui réussit à sauter par-dessus la plus longue rangée de blocs de pierre est déclaré vainqueur et se pavane ensuite comme un paon. En son temps, Yennefer, ton humble serviteur et présent interlocuteur avait souvent cet honneur, hé, hé ! À l'époque qui nous intéresse plus particulièrement, c'est mon fils, Hjalmar, qui était le champion. Il franchissait des rochers qu'aucun autre gamin n'osait franchir. Et il faisait le fier, en lançant des défis à ses

camarades pour qu'ils essaient de faire mieux que lui. Et son défi fut relevé. Par Ciri, la fille de Pavetta de Cintra. Elle n'était même pas une insulaire, même si elle se prétendait telle, vu qu'elle passait davantage de temps ici qu'à Cintra.

— Même après l'accident de Pavetta ? Je croyais que Calanthe lui avait interdit de venir ici ?

— Tu es au courant de ça ? demanda-t-il en lui jetant un rapide coup d'œil. Au fond, ça n'a rien d'étonnant, car tu sais beaucoup de choses, Yennefer. Beaucoup. La colère et l'interdiction de Calanthe n'ont pas duré plus de six mois, ensuite Ciri a de nouveau passé ses étés et ses hivers ici... Elle patinait comme un beau diable, mais de là à participer à des concours de saut avec des garçons et à provoquer Hjalmar... C'était totalement incroyable !

— Mais elle l'a fait, devina la magicienne.

— Oui, elle l'a fait. Elle a sauté, cette petite diabolotine cintrasienne. Un vrai Lionceau digne de l'héritage de la Lionne. Hjalmar, quant à lui, pour ne pas subir les sarcasmes de ses camarades, a dû tenter un saut plus difficile encore. Il a pris le risque. Et il s'est cassé une jambe, un bras, quatre côtes et s'est esquiné la figure. Il gardera sa cicatrice jusqu'à la fin de sa vie. Hjalmar Gueulen-Coin et sa célèbre fiancée !

— Fiancée ?

— Tu ignorais ça, aussi ? Étrange pour quelqu'un qui en sait tellement, d'ordinaire... Après son fameux saut, Hjalmar a dû rester alité un moment. Ciri venait le voir, elle lui faisait la lecture, lui parlait, le tenait par la main... Et, quand quelqu'un entra dans la pièce, ils devenaient tous les deux rouges comme des coquelicots ! Un jour, Hjalmar finit par me confier qu'ils s'étaient fiancés. Ça m'a mis en rogne. « Sale morveux, lui ai-je dit, je vais t'en donner, moi, des fiançailles, oui, mais à coups de fouet ! » J'étais un peu inquiet, à vrai dire, car j'avais remarqué que le Lionceau avait le sang chaud, que c'était une risque-tout, pour ne pas dire une petite fofolle... Heureusement Hjalmar était tout en bandages et en attelles, ils ne pouvaient donc pas faire de bêtises...

— Quel âge avaient-ils à l'époque ?

— Lui, quinze, et elle, pas tout à fait douze.

— Tes craintes étaient donc sans doute un peu exagérées.

— Peut-être un peu. Mais Calanthe, à qui j'avais dû tout raconter, était loin de prendre l'affaire à la légère. Je sais qu'elle avait pour Ciri des projets matrimoniaux, je pense qu'elle avait en tête de lui faire épouser le jeune Tancred Thyssen de Kovir, ou peut-être Radovid de Rédanie, je n'en suis pas certain. Mais des ragots pouvaient nuire au projet de mariage, même la rumeur d'une simple amourette innocente entre deux enfants. Calanthe renvoya Ciri à Cintra sans délai. Il y eut

des scènes, des pleurs, des caprices, mais rien n'y fit. Aucune discussion n'était possible avec la Lionne de Cintra. Hjalmar est resté couché deux jours durant, le visage contre le mur, sans adresser la parole à quiconque. À peine remis de ses blessures, il voulut voler un skiff pour se rendre à Cintra, seul. Il a reçu des coups de lanière et ça lui est passé. Après...

Crach an Craite se tut, pensif.

— Après, l'été arriva, puis l'automne, et toute la puissance nilfgaardienne entra dans Cintra par le sud, par les marches de Marnadal, offrant à Hjalmar une autre occasion de montrer son courage. À Marnadal, près de Cintra, puis à Sodden, il s'est opposé bravement aux Noirs ; quand les drakkars arrivèrent sur les rives nilfgaardiennes, Hjalmar, l'épée à la main, se battait pour venger la jeune fille qu'il avait aimée et dont on pensait à l'époque qu'elle était morte. Moi, je n'y croyais pas, car les phénomènes dont je t'ai parlé ne s'étaient pas produits... Et aujourd'hui, quand Hjalmar a appris qu'une expédition de secours était en train de se préparer, il s'est porté volontaire.

— Merci de m'avoir raconté cette histoire, Crach. Ça m'a détendue de l'entendre. J'en ai oublié mes... soucis.

— Quand te mets-tu en route, Yennefer ?

— Dans les jours qui viennent. Peut-être même dès demain. Il me reste une dernière communication à distance à faire.

\* \* \*

Les yeux de Crach an Craite étaient aussi perçants que ceux d'un aigle.

— Dis-moi, Triss Merigold, demanda-t-il en la dévisageant, tu ne saurais pas, par hasard, quelle est la dernière personne que Yennefer a contactée avant de démonter sa machine infernale la nuit du 27 août ? Qui était-ce ? De quoi ont-elles parlé ensemble ?

Triss baissa les yeux pour éviter de le regarder en face.

\* \* \*

Le rai de lumière diffracté par le brillant illumina la surface du miroir. Yennefer étendit ses deux bras, scanda une incantation. Le reflet éblouissant se transforma en un brouillard floconneux dont une image commença rapidement à émerger. Celle d'une pièce aux murs couverts d'une tapisserie colorée.

De l'agitation à la fenêtre. Et une voix inquiète.

— Qui... qui est là ?

— C'est moi, Triss.

— Yennefer ? C'est toi ? Dieux du ciel ! D'où... Où es-tu ?

— Peu importe où je suis. Ne fais pas obstruction sinon l'image vacille. Et éloigne ce chandelier, il m'aveugle.

— Bien sûr. Tout de suite.

Il était tard déjà, pourtant Triss Merigold n'était ni en négligé ni en vêtement de travail. Elle portait une robe de soirée. Comme toujours, boutonnée bien haut sous le cou.

— On peut discuter librement ?

— Bien sûr.

— Es-tu seule ?

— Oui.

— Tu mens.

— Yennefer...

— Tu ne me tromperas pas, morveuse. Je connais tes petites mimiques, j'ai eu l'occasion de les voir bien souvent. Tu avais les mêmes quand tu as commencé à coucher avec Geralt dans mon dos. À l'époque, tu te composais ce même masque de putain innocente que tu portes à présent. Et qui signifie aujourd'hui la même chose qu'alors.

Triss rougit. Et près d'elle devant la fenêtre apparut Filippa Eilhart, vêtue d'un pourpoint d'homme bordeaux aux broderies argentées.

— Bravo ! s'exclama-t-elle. Tu es toujours aussi vive et perspicace. Et aussi difficile à saisir et à comprendre que par le passé. Je suis heureuse de te voir en vie, Yennefer. Et soulagée de constater que ta folle téléportation de Montecalvo ne s'est pas terminée de façon tragique.

— Admettons que tu aies raison, répliqua Yennefer du bout des lèvres. Bien que ce soit une hypothèse hardie. Mais laissons cela. Qui m'a trahie ?

— Est-ce important ? demanda Filippa en haussant les épaules. Cela fait quatre jours que tu contactes des traîtres. De ceux pour qui la corruption et la trahison sont une seconde nature. Et que tu as toi-même contraints à la trahison. L'un d'eux t'a trahie. C'est le cours normal des choses. Ne me dis pas que tu ne t'y attendais pas.

— Évidemment que je m'y attendais ! éclata Yennefer. La preuve en est que je vous contacte aujourd'hui. Je n'y étais pourtant pas obligée.

— En effet. Cela signifie donc que ta démarche est intéressée.

— Bravo. Toujours aussi vive et perspicace. Si j'ai tenu à vous contacter, c'est pour vous assurer que le secret de votre loge sera en sécurité avec moi. Je ne vous trahirai pas.

Les paupières mi-closes, Filippa la regardait.

— Si, par cette déclaration, dit-elle enfin, tu comptais gagner du temps, négocier une trêve et assurer ta sécurité, tu as fait un mauvais

calcul. Un peu de sérieux, Yennefer. En t'enfuyant de Montecalvo tu as fait un choix, tu as montré de quel côté de la barrière tu te situais. Or qui n'est pas avec la loge est contre la loge. À présent tu essaies de nous damer le pion et de trouver Ciri avant nous, pour des raisons qui sont contraires aux nôtres. Tu agis contre nous. Tu veux empêcher que nous utilisions Ciri à des fins politiques qui nous sont propres. Sache donc que nous ferons tout pour que tu ne parviennes pas à l'utiliser à tes propres fins, qui ne sont pas politiques mais sentimentales.

— Dois-je comprendre que c'est la guerre ?

— Plutôt une compétition, rétorqua Filippa avec un sourire acerbe. Une simple compétition, Yennefer.

— Honnête et noble ?

— Tu plaisantes, sans doute.

— Très bien. Néanmoins je souhaiterais, en toute honnêteté et sans équivoque, vous soumettre une proposition. En comptant, du reste, que cela m'apporte quelque chose.

— Nous t'écoutons.

— Dans les prochains jours, peut-être même dès demain, surviendront des événements dont je ne suis pas en mesure de prévoir les conséquences. Il se peut que notre rivalité cesse soudain d'avoir un sens. Pour une raison simple. Vous n'aurez plus de rivale.

Filippa Eilhart cligna de ses yeux soulignés de bleu.

— Je comprends.

— Voici ma requête : je voudrais qu'après ma mort vous fassiez en sorte que ma réputation et mon nom soient réhabilités. Que l'on ne me considère pas comme une traîtresse, comme l'associée de Vilgefortz. J'en fais la demande à la loge. Je t'en fais la demande personnellement, Filippa.

Celle-ci resta silencieuse quelques instants.

— Je rejette ta demande, dit-elle enfin. Je suis désolée, mais ta réhabilitation ne sert pas l'intérêt de la loge. Si tu dois mourir, mieux vaut que ce soit en laissant derrière toi l'image d'une traîtresse et d'une criminelle. Il nous sera alors plus facile de manipuler Ciri.

— Avant d'entreprendre quoi que ce soit qui risque de te coûter la vie, bafouilla soudain Triss, laisse-nous...

— Un testament ?

— Quelque chose qui nous permette de... continuer, de suivre tes traces. De trouver Ciri. Car, enfin, il s'agit ici de son bien avant tout ! De sa vie ! Yennefer, Dijkstra a trouvé... certaines traces. Si c'est Vilgefortz qui détient Ciri, une mort terrible menace la jeune fille.

— Tais-toi, Triss ! aboya Filippa Eilhart d'un ton sec. Il n'y aura ici ni entente ni marchandage.

— Je vous laisserai des indices, dit lentement Yennefer. Des informations sur ce que j'ai appris, et sur ce que j'ai entrepris. Je vous

laisserai une trace que vous pourrez suivre. Mais pas sans contrepartie. Vous ne voulez pas me réhabiliter aux yeux du monde ? Soit, allez au diable, vous et votre monde. Mais réhabilitez-moi au moins aux yeux du sorcelleur.

— Non, répliqua Filippa presque instantanément. Cela ne servirait pas non plus les intérêts de la loge. Il est préférable que ton sorcelleur continue à croire que tu es une traîtresse et qu'il n'ait pour toi que mépris. Ainsi il ne cherchera pas à te venger et ne risquera pas de nuire à nos plans en se mettant à tout détruire sur son passage. Du reste, il est sans doute déjà mort. Ou il le sera bientôt.

— Des informations contre sa vie, dit Yennefer d'une voix sourde. Sauve-le, Filippa.

— Non, Yennefer.

— Parce que cela ne sert pas les intérêts de la loge ? (Des flammes violettes étincelèrent dans les yeux de Yennefer.) As-tu entendu, Triss ? La voici, ta loge. Voici son vrai visage, ses véritables intérêts. Qu'en penses-tu ? Tu as servi de mentor à cette fillette, tu étais presque une grande sœur pour elle, comme tu le disais toi-même. Et Geralt...

— N'essaie pas de prendre Triss par les sentiments, Yennefer. (Des flammes étincelèrent à leur tour dans les yeux de Filippa.) Nous trouverons Ciri et nous la sauverons sans ton aide. Si tu as de la chance et que tu la retrouves avant nous, nous t'en serons reconnaissantes. En arrachant toi-même la jeune fille des mains de Vilgefortz, tu nous déchargeras d'un poids et nous épargneras de la fatigue. Il ne nous restera plus ensuite qu'à te la prendre. Quant à ce Geralt... Je crois bien n'en avoir jamais entendu parler... Qui est-ce ?

— As-tu entendu, Triss ?

— Pardonne-moi, dit Triss Merigold d'une voix sourde. Pardonne-moi, Yennefer.

— Oh, non, Triss. Jamais.

\* \* \*

Triss avait les yeux baissés. Crach an Craite la scrutait d'un regard d'autour.

— Le lendemain de cette dernière communication secrète, celle dont tu ignores tout, dit lentement le jarl, Yennefer a quitté Skellige pour prendre la direction des Abysses de Sedna. Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle se rendait précisément là-bas, elle m'a regardé dans les yeux et a rétorqué qu'elle avait l'intention de déterminer en quoi les catastrophes naturelles se distinguaient des catastrophes non naturelles. Elle a pris la mer accompagnée de deux drakkars, le *Tamara* et l'*Alcyone*, dont les équipages étaient uniquement composés



de volontaires. C'était le 28 août dernier, voici deux semaines de cela. Je ne l'ai plus jamais revue.

— Quand as-tu appris...

— Cinq jours plus tard, l'interrompit-il assez brutalement. Trois jours après la nouvelle lune de septembre.

\* \* \*

Assis face au jarl, le capitaine Asa Thjazi n'était pas tranquille. Il se mordillait les lèvres, gigotait sur son banc, se triturait les doigts en faisant craquer ses jointures.

Le soleil rougeoyant qui avait enfin percé de ses rayons le ciel encombré de nuages descendait lentement derrière Spikeroog.

— Parle, Asa, ordonna Crach an Craite.

Le capitaine se racla bruyamment la gorge.

— Nous pincions le vent, reprit-il, qui était favorable, nous avançons à douze nœuds au moins. La nuit du 29 août déjà, nous aperçûmes les lumières des réverbères de Peixe de Mar. Nous reculâmes quelque peu vers l'ouest pour ne pas tomber sur un Nilfgaardien... La veille de la nouvelle lune de septembre, à l'aube, nous naviguions aux abords des Abysses de Sedna, quand la magicienne nous fit venir dans sa cabine, Guthlaf et moi-même...

\* \* \*

— J'ai besoin de volontaires pour gouverner le drakkar, annonça Yennefer. Seulement de volontaires. Je ne sais pas combien d'hommes il faut, je n'y connais rien. Mais je vous demande de ne pas laisser sur l'*Alcyone* plus d'hommes que nécessaire. Et, je le répète, des volontaires uniquement. Ce que je m'appête à faire est... très risqué. Bien plus qu'une bataille maritime.

— Je comprends, déclara le vieux sénéchal en hochant la tête. Et je me porte volontaire le premier. Moi, Guthlaf, le fils de Sven, je vous demande de m'accorder cet honneur, madame.

Yennefer le regarda longuement dans les yeux.

— Bien, dit-elle. Tout l'honneur est pour moi.

\* \* \*

— Je me suis porté volontaire aussi, précisa Asa Thjazi. Mais Guthlaf a refusé. « Quelqu'un, a-t-il objecté, doit assurer le commandement sur le *Tamara*. » Finalement, quinze hommes se sont portés volontaires. Y compris Hjalmar, jarl.

Crach an Craite haussa les sourcils.

— Il faut combien d'hommes, Guthlaf ? répéta la magicienne. Combien sont indispensables ? Je te demande d'être précis.

Le sénéchal se tut un instant, le temps de faire son calcul.

— À huit, nous nous en sortirons, dit-il enfin. Si ça ne dure pas trop longtemps... Mais enfin il n'y a que des volontaires, ici, donc il est inutile...

— Prends-en huit parmi les cinquante, l'interrompit-elle brutalement. Choisis-les toi-même. Et ordonne-leur de passer sur l'*Alcyone*. Les autres restent sur le *Tamara*. Ah, avant que j'oublie : Hjalmar fait partie de ceux qui restent.

— Non, dame Yennefer ! Tu ne peux pas me faire ça ! Je me suis porté volontaire et je serai à tes côtés ! Je veux être...

— Tais-toi ! Tu restes sur le *Tamara* ! C'est un ordre ! Encore un mot et j'ordonne qu'on t'attache au mât !

— Raconte, Asa.

— La magicienne, Guthlaf et les huit volontaires sont montés à bord de l'*Alcyone* pour naviguer vers les Abysses. Quant à nous, sur le *Tamara*, nous restions à l'écart, conformément aux ordres, mais en veillant à ne pas nous laisser trop distancer. Et puis, je ne sais quelle diablerie s'est emparée du temps qui jusque-là avait été étonnamment favorable. Oui, je vous le dis, c'était une diablerie, car le vent soufflait avec une force malsaine... Que je sois entraîné sous la quille si je mens...

— Continue.

— Là où nous nous trouvions – je veux dire le *Tamara* – le vent sifflait un peu et l'horizon était si noir de nuages qu'on se serait cru en pleine nuit, mais le temps était calme. En revanche, à l'endroit où se trouvait l'*Alcyone*, l'enfer s'était déchaîné tout de go. Un véritable enfer...

La voile de l'*Alcyone* se mit soudain à claquer avec une telle violence que même l'équipage du *Tamara* l'entendit, malgré la distance qui séparait les deux drakkars. Le ciel s'était assombri, les nuages s'étaient amoncelés ; la mer, apparemment tout à fait calme aux abords du *Tamara*, se souleva, bouillonnant de longues lames qui déferlèrent autour de l'*Alcyone*. Quelqu'un poussa un cri, puis un

autre, et un instant plus tard ils criaient tous.

Sous le cône de nuages noirs qui se dirigeaient vers le drakkar, l'*Alcyone* était ballotté sur les flots comme un bouchon de bouteille ; il tournait, tourbillonnait et bondissait, la poupe et la proue plongeant tour à tour dans les vagues. Par moments, le drakkar disparaissait complètement derrière les crêtes d'écume. À d'autres, seule sa voile rayée était visible.

— C'est de la magie ! hurla un homme dans le dos d'Asa. C'est de la magie démoniaque !

Le tourbillon entraînait l'*Alcyone* de plus en plus vite. Les boucliers arrachés des bords du drakkar par la force centrifuge vrombirent dans le vent comme des disques, les rames détruites se dispersèrent en tous sens.

— Carguez les voiles ! hurla Asa Thjazi. Et emparez-vous des rames ! Il faut aller à leur rescousse !

Mais il était déjà trop tard.

Le ciel au-dessus de l'*Alcyone* était devenu noir ; soudain des éclairs trouèrent l'obscurité et encerclèrent le drakkar, pareils aux tentacules d'une méduse. La masse de nuages aux formes fantastiques se mit à tourner pour former un cratère effroyable. Le drakkar tournait sur lui-même à une vitesse inimaginable. Le mât se brisa comme une allumette, la voile arrachée fila au-dessus des vagues déferlantes tel un immense albatros.

— Ramez, allez !

Dans le grondement assourdissant des flots, ils entendirent par-dessus leurs propres cris les hurlements provenant de l'*Alcyone*. Des hurlements terrifiants qui leur firent dresser les cheveux sur la tête, à eux, les berserkers sanguinaires, vieux loups de mer qui en avaient pourtant vu et entendu d'autres dans leur vie de marin.

Ils laissèrent tomber les rames, conscients de leur impuissance. Ils étaient ébahis, ils cessèrent même de crier.

L'*Alcyone* qui tournoyait toujours remonta lentement au-dessus de la vague. Et s'éleva de plus en plus haut. Ils virent la quille ruisselant d'eau, couverte d'algues et de coquillages. Ils virent une forme noire tomber à l'eau. Puis une seconde. Et une troisième.

— Ils sautent ! beugla Asa Thjazi. Ramez, les gars, ramez ! De toutes vos forces ! Voguons à leur secours !

L'*Alcyone* était bien à cent coudées au-dessus de la surface de la mer qui frémissait, bouillonnait. Le drakkar tourbillonnait toujours, immense fuseau ruisselant d'eau ; entouré d'une gigantesque toile d'éclairs, il était attiré par une force invisible dans les nuages en effervescence.

Soudain une explosion déchira l'air, assourdissante. Bien que propulsé par la force de quinze paires de rames, le *Tamara* fut

brusquement projeté vers l'arrière, comme s'il avait été percuté. Le pont se déroba sous les pieds de Thjazi. Il tomba, sa tempe vint heurter le bord du drakkar.

Il ne put se relever seul, on l'aida à se mettre debout. Il était étourdi, il secouait la tête, tremblant, vacillant, balbutiant des propos incompréhensibles. Il entendait les hurlements de l'équipage comme de derrière un mur. Il s'approcha du bord, chancelant tel un ivrogne, et s'agrippa à la rambarde.

Le vent s'apaisa, les vagues se calmèrent. Mais la masse de nuages n'avait pas quitté le ciel qui demeurerait noir.

L'*Alcyone* avait disparu sans laisser aucune trace.

\* \* \*

— Il a disparu sans laisser la moindre trace, jarl. On a bien vu quelques morceaux de grément, des bouts de chiffon... mais rien d'autre.

Asa Thjazi interrompit son récit, les yeux tournés vers le soleil qui disparaissait derrière les sommets boisés de Spikeroog. Crach an Craite, pensif, le laissa prendre son temps.

— On n'a pas pu voir, reprit enfin Asa Thjari, combien d'hommes avaient réussi à sauter avant que ce nuage diabolique entraîne l'*Alcyone*. Quoi qu'il en soit, aucun n'a survécu. Quant à nous, en dépit de tous nos efforts, nous n'avons réussi à repêcher que deux corps. Ramenés par la mer. Seulement deux.

— La magicienne n'était pas parmi eux ? demanda le jarl d'une voix altérée.

— Non.

Crach an Craite demeura longtemps silencieux. Le soleil avait totalement disparu derrière Spikeroog.

— Le vieux Guthalf, fils de Sven, a disparu, sans doute dévoré jusqu'au dernier os par les crabes des Abysses de Sedna... La magicienne aussi a disparu pour de bon... Jarl, les gens commencent à jaser... Ils disent que tout ça, c'est sa faute. Que c'est son châtiment pour les crimes qu'elle a commis...

— Commérages stupides !

— Elle a disparu dans les Abysses de Sedna, murmura Asa. Au même endroit que Pavetta et Duny en leur temps... Quel étrange hasard...

— Ce n'était pas un hasard, dit Crach an Craite avec conviction. Ni alors, ni aujourd'hui. J'en suis absolument certain.

« Il est essentiel que l'infortune souffre ; son humiliation, ses douleurs sont au nombre des lois de la nature, et son existence est utile au plan général, comme celle de la prospérité qui l'écrase ; telle est la vérité, qui doit étouffer le remords dans l'âme du tyran ou du malfaiteur ; qu'il ne se contraigne pas ; qu'il se livre aveuglément à toutes les lésions dont l'idée naît en lui : c'est la seule voix de la nature qui lui suggère cette idée, c'est la seule façon dont elle nous fait l'agent de ses lois.

Quand ses inspirations secrètes nous disposent au mal, c'est que le mal lui est nécessaire. »

Donatien Alphonse François de Sade

## CHAPITRE 10

La porte de la cellule s'ouvrit et se referma en grinçant, réveillant la plus jeune des sœurs Scarra. L'aînée était attablée, occupée à gratter un reste de kacha collé au fond d'une casserole en étain.

— Alors, comment ça s'est passé au tribunal, Kenna ?

Joanna Selborne, surnommée Kenna, s'assit sur son grabat sans rien dire, appuya son coude sur son genou et son front sur la paume de sa main.

La plus jeune des Scarra bâilla, rota et péta bruyamment. Recroquevillé sur le lit opposé, Kohut marmonna quelque chose dans sa barbe et détourna la tête. Il était fâché contre Kenna, contre les deux sœurs et contre le monde entier.

Dans les prisons traditionnelles, la règle était de séparer les détenus selon leur sexe. Il en allait autrement dans les citadelles militaires, depuis que l'empereur Fergus var Emreis, prédécesseur d'Emhyr, avait confirmé par décret l'égalité des femmes et des hommes dans l'armée impériale, et ce partout et sur tous les fronts, sans aucune exception ni aucun privilège pour l'un ou l'autre sexe. Depuis, dans les forteresses et les citadelles, les cellules pour les prisonniers étaient mixtes.

— Alors, c'était comment ? répéta la plus âgée des Scarra. Ils te libèrent ?

— Tout juste, dit Kenna d'une voix amère, la tête toujours appuyée sur sa main. J'aurai de la chance s'ils ne me pendent pas. Par la peste ! J'ai avoué toute la vérité, je n'ai rien caché, enfin, je veux dire, presque rien. Et ces salopards, quand ils ont commencé à m'interroger, d'abord ils m'ont fait passer pour une idiote devant tout le monde, ensuite ils ont trouvé que j'étais un témoin reprochable et un élément criminel, et pour finir ils ont dit que j'avais participé à un complot ayant pour but la subversion.

— Subversion, répéta l'aînée des Scarra en hochant la tête, comme si elle comprenait tout à fait ce dont il s'agissait. Ah, s'il y a subversion... Alors, t'es foutue, Kenna.

— Comme si je ne le savais pas.

La jeune Scarra s'étira, bâilla de nouveau, la bouche grande ouverte telle une panthère, puis elle sauta à bas de la paillasse supérieure ; le tabouret de Kohut se trouvant sur son chemin, elle le repoussa d'un coup de pied énergique et cracha sur le sol, au pied même du siège. Kohut brailla, mais n'osa pas en faire davantage.

Il était fâché à mort contre Kenna. Et les sœurs lui faisaient peur.

Quand trois jours auparavant on avait amené Kenna dans la cellule, il était rapidement apparu que Kohut, si tant est qu'il ait admis l'égalité en droits des hommes et des femmes, possédait sur la question son propre point de vue. Au milieu de la nuit il avait jeté une

couverture sur la partie supérieure du corps de Kenna avec l'intention de se servir de la partie inférieure ; il aurait sans doute réussi s'il n'était tombé sur une empathique. Kenna avait pénétré son cerveau et Kohut s'était mis à hurler comme un loup-garou et à gambiller dans la cellule comme s'il avait été piqué par une tarentule. Puis, par pur esprit de vengeance, Kenna l'avait contraint par télépathie à se mettre à quatre pattes et à cogner en cadence sa tête contre la porte de la cellule. Lorsque, alarmés par le terrible raffut, les gardiens avaient ouvert la porte, Kohut avait heurté l'un d'eux de plein fouet et reçu en échange cinq coups de baguette en fer et autant de coups de pied. En résumé, il n'avait pas fermé l'œil cette nuit-là, ses rêves de volupté à jamais évanouis. Depuis, il était fâché contre Kenna. Il n'avait même pas pu tenter de prendre sa revanche car dès le lendemain s'installaient dans la cellule les sœurs Scarra. Le sexe faible se trouvait désormais en majorité, et très vite il apparut que les sœurs partageaient le point de vue de Kohut sur la question de l'égalité en droits, à la différence près que le rôle attribué à chacun des deux sexes se trouvait totalement inversé. La jeune Scarra jetait sur l'homme des regards carnassiers et les commentaires qu'elle laissait échapper étaient tout à fait explicites ; quant à l'autre, la plus âgée, elle ricanait en se frottant les mains. Depuis, Kohut dormait avec un tabouret à portée de main avec lequel il comptait, le cas échéant, défendre son honneur.

Cependant, maigres étaient ses chances de l'emporter. Les deux sœurs Scarra servaient dans les lignes de front, elles avaient participé à de nombreuses batailles. Ce n'était pas un tabouret qui les arrêterait ; si elles voulaient le violer, elles le violeraient, même s'il avait été armé d'une hache d'armes. Kenna était certaine toutefois que les sœurs ne faisaient que plaisanter. Enfin, presque certaine.

Les Scarra se retrouvaient au trou pour avoir battu un officier. L'enquête en cours concernant le dénommé Kohut, contremaître de l'approvisionnement, était liée à l'immense scandale du vol des arcs de l'armée, dans lequel le cercle de personnes impliquées ne cessait de s'élargir.

— T'es foutue, Kenna, répéta la plus âgée des Scarra. Tu t'es fichue dans de beaux draps. Ou plutôt on t'y a mise. Mais aussi, par le diable maudit, t'aurais pu comprendre plus tôt que c'était un jeu politique !

— Vrai.

La sœur aînée lui jeta un coup d'œil, ne sachant trop comment interpréter cette réponse pour le moins laconique. Kenna évita son regard.

*Je ne vais tout de même pas vous dire ce que j'ai caché aux juges, songea-t-elle. Bien sûr que j'avais compris dans quelle histoire je m'étais*

*fournée. Mais pas question de révéler quand et de quelle manière je l'ai appris.*

— Tu t'es fourrée dans un sacré pétrin, affirma sagement la jeune Scarra, qui était beaucoup moins maligne et qui, Kenna en était certaine, ne comprenait pas le moins du monde de quoi il retournait.

— Et finalement, comment ça s'est passé avec cette princesse cintrasienne ? insista l'aînée sans se décourager. Car, en fin de compte, vous l'avez attrapée, non ?

— Nous l'avons attrapée. Si on veut. Nous sommes le combien aujourd'hui ?

— Le 22 septembre. Demain, c'est l'équinoxe.

— Tiens ! Quelle drôle de coïncidence ! Demain ça fera exactement un an qu'ont eu lieu ces événements. Un an déjà...

Kenna s'allongea sur sa paille, croisa les mains sous sa nuque. Les sœurs se taisaient, dans l'espoir qu'elle s'installait confortablement en vue de leur raconter l'histoire.

*Que nenni, les sœurette, se dit Kenna en regardant les dessins et les inscriptions obscènes griffonnés sur les planches du lit supérieur. Il n'y aura aucune histoire. Ce n'est même pas tant que ce fumier de Kohut empest le mouchard à plein nez. Tout bonnement je n'ai pas envie de parler de ça. Je n'ai pas envie d'y penser.*

*Pas envie de songer aux événements qui se sont passés voici maintenant un an. Après que nous eûmes manqué Bonhart là-bas, à Claremont.*

*Nous sommes arrivés à Claremont deux jours trop tard, se souvint-elle, la piste avait eu le temps de refroidir. Dans quelle direction le chasseur de primes était-il parti, personne ne le savait. Personne, sauf le marchand Houvenaghel, cela va de soi. Mais Houvenaghel ne voulait pas parler avec Skellen, il ne l'a même pas laissé entrer sous son toit. Il lui a fait transmettre par ses domestiques qu'il n'avait pas le temps de le recevoir et qu'il n'accordait pas d'audience. Chat-Huant se renfrogna, manifestement irrité, mais que pouvait-il faire ? C'était la province d'Ebbing, ce n'était pas sa juridiction. Et impossible de s'attaquer à Houvenaghel à notre façon, car il avait une armée privée à Claremont. On n'allait tout de même pas déclencher une guerre...*

*Boreas Mun se mit en quête de renseignements, Dacre Silifant et Ola Harsheim tentèrent la corruption, Til Echrade, la magie elfique, et moi, je sondais et j'écoutais les esprits, mais tout cela ne servit pas à grand-chose. Nous avons seulement appris que Bonhart avait quitté la ville par la porte sud. Et qu'avant de partir...*

*Il y avait à Claremont une chapelle, toute petite, en bois de mélèze... Près de la porte sud, à côté de la place du marché. Avant de quitter Claremont, sur cette place, devant cette chapelle, Bonhart avait roué Ciri de coups avec sa chambrière. Devant tout le monde, y compris les prêtres.*



*Il hurlait qu'il allait lui prouver qui était son seigneur et maître, qu'il pouvait la flageller avec son fouet comme il le voulait, et que le jour où il le souhaiterait il la flagellerait à mort, parce que personne ne prendrait fait et cause pour elle, personne ne lui apporterait son aide, ni les hommes ni les dieux.*

Agrippée aux barreaux de la cellule, la jeune Scarra regardait par la fenêtre. L'aînée des sœurs finissait la kacha dans la casserole. Kohut prit le tabouret, se coucha et se couvrit de sa couverture.

Une cloche retentit dans le corps de garde, et les gardiens se mirent à hurler dans les couloirs.

Kenna se retourna, le visage face à la cloison.

*Quelques jours plus tard nous nous sommes rencontrés, songea-t-elle. Bonhart et moi. Face à face. Je regardais ses yeux inhumains, ses yeux de poisson, en ayant à l'esprit cette seule image où il battait la jeune fille. Et j'ai pénétré ses pensées... quelques instants. Et c'est comme si j'avais introduit ma tête dans une tombe remplie de cadavres...*

*C'était la nuit de l'équinoxe.*

*Et la veille, le 22 septembre, j'avais senti qu'un invisible tournait autour de nous.*

\* \* \*

Stefan Skellen, le coroner impérial, écouta Kenna sans l'interrompre. Mais celle-ci voyait l'expression de son visage se transformer.

— Répète, Selborne, énonça-t-il lentement. Répète, car je n'arrive pas à en croire mes propres oreilles.

— Attention, monsieur le coroner, marmonna-t-elle. Faites mine d'être en colère... Je suis censée être venue vous demander quelque chose, et vous, vous devez avoir l'air de refuser... Pour la façade, je veux dire. Je répète donc. Depuis deux jours une espèce d'invisible rôde autour de nous. Un espion invisible. J'en suis certaine.

Chat-Huant, il fallait lui reconnaître cette qualité, avait l'esprit vif, et il corrigea aussitôt son attitude.

— Non, Selborne, je refuse, dit-il à voix haute, avec une maîtrise parfaite, tel un acteur professionnel. La discipline concerne tout le monde. Aucune exception. Je ne te donne pas mon accord !

— Daignez au moins m'écouter, monsieur le coroner. (Kenna ne possédait pas le talent de Chat-Huant, elle ne put éviter le manque de naturel, mais, dans la petite scène qu'ils étaient en train de jouer, l'affectation et l'embarras de la quémandeuse étaient justifiés.) Daignez au moins écouter...

— Parle, Selborne. Sois brève et concise !

— Il nous espionne depuis deux jours, marmotta-t-elle en faisant

mine d'exposer humblement ses raisons. Depuis Claremont. Il doit nous suivre en secret, et pendant les bivouacs il se rend invisible pour rôder parmi nous, écouter.

— Il écoute, le satané espion. (Skellen n'avait nul besoin de feindre la colère et l'irritation ; sa voix vibrait de rage.) Comment l'as-tu décelé ?

— Lorsque vous donniez vos ordres à M. Silifant avant-hier devant l'auberge, le chat qui dormait sur le banc s'est mis à siffler et il a dressé les oreilles. J'ai trouvé ça suspect, parce qu'il n'y avait personne alentour... Après j'ai pu psionner quelque chose, une pensée, une pensée et une volonté étrangères. Quand j'évolue dans un environnement qui m'est familier, où circulent des pensées courantes qui proviennent des gens que je côtoie tous les jours, et qu'une pensée extérieure survient, je la repère immédiatement, monsieur le coroner. C'est comme si quelqu'un se mettait à crier très fort... J'ai commencé à être vigilante, à tendre mon esprit avec plus d'application, et je l'ai perçu.

— Peux-tu le percevoir tout le temps ?

— Non. Pas toujours. Il a une espèce de protection magique autour de lui. Je ne le ressens que lorsqu'il est très proche, et encore, pas toujours. C'est pourquoi il faut faire attention, parce qu'on ne peut jamais savoir s'il ne se cache pas justement dans les environs.

— Il ne faut surtout pas l'effaroucher..., prononça Chat-Huant d'une voix lente. Je le veux vivant, Selborne. Que proposes-tu ?

— On va le faire ravigole.

— Ravigole ?

— Moins fort, monsieur le coroner.

— Ah, peu importe ! Soit. Je te donne carte blanche.

— Faites en sorte que demain nous fassions halte dans un village. Pour le reste, je m'en occupe. Et maintenant, pour les apparences, criez-moi dessus, après quoi je m'en irai.

— Je ne peux pas, dit-il en lui souriant avec les yeux. (Il lui fit un léger clin d'œil et adopta aussitôt la mine suffisante d'un chef sévère.) Parce que je suis satisfait de vous, madame Selborne.

*Il a dit « madame ». Madame Selborne. Comme à un officier.*

Il lui adressa un nouveau clin d'œil.

— Non, dit-il, et il agita la main, jouant son rôle à la perfection. Je refuse votre demande ! Rompez !

— À vos ordres, monsieur le coroner.

\* \* \*

Le lendemain, en fin d'après-midi, Skellen ordonna une halte dans un petit village près de la rivière Leta. C'était un village opulent, ceint

d'une palissade ; on y entrait par d'élégantes portes dont les battants étaient constitués de troncs de pins fraîchement abattus. Ce village avait pour nom Unicorne, en hommage à la figurine de paille représentant une licorne que l'on pouvait admirer dans la petite chapelle en pierre du village.

*Je me souviens, se rappelait Kenna, comme nous avons ri de cette idole de paille, tandis que le maire du village nous expliquait, l'air sérieux, que des années auparavant le saint unicorne qui veillait sur le village avait d'abord été en or, puis en argent et en cuivre, quelques versions avaient été réalisées en os, et quelques autres en bois précieux. Mais ils disparaissaient tous régulièrement. On venait de loin pour les voler. « On n'est tranquilles que depuis que l'unicorne est en paille », avait-il affirmé.*

*Nous établîmes le camp dans le village. Skellen, comme prévu, occupa la salle des fêtes.*

*Moins de une heure plus tard, l'espion invisible était fait raviolé.*

*D'une manière classique, élémentaire.*

\* \* \*

— Approchez, s'il vous plaît, enjoignit Chat-Huant d'une voix forte. Approchez, et jetez un coup d'œil à ce document... Un instant. Tout le monde est-il là ? Que je n'aie pas à expliquer deux fois la même chose.

Ola Harsheim, qui venait juste de boire une louchée de crème fraîche délayée avec du lait caillé dans l'un des baquets, lécha les moustaches blanches qui s'étaient formées au-dessus de ses lèvres ; il écarta l'ustensile, regarda autour de lui, se mit à compter. Dacre Silifant, Bert Brigden, Nératine Ceka, Til Echrade, Joanna Selborne...

— Il manque Dufficey.

— Appelez-le.

— Kriel ! Duffi Kriel ! Réunion chez le commandant ! Des ordres importants t'attendent. Au pas de course !

Dufficey Kriel entra, essoufflé, dans la pièce.

— Tout le monde est là, monsieur le coroner, rapporta Ola Harsheim.

— Laissez la fenêtre ouverte. Ça pue l'ail à en crever ici. Ouvrez aussi la porte, faites un courant d'air.

Brigden et Kriel obéirent et ouvrirent porte et fenêtre. Une fois de plus Kenna fut convaincue que Chat-Huant aurait fait un excellent acteur.

— Approchez, je vous prie. J'ai reçu de l'empereur ce document secret d'une valeur considérable. Je demande votre attention...

— Maintenant ! s'écria Kenna en envoyant une forte impulsion directionnelle, équivalent par son impact sur les sens à un proche coup

de tonnerre.

Ola Harsheim et Dacre Silifant saisirent les baquets et jetèrent la crème dans la direction indiquée par Kenna. Til Echrade lança énergiquement la farine contenue dans un boisseau caché sous la table. Sur le sol de la pièce se matérialisa une forme enfarinée aux contours irréguliers. Mais Bert Brigden était vigilant. Ayant déterminé avec précision la position de la tête de la raviole, il lui porta un coup violent à l'aide d'une poêle en fonte.

Puis tous se ruèrent sur l'espion dégoulinant de crème battue et de farine, ils lui arrachèrent de la tête son bonnet d'invisibilité, le saisirent par les poignets et les chevilles et l'attachèrent aux pieds de la table qu'ils avaient au préalable renversée. Ensuite, ils ôtèrent à l'individu ses souliers et ses bandes molletières, et en fourrèrent une dans sa bouche alors qu'il s'apprêtait à crier.

Pour couronner le tout, Dufficey Kriel cogna violemment l'homme dans les côtes, tandis que les autres observaient avec satisfaction ses yeux écarquillés faire surface au milieu de son visage enfariné.

— Beau travail, apprécia Chat-Huant qui, durant tout le temps – étonnamment court – qu'avait duré l'incident, n'avait pas bougé d'un pouce, les mains croisées sur sa poitrine. Bravo. Félicitations. Surtout à vous, madame Selborne.

*Par la peste, songea Kenna, si ça continue, je vais vraiment pouvoir devenir officier.*

— Monsieur Brigden, dit Stefan Skellen d'un ton froid, debout près du prisonnier écartelé entre les pieds de la table, mettez donc les fers à chauffer sur les charbons ardents. Monsieur Echrade, veillez à éviter que des enfants traînent près de la salle des fêtes.

Puis, s'adressant au prisonnier :

— Ça faisait longtemps qu'on ne t'avait pas vu, Rience. Je commençais à m'inquiéter, j'avais peur qu'un malheur te soit arrivé.

\* \* \*

Il frappa la cloche du corps de garde, signal de la relève. Les sœurs Scarra ronflaient en harmonie. Kohut faisait claquer sa langue dans son sommeil, les bras serrés autour de son tabouret.

*Ce fameux Rience, il faisait le fanfaron, le courageux, se souvenait Kenna. Même transformé en raviole et ligoté à la table, les pieds nus en l'air. Mais il n'a trompé personne, et certainement pas moi. Chat-Huant m'avait prévenue que c'était un magicien, j'ai donc perturbé ses pensées pour qu'il ne puisse ni pratiquer la magie ni solliciter une aide magique. À l'occasion, j'ai lu en lui. Il défendait l'accès à ses pensées mais, quand l'odeur des braises dans l'âtre où chauffaient les fers est parvenue à ses narines, toutes ses défenses et ses blocus magiques ont pété comme les*

*coutures d'un vieux caleçon, et j'ai pu le sonder à volonté. Ses pensées étaient en tous points pareilles à celles de n'importe quel prisonnier sur le point d'être torturé. Des pensées éparses, frissonnantes, emplies de peur et de désespoir. Des pensées froides, poisseuses, humides et fétides. Comme les entrailles d'un cadavre.*

*Malgré cela, quand on lui ôta son bâillon, le magicien Rience tenta de faire le fanfaron.*

\* \* \*

— C'est bon, Skellen ! Vous m'avez attrapé, vous avez gagné. Félicitations. Je m'incline bien bas devant votre technique, vos compétences et votre professionnalisme. Vous avez là des gens parfaitement bien formés, on pourrait vous envier. Et maintenant je vous remerciais de bien vouloir me libérer, cette position est vraiment inconfortable.

Chat-Huant rapprocha sa chaise, puis il s'assit à califourchon en posant les mains et le menton sur le dossier. Il regardait le prisonnier de haut. Sans rien dire.

— Ordonne de me libérer, Skellen, répéta Rience. Et demande ensuite à tes subalternes de sortir. Ce que j'ai à dire est destiné à tes seules oreilles.

— Monsieur Brigden, demanda Chat-Huant, de quelle couleur sont les fers ?

— Encore un instant, monsieur le coroner.

— Madame Selborne ?

— J'ai du mal à le sonder à présent, répondit-elle en haussant les épaules. Il a trop peur, et la peur assourdit toutes ses autres pensées. C'est qu'il en a des tas ! Dont certaines qu'il essaie de cacher. Derrière des paravents magiques. Mais ce n'est pas un problème, je peux...

— Ce ne sera pas utile. Nous allons essayer la méthode classique, le fer rouge.

— Par le diable ! hurla l'espion. Skellen ! Tu n'as tout de même pas l'intention...

Chat-Huant se pencha, son visage se modifia légèrement.

— Premièrement, appelle-moi M. Skellen, dit-il en détachant bien chaque syllabe. Deuxièmement, bien sûr que j'ai l'intention de te soumettre au supplice du fer rouge, Rience. Et je m'en réjouis d'avance. Ce n'est qu'un juste retour des choses, l'expression de la justice historique. Je parie que tu ne comprends pas, n'est-ce pas ?

Comme Rience se taisait, Skellen poursuivit :

— Vois-tu, Rience, j'avais déjà conseillé à Vattier de Rideaux de t'infliger ce châtement il y a sept ans de cela, lorsque tu faisais le beau auprès des services de renseignements impériaux, implorant la

clémence et le privilège d'être un traître et un agent double. J'ai réitéré mon conseil voici quatre ans, quand tu es devenu l'intermédiaire d'Emhyr auprès de Vilgefortz, passant, au moment de la chasse à la Cintrasienne, du statut de vulgaire petit vendu au rang de premier agent. J'avais parié avec Vattier que, lorsqu'on t'aurait fait griller, tu nous dirais pour qui tu travaillais... Ou, plus exactement, tu énumérerais le nom de tous ceux pour qui tu travailles. Et de tous ceux que tu as trahis. « Et alors, lui ai-je dit, tu seras surpris, Vattier, de constater à quel point ces deux listes concordent. » Mais Vattier ne m'a pas écouté. Et, à présent, il le regrette indubitablement. Mais il aura l'occasion de se rattraper. Moi, je vais juste te griller un peu, et une fois que tu m'auras dit ce que je veux savoir, je te laisserai à sa disposition. Et lui t'écaillera petit à petit, par fragments, comme un vulgaire poisson.

Chat-Huant sortit de sa poche un mouchoir et un flacon de parfum dont il aspergea généreusement le tissu. Le parfum sentait bon le musc, mais Kenna eut malgré tout la nausée.

— Le fer, monsieur Brigden.

— Je vous espionne pour le compte de Vilgefortz ! beugla Rience. Il s'agit de la jeune fille ! En suivant votre détachement, j'espérais vous devancer, arriver avant vous jusqu'à ce chasseur de primes ! Je devais essayer de négocier avec lui pour récupérer la gamine ! Avec lui, pas avec vous ! Parce que vous, vous voulez la tuer, et Vilgefortz a besoin d'elle vivante ! Qu'est-ce que vous voulez encore savoir ? Je vous dirai tout !

— Eh là, eh là ! s'écria Chat-Huant. Du calme ! Je vais avoir la migraine si tu continues à hurler comme ça en déversant un flot d'informations. Vous imaginez-vous, messieurs, ce qui se passera quand nous le grillerons ? Il va nous assourdir totalement !

Kriel et Silifant ricanèrent. Kenna et Nératine Ceka ne se joignirent pas à leur hilarité. Pas plus que Bert Brigden, qui avait justement ôté du feu la barre métallique et l'observait d'un œil critique. Le fer était si chaud qu'il paraissait transparent ; on aurait dit un tube en verre rempli d'un feu ardent.

Rience le vit et coassa.

— Je sais comment trouver le chasseur de primes et la fille ! hurla-t-il. Et je vais vous le dire !

— Mais bien entendu.

Kenna, qui tentait toujours de lire dans les pensées du magicien, fit la grimace en percevant la vague de fureur mêlée de désespoir qui déferla en lui. Dans le cerveau de Rience, quelque chose avait cédé, une nouvelle cloison était tombée. *Il a tellement peur*, songea Kenna, *qu'il va dévoiler l'atout qu'il comptait garder pour la fin, l'as avec lequel il aurait pu, à la dernière donne, la donne décisive, battre tous les autres et*

*rafler la mise. Maintenant, juste parce qu'il a une peur effroyable de la douleur, il va balancer son as comme un vulgaire deux.*

Soudain quelque chose craqua dans sa tête, elle sentit de la chaleur, puis un froid soudain sur ses tempes.

Et elle sut, elle lut la pensée cachée de Rience.

*Dieux du ciel, se dit-elle. Je me suis fourrée dans un sale pétrin...*

— Je vais parler ! beugla le magicien, les joues en feu, ses yeux écarquillés tournés vers le coroner. Je vais te dire quelque chose de vraiment important, Skellen ! Vattier de Rideaux...

Soudain Kenna entendit une autre pensée, qui venait d'ailleurs. Elle vit Nératine Ceka, la main sur son stylet, s'approcher de la porte.

Elle entendit des pas, puis Boreas Mun entra dans la salle des fêtes.

— Monsieur le coroner ! Vite, monsieur le coroner ! Vous ne devinerez jamais qui vient d'arriver...

D'un geste, Skellen retint Brigden qui se penchait avec le fer au-dessus des plantes de pied de l'espion.

— Tu devrais jouer à la loterie, Rience, dit-il en regardant par la fenêtre. De ma vie je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi chanceux que toi.

Il y avait un attroupement dehors, et, en son centre un couple à cheval. Kenna sut immédiatement de qui il s'agissait. Elle savait qui était le géant maigre, aux yeux vitreux comme ceux d'un poisson, juché sur un superbe cheval bai. De même qu'elle savait qui était la jeune fille aux cheveux cendrés montée sur une magnifique jument morelle. Les mains attachées, un collier de chien autour du cou. Et un hématome sur sa joue gonflée.

\* \* \*

Vysogota rentra chez lui de méchante humeur ; il était abattu, silencieux, en colère même, pourrait-on dire. Tout cela à cause d'une conversation qu'il avait eue avec un villageois, venu en barque récupérer les peaux de l'ermite. « C'est peut-être la dernière fois que je viens avant le printemps », avait dit le villageois. « Le temps se gâte de jour en jour, la pluie et le vent sont tellement violents que je redoute de prendre l'eau. Au petit matin, il y a de la glace dans les flaques, d'un jour à l'autre il va neiger, et après, ce seront les grands froids, la rivière et les cours d'eau vont geler, et y aura plus qu'à ranger le canot dans le hangar et à sortir les patins à glace. Mais même en patins, pas moyen d'accéder à Pereplut, y a que des marécages ici... »

Le manant avait raison. En fin de journée, le ciel s'assombrit et devint couleur bleu marine, tandis que tombaient quelques flocons blancs. Un vent d'est violent fit ployer les roseaux morts et des vagues

d'écume blanchâtre apparurent à la surface de l'eau. Le froid devint vif, pénétrant.

*Après-demain, songea Vysogota, c'est la fête de Saovine. Selon le calendrier elfique, dans trois jours c'est déjà la nouvelle année. Selon le calendrier humain, celle-ci n'est que dans deux mois.*

Kelpie, la jument morelle de Ciri, trépignait et s'ébrouait dans son étable.

Lorsqu'il entra dans la cabane, il trouva la jeune fille en train de farfouiller dans les coffres. Il l'y avait autorisée, encouragée même. Premièrement, c'était pour elle une toute nouvelle occupation, après les chevauchées sur Kelpie et la compulsion des livres. Deuxièmement, il y avait dans ces coffres beaucoup d'affaires ayant appartenu à sa fille, et Ciri avait besoin de vêtements plus chauds. Il lui en fallait plusieurs de rechange, parce qu'avec le froid et l'humidité les vêtements fraîchement lavés mettaient plusieurs jours pour sécher complètement.

Ciri essayait les vêtements, en rejetait certains, en mettait d'autres de côté. Vysogota s'assit à table. Il mangea deux pommes de terre et une aile de poulet. Il ne disait rien.

— Bel ouvrage, commenta Ciri en lui montrant quelque chose qu'il n'avait pas vu depuis des années, dont il avait même oublié l'existence. Ils appartenaient aussi à ta fille ? Elle aimait patiner ?

— Elle adorait ça. Elle trépignait en attendant l'hiver.

— Je peux les prendre ?

— Prends ce que tu veux, soupira-t-il en haussant les épaules. Tout ça n'est d'aucune utilité pour moi. S'ils peuvent te servir et s'ils sont à ta pointure... Mais serais-tu en train de faire tes valises, Ciri ? Tu te prépares à partir ?

Elle concentra son attention sur le tas de vêtements.

— Oui, Vysogota, répondit-elle après quelques secondes de silence. C'est ce que j'ai décidé. Car vois-tu... Il n'y a pas de temps à perdre.

— Tes rêves.

— Oui, reconnut-elle au bout d'un instant. J'ai vu de très vilaines choses dans mes rêves. Je ne sais pas vraiment si elles ont déjà eu lieu ou si elles appartiennent au futur. Je ne sais pas du tout si je pourrai les empêcher... Mais je dois y aller. Vois-tu, par le passé, j'en ai voulu à mes proches de n'être pas venus à mon secours. De m'avoir laissée entre les mains du sort... Et à présent, je pense que ce sont eux qui ont besoin de mon aide. Je dois y aller.

— L'hiver arrive.

— C'est justement pour ça que je dois partir. Si je reste ici, je serai bloquée jusqu'au printemps... Et je vais me morfondre, rongée par le désœuvrement et l'incertitude, tourmentée par mes cauchemars.



Je dois partir, tout de suite, essayer de trouver cette tour de l'Hirondelle. Ce portail. Tu as calculé toi-même que j'en avais pour quinze jours de route jusqu'au lac. Je pourrais être sur place avant la pleine lune de novembre...

— Tu ne peux pas quitter ta cachette maintenant, dit-il avec difficulté. Pas maintenant. Ils te rattraperont. Ciri, écoute-moi... Tes poursuivants sont... sont tout proches. Tu ne peux pas... partir maintenant...

Elle jeta une blouse par terre et se leva d'un bond, tel un ressort.

— Tu as appris quelque chose, devina-t-elle. (Sa voix était rude.) De ce villageois qui t'a pris les peaux. Parle.

— Ciri...

— Parle, je t'en prie !

Il obéit. Et, plus tard, il le regretta.

\* \* \*

— C'est sûrement le diable qui les a envoyés, mon bon monsieur, marmonna le manant en interrompant un instant le compte des peaux. Ça ne peut être que le diable. Depuis le Nivellement ils parcouraient les bois, ils cherchaient une fille. Ils faisaient peur à tout le monde, ils criaient, lançaient des menaces, mais comme ils sont repartis aussitôt, ils n'ont pas eu trop le temps d'importuner les gens. Mais à c't'heure, c'est une autre paire de manches ; ils ont inventé autre chose, ils ont laissé dans plusieurs villages et quelques hameaux des... comment dire... des faux sionnières ou quelque chose comme ça. Mais y s'agit pas de sionnières, mon bon monsieur, ni vrais ni faux, mais tout bêtement de trois ou quatre misérables gredins, quelle peste ! Paraîtrait qu'y vont rester aux aguets tout l'hiver pour voir si la fille qu'ils recherchent ne surgit pas d'on ne sait où, sortant de sa cachette pour jeter un coup d'œil au village. Et alors ils l'attraperont.

— Il y en a chez vous aussi ?

La mine du manant s'assombrit, il grinça des dents.

— Non. On a eu de la chance. Mais à Dun Dâre, à une demi-journée de chez nous, y en a quatre. Ils sont cantonnés dans une auberge à la sortie du village. Ce sont des gredins, mon brave anachorète, des gredins maudits, monstrueux. Ils s'en sont pris aux jeunes filles, et quand des gars sont venus s'interposer, ils les ont tués, mon bon monsieur, sans aucune pitié...

— Ils ont tué du monde ?

— Deux personnes. Le maire et encore un autre. Est-ce qu'il existe un châtiment pour des gredins pareils ? Une justice ? Non, pas de châtiment, pas de justice ! Un charron qui venait de Dun Dâre et qui est passé par chez nous avec sa femme et sa fille a dit que, dans le

temps, il y avait des sorceteurs... Eux, ils remettaient à leur place toutes sortes de gredins. Il faudrait faire venir un sorceteur à Dun Dâre, pour qu'il extermine ces fourbes...

— Les sorceteurs tuaient les monstres, pas les hommes.

— Ce sont des ordures, mon bon anachorète, pas des hommes ! Des ordures tout droit sorties de l'enfer. C'est un sorceteur qu'y faut pour ces gens-là, tout juste, un sorceteur... Bon, mais c'est l'heure pour moi d'y aller, mon cher anachorète... Brrr, le froid arrive ! Il faudra bientôt ranger le canot, sortir les patins... Et pour ces ordures de Dun Dâre, mon bon monsieur, faut un sorceteur...

\* \* \*

— Pour sûr, répéta Ciri entre ses dents. Il a bigrement raison. Il faut un sorceteur... ou une sorceteuse. Ils sont quatre, c'est ça ? À Dun Dâre ? Où ça se trouve exactement ? En amont de la rivière ? Je peux y arriver par la jonchaie ?

— Par les dieux, Ciri, dit Vysogota, terrifié. Tu ne penses tout de même pas sérieusement...

— N'invoque pas les dieux si tu ne crois pas en leur existence. Et je sais que tu n'y crois pas.

— Ne mêle pas ma vision du monde à tout ça ! Ciri, quelles idées diaboliques te viennent à l'esprit ? Comment peux-tu donc...

— À présent, c'est moi qui te demande de laisser ma vision du monde tranquille, Vysogota. Je sais ce que j'ai à faire ! Je suis une sorceteuse !

— Tu es jeune et déséquilibrée ! fulmina-t-il. Tu es une enfant qui a subi un traumatisme, une enfant meurtrie, névrotique et proche de la dépression nerveuse. Et, avant tout, tu es obnubilée par le désir de vengeance ! Aveuglée par la soif de revanche ! Ne le comprends-tu pas ?

— Oh si, je le comprends, et mieux que toi ! hurla-t-elle. Tu n'as aucune idée de ce que signifie être meurtri ! Tu n'as aucune idée de ce qu'est la vengeance, car jamais personne ne t'a véritablement fait de mal !

Elle se précipita hors de la maison en claquant la porte ; un vent glacial s'engouffra instantanément dans le vestibule et dans la pièce. Au bout de quelques minutes il entendit un hennissement et des claquements de sabots.

Anéanti, il jeta son assiette contre la table. *Qu'elle s'en aille*, pensa-t-il dans un accès d'humeur, *qu'elle vide sa colère*. Il n'avait pas vraiment peur pour elle : elle se promenait souvent au milieu des marais, de jour comme de nuit, elle connaissait les sentiers, les levées de terre, les bosquets et les forêts. Et quand bien même elle

s'égarerait, il suffirait qu'elle lâche la bride ; Kelpie la morelle connaissait le chemin de la maison et ramènerait la jeune fille sans difficulté.

Au bout d'un certain temps, alors qu'il faisait déjà bien sombre, il sortit et suspendit la lanterne à une poutre. Il se tint près de la palissade, tendit l'oreille pour essayer de repérer un bruit de sabots, le clapotis de l'eau. Le vent et le bruissement des ajoncs étouffaient cependant tous les échos ; la lanterne, qui se balançait furieusement sur la poutre, finit par s'éteindre.

Et c'est alors qu'il l'entendit. Venant du lointain. Non, pas du côté où était partie Ciri. Du côté opposé. Des marais.

Un cri sauvage, inhumain, continu, plaintif. Un jappement.

Puis le silence, un instant.

Et de nouveau la beann'shie.

L'elfe-fantôme. La messagère de la mort.

Vysogota frémit, de froid et de peur. Il revint vite sous le toit de la cabane, marmottant et fredonnant dans sa barbe pour ne pas entendre la voix de la mort.

Avant qu'il ait eu le temps de rallumer la lanterne, Kelpie surgit des ténèbres.

— Rentre à la maison, conseilla Ciri d'une voix douce au vieillard. Et n'en sors pas. C'est une vilaine nuit.

\* \* \*

Au cours du souper ils se querellèrent de nouveau.

— Tu sembles en connaître un rayon sur la question du Bien et du Mal !

— Parfaitement ! Et, ce que je sais, je ne l'ai pas appris dans des livres universitaires.

— Non, bien évidemment. Toi, tout te vient de ton vécu. De la pratique. Tu as en effet connu de nombreuses expériences au cours des seize années de ta longue vie !

— Suffisamment, en tout cas, pour savoir de quoi je parle !

— Félicitations, chère collègue savante.

— Ça te va bien de te moquer, dit-elle en serrant les lèvres. Tu ne te rends même pas compte du mal que vous avez fait au monde, vous, les savants décrépits, les théoriciens, avec vos livres ; vous avez passé des centaines d'années à étudier consciencieusement vos traités de morale sans même prendre le temps de regarder par la fenêtre pour voir à quoi ressemblait réellement le monde. Vous, les philosophes, vous soutenez artificiellement des philosophies artificielles pour toucher votre pension de l'université. Et comme personne ne vous paierait pour connaître l'affreuse vérité sur le monde, vous avez

inventé l'éthique et la moralité, de nobles et belles sciences porteuses d'optimisme ! Sauf qu'elles sont mensongères et trompeuses !

— Écoute-moi bien, sale gamine ! Rien n'est plus trompeur qu'un jugement non réfléchi, ou qu'une conclusion hâtive et inconsidérée !

— Vous n'avez pas trouvé de remède contre le Mal ! Mais moi, la sale gamine sorceleuse, je l'ai trouvé ! Un remède infailible !

Il ne répondit pas, mais son visage le trahit, car Ciri s'arracha brutalement de son siège.

— Tu penses que je raconte n'importe quoi ? Que c'est du vent ?

— Je pense, répliqua-t-il avec calme, que tu parles sous le coup de la colère. Je pense que tu planifies ta vengeance en te laissant guider par elle. Et je t'encourage chaudement à te calmer.

— Je suis calme. Oui, je cherche à me venger, et alors ? Pourquoi devrais-je renoncer à la vengeance ? Au nom de quoi ? De raisons supérieures ? En quoi le fait de vouloir punir des mauvaises actions est-il répréhensible ? Pour toi, philosophe épris d'éthique, la vengeance est un acte laid, condamnable, immoral, et pour finir illégal. Et moi je te demande : où est le châtiment pour le Mal ? À qui revient la tâche de juger et de condamner le Mal ? Aux dieux, dans lesquels tu ne crois pas ? Au grand démiurge-créditeur qui les remplace à tes yeux ? Ou peut-être au droit ? Et pourquoi pas à la justice nilfgaardienne, aux juges impériaux, aux préfets ? Vieillard naïf, va !

— Tu préconises donc la vengeance ? Œil pour œil, dent pour dent ? Tu veux noyer le monde dans un océan de sang ? Pauvre jeune fille, naïve et meurtrie ! C'est ainsi que tu veux lutter contre le Mal, sorceleuse ?

— Oui, précisément ! Parce que je sais ce que craint le Mal. Ce n'est pas ton éthique, Vysogota, ni les sermons, ni les traités de morale sur ce qu'est une vie probe. Le Mal craint la douleur, l'infirmité, la souffrance, la mort ! Le Mal blessé hurle de douleur comme un chien ! Il se traîne à terre et pousse des cris de goret lorsque son sang jaillit de ses veines et de ses artères, que ses os sortent de ses moignons, que ses entrailles serpentent hors de son ventre, que la mort et le froid s'insinuent en lui. Alors, seulement, le Mal hurle, terrifié : « Pitié ! Je regrette mes péchés ! Je serai bon, désormais, et probe, je le jure ! Mais sauvez-moi, étanchez mon sang, ne me laissez pas périr lâchement ! »

» Oui, anachorète. C'est ainsi qu'on triomphe du Mal ! Si le Mal veut te causer du tort, t'infliger de la souffrance, devance-le et porte-lui le coup fatal, de préférence quand il ne s'y attend pas. Si tu n'es pas parvenu à le prendre de court, si tu as été meurtri par le Mal, alors rends-lui la monnaie de sa pièce ! Tombe-lui dessus, de préférence quand il aura relâché sa vigilance et qu'il se sentira en sécurité. Fais-lui deux fois, trois fois plus de mal qu'il t'en a fait. Œil pour œil ?

Non ! Les deux yeux pour un seul œil ! Dent pour dent ? Non ! Pour une dent toute la gueule ! Réclame vengeance ! Fais-le hurler de douleur, jusqu'à ce que ce hurlement fasse péter les globes de ses yeux. Et alors, en baissant les yeux vers le sol, tu pourras affirmer ouvertement et avec assurance : ce qui gît là ne meurtrira ni ne menacera plus personne. Car comment peut-il menacer quelqu'un s'il n'a plus ses yeux ? S'il n'a plus ses deux mains ? Comment peut-il meurtrir quelqu'un quand ses viscères sont répandus sur le sol et que son sang s'infiltre dans le sable ?

— Et tandis que tu te tiens là, dit lentement l'anachorète, debout, ton épée ensanglantée à la main, tu es convaincue d'avoir résolu le dilemme éternel et réalisé le rêve des philosophes ? Quelle erreur... Crois-tu que la nature du Mal ait vraiment changé ?

— Mais oui, affirma-t-elle crânement. Parce que ce qui repose à terre et qui se vide de son sang, ce n'est déjà plus le Mal. Ce n'est peut-être pas encore le Bien, mais assurément ce n'est plus le Mal !

— Il paraît, continua Vysogota d'une voix lente, que la nature ne supporte pas le vide. Si ce qui est à terre, ce qui saigne, ce qui a péri par ton épée n'est plus le Mal, alors qu'est-ce que c'est ? T'es-tu jamais posé la question ?

— Non. Je suis une sorceleuse. Pendant que je recevais mon enseignement, je me suis juré d'agir contre le Mal. Toujours. Et sans me poser de questions.

» Parce que, si l'on commence à se poser des questions, ajouta-t-elle d'une voix sourde, tuer cesse d'avoir un sens. Tout comme la vengeance. Et ce constat est intolérable.

Il tourna la tête, mais d'un geste elle l'empêcha d'argumenter.

— Il est temps que j'achève mon récit, Vysogota. Je t'ai conté mon histoire pendant plus de trente jours, de l'équinoxe à Saovine. Pourtant je ne t'ai pas tout raconté. Avant que je parte tu dois savoir ce qui s'est passé le jour de l'équinoxe, dans le village nommé Unicorné.

\* \* \*

Elle gémit quand il la tira de sa selle. Elle avait mal à une côte, à l'endroit où il lui avait donné un coup de pied la veille.

Il agita la chaîne reliée au collier, la tira vers le bâtiment clair.

Plusieurs hommes armés se tenaient debout près de la porte. Ainsi qu'une femme de haute taille.

— Il faut te reconnaître une chose, Bonhart, dit l'un des hommes, brun, plutôt mince, au visage émacié, qui tenait à la main une nagaïka cuivrée : tu as le don de surprendre ton monde.

— Bonjour, Skellen.

Le dénommé Skellen regarda Ciri un certain temps droit dans les yeux. Elle ne put s'empêcher de frémir.

— Eh bien ? demanda-t-il en se tournant de nouveau vers Bonhart. Comptes-tu t'expliquer tout de suite ou bien préfères-tu procéder par étapes ?

— Je n'aime pas m'expliquer sur la place publique, on risque à tout moment d'avaler une mouche. Peut-on entrer ?

— Certainement.

Bonhart agita la chaîne.

Dans la salle un autre homme attendait, tout ébouriffé et pâle ; sans doute un cuisinier, car il était occupé à nettoyer ses habits qui portaient des traces de farine et de crème. Dès qu'il vit Ciri ses yeux se mirent à lancer des éclairs. Il s'approcha.

Ce n'était pas un cuisinier.

Elle le reconnut immédiatement, elle se souvenait de ces yeux hideux et de la marque sur son visage. C'était lui qui l'avait poursuivie avec les Écureuils sur Thanedd. Elle lui avait échappé en sautant par la fenêtre, et il avait ordonné aux elfes de sauter à sa suite pour la rattraper. Comment cet elfe l'avait-il appelé ? Rens ?

— Tiens, tiens ! grinça-t-il d'un ton amer, son index menaçant pointé sur la poitrine de la jeune fille. Mlle Ciri ! Nous ne nous sommes pas revus depuis Thanedd. Je vous ai cherchée longtemps, très longtemps. Jusqu'à ce qu'enfin je vous retrouve !

— Mon bon monsieur, j'ignore qui vous êtes, dit froidement Bonhart, mais cette fille que vous prétendez avoir retrouvée m'appartient, en l'occurrence. Tenez donc vos pattes éloignées si vous voulez garder vos doigts intacts.

— Je m'appelle Rience, annonça le magicien, un éclat mauvais dans les yeux. Retenez bien ce nom, monsieur le chasseur de primes. Bientôt vous saurez qui je suis, et il sera aisé de déterminer à qui appartient cette demoiselle. Mais chaque chose en son temps. Pour l'instant je veux uniquement lui transmettre mes salutations et lui faire certaines promesses. Vous n'avez rien contre, je présume ?

— Vous êtes libre de présumer.

Rience s'approcha très près de Ciri, la regarda droit dans les yeux.

— Ta protectrice, la sorcière Yennefer, énonça-t-il d'une voix aigre, m'a causé des ennuis autrefois. Lorsqu'elle est ensuite tombée entre mes mains, je lui ai appris la douleur. De ces propres mains, de ces propres doigts que tu vois aujourd'hui devant toi. Et je lui ai fait la promesse que lorsque tu serais à ton tour entre mes mains je t'apprendrais à toi aussi la douleur. De ces propres mains, de ces propres doigts...

— Vous prenez des risques, dit Bonhart à voix basse. De grands risques, monsieur... je ne sais plus comment, en importunant ma

prisonnière et en la menaçant. Elle est vindicative, elle n'oubliera pas vos paroles. Je vous le répète, tenez-vous loin d'elle, ou elle pourrait bien s'en prendre à vos mains, vos doigts ou n'importe quelle autre partie de votre corps.

— Assez ! l'interrompit Skellen sans quitter Ciri du regard. (Il semblait s'interroger à son sujet.) Arrête, Bonhart. Toi, Rience, maîtrise-toi. Je t'ai fait une grâce, mais je peux changer d'avis et ordonner qu'on t'attache de nouveau aux pieds de la table. Asseyez-vous tous les deux, et discutons, comme des gens civilisés. La matière ne manque pas. Quant à l'objet de nos discussions, nous l'allons laisser sous bonne garde. Monsieur Silifant !

— Surveillez-la bien, surtout, dit Bonhart en confiant le bout de la chaîne à Silifant. Faites-y attention comme à la prune de vos yeux.

\* \* \*

Kenna se tenait à l'écart. Certes, elle voulait observer la jeune fille dont on avait tellement parlé ces derniers temps, mais elle ressentait une étrange aversion à l'idée de se joindre à l'attroupement qui s'était formé autour de Harsheim et Silifant, lesquels conduisaient l'énigmatique prisonnière vers un poteau sur la place.

Tous se pressaient autour d'elle, l'observaient, essayant même de la toucher, de la pousser, de la secouer. La jeune fille marchait avec raideur, elle clopinait légèrement, mais elle tenait sa tête bien haut. *Il l'a battue*, songea Kenna. *Mais sans la briser.*

— Donc, il s'agit de la fameuse Falka...

— C'est une petiote encore !

— Une petiote ? Pff ! tu parles ! Une meurtrière, oui !

— Paraît qu'elle a zigouillé six gars, la brute, dans une arène à Claremont...

— Et encore combien avant ça, il paraît... C'est une diablesse...

— Une louve !

— Et sa jument, regardez voir un peu sa jument, quelle beauté ! Et là, près de la selle de Bonhart, cette épée... Ah !... Une vraie merveille !

— Laissez ça ! s'écria Dacre Silifant. Pas touche ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? On ne fourre pas ses mains dans les affaires des autres ! On ne touche pas non plus à la jeune fille ! Et pas d'insultes, on la laisse tranquille ! Faites preuve d'un peu de compassion. Si ça se trouve, on va devoir l'exécuter avant l'aube. Qu'au moins, jusque-là, elle soit en paix.

— Si la donzelle doit aller à la mort, dit Cyprian Fripp le Jeune en montrant toutes ses dents, peut-être bien qu'on pourrait lui rendre le temps qu'il lui reste à vivre plus doux, la coucher sur le foin et lui

faire son affaire ?

— Ouais ! ricana Kabernik Turent. On pourrait ! Demandons à Chat-Huant si...

— Et moi je vous dis qu'on ne peut pas, l'interrompit Dacre. Vous n'avez qu'une chose en tête, espèces de pauvres obsédés ! J'ai dit qu'on laissait la jeune fille tranquille ! Andres, Stigward, restez près d'elle. Ne la quittez pas des yeux, ne vous éloignez pas d'un pouce. Et si quelqu'un s'approche, le fouet !

— Crénom, grommela Fripp. Si c'est non, c'est non, moi, ça m'est égal. Venez, les gars ! Dans les meules, ceux d'ici sont en train de cuire un mouton et un cochon pour le banquet. Après tout, c'est l'équinoxe aujourd'hui, c'est jour de fête. Pendant que ces messieurs tiennent conseil, nous, on n'a qu'à s'amuser un peu.

— Allons-y ! Dede, sors donc une dame-jeanne du coffre. On va boire ! C'est d'accord, monsieur Silifant ? Monsieur Harsheim ? C'est fête aujourd'hui, et puis on n'ira nulle part avant la nuit, de toute façon.

— Quelle idée grotesque ! répliqua Silifant en se renfrognant. Banquets et beuveries. Ils n'ont que ces mots-là à la bouche. Et qui va rester là pour aider à surveiller la fille et répondre à l'appel de M. Stefan ?

— Moi, je vais rester, dit Nératine Ceka.

— Moi aussi, ajouta Kenna.

Dacre Silifant les regarda attentivement. Finalement il fit un geste de la main en signe d'acquiescement. Fripp et la compagnie le remercièrent par des rugissements incompréhensibles.

— Mais attention à ces festolements, les mit en garde Ola Harsheim. On ne s'attaque pas aux filles, c'est compris ? Qu'un manant ne vienne pas nous planter sa fourche dans les parties !

— Crénom ! Tu viens avec nous, Chloé ? Et toi, Kenna ? T'as pas changé d'avis ?

— Non, je reste.

\* \* \*

— Ils me laissèrent attachée à mon poteau, avec ma chaîne et mon collier, les mains ligotées. Deux hommes me surveillaient. Un peu plus loin se tenaient une femme de grande taille, assez jolie, et un homme un peu bizarre, un peu efféminé, qui jetaient sans arrêt des coups d'œil dans ma direction. Ils m'observaient.

Assis au milieu de la pièce, le chat bâilla d'ennui, la souris qu'il avait torturée avait cessé de l'amuser. Vysogota ne disait rien.

— Bonhart, Rience et ce Skellen – qu'ils appelaient aussi Chat-Huant – délibéraient toujours dans la salle des fêtes. Je ne savais pas



de quoi ils discutaient. Qu'est-ce qui m'attendait ? Une nouvelle arène ? Ou bien comptaient-ils tout bonnement me tuer ? Au fond, je m'en fichais. J'étais résignée. Je me disais qu'après tout, il valait peut-être mieux que tout ça se termine enfin.

Vysogota ne disait rien.

\* \* \*

Bonhart soupira.

— Ne me regarde pas de ton œil torve, Skellen, répéta-t-il. Je voulais juste me faire un peu d'argent, c'est tout. Vois-tu, il est temps pour moi de prendre ma retraite, de passer mes journées tranquillement assis dans ma véranda à admirer les pigeons. Tu m'as donné cent florins pour la Rate, en précisant bien que tu la voulais morte. Tu as tellement insisté sur ce point que ça m'a interpellé. « Combien peut vraiment valoir cette demoiselle ? », me suis-je demandé. Et je suis arrivé à la conclusion qu'elle aurait bien plus de valeur si, au lieu de la tuer tout de suite et de te la remettre, je la gardais un peu pour moi. Vieux principe de l'économie et du marché. Une telle marchandise prend de la valeur au fur et à mesure. On peut alors négocier...

Chat-Huant fronça le nez, comme si une odeur pestilentielle avait soudain envahi la salle.

— Ta sincérité ne connaît pas de limites, Bonhart. Mais viens-en au fait. Avant ta digression d'ordre... disons... économique, tu nous racontais ta fuite avec la jeune fille à travers la province d'Ebbing. Pourrais-tu nous en dire un peu plus ? Que s'est-il passé ?

— Qu'y a-t-il donc à expliquer ? intervint Rience en souriant d'un air libidineux. M. Bonhart a tout simplement fini par comprendre qui était véritablement cette jeune fille. Et combien elle était précieuse.

Skellen ne lui accorda pas même un regard. Toute son attention était concentrée sur les yeux vitreux, dépourvus d'expression, de Bonhart.

— Et cette précieuse jeune fille, reprit Skellen avec lenteur, cette inestimable acquisition qui devait t'assurer une bonne retraite se retrouve soudain poussée dans une arène de Claremont, obligée de se battre à mort, alors qu'elle a, paraît-il, une très grande valeur. Il y a là quelque chose qui ne tourne pas rond. Qu'en dis-tu, Bonhart ?

— Si elle était morte dans cette arène, répliqua ce dernier sans baisser les yeux, cela aurait signifié qu'elle ne valait rien du tout.

— Je comprends. (Chat-Huant fronça légèrement les sourcils.) Mais plutôt que de conduire la jeune fille dans une autre arène, tu me l'as amenée. Pourquoi, si je puis me permettre ?

— Je le répète, dit Rience en faisant la grimace, il a tout

simplement compris qui elle était.

— Vous avez l'esprit vif, monsieur Rience. (Bonhart s'étira longuement, faisant craquer ses articulations.) Vous avez bien deviné. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est une autre énigme liée à notre sorceleuse formée à Kaer Morhen. À Geso, lorsque les Rats ont attaqué la fille du baron Casadéi, ladite Falka s'est laissé aller à parler. Elle était, à ce qu'elle disait, une personne si importante et si titrée que la fille du baron ne lui arrivait pas à la cheville et qu'elle devait s'incliner bien bas devant elle. Cette Falka, me suis-je dit, doit être au moins comtesse. Curieux... Premièrement : nous avons une sorceleuse. Deuxièmement : elle fait partie de la bande des Rats, et prétend être une noble de haut rang. Troisièmement : le coroner de l'empereur en personne la poursuit, du Korath jusqu'à Ebbing, et ordonne qu'elle soit tuée... Ah ! me suis-je dit, il va falloir interroger enfin la donzelle pour savoir qui elle est véritablement.

Il se tut quelques instants.

— Au début, reprit-il en s'essuyant le nez à l'aide de sa manchette, elle ne voulait pas parler. Ce n'est pourtant pas faute de l'en avoir priée. Je le lui ai demandé avec ma main, ma jambe, mon fouet. Je ne voulais pas l'estropier... Mais, coup de chance, nous sommes tombés sur un chirurgien-barbier. Qui possédait des outils pour arracher les dents. J'ai attaché la donzelle à la chaise...

Skellen avala bruyamment sa salive. Rience sourit. Bonhart observa sa manchette.

— Elle m'a tout avoué avant même que... En fait, dès qu'elle a vu les tenailles et les pieds-de-chèvre, elle est tout de suite devenue plus loquace. C'est ainsi que j'ai appris qu'elle était...

— La princesse de Cintra, acheva Rience en regardant Chat-Huant. L'héritière du trône. La prétendante au titre d'impératrice de Nilfgaard, *via* son mariage avec Emhyr var Emreis.

— Ce dont M. Skellen n'a pas daigné m'informer, dit le chasseur de primes en faisant la grimace. Il m'a tout simplement ordonné de la tuer, en me faisant bien comprendre que je devais agir vite et sans pitié ! Voyons, monsieur Skellen ! Me faire tuer une reine ? Celle que l'empereur Emhyr, à en croire les rumeurs, va épouser, à la suite de quoi sera proclamée une amnistie générale ?

Tandis qu'il prononçait son allocution, Bonhart transperçait Skellen du regard. Mais le coroner impérial ne baissa pas les yeux.

— Je me suis donc retrouvé dans de beaux draps, reprit le chasseur de primes. Si bien que j'ai renoncé, quoique à regret, aux projets que j'avais formés avec cette princesse sorceleuse. J'ai ramené tous ces beaux draps ici, à M. Skellen. Pour discuter, trouver un arrangement... Parce que, toute cette affaire, ça faisait un peu trop pour le seul Bonhart.

— Conclusion tout à fait raisonnable, monsieur Bonhart, dit une voix rauque qui émanait du torse de Rience. La jeune fille que vous avez attrapée, messieurs, est une prise un peu trop lourde pour vous deux réunis. Par chance, vous m'avez, moi.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Skellen en se levant brutalement de sa chaise. Par la peste, qu'est-ce que c'est ?

— Mon maître, le magicien Vilgeforsz. (Rience prit un petit écrin d'argent qu'il avait sur lui.) Plus précisément, la voix de mon maître. Qui provient de ce dispositif magique qu'on appelle un ksénovoix.

— Bonjour à tous, messieurs, dit la voix provenant du coffret. Je regrette de ne pouvoir être physiquement parmi vous, mais des affaires urgentes à régler m'empêchent d'utiliser la téléprojection ou la téléportation.

— Il ne manquait plus que ça, sacrebleu ! hurla Chat-Huant. J'aurais dû m'en douter ! Rience est trop stupide pour agir seul et pour son seul compte. J'aurais dû me douter que durant tout ce temps tu te cachais quelque part dans le noir, Vilgeforsz ! Telle une araignée qui attend que sa toile frémissse.

— Quelle belle image !

Skellen était furibond.

— Et ne nous jette pas de la poudre aux yeux, Vilgeforsz. Tu te sers de Rience et de son coffret non pas à cause d'une avalanche d'affaires urgentes, mais parce que tu crains l'armée de magiciens, tes anciens amis du Chapitre, qui scannent le monde entier à la recherche de traces de magie contenant ton algorithme. Si tu tentais une téléportation, ils te repéreraient en deux temps trois mouvements.

— Quel savoir impressionnant !

— Nous n'avons pas été présentés. (Bonhart s'inclina de manière assez théâtrale devant l'écrin d'argent.) C'est pourtant sur votre recommandation, monsieur le mage noir, que le bon monsieur Rience ici présent a juré à la jeune fille de lui faire subir des tortures. Je me trompe ? Ma parole, cette jeune fille devient plus importante de minute en minute. Il apparaît que tout le monde a besoin d'elle.

— Il est vrai que nous n'avons pas été présentés, dit Vilgeforsz depuis son coffret, mais je vous connais, Léo Bonhart, vous seriez étonné de savoir à quel point. Quant à cette jeune personne, elle est importante, en effet. Elle est le Lionceau de Cintra, le Sang ancien. Dont les descendants, selon la prophétie d'Itlina, maîtriseront le monde dans les temps futurs.

— C'est pour cette raison que vous avez tant besoin d'elle ?

— Moi, je n'ai besoin que de son placenta. Lorsque je l'aurai pris, vous pourrez emmener le reste. Mais quels sont ces bruits que j'entends là ? Des geignements, des soupirs de dégoût ? Est-ce vous, Bonhart ? Vous, qui, par des moyens ingénieux, brutalisez au

quotidien la jeune fille, physiquement et mentalement ? Ou bien serait-ce ce cher Stefan Skellen qui veut, sur ordre des traîtres et des conspirateurs, la tuer ?

\* \* \*

*Je les écoutais, se souvenait Kenna, allongée sur son lit, les mains croisées sous la nuque. Je me tenais à l'angle et je sondais. Et j'en avais la chair de poule. Sur tout le corps. Je comprenais soudain l'ampleur de la cabale dans laquelle je me trouvais entraînée.*

\* \* \*

— Oui, oui, dit la voix émanant du coffret. Tu as trahi ton empereur, Skellen. Sans hésitation, à la première occasion.

Chat-Huant renifla avec dédain.

— Il y a quelque chose de grandiose à être accusé de trahison par un homme passé maître en la matière. J'aurais pu me sentir honoré, Vilgefoltz, si ta sentence ne frôlait pas la plaisanterie de bas étage.

— Je ne t'accuse pas de trahison, Skellen, je raille ton manque de maîtrise dans l'art de la trahison. Tu es si naïf ! Si incompetent ! Car pour qui donc trahis-tu ton souverain ? Pour Ardal aep Dahy et Joachim de Wett, de vulgaires principions blessés dans leur orgueil, outragés que l'empereur ait rejeté leurs filles et planifié de se marier avec la Cintrasiennne, leur ôtant ainsi tout espoir de voir leurs lignées marquer de leur empreinte la nouvelle dynastie de l'Empire. Qu'ont-ils fait, alors ? Ils ont décidé de rectifier le cours de l'histoire. N'étant pas encore prêts pour la rébellion armée, ils ont eu une autre idée : pourquoi ne pas éliminer la jeune fille qu'Emhyr avait placée au-dessus de leurs rejetonnes ? Bien entendu, ils n'allaient pas salir leurs petites mains d'aristocrates ; ils ont donc trouvé un mercenaire, un certain Stefan Skellen, qui souffre d'un excès d'ambition. Comment ça s'est passé, Skellen ? Ne veux-tu point nous le raconter ?

— Pour quoi faire ? s'écria Chat-Huant. Toi, comme toujours, tu sais tout, grand mage ! Rience, lui, ne sait rien du tout et c'est très bien comme ça ; quant à Bonhart, ça ne le regarde pas...

— Et de ton côté, comme je l'ai déjà signalé, tu n'as pas vraiment de quoi te vanter. Ardal aep Dahy et Joachim de Wett t'ont acheté par des promesses, mais tu es trop intelligent pour ne pas avoir compris que ton chemin ne pouvait suivre celui de ces petits messieurs. Aujourd'hui ils ont besoin de toi pour éliminer la Cintrasiennne ; demain ils se débarrasseront de toi car tu n'es qu'un parvenu de basse naissance. T'ont-ils promis le poste de Vattier de Rideaux dans le nouvel Empire ? Tu n'y crois sans doute pas toi-même, Skellen. Vattier

leur est plus utile, car même s'ils parvenaient à renverser Emhyr, les services secrets resteront les mêmes. Tu ne leur es utile que pour tuer, mais ils ont besoin de Vattier pour s'emparer de l'appareil de sécurité. D'autre part, Vattier est vicomte, toi, tu n'es rien.

— Effectivement, rétorqua Chat-Huant en faisant la lippe. Je suis trop intelligent pour ne pas l'avoir remarqué. Donc, je devrais maintenant trahir Ardal aep Dahy et me joindre à toi, Vilgefortz ? Tu oublies une chose : je ne suis pas un drapeau au sommet d'une tour ! Si j'appuie la cause de la révolution, c'est par conviction. Il faut en finir avec la tyrannie despotique, introduire la monarchie constitutionnelle, et ensuite la démocratie...

— Quoi ?

— La souveraineté du peuple. Un régime où gouvernera le peuple. L'ensemble des citoyens de tous les États, à travers leurs représentants les plus honnêtes et les plus dignes, choisis lors d'élections libres...

Les propos de Skellen déclenchèrent l'hilarité générale : Rience pouffa ; Bonhart éclata d'un rire sauvage ; de son ksénovoix le magicien Vilgefortz partit d'un rire franc, quoiqu'un peu éraillé. Tous les trois rirent longuement, laissant couler des larmes grosses comme des petits pois.

— C'est bon, dit Bonhart pour mettre fin à l'hilarité. Nous ne sommes pas ici pour jouer une crèche vivante mais pour parler affaire. Pour l'instant, la jeune fille n'appartient qu'à moi, pas à l'ensemble des citoyens honnêtes de tous les États. Mais je peux la revendre. Qu'avez-vous à m'offrir, monsieur le magicien ?

— Le pouvoir sur le monde t'intéresse-t-il ?

— Non.

— Je te permettrai donc, énonça lentement Vilgefortz, d'assister à l'opération que je ferai subir à la jeune fille. Tu pourras regarder. Je sais que tu préfères ce genre de spectacle à tout autre divertissement.

Des flammes blanches étincelèrent dans les yeux de Bonhart. Mais il était calme.

— Et plus concrètement ?

— Je suis prêt à te payer vingt fois ta mise. Deux mille florins. Songe, Bonhart, que c'est un paquet d'argent que tu ne pourras pas transporter toi-même, il te faudra un mulet. Tu auras largement de quoi t'assurer une retraite paisible et te payer une véranda, des pigeons, et même de la gnôle et des filles, si tu ne fais pas d'excès.

— C'est bon, monsieur le mage, dit le chasseur de primes, plutôt détendu, en éclatant de rire. En me parlant de gnôle et de filles vous me prenez par les sentiments, assurément. J'accepte le marché. Mais je serais bien tenté aussi par votre première proposition. À dire vrai, j'aurais préféré la voir agoniser dans l'arène, mais je jetterais volontiers un coup d'œil à votre travail au couteau. Accordez-moi

cette faveur.

— Marché conclu.

— Vous n'avez pas traîné, remarqua Chat-Huant d'un ton acerbe. Voilà une affaire rondement menée, Vilgefortz. D'autant que ton association avec Bonhart est et sera une *societas leonina*. Mais n'auriez-vous pas oublié quelque chose, tous les deux ? La salle des fêtes où vous vous trouvez et la Cintrasienne dont vous venez de négocier le prix sont entourées de deux dizaines d'hommes armés. À mon service.

La voix de Vilgefortz retentit, sortant de la boîte.

— Voyons, cher coroner Skellen ! Vous m'offensez en songeant que je veux vous causer du tort. Je m'appête au contraire à me montrer exceptionnellement généreux. Je ne peux vous garantir l'avènement de cette... démocratie, comme vous avez daigné l'appeler, mais je peux vous assurer une aide matérielle, un soutien logistique et l'accès à des informations qui vous permettront de traiter d'égal à égal avec les conspirateurs. Vous ne serez plus leur larbin, mais leur partenaire. Un partenaire dont l'avis et la personne seront importants pour le comte Broinne, le comte d'Arvy et tous les autres conspirateurs au sang bleu. Quelle importance qu'il s'agisse d'une *societas leonina* ? Bien entendu, si le butin est Cirilla, je me réserverai la part du lion, que, du reste, j'ai méritée. Est-ce si difficile à accepter ? Songe que tu en tireras toi-même un bénéfice non négligeable. Si tu me cèdes la Cintrasienne, le poste de Vattier de Rideaux est à toi. Et, en tant que chef des services secrets, tu auras les moyens de concrétiser ce qui n'est pour l'instant qu'une utopie : la démocratie, les élections libres, etc. Autrement dit, en échange d'une maigre adolescente de quinze ans, je t'offre la possibilité de réaliser tes rêves et ton ambition. Ne le vois-tu donc pas ?

— Non, rétorqua Chat-Huant en secouant la tête. Pour l'instant, je ne fais qu'écouter.

— Rience ?

— Je vous écoute, maître.

— Donne à M. Skellen un aperçu de la qualité de nos informations. Informe-le de ce que tu as obtenu de Vattier.

— Il y a un espion dans cette brigade, révéla Rience.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu. Vattier de Rideaux a une taupe parmi tes hommes. Il est au courant de tout ce que tu fais. Pour quelles raisons tu le fais et pour qui. Un de ses agents est infiltré parmi vous.

\* \* \*

Il s'approcha d'elle silencieusement. Elle l'entendit à peine.

— Kenna.

— Nératine.

— Tu as sondé mes pensées. Là-bas, dans la salle des fêtes. Tu sais à quoi je pensais. Tu sais donc qui je suis.

— Écoute, Nératine...

— Non. Toi, écoute, Joanna Selborne. Stefan Skellen trahit son pays et l'empereur. Il conspire. Tous ceux qui sont de son côté termineront sur l'échafaud. Ils seront écartelés, tirés par quatre chevaux sur la place du Millénaire.

— Je ne sais rien, Nératine. J'exécute les ordres. Qu'est-ce que tu me veux ? Je suis au service du coroner... Et toi, au service de qui es-tu ?

— De l'Empire. De M. de Rideaux.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Que tu fasses preuve de discernement.

— Va-t'en. Je ne te trahirai pas, je ne dirai rien... Mais va-t'en, s'il te plaît. Je ne peux pas, Nératine. Je suis une femme simple. Tout ça est trop compliqué pour moi...

\* \* \*

*Je ne sais pas quoi faire. Skellen m'a appelée « Mme Selborne », comme si j'étais un officier. Qui est-ce que je sers réellement ? L'empereur ? L'Empire ?*

*Comment pourrais-je le savoir ?*

D'un mouvement d'épaules, Kenna s'écarta de l'angle du bâtiment, puis elle chassa d'un coup de verge et d'un grognement menaçant les gamins du village qui, l'air curieux, observaient Falka assise au pied de son poteau.

*Oh là là ! je me suis fourrée dans de beaux draps. Ça commence à sentir la corde. Et le crottin de cheval sur la place du Millénaire.*

*Je ne sais pas comment tout cela va se terminer, se demanda Kenna. Mais je dois entrer en elle. Ressentir ses pensées ne serait-ce qu'un instant. Savoir ce qu'elle sait.*

*Comprendre.*

\* \* \*

— Elle s'est approchée, dit Ciri en caressant le chat. Elle était grande, bien mise, elle était très différente du reste de la meute... Dans son genre, elle était même jolie. Et elle inspirait le respect. Les deux qui me surveillaient, de vulgaires malotrus, cessèrent de jurer quand elle approcha.

Vysogota ne disait rien.

— Lorsqu'elle est arrivée près du poteau où j'étais attachée,

poursuivit Ciri, elle s'est penchée, m'a regardée dans les yeux. J'ai tout de suite senti quelque chose... Quelque chose d'étrange... Une espèce de craquement dans ma tête, ça m'a fait mal. Mes oreilles se sont mises à bourdonner. Pendant un instant tout est devenu très clair devant mes yeux... quelque chose est entré en moi, une chose répugnante et insidieuse... Je connaissais cette sensation. Yennefer m'avait fait la même chose au temple... mais je ne voulais pas autoriser cette femme à lire en moi... J'ai donc simplement repoussé cette chose avec laquelle elle me pénétrait, je l'ai repoussée et rejetée hors de moi, avec toute la force dont j'étais capable. Alors la grande femme s'est recroquevillée, chancelante, comme si elle avait reçu un coup de poing. Elle a fait deux pas en arrière... et s'est mise à saigner du nez. Par les deux narines.

Vysogota ne disait rien.

— À ce moment-là, j'ai compris ce qui s'était passé. Soudain j'ai ressenti la Force en moi. Je l'avais perdue, là-bas, dans le désert de Korath, j'avais abandonné. Après je n'arrivais plus à la puiser, je ne pouvais plus l'utiliser. Mais cette femme m'a rendu la Force, ou plutôt elle a glissé une arme dans ma main. Et j'ai saisi ma chance.

\* \* \*

Kenna perdit l'équilibre et se laissa lourdement tomber sur le sable, comme si elle était ivre. Du sang coulait de son nez, couvrant ses lèvres et son menton.

Andres Vierny se précipita dans sa direction, mais soudain il se saisit la tête à deux mains, ouvrit la bouche, laissant échapper un coassement. Les yeux grands ouverts, il regardait Stigward, mais déjà du sang coulait du nez et des oreilles du pirate, dont les yeux devenaient glauques. Andres tomba à genoux, les yeux tournés vers Nératine Ceka qui, se tenant à l'écart, observait tranquillement la scène.

— Néra... tine... Aide...

Ceka ne fit pas un geste. Il regardait la jeune fille. Celle-ci tourna ses yeux vers lui, et il chancela.

— Non, la prévint-il rapidement. Je suis de ton côté. Je veux t'aider. Donne, je vais couper tes liens... Tiens, voici un couteau, sectionne ton collier toi-même. Je vais chercher les chevaux.

— Ceka..., soupira Andres Vierny, qui avait le plus grand mal à parler. Traît...

Ciri lui jeta un regard et il s'effondra sur Stigward qui ne bougeait plus, recroquevillé en position fœtale. Kenna ne pouvait toujours pas se lever. Le sang coulait abondamment sur sa poitrine et son ventre.

— Alerte ! hurla soudain Chloé Stitz qui avait surgi de derrière les



maisons en lâchant sa côte de mouton. Aleeeerte ! Silifant ! Skellen ! La prisonnière s'enfuit !

Ciri était déjà en selle. Son épée à la main.

— Yah ! Kelpie !

— Aleeeerte !

Kenna grattait le sable. Elle ne pouvait pas se lever. Ses jambes ne lui obéissaient pas, on aurait dit des bâtons. *Une psionique, songea-t-elle. Je suis tombée sur une superpsionique. La fille est au moins dix fois plus forte que moi... Heureusement qu'elle ne m'a pas tuée... Par quel miracle suis-je encore consciente ?*

Du côté des maisons un groupe accourait déjà, avec à sa tête Ola Harsheim, Bert Brigden et Til Echrade ; Dacre Silifant et Boreas Mun, qui gardaient la porte de ville, se précipitaient aussi vers la place. Ciri se retourna, poussa un hurlement et partit au galop en direction de la rivière. Mais de là aussi arrivaient déjà des hommes armés.

Skellen et Bonhart se ruèrent hors de la salle des fêtes. Le chasseur de primes avait une épée à la main. Nératine Ceka poussa un cri, il fonça sur eux au galop et les renversa tous les deux. Puis il sauta de sa selle pour atterrir directement sur Bonhart, qu'il plaqua au sol. Rience observait la scène depuis le seuil, l'air ahuri.

— Rattrapez-la ! rugit Skellen en se relevant. Rattrapez-la ou tuez-la !

— Il me la faut vivante ! hurla Rience. Vivante, vous entendez !

Kenna vit Ciri qui était refoulée de la palissade près de la rivière. Acculée, la jeune fille fit rebrousser chemin à son cheval et galopa en direction de la porte de ville. Kabernik Turent la rattrapa et tenta de la jeter à terre, mais Ciri fit scintiller son épée, et un filet carmin jaillit de la gorge de Turent. Kenna avait tout vu. Tout comme Dede Vargas et Fripp le Jeune. Hésitant à barrer la route à la jeune fille, ils déguerpirent entre les maisons.

Bonhart se releva précipitamment, d'un coup de pommeau il écarta Nératine Ceka et lui donna un violent coup d'épée en travers de la poitrine, en diagonale, avant de s'élancer à la poursuite de Ciri. Alors qu'il se vidait de son sang, Nératine parvint tout de même à attraper Bonhart par les pieds, et il ne le lâcha qu'après que le chasseur de primes l'eut cloué sur le sable avec la pointe de son épée. Mais ces quelques secondes suffirent.

La jeune fille éperonna sa jument, échappant à Silifant et Mun. Furtivement, tel un loup, Skellen accourut par la gauche, agitant la main. Kenna vit quelque chose de brillant voler dans les airs, elle vit la jeune fille tressaillir et chanceler sur sa selle, tandis que du sang jaillissait de son visage. Ciri bascula en arrière au point que ses épaules touchèrent le dos de sa jument, mais elle ne tomba pas. Elle resta dans cette position quelques secondes, puis elle se redressa, se

remit correctement en selle et se pressa contre l'encolure de sa monture. La jument morelle se força un passage entre les hommes armés et galopa en direction de la porte de ville. Elle était talonnée par Mun, Silifant et Chloé Stitz, qui tenait une arbalète à la main.

— Elle ne sautera pas ! Nous la tenons ! hurla Mun d'une voix triomphale. Aucun cheval ne peut franchir une hauteur de sept pieds.

— Ne tire pas, Chloé !

Dans le brouhaha général Chloé Stitz n'entendit pas. Elle stoppa son cheval, ajusta l'arbalète sur sa joue. Il était de notoriété publique que Chloé ne ratait jamais sa cible.

— Cadavre ! s'écria-t-elle. Cadavre !

Kenna vit un petit homme dont elle ignorait le nom arriver en courant, soulever une arbalète et, tout près déjà, viser Chloé à l'épaule. La flèche traversa sa cible dans une explosion de sang. Chloé tomba sans une plainte.

La jument morelle atteignit au galop la porte de ville, elle écarta légèrement la tête, et sauta. Elle s'éleva au-dessus de la porte ou, plus exactement, elle l'escalada en courbant gracieusement ses jambes antérieures, s'enroulant autour de l'obstacle tel un ruban de soie noire. Ses sabots arrière n'effleurèrent même pas la poutre supérieure.

— Par les dieux ! s'écria Dacre Silifant. Qu'est-ce donc que ce cheval ? Il vaut son pesant d'or !

— La jument pour celui qui l'attrape ! s'écria Skellen. À cheval ! À cheval et pourchassez-la !

Les poursuivants passèrent à toute allure par la porte enfin ouverte, soulevant un nuage de poussière. Bonhart et Boreas Mun galopèrent en tête.

Kenna fit un gros effort pour se lever, mais elle chavira aussitôt et se laissa lourdement retomber sur le sable, des fourmis dans les jambes.

Kabernik Turent ne bougeait pas, étendu dans une mare de sang, bras et jambes écartés. Andres Vierny s'efforçait de soulever Stigward, toujours inconscient.

Recroquevillée sur le sable, Chloé Stitz avait l'air d'une enfant.

Ola Harsheim et Bert Brigden traînèrent jusque devant Skellen l'homme de petite taille qui avait tué Chloé. Skellen haletait. Il tremblait même de fureur. D'une ceinture en bandoulière qu'il portait en travers de la poitrine, il saisit une deuxième étoile en acier, la même que celle avec laquelle il avait blessé la jeune fille au visage quelques minutes plus tôt.

— Sois englouti par l'enfer, Skellen ! lança l'homme de petite taille.

Kenna se souvint de son nom. Il s'appelait Mekesser. Jediah Mekesser. C'était un Gemmerien. Elle avait fait sa connaissance à

Rocayne.

Chat-Huant ramena son bras vers lui avant de le déployer dans un geste ample. L'étoile à six branches siffla dans l'air et s'enfonça profondément dans le visage de Mekesser, entre l'œil et le nez. L'homme ne poussa aucun cri, mais son corps fut pris de spasmes violents entre les bras de Harsheim et Brigden. Il trembla longtemps, la bouche déformée par un rictus tellement monstrueux que tous détournèrent la tête. Tous, sauf Chat-Huant.

— Ôte-lui mon orion du visage, Ola, dit Stefan Skellen lorsque enfin le cadavre se fut affaissé, inerte, entre les mains qui le soutenaient. Et enfouissez cette charogne dans le fumier, en même temps que cette autre ordure, cet hermaphrodite. Qu'il ne reste aucune trace de ces deux traîtres galeux.

Soudain le vent se leva, les nuages s'amoncelèrent. Et il fit sombre.

\* \* \*

Les sentinelles s'interpellaient au sommet des murs de la citadelle. Les sœurs Scarra ronflaient en chœur. Kohut pissait bruyamment dans le seau destiné à cet effet.

Kenna tira la couverture jusque sous son menton. Elle se souvenait.

Ils n'avaient pas rattrapé la jeune fille. Elle avait disparu. Tout bonnement disparu. Chose inouïe, Boreas Mun avait perdu la trace de la jument morelle au bout de quelque trois miles. Soudain, sans avertissement, le ciel s'était assombri, le vent avait fait ployer les arbres presque jusqu'à terre. Il pleuvait à torrents, la foudre grondait, les éclairs zébraient le ciel.

*Bonhart était en rogne, se souvint-elle. Ils étaient de retour à Unicorne. Ils se hurlaient dessus, les uns les autres : Bonhart, Chat-Huant, Rience et cette quatrième voix, énigmatique, inhumaine, éraillée. Puis toute la hanse s'était mise en selle, sauf ceux, dont je faisais partie, qui n'étaient pas en état de voyager. Ils avaient rassemblé des manants qu'ils envoyèrent avec des flambeaux inspecter la forêt. Ils étaient rentrés au petit matin.*

*Les mains vides. Mais l'horreur dans les yeux.*

*Les langues ne se délièrent qu'au bout de quelques jours. Au début ils avaient trop peur de Chat-Huant et de Bonhart pour parler. Ces derniers étaient tellement furibonds qu'il valait mieux ne pas se trouver sur leur chemin. Pour un mot imprudent, un officier, Bert Brigden, s'était même pris le manche de la nagaïka dans la figure.*

*Mais ensuite on avait appris ce qui s'était passé alors, au moment de la poursuite. On nous parla de la petite licorne de paille dans la chapelle qui avait soudain grandi jusqu'à atteindre la taille d'un dragon, effrayant*

*tant les chevaux que tous les cavaliers s'étaient retrouvés par terre, mais par miracle aucun ne s'était rompu le cou. On nous parla de la cavalcade des esprits aux yeux de feu galopant dans les cieux sur des chevaux-fantômes, emmenés par un terrible roi-squelette qui ordonnait à ses spectres-valets d'effacer de leurs manteaux en lambeaux les traces des sabots de la jument noire. On nous parla du macabre chœur de tête-chèvres qui hurlaient « Liii-queuuur-de-sang, Liii-queuuur-de-sang ! », et du hurlement terrifiant de la beann'shie, la messagère-fantôme de la mort...*

*Boreas Mun, présent sur les lieux au moment des faits, voyait les choses ainsi : « Le vent, la pluie, les nuages, les buissons et les arbres aux formes fantastiques, sans compter la peur qui a de grands yeux, voilà toute l'explication. Et les tête-chèvres ? Bah, les tête-chèvres, vous savez ce que c'est, ça crie tout le temps. »*

*Mais quand on l'interrogeait sur les traces de sabots qui soudain avaient disparu comme si le cheval s'était envolé dans le ciel, Boreas Mun, le pisteur qui savait dépister un poisson dans l'eau, se figeait. « C'est le vent, répondait-il, le vent a effacé les traces avec le sable et les feuilles mortes. Il n'y a pas d'autre explication. »*

*Certains, d'ailleurs, y croyaient, se souvenait Kenna. Certains même croyaient que tout ça, c'étaient des phénomènes naturels ou des hallucinations. Ils en riaient.*

*Mais ils cessèrent de rire. Après Dun Dâre. Plus personne ne riait après Dun Dâre.*

\* \* \*

Lorsqu'il la vit, il en eut le souffle coupé et recula instinctivement.

Ciri avait mélangé de la graisse d'oie avec des cendres prélevées dans la cheminée ; ayant ainsi obtenu un fard épais de couleur noire, elle s'en était mis sur les paupières et autour des yeux, traçant de longs traits noirs jusqu'à ses oreilles et ses tempes.

On aurait dit un démon.

Vysogota lui rappela l'itinéraire qu'elle devait suivre.

— À partir du quatrième bosquet du grand bois jusqu'à la lisière. Puis le long de la rivière jusqu'aux trois arbres secs. De là, par la forêt de charmes, droit vers l'ouest. Quand tu verras apparaître des pins, tu les longeras en comptant les layons. Tu bifurqueras au neuvième et ensuite tu iras tout droit. Tu apercevras alors le bourg de Dun Dâre, côté nord, un hameau de quelques cabanes. Et derrière ces cabanes, à l'écart, tu verras une auberge.

— J'ai compris. Je trouverai, ne t'inquiète pas.

— Fais particulièrement attention aux méandres de la rivière. Limite-toi aux endroits où les joncs sont plus rares. Où les renouées sont nombreuses. Mais si malgré tout tu te faisais surprendre par

l'obscurité avant la forêt de pins, arrête-toi et attends jusqu'au matin. Ne traverse sous aucun prétexte les marais de nuit. C'est presque la nouvelle lune, de plus les nuages...

— Je sais.

— Pour ce qui est de la contrée des Cent Lacs... Dirige-toi vers le nord, par la colline. Évite les voies principales, elles grouillent de soldats. Lorsque tu atteindras la rivière, une grande rivière qui s'appelle Sylte, tu auras fait plus de la moitié du chemin.

— Je sais. J'ai la carte que tu m'as dessinée.

— Ah oui ! C'est vrai.

Ciri vérifia encore une fois son harnais et sa selle, machinalement, ne sachant que dire, repoussant le moment des adieux.

— J'ai été content de t'avoir chez moi, déclara-t-il le premier. Vraiment. Adieu, sorceleuse.

Elle était déjà en selle, s'apprêtant à clapper pour inciter Kelpie au départ lorsqu'il s'approcha et la saisit par la main.

— Ciri, reste. Laisse passer l'hiver...

— J'atteindrai le lac avant les grands froids. Et ensuite, si tout se passe comme tu l'as dit, plus rien n'aura d'importance. Je retournerai sur Thanedd en me téléportant. À l'école d'Aretuza. Chez dame Rita... Vysogota... C'était il y a si longtemps...

— La tour de l'Hirondelle, c'est une légende. Souviens-toi, ce n'est qu'une légende.

— Moi aussi je ne suis qu'une légende, répliqua-t-elle d'un ton amer. Depuis ma naissance. Zireael, l'Hirondelle, l'Enfant-Surprise. L'Élue. L'enfant de la Destinée. L'enfant de Sang ancien... Je pars, Vysogota. Prends soin de toi.

— Prends soin de toi, Ciri.

\* \* \*

À la croisée des chemins, l'auberge derrière le hameau était vide ; Cyprian Fripp le Jeune et ses trois compères en interdisaient l'entrée aux habitants et repoussaient les gens de passage. Eux-mêmes en revanche festoyaient et buvaient toute la journée dans le local enfumé et sombre, qui empestait comme n'importe quelle auberge l'hiver, quand on n'ouvre ni les portes ni les fenêtres : ça sentait la sueur, le chat, les souris, les bandes molletières, le pin, les pets, la graisse, le brûlé et les vêtements humides en train de sécher.

— On moisit ici comme des rats morts, répétait pour la centième fois au moins Yuz Jannowitz, un Gemmerien, en faisant signe aux serveuses d'apporter de la vodka. Que le diable l'emporte, ce Chat-Huant ! Nous ordonner de crêcher dans ce trou à rats ! J'aimerais encore mieux aller patrouiller dans la forêt !

— C'est qu't'es bête, rétorqua Dede Vargas. Il fait un froid de canard dehors ! Moi, j'aime autant être au chaud. Avec des filles par-dessus le marché !

D'un geste large il donna une tape sur les fesses d'une donzelle. Celle-ci piailla sans grande conviction et avec une indifférence évidente. Elle était, pour tout dire, un peu cruche. Travailler à l'auberge ne lui avait appris qu'une seule chose : lorsqu'on vous tapait les fesses ou qu'on vous pinçait, il convenait de piailler.

Cyprian Fripp et sa compagnie avaient entrepris de séduire les deux servantes dès le deuxième jour de leur arrivée. L'aubergiste avait peur de protester ; quant à elles, elles n'étaient pas assez futées pour seulement y penser. La vie leur avait déjà appris que toute protestation se soldait par des coups. Il était donc plus raisonnable d'attendre qu'ils se lassent.

— Cette fameuse Falka, je vous le dis, elle a dû crever quelque part dans les bois, répéta Rispat la Pointe pour la énième fois. (L'évasion de la prisonnière était l'un des thèmes récurrents de leurs ennuyeuses conversations.) J'ai vu, l'autre fois, quand Skellen lui avait tailladé la gueule avec son orion, j'ai vu le sang gicler de sa joue comme une fontaine ! Moi je vous le dis, elle a pas pu s'en tirer avec une blessure pareille !

— Chat-Huant l'a ratée, rétorqua Yuz Yannowitz. Il l'a à peine gênée avec son orion. Pour sûr, il lui a pas mal abîmé la trogne, je l'ai bien vu. Mais est-ce que ça l'a empêchée de sauter par-dessus la porte de ville ? Est-ce qu'elle est tombée de cheval ? Penses-tu ! Et j'ai mesuré la hauteur de la porte après ça : sept pieds et deux pouces, rien que ça. Et pourtant, elle a sauté ! Et faut voir comment ! Entre son cul et la selle t'aurais pas pu passer une lame de couteau.

— Elle pissait le sang, protesta Rispat la Pointe. Je vous le dis, moi, elle a continué, continué, et puis elle est tombée et elle a dû crever dans un chablis ; les loups et les oiseaux ont dépecé son cadavre, les fouines ont bouffé les restes, et les fourmis ont effacé les traces. Fini, *deireath* ! Et nous, on est là assis pour rien et on dépense de l'argent à boire. Et le nôtre encore, parce qu'on ne voit pas venir la solde pour l'instant !

— Ça se peut pas qu'il ne reste aucune trace ni aucun signe d'un cadavre, affirma Dede Vargas avec conviction. Il reste toujours quelque chose, le crâne, le bassin, un os un peu gros. Rience, ce sorcier, finira par trouver les restes de Falka. Et c'en sera fini de cette affaire.

— Et peut-être qu'alors ils nous chasseront si vite que c'est avec allégresse que nous abandonnerons cette oisiveté et que nous évoquerons, plus tard, cet infâme cloaque. (Cyprian Fripp le Jeune parcourut d'un regard las les murs de l'auberge dont il connaissait

déjà par cœur chaque clou et chaque auréole.) Sans oublier cette gnôle infecte. Et ces deux, là, qui puent l'oignon, et qui trouvent rien de mieux à faire, quand on fornique avec elles, que de regarder le plafond, allongées comme des veaux, en se curant les dents.

— Tout vaut mieux que cet ennui, trancha Yuz Jannowitz. Ça me donne envie de hurler ! Faisons quelque chose, sacrebleu ! N'importe quoi ! On peut mettre le feu au village, non ?

Les portes grincèrent. Le son était si inhabituel que les quatre bandits s'arrachèrent de leur siège.

— Dégage ! Ouste, grand-père ! beugla Dede Vargas. Mendiant ! Putois ! Dégage, file dehors !

— Laisse, dit Fripp en agitant la main d'un air las. Tu vois bien qu'il a une cornemuse. C'est juste un vieillard, un gueux, sûrement un ancien soldat qui essaie de gagner sa croûte en jouant et en chantant dans les logis. Dehors il fait glacial, et il pleut. Qu'il s'assoie...

— Du moment qu'il se tient loin de nous. (Yuz Jannowitz indiqua au vieillard où il devait s'asseoir.) Parce que sinon on va être infestés de puces. Je les vois d'ici, qui grouillent sur lui. Ma parole, elles sont si grosses qu'on dirait presque des tortues.

— Donne-lui quelque chose à manger, aubergiste, ordonna Fripp le Jeune d'une voix impérieuse. Et de la gnôle pour nous !

D'un geste digne, le mendiant ôta de sa tête son grand bonnet en fourrure, répandant sa puanteur autour de lui.

— Soyez remerciés, mes mignons, dit-il. C'est aujourd'hui la vigile de Saovine. Ça ne se fait pas de chasser quelqu'un un jour de fête, surtout quand il pleut à verse et qu'il gèle. En pareilles circonstances, il convient de proposer...

— C'est vrai ! s'exclama Rispat la Pointe en se frappant le front. C'est aujourd'hui la vigile de Saovine ! La fin du mois d'octobre !

— La nuit des sortilèges. (Le vieillard aspirait goulûment le bouillon de soupe qu'on venait de lui apporter.) La nuit des esprits et des grandes peurs !

— Oh ! oh ! s'écria Yuz Jannowitz. Je sens que le grand-père va nous régaler d'un de ses récits !

— Qu'il nous régale, dit Dede Vargas en bâillant. Tout vaut mieux que cet ennui !

— Saovine, répéta Cyprian Fripp le Jeune, morose. Cinq semaines déjà se sont écoulées depuis Unicorne. Et voilà deux semaines qu'on campe ici. Deux longues semaines ! Saovine, ha !

— La nuit des miracles. (Le vieillard lécha sa cuiller, il attrapa quelque chose avec son doigt au fond de son bol et l'avalâ.) La nuit des grandes peurs et des sortilèges !

— Je vous l'avais dit ! déclara Yuz Jannowitz dans un large sourire. On va avoir droit à des histoires de gueux.

Le vieux se redressa, se gratta et rota.

— La vigile de Saovine, commença-t-il avec emphase, est la dernière nuit avant la nouvelle lune de novembre. Pour les elfes, c'est la dernière nuit de l'année en cours. Lorsque le jour se lèvera, ce sera pour les elfes une nouvelle année déjà. Il existe une coutume chez les elfes, la nuit de Saovine : ils allument tous les feux dans la maison et aux alentours avec une petite bûche en résine qu'ils conservent bien précieusement jusqu'en mai, pour allumer le feu de Belleteyn ; alors, pensent-ils, la chance et la réussite leur souriront. Il n'y a pas que les elfes qui y croient, certains des nôtres aussi observent cette coutume. Pour se protéger des mauvais esprits...

— Des esprits ! pouffa Yuz. Écoutez un peu ce que raconte ce vieux débris !

— C'est la nuit de Saovine ! déclara le mendiant d'une voix affectée. Cette nuit-là, les esprits des morts descendent sur terre et frappent aux fenêtres. « Laissez-nous entrer ! », gémissent-ils, « Laissez-nous entrer ! ». Alors il faut leur donner un peu de miel et de kacha, et arroser le tout d'un peu de vodka...

— Pour ce qui est de la vodka je préfère en arroser ma gorge, ricana Rispat la Pointe. Et tes esprits, grand-père, ils peuvent m'embrasser là où je pense, tiens !

— Oh, mes mignons, ne plaisantez pas avec les esprits, ils pourraient vous entendre, et ils sont vindicatifs ! Aujourd'hui c'est la vigile de Saovine, la nuit des grandes peurs et des sortilèges ! Tendez l'oreille, et vous entendrez, tout alentour, des bruissements et des coups légers à la porte ou aux fenêtres. Ce sont les morts qui arrivent d'outre-tombe, ils veulent s'introduire dans les maisons pour se réchauffer près du feu et manger en abondance. Là-bas, dans les forêts aux arbres effeuillés, dans les champs nus, le vent fait rage et le froid s'en donne à cœur joie. Les pauvres esprits sont glacés, alors ils aspirent à entrer dans les logis, où il y a du feu et où il fait chaud. Il est important de leur laisser de la nourriture dans un bol sur le pas de la porte ou quelque part dans la grange, parce que, si les spectres ne trouvent rien, alors ils viendront après minuit dans la maison pour chercher eux-mêmes leur nourriture...

— Oh sapristi ! murmura l'une des servantes, avant de piailler aussitôt car Fripp lui avait pincé les fesses.

— Pas mal, ton histoire, dit-il. Mais elle est encore loin d'être fameuse ! Aubergiste, verse-lui une chope de bière réchauffée, peut-être qu'il nous en racontera une meilleure ! Une bonne histoire sur des esprits, et après ça, vous verrez les gars, les filles seront tellement bien plongées dans le conte que vous pourrez faire mumuse avec elles sans qu'elles se rendent compte de rien !

Les hommes ricanèrent, pinçant les donzelles pour vérifier



qu'elles étaient bien plongées dans le conte. Le grand-père sirotait sa bière réchauffée, avec force rots et déglutitions.

— Eh ! Ne va pas t'enivrer et t'endormir ! le menaça Dede Vargas. On va pas te nourrir gratis ! Conte, chante, joue de la cornemuse ! Faut qu'il fasse gai, ici !

Le grand-père ouvrit la bouche ; il n'avait qu'une seule dent qui resplendissait de toute sa blancheur tel un tronc immense au milieu de la steppe sombre.

— Mais, mes mignons, c'est Saovine, voyons ! Quelle musique, quels chants ? Faut pas ! La musique de Saovine, c'est le vent, là, derrière la fenêtre ! Ce sont les loups-garous qui hurlent et les vampires, les mamounes qui se lamentent et gémissent, les goules qui grincent des dents ! Sans oublier la plainte de la beann'shie, et son cri, qui annonce à celui qui l'entend une mort prochaine. Chaque mauvais esprit quitte sa cachette, les sorcières s'envolent pour leur dernier rassemblement avant l'hiver ! Saovine est la nuit des grandes peurs, des revenants et des apparitions ! Pas question d'aller au bois, au risque de te faire mordre par l'esprit des forêts ! Pas question de traverser l'ossuaire, au risque de te faire empoigner par un macchabée ! D'ailleurs, mieux vaut ne pas sortir de chez soi et, pour plus de sécurité, planter sur le seuil un couteau en fer neuf, le Mal n'osera pas passer par-dessus. Les matrones devront bien surveiller leurs marmots, car une roussalka ou une pleureuse pourrait les enlever la nuit de Saovine, et glisser en douce à leur place des êtres étranges et laids. Et mieux vaut pour une femme enceinte qu'elle ne sorte pas de chez elle du tout, car la sorcière de la nuit pourrait ensorceler le fœtus dans son ventre ! Au lieu d'un enfant, c'est d'une strige aux dents de fer qu'elle accoucherait...

— Sapristi !

— Aux dents de fer. D'abord elle mordra les seins de sa mère. Puis ses mains. Et ensuite son visage... Ouh ! J'ai une de ces faims, moi...

— Tiens, un os pour toi, avec juste un peu de viande dessus. C'est pas bon pour un vieux comme toi d'en manger plus, tu pourrais t'étouffer et casser ta pipe, ha, ha ! Eh, la goton, apporte-lui encore un peu de bière. Allez, grand-père, parle-nous encore des esprits !

— Saovine, mes mignons, c'est la dernière nuit où les vampires peuvent folâtrer un peu. Plus tard, le froid leur ôte toute force, ils descendent donc dans les Limbes, sous terre, où ils resteront tapis tout l'hiver. C'est pourquoi la période entre Saovine et les fêtes d'Imbaelk, en février, est la meilleure pour partir en expédition vers les endroits hantés et y chercher des trésors. À la saison chaude, ce serait trop risqué. Prenons un exemple : si tu vas farfouiller dans les kourganés en plein été, aussi sûr que deux et deux font quatre la goule va se réveiller, sortir, contrariée, de sa tanière et te manger. Mais de

Saovine à Imbaelk, fouille et farfouille tant que tu peux, la goule dort profondément comme un vieil ours.

— Peuh, il a une sacrée imagination, le vieux hibou !

— Mais je vous dis la vérité, mon mignon. Oui, oui. La nuit de Saovine est magique, terrifiante, mais c'est aussi la nuit la plus propice aux prophéties et à toutes sortes d'oracles. Cette nuit est parfaite pour la cabale et pour lire l'avenir dans les dés, dans les lignes de la main, dans les entrailles d'un coq blanc, dans les pelures d'un oignon, dans du fromage, dans des viscères putrides de lapin, dans une chauve-souris...

— Crache contre le mauvais sort !

— La nuit de Saovine est la nuit des grandes peurs et des revenants... Mieux vaut rester chez soi. Avec sa famille réunie... Près du feu...

— La famille réunie, répéta Cyprian Fripp en souriant à ses camarades, dévoilant soudain ses dents de carnassier. La famille réunie, vous avez entendu ? Ça vaut aussi pour celle qui, depuis une semaine, nous fuit en se cachant dans les fourrés, la maligne !

— La fille du forgeron ! comprit instantanément Yuz Jannowitz. La gracieuse aux cheveux d'or ! Toi, Fripp, t'as d'la suite dans les idées. Aujourd'hui, c'est l'occasion rêvée de la surprendre chez elle ! Alors, les gars ? On fait un saut à la maison du forgeron ?

— Ouais ! Et tout de suite. (Dede Vargas s'étira longuement.) Je la vois d'ici, je vous le dis, qui traverse le village, ses tétons qui tressautent, son petit cul qui se trémousse... On aurait déjà pu la prendre, et sans attendre, sans ce fichu Dacre Silifant, toujours à cheval sur le règlement, l'imbécile... Enfin, Silifant n'est pas là aujourd'hui, et la fille du forgeron est chez elle ! Elle attend !

— On a déjà pourfendu le maire du village au maillotin, marmonna Rispat en se renfrognant. Et on a éventré le malotru qui venait à sa rescousse. Est-ce qu'on a besoin de plus de cadavres ? Le forgeron et son fils sont bâtis comme des chênes. Y vont pas avoir peur de nous. Y va falloir les...

— ... écorcher un peu, acheva tranquillement Fripp. On va juste les écorcher un peu, pas plus. Finissez vos bières. On se prépare et on va au village. On va se mijoter une de ces Saovine ! On va mettre nos peaux de mouton à l'envers, beugler et faire un tel raffut que la populace nous prendra pour des diables ou des goutes !

— Est-ce qu'on va ramener la fille du forgeron ici, dans nos quartiers, ou bien est-ce qu'on va s'amuser avec elle à notre manière, à la gemmerienne, sous les yeux de la petite famille ?

— L'un n'exclut pas l'autre. (Fripp le Jeune jeta un regard par la fenêtre.) Nom d'un chien, quelle bourrasque ! Les peupliers sont carrément couchés !

— Non, mes mignons ! dit le mendiant derrière sa chope. Ce n'est pas l'œuvre du vent, ce n'est pas la bourrasque, ça ! Ce sont les magiciennes qui filent à califourchon sur leurs balais, certaines équipées d'égrugeoirs et de mortiers, pour effacer toute trace de leur passage. L'une d'elles peut vous couper la route à tout moment, vous surprendre par-derrière dans la forêt et vous tomber dessus ! Et elles ont des dents, longues comme ça, tiens !

— Grand-père, tu devrais aller faire peur aux enfants avec tes histoires de sorcières !

— Ne proférez pas de telles paroles, monsieur, surtout un jour comme celui-ci ! Car il y a pis encore : les comtesses et les princesses du royaume des sorcières, plus menaçantes encore, qui ne se déplacent pas sur un balai, ni sur un mortier ou un tisonnier, non ! Celles-là cavalent sur leurs chats noirs !

— Tu m'en diras tant !

— C'est la vérité ! Car la nuit de Saovine, et seulement cette nuit-là, les chats des sorcières se transforment en juments noires comme le goudron. Et malheur à celui qui, par une nuit aussi noire que le crêpe de deuil, entendra le claquement des sabots et verra une sorcière sur une jument noire, car celui-là n'échappera pas à la mort. La sorcière le fera tourbillonner comme la bourrasque fait tourbillonner les feuilles, et elle l'emportera dans l'au-delà !

— Tu continueras ton récit à notre retour ! Et tâche de trouver une bonne histoire, cette fois, fichu mendiant, et prépare ta cornemuse ! Quand on reviendra, on fera la fête ! On va danser et enlacer la fille du forgeron... Qu'est-ce qu'il y a, Rispat ?

Rispat la Pointe, qui était sorti sur le perron pour soulager sa vessie, revint précipitamment, le visage pâle comme un linge. Il gesticulait dans tous les sens en désignant la porte. Il n'eut pas le temps d'articuler un seul mot. C'était inutile. À l'extérieur un cheval hennit bruyamment.

— Une jument morelle, dit Fripp, le nez presque collé à la fenêtre. La même. C'est elle.

— La sorcière ?

— Mais non, idiot. Falka !

— C'est son esprit ! (Rispat inspira bruyamment.) Un fantôme ! Elle n'a pas pu survivre ! Elle est morte et elle revient sous forme de spectre. La nuit de Saovine...

— Elle apparaîtra une nuit aussi noire que le crêpe de deuil ! marmotta le vieux en serrant sa chope vide contre son ventre. Et celui qui la trouvera sur son chemin n'échappera pas à la mort...

— Une arme ! Prenez une arme ! dit Fripp avec fièvre. Vite ! Placez-vous des deux côtés de la porte ! Vous ne comprenez pas ? On a de la chance ! Falka ne sait pas que nous sommes là, elle vient ici pour

se réchauffer, le froid et la faim l'ont chassée de sa cachette ! Pour la faire tomber directement entre nos mains ! Chat-Huant et Rience vont nous couvrir d'or ! Prenez vos armes...

La porte grinça.

Le vieux se recroquevilla derrière la table, il cligna des yeux. Il voyait mal. Ses yeux étaient fatigués, usés par un glaucome et une conjonctivite chronique. De plus, il faisait sombre dans l'auberge enfumée. Il distinguait à peine la fine silhouette qui pénétra dans la pièce ; elle était vêtue d'une veste en peaux d'ondatras, portait un capuchon sur la tête, et un foulard lui masquait le visage. L'ouïe du vieillard, en revanche, était excellente. Il entendit l'une des deux servantes pousser un léger cri, il entendit les galoches de la seconde, le juron à demi étouffé de l'aubergiste. Les épées grincèrent dans leurs fourreaux. Et Cyprian Fripp s'écria de sa voix venimeuse :

— Nous te tenons Falka ! Tu ne t'attendais pas à nous voir, hein ?

— Je m'y attendais.

Le son de cette voix fit frémir le vieillard.

Il perçut le mouvement de la fine silhouette. Et entendit le soupir de la menace. La voix étouffée d'une des filles. Il ne pouvait voir que la jeune fille prénommée Falka avait enlevé sa capuche et son foulard. Il ne pouvait voir son visage monstrueusement défiguré. Ni ses yeux fardés de cendres et de graisse pareils à ceux d'un démon.

— Je ne suis pas Falka, dit la jeune fille.

Le vieillard perçut de nouveau le mouvement rapide d'un déplacement, il vit briller quelque chose à la lumière des lampes à huile.

— Je suis Ciri de Kaer Morhen. Je suis une sorceleuse. Et je suis venue ici pour tuer.

Le vieillard, qui au cours de sa vie avait maintes fois assisté à des rixes dans des auberges, était rompu à l'art d'éviter les éclaboussures. Il plongea sous la table, se roula en boule et s'agrippa fermement aux pieds de la table. Dans cette position, bien entendu, il ne pouvait plus voir quoi que ce soit. Du reste, il n'y tenait pas. Il se cramponnait de toutes ses forces à la table, qui avait déjà valsé dans la pièce avec les autres meubles, au milieu des claquements, des crissemments, des grondements, du fracas des grosses godasses, des injures, des cris, des gémissements et du cliquetis des lames.

La servante poussait des cris effroyables, persistants.

Quelqu'un s'affala sur la table, déplaçant le meuble en même temps que le vieux qui y était agrippé, puis tomba sur le sol. Le vieux poussa un cri en sentant du sang chaud l'asperger. Dede Vargas, celui qui avait voulu le chasser quand il était entré dans l'auberge (le vieux l'avait reconnu aux boutons de cuivre qu'il portait sur sa vareuse), grailait de manière macabre ; il avançait, pissant le sang, agitant les

maines tout autour de lui de manière incontrôlée. Le vieux, qui était près de lui, reçut un coup en plein dans l'œil qui l'aveugla complètement. La servante qui hurlait s'étrangla, elle se calma quelques secondes, reprit sa respiration et se mit à hurler de plus belle, d'une voix légèrement plus aiguë.

Quelqu'un valdingua sur le sol avec fracas, du sang éclaboussa de nouveau les lattes en bois du sol fraîchement lavé. L'homme qui venait de mourir, le cou transpercé par Ciri, était Rispat la Pointe. Le vieux ne l'avait pas reconnu. Il ne vit pas Ciri effectuer une pirouette juste aux pieds de Fripp et de Jannowitz, il ne la vit pas se faufiler comme une ombre entre leurs deux lames tendues. Jannowitz fit un rapide demi-tour, aussi léger qu'un chat. C'était un escrimeur aguerri. Bien en appui sur son pied droit, il visa le visage de la jeune fille, l'épée tendue vers son affreuse cicatrice. Il ne pouvait que la toucher.

Pourtant, il ne la toucha pas.

Il n'eut pas le temps de se protéger. Elle était tout près de lui, elle le frappa des deux mains à la poitrine et au ventre avant de s'écarter aussitôt d'un bond. Tout en virevoltant pour éviter l'attaque de Fripp, elle planta sa lame dans le cou de Jannowitz, qui se roula en boule avant de heurter le banc avec son front. Fripp sauta par-dessus le banc et le cadavre, frappa violemment. Ciri para l'attaque, esquissa une pirouette et lui assena un coup bref sur le côté, au-dessus de la hanche. Fripp tituba, s'effondra sur la table ; cherchant à rétablir son équilibre, il tendit instinctivement la main. Lorsqu'il posa la paume sur la table, Ciri, d'un coup vif, la lui trancha.

Fripp souleva son moignon ruisselant de sang, l'observa avec attention, puis regarda sa main, inerte, sur la table. Soudain il tomba et se retrouva allongé sur le sol, les jambes en l'air, comme s'il avait glissé sur du savon. Une fois par terre, il se mit à crier, poussant un hurlement de loup, sauvage, continu, puissant.

Replié sur lui-même, couvert de sang, le vieux écoutait, toujours caché sous la table, ce duo infernal, la servante qui beuglait sur un ton monotone, et Fripp qui hurlait à la mort, secoué de spasmes.

La servante se tut la première, poussant pour finir un gémissement inhumain qui resta coincé dans sa gorge. Quant à Fripp, il se calma, tout simplement.

— Maman, dit-il soudain d'une voix distincte, après avoir retrouvé ses esprits. Maman... Comment... Qu'est-ce que... Qu'est-ce... qui m'est arrivé ? Qu'est-ce... que j'ai ?

— Tu meurs, lui répondit la jeune fille défigurée.

Le vieillard sentit les rares cheveux qui lui restaient se dresser sur sa tête. Pour empêcher ses dents de claquer, il mordit dans la manche de sa robe de bure.

Cyprian Fripp le Jeune émit un son qui évoquait une déglutition

difficile. Puis plus rien. Rien du tout.

Un silence total régnait.

La voix de l'aubergiste, chevrotante, résonna dans le silence.

— Qu'as-tu fait... Qu'as-tu fait, jeune fille...

— Je suis une sorceleuse. Je tue les monstres.

— Ils vont nous pendre... Brûler le village et l'auberge.

— Je tue les monstres, répéta-t-elle, et l'on perçut comme un doute dans sa voix, une pointe d'incertitude, de l'hésitation.

L'aubergiste gémit, soupira. Et éclata en sanglots.

Le vieux s'extirpa lentement de sous la table, s'écartant du cadavre de Dede Vargas au visage affreusement mutilé.

— Tu voyages sur une jument noire..., marmonna-t-il. Par une nuit aussi noire que le crêpe de deuil... Tu effaces les traces derrière toi...

La jeune fille tourna la tête vers lui. Elle avait eu le temps déjà de masquer son visage ; seuls ses yeux de strige, cernés de noir, étaient visibles à travers les fentes de son foulard.

— Celui qui te croise, ânonna le vieillard, celui-là n'échappera pas à la mort... Parce que tu es la mort.

La jeune fille le regarda. Longuement. L'air impassible.

— Tu as raison, dit-elle enfin.

\* \* \*

Quelque part dans les marécages, loin encore, mais cependant bien plus près que précédemment, retentit pour la seconde fois le hurlement plaintif de la beann'shie.

Vysogota était allongé sur le plancher où il s'était écroulé après avoir essayé de quitter son lit. Il était incapable de se relever. Son cœur faisait des bonds dans sa poitrine, il avait de plus en plus de mal à respirer.

Il savait à présent à qui s'adressait le cri nocturne de l'elfe-fantôme. La mort était proche. *La vie était belle*, songea-t-il. *Malgré tout.*

— Dieux..., parvint-il à murmurer. Je ne crois pas en votre existence... Mais si vous existez bel et bien...

Une douleur terrible explosa soudain dans sa poitrine, derrière le sternum. Quelque part dans les marécages, loin, mais bien plus près que précédemment, la beann'shie gémit une troisième fois.

— Si vous existez, veillez sur la sorceleuse !

« J'ai de grands yeux, hurla l'immense loup de fer, pour bien te voir ! J'ai de grandes pattes, pour t'attraper et t'enlacer ! Chez moi, tout est grand, tout, tu vas pouvoir t'en convaincre sur-le-champ ! Pourquoi m' observes-tu si bizarrement, petite fille ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

La sorceleuse sourit.

— J'ai une surprise pour toi. »

Flourens Delannoy, « La Surprise »,  
tiré du tome *Contes et légendes*

## CHAPITRE 11

Les adeptes se tenaient immobiles devant la grande prêtresse, aussi tendues que des cordes, nerveuses, silencieuses, un peu blêmes. Elles s'apprêtaient à prendre la route, parées jusque dans les moindres détails. Elles portaient des vêtements d'hommes, gris, des vestes chaudes en peau de mouton qui n'entravaient pas les mouvements, de confortables chaussures elfiques. Elles avaient coupé leurs cheveux court, de manière à pouvoir les laver et les coiffer facilement dans les camps et au cours des marches, et à ne pas être gênées dans leur travail. Leurs baluchons étaient prêts, ne contenant que l'indispensable et un peu de nourriture pour la route. Le reste leur serait fourni par l'armée. L'armée, dans laquelle elles s'étaient engagées.

Le visage des deux jeunes filles était calme. En apparence. Triss Merigold voyait que leurs mains et leurs lèvres tremblaient un peu.

Le vent agita les branches nues des arbres du parc du temple, il chassa les feuilles mortes sur les dalles du péribole. Le ciel était couleur bleu marine. Il n'allait pas tarder à neiger. Cela se sentait.

Nenneke brisa le silence.

— Vous avez déjà votre affectation ?

— Pas moi, bredouilla Eurneid. Pour l'instant, je prendrai mes quartiers d'hiver dans un camp près de Wyzima. Le commissaire préposé à l'enrôlement a dit qu'au printemps y stationneraient des détachements de condottieres du Nord... Je serai officier de santé dans l'un de ces détachements.

— Et moi, dit avec un pâle sourire Iola la Seconde, j'ai déjà mon affectation. Je vais rejoindre M. Milo Vanderbeck, qui s'occupe de chirurgie de bataille.

— Et n'allez pas me faire honte. (Nenneke lança aux deux adeptes un regard menaçant.) Montrez-vous dignes de mon enseignement, du temple et de la grande Melitele.

— Certainement, mère.

— Et faites bien attention à vous.

— Oui, mère.

— Au contact des blessés, vous tomberez de fatigue, vous ne connaîtrez pas le sommeil. Vous aurez peur, vous aurez des doutes face à la douleur et la mort. Il est facile dans ces circonstances d'user de narcotiques ou de moyens stimulants. Soyez vigilantes.

— Nous savons cela, mère.

— La guerre, la peur, le meurtre et le sang, dit la grande prêtresse en les transperçant toutes deux du regard, sont aussi synonymes de relâchement des mœurs, et certains y voient même un puissant aphrodisiaque. À l'heure actuelle, mes demoiselles, vous ne connaissez rien de cette réalité et vous ne pouvez encore savoir l'influence que tout cela aura sur vous. Néanmoins faites attention, je vous en prie. Et,



si cela était nécessaire, prenez des moyens préventifs. Si malgré tout l'une ou l'autre d'entre vous se retrouvait dans... l'embarras, dirons-nous, tenez-vous loin des charlatans de foire et des remèdes de bonnes femmes ! Cherchez un temple ou, mieux, une magicienne.

— Nous le savons, mère.

— C'est tout. À présent vous pouvez approcher pour recevoir ma bénédiction.

Elle bénit les deux adeptes l'une après l'autre, en posant sa main sur leur tête, puis elle les enlaça et les embrassa chacune à leur tour. Eurneid renifla. Iola la Seconde éclata tout bonnement en sanglots. Nenneke, dont l'œil brillait plus intensément que d'habitude, s'agita.

— Pas de scène, pas de scène, lâcha-t-elle en faisant mine d'être en colère. Vous partez juste à la guerre. On en revient. Prenez vos paquets et disons-nous au revoir.

— Au revoir, mère.

Elles marchèrent d'un pas rapide vers les grilles du temple, sans se retourner, sous les regards de la grande prêtresse Nenneke, la magicienne Triss Merigold et l'écrivain Jarre.

Ce dernier attira l'attention sur lui par un toussotement peu discret.

— Qu'y a-t-il, Jarre ?

— Elles, tu les as laissé partir ! explosa-t-il avec amertume. Elles, qui ne sont que des jeunes filles, tu les as laissé s'engager ! Et moi ? Pourquoi n'ai-je pas le droit, moi ? Suis-je condamné à passer ma vie ici, dans ces murs, à tourner et retourner des parchemins pleins de poussière ? Je ne suis pas un infirme, ni un lâche ! C'est une honte pour moi de rester ici, dans le temple, quand même des jeunes filles...

— Ces jeunes filles, répliqua la grande prêtresse en lui coupant la parole, ont passé toute leur jeunesse à apprendre comment soigner et guérir des blessés et des malades. Elles partent à la guerre non par patriotisme ni par soif d'aventures, mais parce qu'il y aura là-bas nombre de blessés et de malades. Elles vont avoir du pain sur la planche, jour et nuit ! Eurneid et Iola, Myrrha, Katje, Prune, Débora et d'autres encore représentent la contribution du temple à l'effort de guerre. Le temple, en temps que partie intégrante de la société, paie sa dette à la société. Il verse sa quote-part en envoyant des spécialistes rejoindre l'armée et le front. Comprends-tu cela, Jarre ? Des spécialistes ! Pas de la vulgaire chair à canon !

— Tout le monde s'engage dans l'armée ! Seuls les lâches restent chez eux !

— Tu dis des bêtises, Jarre, intervint Triss d'un ton sec. Tu n'as rien compris.

— Je veux aller à la guerre... (La voix du garçon se brisa.) Je veux sauver... Ciri...

— Voyez-vous ça ! dit Nenneke d'un ton railleur. Le chevalier errant qui veut se lancer à la rescousse de la dame de son cœur. Sur son cheval blanc...

Elle se tut en voyant le regard que lui lançait la magicienne.

— Oh, et puis j'en ai assez de tout ça, Jarre, le réprimanda-t-elle. Je te l'ai interdit, il n'y a pas à discuter ! Retourne à tes livres ! Étudie. Ton avenir, c'est la science. Viens, Triss, ne gaspillons pas notre temps.

\* \* \*

Sur une toile étendue devant l'autel étaient disposés un peigne en os, une bague bon marché, un livre à la reliure abîmée, une écharpe bleue délavée. Iola la Première, la prêtresse au talent divinatoire, était à genoux, penchée au-dessus de ces objets.

— Prends ton temps, Iola, l'avertit Nenneke, debout auprès d'elle. Concentre-toi bien. Nous ne voulons pas d'une prophétie clinquante, ni d'une énigme aux mille solutions. Nous voulons une image. Une image claire. Ces objets, devant toi, appartenaient à Ciri, elle les a touchés. Imprègne-toi de leur aura. Lentement. Sans hâte.

Dehors une tempête de neige faisait rage et le vent soufflait en rafales. La neige recouvrit rapidement les toits et la cour du temple.

C'était le 19 novembre. Le jour de la pleine lune.

— Je suis prête, mère, dit Iola la Première de sa voix mélodieuse.

— Commence.

— Un instant. (Triss se leva du banc tel un ressort, et ôta vivement de ses épaules sa fourrure de chinchilla.) Un instant, Nenneke. Je veux entrer en transe en même temps qu'elle.

— Ce n'est pas prudent.

— Je sais. Mais je veux voir. De mes propres yeux. Je le dois. Pour elle, pour Ciri... J'aime cette fille comme une sœur cadette. À Kaedwen, elle m'a sauvé la vie, en risquant sa propre tête...

La voix de la magicienne s'était soudain brisée.

— Tout à fait comme Jarre, dit la grande prêtresse en secouant la tête. Prêts à foncer tête baissée, à l'aveuglette, en risquant de vous rompre le cou, sans savoir où chercher ni comment faire pour sauver Ciri. Mais Jarre est un garçon naïf et gentil ; toi, une magicienne prétendument mûre et intelligente. Tu devrais savoir que ce n'est pas en entrant en transe que tu aideras Ciri. Tu risques seulement de te causer du tort à toi-même.

— Je veux entrer en transe en même temps que Iola, répéta Triss en se mordant les lèvres. Permets-le-moi, Nenneke. Du reste, qu'est-ce que je risque ? Une attaque d'épilepsie ? Même si j'en ai une, tu me sortiras de là de toute façon.

— Tu risques de voir ce que tu ne devrais pas voir, énonça

lentement Nenneke.

*Le mont Sodden*, songea Triss avec horreur, *le mont Sodden où je trouvai la mort jadis. Où l'on m'a enterrée, où mon nom a été gravé sur un obélisque. Le mont et la tombe qui me réclameront un jour.*

*Je le sais. On me l'a déjà prédit.*

— J'ai pris ma décision, répliqua-t-elle d'un ton froid en redressant fièrement la tête. (Elle se leva et de ses deux mains rejeta dans son dos ses magnifiques cheveux.) Commençons.

Nenneke s'agenouilla, appuya son front contre ses paumes rassemblées.

— Commençons, répéta-t-elle doucement. Prépare-toi, Iola. Agenouille-toi auprès de moi, Triss. Prends Iola par la main.

Dehors il faisait nuit. Le vent soufflait par rafales, la neige tombait.

\* \* \*

Au sud, bien au-delà des montagnes d'Amell, à Metinna, dans une contrée appelée les Cent Lacs, à cinq cents miles à vol de corneille de la ville d'Ellander et du temple de Melitele, le pêcheur Gosta fut tiré de son sommeil par un mauvais rêve. Une fois réveillé, il ne put en aucune façon se rappeler le contenu de son cauchemar, mais une sourde inquiétude l'empêcha longtemps de se rendormir.

\* \* \*

Tout pêcheur averti savait parfaitement qu'il fallait s'y prendre dès les premières gelées pour attraper des perches.

L'hiver, bien que précocé, jouait des tours cette année, aussi capricieux qu'une jolie demoiselle. Au début du mois de novembre, juste après Saovine, alors qu'il y avait du travail par-dessus la tête, il avait envoyé ses premiers froids et ses premières neiges, surprenant tout le monde de fort désagréable manière, tel un bandit surgissant d'une embuscade. À la mi-novembre déjà, alors que la surface des lacs scintillait d'une fine couche de glace qui aurait supporté, semblait-il, le poids d'un homme, l'hiver capricieux se retira, permettant le retour de l'automne, des fortes pluies et d'un vent chaud du sud qui acheva de faire fondre la glace. « Par le diable, s'interrogeaient les paysans, c'est-y l'hiver ou c'est-y pas l'hiver ? »

Trois jours ne s'étaient pas écoulés que l'hiver revint. Sans neige cette fois et sans tempête, mais le gel était aussi mordant que les tenailles d'un forgeron. Il crépitait même.

L'eau qui dégouttait des avant-toits se changea en glaçons en une nuit, parant ainsi les maisons de dents pointues, et c'est tout juste si

les canards, surpris, ne gelèrent pas dans leur mare.

Puis les lacs de Mil Trachta poussèrent un soupir et se muèrent en mers de glace.

Gosta patienta un jour encore, pour être sûr que l'hiver était bel et bien là, puis il sortit du grenier une boîte dotée d'une bandoulière, dans laquelle il conservait ses ustensiles de pêche. Il rembourra soigneusement ses chaussures avec de la paille, enfila une peau de mouton sur son dos, prit un burin, un sac et se hâta vers le lac.

C'est connu, pour les perches, le mieux, c'est d'y aller dès les premières gelées.

La glace était solide. Elle craqua un peu sous le poids de l'homme, elle crissait, mais elle tenait. Gosta marcha jusqu'au milieu du lac ; avec son burin il perça une ouverture, s'assit sur sa boîte, déroula sa ligne en crin de cheval fixée à une baguette en bois de mélèze, y accrocha un petit poisson en étain avec un crochet, et la jeta à l'eau. La première perche, large d'une demi-coudée, saisit l'appât avant même que la ligne soit complètement tendue.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'autour du trou s'étaient agglutinés plus d'une cinquantaine de poissons verts zébrés aux nageoires rouge sang. Gosta avait déjà plus de perches qu'il n'en fallait, mais son euphorie était telle qu'il ne pouvait se permettre d'arrêter. Après tout, il pourrait distribuer le surplus de poissons à ses voisins.

Soudain il entendit un cheval s'ébrouer longuement.

Il leva la tête. Au bord du lac se tenait un magnifique cheval noir ; de la vapeur s'échappait de ses naseaux. Le cavalier, en manteau d'ondatra, avait le visage masqué d'un voile.

Gosta avala sa salive. Il était trop tard pour fuir. Cependant, tout au fond de lui, il comptait que le cavalier n'aurait pas l'audace de faire avancer son cheval sur la fine couche de glace.

Il agita machinalement sa canne à pêche, et une nouvelle perche tirailla sa ligne. Le pêcheur sortit le poisson de l'eau, le détacha de l'hameçon, le jeta sur la glace. Du coin de l'œil il voyait le cavalier. Ce dernier avait mis pied à terre, jeté les rênes de sa monture sur un arbuste effeuillé, et il se dirigeait à présent vers lui, avançant prudemment sur la plaque glissante. La perche frétillait sur la glace, tendait ses nageoires écailleuses, agitait ses branchies. Gosta se leva et se pencha pour se saisir du burin qui, en cas de besoin, pouvait faire office d'arme.

— Sois sans crainte.

C'était une jeune fille. À présent qu'elle avait ôté son foulard, il voyait son visage, défiguré par une affreuse cicatrice. Elle portait une épée dans le dos, il voyait la poignée magnifiquement travaillée qui pointait derrière son épaule.

— Je ne te ferai pas de mal, dit-elle à voix basse. Je veux simplement te demander mon chemin.

*Ben voyons, songea Gosta. En plein hiver. Alors qu'il gèle. Qui peut bien cheminer ou voyager en cette saison ? Un bandit. Ou bien un banni.*

— Cette contrée, c'est Mil Trachta ?

— Oui-da..., ânonna-t-il en regardant l'eau noire, dans le trou. Mil Trachta. Mais nous autres on dit les Cent Lacs.

— Et le lac Tarn Mira ? Tu le connais ?

— Tout le monde le connaît, dit-il en jetant un coup d'œil effrayé à la jeune fille. Même si nous autres on l'appelle le lac Sans-Fond. C'est un lac ensorcelé. D'une profondeur terrible... Des naïades y habitent, qui noient les humains. Et des monstres vivent dans les ruines antiques, ensorcelées.

Il vit ses yeux verts étinceler.

— Il y a des ruines ? Une tour peut-être ?

— Tu parles d'une tour ! s'esclaffa-t-il malgré lui. Ce ne sont que des pierres, écrasées par d'autres pierres, envahies par les mauvaises herbes. Un tas de gravats...

La perche avait cessé de frétiller, seules ses branchies continuaient à s'agiter. La jeune fille l'observait, pensive.

— La mort sur la glace, dit-elle, a quelque chose de fascinant.

— Hein ?

— Il y a loin jusqu'à ce lac et ces ruines ? Par où faut-il aller ?

Il lui indiqua le chemin. Il le lui dessina même, en grattant la glace avec le bout aiguisé de son burin. Elle hochait la tête tandis qu'elle mémorisait la route. La jument restée sur le bord du lac s'ébrouait, heurtant les pierres avec ses sabots, soufflant par les naseaux.

\* \* \*

Il la regarda s'éloigner le long de la rive du lac, il la vit galoper sur le bord du précipice, à travers une magnifique forêt d'aulnes et de bouleaux effeuillés, un bois enchanté, paré d'un blanc manteau de givre. La jument morelle galopait à toute allure avec une élégance indescriptible : à peine entendait-on le claquement de ses sabots contre le sol gelé, à peine voyait-on une fine neige argentée tomber des branches qu'elle effleurait dans sa course. Comme si, à travers cette forêt enchantée, figée par le froid, galopait non pas un simple cheval, mais un cheval lui aussi enchanté, une sorte d'apparition.

Mais peut-être était-ce une apparition ?

Un démon sur un cheval-fantôme, un démon qui aurait pris l'aspect d'une jeune fille aux immenses yeux verts et au visage défiguré ?

Qui, à part un démon, voyagerait l'hiver ? Se renseignerait sur la route qui mène à des ruines ensorcelées ?

Lorsqu'elle se fut éloignée, Gosta remballa rapidement son fourbi de pêche et passa par la forêt pour rentrer chez lui. Il faisait un détour, mais la raison et son instinct lui dictaient de ne pas prendre les chemins, de ne pas se montrer. Car la jeune fille, contrairement aux prémisses, n'était pas un spectre, mais un être humain. La jument morelle n'était pas une apparition, mais bien un cheval. Or très souvent, ceux qui filent à travers les endroits déserts, à cheval, en solitaire, l'hiver de surcroît, sont poursuivis par la traque.

Une heure plus tard, la traque traversait le chemin au galop. Quatorze chevaux.

\* \* \*

Une fois de plus Rience agita son écrin d'argent en pestant. Pris d'un accès de fureur, il le cogna contre le pommeau de la selle. Mais le ksénovoix demeurait silencieux. Comme s'il était ensorcelé.

— Une saloperie magique, commenta froidement Bonhart. Il est cassé, ce passe-passe de foire.

— À moins que Vilgefortz garde volontairement le silence, nous signifiant ainsi toute la considération qu'il a pour nous, ajouta Stefan Skellen.

Rience releva la tête, jaugea les deux hommes d'un regard mauvais.

— Grâce à ce passe-passe de foire, affirma-t-il d'un ton acerbe, nous sommes sur ses traces et nous ne les perdrons plus. Grâce à M. Vilgefortz, nous savons vers où se dirige la jeune fille. Nous savons où nous allons et ce que nous devons faire. Je considère que c'est beaucoup. En comparaison de toutes vos actions précédentes.

— Ne parle pas tant. Hé, Boreas ! Que disent les traces ?

Boreas Mun se redressa, toussota.

— Elle est passée ici il y a une heure. Elle s'efforce de maintenir sa jument au galop, mais c'est un terrain difficile. Même pour une monture aussi incroyable que la sienne. Je dirais qu'elle n'a pas plus de cinq ou six miles d'avance sur nous.

— Et les traces indiquent donc bien qu'elle poursuit sa route à travers ces lacs, marmonna Skellen. Vilgefortz avait raison. Et moi qui ne le croyais pas...

— Moi non plus je ne le croyais pas, reconnut Bonhart. Mais j'ai changé d'avis hier, quand les manants ont confirmé qu'il y avait effectivement une construction magique près du lac Tarn Mira.

Les chevaux s'ébrouaient, soufflant par leurs naseaux. Chat-Huant jeta un regard par-dessus son épaule gauche, en direction de Joanna

Selborne. Depuis quelques jours il n'aimait pas l'expression du visage de la télépathe. *Je deviens nerveux*, se dit-il. *Cette poursuite nous a tous épuisés, physiquement et psychiquement. Il est temps d'en finir. Il est plus que temps.*

Un frisson le parcourut. Il se souvint du rêve qu'il avait fait la nuit précédente.

— C'est bon, se reprit-il. Trêve de méditations. À cheval.

\* \* \*

Boreas Mun se laissa glisser à bas de son cheval pour observer les traces. Ce n'était pas évident. La terre formait des mottes poudreuses ; la neige, rapidement balayée par le vent, ne tenait que dans les sillons et les crevasses. Boreas y recherchait les empreintes des sabots de la jument morelle. Il devait être attentif au moindre détail s'il ne voulait pas perdre la piste, surtout à présent que la voix en provenance de la boîte magique en argent s'était tue, cessant de prodiguer ses conseils et ses indications.

Il était totalement épuisé. Inquiet aussi. Cela faisait près de trois semaines qu'ils poursuivaient la jeune fille... Depuis Saovine, depuis le massacre de Dun Dâre. Près de trois semaines à cheval, toujours sur la route. Et ni la jument morelle ni la jeune fille qui la chevauchait n'avaient ralenti la cadence.

Boreas Mun examinait les traces.

Il ne pouvait s'empêcher de penser au rêve qu'il avait fait la nuit précédente. Dans ce rêve il se voyait en train de couler, de se noyer. Les sombres abysses se refermaient sur lui, et il était entraîné vers le fond, l'eau glacée pénétrant dans sa gorge et ses poumons. Il s'était réveillé trempé de sueur, alors qu'un froid de canard régnait alentour.

*Ça suffit*, s'était-il dit en glissant de sa selle pour observer les traces. *Il est grand temps d'en finir.*

\* \* \*

— Maître ? Vous m'entendez, maître ?

Le ksénovoix restait silencieux.

Rience haussa les épaules avec humeur, souffla sur ses doigts engourdis. Le froid mordait son cou et ses épaules, il avait mal aux reins, et chaque mouvement un peu brusque du cheval accentuait ses douleurs. Il n'avait même plus la force de jurer.

*Presque trois semaines en selle, engagés dans une poursuite incessante. Dans une froidure pénétrante... D'ailleurs, depuis plusieurs jours, il gèle à pierre fendre.*

*Et Vilgefortz qui garde le silence.*

Nous aussi nous gardons le silence. En nous observant en chiens de faïence.

Rience se frictionna les mains, il tira ses gants.

Quand Skellen m'observe, se dit-il, il a un regard étrange. Serait-il en train de comploter ? Il s'est mis d'accord avec Vilgefortz un peu trop facilement à mon goût... Et cette brigade, ces mercenaires lui sont fidèles, ils exécutent ses ordres. Quand nous aurons attrapé la fille, il pourrait bien ne pas tenir compte de l'accord et la tuer ou bien l'amener à ces comploteurs pour mener à bien ses projets insensés de démocratie et de gouvernement citoyen.

Mais peut-être ne pense-t-il plus à toutes ces conspirations ? Peut-être ce conformiste, cet opportuniste, songe-t-il à présent à livrer la jeune fille à l'empereur Emhyr ?

Ils me regardent étrangement. Chat-Huant et toute sa fameuse bande... Cette Kenna Selborne...

Et Bonhart ? Bonhart est un sadique imprévisible. Lorsqu'il parle de Ciri, sa voix tremble de fureur. Il serait prêt à torturer à mort la jeune fille ou bien à l'enlever pour l'obliger à se battre dans des arènes. Quant à l'accord avec Vilgefortz, il n'en a cure. Surtout maintenant que Vilgefortz...

Il sortit le ksénovoix de sous son manteau.

— Maître ? Vous m'entendez ? C'est Rience...

L'appareil restait silencieux. Rience n'avait même plus la force de pester.

Vilgefortz ne parle plus. Skellen et Bonhart ont conclu un pacte avec lui. Mais dans un jour ou deux, quand nous aurons rattrapé la jeune fille, il se pourrait bien qu'il n'y ait plus de pacte. Et que je reçoive un coup de couteau dans la gorge. Ou que ces traîtres m'emmènent pieds et poings liés à Nilfgaard, comme preuve de la loyauté de Chat-Huant...

Quelle poisse !

Vilgefortz ne parle plus. Il ne donne pas de conseils. Il n'indique pas le chemin. Il ne lève pas les doutes de sa voix tranquille, qui vous touche au tréfonds de votre âme. Il se tait.

Le ksénovoix a un problème. Peut-être à cause de ce froid ? ou peut-être...

Peut-être Skellen a-t-il raison ? Peut-être Vilgefortz est-il réellement occupé à autre chose et ne se soucie-t-il guère de nous ni de notre sort ?

Par tous les diables, je ne pensais pas que les choses tourneraient ainsi. Si je m'en étais douté, je ne me serais pas lancé tête baissée dans cette mission... Je serais allé tuer le sorceleur à la place de Shirrú... Sacrebleu ! Moi je me gèle ici, alors que Shirrú est sûrement en train de se chauffer au soleil...

Dire que c'est moi qui ai insisté pour qu'on me confie Ciri et qu'on charge Shirrú de s'occuper du sorceleur. J'en ai fait la demande moi-



même...

*Naguère, au début du mois de septembre, lorsque Yennefer est tombée entre nos mains.*

\* \* \*

Le monde autour d'elle, jusque-là sombre masse irréaliste, molle et gluante comme la boue, se transforma à vue d'œil, des surfaces et des contours précis apparurent. Le monde s'éclaircit, se matérialisa.

Yennefer ouvrit les yeux. Elle était parcourue de tremblements convulsifs. Elle se trouvait allongée sur des pierres, au milieu de cadavres et de planches goudronnées, coincée sous les restes de grément du drakkar *Alcyone*. Elle vit des pieds près d'elle. Chaussés de grosses chaussures. Celles-là même qui l'avaient rouée de coups pour la faire revenir à elle.

— Lève-toi, sorcière !

Un nouveau coup de pied, puis une violente douleur qui irradiait jusqu'à la racine de ses dents. Elle vit un visage se pencher au-dessus d'elle.

— Lève-toi, j'ai dit ! Debout ! Tu me reconnais ?

Elle cligna des yeux. Elle le reconnut. C'était l'homme qu'elle avait autrefois brûlé alors qu'il se sauvait par un portail magique. Rience.

— Nous allons régler nos comptes, lui promit-il. Tous nos comptes, traînée. Je t'apprendrai la douleur. De ces propres mains et de ces propres doigts je t'apprendrai la douleur.

Elle se tendit, serra et déplia sa main, prête à jeter un sort. Et fut aussitôt prise d'une quinte de toux. Elle se recroquevilla, manquant de s'étouffer ; elle tremblait. Rience se mit à ricaner.

— Et alors, ça ne donne rien ? l'entendit-elle dire. Tu n'as pas même une once de pouvoir ! Tu ne pourras pas te mesurer à Vilgefortz avec tes sortilèges ! Il t'a vidée jusqu'à la dernière goutte, comme on presse le fromage pour en extraire le petit-lait. Tu ne serais même pas capable de...

Il n'acheva pas sa phrase. Yennefer, qui avait sorti un stylet d'un fourreau fixé sur sa cuisse, s'élança en avant, tel un chat, et donna un coup à l'aveuglette. Elle n'atteignit pas son but ; la lame ne fit qu'effleurer la cible, arrachant au passage un bout de tissu de son pantalon. Rience fit un bond sur le côté et une culbute.

Aussitôt une volée de coups de poing et de coups de pied s'abattit sur la magicienne. Elle hurla lorsque Rience, tout en piétinant le poignard, lui écrasa la main sous sa grosse chaussure. De son autre pied, il la cogna au bas-ventre. Yennefer se ramassa sur elle-même, le souffle coupé. Elle fut soulevée de terre, ses bras tirés en arrière. Elle

vit un poing se précipiter dans sa direction, et des couleurs criardes étincelèrent brusquement devant ses yeux. Elle avait l'impression que son visage allait exploser sous l'effet de la douleur, qui descendait vers son ventre, son périnée, se répandant dans son corps et lui donnant l'impression que ses genoux n'étaient plus faits que de gelée liquide. Elle s'effondra dans les bras qui la maintenaient. Quelqu'un la saisit par les cheveux et lui tira la tête en arrière. Elle reçut un autre coup, dans l'œil, et de nouveau tout disparut dans un éclair aveuglant.

Pourtant elle n'avait pas perdu connaissance. Elle ressentait absolument tout. Chaque coup qu'elle recevait. Des coups puissants, cruels, qui n'étaient pas seulement destinés à faire mal, mais qui devaient aussi la briser, lui ôter toute énergie et toute envie de résister. Elle sentait que plusieurs mains la maintenaient dans un étau de fer, pendant que quelqu'un la battait.

Elle aurait voulu s'évanouir, mais elle ne pouvait pas. Elle sentait les coups.

Elle entendit soudain une voix au loin.

— Assez ! Es-tu devenu fou, Rience ? Vous voulez la tuer ? J'ai besoin d'elle vivante.

— Je lui ai promis, maître. (Yennefer perçut une ombre mouvante devant elle qui prit progressivement les traits et le visage de Rience.) Je lui ai promis de me venger... De mes propres mains...

— Peu m'importe ce que tu lui as promis. Je le répète, j'ai besoin d'elle vivante. Elle doit être en mesure de parler distinctement.

— Les magiciennes sont comme les chats, pouffa celui qui la tenait par les cheveux, elles ne meurent pas si facilement.

— Ne fais pas le malin, Schirrú. Je vous ai dit d'arrêter les coups. Soulevez-la. Comment vas-tu, Yennefer ?

La magicienne cracha du sang et releva la tête ; elle avait le visage boursoufflé. Elle ne le reconnut pas immédiatement. Il portait une espèce de masque qui cachait toute la partie gauche de son visage. Mais elle savait pertinemment qui c'était.

— Va au diable, Vilgefortz, balbutia-t-elle en passant délicatement sa langue sur ses dents de devant et sa lèvre blessée.

— As-tu apprécié mon sortilège ? As-tu aimé la façon dont je t'ai soulevée au-dessus de la mer en même temps que ton bateau ? As-tu apprécié le voyage ? Quelles formules as-tu utilisées pour survivre à la chute ?

— Va au diable.

— Arrachez-lui l'étoile qu'elle a autour du cou et emmenez-la au laboratoire. Ne perdons pas de temps.

On la traîna, on la tira, on la porta aussi. Vers une plaine rocailleuse où reposaient les débris de l'*Alcyone*. Et de nombreuses autres épaves, dont les coques aux nervures saillantes faisaient penser

à des squelettes de monstres marins. *Crach avait raison*, songea Yennefer, *la disparition des bateaux et de leurs équipages dans les Abysses de Sedna n'avait rien à voir avec une catastrophe naturelle. Par les dieux ! Pavetta et Duny...*

Dans le lointain, par-delà la plaine, les cimes des montagnes se dressaient dans le ciel nuageux.

Puis il y eut des murs, des portes, des galeries, des pavements, des escaliers. Tout était anormalement grand, un peu étrange... et trop dénué de détails pour qu'elle puisse deviner où elle se trouvait, où l'avait envoyée le sortilège. Son visage était gonflé, ce qui rendait les choses difficiles, mais elle pouvait compter sur son odorat, le seul de ses sens à lui fournir des informations. Elle reconnut instantanément l'odeur du formol, de l'éther, de l'alcool. Et de la magie. Les odeurs typiques d'un laboratoire.

On la fit brutalement asseoir sur un siège métallique ; des anneaux froids et étroits se refermèrent violemment sur ses poignets et ses chevilles. Avant que les mâchoires métalliques de l'étau serrent ses tempes et immobilisent sa tête, elle parvint à balayer du regard la vaste salle éclairée d'une lumière criarde. Elle vit un autre fauteuil, une construction en métal très étrange installée sur une estrade en bois.

— Absolument. (C'était la voix de Vilgefortz, qui se tenait derrière elle.) Ce fauteuil est destiné à ta Ciri. Il l'attend depuis longtemps déjà, il n'en peut plus d'attendre. Et moi non plus.

Elle l'entendait qui était tout proche à présent, elle pouvait même sentir son souffle. Il lui plantait des aiguilles dans le crâne, fixait quelque chose au pavillon de ses oreilles. Puis il se posta devant elle et ôta son masque. Yennefer poussa un soupir involontaire.

— C'est là l'œuvre de ta Ciri, dit-il en désignant son visage.

D'une beauté autrefois classique, il était à présent horriblement défiguré, sillonné d'agrafes dorées et de vis qui maintenaient un cristal multifacettes dans son orbite gauche.

— J'ai essayé de l'attraper quand elle a franchi le portail de la tour de la Mouette, expliqua tranquillement le magicien. Je voulais lui sauver la vie, certain que le portail la tuerait. J'étais naïf ! Elle est passée sans problème, libérant une force telle que le portail a éclaté et m'a explosé à la figure ! J'ai perdu un œil et ma joue gauche a été arrachée, ainsi que la peau d'une bonne partie de mon visage, de mon cou et de ma poitrine. C'est très désagréable, très douloureux, et ça complique énormément la vie. C'est aussi bien laid, n'est-ce pas ? Ah ! Il aurait fallu me voir avant que je commence à me régénérer à l'aide de la magie.

» Si je croyais aux revenants, reprit-il en lui fourrant dans le nez un tuyau de cuivre courbé, je penserais que c'est une vengeance de

Lydia van Bredevoort. D'outre-tombe. Ma peau se régénère, mais lentement, c'est un processus de longue haleine, parfois capricieux. Le plus difficile, ce sont les pommettes... Quant au cristal que j'ai dans l'orbite gauche, il joue son rôle à merveille – je dispose d'une vision tridimensionnelle –, mais il n'en reste pas moins un corps étranger. Je suis parfois pris d'une rage folle tant mon œil naturel me manque. Dans ces moments-là, gagné par une fureur irrationnelle, je me jure d'attraper Ciri. De confier à Rience la tâche de lui arracher un de ses yeux verts. Avec les doigts. « De ces propres doigts », comme il a coutume de dire. Tu restes silencieux, Yennefer ? Sais-tu seulement que j'ai une affreuse envie de t'arracher un œil, à toi aussi ? Ou même les deux yeux ?

Il lui plantait de grosses aiguilles dans les veines de la main. Quand il n'y parvenait pas, il les enfonçait jusqu'à l'os. Yennefer serra les dents.

— Tu m'as causé du souci. Tu m'as forcé à m'arracher à mon travail. Tu m'as exposé au risque en précipitant ce bateau vers les Abysses de Sedna, sous ma fameuse pompe... Notre bref duel a fait grand bruit et des échos ont pu parvenir jusqu'à des oreilles indiscrètes et indésirables. Mais je n'ai pas pu résister. La pensée de t'avoir ici, de pouvoir te relier à mon scanner était par trop tentante.

» Car tu n'imagines tout de même pas, dit-il en plantant une nouvelle aiguille, que je me suis laissé avoir par ta provocation ? Que j'ai avalé tes couleuvres ? Si c'est ce que tu penses, tu confonds le ciel avec les étoiles qui se reflètent la nuit à la surface de l'étang. Tu étais à ma recherche, moi à la tienne. En voguant vers les Abysses, tu m'as tout bonnement simplifié la vie. Parce que vois-tu, même à l'aide de cet appareil que voici, qui n'a pas son égal, je ne peux scanner Ciri tout seul. La jeune fille a des mécanismes de défense innés, une aura antimagique propre, puissante et substitutive, qui n'est autre que le Sang ancien en fin de compte... Mes superscanners devraient pouvoir la retrouver malgré tout, mais ils n'y arrivent pas.

Yennefer était à présent entortillée dans de petits fils argentés et cuivrés, encerclée dans un échafaudage de petits tuyaux en argent et en porcelaine. Sur les supports fixés au fauteuil vacillaient des récipients en verre contenant des liquides incolores.

— Je me suis donc dit, reprit Vilgefortz en lui fichant dans le nez un second tube, en verre cette fois, que le seul moyen de scanner Ciri était d'utiliser une sonde empathique. Mais pour cela, j'avais tout de même besoin de quelqu'un qui aurait avec la jeune fille un lien émotionnel suffisant et qui aurait élaboré une matrice empathique, un algorithme des sentiments et de la sympathie réciproque, pour employer une tournure néologique. J'ai pensé au sorcelleur, mais il a disparu. En outre, les sorcelleurs sont de piètres médiums. J'avais

l'intention de faire enlever Triss Merigold, notre Quatorzième du mont Sodden. Puis je me suis interrogé : ne fallait-il pas faire venir Nenneke d'Ellander ? Mais lorsque j'ai découvert que toi, Yennefer de Vengerberg, tu te précipitais tout droit dans mes bras... Vraiment, je ne pouvais espérer meilleure prise... Reliée à l'appareillage, tu vas scanner Ciri pour moi. L'opération exige, il est vrai, une coopération de ta part... Mais, tu le sais, il existe des moyens pour contraindre un esprit récalcitrant à la coopération.

» Certes, poursuivit-il en s'essuyant les mains, tu as droit à quelques explications. Plusieurs questions doivent te brûler la langue. Par exemple : de quelle façon ai-je entendu parler du Sang ancien ? De la prophétie de Lara Dorren ? Quel est ce gène exactement ? Comment se fait-il que Ciri en soit dotée ? Qui le lui a transmis ? De quelle manière vais-je le récupérer et à quelles fins l'utiliserai-je ? Comment fonctionne la Pompe des Abysses ? Qui m'a-t-elle permis d'aspirer, qu'ai-je fait de ces personnes et pourquoi ? Cela fait beaucoup de questions, n'est-ce pas ? C'en est même dommage que nous ne disposions pas d'assez de temps pour que je puisse tout te raconter, tout t'expliquer. Bah !

» Certaines choses, j'en suis persuadé, t'étonneraient, Yennefer... Mais, comme nous l'avons dit, nous n'avons pas le temps. Les élixirs commencent à agir, il est temps que tu te concentres.

La magicienne serra les dents, étouffant un cri déchirant qui montait du plus profond de ses entrailles.

— Je sais, dit Vilgefortz en hochant la tête. (Il approcha un grand mégascope professionnel, un écran et une énorme boule de cristal posée sur un trépied, emmaillottée de fils argentés.) Je sais, c'est très désagréable. Et très douloureux. Plus vite tu parviendras à scanner Ciri, moins longtemps cela durera. Allez, Yennefer ! Je veux voir Ciri, ici, sur cet écran. Je veux voir où elle est, avec qui elle est, ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, où elle dort et avec qui.

Yennefer poussa un cri de désespoir, strident, sauvage.

— Ça fait mal, devina Vilgefortz en rivant sur elle son œil vivant et son cristal mort. Bien sûr que ça fait mal. Scanne, Yennefer. Ne t'entête pas. Ne joue pas les héroïnes. Tu sais bien qu'il est impossible de résister à cette douleur. Les conséquences de ton obstination pourraient être funestes, il pourrait y avoir effusion de sang, tu risques de devenir paraplégique ou même carrément de te transformer en légume. Scanne !

Elle serra les mâchoires si fort que ses dents grincèrent.

— Allons, Yennefer ! dit le magicien d'une voix douce. Ne serait-ce que par curiosité ! Tu es sans doute curieuse de savoir comment s'en sort ta pupille, n'est-ce pas ? Peut-être qu'un danger la menace ? Peut-être a-t-elle besoin d'aide ? Tu sais pourtant que nombreux sont

ceux qui lui veulent du mal et souhaitent sa mort. Scanne. Lorsque je saurai où se trouve Ciri, je l'attirerai ici. Elle sera en sécurité... Ici, personne ne la trouvera. Personne.

Il avait pris une voix de velours, chaleureuse.

— Scanne, Yennefer. Scanne. Je t'en prie. Je ne prendrai à Ciri que ce dont j'ai besoin. Et ensuite je vous rendrai la liberté à toutes les deux. Je t'en donne ma parole.

Yennefer serra les dents plus fort encore. Un filet de sang coula sur son menton. Vilgefortz se leva brusquement, fit un geste de la main.

— Rience !

Yennefer sentit qu'on mettait un appareil autour de sa main et de ses doigts.

— Parfois, dit Vilgefortz en se penchant sur elle, là où échouent la magie, les élixirs et les narcotiques, la bonne vieille torture classique donne d'excellents résultats, surtout sur les esprits récalcitrants. Ne m'oblige pas à y recourir. Scanne.

— Va au diable, Vilgefortz !

— Serre la vis, Rience. Lentement.

\* \* \*

Vilgefortz jeta un coup d'œil sur le corps inerte qui gisait sur le sol près de l'escalier menant au souterrain. Puis il releva la tête en direction de Rience et de Schirré.

— Il existe toujours un risque, dit-il, que l'un de vous tombe entre les mains de mes ennemis et soit interrogé. J'aimerais croire que vous ferez montre alors d'autant de force d'âme et de courage. Oui, j'aimerais le croire. Mais je n'y crois pas.

Rience et Schirré ne pipèrent mot. Vilgefortz déclencha de nouveau le mégascope, puis il éclaira sur l'écran l'image générée par l'énorme cristal.

— C'est tout ce qu'elle a scanné, expliqua-t-il en désignant l'écran. Moi je voulais Cirilla, elle m'a donné le sorceleur. Curieux. Elle n'a pas permis qu'on lui vole la matrice empathique de la jeune fille, mais elle a craqué sur Geralt. Alors que je ne soupçonnais rien de ses sentiments pour lui... Bon, contentons-nous pour l'instant de ce que nous avons : le sorceleur, Cahir aep Ceallach, le barde Jaskier, et une femme... Voyons... Lequel de vous deux va se charger de ce problème ? Qui souhaite régler le sort du sorceleur une bonne fois pour toutes ?

\* \* \*

*Schirré s'est porté volontaire, se souvint Rience en se redressant sur*

ses étriers pour soulager un peu ses fesses meurtries par la selle. *Il s'est proposé pour tuer le sorceleur. Il connaissait l'endroit où Yennefer avait scanné Geralt et sa compagnie, il y avait de la famille. Quant à moi, Vilgefortz m'a envoyé négocier avec Vattier de Rideaux, puis il m'a chargé de suivre Skellen et Bonhart...*

*Et moi, pauvre imbécile, je me réjouissais alors, certain d'avoir écopé d'une mission bien plus facile et plus agréable. Et dont je pensais m'acquitter rapidement, sans la moindre difficulté, et même avec plaisir...*

\* \* \*

— Si les manants n'ont pas menti, ce lac doit se trouver derrière cette colline, dans la vallée.

— C'est aussi là que mène la piste, confirma Boreas Mun.

— Qu'est-ce qu'on attend, alors ? (Rience frotta son oreille gelée.) Éperonnons les chevaux et en route !

— Pas si vite, le tempéra Bonhart. Mieux vaut nous séparer. Et faire le tour de la vallée. Nous ne savons pas de quel côté du lac elle est partie. Si nous choisissons la mauvaise direction, il peut se révéler soudain que le lac nous éloigne d'elle.

— C'est absolument vrai, par ma foi, acquiesça Boreas.

— Les lacs sont gelés.

— Il n'est pas certain que la couche de glace supporte le poids des chevaux. Bonhart a raison, il faut nous séparer.

Skellen donna ses ordres rapidement. Le groupe mené par Bonhart, Rience et Ola Harsheim, qui comptait au total sept chevaux, galopa le long de la rive est, disparaissant rapidement dans la forêt noire.

— Bon, ordonna Skellen. On y va, Silifant...

Il s'aperçut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

Il fit faire demi-tour à son cheval, lui donna un coup de nagaïka et se dirigea vers Joanna Selborne. Kenna écarta sa monture, elle avait un visage de pierre.

— Ça ne sert à rien, monsieur le coroner, dit-elle d'une voix rauque. N'essayez même pas. Nous n'irons pas avec vous. Nous rentrons. Nous en avons assez de tout ça.

— Nous ? hurla Dacre Silifant. Qui ça, nous ? Qu'est-ce que ceci, une rébellion ?

Skellen se pencha sur sa selle, cracha sur la terre gelée. Andres Vierny et Til Echrade, l'elfe aux cheveux clairs, se placèrent derrière Kenna.

— Madame Selborne, dit Chat-Huant en insistant sur chaque syllabe d'un air fielleux. Vous êtes non seulement en train de gâcher une carrière qui s'annonçait brillante et prometteuse et de gaspiller la

chance de votre vie en la réduisant à néant, mais surtout vous vous condamnez à être livrée au bourreau. Et en même temps que vous ces imbéciles qui vous ont écoutée.

— Ce qui est écrit est écrit, répliqua Kenna avec philosophie. Mais inutile de nous effrayer avec votre bourreau, monsieur le coroner. Qui sait lequel d'entre nous verra l'échafaud le premier.

— C'est ce que tu penses ? lança Chat-Huant, un éclair dans les yeux. C'est ce dont tu t'es convaincue en écoutant sournoisement les pensées d'autrui ? Je t'imaginais plus maligne. Mais tu es d'une stupidité ordinaire, femme. Avec moi, on gagne toujours, contre moi on perd toujours ! Souviens-t'en. Tu as beau déjà m'estimer perdu, je suis encore capable de t'envoyer à l'échafaud. Vous entendez, vous tous ? J'ordonnerai qu'on vous arrache la peau des os au fer rouge !

— Vous avez choisi votre route, dit doucement Til Echrade, et nous la nôtre. Les deux sont incertaines et risquées. Et personne ne sait ce que le destin réserve à chacun de nous.

— Nous ne serons pas vos chiens de chasse, monsieur Skellen, lança fièrement Kenna en relevant la tête. Et nous ne permettrons pas qu'on nous abatte au final comme ces chiens, comme vous l'avez fait avec Nératine Ceka. Allez, assez parlé. Nous rentrons ! Boreas, viens avec nous.

— Non, refusa le pisteur en tournant la tête et en s'essuyant le front avec son bonnet de fourrure. Prenez soin de vous, je ne vous veux pas de mal. Mais je reste. C'est mon devoir. J'ai prêté serment.

— À qui ? demanda Kenna en fronçant les sourcils. À l'empereur ou à Chat-Huant ? Ou peut-être au magicien qui parle dans sa boîte ?

— Je suis un soldat. C'est mon devoir.

— Attendez ! s'écria Dufficey Kriel en surgissant derrière Dacre Silifant. Je viens avec vous. Moi aussi, j'en ai marre de tout ça ! Cette nuit, j'ai rêvé de ma propre mort. J'ai pas envie de crever pour cette sale histoire louche !

— Traîtres ! hurla Dacre en devenant rouge comme une cerise. (On aurait dit que du sang noir allait jaillir sur son visage.) Renégats ! Chiens galeux !

— Ferme ton clapet ! (Chat-Huant avait toujours les yeux rivés sur Kenna, et son regard était aussi terrifiant que celui de l'oiseau de proie dont il avait pris le nom.) Ils ont choisi leur route, tu les as entendus. Il est inutile de crier et de gaspiller ta salive. Mais nous nous reverrons un jour. Je vous le promets.

— Peut-être bien sur le même échafaud, répliqua Kenna sans amertume. Parce que ce n'est pas avec ces messieurs les principions qu'on vous condamnera, Skellen, mais bien avec nous, les goujats. Et vous avez raison, ne gaspillons pas notre salive. On y va. Adieu, Boreas. Adieu, monsieur Silifant.



Dacre cracha par-dessus les oreilles de son cheval.

\* \* \*

— Et sur ce que je viens de rapporter, Tribunal suprême, déclara Joanna Selborne, je n'ai rien à ajouter.

Elle releva fièrement la tête en écartant de son front une mèche sombre.

Le président du tribunal la regardait de haut. Il avait un visage indéchiffrable. Des yeux gris. Et bons.

*Bah ! songea Kenna. Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ? C'est quitte ou double, qui ne risque rien... Je ne vais pas pourrir dans une citadelle à attendre la mort. Chat-Huant n'avait pas lancé des paroles en l'air, il est prêt à se venger même dans l'autre monde...*

*Allez, je me lance ! Peut-être qu'ils ne se rendront compte de rien. Qui ne risque rien...*

Elle porta sa main à son nez, comme pour l'essuyer. Elle regarda le président du tribunal droit dans les yeux.

— Garde ! dit le président du tribunal. Je vous prie de bien vouloir raccompagner Joanna Selborne au...

Il s'interrompit, toussota. Son front se couvrit soudain de sueur.

— ... au greffe, acheva-t-il en reniflant fortement. Faites-lui remplir les papiers nécessaires. Et libérez-la. Le témoin Selborne n'est plus utile au tribunal.

Kenna essuya discrètement les gouttes de sang qui avaient coulé de son nez. Elle sourit d'un air charmant et remercia le juge d'un léger salut.

\* \* \*

— Ils ont déserté ? répéta Bonhart, incrédule. Les autres ont déserté ? Ils sont partis, comme ça ? Et toi, Skellen, tu les as laissés faire ?

— S'ils nous balancent..., commença Rience, mais Chat-Huant l'interrompit aussitôt.

— Ils ne nous balanceront pas, car ils tiennent à leur peau ! Et du reste, que pouvais-je faire ? Après que Kriel les eut rejoints, je n'avais plus avec moi que Bert et Mun, eux étaient quatre...

— Quatre, dit Bonhart d'une voix sinistre, ce n'est rien du tout. Dès que nous aurons rattrapé la jeune fille, j'irai à leur poursuite. Et j'en ferai de la nourriture pour les corneilles. Au nom de certains principes.

— Rattrapons-la d'abord, l'interrompit Chat-Huant en tapant la croupe de son cheval avec sa nagaïka. Boreas ! Observe les traces !

La colline était nimbée d'un épais brouillard, mais ils savaient qu'un lac se trouvait en bas, car ici, à Mil Trachta, il y avait un lac dans chaque vallée. Celui vers lequel menaient les traces des sabots de la jument morelle était en revanche sans conteste celui qu'ils cherchaient, celui que Vilgefortz leur avait demandé de trouver. Qu'il leur avait décrit avec précision. Et dont il leur avait donné le nom.

Tarn Mira.

Le lac était étroit, pas plus large qu'une portée de flèche, lové en une demi-lune entre de hauts versants escarpés couverts de sapinières, et joliment parsemé d'une poudre neigeuse. Le silence qui régnait sur les versants était si absolu qu'il en devenait assourdissant. Même les corneilles, dont le coassement funeste les avait accompagnés durant plusieurs jours, s'étaient tues.

— On est à la limite sud, affirma Bonhart. Si le magicien ne s'est pas fichu de nous et s'il n'a pas embrouillé l'affaire, la tour magique doit se trouver à la limite nord. Surveille les traces, Boreas ! Si nous perdons la piste, le lac va nous séparer d'elle !

— Les traces sont claires ! s'écria Boreas Mun d'en bas. Et fraîches ! Elles mènent au lac !

— En route ! (Skellen maîtrisa sa monture, qui s'écartait vers le ravin.) On y va !

Ils descendirent la pente, prudemment, en retenant les chevaux qui renâclaient. Ils fendirent les buissons noirs, dénudés, figés par le givre, qui bloquaient l'accès à la rive.

Le bai de Bonhart posa prudemment un sabot sur la glace. Celle-ci crépita, puis se fendilla sous le cheval en une enfilade de longues flèches étoilées.

— En arrière ! (Bonhart tira sur les rênes, ramena vers la berge sa monture qui s'ébrouait.) Pied à terre ! La couche de glace est trop fine.

— Seulement près du bord, dans la jonchaie, estima Dacre Silifant en frappant de son talon la carapace de glace. Mais même ici elle fait au moins un pouce et demi d'épaisseur. Elle supportera un cheval sans problème, y a pas à avoir peur...

Ses paroles furent couvertes par un juron et un hennissement : le gris de Skellen avait dérapé ; il se retrouva sur la croupe, ses jambes se dérobaient sous lui. Skellen lui donna un coup d'éperon, poussa un nouveau juron, accompagné cette fois du grincement sec de la glace qui craquait. Le gris agita violemment ses jambes antérieures pour tenter de se relever tandis que de ses membres postérieurs il effritait la plaque de glace, battant l'eau sombre qui jaillissait sous elle.

Chat-Huant sauta à terre, secoua les rênes, mais il glissa et s'étala de tout son long, évitant par miracle de se retrouver sous les fers de sa propre monture. Deux Gemmeriens, déjà descendus de cheval, l'aidèrent à se relever ; Ola Harsheim et Bert Brigden ramenèrent le

cheval sur la berge.

— Pied à terre, les gars, répéta Bonhart, les yeux plongés dans la brume qui envahissait le lac. On ne va pas prendre de risques. Nous rattraperons la fille à pied. Elle est descendue de cheval elle aussi, elle progresse à pied à présent.

— C'est absolument vrai par ma foi, confirma Boreas Mun en désignant le lac. Ça se voit bien.

Tout au bord du lac, sous l'arche des feuillages, la couche de glace était lisse et à demi transparente comme le verre sombre d'une bouteille. On voyait au travers les joncs et les plantes aquatiques brunâtres. Mais plus loin, vers le centre, une fine couche de neige poudreuse recouvrait la surface du lac. Et sur cette couche, aussi loin que le permettait la brume, on distinguait clairement des traces de pas.

— On la tient, s'enflamma Rience en lançant les rênes de son cheval sur une branche. Finalement elle n'est pas aussi maligne qu'elle le paraissait. Elle a choisi de passer par le milieu du lac. Si elle avait préféré marcher le long d'une berge, ou si elle avait pris par la forêt, il n'aurait pas été aisé de la suivre !

— Par le milieu du lac, répéta Bonhart, perplexe. C'est justement en suivant cette direction qu'on arrive le plus rapidement et le plus facilement vers cette tour prétendument magique dont a parlé Vilgefortz. Elle le sait. Mun ? Combien d'avance a-t-elle sur nous ?

Boreas Mun, qui était déjà sur le lac, s'agenouilla près de l'empreinte de la chaussure ; il se pencha bien bas, observa.

— Une demi-heure, estima-t-il. Pas plus. Le temps s'est radouci, et la trace n'a pas été effacée, chaque clou de la semelle est bien visible.

— Le lac s'étend sur plus de cinq miles vers le nord, marmonna Bonhart en tentant vainement de voir à travers la brume. C'est ce qu'a dit Vilgefortz. Si la jeune fille a une demi-heure d'avance, elle est à environ un mile devant nous.

— En avançant sur la glace ? demanda Mun en secouant la tête. Non. Seules six haltées, sept à la rigueur, nous séparent d'elle.

— Voilà qui est encore mieux ! En avant !

— En avant, répéta Chat-Huant. Sur la glace, tout le monde, allez !

Ils défilaient en soufflant. La proximité de la proie les excitait, les emplissant d'euphorie, comme un narcotique.

— Elle ne nous échappera pas !

— Pourvu qu'on ne perde pas sa trace...

— Et pourvu qu'elle ne nous ait pas joué un sale tour à sa façon, avec ce brouillard... L'air est blanc comme du lait. On n'y voit pas à vingt pas, quelle poisse...

— On dirait des éclopés ! hurlait Rience. Plus vite, plus vite ! Tant

qu'il y a de la neige sur la glace, nous suivons les traces...

— Les traces sont fraîches, marmonna soudain Boreas Mun en s'arrêtant et en se penchant. Toutes fraîches... On distingue encore chaque clou sur l'empreinte... Elle est juste devant nous... Pourquoi ne la voit-on pas ?

— Et pourquoi est-ce qu'on ne l'entend pas ? s'interrogea Ola Harsheim. Nos pas résonnent sur la glace, la neige crisse ! Comment se fait-il qu'elle, on ne l'entende pas ?

— Parce que vous n'arrêtez pas de jacasser, les interrompit brutalement Rience. Allez, remettez-vous en route !

Boreas Mun enleva son bonnet et s'en servit pour essuyer son front trempé de sueur.

— Elle est là, dans le brouillard, dit-il à voix basse. Là, quelque part... mais pas moyen de savoir où. Pas moyen de savoir par où elle va attaquer... Comme là-bas... À Dun Dâre... La nuit de Saovine...

D'une main tremblante, il entreprit de sortir son épée de son fourreau. Chat-Huant bondit jusqu'à lui, le saisit par les épaules, le secoua violemment.

— Ferme-la, vieil imbécile, souffla-t-il.

Mais il était trop tard. Il avait transmis sa peur aux autres. Eux aussi dégainèrent leur épée, chacun se plaçant d'instinct de manière à avoir un camarade derrière lui.

— Ce n'est pas un fantôme ! beugla Rience d'une voix forte. Ce n'est même pas une magicienne ! Et nous, nous sommes dix ! À Dun Dâre, ils étaient quatre, et saouls par-dessus le marché.

— Séparez-vous, ordonna soudain Bonhart, la moitié à droite, la moitié à gauche. Et avancez en ligne ! Mais veillez à ne pas vous perdre de vue les uns les autres.

— Toi aussi ? fit Rience en grimaçant. Toi aussi, Bonhart, tu as été contaminé ? Je te prenais pour quelqu'un de moins superstitieux.

Le chasseur de primes l'observa d'un regard plus glacial encore que la glace elle-même.

— Déployez-vous en ligne, répéta-t-il, ignorant le magicien. Maintenez les distances. Moi, je retourne chercher mon cheval.

— Quoi ?

Une fois de plus Bonhart n'honora pas le magicien d'une réponse.

Rience jura, mais Chat-Huant lui posa rapidement une main sur l'épaule.

— Laisse, qu'il s'en aille. Quant à nous, ne perdons pas de temps ! En ligne ! Bert et Stigward, à gauche ! Ola, à droite...

— À quoi ça sert, Skellen ?

— La glace pourrait se briser sous notre poids si nous restons en formation serrée, marmotta Boreas Mun. En avançant en ligne, on limite les risques de rupture de la glace, et on multiplie nos chances de

repérer la jeune fille au cas où elle se faufileerait sur le côté, par l'une ou l'autre des rives.

— Sur le côté ? pouffa Rience. Et comment ferait-elle ? Les empreintes devant nous ne laissent aucun doute sur sa direction. La jeune fille avance tout droit ; si elle tentait de bifurquer ne serait-ce que d'un pas, ses traces la trahiraient !

— Assez de bavardages, les interrompit Chat-Huant en regardant en arrière, dans le brouillard où avait disparu Bonhart. En avant !

Ils avancèrent.

— Le temps se radoucit, souffla Boreas Mun. La glace fond en surface, on voit les couches de glace inférieures...

— Le brouillard s'épaissit...

— Mais on voit toujours les traces, affirma Dacre Silifant. Et puis j'ai l'impression que la jeune fille ralentit. Elle faiblit.

— Tout comme nous, fit Rience.

Il arracha son bonnet de sa tête et s'en servit pour s'éventer.

— Silence. (Silifant s'arrêta brusquement.) Vous avez entendu ? Qu'est-ce que c'était ?

— Moi, je n'ai rien entendu.

— Moi, si... Comme un crépitement... Un couinement sur la glace... Mais ça ne venait pas de là, dit-il en tendant le bras vers la brume où disparaissaient les traces. Plutôt de ce côté, à gauche...

— J'ai entendu, moi aussi, confirma Chat-Huant en jetant autour de lui des regards nerveux. Mais ça s'est tu maintenant. Sacrebleu, ça ne me plaît pas. Ça ne me plaît pas du tout !

— Les traces, insista Rience avec lassitude. Nous voyons toujours ses traces ! Vous ne voyez pas clair ou quoi ? Elle avance droit devant ! En avant, plus vite, on va l'avoir dans un instant ! Je le jure, dans un instant on va voir...

Il n'avait pas fini sa phrase. Boreas Mun poussa un soupir si profond que ses poumons gémirent. Chat-Huant pesta.

Dix pas devant eux, juste avant l'épais rideau de brume qui leur bouchait la vue, les traces s'arrêtaient. D'un coup.

— Par la peste noire !

— Qu'y a-t-il ?

— Elle s'est envolée ou quoi ?

— Non, rétorqua Boreas Mun en tournant la tête. Elle ne s'est pas envolée. C'est pis que ça.

Rience pesta grossièrement en montrant les sillons tracés dans la glace.

— Des patins, beugla-t-il en serrant inconsciemment les poings. Elle avait des patins et elle les a chaussés. Maintenant elle va filer sur la glace comme le vent... Nous ne la rattraperons pas ! Où donc est passé Bonhart ? Que la peste soit sur lui. Nous ne rattraperons pas la

filles sans les chevaux !

Boreas Mun renifla bruyamment, poussa de nouveau un soupir. Skellen déboutonna lentement sa pelisse, découvrant un baudrier rempli d'orions placé en travers de sa poitrine.

— Nous n'aurons pas besoin de la rattraper, énonça-t-il froidement. C'est elle qui nous rattrapera. Je crains que nous ne devions pas attendre longtemps.

— Es-tu devenu fou ?

— Bonhart avait deviné. C'est pour ça qu'il est retourné chercher son cheval. Il savait que la jeune fille nous attirait dans un piège. Attention ! Tendez l'oreille, à l'affût du crépitement des patins sur la glace !

Dacre Silifant blêmit, c'était perceptible malgré ses joues rougies par le froid.

— Les gars ! hurla-t-il. Attention ! Soyez vigilants ! Et rassemblez-vous, rassemblez-vous ! Ne nous perdons pas dans le brouillard !

— Ferme-la, beugla Chat-Huant. Gardez le silence ! Un silence absolu, sinon nous n'entendrons pas...

Ils entendirent. En provenance de la rive droite, la plus éloignée, ils entendirent dans le brouillard un cri bref, aussitôt étouffé. Et le crissement sec des patins, pareil au bruit du frottement d'un morceau de fer contre du verre, qui donnait la chair de poule.

— Bert ! hurla Chat-Huant. Bert ? Que s'est-il passé là-bas ?

Ils entendirent une exclamation confuse et, un instant plus tard, Bert Brigden surgit de la brume, se sauvant à toute vitesse au risque de se rompre le cou. Alors qu'il les avait presque rejoints, il glissa, tomba et fila ventre à terre sur la glace.

— Elle a eu... Stigward, cracha-t-il dans un souffle. (Il se releva péniblement.) Elle l'a fauché, en pleine course... C'était rapide... Je l'ai à peine vue... C'est une magicienne...

Skellen pesta. Silifant et Mun, tous deux l'épée à la main, se retournèrent, scrutant le brouillard de leurs yeux écarquillés.

*Les patins crissent, crissent, crissent. Vite. En rythme. Distinctement. De plus en plus distinctement...*

— D'où est-ce que ça vient ? hurla Boreas Mun. (Il se retourna en faisant virevolter dans les airs la lame de son épée qu'il tenait à deux mains.) Où ?

— Silence, s'écria Chat-Huant, une étoile dans sa main tendue en l'air. De la droite sûrement ! Oui ! Elle arrive par la droite ! Attention !

Le Gemmerien qui avançait sur l'aile droite pesta soudain, se retourna et courut à l'aveuglette dans le brouillard, pataugeant dans la fine couche de glace fondue. Il n'alla pas bien loin, il n'eut pas même le temps de disparaître dans le brouillard. Ils entendirent le bruit sec des patins qui glissaient, ils aperçurent une ombre mouvante,

indistincte. Et le scintillement d'une épée. Le Gemmerien hurla. Ils le virent qui tombait, ils virent les éclaboussures de sang sur la glace. Le blessé s'agitait dans tous les sens, se recroquevillait, criait, hurlait. Puis il se tut et cessa de bouger.

Mais ses hurlements avaient couvert le crissement des patins qui se rapprochaient. Ils n'avaient pas prévu que la jeune fille reviendrait aussi vite.

Elle surgit parmi eux, au beau milieu de leur groupe. Elle faucha Ola Harsheim en pleine course, en lui portant un coup rapide sous le genou, comme un coup de canif. Elle effectua un demi-tour en faisant une pirouette, projetant sur Boreas Mun une volée de petits éclats de glace pointus. Skellen s'écarta d'un bond et dérapa ; pour se rattraper, il saisit Rience par la manche, et tous deux tombèrent simultanément. Les patins crissèrent juste à côté d'eux, faisant gicler des brisures glacées sur leurs visages. L'un des Gemmeriens hurla, puis son hurlement se mua en un terrible coassement. Chat-Huant savait ce que cela signifiait. Au cours de sa vie, il avait bien souvent entendu crier des personnes dont on tranchait la gorge.

Ola Harsheim beuglait, vautré sur la glace.

*Les patins crissent, crissent, crissent.*

Le silence.

— Monsieur Stefan, hoqueta Dacre Silifant. Monsieur Stefan... Tu es notre dernier espoir... Sauve-nous... Ne nous laisse pas...

— Elle m'a écopé, la garce, s'égosillait Ola Harsheim. Aidez-moi donc, fils de... Aidez-moi à me leveeeeeer !

— Bonhart ! hurla Skellen dans le brouillard. Bonhaaart ! À l'iiiiide ! Où es-tu, salopard ? Bonhaaaaart !

— Elle décrit un cercle autour de nous, lâcha Boreas Mun dans un souffle en se retournant et en prêtant l'oreille. Elle décrit un cercle dans la brume. Elle va frapper sans qu'on sache d'où va arriver le coup... Cette fille, c'est la mort ! On va crever ici ! Ça va être un massacre, comme à Dun Dâre, la nuit de Saovine...

— Restez groupés, gémit Skellen. Restez groupés, elle ne s'attaque qu'à un homme à la fois... Quand vous la verrez approcher, gardez la tête froide... Lancez vos épées, vos besaces, vos ceintures sous ses pieds... N'importe quoi pour la...

Il n'avait pas achevé sa phrase. Cette fois ils n'entendirent même pas le crissement des patins. Dacre Silifant et Rience eurent la vie sauve en se jetant à plat ventre sur la glace. Boreas Mun parvint à faire un bond sur le côté, il glissa, se retrouva à terre, renversant Bert Brigden au passage. Lorsque la jeune fille apparut sans un bruit, Skellen prit son élan et lança son orion. Il toucha bien quelqu'un. Mais pas la bonne personne. Ola Harsheim, qui venait tout juste de se relever, s'affala de nouveau sur la surface ensanglantée, pris de

spasmes, ses yeux grands ouverts semblant loucher sur l'étoile de fer qui sortait de la base de son nez.

Le dernier des Gemmeriens jeta son épée et se mit à sangloter, par à-coups. Skellen le rejoignit et le gifla de toutes ses forces.

— Reprends-toi ! gronda-t-il. Reprends-toi, mon brave ! Ce n'est qu'une fille ! Une fille, et elle est seule !

— Comme à Dun Dâre la nuit de Saovine, dit Boreas Mun à voix basse. Ce lac gelé sera notre tombeau. Tendez, tendez l'oreille, et vous entendrez la mort qui vient vers vous.

Skellen souleva l'épée du Gemmerien et tenta de fourrer l'arme entre les mains de l'homme qui sanglotait, mais en vain. Le Gemmerien, parcouru de spasmes, le regardait d'un air ahuri. Chat-Huant laissa tomber l'épée et fonda sur Rience.

— Fais quelque chose, magicien ! brama-t-il en le secouant par les épaules. (L'affolement décuplait ses forces ; Rience, même s'il était plus grand, plus lourd et plus fort que Skellen, frétillait comme une poupée de chiffon entre ses mains.) Fais quelque chose ! Appelle ton puissant Vilgefertz ! Ou bien lance un sort toi-même ! Prononce une formule, jette un sort, invoque les esprits, conjure les démons ! Fais quelque chose, n'importe quoi, espèce de microbe galeux, saligaud ! Fais quelque chose avant que cette revenante nous abatte tous un par un !

L'écho de son cri roula le long des flancs boisés. Il avait à peine fini de résonner qu'on entendit crisser les patins. Le Gemmerien en pleurs tomba à genoux et se cacha le visage dans les mains. Bert Brigden se mit à hurler, il balança son épée et prit la fuite. Il glissa, tomba à la renverse, poursuivit sa course quelques minutes à quatre pattes, comme un chien.

— Rience !

Le magicien poussa un juron, étendit le bras. Pendant qu'il scandait ses incantations, sa main tremblait, de même que sa voix. Mais il réussit. Pas totalement, il est vrai.

Le petit éclair de feu qui jaillit de sa main sillonna la glace. Mais pas en travers, comme elle aurait dû le faire, pour barrer la route à la jeune fille qui arrivait. Elle se craquela tout en longueur. La croûte de glace s'ouvrit avec fracas, de l'eau noire jaillit dans un bruit sourd, la crevasse, qui s'élargissait rapidement, fila en direction de Dacre Silifant qui observait la scène, ahuri.

— Déportez-vous sur les côtés ! hurla Skellen. Sauvez-vous !

Il était trop tard. La fissure se faufila entre les jambes de Silifant et s'ouvrit brutalement, la glace se fendilla tel du verre, se brisa en morceaux. Dacre perdit l'équilibre, l'eau étouffa son cri. Boreas Mun tomba dans le trou ; le Gemmerien agenouillé disparut sous l'eau, bientôt suivi par le cadavre d'Ola Harsheim. Rience se retrouva à son



tour entraîné dans la profondeur des eaux, et tout de suite après lui Skellen, qui réussit au dernier moment à s'agripper au bord. La jeune fille apparut soudain, bondissant par-dessus la crevasse. Elle atterrit en faisant gicler autour d'elle la glace en train de fondre, et fila à la poursuite de Brigden qui s'enfuyait. Un instant plus tard un cri à faire se dresser les cheveux sur la tête parvint aux oreilles de Chat-Huant qui s'accrochait au bord d'un bloc de glace...

Elle l'avait rattrapé.

— Monsieur..., gémit Boreas Mun qui, on ne sait comment, avait réussi à remonter sur la couche de glace. Donnez-moi la main... Monsieur le coroner...

Mun hissa Skellen sur la glace. Le coroner, livide, commença à trembler violemment. Le bloc de glace se brisa sous le corps de Silifant, et il disparut de nouveau sous les flots. Mais il émergea aussitôt après, suffoquant, crachant, et par un effort surhumain se hissa à son tour sur la glace. Il se traîna sur le ventre et s'affala, épuisé à l'extrême. Une flaque d'eau se forma autour de lui.

Boreas gémit, il ferma les yeux. Skellen tremblait.

— Sauve-moi..., Mun... À l'aide...

Immergé jusqu'aux aisselles, Rience était suspendu au bord d'un bloc de glace. Ses cheveux mouillés étaient collés sur son crâne. Ses dents claquaient comme des castagnettes, évoquant l'ouverture de quelque danse macabre infernale.

Les patins crissèrent. Boreas ne bougea pas. Il attendait. Skellen tremblait.

Elle arrivait. Lentement. Du sang coulait de son épée, s'égouttait sur la glace. Boreas avala sa salive. Bien qu'il fût trempé et glacé jusqu'aux os, il eut soudain terriblement chaud.

Mais la jeune fille ne le regardait pas. Elle concentrait son attention sur Rience, qui tentait vainement de sortir de l'eau.

— Aide-moi... (Rience maîtrisa le claquement de ses dents.) Sauve-moi...

La jeune fille freina, fit un demi-tour gracieux sur ses patins. Elle se tenait debout, les jambes légèrement écartées, son épée devant elle, la pointe vers le bas, ses deux mains sur le pommeau.

— Sauve-moi, gémit Rience en plantant ses doigts engourdis dans la glace. Sauve-moi... et je te dirai... où est Yennefer... Je le jure...

La jeune fille ôta lentement le foulard de sa figure. Et elle sourit. Boreas Mun vit l'affreuse cicatrice et étouffa un cri avec peine.

— Rience, dit Ciri, tout sourires. Je croyais que tu devais m'apprendre la douleur, tu te souviens ? De tes propres mains. De tes propres doigts. Ces doigts-là ? Ceux-là même avec lesquels tu agrippes la glace ?

Rience lui répondit, mais Boreas ne comprit pas un traître mot de

ce qu'il dit car les dents du magicien claquaient si fort qu'il lui était impossible d'articuler correctement. Ciri fit demi-tour et leva son épée au-dessus de sa tête. Boreas serra les dents, convaincu qu'elle allait décapiter Rience, mais la jeune fille se contenta de prendre de l'élan pour sa course. À la grande surprise du pisteur, elle s'éloigna rapidement, prenant de la vitesse en faisant frénétiquement bouger ses épaules. Elle disparut dans le brouillard ; quelques secondes plus tard, le crissement régulier de ses patins cessa.

— Mun... So... sors-moi... de là..., ânonna Rience, le menton collé contre la glace.

Il jeta ses deux mains sur la surface, tenta de s'y agripper avec ses ongles, mais ils étaient déjà tous arrachés. Il redressa ses doigts, s'efforçant d'enfoncer ses mains et ses poignets dans la glace ensanglantée. Boreas Mun le regardait, et il était certain qu'elle allait revenir...

Le crissement des patins leur parvint au dernier moment. La jeune fille arrivait sur eux à une vitesse si incroyable qu'il devenait presque impossible de la suivre des yeux ; elle filait sur ses patins, le long du bloc de glace, s'élançant à présent vers l'extrême bord de l'ouverture.

Rience hurla. Et s'étrangla avec l'eau glacée couleur de plomb.

Il disparut.

Sur la glace, sur les sillons réguliers laissés par les patins, il ne restait plus que du sang. Et des doigts, aussi... Huit doigts.

Boreas Mun ne put s'empêcher de vomir.

\* \* \*

Bonhart galopait le long de l'escarpement côtier, il filait à toute allure, sans considérer que la neige dissimulait peut-être des crevasses, et que le cheval pouvait s'y briser les jambes à tout moment. Les branches couvertes de givre des sapins lui cinglaient le visage, lui flagellaient le dos, déversaient sur son col une poussière glacée.

Il ne voyait plus le lac ; la vallée tout entière, tel le chaudron bouillant d'un sorcier, était envahie par la brume.

Mais Bonhart savait que la jeune fille était là.

Il le sentait.

\* \* \*

Sous la glace, un banc de perches zébrées, intriguées, accompagnait au fond du lac un écrin en argent qui avait glissé de la poche d'un cadavre emporté dans les profondeurs des flots ; l'écrin miroitait de manière fascinante. Avant qu'il touche le fond, dispersant une nuée de limon, les plus audacieuses d'entre les perches avaient

même tapoté l'écrin de leurs petites bouches. Mais elles s'écartèrent soudain, effrayées.

L'écrin émettait des vibrations étranges, alarmantes.

— Rience ? Tu m'entends ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne vous manifestez-vous pas depuis deux jours ? Je veux un rapport. Qu'en est-il de la jeune fille ? Vous n'avez pas le droit de la laisser entrer dans la tour ! Tu m'entends ? Vous ne pouvez pas la laisser entrer dans la tour de l'Hirondelle... Rience ! Réponds, par le diable !

Rience, bien évidemment, ne pouvait lui répondre.

\* \* \*

L'escarpement cédait la place à une berge plane. *C'est la fin du lac, songea Bonhart, je suis à la limite. La jeune fille est cernée. Où est-elle ? Et où est cette fichue tour ?*

Le rideau de brume se fendit soudain, et c'est alors qu'il la vit. Elle était là, juste sous ses yeux, juchée sur sa jument morelle. *C'est une magicienne, pensa-t-il, elle communique avec cette satanée bête. Elle l'a envoyée à l'extrémité du lac en lui ordonnant de l'y attendre.*

*Mais de toute façon ça ne l'aidera en rien.*

*Je dois la tuer. Que les diables emportent Vilgefortz. Mais d'abord je ferai en sorte qu'elle me supplie de lui laisser la vie sauve... Ensuite, seulement, je la tuerai.*

Il poussa un cri, éperonna son cheval et se lança dans un galop périlleux.

Et soudain il comprit qu'il avait perdu. Qu'elle lui avait quand même joué un sale tour à sa façon.

Ciri se tenait de l'autre côté du lac. Pas plus d'une demi-haltée les séparait l'un de l'autre, mais à cet endroit la couche de glace était très fine. Qui plus est, la jeune fille et sa jument se trouvaient à présent sur la corde de la demi-lune, beaucoup plus près du rivage.

Bonhart pesta, il agita violemment les rênes et orienta son cheval sur la glace.

\* \* \*

— Vas-y, Kelpie !

Les sabots de la jument morelle soulevaient des mottes de terre gelées.

Ciri se plaqua contre l'encolure de son cheval. La vue de Bonhart en train de la pourchasser l'affola. Cet homme lui faisait peur. À la pensée de devoir l'affronter seule, elle sentit son estomac se nouer.

Non, elle ne pouvait pas l'affronter. Pas encore.

La tour. Seule la tour pouvait la sauver. Et le portail. Comme sur

Thanedd, lorsque le magicien Vilgefortz se trouvait juste derrière elle, tendant la main dans sa direction...

Son seul salut, c'était la tour de l'Hirondelle.

La brume s'était levée.

Ciri lâcha la bride, sentant soudain une chaleur effroyable l'envahir. Ne pouvant croire ce qu'elle voyait. Ce qu'elle avait sous les yeux.

\* \* \*

Bonhart l'avait vu, lui aussi. Et il poussa un hurlement de triomphe.

Aucune tour ne se profilait au bout du lac. Ni même les ruines d'une tour. Il n'y avait tout simplement rien. À peine si l'on voyait se dessiner un monticule, simple remblai de pierres envahies de mauvaises herbes nues et gelées.

— La voilà, ta tour magique ! beugla-t-il. Le voilà, ton salut ! Un vulgaire tas de cailloux !

La jeune fille semblait ne rien voir, ne rien entendre. Elle guida sa jument près du monticule, sur le remblai de pierres. Elle tendit les deux bras vers le ciel comme si, sous le coup de la déception, elle maudissait les cieux.

— Je t'avais dit que tu m'appartenais ! hurla Bonhart en éperonnant son cheval bai. Que je ferais de toi ce qui me plaît ! Que personne ne m'en empêcherait ! Ni homme, ni dieux, ni diable, ni démon ! Ni une tour maudite ! Tu m'appartiens, sorceleuse !

Les sabots du cheval claquaient sur la surface glacée.

La brume soudain tourbillonna, emportée par un vent surgi de nulle part. Le cheval bai hennit et caracola en découvrant ses dents. Bonhart se pencha en arrière sur sa selle, tira de toutes ses forces sur les rênes car le cheval était devenu fou, il remuait la tête, trépidait, dérapait sur la glace.

Devant lui, à mi-chemin entre l'endroit où il se trouvait et le rivage sur lequel se tenait Ciri, une licorne d'un blanc immaculé dansait sur la glace ; elle se cabrait, adoptant finalement une pose rendue célèbre par de nombreux blasons.

— Pas de tours de ce genre avec moi ! brailla le chasseur de primes en maîtrisant son cheval. On ne m'effraie pas avec des sortilèges ! Je t'aurai, Ciri ! Cette fois je te tuerai, sorceleuse ! Tu m'appartiens.

La brume tourbillonna de nouveau, virevolta, prenant des formes étranges. Des formes qui devenaient de plus en plus précises. C'étaient des cavaliers. Des silhouettes cauchemardesques de cavaliers fantômes.

Bonhart écarquilla les yeux.

Ils chevauchaient des chevaux-squelettes, leurs armures et leurs cottes de mailles mangées par la rouille, leurs heaumes tordus et corrodés, décorés de cornes de buffles, de panaches mités en plumes d'autruche et de paon. Sous les auvents des heaumes, les yeux des spectres brillaient d'un éclat grisâtre. Leurs étendards en lambeaux bruissaient.

À la tête de la cavalcade démoniaque galopait un cavalier armé, une couronne sur son heaume, un gorgerin sur sa poitrine qui venait heurter son plastron rouillé.

*Hors d'ici ! (Dans la tête de Bonhart, des mots résonnaient.) Hors d'ici, mortel ! Elle n'est pas à toi. Elle est à nous. Hors d'ici !*

S'il y avait une chose qu'on ne pouvait enlever à Bonhart, c'était son courage. Il ne se laissa pas intimider par les spectres. Il surmonta sa peur, ne céda pas à la panique.

Son cheval en revanche se révéla moins résistant.

L'étalon bai se cabra, caracola sur ses membres postérieurs, hennit sauvagement, lança une ruade en bondissant. Sous le choc des fers la glace se fendit avec un craquement effrayant, des blocs de glace se dressèrent à pic, de l'eau jaillit. Le cheval grogna, heurta de ses sabots avant le bord du trou, qui s'effrita. Bonhart se débarrassa de ses étriers, sauta. Trop tard.

L'eau l'engloutit. Ses oreilles résonnèrent d'un tintement assourdissant. Ses poumons menaçaient d'éclater.

Il eut de la chance. Tandis qu'il se débattait, il sentit sous ses pieds quelque chose, son cheval, sans doute, qui s'enfonçait dans les profondeurs. Il prit appui sur l'animal et s'élança vers la surface. Crachant et haletant, il s'agrippa au bord du trou. Sans céder à la panique, il planta son couteau dans la glace, se hissa hors de l'eau. Il resta allongé, respira profondément, complètement trempé.

Une clarté peu naturelle, cadavéreuse, avait subitement inondé le lac, la glace, les talus enneigés, la forêt de pins couverte de givre.

Au prix d'un énorme effort, Bonhart se mit à genoux.

Au-dessus de l'horizon, une couronne de lumière aveuglante enflamma le ciel couleur bleu marine, un dôme lumineux dont soudain surgirent des faisceaux et des spirales de feu, des colonnes dansantes et des tourbillons de lumière. Des draperies et des rubans mouvants, vacillants, aux formes sans cesse changeantes, se suspendirent au firmament.

Bonhart coassa. Il avait l'impression d'avoir un garrot de fer sur la gorge.

À l'endroit où un instant auparavant il n'y avait qu'une petite colline nue et un tas de cailloux se dressait à présent une tour.

Majestueuse, svelte et élancée, noire, lisse, brillante, comme

taillée d'un seul bloc dans du basalte. Des flammes clignotaient à ses quelques fenêtres ; entre les créneaux dentelés de son sommet flamboyait une *aurora borealis*.

Bonhart vit la jeune fille sur sa jument morelle, le visage tourné vers lui. Il vit ses yeux brillants et sa joue tailladée d'une affreuse cicatrice. Puis la jeune fille talonna sa monture jusqu'à la tour et, sans hâte, elle pénétra dans l'obscurité sombre sous l'arc de pierre de l'entrée.

Il la vit disparaître.

L'*aurora borealis* explosait, libérant des tourbillons de flammes aveuglantes.

Quand Bonhart put enfin rouvrir les yeux, la tour n'était plus là. À sa place, il n'y avait plus que la colline enneigée, un tas de cailloux, des mauvaises herbes noires desséchées.

Agenouillé sur la glace dans une mare d'eau, ses vêtements trempés et dégoulinants, le chasseur de primes poussa un cri sauvage, horrible. Les mains tendues vers le ciel, il criait, hurlait, blasphémait, maudissait : les gens, les dieux et les démons.

L'écho de son cri se répercuta sur les flancs couverts de sapinières, le long de la surface gelée du lac Tarn Mira.

\* \* \*

L'intérieur de la tour lui rappela instantanément Kaer Morhen, le même corridor noir après l'arcade, la même enfilade sans fin de colonnes ou de statues. Elle n'arrivait pas à comprendre comment une telle profondeur pouvait être contenue dans l'obélisque élancé de la tour. Mais elle savait parfaitement qu'il était inutile d'en appeler à la logique. Après tout, cette tour avait surgi de nulle part, comme par enchantement. Elle pouvait tout renfermer et il ne fallait s'étonner de rien.

Ciri regarda autour d'elle. Elle ne croyait pas que Bonhart était parvenu à entrer dans la tour à sa suite, si tant est qu'il ait osé essayer. Mais elle préférerait s'en assurer.

L'arcade par laquelle elle était entrée brillait d'un éclat artificiel.

Les sabots de Kelpie résonnèrent sur le sol ; sous ses fers quelque chose crépita. Des os. Des crânes, des tibias, des cages thoraciques, des fémurs, des bassins. Elle progressait au milieu d'un gigantesque ossuaire. *Kaer Morhen*, songea-t-elle en se remémorant certains souvenirs. *Les morts doivent être enterrés... C'était il y a si longtemps... À l'époque, je croyais encore à ce genre de choses... La majesté de la mort, le respect pour les morts. Mais la mort, c'est tout simplement la mort. Et un mort, ce n'est qu'un cadavre froid. Peu importe où il repose, où pourrissent ses os.*

Elle pénétra dans l'obscurité, sous l'arcane, entre des colonnes et des statues. Les ténèbres ondoyèrent comme de la fumée, des murmures obsédants, des soupirs, des incantations silencieuses emplirent ses oreilles. Devant elle la clarté revint soudain, éblouissante, une porte gigantesque s'ouvrit. Puis une autre. Et une autre encore. Une infinité de portes aux lourds vantaux s'ouvriraient sans bruit devant elle.

Kelpie avançait, faisant résonner ses sabots sur le sol.

La géométrie des murs qui l'entouraient, des arcades et des colonnes, se trouva soudain inversée si violemment que Ciri en eut le vertige. Elle avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un volume impossible, une espèce de gigantesque octaèdre.

D'autres portes continuaient à s'ouvrir. Mais elles ne balisaient plus une direction unique. Elles ouvraient la voie vers une infinité de directions possibles.

Et alors, les images défilèrent.

*Une femme aux cheveux noirs tient par la main une petite fille aux cheveux cendrés. La petite fille a peur du noir, elle est effrayée par les murmures qui s'élèvent dans l'obscurité, le tintement des sabots qu'elle entend l'intimide. La femme aux cheveux noirs, qui porte une étoile aux brillants scintillants autour du cou, a peur elle aussi. Mais elle n'en laisse rien paraître. Elle conduit la petite fille plus loin. Vers sa destinée.*

Kelpie poursuivait son chemin. Porte suivante.

*Iola la Seconde et Eurneid, en vestes de fourrure, des baluchons à la main, suivent un chemin gelé, enneigé. Le ciel est couleur bleu marine.*

Porte suivante.

*Iola la Première est agenouillée devant un autel. Près d'elle, la mère Nenneke. Leurs visages sont défigurés par la peur. Que voient-elles ? Le passé ou le futur ? La vérité ou le mensonge ?*

*Au-dessus de Nenneke et de Iola, des mains. Les mains d'une femme aux yeux dorés, tendues dans un geste de bénédiction. Sur le collier de la femme, un diamant, qui brille comme l'étoile du matin. Sur les épaules de la femme, un chat. Sur sa tête, un faucon.*

Porte suivante.

*Triss Merigold retient ses magnifiques cheveux châtain, agités et emmêlés par des rafales de vent. Impossible de fuir face au vent, rien ne protège du vent.*

*Pas ici. Pas sur le sommet du mont.*

*Un long défilé d'ombres progresse sans fin vers le sommet. Des silhouettes. Qui marchent lentement. Certaines tournent vers elle leur visage. Des visages connus. Vesemir, Eskel. Lambert. Coën. Yarpen Zigrin et Paulie Sahlberg. Fabio Sachs... Jarre... Tissaia de Vries.*

*Mistle...*

*Geralt ?*

Porte suivante.

*Yennefer, enchaînée, attachée aux murs suintant d'humidité d'un cachot. Ses mains ne sont plus qu'un amas de sang coagulé. Ses cheveux noirs sont hirsutes, emmêlés. Ses lèvres fendues et gonflées... Mais dans ses yeux violets ne cesse de briller la volonté de résister et de lutter.*

— Maman ! Tiens bon ! Résiste ! Je viens à ton secours !

Porte suivante. Ciri détourne la tête. Contrariée. Gênée.

*Geralt. Avec une femme aux yeux verts et aux cheveux noirs coupés court. Nus tous les deux. Absorbés l'un et l'autre par le plaisir qu'ils se donnent.*

Ciri maîtrise la peur qui lui étreint la gorge, elle fait avancer Kelpie. Les sabots claquent. Des murmures résonnent dans l'obscurité.

Porte suivante.

— *Bonjour Ciri.*

— Vysogota ?

— *Je savais que tu réussirais, brave jeune fille. Ma vaillante Hironnelle. T'en es-tu tirée sans dommages ?*

— Je les ai vaincus. Sur la glace. J'avais une surprise pour eux. Les patins de ta fille...

— *J'avais à l'esprit des dommages psychiques.*

— J'ai contenu ma vengeance... Je ne les ai pas tous tués... J'ai épargné Chat-Huant... Bien qu'il m'ait blessée et défigurée... Je me suis maîtrisée.

— *Je savais que tu vaincrais, Zireael. Et que tu entrerais dans la tour. Je l'ai lu, n'est-ce pas. Parce que tout cela a déjà été écrit. Sais-tu ce qu'apportent les études ? La capacité à utiliser les sources.*

— Comment se fait-il que nous discussions ensemble, Vysogota ? Est-ce que tu...

— *Oui, Ciri. Je suis mort. Bah ! Ça n'a pas d'importance ! Le plus important, c'est ce que j'ai appris, ce que j'ai trouvé... Je sais maintenant où sont passés les jours perdus, je sais ce qui t'est arrivé dans le désert de Korath, par quel moyen tu as échappé à tes poursuivants...*

— Et aussi par quel moyen je suis entrée ici, dans cette tour, n'est-ce pas ?

— *Le Sang ancien qui coule dans tes veines te donne la maîtrise du temps. Et de l'espace. Des dimensions et des sphères. Tu es maintenant la Dame des Mondes, Ciri. Tu possèdes une Force puissante. Ne permets pas qu'on te l'enlève ou qu'on en profite à des fins personnelles criminelles et indignes...*

— Je ne le permettrai pas.

— *Adieu, Ciri. Adieu, Hironnelle.*

— *Adieu, Vieux Corbeau.*

Porte suivante. Une clarté, une clarté aveuglante.

Et une odeur persistante de fleurs.



Une brume légère, duveteuse, avait recouvert le lac ; elle fut rapidement dispersée par le vent. La surface de l'eau était aussi lisse que celle d'un miroir, couverte d'un tapis de larges feuilles sur lesquelles fleurissaient des nymphéas blancs.

Les berges étaient noyées dans la verdure et les fleurs.

Il faisait chaud.

C'était le printemps.

Ciri n'était pas étonnée. Pourquoi l'aurait-elle été ? Dorénavant tout était possible. Novembre, la glace, la neige, la terre gelée, un remblai de pierres sur un monticule envahi de mauvaises herbes, c'était là-bas. Et ici, c'était un autre monde : la tour de basalte élancée avec ses créneaux dentelés, qui se reflète dans l'eau verte du lac parsemée de nénuphars blancs. *Ici nous sommes en mai, songea-t-elle, car c'est bien en mai, n'est-ce pas, que fleurissent les roses sauvages et les putiers.*

Non loin de là quelqu'un jouait du pipeau ou de la flûte, une petite mélodie joyeuse, frémissante.

Au bord de l'étang, les jambes antérieures dans l'eau, deux chevaux blancs comme neige se désaltéraient. Kelpie s'ébroua, cogna ses sabots contre la pierre. À ce moment-là les chevaux relevèrent la tête, et Ciri poussa un profond soupir.

Car ce n'étaient pas des chevaux, mais des licornes.

Ciri n'était pas étonnée. Son soupir n'exprimait pas la surprise, mais l'admiration.

La mélodie était de plus en plus distincte, elle provenait des buissons de putiers couverts de fleurs blanches. Sans incitation aucune, Kelpie se dirigea d'elle-même dans cette direction. Ciri avala sa salive. Les deux licornes, immobiles comme des statues, la regardaient, leurs silhouettes se reflétant à la surface de l'eau lisse comme celle d'un miroir.

Derrière le buisson de putiers, sur un rocher rond était assis un elfe aux cheveux clairs, au visage triangulaire et aux immenses yeux en amande. Il jouait, déplaçant habilement ses doigts sur son flûtiau. Il avait vu Ciri et Kelpie, il les observait tout en continuant à jouer.

Les petites fleurs blanches sentaient bon. Ciri n'avait jamais vu de putiers qui sentent aussi fort. *Pourquoi s'étonner ? songea-t-elle, tout à fait lucide. Dans le monde où j'ai vécu jusqu'à présent, les putiers ont une odeur différente, voilà tout.*

Parce que, dans cet autre monde, tout était différent.

L'elfe acheva sa mélodie par un trille strident, il ôta la flûte de sa bouche, se leva.

— Pourquoi as-tu tant tardé ? demanda-t-il avec un sourire.  
Qu'est-ce qui t'a retenue ?

***La Dame du Lac***

Sorceleur – 7

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

« *We are such stuff*  
*As dreams are made on, and our little life*  
*Is rounded with a sleep.* »

« Nous sommes de la même étoffe que les songes  
Et notre vie infime est cernée de sommeil. »

William Shakespeare  
traduction de Pierre Leyris

« Et ils chevauchèrent jusques à un lac, lequel était large et d'une eau pure. Et au beau milieu du lac, Arthur aperçut un bras vêtu de soie blanche qui tenait dans sa main une belle épée. [...] Puis ils virent une demoiselle qui marchait sur le lac.

— Quelle demoiselle est-ce là ? demanda Arthur.

— C'est la Dame du Lac, répondit Merlin. »

Thomas Malory, d'après *Le Morte D'Arthur*  
traduction de Pierre Goubert

## CHAPITRE PREMIER

C'était à n'en pas douter un lac enchanté.

Pour commencer, il était niché non loin des gorges de la vallée ensorcelée de Cwm Pwcca, cette vallée mystérieuse, éternellement nimbée de brume, célèbre pour ses enchantements et phénomènes magiques.

Et puis il suffisait de le regarder.

D'un bleu profond, intense et limpide, la surface de l'eau faisait inmanquablement penser à un saphir. Elle était lisse comme un miroir, au point que le reflet des cimes du massif d'Y Wyddfa était bien plus beau que les montagnes elles-mêmes. Une brise légère, froide et vivifiante soufflait du lac et rien, pas même le saut des poissons ou le cri des oiseaux de mer, ne venait troubler le calme majestueux qui régnait alentour.

Le chevalier en fut tellement impressionné qu'il frissonna. Mais plutôt que de continuer sa route le long de la crête, il dirigea son cheval vers le bas de la montagne, en direction du lac. Comme attiré par la force magnétique d'un sortilège dissimulé en contrebas, dans les limbes des eaux. Son cheval avançait prudemment parmi les rochers friables, renâclant de temps en temps, sensible lui aussi à l'aura magique qui les entourait.

Parvenu sur la plage, le chevalier descendit de cheval. Tout en tirant son destrier par la bride, il se rapprocha du bord de l'eau où une vaguelette ondoyait parmi les galets colorés.

Il s'agenouilla, faisant grincer sa cotte de mailles. Il plongea les mains dans le lac, effarouchant au passage le fretin – de minuscules poissons aux dents aussi acérées que de petites aiguilles – pour y puiser de l'eau. Il but lentement, précautionneusement ; l'eau glacée lui engourdisait les lèvres, la langue, et lui picotait les dents.

Alors qu'il s'apprêtait à plonger de nouveau les mains dans l'eau, l'écho d'un son lui parvint. Il releva la tête. Comme pour confirmer que lui aussi avait entendu, son cheval renâcla.

L'homme tendit l'oreille. Non, ce n'était pas une illusion. Il s'agissait bien d'un chant. Une femme, ou plutôt une jeune fille, chantait.

Comme n'importe lequel de ses pairs, le chevalier avait été bercé depuis sa naissance par les chants des bardes et les récits de chevalerie, où, neuf fois sur dix, les mélodies et les lamentations des jeunes filles se révélaient être un appât : les hommes qui répondaient à l'appel de ces voix tombaient inmanquablement dans un piège. Mortel, le plus souvent.

Mais la curiosité l'emporta. Après tout, il n'avait que dix-neuf ans. Il était plein de courage et de spontanéité. Il devait au premier sa réputation, et à la seconde sa renommée.

Il vérifia que son épée glissait bien dans son fourreau, après quoi il pressa son cheval et longea le bord de la plage en direction de l'endroit d'où provenait la voix. Il n'eut pas à aller bien loin.

Le rivage était bordé de grands blocs erratiques, sombres, polis par les eaux ; on aurait dit des jouets de géants lancés négligemment ou abandonnés sur place après un après-midi passé à se distraire. Certains de ces rochers noirs comme l'ébène transparaissaient sous la surface limpide de l'eau du lac. D'autres, rincés par des vaguelettes, pointaient à l'air libre, rappelant des échinés de léviathans. Mais la plupart s'étiraient le long de la plage jusqu'à la forêt. Ils étaient à moitié enfoncés dans le sable, laissant à l'imagination le soin de se représenter leur taille réelle.

Le chant qu'on entendait provenait justement de derrière ces rochers, le long de la côte. Quant à la jeune fille qui chantait, elle était invisible. Le chevalier pressa son destrier, le tenant par le mors et le filet pour éviter qu'il hennisse ou renâcle.

Les vêtements de l'inconnue étaient posés sur l'un des rochers du lac, qui ressemblait au plateau d'une table. Elle-même, nue, de l'eau jusqu'à la taille, faisait sa toilette tout en s'aspergeant et en chantonnant. Le chevalier n'arrivait pas à discerner les paroles de la chanson.

Rien d'étonnant à cela.

La jeune fille, il en aurait donné sa tête à couper, n'était pas une humaine. En témoignaient son corps svelte, l'étrange couleur de ses yeux, sa voix. Il était certain que si elle se retournait, il découvrirait de grands yeux en forme d'amande. Et si elle repoussait ses cheveux couleur de cendre, il distinguerait sans problème ses oreilles en pointe.

C'était une habitante de Faërie. Une fée. De Tylwyth Têg. Une représentante du peuple que les Pictes et les Irlandais appelaient Daoine Sidhe, les Petits Êtres des Collines, et que les Saxons nommaient elfes.

La jeune fille cessa de chanter un instant, elle s'immergea jusqu'au cou, s'ébroua et poussa un juron particulièrement grossier. Le chevalier n'en fut pas troublé pour autant. Les fées, c'était de notoriété publique, savaient jurer comme les humains. Très souvent de manière bien plus vulgaire encore que des palefreniers. Et la plupart du temps, ces jurons étaient le préambule à quelque mauvais tour dont les fées étaient réputées être friandes, comme allonger le nez d'un homme au point qu'il ressemble à un concombre ou réduire sa virilité à la taille d'une fève.

Aucune de ces éventualités ne réjouissait le chevalier. Il s'appropriait déjà à faire discrètement demi-tour quand son cheval, soudain, le trahit. Non pas son propre destrier qui, tenu par le filet, était parfaitement calme et docile, mais la monture de la fée, une

jument morelle qu'il n'avait tout d'abord pas remarquée parmi les rochers. À présent, le cheval de la jeune fille, noir comme du goudron, fouillait les gravillons de son sabot ; il hennit en guise de salutation. L'étalon du chevalier secoua son museau et lui répondit aimablement. L'écho se répercuta sur la surface de l'eau.

La fée s'ébroua, s'exposant quelques secondes dans toute sa splendide nudité, une vision loin d'être désagréable. Elle se précipita sur le rocher où étaient posés ses vêtements. Mais au lieu de saisir sa tunique pour s'en couvrir, la jeune elfe s'empara de son épée et, dans un bruit métallique, la sortit de son fourreau, tournant le fer avec une adresse étonnante. Cela lui prit quelques secondes, après quoi elle s'accroupit – ou peut-être s'agenouilla – dans l'eau, s'y dissimulant jusqu'aux narines, son épée pointée au-dessus de la surface, en direction de l'intrus.

Le chevalier, ébahi, reprit rapidement ses esprits ; il lâcha les rênes de son cheval et plia la jambe, s'agenouillant sur le sable mouillé : il avait immédiatement compris à qui il avait affaire.

— Je te salue, bafouilla-t-il en tendant le bras. C'est pour moi un grand honneur... Un grand honneur, ô Dame du Lac. J'accepte cette épée...

— Peut-être pourrais-tu te relever et te retourner ? (La fée avait sorti la bouche hors de l'eau.) Et peut-être pourrais-tu aussi cesser de me regarder de la sorte ? Et me laisser me rhabiller ?

Il obéit.

Il entendit les clapotements de l'eau tandis qu'elle sortait du lac, puis les bruissements de ses vêtements, et enfin les jurons qu'elle proféra entre ses dents lorsqu'elle les enfila sur son corps mouillé. Le dos tourné, il admira la jument morelle à la robe aussi lisse et brillante que la fourrure d'une taupe. C'était un pur-sang, assurément, rapide comme le vent. Et magique, à n'en pas douter. À coup sûr un habitant de Faërie lui aussi, comme sa maîtresse.

— Tu peux te retourner.

— Dame du Lac...

— Et te présenter.

— Je suis Galaad de Caer Benic. Chevalier du roi Arthur, le seigneur du château de Camelot, le souverain du Pays d'Été ainsi que de la Domnonée, du Dyfneint, du Powys, du Dyfed...

— Et la Témérie ? l'interrompt-elle. La Rédanie, la Rivie, Aedirn ? Nilfgaard ? Ces noms te disent-ils quelque chose ?

— Non, jamais je ne les ai entendus.

Elle haussa les épaules. Hormis son épée, elle tenait à la main ses chaussures et une chemise, lavée et essorée.

— C'est ce que je pensais. Et quel jour de l'année sommes-nous, aujourd'hui ?



— C'est la deuxième pleine lune après Beltane, dit-il la bouche grande ouverte, en proie au plus vif étonnement. Dame...

— Ciri, dit-elle machinalement en secouant les épaules pour arranger ses vêtements sur sa peau encore humide.

Elle parlait d'une façon étrange, ses yeux étaient verts et immenses...

D'un geste machinal, elle écarta ses cheveux trempés de son visage et le chevalier poussa un soupir malgré lui. Pas uniquement à cause de son oreille, qui était parfaitement normale et n'avait rien d'elfique ; sa joue était défigurée par une immense et affreuse balafre. Elle avait été blessée. Pouvait-on blesser une fée ?

Elle remarqua sa surprise, cligna des yeux et fronça le nez.

— Eh oui, une cicatrice ! dit-elle de son accent surprenant. Pourquoi as-tu l'air si effrayé ? Est-ce donc là une chose si étrange pour un chevalier ? Ou bien est-elle laide à ce point ?

Lentement, de ses deux mains, il abaissa le capuchon de son haubert, rejetant ses cheveux en arrière.

— Ce n'est point chose étrange pour un chevalier, rétorqua-t-il non sans une fierté juvénile. (Il découvrit sa propre balafre à peine cicatrisée qui courait de sa tempe jusqu'à sa mâchoire.) Et seul le déshonneur laisse de vilaines cicatrices. Je suis Galaad, fils de Lancelot du Lac et d'Ellan, la fille du roi Pellès, souverain de Caer Benic. Cette blessure m'a été infligée par Brehus sans Pitié, un oppresseur indigne, avant que je le terrasse dans un combat loyal. En vérité, je suis digne de recevoir de tes mains cette épée, ô Dame du Lac...

— Pardon ?

— L'épée. Je suis prêt à la recevoir.

— C'est mon épée. Je ne permets à personne d'y toucher.

— Mais...

— Mais quoi ?

— La Dame du Lac... La Dame du Lac sort toujours des eaux pour faire don d'une épée.

Ciri resta silencieuse quelques instants.

— Je comprends, dit-elle enfin. Soit, à chaque pays ses coutumes. Je suis désolée, Galaad... je ne sais plus qui, mais, apparemment, tu n'es pas tombé sur la bonne Dame du Lac. Moi, je ne donne rien. Et, pour que les choses soient bien claires, je ne permets pas qu'on me prenne quoi que ce soit.

— Mais enfin, ma dame, se risqua-t-il à protester, vous demeurez bien à Faërie, n'est-il pas ?

— Oui, répondit-elle. (Ses yeux verts semblaient plongés dans les abîmes du temps et de l'espace.) Je viens de Rivie, d'une ville du même nom, dans le pays du lac Eskalott. Je suis arrivée ici en barque.

Il y avait du brouillard. Je ne voyais pas les rives. J'entendais seulement les hennissements de Kelpie, ma jument... qui galopait derrière moi.

Elle étendit sa chemise sur une pierre. Et le chevalier poussa un nouveau soupir. La chemise avait été lavée, mais elle portait encore des traces. On y voyait toujours des auréoles de sang.

— Le courant m'a amenée jusqu'ici, reprit la jeune fille sans se rendre compte qu'il avait remarqué les taches rouges, ou faisant mine de ne pas l'avoir vu. Le courant et l'enchantement d'une licorne... Comment s'appelle ce lac ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Il y a tellement de lacs au Gwynedd...

— Gwynedd ?

— Oui. Ces montagnes, là-bas, ce sont celles d'Y Wyddfa. En les gardant sur sa droite et en chevauchant à travers bois, on atteint Dinas Dinlleu en deux jours, et ensuite Caer Dathal. Quant à la rivière... La rivière la plus proche, c'est...

— Peu importe comment s'appelle la rivière la plus proche. Aurais-tu quelque chose à manger, Galaad ? Je meurs littéralement de faim.

\*\*\*

— Pourquoi m' observes-tu ainsi ? Tu as peur que je disparaisse ? que je m'envole dans les airs avec ton pain sec et ton saucisson fumé au genévrier ? N'aie crainte. J'ai joué quelques mauvais tours dans mon monde et j'ai un peu perturbé la destinée, aussi mieux vaut pour le moment que je ne m'y montre pas. Je vais rester quelque temps dans le tien. Un monde où il est vain de chercher le Dragon ou les Sept Chèvres la nuit dans le ciel, où il y a une deuxième pleine lune après Belleteyn, et où Belleteyn se dit Beltane... Pourquoi, t'ai-je demandé, m' observes-tu ainsi ?

— J'ignorais que les fées mangeaient.

— Les fées, les magiciennes et les elfes. Tous mangent. Boivent. Et ainsi de suite.

— Pardon ?

— Aucune importance.

Plus il l'observait et plus elle perdait son aura de beauté, devenant humaine et ordinaire, pour ne pas dire banale. Il savait néanmoins qu'elle ne l'était pas, qu'elle ne pouvait l'être. Au pied d'Y Wyddfa, aux alentours de Cwm Pwcca, on ne rencontrait pas de jeune fille banale se baignant nue dans les lacs de montagne et lavant une chemise tachée de sang. Peu importe à quoi ressemblait cette jeune fille, elle ne pouvait être une entité terrestre. Pourtant, Galaad

regardait désormais librement et sans crainte ses cheveux gris souris, à présent presque secs ; à son grand étonnement, il y distingua des mèches d'un blanc argenté qui brillaient à la lumière du soleil. Il regardait ses mains menues, son petit nez et ses lèvres pâles, son costume d'homme à la coupe un peu fantaisiste, taillé dans une étoffe délicate d'une trame exceptionnellement épaisse. Son épée, dont la facture et l'ornement étaient étranges, qui n'avait rien d'une arme de parade. Ses pieds nus, couverts de sable séché...

— Pour que les choses soient claires, lui lança-t-elle en se frottant les pieds l'un contre l'autre, je ne suis pas une elfe. Mais une magicienne, c'est-à-dire une fée... quelque peu atypique. Hé ! Sans doute n'en suis-je plus une du tout.

— Je regrette, vraiment.

— Qu'est-ce que tu regrettes donc ?

— On dit..., balbutia-t-il en rougissant. On dit que s'il leur arrive de croiser des jeunes hommes, les fées les mènent à Elfland et là... sous un buisson de noisetiers, sur un tapis de mousse, elles exigent de leur témoigner...

— Je saisis, dit-elle en lui jetant un rapide coup d'œil.

Après quoi elle mordit à belles dents dans son saucisson.

— Pour ce qui est du Pays des Elfes, dit-elle après avoir dégluti, je m'en suis sauvée il y a quelque temps et je ne suis pas du tout pressée d'y retourner. Et pour ce qui est du témoignage d'affection sur un tapis de mousse... Vraiment Galaad, tu n'es pas tombé sur la dame qu'il fallait. Toutefois, je te remercie de tes aimables intentions.

— Ma dame ! Je ne voulais pas vous offenser...

— Ne te justifie pas.

— C'est que vous êtes terriblement belle, bredouilla-t-il.

— Encore une fois, je te remercie. Mais c'est toujours non.

Ils restèrent silencieux un certain temps. Il faisait bon. Le soleil à son zénith chauffait agréablement les cailloux. Un léger vent faisait ondoyer la surface du lac.

— Que signifie une lance à la lame ensanglantée ? demanda soudain Galaad d'une voix étrangement exaltée. Pourquoi le roi à la cuisse perforée souffre-t-il ? Et qu'est-ce que cela veut dire ? Que signifie l'image d'une jeune fille en blanc qui porte un graal, un plat en argent...

— Et à part ça, l'interrompit-elle, tu te sens bien ?

— Je demande, simplement.

— Et moi, je ne comprends pas ta question. C'est un mot de passe convenu ? un signal pour les initiés ? Sois gentil de m'expliquer.

— Comment le pourrais-je puisque j'en suis incapable ?

— Alors pourquoi m'as-tu posé ces questions ?

— Eh bien parce que..., commença-t-il, déconcerté. Disons, pour

être bref... Quand il en a eu l'occasion, l'un de nous ne l'a pas fait. Il a laissé sa langue dans sa poche, ou bien il n'a pas osé... Et, pour cette raison, il s'est heurté à pas mal de désagréments. Donc, désormais, nous posons les mêmes questions, chaque fois. Au cas où.

\*\*\*

— Est-ce qu'il y a des magiciens dans ton monde ? Tu sais, des gens qui s'occupent de magie. Des mages. Des érudits.

— Il y a Merlin. Et Morgane. Mais Morgane est mauvaise.

— Et Merlin ?

— Ça va.

— Sais-tu où le trouver ?

— Et comment ! À Camelot. À la cour du roi Arthur. Je comptais justement m'y rendre.

— C'est loin ?

— Il faut aller à Powys, jusqu'à la rivière Hafren, puis suivre le cours de la rivière jusqu'à Glevum, la mer de Sabrina ; et de là, la plaine du Pays d'Été n'est plus très loin. Cela représente au total quelque dix jours de route...

— C'est trop loin.

— On peut raccourcir un peu le trajet en passant par Cwm Pwcca, bredouilla-t-il. Mais c'est une vallée maudite. Effrayante. Les Y Dynan Bach Têg, des nains malveillants, vivent là-bas...

— Et ton épée, elle est là juste pour faire joli ?

— Et qu'est-ce qu'une épée peut faire contre des mauvais sorts ?

— Beaucoup de choses, n'aie pas peur. Je suis sorceleuse. As-tu déjà entendu parler de sorceleuse ? Mais non, évidemment. Quant à tes nains, je n'ai pas peur d'eux. J'ai pas mal de connaissances parmi les nains.

*Mais bien sûr, se dit-il.*

\*\*\*

— Dame du Lac ?

— Mon nom est Ciri. Ne m'appelle pas Dame du Lac. Ça me rappelle de mauvais souvenirs, pas très agréables. C'est ainsi qu'ils me nommaient, dans la contrée... Comment l'as-tu appelée déjà ?

— Faërie. Ou, comme disent les druides : Annwn. Et les Saxons : Elfland.

— Elfland... (Elle s'enveloppa dans le plaid à carreaux picte qu'il lui avait donné.) J'y suis allée, tu sais. Je suis entrée dans la tour de l'Hirondelle et, patatras, je me suis retrouvée au milieu des elfes. Et c'est précisément ainsi qu'ils m'appelaient, la Dame du Lac. D'ailleurs,

au début, ça me plaisait bien. Je me sentais flattée. Jusqu'au moment où j'ai compris que je n'étais pas du tout la dame de ce lac, de cette contrée et de cette tour, mais bel et bien une prisonnière.

— Est-ce là que tu as taché ta chemise de sang ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle resta un long moment silencieuse.

— Non, répondit-elle enfin. (Sa voix, lui sembla-t-il, chevrotait légèrement.) Non, ce n'est pas là. Tu as l'œil vif. Soit. On n'échappe pas à la vérité, inutile de plonger la tête dans le sable... Oui, Galaad. Oui, je me suis tachée bien souvent ces derniers temps. Du sang des ennemis que j'ai tués. Et du sang de mes proches que je tentais de sauver... Et qui sont morts dans mes bras... Qu'as-tu à m'observer ainsi ?

— Je ne sais si tu es une idole ou une mortelle... Ou l'une de ces déesses... Mais si jamais tu étais une habitante de la vallée terrestre...

— Viens-en au fait, sois gentil.

— Je souhaiterais entendre ton histoire. (Les yeux de Galaad s'embrasèrent.) Voudrais-tu bien me la raconter, ô, Dame ?

— Elle est longue, mon histoire.

— Nous avons le temps.

— Et elle ne finit pas très bien.

— Je ne peux le croire.

— Pourquoi ?

— Tu chantais en te baignant dans le lac.

— Tu es observateur, concéda-t-elle en tournant la tête. (Elle serra les lèvres, et son visage, soudain, se crispa dans une vilaine grimace.) Oui, tu es observateur. Mais très naïf.

— Raconte-moi ton histoire. S'il te plaît.

— Soit, soupira-t-elle. Si tu le souhaites... Je te la raconterai.

Elle s'assit confortablement. Il fit de même. Les chevaux paissaient au bord de la forêt en broutant de l'herbe.

— Depuis le début, demanda Galaad. Depuis le tout début...

Après un moment de silence, elle s'emmitoufla soigneusement dans le plaid picte et commença son récit.

— Cette histoire, à mes yeux, ressemble de plus en plus à une histoire qui n'a pas de début. Je ne suis même pas certaine d'ailleurs qu'elle soit vraiment terminée. Le passé et l'avenir, tu dois le savoir, sont terriblement entremêlés. Un elfe m'a même dit que c'était comme l'histoire du serpent qui se mord la queue. Ce serpent, sache-le, s'appelle Ouroboros. Et le fait qu'il se mord la queue signifie que le cercle s'est refermé. Chaque instant de l'histoire abrite à la fois le passé, le présent et le futur. Chaque instant de l'histoire est porteur d'éternité. Comprends-tu cela ?

— Non.

— Ce n'est pas grave.

« En vérité, je vous le dis, qui croit aux rêves est pareil à celui qui veut saisir le vent ou attraper son ombre. Il se leurre face à une image illusoire, un miroir déformant qui ment ou débite des sornettes à l'exemple de la Vierge Mère. Est sot véritablement celui qui prête foi aux visions oniriques et avance sur la route des chimères.

Toutefois, qui prend les rêves à la légère et coûte que coûte refuse d'y croire, celui-là également sans raison agit. Car si, enfin, les rêves n'avaient absolument aucune signification, pour quelle raison alors les dieux en nous créant nous auraient-ils dotés du pouvoir de rêver ? »

Sagesses du prophète Lebioda, 34:1

*Tout ce que nous voyons ou paraissions  
N'est qu'un rêve dans un rêve.\**

Edgar Allan Poe  
traduction de Stéphane Mallarmé

---

\* En anglais dans le texte. (NdÉ)

## CHAPITRE 2

Un vent léger fit ondoyer la surface du lac qui bouillonnait tel un chaudron, dispersant des lambeaux de brume. Les dames de nage grinçaient et tintaient en rythme ; les ailes des rames, en jaillissant hors de l'eau, semaient derrière elles une pluie de gouttelettes scintillantes.

Condwiramurs tendit le bras par-dessus bord. La barque avançait à une allure de tortue au point que l'eau, à peine frémissante, peinait à recouvrir sa main.

— Oh, oh ! dit-elle d'une voix sarcastique. Quelle rapidité ! Nous filons littéralement sur les vagues. La tête m'en tourne !

Pour toute réponse, le rameur, un homme petit, courtaud et trapu, doté d'une tignasse de cheveux grisonnants et bouclés comme un caracul, grommela dans sa barbe avec colère, sans même relever la tête. L'adepte en avait plus qu'assez des bougonnements, râles et gémissements dont cet ours mal léché éludait toutes ses questions depuis qu'elle avait pris place dans sa barque.

— Soyez plus prudent, énonça-t-elle, peinant à garder son calme. Vous pourriez vous éreinter à ramer si énergiquement.

Cette fois l'homme releva son visage hâlé, sombre comme une peau tannée. Il maugréa, grailonna et, de son menton couvert d'une barbe drue grisonnante, désigna le dévidoir fixé sur le bord de la barque et la longe qui, tendue par le mouvement de l'embarcation, disparaissait dans l'eau. Apparemment convaincu que son explication était amplement suffisante, il se remit à ramer. Au même rythme. Les rames en l'air, une pause. Les rames plongées dans l'eau jusqu'à la moitié de l'aile, deuxième pause. On tire ? Une pause plus longue encore.

— Ah ! ah ! dit tranquillement Condwiramurs en regardant le ciel. Je comprends. L'important est de tirer la cuillère derrière la barque, de façon qu'elle remue à la vitesse adéquate et à la bonne profondeur. L'important, c'est la pêche ! Tout le reste est secondaire.

C'était d'une telle évidence que l'homme ne se donna même pas la peine de maugréer. Condwiramurs reprit son monologue.

— Qui cela préoccupe-t-il que j'aie voyagé toute la nuit ? que je sois affamée ? que j'aie mal au derrière à force d'être assise sur ce banc dur et mouillé ? que j'aie envie de faire pipi ? Personne. La seule chose qui compte, c'est pêcher des poissons à la traîne. Ce qui n'a aucun sens, du reste. On n'attrapera rien du tout en tirant une cuillère dans la coulée de la rivière à une profondeur de vingt toises.

L'homme releva la tête, la regarda méchamment et maugréa avec hargne ; il semblait très en colère. Condwiramurs afficha un sourire étincelant, contente d'elle.

Le rustre ramait toujours aussi lentement. Il était furieux.



Condwiramurs s'installa confortablement sur le banc à la poupe et croisa les jambes de sorte que la fente de sa robe s'ouvre.

L'homme maugréa, serra ses mains calleuses sur les rames, faisant mine de ne regarder que la longe du leurre. Bien évidemment, il ne songeait pas le moins du monde à accélérer la cadence. L'adepte poussa un soupir de résignation et se plongea dans la contemplation du ciel.

Les dames de nage grincèrent, les ailes des rames projetaient des gouttelettes diamantées.

Au milieu de la légère brume qui se levait rapidement se profilèrent les contours d'une île, ainsi que l'obélisque sombre et ventru d'une tour qui s'y dressait. Le rustaud, bien qu'il soit assis de dos et ne regarde pas autour de lui, sut instinctivement qu'ils étaient presque arrivés à destination. Sans se hâter, il plaça les rames sur le bord, se leva, puis il commença à enrouler la longe sur le dévidoir. Condwiramurs, les yeux tournés vers le ciel, sifflotait, les jambes toujours croisées.

L'homme enroula la longe jusqu'au bout, jeta un regard sur le leurre : une grande cuillère en cuivre équipée d'un triple crochet avec une petite queue en laine rouge.

— Ça, par exemple ! s'exclama Condwiramurs d'une voix mielleuse. On n'a rien attrapé ! Comme c'est dommage ! C'est curieux, pourquoi une telle guigne ? Peut-être la barque voguait-elle trop lentement ?

L'homme lui lança un regard qui en disait long. Il s'assit, grailonna, cracha par-dessus bord ; il saisit les rames dans ses mains grumeleuses et carra les épaules. Les rames plongèrent dans un clapotis, heurtant les dames de nage, et la barque fila sur le lac telle une flèche, l'eau écumant avec fracas à l'avant de l'embarcation, bouillonnant avec force remous à l'arrière. Ils parcoururent la distance qui les séparait encore de l'île en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et la barque fut projetée sur les gravillons avec un tel élan que Condwiramurs fut éjectée de son banc.

L'homme maugréa, grailonna et cracha. L'adepte savait que, traduit en langage d'homme civilisé, cela signifiait : « Dégage de ma barque, cuistre sorcière. » Elle savait aussi qu'il était inutile de compter sur une aide quelconque de sa part.

Elle ôta ses souliers, releva sa robe très au-dessus du genou et mit pied à terre. Elle ravala un juron, car les coquilles des moules lui piquaient douloureusement la plante des pieds.

— Merci pour la traversée, dit-elle entre ses dents serrées.

Sans attendre de grognement en retour, ni regarder autour d'elle, elle se dirigea pieds nus vers les marches en pierre. Elle avait oublié déjà, effacé de sa mémoire l'inconfort et les désagréments de la

traversée, gagnée par une excitation croissante. Elle était donc sur l'île Inis Vitre, au milieu du lac Blest. Dans un endroit presque légendaire où seuls quelques rares privilégiés avaient séjourné.

La brume matinale s'était totalement dissipée ; le globe rouge du soleil commençait à transparaître à travers le ciel voilé. Autour des mâchicoulis de la tour tournoyaient des mouettes hurlantes, virevoltaient des martinets.

En haut des marches qui partaient de la plage pour mener à la terrasse, appuyée contre une statuette de chimère, accroupie et souriant à pleines dents, se tenait Nimue.

La Dame du Lac.

\*\*\*

Elle était toute menue et de petite taille, ne mesurant guère plus de cinq pieds. Condwiramurs avait entendu dire que, dans sa jeunesse, on la surnommait « la Naine » ; elle constatait maintenant que son sobriquet était approprié. Elle était certaine cependant que depuis un demi-siècle au moins plus personne n'osait appeler ainsi la petite magicienne.

— Je suis Condwiramurs Tilly, dit-elle en s'inclinant, quelque peu embarrassée par ses souliers qu'elle tenait toujours à la main. Je suis heureuse de pouvoir séjourner sur ton île, Dame du Lac.

— Nimue, rectifia tranquillement la petite sorcière. Nimue, tout simplement. Oublions les titres et les épithètes, demoiselle Tilly.

— Dans ce cas, appelle-moi Condwiramurs. Tout simplement.

— Comme il te plaira, Condwiramurs. Nous discuterons en prenant le petit déjeuner. J'imagine que tu es affamée.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

\*\*\*

Le petit déjeuner était composé de tvorog, de ciboulette, d'œufs, de lait et de pain bis, et servi par deux servantes, jeunes et silencieuses, qui sentaient l'amidon.

— La tour comporte six étages, dont un en sous-sol, dit lentement Nimue en observant tous ses gestes et pratiquement chacun des morceaux qu'elle portait à sa bouche. Ton appartement se trouve au second, tu y trouveras toutes les commodités. Le rez-de-chaussée, comme tu as pu le constater, est réservé aux activités domestiques ; c'est également ici que se trouvent les appartements d'habitation des serviteurs. Le sous-sol ainsi que les premier et troisième étages abritent le laboratoire, la bibliothèque et la galerie. Tu disposes d'un droit d'entrée et d'un accès illimité à tous les étages dont je viens de

parler ainsi qu'aux locaux qui s'y trouvent, tu peux en user quand bon te semble et à ta convenance.

— J'ai compris. Merci.

— Les deux étages les plus grands renferment mes appartements et mon atelier personnels. Ce sont des endroits strictement privés. Je le précise afin d'éviter tout malentendu ; je suis extrêmement stricte sur ce point.

— J'en prends bonne note.

Nimue tourna la tête vers la fenêtre : monsieur le rameur grincheux était enfin venu à bout des nombreux bagages de Condwiramurs et chargeait à présent dans sa barque des gaules, des dévidoirs, des épuisettes, des carrelets et autres équipements de pêche.

— Je suis un peu démodée, poursuivit-elle, mais je suis habituée à jouir d'un droit d'exclusivité pour certaines choses. Par exemple, je ne partage pas ma brosse à dents. Ni mes appartements privés, ma bibliothèque, mes toilettes. Et surtout pas le Roi Pêcheur. N'essaie pas, s'il te plaît, de profiter du Roi Pêcheur.

Condwiramurs faillit s'étrangler en buvant son lait. Le visage de Nimue était impassible.

— Et si..., poursuivit-elle avant que son invitée ait retrouvé la parole, si lui essayait de profiter de toi, refuse.

Condwiramurs, qui avait fini par avaler son lait, s'empressa d'acquiescer, s'abstenant de tout commentaire. Elle mourait d'envie de répliquer pourtant qu'elle n'appréciait guère les pêcheurs, et surtout pas les rustres. Atteints, qui plus est, d'une canitie blanche comme la crème fraîche.

— Ouuiiii..., reprit Nimue d'une voix traînante. Nous en avons donc fini avec les préambules. Il est temps de passer aux choses concrètes. N'as-tu pas envie de savoir pourquoi, parmi toutes les candidates qui se sont présentées, c'est précisément toi que j'ai choisie ?

Condwiramurs prit son temps avant de répondre à la question ; elle ne voulait pas paraître trop orgueilleuse. Mais elle arriva rapidement à la conclusion que, face à Nimue, la moindre trace de fausse modestie, même la plus infime, choquerait de toute façon par sa fausseté.

— Je suis la meilleure rêveresse de l'Académie, répliqua-t-elle avec franchise, d'un ton posé et dénué de vantardise. Et j'ai terminé deuxième à l'examen des oniromanciennes en troisième année.

— J'aurais pu choisir la première. (Le franc-parler de Nimue était effectivement cinglant.) Soit dit entre parenthèses, on me l'avait justement proposée, cette major de promotion, avec une certaine insistance du reste, sous prétexte qu'elle est, soi-disant, la fille de quelqu'un d'important. Quant à la rêverie, l'oniromancie, tu sais

parfaitement, chère Condwiramurs, que c'est un don assez capricieux. Même la meilleure des rêveuses peut faire un fiasco.

Condwiramurs se retint de riposter que ses propres fiascos pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. Après tout, Nimue parlait à une experte, il fallait savoir raison garder, ainsi qu'aimait à le répéter l'un des professeurs de l'Académie, un homme très cultivé.

Nimue marqua son approbation d'un léger signe de tête.

— Je me suis renseignée à l'école, dit-elle au bout d'un instant. J'ai appris que tu n'avais pas besoin de stimuler tes rêveries par des moyens enivrants. Cela me réjouit, car je ne tolère pas les narcotiques.

— Je rêve sans l'aide de la moindre poudre, confirma Condwiramurs, non sans une pointe de fierté. Pour l'oniromancie, il me suffit d'avoir une accroche.

— Pardon ?

— Eh bien, une accroche, répéta l'adepte en toussotant. C'est-à-dire, quelque chose qui, d'une manière ou d'une autre, est lié à ce dont je dois rêver. Un objet. Ou une image...

— Une image ?

— C'est ça. J'obtiens de bons résultats à partir d'une image.

— Oh ! dit Nimue en souriant. Si une image peut t'aider, alors, il n'y aura pas de soucis. Si tu as terminé ton petit déjeuner, allons-y, championne des rêves et vice-championne d'oniromancie. Il serait bon que je t'explique sans tarder les raisons pour lesquelles c'est précisément toi que j'ai choisie pour être mon assistante.

Les murs de pierre dégageaient une froidure que ni les lourds gobelins ni les sombres boiseries n'atténuaient. Condwiramurs sentait le sol de pierre glacé à travers les semelles de ses chaussures.

— Derrière cette porte se trouve un laboratoire, annonça Nimue d'un ton léger en désignant d'un signe de tête la porte en question. Comme je l'ai dit, n'hésite pas à en profiter. Bien entendu, la prudence est de mise. Tout particulièrement lorsqu'on tente de contraindre un balai à porter de l'eau.

Condwiramurs gloussa poliment, même si la plaisanterie n'était pas nouvelle. Tous les mentors gratifiaient leurs protégées de ces traits d'esprit relatifs aux mythiques tribulations du non moins mythique apprenti sorcier.

L'escalier aux marches pentues s'enroulait en direction du ciel comme un serpent de mer ; il semblait sans fin. Avant d'arriver à destination, Condwiramurs était en sueur et soufflait comme un bœuf. Nimue, en revanche, ne montrait aucune trace d'effort.

— Par ici, je t'en prie, dit-elle en ouvrant la porte de chêne. Attention à la marche.

Condwiramurs entra et poussa un soupir.

Elle se trouvait dans une véritable galerie. Du sol au plafond les murs étaient couverts de tableaux : des huiles immenses, anciennes, écaillées et craquelées, des miniatures, des estampes et des gravures jaunies, des aquarelles et des sépias délavés. Il y avait aussi des tableaux *a tempera* et des gouaches modernistes aux couleurs vives, des aquatintes et des eaux-fortes aux traits bien marqués, des lithographies et des mezzotinto contrastés dont les taches noires expressives attiraient l'œil.

Nimue s'arrêta près du premier tableau qui représentait un groupe de personnes rassemblées sous un arbre immense. Elle regarda la toile, puis Condwiramurs ; son regard était on ne peut plus éloquent. La réponse de l'adepte, qui avait immédiatement saisi ce que la petite magicienne attendait d'elle, ne se fit pas attendre.

— Jaskier en train de chanter une ballade sous le chêne Bleobheris.

Nimue sourit, hocha la tête. Elle fit un pas puis s'arrêta près de l'image suivante, une aquarelle d'un peintre symboliste. Deux silhouettes de femmes sur une colline. Des mouettes qui tournoient au-dessus d'elles ; sur les flancs de la colline, un cortège d'ombres.

— Ciri et Triss Merigold, vision prophétique à Kaer Morhen.

Un sourire, un hochement de tête, un pas, l'image suivante. Un cavalier sur un cheval au galop au milieu d'une haie d'aulnes qui tendent vers lui leurs branchages. Condwiramurs sentit un frisson la parcourir.

— Ciri... hum... Il s'agit probablement de sa chevauchée vers la ferme du hobberas Hofmeier où elle espère retrouver Geralt.

Image suivante : une huile sombre. Une scène de bataille.

— Geralt et Cahir défendant le pont sur la Iaruga.

Puis les tableaux défilèrent très vite.

— La première rencontre de Yennefer et de Ciri au temple de Melitele. Jaskier et la dryade Eithné dans le bois de Brokilone. Les compagnons de Geralt pris dans la tempête de neige au col du Malheur...

— Bravo ! Parfait ! l'interrompit Nimue. Tu connais parfaitement la légende. Tu comprends à présent pour quelle autre raison c'est toi, et non une autre, qui te trouves ici.

\*\*\*

Une toile immense dépeignant une scène de guerre, la bataille de Brenna apparemment – un moment clef du combat, la mort héroïque et un peu kitch du héros –, dominait la table en bois d'ébène à laquelle elles étaient installées. Sans aucun doute possible l'œuvre était de Nicolas Certosa ; on pouvait le voir à l'expression, au soin

minutieux apporté aux détails et aux effets de lumière, typiques de l'artiste.

— Mais oui, je connais la légende du sorceleur et de la sorceleuse, répliqua Condwiramurs. J'en connais, je n'hésite pas à le dire, des pans entiers. Quand j'étais adolescente, j'adorais cette histoire, je la lisais et relisais sans cesse. Et je rêvais d'être Yennefer. Cependant, je serai franche : ce fut certes un coup de foudre, une histoire passionnelle explosive... mais pas éternelle.

Nimue haussa les sourcils.

— J'ai d'abord étudié cette histoire dans ses versions pour la jeunesse, poursuivit Condwiramurs, des variantes populaires abrégées, des aide-mémoire condensés et édulcorés *ad usum delphini*. Puis je me suis naturellement intéressée aux versions sérieuses, comme on dit, et intégrales. Détaillées à la limite de la redondance, et parfois au-delà. La passion fit place alors à une réflexion froide, et l'adoration sauvage à quelque chose comme le devoir conjugal, si tu vois ce que je veux dire.

D'un mouvement de tête à peine perceptible, Nimue confirma qu'elle voyait parfaitement.

— Pour résumer, je préfère les légendes qui s'en tiennent avant tout aux conventions légendaires, qui ne mélangent pas les contes populaires avec la réalité, qui ne tentent pas d'assimiler la moralité simple et intègre d'un conte à la vérité historique hautement immorale. Je préfère les légendes vierges de toute intervention de la part des encyclopédistes, archéologues et historiens. Celles dont le contenu a été protégé de toute expérimentation. Je préfère les histoires où le prince charmant se hisse au sommet de la montagne de Verre et réveille la princesse endormie d'un baiser, et qui finissent par le célèbre « et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». C'est ainsi et pas autrement que devrait se terminer la légende... Qui a signé ce portrait de Ciri ? Celui *en pied* ?

— Il n'existe aucun portrait de Ciri. (La voix de la petite magicienne était particulièrement sèche.) Ni ici ni nulle part ailleurs. Pas un seul portrait n'a été conservé, ni aucune miniature peinte par quelqu'un qui aurait pu voir Ciri en chair et en os, la connaître ou ne serait-ce que s'en souvenir. Ce portrait représente Pavetta, la mère de Ciri, et il a été peint par le peintre officiel de la cour de Cintra, le nain Ruiz Dorrit. On sait que Dorrit a peint un portrait de Ciri, alors âgée de dix ans, en pied également, mais la toile, intitulée *L'Infante avec un lévrier*, a malheureusement disparu. Revenons-en à la légende et à ton rapport à elle. Et à la façon dont elle devrait, selon toi, se terminer.

— Elle devrait avoir une fin heureuse, dit Condwiramurs d'une voix déterminée, à la limite de la provocation. Le Bien et la droiture devraient triompher, le Mal, être condamné pour l'exemple, l'amour

devrait unir les amoureux jusqu'au terme de leur vie. Et, par la peste ! aucun des valeureux héros ne devrait disparaître ! Mais la légende de Ciri ? Comment se termine-t-elle ?

— Justement. Comment ?

Condwiramurs resta silencieuse un long moment. Elle ne s'attendait pas à une telle question, elle soupçonna un test, un examen, un piège. Elle se taisait, ne tenant pas à s'y laisser prendre.

*Comment se termine la légende de Geralt et de Ciri ? Mais tout le monde le sait, voyons !*

Elle avait les yeux rivés sur une aquarelle aux teintes sombres représentant une barque sommaire qui glissait sur la surface d'un lac voilé de brumes ; une barque poussée par une longue perche tenue par une femme, dont on ne devinait que la noire silhouette.

*C'est ainsi justement que se termine la légende. Précisément ainsi.*

Nimue lisait dans ses pensées.

— Ce n'est pas du tout aussi sûr, Condwiramurs. Pas du tout.

\*\*\*

— C'est un conteur itinérant qui m'a fait connaître la légende, commença Nimue. Je viens de la campagne, je suis la quatrième fille d'un charron. Un gueux séjournait parfois plusieurs jours dans notre village, le conteur Siffleur ; ces moments-là furent les plus merveilleux de mon enfance. On pouvait alors souffler un peu, oublier le dur labeur, et voir avec les yeux de l'âme ces choses étranges et fantastiques, ce monde lointain... Un monde beau et merveilleux... Plus lointain et plus merveilleux même que la foire qui avait lieu dans une petite ville éloignée de neuf miles...

» J'avais alors dans les six, sept ans. Ma sœur aînée en avait quatorze. Et elle avait déjà le dos voûté à force de ployer sous le travail. C'était le lot des femmes ! C'est à cela que l'on préparait chez nous les petites filles depuis leur plus tendre enfance ! À se voûter ! Se voûter constamment, et ployer sous le travail, sous le poids d'un ventre qui s'arrondissait de nouveau après chaque retour de couches...

» C'est en écoutant les récits de ce grand-père que j'ai commencé à désirer autre chose, à rêver d'autre chose que de récoltes, de mari et d'enfants. Le premier livre que j'ai acheté en échange de mûres que j'avais ramassées dans les bois racontait la légende de Ciri. Une version édulcorée, comme tu l'as joliment définie, pour les enfants, un aide-mémoire *ad usum delphini*. Qui m'était parfaitement adapté. Je ne lisais pas très bien. Mais je savais déjà à l'époque ce que je voulais. Je voulais être comme Filippa Eilhart, Sheala de Tancarville, Assire var Anahid...

Toutes deux regardèrent la gouache : elle représentait, dans un

subtil *chiaroscuro*, des femmes assises autour d'une table, dans la salle d'un château. Des femmes légendaires.

— Pendant les cours d'histoire de la magie, poursuivait Nimue, à l'Académie, où j'ai du reste été admise à ma seconde tentative, je n'ai étudié du mythe que le point de vue de la Grande Loge. Au début, je n'avais tout simplement pas le temps de lire pour mon plaisir, je devais bosser pour... pour ne pas me laisser distancer par les filles de comtes ou de banquiers, à qui tout venait facilement, et qui raillaient la petite fille de la campagne que j'étais...

Elle se tut, fit craquer bruyamment les jointures de ses doigts.

— J'ai enfin trouvé le temps de lire, reprit-elle, mais j'ai alors constaté que les péripéties de Geralt et de Ciri me préoccupaient nettement moins que dans mon enfance. J'ai été touchée par le même syndrome que toi. Comment l'as-tu nommé déjà ? le devoir conjugal ? Il en fut ainsi jusqu'au moment où...

Elle se tut, s'essuya le visage. Condwiramurs remarqua avec stupéfaction que la main de la Dame du Lac tremblait.

— Je devais avoir environ dix-huit ans, quand... quand il s'est passé quelque chose. Quelque chose qui fit renaître en moi la légende de Ciri. J'ai commencé à m'y intéresser sérieusement et de manière scientifique. J'y ai consacré ma vie entière.

L'adepte se taisait ; pourtant, elle brûlait de curiosité.

— Ne fais pas semblant de ne pas savoir, dit Nimue d'un ton âpre. Tout le monde sait bien que la Dame du Lac est obsédée par la légende de Ciri, de façon quasi malade. Tout le monde en fait ses gorges chaudes, racontant comment une toquade, au départ inoffensive, s'est transformée en une sorte de dépendance narcotique ou une idée fixe. Ces ragots comportent une grande part de vérité, ma chère Condwiramurs, une grande part de vérité ! Et étant donné que je t'ai choisie comme assistante, tu seras toi aussi contaminée par cette idée fixe et cette dépendance. Car c'est ce que j'exigerai de toi. Du moins pendant la durée de ta pratique. Comprends-tu ?

L'adepte hocha la tête en guise d'acquiescement.

— Tu as l'impression de comprendre. (Nimue s'était reprise.) Mais je t'expliquerai. Petit à petit. Et lorsque le temps sera venu, tu sauras tout. Pour l'instant...

Elle s'interrompt, regarda par la fenêtre et observa le lac, le trait noir de la barque du Roi Pêcheur qu'on distinguait nettement sur la surface dorée des eaux scintillantes.

— Pour l'heure, repose-toi. Passe du temps dans la galerie. Dans les armoires et les vitrines tu trouveras des albums et des cartons de gravures sur la thématique du mythe. Tu trouveras à la bibliothèque toutes les versions et les travestissements de la légende, ainsi que la plupart des études scientifiques la concernant. Consacre-leur un peu



de temps. Regarde, lis, concentre-toi. Je veux que tu aies de la matière pour tes rêves. Une accroche, comme tu l'as appelée.

— Je le ferai. Dame Nimue ?

— Je t'écoute.

— Ces deux portraits... Les deux côte à côte... Ce n'est pas Ciri non plus ?

— Il n'existe aucun portrait de Ciri, répéta patiemment Nimue. Les artistes qui l'ont représentée par la suite ne l'ont fait que dans des scènes isolées, chacun selon sa propre fantaisie. Quant à ces portraits, disons que celui de gauche est également une variation libre sur le thème, puisqu'il représente l'elfe Lara Dorren aep Shiadhal, que la peintre, Lydia van Bredevoort, ne pouvait connaître. Tu en as entendu parler sans doute, dans la légende. Une de ses huiles a été sauvegardée, on peut l'admirer à l'Académie.

— Je sais. Et le deuxième portrait ?

Nimue observa longuement le tableau. On y voyait une jeune fille menue aux cheveux clairs et au regard triste. Vêtue d'une robe blanche à manches vertes.

— Il a été peint par Robin Anderida, dit Nimue en se retournant et en regardant Condwiramurs droit dans les yeux. Quant à savoir qui il représente... C'est à toi de me le dire, rêveresse et oniromancienne. Rêves-en. Et raconte-moi ton rêve.

\*\*\*

L'empereur approchait. Maître Robin Anderida l'aperçut le premier et s'inclina devant lui. Stella Congreve, la comtesse Liddertal, se leva et fit la révérence ; d'un geste rapide, elle ordonna à une jeune fille assise dans un fauteuil sculpté de faire de même.

— Bonjour mesdames, dit Emhyr var Emreis en leur adressant un signe de tête. Bonjour à toi aussi, maître Robin. Comment progresse ton travail ?

Embarrassé, ce dernier s'éclaircit la voix et s'inclina de nouveau en essuyant nerveusement ses doigts sur sa blouse. Emhyr savait que l'artiste souffrait d'une agoraphobie prononcée et qu'il était d'une timidité malade. Mais était-ce un problème ? L'essentiel était qu'il peigne bien.

L'empereur portait, comme toujours en déplacement, un uniforme d'officier de la garde Impera, une armure noire et un manteau sur lequel était brodée une salamandre argentée. Il s'approcha de la toile, regarda le portrait. Le portrait d'abord, et ensuite seulement le modèle : une jeune fille menue aux cheveux clairs et au regard triste, vêtue d'une robe blanche à manches vertes, au léger décolleté orné d'un collier de péridots.

— Remarquable, dit-il sans s'adresser à personne en particulier, de sorte qu'on ne savait pas ce qu'il vantait. Remarquable, maître. Je vous prie de poursuivre sans prêter attention à ma personne. Permettez que je vous dise un mot, comtesse.

Il s'éloigna vers la fenêtre, contraignant la comtesse à le suivre.

— Je pars, dit-il à voix basse. Des affaires d'État. Je te remercie de ton hospitalité. Ainsi que de ce que tu as fait pour la princesse. C'est vraiment du bon travail, Stella. Vous êtes vraiment dignes d'éloge, toutes les deux.

Stella Congreve s'inclina profondément, avec grâce.

— Votre Grandeur Impériale est trop bonne.

— Ne chante pas victoire trop tôt.

— Ah..., dit-elle en serrant légèrement les lèvres. Alors c'est décidé ?

— En effet.

— Qu'advient-il d'elle, Emhyr ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-il. Dans dix jours je renouvelle mon offensive contre le Nord. Et la guerre s'annonce difficile, très difficile. Vattier de Rideaux traque les conspirations et les complots dirigés contre moi. La raison d'État peut me conduire à des décisions diverses, très diverses.

— Cette enfant n'est en rien coupable.

— La raison d'État n'a rien à voir avec la justice. Du reste... (Il fit un geste de la main.) Je veux parler avec elle. Seul à seule. Approche, princesse. Allez, allez, plus vite. Ordre de l'empereur.

La jeune fille s'inclina profondément. Emhyr la mesurait du regard, revoyant en pensée l'audience de Loc Grim, lourde de conséquences. Il était très reconnaissant et même plein d'admiration envers Stella Congreve qui, en l'espace des six mois qui s'étaient écoulés depuis ce fameux jour, avait réussi à transformer le vilain petit canard mal dégrossi en une petite aristocrate.

— Laissez-nous, ordonna-t-il. Fais une pause, maître Robin, va donc laver tes pinceaux par exemple. Quant à vous, comtesse, je vous prierais de bien vouloir attendre dans le vestibule. Et toi, princesse, viens sur la terrasse avec moi.

Il avait neigé pendant la nuit, et la fine couche de neige fondait sous les premiers rayons du soleil matinal ; les toitures humides des tours et du pinacle du château de Darn Rowan donnaient l'impression d'être en feu tant elles brillaient.

Emhyr se dirigea vers la balustrade de la terrasse. Conformément à l'étiquette, la jeune fille se tenait un pas derrière lui. D'un geste impatient, il la força à s'approcher.

L'empereur resta longtemps silencieux, les deux mains appuyées contre la balustrade, le regard rivé sur la montagne et les ifs verts qui

la couvraient en toute saison et se découpaient très nettement sur la blancheur laiteuse des escarpements abrupts. La rivière qui serpentait au fond de la vallée scintillait tel un ruban d'argent fondu.

L'air sentait déjà le printemps.

— Je viens ici trop rarement, dit Emhyr.

La jeune fille se taisait.

— Je viens ici trop rarement, répéta-t-il en se retournant. C'est pourtant un endroit charmant, qui respire le calme. Une région des plus agréables. Es-tu d'accord avec moi ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale.

— On sent déjà le printemps. J'ai raison ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale.

De la cour leur parvenait un chant, troublé par les tintements, les cliquetis et les claquements des fers à cheval. Informée que l'empereur avait ordonné le départ, l'escorte se préparait hâtivement à prendre la route. Emhyr se souvint qu'un des hommes de la garde avait l'habitude de chanter. Souvent. Et indépendamment des circonstances.

*Regarde-moi tendrement*

*De tes pupilles azurées,*

*Dévoile-moi tendrement*

*Tes attraits chamarrés,*

*En cette nuit sois clémente*

*Ne refuse pas de combler mes attentes.*

— Jolie ballade, déclara Emhyr, songeur, en touchant des doigts sa lourde chaîne impériale en or.

— En effet, Votre Grandeur Impériale.

*Vattier m'assure qu'il est enfin sur les traces de Vilgefortz. Que ce n'est plus qu'une question de jours, de semaines tout au plus. Les têtes des traîtres vont tomber, et la véritable Cirilla, la reine de Cintra, sera amenée à Nilfgaard.*

*Mais avant que l'authentique Ciri parvienne à Nilfgaard, il va falloir s'occuper de son sosie.*

— Relève la tête.

Elle obéit.

— As-tu des souhaits ? demanda-t-il soudain avec rudesse. Des plaintes à formuler ? des demandes ?

— Non, Votre Grandeur Impériale. Je n'en ai point.

— Vraiment ? C'est curieux. Mais enfin, je ne peux t'ordonner d'en avoir. Relève la tête, comme il sied à une princesse. Stella t'a sans doute enseigné les bonnes manières ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale.

*En réalité, ils l'ont bien formée, songea-t-il. Rience d'abord, Stella*

*ensuite. Ils lui ont bien appris son rôle et ses répliques, sans doute sous la menace, lui répétant que la moindre erreur, la moindre faute lui vaudrait la torture et la mort, l'avertissant qu'elle aurait à jouer son rôle devant un auditoire sévère et impitoyable... le terrible Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard en personne.*

— Comment te prénommées-tu ? demanda-t-il avec la même rudesse.

— Cirilla, Fiona, Elen Riannon.

— Ton vrai prénom.

— Cirilla, Fiona...

— N'abuse pas de ma patience. Ton prénom !

— Cirilla... (La voix de la jeune fille se brisa tel un bâtonnet.)

Fiona...

— Assez, par le Grand Soleil ! dit-il entre ses dents serrées. Assez !

Elle renifla bruyamment. Au mépris de l'étiquette. Ses lèvres tremblaient, mais ça, l'étiquette ne l'interdisait pas.

— Calme-toi, lui ordonna-t-il d'une voix basse et presque douce à présent. De quoi as-tu peur ? As-tu honte de ton propre prénom ? As-tu peur de l'avouer ? Est-il lié à un souvenir désagréable ? Si je te l'ai demandé, c'est que j'aimerais m'adresser à toi en usant de ton vrai prénom. Mais, pour ce faire, je dois savoir à quoi il ressemble.

— À rien, répondit-elle. (Ses grands yeux brillèrent soudain comme des émeraudes scintillantes.) C'est un prénom quelconque, Votre Grandeur Impériale. Un prénom qui convient parfaitement à quelqu'un qui n'est rien. Aussi longtemps que je suis Cirilla Fiona, je suis quelqu'un... Aussi longtemps que...

Sa voix s'était étranglée si brusquement dans son larynx qu'elle porta machinalement la main à son cou, comme si elle arborait non pas un collier mais un garrot qui l'étouffait. Emhyr ne cessait de l'observer, plus reconnaissant que jamais envers Stella Congreve. Mais il éprouvait en même temps de la colère. Une colère infondée. Et par conséquent, d'une violence extrême.

*Qu'est-ce que j'attends de cette gamine ? songea-t-il, sentant la colère monter en lui, bouillonner, telle de la soupe dans un chaudron. Qu'est-ce que j'attends d'une gamine qui...*

— Sache, jeune fille, que je n'ai rien à voir avec ton enlèvement, dit-il rudement. Je n'ai rien à voir avec ta capture. Je n'avais donné aucun ordre dans ce sens. On m'a abusé...

Il était furieux contre lui-même, conscient de commettre une erreur. Il aurait déjà dû mettre fin à cette conversation, avec condescendance, d'un ton menaçant. En souverain, en empereur. Il convenait d'oublier cette jeune fille et ses yeux verts. Elle n'existait pas. C'était un sosie. Une imitation. Elle n'avait même pas de prénom. Elle n'était rien. Et un empereur ne discute pas avec quelqu'un qui

n'est rien. Un empereur ne reconnaît pas ses fautes devant quelqu'un qui n'est rien. Un empereur ne demande pas pardon, ne se repentit pas devant quelqu'un qui...

— Pardonne-moi, dit-il. (Ses propres mots lui étaient étrangers, collaient désagréablement à ses lèvres.) J'ai commis une erreur. Oui, c'est vrai, je suis coupable de ce qui t'est arrivé. Je suis fautif. Mais je t'en donne ma parole, plus rien ne te menace. Plus rien de mal ne t'arrivera. Aucun préjudice, aucun outrage, aucun désagrément. Tu ne dois pas avoir peur.

— Je n'ai pas peur, dit-elle en relevant la tête.

Au mépris de l'étiquette, elle le regarda droit dans les yeux.

Emhyr frémit, frappé par la droiture et la confiance de son regard. Il se redressa aussitôt, si impérial et condescendant qu'il en éprouva du dégoût.

— Demande-moi ce que tu veux.

Elle le regarda de nouveau, et l'empereur se rappela malgré lui toutes les fois où il avait ainsi lavé sa conscience des bassesses qu'il avait commises. Poussant l'ignominie jusqu'à se réjouir dans le secret de son âme de s'en tirer à si bon compte.

— Demande-moi ce que tu veux, répéta-t-il. (Sous l'effet de la fatigue, sa voix avait soudain gagné en humanité.) J'exaucerai chacun de tes souhaits.

*Qu'elle ne me regarde pas, songea-t-il. Je ne supporte pas son regard.*

*Les gens, paraît-il, ont peur de me regarder. Et moi, de quoi ai-je peur ?*

*Je n'en ai rien à faire de Vattier de Rideaux et de sa raison d'État. Si elle me le demande, j'ordonnerai qu'on la ramène chez elle, à l'endroit où elle a été enlevée. J'ordonnerai qu'on l'y ramène dans un carrosse doré tiré par six chevaux. Il suffit qu'elle me le demande.*

— Demande-moi ce que tu veux, répéta-t-il.

— Je vous remercie, Votre Grandeur Impériale, dit la jeune fille en baissant les yeux. Votre Grandeur Impériale est très noble et généreuse. Si je puis demander quelque chose...

— Parle.

— J'aimerais pouvoir rester ici. À Darn Rowan. Chez Mme Stella.

Il ne fut pas étonné. Il s'attendait à une requête de ce genre.

Le tact l'empêcha de lui poser des questions qui auraient été humiliantes pour lui comme pour elle.

— J'ai donné ma parole, rétorqua-t-il froidement. Qu'il en soit donc fait selon ta volonté.

— Je vous remercie, Votre Grandeur Impériale.

— J'ai donné ma parole, répéta-t-il en s'efforçant d'éviter son regard, et je la tiendrai. Je pense néanmoins que tu as fait le mauvais choix. Tu n'as pas formulé le vœu qu'il fallait. Si tu venais à changer

d'avis...

— Je ne changerai pas d'avis, dit-elle lorsqu'il fut clair que l'empereur n'achèverait pas sa phrase. Pourquoi devrais-je en changer ? J'ai choisi Mme Stella, et toutes ces choses qui m'étaient jusqu'alors si peu familières... Une maison, de la chaleur, de la bonté... Un cœur. On ne peut commettre d'erreur en faisant ce choix-là.

*Pauvre créature naïve, songea l'empereur Emhyr var Emreis, Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd, la Flamme blanche qui danse sur les tertres de ses ennemis. C'est précisément ce choix qui fait commettre les plus terribles erreurs.*

Mais quelque chose – de lointains souvenirs peut-être – empêcha l'empereur de prononcer ces mots à voix haute.

\*\*\*

— Intéressant, conclut Nimue après avoir écouté le rapport de Condwiramurs. Oui, un rêve vraiment très intéressant. En as-tu fait d'autres ?

— Bah ! (D'un geste rapide et sûr, Condwiramurs décalotta son œuf à l'aide de son couteau.) Tout ce défilé m'a donné le tournis ! Mais c'est normal. Les rêves qui surviennent la première fois que l'on dort dans un nouvel endroit sont toujours incroyables. Tu sais, Nimue, on dit de nous, les rêveuses, que notre talent ne repose pas sur le fait que nous rêvions. Si on met de côté les visions par tranches ou sous hypnose, nos rêves ne se différencient en rien de ceux des autres, pas plus par leur intensité, leur richesse, que par leur charge précognitive. Ce qui nous différencie et préjuge de notre talent tient à tout à fait autre chose. Nos rêves se fixent dans notre mémoire. Nous oublions rarement ce dont nous avons rêvé.

— Parce que vous avez des glandes endocrines qui vous sont propres et qui fonctionnent de manière atypique, l'interrompt la Dame du Lac. Pour simplifier, vos rêves ne sont rien d'autre que des endomorphines distillées dans l'organisme. À l'instar de la plupart des talents magiques spécifiques, le vôtre est purement organique. Mais pourquoi est-ce que je te parle de choses que tu connais parfaitement ? Je t'écoute, de quels autres rêves te souviens-tu ?

— Un jeune garçon, dit Condwiramurs en fronçant les sourcils, qui erre au milieu de champs déserts, un baluchon sur l'épaule. Les champs sont nus, c'est le printemps. Des saules... le long des routes et des lisières des champs. Des saules aux branches déployées, tordues, avec des creux dans les troncs... Ils sont nus, ils n'ont pas reverdi encore. Le garçon avance, regarde autour de lui. La nuit tombe. Des étoiles apparaissent dans le ciel. L'une d'elle est mobile. C'est une

comète. Une étincelle qui clignote et qui rougeoit, et fend l'horizon...

— Bravo ! dit Nimue en souriant. Bien que j'ignore totalement de qui il s'agit, on peut toutefois déterminer avec précision la date de l'événement. La comète rouge est restée visible pendant six jours, durant le printemps de l'année du traité de paix cintrasien. Au début du mois de mars, plus précisément. As-tu repéré des indicateurs temporels dans tes autres rêves également ?

— Mes rêves, répliqua Condwiramurs en reniflant et en salant son œuf, ne ressemblent pas à un calendrier agricole. Ils ne contiennent pas de tablettes avec des dates ! Toutefois, pour être exacte, j'ai fait un rêve sur la bataille de Brenna, sans doute à cause de la toile de Nicolas Certosa que j'ai longtemps observée dans ta galerie. Et la date en est également connue. La bataille a eu lieu la même année que le passage de la comète. Je me trompe ?

— Non, tu ne te trompes pas. Y avait-il quelque chose de particulier dans ce rêve sur la bataille ?

— Non. Un enchevêtrement de chevaux, de gens et d'armes. Les gens se bagarraient et hurlaient. Quelqu'un, un malade sûrement, beuglait : « Les aigles ! Les aigles ! »

— Quoi d'autre ? Tu as parlé d'un véritable défilé de rêves.

— Je ne me souviens pas..., commença Condwiramurs avant de s'interrompre.

Nimue sourit.

— Bon, d'accord. (L'adepte prit un air suffisant pour couper court à tout commentaire malveillant de la Dame du Lac.) Effectivement, il m'arrive d'oublier. Nul n'est parfait. Je le répète, mes rêves, ce sont des visions, pas des fiches de bibliothèque...

— Je le sais, l'interrompit Nimue. Il ne s'agit pas d'un examen sur tes capacités de rêveuse, il s'agit d'analyser la légende. Ses énigmes et ses pages blanches. Du reste, nous avançons plutôt bien : dès tes premiers rêves tu as identifié la jeune fille du portrait, ce sosie de Ciri avec lequel Vilgefortz a tenté de tromper l'empereur Emhyr...

Elles s'interrompirent, car le Roi Pêcheur venait d'entrer dans la cuisine. Il leur adressa un petit salut en bougonnant, puis il alla prendre du pain sur la crédence, une double cruche et un petit paquet en toile. Il sortit, sans oublier de réitérer son salut et de bougonner.

— Il clopine terriblement, constata Nimue d'un ton qui se voulait indifférent. Il a été grièvement blessé. À la chasse. Un sanglier lui a arraché la jambe. C'est pour cela qu'il passe autant de temps sur sa barque. Quand il rame et qu'il pêche, il n'est pas gêné par sa blessure... sur sa barque il l'oublie. C'est un homme très bien et très bon. Et moi...

Condwiramurs observait un silence bienveillant.

— J'ai besoin d'un homme, conclut la petite magicienne.

*Moi aussi, songea l'adepte. Par la peste ! dès que je rentre à l'Académie, je me laisse séduire. Le célibat, ça va bien un moment, mais six mois c'est trop long.*

Nimue toussota.

— Si tu as terminé de petit-déjeuner et de rêvasser, passons à la bibliothèque.

\*\*\*

— Revenons-en à ton rêve.

Nimue ouvrit une pochette, elle compulsa plusieurs aquarelles sépia et en sortit une pour la montrer à Condwiramurs. Celle-ci sut immédiatement ce qu'elle représentait.

— L'audience à Loc Grim ?

— Effectivement. Il s'agit bien de la présentation du sosie à la cour impériale. Emhyr fait mine de s'être fait berner, il fait contre mauvaise fortune bon cœur. Regarde, voilà les ambassadeurs des royaumes du Nord en l'honneur desquels est donné ce petit spectacle. Ici, on voit les deux ducs nilfgaardiens qui ont subi un affront : l'empereur a rejeté leurs filles, il a dédaigné leur proposition d'alliance. Avides de vengeance, ils murmurent, penchés l'un vers l'autre, ourdissant déjà des complots et préparant des meurtres. La jeune fille se tient debout, tête baissée ; pour souligner son aspect mystérieux, le peintre l'a parée d'un foulard qui masque les traits de son visage.

» Nous ne savons rien de plus de la fausse Ciri, reprit au bout d'un instant la magicienne. Aucune version de la légende n'indique ce qu'il est advenu d'elle par la suite.

— Il convient tout de même d'imaginer, dit Condwiramurs avec tristesse, que le sort de la jeune fille n'eut probablement rien d'enviable. Lorsque Emhyr a récupéré l'original, et nous savons, n'est-ce pas, qu'il l'a récupéré, il s'est débarrassé de l'imitation. Pendant que je rêvais, je n'ai perçu aucune trace de tragédie, et pourtant, en principe, j'aurais dû ressentir quelque chose si... D'un autre côté, ce que je vois en rêve n'est pas la vérité absolue. Comme tout être humain, je vois en rêve des songes. Des désirs. Des regrets... Et des peurs.

— Je sais.

\*\*\*

Elles discutèrent jusqu'à l'heure du déjeuner, parcourant des pochettes et des fascicules remplis de gravures. Apparemment, la pêche du Roi Pêcheur avait été bonne, car il y avait du saumon grillé



pour le déjeuner. Et pour le dîner aussi.

Condwiramurs dormit mal la nuit suivante. Elle avait trop mangé.

Elle ne fit aucun rêve. Elle en fut quelque peu accablée et honteuse, mais Nimue ne s'inquiétait pas le moins du monde.

— Nous avons le temps, dit-elle. Nous avons encore de nombreuses nuits devant nous.

\*\*\*

La tour Inis Vitre comportait plusieurs salles de bains, extrêmement luxueuses, aux marbres resplendissants et aux cuivres brillants, chauffées par un hypocauste installé quelque part dans les caves. Condwiramurs n'hésitait pas à profiter de longues heures durant de la baignoire, ce qui ne l'empêchait pas de rencontrer régulièrement Nimue aux bains, minuscule cabanon de bois équipé d'un appontement donnant sur le lac. Mouillées, ruisselantes de transpiration due à l'émanation de chaleur en provenance des pierres émaillées, les deux femmes s'asseyaient sur de petits bancs puis se fouettaient nonchalamment avec des vergettes de bouleau ; des gouttes de sueur salée coulaient dans leurs yeux.

— Si j'ai bien compris, dit Condwiramurs en s'essuyant le visage, mon stage sur Inis Vitre va consister à rêver toutes les pages blanches contenues dans la légende du sorceleur et de la sorceleuse ?

— Tu as bien compris.

— Au cours de la journée, nos discussions et l'observation des tableaux doivent me permettre de « faire le plein » pour la nuit, afin de pouvoir rêver la version réelle, ignorée de tous, de l'événement en question, c'est bien ça ?

Cette fois, Nimue ne se donna même pas la peine d'acquiescer. Elle se contenta de se cingler à plusieurs reprises à l'aide de sa vergette ; elle se leva, faisant gicler de l'eau sur les pierres fumantes. De la vapeur jaillit, la privant momentanément de son souffle.

Nimue versa sur ses épaules l'eau qui restait dans le baquet. Condwiramurs admira sa silhouette. Bien que petite, la magicienne était parfaitement proportionnée. Plus d'une jeune femme de vingt ans aurait pu envier ses formes et la fermeté de sa peau. À commencer par Condwiramurs : elle avait vingt-quatre ans... et elle était envieuse.

— Même si j'arrive à voir quelque chose en rêve, reprit-elle en essuyant de nouveau son visage ruisselant de sueur, comment pourrions-nous avoir la certitude qu'il s'agit de la véritable version ? Vraiment, je ne sais pas...

— Nous parlerons de cela dans un instant, l'interrompit Nimue. Dehors. J'en ai assez d'être assise dans cette fournaise. Allons nous refroidir. Ensuite nous discuterons.

Cela aussi faisait partie du rituel. Elles sortaient des bains en courant, foulant les planches de l'appontement de leurs pieds nus, puis elles plongeaient dans le lac en poussant des cris sauvages. Après s'être bien éclaboussées, elles remontaient sur les planches et essoraient leurs cheveux.

Dans sa barque, alarmé par les clapotis et les piailllements, le Roi Pêcheur regarda de tous côtés, sa main en visière, mais il détourna aussitôt le regard pour s'occuper de son matériel de pêche. Condwiramurs jugeait un tel comportement outrageant et répréhensible. Toutefois, son opinion sur le Roi Pêcheur s'était nettement améliorée depuis qu'elle avait découvert qu'il consacrait à la lecture le temps qu'il ne passait pas à la pêche. Il prenait son livre même pour aller aux toilettes, or ce n'était rien de moins que le *Speculum aureum*, une œuvre sérieuse et difficile. Ainsi, même si au tout début de son séjour sur Inis Vitre Condwiramurs avait été quelque peu étonnée du choix de Nimue, ce n'était plus le cas désormais. Il était clair que le Roi Pêcheur n'avait du rustre et du butor que les apparences.

*Il n'empêche, songea Condwiramurs, se pencher sur ses cannes et ses appâts alors que sur le ponton paradent deux femmes nues aussi belles que des nymphes et dont on ne devrait pouvoir détourner le regard est une insulte et un affront impardonnable.*

— Pour en revenir à notre affaire, dit-elle en s'essuyant la poitrine avec une serviette, si je rêve quelque chose, quelle garantie aurons-nous qu'il s'agit bien de la vérité ? Je connais toutes les versions littéraires de la légende, depuis *Un demi-siècle de poésie*, de Jaskier, jusqu'à *La Dame du Lac*, d'Andréa Ravixa. Je connais le révérend Jarre, je connais toutes les théories scientifiques développées sur le sujet, et je ne parle même pas des éditions populaires. Toutes ces lectures ont laissé en moi une trace, ont exercé une influence dont je ne peux faire abstraction dans mes rêves. Y a-t-il la moindre chance de se frayer un chemin à travers la fiction et de voir la réalité en rêve ?

— Oui.

— Une grande chance ?

— Aussi grande que celle du Roi Pêcheur. (D'un signe de tête Nimue désigna la barque sur le lac.) Vois donc par toi-même, il lance ses hameçons sans relâche. Il remonte à la surface des mauvaises herbes, des racines, de vieilles souches, des troncs, de vieilles chaussures, des noyés et que sais-je encore. Mais de temps en temps, il attrape quelque chose.

— Allons pêcher, alors ! soupira Condwiramurs en se rhabillant. Lançons nos hameçons et patientons. Cherchons la vérité dans la légende, défaisons les tapisseries et les doublures, auscultons les coffres à la recherche d'un double fond... Et s'il n'existait pas de

double fond ? Avec tout le respect que je te dois, Nimue, nous ne sommes pas les premières sur ce terrain de chasse. Est-il vraiment possible qu'un détail ou une brouille ait échappé à l'attention de la meute de chercheurs qui sont allés à la pêche avant nous ? Nous ont-ils laissé ne serait-ce qu'un seul poisson à nous mettre sous la dent ?

— Ils nous en ont laissé, affirma Nimue avec conviction en coiffant ses cheveux mouillés. Ce qu'ils ignoraient, ils l'ont maquillé en confabulations et en beaux mensonges. Ou bien ils l'ont passé sous silence.

— Quoi, par exemple ?

— Le séjour hivernal du sorceleur à Toussaint, pour commencer. Toutes les versions de la légende résument cet épisode en une courte phrase : « Les héros ont passé l'hiver à Toussaint. » Même Jaskier, qui a consacré deux chapitres à ses frasques dans cette principauté, reste étonnamment énigmatique au sujet du sorceleur. Cela ne vaut-il pas la peine de chercher ce qui s'est réellement passé cet hiver-là ? Après la fuite de Belhaven et la rencontre avec l'elfe Avallac'h dans le complexe souterrain de Tir ná Béa Arainne ? Après l'échauffourée à Caed Myrkvid et l'aventure avec les druidesses ? Qu'a fait le sorceleur à Toussaint d'octobre à janvier ?

— Qu'a-t-il fait ? Il hibernait ! pouffa l'adepte. Il ne pouvait passer le col avant le dégel, il a donc attendu la fin de l'hiver en s'ennuyant ferme. Rien d'étonnant à ce que plus tard les auteurs aient résumé d'un laconique : « L'hiver passa. » cet ennuyeux intermède. Bon, mais puisqu'il le faut, je tenterai d'apporter quelques éclaircissements. Avons-nous des images ou des dessins à ce sujet ?

Nimue sourit.

— Nous avons même un dessin sur lequel figure un dessin.

\*\*\*

La fresque rupestre représentait une scène de chasse. Des petits hommes maigres, armés d'arcs et de piques, dessinés à grands traits de pinceau, faisaient des bonds sauvages en pourchassant un énorme bison violet. Le bison avait sur son flanc des rayures de tigre, et au-dessus de ses cornes courbées comme des corolles s'élevait une espèce d'insecte rappelant une libellule.

— Voici donc le fameux tableau, constata Régis en hochant la tête. Peint par l'elfe Avallac'h. Un elfe qui savait beaucoup de choses.

— Oui, confirma Geralt d'un ton sec. C'est bien le fameux tableau.

— Le problème, c'est que dans les cavernes que nous avons explorées dans leurs moindres recoins, nous n'avons trouvé trace ni des elfes ni d'aucun des autres monstres que tu as évoqués.

— Ils étaient là. Maintenant ils se cachent. Ou bien on les a

emmenés ailleurs.

— C'est un fait incontestable. N'oublie pas, l'entretien t'a été exclusivement accordé par l'intercession de la flaminique. Sans doute a-t-on estimé qu'un seul entretien suffisait. Étant donné que la flaminique a clairement exprimé son refus de collaborer, je ne sais pas ce qu'on peut encore entreprendre. Cela fait une journée entière que nous errons dans ces cavernes... Je ne peux m'empêcher de penser que c'est absurde.

— Je pense la même chose, reconnut le sorcelleur avec amertume. Je ne comprendrai jamais les elfes. Mais je sais au moins pourquoi la plupart des humains ne courent pas après. J'ai toujours l'impression qu'ils se jouent de nous. Dans tout ce qu'ils font, disent, pensent, les elfes se jouent de nous, ils se moquent, ils nous raillent.

— Ça, c'est de l'anthropomorphisme.

— Peut-être un peu. Mais l'impression persiste.

— Que faisons-nous ?

— Retournons à Caed Myrkvid, retrouvons Cahir ; les petites druidesses ont dû soigner sa vilaine blessure au crâne. Ensuite, sautons sur nos chevaux et profitons de l'invitation de la princesse Anna Henrietta. Ne fais pas cette tête, vampire. Milva a les côtes cassées, Cahir le bec esquiné ; un peu de repos à Toussaint leur fera du bien à tous les deux. Et puis il faut aussi sortir Jaskier du guêpier dans lequel il semble s'être fourré.

— Eh bien soit, soupira Régis, qu'il en soit donc ainsi. Je vais devoir me tenir éloigné des miroirs et des chiens, faire attention aux magiciennes et aux télépathes... Mais si on me démasquait malgré tout, je compte sur toi.

— Tu peux compter sur moi, répliqua Geralt sur un ton solennel. Je ne te laisserai pas dans l'embarras, mon ami.

En retour, le vampire le gratifia d'un sourire, allant même, puisqu'ils étaient seuls, jusqu'à lui faire admirer sa denture complète, canines incluses.

— Ami ?

— Ça, c'est de l'anthropomorphisme. Allons, sortons de ces grottes, mon ami. Parce que la seule chose que nous puissions attraper ici, ce sont des rhumatismes.

— Tu as raison. À moins que... Geralt ? D'après ce que tu as vu, Tir ná Béa Arainne, la nécropole elfique, se trouve derrière une fresque, derrière ce mur exactement... On pourrait y accéder si... Enfin, tu sais. Si on le détruisait. N'y as-tu point songé ?

— Non, je n'y ai point songé.

Le Roi Pêcheur avait eu de la chance de nouveau, car pour le dîner on servit de la truite grise fumée. Le poisson était tellement délicieux que le travail prit du retard. Une fois encore, Condwiramurs avait mangé plus que de raison.

\*\*\*

Condwiramurs eut un renvoi de poisson. *Il est temps de dormir*, songea-t-elle, constatant pour la deuxième fois qu'elle tournait machinalement la page de son livre sans rien enregistrer de son contenu. *Il est temps de rêver*.

Elle bâilla, reposa son livre et éparpilla ses oreillers. L'heure n'était plus à la lecture mais au repos. D'une formule magique, elle éteignit sa lampe. Instantanément, la chambre fut plongée dans une obscurité impénétrable, épaisse comme de la mélasse. Les lourds rideaux de velours étaient tirés, empêchant le moindre rai de lumière de passer : l'adepte – elle l'avait constaté depuis longtemps déjà – rêvait mieux dans le noir complet. *Que choisir ?* se demanda-t-elle en s'étirant et en se retournant sur son drap. *Suivre l'élément oniroïde ou tenter l'ancrage ?*

En dépit de ses affirmations prétentieuses, les rêveresses ne se souvenaient pas même de la moitié de leurs rêves prophétiques, une bonne partie demeurait dans la mémoire des oniromanciennes sous la forme d'un embrouillamini d'images aux silhouettes et aux couleurs mouvantes comme celles d'un kaléidoscope, ce jouet aux multiples facettes de verre. Lorsque les images étaient totalement dépourvues de sens, la solution consistait tout bonnement à les ignorer pour passer à la question du jour selon la formule suivante : « Si je ne m'en souviens pas, c'est qu'il est inutile de s'en souvenir. » Dans le jargon des rêveresses, ce type de rêve portait le nom de « mastic ».

Les « rêves-fantômes » étaient les pires, les plus honteux, ceux dont les rêveresses ne se rappelaient que des fragments, des lambeaux de signification dont il ne restait le lendemain matin que des impressions floues.

Si le « fantôme » revenait trop souvent, on pouvait être sûr d'avoir affaire à un rêve d'une importance oniroïde significative. La rêveresse s'efforçait alors, par la concentration et l'autosuggestion, de convoquer délibérément ce fantôme afin qu'il lui apparaisse de nouveau, mais cette fois de manière bien précise. Cette méthode, qu'on appelait « l'accrochage », et qui consistait à replonger dans ses rêves dès le réveil, était celle qui donnait les meilleurs résultats. Si le rêve ne se laissait pas accrocher, on pouvait par la suite tenter d'appeler la vision onirique en s'adonnant à la méditation et en exerçant sa concentration avant chaque endormissement. On appelait cette méthode

« l'ancrage ».

Après vingt nuits passées sur l'île, Condwiramurs avait déjà établi trois listes répertoriant trois types de rêves. Dans la première, la rêveresse avait noté les succès dont elle pouvait se gargariser et qui faisaient état des « fantômes » qu'elle avait réussi à « accrocher » ou à « ancrer » avec bonheur. Au nombre de ces derniers figuraient les rêves concernant la rébellion sur l'île de Thanedd et la traversée par le sorceleur et sa compagnie du col du Malheur, dans la vallée de Sudduth, sous le blizzard, les pluies d'abat printanières, sur des routes détrempées. Il y avait la liste des échecs, sur laquelle apparaissaient les rêves qui, en dépit des efforts de Condwiramurs, demeuraient une énigme. De celle-là, l'adepte ne s'était pas vantée auprès de Nimue. Enfin la dernière, la liste de travail, qui classifiait les rêves encore en attente.

Et puis il y avait aussi ce rêve étrange mais très agréable, qui revenait par bribes, par touches soyeuses, et dont les sons étaient insaisissables.

Un rêve doux, tendre.

*C'est bon*, songea Condwiramurs en fermant les yeux. *On y va.*

\*\*\*

— Je crois savoir à quoi le sorceleur passait ses journées au cours de l'hiver qu'il a passé à Toussaint.

— Tiens, tiens ! (Nimue lui lança un regard par-dessus ses lunettes et le grimoire relié de cuir qu'elle était en train de feuilleter.) Tu as fini par rêver de quelque chose ?

— Et comment ! s'exclama Condwiramurs, très fière. Oui, j'ai rêvé. J'ai vu le sorceleur Geralt avec une femme aux cheveux noirs coupés court et aux yeux verts. Je ne sais pas qui cela peut être. Peut-être cette princesse dont parlait Jaskier dans ses Mémoires ?

— Tu devais être distraite en les lisant, objecta la magicienne, refrénant quelque peu l'enthousiasme de l'adepte. Jaskier fait une description détaillée de la princesse Anarietta, et d'autres sources confirment que ses cheveux étaient, je cite, « châtain clair, scintillants, telle une couronne dorée ».

— Ce n'était donc pas elle, admit l'adepte. La femme dont j'ai rêvé avait les cheveux noirs. Comme le charbon. Et le rêve était... hum... curieux.

— Je suis tout ouïe.

— Ils discutaient. Mais il ne s'agissait pas d'une discussion ordinaire.

— Et qu'avait-elle donc d'extraordinaire ?

— La plupart du temps, la femme avait ses jambes posées sur les

— Dis-moi, Geralt, est-ce que tu crois au coup de foudre ?

— Et toi, y crois-tu ?

— Oui.

— Je sais maintenant ce qui nous a rapprochés. Les contraires s'attirent.

— Ne sois pas cynique.

— Pourquoi ? Il paraît que le cynisme est une preuve d'intelligence.

— C'est faux. Le cynisme, nimbé de son auréole de pseudo-intelligence, est terriblement hypocrite. Et je ne supporte pas l'hypocrisie. Puisque nous en sommes là... Dis-moi, sorcelleur, qu'aimes-tu le plus en moi ?

— Ça.

— Tu passes du cynisme à la trivialité la plus banale. Essaie encore.

— Ce que j'aime le plus en toi c'est ton esprit, ton intelligence, et ta profondeur d'âme. Ton indépendance et ta désinvolture, ta...

— Je ne comprends pas d'où te vient ce goût pour le sarcasme.

— Ce n'était pas du sarcasme, je plaisantais.

— Je ne supporte pas ce genre de plaisanteries. Surtout mal à propos. Chaque chose en son temps, mon cher, et une heure pour chaque chose. Il y a un temps pour parler, un temps pour se taire, un temps pour pleurer, un temps pour rire, un temps pour semer, un temps pour effeuiller, pardon, récolter, un temps pour plaisanter, un temps pour parler sérieusement...

— Un temps pour les caresses corporelles et un temps pour l'abstinence ?

— Non, voyons ! Ne prends pas mes paroles au pied de la lettre ! Disons plutôt que l'heure est à présent aux louanges. L'amour sans flatterie me choque par son aspect physiologique, or la physiologie est fade. Flatte-moi !

— De la Iaruga jusqu'à la Buina, personne n'a un aussi joli derrière que toi.

— Nous voilà dans de beaux draps ! Maintenant, pour changer, voilà qu'il me compare à je ne sais quelles rivières des contrées barbares du Nord ! Sans même songer à une quelconque métaphore, n'aurais-tu pas tout simplement pu dire : de l'Alba à la Velda ? Ou bien, de l'Alba à la Sans-Retour ?

— Je n'ai jamais mis les pieds dans la région de l'Alba. Je m'efforce de ne pas prononcer de jugement qui ne soit fondé sur une

solide expérience.

— Ah oui ? Vraiment ? J'en déduis donc que des derrières, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, tu en as vu un certain nombre ? Eh bien, Cheveux Blancs ? Combien de femmes as-tu eues avant moi ? Hein ? Je t'ai posé une question, sorceleur ! Non, non, pas question, bas les pattes, tu ne t'en tireras pas à si bon compte. Combien de femmes as-tu eues avant moi ?

— Aucune ! Tu es ma première.

— Enfin !

\*\*\*

Cela faisait déjà plusieurs minutes que Nimue était plongée dans la contemplation d'un tableau sur lequel étaient représentées, dans un subtil clair-obscur, dix femmes assises autour d'une table ronde.

— Dommage, dit-elle enfin, que nous ne sachions pas à quoi elles ressemblaient réellement.

— Les grandes maîtresses ? s'exclama Condwiramurs. Leurs portraits sont pourtant nombreux. Ne serait-ce qu'à Aretuza...

— J'ai dit « réellement », l'interrompt Nimue. Je ne parlais pas de ces portraits flatteurs peints d'après d'autres portraits flatteurs. N'oublie pas qu'à une certaine époque les représentations des magiciennes ont été détruites. Ainsi que les magiciennes elles-mêmes. Ensuite vint le temps de la propagande : par leur seule apparence les grandes maîtresses devaient éveiller le respect, l'admiration et une crainte dévote. C'est de cette époque-là que datent toutes ces toiles et ces estampes – *L'Assemblée de la Loge*, *Les Conspirations* et *Les Conventions* –, sur lesquelles on voit une table et, autour de cette table, dix femmes plus magnifiques les unes que les autres, d'une beauté envoûtante. Mais des portraits véritables, authentiques, il n'en existe pas. À deux exceptions près : celui de Margarita Laux-Antille, qui se trouve à Aretuza sur l'île de Thanedd, et qui a été miraculeusement épargné par l'incendie, et celui de Sheala de Tancarville au palais d'Ensenad à Lan Exeter.

— Et le portrait de Francesca Findabair peint par les elfes et qui se trouve dans la pinacothèque de Vengerberg ?

— Un faux. Lorsqu'on ouvrit la Porte et que les elfes s'en allèrent, ils détruisirent toutes les œuvres d'art, ou les emportèrent avec eux, ils ne laissèrent pas un seul tableau. Nous ignorons si la Pâquerette des vallées était effectivement aussi belle que le prétend le mythe. Nous ignorons totalement à quoi ressemblait Ida Emean. Et comme à Nilfgaard les effigies des magiciennes ont été détruites encore plus rapidement et consciencieusement qu'ailleurs, nous n'avons aucune idée de ce à quoi ressemblaient véritablement Assire var Anahid ou



Fringilla Vigo.

— Admettons cependant qu'elles ressemblaient toutes aux portraits qui ont été faits d'elles par la suite. Admettons qu'elles étaient aussi majestueuses, dominatrices, bonnes et intelligentes, prévoyantes, probes et nobles. Et belles, d'une beauté envoûtante. Admettons cela. Vivre nous semblera alors plus facile.

\*\*\*

Les activités quotidiennes sur Inis Vitre s'étaient muées en une routine quelque peu ennuyeuse. L'analyse des rêves de Condwiramurs, qui commençait dès le petit déjeuner, se poursuivait d'ordinaire jusqu'à midi. Pour passer le temps en attendant l'heure du déjeuner, Condwiramurs se promenait ; mais ces balades devinrent elles aussi rapidement ennuyeuses. Difficile de s'en étonner. En l'espace d'une heure elle avait le temps de faire deux fois le tour de l'île, avec pour toute distraction la contemplation passionnante du granit, des sapins miniatures, de la pierraille des anodontes, de l'eau et des mouettes.

Après le déjeuner, il était d'usage de faire une longue sieste avant de se replonger dans l'étude des livres, des rouleaux et des manuscrits, l'observation des tableaux, des estampes et des cartes, et les discussions. Les débats, interminables, se prolongeaient jusque tard dans la nuit, les deux femmes tentant inlassablement de dénouer la légende de la vérité...

Puis il y avait les nuits et les rêves qui les accompagnaient. Le poids du célibat se faisait cruellement sentir. Au lieu de rêver des énigmes de la légende du sorcelleur, Condwiramurs voyait le Roi Pêcheur dans toutes sortes de situations, des moins érotiques aux plus torrides. Dans ses rêves dépourvus d'érotisme, le Roi Pêcheur la traînait par un câble derrière sa barque. Il ramait avec lenteur, avec paresse, tandis qu'elle s'enfonçait dans le lac, se noyait, étouffait, tenaillée par une peur épouvantable ; elle sentait que du fond du lac se détachait quelque chose d'horrible qui nageait vers la surface, quelque chose qui voulait happer l'hameçon qu'elle constituait. Ce quelque chose était sur le point de l'attraper lorsque le Roi Pêcheur se mettait à ramer plus vigoureusement, la soustrayant aux mâchoires du prédateur invisible ; entraînée par le câble, elle suffoquait. C'est alors qu'elle se réveillait.

Dans ses rêves explicitement érotiques, elle était penchée par-dessus bord, agenouillée au fond de la barque qui se balançait, tandis que le Roi Pêcheur la tenait par la nuque et tirait son coup avec enthousiasme, grognant, râlant et crachotant. Hormis le plaisir physique, Condwiramurs ressentait une peur qui lui tordait les entrailles : que se passerait-il si Nimue les surprenait ? Elle voyait

soudain dans l'eau du lac le visage oscillant, menaçant, de la petite magicienne... et elle se réveillait, trempée de sueur.

Elle se levait alors, ouvrait la fenêtre pour s'imprégner de l'air de la nuit, de l'éclat de la lune, de la brume qui s'élevait du lac.

Et elle poursuivait ses rêves.

\*\*\*

Tout en haut de la tour Inis Vitre se trouvait une terrasse, suspendue au-dessus du lac, qui prenait appui sur des colonnes. Condwiramurs n'y avait pas pris garde au début, mais elle commença finalement à s'interroger. Car, étrangement, la terrasse était parfaitement inaccessible. Aucun des endroits de la tour qu'elle connaissait ne permettait de s'y rendre.

Consciente que les quartiers de la magicienne ne pouvaient se passer de ce genre d'anomalies secrètes, Condwiramurs ne posait pas de questions. Même lorsqu'elle vit Nimue l'observer depuis cette terrasse tandis qu'elle se promenait au bord du lac. Apparemment, l'accès n'était interdit qu'aux indésirables et aux profanes.

Condwiramurs fut quelque peu irritée et vexée qu'on la prenne pour une profane, mais elle fit comme si de rien n'était. Le mystère allait de toute façon être bientôt éclairci.

Et ce après une longue série de rêves inspirés par les aquarelles de Wilma Wessela. Visiblement fascinée par la tour de l'Hirondelle, l'artiste peintre avait consacré tous ses travaux à cette partie de la légende.

— Je fais des rêves étranges après avoir observé ces tableaux, se plaignit l'adepte le lendemain matin. Je rêve... de tableaux. Toujours les mêmes. Je ne vois pas des situations, ni des scènes, mais des tableaux. Ciri sur les créneaux de la tour... une image immobile.

— Et rien d'autre ? Aucune impression autre que visuelle ?

Nimue savait sans conteste qu'une rêveresse aussi douée que Condwiramurs rêvait avec tous ses sens, qu'elle percevait les rêves non seulement avec son regard, comme la majorité des hommes et des femmes, mais également par l'ouïe, le toucher, l'odorat, et même le goût.

— Rien, répondit Condwiramurs en secouant la tête. Seulement...

— Oui ?

— Une pensée. Une pensée récurrente : « Au bord de ce lac, dans cette tour, je ne suis aucunement une invitée, mais, au contraire, une prisonnière. »

— Suis-moi, je te prie.

Comme l'avait supposé Condwiramurs, l'accès à la terrasse n'était possible que depuis les appartements privés de la magicienne :

parfaitement propres, rangés de façon quasi obsessionnelle, ils sentaient le bois de santal, la myrrhe, la lavande et la naphthaline. Pour y accéder, il fallait passer par une petite porte dérobée et emprunter un escalier en colimaçon. Alors seulement on pouvait pénétrer dans ce lieu hautement privé.

Contrairement aux autres pièces, celle où se trouvaient les deux femmes n'était pas couverte de boiseries ou de tapisseries, mais simplement blanchie, et de ce fait extrêmement claire. D'autant plus claire qu'elle comportait une fenêtre en forme de triptyque, ou plus exactement une porte en verre, qui menait directement à la terrasse surplombant le lac.

La pièce n'était meublée que de deux fauteuils, d'un gigantesque miroir dans un cadre ovale en acajou, ainsi que d'une espèce de socle doté d'un bras transversal horizontal sur lequel reposait un gobelin. Ce dernier mesurait près de cinq pieds sur sept, et ses franges touchaient le plancher.

La tapisserie représentait un escarpement rocheux au-dessus d'un lac de montagne. Le château encastré dans l'escarpement semblait faire partie intégrante d'un mur de pierres. Condwiramurs connaissait bien ce château, pour en avoir vu de nombreuses illustrations.

— La citadelle de Vilgefortz, lieu de détention de Yennefer. C'est là que s'est terminée la légende.

— En effet, confirma Nimue d'une voix apparemment impassible. C'est là que s'est terminée la légende, du moins, dans ses versions les plus répandues. Celles-ci nous sont si familières que nous avons l'impression – erronée – de connaître la fin de l'histoire. Ciri s'est sauvée de la tour de l'Hirondelle, où, comme tu l'as rêvé, elle était retenue prisonnière. Lorsqu'elle a compris ce qu'on comptait faire d'elle, elle s'est sauvée. La légende propose de nombreuses versions de sa fuite...

— Celle que je préfère, intervint Condwiramurs, est celle où elle jette derrière elle divers objets. Un peigne, une pomme et un foulard. Mais...

— Condwiramurs.

— Pardon.

— Comme je l'ai dit, il existe de nombreuses versions de la fuite de Ciri. Mais la manière dont elle a quitté la tour de l'Hirondelle pour rejoindre directement le château de Vilgefortz reste un mystère. Si tu ne peux rêver de la tour, essaie de rêver du château. Observe attentivement ce gobelin... Est-ce que tu m'écoutes ?

— Ce miroir... Il est magique, n'est-ce pas ?

— Non, je m'en sers pour percer mes boutons.

— Pardon.

— C'est un Hartmann, expliqua Nimue en voyant le nez froncé et

la mine renfrognée de l'adepte. Jettes-y un coup d'œil, si tu veux. Mais sois prudente, je t'en prie.

— Est-il vrai, demanda Condwiramurs d'une voix tremblante d'émotion, qu'en traversant un Hartmann on peut passer dans...

— ... dans d'autres mondes ? Effectivement. Mais pas d'un seul coup. Cela nécessite une préparation, des séances de méditation, une profonde concentration et un tas d'autres choses. Mais ce n'est pas ce danger-là que j'avais en tête en te recommandant la prudence.

— Non ?

— ça marche dans les deux sens. À tout moment, il peut aussi surgir quelque chose d'un Hartmann.

\*\*\*

— Tu sais, Nimue... Quand je regarde ce gobelin...

— Tu en as rêvé ?

— Oui. Mais c'était un rêve étrange. Vu du ciel. J'étais un oiseau... Je voyais ce château de l'extérieur. Je ne pouvais pas y entrer. Quelque chose en bloquait l'accès.

— Regarde le gobelin, lui ordonna Nimue. Regarde la citadelle. Regarde-la attentivement, prête attention à chaque détail. Concentre-toi du mieux que tu peux, imprègne-toi de cette image. Je veux qu'en rêve tu pénètres à l'intérieur. Il est important que tu y entres.

\*\*\*

À l'extérieur, derrière les murs de l'énorme château, devait se déchaîner une tempête diabolique ; le feu dans l'âtre de la cheminée grondait, dévorant rapidement les bûches. Yennefer appréciait la chaleur. Sa prison actuelle était, il est vrai, bien plus chaude – ô combien ! – que le cachot humide dans lequel elle avait dû passer près de deux mois ; ses dents cependant ne cessaient de s'entrechoquer. Dans son cachot elle avait totalement perdu la notion du temps ; par la suite, personne n'avait pris la peine de lui dire quoi que ce soit, mais elle était certaine d'être en hiver, au mois de décembre. Peut-être même en janvier.

— Mange, Yennefer, dit Vilgefortz. Mange, je t'en prie, ne te gêne pas.

Yennefer ne l'écoutait pas. Si elle mangeait son poulet aussi lentement et avec autant de maladresse, c'était uniquement à cause de ses doigts qui, à peine guéris, étaient encore gauches et rigides, l'empêchant de tenir fermement son couteau et sa fourchette. Mais Yennefer ne tenait pas à manger avec ses mains, elle souhaitait prouver sa supériorité à Vilgefortz et aux autres personnes présentes,

les invités du magicien, qui lui étaient tous inconnus.

— Je me dois de t'informer, avec le plus grand regret, annonça Vilgeförtz en caressant un verre entre ses mains, que ta protégée, Ciri, a quitté ce monde. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, Yennefer. À toi seule et à ton obstination insensée.

L'un des invités, un homme de petite taille aux cheveux noirs, étternua violemment ; il s'essuya le nez, qu'il avait gonflé, rougi, et à l'évidence complètement bouché, dans un mouchoir de batiste.

— À vos souhaits ! lança Yennefer, guère émue par les paroles funestes de Vilgeförtz. Comment donc vous êtes-vous enrhumé de la sorte, cher monsieur ? Vous avez pris froid après un bain ?

Le deuxième invité, plus âgé, grand, maigre, aux horribles yeux pâles, se mit soudain à ricaner. Son voisin enrhumé, en revanche, malgré la colère qui déformait son visage, adressa à la magicienne un signe de tête et une brève réponse de sa voix grippée. Cette simple phrase suffit pourtant à Yennefer : elle comprit à son accent que l'homme était un Nilfgaardien.

Vilgeförtz tourna vers elle son visage. Il ne portait plus son échafaudage doré sur la tête, ni sa lentille de cristal, mais il avait l'air plus affreux encore que l'été dernier quand elle l'avait vu mutilé pour la première fois. Son globe oculaire gauche régénéré fonctionnait à présent, mais il était bien plus petit que le droit. Il offrait un spectacle des plus macabres.

— Tu supposes sans doute que je mens, que j'essaie de te piéger, Yennefer, de te berner, articula le magicien avec soin. Dans quelle intention le ferais-je ? J'ai été tout aussi ému que toi à l'annonce de la mort de Ciri, que dis-je... plus encore, même. En fin de compte, j'avais placé de réels espoirs dans cette jeune fille, j'avais édifié des plans qui devaient décider de mon avenir. À présent qu'elle n'est plus de ce monde, mes plans se trouvent anéantis.

— Voilà une excellente nouvelle, déclara Yennefer.

La magicienne, maintenant avec grande difficulté son couteau entre ses doigts rigides, s'efforçait de couper une tranche de filet de porc farci aux pruneaux.

— Toi, en revanche, poursuivit le magicien sans prêter attention à son intervention, seule une affection pathétique te liait à Ciri, assortie de regrets provenant de ta stérilité et de ton sentiment de culpabilité. Oui, je dis bien, Yennefer, ton sentiment de culpabilité ! Car tu as participé activement à l'assemblage des couples, à la création de la lignée qui a finalement donné naissance à Ciri. Et tu as transféré tes sentiments sur le fruit de tes expérimentations génétiques, lequel s'est révélé un fiasco, du reste, les expérimentateurs manquant de connaissances.

Sans rien dire, Yennefer le salua en levant sa coupe, priant en

pensée pour que celle-ci ne lui échappe pas des mains. Elle en était venue peu à peu à la conclusion que deux de ses doigts au moins resteraient longtemps rigides. Peut-être à jamais.

Vilgefortz s'offusqua de son geste.

— Maintenant il est certes trop tard, marmonna-t-il entre ses dents serrées. Sache tout de même, Yennefer, que la connaissance, je l'avais, moi. Si en plus j'avais mis la main sur la jeune fille, j'aurais tiré profit de cette connaissance. Tu peux avoir des regrets, véritablement, car j'aurais pu satisfaire ton instinct maternel blessé. Bien que tu sois sèche et stérile comme une pierre, tu aurais eu, grâce à moi, non seulement une fille, mais une petite-fille. Ou du moins un succédané de petite-fille.

Yennefer s'esclaffa avec indifférence, quoique au fond d'elle-même elle bouillonnât de rage.

— J'ai le plus grand regret de devoir gâcher ta bonne humeur, ma chère, déclara froidement le magicien. Car tu seras sans doute attristée d'apprendre que le sorceleur Geralt de Riv n'est plus, lui non plus. Oui, oui, ce fameux sorceleur auquel le même sentiment grotesque, ridicule de mièvreries, t'unissait. Sache, Yennefer, que notre cher sorceleur a quitté ce monde de manière tout à fait spectaculaire et flamboyante ! En l'occurrence, tu n'as aucun remord à avoir. Tu n'es pas responsable de sa mort, pas le moins du monde. C'est moi qui en suis la cause. Goûte donc à ces poires marinées, elles sont vraiment exceptionnelles.

Une lueur de haine glaciale étincela dans les yeux violets de Yennefer. Vilgefortz éclata de rire.

— Je te préfère ainsi, dit-il. Sans tes bracelets de dymérite, tu m'aurais déjà à coup sûr transformé en cendres. Mais la dymérite est efficace, et tu ne peux m'incendier que du regard.

L'homme enrhumé éternua, se moucha et fut pris d'une quinte de toux telle que des larmes coulèrent de ses yeux. L'autre homme, le grand, avait ses horribles yeux de poisson rivés sur la magicienne.

— Et où est donc M. Rience ? demanda Yennefer d'une voix traînante. Lui qui m'avait promis tant de choses, se plaisant à énumérer dans les moindres détails ce qu'il allait me faire subir. Où est donc M. Schirré, qui ne laissait jamais passer une occasion de me bousculer et de me frapper ? Pourquoi mes gardiens, qui se montraient tout récemment encore brutaux et rustres envers moi, observent-ils à présent un respect teinté de crainte ? Non, Vilgefortz, inutile de répondre. Je sais. Ce que tu m'as raconté n'est qu'une immense fumisterie. Ciri t'a filé entre les doigts, de même que Geralt, réservant au passage à tes sbires un sort sanglant. Et maintenant ? Tes plans sont tombés à l'eau, tu l'as reconnu toi-même, tes rêves de puissance se sont envolés en fumée. Et les magiciens et Dijkstra

resserrent l'étau autour de toi. Ce n'est pas sans raison que tu as cessé de me torturer et de me contraindre au scannage, ce n'est pas non plus par pitié. L'empereur Emhyr resserre lui aussi les mailles de son filet, et il est certainement en colère, très en colère. *Ess a tearth, me tiarn ? A'pleine a cales, ellea ?*

— Je parle la langue commune, dit l'homme enrhumé en soutenant son regard. Je m'appelle Stefan Skellen. Et je ne suis pas le moins du monde dans la merde, pas le moins du monde. Bah ! Il me semble que je suis dans une bien meilleure situation que vous, madame Yennefer.

Parler l'avait fatigué, il fut pris d'une nouvelle quinte de toux et se moucha dans son mouchoir de batiste déjà trempé. Vilgefortz frappa un grand coup sur la table.

— Assez de ces fariboles ! gronda-t-il en faisant rouler de manière macabre son œil miniature. Sache, Yennefer, que tu ne m'es plus d'aucune utilité. En principe, je devrais ordonner qu'on te fourre dans un sac et qu'on te noie dans le lac, mais je répugne toujours à recourir à ce genre de moyen. Jusqu'à ce que les circonstances en décident autrement, tu seras maintenue en isolement. Cependant je te préviens, je ne permettrai pas que tu me causes du souci. Si tu décidais de nouveau de faire la grève de la faim, sache que je ne perdrais pas mon temps, comme en octobre, à te nourrir par un tuyau. Je te laisserai tout bonnement mourir de faim. Et, en cas de tentative de fuite, j'ai donné des ordres formels à mes gardiens. Et maintenant, je te laisse. Si, évidemment, tu as assouvi...

— Oui. (Yennefer se leva en jetant ostensiblement sa serviette sur la table.) J'aurais bien mangé encore un peu, mais ta compagnie m'a coupé l'appétit. Messieurs, au revoir.

Stefan Skellen éternua et toussa. L'homme aux yeux vitreux, un affreux sourire aux lèvres, la toisait méchamment. Vilgefortz avait le regard tourné sur le côté.

Comme chaque fois qu'on la sortait de sa prison ou qu'on l'y ramenait, Yennefer tentait de s'orienter pour savoir où elle se trouvait, en quête de la moindre parcelle d'information qui pourrait l'aider à planifier son évasion. Mais chaque fois elle se heurtait à une nouvelle désillusion. Le château ne disposait d'aucune fenêtre par laquelle elle aurait pu observer le terrain qui l'entourait ou ne serait-ce que le soleil, pour tenter de déterminer dans quelle partie du monde elle se trouvait. Il lui était impossible d'utiliser la télépathie, deux lourds bracelets ainsi qu'un collier de dymérite annihilant efficacement toute tentative de recours à la magie.

La pièce dans laquelle on la retenait prisonnière était froide et austère comme une cellule d'ermite. Yennefer se rappelait tout de même combien elle s'était réjouie le jour où on l'y avait transférée,

loin de cet horrible cachot au fond duquel stagnait en permanence une mare d'eau puante, et dont les murs étaient couverts de salpêtre et de sel ; où on la nourrissait de rogatons que les rats arrachaient sans efforts d'entre ses doigts blessés. Quand, au bout de deux mois environ, on lui avait ôté ses chaînes pour la sortir de là, lui permettant de se changer et de prendre un bain, Yennefer avait ressenti une joie incommensurable. La petite pièce dans laquelle on l'avait transférée lui avait fait l'effet d'une chambre royale, et la soupe claire qu'on lui avait apportée, celui d'une soupe de nid d'hirondelles digne de la table impériale. Bien évidemment, au bout d'un certain temps, la soupe s'était tout de même révélée n'être qu'une infâme lavasse, le lit, une couche des plus inconfortables, et sa chambre, une prison. Une prison glacée et étroite dont on heurtait les murs au moindre pas.

Yennefer pesta, poussa un soupir, s'assit sur la chaise curule qui, avec le lit, était l'unique meuble dont elle disposait.

Il entra si doucement qu'elle faillit ne pas l'entendre.

— Je m'appelle Bonhart, dit-il. Il serait bon que tu retiennes ce nom, sorcière. Que tu l'imprimes bien dans ta mémoire.

— Va te faire mettre... fanfaron.

— Je suis un chasseur d'hommes, dit-il en grinçant des dents. Oui, oui, tends bien l'oreille, magicienne. En septembre, il y a trois mois de cela, j'ai attrapé ta bâtarde. Cette fameuse Ciri dont on parle tant ici.

Yennefer tendit l'oreille. *Septembre. Ebbing. Il l'a attrapée. Mais il ne l'a pas... Peut-être ment-il ?*

— La sorceleuse aux cheveux cendrés, éduquée à Kaer Morhen. Je lui ai ordonné de se battre dans l'arène, de tuer des gens sous les applaudissements du public. Lentement, petit à petit, je l'ai transformée en animal sauvage. Je l'ai fait au moyen de ma chambrière, de mon poing et de mon talon. Longtemps. Mais elle s'est sauvée, cette vipère aux yeux verts.

Yennefer poussa un soupir imperceptible.

— Elle s'est sauvée dans un autre monde. Mais je la retrouverai. Je suis certain qu'un jour je la retrouverai. Oui, magicienne. Et la seule chose que je regrette, c'est que ton amoureux le sorceleur, ce fameux Geralt, ait péri dans les flammes. Je lui aurais volontiers fait tâter de mon fer, à ce maudit renégat.

Yennefer pouffa.

— Écoute, Bonhart, ou je ne sais qui. Ne me fais pas rire. Tu ne lui arrives pas à la cheville, au sorceleur. Tu ne peux rivaliser avec lui. En aucune façon. Tu es, comme tu l'as reconnu toi-même, un équarrisseur et un attrapeur de chiens errants, mais seulement de chiens de petite taille. De très petite taille.

— Regarde bien par ici, sorcière.

D'un mouvement brusque il découvrit sa poitrine et exhiba trois



médallions en argent sur des chaînettes emmêlées. L'un avait la forme d'une tête de chat, le deuxième celle d'un aigle ou d'un griffon. Elle ne distinguait pas bien le troisième mais ce devait être un loup.

— On trouve ce genre de choses à foison sur les foires, s'esclaffa-t-elle de nouveau, feignant l'indifférence.

— Ces médallions ne proviennent pas d'une foire.

— C'est toi qui le dis.

— Il fut un temps, siffla Bonhart, où les gens convenables craignaient davantage les sorciers que les monstres. Les monstres, quoi qu'on en dise, restaient tapis dans les forêts et les halliers ; les sorciers, en revanche, avaient le culot de se promener dans les rues, de fréquenter les auberges, de tourner autour des temples, des institutions, des écoles et des lieux de divertissement. Les gens convenables estimaient, à raison, que c'était un scandale. Ils se mirent donc en quête de quelqu'un qui pourrait y mettre bon ordre. Et ils trouvèrent ce quelqu'un. Ce ne fut pas facile, ils mirent du temps, ils durent aller loin pour le trouver, mais ils finirent par le dénicher. Comme tu vois, j'en ai eu trois. Plus aucun autre renégat ne s'est montré dans les environs pour narguer les honnêtes gens. Et si jamais un nouveau s'y risquait, je lui réglerais son compte, comme aux précédents.

— Et où ça, dans tes rêves ? lança Yennefer en se renfrognant. En lui tirant un carreau d'arbalète dans le dos ? Ou en l'empoisonnant peut-être ?

Bonhart replaça ses médallions sous sa chemise, avança de deux pas dans sa direction.

— Tu me nargues, sorcière ?

— C'était mon intention en effet.

— Ah oui, c'est comme ça ? Eh bien je vais te montrer tout de suite, chienne, que je peux me mesurer à ton amant de sorcier dans tous les domaines ! Et être bien meilleur que lui, d'ailleurs !

Les gardes en faction près de la porte sursautèrent en entendant le fracas, les hurlements et les jappements en provenance de la cellule. Et s'ils avaient déjà eu l'occasion d'entendre le hurlement d'une panthère prise au piège, ils auraient pu jurer qu'une telle bête se trouvait dans la cellule.

Puis un terrible rugissement parvint à leurs oreilles, semblable à celui d'un lion blessé, que, du reste, les gardiens n'avaient jamais eu l'occasion d'entendre non plus, mais qu'ils avaient simplement vu sur des armoiries. Ils se regardèrent. Hochèrent la tête. Et s'engouffrèrent à l'intérieur de la cellule.

Yennefer était assise dans un coin de la pièce parmi les débris de son lit. Elle avait les cheveux en bataille, sa robe et sa chemisette étaient déchirées du haut jusqu'en bas, sa poitrine de jeune fille se

soulevait au rythme de sa respiration hachée. Du sang coulait de son nez, son visage enflait à vue d'œil, des traces d'ongles zébraient son épaule droite.

Bonhart, lui, était assis à l'autre bout de la pièce au milieu des morceaux de la chaise, se tenant l'entrejambe des deux mains. Du sang coulait de son nez, colorant ses moustaches grises d'un rouge carmin. Son visage était parsemé de marques de griffure ensanglantées. Les doigts à peine guéris de Yennefer constituaient une arme dérisoire, mais les cadenas des bracelets en dymérite présentaient de magnifiques bords tranchants.

Une fourchette – subtilisée au cours du repas par Yennefer – était enfoncée profondément dans la joue de Bonhart et pendait le long de sa jugulaire.

— Uniquement des chiens de petite taille, chasseur de cabots errants, haleta la magicienne en tentant de cacher son buste avec les restes de sa robe. Et tiens-toi à distance des chiennes. Tu n'es pas assez fort pour elles, espèce de vaurien.

Elle s'en voulait de ne pas l'avoir touché à l'endroit qu'elle visait : son œil. Mais enfin, la cible était mouvante et, par ailleurs, nul n'était parfait.

Bonhart beugla, il se leva, arracha la fourchette de sa joue, hurla et vacilla sous l'effet de la douleur. Il poussa un affreux juron.

Deux autres gardes étaient arrivés entre-temps.

— Hé, vous ! hurla Bonhart en essuyant le sang qui coulait de son visage. Venez par ici ! Amenez-moi cette catin au milieu du plancher, les bras et les jambes en croix, et maintenez-la dans cette position !

Les gardes se regardèrent. Puis ils levèrent les yeux au plafond.

— Vous feriez mieux de sortir, monsieur, dit l'un d'eux. On ne va mettre personne en croix ici. Cela n'entre pas dans nos obligations.

— Qui plus est, marmonna le deuxième, on n'a pas l'intention de finir comme Rience ou Schirré.

\*\*\*

Condwiramurs reposa le carton sur lequel était représentée une cellule et, dans la cellule, une femme assise, tête baissée, menottée et enchaînée à un mur de pierre.

— Dire qu'elle était retenue prisonnière pendant que le sorcelleur batifolait à Toussaint avec je ne sais quelle brunette.

— Tu le blâmes ? demanda vivement Nimue. Sans rien savoir, ou presque ?

— Non. Je ne le blâme pas, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Tais-toi, je t'en prie.

Elles restèrent assises quelque temps en silence, fouillant les

cartons remplis de gravures et d'aquarelles.

— Toutes les versions de la légende, dit Condwiramurs en montrant l'une des gravures, désignent la forteresse de Rhys-Rhun comme le lieu de son achèvement, la lutte finale du Bien et du Mal, Armageddon. Toutes les versions. Sauf une.

— Sauf une, confirma Nimue en hochant la tête. Une version anonyme, peu populaire, connue sous le nom du *Livre noir* d'Ellander.

— *Le Livre noir* indique que la fin de la légende s'est jouée à la citadelle de Stygg.

— Effectivement. Il fournit, au sujet d'autres éléments canoniques de la légende, des réponses bien éloignées de la version la plus connue.

— C'est curieux, observa Condwiramurs en relevant la tête. Quel est le château représenté sur les illustrations ? Lequel est tissé sur ton gobein ? Quelle image est la vraie ?

— Cela, nous ne le saurons jamais. Le château où s'est jouée la fin de la légende n'existe pas. Il a été détruit, il n'en reste plus aucune trace, toutes les versions s'accordent sur ce point, même celle du *Livre* d'Ellander. Aucune localisation indiquée dans les sources n'est convaincante. Nous ne savons pas, et ne saurons jamais, de quoi avait l'air ce château et où il se trouvait.

— Mais la vérité...

— La vérité n'a, en l'occurrence, aucune importance ici, l'interrompit sèchement Nimue. N'oublie pas, nous ignorons à quoi ressemblait réellement Ciri. Mais ici, sur la toile dessinée par Wilma Wessela, à côté de ces statuettes macabres d'enfants, c'est bien elle, prise dans une violente discussion avec l'elfe Avallac'h. Sur ce point, il n'y a aucun doute.

— Mais..., poursuivit Condwiramurs, refusant obstinément de capituler. Ton gobein...

— ... représente le château où s'est joué le dernier chapitre de la légende.

Elles demeurèrent longtemps silencieuses, faisant bruisser les feuilles dans les cartons renversés.

— Je n'aime pas la version du *Livre noir*, dit enfin Condwiramurs. Elle est tellement... tellement...

— Affreusement réelle, acheva Nimue en hochant la tête.

\*\*\*

Condwiramurs bâilla puis repoussa son exemplaire d'*Un demi-siècle de poésie*, une édition complétée et postfacée par le professeur Everett Denhoff Junior. Elle disposa les oreillers de manière à passer de la position assise à la position couchée. Elle bâilla de nouveau,

s'étira et éteignit la lampe. La pièce fut plongée dans l'obscurité ; seuls des entrefilets de lumière lunaire filtraient à travers les rideaux. *Que choisir pour cette nuit ?* songeait l'adepte en se tournant et se retournant dans ses draps. *S'en remettre au gré du sort ? ou préférer l'ancrage ?*

Après quelques minutes de réflexion, elle opta pour la deuxième solution.

Un rêve un peu flou revenait souvent ; il ne se laissait pas rêver jusqu'au bout, se dispersait, s'égarait au milieu d'autres rêves, tel un fil minuscule qui disparaît et se perd dans le dessin d'un tissu coloré. Un rêve qui s'éclipsait dans sa mémoire en y perdurant malgré tout obstinément.

La rêveresse eut à peine fermé les yeux qu'elle s'endormit sur-le-champ, sombrant instantanément dans le sommeil.

*Il fait nuit. La lune et les étoiles éclairent un ciel sans nuages. Des collines aux flancs couverts de vignes, parsemées de neige. Le profil noir et anguleux d'une bâtisse, un mur crénelé, un donjon, un beffroi solitaire en angle.*

*Deux cavaliers. Tous deux pénètrent dans l'entre-mur, descendent de cheval et franchissent le portail. Mais seul l'un d'eux s'aventure dans le trou béant de la fosse.*

*Celui à la chevelure entièrement blanche.*

Condwiramurs gémissait dans son sommeil, ne cessant de se retourner dans son lit.

*L'homme aux cheveux blancs descend les nombreuses marches de l'escalier qui mène à une cave. Il avance le long de sombres couloirs ; il les éclaire régulièrement en allumant les torches plantées dans des portants en fer et dont le reflet dansant dessine des ombres spectrales sur les murs et les voûtes.*

*Des couloirs, des marches, encore des couloirs. Une fosse, une grande crypte ; contre les parois, des tonneaux. Des gravats. Des blocs de pierre. Puis un couloir qui bifurque. L'obscurité règne des deux côtés. L'homme aux cheveux blancs allume un nouveau flambeau ; il sort de son fourreau l'épée qu'il a dans le dos. Il hésite sur la direction à prendre. Il se décide finalement et prend celle de droite. Un chemin sombre, sinueux, couvert de gravats.*

Condwiramurs gémit dans son sommeil, en proie à la peur. Elle sait que la route choisie par l'homme aux cheveux blancs mène au danger.

Elle sait toutefois que c'est ce qu'il recherche.

Car c'est son métier.

L'adepte se tourne et se retourne dans ses draps, elle gémit. Elle est une rêveresse, en pleine transe oniroïde, elle pressent soudain ce qui va arriver. « Attention ! », voudrait-elle crier, tout en sachant que

c'est impossible. « Attention, regarde autour de toi ! »

« Prends garde, sorcelleur ! »

*Le monstre qui était à l'affût sort de l'obscurité sans bruit et attaque avec hargne. Il se matérialise soudain au milieu des ténèbres telles des flammes jaillissantes. Telle une lame enflammée.*

---

\* En français dans le texte. (NdT)

« Au point du jour, que l'éprevier s'ébat,  
Mû de plaisir et par noble coutume,  
Bruit la mauvis et de joie s'ébat,  
Reçoit son pair et se joint à sa plume,  
Offrir vous veuil, à ce Désir m'allume,  
Ioyusement ce qu'aux amants bon semble.  
Sachez qu'Amour l'écrit en son volume,  
Et c'est la fin pour quoi sommes ensemble. »

François Villon

« Alors qu'il se hâtait, qu'il nous pressait, nous harcelait, alors qu'il fulminait sans cesse, le sorceleur, pourtant, passa l'hiver entier à Toussaint. Quelles en étaient les raisons ? Je n'en parlerai pas. Il avait ses raisons, voilà tout, inutile de s'étendre sur ce point. À ceux qui voudraient le blâmer, je rappellerai que l'amour revêt plusieurs visages ; et aussi qu'il ne faut point juger si l'on ne veut point être jugé à son tour. »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

« Ce furent des jours de bonne chasse et de bon sommeil. »\*

Rudyard Kipling  
traduction de Louis Fabulet et Robert d'Humières

---

\* En anglais dans le texte. (NdÉ)

## CHAPITRE 3

Le monstre qui était à l'affût sortit de l'obscurité sans bruit et attaqua avec hargne. Il se matérialisa soudain au milieu des ténèbres telles des flammes jaillissantes. Telle une lame enflammée.

Geralt, quoique surpris, réagit d'instinct. Il se mit en position défensive, dos au mur. La bête se faufila devant lui, se projeta dans les airs tel un ballon après un rebond, agita ses ailes et s'élança de nouveau dans sa direction en sifflant, sa terrible gueule grande ouverte. Mais cette fois le sorceleur était prêt.

Il porta au monstre un coup bref, le visant au fanon, sous sa caroncule couleur carmin qui était deux fois plus grande que celle d'un dindon. Le sorceleur fit mouche ; il sentit la lame trancher la peau. Sous l'impact, la bête tomba à terre, près du mur. Le skoffin beugla ; son hurlement semblait presque humain. Il s'agitait au milieu des briques désagrégées, battait des ailes, perdait son sang, sa queue balayant l'espace de tous côtés tel un fouet. Le sorceleur était certain que la bagarre était terminée, mais le monstre le détrompa de fort désagréable manière. Alors qu'il ne s'y attendait pas, il lui sauta à la gorge, poussant des graillements épouvantables, sortant ses griffes et faisant claquer ses mâchoires. Geralt fit un bond ; d'un mouvement d'épaules, il s'écarta du mur et frappa sur la gauche, de bas en haut, profitant de la vitesse du contrecoup. Il atteignit sa cible : le skoffin s'effondra de nouveau au milieu des briques, son sang fétide gicla, dégoulinant le long des murs du cachot en une esquisse originale. Abattu dans son élan, le monstre ne s'agitait plus, il tremblait seulement, croassait ; son long cou tendu en avant, il faisait gonfler son fanon et tressaillir sa caroncule. Son sang s'écoulait rapidement entre les pierres sur lesquelles il gisait.

Geralt aurait pu l'achever sans difficulté, mais il ne voulait pas trop abîmer la peau. Il attendit patiemment que le skoffin se vide de son sang. S'éloignant de quelques pas, il se tourna face au mur et soulagea sa vessie en sifflotant une mélodie langoureuse.

Le skoffin cessa de grailler ; il s'immobilisa complètement et n'émit plus aucun son. Le sorceleur approcha, le poussa légèrement de la pointe de son épée. Voyant que l'affaire était entendue, il saisit le monstre par la queue et l'emporta. Le bec de griffon du skoffin touchait terre, ses ailes se déployaient sur une envergure de plus de quatre pieds.

— Tu es bien légère, cockatrice. (Geralt secoua la bête qui, effectivement, ne pesait guère plus qu'un dindon bien gavé.) Bien légère. Heureusement qu'on me paie à la pièce et pas au poids.

— C'est la première fois que je vois un tel spécimen de mes propres yeux.

Reynart de Bois-Fresnes sifflota légèrement entre ses dents, ce qui, Geralt le savait, traduisait chez lui le plus grand étonnement.

— Extraordinaire ! Sur l'honneur, c'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie. Est-ce donc là le fameux basilic ?

— Non. (Geralt souleva le monstre bien haut pour que le chevalier puisse le regarder de plus près.) Ce n'est pas un basilic. C'est une cockatrice.

— Et quelle est la différence ?

— Elle est fondamentale. Le basilic, également dénommé régulus, est un reptile, tandis que la cockatrice, appelée aussi skoffin ou coquatrus, est un ornithoreptile, c'est-à-dire une créature mi-reptile, mi-oiseau. D'après les savants, c'est le seul représentant connu de cette espèce. Au terme d'âpres discussions, ils conclurent...

Reynart de Bois-Fresnes, manifestement peu soucieux de connaître les conclusions des savants, l'interrompt.

— Et lequel d'entre eux est capable de tuer ou de transformer quelqu'un en pierre d'un simple regard ?

— Aucun. Ce n'est que pure invention.

— Alors pourquoi les gens ont-ils aussi peur de l'un comme de l'autre ? Celui-là n'est même pas très grand. Peut-il vraiment être menaçant ?

— Cette bête, dit Geralt en secouant son trophée, attaque généralement par-derrière, et elle vise infailliblement la zone située entre les spondyles ou sous le rein gauche, au niveau de l'aorte. En général, un seul coup de bec suffit. Pour ce qui est du basilic, peu importe l'endroit où il mord. Son venin est la neurotoxine la plus puissante que l'on connaisse à ce jour. Il tue en l'espace de quelques secondes.

— Brrr... Et lequel d'entre eux, dis-moi, peut-on tracter au moyen d'un miroir ?

— L'un comme l'autre. À condition de le lui balancer directement sur la gueule.

Reynart de Bois-Fresnes éclata de rire. Pas Geralt : les bons mots sur le basilic et le miroir avaient cessé de l'amuser déjà du temps de sa formation à Kaer Morhen, les professeurs en ayant usé et abusé à l'excès. Les plaisanteries sur les vierges et les licornes le laissaient pareillement de marbre. Le summum de la stupidité et de la vulgarité revenant, à Kaer Morhen, aux nombreuses variantes de la boutade mettant en scène une dragonnesse et un jeune sorcier supposé, dans le cadre de son stage, lui serrer la main droite.

Le sorcier sourit à l'évocation de ces souvenirs.



— Je te préfère souriant, dit Reynart en l'observant attentivement. Oui, je te préfère mille fois ainsi, et de loin ! En octobre, après cette bataille dans le bois des druides alors que nous nous rendions à Beauclair, tu étais, reconnais-le, sombre, aigri, et fâché contre le monde entier, comme un usurier abusé. Et irritable avec ça ! Pire qu'un homme contraint à l'abstinence durant une nuit et une journée entières !

— J'étais vraiment comme ça ?

— Vraiment. Ne sois donc pas étonné que je te préfère tel que tu es aujourd'hui. Métamorphosé.

— La thérapie par le travail. (Geralt secoua de nouveau la cockatrice qu'il tenait par la queue.) L'activité professionnelle a une influence salubre sur l'état psychique. D'ailleurs, histoire de poursuivre la thérapie, venons-en aux affaires. Ce skoffin peut nous rapporter un peu plus que le tarif prévu pour le tuer. Il n'est pas trop abîmé, on pourrait trouver un acheteur intéressé par la bête entière, pour l'empailler ou récupérer des organes. Dans ce cas, n'en demande pas moins de deux cents. S'il faut le fourguer par pièces, souviens-toi que ce qui a le plus de valeur, ce sont les plumes de la queue : tiens, regarde, surtout les rectrices. On peut les affiner plus encore que les plumes d'oie ; elles écrivent mieux et plus proprement, et durent plus longtemps ; un gratte-papier qui s'y connaît t'en donnera sans hésiter cinq l'unité.

— J'ai un client qui serait intéressé par une bête à empailler, dit le chevalier en souriant. Une communauté de tonneliers. Ils ont vu à Castel Ravello cette chose hideuse, une espèce de phyllopode... Tu sais, celle que tu as trucidée deux jours après Saovine, dans les oubliettes sous les ruines du vieux château...

— Je vois.

— Eh bien, les tonneliers ont vu la bête empaillée et m'ont demandé une rareté du même genre pour décorer le local de leur guilde. La cockatrice sera parfaite. Comme tu peux t'en douter, les tonneliers de Toussaint ne sont pas en manque de commandes ; avec la fortune de leur communauté, ils t'en donneront deux cent vingt sans problème. Peut-être même davantage, je vais essayer de négocier. Et pour ce qui est des plumes... Si on en arrache quelques-unes du cul de la cockatrice, les faiseurs de tonneaux ne s'en rendront même pas compte ; on les vendra à la chancellerie de Toussaint. Elle ne paie pas de sa poche, elle pioche dans la caisse de la principauté ; elle versera donc le double pour chaque plume, sans marchander.

— Je tire mon chapeau devant tant d'ingéniosité.

— *Nomen omen*. (Le sourire de Reynart de Bois-Fresnes s'élargit.) Mère a dû avoir un pressentiment lorsqu'elle m'a baptisé du nom de ce célèbre et rusé renard de renommée universelle.

— Tu aurais dû être négociant et non chevalier.

— J'aurais dû, acquiesça Reynart. Mais quoi, quand tu es né fils de noble, tu le restes ta vie entière jusqu'à la mort, après avoir engendré... des fils de noble, pardi ! On ne peut rien y changer. Du reste, toi-même tu ne te débrouilles pas mal en calcul, et pourtant tu n'es pas dans le négoce.

— C'est vrai. Le destin a scellé mon sort, comme il a scellé le tien. Avec cette seule différence que moi, je n'engendrerais rien du tout. Sortons de ces oubliettes.

Dehors, sous les murs du castel, ils furent saisis par le froid et le vent en provenance des montagnes. La nuit était claire, le ciel sans nuages, constellé d'étoiles ; la lune se reflétait sur la neige toute fraîche, d'une extrême blancheur, qui recouvrait les grandes étendues de vignobles.

Ils furent accueillis par le hennissement de leurs chevaux entravés.

— Il conviendrait de rencontrer sans tarder nos clients et d'encaisser l'argent, dit Reynart en regardant le sorcelleur d'un air entendu. Mais sans doute as-tu hâte de retourner à Beauclair, non ? Et d'y retrouver une certaine alcôve ?

Geralt ne dit rien ; par principe, il ne répondait jamais à ce genre de questions. Il fixa le corps de la bête à sa selle, puis il enfourcha sa monture.

— Allons donc voir notre client, dit-il en se retournant. La nuit est à peine entamée, et je suis affamé. Et puis, je boirais volontiers quelque chose. À *La Faisanderie*.

Reynart de Bois-Fresnes éclata de rire, rectifia le pavois au damier rouge et or suspendu à son arçon et se hissa à son tour sur sa selle.

— Il sera fait selon ton désir, chevalier. En route pour *La Faisanderie*. Hue, Bucéphale !

Ils descendirent le flanc de la montagne au pas, pour rejoindre la grand-route parfaitement délimitée par une haie clairsemée de peupliers.

— Tu sais quoi, Reynart ? dit soudain Geralt. Moi aussi, je te préfère tel que tu es aujourd'hui. Quand tu parles normalement. Quand je t'ai rencontré, en octobre dernier, tes manières crétines de parler étaient énervantes.

— Sur l'honneur, sorcelleur, je suis un chevalier errant, ironisa Reynart de Bois-Fresnes. As-tu oublié ? Les chevaliers parlent toujours comme des crétins. C'est un signe distinctif, comme ce pavois. La confrérie reconnaît ainsi les siens, comme d'après les armoiries sur les pavois.

— Sur l'honneur, dit le Chevalier au Damier, vous vous mettez martel en tête inutilement, sieur Geralt. Votre douce est certainement guérie à présent, sa faiblesse passée n'est probablement plus qu'un lointain souvenir. Madame la princesse s'entoure toujours d'excellents thérapeutes à la Cour, capables de remédier à chaque souffrance. Sur l'honneur, il est inutile de vous montrer chagrin.

— Je suis également de cet avis, affirma Régis. Dérise-toi, Geralt. Voyons... Les druidesses aussi ont soigné Milva...

— Et les druides s'y connaissent en soins, intervint Cahir. Pour preuve : mon crâne tailladé par la hache d'un mineur est comme neuf à présent, il suffit de regarder. Milva, j'en suis sûr, se porte bien. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

— Si seulement !

— Votre Milva, insista le chevalier, se porte comme un charme, je donnerais ma tête à couper qu'elle est déjà prête à aller danser, faire des entrechats, festoyer. À Beauclair, à la cour de la princesse Anarietta, les bals succèdent aux festins et inversement. Ah ! sur l'honneur, à présent que je me suis acquitté de mes vœux, moi aussi...

— Vous vous êtes acquitté de vos vœux ?

— La fortune me fut clémente ! Car vous devez savoir que j'avais prêté serment, et pas n'importe lequel : le serment sur la grue. Au printemps. J'avais juré d'étendre quinze brigands avant la Yule. La chance m'a souri. Je suis désormais libéré de mes vœux. Je peux désormais boire de nouveau et manger du bœuf. Ah ! et puis, je ne suis plus obligé de taire mon nom. Permettez donc que je me présente : je suis Reynart de Bois-Fresnes.

— Enchanté.

— Au sujet de ces bals, dit Angoulême en pressant son cheval afin de chevaucher à leur hauteur, j'espère que nous aurons droit nous aussi aux ripailles et aux beuveries ? Et pour ce qui est de danser, ça me plairait bien à moi aussi.

— Sur l'honneur, vous trouverez tout ce dont vous rêvez à Beauclair, lui garantit Reynart de Bois-Fresnes. Des bals, des banquets, des raouts, des réceptions et des soirées poétiques. Vous êtes des amis de Jaskier, n'est-ce pas ?... Je voulais dire, du vicomte Julian. Et ce dernier est très cher au cœur de Madame la princesse.

— Et comment donc, il s'en est bien vanté, dit Angoulême. Qu'en était-il vraiment, de cette amitié ? Vous connaissez cette histoire, monsieur le chevalier ? Racontez-nous.

— Angoulême, intervint le sorcelleur, as-tu vraiment besoin d'être au courant ?

— Non, mais j'en ai envie ! Ne joue pas les rabat-joie, Geralt. Et cesse de grogner ; en voyant ta trogne, les champignons vont se mettre

à mariner tout seuls sur les chemins. Allez-y, chevalier, on vous écoute.

Les autres chevaliers errants qui cheminaient en tête du cortège chantaient une chanson de chevalier ; le refrain se répétait sans cesse, et les paroles étaient par trop stupides.

— L'histoire a débuté il y a quelque six années, commença le chevalier. Le sieur poète passait alors chez nous tout l'hiver et tout le printemps, jouant du luth, chantant des romances, déclamant des poèmes. Comme de juste, le prince Rajmund séjournait à Cintra, pour un congrès. Il n'était pas pressé de rentrer à la maison, ce n'était un secret pour personne qu'il avait une maîtresse à Cintra. Quant à dame Anarietta et sieur Jaskier... Ah ! Beauclair est vraiment un endroit étrange et délicieux, propice aux aventures amoureuses... Vous le constaterez par vous-même. La princesse et sieur Jaskier en firent l'expérience. À peine s'étaient-ils vus, d'un poème à l'autre, d'une parole à l'autre, d'un compliment à l'autre ; des fleurs, des regards, des soupirs, qu'ils... En bref, je dirai que tous deux commencèrent à éprouver l'un pour l'autre un certain penchant.

— Jusqu'à quel point ? demanda Angoulême en ricanant.

— Il ne m'a pas été donné d'en être le témoin oculaire, rétorqua le chevalier d'un ton sec. Quant aux ragots, il ne convient pas de les répéter. Par ailleurs, comme vous ne pouvez l'ignorer, jeune demoiselle, l'amour revêt plusieurs visages et il n'est pas chose aisée de déterminer avec certitude ce qu'un « certain penchant » veut dire.

Cahir pouffa. Angoulême n'eut rien d'autre à ajouter.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Reynart de Bois-Fresnes, la princesse et sieur Jaskier eurent une liaison, quelque part en secret, qui dura près de deux mois, depuis Belleteyn jusqu'au solstice d'été. Mais ils négligèrent les précautions. La nouvelle se répandit, les mauvaises langues se mirent à jaser. Jaskier sauta sur son cheval sans tarder et s'éloigna. Fort judicieusement, comme il se révéla par la suite. Car le prince Rajmund à peine revenu de Cintra fut mis au courant par l'un de ses fidèles serviteurs. Comme vous pouvez aisément l'imaginer, une rage folle s'empara de lui dès qu'il fut informé de l'affront subi et des cornes qu'on lui avait fait pousser. Il renversa la soupière de bortsch posée sur la table, fendit d'un maillotin le serviteur dénonciateur, prononça des paroles indécentes. Puis, devant témoin, il donna un coup de poing au maréchal de la Cour et brisa un immense miroir kovirien. Ensuite il enferma la princesse dans ses appartements en la menaçant des pires tortures ; il obtint d'elle des aveux complets. Il envoya plusieurs de ses hommes sur les traces de sieur Jaskier, leur ordonnant de l'abattre sans clémence et de lui arracher le cœur. Ainsi qu'il l'avait lu dans quelque ancienne ballade, il avait l'intention de faire cuire le cœur de son rival

et d'obliger la princesse Anarietta à le manger sous les yeux de la Cour entière. Brrr... une abomination ! Par chance, sieur Jaskier parvint à s'enfuir.

— Par chance. Et le prince est mort ?

— En effet. Ainsi que je le disais, cet incident l'avait mis dans une rage folle, et son sang s'échauffa tant qu'il fut frappé d'apoplexie et se retrouva paralysé. Il demeura alité au moins une bonne moitié de l'année, immobile comme un tronc. Mais il se rétablit. Il arrivait même à remarquer, si ce n'était qu'il clignait de l'œil, comme ça, voyez.

Le chevalier se retourna sur sa selle, cligna de l'œil et grimaça comme un vieux singe.

— Bien que le prince eût toujours été un fieffé rabatteur et un fameux trousseur de jupons, ces clignements intempestifs le rendirent plus redoutable encore, car chaque femme s'imaginait qu'il s'agissait là de signes amoureux qui lui étaient spécialement destinés. Or l'on sait combien la gent féminine est friande de tels hommages. Je n'incrimine en aucune façon les femmes, ni ne voudrais insinuer qu'elles sont toutes lubriques et dévergondées, non, mais le prince, comme je l'ai dit, clignait souvent de l'œil, pratiquement en permanence, et *per saldo* il obtenait tout ce qu'il voulait. Ses frasques l'ont mené trop loin. Une nuit il fut frappé d'une nouvelle crise d'apoplexie. Et rendit l'âme. Dans son lit conjugal.

— Sur une bonne femme ? demanda Angoulême en ricanant.

Le chevalier, qui, jusqu'à présent, avait fait montre d'un sérieux à toute épreuve, sourit dans sa barbe.

— Pour dire la vérité... il était dessous... Ce détail, toutefois, importe peu.

— Effectivement, approuva Cahir avec le plus grand sérieux. Mais le deuil qui suivit le décès du prince Rajmund ne dura pas longtemps, je me trompe ? J'ai cru percevoir, au cours de ton récit, que...

— ... que la femme infidèle était plus chère à votre cœur que le mari trahi, intervint le vampire selon sa mauvaise habitude. Serait-ce pour la bonne raison que c'est elle qui règne ici, désormais ?

— En partie, acquiesça Reynart de Bois-Fresnes avec une franchise désarmante. Mais pas uniquement. Le prince Rajmund, voyez-vous, que la terre lui soit légère, était un tel fripon, un tel débauché, et – que les oreilles chastes veuillent bien me pardonner –, un tel fils de salaud, qu'il aurait collé un ulcère au diable en personne en moins de six mois. Et il a régné sur Toussaint pendant sept années. Tous, en revanche, vénéraient et vénèrent encore la princesse Anarietta.

— Je peux donc escompter, dit le sorcelleur d'un ton âcre, que le prince Rajmund n'aura pas laissé derrière lui de nombreux amis inconsolés qui, pour commémorer sa mort, seraient prêts à planter

leur stylet dans le corps de Jaskier ?

— Vous le pouvez, en effet. (Le chevalier posa sur lui ses yeux vifs et intelligents.) Et, sur l'honneur, vous serez même étonné. Je vous l'ai dit, le poète est cher au cœur de dame Anarietta, et chacun ici se ferait hacher menu pour elle.

Pendant ce temps, à la tête du cortège, les chevaliers continuaient à chanter :

*Sain et sauf le chevalier  
De la guerre est rentré  
Sa douce a sans l'attendre  
Ailleurs convolé  
Voilà bien, misère tendre !  
Le triste sort des chevaliers.*

Effarouchées, des corneilles s'envolèrent des taillis en croassant.

Bientôt les cavaliers quittèrent la forêt ; ils débouchèrent dans la vallée, au milieu de collines au sommet desquelles, sur un ciel gris strié de bandes bleues, se détachaient plusieurs castels et leurs tourelles blanches. Des rangées d'arbustes parfaitement taillés recouvraient les doux versants des collines jonchés de feuilles rouge et or.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Angoulême. Des vignes ?

— Des ceps de vigne, absolument, confirma Reynart de Bois-Fresnes. Les fameuses collines de Sans-Retour. Les vins les plus fins du monde sont fabriqués à partir des grappes qui mûrissent ici.

— C'est exact, confirma Régis, qui, comme de juste, s'y connaissait en tout. Le secret de ce goût exquis réside dans la terre volcanique et le microclimat local qui assure chaque année une combinaison idéale de jours ensoleillés et de jours pluvieux. Si l'on ajoute à cela la tradition, la connaissance et le savoir-faire des ouvriers vinicoles, nous obtenons un produit de la plus grande finesse et de la meilleure marque.

— Voilà qui est fort bien résumé, dit en souriant le chevalier. La marque, c'est cela. Tenez, regardez par là, ce coteau près du châtelet. Chez nous, le châtelet donne leur marque aux vignobles et aux caves qui se situent en dessous, bien en profondeur. Celui-là s'appelle Castel Ravello, de ses caves proviennent des vins tels que l'erveluze, le fiorano, le pomino et le célèbre est-est. Vous avez dû en entendre parler. Un seul tonnelet d'est-est vaut autant que dix tonnelets de vin de Cidariss issu des vignobles nilfgaardiens de l'Alba. Et là-bas, tenez, regardez, vous voyez à perte de vue d'autres châtelets et d'autres vignes dont les noms ne vous seront sans doute pas étrangers non plus : vermentino, toricella, casteldaccia, tufo, sancerre, nuragus,

coronata, et, enfin, corvo bianco, gwyn cerbin en langage elfique. Je parie que ces noms vous sont familiers ?

— Familiers, pff ! grimaca Angoulême. Pour les avoir étudiés, surtout, et vérifié qu'un gredin d'aubergiste n'avait pas versé par hasard l'un ou l'autre de ces fameux vins à la place du vin de pomme habituel, car alors il aurait fallu laisser son cheval à la taverne, vu le prix que coûtent ces grands crus, à commencer par l'est-est. Moi, je comprends pas ! C'est sans doute une très bonne marque pour des messeigneurs mais nous, les gens ordinaires, on peut sans problème se soûler la gueule avec un vin bon marché. Et puis, je vais vous dire une bonne chose : on dégobille tout aussi bien après avoir bu de l'est-est que du vin de pomme, vous pouvez me croire !

\*\*\*

— Oublions un peu les mauvaises plaisanteries d'Angoulême. (Reynart s'assit confortablement sur sa chaise, desserra sa ceinture.) Aujourd'hui, nous allons boire un bon vin, sorceleur, d'un excellent millésime. Nous pouvons nous le permettre, nous avons bien gagné notre argent. Alors que la fête commence !

— Absolument. (Geralt fit signe à l'aubergiste.) Comme aime à le répéter Jaskier : « Peut-être existe-t-il d'autres motivations pour gagner sa vie, mais pour ma part, je n'en connais pas de meilleure. » Ensuite nous mangerons ce qui sent si bon en provenance de la cuisine. Je note au passage qu'en dépit de l'heure tardive, il y a foule ce soir à *La Faisanderie*.

— Mais c'est le réveillon de la Yule, voyons, expliqua l'aubergiste en entendant ses propos. Les gens font la fête. Ils s'amuse. Lisent l'avenir. Ainsi le veut la tradition, et la tradition chez nous...

— Je sais, l'interrompit le sorceleur. Et que nous dit la tradition aujourd'hui en ce qui concerne la cuisine ?

— Langue froide au raifort. Bouillon de chapon avec des godiveaux de cervelle, roulés de bœuf, et boulettes de pommes de terre accompagnées de chou...

— Apporte-nous tout ça dans l'ordre, brave homme. Et avec ça... Quel vin choisissons-nous, Reynart ?

— Si on prend du bœuf, dit le chevalier après un instant de réflexion, alors il faut l'accompagner d'un côte-de-blessure rouge. Datant de l'année où la vieille princesse Karoberta passa l'arme à gauche.

— Choix judicieux, nobles messieurs, fit l'aubergiste en approuvant d'un signe de tête. À votre service.

Une jeune fille d'une table voisine lança maladroitement par-dessus son épaule une couronne de gui qui atterrit tout près du genou

de Geralt. Ses compagnons éclatèrent de rire. La jeune fille rougit délicieusement.

— Aucune chance de ce côté-là, déclara le chevalier Reynart en ramassant la couronne et en la renvoyant à sa propriétaire. Ce ne sera pas votre futur. Il est déjà pris, chère demoiselle. Prisonnier, déjà, de beaux yeux verts...

— Arrête, Reynart.

L'aubergiste apporta les premiers plats. Ils mangèrent et burent, sans parler, attentifs à la joie des convives qui s'amusaient.

— La Yule, dit Geralt en repoussant sa timbale, Midinvaerne. Le solstice d'hiver. Ça fait deux mois déjà que je traîne ici. Deux mois perdus.

— Un mois, rectifia Reynart d'un ton sec. Tu n'es là que depuis un mois. Et je te rappelle que les neiges ont bloqué le col dans les montagnes ; tu n'aurais pu quitter Toussaint, même en rampant. C'est donc en raison d'un cas de force majeure que tu es encore ici, ce soir, à la veille de la Yule, et que tu ne partiras sans doute pas avant l'arrivée du printemps. Alors oublie un peu les regrets et la tristesse. Pour ce qui est des regrets, d'ailleurs, n'exagère pas trop quand même. De toute façon, je doute que tu t'en veuilles à ce point.

— Bah ! qu'est-ce que tu en sais, Reynart ? Hein, qu'est-ce que tu en sais ?

— Pas grand-chose, il est vrai, acquiesça le chevalier en se servant à boire. Si ce n'est ce que je vois. Et j'étais là la première fois que vous vous êtes rencontrés, elle et toi. À Beauclair. Tu te souviens de la fête du Cuvier ? Les petites culottes blanches ?

Geralt ne répondit pas. Il s'en souvenait.

— Cet endroit, le château de Beauclair, est un endroit idyllique, propice aux aventures amoureuses, marmonna Reynart en se délectant du bouquet du vin. Sa seule vue suffit à vous envoûter. Je vous revois tous, en octobre, lorsque vous vous êtes retrouvés, bouche bée devant le palais. Quelle était cette expression, déjà, que Cahir avait employée ?

\*\*\*

— Quel palais magnifiquement proportionné ! s'exclama Cahir, plein d'admiration. J'en suis baba tant il est un ravissement pour l'œil.

— La princesse est bien logée, dit le vampire, il faut le reconnaître.

— Putain, en voilà une jolie petite maison ! ajouta Angoulême.

— Le château de Beauclair ! répéta non sans fierté Reynart de Bois-Fresnes. C'est l'œuvre des elfes, à peine retouchée. Par Faramond lui-même, à ce qu'il paraît.



— Non, pas « à ce qu'il paraît », le corrigea le vampire. C'est la pure vérité. Le style de Faramond est reconnaissable entre tous, voyons. Il suffit de regarder ces tourelles.

Les tours aux tuiles rouges dont parlait le vampire se dressaient vers le ciel, sveltes obélisques blancs jaillissant du socle de filigrane du château qui allait s'élargissant. Inévitablement l'image faisait penser à des bougies dont les festons de cire auraient ruisselé sur le pied délicatement sculpté d'un chandelier.

— Au pied de Beauclair, expliqua le chevalier Reynart, s'étend la ville. Le mur, bien entendu, a été ajouté plus tard, car vous savez que les elfes n'entouraient pas leurs cités de murs. Pressez vos chevaux, messieurs. Nous avons un long chemin à faire. Beauclair semble proche, mais les montagnes altèrent la perspective.

— Allons-y.

Ils chevauchaient à vive allure, dépassant pèlerins et vagabonds, chariots et charrettes débordant de grappes sombres qu'on aurait pu prendre pour de la mousse. Ensuite ils pénétrèrent dans les ruelles bruyantes de la ville qui exhalaient le moût fermenté, puis dans le parc sombre, rempli de peupliers, d'ifs, d'épines-vinettes et de buis. Ils traversèrent des roseraies, composées de multiflores et de rosiers cent-feuilles essentiellement. Enfin ils aperçurent les colonnes sculptées, les portails et les archivoltes du palais, les pages et les valets en livrée.

Ils furent accueillis par Jaskier en personne, coiffé et apprêté comme un prince.

\*\*\*

— Où est Milva ?

— Elle va bien, ne t'inquiète pas. Elle vous attend dans les appartements qu'on a préparés pour vous. Elle ne veut pas en sortir.

— Pourquoi ?

— Nous parlerons de cela plus tard. Viens maintenant. La princesse nous attend.

— Quoi, tout de suite ?

— Tel est son souhait.

La salle dans laquelle ils pénétrèrent était pleine d'hommes et de femmes parés de toutes les couleurs, comme des oiseaux de paradis. Geralt n'avait pas le temps de regarder autour de lui. Jaskier le guidait d'un pas pressé vers un escalier de marbre où se tenaient deux femmes qui, entourées de pages et de courtisans, se distinguaient nettement de toutes les autres personnes présentes.

La salle était silencieuse, elle le devint davantage encore.

La première des femmes avait un nez anguleux retroussé et des yeux bleus perçants qu'on aurait dit un tantinet fiévreux. Ses cheveux

châtains étaient agencés en une coiffure des plus artistiques, agrémentée de petits rubans de velours, travaillée jusque dans les moindres détails, comme en témoignait l'accroche-cœur en forme de demi-lune sur son front. Sa robe était noire, rehaussée en haut de mille stries bleu clair et lilas, parsemée en bas de gaufrures régulières représentant des petits chrysanthèmes dorés. Elle portait un énorme collier d'obsidienne, d'émeraude et de lapis-lazuli, conçu en un savant entrelacs qui lui enserrait le cou et le décolleté et se terminait par une croix de jade. Le pendentif tombait presque entre ses petits seins soutenus par un bustier moulant. Le carré du décolleté était large et profond ; ses fines épaules nues semblaient trop frêles pour en garantir le maintien. Geralt s'attendait à chaque instant à voir la robe glisser le long de son buste. Mais elle demeurait en place, maintenue comme par miracle par la couture invisible et le fronces de ses manches bouffantes.

L'autre femme était de la même taille. Elle portait également le même rouge à lèvres. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Sur ses cheveux noirs coupés court, elle portait un petit chapeau à voilette qui effleurait le bout de son petit nez. Sa voilette au motif fleuri ne masquait pas ses magnifiques yeux brillants, généreusement mis en valeur par un fard de couleur verte, mais elle cachait le modeste décolleté de sa robe noire à longues manches, constellées d'étoiles ajourées de saphir, d'or, d'aigue-marine et de cristal des montagnes et qui semblaient, en apparence seulement, avoir été disposées au hasard.

— Son Altesse la princesse Anna Henrietta, prononça à mi-voix quelqu'un derrière Geralt. Agenouillez-vous, monsieur.

*Laquelle des deux est-ce, je me le demande,* songeait le sorcelleur en s'efforçant de plier son genou douloureux. *Que le diable m'emporte, elles ont autant l'air de princesses l'une que l'autre. Je dirais même qu'elles ont un air royal.*

La femme au nez anguleux et aux cheveux châtons savamment coiffés prit la parole, levant ses doutes.

— Relevez-vous, sieur Geralt. Soyez les bienvenus, vous et vos amis, dans la principauté de Toussaint, au château de Beauclair. Nous sommes heureux de pouvoir accueillir parmi nous une personne à la mission si noble. Et qui est, par ailleurs, un ami du vicomte Julian, cher à notre cœur.

Jaskier s'inclina en une profonde et énergique révérence.

— Le vicomte nous a révélé votre nom. Il nous a dévoilé le caractère et le but de votre expédition et nous a dit ce qui vous amenait à Toussaint. Ce récit a ému notre cœur. Nous serions heureux de vous entendre en audition privée, sieur Geralt. Nous devons néanmoins différer quelque peu cet entretien, car nous devons d'abord

nous acquitter de certaines obligations. Les vendanges sont terminées, la tradition veut que nous participions à la fête du Cuvier.

L'autre femme, celle à la voilette, se pencha vers la princesse et lui murmura quelque chose à l'oreille. Anna Henrietta jeta un coup d'œil au sorceleur, sourit, puis se passa la langue sur les lèvres.

— Notre volonté, dit-elle en élevant la voix, est que sieur Geralt de Riv soit à notre service au cours de la fête, au côté du vicomte Julian.

Un murmure, semblable au bruissement du vent parmi les pins, parcourut le groupe des courtisans et des chevaliers. La princesse Anarietta regarda de nouveau le sorceleur avec insistance avant de quitter la salle, suivie de sa compagne et de son cortège de pages.

— Par le diable ! murmura le Chevalier au Damier. Ça, par exemple ! Que voilà un grand honneur, monsieur le sorceleur.

— Je n'ai pas très bien saisi de quoi il s'agissait, avoua l'intéressé. De quelle manière dois-je servir Sa Grandeur ?

— Sa Majesté, rectifia un homme bien en chair à l'allure de confiseur, qui s'approchait. Pardonnez-moi, monsieur, de vous corriger ainsi, mais étant donné les circonstances, je me dois de le faire. Ici, à Toussaint, nous sommes très attachés au respect des traditions et du protocole. Je suis Sebastian Le Goff, chambellan et maréchal de la Cour.

— Enchanté.

— Le titre officiel et protocolaire de dame Anna Henrietta est Son Altesse. (Non seulement le chambellan avait l'air d'un confiseur, mais il sentait même le sucre glace.) Son titre non officiel est « Sa Majesté ». En dehors de la Cour, on dit plus familièrement « Madame la princesse ». Mais il convient de toujours s'adresser à elle *per* « Votre Majesté ».

— Merci, je m'en souviendrai. Et l'autre jeune femme ? Comment dois-je m'adresser à elle ?

— Officiellement, il convient de lui donner du « Vénérable », répondit le chambellan avec le plus grand sérieux. Mais le terme « Dame » est permis. C'est une parente de la princesse et elle se nomme Fringilla Vigo. Selon la volonté de Son Altesse, c'est précisément elle que vous devrez servir au cours de la fête du Cuvier.

— Et en quoi cela consiste-t-il ?

— Ce n'est pas compliqué. Je vous l'expliquerai bientôt. Voyez-vous, nous utilisons depuis des années des presses mécaniques, cependant la tradition veut que...

\*\*\*

Le vacarme emplissait la cour qui résonnait du piaillement

frénétique des chalumeaux, de la musique sauvage des pipeaux, du tintement forcené des tambourins. Tout autour d'une estrade sur laquelle était installée une cuve, des montreurs d'ours et des acrobates parés de couronnes dansaient, gesticulaient, faisaient des cabrioles. La cour et les galeries étaient noires de monde : chevaliers, dames, courtisans, bourgeois richement vêtus.

Le chambellan Sebastian Le Goff leva une canne parée d'une liane de vigne, puis il frappa l'estrade par trois fois.

— Hooo ! s'écria-t-il. Nobles dames, messieurs, messires les chevaliers !

— Hooo ! répondit la foule.

— Hooo ! Voici venue l'heure de notre coutume ancestrale ! Souhaitons bonne chance au raisin ! Hooo ! qu'il mûrisse au soleil !

— Hooo ! qu'il mûrisse !

— Hooo ! que le raisin écrasé fermente ! Qu'il acquière force et caractère dans les tonneaux ! Qu'il vogue dans les timbales et monte à la tête, pour la gloire de Sa Majesté, des belles dames, des nobles chevaliers et des travailleurs des vignobles !

— Hooo ! qu'il fermente !

— Place aux Belles !

Des tentes damassées dressées du côté opposé de la cour surgirent deux femmes ; il s'agissait de la princesse Anna Henrietta et de sa compagne aux cheveux noirs. Drapées toutes deux dans des manteaux écarlates.

— Hooo ! dit le chambellan en frappant l'estrade de sa canne. Place aux Jeunes Hommes !

Les « Jeunes Hommes » avaient été mis au courant, ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Jaskier s'avança vers la princesse, Geralt s'approcha de la femme aux cheveux noirs, qu'on appelait, il le savait à présent, Vénérable Fringilla Vigo.

Les deux femmes laissèrent tomber simultanément leur manteau, et la foule gronda, leur réservant une bruyante ovation. Geralt avala sa salive.

Elles étaient vêtues d'une chemise aussi fine qu'une toile d'araignée qui leur arrivait à peine à la cuisse, et portaient une culotte moulante à volants. Rien d'autre. Pas même de bijoux. Et elles étaient pieds nus.

Geralt prit Fringilla par la main tandis qu'elle le saisissait avec enthousiasme par le cou. Il se dégageait d'elle un délicat parfum d'ambre et de rose. Elle respirait la féminité. Sa peau était chaude, d'une chaleur communicative. Elle était tendre, et cette tendresse brûlait et lui picotait les doigts.

Les deux hommes conduisirent leur cavalière jusqu'à la cuve et les aidèrent à monter sur le monticule de raisins qui ployaient et se

vidaient de leur jus. La foule rugit.

— Hooo !

Face à face, les deux femmes posèrent chacune leurs mains sur les épaules de l'autre de manière à se soutenir et à garder plus facilement l'équilibre sur le tas de raisins où elles s'enfonçaient déjà jusqu'aux genoux. Le moût jaillissait de tous côtés avec force éclaboussures. Les femmes tournaient sur elles-mêmes en écrasant les grappes, elles gloussaient comme des gamines. Fringilla lançait au sorceleur des oeilades pas protocolaires pour un sou.

— Hooo ! criait la foule. Que le raisin fermente !

Le jus jaillissait du raisin pressé, le moût trouble bouillonnait et moussait abondamment autour des genoux des jeunes femmes.

Le chambellan frappa de sa canne les planches de l'estrade. Geralt et Jaskier s'avancèrent pour aider la princesse et sa compagne à sortir de la barrique. Geralt avait remarqué qu'au moment où Jaskier avait pris Anna Henrietta par le bras, celle-ci lui avait mordillé l'oreille tandis que ses yeux lançaient de dangereuses étincelles. De son côté, il eut l'impression de sentir les lèvres de Fringilla lui effleurer la joue, mais il n'aurait su dire si c'était ou non fortuit.

Il reposa Fringilla sur l'estrade, l'enveloppa dans son manteau écarlate. Elle exerça une brève pression sur sa main.

— Ces traditions ancestrales peuvent être excitantes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en chuchotant.

— En effet.

— Je te remercie, sorceleur.

— Tout le plaisir fut pour moi.

— Il fut partagé. Je t'assure.

\*\*\*

— Sers-nous à boire, Reynart.

À la table voisine, on procédait à une nouvelle prédiction : la méthode consistait à jeter en l'air une longue spirale de peau de pomme et à deviner, en fonction de la forme dessinée par le ruban de peau, l'initiale du prénom de son prochain partenaire. Le ruban de peau formait toujours un « S », sans que cela entame le moins du monde la gaieté des participants.

Le chevalier remplit les timbales.

— Milva, effectivement, se portait bien, se souvenait le sorceleur, pensif, même si elle avait toujours un bandage autour des côtes. Pourtant elle restait enfermée dans ses appartements et refusait d'en sortir, ne voulant à aucun prix revêtir la robe qu'on lui avait présentée. Tout laissait augurer un scandale, mais l'omniscient Régis apaisa la situation. Se référant à des dizaines de précédents, il

contraignit le chambellan à apporter des vêtements masculins à l'archère. Angoulême, en revanche, abandonna avec joie son pantalon, ses bottes de cavalière et ses bandes molletières ; le savon, le peigne, ainsi que sa robe, en firent une vraie jeune fille, et plutôt jolie, par ma foi. Il va s'en dire qu'un bain et des vêtements propres avaient considérablement amélioré notre humeur à tous, y compris la mienne. Nous nous rendions à cette audience dans d'excellentes dispositions...

— Arrête-toi un instant, dit Reynart en faisant un signe de tête. Les affaires viennent à nous. Tiens, tiens ! Ce n'est pas un, mais deux vignobles qui se présentent ! Malatesta, notre client, nous amène un confrère... Et un concurrent. Très, très étonnant.

— Qui est-ce ?

— Le gérant des vignobles Pomerol. C'est justement leur vin que nous buvons, le côte-de-blessure.

Malatesta, le régisseur des vignobles Vermentino, les aperçut ; il agita la main, s'approcha en guidant son camarade, un individu aux fines moustaches noires et à la barbe broussailleuse qui aurait davantage convenu à un brigand qu'à un administrateur.

— Permettez-moi, messieurs, de vous présenter monsieur Alcides Fierabras, régisseur des vignobles de Pomerol, dit Malatesta.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Nous ne resterons pas longtemps. Nous voulons discuter avec le sorceleur... de la bête qui s'était établie dans nos chais. Je déduis de votre présence ici que l'horrible monstre a été tué ?

— Tout à fait.

— Le montant convenu, assura Malatesta, sera versé sur votre compte chez les Cianfanelli après-demain au plus tard. Merci bien, monsieur le sorceleur. Merci mille fois. Pensez donc : une si grande cave, dotée d'une magnifique voûte, orientée vers le nord, ni trop sèche, ni trop humide, juste comme il faut pour le vin, et à cause de ce monstre immonde, on ne pouvait plus l'utiliser... Vous l'avez vu vous-même, nous avons dû murer toute cette partie du cellier, mais la bête arrivait malgré tout à se frayer un passage... Pff, d'où est-elle venue, aucune idée... Directement de l'enfer, sans doute...

— Les cavernes riches en tuf volcanique regorgent toujours de monstres, fit doctement observer Reynart de Bois-Fresnes. (Cela faisait maintenant plus d'un mois qu'il accompagnait le sorceleur, il avait eu le temps d'en apprendre beaucoup.) La chose est claire, là où il y a du tuf, il y a des monstres à foison.

— Oui-da, peut-être bien que c'est le tuf, acquiesça Malatesta en lorgnant sur le sorceleur. Qui que ce tuf puisse être. Mais nos caves, paraît-il, sont reliées à des grottes profondes qui descendent jusqu'au centre de la terre d'après ce qu'on raconte. Il y en a beaucoup, par chez nous, de ces grottes et cavernes.

— Ne serait-ce que sous nos caves, pour commencer, intervint le régisseur des vignobles Pomerol. Ils s'étendent sur des miles et des miles, ces souterrains, personne ne sait jusqu'où. Ceux qui ont tenté d'en avoir le cœur net ne sont jamais revenus. Et on y aurait là aussi aperçu un terrible monstre, à ce qu'il paraît. En conséquence, je voudrais vous proposer...

— Je devine ce que vous avez à me proposer, l'interrompit le sorceleur d'un ton sec. Et j'accepte votre proposition. J'inspecterai vos caves. Nous fixerons le salaire en fonction de ce que j'y trouverai.

— Vous ne serez pas lésé, l'assura le barbu. Hum, hum... Une chose encore...

— Parlez, je vous écoute.

— Ce succube qui, la nuit, visite les hommes mariés et les tourmente... Celui que Sa Majesté vous a chargé de tuer... Je présume qu'il n'est nul besoin de l'éliminer. Car cet incubé, enfin, il n'incommodé personne, en vérité... Bah, il traîne de temps en temps... Il vient nous tourmenter un tantinet...

— Les hommes majeurs uniquement, s'empressa d'intervenir Malatesta.

— Vous me l'ôtez de la bouche, compère. Le succube n'est une gêne pour personne. Et ces derniers temps, on n'en entend pratiquement plus parler. Je crois bien qu'il a eu peur de vous, monsieur le sorceleur. Cela vaut-il la peine alors, de le pourchasser ? Vous n'êtes pas en mal d'argent, n'est-ce pas ? Et s'il vous manquait quelque chose...

— Une certaine somme pourrait bien être versée sur mon compte chez Cianfanelli, acheva Geralt, dont le visage était de marbre. Sur le fonds de retraite des sorcisseurs.

— Il en sera fait ainsi.

— Et il ne sera pas touché à un seul cheveu du succube.

— Eh bien, au revoir. (Les deux hommes se levèrent.) Festoyez tranquillement, nous ne vous dérangerons pas plus longtemps. C'est fête aujourd'hui. La tradition. Et chez nous, à Toussaint, la tradition...

— C'est sacré, dit Geralt. Je sais.

\*\*\*

À la table voisine, la compagnie chahutait et réagissait bruyamment à une nouvelle prédiction yulienne, réalisée à partir de petites boulettes de brioche et d'une arête de carpe que les convives venaient tout juste de finir de manger. Par ailleurs, ils buvaient sec. L'aubergiste et les serveuses s'agitaient et couraient dans tous les sens, leurs cruches à la main.

— Le célèbre succube, fit remarquer Reynart en se resservant du

chou, a marqué le début d'une série mémorable de contrats que tu as acceptés à Toussaint. Ensuite tout est allé très vite, et tu ne pouvais plus te débarrasser de tes clients. C'est bizarre, je n'arrive pas à me rappeler quel est le vignoble qui t'a confié ta première mission...

— Tu n'y étais pas. Cela s'est passé le lendemain de l'audition chez la princesse. À laquelle, du reste, tu n'étais pas présent non plus.

— Rien d'étonnant. Il s'agissait d'une audience privée.

— Privée, parlons-en ! s'esclaffa Geralt. Vingt personnes au moins étaient présentes, sans compter les laquais, figés comme des statues, les jeunes pages et le fou du roi désabusé. Il y avait entre autres Le Goff, le chambellan aux allures et à l'odeur de confiseur et quelques seigneurs croulant sous le poids de leurs chaînes en or ; quelques individus vêtus de noir, des conseillers de la Cour ou des juges, peut-être. Il y avait aussi le baron au blason à la tête de taureau, dont nous avons fait la connaissance à Caed Myrkvid. Était aussi présente, bien entendu, Fringilla Vigo ; c'est, à l'évidence, une personne très proche de la princesse.

» Et puis il y avait nous, notre petite compagnie au grand complet, y compris Milva avec ses habits d'homme. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. Jaskier n'était pas parmi nous. Jaskier, ou plus exactement le vicomte Je-ne-sais-plus-comment, était affalé sur une chaise curule à la droite de Son Anguleuse Majesté Anarietta, à se pavaner comme un paon. Tel un véritable favori.

» Anarietta, Fringilla et Jaskier étaient les seuls à être assis. Personne d'autre n'en avait le droit. Quant à moi, j'étais bien heureux qu'on ne m'ordonne pas de me mettre à genoux.

» Par chance, la princesse a écouté mon récit en ne m'interrompant qu'à deux ou trois reprises. Lorsque j'ai relaté brièvement les conclusions de ma conversation avec les druides, elle a tordu ses mains dans un geste qui trahissait une inquiétude aussi sincère qu'exagérée. Je sais que ça sonne comme un foutu oxymoron, mais, crois-moi, Reynart, dans son cas, c'était tout à fait ça.

\*\*\*

— Ah, là, là ! dit la princesse Anna Henrietta en se tordant les mains. Vous nous inquiétez gravement, sieur Geralt. En vérité, nous l'affirmons, notre cœur est rempli de chagrin.

Elle renifla, fronçant son petit nez anguleux, puis tendit la main ; Jaskier y déposa aussitôt un mouchoir de batiste brodé d'un monogramme, dont la princesse effleura à peine ses joues, de manière à ne pas en ôter la poudre.

— Ah, là, là ! répéta-t-elle. Ainsi, les druides ne savaient rien du tout sur Ciri ? Ils n'ont pas été capables de vous fournir de l'aide ?



Tous vos efforts pour les retrouver ont-ils donc été vains et inutiles ?

— Inutiles, certainement pas, répondit le sorceleur avec conviction. Je reconnais que j'escomptais obtenir des druides quelque information concrète ou des indices qui m'auraient permis de comprendre, ne serait-ce que sommairement, pourquoi Ciri était l'objet d'une poursuite si acharnée. Mais les druides n'ont pas pu, ou peut-être n'ont-ils pas voulu m'aider ; de ce point de vue effectivement, je n'ai rien obtenu. Cependant...

Il suspendit sa phrase quelques secondes. Non pour entretenir le suspense, mais parce qu'il se demandait jusqu'à quel point il pouvait se montrer sincère devant cet auditoire.

— Je sais que Ciri est en vie, reprit-il enfin sèchement. Elle a vraisemblablement été blessée. Elle est toujours en danger. Mais elle est vivante.

Anna Henrietta poussa un soupir, puis elle se tapota de nouveau les joues à l'aide du mouchoir et serra le bras de Jaskier.

— Je vous promets notre aide et notre soutien, dit-elle. Vous pouvez rester à Toussaint aussi longtemps que vous le souhaitez. Car vous devez savoir que nous avons séjourné à Cintra, nous connaissions et apprécions Pavetta, nous connaissions et aimions la petite Ciri. Nous sommes de tout cœur avec vous, sieur Geralt. Si vous le désirez, vous pourrez bénéficier de l'assistance de nos savants et de nos astrologues. Les portes de nos bibliothèques et de nos collections de manuscrits vous sont grandes ouvertes. Vous devez, nous le croyons profondément, trouver une trace quelconque, un indice ou une preuve qui vous indiquerait le bon chemin. N'agissez pas avec précipitation. Vous n'avez nul besoin de vous hâter. Vous pouvez demeurer ici aussi longtemps que vous le souhaitez, vous êtes pour nous un invité des plus agréables.

— Je remercie Votre Majesté pour sa bienveillance et sa miséricorde, dit Geralt en s'inclinant. Nous nous mettrons cependant en route sitôt que nous aurons pris un peu de repos. Ciri est toujours en danger. Et nous le sommes également. Si nous restons trop longtemps au même endroit, non seulement le danger grandit, mais il risque de menacer également les gens qui nous veulent du bien. Ainsi que les simples observateurs. Je ne saurais le tolérer.

La princesse resta quelque temps silencieuse tout en caressant d'un geste mesuré, tel un chat, l'avant-bras de Jaskier.

— Vos paroles sont nobles et justes, dit-elle enfin. Mais vous n'avez rien à craindre. Nos chevaliers ont si bien massacré les scélérats qui vous pourchassaient que pas un seul témoin n'en a réchappé, d'après ce que nous a raconté le vicomte Julian. Quiconque se risquerait à vous importuner subirait le même sort. Vous êtes sous notre protection et notre garde.

— Je saurai l'apprécier. (Geralt s'inclina de nouveau, maudissant en pensée, entre autres choses, son genou douloureux.) Je ne peux néanmoins passer sous silence ce que le vicomte Jaskier a oublié de relater à Votre Majesté. Les scélérats qui me poursuivaient depuis Belhaven et que les braves chevaliers de Votre Majesté ont battus à Caed Myrkvid étaient certes parmi les pires scélérats, mais ils portaient les couleurs de Nilfgaard.

— Et alors ?

*Alors, mourait-il d'envie de lui répondre, si les Nilfgardiens ont occupé Aedirn en l'espace d'une vingtaine de jours, il leur suffira d'une vingtaine de minutes pour faire de même avec ta principauté.*

Au lieu de cela il reprit :

— C'est la guerre. Ce qui s'est passé à Belhaven et à Caed Myrkvid peut être considéré comme une diversion sur l'arrière du front. Cela provoque généralement des répressions. En temps de guerre...

— La guerre est assurément terminée, l'interrompit la princesse en relevant son nez anguleux. Nous avons écrit à cet effet à notre cousin, Emhyr var Emreis. Nous lui avons fait parvenir un mémorandum dans lequel nous avons exigé qu'il mette immédiatement un terme à cette effusion de sang insensée. La guerre est sans aucun doute loin déjà, et la paix sans aucun doute déjà conclue.

— Pas vraiment, rétorqua froidement Geralt. Au-delà de la Iaruga, l'épée et le feu se déchaînent, le sang coule. Rien n'indique que la fin de la guerre soit proche. Je dirais même le contraire.

Il regretta aussitôt ce qu'il venait de dire.

— Comment cela ? demanda la princesse. (On décelait soudain dans sa voix, devenue discordante, d'horribles notes grinçantes ; son nez semblait s'être affiné davantage encore.) Ai-je bien entendu ? La guerre sévit toujours ? Pourquoi n'en avons-nous pas été informée ? Monsieur le ministre Tremblay ?

— Votre Majesté, je..., bafouilla en s'agenouillant l'un des hommes aux chaînes en or. Je ne voulais pas... inquiéter... tourmenter... Votre Majesté...

— Gardes ! hurla Sa Majesté. Emmenez-le à la tour ! Vous êtes en disgrâce, monsieur Tremblay ! En disgrâce ! Monsieur le chambellan ! Monsieur le secrétaire !

— À vos ordres, Votre Altesse !

— Que notre chancellerie adresse immédiatement une note sévère à notre cousin, l'empereur de Nilfgaard. Nous exigeons que les combats cessent immédiatement, je dis bien immédiatement, et que la paix soit conclue. Car la guerre et la mésentente sont des choses mauvaises ! La mésentente provoque la ruine, là où l'entente est constructive !

— Votre Majesté a en toute chose raison, bafouilla le chambellan aux allures de confiseur, blanc comme du sucre glace.

— Que faites-vous encore ici ? Nous avons donné nos ordres ! Allez, pressez-vous !

Geralt regarda discrètement autour de lui. Les courtisans étaient restés de marbre ; il convenait d'en conclure que semblable incident n'était pas chose nouvelle à la cour de Toussaint. Il veillerait désormais à approuver scrupuleusement Madame la princesse en tout point.

Anarietta effleura le bout de son nez de son mouchoir, après quoi elle sourit à Geralt.

— Comme vous le constatez, dit-elle, vos appréhensions étaient vaines. Vous n'avez rien à craindre et vous pouvez séjourner chez nous aussi longtemps que vous le souhaitez.

— Bien, Votre Majesté.

Dans le silence qui suivit l'on perçut très distinctement les grattements des bostryches provenant de l'un des vieux meubles. Et les jurons dont un palefrenier abreuvait son cheval dans une cour voisine.

Anarietta rompit le silence.

— Nous aurions également une demande à vous adresser, sieur Geralt. En tant que sorcelleur.

— Je vous écoute, Votre Majesté.

— Il s'agit d'une requête émanant de nombreuses dames de la noblesse de Toussaint, ainsi que de nous-même. Un monstre nocturne hante les demeures. Le diable incarné, une stryge, un succube qui prend l'aspect d'une jeune femme si impudique que nous n'osons vous la décrire ; elle tourmente nos vertueux et fidèles maris. La nuit, elle hante les alcôves, s'adonnant à de ribaudes turpitudes et d'épouvantables perversités dont la décence nous interdit de parler. En tant que spécialiste, vous savez sans doute de quoi il retourne.

— En effet, Votre Majesté.

— Les dames de Toussaint vous demandent de mettre un terme à cette abomination. Nous nous joignons quant à nous à cette demande. Et vous assurons de notre munificence.

— Bien, Votre Majesté.

\*\*\*

Angoulême retrouva le sorcelleur et le vampire dans le parc du palais où tous deux s'offraient une promenade et une conversation à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Vous n'allez pas le croire, haleta-t-elle. Vous ne le croirez toujours pas quand je vous l'aurai dit... Mais c'est la pure vérité...

— Eh bien parle !

— Reynart de Bois-Fresnes, le Chevalier au Damier, est en train de faire la queue avec d'autres chevaliers errants chez le *camerarius* de la reine. Et vous savez pourquoi ? Pour toucher son salaire mensuel ! Une queue, je vous dis, longue d'une demi-portée de tir ! Il y avait tellement d'armoiries que mes yeux se sont mis à papilloter. J'ai demandé des explications à Reynart, et lui de me répondre qu'un chevalier errant pouvait aussi avoir faim !

— Et quelle est donc ton information sensationnelle ?

— Tu plaisantes, sans doute ? Les chevaliers errants errent par noble vocation ! Pas pour toucher un salaire mensuel !

— L'un n'exclut pas l'autre, rétorqua le vampire Régis. Je suis sérieux. Je t'assure, Angoulême.

— Il dit la vérité, Angoulême, confirma Geralt. Cesse de parcourir le palais à la recherche de sensations fortes et va tenir compagnie à Milva. Elle est d'une humeur terrible, elle ne devrait pas rester seule.

— C'est vrai. Elle doit avoir ses menstrues, car elle est mauvaise comme la gale. Moi, je crois...

— Angoulême !

— C'est bon, j'y vais.

Geralt et Régis s'arrêtèrent près d'un massif de roses cent-feuilles déjà quelque peu flétries. Mais ils n'eurent pas le loisir de poursuivre leur conversation. Un homme maigre, vêtu d'un élégant manteau couleur rouge brique, surgit de derrière l'orangerie.

— Bonjour, dit-il en s'inclinant. (Il tapota son genou avec son chapeau de fourrure de fouine.) M'est-il permis de vous demander, je vous prie, lequel d'entre vous, nobles messieurs, est le sorcier prénommé Geralt, célèbre de par son métier ?

— C'est moi-même.

— Je suis Jean Catillon, le régisseur des caves Toricella. L'affaire est telle qu'un sorcier nous serait bien utile. Je voulais savoir si vous accepteriez, je vous prie...

— De quoi s'agit-il ?

— Voilà, commença le régisseur Catillon. Avec cette guerre, que le diable l'emporte, les négociants passent moins souvent par ici, nos stocks augmentent, nous commençons à manquer de place pour nos tonneaux. Nous nous sommes dit : ce n'est pas un problème, nos sous-sols abritent des miles et des miles de souterrains, qui s'enfoncent en profondeur probablement jusqu'au centre de la terre. Nous avons également trouvé des caves près de Toricella, magnifiques qui plus est, idéalement voûtées, ni trop sèches, ni trop humides, parfaites pour la conservation du vin...

— Et alors ? intervint le sorcier avec impatience.

— Il se révèle, voyez-vous, qu'un monstre sévit dans ces souterrains, venu très certainement des profondeurs de la terre. Il a

déjà brûlé deux personnes, les calcinant jusqu'à l'os, et il en a aveuglé une troisième, parce qu'il... c'est-à-dire le monstre, crache et vomit une sorte de base forte.

— Un solpuga, affirma vivement Geralt. On l'appelle aussi poisonneur.

— Tenez, monsieur Catillon, dit Régis en souriant, voilà la preuve que vous avez affaire à un professionnel. Un professionnel qui, on peut le dire, vous tombe du ciel. Mais vous êtes-vous déjà adressé, en ce qui concerne cette affaire, aux chevaliers errants de la région ? La princesse en a tout un régiment, et, ce genre de mission, c'est leur spécialité après tout, leur raison d'être.

— Point du tout, le contredit le régisseur Catillon en secouant la tête. Leur raison d'être, c'est de protéger la Cour, les chemins, les cols, parce que si les négociants ne viennent plus jusqu'ici, nous en serons réduits à la besace. Par ailleurs, les chevaliers sont preux et combatifs, mais seulement lorsqu'ils sont à cheval. Ils ne se risqueront pas sous terre ! De plus, ils demandent beau...

Il interrompit sa phrase et demeura silencieux. Il avait l'air de quelqu'un qui, ne portant pas la barbe, ne savait où cracher. Et le regrettait amèrement.

— Ils demandent beaucoup d'argent, acheva Geralt sans se montrer particulièrement caustique. Sachez donc, brave homme, que j'en demande plus encore. C'est la loi du marché. La libre concurrence. Parce que si nous topons là pour le contrat, je descendrai de cheval et me fauilerais sous terre. Pensez-y, mais ne réfléchissez pas trop longtemps, car je ne séjournerai pas éternellement à Toussaint.

— Tu me surprends, dit Régis dès que le régisseur se fut éloigné. Le sorceleur reprendrait-il soudain vie en toi ? Tu acceptes des contrats ? Tu t'en prends aux monstres ?

— J'en suis le premier surpris, répliqua Geralt avec sincérité. J'ai réagi instinctivement, mû par une impulsion inexpliquée. Je vais me sortir de ce guêpier. Je peux décliner chaque proposition en prétextant que le tarif est trop bas. Toujours trop bas. Revenons-en à notre conversation.

— Attends un instant, dit le vampire en faisant un signe de tête. Quelque chose me dit que tu as de nouveaux clients.

Geralt jura dans sa barbe. Avançant sur l'allée jalonnée de cyprès, deux chevaliers se dirigeaient vers lui. Il reconnut le premier aussitôt : le blason à l'immense tête de taureau sur une jaquette d'un blanc immaculé ne pouvait être confondu avec aucun autre. Le second chevalier était grand, il avait les cheveux gris, une physionomie noblement anguleuse, comme taillée dans le granit ; on pouvait voir sur sa tunique bleu ciel une croix à deux traverses et demie lilas et or. S'arrêtant à la distance réglementaire de deux pas, les chevaliers

s'inclinèrent. Geralt et le vampire s'inclinèrent à leur tour, après quoi les quatre hommes respectèrent le silence imposé par la coutume des chevaliers, d'une durée de dix battements de cœur.

— Messieurs, permettez que je vous présente le baron Palmerin de Launfal, dit Tête-de-Taureau. Quant à moi, vous vous le rappelez peut-être, je suis...

— Le baron de Peyrac-Peyran. Comment ne pas s'en souvenir ?

Le chevalier au blason à la tête de taureau ne perdit pas de temps.

— Nous avons à parler à monsieur le sorceleur. En rapport, si je puis m'exprimer ainsi, avec ses activités professionnelles.

— Je vous écoute.

— En privé.

— Je n'ai pas de secret pour sieur Régis.

— Mais ces nobles messieurs en ont incontestablement, intervint en souriant le vampire. C'est pourquoi, avec votre permission, je vais aller admirer ce charmant kiosque, un temple de méditation, assurément. Monsieur de Peyrac-Peyran... Monsieur de Launfal...

Ils échangèrent un salut parfaitement synchronisé.

— Je suis tout ouïe.

Sans même se demander si le dixième battement de cœur était passé, Geralt avait rompu le silence.

— C'est au sujet de ce succube, expliqua le baron de Peyrac-Peyran à voix basse, jetant des regards craintifs autour de lui. C'est-à-dire... ce spectre qui hante les nuits... Que la princesse et les dames de la Cour vous ont demandé d'éliminer. Quel pactole vous a-t-on promis pour tuer ce fantôme ?

— Pardonnez-moi, mais cela relève du secret professionnel.

— Bien entendu, intervint Palmerin de Launfal, le chevalier à la croix couleur lilas. Votre réponse est tout à votre honneur. Même si, je le crains fortement, je vous fais offense ce faisant, je tiens à vous soumettre une proposition. Renoncez à ce contrat, monsieur le sorceleur. Ne vous approchez pas du succube, laissez-le en paix. Sans rien dire à la princesse ni aux dames de la Cour. Et, sur notre honneur, nous, les hommes de Toussaint, vous ferons une offre supérieure à celle de ces dames. Vous serez surpris par notre prodigalité.

— Votre proposition, en vérité, n'est pas loin d'être insultante, rétorqua le sorceleur d'un ton glacial.

— Sieur Geralt, reprit Palmerin de Launfal. (Son visage avait une expression dure et sérieuse.) Je vais vous dire ce qui nous a encouragés à vous faire cette proposition. Votre renommée est parvenue jusqu'à nous, et nous avons appris que vous ne tuiez que les monstres présentant un danger. Un réel danger. Et non une menace inventée de toutes pièces ou née de la méconnaissance et des préjugés. Permettez-moi, je vous prie, de vous informer que le succube ne

menace personne ni ne cause de tort à qui que ce soit. Il nous rend visite dans nos rêves... De temps en temps... Et il nous tourmente un peu...

— Uniquement les hommes majeurs, s'empessa de préciser le baron de Peyrac-Peyran.

— Si elles avaient vent de cette conversation, répliqua Geralt en regardant autour de lui, les dames de Toussaint en seraient contrariées. De même que la princesse.

— Nous sommes absolument d'accord avec vous, grommela Palmerin de Launfal. C'est pourquoi la discrétion est en tout point recommandée. Il ne faudrait pas réveiller les bigotes endormies.

— Ouvrez-moi un compte dans l'une des banques que tiennent les nains dans la région, dit Geralt d'un ton sec, en prenant son temps. Et étonnez-moi par votre prodigalité. Je vous préviens, je ne suis pas facile à surprendre.

— Nous nous y efforcerons pourtant, promit fièrement le baron de Peyrac-Peyran.

Les deux chevaliers saluèrent Geralt en guise d'au revoir.

Régis était de retour ; comme de juste, il avait tout entendu grâce à son ouïe de vampire.

— Bien entendu, dit-il sans sourire, tu peux prétendre qu'il s'agissait là encore d'un réflexe involontaire et d'une impulsion incompréhensible. Mais il te sera difficile de justifier de la sorte l'ouverture d'un compte dans une banque.

Geralt avait le regard perdu dans le lointain, au-delà des cimes des cyprès.

— Qui sait, annonça-t-il, peut-être passerons-nous finalement quelques jours ici. Étant donné l'état des côtes de Milva, il se peut même que nous y restions quelques semaines. S'assurer une indépendance financière pendant cette période ne peut pas faire de mal.

\*\*\*

— C'est donc de là que provient ce fameux compte chez les Cianfanelli, observa Reynart de Bois-Fresnes en hochant la tête. Eh bien, eh bien ! Si la princesse venait à l'apprendre, certains perdraient leur statut en un rien de temps, et d'autres leur brevet ! Qui sait ? Peut-être moi-même obtiendrais-je de l'avancement ? Par ma foi, on en viendrait presque à regretter d'être inapte à la délation. Raconte-moi à présent comment s'est déroulé ce fameux banquet auquel je me réjouissais tant d'assister. J'avais tellement envie de participer à ce festin, de manger et de boire à ma guise ! Mais on m'a envoyé à la frontière, à la tour du guet, par un temps de chien et un froid de

canard. Bah, comme le dit la chanson : « Voilà bien, misère tendre, le triste sort des chevaliers... »

— L'énorme banquet annoncé à grands cris, commença Geralt, fut précédé de préparatifs pour le moins mouvementés. Il fallut retrouver Milva, qui s'était réfugiée dans les écuries, et la convaincre que de sa présence à ce banquet dépendait le sort de Ciri et, pour ainsi dire, du monde entier. Ensuite nous avons été forcés d'utiliser la force, ou peu s'en est fallu, pour lui faire mettre une robe. Puis nous avons dû extorquer à Angoulême la promesse qu'elle se conduirait comme une dame, et notamment qu'elle n'emploierait pas des termes comme « putain » et « cul ». Lorsque enfin nous y fûmes parvenus, nous nous apprêtions à nous détendre en buvant du vin quand le chambellan Le Goff fit son apparition, avec son odeur de sucre glace et ampoulé comme une vessie de cochon.

\*\*\*

— Dans les circonstances actuelles, je me dois de vous signaler qu'aucune place n'est meilleure qu'une autre à la table de Son Altesse, commença de sa voix nasillarde le chambellan Le Goff. Personne n'a le droit de se sentir outragé par la place qui lui est attribuée. Ici, à Toussaint, nous respectons scrupuleusement les anciennes traditions et coutumes, et, selon ces traditions...

— Venez-en au fait, monsieur.

— Le banquet a lieu demain. Je dois placer les invités selon leur dignité et leur rang.

— Voilà qui est plus clair, acquiesça le sorcelleur. Laissez-moi vous expliquer les choses. Le plus digne d'entre nous, par le rang et par l'honneur, est Jaskier.

— Monsieur le vicomte Julian, répliqua le chambellan en fronçant le nez, est un invité extraordinairement honorable. En tant que tel, il prendra place à la droite de Sa Majesté.

— Ce n'est que justice, répondit le sorcelleur, plus sérieux que la mort elle-même. Et le vicomte Julian n'aurait-il pas précisé le rang, le titre et l'honneur de chacun de nous ?

Le chambellan s'éclaircit la voix.

— Il a uniquement précisé que ces nobles dames et seigneurs étaient ici incognito, en mission chevaleresque, et qu'il ne fallait pas dévoiler des détails tels que leurs véritables noms, blasons et titres, car leurs vœux l'interdisaient.

— C'est cela même. Et en quoi consiste le problème ?

— Mais c'est que je dois vous placer ! Vous êtes des invités, compagnons d'armes, qui plus est, de monsieur le vicomte, je vous placerais donc forcément non loin de la table d'honneur, parmi les



barons. Mais enfin cela ne se peut que vous soyez tous égaux, nobles seigneurs et nobles dames, car l'égalité entre tous et toutes n'existe pas. Si l'un de vous occupe un rang supérieur ou descend d'une plus haute lignée, il devrait se trouver à la table d'honneur, près de la princesse...

— Lui est comte. (Sans hésitation aucune le sorceleur avait désigné le vampire, qui, concentré, admirait non loin de là un gobelin qui occupait pratiquement tout un pan de mur.) Mais motus. C'est un secret.

— Je comprends. (Le chambellan faillit s'étrangler sous le coup de l'émotion.) Dans de telles circonstances... Je le mettrai à la droite de la comtesse Notturna, une tante par alliance de noble naissance de Sa Majesté.

— Vous ne le regretterez pas, ni vous ni la tante. (Geralt avait un visage de pierre.) Ses manières et sa conversation sont sans égal.

— Je suis heureux de l'entendre. Quant à vous, monsieur de Riv, vous prendrez place auprès de dame Fringilla. Ainsi le veut la tradition. Vous l'avez escortée à la fête du Cuvier ; vous êtes... hum... pour ainsi dire... son chevalier.

— J'ai saisi.

— C'est bien. Ah ! monsieur le comte...

— Pardon ? s'étonna le vampire qui venait tout juste de s'éloigner de la tapisserie représentant la lutte des géants contre les cyclopes.

— Rien, rien, dit Geralt en souriant. Nous devisons entre nous.

— Ah bon ! dit Régis en hochant la tête. Je ne sais pas si vous avez remarqué... Mais ce cyclope sur le gobelin, tenez, celui avec la masse d'armes... Regardez ses orteils. Il a, n'ayons pas peur de le dire, deux pieds gauches.

— Effectivement, confirma sans l'ombre d'une surprise le chambellan Le Goff. Il y a plusieurs gobelins de ce type à Beauclair. Le maître qui les a tissés était un véritable artiste. Mais il buvait terriblement. C'était un artiste, vous comprenez.

\*\*\*

— Il est temps pour nous de rentrer ! annonça le sorceleur en évitant le regard émoustillé par le vin des jeunes filles qui, à la table où l'on s'amusait à lire l'avenir, lorgnaient dans sa direction. Apprêtons-nous, Reynart. Payons, enfourchons nos chevaux et filons à Beauclair.

— Je sais bien pourquoi tu es si pressé de rentrer, fit remarquer le chevalier en souriant de toutes ses dents. Ne t'inquiète pas, elle t'attendra, ta dame aux yeux verts. Minuit vient à peine de sonner. Parle-moi du banquet.

- D'accord, mais après nous y allons.
- Très bien.

\*\*\*

Disposées suivant la forme d'un gigantesque fer à cheval, les tables rappelaient sans conteste que l'automne tirait à sa fin et que l'on se dirigeait à grands pas vers l'hiver. Les plats et les saladiers de denrées agencés sur les tables faisaient la part belle au gibier sous toutes ses formes et déclinaisons possibles. Il y avait là des quartiers de sanglier, des cuissots et des cimiers de cerf, divers pâtés ainsi que des tranches de viande rosée assorties de champignons de saison, d'airelles, de marmelade de pruneaux et de sauce à l'aubépine. Il y avait aussi des volailles de saison, de grands tétras, des tétras-lyres, des faisans entiers, joliment présentés avec leurs ailes et leur queue, des pintades rôties, des cailles et des perdrix, des sarcelles et des bécasses, des gelinottes et des grives. On trouvait également de succulentes gourmandises telles que des litornes cuites dans leur totalité, sans avoir été évidées, les baies de genièvre présentes en quantité dans les entrailles de ces minuscules oiseaux constituant un assaisonnement naturel. On trouvait également des truites saumonées en provenance des lacs de montagne, des lottes, des sandres et du foie de brochet. La touche de verdure était apportée par des feuilles de mâche, salade tardive que l'on pouvait aller dénicher à tout instant sous la neige lorsque cela se révélait nécessaire.

Des branches de gui faisaient office d'ornementation florale.

La princesse Anarietta et les invités les plus honorables avaient pris place à la table d'honneur qui formait le haut du fer à cheval ; au centre, sur un grand plateau en argent, trônait le thème décoratif de la soirée : sur un tapis de truffes, de petites fleurs de carottes, de citrons coupés en deux et de cœurs d'artichauts, reposait un énorme sterlet sur le dos duquel était planté un héron cuit ; en appui sur une patte, l'oiseau tenait dans son bec relevé une bague en or.

Le baron de Peyrac-Peyran, au blason à tête de taureau bien connu du sorcelleur, se mit debout en levant haut son verre.

— Je jure sur le héron de défendre l'honneur des chevaliers et celui des dames, et je fais le serment de ne jamais, au grand jamais céder le terrain à personne !

Ce serment fut acclamé par une grande ovation. Puis l'on commença à manger.

— Je jure sur le héron ! hurla un deuxième chevalier à la moustache hirsute et ostensiblement recourbée vers le haut. Je jure de protéger les frontières et Sa Majesté Anna Henrietta jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Et pour prouver ma fidélité, je fais le

serment de peindre un héron sur mon pavois et de lutter incognito pendant une année ; taisant mon nom et mon blason, je me ferai nommer le chevalier du Héron Blanc ! Je porte un toast à la santé de Son Altesse la princesse !

— Santé ! Chance ! Longue vie à Sa Majesté !

En guise de remerciements, Anarietta hocha légèrement la tête. Elle était littéralement couverte de diamants, depuis son diadème jusqu'à ses souliers. Elle aurait pu tracer les contours d'une vitre simplement en passant sur une plaque de verre. Jaskier, qui affichait un sourire béat, était assis auprès d'elle. Un peu plus loin, entre deux matrones, siégeait Emiel Régis dans un caftan de satin noir qui lui donnait l'air d'un vampire. Il servait ses voisines de table en les divertissant de sa riche conversation qu'elles écoutaient avec fascination.

Le sorcelleur se saisit d'un plateau de darnes de sandre garnies de persil et servit Fringilla Vigo, assise à sa gauche. La magicienne portait une robe de satin violet et un magnifique collier d'améthystes parfaitement ajusté à son décolleté. Tout en regardant Geralt par en dessous, elle leva sa coupe en souriant d'un air énigmatique.

— À ta santé, Geralt. Je suis ravie qu'on nous ait placés côte à côte.

— Ne te réjouis pas trop vite, rétorqua-t-il en souriant à son tour, car, somme toute, il était de bonne humeur. Le banquet vient à peine de commencer.

— Comment donc ! Il dure depuis suffisamment longtemps pour que tu me dises des galanteries. Combien de temps vais-je encore devoir attendre ?

— Tu es belle à ravir.

— Doucement, doucement, un peu de retenue ! s'exclama-t-elle. (Elle riait, et Geralt, pourtant, avait la conviction qu'elle était sincère.) À ce rythme-là, qui sait jusqu'où nous pourrions aller d'ici à la fin du banquet. Commence par... Hum... Dis-moi que j'ai une jolie robe et que le violet me va bien.

— Le violet te va bien. Mais je dois reconnaître que je te préférerais en blanc.

Il perçut une lueur de défi dans les yeux émeraude de la jeune femme. Il avait peur de comprendre ce qu'elle signifiait. Il était certes de bonne humeur, mais pas à ce point.

Cahir et Milva avaient été placés en face de lui. Cahir était entouré de deux filles de nobles – des filles de barons, vraisemblablement – très jeunes, qui babillaient sans cesse. Milva, quant à elle, était assise auprès d'un chevalier plus âgé, morne et muet comme une carpe, au visage criblé de cicatrices dues à la variole.

Un peu plus loin se trouvait Angoulême qui, au milieu de jeunes

chevaliers errants, menait la danse dans un raffut de tous les diables.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-elle en soulevant un couteau en argent à bout rond. Pas de pointe ? Ils ont peur qu'on se taillade à coups de couteau ou quoi ?

— Ces couteaux sont en usage à Beauclair depuis l'époque de la princesse Karolina Roberta, la grand-mère d'Anna Henrietta, expliqua Fringilla. Karoberta devenait folle quand, au cours des banquets, les invités se servaient des couteaux pour se curer les dents. Or avec des couteaux à bout rond, c'est impossible.

— Impossible ! confirma Angoulême en grimaçant d'un air coquin. Par chance, on a aussi des fourchettes !

Elle fit mine de se fourrer une fourchette dans la bouche ; sous le regard menaçant de Geralt, elle cessa aussitôt. Le petit chevalier à la voix de fausset qui était assis à sa droite éclata d'un rire gras. Geralt se saisit d'un plat contenant de l'aspic de canard et servit Fringilla. Il vit Cahir se mettre en quatre pour exécuter les volontés des filles de barons, lesquelles le regardaient la bouche en cœur. Il vit les jeunes chevaliers se démenier auprès d'Angoulême, rivalisant à qui mieux mieux pour lui passer les plats, gloussant à ses sottes plaisanteries.

Il vit Milva émettre son pain, les yeux rivés sur la nappe.

Fringilla semblait lire dans ses pensées.

— Elle est mal tombée, ta camarade taciturne, murmura-t-elle en se penchant vers lui. Ça arrive quand on compose un plan de table, on n'y peut rien. Le baron de Trastamara ne brille pas par sa courtoisie. Ni par son éloquence.

— C'est peut-être mieux ainsi, rétorqua Geralt à voix basse. Un courtisan dégoulinant de gentillesse aurait été pis. Je connais Milva.

— En es-tu certain ? demanda-t-elle en lui jetant un bref coup d'œil. Ne la jugerais-tu pas à l'aune de ton propre caractère ? Assez cruel, entre nous soit dit.

Il ne répondit pas, se contentant de lui servir du vin. Toutefois, il lui sembla qu'il était largement temps d'éclaircir certains points.

— Tu es magicienne, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, avoua-t-elle en masquant fort adroitement son étonnement. Comment l'as-tu deviné ?

— Je ressens ton aura, expliqua-t-il sans entrer dans les détails. Et j'ai de la pratique.

— Pour que tout soit clair, ajouta-t-elle au bout d'un instant, il n'est pas du tout dans mes intentions de berner qui que ce soit. Cependant, il n'est pas dans mes obligations de faire étalage de ma profession ni de porter un chapeau pointu et une houppelande noire. Pourquoi donc faire peur aux enfants ? J'ai droit à l'anonymat.

— Incontestablement.

— Je suis à Beauclair, car c'est ici que se trouve, si ce n'est la plus

grande, du moins la plus riche bibliothèque au monde. Hormis les bibliothèques universitaires, bien entendu. Mais celles-ci gardent jalousement l'accès à leurs rayons, tandis qu'ici, en tant que parente et amie d'Anarietta, j'ai tous les droits.

— Voilà qui est enviable.

— Anarietta a suggéré au cours de l'audience que les collections de sa bibliothèque pourraient contenir des indices utiles pour toi. Ne sois pas rebuté par son exaltation théâtrale. Elle est ainsi. Et il n'est pas exclu que tu trouves effectivement quelque chose dans les livres. C'est même, ma foi, tout à fait vraisemblable. Il suffit de savoir quoi chercher et où.

— Effectivement. Rien de plus.

— L'enthousiasme de tes réponses remonte le moral et incite véritablement à la conversation. (Elle cligna légèrement de l'œil.) Je pense connaître la raison de ta réserve. Tu ne me fais pas confiance, n'est-ce pas ?

— Peut-être goûteras-tu une gelinotte ?

— Je jure sur le héron ! (Un jeune chevalier s'était levé et bandé un œil avec un foulard prêté par l'une de ses voisines de table.) Je fais le serment de ne pas enlever cette écharpe tant que tous les spoliateurs du col de Cervantes ne seront pas exterminés !

La princesse lui exprima sa reconnaissance en inclinant la tête, faisant scintiller son diadème en diamants.

Geralt comptait que Fringilla abandonnerait le sujet. Il se trompait.

— Tu ne me crois pas et tu ne me fais pas confiance, reprit-elle. Ce faisant, tu viens de me porter un coup doublement douloureux. Non seulement tu doutes que je souhaite sincèrement t'aider, mais tu ne m'en crois pas capable. Ah ! Geralt ! Tu m'as blessée dans ma fierté et mon orgueilleuse ambition.

— Écoute...

— Non, l'arrêta-t-elle en levant son couteau et sa fourchette comme pour l'en menacer. Ne te justifie pas. Je ne supporte pas les hommes qui se justifient.

— Et quels hommes supportes-tu donc ?

Elle cligna des yeux, les couverts toujours à la main, tels des poignards prêts à l'attaque.

— La liste est longue, dit-elle en prenant son temps, je ne tiens pas à t'ennuyer avec des détails. Je ne dirai qu'une chose, y tiennent le haut du pavé des hommes qui, pour la personne aimée, sont prêts à aller jusqu'au bout du monde, intrépides, au mépris du danger. Et qui n'abandonnent pas, même si les chances de succès paraissent infimes ou inexistantes.

— Et quelle sorte d'hommes arrive en deuxième position ? ne put-

il s'empêcher de demander. D'autres fous ?

— Qu'est-ce donc que la véritable virilité, s'exclama-t-elle d'un air espiègle, sinon un savant mélange de classe et de folie ?

— Mesdames et messieurs, barons et chevaliers ! entonna d'une voix forte le chambellan Le Goff en se mettant debout et en élevant des deux mains une gigantesque coupe. Dans les circonstances actuelles, je me permettrai de porter un toast : à la santé de Son Altesse la princesse Anna Henrietta !

— Santé et bonheur !

— Hourra !

— Vive la princesse !

— Et à présent, mesdames et messieurs, reprit le chambellan en reposant sa coupe. (D'un geste solennel, il fit un signe aux laquais.) À présent... Place à la *Magna Bestia* ! La Grosse Bête !

Quatre valets apportèrent un immense plat qui reposait sur une espèce de palanquin : y trônait un gigantesque rôti qui emplissait l'atmosphère d'un délicieux fumet.

— La Grosse Bête ! grondèrent en chœur les convives. Hourra ! *Magna Bestia* !

— Quelle bête encore, par la peste ? s'inquiéta vivement Angoulême. Je n'y goûterai pas tant que je ne saurai pas ce que c'est.

— C'est un élan, expliqua Geralt. Un rôti d'élan.

— Pas n'importe lequel, intervint Milva après s'être éclairci la voix. L'animal devait faire dans les sept quintaux.

— C'est un élan aux larges bois. Sept quintaux et quarante-cinq livres, précisa d'une voix rauque le baron à la triste mine assis à ses côtés.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis le début du festin.

Ç'aurait pu être le début d'une conversation, mais l'archère rougit, s'absorba dans la contemplation de la nappe et se remit à émietter son pain.

Geralt, cependant, avait pris à cœur les paroles de Fringilla.

— Serait-ce vous, monsieur le baron, qui avez abattu cette bête magnifique ? demanda-t-il.

— Non, c'est mon neveu. Un tireur hors pair. Mais c'est là un sujet de conversation par trop, m'exprimerais-je ainsi, viril... Pardonnez-moi. Il ne faut pas ennuyer les dames...

— Et il a tiré avec quel arc ? demanda Milva, les yeux toujours rivés sur la nappe. Un soixante-dix à tout le moins, assurément.

— Stratifié. En couches de bois d'if, d'acacia, de frêne, assemblés par des tendons, répondit lentement le baron, manifestement étonné. Un zéfhar doublement recourbé. D'une puissance de soixante-quinze livres.

— Avec quelle allonge ?

— Vingt-deux pouces.

Le baron parlait de plus en plus lentement ; on aurait dit qu'il éructait chaque mot, l'un après l'autre.

— Sacré engin ! conclut simplement Milva. Avec ça, on peut abattre un jeune cerf même à cent pas. Si on est vraiment bon tireur.

— Moi, siffla le baron qui semblait quelque peu dépité, je peux atteindre, m'exprimerais-je ainsi, un faisan à un quart de cent.

— Eh bien moi, à un quart de cent, rétorqua Milva en relevant la tête, je peux atteindre un écureuil.

Le baron s'éclaircit la voix, déconcerté, et s'empessa de servir l'archère en nourriture et en boisson.

— Un bon arc, bougonna-t-il, c'est déjà la moitié du succès assuré. Mais je dirais que la qualité du tir est, m'exprimerais-je ainsi, tout aussi importante. Voyez-vous, noble demoiselle, selon moi, le tir...

— À la santé de Sa Majesté Anna Henrietta ! À la santé du vicomte Julian de Lettenhove !

— Santé ! Vivat !

— ... et elle, elle lui montra son popotin !

Angoulême venait de conclure l'une de ses anecdotes grivoises. Les jeunes chevaliers éclatèrent d'un rire gras.

Les filles de barons, prénommées Queline et Nique, écoutaient bouche bée, les yeux brillants, le rouge aux joues, les récits de Cahir. À la table d'honneur, toute l'aristocratie était pendue aux lèvres de Régis qui poursuivait ses exposés savants. Geralt, en dépit de son ouïe de sorcelleur, n'en captait que des bribes ; il saisit néanmoins qu'il y était question de vampires, de stryges, de succubes et de goules. Sa fourchette en argent à la main, Régis était en train de démontrer que le meilleur remède contre les vampires était justement l'argent, un métal dont le moindre contact se révélait mortel pour eux.

— Et l'ail ? demandèrent les dames.

— L'ail aussi est efficace, concéda Régis, mais il pose un réel problème en société, car il pue terriblement.

Installés dans une galerie, les musiciens jouaient doucement du flûteau et des gouslis ; des acrobates, des jongleurs et des cracheurs de feu faisaient étalage de leur art. Le fou du roi tentait de faire rire, mais comment aurait-il pu rivaliser avec Angoulême ? Puis un montreur d'ours fit son apparition ; son animal, au grand plaisir de tous, fit ses besoins sur le sol. Angoulême se rembrunit et ne dit plus un mot : impossible de concurrencer ce genre de spectacle !

La princesse au nez anguleux entra soudain dans une fureur noire : pour un mot imprudent, l'un des barons tomba en disgrâce et fut conduit sous escorte jusqu'à la tour. Hormis les personnes impliquées directement, l'affaire n'émut pas grand monde.

— Tu ne partiras pas d'ici si vite, monsieur le sceptique ! s'exclama Fringilla Vigo en agitant son verre. Tu as beau vouloir t'éclipser, il n'en sera rien.

— Ne lis pas dans mes pensées, je te prie.

— Pardon. Elles étaient si puissantes que je les ai lues malgré moi.

— Tu n'imagines pas le nombre de fois où j'ai entendu ça.

— Et toi tu n'imagines pas tout ce que je sais. Je t'en prie, mange des artichauts, c'est bon pour la santé, pour le cœur. Le cœur, c'est un organe qui compte chez un homme. Le deuxième par ordre d'importance.

— Je croyais que le plus important chez un homme c'étaient la classe et la folie.

— Les qualités de l'âme devraient aller de pair avec les valeurs du corps. C'est ce qui donne la perfection.

— Nul n'est parfait.

— Ce n'est pas un argument. Il faut s'efforcer de l'atteindre. Tu sais quoi ? Je crois que je vais goûter à la gélinotte.

Elle découpa l'oiseau qui était dans son assiette si rapidement et avec tant de véhémence que le sorceleur en frémit.

— Tu ne partiras pas d'ici si vite, reprit-elle. Premièrement, tu n'y es absolument pas obligé. Aucune menace ne pèse sur toi...

— Aucune, en effet, ne put-il s'empêcher d'intervenir. Nilfgaard va prendre peur en lisant la note menaçante que lui a adressée la chancellerie de la principauté. Et même s'il se risquait jusqu'ici, il en serait chassé par les chevaliers errants qui ont prêté serment sur le héron, un bandeau sur les yeux.

— Aucune menace ne pèse sur toi, répéta-t-elle sans prêter attention à ses sarcasmes. Toussaint est universellement reconnue comme étant une principauté de conte de fées, ridicule et irréelle, et qui, par ailleurs, du fait de sa production vinicole, évolue dans un état de griserie permanente et d'euphorie bachique inaltérable. Personne, par conséquent, ne la prend au sérieux, mais elle bénéficie de privilèges. Au bout du compte, elle fournit du vin, et, comme chacun sait, il est impossible de vivre sans vin. C'est pourquoi aucun agent, espion ou homme de main des services secrets ne sévit à Toussaint. Et nul besoin d'armée, des chevaliers errants à l'œil bandé suffisent. Personne n'attaquera Toussaint. Je vois à ton air que je ne t'ai pas convaincu, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— Dommage. (Fringilla cligna de l'œil.) J'aime aller au fond des choses. Je ne supporte pas la demi-mesure ni les choses faites ou dites à moitié. C'est pourquoi j'ajoute : Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune, pense que tu n'es plus en vie, les fugitifs l'ont informé que



les druidesses vous avaient tous brûlés vifs. Fulko fait ce qu'il peut pour étouffer l'affaire qui porte toutes les traces d'un scandale. Du reste, il y trouve un intérêt et pense à sa propre carrière. Même si les rumeurs disant que tu es vivant parvenaient jusqu'à lui, il serait déjà trop tard. Seule la version qu'il aura notée dans ses rapports sera de rigueur.

— Tu en sais beaucoup.

— Je ne l'ai jamais caché. Donc, l'argument selon lequel tu es poursuivi par les Nilfgaardiens n'est plus valable. Quant à ceux qui justifieraient un départ rapide, ils te font tout simplement défaut.

— Intéressant.

— Mais vrai. Quel col choisiras-tu pour quitter Toussaint ? Les quatre cols qui l'entourent mènent aux quatre coins du monde. Les druidesses ne t'ont rien dit et ont refusé de collaborer avec toi. L'elfe de la montagne a disparu...

— Tu en sais vraiment beaucoup.

— C'est un fait déjà établi.

— Et tu souhaites m'aider.

— Et toi, tu rejettes mon aide. Tu ne crois pas mes intentions sincères. Tu ne me fais pas confiance.

— Écoute, je...

— Ne te justifie pas. Mange encore un peu d'artichaut.

Quelqu'un prêtait un nouveau serment sur le héron. Cahir dispensait des compliments aux baronnes. Angoulême, éméchée, se faisait remarquer par toute la tablée. Le baron à la triste mine, émoussillé par la discussion sur les arcs et les flèches, commença sans ambages à courtoiser Milva.

— Je vous en prie, noble dame, goûtez au jambon de sanglier. M'exprimerais-je ainsi... Mon domaine abrite des champs noirs où ont élu domicile, m'exprimerais-je ainsi, des hordes entières.

— Oh !

— On peut tomber sur de belles bêtes, des pièces de trois quintaux... La saison bat son plein... Si vous le souhaitez, noble dame... Nous pourrions, m'exprimerais-je ainsi, aller ensemble à la chasse...

— C'est que nous n'allons pas séjourner ici longtemps, déclara Milva en jetant à Geralt un regard étrangement suppliant. Je vous demande pardon, messire, mais nous avons des affaires autrement plus importantes à régler que la chasse.

» Pourtant, ajouta-t-elle promptement en voyant la mine du baron s'assombrir, ce serait bien volontiers que je vous accompagnerais chasser la bête noire.

Le visage du baron s'épanouit aussitôt.

— Si ce n'est à la chasse, lui proposa-t-il avec enthousiasme, au

moins puis-je vous inviter chez moi. À ma résidence. Je vous montrerai ma collection d'enfourchures, de bois, m'exprimerais-je ainsi, de pipes et de sabres...

Milva s'absorba dans la contemplation de la nappe.

Le baron saisit le plateau de grives litornes et servit la jeune fille, puis il remplit sa coupe de vin.

— Pardonnez-moi. C'est que je ne suis point un courtisan. Je ne sais divertir. Je ne suis guère doué pour les causeries de la Cour.

— J'ai été élevée dans les bois, lança Milva, je sais apprécier le silence.

Fringilla trouva la main de Geralt sous la table et la serra très fort. Geralt regarda la magicienne dans les yeux. Il ne put découvrir ce qui s'y cachait.

— Je te fais confiance, dit-il enfin. Je crois en la sincérité de tes intentions.

— Tu dis la vérité ?

— Je le jure sur le héron.

\*\*\*

Le garde de la ville avait dû copieusement arroser la Yule, car il avançait en titubant, balançait sa hallebarde contre les enseignes et annonçait à grands cris, quoique en bafouillant légèrement, qu'il était 10 heures du soir, alors qu'en réalité il était déjà minuit bien sonné.

— Rentre seul à Beauclair, annonça de but en blanc Reynart de Bois-Fresnes à Geralt, sitôt qu'ils eurent quitté l'auberge. Je vais rester en ville. Jusqu'à demain. Au revoir, sorceleur.

Geralt savait que le chevalier s'était lié d'amitié avec une femme dont le mari voyageait beaucoup pour affaires. Ils n'en parlaient jamais ; les hommes ne parlent pas de ces choses-là.

— Au revoir, Reynart. Prends soin du skoffin. S'il commence à pourrir, il va empester.

— Il gèle.

Il gelait en effet. Les ruelles étaient sombres et désertes. La lumière de la lune éclairait les toits, se reflétait sur les petits glaçons qui pendaient des auvents, laissant toutefois le fond des venelles dans l'obscurité. Les sabots d'Ablette résonnaient sur les pavés.

*Ablette, songeait le sorceleur en se dirigeant vers le château de Beauclair. Une petite jument baie bien bâtie, présent d'Anna Henrietta. Et de Jaskier.*

Il pressa son cheval. Il avait hâte de rentrer.

\*\*\*

Le lendemain du banquet, ils se retrouvèrent tous à l'heure du petit déjeuner qu'ils avaient l'habitude de prendre à la cuisine. Allez savoir pourquoi, ils y étaient toujours bien accueillis. On leur trouvait toujours quelque chose de chaud à manger qui sortait directement d'une casserole, d'une poêle ou du tournebroche, on leur donnait du pain, du saindoux, du lard, du fromage et des lactaires marinés. Et ils avaient toujours droit à une cruche ou deux de vin – blanc ou rouge – provenant des célèbres caves locales.

Depuis deux semaines qu'ils séjournaient à Beauclair, tous se retrouvaient à la cuisine chaque matin : Geralt, Régis, Cahir, Angoulême et Milva. Seul Jaskier petit-déjeunait on ne sait où.

— On lui apporte son saindoux aux lardons directement au lit, à lui, commenta Angoulême. Et on s'incline bien bas devant lui !

C'était aussi l'avis de Geralt. Mais ce matin-là, il avait décidé d'en avoir le cœur net.

\*\*\*

Il trouva Jaskier dans la salle d'armes. Le poète était coiffé d'un béret couleur carmin, grand comme une belle miché de pain, et vêtu d'un pourpoint assorti richement brodé de fils d'or. Assis dans une chaise curule, son luth sur les genoux, il hochait la tête avec nonchalance en réponse aux compliments des dames et des courtisans qui l'entouraient.

Par chance, il n'y avait aucune trace d'Anna Henrietta à l'horizon. Sans hésiter, Geralt transgressa le protocole et s'avança d'un pas hardi. Jaskier l'aperçut immédiatement.

— Nobles dames et messieurs, vous voudrez bien nous laisser seuls, déclara-t-il en se rengorgeant. Que les gens de maison s'éloignent également, ajouta-t-il.

D'un geste royal de la main, il les invita à s'exécuter.

À peine avait-il tapé dans ses mains que Geralt et lui se retrouvèrent en tête à tête avec pour seule compagnie les lames, tableaux et panoplies de la salle d'armes, ainsi que la forte odeur de poudre laissée par ces dames.

— Une distraction amusante, n'est-ce pas, que de les chasser ainsi, observa sans causticité exagérée Geralt. Ce doit être agréable de leur donner des ordres d'un geste autoritaire, d'un simple claquement de doigts, d'un froncement de sourcils royal. De les regarder s'éloigner à reculons comme des crabes, faire des courbettes devant toi. C'est amusant, non ? Monsieur le favori ?

Jaskier prit la mouche.

— As-tu une idée précise en tête ? demanda-t-il d'une voix aigre. Ou c'est juste histoire de causer ?

— J'ai une idée précise en tête. On ne peut plus précise.

— Eh bien, parle, je t'écoute !

— J'ai besoin de trois chevaux. Pour Cahir, Angoulême et moi-même. Et il me faudrait aussi deux sous-verge. Soit trois bonnes montures et deux canassons. Les canassons – bah, ce peut être deux mules, au pis – seront chargés de provisions et de fourrage. Ta princesse t'apprécie sans doute assez pour accéder à ma demande, non ? Elle te doit bien ça, j'espère ?

— Il n'y aura aucun problème. (Sans regarder Geralt, Jaskier entreprit d'accorder son luth.) Je suis simplement étonné de ta hâte. Je dirais même qu'elle m'étonne autant que tes sarcasmes stupides.

— Ma hâte te surprend ?

— Et comment ! Octobre tire à sa fin, et le temps se dégrade sensiblement. D'un jour à l'autre, la neige va commencer à tomber sur les cols.

— Et ma hâte te surprend ! répéta le sorcier en hochant la tête. Mais tu as bien fait de me le rappeler. Demande aussi des vêtements chauds. Des fourrures.

— Je pensais..., dit lentement Jaskier, que nous passerions l'hiver ici. Que nous resterions...

— Si tu veux rester, libre à toi, assena Geralt sans ambages.

— Oui, je veux rester. Et c'est ce que je ferai.

Jaskier se leva soudain, reposa son luth.

Le sorcier prit une profonde inspiration. Il ne dit rien. Il observait le gobelin représentant la lutte d'un Titan avec un dragon. Le Titan, debout – sur deux jambes gauches, probablement – tentait de briser la mâchoire du dragon sans que celui-ci en paraisse affecté.

— Je reste, répéta Jaskier. J'aime Anarietta. Et elle m'aime aussi.

Geralt ne disait toujours rien.

— Vous aurez vos chevaux, reprit le poète. Pour toi, je demanderai qu'on prépare une jument racée qui aura pour nom Ablette, cela va de soi. Vous serez parfaitement équipés, approvisionnés et chaudement vêtus. Mais je te conseille vivement d'attendre le printemps. Anarietta...

— Ai-je bien entendu ? (Le sorcier avait enfin retrouvé la voix.) Mon ouïe ne m'a-t-elle point trompé ?

— Ta raison est indiscutablement émoussée, grogna le troubadour. Pour ce qui est des autres facultés, je ne sais pas. Je le répète : nous nous aimons, Anarietta et moi. Je reste à Toussaint. Avec elle.

— En tant que quoi ? amant ? favori ? ou prince consort, peut-être ?

— Peu m'importe, dans le fond, le statut légal qui me sera accordé, rétorqua Jaskier avec franchise. Mais rien n'est exclu. Le

mariage non plus.

Geralt, une nouvelle fois, resta silencieux, plongé dans la contemplation de la lutte du Titan contre le dragon.

— Jaskier, déclara-t-il enfin, si tu as bu, alors il est temps que tu te dégrises. Après, nous discuterons.

— Je ne comprends pas bien pour quelle raison tu me parles ainsi, marmonna Jaskier en fronçant les sourcils.

— Réfléchis une seconde.

— De quoi s'agit-il ? Ma relation avec Anarietta t'aurait-elle bouleversé à ce point ? Tu voudrais, peut-être, en appeler à mon bon sens ? Ne te donne pas cette peine. J'ai déjà réfléchi à la question. Anarietta m'aime...

— Et connais-tu ce dicton : « Promesse de princesse n'est pas héritage ? » Même si ton Anarietta n'est pas frivole, ce dont, pardonne ma franchise, je doute fort, alors...

— Alors quoi ?

— Il n'y a que dans les contes que les princesses épousent des troubadours.

— Premièrement, objecta Jaskier en se rengorgeant, même un béotien comme toi a dû entendre parler de mariage morganatique. Dois-je te citer des exemples tirés de l'histoire ancienne ou même plus récente ? Deuxièmement, cela t'étonnera sans doute, mais je suis loin d'être un simple roturier. Les Lettenhove descendent de...

— Je t'écoute, l'interrompit de nouveau Geralt, manifestement énervé, et je suis stupéfait. Est-ce réellement mon ami Jaskier qui débite ces sornettes ? A-t-il totalement perdu la raison ? Où est donc passé le Jaskier réaliste que je connaissais, qui s'est laissé attirer par les sirènes de l'illusion ? Ouvre un peu les yeux, crétin.

— Tiens, tiens, répondit Jaskier en serrant les lèvres. Quel singulier renversement des rôles. C'est moi à présent qui suis aveugle, et toi qui joues les fins observateurs toujours en alerte. D'ordinaire, c'était l'inverse. Et quelles seraient donc ces choses que tu observes et qui échappent à ma perception ? Je suis curieux de les connaître. Alors ? Sur quoi devrais-je, selon toi, ouvrir les yeux ?

— Pour commencer, énonça lentement le sorcier, il faudrait que tu comprennes que ta princesse n'est qu'une enfant gâtée, arrogante et poseuse. Elle t'a paré des charmes de la nouveauté, mais elle te laissera tomber comme une vieille chaussette dès qu'un nouveau ménestrier et son tout nouveau répertoire, bien plus fascinant pour elle, fera son apparition.

— Ce que tu dis est mesquin et vulgaire. Tu en as conscience, j'espère ?

— J'ai conscience de ton manque de discernement. Tu es fou, Jaskier.

Le poète se taisait, il caressait le manche de son luth. Un long moment s'écoula avant qu'il rompe le silence.

— Nous avons quitté Brokilone avec une mission insensée, énonça-t-il lentement. En prenant des risques déments ; sans aucune chance de succès, nous nous sommes jetés à la folle poursuite d'un mirage. D'une illusion, d'une apparition, d'un rêve fou, d'un idéal absolument utopique. Nous nous sommes jetés à corps perdu dans cette aventure, en toute inconscience. Pourtant, Geralt, pas une seule fois je ne me suis plaint. Pas une seule fois je ne t'ai traité de fou ni ne me suis moqué de toi. Car tu étais plein d'espoir et d'amour. Ce sont ces sentiments qui t'ont guidé dans cette mission insensée. Et moi aussi, du reste. Mais moi, j'ai rattrapé mon mirage, et j'ai eu la chance de voir mon rêve se réaliser, mes vœux exaucés. Ma mission s'est achevée. J'ai trouvé ce que chacun a tant de mal à atteindre et qui est le plus précieux au monde. Et j'ai l'intention de le garder. Ce devrait être une folie ? La folie serait au contraire de tout laisser tomber, de tout abandonner.

Comme Jaskier avant lui, Geralt resta de longues secondes silencieux.

— De la pure poésie, dit-il enfin. Et il est difficile en ce domaine de t'égaliser. Je ne dirai plus un mot. Tu as brisé mes arguments. À l'aide d'autres arguments tout à fait pertinents, je le reconnais. Au revoir, Jaskier.

— Au revoir, Geralt.

\*\*\*

La bibliothèque du palais était effectivement immense. La salle qui l'abritait était au moins deux fois plus grande que la salle d'armes, et elle possédait un toit de verre, ce qui en faisait une pièce très lumineuse. Geralt soupçonnait cependant qu'il devait y faire sacrément chaud l'été. L'espace entre les étagères et les rayons étant très étroit, il marchait prudemment pour ne pas faire tomber de livres. Il devait aussi enjamber des volumes posés par terre.

— Je suis ici, entendit-il.

Des livres entassés en piles ou en colonnes envahissaient le centre de la bibliothèque. Nombre d'entre eux étaient éparpillés çà et là sur le sol, par petits tas ou isolément.

— Par ici, Geralt.

Il s'aventura dans les dédales de livres et la découvrit.

Elle était agenouillée au milieu d'incunables disséminés à même le sol, les feuilletant et les répertoriant, vêtue d'une modeste robe grise qu'elle avait légèrement remontée pour plus de commodité. Geralt apprécia cette vue particulièrement attrayante.

— Ne t'inquiète pas de ce désordre, dit-elle en s'essuyant le front de son avant-bras. (Les gants de soie qu'elle portait aux mains étaient couverts de poussière.) On procède actuellement à l'inventaire et au classement. Le travail a été interrompu à ma demande, afin que je puisse rester seule dans la bibliothèque. Quand je travaille, je ne supporte pas d'avoir un œil étranger dans mon dos.

— Pardon. Je dois partir ?

— Toi tu n'es pas un étranger, répliqua-t-elle en faisant légèrement cligner ses yeux verts. Te voir... me réjouit. Ne reste pas planté ainsi. Assieds-toi ici, sur les livres.

Il s'assit sur la *Description du monde*, édité *in-folio*.

— Tout ce fouillis, expliqua Fringilla en désignant les piles de livres d'un vaste mouvement du bras, m'a facilité la tâche de manière inattendue. J'ai pu avoir accès à des ouvrages qui se trouvent habituellement tout au fond, sous un roc impossible à ébranler. Au prix d'un effort titanesque les bibliothécaires du palais l'ont déplacé, permettant à quelques bijoux de la littérature – de véritables merles blancs – de revoir la lumière du jour. Regarde. As-tu déjà vu chose semblable ?

— Le *Speculum aureum* ? Oui, je l'ai déjà vu.

— J'avais oublié, pardonne-moi. Tu as vu nombre de choses. C'est un compliment, pas du sarcasme. Mais jette un coup d'œil à cela, tiens. Ce sont les *Gesta Regum*. Nous allons commencer par celui-là pour que tu comprennes qui est réellement ta Ciri, quel sang coule dans ses veines... Tu as une mine encore plus renfrognée que d'habitude, le sais-tu ? Quelle en est la raison ?

— Jaskier.

— Raconte.

Geralt s'exécuta. Fringilla l'écouta, assise sur son monceau de livres, les jambes croisées.

— Que dire ? soupira-t-elle quand il eut terminé. J'avoue que je m'attendais à quelque chose de ce style. Anarietta, je l'ai remarqué depuis longtemps, manifeste tous les symptômes d'un engouement.

— Un engouement ? pouffa-t-il. Ou bien une toquade de noble ?

— Tu ne crois donc pas en l'existence d'un amour pur et sincère ? demanda-t-elle en le regardant d'un air sévère.

— Ce que je crois n'est pas, en l'occurrence, l'objet du débat, et n'a rien à voir là-dedans. Il s'agit de Jaskier et de son stupide...

Il s'interrompit, perdant soudain de son assurance.

— Il en est de l'amour comme des coliques néphrétiques. Tant qu'on n'en a pas personnellement fait l'expérience, impossible d'imaginer ce que c'est. Et quand on nous en parle, on refuse tout bonnement d'y croire.

— Il y a de ça, acquiesça le sorcier. Mais je serais plus nuancé.

Le bon sens ne protège pas des coliques. Ni ne les soigne.

— L'amour se fiche du bon sens. D'où son charme et sa beauté.

— Sa bêtise, plutôt.

Elle se leva, s'approcha de lui en ôtant ses gants. Ses yeux étaient sombres et profonds. Elle sentait l'ambre, la rose, la poussière de bibliothèque, le papier brûlé, le minium et l'encre d'imprimerie, l'encre de noix de galle, et la strychnine (dont on se servait pour empoisonner les souris de la bibliothèque). Ce mélange d'odeurs n'avait rien d'un aphrodisiaque, loin s'en faut. Il n'en était que plus surprenant qu'il produise le même effet.

— Tu ne crois pas aux impulsions ? demanda-t-elle d'une voix altérée. À l'attraction violente ? à la percussion de deux bolides qui foncent sur des trajectoires de collision ? aux cataclysmes ?

Elle tendit la main, toucha son épaule. Il toucha la sienne. Ils approchèrent leur visage l'un de l'autre, encore hésitants, tendus, attentifs ; ils unirent leurs lèvres avec une infinie délicatesse, comme s'ils craignaient d'effaroucher une créature farouche, très farouche.

Ensuite les bolides entrèrent en collision, provoquant un cataclysme.

Tous deux tombèrent sur les tas d'*in-folio* qui s'éparpillèrent en tous sens sous leur poids. Geralt plongea le nez dans le décolleté de Fringilla, l'enlaça vigoureusement en la saisissant par un genou. Il voulut remonter sa robe au-dessus de sa taille, mais il était gêné dans ses mouvements par plusieurs livres : *La Vie des prophètes*, aux nombreuses lettrines et enluminures très artistiques, ainsi que *De haemorrhoidibus*, un traité de médecine intéressant, quoique controversé. Le sorceleur repoussa les volumes sur le côté, tirailla sur la robe avec impatience. Fringilla souleva allégrement ses hanches.

Quelque chose blessait son épaule. Elle tourna la tête : *L'Art de bien accoucher*. Afin de ne pas tenter le diable, elle regarda aussitôt de l'autre côté : *Les Eaux chaudes sulfureuses*. Et de fait, la situation devenait de plus en plus chaude. Du coin de l'œil, elle voyait le frontispice du livre ouvert sur lequel reposait sa tête : *Notes sur la mort inéluctable... De mieux en mieux*, songea-t-elle.

Le sorceleur se débattait avec sa culotte. Elle souleva ses hanches, légèrement cette fois, afin que son geste passe pour un mouvement fortuit et non pour une aide provocatrice. Elle ne le connaissait pas, elle ignorait comment il réagissait avec ses maîtresses. Si aux femmes qui savaient ce qu'elles voulaient, il ne préférerait pas, par hasard, celles qui faisaient mine de tout découvrir. Et si une culotte récalcitrante n'allait pas le décourager.

Le sorceleur ne manifestait cependant aucun signe de découragement. Bien au contraire même, pourrait-on dire. Voyant qu'il était grand temps, Fringilla tendit vivement ses jambes avec



enthousiasme, renversant au passage une colonne de livres et de fascicules qui s'effondra sur eux telle une avalanche : *Le Droit à l'hypothèque*, relié en cuir, vint se caler contre sa fesse, tandis qu'un *Codex diplomaticus* aux ferrures en cuivre s'immisçait sous le poignet de Geralt.

Ce dernier évalua la situation en un clin d'œil et en profita : il plaça l'énorme livre à l'endroit le plus approprié. Fringilla gémit, car les reliures étaient froides. Mais cela ne dura pas.

Elle poussa un profond soupir, lâcha les cheveux du sorceleur, étendit les bras ; de la main gauche elle agrippa *La Géométrie graphique*, de la main droite, le *Précis sur les reptiles et les batraciens*. D'un coup de pied malencontreux, Geralt, qui tenait la magicienne par les hanches, fit basculer une deuxième pile d'ouvrages ; il était toutefois trop occupé pour s'émouvoir des *in-folio* qui s'abattaient sur lui. Fringilla, qui gémissait de façon spasmodique, heurta de la tête les *Notes sur la mort...*

Les livres dégringolaient dans un bruissement de feuilles ; une forte odeur de vieille poussière s'en dégageait, qui prenait à la gorge.

Fringilla poussa un cri. Le sorceleur ne l'entendit pas, car il avait la tête prise en étau entre ses cuisses. Il se débarrassa de *L'Histoire des guerres* et du *Magazine de tous les apprentissages nécessaires à une vie heureuse*. Tandis qu'il s'efforçait de défaire de ses doigts impatients les boutons et les agrafes du haut de la robe de la magicienne, il lisait involontairement les inscriptions sur les reliures, les dos de couverture, les frontispices et les pages de titre. Sous la taille de Fringilla : *Le Parfait Agriculteur*. Sous son aisselle, près de son adorable petit sein recourbé : *Les Prévôts inutiles et insoumis*. Sous son coude : *L'Économie, ou comment se créent, se partagent et se consomment les richesses*.

Il avait déjà les lèvres sur son cou en lisant les *Notes sur la mort inéluctable*, et les mains non loin des *Prévôts*. Un son s'échappa des lèvres de Fringilla ; difficile de déterminer s'il s'agissait d'un cri, d'un gémissement ou d'un soupir.

Les étagères vacillèrent, les amoncellements de livres chancelèrent et s'écroulèrent, formant comme des inselbergs lors d'un violent tremblement de terre. Fringilla poussa un cri. La première édition de *De larvis scenicis et figuris comicis* – un exemplaire unique – tomba d'une étagère, suivie du *Recueil des recommandations générales pour la cavalerie*, entraînant derrière lui *L'Héraldique* de Jan d'Attre, illustré de magnifiques estampes. Le sorceleur gémit ; d'un coup de pied, il fit basculer les ouvrages suivants. Fringilla poussa un autre cri, plus fort et plus long ; elle repoussa de son talon *Réflexions ou méditations pour tous les jours de l'année*, un ouvrage anonyme intéressant qui se retrouva on ne sait comment sur les épaules de

Geralt. Le sorceleur frémit et poursuivait bon gré mal gré sa lecture, apprenant que les *Notes* avaient été écrites par le docteur Albertus Rivus, éditées par l'académie Cintrensis et imprimées par le maître typographe Johann Froben Junior, l'an deux du règne de Sa Majesté le roi Corbett.

Il n'y avait pas un bruit, excepté le bruissement des livres et des pages qui tournaient.

*Que faire ?* songeait Fringilla en effleurant d'un geste paresseux de la main, la hanche de Geralt et le coin anguleux des *Considérations sur la nature des choses*. *Lui proposer la première ? Ou attendre que la proposition vienne de lui ? Il ne faudrait pas qu'il me prenne pour une femme frivole ou présomptueuse...*

*Mais s'il ne faisait pas le premier pas ?*

— Allons trouver un lit quelque part, proposa le sorceleur d'une voix un peu rauque. C'est irrespectueux de traiter des livres de cette manière.

\*\*\*

*Nous avons alors trouvé un lit*, se remémorait Geralt, poussant Ablette au galop sur l'allée du parc. *Nous avons trouvé un lit dans ses appartements, son alcôve. Nous nous sommes aimés comme des damnés, avec avidité, voracité, comme après des années de célibat, comme si nous voulions prendre de l'avance, comme si le célibat nous menaçait de nouveau.*

*Nous nous sommes raconté beaucoup de choses. Des vérités très banales. Et des mensonges aussi... De beaux mensonges, mais qui pourtant n'étaient pas destinés à leurrer.*

Excité par le galop, Geralt dirigea Ablette directement vers le bosquet de roses enneigé et contraignit la jument à sauter l'obstacle.

*Nous nous sommes aimés. Et nous avons parlé. Nos mensonges étaient de plus en plus beaux. Et de plus en plus hypocrites.*

*Deux mois. D'octobre à la Yule.*

*Deux mois d'amour furieux, sauvage, cupide.*

Les sabots d'Ablette résonnèrent le long des dalles de la cour du palais de Beauclair.

\*\*\*

Le sorceleur traversa rapidement les couloirs. Personne ne le vit, personne ne l'entendit. Ni les sentinelles armées de halberdiers, qui trompaient l'ennui en échangeant les derniers cancans, ni les laquais et les pages, à moitié endormis. Il passa près des candélabres sans que les flammes des bougies vacillent.

Il se trouvait non loin de la cuisine du palais. Il n'entra pas à l'intérieur, ne se joignit pas à la compagnie qui réglait son compte à un tonnelet et dégustait quelque plat de fritures. Il demeura dans l'ombre, tendit l'oreille.

Il entendit la voix d'Angoulême.

— Ce fichu Toussaint, putain, c'est un endroit ensorcelé. Toute la vallée a été envoûtée par un charme magique. Et ce palais plus encore. J'ai été surprise par le comportement de Jaskier, puis par celui du sorceleur, mais j'ai moi aussi, maintenant, comme un voile de brume devant les yeux et j'ai pas le moral. Je me suis fait avoir par le fait que... Bah ! à quoi ça sert d'en parler ? Moi, j'vous l'dis, partons d'ici. Partons d'ici au plus vite.

— Parles-en à Geralt, intervint Milva.

— Oui, discutes-en avec lui, dit Cahir d'un ton narquois. Profite donc des quelques rares moments où il est disponible. Entre la couche de sa magicienne et sa chasse aux monstres, ses deux occupations préférées depuis deux mois, pour oublier.

— Tu peux parler ! explosa Angoulême. T'es toujours fourré au parc, toi aussi, où tu joues au cerceau avec ces demoiselles. Bah ! y a pas à dire, c'est un endroit ensorcelé, cette fichue principauté. Régis disparaît des nuits entières, la tantine a son baron à la triste mine...

— Ferme-la, morveuse. Et ne m'appelle pas tantine !

— Allons, allons ! intervint Régis, qui se voulait conciliant. Du calme, jeunes filles. Pas de mésentente entre nous. La mésentente provoque la ruine, au contraire de l'entente, comme aime à le dire Sa Majesté la princesse, maîtresse de cette contrée, de ce palais, de ce pain, de ce saindoux et de ces cornichons. Qui veut encore à boire ?

Milva poussa un lourd soupir.

— ça fait trop longtemps qu'on croupit ici, moi j'vous l'dis ! Trop longtemps qu'on croupit ici à paresser. Ça nous abrutit.

— Bien dit, approuva Cahir. Très bien dit.

Geralt s'éloigna discrètement, sans faire de bruit. Telle une chauve-souris.

\*\*\*

Il traversa les couloirs d'un pas rapide et silencieux. Personne ne le vit, personne ne l'entendit. Ni les sentinelles, ni les laquais, ni les pages. Il passa près des candélabres sans que les flammes des bougies vacillent. Les rats, qui l'avaient entendu, relevèrent leurs petits museaux moustachus, se dressèrent sur leurs pattes. Mais ils ne furent pas effrayés. Ils le connaissaient.

Il empruntait souvent ce chemin.

La magie et le charme étaient perceptibles dans l'alcôve qui

sentait l'ambre, la rose et le sommeil d'une femme. Mais Fringilla ne dormait pas.

Elle s'assit sur le lit, rejeta la couverture, l'envoûtant d'un seul regard et le maintenant sous son emprise.

— Te voilà enfin ! lança-t-elle en s'étirant. Tu me négliges affreusement, sorcelleur. Déshabille-toi et viens vite ici. Dépêche-toi, allez.

\*\*\*

Elle traversa les couloirs d'un pas rapide et silencieux. Personne ne la vit, personne ne l'entendit. Ni les sentinelles, qui causaient paresseusement pendant leur garde, ni les laquais somnolents, ni les pages. Elle passa près des candélabres sans que les flammes des bougies vacillent. Les rats, qui l'avaient entendue, relevèrent leurs petits museaux moustachus, se dressèrent sur leurs pattes, la suivirent de leurs yeux noirs. Ils ne furent pas effrayés. Ils la connaissaient.

Elle empruntait souvent ce chemin.

\*\*\*

Dans le palais de Beauclair un long corridor débouchait sur une grande salle dont personne ne connaissait l'existence. Ni l'actuelle maîtresse du palais, la princesse Anarietta, ni celle qui l'avait occupé la première, son arrière-arrière-arrière-grand-mère, la princesse Ademarta. Ni le célèbre Pierre Faramond, l'architecte qui avait rénové l'édifice en profondeur, ni les maîtres maçons qui avaient travaillé selon ses plans et ses indications. Même le chambellan Le Goff, dont on présumait qu'il connaissait tous les secrets de Beauclair, en ignorait l'existence.

Seuls les tout premiers constructeurs du palais – des elfes – connaissaient le corridor et la grande salle masqués par une puissante illusion. Par la suite, lorsque les elfes furent partis et que Toussaint fut devenue une principauté, un petit groupe de magiciens liés à la maison princière découvrirent à leur tour ce secret. Parmi eux se trouvait Artorius Vigo, maître des arcanes magiques, grand spécialiste de l'illusion. Et sa jeune nièce, Fringilla, qui avait pour l'illusion un talent certain.

Ayant traversé d'un pas rapide et silencieux les couloirs du palais de Beauclair, Fringilla Vigo s'arrêta devant un pan de mur situé entre deux colonnes décorées de feuilles d'acanthe. D'un simple geste accompagné d'une formule magique prononcée à voix basse, elle fit disparaître la paroi – qui n'était en réalité qu'un leurre –, dévoilant un corridor apparemment sans issue. Au bout du corridor toutefois se

trouvait une porte, masquée elle aussi par une illusion. Et derrière cette porte, une salle sombre.

Dès qu'elle fut à l'intérieur, Fringilla actionna l'appareil de télécommunication. Le miroir ovale s'opacifia, puis étincela, éclairant ainsi la pièce, tirant de l'obscurité les antiques gobelins chargés de poussière qui recouvraient les murs. Une immense salle noyée dans un subtil clair-obscur apparut dans le miroir, ainsi qu'une table ronde autour de laquelle des femmes, au nombre de neuf, étaient assises.

— Nous vous écoutons, dame Vigo, dit Filippa Eilhart. Quoi de neuf ?

— Rien, malheureusement, répondit Fringilla après s'être éclairci la voix. Rien du tout depuis notre dernière télécommunication. Pas une seule tentative de scannage.

— Cela n'augure rien de bon, répliqua Filippa. Je ne vous cache pas que nous comptons sur vous pour découvrir quelque chose. Dites-nous au moins une chose... Le sorceleur s'est-il calmé ? Parviendrez-vous à le retenir à Toussaint jusqu'au mois de mai ?

Fringilla resta silencieuse quelques instants. Elle n'avait pas la moindre intention de dévoiler à la loge que le sorceleur l'avait à deux reprises appelée Yennefer au cours de la semaine qui venait de s'écouler, et ce à des moments où elle aurait été parfaitement en droit d'espérer entendre son propre prénom. Mais la loge, pour sa part, était en droit d'attendre d'elle la vérité. La franchise. Et une réponse pertinente.

— Non, répondit-elle enfin. Sans doute pas jusqu'en mai. Mais je ferai ce qui est en mon pouvoir pour le retenir le plus longtemps possible.

« Korred : monstre de la nombreuse famille des strigiformes (reg), appelé également korrigan, rutterkin, poulpiquet, tournoyeur ou mesmer, selon les régions. On ne peut dire qu'une seule chose le concernant : il est d'une nuisance effroyable. C'est une vraie vermine, une queue de chienne, une engeance si diabolique que nous n'évoquerons pas même son apparence ni ses habitudes, car, en vérité, je vous le dis : il serait vraiment fâcheux de gaspiller des mots pour décrire ce fils de p... »

*Physiologus*

## CHAPITRE 4

L'odeur des vieilles boiseries et de la cire des bougies se mêlait aux parfums des dix magiciennes présentes dans la salle des colonnes du château de Montecalvo. Dix arômes différents, choisis avec soin par les dix femmes assises autour de la table ronde en chêne, dans des fauteuils aux accoudoirs en forme de sphinx.

Fringilla Vigo faisait face à Triss Merigold, vêtue d'une robe bleu clair boutonnée jusqu'au cou. À côté de Triss, dans l'ombre, était assise Keira Metz. Ses énormes boucles d'oreilles en citrine étincelaient de mille reflets, attirant sans cesse le regard.

— Je vous prie de continuer, mademoiselle Vigo, l'encouragea Filippa Eilhart. Nous sommes impatientes de connaître la fin de l'histoire. Et de prendre rapidement des mesures.

Hormis le camée gravé sur sardoine qui était fixé à sa robe vermillon, Filippa ne portait exceptionnellement aucun bijou. Fringilla avait déjà eu vent des ragots, elle savait qui avait offert ce camée à la magicienne et quel profil il représentait.

Au côté de Filippa était assise Sheala de Tancarville, vêtue de noir de la tête aux pieds ; seuls quelques brillants ici et là rehaussaient l'ensemble d'un peu d'éclat. Sur sa toilette en satin bordeaux, Margarita Laux-Antille portait un imposant collier en or sans pierres. Sabrina Glevissig, en revanche, avait choisi une parure complète – collier, boucles d'oreilles et bagues – en onyx, sa pierre préférée, assortie à la couleur de ses yeux et à sa tenue.

À côté de Fringilla étaient assises les deux elfes, Francesca Findabair et Ida Emean aep Sivney. Comme de coutume, la Pâquerette des vallées était royale, même si, ce jour-là, exceptionnellement, ni sa coiffure ni sa robe couleur carmin n'en imposaient par leur magnificence ; quant à son fin diadème et à son collier, ils n'étaient pas sertis de rubis mais de grenats modestes, bien que finement ouvragés. Ida Emean, pour sa part, était parée de mousselines et de tulles aux teintes automnales, si délicats et si vaporeux qu'ils se mouvaient et ondoyaient comme des anémones au moindre courant d'air.

Comme toujours ces temps derniers, l'élégance modeste mais distinguée d'Assire var Anahid provoquait l'admiration. Sur le léger décolleté de sa robe moulante vert foncé, la magicienne nilfgaardienne portait une émeraude sertie d'or sur une chaîne en or. Ses ongles soignés et vernis arboraient la même couleur que sa robe, conférant à l'ensemble de sa mise la pointe d'extravagance caractéristique des magiciennes.

— Nous attendons, mademoiselle Vigo, intervint Sheala de Tancarville. Le temps presse.

Fringilla s'éclaircit la voix et reprit le cours de son récit.

— Le mois de décembre arriva, puis la Yule, et la nouvelle année. Le sorceleur était plus calme et ne prononçait plus le nom de Ciri à tout propos. La chasse aux monstres, qu'il pratiquait régulièrement, semblait l'absorber totalement. Enfin, presque totalement...

Elle interrompit son récit. Il lui sembla percevoir un éclair de haine dans les yeux azurés de Triss Merigold. Mais peut-être n'était-ce que le reflet des flammes vacillantes des bougies. Filippa éclata de rire en jouant avec son camée.

— Ne soyez donc pas si modeste, voyons, mademoiselle Vigo. Nous sommes entre femmes. Nous savons à quoi, hormis le plaisir, sert le sexe. Nous utilisons toutes cet outil lorsque c'est nécessaire. Poursuivez, je vous prie.

— Même si, durant la journée, il sauvait les apparences et se montrait secret, hautain et fier, reprit Fringilla, la nuit, il était totalement à ma merci. Il me disait tout. Il rendait hommage à ma féminité, très généreusement pour son âge, je dois le reconnaître. Puis il s'endormait. Dans mes bras, les lèvres sur ma poitrine. Cherchant un substitut à l'amour maternel qu'il n'avait jamais connu.

Cette fois, elle en était certaine, il ne s'agissait pas du reflet de la lueur des bougies. *Bien*, se dit-elle, *allez-y, jalousez-moi. Vous pouvez, car il y a de quoi.*

— Il était à ma merci, répéta-t-elle.

\*\*\*

— Reviens te coucher, Geralt. Il fait encore nuit, que diable !

— J'ai un rendez-vous. Je dois aller à Pomerol.

— Je ne veux pas que tu ailles à Pomerol.

— J'ai un rendez-vous. J'ai donné ma parole. Le régisseur des caves m'attend.

— Tes parties de chasse dans les cavernes sont stupides et insensées. Que veux-tu prouver en tuant un nouveau monstre ? Ta virilité ? Je connais de meilleurs moyens. Allons, reviens te coucher. Tu n'iras nulle part. Du moins, pas tout de suite. Le régisseur peut attendre. Car enfin qu'est-ce qu'un régisseur, au bout du compte ? Moi, je veux qu'on fasse l'amour.

— Pardonne-moi. Je n'ai pas le temps pour ça. J'ai donné ma parole.

— Je veux qu'on fasse l'amour !

— Si tu veux me tenir compagnie pour le petit déjeuner, tu ferais mieux de t'habiller.

— Tu ne m'aimes plus, Geralt. C'est ça ? Réponds !

— Enfile cette robe gris perle, celle avec des appliques en vison. Elle te va très bien.



— Il était entièrement sous mon charme, répétait Fringilla, il exauçait le moindre de mes désirs. Il faisait tout ce que j'exigeais de lui. Absolument tout.

— Nous vous croyons, dit Sheala de Tancarville d'un ton particulièrement sec. Veuillez poursuivre.

Une main devant la bouche, Fringilla toussota.

— Le problème venait de sa fameuse compagnie. Cette bande excentrique qu'il appelait son équipe. Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach, qui m'observait si intensément en tentant de rassembler ses souvenirs qu'il en devenait écarlate. Mais il ne pouvait se rappeler m'avoir vue à Darn Dyffra, le château de ses ancêtres, il avait alors six ou sept ans. Milva, une jeune fille qui semble en apparence belliqueuse et arrogante, mais que j'ai eu l'occasion de surprendre à deux reprises, terrée dans un coin des écuries, en train de pleurer. Angoulême, une gamine folâtre. Et Régis Terzieff-Godefroy, un individu que je n'ai pas réussi à percer à jour. Toute cette bande avait sur lui une influence que je ne parvenais pas à combattre.

*Bien, bien, songea-t-elle, ne froncez donc pas tant les sourcils, ne faites pas la grimace. Attendez un peu. Ce n'est pas encore fini. Je ne vous ai pas encore raconté mon triomphe.*

— Chaque matin, reprit-elle, toute la compagnie se retrouvait à la cuisine, située dans les sous-sols du palais de Beauclair. Le chef de cuisine, allez savoir pourquoi, les aimait bien. Il leur mitonnait toujours un petit déjeuner si appétissant et si copieux que celui-ci durait généralement deux ou trois heures. J'ai mangé à plusieurs reprises avec Geralt et ses compagnons. C'est pourquoi je sais à quelles conversations absurdes ils avaient l'habitude de s'adonner.

Deux poules, l'une noire, l'autre tachetée, picoraient les miettes tombées sur le sol de la cuisine ; elles trottaient timidement sur leurs pattes griffues en jetant des regards furtifs à la compagnie en train de petit-déjeuner.

Comme tous les matins, la compagnie s'était retrouvée dans les cuisines du palais. Le chef de cuisine, allez savoir pourquoi, les aimait bien, il leur préparait toujours quelque chose de bon à manger. Ce matin-là, ils eurent droit à des œufs brouillés, de la soupe à la farine, des aubergines à l'étouffée, du pâté de lapin, des cuisses d'oie fumées, des saucisses blanches avec des betteraves au raifort, et un gros morceau de fromage de chèvre. Tous mangeaient de bon appétit, sans

mot dire. Sauf Angoulême, qui cancanait.

— Moi, je vous l’dis, installons ici un bordel. Quand nous aurons réglé nos affaires, revenons ici et ouvrons une maison de tolérance. J’ai jeté un coup d’œil en ville. Ici, on trouve tout. Rien que des boutiques de barbier, j’en ai compté neuf, et huit pharmacies. Mais il n’y a qu’une seule maison close, et encore ! des chiottes ! Pas une seule maison close digne de ce nom, j’vous dis. Aucune concurrence. On va fonder un bordel de luxe. On achète une maison à un étage avec un petit jardin...

— Angoulême, pitié !

— ... uniquement pour une clientèle respectable. Je ferai la maquerelle. Je vous l’dis, on va se faire un paquet d’argent et on vivra comme des princes. Enfin, un jour, ils m’éliront conseillère municipale, et alors à coup sûr j’vous laisserai pas tomber, parce que s’ils me choisissent, moi, je vous choisirai, vous, et vous n’aurez même pas...

— Angoulême, s’il te plaît. Tiens, mange une tartine de pâté.

Pendant quelques secondes, on n’entendit plus rien.

— Que vas-tu chasser aujourd’hui, Geralt ? Quel dur travail t’attend ?

— Les descriptions des témoins oculaires sont divergentes. (Le sorceleur leva la tête de son assiette.) Ça peut être un gicleur, auquel cas la tâche qui m’attend sera assez ardue ; difficile s’il s’agit d’un delichon, ou plutôt facile s’il se révèle n’être qu’une mouche-araignée. Peut-être même que je n’aurai rien à faire du tout, car le monstre a été vu pour la dernière fois avant Lammas de l’année dernière. Il a pu prendre la poudre d’escampette depuis.

— Grand bien lui fasse, intervint Fringilla en rongant un os d’oie.

— Et que devient Jaskier ? demanda soudain le sorceleur. Je ne l’ai pas vu depuis si longtemps que les seules nouvelles que j’ai de lui me viennent des libelles qu’on entend chanter en ville.

— Nous sommes dans le même cas, rétorqua Régis avec son sourire pincé. Nous savons simplement que notre poète est si intimement lié à la princesse Anarietta qu’il se permet envers elle, même devant témoins, un *cognomen* plutôt familier. Il l’appelle « ma Petite Belette ».

— Bien trouvé ! s’exclama Angoulême, la bouche pleine. Cette princesse a effectivement un nez de belette. Sans parler de ses dents !

— Nul n’est parfait, objecta Fringilla en clignant des yeux.

— Par ma foi, c’est bien vrai.

Les poules – la noire et la tachetée – s’étaient enhardies au point qu’elles commençaient à picoter les bottes de Milva. L’archère les chassa d’un violent coup de pied en pestant.

Geralt l'observait depuis un certain temps déjà. Il se décida cette fois à intervenir.

— Maria, commença-t-il d'un ton sérieux, je sais que nos conversations sont loin d'être intéressantes et nos plaisanteries recherchées, mais tu n'es quand même pas obligée de nous le signifier avec une mine aussi lugubre. S'est-il passé quelque chose ?

— Évidemment qu'il s'est passé quelque chose, dit Angoulême.

Geralt la fit taire d'un regard réprobateur. Trop tard.

— Et qu'est-ce que vous savez, vous ? (Milva se leva brutalement, manquant de renverser son siège.) Qu'est-ce que vous en savez, hein ? Que le diable vous emporte, et la peste aussi ! Allez vous faire voir, tous autant que vous êtes, vous entendez ?

Elle se saisit de sa timbale et la but d'un trait, puis, d'un geste brusque, la jeta par terre et sortit précipitamment de la cuisine, claquant la porte derrière elle.

— L'affaire est sérieuse, dit Angoulême au bout de quelques secondes.

Cette fois, c'est le vampire qui la fit taire.

— L'affaire est très sérieuse, confirma-t-il. Cependant, je ne m'attendais pas à une réaction si extrême de la part de notre archère. D'ordinaire, c'est ainsi que l'on réagit lorsqu'on a soi-même été éconduit, et non le contraire.

— De quoi parlez-vous, sacrebleu ? s'énerva Geralt. Quelqu'un daignerait-il enfin m'expliquer de quoi il s'agit ?

— Du baron Amadis de Trastamara.

— Ce veneur à la triste mine ?

— Lui-même. Il s'est déclaré à Milva. Il y a trois jours, au cours d'une partie de chasse. Cela fait un mois qu'il l'invite régulièrement...

— L'une des parties a duré deux jours. (Angoulême eut un sourire carnassier.) Ils ont passé la nuit dans un petit château, vous me suivez ? Je donnerais ma tête à...

— Tais-toi donc, jeune fille. Parle, Régis.

— Il lui a demandé sa main, tout à fait officiellement et solennellement. Milva a refusé, assez brutalement, semble-t-il. Le baron, qui avait pourtant l'air d'un homme raisonnable, fut affecté par ce refus comme un gamin, il prit la mouche et quitta Beauclair aussitôt. Et depuis, Milva erre comme une âme en peine.

— ça fait trop longtemps qu'on croupit ici, marmonna le sorcier. Trop longtemps.

— Et c'est toi qui dis ça ? intervint Cahir, demeuré jusque-là silencieux. J'ai du mal à en croire mes oreilles.

— Excusez-moi, dit le sorcier en se levant. Nous en reparlerons à mon retour. Le régisseur des vignobles Pomerol m'attend. Et la ponctualité est la politesse des sorciers.

Après la violente sortie de Milva et le départ du sorceleur, le reste de la compagnie termina de petit-déjeuner en silence. Se déplaçant timidement sur leurs pattes griffues, les deux poules, la noire et la tachetée, vaguaient dans la cuisine.

Finalement, Angoulême prit la parole ; elle leva la tête de son assiette après l'avoir nettoyée avec une croûte de pain et s'adressa à Fringilla.

— J'ai un petit problème...

— Je comprends, l'interrompit la magicienne en hochant la tête. Ce n'est pas grave. Quand as-tu eu tes dernières menstrues ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? (Angoulême se leva brusquement, effarouchant les poules.) Ça n'a rien à voir avec ça ! Il s'agit de tout autre chose !

— Pardon... Je t'écoute.

— Geralt veut me laisser ici quand il reprendra la route.

— Oh !

— Il dit qu'il n'a pas le droit de me faire courir de risques et ce genre de bêtises, lança Angoulême. Mais moi, je veux partir avec lui...

— Je vois.

— Ne m'interromps pas, d'accord ? Je veux partir avec Geralt, parce qu'il n'y a qu'avec lui que je n'ai pas peur que Fulko le borgne m'attrape de nouveau. Mais ici, à Toussaint...

— Angoulême, l'interrompit Régis, tu parles en vain. Dame Vigo t'écoute, mais elle ne t'entend pas. Elle n'est bouleversée que par une chose : le départ du sorceleur.

— Comment ? demanda Fringilla en se tournant vers lui et en clignant des yeux. À quoi donc avez-vous fait allusion, monsieur Terzieff-Godefroy ? Au départ du sorceleur ? Et quand donc a-t-il l'intention de se mettre en route, si ce n'est pas indiscret ?

— Peut-être pas aujourd'hui, peut-être pas demain non plus, rétorqua le vampire d'une voix douce. Mais un de ces prochains jours, sans aucun doute. Sans vouloir froisser personne.

— Je ne me sens pas froissée, répliqua froidement Fringilla, si, bien sûr, c'est à moi que vous songiez. Pour en revenir à ton problème, Angoulême, je te promets d'en parler à Geralt. Je lui ferai part de mon avis, je te le garantis.

— Bien entendu, pouffa Cahir. J'aurais juré que vous alliez précisément dire cela, dame Fringilla.

La magicienne le regarda longuement, sans rien dire. Enfin, elle reprit la parole.

— Le sorceleur ne devrait pas quitter Toussaint. Aucune personne

lui voulant du bien ne devrait l'inciter à le faire. Où serait-il mieux qu'ici ? Il baigne dans le luxe. Grâce aux monstres qu'il pourchasse dans les sous-sols, il gagne pas mal d'argent. Son ami et compagnon d'armes est le favori de la princesse qui règne en ces lieux, la princesse elle-même est bienveillante envers lui. Et ce grâce, notamment, à la disparition de ce succube qui visitait les alcôves. Oui, oui, messieurs, Anarietta ainsi que toutes les dames originaires de Toussaint sont infiniment contentes du sorceleur. Car le succube a cessé de sévir, il s'est comme volatilisé. Les dames de Toussaint ont donc rassemblé une prime spéciale qui devrait d'un jour à l'autre être virée sur le compte du sorceleur à la banque des Cianfanelli, augmentant la fortune qu'il y a déjà amassée.

— Un bien beau geste de la part de ces dames, rétorqua Régis sans baisser les yeux. Quant à la prime, elle est méritée. Faire en sorte que le succube cesse de sévir n'est pas si simple. Vous pouvez m'en croire, dame Fringilla.

— Je vous crois. Soit dit en passant, l'une des sentinelles du palais affirme l'avoir vu. La nuit, sur les créneaux de la tour Karoberta. En compagnie d'un autre fantôme. Qui avait tout l'air d'un vampire. Les deux démons, a juré la sentinelle, se promenaient ensemble et semblaient être amis. Peut-être savez-vous quelque chose à ce sujet, monsieur Régis ? Pourriez-vous nous en dire plus ?

— Non, hélas ! répliqua le vampire sans ciller le moins du monde. Il existe sur terre comme au ciel des choses que les philosophes n'ont pas rêvées.

— Sans conteste ces choses existent, approuva Fringilla en hochant la tête. Et concernant le projet de départ du sorceleur, en savez-vous davantage ? Car, voyez-vous, il n'a mentionné devant moi aucune intention de ce genre, or il a l'habitude de tout me dire.

— Mais bien sûr, grommela Cahir.

Fringilla l'ignore.

— Monsieur Régis ?

— Non, répondit le vampire après quelques secondes de silence. Non, dame Fringilla, soyez tranquille. Le sorceleur ne nous accorde pas plus d'affection ni de confidences qu'à vous-même. Il ne murmure à nos oreilles aucun secret qu'il vous cacherait.

— Pourquoi alors ces fracassantes révélations sur son départ ?

Le vampire, cette fois non plus, ne cilla pas.

— Parce que tout simplement, pour reprendre cet aphorisme plein de charme juvénile de notre chère Angoulême : « Viendra le jour où il sera l'heure ou de chier, ou de libérer les latrines. » En d'autres termes...

— Ne vous donnez pas la peine de reformuler, l'interrompt Fringilla d'un ton sec. La première version prétendument pleine de

charme suffira.

Le silence régna durant de longues minutes. Les deux poules, la noire et la tachetée, allaient et venaient, picorant ce qui leur tombait sous le bec. Angoulême essuya avec sa manche son nez barbouillé de jus de betterave. Le vampire, pensif, jouait avec une rondelle de saucisson.

— Grâce à moi, lança Fringilla, brisant enfin le silence, Geralt a eu connaissance des origines de Ciri, des dédales et secrets connus seulement d'un nombre restreint de personnes. Grâce à moi, il sait ce dont il n'avait pas la moindre idée il y a un an encore. Grâce à moi, il dispose d'informations nouvelles, or l'information est un moyen d'action. Grâce à moi et à ma protection magique, il est à l'abri d'un scannage nuisible, et donc d'assassins dissimulés. Grâce à moi et à ma magie, son genou ne le fait plus souffrir, il peut le plier sans problème. Il porte à son cou un médaillon réalisé par mes soins, peut-être pas aussi efficace qu'un médaillon de sorcelleur, mais tout de même. Grâce à moi et à moi seule, il est informé, en sécurité, en bonne santé, prêt et armé, et pourra, au printemps ou en été, partir affronter ses ennemis. Si quelqu'un parmi vous a fait davantage pour Geralt que moi, qu'il parle. Je lui rendrai volontiers honneur.

Personne ne se manifesta. Les poules picotaient les bottes de Cahir, mais le jeune homme n'y prêtait pas attention.

— En vérité, observa-t-il avec une pointe d'ironie, aucun d'entre nous n'a fait pour Geralt plus que vous, madame.

— J'aurais juré que tu allais précisément dire cela.

— Le problème n'est pas là, dame Fringilla, commença le vampire.

La magicienne ne le laissa pas terminer.

— Ah non ? demanda-t-elle d'un air provocateur. D'où vient-il alors ? du fait qu'il soit avec moi ? qu'un sentiment nous unisse ? que je ne veuille pas qu'il parte maintenant ? que je refuse de le voir rongé par un sentiment de culpabilité ? Ce même sentiment de culpabilité qui vous pousse, vous, à prendre la route ?

Régis se taisait. Cahir ne dit rien non plus. Angoulême observait la scène, ne comprenant à l'évidence pas grand-chose à ce qui se passait.

— S'il est écrit dans sa destinée que Geralt retrouvera Ciri, dit la magicienne au bout d'un instant, alors il en sera ainsi. Que le sorcelleur aille dans les montagnes ou s'éternise à Toussaint. C'est la destinée qui rattrape les gens. Pas le contraire. Vous comprenez ça ? Comprenez-vous cela, monsieur Régis Terzieff-Godefroy ?

— Mieux que vous ne le pensez, dame Fringilla, répondit le vampire en jouant avec sa rondelle de saucisson. Mais pour moi, veuillez m'en excuser, la destinée, ce ne sont pas des rouleaux écrits

de la main du Grand D miurge, ni une volonté céleste, ni les sentences irrévocables de je ne sais quelle providence, mais le résultat de nombreux faits, événements et actions qui n'ont en apparence aucun lien entre eux. J'aurais tendance à être de votre avis sur le fait que la destinée rattrape les gens... Mais je ne suis pas convaincu que le contraire soit impossible. Ce point de vue relève d'un fatalisme confortable, c'est un hymne à la torpeur et à l'oisiveté, à la douceur d'un édredon de plumes et à la merveilleuse chaleur d'une poitrine féminine. En bref, c'est vivre comme dans un rêve... Mais ce rêve il faut le rêver activement. C'est pourquoi, dame Fringilla, la route nous attend.

— La voie est libre, rétorqua la magicienne en se levant presque aussi brutalement que Milva quelques instants auparavant. Allez-y ! Rejoignez les cols où vous attendent les tempêtes de neige, le froid et la destinée. Et cette expiation qui vous est tellement nécessaire. Allez-y ! Mais le sorceleur restera ici, à Toussaint, avec moi !

— J'estime que vous avez tort, dame Fringilla, objecta calmement le vampire. Le rêve que le sorceleur est en train de vivre est, je le reconnais avec respect, tout à fait charmant. Mais quand il dure trop longtemps, tout rêve se mue en cauchemar. Dont on se réveille en criant.

\*\*\*

Les dix femmes assises autour de l'immense table ronde du château de Montecalvo avaient les yeux rivés sur Fringilla Vigo. Celle-ci se mit soudain   bafouiller.

— Geralt partit pour les caves de Pomerol le 8 janvier au matin... Et il rentra... dans le courant de la nuit... Ou bien le 9 dans la matinée... Je ne sais pas... Je n'en ai pas la certitude...

— Soyez plus précise, intervint gentiment Sheala de Tancarville. Nous vous le demandons, mademoiselle Vigo. Et si l'un des passages de votre récit vous embarrasse, omettez-le, tout simplement.

\*\*\*

La poule tachetée allait et venait prudemment sur ses pattes griffues à travers la cuisine.  a sentait le bouillon.

La porte s'ouvrit avec fracas. Geralt pénétra dans la pièce. Son visage rougi par le vent portait la trace d'un bel hématome, ainsi qu'une croûte de sang séché.

— Allez, tout le monde, faites vos bagages ! annonça-t-il sans autre préambule. Nous partons ! Dans une heure, pas une minute de plus, je veux vous voir tous sur la colline derrière la ville, près du

pilier.

Il ne leur en fallait pas plus pour s'exécuter. À les voir s'agiter, on aurait dit qu'ils attendaient cette nouvelle depuis longtemps.

— C'est comme si c'était fait, s'exclama Milva en s'arrachant de son siège. Je serai même prête dans une demi-heure !

— Moi aussi. (Cahir se leva, lâcha sa cuillère, regarda attentivement le sorcelleur.) Mais j'aimerais savoir de quoi il s'agit. Un caprice ? une querelle d'amoureux ? ou bien un vrai départ ?

— C'est un vrai départ. Angoulême, pourquoi fais-tu cette tête ?

— Geralt, je...

— N'aie pas peur, je ne te laisserai pas. J'ai changé d'avis. Toi, il faut te surveiller, morveuse, ne pas te quitter des yeux. En route, j'ai dit, faites vos bagages, chargez les chevaux. Et pour ne pas éveiller les soupçons, rendez-vous séparément derrière la ville, au pied du pilier sur la colline. Nous nous retrouvons là-bas dans une heure.

— Sans faute, Geralt ! s'écria Angoulême. Enfin, putain !

En un clin d'œil, il ne resta plus dans la cuisine que Geralt et la poule tachetée. Et le vampire, qui continuait d'absorber tranquillement son bouillon de nouilles.

— Tu attends une invitation spéciale ? demanda froidement le sorcelleur. Qu'est-ce que tu fais encore assis là, au lieu de charger ta mule Draakul ? Et de faire tes adieux au succube ?

— Geralt, répliqua calmement Régis en se resservant un bol de bouillon, faire mes adieux au succube me prendra autant de temps qu'il t'en faudra pour faire les tiens à ta noiraude. En supposant que tu en aies l'intention. Et, soit dit entre nous : tu peux envoyer les jeunots faire leurs bagages à cor et à cri. Moi, j'ai droit à mieux, ne serait-ce que par respect pour mon grand âge. J'aimerais donc quelques mots d'explication...

— Régis...

— Une explication, Geralt. Plus vite tu commenceras, mieux ce sera. Je t'aiderai. Hier matin, tu as rencontré, comme il était prévu, le régisseur des caves de Pomerol...

\*\*\*

Alcides Fierabras, le régisseur à la barbe noire des caves de Pomerol dont le sorcelleur avait fait la connaissance à *La Faisanderie* la veille de la Yule, attendait sur une mule près de la grille du palais, vêtu et équipé comme s'ils avaient projeté de partir loin, très loin, au bout du monde, au-delà de la porte de Solveig et du col d'Elskerdeg.

— C'est que ce n'est pas tout près, à vrai dire, répliqua-t-il en réponse à la remarque acide de Geralt. À vos yeux, messire, vous qui êtes un grand voyageur, notre petite principauté de Toussaint



ressemble sans doute au trou du cul du monde, vous pensez qu'on peut la traverser de part en part en deux coups de cuillère à pot. Mais vous faites erreur. Pour arriver jusqu'aux caves de Pomerol, puisque telle est notre destination, il y a un bon bout de chemin ; si nous y parvenons d'ici à midi, ce sera déjà formidable.

— C'était donc une erreur de nous mettre en route si tard, observa le sorceleur d'un ton sec.

— Ma foi, peut-être était-ce une erreur. (Alcides Fierabras lui lança un regard furtif en soufflant dans sa moustache.) Mais j'ignorais que vous étiez de ceux qui se lèvent aux aurores. Car c'est chose rare chez les grands seigneurs.

— Je ne suis pas un grand seigneur. En route, monsieur le régisseur, ne perdons pas de temps en parlotes inutiles.

— Vous me l'ôtez de la bouche.

Ils traversèrent la ville pour éviter de faire un détour. Geralt s'apprêtait à protester, craignant qu'ils ne s'enfoncent dans des ruelles pleines de monde, mais il s'avéra très vite que le régisseur Fierabras connaissait fort bien les rues de la ville, il savait notamment lesquelles étaient désertes à cette heure-ci. Ils progressèrent rapidement et sans encombre.

Ils arrivèrent sur la place du marché, passèrent devant l'échafaud. Et devant le gibet où pendait un cadavre.

— Il n'est pas prudent de composer des vers et de chanter des chansons, fit observer le régisseur en désignant la potence d'un mouvement de tête. Surtout en public.

— Les tribunaux sont sévères ici. (Geralt avait rapidement compris de quoi il retournait.) Ailleurs, les pamphlets sont punis du pilori.

— Tout dépend de la personne visée dans ces pamphlets, précisa Alcides Fierabras. Et de quelle manière ils sont écrits. Notre princesse est bonne et aimable, mais quand elle se fâche...

— Comme le dit une de mes connaissances, on ne peut faire taire les chansons.

— Les chansons, non. Mais le chanteur, oui, sans problème !

Ils quittèrent la ville en passant par la porte du Tonnelier pour se retrouver directement dans la vallée de la Blessure, dont les rapides grondaient et bouillonnaient d'écume. Dans les champs, seuls les ornières et les renforcements étaient encore couverts de neige, mais il faisait assez froid.

Ils furent dépassés par une suite de chevaliers qui se dirigeaient sans doute vers le col de Cervantes, en direction de Vedette, le poste de garde de la frontière. Ils arboraient une myriade de couleurs et des colifichets de toutes sortes – griffons, lions, cœurs, fleurs de lys, étoiles, croix, chevrons – sur leur pavoï, leur manteau et leur

caparaçon. Les sabots résonnèrent, les étendards claquèrent au vent, les paroles d'une chanson crétine retentirent (celle-ci racontait le destin tragique d'un chevalier et de sa douce qui, plutôt que d'attendre son retour, avait convolé avec un autre).

Geralt les suivit des yeux. La vue des chevaliers errants le fit songer à Reynart de Bois-Fresnes qui venait de finir son service et se ressourçait dans les bras de sa belle. Le mari de sa dulcinée, un négociant, n'était pas rentré depuis plusieurs jours, retenu sans doute sur la route par une rivière en crue, des sous-bois peuplés d'animaux sauvages ou toute autre folie de dame Nature. Le sorceleur n'aurait nullement souhaité arracher Reynart des bras de sa maîtresse, mais il regrettait sincèrement de ne pas avoir reporté cette mission à une date ultérieure. Il s'était pris d'amitié pour le chevalier, sa compagnie lui manquait.

— Allons-y, monsieur le sorceleur.

— Allons-y, monsieur Fierabras.

Ils s'élancèrent le long de la route qui suivait la rivière. Le cours de la Blessure serpentait, méandreux, mais elle était traversée par quantité de petits ponts, ils n'eurent donc pas à faire de détours.

De la vapeur sortait des naseaux d'Ablette et de la mule.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Fierabras, l'hiver va-t-il durer longtemps ?

— À Saovine il gelait. Et comme le dit le dicton : « Si à Saovine tu vois des glaçons, prévois de chauds caleçons. »

— Je vois. Et vos vignes ? Le froid ne leur sera-t-il pas néfaste ?

— Il a déjà fait plus froid.

Ils chevauchèrent quelque temps en silence.

— Tenez, regardez ! Là-bas, dans la vallée, se trouve le village Les Fosses-des-Renards. Aussi étonnant que cela puisse paraître, dans ses champs poussent des marmites.

— Pardon ?

— Oui, je dis bien, des marmites. Elles prennent naissance au creux de la terre, comme ça, d'elles-mêmes, grâce aux seuls soins de la nature, sans aucune assistance humaine. Comme ailleurs poussent des pommes de terre ou des navets, aux Fosses-des-Renards poussent des casseroles. De toutes les formes et de toutes les tailles.

— Vraiment ?

— Juré craché. Du coup, les habitants ont développé des relations commerciales avec le village de Dudno à Maecht. Car là-bas, d'après la rumeur, la terre engendre des couvercles de marmite.

— De toutes les formes et de toutes les tailles ?

— Tout juste, monsieur le sorceleur, tout juste.

Ils poursuivirent leur route. En silence. La Blessure bruissait et écumait sur les cailloux.

— Et là-bas, voyez, monsieur le sorceleur, ce sont les ruines du château fort de Dun Tynne. Si l'on en croit la légende, ce château a été le témoin de scènes terribles. Walgrius, que l'on surnommait l'Aventurier, y a assassiné au terme d'atroces tortures son épouse infidèle et son amant et sa mère et sa sœur et son frère. Après quoi, il s'est assis et, allez savoir pourquoi, il s'est mis à pleurer...

— J'en ai entendu parler.

— Seriez-vous donc déjà venu ici ?

— Non.

— Ha ! Eh bien alors, c'est que la légende s'étend bien loin.

— Tout juste, monsieur le régisseur, tout juste.

— Et cette tourelle joliment construite là-bas, derrière le terrifiant château fort, qu'est-ce que c'est ?

— Là-bas ? C'est un temple.

— En l'honneur de quelle divinité ?

— Qui donc s'en souviendrait ?

— Qui, en effet.

Vers midi, ils aperçurent les vignobles qui s'étendaient sur des collines dont les versants déclinaient doucement vers la Blessure ; les branches hérissées des vignes, taillées proprement, semblaient à cette période de l'année misérablement nues et difformes. Au sommet de la plus haute colline se dressait le château de Pomerol, sa tour, son énorme donjon et sa barbacane battus par les vents.

Geralt nota, intrigué, que la route qui menait au château, creusée d'ornières, était autant abîmée par les coups de sabots et les cercles des roues que la grand-route ; on voyait clairement que des chariots avaient l'habitude de tourner directement de la grand-route vers le chemin du château de Pomerol. Bien que cela l'intrigue au plus haut point, il s'abstint de poser la moindre question. Toutefois, en apercevant près du château une quinzaine de voitures, attelées et couvertes d'une bâche – des véhicules solides et puissants utilisés pour de longs voyages –, il ne put réprimer sa curiosité davantage et interrogea le régisseur.

— Des marchands, expliqua ce dernier. Des négociants en vins.

— Des marchands ? s'étonna Geralt. Comment ça ? Je croyais que

les cols des montagnes étaient envahis par la neige et que Toussaint était coupée du monde. Comment donc ces marchands sont-ils arrivés jusqu'ici ?

— Pour les marchands, répliqua sérieusement le régisseur Fierabras, il n'existe pas de mauvaise route, du moins pour ceux qui prennent leur travail au sérieux. Eux, monsieur le sorcelleur, ont un principe : quand un but vous guide, il faut trouver le moyen de l'atteindre.

— Voilà un principe tout à fait pertinent qui mérite qu'on le suive. En toutes circonstances.

— Sans conteste. Cependant, pour dire la vérité, certains de ces marchands résident ici depuis l'automne sans pouvoir quitter les lieux. Mais ils ne perdent pas le moral et se disent : « Bah ! qu'est-ce que ça fait, pardi, on sera là les premiers au printemps, avant la concurrence ! » C'est ce qu'ils appellent « penser positivement ».

— Voilà un second principe non moins pertinent, approuva Geralt en hochant la tête. Une chose encore m'intrigue, monsieur le régisseur. Pourquoi ces marchands restent-ils ici, à l'écart, au lieu de venir à Beauclair ? La princesse n'est-elle pas disposée à leur accorder l'hospitalité ? Peut-être méprise-t-elle les marchands ?

— Que nenni ! répliqua Fierabras. La princesse ne cesse de les inviter, mais eux persistent à refuser gentiment. Et continuent de vivre près des vignobles.

— Pourquoi ?

— À Beauclair, affirment-ils, ce ne sont que banquets, festolements, agapes, beuveries et coucheries. Plutôt que de penser au commerce, l'homme n'y fait que feignanter, s'abêtir et perdre son temps. Or, il faut penser à ce qui est réellement important. Au but qui vous guide. Sans relâche. Sans se laisser distraire par je ne sais quelles fadaises. C'est alors, et alors seulement, qu'on atteint le but que l'on s'est fixé.

— Vraiment, monsieur Fierabras, dit lentement le sorcelleur, je suis heureux d'avoir fait route avec vous. J'ai tiré grand profit de nos conversations. Vraiment grand profit.

\*\*\*

À la grande surprise du sorcelleur, ils ne se dirigèrent pas vers le château de Pomerol, mais ils poursuivirent leur route un peu plus loin, jusqu'à une autre colline sur laquelle s'élevait un autre château, plus petit et d'aspect beaucoup plus négligé. Le castel avait pour nom Zurbarràn. Geralt se réjouit à la perspective de se mettre rapidement au travail. Ce sombre Zurbarràn aux créneaux émiettés avait tout l'air d'une ruine ensorcelée, qui devait sans aucun doute regorger de

mauvais sorts, de créatures étranges et de monstres.

À l'intérieur, dans la cour, en lieu et place des créatures étranges et des monstres escomptés, il vit une dizaine de personnes absorbées dans des occupations aussi ensorcelantes que faire rouler des tonneaux et raboter des planches avant de les clouer. Des odeurs de bois frais, de chaux fraîche, de chat défraîchi, de vin aigre et de soupe de pois emplissaient l'air. La soupe de pois fut bientôt servie.

Affamés par la route, le vent et le froid, ils mangèrent de bon cœur et en silence. Un subordonné de Fierabras, qui se présenta à Geralt sous le nom de Simon Gilka, leur tenait compagnie. Ils étaient servis par deux servantes aux tresses blondes, longues d'au moins deux coudées. Toutes deux lançaient au sorceleur des regards si éloquents que celui-ci décida de s'atteler à la tâche sans tergiverser.

Simon Gilka n'avait pas vu le monstre. La description qu'il en avait provenait d'une tierce personne.

— Il était noir comme le goudron, peuh ! Mais quand il grimpait le long des murs, on pouvait voir les briques à travers lui. Il était comme cette gelée, voyez, monsieur le sorceleur, ou bien – je vous demande pardon – un peu comme de la morve. Et il avait des pattes immenses et fines, et des paluches si puissantes ! Il en avait huit, et même plus encore. Mais Yontek, lui, restait là à le regarder, comme hypnotisé, jusqu'à ce qu'il ait finalement un éclair et qu'il se mette à hurler à pleine voix : « Disparais, trépasse ! », avant d'ajouter une formule d'exorcisme : « Crève donc à présent, satané fils de bâtard ! » Là-dessus, ni une ni deux, voilà le monstre qui décampe, et c'est tout ce qu'on a vu de lui ; il s'est engouffré dans les mandibules de l'enfer. Alors, les gars ont dit : « S'il y a un monstre ici, donnez-nous une augmentation en guise de compensation, sinon, on va aller se plaindre à la guilde des conditions de travail néfastes pour la santé. » « Votre guilde, que je leur ai répondu, peut bien me... »

— Quand le monstre a-t-il été vu pour la dernière fois ? l'interrompt Geralt.

— Bah ! ça fait trois semaines ! Un peu avant la Yule, quelque chose comme ça.

— Vous aviez dit avant Lammas, dit le sorceleur en se tournant vers le régisseur.

Le visage d'Alcides Fierabras s'empourpra aux endroits que sa barbe avait laissés visibles. Gilka pouffa.

— Eh ben, monsieur le régisseur, quand on veut se charger de l'intendance, il faut venir chez nous plus souvent, au lieu de rester à Beauclair, à polir de son cul le tabouret de son petit comptoir. À mon avis...

— Votre avis ne nous intéresse pas, l'interrompt Fierabras. Parlez-nous du monstre.

— Bah ! j'ai déjà tout raconté. Tout ce qu'il y avait à dire.

— Il n'y a pas eu de victimes ? Personne n'a été attaqué ?

— Non. Mais l'an passé, un valet de ferme a disparu sans laisser de traces. Certains ont dit que le monstre l'avait entraîné dans un gouffre et éliminé. D'autres encore, que c'était pas du tout le monstre, mais que ce valet s'était volatilisé de lui-même, ni vu ni connu, et tout ça à cause de ses dettes et de la panse élémentaire. Parce que, notez-le bien, il jouait sec aux dés, et, en plus de ça, il avait engrossé la fille du meunier... Elle, elle s'est précipitée au tribunal, et le tribunal a ordonné au valet de payer une panse élémentaire...

— Personne d'autre n'a été attaqué par le monstre ? l'interrompt Geralt sans ménagement. Personne d'autre ne l'a vu ?

— Non.

L'une des servantes versa un nouveau verre de vin local à Geralt et en profita pour plaquer sa poitrine contre son oreille, après quoi elle lui fit un clin d'œil amène.

— Allons-y, dit rapidement Geralt. Il n'y a pas de temps à perdre. Conduisez-moi aux caves.

\*\*\*

Il fallait bien le reconnaître, l'amulette de Fringilla n'était pas à la hauteur des espoirs placés en elle. Cette découverte, aussi fâcheuse fût-elle, ne surprit pas Geralt outre mesure : il n'avait pas cru un seul instant que la chrysoprase taillée et enchâssée dans une monture d'argent pourrait remplacer son médaillon de sorceleur à tête de loup. Du reste, Fringilla ne s'y était pas engagée le moins du monde. Sûre d'elle, la magicienne lui avait néanmoins garanti qu'après s'être harmonisée avec le psychisme de son propriétaire, l'amulette serait capable de diverses choses, y compris de le prévenir de tout danger.

Pourtant, soit les sortilèges de Fringilla n'avaient pas marché, soit Geralt et l'amulette n'avaient pas la même conception du danger. Alors qu'ils se dirigeaient vers les caves, la chrysoprase frémit de manière à peine perceptible au moment où ils coupèrent la route à un énorme chat roux qui paraissait, la queue en l'air, dans la cour d'honneur. Le chat, du reste, dut capter un signal en provenance de l'amulette, car il décampa en miaulant d'effroi.

Ensuite, lorsque le sorceleur pénétra dans les caves, le médaillon se mit à vibrer nerveusement à tout bout de champ, alors qu'il s'agissait de petites caves, sèches, convenables et propres, où seul le vin contenu dans les immenses tonneaux présentait un danger éventuel, menaçant d'une terrible gueule de bois quiconque se serait dirigé la bouche grande ouverte en direction de la bonde.

En revanche, le médaillon resta parfaitement immobile lorsque

Geralt, quittant la partie exploitée des fosses, descendit un escalier pour s'aventurer plus bas dans les galeries. Le sorceleur savait depuis un moment déjà que sous la plupart des caves de Toussaint se trouvaient des mines très anciennes. Lorsque les vignes avaient commencé à prospérer et à assurer à leurs propriétaires de meilleurs profits, l'exploitation des minerais avait très probablement cessé, les mines avaient été abandonnées, et une partie des couloirs et des galeries avait été transformée en entrepôts et en caves à vin. Les châteaux de Pomerol et de Zurbarràn étaient situés au-dessus d'une ancienne mine de schiste. Ici, les trous et les galeries pullulaient ; il suffisait d'une minute d'inattention pour se retrouver enseveli au fond d'une cavité. Une partie des trous étaient jonchés de planches pourries qui, couvertes de poussière de schiste, ne se distinguaient pratiquement pas du sol. Avancer imprudemment sur ces planches était dangereux, le médaillon aurait donc dû mettre le sorceleur en garde. Mais il n'en fit rien.

Pas plus qu'il ne réagit lorsque, à quelque dix pas devant Geralt, surgissant d'un éboulis de schiste, une forme grise indistincte agrippa le mur de ses griffes, effectua un entrechat sauvage, poussa un hurlement strident, puis courut le long du corridor en sifflant et en ricanant avant de piquer une tête dans l'une des niches béantes du mur.

Le sorceleur poussa un juron. L'objet magique réagissait au passage d'un chat roux, mais pas à celui d'un gremlin. *Il va falloir que j'aie une petite discussion avec Fringilla*, songea-t-il en s'approchant du trou dans lequel avait disparu la créature.

L'amulette vibra fortement.

*Pas trop tôt !* se dit-il. Mais il réfléchit plus avant. En fin de compte, il se pouvait que le médaillon ne soit pas aussi inefficace qu'il le croyait. La tactique préférée des gremlins consistait à se sauver et à tendre un piège à leur poursuivant qu'ils attaquaient à l'improviste en le lacérant de leurs griffes aiguisées comme des faux. Peut-être qu'un gremlin était tapi là, dans le noir, et que le médaillon en informait le sorceleur.

Geralt resta longtemps à l'affût, retenant sa respiration, l'oreille aux aguets. L'amulette reposait tranquillement, immobile, sur sa poitrine. Une désagréable odeur de moisi s'échappait du trou. Mais il régnait un silence de mort. Aucun gremlin ne résisterait aussi longtemps dans le silence.

Sans se poser davantage de questions, le sorceleur pénétra dans le trou et avança à quatre pattes, ses épaules frôlant les parois rugueuses. Il n'alla pas bien loin.

Un bruissement, un crissement se fit entendre, le sol se déroba sous ses pieds et le sorceleur tomba dans le vide en même temps que

plusieurs quintaux de sable et de gravillons. Par chance, la chute fut brève, il ne dégringola pas dans un précipice sans fond mais se retrouva dans une simple galerie. Éjecté comme de la merde d'un tuyau de canalisation, il atterrit avec fracas sur un tas de bois pourri. Il secoua la tête et recracha le sable qu'il avait dans la bouche, proférant des jurons particulièrement grossiers. L'amulette vibrait continuellement, martelant sa poitrine comme le bec d'un moineau à la recherche de nourriture. Le sorceleur se retint de l'arracher de son cou et de l'envoyer au diable. Premièrement, Fringilla serait furieuse. Deuxièmement, la chrysoprase possédait, paraît-il, d'autres facultés magiques. Geralt espérait que celles-ci se montreraient plus efficaces.

Tandis qu'il tentait de se relever, sa main rencontra une boîte crânienne. Il comprit alors que ce sur quoi il était tombé n'était pas du tout un tas de bois.

Il se leva, inspecta rapidement le monticule d'os. C'étaient des os humains. Au moment de mourir, toutes ces personnes avaient des menottes aux poignets, elles étaient nues, très probablement. Leurs os avaient été broyés et mâchouillés. Sans doute étaient-elles déjà mortes à ce moment-là. Mais ce n'était pas sûr. Pour sortir de la galerie, Geralt suivit un long corridor aussi rectiligne qu'une flèche. Le mur de schiste était assez lisse, l'endroit ne ressemblait plus à une mine.

Soudain, il fit irruption dans une immense caverne dont le plafond disparaissait dans l'obscurité. Au milieu de la caverne il y avait un énorme trou sombre, sans fond, surmonté d'un petit pont de pierre qui ne semblait pas très résistant.

De l'eau suintait des murs, le clapotement des gouttes résonnait dans la grotte. On sentait le froid et la puanteur monter du précipice. L'amulette se comportait sagement. Geralt s'engagea sur le pont, vigilant et concentré, s'efforçant de se tenir loin de la balustrade branlante.

Après le pont il découvrit un nouveau corridor. Sur les murs bien lisses, il remarqua des poignées rouillées destinées à recevoir des torches, ainsi que des niches. Certaines d'entre elles abritaient des statuettes de sable ; cependant, l'eau qui gouttait depuis des années les avait blanchies et diluées en idoles informes. Des reliefs avaient également été encastés dans le mur. Réalisés avec un matériau plus résistant, on pouvait en distinguer les contours plus facilement. Geralt reconnut une femme avec des cornes en forme de lune, une tour, une hirondelle, un sanglier, un dauphin, une licorne.

Il entendit une voix.

Il s'arrêta, retint son souffle.

Son amulette se mit à vibrer.

Non, ce n'était pas une illusion, ce n'était pas le craquellement du schiste qui s'effritait, ni l'écho de l'eau qui s'égouttait. C'était une voix



humaine. Geralt ferma les yeux, tendit l'oreille pour localiser le bruit.

La voix, le sorceleur se serait fait hacher menu, provenait de la niche suivante, de derrière une statuette érodée, mais qui avait conservé ses généreuses formes féminines. Cette fois le médaillon fut à la hauteur. Il y eut un éclair, et Geralt perçut soudain dans le mur un reflet métallique. Il saisit la statuette d'une main ferme et la tourna d'un geste vif. Un grincement retentit, puis toute la niche pivota sur des gonds métalliques, découvrant un escalier en colimaçon.

Il entendit la voix de nouveau, elle provenait du haut des marches. Geralt ne tergiversa pas longtemps.

Il gravit l'escalier et se retrouva devant une porte ; celle-ci s'ouvrit sans résistance, sans même grincer. Derrière la porte il découvrit une voûte abritant une pièce minuscule. Quatre tuyaux en cuivre, énormes, en forme de trompes, sortaient des murs. Au centre de la pièce, entre deux orifices, était installé un fauteuil, et sur le fauteuil trônait un squelette. Du sommet de son crâne pendait une barrette qui lui arrivait presque au niveau du menton. Le squelette était vêtu de lambeaux, vestiges de riches atours d'autrefois, il portait une chaîne en or autour du cou, et aux pieds des chaussures en cuir de Cordoue aux pointes trouées, grignotées par les rats.

Un éternuement résonna bruyamment dans le tuyau. Le sorceleur en fut si surpris qu'il sursauta. Puis il entendit quelqu'un se moucher ; l'écho qui lui parvint à travers le tuyau de cuivre était absolument diabolique.

— À votre santé, dit une voix. Vous êtes bien enrhumé, Skellen !

Geralt fit basculer le squelette du fauteuil, sans oublier auparavant de lui ôter sa chaîne en or qu'il fourra dans sa poche. Puis il prit place sur le siège, et approcha son oreille de l'orifice de la trompe.

\*\*\*

L'une des voix qui lui parvenait était grave, sourde et si profonde que le tuyau de cuivre vibrait lorsqu'elle parlait.

— Vous êtes bien enrhumé, Skellen. Où donc avez-vous pris froid ? Et quand ?

— Ça ne vaut pas la peine d'en parler, répliqua l'homme enrhumé. Maudit rhume, il s'est installé et ne veut plus me lâcher, il s'éloigne et il revient de plus belle. Même la magie n'y peut rien.

— Peut-être serait-il judicieux de changer de magicien ? proposa une nouvelle voix, grinçante comme un vieux gond rouillé. Ce Vilgefortz, pour l'heure, ne peut se prévaloir de nombreux succès, si vous voulez mon avis. Après mon...

— Laissons cela, intervint quelqu'un d'autre. (Celui-là avait la

voix traînante.) Ce n'est pas pour cette raison que j'ai organisé cette assemblée, ici, à Toussaint. Au bout du monde.

— Dans un trou perdu du bout du monde !

— Ce bout du monde, dit l'homme enrhumé, est le seul pays que je connaisse qui ne possède pas son propre service de sécurité. Le seul recoin de l'Empire qui ne soit pas truffé d'agents de Vattier de Rideaux. Cette principauté, qui vit dans la joie et l'ivresse perpétuelles, est considérée comme un théâtre d'opérettes, personne ne la prend au sérieux.

— Ces petits territoires, fit remarquer l'homme à la voix traînante, ont toujours été un paradis pour les espions et leur lieu de rencontre préféré. C'est pourquoi ils attirent également le contre-espionnage, les mouchards et autres fureteurs professionnels.

— Autrefois, peut-être. Mais plus depuis l'instauration du règne des femmes, il y a près de cent ans maintenant. Je le répète, nous sommes ici en sécurité. Personne ne nous débusquera ni ne nous espionnera. En nous faisant passer pour des marchands, nous pouvons tranquillement discuter de questions ô combien vitales ! Surtout pour Vos Altesses Royales. Pour vos fortunes et latifundia personnels.

— Je méprise les intérêts privés, voilà la vérité ! s'emporta l'homme à la voix grinçante. Ce n'est pas pour cela que je suis là ! Je me soucie uniquement du bien de l'Empire. Et le bien de l'Empire, messieurs, repose sur une dynastie forte ! Il serait par conséquent déplorable que monte sur le trône une bâtarde, fruit pourri d'un sang mauvais, d'une lignée de cobayes malades, physiquement et mentalement. Non, messieurs ! Moi, de Wett, héritier des de Wett, je ne resterai pas assis sans rien faire, par le Grand Soleil ! D'autant qu'on avait déjà pratiquement promis à ma fille...

— Ta fille, de Wett ? beugla l'homme à la voix de basse. Et moi, que devrais-je dire ? Moi qui, au moment de la lutte contre les usurpateurs, avais alors soutenu Emhyr, qui n'était encore qu'un gamin ? C'est de ma propre résidence que les cadets se sont précipités pour prendre le palais ! Et avant cela, c'est chez moi qu'il s'était caché ! À l'époque, cet imposteur regardait ma fille Eilan favorablement, il lui faisait des sourires, des compliments, et en douce, je le sais, il lui pelotait les nichons. Et aujourd'hui, que se passe-t-il ? Une autre impératrice ? un tel affront ? un tel soufflet ? L'empereur de l'Empire éternel préfère aux filles des anciennes familles cette vagabonde de Cintra ! Alors que c'est grâce à moi qu'il est sur le trône, il ose faire outrage à ma fille ? Non, je ne le supporterai pas !

— Ni moi non plus ! s'écria une nouvelle voix, aiguë et exaltée. À moi aussi, il a fait outrage ! Il a dédaigné ma femme au profit de cette vagabonde cintrasienne !

— Par chance, intervint l'homme à la voix traînante, cette vagabonde a été expédiée dans l'autre monde, d'après le rapport que nous a fait M. Skellen.

— J'ai écouté ce rapport attentivement, dit l'homme à la voix grinçante, et je suis parvenu à la conclusion que le seul fait établi est que la vagabonde a disparu. Et si elle a disparu, elle peut réapparaître à tout moment. Depuis l'été dernier, elle s'est livrée à ce petit jeu à plusieurs reprises ! En vérité, monsieur Skellen, vous nous avez profondément déçus, vous et votre magicien Vilgefertz !

— L'heure n'est pas aux accusations et aux dénonciations, Joachim ! Nous devons rester unis, déterminés, et éviter la discorde. Car peu importe que la Cintrasienne soit ou non en vie. Combien de fois l'empereur a-t-il insulté les anciennes familles ? Et il continuera de le faire ! La Cintrasienne n'est plus là ? Dans quelques mois, il nous ramènera une impératrice originaire de Zerricane ou de Zangwebar ! Non, par le Grand Soleil, nous ne le permettrons pas !

— Nous ne le permettrons pas, voilà ce qu'il en est ! Tu dis juste, Ardal ! La lignée des Emreis a déçu nos attentes ; chaque minute qu'Emhyr passe sur le trône nuit à l'Empire, voilà ce qu'il en est. Mais nous avons quelqu'un à placer sur le trône. Le jeune Voorhis...

Un éternuement monstrueux retentit, suivi d'un mouchage de nez claironnant.

— La monarchie constitutionnelle ! s'exclama l'éternueur. Il est grand temps d'instaurer la monarchie institutionnelle, dotée d'un régime progressiste. Puis la démocratie... Le pouvoir au peuple...

— L'empereur Voorhis, répéta avec insistance l'homme à la voix de basse. L'empereur Voorhis, monsieur Skellen. Marié à ma fille Eilan ou à l'une des filles de Joachim. Après quoi, je deviendrai grand chancelier de la couronne, et de Wett feld-maréchal. Et vous monsieur Skellen, comte et ministre des Affaires intérieures. À moins qu'en vertu de vos convictions populistes ou autres, vous préféreriez renoncer au titre et à la fonction... Alors ?

— Laissons de côté les processus historiques, répondit, conciliant, l'enrhumé. Ils sont en marche, et rien ne les arrêtera. Pour ce qui est d'aujourd'hui, si j'ai quelque réticence envers le prince Voorhis, Grand Chancelier aep Dahy, c'est avant tout en raison de son caractère vaniteux et inflexible ; il n'est pas homme à se laisser facilement influencer.

— Si je puis me permettre d'intervenir, déclara l'homme à la voix traînante, le prince Voorhis a un fils, le petit Morvran. Lui ferait un bien meilleur candidat. Premièrement, ses droits au trône sont plus solides, tant du côté paternel que maternel. Deuxièmement, c'est un enfant ; à sa place gouvernerait un Conseil de régence. C'est-à-dire, nous.

— Sottises ! Nous nous en sortirons très bien avec le père. Nous trouverons un moyen !

— Nous lui ferons miroiter une liaison avec ma femme ! proposa l'exalté.

— Taisez-vous donc, comte Broinne. Ce n'est pas le moment. Messieurs, il convient de délibérer d'autre chose. Car je tiens à vous faire remarquer qu'Emhyr var Emreis règne toujours.

— Et comment ! concéda l'enrhumé en trompetant dans un mouchoir. Il règne, il est en vie, il se porte comme un charme, aussi sain de corps que d'esprit. De sa santé mentale, surtout, il n'est point permis de douter : ne s'est-il pas débarrassé de vous deux en même temps que des deux armées qui pourraient vous être fidèles ? Dans ces conditions, comment voulez-vous, prince Ardal, procéder à un renversement quand d'un jour à l'autre vous pouvez être appelé à partir au combat à la tête du groupe armé « Est » ? Quant à vous, prince Joachim, vous devriez sans doute être déjà auprès de vos troupes, le groupe spécial « Verden ».

— Épargne-nous tes sarcasmes, Stefan Skellen. Et ne prends pas ces grands airs dont tu es le seul à penser qu'ils te font ressembler au magicien Vilgefertz, ton nouveau patron. Sache également ceci, Chat-Huant : si Emhyr soupçonne quelque chose, c'est votre faute, à toi et à Vilgefertz. Reconnais-le, vous vouliez attraper la Cintrasienne et la marchander, vous attirer les bonnes grâces d'Emhyr ! À présent que la jeune fille n'est plus de ce monde, il n'y a plus rien à marchander, n'est-ce pas ? Emhyr vous fera attacher à des chevaux puis écarteler, voilà ce qu'il en est. Vous ne relèverez pas la tête, ni toi ni ton sorcier avec lequel tu t'es lié, contre notre gré !

— Aucun d'entre nous ne relèvera la tête, Joachim, gronda l'homme à la voix de basse. Il faut regarder la vérité en face. Notre situation n'est guère meilleure que celle de Skellen. Les circonstances font que nous nous trouvons tous sur le même bateau.

— Mais c'est Chat-Huant qui nous a fait monter sur ce bateau ! Nous devons agir dans le secret, et maintenant, qu'en est-il ? Emhyr est au courant de tout. Les agents de Vattier de Rideaux traquent Chat-Huant à travers tout l'Empire ! Quant à nous, on nous envoie à la guerre pour se débarrasser de nous, voilà ce qu'il en est !

— En l'occurrence, intervint l'homme à la voix traînante, je m'en réjouirais, et j'en profiterais. Tout le monde, je puis vous l'assurer, en a plus qu'assez de cette guerre qui s'éternise. L'armée, le peuple, et par-dessus tout les marchands et les entrepreneurs. La fin de la guerre déclenchera dans tout l'Empire une joie immense, peu importe de quelle manière elle s'achèvera. Or, vous, messieurs, en tant que commandants des armées, vous pouvez à tout moment peser, si je puis m'exprimer ainsi, sur le résultat de la guerre. Quoi de plus simple, en

cas de victoire finale, que de vous couvrir de lauriers ? Ou bien, en cas de défaite, de vous faire passer pour des hommes providentiels, porte-parole des négociations ayant mis un terme à ce bain de sang ?

— C'est vrai, acquiesça au bout d'un instant celui à la voix grinçante. Par le Grand Soleil ! vous avez raison. Voilà qui est bien dit, monsieur Leuvaarden.

— En nous envoyant sur le front, reprit l'homme à la voix de basse, Emhyr s'est lui-même passé la corde autour du cou.

— Emhyr est encore en vie, messieurs les princes, fit remarquer l'exalté. Il est en vie et se porte bien. Ne vendons pas la peau de l'ours...

— Non, dit celui à la voix de basse. Nous tuerons l'ours avant.

Le silence dura longtemps.

— Un attentat, donc. La mort.

— La mort.

— La mort ! C'est la seule solution. Tant qu'il est en vie, Emhyr aura des partisans. Quand Emhyr mourra, ils nous soutiendront tous. L'aristocratie se rangera à nos côtés, car l'aristocratie, c'est nous, et ce qui fait sa force, c'est sa solidarité envers les siens. Une partie non négligeable de l'armée se rangera à nos côtés, surtout le corps des officiers qui n'ont pas pardonné à Emhyr ses purges après la défaite de Sodden. Et le peuple, lui aussi, nous rejoindra...

— Parce que le peuple est obscur, stupide et facilement manipulable, acheva Skellen en se mouchant. Il suffit de hurler « Hourra ! », de prendre la parole du haut du sénat, d'ouvrir les prisons et de baisser les impôts.

— Vous avez parfaitement raison, comte, dit l'homme à la voix traînante. Je comprends mieux pourquoi vous prenez si ardemment fait et cause pour la démocratie.

— Je vous préviens, messieurs, ce ne sera pas aussi facile que vous le pensez, grinça le dénommé Joachim. Tout notre plan repose sur la mort d'Emhyr. Mais on ne peut occulter le fait qu'il possède de nombreux partisans ; il a avec lui plusieurs corps d'armée, une garde fanatique. Il ne sera pas facile de se frayer un chemin à travers la garde Impera. Soyez certains que chacun des hommes qui la composent luttera jusqu'au bout.

— Et c'est là que Vilgefoltz intervient, déclara Stefan Skellen. Nous n'aurons pas à investir le palais ni à nous frayer un chemin à travers l'Impera. Il suffira d'un seul émeutier doté d'une protection magique. Exactement comme à Tretogor, juste avant la rébellion des magiciens sur Thanedd.

— L'assassinat du roi Radovid de Rédanie.

— C'est cela.

— Vilgefoltz dispose-t-il d'un tel émeutier ?

— Oui. Et pour vous prouver notre confiance, messieurs, je vais vous dévoiler son identité : il s'agit de la magicienne Yennefer, que nous retenons prisonnière.

— Prisonnière ? J'ai entendu dire que Yennefer était la complice de Vilgefortz.

— Elle est sa prisonnière. Envoûtée et hypnotisée, elle se chargera d'exécuter l'attentat comme un golem. Après quoi elle se suicidera.

— Une sorcière envoûtée, cela ne me plaît pas trop, dit l'homme à la voix traînante. (Sous l'effet du dégoût, son débit était encore plus lent qu'à l'accoutumée.) Un héros, un idéologue enflammé, un vengeur aurait mieux fait l'affaire...

— Une vengeresse, l'interrompt Skellen. Ça lui va comme un gant, monsieur Leuvaarden. Yennefer se vengeant de l'offense que lui a infligée le tyran. Emhyr a traqué et condamné à mort sa protégée, une enfant innocente. Cet horrible autocrate, ce pervers, plutôt que de veiller sur l'Empire et le peuple, a traqué et torturé une enfant. Pour le punir, elle le frappera de sa main vengeresse...

— Pour moi, déclara Aerdal aep Dahy de sa voix de basse, c'est parfait.

— Pour moi aussi, grinça Joachim de Wett.

— Excellent ! s'écria d'une voix exaltée le comte Broinne. Pour avoir violenté les épouses d'autrui, le tyran pervers sera frappé par une main vengeresse !

— Encore une chose, intervint Leuvaarden de sa voix traînante. Donnez-nous un autre gage de confiance, monsieur le comte Skellen, et dites-nous où se trouve actuellement M. Vilgefortz.

— Messieurs, je... Je n'ai pas le droit...

— Ce sera une garantie. Un gage de sincérité et de dévouement à la cause.

— N'aie pas peur de trahir ton maître, Stefan, ajouta aep Dahy. Aucun d'entre nous ne te trahira. C'est là tout le paradoxe. En d'autres circonstances, peut-être que certains parmi nous auraient été tentés de sauver leur peau en trahissant les autres. Mais nous tous ici présents savons parfaitement que la prévarication ne nous mènerait à rien. Emhyr var Emreis ne pardonnerait pas un tel acte. Il n'en serait pas capable. Il a un bloc de glace à la place du cœur. Et c'est pourquoi il mourra.

Stefan Skellen n'hésita pas davantage.

— Eh bien soit ! dit-il. Que cela soit un gage de sincérité. Vilgefortz se cache à...

\*\*\*

Assis près de l'orifice des tuyaux, le sorcier serra les poings si

fort qu'il en eut presque mal. Il tendit l'oreille. Et affûta sa mémoire.

\*\*\*

Les doutes du sorceleur quant à l'efficacité de l'amulette de Fringilla étaient injustifiés et ils se dissipèrent en un clin d'œil. Lorsqu'il pénétra dans la grande caverne et s'approcha du petit pont de pierre qui surmontait le sombre précipice, le médaillon se mit à s'agiter dans tous les sens, non plus comme un moineau, mais comme un oiseau grand et fort, tel un freux, par exemple.

Geralt se figea et immobilisa son amulette. Il ne fit pas le moindre geste afin que pas un bruissement ni même un souffle ne troublent son ouïe. Il attendit. Il savait que de l'autre côté du précipice, derrière le pont, quelque créature se cachait dans le noir. Il n'excluait pas non plus qu'elle puisse se trouver dans son dos, ou que le pont soit un piège. Il n'avait pas l'intention de se laisser prendre. Il attendit. Et son attente fut récompensée.

— Bienvenue, sorceleur, entendit-il. Nous t'attendions.

La voix qui lui parvenait de l'obscurité avait une résonance étrange. Mais Geralt avait déjà entendu ce genre de voix, il la reconnaissait. C'était celle d'une créature qui n'était pas habituée à se faire comprendre au moyen du langage. Alors qu'elles savaient utiliser l'appareillage de leurs poumons – diaphragme, trachée, et larynx – ces créatures ne maîtrisaient pas totalement l'articulation et ses rouages, même si leurs lèvres, leur langue et leur palais avaient la même structure que ceux des humains. Les sons qu'elles émettaient étaient plutôt désagréables pour l'oreille humaine, ils pouvaient aussi bien être puissants et criards que sifflants et chuintants ; les mots prenaient dans leur bouche des accentuations singulières.

— Nous t'attendions, répéta la voix. Nous savions que tu viendrais si on t'attirait ici avec des rumeurs. Que tu te glisserais sous terre pour nous traquer, nous pourchasser, nous persécuter et nous tuer. Tu ne sortiras pas d'ici. Tu ne verras plus ce soleil que tu aimais tant.

— Montre-toi.

Derrière le pont, quelque chose remua dans les ténèbres. Par endroits, on aurait dit que l'obscurité était plus épaisse et avait presque pris forme humaine. Le monstre donnait l'impression d'être constamment en mouvement, changeant de position et d'endroit au gré de déplacements rapides et nerveux. Le sorceleur avait déjà vu semblables créatures.

— Un korred, affirma-t-il froidement. J'aurais dû m'y attendre. Il est même étonnant que je ne sois pas tombé sur un représentant de ton espèce plus tôt.

— Voyez-vous ça ! (L'ironie était perceptible dans la voix du

monstre mouvant.) Il m'a reconnu, dans le noir ! Et lui aussi, tu l'as reconnu ? et celui-là ? et cet autre, là ?

Trois autres monstres, silencieux comme des fantômes, surgirent de l'obscurité. L'un d'eux se cachait derrière le korred, un humanoïde lui aussi, à en juger par sa taille et son aspect général, mais plus petit, plus difforme et plus simiesque. Geralt savait que c'était un kilmulis.

Comme il l'avait justement deviné, les deux derniers monstres se cachaient un peu plus loin derrière le pont, prêts à lui barrer la route s'il décidait de le traverser. Le premier, sur sa gauche, fit grincer ses griffes comme une énorme araignée agitant ses pattes. C'était un gicleur. Le dernier monstre, qui avait plus ou moins la forme d'un candélabre, semblait sortir directement du mur de schiste lézardé. Geralt ne parvenait pas à l'identifier. Ce monstre ne figurait dans aucun livre de sorcelleur.

— Je ne vous cherche pas noise, annonça-t-il.

Plutôt que de surgir des ténèbres et lui sauter purement et simplement à la gorge, les monstres avaient entamé la conversation. Geralt comptait en tirer profit.

— Je ne vous cherche pas noise, répéta-t-il, mais s'il le faut, je me défendrai.

— Nous le savons, l'informa le korred de sa voix sifflante. C'est pourquoi nous sommes quatre. C'est pourquoi nous t'avons attiré ici. Tu nous as empoisonné la vie, vaurien de sorcelleur. Certains des trous de ce coin du monde sont un endroit rêvé pour hiverner ; nous y passons l'hiver depuis la nuit des temps. Et aujourd'hui, tu t'introduis ici pour nous chasser, vaurien. Nous traquer, nous pister, nous tuer pour de l'argent. C'en est fini de tout ça. Et de toi aussi.

— Écoute, korred...

— Parle-moi plus gentiment ! beugla le monstre. Je ne supporte pas la muflerie.

— Comment donc dois-je...

— Monsieur Schweitzer.

— Eh bien soit, monsieur Schweitzer, reprit Geralt d'un ton qui se voulait docile et humble, voici comment se présentent les choses. Je suis venu ici, je ne le cache pas, en tant que sorcelleur, avec pour mission de vous tuer. Je vous propose d'oublier tout ça. Car il s'est produit dans ces sous-sols quelque chose qui a radicalement changé la donne. J'ai appris quelque chose d'extrêmement important pour moi. Quelque chose qui peut transformer ma vie entière.

— Et qu'est-ce qui doit résulter de ce que tu as appris ?

Geralt était un modèle de calme et de patience.

— Je dois remonter à la surface sur-le-champ, sans perdre un instant, prendre immédiatement la route pour entamer un long voyage. Un voyage qui peut se révéler sans retour. Je ne pense pas



revenir jamais dans cette contrée...

— C'est ainsi que tu comptes sauver ta tête, sorceleur ? siffla M. Schweitzer. Raté. Tes supplications sont vaines. Nous t'avons pris au piège et ne te laisserons pas t'échapper. Nous allons te tuer en pensant non seulement à nous-mêmes, mais aussi à tous nos frères. Pour la liberté, si je puis m'exprimer ainsi, la nôtre et la leur.

— Non seulement je ne reviendrai pas dans ces contrées, reprit patiemment Geralt, mais je cesserai définitivement mon activité de sorceleur. Plus jamais je ne tuerai l'un d'entre vous...

— Tu mens ! Tu mens parce que tu es mort de peur !

— Mais comme je l'ai dit, je dois sortir d'ici au plus vite. (Geralt, cette fois, ne se laissa pas distraire.) Vous avez donc le choix entre deux options. Soit vous croyez en ma sincérité et vous me laissez sortir d'ici, soit je remonterai à la surface en marchant sur vos cadavres.

— Tu oublies la troisième possibilité : tu te transformes toi-même en cadavre.

Dans un bruit métallique, le sorceleur tira son épée de son fourreau qu'il portait dans le dos.

— Je ne mourrai pas seul, déclara-t-il froidement. Soyez-en sûr, monsieur Schweitzer.

Le korred resta silencieux quelques instants. Le kilmulis qui se cachait derrière lui se balançait en se raclant la gorge. Le gicleur pliait et détendait ses pattes. Le monstre en forme de candélabre changea d'aspect. Il ressemblait à présent à un petit sapin bancal doté de deux gros yeux phosphorescents.

— Donne-moi une preuve de ta sincérité et de tes bonnes intentions, dit enfin le korred.

— Comme quoi ?

— Ton épée. Tu prétends que tu cesseras d'être sorceleur. Or c'est l'épée qui fait le sorceleur. Jette-la dans le précipice. Ou brise-la. Alors nous te laisserons sortir.

Geralt resta immobile durant quelques secondes, dans un silence brisé uniquement par les gouttes d'eau qui tombaient des murs et de la voûte. Puis, lentement, sans se presser, il enfonça profondément son épée dans une crevasse et brisa la lame avec son pied d'un coup sec et puissant. Celle-ci se fendit dans un gémissement dont l'écho résonna dans toute la grotte.

L'eau s'écoulait le long des murs, goutte après goutte, comme des larmes.

— J'ai du mal à croire qu'on puisse être si stupide, dit lentement le korred.

Ils se jetèrent tous sur lui en même temps, sans qu'aucun d'entre eux n'ait poussé de cri ou lancé de signal. Le premier à franchir le pont fut M. Schweitzer, pointant en avant ses griffes et ses canines

dignes de celles d'un loup.

Geralt le laissa approcher, puis il pivota vers l'arrière et le frappa, démolissant la mâchoire inférieure et la gorge du monstre. L'instant d'après il était déjà sur le pont ; d'un revers de la main il éventra le kilmulis. Il se recroquevilla et se jeta à terre, juste à temps pour éviter le candélabre qui volait au-dessus de lui ; les serres du monstre effleurèrent à peine sa veste. Le sorceleur s'élança vers le gicleur et ses fines pattes qui clignotaient comme les ailes d'un moulin à vent. L'une d'elles atteignit le sorceleur à la tête ; Geralt virevolta en exécutant un large moulinet du bras. Le gicleur bondit de nouveau, mais il rata son coup. Il heurta la barrière qui s'effondra, et le monstre fut précipité dans le gouffre en même temps qu'une pluie de cailloux. Il n'avait pas émis le moindre son jusqu'alors, mais tandis qu'il tombait dans le précipice, on l'entendit qui hurlait. Longtemps. Très longtemps.

Les deux survivants l'attaquèrent simultanément, le candélabre d'un côté, et de l'autre le kilmulis, en sang, qui, quoique blessé, était parvenu à se relever. Le sorceleur sauta sur la petite balustrade du pont ; il sentait les pierres se détacher et tomber les unes après les autres, il sentait le pont trembler. En se balançant, il se libéra de l'emprise des pattes griffues du candélabre et se retrouva derrière le kilmulis. Ce dernier n'avait pas de cou, aussi Geralt le frappa-t-il à la tempe. Mais le crâne du monstre était dur comme du fer ; le sorceleur dut le frapper une seconde fois, et ce faisant perdit quelques secondes précieuses.

Il reçut un coup à la tête, la douleur envahit son crâne et ses yeux. Il virevolta, tentant de se protéger en agitant les bras ; il sentait le sang couler à flots de sous ses cheveux, il tenta de comprendre ce qui s'était passé. Évitant par miracle un deuxième coup de griffe, il comprit. Le candélabre avait changé de forme : il était maintenant doté de paluches d'une longueur incroyable.

Ce qui n'était pas sans inconvénient : son centre de gravité et son équilibre s'en trouvaient modifiés. Le sorceleur plongea sous ses pattes, raccourcissant la distance qui le séparait du monstre. En le voyant faire, le candélabre se mit sur le dos, tel un chat, tendit vers l'avant ses pattes postérieures qui étaient aussi griffues que celles de devant. Geralt bondit au-dessus de lui et le frappa aussitôt. Il sentit la lame traverser le corps de la créature. Il se déploya, frappa une fois encore en retombant sur un genou. Le monstre poussa un cri, tendit le cou en avant et fit claquer sa mâchoire tout près de la poitrine du sorceleur. Ses yeux immenses brillaient dans le noir. Geralt le repoussa brutalement du pommeau de son épée, lui assenant un coup rapide qui lui arracha la moitié de la mâchoire. Même ainsi diminué, ce monstre étrange qui ne figurait dans aucun livre de sorceleur continua à faire claquer ses dents pendant plusieurs dizaines de secondes, puis il

mourut en libérant un terrible soupir qui semblait presque humain.

Allongé dans une mare de sang, le korred était parcouru de tremblements convulsifs.

Le sorceleur se redressa devant lui.

— J'ai du mal à croire, dit-il, qu'on puisse être assez stupide pour se laisser berner par le coup de l'épée cassée, illusion élémentaire s'il en est.

Il n'était pas certain que le korred soit suffisamment conscient pour l'entendre. Mais dans le fond, peu lui importait.

— Je t'avais prévenu, dit-il en essuyant le sang qui coulait le long de sa joue. Je t'avais dit que je sortirais d'ici coûte que coûte.

M. Schweitzer frissonna, émit un râle puis un chuintement. Enfin il se tut et s'immobilisa.

L'eau suintait, goutte après goutte, des murs et de la voûte.

\*\*\*

— Es-tu satisfait, Régis ?

— Maintenant, oui, en effet.

— Alors, dit le sorceleur en se levant, va, cours et fais tes bagages. Et vite.

— Cela ne me prendra pas longtemps. *Omnia mea mecum porto.*

— Quoi ?

— Je n'ai pas beaucoup de bagages.

— Tant mieux. Dans une demi-heure, derrière la ville.

— J'y serai.

\*\*\*

Il l'avait sous-estimée. Elle le prit sur le vif. C'était sa faute. Il aurait dû se rendre à l'arrière du palais et conduire Ablette dans la plus grande écurie, celle qui était réservée aux chevaliers errants et au personnel, et qui abritait aussi les chevaux de son équipe. Dans sa précipitation, il ne l'avait pas fait et s'était rendu, par habitude, à l'écurie princière. Or il aurait dû se douter qu'il se trouverait quelqu'un pour le dénoncer.

Elle déambulait d'une stalle à l'autre en donnant des coups de pied dans la paille. Elle portait une blouse en satin blanc, une jupe cavalière noire, une fourrure de lynx qui lui arrivait à la taille et des bottes. Les chevaux renâclaient, ils sentaient la colère qui émanait d'elle.

— Tiens, tiens, s'exclama-t-elle en le voyant. (Elle agita la cravache qu'elle tenait à la main.) Alors on se sauve ! Sans un « au revoir ». Car la lettre que je trouverai certainement sur ma table de

chevet n'est pas un « au revoir ». Pas après ce qu'il y a eu entre nous. J'imagine que tu as d'excellentes raisons de partir ainsi comme un voleur ?

— En effet. Excuse-moi, Fringilla.

— « Excuse-moi, Fringilla », le singea-t-elle, la bouche tordue par la colère. Quelle concision ! quelle parcimonie ! quelle modestie ! et quel souci du style ! La lettre que tu m'as laissée, j'en donnerais ma tête à couper, est sans nul doute rédigée de manière tout aussi exquise. Tu n'as pas dû gaspiller beaucoup d'encre.

— Je dois partir, bafouilla-t-il. Tu te doutes pourquoi. Et pour qui. Pardonne-moi, je t'en prie. J'avais l'intention de filer discrètement sans faire de bruit, car je... je ne voulais pas que tu essaies de venir avec nous.

— Ta crainte était sans fondement, répondit-elle en courbant sa cravache. Je ne serais pas venue avec toi, même si tu t'étais couché à mes pieds pour me le demander. Oh non, sorceleur ! Pars seul, disparais seul, meurs de froid seul dans les cols. Moi, je n'ai aucune obligation envers Ciri. Et envers toi ? Sais-tu seulement combien d'hommes m'auraient suppliée pour obtenir de moi ce que je t'ai donné ? Et que tu repousses à présent dans un coin, avec mépris, d'un simple coup de pied ?

— Je ne t'oublierai jamais.

— Ah ! siffla-t-elle. Tu n'imagines pas combien j'aimerais m'assurer personnellement qu'il en soit ainsi. Si ce n'est à l'aide de la magie, du moins à l'aide de cette cravache !

— Tu n'en feras rien.

— Tu as raison, je n'en ferai rien. Je n'en serais pas capable. Je me comporterai comme il sied à une maîtresse dédaignée et rejetée. Dans le respect des usages. Je m'éloignerai la tête haute, avec dignité et orgueil. En ravalant mes larmes. Ensuite j'irai pleurer comme une madeleine la tête dans mon oreiller. Et puis je coucherai avec un autre !

À la fin, elle criait presque.

Il ne dit rien. Elle aussi resta silencieuse.

— Geralt, dit-elle enfin d'une tout autre voix. Reste avec moi.

» Je crois que je t'aime, ajouta-t-elle, voyant qu'il hésitait à répondre. Reste avec moi. Je te le demande. Je ne l'ai jamais demandé à personne et je doute que cela m'arrive à l'avenir. Mais je te le demande, à toi.

— Fringilla, répondit-il au bout de quelques instants. N'importe quel homme rêverait d'avoir une femme comme toi. C'est ma faute, et uniquement ma faute, si je n'ai pas l'âme d'un rêveur.

La magicienne laissa passer quelques secondes avant de prendre la parole, tout en se mordant les lèvres.

— Tu es comme le harpon du pêcheur qui, une fois planté dans la chair, ne peut être arraché sans que gicle le sang. Bah ! je suis moi-même fautive ; en me liant à toi, je savais que je jouais à un jeu dangereux. Par chance, je sais aussi comment en assumer les conséquences. J'ai sur ce point un avantage sur l'ensemble de la gent féminine.

Il ne fit pas de commentaires.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, un cœur brisé, si douloureux que cela puisse être, se ressoude plus vite qu'une main brisée, beaucoup plus vite.

Cette fois non plus, il ne fit pas de commentaires. Fringilla observa l'hématome qu'il avait sur la joue.

— Et mon amulette ? Elle fonctionne bien ?

— Elle est tout simplement extraordinaire. Je te remercie.

Elle hocha la tête.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, d'une voix soudain altérée. Qu'as-tu appris ? Tu sais où se cache Vilgefortz, n'est-ce pas ?

— Oui. Ne me demande pas de te révéler l'endroit où il se trouve. Je ne te le dirai pas.

— Je suis prête à acheter cette information. Ce sera donnant, donnant.

— Ah oui ?

— J'ai une précieuse nouvelle à t'annoncer, répéta-t-elle. D'une valeur inestimable à tes yeux. Je te la vendrai en échange de...

— ... la tranquillité de ta conscience, acheva-t-il en la regardant dans les yeux. Pour la confiance que je t'ai accordée. Il y a une minute à peine, il était question d'amour. Et voilà que nous parlons affaires ?

Elle resta silencieuse un long moment. Puis, de sa cravache, elle frappa violemment le haut de ses bottes.

— Yennefer, commença-t-elle, celle dont tu m'as plus d'une fois affublée du prénom dans les moments d'extase, ne t'a jamais trahie, ni toi ni Ciri. Elle n'a jamais été l'alliée de Vilgefortz. Pour sauver Cirilla, elle a pris un risque insensé. Mais elle a échoué, et elle est tombée entre les pattes de Vilgefortz. Il s'est servi d'elle et l'a sans nul doute soumise à la torture pour effectuer les scannages qu'il a tentés en automne dernier. Est-elle encore en vie, je l'ignore. Je n'en sais pas plus. Je le jure.

— Merci, Fringilla.

— Maintenant va-t'en.

— Je te crois, dit-il sans bouger. Et je n'oublierai jamais ce qui s'est passé entre nous. J'ai confiance en toi, Fringilla. Je ne resterai pas avec toi, mais je t'ai sans doute aimée moi aussi... à ma manière. À présent, tu dois me promettre de ne parler à personne de ce que je m'appête à te révéler. La cachette de Vilgefortz se trouve à...

— Attends, l'interrompt-elle. Tu me le diras plus tard, après. Pour l'heure, il est temps que tu me fasses tes adieux. De la façon dont tu aurais dû le faire. Pas avec des lettres, pas en bafouillant des excuses. Dis-moi « au revoir » comme je le désire.

Elle ôta sa fourrure de lynx, la jeta sur un tas de paille. D'un geste brusque elle arracha sa blouse ; elle ne portait rien en dessous. Elle se laissa tomber sur la fourrure, l'attirant sur elle. Geralt la saisit par le cou, souleva sa jupe, et réalisa soudain qu'il n'avait plus le temps de lui ôter ses gants. Par chance, elle n'en portait pas. Elle n'avait pas non plus de culotte. Et fort heureusement, elle n'avait pas d'éperons à ses bottes, car, quelques instants plus tard, les talons de ses bottes de cavalière se retrouvaient littéralement partout ; mieux vaut ne pas imaginer ce qui aurait pu se produire si elle avait eu des éperons.

Quand elle cria, il l'embrassa. Étouffa son cri.

Les chevaux, flairant leur folle passion, hennissaient, trépignaient, ruaient contre les cloisons si fort que de la poussière et du foin tombaient du plafond en s'éparpillant.

\*\*\*

— La citadelle de Rhys-Rhun, à Nazair, près du lac de Muredach, acheva Fringilla Vigo d'un air triomphal. C'est là que se cache Vilgefoltz. J'ai arraché cette information au sorceleur juste avant qu'il parte. Nous avons suffisamment de temps pour y être avant lui. En aucun cas il ne pourra arriver là-bas avant avril.

Les neuf femmes rassemblées dans la salle des colonnes du château de Montecalvo hochèrent la tête, gratifiant Fringilla de regards emplis d'admiration.

— Rhys-Rhun, répéta Filippa Eilhart, un sourire carnassier aux lèvres, tout en jouant avec le camée gravé sur sardoine accroché à sa robe. Rhys-Rhun, à Nazair... Eh bien ! Au plaisir de vous revoir, M. Vilgefoltz... Au plaisir de vous revoir !

— Quand le sorceleur arrivera sur place, siffla Keira Metz, il ne trouvera que des cendres depuis longtemps refroidies.

— Et des os, ajouta Sabrina Glevissig avec un charmant sourire.

— Bravo, mademoiselle Vigo ! s'exclama Sheala de Tancarville en opinant du chef. (Fringilla en fut la première surprise, la célèbre magicienne étant connue pour être la réserve même.) Excellent travail.

Fringilla inclina la tête.

— Bravo ! répéta Sheala. Plus de trois mois passés à Toussaint... Mais cela en valait sans doute la peine.

Fringilla Vigo balaya du regard les magiciennes assises autour de la table : Sheala, Filippa, Sabrina Glevissig, Keira Metz, Margarita Laux-Antille, Triss Merigold, Francesca Findabair, Ida Emean, dont les

yeux cernés d'un maquillage elfique intense étaient totalement inexpressifs, et Assire var Anahir, qui paraissait au contraire inquiète et préoccupée.

— Cela en valait la peine, confirma-t-elle.

Et elle était sincère.

\*\*\*

Le ciel, jusque-là bleu sombre, devenait de plus en plus noir. Un froid glacial soufflait au milieu des vignobles. Geralt boutonna sa pelisse et enroula une écharpe de laine autour de son cou. Il était en pleine forme. Comme chaque fois qu'il faisait l'amour, il se sentait plus résistant, tant physiquement que moralement, il n'avait plus le moindre doute, et son esprit avait retrouvé toute sa vivacité. Devoir se priver de cette panacée merveilleuse pour une longue durée désormais était son seul regret.

La voix de Reynart de Bois-Fresnes l'arracha à ses pensées.

— Le mauvais temps arrive, constata le chevalier errant en laissant voguer son regard vers l'est, d'où arrivait la tempête. Dépêchez-vous. Si en plus du vent la neige se met à tomber, et qu'elle vous surprend au col du Malheur, vous allez vous retrouver pris au piège. Il ne vous restera plus alors qu'à prier et vénérer les dieux, tous les dieux – les vôtres mais aussi les autres dont vous avez simplement entendu parler – pour que survienne le dégel.

— Compris.

— Les premiers jours vous suivrez la rivière Sans-Retour que vous connaissez déjà, vous passerez devant une factorerie de trappeurs, et vous tomberez sur un affluent droit de la rivière. N'oubliez pas, un affluent droit. Son cours vous indiquera la route à suivre pour rejoindre le col du Malheur. Ensuite, lorsque, par la grâce des dieux, vous aurez passé ce dernier, ne vous réjouissez pas trop vite, car vous aurez encore devant vous le col du Sans-Merci et celui de Mortblanc. Lorsque vous les aurez franchis, vous descendrez dans la vallée de Sudduth. Sudduth bénéficie d'un microclimat chaud, un peu comme Toussaint. N'aurait été leur sol pourri, ils auraient pu y planter des vignes...

Il se tut, honteux, sous leurs regards réprobateurs.

— Pardon, dit-il en se raclant la gorge. Je continue. À l'entrée de Sudduth se trouve le petit village de Caravista. Mon cousin, Guy de Bois-Fresnes, y réside. Rendez-lui visite et recommandez-vous de moi. S'il se révélait que mon cousin était mort ou sénile, n'oubliez pas, vous devez suivre la plaine de Mag Deira, la vallée de la rivière Sylte. Ensuite, Geralt, il faudra que tu t'orientes grâce aux cartes que tu as recopiées chez le cartographe de la ville... À ce propos, d'ailleurs, je

ne comprends pas très bien pourquoi tu l'as interrogé au sujet de châteaux...

— Oublie ça, Reynart. Il ne s'est rien passé. Tu n'as rien vu, rien entendu. Quand bien même on te soumettrait à la torture. Comprends-tu ?

— Je comprends.

— Un cavalier ! les avertit Cahir en maîtrisant son étalon qui regimbait. Un cavalier en provenance du palais fonce vers nous à bride abattue.

— S'il est seul, ce n'est pas un problème, déclara Angoulême, un large sourire aux lèvres, en caressant la hachette suspendue à sa selle.

Le cavalier n'était autre que Jaskier, qui fonçait ventre à terre. Et, incroyable mais vrai, le cheval qu'il montait était Pégase, le hongre du poète, pourtant peu coutumier du fait et qui, à vrai dire, détestait galoper de la sorte.

— Ouf ! dit le troubadour, aussi essoufflé que s'il avait lui-même galopé en portant le hongre. Ouf ! J'ai réussi. J'avais peur de ne pas parvenir à vous rattraper.

— Ne me dis pas que tu viens finalement avec nous...

— Non, Geralt, répondit Jaskier en baissant la tête, je ne viens pas. Je reste ici, à Toussaint, avec ma Petite Belette. Enfin, Anarietta... Mais je ne pouvais tout de même pas vous laisser partir sans vous dire adieu et vous souhaiter bonne route.

— Remercie la princesse pour tout. Et excuse-nous auprès d'elle d'être partis si soudainement et sans lui faire nos adieux. Essaie de lui expliquer.

— Vous avez prêté serment, voilà tout. N'importe qui à Toussaint, y compris ma Petite Belette, peut le comprendre. Et puis... Tenez. Considérez cela comme ma contribution.

— Jaskier, déclara Geralt en prenant la lourde escarcelle des mains du poète, nous ne sommes pas en manque d'argent. Tu as inutilement...

— Que ce soit ma contribution, répéta le troubadour. De la ferraille, ça sert toujours. Et par ailleurs, elle n'est pas à moi, j'ai pris ces ducats dans le coffre privé de ma Petite Belette. Quoi, qu'avez-vous à me regarder ainsi ? Les femmes n'ont que faire de l'argent. Elles ne boivent pas, ne jouent pas aux dés, et, sacrebleu, pour ce qui est des femmes, elles en sont elles-mêmes, non ? Adieu, mes amis ! Allez-y, ou je vais me mettre à pleurer. Et quand tout sera terminé, repassez donc faire un tour à Toussaint, pour tout me raconter. Et je veux serrer Ciri dans mes bras. Tu me le promets, Geralt ?

— Je te le promets.

— Alors adieu.

— Attends ! (Geralt fit faire demi-tour à son cheval, il s'approcha



tout près de Pégase, sortit discrètement une lettre de son manteau.) Arrange-toi pour que cette lettre parvienne à...

— Fringilla Vigo ?

— Non. À Dijkstra.

— Quoi ? Et comment dois-je m'y prendre, selon toi ?

— Trouve un moyen. Je te fais confiance. Et maintenant adieu.

Viens que je t'embrasse, vieil imbécile !

— Avec plaisir, mon ami. Je vous attendrai avec impatience.

Ils le suivirent du regard tandis qu'il repartait au petit trot vers Beauclair.

Le ciel s'était assombri.

— Reynart, dit le sorceleur en se retournant sur son siège. Viens avec nous.

— Non, Geralt, répondit Reynart de Bois-Fresnes. Je suis certes un chevalier errant. Mais je ne suis pas égaré.

\*\*\*

Ce jour-là, dans la grande salle des colonnes du château de Montecalvo régnait une excitation inhabituelle. Le clair-obscur des candélabres avait cédé la place à la clarté blanchâtre d'un immense écran magique. Sur cet écran une image vacillait, clignotait, disparaissait et réapparaissait, entretenant l'excitation et la tension. Et aussi l'énervement.

— Ah ! s'exclama Filippa Eilhart avec un sourire carnassier. Dommage que je ne puisse être là-bas. Un peu d'action et d'adrénaline m'aurait fait du bien.

Sheala de Tancarville lui jeta un regard âpre sans dire un mot. Francesca Findabair et Ida Emean tentaient de stabiliser l'écran à l'aide de formules magiques, l'agrandissant de manière qu'il occupe un pan entier de mur. Elles voyaient distinctement les sommets noirs des montagnes qui se découpaient sur le ciel bleu foncé, les étoiles qui se reflétaient à la surface d'un étang, et la masse sombre et anguleuse d'un énorme château.

— Je ne suis toujours pas convaincue d'avoir bien fait de confier le commandement de l'opération à Sabrina et à la jeune Metz. Keira a eu les côtes cassées sur Thanedd, elle pourrait être tentée de se venger. Quant à Sabrina... Celle-là aime un peu trop l'action et l'adrénaline. N'est-il pas vrai, Filippa ?

— Nous en avons déjà parlé, répliqua l'intéressée. (Sa voix était acide comme une marinade de pruneaux.) Notre plan a été minutieusement établi. Le groupe de Sabrina et de Keira entrera à Rhys-Rhun sans faire de bruit, aussi discrètement qu'une colonie de souris. Elles prendront Vilgefortz vivant sans lui faire la moindre

égratignure ni le moindre hématome. Nous avons été très claires sur ce point. Quoique je reste convaincue qu'il aurait fallu faire un exemple, histoire de s'assurer que les quelques personnes présentes au château aujourd'hui se réveillent en criant chaque fois qu'elles rêveront de cette fameuse nuit.

— La vengeance est la jouissance des esprits médiocres, faibles et étroits, déclara la magicienne de Kovir d'un ton sec.

— Peut-être, reconnut Filippa dont le sourire était impassible. Mais cela n'en demeure pas moins une jouissance.

— Laissons cela. (Margarita Laux-Antille leva une coupe de vin mousseux.) Je propose de boire à la santé de mademoiselle Fringilla Vigo, qui nous a permis de découvrir la cachette de Vilgefertz. Excellent travail, vraiment, dame Fringilla !

En réponse au compliment, la magicienne s'inclina. Elle perçut une pointe de raillerie dans les yeux de Filippa ; le regard azur de Triss Merigold exprimait l'aversion ; elle ne put déchiffrer les sourires de Francesca et de Sheala.

— Ça commence, annonça Assire var Anahid en désignant l'écran.

Elles s'assirent plus confortablement. Afin d'avoir une vision plus nette, Filippa, d'une formule magique, tamisa la lumière.

Elles virent des formes noires, rapides, silencieuses et agiles comme des chauves-souris se détacher des rochers, puis passer en rase-mottes au-dessus des créneaux et des mâchicoulis du château de Rhys-Rhun.

— Cela doit faire un siècle que je n'ai pas eu de balai entre les jambes, marmonna Filippa. Bientôt j'aurai oublié comment on vole.

Sheala, les yeux fixés sur les images transmises par magie, la fit taire d'un sifflement impatient.

Un éclair traversa les fenêtres du sombre complexe du château. Une fois, deux fois, trois fois. Elles savaient ce que c'était. La porte verrouillée et les bâcles volèrent en éclats sous les assauts de la foudre globulaire.

— Elles sont à l'intérieur, commenta à voix basse Assire var Anahid.

Elle était la seule à ne pas observer l'image sur le mur, le regard rivé sur une boule de cristal posée sur la table.

— Elles sont à l'intérieur, répéta-t-elle. Mais quelque chose ne va pas. Ça ne se passe pas comme il faudrait...

Fringilla sentit son sang refluer du cœur vers son bas-ventre. Elle savait déjà ce qui n'allait pas.

— Dame Glevissig ouvre l'appareil de télécommunication, reprit Assire.

Soudain, la salle des colonnes s'illumina ; dans l'ovale de lumière qui s'était matérialisé, elles distinguèrent Sabrina Glevissig en habits

d'homme, les cheveux maintenus en arrière par un foulard en mousseline, le visage masqué par du fard de camouflage de couleur noire. Derrière la magicienne, on apercevait des murs de brique sales couverts de lambeaux de tissu, vestiges d'anciennes tapisseries.

Sabrina tendit vers eux sa main gantée d'où pendaient de longs fils de toile d'araignée.

— ça et rien d'autre ! vociféra-t-elle en gesticulant violemment. Il n'y a que ça, partout ! à foison ! Par la peste ! quelle bêtise... Quelle humiliation...

— Sois plus explicite, Sabrina !

— Comment ça, plus explicite ? explosa la magicienne kaedwienne. Ce n'est pas assez clair ? Vous ne voyez donc pas ? Le château de Rhys-Rhun est vide ! Vide et sale : c'est une foutue ruine totalement déserte ! Il n'y a rien ici ! Rien du tout !

Derrière Sabrina, Keira Metz fit son apparition ; avec son maquillage de camouflage, elle ressemblait à un diable tout droit sorti de l'enfer.

— Il n'y a personne dans ce château, confirma-t-elle de sa voix tranquille, et cela fait près d'un demi-siècle que personne n'a pénétré en ces lieux. À l'exception des araignées, des rats et des chauves-souris. Nous n'avons pas effectué notre descente au bon endroit.

— Avez-vous vérifié qu'il ne s'agissait pas d'une illusion ?

— Nous prendrais-tu pour des enfants, Filippa ?

— Écoutez-moi toutes les deux. (Filippa Eilhart se passa nerveusement la main dans les cheveux.) Dites aux mercenaires et aux adeptes qu'il s'agissait d'un exercice. Payez-les et revenez ici. Sur-le-champ. Et faites bonne figure, vous entendez ? Faites bonne figure !

L'ovale de communication s'éteignit. Sur l'écran mural ne flottait plus qu'une seule image : le château de Rhys-Rhun sur un fond de ciel noir, et un étang où se reflétaient les étoiles.

Fringilla Vigo avait la tête baissée. Elle sentait que le sang qui palpitait dans ses veines allait bientôt affluer vers ses joues.

— Je... vraiment je... je ne comprends pas..., déclara-t-elle enfin, incapable de supporter plus longtemps le silence qui régnait dans la salle des colonnes du château de Montecalvo.

— Mais moi, si, dit Triss Merigold.

— Ce château..., dit à son tour Filippa. (Elle était plongée dans ses pensées et ne prêtait pas la moindre attention à ses consœurs.) Rhys-Rhun... Il va falloir le détruire. Le réduire en cendres, impérativement. Et lorsque des légendes et des mythes commenceront à se répandre sur toute cette affaire, il faudra les soumettre à une censure scrupuleuse. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Parfaitement, répondit en hochant la tête Francesca Findabair, demeurée jusque-là silencieuse.

Ida Emean, qui n'avait dit mot non plus, se contenta de renifler. Son air en disait long.

Fringilla Vigo semblait toujours abasourdie.

— Je... Je ne comprends vraiment pas... comment j'ai pu...

— Bah ! conclut Sheala de Tancarville après un très long silence. Ce n'est pas très grave, mademoiselle Vigo. Nul n'est parfait.

Filippa pouffa dans son coin. Assire var Anahid soupira et leva les yeux au ciel.

— Nous avons toutes connu ça, ajouta Sheala en faisant la lippe. Chacune d'entre nous a un jour ou l'autre été bernée, utilisée par un homme, et exposée à la risée générale.

« — Je t'aime, ton joli visage me charme,  
Et si tu ne veux pas, j'utiliserai la force.  
— Mon père, mon père, maintenant il m'empoigne !  
Le Roi des Aulnes m'a fait mal ! »\*

Johann Wolfgang Goethe  
traduction de Charles Nodier

« Tout a déjà eu lieu jadis, tout s'est déjà produit. Et tout, jadis, a déjà  
été décrit. »

Vysogota de Corvo

---

\* En allemand dans le texte. (NdÉ)

## CHAPITRE 5

Une chaleur torride et suffocante avait envahi la forêt. Le soleil de midi illuminait de mille reflets d'or la surface lisse du lac qui, quelques instants encore auparavant, était sombre comme la jadéite. L'intensité de son éclat sur les flots était telle que Ciri en avait mal aux yeux et à la tête ; aveuglée, elle mit sa main en visière pour se protéger.

Elle franchit les broussailles qui bordaient le rivage, fit pénétrer Kelpie dans le lac jusqu'aux genoux. L'eau était si transparente que Ciri pouvait admirer, même depuis la hauteur de sa selle, dans l'ombre projetée par son cheval, la mosaïque multicolore du fond, les anodontes et les plantes aquatiques ondoyantes et luxuriantes. Elle distingua même un petit crabe qui se déplaçait fièrement au milieu des pierres.

Kelpie hennit. Ciri tira sur les rênes ; elle fit sortir la jument de l'eau, mais elle n'alla pas directement sur le rivage : il était sablonneux et parsemé de petits cailloux, et par conséquent inadapté pour une course rapide. Elle guida son cheval jusqu'à l'extrême bord du lac de manière à pouvoir avancer sur le gravillon dur du fond de l'eau, puis elle lança presque aussitôt Kelpie dans un trot fringant comme si la jument était un véritable trotteur, entraînée non pour être montée, mais pour tirer une calèche ou un landau. Cependant, Ciri eut très vite le sentiment que le trot n'était pas assez rapide. D'une talonnade assortie d'un cri, elle contraignit sa jument au galop. Elles filèrent au milieu des gerbes d'eau qui jaillissaient sur leur passage, brillant au soleil comme des gouttes d'argent fondu.

Ciri ne ralentit pas l'allure, même lorsqu'elle aperçut la tour. Elle filait à toute vitesse ; aucun autre cheval n'aurait pu soutenir un tel effort, il serait probablement tombé d'épuisement. Mais Kelpie tenait bon, pas le moindre rôle ne s'échappait de sa bouche, et son galop restait léger et naturel.

Ciri pénétra dans la cour à bride abattue, à grand fracas de sabots, puis elle tira sur les rênes si fort que durant quelques secondes les fers du cheval glissèrent le long des dalles en crissant longuement. Elle s'arrêta juste sous le nez des petites elfes qui l'attendaient au pied de la tour. Elle fut satisfaite de constater que deux d'entre elles, habituellement imperturbables, avaient eu un mouvement de recul instinctif.

— N'ayez crainte, pouffa-t-elle. Je ne vous écraserai pas ! Sauf si ça me chante.

Les elfes se reprirent très vite, leur visage redevint lisse, leurs yeux retrouvèrent leur impassibilité.

Ciri sauta – ou plus exactement vola – à bas de son cheval, une expression de défi dans le regard.

— Bravo ! s'exclama un elfe aux cheveux clairs et au visage triangulaire, surgi de l'ombre sous l'arcade. Belle démonstration, Loc'hlaith.

Il l'avait accueillie de la même façon à son arrivée. Lorsqu'elle avait pénétré dans la tour de l'Hirondelle et s'était retrouvée en plein printemps fleurissant. Mais c'était il y a longtemps, ce genre de choses avait totalement cessé d'impressionner la jeune fille.

— Je ne suis pas la Dame du Lac, aboya-t-elle. Je suis prisonnière ! Et vous, vous êtes mes geôliers ! Inutile de mettre des gants.

» Tenez ! dit-elle en lançant les rênes à l'une des elfes. Il faut essuyer mon cheval. Et l'abreuver quand il sera sec. Et s'en occuper !

L'elfe aux cheveux clairs et aux yeux bleu pâle comme des aiguës-marines esquissa un sourire.

— Effectivement, dit-il en observant les elfes qui, sans un mot, ramenaient le cheval à l'écurie. Tu es une prisonnière maltraitée, et elles, des geôlières atroces. Ça se voit d'ailleurs.

— Je leur rends la monnaie de leur pièce ! (Les mains sur les hanches, elle fronça le nez et le regarda hardiment dans les yeux.) Je les traite comme elles-mêmes me traitent ! Et une prison reste une prison !

— Tu m'étonnes, Loc'hlaith, dit-il en la regardant avec bienveillance.

— Et toi, tu me traites comme une idiote. Et tu n'as même pas la politesse de te présenter.

— Pardon. Je suis Crevan Espane aep Caomhan Macha. Je suis, si tu sais ce que cela signifie, un Aen Saevherne.

— Je le sais. (Elle le regarda avec une admiration qu'elle ne parvint pas à masquer à temps.) Tu es un Érudit. Un magicien elfique.

— On peut aussi le dire comme ça. Pour simplifier, j'utilise le surnom d'Avallac'h, et tu peux t'adresser à moi de cette façon.

— Qui t'a dit que j'aurais envie de m'adresser à toi ? répliqua-t-elle d'un air boudeur. Érudit ou pas, tu restes un geôlier, et moi...

— ... une prisonnière, acheva-t-il, sarcastique. Tu l'as déjà dit. Une prisonnière maltraitée qui plus est. Sans doute est-ce sous la contrainte que tu te balades à cheval dans les environs, sans doute est-ce en guise de châtiment que tu portes ton épée dans le dos, ainsi que ces habits élégants et onéreux, ô combien plus raffinés et propres que ceux que tu portais à ton arrivée. Mais en dépit de ces terribles conditions de détention, tu ne te soumets pas. Tu te venges des préjudices subis en exprimant ta hargne, et notamment en brisant, avec beaucoup de courage et d'enthousiasme, des miroirs qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Elle rougit. Elle était très en colère contre elle-même.

— Tu peux en briser autant que ça te chante, ajouta l'elfe. En fin de compte, ce ne sont que des objets. Qu'est-ce que ça change qu'ils aient été fabriqués il y a sept cents ans ? Mais laissons cela. Accepterais-tu de te promener en ma compagnie le long du lac ?

Le vent qui s'était levé avait quelque peu tempéré la chaleur. Par ailleurs, les grands arbres et la tour donnaient un peu d'ombre. L'eau de la baie avait la couleur trouble de la verdure ; recouverte de feuilles de jaunets d'eau et parsemée des boutons jaunes des fleurs, on aurait dit une prairie. Les poules d'eau caquetaient en agitant leur bec rouge, tournoyaient gaiement au milieu des feuillages.

— Au sujet du miroir..., balbutia Ciri en écrasant de son talon le gravillon humide. Pardon pour ça. J'étais hors de moi. C'est tout.

— Vraiment ?

— Ces elfes me méprisent. Quand je leur parle, elles font semblant de ne pas me comprendre. Et quand elles s'adressent à moi, elles le font de telle sorte que je ne comprenne pas. Elles m'humilient.

— Tu parles parfaitement notre langue, expliqua-t-il d'une voix tranquille. Mais elle reste pour toi une langue étrangère. Par ailleurs, tu utilises le *hen llinge*, et elles, l'*ellylon*. Les différences sont minimales, mais elles existent.

— Toi, je te comprends. Je comprends tout ce que tu dis.

— Pour parler avec toi, j'utilise le *hen llinge*. La langue des elfes de ton pays.

— Et toi ? demanda-t-elle en se retournant. De quel monde es-tu ? Je ne suis plus une enfant. Il suffit de regarder le ciel, la nuit. On n'y trouve pas une seule des constellations que je connais. Ce monde n'est pas le mien. Cet endroit n'est pas le mien. Je suis entrée ici par accident... Et je veux en sortir. M'en aller.

Elle se pencha, souleva une pierre, fit mine de vouloir la lancer dans le lac, en direction des poules qui nageaient ; en voyant le regard qu'il lui lançait, elle s'abstint.

— Avant même d'avoir parcouru une haltée, dit-elle sans cacher son amertume, je me retrouve près du lac. Et je vois cette tour. Quelle que soit la direction que je prenne, quand je me retourne, je vois toujours ce lac et cette tour. Toujours. Il n'y a aucun moyen de s'en éloigner. Et donc, cela est une prison. Bien pire qu'une cellule, qu'un cachot, ou qu'une pièce aux fenêtres grillagées. Sais-tu pourquoi ? Car elle est plus humiliante. *Ellylon* ou pas, cela me met en rage qu'on se moque de moi et qu'on me manifeste du mépris. Oui, tu as bien entendu ! Et ne me regarde pas avec ces yeux-là. Toi aussi, tu me méprises, toi aussi, tu te ris de moi. Et tu t'étonnes que je sois furieuse ?

— Je m'étonne, en effet, affirma-t-il en ouvrant grand les yeux. Infiniment.



Elle poussa un soupir, haussa les épaules.

— Cela fait plus d'une semaine que je suis entrée dans la tour, dit-elle, s'efforçant de rester calme. J'ai atterri dans un autre monde. Tu m'attendais, assis sur une pierre et jouant de la flûte. Tu t'es même montré surpris que j'aie tant tardé à venir. Tu m'as appelée par mon prénom, ce n'est que plus tard que tu as commencé à m'affubler du nom ridicule de Dame du Lac. Puis tu as disparu sans un mot d'explication. En m'abandonnant à ma prison. Appelle ça comme tu voudras. Moi, j'appelle ça du mépris et de la malveillance.

— Zireael, cela ne fait que huit jours.

— Ah ! dit-elle en faisant la grimace. Ça veut dire que j'ai de la chance ? Parce que ç'aurait pu être huit semaines ? ou huit mois ? ou bien huit...

Elle se tut.

— Tu n'as plus grand-chose à voir avec Lara Dorren, constata-t-il d'une voix douce. Tu as perdu ton héritage, tu as perdu le lien avec ton sang. Ce n'est pas étonnant que les elfes ne te comprennent pas et *vice-versa*. Non seulement tu parles autrement, mais tu penses autrement, d'une manière totalement différente. Huit jours ou huit semaines, quelle importance ? Le temps ne compte pas.

— D'accord ! s'écria-t-elle avec fureur. D'accord, je ne suis pas une elfe futée, je suis un être humain stupide ! Pour moi, le temps a de l'importance, je compte les jours, et même les heures. Et j'ai calculé qu'il s'en était écoulé beaucoup. Je ne veux plus rien de vous, je me passerai de vos explications, peu m'importe pourquoi c'est le printemps ici, pourquoi il y a des licornes et pourquoi on voit d'autres constellations dans le ciel, la nuit. Je me fiche totalement de savoir d'où tu connais mon nom et comment tu savais que je viendrais ici. Je ne veux qu'une seule chose. Rentrer chez moi. Dans mon monde. Chez les humains ! Qui pensent comme moi !

— Tu retourneras chez eux. Dans quelque temps.

— C'est maintenant que je veux rentrer ! hurla-t-elle. Pas dans quelque temps ! Parce qu'ici, le temps a des airs d'éternité ! De quel droit me retenez-vous prisonnière ? Pourquoi n'ai-je pas le droit de m'en aller ? Je suis entrée ici toute seule ! De mon plein gré ! Vous n'avez aucun droit sur moi !

— Tu es entrée ici toute seule, confirma-t-il, toujours aussi calme. Mais pas de ton plein gré. C'est la destinée qui t'a guidée jusqu'ici, avec un petit coup de pouce de notre part. On t'a attendue longtemps. Très longtemps. Même pour nous, ce fut long.

— Je n'y comprends rien du tout.

— Nous avons attendu longtemps, répéta-t-il sans lui prêter attention, tenaillés par une seule crainte : parviendrais-tu à entrer dans la tour ? Et tu y es parvenue. Tu as confirmé que tu étais de notre

sang, tu as renoué avec tes origines. Et cela signifie que ta place est ici, pas au milieu des Dh'oine. Tu es la fille de Lara Dorren aep Shiadhal.

— Je suis la fille de Pavetta ! Je ne sais même pas qui est cette fameuse Lara dont tu parles !

Sa réponse le froissa, très légèrement, presque imperceptiblement.

— Dans ce cas, dit-il, mieux vaut que je t'explique qui elle est. Étant donné que le temps presse, je commencerais volontiers mes explications en chemin. Mais tu as pratiquement éreinté ta jument pour une démonstration stupide...

— Éreinté ? Ha ! Tu n'as encore rien vu des capacités de ma jument. Et où donc devons-nous aller ?

— ça, si tu le permets, je te l'expliquerai aussi en chemin.

\*\*\*

Voyant qu'il était totalement inutile et insensé de se lancer dans un galop démentiel, Ciri retint son cheval qui renâclait.

Avallac'h n'avait pas menti. Ici, sur un terrain ouvert, dans les prés et les brandes où se dressaient des menhirs, opérait la même force que sous Tor Zireael. On pouvait tenter de filer ventre à terre dans n'importe quelle direction, après avoir parcouru près de une haltée, on se retrouvait à tourner en rond sous l'effet d'une force invisible.

Ciri apaisa Kelpie qui regimbait en lui tapotant l'encolure, tout en observant le groupe d'elfes qui chevauchaient tranquillement. Un instant auparavant, après qu'Avallac'h lui eut enfin révélé ce qu'on attendait d'elle, elle avait filé au grand galop pour leur échapper, les laisser, eux et leur exigence incroyablement déplacée, le plus loin possible derrière elle.

À présent, ils se trouvaient de nouveau devant elle. À plus ou moins une haltée de distance.

Avallac'h n'avait pas menti. Il n'y avait pas d'issue.

Son galop effréné lui avait au moins apporté une chose : sa tête n'était plus en feu et sa fureur s'était apaisée. Elle était déjà considérablement plus calme. Pourtant elle tremblait encore de rage.

*Je me suis fourrée dans un sacré pétrin, songeait-elle. Pourquoi suis-je donc entrée dans cette tour ?*

À ce seul souvenir, elle fut parcourue par un frisson. Au souvenir de Bonhart, sur son cheval gris écumant, qui la traquait sur la glace.

Elle frissonna plus fort encore. Puis se calma.

*Je suis en vie, songea-t-elle en observant le paysage autour d'elle. La fin de la bataille n'a pas encore sonné. La bataille ne prend fin qu'avec la mort. Tout le reste n'est qu'un sursis. C'est ce que j'ai appris à Kaer Morhen.*

Elle incita Kelpie à marcher au pas, puis, voyant que la jument relevait fièrement la tête, elle lui permit d'aller au trot. Elle avançait au milieu de deux haies de menhirs. Les herbes et les bruyères montaient jusqu'à ses étriers.

Elle rattrapa assez vite Avallac'h et les trois elfes. L'Érudit, un léger sourire aux lèvres, tourna vers elle ses yeux aigue-marine d'un air interrogateur.

— Je t'en prie, Avallac'h, grogna-t-elle. Dis-moi que c'était une mauvaise plaisanterie.

Une ombre furtive passa sur son visage.

— Je ne suis pas coutumier de ce genre de plaisanteries, répliqua-t-il. Mais puisque tu considères notre requête comme telle, je me permettrai de la répéter avec le plus grand sérieux : nous voulons que tu nous donnes un enfant, Hirondelle, fille de Lara Dorren. Ce n'est que lorsque tu l'auras mis au monde que nous te permettrons de partir d'ici, de retrouver ton monde. Le choix final, bien entendu, te revient. Je présume que ta folle cavalcade t'a aidé à prendre une décision. Quelle sera ta réponse ?

— La voici ma réponse : c'est « non », répondit-elle, implacable. Résolument et catégoriquement « non ». Je ne suis pas d'accord. Un point, c'est tout.

— Tant pis, dit-il en haussant les épaules. Je suis déçu, je l'avoue. Mais soit, c'est ton choix.

— Comment peut-on même exiger une chose pareille ? s'écria-t-elle d'une voix tremblante. De quel droit oses-tu ?

Il la regarda d'un air tranquille. Ciri sentit également le regard des autres elfes sur elle.

— Il me semble, déclara-t-il, que je t'ai raconté dans les détails l'histoire de tes origines. Tu semblais comprendre. Ta question, par conséquent, me stupéfie. Nous sommes parfaitement en droit d'exiger que tu nous donnes un enfant, Hirondelle. Ton père, Cregennan, nous en a pris un. Tu vas nous le rendre. Et ainsi payer sa dette. Cela me semble juste et logique.

— Mon père... Je ne me souviens pas de mon père, mais il s'appelait Duny. Pas Cregennan. Je te l'ai déjà dit !

— Et moi, je t'ai déjà répondu que ces générations intermédiaires étaient pour nous sans importance.

— Mais moi, je ne veux pas ! hurla Ciri. (Elle avait crié si fort que sa jument fit un pas de côté.) Je ne veux pas, comprends-tu ? Je refuse ! Ça me dégoûte de penser qu'on puisse m'inoculer un satané parasite, j'ai la nausée en l'imaginant grandir en moi, et...

Elle s'interrompt en voyant l'expression des trois elfes. Deux d'entre elles étaient littéralement stupéfaites, tandis que la troisième la regardait avec une haine profonde. Conscient de la tension

grandissante, Avallac'h toussota.

— Allons un peu plus loin, dit-il froidement, et parlons en privé. Tes points de vue, Hironnelle, sont un peu trop radicaux pour être exprimés devant témoins.

Elle obéit. Ils chevauchèrent longuement en silence.

Ciri prit la parole la première.

— Je vous échapperai. Vous ne me retiendrez pas ici contre mon gré. Je me suis sauvée de l'île de Thanedd, j'ai échappé aux Attrapeurs et aux Nilfgaardiens, je me suis sortie des griffes de Bonhart et de Chat-Huant. Vous non plus vous n'arriverez pas à me retenir. Je trouverai un moyen de vaincre vos sortilèges.

— Je pensais que tu tenais davantage à tes amis, répliqua-t-il au bout d'un instant. À Yennefer. À Geralt.

— Tu sais cela ? laissa-t-elle échapper, incrédule. Mais oui, j'oubliais... Tu es un Érudit ! Tu devrais donc savoir que c'est justement à eux que je pense. Là-bas, dans mon monde, ils sont en danger en ce moment même. Et vous, vous voulez m'emprisonner ici, disons... neuf mois au moins. Tu vois bien que je n'ai pas le choix. Je comprends que cet enfant, ce Sang ancien, soit important pour vous, mais je ne peux pas vous donner ce que vous attendez de moi. Je ne peux pas, tout simplement.

L'elfe se tut quelques instants. Il se tenait si près d'elle que leurs genoux se touchaient.

— Comme je te l'ai déjà dit, le choix t'appartient. Par souci d'honnêteté, je me dois néanmoins de t'informer d'une chose, Hironnelle : il est impossible de s'enfuir d'ici. Par conséquent, si tu refuses de collaborer, tu resteras avec nous pour toujours, tu ne reverras plus jamais tes amis ni ton monde.

— C'est un chantage abominable !

— Si, en revanche, tu acceptes notre proposition, poursuivit-il sans se préoccuper de sa réaction, nous te prouverons que le temps n'a pas d'importance.

— Je ne comprends pas.

— Le temps ne s'écoule pas de la même manière ici. Si tu nous accordes la faveur que nous t'avons demandée, nous te le revaudrons. Nous ferons en sorte de te rendre le temps passé parmi nous. Parmi le peuple des Aulnes.

Elle resta silencieuse, les yeux rivés sur la crinière noire de Kelpie. *Il faut que je gagne du temps*, songea-t-elle. *Comme le disait Vesemir à Kaer Morhen : « Au moment où ils s'apprêtent à te pendre, demande-leur un verre d'eau. On ne sait jamais ce qui peut se passer avant qu'ils te l'apportent... »*

Soudain, l'une des elfes poussa un cri et siffla.

Le cheval d'Avallac'h hennit, trépigna sur place. L'elfe le maîtrisa

et cria quelque chose à ses compagnons. Ciri vit l'une des elfes sortir un arc d'un étui en cuir suspendu à sa selle. Elle se redressa sur ses étriers, la main en visière.

— Reste tranquille, lui ordonna sévèrement Avallac'h.

Ciri poussa un soupir.

À quelque vingt pas de l'endroit où ils se trouvaient, des licornes galopaient à travers la brande. Tout un troupeau, une trentaine au moins au total.

Ciri avait déjà vu les licornes auparavant ; parfois, à l'aube surtout, elles s'aventuraient jusqu'à la tour de l'Hirondelle. Cependant, elles ne se laissaient jamais approcher et disparaissaient comme des fantômes.

Le chef du troupeau était un immense étalon à la robe d'une étrange couleur rougeâtre. Il s'immobilisa soudain, poussa un hennissement perçant, lança une ruade. Il trépigna sur ses jambes arrière, agitant en l'air celles de devant dans une posture qu'aucun cheval n'aurait été capable de tenir.

Ciri constata avec étonnement qu'Avallac'h et les trois elfes murmuraient quelque chose, qu'ils fredonnaient en chœur une étrange mélodie monocorde.

*Qui es-tu ?*

Elle secoua la tête.

*Qui es-tu ?* La question, de nouveau, résonna dans sa tête, lui martelant les tempes. Le chant des elfes monta soudain d'un ton. La licorne rousse hennit ; toutes les autres lui répondirent à l'unisson. La terre trembla lorsqu'elles s'éloignèrent au galop.

Avallac'h et les elfes cessèrent de fredonner. Ciri vit l'Érudit essuyer ses sourcils trempés de sueur. L'elfe lui jeta un rapide coup d'œil et comprit qu'elle l'avait vu.

— Tout ici n'est pas aussi beau qu'il y paraît, dit-il d'un ton sec.

— Vous avez peur des licornes ? Pourquoi ? Elles sont intelligentes et amicales.

Il ne répondit pas.

— J'ai entendu dire, insista-t-elle, que les elfes aimaient les licornes, et inversement.

Il tourna la tête.

— Dans ce cas, dit-il froidement, considère ce que tu viens de voir comme une querelle d'amoureux.

Elle ne posa pas d'autres questions.

Elle avait assez à faire avec ses propres soucis.

\*\*\*

Le sommet des collines était hérissé de menhirs et de dolmens. Ils

rappelaient à Ciri le rocher où Yennefer lui avait enseigné ce qu'était la magie, à Ellander. *Mais c'était il y a si longtemps*, songea-t-elle. *C'était il y a des siècles...*

L'une des elfes poussa un nouveau cri. Ciri regarda dans la direction qu'elle indiquait. Une deuxième elfe cria à son tour, avant même d'avoir pu constater que le troupeau emmené par l'étalon roux était revenu. Ciri se dressa sur ses étriers.

Un deuxième troupeau avait surgi du côté opposé, de derrière la colline. À sa tête, une licorne gris pommelée.

Avallac'h prononça rapidement quelques mots. Il avait parlé en ellylon, cette langue que Ciri avait tant de mal à comprendre, mais elle parvint à saisir de quoi il retournait, d'autant que les elfes s'étaient aussitôt saisis de leur arc. Avallac'h tourna son visage vers Ciri, et la jeune fille sentit au même instant comme un bruissement dans sa tête. Un peu comme lorsqu'on plaque un coquillage contre son oreille, mais en beaucoup plus puissant.

Elle entendit une voix.

*Ne résiste pas. Ne te défends pas. Je dois sauter, je dois te faire passer dans un autre lieu. Un danger mortel te menace.*

Un sifflement, un cri prolongé s'éleva au loin. Et un instant plus tard la terre se mit à trembler sous les saccades des sabots ferrés.

De derrière la colline apparurent des silhouettes de cavaliers. Tout un détachement.

Les chevaux étaient couverts de caparaçons, les cavaliers coiffés de heaumes à plumes ; ils galopèrent si vite que leur manteau aux couleurs vermillon, amarante et carmin volaient autour de leurs épaules, évoquant des lueurs d'incendie dans un ciel embrasé par l'éclat du soleil couchant.

Un sifflement, un cri. Les cavaliers fonçaient sur eux à toute allure. Ils n'avaient pas parcouru une demi-haltée que les licornes n'étaient déjà plus là. Elles avaient disparu dans la steppe, laissant derrière elles un nuage de poussière.

\*\*\*

Le chef des cavaliers, un elfe aux cheveux noirs, montait un immense étalon brun. Comme tous les chevaux du détachement, sa monture était parée d'un caparaçon brodé d'écussons en forme de dragons et son museau était affublé d'un bucrane cornu véritablement démoniaque. À l'instar de ses compagnons, l'elfe aux cheveux noirs portait sous son manteau carmin-vermillon un haubert aux mailles extrêmement serrées, qui épousait le corps aussi confortablement qu'un tricot de laine.

— Avallac'h ! dit-il en guise de salut.

— Érédine !

— Tu me dois une faveur. Tu me la rendras lorsque je l'exigerai.

— Il en sera fait ainsi.

L'elfe noir descendit de cheval. Avallac'h l'imita, invitant d'un geste Ciri à faire de même. Ils grimpèrent sur le monticule entre les silex blancs aux formes étranges, couverts de fusains et de myrtes en fleurs chétifs.

Ciri les observait. Ils étaient de la même taille, c'est-à-dire singulièrement grands. Mais le visage d'Avallac'h était placide, tandis que celui de l'elfe noir faisait penser à un rapace. *Le blond et le noir*, songea-t-elle. *Le gentil et le méchant. La lumière et les ténèbres...*

— Permets-moi, Zireael, de te présenter Érédine Bréacc Glas.

— Enchanté, dit l'elfe en s'inclinant.

Ciri lui rendit son salut. Un peu maladroitement.

— Comment as-tu su que quelque chose nous menaçait ? demanda Avallac'h.

— Je n'en savais rien. (L'elfe observait attentivement Ciri.) Nous surveillions la plaine, car nous avons entendu dire que les licornes étaient devenues agitées et agressives. Sans qu'on sache pourquoi. Maintenant, je sais. C'est à cause d'elle, assurément.

Avallac'h ne réagit pas. Ciri quant à elle imita l'elfe noir et le toisa d'un regard arrogant. Pendant quelques secondes ils s'observèrent, chacun refusant de baisser les yeux le premier.

— Voici donc le prétendu Sang ancien, constata l'elfe. Aen Hen Ichaer. La descendante de Shiadhal et de Lara Dorren. J'ai peine à le croire. Ce n'est qu'une vulgaire petite Dh'oine. Une femelle humaine.

Avallac'h demeurait immobile et impassible.

— Je suppose que tu ne t'es pas trompé, poursuivit le noir. Je le prends même pour une certitude, car, d'après la rumeur, tu ne te trompes jamais, n'est-ce pas ? À l'intérieur de cette créature, bien caché, dort le gène de Lara. Oui, à y regarder de plus près, on peut percevoir certains traits attestant des origines de cette petite. Elle a effectivement quelque chose dans les yeux qui évoque Lara Dorren. N'est-il pas vrai, Avallac'h ? Qui, sinon toi, est le plus à même de l'apprécier ?

Là encore, Avallac'h ne pipa mot. Mais Ciri perçut l'ombre d'une rougeur sur son pâle visage. Elle fut très étonnée. Et demeura songeuse.

— Pour résumer, dit l'elfe aux cheveux noirs en grimaçant, il y a quelque chose de précieux dans cette petite Dh'oine, quelque chose de beau. Je le perçois. Une pépite d'or dans un tas de compost.

Les yeux de Ciri étincelèrent de fureur. Avallac'h détourna lentement la tête.

— Tu parles vraiment comme un humain, Érédine, déclara-t-il

avec calme.

Érédine Breacc Glas arbora un large sourire. Ciri avait déjà vu des dents comme les siennes, très blanches, toutes petites, parfaitement alignées, comme si elles avaient été égalisées à l'aide d'un racloir. Elle avait vu des dents similaires chez les elfes morts, allongés en rangs d'oignon dans la cour du donjon à Kaedwen. Étincelle aussi avait les mêmes. Mais son sourire était charmant, alors que celui d'Érédine était monstrueux.

— Est-ce que cette fillette, qui tente actuellement de me terrasser du regard, connaît déjà la raison de sa présence ici ?

— Absolument.

— Et est-elle prête à coopérer ?

— Pas tout à fait.

— Pas tout à fait, répéta l'elfe noir. Ah ! voilà qui est fâcheux. Car la nature de cette coopération exige qu'elle le soit tout à fait. Ça ne marchera tout simplement pas si elle n'est pas pleinement consentante. Or, étant donné que vous n'êtes plus qu'à une demi-journée de route de Tir ná Lia, il serait bon de savoir où nous en sommes.

— Pourquoi tant d'impatience ? s'exclama Avallac'h en faisant la lippe. Qu'avons-nous à gagner en nous hâtant ?

— L'éternité. (Érédine Bréacc Glas devint plus sérieux, ses yeux verts étincelèrent brièvement.) Mais c'est ta spécialité, Avallac'h. Ta spécialité et ta responsabilité.

— C'est toi qui le dis.

— Oui, en effet, je le dis. À présent, pardonnez-moi, mais le devoir m'appelle. Je vous laisse mon escorte, pour plus de sécurité. Je vous conseille de passer la nuit ici, sur cette colline. Si vous vous mettez en route demain à l'aube, vous serez à Tir ná Lia au moment opportun. *Va faill*. Ah ! une chose encore.

Il se pencha et arracha une branche de myrte. Il l'approcha de son visage, puis il s'inclina pour l'offrir à Ciri.

— En guise d'excuses, dit-il, laconique. Pour une parole irréfléchie. *Va faill, lured*.

Il s'éloigna rapidement ; quelques secondes plus tard, la terre trembla lorsqu'il partit au galop avec une partie de son détachement.

— Rassure-moi, gronda-t-elle. Ce n'est pas avec lui que je devrais... Si c'est lui, jamais de la vie.

— Non, répondit Avallac'h. Ce n'est pas lui. Sois tranquille.

Ciri approcha la branche de myrte de son visage, afin que l'elfe ne voie pas l'excitation et la fascination qui s'étaient emparées d'elle.

— Je suis tranquille.



Les chardons séchés et les bruyères de la steppe cédèrent la place à une herbe verte et luxuriante et à des fougères humides ; des renoncules et des lupins émaillèrent de jaune et de violet le terrain détrempé. Bientôt ils aperçurent une rivière qui coulait paresseusement entre deux rangées de peupliers. Son eau, en dépit d'une transparence cristalline, avait une coloration brunâtre et sentait la tourbe.

Avallac'h jouait diverses mélodies entraînantes sur sa flûte. L'air morose, Ciri ne cessait de réfléchir.

— Qui doit être le père de cet enfant qui vous tient tant à cœur ? demanda-t-elle enfin. Ou peut-être cela n'a-t-il pas d'importance ?

— Cela en a. Dois-je comprendre que tu as pris ta décision ?

— Non, pas du tout. J'essaie tout simplement d'éclaircir certains points.

— À ton service. Que veux-tu savoir ?

— Tu le sais très bien.

Ils chevauchèrent quelques instants en silence. Ciri observait les cygnes qui nageaient fièrement le long de la rivière.

— Le père de l'enfant sera Auberon Muircetach, déclara Avallac'h de sa voix tranquille. Auberon Muircetach est notre... Comment dites-vous, déjà ?... Notre chef suprême ?

— Un roi ? Le roi de tous les Aen Seidhe ?

— Les Aen Seidhe, ce sont les elfes de ton monde, le peuple des Collines. Nous, nous sommes des Aen Elle, le peuple des Aulnes. Et Auberon Muircetach est effectivement notre roi.

— Le roi des Aulnes.

— On peut l'appeler comme ça.

Ils chevauchaient en silence. Il faisait très chaud.

— Avallac'h ?

— Oui ?

— Si je me décide... après... plus tard... je serai libre ?

— Tu seras libre et tu pourras partir où tu voudras. À moins que tu décides de rester. Avec l'enfant.

Elle renifla avec dédain, mais elle ne dit rien.

— Tu as donc pris ta décision ? demanda-t-il.

— Je la prendrai quand nous serons arrivés.

— Nous sommes arrivés.

Derrière les branches des saules pleureurs penchés sur l'eau tel un rideau de verdure, plusieurs palais s'offrirent à la vue de Ciri. Jamais de sa vie elle n'avait vu chose semblable. Les palais, pourtant en marbre et en albâtre, étaient ajourés comme des glorieuses, ils semblaient si fragiles, volatils et zéphyriens, comme s'il ne s'agissait pas d'édifices, mais plutôt de spectres d'édifices. Ciri s'attendait à tout

instant à les voir disparaître, emportés par le vent, en même temps que le voile de brume qui montait de la rivière. Le vent, justement, se mit à souffler, le voile de brume disparut, les branches des saules s'agitèrent et la surface de la rivière ondula, mais les petits palais ne s'évanouirent pas. Au contraire, ils n'en devinrent que plus beaux.

Ciri regardait, émerveillée, les terrasses, les tourelles qui pointaient hors de l'eau telles des fleurs de nénuphar, les petits ponts suspendus comme des festons de lierre au-dessus de la rivière, les escaliers, les marches, les balustrades, les arcades et les galeries, les péristyles, les colonnes et les colonnettes, les coupoles et les coupolettes, les pinacles et les tours élancées comme des asperges.

— Tir ná Lia, annonça tout doucement Avallac'h.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, Ciri, envoûtée par la beauté des lieux, sentait son cœur se serrer, sa gorge se nouer ; des larmes perlaient au coin de ses yeux. La jeune fille admirait les fontaines, les mosaïques et le carrelage en terre cuite, les statues et les cénotaphes, certaines constructions ajourées dont l'utilité lui échappait, et les autres dont elle était sûre qu'elles ne servaient à rien si ce n'est à l'esthétique et l'harmonie.

— Tir ná Lia, répéta Avallac'h. As-tu jamais vu pareille beauté ?

— Oui, répondit-elle la gorge serrée. Jadis, j'ai vu les ruines d'une cité semblable. À Shaerrawedd.

Ce fut au tour de l'elfe de rester longuement silencieux.

\*\*\*

Pour passer de l'autre côté de la rivière, ils devaient traverser un pont arqué ajouré. Il avait l'air si fragile que Kelpie renâcla longuement avant de s'y risquer.

Ciri était à la fois excitée et tendue, ce qui ne l'empêchait pas de regarder attentivement de tous côtés : elle ne voulait rien manquer des multiples perspectives offertes par la ville féerique de Tir ná Lia. D'abord, elle brûlait de curiosité ; ensuite, elle ne cessait de penser à son évasion et envisageait méthodiquement les diverses possibilités à sa disposition.

Sur les ponts et les terrasses, dans les allées et les péristyles, les balcons et les galeries, elle voyait passer des elfes aux cheveux longs, vêtus de vareuses ajustées et de manteaux courts, brodés de fantasques motifs feuillus. Les femelles elfes étaient coiffées avec art et maquillées à outrance, et portaient quant à elles des robes vaporeuses ou des costumes rappelant ceux de leurs semblables masculins.

Elle fut accueillie devant le portique de l'un des palais par Érédine Bréacc Glas. Sur un ordre bref de sa part surgit autour d'elle une multitude de petites elfes vêtues de gris de la tête aux pieds ; sans

bruit, elles s'occupèrent rapidement des chevaux. Ciri les observait, quelque peu ébahie. Avallac'h, Érédine et tous les autres elfes qu'elle avait rencontrés jusque-là étaient incroyablement grands ; pour les regarder dans les yeux, elle devait lever la tête bien haut. Les elfettes grises étaient bien plus petites qu'elle. *Ce doit être une autre race, songea-t-elle, la race des servantes. Même ici, dans ce monde féerique, il faut que quelqu'un trime pour les oisifs.*

Ils entrèrent dans le palais. Ciri poussa un soupir. En tant qu'infante de sang royal, elle avait été élevée dans des châteaux, mais jamais elle n'avait vu un tel luxe : marbres, malachites, stucs, pavages, mosaïques, miroirs, candélabres, tout était éblouissant. Sale, couverte de poussière et de sueur après le voyage, dans cet intérieur éblouissant Ciri se sentit gauche, mal à l'aise, pas à sa place.

Avallac'h, quant à lui, n'était pas troublé le moins du monde. Il épousseta de ses gants son pantalon et ses bottes sans se préoccuper du fait que la poussière se dépose sur les miroirs. Puis, en grand seigneur, il jeta ses gants à l'elfette courbée devant lui.

— Et Auberon ? demanda-t-il d'un ton sec. Il attend ?

Érédine sourit.

— Il attend. Il est très impatient. Il a exigé qu'Hirondelle vienne le voir immédiatement, sans perdre un instant. Je l'en ai dissuadé.

Avallac'h haussa les sourcils.

— Pour aller voir le roi, expliqua posément Érédine, Zireael ne doit pas être stressée ni sous pression ; il faut qu'elle soit bien reposée, apaisée et de bonne humeur. Aussi lui faut-il un bon bain, de nouveaux vêtements, une nouvelle coiffure et un beau maquillage. Auberon patientera bien jusque-là, je présume.

Ciri poussa un profond soupir et tourna la tête vers l'elfe. Elle n'en revenait pas de le trouver si sympathique. Érédine lui adressa un grand sourire, exposant sa denture parfaite qu'aucune canine ne venait altérer.

— Une seule chose m'incite à la réserve, déclara-t-il. Le regard acéré de faucon de notre chère Hirondelle. Elle scrute les alentours exactement comme une hermine à la recherche d'un trou dans sa cage. Je vois bien qu'elle est encore loin de capituler sans conditions.

Avallac'h ne fit aucun commentaire. Ciri non plus, évidemment.

— Je n'en suis pas étonné, poursuivit Érédine. Il ne peut en être autrement puisque le sang de Shiadhal et de Lara Dorren coule dans ses veines. Cependant, Zireael, écoute-moi attentivement. Il est impossible de s'enfuir de cet endroit. Il n'existe aucun moyen de rompre Geas Garadh, le sortilège de la Barrière.

Le regard de Ciri indiquait clairement qu'elle n'y croirait pas tant qu'elle ne l'aurait pas vu de ses propres yeux.

— Si, malgré tout, par je ne sais quel miracle, tu parvenais à

forcer la Barrière, poursuivit Érédine, ses yeux toujours plongés dans les siens, sache que cela signifierait ta perte. Ce monde n'est féérique qu'en apparence. La mort guette, surtout les non-initiés. Même la magie est impuissante face aux blessures causées par la corne d'une licorne.

» Sache également, ajouta-t-il sans attendre de commentaires, que ton talent sauvage ne t'aidera en rien. Tu ne parviendras pas à sauter la Barrière, n'essaie même pas. Et si tu réussissais malgré tout, sache que mes Dearg Ruadhri, les Cavaliers rouges, seraient capables de te rattraper même au-delà du temps et de l'espace.

Elle ne comprenait pas bien de quoi il voulait parler. Mais elle s'interrogea en voyant Avallac'h s'assombrir soudain et se renfrogner, manifestement contrarié par le discours d'Érédine. Comme s'il en avait trop dit.

— Allons-y, dit-il. Si tu le permets, Zireael, nous allons maintenant te remettre aux mains des dames. Il faut que tu sois resplendissante. La première impression est primordiale.

\*\*\*

Son cœur battait la chamade, elle sentait le sang battre dans ses tempes, ses mains tremblaient un peu. Elle se maîtrisa, serra les poings. Elle inspira et expira lentement, à plusieurs reprises, pour se calmer. Elle relâcha les épaules, inclina le cou à gauche puis à droite pour évacuer la tension.

Elle se regarda une nouvelle fois dans l'immense miroir, plutôt satisfaite de son reflet. Ses cheveux, encore humides après le bain, avaient été coupés et coiffés de façon à masquer au moins partiellement sa cicatrice. Le maquillage soulignait joliment ses yeux et ses lèvres ; la jupe gris argent, fendue jusqu'à mi-cuisse, la chemise noire et la très fine blouse de crêpe couleur perle qu'elle portait n'étaient pas vilaines non plus. Le foulard de soie qu'elle avait noué autour de son cou mettait l'ensemble en valeur.

Ciri tira sur le foulard pour l'ajuster, puis elle glissa sa main entre ses cuisses pour y arranger ce qui méritait de l'être. Car elle portait sous sa jupe des dessous absolument incroyables : une petite culotte aussi délicate qu'une toile d'araignée, et des bas qui, chose extraordinaire, tenaient aux cuisses sans jarrettières.

Elle posa la main sur la clenche. Avec circonspection, comme s'il s'était agi d'un cobra endormi.

*Pest, songea-t-elle instinctivement en langage elfique, j'ai affronté des hommes qui portaient des épées. J'en affronterai bien un avec...*

Elle ferma les yeux, soupira. Et entra dans la pièce.

Elle ne trouva personne à l'intérieur. Sur la table en malachite

étaient posés un gros livre et une carafe. Des reliefs et des bas-reliefs étranges ornaient les murs, ainsi que des cantonnières et des tapisseries aux motifs fleuris. Dans un coin, il y avait une statue.

Et dans un autre, un lit à baldaquin. Le cœur de Ciri se remit à cogner dans sa poitrine. Elle avala sa salive.

Du coin de l'œil elle perçut un mouvement. Pas dans la chambre. Sur la terrasse.

Il était assis là, tourné vers elle, de profil.

Elle avait beau savoir que rien, chez les elfes, ne ressemblait à ce qu'elle avait l'habitude de voir et d'entendre, Ciri eut un léger choc. Durant tout le temps où il fut question du roi, elle s'était imaginé, pour une raison inconnue, qu'il serait à l'image d'Ervyll de Verden, dont elle avait bien failli devenir la belle-fille. Elle s'attendait à découvrir un homme rondet, immobilisé par sa masse grasseuse, empestant l'oignon et le vin, au nez rouge, à la barbe immonde et aux yeux injectés de sang.

Or c'était un tout autre roi qui était assis près de la balustrade.

Il était très mince, Ciri devinait qu'il était également très grand. Il avait de longs cheveux qui retombaient sur ses épaules et son dos, cendrés comme les siens, parcourus de larges mèches blanches. Il portait un gilet noir en velours et des bottes typiquement elfiques, avec de nombreuses boucles tout le long de la tige. Ses mains étaient étroites, blanches, aux longs doigts.

Il tenait à la main un petit récipient d'eau savonneuse et portait à sa bouche une paille dans laquelle il soufflait sans cesse, libérant vers la rivière des bulles aux reflets irisés.

Elle toussota doucement.

Le roi des Aulnes tourna la tête. Ciri ne put réprimer un soupir. Il avait des yeux gris clair extraordinaires. Couleur de plomb fondu, impénétrables. Et remplis d'une insondable tristesse.

— Hirondelle, articula-t-il. Zireael. Je te remercie d'être venue.

Elle avala sa salive, ne sachant que répondre. Auberon Muircetach porta la paille à ses lèvres et libéra une nouvelle bulle dans les airs.

Pour maîtriser le tremblement de ses mains, Ciri les croisa, fit craquer ses doigts. Puis, nerveusement, elle passa la main dans ses cheveux. L'elfe ne semblait s'intéresser qu'à ses bulles.

— Tu es énervée ?

— Non, répondit-elle.

C'était évident, elle mentait.

— Tu es pressée de te rendre quelque part ?

— Effectivement.

Sans doute avait-elle mis un peu trop d'insolence dans sa réponse, elle sentait qu'elle était à la limite de l'impolitesse. L'elfe, pourtant, n'y prêta pas attention. Il façonna une énorme bulle au bout de sa

paille qu'il agita de haut en bas pour lui donner la forme d'un concombre. Il admira son œuvre durant de longues minutes.

— Serait-ce importun de ma part de te demander où tu es si pressée d'aller ?

— Chez moi ! grogna-t-elle.

Elle se reprit aussitôt, ajoutant d'un ton plus calme :

— Dans mon monde.

— Où ça ?

— Dans mon monde !

— Ah ! Pardonne-moi. J'aurais juré avoir entendu : « Dans mes chimères. » Cela m'étonnait. Tu parles remarquablement bien notre langue, mais tu pourrais travailler encore un peu l'articulation et l'accentuation.

— Est-ce important, la manière dont j'articule ? Ce n'est pas pour ma conversation que je te serai utile.

— Rien ne devrait nuire à l'atteinte de la perfection.

Une nouvelle bulle surgit au bout de sa paille. Il la fit s'envoler, elle éclata au contact d'une branche de saule. Ciri poussa un soupir.

— Ainsi tu es pressée de retrouver ton monde, dit Auberon Muircetach. Ton monde ! Vraiment, vous, les humains, ce n'est pas la modestie qui vous étouffe.

Il remua le liquide contenu dans la coupelle avec sa paille, puis il souffla délicatement à l'intérieur de celle-ci, s'entourant d'une multitude de petites bulles irisées.

— L'homme, reprit-il, ton ancêtre poilu du côté paternel, est apparu sur terre bien longtemps après la poule. Pourtant, à ma connaissance, jamais une poule n'a prétendu avoir des droits sur le monde... Pourquoi te trémousses-tu ainsi et trépignes-tu sur place comme une petite guenon ? Ce que je raconte devrait t'intéresser. C'est de l'histoire, après tout. Ah ! laisse-moi deviner : cette histoire-là t'ennuie, n'est-ce pas ?

Une grande bulle nacrée s'envola vers la rivière. Ciri se mordit les lèvres et ne répondit rien.

— Ton ancêtre poilu, reprit l'elfe en remuant le liquide avec sa paille, a vite appris à utiliser ses deux pouces et son intelligence rudimentaire. Il en a fait diverses choses, aussi ridicules qu'effrayantes pour la plupart.

Une nouvelle bulle fit son apparition, suivie aussitôt d'une deuxième puis d'une troisième.

— Peu nous importait, au fond, à nous autres, les Aen Elle, ce que fabriquaient tes ancêtres ; au contraire des Aen Seidhe, nos cousins, nous avons quitté l'autre monde depuis longtemps déjà. Nous nous sommes choisi un autre univers, plus intéressant. Car en ce temps-là, tu seras probablement étonnée de l'apprendre, on pouvait assez

librement se déplacer d'un monde à l'autre. À condition d'avoir une once de talent et un peu d'entraînement, bien entendu. Tu sais sans aucun doute à quoi je fais allusion.

Ciri bouillonnait de curiosité, mais elle se taisait obstinément, consciente que l'elfe la raillait quelque peu. Elle ne voulait pas lui simplifier la tâche.

Auberon Muircetach sourit. Il se retourna. Il portait autour du cou une chaîne en or, la marque du pouvoir, qu'on appelait en Langage ancien *torc'h*.

— *Mire, luned.*

Il souffla doucement, agitant la paille avec délicatesse. Au lieu d'une seule et immense bulle, comme précédemment, il en sortit une multitude.

— Une petite bulle à côté d'une petite bulle à côté d'une petite bulle, fredonna-t-il. Eh oui ! c'était ainsi... Nous nous disions : « Quelle différence ? Nous resterons un peu ici, un peu là-bas. » Quelle différence cela faisait-il que les Dh'oïne aient persisté à s'entre-tuer et à détruire leur propre monde ? Nous n'avions qu'à partir ailleurs... Dans une autre petite bulle...

Sous son regard brûlant, Ciri secoua la tête et s'humecta les lèvres. L'elfe sourit de nouveau, fit de nouvelles bulles, souffla encore ; cette fois, une grappe énorme apparut, une multitude de petites bulles accrochées les unes aux autres qui s'envolèrent du chalumeau.

— Puis survint la Conjonction, poursuivit l'elfe en soulevant sa paille d'où s'échappa une nouvelle kyrielle de bulles. Il y eut même d'autres mondes encore. Mais les portes se sont refermées. Elles sont fermées pour tous, à l'exception d'une poignée d'élus. Et le temps passe vite. Il faut rouvrir les portes. Rapidement. C'est un impératif. Comprends-tu ce mot ?

— Je ne suis pas idiote.

— Non, c'est vrai, dit-il en détournant la tête. Tu ne peux l'être. Tu es Aen Hen Ichaer, le Sang ancien, n'est-ce pas ? Approche.

Lorsqu'il tendit la main vers elle, elle ne put s'empêcher de serrer les dents. Mais il ne toucha que son avant-bras, puis sa main. Elle ressentit un agréable picotement. Elle se risqua à lever la tête jusqu'à ce que ses yeux rencontrent ceux, extraordinaires, de l'elfe.

— Je ne l'ai pas cru quand on me l'a dit, murmura-t-il. Mais c'est vrai. Tu as les yeux de Shiadhal. Les yeux de Lara.

Elle baissa le regard. Elle se sentait stupide et indécise.

Le roi des Aulnes appuya ses coudes sur la balustrade et posa son menton sur ses mains. De longues minutes durant, il sembla ne s'intéresser qu'aux cygnes qui nageaient sur la rivière.

— Je te remercie d'être venue, dit-il enfin sans tourner la tête. Pars à présent, laisse-moi seul.

Elle trouva Avallac'h près de la rivière au moment précis où il montait à bord d'une barque en compagnie d'une elfe magnifique : elle avait des cheveux couleur paille, des lèvres pistache, et de petits bouts de brocart doré sur les paupières et les tempes.

Ciri avait l'intention de se retourner et de s'éloigner lorsque Avallac'h, qui l'avait vue, lui fit signe d'approcher et de monter dans la barque. Elle hésita. Elle ne voulait pas parler devant une inconnue. Avallac'h murmura quelque chose à l'elfe et de la main lui envoya un baiser. L'elfe haussa les épaules et s'éloigna. Elle ne se retourna qu'une fois, et d'un seul regard fit comprendre à Ciri tout le bien qu'elle pensait d'elle.

— Si tu le peux, abstiens-toi de tout commentaire, dit Avallac'h lorsqu'elle s'assit sur le petit banc près de la poupe.

Il s'assit à son tour, prit son flûtiau et se mit à jouer, sans se préoccuper le moins du monde de la barque. Ciri regarda autour d'elle avec inquiétude, mais la barque voguait à la perfection au milieu du courant, sans même dériver d'un pouce vers les marches, piliers ou colonnes qui s'enfonçaient dans l'eau. C'était une barque étrange, Ciri n'en avait jamais vu de semblable, pas même sur les îles Skellige où elle avait pourtant pu admirer une grande variété d'embarcations. Les étraves de la barque étaient très hautes et élancées, en forme de clefs ; la barque elle-même était très longue, étroite et vacillante. En vérité, seul un elfe pouvait s'asseoir dans une embarcation pareille et jouer de la flûte au lieu de s'agripper au gouvernail et aux rames.

Avallac'h cessa de piauler.

— Qu'as-tu sur le cœur ?

Il l'écouta tout en l'observant, un étrange sourire aux lèvres.

— Tu es désappointée. (C'était une affirmation, non une question.) Désappointée, déçue, et plus que tout révoltée.

— Pas du tout, ce n'est pas vrai !

— Tu ne devrais pas l'être, en effet, approuva l'elfe, tout à coup plus sérieux. Auberon t'a traitée avec déférence, comme une Aen Elle de souche. Ne l'oublie pas, nous, le peuple des Aulnes, ne sommes jamais pressés. Nous avons le temps.

— Il m'a dit quelque chose de tout à fait différent.

— Je sais ce qu'il t'a dit.

— Et tu sais aussi ce que cela signifiait ?

— Parfaitement.

Elle avait déjà beaucoup appris. Pas un seul soupir, pas un seul tremblement de paupière ne trahit son impatience ou sa colère lorsqu'il porta de nouveau son flûtiau à ses lèvres et se mit à jouer une



douce mélodie, mélancolique. Il joua longtemps.

La barque voguait sur les flots. Ciri comptait les ponts qui passaient au-dessus de leur tête.

Il reprit la parole juste après le quatrième pont.

— Nous avons de sérieuses raisons de supposer que ton monde est menacé de perdition. Un cataclysme climatique de grande envergure va se produire. Étant donné ton érudition, tu as certainement entendu parler d'Aen Ithlinne Speath, la prophétie d'Itlina. Dans cette prophétie, il est question du Froid blanc. Selon nous, il s'agit d'une vaste glaciation. Et puisque quatre-vingt-dix pour cent des terres de ton monde se situent dans l'hémicycle Nord, la plupart des créatures vivantes risquent de disparaître. Elles mourront de froid, tout simplement. Ceux qui survivront sombreront dans la barbarie, ils se détruiront les uns les autres dans des luttes impitoyables pour la nourriture, ils deviendront la proie de pillards devenus fous à cause de la faim. Rappelle-toi le texte de la prophétie : « Le temps du Mépris, le temps de la Hache, le temps de la Tourmente sauvage. »

Ciri n'osait l'interrompre de peur qu'il se remette à jouer.

— L'enfant qui nous importe tant, reprit Avallac'h en agitant sa flûte, l'héritier porteur du gène de Lara Dorren spécialement élaboré par nos soins, peut sauver les habitants de l'autre monde. Nous avons des raisons de supposer que le descendant de Lara, et le tien, bien entendu, possèdera des pouvoirs mille fois plus puissants que ceux que nous possédons, nous, les Érudits. Et que tu possèdes, toi aussi, dans une version rudimentaire. Tu vois bien sûr de quoi je veux parler, n'est-ce pas ?

Ciri savait qu'en Langage ancien de telles figures de rhétorique, même présentées sous forme de questions, n'exigeaient pas de réponse, bien au contraire...

— Pour être bref, poursuivit Avallac'h, je veux parler de la possibilité de voyager entre les deux mondes, mais pas uniquement de se déplacer soi-même : après tout, chacun de nous pris isolément n'a que peu d'importance. Je parle d'ouvrir l'Ard Gaeth, la Grande Porte éternelle qui permettrait à tous de passer. C'était possible avant la Conjonction, nous voulons qu'il en soit de nouveau ainsi aujourd'hui. Nous voulons évacuer du monde en péril les Aen Seidhe qui y vivent. Nos frères, que nous devons aider. Nous ne pourrions vivre sans avoir tout tenté pour les sauver. Tu peux me croire, nous ne négligerons aucune piste. Et nous les sauverons, nous évacuerons de l'autre monde tous ceux qui sont menacés. Tous, Zireael. Y compris les humains.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle malgré elle. Les Dh'oine aussi ?

— Oui. Tu comprends à présent à quel point tu es importante, Le sort du monde dépend de toi. C'est pourquoi il est essentiel que tu sois patiente et que tu ailles ce soir chez Auberon pour y passer la nuit

entière. Crois-moi, son comportement, tout à l'heure, n'était pas une démonstration de dégoût. Il sait que pour toi ce n'est pas chose facile, il sait qu'en se montrant trop pressé il risquerait de te heurter et de te rebuter. Il connaît énormément de choses, Hirondelle. Je ne doute pas que tu l'auras remarqué.

— En effet, grogna-t-elle. J'ai également remarqué que le courant nous avait emmenés assez loin de Tir ná Lia. Il est temps de saisir les rames, seulement... Je n'en vois aucune.

— Parce qu'il n'y en a pas.

Avallac'h leva le bras, tourna la main, claqua des doigts. La barque s'immobilisa. Elle demeura quelques instants sans bouger, puis elle se mit à voguer à contre-courant.

L'elfe s'assit confortablement, porta son flûtiau à ses lèvres et se consacra pleinement à sa musique.

\*\*\*

Le soir même, le roi des Aulnes régala Ciri d'un dîner. Lorsqu'elle entra, toute de soie vêtue, il l'invita d'un geste à se mettre à table. Il n'y avait pas de domestiques. Il faisait lui-même le service.

Diverses variétés de légumes étaient au menu, dont des champignons cuisinés sous toutes les formes : cuits, rissolés, à l'étouffée et en sauce. Ciri n'avait jamais rien mangé de tel. Certains étaient blancs et fins comme des feuilles et avaient un goût tendre et délicat ; d'autres, marrons et noirs, étaient fermes et parfumés.

Auberon n'était pas non plus avare de vin rosé. Léger en apparence, il avait un effet grisant et détendait, déliait la langue. Avant de s'en rendre compte, Ciri lui avait parlé de choses qu'elle n'aurait jamais imaginé lui raconter.

Il écoutait. Patiemment. Mais elle se rappela soudain pourquoi elle était là ; elle se rembrunit et se tut.

— Si j'ai bien compris, dit-il en lui servant une autre sorte de champignons, verdâtres et qui sentaient l'échalote, tu te crois liée à ce Geralt par la destinée ?

— Tout juste, rétorqua-t-elle en levant sa coupe déjà marquée de nombreuses traces de rouge à lèvres. Il m'est destiné, et inversement. Nos destins sont liés. Il serait donc préférable que je parte d'ici. Tout de suite. Comprends-tu ?

— Pas vraiment, je l'avoue.

— La destinée ! s'exclama-t-elle. (Elle but une gorgée de vin.) Une force qu'il vaut mieux ne pas contrarier. C'est pourquoi je pense... Non, non, merci, plus de champignons, s'il te plaît, j'ai tellement mangé que je vais sûrement éclater.

— Tu disais que tu pensais...

— Je pense que c'était une erreur de m'attirer ici. Et de me forcer à... Enfin, tu vois ce que je veux dire. Je dois partir d'ici, me hâter d'aller les aider... Car ma destinée...

— La destinée, l'interrompt-il en levant son verre. La prédestination. Une force inéluctable. Un mécanisme selon lequel, en pratique, un nombre infini d'événements imprévisibles aboutit inéluctablement à tel résultat et pas à tel autre. C'est bien ça ?

— Mais oui !

— Quelles que soient les circonstances, le résultat doit avoir lieu. Ce qui est prédestiné doit se produire. C'est bien ça ?

— Oui !

— Où veux-tu donc aller alors, et pour quoi faire ? Déguste ce bon vin, réjouis-toi de l'instant présent, profite de la vie. Ce qui doit arriver arrivera de toute façon, si c'est inéluctable.

— Tout juste ! Mais ce n'est pas si simple.

— Tu te contredis.

— C'est faux.

— Tu contredis une contradiction, c'est un cercle vicieux.

— Non ! lança-t-elle en secouant la tête. On ne peut pas rester assis là à ne rien faire, c'est impossible. Rien n'arrive tout seul !

— Sophisme.

— On n'a pas le droit de perdre son temps bêtement. On risque de laisser passer le moment propice... Le seul, l'unique. Car le temps ne se répète jamais !

— Permets-moi, dit-il en se levant. Tiens, regarde ça.

Sur le mur qu'il désignait, une bosselure qui représentait un énorme serpent se distinguait. Le reptile, dont le corps dessinait un huit, mordait sa propre queue. Ciri avait déjà vu ce signe, mais elle ne se rappelait pas où.

— Voici l'antique serpent Ouroboros, déclara l'elfe. Le temps, ce sont des instants qui passent, un petit grain de sable qui s'écoule dans le sablier. Le temps, ce sont des moments et des événements à l'aune desquels nous tentons de le mesurer. Mais l'antique Ouroboros nous rappelle qu'à chaque moment, dans chaque événement, se cachent le passé, le présent et le futur. Chaque instant abrite l'éternité. Chaque départ est en même temps un retour, chaque adieu une salutation, chaque retour un éloignement. Tout est à la fois un début et une fin.

» Toi aussi, ajouta-t-il sans même la regarder, tu es à la fois un début et une fin. Et puisqu'il est question de destinée, sache que c'est en cela précisément que consiste la tienne. À être un début et une fin. Comprends-tu ?

Elle hésita un instant, mais le regard brûlant de l'elfe la poussa à répondre.

— Je comprends.

— Déshabille-toi.

Il avait prononcé ces paroles avec un tel détachement, une telle indifférence qu'elle faillit hurler de colère. Les mains tremblantes, elle commença à déboutonner son gilet.

Ses doigts étaient indociles ; les agrafes, les petits boutons, peu pratiques, et les ganses trop étroites. Ciri avait beau faire aussi vite qu'elle le pouvait, souhaitant se débarrasser de tout ça au plus vite, il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais à ôter tous ses vêtements. Mais l'elfe ne donnait pas l'impression d'être pressé. Comme s'il avait vraiment l'éternité devant lui.

*Qui sait, songea-t-elle, peut-être est-ce vraiment le cas.*

Alors qu'elle n'avait plus que son déshabillé sur le dos, elle se mit à sautiller, tant le plancher était glacial. Il s'en aperçut et lui montra le lit sans un mot.

De grandes peaux de vison cousues les unes aux autres y étaient étendues. Elles étaient moelleuses, douces, et chatouillaient agréablement la peau.

Il s'allongea à côté d'elle tout habillé, sans même ôter ses bottes. Lorsqu'il la toucha, elle se raidit malgré elle, un peu en colère contre elle-même, car elle était décidée à jouer jusqu'au bout les filles fières et insensibles. Elle avait beau faire, elle ne pouvait empêcher ses dents de claquer. Le contact électrisant de l'elfe la calmait cependant, et ses doigts l'initiaient et la dirigeaient. La guidaient. Dès qu'elle commença à comprendre ses directives au point de les anticiper, elle ferma les yeux, imaginant qu'elle était avec Mistle. Mais en vain. Car il était très différent de Mistle.

De sa main il l'informait de ce qu'elle devait faire. Et elle obéissait. Volontiers même. Avec empressement.

Lui ne se hâtait pas le moins du monde. Il fit en sorte qu'elle mollisse sous ses caresses comme un ruban de soie, l'amenant à gémir. À se mordre les lèvres. À frissonner de la tête aux pieds.

Puis il se leva et s'en alla, la laissant pantoise, ardente, haletante et frissonnante.

Il ne lui jeta pas même un regard.

La jeune fille sentit son sang affluer à son visage et à ses tempes. Elle se recroquevilla sur les peaux de vison et se mit à sangloter. De rage et de honte.

\*\*\*

Le lendemain matin, elle trouva Avallac'h dans la galerie derrière le palais, au milieu d'une haie de statues. Celles-ci, étrangement, représentaient des enfants elfiques dans différentes poses, principalement en train de chahuter.

La statue près de laquelle se tenait l'elfe, surtout, était curieuse, elle représentait un petit garçon à la bouche tordue par la colère, en appui sur une seule jambe, ses petits poings serrés. Ciri la contempla un moment, incapable de détourner le regard, une douleur sourde dans le bas-ventre. Il fallut qu'Avallac'h insiste pour qu'elle finisse par tout lui raconter, sans ambages et en balbutiant.

— Il a observé plus de six cent cinquante fois les fumées de Saovine, dit Avallac'h lorsqu'elle eut terminé. Crois-moi, Hironnelle, même pour le peuple des Aulnes, c'est beaucoup.

— Et qu'est-ce que ça peut me faire ? hurla-t-elle. J'ai fait un marché ! Vous avez sans doute appris des nains, vos frères, ce qu'était un contrat ? Moi, je me délie, je renonce. Qu'est-ce que ça peut me faire qu'il ne puisse pas ou ne veuille pas ? Qu'est-ce que ça peut me faire, qu'il s'agisse d'impuissance sénile ou d'un manque d'attrait ? Peut-être les Dh'oine le dégoûtent-ils ? Peut-être, tout comme Érédine, ne voit-il en moi qu'une pépite d'or dans un tas de compost ?

Fait exceptionnel, le visage d'Avallac'h s'altéra et se crispa.

— J'espère que tu ne lui as rien dit de semblable ?

— Non. Même si ce n'est pas l'envie qui m'en manquait.

— Garde-t'en. Tu ne sais pas ce que tu risques.

— ça m'est égal. J'ai conclu un marché. C'est à prendre ou à laisser ! Ou bien vous remplissez votre part du contrat, ou bien nous l'annulons et je retrouve ma liberté.

— Prends garde, Zireael, répéta-t-il en lui montrant du doigt la statue du gamin chahuteur. Ne sois pas comme cet enfant. Mesure chacune de tes paroles. Efforce-toi de comprendre. Et si quelque chose t'échappe, garde-toi bien d'agir avec précipitation. Sois patiente. Souviens-toi, le temps n'a pas d'importance.

— Si, il en a !

— Je t'ai demandé de ne pas te comporter comme une enfant obstinée. Je le répète une fois encore : sois patiente avec Auberon. Car il est ton unique chance de recouvrer la liberté.

— Vraiment ? lança-t-elle. (Elle criait presque.) Je commence à avoir des doutes ! Je me demande même si tu ne m'as pas trompée ! Si vous ne m'avez pas tous trompée...

— Je t'ai promis que tu retournerais dans ton monde. (Le visage d'Avallac'h était aussi froid que la pierre des statues.) Je t'ai donné ma parole. Mettre en doute la parole donnée est une grave offense pour un Aen Elle. Afin de t'éviter d'en répondre, je te propose de mettre fin à cette conversation.

Il voulut s'éloigner, mais elle lui barra le chemin. Il plissa ses yeux aigue-marine et Ciri comprit aussitôt qu'elle avait affaire à un elfe redoutable, vraiment très redoutable. Il était trop tard cependant pour faire marche arrière.

— Voilà bien une réaction d'elfe, siffla-t-elle, pareille à une vipère. Offenser le premier et empêcher ensuite toute revanche.

— Prends garde, Hirondelle.

— Écoute, lança-t-elle en relevant fièrement la tête, votre roi des Aulnes ne s'acquittera pas de sa tâche, c'est une évidence. Peu importe que le problème vienne de lui ou de moi. Mais moi, je veux remplir ma part du contrat. Et en finir avec ça. Que quelqu'un d'autre me fasse donc cet enfant qui vous importe tant.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Et si c'était moi, le problème, poursuivit-elle sur le même ton, alors cela voudra dire que tu t'es trompé, Avallac'h. Après tout, peut-être n'as-tu pas attiré dans ce monde celle qu'il fallait ?

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Zireael.

— Et puis, hurla-t-elle, si je vous dégoûte tous, vous n'avez qu'à appliquer la méthode des éleveurs de bardots ! Quoi, tu ne connais pas ? On montre une jument à un étalon, ensuite on lui bande les yeux et on remplace la jument par une ânesse !

Il ne daigna même pas lui répondre. Il la dépassa sans cérémonie et s'éloigna en prenant l'allée de statues.

— Toi, peut-être ? hurla-t-elle. Si tu veux, je me donnerai à toi. Qu'en penses-tu ? Tu ne te sacrifierais pas ? Il paraît que j'ai les yeux de Lara, pourtant !

En deux bonds il fut sur elle, brandissant ses mains tels deux serpents. Il les resserra autour de son cou comme des tenailles d'acier. Elle comprit que s'il le voulait, il pourrait l'étrangler comme un vulgaire poussin.

Puis il la relâcha, se pencha sur elle et la regarda droit dans les yeux.

— Qui es-tu pour oser ainsi profaner son nom ? demanda-t-il d'une voix extrêmement calme. Qui es-tu pour oser m'insulter en m'offrant une aumône si misérable ? Oh ! je sais, je vois qui tu es. Tu n'es pas la fille de Lara. Tu es la fille de Cregennan, une Dh'oïne étourdie, arrogante et égoïste, la digne représentante d'une race qui, sans rien comprendre, ruine et détruit, souille tout ce qu'elle touche, rabaisse et avilit le monde d'une simple pensée. Ton ancêtre m'a volé mon amour, il me l'a enlevée, il m'a pris Lara en ne songeant qu'à lui, l'arrogant. Mais je ne permettrai pas que toi, sa digne fille, tu abîmes son souvenir.

Il se retourna. Ciri dut faire un effort pour parler, car sa gorge était douloureuse.

— Avallac'h.

Il lui jeta un regard.

— Pardonne-moi. Je me suis conduite de manière insolente et abjecte. Je t'en prie, pardonne-moi et... si tu le peux, oublie ce que je

t'ai dit.

Il revint vers elle et l'enlaça.

— C'est déjà oublié, déclara-t-il d'une voix chaleureuse. N'en parlons plus jamais.

\*\*\*

Lorsque ce même soir, après avoir pris son bain, s'être coiffée et parfumée, elle entra dans les appartements royaux, Auberon Muircetach était assis à la table, penché au-dessus d'un échiquier. Sans un mot, il l'invita à s'asseoir en face de lui.

Il gagna en neuf coups.

La deuxième fois, elle joua avec les blancs, et il gagna en onze coups.

À ce moment-là seulement, il leva sur elle ses incroyables yeux clairs.

— Déshabille-toi, s'il te plaît.

Il fallait lui reconnaître au moins une chose : il était délicat et n'était pas pressé le moins du monde.

Lorsqu'il quitta le lit et, comme les fois précédentes, s'éloigna sans dire un mot, Ciri l'accepta, l'esprit tranquille et résigné. Mais elle resta éveillée jusqu'au petit matin.

Et lorsque l'aube filtra par les fenêtres et qu'elle s'endormit enfin, elle fit un rêve très étrange.

\*\*\*

*Vysogota, plié en deux, retire les lentilles d'eau d'un piège à ondatras. Les roseaux bruissent, agités par le vent.*

*— Je me sens fautif, Hirondelle. C'est moi qui t'ai suggéré cette escapade insensée. Qui t'ai indiqué la route vers cette maudite tour.*

*— N'aie pas de remords, Vieux Corbeau. Sans la tour, Bonhart m'aurait rattrapée. Ici au moins, je suis en sécurité.*

*— Tu n'es pas en sécurité.*

*Vysogota se redresse.*

*Derrière lui, Ciri aperçoit une colline ovale, nue, qui, tel le dos voûté d'un monstre tapi en embuscade, pointe parmi les hautes herbes. Un rocher immense surplombe la colline. Deux silhouettes côte à côte : une femme et une jeune fille. Le vent agite et emmêle les cheveux noirs de la femme.*

*Des éclairs illuminent l'horizon.*

*— Le Chaos te tend la main, petite fille. Enfant du Sang ancien, jeune fille prise dans le Mouvement et le Changement, dans l'Anéantissement et la Renaissance. Enfant prédestinée et objet de la destinée. Derrière les portes fermées, le Chaos tend vers toi ses griffes, ignorant toujours si tu*

deviendras son instrument ou bien une entrave à ses projets. Se demandant si tu ne jouerais pas par hasard le rôle du petit grain de sable dans l'engrenage de l'Horloge du Destin. Le Chaos a peur de toi, Enfant de la Destinée. Et il veut faire en sorte que ce soit toi qui éprouves de la crainte. C'est pourquoi il t'envoie des rêves.

Vysogota se penche, nettoie le piège à ragondins. Il est mort voyons, songe froidement Ciri. Cela signifie-t-il que là-bas, dans l'au-delà, les morts doivent nettoyer les pièges à ragondins ?

Vysogota se redresse. Derrière lui des lueurs d'incendies illuminent le ciel. Des milliers de cavaliers envahissent la vallée au galop. Des cavaliers en manteaux rouges.

Dearg Ruadhri.

— Écoute-moi attentivement, Hironnelle. Le Sang ancien qui coule dans tes veines te donne une grande puissance. Tu es la maîtresse de l'Espace et du Temps. Tu possèdes une grande Force. Ne permets pas qu'on te l'enlève et que des criminels en profitent à des fins infâmes. Défends-toi ! Échappe à l'emprise de leurs mains indignes.

— Facile à dire ! Je suis cernée par une espèce de barrière magique qui m'emprisonne...

— Tu es la maîtresse de l'Espace et du Temps. On ne peut t'emprisonner.

Vysogota se redresse. Derrière lui s'élève un plateau, une plaine rocheuse couverte d'épaves de bateaux. Et plus loin un château, noir, menaçant, aux créneaux édentés, qui surplombe un lac de montagne.

— Sans ton aide ils vont mourir, Hironnelle. Toi seule peux les sauver.

Yennefer remue ses lèvres fendues mais aucun son n'en sort. Sa bouche saigne. Les yeux violets de la magicienne flamboient, brûlent au milieu de son visage amaigri, ratatiné, rongé par la souffrance, masqué par une bourrasque de cheveux noirs, sales, ébouriffés. Dans le renforcement du sol une mare puante, tout autour des rats qui s'agitent. Les murs de pierre sont glacials. Le froid des menottes autour de ses poignets, de ses chevilles...

Les mains et les doigts de Yennefer ne sont plus qu'une masse informe couverte de sang séché.

— Maman ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Un escalier de marbre. Trois paliers.

Va'esse deireadh aep eigan... Quelque chose se termine... Mais quoi ?

Des marches. En bas, un feu flamboyant dans des paniers en fer. Des gobelins en flammes.

— Allons-y, dit Geralt. Descendons les marches. Il le faut. Oui, il le faut. Il n'y a pas d'autre chemin. Seulement cet escalier. Je veux voir le ciel.

Ses lèvres ne bougent pas. Elles sont bleues, pleines de sang. Du sang,



*partout du sang... L'escalier entier est couvert de sang...*

*— Il n'y a pas d'autre chemin. Non, petite fille aux yeux couleur d'étoile.*

*— Comment puis-je les aider ? s'écrie-t-elle. Je suis dans un autre monde ! Emprisonnée ! Et impuissante !*

*— On ne peut pas t'emprisonner. Tout a été écrit déjà, dit Vysogota. Même cet instant. Regarde sous tes pieds.*

*Ciri constate avec effroi qu'elle se trouve dans une mer d'os. Au milieu de boîtes crâniennes, de tibias et de côtes.*

*— Toi seule peux l'empêcher, petite fille aux yeux couleur d'étoile.*

*Vysogota se redresse. Derrière lui, l'hiver, la neige, la tourmente. Le vent souffle et siffle.*

*Devant elle, dans la tempête, Geralt, à cheval. Ciri le reconnaît, bien qu'il porte un bonnet de fourrure sur la tête et que son visage soit enveloppé d'une écharpe de laine. Derrière lui, dans la tourmente, se dessinent les silhouettes indistinctes d'autres cavaliers ; impossible de les reconnaître sous leurs couches de vêtements.*

*Geralt regarde droit dans sa direction. Mais il ne la voit pas. Ses yeux sont aveuglés par la neige qui tombe à gros flocons.*

*— Geralt ! C'est moi ! Par ici !*

*Il ne la voit pas. Il ne l'entend pas non plus au milieu des hurlements du vent.*

*— Geraaaaaalt !*

*— C'est un mouflon, dit Geralt. Ce n'est qu'un mouflon. Faisons demi-tour.*

*Les cavaliers disparaissent, se noient dans la tourmente.*

*— Geraaaaaalt ! Non !*

\*\*\*

*Elle se réveilla.*

\*\*\*

*Le lendemain matin elle se rendit directement à l'écurie, sans même prendre son petit déjeuner. Elle ne tenait pas à rencontrer Avallac'h, elle n'avait pas envie de discuter avec lui. Elle préférait éviter les regards pressants, tenaces, curieux, interrogateurs des autres elfes, mâles ou femelles. Eux qui, en toute autre circonstance, faisaient montre d'une ostensible indifférence, manifestaient à l'égard des secrets d'alcôve du roi une curiosité des plus importunes ; les murs du palais – Ciri en était convaincue – avaient des oreilles.*

*Elle retrouva Kelpie dans son box, ainsi que sa selle et les harnais. Avant qu'elle ait eu le temps de seller son cheval, les servantes – ces*

elfettes grises qui faisaient une tête de moins que les autres Aen Elle – étaient déjà auprès d'elle. Avec forces courbettes et sourires doucereux, elles la remplacèrent auprès de sa jument.

— Merci, dit-elle. Je m'en serais sortie toute seule, mais merci quand même. Vous êtes mignonnes.

L'elfe qui se trouvait tout près d'elle lui fit un large sourire, et Ciri frémit.

Car la petite avait des canines.

Ciri se précipita vers elle si vite que la servante, effrayée, faillit tomber à la renverse. Elle écarta ses cheveux pour voir son oreille... Elle ne se terminait pas en pointe.

— Tu es humaine !

La gamine, et en même temps qu'elle toutes les autres elfes, s'agenouilla aussitôt sur la terre battue. Elle baissa la tête, dans l'attente de sa punition.

— Je..., commença Ciri en triturant les rênes entre ses mains. Je...

Elle ne savait pas quoi dire. Les servantes étaient toujours agenouillées. Les chevaux, nerveux, renâclaient et trépignaient dans leur box.

Une fois dehors, cheminant au trot, Ciri n'arrivait pas à rassembler ses pensées. Ces servantes étaient de jeunes humaines. Mais ce n'était pas là l'essentiel. L'essentiel était que des Dh'oine vivaient dans ce monde...

— Pas des Dh'oine, des humains, rectifia-t-elle. Je pense déjà comme eux.

Ciri fut tirée de ses réflexions par un hennissement bruyant et un soubresaut de Kelpie. Elle leva la tête et vit Érédine.

Il était assis sur son étalon bai, débarrassé à présent de son bucrane démoniaque et de la plupart de ses autres accessoires guerriers. Érédine, en revanche, portait un haubert sous son manteau chatoyant aux multiples nuances de rouge.

L'étalon poussa un hennissement rauque en guise de salutation, secoua la tête et exposa ses dents jaunes à Kelpie. En retour, la jument, obéissant au principe selon lequel les affaires se règlent avec les maîtres et non les serviteurs, effleura de ses dents la cuisse de l'elfe. Ciri tira vivement sur les rênes.

— Fais attention, dit-elle. Tiens tes distances. Ma jument n'aime pas les étrangers. Et elle mord.

— Les récalcitrants sont faciles à dresser : il suffit de les brider avec un mors de fer, déclara-t-il en la mesurant du regard, jusqu'à ce que le sang jaillisse. Il n'y a pas de meilleure méthode pour venir à bout des mauvaises habitudes. Y compris chez les chevaux.

Il secoua les rênes si fort que son cheval s'ébroua, fit quelques pas

en arrière, de l'écume sortant de sa gueule.

— Pourquoi ce haubert ? Te prépares-tu à partir en guerre ?

C'était Ciri qui maintenant toisait l'elfe du regard.

— Tout au contraire. Je désire la paix. Dis-moi, en plus d'être rétive, ta jument a-t-elle d'autres qualités ?

— Du genre ?

— On fait la course ?

— Si tu veux. (Elle se dressa sur ses étriers.) Pourquoi pas jusque là-bas, en direction de ces cromlechs ?

— Non, l'interrompit-il. Pas là-bas.

— Pourquoi ?

— Ce terrain est interdit d'accès.

— Pour tout le monde, bien entendu.

— Non, pas pour tout le monde. Ta compagnie, Hironnelle, nous est trop précieuse pour que nous prenions le risque d'en être privés, du fait de ta propre initiative ou bien de celle de quelqu'un d'autre.

— De quelqu'un d'autre ? Tu ne penses tout de même pas aux licornes ?

— Je ne veux pas t'ennuyer avec ce que je pense. Incapable d'interpréter mes pensées, tu risquerais de te sentir frustrée.

— Je ne comprends pas.

— Je sais que tu ne comprends pas. L'évolution n'a pas suffisamment éduqué ton cerveau plissé pour que tu puisses comprendre. Écoute, si tu veux qu'on fasse la course, je te propose que nous galopions le long de la rivière. Par là. Jusqu'au troisième pont, celui de Porphyre. Puis on le traverse pour aller sur l'autre rive, et on continue en longeant la rivière jusqu'au petit ruisseau qui s'y jette, ce sera notre ligne d'arrivée. Prête ?

— Toujours.

L'elfe poussa un cri, et son étalon fila aussitôt tel un ouragan. Kelpie n'était pas encore partie qu'il était déjà loin. Il galopait à en faire trembler la terre, mais il ne pouvait rivaliser avec Kelpie. La jument le rattrapa rapidement, avant même qu'il ait atteint le pont de Porphyre. Celui-ci était étroit. Érédine poussa un cri, et l'étalon accéléra encore. Ciri comprit instantanément de quoi il retournait. Il était impossible que les deux chevaux franchissent le pont en même temps. L'un d'eux serait contraint de ralentir.

Ciri n'avait nullement l'intention de céder du terrain. Elle se plaqua contre la crinière de son cheval et Kelpie s'élança vers l'avant comme une flèche. Elle effleura l'étrier de l'elfe et déboula sur le pont. Érédine hurla, son étalon lança une ruade, heurta du flanc une statue d'albâtre dont le socle vola en éclats.

Riant telle une damnée, Ciri franchit le pont au galop. Sans se retourner.

Arrivée près du petit ruisseau, elle descendit de cheval et attendit.

L'elfe la rejoignit au bout de quelques instants, au pas. Souriant et serein.

— Mes respects, dit-il en mettant pied à terre. Tant pour la jument que pour sa cavalière.

Ciri était fière comme un paon, elle s'esclaffa avec nonchalance.

— Ha ! ha ! Tu n'as donc plus l'intention de nous brider jusqu'au sang ?

— Sauf avec ta permission, répliqua-t-il avec un sourire équivoque. Certaines juments aiment les rudes caresses.

— Il n'y a pas si longtemps, fit-elle remarquer avec impertinence, tu m'as comparée à du compost. Et voilà que maintenant tu parles de caresses ?

Il s'approcha de Kelpie, frotta et tapota l'encolure de la jument, puis il hocha la tête en constatant qu'elle était sèche. Kelpie secoua le museau et hennit longuement. Érédine se tourna vers Ciri. *S'il s'avise de me tapoter moi aussi, songea-t-elle, il va le regretter.*

— Veux-tu bien me suivre ?

Le ruisseau qui s'écoulait du talus abrupt et boisé pour se jeter dans la rivière était bordé de marches constituées de blocs de grès moussus. Ces marches étaient ancestrales, craquelées, couvertes de racines. Elles zigzaguaient vers le haut, passant parfois au-dessus du ruisseau. Tout autour s'étendait une forêt, une forêt sauvage qui comptait de nombreux frênes centenaires, des charmes, des ifs, des érables et des chênes, et aussi des fourrés de noisetiers, des tamaris et des groseilliers. L'air embaumait l'absinthe, la sauge, les orties, l'humidité, le printemps et... la moisissure.

Ciri avançait en silence, sans se presser et en contrôlant son souffle. Elle s'efforçait également de maîtriser son agacement. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'Érédine attendait d'elle, mais son pressentiment ne laissait rien augurer de bon.

Près d'une nouvelle cascade qui jaillissait avec fracas des fissures rocheuses se trouvait une terrasse en pierre et, sur cette terrasse, un pavillon à l'ombre d'un buisson de sureaux sauvages et couvert de lierre et de tradescantias. De là-haut, on pouvait admirer les couronnes des arbres, les rubans des rivières, les toits, les péristyles et les terrasses de Tir ná Lia.

Ils restèrent debout quelques secondes à contempler le paysage.

— Personne ne m'a dit comment s'appelait cette rivière, dit Ciri, rompant le silence la première.

— Easnadh.

— Le Soupir ? C'est joli. Et ce ruisseau ?

— Tuathe.

— Le Murmure. C'est joli aussi. Pourquoi personne ne m'a dit que

des humains vivaient dans ce monde ?

— Parce que cette information ne présente pas la moindre importance pour toi. Entrons dans le pavillon.

— Pour quoi faire ?

— Allons-y.

La première chose qu'elle aperçut fut un sofa en bois. Ciri sentit le sang battre à ses tempes. *Évidemment, songea-t-elle, c'était à prévoir. J'ai pourtant lu le roman d'Anna Tiller, au temple. L'histoire d'un vieux roi, d'une jeune reine et d'un prétendant au trône, avide de pouvoir. Érédine est impitoyable, ambitieux et déterminé. Il sait que le véritable roi est celui qui possède la reine. Celui qui a possédé la reine possède le royaume. Ce sofa marque la première étape du coup d'État...*

L'elfe s'assit à la table en marbre, désignant l'autre chaise à Ciri. Il semblait davantage attiré par le paysage que par la jeune fille ; quant au sofa, il n'y prêtait pas du tout attention.

— Tu resteras ici pour toujours, ma belle amazone, légère comme un papillon. Jusqu'à la fin de ta vie éphémère.

Elle se taisait, le regardant droit dans les yeux. L'elfe avait un regard totalement inexpressif.

— Ils ne te permettront pas de partir d'ici, répéta-t-il. Ils n'accepteront pas que, contrairement aux prédictions et aux mythes, tu ne sois rien ni personne, une simple créature sans importance. Ils ne voudront pas le croire et ne te laisseront pas t'en aller. Ils t'ont leurrée avec une promesse, pour s'assurer de ta docilité, mais ils n'ont jamais eu l'intention de tenir cette promesse. Jamais.

— Avallac'h m'a donné sa parole, répliqua-t-elle d'une voix rauque. Il paraît que douter de la parole d'un elfe est une offense.

— Avallac'h est un Érudit. Les Érudits ont leur propre code de l'honneur dans lequel il est écrit toutes les deux phrases que la fin justifie les moyens.

— Je ne comprends pas pourquoi tu me dis tout ça. À moins que... que tu attendes quelque chose de moi. Et que tu souhaites me proposer un marché. Alors ? Érédine ? Ma liberté contre... contre quoi ?

Il la regarda longuement. Ciri, de son côté, cherchait en vain dans ses yeux quelque indice, quelque signe, une quelconque expression.

— Assurément, tu as eu le temps d'apprendre un peu à connaître Auberon, commença-t-il sans hâte. Tu as sans doute remarqué qu'il est extrêmement orgueilleux. Il est des choses qu'il n'acceptera jamais, dont jamais il ne tiendra compte. Il préférerait mourir.

Ciri restait silencieuse ; elle se mordait les lèvres en lorgnant le sofa.

— Auberon Muircetach, poursuit l'elfe, ne fera jamais appel à la magie ni à aucun autre moyen susceptible de changer la situation

existante. Pourtant de tels moyens existent. Des moyens efficaces, solides, garantis. Bien plus efficaces que les phéromones dont tes petites servantes inondent tes produits de beauté.

D'un geste rapide, il déplaça sa main sur la table en marbre foncé. Quand il l'écarta, elle découvrit un flaconnet de néphrite gris-vert.

— Non, déclara-t-elle d'une voix rauque. Je refuse catégoriquement. Je ne suis pas d'accord avec ce genre de méthode.

— Tu ne m'as pas laissé terminer.

— Ne me prends pas pour une idiote. Je ne lui donnerai pas ce qu'il y a dans ce flacon. Tu ne te serviras pas de moi pour réaliser tes ambitions.

— Tu tires des conclusions trop hâtives, dit-il en la regardant dans les yeux. Tu essaies constamment de repousser tes limites. Et ça se termine toujours par une chute. Une chute très douloureuse.

— Je t'ai dit « non ».

— Réfléchis bien. Peu importe ce que contient ce flacon. Tu sortiras gagnante, Hirondelle, quoi qu'il arrive.

— Non !

Toujours aussi rapide et habile qu'un illusionniste, l'elfe escamota le flacon. Puis il resta un long moment silencieux, les yeux tournés vers la rivière Easnadh qui scintillait entre les arbres.

— Tu mourras ici, papillon, dit-il enfin. Ils ne te permettront pas de partir. Mais c'est ton choix.

— J'ai conclu un accord. Ma liberté contre...

— Ta liberté ! s'esclaffa-t-il. Tu parles sans cesse de liberté. Et que ferais-tu, si tu la recouvrais ? Où te rendrais-tu ? Comprends enfin qu'à l'heure actuelle tu es séparée de ton fameux monde non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Le temps ici s'écoule différemment. Les enfants que tu connaissais jadis sont désormais des vieillards décrépits, et les gens de ton âge sont morts depuis longtemps.

— Je ne te crois pas.

— Souviens-toi de vos légendes. À propos d'hommes et de femmes qui avaient mystérieusement disparu et que l'on voyait revenir au bout de nombreuses années, simplement pour se recueillir sur les tombes de leurs proches, envahies de mauvaises herbes. Tu penses peut-être que c'était de la fiction, des histoires inventées de toutes pièces ? Tu te trompes. Pendant des siècles entiers des humains ont été enlevés par les cavaliers que vous appelez la Traque sauvage. Ils ont été utilisés puis rejetés comme de vulgaires coquilles d'œuf. Mais ce n'est pas ce sort-là qui t'attend, Zireael. Toi, tu mourras ici, il ne te sera même pas donné de voir la tombe de tes amis.

— Je ne veux pas croire ce que tu dis.

— Ce que tu crois te regarde. Quant à ton destin, c'est toi-même

qui l'as choisi. Maintenant rentrons. J'ai une demande à te faire, Hirondelle. Accepterais-tu de partager un modeste repas avec moi, à Tir ná Lia ?

Le temps de quelques battements de cœur, Ciri fut en proie à un mélange de sentiments contradictoires, tiraillée entre la faim et une folle fascination d'un côté, et la colère, la peur du poison et l'antipathie de l'autre.

— Volontiers, répondit-elle enfin en baissant les yeux. Merci de ta proposition.

— C'est moi qui te remercie. Allons-y.

En quittant le pavillon, elle jeta un dernier coup d'œil au sofa et songea qu'Anna Tiller était tout de même une piètre écrivain, exaltée et stupide.

Lentement, en silence, au milieu du parfum de la menthe, de la sauge et des orties, ils descendirent vers la rivière Soupir. En suivant l'escalier. Le long d'un ruisseau qui se nommait Murmure.

\*\*\*

Lorsque ce même soir, parfumée, les cheveux encore humides après son bain aromatique, Ciri pénétra dans les appartements royaux, elle trouva Auberon sur le sofa, penché au-dessus d'un livre. Sans un mot, il l'invita d'un simple geste à s'asseoir près de lui.

Le livre était richement illustré. À dire la vérité, il ne contenait rien d'autre que des illustrations. En dépit de ses efforts pour jouer les femmes du monde, Ciri sentit le rouge lui monter aux joues. Dans la bibliothèque du temple, à Ellander, elle avait vu plusieurs ouvrages de ce genre. Mais ils ne pouvaient rivaliser avec le livre du roi des Aulnes, tant au niveau de la diversité que de la qualité graphique des illustrations.

Ils les regardèrent longtemps, en silence.

— Déshabille-toi, s'il te plaît.

Cette fois, il se déshabilla aussi. Il avait un corps de jeune homme, gracile, maigre même, comme Giselher, Kayleigh, ou Reef, qu'elle avait vus maintes fois lorsqu'ils se baignaient dans les ruisseaux ou les petits lacs des montagnes. Mais lorsqu'elle les regardait s'asperger d'eau, lorsqu'elle voyait les gouttelettes d'argent sur leur corps, elle pouvait ressentir la vitalité qui se dégageait de Giselher et des autres Rats, ils débordaient de vie, d'envie de vivre.

Le corps du roi des Aulnes, lui, était plus froid encore que l'éternité elle-même.

Il était patient. À plusieurs reprises, il sembla qu'ils y étaient presque...

Mais, au final, il ne se passa rien. Ciri était en colère contre elle-

même, certaine que son ignorance et son terrible manque de pratique étaient en cause. Il s'en rendit compte et la rassura. Comme toujours, de manière très efficace. Puis elle s'endormit. Dans ses bras.

Mais au matin il n'était plus là.

\*\*\*

Le lendemain soir, le roi des Aulnes manifesta pour la première fois son impatience.

Elle le trouva penché au-dessus de la table sur laquelle était posé un miroir encadré d'ambre. Le miroir était parsemé d'une poudre blanche.

*C'est parti, songea-t-elle.*

Avec un petit couteau, Auberon rassembla le fisstech et forma deux courtes lignes. Il prit sur la table une canule en argent et aspira le narcotique par le nez en commençant par la narine gauche. Ses yeux, d'ordinaire brillants, avaient un peu perdu de leur éclat, ils semblaient plus opaques, comme embués de larmes. De là où elle était, Ciri voyait bien qu'il ne s'agissait pas de sa première dose.

Il forma deux nouvelles lignes sur la surface du miroir, l'invita d'un geste à le rejoindre et lui tendit une canule. *Bah ! songea-t-elle, qu'est-ce que ça fait ? Ce sera plus facile.*

Le narcotique était incroyablement fort.

Quelques minutes plus tard, ils étaient sur le lit tous les deux, enlacés, leurs yeux larmoyants tournés vers la lune.

Ciri éternua.

— C'est une nuit véridique, dit-elle en s'essuyant le nez dans la manche de sa chemise en soie.

— Féérique, rectifia-t-il en se frottant un œil. *Ensh'eass*, et pas *en'leass*. Tu dois travailler ta prononciation.

— D'accord.

— Déshabilles-toi.

Les choses s'annonçaient bien au début, il semblait que la drogue avait eu sur lui le même effet grisant que sur Ciri. La poudre l'avait en effet rendue active et entreprenante, Ciri chuchotait même à l'oreille du roi certains mots très impudiques, à son sens. Sans doute y fut-il sensible, l'effet produit était, hum... manifeste : à un certain moment, Ciri eut même la conviction qu'ils allaient y arriver. Mais non. Du moins, pas jusqu'au bout.

Et c'est à ce moment-là précisément qu'il perdit patience. Il se leva, jeta sur ses frêles épaules une peau de zibeline. Il resta ainsi, de dos, le regard tourné vers la fenêtre et la lune. Ciri s'assit, enroula ses bras autour de ses genoux. Désappointée et en colère, elle se sentait en même temps étrangement mélancolique. Encore un effet de ce



puissant fisstech, bien entendu.

— Tout ça, c'est ma faute, marmonna-t-elle. Cette cicatrice m'enlaidit, je le sais. Je sais ce que tu vois quand tu me regardes. Il ne reste en moi pas grand-chose de mes racines elfiques. Une pépite d'or dans un tas de compost...

Il se retourna brusquement.

— Tu es exceptionnellement modeste, articula-t-il. Moi, je dirais plutôt : une perle dans du fumier de cochon. Un diamant sur le doigt d'un cadavre en putréfaction. Profite donc de tes exercices linguistiques pour imaginer d'autres comparaisons. Je t'interrogerai demain, petite Dh'oïne. Créature humaine qui n'a plus rien d'une elfe, absolument plus rien !

Il s'approcha de la table, prit une canule, se pencha au-dessus du miroir. Ciri était comme pétrifiée. Elle se sentait salie comme si elle avait reçu un crachat en plein visage.

— Ce n'est pas par amour que je viens te voir, aboya-t-elle, furieuse. Je suis emprisonnée et soumise à un chantage abject, tu le sais très bien. Mais je m'en accommode, je fais ça pour...

— Pour qui ? l'interrompit-il avec fougue, oubliant les bonnes manières elfiques. Pour moi ? Pour les Aen Seidhe emprisonnés dans ton monde ? Jeune fille stupide ! Tu fais cela pour toi, c'est pour toi que tu viens ici et que tu tentes vainement de te donner à moi. Car c'est ton unique espoir, ta seule planche de salut. Et je te dirai encore ceci : prie, prie ardemment tes dieux humains, tes idoles ou tes totems. Car ce sera moi, ou bien Avallac'h et son laboratoire. Crois-moi, tu n'aimerais pas te retrouver dans son laboratoire et découvrir la deuxième option qui t'attend, si celle-ci échoue.

— Tout m'est égal, marmonna-t-elle d'une voix sourde en se recroquevillant sur le lit. Je m'accommode de tout, du moment que la liberté est au bout du chemin. Tout ce que je veux, c'est être enfin libérée de vous. Partir. Retrouver mon monde. Mes amis.

— Tes amis ! ironisa-t-il. Les voilà, tes amis !

Il se retourna subitement et lui lança le miroir couvert de fisstech.

— Les voilà, tes amis, répéta-t-il. Regarde-les !

Il sortit d'un pas vif, faisant voler les pans de sa fourrure.

Dans le miroir, elle ne vit tout d'abord que son propre reflet un peu voilé. Mais presque aussitôt le miroir s'éclaircit, des volutes de fumée tourbillonnèrent. Puis une image apparut.

*Yennefer, suspendue au-dessus d'un précipice, tendue vers l'avant, les bras dressés vers le ciel. Les manches de sa robe font penser aux ailes déployées d'un oiseau. Ses cheveux flottent dans l'eau. Tout un banc de petits poissons vifs et scintillants y ont trouvé refuge. Certains commencent à mordiller les joues et les yeux de la magicienne. Une corde, attachée aux pieds de Yennefer, tombe dans le fond du lac ; au bout de la corde, un*

énorme sac de pierres, coincé au milieu des moules et des élodées. En haut, tout en haut, la surface des flots brille et miroite.

La robe de Yennefer flotte, épousant le mouvement des algues aquatiques.

La surface du miroir barbouillée de fisstech se couvrit de nouveau d'un voile de fumée, avant de révéler une autre image.

*Geralt, d'une pâleur vitreuse, les yeux fermés, est assis sous de longs glaçons qui pendent d'un rocher. Immobile, couvert de givre, il est progressivement enseveli par la tempête de neige. Ses cheveux blancs ne sont plus qu'une masse de glace informe, ses sourcils, ses cils, ses lèvres sont constellés de petites gouttelettes gelées. La neige tombe, tombe sans cesse, s'amoncelle à ses pieds, sur ses épaules. La tempête souffle et siffle...*

Ciri s'arracha du lit et jeta avec force le miroir contre le mur. Le cadre d'ambre se fendit, le verre se brisa, s'éparpillant en un millier d'éclats.

Elle reconnaissait ces visions, elle les avait déjà vues, elle s'en souvenait. Ses anciens rêves...

— Tout ça n'est pas vrai ! hurla-t-elle. Tu entends, Auberon ? Je n'y crois pas ! Ce n'est pas la vérité ! C'est uniquement ta colère, impuissante comme tu l'es toi-même ! C'est ta colère...

Elle s'assit sur le plancher et éclata en sanglots.

\*\*\*

Elle soupçonnait que les murs du palais avaient des oreilles. Le lendemain, elle ne put éviter les regards équivoques, elle sentait dans son dos des sourires, elle percevait des murmures.

Avallac'h n'était nulle part. *Il sait*, songea-t-elle. *Il sait ce qui s'est passé, et il m'évite. Avant que je me lève il est parti avec son elfe dorée, loin... Il ne veut pas me parler, il ne veut pas admettre que tout son plan est tombé à l'eau.*

Érédine n'était nulle part, lui non plus. Mais il n'y avait là rien d'anormal, il s'en allait souvent avec ses Dearg Ruadhri, ses Cavaliers rouges.

Ciri sortit Kelpie de l'écurie et s'éloigna au-delà de la rivière. Elle réfléchissait sans relâche, intensément, sans rien remarquer autour d'elle.

*Je dois m'enfuir d'ici. Peu importe que toutes ces visions soient vraies ou fausses. Une chose est sûre, Yennefer et Geralt sont là-bas, dans mon monde, et c'est là-bas qu'est ma place, auprès d'eux. Je dois partir d'ici, partir sans tarder ! Il doit bien y avoir un moyen ! Je suis entrée dans ce monde toute seule, je dois donc pouvoir me débrouiller pour en sortir seule. Érédine a dit que j'avais un talent sauvage, Vysogota soupçonnait la même chose. J'ai soigneusement inspecté Tor Zireael, il n'y a aucune issue là-bas,*

*mais peut-être existe-t-il une autre tour, quelque part...*

Elle jeta un regard en direction de l'horizon, aperçut les collines au loin et les silhouettes des cromlechs qui les surplombaient. *Le terrain interdit, songea-t-elle. Mais non, c'est trop loin. La Barrière ne me permettra pas d'aller jusque-là ; ça ne vaut pas le coup. Je vais plutôt aller voir en aval de la rivière. Je ne me suis jamais promenade par là-bas...*

Kelpie hennit, secoua la tête et partit au trot. Impossible de lui faire tourner bride, elle filait au contraire en direction de la colline. Ciri était si abasourdie que durant quelques secondes elle resta sans réaction, laissant son cheval poursuivre sa route. Elle finit par hurler et tira les rênes. Kelpie se cabra, rua et repartit au galop. Toujours dans la même direction.

Ciri n'essaya pas de l'arrêter ni de la contrôler. Elle était abasourdie. Mais elle connaissait trop bien Kelpie. Sa jument était capricieuse, mais pas à ce point-là. Elle devait avoir une bonne raison d'agir ainsi.

Kelpie ralentit, passant au trot. Elle filait en direction du cromlech qui surplombait la colline.

*Nous avons parcouru à peu près une haltée, songea Ciri. La Barrière va bientôt agir.*

La jument pénétra dans un cercle de pierres, au milieu de monolithes moussus, compacts et plantés de travers qui émergeaient d'un enchevêtrement de mûriers sauvages. Soudain, elle s'immobilisa. Seules ses oreilles, aux aguets, restaient mobiles.

Ciri essaya de la faire tourner. Puis de la faire simplement bouger. Sans résultat. N'auraient été ses veines qui battaient sur son encolure chaude, Ciri aurait juré qu'elle était assise non pas sur un cheval, mais sur une statue. Soudain quelque chose effleura ses épaules. Quelque chose de piquant, qui transperçait ses vêtements et lui faisait mal. Elle n'eut pas le temps de se retourner. Sans le moindre bruissement, une licorne à la robe rousse surgit de derrière les pierres et, d'un mouvement décidé, enfonça sa corne sous son aisselle. Fort, douloureusement. Ciri sentit un filet de sang couler sur son flanc.

Une autre licorne fit son apparition, de l'autre côté. Celle-là était toute blanche, depuis la pointe de ses oreilles jusqu'au bout de sa queue. Seuls ses naseaux étaient roses, et ses yeux noirs.

La licorne blanche se rapprocha et, lentement, tout doucement, vint poser sa tête sur le genou de la jeune fille. Ciri était si excitée qu'elle poussa un gémissement.

— *J'ai grandi, dit une voix dans sa tête. J'ai grandi, Œil étoilé. Jadis, dans le désert, je ne savais pas ce qu'il convenait de faire. Je le sais désormais.*

— Petit Cheval ? gémit Ciri.

Elle avait l'impression d'être suspendue entre deux cornes qui la

piquaient.

— *Mon nom est Ihuarraquax. Tu te souviens de moi, Œil étoilé ? Te rappelles-tu que tu m'as soigné ? que tu m'as sauvé ?*

Ihuarraquax s'écarta, se retourna. Ciri vit la cicatrice sur sa jambe. Elle reconnut la licorne. Elle se souvenait.

— Petit Cheval ! C'est toi ! Mais ta robe était différente alors...

— *J'ai grandi.*

Dans la tête de Ciri une tempête se leva soudain, des murmures, des voix, des cris, des hennissements... Les cornes s'écartèrent. Elle vit la deuxième licorne qui se trouvait derrière elle ; elle était gris pommelée.

— *Les Anciens t'étudient. Ils t'étudient à travers moi. Un instant encore, et ils pourront te parler eux-mêmes. Ils te diront ce qu'ils attendent de toi.*

La cacophonie dans la tête de Ciri se changea en une éruption de bruits sauvages. Qui s'apaisa presque aussitôt, cédant la place à un ruisseau de pensées claires et compréhensibles.

— *Nous voulons t'aider à t'enfuir, Œil étoilé.*

Elle se taisait, mais son cœur faisait des bonds dans sa poitrine.

— *Est-ce tout ? Où est ta joie délirante ? Où sont tes remerciements ?*

— Et d'où vous vient cette envie soudaine de m'aider ? demanda-t-elle d'un ton provocateur. Vous m'aimez donc à ce point ?

— *En aucune façon. Mais ce n'est pas ton monde, ici. Ce n'est pas un endroit pour toi. Tu ne peux rester. Nous ne voulons pas que tu restes.*

Elle serra les dents. La perspective de quitter ce monde était certes alléchante, mais elle secoua la tête en signe de refus. Petit Cheval – Ihuarraquax – dressa les oreilles, fouilla la terre de ses sabots, tourna vers elle son œil noir. La licorne rousse frappa le sol si fort qu'il se mit à trembler, puis elle tourna sa corne d'un air menaçant. Elle renâcla méchamment, et Ciri comprit.

— *Tu ne nous fais pas confiance.*

— Non, reconnut-elle froidement. Chacun joue ici son propre jeu et tente de m'utiliser, moi qui suis ignorante. Pourquoi devrais-je vous faire confiance, à vous justement ? Aucune amitié ne vous lie, vous et les elfes, c'est plus qu'évident, j'ai vu de mes propres yeux, là-bas dans la steppe, comme vous avez failli en venir à la bagarre. Il est donc possible que vous vouliez vous servir de moi pour agacer les elfes. Moi non plus, je ne les apprécie guère ; en fin de compte, ils m'ont emprisonnée ici et me contraignent à faire une chose que je n'ai aucune envie de faire. Mais je ne permettrai pas qu'on profite de moi.

La licorne rousse secoua la tête, menaçant de nouveau Ciri de sa corne. La licorne pommelée hennit. Le crâne de Ciri se mit à résonner comme le fond d'un puits, et la pensée qu'elle saisit au vol n'était pas jolie.

— Ah, ah ! s'écria-t-elle. Vous êtes comme eux ! Ou bien la soumission et l'obéissance, ou bien la mort, c'est ça ? Je n'ai pas peur ! Et je ne permettrai pas qu'on m'utilise !

Le chaos et le trouble envahirent de nouveau son esprit. Il fallut quelque temps avant qu'une pensée lisible finisse par émerger.

— *C'est une bonne chose, Œil étoilé, que tu n'aimes pas qu'on se serve de toi. C'est justement ce qui nous importe. C'est justement ce dont nous voulons nous assurer. Pour ton bien comme pour le nôtre. Pour le monde entier. Tous les mondes.*

— Je ne comprends pas.

— *Tu es une menace, une arme dangereuse. Nous ne pouvons permettre que tu tombes entre les mains du roi des Aulnes, du Renard et de l'Épervier.*

— De qui ? bégaya-t-elle. Ah...

*Le Renard, Crevan. Avallac'h. Quant à l'Épervier, je ne sais que trop bien de qui il s'agit.*

— *Le roi des Aulnes est vieux. Mais le Renard et l'Épervier ne peuvent obtenir le pouvoir sur Ard Gaeth, les Portes du Temps. Ils l'ont possédé jadis. Mais ensuite ils l'ont perdu. À présent ils ne peuvent rien faire d'autre à part errer, vaguer à petits pas dans les mondes, seuls, comme des fantômes, impuissants. Le Renard à Tir ná Béa Arainne, l'Épervier et ses cavaliers le long de la Spirale. Ils ne peuvent aller plus loin, ils n'en ont pas la force. C'est pourquoi ils rêvent d'Ard Gaeth et du pouvoir. Nous allons te montrer de quelle manière ils ont, une fois déjà, utilisé ce pouvoir. Nous allons te le montrer, Œil étoilé, lorsque tu partiras d'ici.*

— Je ne peux pas partir. Ils m'ont jeté un sort. La Barrière, Geas Garadh...

— *On ne peut pas t'emprisonner. Tu es la maîtresse du Temps.*

— Tout juste ! Je n'ai aucun talent sauvage, je ne domine rien du tout. Quant à la Force, j'y ai renoncé, là-bas, dans le désert, il y a maintenant un an. Petit Cheval peut en témoigner.

— *Dans le désert, tu as renoncé aux artifices. Nul ne peut renoncer à la Force qu'il a dans le sang. Tu possèdes toujours cette Force en toi. Nous t'apprendrons à l'utiliser.*

— Et ne voudriez-vous pas, par hasard, la posséder vous-mêmes ? s'écria-t-elle. Cette Force, ce pouvoir sur le temps que d'après vous je possède ?

— *Non. Nous n'avons nul besoin de l'acquérir. Car nous la possédons depuis toujours.*

— *Fais-leur confiance, lui suggéra Ihuarraquax. Fais-leur confiance, Œil étoilé.*

— À une condition.

Les licornes relevèrent la tête ; elles avaient les naseaux dilatés, et des étincelles semblaient s'échapper de leurs yeux. *Elles n'aiment pas*

*qu'on leur impose des conditions, songea Ciri. Elles détestent jusqu'au son de ce mot. Pest, je ne sais pas si je fais bien... Pourvu que cette histoire ne se termine pas en tragédie...*

— Nous t'écoutons. Quelle est cette condition ?

— Ihuarraquax viendra avec moi.

\*\*\*

En fin d'après-midi, le ciel s'assombrit, l'atmosphère devint lourde, une brume épaisse, poisseuse, s'éleva de la rivière. Et lorsque Tir ná Lia fut plongé dans l'obscurité, un orage se manifesta en un grondement sourd dans le lointain, et des éclairs déchirèrent le ciel, éclairant l'horizon à intervalles réguliers.

Ciri était prête depuis longtemps. Vêtue d'un costume noir, son épée dans le dos, tendue et impatiente, elle attendait la tombée de la nuit.

Elle traversa sans bruit le vestibule désert, se faufila le long de la colonnade, sortit sur la terrasse. La rivière Easnadh scintillait dans l'obscurité, les feuilles des saules bruissaient.

Un coup de tonnerre lointain traversa le ciel.

Ciri sortit Kelpie de l'écurie. La jument savait ce que sa maîtresse attendait d'elle. Elle trotta docilement en direction du pont de Porphyre. Pendant quelques secondes Ciri la suivit du regard, observa la terrasse près de laquelle étaient amarrées les barques.

*Je ne peux pas. Je vais aller le voir une dernière fois. Peut-être cela me permettra-t-il de retarder la poursuite ? C'est risqué, mais je n'ai pas le choix.*

Tout d'abord elle crut qu'il n'était pas là. Les appartements royaux semblaient déserts, il y régnait un silence de mort et une étrange torpeur.

Finalement, elle l'aperçut. Il était assis sur un fauteuil, dans un coin, sa chemise blanche ouverte sur sa maigre poitrine. On aurait pu croire que celle-ci était mouillée tant le tissu était délicat et adhérait au corps.

Le visage et les mains du roi des Aulnes étaient presque aussi blancs que sa chemise.

Il leva les yeux sur elle, et elle n'y lut que du vide.

— Shiadhal ? murmura-t-il. C'est bien que tu sois là. Tu sais, on a dit que tu étais morte.

Il ouvrit la main, quelque chose tomba sur le tapis. C'était un flaconnet de néphrite vert foncé.

— Lara... (Il agita la main, toucha son cou comme si son royal torc'h en or l'étouffait.) *Caemm a me, luned. Viens me voir, ma fille. Caemme a me, elaine.*

Dans son souffle, Ciri perçut la mort.

— *Elaine blath, feainne wedd...*, fredonna-t-il. *Mire, luned*, ton ruban s'est dénoué... Laisse-moi...

Il voulut lever la main, sans succès. Il poussa un profond soupir, redressa brutalement la tête, la regarda dans les yeux. Conscient, cette fois.

— Zireael, dit-il. *Loc'hlaith*. Tu es bien la destinée, Dame du Lac. Tu étais aussi la mienne, apparemment. *Va'esse deireadh aep eigean...*, dit-il au bout de quelques secondes.

Ciri constata avec effroi que ses paroles et ses mouvements devenaient de plus en plus lents.

— Mais, acheva-t-il dans un nouveau soupir, c'est une bonne chose qu'une nouvelle ère commence.

Un coup de tonnerre leur parvint de derrière la fenêtre. L'orage était encore loin. Toutefois, il se rapprochait rapidement.

— Malgré tout, dit-il, je n'ai pas la moindre envie de mourir, Zireael. Et cela me chagrine terriblement d'y être obligé. Qui l'aurait cru... Je pensais que je n'aurais aucun regret. J'ai vécu longtemps, j'ai tout connu. Et veux-tu savoir autre chose ? Penche-toi. Je vais te le dire à l'oreille. Que ce soit notre secret.

Elle se pencha.

— J'ai peur, murmura-t-il.

— Je sais.

— Tu es près de moi ?

— Oui.

— *Va faill, luned*.

— Adieu, roi des Aulnes.

Elle resta assise près de lui, tenant sa main dans la sienne jusqu'à ce qu'il se taise tout à fait et que son souffle délicat s'éteigne. Elle n'essuya pas ses larmes. Elle les laissa couler, sans tenter de les retenir.

L'orage approchait. Des éclairs transperçaient l'horizon.

\*\*\*

D'un pas vif, elle descendit l'escalier de marbre qui menait à la terrasse aux colonnettes, près de laquelle oscillaient les barques. Elle en détacha une, la plus accessible, qu'elle avait déjà repérée la veille. Elle s'écarta du fronton au moyen d'une longue perche en acajou : il s'agissait en réalité d'une tringle à rideaux qu'elle avait démontée pour pouvoir l'emporter, car elle doutait que la barque se montrât aussi docile avec elle qu'avec Avallac'h.

Sans bruit, l'embarcation suivit le courant. Tir ná Lia était silencieux et sombre. Seules les statues de la terrasse l'accompagnaient

d'un regard mort. Ciri comptait les ponts.

Des éclairs illuminèrent le ciel au-dessus de la forêt. Quelques secondes plus tard, un grondement de tonnerre interminable résonna dans le ciel.

Elle passait sous le troisième pont.

Quelque chose, qu'on aurait pu prendre pour un immense rat noir, traversa rapidement la passerelle, sans bruit, puis bondit sur la proue, faisant tanguer la barque. Ciri lâcha la perche et s'empara de son épée.

— Tu as finalement décidé de nous priver de ta compagnie ? siffla Érédine Bréacc Glas.

Lui aussi se saisit de son épée. Un bref éclair déchira le ciel ; Ciri eut le temps d'apercevoir l'arme : elle était dotée d'une lame avec un tranchant légèrement courbée, sans aucun doute très aiguisée, d'une longue poignée, et sa garde en lamelle ajourée était de forme arrondie. Il ne faisait aucun doute que l'elfe savait s'en servir.

Il la prit par surprise : le pied en appui sur le rebord de la barque, il la fit tanguer. Habile, Ciri épousa le mouvement ; elle pencha son corps bien en avant et rééquilibra la barque ; presque immédiatement, voulant elle aussi tester la manœuvre de son adversaire, elle sauta à pieds joints sur le bord. Érédine chancela, mais il parvint à maintenir son équilibre. Et se jeta sur elle, son épée en avant. Elle para le coup, s'en remettant à son instinct étant donné qu'elle n'y voyait pas grand-chose. Elle l'attaqua à son tour, par en bas. Érédine para, frappa de nouveau, mais Ciri évita l'attaque. Les lames, en s'entrechoquant, faisaient jaillir des gerbes d'étincelles, comme deux morceaux de silex frottés l'un contre l'autre.

Une nouvelle fois, il fit tanguer la barque, violemment, manquant de la faire tomber. Ciri exécuta quelques pas de danse, oscilla, les bras tendus. Il recula vers la proue, baissa son épée.

— Où as-tu appris à bouger ainsi, Hirondelle ?

— Tu serais étonné.

— J'en doute. As-tu deviné seule qu'en voguant sur la rivière tu pouvais vaincre la Barrière, ou quelqu'un te l'a-t-il révélé ?

— Ce n'est pas important.

— ça l'est. Et nous allons bientôt en avoir le cœur net. Il y a des méthodes pour ça. Jette ton épée, maintenant, et rentrons.

— Tout juste !

— Rentrons, Zireael. Auberón t'attend. Cette nuit, je te le garantis, il sera fringant et plein de vigueur.

— Tout juste ! répéta-t-elle. Je crains qu'il ait pris une trop forte dose de ce fameux remède contre l'impuissance. Celui que tu lui as donné. Mais peut-être ne s'agissait-il pas d'un remède, après tout ?

— De quoi parles-tu ?



— Il est mort.

Sous l'effet de la surprise, Érédine fut pris d'un soubresaut, puis il se jeta soudain sur elle, faisant tanguer la barque. Tout en se balançant, ils échangèrent quelques coups furibonds ; l'écho sonore du métal résonnait à la surface de l'eau.

Un éclair illumina la nuit. Au-dessus de leurs têtes se dressait un pont. L'un des derniers de Tir ná Lia. Ou peut-être même le dernier ?

— Tu comprends certainement, Hirondelle, que tu ne fais que repousser l'inéluctable, dit-il d'une voix rauque. Je ne peux te laisser partir d'ici.

— Pourquoi ? Auberon est mort. Or moi, tu le sais bien, je ne suis rien, je ne signifie rien. Tu me l'as spécifié toi-même.

— Parce que c'est vrai, dit-il en levant son épée. Tu ne signifies rien. Tu n'es qu'une minuscule mite qu'on peut réduire en poussière entre ses doigts mais qui, si on la laisse faire, peut faire un trou dans un tissu précieux. Un grain de poivre insignifiant, mais qui, si on le croque par inadvertance, gâchera le mets le plus raffiné dont on aurait voulu se délecter. Voilà ce que tu es. Rien. Rien du tout.

Un autre éclair. Profitant de sa lumière, Ciri vit ce qu'elle voulait voir. L'elfe avait levé son épée et l'agitait en bondissant sur le banc de la barque. Il avait l'avantage de la hauteur. À première vue, elle n'avait aucune chance de l'emporter.

— Il ne fallait pas dégainer ton arme devant moi, Zireael. À présent, il est trop tard. Je ne te le pardonnerai pas. Je ne te tuerai pas, oh non ! Mais quelques semaines au lit, emmaillotée dans des bandages, te feront le plus grand bien.

— Attends. Je veux te dire quelque chose avant. Te révéler un secret.

— Et qu'est-ce que tu pourrais bien me révéler ? pouffa-t-il. Que pourrais-tu m'apprendre que je ne sache déjà ? Quelle vérité pourrais-tu bien me dévoiler ?

— Tu ne passeras pas sous le pont.

Il n'eut pas le temps de réagir : l'arrière de son crâne heurta le pont. Érédine bascula en avant et perdit totalement l'équilibre. Ciri pouvait se contenter de le jeter par-dessus bord, mais elle craignait que ce ne soit pas suffisant pour le dissuader de la poursuivre. Par ailleurs, c'était lui qui, délibérément ou pas, avait tué le roi des Aulnes. Et à ce titre, il devait souffrir.

Elle lui porta un coup rapide à la cuisse, juste sous la limite de son haubert. Il ne cria même pas. Il passa par-dessus bord, tomba dans la rivière, l'eau se referma sur lui.

Ciri se retourna, scrutant les alentours. Il mit longtemps avant de refaire surface. Elle le regarda ramper sur les marches en marbre qui descendaient dans la rivière.

— Quelques semaines au lit, emmaillotté dans des bandages, te feront le plus grand bien, marmonna-t-elle.

Elle saisit sa perche et poussa vigoureusement sur le manche pour s'éloigner. Le courant de la rivière Easnadh était de plus en plus fort, la barque avançait plus vite. Bientôt les dernières constructions de Tir ná Lia furent derrière elle.

Elle ne se retourna pas.

Il se mit à faire très sombre, car la rivière traversait un vieux bois ; la barque voguait au milieu d'arbres dont les branchages venaient frôler la surface de l'eau, créant une voûte. Puis le ciel s'éclaircit, la barque sortit de la forêt ; des alluvions d'aulnes, des roseaux, des scirpes recouvraient les deux rives. La rivière, dont les eaux jusque-là étaient propres, était désormais envahie de mauvaises herbes, d'algues qui remontaient à la surface, de troncs d'arbres. Lorsqu'un éclair illumina le ciel, Ciri vit des ronds sur l'eau ; quand le tonnerre gronda, elle entendit les frémissements des poissons effarouchés. Sans cesse quelque chose clapotait, barbotait, gargouillait, glougloutait. À plusieurs reprises elle vit de grands yeux phosphorescents aux abords de la barque, à plusieurs reprises elle sentit la barque heurter quelque chose d'immense et de vivant. Ciri se remémora les paroles d'Érédine : *« Ce monde n'est féérique qu'en apparence. La mort guette, surtout les non-initiés. »*

La rivière s'élargit sensiblement. Des îlots surgirent, ainsi que des bras. Ciri laissa la barque voguer au gré des flots, portée par le courant. Mais elle commençait à avoir peur. Que se passerait-il si elle se trompait et se dirigeait vers le mauvais bras ?

À peine cette pensée lui avait-elle traversé l'esprit que le hennissement de Kelpie lui parvint des roseaux, ainsi que le puissant signal mental d'une licorne.

— Tu es là, Petit Cheval !

— *Pressons-nous, Œil étoilé. Suis-moi.*

— Dans mon monde ?

— *Je dois te montrer quelque chose avant. Ce sont les Anciens qui me l'ont ordonné.*

Elles s'en allèrent, d'abord à travers la forêt, puis à travers la steppe, qui abritait de nombreux ravins et défilés. Les éclairs fusaient, le tonnerre grondait. L'orage se rapprochait de plus en plus, le vent se déchaînait.

La licorne guida Ciri vers l'un des défilés.

— *C'est ici.*

— Qu'est-ce qui est ici ?

— *Descends et regarde.*

Elle obéit. Le sol était inégal, elle trébucha. Quelque chose se craquela et se déroba sous ses pieds. Un éclair flamboya. Et Ciri

poussa un cri.

Elle se trouvait au milieu d'une mer d'ossements.

Les bords sablonneux du défilé s'étaient affaissés, probablement fragilisés par l'averse, et dévoilaient désormais ce qu'ils cachaient. Un cimetière. Un charnier. Un gigantesque monceau d'os. Des tibias, des bassins, des côtes, des fémurs. Des crânes.

Elle en souleva un.

Le crâne portait la marque d'un coup de lame ; parmi les dents encore intactes, Ciri distingua des canines.

— *Tu comprends à présent*, dit la voix dans sa tête. *Tu sais à présent. Ce sont eux qui ont fait ça, les Aen Elle. Le roi des Aulnes. Le Renard. L'Épervier. Ce monde n'était pas le leur. Il l'est devenu après qu'ils s'en sont emparés. Lorsqu'ils ont ouvert l'Ard Gaeth, nous abusant et nous utilisant alors, comme ils tentent de le faire aujourd'hui avec toi.*

Ciri tenait le crâne serré dans sa main.

— Les vermines, s'écria-t-elle dans la nuit. Les assassins !

Un coup de tonnerre résonna dans le ciel avec fracas. Ihuarraquax poussa un hennissement qui ressemblait à une mise en garde. Elle comprit. Elle bondit sur sa selle et, d'un cri, incita Kelpie au galop.

Elle était poursuivie.

\*\*\*

*J'ai déjà vécu ça*, songea-t-elle tandis que le vent fouettait son visage. *J'ai déjà connu une course sauvage, dans le noir, au cours d'une nuit pleine de frayeurs, de sorcières, d'apparitions.*

— En avant, Kelpie.

Un galop effréné, les yeux embués par la vitesse. Un éclair transperce le ciel ; profitant de son éclat, Ciri distingue les aulnes, de chaque côté de l'allée. Les arbres difformes tendent de toutes parts vers elle les mains tuberculeuses de leurs branchages, faisant claquer les gueules noires de leurs creux, terrifiants, menaçants. Kelpie pousse un hennissement apeuré, elle file si vite que ses sabots semblent à peine toucher terre. Ciri se presse contre l'encolure de sa jument. Pas seulement pour fendre l'air, mais aussi pour éviter les branches des aulnes qui veulent la faire tomber de cheval. Les branches sifflent, cinglent son visage, tentent de s'accrocher à ses cheveux et à ses vêtements. Les troncs difformes se balancent, quelque chose s'agite et gronde à l'intérieur...

Kelpie pousse un hennissement sauvage, imitée par la licorne. Tache laiteuse dans l'obscurité, elle montre le chemin.

— *File, Œil étoilé ! File aussi vite que tu peux !*

Les aulnes sont de plus en plus nombreux, leurs branches de plus en plus difficiles à éviter. Ils obstruent à présent toute la route...

Derrière elle, un cri. Les voix de la traque.

Ihuarraquax hennit. Ciri capte son signal. Elle en comprend immédiatement la signification. Elle se plaque contre Kelpie. Inutile de la presser. Aiguillonnée par la peur, la jument file à s'en rompre le cou.

Un nouveau signal de la licorne, plus distinct, lui vrille le cerveau. C'est une recommandation, un ordre plutôt.

— *Saute, Œil étoilé. Tu dois sauter. Vers un autre lieu, un autre temps.*

Ciri ne comprend pas, mais elle essaie. Elle essaie de toutes ses forces, elle se concentre, redoublant d'efforts. Elle sent son sang battre à ses tempes...

Un éclair. Suivi aussitôt des ténèbres. Des ténèbres d'un noir absolu, doux, que rien n'éclaire.

Ses oreilles bourdonnent.

\*\*\*

Le vent sur son visage. Un vent froid. De petites gouttes de pluie. Une odeur de pin.

Kelpie regimbe, s'ébroue, trépigne. Son cou est chaud et humide.

Un éclair. Peu de temps après, un coup de tonnerre. Ciri a le temps d'apercevoir Ihuarraquax qui secoue la tête et fouille nerveusement la terre de son sabot.

— Petit Cheval ?

— *Je suis ici, Œil étoilé.*

Le ciel est rempli d'étoiles. De constellations. Le Dragon. La Jeune Fille de l'Hiver. Les Sept Chèvres. Le Pot.

Et presque au-dessus de l'horizon : l'œil.

— Ça a marché, soupire-t-elle. On a réussi, Petit Cheval. C'est mon monde !

Le signal de la licorne est si clair que Ciri comprend aussitôt.

— *Non, Œil étoilé. Nous nous sommes enfuis de l'autre monde. Mais ce n'est toujours pas le bon endroit, ni la bonne époque. Nous avons encore un long chemin à parcourir.*

— Ne me laisse pas seule.

— *Je ne te laisserai pas. J'ai une dette envers toi. Je dois m'en acquitter. Jusqu'au bout.*

\*\*\*

Tandis que le vent se déchaînait, le ciel s'obscurcissait à l'ouest, les nuages qui survenaient par vagues faisaient disparaître les constellations les unes après les autres. D'abord le Dragon, puis la

Jeune Fille de l'Hiver, enfin les Sept Chèvres et le Pot. L'œil, qui brillait plus fort et plus longtemps que les autres, finit par s'éteindre à son tour.

La voûte céleste s'illumina le long de l'horizon, le temps d'un bref éclair. Le roulement sourd du tonnerre résonna dans la nuit. La tempête s'intensifia brusquement, balayant la poussière et les feuilles séchées.

La licorne hennit, envoya un signal mental à la jeune fille.

— *Pas de temps à perdre. Notre seul espoir est de fuir rapidement. Il faut nous réfugier au bon endroit, à la bonne époque. Pressons-nous, Œil étoilé.*

*Je suis la maîtresse du Temps, songea Ciri. Je suis le Sang ancien.*

*Je suis du sang de Lara Dorren, la fille de Shiadhal.*

Ihuarraquax hennit, les incitant à se hâter. Kelpie se joignit à elle et s'ébroua longuement. Ciri tira sur ses gants.

— Je suis prête.

Un bourdonnement dans ses oreilles. Un éclair, de la lumière. Puis les ténèbres.

« La plupart des historiens ont coutume d'imputer le procès, la sentence et l'exécution de Joachim de Wett à la nature violente, cruelle et tyrannique de l'empereur Emhyr. Les hypothèses qui font allusion à un règlement de comptes d'ordre privé (surtout chez les auteurs se prétendant des belles lettres) ne manquent pas non plus. Il est plus que temps de rétablir la vérité, une vérité qui, pour chaque observateur attentif, est l'évidence même. Qualifier de "maladroite" la manière dont le duc de Wett dirigea le groupe opérationnel "Verden" serait un doux euphémisme. Ses adversaires étant deux fois moins nombreux, il retarda l'offensive au nord et concentra toutes ses troupes sur la bataille avec les guérilleros verdensis. Le groupe "Verden" se livra envers la population à des horreurs indescriptibles. Les conséquences étaient aisément prévisibles et inévitables : si en hiver les forces insurrectionnelles comptaient un peu moins de cinq cents hommes, au printemps le pays tout entier ou presque se souleva. Le roi Eryll, dévoué à l'Empire, fut éliminé. Son propre fils, le prince Kistrin, sympathisant des Nordlings, se retrouva à la tête du soulèvement. Cerné de toutes parts – sur ses flancs, des troupes de pirates en provenance de Skellige ; devant, les Nordlings de Cidaris ; à l'arrière, la rébellion – de Wett s'embourba dans des batailles confuses, subissant défaite sur défaite. Pour cette raison, il retarda l'offensive du groupe armé "Centre", car le groupe "Verden", au lieu d'exécuter le plan initial, c'est-à-dire fermer l'aile aux Nordlings, paralysa Menno Coehoorn. Les Nordlings profitèrent aussitôt de la situation et contre-attaquèrent, brisant l'anneau autour de Mayen et Maribor, privant ainsi Nilfgaard de la moindre chance de reconquérir rapidement ces forteresses d'une importance capitale.

En outre, l'incompétence et la stupidité de De Wett eurent des répercussions psychologiques : le mythe de l'invincibilité des Nilfgaardiens vola en éclats. Des centaines de volontaires commencèrent à rejoindre l'armée de Nordling... »

Restif de Montholon, *Guerres nordiques, mythes, mensonges et demi-vérités*

## CHAPITRE 6

Jarre, était-il besoin de le préciser, était extrêmement désappointé. La formation qu'il avait reçue au temple, ajoutée à sa propre nature, le conduisait à faire confiance aux hommes, à croire en leur bonté, en leur bienveillance et en leur désintéressement. De cette foi en l'homme, il ne restait plus grand-chose à présent.

Cela faisait deux nuits déjà qu'il dormait dehors, dans une meule de foin ou plutôt ce qu'il en restait, et sa troisième nuit s'annonçait identique. Dans chaque village qu'il traversait, quand il quémandait un morceau de pain et un endroit où passer la nuit, la seule réponse qui fusait de derrière les grandes portes fermées à double tour était tantôt des insultes et des menaces, tantôt un lourd silence. Qu'il annonçât qui il était, où il se rendait et dans quelle intention il voyageait ne changeait rien à l'affaire.

Oui, les hommes l'avaient déçu, profondément déçu.

La nuit tomba rapidement. Le garçon marchait d'un pas alerte sur le petit chemin qui traversait les champs. Il observait les alentours à la recherche d'une meule de foin, résigné et abattu à la perspective d'une nouvelle nuit à la belle étoile. Ce mois de mars, il est vrai, était particulièrement doux, mais les nuits étaient terriblement fraîches. Et effrayantes.

Jarre regarda le ciel : comme chaque nuit depuis bientôt une semaine, il contempla l'abeille dorée et rougeoyante de la comète qui traversait le ciel d'ouest en est, traînant derrière elle sa tresse de feu clignotante. En vérité, il se demandait ce que pouvait annoncer ce phénomène étrange dont il était fait mention dans nombre de prophéties.

Il reprit sa marche d'un pas allègre. Il faisait de plus en plus sombre. Le chemin descendait vers une haie d'épais buissons qui, dans la demi-pénombre, prenaient des formes effrayantes. D'en bas, de l'endroit le plus obscur, lui parvenait l'odeur nauséabonde des mauvaises herbes humides et putréfiées, et d'autre chose encore. Quelque chose de malsain.

Jarre s'arrêta. Il tentait de se persuader que c'était de froid et non de peur qu'il frissonnait de la tête aux pieds. Mais en vain.

Un pont reliait les rives envahies d'osiers et de saules du canal noir et brillant comme de la poix fraîchement répandue. Par endroits, là où de vieilles souches pourrissaient, le petit pont présentait des trous béants ; la balustrade était cassée, ses barres immergées dans l'eau. De l'autre côté du pont, les saules étaient plus nombreux. L'heure la plus noire de la nuit était encore loin ; derrière le canal, on distinguait les prairies lointaines grâce aux filaments de brume suspendus aux pointes des herbes ; parmi les saules cependant, l'obscurité régnait. Dans le noir, Jarre distinguait avec peine les ruines

d'un bâtiment, un moulin sans doute, ou une écluse, ou bien une anguillère.

*Je dois traverser ce pont, se dit le garçon. Pas moyen de faire autrement ! Même si je sens à travers tous les pores de ma peau que là-bas, dans l'obscurité, se cache quelque chose de malfaisant, il faut que je passe de l'autre côté. Je dois franchir ce canal, comme l'a fait ce héros mythique dont j'ai lu les exploits dans les vieux manuscrits presque tombés en poussière du temple de Melitele ! Je franchirai le canal et alors... Comment dit-on déjà ? Les cartes seront jetées ? Non, les dés seront jetés. Je laisserai définitivement mon passé derrière moi, tandis que devant moi se déploiera mon avenir...*

Il s'avança sur la passerelle et comprit aussitôt que son pressentiment ne l'avait pas trompé. Avant même de les voir, il les entendit.

— Et alors ? gaillonna l'un des hommes qui lui barraient le chemin. Je l'avais pas dit ? Suffit d'attendre un peu et on finit toujours par voir quelqu'un se pointer.

— T'avais raison, Okultich, approuva un de ses compagnons qui zézayait légèrement. (Tous étaient armés de gros pieux.) Tu devrais t'installer comme devin ou comme volkhve. Alors, promeneur solitaire ! Tu vas nous donner c'que t'as, bien gentiment, ou sinon ce sera la bagarre.

— Mais je n'ai rien ! hurla Jarre de toutes ses forces. (Toutefois, il avait peu d'espoir que quelqu'un l'entende et lui vienne en aide.) Je suis un misérable pèlerin. Je n'ai pas le moindre sou ! Que pourrais-je donc vous donner ? ce bâton ? mes vêtements ?

— En plus du reste, dit l'homme qui zézayait. (Quelque chose dans sa voix fit frémir Jarre.) Parce que tu dois savoir, misérable voyageur, qu'à la vérité on a tous ici, tels que tu nous vois, un besoin impératif... On espérait bien tomber sur une jeune fille. Mais quoi, la nuit approche, plus personne ne passera par ici, alors, faute de grives, on mange des merles ! Attrapez-le !

— Je vous préviens ! hurla Jarre. J'ai un couteau !

C'était la vérité. Il l'avait subtilisé à la cuisine du temple la veille de sa fuite et caché dans son baluchon. Mais il ne le prit pas. Il était paralysé et effrayé. Toute cette histoire était insensée et son modeste couteau ne l'aiderait guère.

— J'ai un couteau ! répéta-t-il, désespéré.

— Voyez-vous ça ! ironisa celui qui zézayait en s'approchant. Il a un couteau ! Qui l'eût cru ? !

Jarre ne pouvait s'échapper. Il était pétrifié par la peur ; ses jambes étaient comme deux piquets plantés dans le sol. Il avait la gorge nouée comme si on lui avait passé une corde autour du cou.

— Holà ! s'écria soudain un troisième larron. (Il était jeune et sa



voix sembla étonnamment familière à Jarre.) Je crois bien que je le connais ! Mais oui, je le connais ! Laissez-le, je vous dis, il est de mes connaissances ! Jarre ! Tu me reconnais ? C'est moi, Melfi ! Eh, Jarre ? Tu me reconnais ?

— Je... te... reconnais !

Jarre luttait de toutes ses forces contre une sensation qui lui était jusque-là inconnue. La douleur qu'il ressentit à la hanche en heurtant une poutre de la passerelle lui fit comprendre de quoi il s'agissait.

Il venait de perdre connaissance.

\*\*\*

— Eh ben ça, pour une surprise, c'est une surprise ! répéta Melfi. Tu parles d'un hasard ! Tomber comme ça sur quelqu'un que j'connais ! Une connaissance d'Ellander ! Un ami ! Alors, ça va mieux ?

Jarre avala un bout de lard dur et élastique qu'on lui avait servi, puis il croqua un navet grillé. Il ne répondit pas, se contentant de hocher la tête en direction des six hommes qui faisaient cercle autour du feu de bois.

— Et où donc te mène ta route, Jarre ?

— À Wyzima.

— Ha ! Nous aussi, nous allons à Wyzima ! Ah ça, pour un hasard ! Qu'est-ce que t'en dis, Milton ? Tu te souviens de Milton, Jarre ?

Non, il ne s'en souvenait pas. Il n'était même pas certain de l'avoir jamais vu. Melfi, du reste, exagérait quelque peu en l'appelant son ami. C'était le fils du tonnelier d'Ellander. Lorsqu'ils fréquentaient tous deux l'école du temple, Melfi avait coutume de le battre comme plâtre régulièrement en le traitant de bâtard orphelin conçu dans les orties. Cela avait duré près d'une année, après quoi le tonnelier avait retiré son fils de l'école, car il était avéré que son rejeton n'était bon qu'à s'occuper des tonneaux. Ainsi, au lieu de s'initier aux arcanes de l'écriture et de la lecture, Melfi commença à tailler des douves dans l'atelier de son père. Et lorsque Jarre eut terminé ses études et que, sur recommandation du temple, il devint l'assistant du greffier au tribunal municipal, le petit tonnelier, à l'instar de son père, se mit à lui faire des courbettes, à lui apporter des cadeaux et à déclarer partout qu'il était son ami.

— ... nous allons à Wyzima. (Melfi poursuivait son récit.) Rejoindre l'armée. Tous autant que nous sommes, comme un seul homme. Ces deux-là, Milton et Ograbek, des fils de paysans, ils ont été appelés officiellement, selon la règle en vigueur. T'es au courant, non ?

— Je suis au courant.

Jarre jeta un coup d'œil aux fils de paysans, deux jeunes hommes blonds qu'on aurait pu prendre pour des frères ; ils étaient occupés à mordiller un aliment difficile à déterminer, cuit dans la cendre.

— Un conscrit toutes les dix lanes. Un contingent lanair. Et toi, Melfi ?

— Pour moi, vois-tu, soupira le jeune tonnelier, les choses se sont passées différemment : la première fois que la guilde a dû fournir des recrues, mon père est intervenu, et j'y ai échappé. Mais, manque de chance, il a fallu tirer au sort une deuxième fois, selon le système décidé par la ville... T'es au courant, non ?

— Oui, je suis au courant, acquiesça de nouveau Jarre. Le conseil municipal d'Ellander a mis en place un tirage complémentaire par décret du 16 janvier. C'était absolument nécessaire, pour faire face à la menace nilfgaardienne...

Un individu courtaud, à la boule à zéro et à la voix râpeuse, se mêla à la conversation. Il s'appelait Okultich ; c'était lui qui, le premier, avait invectivé Jarre sur le pont.

— Écoute un peu, Brocheton, comment il parle ! P'tit malin ! Godelureau !

— Monsieur Je-sais-tout, tu te crois futé, sans doute ! embraya un deuxième, un garçon de ferme immense à la bouille ronde qui affichait en permanence un sourire idiot.

— La ferme, Klaproth, zozota le dénommé Brocheton, le plus âgé de la bande, un grand aux moustaches pendantes et à la nuque rasée. Puisque c'est un petit futé, écoutons-le quand il parle. Ça peut être utile, l'instruction. Et puis ça n'a jamais fait de mal à personne. Enfin, presque jamais.

— Ah ça, c'est bien vrai ! déclara Melfi. Il n'est pas bête, Jarre. Je veux dire, il sait lire et écrire, c'est un savant ! C'est qu'il travaille comme greffier au tribunal d'Ellander, et au sanctuaire de Melitele, il veille sur tout un tas de livres...

— Qu'est-ce qu'un merdeux de tribunalo-sanctuario-bibliothécaire fabrique donc sur la route de Wyzima ? l'interrompit Brocheton en observant Jarre à travers la fumée et les flammes.

— La même chose que vous, dit le garçon, je rejoins l'armée.

Les yeux de Brocheton brillaient, reflétant la lumière comme ceux d'un poisson éclairé par une torche à la proue d'un canot.

— Et qu'est-ce qu'un tribunalo-sanctuario-savant espère trouver à l'armée ? Parce que, enfin, t'es pas un appelé, toi, hein ? Le premier imbécile venu sait bien que les temples ne sont pas obligés de fournir des conscrits. Et le premier imbécile venu sait que chaque tribunal est capable de réclamer son greffier et de le libérer du service. Alors, qu'est-ce qu'il en est exactement, monsieur le fonctionnaire ?

— Je suis volontaire, déclara Jarre. Je vais m'engager de ma propre volonté. En partie pour des raisons personnelles, mais avant tout par patriotisme.

La compagnie tout entière partit d'un rire gras retentissant.

— Avez un peu, les gars ! dit enfin Brocheton. Voyez les contradictions qu'on peut parfois trouver chez un homme ! Deux natures à l'opposé ! Prenez notre fonctionnaire ici présent : un jeunot qu'on pourrait croire instruit et doté d'une certaine expérience, et sûrement intelligent de nature, avec ça ; il devrait savoir ce qui se passe à la guerre, qui est le meilleur et sera même bientôt le vainqueur. Mais lui, comme vous venez de l'entendre, sans obligation, de sa propre volonté, par devoir patétotique, il veut rejoindre le camp des perdants !

Personne ne fit de commentaires. Jarre non plus.

— D'habitude, dit enfin Brocheton, on trouve ce sens du devoir patétotique chez les malades du cerveau... Bah, peut-être qu'il s'applique aussi aux élèves des temples et des tribunaux. Mais... tu as aussi parlé de raisons personnelles. Je suis furieusement curieux de les connaître.

— Elles sont si personnelles que je n'en parlerai pas, l'interrompit Jarre. Du reste, vous non plus, monsieur, vous ne semblez guère pressé d'exposer vos motivations.

— Note bien, dit Brocheton après un instant de silence, que si un simple malotru m'avait parlé comme tu viens de le faire, il aurait pris *illico* mon poing dans la gueule. Mais puisque t'es un écrivillon savant... Je te fais grâce... pour cette fois. Et je répondrai : moi aussi, je vais à l'armée... En tant que volontaire aussi.

— Pour rejoindre les perdants, en digne représentant des malades du cerveau ? (Jarre se demandait d'où lui venait cette audace soudaine.) En dépouillant en chemin les voyageurs sur les ponts ?

— Il nous en veut toujours pour notre traquenard de tout à l'heure, pouffa Melfi en devançant Brocheton. Laisse tomber, Jarre, c'était juste pour rigoler, voyons ! Une petite niche de rien du tout ! Pas vrai, Brocheton ?

— C'est vrai, une petite niche de rien du tout. (Brocheton bâilla, fit claquer bruyamment sa langue.) La vie est triste et morose, comme des veaux qu'on mène à l'égorgeoir. Il faut bien qu'on la rende un peu plus gaie avec des farces ou des plaisanteries. C'est pas ton avis, écrivillon ?

— Certes. En théorie.

— C'est bien. (Brocheton ne cessait de l'observer de son regard brillant.) Parce que autrement tu nous serais un bien piètre compagnon et tu aurais aussi bien fait d'aller tout seul à Wyzima. Et sur-le-champ, par-dessus le marché.

Jarre resta silencieux. Brocheton s'éтира.

— J'ai dit c'que j'avais à dire. Bon alors, les gars, on a bien rigolé, bien blagué, on s'est bien égayés. Maintenant, c'est l'heure de roupiller un peu. Si on doit être tantôt à Wyzima, va falloir s'mettre en route dès le lever du soleil.

\*\*\*

La nuit était très fraîche. Roulé en boule sous sa houppe, son menton touchant presque ses genoux, Jarre ne parvenait pas à s'endormir, malgré la fatigue. Lorsqu'il trouva enfin le sommeil, il dormit mal, perpétuellement réveillé par ses rêves, dont, pour la plupart, il ne se souvenait pas à son réveil. À l'exception de deux d'entre eux. Dans le premier, il voyait le sorcier Geralt de Riv : assis sous de longs glaçons suspendus à des roches, il était couvert de givre, immobile, et disparaissait rapidement, enseveli sous une tempête de neige. Dans son autre rêve, Ciri, couchée sur l'encolure de son cheval moreau, galopait au milieu de deux rangées d'aulnes dont les branches tordues tentaient de l'attraper.

Ah ! et il y eut autre chose : juste avant potron-minet, il rêva de Triss Merigold. Depuis qu'elle avait séjourné au temple l'année précédente, le jeune garçon rêvait régulièrement de la magicienne. Ces rêves le poussaient à faire des choses dont il se sentait après coup parfaitement honteux.

Il n'était assurément pas question de honte aujourd'hui ; il faisait tout bonnement trop froid !

\*\*\*

Le lendemain matin, le soleil était à peine levé que les sept hommes se mirent effectivement en route. Milton et Ograbek, les fils de paysans qui faisaient partie du contingent lanair, se donnaient du courage en chantant un chant de guerre.

*V'là sur sa rosse un soldat ; tu f'rais bien, donzelle, de te sauver,  
Entends-tu cliqueter son armure ? V'là t'y pas qu'y va t'embrasser !  
Bah ! Laisse-toi faire, pourquoi l'en priver ?  
C'est qu'y va de son corps la patrie protéger !*

Brocheton, Okultich, Klaproth et, au milieu, le tonnelier Melfi, se racontaient des anecdotes et des petites histoires qu'ils trouvaient irrésistiblement drôles.

— ... et le Nilfgaardien demande : « Qu'est-ce qui pue autant, ici ? » Et l'elfe de répondre : « La merde. » Ha, ha, ha !

— Hé, hé, hé !

— Ha, ha, ha ! Et celle-là, vous la connaissez ? C'est un Nilfgaardien, un elfe et un nain qui voient passer une souris...

Plus la journée avançait, plus ils croisaient de voyageurs, de charrettes, de convois de paysans, de détachements de soldats, sur la grand-route. Certaines charrettes étaient chargées de biens ; celles-là, la bande de Brocheton les suivait presque ventre à terre, tels des braques, ramassant ce qui s'en échappait : une carotte, une pomme de terre, un navet, parfois même un oignon. Ils gardaient une partie du butin pour les heures noires, engloutissant goulûment l'autre part sans interrompre le cours de leurs bons mots.

— ... et le Nilfgaardien : prouuu ! Et v'là qu'y chie dans ses braies ! Ha, ha, ha !

— Ha, ha, ha ! Ô dieux ! J'en peux plus... « V'là qu'y chie dans ses braies »... Ha, ha, ha !

— Hé, hé, hé !

Jarre n'attendait que l'occasion et le prétexte pour leur fausser compagnie. Brocheton ne lui plaisait guère, Okultich non plus. Il n'aimait pas la façon dont tous deux lorgnaient les voitures marchandes qu'ils croisaient, les charrettes paysannes et les femmes et les enfants assis dans les chariots. Il n'aimait pas le ton narquois de Brocheton quand celui-ci s'interrogeait toutes les vingt secondes sur l'intérêt de s'engager comme volontaire dès lors que la défaite et la mort étaient indubitablement au bout du chemin.

Une odeur de terre labourée et de fumée parvint à leurs narines. Dans la vallée au milieu des champs réguliers, des bosquets et des viviers, ils aperçurent les toitures des habitations. Un aboiement lointain parvenait de temps en temps à leurs oreilles, ou bien le mugissement d'un bœuf, le chant d'un coq.

— On voit bien qu'ils sont fortunés, ces petits hameaux, zézaya Brocheton en se purléchant les babines. Petits, mais charmants.

— Ce sont des hobberas qui vivent dans la vallée et qui font marcher les fermes, s'empressa d'expliquer Okultich. Chez eux, tout est beau et charmant. Ce sont de bons administrateurs, ces nains !

— Maudits nabots, grailonna Klaproth. Sales kobolds ! Ils sont les maîtres ici, et à cause d'eux, les vrais humains ne récoltent que la misère et le malheur. Même la guerre ne leur fait pas de mal à ceux-là.

— Pour l'instant. (Brocheton arborait un horrible sourire.) Souvenez-vous de ce hameau, les drôles. Tout près du bois, à la lisière, au milieu des bouleaux. Souvenez-vous-en bien. Je n'aimerais pas me tromper de route, si un jour l'envie me prenait de revenir visiter les lieux.

Jarre détourna la tête, faisant mine de ne pas avoir entendu, se concentrant uniquement sur la route devant lui.

Ils marchaient. Milton et Ograbek, les fils de paysans de la recrue lanaine, entonnèrent un nouveau chant. Un peu moins soldatesque. Un peu plus pessimiste. En vérité, surtout après les allusions de Brocheton, les paroles dudit chant avaient tout d'un mauvais présage.

*Écoutez bien, vous tous, braves soldats  
Apprenez donc l'horreur de la mort  
Jeune ou vieux, soldat  
Tu n'échapperas point à ton triste sort  
Quand la mort à ta porte frappera  
Rien d'autre à faire tu n'auras  
Vois-tu mon pauvre gars  
Que d'lui ouvrir grand les bras !*

— Lui, il a sûrement une cornemuse, déclara Okultich d'une voix morne. Que j'sois fait moine s'il n'en a pas.

L'individu qui inspirait à Okultich un pari aussi risqué était un marchand itinérant qui marchait à côté d'une voiture à deux roues tirée par un âne.

— Une cornemuse, soit, zozota Brocheton, mais le petit âne vaut bien son pesant d'or. Pressez le pas, les drôles.

— Melfi ! (Jarre saisit le tonnelier par la manche.) Ouvre les yeux ! Ne vois-tu pas ce qui se trame ici ?

— Mais voyons, c'est seulement pour rire, Jarre, répondit Melfi en secouant le bras pour se libérer de son étreinte. Juste pour rire...

La voiture du marchand – de plus près, on le voyait bien – faisait également office d'échoppe ; elle pouvait être transformée en l'espace de quelques secondes. Toute la construction tractée par l'âne était couverte d'inscriptions pittoresques aux couleurs criardes. À l'évidence, le marchand proposait toutes sortes d'articles : des baumes soignants et des thériacales, des talismans et des amulettes, des élixirs, des philtres et des cataplasmes magiques, des produits nettoyants, et, en plus de tout cela, des détecteurs de métaux, de minerais et de truffes, ainsi que des appâts infailibles pour attraper poissons, canards et jeunes filles.

Le marchand, un bonhomme maigre et accablé par le poids des ans, jeta un coup d'œil autour de lui ; il vit les compères, poussa un juron et pressa son âne. Mais l'animal réagit en digne représentant de son espèce. Après tout, un âne est un âne ! Pas une seconde il n'entreprit d'accélérer son allure.

— J'm'occupe du drôle d'abord, expliqua tout bas Okultich. Et sur le chariot, on dégottera à coup sûr un petit quelque chose...

— Allez, les drôles, ordonna Brocheton. On fait vinaigre ! Dépêchons-nous tant qu'y a pas beaucoup de témoins sur la grand-

route.

Jarre avança d'un pas rapide pour dépasser la compagnie, puis il se retourna et se posta entre les voleurs et le marchand. Il n'en revenait pas de faire preuve de tant de vaillance.

— Je ne..., articula-t-il avec peine, la gorge serrée. Je ne permettrai pas...

Brocheton ouvrit lentement sa capote, découvrant, glissé derrière sa ceinture, un long couteau aiguisé comme un rasoir.

— Écarte-toi, écrivillon, zozota-t-il d'un air menaçant. Si tu tiens à la vie. Je pensais que tu pourrais nous être utile, mais non, je vois que ton temple t'a par trop enbigotifié, t'es imprégné de l'odeur d'encens des dévots. Alors écarte-toi de mon chemin, ou sinon...

— Mais que se passe-t-il donc, ici, hein ?

De derrière les saules ventrus et fourchus qui flanquaient la route – et que l'on voyait partout dans la vallée Ismène – surgirent deux personnages singuliers.

Chacun d'eux portait la moustache en guidon, des rhingraves bouffantes multicolores, un pourpoint surpiqué et orné de rubans, et un énorme béret de velours souple, orné de plumes. Outre les poignards et les brands suspendus à leur large ceinture, les deux hommes portaient dans le dos des épées à deux mains d'à peu près une toise, à la poignée d'une aunée de long et à l'immense garde recourbée.

Les lansquenets se précipitaient vers la bande tout en achevant de boutonner leurs chausses. Aucun n'avait esquissé le moindre geste en direction de la poignée de l'une ou l'autre de leurs terribles épées, pourtant, Brocheton et Okultich s'étaient immédiatement calmés en les voyant ; quant au grand Klaproth, il s'était recroquevillé comme une vessie de porc dégonflée.

— Nous ne... Nous ne faisons... rien de mal, zozota Brocheton.

— C'était juste pour rire ! expliqua Melfi d'une voix perçante.

— Personne n'a été blessé, intervint soudain le marchand voûté. Personne !

— Nous nous rendons à Wyzima, s'interposa rapidement Jarre, afin de nous enrôler dans l'armée. Peut-être allez-vous dans la même direction, messieurs les soldats ?

— Absolument ! s'esclaffa l'un des lansquenets, saisissant aussitôt de quoi il retournait. Nous aussi nous allons à Wyzima. Celui qui le souhaite peut venir avec nous. Ce sera plus sûr.

— Plus sûr, sans aucun doute ! renchérit le second d'un air éloquent en mesurant longuement Brocheton du regard. Sachez en effet que nous avons vu récemment dans les parages la patrouille montée du bailli de Wyzima. Ils sont extrêmement prompts à la pendaison ! Peu enviable est le sort du pilleur qu'ils surprennent en

flagrant délit.

— C'est très bien. (Brocheton reprit contenance et sourit largement de sa bouche édentée.) C'est très bien, nobles messieurs, que la loi et le châtiment existent pour les filous, c'est dans l'ordre des choses. Mettons-nous donc en route, vers Wyzima, vers l'armée, car le devoir patérotique nous appelle.

Le lansquenet le gratifia d'un long regard plutôt méprisant, puis il haussa les épaules, arrangea sa grande épée dans son dos et ouvrit la marche. Son compagnon, Jarre, de même que le marchand avec son âne et son chariot, lui emboîtèrent le pas, suivis à une courte distance de Brocheton et de sa racaille qui traînaient la jambe.

— Merci à vous, messieurs les soldats, dit au bout d'un moment le marchand qui pressait son âne avec une verge. Et merci à toi aussi, jeune homme.

— Ce n'est rien, répondit le lansquenet en agitant la main. Nous sommes habitués.

— On en enrôle de toutes sortes dans l'armée, ajouta son camarade en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Quand un village ou un hameau est contraint de fournir un homme pour dix lanes de terre, z'en profitent parfois pour se débarrasser en premier lieu de la pire canaille. Et après, y en a plein les chemins, des comme lui, de véritables casse-pieds. Mais ça fait rien, allez, à l'armée, le bâton du caporal leur apprendra l'obéissance et leur mènera la vie dure, à ces fripouilles ; quand ils auront couru une première fois, puis une deuxième en se prenant des coups de verge...

— Moi, je pars m'engager comme volontaire, s'empressa d'expliquer Jarre. Pas par obligation.

— Voilà qui est exemplaire, observa le lansquenet en tirant sur le bout de sa moustache en guidon. Je vois bien que t'es un grain différent des autres, là. Pourquoi donc tu te retrouves avec eux ?

— C'est le destin qui nous a réunis.

— J'en ai déjà croisé des gars bien que le destin avait rapprochés de vauriens de ce genre-là, dit le soldat d'un air sérieux. Ils ont fini sur la même potence que leurs mauvais compagnons. Tires-en la leçon, mon garçon !

— Je le ferai.

\*\*\*

Avant que le soleil, voilé par les nuages, ait atteint le zénith, ils avaient rejoint la route, mais ils furent contraints de faire une pause. Comme de nombreux groupes de voyageurs arrivés avant eux, Jarre et sa compagnie n'eurent pas d'autre choix que de s'arrêter, la chaussée étant encombrée de soldats qui défilaient.



L'un des lansquenets commenta le spectacle d'un air entendu.

— Ils marchent vers le sud. Vers Maribor et Mayen.

— Avise les insignes, dit l'autre en les désignant d'un signe de tête.

— Des Rédaniens, constata Jarre. On peut admirer des aigles d'argent sur une étoffe cramoisie.

— Bien vu, approuva le lansquenet en lui tapotant l'épaule.

— T'es un jeunot bien débrouillard. C'est l'armée rédanienne que la reine Hedwige nous a envoyée en renfort. À présent nous formons une unité : la Témérie, la Rédanie, Aedirn, Kaedwen, nous sommes tous alliés, au service d'une même cause.

— Pas trop tôt ! s'exclama dans leur dos Brocheton avec une raillerie évidente.

Le lansquenet lui lança un regard sombre, mais il ne dit rien.

— On n'a qu'à s'asseoir, proposa Melfi, et laissez nos guiboles se reposer. On n'en voit pas le bout, de cette armée, du temps va passer avant que la route se libère.

— Asseyons-nous là-haut, dit le marchand. On aura une meilleure vue.

La cavalerie rédanienne passa ; derrière elle, soulevant des nuages de poussière, arrivèrent les arbalétriers et les porteurs de pavois ; à leur suite, on voyait déjà les colonnes formées par les troupes armées à cheval.

— Et ceux-là, dit Melfi en désignant les cuirassés, ils défilent sous un autre drapeau. Ils ont un étendard noir, avec des espèces de taches blanches dessus.

— Voilà bien la province obscure, observa le lansquenet en lui lançant un regard plein de mépris. Ils ne reconnaissent même pas les armoiries de leur propre roi. Ce sont des lys d'argent ! Tête bornée...

— Des fleurs de lys argentées sur champ noir, dit Jarre et il eut soudain envie de démontrer que les autres étaient ce qu'ils étaient, peut-être, mais lui en tout cas ne faisait pas partie de la province obscure. Sur les anciennes armoiries du royaume de Témérie, commença-t-il à expliquer, figurait un léopard, mais la famille royale de Témérie utilisait un blason modifié, et ce notamment en rajoutant sur leur écu un champ complémentaire dans lequel figuraient trois lys. Car dans la symbolique héraldique, la fleur de lys est la marque du successeur au trône, le fils du roi, l'héritier du sceptre et de la couronne...

— Sale petit merdeux de savant, aboya Klaproth.

— Laisse-le tranquille et ferme ta gueule, tronche de cheval, lança le lansquenet d'un air menaçant. Et toi, mon garçon, continue. C'est intéressant.

— Lorsque le prince Goidemar, le fils du vieux roi Gardika, partit

combattre les insurgés au service de cette diablesse de Falka, l'armée témérienne portait justement les armoiries du prince, l'emblème du lys, et remporta plusieurs victoires décisives. Aussi, lorsque à la mort de son père Goidemar hérita du trône, il décida, en souvenir de ces victoires et parce que sa femme et ses enfants avaient été miraculeusement sauvés des mains ennemies, que les trois lys d'argent sur champ noir seraient désormais les armoiries du royaume. Plus tard, par un décret spécial, le roi Cédric modifia le blason officiel en un champ noir parsemé de fleurs de lys argentées. Tel est resté jusqu'à ce jour le blason témérien. Vous pouvez aisément le constater vous-mêmes puisque arrivent justement les lanciers de Témérie.

— Eh bé ! jeune homme, tu nous as bien adroitement résumé tout ça ! s'exclama le marchand.

— Ce n'est pas moi, soupira Jarre, mais Jan d'Attre, un savant héraldiste.

— Toi aussi, apparemment, tu m'as l'air bien érudit.

— Une qualité bien utile pour une recrue ! ajouta Brocheton à mi-voix. Le profil idéal pour se faire écraser par ces fleurs de lys argentées, pour le roi et la Témérie.

Un chant guerrier, menaçant, ronflant comme un grondement de tonnerre, parvint à leurs oreilles. Une autre armée, en formation compacte et régulière, suivait les Témériens. Un régiment de cavalerie sans couleurs, excepté le gris, sans drapeau ni étendard. Devant les colonnes des commandants qui marchaient en tête, des soldats brandissaient des perches ornées de queues de cheval, sur lesquelles prenait appui une planche ornée de trois crânes humains.

— La Compagnie libre, les condottieres, expliqua le lansquenet en désignant les cavaliers gris. Une armée de mercenaires.

— Ça se voit tout de suite qu'ils sont combatifs ! dit Melfi dans un soupir. Et ils marchent d'un pas régulier, comme à la parade...

— La Compagnie libre, répéta le lansquenet. Regardez bien, bande de culs-terreux et de blancs-becs, à quoi ressemblent de véritables soldats. Eux ont déjà connu le combat ; ce sont eux, les condottieres, qui constituent l'escorte à cheval d'Adam Pangratt, de Molla, de Frontino et d'Abatemarco ; ce sont eux qui, à Mayen, ont fait la différence ; c'est grâce à eux que l'anneau nilfgaardien a été rompu ; si la forteresse a été libérée, c'est à eux qu'on le doit.

— Par ma foi, ajouta le deuxième lansquenet, c'est un peuple vaillant et courageux, ces condottieres, durs au combat. Et ce même s'ils se battent pour de l'argent, comme vous pouvez le constater d'après leur chanson.

Le détachement approchait au pas, le chant s'élevait, puissant et sonore, mais vibrant cependant d'une étrange tristesse, et empreinte de sombre mélancolie.

*Pas plus qu'une couronne un sceptre ne nous aliénera  
Jamais avec les rois alliance nous ne ferons  
C'est aux ordres des ducats  
Rutilants comme le soleil que nous serons.*

*Vos serments à la couronne pour nous ne sont rien  
Nous n'embrasserons ni vos étendards ni vos mains  
C'est aux ducats d'or rutilants  
Que nous avons prêté serment.*

— Ah ! servir chez des gars comme ça, soupira de nouveau Melfi. Guerroyer avec eux. Connaître la gloire et les butins...

— Est-ce que j'ai la berlue ou quoi ? (Okultich fronça les sourcils.) C'est une... une bonne femme que je vois à la tête du deuxième bataillon ? Ces mercenaires guerroyaient sous le commandement d'une femme ?

— C'est bien une femme, confirma le lansquenet, mais pas n'importe laquelle. C'est Julia Abatemarco, que l'on surnomme Doux Étourneau ! C'est une sacrée guerrière, ça oui ! C'est sous son commandement que les condottieres ont écharpé les troupes des Noirs et des elfes à Mayen, en ne frappant que deux fois à cinq cents contre trois mille.

— J'ai entendu dire que cette victoire n'avait pas servi à grand-chose, intervint Brocheton. (Il parlait d'une voix étrange où se mêlaient une obséquiosité libidineuse et une profonde irritation.) Que les ducats dépensés pour les mercenaires étaient de l'argent jeté par les fenêtres. Que Nilfgaard s'était vite repris et avait attaqué les nôtres en leur infligeant une sacrée raclée. Et qu'il avait de nouveau encerclé Mayen. Peut-être qu'il a déjà conquis la forteresse ? Peut-être même qu'il se dirige déjà par ici et qu'il sera là d'un jour à l'autre ? Peut-être que ces condottieres vénaux ont déjà été achetés depuis belle lurette par l'or nilfgaardien ? Et peut-être...

— Et peut-être bien, l'interrompit le soldat courroucé, que tu veux recevoir mon poing dans la gueule, sale mufle ? Fais gaffe, toute médisance contre notre armée est punie du pilori ! Alors ferme-la avant que je perde patience !

— Ho ! (La bouche grande ouverte, le musculeux Klaproth détendit l'atmosphère.) Ravisez un peu les drôles d'avortons que v'là !

Sous le grondement sourd des timbales, les barrissements acharnés des cornemuses et le pialement sauvage des pipeaux, une formation d'infanterie armée de hallebardes, de guisarmes, de bardiches, de fléaux et de masses d'armes, défilait sur la route. Accoutrés de houpelandes de fourrure, de hauberts et de casques à

pointes, ces soldats étaient en effet étonnamment petits.

— Ce sont les nains des montagnes, expliqua le lansquenet. L'un des régiments de la Cohorte volontaire de Mahakam.

— Moi qui croyais qu'les nains n'étaient point avec nous, mais contre nous, dit Okultich. Je pensais que ces affreux nabots nous avaient trahis et qu'ils étaient de connivence avec les Noirs...

— Toi, tu pensais ! (Le lansquenet le regarda d'un air de pitié.) Et avec quoi, je me demande un peu ! Toi, le balourd, si tu avalais un cafard avec ta soupe, on trouverait plus d'esprit dans tes boyaux que dans ton cerveau ! Ceux qui défilent, là, devant vous, font partie de l'un des régiments d'infanterie envoyés par Brouver Hoog, le staroste de Mahakam. La majorité d'entre eux est déjà allée au combat, ils ont subi de grandes pertes, c'est pourquoi on les a affectés à l'arrière, à Wyzima, pour qu'ils reconstituent leurs troupes.

— C'est un peuple combatif, les nains, confirma Melfi. Une fois, à Saovine, y en a un qui m'a donné un coup sur l'oreille dans une auberge... Après ça, mon oreille a résonné jusqu'à la Yule !

— Le régiment des nains est le dernier de la colonne, annonça le lansquenet, la main en visière. C'est la fin du défilé. La voie sera libre dans un instant. Rassemblons-nous et en route, car il est bientôt midi.

\*\*\*

— Y a tellement d'hommes armés qui se dirigent vers le sud, dit le marchand d'amulettes et de thériagues, qu'à coup sûr il va y avoir une grande guerre. De grands malheurs vont s'abattre sur la population ! De grands désastres attendent les armées ! Les gens vont périr par milliers, par l'épée et le feu. Voyez donc, messieurs, la comète qui paraît toutes les nuits dans le ciel, comme elle traîne derrière elle sa queue rouge ardente. Quand la queue d'une comète est bleue ou bien jaune clair, c'est un présage de maladies liées au froid, de fièvres paludéennes, de pleurésies, de pituites et de catarrhes, et aussi de malheurs liés à l'eau, comme des inondations, des pluies diluviennes ou de longue durée. Mais la couleur rouge, elle, est synonyme de chaleur ardente, de sang et de feu, et fait aussi référence au fer qui naît du feu. Des fléaux terribles, vraiment terribles, vont s'abattre sur le peuple ! Il y aura de gigantesques massacres et de grandes tueries. Comme l'annonce cette prédiction : les cadavres seront entassés sur vingt coudées ; sur la terre désertée les loups hurleront, l'homme embrassera la trace de pas d'un autre homme... Malheur à nous !

— Pourquoi malheur à nous ? l'interrompt froidement le lansquenet. La comète est bien haut dans le ciel, on la voit tout aussi bien depuis Nilfgaard, sans parler de la colline Ina, d'où est parti, d'après ce qu'on raconte, Menno Coehoorn. Les Noirs aussi regardent

le ciel et voient la comète. Pourquoi alors ne pas considérer que ce n'est pas à nous, mais à eux qu'elle prédit des fléaux ?

— Parfaitement ! beugla le deuxième lansquenet. Malheur à eux, malheur aux Noirs !

— Voilà qui est fort adroitement tourné, messieurs.

— Parfaitement !

\*\*\*

Ils contournèrent les forêts qui entouraient Wyzima pour rejoindre des prés et des pâturages où paissaient des troupeaux entiers de chevaux de toutes sortes : de lourds perchérons, des chevaux de cavalerie, des chevaux d'attelage... Comme on pouvait s'y attendre en plein mois de mars, l'herbe était très rare, mais on y trouvait des voitures et des auvents remplis de foin.

— Vous voyez ça ? demanda Okultich en se pouléchant les babines. Hé, dites, des chevaux ! Et personne ne les surveille ! Y a qu'à choisir et se servir...

— Ferme ta gueule ! siffla Brocheton, adressant aux lansquenets son plus beau sourire édenté. Il rêve de servir dans la cavalerie, poursuit-il avec obséquiosité, c'est pour ça qu'il regarde ces destriers d'un air si gourmand.

— Dans la cavalerie ! s'esclaffa un des lansquenets. Il en a, de belles idées, ce rustre ! Il aura plus vite fait de devenir valet d'écurie, de prendre une fourche pour rassembler le purin sous les chevaux et une brouette pour le transporter !

— Vous parlez juste, messieurs.

Ils poursuivirent leur chemin, atteignant rapidement une levée de terre qui courait le long d'étangs et de fossés. Soudain, au-dessus des cimes des aulnes, ils virent les toitures rouges des tours du château de Wyzima qui surplombait le lac.

— Eh bien ! on est presque sur place, dit le marchand. Vous sentez ?

— Pouah ! fit Melfi en grimaçant. Quelle puanteur ! Qu'est-ce que c'est ?

— Sûrement des soldats qui ont crevé de faim avec leur maigre solde royale, marmonna Brocheton dans leur dos, afin que les lansquenets ne l'entendent pas.

— C'est à s'arracher le nez, non ? dit en riant l'un d'eux. Oui, les guerriers ont hiverné ici par milliers, et un guerrier, ça doit manger, et quand ça mange, ça chie. C'est dans la nature des choses, on n'y peut rien ! Et ce qu'ils ont chié, ils l'amènent ici, le déversent dans ces fossés, sans même le recouvrir. L'hiver, tant que la merde était congelée, c'était encore supportable, mais depuis l'arrivée du

printemps... Pfoü !

— Il en arrive de plus en plus, et les nouveaux viennent grossir le tas existant, précisa le deuxième lansquenet en crachant à son tour. Et là, vous entendez ce bourdonnement ? Ce sont les mouches. Des nuées de mouches, on n'a jamais vu ça au début du printemps ! Protégez-vous le visage comme vous pouvez, sinon elles vont entrer dans votre bouche et vos yeux, les chiennes. Et dépêchez-vous, plus vite nous quitterons cet endroit, mieux ce sera.

\*\*\*

Ils laissèrent les fossés derrière eux, mais sans que la puanteur cesse de les poursuivre. Au contraire, Jarre en aurait donné sa tête à couper, plus ils approchaient de la ville, pire était le remugle. Si ce n'est qu'il était plus diversifié, plus riche en subtilités. Les camps militaires et les tentes entourant la forteresse empestaient ; l'immense hôpital militaire empestait ; les bourgs animés et pleins de monde empestaient ; les remblais empestaient ; la porte de ville empestait ; les faubourgs empestaient ; les placettes et les ruelles empestaient ; les murs autour de la place forte empestaient. Par chance, l'odorat s'habitua rapidement à toutes ces odeurs, qu'il s'agisse de fumier, de charognes, de pisse de chat, ou bien encore de cantine.

Les mouches étaient partout. Elles bourdonnaient sans cesse, se collaient aux yeux, au nez, aux oreilles. Impossible de les chasser. Il était bien plus facile de les écraser en se donnant des claques sur la figure. Ou de les broyer avec les dents.

À peine étaient-ils sortis de l'ombre de la porte de ville qu'ils se trouvèrent face à un énorme dessin représentant un chevalier, le doigt pointé vers eux, avec cette inscription : « et toi, t'es-tu déjà engagé ? »

— Mais oui, mais oui ! Malheureusement ! marmonna le lansquenet.

Ce n'était pas le seul dessin de ce genre. En réalité, il y en avait sur presque tous les murs. La majorité donnait à voir le même chevalier avec son doigt pointé ; d'autres représentaient la pathétique mère patrie, avec ses cheveux gris épars, sur fond de villages en feu, un bébé au bout d'une pique nilfgaardienne. Les portraits d'elfes, un couteau ruisselant de sang entre les dents, fleurissaient également.

Jarre regarda soudain autour de lui et constata qu'ils étaient seuls, lui, les lansquenets et le marchand. Brocheton, Okultich, les fils de paysans et Melfi avaient disparu.

— Tu devines bien ! commenta l'un des lansquenets en le scrutant attentivement. Tes compagnons ont filé ; au premier coin de rue ils ont pris la poudre d'escampette. Et sais-tu ce que je vais te dire, mon garçon ? C'est très bien que vos routes se séparent ici. N'aspire pas à

ce qu'elles se rejoignent un jour.

— Dommage pour Melfi, marmonna Jarre. C'est un bon garçon, au fond.

— Chacun choisit lui-même son destin. Toi, viens avec nous. Nous te montrerons où se trouve le bureau d'enrôlement.

Ils arrivèrent sur une placette ; en son centre, sur une partie en pierre surélevée, était installé un pilori, autour duquel étaient rassemblés des citadins et des soldats, avides de réjouissances. Le condamné, qui venait de recevoir une poignée de boue sur le visage, crachait et pleurait. La foule beuglait de rire.

— Fichtre ! s'écria le lansquenet. Ravisez un peu qui on a coincé dans le carcan ! Mais c'est Fuson ! Je me demande bien pour quelle raison on l'a placé là...

— À cause de l'agriculture, s'empressa de lui expliquer un gros bourgeois vêtu d'une pelisse de renard et d'un bonnet de feutre.

— De quoi ?

— De l'agriculture, répéta le gros bonhomme avec insistance. Il a semé !

— Ha ! Alors à c't'heure, permettez-moi d vous dire que vous avez frappé comme un bœuf sur une batteuse ! s'esclaffa le lansquenet. Je connais Fuson, il est cordonnier, comme son père et son grand-père avant lui. Jamais de sa vie il n'a labouré, ni semé, ni récolté. Je vous le dis, vous vous êtes vengés sur lui comme le bœuf sur la batteuse.

— Ce sont les propres mots du bailli ! s'emporta un autre citadin. Il restera cloué au pilori jusqu'à l'aurore pour avoir semé ! Et qui plus est, il l'a fait à la demande des Nilfgaardiens, ce scélérat, en échange de leurs deniers... C'est vrai, il semait des graines bizarres, qui viendraient, paraît-il, d'outre-mer... Attendez que je me souviene... Ah oui ! du défaitisme !

— Oui, oui ! s'écria le marchand d'allumettes. J'en ai entendu parler ! Les espions nilfgaardiens et les elfes propagent la peste, la lèpre, ils empoisonnent les puits, les sources et les ruisseaux, avec ça justement : du datura, de la ciguë, et du défaitisme.

— C'est ça ! approuva le bourgeois à la pelisse en opinant du chef. Hier on a pendu deux elfes. Sûrement à cause de cet empoisonnement, justement.

\*\*\*

— L'auberge où siège le bureau d'enrôlement se trouve au coin de cette rue, expliqua le lansquenet. Tu verras une grande toile déployée, avec des fleurs de lys témériennes dessus. Tu les reconnaîtras, n'est-ce pas, mon garçon ? Tu trouveras sans problème. Porte-toi bien. Que les dieux nous permettent de nous rencontrer en des temps meilleurs.

Portez-vous bien également, vieil homme.

Le marchand se racla bruyamment la gorge.

— Nobles messieurs, dit-il en fouillant dans ses coffres et ses troussees, permettez que pour votre aide... En témoignage de ma gratitude...

— Ne vous donnez pas cette peine, mon brave, dit le lansquenet en souriant. On vous a aidé, voilà tout, il n'y a rien à ajouter...

— Peut-être une pommade miraculeuse contre le mal de dos ? (Le marchand dégotta quelque chose dans le fond d'un de ses coffres.) Ou un remède universel et infaillible contre la bronchite, la goutte, la paralysie, le pityriasis, sans oublier les scrofules ? Ou alors du baume résineux contre les piqûres d'abeille, de vipère et de vampire ? Ou bien encore peut-être un talisman qui vous protégera des effets du mauvais œil...

— Peut-être auriez-vous quelque chose contre les effets de la mauvaise mangeaille ? lui demanda le deuxième lansquenet d'un air sérieux.

— J'ai ! s'écria, rayonnant, le marchand. Voici une potion très efficace, préparée avec des racines magiques, relevée avec des plantes parfumées. Il suffit d'en prendre trois gouttes après chaque repas. Prenez, je vous en prie, nobles messieurs.

— Merci. Allons, adieu, monsieur. Adieu, mon garçon. Bonne chance !

— Ce sont de braves soldats, courtois et aimables, apprécia le marchand lorsque les deux hommes eurent disparu dans la foule. Ce n'est pas tous les jours qu'on en rencontre de semblables. Avec toi aussi, je suis bien tombé, jeune homme. Alors, qu'est-ce que je pourrais bien te donner ? une amulette pour te protéger du tonnerre ? un bézoard ? une pierre de tortue, efficace contre les mauvais sorts des sorcières ? Ah ! j'ai aussi une dent de cadavre pour ne pas céder à la flatterie ; et puis une petite crotte de diable séchée, c'est toujours bon d'en mettre un peu dans sa chaussure droite...

Jarre s'arracha à la contemplation d'un groupe d'hommes et de femmes en train de nettoyer avec acharnement une inscription en grosses lettres sur le mur d'une maison : « au diable cette foutue guerre. »

— Laissez, dit-il. Il est temps pour moi...

— Ah ! s'exclama le marchand en sortant de son coffre un petit médaillon en cuivre en forme de cœur. Ça, ça devrait t'être utile, jeune homme ; c'est un objet parfait pour les jeunes. Et d'une grande rareté, je n'en ai qu'une seule comme ça. C'est une amulette de magicienne. Grâce à elle, ta douce ne t'oubliera pas, même si le temps et de nombreux miles vous séparent. Tiens, regarde, il s'ouvre comme ça ; à l'intérieur, il y a un petit bout de papier en papyrus très fin. Il



suffit d'y inscrire, à l'encre magique rouge – j'en ai ici –, le prénom de ta bien-aimée pour qu'elle ne t'oublie pas, son cœur ne changera pas, elle ne te trahira pas ni ne te laissera tomber. Alors ?

— Hum. (Jarre rougit légèrement.) Est-ce que je sais ?

— Quel prénom dois-je inscrire ? demanda le marchand en plongeant un petit bâtonnet dans son encre magique.

— Ciri. Enfin... Cirilla, plutôt.

— C'est prêt. Tiens.

— Jarre ! Diantre, qu'est-ce que tu fabriques ici, par tous les diables ?

Jarre se retourna brusquement. *Moi qui espérais laisser mon passé derrière moi et découvrir un monde nouveau*, songea-t-il machinalement, *je ne cesse de tomber sur d'anciennes connaissances.*

— Monsieur Dennis Cranmer...

Le nain, qui portait une pelisse épaisse, une cuirasse, un brassard de fer et un haut bonnet en fourrure de renard dont la queue pendait sur sa nuque, regarda tour à tour le garçon, le marchand, puis de nouveau le garçon.

— Que fais-tu ici, Jarre ? demanda-t-il d'un ton sec, les sourcils, la barbe et la moustache hérissés.

Le garçon hésita quelques instants, se demandant s'il ne valait pas mieux mentir et, pour plus de crédibilité, entraîner dans sa version mensongère le bienveillant marchand. Mais il rejeta presque aussitôt cette pensée. Dennis Cranmer, qui avait servi jadis dans la garde du prince d'Ellander, avait la réputation d'être difficile à berner. D'après la rumeur, mieux valait même ne pas essayer.

— Je veux m'enrôler dans l'armée.

Il savait quelle serait la question suivante.

— Tu as eu l'autorisation de Nenneke ?

Il n'eut pas besoin de répondre.

— Tu as fichu le camp, devina Dennis Cranmer en secouant sa barbe. Tu as tout simplement fichu le camp. Et à l'heure qu'il est, Nenneke et les prêtresses sont en train de s'arracher les cheveux...

— J'ai laissé une lettre, bredouilla Jarre. Monsieur Cranmer, je ne pouvais pas... Il fallait que je... ça ne se fait pas de rester assis à ne rien faire quand les ennemis sont à la frontière... En des temps menaçants pour la patrie... Et avec ça, elle... Ciri... Mère Nenneke se montrait intraitable : alors qu'elle avait envoyé les trois quarts des filles à l'armée, moi, elle m'interdisait d'y aller... Or je ne pouvais pas...

— Donc tu as fichu le camp, répéta le nain en fronçant les sourcils d'un air sévère. Par tous les diables de l'enfer ! je devrais t'attacher à un bâton et te renvoyer par courrier à Ellander, puis te faire enfermer dans les oubliettes du château jusqu'à ce que les prêtresses viennent te

réclamer ! Je devrais...

Il haletait de colère.

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois, Jarre ? Quand as-tu eu pour la dernière fois un plat chaud dans le ventre ?

— Vraiment chaud ? Ça doit faire trois... non, quatre jours.

— Suis-moi.

\*\*\*

— Ne mange pas si vite, fiston, le réprimanda Zoltan Chivay, l'un des camarades de Dennis Cranmer. C'est pas bon d'engouffrer la nourriture comme ça, à la va-vite, sans mâcher correctement. Où te hâtes-tu donc ainsi ? Crois-moi, personne ne t'ôtera le pain de la bouche.

Jarre n'en était pas si sûr. Dans la grande salle de l'auberge À *l'ourson poilu*, un duel était en cours. Deux nains râblés, aussi larges que des armoires à glace, s'expliquaient à mains nues, au milieu des clameurs de leurs camarades de la Cohorte volontaire et des acclamations des prostituées locales. Le sol tremblait, les meubles et la vaisselle dégringolaient, et le sang qui coulait de leur nez brisé se répandait alentour comme des gouttes de pluie. Jarre s'attendait à tout instant à voir l'un des bagarreurs s'affaler sur la table et renverser son assiette en bois qui contenait des jambonneaux de porc, sa jatte de pois échaudés et les chopes d'argile. Il avala rapidement le morceau de gras qu'il avait dans la bouche, considérant que ce qui était pris n'était plus à prendre.

— J'ai pas très bien saisi, Dennis, s'étonna un deuxième nain dénommé Sheldon Skaggs, sans même détourner la tête alors que l'un des combattants avait failli le toucher en décochant un crochet à son adversaire. Puisque ce garçon est un prêtre, comment peut-il s'enrôler ? Les prêtres ne peuvent pas verser le sang.

— Il n'est pas prêtre, c'est un élève du temple.

— Sacrebleu, je n'ai jamais pu comprendre le goût des humains pour ces superstitions tordues. Enfin, il ne faut pas se moquer des croyances des autres... Il en résulte quand même que ce jeune homme, bien qu'éduqué dans un temple, n'a rien contre les effusions de sang. Surtout s'il s'agit de sang nilfgaardien. Eh bien, jeune homme ?

— Laisse-le manger tranquillement, Skaggs.

— Je répondrai volontiers... (Jarre avala une bouchée de jambonneau et fourra une poignée de pois dans sa bouche.) En fait, voilà : on peut verser le sang au cours d'une guerre juste. Afin de défendre des intérêts supérieurs. C'est pourquoi je me suis enrôlé... La mère patrie m'appelle...

— Voyez vous-mêmes combien ont raison ceux qui affirment que

la race humaine est proche de la nôtre, que nous sommes apparentés eux et nous, issus des mêmes racines, déclara Skaggs en embrassant du regard ses compagnons. La meilleure preuve, tiens, se trouve assise là, en face de nous, à manger des pois comme un glouton. En d'autres termes : on peut trouver autant de ces nigauds enthousiastes chez les jeunes humains que chez nous.

— Surtout après l'attaque de Mayen, fit remarquer froidement Zoltan Chivay. Après une victoire, le nombre de volontaires augmente toujours. L'élan faiblira quand se répandra la nouvelle que l'armée de Menno Coehoorn remonte l'Ina, ne laissant derrière elle que des territoires dévastés.

— Du moment qu'ils ne fuient pas devant l'ennemi, marmonna Cranmer. J'sais pas pourquoi, j'ai pas confiance dans les volontaires. Peut-être parce que la moitié des déserteurs sont justement issus de leurs rangs.

— Comment osez-vous... (Jarre faillit s'étrangler.) Comment pouvez-vous suggérer une chose pareille, monsieur... C'est par principe que... Pour une guerre juste et honnête... La mère patrie...

Soudain, victime d'un coup qui, sembla-t-il au garçon, ébranla jusqu'aux fondations du bâtiment, l'un des nains combattants s'affala sur le parquet ; la poussière logée entre les fentes du plancher s'éleva du sol sur une demi-toise. Cette fois, pourtant, au lieu de se relever et de foncer sur son adversaire, le nain restait allongé, agitant ses membres de manière désordonnée. On aurait dit un hanneton retourné sur le dos.

Dennis Cranmer se leva.

— L'affaire est tranchée, annonça-t-il d'une voix forte en promenant son regard sur l'assistance réunie dans la salle de l'auberge. Vacant depuis la mort héroïque d'Elkan Foster tombé au champ d'honneur à Mayen, le poste de commandant du bataillon est attribué à... C'est quoi ton nom, fiston ? Je l'ai oublié.

— Blasco Grant ! répondit le vainqueur du combat aux poings en crachant une dent sur le sol.

— Le poste est donc attribué à Blasco Grant. Y a-t-il d'autres litiges à régler concernant les promotions ? Non ? C'est aussi bien. Aubergiste ! De la bière !

» Où en étions-nous ?

— Nous parlions d'une guerre juste, commença Zoltan Chivay en repliant ses doigts. Des volontaires. Des déserteurs...

— Ah, oui ! s'exclama Dennis en l'interrompant. Je savais que je voulais ajouter quelque chose au sujet des volontaires qui devenaient des déserteurs et des traîtres. Souvenez-vous du corps cintrasien de Vissegerd. Ces salopards n'ont même pas changé leur étendard. Je le tiens de la bouche de condottieres de la Compagnie libre de Julia

Doux Étourneau. À Mayen, l'escorte de Julia s'est heurtée à des Cintrasiens. Ils formaient l'avant-garde des troupes nilfgaardiennes et marchaient sous ce même étendard avec des lions.

— Ils ont été appelés par la mère patrie, intervint Skaggs d'un air sombre. Et par l'impératrice Ciri.

— Moins fort, siffla Dennis.

— C'est vrai, s'interposa un quatrième nain, Yarpen Zigrin, resté jusque-là silencieux. Nous devons être plus discrets que le silence lui-même. Non par peur des mouchards, mais parce qu'on ne parle pas des choses dont on ne sait rien.

— Parce que toi, Zigrin, tu en sais plus que nous, c'est ça ? demanda Skaggs en pointant sa barbe en avant.

— Oui. Et je ne dirai qu'une chose : personne, que ce soit Emhyr var Emreis, les magiciens rebelles de Thanedd ou le diable lui-même, ne serait parvenu à contraindre cette jeune fille à faire quoi que ce soit. Personne n'aurait été capable de la briser. Je le sais. Parce que je la connais. C'est de la mystification, ce prétendu mariage avec Emhyr. Une mise en scène à laquelle divers imbéciles se sont laissé prendre... La destinée de cette fillette, je vous le dis, est autre. Tout à fait autre.

— Tu parles comme si tu la connaissais vraiment, Zigrin, marmonna Skaggs.

— Laisse, grommela Zoltan Chivay à la surprise générale. C'est lui qui a raison. Son histoire de destinée, j'y crois, moi. J'ai des raisons d'y croire.

— Hé ! fit Sheldon Skaggs en agitant la main. Inutile de parler dans le vide. Cirilla, Emhyr, la destinée... C'est loin de nous, tout ça. La question la plus urgente, c'est celle de Menno Coehoorn et de son groupe armé « Centre ».

— Oui-da, soupira Zoltan Chivay. J'ai comme qui dirait l'impression que nous ne couperons pas à une terrible bataille. Peut-être la plus grande que l'histoire ait jamais connue.

— En vérité, à l'issue de cette bataille, beaucoup de choses se décideront, marmonna Dennis Cranmer.

— Et davantage encore s'achèveront.

— Tout... (Jarre fut pris d'un hoquet et mit poliment sa main devant sa bouche.) Tout s'achèvera.

Les nains l'observèrent quelques instants, en silence.

— Je n'ai pas très bien compris, jeune homme, dit enfin Zoltan Chivay. Voudrais-tu nous expliquer ce que tu entends par là ?

— Au conseil princier, bredouilla Jarre, c'est-à-dire, à Ellander, on dit que c'est pour ça que la victoire est tellement importante... Parce que... parce que c'est une grande guerre qui éclipsera toutes les autres.

Sheldon Skaggs pouffa, aspergeant sa barbe de bière. Zoltan

Chivay se mit à hurler de rire.

— Vous n'êtes pas de cet avis, messieurs ?

C'était maintenant au tour de Dennis Cranmer de s'esclaffer. Yarpén Zigrin, lui, garda son sérieux ; il observait attentivement le garçon, une pointe de tristesse dans le regard.

— Fiston, dit-il enfin, l'air grave. Regarde. Tu vois là-bas, cette femme au comptoir, c'est Evangelina Parr. Elle est impressionnante, il faut le reconnaître, elle est même très grande. Pourtant, malgré sa taille, elle est assurément très loin d'éclipser toutes les autres putains.

\*\*\*

Après avoir tourné dans une ruelle étroite et déserte, Dennis Cranmer s'arrêta.

— Il faut que je te félicite, Jarre, dit-il. Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— Ne fais pas semblant. Avec moi, tu n'es pas obligé. Que tu n'aies pas même bougé un cil quand on s'est mis à parler de cette Cirilla, c'est un bel exploit. Mais que tu n'aies pas ouvert le bec à son sujet, c'est plus admirable encore... Allez, allez, ne prends pas cet air stupide. Je sais beaucoup de choses sur ce qui se cache derrière les murs du temple de Nenneke, tu peux me croire, beaucoup de choses. Et si ça ne te suffisait pas, sache que j'ai entendu le nom que le marchand a inscrit sur ton médaillon.

» Continue comme ça. (Le nain fit mine de ne pas remarquer la rougeur qui avait envahi le visage du garçon.) Continue comme ça, Jarre. Je ne parle pas seulement de Ciri... Qu'est-ce que tu regardes ?

Au croisement d'une rue, sur un mur, une inscription écrite à la chaux en lettres penchées disait : « FAITES L'AMOUR, PAS LA GUERRE. » Juste en dessous, quelqu'un avait gribouillé, en lettres beaucoup plus petites : « Faites caca tous les matins. »

— Regarde ailleurs, idiot, aboya Dennis Cranmer. Tu peux te faire repérer rien qu'en regardant ce type de formules, et si tu as le malheur de prononcer une parole mal à propos, ils t'attachent à un poteau et te fouettent le dos jusqu'à t'arracher la peau. Les jugements sont rapides ici, très rapides !

— J'ai vu le cordonnier cloué au pilori, marmonna Jarre. Pour semailles de défaitisme, à ce qu'ils disent.

— Cette accusation, affirma le nain en tirant le garçon par la manche, tient vraisemblablement au fait qu'il pleurerait en accompagnant son fils à l'armée au lieu de pousser des clameurs patriotiques. Pour un autre genre de semailles, le châtiment est hautement plus radical, par ici. Viens, je vais te montrer.

Ils se dirigèrent vers la placette. Jarre eut un mouvement de recul

et se couvrit le nez et la bouche à l'aide de sa manche. Sur l'immense gibet de pierre, plusieurs cadavres étaient suspendus. À en juger par leur état et l'odeur qu'ils dégageaient, certains étaient là depuis longtemps.

— Celui-là, expliqua Dennis en désignant l'un des pendus tout en chassant les mouches, avait écrit diverses formules stupides sur les murs et les palissades. Celui-là affirmait que la guerre était l'affaire des seigneurs et que les paysans nilfgaardiens du contingent n'étaient pas ses ennemis. Cet autre, alors qu'il avait un peu bu, racontait l'anecdote suivante : « Qu'est-ce qu'une pique ? C'est l'arme des seigneurs, un bâton à chaque extrémité duquel se trouve un malheureux. » Et là-bas, au bout, tu vois cette femme ? C'est la mère maquerelle du bordel militaire itinérant. Elle l'avait décoré avec l'inscription : « Tire un coup aujourd'hui, soldat ! Parce que demain tu ne seras peut-être plus là. »

— Et on l'a pendue seulement pour ça...

— En plus, une de ses filles avait la chaude-pisse, comme on l'a appris plus tard. Et dans ce cas-là, on parle alors de sabotage et d'affaiblissement des capacités guerrières.

— J'ai compris, monsieur Cranmer. (Jarre se redressa dans une posture qu'il considérait digne d'un soldat.) Mais ne vous faites pas de soucis pour moi. Je ne suis pas un défaitiste, en aucune façon...

— T'as rien compris du tout, et ne m'interromps pas, j'ai pas fini. Le dernier pendu, celui qui pue déjà sacrément, a eu la mauvaise idée de réagir au discours provocateur d'un mouchard en s'exclamant : « Vous avez raison, monsieur, absolument, c'est ainsi et pas autrement, comme deux et deux font quatre ! » À présent, dis-moi qu't'as compris.

— J'ai compris. (Jarre regarda furtivement autour de lui.) Je ferai attention. Mais... monsieur Cranmer... Comment ça se passe, la guerre, en réalité ?

Le nain aussi jeta un coup d'œil alentour.

— En réalité, dit-il à voix basse, ça se passe que le groupe armé « Centre » du maréchal Menno Coehoorn se dirige vers le nord à la tête de quelque cent mille hommes. En réalité, s'il n'y avait pas eu de soulèvement à Verden, ils y seraient déjà. En réalité, ce serait bien qu'on en vienne aux négociations. En réalité, la Témérie et la Rédanie n'ont pas les moyens d'arrêter Coehoorn. En réalité, pas avant la frontière stratégique du Pontar.

— La rivière Pontar se trouve au nord, murmura Jarre.

— C'est précisément ce que je voulais dire. Mais rappelle-toi : motus et bouche cousue.

— Je me tiendrai sur mes gardes. Et quand j'aurai enfin rejoint ma brigade, il faudra aussi que je me méfie ? Là aussi je peux aussi

tomber sur des mouchards ?

— Dans la brigade de ligne ? Tout près de la ligne de front ? Je ne pense pas. C'est pour ça que les mouchards sont si zélés à l'arrière, parce qu'ils ont peur de se retrouver eux-mêmes au front. Par ailleurs, s'il fallait pendre chaque soldat qui maugrée, se plaint et blasphème, il n'y en aurait plus pour guerroyer. Mais ton clapet, Jarre, tiens-le toujours fermé, comme tu l'as fait à propos de cette Ciri. Quand il est fermé, note bien mes paroles, aucune mouche à merde ne peut y entrer. Viens à présent, je t'accompagne au bureau d'enrôlement.

— Vous pourrez dire un mot pour moi ? demanda Jarre, le regard plein d'espoir. Hein, dites, monsieur Cranmer ?

— Ah, là, là ! mais que tu es sot, l'écrivain ! C'est l'armée ici ! Si j'intercédaï en ta faveur et que je te protégeais, ça reviendrait à te broder « empoté » en lettres d'or sur le dos ! La vie au sein de ta brigade deviendrait infernale, mon garçon.

— Et chez vous..., marmonna Jarre. Dans votre brigade...

— N'y pense même pas.

— Parce que chez vous, conclut le jeune homme avec amertume, il n'y a de place que pour les nains, n'est-ce pas ? Pas pour moi, c'est ça ?

— Oui.

*Ce n'est pas un endroit pour toi, songea Dennis Cranmer. Non, Jarre. Parce que je n'ai pas fini de régler mes dettes envers Nenneke. C'est pour ça que j'aimerais que tu rentres de cette guerre en un seul morceau. Or la Cohorte volontaire de Mahakam est composée de nains et d'individus d'une autre race qui t'enverraient faire les pires tâches, aux pires endroits. Des endroits d'où l'on ne revient pas. Où l'on ne devrait jamais envoyer d'hommes.*

— Comment faire alors, pour tomber sur la bonne brigade ? demanda Jarre, l'air maussade.

— Et d'après toi, laquelle serait assez bien pour que tu aies envie d'y entrer ?

Jarre se retourna ; il venait d'entendre un chant qui grondait comme le ressac, rugissait comme le tonnerre. Un chant puissant, insolent, dur comme l'acier. Il avait déjà entendu des chants identiques.

Par la petite rue qui venait du château, formant des colonnes de trois, marchait au pas un détachement de condottieres. À sa tête, sur un étalon gris, avançait son chef, une perche ornée de crânes humains à la main. C'était un homme grisonnant, au nez d'aigle et aux cheveux nattés dont la queue retombait sur son armure.

— Adam « Adieu » Pangratt, marmonna Dennis Cranmer.

Le chant des condottieres tonnait, grondait, vrombissait. Rythmé par le claquement des sabots sur le pavé, il emplissait la ruelle

jusqu'aux faîtes des maisons, s'élevait au-dessus d'eux, haut, très haut dans le ciel bleu qui surplombait la ville.

*Nos femmes ni nos amantes de larmes ne verseront  
Lorsque sera venue notre heure d'embrasser le sol sanglant  
Puisque pour un ducat couleur du soleil levant  
Vaillamment nous, soldats, au combat partirons.*

— Vous demandez quelle brigade..., dit Jarre sans quitter les cavaliers des yeux. Eh bien ! Une comme celle-là ! Oui, une brigade comme celle-là, ça donne envie...

— À chacun sa chanson, l'interrompit tout bas le nain. Et chacun embrasse le sol sanglant à sa manière. Selon sa destinée. Certains seront pleurés, d'autres non. À la guerre, l'écrivain, il n'y a que lors des défilés en chansons qu'on est semblables, il n'y a qu'en formation qu'on est égaux. Mais ensuite, au combat, chacun se bat seul et suit son destin. Que ce soit dans la Compagnie libre d'Adieu Pangratt, dans l'infanterie, ou dans les impedimenta... Que ce soit vêtu d'une armure étincelante et d'un panache rouge, ou bien avec des moufles et des peaux de bêtes miteuses... Sur un genêt fringant ou derrière un pavois... Pour chaque homme c'est différent. Selon son destin. Tiens, nous sommes arrivés ! Tu vois l'enseigne au-dessus de la porte d'entrée ? Voilà le bureau d'enrôlement. Suis ton chemin, puisque tu as décidé d'être soldat. Va, Jarre. Adieu. Nous nous reverrons lorsque tout sera terminé.

Le nain accompagna le jeune homme du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la porte de l'auberge où était installé le bureau de recrutement.

— Ou peut-être pas, ajouta-t-il tout bas. On ne sait ce qui est écrit, quel sera notre destin.

\*\*\*

— Tu montes à cheval ? Tu tires à l'arc ou à l'arbalète ?

— Non, monsieur le commissaire. Mais je sais écrire et calligraphier, y compris les anciennes runes... Je connais le Langage ancien...

— Tu manies l'épée ?

— ... j'ai lu *L'Histoire des guerres*. Les œuvres du maréchal Pellgram... Et aussi celles de Roderick de Novembre...

— Peut-être au moins es-tu capable de cuisiner ?

— Non, je ne sais pas cuisiner... Mais je me débrouille pas mal en calcul...

Le commissaire fit la grimace et agita la main.



— Un monsieur Je-sais-tout ! Ça fait le combienième aujourd'hui ? Signez-lui le papier pour le MFdMD. Tu vas servir dans le MFdMD, jeune homme. File avec ce bon à l'autre bout de la ville, au sud, puis franchis la porte de Maribor, en direction du lac.

— Mais...

— Tu trouveras à coup sûr. Au suivant !

\*\*\*

— Hé, Jarre ! Hé ! Attends !

— Melfi ?

— Ben oui, c'est moi ! (Le tonnelier vacilla, prit appui sur le mur.) C'est bien moi, hé, hé !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Qui ça, moi ? Rien ! J'ai un peu bu ! Nous avons bu à la mort des Nilfgaardiens ! Ah ! Jarre, j'suis content d'te voir, parce que j'pensais bien qu'tu t'étais perdu quelque part... Mon ami...

Jarre s'écarta comme s'il venait de recevoir un coup. Le tonnelier sentait non seulement la bière rance, mais aussi l'oignon, l'ail et le diable sait quoi d'autre encore. Toujours est-il qu'il empestait.

— Et où est donc passée ta charmante compagnie ? demanda Jarre avec ironie.

— Tu parles de Brocheton ? se renfrogna Melfi. Moi, j'te l'dis : j'en ai rien à foutre ! Tu sais quoi, Jarre, j'crois bien qu'c'était pas un homme bien.

— Bravo. Tu l'as vite percé à jour.

— Pour sûr ! (Melfi se rengorgea, sans saisir l'ironie de son interlocuteur.) Il faisait attention, mais celui qui me trompera n'est pas encore né ! Si tu savais ce qu'il avait inventé ! Pourquoi il nous avait tous attirés ici, à Wyzima ! Tu penses sûrement que, tout comme nous, lui et ses pendants étaient venus pour s'enrôler dans l'armée ? Eh ben, tu te trompais lourdement ! Tu sais pas ce qu'il a inventé ? T'y croirais pas !

— Mais si.

— Il avait seulement besoin des chevaux et des uniformes, acheva Melfi d'un air triomphal. Il comptait bien en voler quelque part. Parce qu'il avait prévu de commettre ses méfaits déguisé en soldat !

— Que le diable l'emporte !

— Et le plus vite possible ! (Le tonnelier tituba légèrement, se mit face au mur et déboutonna son falzar.) Je regrette juste qu'Ograbek et Milton se soient laissé avoir, ils ont suivi Brocheton, ces idiots de bouseux, y se sont fait berner, et le bourreau est prêt à leur faire leur fête, à eux aussi. Mais j'en ai rien à foutre, de ces cornichons ! Et pour toi, comment ça se passe, Jarre ?

— C'est-à-dire ?

— Les commissaires t'ont affecté quelque part ? (Melfi se soulagea contre le mur blanchi, y laissant la marque d'un mince filet d'urine.) J'te d'mande, parce que moi, j'suis déjà engagé. J'dois aller derrière la porte de Maribor, à l'extrémité sud de la cité. Et toi, où tu dois aller ?

— Également au sud de la ville.

— Ah ! (Le tonnelier sautilla en l'air plusieurs fois, se secoua, reboutonna son pantalon.) Alors on va peut-être guerroyer ensemble ?

— Je ne crois pas. (Jarre lui jeta un regard hautain.) J'ai reçu une affectation en rapport avec mes qualifications. On m'envoie au MFdMD.

— Mais bien sûr. (Melfi rota, faisant profiter Jarre de son haleine pestilentielle.) Tu es un savant ! Des futés comme toi, ils les envoient sûrement s'occuper d'affaires importantes, pas n'importe où. Qu'est-ce qu'on y peut ? Mais en attendant, on va encore faire un bout de chemin ensemble. Jusqu'à la frontière sud de la cité.

— C'est ce qu'il semblerait.

— Alors, allons-y.

— Oui, allons-y.

\*\*\*

— Ça ne doit pas être ici, conclut Jarre en observant la place entourée de tentes où des fantassins déguenillés soulevaient la poussière, de longs bâtons posés sur leurs épaules.

Chaque homme, comme le remarqua le jeune homme, avait une botte de foin fixée à la jambe droite et une gerbe de paille à la jambe gauche.

— Nous n'avons pas dû tomber là où il fallait, Melfi.

— Le foin ! La paille ! (Ils entendaient les beuglements du soldat de première classe qui dirigeait les loqueteux sur la place.) Le foin ! La paille ! Égalisez, putain de nom !

— Regarde toi-même l'étendard qui flotte sur les tentes, dit Melfi. Les mêmes lys, ceux dont tu causais sur la route. Y a l'étendard, et y a l'armée. Ça veut dire que c'est là. On est bien tombés.

— Toi, peut-être. Mais sûrement pas moi.

— Tiens, là-bas près du poteau, y a un gradé. On va lui demander. Après cela, tout alla très vite.

— Des nouveaux ? observa le sergent. Vous arrivez du bureau d'enrôlement ? Vos papiers ! Qu'est-ce que vous avez à rester plantés là, putain ! En avant, marche ! Ne restez pas en place, putain ! Demi-tour gauche ! Reviens, putain, à droite ! Au pas de course ! Reviens, putain ! Vous écoutez et vous retenez ! En tout premier lieu, putain, allez retirer votre barda ! Haubert, bottes, lance, putain, heaume et

sabre ! Ensuite, à l'exercice ! Soyez prêts à l'appel, putain, aux aurores ! En avant, maaaaaarche !

— Un instant ! (Jarre regarda autour de lui, perplexe.) Je crois que j'ai été affecté ailleurs...

— Cooooooooomment ? hurla le sergent.

— Pardon, monsieur l'officier, dit Jarre en rougissant. Je tiens simplement à éviter toute erreur éventuelle... Car monsieur le commissaire a bien précisé... Il a parlé très précisément de l'affectation MFdMD, donc je...

— Tu es chez toi, mon gars, pouffa le sergent, quelque peu désarmé par le « monsieur l'officier » dont venait de le gratifier Jarre. C'est précisément ton affectation. Bienvenue chez les Misérables Fantassins de Mes Deux.

\*\*\*

— Et pour quelle raison et au nom de quelle coutume devrions-nous vous payer un tribut féodal ? répéta Rocco Hildebrandt. Nous avons déjà payé tout ce qu'il fallait.

— Té ! ravisez-le, ce hobberas bien futé ! (Confortablement installé sur la selle d'un cheval volé, Brocheton fit un large sourire à ses compères.) Il a déjà payé ! Et y s'imagine que ça va suffire. Ça me rappelle ce dindon qui s'apprêtait pour le dimanche. Mais qui s'est fait tordre le cou le samedi !

Okultich, Klaproth, Milton et Ograbek ricanèrent à l'unisson. La plaisanterie était fameuse. Et les distractions à venir s'annonçaient plus fameuses encore.

Rocco remarqua les regards répugnants et visqueux des brigands, et jeta un coup d'œil autour de lui. Sa femme, Incarvilia Hildebrandt et ses deux filles, Aloë et Yasmine, se tenaient sur le seuil de la cabane.

Brocheton et sa compagnie regardaient les femelles hobberas avec des sourires lubriques. Oui, incontestablement, les distractions à venir promettaient d'être fameuses.

La nièce d'Hildebrandt, Impatientia Vanderbeck, surnommée affectueusement Impi, arrivait de l'autre côté de la route, elle était proche déjà de la palissade. C'était vraiment une jolie petite fille. Les sourires des bandits se firent plus lubriques et plus répugnants encore.

— Eh bien, le gnome ! l'interpella Brocheton. Donne à l'armée ce que tu lui dois : de la nourriture, des chevaux, et sors les vaches de l'étable. On va pas attendre ici jusqu'au coucher du soleil. On a encore un paquet de villages à visiter aujourd'hui.

— Pourquoi est-ce que nous devrions vous donner quoi que ce soit ? (Rocco Hildebrandt avait la voix qui tremblait légèrement, mais

il n'avait rien perdu de sa détermination et de son opiniâtreté.) Vous racontez que c'est pour l'armée, pour notre protection. Et contre la famine, je vous le demande, qui va nous protéger ? Nous avons déjà payé l'hiverne, la livra, la capitation et la corvée, le champart et le fouage, le caudale et la censive et le diable sait quoi d'autre encore ! Et comme si ça ne suffisait pas, y en a quatre de ce hameau, dont mon propre fils, qui conduisent les attelages des impedimenta ! Et mon beau-frère, le frère de ma femme, Milo Vanderbeck, surnommé Rusty, est chirurgien de campagne, c'est quelqu'un d'important dans l'armée. Ça veut dire qu'on a déjà plus qu'honoré notre contingent... Alors, au nom de quelle coutume devrions-nous payer ? En quel honneur ? Pour quoi faire ? Pour quelle raison ?

Brocheton regarda avec insistance la femme du hobberas, Incarvilia Hildebrandt, née Biberveldt. Ses filles au visage poupin, Aloë et Yasmine. Impi Vanderbeck, mignonne comme un cœur dans sa petite robe verte. Sam Hofmeier et son grand-père, le vieux Holofernes. La grand-mère Petunia, qui sarclait ses plates-bandes avec opiniâtreté. Il regarda les autres hobberas du hameau, surtout les femmes et les gosses, qui les observaient, timidement, du seuil de leur masure et de derrière les palissades.

— Tu demandes pourquoi ? siffla-t-il en se penchant sur sa selle et en regardant le hobberas apeuré dans les yeux. Je vais te le dire. Parce que t'es qu'un hobberas galeux, un étranger, un vagabond ; béni des dieux sera celui qui te dépouillera, toi, répugnant non-humain. Celui qui te tourmente, celui-là accomplit un acte bon et patétotique. Mais c'est pas tout : tu vas payer parce que je crève d'envie de mettre le feu à ton nid non-humain. Parce que j'ai l'eau à la bouche à la seule pensée de me faire tes petites naines. Et parce qu'on est cinq gaillards costauds et que vous n'êtes qu'une poignée de demi-portions merdiques. Tu saisis, maintenant ?

— Maintenant, je saisis, répondit lentement Rocco Hildebrandt. Allez-vous-en d'ici, Grands Humains. Allez-vous-en, vauriens. Nous ne vous donnerons rien.

Brocheton se redressa, saisit un sabre suspendu à sa selle.

— À l'attaque ! hurla-t-il.

Vif comme l'éclair, Rocco Hildebrandt se pencha vers une brouette. Il en sortit une arbalète cachée sous des roseaux-massues, l'ajusta et tira un carreau. Celui-ci se ficha directement dans la bouche de Brocheton qui était en train de crier. Incarvilia Hildebrandt, née Biberveldt, fit un mouvement de la main et une faux se mit à tourbillonner dans l'air avant de transpercer, infaillible, la gorge de Milton. Du sang gicla de la bouche du fils de paysan qui fit la culbute par-dessus la croupe de sa monture en agitant les jambes de manière ridicule. Ograbek hurlait ; il s'effondra sous les sabots de son cheval :

le sécateur de grand-père Holofernes était planté jusqu'au manche dans son ventre. Le costaud Klaproth s'apprêtait à attaquer la petite vieille avec sa massue, mais il dégringola de sa selle en poussant des piailllements inhumains, touché à l'œil par une pointe à bouturer lancée par Impi Vanderbeck. Okultich fit faire demi-tour à son cheval pour tenter de fuir, mais grand-mère Petunia se précipita sur lui et d'un bond lui planta les dents de son sarcloir dans la cuisse. Okultich poussa un hurlement et tomba, sa jambe prise dans l'étrier : son cheval, effarouché, se précipita vers la haie, l'entraînant à sa suite. Le brigand hurlait, beuglait, et, derrière lui, telles deux louves, galopèrent grand-mère Petunia avec son sarcloir et Impi avec un couteau tordu servant à greffer les arbres. Grand-père Holofernes se moucha bruyamment.

Entre le cri initial de Brocheton et le mouchage du grand-père Holofernes, il s'était écoulé moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer la phrase : « Les hobberas sont d'une célérité inimaginable et tout projectile lancé par eux atteint immanquablement sa cible. »

Rocco s'assit sur les marches de sa maison. Sa femme, Incarvilia Hildebrandt, née Biberveldt, vint s'accroupir près de lui. Leurs deux filles, Aloë et Yasmine, allèrent aider Sam Hofmeier à achever d'égorger les blessés et à dépouiller les morts.

Impi revint dans sa petite robe verte aux manches ensanglantées jusqu'au coude. Grand-mère Pétunia était elle aussi de retour : elle marchait lentement, soufflait, gémissait, prenant appui sur son sarcloir souillé, une main dans le bas du dos. *Ah ! elle vieillit notre grand-mère ! Oui, elle vieillit !* songea Hildebrandt.

— Où doit-on enterrer les brigands, monsieur Rocco ? demanda Sam Hofmeier.

Le hobberas enlaça sa femme par les épaules, regarda le ciel.

— Dans le petit bois de bouleaux, dit-il. À côté des autres.

« De nombreux journaux avaient relaté dans leurs colonnes l'aventure incroyable qui était arrivée à M. Malcolm Guthrie de Braemore ; même le *Daily Mail* londonien y avait consacré quelques lignes dans sa rubrique "Curiosités". Étant donné cependant que tous nos lecteurs sont loin de lire la presse éditée au sud de Tweed, et que, s'ils le faisaient, ils choisiraient des journaux plus sérieux que le *Daily Mail*, nous rappellerons brièvement les faits. Le 10 mars de l'année courante, M. Malcolm Guthrie se rendit au Loch Glascarnoch, muni de sa canne à pêche. C'est là que M. Guthrie tomba nez à nez avec une jeune fille au visage défiguré par une cicatrice (*sic*), surgie de nulle part et du brouillard (*sic*), chevauchant une jument morelle (*sic*) et accompagnée d'une licorne blanche (*sic*). La jeune fille interrogea M. Guthrie, frappé de stupeur, dans une langue qu'il eut la bonté de définir comme étant, je cite, "du français, sans doute, ou un autre dialecte du continent". M. Guthrie ne maîtrisant ni le français, ni aucun autre dialecte du continent, ils ne purent converser. La jeune fille et la ménagerie qui l'accompagnait disparurent "comme un doux rêve doré", pour citer de nouveau M. Guthrie.

Notre commentaire : le rêve de M. Guthrie était indubitablement aussi doré que le whisky single malt qu'il avait coutume de boire, comme nous l'avons appris, en grande quantité, ce qui explique l'apparition de licornes blanches, de souris blanches et de monstres lacustres. La question que nous aimerions poser est la suivante : que comptait faire M. Guthrie au lac de Glascarnoch, muni de sa canne à pêche, quatre jours avant la date de réouverture de la pêche ? »

*Inwerness Weekly*, 18 mars 1906

## CHAPITRE 7

Tandis que le vent se déchaînait, le ciel s'obscurcissait à l'ouest, les nuages qui survenaient par vagues faisaient disparaître les constellations les une après les autres. D'abord le Dragon, puis la Jeune Fille de l'Hiver, les Sept Chèvres, et le Pot. L'œil, qui brillait plus fort et plus longtemps que les autres, finit par s'éteindre à son tour.

La voûte céleste s'illumina le long de l'horizon, le temps d'un bref éclair. Le roulement sourd du tonnerre résonna dans la nuit. La tempête s'intensifia brusquement, balayant la poussière et les feuilles séchées.

La licorne hennit, envoya un signal mental à la jeune fille.

— *Pas de temps à perdre. Notre seul espoir est de fuir rapidement. Il faut nous réfugier au bon endroit, à la bonne époque. Pressons-nous, Œil étoilé.*

*Je suis la maîtresse du Temps, songea Ciri. Je suis le Sang ancien.*

*Je suis du sang de Lara Dorren, la fille de Shiadhal.*

Ihuarraquax hennit, les incitant à se hâter. Kelpie se joignit à elle et s'ébroua longuement. Ciri tira sur ses gants.

— Je suis prête.

Un bourdonnement dans les oreilles. Un éclair, de la lumière. Puis les ténèbres.

\*\*\*

Les jurons du Roi Pêcheur résonnaient dans le silence crépusculaire ; debout dans sa barque au milieu du lac, il tirait et agitait sa corde, tentant de libérer la cuillère restée accrochée au fond de l'eau. La rame qu'il avait lâchée émit un grondement sourd.

Nimue toussota avec impatience. Condwiramurs se détourna de la fenêtre et se replongea dans l'examen des eaux-fortes. L'une des reproductions en particulier attirait son regard. Elle représentait une jeune fille, les cheveux dénoués, à cheval sur une jument morelle en train de se cabrer, ainsi qu'une licorne blanche, dressée dans la même position, la crinière au vent, comme les cheveux de la cavalière.

— Il s'agit probablement de l'unique passage de la légende sur lequel tous les historiens s'accordent, commenta l'adepte. Tous l'assimilent à une fable, un ornement fictif, voire une métaphore délirante. Pourtant, comme pour narguer les savants, les peintres et les illustrateurs ont affiché un réel penchant pour cet épisode. Tiens, regarde, qu'on prenne n'importe quelle image, on n'y voit que Ciri avec la licorne. Qu'avons-nous ici ? Ciri et la licorne sur une falaise près de la mer. Et ici, tiens, Ciri et la licorne dans un paysage qu'on croirait tiré de transes narcotiques, une nuit éclairée par deux lunes !

Nimue se taisait.

— En un mot, conclut Condwiramurs en rejetant les cartons sur la table, il n'y a partout que Ciri et la licorne. Ciri et la licorne dans le labyrinthe des mondes ; Ciri et la licorne dans les limbes du temps...

Nimue l'interrompt, les yeux tournés vers le lac, la barque et le Roi Pêcheur qui s'agitait à l'intérieur.

— Ciri et la licorne surgissent du néant telles des apparitions, suspendues au-dessus de la surface des eaux d'on ne sait quel lac... Ou peut-être s'agit-il toujours du même lac, un lac qui relierait les temps et les endroits comme une sorte de boucle, un lac chaque fois différent, et pourtant toujours le même ?

— Pardon ?

— Des apparitions, reprit Nimue sans la regarder. Des revenants surgissant d'autres dimensions, d'autres plans, d'autres endroits, d'autres temps. Des spectres qui peuvent modifier le cours d'une vie. Qui voient aussi leur propre vie, leur propre destin modifié... Sans le savoir. Pour eux, c'est tout simplement... l'étape suivante de leur voyage. Mais ce n'est jamais le bon endroit, la bonne époque... Pour la énième fois d'affilée, il faut repartir pour un autre lieu, un autre temps...

— Nimue, l'interrompt Condwiramurs avec un sourire forcé, c'est moi la rêveuse, je te le rappelle, c'est moi qui suis ici pour mes visions nocturnes et mes talents en oniromancie. Et voilà que tu te mets, ni plus ni moins, à prophétiser toi aussi... Comme si tu avais vu ce dont tu viens de parler... en rêve.

À en juger par la brusque tension dans sa voix et ses jurons, le Roi Pêcheur n'était pas parvenu à décrocher la cuillère, la corde s'était détachée. Nimue restait silencieuse, les yeux rivés sur la gravure. Sur Ciri et la licorne.

— Ce dont j'ai parlé, dit-elle enfin d'une voix parfaitement tranquille, je l'ai vu en rêve, effectivement. Plusieurs fois. Et une fois, même, de mes propres yeux.

\*\*\*

Le trajet entre Czluchow et Malbork pouvait parfois durer jusqu'à cinq jours, ce n'était un secret pour personne. Les lettres du commandeur de Czluchow devant impérativement parvenir à leur destinataire, Winrych von Kniprode, le grand maître de l'Ordre, au plus tard le jour de la Pentecôte, le chevalier Henryk von Schwelborn n'hésita pas une seconde et, afin de pouvoir voyager tranquillement sans risquer d'être en retard, il décida de se mettre en route le lundi suivant l'*Exaudi Domine. Langsam, aber sicher*<sup>1</sup>. La prévoyance du chevalier était grandement appréciée par son escorte, composée de six



chasseurs à cheval emmenés par Hasso Planck, le fils du boulanger de Cologne. Planck et les arbalétriers étaient plutôt habitués à des messieurs adoués qui juraient, hurlaient, pressaient leur cheval, forçaient leurs hommes à galoper ventre à terre au risque de se rompre le cou, et rejetaient systématiquement la faute sur eux quand, finalement, ils arrivaient en retard, mentant de façon indigne pour des chevaliers, chevaliers de l'Ordre qui plus est.

Bien qu'il fasse sombre, la température était douce. Une fine bruine tombait par intermittence, voilant les cultures. Les collines couvertes d'une verdure luxuriante rappelaient au chevalier Henryk sa Thuringe natale, sa mère, et aussi le poids du célibat, lui qui n'avait plus eu de femme depuis déjà plusieurs mois. Les soldats qui chevauchaient à l'arrière chantaient mollement la ballade de Walther von der Vogelweide. Hasso Planck, quant à lui, somnolait sur sa selle.

*Wer guter Fraue Liebe hat  
Der schämt sich aller Missetat...2*

Ils poursuivaient leur chemin tranquillement. Peut-être l'auraient-ils poursuivi ainsi jusqu'au bout si, vers midi, le chevalier Henryk n'avait aperçu la surface brillante d'un lac en bas de la grand-route. Le lendemain étant un vendredi, il s'agissait de se procurer rapidement une nourriture maigre ; le chevalier donna l'ordre à ses soldats de descendre au bord de l'eau et de se mettre en quête d'un hameau de pêcheurs.

Le lac était immense, il abritait même une île. Personne ne connaissait son nom, mais à coup sûr il devait s'appeler « Saint quelque chose ». Ironiquement, dans ce pays païen, un lac sur deux avait un nom commençant par « Saint ».

Les fers des sabots crissèrent sur la rive jonchée de coquillages. Le lac était voilé de brume, mais l'on pouvait voir que l'endroit était désert : aucune barque, aucun filet, il n'y avait pas âme qui vive. *Il va falloir chercher ailleurs*, songea Henryk von Schwelborn. *Et si on ne trouve rien, tant pis. Nous mangerons ce que nous avons dans nos besaces, même si c'est de la poitrine fumée, et à Malbork nous nous confesserons ; le chapelain nous ordonnera une pénitence et nous serons absous de ce modeste péché.*

Il était prêt à donner ses ordres lorsque dans sa tête, sous son heaume, quelque chose bruissa ; Hasso Planck poussa un cri, effrayé. Von Schwelborn regarda autour de lui et fut frappé de stupeur. Il se signa.

Devant lui se tenaient deux chevaux, l'un blanc, l'autre moreau. Au bout d'un instant, il remarqua avec effroi une corne spiralée sur le front bombé du cheval blanc. Il vit également que le cheval moreau

était monté par une jeune fille dont la joue était cachée par ses cheveux gris. L'apparition semblait ne toucher ni l'eau ni la terre, on l'aurait dit suspendue au-dessus de la brume qui s'étirait à la surface du lac.

Le cheval moreau hennit.

— Oups ! s'exclama tout à fait distinctement la jeune fille aux cheveux gris. *Ire lokke, ire tedd ! Squaess'me.*

— Par sainte Ursule ! patronne des..., bredouilla Hasso, pâle comme la mort.

Les arbalétriers restaient bouche bée, faisant machinalement le signe de croix.

Von Schwelborn se signa de nouveau ; après quoi, d'une main tremblante, il sortit son épée de son fourreau attaché sous sa selle.

— *Heilige Maria, Mutter Gottes !* rugit-il. *Steh mir bei !*

Ce jour-là, le chevalier Henryk ne fit pas honte à ses valeureux ancêtres, parmi lesquels Dytryk von Schwelborn, qui s'était battu vaillamment à Demietta et avait été l'un des rares à ne pas s'enfuir lorsque les Sarrasins avaient invoqué puis lâché contre les croisés un démon noir. Se remémorant son intrépide aïeul, Henryk von Schwelborn se précipita sur l'apparition, au milieu des anodontes qui giclaient sous les sabots de son cheval.

— Par l'Ordre et par saint Georges !

La licorne blanche se cabra pour ressembler à l'image des armoiries ; la jument noire fit un pas de côté et la jeune fille prit peur, cela se voyait au premier coup d'œil. Henryk von Schwelborn chargea. Qui sait comment tout cela se serait terminé si la brume du lac ne s'était soudain levée, brisant l'image de cet étrange duo qui éclata en mille couleurs comme un vitrage frappé par un caillou. Puis tout disparut. Tout : la licorne, le cheval noir et l'étrange jeune fille...

Le destrier d'Henryk von Schwelborn pénétra dans le lac en clapotant, il s'arrêta, agita son museau, hennit, fit grincer ses dents sur le mors.

Maîtrisant à grand-peine sa monture qui renâclait, Hasso Planck s'approcha du chevalier. Von Schwelborn haletait, le souffle court, il râlait presque, et il avait les yeux écarquillés comme un poisson de carême.

— Par les os de sainte Ursule, sainte Cordelia et les onze mille vierges martyres ! balbutia Hasso Planck. Qu'est-ce que c'était, edler Herr Ritter ? Un miracle ? une révélation ?

— *Teufelswerk !* gémit von Schwelborn, soudain blême et claquant des dents. *Schwarze Magie ! Zauberey !* C'est une histoire de malédiction, de païens, une affaire diabolique...

— Mieux vaut partir d'ici, monsieur. Le plus vite possible... Il n'y a pas loin jusqu'à Pelplin, du moment qu'on se trouve à portée des

cloches des églises...

Arrivé sur les hauteurs, juste avant de pénétrer dans la forêt, le chevalier Henryk regarda une dernière fois autour de lui. Par-delà le mur de la forêt, le vent avait chassé la brume, la surface brillante du lac ondoyait.

Au-dessus de l'eau tournoyait un énorme aigle pêcheur.

— Pays impie, pays de païens, marmotta Henryk von Schwelborn. Nous avons encore beaucoup de travail devant nous, un dur labeur nous attend avant que l'Ordre de l'Hôpital allemand chasse enfin le diable de ces contrées.

\*\*\*

— Petit Cheval, dit Ciri d'un ton à la fois ironique et lourd de reproche, je ne voudrais pas me montrer pressante, mais je suis tout de même impatiente de retourner dans mon monde. Mes proches ont besoin de moi, tu le sais, voyons. Or, nous atterrissons d'abord sur je ne sais quel lac face à un drôle de balourd en habit à carreaux, puis nous tombons sur une bande d'hirsutes armés de massues qui beuglent sans arrêt, ensuite sur un fou furieux arborant une croix noire sur son manteau... Jamais la bonne époque, jamais le bon endroit ! Je t'en supplie, essaie de faire un effort. Je t'en supplie.

Ihuarraquax hennit, remua sa corne et transmit une pensée à la jeune fille. Ciri ne comprit pas tout. Elle n'eut cependant pas le temps de s'interroger, car une fois encore une froide clarté envahit son esprit, ses oreilles se mirent à bourdonner, et sa nuque fut parcourue de frissons.

Puis elle fut de nouveau happée par le néant, noir et feutré.

\*\*\*

Avec un rire joyeux, Nimue tira l'homme par la main ; tous deux coururent vers le lac, zigzaguant entre les petits bouleaux et les aulnes, parmi les souches et les troncs d'arbres renversés. En arrivant sur la plage sablonneuse, Nimue jeta ses sandales, remonta sa robe, et entra pieds nus dans l'eau. L'homme ôta lui aussi ses chaussures, mais il ne se risqua pas à entrer dans l'eau. Il ôta son manteau et l'étendit sur le sable.

Nimue accourut vers lui, jeta ses bras autour de son cou et se mit sur la pointe des pieds ; malgré cela, l'homme devait considérablement se pencher pour l'embrasser. Ce n'était pas sans raison que Nimue avait été surnommée la Naine, mais, désormais, alors qu'elle avait déjà dix-huit ans et qu'elle étudiait les arts magiques, seuls ses amis les plus proches avaient le privilège d'user de

ce surnom. Ainsi que quelques hommes.

Sans décoller ses lèvres de celles de Nimue, l'homme glissa sa main dans son décolleté.

Puis tout alla très vite. Ils se retrouvèrent sur le manteau étendu sur le sable. Nimue, sa robe remontée au-dessus de la taille, enserra entre ses cuisses les hanches de l'homme et agrippa de ses mains ses épaules. Lorsqu'il la prit, avec trop d'impatience comme toujours, elle serra les dents, mais elle fut rapidement gagnée par l'excitation et l'accompagna en rythme. Elle avait de la pratique.

L'homme émettait de drôles de sons. Par-dessus son épaule, Nimue observait les cumulus aux formes fantastiques qui glissaient dans le ciel.

Quelque chose tinta, comme une cloche noyée au fond de l'océan. Les oreilles de Nimue se mirent à bourdonner violemment. *C'est de la magie*, songea-t-elle en détournant la tête pour s'écarter du visage et du bras de l'homme allongé sur elle.

Elle vit près du rivage, comme suspendue au-dessus de la surface du lac, une licorne blanche. Près d'elle, un cheval noir. Et sur le cheval noir était assise...

Une pensée traversa rapidement l'esprit de Nimue.

*Mais je connais cette légende ! Je connais ce conte ! J'étais une petite fille lorsque j'ai entendu cette fable ; c'est grand-père Siffleur, le conteur itinérant, qui nous la racontait... L'histoire de la sorceleuse Ciri... qui avait une cicatrice sur la joue... Sa jument noire Kelpie... La licorne... Le pays des elfes...*

L'homme, qui n'avait pas du tout remarqué l'apparition, accéléra la cadence de ses coups, qui se firent plus violents ; il émettait des sons de plus en plus ridicules.

— Oups ! dit la jeune fille assise sur le cheval noir. Une nouvelle erreur ! Je ne suis pas tombée au bon endroit ni à la bonne époque. Et manifestement, à un moment inopportun. Pardon !

L'image s'estompa, se fêla comme un verre de couleur, puis elle éclata soudain et se désagrégea en ne laissant derrière elle qu'une opalescence scintillante, éclatante. Qui disparut à son tour.

— Non ! s'écria Nimue. Non ! Ne disparaîs pas ! Je ne veux pas !

Elle replia les genoux, essayant de se libérer de l'étreinte de l'homme, mais c'était impossible : il était plus puissant qu'elle et plus lourd. L'homme poussa une plainte, un gémissement.

— Aaaaah, Nimue... Ooooooh !

Elle cria et lui planta ses dents dans l'épaule.

Ils étaient allongés sur la fourrure, tremblants et fiévreux. Nimue regardait la rive du lac, la calotte d'écume battue par les vagues. Les joncs ployant sous le vent. Et le vide, le vide désespérant laissé par l'apparition légendaire désormais disparue.

Une larme coula le long du nez de l'adepte.

— Nimue... Il s'est passé quelque chose ?

— Oui, en effet. (Elle se serra contre lui, sans cesser de regarder le lac.) Ne dis rien. Serre-moi fort et ne dis rien.

L'homme sourit, satisfait.

— Je sais ce qui s'est passé, dit-il en faisant le fanfaron. La terre a tremblé, c'est ça ?

Nimue sourit d'un air triste.

— Pas seulement, répondit-elle après un instant de silence. Pas seulement.

\*\*\*

Un éclair. Les ténèbres. Un nouvel endroit.

\*\*\*

L'endroit suivant était sombre, sinistre et détestable.

Ciri se voûta instinctivement sur sa selle. Elle était doublement secouée, au sens propre comme au figuré. Les sabots de Kelpie avaient heurté violemment quelque chose de dur, de plat et de rigide comme un roc. Après leur vol plané dans un néant feutré, le retour sur la terre ferme était si déstabilisant et désagréable que la jument hennit et se jeta brusquement sur le côté, martelant le sol d'un violent *staccato* à faire claquer les dents.

La seconde secousse – métaphorique, celle-là –, lui fut assenée par son odorat. Ciri gémit et plaqua sa manche sur sa bouche et son nez. Elle sentit ses yeux se remplir instantanément de larmes.

Il régnait dans l'air une puanteur aigre, lourde et gluante qui prenait à la gorge, une odeur de brûlé épouvantable, étouffante, impossible à identifier, n'évoquant rien de ce que Ciri pouvait connaître. La jeune fille était toutefois certaine que cette puanteur provenait de quelque cadavre arrivé au dernier stade de sa décomposition : sans doute le résultat d'un processus de désagrégation et de délabrement. Aucune créature, de son vivant, ne pouvait empestier à ce point. Même dans sa phase d'épanouissement.

Ne pouvant réprimer un haut-le-cœur, elle se plia en deux sur sa selle. Kelpie renâclait et agitait le museau, mordait son mors. La licorne se matérialisa à leurs côtés ; elle fléchit sur sa croupe, caracola et lança une ruade. En réponse, le soubassement dur trembla et résonna du martèlement des sabots.

Tout autour régnait la nuit, une nuit sombre et sale, enveloppée des haillons poisseux et nauséabonds des ténèbres.

Ciri leva la tête à la recherche d'étoiles, mais elle ne vit rien, rien

qu'un abîme éclairé par endroits d'une lueur rougeâtre indistincte, comme un incendie lointain.

— Oups, dit-elle en faisant la grimace. (Elle avait la nausée.) Ce n'est pas le bon endroit, pas la bonne époque ! Aucun doute là-dessus !

La licorne renâcla et agita son museau, décrivant vivement un petit arc avec sa corne.

Le sol qui crissait sous les sabots de Kelpie était en réalité un rocher, un rocher étrange dont émanait une intense puanteur de roussi et de cendres froides. Ciri mit un certain temps à réaliser que ce qu'elle avait sous les yeux était une route. Elle en avait assez d'avancer sur ce sol dur et désagréable. Elle dirigea sa jument sur un accotement jadis délimité par des arbres, dont il ne restait plus à présent que des squelettes nus et horribles. Des cadavres parés de vêtements effilochés, semblables à des lambeaux de linceuls putréfiés.

La licorne la prévint d'un hennissement et d'un signal mental. Mais trop tard.

Juste après la route étrange et les arbres desséchés, il y avait un éboulis de gravats, et, derrière, un escarpement qui tombait à pic, un précipice. Ciri poussa un cri, talonna les flancs de sa jument qui piétinait ; Kelpie se débattait, broyant de ses sabots l'éboulis ; en réalité, il s'agissait de déchets, constitués d'étranges ustensiles. Ces derniers ne se désagrégeaient pas sous les sabots, ne crépitaient pas, mais ils éclataient mollement, avec une langueur effroyable ; on aurait dit d'immenses vessies de poissons. Ciri entendit des clapotements, des gargouillis, puis une puanteur fétide s'éleva dans les airs et faillit la faire tomber à la renverse. Kelpie, avec des hennissements sauvages, martelait le tapis d'immondices, s'efforçant de remonter vers la route. Ciri s'agrippa à l'encolure de sa jument ; l'odeur la faisait suffoquer.

Elles eurent de la chance et parvinrent à revenir sur l'étrange route à la dureté désagréable, pour leur plus grand soulagement.

Ciri frissonnait, elle jeta un coup d'œil en bas, sur le monticule qui se noyait dans l'étendue noire du lac.

Immobile et brillante, la surface du lac ressemblait davantage à de la poix refroidie qu'à de l'eau. Au-delà du lac, des détritiques, des monticules de cendres, de la halde de scories, de lointaines lueurs rougeoyaient dans le ciel, masquées par intermittence par des filets de fumée.

La licorne s'ébroua. Ciri voulut essuyer ses yeux larmoyants à l'aide de sa manche, mais elle se rendit compte qu'elle était couverte de poudre. Tout comme ses cuisses, l'arçon de sa selle, la crinière et le cou de Kelpie.

L'odeur pestilentielle la prenait à la gorge.

— Quelle horreur ! marmotta-t-elle. C'est abject... J'ai l'impression de coller de partout. On dégage d'ici... On dégage d'ici au

plus vite, Petit Cheval.

La licorne dressa les oreilles, renâcla.

— *Toi seule peux y parvenir. Agis.*

— Moi ? Toute seule ? Sans ton aide ?

La licorne acquiesça.

Ciri se gratta la tête, poussa un soupir, ferma les yeux, se concentra.

Au début, l'incrédulité, la résignation, la peur dominaient. Mais rapidement, une froide clarté, la clarté du savoir et de la force, l'envahit. D'où lui venaient ce savoir et cette force, où prenaient-ils racine ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle savait qu'elle en était capable. Qu'elle parviendrait à faire ce qu'elle voulait.

Une fois encore, elle enveloppa du regard le lac figé et immobile, la halde fumante de résidus, les squelettes des arbres, les lointaines lueurs dans le ciel.

— Heureusement que ce n'est pas mon monde, dit-elle en se penchant et en crachant. Oui, heureusement !

La licorne hennit d'un air entendu. Ciri comprit ce qu'elle avait voulu dire.

— Et même si c'était mon monde, poursuivit-elle en s'essuyant les yeux, la bouche et le nez, ce ne serait quand même pas tout à fait le mien, car ce n'est pas mon époque. C'est soit le passé, soit... (Elle s'interrompt.) C'est le passé, répéta-t-elle d'une voix sourde, je suis certaine que c'est le passé.

\*\*\*

La pluie d'abat – un véritable déluge ! – qui les accueillit à l'endroit suivant fut une réelle bénédiction. Chaude et parfumée, elle sentait le printemps, les mauvaises herbes, la boue et le compost ; elle ôta la saleté qui s'était déposée sur elles, les lava, leur procurant une véritable catharsis.

Mais celle-ci fut de courte durée ; rapidement, elles en eurent assez de cette pluie qui ne cessait de tomber, les transperçait, coulait le long de leur dos. Elles étaient transies de froid. Elles quittèrent donc cet endroit pluvieux.

Car ce n'était pas non plus le bon. Ni la bonne époque.

\*\*\*

Une très grosse chaleur régnait à l'endroit suivant. La canicule. Ciri, Kelpie et la licorne séchèrent rapidement, fumant comme trois théières. Elles se trouvaient au milieu d'une lande de bruyères desséchées par le soleil, au bord d'une forêt. C'était une vaste forêt,

cela se voyait tout de suite, une forêt vierge, dense, sauvage et infranchissable. Dans le cœur de Ciri naquit un espoir : s'agissait-il du bois de Brokilone ? Si c'était le cas, ce serait au moins un endroit connu et approprié.

Elles entreprirent de longer la forêt, allant au pas. Ciri tentait de distinguer quelque chose qui pourrait lui servir d'indication. La licorne renâclait, relevait la tête, regardait sans cesse autour d'elle. Elle n'était pas tranquille.

— Tu penses qu'ils peuvent nous traquer, Petit Cheval ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, la licorne renâcla. Même sans télépathie, le message était clair.

— Nous n'avons pas réussi à nous enfuir suffisamment loin ?

Elle ne comprit pas la réponse que lui transmit la licorne. *Comment ça, le proche et le lointain n'existent pas ? Une spirale ? Quelle spirale ?*

Elle ne comprenait pas ce que l'animal voulait lui dire. Mais il lui avait communiqué son inquiétude.

Ces landes brûlées par la chaleur n'étaient pas le bon endroit, et ce n'était pas la bonne époque.

Elles le comprirent en fin de journée, lorsque la chaleur s'atténua et que, dans le ciel, au-dessus de la forêt, deux lunes au lieu d'une firent leur apparition. L'une grande, l'autre plus petite.

\*\*\*

La fois suivante, elles se retrouvèrent au bord de la mer, sur une falaise. Au milieu de rochers aux formes étranges s'égaillaient des palombes, des sternes, des mouettes rieuses et des pétrels aux ailes blanches qui poussaient des cris stridents que le vent marin emportait au loin.

L'horizon chargé de nuages sombres venait se confondre avec la mer.

Sur la plage rocailleuse, tout en bas, Ciri distingua soudain, à moitié enseveli sous les gravillons, le squelette d'un gigantesque poisson à la gueule monstrueuse. Les dents dont ses mâchoires blanchies étaient hérissées faisaient au moins trois emfans de long, et l'on aurait largement pu pénétrer dans sa gueule à cheval, semblait-il, sans avoir à baisser la tête, et défiler sous la voûte de ses côtes.

Ciri n'aurait pu affirmer avec certitude qu'il existait de tels poissons dans son monde et à son époque.

Elle longea la falaise sans que les mouettes et les albatros paraissent effrayés le moins du monde ; ils ne libéraient pas facilement la route, et tentaient même de becqueter et de picoter les paturons de



Kelpie et d'Ihuarraquax. Ciri comprit alors que ces oiseaux n'avaient jamais vu d'humains, ni de chevaux. Et encore moins de licornes.

Ihuarraquax s'ébroua et secoua la tête ; la licorne était visiblement inquiète. La suite des événements allait lui donner raison.

Elles entendirent un craquement, comme un drap que l'on déchire. Les sternes dans un bruissement d'ailes s'envolèrent avec fracas, inondant le ciel d'un immense nuage blanc. Dans un frémissement soudain, l'air au-dessus de la falaise se dispersa comme de l'eau sur du verre. Une fêlure apparut dans le ciel, d'où jaillirent l'obscurité et un déferlement de cavaliers. Leurs manteaux volaient au vent, le chatoient de leurs couleurs – vermillon, amarante et carmin – évoquant des lueurs d'incendie dans un ciel embrasé par l'éclat du soleil couchant.

Dearg Ruadhri. Les Cavaliers rouges.

Avant même que retentissent les cris des oiseaux et les hennissements inquiets de la licorne, Ciri avait fait tourner bride à sa jument qui partit au galop. Mais l'air se creva de l'autre côté également, et de nouveaux cavaliers en surgirent, leurs manteaux volant au vent comme des ailes. Leurs poursuivants formaient un demi-cercle qui se refermait sur elles, les acculant vers le précipice. Ciri poussa un cri et libéra Hirondelle de son fourreau.

La licorne l'appela d'un signal strident qui transperça son cerveau comme une aiguille. Cette fois, Ciri comprit aussitôt. Petit Cheval lui indiquait la route. Une brèche dans l'anneau. Puis la licorne se cabra, poussa un hennissement strident et se jeta sur les elfes, sa corne dangereusement pointée en avant.

— Petit Cheval !

— *Sauve-toi, Œil étoilé ! Ne les laisse pas t'attraper !*

Ciri s'aplatit sur la crinière de sa jument.

Deux elfes lui barrèrent la route. Ils étaient munis de lassos, des licous au bout de longs manches. Ils tentèrent de les passer autour du cou de Kelpie, mais la jument les évita adroitement, sans même ralentir d'une seconde son allure. D'un geste de son épée, Ciri trancha le second lasso ; elle poussa un cri pour inciter Kelpie à accélérer. La jument fila à la vitesse de l'éclair.

Mais d'autres déjà étaient sur leurs talons, Ciri entendait leurs cris, le martèlement de leurs sabots, le claquement de leurs manteaux. *Qu'est-il arrivé à Petit Cheval ?* se demanda-t-elle. *Que lui ont-ils fait ?*

Elle n'avait pas le temps de méditer. La licorne avait raison, elle ne pouvait se laisser attraper de nouveau. Elle devait faire un plongeon dans l'espace, se cacher, se perdre dans le labyrinthe du temps et des espaces. Elle se concentra, sentant avec effroi le vide dans sa tête, et aussi un tumulte étrange qui résonnait de plus en plus fort.

*Ils me lancent des mauvais sorts, comprit-elle. Ils veulent m'envoûter avec des sortilèges. Ils peuvent toujours courir ! Les sortilèges ont une portée limitée. Je ne leur permettrai pas de me rattraper.*

— File, Kelpie !

La jument morelle tendit le cou et fila comme le vent. Ciri se plaqua contre son encolure pour contrer au maximum la résistance à l'air.

Les cris dans son dos, qui lui semblaient dangereusement proches encore un instant auparavant, s'atténuèrent, assourdis par le fracas des oiseaux effarouchés. Puis ils devinrent très faibles. Lointains.

Kelpie filait comme l'éclair. À en faire hurler le vent marin dans les oreilles.

Les lointaines exclamations de leurs poursuivants étaient désormais empreintes de colère. Ils avaient compris qu'ils avaient échoué. Qu'ils n'arriveraient pas à rattraper la jument morelle agile qui continuait à galoper sans la moindre trace de fatigue, avec la grâce et la souplesse d'un guépard.

Ciri ne se retourna pas. Mais elle savait qu'ils l'avaient poursuivie longtemps. Jusqu'à ce que leurs propres chevaux commencent à renâcler et à râler, leurs gueules ouvertes et écumantes touchant presque terre. Alors seulement ils avaient abandonné, blasphémant et lançant des menaces impuissantes.

Kelpie filait comme le vent.

\*\*\*

L'endroit où elle s'était réfugiée était sec et venteux. Le vent mordant et hurlant séchait rapidement les larmes qui coulaient sur ses joues.

Elle était seule. De nouveau. Seule au monde.

Tel un éternel vagabond, un navigateur perdu au milieu des mers infinies, condamné à errer dans l'impitoyable archipel du temps et des espaces.

Un navigateur qui avait perdu tout espoir.

Le vent sifflait et hurlait, faisant rouler autour de la terre craquelée la pelote du fil de la vie.

Le vent séchait ses larmes.

\*\*\*

Une clarté glaciale inonde son crâne, elle entend un bourdonnement monocorde, comme si elle avait l'oreille plaquée contre une conque marine. Le long de sa nuque, un fourmillement. Le néant, noir et feutré.

Un autre endroit. Un nouvel endroit.  
Un archipel d'endroits.

\*\*\*

— Aujourd'hui, déclara Nimue en s'emmitouflant dans sa fourrure, la nuit sera bonne. Je le sens.

Condwiramurs ne fit aucun commentaire ; elle avait entendu plus d'une fois déjà semblable affirmation. Ce n'était pas la première nuit qu'elles passaient sur la terrasse, assises face au lac flamboyant sous le soleil couchant, tournant le dos au miroir et au gobelin magiques.

Du lac leur parvenaient les jurons du Roi Pêcheur dont l'écho se répercutait sur la surface de l'eau. Pour manifester le mécontentement que lui causaient ses déconvenues à la pêche – taillades, entailles ratées, câbles et autres crochets qui ne fonctionnaient pas –, le Roi Pêcheur avait souvent recours à des paroles assez crues. À en juger par le registre de ses blasphèmes, les choses, ce soir-là, ne se présentaient pas au mieux.

— Le temps, reprit Nimue, n'a pas de début ni de fin. Le temps est comme le serpent Ouroboros qui se mord la queue. Dans chaque instant se cache l'éternité, et l'éternité est formée des instants qui la créent. L'éternité est un archipel d'instant. Il est possible, quoique difficile, de naviguer au milieu de cet archipel, mais s'y perdre est dangereux. Il est bon d'avoir avec soi une lanterne pour arriver à se diriger dans le noir. Il est bon de pouvoir entendre un appel au milieu du brouillard...

Elle se tut quelques secondes.

— Comment la légende qui nous intéresse se termine-t-elle ? Toi et moi avons l'impression de le savoir. Mais le serpent Ouroboros se mord la queue. C'est maintenant qu'est en train de se décider le dénouement de la légende. En cet instant précis. Le navigateur perdu au milieu de l'archipel d'instant distinguera-t-il la lumière de la lanterne ? À quel moment ? Entendra-t-il un appel ? De cela dépendra le dénouement de la légende.

Du lac leur parvint un juron, un clapotis, le choc des rames contre les dames.

— Cette nuit sera bonne. C'est la dernière avant le solstice d'été. La lune rapetisse. Elle passe dans le signe du Poisson-Bouc, dans la Quatrième Maison. C'est la meilleure période pour la divination... La meilleure... Concentre-toi, Condwiramurs.

Comme de nombreuses fois auparavant, Condwiramurs s'exécuta docilement, entrant peu à peu dans un état proche de la transe.

— Cherche-la, dit Nimue. Elle est là-bas, au milieu des étoiles, quelque part dans la lueur de la lune. Perdue au milieu de l'archipel.

Elle est là. Seule. Attendant de l'aide. Aidons-la, Condwiramurs.

\*\*\*

Concentration, les poings sur les tempes. Un bourdonnement, comme lorsqu'on place contre son oreille une conque marine. Un éclat. Et subitement le néant noir et feutré.

\*\*\*

Il y eut un endroit où Ciri vit des bûchers en feu. Des femmes enchaînées à des pieux poussaient des cris sauvages et imploraient la pitié ; la foule assemblée autour d'elles beuglait, riait, dansait.

Elle vit une grande ville en flammes où le feu crépitait, où les toits s'effondraient en lançant des étincelles, où le ciel tout entier était noir de fumée.

Elle vit des salamandres à deux pattes, énormes, se battre, liées l'une à l'autre, du sang rouge vif coulant de leurs crocs et de leurs griffes.

Elle vit des centaines de moulins à vent identiques battre le ciel de leurs longues ailes.

Elle vit des centaines de serpents siffler et ramper sur des cailloux, faisant bruisser et crisser leurs écailles.

Elle visita un endroit où seule régnait l'obscurité et où résonnaient des voix, des murmures, qui faisaient monter l'angoisse.

Elle en visita bien d'autres encore. Mais pas un seul n'était le lieu approprié.

\*\*\*

Désormais, Ciri parvenait si bien à se déplacer d'un endroit à un autre qu'elle commença à faire des expériences. Parmi les rares endroits qui ne lui faisaient pas peur, elle appréciait les chaudes landes de bruyères au bord de la forêt sauvage, éclairées par deux lunes. Ciri se concentra attentivement sur l'image de ces deux lunes et plongea dans le néant.

Elle réussit dès sa seconde tentative.

Enhardie, elle décida de se livrer à une expérience encore plus délicate. Il était évident qu'en plus des lieux, elle visitait également des époques. Sinon, comment aurait-elle pu tour à tour se trouver en présence de Vysogota, des elfes, ou encore des licornes ? Elle avait bien réussi à le faire par le passé, non ? Même si elle l'avait fait inconsciemment ! Quand elle avait été blessée au visage, elle avait réussi à échapper à ses persécuteurs en faisant un bond de quatre jours

dans le temps ; Vysogota s'était ensuite arraché les cheveux à essayer de faire correspondre les dates qui ne coïncidaient pas...

Peut-être était-ce là son unique chance ? Un saut dans le temps ?

Elle décida d'essayer. La ville qu'elle avait vue en flammes, par exemple, ne devait pas l'être éternellement. Et si elle essayait d'y retourner avant le déclenchement de l'incendie ? Ou bien après ?

Elle faillit échouer au beau milieu des flammes et eut les cils et les sourcils roussis, éveillant une panique monstre chez les habitants de la ville qui tentaient de fuir.

Elle choisit de se réfugier au milieu des landes de bruyères chaleureuses. *Ça ne vaut sans doute pas le coup de prendre un tel risque, se dit-elle, le diable sait comment ça peut se terminer. J'y arrive mieux avec les lieux, alors tenons-nous en aux lieux. Tentons de nous retrouver dans des endroits précis. Des endroits familiers, dont je me souviens bien. Et qui m'évoquent des choses agréables.*

Elle commença par le temple de Melitele, se représentant les grilles, le bâtiment, l'atelier, le dortoir des adeptes, la chambre qu'elle partageait avec Yennefer. Elle se concentra, les poings sur les tempes, rappelant à sa mémoire le visage de Nenneke, Eurneid, Katje, Iola la Seconde.

Cela ne donna rien du tout. Elle atterrit dans des marécages brumeux où pullulaient les moustiques et où seuls résonnaient les sifflements des tortues et les coassements aigus des grenouilles.

Elle fit plusieurs autres tentatives, sans plus de succès : Kaer Morhen, les îles Skellige, la banque de Gors Velen, où travaillait Fabio Sachs. Elle n'osait tenter Cintra, elle savait que la ville était occupée par les Nilfgaardiens. À la place, elle préféra se concentrer sur Wyzima, une ville où Yennefer et elle avaient autrefois fait des achats.

\*\*\*

L'œil collé à la lunette de son télescope, Aarhenius Krantz, philosophe, alchimiste, astronome et astrologue, se trémoussait sur un escabeau inconfortable. La comète de première grandeur et intensité que l'on pouvait observer depuis près d'une semaine dans le ciel lui était très utile pour ses observations et ses recherches. Il savait qu'une telle comète, dotée d'une queue rouge feu, annonçait en général de grandes guerres, des incendies et des massacres. Pour dire la vérité, la comète était un peu en retard côté présage, car la guerre avec Nilfgaard battait déjà son plein, et l'on pouvait aisément affirmer sans se tromper qu'il allait y avoir des massacres et des incendies ; pas un jour ne passait sans qu'il s'en déclare. Aarhenius Krantz, qui s'y connaissait dans les mouvements des sphères célestes, espérait tout de même calculer à quel moment, dans combien d'années ou même de

siècles la comète réapparaîtrait, augurant une nouvelle guerre à laquelle, on pourrait, qui sait, mieux se préparer.

L'astronome se leva, se massa le derrière et partit soulager sa vessie, sur la terrasse, à travers la balustrade. Il arrosait toujours le massif de pivoines de sa propriétaire, n'ayant cure de ses réprimandes. Les lieux d'aisance étaient tout bonnement trop loin, perdre du temps à de longues pérégrinations ne cadrait pas avec le sérieux du savant. S'il laissait tomber son travail pour aller satisfaire ses besoins plus loin, il risquait de perdre le fil de ses précieuses réflexions et, ça, aucun savant ne pouvait se le permettre.

Debout près de la balustrade, il déboutonna son pantalon en admirant les lumières de Wyzima qui se reflétaient dans l'eau du lac. Soupirant d'aise, il leva le regard vers le ciel.

*Les étoiles, les constellations, songea-t-il, la Jeune Fille de l'Hiver, les Sept Chèvres, le Pot. Selon certaines théories, il ne s'agit absolument pas de petites lumières clignotantes, mais de véritables mondes. D'autres mondes. Des mondes dont nous sommes séparés par le temps et l'univers... Je crois profondément que des voyages en ces autres endroits, autres temps, et autres univers seront possibles un jour. Oui, j'en suis même certain. On trouvera un moyen. Mais il faudra pour cela libérer la pensée du corset rigide qui l'entrave aujourd'hui et que l'on nomme la connaissance rationnelle... Ah ! songeait-il en sautillant, si seulement j'arrivais... Si seulement j'avais une illumination, si je tombais sur une piste ! Une occasion, une occasion unique...*

En bas, sous la terrasse, quelque chose scintilla ; l'obscurité de la nuit vola en étoiles, de cet éclat de lumière surgit un cheval monté par un cavalier... Qui se révéla être une jeune fille.

— Bonsoir, le salua-t-elle poliment. Pardon si je tombe au mauvais moment. Pourriez-vous me dire où nous sommes ? Et à quelle époque ?

Aarhenius Krantz déglutit, il ouvrit la bouche et resta pantois.

— Quel est ce lieu ? répéta patiemment la jeune fille en veillant à bien articuler. À quelle époque sommes-nous ?

— Euuuh... c'est...

Le cheval s'ébroua. La jeune fille poussa un soupir.

— Soit, sans doute suis-je de nouveau mal tombée. Au mauvais endroit, à la mauvaise époque ! Mais dis-moi quelque chose, au moins ! Ne serait-ce qu'un seul petit mot compréhensible. Parce que, enfin, je ne saurais me retrouver dans un monde où les gens auraient oublié jusqu'au langage articulé !

— Euh...

— allez, juste un petit mot...

— Euh...

— Va donc te faire voir, bouc stupide, lança la jeune fille.

Et elle disparut. En même temps que son cheval.

Aarhenius Krantz referma la bouche. Il resta plusieurs minutes près de la balustrade, le regard plongé dans la nuit, contemplant le lac et les lointaines lumières de Wyzima qui s'y reflétaient. Puis il reboutonna son pantalon et retourna à son télescope.

La comète traversa rapidement le ciel. Il s'agissait de l'observer, de ne pas la perdre de vue un seul instant. Avant qu'elle disparaisse dans les limbes de l'univers. C'était une occasion inespérée qu'un savant n'avait pas le droit de laisser passer.

\*\*\*

*Peut-être devrais-je m'y prendre autrement, s'interrogeait-elle, les yeux rivés sur les deux lunes qui ressemblaient à présent à deux faux, l'une petite, l'autre plus grande. Ne pas penser à un endroit ni à un visage, mais, du plus profond de soi... souhaiter fortement, aspirer ardemment...*

*Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ?*

*Geralt. Je veux retrouver Geralt. J'ai très envie de me retrouver auprès de lui.*

\*\*\*

— C'est pas vrai ! s'écria-t-elle. Par tous les diables de l'enfer, je suis bien tombée, encore !

Kelpie poussa un hennissement, confirmant qu'elle était du même avis ; elle trépinait doucement, ses sabots enfoncés dans la neige ; de la vapeur s'échappait de ses naseaux.

La bourrasque aveuglante sifflait, hurlait, de petits flocons de neige rugueux piquaient les joues de Ciri et ses mains, le froid mordant lui transperçait les os aussi sûrement que les crocs d'un loup. Tremblante, les épaules rentrées, Ciri tentait vainement de protéger sa nuque sous son misérable col redressé.

À gauche comme à droite s'élevaient des cimes majestueuses et menaçantes, véritables monuments gris rocheux dont les sommets disparaissaient au loin, dans le brouillard et le blizzard. Au fond de la vallée grondait une rivière, épaissie par des blocs de glace entiers ou en décomposition. Tout était blanc alentour. Blanc et glacial.

— Eh bien, Kelpie, bouge, sinon tu vas être pétrifiée ! s'écria Ciri en saisissant les rênes entre ses doigts engourdis par le gel. Avance, ma belle, avance ! Je sais que ce n'est pas le bon endroit, je vais tout de suite nous téléporter ailleurs, dans notre lande de bruyères. Mais je dois me concentrer, cela peut prendre un certain temps. Alors bouge ! Allez, avance !

Kelpie souffla, faisant sortir de la vapeur de ses naseaux.  
Le vent sifflait, la neige collait au visage, fondait sur les cils.

\*\*\*

— Regardez ! cria Angoulême par-dessus la tempête. Regardez là-bas ! Il y a des traces ! Quelqu'un est passé par ici !

— Qu'est-ce que tu dis ? (Geralt défit l'écharpe qu'il avait enroulée autour de sa tête pour empêcher ses oreilles de geler.) Que dis-tu Angoulême ?

— Des traces ! Des traces de sabots de cheval !

— Comment ça, un cheval ! (Cahir aussi devait crier pour se faire entendre, la tempête faisait rage, et la rivière Sans-Retour semblait rugir et gronder de plus belle.) Comment est-ce qu'un cheval pourrait se retrouver ici ?

— Regardez vous-mêmes !

— Effectivement, constata le vampire, le seul de la compagnie qui ne semblait pas totalement frigorifié. (Manifestement, il était aussi peu sensible au froid qu'à la chaleur.) Il y a bien des traces. Mais sont-ce celles d'un cheval ?

— C'est impossible. (Cahir se frottait vigoureusement les joues et le nez.) Pas dans ce coin perdu. C'est sans doute un animal sauvage qui a laissé ces traces. Un mouflon, très certainement.

— Mouflon toi-même ! hurla Angoulême. Si je dis que c'est un cheval, c'est que c'est un cheval !

Comme toujours, à la théorie Milva préférait la pratique. Elle sauta à bas de sa monture, se pencha, repoussant vers l'arrière son bonnet en fourrure de renard.

— La morveuse a raison, déclara-t-elle au bout de quelques secondes. C'est bien un cheval. Sans doute ferré, même, mais c'est difficile à dire, la tourmente a recouvert les traces. Il est parti dans cette direction, vers ce défilé.

— Ha ! s'écria Angoulême en frappant dans ses mains. Je le savais ! Quelqu'un habite ici ! Dans les environs ! Suivons ce chemin, peut-être tomberons-nous sur une cabane bien chauffée ? Peut-être qu'on nous permettra de nous sécher près du feu ? Et qu'on nous proposera à manger ?

— Pour sûr ! répliqua Cahir d'un ton ironique. Je parierais plutôt sur des carreaux d'arbalète.

— Le plus raisonnable serait de nous en tenir à notre plan et de suivre la rivière, déclara Régis de sa voix de mentor. Ainsi, on ne risquera pas de se perdre. Et en aval de la Sans-Retour, on trouvera certainement un comptoir de trappeurs où l'on nous proposera bien plus vraisemblablement quelque chose à manger.



— Geralt ? Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Le sorceleur se taisait, le regard fixé sur les flocons de neige qui tournoyaient dans la bourrasque.

— Nous suivons les traces, décida-t-il enfin.

— Vraiment ? commença le vampire, mais Geralt ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

— Suivons les traces des sabots ! Allez, en route !

Ils pressèrent leur monture, mais ils n'allèrent pas bien loin. Ils progressèrent dans le défilé sur à peine un quart d'haltée.

— C'est fini ! constata Angoulême en regardant la neige lisse et vierge. Y avait, y a pu. Comme au cirque elfique.

— Et maintenant, sorceleur ? (Cahir se retourna sur sa selle.) Les traces ont disparu. Le vent les a recouvertes.

— Non, le contredit Milva. La bourrasque ne vient pas jusqu'ici, dans le couloir.

— Eh bien qu'est-il arrivé à ce cheval, alors ?

L'archère haussa les épaules, se pelotonna sur sa selle, rentra la tête dans les épaules.

— Où est-il donc passé ? insista Cahir. Il a disparu ? Il s'est envolé ? Ou on a tous rêvé, peut-être ? Geralt, qu'est-ce que tu en dis ?

La bourrasque se mit à souffler.

— Pourquoi nous as-tu demandé de suivre ces traces, Geralt ? demanda le vampire en observant attentivement le sorceleur.

— Je ne sais pas, reconnut-il au bout d'un instant. J'ai... j'ai senti quelque chose. Mon instinct m'a poussé à les suivre. Peu importe. Tu avais raison, Régis. Revenons vers la rivière Sans-Retour et tenons-nous-en au plan initial, sans faire des détours qui pourraient mal se terminer. Reynart nous a prévenus, c'est après le col du Malheur que l'hiver véritable et le mauvais temps nous attendent. Nous devons être en parfaite condition physique quand nous y parviendrons. Ne restez pas là, faisons demi-tour.

— Sans chercher à comprendre ce qui a bien pu arriver à ce fameux cheval ?

— Et qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? lança le sorceleur d'un ton amer. Les traces ont été balayées par la neige, voilà tout. Du reste, peut-être était-ce bien un mouflon, finalement ?

Milva posa sur lui un étrange regard, mais s'abstint de tout commentaire.

Lorsqu'ils regagnèrent la rivière, les traces mystérieuses avaient disparu là aussi, balayées puis recouvertes d'une neige humide. Emportés par le courant, des blocs de glace tourbillonnaient dans la rivière gris étain, épaissie par la neige fondue.

— Je vais vous dire quelque chose, intervint Angoulême, mais promettez-moi de ne pas rire.

Ils se retournèrent. Avec son chapeau à pompon enfoncé sur les oreilles, ses joues et son nez rougis par le gel, et sa veste de fourrure mal taillée, la jeune fille avait l'air comique, un vrai petit gnome ventripotent.

— Je vais vous dire quelque chose sur ces traces. Quand j'étais dans la hanse du Rossignol, ils racontaient que l'hiver, le roi des Montagnes, le chef des démons des glaces, se promenait dans les cols sur un cheval gris ensorcelé. Si par malheur on tombait sur lui, c'était la mort assurée. Qu'en dis-tu, Geralt ? Est-ce que c'est possible que...

— C'est possible, l'interrompit-il. Tout est possible. En route, la compagnie. Le col du Malheur nous attend.

La neige tombait de plus en plus drue, cinglant violemment les visages. Le vent soufflait ; on entendait siffler et hurler les démons des glaces dans la tourmente.

\*\*\*

Ciri se rendit aussitôt compte qu'elle n'avait pas atterri dans sa lande familière. Nul besoin d'attendre la nuit, elle était certaine que les deux lunes ne seraient pas au rendez-vous.

La forêt qu'elle longea était pareillement sauvage et infranchissable, mais elle présentait quelques différences avec celle de la lande. Ici, par exemple, les bouleaux étaient bien plus nombreux et les hêtres plus rares. Les oiseaux se comptaient par milliers alors que dans l'autre on n'en percevait pas la présence. Dans la lande, entre les bruyères, il n'y avait que du sable et de la mousse ; ici, le sol était littéralement tapissé de lycopodes. Même les sauterelles qui bondissaient devant les sabots de Kelpie étaient différentes. Presque familières. Et ensuite...

Son cœur se mit à battre plus fort. Elle vit un petit chemin, abandonné et envahi d'herbes, qui menait à l'intérieur de la forêt.

Ciri regarda autour d'elle et s'assura que la drôle d'allée ne menait pas plus loin, qu'elle s'achevait là. Qu'elle ne menait pas dans les profondeurs de la forêt, mais hors de la forêt. Sans réfléchir davantage, elle talonna sa jument et pénétra sous les arbres. *Je vais chevaucher jusqu'à midi*, songea-t-elle. *Si d'ici à midi, rien d'intéressant ne se présente, je ferai demi-tour et j'irai dans le sens contraire, au-delà des bruyères.*

Elle poursuivit son chemin au pas sous un dôme de branchages, l'œil aux aguets, à l'affût du moindre détail. C'est alors qu'elle remarqua un petit vieux derrière un chêne.

Le vieillard, tout petit mais pas du tout voûté, était vêtu d'une chemise en lin et d'un pantalon du même matériau. Il portait aux pieds des babouches en liber par trop cocasses. Dans une main il tenait

une canne noueuse et dans l'autre une corbeille en osier. Ciri ne distinguait pas très bien son visage, caché par les rebords abîmés de son chapeau de paille. Seuls pointaient son nez bronzé et sa barbe grise enchevêtrée.

— N'aie pas peur, dit-elle. Je ne te ferai pas de mal.

Le vieillard sautilla d'une babouche sur l'autre et ôta son chapeau. Il avait un visage rond, piqueté de taches de vieillesse, mais frais et peu ridé, des sourcils clairsemés, un petit menton fortement proéminent. Ses longs cheveux gris étaient noués en une queue-de-cheval qui retombait dans son dos. Le sommet de son crâne, en revanche, brillant et jaune comme un melon, était chauve.

Il avait les yeux rivés sur son épée, plus exactement sur la poignée qui pointait de sous son bras.

— N'aie pas peur, répéta-t-elle.

— Hé, hé ! ma demoiselle, fit-il en mâchouillant. Le Pépé des Bois n'a pas peur des voyageurs. Il n'est pas de ces craintifs, oh non !

Il sourit. Il avait de grandes dents, très en avant, à cause du mauvais positionnement de sa mâchoire. De fait, on avait l'impression qu'il mastiquait sans arrêt.

— Le Pépé des Bois n'a pas peur des voyageurs, répéta-t-il. Pas même des brigands. Le Pépé des Bois est un indigent, un pauvre diable. Il est tranquille, il ne gêne personne. Hé, hé !

Il sourit de nouveau. Quand il souriait ainsi, on aurait dit qu'il n'avait que ses seules dents de devant.

— Et toi, ma demoiselle, tu n'as pas peur du Pépé des Bois ?

Ciri pouffa.

— Figure-toi que non. Je ne suis pas non plus de ces craintifs !

— Hé, hé, hé ! Eh ben, dites donc !

Il fit un pas dans sa direction, prenant appui sur sa canne. Kelpie s'ébroua. Ciri tira sur ses rênes.

— Ma jument n'aime pas les étrangers, l'avertit-elle. Et elle est capable de mordre.

— Hé, hé ! Le Pépé des Bois le sait. C'est une mauvaise petite jument, pas gentille. Et d'où vient la demoiselle, je me demande ? Où donc se rend-elle ?

— C'est une longue histoire. Où mène cette route ?

— Hé, hé ! La demoiselle ne le sait pas ?

— Sois gentil, cesse de répondre à mes questions par d'autres questions. Où mène cette route ? Quel est cet endroit ? Et... à quelle époque sommes-nous ?

Le petit vieux exhiba de nouveau ses dents de devant, les agitant à la manière d'un ragondin.

— Hé, hé ! Eh ben, dites donc ! Quelle époque, demande la demoiselle ? Oh, oh ! on voit qu'elle est venue de loin, oh oui ! De

bien loin pour arriver chez le Pépé des Bois !

— D'assez loin, en effet, acquiesça-t-elle d'un ton indifférent. Je viens d'autres...

— ... lieux et d'autres temps, acheva-t-il. Pépé sait. Pépé a deviné.

— Quoi ? demanda-t-elle, légèrement excitée. Qu'as-tu deviné ? Que sais-tu ?

— Le Pépé des Bois sait beaucoup de choses.

— Parle !

— La demoiselle a faim, sans doute ? dit-il en avançant les dents. Et soif ? Elle est fatiguée par son voyage ? Si elle le souhaite, le Pépé des Bois la mènera à sa cabane, lui donnera à manger et à boire.

Ciri chevauchait depuis un long moment déjà, sans avoir eu le temps de penser à se reposer ou à s'alimenter. À présent, les paroles du drôle de petit vieux avaient réveillé son appétit : son estomac gargouilla, ses intestins firent des nœuds, et sa bouche devint très sèche. Le vieillard l'observait par-dessous son chapeau.

— Dans sa cabane, mastiqua-t-il, le Pépé des Bois a à manger. Il a de l'eau de source. Il a aussi de la paille pour la jument, la vilaine jument qui a voulu mordre le brave Pépé. Hé, hé ! il a tout ce qu'il faut dans sa cabane. Et lui et la demoiselle pourront aussi parler du Temps et de l'Espace... Ce n'est pas loin du tout, oh non ! La demoiselle voyageuse en profitera-t-elle ? Ou méprisera-t-elle l'hospitalité du pauvre et misérable Pépé ?

Ciri avala sa salive.

— Je te suis.

Le Pépé des Bois se retourna et se traîna jusqu'à un petit sentier à peine visible au milieu des fourrés, dégageant énergiquement la route à grands coups de canne. Ciri le suivait, baissant la tête pour éviter les branches et tirant sur la bride, car Kelpie s'acharnait à vouloir mordre le vieillard ou, du moins, manger son chapeau.

Contrairement aux déclarations du petit vieux, sa cabane ne se trouvait pas tout près, loin de là. Lorsqu'ils parvinrent sur place, le soleil était déjà presque au zénith au-dessus de la clairière.

La cabane du Pépé se révéla être une pittoresque mesure sur pilotis dont, à l'évidence, il avait à maintes reprises réparé le toit, et ce à l'aide de ce qui lui tombait sous la main. À première vue, les murs de la cabane semblaient tapissés de peaux de porc. Devant la mesure se trouvait une construction en bois en forme de potence, une table basse et une souche d'arbre au centre de laquelle était plantée une hache. Derrière la cabane on pouvait apercevoir un foyer façonné avec des cailloux et de la glaise, dans lequel étaient posés d'immenses chaudrons noirs de suie.

— Voici la maison du Pépé des Bois, annonça non sans fierté le vieillard en la désignant de sa canne. C'est là qu'il habite. C'est là qu'il

dort. C'est là qu'il se prépare à manger. Quand il a de quoi. C'est un labeur, un dur labeur, que de trouver à manger dans ce désert. La demoiselle voyageuse aime-t-elle l'orge perlé ?

— Oui, dit Ciri en déglutissant. Elle aime tout.

— De l'orge perlé avec de la viande ? du gras ? des lardons ?

— Mmm.

— On dirait bien que la demoiselle n'a pas mangé de viande ni de lardons depuis longtemps, dit le Pépé en la toisant du regard. Elle est maigrelette, la demoiselle, vraiment maigrelette. Rien que la peau et les os. Hé, hé ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Derrière la demoiselle ?

Ciri se retourna et tomba dans le plus vieux et le plus primitif des pièges au monde.

Elle reçut un violent coup de canne sur la tempe. Heureusement, elle avait eu juste assez de réflexes pour placer sa main devant elle de manière à amortir le choc. Un tel coup aurait pu lui briser le crâne comme un œuf. Néanmoins, elle se retrouva sur le sol, abasourdie et totalement désorientée.

Le petit vieux souriait de toutes ses dents. Il s'approcha d'elle en bondissant et lui assena un deuxième coup de canne. Ciri parvint une fois de plus à protéger sa tête à l'aide de ses bras. Résultat : ses deux membres glissèrent le long de son corps, inertes. Le bras gauche était à coup sûr cassé, les os du métacarpe vraisemblablement brisés.

Le petit vieux revint vers elle en sautillant et la frappa au ventre avec son bâton. Elle poussa un cri en se recroquevillant. Il se jeta alors sur elle comme un vautour, la tourna face contre terre, l'immobilisa sous ses genoux. Ciri se tendit, rua fortement vers l'arrière, sans parvenir à le toucher ; elle donna alors un grand coup de coude à l'aveuglette, et cette fois atteignit sa cible. Le vieux hurla de colère et la frappa de son poing à l'arrière du crâne avec une telle force que le visage de la jeune fille s'enfonça dans le sable. Il la saisit par les cheveux et lui écrasa le nez et la bouche contre le sol. Elle sentit qu'elle étouffait. Le vieux s'agenouilla sur elle ; tout en lui maintenant la tête dans le sable, il lui arracha son épée et la lança loin d'elle. Puis il commença à tripoter son pantalon, trouva la boucle, la défit. Ciri hurla, suffoquant et recrachant du sable. Il la serra plus fort, l'immobilisa en enroulant ses cheveux autour de son poing. D'une brusque secousse, il arracha son pantalon.

— Hé, hé ! mastiqua-t-il en respirant bruyamment. Quelle aubaine, quel beau petit cul le Pépé a trouvé là. Hou, là, là ! Ça fait longtemps que le Pépé n'en avait pas eu un comme ça.

Lorsqu'elle sentit la main sèche et crochue du vieillard sur sa peau, Ciri hurla de dégoût, la bouche pleine de sable et d'aiguilles de sapin.

— Reste tranquille, demoiselle. (Elle l'entendait saliver tandis qu'il malaxait ses fesses.) Pépé n'est plus tout jeune, doucement, ça vient pas tout de suite... Mais n'aie crainte, Pépé va faire ce qu'il faut. Hé, hé ! Et après, il ira manger un morceau. Eh oui ! Un copieux...

Il s'interrompit, beugla, se mit à pousser des cris de goret.

Sentant la prise plus légère, Ciri rua, se secoua et se libéra tel un ressort. Elle comprit alors ce qui s'était passé.

Kelpie, qui s'était approchée tout doucement, avait saisi le vieillard par sa queue-de-cheval et l'avait pratiquement soulevé de terre. Le birbe hurlait et coassait, s'agitait dans tous les sens, donnait des coups de pied. Enfin, il parvint à se libérer, laissant entre les dents de la jument une longue mèche de cheveux gris. Il voulut saisir sa canne, mais, d'un coup de pied, Ciri la mit hors de portée. Elle comptait lui en assener un second, mais elle était gênée dans ses mouvements par son pantalon qui descendait sur ses cuisses. Le temps qu'elle le remonte, Pépé en avait profité pour prendre une nouvelle arme. En quelques galipettes, il avait atteint la souche et extirpé la hache ; d'un mouvement, il repoussa Kelpie qui ne s'était toujours pas calmée. Le vieux poussa un hurlement, montra ses horribles dents et se jeta sur Ciri, brandissant la hache au-dessus de lui.

— Pépé va te tringler, petite demoiselle ! hurla-t-il sauvagement. Même s'il doit d'abord te mettre en pièces ! C'est du pareil au même pour le Pépé, que tu sois entière ou en portions !

Ciri s'imaginait venir à bout facilement de ce petit vieillard. Après tout, ce n'était qu'un vieux birbe décrépît. Elle se trompait lourdement.

En dépit de ses monstrueuses babouches, il bondissait comme un cabri, sautillait comme un lapin et agitait sa hache avec l'adresse d'un boucher. Alors que la lame sombre et aiguisée l'avait déjà effleurée à plusieurs reprises, Ciri comprit que le seul moyen de s'en sortir était la fuite.

Mais un concours de circonstances la sauva. En reculant, elle heurta son épée avec son pied. Elle s'en saisit en un éclair.

— Jette ta hache, lança-t-elle, haletante, en sortant Hirondelle de son fourreau. (On entendit le sifflement de la lame.) Jette la hache par terre, vieillard libidineux. Qui sait, peut-être alors t'épargnerai-je. Sans te mettre en pièces.

Il s'arrêta. Il haletait et râlait, sa barbe était couverte de bave. Il n'abandonna pas son arme pour autant. Elle vit ses doigts qui pianotaient sur le manche. Elle lut la folie et la fureur dans ses yeux.

— Eh bien ! dit-elle en faisant des moulinets avec son épée. Rends-moi la journée agréable !

Pendant quelques instants, il la regarda d'un air incrédule, puis il montra les dents, écarquilla les yeux et se jeta sur elle. Ciri avait assez

ri. Elle lui échappa en exécutant un rapide demi-tour et le frappa juste au-dessus du coude en glissant sa lame entre les bras tendus du vieillard. Le vieux laissa tomber la hache de ses mains qui pissaient le sang, mais il se précipita aussitôt sur elle, ses doigts écartés pointés vers ses yeux. Elle fit un bond sur le côté et lui assena un coup sur la nuque. Plus par pitié que par nécessité : ses deux artères humérales étant sectionnées, il se serait de toute façon rapidement vidé de son sang.

Il était allongé sur le sol, et, malgré ses spondyles brisés, il se tordait toujours comme un ver. Ciri se tenait debout au-dessus de lui. Des grains de sable crissaient toujours entre ses dents. Elle les lui cracha tout bonnement sur le dos. Avant qu'elle ait terminé de se vider la bouche, il était mort.

\*\*\*

L'étrange construction devant la mesure qui ressemblait à une potence était équipée de crochets en fer et de moufles. La table et le billot étaient glissants et gluants, couverts de graisse ; ça empestait.

Comme à l'abattoir.

Dans la cuisine, Ciri trouva un chaudron avec des restes d'orge perlé, accompagné de morceaux de viande, de gras et de champignons. Elle avait très faim, mais quelque chose lui disait de s'abstenir de manger. Elle se contenta de prélever un peu d'eau dans un baquet, et de ronger une petite pomme ridée.

Derrière la cahute, elle découvrit des marches qui menaient à une petite cave, profonde et froide. À l'intérieur il y avait des casseroles contenant du saindoux. De la viande était suspendue à des crochets fixés au plafond. Une demi-carasse.

Elle se précipita hors du souterrain en trébuchant sur les marches, comme poursuivie par des diables. Elle tomba dans les orties, se releva, se dirigea d'un pas chancelant vers la cabane ; des deux mains elle se saisit d'un des pals qui la soutenaient. Quoiqu'elle n'eût presque rien dans l'estomac, elle vomit abondamment pendant de longues minutes.

La carcasse suspendue dans la cave était celle d'un enfant.

\*\*\*

Guidée par la puanteur, elle trouva dans la forêt une fosse remplie d'eau stagnante dans laquelle le prévoyant Pépé des Bois jetait les déchets et tout ce qui n'était pas mangeable. En voyant les boîtes crâniennes, les côtes et les bassins qui émergeaient de la boue, Ciri se rendit compte avec épouvante qu'elle ne devait la vie qu'à la seule

lubricité du terrible vieillard ; seule son envie de batifoler l'avait sauvée. Si la faim avait été plus forte que son immonde concupiscence, c'est avec sa hache et non son bâton qu'il l'aurait frappée par surprise. Suspendue par les jambes à la potence en bois, elle aurait été éviscérée et dépecée, découpée en morceaux sur la table, fendue sur le billot...

Prise de vertiges elle chancela. Sa main gauche, enflée, était extrêmement douloureuse ; elle parvint néanmoins à traîner le corps du vieux dans la forêt, jusqu'à la fosse, et le jeta dans la fange puante, parmi les ossements de ses victimes. Elle retourna à la cabane, entassa des branchages et des aiguilles de pin à l'entrée de la cave, du bois mort autour des pilotis de la cabane et des maigres biens du vieux. Puis, méticuleusement, elle mit le feu aux quatre coins de la mesure.

Elle ne s'éloigna qu'après s'être assurée que tout flamblait correctement, que l'incendie faisait rage, et que rien, pas même une pluie passagère, ne pourrait empêcher que cet endroit disparaisse à jamais.

\*\*\*

L'état de sa main n'était pas si grave. Elle était certes enflée et la faisait souffrir ô combien, mais aucun os ne semblait cassé.

À l'approche du soir, comme elle l'avait prévu, une seule lune fit son apparition dans le ciel. Mais, curieusement, Ciri n'avait pas envie de considérer ce monde comme étant le sien.

Ni d'y demeurer plus longtemps que nécessaire.

\*\*\*

— Aujourd'hui la nuit sera bonne, murmura Nimue. Je le sens. Condwiramurs poussa un soupir.

Teinté de pourpre et de jaune, l'horizon réfléchissait sur l'eau du lac ses couleurs qui s'étiraient en un long sillon jusqu'à l'île.

Les deux femmes étaient installées dans des fauteuils sur la terrasse ; derrière elles trônaient le miroir au cadre d'ébène ainsi que le gobelin qui représentait un château adossé à un mur de pierre surplombant un lac de montagne.

*Combien de soirées déjà, songea Condwiramurs, combien de soirées avons-nous passées assises là, jusqu'à la tombée de la nuit, à discuter dans l'obscurité ? Sans aucun résultat ? À simplement palabrer ?*

Il commençait à faire froid. La magicienne et l'adepte s'emmitouflèrent dans des fourrures. Elles entendaient le grincement des dames de nage mais sans voir la barque du Roi Pêcheur, cachée par l'éclat aveuglant du soleil couchant.

Condwiramurs revint sur leur sujet de conversation précédent.



— Je fais souvent ce même rêve : je me trouve au milieu d'un désert de glace où il n'y a rien d'autre que le blanc de la neige et des blocs de glace miroitant au soleil. Partout, jusqu'à l'horizon, tout n'est que neige et glace, il n'y a rien d'autre. Et il y règne un silence assourdissant. Surnaturel. Un silence de mort.

Nimue fit un signe de tête, comme pour indiquer qu'elle savait de quoi il s'agissait. Mais sans faire de commentaires.

— Soudain, je crois entendre quelque chose, reprit l'adepte. J'ai l'impression de sentir la glace trembler sous mes pieds. Je m'agenouille, j'écarte la neige. La glace est transparente comme du verre, comme la surface gelée de certains lacs de montagne à travers laquelle on peut voir les poissons nager et les cailloux qui tapissent le fond. Moi aussi, dans mon rêve, je vois à travers la couche de glace, bien qu'elle fasse dix, ou même cent toises d'épaisseur. Cela ne m'empêche pas de voir... ni d'entendre... des gens qui appellent à l'aide. En bas, sous la glace... il y a un monde gelé.

Cette fois non plus, Nimue ne fit pas de commentaires.

— Je sais bien sûr quelle est la source de ce rêve, reprit l'adepte. Dans la prophétie d'Itlina, le célèbre Froid blanc, le temps du Gel et de la Tourmente sauvage. Le monde meurt, enseveli sous la neige et la glace, afin de renaître des siècles plus tard, comme le dit le présage. Purifié et meilleur.

— Que le monde renaîtra, ça, j'y crois profondément, observa Nimue à voix basse. En revanche, je doute qu'il sera meilleur.

— Pardon ?

— Tu as bien entendu.

— Mais ai-je bien compris ? Nimue, l'Hiver blanc a déjà été annoncé des milliers de fois. À chaque hiver rigoureux on prétend que c'est le bon. À l'heure actuelle, même les enfants ne croient pas qu'un simple hiver soit capable de menacer le monde.

— Tiens donc ! Les enfants n'y croient pas, hein ? Eh bien moi, figure-toi, j'y crois.

— En te fondant sur des prémisses raisonnables ? demanda Condwiramurs, une pointe d'ironie dans la voix. Ou en raison d'une foi mystique en l'infailibilité des prophéties elfiques ?

Nimue resta un long moment silencieuse, triturant la fourrure dont elle était couverte.

— La Terre est ronde, commença-t-elle enfin sur un ton doctoral, et tourne autour du soleil. Tu es d'accord avec ça ? Ou peut-être appartiens-tu à l'une de ces sectes qui veulent prouver le contraire ?

— Non. Pas du tout. Je crois en l'héliocentrisme et je suis d'accord avec la théorie selon laquelle la Terre est ronde.

— Magnifique. Tu seras donc d'accord avec le fait que l'axe vertical de la Terre est incliné selon un certain angle, et que la

trajectoire de la Terre autour du Soleil n'a pas la forme d'un cercle régulier, mais d'une ellipse.

— J'ai appris cela. Mais je ne suis pas astronome, donc...

— Nul besoin d'être astronome, il suffit de raisonner logiquement. La Terre tourne autour du Soleil en décrivant une ellipse, donc, au cours de sa révolution, tantôt elle s'en rapproche, tantôt elle s'en éloigne. Plus la Terre est éloignée du Soleil, et plus il y fait froid, cela semble logique. Et moins l'axe de la Terre est éloigné de la perpendiculaire, moins l'hémisphère Nord reçoit de lumière.

— C'est logique.

— Ces deux facteurs, c'est-à-dire l'ellipse décrite autour du Soleil et le degré d'inclinaison de l'axe de la Terre, sont soumis à des changements. Cycliques, comme on l'a remarqué. L'ellipse peut être plus ou moins large ou allongée, l'axe de la Terre peut être plus ou moins incliné. Les conditions climatiques extrêmes provoquent parallèlement l'apparition des deux phénomènes : un étirement maximal de l'ellipse et un axe pratiquement à la verticale. Lorsque la Terre est à son *aphelium*, elle ne reçoit que très peu de lumière et de chaleur, les régions polaires étant particulièrement désavantagées en raison d'un angle d'inclinaison de l'axe défavorable.

— C'est sûr.

— Moins de lumière sur l'hémisphère Nord signifie un enneigement plus long. Une neige blanche et brillante réverbère la lumière du soleil, la température baisse encore davantage. La neige, de fait, tient encore plus longtemps, sur des étendues de plus en plus vastes ; elle ne fond plus, ou bien seulement sur une période plus courte. Plus il y a de neige, et plus elle tient longtemps, plus l'étendue blanche qui réverbère la lumière est vaste...

— J'ai saisi.

— La neige ne cesse de tomber, il y en a de plus en plus. Car note qu'avec les courants maritimes, des masses d'air chaud en provenance du sud se déplacent et se condensent au-dessus des continents nordiques refroidis, puis retombent sous forme de neige. Plus l'écart de températures est grand, plus les chutes de neige sont abondantes. Plus les chutes sont abondantes, plus l'étendue de neige blanche est vaste et met longtemps à fondre, plus il fait froid. Plus l'écart de températures est élevé, plus la condensation des masses d'air...

— J'ai saisi.

— La couche de neige s'alourdit et se transforme en une masse de glace, sur laquelle, comme nous l'avons déjà dit, continue à tomber de la neige, ce qui a pour effet de tasser la glace encore davantage. La masse glaciaire se développe, elle est non seulement de plus en plus épaisse, mais elle s'étend aussi en largeur, recouvrant des surfaces de plus en plus vastes. Et blanches...

— ... qui réverbèrent les rayons du soleil, dit Condwiramurs en hochant la tête. Du coup, le froid s'intensifie, encore et encore, jusqu'à ce que le Froid blanc prophétisé par Itlina devienne réalité. Mais un tel cataclysme est-il possible ? Doit-on vraiment craindre que la glace qui s'étend au Nord depuis toujours envahisse le Sud à l'improviste ? qu'elle écrase, anéantisse et recouvre tout sur son passage ? À quelle vitesse s'étend la calotte glaciaire au pôle Nord ? Progresse-t-elle de quelques pouces par an ?

— Comme tu le sais certainement, dit Nimue, le regard tourné vers le lac, Pont Vanis est le seul port à ne pas geler dans la baie de Prakseda.

— Oui, je le sais.

— Eh bien, enrichis ta connaissance : il y a cent ans, aucun des ports de la baie ne gelait, des concombres et des citrouilles poussaient à Talgar ; à Caingorn, on cultivait des tournesols et des lupins. On n'en cultive plus aujourd'hui, car il y fait tout simplement trop froid. Savais-tu qu'à Kaedwen on trouvait des vignobles ? Sans doute les vins provenant de ces vignes n'étaient-ils pas les meilleurs : les documents anciens semblent indiquer qu'ils n'étaient pas chers du tout. Mais les poètes locaux en chantaient les louanges. Aujourd'hui, plus aucune vigne ne pousse à Kaedwen. Les hivers actuels, au contraire d'autrefois, s'accompagnent de fortes gelées qui tuent les vignes. Non seulement elles en ralentissent la croissance, mais elles les détruisent véritablement.

— Je comprends.

— Eh bien, s'interrogea Nimue, que dire d'autre encore ? Peut-être ceci : la neige tombe à Talgar dès la mi-novembre et descend vers le sud en progressant de plus de cinquante miles par jour ; aujourd'hui, des tempêtes de neige peuvent s'abattre sur l'Alba entre décembre et janvier alors qu'il y a cent ans la neige y était un phénomène tout à fait exceptionnel ; la fonte des neiges et le dégel des lacs débutent chez nous en avril, même les enfants savent cela ! D'ailleurs, ils s'étonnent quand on leur explique qu'avril est synonyme de printemps...

— Chez nous, à Vicovaro, expliqua Condwiramurs, ce mois ne s'appelait pas avril, mais percefleur. Ou encore Birke, en elfique. Mais c'est vrai. Les mois tirent leur nom de temps reculés, où avril effectivement signifiait le printemps, car tout commençait à fleurir au cours de ce mois...

— Ces temps reculés remontent à peine à cent, voire cent vingt ans. C'était hier, jeune fille. Itlina avait parfaitement raison. Ses prophéties vont se réaliser. Le monde disparaîtra sous une couche de glace. La civilisation sera ensevelie par la faute de la Destructrice. Elle avait la possibilité de sauver le monde mais, comme nous le dit la

légende, elle ne l'a pas fait.

— Pour des raisons que ladite légende n'éclaircit pas. Si ce n'est à l'aide d'une morale trouble et naïve.

— C'est vrai, les faits restent des faits. Le Froid blanc en est un. La civilisation de l'hémisphère Nord est condamnée à la perdition. Elle disparaîtra, ensevelie sous le glacier qui s'étend, sous le pergélisol éternel et la neige. Il n'y a pas lieu de paniquer cependant, car avant que cela arrive...

Le soleil disparut entièrement derrière l'horizon, privant la surface du lac de son éclat aveuglant. L'eau scintillait maintenant d'une lumière plus douce, plus clémente. La lune, brillante comme un thaler d'or coupé en deux, avait fait son apparition au-dessus de la tour Inis Vitre.

— Combien de temps cela prendra-t-il, selon toi ? demanda Condwiramurs. Combien de temps avons-nous, en somme ?

— Beaucoup de temps.

— Combien, Nimue ?

— Quelque trois milliers d'années.

Sur le lac, assis dans sa barque, le Roi Pêcheur donna un grand coup de rame dans l'eau et pesta. Condwiramurs poussa un profond soupir.

— Je suis un peu rassurée, dit-elle au bout d'un instant. Juste un peu.

\*\*\*

Cette fois, l'endroit où Ciri atterrit était l'un des plus épouvantables qu'elle ait visités. Il s'agissait sans nul doute de la première décennie, du tout début de celle-ci.

Elle se trouvait dans un port, un canal portuaire, elle voyait des barques et des galères amarrées près des quais, une forêt de mâts, des voiles qui pendaient tristement dans l'air immobile. De la fumée serpentait tout autour, des nuages de fumée malodorante.

La fumée envahissait également l'arrière des taudis penchés qui longeaient le canal. On entendait les pleurs d'un enfant s'élever de ces mesures. Il hurlait littéralement.

Kelpie s'ébroua, agitant vigoureusement son museau ; elle recula, faisant résonner ses sabots sur le pavé. Ciri baissa les yeux et vit des cadavres de rats sur le sol. Partout gisaient ces rongeurs aux pattes rose clair. Figés dans des postures de souffrance.

*Il se passe quelque chose de pas clair, ici*, se dit-elle tandis qu'elle se sentait gagnée par la peur. *Quelque chose d'anormal. Je dois partir. Et au plus vite.*

Elle vit près d'un tronc d'arbre couvert de filets et de cordage un

homme assis, dépoitraillé, la tête penchée sur son épaule. Un peu plus loin gisait un deuxième individu. Ils n'avaient pas l'air endormis. Ils ne tremblèrent même pas lorsque les sabots de Kelpie résonnèrent sur le sol, juste à côté d'eux. Ciri baissa la tête en passant devant des vêtements en lambeaux suspendus à un fil ; ils étaient sales et dégageaient une odeur âcre.

Une croix avait été peinte à la chaux ou à la peinture blanche sur la porte de l'un des taudis. Du toit s'élevait de la fumée noire qui montait vers le ciel. L'enfant pleurait toujours, quelqu'un, au loin, poussa un cri ; un peu plus près, un autre toussa en râlant. Un chien se mit à hurler.

Ciri sentit soudain un picotement sur sa main. Elle baissa la tête.

Sa main était parsemée de petites piqûres noires de puces.

Elle hurla de toutes ses forces. Tremblant de peur et de dégoût, elle agita violemment la main pour tenter de s'en débarrasser. Kelpie, effrayée, partit au galop, Ciri faillit tomber. Serrant les flancs de la jument entre ses cuisses, elle se grattait les mains, secouait ses cheveux, sa veste et sa chemise. Lancée au galop, Kelpie se retrouva dans une ruelle enfumée. Ciri poussa un cri de terreur.

Elle traversait l'enfer, le plus cauchemardesque des cauchemars. Entre des maisons marquées d'une croix blanche. Des tas de chiffons qui se consumaient. Entre des morts qui gisaient, seuls, et d'autres, entassés les uns sur les autres. Au milieu de vivants, déguenillés, fantômes à demi-nus aux joues creusées par la douleur, rampant dans la boue, criant dans une langue qu'elle ne comprenait pas, tendant vers elle leurs bras maigres, couverts d'affreuses pustules ensanglantées...

*Je dois me sauver ! Partir d'ici ! Je le dois absolument !*

Longtemps encore, même dans le néant et le vide des archipels des lieux, la fumée et la puanteur de cet endroit épouvantable chatouillèrent les narines de Ciri.

\*\*\*

L'endroit suivant était un port également. Des cogues, des barcasses, des chalands, des barques étaient amarrés au quai d'un canal couleur d'opale, surmontés d'une forêt de mâts. Ici, dans cet endroit, des mouettes criaient joyeusement au-dessus des bateaux, et une odeur familière emplissait l'air : celle du bois mouillé, du goudron, de l'eau de mer, et aussi de la poiscaille dans ses trois variantes élémentaires : poisson frais, pas frais et frit.

Sur le pont de la plus proche des cogues deux hommes se disputaient, s'invectivant bruyamment. Ciri comprenait ce qu'ils disaient. Ils parlaient du prix des harengs.

Non loin de là se trouvait une taverne ; par la porte ouverte s'échappait une odeur fétide de renfermé et de bière ; on entendait des voix, des cliquetis, des rires. Quelqu'un chantait à tue-tête une chanson salace, reprenant toujours la même strophe.

*Luned, v'ard t'elaine arse  
Aen a meath ail aen sparse !*

Ciri savait où elle se trouvait, avant même de lire sur la proue le nom d'une des galéaces, *Evall Muire*. Et le port d'attache : Baccalá. Oui, elle savait où elle se trouvait.

À Nilfgaard.

Elle s'enfuit avant que quiconque fasse davantage attention à elle.

Avant qu'elle replonge dans le néant, cependant, une puce – qui avait résisté au trajet dans le temps et l'espace, cachée dans un repli de sa veste – effectua un long saut de puce pour atterrir sur le quai portuaire.

Le soir même, la puce avait élu domicile dans la fourrure élimée d'un rat, un vieux mâle, vétéran de nombreuses batailles ratesques, comme en témoignait son oreille méchamment rongée. Le soir même, la puce et le rat embarquèrent à bord d'un vieux holk, mal entretenu et très sale. Et dès le lendemain matin, partirent en croisière.

Le holk s'appelait *Catriona*. Ce nom allait rester dans l'histoire. Mais personne à l'époque n'en savait rien encore.

\*\*\*

Étonnamment, l'endroit suivant la surprit par ses paysages merveilleusement bucoliques. Au bord d'une rivière paisible qui coulait paresseusement, et dont les rives étaient reliées par un joli petit pont de pierre en arc de cercle, au milieu de saules pleureurs inclinés sur l'eau, d'aulnes et de chênes, parmi les primeroses, était cachée une auberge entourée de vignes sauvages, de lierre et de pois de senteur. Sur son perron se balançait une enseigne aux lettres dorées. Ciri ne connaissait absolument pas cette langue. Mais sur l'enseigne était aussi dessiné un chat, assez réussi d'ailleurs ; elle supposa donc qu'il s'agissait de *L'Auberge du Chat noir*.

La jeune fille était véritablement captivée par la bonne odeur de nourriture qui émanait de l'établissement. Elle ne tergiversa pas longtemps. Elle arrangea son épée sur son dos et entra.

Il n'y avait presque personne à l'intérieur. Seule une table était occupée par trois hommes à l'allure de paysans. Ils ne la regardèrent même pas. Ciri s'assit dans un coin, dos au mur.

L'aubergiste, une femme corpulente vêtue d'un tablier tout propre

et coiffée d'une cornette, s'approcha et lui demanda quelque chose. Sa voix était rocailleuse, mais mélodieuse. Ciri lui montra du doigt sa bouche ouverte, puis elle se tapa sur le ventre ; ensuite elle arracha l'un des gros boutons d'argent de sa veste et le posa sur la table. Devant le regard perplexe de la femme, elle s'apprêtait à arracher un deuxième bouton, mais celle-ci l'arrêta d'un geste en lui disant un mot aux consonances chuintantes, mais qui sonnait agréablement.

Pour un bouton d'argent, on lui apporta une écuelle contenant une épaisse soupe de légumes, une marmite en argile avec des haricots et de la poitrine fumée, du pain et une cruche de vin coupé avec de l'eau. À la première cuillerée, Ciri crut qu'elle allait se mettre à pleurer. Mais elle se maîtrisa. Et mangea lentement. En se régaland.

L'aubergiste approcha, prononça quelques mots en bourdonnant d'un ton interrogatif, ses mains jointes plaquées contre sa joue. Resterait-elle pour la nuit ?

— Je ne sais pas, dit Ciri. Peut-être. En tout cas, merci pour votre offre.

La femme sourit et s'éloigna dans la cuisine.

Ciri desserra sa ceinture, appuya ses épaules contre le mur. Elle se demandait ce qui allait se passer. L'endroit, surtout en comparaison des derniers qu'elle avait visités, était sympathique, et lui donnait envie de prolonger un peu son séjour. Cependant, elle le savait, une confiance trop vite accordée pouvait être dangereuse, et le manque de vigilance se révéler néfaste.

Un chat noir – qui ressemblait trait pour trait à celui de l'enseigne – surgit d'on ne sait où ; il se frotta contre son mollet, hérissant l'échine. Elle le caressa ; le chat frotta son museau contre sa jambe, s'assit et commença à faire sa toilette. Ciri l'observa...

*Jarre est assis près d'un feu en compagnie de quelques loqueteux pas très beaux à voir. Ils sont tous en train de grignoter quelque chose qui ressemble à des morceaux de charbon de bois.*

— Jarre ?

— *Il le faut, dit le garçon en regardant les flammes. Je l'ai lu dans L'Histoire des guerres, l'œuvre du maréchal Pelligram. Il faut le faire lorsque la patrie est dans le besoin.*

— *Qu'est-ce qu'il faut faire ? Ronger du charbon ?*

— *Oui. Précisément. La mère patrie nous appelle. Et en partie pour des raisons personnelles.*

— *Ciri, ne dors pas en selle, dit Yennefer. Nous arrivons.*

*Elles entrent dans une ville où partout, sur les toits, sur toutes les portes et toutes les grilles, de grandes croix sont dessinées à la peinture blanche ou à la chaux. De la fumée, épaisse et malodorante, tournoie dans les rues, elle provient des bûchers sur lesquels on brûle les cadavres. Yennefer semble ne pas s'en rendre compte.*

— Je dois me faire belle.

Juste en face de son visage, un petit miroir est suspendu au-dessus des oreilles de son cheval. Un peigne danse dans l'air, coiffant ses boucles noires. Yennefer n'utilise que des sortilèges, elle ne se sert en aucune façon de ses mains, car...

Car ses mains ne sont plus qu'une masse de sang coagulé.

— Maman ! Que t'ont-ils fait ?

— Lève-toi, jeune fille, dit Coën. Maîtrise ta douleur, lève-toi et reprends ton piaffer, sinon la peur va t'envahir. Tiens-tu à être tenaillée par la peur jusqu'à la fin de ta vie ?

Ses yeux jaunes brillent d'une lueur mauvaise. Il bâille, exhibant ses dents pointues d'une blancheur éclatante. Ce n'est pas du tout Coën. C'est un chat. Un chat noir...

Une colonne de soldats longue de plusieurs miles défile, une forêt de piques et d'étendards se déploie et ondoie. Jarre défile, lui aussi, il porte un heaume rond sur la tête, sur l'épaule une lance si longue qu'il doit la tenir fermement des deux mains pour ne pas perdre l'équilibre ; les tambours retentissent, un chant guerrier résonne et gronde. Des corneilles croassent au-dessus de la colonne. Des nuées de corneilles...

Le bord d'un lac ; sur la plage, des mottes d'écume séchée, des joncs putréfiés rejetés par les flots. Une île sur le lac. Une tour. Un donjon aux créneaux dentelés, dont les mâchicoulis sont renforcés par des corbeaux. Au-dessus de la tour, le ciel crépusculaire vire au bleu foncé ; la lune ne se montre qu'à moitié, brillante comme un thaler d'or coupé en deux. Sur la terrasse deux femmes assises dans un fauteuil, emmitouflées dans des fourrures. Un homme dans une barque...

Un miroir et un gobelin.

Ciri redresse la tête. Érédine Bréacc Glas est assis en face d'elle.

— Tu ne peux ignorer, dit-il en souriant de façon à faire admirer sa denture parfaite, que tu ne fais que retarder l'inéluctable. Tu nous appartiens et nous t'aurons.

— Tout juste !

— Tu reviendras chez nous. Tu voyageras un peu dans le temps et l'espace, puis tu tomberas sur la Spirale, et c'est là que nous t'aurons. Tu ne retourneras plus jamais dans ton monde ni à ton époque. D'ailleurs, il est trop tard. Tu n'as plus personne auprès de qui rentrer. Les gens que tu connaissais sont morts depuis longtemps. Leurs tombes sont envahies de mauvaises herbes, elles sont en ruine. Leur nom a été oublié. Le tien aussi.

— Tu mens, je ne te crois pas.

— Que tu me croies ou non, c'est ton problème. Je te le répète, bientôt tu tomberas dans la Spirale, et moi je t'y attendrai. Tu le souhaites toi-même en secret, voyons, me elaine luned.

— Tu délirés, sans doute !

— Nous, les Aen Elle, nous sentons ces choses. Tu éprouvais de la



*fascination pour moi, tu me désirais et tu avais peur de ce désir. Tu me désirais et tu me désires toujours, Zireael. Tu me veux moi, mes mains. Sentir ma peau sur la tienne...*

Au premier contact, elle se leva avec impétuosité, renversant sa timbale qui, par chance, était déjà vide. Elle se saisit de son épée, mais elle se calma sur-le-champ. Elle était à *L'Auberge du Chat noir*, elle avait dû s'assoupir, sommeiller sur la table. La main qui avait touché ses cheveux était celle de la propriétaire bien en chair. Ciri n'appréciait guère ce genre de familiarité, mais il se dégageait de cette femme une bonté et une bienveillance telles qu'on ne pouvait y répondre par la rudesse. Elle la laissa lui caresser la tête, écoutant en souriant sa voix mélodieuse et rocailleuse. Elle était fatiguée.

— Je dois y aller, dit-elle enfin.

La femme sourit à son tour, vrombit mélodieusement. *Comment se fait-il, songea Ciri, que dans tous les mondes, dans tous les endroits et à toutes les époques, dans toutes les langues et tous les dialectes, ce seul mot soit toujours compréhensible ? Et résonne toujours de la même façon ?*

— Oui. Je dois retrouver ma maman. Elle m'attend.

L'aubergiste la raccompagna dehors. Avant que Ciri se retrouve en selle, elle l'enlaça soudain, la serrant fort contre sa poitrine généreuse.

— Au revoir. Merci pour l'accueil. En avant, Kelpie.

Elle se dirigea sans attendre vers le pont arqué au-dessus de la paisible rivière. Lorsque les sabots de la jument claquèrent sur les pavés, elle se retourna. La femme était toujours devant l'auberge.

Concentration, les poings sur les tempes. Un bourdonnement, comme si une conque marine était plaquée contre son oreille. Un éclair. Et le plongeon dans le néant noir et feutré.

— Bonne chance, ma fille\*, lui lança Teresa Lapin, l'aubergiste du *Chat noir*\*, à Pont-sur-Yonne, sur la route qui mène de Melun à Auxerre. Bonne route !

\*\*\*

Concentration, les poings sur les tempes. Un bourdonnement, comme si une conque marine était plaquée contre son oreille. Un éclair. Et le plongeon dans le néant noir et feutré.

Nouvel endroit. Un lac. Une île. Une tour. La lune, qui se montre à moitié, ressemble à un thaler coupé en deux, son reflet dans l'eau, à un ruban lumineux. Au milieu du ruban, une barque, un homme avec une canne à pêche...

Sur la terrasse de la tour... Deux femmes ?

\*\*\*

Condwiramurs ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise et mit aussitôt sa main devant sa bouche. Le Roi Pêcheur laissa tomber l'ancre dans un clapotement, il pesta dans sa barbe, puis il ouvrit la bouche et se figea. Nimue n'eut pas même un frisson.

Éclairée par un rayon de lune, la surface du lac frémit et se rida comme après un coup de vent. Le ciel nocturne au-dessus des flots se craquela comme une vitre se craquelle après un impact. De la fissure surgit un cheval noir, monté par un cavalier.

Nimue tendit tranquillement ses mains en avant, scandant une formule magique. Le gobelin sur son support s'enflamma soudain en une féerie de lumières multicolores. Les lumières se reflétèrent dans l'ovale du miroir, se mirent à danser, tournoyant telles des abeilles colorées et ruisselant soudain pour former un sceptre irisé, un ruban de plus en plus large qui éclaira la terrasse comme en plein jour.

La jument noire rua, poussa un hennissement sauvage. Nimue tendit brusquement les bras, lança une nouvelle incantation. Condwiramurs, voyant une image se former et grandir dans l'air, se concentra à son tour. L'image gagna aussitôt en netteté. Un portail. Une porte derrière laquelle on voyait...

Un plateau couvert de carcasses de bateaux. Un château encastré dans les rochers escarpés d'un ravin qui dominait un lac de montagne aux sombres reflets.

— Par là ! cria Nimue d'une voix perçante. Voilà la route que tu dois suivre, Ciri, fille de Pavetta ! Entre dans le portail, suis la route qui te mènera à la rencontre de ta destinée ! Que la roue du temps se referme. Que le serpent Ouroboros enfonce ses dents dans sa propre queue !

» Cesse d'errer plus longtemps ! Dépêche-toi, hâte-toi d'aller aider tes proches ! C'est la bonne direction, sorceleuse !

La jument hennit de nouveau et se cabra. La jeune fille sur sa selle tourna la tête ; elle ne regardait plus dans leur direction mais dans celle de l'image convoquée par le gobelin et le miroir. Elle écarta ses cheveux, et Condwiramurs vit l'affreuse cicatrice sur sa joue.

— Fais-moi confiance, Ciri ! cria Nimue. Tu me connais, n'est-ce pas ? Tu m'as déjà vue jadis !

— Je m'en souviens, dit-elle. Je te fais confiance. Merci.

Nimue et Condwiramurs regardèrent la jument entrer d'un pas léger et dansant dans la clarté du portail. Avant que l'image s'estompe et se disperse, elles virent la jeune fille aux cheveux gris qui leur faisait un signe de la main.

Ensuite, tout disparut. La surface du lac redevint lisse, la lune s'y refléta de nouveau.

Le silence était tel qu'elles avaient l'impression d'entendre la

respiration sifflante du Roi Pêcheur.

Retenant les larmes qui lui montaient aux yeux, Condwiramurs serra très fort Nimue dans ses bras. Elle sentait la petite magicienne trembler. Elles demeurèrent ainsi enlacées un certain temps. Sans un mot. Puis toutes les deux se tournèrent vers l'endroit où avait disparu la Porte des Mondes.

— Bonne chance, sorceleuse ! crièrent-elles à l'unisson. Bonne route !

---

1. Traduction : « Lentement, mais sûrement. » (*NdT*)

2. Traduction (de Joël Falcoz) : « Qui jouit de l'amour d'une honnête femme / A honte de tout méfait. » (*NdÉ*)

\* En français dans le texte. (*NdT*)

« Non loin dudit pâturage, à l'endroit de cette bataille atroce qui vit s'affronter les forces du Nord et les envahisseurs nilfgaardiens, se trouvaient deux villages de pêcheurs : Les Vieilles-Miches, et Brenna. Toutefois, comme le village de Brenna fut à l'époque réduit en cendres, l'on avait pris l'habitude de parler de la bataille des Vieilles-Miches. Mais aujourd'hui, plus personne ne la désigne autrement que comme la bataille de Brenna, et cela pour deux raisons. *Primo*, Brenna, reconstruit en totalité, est aujourd'hui un grand village prospère, alors que celui des Vieilles-Miches, abandonné par la population, est envahi par les orties, le chiendent et la bardane. *Secundo*, il n'était guère concevable qu'une bataille aussi célèbre, mémorable et tragique fut associée à un nom pareil.

Car, enfin, nous avons ici une bataille au cours de laquelle trente mille personnes pour le moins ont péri, et là, un nom de village où il est question non seulement de miches, mais encore de vieilles miches, qui plus est !

Ainsi, dans tous les ouvrages historiques et militaires, il fut convenu de désigner cet événement exclusivement sous le nom de "la bataille de Brenna", tant chez nous que dans les sources nilfgaardiennes, qui, soit dit en passant, sont considérablement plus nombreuses que les nôtres. »

Révérend Jarre le Vieux d'Ellander,  
*Annales seu Cronicae Incliti Regni Temeriae*

## CHAPITRE 8

— Insuffisant, cadet Fitz-Oesterlen ! Veuillez vous rasseoir. J'aimerais attirer votre attention sur le fait que le manque de connaissances concernant les batailles illustres et mémorables de l'histoire de sa propre nation est déjà en soi une faute pour tout patriote et bon citoyen, mais dans le cas d'un futur officier, c'est tout simplement scandaleux ! Je me permettrai encore une petite remarque, cadet Fitz-Oesterlen. Depuis vingt ans que j'enseigne dans cette école, je ne me rappelle pas un seul examen d'aptitude où ne serait tombée une question sur la bataille de Brenna. Toute lacune sur ce sujet annihile presque toutes les chances de faire une carrière militaire. Mais enfin, quand on est baron, nul besoin d'être officier, on peut s'essayer à la politique. Ou à la diplomatie. Ce que je vous souhaite sincèrement, cadet Fitz-Oesterlen. Quant à nous, messieurs, revenons à Brenna. Cadet Puttkammer !

— Présent !

— Au tableau, je vous prie. Veuillez reprendre à l'endroit où monsieur le baron, abandonné par sa faconde, s'est arrêté.

— À vos ordres ! Le feld-maréchal Menno Coehoorn avait décidé d'effectuer des manœuvres et une marche rapide vers l'ouest, la patrouille de reconnaissance l'ayant informé que l'armée de Nordling allait porter secours à la forteresse assiégée de Mayen. Le maréchal a décidé de barrer la route aux Nordlings pour les contraindre à une bataille décisive. Pour ce faire, il a divisé les forces du groupe armé « Centre ». Il en a laissé une partie à Mayen, et il s'est dirigé en toute hâte avec les forces restantes vers...

— Cadet Puttkammer ! Vous n'êtes pas un écrivain des belles lettres. Vous êtes un futur officier ! Que veut dire ce « forces restantes » ? Je vous prie de me donner l'ordre de bataille précis du groupe d'attaque du maréchal Coehoorn. En utilisant la terminologie militaire !

— À vos ordres, monsieur le capitaine de cavalerie ! Le feld-maréchal Coehoorn avait deux armées sous son commandement : la IV<sup>e</sup> armée montée, dirigée par le général major Markus Braibant, le saint patron de notre école...

— Très bien, cadet Puttkammer.

— Flagorneur merdeux, siffla le cadet Fitz-Oesterlen depuis son banc.

— ... ainsi que la III<sup>e</sup> armée, commandée par le lieutenant général Rhetz de Mellis-Stoke. Dans la composition de la IV<sup>e</sup> armée montée, qui comptait au moins vingt mille soldats, entraient : la division Venendal, la division Magne, la division Frundsberg, la 2<sup>e</sup> brigade vicovarienne, la 7<sup>e</sup> brigade daerlandaise ainsi que les brigades Nausicaa et Vrihedd. Dans la composition de la III<sup>e</sup> armée entraient :

la division Alba, la division Deithwen, ainsi que... hum... ainsi que la division...

\*\*\*

— La division Ard Feainn, affirma Julia Abatemarco. Si, bien entendu, vous ne vous êtes pas emmêlé les pinceaux. Y avait-il un grand soleil d'argent sur leur gonfalon ?

— Oui, colonel, confirma le chef de patrouille d'une voix ferme. Incontestablement.

— L'Ard Feainn, murmura Doux Étourneau. Hum... c'est curieux. Cela signifierait donc que parmi ces trois colonnes qui, d'après vos dires, marchent sur nous, il y aurait non seulement l'armée montée, mais aussi une partie de la III<sup>e</sup> armée... Ah, non ! Je n'y crois pas ! Il faut que je voie ça de mes propres yeux. Capitaine, durant mon absence, vous prendrez le commandement de la bannière. Je vais ordonner qu'un officier de liaison soit dépêché auprès du colonel Pangratt...

— Mais enfin, colonel, est-ce raisonnable d'aller en personne...

— Exécution !

— À vos ordres !

— C'est un projet très hasardeux, colonel ! hurla le chef de la patrouille pour couvrir le martèlement des sabots des chevaux lancés au galop. Nous pouvons tomber sur un détachement d'elfes...

— Cesse de parler ! Passe devant !

Le détachement descendit le ravin au galop, traversa en coup de vent une vallée où serpentait un ruisseau, déboucha dans la forêt. Là, ils durent ralentir, gênés par les broussailles ; en outre, ils risquaient à tout moment de tomber sur des patrouilles de reconnaissance ou des avant-postes, envoyés à n'en pas douter par les Nilfgaardiens. La patrouille des condottieres, il est vrai, arrivait sur l'ennemi par le flanc, pas de front, mais les flancs étaient assurément protégés. L'affaire était donc hasardeuse à souhait. Mais Doux Étourneau aimait bien ce genre d'opérations. Et il ne se trouvait pas un seul soldat de toute la Compagnie qui ne l'eût suivie. Jusqu'en enfer, même.

— C'est ici, dit le chef de patrouille. C'est cette tour.

Julia Abatemarco tourna la tête. La tour était penchée, en ruine, hérissée de flèches brisées, criblée de trous dans lesquels le vent d'ouest soufflait comme dans un chalumeau. On pouvait se demander qui avait construit cette tour, là, en plein désert, et dans quelle intention. L'on voyait en revanche qu'elle avait été construite il y avait fort longtemps.

— Ça ne risque pas de s'écrouler ?

— Certainement pas, colonel.

Au sein de la Compagnie libre, parmi les condottieres, on ne disait jamais « monsieur ». Ni « madame ». On utilisait seulement les grades.

Julia se hissa rapidement au sommet de la tour, pratiquement au pas de course. Le chef de patrouille ne la rejoignit qu'une minute plus tard, en soufflant comme un taureau couvrant une vache. Appuyé contre le parapet tordu, Doux Étourneau scrutait la colline à l'aide d'une lunette, tirant la langue et son beau petit derrière bien tendu vers l'arrière. À cette vue le chef de patrouille frissonna d'excitation. Mais il se maîtrisa rapidement.

— Ard Feainn, sans aucun doute, dit Julia Abatemarko en se passant la langue sur les lèvres. Je vois aussi les Daerlandais d'Elan Trahe, et des elfes de la brigade Vrihedd, nos vieilles connaissances de Maribor et de Mayen. Ah, ah ! Et puis les Têtes de Cadavres, la célèbre brigade Nausicaa... Je vois également les étendards ornés de flammes de la division armée Deithwen... Et le drapeau blanc arborant l'alérion noir de la division Alba...

— Vous les nommez comme si c'étaient de véritables connaissances..., bougonna le chef de patrouille. C'est impressionnant...

— J'ai terminé l'Académie militaire, l'interrompit Doux Étourneau. J'ai été promue au grade d'officier. Bon, j'ai vu ce que je voulais voir. Rentrons à la bannière.

\*\*\*

— Les 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> régiments de cavalerie avancent sur nous, annonça Julia Abatemarko. Je répète, tout le 4<sup>e</sup> régiment, et sans doute aussi le 3<sup>e</sup>. J'ai vu s'élever un nuage de poussière dans le ciel derrière les étendards. À vue de nez, quelque quatorze mille cavaliers arrivent par là, réunis dans ces trois colonnes. Peut-être même davantage. Peut-être...

— Peut-être Coehoorn a-t-il divisé le groupe armé « Centre », acheva Adam « Adieu » Pangratt, le chef de la Compagnie libre. Peut-être n'a-t-il pris que le 4<sup>e</sup> régiment et la cavalerie du 3<sup>e</sup>, sans l'infanterie, pour aller vite... Ah ! Julia, si c'était moi qui étais à la place du connétable Natalis ou du roi Foltest...

Les yeux de Doux Étourneau lancèrent des éclairs.

— Je sais. Je sais ce que tu ferais. Leur as-tu envoyé des coursiers ?

— Évidemment.

— Natalis est un vieux routier. Il se peut que demain...

— Peut-être, dit Adieu sans la laisser terminer. Et je pense même que oui. Presse ton cheval, Julia. Je veux te montrer quelque chose.

Ils parcoururent quelques haltées, rapidement, laissant derrière eux le reste des soldats. À l'ouest, le soleil avait déjà presque atteint les montagnes ; l'ombre des forêts et des prés assombrissait la colline... Mais l'on y voyait suffisamment pour que, de là où ils se trouvaient, Doux Étourneau devine ce que voulait lui montrer Adieu Pangratt.

— C'est ici, déclara-t-il en se levant sur ses étriers, confirmant les soupçons de Julia. C'est ici que j'entamerais demain la bataille. Si c'était moi qui avais le commandement de l'armée.

— C'est un beau terrain, admit Julia Abatemarco. Régulier, dur, lisse... Il y a de la place pour se préparer... Hum... De ces monticules jusqu'à ces étangs, là-bas... il y a bien quelque trois miles... Cette colline, tiens, c'est l'endroit rêvé pour le commandement...

— Tu as tout à fait raison. Et là-bas, au milieu, tiens, regarde, le lac ou l'étang à poissons qui scintille... On pourrait le mettre à profit... La rivière servirait aussi de frontière, elle n'est pas grande, mais elle est boueuse... Comment s'appelle cette petite rivière, Julia ? Nous sommes passés par là, hier, non ? Tu te souviens ?

— J'ai oublié... La Chochla je crois, ou quelque chose comme ça.

\*\*\*

*Celui qui connaît bien les alentours peut aisément se représenter toute l'affaire ; pour les autres en revanche, je préciserai que l'aile gauche de l'armée royale se déployait jusqu'à l'endroit où se trouve l'actuel hameau de Brenna. À l'époque de la bataille, il n'y avait là aucun village, car, l'année précédente, les elfes Écureuils l'avaient totalement réduit en cendres. C'est là, précisément, sur l'aile gauche, que se trouvait le corps royal rédarien commandé par le comte de Ruyter. Il comptait huit mille soldats d'infanterie et la crème de la cavalerie.*

*Le gros des troupes royales se tenait près d'une colline qu'on appela plus tard le mont de Potence. Là-bas, sur la colline, stationnaient le roi Foltest et sa suite, ainsi que le connétable Jan Natalis ; grâce à ce poste d'observation en hauteur, ils bénéficiaient d'une vue imprenable sur tout le champ de bataille. C'est là qu'était regroupé le gros de notre armée : onze mille vaillants soldats d'infanterie témériens et rédariens divisés en quatre grands carrés, protégés par une dizaine d'escadrons de cavalerie stationnés jusqu'à l'extrémité sud de l'étang Doré, ainsi surnommé par la population locale. La formation centrale comportait en deuxième ligne un détachement de réserve : trois mille fantassins wyzimien et mariborien dont le commandement était assuré par le voïvode Bronibor.*

*Par ailleurs, depuis l'extrémité sud de l'étang Doré jusqu'aux viviers situés dans un méandre de la petite rivière Chotla, sur une distance longue d'un mile, était positionnée l'aile droite de notre armée, composée des nains*



de la Cohorte volontaire de Mahakam : huit étendards de la cavalerie légère et le drapeau de la célèbre Compagnie libre des condottieres. À sa tête, le condottiere Adam Pangratt et le nain Barclay Els.

En face, à une distance d'un mile ou deux, dans un champ nu derrière la forêt, le maréchal de campagne Menno Coehoorn avait aligné son armée nilfgaardienne. Ses hommes étaient si lourdement armés qu'ils formaient comme une muraille grise, régiment contre régiment, escadron contre escadron, à perte de vue. À en juger par la forêt d'étendards et de lances qui se dressaient vers le ciel, l'on pouvait aisément deviner que les rangs des soldats de Nilfgaard étaient aussi impressionnants de face que de côté. Car cette armée était aussi composée de quarante-six mille soldats, ce que peu de monde savait alors, et heureusement, car plus d'un, déjà, à la seule vue de la puissance nilfgaardienne, avait senti son courage l'abandonner quelque peu.

Même les plus audacieux sentirent leur cœur commencer à battre plus fort sous leur cuirasse, à tambouriner comme des marteaux, car il devint manifeste que c'était une bataille dure et sanglante qui allait s'engager sous peu, et que plus d'un parmi eux ne verrait pas le coucher du soleil.

Retenant les lunettes qui glissaient de son nez, Jarre relut une nouvelle fois le passage qu'il venait d'écrire ; il poussa un soupir, passa une main sur son crâne chauve, après quoi il prit son éponge, l'essora légèrement et effaça la dernière phrase.

Le vent sifflait dans les feuillages du tilleul, les abeilles bourdonnaient. Les enfants criaient à qui mieux mieux pour se faire entendre.

Un ballon roula sur la pelouse et s'arrêta aux pieds du vieillard. Avant qu'il ait eu le temps de se baisser – il était désormais gauche et maladroit –, l'un de ses petits-enfants avait surgi près de lui comme un jeune loup pour s'emparer du ballon et heurta la table, qui se mit à vaciller. De sa main droite, Jarre sauva l'encrier de la chute, et de son moignon, il retint les feuilles de papier.

Les abeilles bourdonnaient, chargées de petites boules jaunes de pollen d'acacia.

Jarre se replongea dans son écriture.

*Le petit matin était maussade, mais à travers les nuages perçait le soleil, et sa position dans le ciel témoignait des heures écoulées. Le vent se leva, les fanions s'agitèrent et claquèrent comme des nuées d'oiseaux prêts à l'envol. Quant à l'armée de Nilfgaard, elle stationnait toujours, au point que tous commençaient à s'interroger, se demandant pourquoi le maréchal Menno Coehoorn ne donnait pas l'ordre à ses troupes d'avancer...*

Menno Coehoorn leva le nez de sa carte.

— Quand, me demandez-vous ? Quand donnerai-je l'ordre de commencer ?

Personne n'osa se manifester. D'un œil vif, le maréchal Coehoorn scruta ses officiers. Les plus tendus semblaient être ceux qui devaient rester à l'arrière : Elan Trahe, le commandant de la 7<sup>e</sup> brigade daerlandaise et Kees van Lo de la brigade Nausicaa. Ouder de Wyngalt, l'aide de camp\* du maréchal, qui risquait encore moins que les autres de prendre une part active au combat, était lui aussi passablement nerveux.

Ceux qui devaient attaquer les premiers paraissaient calmes ; pour tout dire, ils avaient plutôt l'air de s'ennuyer. Markus Braibant bâillait. Le lieutenant général Rhetz de Mellis-Stoke avait le petit doigt dans l'oreille, le regardant à tout instant comme s'il s'attendait réellement à y trouver quelque chose qui fut digne d'attention. Ramon Tyrconnel, le jeune chef de la division Ard Feainn, sifflotait doucement, les yeux rivés sur un mystérieux point de l'horizon. Liam aep Mur Moss, le chef de la division Deithwen, feuilletait le livre de poésie dont il ne se séparait jamais. Quant à Tibor Eggebracht, de la division lourde des lanciers de l'Alba, il se grattait la nuque du bout de sa cravache.

— Nous lancerons l'attaque dès que les patrouilles seront de retour, déclara Coehoorn. Ces collines au nord m'inquiètent, messieurs les officiers. Avant d'attaquer, je dois savoir ce qui se cache derrière.

\*\*\*

Lamarr Flaut avait peur. Terriblement peur. Il avait l'impression qu'une dizaine d'anguilles gluantes, couvertes de mucus puant, cherchaient obstinément à se frayer un passage dans ses entrailles pour recouvrer la liberté. Une heure auparavant, lorsque la patrouille avait pris les ordres et s'était mise en marche, Flaut, dans le secret de son âme, comptait que le froid matinal chasserait son angoisse, que la routine, le rituel habituel, le cérémonial, dur et sec, du service, étoufferait sa peur. Il s'était leurré. À présent qu'une heure déjà s'était écoulée et qu'il avait parcouru quelque cinq miles, se retrouvant loin, dangereusement loin des siens, maintenant qu'il avait pénétré très avant et fort imprudemment sur le territoire de l'ennemi, se trouvant redoutablement près du danger, alors seulement la peur montrait son vrai visage.

Ils s'arrêtèrent à la lisière d'une forêt de pins, restant prudemment à l'abri des immenses genévriers qui poussaient en bordure. Devant eux, derrière une ceinture de petits sapins, s'étendait une large plaine. Des lambeaux de brume restaient accrochés aux pointes des herbes.

— Personne, estima Flaut. Il n'y a pas âme qui vive. Rentrons.

Nous sommes déjà allés trop loin.

Le maréchal des logis le regarda de travers. Loin ? Ils avaient à peine parcouru un mile. Et encore ! En se traînant comme des tortues boiteuses.

— Ça vaudrait quand même le coup d'aller jeter un coup œil derrière ces hauteurs, lieutenant, dit-il. De là-haut, sur ces deux collines, j'ai comme l'impression qu'on aura une meilleure vue. Si quelqu'un arrivait par là, impossible de ne pas le remarquer. Alors ? On y fait un saut ? Ça ne représente que quelques haltées, tout au plus.

*Quelques haltées*, songea Flaut. *Complètement à découvert, visibles comme des œufs sur le plat dans une poêle*. Les anguilles se tortillaient, cherchant violemment à quitter ses entrailles. Une au moins était sur la bonne voie, Flaut le sentait très nettement.

*J'ai entendu le cliquetis d'un éperon. Le renâclement d'un cheval. Là-bas, au milieu de la verdure luxuriante, près des jeunes sapins, sur le talus sablonneux. Quelque chose a bougé là-bas ! Une silhouette ?*

*Sommes-nous encerclés ?*

Une rumeur circulait dans le camp : voici quelques jours, des condottieres de la Compagnie libre avaient coïncé dans un guet-apens un détachement de reconnaissance de la brigade Vrihedd, et avaient pris vivant un jeune elfe. On racontait qu'ils l'avaient castré, lui avaient arraché la langue, coupé tous les doigts d'une main... Et pour finir, ils lui avaient crevé les yeux. Après quoi, ils s'étaient moqués de lui : « Tu n'auras plus l'occasion de batifoler avec ton elfe galante. Et t'auras même pas la possibilité de voir comme elle batifole avec les autres ! »

— Eh bien, monsieur ? demanda le maréchal des logis en se raclant la gorge. On fait un saut jusqu'à ces collines ?

Lamarr Flaut déglutit.

— Non, dit-il. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous l'avons constaté : il n'y a pas d'ennemis ici. Nous devons aller en informer le commandement. Demi-tour !

\*\*\*

Menno Coehoorn écouta le rapport jusqu'au bout, puis il leva la tête de ses cartes.

— À vos bannières ! ordonna-t-il sèchement. Monsieur Braibant, monsieur de Mellis-Stoke. À l'attaque !

— Vive l'empereur ! hurlèrent Tyrconnel et Eggebracht.

Coehoorn leur lança un regard étrange.

— À vos bannières, répéta-t-il. Que le Grand Soleil illumine votre gloire.

Milo Vanderbeck, un hobberas connu sous le nom de Rusty, officiait en tant que chirurgien de campagne. Respirant avec avidité, il emplait ses narines des odeurs d'iode, d'ammoniac, d'alcool, d'éther et d'élixirs magiques qui étaient suspendus à la bâche de la tente. Il voulait se rassasier de ce parfum tant qu'il était encore sain, propre, non dénaturé et cliniquement stérile. Il savait qu'il ne le demeurerait pas longtemps.

Il jeta un regard à sa table d'opération, pour le moment d'une blancheur immaculée, et à un arsenal d'instruments métalliques bien alignés et d'une propreté impeccable, qui, dans la majesté froide et sinistre de la salle glaciale, inspiraient le respect et la confiance.

Près des instruments s'affairaient trois femmes, qui constituaient son personnel. *Enfin, c'est-à-dire, se corrigea Rusty dans sa tête, une femme et deux jeunes filles. Ou plutôt, une femme d'âge mûr, quoique jolie et ayant l'air jeune. Et deux enfants.*

La femme d'âge mûr était une magicienne guérisseuse du nom de Marti Sodergren. Et les deux jeunes filles étaient des volontaires : Shani, une étudiante d'Oxenfurt, et Iola, une prêtresse du temple de Melitele à Ellander.

*Marti Sodergren, je la connais, songeait Rusty. J'ai déjà travaillé plus d'une fois avec cette élégante. Un peu nymphomane et parfois hystérique, mais peu importe tant que sa magie – des sortilèges d'anesthésie, de désinfection et d'hémostase – est efficace.*

*Iola. Une prêtresse, ou plutôt une adepte. Une jeune fille au physique banal et grossier comme de la toile de laine, aux mains robustes de paysanne. Des mains qui ne s'étaient pas abîmées, car le temple lui avait évité le dur et sale labeur des champs. Mais malgré cela, ses origines restent faciles à deviner.*

*Non, pour elle, au fond, je ne m'inquiète pas. Ces mains de garçon, ce sont des mains sûres, dignes de confiance. Par ailleurs, les filles des temples faillissent rarement, elles ne craquent pas dans les moments de désespoir, car elles cherchent un soutien du côté de leur religion, dans leur foi mystique. C'est curieux, mais ça les aide.*

Il regarda la rousse Shani qui enfilait adroitement un fil chirurgical dans une aiguille tordue.

*Shani. Une enfant des rues qui s'est retrouvée à l'université d'Oxenfurt grâce à sa soif d'apprendre et aux immenses sacrifices consentis par ses parents pour payer ses droits d'inscription. Une petite étudiante. Une finaude. Une joyeuse coquine. Que sait-elle faire ? enfiler des aiguilles ? poser des garrots ? tenir les écarteurs ? Ah ! mais la vraie question est : quand la petite étudiante rousse tombera-t-elle dans les pommes, laissant*

*échapper les écarteurs et plongeant tête la première dans le ventre ouvert du patient allongé sur la table ?*

*Les gens sont si peu résistants, pensa-t-il. J'avais demandé qu'on m'envoie des petites elfes. Ou quelqu'un de ma race. Mais non. Ils n'ont pas confiance.*

*Du reste, ils ne me font pas confiance non plus.*

*Je suis un hobberas. Un non-humain.*

*Un étranger.*

— Shani !

— Oui, monsieur Vanderbeck ?

— Non, Rusty. Enfin, pour toi, ce sera « monsieur Rusty ». Qu'est-ce que c'est, Shani ? Et à quoi ça sert ?

— Vous me faites passer un examen, monsieur Rusty ?

— Réponds, ma fille.

— C'est un détache-tendon ! Il sert à retirer le périoste en cas d'amputation ! Pour que celui-ci n'éclate pas sous les dents de la scie, pour obtenir une coupe nette et lisse ! Vous êtes satisfait ? J'ai réussi ?

— Moins fort, jeune fille, moins fort.

*Étonnant, se dit-il. Nous sommes quatre médecins ici, et tous roux ! C'est la fatalité ou quoi ?*

— Permettez, dit-il d'un geste de la main, sortons, jeunes filles.

Elles obéirent tout en rechignant, chacune à sa façon.

Devant la tente était assis un petit groupe d'infirmiers qui profitaient des dernières minutes d'une agréable oisiveté. Rusty leur lança un regard sévère et huma l'air pour vérifier qu'ils n'avaient pas bu.

Le forgeron, un immense gaillard, s'affairait à sa table qui faisait penser à une planche de torture, ordonnant les ustensiles qui serviraient à enlever aux blessés leur cuirasse, leur haubert ou leur heaume cabossé.

— C'est une véritable boucherie qui va commencer là-bas d'un instant à l'autre, déclara le hobberas sans préambule en désignant le champ. Et l'instant d'après, les premiers blessés feront leur apparition. Chacun sait ce qu'il a à faire, connaît sa place et ses responsabilités. Si chacun fait ce qu'il a à faire, tout se passera correctement. C'est clair ?

Aucune des « filles » n'émit de commentaires.

— Là-bas, reprit Rusty en tendant de nouveau le bras vers le champ, dans un instant, quelque cent mille hommes vont se mettre à se blesser les uns les autres. De manière très recherchée. Nous sommes au total, en comptant les deux autres hôpitaux, douze médecins. Jamais nous ne parviendrons à venir en aide à tous ceux qui en auront besoin. Pas même à un infime pourcentage. Personne, du reste, ne l'escompte.

» Mais nous les soignerons. Car c'est là, et je m'excuse par avance

pour cette banalité, notre raison d'être. Aider ceux qui en ont besoin. Nous en secourrons donc autant qu'il nous sera possible de le faire.

Cette fois encore, personne ne fit de commentaires. Rusty se retourna.

— Nous ne parviendrons pas à en faire beaucoup plus que ce que nos forces nous permettront de faire, ajouta-t-il d'une voix plus basse et plus chaleureuse. Mais du moins nous évertuerons-nous à ne pas en faire moins.

\*\*\*

— Ils ont bougé, affirma le connétable Jan Natalis. (Il essuya sa main trempée de sueur sur sa hanche.) Votre Altesse Royale, Nilfgaard a bougé. Ils marchent sur nous.

Le roi Foltest, maîtrisant son cheval – un étalon gris au harnais décoré de fleurs de lys – qui caracolait, tourna vers le connétable son beau profil, digne d'être frappé sur une pièce de monnaie.

— Dans ce cas, il s'agit de les accueillir comme il se doit. Monsieur le connétable ! Messieurs les officiers !

— Mort aux Noirs ! hurlèrent à l'unisson le condottiere Adam « Adieu » Pangratt et le comte de Ruyter.

Le connétable se tourna vers eux quelques secondes, puis il se redressa et inspira profondément.

— À vos bannières !

On entendait au loin rouler les cymbales et les tambours, gronder les cromornes, les cors et les olifants. La terre, frappée de milliers de sabots, trembla.

\*\*\*

— Maintenant, intervint Andy Biberveldt, un hobberas, l'aîné du camp, en dégageant ses cheveux de son oreille en pointe. Ça va commencer d'un moment à l'autre...

Tara Hildebrandt, Didi Hofmeier dit « le Houblonnier » et les autres qui étaient rassemblés autour du voiturier hochèrent la tête. Ils avaient eux aussi entendu le grondement sourd et monotone des sabots en provenance de la colline et de la forêt. Ils avaient entendu les cris et les rugissements, semblables aux vrombissements des bourdons, qui montaient. Ils sentaient la terre trembler.

Le bourdonnement s'accrut brusquement, montant d'un ton.

— La première salve des archers. (Andy Biberveldt avait de l'expérience, il avait vu, ou plutôt entendu, plus d'une bataille.) Il va y en avoir une autre.

Il avait raison.

— Et maintenant, ils vont s'affronter !

— M-m-mieux vaut... n-nous c-c-cou... cher sous les v-v-voitures, proposa William Hardbottom, surnommé Pelolote, qui trépignait nerveusement. Je v-vous... le dis...

Biberveldt et les autres hobberas le regardèrent avec compassion. Sous les voitures ? Pour quoi faire ? Près d'un quart de mile les séparait du champ de bataille. Et même s'ils faisaient une incursion jusqu'ici, à l'arrière, ce n'était pas en se mettant sous une voiture qu'ils sauveraient leur peau.

Les rugissements et le fracas s'amplifièrent.

— Maintenant, estima Andy Biberveldt.

Une fois de plus, il avait raison.

De derrière la colline et la forêt, à une distance d'un quart de mile, au milieu des rugissements et du fracas soudain des fers qui s'entrechoquaient, leur parvint un son distinct, macabre, qui leur fit dresser les cheveux sur la tête.

Un grognement. Un grognement terrifiant, désespéré, sauvage, pareil au cri d'un cochon qu'on égorge.

— La cavalerie... (Biberveldt se passa la langue sur les lèvres.) La cavalerie s'empale sur les lances...

— On s-s-se... d-d-demande bien ce q-q-que leur ont f-f-fait les ch-chevaux, fils de s-s-salauds, ânonna Pelolote, devenu blême.

\*\*\*

Pour la énième fois, Jarre effaçait une phrase qu'il venait d'écrire. Il ferma les yeux à demi en se remémorant ce jour-là. Quand les deux armées s'étaient affrontées. Quand, pareilles à des molosses enragés, elles s'étaient sauté à la gorge, empoignées dans une étreinte mortelle.

Il cherchait les mots qui auraient pu décrire au plus près cet instant.

En vain.

\*\*\*

La formation en triangle de la cavalerie s'enfonça avec force dans le carré. Tel un immense poignard, la division Alba brisa tout ce qui bloquait l'accès au corps vivant de l'infanterie témérienne : lances, vouges, haliebardes, piques, pavois et écus. Tel un poignard, la division Alba pénétra dans le corps vivant et fit couler le sang. Du sang dans lequel pataugeaient à présent les chevaux. Mais la lame du poignard avait beau être enfoncée profondément, elle n'avait pas atteint le cœur, ni aucun autre organe vital. Le triangle de la division Alba, au lieu de broyer et démembrer le carré témérien, avait foncé au

milieu des fantassins et se retrouvait désormais bloqué. Pris au piège dans la masse élastique et épaisse comme la poix des fantassins.

Au début, la situation n'avait rien d'alarmant. Le front et les flancs du triangle étaient formés de l'élite des cavaliers en armes lourdes : les lames et les fers des lansquenets ricochaient sur les pavois et les tôles des cuirasses comme le marteau sur l'enclume ; impossible également d'atteindre les montures, soigneusement bardées. Et même si, malgré tout, il arrivait qu'un soldat en armure tombe de cheval – ou avec son cheval –, les épées, haches, maillotins et morgensterns des cavaliers mettaient à bas par rangs entiers les fantassins qui les attaquaient. Pris dans la cohue, le triangle s'ébranla et s'enfonça davantage encore.

— Albaaaa ! Alba, en avant ! Vive l'empereur !

Le jeune lieutenant Devlin aep Meara entendit le cri du chef Eggebracht par-dessus les cliquetis, les rugissements, les hurlements et les hennissements.

Ils avançaient, assenant des coups, cognant, frappant. Des clapotements, crissements, grincements, crépitements s'échappaient de sous les sabots des chevaux qui regimbaient en poussant des cris perçants.

— Aaalbaaa !

Le triangle chargea de nouveau. Les lansquenets, qui étaient en sang et avaient subi de lourdes pertes, ne cédèrent pourtant pas ; ils attaquèrent et enserrèrent l'ennemi comme entre des tenailles. On entendit des crépitements. Sous les coups des hallebardes, des bardiches et des fléaux guerriers, les soldats cuirassés de la première ligne se brisèrent et s'affaissèrent. Piqués par les pertuisanes et les armes d'hast, renversés de leur selle par les pointes des guisarmes et des épieux, frappés sans pitié par les fouets et les massues, les cavaliers de la division Alba commencèrent à tomber. Emprisonné dans le carré des fantassins, le triangle qui, quelques instants plus tôt, était encore menaçant, n'était plus qu'un fer émoulu dans un organisme vivant, une stalactite de glace dans la paume d'un paysan.

— Vive la Témériiiiiie ! Pour le roi, les gars ! À l'attaque des Noirs !

Mais les lansquenets avaient eux aussi du mal à faire face. L'Alba ne se laissait pas disloquer, les épées et les haches se levaient et s'abattaient, frappaient et cognaient, chaque fois qu'un cavalier tombait de cheval l'infanterie le payait durement de son sang.

Atteint à travers une fente de sa cuirasse par la lame fine comme un poinçon d'une lance, le chef Eggebracht poussa un cri et vacilla sur sa selle. Avant qu'on ait pu lui porter secours, un fléau guerrier le heurta violemment, le faisant basculer à terre. Les fantassins firent un cercle autour de lui.



L'étendard arborant un alérion noir au *perisonium* doré sur la poitrine tangua et tomba. Les hommes cuirassés, parmi lesquels le jeune lieutenant Devlin aep Meara, se précipitèrent dans la direction opposée, cognant, fauchant, piétinant, hurlant.

*J'aimerais savoir*, se demandait Devlin aep Meara, ici en arrachant son épée du crâne d'un lansquenet témérien, là en repoussant d'un large coup la lame édentée d'une guisarme pointée sur lui.

*J'aimerais savoir à quoi sert tout ça. À quoi rime cette guerre ? Qui tire les ficelles ?*

\*\*\*

— Euh... Et c'est alors que se réunit la convention des grandes maîtresses... Nos Vénérables Mères... euh... dont le souvenir restera toujours présent dans nos mémoires... car... euh... les grandes maîtresses de la Première Loge... avaient décidé... euh... Elles avaient décidé...

— Adepte Abonde. Tu n'as pas bien appris ta leçon. C'est insuffisant. Assieds-toi.

— Mais j'ai travaillé, vraiment...

— Assieds-toi.

— Par le diable ! quel besoin avons-nous d'apprendre ces histoires anciennes, grommela Abonde en s'asseyant. Qui ça intéresse aujourd'hui... Et quelle utilité...

— Silence ! Adepte Nimue !

— Présente, madame.

— ça, je le vois. Connais-tu la réponse à la question ? Si tu ne la connais pas, assieds-toi et ne me fais pas perdre mon temps.

— Je la connais.

— Je t'écoute.

— Donc, les chroniques nous apprennent que la convention des grandes maîtresses s'est réunie au château des monts Chauves pour décider de quelle manière mettre fin à la guerre néfaste qui opposait l'empereur du Sud aux puissances nordiques. La Vénérable Mère Assire, sainte martyre, suggéra que les puissances ennemies ne cesseraient de se battre tant qu'elles n'auraient pas subi d'énormes pertes. La Vénérable Mère Filippa, sainte martyre, répondit alors : « Offrons-leur une bataille, immense et sanglante, terrible et cruelle. Provoquons-la. Qu'au cours de cette bataille coule le sang de l'armée impériale et des troupes royales ; alors, nous, la Grande Loge, les contraindrons à conclure la paix. » C'est ainsi que les choses se sont passées. Les Vénérables Mères ont fait en sorte que la bataille ait lieu à Brenna. Et les souverains ont dû conclure la paix de Cintra.

— Très bien, adepte Nimue. Je t'aurais mis une excellente note...

Sans ce petit « donc » au début de ton récit. On ne commence jamais une phrase par « donc ». Assieds-toi. Et maintenant, nous allons reparrer de la paix de Cintra...

La sonnerie retentit, c'était l'heure de la pause. Mais les adeptes ne réagirent pas immédiatement avec des cris ni en faisant claquer leur pupitre. Elles gardaient le silence et affichaient un calme digne et distingué. Elles n'étaient plus des gamines de maternelle. Elles étaient la troisième classe ! Elles avaient quatorze ans !

Elles devaient donc se montrer responsables.

\*\*\*

Rusty évalua l'état du premier blessé qui venait de souiller de son sang le blanc immaculé de la table.

— Bon, il n'y a pas grand-chose à ajouter. L'os fémoral est broyé... L'artère a été épargnée, sinon, c'est un cadavre qu'on nous aurait amené. Ça ressemble à un coup de hache, l'aile dure de la selle a agi comme le billot du bûcheron. Regardez, je vous prie...

Shani et Iola se penchèrent. Rusty se frotta les mains.

— Comme je l'ai dit, il n'y a rien à ajouter. On ne peut qu'enlever. Au travail. Iola ! Fais un garrot, bien serré. Shani, le couteau. Non, celui à deux tranchants. Pour l'amputation.

Anxieux, le blessé ne quittait pas leurs mains des yeux, il suivait attentivement tous leurs mouvements. On aurait dit un animal effrayé pris au piège.

— Marti, si je puis te demander un peu de magie...

Le hobberas fit un signe de tête et se pencha au-dessus du patient de manière à obstruer son champ de vision.

— Je vais t'amputer, fils.

— Nooooo ! s'époumona le blessé en agitant la tête dans tous les sens et en tentant d'échapper aux mains de Marti Sodergren. Je ne veux paaaaas !

— Si je ne t'ampute pas, tu mourras.

— Je préfère mourir... (Sous l'influence de la magie de la guérisseuse, le blessé parlait de plus en plus lentement.) Je préfère mourir plutôt qu'être infirme... Laissez-moi mourir... Je vous en prie...

— Je ne peux pas. (Rusty souleva son couteau, il regarda la lame d'acier, encore immaculée, qui brillait.) Je ne peux pas permettre que tu meures. Je suis médecin.

D'un geste résolu, il planta sa lame dans la chair et sectionna en profondeur. Le blessé hurla.

C'était un homme, mais son cri n'avait rien d'humain.

L'estafette tira si fort sur les rênes de son cheval que de l'herbe jaillit de sous ses sabots. Deux adjudants agrippèrent la bride et immobilisèrent le destrier écumant. L'estafette sauta à bas de sa monture.

— Qui t'envoie ? s'écria Jan Natalis.

— M. de Ruyter, cracha l'estafette. Nous avons arrêté les Noirs... Mais nous avons subi de lourdes pertes... M. de Ruyter demande du renfort...

— Il n'y a pas de renfort, répondit le connétable après un instant de silence. Vous devez résister. Il le faut !

\*\*\*

— Et ici, regardez, mesdames, la belle conséquence d'un coup dans le ventre..., expliquait Rusty. (On aurait dit un collectionneur faisant admirer ses trésors.) Quelqu'un a commencé le travail à notre place en procédant sur le malheureux à une laparotomie d'amateur... Heureusement qu'on l'a porté en faisant bien attention, aucun de ses principaux organes n'a été semé en route... Du moins, je le présume. Qu'en penses-tu, Shani ? Allons, jeune fille, pourquoi fais-tu cette mine ? Tu ne connaissais les hommes que de l'extérieur, jusqu'à maintenant ?

— Les intestins sont abîmés, monsieur Rusty...

— Diagnostic aussi pertinent qu'évident ! Inutile même de regarder, il suffit de renifler. Iola, un fichu. Marti, il y a toujours trop de sang ici ; sois gentille, fais-nous encore profiter de ta précieuse magie. Shani, la pince. Éponge, tu vois bien que ça coule. Iola, le couteau.

— Qui va gagner ? demanda soudain le blessé. (Il était tout à fait conscient, même s'il bafouillait un peu et ne cessait de rouler ses yeux écarquillés.) Dites... Qui... va... gagner ?

— Fils, dit Rusty en se penchant sur la plaie ouverte de son ventre, sanglante et palpitante. Crois-moi, c'est bien la dernière chose dont je me préoccuperais si j'étais à ta place.

\*\*\*

*... débuta alors sur l'aile gauche et au centre de la ligne de front une terrible et sanglante bataille. Si véhémence et furieuse qu'elle fût, la charge des Nilfgaardiens se heurta violemment aux forces de l'armée royale, comme la vague se brise contre les rochers. Car l'armée du roi Foltest comptait en son sein des soldats d'élite, les bannières cuirassées décisives de*

Maribor, Wyzima et Tretogor, ainsi que des lansquenets témériens opiniâtres, mercenaires professionnels qui ne se laissaient pas intimider par la cavalerie.

Ils résistaient avec obstination, exactement comme les rochers face à la mer. La bataille se poursuivait ainsi, sans que l'on puisse déterminer qui prenait l'avantage : c'est bien connu, les vagues frappent sans cesse les rochers, sans faiblir, ne cédant un peu de terrain que pour frapper de plus belle, tandis que les rochers, eux, restent en place, toujours visibles au milieu des vagues bouillonnantes.

Les choses en allèrent autrement pour l'aile droite des armées royales.

Pareil au vieux coq qui sait quand passer à l'offensive, le maréchal de campagne Menno Coehoorn savait où porter son attaque.

Commandant avec une poigne de fer ses divisions d'élite, les lanciers de la Deithwen et les cuirassiers de l'Ard Feainn, il frappa à la charnière des lignes situées au-dessus de l'étang Doré, là où étaient stationnées les bannières de Brugge. Les soldats de Brugge avaient beau se défendre avec bravoure, ils se révélèrent plus faibles tant du point de vue de l'armement que de la force morale. Ils ne résistèrent pas à la poussée nilfgaardienne. Deux gonfalons de la Compagnie libre se portèrent séance tenante à leur secours sous le commandement de l'émérite Adam Pangratt et stoppèrent Nilfgaard, le payant cependant chèrement de leur sang. Mais un risque d'encerclement menaçait les nains de la Cohorte volontaire, et un éclatement de leur formation mettait en péril l'armée royale au complet.

Jarre trempa sa plume dans l'encrier. Ses petits-enfants piaulaient dans le fond du jardin, leurs rires retentissant comme des petites cloches de cristal.

Jan Natalis, qui était très vigilant, se rendit compte cependant du danger qui menaçait et comprit en un éclair ce qui se tramait. Aussi dépêcha-t-il sans tarder un coursier auprès des nains, après lui avoir remis un ordre pour le colonel Elsa...

\*\*\*

Le cornette Aubry avait dix-sept ans, et la naïveté de son âge. Il s'était imaginé qu'avec sa Chiquita, une jument agile et fringante comme une biche, il lui faudrait tout au plus une dizaine de minutes, pas davantage, pour parvenir jusqu'à l'aile droite, transmettre les ordres et revenir sur le flanc.

Avant même d'atteindre l'étang Doré, il comprit deux choses : premièrement, il lui était impossible de prévoir quand il arriverait sur l'aile droite et quand il pourrait revenir ; deuxièmement, la vélocité de Chiquita lui serait utile, vraiment très utile.

Dans le champ situé à l'est de l'étang Doré, la bataille faisait rage. Les Noirs étaient aux prises avec la cavalerie bruggeoise qui protégeait

les rangs de l'infanterie. Le cornette vit soudain des silhouettes en manteaux verts, jaunes et rouges jaillir du tourbillon de la bataille, comme des étincelles, comme des petits éclats d'une vitre brisée ; épuisés, ces combattants se sauvaient vers la rivière Chotla. Derrière eux, les Nilfgaardiens déferlèrent tel un torrent noir.

Aubry éperonna son cheval, secoua les rênes, prêt à faire demi-tour et à se sauver en rejoignant la route des fuyards et de leurs poursuivants. Le sentiment du devoir l'emporta. Le cornette se plaqua contre la crinière de son cheval et fila au grand galop.

Autour de lui, tout n'était que clameurs, piétinements, grondements, cliquètements métalliques et scintillements. Des silhouettes se mouvaient en tout sens en permanence devant lui comme dans un kaléidoscope géant. Quelques Bruggeois, acculés à l'étang, opposaient une résistance désespérée, rassemblés en masse autour des étendards à la croix ancrée. Sur le champ de bataille, les Noirs massacraient les soldats de l'infanterie disséminés, privés de soutien.

Aubry eut soudain la vue masquée par un manteau noir marqué du signe du soleil argenté.

— *Evgyr, Nordling !*

Aubry hurla. En réaction au hurlement de son maître, Chiquita bondit tel un véritable cerf et lui sauva la vie, le mettant hors de portée de l'épée nilfgaardienne. Soudain, des flèches et des traits sifflèrent au-dessus de la tête du cornette, des silhouettes se mirent de nouveau à s'agiter devant ses yeux.

*Où suis-je ? Où sont les nôtres ? Où est l'ennemi ?*

— *Evgyr mory, Nordling !*

Un bruit sourd, des épées qui s'entrechoquent, un cheval qui hennit, un hurlement.

— Stop, avorton ! Pas par là !

Une voix de femme. Une femme sur un étalon moreau, en armure, les cheveux épars et le visage couvert de taches de sang. En compagnie de cavaliers cuirassés.

— Qui es-tu donc ? demanda la femme en essuyant le sang du poing dans lequel elle tenait son épée.

— Cornette Aubry... adjudant-chef du connétable Natalis... J'ai des ordres pour le colonel Pangratt et pour Elsa...

— Tu n'as aucune chance d'arriver jusqu'à Adieu. Allons plutôt rejoindre les nains. Au fait, je suis Julia Abatemarco... À cheval, par la peste ! Ils nous encerclent ! Au triple galop !

Il n'eut pas le temps de protester. Du reste, il n'aurait eu aucune raison de le faire.

Après une course effrénée de plusieurs minutes, il vit émerger de la poussière une masse de fantassins, un carré, encaparaçonné comme

une tortue d'un mur de pavois, hérissé de lances comme un coussin d'aiguilles. Un immense étendard doré sur lequel figuraient des marteaux croisés flottait au-dessus du carré, ainsi qu'une pique arborant des queues de cheval et des crânes humains.

Pareils au chien qui tirelle le grand-père agitant son bâton, les Nilfgaardiens fonçaient sur le carré en reculant aussitôt. C'était la division Ard Feainn, reconnaissable entre toutes grâce à l'énorme soleil brodé sur le manteau de ses soldats.

— En avant, la Compagnie libre ! hurla la femme en faisant de grands moulinets avec son épée. Méritons notre solde !

Les cavaliers, et avec eux le cornette Aubry, se jetèrent sur les Nilfgaardiens.

L'affrontement ne dura que quelques instants. Mais il fut terrible. Puis le mur de pavois s'ouvrit devant eux. Ils se retrouvèrent à l'intérieur du carré, pressés au milieu des nains en hauberts, bassinets ou casques à pointes, des soldats de l'infanterie rédanienne, de la cavalerie légère bruggeoise et des condottieres encuirassés.

Le tirant par le bras, Julia Abatemarco – Doux Étourneau, comme venait seulement de le comprendre Aubry – le mena devant un nain pansu au casque orné d'une aigrette rouge, qui montait gauchement un cheval bardé nilfgaardien sur lequel il s'était hissé, se servant des arçons de la selle de lancier pour pouvoir regarder par-dessus les têtes des fantassins.

— Colonel Barclay Els ?

Le nain agita son aigrette, remarquant avec une satisfaction évidente le sang dont étaient maculés le cornette et sa jument. Aubry rougit malgré lui. C'était le sang des Nilfgaardiens que les condottieres avaient fauchés juste à côté de lui. Lui-même n'avait pas eu le temps de dégainer son épée.

— Cornette Aubry...

— Le fils d'Anselme Aubry ?

— Son fils cadet.

— Ha ! Je connais ton père ! Quel message m'apportes-tu de la part de Natalis et de Foltest ?

— Le centre de la formation est menacé de rupture... M. le connétable ordonne que la Cohorte volontaire batte en retraite au plus vite, recule vers l'étang Doré et la rivière Chotla... Qu'elle vienne soutenir...

Ses paroles furent couvertes par un cri, un fracas, et le hennissement perçant d'un cheval. Aubry comprit soudain combien il était absurde de vouloir transmettre ces ordres : ils ne signifiaient rien pour Barclay Els, pour Julia Abatemarco, pour ce carré de nains dont l'étendard doré aux marteaux croisés flottait au-dessus d'une mer noire de Nilfgaardiens qui les entouraient et les assaillaient de toutes

parts.

— J'ai été retardé, gémit-il. Je suis arrivé trop tard...

Doux Étourneau pouffa. Barclay Els afficha un large sourire.

— Non, cornette, dit-il, c'est Nilfgaard qui est arrivé trop tôt.

\*\*\*

— Je vous félicite, mesdames, pour la résection réussie du petit et du gros intestin, la splénectomie et la suture du foie. J'attire votre attention sur le temps qu'il nous a fallu pour réparer cette blessure, infligée en l'espace d'une fraction de seconde seulement à notre patient au cours de la bataille. Je le recommande comme matière à réflexion. À présent, Shani, tu vas recoudre le patient.

— Mais je n'ai encore jamais fait ça, monsieur Rusty !

— Il faut bien commencer un jour. Le rouge avec le rouge, le jaune avec le jaune, le blanc avec le blanc. Garde ces règles en tête, et ça se passera sûrement très bien.

\*\*\*

— Pardon ? s'exclama Barclay Els en tirant sur sa barbe. Qu'est-ce que tu racontes, cornette ? Fils cadet d'Anselme Aubry ? Et tu t'imagines qu'on fait quoi ici, qu'on se tourne les pouces ? Nous n'avons même pas tremblé sous la pression, putain de sa mère ! Nous n'avons pas cédé d'un pouce. Ce n'est pas notre faute si ceux de Brugge n'ont pas résisté !

— Mais les ordres...

— J'me les mets où j pense, les ordres !

— Si nous ne colmatons pas la brèche, hurla Doux Étourneau pour surmonter le vacarme, les Noirs vont briser le front ! Ils vont briser le front ! Fais-moi passer, Barclay ! Je vais frapper ! Je vais passer au travers !

— Ils vous auront massacrés avant que vous ayez atteint l'étang ! Vous mourrez bêtement !

— Que proposes-tu alors ?

Le nain pesta, arracha son heaume et le jeta par terre. Ses yeux, injectés de sang, luisaient d'un éclat sauvage, terrifiant.

Chiquita, effrayée par les hurlements, ne cessait de caracoler près de son maître.

— Faites donc venir ici Yarpen Zigrin et Dennis Cranmer ! Au pas de course !

Il suffisait de les regarder pour deviner que les deux nains sortaient d'une bataille acharnée. Ils étaient couverts de taches de sang. L'épaulière en métal de l'un portait la trace d'un coup puissant :

la tôle était dressée à pic. Le deuxième avait la tête entourée d'un bandage imprégné de sang.

— Tout va bien, Zigrin ?

— Je me demande pourquoi tout le monde me pose cette question, dit le nain en soufflant.

Barclay Els se retourna et planta ses yeux dans ceux du cornette.

— Alors, fils cadet d'Anselme, grailonna-t-il. Le roi et le connétable ordonnent qu'on aille les soutenir ? Eh bien, ouvre grand les yeux ! Tu vas avoir de quoi observer.

\*\*\*

— Par la peste ! rugit Rusty en bondissant et en agitant son scalpel. Pourquoi ? Pourquoi ça doit se passer ainsi, sacrebleu ?

Personne ne lui répondit. Marti Sodergren se contenta d'écarter les mains. Shani baissa la tête, Iola renifla.

Le patient qui venait de mourir semblait regarder le plafond, ses yeux étaient immobiles et vitreux.

\*\*\*

— Sus ! À l'attaque ! Les fils de salauds à la potence !

— Maintenez les rangs ! rugissait Barclay Els. En cadence ! Maintenez la formation ! En rangs serrés, en rangs serrés !

*On ne me croira pas, songeait le cornette Aubry. On ne me croira jamais quand je raconterai ça... Ce carré lutte alors qu'il est encerclé... Entouré de tous côtés par la cavalerie, tiraillé, sabré, frappé et piqué... Et malgré tout il avance. Il avance, serré, compact, protégé par son mur de pavois. Il avance, piétinant et écrasant les cadavres, il repousse devant lui la cavalerie, la division d'élite Ard Feainn... Et il avance.*

— Sus !

— En cadence ! En cadence ! beuglait Barclay Els. Maintenez la formation ! Chantez, putain, chantez ! Notre chant ! En avant, Mahakam !

Plusieurs milliers de gosiers nains entonnèrent le fameux chant guerrier de Mahakam :

*Hou, hou, hou !*

*Vous allez voir ce que vous allez voir !*

*Ce bordel, chers habitués,*

*Va pas tarder, vous allez voir,*

*Du sol au plafond à s'écrouler !*

*Hou, hou, hou !*



— Sus ! En avant, la Compagnie libre !

Aux rugissements retentissants des nains se mêla, telle la fine lame anguleuse d'une miséricorde, la voix de soprano de Julia Abatemarco. Les condottieres s'arrachèrent du rang et foncèrent sur la cavalerie. C'était une initiative parfaitement suicidaire : les Nilfgaardiens reportèrent aussitôt l'élan de leur assaut contre les mercenaires désormais privés du soutien des hallebardes, lances et pavois des nains. Au milieu du fracas, des hurlements et des glapissements des chevaux, le cornette Aubry se recroquevilla instinctivement sur sa selle. Il fut frappé dans le dos et sentit que la cohue l'entraînait avec son cheval en direction de la plus grande des pagailles et de la plus terrifiante des boucheries. Il saisit fermement la poignée de son épée qui lui parut soudain glissante et étrangement peu maniable.

Un instant plus tard, poussé en avant de la ligne des pavois, il se mit à cogner autour de lui et à brailler comme un damné.

Il entendit le cri sauvage de Doux Étourneau.

— Encore une fois ! Encore un effort ! Tenez bon, les gars ! Sus ! Pour les ducats dorés comme le soleil ! À moi, la Compagnie libre !

Un cavalier nilfgaardien dépourvu de son heaume pénétra la ligne, debout sur ses étriers ; d'un coup terrible de sa hache de guerre il mit à terre un nain en même temps que son pavois, brisa la tête d'un autre. Aubry se retourna sur sa selle et le frappa à l'aide de son épée, emportant une bonne partie du scalp du Nilfgaardien ; ce dernier tomba à terre. Au même moment, Aubry fut lui aussi touché à la tête et tomba de sa selle. La cohue était telle qu'il ne toucha pas le sol immédiatement ; il resta suspendu quelques secondes entre le ciel, la terre, et les flancs de deux chevaux à pousser des cris perçants. Jamais il n'avait eu aussi peur de sa vie. Heureusement, il n'eut pas le temps de goûter à la douleur. Lorsqu'il heurta le sol, des sabots ferrés lui écrasèrent le crâne presque instantanément.

\*\*\*

Soixante-cinq ans plus tard, interrogée sur cette fameuse journée, sur le carré avançant dans le champ de Brenna en direction de l'étang Doré, piétinant les cadavres de ses amis et de ses ennemis, la vieille femme sourit, creusant davantage les rides de son visage bruni et flétri comme un pruneau. Agacée, ou peut-être faisant simplement mine de l'être, elle agitait sa main osseuse tremblante et monstrueusement déformée par l'arthrite.

— Aucune des parties ne pouvait prendre le dessus. Nous, nous étions au centre du cercle. Eux, à l'extérieur. Et nous nous entretenions, tout bêtement ; ils nous attaquaient, nous les attaquions... Hé,

hé... oui ! Eux contre nous, nous contre eux...

Elle fut prise d'une quinte de toux qu'elle eut du mal à maîtriser. Les gens de l'assistance qui se trouvaient tout près d'elle virent des larmes se frayer à grand-peine un chemin parmi les rides et les vieilles cicatrices dont ses joues étaient marquées.

— Ils étaient aussi courageux que nous, marmonna la petite vieille, celle qui fut jadis Julia Abatemarco, le Doux Étourneau de la Compagnie libre des condottieres. Hé, hé... Nous étions pareillement courageux. Nous autant qu'eux.

La petite vieille se tut. Un long moment. Personne n'osait l'encourager à poursuivre ; elle souriait tandis qu'elle se remémorait ses souvenirs. La gloire passée. Les visages de ceux qui étaient tombés dignement et qui s'estompaient dans la brume de l'oubli. Les visages de ceux qui avaient survécu dignement pour être lâchement achevés ensuite par l'alcool, la drogue ou la tuberculose.

— Nous étions pareillement courageux, acheva Julia Abatemarco. Aucun camp n'aurait pu l'être davantage. Mais nous... Nous, nous avons réussi à l'être une minute de plus.

\*\*\*

— Marti, je t'en prie, accorde-nous encore un peu de ta magie miraculeuse ! Ne serait-ce que cent grammes ! Le ventre de ce malheureux n'est qu'un immense goulasch, assaisonné qui plus est d'innombrables mailles de haubert ! Je ne peux rien faire tant qu'il ne cessera de frétiller comme un poisson éventré ! Shani, sacrebleu, tiens les crochets ! Iola ! Tu dors, par la peste ? La pince ! La piiiincee !

Iola prit une profonde inspiration, avala péniblement la salive qui emplissait sa bouche. *Je vais m'évanouir*, se dit-elle. *Je ne tiendrai pas, je ne supporterai pas cela plus longtemps, cette affreuse puanteur où se mêlent l'odeur du sang, celle du vomir, des selles, de l'urine, de la sueur, de la peur et de la mort. Je ne supporterai pas une minute de plus ces cris ininterrompus, ces beuglements, ces mains poisseuses ensanglantées qui s'agrippent à moi comme si j'étais leur planche de salut, leur refuge, leur vie... Je ne supporte pas l'absurdité de ce que nous faisons ici. Car c'est une absurdité. Une énorme, une immense absurdité.*

*Je ne supporte plus les efforts, la fatigue. On nous amène de nouveaux blessés sans arrêt, encore et toujours...*

*Je ne tiendrai pas. Je vais vomir. M'évanouir. Ce sera la honte pour moi...*

— Une serviette ! Un tampon ! La pince intestinale ! Pas celle-là ! La pince molle ! Fais attention à ce que tu fais ! Si tu refais une erreur de ce genre, je t'envoie mon poing dans la figure ! Tu entends, la rouquine ?

*Grande Melitele. Aide-moi. Aide-moi, je t'en supplie.*

— Et voilà ! On voit tout de suite l'amélioration ! Encore une pince, prêtresse ! Bien ! Bien, Iola, continue comme ça ! Marti, essuie-lui les yeux et le visage. Et à moi aussi... !

\*\*\*

*D'où provient cette douleur ?* songeait le connétable Jan Natalis.  
*Qu'est-ce qui me fait souffrir ainsi ?*

*Ah !*

*Mes poings... je les serre trop fort.*

\*\*\*

— Portons-leur le coup de grâce ! s'écria Kees van Lo en se frottant les mains. Achéons-les, monsieur le maréchal ! Leur ligne est en train d'éclater, attaquons ! Attaquons sans tarder, et, par le Grand Soleil, ils vont céder ! S'effondrer ! Et ce sera la déroute !

Nerveux, Menno Coehoorn se mordillait un ongle ; quand il se rendit compte qu'on l'observait, il sortit aussitôt son doigt de sa bouche.

— Frappons, répéta Kees van Lo, plus calmement, sans emphase cette fois. La Nausicaa est prête...

— La Nausicaa doit rester où elle est, dit Menno d'un ton sec. La Daerlandaise aussi. Monsieur Faoiltiarna !

Le commandant de la brigade Vrihedd, Isengrim Faoiltiarna, surnommé le Loup de Fer, se tourna vers le maréchal. Son visage était déformé par une balafre qui partait de son front et courait sur ses sourcils, la base de son nez et de sa joue.

— Attaquez ! À la frontière de la Témérie et de la Rédanie. Là-bas ! ordonna Menno en désignant l'endroit de son bâton.

L'elfe répondit par un salut. Son visage défiguré n'avait même pas frémi, ses yeux immenses restaient impassibles.

*Des alliés, songeait Menno. Des partenaires. Nous luttons ensemble. Contre un ennemi commun.*

*Mais je ne les comprends pas du tout, ces elfes.*

*Ils sont... différents.*

*... Ils ne sont pas comme nous.*

\*\*\*

— C'est curieux.

Rusty voulut s'essuyer le visage à l'aide de son avant-bras, mais lui aussi était couvert de sang. Iola s'empessa de l'aider.

— C'est curieux, répéta le chirurgien en désignant le patient. Il a été touché par une fourche ou une espèce de guisarme à deux dents... L'une des dents a transpercé le cœur, tenez, regardez. Le ventricule est perforé, l'aorte est presque détachée. Et pourtant il respirait encore il y a un instant. Malgré sa blessure mortelle, il a survécu jusqu'à ce qu'on l'installe sur cette table...

— Vous voulez dire qu'il est mort ? demanda d'une voix lugubre un volontaire de la cavalerie légère. Nous l'avons ramené en vain du champ de bataille ?

— Ce n'est jamais en vain, répliqua Rusty sans baisser le regard. Et pour répondre à votre première question, oui, malheureusement, il est mort. *Exitus*. Emmenez-le... Hé ! par la peste... Jetez un coup d'œil, les filles.

Marti Sodergren, Shani et Iola se penchèrent sur le cadavre. Rusty tira sur la paupière du mort.

— Avez-vous déjà vu pareille chose ?

Toutes trois frémirent.

— Oui, répondirent-elles à l'unisson.

Elles se regardèrent, comme légèrement surprises.

— Moi aussi, dit Rusty. C'est un sorceleur. Un mutant. Cela expliquerait pourquoi il a tenu si longtemps... C'était votre compagnon d'armes, messieurs ? Ou bien vous l'avez amené par hasard ?

— C'était notre ami, monsieur le carabin, confirma d'une voix sinistre un deuxième volontaire, un estafier à la tête bandée. Il faisait partie de notre escadron, c'était un volontaire, comme nous. Ah ! un véritable maître à l'épée ! Il s'appelait Coën.

— Et il était sorceleur ?

— Oui. Mais sinon, c'était un homme bien.

— Ah, quel dommage ! soupira Rusty en voyant quatre soldats qui apportaient, sur un manteau dégoulinant de sang, un nouveau blessé, très jeune à en juger par sa voix fluette. J'aurais volontiers procédé à la dissection de ce sorceleur qui sinon était un homme bien. J'en brûle d'envie. Je pourrais écrire un mémoire si je jetais un coup d'œil à l'intérieur... Mais je n'ai pas le temps ! Enlevez-moi ce cadavre de la table ! Shani ! De l'eau ! Marti, désinfection. Iola, donne... Eh là ! jeune fille, tu caches encore tes larmes ? Qu'est-ce qu'il y a, cette fois ?

— Rien, monsieur Rusty ! Rien ! Ça va aller, maintenant.

\*\*\*

— J'ai comme la sensation d'avoir été flouée, répéta Triss Merigold.

Nenneke resta longtemps sans répondre, observant, depuis la terrasse, le jardin du temple où les prêtresses et les adeptes s'activaient ; l'heure était aux travaux printaniers.

— Tu as fait un choix, dit-elle enfin. Tu as choisi ta route, Triss. Ton propre destin. De ton plein gré. Il est trop tard pour les regrets.

— Nenneke, dit la magicienne en baissant les yeux, je ne peux vraiment pas t'en dire davantage. C'est la vérité. Pardonne-moi.

— Qui suis-je pour te pardonner ? Et que t'apporterait mon pardon ?

— Mais je vois bien de quel œil tu me regardes ! explosa Triss. Toi et tes prêtresses ! Je lis sans cesse les mêmes questions dans vos yeux : « Que fais-tu ici, magicienne ? Pourquoi n'es-tu pas là où sont Iola, Eurneid, Katje, Myrrha ? Et Jarre ? »

— Tu exagères, Triss.

La magicienne avait le regard tourné vers l'horizon, vers la forêt bleuissante derrière le temple, la fumée des feux lointains. Nenneke restait silencieuse. Son esprit était loin, lui aussi, à l'endroit où la bataille faisait rage et où coulait le sang. Elle pensait aux jeunes filles qu'elle avait envoyées là-bas.

— Elles m'ont tout refusé, dit Triss.

Nenneke restait silencieuse.

— Elles m'ont tout refusé, répéta Triss. Elles, si intelligentes, si raisonnables, si logiques... Comment ne pas les croire quand elles vous expliquent qu'il y a des causes essentielles et d'autres, moins importantes, auxquelles il convient de renoncer sans réfléchir, sans une once de regret ? Que sauver des gens que l'on connaît et que l'on aime n'a pas de sens, car il s'agit d'individus, or le sort des individus est sans signification au regard des enjeux du monde. Que lutter pour défendre l'honneur et des idéaux n'a pas de sens, car ce sont, d'après elles, des conceptions vides ? Que le véritable champ de bataille pour les enjeux du monde est ailleurs, que c'est ailleurs qu'on va se battre ? Et moi, je me sens dépouillée. Dépouillée des possibilités de faire des folies. Je ne peux me précipiter comme une folle à la rescousse de Ciri, de Geralt et de Yennefer. Et comme si cela ne suffisait pas, dans la guerre en cours, à laquelle prennent part tes jeunes adeptes... et que Jarre a voulu rejoindre, on me refuse même la possibilité de monter au front, de me tenir une fois encore sur le Mont, alors que cette fois j'ai pleinement conscience d'avoir pris la bonne décision.

— Chacun d'entre nous doit assumer sa décision, chacun a son mont à gravir, Triss, dit tout bas la grande prêtresse. C'est inexorable.

\*\*\*

Une vive agitation régnait à l'entrée de la tente : plusieurs

chevaliers se pressaient pour amener un nouveau blessé. L'un d'eux, en armure complète, ne cessait de pousser des cris, de donner des ordres, et d'exhorter tout le monde.

— Brancardiers, bougez-vous ! Du nerf ! Amenez-le ici ! Ici ! Hé ! toi, le chirurgien !

— Je suis occupé, répondit Rusty sans même lever les yeux. Veuillez déposer le blessé sur un brancard. Je m'occuperai de lui dès que j'aurai terminé...

— Tu vas t'occuper de lui sur-le-champ, stupide carabin ! Il s'agit de monsieur le comte de Garramone en personne !

— Cet hôpital a très peu à voir avec une démocratie, répliqua Rusty en élevant la voix. (Il était en colère, car le trait d'arbalète brisé, planté dans les viscères du blessé, venait de nouveau de glisser entre ses pinces.) C'est en général la crème des adoubés qu'on nous amène ici. Des barons, des comtes, des marquis, et d'autres messieurs du même acabit. J'ignore pourquoi, mais peu de gens se préoccupent des blessés aux origines plus modestes. Mais en ces lieux, une certaine égalité règne malgré tout. Sur ma table d'opération, notamment !

— Hein ? Pardon ?

— Peu importe que cet homme que voici, poursuivit Rusty en replongeant l'explorateur et la pince dans la blessure, à qui je retire actuellement des bouts de fer plantés dans les boyaux, soit un paysan, un *scartabellus*, un noble ou un aristocrate. Il est allongé sur ma table. Et pour moi, si je puis me permettre, votre prince ou le fou du roi, c'est pareil.

— Pardon ?

— Votre comte attendra son tour.

— Maudit hobberas !

— Aide-moi, Shani. Prends l'autre pince. Attention à l'artère ! Marti, encore un peu de magie, si ce n'est pas trop te demander, nous avons là une sérieuse hémorragie.

Le chevalier fit un pas en avant, faisant grincer son armure et ses dents.

— Je te ferai pendre ! rugit-il. Je te ferai pendre, barbare !

— Tais-toi Papebrock, intervint le comte blessé en se mordant les lèvres. (Il avait du mal à parler.) Tais-toi. Laisse-moi ici et retourne au combat...

— Seigneur, non ! Jamais de la vie !

— C'est un ordre.

De derrière les bâches de la tente leur parvenaient le fracas des armes, le renâclement des chevaux ainsi que des cris sauvages. Dans l'hôpital militaire, les blessés hurlaient sur tous les tons.

— Regardez, je vous prie. (Rusty souleva la pince, faisant admirer la belle écharde – le trait brisé – qu'il avait enfin réussi à enlever.)

Cette merveille a été fabriquée par un artisan qui, grâce à son talent, a pu entretenir une famille nombreuse, contribuant par ailleurs au développement de la production locale, et donc au bien-être et au bonheur général. Et j'imagine que ce petit bijou, qui s'accroche merveilleusement aux viscères humains, est très certainement protégé par un brevet. Vive le progrès !

Il abandonna négligemment le fer ensanglanté dans un seau, jeta un regard au blessé qui avait perdu connaissance au cours de l'opération.

— Recousez-le et emmenez-le, dit-il en désignant le soldat inconscient d'un signe de tête. S'il a de la chance, il survivra. Amenez-moi le suivant sur la liste. Celui à la tête esquinée.

— Celui-là a cédé sa place, annonça Marti Sodergren d'une voix tranquille. Juste à l'instant.

Rusty se contenta d'inspirer et d'expirer ; tout commentaire était superflu ; il s'éloigna de la table, s'approcha du comte blessé. Il avait les mains pleines de sang, sa blouse aussi en était maculée, comme celle d'un boucher. Daniel Etcheverry, le comte de Garramone qui avait jusque-là gardé une contenance, se mit à hurler comme un loup. Avant qu'il se décroche la mâchoire, Shani lui fourra rapidement entre les dents un morceau de bois de tilleul.

\*\*\*

— Votre Altesse Royale ! Monsieur le connétable !

— Parle, mon garçon !

— L'étau se resserre autour de la Cohorte volontaire et de la Compagnie libre près de l'étang Doré... Les nains et les condottieres résistent vaillamment, même s'ils ont subi de lourdes pertes... On dit qu'Adieu Pangratt a été tué, ainsi que Frontino et Julia Abatemarko... Tous, tous ont été tués ! La bannière de Dorian qui venait à leur secours a été anéantie...

— La réserve, monsieur le connétable, dit Foltest tout bas, d'une voix intelligible. Si vous voulez mon avis, c'est le moment de faire intervenir la réserve. Que Bronibor envoie son infanterie sur les Noirs. Tout de suite ! Sinon, ils vont disloquer notre formation, et ce sera la fin.

Jan Natalis ne répondit pas, observant au loin le nouvel officier de liaison qui galopait vers eux sur un cheval écumant.

— Reprends ton souffle, mon garçon. Reprends ton souffle et parle distinctement !

— Ils ont rompu... le front... Les elfes de la brigade Vrihedd... M. de Ruyter vous fait dire...

— Quoi ? Parle !

— Qu'il est temps de sauver des vies.

Jan Natalis leva les yeux au ciel.

— Blenckert, dit-il d'une voix sourde. Faites venir Blenckert. Ou bien que vienne la nuit.

\*\*\*

Le sol autour de la tente trembla sous le martèlement des sabots, on aurait dit que la bâche s'était gonflée des cris et des hennissements des chevaux. Un soldat s'engouffra dans la tente, suivi de deux infirmières.

— Fuyez, tout le monde ! hurla le soldat. Sauvez-vous ! Nilfgaard est en train de battre les nôtres ! Ils nous exterminent ! C'est la fin ! La défaite !

— Le scalpel ! (Rusty écarta son visage pour éviter un jaillissement de sang – une véritable fontaine bouillonnante ! – qui sortait des artères du blessé.) La pince ! Et un tampon ! La pince, Shani ! S'il te plaît, Marti, fais quelque chose pour stopper cette hémorragie...

Tout près de la tente, quelqu'un se mit à beugler comme une bête, par à-coups. Un cheval poussa un cri perçant, quelque chose s'effondra sur le sol avec tumulte. Un carreau tiré d'une arbalète traversa la toile avec fracas en sifflant et ressortit de l'autre côté, passant heureusement assez haut pour ne menacer aucun des blessés allongés sur des civières.

— Nilfgaaaaard ! s'écria de nouveau le soldat d'une voix tremblante et haut perchée. Monsieur le chirurgien ! Vous n'entendez pas ce que je vous dis ? Les troupes de Nilfgaard ont percé les lignes royales, elles marchent sur nous en massacrant tout le monde sur leur passage ! Sauvons-nous !

Rusty prit l'aiguille des mains de Marti Sodergren et commença à suturer. L'homme ne bougeait plus depuis un moment déjà. Mais son cœur battait. Ça se voyait.

— Je ne veux pas mourir ! s'écriaient certains blessés éveillés.

Le soldat jura, s'élança vers la sortie, hurla soudain, bascula en arrière et s'effondra sur le sol. Il pissait le sang. Iola, qui était agenouillée près d'une civière, bondit sur ses jambes, recula.

Soudain le silence se fit.

*C'est mauvais signe, songea Rusty en voyant de nouveaux visiteurs entrer dans la tente. Des elfes. Des éclairs argentés. La brigade Vrihedd. La fameuse brigade Vrihedd...*

— On soigne les blessés ici, constata le premier soldat, un elfe de grande taille, au beau visage allongé, expressif, et aux grands yeux bleu saphir. Alors ?



Personne ne répondit. Rusty sentit que ses mains commençaient à trembler. Il passa rapidement l'aiguille à Marti. Il regarda Shani et vit que son front et les ailes de son nez étaient devenus très pâles.

— Alors, qu'en est-il ? demanda l'elfe, un accent mauvais dans la voix. À quoi sert-il que nous blessions nos adversaires sur le champ de bataille si vous vous évertuez ensuite à les soigner ? Nous infligeons des blessures à nos ennemis pour qu'ils en meurent. Et vous, vous les soignez ? À mon sens, il y a là un manque de logique absolu. Et une totale incompatibilité d'intérêts.

Il se pencha et sans aucune hésitation enfonça son épée dans la poitrine du blessé qui était allongé sur la civière la plus proche de l'entrée. Un autre elfe frappa un deuxième blessé de son espton. Un troisième blessé, conscient, tenta de parer le coup en levant sa main gauche et son moignon droit entouré d'un épais bandage.

Shani ne put retenir un cri. Perçant, strident, qui couvrit le gémissement inhumain poussé par l'infirme assassiné. Iola se précipita sur une civière et couvrit de son corps le blessé suivant. Son visage était devenu aussi blanc que la toile du bandage, ses lèvres commencèrent à trembler malgré elle. L'elfe cligna des yeux.

— *Va vort, beanna*, aboya-t-il. Ou je te transperce en même temps que lui, Dh'oine.

— Hors d'ici ! (En trois enjambées, Rusty avait rejoint Iola pour la protéger.) Hors de ma tente, assassin ! Dégage et retourne sur le champ de bataille. C'est là qu'est ta place. Parmi les autres assassins. Tuez-vous les uns les autres si vous voulez ! Mais dégagez d'ici.

L'elfe baissa les yeux sur le hobberas pansu et tremblant de peur dont le sommet de la tête aux cheveux frisés lui arrivait à peine au niveau de la ceinture.

— *Bloede Pherian*, siffla-t-il. Ôte-toi de mon chemin, larbin des humains !

— Certainement pas.

Le hobberas claquait des dents, mais il parlait distinctement.

Le deuxième elfe accourut, bouscula le chirurgien du manche de son espton. Rusty tomba à genoux. Le grand elfe écarta Iola du blessé d'un geste brusque et leva son épée... avant de se figer en voyant sur le manteau noir enroulé sous sa tête la flamme argentée de la division Deithwen. Et les insignes de colonel.

— *Yaevinn !* s'écria une elfe aux cheveux noirs nattés en s'engouffrant dans la tente. *Caemm, veloe ! Ess'evgyriad a'Dh'oine a'en va ! Ess'tedd !*

Le grand elfe regarda quelques secondes le colonel blessé, puis il jeta un coup d'œil au chirurgien dont les yeux embués trahissaient la panique. Puis il tourna les talons et sortit.

Derrière les murs de la tente, on entendit de nouveau des

piétinements, le fracas et le cliquètement du fer.

— Sus aux Noirs ! Achevons-les ! braillèrent mille voix.

On entendit quelqu'un hurler victoire ; puis le hurlement se mua en un rôle macabre.

Rusty tenta de se lever, mais ses jambes refusaient de lui obéir. Ses mains n'étaient pas tellement plus dociles.

Iola, secouée de spasmes violents, essayait d'étouffer ses sanglots ; elle se recroquevilla près de la civière du Nilfgaardien blessé, en position fœtale.

Shani pleurait, sans essayer de cacher ses larmes. Elle tenait toujours les écarteurs. Marti cousait calmement, seules ses lèvres remuaient dans un monologue muet, silencieux.

Rusty, toujours incapable de se mettre debout, s'assit. Il croisa le regard d'un infirmier ramassé sur lui-même, blotti dans un coin de la tente.

— Donne-moi une gorgée de gnôle, dit-il après un effort. Et ne me dis pas que tu n'en as pas. Je vous connais, fripons, vous en avez toujours.

\*\*\*

Le général Blenheim Blenckert se mit debout sur ses étriers, tendit le cou comme une grue, prêtant l'oreille aux échos de la bataille.

— Déployez la formation ! ordonna-t-il à ses commandants. Allons derrière cette colline immédiatement, au galop ! D'après ce que nous ont dit les éclaireurs, nous tomberons directement sur l'aile droite des Noirs.

— Et nous allons leur apprendre à vivre ! s'écria d'une voix stridente l'un des lieutenants, un gamin qui portait une moustache soyeuse et clairsemée.

Blenckert lui jeta un regard en coin.

— Le détachement avec l'étendard à l'avant, ordonna-t-il en s'emparant de son épée. Et au moment de la charge, criez « Rédanie ! » de toutes vos forces ! Que les gars de Foltest et de Natalis sachent que les renforts arrivent.

\*\*\*

Depuis son seizième anniversaire, il y avait de cela quarante ans, le comte Kobus de Ruyter avait pris part à de nombreuses batailles. Par ailleurs, dans sa famille, on était soldat de père en fils depuis huit générations ; il avait sans conteste quelque chose dans les veines qui faisait que les rugissements et le tumulte de la guerre, pour tout autre synonyme d'un vacarme terrifiant et assourdissant, étaient pour lui

aussi mélodieux qu'une symphonie magistrale. De Ruyter perçut immédiatement les nouveaux accords qui s'étaient immiscés dans la partition.

— Hourra, les garçons ! rugit-il en agitant son bâton de maréchal. La Rédanie approche ! Les aigles ! Les aigles !

Du nord, de derrière les collines, affluait vers la bataille une masse de cavaliers ; au-dessus d'eux flottaient les étendards amarante et les immenses gonfalons marqués de l'aigle argenté rédanien.

— Les renforts ! hurla de Ruyter. Les renforts arrivent ! Hourraaaa ! Sus aux Noirs !

Fort de son expérience et de celle de ses ancêtres depuis huit générations, il remarqua immédiatement que les Nilfgaardiens repliaient l'aile en vue de se retourner contre les renforts rédaniens qui chargeaient en rangs serrés. Il savait qu'il ne fallait pas les laisser faire.

— Derrière moi ! rugit-il en arrachant au porte-drapeau son étendard. Derrière moi, les Tretogoriens !

Ils attaquèrent avec rage. C'était une opération suicidaire, mais qui se révéla efficace. Les Nilfgaardiens de la division Venendal rompirent la formation et au même moment les bannières rédaniennes s'abattirent sur eux avec force. Un énorme fracas s'éleva dans les airs.

Kobus de Ruyter n'eut pas le loisir d'en être témoin. Atteint en pleine tête par un carreau d'arbalète, le comte glissa à bas de son cheval ; l'étendard le recouvrit comme un linceul.

Les huit générations de De Ruyter tombés au combat qui suivaient la bataille depuis l'au-delà hochèrent la tête pour lui rendre hommage.

\*\*\*

— On peut dire, monsieur le rotmistr, que ce jour-là, c'est un miracle qui a sauvé les Nordlings. Ou un concours de circonstances que personne n'était en mesure de prévoir... À dire vrai, Restif de Montholon écrit dans son livre que le maréchal Coehoorn avait commis une erreur dans l'appréciation des forces en présence et les intentions de l'adversaire. Selon lui, le maréchal aurait pris un trop gros risque en divisant le groupe armé « Centre » et en partant avec les troupes de la cavalerie ; s'engager dans cette bataille sans avoir au moins assuré le gros des troupes sur trois côtés était périlleux. Toujours d'après Restif de Montholon, le maréchal Coehoorn aurait négligé le travail de reconnaissance, ce qui expliquerait pourquoi il n'a pas repéré l'armée rédanienne qui arrivait en renfort...

— Cadet Puttkammer ! Les « œuvres » de M. de Montholon, d'une valeur plus que douteuse, ne sont pas au programme de cette école ! Sa Grandeur Impériale a émis un avis très critique sur ce livre. Vous

voudrez donc bien vous abstenir de le citer ici. Vraiment, je suis étonné. Jusqu'à présent, vos réponses étaient très bonnes, voire excellentes, et voilà que vous commencez soudain à parler de miracles et de concours de circonstances, vous permettant pour finir de critiquer les compétences du commandant Menno Coehoorn, l'un des plus grands chefs qu'ait connus l'Empire. Écoutez-moi bien, cadet Puttkammer ainsi que vous tous ici, si vous songez sérieusement à passer l'examen pour devenir officier, vous voudrez bien noter et retenir ceci : ce qui s'est passé à la bataille de Brenna n'a strictement rien à voir avec un quelconque miracle ou le hasard. Il s'agit d'une conspiration ! Conduite par des forces de diversion ennemies, des éléments séditeux, des émeutiers lâches, des étrangers, des faillis politiques, des traîtres et des vendus ! Un abcès qu'on a ensuite brûlé au fer rouge. Mais avant d'en arriver là, ces pleutres, ces traîtres à la nation avaient tissé leur toile et noué nombre d'intrigues ! Ce sont eux qui ont embobiné et trahi le maréchal Coehoorn, qui l'ont trompé et induit en erreur ! Ce sont eux, les gredins sans honneur et sans foi, qui ont...

\*\*\*

— Fils de salaud, répéta Menno Coehoorn en gardant l'œil rivé sur sa lunette. De vrais fils de salaud... Mais je vous retrouverai, et je vous apprendrai ce que signifie une mission de reconnaissance. De Wyngalt ! Va me chercher personnellement l'officier qui était en patrouille derrière les montagnes au nord. Tu ordonneras de les pendre tous, la patrouille tout entière !

— À vos ordres ! répondit en claquant des talons Ouder de Wyngalt, l'aide de camp\* du maréchal.

Il ne pouvait savoir, alors, que Lamarr Flaut, l'officier de patrouille en question, était précisément en train de rendre l'âme, piétiné par les chevaux de l'arrière-garde secrète de Nordling, celle-là même qu'il n'avait pas décelée, et qui à présent attaquait le flanc. De Wyngalt ne pouvait pas non plus savoir qu'il ne lui restait désormais que deux heures à vivre.

— Ils sont combien, là-bas, monsieur Trahe ? demanda Coehoorn, l'œil toujours collé à la lunette. Selon vous ?

— Au moins dix mille, rétorqua le chef de la 7<sup>e</sup> brigade daerlandaise. Des Rédaniens principalement, mais je vois également les chevrons d'Aedirn... Il y a aussi une licorne, donc Kaedwen est de la partie... Plusieurs bannières, au moins...

\*\*\*

La bannière avançait au galop, du sable et des gravillons giclant sous les sabots.

— Le Bronze, en avant ! hurlait le centenier Demipot, ivre comme toujours. Sus, à l'attaque ! Kaaaaedwen ! Kaaaaedwen !

*Par la peste, se disait Zylvik, qu'est-ce que j'ai envie de pisser. J'aurais dû aller me soulager avant la bataille...*

*Maintenant, ça risque d'être compliqué.*

— Le Bronze, en avant !

*Le Bronze, toujours. Partout où ça va mal, c'est le gonfalon de Bronze qu'on envoie. Toujours le gonfalon de Bronze. Et moi, j'ai envie de pisser.*

Ils étaient arrivés. Zylvik se retourna sur sa selle et frappa de son épée le cavalier en manteau noir marqué d'une étoile d'argent à huit branches qui se trouvait près de lui. Il lui taillada l'oreille et lui arracha son épaulière ainsi que son épaule.

— Le gonfalon de Bronze ! Pour Kaedwen ! À l'attaque !

Au milieu des clameurs, du fracas, du cliquetement des lames, des rugissements humains et des cris perçants des chevaux, le gonfalon de Bronze et les Nilfgaardiens s'affrontèrent.

\*\*\*

— De Mellis-Stoke et Braibant s'en sortiront avec les renforts, dit tranquillement Elan Trahe, le chef de la 7<sup>e</sup> brigade daerlandaise. Les forces sont équilibrées, rien de tragique ne s'est encore produit. La division de Tyrconnel va compenser l'aile gauche ; la Magne et la Venendal se maintiennent sur l'aile droite. Et nous... Nous, nous pouvons faire pencher la balance, monsieur le maréchal...

— En frappant au cœur de la formation, après les elfes. (Menno Coehoorn avait saisi l'idée.) En provoquant la panique à l'arrière. C'est ça ! C'est ainsi que nous agirons, par le Grand Soleil ! À vos bannières, messieurs ! La Nausicaa et la 7<sup>e</sup>, votre heure est arrivée !

— Vive l'empereur ! hurla Kees van Lo.

— Monsieur de Wyngalt, dit le maréchal en se retournant. Rassemblez les adjudants et l'escadron de défense. Assez d'inaction ! Nous allons à la charge en même temps que la 7<sup>e</sup> brigade daerlandaise.

Ouder de Wyngalt blêmit, mais il se reprit aussitôt.

— Vive l'empereur ! s'écria-t-il.

Sa voix tremblait à peine.

\*\*\*

Tandis que Rusty découpait, le blessé beuglait et s'agrippait à la table. Iola, luttant vaillamment contre son vertige, surveillait les

bandages et les garrots. Depuis l'entrée de la tente, on entendait la voix énervée de Shani.

— Où ça ? Mais vous êtes devenus fous ? Des vivants attendent ici d'être sauvés, et vous, vous bousculez tout le monde pour un cadavre ?

— Mais c'est le baron Anselme Aubry, madame ! Le chef de la bannière.

— C'était le chef du bataillon. Il est mort à présent ! Si vous avez réussi à le ramener ici en un seul morceau, c'est uniquement parce qu'il porte encore son armure ! Emmenez-le. C'est un hôpital de campagne ici, pas un dépôt mortuaire !

— Mais enfin, madame...

— N'encombrez pas l'entrée ! Tenez, regardez, on nous en amène un qui respire encore. Du moins, on dirait. À moins que ce ne soient des gaz.

Rusty pouffa, mais il fronça aussitôt les sourcils.

— Shani ! Viens ici immédiatement ! Rappelle-toi, morveuse, dit-il entre ses dents serrées, penché au-dessus d'une jambe fendue, qu'un chirurgien n'a le droit d'être cynique qu'au bout de dix ans de pratique. Tu t'en souviendras ?

— Oui, monsieur Rusty.

— Prends le raspatoire et découpe le périoste... Par la peste, ça vaudrait le coup de l'anesthésier encore un peu... Où est Marti ?

— Elle vomit derrière la tente, dit Shani sans la moindre pointe de cynisme dans la voix. Comme un chat.

Rusty prit la scie.

— Au lieu d'inventer quantité de sorts et de sortilèges puissants et terrifiants, les magiciens devraient plutôt se concentrer sur un seul, qui leur permettrait d'en jeter des petits. Un sortilège pour l'insensibilisation, par exemple. Et qui fonctionnerait sans problème. Sans les faire vomir.

La scie grinça et crissa sur les os. Le blessé hurla.

— Plus serré le bandage, Iola.

L'os céda enfin. Rusty donna un coup de ciselet, s'essuya le front.

— Des instruments et des nerfs d'acier, dit-il machinalement.

Mais c'était inutile, car avant qu'il ait fini sa phrase les filles étaient déjà en train de recoudre le blessé.

Rusty saisit la jambe coupée qui reposait sur la table et la jeta dans un coin, sur un tas d'autres membres amputés. Le blessé ne beuglait plus.

— Il s'est évanoui ou il est mort ?

— Il s'est évanoui, monsieur Rusty.

— C'est bien. Suture le moignon, Shani. Qu'on amène le suivant ! Iola, va vérifier que Marti en a terminé avec son vomi.

— Je me demande, dit Iola tout doucement, sans relever la tête, combien d'années de pratique vous avez, vous, monsieur Rusty... Une centaine ?

\*\*\*

Après plusieurs minutes d'une marche épuisante, suffocante à cause de la fumée, les centeniers et les dizainiers, avec force cris, ordonnèrent enfin l'arrêt et le déploiement en rangs des régiments wyzimiens. Jarre, qui tentait de reprendre son souffle en ouvrant et refermant la bouche comme un poisson, vit le voïvode Bronibor qui défilait devant ses troupes sur son magnifique destrier encuirassé. Le voïvode lui-même était tout en plaques. Son armure en acier trempé à bandes bleues le faisait ressembler à un énorme maquereau de tôle.

— Comment allez-vous, les empotés ?

Les rangs de piquiers répondirent par un grognement aussi retentissant que le tonnerre lointain tandis que le voïvode faisait faire demi-tour à son cheval cuirassé et défilait au pas devant le premier rang.

— À en juger par les doux bruits de pets que vous émettez, constata-t-il, j'en conclus que vous allez bien. Parce que dans le cas contraire, vous ne pétez pas en sourdine, mais vous beuglez et gémissiez comme des damnés. Je vois à votre air que vous brûlez d'envie d'aller au combat. Vous rêvez de batailles, vous n'en pouvez plus d'attendre les Nilfgaardiens. N'est-ce pas, voyous wyzimiens ? Eh bien, j'ai une bonne nouvelle pour vous ! Votre vœu sera bientôt exaucé. Très bientôt. Très très bientôt.

Les piquiers marmonnèrent de nouveau. Bronibor, arrivé au bout du rang, fit demi-tour, continuant de discourir en faisant tambouriner sa masse d'armes sur son arçon décoré.

— Soldats de l'infanterie, vous avez bouffé de la poussière en défilant derrière les cuirassés. Jusqu'à maintenant, plutôt que la gloire et les butins, vous avez respiré les pétards des chevaux. Et même aujourd'hui, alors que le besoin s'en fait grandement sentir, vous n'auriez peut-être pas trouvé le chemin de la gloire par vous-mêmes. Mais vous avez de la chance, soldats ! Ici, près de ce village dont j'ai oublié le nom, vous montrerez enfin ce dont vous êtes capables en tant qu'armée. Ce nuage de poussière que vous voyez dans le champ, c'est la cavalerie nilfgaardienne qui a l'intention de broyer notre armée en nous attaquant sur le flanc, de nous balayer et de nous noyer dans les marécages de cette rivière, là-bas, dont j'ai également oublié le nom. C'est à vous, célèbres piquiers de Wyzima, que revient l'honneur, de par la grâce du roi Foltest et du connétable Natalis, de défendre la brèche qui s'est ouverte dans nos rangs. Vous colmaterez cette brèche

de vos propres poitrines, si je puis m'exprimer ainsi, vous contiendrez la charge nilfgaardienne. Alors, mes braves, vous êtes heureux, hein ? L'orgueil vous étouffe, pas vrai ?

Jarre, serrant la hampe de sa pique, jeta un regard tout autour de lui. Rien n'indiquait que les soldats se réjouissaient à la perspective de se battre bientôt, et si, au titre de l'honneur qui leur avait été fait de colmater la brèche, l'orgueil les étouffait, ils le masquaient habilement. Sur sa gauche, Melfi marmonnait une prière dans sa barbe. À sa droite, Deumlax, un vieux briscard, reniflait, jurait et toussait nerveusement.

Bronibor fit faire demi-tour à son cheval, se redressa sur sa selle.

— Je n'entends rien, mugit-il. J'ai demandé, putain, si l'orgueil vous étouffait ?

— Oui, commandant ! rugirent les piquiers d'une seule voix, ne voyant pas d'autre issue.

Jarre aussi rugit. *Puisqu'on y va tous en cœur, alors allons-y !*

— C'est bien ! (Le voïvode retint son cheval.) Et maintenant, mettez-vous en formation convenable ! Centeniers, qu'est-ce que vous attendez, sapristi ? Formez un carré ! Le premier rang à genoux, le deuxième debout ! Placez les piques ! Pas par ce bout-là, imbécile ! Oui, oui, c'est à toi que je parle, le barbu. Plus haut, plus haut les fers, les gars ! Serrez les rangs, encore ! Épaule contre épaule ! Voilà, maintenant vous avez l'air imposant ! Vous passeriez presque pour une armée !

Jarre se retrouva au deuxième rang. Il enfonça le manche de sa pique dans le sol, serrant la hampe dans ses mains rendues moites par la peur. Melfi marmottait sans discontinuer la prière des morts. Deumlax marmonnait entre ses dents, se répétant inlassablement les mêmes refrains. Si l'on tendait bien l'oreille, on pouvait apprendre nombre de détails intimes sur les Nilfgaardiens, les chiens, les chiennes, les rois, les connétables, les voïvodes et leur mère à tous.

Le nuage dans le champ grossissait.

— On ne lâche pas de gaz, là-bas, on ne claque pas des dents ! rugit Bronibor. Si vous pensez pouvoir ainsi effrayer les chevaux nilfgaardiens, vous vous trompez lourdement ! Que personne ne se fasse d'illusions ! Ce qui arrive sur vous, c'est la célèbre brigade Nausicaa et la non moins célèbre 7<sup>e</sup> Daerlandaise, des soldats combattifs, parfaitement entraînés ! Ils ne se laisseront pas impressionner, ils ne se laisseront pas faire ! Il faut les décimer ! Plus haut, les piques !

De loin leur parvenait déjà le grondement, faible encore, mais qui montait progressivement, des sabots ennemis. La terre se mit à trembler. Au milieu du nuage de poussière, les lames commencèrent à luire, comme des étincelles.



— Vous avez une foutue chance, Wyzimiens, beugla encore le voïvode. Le dernier modèle modernisé de la pique réglementaire d'un fantassin fait vingt et un pieds de long. Contre trois pieds et demi seulement pour une épée nilfgaardienne. Vous savez compter, je suppose ? Sachez qu'eux aussi. Mais ils sont sûrs et certains que vous ne résisterez pas, que votre vraie nature se révélera au combat et confirmera que vous n'êtes que des merdeux, des poltrons et des baiseurs de boucs galeux. Les Noirs espèrent bien que vous balancerez vos perches et commencerez à vous sauver ; alors ils vous poursuivront à travers champ et vous faucheront dans le dos, la tête et le cou, ils vous faucheront sans la moindre difficulté. Souvenez-vous, les mouflets, que même si la peur vous donne des ailes, vous n'échapperez pas à la cavalerie. Celui qui veut vivre, qui veut la gloire et le butin, celui-là doit rester debout ! Fermement ! Aussi solide qu'un mur ! Et serrer les rangs !

Jarre regarda autour de lui. Derrière la ligne des piquiers, les arbalétriers tournaient déjà les manivelles ; à l'intérieur du carré se dressaient les lames des guisarmes, des berdiches, des haliebardes, des glaives, des faux, des fauchards et des fourches. La terre tremblait de plus en plus fort, de plus en plus distinctement ; au milieu de la vague noire qui s'apprêtait à déferler sur eux, on distinguait déjà les silhouettes des cavaliers.

— Maman, maman, répétait Melfi, les lèvres tremblantes. Maman...

— ... ta mère, marmonna Deuxlax.

Le grondement se rapprochait. Jarre voulut s'humecter les lèvres, mais c'était peine perdue. Sa langue avait cessé de fonctionner normalement, elle s'était étrangement raidie et était devenue aussi sèche qu'un copeau de bois. Le grondement se rapprochait.

— Serrez les rangs ! rugit Bronibor en sortant son épée. Épaule contre épaule, j'ai dit ! Rappelez-vous, aucun de vous ne lutte seul ! Et l'unique remède contre la peur qui vous tord les boyaux, c'est la pique dans le creux de votre main ! Préparez-vous au combat ! Les piques dans le poitrail des chevaux ennemis ! Alors, brigands wyzimien ! Qu'est-ce que nous allons faire ? J'ai posé une question !

— Rester debout fermement ! rugirent les piquiers à l'unisson. Aussi solides qu'un mur ! Serrer les rangs !

Jarre aussi rugit. Puisqu'on y allait tous en chœur, alors allons-y. Sous les sabots des cavaliers qui arrivaient en triangle jaillissait du sable, des gravillons et des brins d'herbe. Les Nilfgaardiens qui chargeaient hurlaient comme des démons en agitant leurs armes. Jarre serra sa pique, rentra la tête dans les épaules et ferma les yeux.

D'un geste brusque, sans cesser d'écrire, Jarre chassa de son moignon les mouches qui voletaient au-dessus de l'encrier.

*Le trait de génie du maréchal Coehoorn fut réduit à néant, ses troupes furent stoppées sur le flanc par la vaillante infanterie de Wyzima, commandée par le voïvode Bronibor qui paya chèrement son héroïsme de son sang. Et tandis que les Wyzimiens résistaient avec acharnement, Nilfgaard se trouvait en déroute sur son aile gauche : certains Noirs commencèrent à se débander, d'autres à se rassembler en petits groupes pour tenter de se protéger, car ils étaient encerclés de toutes parts. Rapidement, le même schéma se répéta sur l'aile droite, où l'opiniâtreté des nains et des condottieres finit par l'emporter sur la fougue nilfgaardienne. Sur tout le front, un même cri de triomphe s'éleva ; tandis que le moral des chevaliers du roi remontait, celui des Nilfgaardiens tombait au plus bas et leurs mains mollissaient de lassitude. Les nôtres commencèrent à les broyer comme des amandes ; les échos des armures brisées se propageaient au loin.*

*Le maréchal de campagne Coehoorn comprit alors que la bataille était perdue, il vit les brigades autour de lui disparaître et partir en déroute.*

*Des officiers et des chevaliers accoururent vers lui et lui donnèrent un cheval frais en lui criant de partir, de sauver sa vie. Mais c'était un cœur impavide qui battait dans la poitrine du maréchal nilfgaardien.*

*— Il ne sied pas ! s'écria-t-il en repoussant les rênes qu'on lui tendait.*

*» Il ne sied pas que je quitte en m'enfuyant comme un couard le champ sur lequel tant de bons soldats sont tombés pour l'empereur sous mon commandement.*

*Et le brave Menno Coehoorn ajouta...*

\*\*\*

— Il n'y a plus moyen de foutre le camp, poursuivit Menno Coehoorn avec calme en balayant le champ de bataille du regard. Nous sommes encerclés de toutes parts.

— Donnez-nous votre manteau et votre heaume, monsieur le maréchal, dit le rotmistr Sievers en essuyant la sueur et le sang de son visage. Prenez les miens ! Et aussi mon destrier... Ne protestez pas ! Vous devez vivre ! Vous êtes indispensable à l'Empire, irremplaçable... Nous, les Daerlandais, attaquerons les Nordlings, créant ainsi une diversion, et vous, pendant ce temps, vous tenterez de vous frayer un chemin là en bas, sous le vivier...

— Vous allez y rester, marmonna Coehoorn en saisissant les rênes qu'on lui tendait.

— C'est un honneur ! dit Sievers en se redressant sur sa selle. Je suis un soldat ! De la 7<sup>e</sup> brigade daerlandaise ! À moi ! Par ma foi ! À

moi !

— Bonne chance, marmonna Coehoorn en jetant sur ses épaules le manteau daerlandais marqué d'un scorpion noir sur l'épaule. Sievers ?

— Oui, monsieur le maréchal ?

— Rien. Bonne chance, mon garçon.

— Que la chance vous vienne aussi en aide, monsieur le maréchal. À cheval, par ma foi !

Coehoorn les suivit des yeux. Jusqu'à ce que Sievers et ses hommes, avec force fracas, grondements et hurlements, se jettent sur les condottieres. Qui étaient supérieurs en nombre, et auxquels d'autres vinrent immédiatement prêter main-forte. Les manteaux noirs des Daerlandais disparurent dans la grisaille des condottieres, au milieu d'un gigantesque nuage de poussière.

En entendant de Wyngalt et les adjudants toussoter, le maréchal reprit ses esprits. Il repositionna le porte-étriers et les galons d'ornement, tout en maîtrisant son destrier indocile.

— À cheval ! ordonna-t-il.

Au début ils eurent de la chance. À l'entrée d'une petite vallée menant à la rivière, les Nordlings concentraient temporairement toutes leurs forces sur un groupe de rescapés de la brigade Nausicaa qui, serrés les uns contre les autres dans un cercle hérissé de lames, se défendaient âprement, empêchant l'ennemi d'ouvrir une brèche dans leur anneau. Bien évidemment, ils ne s'en sortirent pas aussi facilement. Ils durent se frayer un passage à travers une ligne de la cavalerie légère, des Bruggeois, à en juger par l'emblème sur leur manteau. La bagarre fut très courte, mais furieusement acharnée. Coehoorn n'avait plus rien d'un héros, et il n'en avait cure. Il ne voulait qu'une seule chose désormais : vivre. Sans même jeter un regard à l'escorte qui bataillait avec les Bruggeois, il fila avec ses adjudants vers la rivière, plaqué contre l'encolure de son cheval.

La route était libre de l'autre côté de la rivière, derrière les saules tordus s'étendait une vallée déserte sur laquelle on ne voyait aucune armée ennemie. Ouder de Wyngalt, qui galopait au côté de Coehoorn, poussa un cri de triomphe...

Quelque peu prématuré.

Ils étaient séparés de la paisible petite rivière par une prairie envahie de renouées vert clair. Lorsque, lancés au grand galop, ils débouchèrent sur l'herbe, les chevaux s'enfoncèrent aussitôt dans la fange jusqu'au flanc.

Le maréchal passa par-dessus la tête de sa monture et atterrit dans la boue. Tout autour de lui les chevaux hennissaient et regimbaient, les hommes hurlaient, couverts de fange et de lentilles d'eau. Au milieu de ce pandémonium, Menno entendit soudain un autre son. Un

son synonyme de mort.

Le sifflement des flèches.

Il se jeta dans le courant de la rivière, pataugeant dans l'épais borbier où il s'enfonçait jusqu'aux cuisses. L'adjudant qui peinait à côté de lui s'effondra soudain, la tête dans la boue ; le maréchal eut le temps de voir la flèche enfoncée jusqu'aux empenes dans son épaule. Au même instant, il reçut un coup terrible sur la tête. Il vacilla, mais il ne tomba pas, coincé dans le limon et les marais. Il voulut crier mais seul un râle parvint à sortir de sa bouche. *Je suis en vie*, se dit-il en tentant de s'arracher à l'étreinte de la bourbe gluante. Un cheval qui s'extirpait de la fange rua et heurta son heaume ; la tôle défoncée lui lamina la joue, lui brisa les dents et lui taillada la langue... *Je saigne... J'avale du sang... Mais je suis vivant...*

De nouveau le bruissement des cordes, le sifflement des empenes, le claquement des traits qui fracassaient les cuirasses ; des hurlements, des hennissements, des éclaboussures de sang. Le maréchal regarda autour de lui et vit les tireurs sur la berge : de petites silhouettes trapues, ventruës, vêtues de hauberts, de bassinets et de casques à pointes. *Des nains*, se dit-il.

Le bruissement des cordes des arbalètes, le sifflement des empenes. Le cri perçant des chevaux devenus fous. Le hurlement des hommes, étouffé par l'eau et la boue.

Tourné vers les tireurs, Ouder de Wyngalt cria qu'il se rendait ; d'une voix puissante, stridente, il demanda grâce et pitié, promettant une rançon, implorant pour sa vie. Conscient que personne ne comprenait ses paroles, il leva au-dessus de sa tête son épée qu'il tenait par la lame. En signe de reddition compréhensible *a priori* par tous, il allongea son épée. Mais il ne fut pas compris, ou alors mal compris, car deux traits le frappèrent en pleine poitrine avec une telle force qu'il fut projeté hors du marécage.

Coehoorn ôta son heaume cabossé d'un geste brusque. Il connaissait assez bien le langage courant des Nordlings.

— Ze suis le mahésal Coeonn..., balbutia-t-il en crachant du sang... le... mahésal... Coeonn... Ze vous en prie... Ze me vends...

— Qu'est-ce qu'il raconte, Zoltan ? s'étonna l'un des arbalétriers.

— Qu'il aille se faire foutre ! On s'en fiche de sa parlote ! Tu vois ce qui est brodé sur son manteau, Munro ?

— Un scorpion d'argent ! Ha ! Les gars, visez le fils de salaud ! Pour Caleb Stratton !

— Pour Caleb Stratton !

Les arbalètes cliquetèrent. Un trait atteignit Coehoorn en pleine poitrine, un deuxième le toucha à la cuisse, un troisième à la clavicule. Le maréchal de campagne de l'empire nilfgaardien tomba en arrière dans la boue, les renouées et les élodées cédèrent sous son

poids. *Qui donc, par la peste noire, pouvait bien être ce Caleb Stratton ? eut-il le temps de se demander. Jamais de ma vie je n'ai entendu parler d'un Caleb...*

L'eau trouble, épaisse, boueuse et ensanglantée de la petite rivière Chotla se referma sur lui et pénétra dans ses poumons.

\*\*\*

Iola sortit de la tente pour prendre une bouffée d'air frais. C'est alors qu'elle le vit, assis près du banc du forgeron.

— Jarre !

Il leva les yeux sur elle. Son regard était totalement vide.

— Iola ? demanda-t-il en remuant ses lèvres gercées avec difficulté. D'où est-ce que tu...

— Quelle question ! l'interrompit-elle aussitôt. Dis-moi plutôt ce que toi tu fais ici !

— Nous avons amené notre chef... Le voïvode Bronibor... Il est blessé...

— Toi aussi, tu es blessé. Montre-moi ce bras. Par les déesses ! Mais enfin mon garçon, tu vas te vider de ton sang !

Jarre la regardait, mais Iola commença à douter qu'il la voyait vraiment.

— C'est la bataille, dit le garçon en claquant légèrement des dents. Il faut rester debout fermement, aussi solide qu'un mur... Serrer les rangs. Les blessés légers doivent amener à l'hôpital de campagne les blessés graves. Ce sont les ordres.

— Montre-moi ton bras, je te dis.

Jarre poussa un bref hurlement, ses dents serrées se mirent à claquer dans un staccato sauvage. Iola fronça les sourcils.

— Misère, ce n'est pas beau à voir... Oh ! Jarre, Jarre... Tu verras, mère Nenneke sera très en colère... Viens avec moi.

Elle le vit blêmir au moment d'entrer. Quand parvint à ses narines la puanteur en suspens sous les bâches. Il eut un moment d'hésitation. Elle le soutint. Elle le vit regarder la table couverte de sang. L'homme qui y était allongé. Le chirurgien, un petit hobberas, qui bondit brusquement, trépigna, jura horriblement en jetant son scalpel à terre.

— Par la peste ! Putain ! Pourquoi ? Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi ?

Personne ne répondit.

— Qui était-ce ?

— Le voïvode Bronibor, indiqua Jarre d'une voix faible en regardant droit devant lui, le regard toujours aussi vide. Notre chef... Nous nous tenions bien serrés dans la formation. C'étaient les ordres. Comme un mur. Et Melfi a été tué...

— Monsieur Rusty, demanda Iola. Ce garçon, je le connais... Il est blessé...

— Il tient sur ses jambes, estima froidement le chirurgien. Et j'en ai un, là, qui est presque à l'agonie, et qui attend d'être trépané. Pas question de pistonnage ici...

À cet instant, doté d'un sens inné de la dramaturgie, Jarre tomba dans les pommes et s'effondra sur le sol. Le hobberas pouffa.

— C'est bon, mettez-le sur la table, ordonna-t-il. Eh bien, son bras est dans un sale état. Comment est-ce qu'il tient, ça, on se le demande ! Grâce à sa manche, sans doute ? Iola, un bandage ! Serre fort ! Et ne t'avise pas de pleurer ! Shani, donne-moi la scie.

Avec un horrible craquement la scie s'enfonça dans l'os un peu au-dessus de l'articulation broyée du coude. Jarre revint à lui et se mit à brailler horriblement. Mais pas très longtemps. Car lorsque l'os céda, il s'évanouit de nouveau.

\*\*\*

*Et c'est ainsi que la puissance de Nilfgaard mordit la poussière sur les champs de Brenna, et qu'il fut mis un terme définitif à la marche de l'Empire vers le Nord. À Brenna, l'Empire perdit quarante-quatre mille hommes, morts au combat pour la plupart ou bien réduits en esclavage. Est tombée la fine fleur de la chevalerie, l'élite de la cavalerie. Ont péri, disparu ou ont été faits prisonniers des chefs de la trempe de Menno Coehoorn, Braibant, de Mellis-Stoke, van Lo, Tyrconnel, Eggebracht et d'autres encore dont les noms n'ont pas été conservés dans nos archives.*

*C'est ainsi que Brenna marqua le début de la fin. Mais il convient de notifier que cette bataille ne fut qu'une modeste pierre dans le nouvel édifice qui allait voir le jour, et que son importance aurait été infime si les fruits de la victoire n'avaient été intelligemment utilisés. Il convient de rappeler que loin de s'endormir sur ses lauriers, tout gonflé d'orgueil, et d'attendre les honneurs et les hommages, Jan Natalis, sans presque reprendre son souffle, se mit en marche vers le Sud. Les troupes de la cavalerie, sous le commandement d'Adam Pangratt et de Julia Abatemarko, décimèrent, anéantirent deux divisions de la III<sup>e</sup> armée qui allaient prêter tardivement main-forte à Menno Coehoorn. À cette nouvelle, le reste du groupe armé « Centre » prit lâchement la fuite et se retira avec empressement au-delà de la Iaruga. Mais comme Foltest et Natalis marchaient sur leurs talons, les impériaux abandonnèrent des camps entiers de soldats ainsi que tous les engins grâce auxquels, dans leur orgueil, ils pensaient assiéger Wyzima, Gors Velen et Novigrad.*

*Telle une avalanche qui, en dévalant la montagne, entraîne toujours plus de neige dans son sillage, Brenna engendrait des conséquences de plus en plus rudes pour Nilfgaard. Les temps devinrent difficiles pour les troupes*

de Verden placées sous le commandement du prince de Wettem : les corsaires de Skellige et le roi Ethain de Cidaris leur infligèrent un sérieux camouflet dans la guerre de partisans. Lorsque ensuite de Wett eut connaissance de ce qui s'était passé à Brenna et que lui fut parvenue la nouvelle que le roi Foltest et Jan Natalis se dirigeaient sur lui à marche forcée, il donna aussitôt l'ordre de sonner la retraite et traversa la rivière pour s'enfuir à Cintra, parsemant de cadavres la route de sa débandade, l'insurrection à Verden ayant repris de plus belle à l'annonce des défaites nilfgaardiennes. Nastrog, Rozrog et Bodrog, forteresses imprenables, furent les seules où se maintinrent des garnisons importantes ; elles ne quittèrent les lieux qu'après la signature du traité de Cintra, sous les honneurs et avec leur étendard.

À Aedirn, la nouvelle de la défaite de Nilfgaard à Brenna conduisit les rois Demawend et Henselt, qui étaient brouillés, à se réconcilier et à combattre côte à côte contre Nilfgaard. Le groupe armé « Est » qui, sous le commandement du duc Ardal aep Dahy, marchait vers la vallée du Pontar, ne put s'opposer aux deux rois alliés. Rejoints par les forces de Rédanie et les guérilleros de la reine Meve, qui harcelèrent sans répit l'arrière-garde de Nilfgaard, Demawend et Henselt acculèrent Ardal aep Dahy jusqu'à Aldersberg. Le duc Ardal voulut entreprendre la bataille, mais par une curieuse fatalité, il tomba soudainement malade ; il fut pris de coliques et de diarrhées après avoir mangé quelque aliment avarié et il mourut en deux jours dans d'affreuses souffrances. Quant à Demawend et Henselt, ils attaquèrent les Nilfgaardiens sans tarder et là, à Aldersberg – sans doute est-ce justice –, ils les massacrèrent dans une rude bataille, en dépit de la supériorité numérique de Nilfgaard. Ainsi la puissance mentale et la maîtrise triomphent-elles toujours des forces brutales et obtuses.

Il convient de notifier une dernière chose : personne ne sait ce qu'il est advenu de Menno Coehoorn. Les uns racontent qu'il est tombé mais que son corps n'a pu être identifié dans la fosse commune. Les autres disent qu'il s'en est sorti mais que, craignant la colère impériale, il n'est jamais rentré à Nilfgaard. Il serait allé se cacher à Brokilone, chez les dryades, où il serait devenu un ermite, se laissant pousser la barbe jusques au sol. Là-bas il se serait éteint rapidement, accablé de chagrin.

Une légende circule également parmi les gens simples : le maréchal aurait fréquenté, la nuit, le champ de Brenna, marchant au milieu des tertres en se lamentant « Rendez-moi mes légions ! », mais il aurait fini par se pendre à un tremble sur un mont que l'on nomma, pour cette raison, le mont de Potence. Et la nuit, parmi les autres fantômes, l'on pouvait croiser le spectre du célèbre maréchal hantant régulièrement le champ de bataille.

— Grand-père Jarre ! Grand-père Jarre !

Jarre leva la tête de ses papiers, rectifia la position de ses lunettes qui glissaient sur son nez moite de sueur.

— Grand-père Jarre ! s'écria de sa voix aiguë le plus jeune de ses

petits-enfants, une petite fille de six ans, résolue et vive et qui, grâce aux dieux, ressemblait davantage à sa mère, la fille de Jarre, qu'à son père, un véritable mollasson.

— Grand-père Jarre ! Grand-mère Lucienne m'a dit de te dire que ça suffisait pour aujourd'hui, ton gribouillage oiseux, et que le goûter était prêt !

Jarre mit religieusement de côté les feuilles qu'il venait d'écrire et reboucha l'encrier. Il ressentit une douleur à son moignon. *Le temps va changer*, se dit-il. *Il va pleuvoir*.

— Grand-père Jaaaaarre !

— J'arrive, Ciri, j'arrive.

\*\*\*

Avant qu'ils aient fini de s'occuper du dernier blessé, il était déjà bien plus de minuit. Les dernières opérations s'étaient déroulées sous les feux d'une lampe classique auxquels, plus tard, s'était ajoutée une lumière magique. Marti Sodergren avait eu une crise mais elle était revenue à elle, et bien qu'elle fût pâle comme la mort, rigide et que ses mouvements fussent aussi peu naturels que ceux d'un golem, ses sortilèges n'en étaient pas moins habiles et efficaces.

Il faisait nuit noire lorsqu'ils sortirent de la tente tous les quatre ; ils s'assirent contre la bâche.

La vallée était inondée de diverses lueurs : les feux immobiles des bivouacs, les feux mobiles des torches et des flambeaux. La nuit résonnait de chants lointains, de cris, d'interjections, de vivats.

Tout autour d'eux résonnaient également les cris saccadés et les gémissements des blessés. Les soupirs et les supplications des mourants. Ils ne les entendaient plus. Ils s'étaient habitués aux échos de souffrance et d'agonie, qui leur étaient désormais aussi familiers et naturels que le coassement des grenouilles dans les marais de la rivière Chotla, ou que le chant des cigales parmi les acacias de l'étang Doré.

Marti Sodergren, d'humeur romantique, se taisait, appuyée contre l'épaule du hobberas. Iola et Shani, enlacées, serrées l'une contre l'autre, pouffaient de temps en temps en silence, d'un rire nerveux, saccadé.

Avant de s'asseoir près de la tente, ils avaient tous bu une timbale de vodka, et Marti les avait régalez de son dernier sortilège : un sort d'hilarité, utilisé généralement pour l'arrachage de dents. Rusty se sentait dupé par ce mélange : l'alcool, associé à la magie, l'avait abruti au lieu de le détendre ; loin d'adoucir son épuisement, il l'exacerbait au contraire. Au lieu de lui apporter l'oubli, il faisait remonter ses souvenirs à la surface.



*Il semblerait qu'il n'y ait que sur Iola et Shani que l'alcool et la magie aient l'effet escompté, songea-t-il.*

Il se retourna et vit à la lumière de la lune des traces de larmes argentées briller sur le visage des deux jeunes filles.

— Je me demande qui a gagné la bataille, dit-il en se passant la langue sur ses lèvres raidies. Quelqu'un le sait-il ?

Marti tourna son visage vers lui, mais elle garda le silence pour ne pas briser le charme de cette soirée romantique. Les cigales chantaient dans les acacias, les saules et les aulnes de l'étang Doré ; les grenouilles coassaient. Les blessés gémissaient, imploraient, soupiraient. Et mouraient. Shani et Iola gloussaient à travers leurs larmes.

\*\*\*

Marti Sodergren mourut deux semaines après la bataille. Elle avait fréquenté un officier de la Compagnie libre des condottieres, traitant cette aventure à la légère. Contrairement à l'officier. Lorsque Marti, qui aimait le changement, se mit à fréquenter un rotmistr témérien, le condottiere, fou de jalousie, lui donna un coup de couteau. Il fut pendu pour son crime, mais l'on ne parvint pas à sauver la guérisseuse.

Rusty et Iola moururent un an après la bataille, à Maribor, au plus fort de l'épidémie de fièvre hémorragique, qu'on appela aussi la Mort rouge ou le fléau Catriona, du nom du bateau qui avait amené la maladie. Tous les médecins et la majorité des prêtres s'enfuirent alors de Maribor. Rusty et Iola, eux, étaient restés. Ils avaient soigné les malades, puisqu'ils étaient médecins. Qu'il n'existe aucun remède contre la Mort rouge était pour eux sans importance. Ils furent contaminés tous les deux. Lui mourut dans ses bras, entre ses puissantes mains de paysanne qui inspiraient confiance. Elle, quatre jours plus tard. Seule.

Shani mourut soixante-douze ans après la bataille. Elle était alors la doyenne émérite, célèbre et respectée, de la faculté de médecine de l'université d'Oxenfurt. Des générations de futurs chirurgiens répétaient sa fameuse plaisanterie : « Couds le rouge avec le rouge, le jaune avec le jaune, le blanc avec le blanc. Si tu respectes ces règles, tout se passera sûrement très bien. »

Peu d'entre eux remarquaient que madame la doyenne essuyait furtivement quelques larmes chaque fois qu'elle énonçait cette facétie.

Peu d'entre eux.

\*\*\*

Les grenouilles coassaient, les cigales chantaient parmi les saules près de l'étang Doré. Shani et Iola gloussaient à travers leurs larmes.

— Je me demande qui a gagné, répéta Milo Vanderbeck, un hobberas chirurgien de campagne, surnommé Rusty.

— Rusty, dit Marti Sodergren d'une voix romantique. Crois-moi, c'est bien la dernière chose dont je me préoccuperais si j'étais à ta place.

---

\* En français dans le texte. (*NdT*)

\* En français dans le texte. (*NdT*)

« Certaines flammes, grandes et puissantes, brillaient d'une lumière vive et ardente ; d'autres au contraire étaient toutes petites, vacillantes et tremblantes, sans éclat, et finissaient par s'éteindre. Tout au bout enfin brûlait une flamme minuscule, presque immobile, si faible qu'elle brillait à peine ; elle avait toutes les peines du monde à rester vivante, elle était tout près déjà de s'éteindre complètement.

— À qui appartient cette petite flamme prête à disparaître ? demanda le sorcelleur.

— C'est la tienne, répondit la Mort. »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

## CHAPITRE 9

Le plateau s'étendait presque jusques aux montagnes lointaines dont les cimes grises se noyaient dans la brume ; on aurait dit une véritable mer de pierres, déformée à certains endroits par des bosses ou des crêtes, hérissée à d'autres de dents pointues. Les carcasses des bateaux, des dizaines de carcasses, retenaient l'attention. Des galères, des galéaces, des cogues, des caravelles, des bricks, des holks, des drakkars. Certaines épaves avaient l'air de se trouver là depuis peu, d'autres, qui à l'évidence reposaient en ces lieux depuis des dizaines voire des centaines d'années, ne formaient plus que des tas de planches et de membrures difficilement identifiables.

Certaines avaient leur quille tournée vers le ciel, d'autres, renversées sur le côté, semblaient avoir été rejetées par des vents et des tempêtes démoniaques. D'autres encore donnaient l'impression de glisser, de naviguer au milieu de cet océan de pierres. Elles se tenaient bien droites, leurs galions fièrement dressés, leurs mâts indiquant le zénith, agitant ce qui restait de leurs voiles, de leurs étais et de leurs haubans. Elles possédaient même leurs équipages fantomatiques, des marins sans vie, calés entre des planches putréfiées, empêtrés dans les cordages des charpentes, occupés pour des siècles à naviguer sans fin.

Alarmés par l'apparition du cavalier, apeurés par le martèlement des sabots, des nuées d'oiseaux noirs quittèrent à tire-d'aile en croassant les mâts, les vergues, les cordages et les carcasses. En un clin d'œil ils envahirent le ciel, tournoyant au-dessus de l'arête du précipice au fond duquel, gris et lisse comme le vif-argent, était lové un lac. Sur la crête se dressait une forteresse sombre et lugubre, dont les tours saillaient en partie au-dessus de la mer d'épaves, ses bastions incrustés dans la falaise qui surplombait le lac. Kelpie effectua quelques caracoles, s'ébroua, dressa les oreilles, boudant ce paysage mortuaire rempli d'épaves et de squelettes. Les oiseaux noirs, déjà de retour, reprenaient en croassant leur place sur les mâts brisés et les barres de flèche, sur les haubans et les crânes. Les volatiles avaient compris qu'il était inutile d'avoir peur du cavalier solitaire. Que si quelqu'un devait avoir peur ici, c'était précisément ledit cavalier.

— Du calme, Kelpie, dit Ciri d'une voix altérée. C'est la fin de la route. C'est le bon endroit et la bonne époque.

\*\*\*

Elle se retrouva devant le château, surgissant telle une apparition d'entre les épaves. Alertés par le croassement des freux, les sentinelles de faction devant la porte, qui l'avaient aperçue les premiers, appelaient à présent leurs camarades, criant, gesticulant et la montrant du doigt.

Lorsqu'elle parvint à l'entrée de la tour, il régnait déjà une vive agitation parmi la foule qui s'y était amassée. Tous avaient le regard rivé sur elle. Ceux – peu nombreux – qui la connaissaient déjà pour l'avoir vue auparavant, comme Boreas Mun et Dacre Silifant. Et les autres, bien plus nombreux, qui avaient simplement entendu parler d'elle : les hommes de Skellen, nouvellement recrutés, mercenaires ou simples brigands d'Ebbing et de ses environs. Ces derniers regardaient maintenant, ébahis, la jeune fille aux cheveux gris et au visage balafré, une épée dans le dos, chevauchant une magnifique jument morelle, qui, la tête bien haute, renâclait et faisait claquer ses sabots sur les pavés de la route.

Le brouhaha s'atténua. Un silence presque total s'installa. La jument avançait, en levant haut ses jambes à la façon d'une ballerine, ses sabots frappant le sol comme un marteau une enclume. Elle avançait ainsi longtemps avant que l'on croise devant elle guisarmes et corsèques pour lui barrer la route. Une main peu assurée et apeurée se tendit vers la bride de Kelpie. La jument renâcla.

— Conduisez-moi au maître de ce château, dit la jeune fille d'une voix sonore.

Boreas Mun, ne sachant lui-même pourquoi il agissait ainsi, maintint son étrier et lui tendit la main. D'autres retinrent sa jument récalcitrante.

— Me reconnais-tu, noble demoiselle ? demanda Boreas à voix basse. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Où ça ?

— Sur la glace.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je ne regardais pas vos visages, alors, répliqua-t-elle, impassible.

— Tu étais la Dame du Lac, dit-il en hochant la tête d'un air grave. Pourquoi donc es-tu venue ici, jeune fille ? Pour qui ? Pour quoi ?

— Pour Yennefer. Et pour rencontrer ma destinée.

— C'est plutôt la mort que tu y trouveras, murmura-t-il. Tu es au château de Stygg. À ta place, je m'enfuirais le plus loin possible d'ici.

Elle le regarda de nouveau. Et Boreas comprit instantanément ce que signifiait l'éclat dans ses yeux.

Stefan Skellen fit son apparition. Les mains croisées sur sa poitrine, il observa longuement la jeune fille. Enfin, d'un geste énergique, il l'invita à le suivre. Elle lui emboîta le pas sans un mot, escortée de toutes parts par des hommes armés.

— Étrange jeune fille, marmonna Boreas.

Et il eut un frisson.

— Par chance, ce n'est plus notre problème, constata Dacre

Silifant d'un ton railleur. Mais je m'étonne que tu lui aies parlé comme tu l'as fait. C'est cette sorcière qui a tué Vargas et Fripp, et plus tard Ola Harsheim...

— C'est Chat-Huant qui a tué Harsheim, l'interrompt Boreas. Pas elle. Elle, elle nous a laissé la vie sauve, là-bas, sur la glace, alors qu'elle aurait pu nous abattre comme des chiots et nous noyer. Tous. Y compris Chat-Huant.

— C'est ça. (Dacre cracha sur les dalles de la cour.) Il va maintenant la récompenser pour sa miséricorde, tout comme le magicien et Bonhart. Tu verras, Mun, ils vont pas hésiter à lui régler son compte en beauté. Je te parie qu'ils vont la dépouiller, la découper en fines lamelles.

— ça, je veux bien le croire, grogna Boreas. Ce sont des équarisseurs. Et nous on ne vaut guère mieux, puisqu'on est à leur service.

— Tu vois une autre solution ? Non.

L'un des hommes de main de Skellen demanda soudain le silence, un autre lui fit écho. Un juron s'éleva, puis un soupir. Quelqu'un, sans dire un mot, tendit le bras.

Sur les créneaux, sur les corbeaux, sur les toits des tourelles, les corniches, les parapets et les gables, sur les chéneaux, les gargouilles et les mascarons, partout s'étaient installés les oiseaux noirs. Sans un bruit, sans un croassement, ils avaient quitté la mer d'épaves et attendaient en silence.

— Ils flairent la mort, marmonna l'un des mercenaires.

— Et la charogne, ajouta un autre.

— On n'a pas d'autre solution, répéta machinalement Silifant en regardant Boreas.

Ce dernier observait les oiseaux.

— Il est peut-être temps d'en trouver une, répondit-il doucement.

\*\*\*

Ils montèrent un grand escalier à trois paliers, traversèrent un immense corridor bordé de part et d'autre de niches abritant des statues, puis un vestibule entouré d'une galerie. Ciri marchait d'un pas vif, elle ne ressentait aucune crainte ; ni les armes ni le faciès patibulaire des hommes qui l'escortaient n'éveillaient sa peur. Elle avait menti en affirmant ne pas se souvenir du visage des hommes sur le lac gelé. Elle s'en souvenait parfaitement. Elle se souvenait de Stefan Skellen, tremblant et claquant des dents sur la glace, ce même Skellen qui, la mine sombre, la conduisait à présent jusqu'aux tréfonds de la terrible forteresse.

Alors qu'il ne cessait de se retourner et de lui lancer des regards

remplis de haine, elle sentait qu'il avait toujours un peu peur d'elle. Elle respira profondément.

Ils pénétrèrent dans un hall, sous une voûte très haute aux nervures étoilées, soutenue par des colonnes et éclairée par des lustres immenses. Ciri vit alors qui l'attendait. La terreur s'empara d'elle, plongeant ses pattes griffues dans ses viscères, l'enserrant de toutes ses forces.

En trois enjambées Bonhart fut sur elle. Des deux mains il la saisit par son chemisier et l'attira à lui, la dévisageant de ses yeux de poisson.

— L'enfer doit être vraiment terrifiant pour que, malgré tout, tu me préfères à lui, prononça-t-il dans un râle.

Son haleine sentait l'alcool. Elle ne répondit pas.

— Ou peut-être l'enfer n'a-t-il pas voulu de toi, petite bête sauvage ? La tour diabolique t'a peut-être recrachée avec horreur, après avoir goûté à ton poison ?

Il l'attira plus près. Elle détourna la tête.

— Tu as raison, dit-il doucement. Tu as raison d'avoir peur. C'est ici que s'achève ton voyage. Ce château sera ta dernière demeure. Ici, je te viderai de ton sang.

— Vous avez terminé, monsieur Bonhart ?

Elle reconnut sur-le-champ l'homme qui avait parlé. Le magicien Vilgefortz, celui-là même qui, sur Thanedd, après avoir été fait prisonnier et menotté, l'avait ensuite poursuivie dans la tour de la Mouette. À l'époque, sur l'île, il était très beau. Mais quelque chose dans son visage avait changé, quelque chose qui l'avait rendu affreux et effrayant. Il était assis sur un fauteuil que l'on aurait pu prendre pour un trône.

— Permettez, monsieur Bonhart, qu'en tant qu'hôte j'assume l'agréable obligation d'accueillir dans le château de Stygg notre invitée, Mlle Cirilla de Cintra, fille de Pavetta, petite-fille de Calanthe, descendante de la célèbre Lara Dorren aep Shiadhal. Bienvenue. Approche, je te prie.

La politesse teintée de raillerie de ses premières paroles avait totalement disparu, cédant la place dans sa dernière phrase à la menace et au commandement. Ciri comprit aussitôt qu'elle serait incapable de résister. Elle sentit la peur l'envahir. Une peur épouvantable, paralysante.

— Plus près, siffla Vilgefortz.

C'est alors qu'elle se rendit compte de ce qui n'allait pas dans le visage du magicien. L'œil gauche, beaucoup plus petit que l'œil droit, ne cessait de s'agiter et de tourner comme un fou dans son orbite grise et flétrie, offrant une vision cauchemardesque.

— Attitude courageuse, aucune trace de peur sur le visage,

observa le magicien en penchant la tête. Mes respects. Encore faut-il que ton courage ne soit pas synonyme de stupidité. Je vais commencer par dissiper toute illusion éventuelle. Comme l'a judicieusement fait remarquer Bonhart, tu ne t'échapperas pas d'ici. Ni en te téléportant ni à l'aide de tes capacités particulières.

Elle savait qu'il avait raison. Elle avait tenté jusque-là de se persuader qu'elle parviendrait toujours à se sauver à la dernière minute, en cas d'urgence, et à se cacher dans le temps et l'espace. Elle comprenait à présent qu'elle s'était leurrée. Le château vibrait tout entier d'une magie malsaine, hostile, étrangère, qui la transperçait, la pénétrait, comme un parasite qui ramperait dans ses entrailles, se fauflerait insidieusement dans son cerveau. Elle ne pouvait rien contre ça. Elle était à la merci de l'ennemi. Impuissante.

*Tant pis ! se dit-elle. Je savais ce que je faisais en venant ici. Tout le reste effectivement n'était qu'illusion. Advienne que pourra.*

— Bravo ! s'exclama Vilgefortz. Juste appréciation de la situation. Adviendra que pourra. Plus précisément : ce que j'aurai décidé qu'il adviendra. Et devineras-tu, ma merveilleuse, ce que j'ai décidé ? Je me le demande.

Elle voulut répondre malgré sa gorge nouée, mais elle n'eut pas le temps d'émettre un seul son : il la devança de nouveau en sondant ses pensées.

— Bien entendu que tu le sais, maîtresse des Mondes. Maîtresse du Temps et de l'Espace. Eh non ! ma merveilleuse, je ne suis pas surpris par ta visite. Car je sais où tu t'es enfuie et de quelle manière tu l'as fait. Je sais qui tu as rencontré là-bas, et à quoi tu t'es heurtée. Je sais de quelle manière tu es arrivée ici. Il n'y a qu'une seule chose que j'ignore : la route fut-elle longue ? Tes impressions nombreuses ?

» Oh ! fit-il, un sourire mauvais aux lèvres, la devançant de nouveau, tu n'as pas à répondre. Je sais que l'expérience fut intéressante, passionnante même. Vois-tu, j'ai vraiment hâte d'essayer à mon tour. J'envie beaucoup ton talent. Tu vas devoir le partager avec moi, ma merveilleuse. Oui, « devoir » est le mot juste. Car tant que tu t'y opposeras, je ne te relâcherai pas. Je ne te laisserai pas une minute tranquille, ni le jour ni la nuit.

Ciri comprit enfin que ce n'était pas uniquement à cause de l'émotion qu'elle avait la gorge serrée. Le magicien la bâillonnait et l'étouffait grâce à sa magie. Il la narguait. L'humiliait. Aux yeux de tous.

— Libère... Yennefer, parvint-elle à articuler entre deux quintes de toux, courbée par l'effort. Libère-la... Et tu pourras faire de moi ce que tu voudras.

Bonhart partit d'un ricanement ; Stefan Skellen aussi eut un rire sec. Vilgefortz frotta le coin de son œil macabre à l'aide de son petit



doigt.

— Tu ne peux être stupide au point d'ignorer que je peux d'ores et déjà faire de toi ce que bon me semble. Ton offre est pathétique, pitoyable et grotesque.

— Tu as besoin de moi, reprit-elle en redressant la tête, bien que cela lui demande un gros effort. Pour avoir un enfant de moi. C'est ce qu'ils veulent tous, toi aussi, tu le veux. Oui, je suis à ta merci, je suis venue ici de moi-même... Ce n'est pas toi qui m'as attrapée, même si tu m'as poursuivie de par le monde... C'est de mon plein gré que je suis ici et que je me rends à toi. En échange de Yennefer. En échange de sa vie. Tu trouves que c'est grotesque ? Alors essaie donc la force avec moi... Tu verras, l'envie de rire te passera en un clin d'œil.

Bonhart bondit dans sa direction, brandissant sa nagaïka. Vilgefoltz fit un geste en apparence anodin, un simple mouvement de la main, qui suffit pourtant à arracher le fouet des doigts du chasseur de primes : ce dernier se mit à tituber comme un chariot rempli de charbon.

— Je constate, monsieur Bonhart, que vous n'avez toujours pas intégré les obligations liées au statut d'invité, dit Vilgefoltz en se massant le doigt. Veuillez donc, je vous prie, retenir ceci : lorsqu'on est en visite chez quelqu'un, il est interdit d'abîmer les meubles et les œuvres d'art, il est interdit de voler, de salir les tapis et les endroits difficilement accessibles. Il est interdit de violenter et de battre les autres invités... du moins, pour ce qui concerne cette dernière règle, tant que l'hôte lui-même n'en a pas terminé avec eux et qu'il n'a pas signifié que d'autres pouvaient prendre la relève... Si tu as bien écouté ce que je viens de dire, Ciri, tu en tireras sans doute les conclusions qui s'imposent. Non ? Je vais t'aider. Tu declares te rendre de ton plein gré, accepter docilement ton sort, et tu m'autorises à faire de toi ce que bon me semble, persuadée que ton offre est la générosité même. Tu te trompes. Car, quoi qu'il advienne, je ferai de toi ce que j'ai à faire, et non ce que j'aurais envie de faire. Un simple exemple : pour me venger de ce que tu m'as fait, j'aurais bien envie de t'arracher ne serait-ce qu'un œil, mais je ne peux pas, car je crains que tu n'y survives pas.

Ciri comprit que c'était maintenant ou jamais qu'elle devait agir. D'un geste vif, elle sortit Hirondelle de son fourreau. Le château tout entier se mit soudain à tourner autour d'elle, elle sentit qu'elle tombait, son genou heurta douloureusement le sol. Elle se recroquevilla, son front touchant presque le dallage ; elle luttait contre une envie de régurgiter. Son épée glissa de ses doigts engourdis. Quelqu'un s'en saisit.

— Oui..., dit Vilgefoltz d'une voix traînante. (Il avait posé son menton sur ses mains jointes comme pour une prière.) Où en étais-je ?

Ah oui ! c'est vrai, ta proposition. La vie et la liberté de Yennefer en échange... En échange de quoi ? De ta reddition volontaire, sans violence ni contrainte ? Je suis désolé, Ciri. Pour ce que je vais te faire, la violence et la contrainte sont tout bonnement indispensables.

» Oui, oui, répéta-t-il en observant avec curiosité la jeune fille qui râlait et crachait sa salive, prise de nausées. Il est impossible d'agir autrement. Sans contrainte et sans violence, tu ne consentirais jamais à ce que je vais te faire, je t'assure. Ton offre, par conséquent, reste pitoyable et grotesque, elle est de surcroît sans valeur. Je la rejette donc. Allez, emmenez-la immédiatement au laboratoire.

\*\*\*

Le laboratoire n'était pas très différent de celui du temple de Melitele, à Ellander, que Ciri connaissait bien. Il était lui aussi bien éclairé, propre, avec de longues tables au plateau en tôle où étaient disposés quantité de verres, de bocaux, de retortes, de cornues, de fioles, de tubes en verre, de lentilles, d'éprouvettes remplies de solutions chuintantes et bouillonnantes, et autres ustensiles étranges. Ici également, comme à Ellander, il empestait l'éther, l'alcool éthylique, le formol et autre chose encore, une odeur qui faisait monter l'angoisse. Même là-bas, dans le temple de Melitele, auprès des bienveillantes prêtresses et de la non moins bienveillante Yennefer, Ciri éprouvait de la peur dans le laboratoire. Et pourtant, à Ellander, personne ne l'y traînait de force, personne ne la faisait brutalement asseoir sur un banc, personne ne la maintenait dans une poigne de fer par les bras et les mains. Elle n'avait jamais vu dans le laboratoire d'Ellander pareil fauteuil en fer dont l'usage, comble du sadisme, sautait aux yeux immédiatement. Elle n'y avait jamais vu d'individus au crâne rasé vêtus de blanc. Il n'y avait là-bas aucun Bonhart, aucun Skellen qui, rouges d'excitation, se pourléchaient nerveusement les babines. Et il n'y avait là-bas aucun Vilgefortz à l'œil minuscule, cauchemardesque, en perpétuel mouvement.

Après avoir passé un long moment à disposer divers instruments terrifiants sur la table, Vilgefortz se tourna enfin vers Ciri.

— Tu vois, ma merveilleuse demoiselle, dit-il en approchant, tu es pour moi la clef de la puissance et du pouvoir. Non seulement dans ce monde, vanité des vanités, voué du reste à un rapide anéantissement, mais dans tous les mondes. Toute une variété d'endroits et de temps nés après la Conjonction. Tu me comprends à coup sûr, tu as personnellement visité plusieurs de ces endroits et de ces époques.

» À ma grande honte, je dois l'avouer, le pouvoir m'attire terriblement, reprit-il au bout d'un instant en retroussant ses manches. C'est vil, je le sais, mais je veux être un souverain. Un souverain à qui

l'on fera des courbettes, que les gens béniront pour la seule raison qu'il daigne exister, et qu'ils vénéreront comme un dieu lorsque, disons, il acceptera de sauver leur monde du cataclysme. Même s'il n'agit que par simple caprice. Ah, Ciri ! J'ai le cœur rempli de joie en songeant à la façon dont je récompenserai magnanimement mes fidèles et punirai atrocement les indociles et les insoumis. Les prières qui me seront adressées par des générations entières reconnaissantes, en appelant à mon amour et à ma clémence, seront pour mon âme aussi douces que du miel. Des générations entières, Ciri, des mondes entiers ! Tends bien l'oreille. Entends-tu les supplices ?... « De l'épidémie, de la faim, du feu, de la guerre et de la colère de Vilgefortz, protégez-nous... »

Il agita les doigts devant son visage, puis il la saisit violemment par les joues. Ciri hurla, se débattit, mais il la maintenait trop fermement. Ses lèvres commencèrent à trembler. Vilgefortz s'en aperçut et se mit à ricaner.

— L'Enfant de la Destinée ! s'exclama-t-il en riant nerveusement, et de la bave apparut au coin de ses lèvres, Aen Hen Ichaer, le fameux Sang ancien des elfes... Qui n'appartient désormais qu'à moi seul.

Il se redressa violemment. S'essuya les lèvres.

— Divers imbéciles ou mystiques ont voulu voir en toi la réplique fidèle du Sang ancien décrit dans les fables, les légendes et les prophéties, poursuivit-il de son ton froid habituel. Ils recherchaient en toi le gène, l'héritage de tes ancêtres. Confondant le ciel avec les étoiles qui se reflètent à la surface de l'étang, les mystiques avaient escompté que le gène aux immenses pouvoirs continuerait d'évoluer, qu'il atteindrait sa maturité dans ton enfant, ou dans l'enfant de ton enfant. Tu étais auréolée d'une aura sacrée, autour de toi flottait de la fumée d'encens. Mais ô combien plus banale se révèle la vérité, ô combien plus prosaïque. Je dirais même, organiquement prosaïque. Ce qui est important, ma merveilleuse, c'est ton sang. Mais au sens propre du terme, nulle poésie là-dedans.

Vilgefortz prit sur la table une seringue en verre légèrement recourbée, d'une longueur d'un demi-pied environ et terminée par un fin tube capillaire. Ciri sentit sa bouche s'assécher. Le magicien examina la seringue à la lumière.

— Dans un instant, annonça-t-il froidement, on va te déshabiller et t'installer dans ce fauteuil, celui-là, oui, que tu observes avec tant de curiosité. Tu n'y seras pas très à ton aise, mais tu devras y passer un certain temps. Puis, à l'aide de cet engin, qui, visiblement, te fascine tout autant, tu vas être inséminée. Ce ne sera pas si terrible, tu seras plongée pratiquement en permanence dans une demi-inconscience, grâce aux élixirs que je t'injecterai par voie intraveineuse afin d'assurer une bonne implantation du fœtus et

d'éviter tout risque de grossesse extra-utérine. Tu n'as pas à avoir peur, j'ai de la pratique, j'ai fait ça des centaines de fois. Jamais, il est vrai, sur une élue de la destinée, mais je ne crois pas que l'utérus et les ovaires des élues soient à ce point différents de ceux des jeunes filles ordinaires.

» Et maintenant, le plus important. (Vilgefoltz se délectait de ce qu'il allait dire.) Cela t'inquiétera peut-être, ou au contraire t'en réjouiras-tu, mais sache que tu ne mettras pas d'enfant au monde. Qui sait, peut-être que ton rejeton aurait été un grand élu aux capacités extraordinaires, qui aurait sauvé le monde et régné sur les peuples. Mais personne ne peut le garantir et je n'ai pour ma part nulle intention d'attendre si longtemps. C'est de ton sang, moi, dont j'ai besoin. Plus précisément, du sang de ton placenta. Je te l'enlèverai dès qu'il sera formé. Quant à la suite de mes projets et de mes intentions, ma merveilleuse, elle ne te concerne pas, tu le comprendras aisément, il est donc inutile que je t'en informe : ce serait pour toi une frustration inutile.

Il se tut à dessein, afin de produire son effet. Ciri ne pouvait maîtriser le tremblement de ses lèvres.

— Et maintenant, je vous invite à prendre place sur le fauteuil, mademoiselle Cirilla.

D'un geste théâtral, il lui désigna le siège.

— ça vaudrait le coup que cette chienne de Yennefer voie ça, lança Bonhart en dévoilant ses dents sous sa moustache grise. Elle y a droit !

— Absolument ! s'exclama Vilgefoltz en souriant. (De la bave blanche apparut de nouveau au coin de ses lèvres souriantes.) Une insémination, c'est tout de même quelque chose de sacré, de noble et de solennel, c'est un miracle auquel devrait assister toute la famille proche. Et l'on peut dire que Yennefer est ta *quasi*-mère, n'est-ce pas ? Or dans les cultures primitives, la mère prend une part active à la cérémonie nuptiale de sa fille. Allez la chercher !

— Pour en revenir à cette insémination... (Bonhart se pencha vers Ciri tandis que les individus au crâne rasé commençaient déjà à la déshabiller.) Ne pourrait-on pas, sieur Vilgefoltz, procéder de manière plus naturelle, plus agréable ?

Skellen pouffa de rire en tournant la tête. Vilgefoltz fronça légèrement les sourcils.

— Non, répondit-il froidement. Non, monsieur Bonhart, on ne pourrait pas.

Ciri, comme si elle venait juste de se rendre compte de la gravité de la situation, poussa un cri perçant. Une première fois, puis une deuxième.

— Eh bien, eh bien ! s'énerva le magicien. Nous sommes entrés

courageusement dans la gueule du lion, la tête et l'épée bien droites, et nous avons peur à présent d'un vulgaire petit tube en verre ? Quelle honte, ma demoiselle !

N'ayant cure de ce qu'il pouvait penser, Ciri s'époumona une troisième fois au point de faire tinter tous les ustensiles du laboratoire.

Et le château de Stygg tout entier lui répondit par un hurlement et des cris d'alerte.

\*\*\*

— J'vous l'dis, les gars, ça va pas être la joie, répéta Nétroussé en grattant du revers ferré de sa lance le fumier séché entre les cailloux de la route. Oh ! vous verrez bien, ça va pas être la joie pour nous, les miséreux !

Il regarda ses compagnons, mais aucun des soldats de garde ne fit de commentaires. Boreas Mun non plus ne dit mot. Il était resté avec les sentinelles près de l'entrée. Non parce qu'il en avait reçu l'ordre, mais parce qu'il en avait décidé ainsi. Il aurait pu, comme Silifant, suivre Chat-Huant, il aurait pu voir de ses propres yeux ce qui allait arriver à la Dame du Lac, assister au sort qui lui était réservé. Mais Boreas n'en avait pas envie. Il préférerait rester ici, dans la cour, à ciel découvert, loin des appartements et des salles supérieures du château où l'on avait emmené la jeune fille. Ici, il était certain de ne pas entendre ses cris.

D'un signe de tête, Nétroussé désigna les freux toujours installés sur les murs et les corniches.

— C'est mauvais signe, ces oiseaux noirs. C'est de mauvais augure, cette jeunette arrivée ici sur sa jument morelle. Moi, j'vous l'dis, Chat-Huant nous a entraînés dans une mauvaise histoire. Et puis on raconte qu'il n'est plus coroner, ni même un monsieur important, mais que c'est un banni, tout comme nous. L'empereur est terriblement furieux contre lui, paraît-il. Si on nous attrape en même temps que lui, mes enfants, on va l'sentir passer, nous, les pauvres hères.

— Aïe, aïe, aïe ! ajouta une deuxième sentinelle, un moustachu coiffé d'un petit chapeau décoré de plumes de cigogne noire. Le pal n'est pas loin ! Quand l'empereur est contrarié, c'est mauvais pour nous.

— Bah ! intervint un troisième soldat arrivé au château de Stygg tout récemment, avec le dernier groupe de mercenaires embauchés par Skellen. Peut-être que l'empereur n'aura plus le temps de s'occuper de nous. Paraît qu'à c't'heure, il a d'autres turbulences à régler. On raconte qu'y a eu une bataille décisive là-bas, dans le Nord. Les Nordlings ont battu les impériaux à plate couture.

— Si c'est vrai, rétorqua un quatrième, c'est peut-être pas si mal qu'on soit ici avec Chat-Huant... C'est toujours mieux d'être du côté de ceux qui ont le dessus.

— Pour sûr que c'est mieux ! approuva le nouveau. J'ai l'impression que Chat-Huant va monter très haut. Et nous aussi, on va monter avec lui !

— Aïe, mes enfants ! fit Nétroussé en s'appuyant sur sa lance. Vous êtes bêtes comme des queues de vache.

Les oiseaux noirs se préparaient ; ils s'envolèrent en poussant des croassements assourdissants et assombrirent le ciel, tournoyant autour du bastion.

— Par le diable ! gémit l'une des sentinelles.

— Veuillez ouvrir la porte, je vous prie.

Boreas Mun sentit soudain une forte odeur de plantes, un mélange de sauge, de menthe et de thym. Ravalant sa salive, il secoua la tête. Ferma les yeux, les rouvrit. Rien n'y fit. L'inconnu maigre et grisonnant aux allures de collecteur d'impôts qui avait brusquement surgi à leurs côtés ne songeait pas à disparaître. Il restait là, debout, lèvres serrées, affichant un étrange sourire. Les cheveux qui s'étaient dressés soudain sur la tête de Boreas manquèrent de soulever son chapeau.

— Veuillez ouvrir la porte, je vous prie, répéta l'inconnu souriant. Sur-le-champ. Ce serait vraiment préférable.

Laissant tomber sa corsègue dans un bruit métallique, Nétroussé se tint roide et remua les lèvres mais aucun son ne s'en échappa. Il avait les yeux vides. Les autres se rapprochèrent de la porte, en marchant de manière peu naturelle et rigide, à la façon des automates. Ils retirèrent la barre. Ouvrirent la porte.

Dans la cour s'engagèrent quatre cavaliers, leurs sabots résonnèrent avec fracas sur les pavés de la cour.

L'un des cavaliers avait les cheveux blancs comme la neige, l'épée qu'il tenait à la main étincelait comme un éclair. Le deuxième était une femme aux cheveux clairs qui gardait son arc tendu entre ses mains. Le troisième cavalier, une toute jeune fille, fendit d'un geste énergique la tempe de Nétroussé de son sabre tordu.

Boreas Mun saisit la lance tombée à terre et s'abrita derrière sa hampe : le quatrième cavalier s'était dressé soudain devant lui. Des deux côtés de son heaume étaient fixées des ailes de rapace. Son épée levée scintilla.

— Laisse, Cahir, dit sèchement l'homme aux cheveux blancs. Ne gaspillons pas notre temps. Inutile de faire couler le sang inutilement. Milva, Régis, par ici...

— Non, balbutia Boreas, ne sachant lui-même pourquoi il agissait ainsi. Pas par là... Là-bas, ce ne sont que des murs aveugles. Vous

devez prendre cet escalier... Il vous conduira aux étages supérieurs. Si c'est pour sauver la Dame du Lac... il faut vous dépêcher.

— Merci, dit l'homme aux cheveux blancs. Merci à toi, inconnu. Régis, tu as entendu ? Conduis-nous !

Bientôt il n'y eut plus dans la cour que des cadavres. Seul Boreas Mun respirait encore, toujours appuyé sur la hampe de sa lance, incapable de la lâcher tant ses jambes tremblaient.

Les freux tournoyaient au-dessus du château de Stygg, entourant la tour et les bastions d'un voile de crêpe noir.

\*\*\*

Vilgefortz écouta avec un calme stoïque et un visage de pierre le rapport du mercenaire qui était accouru, à bout de souffle.

— Des renforts de dernière minute ? couina-t-il. Incroyable. Ça n'arrive jamais, ce genre de choses. Sauf peut-être dans de mauvaises représentations de foire, ce qui revient au même. Fais-moi plaisir, brave homme, et dis-moi que tu as inventé tout ça pour... disons... me jouer un mauvais tour.

— J'ai rien inventé du tout, rétorqua, vexé, le mercenaire. Je dis la vérité ! Ils sont toute une hanse ! Ils sont entrés ici.

— C'est bon, c'est bon, l'interrompt le magicien. Je plaisantais. Skellen, occupe-toi personnellement de cette affaire. Ce sera l'occasion de prouver de quoi est vraiment capable l'armée que tu as recrutée grâce à mon or.

Chat-Huant s'empessa d'approcher, en agitant nerveusement les bras.

— Ne traites-tu pas cela trop à la légère, Vilgefortz ? s'écria-t-il. On dirait que tu ne te rends pas compte du sérieux de la situation. Si le château est attaqué, c'est par l'armée d'Emhyr ! Ce qui signifie que...

— Ce qui ne signifie rien du tout, l'interrompt le magicien. Mais je sais à quoi tu penses. C'est bon, si le fait de m'avoir à tes côtés te remonte le moral, d'accord. Allons-y. Vous aussi, monsieur Bonhart.

» Pour ce qui te concerne, ajouta-t-il en toisant Ciri de son œil immonde, ne te fais pas d'illusions. Je sais qui a fait son apparition avec des renforts dignes d'une mauvaise farce. Et je te garantis que cette farce à deux sous va se métamorphoser en véritable cauchemar.

» Hé, vous ! lança-t-il en faisant signe aux pages et à ses hommes de main. Entravez-la avec de la dymérite, enfermez-la à triple tour dans une cellule et ne vous éloignez pas d'une semelle de la porte. Sinon, vous le paierez de votre vie. Compris ?

— À vos ordres, monsieur.

Ils se retrouvèrent dans un couloir qui les mena à une salle immense encombrée de sculptures, une véritable glyptothèque. Personne ne leur barra le chemin. Ils croisèrent simplement quelques pages qui s'enfuirent aussitôt qu'ils les virent.

Ils grimpèrent l'escalier au pas de course. D'un coup de pied Cahir enfonça une porte. Angoulême s'engouffra à l'intérieur en poussant un cri de guerre ; d'un coup de sabre, elle fit tomber le heaume d'une armure placée près de la porte et qu'elle avait prise pour une sentinelle. Se rendant compte de son erreur, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Hé, hé, hé ! Regardez un peu...

Geralt la rappela à l'ordre.

— Angoulême ! Ne reste pas plantée là ! Allez !

Devant eux une porte s'ouvrit, derrière eux se dessinèrent des silhouettes. Sans hésiter, Milva tendit son arc et tira une flèche. Quelqu'un hurla. La porte se referma, et Geralt entendit le verrou grincer.

— On continue, cria-t-il, on continue. Ne restez pas là !

— Sorceleur, dit Régis, courir ainsi n'a aucun sens. Je vais aller...  
Je pars en reconnaissance.

— Fonce.

Le vampire disparut, comme emporté par le vent. Geralt n'avait pas le temps de s'en étonner.

Ils tombèrent sur d'autres hommes, armés cette fois. Cahir et Angoulême se ruèrent sur eux en criant, mais les soldats s'enfuirent précipitamment ; apparemment, ils avaient surtout été effrayés par Cahir et son imposant heaume ailé.

Ils débouchèrent dans un cloître, se retrouvèrent dans le péristyle intérieur qui l'entourait. Une vingtaine de pas seulement les séparaient du portique qui menait aux profondeurs du château, mais des hommes débouchèrent du côté opposé de la galerie. Des cris résonnèrent. Des flèches sifflèrent.

— Cachez-vous ! s'écria le sorceleur.

Une volée de flèches s'abattit sur eux. Les pennes vrombissaient, des étincelles jaillissaient sur le dallage, les pointes des flèches ébréchaient les stucs des murs, parsemant les dalles d'une fine poussière.

— Laissez-vous tomber derrière la balustrade !

Ils obéirent, tentant de s'abriter du mieux qu'ils le pouvaient derrière les piliers en spirale ornés de feuilles sculptées. Mais ils ne s'en sortirent pas tous indemnes. Le sorceleur entendit Angoulême crier, il la vit se saisir le bras ; sa manche était imprégnée de sang.



— Angoulême !

— Ce n'est rien ! Ça n'a touché que du mou, lui répondit la jeune fille en criant.

À sa voix à peine tremblante, le sorceleur sut qu'elle disait la vérité. Si la flèche lui avait brisé l'os, Angoulême se serait évanouie sous le choc.

De la galerie, les archers tiraient sans interruption, ils criaient, appelant des renforts. Plusieurs d'entre eux se déplacèrent sur les côtés afin de bénéficier d'un angle de tir plus aigu. Geralt pesta, apprécia la distance qui les séparait de l'arcade. La chose ne se présentait pas au mieux. Mais rester sur place signifiait la mort.

— On saute ! s'écria-t-il. Attention ! Cahir, aide Angoulême.

— Ils vont nous abattre !

— Sautons ! Il le faut !

— Non ! s'écria Milva en se levant, son arc à la main.

Elle se redressa et se mit en position de tir. On aurait dit une vraie statue, une amazone de marbre avec son arc. Les tireurs de la galerie hurlèrent.

Milva lâcha la corde.

L'un des tireurs tomba en arrière et heurta le mur. Ce dernier fut bientôt souillé d'une énorme tache de sang dont la forme faisait penser à une pieuvre géante. De la galerie s'éleva un cri, un hurlement de colère, de fureur, chargé de menace.

— Par le Grand Soleil ! gémit Cahir.

Geralt lui serra le bras.

— Sautons ! Aide Angoulême !

Les tireurs positionnés dans le cloître visaient exclusivement Milva. L'archère ne tremblait pas d'un cil alors que tout autour d'elle s'élevait un nuage de poussière de plâtre et volaient des éclats de marbre et des échardes d'aillettes brisées. Elle relâcha tranquillement la corde. Il y eut un nouveau hurlement, et un deuxième tireur s'effondra comme une poupée de chiffon, éclaboussant ses compagnons de sang et de morceaux de cervelle.

— Maintenant ! s'écria Geralt en voyant les tireurs qui déguerpissaient de la galerie, sautaient sur le dallage, se protégeant comme ils le pouvaient pour éviter les flèches meurtrières de Milva. Seuls les trois plus téméraires continuaient à tirer. Une flèche heurta le pilier ; de la poussière de plâtre tomba sur la tête et les épaules de Milva. L'archère souffla pour balayer ses cheveux de son visage et tendit son arc.

— Milva ! (Geralt, Cahir et Angoulême avaient atteint l'arcade.) Laisse ! Sauve-toi !

— Une dernière encore ! répondit l'archère, la penne de sa flèche frôlant le coin de ses lèvres.

Elle fit claquer la corde. L'un des derniers tireurs hurla, bascula par-dessus la balustrade et dégringola sur les dalles de la cour. Voyant cela, les deux autres tireurs perdirent aussitôt courage. Ils sautèrent et se plaquèrent au sol, contre le carrelage. Les hommes qui étaient accourus ne montrèrent aucun empressement à pénétrer dans la galerie pour assaillir Milva de leurs flèches.

À une exception près.

Milva le repéra immédiatement. Pas très grand, mince, noiraud. Une protection très élimée lui couvrait l'avant-bras et il portait un gant d'archer à la main droite. Elle le vit ajuster son magnifique arc en composite, à la poignée profilée, sculptée, le tendre avec adresse, elle vit la corde tendue à son maximum barrer son visage noir, elle vit la penne aux plumes rouges toucher sa joue. Elle vit qu'il visait bien.

Elle ajusta son arc, le tendit avec adresse, l'œil rivé sur sa cible. La corde frôla son visage, la penne le coin de ses lèvres.

\*\*\*

— Fort, ma petite Maria, fort. Jusqu'à la bouche. Tourne la corde avec tes doigts pour que le projectile ne tombe pas du repose-flèche. La main vers la joue, tire fort. Vise ! Les deux yeux grands ouverts ! Maintenant, retiens ta respiration. Et tire !

En dépit de la protection en laine qu'elle portait sur l'avant-bras gauche, la corde lui piquait douloureusement la peau.

Son père voulut parler, mais il fut pris d'une quinte de toux. Une toux pénible, cassante, sèche. *Sa toux est de plus en plus terrible*, songea la petite Maria Barring en abaissant son arc. *De plus en plus terrible, et de plus en plus fréquente. Hier il a eu une quinte au moment de viser un chevreau. Du coup, on n'a eu que du chou gras bouilli à dîner. Je déteste le chou gras bouilli. Je déteste la famine. Et la misère.*

Le vieux Barring inspira, exhalant un râle crépitant.

— Ton projectile s'est écarté du centre d'un empan, ma fille ! D'un empan entier ! J't'avais pourtant dit de ne pas sautiller au moment de lâcher la corde ! Mais toi, tu trépignes comme si t'avais un ver entre les fesses. Et tu vises trop longtemps. Tu tires avec un bras fatigué ! Tu fais que gâcher les projectiles !

— Puisque j'l'ai touché ! Et pas d'un empan entier, mais seulement un demi-empan !

— Discute pas ! Les dieux m'ont bien puni, tiens, en m'envoyant une godiche de fille plutôt qu'un fils.

— Je suis pas une godiche !

— On verra ça bientôt. Tire encore une fois. Et souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu dois rester debout comme si t'étais plantée en terre. Viser et tirer rapidement. Qu'est-ce que t'as à faire la grimace ?

— Parce que tu déblatères sur moi.

— C'est mon droit de père. Tire !

Elle tendit son arc, l'air renfrogné, prête à pleurer. Il s'en aperçut.

— Je t'aime, petite Maria, dit-il d'une voix sourde. N'oublie jamais ça.

Elle détendit son arc aussitôt que la penne eut touché le coin de ses lèvres.

— Bien, dit le père. Bien, ma fille.

Une nouvelle quinte de toux, terrible, interminable, lui coupa le souffle.

\*\*\*

Dans la galerie, le tireur noiraud mourut sur place. La flèche de Milva l'avait atteint sous l'aisselle gauche et s'était enfoncée profondément, jusqu'à la moitié de l'ailette, lui brisant les côtes et lui transperçant les poumons et le cœur.

La flèche aux plumes rouges qu'il avait tirée une fraction de seconde plus tôt avait atteint Milva au ventre, assez bas, et était ressortie de l'autre côté, fracassant son bassin, dévastant ses boyaux et ses artères. L'archère s'effondra sur le pavement, comme frappée par un bélier.

Geralt et Cahir poussèrent un cri simultané. Voyant que Milva était tombée, les tireurs de la galerie se saisirent de nouveau de leurs arcs, mais les deux hommes n'en avaient cure. Ils quittèrent le portique qui les protégeait, empoignèrent l'archère et l'emmenèrent en la traînant, sans se soucier de la grêle de flèches qui s'abattait sur eux. L'une d'elles ricocha sur le heaume de Cahir. Une autre, Geralt l'aurait juré, avait frôlé ses cheveux.

Milva avait laissé derrière elle une large bande luisante de sang. À l'endroit où ils la déposèrent, une énorme mare se répandit en un clin d'œil sur les dalles. Cahir pestait, il avait les mains tremblantes. Geralt sentit le désespoir l'envahir. Ainsi qu'une immense colère.

— Tantine ! hurla Angoulême. Tantine, ne meurs paaaaas !

Maria Barring ouvrit la bouche, se mit à tousser de manière macabre, crachant du sang sur son menton.

— Moi aussi, je t'aime, papa, dit-elle d'une voix claire.

Puis elle rendit l'âme.

\*\*\*

Les sbires au crâne rasé n'arrivaient pas à maîtriser Ciri qui ne cessait de gesticuler et de crier ; des pages accoururent pour leur venir en aide. L'un d'eux, touché à un endroit sensible, recula : plié en deux,

il tomba à genoux, les mains sur l'entrejambe, et eut le plus grand mal à reprendre sa respiration.

Mais cet incident ne fit qu'accroître la fureur des autres. Ciri reçut un coup de poing sur la nuque, une gifle. Elle se retrouva à terre, quelqu'un lui donna un violent coup de pied dans la hanche, un autre s'assit sur ses mollets. L'un des sbires chauves, un homme jeune aux méchants yeux vert-jaune, s'agenouilla sur sa poitrine, enfonça ses doigts dans ses cheveux et se mit à tirer très fort. Ciri hurla.

Le sbire hurla à son tour. Et écarquilla les yeux. Ciri vit que du sang coulait à flots de son crâne rasé, maculant sa blouse blanche d'un motif macabre.

Dans la seconde qui suivit, un véritable enfer se déchaîna dans le laboratoire.

On entendit des bruits de meubles renversés. Les crissements du verre brisé étaient couverts par les hurlements des hommes qui braillaient comme des damnés. Les décoctions, philtres, élixirs, extraits et autres substances magiques se retrouvèrent mélangés, certains, au contact l'un de l'autre, chuintaient, dégageant des volutes de fumée jaune. Une puanteur caustique emplit instantanément l'atmosphère.

Dans la fumée, à travers ses larmes provoquées par l'odeur de brûlé, Ciri vit avec effroi une forme noire rappelant une énorme chauve-souris se mouvoir à une vitesse phénoménale dans le laboratoire. Elle vit la chauve-souris s'accrocher aux mercenaires et les soulever, elle vit les hommes retomber en poussant un hurlement. Sous ses yeux, un page qui tentait de s'enfuir fut arraché du sol et projeté sur la table où il se mit à gigoter et à jacasser, pissant le sang au milieu des décoctions, des alambics, des éprouvettes et des cornues.

Les mixtures déversées giclèrent sur une lampe. Il y eut un chuintement, et une puanteur se répandit dans le laboratoire soudain envahi par les flammes. Une vague de chaleur dissipa la fumée. Ciri serra les dents pour ne pas crier.

Sur le fauteuil en fer qui lui était destiné était assis un homme mince, aux cheveux grisonnants, élégamment vêtu de noir. L'homme avait planté ses dents dans le cou d'un sbire au crâne rasé qu'il avait installé sur ses genoux, et il le vidait de son sang. Le spadassin poussait de petits cris de goret et était agité de tremblements convulsifs, ses jambes et ses bras tendus battaient la mesure.

Des flammèches gris pâle dansaient sur la tôle de la table. Les retortes et les cornues explosaient avec fracas, les unes après les autres.

Le vampire arracha ses canines pointues du cou de sa victime et planta ses yeux noirs comme jais dans ceux de Ciri.

— Il y a des occasions, déclara-t-il sur un ton doctoral en se

pourléchant les lèvres qu'il avait couvertes de sang, où il est tout bonnement impossible de résister à l'envie de boire un petit coup.

» Sois sans crainte, ajouta-t-il avec un sourire en voyant son expression. Sois sans crainte, Ciri. Je me réjouis de t'avoir trouvée. Je m'appelle Emiel Régis. Cela pourra te sembler étrange, mais je suis un ami du sorceleur Geralt. Je suis venu avec lui pour te sauver.

Un mercenaire armé s'engouffra dans le laboratoire en feu. L'ami de Geralt tourna la tête vers lui, siffla et lui montra ses canines. Le mercenaire poussa un cri de terreur. Un cri qui se répercuta longtemps dans le lointain.

Emiel Régis rejeta d'un coup de genou le corps du spadassin, aussi mou et immobile qu'une poupée de chiffon ; il se leva et s'étira comme un chat.

— Qui aurait pensé qu'un gringalet comme lui avait un sang aussi goûteux ! s'exclama-t-il. C'est ce qu'on appelle posséder des trésors cachés. Permits, Cirilla, que je te conduise auprès de Geralt.

— Non, balbutia-t-elle.

— Tu ne dois pas avoir peur de moi.

— Je n'ai pas peur, protesta-t-elle en luttant vaillamment avec ses dents qui s'obstinaient à vouloir claquer. Il ne s'agit pas de cela... Mais Yennefer est emprisonnée ici, quelque part. Je dois la libérer au plus vite. J'ai peur que Vilgefortz... Monsieur, s'il vous plaît...

— Emiel Régis.

— Prévenez Geralt, cher monsieur, que Vilgefortz est ici. C'est un magicien. Un puissant magicien. Que Geralt se tienne sur ses gardes.

\*\*\*

— Tu dois te tenir sur tes gardes, répéta Régis en regardant le corps de Milva. Car Vilgefortz est un mage puissant. Quant à Ciri, elle est partie libérer Yennefer.

Geralt poussa un juron.

— Allez ! s'écria-t-il pour remonter le moral de ses compagnons. On y va !

— On y va ! lança Angoulême en se levant et en essuyant ses larmes. On y va. Il est temps, putain, de botter quelques paires de fesses !

— Je sens en moi une telle force, siffla le vampire, un atroce sourire aux lèvres, que je serais sans doute capable de faire voler en éclats ce château tout entier.

Le sorceleur lui lança un regard soupçonneux.

— Inutile d'en arriver là, répliqua-t-il. Mais filez à l'étage supérieur et faites un peu de raffut pour détourner leur attention. De mon côté, je vais essayer de trouver Ciri. Tu n'aurais pas dû la laisser

seule, non, tu n'aurais pas dû.

— Elle l'a exigé, expliqua calmement Régis. Sur un ton qui excluait toute discussion. Je le reconnais, elle m'a étonné.

— Je sais. Allez à l'étage supérieur. Bon courage ! Je vais essayer de la trouver. Elle, ou bien Yennefer.

\*\*\*

Il la trouva. Très rapidement d'ailleurs.

Il tomba sur un groupe à l'improviste, alors qu'il débouchait en courant d'un corridor. Dès qu'il le vit, il sentit en lui une montée d'adrénaline qui palpita jusque dans les veines de ses mains.

Cinq spadassins traînaient Yennefer dans le couloir. La magicienne avait les cheveux en bataille, les poignets et le cou enserrés dans des chaînes, ce qui ne l'empêchait pas de se démenier comme une diablesse et de jurer comme un charretier.

Geralt ne laissa pas le temps aux sbires de se ressaisir. Il frappa une seule fois ; un homme, un seul, d'un rapide coup de coude. Le sbire jappa tel un chien et tituba. Sa tête heurta avec fracas une armure d'ornement installée dans une niche ; s'affaissant de tout son long, il barbouilla la tôle de son sang. Aussitôt, les autres lâchèrent Yennefer et firent un bond sur le côté. Sauf un, qui saisit la magicienne par les cheveux et posa un couteau sur sa gorge, juste au-dessus de son collier de dymérite.

— N'approche pas, hurla-t-il. Ou je lui tranche la gorge. Je ne plaisante pas !

— Moi non plus.

Geralt fit quelques moulinets avec son épée et regarda le sbire dans les yeux. L'homme n'insista pas. Il lâcha Yennefer et rejoignit ses compagnons. Ils avaient déjà tous une arme à la main. L'un d'eux avait arraché de la panoplie murale une hallebarde, antique, certes, mais qui n'en avait pas moins l'air menaçante. Les quatre hommes, arc-boutés, hésitaient entre l'attaque et la défense.

— Je savais que tu viendrais, Geralt, dit Yennefer en se redressant fièrement. Montre-leur, à ces vauriens, ce dont est capable une épée de sorceleur.

Elle leva bien haut ses mains jointes, tendant la chaîne qui reliait ses menottes.

Geralt saisit le sihill à deux mains, pencha un peu la tête, visa. Et frappa. Si vite que personne ne put ne serait-ce qu'entrevoir le mouvement de la lame.

Les menottes tombèrent avec fracas sur le dallage. L'un des sbires poussa un soupir. Geralt serra plus fort la poignée de son épée, déplaça son index sous la garde.

— Tiens-toi droite, Yen. Penche légèrement la tête sur le côté, s'il te plaît.

La magicienne ne tremblait absolument pas. L'épée sectionna le métal sans faire de bruit ou presque.

Le collier de dymérite tomba à côté des menottes. Sur le cou de Yennefer, seule une minuscule gouttelette de sang perla.

Elle se mit à rire en se massant les poignets. Et se retourna vers les sbires. Aucun d'eux ne soutint son regard.

Celui à la hallebarde posa prudemment l'arme antique à terre, comme s'il avait peur qu'elle se mette à cliqueter.

— Contre quelqu'un comme ça, bafouilla-t-il, que Chat-Huant se batte tout seul. Je tiens trop à la vie.

— On n'a fait qu'obéir aux ordres, marmonna un deuxième en reculant. Nous étions forcés...

— Nous n'avons pas été durs avec vous, madame, dit le troisième en se passant la langue sur les lèvres... Pendant votre captivité... Témoignez pour nous...

— Dégagez, dit Yennefer.

Libérée de ses menottes de dymérite, se tenant bien droite, la tête fièrement relevée, elle avait l'air d'une titane. Avec sa crinière noire désordonnée, on avait l'impression qu'elle touchait la voûte.

Les sbires déguerpirent. En tapinois et sans se retourner. Yennefer, retrouvant une taille normale, se jeta au cou de Geralt.

— Je savais que tu viendrais me chercher, ronronna-t-elle en cherchant ses lèvres. Que tu viendrais, coûte que coûte.

— Allons-y, dit-il au bout d'un instant en haletant. Il faut récupérer Ciri à présent.

— Ciri, oui, confirma-t-elle.

Puis elle ajouta aussitôt, une redoutable lueur étincelant dans ses yeux de braise :

— Et aussi Vilgefortz.

\*\*\*

Un sbire armé d'une arbalète surgit à l'angle du couloir ; tout en hurlant, il tira, visant la magicienne. Comme mû par un ressort, Geralt bondit, agita son épée et renvoya le trait qui passa juste au-dessus de la tête de l'arbalétrier, si près que ce dernier se crispa. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits, car le sorceleur bondit de nouveau et l'éventra comme une carpe. Plus loin dans le couloir il y en avait encore deux, armés eux aussi d'une arbalète ; ils tirèrent, mais leurs mains tremblaient trop pour qu'ils puissent viser juste. Le sorceleur fut sur eux en un éclair, et en un éclair tous deux moururent.

— De quel côté, Yen ?

La magicienne ferma les yeux et se concentra.

— Par ici. Cet escalier.

— Es-tu certaine que ce soit le bon chemin ?

— Oui.

Les sbires les attaquèrent juste au détour du corridor, non loin d'un portail agrémenté d'une archivolt. Ils étaient plus d'une dizaine, équipés d'armes hast qui plus est, de corsèques et de pertuisanes. Ils étaient également résolus et acharnés. Les choses allèrent vite malgré tout. Sans hésiter, Yennefer gratifia l'un des hommes d'un coup en pleine poitrine, d'une boule de feu jaillie de la paume de sa main. Geralt effectua une pirouette pour se retrouver au milieu des autres, son sihill tournoyait et sifflait comme un serpent. Quand quatre sbires se furent retrouvés à terre, les autres déguerpirent, l'écho de leur course se répercuta dans le couloir.

— Tout va bien, Yennefer ?

— On ne peut mieux.

Sous l'archivolt elle venait de voir Vilgefortz.

— Je suis impressionné, déclara-t-il d'une voix tranquille et retentissante. Je suis réellement impressionné, sorceleur. Tu es naïf et irrémédiablement stupide, mais tu peux effectivement en imposer par ta technique.

— Tes soudards ont battu en retraite, répondit tout aussi calmement Yennefer, t'abandonnant à notre merci. Rends-moi Ciri, et je te laisse la vie sauve.

— Sais-tu, Yennefer, dit le magicien dans un large sourire, que c'est déjà la deuxième proposition généreuse que j'entends aujourd'hui ? Et voici ma réponse.

— Attention ! hurla Yennefer en faisant un bond sur le côté.

Geralt s'écarta lui aussi. Juste à temps. Une colonne de feu qui sortait des mains ouvertes du magicien transforma l'endroit où ils se trouvaient quelques secondes plus tôt en une masse noire et sifflante. Le sorceleur essuya sur son visage la suie et ce qui restait de ses sourcils. Il vit que Vilgefortz tendait la main. Il fit un plongeon sur le côté, atterrit sur le carrelage, au pied d'une colonne. La détonation, assourdissante, fut si puissante que tout le château trembla.

\*\*\*

Le fracas de la détonation se répercuta dans tout le château, les murs tremblèrent, les lustres tintèrent. Un grand portrait à l'huile joliment encadré de fines dorures tomba lourdement. Dans les yeux des mercenaires qui étaient accourus dans le vestibule, la peur était visible. D'un regard menaçant, Stefan Skellen les incita à reprendre leurs esprits les rappelant à l'ordre d'une voix martiale.



— Que se passe-t-il, parlez !

— Monsieur le coroner, commença l'un d'eux d'une voix rauque. C'est l'horreur là-bas. Ce sont des diables, des démons... Avec leurs arcs, ils ne ratent aucune cible... Pourfendent les nôtres les uns après les autres... C'est la mort là-bas. Tout est rouge de sang !

— Dix au moins sont tombés... Peut-être plus... Et là-bas... vous entendez ?

Une nouvelle détonation retentit, le château trembla.

— C'est de la magie, marmotta Skellen. Vilgefortz... Eh bien ! Allons voir ce qu'il en est et tirons cette affaire au clair.

Un deuxième soudard accourut. Blême et couvert de poussière de plâtre. Durant de longues secondes il ne put prononcer un seul mot. Lorsque enfin il parla, ce fut d'une voix chevrotante, les mains tremblantes.

— C'est... C'est un monstre... Là-bas, dans le laboratoire... Monsieur le coroner... On aurait dit un immense oreillard noir... Sous mes yeux il arrachait la tête des gens... Le sang giclait de partout ! Et lui, il n'arrêtait pas de siffloter en riant... Il avait de ces dents !

— On s'en sortira pas vivants, murmura quelqu'un dans le dos de Chat-Huant.

— Monsieur le coroner. (Boreas Mun s'était décidé à prendre la parole.) Ce sont des revenants. J'ai vu... le jeune comte Cahir aep Ceallach. Il est pourtant bien mort.

Skellen le regarda, mais il ne dit rien.

— Monsieur le coroner, balbutia Dacre Silifant, contre qui nous faut-il donc guerroyer maintenant ?

— Ce ne sont pas des humains, gémit l'un des mercenaires. Ce sont des enchanteurs, des diables infernaux ! La force humaine ne peut rien contre eux...

Chat-Huant croisa les mains sur sa poitrine, il promena sur ses soudards un regard franc et impérieux.

— Très bien. Nous ne nous mêlons donc pas de ce conflit opposant des forces de l'enfer, déclara-t-il d'une voix ferme et retentissante. Que les démons luttent avec les démons, les magiciens avec les magiciens et les fantômes avec les macchabées sortis de leur tombeau. Nous n'allons pas les déranger ! Nous allons attendre ici tranquillement le résultat de la bataille.

Le visage des soudards s'illumina. Leur moral venait de remonter considérablement.

— Cet escalier, reprit Skellen d'une voix forte, est la seule porte de sortie. Nous attendrons ici. Nous verrons qui tentera de le descendre.

Un terrible vacarme leur parvint des étages supérieurs.

Le stucage de la voûte s'effrita dans un bruissement perceptible.

Une affreuse odeur de soufre et de brûlé se répandit.

— Il fait trop sombre ici ! s'écria Chat-Huant d'une voix tonitruante pour donner de l'entrain à ses troupes. Du nerf ! Brûlez tout ce qui peut l'être ! Des flambeaux, du bois ! Nous devons bien voir qui fera son apparition sur ces marches ! Remplissez de combustible ces paniers en fer !

— Avec quel combustible, monsieur ?

Sans un mot, Skellen le leur indiqua.

— Les tableaux ? demanda un soudard avec méfiance. Les peintures ?

— Absolument, gronda Chat-Huant. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ! L'art est mort.

Les huisseries finirent en bûchettes, les tableaux en lambeaux. Le bois bien sec et les toiles imprégnées d'huile prirent immédiatement, se transformant en belles flammes lumineuses.

Boreas Mun observait. Il était déjà tout à fait résolu.

\*\*\*

Une détonation, un éclair, et la colonne derrière laquelle ils avaient juste eu le temps de s'abriter se désintégra. Le fût se brisa, le chapiteau orné d'une acanthe s'écroula sur le dallage, broyant la mosaïque en terre cuite.

Une boule de feu vola dans leur direction en chuintant. Yennefer la détourna avec force gesticulations et incantations.

Vilgefortz avançait dans leur direction, son manteau déployé comme les ailes d'un dragon.

— De la part de Yennefer, je ne suis pas étonné, discourait-il en marchant. C'est une femme, autrement dit une entité inférieure d'après l'évolution, régie par ses hormones. Mais toi, Geralt, tu es non seulement un homme, donc raisonnable par nature, mais également un mutant, imperméable aux émotions.

Il agita la main. Une détonation, un éclair. La boule de feu rebondit sur le bouclier que Yennefer avait fait apparaître.

Vilgefortz poursuivait son discours en faisant passer ses boules de feu d'une main à l'autre.

— En dépit de ton discernement, tu fais preuve dans cette affaire d'une logique déconcertante et totalement stupide. Tu souhaites invariablement ramer à contre-courant et pisser contre le vent. Cela devait mal se terminer. Sache qu'ici, aujourd'hui, dans le château de Stygg, tu as pissé contre un ouragan.

\*\*\*

Quelque part dans les étages inférieurs, une bataille faisait rage, quelqu'un criait affreusement, gémissait, hurlait de douleur. Quelque chose était en train de brûler, Ciri flairait la fumée et l'odeur de brûlé, elle sentait un courant d'air chaud.

Il y eut une explosion d'une telle puissance que les colonnes soutenant la voûte en tremblèrent, et des morceaux de stuc se détachèrent des murs.

Ciri jeta un coup d'œil prudent derrière l'angle. Le couloir était vide. Elle le longea rapidement et sans bruit ; il était bordé de part et d'autre de statues placées dans des niches. Elle avait déjà vu ces statues.

En rêve.

Elle quitta le corridor. Et tomba nez à nez avec un homme armé d'une lance. Elle fit un bond sur le côté, prête à exécuter un salto et à esquiver. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un homme, mais d'une femme, maigre et voûtée, aux cheveux gris. Et que ce n'était pas une lance qu'elle tenait à la main, mais un balai.

— Elle est enfermée ici, quelque part ! s'écria Ciri. Une magicienne aux cheveux noirs. Où est-elle ?

La femme au balai resta silencieuse un long moment, remuant les lèvres comme si elle mâchouillait quelque chose.

— Et comment est-ce que je pourrais le savoir, ma colombe ? marmonna-t-elle enfin. Pff ! j'ai fait ranger, moi, ici.

» Rien que ranger, toujours ranger derrière eux, répéta-t-elle sans se préoccuper de Ciri le moins du monde. Mais eux, font rien que salir. Regarde toi-même, ma colombe.

Ciri regarda. Sur le dallage elle vit une traînée de sang qui zigzagait. La traînée s'étirait sur quelques pas et s'achevait près d'un cadavre recroquevillé contre le mur. Plus loin, deux autres cadavres gisaient, l'un roulé en boule, l'autre les bras en croix, dans une posture indécente. Des balistes étaient abandonnées à côté d'eux.

— Ils font toujours que salir. (La femme prit son seau et son chiffon, s'agenouilla et entreprit de nettoyer.) Des salissures, rien que des salissures, encore et toujours des salissures. Et moi, j'ai fait rien que nettoyer, encore et toujours. Est-ce que ça va se terminer un jour ?

— Non, répondit Ciri d'une voix sourde. Jamais. Le monde est ainsi fait.

La femme cessa d'essuyer. Mais elle ne releva pas la tête.

— Moi, je nettoie, dit-elle. C'est tout. Mais à toi, ma colombe, je dirai qu'il te faut aller tout droit, et puis ensuite à gauche.

— Merci.

La femme baissa davantage la tête et reprit son nettoyage.

Elle était seule. Seule et perdue dans un enchevêtrement de couloirs.

— Dame Yennefееееее !

Jusqu'à présent elle avait gardé le silence, craignant de se faire repérer par les hommes de Vilgefортz. Mais désormais...

— Yeeenneeeфееееее !

Il lui sembla entendre quelque chose. Oui, elle en était sûre !

Elle partit en courant vers la galerie, puis de là vers le grand hall, entre deux grandes colonnes. L'odeur de brûlé lui chatouilla de nouveau les narines.

Tel un fantôme, Bonhart jaillit d'une niche et lui assena un coup de poing dans la figure. Elle vacilla tandis qu'il bondissait sur elle comme un autour ; il la saisit par la gorge, puis il la plaqua contre le mur à l'aide de son avant-bras. Ciri le regarda dans ses yeux de poisson et sentit son cœur se soulever et redescendre jusque dans son bas-ventre.

— Je ne t'aurais pas retrouvée si tu n'avais pas appelé, coassa-t-il. Mais tu as appelé, et d'une voix si mélancolique, de surcroît ! C'est de moi que tu te languissais tant, ma mignonne ?

Tout en la maintenant fermement contre le mur, il lui planta son poing dans la nuque. Ciri secoua la tête. Le chasseur de primes sourit de toutes ses dents. Il fit glisser sa main le long de son bras, lui serra la poitrine, la saisit brutalement par l'entrejambe. Puis il la lâcha, la repoussa si fort qu'elle s'affaissa contre le mur.

Il lança une épée à ses pieds. C'était son Hirondelle. Et elle comprit instantanément ce qu'il attendait d'elle.

— J'aurais préféré que ça se passe dans une arène, articula-t-il. Que ce soit une sorte de couronnement, le dernier duel après de nombreuses représentations. La sorceleuse contre Léo Bonhart ! Par ma foi ! les gens auraient payé cher pour voir ça ! Allez ! Ramasse ton épée et sors ta lame.

Elle obtempéra. Mais elle ne sortit pas le fer de son fourreau, elle passa simplement le ceinturon par-dessus son épaule de sorte que la poignée était à portée de main.

Bonhart recula d'un pas.

— Je pensais qu'assister aux tortures que te réservait Vilgefортz me satisferait et que je m'en contenterais, dit-il. Je me trompais. Je dois sentir ton sang ruisseler sur ma lame. Je n'en ai rien à faire des sortilèges et des magiciens, de la destinée, de la prophétie, du sort du monde, je n'en ai rien à faire du sang ancien et du sang nouveau. Que signifient pour moi toutes ces prédictions et ces mauvais sorts ? Que vont-ils m'apporter ? Rien du tout ! Rien n'aura d'égal que le plaisir...

Il s'interrompt. Elle vit qu'il serrait les lèvres, un éclair de haine

brillait dans ses yeux.

— Je vais faire couler le sang de tes veines, sorceleuse, siffla-t-il. Puis, avant de te refroidir, nous célébrerons notre mariage. Tu es mienne. Et tu mourras mienne. Sors ton arme.

Une lointaine détonation retentit, le château trembla.

— Vilgefortz est en train de faire de la chair à pâté de ton sorceleur, expliqua Bonhart, le visage impassible. Allez, jeune fille, sors ton arme.

*Fuir*, songea-t-elle, glacée d'effroi. *Fuir dans un autre endroit, un autre temps. Ou du moins loin de lui.* Elle se sentait honteuse : *Comment ça, me sauver ? Laisser Yennefer et Geralt à leur merci ?* Mais la raison lui soufflait que morte elle ne leur servirait pas à grand-chose...

Elle se concentra, serra les poings contre ses tempes. Bonhart comprit instantanément de quoi il retournait et se jeta sur elle. Mais il était trop tard. Les oreilles de Ciri se mirent à bourdonner, quelque chose scintilla. *J'ai réussi !* jubila-t-elle.

Mais elle comprit aussitôt qu'elle s'était réjouie un peu trop vite. Son fiasco était certainement dû à l'aura hostile, néfaste et paralysante de cet endroit. Elle s'était déplacée, certes, mais elle n'était pas allée très loin. Elle ne se trouvait même pas hors de sa vue : elle était à présent dans le coin opposé de la galerie. Tout près de Bonhart. Mais hors de portée de ses mains et de son épée. Du moins temporairement.

Poursuivie par son hurlement, Ciri fit demi-tour et se mit à courir.

\*\*\*

Elle parcourut en courant un couloir, long et large, épiée par les canéphores d'albâtre aux regards inanimés qui soutenaient les arcades. Elle prit un premier tournant, puis un deuxième. Elle voulait tromper Bonhart, le semer, tout en se dirigeant vers les échos de la bataille. C'était là que se trouvaient ses amis.

Elle déboucha dans une immense salle circulaire au milieu de laquelle trônait, sur un socle en marbre, une statue représentant une femme au visage voilé, une déesse sans doute. Deux couloirs s'offraient à elle, tous deux assez étroits. Elle choisit au hasard. Évidemment, elle n'avait pas choisi le bon.

— La jeune fille ! hurla l'un des sbires. Nous l'avons !

Ils étaient trop nombreux pour qu'elle se risque à lutter, même dans un étroit corridor. Et Bonhart était certainement déjà tout près. Ciri se retourna et se mit à fuir. Elle se retrouva dans la salle à la déesse de marbre. Et resta pétrifiée.

Devant elle se tenait un chevalier portant une immense épée, vêtu d'un manteau noir et coiffé d'un heaume orné des ailes d'un rapace.

*La ville était en feu. Elle sentait la chaleur de l'incendie, elle entendait*

*le crépitement des flammes. Les hennissements des chevaux, les plaintes des hommes et des femmes qu'on assassinait... Les ailes de l'oiseau noir battirent soudain, recouvrant tout autour d'eux... À l'aide !*

*Cintra, songea-t-elle tandis qu'elle se souvenait. L'île de Thanedd. Il m'a pourchassée jusqu'ici. C'est un démon. Je suis encerclée par des démons, hantée par mes cauchemars. Derrière moi, Bonhart, devant moi, cet homme...*

On entendait les cris et les trépignements des pages qui accouraient.

Le chevalier au heaume à plumes fit soudain un pas en avant. Ciri surmonta sa peur. D'une secousse, elle libéra Hironnelle de son fourreau.

— Tu ne me toucheras pas.

Le chevalier avança encore, et Ciri remarqua avec stupéfaction que dans son dos se cachait une jeune fille aux cheveux clairs, armée d'un sabre tordu. Rapide comme un lynx, la jeune fille passa devant Ciri ; d'un coup de sabre elle étendit l'un des pages sur le sol. Quant au chevalier noir, ô miracle, au lieu d'attaquer Ciri, il fendit d'un coup puissant un deuxième sbire. Les autres reculèrent dans le couloir.

La jeune fille aux cheveux clairs se précipita vers la porte mais elle n'eut pas le temps de la refermer. Elle eut beau agiter son sabre de façon menaçante tout en hurlant, les pages la repoussèrent. Ciri vit l'un d'eux la poignarder d'une lance, elle vit la jeune fille tomber à genoux. Elle bondit et frappa les assaillants avec Hironnelle ; de l'autre côté accourut le Chevalier Noir, fauchant sans pitié leurs poursuivants de sa longue épée. La jeune fille aux cheveux clairs, toujours agenouillée, attrapa derrière son ceinturon une hachette et la lança vers l'un des sbires, l'atteignant en plein visage. Puis elle gagna la porte, la claqua, et le chevalier tira le verrou.

— Ouf ! dit la jeune fille. Du chêne et du fer ! Ça prendra un peu de temps avant qu'ils se fraient un passage par là.

— Ils ne vont pas perdre de temps, ils chercheront un autre chemin, estima à juste titre le Chevalier Noir.

Soudain il s'assombrit en voyant le sang qui avait imbibé la jambière de la jeune fille. D'un geste de la main celle-ci lui signifia que ce n'était rien du tout.

— Tirons-nous d'ici. (Le chevalier ôta son heaume, regarda Ciri.) Je suis Cahir Mawr Dyffryn, fils de Ceallach. Je suis venu ici avec Geralt. À ta rescousse, Ciri. Je sais que cela semble incroyable.

— J'ai vu plus incroyable, grommela-t-elle. Tu as parcouru un long chemin... Cahir... Où est Geralt ?

Il la regarda. Elle se souvenait de ses yeux, sur Thanedd. Bleu foncé et doux comme le satin. De bien jolis yeux, en vérité.

— Il est parti sauver la magicienne, répondit-il. Celle...

— Yennefer. Allons-y.

— Oui ! dit la jeune fille aux cheveux clairs en bandant sa cuisse à l'aide d'un pansement improvisé. Il faut botter encore quelques fesses ! Pour la tantine !

— Allons-y, répéta le chevalier.

Mais il était trop tard.

— Sauvez-vous, murmura Ciri en voyant l'homme qui approchait par le couloir. C'est le diable incarné. Mais il n'y a que moi qui l'intéresse. Vous, il ne vous poursuivra pas... Filez... Allez aider Geralt...

Cahir secoua la tête.

— Ciri, dit-il d'une voix douce. Je suis étonné de ce que tu dis. Je suis venu du bout du monde jusqu'ici pour te retrouver, te sauver et te protéger. Et toi, tu voudrais que je me sauve ?

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Cahir tira sur son gant, arracha son manteau, l'enroula autour de son bras gauche. Il agita son épée, la fit tourner en un moulinet vrombissant.

— Je vais le savoir tout de suite.

Avisant le trio, Bonhart s'arrêta. Mais quelques secondes seulement.

— Ah, ah ! dit-il. Les renforts sont arrivés ? Voici donc tes compagnons, sorceleuse ? C'est bien. Deux de moins, deux de plus. Ça ne fait pas de différence.

Ciri eut soudain une illumination.

— Dis adieu à la vie, Bonhart, hurla-t-elle. C'est la fin pour toi ! À bon chat, bon rat !

Elle en avait peut-être un peu trop fait, car il perçut la supercherie dans sa voix. Il s'arrêta, regarda en face de lui d'un air soupçonneux.

— Le sorceleur ? Vraiment ?

Cahir fit des moulinets avec son épée, se mettant en position. Bonhart ne cilla pas.

— Hum... Tu es plus jeune que je ne le pensais. La magicienne a du goût, siffla-t-il. Regarde donc un peu par ici, casse-cou.

Il se dépoitrailla. Dans son poing brillèrent trois médaillons d'argent. Un chat, un griffon et un loup.

— Si vraiment tu es un sorceleur, dit-il en grinçant des dents, sache que ta propre amulette de pacotille va bientôt rejoindre ma collection. Si tu n'en es pas un, tu vas te transformer en cadavre avant d'avoir pu battre de l'œil. Il serait donc plus sage de t'écarter de mon chemin et de déguerpir au diable vauvert. Moi, c'est la jeune fille que je veux, je n'ai rien contre toi.

— Tu es fort en gueule, dit tranquillement Cahir en continuant à

faire des moulinets avec son fer. Nous allons vérifier si tu l'es autant au combat. Angoulême, Ciri, sauvez-vous !

— Cahir...

— Allez aider Geralt, rectifia-t-il.

Elles partirent en courant. Ciri soutenait Angoulême qui boitait.

— C'est toi qui l'auras voulu.

Bonhart cligna de ses yeux pâles, fit quelques pas en avant en faisant tourner son épée.

— C'est moi qui l'aurais voulu ? répéta Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach d'une voix sourde. Non. C'est la destinée qui le veut !

Ils bondirent l'un sur l'autre, puis ils s'écartèrent rapidement, faisant tourner leur lame à qui mieux mieux. Le couloir se mit à résonner du cliquetis des fers au point de faire trembler et osciller la statue de marbre.

— Tu n'es pas mauvais, coassa Bonhart lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre. Pas mauvais du tout, casse-cou. Mais en aucun cas tu n'es un sorceleur. La petite vipère s'est jouée de moi. C'en est fini de toi. Prépare-toi à la mort.

— Fort en gueule.

Cahir respira profondément. La première escarmouche l'avait convaincu que ses chances face à l'homme aux yeux de poisson étaient minces. Ce type était trop vif pour lui et trop puissant. Son seul avantage résidait dans le fait que Bonhart était pressé et manifestement énervé.

Le chasseur de primes attaqua de nouveau. Cahir para le coup, se voûta, bondit, saisit son adversaire à la ceinture, le poussa contre le mur, et le frappa à l'entrejambe. Bonhart l'attrapa par le visage, et du pommeau de son épée lui assena un, deux, trois coups sur la tempe. Le dernier projeta Cahir en arrière. Il vit le scintillement de la lame. Et para l'attaque instinctivement.

Trop lentement.

\*\*\*

Il existait dans la famille des Dyffryn une tradition que tous respectaient scrupuleusement : lorsqu'un parent mourait au combat, son corps reposait dans l'armurerie du château où il était veillé dans le silence toute une journée et toute une nuit par tous les hommes de la famille. Afin de ne pas les déranger et de ne pas perturber leurs pensées, les femmes quant à elles se rassemblaient dans une aile reculée du château où elles pleuraient, sanglotaient et se pâmaient. Revenues à elles, elles pleuraient et sanglotaient de nouveau. Et *da capo*.

Les pleurs et les sanglots, même chez les femmes, étaient



considérés comme un manque de tact et un grand déshonneur parmi les nobles de Vicovar. Mais telle était la tradition chez les Dyffryn, et personne ne la remettait en question. Ni même ne songeait à le faire.

Au regard des coutumes et de la tradition, le petit Cahir alors âgé de dix ans, le plus jeune frère d'Aillil, celui-là même qui était mort au combat à Nazair et reposait dans l'armurerie du château, n'était pas encore un homme. Il n'était pas admis dans le groupe rassemblé autour de la tombe ouverte, il ne lui fut pas permis de demeurer là dans le silence, en même temps que son grand-père Gryffyd, son père Ceallach, son frère Dheran ainsi que toute une cohorte d'oncles et de cousins paternels et maternels. Bien évidemment, sangloter et défaillir en même temps que sa grand-mère, sa mère, ses trois sœurs et toute une cohorte de tantes et de cousines maternelles et paternelles, ne lui était pas permis non plus. Avec les autres jeunes enfants de sa famille venus à Darn Dyffra pour le service funèbre, l'enterrement et les rites mortuaires, Cahir chahutait et polissonnait dehors. Il se battait à coups de poing avec ceux qui considéraient que le plus brave de tous les braves dans les batailles pour Nazair n'était certainement pas Aillil aep Caellach, mais bien un de leurs pères ou frères aînés.

— Cahirou ! Viens me voir, mon garçon !

Mawr, la mère de Cahir, et la sœur de celle-ci, sa tante Cinead var Anahid, se tenaient dans la cour. Sa mère avait le visage rouge et si gonflé d'avoir tant pleuré que Cahir prit peur. Il fut frappé de constater que même chez une femme aussi belle que sa mère, les pleurs pouvaient engendrer une telle laideur. Il se convainquit très fort de ne jamais pleurer, jamais au grand jamais.

— Souviens-toi mon fils, hoqueta Mawr en serrant Cahir contre elle si fort qu'il en eut le souffle coupé. Souviens-toi de ce jour. Rappelle-toi qui a ôté la vie à ton frère Aillil. Ce sont ces maudits Nordlings qui ont fait ça. Tes ennemis, fiston. Tu dois les détester à jamais. Tu dois détester cette maudite nation criminelle.

— Je les détesterai, mère, promit Cahir, quelque peu décontenancé.

Premièrement, son frère Aillil était mort au combat, avec les honneurs, d'une mort de guerrier, glorieuse et digne, que beaucoup pouvaient lui envier, alors pourquoi verser tant de larmes ? Deuxièmement, ce n'était un secret pour personne que leur grand-mère Eviva, la mère de Mawr, était originaire de Nordling. Son père, lorsqu'il était en colère, avait plus d'une fois surnommé sa grand-mère « la louve du Nord ». Dans son dos, bien entendu.

Mais si désormais sa mère l'exigeait...

— Je les détesterai, jura-t-il avec ardeur. Je les déteste déjà ! Et quand je serai grand et que j'aurai une véritable épée, j'irai à la guerre et je leur couperai la tête. Tu verras, mère !

Mawr reprit sa respiration et se remit à sangloter. La tante Cinead la soutint.

Cahir serra ses petites menottes ; il tremblait, en proie à une haine féroce. Envers ceux qui avaient fait du mal à sa maman, et qui l'avaient rendue laide.

\*\*\*

Le coup porté par Bonhart lui avait enfoncé la tempe, la joue et les lèvres. Cahir lâcha son épée et tituba, tandis que le chasseur de primes le frappait au cou, au-dessus de la clavicule. Cahir roula aux pieds de la déesse de marbre, son sang venant éclabousser, telle une offrande païenne, le socle de la statue.

\*\*\*

Une détonation. Le sol trembla, un pavois tomba avec fracas de la panoplie murale. Une fumée irritante avait envahi le couloir. Ciri s'essuya le visage. La jeune fille aux cheveux clairs qu'elle soutenait pesait aussi lourd qu'une pierre meulière.

— Plus vite, courons plus vite...

— Je ne peux pas aller plus vite, dit la jeune fille.

Et elle s'assit soudain lourdement sur le dallage. Ciri vit avec effroi que sous la jambe de la jeune fille commençait à se répandre une mare rouge.

Elle était pâle comme la mort.

Ciri se jeta à genoux auprès d'elle, enleva le châle qu'elle portait, puis sa ceinture, tenta de fabriquer un garrot. Mais la blessure était trop importante. Et trop près de l'aine. Le sang ne cessait de couler.

La jeune fille la saisit par la main. Elle avait les doigts glacés.

— Ciri...

— Oui.

— Je suis Angoulême. Je ne croyais pas... Je ne croyais pas qu'on te trouverait. Mais j'ai suivi Geralt... Parce qu'on ne peut pas ne pas le suivre. Tu sais ?

— Je sais. Il est comme ça.

— Nous t'avons retrouvée. Et nous t'avons sauvée. Alors que Fringilla se moquait de nous... Dis-moi...

— Ne dis rien. S'il te plaît.

— Dis... (Angoulême remuait les lèvres de plus en plus lentement, et avec de plus en plus de difficulté.) Dis, tu es une reine, n'est-ce pas ?... À Cintra... Nous serons bien accueillis chez toi, non ? Tu feras de moi... une comtesse ? Dis ? Ne mens pas... Tu pourrais ?

— Ne parle pas. Économise tes forces.

Angoulême soupira ; soudain elle se pencha en avant et appuya son front contre le bras de Ciri.

— Je savais..., dit-elle d'une voix distincte. Je savais, putain, qu'ouvrir un bordel à Toussaint était la meilleure idée que j'aie jamais eue.

Il s'écoula de longues minutes, de très longues minutes avant que Ciri se rende compte qu'elle enlaçait une morte.

\*\*\*

Elle le vit qui approchait, sous les regards inanimés des canéphores d'albâtre qui soutenaient les arcades. Et elle comprit soudain que toute fuite était impossible, que face à lui on ne pouvait se sauver. Qu'elle allait devoir l'affronter. Elle le savait.

Mais il lui faisait toujours aussi peur.

Elle prit son épée. La lame d'Hirondelle chanta doucement. Elle connaissait ce chant.

Elle reculait dans le large couloir, et lui la suivait, brandissant son épée des deux mains. Du sang coulait le long de sa lame, de lourdes gouttes tombaient de la garde.

— Elle est morte, conclut-il en enjambant le corps d'Angoulême. Tant mieux. L'autre casse-cou, là-bas, est lui aussi en train de rendre son dernier souffle.

Ciri sentit le désespoir l'envahir. Elle serrait la poignée de son épée si fort qu'elle avait mal aux jointures. Elle continuait à reculer.

— Tu m'as trompé, lança-t-il du bout des lèvres en la suivant. Le casse-cou n'avait pas de médaillon. Mais quelque chose me dit qu'il se trouve au château quelqu'un d'autre qui en porte un. Dans le voisinage de la sorcière Yennefer. Le vieux Léo Bonhart en donnerait sa tête à couper. Mais chaque chose en son temps, vipère. En premier lieu, à nous deux. Toi et moi. Et à nos noces.

Ciri se décida. Ayant décrit un petit arc avec Hirondelle, elle se mit en position. Elle commença à marcher en demi-cercle, de plus en plus vite, contraignant le chasseur de primes à tourner sur lui-même.

— La dernière fois, articula-t-il, ce petit tour ne t'a pas servi à grand-chose. Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu ne sais pas tirer les leçons de tes erreurs ?

Ciri accéléra le pas. Par des gestes fluides, souples de son fer, elle trompait et mystifiait, illusionnait et hypnotisait.

Bonhart faisait tourner et siffler son épée.

— ça ne marche pas sur moi, gronda-t-il. Et cela m'ennuie !

En deux pas rapides, il raccourcit la distance.

— En avant la musique !

Il bondit, frappa avec force. Ciri se replia en exécutant une

pirouette, elle se redressa, atterrit avec assurance sur sa jambe droite, frappa immédiatement sans changer de position ; avant même que son fer se heurte à la parade de Bonhart, elle virevoltait déjà autour de lui, avançait légèrement sous les coups sifflants. Elle frappa encore une fois, sans élan, tordant son coude d'une manière non naturelle, stupéfiante. Bonhart para l'attaque, mettant à profit son élan pour riposter aussitôt par la gauche. Elle s'y attendait, il lui suffit d'une légère flexion des genoux et d'un balancement du corps pour glisser tout entière, en une fraction de seconde, sous la lame. Elle contra aussitôt d'une parade courte. Mais cette fois, il l'attendait et la trompa à l'aide d'une feinte. Ne rencontrant pas de résistance, elle faillit perdre l'équilibre. Elle s'en sortit grâce à un bond fulgurant, mais l'épée de Bonhart la toucha tout de même au bras. Elle pensa tout d'abord que le fer n'avait fait que couper sa manche matelassée, mais au bout d'un instant elle sentit un liquide chaud couler sous son aisselle.

Les canéphores d'albâtre les observaient de leurs yeux indifférents.

Ciri recula ; le chasseur de primes marchait dans sa direction, voûté, effectuant de larges mouvements avec son épée. On aurait dit la faux de la Mort que Ciri avait vue sur des tableaux au temple. *La danse des squelettes*, songea-t-elle. *La Faucheuse arrive*.

Elle recula. Le liquide chaud coulait à présent le long de son avant-bras et sur sa main.

— Le premier sang est pour moi, dit-il en voyant les gouttes en forme d'étoiles qui étaient apparues sur le dallage. Pour qui sera le suivant ? Ma fiancée ?

Elle recula.

— Regarde. C'est fini.

Il avait raison. Le couloir s'achevait sur le néant, un gouffre au fond duquel on voyait les planches empoussiérées, sales et disloquées du parquet des étages inférieurs. Cette partie du château était en ruine, elle ne comportait même pas de plancher. Ne restaient que les éléments de la structure : des piliers, les faîtages et un assemblage de poutres qui maintenait le tout.

Elle n'hésita pas longtemps. Elle s'engagea à reculons sur une poutre, sans quitter Bonhart des yeux, suivant chacun de ses mouvements. Elle fit bien. Car il se jeta brusquement sur elle, courant sur la poutre, assenant des coups en croix rapides, agitant son épée dans des feintes éclair. Elle savait ce qu'il escomptait. Une mauvaise parade ou une erreur de posture lui ferait perdre l'équilibre, et elle tomberait alors de la poutre, se retrouvant, sur le parquet défoncé de l'étage inférieur.

Cette fois, Ciri ne se laissa pas prendre au piège. Bien au

contraire. Elle se déploya adroitement et le toucha la première d'un coup sur la droite ; comme il hésitait une fraction de seconde, elle frappa de nouveau sur le côté droit, si vite et si fort que Bonhart chancela après sa parade. S'il n'avait pas été si grand, il serait tombé. À l'aide de sa main gauche, il parvint à se maintenir au faîtage et à garder l'équilibre. Mais il perdit sa concentration une fraction de seconde. Et cette fraction de seconde suffit à Ciri. Elle frappa en se fendant, loin, allongeant au maximum son bras et sa lame.

Il ne trembla même pas quand, avec un crissement métallique, la lame d'Hirondelle toucha sa poitrine et son bras gauche. Il riposta aussitôt d'un coup si terrible que Ciri aurait probablement été coupée en deux si elle n'avait pas exécuté un salto arrière. Elle sauta sur la poutre voisine, atterrit en pliant les genoux, son épée à l'horizontale au-dessus de sa tête.

Bonhart jeta un coup d'œil à son bras, leva sa main gauche, déjà marquée de petites zébrures couleur carmin. Il suivit des yeux les grosses gouttes qui tombaient plus bas, dans le gouffre.

— Eh bien, eh bien ! dit-il. On dirait que tu sais tirer les leçons de tes erreurs, en fin de compte.

Sa voix tremblait de fureur. Mais Ciri le connaissait trop bien. Il était calme, il se maîtrisait, prêt au meurtre.

Il la rejoignit sur sa poutre, sans cesser d'agiter son épée en tous sens. Il avançait vers elle tel un ouragan, d'un pas sûr, sans vaciller, sans même regarder où il mettait les pieds. La poutre tremblait, de la poussière et de la sciure s'éparpillaient dans le vide.

Il la serrait, continuant à agiter son épée devant lui. Il la contraignit à marcher à reculons. Il attaqua si vite qu'elle ne put risquer ni un saut ni un salto, elle devait parer et esquiver sans cesse.

Elle vit un éclair illuminer ses yeux de poisson. Elle savait ce qu'il signifiait. Il l'acculait vers un pilier, vers le croisillon...

Il l'acculait vers un endroit qui ne comportait aucune issue.

Elle devait faire quelque chose. Et soudain, elle sut.

Le pendule... Kaer Morhen.

*« Ne repousse pas le pendule, mais prends appui sur lui. Puise en lui l'énergie qui t'est nécessaire pour attaquer. Il te suffit d'un rebond pour puiser de l'impetus. Tu comprends ? »*

*« Je comprends, Geralt. »*

Sans prévenir, avec la vitesse d'un serpent crachant son venin, elle passa de la parade à l'attaque. Le fer d'Hirondelle se heurta à la lame de Bonhart en gémissant. Au même moment, Ciri rebondit et sauta sur la planche voisine. Elle rétablit son équilibre à grand-peine, avança de quelques pas rapides et sauta pour retourner sur la poutre où se trouvait Bonhart, atterrissant dans son dos. Il fit volte-face à temps, décrivant un large cercle avec son épée, frappant presque à

l'aveuglette, à l'endroit où devait la porter son saut. Il la rata d'un cheveu, la puissance de frappe le fit chanceler. Ciri attaqua à la vitesse de l'éclair. Elle se fendit et, la jambe fléchie, frappa fort et avec assurance.

Puis elle se figea, son épée tendue sur le côté. Observant tranquillement sur le caftan du chasseur de primes la longue entaille, oblique et bien nette, qui se mettait à enfler et d'où s'écoulait un épais liquide rouge bouillonnant.

— Tu... (Bonhart vacilla.) Tu...

Il se jeta sur elle. Déjà il se déplaçait plus lentement, d'un pas engourdi. Elle lui échappa en faisant un bond en arrière, tandis que lui ne put maintenir son équilibre. Il voulut retomber sur son genou, mais il rata la poutre. En outre, le bois était humide et glissant. L'espace d'une seconde le chasseur de primes regarda Ciri. Puis il bascula.

Elle le vit s'effondrer sur le parquet dans un geyser de poussière, de plâtre et de sang, elle vit son épée s'envoler puis atterrir quelques toises plus loin. Il était allongé, immobile, les bras en croix, grand, maigre. Blessé et absolument sans défense. Mais toujours terrifiant.

Il resta ainsi un moment, puis enfin il frémit. Gémit. Tenta de relever la tête. Il remua les mains. Les jambes. Il se traîna jusqu'au pilier, s'y adossa. Poussa un nouveau gémissement, massant des deux mains son ventre et sa poitrine ensanglantée.

Ciri sauta. Elle atterrit à son côté en genuflexion. Agile comme un chat. Elle vit ses yeux de poisson s'écarquiller sous l'effet de la peur.

— Tu as gagné..., coassa-t-il en regardant la lame d'Hirondelle. Tu as gagné, sorceleuse. Dommage qu'on ne soit pas dans l'arène... ç'aurait fait un beau spectacle...

Elle ne répondit pas.

— C'est moi qui t'ai donné cette épée, tu t'en souviens ?

— Je me souviens de tout.

— Tu ne vas sans doute pas..., gémit-il. Tu ne vas pas m'achever, n'est-ce pas ? Tu ne ferais pas ça... Tu n'achèverais pas un homme à terre et sans défense... Je te connais, Ciri. Tu es trop... noble pour ça.

Elle le regarda longuement. Très longuement. Puis elle se pencha. Bonhart écarquilla les yeux plus encore. Mais elle se contenta de lui arracher du cou les médaillons : le loup, le chat et le griffon. Puis elle se retourna et se dirigea vers la sortie.

La prenant en traître, il se jeta sur elle un couteau à la main, bondissant sans bruit, telle une chauve-souris. Ce n'est qu'à la dernière seconde, au moment où il s'apprêtait à enfoncer son poignard jusqu'à la garde dans le dos de la jeune fille qu'il hurla, y mettant toute sa haine.

Ciri évita l'estocade d'une vive volte-face et, d'un bond, se déploya et frappa ; elle frappa vite, d'un grand geste du bras,

renforçant la puissance de sa frappe d'une torsion des hanches. Hironnelle sifflait et frappait, de la pointe même de la lame. Il y eut un bruit sec, suivi d'un gargouillement. Bonhart porta ses mains à sa gorge. Ses yeux de poisson sortirent de leur orbite.

— Je t'ai pourtant dit que je me souvenais de tout, déclara froidement Ciri.

Bonhart écarquilla les yeux de plus belle. Puis il tomba. Il se pencha et bascula en arrière, soulevant un nuage de poussière. Et il resta allongé là, immense, maigre comme la Faucheuse, sur le sol crasseux, au milieu des lames de plancher cassées. Il s'agrippait toujours la gorge, fermement, de toutes ses forces. Mais il avait beau la serrer, la vie s'écoulait rapidement entre ses doigts, entourant sa tête d'une large auréole noire.

Ciri se dressa devant lui. Sans un mot. Mais de sorte qu'il la voie bien. Afin que ce soit son image, et son image seulement, qu'il emporte avec lui là où il allait.

Bonhart lui jeta un regard trouble et nébuleux. Il fut pris de tremblements convulsifs, ses talons martelant bruyamment les planches. Puis il laissa échapper un gargouillis semblable à celui produit par un entonnoir traversé par les choses les plus diverses.

Et ce fut le dernier son qu'il émit.

\*\*\*

Le bruit d'une explosion retentit, et les vitrages éclatèrent avec fracas et grondement.

— Attention, Geralt !

Ils firent un bond sur le côté, juste à temps. Un éclair aveuglant troua le plancher, des copeaux de terre cuite et des morceaux tranchants de mosaïque volèrent. Un deuxième éclair atteignit la colonne derrière laquelle se cachait le sorcier. Le pilier éclata en trois parties. La moitié de l'arcade se détacha de la voûte et s'effondra sur le sol avec un bruit assourdissant. Geralt, allongé à plat ventre sur le plancher, mit ses mains sur la tête, conscient que c'était là une bien misérable protection contre la dizaine de pouds de gravats qui s'abattait sur lui. Il se préparait au pire, mais finalement il ne s'en sortit pas trop mal. Il se releva rapidement, eut le temps de voir au-dessus de lui les lueurs d'un bouclier magique ; il comprit que c'était la magie de Yennefer qui l'avait sauvé.

Vilgefortz se retourna vers la magicienne et réduisit en miettes le pilier derrière lequel elle s'abritait. Il rugit de colère, créant des nuages de fumée et de poussière avec des filets de feu. Yennefer eut le temps de se mettre à l'abri, et elle lui rendit la pareille, renvoyant au magicien son propre éclair ; Vilgefortz le détourna sans effort, et

même avec dédain. Il riposta par un coup qui mit Yennefer à terre.

Geralt se rua sur lui, essayant la poussière de plâtre sur son visage. Dans un rugissement, Vilgefortz se tourna pour faire face au sorceleur et tendit vers lui sa main d'où jaillirent des flammes. Le sorceleur s'abrita instinctivement derrière son épée. Ô miracle, le fer couvert de runes le protégea, coupant en deux le flot de feu.

— Ah ! beugla Vilgefortz. Impressionnant, sorceleur. Et que dis-tu de ça ?

Geralt n'en dit rien. Il fut projeté, comme heurté par un béliet ; il retomba sur le plancher et se mit à rouler, ne s'arrêtant qu'au pied de la colonne. Celle-ci se fendit et vola en éclats, emportant de nouveau avec elle une bonne partie de la voûte. Cette fois, Yennefer fut incapable de lui offrir une quelconque protection. Un énorme morceau de ferraille en provenance de l'arcade l'atteignit directement à l'épaule et l'anéantit. La douleur le paralysa quelques secondes.

Yennefer, scandant des incantations, envoyait éclair sur éclair sur le magicien. Aucun n'atteignait sa cible, tous ricochaient sur la sphère magique qui enveloppait Vilgefortz. Le magicien étendit soudain le bras, le déployant violemment. Yennefer hurla de douleur, s'éleva dans les airs et se retrouva en lévitation. Vilgefortz tordit les mains, exactement comme s'il essorait un chiffon trempé. La magicienne cria. Et commença à se tordre.

Surmontant sa douleur, Geralt se releva d'un bond. Mais Régis l'avait précédé.

Surgi d'on ne sait où sous la forme d'une énorme chauve-souris, le vampire plongea sur Vilgefortz sans faire de bruit. Avant que le magicien ait pu s'entourer d'un charme, Régis avait lacéré son visage de ses griffes, manquant son œil uniquement à cause de sa petite taille. Vilgefortz poussa un rugissement, agita les bras. Libérée, Yennefer s'écroula sur un tas de gravats en poussant un gémissement déchirant ; le sang qui coulait de son nez ruissela sur son visage et sa poitrine.

Geralt était tout près déjà, il leva son sihill pour frapper Vilgefortz. Mais le magicien n'était pas encore vaincu et ne songeait nullement à capituler. Il lança des ondes de puissance en direction du sorceleur, projeta sur le vampire un rayon de poudre blanche aveuglante qui sectionna en deux une colonne aussi facilement qu'un couteau traverserait une motte de beurre. Régis évita adroitement le faisceau et se matérialisa juste à côté de Geralt sous sa forme habituelle.

— Fais attention, gémit le sorceleur en s'efforçant de voir comment s'en tirait Yennefer. Fais attention, Régis.

— Faire attention ? s'écria le vampire. Moi ? Ce n'est pas pour ça que je t'ai accompagné jusqu'ici.



D'un bond incroyable, avec la rapidité fulgurante d'un véritable tigre, il se jeta sur le magicien et le saisit à la gorge. Ses canines scintillèrent.

Vilgefortz hurla de peur et de fureur. Durant un instant, il sembla que c'en était fini de lui. Mais ce n'était qu'une illusion. Le magicien possédait dans son arsenal une arme pour chaque occasion. Et contre chaque adversaire. Même contre un vampire.

Les mains avec lesquelles il saisit Régis s'élargirent et se transformèrent en un fer incandescent. Le vampire poussa un cri. Geralt cria lui aussi, voyant que le magicien éventrait littéralement Régis. Il vola à son secours, mais il était trop tard. Vilgefortz avait projeté le vampire éventré contre la colonne et il envoya vers lui des flammes ardentes surgies de ses mains. Régis poussa un hurlement, un hurlement si puissant que le sorcelleur se boucha les oreilles. Le reste du vitrage s'effondra dans un grondement. Quant à la colonne, elle se mit tout simplement à fondre, et le vampire avec elle, se répandant sur le sol en une masse informe.

Geralt poussa un juron, y mettant toute sa fureur et son désespoir. Il s'élança, leva son sihill pour attaquer. Il n'en eut pas le temps. Vilgefortz se retourna et le frappa d'une énergie magique. Le sorcelleur fut projeté à l'autre bout du hall ; il heurta violemment le mur et s'affaissa. Il resta allongé là, tel un poisson hors de l'eau qui happe l'air, en se demandant ce qu'il avait de cassé et ce qui restait entier. Vilgefortz avançait vers lui. Dans sa main se matérialisa un gourdin en fer long de six pieds.

— Je pourrais te réduire en cendres d'une simple formule magique, dit-il, te dissoudre et te transformer en pâte de verre comme je l'ai fait avec ce monstre il y a un instant. Mais toi, sorcelleur, tu dois mourir autrement. Dans un combat. Peut-être pas très loyal, mais tout de même.

Geralt ne pensait pas être capable de se lever. Pourtant il se remit debout. Il cracha le sang qui coulait de sa lèvre coupée. Il agrippa plus fermement son épée.

— Sur Thanedd, reprit Vilgefortz en s'approchant et en faisant des moulinets avec son bâton, je ne t'ai brisé qu'un tout petit peu, avec parcimonie, car ce ne devait être qu'une leçon. Mais puisqu'elle ne t'a pas servi, cette fois je vais te briser entièrement, avec application, et te réduire en osselets minuscules. De telle sorte que plus personne ne pourra jamais te ressouder.

Il attaqua. Geralt ne s'enfuit pas. Il accepta le combat.

Le gourdin était constamment en mouvement et ne cessait de siffler dans l'air, le magicien tournait autour du sorcelleur qui sautillait sans cesse. Geralt évitait les coups, en donnait lui-même, mais Vilgefortz paraît adroitement, tandis que le fer se heurtant au fer

gémissait de façon lugubre.

Le magicien était vif et agile comme un démon.

Il trompa Geralt d'une torsion du buste et d'une feinte par la gauche, il le frappa par en bas, dans les côtes. Avant que le sorceleur ait retrouvé son équilibre et son souffle, il reçut sur la nuque un coup si violent qu'il fléchit le genou. D'un bond il évita un coup à la tête, mais sans pouvoir empêcher une estocade par le bas, au-dessus de la hanche. Il chancela et ses épaules heurtèrent le mur. Il eut suffisamment de présence d'esprit pour se laisser glisser sur le plancher. Juste à temps, car le bâton de fer effleura ses cheveux et cogna le mur, faisant jaillir des étincelles.

Geralt fit une roulade ; le bâton lançait des éclairs sur le sol juste à côté de sa tête. Un deuxième coup le toucha à l'omoplate. Il ressentit un choc, une douleur paralysante, une faiblesse soudaine qui descendit jusque dans ses jambes. Le magicien leva son gourdin. Dans ses yeux brûlait une lueur de triomphe.

Geralt serra dans son poing le médaillon de Fringilla.

Le bâton s'abattit violemment. Frappant le plancher à un pas de la tête du sorceleur. Geralt roula sur le côté et se releva rapidement sur un genou. Vilgefortz le rattrapa, frappa de nouveau. Le bâton, une nouvelle fois, rata sa cible de quelques pouces. Le magicien secoua la tête d'incrédulité, il eut quelques secondes d'hésitation.

Soudain il poussa un soupir ; il avait compris. Ses yeux lancèrent des éclairs. Il bondit, prit de l'élan. Trop tard.

Geralt le frappa violemment au ventre. Vilgefortz hurla, laissa tomber sa massue ; plié en deux, il fit quelques pas en arrière. Le sorceleur était déjà sur lui. Du bout du pied, il le poussa contre le tronçon de la colonne détruite, le frappa vigoureusement avec son sihill, en biais, depuis la clavicule jusqu'à la hanche. Le sang gicla sur le plancher, y dessinant des vagues.

Le magicien poussa un cri, tomba à genoux. Sa tête s'affaissa, il regarda son ventre et sa poitrine. Longtemps il ne put détacher son regard de ce qu'il voyait.

Geralt attendait tranquillement, en position de combat, le sihill prêt à frapper.

Vilgefortz gémit d'une voix pathétique et releva la tête.

— Geraaaaalt...

Le sorceleur ne le laissa pas achever sa phrase.

Durant de longues minutes il régna un profond silence.

— Je ne savais pas..., dit enfin Yennefer en s'extirpant avec peine de son tas de gravats. (Elle était dans un piteux état. Le sang qui coulait de son nez s'était répandu sur son menton et son décolleté.) Je ne savais pas, répéta-t-elle en voyant le regard dubitatif de Geralt, que tu connaissais le sort illusoire. Capable qui plus est de tromper

Vilgefortz...

— C'est mon médaillon.

— Ah, ah ! dit-elle en le regardant d'un air sceptique. Objet intéressant. Mais quoi qu'il en soit, c'est grâce à Ciri si nous sommes en vie.

— Pardon ?

— Son œil. Il n'a pas retrouvé sa pleine coordination. Il n'atteignait pas toujours sa cible... Moi, pourtant, je dois la vie avant tout à...

Elle se tut, regarda les restes de la colonne liquéfiée où l'on pouvait reconnaître les contours d'une silhouette.

— Qui était-ce, Geralt ?

— Un ami. Il va beaucoup me manquer.

— C'était un humain ?

— L'incarnation de la nature humaine. Yen, et toi, comment ça va ?

— Quelques côtes cassées, le cerveau secoué, l'articulation de la jambe broyée, la colonne vertébrale douloureuse. À part ça, tout va très bien. Et toi ?

— Plus ou moins la même chose.

Elle regarda, impassible, la tête de Vilgefortz qui reposait par terre, au centre même de la mosaïque. Le petit œil, vitrifié déjà, du magicien, semblait les observer avec un air de reproche.

— Jolie vue, dit-elle.

— C'est vrai, reconnut-il au bout d'un instant. Mais je l'ai déjà assez regardé. Tu vas pouvoir marcher ?

— Avec ton aide, oui.

\*\*\*

Ils se retrouvèrent tous les trois, au croisement des couloirs, sous les arcades. Sous les regards inanimés des canéphores d'albâtre.

— Ciri, dit le sorceleur en se frottant les yeux.

— Ciri, dit Yennefer, soutenue par le sorceleur.

— Geralt, dit Ciri.

— Ciri, répéta-t-il en faisant un violent effort pour maîtriser le sanglot qui lui nouait la gorge. Ça fait du bien de te revoir.

— Dame Yennefer.

La magicienne se libéra du bras du sorceleur et se redressa au prix d'un énorme effort.

— Mais de quoi as-tu l'air, jeune fille ! dit-elle sèchement. Non mais regarde un peu de quoi tu as l'air ! Arrange tes cheveux ! Ne te tiens pas voûtée ! Viens donc ici.

Ciri approcha, aussi rigide qu'un automate. Yennefer arrangea son

col et le lissa, tenta d'essuyer le sang séché avec sa manche. Écarta ses cheveux de sa joue, révélant sa cicatrice. L'enlaça fort. Très fort. Geralt vit ses mains sur les épaules de Ciri. Il vit les doigts déformés de la magicienne. Il n'éprouvait ni colère, ni regret, ni haine. Il ne ressentait que de la fatigue. Et un immense désir d'en finir avec tout ça.

— Maman.

— Ma petite fille.

Au bout de longues minutes, il se décida enfin à interrompre leurs effusions.

— Allons-y.

Ciri renifla bruyamment, s'essuya le nez du revers de la main. Yennefer la foudroya du regard, se frotta l'œil, sans doute une poussière y était-elle tombée. Le sorceleur observait le couloir par lequel était arrivée Ciri, comme s'il espérait que quelqu'un d'autre allait venir. Ciri secoua la tête. Il comprit.

— Partons d'ici, répéta-t-il.

— Oui, dit Yennefer. Je veux voir le ciel.

— Je ne vous laisserai plus jamais, dit Ciri d'une voix sourde. Jamais.

— Partons d'ici, répéta Geralt. Ciri, soutiens Yen.

— Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne !

— Laisse-moi faire, maman.

Ils se trouvaient devant un grand, un immense escalier noyé dans la fumée, dans la lumière vacillante des flambeaux et des paniers de fer en feu. Ciri frissonna. Elle connaissait cet escalier. Elle l'avait déjà vu, dans ses rêves et dans ses visions.

En bas, tout en bas, les attendaient des hommes armés.

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle.

— Moi aussi, reconnut Geralt en prenant son épée.

— J'en ai assez des tueries.

— Moi aussi.

— N'y a-t-il pas d'autre issue ?

— Non. Il n'y a que cet escalier. Il le faut, fillette. Yen veut voir le ciel. Et moi aussi, je veux voir le ciel, avec Yen et toi.

Ciri se retourna, elle jeta un regard à Yennefer qui, pour ne pas tomber, avait pris appui contre la balustrade. Elle sortit les médaillons qu'elle avait pris à Bonhart, passa autour de son cou celui à la tête de chat, et donna le loup à Geralt.

— J'espère que tu sais que ce n'est qu'un symbole ? demanda-t-il.

— Tout n'est que symbole.

Elle sortit Hironnelle de son fourreau.

— Allons-y, Geralt.

— Oui, allons-y. Tiens-toi près de moi.

En bas de l'escalier les attendaient les mercenaires de Skellen qui serraient leur arme dans leurs mains moites. D'un geste rapide, Chat-Huant envoya un premier groupe vers l'escalier.

Les chaussures ferrées des soudards claquèrent sur les marches.

— Doucement, Ciri. Ne te presse pas. Reste près de moi.

— Oui, Geralt.

— Et reste calme, fillette, reste calme. Souviens-toi, sois sans colère et sans haine. Nous devons sortir et voir le ciel. Et ceux qui se mettront sur notre route doivent mourir. N'hésite pas.

— Je n'hésiterai pas. Je veux voir le ciel.

Ils parvinrent sans encombre au premier palier. Les mercenaires s'effacèrent devant eux, stupéfaits et étonnés de leur calme. Mais quelques instants plus tard, trois autres bondirent sur eux en hurlant et en agitant leurs épées. Ils moururent sur-le-champ.

— Groupe suivant ! beugla d'en bas Chat-Huant. Tuez-les !

Trois autres hommes surgirent. Geralt fit rapidement un pas en avant vers le premier d'entre eux, il feinta, frappa par le bas et lui transperça la gorge. Il se retourna, laissa passer Ciri sous son bras droit ; celle-ci cingla un autre sbire sous l'aisselle. Le troisième voulut s'échapper en sautant par-dessus la balustrade. Il n'en eut pas le temps.

Geralt essuya les gouttes de sang sur son visage.

— Reste calme, Ciri.

— Je suis calme.

Le scintillement des lames, un cri, la mort pour les trois suivants.

Un sang épais s'écoulait le long des marches de l'escalier, goutte après goutte.

Un sbire en brigandine ornée de cuivre bondit sur eux, armé d'une longue lance. Il avait les yeux hagards d'un homme ayant consommé des narcotiques. D'une rapide parade croisée, Ciri repoussa la hampe de la lance et Geralt frappa. Il s'essuya le visage. Ils avançaient, sans se retourner.

Le deuxième palier était déjà proche.

— Tuez-les ! hurla Skellen. Tuuuez-leeees !

Dans l'escalier, un trépigement, un hurlement. Le scintillement des lames. Un cri. La mort.

— C'est bien, Ciri. Mais reste calme. Pas d'euphorie. Et reste près de moi.

— Je resterai toujours près de toi, désormais.

— N'allonge pas ton bras, sers-toi de ton coude si tu peux. Fais attention.

— Je fais attention.

Le scintillement des lames. Un cri, du sang. La mort.

— C'est bien, Ciri.

- Je veux voir le ciel.
- Je t'aime très fort.
- Moi aussi.
- Fais attention. Ça glisse.

L'éclair d'une épée, un hurlement. Ils avançaient, rattrapant le sang qui coulait le long de l'escalier. Ils descendaient, une à une, les marches du château de Stygg.

Le sbire qui voulut les attaquer glissa sur une flaque de sang, il s'affala de tout son long, presque à leurs pieds, et implora leur pitié, se protégeant la tête des deux mains. Ils le contournèrent, sans le regarder.

Jusqu'au troisième palier, personne ne se risqua à leur barrer la route.

— Les arcs ! beugla d'en bas Stefan Skellen. Apportez les balistes ! Boreas Mun devait amener les balistes ! Où est-il ?

Ce qu'ignorait Chat-Huant, ce qu'il ne pouvait savoir, c'était que Boreas Mun se trouvait déjà loin. Plaqué contre la crinière de son cheval, il filait droit vers l'est, tentant de pousser sa monture au maximum de ses capacités.

Des autres hommes envoyés chercher des arcs et des balistes, un seul revint.

Celui qui se décida à tirer avait les mains légèrement tremblantes et les yeux larmoyants à cause du fisstech. Son premier trait érafla à peine la balustrade. Le deuxième n'atteignit même pas les marches.

— Plus haut ! s'époumona Chat-Huant. Monte plus haut, imbécile ! Tire de près !

L'archer fit mine de ne pas entendre. Skellen l'insulta copieusement, lui arracha la baliste des mains, sauta sur les marches, s'agenouilla et visa. Geralt s'empressa de protéger Ciri de son corps. Mais la jeune fille se déroba aussitôt ; lorsque la corde claqua, elle était déjà en position. Elle releva son épée en quarte haute et repoussa le trait si violemment qu'il tournoya longuement sur lui-même avant de s'aplatir au sol.

— Très bien, marmonna Geralt. Très bien, Ciri. Mais si tu refais ça, je te mets une raclée.

Skellen lâcha la baliste. Et se rendit soudain compte qu'il était seul.

Tous ses hommes, en groupe serré, se trouvaient rassemblés au bas de l'escalier. Aucun ne se risquait à escalader les marches. Ils étaient encore un peu moins nombreux semblait-il, quelques-uns étaient partis on ne savait où. Chercher des balistes, sans doute.

Et tranquillement, sans se presser, mais sans ralentir non plus, le sorceleur et la sorceleuse descendaient les marches, les marches ensanglantées de la forteresse de Stygg. Proches l'un de l'autre, épaule

contre épaule, exécutant d'un mouvement rapide des moulinets avec leur fer pour éblouir leurs adversaires.

Skellen recula. Et ne cessa plus de reculer. Jusqu'à la dernière marche. Lorsqu'il se retrouva parmi ses hommes, il se rendit compte qu'il reculait toujours. Il pesta, impuissant.

— Du cran, les gars ! s'écria-t-il. (À présent, il avait presque une voix de fausset.) Sus ! Ensemble ! Allez, du cran ! Derrière moi !

— Allez-y donc tout seul, marmotta l'un d'eux en plaçant devant son nez sa main pleine de fistech.

Pour toute réponse, Chat-Huant lui donna un coup de poing, répandant ainsi sa poudre sur le visage de l'homme, sa manche et le devant de son caftan.

Le sorceleur et la sorceleuse passèrent le deuxième palier.

— Une fois qu'ils seront arrivés tout en bas, hurla Skellen, on pourra les encercler ! Sus, les gars ! Du cran ! À vos armes !

Geralt regarda Ciri. Et il manqua de hurler de rage lorsqu'il vit dans ses cheveux gris les mèches blanches scintillantes. Il se maîtrisa. L'heure n'était pas à la colère.

— Fais attention ! marmonna-t-il d'une voix sourde. Reste près de moi.

— Je serai toujours près de toi.

— ça va être chaud, en bas.

— Je sais, mais nous sommes ensemble.

— Oui, nous sommes ensemble.

— Je suis avec vous, dit Yennefer qui descendait derrière eux les marches glissantes, couvertes de sang.

— Rassemblez-vous, rassemblez-vous ! beuglait Chat-Huant.

Quelques-uns de ceux qui étaient partis chercher des balistes revenaient. Sans balistes. L'air affolé.

Le grondement de béliers enfonçant des portes, des bruits de coups, le fracas du fer et l'écho de pas lourds se répercutèrent dans les trois couloirs qui menaient à l'escalier d'où firent irruption des soldats en armures, coiffés de heaumes noirs et vêtus de manteaux portant la marque de la salamandre argentée. Les mercenaires de Skellen, houspillés sévèrement et copieusement, jetaient avec fracas l'un après l'autre leur arme à terre ; des arbalètes, des lames de fauchards et d'épieux étaient pointées sur les moins décidés d'entre eux, exhortés par ailleurs par des cris menaçants. Tous obéirent, car l'on voyait que les soldats en noir brûlaient d'envie d'occire quelqu'un et n'attendaient qu'un prétexte pour le faire. Chat-Huant se plaça devant la colonne, les bras croisés sur la poitrine.

— Des renforts inespérés ? marmonna Ciri.

Geralt secoua la tête en signe de dénégation : les arbalètes et les fers étaient pointés sur eux également.

— *Glaeddyvan vort !*

Il était inutile de résister. Le bas de l'escalier fourmillait de soldats noirs, or ils étaient déjà extrêmement las. Toutefois ils ne jetèrent pas leur épée. Ils la déposèrent délicatement sur les marches. Puis ils s'assirent. Geralt sentait l'épaule chaude de Ciri contre la sienne, il entendait sa respiration.

Contournant les cadavres et les flaques de sang, montrant aux soldats noirs ses mains désarmées, Yennefer descendit l'escalier. À son tour, elle se laissa tomber lourdement sur les marches. Geralt sentit sa chaleur contre son autre épaule. *Domage que l'on ne puisse rester ainsi à jamais*, songea-t-il. Mais il savait que c'était impossible.

Les hommes de Chat-Huant furent ligotés et emmenés les uns après les autres. Les soldats noirs aux manteaux marqués d'une salamandre étaient de plus en plus nombreux. Soudain apparurent parmi eux des officiers de haut rang, reconnaissables à leurs panaches blancs et au lamé argenté de leurs armures. Ainsi qu'à la façon respectueuse dont on s'écartait devant eux.

Ce fut avec un respect tout particulier que l'on salua l'un des officiers, au heaume richement garni d'argent. En s'inclinant devant lui.

Ce fut cet homme précisément qui s'arrêta devant Skellen, debout près de la colonne. Même à la faible lueur vacillante des torches et des paniers de fer où les tableaux achevaient de se consumer, l'on pouvait facilement constater que Chat-Huant avait blêmi, il était même devenu blanc comme un linge.

— Stefan Skellen, déclara l'officier d'une voix retentissante qui résonna jusque sous la voûte du hall. Tu vas être jugé. Tu subiras un châtimement pour trahison.

Chat-Huant fut emmené ; toutefois, on ne lui attacha pas les mains comme à ses soudards.

L'officier se retourna. Un pan de tapisserie en feu s'arracha du mur, tomba, virevoltant comme un grand oiseau de feu. Un éclat de lumière scintilla sur le lamé argenté de son armure, sur la visière de son heaume qui lui arrivait jusqu'au milieu des joues et qui avait, comme chez tous les soldats noirs, la forme d'une monstrueuse mâchoire dentée.

*À notre tour*, se dit Geralt. Il ne se trompait pas.

L'officier regardait Ciri à travers les fentes de son heaume, ses yeux brillants remarquaient tout, enregistraient tout : la pâleur de la jeune fille, la cicatrice sur sa joue, le sang sur sa manche et sur sa main ; les mèches blanches dans ses cheveux.

Puis le Nilfgaardien tourna son regard vers le sorcelleur.

— Vilgefortz ? demanda-t-il de sa voix retentissante.

Geralt fit « non » de la tête.



— Cahir aep Ceallach ?

Même réponse.

— Quelle boucherie ! dit l'officier en regardant l'escalier. Quelle boucherie sanglante ! Mais quoi ! Quand on guerroyait avec une épée... En outre, tu as épargné du travail au bourreau. Tu as parcouru un long chemin, sorceleur.

Geralt ne fit pas de commentaires. Ciri renifla bruyamment et s'essuya le nez avec son poignet. Yennefer la réprimanda du regard. Le Nilfgaardien remarqua cela aussi et sourit.

— Tu as parcouru un long chemin, répéta-t-il. Tu es parti du bout du monde pour venir jusqu'ici. Pour elle. Ne serait-ce qu'à ce titre, tu as droit à quelque chose. Monsieur de Rideaux !

— À vos ordres, Votre Grandeur Impériale !

Le sorceleur ne fut pas étonné.

— Veuillez trouver une pièce discrète où je pourrai en toute tranquillité discuter avec M. Geralt de Riv. Pendant ce temps, je vous prie de veiller au confort de ces deux dames, les maintenant sous bonne garde, cela va sans dire.

— À vos ordres, Votre Grandeur Impériale.

— Sieur Geralt, veuillez me suivre.

Le sorceleur se leva. Il jeta un regard à Yennefer et à Ciri afin de les rassurer, de les avertir de ne pas faire de bêtises. Mais c'était inutile. Toutes deux étaient affreusement fatiguées. Et résignées.

\*\*\*

— Tu as parcouru un long chemin, répéta en enlevant son heaume Emhyr var Emreis, Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd, la Flamme blanche dansant sur le tertre de ses ennemis.

— Sans doute moins long que celui que tu as toi-même parcouru, Duny, répliqua Geralt avec calme.

— Tiens, tiens, tu m'as reconnu ! dit l'empereur en souriant. Il paraît pourtant qu'avec ma barbe taillée et mes nouvelles manières je suis méconnaissable. Nombre de ceux qui m'avaient vu précédemment à Cintra sont venus ensuite à Nilfgaard et m'ont rencontré en audience. Et aucun ne m'a reconnu. Alors que toi, qui ne m'as pourtant vu qu'une seule fois, et encore, il y a de cela plus de seize ans, tu ne t'y es pas trompé. Ai-je donc tellement marqué ta mémoire ?

— Je ne t'aurais pas reconnu, tu as effectivement beaucoup changé. J'ai tout simplement deviné qui tu étais. Depuis un certain temps déjà. Grâce à certains indices, j'ai deviné le rôle qu'avait joué l'inceste dans la famille de Ciri. Dans son sang. Dans l'un de mes cauchemars j'ai rêvé de l'inceste le plus terrible, le plus laid d'entre tous. Et, comme par hasard, te voilà en personne.

— Tu tiens à peine sur tes jambes, dit froidement Emhyr. Chercher à tout prix à être impertinent te fait vaciller plus encore. Tu peux t'asseoir en présence de l'empereur. Je t'accorde ce privilège... à vie.

Geralt s'assit avec soulagement. Emhyr se tenait toujours appuyé contre une armoire sculptée.

— Tu as sauvé ma fille, dit-il. À plusieurs reprises. Je t'en remercie. En mon nom propre et en celui de la postérité.

— Tu m'en vois désarmé.

— Cirilla ira à Nilfgaard, poursuivit Emhyr sans se soucier du ton railleur du sorcelleur. Quand le moment sera venu, elle deviendra impératrice. Exactement comme des dizaines de jeunes filles sont devenues reines avant elle et le deviennent encore de nos jours : sans connaître leur époux ou presque ; gardant souvent une mauvaise impression de leur première rencontre ; souvent désenchantées les premiers jours et... les premières nuits suivant le mariage. Cirilla ne sera pas la première.

Geralt s'abstint de tout commentaire.

— Comme la plupart des reines que j'ai évoquées, poursuivit l'empereur, Cirilla sera heureuse. Avec le temps... L'amour que je n'exige pas du tout d'elle, Cirilla le reportera sur le fils que je lui donnerai. Un archiduc, qui deviendra empereur. Un empereur qui engendrera un fils. Un fils qui sera le maître du monde et qui le sauvera de la destruction. C'est ce qu'annonce la prophétie, dont je suis le seul à connaître le véritable contenu.

» La chose est claire, poursuivit la Flamme blanche. Ciri n'apprendra jamais qui je suis. Ce secret sera enterré. En même temps que tous ceux qui le connaissent.

— C'est très clair, dit Geralt en hochant la tête. On ne peut plus clair.

— Tu ne peux pas ne pas voir dans tout cela la main de la destinée, reprit Emhyr après quelques instants. Tout porte sa marque. Y compris tes actions. Depuis le tout début.

— J'y vois plutôt la main de Vilgefortz. Parce que c'est bien lui, n'est-ce pas, qui t'avait alors dirigé vers Cintra ? Lorsque tu étais le Hérisson ensorcelé ? C'est lui qui a fait que Pavetta...

— Tu erres dans le brouillard, l'interrompit brutalement Emhyr en rejetant sur ses épaules son manteau marqué d'une salamandre. Tu ne sais rien. Et tu n'as rien à savoir. Je ne t'ai pas invité ici pour te raconter l'histoire de ma vie. Ni pour me justifier devant toi. La seule chose que tu as méritée, c'est l'assurance qu'il ne sera fait aucun mal à la jeune fille. Je n'ai aucune dette envers toi, sorcelleur. Aucun...

Geralt l'interrompit tout aussi brutalement.

— Si ! Tu as rompu le contrat. Tu as manqué à ta parole. Ce sont

des dettes, Duny. Tu as brisé ton serment en tant que jeune prince, tu dois t'acquitter de ta dette en tant qu'empereur. Avec des intérêts impériaux. Sur dix ans !

— Rien que ça ?

— Rien que ça, oui, car c'est la durée qui m'est due, pas un jour de plus. Mais pas moins non plus. Je devais venir chercher l'enfant le jour de ses six ans. Tu n'as pas attendu le terme promis. Tu voulais me la voler avant qu'il soit échu. La destinée, dont tu ne cesses de parler, s'est tout de même gaussée de toi. Durant les dix années qui ont suivi, tu as tenté de lutter contre cette destinée. Ciri est à toi maintenant, ta propre fille, que tu as jadis privée de manière odieuse et indigne de sa famille et avec laquelle tu veux à présent, de manière tout aussi odieuse et indigne, engendrer des enfants incestueux. Sans exiger d'amour de sa part. À raison, d'ailleurs. Tu ne mérites pas son amour. Entre nous, Duny, je ne sais pas comment tu pourras la regarder dans les yeux.

— La fin justifie les moyens, dit Emhyr d'une voix sourde. Ce que je fais, je le fais pour la postérité. Pour sauver le monde.

— Si le monde doit être sauvé de cette manière, dit le sorcelleur en levant la tête, alors il vaut mieux qu'il disparaisse. Crois-moi, Duny, il vaut mieux qu'il disparaisse.

— Tu es pâle, dit Emhyr var Emreis presque gentiment. Ne t'énerve pas tant, tu es sur le point de t'évanouir.

Il s'éloigna de l'armoire, repoussa une chaise, s'assit. Le sorcelleur avait effectivement la tête qui tournait.

— Le Hérisson de Fer, commença l'empereur d'une voix douce, ce devait être un moyen pour contraindre mon père, l'empereur, à collaborer avec l'usurpateur. Ça s'est passé après le coup d'État ; mon père était en prison, soumis à la torture. Il ne s'est pourtant pas laissé briser, un autre moyen a donc été mis en œuvre. Sous ses yeux, un magicien à la solde de l'usurpateur m'a transformé en monstre. Le magicien y a ajouté sa petite touche personnelle. Une dose d'humour, en l'occurrence. Emhyr, dans notre langue, signifie « hérisson ».

» Mon père ne s'étant pas laissé briser, on l'a assassiné. Quant à moi, je fus lâché dans la forêt, au milieu des quolibets et des sarcasmes, traqué par des chiens. J'en ai réchappé, on ne s'est pas trop acharné sur moi, car on ignorait que le magicien avait torché son travail et que la nuit je retrouvais mon apparence humaine. Par chance, je connaissais quelques personnes dont je pouvais être sûr de la fidélité. Et pour ton information, j'avais alors treize ans.

» J'ai dû quitter le pays. C'est en revanche un certain astrologue un peu fou nommé Xarthisius qui a lu dans les étoiles que je devais aller chercher dans le Nord, derrière les marches de Marnadal, une aide contre le sortilège. Ensuite, lorsque je fus devenu empereur, je lui

ai offert en récompense une tour et du matériel. Il avait été contraint jusqu'alors de travailler sur du matériel emprunté.

» Au sujet de ce qui s'est passé à Cintra, il vaut mieux franchement ne pas perdre de temps à essayer de débroussailler cette affaire. Je nie cependant que Vilgefortz ait eu quoi que ce soit à y voir. Premièrement, je ne le connaissais pas encore, j'avais alors une profonde aversion pour les mages. Du reste, je ne les aime toujours pas. Ah oui ! pour mémoire : lorsque j'ai récupéré le trône, j'ai retrouvé ce magicien qui léchait les bottes de l'usurpateur et qui m'avait brutalisé sous les yeux de mon père. Je me suis aussi fendu d'un trait d'humour. Il s'appelait Braathens, ce qui ressemble beaucoup dans notre langue au mot « rôti »...

» Mais assez de digressions, revenons à nos affaires. Vilgefortz m'a rendu visite en secret à Cintra, peu après la naissance de Ciri. Il s'est recommandé de personnes qui à Nilfgaard m'étaient toujours fidèles et conspiraient contre l'usurpateur. Il m'a proposé son aide et me prouva bientôt qu'il parviendrait effectivement à m'aider. Lorsque, toujours méfiant, je lui ai demandé quelles étaient ses motivations, il me déclara, sans tourner autour du pot, qu'il comptait en retour obtenir quelques faveurs. Autrement dit les grâces, privilèges et pouvoirs que lui octroierait le grand empereur de Nilfgaard, c'est-à-dire moi. Un maître puissant, qui dominerait la moitié du monde. Qui engendrerait à son tour un héritier qui dominerait le monde entier. Il avait lui-même, me déclara-t-il sans ambages, l'intention de monter très haut aux côtés de ces grands maîtres. Il sortit alors des rouleaux attachés par une peau de serpent et en recommanda le contenu à mon intention.

» C'est ainsi que je pris connaissance de la prophétie. Du sort du monde et de l'univers. De ce que je devais faire. Et j'en suis arrivé à la conclusion que la fin justifiait les moyens.

— Naturellement !

— À Nilfgaard, en attendant, poursuivit Emhyr sans relever l'ironie, mes affaires marchaient de mieux en mieux. Mes partisans avaient de plus en plus d'influence ; finalement, soutenus par un groupe d'officiers de ligne et un corps de cadets, ils décidèrent de tenter un coup d'État. Mais pour ça, ils avaient tout de même besoin de moi. De ma propre personne, l'héritier légitime du trône et de la couronne de l'Empire, l'Emreis légitime du sang des Emreis. Je devais être quelque chose comme l'étendard de la révolution. Soit dit entre nous, nombre de révolutionnaires nourrissaient l'espoir que je ne serais rien d'autre. Ceux d'entre eux qui sont encore de ce monde ne cessent aujourd'hui encore de le regretter.

» Mais comme je l'ai déjà dit, laissons les digressions... Reprenons. Je devais donc rentrer chez moi. Le temps était venu que

Duny, le faux prince de Maecht et le faux duc de Cintra, réclame son héritage. Toutefois, je n'oubliais pas la prophétie. Je devais rentrer avec Ciri. Mais Calanthe m'avait à l'œil, elle me surveillait très attentivement.

— Elle ne t'a jamais fait confiance.

— C'est vrai. Je crois qu'elle savait quelque chose sur cette prédiction. Et elle fit tout pour me mettre des bâtons dans les roues. Or, à Cintra, j'étais en son pouvoir. Les choses étaient claires : je devais rentrer à Nilfgaard, mais en veillant à ce que personne ne puisse deviner que j'étais Duny, et que Ciri était ma fille. C'est Vilgefortz qui m'a suggéré comment faire. Duny, Pavetta et leur fille devaient mourir. Disparaître sans laisser de traces.

— Dans un simulacre de catastrophe maritime.

— C'est ça. Pendant le voyage de Skellige à Cintra, dans les abysses de Sedna, Vilgefortz devait aspirer le bateau dans une pompe magique. Moi, Pavetta et Ciri devions auparavant nous enfermer dans une cabine sécurisée, et survivre. Quant à l'équipage...

— Il devait mourir, acheva le sorcelleur. Et c'est ainsi que tu as commencé ton ascension, en piétinant des cadavres.

Emhyr var Emreis resta silencieux un certain temps.

— Ils ne furent pas les premiers, dit-il enfin, et sa voix prit une intonation sourde. Malheureusement. Les choses dérapèrent au moment où j'appris que Ciri n'était pas sur le pont.

Geralt haussa les sourcils.

— Malheureusement, dans mes plans, j'avais sous-estimé Pavetta. (Le visage de l'empereur était inexpressif.) Cette jeune fille mélancolique aux yeux perpétuellement baissés m'avait percé à jour, ainsi que mes intentions. Avant qu'on lève l'ancre, elle avait envoyé l'enfant à terre. Je suis devenu furieux en l'apprenant. Elle aussi. Elle a été prise d'hystérie. Pendant la bagarre... elle est tombée par-dessus bord. Avant que j'aie eu le temps de sauter à sa suite, Vilgefortz avait aspiré le bateau dans sa pompe. Ma tête a heurté quelque chose et j'ai perdu connaissance. J'ai survécu par miracle, enchevêtré dans les cordages. Je me suis réveillé avec des bandages partout. J'avais la main cassée...

— Je suis curieux de savoir, demanda froidement le sorcelleur, comment se sent un homme qui a assassiné sa propre femme ?

— Mal, répondit Emhyr sans hésitation. Je me sentais et me sens toujours mal. Je me fais horreur. Que je ne l'aie jamais aimée ne change rien à l'affaire. La fin justifie les moyens. Mais pourtant, je regrette réellement sa mort. Je ne voulais pas cela et je ne l'avais pas planifié. Pavetta est morte par accident.

— Tu mens, dit sèchement Geralt, et ce n'est pas digne d'un empereur. Pavetta ne pouvait pas vivre. Elle t'aurait démasqué. Et

n'aurait jamais accepté ce que tu comptais faire à Ciri.

— Elle aurait vécu, le contredit Emhyr. Quelque part... loin. Il y a suffisamment de châteaux... Ne serait-ce que Darn Rowan... Je n'aurais pas pu la tuer.

— Vraiment ? Pas même en te convainquant que « la fin justifie les moyens » ?

— On peut toujours trouver une solution moins radicale, dit l'empereur en se passant une main sur le visage. Ce ne sont pas les options qui manquent.

— Pas toujours, dit le sorcelleur en le regardant dans les yeux.

Emhyr fuit son regard.

— C'est bien ce que je pensais, dit Geralt en hochant la tête. Termine ton récit. Le temps presse.

— Calanthe veillait sur la petite comme sur la prunelle de ses yeux. Il n'était pas question pour moi de songer à l'enlever... Mes relations avec Vilgefortz se sont considérablement refroidies, et j'avais toujours de l'aversion pour les autres mages... Mes militaires, cependant, ainsi que l'aristocratie, me poussaient vivement à la guerre, m'incitaient à attaquer Cintra. Ils juraient que le peuple l'exigeait, que le peuple désirait un espace vital, que suivre la *vox populi* serait pour ainsi dire mon examen de passage impérial. J'ai décidé de faire d'une pierre deux coups. Récupérer par un unique coup d'État à la fois Cintra et Ciri. La suite, tu la connais.

— Je la connais, approuva Geralt d'un signe de tête. Je te remercie de cette conversation, Duny. Je te suis reconnaissant d'avoir voulu me consacrer du temps. Mais il est inutile de tergiverser. Je suis très fatigué. J'ai vu mourir tous mes amis venus avec moi de l'autre bout du monde jusqu'ici. Ils étaient venus pour sauver ta fille. Alors même qu'ils ne la connaissaient pas. Hormis Cahir, aucun ne connaissait Ciri. Mais ils sont venus pour la sauver. Parce qu'ils avaient en eux quelque chose de bon et de noble. Et qu'ont-ils trouvé finalement ? La mort. Je considère que c'est injuste. Et je le clame haut et fort, pour ceux que ça intéresse, je n'accepte pas cette fin. Parce qu'une histoire comme celle-là, où les bons meurent et où les scélérats continuent à vivre et à manigancer leurs combines ne vaut pas un clou. Je n'ai plus de force, empereur. Appelle tes hommes.

— Sorcelleur...

— Le secret doit être enterré en même temps que ceux qui le connaissent. Tu l'as dit toi-même. Tu n'as pas d'autre solution. Ce n'est pas vrai qu'il en existe plusieurs. Je m'échapperais de chacune de tes prisons, je te reprendrais Ciri. À n'importe quel prix. Tu le sais bien.

— Oui, je le sais bien.

— Tu peux laisser la vie sauve à Yennefer. Elle ne connaît pas ton secret, elle.

— Elle paierait n'importe quel prix pour sauver Ciri. Et venger ta mort.

— C'est vrai, approuva le sorcelleur. J'avais effectivement oublié combien elle aimait Ciri. Tu as raison, Duny. Bah ! impossible d'échapper à sa destinée. Permets-moi de t'adresser une requête.

— Je t'écoute.

— Permets-moi de leur faire mes adieux, à toutes les deux. Ensuite tu pourras faire de moi ce que tu voudras.

Emhyr se tenait près de la fenêtre, les yeux rivés sur la cime des montagnes.

— Je ne peux te refuser cette faveur, mais...

— N'aie crainte. Je ne dirai rien à Ciri. Je l'offenserais en lui disant qui tu es. Or je suis incapable de l'offenser.

Emhyr resta longtemps silencieux, toujours tourné vers la fenêtre.

— Peut-être ai-je finalement une dette envers toi, dit-il en tournant les talons. Écoute donc ce que j'ai à te proposer, ensuite nous serons quittes. Il y a de cela très longtemps, en des temps reculés où les gens avaient encore de l'honneur, de la fierté et de la dignité, lorsqu'ils tenaient à leur parole et ne craignaient que la honte, il arrivait que pour échapper à la main infamante du bourreau ou du tortionnaire un homme d'honneur condamné à mort entre dans une baignoire remplie d'eau chaude et s'ouvre les veines. Est-il envisageable...

— Ordonne de remplir la baignoire.

— Est-il envisageable, reprit tranquillement l'empereur, que Yennefer souhaite te tenir compagnie durant ce bain ?

— J'en suis presque certain. Mais il faut le lui demander. Elle est d'une nature assez rebelle.

— Je sais.

\*\*\*

Yennefer accepta aussitôt.

— Le cercle s'est refermé, ajouta-t-elle en regardant ses poignets. Le serpent Ouroboros a planté ses dents dans sa propre queue.

\*\*\*

— Je ne comprends pas ! s'exclama Ciri en s'ébrouant tel un chat en furie. Je ne comprends pas pourquoi je dois partir avec lui ? Où ça ? Pour quoi faire ?

— Ma petite fille, dit Yennefer d'une voix douce. Telle est ta destinée. Comprends-le, il ne peut en être autrement, tout simplement.

— Et vous ?

— Notre propre destinée nous attend, répondit Yennefer en regardant Geralt. Il doit en être ainsi, tout simplement. Viens ici, ma petite fille. Serre-moi fort.

— Ils veulent vous assassiner, n'est-ce pas ? Je ne suis pas d'accord ! Je viens juste de vous retrouver ! C'est injuste !

— Celui qui guerroyait l'épée à la main, intervint Emhyr d'une voix sourde, celui-là meurt par l'épée. Ils ont lutté contre moi et ils ont perdu. Mais ils ont perdu dignement.

En trois enjambées, Ciri se retrouva devant lui, et Geralt retint son souffle. Il entendit le soupir de Yennefer. *Par la peste ! se dit-il, mais cela se voit tout de suite, enfin ! Toute son armée d'hommes noirs voit ce qu'on ne peut cacher ! Les mêmes attitudes, les mêmes yeux étincelants, la même moue. La même façon de croiser les mains sur la poitrine. Par chance, ô miracle, elle a hérité des cheveux gris de sa mère. Mais malgré tout, en regardant bien, on voit de quel sang elle est issue...*

— Et toi, tu as gagné, dit Ciri en mesurant l'empereur d'un regard flamboyant. Crois-tu l'avoir fait dignement ?

Emhyr var Emreis ne répondit pas. Il sourit simplement, mesurant la jeune fille d'un regard clairement satisfait. Ciri serra les dents.

— Tant de gens sont morts. Tant de gens sont morts à cause de tout ça. Ont-ils perdu dignement ? La mort est-elle digne ? Seul un animal peut le penser. Même si j'ai regardé la mort en face, tu n'es pas parvenu à faire de moi une bête. Et tu n'y parviendras pas.

Il ne répondit pas. Il l'observait, comme s'il voulait l'aspirer du regard.

— Je sais ce que tu complotes, siffla-t-elle. Je sais ce que tu veux faire de moi. Et je te le dis tout net : je ne te permettrai pas de me toucher. Et si tu me... Si tu me... Je te tuerai. Même attachée. Lorsque tu seras endormi, je te rongerai la gorge.

D'un geste vif, l'empereur fit taire le murmure qui s'était élevé parmi les officiers qui l'entouraient.

— Il arrivera ce qui est écrit, articula-t-il sans quitter Ciri des yeux. Dis adieu à tes amis, Cirilla Fiona Elen Riannon.

Ciri regarda le sorcelleur. D'un mouvement de tête, Geralt la dissuada de tenter quoi que ce soit. La jeune fille soupira.

Elle tomba dans les bras de Yennefer et elles demeurèrent ainsi de longues minutes à murmurer ensemble. Puis Ciri s'approcha de Geralt.

— Dommage, dit-elle à voix basse. Ça s'annonçait mieux.

— Beaucoup mieux, confirma-t-il.

Ils s'enlacèrent.

— Sois courageuse.

— Il ne m'aura pas, murmura-t-elle. N'aie pas peur. Je lui échapperai. J'ai un moyen...

— Tu n'as pas le droit de le tuer. Souviens-toi, Ciri. Tu n'en as pas



le droit.

— N'aie pas peur. Ce n'est pas du tout à ça que je pensais. Tu sais, Geralt, j'en ai assez des tueries. Il y en a trop eu.

— Oui, trop. Adieu, sorceleuse.

— Adieu, sorceleur.

— Et ne t'avise pas de pleurer surtout.

— Facile à dire.

\*\*\*

Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, accompagna Yennefer et Geralt jusqu'à la salle de bains. Presque jusqu'au bord de l'immense bassin de marbre rempli d'une eau chaude et parfumée.

— Adieu, dit-il. Vous n'avez pas à vous presser. Je pars, mais je laisse ici des gens à qui j'ai donné des ordres. Lorsque vous serez prêts, vous n'aurez qu'à appeler et un lieutenant vous apportera un couteau. Mais je le répète : vous n'avez pas à vous dépêcher.

— Nous apprécions cette faveur, répondit sérieusement Yennefer en hochant la tête. Votre Grandeur Impériale ?

— Oui ?

— Je vous prie, dans la mesure du possible, de ne pas faire de mal à ma petite fille. Je ne voudrais pas mourir avec l'idée qu'elle puisse être malheureuse.

Emhyr resta longtemps silencieux. Très longtemps même. Appuyé contre les huisseries. La tête tournée.

— Dame Yennefer, répondit-il enfin, une expression étrange sur le visage, vous pouvez être sûre que je ne lui ferai pas de mal. J'ai marché sur des cadavres et dansé sur les tertres de mes ennemis. Et je pensais que je pouvais tout faire. Mais ce dont vous me soupçonnez, madame, j'en serais tout bonnement incapable. Je le sais à présent. Et c'est aussi grâce à vous deux. Adieu.

Il sortit en refermant doucement la porte derrière lui. Geralt soupira.

— Nous déshabillons-nous ? demanda-t-il en regardant le bassin... Penser que l'on va m'évacuer de cet endroit en cadavre nu ne me réjouit guère, ma foi !

— Eh bien figure-toi que peu m'importe, à moi, la façon dont je serai évacuée d'ici. (Yennefer lança ses souliers en l'air et défit rapidement sa robe.) Même si ce doit être mon dernier bain, je ne vais pas me baigner tout habillée.

Elle fit passer sa chemise par-dessus sa tête et entra dans le bassin, projetant une gerbe d'éclaboussures.

— Eh bien, Geralt ? Pourquoi restes-tu planté là comme...

— J'avais oublié combien tu étais belle.

— Tu oublies vite. Allez, viens.

Lorsqu'il s'assit près d'elle, elle lui passa aussitôt les bras autour du cou. Il l'embrassa, caressant sa taille et son buste émergé.

À tout hasard il demanda :

— Est-ce vraiment le moment opportun pour ça ?

— Pour ça, ronronna-t-elle en plongeant sa main dans l'eau et en l'effleurant, chaque moment est opportun. Emhyr a répété à deux reprises que nous n'avions pas à nous presser. À quoi aurais-tu voulu passer le temps qu'il nous reste ? À pleurer et nous lamenter ? C'est indigne, voyons ! À faire notre examen de conscience ? C'est banal et stupide.

— Je ne songeais pas à cela.

— Et à quoi donc ?

— Si l'eau refroidit, marmonna-t-il en caressant sa poitrine, les entailles seront plus douloureuses.

— Un moment de volupté vaut bien quelques minutes de souffrance, déclara Yennefer en plongeant son autre main dans l'eau. As-tu peur de souffrir ?

— Non.

— Moi non plus. Assieds-toi au bord du bassin. Je t'aime, mais, par la peste, je ne vais pas plonger.

\*\*\*

— Ah ! Mon Dieu ! cria Yennefer en renversant la tête en arrière. (Ses cheveux humides s'étalèrent sur le bord du bassin tels de petits serpentins noirs.) Ah, mon Dieu ! mon Dieu !

\*\*\*

— Je t'aime, Yen.

— Je t'aime, Geralt.

— C'est l'heure. Appelons.

— Appelons.

Ils appelèrent. D'abord le sorceleur, puis Yennefer. Rien ne se passa. Ils crièrent alors à l'unisson.

— ça y eeeest ! Nous sommes prêêêts ! Apportez-nous ce couteau ! Holà ! Par la peste ! L'eau refroidit !

— Vous n'avez qu'à en sortir alors, dit Ciri en passant la tête par la porte de la salle de bains. Ils s'en sont tous allés.

— Quoiiiiiiii ?

— Je viens de vous le dire. Ils sont tous partis. À part nous trois, il n'y a pas âme qui vive ici. Habillez-vous. Vous avez l'air terriblement comiques, tout nus.

Pendant qu'ils s'habillaient, leurs mains se mirent à trembler. Yennefer et Geralt avaient le plus grand mal à se débrouiller avec les agrafes, les boucles et les boutons de leurs vêtements. Ciri bavardait.

— Ils sont partis. Tout simplement. Tous autant qu'ils étaient. Ils ont emmené tout le monde, sont montés à cheval et sont partis. En soulevant des nuages de poussière.

— Ils n'ont laissé personne ?

— Absolument personne.

— C'est incompréhensible, chuchota Geralt. Vraiment incompréhensible.

— Se serait-il passé quelque chose ? demanda Yennefer en toussotant.

— Non, répliqua vivement Ciri. Rien du tout.

Elle mentait.

Au début, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur. Se tenant bien droite, la tête fièrement levée et le visage de marbre, elle repoussa les mains gantées des chevaliers noirs, regardant avec hardiesse et insolence à travers les visières de leurs heaumes à nasal. Ils ne la touchèrent plus, d'autant qu'ils en furent dissuadés par le hurlement d'un officier, un escogriffe bien bâti aux galons d'argent et au panache de héron blanc.

Elle se dirigea vers la sortie, escortée de toutes parts. La tête hardiment relevée. Les lourdes bottes résonnaient, les hauberts crépitaient, les armes cliquetaient.

Au bout d'une quinzaine de pas, elle se retourna une première fois. Encore une quinzaine de pas, et elle se retourna une deuxième fois. Une pensée aussi limpide qu'effrayante enflamma soudain son esprit : *Je ne les reverrai plus jamais, plus jamais. Ni Geralt ni Yennefer. Jamais.*

Sa lucidité effaça instantanément, en un clin d'œil, le masque de bravoure qu'elle avait plaqué sur son visage. Ciri se crispa, ses yeux s'embuèrent de larmes, son nez se mit à couler. La jeune fille luttait de toutes ses forces, mais en vain. Une vague de sanglots rompit la digue des apparences.

Dans leur manteau marqué d'une salamandre, les Nilfgaardiens la regardaient en silence. Ils étaient perplexes. Certains l'avaient vue sur les marches ensanglantées, une épée à la main, tous l'avaient vue apostropher avec arrogance l'empereur lui-même. Ils étaient surpris de

la voir à présent pleurer et hoqueter comme une petite fille.

Elle en était consciente. Leurs regards la brûlaient comme des flammes, la piquaient telles des aiguilles. Elle luttait, mais sans succès. Plus elle retenait ses larmes, plus celles-ci jaillissaient avec force.

Ciri ralentit l'allure puis s'arrêta. Son escorte en fit autant. Mais un instant seulement. Sur un ordre lancé avec hargne par un officier, des mains de fer la saisirent sous l'aisselle et par les poignets. Ciri, hoquetant et ravalant ses larmes, se retourna une dernière fois. Puis elle fut traînée en avant. Elle n'opposa pas de résistance. Mais elle sanglotait de plus en plus fort, l'air de plus en plus désespérée.

Ils furent arrêtés par l'empereur Emhyr var Emreis, cet homme aux cheveux noirs dont le visage éveillait en elle d'étranges souvenirs confus. D'un ton sec, il leur ordonna de la relâcher. Ciri renifla, essuya ses larmes avec sa manche. En voyant qu'il approchait, elle retint ses sanglots, redressa hardiment la tête. Mais désormais, elle en était consciente, son attitude était ridicule.

Emhyr la regarda longuement. Sans un mot. Puis il s'avança. Et tendit la main. Ciri, qui d'ordinaire réagissait toujours à ce geste en reculant instinctivement, cette fois, à son propre étonnement, ne bougea pas. Plus grande encore fut sa stupéfaction lorsqu'elle s'aperçut que son contact n'était pas du tout désagréable.

Il toucha ses cheveux ; on aurait dit qu'il comptait ses mèches blanches comme la neige. Il effleura de ses doigts la cicatrice qui défigurait sa joue. Puis il l'étreignit, lui caressant la tête et les épaules. Elle, secouée de larmes, le laissait faire, ses bras pendant maladroitement le long de son corps aussi inerte qu'un épouvantail à moineaux. Elle l'entendit murmurer :

— C'est une chose étrange que la destinée. Adieu, ma fille.

\*\*\*

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le visage de Ciri se crispa légèrement.

— Il a dit : « *va faill, luned* ». En Langage ancien : « adieu, jeune fille ».

— Oui, je sais, dit Yennefer en hochant la tête. Que s'est-il passé ensuite ?

— Ensuite... Ensuite il m'a lâchée, il s'est retourné et il est parti. Il a donné des ordres en criant. Et tous s'en sont allés. Ils me dépassaient, dans une totale indifférence, en martelant le sol ; leurs armes et leurs armures cliquetaient si fort que le bruit résonnait dans tout le couloir. Ils sont montés à cheval et sont partis, j'ai entendu les hennissements de leurs montures qui partaient au galop. Jamais je ne comprendrai. Parce que à bien y réfléchir...

- Ciri ?
- Quoi ?
- Ne réfléchis pas.

\*\*\*

— Le château de Stygg, répéta Filippa Eilhart en regardant Fringilla Vigo à la dérobée.

Celle-ci ne rougit pas. Au cours des trois derniers mois écoulés, elle avait réussi à mettre au point une crème magique qui agissait sur les vaisseaux sanguins. Grâce à cette crème, aucune rougeur n'apparaissait sur son visage, si grande que pût être sa honte.

— La cachette de Vilgefortz se trouvait dans le château de Stygg, confirma Assire var Anahid. À Ebbing, près d'un lac de montagne, dont mon indicateur, un simple soldat, n'a pas été capable de me dire le nom.

— Vous avez dit « se trouvait », fit remarquer Francesca Findabair.

Filippa lui coupa la parole.

— Se trouvait, oui. Car Vilgefortz n'est plus de ce monde, mes chères dames. Lui et ses compères, toute sa bande au grand complet, ont déjà mordu la poussière. Nous ne le devons à personne d'autre qu'à notre sorceleur bien connu : Geralt de Riv. Que nous avons toutes sous-estimé. Toutes autant que nous sommes. Nous nous sommes trompées à son sujet. Toutes sans exception. Certaines plus que d'autres.

Dans un même élan, les magiciennes tournèrent leurs regards vers Fringilla, mais la crème fonctionnait vraiment à merveille. Assire var Anahid poussa un soupir. Filippa donna un grand coup de poing sur la table.

— Bien que les nombreuses préoccupations liées à la guerre et à la préparation des négociations de paix expliquent en partie notre erreur de jugement, déclara-t-elle sèchement, le règlement de l'affaire Vilgefortz par le sorceleur est à considérer comme une défaite de la loge, il faut l'admettre. Il n'aurait jamais dû pouvoir nous devancer et faire le travail à notre place. Cela ne doit plus se reproduire, mes chères dames.

La loge entière, à l'exception de Fringilla Vigo, pâle comme la mort, hocha la tête.

— À cet instant, reprit Filippa, le sorceleur Geralt est quelque part à Ebbing. Avec Yennefer et Ciri, qu'il a libérées. Il va falloir réfléchir au moyen de les retrouver...

— Et le château en question ? l'interrompt Sabrina Glevissig. Tu n'aurais pas oublié quelque chose, par hasard, Filippa ?

— Non, je n'ai rien oublié. La légende, si tant est qu'elle voie le jour, ne doit comporter qu'une seule version officielle. C'est justement toi, Sabrina, que je comptais charger de cette mission. Emmène Keira et Triss avec toi. Réglez cette affaire. De sorte qu'il ne reste aucune trace.

\*\*\*

L'onde de choc de la détonation fut ressentie jusqu'à Maecht ; les lueurs qui l'accompagnaient – l'explosion eut lieu la nuit – furent visibles même à Metinna et à Geso. La série de secousses tectoniques qu'elle provoqua fut perçue bien plus loin encore. En des coins vraiment très reculés du monde.

« **Congreve, Estella vel Stella** – Fille du baron Otton de Congreve, mariée au vieux comte Liddertal. À la mort de ce dernier, survenue rapidement, elle géra ses biens de manière fort judicieuse, parvenant ainsi à se constituer une fortune non négligeable. Jouissant de la grande estime de l'empereur Emhyr var Emreis (reg.), elle était considérée à la Cour comme une personne d'une grande importance. Quoiqu'elle n'exerçât aucune fonction, il était de notoriété publique que l'empereur avait coutume d'accorder à sa voix et à son opinion une grande attention. En raison de son immense attachement à la jeune impératrice Cirilla Fiona (reg.), qu'elle aimait comme sa propre fille, on la surnommait en plaisantant « la mère-impératrice ». Elle leur survécut à tous deux, tant à l'empereur qu'à l'impératrice, et mourut en 1331 ; quant à son énorme fortune, elle revint en héritage à de lointains parents de la branche des Liddertal, appelés les Blancs ; ces derniers étant des personnes écervelées et imprévoyantes, ils dilapidèrent leur patrimoine dans sa totalité. »

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome III

## CHAPITRE 10

L'homme qui s'était faulilé jusqu'aux abords du bivouac était, il fallait lui rendre cet honneur, très habile et futé comme un renard. Il passait très rapidement d'un endroit à un autre, se mouvant si agilement et silencieusement que n'importe qui aurait pu se laisser surprendre. N'importe qui. Sauf Boreas Mun. Pour ce qui était des attaques surprises, Boreas Mun avait bien trop d'expérience.

— Sors de là, mon gars ! lança-t-il, en s'efforçant de parler avec assurance et arrogance. Tes petits tours ne servent à rien ! Je te vois. Tu es là.

L'un des mégalithes qui hérissaient le flanc de la colline et se détachaient sur le ciel bleu plombé vacilla soudain. Bougea. Et prit forme humaine.

Boreas retourna la broche pour ne pas laisser la viande brûler. Faisant mine de vouloir prendre appui, il posa la main sur la poignée de son arc.

— Les biens que je possède sont misérables. (Il parlait d'une voix tranquille en apparence, mais quelque chose dans son ton un peu rauque, métallique, tenait de la mise en garde.) Mais j'y suis attaché. Et je les défendrai corps et âme.

— Je ne suis pas un bandit, dit d'une voix grave l'homme qui s'était subrepticement approché du bivouac. Je suis un pèlerin.

Le pèlerin était grand et bien bâti, il mesurait au moins sept pieds, et il aurait fallu pas moins d'un poids de dix pouds – Boreas en aurait mis sa main à couper – pour le peser sur le plateau d'une balance. Entre ses mains, son bâton de pèlerin, un rondin gros comme un timon, avait l'air d'une baguette. Boreas Mun était véritablement étonné qu'un homme si grand puisse se déplacer avec tant d'habileté. Il était aussi quelque peu inquiet. Son arc, un soixante-dix livres en composite avec lequel il pouvait atteindre un élan à une cinquantaine de pas, lui paraissait soudain petit et délicat comme un jouet d'enfant.

— Je suis un pèlerin, répéta le géant. Je n'ai pas de mauvaises...

— Que le deuxième sorte aussi ! l'arrêta Boreas avec rudesse.

— Quel deuxième..., bégaya le pèlerin, avant de s'interrompre en voyant une silhouette élancée, silencieuse comme une ombre, sortir de l'obscurité.

Cette fois, Boreas Mun ne fut guère étonné : à en juger par sa façon de se mouvoir, le deuxième homme était un elfe. Le trappeur à l'œil exercé le comprit aussitôt. Se laisser surprendre par un elfe n'avait cependant rien de déshonorant.

— Je vous prie de m'excuser, dit l'elfe d'une voix étrange, un peu rauque, qui ne ressemblait pas à celle d'un elfe. Je n'avais pas de mauvaise intention. Si je ne me suis pas montré à vous, c'est par crainte. Je retournerais cette broche si j'étais vous.



— Effectivement, approuva le pèlerin en s'appuyant sur son bâton et en reniflant ostensiblement. De ce côté, la viande est plus qu'assez cuite.

Boreas retourna la broche, soupira, se racla la gorge. Et soupira de nouveau.

— Veuillez vous asseoir, messieurs, finit-il par dire. Et patienter un peu. La bête est presque cuite. Ha ! Par ma foi, est benêt celui qui hésite à partager sa collation avec des voyageurs de passage.

De la graisse s'égoutta sur le feu en grésillant, des flammes jaillirent, éclairant la nuit.

Le pèlerin était coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords qui dissimulait fort efficacement son visage. L'elfe, quant à lui, portait en guise de couvre-chef un foulard multicolore noué sur la tête, qui ne masquait en rien ses traits. En voyant son visage à la lueur du feu de camp, Boreas et le pèlerin frissonnèrent. Mais pas un soupir ne franchit leurs lèvres. Pas le moindre soupir ne leur échappa à la vue de ce visage, sans doute magnifique autrefois, défiguré à présent par une affreuse balafre qui courait en biais à travers le front, le sourcil, le nez, la joue et le menton.

Boreas Mun se racla la gorge en retournant de nouveau la broche.

— C'est ce délicieux fumet qui vous a attirés vers mon bivouac, n'est-il pas vrai ?

C'était une affirmation, non une question.

Le pèlerin acquiesça en inclinant les bords de son chapeau, et sa voix s'altéra légèrement.

— En vérité, sans vouloir me vanter, j'ai flairé cette odeur de rôti de loin. Mais j'ai tout de même préféré rester prudent. Sur le dernier feu de camp que j'avais repéré il y a deux jours, c'était une femme qu'on rôtiissait.

— C'est vrai, confirma l'elfe. J'y étais le lendemain matin, j'ai vu des os humains dans la cendre.

— Le lendemain matin..., répéta lentement le pèlerin.

Sur son visage caché dans l'ombre de son chapeau était apparu, Boreas en aurait donné sa main à couper, un sourire mauvais.

— Ça fait longtemps que tu suis mes traces en secret, cher elfe ?

— Oui, assez longtemps.

— Et qu'est-ce qui t'empêchait de te manifester ?

— La raison.

Boreas Mun retourna son rôti et brisa le silence devenu pesant.

— Le col d'Elskerdeg est en effet un endroit qui ne jouit pas de la meilleure réputation. J'ai vu moi aussi des os dans des feux de camps, des squelettes empalés. Des pendus aux arbres. Il y en a plein par ici, des adeptes sauvages de cultes barbares. Et des créatures prêtes à dévorer le premier voyageur qui passe. À ce qu'il paraît.

— Pas à ce qu'il paraît, rectifia l'elfe. C'est la vérité. Et plus on avancera dans les montagnes, vers l'est, pire ce sera.

— Ces messieurs font route vers l'est ? Au-delà d'Elskerdeg ? Vers Zerricane ? Ou peut-être plus loin encore, vers Hakland ?

Ils ne répondirent pas, ni le pèlerin ni l'elfe. Boreas, d'ailleurs, n'escomptait pas de réponse. Premièrement, sa question était indiscreète, et deuxièmement, elle était stupide. De l'endroit où ils se trouvaient, on ne pouvait se diriger que vers l'est. En direction d'Elskerdeg. Là où lui-même comptait se rendre.

— Le rôti est prêt. (D'un geste habile et quelque peu théâtral, Boreas ouvrit son couteau papillon.) Je vous en prie, messieurs. Pas de cérémonie.

Le pèlerin avait un coutelas et l'elfe un stylet, qui n'avait rien d'un couteau de cuisine à le voir. Mais les trois fers taillés à des fins plus sinistres servaient aujourd'hui à découper de la viande. Pendant un certain temps, on n'entendit plus que le craquement des mâchoires qui mastiquaient. Et le crépitement des os rongés jetés dans le feu.

Le pèlerin rota avec distinction.

— Drôle de petite bête, fit-il remarquer en observant l'omoplate qu'il venait de ronger et de lécher avec tant d'application qu'elle semblait avoir passé trois jours dans une fourmilière. Elle a un peu le goût du chevreuil, mais sa chair est tendre comme du lapin... Je ne me rappelle pas avoir un jour mangé pareille viande.

— C'était un skrekk, dit l'elfe en mastiquant bruyamment le cartilage entre ses dents. Moi non plus je ne me souviens pas d'avoir un jour mangé chose pareille.

Boreas se racla doucement la gorge. La très légère pointe d'amusement qu'il avait décelée dans la voix de l'elfe prouvait que ce dernier savait que le rôti provenait d'un énorme rat aux yeux injectés de sang et aux grandes dents dont la seule queue mesurait plus de trois coudées. Le pisteur n'aurait jamais pris en chasse ce gigantesque rongeur. Il l'avait tué pour se défendre. Ensuite, il avait décidé de le faire cuire malgré tout. C'était un homme raisonnable qui réfléchissait à tête reposée. Il n'aurait pas mangé un rat qui se serait nourri dans les décharges et les dépotoirs. Mais des gorges d'Elskerdeg à la communauté la plus proche susceptible de produire des détritrus, il y avait bien trois cents miles. Le rat, ou bien le skrekk, comme en avait décidé l'elfe, devait être propre et sain. Il n'avait eu aucun contact avec la civilisation. Et donc aucun moyen de souiller son organisme ou d'être contaminé.

Bientôt le dernier petit osselet, sucé et rongé jusqu'à la moelle, atterrit dans le feu. La lune émergea au-dessus de la chaîne crénelée des montagnes Ardentes. Du feu ravivé par le vent jaillirent des étincelles qui mouraient en s'éteignant au milieu de la myriade

d'étoiles scintillantes.

Boreas Mun se risqua à poser une nouvelle question indiscrète.

— Cela fait-il longtemps que vous voyagez sur la route de la Solitude, messieurs ? Puis-je me permettre de vous demander depuis quand vous avez quitté la porte de Solveig ?

— Longtemps, pas longtemps, dit le pèlerin, tout est relatif. J'ai traversé Solveig le deuxième jour après la pleine lune de septembre.

— Et moi, le sixième, dit l'elfe.

— Ha ! poursuivit Boreas, encouragé par leur réaction. C'est bizarre que nous ne nous soyons pas rencontrés là-bas, parce que moi aussi j'y suis passé au même moment... Mais j'avais encore mon cheval à l'époque.

Il se tut, chassant les souvenirs désagréables liés à la perte de sa monture. Il était certain que ses compagnons de hasard avaient eux aussi dû connaître semblable mésaventure. S'ils avaient voyagé à pied depuis le début, ils n'auraient jamais pu le rattraper ici, près d'Elskerdeg.

— J'en conclus donc, reprit-il, que vous vous êtes mis en route sitôt la guerre terminée, après la conclusion de la paix de Cintra. Non pas que ça me regarde, bien entendu, mais si je puis me permettre, je présume que l'état du monde et l'ordre établi à Cintra ne vous seyaient guère.

Le silence qui s'était installé autour du feu de camp depuis un petit moment fut interrompu par un lointain hurlement. Un loup, très certainement. Quoique, aux alentours du col d'Elskerdeg, on ne pût jamais avoir de certitude.

— Pour être honnête, intervint l'elfe à l'improviste, je n'avais pas de raison d'apprécier l'état du monde après la paix de Cintra. Sans même parler de l'ordre établi.

— Dans mon cas, expliqua le pèlerin en croisant ses immenses bras sur la poitrine, c'était la même chose. Quoique je ne m'en sois rendu compte, comme le dirait une de mes connaissances, que *post-factum*.

Le silence régna longtemps. Même cette chose qui hurlait dans les cols s'était tue.

Alors que Boreas et l'elfe auraient été prêts à parier qu'il n'en ferait rien, le pèlerin poursuivit sa réflexion.

— Au début, tout indiquait que la paix de Cintra apporterait des changements profitables, créerait un ordre nouveau tout à fait acceptable. Sinon pour tout le monde, du moins pour moi...

— Si je me souviens bien, dit Boreas en s'éclaircissant la voix, les rois se sont rassemblés à Cintra en avril ?

— Le 2 avril, précisément, rectifia le pèlerin. C'était, je m'en souviens, à la nouvelle lune.

Le long des murs, nichés sous les poutres sombres qui soutenaient de petites galeries, étaient suspendus des pavois colorés décorés d'emblèmes héraldiques : les armoiries de la noblesse cintrasiennne. Un simple coup d'œil permettait de faire la différence entre les blasons quelque peu délavés des familles très anciennes et les armoiries de la noblesse qui s'était distinguée en des temps plus récents, au cours des règnes de Dagorad et de Calanthe. Ces dernières arboraient des couleurs encore vives qui n'étaient pas craquelées, on n'y voyait pas non plus de petits trous comme sur les autres, rongées par les bostryches.

Mais les couleurs les plus intenses étaient celles des pavois ajoutés tout récemment, avec les emblèmes de la noblesse nilfgaardienne. Qui s'était distinguée au cours de la prise de la cité et durant le quinquennat de l'administration impériale.

*Lorsque nous récupérerons enfin Cintra, songea le roi Foltest, il faudra veiller à ce que dans la sainte euphorie du renouveau les Cintrasiens n'endommagent pas ces pavois. La politique est une chose, l'ornement d'une salle en est une autre. Les changements de régime ne peuvent justifier le vandalisme.*

*C'est donc ici que tout a commencé, se disait Dijkstra en admirant le grand hall. Ici qu'eut lieu le célèbre banquet de fiançailles au cours duquel le Hérison de Fer a fait son apparition en exigeant la main de la princesse Pavetta... Ici, encore, que la reine Calanthe a engagé le sorcelleur...*

*Comme le sort des hommes se tisse curieusement, songeait l'espion, s'étonnant lui-même de la trivialité de ses pensées.*

*Cela fait cinq ans, se souvenait la reine Meve, cinq ans que sur le dallage de la cour, celle-là même que l'on voit de la fenêtre, a explosé la cervelle de Calanthe, la Lionne de Cintra de la famille des Cerbin. Calanthe, dont nous avons vu le fier portrait dans le couloir, était l'avant-dernière héritière de sang royal. Depuis que sa fille Pavetta s'est noyée, il ne reste que sa petite-fille. Cirilla. À moins qu'elle ne soit morte, elle aussi, comme le laissent entendre certaines rumeurs.*

Cyrus Engelkind Hemmelfart, le hiérarque de Novigrad, désigné *per acclamationem* comme président des délibérations en raison de son grand âge, de son rang et de l'estime générale dont il bénéficiait, les invita à s'asseoir d'un geste de sa main tremblante.

— Veuillez prendre place, je vous prie.

Chacun ayant repéré sa chaise grâce aux noms indiqués sur de petites tablettes en acajou, ils prirent tous place autour de la table ronde : Meve, la reine de Rivie et de Lyrie ; Foltest, le roi de Témérie et son feudataire le roi Venzlav de Brugge ; Demawend, le roi

d'Aedirn ; Henselt, le roi de Kaedwen ; le roi Ethaïn de Cidaris ; le jeune roi Kistrin de Verden ; le prince Nitert, chef du Conseil de régence ; et le comte Dijkstra.

*Il va falloir essayer de se débarrasser de cet espion, l'écarter de la table des délibérations, songeait le hiérarque. Le roi Henselt et le roi Foltest, bah ! même le jeune Kistrin, se sont déjà permis des remarques acerbes, il suffit de regarder l'attitude des représentants de Nilfgaard. Ce Sigismund Dijkstra est un importun, au passé par ailleurs peu glorieux et de mauvaise renommée, une persona turpis. On ne peut permettre qu'une persona turpis corrompe l'atmosphère des négociations.*

Le chef de la délégation nilfgaardienne, le baron Shilard Fitz-Oesterlen, qui se retrouva juste en face de Dijkstra à la table ronde, salua l'espion d'une courbette diplomatique polie.

Voyant que tous déjà étaient installés, le hiérarque de Novigrad prit place à son tour. Non sans l'aide des pages qui soutinrent ses mains tremblantes. Le siège sur lequel il s'assit avait été conçu pour la reine Calanthe des années auparavant. Il avait un dossier d'une taille imposante et très joliment ornementé, et de ce fait se distinguait nettement des autres.

Une table ronde, pourquoi pas, mais il fallait bien que l'on sache qui, autour de cette table, était la personne la plus importante.

\*\*\*

*Alors, c'est ici, songeait Triss Merigold. Elle observait la pièce, admirant les tapisseries, les tableaux et les nombreux trophées de chasse, parmi lesquels les bois d'une bête cornue qui lui était totalement inconnue. C'est ici qu'eut lieu, après la célèbre mise à sac de la salle du trône, la fameuse conversation privée entre Calanthe, le sorcelleur, Pavetta et le Hérisson ensorcelé. Ici que Calanthe a donné son accord pour que soit célébré ce singulier mariage. Alors que Pavetta était déjà enceinte. Ciri est née moins de huit mois après... Ciri, l'héritière du trône... Le Lionceau du sang de la Lionne... Ciri, ma petite sœur. Qui est loin à présent, dans le Sud. Par chance, elle n'est plus seule. Elle est avec Geralt et Yennefer. Elle est en sécurité.*

*À moins qu'on m'ait de nouveau menti.*

— Asseyez-vous, mes chères dames, les invita Filippa Eilhart qui, depuis un certain temps déjà, observait attentivement Triss. Dans un instant les maîtres du monde vont tour à tour prononcer leur discours d'inauguration, et je ne voudrais pas en perdre une miette.

Les magiciennes interrompirent leurs potins de couloir et gagnèrent rapidement leur siège. Sheala de Tancarville arborait autour du cou un boa de renard argenté qui apportait une touche féminine à son sévère costume d'homme. Assire var Anahid, en robe de soie

violette, alliait avec une grâce extraordinaire la simplicité et l'élégance. Comme à l'accoutumée, Francesca Findabair était royale et Ida Emean aep Sivney, mystérieuse. Margarita Laux-Antille, majestueuse et sérieuse. Sabrina Glevissig, parée de turquoises. Keira Metz, vêtue de vert et de jaune jonquille. Et Fringilla Vigo. Abattue. Triste. Et d'une pâleur mortelle, malade, carrément spectrale.

Triss Merigold était assise à côté de Keira, en face de Fringilla. Au-dessus de la magicienne nilfgaardienne était suspendu un tableau représentant un cavalier filant à toute allure au milieu d'une rangée d'aulnes. Les aulnes tendaient vers le cavalier leurs branches monstrueusement tordues, les creux sur leurs troncs évoquaient des bouches grimaçantes ricanant méchamment. Triss frissonna malgré elle.

Le télécommunicateur tridimensionnel installé au milieu de la table fonctionnait. D'une formule magique, Filippa Eilhart en améliora l'image et le son.

— Comme vous pouvez le voir et l'entendre, mesdames, dit-elle non sans ironie, dans la salle du trône de Cintra, sous nos pieds exactement, un étage plus bas, les maîtres du monde s'apprêtent à décider en ce moment même de notre destin. Et nous, un étage au-dessus d'eux, nous veillons à ce que ces messieurs ne nous jouent pas trop de mauvais tours.

\*\*\*

Au hurleur hurlant se joignirent d'autres hurleurs. Boreas n'avait plus aucun doute. Il ne s'agissait pas de loups.

— Moi non plus, dit-il pour relancer la conversation, je n'attendais pas grand-chose de ces négociations à Cintra. Bah ! personne, parmi mes connaissances, n'escomptait qu'elles apportent quoi que ce soit de bon.

— L'important était que ces négociations commencent, protesta calmement le pèlerin. L'homme simple – j'en suis un, si je puis me permettre – réfléchit simplement. Il sait que les rois et les empereurs qui guerroient sont tellement déchaînés les uns envers les autres que s'ils le pouvaient, s'ils en avaient la force, ils s'entre-tueraient. Au lieu de ça, ils ont cessé de s'entre-tuer pour s'asseoir autour d'une table ronde. C'est donc le signe qu'ils n'ont plus de force. Pour parler simplement, ils sont impuissants. Et du fait de cette impuissance, les hommes armés ne se précipiteront plus dans les villages pour tuer ou blesser ; ils ne brûleront plus les maisons, n'égorgeront plus les enfants, ne violeront plus les femmes, ne réduiront plus les hommes en captivité. Non. Au lieu de cela, ils se sont réunis à Cintra et ils négocient. Réjouissons-nous !

L'elfe, avec un bâton, remplaça correctement dans le foyer une bûche qui lançait des étincelles ; il regarda le pèlerin à la dérobée.

— Même un homme simple, dit-il d'un ton ouvertement sarcastique, même un imbécile heureux devrait comprendre que la politique, c'est aussi la guerre, mais conduite un peu différemment. Il devrait aussi comprendre que les négociations, c'est du négoce. Elles obéissent au même mécanisme bien rodé. On échange les succès contre des concessions. Ici on gagne, là on perd. En d'autres termes, pour que les uns puissent être achetés, il faut que d'autres soient vendus.

— En vérité, déclara le pèlerin au bout d'un instant, c'est tellement évident que n'importe quel homme simple, même très simple, peut le comprendre.

\*\*\*

— Non, non et encore non ! vociféra le roi Henselt en tapant des deux poings sur la table. (Il avait frappé si fort qu'une coupe se renversa et que les encriers sursautèrent.) Aucune discussion sur ce thème ! Aucune négociation autour de cette affaire ! Terminé, point final, *deireadh* !

Le roi Foltest prit la parole, d'un ton calme, lucide et conciliant.

— Henselt, ne complique pas les choses. Et cesse de hurler ainsi face à Son Excellence. Tu nous couvres de honte.

Shilard Fitz-Oesterlen, le négociateur qui représentait l'empereur de Nilfgaard, s'inclina avec un sourire de fausset censé suggérer que les égarements du roi Kaedwen ne lui faisaient ni chaud ni froid.

— Nous essayons de trouver un accord avec l'empereur, poursuivit Foltest, et voilà que soudain nous commençons à nous bagarrer comme des chiens ! C'est une honte, Henselt.

— Nous nous sommes mis d'accord avec Nilfgaard sur des affaires aussi difficiles que Dol Angra et Autre Rive, intervint Dijkstra d'une voix en apparence nonchalante. Il serait idiot de...

— Je n'ai que faire de ce genre de remarques, s'écria Henselt, si fort cette fois qu'il aurait pu faire concurrence à un putois. Surtout de la part d'un espion tel que vous ! Je suis roi, putain !

— C'est incontestable ! s'esclaffa Meve.

Demawend, retourné sur sa chaise, admirait les pavois sur le mur de la salle en souriant dédaigneusement : à le voir ainsi, il était difficile de croire que le destin de son royaume était en train de se jouer.

— Assez ! assena Henselt en promenant autour de lui des yeux hagards. Assez, par les dieux ! ou je vais sortir de mes gonds. J'ai dit : pas un empan de terre. Je ne tolérerai aucune revendication sur mon

territoire, absolument aucune ! Je n'accepterai aucune amputation de mon royaume, pas même d'un empan, que dis-je, pas même d'un demi-empan ! Les dieux m'ont confié l'honneur de Kaedwen et ce n'est qu'aux dieux que je le rendrai ! La Basse-Marchie, d'un point de vue... voyons... ét... eti... ethnique, c'est notre terre. La Basse-Marchie appartient à Kaedwen depuis des siècles...

— Le Haut-Aedirn, intervint de nouveau Dijkstra, appartient à Kaedwen depuis l'année dernière. Plus précisément, depuis le 24 juillet de l'année dernière. Depuis l'instant où y ont pénétré les armées d'occupation de Kaedwen.

— Je demande que soit noté au protocole *ad futuram rei memoriam* que l'empire de Nilfgaard n'a rien de commun avec cette annexion, intervint Shilard Fitz-Oesterlen.

— Si ce n'est le fait qu'à cette époque, précisément, il pillait Vengerberg.

— *Nihil ad rem !*

— Vraiment ?

— Messieurs ! les rappela à l'ordre Foltest.

— Kaedwen, aboya Henselt, a pénétré en Basse-Marchie en tant que libérateur ! Mes soldats y ont été accueillis avec des fleurs ! Mes soldats...

— Tes bandits, qui sont arrivés dans mon royaume avec une bande de brigands, ont assassiné, violé et pillé. (La voix du roi Demawend était calme, mais l'on voyait à l'expression de son visage combien il lui en coûtait.) Messieurs ! Nous sommes réunis ici depuis une semaine pour décider du futur visage du monde. Par les dieux ! doit-il prendre les traits du crime et du pillage ? Doit-on maintenir le *statu quo* criminel ? Ou le bien pillé doit-il demeurer aux mains des sbires et des pillards ?

Henselt se saisit de la carte qui était posée sur la table, il la déchira d'un geste brusque et en jeta les morceaux au nez de Demawend. Le roi d'Aedirn ne bougea pas d'un cil.

— Mes armées ont conquis la Marchie face aux Nilfgaardiens, énonça Henselt d'une voix rauque. (Son visage avait pris la couleur d'un bon vieux vin.) Ton misérable royaume n'existait déjà plus, alors, Demawend. Je dirais même plus : sans mon armée, tu n'aurais aujourd'hui plus de royaume du tout. Je voudrais bien te voir chasser les Noirs sans mon aide, et les repousser au-delà de la Iaruga et de Dol Angra. Il ne serait pas trop exagéré alors d'affirmer que tu es roi de par ma seule grâce. Mais ma bienveillance s'arrête là ! Je ne rendrai pas même un empan de ma terre. Je ne permettrai pas que l'on ampute mon royaume.

— Ni moi le mien, affirma Demawend en se levant. Nous ne trouverons donc pas d'accord !



— Messieurs, lança soudain, conciliant, Cyrus Hemmelfart, le hiérarque de Novigrad, qui avait jusque-là sommeillé. Il existe à coup sûr un compromis possible...

— L'empire de Nilfgaard n'accepte aucun arrangement susceptible de nuire au pays des elfes à Dol Blathann, déclara Shilard Fitz-Oesterlen, qui décidément aimait intervenir à brûle-pourpoint. S'il le faut, je vous lirai de nouveau un passage du mémorandum...

Henselt, Foltest et Dijkstra s'énervèrent, mais Demawend regarda l'ambassadeur impérial d'un air tranquille, presque bienveillant.

— Pour le bien de tous, annonça-t-il, et pour la paix, je reconnais l'autonomie de Dol Blathann. Non pas en tant que royaume, mais en tant que principauté. À une seule condition : la princesse Enid an Gleanna doit me prêter serment d'allégeance et s'engager à faire en sorte que les humains aient les mêmes droits et privilèges que les elfes. Comme je l'ai dit, j'y suis prêt *pro publico bono*.

— Voilà les paroles d'un véritable roi, dit Meve.

— *Salus publica lex suprema est*, dit le hiérarque Hemmelfart, qui cherchait depuis un certain temps l'occasion de faire valoir sa connaissance du jargon diplomatique.

— J'ajouterai cependant, continua Demawend en regardant le renfrogné Henselt, que la concession accordée à Dol Blathann ne constitue pas un précédent. C'est l'unique violation de l'intégrité de mes terres que je concède. Je ne reconnaitrai aucun autre partage ni aucune autre occupation. L'armée kaedwienne, qui a franchi mes frontières en tant qu'occupant et agresseur, doit libérer en l'espace d'une semaine les fortins et les châteaux du Haut-Aedirn occupés illégalement. Je ne continuerai à participer aux débats qu'à cette condition. Et étant donné que *verba volant*, mon secrétaire présentera au protocole une démarche\* officielle en ce sens.

Foltest regarda le roi de Kaedwen d'un air interrogateur.

— Henselt ?

— Jamais ! hurla-t-il en renversant sa chaise et en sautillant tel un chimpanzé piqué par un frelon. Jamais je ne rendrai la Marchie ! Il faudra me passer sur le corps ! Rien ne m'obligera à la rendre ! Aucune force ! Aucune force, putain !

Et pour prouver qu'il avait lui aussi pris des leçons et qu'il n'était pas n'importe qui, il ajouta en hurlant :

— *Non possumus !*

\*\*\*

— Je vais lui en donner, moi, du « *non possumus* », à ce vieil imbécile, explosa Sabrina Glevissig, dans la pièce située un étage au-dessus. Vous n'avez aucune crainte à avoir, mesdames, j'obligerai ce

crétin à se plier aux revendications concernant le Haut-Aedirn. Les armées kaedwiennes en seront parties dans un délai de dix jours. Je vous le garantis. Cela ne fait aucun doute. Si l'une d'entre vous en doutait, j'aurais le droit, véritablement, de me sentir blessée.

Filippa Eilhart et Sheala de Tancarville lui exprimèrent leur reconnaissance d'un signe de tête. Assire var Anahid la remercia d'un sourire.

— Pour aujourd'hui, il nous reste à trancher la question de Dol Blathann. Nous connaissons le contenu du mémorandum de l'empereur Emhyr. Les rois n'ont pas encore eu le temps de discuter ce point, mais ils ont déjà signalé leur avis sur la question. La personne la plus... intéressée, dirais-je, a également pris position. Le roi Demawend.

— La position du roi Demawend a tout d'un compromis avancé, dit Sheala de Tancarville en enroulant son boa de renard argenté autour de son cou. C'est une position favorable, réfléchie et bien pesée. Shilard Fitz-Oesterlen risque d'être quelque peu embarrassé quand il tentera d'obtenir des concessions plus importantes. Je ne sais s'il s'y risquera.

— Il s'y risquera, affirma tranquillement Assire var Anahid. Parce que telles sont les instructions en provenance de Nilfgaard. Il invoquera *ad referendum* et rangera ses notes. Il se montrera courroucé vingt-quatre heures au moins. Passé ce délai, il commencera à mettre de l'eau dans son vin.

— C'est normal, l'interrompit Sabrina Glevissig. Tout comme il est normal qu'ils se rencontrent enfin quelque part et qu'ils conviennent de quelque chose. Nous n'allons toutefois pas attendre, mais décider tout de suite de ce qu'on leur permettra de faire au final. Francesca, dis quelque chose ! C'est de ton pays qu'il s'agit, voyons.

— C'est justement pour cette raison que je me tais, Sabrina, dit la Pâquerette des vallées, un merveilleux sourire aux lèvres.

— Surmonte ton orgueil, dit Margarita Laux-Antille d'un ton sérieux. Nous devons savoir ce que nous pouvons consentir aux rois.

Francesca Findabair arbora un sourire plus merveilleux encore.

— Pour la paix et *pro bono publico*, dit-elle, j'accepte la proposition du roi Demawend. Vous pouvez dès cet instant, chères jeunes filles, cesser de m'appeler « Votre Altesse », un simple « Votre Grandeur » suffira.

— Les plaisanteries elfiques ne me font pas rire du tout, rétorqua Sabrina, vexée, sans doute parce que je ne les comprends pas. Qu'en est-il des autres conditions de Demawend ?

Francesca battit des cils.

— Je suis d'accord pour le rapatriement des colons humains et la restitution de leurs biens. Je garantis l'égalité de toutes les races...

— Crains les dieux, Enid ! s'exclama Filippa Eilhart en riant. Ne sois pas d'accord sur tout ! Pose des conditions !

— J'en poserai, répliqua l'elfe, retrouvant soudain son sérieux. Je ne suis pas d'accord pour prêter allégeance. Je veux Dol Blathann comme terres allodiales. Aucune obligation vassale autre que la promesse d'être loyale et de ne pas agir au détriment du suzerain.

— Demawend n'acceptera pas, estima aussitôt Filippa. Il ne renoncera pas aux revenus et aux rentes que lui fournissait la vallée aux Fleurs.

— Sur cette question, dit Francesca en haussant les sourcils, je suis prête à jouer les négociatrices entre les deux parties, je suis certaine de trouver un consensus. L'alleu n'entraîne pas une obligation de payer, mais il ne l'empêche pas cependant ni ne l'exclut.

— Et qu'en est-il du fidéicommis ? poursuivit Filippa Eilhart, qui n'en démordait pas. Qu'en est-il de la primogéniture ? En consentant à l'alleu, Foltest voudra avoir la garantie de l'indivisibilité de la principauté.

— Foltest a pu effectivement être leurré par ma belle peau et ma silhouette, dit Francesca en retrouvant son sourire, mais de ta part, Filippa, je suis étonnée. Il est loin, bien loin le temps où j'aurais pu tomber enceinte. Pour ce qui est de la primogéniture et du fidéicommis, Demawend n'a pas de crainte à avoir. C'est moi qui serai l'*ultimus familiae* de la lignée des seigneurs de Dol Blathann. Et bien qu'il semble avoir l'avantage de l'âge, ce n'est pas avec Demawend que nous réglerons les questions de ma succession, mais plutôt avec ses petits-fils. Je puis vous assurer, mesdames, qu'il n'y aura aucun point litigieux à ce sujet.

— Sur celui-là, non, concéda Assire var Anahid en regardant la magicienne elfique dans les yeux. Mais qu'en est-il des commandos guerriers des Écureuils ? Qu'en est-il des elfes qui ont lutté aux côtés de l'empereur ? Si je ne me trompe pas, il s'agit là de la majorité de tes sujets, dame Francesca ?

La Pâquerette des vallées perdit son sourire. Elle jeta un coup d'œil à Ida Emean, mais l'elfe des monts Bleus, silencieuse, évita son regard.

— *Pro publico bono...*, commença-t-elle avant de s'interrompre.

Assire, le visage sérieux, hocha la tête, indiquant qu'elle comprenait.

— Que faire, dit-elle lentement, tout a un prix. La guerre exige des victimes. La paix, ainsi que nous le constatons, aussi.

\*\*\*

— Oui, répéta le pèlerin, pensif, en regardant l'elfe qui gardait la

tête baissée. C'est absolument vrai. Les négociations de paix, c'est un marché. Une foire. Pour que les uns puissent être achetés, il faut que les autres soient vendus. C'est ainsi que tourne le monde. Le tout est de ne pas acheter trop cher...

— Et de ne pas se vendre trop bon marché, acheva l'elfe sans relever la tête.

\*\*\*

— Traîtres ! Abjectes fripouilles !

— Fils de salopard !

— *An'badraigh aen cuach !*

— Chiens nilfgaardiens !

— Silence ! rugit Hamilcar Danza en balançant son poing cuirassé contre la balustrade.

Les tireurs en position dans la galerie pointèrent leur baliste vers les elfes regroupés dans le cul-de-sac\*.

— Du calme ! rugit encore plus fort Danza. Ça suffit ! Calmez-vous, messieurs les officiers ! Un peu de dignité !

— Tu as l'affront de parler de dignité, scélérat ? s'écria Coinneach Dá Reo. Nous avons versé notre sang pour vous, maudits Dh'oïne ! Pour vous, pour votre empereur, à qui nous avons juré fidélité ! Et c'est ainsi que vous nous témoignez votre reconnaissance ? En nous livrant à ces bourreaux du Nord ? Comme des malfaiteurs ? Comme des criminels ?

— J'ai dit, ça suffit ! (Danza flanqua un nouveau coup de poing dans la balustrade.) Résignez-vous, messieurs les elfes ! Des arrangements conclus à Cintra dépend la signature du traité de paix ; ils imposent à l'empereur l'obligation de rendre aux Nordlings les criminels de guerre...

— Les criminels ! s'écria Riordain. Les criminels ! Espèce de Dh'oïne abject !

— Les criminels de guerre, répéta Danza sans prêter attention le moins du monde au tumulte qui s'intensifiait. C'est-à-dire les officiers accusés de terrorisme, de meurtres sur des populations civiles, d'assassinats et de torture sur des prisonniers, de massacre dans des hôpitaux de campagne...

— Espèce de fils de salaud ! hurla Angus Bri Cri. On tuait parce que c'était la guerre !

— On tuait sur votre ordre !

— *Cuach'te aep arse, bloede Dh'oïne !*

— C'est une chose établie, répéta Danza. Vos insultes et vos cris n'y changeront rien. Je vous prie d'avancer d'un pas vers le corps de garde et de ne pas opposer de résistance pendant qu'on vous mettra

les menottes.

— Il aurait fallu rester quand ils se sauvaient derrière la Iaruga, grommela Riordain entre ses dents. Il aurait fallu rester et continuer à se battre dans les commandos. Mais nous, imbéciles, idiots, crétins que nous sommes, nous avons tenu notre serment de soldat ! Ça nous apprendra !

Le visage impassible, Isengrim Faoiltiarna, le Loup de Fer, le plus célèbre, le déjà presque légendaire chef des Écureuils, colonel au service de l'empereur à présent, ôta de sa manche et de ses épaulettes les éclairs d'argent de la brigade Vrihedd et les piétina sur les dalles de la cour. D'autres officiers suivirent son exemple. En regardant ce spectacle depuis la galerie, Hamilcar Danza fronça les sourcils.

— Cette démonstration n'est pas sérieuse, dit-il. Par ailleurs, à votre place, je ne me déparerais pas de manière si désinvolte des insignes impériaux. Je me sens dans l'obligation de vous informer qu'en tant qu'officiers de l'empereur, vous êtes assurés de bénéficier de procès équitables pendant les négociations de paix, de condamnations légères et d'une amnistie rapide...

Les elfes entassés dans le cul-de-sac pouffèrent, d'un rire unanime, féroce, qui résonna entre les murailles.

— J'attire également votre attention sur le fait que vous êtes les seuls que nous remettons aux Nordlings, ajouta tranquillement Hamilcar Danza. Trente-deux officiers. Nous ne leur donnons pas un seul des soldats que vous commandiez. Pas un seul.

Leurs rires cessèrent d'un coup, comme si on leur avait coupé la langue.

\*\*\*

Le souffle du vent dans le foyer fit s'envoler une gerbe d'étincelles et virevolter de la fumée qui vint leur piquer les yeux. En provenance du col, un nouveau hurlement retentit.

L'elfe rompit le silence.

— On faisait trafic de tout. Tout était à vendre. L'honneur, la fidélité, la parole des nobles, les serments, la simple bienséance... C'étaient simplement des marchandises qui avaient de la valeur tant qu'il y avait de la demande et que la conjoncture était bonne. Mais une fois que la demande a cessé, elles n'ont plus valu tripette et sont parties au rebut.

— Au rebut de l'histoire, acquiesça le pèlerin en opinant de la tête. Vous avez raison, monsieur l'elfe. Voilà à quoi ça ressemblait alors, à Cintra : une braderie où tout avait son prix. Où tout était négociable. La bourse ouvrait dès le matin. Et comme à la vraie bourse, à tout instant survenaient des hausses ou des baisses

inattendues. Et comme à la vraie bourse, on ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un, en coulisse, s'amusait à tirer les ficelles.

\*\*\*

— Ai-je bien entendu ? demanda Shilard Fitz-Oesterlen d'une voix traînante, feignant l'incrédulité la plus totale. Mes oreilles me joueraient-elles des tours ?

Berengar Leuvaarden, l'envoyé spécial de l'empereur, ne se donna pas la peine de répondre. Avachi dans un fauteuil, il contemplait les ondulations du vin dans la coupe qu'il faisait osciller.

Shilard se rengorgea, puis il choisit d'arborer un masque de mépris et de condescendance qui signifiait : « Ou tu mens, fils de chien, ou tu veux tenter une approche, me tester. Dans les deux cas, j'ai percé ton manège. »

— Dois-je donc comprendre, dit-il en prenant de grands airs, que l'empereur m'ordonne d'accepter le compromis – fort discutable – en matière de frontière, sur la question des prisonniers de guerre et de la restitution de leurs biens, dans l'affaire des officiers de la brigade Vrihedd et des commandos de Scoia'tael, et de céder aux revendications extravagantes des Nordlings sur le rapatriement des colons ?

— Vous avez parfaitement compris, baron, répliqua Berengar Leuvaarden en faisant traîner les syllabes de manière caractéristique. Vraiment, je suis rempli d'admiration pour votre vivacité d'esprit.

— Par le Grand Soleil ! monsieur Leuvaarden, est-ce que dans la capitale vous vous interrogez parfois sur les conséquences de vos décisions ? Les Nordlings chuchotent d'ores et déjà que notre Empire est un colosse sur des pattes d'argile ! Ils crient d'ores et déjà qu'ils nous ont vaincus, battus, chassés ! L'empereur comprend-il que faire de nouvelles concessions revient à se soumettre à leur arrogance démesurée ? Saisit-il que les Nordlings y verront un signe de faiblesse, ce qui peut avoir à l'avenir des conséquences déplorables ? L'empereur comprend-il enfin le sort qui attend les quelques milliers de nos colons à Brugge et en Lyrie ?

Berengar Leuvaarden cessa d'agiter sa coupe et planta ses yeux noirs comme le charbon dans ceux de Shilard.

— Je vous ai transmis l'ordre de l'empereur, monsieur le baron, dit-il en articulant avec soin. Lorsque cet ordre aura été exécuté et que vous reviendrez à Nilfgaard, vous pourrez demander vous-même à l'empereur, monsieur le baron, pourquoi il s'est montré si déraisonnable. Vous souhaiterez peut-être également faire des réprimandes à l'empereur. Le sermonner. Le blâmer. Pourquoi pas ? Mais vous le ferez vous-même. Sans mon intermédiaire.

*Ah, ah ! se dit Shilard. Je sais, maintenant. J'ai devant moi le nouveau Stefan Skellen. Et il faut agir avec lui comme avec son prédécesseur. Mais enfin, il est clair qu'il n'est pas venu ici sans but. L'ordre aurait pu m'être transmis par un simple coursier.*

— Soit, déclara-t-il, en faisant mine d'être à l'aise, allant même jusqu'à adopter le ton de la confiance. Malheur aux vaincus ! L'ordre de l'empereur est clair et catégorique, il sera donc exécuté de la même manière. Je m'efforcerai toutefois de faire en sorte que ces concessions apparaissent comme le résultat de négociations, et non comme une capitulation complète. Je m'y connais en la matière. Je suis diplomate depuis trente ans. Et quatre générations. Ma lignée est des plus nobles, des plus riches... et des plus influentes familles...

— Je sais, je sais, et comment ! l'interrompt Leuvaarden, un léger sourire aux lèvres. C'est pourquoi je suis ici.

Shilard fit un léger salut. Il attendait patiemment.

— Vos difficultés de compréhension, commença l'émissaire en agitant de nouveau sa coupe, proviennent de ce que vous avez tendance à présumer, cher baron, que la victoire et la conquête consistent en un génocide insensé. Qu'il suffit de planter sur la terre ensanglantée la hampe d'un étendard en criant : « Jusqu'ici, c'est mon territoire, je l'ai conquis ! » Semblable présomption est, malheureusement, assez largement répandue. Pour moi cependant, monsieur le baron, de même que pour les personnes qui m'ont donné procuration, la victoire et la conquête reposent sur tout autre chose. Elles signifient que les vaincus sont contraints d'acheter les biens produits par les vainqueurs. Du reste, ils le font volontiers, car les biens des vainqueurs sont meilleurs et moins chers. La devise des vainqueurs étant plus forte que celle des vaincus, ces derniers lui font davantage confiance et se méfient de leur propre monnaie. C'est à cela que doit ressembler la victoire, me comprenez-vous, monsieur le baron Fitz-Oesterlen ? Commencez-vous à faire la différence entre vainqueurs et vaincus ? Comprenez-vous à présent sur qui plane le danger ?

L'ambassadeur opina de la tête pour confirmer qu'il avait compris.

— Mais pour asseoir la victoire et la légitimer, reprit après un instant Leuvaarden en faisant traîner les syllabes, il faut conclure la paix. Rapidement et à tout prix. Il ne s'agit pas de simplement déposer les armes ou de négocier une trêve, mais d'instaurer la paix. Fondée sur un compromis constructif. Ouvrant sur de nouvelles perspectives. Et non sur un blocus économique, des rétorsions douanières et le protectionnisme dans le commerce.

Cette fois également Shilard opina du chef pour indiquer qu'il savait de quoi il s'agissait.

— Ce n'est pas pour rien que nous avons détruit leur agriculture et ruiné leur industrie, poursuivait Leuvaarden d'une voix calme, traînante et impassible. Nous l'avons fait pour que, leurs propres produits venant à manquer, ils soient contraints d'acheter les nôtres. Mais nos marchands ne traverseront pas des frontières inamicales et fermées. Que se passera-t-il alors ? Je vais vous le dire, cher baron. Une crise de la surproduction, car nos manufactures tournent à pleine vapeur, comptant sur l'exportation. Les sociétés de commerce maritime, ouvertes avec la coopération de Novigrad et de Kovir, subiront elles aussi de lourdes pertes. Votre famille influente, cher baron, possède dans ces sociétés des parts importantes. Et la famille, comme vous ne pouvez l'ignorer, est une cellule sociale fondamentale. N'est-il pas vrai ?

— Oui, bien sûr. (Shilard Fitz-Oesterlen avait baissé la voix, bien que la pièce fût totalement protégée contre les écoutes.) Je comprends, j'ai saisi. J'aimerais tout de même avoir l'assurance que j'exécute l'ordre de l'empereur... Et non pas d'une quelconque... corporation...

— Les empereurs passent, articula Leuvaarden en égrenant les syllabes. Et les corporations durent. Et perdurent. Mais c'est un truisme. Je comprends vos craintes, monsieur le baron, mais n'ayez crainte : c'est bien l'empereur qui a donné cet ordre. Pour le bien et l'intérêt de l'Empire. Après avoir écouté, je ne le nie pas, les conseils prodigués par une certaine corporation.

L'émissaire défit son col et ouvrit sa chemise, découvrant un médaillon en or sur lequel était gravée une étoile entourée de flammes, à l'intérieur d'un triangle.

— Bel ornement ! constata Shilard en souriant et en le saluant d'un air entendu. J'ai conscience qu'il vaut très cher... Et qu'il est élitaire... Peut-on se le procurer quelque part ?

— Non, répondit Berengar Leuvaarden d'un ton catégorique. Il faut le mériter.

\*\*\*

— Si vous le permettez, madame, messieurs..., commença Shilard Fitz-Oesterlen.

À son intonation, la reine et les rois présents, qui désormais connaissaient bien les habitudes de l'ambassadeur, surent qu'il s'apprêtait à énoncer ce qu'il considérerait comme une information de la plus haute importance.

— Si vous le permettez, je vais vous lire un passage de l'aide-mémoire\* que m'a envoyé Son Altesse Impériale Emhyr var Emreis, empereur de Nilfgaard par la grâce du Grand Soleil...



— Ah non, alors ! Pas encore ! grommela Demawend entre ses dents.

Dijkstra, lui, se contenta de gémir ostensiblement, ce que Shilard, pouvait-il en être autrement, ne manqua pas de remarquer.

— La note est longue, reconnut-il. Je vais donc vous la résumer plutôt que de vous la lire. Son Altesse Impériale se dit très satisfaite du déroulement des négociations et, étant d'un naturel pacifique, accueille avec joie les compromis et les conciliations auxquels nous sommes parvenus. Son Altesse Impériale souhaite que de nouveaux progrès soient réalisés dans le cadre des négociations et que celles-ci s'achèvent au profit d'accords bilatéraux...

— Mettons-nous donc au travail, alors, s'empressa d'intervenir Foltest. Et vite ! Achéons les négociations et rentrons chez nous.

— Absolument, dit Henselt. (Le roi de Kaedwen était celui qui avait le plus long trajet à faire pour rentrer chez lui.) Terminons-en ; si nous traînassons ici trop longtemps, nous allons bientôt être surpris par l'hiver.

— Un autre compromis nous attend, leur rappela Meve. Sur une question que nous avons à peine soulevée. Sans doute par crainte qu'elle ne sème la discorde entre nous. Il est temps de vaincre cette peur. Le problème ne va pas disparaître simplement parce qu'il nous effraie.

— Parfaitement, approuva Foltest. Alors, au travail. Décidons du statut de Cintra, et réglons le problème de la succession au trône après Calanthe. C'est un problème difficile, mais je ne doute pas que nous le résolvions, n'est-ce pas, Excellence ?

— Oh ! s'exclama Shilard Fitz-Oesterlen avec un sourire mystérieux et diplomatique. En ce qui concerne la succession au trône de Cintra, nous n'aurons aucun mal, j'en suis sûr, à trouver une solution. C'est un problème bien plus simple que vous le supposez.

\*\*\*

À en juger par le ton de Filippa Eilhart, l'affaire ne souffrait apparemment aucune discussion.

— Je sou mets à la délibération le projet suivant : mettons le territoire de Cintra sous tutelle. Accordons un mandat à Foltest de Témérie.

— Ce Foltest prend trop d'importance, fit remarquer Sabrina Glevissig d'un air renfrogné. Il a un trop gros appétit. Brugge, Sodden, Angren...

— Nous avons besoin d'un État fort à l'embouchure de la Iaruga, l'interrompit Filippa. Et sur les marches de Marnadal.

— Je ne dis pas le contraire, approuva de la tête Sheala de

Tancarville. Nous, nous en avons besoin. Mais pas Emhyr var Emreis. Et nous visons un compromis, non un conflit.

— Shilard a proposé il y a quelques jours de construire une ligne de démarcation, rappela Francesca Findabair, de partager Cintra en zones d'influence, une au nord et une au sud...

— Balivernes et enfantillages ! s'énerva Margarita Laux-Antille. De telles divisions n'ont aucun sens, elles ne sont que germes de conflits.

— Je pense, dit Sheala, que Cintra devrait être transformée en *condominium*, et placée sous le pouvoir de commissaires représentant les royaumes du Nord et l'empire de Nilfgaard. La cité et le port de Cintra recevront le statut de ville libre... Vous vouliez dire quelque chose, chère dame Assire ? Je vous en prie. Je le reconnais, d'ordinaire je préfère les discours aux déclarations éparées, mais je vous en prie. Nous sommes tout ouïe.

Toutes les magiciennes, y compris Fringilla Vigo, pâle comme un spectre, plantèrent leurs regards sur Assire var Anahid. La magicienne nilfgaardienne prit son temps.

— Je propose que nous nous concentrons sur les autres problèmes, déclara-t-elle de sa voix douce et agréable. Laissons Cintra en paix. Je n'ai tout bonnement pas eu le temps de vous informer de certains points dont on m'avait fait part. Le problème de Cintra, mes chères consœurs, est déjà résolu et réglé.

— Pardon ? (Les yeux de Filipa s'étrécirent.) Qu'est-ce que cela signifie, si je puis me permettre ?

Triss Merigold poussa un profond soupir. Elle avait déjà deviné la réponse.

\*\*\*

Vattier de Rideaux était triste et abattu. Cantarella, sa magnifique et merveilleuse maîtresse aux cheveux d'or, l'avait quitté brusquement et à l'improviste, sans lui fournir la moindre explication. Pour Vattier ce fut un choc, un choc terrible : il se mit à errer comme une âme en peine, devint nerveux, distrait, hébété. Il devait faire très attention, être extrêmement vigilant pour ne pas se discréditer auprès de l'empereur en débitant des inepties. Le temps des grands changements n'était pas favorable aux hommes nerveux et incompetents.

— Nous avons déjà remboursé la guilde marchande pour son aide inestimable, reprit Emhyr var Emreis en fronçant les sourcils. Nous leur avons donné assez de privilèges, plus qu'ils n'en ont reçu de la part des trois derniers empereurs réunis. Pour ce qui est de Berengar Leuvaarden, nous lui sommes également redevables pour son rôle dans la découverte du complot en lui accordant un poste important et

lucratif. Mais s'il se révèle incompetent, en dépit de ses bons et loyaux services, il filera comme une flèche. Il serait bon qu'il le sache.

— Je vais m'y employer, Votre Grandeur. Et pour Dijkstra et son mystérieux informateur ?

— Dijkstra mourrait plutôt que de me révéler son nom. Bien sûr, ça vaudrait le coup de lui témoigner ma reconnaissance pour cette information qui semble tomber du ciel... Mais comment ? Dijkstra n'acceptera rien de ma part.

— Si je puis me permettre, Votre Grandeur Impériale...

— Parle.

— Dijkstra ne refusera pas une information. Quelque chose qu'il ignore et qu'il aimerait savoir. Votre Grandeur peut le récompenser de cette façon.

— Bravo, Vattier.

Vattier de Rideaux détourna la tête et poussa un soupir de soulagement. Il fut donc le premier à apercevoir les dames qui approchaient. Stella Congreve, la comtesse Liddertal, accompagnée de la jeune fille aux yeux clairs confiée à ses soins.

— Elles arrivent, dit-il en désignant les nouvelles venues d'un mouvement de sourcils. Votre Grandeur Impériale, je me permettrai de vous rappeler... La raison d'État... L'intérêt de l'Empire...

— Arrête, l'interrompit Emhyr var Emreis, visiblement contrarié. J'ai dit que j'allais y réfléchir. Je vais considérer la question et je prendrai une décision. Et lorsque je l'aurai prise, je t'en informerai.

— Bien, Votre Grandeur Impériale.

— Quoi encore, Vattier ? (D'un geste impatient, la Flamme blanche de Nilfgaard frappa de son gant la hanche de la néréide de marbre qui décorait le socle de la fontaine.) Pourquoi restes-tu planté là ?

— Le cas de Stefan Skellen...

— Je ne lui ferai pas grâce. Mort au traître. Mais après un procès juste et équitable.

— À vos ordres, Votre Grandeur Impériale.

Emhyr ne jeta pas même un regard à Vattier qui s'inclinait avant de s'éloigner. Il regardait Stella Congreve. Et la jeune fille aux cheveux clairs.

*Voici approcher l'intérêt de l'Empire, songea-t-il. Une fausse princesse, une fausse reine de Cintra. Une fausse maîtresse de l'embouchure de la rivière Yarre à laquelle tient tellement l'Empire. La voilà qui approche, les yeux baissés, effarouchée, avec sa robe de soie blanche aux manches vertes et son collier de péridots sur son minuscule décolleté. À Darn Rowan, je l'avais complimentée sur cette robe, j'avais vanté le choix de ses bijoux. Stella connaît mes goûts. Elle l'a donc habillée en conséquence. Mais que dois-je faire de cette poupée ? La placer sur la*

cheminée ?

— Nobles dames, dit-il en s'inclinant le premier.

À Nilfgaard, en dehors de la salle du trône, tout homme, fût-ce l'empereur lui-même, se devait de présenter ses respects à chaque femme se trouvant en sa présence.

Elles répondirent en faisant une profonde révérence et en baissant la tête. Elles se trouvaient face à un homme poli certes, mais face à l'empereur tout de même.

Emhyr en avait assez du protocole.

— Reste ici, Stella, ordonna-t-il sèchement. Quant à nous, jeune fille, nous allons marcher un peu, tu vas me tenir compagnie. Prends mon bras. Redresse la tête. J'en ai assez de ces révérences. Ce n'est qu'une promenade.

Ils prirent une allée bordée de buissons et de haies tout juste verdoyants. L'escorte rapprochée de l'empereur – des soldats de la brigade d'élite Impera, les célèbres salamandres – se tenait à l'écart, mais toujours en alerte. Les gardes du corps savaient quand il convenait de ne pas déranger l'empereur.

Emhyr et la jeune fille passèrent près du petit étang, vide et triste. La carpe séculaire introduite par l'empereur Torres était morte deux jours auparavant. *J'en introduirai une autre, une jeune carpe miroir, belle, forte*, se dit Emhyr var Emreis. *J'ordonnerai qu'on lui fixe une médaille à mon effigie avec la date. Vaesse deireadh aep eigan. Quelque chose s'achève, quelque chose commence. Une ère nouvelle. Une nouvelle époque. Une nouvelle vie. Qu'il y ait donc, par la peste ! une nouvelle carpe !*

Perdu dans ses pensées, il avait presque oublié la jeune fille qu'il tenait par le bras. Sa chaleur, son odeur de muguet, l'intérêt de l'Empire se rappelèrent à son bon souvenir. Dans cet ordre, et pas un autre.

Ils se tenaient debout devant l'étang au milieu duquel émergeait une île artificielle ; sur l'île il y avait un petit jardin de pierres, une fontaine et une statue de marbre.

— Sais-tu ce que représente cette statue ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale, répondit-elle, mais pas immédiatement. C'est un pélican qui lacère de son bec sa propre poitrine pour nourrir de son sang ses enfants. C'est une allégorie d'un noble sacrifice. Mais également...

— Je t'écoute attentivement.

— D'un grand amour.

Il la fit se tourner vers lui.

— Considères-tu que son sacrifice en est moins douloureux ? demanda-t-il en pinçant les lèvres.

— Je ne sais pas, hoqueta-t-elle. Votre Grandeur Impériale... Je...

Il lui prit la main. Il la sentit frissonner, et ce frissonnement

parcourut sa paume, son bras, son épaule.

— Mon père, dit-il, était un grand monarque, mais il n'avait pas la tête aux légendes et aux mythes, il n'avait jamais le temps pour ça. Et il les confondait toujours. Chaque fois qu'il m'amenait ici, au parc, je m'en souviens encore, il me disait que la statue représentait un pélican qui renaissait de ses cendres. Eh bien, jeune fille, souris au moins lorsque l'empereur raconte des facéties ! Voilà... C'est beaucoup mieux. Il me serait pénible de penser que tu n'es pas heureuse de te promener avec moi. Regarde-moi dans les yeux.

— Je suis heureuse... de pouvoir être ici... avec Votre Grandeur Impériale. C'est pour moi un honneur, je sais... mais aussi une grande joie. Je m'en réjouis...

— Es-tu sincère ? Ou bien ces belles paroles ne sont-elles que des flatteries de courtisane ? l'étiquette, la bonne école de Stella Congreve ? des phrases toutes faites que Stella t'a demandé d'apprendre par cœur ? Dis-moi la vérité, jeune fille.

Elle se taisait, les yeux baissés.

— Ton empereur t'a posé une question, répéta Emhyr var Emreis. Et lorsque l'empereur pose une question, personne n'ose se taire. Personne ne se risque non plus à mentir, bien entendu.

— C'est la vérité, dit-elle d'une voix mélodieuse. Je me réjouis sincèrement, Votre Grandeur Impériale.

— Je te crois, dit Emhyr après un instant. Je te crois. Même si je suis étonné.

— Moi aussi..., murmura-t-elle. Moi aussi, je suis étonnée.

— Pardon ? Du courage, je te prie.

— Je voudrais pouvoir plus souvent... me promener. Et parler. Mais je comprends... Je comprends que c'est impossible.

— Tu comprends bien, dit-il en se mordant les lèvres. Les empereurs dominent un empire, mais il y a deux choses qu'ils ne peuvent gouverner : leur cœur et leur temps. L'un et l'autre appartiennent à l'Empire.

— Je le sais, chuchota-t-elle, je ne le sais que trop bien.

— Je ne vais pas séjourner ici longtemps, dit-il après un bref silence pesant. Je dois aller à Cintra, honorer de ma personne les festivités de signature du traité de paix. Toi, tu vas retourner à Darn Rowan... Relève la tête, jeune fille. Ah, non ! Cela fait deux fois que tu renifles en ma présence. Et qu'est-ce que je vois dans tes yeux ? Des larmes ? Ce sont là de sérieuses entorses à l'étiquette. Je vais devoir exprimer à la comtesse Liddertal mon plus grand mécontentement. Relève la tête, j'ai dit.

— Je vous prie... d'épargner Mme Stella... Votre Grandeur Impériale. C'est ma faute. Seulement ma faute. Mme Stella m'a appris... Elle m'a bien préparée.

— Je l'ai remarqué, et j'apprécie ses efforts. N'aie crainte, la disgrâce ne menace pas Stella Congreve. Elle ne l'a jamais menacée. Je me suis simplement un peu moqué de toi. De façon ignoble.

— J'avais compris, murmura la jeune fille en blêmissant, effrayée de sa propre audace.

Mais Emhyr se contenta de rire. Avec un léger manque de naturel.

— Je te préfère ainsi, affirma-t-il. Crois-moi. Courageuse comme...

Il s'interrompit. *Comme ma fille*, songea-t-il. Le sentiment de culpabilité le tirait comme une morsure de chien.

La jeune fille ne baissait pas le regard. *Ce n'est pas uniquement l'œuvre de Stella*, pensa Emhyr. *C'est vraiment sa nature. Contrairement aux apparences, c'est un vrai diamant, difficile à rayer. Non. Je ne permettrai pas à Vattier d'assassiner cette enfant. Récupérer Cintra, soit ; défendre l'intérêt de l'Empire, soit ; mais cette affaire ne semble avoir qu'un seul dénouement sensé et digne.*

— Donne-moi la main, lui ordonna-t-il d'un ton sévère.

Elle obéit, mais il ne put s'empêcher de penser qu'elle l'avait fait volontiers. Sans contrainte.

Sa main était petite et froide. Mais ne tremblait plus.

— Comment t'appelles-tu ? Mais s'il te plaît, ne réponds pas « Cirilla Fiona ».

— Cirilla Fiona.

— J'ai envie de te châtier, jeune fille. Vertement.

— Je sais, Votre Grandeur Impériale. Je l'ai mérité. Mais je... je dois être Cirilla Fiona.

— On pourrait presque croire que tu regrettes de ne pas être elle, dit-il sans lâcher sa main.

— Je le regrette, murmura-t-elle. Je regrette de ne pas être elle.

— Vraiment ?

— Si j'étais... la véritable Cirilla... l'empereur me regarderait avec plus de bienveillance. Mais je ne suis qu'une pâle copie. Une imitation. Un sosie qui n'est digne de rien. De rien du tout...

Il se tourna brutalement, la saisit par les épaules. Pour la relâcher aussitôt. Il recula d'un pas.

— Que veux-tu ? La couronne ? le pouvoir ? (La jeune fille secouait violemment la tête en signe de dénégation, mais il fit mine de ne pas la voir et poursuivit sur sa lancée.) Les honneurs ? la richesse ? le luxe ?

Il s'interrompit, poussa un profond soupir, faisant semblant de ne pas voir que la jeune fille, la tête toujours baissée, continuait de nier les autres reproches blessants, plus blessants peut-être encore du fait qu'ils n'étaient pas exprimés.

Il soupira de nouveau.

— Sais-tu, petit papillon de nuit, que ce que tu vois devant toi, c'est une flamme ?

— Je le sais, Votre Grandeur Impériale.

Ils restèrent longuement silencieux. L'odeur du printemps leur donna soudain le vertige. À tous les deux.

— Contrairement aux apparences, reprit enfin Emhyr d'une voix sourde, être impératrice, ce n'est pas une mince affaire. Je ne sais pas si je serai capable de t'aimer.

Elle hocha la tête pour indiquer que cela aussi elle le savait. Il vit des larmes sur sa joue. Comme là-bas, dans la forteresse de Stygg, il sentit bouger le morceau de verre glacé planté dans son cœur.

Il l'enlaça, la serra fort contre sa poitrine, caressa ses cheveux qui sentaient le muguet.

— Ma pauvre petite..., dit-il d'une drôle de voix. Ma pauvre petite raison d'État.

\*\*\*

Les cloches de Cintra carillonnaient dans toute la cité. Partout résonnait leur écho solennel, profond, digne. Mais étonnamment funeste, aussi.

*Une beauté singulière*, songeait le hiérarque Hemmelfart en admirant, en même temps que tous les autres, le portrait qu'on était en train de suspendre et qui, comme les tableaux qui le précédaient, ne mesurait pas moins d'une demi-toise de large sur une toise de long. *Une beauté étrange. Je donnerais ma tête à couper que c'est une métisse. Elle doit avoir du maudit sang d'elfe dans les veines.*

*Elle est belle*, songeait Foltest, *plus belle que sur la miniature que m'avaient montrée les agents du renseignement. Mais les portraits sont souvent flatteurs.*

*Elle ne ressemble pas du tout à Calanthe*, songeait Meve. *Elle ne ressemble absolument pas à Roegner. Ni à Pavetta... Hum... On raconte... Mais non, c'est impossible. Il faut qu'elle soit de sang royal, que ce soit la souveraine légitime de Cintra. Il le faut. La raison d'État l'exige. Ainsi que l'histoire.*

*Ce n'est pas celle que je voyais dans mes rêves*, songeait Esterad Thyssen, le roi de Kovir, arrivé récemment à Cintra. *Assurément, ce n'est pas elle. Mais je ne le dirai à personne. Je garderai ça pour moi et pour ma Zuleyka. Nous déciderons ensemble de quelle manière utiliser l'information transmise par mes rêves.*

*Il s'en est fallu de peu qu'elle devienne ma femme, cette Ciri*, songeait Kistrin de Verden. *Je serais alors devenu le prince de Cintra, selon les règles de succession au trône... Et j'aurais alors disparu, tout comme Calanthe. C'est bien, oui, c'est bien qu'elle m'ait fui alors.*

*Je n'ai pas cru même une seule seconde à cette histoire de coup de foudre, songeait Shilard Fitz-Oesterlen. Pas une seule seconde. Et pourtant Emhyr épouse cette jeune fille. Il rejette la possibilité de conclure une alliance avec les princes ; plutôt qu'une princesse nilfgaardienne, il prend pour épouse Cirilla de Cintra. Pourquoi ? Pour s'emparer de ce petit pays misérable, dont j'aurais, pour l'Empire, récupéré la moitié, si ce n'est plus, par le biais de négociations ? Pour s'emparer de l'embouchure de la Iaruga qui se trouve déjà aux mains des compagnies de commerce maritime nilfgaardo-novigrado-koviriennes ?*

*Je n'y comprends rien, à cette raison d'État, rien du tout.*

*Je soupçonne qu'on ne me dit pas tout.*

*Les magiciennes, songeait Dijkstra. C'est l'œuvre des magiciennes. Mais qu'il en soit ainsi. Sans doute était-il écrit que Ciri deviendrait la reine de Cintra, l'épouse d'Emhyr et l'impératrice de Nilfgaard. Sans doute était-ce la volonté de la destinée.*

*Qu'il en soit ainsi, songeait Triss Merigold. Que les choses demeurent ainsi. C'est très bien. Ciri sera maintenant en sécurité. On l'oubliera. On lui permettra de vivre.*

Le portrait trouva enfin sa place, les pages se retirèrent, emportant l'échelle.

Dans la longue série de portraits, ternis et un peu empoussiérés, des maîtres de Cintra, après la collection des Cerbin et des Coramy, après Corbett, Dagorad et Roegner, après la fière Calanthe et la mélancolique Pavetta, était suspendu un dernier tableau. Il représentait la souveraine qui régnait désormais avec bienveillance sur Cintra. Succédant au trône et au sang royal.

Le portrait d'une jeune fille menue aux cheveux clairs et au regard triste. Vêtue d'une robe blanche aux manches vertes.

Cirilla Fiona Elen Riannon.

La reine de Cintra et l'impératrice de Nilfgaard.

*La destinée, songeait Filippa Eilhart, sentant sur elle le regard de Dijkstra.*

*Pauvre enfant, songeait Dijkstra en observant le portrait. Elle doit penser que c'en est fini de ses peines et de ses malheurs. Pauvre enfant.*

Les cloches de Cintra carillonnaient, effarouchant les mouettes.

\*\*\*

Le pèlerin reprit son récit.

— Peu de temps après la fin des négociations et la signature du traité de paix à Cintra, des festivités, qui durèrent plusieurs jours, furent organisées à Novigrad, dont le point d'orgue était un immense défilé solennel des armées. Cette journée, comme il sied à la première journée d'une nouvelle ère, était véritablement magnifique...



— Devons-nous comprendre, monsieur, que vous y étiez ? demanda l'elfe d'un ton sarcastique. Vous avez assisté à ce défilé ?

— À dire vrai, je suis arrivé un peu en retard. (À l'évidence, le pèlerin n'était pas de ceux que le sarcasme embarrassait.) La journée, comme je l'ai dit, était magnifique. Elle s'annonçait belle depuis l'aurore.

\*\*\*

Vascoigne, le commandant du fort de Drakenborg, qui était encore récemment adjoint du commandant aux affaires politiques, donna un coup de cravache impatient sur la tige de sa botte.

— Plus vite, là-bas, plus vite ! Les autres attendent. Depuis la signature de ce traité de paix à Cintra, on a du travail par-dessus la tête, ici !

Les bourreaux passèrent la corde autour du cou des condamnés, puis ils reculèrent. Vascoigne donna un coup de cravache sur la tige de sa botte.

— Si quelqu'un a quelque chose à dire, dit-il sèchement, c'est maintenant ou jamais.

— Vive la liberté ! dit Cairbre aep Diared.

— Le juge était tendancieux ! dit Orestes Koppe, un maraudeur, un voleur et un assassin.

— Baisez mon cul, dit Robert Pilch, un déserteur.

— Transmettez à M. Dijkstra que je regrette, dit Jan Lennep, un agent condamné pour corruption et vol.

— Je ne voulais pas... Vraiment, je ne voulais pas, sanglota en titubant contre un tronc de bouleau Istvan Igalffy, l'ancien commandant du fort, démis de ses fonctions et jugé pour des actes auxquels il se livrait sur les prisonnières.

Le soleil, aveuglant comme de l'or fondu, brillait haut au-dessus de la palissade du fort. L'ombre des poteaux des gibets s'étirait sur le sol. Une nouvelle et belle journée ensoleillée se levait sur Drakenborg.

Le début d'une nouvelle ère.

Vascoigne frappa la tige de sa botte avec sa cravache. Il leva le bras puis l'abaisse.

Les billots furent basculés à coups de pied.

\*\*\*

Toutes les cloches de Novigrad carillonnaient, leur écho profond et plaintif se répercutait sur les toitures et les mansardes des maisons marchandes, résonnant au milieu des ruelles. Les fusées et les feux d'artifice volaient haut dans le ciel. La foule hurlait, poussait des

vivats, lançait des fleurs, faisait s'envoler des chapeaux, agitant des foulards, des écharpes, des drapeaux, et tiens ! des pantalons, même !

— Vive la Compagnie libre !

— Vivent les condottieres !

— Qu'ils viiiivent !

Lorenzo Molla salua la foule, soufflant délicatement dans la paume de sa main pour leur envoyer un baiser.

— Si leurs primes sont aussi généreuses que leurs vivats, nous voilà riches ! cria-t-il par-dessus le vacarme.

— Dommage, dit Julia Abatemarco, la gorge nouée, dommage que Frontino ne voie pas ça...

Ils avançaient au pas dans la rue principale de la ville : Julia, Adam « Adieu » Pangratt et Lorenzo Molla, en habits de fête, chevauchaient en tête de la Compagnie libre. Les condottieres, en rangs par quatre, étaient si parfaitement alignés qu'aucun de leurs chevaux ne dépassait ne serait-ce que d'un pouce du rang, leur robe brillait tant elle avait été peignée et brossée. Tout comme leurs cavaliers, ils étaient calmes et fiers, pas le moins du monde effarouchés par les vivats et les hurlements de la foule, secouant à peine la tête quand on leur lançait des couronnes de fleurs.

— Vivent les condottieres !

— Que vive Adieu Pangratt ! Que vive Doux Étourneau !

Julia essuya furtivement ses larmes, attrapa au vol un œillet lancé par la foule.

— Je n'aurais jamais imaginé..., dit-elle. Un tel triomphe... Dommage que Frontino...

— Tu es une romantique, dit en souriant Lorenzo Molla. Tu es émue, Julia.

— Oui, je suis émue. Attention ! À gauche ! Regarde !

Ils se raidirent sur leur selle, tournant la tête vers la tribune où était installé le trône. *Je vois Foltest*, se dit Julia. *Le barbu à côté de lui, c'est sans doute Henselt de Kaedwen, et ce bel homme, Demawend d'Aedirn... Cette matrone, ce doit être la reine Hedwige... Et ce gamin à côté d'elle, c'est le prince Radovid, le fils de ce roi qu'on a assassiné... Pauvre gamin...*

\*\*\*

— Vivent les condottieres ! Vive Julia Abatemarco ! Vive Adieu Pangratt ! Vive Lorenzo Molla !

— Vive le connétable Natalis !

— Vivent les rois ! Foltest, Demawend, Henselt ! Longue vie à eux !

— Vive M. Dijkstra ! beugla un vil flatteur.

— Vive Sa Sainteté ! hurlèrent dans la foule quelques braillards corrompus.

Cyrus Engelkind Hemmelfart, le hiérarque de Novigrad, se mit debout. Les bras levés il salua la foule et l'armée en train de défiler, tournant ainsi le dos de manière fort impolie à la reine Hedwige et au jeune Radowid, les dissimulant derrière les pans de son ample habit.

*Personne ne crie : « Que vive Radowid ! », songeait le jeune prince masqué par les fesses dodues du hiérarque. Personne ne jette le moindre regard dans ma direction. Ni ne crie en l'honneur de ma mère. Ni n'évoque le souvenir et la gloire de mon père. Aujourd'hui, en ce jour de triomphe, d'entente et d'union auxquels pourtant mon père a contribué. C'est pourquoi il a été assassiné.*

Il sentit un regard dans son dos. Délicat comme une chose qu'il n'avait jamais connue, si ce n'est en rêve seulement. Quelque chose comme le frôlement doux et chaud de lèvres féminines. Il tourna la tête et croisa le regard sombre et insondable de Filippa Eilhart.

*Attendez, attendez un peu,* se répéta le jeune prince en détournant les yeux.

Nul n'aurait pu prévoir alors ni deviner que de ce jeune garçon de treize ans, qui n'avait que peu d'importance dans un pays gouverné par un Conseil de régence et l'espion Dijkstra, naîtrait un roi. Un roi qui ferait payer à tous l'affront que sa mère et lui avaient essuyé et qui entrerait dans l'histoire sous le nom de Radowid V le Sévère.

La foule poussait des vivats. Sous les sabots des chevaux des condottieres qui défilaient, le sol était jonché de fleurs.

\*\*\*

— Julia ?

— Je t'écoute, Adieu.

— Épouse-moi. Deviens ma femme.

Doux Étourneau resta longtemps sans répondre, s'efforçant de revenir de sa surprise. La foule poussait des vivats. Le hiérarque de Novigrad, en sueur, happant l'air comme un énorme silure gras, bénissait de la tribune les citadins et le défilé, la ville et le monde.

— Mais tu es marié, voyons, Adam Pangratt !

— Je suis séparé. Je vais divorcer.

Julia Abatemarco ne répondit pas. Elle détourna la tête. Surprise. Décontenancée. Et très heureuse. Sans savoir pourquoi.

La foule poussait des vivats et lançait des fleurs. Au-dessus des toits des maisons, les fusées et les feux d'artifice explosaient avec fracas en libérant de la fumée.

Les cloches de Novigrad firent entendre leur plainte.

*C'est une femme à présent, se dit Nenneke. Lorsque je l'ai envoyée à la guerre, c'était encore une jeune fille. C'est une femme qui en est revenue. Sûre d'elle. Consciente d'elle-même. Sereine. Mesurée. Féminine.*

*Elle a gagné cette guerre. Sans permettre que la guerre la détruise.*

Eurneid poursuivit le décompte, d'une voix basse, mais assurée.

— Debora est morte du typhus dans un camp près de Mayen. Prune s'est noyée dans la Iaruga quand un bateau emmenant des blessés s'est retourné. Myrrha a été tuée par des elfes, des Écureuils, pendant l'attaque de l'hôpital militaire d'Armeria... Katje...

— Parle, mon enfant, l'encouragea doucement Nenneke.

— Katje, reprit Eurneid après s'être éclairci la voix, a fait la connaissance d'un blessé nilfgaardien à l'hôpital. Après l'instauration de la paix, lorsqu'on a échangé les prisonniers, elle est partie avec lui à Nilfgaard.

— J'ai toujours affirmé que l'amour n'avait pas de frontières ni de limites, soupira la corpulente prêtresse. Et Iola la Seconde ?

— Elle vit, s'empressa de répondre Eurneid. Elle est à Maribor.

— Pourquoi ne rentre-t-elle pas ?

L'adepte baissa la tête.

— Elle ne reviendra pas au temple, mère, répondit-elle tout bas. Elle est à l'hôpital du chirurgien Milo Vanderbeck, un hobberas. Elle a dit qu'elle voulait soigner. Qu'elle ne se consacrerait plus qu'à ça. Pardonne-lui, mère.

— Lui pardonner ? s'exclama la prêtresse. Je suis fière d'elle.

\*\*\*

— Tu es arrivé en retard, siffla Filippa Eilhart. Tu es arrivé en retard aux festivités auxquelles assistaient les rois. Par tous les diables, Sigismund, ton arrogance envers le protocole n'est un secret pour personne. Inutile d'en faire étalage avec autant d'impertinence. Surtout aujourd'hui, en un jour pareil...

— J'avais mes raisons.

Dijkstra répondit par un salut au regard de la reine Hedwige et par un haussement de sourcils à celui du hiérarque de Novigrad. Il perçut la crispation sur le visage du prêtre Willemer et la grimace de mépris sur celui du roi Foltest.

— Il faut que je te parle, Fil.

La magicienne fronça les sourcils.

— En tête-à-tête, certainement ?

— Ce serait le mieux, répondit Dijkstra avec un léger sourire. Si tu le juges utile, toutefois, je ne serais pas contre la présence de têtes

supplémentaires. Comme celles des magnifiques dames de Montecalvo, par exemple !

— Moins fort ! siffla la magicienne à travers ses lèvres souriantes.

— Quand puis-je espérer une audience ?

— Je vais réfléchir et je te le ferai savoir. À présent, laisse-moi tranquille. C'est une cérémonie solennelle. Une grande fête. Je te le rappelle, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué toi-même.

— Une grande fête ?

— Nous nous tenons sur le seuil d'une nouvelle ère, Dijkstra.

L'espion haussa les épaules.

La foule poussait des vivats. Des feux d'artifices explosaient dans le ciel. Les cloches de Novigrad carillonnaient, célébrant la gloire, le triomphe. Elles résonnaient pourtant d'un écho étonnamment funeste.

\*\*\*

— Tiens donc la bride, Jarre, dit Lucienne. Je suis affamée, je vais me manger un petit quelque chose. Donne, je vais enrouler les rênes autour de ta main. Je sais que tu ne peux pas le faire tout seul.

Jarre sentit le rouge de la honte et de l'humiliation envahir son visage. Il ne s'était toujours pas habitué. Il avait sans cesse l'impression que le monde entier n'avait rien de mieux à faire que de fixer son moignon, sa manche relevée et cousue. Que le monde entier ne pensait à rien d'autre qu'à contempler son infirmité pour lui manifester avec hypocrisie sa compassion tout en le méprisant dans le secret de son âme pour oser troubler, par sa seule existence et sa laideur insolente, le bel ordre du monde.

De ce point de vue, Lucienne, il fallait le reconnaître, se différenciait du reste du monde. Elle ne faisait pas semblant de ne pas voir son infirmité, elle l'aidait sans faire de manières (ce qui était humiliant pour lui) et ne sombrait pas dans la pitié (ce qui l'aurait été bien davantage). Jarre était proche de penser que la voiturière le traitait naturellement et normalement. Mais il chassait cette pensée de son esprit. Il ne l'acceptait pas.

Car lui-même ne pouvait toujours pas se considérer comme quelqu'un de normal.

La voiture militaire qui transportait les invalides grinçait et brinquebalait. Après une courte période de pluie étaient venues les grosses chaleurs ; les fondrières, creusées par les camps militaires, avaient séché et s'étaient figées en formant des bosses, des crêtes et des arêtes aux allures fantasques, au milieu desquelles devait se traîner le véhicule tiré par quatre chevaux. Quand elle passait sur des fondrières un peu plus larges, la voiture tressautait, crépitait, le caisson tanguait comme un bateau pris dans la tempête. Les soldats

infirmes, sans jambes pour la plupart, pestaient alors de manière aussi recherchée que vulgaire, et Lucienne, pour ne pas tomber, se serrait contre Jarre et l'enlaçait, faisant généreusement profiter le jeune homme de sa chaleur magique, de son étonnante tendresse et de son parfum excitant, mélange d'odeurs de cheval, de cuir, de foin, d'avoine et de sueur féminine, fraîche et intense.

La voiture fit une nouvelle embardée, Jarre relâcha un peu la bride enroulée autour de son poignet. Lucienne, croquant tour à tour du pain et du saucisson, se serra contre lui.

— Tiens, tiens, fit-elle en apercevant le médaillon en laiton, profitant du fait que la main valide de Jarre était prise par la bride. Toi aussi, tu t'es fait avoir ? C'est une amulette « ne-m'oubliez-pas » ? Oh, oh ! c'est vraiment une fine mouche celui qui a inventé ces colifichets. Ces babioles se sont vendues comme des petits pains pendant la guerre, peut-être même mieux que les bouteilles de vodka, d'ailleurs. Voyons voir un peu le nom de la petite jeune fille qui se trouve à l'intérieur...

Jarre sentit son visage s'enflammer, il avait l'impression que le sang allait jaillir de ses joues d'un instant à l'autre.

— Lucienne... Je dois te demander de ne pas l'ouvrir... Pardonne-moi, mais... c'est personnel. Je ne voudrais pas te froisser, mais...

La voiture eut un sursaut. Lucienne se serra contre Jarre, et le jeune homme se tut.

— Ci... ril... la, articula la voiturière avec difficulté, mais elle surprit pourtant Jarre, qui ne soupçonnait pas de telles capacités chez la grande jeune fille.

— Elle ne t'oubliera pas, cette Cirilla, dit-elle en rabattant le couvercle d'un geste vif. (Elle lâcha la chaînette, regarda le jeune homme.) Enfin, si vraiment elle t'aimait. Les sorts et les amulettes, c'est des niaiseries. Si elle t'aimait vraiment, elle ne t'aura pas oublié, elle aura été fidèle. Elle t'attendra.

— Après ça ? s'exclama Jarre en soulevant son moignon.

La jeune fille cligna légèrement des yeux, qu'elle avait bleus comme des bleuets.

— Si vraiment elle t'aimait, répéta-t-elle durement, elle attendra, et le reste, c'est des billevesées. Ça, je le sais.

— Tu as donc une si grande expérience en ce domaine ?

— Ça te regarde pas ce que j'ai fait et avec qui. (C'était à présent au tour de Lucienne de rougir légèrement.) Mais va pas croire ! Je ne suis pas de celles pour qui un simple regard suffit, et zou ! elles sont prêtes à n'importe quelle spermentation sur le foin. Mais ce que je sais, je le sais. Quand on aime un homme, c'est en totalité, pas par morceaux. Alors on s'en fiche si un des morceaux manque.

La voiture eut un sursaut.

— Tu simplifies beaucoup, dit Jarre entre ses dents serrées, humant avidement le parfum de la jeune fille. Tu simplifies beaucoup et tu idéalisés trop, Lucienne. Tu négliges par exemple un détail essentiel : le fait qu'un homme soit valide préjuge de ses capacités à entretenir sa femme et sa famille. Un infirme n'est pas capable...

— Eh bien, eh bien, eh bien ! l'interrompt-elle avec rudesse. Viens pas ici braire dans mes jupons, au moins. Les Noirs t'ont pas coupé la tête, et toi, t'es une grosse tête, tu travailles avec tes méninges. Qu'est-ce que t'as à m'regarder comme ça ? J viens d'la campagne, mais j'ai des yeux et des oreilles. Et de mon côté j'ai remarqué un détail essentiel : ta façon de parler. Tu causes comme un véritable seigneur et un savant. Et en plus de ça...

Elle baissa la tête et toussota. Jarre fit de même. La voiture eut un sursaut.

— Et en plus de ça, acheva la jeune fille, j'ai entendu ce que disaient les autres. Que t'es un écrivain. Et un prêtre, dans un temple. Donc tu vois toi-même, que cette main... Pff, c'est des billevesées, c'est tout.

La voiture avait cessé de tressauter depuis un certain temps, mais Jarre et Lucienne ne semblaient pas l'avoir remarqué du tout. Ni en être le moins du monde troublés.

— Moi, j'sais pas pourquoi, reprit la jeune fille après un moment, j'ai de la chance avec les savants. J'en ai connu un... un jour... Il me contait fleurette... Il était savant et avait étudié dans des académies. Il se faisait remarquer rien que par son nom.

— Et comment s'appelait-il ?

— Semestre.

— Hé, jeune fille ! (Derrière eux, le dizainier Derkacz, un homme bourru et malicieux, blessé au cours de la bataille de Mayen, les appelait.) Donne donc à tes hongres un coup de fouet sur la croupe, sinon ta charrette va filer comme la morve contre un mur !

— Pour sûr ! ajouta un deuxième infirme qui grattait le moignon de sa jambe. (Son bandage s'était déroulé, révélant le tissu luisant de la cicatrice.) On en a assez mangé, de ce désert ! Je me languis d'une auberge, car en vérité je vous le dis, je me boirais bien une bière. Y a pas moyen d'aller plus vite ?

— Si, rétorqua Lucienne en se retournant sur son siège, y a moyen, mais si le moyeu ou le timon casse, pendant une semaine encore ou deux, c'est pas d'la bière que vous allez boire, mais de l'eau de pluie et du jus de bouleau en attendant un chariot. Vous pourrez pas partir tout seuls, et moi j'vais quand même pas vous porter sur mon dos.

— C'est bien dommage, dit Derkacz en souriant de toutes ses dents. Parce que toutes les nuits j'en rêve, que tu me prennes sur toi.

C'est-à-dire sur ton dos, par-derrrière. J'aime bien comme ça. Et toi, demoiselle ?

— Espèce de balourd boiteux ! hurla Lucienne. Espèce d'andouille puante ! Espèce de...

Elle s'interrompit en voyant blêmir les visages des invalides assis dans la charrette. Ils étaient d'une pâleur cadavérique.

— Bonne mère ! s'exclama l'un d'eux en sanglotant. Et dire qu'on était si près de la maison...

— On est fichus, ajouta tout bas Derkacz sans la moindre émotion, faisant un simple constat.

*Ils prétendaient pourtant qu'il n'y avait plus d'Écureuils, se disait Jarre, qu'on les avait tous tués. Que la question des elfes, selon leurs propres termes, avait été réglée.*

Ils étaient six cavaliers. Mais à y regarder de plus près, il y avait bien six chevaux, mais huit cavaliers. Deux montures portaient chacune une paire d'elfes. Les chevaux avançaient tous d'un pas rigide et saccadé, la tête basse. Ils avaient l'air mal en point.

Lucienne poussa un profond soupir.

Les elfes approchèrent. Ils avaient l'air plus misérables encore que leur monture.

Il ne restait plus rien de leur orgueil, de leur singularité recherchée, altière, charismatique. Leurs habits, habituellement très élégants, même chez les guérilleros des commandos, étaient sales, déchirés, couverts de taches. Leurs cheveux, qui faisaient leur fierté, étaient hirsutes, gluants et maculés de sang séché. Leurs yeux immenses, d'ordinaire si impassibles, étaient à présent des gouffres de panique et de désespoir.

*Il n'est rien resté de leur singularité. La mort, la peur, la faim et les brimades les ont rendus ordinaires. Très ordinaires.*

*Ils ne suscitent même plus la peur.*

Pendant un instant, Jarre avait pensé qu'ils les dépasseraient, qu'ils traverseraient simplement la route et disparaîtraient dans la forêt de l'autre côté, sans même accorder un regard à la voiture et à ses passagers. Qu'il ne resterait de leur passage que cette odeur affreuse, horrible, qui n'avait rien d'elfique, une odeur que Jarre ne connaissait que trop bien depuis qu'il avait fréquenté les hôpitaux de guerre : une odeur de misère, d'urine, de crasse et de pus.

Ils les dépassèrent, sans les regarder.

Sauf l'un des cavaliers.

Une elfe aux longs cheveux noirs couverts de sang coagulé arrêta son cheval juste à côté du chariot. Elle se tenait de travers sur sa selle, son bras était maintenu dans un bandage imbibé de sang autour duquel des mouches tournoyaient en bourdonnant.

— Toruviel, dit en se retournant l'un des autres elfes. *En'ca digne,*



*luned.*

Lucienne comprit instantanément de quoi il retournait. Elle comprit ce que regardait l'elfe. La campagnarde était familière depuis l'enfance des spectres gris et bouffis qui se cachaient derrière l'angle de sa cabane, affamés. Elle réagit donc instinctivement, sans se poser de questions. Elle tendit à l'elfe un morceau de pain.

— *En'ca*, Toruviel, répéta l'elfe.

Il était le seul de tout le commando à porter sur sa manche déchirée les éclairs en argent de la brigade Vrihedd.

Les invalides installés à l'arrière du chariot, qui jusqu'à maintenant semblaient littéralement pétrifiés, frissonnèrent soudain, comme réveillés par un sortilège magique. Dans leurs mains tendues en direction de l'elfe apparurent, comme par enchantement, des quartiers de pain, des boulettes de fromage, des morceaux de lard et du saucisson.

Et pour la première fois depuis des milliers d'années, des elfes tendirent la main en direction des humains.

Et Lucienne et Jarre étaient les premiers humains à voir un elfe pleurer. Pleurer à gros sanglots, sans même tenter d'essuyer les larmes qui coulaient le long de son visage sale. Prouvant ainsi que les elfes aussi possédaient des glandes lacrymales, contrairement à ce qu'on prétendait.

— *En'ca... digne*, répéta d'une voix brisée l'elfe avec les éclairs sur la manche.

Puis il tendit lui aussi le bras et prit le pain des mains de Derkacz.

— Je te remercie, dit-il d'une voix rauque, adaptant avec effort sa voix et ses lèvres à la langue des hommes. Je te remercie, humain.

Après un certain temps, constatant que tout était fini, Lucienne incita les chevaux en clappant la langue ; ses rênes claquèrent.

La voiture grinçait et brinquebalait. Tous gardaient le silence.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsque la grand-route fut envahie de cavaliers armés. Ils étaient commandés par une femme aux cheveux complètement blancs, coupés court, au visage mauvais, crispé, enlaidi de balafres, l'une qui allait de sa tempe au coin de sa bouche, et l'autre qui entourait son orbite comme un fer à cheval. La femme avait également perdu une grande partie du pavillon de son oreille droite, et son bras gauche se terminait sous le coude par un manchon de cuir et un crochet de cuivre auquel étaient fixés les rênes de sa monture. Les toisant d'un regard mauvais, plein d'un esprit vindicatif et implacable, la femme leur posa des questions à propos d'un groupe d'elfes. Des Écureuils. Des terroristes. Des fugitifs, rescapés d'un commando mis en déroute deux jours auparavant.

Jarre, Lucienne et les invalides, évitant le regard de la femme aux cheveux blancs et à une seule main, répondirent en marmottant

indistinctement que non, ils n'avaient rencontré ni vu personne.

*Vous mentez*, se disait Rayla la Blanche, celle qui avait été autrefois Rayla la Noire. *Vous mentez, je le sais. Vous mentez par pitié.*

*Mais ça n'a pas d'importance de toute façon.*

*Parce que moi, Rayla la Blanche, je suis sans pitié.*

\*\*\*

— Hourrraaa ! Les nains ont gagné ! Vive Barclay Els !

— Qu'ils viiiiiiveent !

Le pavé de Novigrad résonnait sous les godillots ferrés des vieux soldats de la Cohorte volontaire. En rangs par cinq, selon leur usage, les nains défilaient en faisant flotter au-dessus de leur colonne l'étendard aux marteaux.

— Que vive Mahakam ! Vivent les nains !

— Gloire à eux ! Gloire !

Quelqu'un dans la foule éclata soudain de rire. Plusieurs personnes l'imitèrent. Et au bout d'un instant, tous déjà hurlaient de rire.

— C'est un affront..., dit le hiérarque Hemmelfart en happant l'air comme un poisson hors de l'eau. C'est un scandale... C'est impardonnable...

— Infâmes non-humains ! siffla le prêtre Willemer.

— Faites mine de ne rien voir, conseilla tranquillement Foltest.

— Il ne fallait pas lésiner sur le ravitaillement, dit Meve d'une voix aigre. Ni leur refuser des vivres.

Les officiers nains conservaient leur prestance et leur sérieux ; en passant devant la tribune, ils se redressèrent et saluèrent. Les sous-officiers et les soldats de la Cohorte volontaire, en revanche, exprimèrent leur désapprobation au sujet des coupes budgétaires décidées par les rois et le hiérarque. Les uns exhibèrent leur coude replié, les autres exécutèrent un autre de leurs gestes favoris : le poing serré avec le médius bien dressé. Dans les cercles académiques, ce geste portait le nom de *digitus infamis*. La plèbe le nommait plus crûment.

À en juger par les visages cramoisis des rois et du hiérarque, ce geste et sa signification leur étaient de toute évidence connus.

— Il ne fallait pas les vexer avec notre pingrerie, répéta Meve. C'est un petit peuple ambitieux et fier.

\*\*\*

Le hurleur hurla de nouveau sur Elskerdeg ; son hurlement se mua en un macabre chant plaintif. Aucune des personnes assises

autour du feu de camp ne tourna la tête.

Boreas Mun fut le premier à prendre la parole après un long silence.

— Le monde a changé. La justice a triomphé.

— Oui, enfin, côté justice, c'est peut-être exagéré, constata avec un léger sourire le pèlerin. Mais je serais d'accord pour dire que le monde s'est comme adapté aux propriétés fondamentales de la physique.

— Je ne suis pas sûr que nous parlions bien de la même chose, dit l'elfe d'une voix traînante.

— Chaque action, dit le pèlerin, provoque une réaction.

L'elfe s'esclaffa, mais avec une certaine bienveillance.

— Un point pour toi, l'humain.

\*\*\*

— Stefan Skellen, fils de Bertram Skellen, toi qui fus coroner de l'empereur, lève-toi. La Cour suprême éternelle, par la grâce de l'empire du Grand Soleil, t'a reconnu coupable des crimes et des actes illégaux qui t'étaient reprochés, à savoir : haute trahison et participation à un complot d'attentat contre l'ordre établi de l'Empire et la personne même de Sa Majesté l'empereur. Tes crimes, Stefan Skellen, ont été confirmés et démontrés, et le tribunal ne t'a pas reconnu de circonstances atténuantes. Sa Majesté Impériale suprême n'a pas usé de son droit de grâce.

» Stefan Skellen, fils de Bertram Skellen, tu seras conduit directement depuis la salle des délibérations jusqu'à la citadelle, d'où, au moment opportun, tu seras emmené. En tant que traître, étant indigne de fouler les terres de l'Empire, tu seras placé sur un char en bois, qui sera traîné par des chevaux jusqu'à la place du Millénaire. En tant que traître, étant indigne de respirer l'air de l'Empire, sur la potence de la place du Millénaire, par la main du bourreau, tu seras pendu entre ciel et terre par le cou et tu y resteras suspendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ton corps sera brûlé, et tes cendres éparpillées aux quatre vents.

» Stefan Skellen, fils de Bertram Skellen, traître à l'Empire. Moi, président de la Cour suprême éternelle, en te condamnant, je prononce ton nom pour la dernière fois. À partir de cet instant, qu'il soit voué à l'oubli.

\*\*\*

— ça marche ! ça marche ! s'écria le professeur Oppenhauser en se précipitant dans la salle du décanat. J'ai réussi, messieurs ! Enfin !

Enfin ! Finalement, ça fonctionne ! Finalement, ça tourne ! Ça marche ! Ça marche !

— Vraiment ? demanda, avec insolence et scepticisme Jean Lavoisier, le professeur de chimie surnommé Puantodeur-de-charbon par ses étudiants. C'est inouï ! Et, par simple curiosité, qu'est-ce qui marche, exactement ?

— Le sempiternel branleur !

— *Perpetuum mobile* ? demanda, intéressé, Edmund Bumbler, vénérable professeur de zoologie. En vérité, n'exagéreriez-vous pas un peu, collègue ?

— Pas du tout ! hurla Oppenhauser en faisant des bonds de cabri. Pas le moins du monde ! Ça marche ! Le branleur fonctionne ! Je l'ai mis en route et ça marche ! Sans discontinuer ! Perpétuellement ! Pour des siècles et des siècles ! C'est impossible à raconter, collègue, il faut le voir ! Venez dans mon atelier, vite !

— Je suis en train de déjeuner ! protesta Puantodeur-de-charbon, mais ses protestations furent noyées dans le vacarme et l'excitation générale.

Les professeurs, les maîtres et les pédagogues passèrent leur manteau et leur délia sur leur toge et se précipitèrent vers la sortie, précédés du professeur Oppenhauser qui continuait à pousser des exclamations sans cesser de gesticuler. Puantodeur-de-charbon accompagna leur départ d'un *digitus infamis* puis reporta toute son attention sur ses petits pains au pâté.

Impatients de découvrir le fruit de trente années d'efforts, de nouveaux membres rejoignirent le petit groupe de savants qui parcourut au pas de course la distance qui le séparait du laboratoire du célèbre physicien. Ils étaient déjà sur le point d'ouvrir la porte lorsque le sol se mit soudain à trembler. Sensiblement. Fort, même. Très fort, même.

C'était une secousse sismique, l'une des nombreuses secousses provoquées par les magiciennes pour détruire la forteresse de Stygg, la cachette de Vilgeförtz. La vague sismique, partie du lointain Ebbing, était parvenue jusqu'ici, à Oxenfurt.

Quelques dizaines de carreaux du vitrage du fronton de la chaire éclatèrent avec fracas. Le buste de Nicodemus de Boot, le premier recteur de l'établissement, tomba de son socle gribouillé de vilains mots. Le gobelet contenant l'infusion avec laquelle Puantodeur-de-charbon accompagnait son petit pain au pâté tomba de la table. Albert Solpitra, un étudiant en première année de physique, tomba du platane de la cour sur lequel il était monté pour impressionner les étudiantes en médecine.

Quant au *perpetuum mobile* du professeur Oppenhauser, son légendaire branleur, il se mit en branle une fois encore et s'arrêta.

Pour toujours.

Jamais plus on ne réussit à le remettre en marche.

\*\*\*

— Vivent les nains ! Vive Mahakam !

*Qu'est-ce que c'est que toute cette clique ? se demandait le hiérarque Hemmelfart en bénissant d'une main tremblante le défilé. Qui donc acclame-t-on par des vivats ? Des condottieres corruptibles, des nains obscènes ? Qu'est-ce que c'est que cette armée fantasque ? Qui donc, au final, a gagné cette guerre ? Eux ou bien nous ? Par les dieux ! il faut attirer l'attention des rois là-dessus. Lorsque les historiens et les écrivains se mettront au travail, il faudra soumettre leurs torchons à la censure. Les mercenaires, les sorcateurs, les tueurs à gages, les non-humains et tous les autres éléments suspects devront disparaître des chroniques de l'humanité. Ils devront être rayés, effacés. Pas un mot sur eux. Pas un seul.*

*Et pas un mot non plus sur lui, songea-t-il en serrant les lèvres, les yeux rivés sur Dijkstra qui observait le défilé exprimant ouvertement son ennui.*

*Il va falloir donner aux rois des recommandations concernant ce Dijkstra, se disait le hiérarque. Sa présence est une insulte aux gens convenables.*

*C'est un impie et une vermine. Qu'il disparaisse sans laisser de traces. Et qu'il soit condamné à l'oubli.*

\*\*\*

*Tu peux toujours courir, cochon pourpre bondieusard, songeait Filippa Eilhart qui lisait sans effort les pensées du hiérarque. Tu voudrais gouverner, tu voudrais dicter ta volonté et exercer ton autorité ? Tu voudrais décider ? Tu peux toujours attendre. Tout ce dont tu peux t'occuper pour l'instant, ce sont tes problèmes d'hémorroïdes, et même là, dans ton propre cul, tes décisions ne vaudront pas grand-chose.*

*Quant à Dijkstra, il restera en place. Aussi longtemps qu'il me sera utile.*

\*\*\*

*Un jour tu commettras une erreur, songeait le prêtre Willemer en regardant les lèvres carmin brillantes de Filippa. Un jour, l'une de vous commettra une erreur. Votre suffisance, votre arrogance et votre orgueil vous perdront. Les complots que vous mijotez. Votre immoralité. L'infamie et la perversion auxquelles vous vous livrez, dans lesquelles vous vivez. Tout sera mis au jour, la puanteur de vos péchés se répandra lorsque vous*

*commettrez une erreur. Ce moment viendra.*

*Et même si vous ne commettez pas d'erreur, il se trouvera un moyen de vous accabler. Un malheur, une calamité, un fléau, tombera sur l'humanité, une contagion peut-être, ou une épidémie... Alors la faute sera rejetée sur vous, vous serez accusées de ne pas avoir empêché la peste, de n'avoir su éviter ses conséquences.*

*Vous serez coupables de tout.*

*Alors, on allumera les bûchers.*

\*\*\*

Le vieux grippeminaud au pelage rayé qu'on appelait le Rouquin en raison de la couleur de sa fourrure était en train d'agoniser. Et de manière affreuse. Il se traînait, grattait la terre, vomissait du sang et des glaires, était pris de convulsions. Par ailleurs, il avait une diarrhée sanglante. Il miaulait, même si sa dignité en souffrait. Il miaulait de façon plaintive, tout bas. Il perdait rapidement ses forces.

Le Rouquin savait pour quelle raison il mourait. Ou du moins avait-il une idée de ce qui l'avait tué.

Quelques jours auparavant, un étrange cargo était entré dans le port de Cintra, un holk très vieux et très sale, un chaland négligé, presque une épave dont le nom, *Catriona*, s'étalait en lettres à peine visibles sur la proue du bateau. Bien entendu, le Rouquin n'avait pas su les lire. Profitant des amarres, un rat, un seul, avait quitté l'étrange embarcation et s'était retrouvé sur le quai. Le rat avait la peau élimée, il était couvert de vermine et avait du mal à se déplacer. Et il lui manquait une oreille.

Le Rouquin avait mordu le rat. Il avait faim. Son instinct l'avait pourtant dissuadé de manger ce monstre. Quelques puces cependant, de grosses puces luisantes dont la peau du rongeur était infestée, avaient réussi à sauter et à élire domicile dans la fourrure du chat.

— Qu'arrive-t-il à cet horrible chat ?

— Quelqu'un a dû l'empoisonner. Ou bien lui jeter un sort !

— Tff, tff ! c'est dégoûtant ! Qu'est-ce qu'il pue, ce salopard ! Enlève-le de cet escalier, femme !

Le Rouquin se hérissa et ouvrit sa gueule ensanglantée. Il ne sentait plus les coups de pied ni les coups de balai. Quelle ingratitude après onze années passées à chasser les souris dans sa mansarde... Mais il ne sentait déjà plus rien. Éjecté hors de la cour, il atterrit dans le caniveau où s'écoulaient de l'eau de lessive et de l'urine écumantes. Il agonisait, souhaitant à ces gens ingrats de tomber malade à leur tour. De souffrir autant que lui.

Son vœu allait être exaucé rapidement. Et ce à une grande échelle. À une très grande échelle, même.

La femme qui avait chassé le Rouquin de la cour à coups de balai s'arrêta, remonta sa jupe et se gratta le mollet, sous le genou. Sa peau la démangeait.

Elle venait d'être mordue par une puce.

\*\*\*

Les étoiles clignotaient intensément dans le ciel d'Elskerdeg ; les étincelles du foyer tentaient de les rejoindre, mais elles s'éteignaient bien avant d'y parvenir.

— Ni la paix de Cintra, dit l'elfe, ni à plus forte raison le défilé pompeux de Novigrad ne peuvent être considérés comme un tournant ou une pierre milliaire. Quelles sont ces conceptions ? Un pouvoir politique ne peut construire l'histoire à partir d'actes isolés ou de décrets. Un pouvoir politique ne peut pas non plus juger l'histoire, lui attribuer des notes ou la cataloguer, même si, dans sa vanité, aucun pouvoir ne reconnaîtra cette vérité. L'une des manifestations les plus éclatantes de l'arrogance humaine est ce qu'on appelle l'historiographie, qui consiste à relater et juger des « faits passés », comme vous dites. C'est typique de votre part, vous, les humains, et cela découle du fait que la nature vous a dotés d'une vie éphémère, une vie d'insecte, de fourmi, dont la dérisoire moyenne d'âge est inférieure à cent ans. Vous tentez donc d'adapter le monde à votre existence d'insecte. Or l'histoire est un processus qui s'écoule inlassablement, sans jamais s'arrêter. Il est impossible de découper l'histoire en tranches, de telle date à telle date, puis de telle date à telle autre, et ainsi de suite. Il est impossible de décider de l'histoire et donc, *a fortiori*, de la modifier par des décrets royaux. Même si l'on a gagné la guerre.

— Je ne vais pas me lancer dans un débat philosophique, dit le pèlerin. Comme je l'ai dit, je suis un homme simple et peu éloquent. Je me permettrai néanmoins de faire remarquer deux choses. Premièrement, une vie courte comme celle des insectes nous protège, nous, les humains, de la décadence, nous incite à respecter la vie, à vivre de manière intense et créative, à profiter de chaque instant de cette vie et à nous en réjouir. Et, lorsqu'il le faut, à donner notre vie sans regret pour une bonne cause. Je parle et pense comme un être humain, mais corrigez-moi si je me trompe, les elfes à la longévité légendaire qui ont fait le choix de se battre et de mourir dans les commandos de Scoia'tael pensaient de même.

Le pèlerin attendit un moment, mais personne ne le corrigea.

— Deuxièmement, reprit-il, il me semble que le pouvoir politique, même s'il est incapable de changer l'histoire, peut, par ses actions, créer l'illusion et les apparences de cette capacité. Il a pour ce faire les

méthodes et les instruments nécessaires.

— Oh que oui ! répliqua l'elfe en tournant la tête. Là, tu es tombé dans le mille, monsieur le pèlerin. Le pouvoir a les méthodes et les instruments. De ceux avec lesquels il est impossible de discuter.

\*\*\*

La coque de la galère heurta les pilotis couverts d'algues et de coquillages. On lança les amarres. Des cris, des jurons et des ordres retentirent.

Les mouettes piaillaient, pêchant les déchets qui surnageaient sur l'eau verte et sale du port. Le quai fourmillait de monde. Des hommes en uniforme, pour la plupart.

— Fin du voyage, messieurs les elfes, annonça le chef du convoi nilfgaardien. Nous sommes à Dillingen. Terminus. On vous attend.

Effectivement. Ils étaient attendus.

Aucun des elfes, et certainement pas Faoiltiarna, n'ajoutaient foi aux déclarations selon lesquelles ils bénéficieraient d'un procès équitable et d'une amnistie. Les Scoia'tael et les officiers de la brigade Vrihedd ne se faisaient aucune illusion quant au sort qui leur serait réservé au-delà de la Iaruga. La plupart s'en étaient accommodés sans se plaindre, acceptant leur sort avec résignation. Rien, selon eux, ne pouvait plus les surprendre.

Ils se trompaient.

On les poussa hors de la galère, leurs entraves cliquetaient et sonnaient ; on les bouscula sur la jetée, puis sur le quai, entre deux haies de soudards armés. Il y avait aussi des civils, de ceux dont les yeux vifs ne cessaient de clignoter, passant d'un visage à l'autre, d'une silhouette à une autre.

*Des sélectionneurs*, devina Faoiltiarna.

Il ne se trompait pas.

Bien entendu, il ne pouvait escompter que son visage tailladé passe entre les mailles du filet. Il n'y comptait pas non plus.

— Monsieur Isengrim Faoiltiarna ? Le Loup de Fer ? Quelle agréable surprise ! Venez, venez, je vous prie.

Les soudards le firent sortir du rang.

— *Va faill !* lui lança Coinneach Dá Reo. (Des hommes qui portaient des hausse-cols arborant l'aigle rédanien l'avaient reconnu et empoigné à son tour.) *Se'ved, se caerme dea !*

— Vous vous reverrez, siffla le civil qui avait identifié Faoiltiarna, mais ce sera sûrement en enfer. Lui, on l'attend déjà à Drakenborg. Oh là ! Restez là ! Ne serait-ce pas monsieur Riordain, par hasard ? Prenez-le !

On les fit sortir du rang tous les trois. Eux et personne d'autre.



Faoiltiarna comprit soudain et, à son grand étonnement, il commença à avoir peur.

— *Va faill !* cria-t-il à son camarade Angus Bri Cri qui faisait grincer ses chaînes. *Va faill, fraeren !*

Un soudard le poussa brutalement.

On ne les emmena pas bien loin. Ils marchèrent seulement jusqu'au deuxième bâtiment près du quai. Tout près du bassin portuaire sur lequel se balançait une forêt de mâts.

Le civil donna le signal. Faoiltiarna fut poussé contre un poteau, un piquet sur lequel était jetée une longe. Ils commencèrent par attacher un crochet en fer à la longe. Riordain et Angus furent assis de force sur deux tabourets posés sur le sol.

— Monsieur Riordain, monsieur Bri Cri, dit froidement un civil. Vous avez bénéficié d'une amnistie. Le tribunal a décidé de vous faire grâce.

» La justice doit quand même triompher, ajouta-t-il sans attendre de réactions. Et c'est pour qu'il en soit ainsi que les familles de ceux que vous avez assassinés, messieurs, ont payé. La sentence est tombée.

Riordain et Angus n'eurent pas même le temps de pousser un cri. On leur passa une corde autour du cou, par-derrière, avant de les faire tomber de leur tabouret et de les traîner sur le sol. Lorsqu'ils tentèrent en vain d'arracher de leurs mains entravées le licou qui pénétrait leur chair, leurs bourreaux s'agenouillèrent sur leur poitrine. Les couteaux étincelèrent brièvement et s'abattirent, du sang jaillit. À présent, même la corde n'était plus en état d'étouffer leurs cris qui faisaient se dresser les cheveux sur la tête.

Cela dura longtemps. Comme toujours.

— En ce qui vous concerne, monsieur Faoiltiarna, dit l'un des civils en tournant lentement la tête, la sentence a été assortie d'une clause supplémentaire. D'un petit extra, dirons-nous...

Faoiltiarna n'avait pas l'intention d'attendre ce petit extra. À cet instant précis, la serrure des menottes sur laquelle l'elfe travaillait depuis déjà deux jours et deux nuits céda, comme touchée par une baguette magique. Ayant récupéré sa liberté de mouvement, Faoiltiarna utilisa la lourde chaîne qui pendait toujours à son poignet droit pour porter un coup terrible à deux des soldats qui le surveillaient. Puis il bondit et donna un coup de pied dans le visage du suivant, cingla le civil de ses menottes et se précipita tout droit vers la fenêtre du bâtiment, couverte de toiles d'araignées. Il passa au travers, emportant au passage le châssis en bois et laissant derrière lui quelques lambeaux de peau et de vêtements sur les clous aux pointes effilées. Il atterrit avec fracas sur les planches de la jetée, fit une roulade, et plongea dans l'eau parmi les barcasses et les canots des pêcheurs. La chaîne à son poignet droit le tirait vers le fond.

Faoiltiarna luttait. De toutes ses forces il luttait pour sa vie dont il estimait tout récemment encore qu'elle ne lui importait aucunement.

— Attrapez-le ! s'époumonaient les soldats depuis l'échoppe. Attrapez-le et tuez-le !

— Là-bas ! hurlaient les autres qui arrivaient sur la jetée. Il a refait surface là-bas !

— Dans la barque !

— Tirez ! beugla l'un des civils qui tentait d'arrêter de ses deux mains le sang qui coulait à flots de son orbite. Tuez-le !

Des cordes d'arbalètes sifflèrent. Les mouettes envahirent le ciel en criant. Les flèches trouèrent l'eau verte et sale entre les barcasses.

\*\*\*

Le défilé s'étirait ; la foule des habitants de Novigrad commençait à montrer des signes de lassitude ; ils avaient la voix cassée à force de crier.

— Hourra ! Qu'ils vivent !

— Hourra !

— Gloire aux rois ! Gloire !

Filippa Eilhart regarda autour d'elle ; s'assurant que personne ne tendait l'oreille, elle se pencha vers Dijkstra.

— De quoi veux-tu me parler ?

L'espion aussi jeta un coup d'œil alentour.

— De l'attentat commis en juillet de l'année dernière contre le roi Vizimir.

— Je t'écoute.

— Le demi-elfe qui a commis ce crime n'était pas fou du tout, Fil, annonça Dijkstra en baissant encore la voix. Et il n'a pas agi seul.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Moins fort, Fil, dit Dijkstra en souriant.

— Ne m'appelle pas Fil. As-tu des preuves ? Lesquelles ? De qui les tiens-tu ?

— Tu serais étonnée, Fil, si je te le disais. Quand puis-je espérer une audience, très chère madame ?

Les yeux de Filippa Eilhart étaient comme deux lacs noirs insondables.

— Bientôt, Dijkstra.

Les cloches sonnaient. La foule poussait des vivats éraillés. L'armée défilait. Un tapis de fleurs recouvrait le pavé de Novigrad, comme la neige en hiver.

\*\*\*

— Toujours en train d'écrire ?

Ori Reuven tressaillit et fit un pâtre. Il était au service de Dijkstra depuis dix-neuf ans, mais il ne s'était toujours pas habitué à la façon de se mouvoir de son chef. Il apparaissait sans prévenir, comme surgi de nulle part, sans faire de bruit.

— Bonsoir, hum, hum, votre seign...

— *Les Hommes de l'ombre*. (En toute indiscrétion, Dijkstra lisait la page de titre du manuscrit qu'il avait pris sur la table.) *Histoire des services secrets royaux*, par Oribasius Gianfranco Paolo Reuven, maître... Ah ! Ori, Ori ! Toi, un vieux manant, et tu écris de telles bêtises...

— Hé, hé !

— Je suis venu te faire mes adieux, Ori.

Reuven lui lança un regard étonné.

— Vois-tu, mon vieil ami, poursuivit l'espion sans attendre que son secrétaire prenne la parole, moi aussi je suis vieux, et il se révèle que je suis pareillement bête. J'ai dit un mot à une personne. Un seul mot. À une seule personne. Mais c'était un mot de trop, que j'aurais dû garder pour moi. Tends l'oreille, Ori. Tu les entends ?

Ori Reuven écarquilla ses yeux ébahis et fit « non » de la tête. Dijkstra ne dit rien durant quelques secondes.

— Tu n'entends pas, constata-t-il au bout d'un instant. Mais moi, je les entends. De tous les corridors. Les rats trottaient dans la cité de Novigrad, Ori. Ils sont ici. J'entends le crissement de leurs petites pattes.

\*\*\*

Ils surgirent de l'ombre, des ténèbres. Noirs, masqués, agiles comme des rats. Les sentinelles et les gardes du corps postés devant les antichambres tombaient sans une plainte sous les coups vifs des stylets aux fines lames anguleuses. Le sang coulait sur les planchers du château de Tretogor, s'étalait sur les dallages, tachait les parquets, souillait les riches tapis vengerbergois.

Ils arrivaient par tous les corridors, laissant des cadavres derrière eux.

— Il est là, s'exclama l'un d'eux en faisant un geste de la main. (Sa voix était étouffée par un châle noir qui masquait son visage jusqu'aux yeux.) Il est entré là. Par la chancellerie où officie Reuven, ce birbe toussotant.

— Alors il est à nous. (Les yeux du second, qui devait être le chef, brillaient à travers les fentes du masque de velours noir.) La pièce derrière la chancellerie n'a ni porte ni fenêtres. Il n'y a aucune issue.

— Tous les autres corridors sont bloqués. Ainsi que les portes et

les fenêtres. Il ne peut pas nous échapper. Il est pris au piège.

— En avant !

La porte céda sous leurs coups de pied. Les poignards étincelèrent.

— À mort ! Mort au bourreau sanglant !

— Qu'est-ce que c'est ? (Ori Reuven leva ses yeux myopes, embués de larmes, de ses papiers.) J'écoute ? En quoi puis-je, hum, hum, vous être utile, messieurs ?

Poursuivant sur leur lancée, les assassins défoncèrent la porte des appartements privés de Dijkstra, en firent le tour en courant, tels des rats, inspectant chaque recoin, arrachant tableaux et tapisseries des murs, tailladant rideaux et gobelins de leurs poignards.

— Il n'est pas là, fulmina l'un des hommes en surgissant dans la chancellerie. Il n'est pas là !

— Où est-il ? lança le chef en grailonnant. (Il se pencha sur Ori, le transperçant du regard à travers les fentes de son masque noir.) Où est ce chien sanguinaire ?

— Il n'est pas là, répondit tranquillement Ori Reuven. Vous le voyez bien.

— Où est-il ? Parle ! Où est Dijkstra ?

— Serais-je donc, hum, hum, le gardien de mon frère ? toussota Ori.

— Tu vas disparaître, vieillard !

— Je suis vieux. Malade. Et très fatigué. Hum, hum, je n'ai peur ni de vous ni de vos couteaux.

Les assassins quittèrent la pièce. Ils disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Ils ne tuèrent pas Ori Reuven. C'étaient des tueurs à gages. Et leur ordre de mission ne faisait pas la moindre mention d'Ori Reuven.

Oribasius Gianfranco Paolo Reuven, maître en droit, passa six années dans diverses prisons, interrogé sans relâche par des enquêteurs qui changeaient constamment, questionné sur des événements et des affaires diverses et variées qui souvent n'avaient en apparence aucun sens.

Au bout de six années, il fut libéré. Il était alors très malade. Le scorbut lui avait fait perdre toutes ses dents, l'anémie, ses cheveux, un glaucome, la vue, l'asthme, son souffle. On lui avait brisé les doigts des deux mains pendant ses interrogatoires.

Il vécut à peine six mois en liberté. Il mourut dans le refuge d'un temple. Dans la misère. Oublié de tous.

Le manuscrit de son livre *Les Hommes de l'ombre ou l'histoire des services secrets royaux* disparut sans laisser de traces.

Le ciel à l'est s'était éclairci, une pâle lumière émergeait au-dessus des collines, annonçant l'aurore.

Le silence régnait depuis un certain temps déjà autour du feu. Le pèlerin, l'elfe et le chasseur regardaient sans rien dire les flammes qui mouraient peu à peu.

Le silence régnait aussi sur Elskerdeg. Le fantôme hurlant s'en était allé, lassé de hurler en vain. Il avait dû finir par comprendre que les trois hommes assis autour du feu avaient vu ces derniers temps trop d'horreurs pour s'inquiéter du premier fantôme venu.

— Si nous devons voyager ensemble, déclara soudain Boreas Mun en regardant les flammes rubis du feu, mettons notre méfiance de côté. Laissons derrière nous le passé. Le monde a changé. Devant nous se profile une nouvelle vie. Quelque chose s'est achevé, quelque chose d'autre commence. Devant nous...

Il s'interrompt, pris d'une quinte de toux. Il n'était pas coutumier de tels discours, il avait peur d'être ridicule. Mais ses compagnons de hasard ne riaient pas. Boreas percevait même de la bienveillance chez eux.

— Devant nous se trouve le col d'Elskerdeg, acheva-t-il d'une voix plus ferme, et derrière ce col, la Zerricane et Hakland. Un long et dangereux chemin nous attend. Si nous devons faire route ensemble... laissons de côté notre méfiance. Je suis Boreas Mun.

Le pèlerin au chapeau à larges bords se leva, redressant son imposante stature, et serra la main qu'on lui tendait. L'elfe se leva à son tour. Son visage affreusement déformé se crispa étrangement.

Après avoir serré la main du chasseur, le pèlerin et l'elfe tendirent chacun leur main droite à l'autre.

— Le monde a changé, dit le pèlerin. Quelque chose s'est achevé. Je suis... Sigi Reuven.

— Quelque chose commence, dit l'elfe en esquissant de sa bouche tordue ce qui devait être, sans doute, un sourire. Je suis... Wolf Isengrim.

Ils se serrèrent la main, rapidement, fort, avec rudesse même ; pendant un instant on aurait pu penser qu'ils allaient se bagarrer plutôt que sceller une entente. Mais pendant un instant seulement.

La bûche dans le feu lança des étincelles, célébrant l'événement d'un joyeux feu d'artifices.

— Que les diables m'emportent ! dit Boreas Mun, un large sourire aux lèvres, si ce n'est pas là le début d'une belle amitié.

---

\* En français dans le texte. (NdT)

\* En français dans le texte. (NdT)

\* En français dans le texte. (*NdT*)

« ... et ainsi que d'autres fidèles, sainte Filipa fut calomnieusement accusée d'incitation au tumulte, de trahison envers la monarchie, de complot en faveur d'un coup d'État. Wilmeryusz, un hérétique et un sectaire se prétendant archiprêtre, ordonna de la saisir ; dans une terrible et sombre prison il la fit jeter et lui fit subir le tourment de la faim dans la puanteur, l'exhortant à reconnaître ses péchés et à trahir ceux qu'elle avait initiés, lui montrant divers instruments de torture et la menaçant âprement. Pour toute réponse elle se contenta de lui cracher au visage, et de sodomie l'accuser.

L'hérétique donna l'ordre de lui ôter ses vêtements puis de la fouetter, nue, avec des nerfs de bœuf et de lui planter sous les ongles de petites bûchettes. Après quoi il la soumit à la question, et de renoncer à sa foi et sa déesse l'adjura. Mais d'éclater de rire elle se contenta, lui conseillant d'aller au loin.

C'est alors que dans une salle de torture il la fit traîner où son corps fut lacéré avec des crocs en fer et des crochets aiguisés, et ses flancs brûlés avec des bougies. Pourtant, même soumise à de tels supplices, sainte Filipa, simple mortelle, fit montre d'une endurance surnaturelle. À tel point que les bourreaux eux-mêmes furent saisis d'une grande frayeur et reculèrent, mais Wilmeryusz les rappela à l'ordre sévèrement ; il les somma de poursuivre leurs tortures et de surtout sur les mains s'acharner. Sainte Filipa fut brûlée avec des plaques incandescentes, eut les membres désarticulés, les seins par des tenailles tiraillés. Et des suites de ces supplices, sans avoir rien avoué, sainte Filipa rendit l'âme.

Quant à cet hérétique, l'impudent Wilmeryusz, comme on peut le lire chez les Saints-Pères, il fut châtié comme il se doit, infesté de vers et de poux au point qu'il pourrit et en creva. Et comme il puait comme un chien, il dut, sans funérailles aucunes, dans la rivière être jeté.

Gloire soit rendue pour cela à sainte Filipa, que lui soit accordée la couronne du martyr, gloire soit rendue pour les siècles à la Grande Mère Déesse, et que cela nous serve de leçon et d'avertissement. Amen. »

Vie de sainte Filipa, martyre du Mons Calvus,  
d'après les textes anciens des écrivains martyrs  
rassemblés dans le *Bréviaire* de Tretogor,  
et qui fut célébrée par de nombreux Saints-Pères  
dans leurs écrits.

## CHAPITRE 11

Ils filaient au grand galop, à une allure démentielle, au risque de se rompre le cou. Pendant des jours et des jours ils filèrent ainsi tandis que s'éveillait le printemps. Leurs chevaux poursuivaient leur train d'enfer, et les gens qu'ils croisaient sur leur chemin redressaient leurs épaules et leur dos courbés au-dessus des champs pour les suivre du regard, s'interrogeant, perplexes : étaient-ce des cavaliers qu'ils venaient de voir ? Ou des apparitions ?

Ils filaient dans l'ombre de la nuit, froide et humide en raison de la pluie ; tirés de leur sommeil, les habitants, assis sur leur lit, regardaient autour d'eux, effrayés, luttant contre la douleur sourde qui les prenait à la gorge et leur montait dans la poitrine. Ils se levaient précipitamment en entendant les volets qui claquaient, les enfants réveillés en sursaut qui pleuraient, les chiens qui hurlaient. Le nez collé aux fenêtres, ils s'interrogeaient, perplexes : étaient-ce des cavaliers qui venaient de passer ? Ou des apparitions ?

Des histoires commencèrent à circuler dans Ebbing, des histoires sur les trois démons.

\*\*\*

D'où avaient-ils surgi, comment, par quel miracle ? Mystère. Toujours est-il que le Boiteux fut totalement surpris par les trois cavaliers qui ne lui laissèrent pas la moindre possibilité de s'échapper. Appeler à l'aide aurait été parfaitement inutile. Cinq cents pas au moins séparaient l'infirme des premières constructions de la petite ville. Et même s'il s'était trouvé plus près, il y avait peu de chance que l'un des habitants de La Jalousie s'émeuve de ses appels au secours. C'était l'heure de la sieste, qui, à La Jalousie, débutait généralement tôt dans l'après-midi pour s'achever tôt dans la soirée. Aristote Bobeck, surnommé le Boiteux, mendiant et philosophe local, ne savait que trop bien qu'à l'heure de la sieste, rien ne pouvait faire réagir les Jalousiens.

Les cavaliers étaient trois. Deux femmes et un homme. L'homme avait des cheveux blancs et portait une épée au travers de son dos. L'une des femmes, la plus âgée, habillée de noir et de blanc, avait des cheveux bouclés couleur de jais. Une affreuse cicatrice barrait la joue gauche de la plus jeune, dont les cheveux raides étaient couleur de cendre. Elle montait une magnifique jument morelle. Le Boiteux eut l'impression de l'avoir déjà vue.

C'est la plus jeune, précisément, qui s'adressa à lui.

— Tu es d'ici ?

— Je ne suis pas coupable, dit le Boiteux en claquant des dents. Moi, je fais que ramasser les fausses morilles ! Pitié, ne faites pas de



mal à un invalide...

— Es-tu d'ici ? répéta la jeune fille.

L'éclat de ses yeux verts se fit plus menaçant encore.

Le Boiteux se recroquevilla.

— Oui-da, madame, balbutia-t-il. Je suis d'ici, c'est sûr. Je suis né ici, à Birka, c'est-à-dire... à La Jalousie. Et c'est sûrement ici que je mourrai...

— L'an dernier, en été et en automne, tu étais là ?

— Et où c'est que j'aurais pu être ?

— Réponds, quand je te pose une question.

— J'étais là, madame.

La jument morelle secoua la tête, dressa les oreilles. Le Boiteux sentait sur lui les regards acérés comme des aiguilles de hérisson des deux autres, la femme aux cheveux noirs et l'homme aux cheveux blancs. C'est ce dernier qui l'effrayait le plus.

— Il y a un an, reprit la jeune fille à la cicatrice, au mois de septembre, le 9 exactement, durant le premier quartier de lune, on a assassiné ici six jeunes gens. Quatre jeunes hommes... et deux jeunes filles. Tu t'en souviens ?

Le Boiteux déglutit. Il le soupçonnait depuis un moment déjà, à présent il savait ; à présent, il en était sûr.

La jeune fille avait changé. Et il ne s'agissait pas seulement de cette cicatrice qu'elle avait sur le visage. Elle n'avait plus rien de commun avec la jeune fille d'alors qui hurlait, attachée à un piquet, en regardant Bonhart trancher la tête des Rats morts. Plus rien de commun avec la jeune fille que le chasseur de primes avait déshabillée et battue à l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*. Sauf les yeux... seuls ses yeux n'avaient pas changé.

— Réponds, le pressa rudement l'autre femme, celle aux cheveux noirs. On t'a posé une question.

— Je m'en souviens, mesdames, répondit le Boiteux. Comment je pourrais ne pas m'en souvenir ? Six jeunes gens ont été tués. C'est juste, c'était l'an dernier. En septembre.

La jeune fille demeura longtemps silencieuse, les yeux non pas tournés vers lui, mais perdus dans le lointain.

— Tu dois donc savoir, reprit-elle enfin, non sans effort. Tu dois donc savoir où ils ont été enterrés ces garçons et ces jeunes filles. Près de quel poteau... Sur quelle décharge ou quelle fumière... Et si leurs corps ont été brûlés... Si on les a emmenés dans la forêt, donnés en pâture aux renards et aux loups... Tu vas donc me montrer l'endroit. Tu vas m'y conduire. As-tu compris ?

— J'ai compris, madame. Permettez. Nous sommes tout près.

Il se mit en route en clopinant, sentant dans son cou le souffle chaud de leurs chevaux. Il ne se retourna pas. Une petite voix lui

dictait de n'en rien faire.

— Tenez, c'est là, dit-il enfin. C'est notre cimetière jalousien, dans ce fourré. Et ceux dont vous avez parlé, mademoiselle Falka, tenez, ils sont là.

La jeune fille poussa un profond soupir. Le Boiteux la regarda furtivement et vit comme son visage avait changé. L'homme aux cheveux blancs et la femme aux cheveux noirs ne disaient rien, le visage de marbre.

La jeune fille resta longtemps à regarder le tertre ; il était beau, bien entretenu, entouré de blocs de grès, de dalles de spath et de schiste. Le sapin qui jadis ornait le tertre avait roussi, les fleurs qui avaient été déposées avaient séché et jauni.

La jeune fille sauta à bas de son cheval.

— Qui ? demanda-t-elle d'une voix sourde sans tourner la tête, les yeux toujours rivés sur le tertre.

— Eh bien, dit le Boiteux en se raclant la gorge, de nombreux Jalousiens ont participé. Mais c'est la veuve Goulue qui a quasiment tout fait. Et le jeune Nycklar. La veuve a toujours été une femme de cœur, bonne... Quant à Nycklar... Il était tourmenté par des rêves terribles. Qui ne le laissaient pas en paix. Tant qu'il n'a pas eu organisé de véritables funérailles à ceux-là...

— Où pourrais-je les trouver ? La veuve, et ce jeune Nycklar ?

Le Boiteux resta longtemps silencieux.

— La veuve repose là-bas, derrière ce bouleau tordu, répondit-il enfin en regardant sans crainte la jeune fille dans les yeux. Elle est morte d'une pneumonie, cet hiver. Et Nycklar est parti s'enrôler, quelque part à l'étranger... On raconte qu'il est tombé à la guerre.

— J'avais oublié, murmura-t-elle. J'avais oublié que le sort les avait mis sur mon chemin.

Elle s'approcha du tertre et s'agenouilla, ou plutôt tomba à genoux. Elle se pencha bien bas, touchant presque les pierres de son front. Le Boiteux vit l'homme aux cheveux blancs esquisser un geste, comme s'il voulait descendre de cheval, mais la femme aux cheveux noirs le saisit par la main, l'en dissuadant d'un geste et d'un regard.

Les chevaux hennirent, secouèrent la tête, firent sonner les petits anneaux de leurs mors.

La jeune fille demeura longtemps, très longtemps agenouillée, penchée bien bas au-dessus du tertre, tandis que ses lèvres remuaient dans une espèce de litanie silencieuse.

Lorsqu'elle se releva, elle chancela. Le Boiteux la soutint instinctivement. Elle frémit violemment et secoua son coude pour se libérer, lui jetant un regard méchant à travers ses larmes. Mais elle ne dit pas un mot. Elle le remercia même d'un signe de tête lorsqu'il tint pour elle son étrier.

— Oui, mademoiselle Falka, dit-il d'un ton plus assuré. Le destin suit un chemin étrange. Ici même, vous avez été horriblement opprimée, dans des conditions terribles... Peu d'entre nous ici, à La Jalousie, pensaient que vous en sortiriez vivante... Et pourtant vous voilà aujourd'hui en bonne santé, tandis que la Goulue et Nycklar sont dans l'autre monde... Et il n'y a plus personne à remercier, hein ? Personne à qui témoigner votre reconnaissance pour le tertre...

— Je ne m'appelle pas Falka, dit-elle rudement. Je m'appelle Ciri. Et pour ce qui est des remerciements...

— Sentez-vous honoré par elle, intervint froidement la femme aux cheveux noirs.

Quelque chose dans sa voix fit frissonner le Boiteux.

— Que la grâce retombe sur vous, poursuit la femme aux cheveux noirs en articulant lentement. Soyez remercié et récompensé pour ce tertre, pour votre humanité, votre dignité humaine et votre décence, vous et toute votre bourgade, vous l'avez mérité. Vous ignorez même à quel point.

\*\*\*

Le 9 avril, peu après minuit, les premiers habitants de Claremont furent réveillés par une clarté scintillante, un éclat rougeoyant qui s'engouffra dans leur demeure à travers les fenêtres. Les autres habitants de la petite ville furent arrachés de leur couche par des cris, un chambard de tous les diables et les tintements sauvages de la cloche qui sonnait l'alarme.

Un seul bâtiment était en feu. Celui de l'ancien temple en bois, consacré autrefois à une idole dont personne, excepté les plus vieilles grands-mères de la cité, ne se rappelait le nom. Un temple réaménagé depuis en amphithéâtre où se déroulaient régulièrement toutes sortes de spectacles de foire, de bagarres et autres divertissements à sensation capables de tirer la petite ville de Claremont de son ennui, de sa mélancolie et de sa torpeur.

C'est cet amphithéâtre justement qui se trouvait à présent transformé en une mer hurlante de flammes, secouée d'explosions. De toutes parts jaillissaient des langues de feu qui s'échappaient par les fenêtres.

— Éteignez l'incendie ! s'époumonait le marchand Houvenaghel, le propriétaire de l'amphithéâtre.

Il courait dans tous les sens en agitant les bras et en faisant tressauter son énorme ventre. Il portait un bonnet de nuit sur la tête et il avait jeté une lourde délia sur sa chemise de nuit. Il pétrissait de ses pieds nus le fumier et la boue de la ruelle.

— Éteignez le feu ! Allez ! De l'eau !

— C'est la sentence divine, déclara d'une voix autoritaire l'une des vieilles grands-mères. Pour toutes les braveries organisées dans ce temple...

— Oui, oui, ma brave dame ! C'est sûrement ça !

Les flammes crépitantes qui dévoraient le théâtre dégageaient une chaleur infernale. Les flaques dans la ruelle empestaient l'urine de cheval, des étincelles sifflaient. Surgi d'on ne sait où, le vent se déchaîna.

— Éteignez le feu ! hurla sauvagement Houvenaghel en voyant que les flammes progressaient vers la brasserie et les réserves de blé. Des seaux ! Trouvez des seaux !

Les volontaires ne manquaient pas. D'ailleurs, Claremont possédait sa propre garde de soldats du feu, équipée et entretenue par Houvenaghel lui-même. Ils luttèrent tous vaillamment pendant un long moment. Mais en vain.

— On ne va pas y arriver, gémit le chef des soldats du feu en essuyant son visage couvert de cloques. Ce n'est pas un feu ordinaire... C'est un feu diabolique !

— De la magie noire..., ajouta un autre, la voix étouffée par la fumée.

Ils entendirent le fracas terrible des chevrons, des faites et des poutres qui s'effondraient à l'intérieur de l'amphithéâtre. Un énorme faisceau de feu et d'étincelles gronda, crépita, éclata et fusa vers le ciel ; le toit s'écroula et s'abattit sur l'arène. Ensuite, le bâtiment entier se pencha, s'inclina, pourrait-on dire, comme pour saluer le public qu'il avait divertie une dernière fois, le réjouissant d'une représentation impressionnante, véritablement explosive.

Puis les murs s'affaissèrent.

Les efforts des soldats du feu et des volontaires permirent de sauver la moitié du grenier à blé et près d'un quart de la brasserie.

Une odeur pestilentielle avait envahi les rues lorsque l'aube se leva.

Assis dans la boue et les cendres, l'air misérable son bonnet de nuit sur la tête et sa chemise de nuit de breitschwanz noirs de suie, Houvenaghel pleurait, braillait comme un bébé.

Son théâtre, sa brasserie et son grenier à blé étaient bien évidemment couverts par l'assurance. Le problème résidait dans le fait que la compagnie d'assurance se révélait être également la propriété de Houvenaghel. Rien, pas même une petite magouille fiscale, ne pourrait compenser ne serait-ce qu'une infime partie des pertes qu'il venait de subir.

— Et maintenant, où allons-nous ? demanda Geralt en regardant la colonne de fumée qui s'étirait en un long ruban dans le ciel rougeoyant de l'aube. À qui veux-tu encore manifester ta reconnaissance, Ciri ?

Elle le regarda, et il regretta instantanément sa question. Il eut soudain envie de l'enlacer, de la serrer dans ses bras, de la cajoler, de lui caresser les cheveux. De la protéger. Jamais au grand jamais il ne permettrait qu'elle fût seule à nouveau. Seule face au mal. Victime de nouvelles horreurs qui pourraient lui faire souhaiter la vengeance.

Yennefer restait silencieuse. Ces derniers temps, la magicienne était souvent silencieuse.

— Maintenant, dit Ciri d'une voix parfaitement calme, nous allons nous rendre dans un bourg qui porte le nom d'Unicorne. Il tient son nom d'une licorne de paille, une pauvre et misérable poupée ridicule qui veille sur l'endroit. Je veux qu'en souvenir de ce qui s'est passé là-bas les habitants aient... disons, un totem, pas plus onéreux peut-être, mais du moins plus raffiné. Je compte sur ton aide, Yennefer, parce que sans magie...

— Je sais, Ciri. Ensuite ?

— Les marais de Pereplut. J'espère que je retrouverai le chemin... Une cabane au milieu des marécages. Dans cette cabane nous trouverons les restes d'un homme. Je veux que ces restes reposent dans un cercueil convenable.

Geralt ne disait toujours rien. Et ne baissa pas non plus le regard.

— Ensuite, poursuivit Ciri en soutenant son regard sans la moindre difficulté, nous passerons dans le bourg de Dun Dâre. Sans doute l'auberge aura-t-elle été brûlée, je n'exclus pas qu'on ait assassiné l'aubergiste. À cause de moi. J'ai été aveuglée par la haine et la vengeance. Je vais tâcher de me racheter auprès de sa famille.

— Il n'y a pour ça aucun moyen, dit Geralt, sortant de son mutisme.

— Je sais, répliqua-t-elle aussitôt d'un ton sec, presque avec colère. Mais je me tiendrai devant eux avec humilité. Je me souviendrai de l'expression de leurs yeux. J'espère que le souvenir de leurs regards m'empêchera de commettre la même erreur à l'avenir. Est-ce que tu comprends ça, Geralt ?

— Il comprend, Ciri, dit Yennefer. Nous te comprenons parfaitement bien tous les deux, sois sans crainte, ma fille. Allons-y.

\*\*\*

Les chevaux filaient comme le vent. Un vent magique. Alarmé par le passage du trio de cavaliers, un voyageur, sur la route, releva la tête. Il ne fut pas le seul. En firent autant un marchand sur sa voiture

pleine de marchandises, un criminel qui tentait d'échapper à la justice, un colon banni, chassé par les politiques des terres sur lesquelles il s'était installé après avoir fait confiance à d'autres seigneurs. Ils furent plusieurs encore à relever la tête, tels ce vagabond, ce déserteur et ce pèlerin avec son bâton. Ils relevèrent la tête, surpris, effrayés. S'interrogeant, perplexes, sur ce qu'ils avaient vu.

Des histoires commencèrent à circuler dans Ebbing et Geso. On commença à parler de Traque sauvage. De trois cavaliers-fantômes.

On tissait et racontait ces histoires, le soir, dans des maisons qui sentaient le saindoux fondu et l'oignon frit, dans des foyers, des auberges enfumées, des gargotes, des tavernes, des goudronneries, des hameaux forestiers et des postes frontaliers. On imaginait, on tissait, on racontait. On parlait de la guerre. D'héroïsme et de chevalerie. D'amitié et de droiture. De lâcheté et de trahison. De l'amour fidèle et véritable qui finissait toujours par triompher. Des crimes et du châtimement qui attendait toujours le criminel. De la justice, toujours équitable.

De la vérité, qui, comme l'olive, finissait toujours par remonter à la surface.

On prenait plaisir à raconter ces contes. On se réjouissait de la fiction fabuleuse. Car, dans la vie, on le savait bien, les choses en allaient autrement.

La légende grandissait. Le public buvait littéralement les paroles pleines d'emphase du conteur qui parlait du sorceleur et de la magicienne. De la tour de l'Hirondelle. De Ciri, la sorceleuse à la cicatrice sur le visage. De Kelpie, sa jument morelle enchantée.

De la Dame du Lac.

Ça, c'est venu plus tard, de nombreuses années plus tard.

Mais d'ores et déjà, telles les semences qui gonflent après une pluie chaude, la légende gonflait et se répandait dans la contrée.

\*\*\*

Le mois de mai survint sans qu'ils s'en aperçoivent. La nuit, pour commencer, illuminée soudain par les feux de Belleteyn, étincelants au loin. Lorsque Ciri, étrangement excitée, sauta sur Kelpie et fonça au galop jusqu'aux feux de camp, Geralt et Yennefer profitèrent de l'occasion, d'un moment de solitude. Sans même prendre le temps de se déshabiller, n'ôtant que le strict minimum, ils s'aimèrent sur une peau jetée à même le sol. Ils s'aimèrent avec hâte et passion, en silence, sans prononcer un seul mot. Ils s'aimèrent rapidement et n'importe comment. Ils s'aimèrent tant et plus...

Et lorsque vint l'apaisement, tandis qu'ils s'embrassaient et séchaient leurs larmes, tout tremblants encore, tous deux furent très

étonnés de constater combien cet amour à la sauvette leur avait procuré de bonheur.

\*\*\*

— Geralt ?

— Je t'écoute, Yen.

— Quand je... Quand nous n'étions pas ensemble, as-tu connu d'autres femmes ?

— Non.

— Pas une seule fois ?

— Pas une seule fois.

— Ta voix n'a même pas tremblé... Alors pourquoi je ne te crois pas ?

— Je n'ai jamais pensé qu'à toi, Yen.

— Maintenant, je te crois.

\*\*\*

Le mois de mai survint sans qu'ils s'en aperçoivent. Le jour également. Les laiterons élaboussèrent et inondèrent de jaune les prairies ; les arbres dans les jardins étaient redevenus duveteux, leurs branches alourdies par les fleurs. Les chênaies, trop majestueuses quant à elles pour se précipiter, demeuraient sombres et nues, mais déjà se paraient d'une brume printanière, et les bouleaux apportaient leur touche verdoyante aux lisières.

\*\*\*

Une nuit, alors qu'ils bivouaquaient dans une vallée couverte de saules, le sorceleur fut tiré de son sommeil par un rêve. Un cauchemar dans lequel il se retrouvait paralysé et sans défense ; une immense chouette grise lui lacérait le visage de ses griffes, cherchait à lui crever les yeux de son bec tordu et acéré. Lorsqu'il se réveilla, il se demanda s'il n'était pas passé d'un cauchemar à un autre.

Au-dessus de leur campement tournoyait une lumière sur laquelle s'ébrouaient des chevaux.

On distinguait dans cette lumière l'intérieur d'une pièce, une salle de château soutenue par une colonnade noire. Geralt voyait une immense table autour de laquelle étaient assises dix silhouettes. Dix femmes.

Il entendait des paroles. Des bribes de mots.

— ... *l'amener chez nous, Yennefer. Nous te l'ordonnons.*

— *Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous. Et elle non plus ! Vous*

*n'avez pas un tel pouvoir sur elle !*

— *Je n'ai pas peur d'elles, maman. Elles ne peuvent rien me faire. Si elles le veulent, je comparaitrai devant elles.*

— *... se rassemble le 1<sup>er</sup> juin, à la nouvelle lune. Nous vous ordonnons à toutes les deux de comparaître. Sachez que toute désobéissance sera punie.*

— *Je vais venir tout de suite, Filippa. Mais qu'elle reste encore un peu avec lui. Qu'il ne reste pas seul. Quelques jours seulement. Moi, je viendrai immédiatement. Comme otage volontaire. Exauce mon souhait, Filippa. S'il te plaît.*

La lumière se mit à palpiter. Les chevaux renâclèrent sauvagement, firent claquer leurs sabots.

Le sorceleur se réveilla. Pour de bon cette fois.

\*\*\*

Le lendemain, Yennefer eut une longue conversation avec Ciri en aparté, confirmant les craintes du sorceleur.

— Je pars, annonça-t-elle sèchement et sans ambages. Il le faut. Ciri reste avec toi. Encore quelque temps. Ensuite je la ferai venir, tu resteras seul. Puis nous nous retrouverons tous ensemble.

Il hocha la tête. À contrecœur. Il en avait assez de toujours tout accepter sans rien dire. Quoi qu'elle lui apprenne, quoi qu'elle décide. Mais il acquiesça. Car il l'aimait, quoi qu'il arrive.

— C'est un impératif auquel je ne peux me soustraire, ajouta-t-elle plus gentiment. Je ne peux pas non plus le remettre à plus tard. Il faut tout bonnement régler cette affaire. Du reste, c'est également dans ton intérêt. Pour ton bien. Mais surtout pour le bien de Ciri.

Il hocha la tête.

— Lorsque nous nous retrouverons enfin, poursuivit-elle d'une voix plus tendre encore, je saurai te récompenser pour tout ce que tu as fait, Geralt. Et pour ton silence aussi. Il y a eu entre nous trop de silences, trop de mutisme. Et maintenant, plutôt que de dodeliner de la tête, prends-moi dans tes bras et embrasse-moi.

Il obéit. Car il l'aimait, quoi qu'il arrive.

\*\*\*

— Où va-t-on maintenant ? demanda sèchement Ciri, peu après que Yennefer eut disparu dans l'éclat de lumière du portail ovale.

Geralt s'éclaircit la voix et tenta de dominer la douleur qui lui étreignait la poitrine et l'empêchait de respirer normalement.

— La rivière que nous remontons s'appelle la rivière Sans-Retour. Elle mène à une contrée que je veux absolument que tu voies. Car c'est



un pays de conte de fées.

Ciri se rembrunit. Il la vit serrer les poings.

— Tous les contes de fées se terminent mal, dit-elle d'une voix hachée. Et les pays de contes de fées n'existent pas.

— Si, ils existent. Tu verras.

\*\*\*

On était au lendemain de la pleine lune lorsqu'ils aperçurent Toussaint baignant dans la verdure et le soleil. Ses collines, ses flancs, ses vignobles. Les toits des tourelles du castelet qui scintillaient après la bruine matinale.

Ils ne furent pas déçus par le paysage. La vue qui s'offrait à eux les subjuga. Elle produisait toujours cet effet-là.

— Que c'est beau ! reconnut Ciri, éblouie. Oh là, là ! Ces castelets ! On dirait des jouets ! Des décorations en sucre glace sur un gâteau... On aurait presque envie d'y goûter !

— C'est là l'œuvre de l'architecte Faramond en personne, l'informa Geralt, étalant son savoir. Attends de voir de près le palais et les jardins de Beauclair.

— Le palais ? Nous allons au palais ? Tu connais le roi ?

— La princesse.

— Cette princesse n'aurait-elle pas les yeux verts ? demanda-t-elle d'un ton amer, en l'observant attentivement par-dessous sa frange. Et des cheveux noirs, coupés court ?

— Non, l'arrêta-t-il en détournant le regard. Elle est tout à fait différente. Je ne sais pas où tu as pris cette idée...

— Laissons cela, veux-tu, Geralt ? Qu'en est-il, donc, de cette princesse ?

— Comme je l'ai dit, je la connais. Un peu. Pas très bien et... pas intimement, si tu veux tout savoir. En revanche, je connais très bien le prince consort, ou du moins celui qui aspire à le devenir. Tu le connais aussi, Ciri.

La jeune fille éperonna son cheval, le forçant à caracoler sur le chemin.

— Ne me fais pas languir plus longtemps !

— Il s'agit de Jaskier.

— Jaskier ? Avec la princesse de ce pays ? Par quel miracle ?

— C'est une longue histoire. Nous l'avons laissé ici, auprès de sa bien-aimée. Nous lui avons promis de revenir le voir, en rentrant, quand...

Il se tut et se rembrunit.

— Tu n'y peux rien, dit Ciri tout bas. Ne te tourmente pas, Geralt. Ce n'est pas ta faute.

*Si, c'est ma faute, se dit-il. Ma faute. Jaskier va poser des questions. Et je vais devoir lui répondre.*

*Milva. Cahir. Régis. Angoulême.*

*L'épée est une arme à double tranchant.*

*Oh ! par les dieux, ça suffit. Assez de tout ça. Qu'on en finisse !*

— Allons-y, Ciri.

— Au palais ? s'exclama-t-elle en toussotant. Habillés comme ça ?

— Je n'y vois rien de mal, répondit-il aussitôt. On n'y va pas pour présenter des lettres de créance. Ni pour aller à un bal. On peut aussi bien rencontrer Jaskier à l'écurie.

» Du reste, ajouta-t-il en voyant qu'elle faisait la grimace, je vais d'abord passer en ville, à la banque. Je vais retirer un peu d'espèces ; sur la place du marché, à la halle aux draps, il y a un tas de tailleurs et de modistes. Tu pourras t'acheter ce que tu voudras et t'habiller selon ton goût.

— Tu as donc tant d'argent que ça ? demanda-t-elle en prenant un air mutin.

— Tu pourras t'acheter ce que tu voudras, répéta-t-il. Même de l'hermine. Et des souliers en peau de basilic. Je connais un bottier qui devrait encore en avoir en stock.

— Comment as-tu gagné autant d'argent ?

— En tuant. Allons-y, Ciri, ne perdons pas de temps.

\*\*\*

À la filiale de la banque des Cianfanelli, Geralt ordonna un prélèvement et l'ouverture de lettres de crédit, il encaissa un chèque bancaire et retira un peu d'espèces. Il écrivit des lettres qu'il confia au coursier express qui partait vers la Iaruga. Il refusa poliment l'invitation à déjeuner auquel voulait le convier l'affable et serviable banquier.

Ciri l'attendait dehors, elle surveillait les chevaux. La rue, vide encore un instant auparavant, fourmillait de monde à présent.

— Il doit y avoir une fête quelconque, déclara Ciri en désignant d'un mouvement de tête la foule qui se pressait en direction de la place du marché. Une foire peut-être...

Geralt jeta un coup d'œil rapide à la foule.

— Non, ce n'est pas une foire.

— Ah..., fit-elle en se levant sur ses étriers. Serait-ce encore...

— Une exécution, confirma-t-il. Le divertissement le plus populaire de l'après-guerre. À quoi avons-nous eu droit, déjà, Ciri ?

— Désertion, trahison, lâcheté face à l'ennemi, énuméra-t-elle rapidement. Et questions économiques.

— Livraison à l'armée de biscottes moisies, ajouta le sorcelleur en

hochant la tête. Le sort des négociants entreprenants est difficile en temps de guerre.

— Ici, ce n'est pas un marchand qui va être exécuté. (Ciri tira sur les rênes de Kelpie, entraînée déjà par la foule qui ondoyait comme un champ de blé balayé par le vent.) Regarde un peu, l'échafaudage est couvert de draps, et le bourreau a une cagoule toute neuve, toute propre. Ils vont liquider quelqu'un d'important, un baron pour le moins. Il s'agit donc sans doute de lâcheté face à l'ennemi.

— Toussaint ne possédait aucune armée qui aurait fait face à un quelconque ennemi. Non, Ciri, je crois qu'il s'agit encore d'économie. Ils vont exécuter quelqu'un pour avoir vendu en fraude leur célèbre vin, la base de l'économie locale. Allons-y, Ciri. Nous n'allons pas regarder ça.

— Allons-y ? Mais comment ?

Effectivement, il était impossible de continuer à avancer. À peine avaient-ils eu le temps de regarder autour d'eux qu'ils étaient déjà coincés au milieu de la foule rassemblée sur la place, enlisés dans la cohue ; pas question de traverser pour se retrouver de l'autre côté de la place du marché. Geralt pesta grossièrement et se retourna. Malheureusement, faire demi-tour était tout aussi impossible : la vague humaine qui déferlait sur la place bouchait complètement la ruelle derrière eux. Pendant un moment, ils furent portés par la foule, comme par une rivière, mais le mouvement cessa lorsque la populace se heurta au mur compact de hallebardiers qui encerclaient l'échafaud.

— Ils arrivent ! s'écria quelqu'un.

Et la foule bruissa, ondula, reprenant ce cri à l'unisson :

— Ils arrivent !

Les bourdonnements de l'assistance avaient couvert le claquement des sabots et le grondement de la voiture. Ils furent donc totalement surpris de voir surgir de la ruelle le chariot à ridelles attelé à deux chevaux sur lequel, maintenant son équilibre à grand-peine, se tenait...

— Jaskier..., gémit Ciri.

Soudain, Geralt se sentit mal. Très mal.

— C'est Jaskier, répéta Ciri d'une voix altérée. Oui, c'est bien lui.

*C'est injuste, se dit le sorcelleur. C'est une immense et satanée injustice. Ce n'est pas possible ! Ça ne peut pas se passer ainsi ! Il était stupide et naïf, je le sais, d'imaginer qu'un jour je pourrais influencer d'une manière ou d'une autre sur le sort de ce monde, que j'aurais un rôle important à jouer pour lequel on me serait redevable. J'ai compris combien c'était naïf, et arrogant, même... Nul besoin de m'en convaincre ! Nul besoin de me le démontrer ! Surtout de cette manière...*

*C'est injuste !*

— ça ne peut pas être Jaskier, dit-il d'une voix sourde en regardant la crinière d'Ablette.

— C'est Jaskier, répéta Ciri. Geralt, nous devons faire quelque chose.

— Quoi ? demanda-t-il avec amertume. Dis-moi quoi ?

Les lansquenets tirèrent Jaskier du chariot, le traitant avec une gentillesse surprenante, sans brutalité, faisant même preuve de la plus grande révérence envers lui. Devant les marches qui menaient à l'échafaud, ils lui délièrent les mains. Le poète se gratta nonchalamment le derrière et entreprit de lui-même de gravir les marches.

L'une d'elles craqua soudain, et la rampe constituée d'un bout de bois écorcé ploya. Jaskier parvint difficilement à garder l'équilibre.

— Par la peste ! s'écria-t-il. Il faut réparer ça ! Vous verrez que quelqu'un finira par se tuer sur ces marches ! Et ce sera un grand malheur !

Jaskier fut accueilli sur l'échafaud par les deux assistants du bourreau, qui portaient un gilet en cuir sans manches. Le bourreau lui-même, aussi large d'épaules qu'un donjon, regardait le condamné à travers les fentes de sa cagoule. À côté de lui se tenait un individu richement vêtu de noir ; sa tenue était aussi funèbre que sa mine.

D'une voix forte et lugubre, il se mit à lire un parchemin qu'il venait de dérouler.

— Honorables messieurs et citoyens de Beauclair et des environs ! Apprenez que le dénommé Julian Alfred Pankratz, vicomte de Lettenhove, surnommé Jaskier...

— Pankrac quoi ? demanda Ciri dans un murmure.

— ... au vu de la sentence rendue par le Tribunal suprême de la principauté, a été reconnu coupable de tous les crimes, fautes et délits qui lui ont été imputés, notamment de crime de lèse-majesté et de haute trahison. Il a par ailleurs failli à la dignité de son rang en pratiquant le parjure, le pamphlet, la calomnie, la diffamation, et en menant une vie indécente de ripaille et de débauche, c'est-à-dire en fréquentant des prostituées. Le tribunal a donc décidé de condamner le vicomte Julian *et cætera, et cætera*, à trois châtiments : *primo*, par l'abattement de ses armoiries : son écu sera barré d'un trait noir oblique ; *secundo*, la confiscation de ses avoirs, propriétés, biens, bois et forêts, châteaux...

— Châteaux ? Quels châteaux ? gémit le sorceleur.

Jaskier s'esclaffa avec impudence. L'expression de son visage prouvait clairement que la confiscation prononcée par le tribunal l'amusait très franchement.

— *Tertio* : la mort. Sa Gracieuse Majesté régnante Anna Henrietta, Son Altesse royale la princesse de Toussaint et dame de Beauclair, a

daigné adoucir la peine prévue pour les crimes énumérés consistant à être traîné par des chevaux et écartelé sur la roue. Le condamné aura donc la tête tranchée à la hache. Que justice soit rendue !

Quelques clameurs isolées montèrent de la foule. Les femmes du premier rang firent mine de gémir et poussèrent des lamentations hypocrites. On prit les enfants dans les bras ou on les plaça sur les épaules afin qu'ils ne ratent rien du spectacle. Les assistants du bourreau firent rouler une souche au milieu de l'échafaud et y déposèrent une serviette. Il y eut un moment de confusion, car quelqu'un avait subtilisé le panier en osier destiné à recevoir la tête coupée, mais on eut tôt fait d'en trouver un autre.

Sous l'échafaud, quatre gamins des rues déguenillés déployèrent un foulard pour récupérer du sang : ce genre de souvenirs était très demandé, on pouvait se faire pas mal d'argent avec ça.

Ciri gardait les yeux baissés.

— Geralt, nous devons faire quelque chose...

Il ne répondit pas.

— Je veux m'adresser au peuple, annonça fièrement Jaskier.

— Soyez bref, vicomte.

Le poète se plaça au bord de l'échafaud, leva les bras. Un murmure parcourut la foule, puis le silence se fit.

— Hé, mes braves ! les héla Jaskier. Quoi de neuf ? Comment allez-vous ?

Après de longues minutes de silence, un homme qui se trouvait dans les derniers rangs s'exprima.

— Bah, on fait aller !

— C'est bien ! dit le poète en opinant de la tête. J'en suis très heureux. Bon, eh bien, nous pouvons commencer à présent.

— Maître exécuteur, dit avec une emphase exagérée le croquemort, fais ton devoir.

Le bourreau se rapprocha et, conformément à la tradition ancestrale, s'agenouilla devant le condamné, baissant sa tête encapuchonnée.

— Pardonnez-moi, homme bon, dit-il d'une voix sépulcrale.

— Moi ? s'étonna Jaskier. Te pardonner ?

— Euh...

— Jamais de la vie.

— Beuh ?

— Jamais de la vie je ne te pardonnerai. En quel honneur ? Vous l'avez vu, ce plaisantin ! Dans un instant il va me couper la tête, et moi je devrais lui pardonner ? Tu te moques de moi ou quoi ? Dans un moment pareil, en plus ?

— Mais comment ça, monsieur ? se vexa l'exécuteur des hautes œuvres. Enfin, c'est la loi... la coutume... Le condamné doit d'abord

pardonner à son bourreau. Mon bon monsieur ! Pardonnez ma faute, absolvez mon péché...

— Non.

— Non ?

— Non !

— Je ne l'exécuterai pas, déclara le bourreau d'un air sombre en se relevant. Qu'il m'absolve, ce fils de chien, sinon il n'en sortira rien de tout ça.

— Monsieur le vicomte, dit le croque-mort en saisissant Jaskier par le coude, ne rendez pas les choses plus difficiles. Les gens se sont rassemblés, ils attendent... Pardonnez-lui, il vous le demande gentiment... Allez, voyons...

— Non, un point c'est tout !

Le croque-mort s'approcha du bourreau.

— Maître exécuter. Coupez-lui donc la tête sans son pardon, qu'en dites-vous ? Je vous donnerai une compensation.

Sans un mot, le bourreau tendit une main, grande comme une poêle. Le croque-mort poussa un soupir, prit sa bourse et y versa quelques pièces. L'exécuter des hautes œuvres les regarda durant quelques instants, puis il serra le poing. À travers les fentes de son capuchon, ses yeux brillèrent avec malveillance.

— C'est bon, dit-il en rangeant l'argent et en se tournant vers le poète. Agenouillez-vous donc, monsieur l'entêté. Posez donc votre tête sur le billot, monsieur le malicieux. Moi aussi, si je veux, je peux faire le malin. Je vais vous trancher en deux fois. En trois fois, même, si j'y arrive.

— Je t'absous ! hurla Jaskier. Je te pardonne !

— Merci.

— Puisqu'il a pardonné, dit le croque-mort d'un ton morne, rends-moi l'argent.

Le bourreau se retourna et leva sa hache.

— Poussez-vous, mon bon monsieur, dit-il d'une voix sourde et funeste. Ne traînez pas près des instruments. Vous savez bien, là où on tranche des têtes, volent les oreilles.

L'employé recula si précipitamment qu'il s'en fallut d'un cheveu qu'il tombe de l'échafaud.

— Là, c'est bien ? demanda Jaskier qui s'était agenouillé et avait placé sa tête sur le billot. Dites, maître ?

— De quoi ?

— Vous plaisantiez, tout à l'heure, n'est-ce pas ? Vous allez me trancher la gorge en une seule fois, pas vrai ? D'un seul coup, hein ?

Les yeux du bourreau lancèrent des éclairs.

— Surprise ! grommela-t-il d'une voix sinistre.

Soudain la foule ondoya et s'écarta pour céder le passage à un

cavalier qui avait surgi sur un cheval écumant.

— Stop ! s'écria le cavalier en agitant un immense rouleau de parchemin portant la marque de sceaux rouges. Suspendez l'exécution ! Ordre princier ! Faites place ! Suspendez l'exécution ! J'apporte la grâce au condamné !

— Encore ! beugla le bourreau en baissant sa hache déjà levée. Encore une grâce ? Ça devient lassant.

— La grâce ! La grâce ! hurla la foule.

Les femmes du premier rang se mirent à se lamenter plus fort encore. Nombre de personnes, des jeunes, pour la plupart, sifflaient et hurlaient leur désapprobation.

— Calmez-vous, honnêtes gens et citoyens de Toussaint ! hurla le croque-mort en déroulant le parchemin. Ceci est la volonté de Sa Majesté Anna Henrietta ! Dans son incommensurable bonté, pour célébrer la paix qui, d'après la nouvelle, a été conclue dans la ville de Cintra, Sa Majesté pardonne ses fautes au vicomte Julian Alfred Pankratz de Lettenhove et lui accorde la grâce...

— Ma chère Petite Belette, dit Jaskier avec un large sourire.

— ... elle ordonne dans le même temps que le susnommé vicomte Julian Pankratz *et cætera* quitte sans délai la capitale et les frontières de la principauté de Toussaint et qu'il n'y remette jamais les pieds, Sa Majesté ne pouvant souffrir de le voir davantage ! Vicomte, vous êtes libre.

— Et mes biens, hein ? hurla Jaskier. Hein ? Ma fortune, mes bois, mes forêts et mes châteaux, vous pouvez bien les garder, mais rendez-moi, par la peste, mon luth, mon cheval Pégase, mes cent quarante thalers et mes quatre-vingts hallers, mon manteau en raton, ma bague...

— Ferme-la ! s'écria Geralt sur son cheval, fendant la foule qui fulminait et s'écartait de mauvais gré. Ferme-la, descends et viens ici, crétin ! Ciri, fraie-nous un passage ! Jaskier ! Tu entends ce que je te dis ?

— Geralt ? C'est toi ?

— Ne pose pas de question et descends ! Par ici ! Saute sur mon cheval !

Ils fendirent la foule, traversèrent au galop une étroite ruelle, Ciri devant, Geralt et Jaskier à sa suite, sur Ablette.

— Pourquoi tant de hâte ? demanda le barde dans le dos de Geralt. Personne ne nous pourchasse.

— Pour l'instant. Ta princesse aime à changer d'avis et se plaît à annuler à brûle-pourpoint ce qu'elle vient juste d'établir. Reconnais-le, tu étais au courant pour cette grâce ?

— Non, je l'ignorais, marmonna Jaskier. Mais, je l'avoue, j'y comptais. Petite Belette est adorable et elle a bon cœur.

— Arrête avec ta Petite Belette, par la peste ! Tu viens juste de te dépêtrer d'un crime de lèse-majesté, tu veux récidiver ?

Le troubadour se tut. Ciri força Kelpie à ralentir, puis elle les attendit. Lorsqu'ils furent à sa hauteur, elle regarda Jaskier et essuya ses larmes.

— Hé ! toi..., dit-elle. Toi... Pankrac...

— En route, les pressa le sorceleur. Quittons cette ville et passons les frontières de cette charmante principauté. Tant que nous le pouvons encore.

Alors qu'ils étaient presque arrivés à la frontière de Toussaint, à l'endroit d'où l'on voyait déjà la montagne Gorgone, ils furent rattrapés par le coursier princier. Il tirait derrière lui Pégase, qui avait été sellé, et ramenait le luth, le manteau et la bague de Jaskier. Il ignore la question concernant les cent quarante thalers et les huit cents hallers. Il resta de marbre lorsque le barde lui demanda de transmettre ses baisers à la princesse.

Ils partirent en amont de la rivière Sans-Retour qui n'était plus à présent qu'un ruisseau minuscule et vif. Ils passèrent Belhaven.

Ils campèrent dans la vallée de la Nawa. À un endroit que le sorceleur et le barde se rappelaient bien.

Jaskier résista longtemps à l'envie de poser des questions. Très longtemps.

Mais il fallut finalement tout lui raconter.

Et l'accompagner dans le silence terrible et pesant, douloureux comme un abcès, qui s'était abattu à la fin du récit.

\*\*\*

À midi le lendemain, ils étaient dans la région des Versants, près de Riedbrune. La contrée tout entière respirait le calme, l'ordre et la tranquillité. Les gens y étaient confiants et serviables. On s'y sentait en sécurité.

Partout des potences ployaient sous le poids des nombreux pendus.

Ils quittèrent la ville, se dirigeant vers Dol Angra.

— Jaskier ! (Geralt venait seulement de remarquer ce qu'il aurait dû remarquer depuis longtemps.) Ta tubulure inestimable ? Tes siècles de poésie ? Le coursier ne les avait pas avec lui ! Ils sont restés à Toussaint !

— Oui, acquiesça le barde d'un ton indifférent. Ils sont restés dans la garde-robe de ma Petite Belette, sous un tas de robes, de culottes et de corsets. Et ils peuvent y rester jusqu'à la fin des temps.

— Daignerais-tu nous expliquer ?

— Qu'y a-t-il à expliquer ? À Toussaint, j'ai eu le temps de relire



attentivement ce que j'avais écrit.

— Et ?

— Je vais tout recommencer. Depuis le début.

— Je comprends, dit Geralt en hochant la tête. En somme, tu t'es révélé aussi piètre écrivain que piètre favori. Pour parler crûment : tu échoues dans tout ce que tu entreprends. Mais s'il te reste encore une chance de réécrire et d'améliorer *Un demi-siècle de poésie*, pour ce qui est de la princesse Anarietta, en revanche, c'est foutu. Pff, l'amant infidèle a été chassé comme un malpropre ! Oui, oui, inutile de faire cette tête, Jaskier ! Il était écrit que tu ne serais pas prince consort de Toussaint.

— ça reste à prouver.

— Ne compte pas sur moi. Je n'ai pas l'intention d'assister à ça.

— Personne ne te le demande. Je réaffirme néanmoins que ma Petite Belette a bon cœur et qu'elle est compréhensive. C'est vrai, elle s'est un peu emportée lorsqu'elle m'a découvert en compagnie de la jeune baronne Nique... Mais elle s'est très certainement calmée à présent ! Elle a compris qu'un homme n'était pas fait pour la monogamie. Elle m'a pardonné et attend certainement...

— Tu es désespérément stupide, affirma Geralt.

Ciri, d'un mouvement énergique de la tête, confirma qu'elle était du même avis.

— Je ne vais pas discuter avec vous, dit Jaskier en prenant la mouche. D'autant qu'il s'agit d'une affaire intime. Je vous l'affirme une dernière fois : ma Petite Belette me pardonnera. J'écirai une ballade ou un sonnet approprié que je lui enverrai, et elle...

— Pitié, Jaskier...

— Ah ! vraiment, inutile de discuter avec vous ! Allons, poursuivons notre route ! File, Pégase, file ! File, volatile aux pattes blanches !

Ils filèrent.

On était en mai.

\*\*\*

— À cause de toi, l'amant congédié, dit le sorcelleur sur un ton de reproche, j'ai dû moi aussi fuir Toussaint comme un banni ou un hors-la-loi. Je n'ai même pas eu le temps d'aller voir...

— Fringilla Vigo ? Tu ne l'aurais pas trouvée. Elle est partie peu de temps après vous, en janvier. Elle a tout bonnement disparu.

— Ce n'est pas à elle que je pensais. (Geralt grogna en constatant que Ciri tendait l'oreille avec attention.) Je voulais voir Reynart. Lui présenter Ciri...

Jaskier baissa brusquement la tête, plongeant son regard dans la

crinière de Pégase.

— Vers la fin février, marmotta-t-il, Reynart de Bois-Fresnes a trouvé la mort dans le col de Cervantes, non loin de la tour de guet de Vedette, dans une échauffourée avec des brigands. Anarietta l'a honoré *post mortem* de l'ordre...

— Ferme-la, Jaskier.

Jaskier la ferma, étonnamment docile.

\*\*\*

Le mois de mai battait son plein. Le jaune vif des laiterons avait disparu des prairies, relayé par le blanc duveteux et éphémère des aigrettes de pissenlit.

La nature était verdoyante et il faisait très chaud. L'air, lorsqu'il n'était pas rafraîchi par un bref orage, était dense, chaud et poisseux comme de la soupe au grua.

\*\*\*

Le 26 mai, ils traversèrent la Iaruga sur un pont tout neuf, tout blanc, qui sentait la résine. Les vestiges du vieux pont, des madriers noirs calcinés, couverts de suie, étaient visibles dans l'eau et sur le rivage.

Ciri commençait à se montrer fébrile.

Geralt savait. Il connaissait ses intentions, il était au courant de ses plans, de son accord avec Yennefer. Il y était préparé. Malgré tout, la pensée de se séparer d'elle lui vrillait douloureusement le cœur. Comme si là, tapi à l'intérieur de sa poitrine, derrière ses côtes, se trouvait un petit scorpion malfaisant qui se serait soudain réveillé.

À la croisée des routes, derrière le village de Latordue et les ruines de l'auberge détruite par le feu se trouvait, depuis une bonne centaine d'années du reste, un chêne branchu pédonculé, chargé en ce printemps de minuscules touffes de fleurs. La population de toute la contrée, jusque dans la lointaine Spalla, avait l'habitude d'utiliser ses branches les plus basses, immenses au demeurant, pour y suspendre diverses planchettes et tablettes contenant toutes sortes d'informations. De ce fait, ce chêne, qui servait de lien de communication entre les hommes, était appelé l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal.

— Ciri, commence de ce côté, ordonna Geralt en descendant de cheval. Toi, Jaskier, regarde par là.

Le vent qui soufflait faisait s'entrechoquer les planchettes suspendues aux branches.

En cette période d'après-guerre, la plupart des annonces

concernaient des personnes disparues et des familles séparées. Nombre d'entre elles étaient du genre : « Reviens, je te pardonne tes fautes. » Il y avait aussi de nombreuses propositions de massages érotiques et de services de proximité dans les villes et villages avoisinants, des réclames et autres offres commerciales. On y trouvait des correspondances amoureuses, des lettres anonymes et des dénonciations signées d'une personne bienveillante. Les planchettes contenaient aussi parfois les points de vue philosophiques de leurs auteurs, complètement crétins ou affreusement obscènes pour la majorité d'entre eux.

— Ah ! s'écria Jaskier. On recherche d'urgence un sorcelleur au château de Ratsburg. Il est écrit que le salaire est élevé, et que le logis – luxueux – et le couvert – riche et varié – sont assurés. Tu veux en profiter, Geralt ?

— Pas le moins du monde.

C'est Ciri qui trouva l'information qu'ils recherchaient.

Et c'est à ce moment-là qu'elle dit au sorcelleur ce qu'il appréhendait d'entendre depuis longtemps.

\*\*\*

— Je pars pour Vengerberg, Geralt, répéta-t-elle. Ne fais pas cette tête. Tu sais bien qu'il le faut. Yennefer m'a appelée. Elle m'attend là-bas.

— Je sais.

— Toi, tu vas à Rivie, à ce rendez-vous dont tu fais toujours un mystère...

— Une surprise, l'interrompit-il. Une surprise, pas un mystère.

— Une surprise, d'accord. Moi, de mon côté, je règle ce qu'il y a à régler à Vengerberg, je repars avec Yennefer et nous serons toutes les deux à Rivie dans six jours. Je t'ai demandé de ne pas faire cette tête ! Après tout, nous ne nous quittons pas pour des siècles ! Ce ne sont que six jours ! Au revoir.

— Au revoir, Ciri.

— À Rivie, dans six jours, répéta-t-elle encore une fois en faisant faire demi-tour à Kelpie.

Puis elle partit aussitôt au galop. Elle disparut très vite, et Geralt sentit son estomac se nouer, comme étreint par les griffes de quelque étrange créature.

— Six jours, répéta Jaskier pour lui-même. D'ici à Vengerberg et de Vengerberg à Rivie... Ça fait au total pas loin de deux cent cinquante miles... C'est impossible, Geralt. Certes, avec sa jument diabolique qui peut galoper à la vitesse d'un courrier, soit trois fois plus vite que nous, elle pourrait théoriquement, je dis bien,

théoriquement, parcourir cette distance en six jours. Mais même sa jument satanique doit se reposer. Et cette mystérieuse affaire que Ciri doit régler prendra aussi un peu de temps, c'est évident. Par ailleurs, il est impossible...

— Pour Ciri, marmonna le sorcelleur entre ses dents, rien n'est impossible.

— Est-ce que...

— Elle n'est plus la jeune fille que tu as jadis connue, l'interrompit brutalement Geralt. Plus du tout.

Jaskier resta longuement silencieux.

— J'ai un étrange pressentiment...

— Tais-toi. Ne dis rien. Je te le demande instamment.

\*\*\*

Le mois de mai s'achevait. La lune rapetissait, elle était très étroite déjà. Bientôt ce serait la nouvelle lune. Ils se dirigeaient vers les montagnes qui se profilaient à l'horizon.

\*\*\*

Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux avait toutes les caractéristiques d'un paysage d'après-guerre. Ça et là pointaient des tertres et des tombes au milieu des champs ; des crânes et des squelettes parsemaient de blanc l'herbe printanière sauvage. Des pendus ornaient les arbres longeant les routes ; sur les bords des chemins, des miséreux, affamés, attendaient la mort. En lisière de forêt, des loups aux aguets attendaient que les miséreux succombent.

Aux endroits ravagés par les incendies on voyait de grandes étendues noires où l'herbe ne poussait plus.

Les villages et les bourgs dont il ne restait que des cheminées noires de suie se reconstruisaient, on entendait résonner le martèlement des marteaux et le ronronnement des scies. Non loin des ruines, des femmes trouaient la terre brûlée avec des binettes. Certaines tiraient, en trébuchant, les herses et les charrues, les poitrinières en chanvre écorchaient leurs épaules décharnées. Dans les sillons ainsi tracés, des enfants chassaient les lombrics et les vers blancs.

— J'ai la vague impression, dit Jaskier, que quelque chose ici ne tourne pas rond. Il manque quelque chose... N'as-tu pas cette impression, Geralt ?

— Hein ?

— Il y a quelque chose d'anormal ici.

— Tout ici est anormal, Jaskier. Tout.

Alors qu'ils bivouaquaient par une nuit chaude, noire et calme, éclairée par de lointaines lueurs clignotantes, Geralt et Jaskier virent l'horizon se couvrir à l'ouest des lumières rougeoyantes d'un incendie. Ce ne devait pas être bien loin, le vent qui venait de se lever ramenait vers eux l'odeur de la fumée. Ainsi que des sons épars. Bon gré, mal gré, leur parvinrent des cris de gens qu'on assassine, le hurlement d'une femme, le beuglement insolent et triomphal d'une bande.

Jaskier ne disait rien, mais il jetait constamment des regards remplis d'effroi au sorcelleur.

Geralt, cependant, ne bougea pas même un cil, ne tourna pas même la tête. Son visage était de marbre.

À l'aube, ils reprirent la route. Sans regarder la colonne de fumée qui s'élevait au-dessus de la forêt.

Plus tard dans la journée, ils tombèrent sur un groupe de colons.

Ils marchaient lentement. En longue file. Ils portaient de minuscules baluchons. Ils marchaient dans un silence absolu. Des hommes, des adolescents, des femmes, des enfants. Ils marchaient sans un murmure, sans un pleur, sans une plainte. Sans un cri de désespoir, sans lamentation.

Le désespoir se lisait dans leurs yeux. Des yeux vides d'hommes opprimés. Dépouillés, battus, chassés.

Jaskier interpella l'officier qui surveillait le défilé, sans s'émouvoir de l'hostilité qu'il avait perçue dans son regard.

— Qui sont ces gens que vous pressez ainsi ?

— Ce sont des Nilfgaardiens, grogna du haut de sa selle un sous-lieutenant, un gamin au teint vermeil qui ne devait pas compter plus de dix-huit printemps. Des colons nilfgaardiens. Y se sont radinés sur nos terres comme des cafards. Alors on les balaie comme des cafards. C'est ce qui a été décidé à Cintra, et c'est ce qui est écrit dans le traité de paix.

Il se pencha, cracha un glaviot.

— Pour ma part, reprit-il en regardant Jaskier et le sorcelleur avec arrogance, s'il ne dépendait que de moi, je les laisserais pas partir d'ici vivants, ces vauriens.

— Et moi, intervint d'une voix traînante un sous-officier à la moustache grise en lançant à son chef un regard étonnamment insolent, s'il ne s'agissait que de moi, je les aurais laissés tranquilles dans leurs fermes. Je ne chasserais pas du pays de bons agriculteurs.

Je me réjouirais de voir l'agriculture prospérer. Qu'il y ait de quoi manger.

— Vous êtes bête comme vos pieds, wachtmeister ! gronda le sous-lieutenant. C'est Nilfgaard ! Ce n'est pas notre langue, ce n'est pas notre culture, ce n'est pas notre sang. Peut-être bien qu'on se réjouirait pour l'agriculture, mais pendant ce temps on élèverait un serpent dans notre cœur. Des traîtres, prêts à vous frapper dans le dos. Vous pensez peut-être qu'entre les Noirs et nous, c'est la paix pour les siècles des siècles, désormais ? Non ! Qu'ils retournent d'où ils sont venus... Hé, soldat ! Il y en a un qui a un petit chariot ! Reprenez-le-lui, allez !

L'ordre fut exécuté on ne peut plus empressément. Non seulement à coups de bâtons et à coups de poing, mais aussi à coups de pied.

Jaskier se racla la gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Quelque chose n'est pas à votre goût, peut-être ? (Le morveux de sous-lieutenant toisait le poète du regard.) Seriez-vous nilfgaardophile par hasard ?

— Les dieux m'en gardent, répondit Jaskier en déglutissant.

Parmi les femmes et les jeunes filles qu'ils croisaient, marchant comme des automates, le regard vide, beaucoup avaient leurs vêtements arrachés, le visage gonflé et tuméfié, les cuisses et les mollets souillés de filets de sang. Nombre d'entre elles devaient être soutenues pour pouvoir avancer. Jaskier observa le visage de Geralt et commença à prendre peur.

— Il est temps pour nous de reprendre la route, bredouilla-t-il. Adieu, messieurs les soldats.

— Adieu, messieurs les voyageurs, répondit en les saluant le wachtmeister.

Le sous-lieutenant ne daigna même pas tourner la tête, absorbé à bien vérifier qu'aucun colon ne transportait davantage de bagages que ne l'y autorisait la paix de Cintra.

La colonne de colons poursuivit sa route.

Ils entendirent des femmes pousser des cris de désespoir et de douleur.

— Geralt, gémit Jaskier, ne fais rien, je t'en supplie... Ne t'en mêle pas...

Le sorcier se tourna vers lui. Il avait une expression que Jaskier ne lui avait encore jamais vue.

— M'en mêler ? répéta-t-il. Intervenir ? Sauver quelqu'un ? Risquer ma vie pour de nobles principes ou pour des idées ? Oh ! non, Jaskier. C'est fini, tout ça.

\*\*\*

La nuit était agitée, illuminée par des éclairs lointains ; le

sorcelleur fut de nouveau réveillé par un mauvais rêve. Comme la fois précédente, il se demanda s'il n'était pas passé directement d'un cauchemar à un autre.

Et, comme la fois précédente, une clarté palpitante s'éleva au-dessus des cendres du feu de camp, effarouchant les chevaux ; dans la clarté apparut une forteresse, des colonnades noires, une table et, siégeant autour de cette table, des femmes.

Deux autres femmes, l'une en noir et blanc, l'autre en noir et gris, se tenaient debout.

Yennefer et Ciri.

Le sorcelleur gémit dans son sommeil.

\*\*\*

Yennefer avait eu raison de lui déconseiller, sur un ton plutôt catégorique, de mettre des habits masculins. Vêtue comme un garçon, Ciri se serait sentie stupide à présent, dans cette salle, au milieu de toutes ces femmes élégantes aux bijoux étincelants. Elle était heureuse de s'être laissé habiller de noir et de gris, elle était flattée de sentir les regards approbateurs sur ses manches bouffantes et sa haute taille, et sur son ruban de velours paré d'une petite broche de diamant en forme de rose.

— Approchez-vous, je vous prie.

Ciri frissonna. Pas uniquement à cause de l'intonation de la voix. Elle constatait maintenant que Yennefer avait eu raison également en lui déconseillant de mettre un décolleté. Ciri, pourtant, n'en avait fait qu'à sa tête et elle avait l'impression en cet instant qu'un courant d'air la traversait de part en part, laissant la chair de poule s'installer confortablement sur son corps, y compris son derrière.

— Venez plus près encore, répéta la femme aux cheveux et aux yeux sombres.

Ciri se souvenait l'avoir vue sur l'île de Thanedd et, spontanément, bien que Yennefer lui ait expliqué et décrit qui les accueilleraient à Montecalvo, bien qu'elle ait appris le nom de toutes ces femmes, Ciri se mit à l'appeler à part soi Dame Chouette.

— Bienvenue à la loge de Montecalvo, mademoiselle Ciri, dit Dame Chouette.

Ciri s'inclina comme le lui avait enseigné Yennefer, poliment, mais en conservant une certaine rigidité ; il n'était pas question de faire la révérence comme une jeune fille, ni de baisser les yeux de manière humble et soumise. Au sourire sincère et avenant de Triss Merigold, elle répondit de la même façon ; en réponse au regard amical de Margarita Laux-Antille, elle s'inclina un peu plus profondément. Elle soutint les regards des sept autres magiciennes,

même s'ils lui faisaient l'effet de pointes acérées plantées dans sa chair.

— Assieds-toi, je te prie, fit Dame Chouette en lui désignant un siège d'un geste princier. Non, pas toi, Yennefer ! Elle, seulement. Toi, Yennefer, tu n'as pas été invitée, mais convoquée en tant que coupable pour être jugée et punie. Tant que la loge n'aura pas décidé de ton sort, tu resteras debout.

Dès cet instant c'en était fini du protocole pour Ciri.

— Dans ce cas, je resterai debout, moi aussi, déclara-t-elle d'une voix forte. Moi non plus, je ne me considère pas ici comme une invitée. J'ai été convoquée moi aussi pour que l'on me notifie mon sort. Et d'un. Et de deux, le sort de Yennefer est aussi le mien. Ce qui est valable pour elle l'est aussi pour moi. Il ne peut en être autrement. Sauf votre respect.

Margarita Laux-Antille sourit en la regardant dans les yeux. Modeste, élégante, le nez légèrement crochu, Assire var Anahid, qui ne pouvait être que nilfgaardienne, hocha la tête en tapotant légèrement la table avec ses doigts.

— Filippa, intervint une femme parée d'un boa en renard argenté enroulé autour du cou, il me semble que nous ne sommes pas obligées d'être aussi à cheval sur les principes. Du moins pas aujourd'hui, pas en cet instant. C'est la table ronde de la loge. Nous y siégeons en égales. Même si l'on doit nous juger. J'estime que nous pouvons toutes nous accorder pour que...

Elle n'acheva pas sa phrase, balaya du regard les autres magiciennes, qui, les unes après les autres, manifestèrent leur consentement d'un hochement de tête : Margarita, Assire, Triss, Sabrina Glevissig, Keira Metz, et les deux magnifiques elfes. Seule Fringilla Vigo, la seconde Nilfgaardienne, aux cheveux d'ébène et au teint très pâle, demeurait immobile et ne quittait pas Yennefer des yeux.

— Qu'il en soit ainsi, déclara Filippa Eilhart en agitant sa main couverte de bagues. Asseyez-vous donc toutes les deux. Même si je ne suis pas d'accord, l'unité de la loge prime. L'intérêt de la loge avant tout. Et par-dessus tout. La loge est tout, le reste n'est rien. J'espère que tu comprends cela, Ciri ?

— Parfaitement bien. D'autant plus que ce rien dont vous parlez, c'est moi, répliqua-t-elle sans même penser à baisser le regard.

Francesca Findabair, l'une des magnifiques elfes, émit un rire perlé et retentissant.

— Félicitations, Yennefer ! dit-elle de sa voix mélodieuse et hypnotisante. Je reconnais là ta marque. Je reconnais le poinçon de cet or. J'en reconnais l'école.

— Celle-ci n'est pas difficile à reconnaître. (Yennefer promena son



regard enflammé autour d'elle.) Puisqu'il s'agit de l'école de Tissaia de Vries.

— Tissaia de Vries n'est plus, dit tranquillement Dame Chouette. Elle ne se trouve pas autour de cette table. Tissaia de Vries est morte, et sa perte a été pleurée comme il se doit. Ce fut à la fois une césure et un tournant décisif. Car une nouvelle époque a commencé, une nouvelle ère est arrivée, de grands changements se préparent. Et sache, Ciri, toi qui fus jadis Cirilla de Cintra, que le sort t'a réservé un rôle important dans ces changements. Tu sais déjà très certainement lequel.

— En effet, aboya Ciri sans prêter attention aux gestes d'apaisement que lui adressait Yennefer. Vilgefortz me l'a expliqué ! Tout en se préparant à me fourrer une seringue en verre entre les jambes. Si c'est à cela que doit ressembler ma destinée, eh bien merci beaucoup !

Les yeux sombres de Filippa brillèrent d'une froide colère. Mais c'est Sheala de Tancarville qui prit la parole.

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, mon enfant, dit-elle en serrant son boa autour de son cou. D'après ce que je peux voir et entendre, tu devras aussi perdre de nombreuses habitudes, seule ou avec l'aide de quelqu'un. Ces derniers temps, c'est notable, tu as appris beaucoup de choses malsaines ; indubitablement, tu as également fait l'expérience du Mal. Pour le moment, dans ton emportement puéril, tu refuses de constater le bien, tu nies le Bien et les bonnes intentions. Tu hérisses tes épines comme un hérisson, incapable de reconnaître ceux qui se préoccupent réellement de ton bien. Tu grognes et tu sors tes griffes comme un petit chat sauvage, aussi ne nous laisses-tu pas le choix : nous allons devoir te saisir au collet. Et nous allons le faire, mon enfant, sans hésiter une seule seconde. Car nous sommes plus âgées que toi, plus intelligentes, nous savons tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe, et nous en savons beaucoup sur ce qui se passera demain. Nous allons te saisir au collet, petit chaton, afin qu'un jour, très bientôt, lorsque tu seras devenue une femme expérimentée et intelligente, tu prennes place ici, à cette table, parmi nous. Pour être l'une de nous. Non ! Pas un mot ! Ne t'avise pas d'ouvrir la bouche pendant que parle Sheala de Tancarville !

Aiguë et tranchante comme le fer irritant d'un couteau, la voix de la magicienne kovirienne résonnait dans la grande salle, comme suspendue au-dessus de la table. Ciri ne fut pas la seule à se crispier ; même les autres magiciennes de la loge frémirent légèrement et rentrèrent la tête dans les épaules, à l'exception peut-être de Filippa, Francesca et Assire. Et de Yennefer bien sûr.

— Tu as eu raison de dire que l'on t'avait convoquée à Montecalvo pour t'informer de ton sort, reprit Sheala, qui caressait

toujours son boa. En revanche, tu as eu tort de prétendre que tu n'es rien. Car tu es tout, tu es l'avenir du monde. En cet instant, bien entendu, tu l'ignores et tu ne peux le comprendre. Tu n'es encore qu'un chaton qui se hérisse et s'ébroue, une enfant qui, après les épreuves traumatisantes qu'elle a subies, voit en chacune des personnes qu'elle rencontre un autre Emhyr var Emreis ou un nouveau Vilgefortz tenant un inséminateur à la main. Et il serait totalement inutile, en l'état actuel des choses, de t'expliquer que tu te trompes, qu'il s'agit de ton bien et du bien du monde. Le temps de cette explication viendra. Un jour. Pour l'instant, ainsi montée sur tes grands chevaux, tu refuserais de toute façon d'écouter la voix de la raison, tu ferais preuve d'un entêtement puéril et pousserais des cris de colère à chaque argument. Nous allons donc tout simplement te prendre au collet. Maintenant, j'en ai terminé. Informe la jeune fille de son destin, Filippa.

Ciri se tenait raide sur son fauteuil, caressant les têtes de sphinx qui en ornaient les accoudoirs.

Dame Chouette rompit le profond silence qui s'était installé.

— Tu nous accompagneras, Sheala et moi, à Kovir, à Pont Vanis, la capitale estivale du royaume. Étant donné qu'il n'est plus question de Cirilla de Cintra, tu seras présentée comme une apprentie magicienne, notre pupille. Tu seras reçue en audience par un roi très intelligent, Esterad Thyssen, issu d'une véritable lignée royale. Tu feras la connaissance de son épouse, la reine Zuleyka, une personne d'une noblesse et d'une bonté peu ordinaires. Et également de leur fils, le prince Tancred.

Ciri, qui commençait à comprendre, ouvrit grand les yeux. Dame Chouette s'en aperçut.

— Oui, confirma-t-elle. Tu dois avant tout faire bonne impression sur le prince Tancred. Car tu vas devenir sa maîtresse et tu porteras son fils.

» Si tu étais toujours Cirilla de Cintra, reprit au bout de longues minutes Filippa, si tu étais toujours la fille de Pavetta et la petite-fille de Calanthe, nous aurions fait de toi l'épouse légitime de Tancred. Tu serais devenue princesse, puis reine de Kovir et de Poviss. Malheureusement, et je le dis avec un véritable regret, le sort t'a dépossédée de tout. Y compris de ton avenir. Tu ne seras qu'une amante. Une favorite.

Sheala se mêla à la conversation.

— Du moins seras-tu considérée comme telle officiellement. Car dans la pratique, nous ferons en sorte qu'au côté de Tancred tu aies le statut de princesse, puis de reine, par la suite. C'est évident, ta contribution sera indispensable. Tancred doit souhaiter que tu sois à ses côtés. Jour et nuit. Nous t'enseignerons comment susciter un tel

désir. Mais ce sera à toi de mettre la leçon en pratique.

— En somme, ce sont des détails, dit Dame Chouette. Le principal est que tu tombes enceinte de Tancred le plus vite possible.

— Mais bien sûr, marmotta Ciri.

— L'avenir et le rang de votre fils, le tien et celui de Tancred, seront assurés par la loge, poursuivit Filippa, ses yeux sombres toujours rivés sur Ciri. Il faut que tu saches que nous avons en tête ici quelque chose de vraiment très grand. Du reste, tu y auras ta part, car dès la naissance de l'enfant tu commenceras à assister à nos réunions. Tu apprendras. Tu es l'une des nôtres, même si aujourd'hui cela peut te paraître inconcevable.

— Sur l'île de Thanedd, observa Ciri en surmontant l'étau qui enserrait sa gorge, vous m'avez traitée de monstre, Dame Chouette. Et aujourd'hui vous dites que je suis l'une des vôtres ?

La voix d'Enid an Gleanna, la Pâquerette des vallées, retentit soudain, mélodieuse comme le murmure d'un ruisseau.

— Ce n'est pas contradictoire. Nous sommes toutes des monstres, *me lunedì*. Chacune à notre manière. N'est-ce pas vrai, Dame Chouette ?

Filippa haussa les épaules.

— Nous masquerons cette vilaine cicatrice sur ton visage à l'aide d'une illusion, intervint de nouveau Sheala en continuant à tripoter nonchalamment son boa. Tu seras belle et mystérieuse, et Tancred Thyssen, je te le garantis, deviendra tout simplement fou de toi. Il va falloir te trouver une identité. Cirilla est un joli prénom, suffisamment répandu pour que tu ne sois pas obligée d'y renoncer. Mais il va falloir te trouver un nom. Je ne serais pas fâchée si tu choisissais le mien.

— Ou le mien, proposa Dame Chouette en souriant du coin des lèvres. Cirilla Eilhart, cela sonne bien.

De nouveau tintèrent dans la salle les clochettes argentées de la voix de la Pâquerette des vallées.

— Ce prénom sonne bien dans toutes les combinaisons. Et chacune de nous, toutes autant que nous sommes, souhaiterait avoir une fille comme toi, Zireael, hirondelle aux yeux de faucon, toi qui portes le sang de Lara Dorren. Chacune de nous sacrifierait tout, même cette loge, même le sort des royaumes et du monde entier, pour seulement avoir une fille comme toi. Mais c'est impossible. Nous le savons bien. C'est pourquoi nous jalouons tant Yennefer.

— Merci, dame Filippa, dit Ciri au bout d'un instant en s'agrippant aux accoudoirs en forme de têtes de sphinx. Je suis également honorée de la proposition de dame Sheala. Étant donné cependant que le choix de mon nom est, dans cette affaire, l'unique décision qui ne me soit pas imposée, je déclare vouloir m'appeler Ciri de Vengerberg, fille de Yennefer.

— Ha ! s'exclama une magicienne aux cheveux noirs. (Il s'agissait, comme l'avait deviné Ciri, de Sabrina Glevissig de Kaedwen.) Tancrède Thyssen se révélerait un parfait idiot s'il ne célébrait avec elle un mariage morganatique. S'il se laissait persuader d'épouser n'importe quelle princesse de pacotille plutôt que cette merveille... Oui, il faudrait vraiment qu'il soit idiot et totalement aveugle pour ne pas distinguer un tel diamant au milieu de vulgaires verroteries. Je te félicite, Yenna. Et je t'envie. Or tu sais combien ma jalousie est authentique.

Yennefer la remercia d'un hochement de tête. Sans ne serait-ce que l'ombre d'un sourire.

— Et donc, conclut Filippa, tout est réglé.

— Non, dit Ciri.

Francesca Findabair s'esclaffa dans son coin. Sheala de Tancarville releva la tête ; son visage, dont l'expression s'était durcie, avait perdu de sa beauté.

— Je dois mûrir la chose, déclara Ciri. Réfléchir. Mettre de l'ordre dans tout ça. Tranquillement. Lorsque ce sera fait, je reviendrai ici, à Montecalvo. Je me tiendrai devant vous. Et je vous dirai ce que j'ai décidé.

Sheala remua les lèvres comme si elle venait de trouver dans sa bouche quelque chose qu'il convenait de recracher. Mais elle ne dit rien.

— J'ai rendez-vous avec le sorcelleur Geralt dans la ville de Rivie, poursuivit Ciri en redressant la tête. Je lui ai juré de l'y retrouver. En compagnie de Yennefer. Je tiendrai ma promesse, avec ou sans votre accord. Dame Rita ici présente sait que lorsque je suis décidée à voir Geralt, je trouve toujours un trou dans le mur.

Margarita Laux-Antille inclina la tête avec un sourire.

— Je dois discuter avec le sorcelleur. Lui faire mes adieux. Et lui donner raison. Car vous devez savoir une chose, mesdames. Lorsque nous avons quitté le château de Stygg, ne laissant derrière nous que des cadavres, j'ai demandé à Geralt si c'était la fin, si nous avions gagné, si le Mal était vaincu et si le Bien avait triomphé. Mais lui s'est contenté de sourire, d'un sourire étrange et triste. Je pensais que c'était dû à la fatigue, au fait que nous avions enterré là-bas, au château de Stygg, tous ses amis. Mais je sais désormais ce que signifiait ce sourire. C'était un sourire de pitié envers une enfant naïve qui songeait qu'avoir tranché la gorge de Vilgefortz et de Bonhart signifiait le triomphe du Bien sur le Mal. Je dois absolument lui dire que je suis devenue plus maligne, que j'ai compris. Je dois absolument le lui dire.

» Je dois également essayer de le convaincre qu'il y a une différence fondamentale entre ce que vous voulez faire de moi et ce

que voulait me faire subir Vilgefortz avec sa seringue en verre. Je dois essayer de lui expliquer qu'il y a une différence entre le château de Montecalvo et le château de Stygg, quand bien même Vilgefortz était uniquement préoccupé par le bien du monde, tout comme vous, mesdames.

» Je sais qu'il ne me sera pas facile de convaincre un vieux loup tel que Geralt. Il dira que je ne suis qu'une gamine qui se laisse aisément berner par les apparences de la noblesse, que cette fameuse destinée et le bien du monde ne sont que des fadaises stupides. Mais je dois essayer. C'est important qu'il le comprenne et qu'il l'accepte. C'est très important. Pour vous également, mesdames.

— Tu n'as rien compris du tout, dit sèchement Sheala de Tancarville. Tu n'es encore qu'une gamine qui est passée de l'étape des coups de pied et des pleurnicheries puériles à une arrogance tout aussi puérile. La seule chose qui nous donne de l'espoir, c'est la vivacité de ton esprit. Tu apprendras rapidement ; très vite, crois-moi, tu riras en te remémorant les sottises que tu viens de déblatérer. En ce qui concerne ton voyage à Rivie, soit, que la loge en décide. Personnellement, je suis résolument contre. Pour des questions de principe. Pour te prouver que moi, Sheala de Tancarville, je ne lance jamais de paroles en l'air. Et que je suis capable de te rabattre ton caquet. Pour ton propre bien, il convient de t'apprendre la discipline.

— Tranchons donc cette question, déclara Filippa Eilhart en posant sa main sur la table. Mesdames, je vous prie de nous donner votre avis. Devons-nous permettre que cette arrogante demoiselle aille à Rivie ? Pour y rencontrer un sorceleur qui n'aura bientôt plus aucune place dans sa vie ? Devons-nous accepter que grandisse en elle un sentimentalisme dont elle devra bientôt se libérer totalement ? Sheala est contre. Qu'en disent ces autres dames ?

— Moi aussi, je suis contre, déclara Sabrina Glevissig. Pour des questions de principe également. La jeune fille me plaît, bah ! son impertinence et son impétueuse effronterie aussi, cela va sans dire. Je préfère cela plutôt qu'avoir affaire à une chiffre molle. Je n'aurais rien contre sa requête, car je suis certaine qu'elle serait revenue, les filles comme elle tiennent parole. Mais la donzelle a osé nous menacer. Qu'elle sache que nous faisons fi de telles menaces !

— Je suis contre, dit Keira Metz. Pour des raisons pratiques. La jeune fille me plaît à moi aussi, et ce Geralt m'a porté dans ses bras à Thanedd. Il n'y a chez moi aucune once de sentimentalisme, mais c'était fort agréable. Accéder à la requête de Ciri serait un moyen de lui témoigner ma reconnaissance. Mais je n'en ferai rien ! Car tu te trompes, Sabrina. Cette jeune fille est une sorceleuse, et elle tente de nous jouer un tour de sorceleuse. En un mot, de déguerpier.

— Est-ce que quelqu'un ici se permettrait de douter de la parole

de ma fille ? demanda Yennefer d'une voix traînante et sinistre.

— Toi, Yennefer, tais-toi, siffla Filippa. N'ouvre pas la bouche si tu ne veux pas que je perde patience. Nous en sommes à trois voix contre. Écoutons les autres.

— Je vote pour qu'on lui permette de partir, dit Triss Merigold. Je la connais et je m'en porte garante. Je voudrais d'ailleurs, si tant est qu'elle accepte, l'accompagner dans son voyage. La soutenir, si elle accepte, dans ses réflexions et ses considérations. Et aussi, avec son accord, lors de sa discussion avec Geralt.

— Je vote pour également, dit en souriant Margarita Laux-Antille. Vous allez être étonnée de ce que je vais dire, mais je le fais pour Tissaia de Vries. Si elle avait été parmi nous aujourd'hui, Tissaia se serait opposée à l'idée que le maintien de l'unité de la loge justifie l'usage de la contrainte et la restriction de la liberté individuelle.

— Je vote pour, dit Francesca Findabair en arrangeant la dentelle de son décolleté. Les raisons sont nombreuses, il n'est pas utile que je vous les dévoile, et je ne le ferai pas.

— Moi aussi je vote pour, dit Ida Emean aep Sivney, tout aussi laconique, car c'est ce que me dicte mon cœur.

— Et moi, je suis contre, fit savoir sèchement Assire var Anahid. Je ne suis guidée par aucune sympathie, antipathie, ou question de principe. J'ai peur pour la vie de Ciri. Sous la protection de la loge, elle est en sécurité, tandis que sur les chemins qui mènent à Rivie, elle sera une proie facile. Or je crains qu'il s'en trouve pour considérer que la perte de son nom et de son identité soit un châtiment insuffisant.

— Il nous reste à connaître la position de Mme Fringilla Vigo, dit d'une voix fielleuse Sabrina Glevissig. Quoique celle-ci paraisse évidente. Je me permettrai en effet de rappeler à toutes ces dames l'épisode du château de Rhys-Rhun.

— Merci de le rappeler, dit Fringilla Vigo en redressant fièrement la tête. Je me prononcerai pour Ciri. Pour prouver le respect et la sympathie que j'ai pour cette jeune fille. Mais plus que tout je le fais pour Geralt de Riv, un sorceleur sans qui cette jeune fille ne serait pas là aujourd'hui. Un sorceleur qui, pour sauver Ciri, est allé jusqu'au bout du monde, luttant contre tout ce qui se trouvait sur son chemin, y compris contre lui-même. Ce serait une indigne bassesse de lui refuser une rencontre avec elle.

— Quel sentimentalisme naïf ! dit Sabrina d'un ton cynique. Ce même sentimentalisme que nous avons d'ailleurs l'intention de déraciner chez cette demoiselle. Bah, il a même été question de cœur ! Et le résultat est tel que les plateaux de la balance sont parfaitement équilibrés. Nous sommes au point mort. Nous n'avons rien décidé. Il faut voter encore une fois. Je vous propose un vote secret.

— Pour quoi faire ?

Toutes les têtes se tournèrent vers la magicienne qui venait de prendre la parole : Yennefer.

— Je suis toujours membre de cette loge, dit-elle. Personne ne m’a dépossédée de ma dignité de membre. Personne ne m’a remplacée. Officiellement, j’ai le droit de voter. Sans doute mon vote est-il évident. Je vote pour. Ainsi, les voix favorables sont donc prédominantes et l’affaire est réglée.

— Ton impudence est à la limite du bon goût, Yennefer, dit Sabrina en croisant ses doigts chargés de bagues en onyx.

— Vous feriez bien, madame, de faire preuve d’un peu plus d’humilité et de songer au vote dont vous ferez vous-même prochainement l’objet, ajouta Sheala avec le plus grand sérieux.

— J’ai soutenu Ciri, dit Francesca, mais toi, Yennefer, je dois te rappeler à l’ordre. Tu as quitté la loge en t’enfuyant et en refusant de collaborer. Tu n’as aucun droit. En revanche, tu as des obligations, des dettes à rembourser, une sentence à écouter. Sans cela, tu n’aurais même pas franchi le seuil de Montecalvo.

Yennefer retint Ciri qui était sur le point de s’emporter et de crier. Sans résister et sans un bruit, la jeune fille se laissa retomber sur son fauteuil aux accoudoirs sculptés en forme de sphinx. Elle vit soudain Dame Chouette – Filippa Eilhart – qui, s’étant levée de son fauteuil, dominait à présent la table.

— Yennefer n’a pas le droit de voter, déclara-t-elle d’une voix sonore, inutile de revenir là-dessus. Mais moi, si. J’ai écouté les avis de toutes les dames ici présentes. Le temps est venu, me semble-t-il, de voter à mon tour.

— Que veux-tu dire par là, Filippa ? demanda Sabrina en fronçant les sourcils.

Filippa Eilhart leva les yeux au-dessus de la table. Son regard rencontra celui de Ciri et ne le lâcha plus.

\*\*\*

*Le fond du bassin est composé de mosaïques multicolores, leurs carreaux chatoyants semblent se mouvoir. L’eau tout entière tremble, clignote dans un clair-obscur. Sous les feuilles de nénuphar aussi grandes que des assiettes, au milieu des algues vertes miroitent des carassins et des ides. Dans les flots se reflètent les grands yeux noirs de la petite fille, ses longs cheveux effleurent la surface de l’eau comme pour y nager.*

*Oubliant le reste du monde, penchée au-dessus du bassin, la petite fille laisse aller ses mains sous l’eau de la fontaine qui coule au milieu des jaunets d’eau.*

*Elle veut absolument toucher l’un de ces poissons dorés ou rouges. Les petits poissons, curieux, viennent nager jusque dans la main de la petite*

*fille, tournoient autour d'elle, mais sans se laisser attraper, insaisissables comme des fantômes, comme l'eau elle-même. Les doigts de la petite fille aux yeux noirs se referment sur du vide.*

— *Filippa !*

*Elle entend la voix si chère à son cœur. Malgré cela, la petite fille ne réagit pas immédiatement. Elle continue à regarder l'eau, les poissons, les nénuphars, son reflet.*

— *Filippa !*

\*\*\*

— *Filippa !* (La voix sévère de Sheala de Tancarville l'arracha à ses pensées.) Nous attendons.

Un courant d'air frais, printanier, s'engouffra par la fenêtre ouverte. *Filippa Eilhart frissonna. La mort, songea-t-elle, la mort est passée près de moi.*

— C'est la loge qui décidera du sort du monde, dit-elle enfin d'une voix assurée, forte et distincte. C'est pourquoi la loge est comme le monde, elle en est le reflet. Y cohabitent la raison, qui n'est pas toujours synonyme de bassesse et de calculs intéressés et froids, et le sentimentalisme, qui n'est pas toujours affaire de naïveté. Une responsabilité, une discipline de fer, imposée par la force s'il le faut, une aversion pour la contrainte, de la douceur et de la confiance. La froideur inhérente à l'omnipotence..., et du cœur.

» Étant la dernière à voter, reprit-elle dans le silence qui régnait désormais dans la salle des colonnes du château de Montecalvo, en donnant ma voix je prends en considération une chose encore. Une chose que rien ne peut contrebalancer, et qui contrebalance tout.

Suivant son regard, elles tournèrent la tête vers la mosaïque sur le mur, dont les tout petits carreaux multicolores représentaient le serpent Ouroboros se mordant la queue.

— Cette chose est la destinée, poursuivit *Filippa* en plantant sur Ciri ses yeux noirs. Une destinée en laquelle, moi, *Filippa Eilhart*, j'ai récemment commencé à croire. Que moi, *Filippa Eilhart*, j'ai commencé récemment à comprendre. La destinée, ce n'est pas la sentence de la providence, ce ne sont pas des rouleaux écrits de la main du démiurge, ce n'est pas la fatalité. La destinée, c'est l'espoir. Et j'ai bon espoir que ce qui doit arriver arrivera, aussi je donne ma voix à Ciri. À l'enfant de la destinée. À l'enfant de l'espoir.

Dans la salle des colonnes du château de Montecalvo, plongée dans un subtil clair-obscur, le silence se prolongea longtemps, très longtemps. On entendit par la fenêtre le cri d'un aigle pêcheur qui tournoyait au-dessus du lac.

— Dame Yennefer, murmura Ciri, cela veut-il dire...



— Allons-y, ma petite fille, répondit Yennefer tout bas. Geralt nous attend, et nous avons une longue route devant nous.

\*\*\*

Tiré brutalement de son sommeil, Geralt s'arracha de sa couche ; le cri d'un oiseau nocturne résonnait encore à ses oreilles.

« Ensuite la magicienne et le sorcelleur se marièrent en grande pompe. J'y étais, moi aussi, j'ai bu de l'hydromel et du vin. Quant à eux, ils vécurent heureux, mais pas très longtemps. Lui mourut d'une crise cardiaque, tout simplement. Elle est morte peu de temps après lui, mais l'histoire ne dit pas comment. On raconte que c'est le chagrin et la tristesse qui l'ont tuée, mais qui donc ajouterait foi à des légendes ? »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

## CHAPITRE 12

Ils arrivèrent à Rivie le sixième jour après la nouvelle lune d'avril.

Ils quittaient les forêts pour le flanc d'un coteau quand sous leurs yeux apparut soudain la surface brillante du lac Loc Eskalott ; il occupait tout le fond de la vallée, formant une rune dont il tirait son nom. Couverts de mélèzes et de sapins, les flancs de Craag Ros, les montagnes dominantes du massif de Mahakam, se reflétaient à la surface des eaux. De même que les tuiles rouges des tours du château ventru de Rivie, la résidence d'hiver des rois de Lyrie installée sur le promontoire du lac. Et près de la baie, à l'extrémité sud de Loc Eskalott reposait la cité de Rivie, avec ses clairs faubourgs de chaume et ses maisons qui, de loin, tels des armillaires, formaient de petites taches sombres sur les bords du lac.

— Eh bien ! on dirait que nous sommes arrivés, constata Jaskier en mettant sa main en visière devant ses yeux. Nous venons de boucler la boucle, nous voilà à Rivie. C'est étrange, vraiment étrange, la façon dont se tissent les destins... Je ne vois le drapeau bleu et blanc sur aucune des tours, c'est donc que la reine Meve ne se trouve pas au château. Je ne pense pas, du reste, qu'elle se rappelle encore ta désertion...

— Crois-moi, Jaskier, l'interrompt Geralt en guidant son cheval vers le bas de la colline, cela m'est parfaitement égal de savoir qui se rappelle quoi.

Près des barrages situés non loin de la ville était installée une tente colorée qui faisait penser à un gros gâteau. Devant l'entrée, un écu blanc marqué d'un chevron rouge était suspendu à un bâton. Sous un pan relevé de la tente se tenait un chevalier en armes et jaquette blanche ornée des mêmes armoiries que l'écu. D'un regard perçant et plutôt agressif, le chevalier toisait les femmes chargées de fagots de bois qui passaient devant lui, les marchands de goudron avec leurs barillets de marchandises, les vachers, les colporteurs et les vieux mendiants. En voyant Geralt et Jaskier qui approchaient au pas, ses yeux s'illuminèrent d'espoir.

D'une voix glaciale, Geralt brisa toutes ses illusions.

— La dame de votre cœur, qu'elle soit, est la plus jolie et la plus chaste de toutes les pucelles de la Iaruga à la Buina.

— Sur l'honneur, gronda le chevalier. Vous avez vu juste.

\*\*\*

Une jeune fille blonde en veste de cuir abondamment garnie de clous argentés vomissait au milieu de la route ; pliée en deux, elle prenait appui sur les étriers d'une jument à la robe couleur sarrazin. Deux de ses camarades, pareillement accoutrés, portant une épée à

l'épaule et un bandeau sur le front, invectivaient vulgairement les passants en bafouillant quelque peu. Tous deux étaient passablement éméchés, ils tenaient à peine sur leurs jambes, heurtaient sans cesse le flanc des chevaux et la poutre de la barre d'attache installée devant l'auberge.

— Sommes-nous vraiment obligés d'entrer là-dedans ? demanda Jaskier. Il peut y avoir d'autres individus tout aussi charmants à l'intérieur de cette gargote.

— C'est ici que j'ai fixé le rendez-vous. Tu as oublié ? *L'Auberge du Coq et de la Couveuse* dont parlait la tablette sur le chêne.

La jeune fille blonde se courba de nouveau, et se mit à vomir par saccades. La jument renâcla bruyamment et s'ébroua, faisant culbuter la jeune fille et la traînant dans son vomi.

— Qu'est-ce que t'as à nous reluquer comme ça, imbécile ? lança en bafouillant l'un des garçons. Espèce de vieillard grisonnant !

— Geralt, murmura Jaskier en descendant de cheval, je t'en prie, ne fais pas de bêtises.

— Sois sans crainte. Je n'en ferai pas.

Ils attachèrent leurs chevaux à la barre d'attache, de l'autre côté des marches. Les jeunes cessèrent de faire attention à eux pour couvrir d'insultes et de crachats une habitante qui traversait la rue avec son enfant. Jaskier jeta un coup d'œil au visage du sorcelleur. Ce qu'il y vit ne lui plut pas.

La première chose qui sautait aux yeux lorsqu'on pénétrait à l'intérieur de l'auberge était une affichette annonçant : « J'embauche un cuisinier. » La seconde, un grand dessin réalisé sur un panneau de planchettes assemblées qui représentait une monstruosité barbu tenant une hache dégoulinante de sang avec l'inscription suivante : « Les nains sont des nabots pouilleux et des traîtres. »

Jaskier prit peur ; non sans raison. Presque tous les clients de l'auberge – sans compter quelques ivrognes passablement éméchés et deux maigres prostituées aux yeux cernés – étaient des « jouvenceaux » vêtus des mêmes vestes de cuir cloutées et portant de la même façon des épées à l'épaule. Ils étaient huit, des deux sexes, mais ils faisaient autant de raffut que s'ils avaient été vingt, criant et blasphémant plus fort les uns que les autres.

— Je vous reconnais et je sais qui vous êtes, messieurs, les surprit l'aubergiste à peine les eut-il vus. Et j'ai une information pour vous. Vous devez vous rendre au quartier de l'Ormeraie, à la taverne *Chez Wirsing*.

— Ah ! se réjouit Jaskier. C'est bien...

— Si c'est bien pour vous, tant mieux ! s'exclama l'aubergiste en essuyant une nouvelle fois sa chope avec son tablier. Vous êtes libre de dédaigner mon établissement. Mais je vais vous dire moi,

l'Ormeriaie, c'est le quartier des nains, c'est des non-humains qui habitent là-bas.

— Et qu'est-ce que ça fait ? demanda Geralt en clignant des yeux.

— Bah ! pour vous, sûr que ça fait rien du tout, rétorqua l'aubergiste en haussant les épaules. Celui qui a laissé l'information pour vous était bien un nain. Puisque vous fréquentez des gens comme ça... ça vous regarde. Ça vous regarde, la compagnie que vous préférez.

— Nous ne sommes pas particulièrement difficiles en matière de compagnie, déclara Jaskier, mais nous ne goûtons pas vraiment le genre de celle-ci, ajouta-t-il en désignant d'un mouvement de tête les morveux en veste noire, un bandeau sur le front et couverts d'acné, qui beuglaient et s'énervaient à leur table.

L'aubergiste reposa la chope qu'il avait essayée et les toisa d'un regard mauvais.

— Il faut être plus indulgents, leur fit-il observer avec insistance. La jeunesse doit se défouler. C'est ce qu'on dit chez nous, la jeunesse doit se défouler. La guerre les a malmenés, elle a tué leurs pères...

— ... et leurs mères se sont lâchées, acheva Geralt d'une voix aussi glaciale qu'un lac de montagne. Je comprends et je suis rempli d'indulgence. Du moins m'efforcé-je de l'être. On y va, Jaskier.

— Allez donc, avec mes respects, leur dit l'aubergiste sur un ton qui n'avait rien de respectueux. Mais ne venez donc point vous plaindre après que je ne vous avais pas prévenus. De nos jours, on peut facilement se prendre une correction dans le quartier des nains. À l'occasion.

— À l'occasion de quoi ?

— Est-ce que j'sais, moi ? Est-ce que ça me regarde ?

— Allons-y, Geralt, l'incita Jaskier en voyant du coin de l'œil que les jeunes malmenés pendant la guerre, du moins ceux qui étaient encore plus ou moins conscients, les observaient d'un regard brillant de fisstech.

— Au revoir, monsieur l'aubergiste. Qui sait, peut-être reviendrons-nous dans ton établissement, dans quelque temps. Lorsque ces inscriptions ne figureront plus à l'entrée.

— Et qu'est-ce qui ne vous plaît pas dans ces inscriptions, mes nobles messieurs ? (L'aubergiste fronça les sourcils et se planta devant eux, les mains sur les hanches.) Hein ? Celle sur les nains, peut-être ?

— Non. Celle sur le cuisinier.

Trois jeunes s'étaient levés de table, les jambes légèrement vacillantes, avec l'intention évidente de leur barrer le chemin. Une fille et deux garçons en veste noire. Une épée à l'épaule.

Geralt ne ralentit pas, il avançait, le visage et le regard totalement froids et impassibles.

Les avortons s'écartèrent au dernier moment pour les laisser passer. Jaskier sentit l'odeur de bière qui émanait d'eux. Ils empestaient aussi la sueur. Et respiraient la peur.

— Il faut s'habituer, dit le sorceleur quand ils furent dehors. Il faut s'adapter.

— Parfois, c'est difficile.

— Ce n'est pas un argument, Jaskier. Ce n'est pas un argument.

L'air était chaud, lourd et poisseux. Comme le gruuu.

\*\*\*

À l'extérieur, devant l'auberge, les deux garçons en veste noire aidaient la jeune fille blonde à se laver dans l'abreuvoir. La jeune fille s'ébrouait, répétait en balbutiant qu'elle allait déjà mieux et annonçait qu'elle devait aller boire un coup. Après, bien sûr, elle irait au marché, renverserait les étals pour rigoler, mais avant cela, il fallait qu'elle boive un coup.

La jeune fille s'appelait Nadia Esposito. Ce nom allait rester dans les annales. Il allait passer dans l'histoire.

Mais cela, Geralt et Jaskier ne pouvaient déjà le savoir.

La jeune fille non plus.

\*\*\*

La vie battait son plein dans les ruelles de la cité de Rivie, et ce qui passionnait plus que tout les habitants et les nouveaux venus était, semblait-il, le commerce. On aurait dit que tout le monde faisait du négoce, tentant d'échanger tout et n'importe quoi contre quelque chose de plus. La cacophonie régnait partout, partout des cris s'élevaient pour vanter la marchandise, marchander ferme, s'insulter réciproquement, s'accuser violemment d'escroquerie, de vol et de magouilles, ainsi que d'autres péchés n'ayant rien à voir avec le commerce.

Avant que Geralt et Jaskier atteignent l'Ormeraie, maintes propositions attrayantes leur furent soumises. Entre autres leur fut proposé : un astrolabe, une trompette en fer-blanc, une ménagère décorée des armoiries de la famille des Frangipani, des actions dans une mine de cuivre, un pot de sangsues, un livre délabré intitulé *Un miracle supposé ou la Tête de la Méduse*, un couple de furets, un élixir destiné à accroître la puissance sexuelle ainsi que, dans le cadre des transactions liées, une fiancée : plus très jeune, plus très mince et plus très fraîche.

Un nain à la barbe noire particulièrement effronté tentait de les convaincre d'acheter un miroir de pacotille dans un cadre en tombac,

assurant qu'il s'agissait d'un miroir magique Cambuscana, lorsque soudain un caillou, lancé fort adroitement, fit tomber la marchandise de ses mains.

— Kobold galeux ! hurla en se sauvant un gamin des rues, sale et les pieds nus. Barbare ! Bouc barbu !

— Que tes tripes pourrissent, fumier d'humain ! beugla le nain. Qu'elles pourrissent et te sortent par le cul !

Les gens se regardèrent dans un silence morose.

\*\*\*

Le quartier de l'Ormeraie se trouvait dans la baie, tout au bord du lac, au milieu d'aulnes, de saules pleureurs et, bien entendu, d'ormes. L'endroit ici était beaucoup plus calme et plus paisible, personne n'achetait ni ne souhaitait acheter quoi que ce soit. Un petit vent soufflait en provenance du lac, particulièrement agréable après la puanteur étouffante et pleine de mouches de la ville.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps l'auberge *Chez Wirsing*. Le premier passant qu'ils croisèrent leur indiqua l'établissement sans hésitation.

Sur les marches du perron envahi de pois de senteur et de rosiers sauvages, sous un auvent couvert de mousse verdoyante et de nids d'hirondelles, étaient assis deux nains barbus qui s'enfilaient une bière, chacun tenant sa chope bien serrée contre son ventre.

— Geralt, Jaskier ! s'exclama l'un des nains en rotant gracieusement. Vous vous êtes fait désirer, sacripants !

Geralt descendit de cheval.

— Bonjour, Yarpén Zigrin. Heureux de te voir, Zoltan Chivay.

\*\*\*

Ils étaient les seuls clients de l'auberge qui sentait fortement le rôti, l'ail, les épices et autre chose encore, quelque chose d'indescriptible, mais de très agréable. Ils étaient assis à une table massive, avec vue sur le lac ; à travers les petites vitres teintées de la fenêtre aux croisillons de plomb, ce dernier avait un air mystérieux, charmant et romantique.

— Où est Ciri ? demanda sans ambages Yarpén Zigrin. Sans doute n'est-elle pas...

— Non, l'interrompit aussitôt Geralt. Elle va arriver. D'un moment à l'autre. Eh bien, les barbus, quoi de neuf chez vous ? Racontez-nous un peu.

— J'te l'avais pas dit ? lança Yarpén d'un ton moqueur. J'te l'avais pas dit, Zoltan ? Il revient du bout du monde, où, à en croire

les rumeurs, il a pataugé dans le sang, tué des dragons et renversé des empires, et c'est à nous qu'il demande « Quoi de neuf ? » ! C'est tout lui, ça.

— Quelle est cette odeur si appétissante ? intervint Jaskier en reniflant.

— Celle du dîner, répondit Yarpen Zigrin. De la viande. Demandez-moi, Jaskier, où est-ce que nous avons trouvé de la viande ?

— Je ne te le demanderai pas, je connais la blague.

— Sois pas vache.

— Où est-ce que vous avez trouvé de la viande ?

— Elle s'est pointée toute seule ! répondit le nain en pleurant de rire, bien que la blague fût éculée. Non, plus sérieusement... (Yarpen s'essuya les yeux.) Avec la mangeaille, c'est la crise en ce moment, comme ça peut l'être après une guerre. Pas moyen de trouver de la viande, même pas de volaille ; avec le poisson, c'est difficile aussi... On a du mal avec la farine et les patates, les légumes... Les fermes ont été incendiées, les magasins pillés, les étangs vidés, les champs sont en friche...

— Les échanges sont au point mort, ajouta Zoltan. Il n'y a plus de transport. Seuls fonctionnent l'usure et le troc. Vous êtes passés par le marché ? À côté des miséreux qui liquident et échangent les quelques biens qui leur restent, des spéculateurs se font des fortunes...

— Si en plus de ça les récoltes sont mauvaises, cet hiver les gens vont commencer à mourir de faim.

— ça va si mal que ça ?

— En venant du sud, tu as dû traverser des villages et des bourgs. Rappelle-toi dans combien d'entre eux tu as entendu des chiens aboyer ?

— Par la peste ! s'exclama Jaskier en se tapant sur le front. Je le savais... Je t'avais dit, Geralt, qu'il y avait quelque chose d'anormal ! J'y suis maintenant ! On n'entendait pas de chiens ! Nulle part il n'y avait...

Il s'interrompit brusquement, regarda en direction de la cuisine d'où s'échappaient de bonnes odeurs d'ail et d'épices, et l'angoisse se lut sur son visage.

— Pas de crainte à avoir ! pouffa Yarpen. Notre viande n'est pas de celle qui aboie, miaule ou crie : « Pitié ! » Notre viande est tout autre. C'est de la viande digne des rois !

— Accouche enfin, le nain !

— Lorsque nous avons reçu votre lettre et qu'il devint clair que nous allions enfin nous rencontrer à Rivie, avec Zoltan on s'est creusé la cervelle pour savoir comment on allait vous régaler. On a réfléchi, longtemps, très longtemps, on s'est tellement creusé la cervelle que ça nous a donné envie de pisser, alors on est allés jusqu'à l'aulnaie, près



du lac. On regarde devant nous et là, on voit des escargots de vigne à profusion. Alors on a pris un grand sac et on a attrapé ces jolis mollusques, autant qu'on a pu en mettre dans le sac...

— Beaucoup se sont sauvés, dit Zoltan Chivay en hochant la tête. On était un tout petit peu éméchés, et eux ils étaient véloces en diable.

Les deux nains se tordirent de nouveau de rire bien que cette plaisanterie ne fût pas de la première fraîcheur non plus.

— Wirsing, dit Yarpén en désignant l'aubergiste qui s'affairait près du feu, s'y connaît pour préparer les escargots, et la chose, il faut que vous le sachiez, exige un grand art. Il est tout de même chef cuisinier. Avant de devenir veuf, il dirigeait une taverne à Maribor avec sa femme, sa cuisine était tellement fameuse que le roi lui-même y recevait ses hôtes. On va se régaler, j'vous l'dis !

— Mais avant, dit Zoltan en opinant de la tête, on va se manger un lavaret fraîchement fumé, péché dans les abysses sans fond de ce lac. Et on va se boire un verre de ce tord-boyaux sorti des abysses de cette cave.

— Et vous allez tout nous raconter, messieurs, insista Yarpén en versant à boire à ses compagnons. Tout !

\*\*\*

Le lavaret était encore chaud, gras, il sentait la fumée de la sciure d'aulne. La vodka était si froide qu'ils en avaient mal aux dents.

C'est Jaskier qui prit le premier la parole, il exerçait sa faconde dans un langage fleuri, fluide et coloré, enrichissant son récit de fioritures si merveilleusement imaginées qu'elles en occultaient ses inventions et confabulations. Puis ce fut au tour du sorcelleur. Il ne raconta que la stricte vérité, et la façon dont il le faisait était si sèche, si ennuyeuse, si terne, que Jaskier ne pouvait s'empêcher d'intervenir à tout bout de champ, ce pour quoi il se faisait réprimander par les nains.

Puis le récit prit fin, et un long silence s'ensuivit.

— À la mémoire de Milva l'archère ! (Zoltan Chivay toussota et leva son gobelet.) À la mémoire du Nilfgaardien. À celle de Régis l'herboriste, qui accueillit chez lui les voyageurs avec de la gnôle à la mandragore. Et à la mémoire d'Angoulême, que je ne connaissais point. Que la terre leur soit légère, à tous. Qu'ils aient en abondance là-bas, dans l'autre monde, tout ce qu'ils ont si peu eu sur cette terre. Et que leurs noms vivent à jamais dans les chansons et les légendes. Buons.

— Buons, répétèrent d'une voix sourde Jaskier et Yarpén Zigrin.

*Buons*, se dit le sorcelleur.

Wirsing, un gaillard grisonnant, pâle et maigre comme un clou, n'ayant rien du stéréotype de l'aubergiste passé maître dans l'art culinaire, posa sur la table un panier de pain blanc et odorant ainsi qu'une immense assiette en bois garnie d'un lit de feuilles de raifort, sur lequel grésillaient et crépitaient dans une sauce à l'ail des escargots. Jaskier, Geralt et les nains attaquèrent avec entrain. Le repas était exquis et, de plus, particulièrement distrayant, étant donné qu'ils durent jongler avec de drôles de pincettes et de fourchettes.

Ils mangèrent, mastiquèrent, saucèrent leur assiette.

Ils juraient de bon cœur quand, à tour de rôle, un escargot s'échappait inconsidérément de leurs pinces.

Deux jeunes chatons s'en donnaient à cœur joie avec les coquilles vides, s'amusant à les faire rouler et les chasser sur le sol.

Le fumet qui leur parvenait de la cuisine leur indiqua que Wirsing était en train de préparer une deuxième fournée.

\*\*\*

Yarpen Zigrin agita la main en faisant la grimace, mais il se rendait bien compte que le sorcelleur n'abandonnerait pas.

— Chez moi, à vrai dire, expliqua-t-il en suçant une coquille, rien de bien nouveau. J'ai un peu guerroyé... Un peu administré aussi, parce qu'on m'a choisi comme adjoint au staroste. Je vais faire carrière dans la politique. Partout ailleurs, il y a beaucoup de concurrence. Tandis qu'en politique, un imbécile utilise un homme corrompu pour chasser un voleur. On n'a pas de mal à y arriver.

— Moi, pour ma part, je suis pas doué pour la politique, fit observer Zoltan Chivay en agitant son escargot au bout de sa pince. Je vais installer une affinerie par évaporation, on va créer une société avec Figgis Merluzzo et Munro Bruys. Tu te souviens de Figgis et de Bruys, sorcelleur ?

— Pas seulement d'eux.

— Yazon Varda est mort près de la Iaruga, annonça laconiquement Zoltan. D'une manière stupide, au cours de l'une des dernières escarmouches.

— C'est bien regrettable. Et Percival Schuttenbach ?

— Le gnome ? Oh ! lui se porte bien. C'est un futé, il a réussi à éviter l'enrôlement en se référant à des droits gnomes ancestraux, selon lesquels, paraît-il, sa religion lui interdirait de se battre. Et ça a marché, alors que tous savaient pourtant parfaitement qu'il aurait été prêt à vendre tout ce panthéon de dieux et de déesses pour un hareng mariné. Maintenant, il possède un atelier de joaillerie à Novigrad. Tu

sais, il m'a racheté mon perroquet, Feld-maréchal Duda, et il a fait du volatile une publicité vivante, il lui a appris à crier : « Diiiiiaamants ! Brrrrillants ! » Et figure-toi que ça marche. Le gnome a une clientèle du tonnerre, du travail à la pelle et une bourse bien garnie. Eh oui ! c'est ça, Novigrad. Là-bas il n'y a qu'à se baisser pour ramasser l'argent. C'est pour ça aussi qu'on a l'intention de démarrer notre raffinerie là-bas.

— Les gens vont te repeindre ta porte avec de la merde, dit Yarpen. Lancer des pierres dans tes fenêtres. Et te traiter de nabot pouilleux. Que tu sois un ancien combattant, que tu te sois battu pour eux, ne changera rien à l'affaire. Tu seras un paria dans ton fichu Novigrad.

— Bah, on se débrouillera, dit gaiement Zoltan. À Mahakam, il y a trop de concurrence. Et trop de gars qui font de la politique. Buvons un coup, les gars. Pour Caleb Stratton. Pour Yazon Varda.

— Pour Regan Dahlberg, ajouta Yarpen en se rembrunissant. Geralt tourna la tête.

— Regan aussi...

— Oui. À Mayen. La vieille Mme Dahlberg est restée toute seule. Ah, diable ! assez parlé de ça, buvons ! Et dépêchons-nous de finir ces escargots, car Wirsing nous apporte déjà la deuxième tournée !

\*\*\*

Les nains desserrèrent leur pantalon et écoutèrent Geralt leur raconter comment les aventures amoureuses de Jaskier avec la princesse se terminèrent sur l'échafaud. Le poète fit mine d'être froissé et n'ajouta aucun commentaire. Yarpen et Zoltan se tordaient de rire.

— Oui, oui ! dit Yarpen Zigrin, un large sourire aux lèvres. Comme le dit cette vieille chanson : un homme qui peut broyer une barre de fer entre ses mains se fait tout petit devant une femme. Plusieurs merveilleux exemples de la sagesse de cet aphorisme se trouvent rassemblés aujourd'hui autour de cette table. Prenons Zoltan Chivay, pour ne pas chercher bien loin. Tout à l'heure, quand il vous a raconté ce qu'il y avait de nouveau chez lui, il a omis de vous préciser qu'il se mariait bientôt. En juin. L'heureuse élue s'appelle Eudora Brekekeks.

— Breckenriggs, rectifia Zoltan distinctement en fronçant les sourcils. Je commence à en avoir assez de te corriger, Zigrin. Fais attention, car quand je commence à en avoir assez de quelque chose, ça peut aller très mal !

— Où aura lieu le mariage ? Et quand exactement ? demanda, conciliant, Jaskier. Je demande, parce que peut-être qu'on passera. Si tu nous invites, bien sûr.

— Où, quand, comment, on n'a encore rien décidé, ni même d'ailleurs si ça va se faire, marmotta Zoltan, troublé. Yarpén anticipe les faits. On est comme qui dirait fiancés avec Eudora, mais qui peut savoir ce qui va arriver, en ces putains de temps difficiles ?

— Autre exemple de la toute-puissance féminine : Geralt de Riv, sorcier de son état, continuait Yarpén Zigrin.

Geralt fit mine d'être aux prises avec un escargot. Yarpén pouffa.

— Ayant retrouvé par miracle sa Ciri, poursuivit-il, il lui permet de s'en aller loin de lui, acceptant une nouvelle séparation. Il la laisse seule de nouveau alors que, comme l'a très justement fait remarquer quelqu'un, les temps, putain, sont loin d'être des plus tranquilles. Et il accepte tout bonnement, car telle est la volonté d'une certaine femme. Notre sorcier ici présent fait toujours tout ce que désire ladite femme, connue sous le nom de Yennefer de Vengerberg. Et si encore il en tirait quelque chose... Mais point du tout ! En vérité, comme le disait le roi Dezmod en contemplant le contenu de son pot de chambre : « Cela dépasse l'entendement. »

— Je propose de boire un coup et de changer de sujet, dit Geralt en levant sa timbale, un charmant sourire aux lèvres.

— Tout à fait d'accord ! s'exclamèrent en chœur Jaskier et Zoltan.

\*\*\*

Wirsiing posa sur la table une troisième écuelle remplie d'escargots de vigne, puis une quatrième. Sans oublier bien sûr le pain et la gnôle. Les convives étant déjà bien rassasiés, il n'était guère étonnant de les voir porter des toasts de plus en plus souvent. Ni que la philosophie s'invite de plus en plus fréquemment dans leurs discours...

\*\*\*

— Le mal contre lequel je luttai, répéta le sorcier, était l'incarnation des œuvres du Chaos, destinées à perturber l'Ordre. Car là où se propage le Mal ne peut régner l'Ordre. Tout ce que pourrait construire l'Ordre est voué à s'effondrer. Au lieu d'étinceler, la petite lumière de sagesse et le frêle espoir s'éteindront. L'obscurité tombera. Et elle sera pleine de crocs, de griffes et de sang.

Yarpén Zigrin caressa sa barbe, rendue grasseuse par la sauce à l'ail qui avait coulé des escargots.

— Tout cela est très bien dit, sorcier, reconnut-il. Mais comme l'a fait remarquer la jeune Cerro au roi Vridank lors de leur premier rendez-vous galant : « La chose n'est pas vilaine, mais a-t-elle quelque application pratique ? »

— La raison d'être des sorcateurs a été ébranlée, répondit Geralt sans le moindre sourire, car la lutte entre le Bien et le Mal se déroule à présent sur un autre champ de bataille et elle est menée tout autrement. Le Mal a cessé d'être chaotique. Il a cessé d'être une force aveugle et élémentaire contre laquelle devait s'élever le sorcateur, un mutant aussi meurtrier et aussi chaotique que le Mal lui-même. Aujourd'hui, on gouverne le Mal avec des lois, car il possède des droits. Il s'insinue dans l'esprit des traités de paix, car on a pensé à lui au moment de les rédiger...

— Il a vu les colons qu'on chassait vers le sud, devina Zoltan Chivay.

— Pas seulement, ajouta Jaskier d'un air grave. Pas seulement.

— Et alors ? (Yarpen Zigrin prit ses aises, croisa les mains sur son ventre.) Chacun de nous a vu quelque chose. Chacun de nous s'est mis en colère à un moment donné ou à un autre. Chacun de nous, durant un temps plus ou moins long, a perdu l'appétit. Ou le sommeil. Ça arrive. Ça arrivait. Et ça arrivera encore. Tu n'en tireras pas plus de philosophie, quoi qu'il en soit, que de ces coquilles. Parce qu'il n'y a rien de plus à en tirer. Qu'est-ce qui ne te convient pas, sorcateur ? Qu'est-ce qui n'est pas à ton goût ? Les changements que subit le monde ? le développement ? le progrès ?

— Peut-être.

Yarpen resta longtemps silencieux à observer le sorcateur par-dessous ses sourcils broussailleux.

— Le progrès est comme un troupeau de cochons, reprit-il enfin. Et c'est ainsi qu'il convient de le regarder, ainsi qu'il convient de l'apprécier. Un troupeau de cochons qui vaquent dans la basse-cour et dont on peut tirer de nombreux avantages. On peut en faire du jambonneau, du saucisson, du lard, des pieds en gelée. En bref, tout n'est pas négatif, alors inutile de faire la moue en disant que c'est la merde partout.

Ils restèrent tous silencieux quelques instants, chacun méditant en son âme et conscience diverses affaires importantes.

— Il faut boire, déclara enfin Jaskier.

Personne ne protesta.

\*\*\*

La voix de Yarpen Zigrin s'éleva au milieu du silence.

— À long terme, le progrès éclairera les ténèbres. L'obscurité cédera la place à la lumière. Mais pas tout de suite. Et sans doute pas sans bataille.

Le regard tourné vers la fenêtre, Geralt sourit à ses propres pensées et rêveries.

— Les ténèbres dont tu parles, fit-il observer, c'est un état d'esprit, pas de la matière. Pour lutter contre quelque chose de ce genre, il faut éduquer des sorcisseurs bien différents. Il est grand temps de commencer.

— Acquérir de nouvelles qualifications ? C'est ce que tu avais en tête ?

— Absolument pas. Le métier de sorcisseur ne m'intéresse plus du tout. Je vais cesser mon activité.

— Ben voyons !

— Je parle le plus sérieusement du monde. J'en ai fini avec ce métier.

Un long silence s'installa, interrompu par les miaulements nerveux des chatons qui se battaient à coup de griffes et se mordillaient sous la table, fidèles aux habitudes de leur race qui considère qu'un amusement sans douleur n'en est pas un.

— Il en a fini avec le métier de sorcisseur, répéta enfin Yarpin Zigrin, toujours incrédule. Ha ! « Je ne sais pas moi-même qu'en penser », comme le déclara le roi Dezmod lorsqu'il fut surpris en train de tricher aux cartes. Mais on peut supposer le pire. Jaskier, toi qui voyages avec lui, qui le fréquente depuis longtemps, manifeste-t-il d'autres signes de paranoïa ?

Geralt restait impassible.

— C'est bon, c'est bon, dit-il. « Trêve de plaisanteries », comme le dit le roi Dezmod, lorsqu'en plein festin les convives commencèrent à bleuir et à mourir. J'ai dit ce que j'avais à dire. Et maintenant, passons aux actes.

Il ôta son épée accrochée au dos de sa chaise.

— Voici ton sihill, Zoltan Chivay. Je te le rends avec mes remerciements et mes salutations. Il m'a servi. Il m'a aidé. Il a sauvé des vies. Et il en a pris aussi.

— Sorcisseur... (Le nain leva la main dans un geste de refus.) L'épée t'appartient. Je ne te l'ai pas prêtée, je te l'ai offerte. Les cadeaux...

— Tais-toi, Chivay. Je te rends ton épée. Elle ne me sera plus utile.

— Ben voyons, répéta Yarpin. Verse-lui un peu de vodka, Jaskier, parce qu'il radote comme le vieux Schrader quand une pioche lui est tombée dessus à la mine. Geralt, je sais que tu es d'une nature profonde et que tu as une âme noble, mais cesse de divaguer. Comme tu peux le remarquer, ni Yennefer ni aucune de tes concubines magiciennes ne font partie de l'auditoire. C'est nous, tes vieux amis, qui sommes devant toi. C'est pas à des vieux loups de mer comme nous que tu vas raconter qu'une épée est inutile, qu'un sorcisseur est inutile, que le monde c'est du n'importe quoi, et que ceci, et que cela.

Tu es sorceleur et sorceleur tu resteras...

— Non, je ne resterai pas sorceleur, le corrigea Geralt. Sans doute serez-vous surpris, les vieux loups, mais j'en suis arrivé à la conclusion que pisser contre le vent était stupide. Que risquer sa peau pour quelqu'un était stupide. Même si ce quelqu'un vous paie grassement en échange. Et la philosophie existentialiste n'a rien à voir là-dedans. Vous ne le croirez pas, mais ma propre vie m'est soudain devenue particulièrement chère. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il serait stupide de la risquer pour défendre un étranger.

— Je l'avais remarqué, dit Jaskier en opinant du chef. D'un certain point de vue, c'est intelligent. De l'autre...

— Il n'y en a pas d'autre.

— Yennefer et Ciri ont-elles quelque chose à voir dans ta décision ? demanda Yarpén au bout d'un court instant.

— Effectivement oui.

— Alors, tout est clair, soupira le nain. À vrai dire, je ne sais pas trop comment toi, un professionnel de l'épée, tu as l'intention de te sustenter, ni comment tu comptes organiser ta vie. Je ne te vois pas du tout dans le rôle d'un planteur de choux, par exemple, mais enfin quoi, il nous faut respecter ton choix. Aubergiste, approche, s'il te plaît ! Voici une épée, un sihill de Mahakam qui provient des forges de Rhundurin en personne. C'était un cadeau. Celui à qui il a été offert n'en veut plus, et celui qui l'a offert ne peut le reprendre. Prends-le donc, toi, fixe-le au-dessus de ta cheminée. Change le nom de ton auberge pour l'appeler *À l'Épée du sorceleur*. Qu'au cours des soirées d'hiver circulent ici des histoires de trésors et de monstres, de guerre sanglante, de combats acharnés et de luttes à mort. D'amour unique et d'amitié inébranlable. De courage et d'honneur. Que cette épée prédispose les auditeurs et inspire les conteurs. Et maintenant, messieurs, versez-moi de la vodka dans le récipient que voici, car je vais continuer à parler, à énoncer de profondes vérités philosophiques, y compris existentialistes.

Dans le silence et la dignité, ils versèrent de la gnôle dans leur timbale. Ils se regardèrent droit dans les yeux et ils burent. Avec tout autant de dignité. Yarpén Zigrin renifla, balaya les auditeurs du regard pour s'assurer qu'ils étaient suffisamment dignes et concentrés.

— Le progrès éclairera les ténèbres, proclama-t-il solennellement, car il est fait pour ça, comme, pardonnez-moi la comparaison, le cul est fait pour chier. Il y aura de plus en plus de lumière, nous aurons de moins en moins peur de l'obscurité et du Mal embusqué dans son ombre. Viendra le jour, peut-être, où nous cesserons totalement de croire que dans cette obscurité le Mal est aux aguets. Nous nous rions de ces peurs. Les jugerons puériles. Nous en aurons honte. Mais l'obscurité existera toujours, toujours. Et dans l'obscurité subsisteront

le Mal, les crocs et les griffes, le meurtre et le sang. C'est pourquoi nous aurons toujours besoin des sorceleurs.

\*\*\*

Ils étaient là, assis, silencieux, plongés dans leurs réflexions. Ils étaient si absorbés par leurs méditations qu'ils ne prêtèrent pas attention au brouhaha qui montait de la ville et s'intensifiait, un bruit funeste de foule en colère, comme un essaim de guêpes énervées dont le bourdonnement gagnait en puissance.

C'est à peine s'ils remarquèrent que sur la jetée silencieuse et déserte du lac se profilait une silhouette, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième.

Au moment où un rugissement explosait en ville, la porte de l'auberge *Chez Wirsing* s'ouvrit avec fracas et un jeune nain pénétra à l'intérieur, le visage tout rouge d'avoir tant couru. Il avait du mal à reprendre son souffle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Yarpén Zigrin en relevant la tête.

Le nain, qui ne parvenait toujours pas à reprendre sa respiration, tendit son bras en direction du centre de la ville. Il avait les yeux hagards.

— Respire un grand coup, lui conseilla Zoltan Chivay. Et raconte-nous ce qui se passe.

\*\*\*

On raconta par la suite que les tragiques événements de Rivie étaient tout à fait fortuits, qu'il s'était agi d'une réaction spontanée, subite et d'une explosion de juste colère imprévisible, née de l'animosité réciproque et de l'aversion entre les humains, les nains et les elfes. On raconta que ce n'étaient pas les humains mais les nains qui avaient attaqué les premiers. Qu'un marchand nain avait agressé une jeune noble du nom de Nadia Esposito, une orpheline de guerre, et qu'il avait fait usage de la violence envers elle. Lorsque des nobles s'étaient portés au secours de leur amie, le nain avait appelé ses pairs à l'aide. De rixes en batailles, le marché tout entier fut alors pris dans la bagarre qui se transforma en boucherie, en une attaque massive des humains contre une partie du faubourg et le quartier de l'Ormeriaie, territoires occupés par des non-humains. En l'espace d'une heure à peine, depuis l'incident au marché jusqu'à l'intervention des mages, cent quatre-vingts personnes furent tuées, près de la moitié des victimes étant des femmes et des enfants.

La même version des faits fut relatée par le professeur Emmerich Gottschalk d'Oxenfurt dans ses travaux.



Mais il en fut qui racontèrent une autre version. Quelle spontanéité ? Quelle explosion brusque et imprévisible ? se demandaient-ils, quand quelques minutes à peine après l'incident sur le marché, des voitures avaient surgi au coin des rues et des armes commencé d'être distribuées aux humains ? Quelle colère subite et juste, quand les meneurs de la populace, les plus bruyants et les plus actifs, s'étaient révélés être des étrangers que personne ne connaissait, arrivés à Rivie d'on ne savait où quelques jours seulement avant les événements ? Et qui ensuite avaient tout aussi mystérieusement disparu ? Pourquoi l'armée était-elle intervenue si tardivement, et si mollement au début ?

D'autres chercheurs quant à eux virent dans les incidents de Rivie une provocation nilfgaardienne ; certains autres affirmèrent que tout ça était une manigance des nains eux-mêmes, qui avaient fait cause commune avec les elfes, pour diffamer les humains.

Parmi les théories scientifiques sérieuses se distingua celle, particulièrement osée, d'un jeune diplômé excentrique qui, tant qu'on ne l'eut pas fait taire, affirmait qu'il n'avait jamais été question d'un complot ni d'une machination à Rivie, mais d'une simple illustration concrète des tares habituelles et ô combien répandues parmi la population locale : ignorance, xénophobie, goujaterie brutale et profond abrutissement.

Puis l'affaire finit par lasser tout le monde et l'on n'en parla plus.

\*\*\*

— À la cave ! répéta le sorceleur en écoutant avec inquiétude les cris et les rugissements de la foule qui se rapprochaient rapidement. Les nains, à la cave ! Sans héroïsme stupide et inutile !

— Sorceleur ! gémit Zoltan en serrant le manche de sa hache. Je ne peux pas... Ce sont mes frères qui périssent là-bas...

— À la cave ! Pense à Eudora Brekekeks. Veux-tu qu'elle devienne veuve avant d'être mariée ?

L'argument fit mouche. Les nains descendirent au sous-sol. Geralt et Jaskier en masquèrent l'entrée avec une natte de paille. Wirsing, déjà pâle d'ordinaire, était maintenant aussi blanc que le fromage frais.

— J'ai vu le génocide de Maribor, balbutia-t-il, les yeux tournés vers l'entrée de la cave... S'ils les trouvent...

— Va à la cuisine.

Jaskier aussi était pâle. Geralt n'en était pas spécialement étonné. Aux rugissements uniformes et réguliers qui leur parvenaient jusqu'à présent s'étaient mêlés des sons isolés. Des sons à faire se dresser les cheveux sur la tête.

— Geralt, gémit le poète, on pourrait bien me prendre pour un elfe...

— Ne sois pas stupide.

Des nuages de fumée s'élevèrent des toits des maisons. Et des fuyards surgirent des ruelles. Des nains. Des deux sexes.

Deux d'entre eux sautèrent sans hésitation dans le lac et commencèrent à nager droit devant eux, en battant l'eau énergiquement. Les autres se dispersèrent. Une partie se dirigea vers l'auberge.

La populace aussi surgit des ruelles. Plus rapide que les nains. Dans cette course, la soif de tuer se révélait la plus forte.

Les hurlements des gens qu'on assassinait parvenaient jusqu'aux vitres colorées des fenêtres de l'auberge et vrillaient les oreilles. Geralt sentit ses mains commencer à trembler.

L'un des nains fut proprement écharpé, mis en pièces. Un autre, renversé à terre, fut transformé en quelques secondes en une masse sanglante et difforme. Une naine fut trucidée à coups de fourche et de lance ; l'enfant qu'elle avait protégé jusqu'au bout, piétiné, écrasé à coups de talon.

Trois autres, un nain et deux naines, couraient droit vers l'auberge. Poursuivis par la foule hurlante.

Geralt inspira profondément. Il se leva. Sous les regards effrayés de Jaskier et de Wirsing, il ôta de l'étagère au-dessus de la cheminée le sihill de Mahakam, sorti de la forge de Rhundurin en personne.

— Geralt, gémit le poète d'une voix déchirante.

— C'est bon, dit le sorceleur en se dirigeant vers la sortie. Mais c'est vraiment la dernière fois ! Que je sois damné si je mens !

Il sortit sous l'auvent et de là bondit en avant, fendant d'un coup rapide un grand type en blouse de maçon qui s'apprêtait à frapper une naine avec une truelle. Il trancha la main d'un deuxième homme qui tenait une autre naine par les cheveux. De deux coups vifs, en biais, il en pourfendit un troisième qui donnait des coups de pied à un nain déjà à terre.

Puis il s'enfonça dans la foule. D'un pas rapide, sans cesser de virevolter d'avant en arrière, l'œil constamment aux aguets. Il donnait à dessein des coups larges, à l'aveuglette en apparence, sachant que de tels coups étaient plus sanglants et plus spectaculaires. Il ne voulait pas tuer. Blesser simplement, blesser sérieusement.

Un cri sauvage retentit dans la populace.

— Un elfe ! Un elfe ! Tuez l'elfe !

*C'est exagéré, songea-t-il. Jaskier, passe encore, mais moi, on ne peut en aucune façon me prendre pour un elfe.*

Il observa celui qui avait crié, un soldat sans doute, car il portait des bottes et une brigandine. Il s'insinua dans la foule tel un serpent.

Le soldat se protégea derrière son épieu qu'il tenait à deux mains. Geralt frappa le long du manche, lui tranchant les doigts. Il pivota en faisant tourner son épée ; des hurlements de douleur retentirent et du sang gicla.

— Pitié ! (Le jeune homme aux yeux hagards et aux cheveux en bataille tomba à genoux devant lui.) Épargne-moi !

Geralt l'épargna, retint sa main et son épée, profitant de l'élan destiné à l'attaque pour faire volte-face. Du coin de l'œil il vit le jeune homme aux cheveux en bataille se relever, il vit ce qu'il tenait dans les mains. Il interrompit sa rotation pour se déployer en une feinte en revers. Mais il fut gêné par la foule. L'espace d'un quart de seconde, il fut gêné par la foule.

Il eut seulement le temps d'apercevoir les trois dents acérées d'une fourche qui fondaient sur lui.

\*\*\*

Le feu dans l'âtre de l'immense cheminée s'était éteint, la salle était plongée dans l'obscurité. Le vent qui soufflait des montagnes siffla dans les fissures des murs ; il hurlait, faisait claquer les battants des volets de Kaer Morhen, lieu de résidence des sorciers.

— Sacrebleu ! (Eskel n'y tint plus, il se leva, ouvrit la commode.) Thé ou vodka ?

— Vodka, répondirent à l'unisson Coën et Geralt.

— Mais bien sûr ! intervint Vesemir, caché dans l'ombre. Allez-y ! Noyez votre stupidité dans l'alcool. Fichus imbéciles !

— C'était un accident, balbutia Lambert. Elle s'en sortait déjà bien avec le piaffer.

— Ferme-la, imbécile ! Je ne veux pas entendre le son de ta voix ! Je te le dis, s'il est arrivé quelque chose à la jeune fille...

— Elle va bien déjà, intervint mollement Coën. Elle dort tranquillement. D'un sommeil profond. Elle ressentira quelques courbatures quand elle se réveillera, mais c'est tout. Elle ne se souviendra plus du tout des transes ni de ce qui s'est passé.

— Du moment que vous, vous vous en souveniez, têtes de bois, grogna Vesemir. Verse-moi un verre à moi aussi, Eskel. Il faut faire venir ici une magicienne. Ce qui se passe avec cette jeune fille n'est pas normal.

— C'est déjà la troisième fois que ça arrive.

— Mais c'est la première fois qu'elle parle si distinctement...

— Répétez-moi encore une fois ce qu'elle a dit, ordonna Vesemir en vidant sa coupe d'une seule traite. Mot pour mot.

— Mot pour mot, c'est impossible, expliqua Geralt, le regard tourné vers la cheminée. Quant au sens de ses paroles, si tant est qu'il

y en ait un à chercher, il tient en une phrase, ou presque : Coën et moi allons mourir. Tués par des dents. Lui par deux. Moi par trois.

— Il est assez probable que nous soyons mordus, s'esclaffa Lambert. Chacun de nous peut à tout instant être broyé par des dents. Mais si cet augure est vraiment prophétique, c'est par des monstres particulièrement édentés que vous serez tués tous les deux.

— Ou bien vous mourrez des suites d'une gangrène purulente sur des dents abîmées, dit Eskel assez sérieusement en hochant la tête. Sauf que nous, les sorceleurs, on ne risque pas d'avoir les dents abîmées.

— Je ne plaisanterais pas avec ça, à votre place, dit Vesemir.

Les sorceleurs ne dirent plus rien.

Le vent hurlait et sifflait à travers les murs de Kaer Morhen.

\*\*\*

Comme effrayé par ce qu'il venait de faire, le jeune homme aux cheveux ébouriffés lâcha le manche de sa fourche ; le sorceleur hurla de douleur malgré lui, il se recroquevilla, vaincu par les trois dents de la fourche qui, lorsqu'il tomba à genoux, quittèrent d'elles-mêmes son corps et glissèrent sur le pavé. Le sang jaillit de sa blessure telle une cascade.

Geralt voulut se relever. Au lieu de cela, il s'affaissa sur le côté.

Les sons qu'il percevait autour de lui devenaient plus diffus, sourds, comme s'il avait la tête sous l'eau. Il n'y voyait plus très bien non plus, tout était trouble et déformé.

Il voyait cependant la foule partir en débandade. Il la voyait déguerpir face aux renforts. Face à Zoltan et Yarpén armés d'une hache, Wirsing d'un hachoir à viande et Jaskier d'un balai.

*Ne bougez pas !* voulut-il leur crier. *Où allez-vous ? Laissez-moi seul pisser contre le vent.*

Mais il ne put crier quoi que ce soit. Sa voix fut étouffée par un torrent de sang.

\*\*\*

Il était aux alentours de midi lorsque les magiciennes parvinrent à Rivie, apercevant, au bas de la grand-route, la surface brillante du lac Loc Eskalott, les tuiles rouges du château et les toits de la cité.

— Eh bien, nous voilà arrivées ! constata Yennefer. Rivie, enfin ! Ah ! comme les destins se nouent étrangement.

Ciri, qui était très excitée depuis un certain temps, contraignit Kelpie à caracolier et à marcher au pas. Triss Merigold poussa un soupir imperceptible. Du moins s'imaginait-elle qu'il était

imperceptible.

— Voyez-vous ça ! s'exclama Yennefer en la transperçant du regard. Quels sons étranges s'échappent de ta poitrine, Triss. Ciri, pars en avant, va voir là-bas si j'y suis.

Triss détourna la tête, décidée à ne provoquer la magicienne sous aucun prétexte. Toutefois, elle n'espérait pas s'en sortir à si bon compte. Depuis un bon moment déjà elle sentait chez Yennefer de la colère et de l'agressivité qui allaient croissant au fur et à mesure qu'elles approchaient de Rivie.

— Toi, Triss, répéta Yennefer d'un ton plein de virulence, ne rougis pas, ne soupire pas, ne salive pas et ne remue pas ton derrière sur ta selle. Pourquoi crois-tu que j'ai accédé à ta demande ? Pourquoi crois-tu que j'ai accepté que tu viennes avec nous ? Pour une rencontre voluptueuse à s'en pâmer avec un ancien amant ? Ciri, je t'ai demandé de chevaucher un peu en avant ! Laisse-nous discuter !

— C'est un monologue, pas une discussion, dit Ciri avec insolence.

Mais en voyant le regard violet menaçant que lui lança Yennefer, elle capitula aussitôt, siffla Kelpie et partit au galop le long de la route.

— Tu ne te rends pas à un rendez-vous galant avec un amant, Triss, reprit Yennefer. Je n'ai pas cette noblesse d'âme et ne suis pas stupide au point de te donner la possibilité de le tenter, lui. Aujourd'hui sera l'unique fois où tu te retrouveras en sa présence, ensuite je veillerai à ce que vous n'ayez plus jamais l'occasion ni l'envie de succomber à la tentation. Mais je ne me refuserai pas pour l'heure le plaisir doux et pervers de contempler tes lèvres frémissantes et tes mains tremblantes lorsque tu seras transpercée de son fameux regard. Il sait en effet le rôle que tu as joué et saura t'en remercier. Et moi, j'écouterai tes pardons et tes justifications bancales. Et tu sais quoi, Triss ? Je m'en pâmerai de volupté.

— Je savais que tu ne me pardonnerais pas, grommela Triss, je savais que tu te vengerais. Je m'y résous, car je suis fautive. Mais je dois te dire une chose, Yennefer. Ne compte pas trop sur cette pâmoison. Lui sait pardonner.

— Pour ce qu'on lui a fait, certes, acquiesça Yennefer en clignant des yeux. Mais il ne te pardonnera jamais ce qu'on a fait à Ciri. Et à moi.

— Peut-être, reconnut Triss en déglutissant. Peut-être qu'il ne me pardonnera pas. Surtout si tu t'y emploies. Mais il ne se montrera certainement pas cruel, il ne s'abaissera pas à cela.

Yennefer cingla son cheval de sa nagaïka. Le cheval hennit, fit un bond et rua si violemment que la magicienne vacilla sur sa selle.

— Assez de cette discussion, gronda-t-elle. Plus d'humilité,

mégère arrogante ! C'est mon homme, il est à moi, rien qu'à moi ! Comprends-tu ? Tu dois cesser d'en parler, tu dois cesser d'y penser, tu dois cesser de t'émerveiller de la noblesse de son caractère... Dès maintenant, tout de suite ! Oh ! que j'ai envie de te saisir par tes boucles rousses et de...

— Essaie seulement ! hurla Triss. Essaie seulement, guenon, et je t'arracherai les yeux ! Je...

Elles se turent en voyant Ciri qui filait vers elles à bride abattue dans un nuage de fumée. Et elles comprirent immédiatement qu'il se passait quelque chose. Et elles virent tout de suite ce que c'était. Avant même que Ciri parvienne jusqu'à elles.

Au-dessus des chaumières du faubourg déjà proche, au-dessus des toitures et des cheminées de la cité, s'élançaient des langues de feu rouge, s'échappaient des nuages de fumée. Aux oreilles des magiciennes parvint un cri, lointain comme le bourdonnement obsédant des mouches, le vrombissement de bourdons en colère. Le cri décuplait, montait en puissance, ponctué de hurlements aigus isolés.

— Par la peste, que se passe-t-il ? s'interrogea Yennefer en se redressant sur ses étriers. Une invasion ? Un incendie ?

— Geralt..., gémit soudain Ciri en devenant blanche comme un rouleau de vélin. Geralt !

— Ciri ! Qu'as-tu ?

Ciri leva son bras, et les magiciennes virent du sang couler le long de sa main. La ligne de vie.

— Le cercle s'est refermé, dit la jeune fille en fermant les yeux. J'ai été blessée par une épine de rose à Shaerrawedd, et le serpent Ouroboros a planté ses dents dans sa propre queue. J'arrive, Geralt ! Je viens ! Je ne te laisserai pas seul !

Avant que l'une ou l'autre des magiciennes ait pu protester, la jeune fille avait fait faire demi-tour à Kelpie pour partir instantanément au grand galop.

Elles eurent suffisamment de présence d'esprit pour contraindre aussitôt leur propre cheval à faire de même. Cependant, leur monture ne pouvait rivaliser avec Kelpie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? hurla Yennefer contre le vent. Que se passe-t-il ?

— Tu le sais bien, voyons, hoqueta Triss qui galopait à côté d'elle. File, Yennefer !

Avant d'atteindre les habitations du faubourg, avant de croiser les premiers habitants qui fuyaient la ville, Yennefer s'était déjà fait une idée suffisamment claire de la situation pour savoir que Rivie n'était la cible ni d'un incendie ni d'une invasion des armées ennemies, mais la scène d'un génocide organisé. Elle savait aussi ce qu'avait pressenti Ciri, vers quoi et vers qui elle se hâtait avec tant d'empressement.

Tout comme elle savait qu'elle ne la rattraperait pas. Aucune chance. Kelpie franchissait la foule en sautant allégrement par-dessus les gens paniqués, serrés les uns contre les autres, fauchant au passage quelques chapeaux et bonnets, tandis que les magiciennes, elles, avaient toutes les peines du monde à se frayer un chemin ; c'était tout juste si certaines personnes ne passaient pas par-dessus le museau de leurs chevaux.

— Ciri ! Attends !

Sans même avoir compris comment, elles se retrouvèrent dans les ruelles encombrées d'habitants qui couraient dans tous les sens en hurlant. Yennefer aperçut au passage des corps qui gisaient dans les caniveaux, elle vit des cadavres pendus par les pieds aux poutres et aux poteaux. Elle vit un nain allongé sur le sol à qui l'on donnait des coups de pied et des coups de bâton. Elle en vit un autre que l'on massacrait avec des tessons de bouteille. Elle entendait les rugissements des tortionnaires, les cris et les hurlements des torturés. Elle vit la foule munie de bâtons se précipiter sur une femme qu'on avait jetée par la fenêtre, puis la frapper sans relâche et en cadence.

La foule grossissait, le rugissement montait. Les magiciennes avaient l'impression que la distance entre Ciri et elles avait diminué. L'obstacle suivant qui se dressait sur la route de Kelpie était un petit groupe de hallebardiers désorientés. Les considérant comme une simple clôture à franchir, la jument sauta allégrement par-dessus leurs têtes, fauchant les bords du chapel de l'un d'entre eux. Les autres, pris de panique, se retrouvèrent assis par terre.

Elles débouchèrent au grand galop sur la place, noire de monde. Et envahie par la fumée. Yennefer avait compris que Ciri, indubitablement guidée par sa vision, se dirigeait vers le cœur même des événements. Vers le foyer des incendies, là où la tuerie battait son plein.

Car dans la ruelle où elle s'était engagée la bataille faisait rage. Les nains et les elfes défendaient furieusement les barricades improvisées, luttant pour conserver des positions perdues, tombant et disparaissant sous la poussée de la populace qui s'abattait sur eux en rugissant. Ciri poussa un hurlement, se colla contre la crinière de Kelpie. Celle-ci prit son envol et franchit la barricade non pas comme un cheval, mais comme un immense oiseau noir.

Yennefer s'enfonça dans la cohue, pressa sa monture, bousculant plusieurs personnes. Elle fut renversée de sa selle avant d'avoir eu le temps de pousser un cri. Elle reçut un coup dans le dos, dans les reins, à l'arrière de la tête. Elle tomba à genoux, vit un individu poilu en blouse de cordonnier qui s'apprêtait à la rouer de coups de pied.

Yennefer en avait assez de ces gens qui donnaient des coups de pied.

Entre ses doigts écartés apparurent des flammes bleues et crépitantes, cinglant comme un fouet les visages, les bustes et les mains des gens qui l'entouraient. Une odeur de chair brûlée se répandit, les hurlements et les paillements de douleur couvrirent un instant le tumulte et le vacarme.

— Une sorcière ! Une sorcière elfique !

Un autre individu bondit vers elle, brandissant une hache. Yennefer dirigea ses flammes directement sur son visage, ses globes oculaires se fendirent, bouillonnèrent et, une fois liquéfiés, s'écoulèrent le long de ses joues en crépitant.

La foule se fit moins dense. Quelqu'un la saisit par le bras, elle se secoua, prête à envoyer de nouvelles flammes, mais c'était Triss.

— Sauvons-nous d'ici... Yenna... Sauvons-nous...

En un éclair Yennefer se souvint.

*J'ai déjà entendu cette voix-là s'échapper de lèvres qui semblaient de bois, que pas une seule goutte de salive n'humidifiait. Des lèvres paralysées par la peur, des lèvres que la panique faisait trembler.*

*Je l'ai déjà entendue parler avec cette voix. Sur le mont Sodden.*

*Alors qu'elle mourait de peur.*

*À présent aussi elle meurt de peur. Jusqu'à la fin de sa vie elle mourra de peur. Car celui qui ne brise jamais en lui la couardise sera dominé par la peur jusqu'à la fin de sa vie.*

On aurait dit que les doigts que Triss planta dans la manche de Yennefer étaient de fer. Au prix d'un grand effort, celle-ci se libéra de leur emprise.

— Sauve-toi si tu veux, s'écria-t-elle. Va te cacher derrière les jupes de ta loge ! Moi, j'ai des personnes à protéger ! Je ne laisserai pas Ciri seule ! Ni Geralt ! Dégagez, canailles ! Hors de mon chemin si vous tenez à votre peau !

La foule qui la séparait de son cheval s'écarta devant les éclairs qui jaillissaient des yeux et des mains de la magicienne. Yennefer secoua la tête, ébouriffant ses boucles noires. Elle avait l'air d'une furie, d'un ange exterminateur capable de châtier les mortels de son épée de feu.

— Dégagez, rentrez chez vous, mufles ! hurla-t-elle en flagellant la populace à coups de flammes. Dégagez ou je vous marque au fer rouge comme le bétail !

Une voix sonore et métallique s'éleva dans la foule.

— Il n'y a qu'une seule sorcière, une seule maudite sorcière elfique !

— Elle est toute seule ! L'autre s'est sauvée ! Allez, les enfants ! À vos cailloux !

— Mort aux non-humains ! Les sorcières au bûcher !

— À mort !



La première pierre siffla près de son oreille. La seconde l'atteignit au bras, la faisant chanceler. La troisième percuta son visage. Une violente douleur explosa sous son crâne, l'enveloppant tout entière d'un voile noir.

\*\*\*

Elle revint à elle, gémit de douleur. Ses bras et ses poignets étaient très douloureux. Instinctivement, elle tendit la main et tâta les épais bandages. Elle poussa un nouveau gémissement, sourd, désespéré. De regret, car il ne s'agissait pas d'un rêve. Et aussi parce que ça n'avait pas marché.

— ça n'a pas marché, dit Tissaia de Vries, assise près de son lit.

Yennefer avait soif. Elle souhaitait que quelqu'un au moins humidifie ses lèvres couvertes d'un dépôt visqueux. Mais elle ne demanda rien. Empêchée par son orgueil.

— ça n'a pas marché, répéta Tissaia de Vries, mais ce n'est pas faute de t'être donné du mal. Tu as entaillé correctement, et en profondeur. C'est pour ça que je suis maintenant auprès de toi. S'il ne s'était agi que d'une comédie, d'une stupide mascarade, je n'aurais pour toi que du mépris. Mais tu t'es fait une entaille profonde. C'était du sérieux.

Yennefer regarda le plafond, les yeux hébétés.

— Je vais m'occuper de toi, jeune fille. Car sans doute cela en vaut-il la peine. Et il va falloir un peu travailler sur toi, oh oui ! il va falloir travailler ! Je vais non seulement devoir redresser ta colonne vertébrale et ton omoplate, mais aussi guérir ta main. En te coupant les veines, tu as coupé les tendons. Et les mains d'une magicienne sont un instrument important, Yennefer.

De l'humidité sur ses lèvres. De l'eau.

— Tu vivras. Ton heure n'est pas encore venue. (La voix de Tissaia était impersonnelle, rationnelle, sèche même.) Lorsqu'elle viendra, tu te souviendras de ce jour.

Yennefer suça avidement le bâton entouré d'un bandage mouillé.

— Je vais m'occuper de toi, répéta Tissaia de Vries en touchant délicatement ses cheveux. Et maintenant... Nous sommes seules ici. Sans témoins. Personne ne le verra, et moi je ne le dirai à personne. Pleure, jeune fille. Pleure tout ton soûl. Pleure une dernière fois. Ensuite tu n'en auras plus le droit. Il n'y a pas de spectacle plus affreux qu'une magicienne en train de pleurer.

\*\*\*

Elle reprit conscience, expectora, cracha du sang. Quelqu'un la

traînait par terre ; c'était Triss, elle la reconnut à son parfum. Non loin d'elles des sabots ferrés claquaient sur le pavé, un cri résonna. Yennefer vit un chevalier en armure, en jaquette blanche marquée d'un chevron rouge, qui rossait la foule du haut de sa selle avec un nerf de bœuf. Les pierres lancées par la populace ricochaient sur son armure et son heaume. Le cheval hennissait, regimbait, lançait des ruades.

Yennefer sentait qu'elle avait la lèvre supérieure affreusement enflée. Au moins l'une de ses dents de devant était tombée ou avait été cassée, meurtrissant douloureusement sa langue.

— Triss..., bafouilla-t-elle. Téléporte-nous loin d'ici !

— Non, Yennefer, répondit Triss d'une voix parfaitement calme et froide.

— Ils vont nous tuer...

— Non, Yennefer. Je ne me sauverai pas. Je ne me cacherais pas derrière les jupes de la loge. Et ne crains rien, je ne m'évanouirai pas de peur comme à Sodden. Cette époque est révolue dorénavant, elle appartient au passé.

Au début de la ruelle, près de murs à demi effondrés et couverts de mousse, elles virent un monceau impressionnant composé de compost, de fumier et de déchets. Un monceau tellement grand qu'on aurait pu dire « un mont ».

La foule était enfin parvenue à acculer et immobiliser le chevalier et sa monture. Il fut renversé au sol avec un bruit épouvantable, tous se mirent à ramper sur lui comme de la vermine, le recouvrant d'un tapis vivant.

Triss tira Yennefer jusqu'au sommet du monceau de déchets ; une fois arrivée, elle leva ses mains en l'air. Animée d'une véritable rage, elle scanda une incantation, d'une voix si perçante que pendant une fraction de seconde la foule se calma.

— Ils vont nous tuer, répéta Yennefer en crachant du sang. C'est certain...

Triss interrompit son incantation l'espace d'un instant.

— Aide-moi. Aide-moi, Yennefer. Nous allons lancer sur eux la Foudre d'Alzur...

*Et on en tuera bien cinq ou six, songea Yennefer. Après quoi les autres nous écharperont. Mais soit, Triss, comme tu veux. Si toi tu ne t'enfuis pas, tu ne me verras pas non plus m'enfuir.*

Elle se joignit aux incantations. Elles criaient toutes les deux à présent.

La foule les observa quelques secondes, mais elle recouvra rapidement ses esprits. Des cailloux se mirent de nouveau à siffler autour des magiciennes. Une lance passa tout près de la tempe de Triss. Elle ne trembla même pas.

*Ça ne marche pas du tout, songea Yennefer, notre sortilège est impuissant. Nous n'avons aucune chance de formuler avec succès une incantation aussi difficile que la Foudre d'Alzur. La voix d'Alzur, d'après ce qu'on affirme, avait la résonance d'une cloche, et lui avait la diction d'un orateur. Tandis que nous piaillons et bafouillons, enchevêtrant paroles et mélodie...*

Elle était prête à s'interrompre, à concentrer le restant de ses forces sur une autre incantation capable soit de les téléporter toutes les deux, soit de régaler la populace en train de charger, ne serait-ce que pour une fraction de seconde, d'un châtiment très désagréable. Mais c'était inutile.

Le ciel s'assombrit soudain, des nuages se formèrent au-dessus de la ville qui fut plongée dans une obscurité de tous les diables. Un souffle froid envahit l'atmosphère.

— Ouh là ! gémit Yennefer. J'ai l'impression que nous n'avons pas fait les choses à moitié.

\*\*\*

— La Grêle dévastatrice de Merigold, répéta Nimue. En fait, cette appellation n'a aucune valeur officielle, le sortilège ne fut jamais enregistré, car, après Triss Merigold, nul ne réussit à le reproduire. Pour des raisons simples. Triss avait alors les lèvres abîmées et ne parlait pas distinctement. Les mauvaises langues affirment qu'elle avait de plus la gorge nouée par la peur.

— En l'occurrence, c'est difficile à croire, dit Condwiramurs en faisant la lippe, il ne manque pas d'exemples du courage et de la bravoure de la noble Triss, on la surnomme même l'Impavide dans certaines chroniques. Mais je m'interrogeais sur autre chose. L'une des versions de la légende affirme que Triss n'était pas seule sur le mont de Rivie. Que Yennefer était avec elle.

Nimue contemplait l'aquarelle qui représentait un mont noir, abrupt, tranchant comme un couteau sur un fond de nuages bleu-noir illuminés. Au sommet du mont on distinguait la silhouette d'une femme svelte aux bras écartés et aux cheveux en bataille.

De la brume qui couvrait la surface de l'eau leur parvenait le battement régulier des rames de la barque du Roi Pêcheur.

— S'il y avait qui que ce soit là-bas avec Triss, constata la Dame du Lac, aucune trace n'en est restée dans la vision de l'artiste.

\*\*\*

— J'ai l'impression que nous n'y sommes pas allées de main morte, dis donc, répéta Yennefer. Fais attention, Triss !

Des nuages noirs s'étaient accumulés au-dessus de Rivie ; des billes de glace anguleuses, des grêlons de la grosseur d'un œuf de poule s'abattirent instantanément sur la ville. Ils tombaient si fort qu'ils brisaient avec fracas les tuiles des maisons. Ils tombaient si dru que la placette entière fut bientôt couverte d'un épais tapis blanc. La foule se mit à s'agiter dans tous les sens, les gens se retrouvaient à terre, ils se protégeaient la tête, rampaient les uns sous les autres, se sauvaient en se bousculant, s'agglutinaient contre les portes et sous les marquises, se rencognaient contre les murs. Tous n'avaient pas cette chance. Certains restaient allongés comme des poissons inertes sur la glace couverte de sang.

La grêle cognait si fort qu'il y avait de quoi perdre l'équilibre ; elle menaçait de fissurer le bouclier magique que Yennefer à la toute dernière seconde avait réussi à créer au-dessus de leurs têtes. Il était inutile de tenter une autre incantation. Elle savait qu'il était impossible de mettre fin à ce qu'elles avaient engendré ; elles avaient accidentellement déclenché un élément qui devait se dévouer, libéré une force qui devait s'apaiser d'elle-même. Et qui s'apaiserait bientôt.

Du moins l'espérait-elle.

Il y eut un éclair, immédiatement suivi d'un grondement de tonnerre, fracassant, interminable. Qui fit trembler la terre. La grêle frappait les toitures et le pavé, des éclats de grêlons voltigeaient tout autour.

Le ciel s'était un peu éclairci. Le soleil émergea d'entre les nuages, cinglant la ville de son éclat tel un fouet. Un son s'échappa de la bouche de Triss : était-ce un sanglot ? était-ce une plainte ?

La grêle continuait à tomber, à frapper, recouvrant la placette d'une épaisse couche de billes glacées, brillantes comme des diamants. Mais les grêlons étaient à présent moins nombreux et plus petits, Yennefer le comprit en écoutant le martèlement sur le bouclier magique : il perdait en intensité. Puis la grêle cessa. D'un coup. Brusquement. Des hommes armés surgirent sur la placette, les fers des sabots de leurs montures résonnèrent sur la glace. La populace beuglait et s'enfuyait, chassée à coups de nagaïka, frappée par les hampes des lances et le plat des épées.

— Bravo, Triss, lança Yennefer d'une voix rauque. Je ne sais pas ce que c'était... Mais tu as réussi à merveille.

— ça valait le coup, graila Triss Merigold, l'héroïne du mont.

— Oui, en effet. Courons, Triss. Car ce n'est sans doute pas encore fini.

\*\*\*

C'était fini. La grêle que les magiciennes avaient fait tomber sur la

ville avait refroidi les têtes brûlées. L'armée put donc se risquer à frapper et rétablir l'ordre. Jusque-là, les soldats avaient eu peur. Ils savaient ce qu'il en coûtait de s'attaquer à une foule en furie, ils avaient vu la racaille, assoiffée de sang et de meurtres, qui n'avait peur de rien et ne reculait devant rien. Le déchaînement des éléments naturels avait tout de même refréné les élans barbares de ce monstre aux mille visages, et la charge des troupes avait fait le reste.

Le calme retomba sur Rivie. Sans les quelque deux cents cadavres affreusement mutilés et les dizaines d'habitations incendiées, on aurait pu penser qu'il ne s'était rien passé. Dans le quartier de l'Ormeraie, tout près du lac Loc Eskalott, où un magnifique arc-en-ciel illuminait le ciel, les saules pleureurs se reflétaient admirablement à la surface de l'eau aussi lisse que celle d'un miroir, les oiseaux s'étaient remis à chanter, l'air sentait bon le feuillage humide. Un magnifique paysage bucolique où tout semblait irréel.

Même le sorceleur, gisant dans une mare de sang, et auprès duquel était agenouillée Ciri.

\*\*\*

Geralt était inconscient et blanc comme un linge. Il gisait, immobile, mais lorsqu'elles arrivèrent près de lui, il se mit à tousser, expectorer, cracher du sang. Il commença à frissonner, à trembler si fort que Ciri ne pouvait rien faire pour l'en empêcher. Yennefer s'agenouilla près de lui. Triss vit que ses mains tremblaient. Elle-même se sentit soudain aussi faible qu'un enfant, tout devint noir devant ses yeux. Quelqu'un la soutint, l'empêcha de tomber. Elle reconnut Jaskier.

Elle entendit la voix vibrante de désespoir de Ciri.

— ça ne marche pas du tout... Ta magie ne le soigne en rien, Yennefer.

— Nous sommes arrivées..., annonça la magicienne en remuant les lèvres avec difficulté, ... nous sommes arrivées trop tard.

— Ta magie ne marche pas, répéta Ciri comme si elle ne l'entendait pas. Qu'est-ce qu'elle vaut donc, votre fameuse magie ?

*Tu as raison, Ciri,* songea Triss en sentant sa gorge se nouer. *Nous savons provoquer des tempêtes de grêle, mais nous sommes incapables de repousser la mort. Quoique ça ait l'air plus facile en apparence.*

— Nous avons envoyé chercher un carabin, annonça d'une voix rauque un nain qui se tenait près de Jaskier, mais on ne le voit pas arriver...

— Il est trop tard pour un carabin, constata Triss, s'étonnant elle-même du calme de sa voix. Il se meurt.

Geralt eut un dernier spasme, toussa et cracha du sang, puis il se

raidit et se figea. En proie au désespoir, Jaskier, qui soutenait toujours Triss, soupira ; le nain jura. Yennefer se mit à gémir, son visage soudain se transforma, ses traits se crispèrent et enlaidirent son visage.

— Il n'y a rien de plus pitoyable qu'une magicienne en train de pleurer, dit sèchement Ciri. C'est toi-même qui me l'as appris. Mais toi, à présent, tu es pitoyable, vraiment pitoyable, Yennefer. Toi et ta magie qui ne sert à rien.

Yennefer ne répondit pas. Tenant dans ses mains la tête inerte de Geralt, elle répéta d'une voix déchirante ses incantations. Ses paumes, ainsi que les joues et le front du sorcelleur étaient parcourus d'étincelles bleues vacillantes et de flammèches tremblotantes. Triss savait combien lui coûtaient de telles incantations. Elle savait également qu'elles ne pouvaient rien changer. Elle était plus que certaine que même l'intervention d'une guérisseuse spécialisée se révélerait impuissante. Il était trop tard. Les sortilèges de Yennefer ne faisaient que l'épuiser. Triss s'étonnait d'ailleurs que la magicienne aux cheveux noirs résiste si longtemps.

Cela ne dura pas, car Yennefer s'interrompit au beau milieu d'une formule magique et s'affaissa sur le pavé à côté du sorcelleur.

L'un des nains jura de nouveau. Un autre gardait la tête baissée. Jaskier, qui soutenait toujours Triss, renifla.

Soudain, il se mit à faire très froid. La surface du lac se mit à fumer comme un chaudron de sorcière, se voilant de brume. Le brouillard montait rapidement, s'épaississant au-dessus de l'eau, se propageant par vagues sur la terre, entourant le paysage d'une blancheur laiteuse, épaisse, qui amortissait les sons, les étouffait, dissipait les formes et les silhouettes.

— Et moi, poursuivait lentement Ciri toujours agenouillée sur le pavé sanglant, j'ai un jour renoncé à la Force. Si je n'y avais pas renoncé, j'aurais pu le sauver aujourd'hui. Je l'aurais guéri, je le sais. Mais il est trop tard. J'ai renoncé, et maintenant je ne peux rien faire. C'est comme si je l'avais tué de mes propres mains.

Le silence fut interrompu ; d'abord par un hennissement bruyant de Kelpie. Puis par le cri étouffé de Jaskier.

Tous furent frappés de stupeur.

\*\*\*

De la brume surgit une licorne blanche qui trottait avec souplesse et légèreté, tout doucement, redressant avec grâce sa tête galbée. Cela n'avait rien d'extraordinaire, nul n'ignorait les légendes qui, toutes, donnaient des licornes la même description. S'il y avait bien une chose singulière, c'était de voir évoluer la licorne sur le lac sans qu'aucune ondulation ne vienne en rider la surface.

Jaskier poussa un gémissement, d'admiration cette fois. Triss sentit l'émotion l'envahir. L'euphorie.

La licorne fit claquer ses sabots sur les pierres de la jetée. Secoua sa crinière. Hennit longuement, mélodieusement.

— Ihuarraquax, dit Ciri. J'espérais bien que tu viendrais.

La licorne s'approcha, hennit de nouveau, piaffa, heurta violemment le sol de son sabot. Elle inclina la tête. La corne qui saillait de son front s'enflamma soudain d'une vive lumière, d'un éclat qui dissipa instantanément le brouillard.

Ciri toucha sa corne.

Triss poussa un cri sourd en voyant les yeux de la jeune fille étinceler d'un éclat opalescent, en voyant son corps tout entier entouré d'une auréole ardente. Ciri ne l'entendait pas, elle n'entendait personne. Elle tenait toujours la corne d'Ihuarraquax d'une main tandis qu'elle tournait son autre main en direction du sorceleur inerte. De ses doigts jaillit un ruban de clarté scintillante et ardente comme la lave, qui flottait dans les airs.

\*\*\*

Personne n'aurait su dire combien de temps cela avait duré. Car c'était irréel.

Comme un songe.

\*\*\*

La licorne, qui avait presque disparu dans le brouillard de plus en plus épais, poussa un hennissement, frappa le sol de son sabot, agita à plusieurs reprises sa corne comme pour indiquer quelque chose. Triss jeta un coup d'œil. Sous la voûte formée au-dessus du lac par les branches des saules, elle distingua une forme sombre sur l'eau. C'était une barque.

La licorne agita de nouveau sa corne. Et disparut progressivement dans la brume.

— Kelpie, dit Ciri, suis-la.

Kelpie s'ébroua. Secoua son museau. Suivit docilement la licorne. On entendit pendant quelques secondes le claquement de ses sabots sur le sol. Puis le bruit cessa brutalement. Comme si la jument avait disparu, comme si elle s'était volatilisée, dématérialisée.

La barque se trouvait juste au bord du lac ; lorsque la brume se dispersait, Triss pouvait la voir distinctement. C'était une embarcation de fortune, rudimentaire et anguleuse comme une énorme auge de cochons.

— Aidez-moi, dit Ciri.

Sa voix était assurée et décidée.

Dans un premier temps, personne ne comprit ce qu'elle avait en tête, ni ce qu'elle attendait d'eux. C'est Jaskier qui saisit le premier. Peut-être parce qu'il connaissait la légende ; il avait peut-être lu, un jour, l'une de ses versions poétisées. Il prit dans ses bras Yennefer, toujours inconsciente. Il s'étonna de la sentir si menue, si légère. Il aurait juré que quelqu'un l'aidait à la soulever. Il aurait juré qu'il sentait à ses côtés les épaules de Cahir. Du coin de l'œil il perçut le mouvement fugace de la tresse blonde de Milva. Lorsqu'il déposa la magicienne dans la barque, il crut voir les mains d'Angoulême qui maintenaient l'embarcation.

Les nains transportèrent le sorceleur, aidés de Triss qui lui soutenait la tête. Yarpen Zigrin cligna des yeux, car l'espace d'une seconde il vit les frères Dahlberg. Zoltan Chivay aurait juré qu'au moment où ils déposaient le sorceleur dans la barque, Caleb Stratton l'avait secondé. Triss Merigold aurait mis sa tête à couper qu'elle sentait le parfum de Lytta Neyd, surnommée Corail. Et l'espace de quelques secondes elle vit au milieu du voile de brume les yeux clairs, jaune-vert, de Coën de Kaer Morhen.

Voilà les tours que jouait ce brouillard, cet épais brouillard du lac Eskalott.

— C'est prêt, Ciri, dit la magicienne d'une voix sourde. Ta barque attend.

Ciri repoussa les cheveux sur son front, renifla.

— Excuse-moi auprès des dames de Montecalvo, Triss, dit-elle. Mais il ne peut en être autrement. Je ne peux pas rester quand Geralt et Yennefer s'en vont. Je ne peux tout simplement pas. Elles devraient le comprendre.

— Oui, elles devraient.

— Adieu, donc, Triss Merigold. Adieu, Jaskier. Au revoir à tous.

— Ciri, murmura Triss, petite sœur... Permets-moi de venir avec vous...

— Tu ne sais pas toi-même ce que tu me demandes, Triss.

— Est-ce qu'un jour, je te...

— Sûrement, l'interrompit-elle d'un ton résolu.

Elle mit un pied dans la barque qui oscilla et commença aussitôt à s'éloigner. À disparaître dans la brume. Ceux qui étaient restés sur le rivage n'entendaient pas le moindre clapotement, ne voyaient aucune vague ni aucun mouvement à la surface de l'eau. Comme s'il ne s'agissait pas d'une barque, mais d'une apparition.

Pendant encore un très court instant, ils distinguèrent la silhouette fine et floue de Ciri, ils la virent utiliser une longue perche pour donner de l'élan et de la vitesse à la barque qui pourtant filait déjà à vive allure.



Puis il n'y eut plus que la brume.

*Elle m'a menti*, songeait Triss. *Je ne la reverrai plus jamais. Je ne la verrai plus parce que...* Vaesse deireadh aep eigan. *Quelque chose s'achève...*

— Quelque chose s'achève, dit Jaskier d'une voix altérée.

— Quelque chose commence, enchaîna Yarpén Zigrin.

Quelque part, dans la ville, un coq coquelina.

Le brouillard se dissipa rapidement.

\*\*\*

Gera! ouvrit les yeux.

Il vit un feuillage au-dessus de lui, un kaléidoscope de feuilles miroitant au soleil. Il vit des branches abondamment chargées de pommes.

Il sentit des doigts effleurer délicatement sa tempe et sa joue. Des doigts qui lui étaient familiers. Qu'il aimait à en avoir mal.

Il avait également mal au ventre, à la poitrine, aux côtes, et le bandage qui lui enserrait le torse le convainquit que la ville de Rivie et la fourche à trois dents n'étaient pas le fruit d'un mauvais rêve.

— Reste allongé tranquillement, mon amour, dit doucement Yennefer. Reste tranquille. Ne bouge pas.

— Où sommes-nous, Yen ?

— Est-ce important ? Nous sommes ensemble. Toi et moi.

Les oiseaux chantaient, des verdiers ou des grives. L'air embaumait l'herbe, les plantes, les fleurs. Les pommes.

— Où est Ciri ?

— Elle est partie.

Yennefer changea de position, libéra délicatement son bras de sous la tête du sorceleur ; elle s'allongea sur l'herbe à côté de lui de manière à pouvoir le regarder dans les yeux. Elle le regardait avidement, comme si elle voulait se rassasier de sa vue, comme si elle voulait se constituer une réserve d'images de lui pour l'éternité. Lui aussi la regardait, et la mélancolie lui étreignit la gorge.

— Nous étions avec Ciri sur la barque, se rappela-t-il. Sur le lac. Puis sur une rivière. Sur une rivière au courant puissant. Dans le brouillard...

Il trouva la main de Yennefer et la serra fortement.

— Reste allongé tranquillement, mon amour. Reste tranquille. Je suis auprès de toi. Ce n'est pas important, ce qui s'est passé ; ce n'est pas important, où nous étions. Maintenant je suis là. Et je ne te quitterai plus jamais. Plus jamais.

— Je t'aime, Yen.

— Je sais.

- Néanmoins, j'aimerais savoir où nous sommes, soupira-t-il.  
Yennefer resta silencieuse.  
— Moi aussi, dit-elle enfin tout doucement.

\*\*\*

— Et c'est la fin de l'histoire ? demanda Galaad au bout d'un instant.

— Bien sûr que non ! protesta Ciri en frottant ses pieds l'un contre l'autre pour faire tomber le sable qui s'était immiscé entre ses orteils. Tu voudrais que l'histoire se termine ainsi ? Pas moi !

— Alors que s'est-il passé ensuite ?

— C'est simple, s'esclaffa-t-elle. Ils se marièrent.

— Raconte.

— Bah ! qu'est-ce qu'il y a à raconter ? Ce fut un mariage en grande pompe. Ils vinrent tous, Jaskier, la mère Nenneke, Iola et Eurneid, Yarpén Zigrin, Vesemir, Eskel... Coën, Milva, Angoulême... Et ma Mistle... Et moi aussi, j'y étais, j'ai bu de l'hydromel et du vin. Et eux, c'est-à-dire Geralt et Yennefer, eurent ensuite leur propre maison et vécurent heureux, très, très heureux. C'est ainsi que ça se passe, dans les contes de fées. Tu comprends ?

— Pourquoi pleures-tu, ô Dame du Lac ?

— Je ne pleure pas du tout. C'est à cause du vent, c'est tout !

Ils restèrent longtemps silencieux, admirant le globe ardent du soleil rougeoyant qui effleurait les cimes des montagnes.

— En réalité, dit Galaad, rompant enfin le silence, c'était une histoire tout à fait étrange, oui, tout à fait étrange. Le monde d'où tu viens, dame Ciri, est véritablement stupéfiant.

Ciri renifla bruyamment.

— Oui..., reprit Galaad en toussotant à plusieurs reprises, quelque peu dépité par son silence. Mais chez nous aussi des aventures surprenantes peuvent se produire. Ne serait-ce par exemple, que ce qui est arrivé à sire Gauvain avec le Chevalier vert... ou à mon oncle, sire Bors, et à sire Tristan... Écoute donc, dame Ciri. Sire Bors et sire Tristan se déplaçaient un jour vers l'ouest, vers Tintagel. Leur route passait par des bois sauvages et dangereux. Ils vont leur chemin, ils avancent, regardent et voient soudain une biche blanche, et à côté d'elle, une femme toute de noir vêtue, d'un noir plus noir que le charbon. Et d'une beauté telle qu'il était impossible de trouver plus belle dans le monde entier sauf, peut-être, la reine Guenièvre... Cette dame, qui se tenait près de la biche, donc, vit nos deux chevaliers ; elle tendit la main et leur parla ainsi...

— Galaad ?

— Oui ?

— Tais-toi.

Il toussota, se racla la gorge et se tut. Ils restèrent tous deux silencieux, observant le soleil. Ils demeurèrent ainsi très longtemps.

— Dame du Lac ?

— Je t'ai dit de ne pas m'appeler ainsi.

— Dame Ciri ?

— Oui ?

— Viens avec moi à Camelot, ô dame Ciri. Tu verras, le roi Arthur te traitera avec respect... Quant à moi... Moi, je t'aimerai et t'honorerai toujours...

— Ne reste pas à genoux, relève-toi sur-le-champ ! Et puis non. Puisque tu es là, frotte-moi les pieds. Ils sont glacés. Merci. Tu es mignon. J'ai dit : les pieds ! Les pieds s'arrêtent aux chevilles !

— Dame Ciri ?

— Je suis là, tu le vois bien, non ?

— Le soleil se couche...

— C'est vrai. (Ciri ferma la boucle de sa chaussure puis elle se leva.) Sellons nos chevaux, Galaad. Y a-t-il dans les environs un endroit où nous pourrions passer la nuit ? Ah ! Je vois à ton air que tu connais le terrain aussi bien que moi. Ce n'est pas grave, mettons-nous en route ; quand bien même il faudrait dormir à la belle étoile, que ce soit un peu plus loin, dans la forêt. Il y a trop de vent près du lac... Qu'est-ce que tu regardes ainsi ?

» Ah, ah ! devina-t-elle en le voyant rougir. Te réjouirais-tu à la perspective de dormir sous un buisson de noisetiers, sur un tapis de mousse, dans les bras d'une fée ? Écoute-moi bien, jeune homme, je n'ai pas la moindre envie...

Elle s'interrompit en voyant son visage rougi et ses yeux brillants. Un visage tout à fait plaisant, somme toute. Quelque chose qui n'était pas la faim serra son estomac et son ventre.

*Que m'arrive-t-il ?* se demanda-t-elle.

— Ne perds pas de temps, s'exclama-t-elle presque en criant. Selle ton étalon !

Quand ils furent enfin à cheval, elle le regarda et se mit à rire très fort. Étonné, il lui jeta un regard interrogateur.

— Rien, rien, dit-elle nonchalamment. Je viens seulement de penser à quelque chose. En route, Galaad.

*Un tapis de mousse*, songea-t-elle en se retenant de pouffer. *Sous un buisson de noisetiers. Et moi dans le rôle d'une fée. Eh bien, eh bien !*

— Dame Ciri...

— Oui ?

— Viendras-tu avec moi à Camelot ?

Elle tendit son bras vers lui. Et lui tendit le sien. Ils unirent leurs mains, chevauchant côte à côte.

*Au diable ! se dit-elle. Pourquoi pas ? Je parierais toute ma fortune que dans ce monde aussi il se trouvera du travail pour une sorceleuse.*

*Parce qu'un monde qui n'aurait pas de travail pour une sorceleuse, ça n'existe pas.*

— Dame Ciri...

— N'en parlons pas pour l'instant. Poursuivons notre route.

Ils cheminèrent droit vers le soleil couchant. Abandonnant derrière eux la vallée qui sombrait dans la nuit. Abandonnant les blocs de pierre sur le rivage. Les sapins sur les versants des montagnes. Et le lac, le lac enchanté, bleu et lisse comme un saphir taillé. Lui aussi, ils le laissèrent derrière eux.

Et devant eux, dès lors, ils avaient tout.

***La Saison des orages***

Une aventure du sorcelleur

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

## Exergue

« Des fantômes et des damnés,  
Des monstres aux longues pattes  
Et des créatures qui frappent la nuit,  
Protège-nous, bon Seigneur ! »

Prière connue sous le nom de « la litanie  
de Cornouailles », datant des <sup>XIV</sup><sup>e</sup>-<sup>XV</sup><sup>e</sup> siècles

« On dit que le progrès éclaire l'obscurité.  
Mais les ténèbres existeront toujours ! Toujours !  
Et toujours les ténèbres seront peuplées de crocs et de serres, de la  
mort et du sang. Il y aura toujours des créatures qui frapperont la nuit.  
Mais nous, les sorceleurs, sommes là pour les en empêcher. »

Vesemir de Kaer Morhen

« Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde de ne pas devenir monstre soi-même. Si tu plonges longuement ton regard dans l'abîme, l'abîme finit par ancrer son regard en toi. »

*Par-delà le Bien et le Mal*, Friedrich Nietzsche <sup>1</sup>

« Plonger son regard dans l'abîme est à mon sens une idiotie totale. Il existe sur terre une multitude de choses bien plus dignes d'un regard. »

*Un demi-siècle de poésie*, Jaskier

<sup>1</sup> *Jenseits von Gut und Böse*, traduction de Geneviève Bianquis. (NdT)

## CHAPITRE PREMIER

Il n'existait que pour tuer.

Il était allongé sur le sable chauffé par le soleil.

À travers ses antennes piliformes et ses pédicelles plaqués au sol, il percevait les vibrations qui se propageaient.

Les secousses étaient encore lointaines ; Idr les ressentait distinctement pourtant, et leur intensité lui permettait de déterminer non seulement la direction exacte prise par sa proie et la cadence à laquelle elle se déplaçait, mais également d'en estimer le poids. Pour la majorité des prédateurs de son espèce, le poids de la victime était d'une importance capitale. Rester en planque, charger, pourchasser, impliquait une perte d'énergie qui devait être compensée par la qualité de la pâture. La plupart de ces prédateurs renonçaient à attaquer lorsque la proie était trop petite. Mais pas lui. Idr n'existait pas pour manger et entretenir la race. Lui n'avait pas été créé dans ce but.

Idr vivait pour tuer.

En déplaçant prudemment ses pattes, il se dégagea du chablis, rampa par-dessus la souche putréfiée ; délaissant l'arbre déraciné, il traversa la plaine en trois bonds, tel un fantôme, plongea dans les fougères touffues, se fondit dans les fourrés. Il se mouvait rapidement et sans bruit ; déjà il se retrouvait en train de courir et de sauter telle une gigantesque sauterelle.

Il s'enfonça dans le taillis, aplatit sur le sol la cuirasse segmentée de son ventre. Les vibrations se faisaient de plus en plus précises. Les impulsions de ses vibrisses et de ses poils ras lui projetaient une image. Un plan. Idr savait déjà comment surprendre sa victime, il savait à quel endroit lui couper la route, la contraindre à la fuite. Il allait fondre sur elle et l'attaquer par-derrière, pour la fendre de ses mandibules, coupantes comme un rasoir. Il avait évalué la longueur et la hauteur de son saut. Déjà les tremblements et les impulsions créaient en lui la joie éprouvée au moment où la proie se débattrait sous sa charge, l'euphorie procurée par le goût du sang chaud. La volupté ressentie lorsqu'un hurlement de douleur transpercerait l'air. Il frissonna légèrement en serrant et desserrant ses pinces et ses pédipalpes.

Les secousses du sol étaient très nettes, Idr commença à les distinguer. Il savait déjà que les victimes étaient plusieurs, au nombre de trois probablement, peut-être quatre. Deux d'entre elles ébranlaient le sol de manière habituelle ; les vibrations de la troisième indiquaient une masse et un poids faibles. Quant à la quatrième, si tant est qu'il y en eût une quatrième, elle produisait des martèlements irréguliers, faibles et hésitants. Idr s'arrêta, tendit ses antennes par-dessus l'herbe afin de tester les mouvements de l'air.



Les tremblements du sol finirent par signaler enfin ce qu'il escomptait. Les victimes s'étaient séparées. L'une, la plus importante, était restée à l'arrière. Et la quatrième, la plus floue, avait disparu. C'était un faux signal, un écho trompeur. Idr l'ignora.

La petite proie s'éloigna davantage des deux autres. Le sol se mit à trembler plus fort. Et plus près. Idr tendit ses pattes arrière, prit son élan et bondit.

La fillette poussa un cri strident. Plutôt que de se sauver, elle resta pétrifiée sur place. Et elle se mit à hurler, sans discontinuer.

\*\*\*

Le sorceleur se rua dans sa direction tout en dégageant son épée. Il se rendit compte aussitôt que quelque chose n'allait pas. Qu'il venait d'être abusé.

L'homme qui traînait un chariot avec du bois mort hurla et, sous les yeux de Geralt, fut projeté d'une toise en l'air ; du sang jaillit par saccades, larges et abondantes. L'homme retomba pour aussitôt s'envoler à nouveau, cette fois en deux parties d'où le sang fusait copieusement. Il ne criait plus. C'était au tour de la femme de hurler à présent, de la même voix stridente que sa fille, figée, paralysée par la peur.

Le sorceleur n'y croyait plus, mais il parvint pourtant à sauver la fillette. Il bondit jusqu'à elle et la poussa avec force, rejetant parmi les fougères, à l'intérieur de la forêt, la femme éclaboussée de sang. Et il comprit sur-le-champ qu'il s'agissait d'une ruse. D'un stratagème. Car la forme grise, plate, aux multiples pattes et incroyablement rapide, s'éloignait déjà du chariot et de la première victime. Elle se dirigeait vers la seconde. Vers la petite fille, qui n'avait pas cessé de piailler. Geralt se précipita à sa suite.

Si la fillette était restée clouée sur place, il ne serait pas arrivé à temps. Mais elle fit montre de lucidité et se lança dans une fuite frénétique. Le monstre gris l'aurait cependant rattrapée rapidement et sans efforts, il l'aurait rattrapée et tuée, avant de faire demi-tour pour achever également la femme. Oui, les choses se seraient passées ainsi sans la présence du sorceleur.

D'une enjambée, Geralt rejoignit le monstre ; son talon vint écraser l'une des pattes arrière d'Idr. Si le sorceleur n'avait pas bondi sur le côté, il aurait perdu une jambe : la créature grise avait fait demi-tour avec une agilité incroyable, tandis que ses pinces falciformes se refermaient dans un claquement, le ratant d'un cheveu. Avant que le sorceleur retrouve son équilibre, le monstre avait pris son élan et attaquait. Geralt se protégea instinctivement et, d'un coup large et plutôt chaotique de son épée, il repoussa la bête ; il ne l'avait

pas blessée, mais il avait repris l'initiative.

Il se redressa, attaqua, frappant à partir de l'oreille, brisant la cuirasse sur le céphalothorax plat. Avant que la créature étourdie reprenne ses esprits, d'une deuxième frappe, le sorceleur faucha sa mandibule gauche. Le monstre se jeta sur lui en agitant ses pattes, tentant, de son autre mandibule, de l'encorner tel un taureau. Le sorceleur faucha la deuxième mandibule également. D'un revers rapide, il cingla l'une de ses pédipalpes. Et martela à nouveau le céphalothorax.

\*\*\*

Idr perçut enfin le danger. Il comprit qu'il devait fuir. Fuir loin, très loin, se terrer quelque part, se mettre à l'abri. Il n'existait que pour tuer. Pour tuer, il devait se régénérer. Il devait fuir... Loin...

\*\*\*

Le sorceleur ne le laissa pas s'enfuir. Il le rattrapa, piétina le segment arrière de son corps ; il frappa d'en haut, en prenant son élan. Cette fois, la cuirasse du céphalothorax céda, elle éclata avec fracas, laissant s'échapper une épaisse sanie verdâtre. Le monstre se débattait, ses pattes moulinaient sauvagement la terre.

Geralt continua à assener des coups de son épée, cherchant désormais à séparer définitivement la gueule plate du reste du corps.

Il respirait lourdement.

Au loin on entendit un grondement. Le déchaînement du vent et les nuages qui noircissaient rapidement laissaient augurer un bel orage.

\*\*\*

Dès leur première rencontre, Geralt avait associé Albert Smulka, nouvellement nommé au poste de zupan de la commune, à un bulbe de rutabaga : de forme arrondie, mal lavé, la peau épaisse, il était, globalement, assez inintéressant. En d'autres termes, il se distinguait peu des employés communaux à qui Geralt avait habituellement affaire.

— C'est donc bien vrai, dit le zupan. Rien de tel en fin de compte qu'un sorceleur lorsqu'on a des problèmes.

Quelques instants plus tard, sans attendre de Geralt aucune réaction, Albert Smulka poursuivait son monologue :

— Jonas, mon prédécesseur, ne cessait de chanter tes louanges. Dire que je le prenais pour un bonimenteur. Disons que je ne lui

accordais pas grand crédit. Je sais comment on peut enrober les choses dans de belles histoires. Surtout chez les gens ignorants : à tout instant ils voient qu'un miracle, qu'une merveille, ou bien encore un sorceleur aux pouvoirs surhumains. Et il se révèle soudain, ma foi, que c'est la pure vérité. Là-bas, dans le bois, derrière le petit cours d'eau, tant de gens ont disparu qu'il est impossible désormais d'en faire le compte. Mais puisque le chemin pour venir au village est plus rapide de ce côté, eh bien, ils passent par là, les imbéciles... Courant à leur propre perte. Sans tenir compte des avertissements. À cette heure on vit une époque où il vaut mieux ne pas rôder dans les endroits déserts, ne pas traîner dans les bois. Partout des monstres, partout des ogres. Dans les contreforts du Tukaj, en Témérie, une chose terrible vient de se produire : dans un village minier, quinze personnes se sont fait tuer par une espèce de fantôme forestier. Rogowizna, c'est le nom de ce village. Tu as dû en entendre parler. Non ? Mais je te dis la vérité, parole. Paraît même que des sorcières ont mené une enquête dans ledit Rogowizna. Mais soit, à quoi bon bavasser. Nous ici, à Ansegis, nous sommes en sécurité. Grâce à toi.

Le zupan sortit une cassette de sa commode. Il posa sur la table une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encrier.

— Tu avais promis de tuer le monstre, dit-il sans relever la tête. Il en résulte que tu n'as pas raconté de sornettes. Pour un vagabond, tu es un homme de parole... Et puis, tu leur as sauvé la vie, à ces braves gens. La petite dame et la petiote. T'ont-elles au moins remercié ? Sont-elles tombées à tes pieds ?

*Non, pensa le sorceleur en serrant les mâchoires. Parce qu'elles n'avaient pas encore totalement recouvré leurs esprits. Et avant que cela arrive, je serai parti loin d'ici. Avant qu'elles comprennent que je me suis servi d'elles comme d'un appât, persuadé, dans ma présomptueuse vanité, que je parviendrais à les sauver tous les trois. Je serai parti avant que la fillette prenne conscience, avant qu'elle comprenne que c'est par ma faute si elle se retrouve à demi orpheline.*

Il se sentait mal. Sans doute était-ce le résultat des élixirs avalés avant le combat. Certainement.

Le zupan parsema le papier de sable, après quoi il le secoua pour faire tomber le surplus par terre.

— Ce monstre, dit-il, est véritablement affreux. J'ai jeté un coup d'œil à la charogne lorsqu'on l'a ramenée... Qu'est-ce que c'était, au juste ?

Geralt n'avait aucune certitude à ce sujet, mais il ne comptait pas se trahir.

— Un arachnomorphe.

Albert Smulka remua les lèvres, essayant vainement de répéter.

— Pff ! Peu importe son nom, qu'il aille au diable. C'est avec cette

épée que tu l'as abattu ? Avec ce fer ? Je peux ?

— Non.

— Ah ! C'est que la lame doit être ensorcelée sans doute. Et ça ne doit pas être donné... Morceau de roi... Mais on parle, on parle, et le temps passe. Le contrat est réalisé, l'heure est au paiement. Mais avant, les formalités. Signe la facture. C'est-à-dire, mets une croix ou bien un autre signe.

Le sorcelleur prit la facture qu'on lui tendait, il se tourna vers la lumière.

— Regardez-moi ça ! (Le zupan secoua la tête en grimaçant.) On sait lire, peut-être ?

Geralt reposa le papier sur la table, le poussa vers le fonctionnaire.

— Une petite erreur s'est glissée dans ce document, annonça-t-il d'une voix basse et tranquille. Nous nous étions mis d'accord pour cinquante couronnes. La facture est établie pour quatre-vingts couronnes.

Albert Smulka joignit ses mains, y appuya son menton.

— Ce n'est pas une erreur. (Il avait, lui aussi, baissé la voix.) Plutôt un gage de reconnaissance. Tu as tué un terrible monstre, ça n'a pas dû être une tâche facile... Personne, donc, ne s'étonnera d'un tel montant...

— Je ne comprends pas.

— Tout juste. Ne fais pas l'innocent. Tu veux me faire croire que Jonas, quand il était à ma place, ne t'établissait pas ce genre de factures ? Je te parierais ma tête que...

— Que quoi ? l'interrompt Geralt. Qu'il gonflait les factures ? Et qu'il partageait moitié-moitié avec moi la différence dont il réduisait le Trésor royal ?

— Moitié-moitié ! (Le zupan fit la grimace.) N'exagérons rien, sorcelleur, n'exagérons rien. Qui pourrait penser que tu es aussi important ? De la différence, tu obtiendras un tiers. Dix couronnes. Pour toi, c'est déjà une belle prime, de toute façon. Et moi, j'ai droit à davantage, ne serait-ce qu'en égard à la fonction. Les fonctionnaires devraient être riches. Plus le fonctionnaire est riche, plus le prestige de l'État est grand. Du reste, que peux-tu savoir sur le sujet ? Je suis las déjà de cette discussion. Vas-tu signer, oui ou non, cette facture ?

La pluie martelait le toit, dehors il pleuvait des hallebardes. Mais il ne tonnait plus, l'orage s'était éloigné.

## INTERLUDE

*Deux jours plus tard*

— ... Je vous en prie, très chère. (Belohun, le roi de Kerack, invita sa convive d'un geste impérieux.) Je vous en prie. Serviteurs ! Une chaise !

La voûte de la salle, splendide, était ornée d'un plafond, une fresque représentant un voilier au milieu des vagues, des tritons, des hippocampes et des créatures rappelant des homards. Sur l'un des murs, une autre fresque reproduisait la carte du monde. Une carte parfaitement fantaisiste et qui, comme l'avait constaté Corail depuis longtemps, n'avait que peu en commun avec la localisation effective des terres et des océans. Mais elle était jolie et de bon goût.

Deux pages vinrent installer une lourde chaise curule sculptée. La magicienne y prit place et posa ses mains sur les appuis de telle sorte que ses bracelets, bien en évidence, ne pouvaient passer inaperçus.

Elle portait sur ses cheveux frisés un petit diadème en rubis, et sur son profond décolleté, un collier, en rubis également.

Belohun, le fils d'Osmyk, était, on peut le dire, un roi de la première génération. Son père avait fait fortune dans le commerce maritime et, semblerait-il, également dans la piraterie. Après avoir usé la concurrence et monopolisé le cabotage maritime de la région, Osmyk se fit roi. L'acte usurpateur du couronnement ne finalisa à vrai dire qu'un *statu quo*, aussi ne provoqua-t-il guère d'objections, pas plus que de protestations. Profitant des guerres et querelles privées antérieures, Osmyk mit de l'ordre dans les conflits de frontières et de pouvoir avec ses voisins, Verden et Cidaris. On n'ignora plus désormais où commençait le domaine de Kerack et où il se terminait, ni qui en était le chef. Et puisque le chef était roi, ce titre lui revenait. Par l'ordre naturel des choses, le titre et le pouvoir se transmettaient de père en fils ; par conséquent, lorsque, après la mort d'Osmyk, son fils Belohun monta sur le trône, personne ne fut étonné. À la vérité, des fils, Osmyk en avait d'autres, quatre autres pour le moins, mais tous avaient renoncé au droit au trône, l'un d'eux de son plein gré, d'ailleurs, à ce qu'on raconte. Ainsi Belohun régnait-il sur Kerack depuis une bonne vingtaine d'années, tirant profit des chantiers navals, du transport, de la pêche et de la piraterie, conformément à la tradition familiale.

Et pour l'heure, assis sur son trône surélevé, coiffé d'un colback en zibeline, son sceptre à la main, le roi Belohun accordait audience. Majestueux tel le géotrupe du fumier sur une bouse de vache.

— Ma chère et vénérable dame Lytta Neyd, dit-il en guise de bienvenue. Notre magicienne préférée, Lytta Neyd. Qui a daigné honorer une nouvelle fois Kerack de sa visite. Et à nouveau pour

plusieurs jours, je présume ?

— L'air marin m'est bénéfique. (Provocatrice, Corail plaça une jambe sur l'autre, faisant admirer ses petites bottines en liège dernier cri.) Avec votre aimable permission, Votre Majesté.

Le roi laissa aller son regard sur ses fils, assis à ses côtés. Tous deux avaient grandi comme des perches, ne rappelant en rien leur père, osseux, nerveux, mais peu impressionnant par la taille. Ils n'avaient pas l'air de frères non plus. L'aîné, Egmond, noir comme un corbeau ; Xander, à peine plus jeune, d'un blond presque albinos. Tous deux observaient Lytta sans aucune sympathie. À l'évidence, ils étaient agacés du privilège accordé aux magiciens en vertu duquel ces derniers n'étaient pas tenus de rester debout en présence du roi, mais étaient libres de s'asseoir tandis qu'il leur accordait audience. Ce privilège avait pourtant une portée universelle, et quiconque voulait passer pour une personne civilisée ne pouvait le prendre à la légère.

— Nous donnons notre aimable permission, prononça lentement Belohun. Avec une certaine restriction.

Corail leva la main et regarda ostensiblement ses ongles. Ce qui était censé signifier qu'elle se fichait pas mal de la restriction de Belohun. Le roi ne déchiffra pas le signal. Ou, s'il l'avait fait, le cachait-il habilement.

— Il est parvenu à nos oreilles, souffla-t-il, irrité, que la vénérable dame Neyd procurait des concoctions magiques aux femmes qui ne voulaient pas avoir d'enfants. Et qu'elle aidait également les femmes enceintes à avorter. Mais ici, à Kerack, nous considérons ce processus immoral.

— Une chose à laquelle une femme a droit naturellement, rétorqua sèchement Corail, ne peut *ipso facto* être immorale.

Le roi redressa sa maigre silhouette sur le trône :

— Une femme n'est en droit d'espérer de son mari que deux faveurs : une grossesse pour l'été et une paire de laptis en fines lanières d'écorce pour l'hiver. Tant le premier cadeau que le second ont pour mission d'ancrer la femme à la maison. La maison est l'endroit approprié pour les femmes, celui qui lui est attribué naturellement. Une femme avec un gros ventre et sa progéniture accrochée à ses jupons ne s'éloignera pas de son foyer, aucune idée saugrenue ne germera dans sa tête, ainsi son époux aura-t-il l'esprit libre. Un homme à l'esprit libre pourra travailler dur en vue d'accroître la fortune et la prospérité de son souverain. Et un homme qui, rassuré sur son ménage, travaille à la sueur de son front sans relâche n'imaginera aucun projet stupide. Mais si l'on convainc une femme qu'elle peut procréer quand bon lui semble, qu'elle n'y est pas obligée si elle n'en éprouve pas le désir, et si, de surcroît, quelqu'un lui souffle le procédé et lui suggère le remède, eh bien, vénérable !

l'ordre social commencera alors à vaciller.

— Parfaitement, intervint le prince Xander qui guettait depuis longtemps l'occasion d'intervenir. Absolument.

— Une femme peu disposée à la maternité, poursuit Belohun, une femme que son ventre, un berceau et des mioches n'emprisonnent pas dans son logis, cédera rapidement à la concupiscence. C'est un fait évident et inéluctable. Et l'homme verra alors disparaître sa tranquillité intérieure et l'équilibre de son esprit ; dans son harmonie de tous les jours, quelque chose, soudain, se mettra à dysfonctionner et à sentir mauvais ; il se révélera, étrangement, qu'aucune harmonie n'existe ni aucun ordre. Et surtout pas celui qui se justifie par un dur labeur quotidien. Ni le fait que c'est moi-même qui m'empare des fruits de ce labeur. Et à partir de ce genre d'idées, un pas suffit vers les troubles. Les séditions, les émeutes, les rébellions. As-tu saisi, Neyd ? Qui donne aux femmes des moyens de prévention contre les grossesses ou permettant leur interruption, celui-là détruit l'ordre social, il incite à l'agitation et à la révolte.

— Absolument, intervint Xander. C'est parfaitement vrai !

Lytta n'avait cure des airs dominateurs et des apparences d'autorité de Belohun, elle savait parfaitement qu'en tant que magicienne, elle était intouchable, et la seule chose que le roi pouvait faire, c'était discourir. Elle se garda néanmoins de lui démontrer avec force que, dans son royaume, les choses dysfonctionnaient et sentaient mauvais depuis déjà longtemps, que de l'ordre, il n'y en avait aucunement et que la seule harmonie connue de ses habitants était l'harmoniflûte – un instrument de musique, cousin de l'accordéon. Et qu'y mêler les femmes, la maternité ou son manque d'attrait était une preuve évidente non seulement de misogynie, mais également de crétinisme.

Au lieu de quoi, elle répondit :

— L'accroissement de la fortune et de la prospérité est un thème récurrent dans ta longue argumentation. Je te comprends d'autant mieux que mon bien-être m'est également très cher. Et pour rien au monde je ne renoncerais à ce qui me l'assure. J'estime qu'une femme est libre d'enfanter si elle le désire, et de ne pas enfanter si elle ne le souhaite pas, mais je n'entamerai pas de polémique, chacun a bien le droit, finalement, d'avoir son propre avis sur la question. Je soulignerai simplement que sur l'aide médicale que j'apporte aux femmes, je perçois des rémunérations. Qui représentent une source non négligeable de mes revenus. Nous sommes dans une économie de marché libre, sire. Je te prie instamment de ne pas fourrer ton nez dans la source de mes revenus, car, tu ne l'ignores pas, mes revenus sont également ceux du Chapitre et de toute la confrérie. Et la confrérie réagit expressément mal à toute tentative de ponction de ses

revenus.

— Essaierais-tu de me menacer, Neyd ?

— Mais pas le moins du monde. Bien au contraire, je m'engage à te fournir une aide considérable et ma collaboration. À cause de l'exploitation que tu exerces et de tes pillages, si des troubles venaient à se manifester à Kerack ; si, pour employer de grands mots, le flambeau s'enflammait, et que la populace insurgée se précipitait pour te jeter dehors, te détrôner et aller te pendre ensuite à une branche morte, sache, Belohun, que tu pourrais compter alors sur ma confrérie. Sur les magiciens. Nous t'apporterons notre aide. Nous ne laisserons pas place aux révoltes et à l'anarchie, car cela ne nous convient pas davantage. Exploite donc tant que tu veux et accrois ta fortune. Accrois-la en paix. Et n'empêche pas les autres d'en faire autant. Je t'en prie instamment, et te le conseille vivement.

— Tu le conseilles ? s'emporta Xander en se levant de sa chaise. Toi, tu donnes des conseils ? Mon père est le roi ! Les rois n'écoutent pas les conseils, les rois donnent des ordres !

— Assieds-toi, fils, se renfrogna Belohun, et ne dis rien. Quant à toi, magicienne, tends bien l'oreille. J'ai quelque chose à te dire.

— Je t'écoute.

— Je me prends une nouvelle femme... Dix-sept ans... Une petite cerise, je te le dis. Une cerisette sur un lit de crème.

— Je te félicite !

— J'agis pour des raisons diplomatiques. Je me soucie de ma succession, et de l'ordre dans l'État.

Resté jusqu'alors muet comme une tombe, Egmund redressa vivement la tête.

— La succession ? gronda-t-il, et l'éclat mauvais de son regard n'échappa pas à l'attention de Lytta. Quelle succession ? Tu as six fils et huit filles, bâtards compris ! Cela ne te suffit-il pas ?

— Vois par toi-même, répliqua Belohun en agitant sa main osseuse. Vois par toi-même, Lytta. Il faut que je veille à ma succession. Je devrais laisser le royaume et la couronne à un homme qui interpelle ainsi un membre de sa famille ? Par chance, je suis toujours en vie et c'est encore moi qui règne. Et je compte régner encore longtemps. Comme je le disais, je me marie...

— Oui, et donc ?

— Si...

Le roi se gratta derrière l'oreille, jeta un regard à Lytta par-dessous ses paupières plissées.

— Si elle... je veux dire, ma nouvelle épouse... si ma nouvelle épouse s'adressait à toi pour obtenir ces moyens... Je t'interdis de les lui donner. Parce que je m'y oppose ! Parce que ces moyens sont immoraux !



— On peut trouver un accord, répondit Corail avec un délicieux sourire. Si elle s'adresse à moi, ta petite cerise n'obtiendra rien. Je le jure.

— Là, c'est clair, se dérida Belohun. Voyez comme nous nous entendons à merveille. Une compréhension réciproque et un respect mutuel, voilà l'essentiel. Même les différences doivent s'exprimer de belles manières.

— Parfaitement, intervint Xander.

Egmund prit la mouche, il jura dans sa barbe.

Corail enroula une boucle rousse autour de son doigt, leva la tête, regarda le plafond.

— Dans le cadre du respect mutuel et de la compréhension réciproque, de même que dans un souci d'harmonie et d'ordre dans ton royaume... je suis en possession d'une certaine information. Une information confidentielle. J'ai en horreur la délation, mais plus encore l'imposture et l'escroquerie. Et il s'agit, cher sire, de malversations financières éhontées. D'aucuns essaieraient de te détrousser.

Belohun se pencha sur son trône, et son visage se tordit féroceement.

— Qui ? Des noms !

« **Kerack**, ville située au nord du royaume de Cidaris, à l'embouchure de la rivière Adalatte. Autrefois capitale du royaume indépendant de **K.** ; à la suite de règnes malhabiles et de l'extinction de la lignée régnante, le royaume périclita, perdit de son importance et fut annexé et partagé entre ses voisins. La ville possède un port, plusieurs fabriques, un phare ; elle compte près de 2000 habitants. »

*Encyclopædia Maxima Mundi*, tome VIII, Effenberg et Talbot

## CHAPITRE 2

Les mâts se dressaient dans la baie couverte de voiles blanches et colorées. Les plus gros bateaux étaient ancrés dans la rade, fermée par un cap et un brise-lames. Dans le port même, près des môles en bois, étaient amarrées les embarcations plus modestes, et les très petites. Sur la plage, presque toutes les places étaient occupées par des barques. Ou ce qu'il en restait.

À l'extrémité du cap fouetté par les vagues blanches du ressac s'élevait un phare de briques blanches et rouges, vestige restauré de l'époque elfique.

Le sorceleur pressa de ses éperons les flancs de sa jument. Ablette redressa le museau, dilata ses naseaux, comme si elle aussi se réjouissait de l'odeur maritime portée par le vent. Aiguillonnée, elle se dirigea vers les dunes. Vers la ville déjà proche.

La ville de Kerack, principale métropole du royaume du même nom, était située sur les deux rives qui formaient l'embouchure de la rivière Adalatte ; elle était divisée en trois zones distinctes et clairement dissemblables.

Sur la rive gauche étaient installés le complexe portuaire, les docks et le centre industriel et commercial qui comprenait les chantiers navals et les ateliers, de même que les conserveries, les magasins et les entrepôts, les halles et les marchés.

Les baraques et cabanes des indigents et du peuple travailleur, les maisons et échoppes des marchands, les abattoirs, les étals des bouchers, occupaient la rive opposée ; sur ce terrain, nommé Palmyre, on trouvait également de nombreux troquets et lupanars, qui ne commençaient à s'animer en général qu'à la tombée de la nuit, car Palmyre était aussi le quartier des distractions et des plaisirs défendus. Et l'on pouvait facilement y perdre sa bourse ou recevoir un coup de couteau dans les côtes, Geralt ne l'ignorait pas.

Sur la rive gauche, éloignée de la mer, une haute palissade construite en épais madriers abritait le véritable Kerack, un quartier entier constitué de ruelles étroites au milieu des maisons des riches marchands et financiers, ainsi que des comptoirs, des banques, des monts-de-piété, des ateliers de cordonnier et de tailleur, des magasins et des officines. Y étaient installés également des tavernes et des cabarets de classe supérieure, y compris des lupanars, qui, à vrai dire, offraient exactement les mêmes distractions que ceux du Palmyre portuaire, mais à des prix, en revanche, beaucoup plus élevés. Le centre du quartier était constitué d'une place de marché carrée, regroupant l'hôtel de ville, le théâtre, le tribunal, le bureau de douane et les résidences des élites locales. Dominant l'hôtel de ville, sur un socle affreusement souillé par les fientes des mouettes, se dressait le tombeau du fondateur de la cité, le roi Osmyk. C'était un beau

canular, car la cité portuaire existait bien avant qu'Osmyk ne débarque ici, seuls les diables sachant d'où il venait.

Un peu plus en hauteur, sur une colline, s'élevait le château et résidence du roi, aux formes et à la silhouette assez atypiques : il s'agissait en effet d'un ancien temple, transformé et agrandi après que les prêtres l'eurent abandonné, eu égard au manque total d'intérêt de la part de la population. Même le campanile du temple, c'est-à-dire son clocher, avait subsisté, et Belohun, le roi actuel de Kerack, avait ordonné de faire sonner son énorme cloche tous les jours à l'heure du midi, et aussi – pour faire enrager ses sujets, de toute évidence – à minuit.

La cloche était précisément en train de carillonner lorsque le sorceleur s'engaea parmi les premières bicoques de Palmyre.

Palmyre empestait le poisson, la lessive et la cuisine de bas étage ; dans les ruelles, il fallut beaucoup de temps et de patience au sorceleur pour se frayer un passage au milieu d'une foule effroyable. Il éprouva un réel soulagement lorsqu'enfin il fut parvenu au pont et se retrouva sur la rive gauche de l'Adalatte. L'eau de la rivière sentait mauvais, elle charriait des moutons d'écume, grâce à l'œuvre d'une gargote installée en amont. De là il n'y avait plus très loin jusqu'à la route qui menait à la ville ceinte d'une palissade.

Geralt laissa son cheval dans les écuries à l'entrée de la cité, il paya deux jours d'avance et versa un bakchich au valet pour assurer de vrais soins à Ablette. Puis il dirigea ses pas vers le poste de garde. Pour entrer dans Kerack, on ne pouvait éviter de passer par le poste de garde où il fallait se soumettre au contrôle et aux procédures peu agréables qui l'accompagnaient. Cette obligation irritait quelque peu le sorceleur, mais il en comprenait l'intention : la visite d'hôtes venant du Palmyre portuaire, surtout lorsqu'il s'agissait de marins débarquant de contrées étrangères, n'enchantait guère les habitants de la cité derrière la palissade.

Il pénétra dans la tour de guet, une construction en rondins empilés qui abritait le corps de garde, Geralt le savait. Il pensait savoir aussi ce qui l'attendait. Il se trompait.

Il avait visité nombre de corps de garde au cours de sa vie. Des petits, des moyens et des grands, dans des recoins du monde proches ou tout à fait éloignés, dans des régions plus ou moins civilisées, ou pas du tout. Tous les corps de garde empestaient le remugle, la sueur, le cuir et l'urine, ainsi que la mitraille et la graisse de conservation. Il en allait de même dans le corps de garde de Kerack. Ou, plus exactement, il en serait allé de même si les relents classiques des corps de garde n'étaient engloutis par une odeur lourde et insupportable de flatuosités, qui montait jusqu'au plafond. À n'en pas douter, l'essentiel du menu de la garnison locale était constitué de plantes légumineuses

à grosses graines telles que pois, fèves et fayots.

La garnison, par ailleurs, était entièrement féminine. Composée de six femmes, qui, attablées, étaient justement en train d'engouffrer leur repas de midi. Toutes ces dames avalaient goulûment et bruyamment le contenu d'une écuelle en argile, une chose surnageant au milieu d'une sauce claire au paprika.

La plus grande des gardiennes – la commandante, selon toute apparence – repoussa son écuelle et se leva. Geralt, qui avait toujours estimé qu'il n'existait pas de femmes laides, se sentit soudain obligé de reconsidérer son point de vue.

— Ton arme sur le banc.

Comme toutes les autres femmes présentes, la gardienne avait la boule à zéro. Ses cheveux avaient eu le temps de repousser un peu, formant sur son crâne chauve une espèce de tapis de poils durs malpropre. Par-dessous son caftan déboutonné et sa chemise dépoitraillée, on voyait saillir les muscles de son ventre qui rappelait une énorme échine de porc fumée ficelée. Pour rester dans les considérations charcutières, ses biceps faisaient la taille d'un jambon de porc.

— Pose ton arme sur le banc, répéta-t-elle. T'es sourd ou quoi ?

L'une de ses subalternes, toujours penchée au-dessus de son écuelle, se redressa légèrement et émit un pet, bien sonore et prolongé. Ses camarades partirent d'un rire gras. Geralt s'éventa de son gant. La gardienne observait l'épée du sorceleur.

— Eh ! Les filles ! Venez voir ça !

« Les filles » se levèrent, un peu à contrecœur, en prenant leur temps. Toutes, ainsi que le constata Geralt, étaient habillées dans un style plutôt libre et léger, et qui, surtout, leur permettait de s'enorgueillir de leur musculature. L'une portait un pantalon en cuir, court, aux jambes éventrées pour que ses cuisses puissent passer. En guise de haut, elle avait croisé des ceintures depuis la taille jusqu'aux épaules.

— Un sorceleur, constata-t-elle. Deux épées. L'une en acier, l'autre en argent.

Une deuxième gardienne, grande et large d'épaules comme les autres, s'approcha. D'un geste désinvolte, elle écarta la chemise de Geralt, saisit sa chaîne en argent, et tira sur son médaillon.

— Il a la marque, confirma-t-elle. Avec un loup qui montre les crocs dessus. En définitive, c'est bien un sorceleur, à la vérité. On le laisse passer ?

— Le règlement ne l'interdit pas. Il nous a remis ses épées...

— Justement. (D'une voix tranquille, Geralt se joignit à la conversation.) Je vous les ai remises. Elles seront placées toutes deux, je présume, dans un dépôt surveillé ? Et récupérables contre une

quittance ? Que l'on va sur-le-champ me remettre ?

Les gardiennes l'entourèrent en retroussant les lèvres. D'un mouvement qu'on aurait dit fortuit, l'une d'elles le bouscula. Une autre émit un pet retentissant.

— Que ça te serve de quittance, pouffa-t-elle.

— Un sorceleur ! Un dompteur de monstres sur gages ! Et qui nous a remis ses épées. Sans broncher. Soumis comme un morveux.

— Sûrement qu'il nous remettrait son dard aussi, si on lui demandait de le faire.

— Eh bien ! On n'a qu'à lui demander, alors. Hein, les filles ? Qu'il le sorte donc de sa braguette.

— Qu'on admire un peu le dard d'un sorceleur. On va voir un peu à quoi ça ressemble, un dard sorcelien !

— Ça suffit ! rugit la commandante. Elles se lâchent un peu, les pouffiasses ! Gonschorek, viens ici, toi ! Gonschorek !

Du local voisin surgit un individu, chauve et d'un certain âge, en houppelande gris foncé et béret de laine vissé sur la tête. À peine était-il entré qu'il se mit à tousser, il ôta son béret et commença à s'en éventer. Sans un mot, il prit les épées enroulées dans des sangles et fit signe à Geralt de le suivre. Le sorceleur ne tergiversa pas. Dans le cocktail d'émanations qui emplissaient le corps de garde, les gaz intestinaux finissaient résolument par l'emporter.

Une robuste grille en fer protégeait l'entrée de la pièce dans laquelle ils pénétrèrent. Le type en houppelande fit grincer une grosse clef dans la serrure. Il suspendit les épées sur une patère, parmi d'autres épées, sabres, coutelas et cimenterres. Il ouvrit un registre en lambeaux, gribouilla lentement et longuement dessus, sans cesser de tousser ; il avait du mal à respirer, peinait à reprendre son souffle. Pour finir, il tendit à Geralt la quittance qu'il venait de rédiger.

— Dois-je comprendre que mes épées sont ici en lieu sûr ? Enfermées sous clef et sous bonne garde ?

Le type en gris respirait toujours avec difficulté ; en haletant, il referma la grille et montra la clef au sorceleur. Cela ne convainquit pas Geralt. Chaque grille pouvait être forcée, et les effets sonores des flatulences des dames de la garde étaient capables de couvrir toutes les tentatives d'effraction. Il n'avait pourtant pas d'autre solution. Il fallait qu'il règle ce pour quoi il était venu à Kerack. Et quitte la cité au plus vite.

\*\*\*

L'auberge, ou plutôt, comme le signalait l'enseigne, l'hostellerie *Natura Rerum*, était située dans un bâtiment pas très grand, quoique de bon goût, en bois de cèdre, couvert d'un toit en pente surmonté

d'une haute cheminée. La façade était agrémentée d'un perron auquel menaient des marches bordées de généreux aloès dans des pots en bois. Il émanait du local des odeurs de cuisine, des viandes rôties sur le grill, surtout. Le fumet était si tentant que le sorceleur associa aussitôt le *Natura Rerum* à l'Eden, au jardin des délices, au pays de cocagne, au lait et au miel ruisselant sur la route des bienheureux.

Il se révéla bientôt que l'Eden en question, comme tout jardin des délices, était protégé. Il avait son cerbère, un gardien avec une épée flamboyante. Geralt avait eu l'occasion de le voir à l'œuvre. Le cerbère, un homme de petite taille, mais bâti en athlète, venait, sous ses yeux, de chasser du jardin des délices un jeune gringalet. Le jeune homme protestait avec force cris et gestes, ce qui, très clairement, énervait le cerbère.

— Tu as interdiction d'entrer, Muus. Et tu le sais parfaitement. Donc, éloigne-toi. Je ne vais pas me répéter.

Le jeune homme s'écarta suffisamment vite pour éviter d'être bousculé. Son crâne, comme le remarqua Geralt, était prématurément dégarni ; ses cheveux blonds, rares et longs, ne poussaient que sur le sommet de la tête, ce qui lui donnait, globalement, un aspect assez hideux.

— Je m'en tape de votre interdiction, et de vous avec ! hurla le jeune homme, à une distance de sécurité. Vous ne m'accordez aucune faveur ? Vous n'êtes pas les seuls ici, j'irai voir la concurrence ! M'as-tu-vu ! Parvenus ! L'enseigne est dorée, mais il reste toujours du crottin sur la tige de vos chaussures ! Et vous ne signifiez rien d'autre pour moi que ce crottin justement ! Et la merde sera toujours de la merde !

Geralt s'inquiéta quelque peu. Malgré son aspect hideux, le jeune homme dégarni était vêtu comme un parfait seigneur, pas très richement, certes, mais bien plus élégamment que lui-même en tout cas. Si donc l'élégance était le critère déterminant...

— Et toi, où est-ce que tu comptes aller ainsi, je te le demande ?

La voix sèche du cerbère interrompit le cours des pensées du sorceleur. Et confirma ses craintes.

— C'est un endroit exclusif, poursuivit le cerbère en bloquant le passage de sa personne. Tu comprends ce que ça veut dire ? Fermé, c'est pareil. Pour certains.

— Et pourquoi pour moi ?

— L'habit ne fait pas l'homme. (Campé deux marches au-dessus de Geralt, le cerbère pouvait regarder le sorceleur de haut.) Tu es l'exemple vivant, étranger, de cette sentence populaire. Tes habits te font pas du tout. Peut-être es-tu paré d'autres qualités cachées, je ne vais pas explorer plus avant. Je le répète, il s'agit d'un endroit fermé. On ne tolère pas les gens attifés comme des bandits, ici. Ni armés.

— Je ne suis pas armé.

— Mais tu as l'air de l'être. Dirige donc gentiment tes pas dans une autre direction.

— Un peu moins de zèle, Tarp.

À la porte du local était apparu un homme au teint bistre, vêtu d'un caftan satiné. Il avait les sourcils broussailleux, le regard pénétrant, et le nez busqué. Et gros.

— Il est clair que tu ignores à qui tu as affaire, informa-t-il le cerbère. Tu ignores qui est venu nous rendre visite.

Le silence prolongé du cerbère confirma qu'il l'ignorait, effectivement.

— Geralt de Riv. Sorceleur. Connus pour protéger les gens et leur sauver la vie. Comme il l'a prouvé la semaine dernière, ici même dans notre voisinage, à Ansegis, où il a secouru une mère et sa fille. Et quelques mois avant cela, à Cizmar, il avait tué une leucrote anthropophage, ça a fait beaucoup de bruit à l'époque, il a d'ailleurs été blessé par la bête. Comment pourrais-je interdire l'accès à mon local à un homme qui vit de pratiques si honorables ? Au contraire, je me réjouis d'accueillir un tel invité. Et je suis honoré qu'il ait daigné me rendre visite. Messire Geralt, l'hostellerie *Natura Rerum* vous accueille en son sein. Je suis Febus Ravenga, le propriétaire de ce modeste logis.

La table à laquelle le *Maître* installa Geralt était recouverte d'une nappe. Toutes les tables au *Natura Rerum* étaient ornées d'une nappe, et la plupart étaient occupées. Geralt ne se rappelait pas la dernière fois où il avait vu un tel chic dans une taverne.

Ne voulant passer pour un provincial et un rustre, il évita de regarder autour de lui, même si l'envie l'en démangeait. Un coup d'œil discret toutefois révélait un décor modeste, quoique délicat et coquet. Coquette aussi sans être toujours délicate était la clientèle, qui se composait en majorité, selon les estimations du sorceleur, de marchands et d'artisans. Il y avait des capitaines de navire, hâlés et barbus. Il ne manquait pas non plus de gentilshommes en vêtements bigarrés. Une odeur de viande rôtie, fine et agréable, d'ail et de cumin, embaumait l'air ; ainsi que celle des grosses fortunes.

Geralt se sentit observé. Lorsque cela arrivait, ses sens de sorceleur le lui signalaient aussitôt. Discrètement, du coin de l'œil, il jeta un regard.

L'observatrice, très discrète elle aussi – le commun des mortels ne l'aurait pas remarquée –, était une jeune femme aux cheveux roux renard. Elle faisait mine d'être entièrement absorbée par son mets à l'odeur appétissante même à distance, et qui semblait bien savoureux. Son style et le langage de son corps ne laissaient aucune place au doute. Pour le sorceleur en tout cas. Il aurait parié qu'elle était



magicienne.

D'un raclement de gorge, le *Maître* l'arracha à ses considérations et à une soudaine nostalgie.

— Aujourd'hui, annonça-t-il solennellement et non sans fierté, nous proposons du jarret de veau à l'étouffée sur verdure, avec champignons et haricots. Du cimier d'agneau rôti aux aubergines. De la poitrine de porc à la bière, servie avec des prunes glacées. De l'épaule de sanglier, servie avec des pommes en marmelade. Du magret de canard poêlé, avec chou rouge et canneberge. Des calmars farcis à la chicorée, avec sauce blanche et raisins. Des grenouilles grillées sauce crème fraîche, servies avec des poires à l'étouffée. Mais aussi, comme d'habitude, nos spécialités : cuisse d'oie au vin blanc, avec fruits choisis cuits au four, et turbot à l'encre de seiche caramélisée, servi avec des queues d'écrevisses.

— Si tu apprécies le poisson, je te recommande chaudement le turbot, dit Febus Ravenga, surgi d'on ne sait où. Pêché du matin, cela va sans dire. La fierté et l'orgueil de notre chef.

— Eh bien ! Va pour le turbot à l'encre. (Conscient que cela serait du plus parfait mauvais goût, le sorceleur lutta contre une envie irrationnelle de commander plusieurs plats à la fois.) Merci du conseil. Je commençais à souffrir de l'embarras du choix.

— Quel vin monsieur daignerait-il choisir ? demanda le *Maître*.

— Choisissez pour moi, je vous prie, quelque chose qui soit approprié. Je ne m'y connais guère en vin.

— Peu de gens s'y connaissent, observa Febus Ravenga en souriant. Et très peu nombreux sont ceux qui l'avouent. Soyez sans crainte, monsieur le sorceleur, nous choisirons le type de vin et le millésime qui conviennent. Je ne vous dérange pas davantage et vous souhaite bon appétit.

Ce souhait, toutefois, ne devait pas être exaucé. Geralt n'eut pas l'heur non plus de goûter le vin qu'on avait choisi pour lui. Le goût du turbot à l'encre de seiche resterait également pour lui un mystère ce jour-là.

La femme aux cheveux roux laissa tomber soudain toute discrétion ; elle trouva le regard du sorceleur. Lui octroya un sourire. Geralt ne put s'empêcher d'y voir de la malice.

Il ressentit un frisson.

— Sorceleur, répondant au nom de Geralt de Riv ?

Cette question lui fut posée par l'un des trois individus de noir vêtus qui s'étaient approchés furtivement de sa table.

— C'est moi-même.

— Au nom de la loi, vous êtes en état d'arrestation.

« Quel jugement dois-je craindre, ne faisant nul tort ? »

*Le Marchand de Venise*, William Shakespeare

## CHAPITRE 3

Son avocate, commise d'office, évitait de regarder Geralt dans les yeux. Avec une ténacité digne d'une meilleure affaire, elle compulsait des documents rangés dans une pochette. Ceux-ci n'étaient guère nombreux. La pochette en contenait deux, exactement. Sans doute l'avocate du sorceleur devait-elle les apprendre par cœur. Pour briller, espérait-il, par sa plaidoirie. Espoir vain, pourtant, il le craignait.

— Pendant tes arrêts, tu en es venu à te battre contre tes deux codétenus. Peut-être devrais-je en connaître la raison ?

— *Primo*, j'avais rejeté leurs avances, ils ne voulaient pas comprendre qu'un non voulait dire non. *Secundo*, j'aime bien me battre. *Tertio*, c'est tout à fait faux. Ils se sont blessés eux-mêmes. Contre le mur. Pour me calomnier.

Il parlait lentement et d'un air détaché. Après une semaine passée en prison, il était totalement désabusé.

L'avocate referma la pochette. Pour l'ouvrir de nouveau aussitôt. Après quoi, elle arrangea sa coiffure, étudiée avec art.

— D'après ce que j'en sais, lâcha-t-elle dans un soupir, tes codétenus ne porteront pas plainte. Concentrons-nous sur l'accusation du procureur. L'assesseur du tribunal va t'accuser d'un sérieux délit, passible d'une peine sévère.

*Comment pourrait-il en être autrement*, songea-t-il en admirant la beauté de l'avocate. Il se demandait l'âge qu'elle avait à son entrée à l'école des magiciennes. Et celui qu'elle avait en la quittant.

Les deux écoles de magie en fonction, celle des garçons à Ban Ard, et celle des filles, à Aretuza, sur l'île de Thanedd, ne produisaient pas que des absolvents et des absolventes, il en sortait également des rebuts. En dépit d'un important écrémage effectué lors des examens d'entrée et qui permettait en principe le passage au crible et le rejet des cas désespérés, la véritable sélection n'avait lieu qu'au cours des premiers semestres, qui démasquaient tous ceux qui avaient su jusque-là tromper leur monde. Ceux pour qui la pensée se révélait une expérience fâcheuse et dangereuse. Les imbéciles, les paresseux et les tire-au-flanc chroniques des deux sexes qui n'avaient rien à faire dans une école de magie. Le souci étant qu'il s'agissait d'ordinaire de la progéniture issue de familles riches ou qui, pour une raison ou une autre, étaient considérées comme influentes. Une fois ces élèves exclus de l'école, il fallait faire quelque chose de cette jeunesse difficile. Avec les garçons, il n'y avait pas de problèmes, les exclus de Ban Ard se retrouvaient dans la diplomatie ; l'armée, la marine ou la police leur tendaient les bras, et aux plus idiots restait la politique. Le rebut de l'école de magie incarné par le beau sexe n'était plus difficile à exploiter qu'en apparence. Bien que renvoyées, les jeunes demoiselles avaient franchi le seuil de l'école de magie et goûté à un certain degré

du grand art. Or, l'influence des magiciennes sur les puissants et toutes les sphères de la vie politico-économique était trop puissante pour laisser les demoiselles sur le carreau. Un havre de paix leur était assuré. Elles échouaient dans la justice. Devenaient juristes.

Le défenseur referma sa pochette. Puis la rouvrit.

— Je te conseille de plaider coupable, dit-elle, nous pourrions compter alors sur une mesure plus clémentine...

— Coupable de quoi ? l'interrompit le sorcelleur.

— Lorsque le tribunal te demandera si tu plaides coupable, réponds par l'affirmative. Reconnaître ta faute sera considéré comme une circonstance atténuante.

— Et comment comptes-tu alors me défendre ?

L'avocate referma sa pochette. Comme le couvercle d'un cercueil.

— Allons-y. La cour attend.

La cour attendait. L'accusé précédent était justement en train de quitter la salle du tribunal. Il n'avait pas l'air radieux, comme le constata Geralt.

Un pavois souillé par les mouches était suspendu au mur. Il représentait l'emblème de Kerack, un dauphin bleu azur *nageant* 2. Juste sous l'emblème était placée la table des juges. Trois personnes y étaient installées : un greffier chétif ; un sous-juge blafard ; et madame la juge, une femme à l'allure, aussi bien qu'au visage, posée.

Le banc à la droite des juges était occupé par l'assesseur du tribunal, qui remplissait les fonctions de procureur. Il avait la mine grave. Tellement grave que l'on se garderait de le rencontrer au coin d'une sombre ruelle.

Et en face, à la gauche du jury, se trouvait le banc des accusés. La place dévolue au sorcelleur.

Ensuite, tout alla très vite.

— Geralt, dénommé Geralt de Riv, sorcelleur de profession, est accusé de malversation, d'usurpation et d'appropriation de biens appartenant à la Couronne. Agissant en intelligence avec d'autres personnes par lui corrompues, l'accusé a majoré le montant de factures établies pour ses prestations de services, en vue de s'octroyer le surplus. Avec comme conséquences des pertes pour le Trésor public. La preuve en est la dénonciation *notitia criminis*, jointe à l'acte par l'accusation. Ladite dénonciation...

L'expression lasse du visage de la juge et son regard absent attestaient sans aucune équivoque que les pensées de la femme posée étaient ailleurs. Et que la préoccupaient bien d'autres questions et problèmes : la lessive, les enfants, la couleur des rideaux, la pâte à pétrir pour le gâteau au pavot et les vergetures sur ses fesses, augurant une crise conjugale. Le sorcelleur admit humblement qu'il était de moindre importance. Qu'il ne pouvait concurrencer ce genre de

préoccupations.

— Le crime commis par l'accusé, poursuivait, impassible, l'accusateur, non seulement ruine le pays, mais il compromet et détruit l'ordre social. La législation en vigueur exige...

— La dénonciation jointe à l'acte doit être traitée par la cour comme *probatio de relato*, l'interrompt le juge, une preuve rapportée par un tiers. L'accusation peut-elle présenter d'autres preuves ?

— Nous manquons... temporairement... d'autres preuves. Comme nous l'avons déjà établi, l'accusé est un sorceleur. Il s'agit d'un mutant qui se trouve au ban de la société des hommes, qui méprise les droits humains et se place au-dessus d'eux. Dans sa profession criminogène et sociopathe, il fraie avec le milieu criminel, ainsi qu'avec des non-humains, y compris des races traditionnellement ennemies du genre humain. Enfreindre la loi fait partie de la nature nihiliste du sorceleur. Dans le cas d'un sorceleur, Votre Honneur, le manque de preuves est la meilleure preuve... Cela démontre la perfidie, de même que...

— L'accusé, intervint la juge, manifestement peu curieuse de savoir ce que démontrait encore le manque de preuves, l'accusé plaide-t-il coupable ?

— Non. (Geralt ignore les signaux désespérés de son avocate.) Je suis innocent, je n'ai commis aucun crime.

Geralt avait un peu de pratique, il avait déjà eu affaire à la justice et s'était quelque peu familiarisé avec la littérature sur le sujet.

— On m'accuse à cause d'un préjugé...

— Objection ! hurle l'assesseur. L'accusé prend la parole.

— Rejetée !

— À cause d'un préjugé sur ma personne et sur ma profession, c'est-à-dire un *praeiudicium* ; *praeiudicium* implique donc par avance une affabulation. De plus, on m'accuse sur la base d'une seule et unique dénonciation anonyme. *Testimonium unius valet. Testis unus, testis nullus. Ergo*, ce n'est pas une accusation, mais une présomption, soit *praesumptio*. Et la présomption laisse des doutes.

— *In dubio pro reo* ! se réveilla le défenseur. *In dubio pro reo*, Votre Honneur !

— La cour, intervint la juge en assenant un coup de son marteau qui réveilla le sous-juge blafard, décide de fixer une caution d'un montant de cinq cents couronnes novigradiennes.

Geralt poussa un soupir. Il était curieux de savoir si ses deux compagnons de cellule étaient déjà revenus à eux, et s'ils avaient tiré quelque leçon de ce qui s'était passé. Ou bien s'il allait devoir leur donner une nouvelle tripotée et les battre à coups de pied.

2 En français dans le texte. (NdT)

« Qu'est une ville, si ce n'est le peuple ? »

*Coriolan*, William Shakespeare

## CHAPITRE 4

Juste à côté de la place du marché populeux se trouvait un étal, bricolé à la va-vite avec des planches ; il était tenu par une vieille petite bonne femme, coiffée d'un chapeau de paille, rondelette, et aux joues vermeilles ; elle avait tout de la bonne fée des contes. Au-dessus de sa tête on pouvait lire cette phrase : « La chance et la joie, vous ne les trouverez que chez moi ; le cornichon est offert. » Geralt s'arrêta, dénicha quelques piécettes de cuivre au fond de sa poche.

— Verse-moi un demi-quart de chance, mémé, demanda-t-il d'une voix morose.

Il prit son inspiration, but son verre d'un trait et souffla un bon coup. Il essuya les larmes que le tord-boyaux lui avait tirées des yeux.

Il était libre. Et furieux.

Chose curieuse, il avait appris sa mise en liberté de la bouche d'une personne qu'il connaissait. Du moins, de vue. C'était ce même jeune homme presque chauve qui s'était fait chasser récemment des marches du *Natura Rerum* sous ses yeux. Il s'agissait, en vérité, du scribouillard du tribunal.

— Tu es libre, lui communiqua le jeune homme dégarni en croisant et décroisant ses doigts maigres et noircis d'encre. On a payé ta caution.

— Qui l'a payée ?

L'information se révéla confidentielle, le gratte-papier refusa de la dévoiler. De même qu'il refusa tout aussi sèchement de restituer à Geralt la besace qu'on lui avait confisquée. Et qui contenait, entre autres choses, de l'argent liquide et des chèques de banque. Les biens personnels du sorcelleur, l'informa le scribouillard non sans acrimonie, avaient été traités par les autorités comme *cautio pro expensis*, une provision sur le compte des frais de justice et en prévision des peines.

Réclamer à cor et à cri ne rimait à rien et n'avait pas de sens. Geralt devait déjà s'estimer heureux qu'à sa sortie de prison on lui ait rendu les affaires qu'il avait dans ses poches au moment de son arrestation. Des petits trucs personnels et de la menue monnaie. Si menue que personne n'aurait envie de la voler.

Il calcula le nombre de pièces qu'il possédait. Et sourit à la petite vieille.

— Encore un demi-quart de joie, s'il vous plaît. Gardez le cornichon.

Avec le tord-boyaux de la petite bonne femme le monde devint sensiblement plus beau. Geralt savait que cet état ne durerait pas longtemps, il accéléra donc le pas. Il avait des choses à régler.

Par chance, Ablette, sa jument, avait échappé à l'attention du tribunal, et n'entrait pas dans le compte du *cautio pro expensis*. Soignée et nourrie, elle se trouvait toujours dans le box de l'écurie où il l'avait

amenée. Indépendamment de l'état de ses propres biens, le sorcelleur se devait de récompenser ces attentions. Grâce à une cachette cousue dans la selle, une poignée de pièces d'argent avaient été épargnées ; quelques-unes allèrent immédiatement au valet, qui resta bouche bée face à cette générosité.

Au-dessus de la mer, l'horizon s'assombrissait. Geralt crut y percevoir des étincelles d'éclairs.

Avant de pénétrer dans le corps de garde, il inspira prudemment une grande bouffée d'air frais. Rien n'y fit. Ces dames gardiennes avaient dû ingérer davantage de flageolets que d'ordinaire. Qui sait, peut-être étions-nous dimanche aujourd'hui ?

Comme d'habitude, les unes mangeaient. Les autres étaient occupées à jouer aux osselets. À la vue du sorcelleur, toutes se levèrent de table. Et firent cercle autour de lui.

— Visez un peu ! Le sorcelleur ! s'exclama la commandante en venant se placer tout près de Geralt. Le voilà revenu !

— Je quitte la ville. Je suis venu récupérer mon bien.

— Si je puis me permettre, qu'est-ce qu'il va nous donner en échange ? (Une deuxième gardienne, comme par inadvertance, le bouscula du coude.) Qu'est-ce que ça va nous rapporter ? Il va falloir t'acquitter, mon frère, eh oui ! Eh les filles ! Qu'est-ce qu'on lui demande de faire ?

— Il n'a qu'à nous baiser le cul à toutes !

— Avec une léchouille ! Et un patin !

— Comme tu y vas ! Pour qu'il nous contamine encore, avec je ne sais quoi ?

— Mais il nous doit bien un petit plaisir, non ? lança une autre en frottant contre Geralt son buste dur comme la pierre.

— Il n'a qu'à nous chanter une petite chanson ! dit en pétant bien fort la suivante. Je lui donne le ton, pour la mélodie !

— Qu'il s'inspire plutôt du mien ! (Une des gardiennes péta plus bruyamment encore.) Il est plus sonore !

Les autres femmes se tenaient les côtes tant elles riaient.

Geralt se fraya un chemin en s'efforçant de ne pas user de la force. À ce moment-là, la porte de l'entrepôt s'ouvrit, laissant apparaître l'individu en houppelande grise et en béret. Le dépositaire, semblait-il, Gonschorek. À la vue du sorcelleur, il ouvrit grand la bouche.

— Vous ? bafouilla-t-il. Mais comment donc ? Vos épées...

— C'est cela même. Mes épées. Merci de me les apporter.

— C'est que... C'est que... (Gonschorek faillit s'étouffer, il se tint la poitrine ; il avait du mal à reprendre sa respiration.) C'est que je ne les ai pas, vos épées !

— Pardon ?



— Je ne les ai pas... (Le visage de Gonschorek devint tout rouge. Et se tordit comme au paroxysme de la douleur.) C'est qu'on les a emport...

— Plaît-il ?

Geralt sentit une fureur froide l'envahir.

— Em-por-tées...

— Comment ça, emportées ? (Il empoigna le dépositaire par ses revers !) Emportées par qui, sacredieu ? Qu'est-ce que ça veut dire, par la peste ?

— La quittance...

— Tout juste !

Geralt sentit sur son bras une poigne de fer : la commandante de la garde l'éloigna du dépositaire, qui était en train de suffoquer.

— Tout juste, la quittance ! Montre-la-moi !

Le sorceleur ne l'avait pas. La quittance du dépôt était restée dans sa besace, laquelle avait été réquisitionnée par la justice. En tant qu'acompte au titre des frais et de la prévision des peines.

— La quittance !

— Je ne l'ai pas. Mais...

— Pas de quittance, pas de dépôt. (La commandante ne l'avait pas laissé achever sa phrase.) Tes épées ne sont plus là, t'as pas entendu ? Sûrement qu'c'est toi qui les as emportées. Et maintenant tu nous fais une scène ? Tu veux nous plumer ? Pas question. Fiche le camp d'ici.

— Je ne sortirai pas avant de...

Sans relâcher la pression, la commandante tira Geralt en arrière et lui fit faire demi-tour. Le visage contre la porte.

— Fous le camp.

Geralt s'était méfié de la réaction de la femme, il ne pouvait cependant opposer aucune résistance à quelqu'un qui avait des épaules de gladiateur, un ventre semblable à une échine de porc et des mollets de discobole, et qui, ajouté à cela, lâchait des pets de mulet. Il repoussa la commandante et la frappa de toutes ses forces d'un coup dans la mâchoire. Un crochet du droit. Son préféré.

Les soldates se figèrent. Mais pour un instant seulement. Avant même que la commandante ne s'affale sur la table, provoquant une fontaine de flageolets sauce paprika, il les avait déjà toutes sur le dos. Sans tergiverser, il administra un soufflet à l'une, en cogna une autre si fort que ses dents volèrent en éclats, il servit le signe d'Ard aux deux suivantes ; telles des poupées, elles fusèrent vers le râtelier aux hallebardes, les faisant toutes dégringoler avec un vacarme et un grondement indescriptibles.

Il reçut une taloche sur l'oreille, elle venait de la commandante, ruisselante de sauce. La deuxième gardienne, celle au buste dur comme la pierre, l'attrapa par-derrière dans une étreinte d'ours. Il la

percuta si violemment de son coude qu'elle se mit à hurler. Il repoussa la commandante sur la table, lui assena un vigoureux crochet du droit. Il flanqua à celle au nez cassé un coup au plexus solaire qui l'envoya à terre ; il l'entendit aussitôt dégoûiller. Une autre, touchée déjà à la tempe, heurta un pilier de sa boule à zéro, elle s'affaissa, ses yeux s'embrumèrent aussitôt.

Mais les quatre dernières tenaient encore debout. Et la supériorité du sorceleur vint à son terme. Il fut touché à l'arrière du crâne, immédiatement après à l'oreille, à nouveau. Puis sur les reins. L'une des femmes lui fit un croche-pied ; lorsqu'il tomba, deux gardiennes se jetèrent sur lui, l'aplatirent et le rouèrent de coups de poing. Les deux restantes ne se privèrent pas de le marteler de leurs pieds.

D'une frappe portée au visage avec le front, Geralt élimina l'une des femmes qui le maintenaient au sol, mais la seconde l'assaillit aussitôt. À la sauce qui en dégoulinait, le sorceleur reconnut la commandante. Elle lui flanqua un crochet dans les dents. En réponse, il lui projeta du sang directement dans les yeux.

— Un couteau ! s'écria-t-elle en agitant sa tête rasée. Donnez-moi un couteau ! Je vais lui couper les couilles !

— Pourquoi un couteau ! beugla une autre. Je vais les lui arracher avec mes dents !

— Stop ! Garde-à-vous ! Qu'est-ce que cela signifie ? Garde-à-vous, j'ai dit !

La voix de stentor qui appelait à l'obéissance déchira la mêlée, fit hésiter les gardiennes. Elles libérèrent Geralt de leur étreinte. Il se leva péniblement, le corps quelque peu meurtri. La vue du champ de bataille améliora un tantinet son humeur. Non sans satisfaction, il apprécia ses prouesses. La gardienne allongée près du mur ouvrait déjà les yeux, mais n'était toujours pas en état ne serait-ce que de s'asseoir. La seconde, pliée en deux, crachait du sang et se massait les dents avec les doigts. La troisième, celle au nez cassé, tentait de se relever, mais retombait sans cesse, glissant dans la mare de ses propres vomissures de flageolets. De la demi-douzaine de femmes, seule une moitié tenait encore debout. Le résultat avait donc de quoi satisfaire le sorceleur. Même si l'on considère que, sans l'intervention, lui-même aurait subi de sérieuses blessures, et allez savoir s'il aurait été capable de se relever par ses propres moyens !

Celui qui était intervenu était un homme richement vêtu, à l'autorité rayonnante et aux nobles traits. Geralt ne savait pas qui il était. Il connaissait parfaitement, en revanche, son compagnon. Un gandin en petit chapeau fantasque planté d'une plume d'aigrette, aux cheveux blonds frisés au fer qui lui arrivaient jusqu'aux épaules. Vêtu d'un pourpoint couleur lie-de-vin et d'une chemise avec un jabot de dentelle. Flanqué de son inséparable luth et de son sempiternel sourire

aux lèvres.

— Bonjour, sorceleur ! Mais de quoi as-tu l'air ? Avec cette tête amochée ! C'est à mourir de rire !

— Salut, Jaskier. Moi aussi, je suis content de te voir.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? (L'homme aux nobles traits mit ses poings sur ses hanches.) Alors ? Qu'en est-il ici ? Règlement de compte ? Allez, allez !

— C'est lui ! (La commandante secoua ses oreilles pour en ôter le restant de sauce, et elle pointa un doigt accusateur vers Geralt.) C'est lui, le coupable, monsieur l'instigateur ! Il a fait des histoires et s'est fâché, et ensuite il s'est mis à donner des coups. Et tout ça à cause de je ne sais quelles épées placées au dépôt, parce qu'il n'avait pas la quittance. Gonschorek confirmera... Eh ! Gonschorek, qu'est-ce que t'as à te recroqueviller dans ton coin ? Tu t'es chié dessus ? Bouge donc ton cul, lève-toi, dis à monsieur l'instigateur... Eh dis donc ! Gonschorek ? Qu'est-ce que t'as ?

Il suffisait d'observer attentivement le dépositaire pour deviner ce qu'il avait. Nul besoin de prendre son pouls en voyant son visage, blanc comme la craie. Gonschorek était mort. Naturellement et tout simplement, il n'était plus de ce monde.

\*\*\*

— Nous ouvrons une enquête, M. de Riv, dit Ferrant de Lettenhove, l'instigateur du tribunal royal. Puisque vous déposez une plainte officielle et demandez une action en justice, nous devons ouvrir une enquête, c'est ce que dit la loi. Nous mettrons sur la sellette tous ceux qui avaient accès à vos affaires lors de votre détention, ainsi qu'au tribunal Nous arrêterons les suspects...

— Les mêmes que d'habitude ?

— Pardon ?

— Rien, rien.

— Oui. L'affaire sera assurément éclaircie, et les coupables du vol de vos épées seront tenus pour responsables. Si vol il y a eu effectivement. Je vous garantis que nous résoudrons cette énigme et que la vérité sera mise à jour. Tôt ou tard.

— Je préférerais que ce fût tôt. (Le sorceleur n'appréciait guère le ton de l'instigateur.) Mes épées, c'est mon existence, sans elles je ne peux exercer mon métier. Je sais que ma profession est mal considérée par beaucoup, et ma personne souffre d'une image négative par conséquent. Qui est due à des préjugés, des idées préconçues et de la xénophobie. J'espère que ce fait n'aura pas d'influence sur l'enquête.

— Il n'en aura pas, rétorqua sèchement Ferrant de Lettenhove. Car l'on respecte la loi ici.

Une fois le corps du défunt Gonschorek emporté par les pages, on procéda, sur ordre de l'instigateur, à une fouille du magasin d'armes et du local tout entier. Comme on pouvait s'y attendre, on n'y trouva aucune trace des épées du sorceleur. La commandante, toujours fâchée contre Geralt, leur désigna le socle muni d'une pointe sur lequel le défunt embrochait les quittances des dépôts réalisées. Parmi ces quittances on retrouva rapidement celle du sorceleur. La commandante feuilleta le registre, et le leur fourra sous le nez quelques secondes plus tard.

— Tenez, dit-elle d'un air de triomphe, comme un bœuf, voilà l'accusé de réception. Signé : « Gerland de Ryb ». J'avais bien dit, comme quoi le sorceleur était bien venu, et qu'il avait emporté ses épées lui-même. Et maintenant, il raconte des histoires, sûrement pour rafler une compensation. À cause de lui, Gonschorek a cassé sa pipe. Avec tous ces tracas, il s'est fait trop de bile et il est mort d'apoplexie.

Ni elle, cependant, ni aucune des gardiennes ne se risqua à certifier avoir effectivement vu le sorceleur en train de récupérer ses armes. « Y en a toudis qui traînent ici », fut l'explication fournie, et elles, elles étaient occupées, parce qu'elles étaient en train de manger.

Des mouettes tournoyaient au-dessus du tribunal en poussant des hurlements effroyables. Le vent avait chassé vers le sud un nuage d'orage qui venait de la mer. Le soleil fit son apparition.

— Je tenais à vous mettre en garde, dit Geralt, mes épées sont entourées de sorts puissants. Seuls des sorceleurs peuvent les toucher, aux autres elles ôtent leurs forces vitales. Cela se manifeste principalement par la disparition de la force virile. C'est-à-dire, l'impuissance. Totale et permanente.

— Nous prendrons cela en considération, dit l'instigateur en hochant la tête. Pour l'instant, je vous demanderais néanmoins de ne pas quitter la ville. Je suis disposé à fermer les yeux sur le scandale au corps de garde, du reste, ce genre de scandale y est courant, les dames gardiennes se laissent par trop souvent aller à leurs émotions. Et puisque Julian... c'est-à-dire, sieur Jaskier répond de vous, je suis certain qu'au tribunal aussi, votre affaire se dénouera de manière favorable.

— Mon affaire, rétorqua le sorceleur en clignant des yeux, c'est du harcèlement. Des brimades, qui proviennent de partis pris et de l'aversion...

— On examinera les preuves, l'interrompt l'instigateur. Et sur la base de celles-ci, des mesures seront prises. Ainsi que le veut la loi. La même loi qui vous permet d'être en liberté. Sous caution, et donc conditionnelle. Vous devriez, M. de Riv, respecter ces conditions.

— Qui a payé ladite caution ?

Ferrant de Lettenhove refusa froidement de révéler l'incognito du

bienfaiteur de Geralt, il prit congé et, escorté de ses pages, se dirigea vers la sortie du tribunal. Jaskier n'attendait rien d'autre. À peine venaient-ils de quitter la place du marché et de s'engager dans une ruelle qu'il dévoila au sorceleur tout ce qu'il savait.

— Un véritable enchaînement de coïncidences malencontreuses. Et d'incidents fâcheux. Et pour ce qui est de ta caution, c'est une certaine Lytta Neyd qui l'a payée pour toi, Corail, pour ses intimes, de la couleur de son fard à lèvres. C'est une magicienne, au service de Belohun, le roitelet local. Tous se creusent la tête pour comprendre pourquoi. Parce que c'est elle, justement, et personne d'autre, qui t'a envoyé derrière les barreaux.

— Quoi ?

— Je viens de te le dire. C'est Corail qui t'a dénoncé. Pour le coup, personne n'en fut étonné, il est de notoriété publique que les magiciennes ont une dent contre toi. Et soudain, incroyable ! La magicienne paie ta rançon et te sort du cachot dans lequel on t'avait jeté par son intermédiaire. Toute la ville...

— « De notoriété publique » ? « Toute la ville » ? Qu'est-ce que tu me chantes là, Jaskier ?

— J'use de métaphores et de périphrases. Ne fais pas semblant de ne pas savoir. Tu me connais, non ? Il est clair qu'il ne s'agit pas de « toute la ville », mais uniquement de quelques personnes bien informées faisant partie des proches du cercle des gouvernants.

— Et tu ferais, toi aussi, partie de ces proches ?

— Tu as tapé dans le mille. Ferrant est mon cousin, le fils du frère de mon père. J'étais passé lui rendre visite, en tant que parent. Et j'ai entendu parler de ton histoire. J'ai aussitôt plaidé en ta faveur ; tu n'en doutes pas, j'imagine. Je me suis porté garant de ton honnêteté. J'ai parlé de Yennefer...

— Merci beaucoup.

— Épargne-moi ton sarcasme. Il fallait que je parle d'elle pour prouver à mon cousin que l'envoûteuse locale te calomniait et te noircissait par jalousie et par envie. Que toute cette accusation était fausse, que tu ne t'abaisserais jamais à des escroqueries financières. À la suite de mon intervention, Ferrant de Lettenhove, l'instigateur royal, l'exécuteur de la loi le plus haut placé, est à présent convaincu de ton innocence...

— Je n'ai pas eu ce sentiment, constata Geralt. Au contraire. J'ai eu l'impression qu'il ne me faisait pas confiance. Ni en ce qui concerne les prétendues malversations, ni sur l'affaire de la disparition de mes épées. Tu as entendu ce qu'il a dit au sujet des preuves ? Pour lui, ce sont des fétiches. La preuve de la magouille sera donc la dénonciation, et celle de la mystification du vol des épées, la signature « Garland de Ryb » dans le registre. Sans compter la façon dont il m'a déconseillé de

quitter la ville...

— Tu le juges injustement, répliqua Jaskier. Je le connais mieux que toi. Le fait que je me porte garant de toi vaut pour lui bien davantage qu'une dizaine de ces fausses preuves. Et il a eu raison de te mettre en garde. Pourquoi, à ton avis, nous sommes-nous précipités lui et moi vers le corps de garde ? Pour t'éviter de faire des bêtises ! Quelqu'un, dis-tu, te met dans le pétrin, fabrique de fausses preuves ? Ne mets donc pas entre les mains de ce quelqu'un des preuves irréfutables. Et fuir en serait une.

— Tu as peut-être raison, concéda Geralt. Mais mon instinct me dicte autre chose. Je devrais prendre la poudre d'escampette avant d'être totalement cerné. D'abord l'arrestation, puis la caution, juste après les épées... Quelle sera l'étape suivante ? Sacrebleu, sans mes épées, je me sens comme... comme un escargot sans sa coquille.

— Ne te mets pas martel en tête, à mon avis. Et d'ailleurs, manque-t-il de magasins ici ? Laisse tomber tes anciennes épées et achètes-en d'autres.

— Et si on te volait ton luth, à toi ? Obtenu, si je me souviens bien, dans des circonstances assez dramatiques ? Tu ne te mettrais pas martel en tête ? Tu laisserais tomber ? Et tu irais t'en acheter un nouveau au magasin du coin ?

Instinctivement, Jaskier posa sa main sur son luth en promenant un regard effrayé autour de lui. Parmi les passants cependant, aucun n'avait l'air d'un voleur d'instruments potentiel ni ne manifestait d'intérêt malsain pour son précieux luth.

— C'est sûr, soupira-t-il. Je comprends. Tout comme mon luth, tes épées sont uniques en leur genre et irremplaçables. De plus, elles sont... Comment disais-tu ? Ensorcelées ? Elles provoquent une impuissance magique... Sacrebleu, Geralt ! C'est maintenant que tu me le dis. J'ai pourtant passé beaucoup de temps en ta compagnie, ces épées étaient à portée de ma main ! Et parfois plus proches encore ! À présent tout est clair, je comprends maintenant... Ces derniers temps, par la peste, j'avais quelques difficultés...

— Calme-toi. C'est une blague, cette histoire d'impuissance. J'ai inventé ça sur le moment, en comptant que ce bobard se propage. Que le brigand prenne peur...

— S'il prend peur, il sera prêt à noyer ces épées dans le purin, constata froidement le barde, le visage toujours un peu pâle. Et jamais tu ne les récupéreras. Remets-t'en plutôt à mon cousin Ferrant. Il est instigateur ici depuis des années, il possède toute une armée de shérifs, d'agents et de mouchards. Ils retrouveront le voleur en un clin d'œil, tu verras.

— S'il est encore là, répondit le sorcelleur en grinçant des dents. Il a pu déguerpier quand j'étais au trou. Comment m'as-tu dit que

s'appelait la magicienne à qui je dois mon séjour là-bas ?

— Lytta Neyd, dite Corail. Je devine ce que tu comptes faire, camarade. Mais je ne sais pas si c'est la meilleure idée. C'est une magicienne. Une magicienne et une femme en même temps, en un mot, un genre étranger, qui fonctionne selon des mécanismes et des principes incompréhensibles pour des hommes ordinaires. Ce que je vais te dire, d'ailleurs, tu le sais très bien. Parce que tu as sur le sujet une expérience très riche, n'est-ce pas ?... Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

Ils avaient déambulé sans but dans les rues et s'étaient retrouvés non loin d'une placette qui bruissait de manière ininterrompue de coups de marteau. Effectivement, un grand atelier de tonnellerie y était installé. Au bord même de la rue, sous un auvent, étaient entassées des cordes de douelles conditionnées. Portées par de jeunes hommes aux pieds nus, les douelles étaient acheminées sur des tables où, sur des tréteaux spéciaux, elles étaient renforcées et travaillées à l'aide de planes. Les douelles façonnées étaient dirigées ensuite vers d'autres artisans, qui, assis à califourchon, les pieds dans la sciure jusqu'aux chevilles, les parachevaient sur de longs bancs en ébène ! Les douelles terminées se retrouvaient entre les mains de tonneliers pour assemblage. Geralt observa les artisans durant quelques minutes, admirant la manière dont, sous l'action de la pression de cerceaux ingénieux et d'un treuil qui faisait tourner les vis, le tonneau prenait forme, aussitôt ceint à l'aide de cercles métalliques. Les immenses chaudrons dans lesquels on faisait tremper les tonneaux laissaient échapper de la vapeur jusque dans la rue. Une odeur de bois grillé dans le feu parvenait de la cour, du fond de l'atelier ; c'est là qu'on faisait chauffer les tonneaux avant traitement.

— Dès que je vois un tonneau, déclara Jaskier, j'ai envie d'une bière. Allons jusqu'au coin de la rue. Je connais là un charmant estaminet.

— Vas-y seul. Moi, je vais rendre visite à la magicienne. Je crois savoir de qui il s'agit, je l'ai déjà vue. Où puis-je la trouver ? Ne fais pas la moue, Jaskier. C'est elle qui est, apparemment, la source et la cause première de mes ennuis. Je ne vais pas attendre la suite des événements, je vais aller la voir directement et l'interroger. Je ne peux pas croupir ici, dans cette petite ville. Ne serait-ce que pour la simple et bonne raison que je suis plutôt raide en ce moment, pour ce qui est des deniers.

— À cela nous trouverons un remède, répliqua fièrement le troubadour. Je t'aiderai financièrement... Geralt ? Que se passe-t-il ?

— Retourne à la tonnellerie et rapporte-moi une douelle.

— Quoi ?

— Rapporte-moi une douelle. Vite.

La ruelle était barrée par trois robustes escogriffes, mal rasés, mal lavés et à la mine louche. L'un d'eux, si trapu qu'on l'aurait dit presque carré, tenait entre ses mains un gourdin gros comme un treuil à cabestan. Le deuxième, une veste en peau de mouton retournée sur le dos, tenait un couperet, et il avait une hache d'abordage derrière la ceinture ; le troisième, le teint bistre comme un navigateur, était armé d'un long couteau très impressionnant.

— Eh toi, là ! Fumier de rivial ! commença en premier le type carré. Comment te sens-tu sans tes épées dans le dos ? Comme le cul à l'air sous le vent, hein ?

Gerald n'entra pas dans la discussion. Il attendait. Il entendait Jaskier se quereller avec le tonnelier au sujet de la douelle.

— T'as plus de crocs, bâtard, reptile venimeux, poursuivait le type carré, visiblement le plus rompu des trois à l'art oratoire. Personne n'a peur d'un serpent sans crocs ! Parce que c'est tout comme un godin ou une espèce de lamproie visqueuse. Nous, une saloperie pareille, on la jette à terre et on l'écrase jusqu'à la réduire en bouillie. Pour qu'elle ose plus se pointer dans nos villes, parmi les honnêtes gens. Tu vas pas souiller nos rues de ta morve, crapule ! Frappe-le, mon brave !

— Gerald, attrape !

Le sorcier attrapa au vol la douelle lancée par Jaskier, il fit un bond de côté pour éviter le coup de bâton, flanqua un coup sur la tête du carré, virevolta, cogna au coude le sbire en peau de mouton qui hurla et lâcha son couperet. Le sorcier le frappa à la pliure du genou et le fit tomber, après quoi il exécuta une pirouette et abattit la douelle sur le front de l'individu. Sans attendre que le sbire s'écroule, en poursuivant son mouvement, il esquiva à nouveau le bâton du type presque carré, frappa sur les doigts qui enserraient le gourdin. Le type poussa un hurlement de douleur et lâcha son arme ; Gerald le frappa une nouvelle fois sur l'oreille, dans les côtes et sur l'autre oreille. Ensuite il lui flanqua un coup bien assené entre les jambes. Le type s'effondra, de carré il devint sphérique, il se tortilla, se ratatina, et vint toucher le sol de son front.

Le truand au teint bistre, le plus alerte et le plus rapide des trois, frétila autour du sorcier. Faisant adroitement passer son couteau d'une main à l'autre, il attaqua, jambes fléchies, bras en croix. Gerald évita le coup sans peine, il recula un peu, attendant que son adversaire allonge le pas. Et lorsque cela se produisit, d'une frappe énergique de sa douelle, il repoussa le couteau, d'une pirouette il contourna son agresseur et l'assomma d'une claque sur l'occiput. L'homme au couteau tomba à genoux, et le sorcier lui assena un coup sur le nerf droit. L'homme beugla et se raidit ; à ce moment-là, le sorcier lui envoya sa douelle juste sous l'oreille. Sur le nerf connu des carabins comme étant le plexus carotidien.



— Ouille ! lança-t-il, debout au-dessus de l'homme au couteau en train de se tortiller, de suffoquer et de s'étrangler à force de crier. Ça a dû faire mal !

Toujours agenouillé, le sbire en peau retournée sortit son couperet de sa ceinture en se demandant que faire. Geralt dissipa ses doutes en lui envoyant sa douelle sur les reins.

Des pages de la garde locale accouraient dans la ruelle, dispersant les curieux qui s'étaient rassemblés. Jaskier tentait de les apaiser, il en appelait à ses relations, expliquait fiévreusement qu'Untel avait attaqué le premier, et l'autre avait réagi en autodéfense. D'un geste, le sorcelleur appela le barde.

— Veille à ce qu'on embarque ces gredins au plus vite, le somma-t-il. Use de ton influence auprès de ton cousin instigateur pour qu'il les questionne solidement. Soit ils ont trempé personnellement dans le vol de mes épées, soit ils ont été embauchés par quelqu'un. Ils savaient que je n'avais aucune arme, c'est pour cela qu'ils ont osé m'attaquer. Va rendre la douelle au tonnelier.

— J'ai été obligé de l'acheter, avoua Jaskier. Et j'ai sûrement bien fait. Tu maîtrises pas mal le bois, d'après ce que j'ai constaté. Tu devrais toujours avoir une douelle sur toi.

— Je vais rendre une petite visite à la magicienne. Dois-je l'emporter avec moi ?

— Pour la magicienne, répliqua le barde en faisant la grimace, il faudrait, à mon avis, quelque chose de plus lourd, un rancher, par exemple. Un philosophe de ma connaissance avait coutume de dire : « Quand tu vas voir une femme, n'oublie pas d'emporter avec toi... »

— Jaskier !

— Bon ! Bon ! Je vais t'expliquer comment y aller. Mais avant cela, si je puis te donner un conseil...

— Je t'écoute ?

— Va donc faire un tour aux bains. Et chez le barbier.

« Gardez-vous des illusions, car les apparences sont trompeuses. Rarement les choses sont telles qu'elles semblent être. Et les femmes, jamais. »

*Un demi-siècle de poésie, Jaskier*

## CHAPITRE 5

L'eau se mit à tourner et à bouillonner dans le bassin de la fontaine ; des gouttelettes ambrées jaillirent. Lytta Neyd, surnommée Corail, une magicienne, tendit le bras, scanda des formules de stabilisation. L'eau devint lisse, comme recouverte d'huile, des éclats de lumière scintillèrent à sa surface. L'image, un peu floue et obscure au début, gagna en intensité et cessa de trembler ; quoiqu'un peu déformée par le mouvement de l'eau, elle était nette et lisible. Corail se pencha un peu. Elle vit la rue du Marché-aux-Épices, l'artère principale de la ville. Un homme aux cheveux blancs était en train de traverser. La magicienne regarda l'image attentivement. Elle observait. Cherchait des indices. Des détails. Des éléments qui lui permettraient de faire une évaluation pertinente. De prévoir ce qui allait se passer.

En ce qui concernait les hommes, les vrais, Lytta avait une opinion toute faite, forgée par des années d'expérience. Elle savait reconnaître un homme, un vrai, au milieu d'un troupeau d'imitations plus ou moins réussies. Nul besoin pour elle de recourir au contact physique ; d'ailleurs, comme la plupart des magiciennes, elle considérait ce moyen de tester la virilité non seulement comme trivial, mais aussi trompeur, il ne pouvait que la fourvoyer. Une dégustation spontanée, ainsi qu'elle le déclarait après ses expériences, permettait, certes, peut-être, d'en tester la saveur, mais laissait par trop souvent un arrière-goût. Et provoquait une indigestion. Et des aigreurs. Ainsi que des vomissements aussi, parfois.

Se fiant à des prémisses en apparence futiles et insignifiantes, Lytta savait reconnaître un véritable mâle, même à distance. Un mâle véritable, la magicienne l'avait constaté à maintes reprises, se passionnait pour la pêche, mais uniquement à la mouche artificielle. Il collectionnait les petits soldats, les œuvres graphiques érotiques, et les modèles réduits de bateaux faits main, y compris en bouteille, et l'on ne manquait jamais de trouver dans sa demeure des carafes vides d'alcool le plus cher. Il savait très bien cuisiner, réalisait à merveille de vrais chefs-d'œuvre culinaires. Et puis, avouons-le, le simple fait de le voir apparaître suffisait, bien souvent, à vous donner envie.

Le sorcier Geralt, dont la magicienne avait beaucoup entendu parler, sur qui elle avait rassemblé nombre d'informations, et qu'elle était justement en train d'observer dans l'eau du bassin, ne remplissait, apparemment, qu'une seule des conditions énumérées précédemment.

— Mosaique !

— Je suis là, maîtresse.

— Nous allons avoir un invité. Veille à ce que tout soit prêt, et à la hauteur. Mais d'abord, apporte-moi ma robe.

— La rose-thé ? Ou l'eau de mer ?

— La blanche. Lui porte du noir, nous allons lui offrir un yin yang. Et pour mes souliers, quelque chose qui soit assorti ; choisis une paire avec des talons aiguilles surtout, de quatre pouces au moins. Je ne peux permettre qu'il me regarde de trop haut.

— Maîtresse... La robe blanche...

— Eh bien ?

— Elle est si...

— Modeste ? Sans falbalas ni fanfreluches ? Voyons, Mosaïque, voyons ! Tu n'apprendras donc jamais ?

\*\*\*

Un escogriffe pansu et trapu, au nez cassé et aux yeux de petits cochons, accueillit Geralt sans mot dire. Il le toisa des pieds à la tête, et une fois encore de la tête aux pieds. Après quoi, il s'écarta, lui faisant signe qu'il pouvait passer.

Dans l'entrée l'attendait une jeune fille aux cheveux lissés, plaqués, même. Sans un mot, d'un simple geste, elle l'invita à l'intérieur.

Il entra et se retrouva dans un patio fleuri. Au milieu était installée une fontaine d'eau aspergeante, ornée d'une statuette en marbre : une jeune fille nue en train de danser, une petite fille, plutôt, si l'on s'en référait à ses attributs sexuels secondaires à peine développés. Sculptée par le ciseau d'un maître, la statuette attirait l'attention par un autre détail encore : elle n'était reliée au socle que par un seul point : le gros orteil. *Il est impossible que cette construction tienne debout sans le concours de la magie*, estima le sorcelleur.

— Geralt de Riv. Bonjour. Et bienvenue.

Lytta Neyd présentait des traits trop anguleux pour que sa beauté puisse être qualifiée de classique. Le fard à joues pêche chaude qui effleurait délicatement ses pommettes atténuait cette angulosité, mais sans la masquer totalement. Quant à ses lèvres, soulignées d'un rouge corail, elles étaient d'une forme parfaite, trop parfaite même. Mais ce n'était pas là l'essentiel.

Lytta Neyd était rousse. D'un roux classique et naturel. Le pourpre roussâtre, fondant, de ses cheveux rappelait la fourrure estivale d'un renard. Si l'on plaçait un renard roux qu'on aurait attrapé à côté de Lytta Neyd, leur coloration, Geralt en était absolument persuadé, se révélerait identique et impossible à distinguer. Et lorsque la magicienne fit bouger sa tête, le pourpre scintilla d'accents jaunâtres, plus clairs, exactement comme sur la robe d'un renard. D'ordinaire, ce type de pigmentation était accompagné de taches de rousseur. De très nombreuses taches de rousseur. Dans le cas de Lytta Neyd toutefois, on n'aurait pu le certifier.

Geralt ressentit une angoisse soudaine, oubliée et assoupie, mais qui venait de s'éveiller quelque part au fond de lui. Il ressentait une attirance naturelle, étrange et difficile à expliquer, pour les rousses ; à plusieurs reprises déjà, cette pigmentation particulière du système pileux l'avait poussé à commettre des bêtises. Il convenait en conséquence que le sorceleur se tînt sur ses gardes, et il se l'imposa fermement. La tâche, du reste, lui était simplifiée. Un an venait de s'écouler justement depuis que l'envie de commettre ce genre de bêtises lui était passée.

Érotiquement excitant, le roux n'était pas l'unique attrait de la magicienne. Sa robe, d'un blanc immaculé, était modeste et sans effet aucun ; cela n'était pas sans intention, une intention judicieuse et préméditée, sans aucun doute. La simplicité du vêtement ne dissipait pas l'attention du public, mais la concentrait sur la séduisante silhouette. Et le profond décolleté. En bref, Lytta Neyd aurait pu poser efficacement pour une illustration du *Bon Livre* du prophète Lebioda, celle du chapitre intitulé « Le désir de la chair ».

Pour être plus bref encore, Lytta Neyd était ce genre de femme avec laquelle seul un parfait idiot souhaiterait se lier davantage que quarante-huit heures. En général, curieusement, se pressaient en pagaille autour de ces femmes des hommes en quête d'une liaison tout à fait durable.

Elle sentait le freesia et l'abricot.

Geralt s'inclina, après quoi il feignit d'être davantage captivé par la statuette de la fontaine que par le décolleté et la silhouette de la magicienne.

— Je t'en prie, l'invita Lytta en désignant la table au plateau de malachite et les deux fauteuils en osier.

Elle attendit qu'il fût assis ; en prenant place elle-même, elle fit admirer son joli mollet et ses bottines en peau de salamandre. Le sorceleur feignit d'avoir toute son attention absorbée par les carafes et la coupe remplie de fruits.

— Du vin ? C'est du Nuragus de Toussaint, plus intéressant selon moi que l'Est Est, à la réputation très surfaite. J'ai aussi du Côte-de-Blessure, si tu as une préférence pour le rouge. Sers-nous, Mosaïque.

— Merci. (Il prit la coupe des mains de la fille aux cheveux plaqués, lui sourit.) Mosaïque. Joli nom.

Il perçut l'effroi dans ses yeux.

Lytta Neyd posa sa coupe sur la table. Avec un bruit sec, censé concentrer l'attention de son invité.

— Qu'est-ce qui peut bien amener le célèbre Geralt de Riv dans ma modeste demeure ? commença-t-elle en agitant sa tête et ses boucles rousses. Je meurs de curiosité.

— Tu as payé ma garantie, dit-il sur un ton glacial à dessein, ma

caution, je veux dire. Grâce à ta générosité, je suis sorti du cachot. Où je m'étais justement retrouvé grâce à toi également. N'est-ce pas la vérité ? C'est bien à toi que je dois d'avoir passé une semaine en cellule ?

— Quatre jours.

— Quatre jours et quatre nuits. J'aimerais, si cela est possible, connaître les raisons qui t'ont guidée. Les deux.

— Les deux ? (Elle souleva ses sourcils et sa coupe.) Il n'y en a qu'une seule. Et toujours la même.

— Ah bon ! (Geralt feignait de consacrer toute son attention sur Mosaïque, qui s'affairait de l'autre côté du patio.) Ainsi, pour la même raison que tu m'as dénoncé et envoyé au cachot, tu m'en as fait sortir ensuite ?

— Bravo !

— Je pose donc la question : pourquoi ?

— Pour te prouver que c'est en mon pouvoir.

Il but une gorgée de vin. Délicieux, ma foi.

— Tu m'as prouvé que c'était en ton pouvoir, dit-il en hochant la tête. En principe, tu aurais pu simplement m'en faire part, ne serait-ce qu'en me croisant dans la rue. Je t'aurais crue. Tu as préféré un autre moyen, plus concluant. Je te pose donc la question : et ensuite ?

— Je m'interroge moi-même, répondit-elle en lui lançant un regard carnassier par-dessous ses cils. Mais laissons les choses suivre leur cours. Disons pour l'instant que j'agis au nom et pour le compte de quelques confrères. Des magiciens qui ont quelques projets pour toi. Lesdits magiciens, qui n'ignorent pas mes talents en matière de diplomatie, ont reconnu que j'étais la personne appropriée pour te faire part de ces projets. C'est tout ce que je peux te révéler pour le moment.

— C'est bien peu.

— Tu as raison. Mais pour l'instant, je n'en sais guère plus moi-même, à ma grande honte ; je ne m'attendais pas à ce que tu surgisses si vite, je ne pensais pas que tu découvrirais aussi rapidement qui avait payé ta caution. Cela devait rester confidentiel, comme on me l'avait assuré. Lorsque j'en saurai davantage, je t'en révélerai davantage. Sois patient.

— Et l'affaire de mes épées ? C'est un élément du jeu ? De ces projets secrets des magiciens ? Une preuve supplémentaire que c'est en ton pouvoir ?

— Je ne sais rien en ce qui concerne tes épées, quoi que cela puisse signifier, quoi que cela puisse impliquer.

Il ne la crut pas totalement. Mais ne creusa pas le sujet.

— Ces derniers temps, fit-il remarquer, tes confrères magiciens manifestent à qui mieux mieux leur antipathie et leur animosité à mon

égard. Ils font des pieds et des mains pour me chercher des noises et me compliquer la vie. Je peux être sûr de trouver, dans chaque mésaventure que je rencontre, la trace de leur implication. Un enchaînement de coïncidences malencontreuses. Ils me jettent en prison, puis me libèrent, m'informent ensuite qu'ils ont des projets pour moi. Qu'est-ce que tes confrères vont inventer encore ? Je ne me risquerais pas à faire des conjectures. Et toi tu me demandes, de manière hautement diplomatique, j'en conviens, d'être patient. Je n'ai pas le choix, de toute façon, je suis bien obligé d'attendre que l'affaire soulevée par ta dénonciation soit examinée au tribunal.

— Mais pour l'heure, répliqua en souriant la magicienne, tu peux profiter pleinement de ta liberté et te réjouir de ses bienfaits. Tu répondras devant le juge en homme libre. Si tant est que l'affaire arrive jusque devant le tribunal, ce qui est loin d'être certain. Et même si c'est le cas, tu n'as aucune raison de t'en faire, crois-moi. Tu peux avoir confiance.

— Je crains que cela risque d'être difficile, rétorqua le sorcelleur en lui rendant son sourire. Les agissements de tes confrères ont fortement ébranlé ma foi, ces derniers temps. Mais je vais faire un effort. Et maintenant, je vais m'en aller. Et attendre patiemment, avec confiance. Je te salue.

— Un instant encore. Ne pars pas déjà. Mosaïque, du vin.

La magicienne changea de position dans son fauteuil. Le sorcelleur feignait toujours obstinément de ne pas voir ses genoux ni ses cuisses qui se profilaient par la fente de sa robe.

— Soit ! dit-elle après quelques secondes, inutile de tourner autour du pot. Les sorcelleurs n'ont jamais eu la cote dans notre milieu, mais il nous suffisait de vous ignorer. C'est ce qui s'est passé jusqu'à un certain temps.

— Jusqu'à ce que j'aie une liaison avec Yennefer, conclut-il pour mettre fin aux tergiversations.

— Absolument pas, tu te trompes, répliqua-t-elle en le fixant de ses yeux couleur de jade. Doublement, d'ailleurs. *Primo*, ce n'est pas toi qui as eu une liaison avec Yennefer, mais elle avec toi. *Secundo*, cette liaison ne bouleversera pas grand monde, bien des extravagances ont déjà été constatées parmi nous. Le tournant fut marqué par votre séparation. Quand donc est-ce arrivé ? Voici un an de cela ? Ah, donc, comme le temps passe vite...

Elle fit une pause, à dessein, espérant une réaction de sa part.

Lorsqu'il fut clair que celle-ci ne viendrait pas, elle reprit :

— Il y a un an exactement, une partie de notre cercle – peu nombreuse, mais influente – daigna alors te remarquer. Ce qui s'était passé exactement entre vous n'était pas évident pour tout le monde. Certains jugèrent que Yennefer, revenant à la raison, avait rompu avec

toi et t'avait mis dehors. D'autres se risquèrent à supposer que c'était toi qui, commençant à y voir clair, avais plaqué Yennefer et mis les voiles. Finalement, comme je l'ai mentionné, tu es devenu un sujet d'intérêt. Et d'antipathie parallèlement, comme tu l'as parfaitement compris. Bah ! Certains, même, voulaient te punir d'une manière ou d'une autre. Heureusement pour toi, la majorité a reconnu que cela n'en valait pas la peine.

— Et toi ? À quelle partie du cercle appartenais-tu ?

Lytta fit la moue de ses lèvres corail.

— À celle que ton aventure amoureuse ne faisait qu'amuser, figure-toi, rire, même. Elle me fournissait parfois l'occasion de jouer, d'ailleurs. À titre personnel, je te dois un afflux considérable de capitaux, sorceleur. Nous faisions des paris, pour savoir combien de temps tu résisterais avec Yennefer ; les montants étaient élevés. J'ai visé le plus juste, comme il se révéla, et j'ai remporté la cagnotte.

— Il est préférable que je m'en aille, dans ce cas. Je n'aurais pas dû te rendre visite, nous ne devrions pas être vus ensemble. Les gens seraient prêts à croire que nous avons tout manigancé.

— Cela t'importe-t-il, ce que les gens sont prêts à croire ?

— Pas vraiment. Et ton gain me réjouit. Je pensais te rembourser les cinq cents couronnes de la caution. Mais puisque tu as remporté la cagnotte, je ne ressens plus cette obligation. Nous sommes quittes.

— J'espère que le remboursement auquel tu fais allusion ne trahit pas ton intention de filer en douce et de décamper ? (Un éclat mauvais apparut dans les yeux verts de Lytta Neyd.) Sans attendre le procès ? Non, non, telles ne sont pas tes intentions, c'est impossible. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Ne te sens pas obligée de me prouver que c'est en ton pouvoir.

— Je préférerais ne pas l'être, je te le dis la main sur le cœur.

Elle posa sa main sur son décolleté, dans l'intention évidente d'y attirer son regard. Geralt feignit de ne rien remarquer, laissant de nouveau aller son regard vers Mosaïque. Lytta se racla la gorge.

— Par ailleurs, pour ce qui est d'être quittes – je veux parler des gains du pari –, dit-elle, tu as raison effectivement, tu as droit à ta part. Je ne me risquerais pas à te proposer de l'argent... mais que dirais-tu d'un crédit illimité au *Natura Rerum* ? Pour la durée de ton séjour ici ? Par ma faute, ta précédente visite à l'hostellerie s'est terminée avant même de commencer, donc maintenant...

— Non, merci. J'apprécie ton geste et tes intentions ; mais non, merci.

— Tu es sûr ? Oui, tu l'es sans aucun doute. J'ai évoqué inutilement ton arrestation. Tu m'as provoquée. Et tu m'as trompée. Tes yeux, ces étranges yeux de mutant, si sincères en apparence, ne cessent de bouger. Ils sont trompeurs. Tu n'es pas sincère, oh non ! Je



sais, je sais, dans la bouche d'une magicienne, il s'agit d'un compliment. C'est ce que tu voulais dire, n'est-ce pas ?

— Bravo !

— Et pourrais-tu te montrer sincère ? Si je l'exigeais ?

— Si tu me le demandais.

— Ah ! Qu'il en soit ainsi. Et donc, je te le demande. Pourquoi justement Yennefer ? Pourquoi elle et personne d'autre ? Tu pourrais le définir ? L'exprimer ?

— S'il s'agit d'un nouveau pari...

— Non, ça ne l'est pas. Pourquoi justement Yennefer de Vengerberg ?

Mosaïque surgit telle une ombre. Avec une nouvelle carafe. Et des petits biscuits. Geralt la regarda dans les yeux. Elle détourna la tête aussitôt.

— Pourquoi Yennefer ? répéta-t-il en observant Mosaïque. Pourquoi justement elle ? Je te répondrai sincèrement, je ne le sais pas moi-même. Il y a des femmes comme ça... Un seul regard suffit...

Mosaïque ouvrit les lèvres, elle remua la tête délicatement. Pour dire non. Avec effroi. Elle savait. Et le suppliait d'arrêter. Mais il avait déjà poussé le jeu trop loin.

— Il y a des femmes qui attirent, reprit-il, laissant ses yeux se promener sur la silhouette de la jeune fille. Comme un aimant. Des femmes dont on ne peut détourner le regard...

— Laisse-nous, Mosaïque. (On perçut dans la voix de la magicienne le grincement d'un bloc de glace venant heurter le fer.) Quant à toi, Geralt de Riv, je te remercie. Pour ta visite. Pour ta patience. Et ta sincérité.

« Une épée de sorceleur (fig. 40) se distingue en cela qu'elle est comme un composé des autres épées, la cinquième essence de ce qui fait le meilleur des autres armes. Son acier remarquable et la façon de le forger, propre aux fonderies et aux forges naines, donnent au fer sa légèreté, ainsi que sa souplesse extraordinaire. Une épée sorcelienne est également affûtée à la méthode naine – une méthode, ajoutons-le, secrète, et qui le demeurera pour des siècles, car les nains montagnards sont extrêmement jaloux de leurs secrets. Envoyez en l'air une épée affûtée par des nains, et celle-ci parviendra à couper en deux un tissu de soie. Avec leurs glaives, les sorceleurs, nous le savons d'après les récits de témoins oculaires, étaient parfaitement capables d'assurer de tels numéros. »

*Traité sur l'arme blanche, Pandolfo Forteguerra*

## CHAPITRE 6

Le bref orage matinal et la pluie avaient momentanément rafraîchi l'atmosphère, et puis, portée depuis Palmyre par la brise, l'odeur du fretin, de la graisse brûlée et du poisson pourri redevint insupportable.

Geralt passa la nuit chez Jaskier. La petite pièce occupée par le barde était, comment dire... chaleureuse. Au sens propre : pour atteindre le lit, il fallait quasiment embrasser le mur. Par chance, c'était un lit à deux places, et on y dormait plutôt bien, quoiqu'il grinçât affreusement, et la paillasse avait été sacrément durcie par les marchands de passage, amateurs notoires du sexe extra-conjugal.

Cette nuit-là, allez savoir pourquoi, Geralt rêva de Lytta Neyd.

Pour le petit déjeuner, ils se rendirent aux halles toutes proches, où l'on servait de petites sardines sensationnelles ; le barde avait eu le temps de se renseigner. C'est Jaskier qui régala. Cela ne dérangeait pas Geralt. Finalement, le contraire s'était produit bien souvent, les jours où Jaskier, complètement fauché, avait profité des largesses du sorceleur.

Ils s'assirent donc à une table grossièrement rabotée et attaquèrent les petites sardines croustillantes qu'on leur avait apportées sur une assiette en bois grande comme une roue de brouette. Jaskier – Geralt l'avait remarqué – jetait régulièrement des coups d'œil apeurés autour de lui. Et se figeait aussitôt qu'un passant semblait les dévisager avec un peu trop d'insistance.

— Je crois quand même que tu devrais te procurer une arme, marmonna enfin le poète, n'importe laquelle. Et la porter à la vue de tous. Il serait bon de tirer une leçon de la bagarre d'hier, ne songes-tu pas ? Tiens, regarde, tu vois les boucliers et les cottes de mailles qui sont exposés là-bas ? C'est une armurerie. Sans doute y vendent-ils aussi des épées.

— Les armes sont interdites dans cette ville. (Geralt termina de ronger une arête, et il recracha une nageoire.) Elles sont confisquées aux nouveaux venus. On dirait bien que seuls les bandits ont le droit de se promener armés.

— Oui, et c'est ce qu'ils font. (D'un signe de tête, le barde désigna un escogriffe qui passait, une hache d'armes à son bras.) Mais à Kerrack, c'est Ferrant de Lettenhove qui édite les interdictions, veille à leur respect et condamne les transgressions, et il est, comme tu le sais, mon cousin germain. Étant donné que le népotisme est un droit naturel sacré, nous pouvons tous deux nous contreficher des lois locales. Nous sommes autorisés, je l'affirme par la présente, à posséder et à porter des armes. Nous allons terminer notre petit déjeuner et nous irons t'en acheter une.

— Patronne ! Ils sont excellents ces poissons ! Merci de nous en

faire cuire encore une dizaine !

— Je mange ces sardines (Geralt jeta la grande arête qu'il venait de terminer de ronger), et je constate que la perte de mes épées n'est rien d'autre qu'une punition pour ma gourmandise et mon snobisme. Pour mon envie de luxe. J'ai trouvé un travail dans les environs, et l'idée m'est venue de passer à Kerack pour m'offrir un festin au *Natura Rerum*, une hostellerie renommée dans le monde entier. Alors que j'aurais pu aller n'importe où manger des tripes, du chou aux petits pois ou une soupe de poisson...

— Soit dit par parenthèse, dit Jaskier en se léchant les doigts, le *Natura Rerum*, même si sa cuisine est digne d'être connue, n'est qu'une taverne parmi d'autres. Je connais des endroits où l'on sert des plats tout aussi bons, voire meilleurs. Ne serait-ce qu'au *Safran et Poivre*, à Gors Velen, ou bien chez *Hen Cerbin* à Novigrad, qui possède sa propre brasserie. À *La Sonatine*, par exemple, à Cidaris, pas très loin d'ici, on trouve les meilleurs fruits de mer de toute la côte. *Le Rivoli*, à Maribor, et son coq de bruyère à la Brokilone, bien lardé ; miam ! miam ! *Le Blason*, à Alderberg, et leur célèbre râble de lapin aux morilles à la roi Videmont. *Le Hofmeier*, à Hirundum ! Ah ! Passer là-bas en automne, après Saovine, pour se régaler d'une oie rôtie dans une sauce aux poires... Ou bien *Les Deux Loches*, à quelques miles d'Ard Carraigh, une auberge ordinaire à une enfourchure, mais où ils te servent les meilleurs jambonneaux que j'aie jamais mangés de ma vie... Tiens ! Regarde qui vient nous voir ! Quand on parle du loup ! Salut ! Ferrant... c'est-à-dire, humm... monsieur l'instigateur...

D'un geste, Ferrant ordonna à ses soldats de rester dans la rue et il se dirigea seul vers eux.

— Julian. Monsieur de Riv. J'apporte des informations.

— Je ne cache pas, rétorqua Geralt, que je commençais à m'impatienter. Que donnent les aveux des criminels ? Ceux qui m'ont attaqué hier, profitant du fait que j'étais désarmé ? Ils l'ont clamé haut et fort. C'est bien la preuve qu'ils ont trempé dans le vol de mes épées.

— Les preuves manquent, hélas ! répondit l'instigateur en haussant les épaules. Les trois prisonniers font partie de la lie de la société, et ils ne sont pas très futés. Ils t'ont agressé, encouragés, c'est exact, par le fait que tu te trouvais désarmé. La rumeur du vol s'est répandue incroyablement vite, le mérite en revient aux dames du corps de garde. Il s'est trouvé des amateurs aussitôt... Ce qui n'a rien d'étonnant, du reste. Tu ne fais pas partie de ceux que l'on apprécie particulièrement... Et tu ne fais rien pour t'attirer la sympathie et la popularité. Durant ta détention, tu en es venu à te bagarrer avec tes codétenus...

— Certes, dit le sorcelleur en hochant la tête, tout cela est ma faute. Les types d'hier aussi ont été blessés ? Ils n'ont pas demandé de

dédommagements ?

Jaskier commença à rire, mais s'interrompit aussitôt.

— Les témoins de la bagarre d'hier, poursuivit âprement Ferrant de Lettenhove, ont déclaré que les trois hommes avaient été frappés avec une douelle de tonnelier. Qu'ils avaient été frappés de manière particulièrement coriace. Si coriace que l'un d'eux s'est souillé.

— L'émotion, sans doute.

— Alors même qu'ils étaient hors de combat et ne présentaient plus de danger, on a continué à les battre. (L'expression du visage de l'instigateur n'avait pas changé.) Ce qui signifie que les limites de la légitime défense ont été franchies.

— Je n'ai pas peur. J'ai une bonne avocate.

— Une sardine, peut-être ? proposa Jaskier, rompant le silence pesant.

— Je t'informe qu'une enquête est en cours, annonça enfin l'instigateur. Les hommes que l'on a arrêtés hier ne sont pas impliqués dans le vol de tes épées. Plusieurs personnes qui auraient pu prendre part au délit ont été interrogées, mais nous n'avons trouvé aucune preuve. Aucune piste n'a pu nous être indiquée par nos informateurs. On sait pourtant... et c'est là l'objet principal de ma venue... que dans le milieu local la rumeur du vol de tes épées a suscité de l'émoi. Se sont même présentés, paraît-il, des hommes de passage, avides de se mesurer à un sorceleur, surtout non armé. Je te recommande donc d'être vigilant. Je ne peux exclure d'autres incidents. Je ne suis pas certain non plus, Julian, que dans cette situation, la compagnie de M. de Riv...

— Je me suis retrouvé dans des situations bien plus dangereuses en compagnie de Geralt, l'interrompit violemment Jaskier, la bande de voyous du coin n'est rien du tout en comparaison. Si tu le juges nécessaire, cousin, octroie-nous une escorte armée. Elle servira d'intimidation. Parce que lorsque nous flanquerons une nouvelle rossée à ces vermines, Geralt et moi, elles iront se plaindre ensuite du franchissement des limites de la légitime défense.

— S'il s'agit effectivement de vermines, dit Geralt, et non pas d'hommes de main appointés, embauchés par quelqu'un. L'enquête se déroule-t-elle aussi sous cet angle ?

— Toutes les éventualités sont prises en compte, l'interrompit Ferrant de Lettenhove. L'enquête se poursuit. Je vous octroierai une escorte.

— Tu nous en vois ravis.

— Au revoir. Je vous souhaite bonne chance.

Des mouettes s'égosillaient au-dessus des toits.

Il aurait parfaitement pu se passer de la visite chez l'armurier, ainsi qu'il le constata. Il avait suffi à Geralt d'un seul coup d'œil sur le choix des épées qu'il offrait. Lorsque, ensuite, il eut connaissance de leur prix, sans un mot et avec un haussement d'épaules, il quitta le magasin.

Jaskier l'avait rejoint dans la rue.

— Je pensais que nous nous étions compris. Tu devais acheter n'importe quoi, du moment que tu n'aies pas l'air d'être désarmé.

— Je ne vais pas dilapider de l'argent, même si c'est le tien, pour n'importe quoi. C'était de la camelote, Jaskier. Une épée grossière produite en masse. Et de jolies petites épées de parade, qui conviendraient à un bal masqué, si tu voulais te déguiser en escrimeur. Et les prix proposés sont à se rouler par terre de rire.

— Trouvons une autre boutique ! Ou bien un atelier !

— Ce sera partout pareil. On trouve trop d'armes sans intérêt et à bas prix qui ne sont bonnes qu'à une seule vraie bagarre ; et qui ne serviront plus au vainqueur, car une arme ramassée sur le champ de combat ne vaut plus rien. Et on écoule des babioles brillantes avec lesquelles parquent les élégants. Et que tu ne pourrais même pas utiliser pour couper du saucisson. Du pâté, éventuellement.

— Comme toujours tu exagères !

— Dans ta bouche, c'est un compliment.

— Involontaire ! Alors, dis-moi donc où trouver une bonne épée ? Qui ne soit pas moins bonne que celles qui t'ont été volées ? Meilleure, même ?

— Bien sûr, il existe des maîtres dans le métier de forgers d'épée. Il se pourrait qu'on découvre une lame correcte dans leur entrepôt. Mais moi, il faut que j'aie une épée adaptée à ma main. Qui soit forgée et réalisée sur commande. Cela prend des mois, parfois même une année entière. Je ne dispose pas d'autant de temps.

— Mais il faut quand même que tu t'achètes une épée quelconque, constata le barde, lucide. Et ce de manière urgente, à mon avis. Que nous reste-t-il ? Quelle solution te reste-t-il ? Peut-être...

Il baissa la voix, regarda autour de lui.

— Peut-être... Peut-être Kaer Morhen. Là-bas, à coup sûr...

— Oui, à coup sûr, l'interrompit Geralt en serrant les mâchoires. Et comment donc ! Là-bas il y a toujours assez de lames, un choix complet, y compris en argent. Mais c'est loin, et il n'y a pas un seul jour sans orage ni averse. Les eaux des rivières ont monté, les routes sont détrempées. Le trajet me prendrait un mois. Par ailleurs...

Il cogna rageusement dans une corbeille trouée que quelqu'un venait de jeter.

— Je me suis fait voler, Jaskier, tromper et voler comme le dernier des pigeons. Vesemir n'hésiterait pas à se railler de moi sans pitié ; mes camarades, s'ils se trouvaient à la Forteresse, auraient bien du plaisir et se paieraient ma tête pendant des années. Non, par la peste, il n'en est pas question. Je dois me débrouiller autrement. Et seul.

Ils entendirent des flûtes et des tambourins. Ils débouchèrent sur une placette où se tenait le marché aux légumes ; un groupe de goliards y donnait une représentation. Leur répertoire était celui d'une matinée, c'est-à-dire juste stupide et absolument pas drôle. Jaskier se faufila jusqu'aux étals, où, avec une compétence digne d'admiration, mais surprenante chez un poète, il commença aussitôt l'évaluation et la dégustation des cornichons, betteraves et pommes exhibés sur les comptoirs, entamant chaque fois des discussions et des flirts avec les marchandes.

— Du chou mariné ! annonça-t-il en allant puiser un peu dudit chou dans un tonneau à l'aide de pinces en bois. Goûte, Geralt. Délicieux, pas vrai ? Du chou pareil, c'est une chose savoureuse et salvatrice. C'est, par ailleurs, un parfait antidépresseur.

— Vraiment ?

— Tu t'enfiles un pot de chou mariné, arrosé d'un pot de lait caillé... et très vite ta dépression deviendra le moindre de tes soucis. Ta dépression, tu l'oublies. Parfois pour longtemps. Qui observes-tu ainsi ? C'est qui, cette fille ?

— Une fille que je connais. Attends-moi ici. Je vais échanger quelques mots avec elle et je reviens.

Il s'agissait de Mosaïque, dont Geralt avait fait la connaissance chez Lytta Neyd. L'apprentie timide, aux cheveux très plaqués, de la magicienne. Vêtue d'une robe couleur palissandre, modeste, bien qu'élégante. Et chaussée de cothurnes de liège dans lesquels elle se déplaçait tout à fait gracieusement, considérant les déchets glissants des légumes qui inondaient le pavé inégal.

Il s'approcha d'elle, la surprenant près des tomates, dont elle déposait quelques pièces dans un panier accroché par l'anse à son coude.

— Bonjour.

À sa vue, elle pâlit légèrement, alors qu'elle était déjà très pâle de peau. Et s'il n'y avait eu l'étal, elle aurait reculé d'un pas ou deux. Elle fit un mouvement comme pour cacher son panier derrière le dos. Non, pas le panier. Son bras. Elle cachait son avant-bras et sa main, soigneusement enveloppés d'un foulard en soie. Il avait capté le signal, mais une impulsion inexplicquée lui commandait d'agir. Il saisit la main de la jeune fille.

— Laisse, murmura-t-elle en tentant de se dégager.

— Montre-moi. J'insiste.

— Pas ici...

Elle le laissa l'accompagner à l'extérieur du marché, jusqu'à un endroit où ils pouvaient être un peu seuls. Il déroula le foulard. Et, ne pouvant s'en empêcher, il poussa un juron. Un très long et très vilain juron.

La main gauche de la jeune fille était à l'envers. Retournée au niveau du poignet. Le pouce pointait vers la gauche, le dessus de la main était dirigé vers le bas, et la paume vers le haut. La ligne de vie, constata-t-il machinalement, était longue et régulière. Celle du cœur nette, mais saccadée, discontinue.

— Qui t'a fait ça ? C'est elle ?

— C'est toi.

— Quoi ?

— C'est toi. (Elle secoua sa main pour se dégager.) Tu t'es servi de moi pour te moquer d'elle. Elle ne laisse pas passer ce genre de choses.

— Je ne pouvais pas...

— Prévoir ? dit-elle en le regardant dans les yeux.

Il l'avait mal jugée, elle n'était ni timide, ni effrayée.

— Tu pouvais le prévoir, et tu aurais dû. Mais tu as préféré jouer avec le feu. Cela valait le coup au moins ? En as-tu tiré de la satisfaction, t'es-tu senti mieux ? As-tu trouvé de quoi te vanter devant tes collègues à l'auberge ?

Il ne répondit pas. Il ne trouvait pas les mots. Mais soudain, à sa grande surprise, Mosaïque lui sourit.

— Je ne t'en veux pas, dit-elle sans gêne. Moi-même j'ai été amusée par ton jeu ; si je n'avais pas eu aussi peur, j'aurais ri. Rends-moi mon panier, je suis pressée. J'ai encore des courses à faire. Et j'ai rendez-vous chez l'alchimiste...

— Attends. On ne peut pas te laisser dans cet état.

— Je t'en prie. (La voix de Mosaïque s'était légèrement altérée.) Ne t'en mêle pas. Tu ne ferais qu'empirer les choses...

» Je m'en suis tirée à bon compte de toute façon, ajouta-t-elle au bout d'un instant. Elle m'a traitée gentiment.

— Gentiment ?

— Elle aurait pu me retourner les deux mains. Elle aurait pu me retourner le pied, le talon devant, elle aurait pu m'inverser les deux pieds, mettre le gauche à la place du droit et *vice versa* ; je l'ai déjà vu faire sur quelqu'un.

— Est-ce que... ?

— C'était douloureux ? Pas longtemps. Parce que j'ai perdu connaissance presque aussitôt. Qu'est-ce que tu as à me regarder ? C'est ce qui s'est passé. J'espère que ce sera la même chose quand elle me remettra la main en place. D'ici quelques jours, quand elle aura



savouré sa vengeance.

— Je vais la voir. Immédiatement.

— Mauvaise idée. Tu ne peux pas...

Il l'interrompit d'un geste vif. Il entendit la foule frémir, il la vit se disperser. Les clercs vagants avaient cessé de jouer. Geralt aperçut Jaskier qui, de loin, lui faisait de grands gestes désespérés.

— Eh toi ! Engance de sorceleur ! Je te convoque en duel ! Nous allons nous battre !

— Ma parole ! Écarte-toi, Mosaïque.

Un individu, trapu et de petite taille, portant un masque de cuir et une armure en *cuir bouilli* – de la peau de bœuf renforcée –, sortit de la foule. L'individu agita le trident qu'il avait à la main droite ; d'un geste brusque de la main gauche, il déploya en l'air un filet de pêche, l'agitant plusieurs fois.

— Je suis Tonton Zroga, surnommé le Rétiaire ! Je t'appelle au combat, sorc...

Geralt leva le bras et le frappa du Signe d'Aard, y mettant autant d'énergie qu'il le pouvait. La foule hurla. Tonton Zroga, surnommé le Rétiaire, s'envola en gesticulant, pris dans son propre filet, balaya au passage un étal de craquelins, et retomba lourdement sur le sol ; avec un tintement puissant, sa tête vint heurter une statuette en fonte d'un gnome accroupi, installée, allez savoir pourquoi, devant un magasin proposant de la passementerie. Les goliards accueillirent son vol plané avec des bravos sonores. Le Rétiaire restait allongé, il était vivant, même si les signes de vie qu'il donnait étaient plutôt faibles. Sans se presser, Geralt s'approcha et lui donna un coup de pied bien senti dans la région du foie. Quelqu'un le saisit par la manche. C'était Mosaïque.

— Non. Je t'en prie. S'il te plaît, non ! On ne peut pas.

Geralt aurait bien donné encore quelques coups de pied à l'homme au filet ; il savait parfaitement ce que l'on pouvait ou pas, et ce qu'il fallait. Et il n'avait pas coutume de prêter l'oreille à quiconque dans ce genre d'affaires. Surtout pas à ceux qui n'avaient jamais reçu de coups de pied.

— Je t'en prie, répéta Mosaïque. Ne t'acharne pas sur lui. À cause de moi. À cause d'elle. Et parce que tu t'es perdu toi-même.

Il obéit. Il la prit par le bras. La regarda dans les yeux.

— Je vais voir ta maîtresse, l'informa-t-il sèchement.

— Ce n'est pas bien, dit-elle en secouant la tête. Il y aura des conséquences.

— Pour toi ?

— Non. Pas pour moi.

*« Wild nights ! Wild nights !  
Were I with thee,  
Wild nights should be  
Our luxury ! »*

Emily Dickinson

*« So daily I renew my idle duty  
I touch her here and there – I know my place  
I kiss her open mouth and I praise her beauty  
And people call me traitor to my face »*

Leonard Cohen

## CHAPITRE 7

La hanche de la magicienne était ornée d'un superbe tatouage, un poisson aux zébrures bigarrées, foisonnant de détails incroyables.

*Nil admirari*, songea le sorceleur. *Nil admirari*.

\*\*\*

— Je n'en crois pas mes yeux ! s'exclama Lytta Neyd.

Les choses furent ce qu'elles furent, il était le seul responsable de ce qui s'était passé. Alors qu'il se rendait chez la magicienne, sur le chemin de la villa il passa devant un jardin et ne résista pas à la tentation d'arracher un freesia dans un parterre. Il se souvenait de l'odeur dominante de son parfum.

— Je n'en crois pas mes yeux, répéta Lytta Neyd, debout à sa porte.

Elle l'avait accueilli en personne ; le portier trapu n'était pas là. Peut-être était-ce son jour de congé.

— Je devine que tu es venu me gronder pour la main de Mosaïque. Et tu m'as apporté une fleur. Un freesia blanc. Entre, avant que ça ne fasse toute une histoire et que la ville ne se mette à gronder de rumeurs. Un homme sur le seuil de ma maison, une fleur à la main ! Les plus anciens ne se souviennent pas d'une chose pareille.

Elle portait une innocente robe noire, association de soie et de mousseline, toute fine, qui ondoyait à chaque mouvement d'air. Le sorceleur ne bougeait pas, il était en admiration, son freesia dans sa main tendue ; il voulait sourire, mais n'y parvenait vraiment pas. *Nil admirari*. Il se répéta en pensée cette sentence qu'il avait retenue de l'université d'Oxenfurt ; elle figurait sur le fronton décorant l'entrée de la faculté de philosophie. Il l'avait eue à l'esprit tout le long du trajet qui le menait à la villa de Lytta.

— Ne crie pas sur moi, dit-elle en prenant le freesia d'entre ses doigts. Je réparerai la main de la jeune fille dès qu'elle fera son apparition. Sans douleur. Je lui demanderai même pardon peut-être. Je te demande pardon, à toi. Seulement, ne crie pas sur moi.

Il hocha la tête, tentant à nouveau de sourire. En vain.

— Je me demande, dit-elle en rapprochant le freesia de son visage et en y plongeant ses yeux de jade, si tu connais la symbolique des fleurs ? Sais-tu ce que dit ce freesia, et quel est le message que tu me fais parvenir en toute conscience ? Ou bien cette fleur est-elle tout à fait fortuite, et le message... inconscient ?

*Nil admirari*.

— Mais c'est sans importance, d'ailleurs, dit-elle en s'approchant très près de lui. Car soit tu me signales clairement, consciemment et de manière calculée, ce que tu désires... soit tu te caches avec ton

désir, trahi par ton inconscience. Dans les deux cas, je te dois des remerciements. Pour la fleur. Et pour ce qu'elle dit. Je te remercie. Et je te revaudrai ça. Je vais t'offrir aussi quelque chose. Tiens, prends ce ruban. Tire. Franchement.

*Ce que je fais le mieux*, se dit-il en tirant. Le ruban tressé se libéra facilement de ses œilletons. Jusqu'au bout. Et la robe en soie et mousseline ruissela alors, telle de l'eau, sur le corps de Lytta, venant se déposer tout doucement autour de ses chevilles. Il ferma les yeux un instant, sa nudité l'éblouit comme un soudain éclat de lumière. *Qu'est-ce que je fais ?* songea-t-il en mettant ses bras autour du cou de Lytta. *Qu'est-ce que je fais ?* songea-t-il en sentant sur sa bouche l'odeur du fard à lèvres corail. *Ce que je fais n'a absolument aucun sens*, songea-t-il en amenant délicatement la magicienne vers la petite commode à l'entrée du patio et en l'installant sur le plateau en malachite.

Elle sentait le freesia et l'abricot. Et autre chose encore. La mandarine peut-être. Ou le vétiver.

Cela dura un petit moment, et vers la fin, la commode se mit à vaciller fortement. Bien qu'elle enlaçât fermement le sorcelleur, à aucun instant Corail ne lâcha son freesia. L'odeur de la fleur ne couvrait pas la sienne.

— Ton enthousiasme me flatte. (Elle décolla ses lèvres des siennes et n'ouvrit qu'alors les yeux.) Et me fait beaucoup d'honneur. Mais j'ai un lit, tu sais.

\*\*\*

C'est un fait, elle avait bien un lit. Énorme. Immense comme le pont d'une frégate. Elle le guidait, et lui la suivait, ne se lassant pas de la contempler. Elle ne tournait pas la tête. Elle ne doutait pas qu'il la suivait. Qu'il irait là où elle le mènerait, sans hésitation. Sans la quitter du regard.

Le lit était immense, avec un baldaquin ; les housses étaient en soie, le drap en satin.

Ils en usèrent sans l'ombre d'une affectation, sur toute sa superficie. Sur le moindre pouce. Le moindre empan. Le moindre pli des draps.

\*\*\*

— Lytta...

— Tu peux m'appeler Corail. Mais pour l'instant, ne dis rien.

*Nil admirari*. Le parfum du freesia et de l'abricot. Les cheveux roux étalés sur l'oreiller.

— Lytta...

— Tu peux m'appeler Corail. Et tu peux recommencer.

\*\*\*

La hanche de la magicienne était ornée d'un superbe tatouage, un poisson aux zébrures bigarrées, foisonnant de détails incroyables ; il avait de grandes nageoires, de forme triangulaire. Les nouveaux riches, argentés et snobinards, avaient coutume de garnir leurs aquariums et leurs bassins de poissons de ce type, appelés scalaires. Geralt, et il n'était pas le seul, avait donc toujours associé ces poissons au snobisme et à une prétentieuse affectation. Il était surpris par conséquent que Corail ait porté son choix précisément sur un tel tatouage et pas un autre. Son étonnement ne dura guère, l'explication vint rapidement. À la voir, Lytta était, certes, tout à fait jeune d'apparence. Mais son tatouage datait des années de sa véritable jeunesse. Du temps où les poissons scalaires, rapportés d'au-delà des mers, étaient une attraction rarissime, où les nantis étaient peu nombreux et les nouveaux riches commençaient tout juste à s'enrichir ; rares étaient ceux qui pouvaient se permettre un aquarium. *Son tatouage est donc comme un acte de naissance*, songea Geralt en caressant le scalaire du bout des doigts. *Incroyable que Lytta l'ait gardé, plutôt que de l'effacer par magie. Bah !* se dit-il en déplaçant ses caresses dans des régions éloignées du poisson. *Se souvenir de ses jeunes années n'est pas désagréable. Se séparer d'un tel memento n'est pas si simple. Même s'il est ringard et d'un banal pathétique.*

Le sorcier se redressa sur son coude et observa attentivement la magicienne, essayant de repérer sur son corps d'autres souvenirs pareillement nostalgiques. Il n'en trouva pas. Il n'y comptait pas, il voulait tout simplement l'admirer un peu. Corail poussa un soupir. Lassée, visiblement, par les pérégrinations abstraites et fort approximatives de la main du sorcier, elle la saisit et la dirigea résolument vers un endroit concret et le seul pertinent de son point de vue, semble-t-il. *Parfait*, songea Geralt ; il attira vers lui la magicienne et plongea son visage dans ses cheveux. Un poisson rayé, quelle idée ! Comme s'il n'y avait rien de plus essentiel qui soit digne d'attention. Qui vaille la peine qu'on y pense.

\*\*\*

*Des modèles réduits de bateaux, peut-être bien*, songea de manière confuse Corail, qui peinait à maîtriser sa respiration rapide. *Peut-être*

*des petits soldats, ou la pêche à la mouche artificielle. Mais ce qui compte... ce qui compte vraiment... c'est la manière dont il m'embrasse.*

Geralt l'embrassa. Comme si elle était pour lui le monde entier.

\*\*\*

La première nuit ils dormirent peu. Et même lorsque Lytta se fut endormie, le sorceleur eut du mal à trouver le sommeil. Elle entourait si fort sa taille de son bras qu'il respirait difficilement, et elle avait rejeté sa jambe en travers de sa cuisse.

Elle fut moins exclusive la seconde nuit. Elle ne le tenait ni ne l'enlaçait plus aussi fort qu'auparavant. Elle ne craignait plus, apparemment, qu'il s'enfuie au petit jour.

\*\*\*

— Tu es perdu dans tes pensées. Tu as un air viril et sinistre. Quelle en est la raison ?

— Je m'interroge... hum... sur le naturalisme de notre relation.

— Quoi donc ?

— Je viens de le dire. Le naturalisme.

— Tu as employé, me semble-t-il, le terme de « relation » ? Vraiment, la charge sémantique de cette notion est surprenante. D'après ce que je constate, tu es atteint, qui plus est, d'une tristesse postcoïtale. Un état naturel ; en vérité, il touche toutes les entités supérieures. Moi aussi, sorceleur, j'ai une petite larme qui pointe justement au coin de l'œil... Déride-toi, allez. Je plaisantais.

— Tu m'as attiré... comme un mâle.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tu m'as attiré. Comme un insecte. Avec des phéromones magiques au parfum de freesia et d'abricot.

— Tu parles sérieusement ?

— Ne te fâche pas. Je t'en prie, Corail.

— Je ne suis pas fâchée. Au contraire. Après réflexion, je dois reconnaître que tu as raison. Oui, c'est du naturalisme au sens propre. Sauf que c'est tout le contraire. C'est toi qui m'as charmée et séduite. Au premier regard. De manière naturaliste et animale, tu as exécuté devant moi la parade nuptiale du mâle ; tu étais là à frétiller, à trépigner, à dresser ta queue.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu dressais ta queue et tu battais des ailes comme un tétras-lyre. Tu gloussais et tu roucoulais...

— Je ne roucoulais pas.

— Si, tu roucoulais.

- Non.
- Si ! Embrasse-moi.

\*\*\*

- Corail ?
- Quoi ?
- Lytta Neyd... Ce n'est pas non plus ton vrai nom, n'est-ce pas ?
- Mon vrai nom était embarrassant à l'usage.
- C'est-à-dire ?
- Essaie un peu de dire rapidement : Astrid Lyttneyd Àsgeirrfinnbjornsdottir.
- Je comprends.
- J'en doute.

\*\*\*

- Corail ?
- Moui ?
- Et Mosaïque ? D'où lui vient son sobriquet ?
- Tu sais ce que je n'aime pas, sorcelleur ? Les questions sur les autres femmes. Particulièrement lorsque celui qui pose ces questions est au lit avec moi. Et qu'il m'interroge au lieu de se concentrer sur l'endroit précis où se trouve sa main. Tu ne te serais pas risqué à agir de même en étant au lit avec Yennefer.
- Moi, je n'aime pas que l'on prononce certains prénoms. Particulièrement au moment où...
- Dois-je arrêter ?
- Ce n'est pas ce que j'ai dit.
- Corail l'embrassa sur le bras.
- Quand elle est entrée à l'école, elle se prénommait Aïque ; je ne me souviens pas de son nom de famille. Non seulement elle avait un prénom étrange, mais elle souffrait aussi d'une dépigmentation de la peau. Elle avait la joue parsemée de petites taches, on aurait vraiment dit une mosaïque. On l'a guérie, cela va de soi, juste après le deuxième trimestre ; une magicienne ne peut avoir aucun défaut. Mais le méchant sobriquet du début lui est resté. Et il cessa rapidement d'être méchant. Elle-même s'est mise à l'apprécier. Mais assez parlé de Mosaïque. Parle-moi ; et de moi. Eh bien ! Allez.
- Quoi, allez ?
- Parle-moi de moi. Dis comment je suis. Je suis belle, non ? Eh bien, dis-le.
- Tu es belle. Rousse. Et avec des taches de rousseur.
- Je n'ai pas de taches de rousseur. J'ai effacé magiquement mes

taches de rousseur.

— Pas toutes. Tu en as oublié quelques-unes. Et moi, je les ai découvertes.

— Où les as-tu... ? Ah ! Oui, bien sûr. C'est vrai. J'ai donc des taches de rousseur. Et quoi d'autre ?

— Tu es sucrée.

— Pardon ?

— Tu es sucrée. Comme une gaufre au miel.

— Tu ne serais pas en train de te gausser de moi, au moins ?

— Regarde-moi. Dans les yeux. Y vois-tu ne serait-ce qu'une ombre d'hypocrisie ?

— Non. Et c'est bien ce qui m'inquiète.

\*\*\*

— Assieds-toi au bord du lit.

— Pourquoi ?

— Je veux prendre ma revanche.

— Pardon ?

— Pour les taches de rousseur que tu as trouvées. Pour le soin que tu as mis à les découvrir à cet endroit et pour ta minutieuse... investigation. Je veux prendre ma revanche et te rendre la pareille. Je peux ? — Et comment !

\*\*\*

Comme la plupart des autres maisons dans cette partie de la cité, la villa de la magicienne disposait d'une terrasse avec vue sur la mer. Lytta aimait s'y installer et observer des heures durant les bateaux dans la rade ; elle se servait pour cela d'une lunette sur pied, de fort belle dimension. Geralt ne partageait pas vraiment sa fascination pour la mer et tout ce qui y voguait, mais il aimait lui tenir compagnie sur la terrasse. Il s'asseyait près d'elle, tout contre elle, son visage tout contre ses boucles rousses, appréciant le parfum du freesia et de l'abricot.

— Regarde ce galion qui jette l'ancre, lui indiquait Corail. La croix bleu azur sur son pavillon, c'est *La Gloire de Cintra*, en route vers Kovir sûrement. Et le cogue, là, c'est l'*Alque* de Cidaris, sans doute transporte-t-il un chargement de peaux. Et là-bas, tiens, le *Téthys*, un holker de transport, il est de Kerack, deux cents lest de charge, il fait du cabotage, entre ici et Nastrog. Là-bas, regarde, sur la rade arrive justement une goélette novigradienne, le *Pandora Parvi*, c'est un beau bateau, oui, un beau bateau. Regarde dans l'oculaire. Tu verras...

— Je vois sans la lunette. Je suis un mutant.



— Ah, c'est vrai ! J'avais oublié. Tiens, là-bas, c'est la galère *Fuchsia*, trente-deux rames, elle peut charger jusqu'à quatre cents de lest. Et l'élégant galion trois-mâts que tu peux voir là, c'est *Le Vertigo*, en provenance de Lan Exeter. Et un peu plus loin, avec son pavillon amarante, le galion rédanien *L'Albatros*, un trois-mâts ; cent vingt pieds entre les étraves... Tiens, regarde, regarde, le clipper postal *L'Écho* hisse les voiles, il sort en mer, je connais son capitaine, il descend en pension au *Ravenga* quand il jette l'ancre ici. Et encore, regarde, là, toutes voiles dehors, un galion de Poviss...

Le sorcelleur écarta les cheveux des épaules de Lytta. Il défit lentement, l'une après l'autre, les agrafes de la robe de la magicienne, la faisant glisser sur ses épaules. Après quoi, il consacra ses deux mains et toute son attention aux deux galions qui se présentaient à lui toutes voiles dehors. Des galions dont on chercherait en vain de semblables sur toutes les voies maritimes, dans toutes les rades, dans tous les ports et sur tous les registres de l'amirauté.

Lytta ne protesta pas. Elle ne détacha pas son œil de l'oculaire de la lunette.

— Tu te conduis comme un adolescent de quinze ans, dit-elle au bout de quelques instants. Comme si tu les voyais pour la première fois.

— Pour moi, c'est toujours la première fois, confessa-t-il d'une voix traînante. Et je n'ai jamais été vraiment un adolescent de quinze ans.

\*\*\*

— Je suis originaire de Skellige, lui confia-t-elle plus tard, alors qu'ils étaient au lit déjà. J'ai la mer dans le sang. Et je l'aime.

Comme il ne disait rien, elle reprit :

— Je rêve parfois de prendre la mer. Seule. De hisser la voile et de sortir en mer... Loin, très loin au-delà de l'horizon. Avec juste la mer et le ciel alentour. Je rêve d'être éclaboussée par l'écume salée des vagues, le vent s'engouffrant dans mes cheveux telles les caresses d'un homme. Et moi, seule, absolument seule, infiniment seule au milieu d'un élément qui m'est étranger et hostile. La solitude dans une immensité énigmatique. Tu n'en rêves pas ?

*Non, songea-t-il à part lui, je n'en rêve pas. Chaque jour, j'y ai droit.*

\*\*\*

Vint le jour du solstice d'été, suivi d'une nuit magique, la plus courte de l'année, au cours de laquelle fleurit la fleur de fougère et où des jeunes filles nues, frictionnées à la langue-de-serpent, dansent au

milieu des clairières humides de rosée.

Une nuit courte comme un clignement d'œil.

Une nuit de folie illuminée d'éclairs.

\*\*\*

Au lendemain du solstice, il se réveilla seul. Dans la cuisine l'attendait le petit déjeuner. Mais pas seulement.

— Bonjour, Mosaïque. Belle journée, n'est-ce pas ? Où est Lytta ?

— Tu es libre aujourd'hui, répliqua-t-elle sans le regarder. Mon inégalable maîtresse sera occupée. Jusque tard ce soir. Pendant qu'elle s'adonnait au... plaisir, les patientes, elles, attendaient.

— Les patientes ?

— Elle soigne l'infertilité. Et d'autres maladies de femmes. Tu l'ignoraes ? Eh bien, tu le sais à présent. Bonne journée.

— Ne t'en va pas encore. J'aimerais...

— Je ne sais pas ce que tu aimerais, l'interrompit-elle. Mais je dirais que c'est une mauvaise idée. Il vaut mieux que tu ne m'adresses pas la parole. Que tu fasses comme si je n'étais pas là du tout.

— Corail ne te fera plus de mal, je te le garantis. D'ailleurs, elle n'est pas là, elle ne nous voit pas.

— Elle voit tout ce qu'elle veut voir, il lui suffit pour cela de quelques incantations et d'artefacts. Et ne te fais pas d'illusions, n' imagine pas que tu aies quelque influence sur elle. Pour cela il faut quelque chose de plus que... (D'un mouvement de la tête, elle désigna la chambre à coucher.) Ne prononce pas mon prénom en sa présence, je t'en prie. Même incidemment. Parce qu'elle me le rappellera. Ne serait-ce dans un an, mais elle me le rappellera.

— Puisqu'elle te traite de cette façon... ne peux-tu simplement t'en aller ?

— Pour aller où ? s'offusqua-t-elle. À la manufacture des tissus ? Comme apprentie chez un tailleur ? Ou alors directement dans un lupanar ? Je n'ai personne, moi. Je ne suis personne. Elle seule peut y remédier. Je supporterai tout... Mais n'en rajoute pas, si possible.

» J'ai rencontré ton petit camarade, en ville, dit-elle après un instant en lui jetant un coup d'œil. Ce poète, Jaskier. Il m'a demandé de tes nouvelles. Il s'inquiète.

— Tu l'as rassuré ? Tu lui as expliqué que j'étais en sécurité ? Que rien ne me menaçait ?

— Pourquoi aurais-je dû mentir ?

— Pardon ?

— Tu n'es pas en sécurité ici. Tu es ici, avec elle, par dépit, à cause de l'autre. Même lorsque tu es proche d'elle, tu ne penses qu'à l'autre. Elle le sait. Mais elle joue le jeu, parce que cela l'amuse, et toi

tu feins à merveille, tu es diablement convaincant. As-tu pensé malgré tout à ce qui se passera lorsque tu te trahiras ?

\*\*\*

— Aujourd’hui aussi tu passes la nuit chez elle ?

— Oui, confirma Geralt.

— Cela fera déjà une semaine, tu le sais ?

— Quatre jours.

Dans un élégant *glissato*, Jaskier passa ses doigts sur les cordes de son luth. Il promena son regard à travers l’auberge. Il saisit sa chope, avala une gorgée, essuya la mousse sur son nez.

— Je sais que ce ne sont pas mes histoires, reprit-il d’un ton dur et catégorique, inhabituel pour lui. Je sais que je ne devrais pas m’en mêler. Je sais que tu n’aimes pas quand on s’immisce dans tes affaires. Mais, ami Geralt, certaines choses ne peuvent être passées sous silence. Si tu veux connaître mon avis, Corail fait partie de ces femmes qui devraient toujours porter en évidence une étiquette avec cette mise en garde : « Regarder, mais ne pas toucher. » Ils mettent quelque chose dans ce style au jardin zoologique, dans le vivarium des crotales.

— Je sais.

— Elle joue avec toi et se joue de toi.

— Je sais

— Et toi, le plus simplement du monde, tu abrégis Yennefer, que tu ne peux pas oublier.

— Je sais.

— Alors pourquoi ?...

— Je ne sais pas.

\*\*\*

Le soir, ils sortaient. Parfois au parc, parfois sur la colline qui dominait le port, parfois ils allaient juste se balader au marché aux épices.

Ils allèrent ensemble déjeuner à l’hostellerie *Natura Rerum*. Plusieurs fois. Febus Ravenga ne se sentait plus de joie ; sur ses ordres, les cuisiniers flattaient le couple du mieux qu’ils pouvaient. Geralt put enfin connaître le goût du turbot à l’encre de seiche. Et aussi celui de la cuisse d’oie au vin blanc, et du jarret de veau sur verdure. L’intérêt pressant et ostensible des autres convives de la salle ne le dérangerait qu’au début, brièvement. Puis, à l’instar de Lytta, il les ignora. Le vin de la cave locale y contribua pour beaucoup.

Ensuite, ils rentraient à la villa. Dans le vestibule déjà, Corail se

débarrassait de sa robe et, entièrement nue, se dirigeait vers la chambre à coucher.

Il la suivait. En la regardant. Il adorait la regarder.

\*\*\*

— Corail ?

— Quoi ?

— D'après les rumeurs, tu parviens toujours à voir ce que tu veux. Il te suffit pour cela de quelques incantations et d'artefacts.

— Il semble, dit-elle en se redressant sur le coude et en le regardant dans les yeux, qu'il faille de nouveau tordre le cou aux rumeurs. Cela devrait dissuader les on-dit de faire marcher leur langue.

— Je t'en prie instamment...

— Je plaisantais, l'interrompit-elle.

On ne décelait pas la moindre note de gaieté dans sa voix.

— Et qu'aurais-tu donc envie de voir ? reprit-elle, comme il se taisait. Ou de te faire prophétiser ? Combien de temps tu vas vivre ? Quand et comment tu mourras ? Quel cheval gagnera la Grande Course de Trétogor ? Qui sera élu hiérarque de Novigrad par le Collège des électeurs ? Avec qui se trouve Yennefer en ce moment ?

— Lytta.

— Qu'est-ce qui t'intéresse, puis-je savoir ?

Il lui raconta le vol des épées.

\*\*\*

Un éclair. Et quelques secondes plus tard, le tonnerre, qui retentit avec fracas.

La fontaine émit quelques doux clapotements, le bassin sentait la pierre humide. La jeune fille de marbre, humide elle aussi, et luisante, s'était figée dans une pose de danseuse.

— La statuette et la fontaine, s'empressa d'expliquer Corail, ne sont pas là pour assouvir mon amour d'un kitch prétentieux, et ne sont pas non plus l'expression d'une conformité à des modes snobinardes. Elles servent à un but plus concret. La statue me représente. En miniature. Lorsque j'avais douze ans.

— Qui aurait supposé alors que tu t'épanouirais si joliment.

— Il s'agit d'un artefact fortement lié à ma personne. Quant à la fontaine, et plus précisément l'eau de la fontaine, elle me sert à la divination. Tu sais, je suppose, ce qu'est la divination et en quoi elle consiste.

— Sommairement.

— Le vol de tes épées a eu lieu voici quelque dix jours. Afin de déchiffrer et d'analyser des événements passés, même très lointains, le mieux et le plus sûr est l'oniromancie, mais pour cela une capacité de rêve assez rare est indispensable et je ne la possède pas.

» La divination par les sorts, c'est-à-dire la cléromancie, ne nous aidera pas à vrai dire, ni non plus la pyromancie ou l'aéromancie, qui sont plutôt efficaces pour prédire le sort des gens, à la condition de posséder quelque chose ayant appartenu à ces personnes... des cheveux, des ongles, un morceau de vêtement par exemple. Elle n'est pas adaptée à des objets, comme les épées dans le cas présent.

» Par conséquent (Lytta écarta une boucle rousse de son front), il nous reste la divination. Celle-ci, comme tu le sais certainement, permet de voir et de prévoir les événements à venir. Les éléments nous aideront, car la saison est devenue vraiment orageuse. Nous associerons la divination à la céraunoscopie. Approche-toi. Prends ma main et ne la lâche pas. Penche-toi et observe l'eau, mais ne la touche sous aucun prétexte. Concentre-toi. Pense à tes épées ! Penses-y intensément !

Il l'entendit scander des incantations. L'eau dans le bassin réagissait, écumant et ondoyant de plus en plus fort à chaque formule prononcée. D'énormes bulles commençaient à remonter du fond.

L'eau devint lisse et opaque. Et ensuite elle s'éclaircit complètement.

Des profondeurs du bassin, des yeux sombres, violets, les observent. Des boucles, brillantes, d'un noir de jais, retombent en cascade sur des épaules, elles reflètent la lumière telle une plume de paon, tournoient et ondulent à chaque mouvement...

— À tes épées, lui rappela amèrement Corail à voix basse, tu devais penser à tes épées.

L'eau se mit à tourner, la femme aux cheveux noirs et aux yeux violets disparut dans un tourbillon. Geralt poussa un léger soupir.

— À tes épées, siffla Lytta. Pas à elle.

À la lumière d'un nouvel éclair, elle scanda une incantation. La statuette de la fontaine prit une couleur laiteuse, l'eau se calma et redevint limpide. Et alors il vit.

Son épée. La main qui la tenait. Les bagues sur les doigts.

... en météorite. Un équilibre parfait, la masse de la lame rigoureusement égale à celle de la poignée...

La deuxième épée. En argent. La même main.

... les quillons en acier ferré d'argent... Sur toute la longueur de la lame, des signes runiques...

— Je les vois, chuchota-t-il en pressant la main de Lytta. Je vois mes épées... Je les vois réellement...

— Tais-toi, répondit-elle par une pression plus marquée encore.

Tais-toi et concentre-toi.

Les épées disparurent. À la place Geralt vit une forêt noire. Une étendue de pierres. Des rochers. Dont un très fin, gigantesque, qui s'élançait vers le ciel et dominait tous les autres... érodé par les vents en une forme saugrenue...

De l'écume apparaît brièvement à la surface de l'eau.

Un homme aux cheveux grisons et aux nobles traits, vêtu d'un caftan de velours noir et d'un gilet de brocart doré ; il a les deux mains appuyées contre un pupitre en acajou. « Lot numéro dix », annonce-t-il d'une voix forte. « Une rareté absolue, une trouvaille exceptionnelle, deux épées de sorceleur... »

Un immense chat noir tourne sur lui-même, il essaie de toucher avec sa patte un médaillon sur une chaîne, qui se balance au-dessus de lui. Sur l'ovale doré du médaillon, un émail, un dauphin *nageant* bleu azur.

Une rivière coule au milieu des arbres sous un baldaquin de ramures et de branchages penchés au-dessus de l'eau. Une femme, vêtue d'une longue robe moulante, se tient debout, immobile, sur l'une des branches.

De l'écume est apparue brièvement sur la surface de l'eau, qui redevient lisse aussitôt.

Il vit une plaine à perte de vue, des herbages courant jusqu'à l'horizon. Il voyait cela de haut, comme à vol d'oiseau... Ou du sommet d'une montagne. Un mont ; des silhouettes indistinctes qui descendaient en file. Lorsqu'elles tournèrent la tête, il vit des visages immobiles, des yeux morts, aveugles. *Mais ils sont morts*, se rendit-il soudain compte. *C'est un cortège de cadavres...*

Les doigts de Lytta exercèrent à nouveau une pression sur sa main. Telle une tenaille.

Un éclair. Une brusque rafale de vent secoua leurs cheveux. L'eau du bassin se troubla, elle se mit à bouillonner, à produire de l'écume, elle s'éleva en une déferlante immense, un mur. Qui s'abattit droit sur eux. Ils firent un bond en arrière pour s'éloigner de la fontaine, Corail trébucha, Geralt la soutint. Le tonnerre gronda.

La magicienne lança une formule, agita le bras. Les lumières s'allumèrent dans toute la maison.

L'eau du bassin, qui quelques instants auparavant semblait un maelström bouillonnant, était à présent lisse, calme, agitée uniquement par le flot de la fontaine qui s'écoulait paresseusement. Eux-mêmes, alors qu'ils venaient d'être inondés par une véritable marée, étaient absolument secs.

Geralt respirait avec peine. Il se releva.

— Ce qu'on a vu à la fin..., marmonna-t-il en aidant la magicienne à se lever, la dernière image. La montagne et le défilé...

les gens... Je n'ai pas compris... Je n'ai aucune idée de ce que cela peut être...

— Moi non plus, répondit Corail d'une voix bizarre. Mais il ne s'agissait pas de ta vision. Cette image, c'est à moi qu'elle était destinée. Je n'ai aucune idée non plus de ce qu'elle pouvait signifier. Mais j'ai l'étrange sensation qu'elle n'annonçait rien de bon.

Les grondements de tonnerre avaient cessé. L'orage s'éloignait. Dans les profondeurs de la terre.

\*\*\*

— C'est du charlatanisme, toute sa divination, répéta Jaskier tout en resserrant les chevilles de son luth, des divagations trompeuses à l'usage des naïfs. C'est de la force de suggestion, rien d'autre. Tu as pensé à tes épées, donc, tu as vu tes épées. Qu'aurais-tu « vu » d'autre encore ? Un cortège de macchabées ? Une vague terrifiante ? Un rocher à la forme saugrenue ? C'est-à-dire ? Quelle forme ?

— Quelque chose comme une énorme clef, répondit le sorcelleur, en réfléchissant. Ou bien une croix héraldique à deux traverses et demie...

Le troubadour s'abîma dans ses pensées. Puis il trempa son doigt dans la bière. Et traça quelque chose sur la table.

— Cela ressemblait à ça ?

— Ha ! Cela y ressemble beaucoup, même.

— Que je sois ! (Jaskier pinça les cordes de son luth, attirant l'attention de toute la taverne.) Que je sois battu par une oie ! Ah ! Ah ! Ami Geralt ! Combien de fois donc m'as-tu tiré d'embarras ? Combien de fois m'as-tu apporté ton aide ? Rendu service ? Impossible à calculer ! Eh bien, aujourd'hui, c'est mon tour ! C'est grâce à moi, peut-être, que tu récupéreras tes armes.

— Hein ?

Jaskier se leva.

— Dame Lytta Neyd, la dernière de tes conquêtes, à qui, présentement, je rends hommage en tant que remarquable devineresse et exceptionnelle extra-lucide, a de manière limpide, évidente et sans doute aucun, désigné dans sa divination un endroit que je connais. Allons chez Ferrant. Sur-le-champ. Il doit nous obtenir une audience, grâce à ses connexions secrètes, et t'établir un laissez-passer avec autorisation de quitter la ville par la porte de service, pour éviter une confrontation avec ces mégères du corps de garde. Nous allons faire une petite excursion. Une petite excursion, somme toute pas très lointaine.

— Où allons-nous ?

— J'ai reconnu le rocher de ta vision. Les connaisseurs le

nomment monadnock karstique. Mais les habitants des environs l'appellent le Griffon. C'est un point caractéristique, un panneau indicateur, même, je dirais, qui mène au siège d'une certaine personne, laquelle, effectivement, pourrait nous renseigner sur tes épées. L'endroit où nous nous rendons porte le nom de Ravelin. Cela te dit-il quelque chose ?



« Ce n'est pas seulement la réalisation, ce n'est pas uniquement l'habileté de l'artisan qui préjuge de la valeur d'une épée sorcelienne. De même que pour les énigmatiques lames elfiques ou gnomes, dont le secret a disparu, la puissance d'une épée sorcelienne est liée à la main et à l'intelligence du sorcelleur qui la manie. Et grâce, précisément, aux arcanes de la magie, elle est extrêmement efficace contre les Forces obscures. »

*Traité sur l'arme blanche, Pandolfo Forteguerra*

« Je vais vous révéler un secret. Concernant les épées de sorcelleurs. On dit qu'elles possèdent un pouvoir mystérieux ; balivernes ! Et qu'elles font des armes si fantastiques qu'il n'y en aurait pas de meilleure. Tout ça, c'est de la fiction, inventée pour la façade. Je le tiens d'une source absolument sûre. »

*Un demi-siècle de poésie, Jaskier*

## CHAPITRE 8

Le rocher qu'on appelait le Griffon était visible de loin ; ils le reconnurent immédiatement.

\*\*\*

L'endroit où ils se rendaient était situé à mi-trajet environ entre Kerack et Cidaris, un peu en retrait d'un chemin qui reliait les deux villes et serpentait parmi les forêts et les déserts rocheux. La route leur prit un certain temps, qu'ils tuèrent en bavardages. Avec Jaskier comme interlocuteur principal.

— Une rumeur populaire raconte, dit le poète, que les épées utilisées par les sorcisseurs ont des propriétés magiques. En omettant les affabulations sur l'impuissance sexuelle, il doit bien y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Vos épées ne sont pas des épées ordinaires. As-tu un commentaire à faire là-dessus ?

Geralt refréna sa jument. Lassée de son séjour prolongé à l'écurie, Ablette avait toujours envie de galoper.

— Certes, j'en ai un. Nos épées, ce ne sont pas des épées ordinaires.

— On prétend, poursuivit Jaskier en feignant de ne pas entendre le sarcasme, que le pouvoir magique de vos armes de sorcisseurs, funeste pour les monstres que vous combattez, réside dans l'acier dont les épées sont forgées. De la matière brute elle-même, c'est-à-dire du minerai provenant des météorites tombées du ciel. Qu'en est-il ? Les météorites ne sont pas magiques, elles sont un phénomène naturel et expliqué scientifiquement. D'où viendrait donc cette prétendue magie ?

Geralt regarda le ciel qui s'obscurcissait par le nord. Un nouvel orage se préparait, semblait-il. Ils devaient s'attendre à être mouillés.

— Si je me souviens bien, répondit le sorcier par une autre question, n'as-tu pas étudié les sept arts libéraux ?

— Et j'ai obtenu mon diplôme avec *summa cum laude*, la plus haute distinction.

— Dans le cadre de l'astronomie, qui fait partie du *quadrivium*, tu as assisté aux conférences du professeur Lindenbrog ?

— Le vieux Lindenbrog, surnommé « Vieille Cire » ? demanda Jaskier en éclatant de rire. Mais bien sûr ! Je le vois toujours en train de se gratter le derrière et de taper les cartes ou les globes avec sa règle en bougonnant de façon monotone : « *Sphera Mundi*, eh, eh ! *subdividitur* sur les quatre plans élémentaires : le Plan de la Terre, le Plan de l'Eau, le Plan de l'Air et le Plan du Feu. La Terre avec l'Eau forme le globe terrestre qui est entouré partout, eh, eh ! de l'Air, c'est-à-dire *Aer*, au-dessus de l'Air, eh, eh ! s'étend l'*Aether*, l'Air ardent *vel*

le Feu. Et au-dessus du Feu se trouvent les Subtils Cieux Sidéraux, *Firmamentum* de nature sphérique où sont localisées *Erratica Sydera*, les étoiles errantes, et *Fixa Sydera*, les étoiles fixes... »

— Je me demande ce que j'admire le plus, s'exclama Geralt en pouffant de rire. Ton talent d'imitation ou bien ta mémoire. Pour en revenir aux questions qui nous intéressent : les météorites, que notre brave Vieille Cire définissait comme étant des étoiles tombantes, *Sydera Cadens*, ou quelque chose comme ça, se détachent du firmament, elles tombent pour s'enfoncer dans notre bonne vieille Terre. En chemin, elles pénètrent tous les autres plans, c'est-à-dire la surface des éléments, ainsi que les paraéléments, car il paraît que cela existe aussi. Comme chacun sait, les éléments et les paraéléments sont surchargés d'une énergie puissante, source de toute magie, d'un pouvoir surnaturel ; une météorite qui entre en contact avec eux absorbe et conserve cette énergie. L'acier qu'on parvient à couler d'une météorite, et par là même, la lame que l'on forge à partir d'un tel acier, renferment en eux la force des éléments. La lame est magique. L'épée entière est magique. *Quod erat demonstrandum*. Tu as saisi ?

— Naturellement !

— Alors oubliée ! Parce que ce sont des bobards.

— Quoi ?

— Des bobards. Une fable. On ne trouve pas des météorites derrière chaque buisson. Plus de la moitié des épées utilisées par les sorciers ont été réalisées en acier provenant de minerais de magnétite. Moi-même j'en ai possédé de semblables. Elles sont aussi bonnes que celles des sidérites tombées du ciel et qui pénètrent les éléments. Il n'y a absolument aucune différence. Mais garde-le pour toi, Jaskier, je te le demande instamment. N'en parle à personne.

— Comment ça ? Me taire ? Tu ne peux exiger cela ! Quel sens y a-t-il à savoir quelque chose et ne pouvoir s'en vanter ?

— S'il te plaît. Je préfère qu'on me prenne pour une créature surnaturelle armée d'une arme surnaturelle. On m'emploie comme tel et comme tel on me rémunère. La simplicité équivaut à la nullité, et la nullité, c'est la modicité. C'est pourquoi je te demande de fermer ton clapet. Tu me le promets ?

— Soit. Je te le promets.

\*\*\*

Le rocher qu'on appelait le Griffon était visible de loin ; ils le reconnurent immédiatement.

Avec un peu d'imagination, il pouvait effectivement faire penser à une tête de griffon posée sur un long cou. Comme le constata Jaskier,

il rappelait davantage, cependant, le manche d'un luth ou d'un autre instrument à cordes.

Le Griffon, comme il se révéla, était un monadnock qui dominait une immense résurgence. La résurgence – Geralt se souvenait des histoires qu'on lui avait racontées – s'appelait la Forteresse elfique, en raison de sa forme assez régulière, suggérant des ruines d'un édifice ancestral avec murs, tours, beffrois et tout ce qui s'ensuit. Jamais toutefois il n'y eut ici aucune forteresse, elfique ou autre, les formes de la résurgence étaient l'œuvre de la nature, une œuvre fascinante, il faut le reconnaître.

— Tu vois ce point, là, en bas ? demanda Jaskier, dressé sur ses étriers. Eh bien, c'est notre destination, Ravelin.

Ce nom aussi était particulièrement bien trouvé, les monadnock karstiques traçaient un immense triangle de forme étonnamment régulière, une avancée devant la Forteresse elfique, tel un bastion. À l'intérieur dudit triangle se dressait un bâtiment rappelant une citadelle. Entouré par quelque chose qui faisait penser à un camp retranché clôturé.

Geralt se souvint des rumeurs qui couraient sur Ravelin. Et de la personne qui y résidait.

Ils quittèrent le chemin.

Derrière la première clôture se trouvaient plusieurs entrées, toutes protégées par des gardes armés jusqu'aux dents ; d'après leurs habits bariolés et disparates, ils étaient facilement identifiables comme étant des mercenaires. On les arrêta au premier poste déjà. Bien que Jaskier s'en référât bruyamment à une audience convenue et qu'il soulignât clairement ses bonnes relations avec le commandement, ils furent sommés de descendre de cheval et d'attendre. Un certain temps. Geralt commençait déjà à s'impatienter lorsque surgit un escogriffe aux allures de galérien, qui leur intima l'ordre de le suivre. Il se révéla rapidement que l'escogriffe leur faisait prendre un détour, à l'arrière d'un complexe d'où leur parvenaient des clameurs et des airs de musique.

Ils traversèrent un petit pont derrière lequel était allongé un homme qui, un peu à l'aveuglette, tâta de ses mains le sol autour de lui. Il avait le visage ensanglanté et tellement gonflé qu'on ne voyait pratiquement plus ses yeux, qui disparaissaient dans les bouffissures.

Il respirait avec peine, et chaque expiration faisait sortir des bulles sanguinolentes de son nez cassé. Le sbire qui les accompagnait n'accorda pas la moindre attention à l'homme allongé ; Geralt et Jaskier firent donc mine, eux aussi, de ne rien remarquer. Ils se trouvaient sur un territoire où il ne s'agissait pas de faire montre d'une curiosité excessive. Il était déconseillé de fourrer son nez dans les affaires de Ravelin ; comme le portait la rumeur, à Ravelin, un nez

fureteur était généralement séparé de son propriétaire et se retrouvait définitivement coincé à l'endroit où il avait été fouiner.

Le sbire leur fit traverser une cuisine où les commis se démenaient comme de beaux diables. Des crabes, des homards et des langoustes étaient en train de cuire dans des chaudrons en ébullition, comme avait pu l'apercevoir Geralt. Des anguilles et des murènes se tortillaient dans des bacs, des moules et des coquillages cuisaient à l'étouffée. Des viandes grésillaient sur des poêles gigantesques. La nourriture une fois prête, le personnel s'emparait des plateaux et des terrines pour les emmener dans les couloirs.

Changeant du tout au tout, l'endroit suivant était imprégné d'odeurs de parfums féminins et de cosmétiques. Devant une enfilade de miroirs, papotant sans discontinuer, une quinzaine de femmes en négligé, plus ou moins déshabillées, se refaisaient une beauté. Geralt et Jaskier, ici également, restèrent de marbre et interdirent à leurs regards de folâtrer exagérément.

Ils furent soumis dans la pièce voisine à une fouille minutieuse, par des individus d'apparence sérieuse, professionnels dans leur comportement, et efficaces dans l'action. La dague de Geralt fut confisquée. Jaskier, qui n'avait jamais porté aucune arme de sa vie, fut contraint de donner son peigne et un tire-bouchon. Mais, après délibération, on lui permit de garder son luth.

— Devant le Révérendissime se trouvent des chaises, les informait-on finalement. Vous vous y assiez. Vous devrez rester assis et vous ne vous lèverez pas tant que le Révérendissime ne vous dira pas de le faire. Il ne faut pas interrompre le Révérendissime quand il parle. Il ne faut pas parler tant que le Révérendissime ne fait pas savoir que vous pouvez parler. Et maintenant, entrez. Par cette porte.

— Révérendissime ? grommela Geralt.

— Il était prêtre autrefois, marmonna en retour Jaskier. Mais ne t'inquiète pas, il n'en a pas pris les tics. Ses subalternes doivent bien lui donner un titre quand ils s'adressent à lui, et il ne supporte pas qu'on l'appelle chef. Nous, en revanche, nous n'y sommes pas tenus.

Une chose leur barra la route aussitôt qu'ils pénétrèrent dans la pièce. Une chose aussi grande qu'une montagne, et qui empestait fort le musc.

— Comment va, Mikita ? le salua Jaskier.

Le géant prénommé Mikita – le garde du corps du révérend chef, apparemment – était un métis, résultat du croisement d'un ogre et d'un nain. Ce qui donnait au final un nain chauve d'une taille bien supérieure à sept pieds, sans cou, avec une barbe crépue, des dents en avant, comme chez le sanglier, et des bras atteignant les genoux. On ne rencontrait pas très souvent semblable croisement ; génétiquement parlant, les deux espèces, on pouvait le constater, étaient résolument

divergentes, une créature telle que Mikita n'avait pu être engendrée de façon naturelle. Elle n'aurait pas vu le jour sans l'intervention d'une magie particulièrement puissante. Interdite, soit dit entre parenthèses. De nombreux magiciens, d'après les rumeurs qui circulaient, méprisaient cette interdiction. Geralt avait précisément sous les yeux la confirmation que ces dernières étaient fondées.

Conformément au protocole en vigueur, ils prirent place sur des chaises en osier. Geralt regarda autour de lui. Dans le coin le plus éloigné de la pièce, sur une immense chaise longue, deux jeunes demoiselles en petite tenue s'occupaient l'une de l'autre. Un certain individu, petit, chafouin, voûté, vêtu d'un habit ample à fleurs brodées et coiffé d'un fez orné d'un gland, les observait tout en nourrissant un chien. Ayant donné à l'animal le dernier morceau de homard, l'homme s'essuya les mains et se retourna.

— Bonjour, Jaskier, dit-il en prenant place face à eux sur un siège qui, bien qu'en osier, ressemblait à s'y méprendre à un trône. Mes respects, Geralt de Riv.

Le Révérend Pyral Pratt, qui passait, non sans fondement, pour le chef de la criminalité organisée de toute la région, se présentait comme un marchand d'étoffes à la retraite. Il n'attirerait pas le moins du monde l'attention au cours d'un déjeuner sur l'herbe de marchands d'étoffes retraités, et on aurait du mal à l'identifier comme ne faisant pas partie de la branche. De loin, en tout cas. Une observation rapprochée permettait de constater chez Pyral Pratt ce qu'on ne voyait jamais chez les marchands d'étoffes. Une vieille cicatrice sur la pommette, stigmate d'un ancien coup de couteau ; un affreux rictus de mauvais augure aux coins de ses fines lèvres ; des yeux clairs, jaunâtres et statiques comme ceux d'un python.

Longtemps personne ne rompit le silence. Des notes de musique filtraient à travers le mur ; du brouhaha leur parvenait, venant d'on ne sait où.

— Je suis heureux de vous voir tous les deux et de vous accueillir, messieurs.

Pyral Pratt avait enfin pris la parole. Dans sa voix se faisait clairement sentir une amitié ancienne et inoxydable pour les alcools bon marché et mal distillés.

— J'ai surtout plaisir à t'accueillir, toi, le barde. (Le Révérend sourit à Jaskier.) Nous ne nous sommes pas vus depuis le mariage de ma petite-fille, que tu as honoré de ta prestation. Je pensais justement à toi, car une autre de mes petites-filles est également pressée de se marier. Je parie que, eu égard à notre vieille amitié, tu ne refuseras pas cette fois non plus ? Hein ? Tu viendras chanter au mariage ? Tu ne te feras pas prier aussi longtemps que la dernière fois ? Je n'aurai pas à te... convaincre ?

— Je viendrai, je viendrai, s'empressa de lui assurer Jaskier en blêmissant légèrement.

— Et aujourd'hui, comme je le suppose, poursuivit Pratt, tu es venu t'enquérir de ma santé ? Eh bien, elle est à chier, ma santé.

Jaskier et Geralt ne firent aucun commentaire. L'ogronain empestait le musc. Pyral Pratt poussa un lourd soupir.

— J'ai des ulcères d'estomac, les informa-t-il, et je souffre de dysphagie. Les plaisirs de la table ne sont donc plus pour moi. On m'a diagnostiqué une maladie du foie et on m'a interdit de boire. J'ai contracté une discopathie, tant au niveau des cervicales que des lombaires, ce qui a éliminé aussi les plaisirs de la chasse et autres sports extrêmes. Les soins et les médicaments engouffrent énormément d'argent, que j'avais l'habitude de dépenser autrefois dans les jeux de hasard. Il me reste, certes, le manche, disons, mais que d'efforts cela demande-t-il pour qu'il se dresse ! La chose viendrait à ennuyer plutôt qu'à procurer du plaisir... Que me reste-t-il ? Hein ?

— La politique ?

Pyral Pratt éclata de rire au point d'en faire tressaillir le gland sur son fez.

— Bravo, Jaskier ! Dans le mille, comme toujours. La politique, oh oui ! Ça, ça compte pour moi, désormais. Au début, je n'y étais pas prédisposé favorablement. Je pensais plutôt m'occuper de prostitution et investir dans les maisons publiques. J'ai fréquenté le milieu et j'ai connu nombre de politiques. Et je me suis convaincu qu'il valait mieux frayer avec les putains, car les putains, elles, au moins, ont leur honneur et quelques principes. D'un autre côté, cependant, tu ne gouvernes pas aussi bien du haut d'un bordel que d'un hôtel de ville. Et gouverner, ma foi, est bien tentant, si c'est pas sur le monde, comme on dit, du moins sur un district. Selon un vieux dicton : « Si tu ne peux les vaincre, joins-toi à eux »...

Il s'interrompt, jeta un regard à la chaise longue en tendant le cou.

— On ne simule pas, les filles ! s'écria-t-il. On ne fait pas semblant ! Allez, plus d'entrain ! Hum... Où en étais-je ?

— À la politique.

— Ah oui ! Mais laissons la politique à la politique. Alors, sorceleur, on t'a volé tes fameux glaives ? Ne serait-ce pas cette affaire qui me vaut l'honneur de ta visite ?

— C'est bien cette affaire, absolument.

— On a volé tes épées, répéta Pratt en hochant la tête. Une perte douloureuse, je présume ? Bien évidemment, qu'elle est douloureuse. Et sans dédommagement. Ah ! J'ai toujours dit que Kerack était un pays de voleurs. Donne-leur seulement une chance, aux habitants de Kerack, et ils te voleront tout ce qui n'est pas solidement fixé par des

clous, c'est notoire. Et pour le cas où ils se heurteraient à des choses solidement clouées, ils ont toujours des pieds-de-biche sur eux.

» L'instruction est en cours, je présume ? reprit-il au bout d'un instant. C'est Ferrant de Lettenhove qui est à l'œuvre ? Regardez tout de même la vérité en face, messieurs. Inutile d'attendre des miracles de la part de Ferrant. Ne le prends pas mal, Jaskier, mais ton parent ferait un meilleur comptable qu'il n'est enquêteur. Rien d'autre ne compte pour lui que les livres, les codes, les paragraphes, les règlements, et puis ces fichues preuves, des preuves et encore des preuves. Comme dans cette facétie sur la chèvre et le chou. Vous ne la connaissez pas ? Un jour on enferma une chèvre dans une étable avec une tête de chou. Le lendemain matin, aucune trace du chou, et la chèvre chie vert. Mais les preuves manquent, et il n'y a pas de témoins, donc l'affaire est classée, *causa finita*. Je ne voudrais pas être mauvaise langue, sorceleur Geralt, mais l'affaire du vol de tes glaives peut connaître pareil dénouement.

Geralt, cette fois non plus, ne fit aucun commentaire.

— La première épée est en acier. (Pyrall Pratt se frotta le menton de sa main couverte de bagues.) Un acier de sidérite, du minerai provenant d'une météorite. Forgée à Mahakam, dans les martelleries naines. D'une longueur totale de quarante pouces et demi, la lame elle-même fait vingt-sept pouces un quart. Équilibrage parfait, la masse de la lame est rigoureusement égale à celle de la poignée... Le poids total de l'arme est sans nul doute inférieur à quarante onces. La garde et la poignée sont réalisées de manière sobre, mais élégante.

» Et une deuxième épée d'égale longueur et de poids identique, en argent. Partiellement, évidemment. Les quillons en acier sont ferrés d'argent. Les forts également ; l'argent pur n'est pas assez dur pour être affûté correctement. Sur la garde et toute la longueur de la lame, des signes runiques et des glyphes, impossibles à déchiffrer selon l'avis de mes experts, mais magiques, indubitablement.

— C'est une description très précise. (Geralt avait un visage de pierre.) Comme si tu avais vu les épées de tes propres yeux.

— Mais c'est que je les ai vues. On me les a apportées, et proposé de les acheter. L'intermédiaire représentant les intérêts du propriétaire actuel, une personne à la réputation irréprochable et connue de moi, personnellement, m'a assuré que les épées avaient été acquises en toute légalité, qu'elles provenaient d'un terrain de fouilles à Fen Carn, une ancienne nécropole à Sodden. Un tas de trésors et d'artefacts ont été déterrés à Fen Carn, alors, en principe, il n'existait aucune raison de douter de la crédibilité du vendeur. J'en avais pourtant, moi, des doutes. Et je n'ai pas acheté ces épées. Tu m'écoutes, sorceleur ?

— Je suis tout ouïe. J'attends ta conclusion. Et les détails.

— La conclusion est la suivante : donnant donnant. Les détails, ça



coûte. L'information porte une étiquette avec un prix.

— Ma foi, vraiment ! s'offusqua Jaskier. Moi qui étais venu te voir au nom de notre vieille amitié, avec un camarade dans le malheur...

— Les affaires sont les affaires, l'interrompit Pyral Pratt. Je l'ai dit, l'information en ma possession a un prix. Si tu veux apprendre quelque chose sur le sort de tes épées, sorceleur de Riv, tu dois payer.

— Quel est le prix indiqué sur l'étiquette ?

Pratt sortit de sous son habit une grande pièce d'or et la confia à l'ogronain. Ce dernier, sans aucun effort visiblement, la cassa entre ses doigts, comme s'il s'agissait d'un vulgaire petit-beurre. Geralt tourna la tête.

— C'est d'une banalité digne d'un théâtre de foire, prononça-t-il lentement. Tu me confies une demi-pièce, et un jour, dans quelques années même peut-être, quelqu'un surgira avec l'autre moitié. En exigeant que j'exauce son vœu. Dont je devrai m'acquitter sans condition. Rien de tout cela. Si cela devait être ton prix, nous ne ferons pas affaire. *Causa finita*. On y va, Jaskier.

— Tu ne tiens pas à récupérer tes glaives ?

— Pas à ce prix.

— C'est ce que je soupçonnais. Mais cela ne coûtait rien d'essayer. Je vais te faire une autre offre. Que tu ne pourras pas refuser cette fois.

— On y va, Jaskier.

— Tu sortiras, dit Pratt en faisant un mouvement de la tête, mais par une autre porte. Par celle-là. Une fois que tu te seras déshabillé. En ne gardant que ton caleçon.

— Mais c'est une plaisanterie ! déclara Jaskier d'une voix forte, hardi et loquace comme toujours au côté du sorceleur. Tu te railles de nous, Pyral. C'est pourquoi nous allons maintenant te saluer et sortir. Et ce par cette même porte par laquelle nous sommes entrés. N'oublie pas qui je suis ! Je sors !

— Ça m'étonnerait. (Pyral Pratt hocha la tête.) Que tu ne sois pas particulièrement sage, nous l'avons déjà établi par le passé. Mais tu es trop malin pour essayer de sortir maintenant.

Pour souligner le poids des mots de son chef, l'ogronain leur montra son poing serré. De la taille d'une pastèque. Geralt se taisait. Il observait depuis quelques minutes déjà le géant, essayant de repérer sur lui un endroit sensible où l'attaquer. Parce qu'il semblait que l'on pourrait difficilement se passer de coups de pied.

— Eh bien ! Soit. (D'un geste, Pratt tempéra l'ogronain.) Je vais faire preuve de bonne volonté, céder un peu, montrer que je suis favorable à un compromis. Aujourd'hui s'est rassemblée ici toute l'élite locale de l'industrie, du commerce et des finances, des politiques, de la noblesse, du clergé ; il y a même un prince, incognito.

Je leur ai promis un spectacle comme ils n'en avaient jamais vu ; et un sorceleur en caleçon, pour sûr, ils n'en ont jamais vu. Mais soit, je lâche un peu de lest : tu vas sortir nu jusqu'à la ceinture. En échange, tu obtiendras les informations promises, et ce, sur-le-champ. De plus, comme bonus...

Pyrall Pratt prit une petite feuille de papier sur la table.

— Comme bonus, deux cents couronnes novigradiennes. Pour le fond de retraite des sorceleurs. Tenez, c'est un chèque au porteur, sur la banque Giancardi, à encaisser dans n'importe laquelle de ses filiales. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi poses-tu la question, répondit Geralt en clignant des yeux. Tu m'as déjà fait comprendre, il me semble, que je ne pouvais refuser.

— Il te semble bien. Je l'ai dit, impossible de rejeter cette offre. Mais elle sera avantageuse, je le présume, pour les deux parties.

— Jaskier, prends le chèque. (Geralt dégrafa et ôta sa veste.) Parle, Pratt.

— Ne fais pas ça. (Jaskier blêmit davantage.) À moins que tu saches, peut-être, ce qui t'attend derrière cette porte ?

— Parle, Pratt.

— Comme je l'ai mentionné déjà, j'ai refusé à l'intermédiaire de lui acheter ses épées. (Le Révérend avait pris ses aises sur son trône.) Mais puisqu'il s'agissait de quelqu'un en qui j'avais confiance, que je connaissais, comme je l'ai déjà dit, je lui ai suggéré un autre moyen, très rentable, d'en tirer profit. Je lui ai conseillé de proposer à son propriétaire actuel de les mettre aux enchères. À la salle des ventes des frères Borsody, à Novigrad. Où ont lieu les ventes aux enchères les plus importantes et les plus renommées. Les amateurs d'objets de collection, d'antiquités, d'objets d'art uniques, et de toutes sortes de raretés, y viennent du monde entier. Pour entrer en possession d'une merveille et l'ajouter à leur collection, ces excentriques enchérissent comme des fous furieux ; chez les Borsody, toutes sortes de bizarreries exotiques partent pour des sommes parfois gigantesques. Nulle part ailleurs on ne vend plus cher.

— Parle, Pratt. (Le sorceleur ôta sa chemise.) Je t'écoute.

— Les enchères à la maison Borsody ont lieu une fois par trimestre. La prochaine se déroulera en juillet, le quinze. Le larron s'y montrera assurément avec tes épées. Avec un peu de chance, tu parviendras à les lui reprendre avant qu'il ne les expose.

— Et c'est tout ?

— Mais c'est beaucoup.

— Le patronyme du voleur ? Ou bien de l'intermédiaire ?

— Le nom du voleur, je ne le connais pas, l'interrompt Pratt. Quant à celui de l'intermédiaire, je ne te le dévoilerai pas. Il est

question d'affaires ici, avec des lois, des règles à respecter, et des usances, non moins importantes. Je perdrais la face. Je t'en ai révélé suffisamment, bien assez en échange de ce que j'exige de toi. Accompagne-le à l'arène, Mikita. Et toi, Jaskier, viens avec moi, on va regarder aussi. Qu'attends-tu, sorcelleur ?

— Si je comprends bien, je dois m'y rendre sans armes ? Non seulement nu jusqu'à la ceinture, mais à mains nues également ?

— J'ai promis à mes invités, expliqua Pratt comme on le fait aux enfants, quelque chose d'inédit, qu'on n'a jamais vu. Un sorcelleur armé, on l'a déjà vu.

— Certes.

Geralt se retrouva dans l'arène, sur le sable, dans un cercle délimité par des madriers enfoncés dans le sol, et inondé d'une lumière clignotante provenant des multiples lampions suspendus sur des perches métalliques. Il entendait des cris, des vivats, des bravos et des sifflets. Il voyait au-dessus de l'arène des visages, des bouches ouvertes, des yeux fébriles.

En face de lui, du côté opposé de l'arène, quelque chose remua. Et bondit.

Geralt eut tout juste le temps de placer ses avant-bras de manière à former le Signe de l'Héliotrope. Le sort repoussa et rejeta en arrière la bête qui attaquait. La salle hurla comme un seul homme.

La salamandre à deux pattes rappelait une wyvern, en plus petit ; elle faisait la taille d'un grand dogue. Sa tête, en revanche, était bien plus grande que celle d'une wyvern. Et sa gueule bien plus fournie en dents. Sa queue, au bout fin comme un fouet, était bien plus longue ! Et cette queue, la salamandre l'agitait vigoureusement, elle en balayait le sable, en fauchait les madriers. L'animal baissa la tête et se précipita une nouvelle fois sur le sorcelleur.

Geralt était prêt, il le frappa du Signe d'Aard et le refoula. Mais la salamandre avait eu le temps de le cingler du bout de sa queue. La salle poussa de nouveau un cri. Les femmes se mirent à piailler. Le sorcelleur sentit pousser et gonfler sur son dos nu un rouleau gros comme un saucisson. Il avait déjà compris pourquoi on lui avait demandé de se déshabiller. Il avait aussi identifié son adversaire. Il s'agissait d'un vigilosaure, une salamandre mutante, élevé magiquement à dessein, utilisé comme gardien ou protecteur. Les choses ne semblaient pas se présenter sous leur meilleur angle. Le vigilosaure traitait l'arène comme un endroit qu'on lui aurait donné à garder. Geralt, lui, était l'intrus qu'il s'agissait de mettre hors de combat. Et d'éliminer, en cas de nécessité. Le vigilosaure faisait le tour de l'enceinte, il se frottait aux madriers en sifflant rageusement. Enfin, il attaqua, très vite, ne laissant pas le temps pour le Signe. Le sorcelleur bondit prestement pour échapper à la gueule dentée. Il sentit dans son

dos qu'un deuxième rouleau commençait à gonfler à côté du précédent.

Le Signe de l'Héliotrope stoppa de nouveau l'attaque du vigilosaure. La salamandre agita une nouvelle fois sa queue en sifflant. Du coin de l'oreille, Geralt saisit un changement ; il l'entendit une seconde avant que le bout de la queue ne le cinglât sur les épaules. La douleur fut telle qu'elle l'aveugla, et du sang jaillit sur ses épaules. La salle était en délire.

Les Signes faiblissaient. Le vigilosaure l'encerclait tellement vite que le sorceleur peinait à réagir. Il parvint à éviter deux coups de fouet, il n'échappa pas au troisième qui l'atteignit une fois encore à l'omoplate. Déjà des filets de sang ruisselaient dans son dos.

La salle grondait, les spectateurs s'égosillaient et trépignaient.

L'un d'eux, pour mieux voir, se pencha fort en avant par-dessus la balustrade, prenant appui sur une des perches métalliques, qui soutenait un lampion. La perche se brisa et tomba dans l'arène en même temps que le lampion ; elle s'enfonça dans le sable. Le lampion, quant à lui, vint s'affaïsser sur la gueule du vigilosaure et s'embrasa. La salamandre s'en débarrassa, provoquant une cascade d'étincelles ; elle lança un sifflement et frotta sa gueule contre les madriers de l'arène. Geralt, en un éclair, entrevit une occasion. Il arracha la perche du sable, il sauta sans trop d'élan, et, prenant une grande impulsion, planta le fer dans le crâne de la salamandre. La perche le transperça de part en part. Le vigilosaure tituba, en agitant ses pattes arrière ; il tenta de se débarrasser maladroitement du fer qui lui trouait le cerveau. Par petits bonds mal coordonnés, il finit par s'affaïsser sur les madriers, ses dents venant mordre le bois. Pendant quelques secondes, il fut secoué de convulsions, fouillant le sable de ses serres, faisant balayer sa queue de droite à gauche. Enfin, il s'immobilisa.

Les vivats et les bravos firent trembler les murs.

Geralt sortit de l'arène par une échelle qu'on avait descendue. Les spectateurs enthousiastes l'entourèrent de toutes parts. Quelqu'un lui donna une tape sur son dos boursoflé. Il se retint à grand-peine de ne pas lui en filer une dans les dents. Une jeune femme l'embrassa sur la joue. Une autre, plus jeune encore, essuya le sang sur ses épaules avec un mouchoir en batiste qu'elle déplia aussitôt, le montrant triomphalement à ses camarades. Une autre encore, bien plus âgée, ôta de son cou ridé un collier et tenta de le lui remettre. L'expression de son visage fit qu'elle recula dans la cohue.

Une forte odeur de musc empesta l'air, l'ogronain Mikita traversait la foule tel un vaisseau dans les Sargasses. Il masqua le sorceleur de sa personne et le raccompagna.

Le carabin convoqué ausculta Geralt, lui fit des points de suture. Jaskier était très pâle. Pyral Pratt, tranquille. Comme si rien ne s'était

passé. Mais le visage du sorceleur devait à nouveau en dire long, car il s'empessa de fournir des explications.

— Soit dit entre parenthèses, la fameuse perche, sciée par avance et affûtée, est tombée dans l'arène sur mon ordre.

— Merci de ta diligence.

— Mes invités étaient au septième ciel. Le bourgmestre Coppenrath en personne était satisfait, il rayonnait même, et pourtant il n'est pas facile à contenter, le fils de p..., il fait la moue à tout, lugubre comme un bordel un lundi matin. Ah ! Le poste d'échevin est déjà dans ma poche. Peut-être même que je grimperais plus haut, si... Tu ne te produirais pas pendant une semaine, Geralt ? Avec le même spectacle ?

— Uniquement, dit le sorceleur en bougeant son dos diablement douloureux, si toi, Pratt, tu prenais la place du vigilosure dans l'arène.

— Ha ! Ha ! Petit plaisantin. Tu as entendu, Jaskier ? Quel sacré plaisantin, ce Geralt !

— J'ai entendu, confirma Jaskier en regardant le dos de Geralt et en serrant les dents. Mais ce n'était pas une plaisanterie, il parlait tout à fait sérieusement. Moi aussi, je t'informe tout à fait sérieusement que je n'honorerai pas de ma prestation les noces de ta petite-fille. Après la façon dont tu as traité Geralt, tu peux mettre une croix dessus. De même que pour toute autre occasion éventuelle, y compris les baptêmes et les enterrements. Le tien compris.

Pyrall Pratt lui lança un regard, et dans ses yeux de vipère passa un éclair.

— Tu manques de savoir-vivre, barde, dit-il en détachant les syllabes. Une fois de plus, tu me manques de respect. Tu aurais besoin d'une leçon en ce domaine. De petits conseils...

Geralt se rapprocha, se tint debout devant lui. Mikita respira lourdement, leva son poing, une terrible odeur de musc se fit sentir. D'un geste, Pyral Pratt lui intima l'ordre de se tenir tranquille.

— Tu perds la face, Pratt, déclara lentement le sorceleur. Nous avons conclu une affaire, classiquement, selon les règles et selon les usances non moins importantes. Tes invités sont satisfaits du spectacle, toi, tu as acquis du prestige et des perspectives pour remporter un poste au Conseil de la ville. Pour ma part, j'ai obtenu l'information qui m'était nécessaire. Donnant donnant. Les deux parties sont satisfaites, nous devrions donc à présent nous séparer sans regrets et sans colère. Au lieu de cela, tu en viens aux menaces. Tu perds la face. Allons-y, Jaskier.

Le visage de Pyral Pratt blêmit légèrement. Après quoi il leur tourna le dos.

— J'avais l'intention de vous retenir à dîner, lança-t-il par-dessus

son épaule. Mais il semble que vous soyez pressés. Je prends congé, donc. Et réjouissez-vous que je vous permette à tous deux de quitter impunément Ravelin. Car j'ai coutume de punir le manque de respect. Mais je ne vous retiens pas.

— Sage décision.

Pratt fit volte-face.

— Pardon ?

Geralt le regarda droit dans les yeux.

— Quoique tu aimes à penser le contraire, tu n'es pas particulièrement sage. Mais tu es trop malin pour tenter de m'arrêter.

\*\*\*

À peine avaient-ils dépassé la butte et atteint les premiers peupliers qui bordaient la route que Geralt arrêta son cheval, et tendit l'oreille.

— Nous sommes suivis.

— Sacrebleu ! s'exclama Jaskier en claquant des dents. Par qui ? Les bandits de Pratt ?

— Peu importe par qui. On continue ; presse ton cheval autant que tu peux jusqu'à Kerack. Cache-toi chez ton cousin. Demain à la première heure, va déposer le chèque à la banque. Ensuite, on se retrouve à l'auberge *Le Crabe et la Belon*.

— Et toi ?

— Ne te fais pas de souci pour moi.

— Geralt...

— Arrête de parler, et éperonne ton cheval. Allez, file !

Jaskier obtempéra, il se pencha sur sa selle et contraignit sa monture au galop. Geralt tourna bride, et attendit tranquillement.

Les cavaliers surgirent de l'obscurité. Ils étaient six.

— Sorceleur Geralt ?

— En personne.

— Tu vas venir avec nous, annonça d'une voix rauque le cavalier le plus proche. Mais pas de bêtises, compris ?

— Lâche les rênes ou je vais te faire mal.

— Pas de bêtises, répéta l'homme en éloignant sa main. Et pas de violence. Nous sommes des réguliers, pas de ces coupeurs de bourses. Nous sommes là pour rétablir l'ordre public. Sur demande du prince.

— Quel prince ?

— Tu l'apprendras. Suis-nous.

Ils partirent. *Un prince*, se souvint Geralt, *un prince se trouvait incognito à Ravelin, selon les affirmations de Pratt*. Les choses ne semblaient pas se présenter sous leur meilleur angle. Les relations avec les princes étaient rarement agréables. Et ne se terminaient

jamais bien, en règle générale.

Ils n'allèrent pas très loin. Seulement jusqu'à une intersection où se trouvait une auberge aux fenêtres éclairées de petites lumières et qui sentait la fumée. Ils entrèrent dans une salle presque déserte, si l'on excepte quelques marchands attardés à dîner. L'entrée de la pièce habitable était gardée par deux hommes d'armes, revêtus de manteaux bleus, identiques, par la couleur et la coupe, à ceux portés par l'escorte de Geralt. Ils pénétrèrent à l'intérieur.

— Votre Grâce princière...

— Sors. Et toi, sorceleur, assieds-toi.

L'homme assis à une table portait un manteau semblable à celui de son armée, mais plus richement brodé. Son visage était masqué par une capuche. C'était inutile. La lampe posée sur la table éclairait uniquement Geralt ; le prince énigmatique se cachait dans l'ombre.

— Je t'ai vu dans l'arène, chez Pratt, dit-il. Réellement impressionnante, ta démonstration. Ce bond dans les airs et ce coup porté de haut, appuyé par tout le poids du corps... Le fer, alors qu'il ne s'agissait pourtant que d'une simple perche, a traversé le crâne du dragon comme du beurre. Je pense que si cela avait été, mettons, une javeline de combat ou un hast, elle aurait pu traverser une cotte de mailles, peut-être même un plastron... Qu'en penses-tu ?

— La nuit est déjà bien avancée. Pas moyen de penser quand le sommeil me gagne.

L'homme dans l'ombre s'esclaffa.

— Ne tergiversons pas, dans ce cas. Et venons-en à notre affaire. J'ai besoin de toi. De toi, en tant que sorceleur. Pour un travail de sorceleur. Et les choses sont telles, étrangement, que tu as, toi aussi, besoin de moi. Peut-être même davantage.

» Je suis Xander, le fils du roi, prince de Kerack. Je désire, et ce avec force, devenir Xander Premier, roi de Kerack. Pour l'heure, à mon grand regret et au préjudice du pays, le roi de Kerack est mon père, Belohun. Le vieux est toujours dans la fleur de l'âge. Il peut encore régner, pfff... par ma foi, une bonne vingtaine d'années encore. Je n'ai ni le temps ni l'envie d'attendre aussi longtemps. Bah, même si j'attendais, je ne serais pas assuré de lui succéder ; le vioque peut désigner un autre successeur au trône à tout instant, il possède une large collection d'héritiers. Et s'apprête à en engendrer un nouveau, d'ailleurs ; pour la fête de Lammas, il a prévu des festivités royales en grande pompe et un faste que le pays ne peut se permettre. Lui, ce rapiat, qui va faire ses besoins au parc pour économiser l'émail de son pot de chambre, va dépenser une montagne d'or pour ses noces. Ruinant le Trésor. Je serai un meilleur roi. Le hic, c'est que je veux le devenir maintenant. Aussi vite que possible. Et pour cela, j'ai besoin de toi.

— Les révolutions de palais ne figurent pas au nombre de mes prestations. Ni les régicides. Sans doute est-ce à cela que Votre Altesse a daigné faire allusion.

— Je veux être roi. Pour le devenir, il faut que mon père cesse de l'être. Et mes frères doivent être éliminés de la succession.

— Régicide plus fratricide. Non, Votre Altesse. Je me dois de refuser. Je regrette.

— Ce n'est pas vrai, gronda le prince dans l'ombre. Tu ne regrettes pas. Pas encore. Mais tu le regretteras, je te le promets.

— Que Votre Altesse daigne prendre acte que les menaces de mort sont vaines.

— Mais qui parle de mort ici ? Je suis un prince et le fils du roi, je ne suis pas un assassin. Je te parle d'un choix. Celui de ma grâce ou de ma disgrâce. En faisant ce que je te demande, tu bénéficieras de ma grâce. Et crois-moi, elle te sera fort utile désormais. Maintenant que t'attendent un procès et une condamnation pour fraude financière. Tout porte à croire que tu passeras les quelques années à venir à ramer sur une galère. Tu pensais visiblement que tu étais déjà tiré d'affaire ? Que ton procès se solderait par un non-lieu, que la sorcière Neyd, qui accepte de se faire baiser, par caprice, lèverait l'accusation et que c'en serait fini ? Tu fais erreur. Albert Smulka, le zupan d'Ansegis, a fait une déposition. Cette déposition t'accable.

— Cette déposition est fausse.

— Il sera difficile de le prouver.

— Il s'agit de prouver la faute, non l'innocence.

— Bien dit. Vraiment très subtil. Mais je ne ferais pas le fanfaron, à ta place. Jette donc un coup d'œil là-dessus. (Le prince lança sur la table une liasse de papiers.) Ce sont des documents. Une déposition certifiée, les comptes-rendus des témoins. Localité de Cizmar, un sorceleur a été embauché pour tuer une lucrote. Montant de la facture, soixante-dix couronnes, en réalité cinquante-cinq ont été payées, la différence a été partagée avec le rond-de-cuir local. Localité de Sotonin, une araignée géante. Tuée, d'après la facture, pour quatre-vingt-dix, en réalité, conformément à la déposition du maire, pour soixante-cinq. À Tiberghien, une harpie tuée, facturation pour cent couronnes, soixante-dix payées en réalité. Et tes exploits et combines précédents : au château de Petrelsteyn, un vampire qui n'existait même pas et qui a coûté au burgrave mille orins tout rond. Le loup-garou de Guaamez, désensorcelé à ce qu'on raconte, pour cent couronnes, et délicanthropié par magie, une affaire très suspecte, car le tarif semble un peu trop bas pour un tel désensorcellement. Un echinops, ou plus exactement une chose que tu as apportée au maire à Martin del Campo et que tu as nommée echinops. Dans la localité de Zraggen, des goules, au cimetière, qui ont coûté près de quatre-vingt-



dix couronnes à la commune, alors que personne n'a vu leurs carcasses, qui ont été dévorées, ha ! ha ! par d'autres goules. Qu'en dis-tu, sorceleur, il s'agit bien de preuves ?

— Votre Altesse a daigné se tromper, le contredit tranquillement Geralt. Ce ne sont pas des preuves. Mais des diffamations fabriquées de toutes pièces, et ce de manière maladroite, qui plus est. Jamais je n'ai été embauché à Tiberghien. Je n'ai même pas entendu parler de la localité de Sotonin. En conséquence, toutes les factures provenant de cet endroit sont des faux évidents, ce ne sera pas difficile à prouver. Et les goules que j'ai tuées à Zraggen ont, certes, été dévorées, ha ! ha ! par d'autres goules, puisque telles sont précisément, ha ! ha ! les mœurs des goules. Quant aux défunts dudit cimetière, laissés en paix, ils retournent en poussière, car les goules rescapées ont pris la poudre d'escampette. Et pour ce qui est des autres inepties contenues dans ces documents, je n'ai même pas envie de les commenter.

— Le procès se déroulera sur la base de ces papiers, déclara le prince en posant la main sur la liasse. Ce dernier durera longtemps. Les preuves seront-elles avérées ? Qui peut le savoir ? Quelle sentence finira par tomber ? Et qui cela intéresse-t-il ? Aucune importance. L'essentiel est l'odeur pestilentielle qui se répandra. Laquelle traînera derrière toi jusqu'à la fin de tes jours.

» Certaines personnes, poursuivit-il, t'avaient déjà en horreur, mais elles devaient te tolérer, comme un moindre mal, comme le tueur des monstres qui les menaçaient. Certaines personnes ne te supportaient pas, te prenant pour une création inhumaine ; elles ressentaient envers le mutant que tu es du dégoût et de l'aversion. D'autres éprouvaient une peur panique à ton encontre et te détestaient en regard de leur propre peur. La renommée de l'habile tueur et la réputation du mauvais sorcier s'envoleront en fumée ; oubliés le dégoût et la peur. Ils ne se souviendront de toi que comme un brigand cupide et un tire-sou. Celui qui, hier, vous craignait, toi et tes mauvais tours, qui détournait son regard, celui qui crachait en te voyant pour conjurer le sort ou sortait son amulette, ricanera, demain, en poussant son compagnon du coude. « Regarde un peu, c'est le sorceleur Geralt, ce misérable fourbe, cet imposteur ! » Si tu n'effectues pas la besogne dont je te charge, je te détruirai, sorceleur. Je ruinerai ta réputation. À moins que tu ne me rendes service. À toi de décider. Oui ou non ?

— Non.

— Ne va pas croire que tes relations, Ferrant de Lettenhove ou ta maîtresse rousse, la magicienne, t'aideront en quoi que ce soit. L'instigateur ne mettra pas en péril sa propre carrière, et le Chapitre empêchera la sorcière de s'engager dans une affaire criminelle. Personne ne te viendra en aide quand la machine judiciaire t'enfermera dans ses rouages. Je t'ai demandé de te décider. Oui ou

non ?

— Non. Définitivement non, Votre Altesse. L'homme caché dans l'alcôve peut enfin sortir.

Au grand étonnement de Geralt, le fils du roi éclata de rire. Et frappa la table de sa main. La petite porte de l'alcôve attenante grinça, une silhouette apparut. Familière, malgré la pénombre.

— Tu as gagné ton pari, Ferrant, dit le prince. Va voir demain mon secrétaire pour récupérer ton gain.

— Je remercie Votre Grâce princière, répliqua avec un léger salut Ferrant de Lettenhove, l'instigateur royal, mais j'ai traité ce pari de manière purement symbolique. Pour souligner jusqu'à quel point j'étais sûr de mon fait. Il n'était nullement pour moi question d'argent...

— L'argent que tu as gagné n'est pour moi aussi qu'un symbole, l'interrompt le prince, le même que la marque de la Monnaie qui y est frappé et le profil du hiérarque actuel. Sache également, sachez tous les deux, que j'ai gagné, moi aussi. J'ai recouvré quelque chose que je considérais comme à jamais perdu. À savoir, la foi en l'être humain. Ferrant était absolument certain de ta réaction, Geralt de Riv. Quant à moi, je l'avoue, je le prenais pour un naïf. J'étais persuadé que tu te soumettrais.

— Vous avez tous deux gagné quelque chose, déclara Geralt aigrement. Et moi, alors ?

— Toi aussi, répondit plus sérieusement le prince. Dis-lui, Ferrant. Explique-lui de quoi il est question.

— Sa Grâce ici présente, le prince Egmund, commença l'instigateur, a accepté d'incarner symboliquement Xander, le plus jeune prince, ainsi que ses autres frères également, tous prétendants au trône. Le prince soupçonne que, dans le but de conquérir le trône, Xander ou un autre membre de sa fratrie veuille bénéficier des services d'un sorceleur se trouvant à proximité. Nous avons donc décidé de... mettre une telle situation en scène. Et nous savons à présent que si les choses en arrivaient là... si effectivement quelqu'un te faisait une proposition indigne, tu ne te laisserais pas embobiner par les grâces princières. Et que ni les menaces ni les chantages ne te feraient peur.

— Je comprends. (Le sorceleur hocha la tête.) Et je m'incline devant un tel talent. Le prince a eu l'obligeance d'entrer parfaitement dans son rôle. Dans ce qu'il a daigné dire de moi, dans l'opinion qu'il a eue de moi, je n'ai perçu aucun jeu d'acteur. Au contraire. Je n'ai entendu que de la sincérité...

Egmund rompit un silence devenu gênant.

— La mascarade avait un but. Le but est atteint et je n'ai aucune envie de m'expliquer devant toi. Quant au bénéfice, tu en profiteras

toi aussi. Financièrement parlant. J'ai effectivement l'intention de t'employer. Et de te payer largement tes services. Dis-lui, Ferrant.

— Le prince Egmund, expliqua l'instigateur, redoute que l'on attente à la vie de son père, le roi Belohun. Cet attentat pourrait survenir durant les noces royales prévues pour la fête de Lammas. Le prince serait plus tranquille si, à cette occasion, quelqu'un veillait à la sécurité du roi... quelqu'un tel qu'un sorcier. Oui, oui, ne m'interromps pas, nous savons que les sorciers ne sont pas des hommes de main ni des gardes du corps, que leur raison d'être est de protéger les humains face à la menace que représentent des monstres magiques, miraculeux et surnaturels...

— C'est ce qu'on lit dans les livres, l'interrompit impatiemment le prince. Dans la vie, il en va diversement. On embauche des sorciers pour protéger des caravanes qui traversent des endroits déserts et des forêts vierges grouillant de monstres. Il arrive cependant que les marchands se fassent attaquer non par des monstres, mais par de vulgaires bandits de grands chemins, et les sorciers n'hésitent pas du tout à les rosser alors. J'ai des raisons de craindre que durant les noces royales des... basilics... puissent lancer une attaque. Te chargerais-tu de la protection contre les basilics ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Si nous sommes toujours ou pas dans la mise en scène. Et si je ne suis pas précisément l'objet d'une nouvelle provocation. De la part de l'un ou l'autre des frères restants, par exemple. Le talent d'incarnation dans un rôle n'est pas une rareté dans la famille, je parie.

Ferrant s'offusqua. Egmund fit valser son poing sur la table.

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, beugla-t-il. Et ne t'égare pas. Je t'ai demandé si tu allais t'en charger. Réponds !

— Je pourrais me charger de la protection du roi face à d'hypothétiques basilics, répondit Geralt en hochant la tête. Malheureusement, on m'a volé mes épées à Kerack. Les services royaux n'ont toujours pas réussi à pister les voleurs et sans doute n'agissent-ils pas beaucoup dans ce sens. Sans mes épées, je serai incapable de protéger quiconque. Je me vois donc contraint de refuser pour des raisons objectives.

— S'il s'agit uniquement de tes épées, il n'y aura pas de problèmes. Nous les récupérerons. N'est-ce pas, monsieur l'instigateur ?

— Assurément.

— Tu vois bien. L'instigateur royal le confirme absolument. Qu'en sera-t-il donc ?

— Que je récupère d'abord mes épées. Assurément.

— Tu es obstiné, comme individu. Mais soit. Je précise que tu recevras un salaire pour tes services, et je certifie que tu ne me trouveras pas pingre. Et tu pourras profiter de certains autres avantages dès maintenant ; tu auras une avance, pour ainsi dire, comme preuve de ma bonne volonté. Tu peux d'ores et déjà estimer que ton affaire au tribunal est réglée ; il faut satisfaire aux formalités, et la bureaucratie ignore l'idée de promptitude, mais tu peux déjà te considérer comme une personne libre de tout soupçon et ayant une totale liberté de mouvements.

— Ma reconnaissance est immense. Et les témoignages et les factures ? La leucrote de Cizmar, le loup-garou de Guaamez ? Qu'en est-il de ces documents ? Ceux que Votre Altesse a eu l'obligeance d'utiliser comme... accessoires de théâtre ?

— Pour l'instant, ces documents resteront chez moi. (Egmund le regarda dans les yeux.) En lieu sûr. Assurément.

\*\*\*

La cloche du roi Belohun sonnait minuit lorsqu'il rentra.

À la vue de son dos, Corail, il fallait lui rendre cet honneur, conserva son quant-à-soi et son calme. Elle savait se maîtriser. Même sa voix n'était pas altérée. Presque pas.

— Qui t'a fait ça ?

— Un vigilosauve. Une espèce de salamandre...

— Une salamandre t'a posé ces sutures ? Tu as permis à une salamandre de te recoudre ?

— Les sutures ont été posées par un carabin. Quant à la salamandre...

— Au diable la salamandre ! Mosaique ! Scalpel, ciseaux, pincette ! Aiguille et catgut ! Élixir de *Pulchellum* ! Décoction d'aloès ! *Unguentum ortolani* ! Tampon et pansement stérilisé ! Et prépare aussi un sinapisme de miel et de moutarde ! Du nerf, ma fille !

Mosaique s'activa à un rythme digne d'admiration. Lytta s'attaqua à l'opération. Le sorcelleur restait tranquille et souffrait en silence.

— On devrait tout de même interdire aux carabins qui ne s'y connaissent pas en magie de pratiquer, fit remarquer à travers ses lèvres serrées la magicienne, tout à son travail. Enseigner à la faculté, certes. Recoudre un cadavre après une autopsie, d'accord. Il faudrait les tenir éloignés cependant des patients encore vivants. Sans doute puis-je l'espérer longtemps encore, tout va dans le sens contraire.

Geralt se risqua à une opinion :

— La magie n'est pas la seule à soigner. Et quelqu'un doit bien traiter les patients. Les mages guérisseurs spécialisés sont une poignée à peine, et les simples magiciens ne veulent pas pratiquer. Ils n'ont pas

le temps ou considèrent que cela n'en vaut pas la peine.

— À raison. Les conséquences de la surpopulation sont fatales. Avec quoi joues-tu ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une marque que j'ai trouvée sur le vigilosaur. Elle était solidement fixée sur sa peau.

— Tu la lui as arrachée comme un trophée revenant au vainqueur ?

— Je l'ai arrachée pour te la montrer.

Corail observa la plaquette ovale en laiton, de la dimension d'une main d'enfant. Ainsi que les signes gravés dessus.

— Curieux concours de circonstances, dit-elle en lui posant le cataplasme sur l'épaule. Si l'on considère le fait que tu t'apprêtes à aller dans la direction opposée.

— Je m'apprête à ? Ah oui ! C'est vrai, j'avais oublié tes confrères et leurs plans relatifs à ma personne. Ces plans se concrétiseraient-ils, ma foi ?

— Exactement. J'ai obtenu une information. Tu es convié à séjourner au château de Rissberg.

— Je suis convié, c'est touchant. Au château de Rissberg. Le siège du célèbre Ortolan. Et d'après mes déductions, il m'est impossible de décliner l'invitation ?

— Je ne te le conseillerais pas. Ils demandent que tu viennes d'urgence. En tenant compte de tes blessures, quand pourras-tu te mettre en route ?

— En tenant compte de mes blessures, c'est à toi de me le dire, carabin.

— Je te le dirai. Plus tard... Pour l'instant, en revanche... Tu vas t'absenter un certain temps, tu vas me manquer... Comment te sens-tu maintenant ? Serais-tu capable de... ? Ce sera tout, Mosaïque. Rentre chez toi et ne nous dérange pas. Que devait signifier ce petit sourire, donzelle ? Dois-je te le figer sur tes lèvres pour toujours ?

## INTERLUDE

*Un demi-siècle de poésie* (extrait d'un brouillon, texte qui ne figura jamais dans une édition officielle), Jaskier

Le sorceleur, en vérité, m'était extrêmement redevable. Chaque jour davantage.

Ainsi que vous le savez, la visite chez Pyral Pratt s'était soldée de manière sanglante et orageuse, elle nous avait apporté toutefois quelques avantages. Geralt avait trouvé les traces de son voleur d'épées. Le mérite me revient, en quelque sorte, puisque c'est moi qui, grâce à mon ingéniosité, ai orienté Geralt sur Ravelin. Et le lendemain, c'est moi et moi seul qui ai fourni une nouvelle arme à Geralt. Je ne pouvais supporter de le voir ainsi désarmé. Jamais, m'objecterez-vous, un sorceleur ne se trouve désarmé. Il s'agit d'un mutant, deux fois plus fort et dix fois plus rapide qu'un homme normal, rompu à chaque type de combat, qui, à l'aide d'une douelle de tonnelier en chêne, met à terre trois malandrins en un rien de temps. De surcroît, avec ses Signes, qui sont une arme absolument non négligeable, il manie la magie. C'est vrai. Mais une épée est une épée. Il me répétait en boucle qu'il se sentait comme nu sans épée. Eh bien, donc, je lui en ai fourni une.

Comme vous le savez, Pratt nous avait récompensés financièrement tous les deux, sans grande générosité, mais tout de même. Le lendemain matin, suivant les recommandations de Geralt, je me suis empressé d'aller déposer le chèque à la filiale Giancardi. Je donne le chèque à encaisser et patiente en regardant autour de moi. Je vois quelqu'un qui m'observe avec grande attention : une femme, pas très vieille, mais pas une jeunette non plus, vêtue d'atours chics et élégants.

Croiser un regard féminin empli d'admiration ne me surprend guère, nombre de femmes trouvant irrésistible mon charme viril et sauvage.

La jeune dame se dirige soudain vers moi, se présente comme étant Etna Asider, et elle déclare me connaître. Tu parles d'une nouvelle, tout le monde me connaît, ma gloire me précède, quel que soit l'endroit où je me rends.

— La nouvelle de la mauvaise aventure arrivée à ton ami, le sorceleur Geralt de Riv, est parvenue à mes oreilles, sieur Jaskier, me dit-elle. Je sais qu'il a perdu son arme, et qu'une nouvelle épée lui est rapidement indispensable. Je sais également comme il est difficile d'obtenir un bon glaive. Il se trouve que je dispose d'une épée de qualité. Qui provient de feu mon mari ; dieux, ayez de la clémence pour son âme. Je suis venue à la banque pour justement monnayer ladite épée ; que ferait donc une veuve d'une épée ? La banque l'a

évaluée et accepte de la revendre à la commission. J'ai toutefois besoin d'urgence d'argent liquide, obligée que je suis de rembourser les dettes de mon défunt mari, autrement je serai tourmentée par les créanciers. Aussi...

À ces mots, la jeune femme me montre une housse damassée et en sort la fameuse épée. Une merveille, je vous le dis. Légère comme une plume. Un fourreau raffiné et élégant, la poignée en peau de salamandre, la garde dorée ; sur le pommeau, une jaspée grosse comme un œuf de pigeon. Je tire l'épée de sa gaine et n'en crois pas mes yeux. Sur la lame, juste au-dessus de la garde, un poinçon en forme de soleil. Et une inscription : « Ne me sors pas sans raison, ne me rentre pas sans honneur. » Ce qui signifie que la lame a été forgée à Nilfgaard, à Viroleda, une ville dans le monde entier célèbre pour ses forges spécialisées dans les lames des épées. Je touche le fer du bout du pouce : tranchant comme un rasoir, croyez-moi sur parole.

Et que je ne suis point stupide, je ne laisse rien transparaître, je regarde avec indifférence les clercs de banque s'agiter, une petite bonne femme faire briller les poignées de porte en cuivre.

— La banque Giancardi, reprend la veuve, a estimé l'épée à deux cents couronnes. En commission. Contre des espèces de la main à la main, cependant, je la céderais pour cent cinquante.

— Ho ! Ho ! m'exclamé-je sur ce. Cent cinquante, c'est un paquet d'argent. À ce prix-là, on peut acheter une maison. Pas trop grande. Dans les faubourgs.

— Ah ! Sieur Jaskier ! (La jeune femme se tord les mains, laisse couler ses larmes.) Vous vous jouez de moi. Vous en faites un homme cruel pour ainsi profiter d'une veuve. Mais me voici prise au piège. Eh bien ! Soit, allons-y pour cent.

Et c'est de cette manière, chers amis, que j'ai résolu le problème du sorceleur.

Je file au *Crabe et la Belon* ; Geralt y est déjà installé, devant des œufs au bacon, ha ! Sans doute que chez la sorcière rousse, il a encore eu droit à du fromage à la ciboulette au petit déjeuner. Je m'approche et vlan ! Je balance l'épée sur la table. Il en est resté bouche bée ! Ayant jeté sa cuillère, il sort l'arme de son fourreau, l'observe. Son visage est de marbre. Mais je suis habitué à ses mutations, je sais qu'il n'est pas à l'abri des émotions. Tout émerveillé et heureux qu'il soit, il n'en laissera rien paraître.

— T'as payé combien pour ça ?

Je suis sur le point de répliquer que ce ne sont pas ses affaires, mais je me souviens à temps que j'ai payé avec son propre argent, justement. J'ai donc avoué. Il m'a serré la main, sans dire un mot ; l'expression de son visage est restée inchangée. Il est ainsi, voilà tout. Simple, mais sincère.

Et il m'annonce qu'il quitte la ville. Seul.

— Je voudrais, ajoute-t-il devant mes protestations, que tu restes à Kerack. Et que tu gardes les yeux et les oreilles grands ouverts.

Il me raconte ce qui s'est passé la veille, sa conversation nocturne avec le prince Egmund. Tout en s'amusant avec son épée fraîchement acquise, comme un enfant avec un nouveau jouet.

— Je ne prévois pas de servir le prince, résume-t-il. Ni de participer aux noces royales en août comme garde du corps. Egmund et ton cousin sont certains d'attraper rapidement les voleurs de mes épées. Je ne partage pas leur optimisme. Et dans le fond, cela m'arrange. S'il détenait mes épées, Egmund aurait la mainmise sur moi. Je préfère attraper le voleur par moi-même, à Novigrad, en juillet, avant les enchères chez les Borsody. Je récupérerai mes épées et ne mettrai plus les pieds à Kerack. Quant à toi, Jaskier, reste bouche cousue. Personne ne doit être au courant de ce que nous a raconté Pratt. Personne. Y compris ton cousin instigateur.

J'ai juré de rester muet comme une tombe. Il m'a regardé étrangement. Exactement comme s'il n'y croyait pas.

— Et comme il faut s'attendre à tout, reprit-il, je dois prévoir un plan de secours. Je voudrais donc en apprendre le plus possible sur Egmund et ses frères et sœurs, sur tous les possibles prétendants au trône, sur le roi lui-même, sur toute la petite famille royale. Je voudrais savoir ce qu'ils projettent et ce qu'ils manigancent. Qui tient avec qui, quelles fractions sont actives ici et ainsi de suite. C'est clair ?

Moi, sur ce :

— D'après ce que j'en conclus, tu ne comptes pas engager Lytta Neyd là-dedans ? À juste titre, selon moi. La beauté rousse a indubitablement une parfaite connaissance des affaires qui t'intéressent, mais trop de choses la lient à la monarchie locale pour qu'elle se décide à une double loyauté, et d'une. De deux, ne l'informe pas que tu comptes bientôt disparaître et ne plus jamais remettre les pieds ici. Parce que sa réaction peut être violente. Les magiciennes, comme tu as déjà pu le vérifier, n'aiment pas lorsque quelqu'un disparaît.

» Pour le reste, juré-je, tu peux compter sur moi. Mes yeux et mes oreilles seront en alerte et pointés là où il faut. J'ai déjà eu le temps de faire connaissance de la famille royale locale, et j'ai entendu aussi suffisamment de rumeurs. Ce Belohun qui règne aimablement sur Kerack s'est conçu une nombreuse progéniture. Il change aisément et couramment de femmes ; à peine en repère-t-il une nouvelle que l'ancienne quitte fort à propos cette vallée, se trouvant plongée soudainement, par un étrange effet du hasard, dans un état asthénique contre lequel la médecine se révèle impuissante. De cette façon, le roi compte à ce jour quatre fils légitimes, chacun né d'une mère



différente. Je n'inclus pas le nombre incalculable de filles, étant donné qu'elles ne peuvent prétendre au trône. Je ne compte pas non plus les bâtards. Il est important de noter cependant que tous les postes et fonctions importants de Kerack sont occupés par les époux des filles du roi, mon cousin Ferrant étant une exception. Et le commerce et l'industrie sont dirigés par ses fils illégitimes.

Le sorcier, je le constate, écoute avec une grande attention. Je poursuis mon récit :

— Des quatre fils nés dans le mariage, l'aîné dans l'ordre de la succession – je ne connais pas son nom, car à la cour, il est interdit de le prononcer – a quitté le palais après une querelle avec son père ; toute trace de lui a disparu, personne ne l'a jamais revu. Le deuxième, Elmer, est un malade mental alcoolique, tenu enfermé ; c'est censé être un secret d'État, mais à Kerack, tout le monde est au courant. Les véritables prétendants sont Egmund et Xander. Ils se détestent, et Belohun en joue subtilement, il maintient les deux dans une constante incertitude ; pour ce qui est de la succession, plus d'une fois aussi il a réussi à favoriser ostensiblement l'un ou l'autre de ses fils adultérins, et à les leurrer par des promesses. Il se murmure même aujourd'hui qu'il aurait juré de laisser la couronne au fils qu'il engendrera avec sa nouvelle épouse, celle précisément qu'il épousera officiellement pendant Lammas.

» Mon cousin Ferrant et moi-même, poursuis-je, sommes d'avis toutefois qu'il s'agit de paroles en l'air avec lesquelles le vieux bouc espère inciter la jeune fille à l'ardeur au lit, et qu'Egmund et Xander sont les deux seuls vrais héritiers du trône. Et que si cela nécessite un *coup d'État*, il sera fomenté par l'un des deux. J'ai fait leur connaissance, grâce à mon cousin. Ils sont tous deux – du moins ai-je eu cette impression – glissants comme de la merde dans la mayonnaise. Si tu vois ce que je veux dire par là.

Geralt confirme qu'il voit parfaitement, qu'il a lui-même éprouvé cette impression en parlant avec Egmund, mais qu'il aurait été incapable de l'exprimer aussi joliment. Après quoi il se plonge dans une profonde réflexion.

— Je reviendrai sous peu, dit-il enfin. Et toi, agis ici, et garde l'œil sur les affaires.

Moi, sur ce :

— Avant de prendre congé, sois un ami, parle-moi un peu de l'apprentie de ta magicienne. Celle aux cheveux plaqués. C'est un vrai bouton de rose, il suffirait d'en prendre soin, juste un peu, pour qu'elle fleurisse à merveille. J'ai donc envisagé d'y consacrer moi-même...

Son visage s'est aussitôt métamorphosé. Et voilà qu'il abat son poing sur la table, tellement fort que les chopes ont sursauté.

— Tiens tes pattes loin de Mosaique, ménétrier, qu'il me dit, sans

une once de respect. Sors-toi cette fille de la tête. Ne sais-tu pas qu'il est strictement interdit aux apprenties des magiciennes d'entamer même le plus innocent des flirts ? Pour la moindre faute de ce genre, Corail l'estimera indigne de son enseignement et l'enverra à l'école, ce qui, pour une apprentie, est une terrible humiliation, c'est perdre la face ; j'ai entendu dire que cela pouvait provoquer des suicides. Et avec Corail, on ne plaisante pas. Elle n'a pas le sens de l'humour.

L'envie m'a titillé de lui conseiller d'essayer de lui chatouiller la raie du derrière avec une plume de poulette ; ce genre d'intervention déride même les plus renfrognées. Mais je me suis tu, parce que je le connais. Il ne supporte pas que l'on parle inconsidérément de ses femmes. Même celles d'une seule nuit. J'ai donc juré sur l'honneur que je raierai la vertu de l'apprentie aux cheveux plaqués de l'ordre du jour et que je ne lui contera même pas fleurette.

Lui, sur ce, devenu plus joyeux, me lance juste avant de partir :

— Si cela te chatouille tant, sache que j'ai fait la connaissance au tribunal d'une jeune femme avocate. Elle semblait tout à fait volontaire. Va donc lui faire ta cour.

Ben voyons. Qu'est-ce à dire ? Que je devrais baiser la justice ?

Néanmoins, d'un autre côté...

## INTERLUDE

Très vénérable Dame  
Lytta Neyd  
Kerack, Ville Haute  
Villa Cyclamen

*Château de Rissberg, 1<sup>er</sup> juillet 1245*

Chère Corail,

J'espère que ma lettre te trouvera en bonne santé et de bonne humeur. Et qu'il en va selon tes désirs.

Je m'empresse de t'informer que le sorcier nommé Geralt de Riv a enfin daigné faire son apparition dans notre château. Il s'est aussitôt montré exaspérément insupportable moins d'une heure après son arrivée, réussissant à rebuter absolument tout le monde, y compris notre vénérable Ortolan, une personne indulgente envers chacun et qui pourrait passer pour l'incarnation de la bienveillance. Il se révèle que les opinions qui circulent au sujet de ce personnage ne sont pas le moins du monde exagérées, et que l'antipathie et l'animosité auxquelles il est partout confronté sont profondément justifiées. Là où il faut malgré tout lui rendre honneur, et je serais le premier à le faire, *sine ira et studio*, cet individu est un professionnel à tous les égards et parfaitement fiable en ce qui concerne son métier. Il exécutera ce qu'il a entrepris ou il tombera en tentant de l'exécuter, il ne peut y avoir de doutes.

Il convient donc de reconnaître le but de notre entreprise comme étant atteint, principalement grâce à toi, chère Corail. Nous t'adressons nos remerciements pour tes efforts, et tu auras toujours notre reconnaissance. La mienne envers toi, en outre, est toute particulière. En tant qu'ami de longue date, conscient de ce qui nous unissait, je comprends mieux que tout autre tes sacrifices. Tu as dû endurer, je m'en rends compte, la proximité de cet individu, qui est, effectivement, une agrégation des défauts qui te sont insupportables : un cynisme issu de profonds complexes, une nature méfiante et introvertie, caractérisée par la mauvaise foi, un esprit primitif, une intelligence médiocre, une arrogance monstrueuse. Pour ne point t'irriter, chère Corail, je passerai sous silence ses mains affreuses et ses ongles mal soignés, car je sais comme tu détestes ces choses. Mais, ainsi que nous l'avons dit, le temps est fini de tes souffrances, de tes tracasseries et de tes tourments, tu peux désormais cesser tes relations avec cet individu et rompre tout contact avec lui, plus rien ne t'en empêche. Opposant par là même et mettant définitivement un terme aux médisances mensongères propagées par les mauvaises langues qui, de ta bienveillance, feinte n'est-il pas, et apparente, envers le

sorceleur, tentent au contraire de faire une véritable romance à deux sous. Mais assez de tout cela, la chose ne mérite pas discussion.

Je serais le plus heureux des hommes, chère Corail, si tu consentais à venir me rendre visite à Rissberg. Inutile d'ajouter qu'il suffirait d'un seul mot de ta part, d'un seul geste, d'un seul sourire, pour que je me précipite ventre à terre chez toi.

Tout à toi, avec mon profond respect

*Pinety*

PS : Les mauvaises langues que j'ai évoquées supputent que ton aménité envers Geralt de Riv aurait pour origine une envie d'agacer notre consœur Yennefer, toujours intéressée, d'après ce que l'on raconte, par le sorcelleur. Pitoyables, en vérité, sont la naïveté et l'ignorance de ces intrigants. Il est pourtant de notoriété publique que Yennefer entretient une relation enflammée avec un jeune entrepreneur en joaillerie, et qu'elle se fiche donc du sorcelleur et de ses amours passagères comme de la neige de l'an passé.

## INTERLUDE

Très vénérable  
Algernon Guincamp  
Château de Rissberg  
*Ex urbe* Kerack

*Die 5 mens. Jul. Anno 1245 p. R.*

Cher Pinety,

Je te remercie pour ta lettre, tu ne m'avais pas écrit depuis longtemps, sans doute n'avais-tu rien à dire, ma foi, et donc aucune raison d'écrire.

Ton inquiétude au sujet de ma santé et de mon humeur est charmante, comme celle de t'assurer que tout s'ordonne conformément à mes désirs. Je t'informe avec satisfaction que tout s'agence pour moi comme il se doit, j'y mets tous mes efforts, car comme on dit, chacun est le timonier de son propre navire. Et mon navire, sache-le, je le dirige d'une main ferme à travers les grains et les récifs, relevant la tête chaque fois que la tempête gronde alentour.

Pour ce qui est de ma santé, je me porte bien. Physiquement, comme d'habitude, mentalement très bien également ; depuis peu, depuis que je possède ce qui m'a si longtemps fait défaut. Je n'ai compris d'ailleurs à quel point cela m'avait manqué qu'à partir du moment où cela ne me manqua plus.

Je suis heureuse que l'entreprise qui nécessitait la participation du sorceleur se dirigeât vers un succès ; ma modeste contribution à l'opération me remplit de joie. Tu te désolés, en vain cependant, cher Pinety, en pensant qu'elle était synonyme pour moi de sacrifices, de souffrances, de tracas et de tourments. Ce ne fut pas à ce point pénible. Geralt, certes, est une véritable agrégation de défauts. J'ai néanmoins découvert en lui – *sine ira et studio* – des qualités aussi. Et non des moindres, je te le garantis ; plus d'un se sentirait décontenancé, s'il savait. Et plus d'un serait jaloux.

Les ragots, commérages, murmures et intrigues dont tu parles, cher Pinety, chacun de nous y est habitué et sait comment gérer ce genre de choses ; le conseil est simple : les ignorer. Sans doute te souviens-tu des rumeurs qui circulaient sur toi et Sabrina Glevissig, à l'époque où quelque chose nous aurait comme qui dirait liés ? Je les ai ignorées. Je te conseille de faire de même.

*Bene vale,*

*Corail*

PS : Je suis terriblement occupée. Une éventuelle rencontre ne me semble guère envisageable dans un avenir prévisible.

« Dans des contrées diverses ils se déplacent et leurs inclinaisons et humeurs leur dictent de vivre sans dépendance aucune. Cela signifie qu'aucun pouvoir, ni humain, ni divin, ils ne reconnaissent, qu'aucune loi ni principe ne respectent, qu'à rien ni personne ne se soumettent et qu'ils se croient impunissables. Imposteurs par nature, ils vivent de prédictions dont ils leurrent les gens simples, ils servent d'espions, colportent de fausses amulettes, des médicaments frauduleux, des outrances et des narcotiques ; ils servent aussi d'entremetteurs, c'est-à-dire qu'ils fournissent, à ceux qui paient, des filles ribaudes pour des plaisirs malhonnêtes. Lorsqu'ils se trouvent dans la misère, ils n'ont point honte de mendier, ni même de se laisser nûment aller au vol, mais la filouterie et l'escroquerie leur sont plus plaisantes. Ils bernent les naïfs en leur faisant croire qu'ils défendent les gens, qu'ils tuent les monstres pour prétendument assurer leur sécurité, mais c'est un mensonge ; il est prouvé depuis belle lurette qu'ils n'agissent que pour leur propre satisfaction, car tuer est pour eux un excellent divertissement. Pour se préparer à leur action, ils pratiquent une espèce de magie noire, ce n'est que poudre aux yeux pourtant, jetée à ceux qui les regardent. Les prêtres eurent tôt fait de mettre à jour ces supercheries et tours de passe-passe, à la confusion de ces diaboliques qui se nomment sorcelleurs. »

*Monstrum, ou de la description d'un sorcelleur, Anonyme*

## CHAPITRE 9

Quand on le voyait de l'extérieur, Rissberg ne semblait guère menaçant, ni même imposant. C'était un petit château, comme il en existait beaucoup : de taille moyenne, habilement encastré dans les versants escarpés de la montagne, blotti contre la falaise ; ses murailles claires contrastaient avec la verdure perpétuelle de la forêt de sapins. De ses deux tours quadrangulaires à la toiture en tuiles, l'une s'élevant plus haut que l'autre, il dominait les cimes des arbres. Les remparts qui entouraient le château n'étaient pas très élevés, comme on le constatait en approchant, et ils n'étaient pas couronnés de créneaux, tandis que les tourelles situées à chaque angle et à l'entrée du château avaient davantage un caractère ornemental que défensif.

La route qui serpentait autour de la colline portait les traces d'un usage fréquent. Et, effectivement, elle était empruntée, et ce de manière tout à fait intensive. Très vite le sorceleur se mit à dépasser des chariots et des carrosses, des cavaliers isolés et des piétons. Il croisa également de nombreux voyageurs qui revenaient du château. Geralt avait une petite idée de la raison de ces pèlerinages. Dès qu'il eut quitté la forêt, il se révéla que ses suppositions étaient les bonnes.

Sur le sommet aplani de la colline, au pied de la courtine, était implanté un petit village de bois, de roseau et de paille – tout un ensemble de constructions et de toitures, grandes et petites, entourées d'une clôture et d'enclos pour les chevaux et le bétail. On entendait des clameurs et on percevait l'animation plutôt vive qui y régnait, comme si l'on était à la foire ou la kermesse. Parce que aussi, c'en était une, de kermesse, un bazar, un immense marché, sauf qu'on n'y faisait pas commerce de volailles, de poissons ni de légumes. La marchandise proposée au pied du château de Rissberg était en rapport avec la magie : amulettes, talismans, élixirs, opiacés, philtres, décoctions, distillats, concoctions, essences, extraits, encens, sirops, poudres et onguents ; ajoutés à cela divers objets pratiques, des ustensiles, du matériel domestique, de décoration et même des jouets pour enfants, aux pouvoirs magiques. Cet assortiment hétéroclite attirait ici une multitude d'acquéreurs. Il y avait l'offre, il y avait la demande, et les affaires, on le voyait, marchaient du tonnerre.

La route faisait une enfourchure. Le sorceleur prit le chemin qui menait aux grilles du château, bien moins défoncé que le second, qui dirigeait les chalands vers la place du marché. Il traversa une allée pavée, bordée d'une haie de menhirs placés intentionnellement à cet endroit, la plupart d'une hauteur dépassant largement le sorceleur sur son cheval. Bientôt il fut accueilli par une poterne qui ressemblait davantage à celle d'un palais que d'un château, avec des pilastres ornementaux et un fronton. Le médaillon du sorceleur se mit à vibrer



fortement. Ablette hennit, tapa du fer sur le pavé, et s'arrêta, comme clouée sur place.

— Nom et but de la visite.

Geralt leva la tête. Amplifiée par un écho, une voix grinçante, mais féminine, indubitablement, provenait, selon toute évidence, de la bouche largement ouverte de la tête de harpie représentée sur le tympan. Le médaillon vibra, la jument s'ébroua, Geralt ressentit une étrange pression sur ses tempes.

— Nom et but de la visite, entendit-il à nouveau résonner dans le trou du relief, un peu plus fort que précédemment.

— Geralt de Riv, sorcelleur. Je suis attendu.

La tête de harpie émit un son qui rappelait celui d'un clairon. La magie qui bloquait le portail disparut, les tempes de Geralt se détendirent instantanément, et la jument avança sans renâcler. Ses sabots résonnèrent sur le pavé.

Le sorcelleur se retrouva dans un cul-de-sac encadré de galeries. Aussitôt accoururent deux valets, de jeunes garçons vêtus d'habits gris fonctionnels. L'un se chargea du cheval, le second servit de guide.

— Par ici, monsieur.

— C'est toujours comme ça, chez vous ? Cette agitation ? Là-bas, au pied du château ?

— Non, monsieur. (Le valet lui jeta un regard effarouché.) Les mercredis seulement. Le mercredi est jour de marché.

Le couronnement en arcade du portail suivant était agrémenté d'un cartouche sur lequel se trouvait également un bas-relief, magique à coup sûr, lui aussi. Il représentait la gueule d'un amphibène. Le portail était fermé par une grille ornementale d'apparence solide, qui pourtant, lorsque le valet la poussa, s'ouvrit aisément et sans difficulté.

La seconde cour était considérablement plus grande. De cet endroit, on pouvait réellement apprécier le château. De loin en effet, ainsi que le constata Geralt, la vue était trompeuse.

Le château de Rissberg était considérablement plus grand qu'il ne semblait en apparence. Car il s'enfonçait profondément dans la falaise, y pénétrant par tout un ensemble de bâtiments, des édifices sévères et laids, qui n'entraient pas d'ordinaire dans la composition architecturale des châteaux. Les bâtiments ressemblaient à des usines, et sans doute en étaient-ce, car des cheminées et des conduits d'aération dépassaient des toits. Une odeur de brûlé, de soufre et d'ammoniac était perceptible, et l'on pouvait également ressentir une légère vibration du sol, preuve que des machines travaillaient dans les souterrains.

D'un raclement de gorge, le valet détourna l'attention de Geralt du complexe usinier. Car ils devaient se rendre de l'autre côté, vers la

tour du château, la plus basse, qui dominait des constructions d'un caractère plus classique, plus conforme à celui d'un palais. L'intérieur se révéla aussi plus typique, il sentait la poussière, le bois, la cire et le vieux. Il y faisait clair : sous le plafond, tels des poissons dans un aquarium, flottaient mollement des boules magiques cerclées d'auréoles de lumière, éclairage habituel des résidences des magiciens.

— Bonjour, sorcelleur !

Geralt venait d'être salué par deux magiciens. Il les connaissait tous les deux, quoique pas personnellement. Yennefer lui avait montré Harlan Tzara autrefois, il se le rappelait étant donné qu'il devait être le seul magicien à avoir la boule à zéro. D'Algernon Guincamp, surnommé Pinety, il se souvenait du temps d'Oxenfurt. De l'académie.

— Bienvenue à Rissberg, lui dit Pinety en guise d'accueil. Nous sommes ravis que tu aies accepté de venir.

— Te moques-tu de moi ? Je ne suis pas ici de ma propre volonté. Pour me forcer à venir, Lytta Neyd m'a fourré en taule...

— Mais elle t'en a ensuite sorti, l'interrompt Tzara. Et généreusement récompensé. Elle a réparé le désagrément avec un grand, hum, dévouement. Le bruit court que tu es, depuis une bonne semaine pour le moins, en très bons... rapports avec elle.

Geralt surmonta une puissante envie de lui mettre son poing dans la gueule. Pinety dut s'en rendre compte.

— *Pax !* dit-il en levant la main. *Pax !* Harlan ! Arrêtons les chamailleries. Épargnons-nous les prises de bec sur des allusions désobligeantes et des sarcasmes. Nous savons que Geralt a envers nous des préjugés, on peut l'entendre dans chacune de ses paroles. Nous savons pourquoi il en est ainsi, nous savons comme son histoire avec Yennefer l'a déprimé. De même que la réaction du milieu à cette affaire. Nous n'y changerons rien. Mais Geralt est un professionnel, il saura passer au-dessus de ça.

— Il saura, reconnu àprement Geralt. La question est, le voudra-t-il ? Venons-en enfin au but. Pourquoi suis-je ici ?

— Nous avons besoin de toi, répondit sèchement Tzara. De toi, précisément.

— De moi précisément. Dois-je me sentir honoré ? Ou commencer à avoir peur ?

— Tu es célèbre, Geralt de Riv, répliqua Pinety. Le consensus commun reconnaît effectivement tes exploits et tes prouesses comme spectaculaires et dignes d'admiration. Comme tu t'en doutes, tu ne peux spécialement compter sur la nôtre, nous ne sommes pas à ce point enclins à l'admiration, surtout envers une personne de ton genre. Mais nous savons reconnaître le professionnalisme et respectons l'expérience. Les faits parlent d'eux-mêmes. Tu es, me permettrais-je d'affirmer, un remarquable... hum...

— Oui ?

— Éliminateur.

Pinety avait trouvé le mot sans difficulté ; à l'évidence, il l'avait déjà préparé au préalable.

— Quelqu'un qui élimine les bêtes sauvages et les monstres qui menacent la population.

Gerald ne faisait pas de commentaires. Il attendait.

— Notre but à nous, les magiciens, est aussi le bien-être et la sécurité des gens. Nous pouvons donc parler de communauté d'intérêts. Des malentendus occasionnels ne devraient pas le voiler. C'est ce que nous a récemment donné à comprendre le propriétaire de ce château. Qui a entendu parler de toi. Et voudrait te connaître en personne. Il en a émis le souhait.

— Ortolan.

— L'archimaître Ortolan. Et ses plus proches collaborateurs. Tu lui seras présenté. Plus tard. Un domestique va te montrer tes appartements. Prends la peine de te rafraîchir après ton voyage. De te reposer. Nous t'enverrons chercher sous peu.

\*\*\*

Gerald réfléchissait. Il se remémorait tout ce qu'il avait un jour entendu sur l'archimaître Ortolan, qui était, comme le voulait le consensus commun, une légende vivante.

\*\*\*

Ortolan était une légende vivante, une personne exceptionnellement émérite dans l'art de la sorcellerie. Son obsession était la vulgarisation de la magie. Contrairement à de nombreux magiciens, il estimait que les bénéfices et les profits découlant du pouvoir surnaturel devraient être un bien commun et servir au renforcement du bien-être et du confort général, et à la félicité de tous. Chaque être humain, rêvait Ortolan, devrait être assuré d'un accès gratuit aux remèdes et élixirs magiques. Les amulettes, talismans et tout artefact magique, devraient être également accessibles gratuitement et de manière universelle. La télépathie, la télékinésie, la téléportation et la télécommunication devraient être le privilège de chaque habitant. Pour y parvenir, Ortolan inventait sans cesse quelque chose. C'est-à-dire qu'il faisait des découvertes. Certaines aussi légendaires que lui-même.

La réalité venait confirmer douloureusement les chimères du vieux sorcier. Aucune de ses inventions devant généraliser et démocratiser la magie n'avait jamais dépassé le stade du prototype.

Tout ce qu'Ortolan avait inventé, et qui, en principe, devait être simple, se révéla terriblement compliqué. Ce qui était censé se fabriquer en série se révélait fichtrement onéreux. Ortolan, toutefois, ne se laissait pas abattre ; plutôt que de le décourager, les fiascos l'incitaient à poursuivre ses efforts. Qui le menaient à de nouveaux fiascos.

Cela va de soi – et jamais une telle pensée ne serait venue à l'esprit d'Ortolan lui-même –, on soupçonnait qu'un vulgaire sabotage était à l'origine des infortunes de l'inventeur. Il ne s'agissait point ici – du moins pas uniquement – de la jalousie ordinaire de la confrérie des magiciens, de la répugnance à populariser un art que les magiciens préféraient voir conservé entre les mains d'une élite, c'est-à-dire, eux-mêmes. La crainte se portait davantage sur les découvertes à caractère militaire et meurtrier. Et cette crainte était légitime. Comme tout inventeur, Ortolan passait par des périodes de fascination pour le matériel explosif et inflammable, les bombardements, les chars blindés, les arquebuses, les bâtons frappeurs et les gaz toxiques. « La condition du bien-être », argumentait le vieillard, « est la paix universelle entre les peuples, et l'on obtient la paix grâce à l'armement. Le meilleur moyen de prévenir les guerres est l'intimidation par une arme terrifiante ; plus une arme est terrifiante, plus la paix est certaine et durable. » Puisque Ortolan n'avait pas l'habitude d'écouter les arguments, dans son groupe d'inventeurs furent dissimulés des saboteurs, qui torpillaient ses inventions les plus menaçantes. Presque aucune d'entre elles ne vit le jour. À l'exception d'un fameux lanceballe, ayant fait l'objet de nombreuses anecdotes. C'était une espèce d'arbalète télékinétique avec un grand réservoir pour des balles en plomb. Comme son nom l'indiquait, le lanceballe devait lancer des balles vers l'objectif, et ce par séries entières. Le prototype était sorti, ô miracle ! en dehors des murs de Rissberg ; il avait même fait l'objet de tests au cours d'une escarmouche. Avec des effets désastreux cependant. Interrogé sur l'utilité de l'arme, un tireur qui avait inauguré la trouvaille aurait répondu, à ce qu'on dit, que le lanceballe était comme sa belle-mère : lourd, moche, totalement inutile, et que le mieux qui restait à faire était d'aller le noyer dans la rivière. Le vieux magicien ne s'émut guère lorsqu'on lui relata ces propos. « Le lanceballe est un jouet », aurait-il déclaré, et il avait déjà sur la table un projet bien plus avancé, capable de frapper massivement. Lui, Ortolan, apporterait les bienfaits de la paix à l'humanité, dût-il pour cela exterminer auparavant la moitié du genre humain.

Les murs de la salle dans laquelle on conduisit Geralt étaient couverts d'un immense Arras, une verdure arcadienne, chef-d'œuvre de tissage. Une auréole mal lavée, rappelant un peu un énorme encornet, venait gâcher la tapisserie. Sans doute, estima le sorcelleur, quelqu'un s'était-il soulagé récemment sur le chef-d'œuvre.

Autour de la longue table trônant au milieu de la pièce étaient installées sept personnes.

— Maître Ortolan, dit Pinety en s'inclinant légèrement, permets-moi de te présenter Geralt de Riv, le sorcelleur.

Geralt ne fut guère surpris par l'aspect d'Ortolan. On disait qu'il était le plus vieux des magiciens vivants. Peut-être était-ce le cas effectivement, peut-être pas, mais il était à n'en pas douter, celui qui avait l'air d'être le plus vieux. C'en était à ce point étonnant que nul autre qu'Ortolan était l'inventeur de la célèbre décoction de mandragore, un élixir utilisé par les magiciens afin d'enrayer le processus de vieillissement. Ortolan lui-même, lorsqu'il eut enfin mis au point la formule magique du fluide, indubitablement efficace, n'en profita guère, car il était alors déjà plus que centenaire. L'élixir prévenait le vieillissement, mais ne permettait nullement de rajeunir. C'est donc la raison pour laquelle Ortolan, bien qu'il utilisât le remède depuis longtemps, avait toujours l'air d'un vieux birbe, surtout comparé à ses confrères : des magiciens séniles qui avaient l'air d'hommes dans la fleur de l'âge, et des magiciennes délabrées par la vie qu'on prendrait pour des jeunes filles. Les magiciennes éclatantes de jeunesse et de charme ainsi que les magiciens tout juste grisonnants, dont les véritables dates de naissance étaient tombées dans l'oubli, veillaient au secret de l'élixir d'Ortolan comme à la prunelle de leurs yeux, et parfois même contestaient franchement son existence. Ils continuaient en revanche à persuader Ortolan que l'élixir était accessible universellement, grâce à quoi l'humanité était pratiquement immortelle et, par suite, parfaitement heureuse.

— Geralt de Riv, répéta Ortolan, en froissant dans la paume de sa main le bout de sa barbe grise. Mais bien sûr, mais bien sûr, oui nous en avons entendu parler. Un sorcelleur, répéta Ortolan. Le défenseur, comme on le proclame, le protecteur, qui porte secours aux gens. Contre le Mal. Considéré comme une prophylaxie et un antidote contre tout Mal monstrueux.

Geralt prit un air modeste et s'inclina.

— Et comment, et comment..., reprit le magicien en froissant sa barbe. Nous le savons, nous le savons. Pour protéger les gens, tu ne ménages pas tes forces, mon garçon, tu ne ménages pas tes forces, et ton procédé, véritablement, est digne d'estime, c'est un métier digne d'estime. Nous te souhaitons la bienvenue en notre château, heureux que les *fata* t'aient amené jusqu'ici. Parce que tu peux l'ignorer toi-

même, mais tu es comme cet oiseau revenu dans son nid... Je dis bien, comme cet oiseau. Nous en sommes heureux, et souhaitons que, de la même façon, tu sois, toi aussi, heureux de nous voir. Hein ?

Geralt était embarrassé, il ne savait comment s'adresser à Ortolan. Les magiciens ne reconnaissaient pas les formes de politesse et n'en attendaient pas de la part des autres. Il ignorait cependant si cela seyait à ce vieillard aux cheveux et à la barbe blancs, une légende vivante, qui plus est. Plutôt que de s'adresser à lui, il s'inclina une nouvelle fois.

Pinety lui présenta à tour de rôle les magiciens siégeant autour de la table. Geralt avait déjà entendu parler de certains d'entre eux.

Axel Esparza, plus connu sous le nom d'Axel le Grêlé, avait effectivement le front et les joues couverts de marques dues à la variole ; d'après la rumeur, il avait refusé de les faire disparaître, par simple esprit de contradiction. Myles Trethevey, aux cheveux légèrement gris, et Stucco Zangenis, plus grisonnant encore, observèrent le sorceleur avec un intérêt relatif. Celui de la blonde Biruta Icarti, modérément jolie, semblait marqué davantage. Tarvix Sandoval, un homme aux larges épaules, à l'allure de chevalier plutôt que de magicien, avait la tête tournée sur le côté ; il regardait l'Arras, comme s'il s'étonnait lui aussi de l'auréole et cherchait à savoir d'où elle venait et qui en était responsable.

La place la plus proche d'Ortolan était occupée par Sorel Degerlund, le plus jeune, semblait-il, des magiciens présents ; il portait de longs cheveux, et de ce fait, son charme paraissait un tant soit peu efféminé.

— Nous souhaitons nous aussi la bienvenue au célèbre sorceleur, défenseur des hommes, intervint Biruta Icarti. Nous sommes heureux de l'accueillir, car nous aussi, ici, dans ce château, sous les auspices de l'archimaître Ortolan, nous nous donnons de la peine pour rendre la vie des gens plus sûre et plus facile, grâce aux progrès que nous réalisons. Le bien des hommes est notre objectif principal à nous aussi. L'âge de l'archimaître ne nous permet pas de prolonger l'audience trop longtemps. Je vais donc poser la question, comme il sied : as-tu des souhaits à exprimer, Geralt de Riv ? Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour toi ?

— Je remercie l'archimaître Ortolan, et vous, vénérables, commença Geralt avec un nouveau salut. Et puisque vous m'avez encouragé, avec vos questions... Oui, il y a quelque chose que vous pourriez faire pour moi. Pourriez-vous m'éclairer sur... ceci ? Cette chose. Je l'ai arrachée sur un vigilesaure que j'ai tué.

Il posa sur la table la plaquette ovale de la dimension d'une main d'enfant, avec des signes incrustés.

— « RISS PSREP Mk IV/002 025 », lut Axel le Grêlé à voix haute

avant de passer la plaquette à Sandoval.

— Une espèce créée ici, chez nous, à Rissberg, estima âprement celui-ci. Dans la section des pseudoreptiles. Salamandre de garde. Quatrième modèle, deuxième série, exemplaire vingt-cinq. Modèle un peu obsolète ; nous produisons des modèles plus perfectionnés depuis longtemps. Qu'y a-t-il d'autre à expliquer ici ?

— Il dit qu'il a tué un vigilosaure, dit Stucco Zangenis en se renfrognant. Il ne s'agit donc pas d'explications, mais de revendications. Nous n'acceptons, sorceleur, et ne prenons en compte que les réclamations venant des acquéreurs légaux, et uniquement sur la base d'une preuve d'achat. Nous assurons le service après-vente et réparons les malfaçons uniquement sur la base d'une preuve d'achat...

— La garantie sur ce modèle est dépassée depuis longtemps, ajouta Myles Trethevey. Et d'ailleurs, aucune n'inclut les malfaçons résultant d'une utilisation inappropriée ou non conforme aux instructions d'usage de la production. Si l'on s'est servi de manière inappropriée de la production, Rissberg n'en porte pas la responsabilité. Aucune responsabilité.

— Et de ça, demanda Geralt en jetant sur la table une nouvelle plaquette, vous en portez la responsabilité ?

La deuxième plaquette était de dimension et de forme identiques à la précédente, si ce n'est qu'elle était devenue plus foncée et couverte de vert-de-gris. De la saleté s'était logée et incrustée dans les estampes. Mais les marques étaient toujours lisibles :

IDR UL Ex IX 0012 BÉTA

Un long silence s'abattit.

— Idarran d'Ulivo, dit enfin Pinety, d'une voix étonnamment basse et peu assurée. Un élève d'Alzur. Je ne pensais pas...

— D'où tiens-tu cela, sorceleur ? (Axel le Grêlé se pencha à travers la table.) De quelle façon te l'es-tu procuré ?

— Tu poses la question comme si tu l'ignorais, rétorqua Geralt. Je l'ai extrait de la carapace du monstre que j'ai abattu. Et qui avait tué auparavant une vingtaine de personnes au moins dans les environs. Je dis au moins, car je pense qu'il en a tué beaucoup plus. Je pense qu'il tuait depuis des années.

— Idarran, grommela Tarvix Sandoval. Et avant lui Malaspina et Alzur...

— Mais il ne s'agit pas de nous, dit Zangenis. Ce n'est pas nous. Ni Rissberg.

— Neuvième modèle expérimental, ajouta pensivement Biruta Icarti. Version bêta 12.

— Douzième exemplaire, reprit Geralt non sans causticité. Et combien de semblables, au total ? Combien ont été créés ? À ma question sur la responsabilité, je n'obtiendrai aucune réponse,

évidemment, puisque ce n'est ni vous, ni Rissberg ; vous, vous êtes propres et vous voulez que je le croie. Mais révélez-moi au moins, parce que, assurément, vous le savez, combien de monstres de cette espèce rôdent encore et tuent dans les bois ? Combien de ces monstres faudra-t-il retrouver ? Et abattre. Je voulais dire : éliminer ?

— Qu'est-ce ? Qu'est-ce ? dit Ortolan, s'animant soudain. Qu'avez-vous là ? Montrez ! Aaah !

Degerlund se pencha à l'oreille du vieillard, il chuchota un long moment. Myles Trethevey, en désignant la plaquette, lui murmura quelque chose à l'autre oreille. Ortolan tiraillait sa barbe.

— Il l'a tué ? s'écria-t-il soudain d'une voix aiguë. Le sorceleur ? Il a anéanti l'œuvre géniale d'Idarran ? Il l'a tué ? Détruit inconsidérément ?

Le sorceleur ne put y tenir. Il s'esclaffa. Le respect pour l'âge avancé et la canitie l'abandonna soudain totalement. Il s'esclaffa de nouveau. Et ensuite il se mit à rire. Franchement et de manière irrépressible.

Au lieu de le freiner, le visage figé des magiciens assis autour de la table le plongeait dans une hilarité plus grande encore. *Du diable, songea-t-il, je ne me souviens quand j'ai ri d'aussi bon cœur pour la dernière fois. À Kaer Morhen, sans doute, se remémora-t-il, oui, à Kaer Morhen. Quand la planche pourrie des gogues a cédé sous Vesemir.*

— Et il a encore le toupet de rire, le morveux ! s'exclama Ortolan. Il brame comme un âne ! Freluquet inconscient ! Et penser que j'avais pris ta défense quand d'autres te diffamaient ! Quelle importance, disais-je, qu'il se soit énamouré de la petite Yennefer ? Et que la petite Yennefer l'aime elle aussi ? L'amour ne se commande pas, disais-je, laissez-les donc tranquilles tous les deux.

Geralt cessa de rire.

— Et toi, qu'as-tu fait, le plus abruti des assassins ? s'époumonait pour de bon le vieillard. Qu'as-tu fabriqué ? Comprends-tu quel chef-d'œuvre, quel miracle génétique tu as détruit ? Non, non, tu es incapable de comprendre, toi, profane, avec ton esprit ! Ne sont pas à ta portée les concepts des génies ! Ceux d'hommes tels qu'Idarran précisément, tels qu'Alzur, son professeur, qui d'un extraordinaire génie et d'un talent phénoménal étaient dotés ! Qui inventaient et créaient de grandes choses, devant servir le bien de l'humanité, et non point le profit, prenant en compte non point l'indigne Mammon, non le plaisir et l'amusement, mais le progrès et le bien public ! Qu'appréhendes-tu donc de ces choses, toi, cependant ? Rien, tu n'appréhendes rien, rien de rien, pas même un soupçon !

» Et je te dirai encore ceci, poursuivit Ortolan en haletant. Par ce meurtre imprudent, tu as déshonoré l'œuvre de tes propres pères. Parce que c'est Cosimo Malaspina, et par la suite son élève Alzur,



Alzur, précisément, qui ont créé les sorcisseurs. Ce sont eux qui ont imaginé la mutation, grâce à quoi les créatures à ta ressemblance ont été créées. Grâce à quoi tu existes, grâce à quoi tu parcoures le monde, ingrat. Tu devrais les tenir en estime, Alzur et ses suivants et leur œuvre, et non point les détruire ! Aïe... Aïe...

Le vieux magicien se tut soudainement, roula des yeux, et gémit lourdement.

— Je dois aller à la selle ! déclara-t-il d'un ton plaintif. Je dois aller vite à la selle ! Sorel ! Mon garçon !

Degerlund et Trethevey se levèrent précipitamment de leur siège pour aider le vieillard à se mettre debout et le raccompagner hors de la salle.

Un court instant plus tard, Biruta Icarti se leva à son tour. Elle toisa le sorcier d'un regard qui en disait long, après quoi elle sortit sans un mot. Sandoval et Zangenis, sans même accorder un seul coup d'œil à Geralt, lui emboîtèrent le pas. Axel le Grêlé se leva, croisa ses mains sur sa poitrine. Il contempla longuement Geralt. Longuement, et de manière peu amène.

— C'était une erreur que de t'inviter, dit-il enfin. Je le savais. Je me leurrerais cependant, pensant que tu t'efforcerais ne fût-ce qu'à un semblant de savoir-vivre.

— C'était une erreur que d'accepter votre invitation, répliqua sèchement Geralt. Je le savais aussi. Mais je me leurrerais, pensant que j'obtiendrais des réponses à mes questions. Combien reste-t-il encore en liberté de chefs-d'œuvre numérotés ? Combien Malaspina, Alzur et Idarran ont-ils encore créé de ces œuvres de maître ? Combien le vénérable Ortolan en a-t-il créé ? Combien de monstres portant votre plaquette devrais-je encore tuer ? Moi, sorcier, la prophylaxie et l'antidote ? Je n'ai pas obtenu de réponses et j'appréhende très bien pourquoi. Et quant au savoir-vivre, lâche-moi, Esparza.

Le Grêlé sortit en claquant la porte si fort que le plâtre des stucs s'effrita.

— On dirait que je n'ai pas fait bonne impression, en déduisit le sorcier. Je ne l'escomptais pas non plus, je n'éprouve donc aucun désenchantement. Mais sans doute n'est-ce pas fini ? Toute cette peine qu'ils se sont donnée pour m'attirer ici... Tout ça pour ça ? Ma foi, s'il en est ainsi... Auriez-vous dans le coin un bar où l'on peut boire de l'alcool ? Je peux enfin m'en aller ?

— Non, rétorqua Harlan Tzara. Tu ne peux pas t'en aller.

— Car c'est loin d'être fini, confirma Pinety.

\*\*\*

La salle dans laquelle on l'introduisit était loin de ressembler à

celle où les magiciens avaient coutume de recevoir les visiteurs. D'habitude (Geralt avait eu l'occasion déjà de se familiariser à cet usage), les mages accordaient audience dans des pièces au style plus formel, austère et sinistre bien souvent. Il était inconcevable qu'un magicien accueille un hôte dans une pièce privée, personnelle, qui pourrait fournir des informations sur le caractère, les goûts et inclinations du mage, et surtout sur les particularités et le type de magie pratiquée par ce dernier.

Ici, il en allait tout autrement. Les murs de la salle étaient agrémentés de nombreuses gravures et d'aquarelles, toutes, sans exception, à caractère érotique, voire franchement pornographique. Sur de petits rayonnages, des modèles réduits de voiliers régalaient les yeux par la précision du détail. De tout petits bateaux gonflaient fièrement leurs voiles miniatures dans des bouteilles. Des soldats miniatures, cavaliers ou fantassins, en formations diverses, remplissaient de nombreuses vitrines et vitrinettes. En face de l'entrée, sous verre également, était suspendue une truite saumonée empaillée. D'une dimension considérable, pour une truite saumonée.

— Assieds-toi, sorceleur.

Pinety régnait en maître ici, cela sautait aux yeux.

Geralt prit place, il observa la truite saumonée. De son vivant, celle-ci devait bien peser quinze livres. Si tant est qu'il ne s'agît pas d'une imitation en plâtre.

— La magie va nous prémunir des écoutes. (Pinety promena sa main dans l'espace.) Nous pouvons donc discuter en toute liberté et aborder enfin les véritables raisons pour lesquelles nous t'avons fait venir ici, Geralt de Riv. La truite qui t'intéresse tant a été pêchée à la mouche artificielle dans la rivière Ruban, elle pesait quatorze livres et neuf onces. Elle a été relâchée ; dans la vitrine se trouve une copie réalisée par magie. Et à présent, concentre-toi, s'il te plaît. Sur ce que je vais te dire.

— Je suis prêt. À tout entendre.

— Nous aimerions savoir quelle est ton expérience des démons.

Geralt haussa les sourcils. À cela il n'était pas préparé. Alors que récemment encore il pensait que rien ne le surprendrait.

— Et c'est quoi, un démon, d'après vous ?

Harlan Tzara fit la grimace et s'agita violemment. Pinety l'apaisa d'un regard.

— À l'école d'Oxenfurt, expliqua-t-il, il existe une faculté des phénomènes surnaturels. Les maîtres de la magie y donnent des conférences de temps à autre. Qui abordent, notamment, le thème des démons et du démonisme, et ont trait aux différents aspects de ce phénomène, y compris physique, métaphysique, philosophique et moral. Mais il est sans doute inutile que je te raconte tout cela, tu as

toi-même assisté à ces conférences. Je me souviens de toi, même si, en tant qu'auditeur libre, tu t'asseyais ordinairement au dernier rang de l'amphi. Et donc je te repose la question concernant ton expérience des démons. Sois gentil à ton tour d'y répondre. Sans ergoter, si ce n'est pas trop te demander. Et sans étonnement feint.

— Dans mon étonnement, répliqua sèchement Geralt, il n'y a pas une once de feinte, il est sincère à faire mal. Comment ne pas être étonné que l'on m'interroge, moi, un simple sorceleur, une simple prophylaxie et un antidote plus simple encore, sur mon expérience des démons ? Et que la question soit posée par des maîtres de la magie donnant des conférences sur le démonisme et ses aspects à l'université.

— Réponds à la question posée.

— Je suis un sorceleur, pas un magicien. Cela signifie donc que, concernant les démons, mon expérience n'est pas comparable à la vôtre. J'ai assisté à tes conférences, Guincamp. L'essentiel parvenait jusqu'au dernier rang de l'amphi. Les démons sont des entités qui proviennent de mondes autres que les nôtres. Les plans élémentaires... les dimensions, les niveaux, l'espace-temps ou je ne sais comment les nommer. Pour avoir une quelconque expérience avec les démons, il faut les appeler, c'est-à-dire les sortir de leur plan par la force. On ne peut y parvenir qu'à l'aide de la magie...

— Pas de la magie, mais de la goétie, l'interrompt Pinety. La différence est essentielle. Et ne nous explique pas ce que nous savons. Réponds à la question posée. Je te le demande pour la troisième fois déjà. Je m'étonne moi-même de ma patience.

— Je réponds à la question : oui, j'ai déjà eu affaire à des démons. Deux fois on m'a engagé pour que j'en... élimine. Je suis venu à bout de deux démons. L'un, qui était entré dans la peau d'un loup. Et l'autre, qui avait pris possession d'un homme.

— Tu en es venu à bout ?

— Oui. Ce ne fut pas facile.

— Mais faisable, intervint Tzara. Contrairement à ce que l'on prétend. Et l'on prétend qu'il n'existe absolument aucun moyen d'anéantir un démon.

— Je n'ai nullement prétendu avoir jamais anéanti un démon. J'ai tué un loup et un homme. Les détails vous intéressent ?

— Beaucoup.

— Avec le loup, qui avait auparavant mordu et mis en pièces onze personnes en plein jour, j'ai agi de pair avec un prêtre. Lorsque, après une lutte acharnée, j'ai enfin tué l'animal, le démon qui était en lui s'en échappa sous la forme d'une énorme boule de lumière. Il détruisit une bonne partie de la forêt, alignant les arbres les uns à côté des autres. Il ne me prêta aucune attention, ni à moi ni au religieux, défrichant la forêt vierge dans l'autre sens. Et ensuite, il disparut, sans

doute est-il retourné dans sa dimension. Le prêtre répétait avec obstination que c'était grâce à lui, qu'avec ses exorcismes il avait expédié le démon dans l'au-delà. Moi je pense toutefois que le démon est parti parce qu'il commençait à s'ennuyer tout simplement.

— Et l'autre cas ?

— Il était plus intéressant.

» J'ai tué l'homme possédé, reprit Geralt sans se faire prier. Et rien. Aucun effet secondaire spectaculaire. Pas de boule, pas d'aurore, ni d'éclair, aucun tourbillon de vent, même pas de mauvaise odeur. Je n'ai pas idée de ce qu'il est advenu du démon. L'homme tué a été examiné par des prêtres et des mages, vos confrères. Ils n'ont rien trouvé, rien constaté. Le corps a été brûlé, car le processus de décomposition s'est déroulé tout à fait normalement, et il faisait très chaud.

Il s'interrompt. Les magiciens échangent un regard. Leur visage était de marbre.

— Comme je le comprends, reprit enfin Harlan Tzara, ce serait, par conséquent, l'unique moyen véritable contre un démon. Le tuer, anéantir l'énergumène, c'est-à-dire l'humain possédé. Je souligne, l'humain. Il s'agit de le tuer immédiatement, sans attendre ni délibérer. Le frapper à coups d'épée de toutes ses forces. Et c'est tout. Telle est la méthode sorcelienne ? Le savoir-faire sorcelien ?

— Cela ne te réussit guère, Tzara. Tu t'y prends mal. Pour offenser efficacement quelqu'un, ni le désir intense, ni l'enthousiasme, ni la verve ne suffisent. Le savoir-faire est indispensable.

— *Pax, pax !* dit de nouveau Pinety pour dissiper la querelle. Il s'agit tout simplement pour nous d'établir les faits. Tu viens de dire que tu avais tué un humain, ce sont tes propres paroles. Selon votre code sorcelien, il vous serait interdit de tuer des hommes. Tu as tué un énergumène, affirmes-tu, un homme possédé d'un démon. Après cela, après le meurtre d'un homme, et je te cite de nouveau, aucun effet secondaire spectaculaire ne fut observé. D'où te vient, par conséquent, l'assurance qu'il ne s'agissait pas...

— Assez, l'interrompt Geralt. Assez de tout cela, Guincamp, ces petites allusions ne mènent nulle part. Tu veux des faits ? Je t'en prie, en voilà d'autres. Je l'ai tué, parce qu'il le fallait. Je l'ai tué, pour sauver la vie d'autres gens. Et j'ai obtenu pour cela une dispense légale spéciale. On me l'a accordée en urgence, malgré tout en des termes assez pompeux. « Cas de force majeure », « circonstances justifiant l'infraction à la loi », « sacrifice d'un bien ayant pour but la sauvegarde d'un autre bien », « menace effective et immédiate ». Incontestablement, elle était effective et immédiate. Regrettez de n'avoir pas vu ce possédé à l'œuvre, de n'avoir pas vu ce dont il était capable. J'en connais peu sur les aspects philosophiques et

métaphysiques des démons, mais leur aspect physique est véritablement spectaculaire. Il a de quoi déconcerter, croyez-moi sur parole.

— Nous te croyons, attesta Pinety en échangeant un nouveau regard avec Tzara. Nous te croyons très volontiers. Car nous avons vu, nous aussi, deux ou trois choses.

— Je n'en doute pas. (Le sorcelleur fit la moue.) Et déjà à Oxenfurt, pendant tes conférences, je n'en doutais pas. On voyait bien que tu t'y connaissais sur le sujet. Ces jours-là, avec le loup et cet homme, avoir une base théorique me fut fort utile, effectivement. Je savais à quoi j'avais affaire. Ces deux incidents avaient une même origine. Comment disais-tu, Tzara ? De la méthode ? Du savoir-faire ? Et donc la méthode était magique et le savoir-faire magique également. Un magicien, par ses incantations, avait invoqué un démon, par la force, il l'avait délogé de son plan, dans l'intention évidente de l'utiliser à ses propres fins. Voilà en quoi consiste la magie démoniaque.

— La goétie.

— Voilà en quoi consiste la goétie : invoquer un démon, l'utiliser et ensuite le libérer. Ainsi le veut la théorie. Dans la pratique, il arrive que le magicien, au lieu de libérer le démon après utilisation, l'enferme dans le corps d'un porteur quelconque. Dans le corps d'un loup, par exemple. Ou d'un homme. Parce qu'un magicien, à l'instar d'un Alzur et d'un Idarran, aime faire des expériences. Observer ce dont serait capable un démon dans une peau étrangère, lorsqu'on le libère. Parce qu'un magicien tel qu'Alzur est un malade pervers qui se réjouit et se délecte à regarder la mort semée par un démon. Cela s'est produit, n'est-ce pas ?

— Différentes choses se sont produites, rétorqua Harlan Tzara en détachant les syllabes. Il est stupide de généraliser, et vil d'en faire grief. Dois-je te rappeler les sorcelleurs qui ne reculaient pas devant les pillages ? Qui n'avaient aucun scrupule à travailler comme tueurs à gages ? Dois-je te rappeler les psychopathes qui portaient un médaillon à tête de chat, et qui se délectaient eux aussi de la mort semée autour d'eux ?

— Messieurs ! (Pinety leva le bras, tempérant le sorcelleur qui s'apprêtait à répliquer.) Nous ne sommes pas en session du Conseil municipal, inutile donc de surenchérir sur les vices et les pathologies. Il est sans doute plus judicieux de reconnaître que personne n'est parfait, chacun a des défauts, et même les créatures célestes n'échappent pas aux pathologies. Paraît-il. Concentrons-nous sur le problème qui se présente à nous et auquel nous devons trouver une solution.

» La goétie, commença Pinety après un long silence, est interdite,

car il s'agit d'un processus extraordinairement dangereux. Hélas, l'invocation elle-même n'exige ni une connaissance supérieure, ni des aptitudes magiques particulières. Il suffit de posséder l'un ou l'autre des grimoires nécromanciens, et il s'en trouve en nombre au marché noir. Sans ces connaissances toutefois, et sans aptitudes, il est difficile de maîtriser le démon invoqué. Un goète amateur peut parler de chance si le démon invoqué s'échappe, se libère et s'enfuit. Beaucoup ont terminé déchirés en lambeaux. Invoquer des démons et autres entités des plans élémentaires et paraélémentaires a donc été frappé d'interdiction et menacé de peines sévères. Il existe un système de contrôle qui garantit l'observance de l'interdiction. Cependant, un endroit subsiste qui a été exclu du contrôle.

— Le château de Rissberg, bien évidemment.

— Bien évidemment. Rissberg est hors de contrôle. Car le système de surveillance sur la goétie dont j'ai parlé a été créé ici, précisément. À la suite des expériences qui s'y sont déroulées. Grâce aux tests qui ont été conduits ici, le système est sans cesse amélioré. On mène aussi d'autres observations dans ce château, et d'autres expérimentations. De caractère très variés. On y étudie diverses choses, sorcelleur. On y fait diverses choses. Ne relevant pas toujours de la légalité, ni de la moralité. La fin justifie les moyens. Cette phrase pourrait figurer à l'entrée du château.

— Mais il conviendrait d'ajouter sous l'inscription, ajouta Tzara, « Ce qui a été engendré à Rissberg à Rissberg demeurera ». Les expériences se déroulent sous surveillance. Tout, ici, est monitoré.

— Pas tout, de manière évidente, constata âprement Geralt. Parce que quelque chose vous a échappé.

— Quelque chose nous a échappé. (Pinety était impressionnant de calme.) Actuellement, dix-huit spécialistes travaillent au château. Ajoutez à cela plus d'une demi-centaine d'élèves et d'adeptes. Le niveau de ces derniers n'est éloigné de celui des maîtres que par de simples formalités. Nous craignons... Nous avons des raisons de supposer que l'envie de jouer au goète s'est emparée de l'un d'entre eux.

— Vous ignorez de qui il s'agit ?

— Nous l'ignorons.

Harlan Tzara ne cillait pas, mais le sorcelleur savait qu'il mentait. Sans attendre d'autres questions, le magicien reprit :

— Au mois de mai et au début du mois de juin, trois crimes de masse ont été commis dans les environs. C'est-à-dire ici, sur le Plateau, entre douze et quelque vingt miles de Rissberg tout au plus. Il s'agissait chaque fois de hameaux, de bourgades de bûcherons et autres travailleurs forestiers. Tous les habitants ont été massacrés, sans laisser aucun survivant. L'examen *post mortem* des cadavres nous a

conduits à penser que ces meurtres avaient été commis par un démon. Plus précisément, par un énergumène porteur du démon. Un démon qui aurait été invoqué ici, au château.

— Nous avons un problème, Geralt de Riv. Nous devons le résoudre. Et nous comptons sur ton aide pour y parvenir.

« L'envoi de matière est une chose délicate, subtile et raffinée ; aussi, avant l'accès à la téléportation, est-il rigoureusement recommandé d'aller à la selle et de vider sa vessie. »

*Théorie et pratique de l'utilisation des portails de téléportation*, Geoffrey  
Monck



## CHAPITRE 10

Comme d'habitude, à la seule vue de la housse, Ablette s'ébroua et se renfroga, et l'on pouvait percevoir la peur dans ses renâlements, et le mécontentement aussi. La jument n'aimait pas lorsque le sorceleur lui enveloppait le museau d'une housse. Elle n'appréciait pas du tout non plus ce qui se passait juste après. Geralt n'en était pas surpris le moins du monde. Car il n'aimait pas cela non plus. Il ne seyait guère, bien entendu, qu'il s'ébroue et renâcle, mais il ne pouvait s'empêcher d'exprimer autrement sa désapprobation.

— Je suis sincèrement stupéfait de ton aversion pour la téléportation, s'étonna encore une fois Harlan Tzara.

Le sorceleur n'entama pas la discussion. Tzara n'y comptait pas.

— Cela fait maintenant une bonne semaine que nous te téléportons, reprit-il, et l'on dirait chaque fois un condamné à mort que l'on mène à l'échafaud. Les gens simples, ceux-là, je peux les comprendre ; pour eux, le transport de la matière reste une affaire étrange et inconcevable. Je pensais néanmoins que toi, un sorceleur, tu étais davantage familiarisé avec les choses de la magie. Nous ne sommes plus à l'époque des premiers portails de Geoffrey Monck ! De nos jours, la téléportation est chose courante et absolument sans danger. Les téléports sont sûrs. Et ceux qui sont ouverts par mes soins sont une garantie absolue.

Le sorceleur poussa un soupir. Il avait eu l'occasion, à plusieurs reprises déjà, d'observer les effets d'une téléportation sans danger. Il avait vu également, car il avait participé au travail de tri, les restes de ceux qui en avaient bénéficié. Il savait donc que les déclarations concernant la sûreté des portails de téléportation étaient à ranger dans la même case que les affirmations du style : « mon chien ne mord pas », « mon fils, c'est un bon garçon », « ce bigos est frais », « je te rendrai ton argent après-demain au plus tard », « j'ai passé la nuit chez une amie », « seul compte à mes yeux le bien de la patrie », ainsi que : « tu réponds à quelques questions et nous te libérons juste après ».

Cependant, il n'y avait pas d'autre issue ni alternative. Conformément au plan établi à Rissberg, la tâche de Geralt consistait à patrouiller quotidiennement la région choisie du Plateau et de ses hameaux, colonies, villages et cités, des endroits où Pinety et Tzara craignaient une nouvelle attaque de l'énergumène. Toutes ces bourgades étaient clairsemées dans la contrée, et se trouvaient parfois assez éloignées l'une de l'autre. Geralt devait reconnaître et accepter le fait que, sans l'aide de la magie téléportationnelle, des patrouilles efficaces seraient impossibles.

Le portail destiné à leur conspiration avait été construit par Pinety et Tzara au bout du complexe de Rissberg, dans un immense local vide qui aurait mérité quelques réparations et qui empestait le

renfermé, où les toiles d'araignée se collaient au visage et des crottes de souris séchées craquaient sous les pas. Ils activaient l'enchantement et apparaissait alors, sur un mur couvert d'auréoles où l'on voyait encore des traces d'une espèce de cambouis, l'esquisse d'une porte ardente, une porte à deux battants derrière lesquels miroitait une lueur opaque, opalescente. Geralt forçait sa jument au museau emmitouflé à entrer dans cette lumière, et les choses désagréables commençaient alors. Ils se trouvaient soudain éblouis, puis cessaient de voir, d'entendre et de sentir quoi que ce soit en dehors d'un froid intense. À l'intérieur du vide obscur, au milieu du silence, de l'intemporalité, où même les formes avaient disparu, le froid était la seule chose qu'ils ressentaient ; le téléport débranchait et éteignait tous les autres sens. Pour une fraction de seconde seulement, heureusement. L'instant passait, le monde réel rejaillissait sous leurs yeux, et le cheval, renâclant de peur, heurtait ses sabots sur le dur sol de la réalité.

— Que le cheval soit effrayé, c'est compréhensible, déclara une nouvelle fois Tzara. Ta peur, sorceleur, est tout de même totalement irrationnelle.

*La peur n'est jamais irrationnelle, s'abstint de le démentir Geralt. Si on laisse de côté les troubles psychiques. C'est l'une des premières choses que l'on apprend aux petits sorceleurs. Il est bon de ressentir de la peur. Si tu ressens de la peur, c'est qu'il y a une raison d'avoir peur, sois donc vigilant. La peur, il ne faut pas la vaincre. Il suffit de ne pas s'y soumettre. Et il n'est pas inutile d'en tirer des leçons.*

— Où va-t-on aujourd'hui ? demanda Tzara en ouvrant un coffret laqué dans lequel il conservait sa baguette. Dans quelle région ?

— Aux Roches sèches.

— Avant le coucher du soleil, tâche de parvenir jusqu'à Jaworek. Nous te prendrons là-bas, Pinety ou moi. Es-tu prêt ?

— Prêt à tout.

Tzara agita dans l'air la baguette qu'il tenait au bout de son bras, comme s'il dirigeait un orchestre, Geralt eut même l'impression d'entendre de la musique. Le magicien scanda des incantations, longuement, d'une voix chantante, comme s'il récitait un poème. Sur le mur jaillirent des lignes flamboyantes qui se mêlèrent à l'esquisse du rectangle lumineux. Le sorceleur pesta dans sa barbe, calma son médaillon qui s'était mis à vibrer, éperonna sa jument pour la contraindre à pénétrer dans le néant laiteux.

\*\*\*

Noir complet, silence absolu ; le temps et les formes ont disparu. L'air est glacial. Soudain, un éclair et une secousse, le fracas des sabots

contre le sol dur.

\*\*\*

Les crimes dont les magiciens soupçonnaient l'énergumène, le possédé du démon, avaient été perpétrés dans le voisinage de Rissberg, sur les terrains inhabités qu'on appelait le Plateau de Tukaj, une chaîne de collines envahie par une forêt vierge ancestrale et qui séparait la Témérie de Brugge. Selon les dires de certains, la chaîne devait son nom à un héros légendaire prénommé Tukaj, ou bien comme le prétendaient d'autres, cela n'avait rien à voir. Étant donné qu'il était le seul dans les environs, on avait pris l'habitude de dire « le Plateau », tout simplement, et sur de nombreuses cartes figurait aussi cette simple dénomination.

Le Plateau s'étirait en une bande de quelque cent miles de long, et de vingt à trente miles de large. L'on pouvait y noter un usage intensif du bois, plus particulièrement dans la partie occidentale, où la production forestière était très importante. On y pratiquait la coupe à grande échelle ; les industries et l'artisanat liés à la forêt étaient en plein essor. Dans les endroits non peuplés se formèrent des hameaux, des colonies, des bourgades et des camps d'hommes travaillant dans l'artisanat forestier, définitifs ou provisoires, exploités bon an mal an ou n'importe comment, des plus grands, des moyens ou des tout petits. Actuellement, selon les estimations des magiciens, il existait sur tout le Plateau près d'une cinquantaine de villages de ce type.

Dans trois d'entre eux des massacres furent commis, dont personne ne sortit vivant.

\*\*\*

Ensemble de mamelons calcaires peu élevés, bordés d'épaisses forêts, les Roches sèches étaient la lisière la plus avancée à l'ouest du Plateau, elles constituaient la frontière occidentale de la zone de patrouille. Geralt était déjà venu ici, il avait reconnu le terrain. En bordure de forêt, un chaufour, immense four servant à brûler les pierres, avait été construit à la recepée. Le produit final de la cuisson était la chaux vive. Lorsqu'ils étaient venus ici ensemble, Pinety avait expliqué au sorceleur à quoi servait cette chaux, mais Geralt n'y avait prêté qu'une oreille distraite, et il avait eu le temps d'oublier. La chaux, quelle qu'elle fût, se situait bien au-delà de la sphère de ses centres d'intérêt. Mais autour du four s'était formée une colonie de personnes pour qui la chaux en question était la base de l'existence. On lui avait confié la protection de ces gens. Et c'était la seule chose importante.

Les chafourniers le reconnurent, l'un d'eux le salua de son chapeau. Geralt lui rendit son salut. *Je fais ce que j'ai à faire*, songea-t-il. *Je fais mon travail. Ce pour quoi je suis payé.*

Il dirigea Ablette vers la forêt. Il avait devant lui quelque trente minutes de route, en suivant les chemins forestiers. Près d'un mile le séparait du hameau suivant. Dénommé la Coupe de l'Accenteur.

\*\*\*

Le sorceleur parcourait en l'espace d'une journée une distance proche de sept à dix miles ; ce qui revenait pour lui à visiter entre dix à vingt bourgades, parfois même davantage selon l'environnement, avant de revenir à un endroit convenu, où l'un ou l'autre des magiciens, venu le chercher avant le coucher du soleil, le ramenait par téléportation au château. Le lendemain, le même schéma se répétait, si ce n'est qu'il patrouillait un autre secteur du Plateau. Geralt choisissait les secteurs au hasard, se gardant de la routine et d'une stratégie qui pourrait être facilement déchiffrable. La tâche se révélait malgré tout assez monotone. Mais cela ne dérangeait pas le sorceleur, son métier l'y avait accoutumé ; dans la plupart des cas, seules la patience, la persévérance et une certaine logique garantissaient une chasse au monstre réussie. Jusqu'à présent d'ailleurs, personne n'avait jamais eu l'envie de rémunérer aussi généreusement sa patience, sa persévérance et sa logique, que les magiciens de Rissberg, ce qui était non négligeable. Il n'était donc pas question de se plaindre, mais il fallait accomplir sa tâche.

Même si l'on ne croyait pas trop au succès de l'entreprise.

\*\*\*

— Vous m'avez présenté à Ortolan et à tous les magiciens de haut rang sitôt après mon arrivée à Rissberg, fit remarquer le sorceleur aux magiciens. Même en supposant que le responsable de la goétie et des massacres ne se soit pas trouvé parmi ces personnages haut placés, la nouvelle de la présence d'un sorceleur au château a dû se répandre. Votre coupable, si tant est qu'il existe, aura vite fait de comprendre de quoi il retourne, il se cachera donc, cessera ses activités. Totalement. Ou bien il attendra que je m'en aille pour les reprendre.

— Nous mettrons en scène ton départ, rétorqua Pinety. La suite de ton séjour restera secrète. Sans aucun souci ; il existe une magie garantissant la confidentialité de ce qui doit rester secret. Fais-nous confiance, nous savons parfaitement utiliser ce type de magie.

— Une patrouille quotidienne a-t-elle alors un sens, à votre avis ?

— À notre avis, oui. Fais ce que tu as à faire, sorceleur. Ne te

tracasse pas pour le reste.

Geralt se promet fermement de ne pas se tracasser. Il avait néanmoins des doutes. Et ne faisait pas totalement confiance aux magiciens. Il avait ses soupçons.

Il n'avait toutefois pas l'intention de les révéler.

\*\*\*

À la Coupe de l'Accenteur, le cliquetis des haches et le vrombissement des scies allaient bon train ; cela sentait le bois frais et la résine. Ici, le bûcheron Accenteur et sa nombreuse famille s'occupaient avec zèle du défrichement de la forêt. Les membres plus âgés abattaient et sciaient, les moins âgés élaguaient les troncs abattus, et les plus jeunes portaient le menu bois. Lorsqu'il vit Geralt, Accenteur planta sa hache dans le tronc, s'essuya le front.

— Bonjour. (Le sorceleur se rapprocha davantage.) Comment ça se passe chez vous ? Tout va bien ?

Accenteur le regarda longuement, d'un air lugubre.

— Ça va mal, répondit-il enfin.

— Pourquoi ?

Le bûcheron resta longtemps silencieux.

— On m'a volé une scie, s'écria-t-il enfin. On m'a volé une scie ! Qu'est-ce que ça veut dire, hein ? Et pourquoi que vous allez de coupe en coupe, monsieur, hein ? Pourquoi que Torquil et les siens vadrouillent dans les forêts, hein ? Vous surveillez, que vous dites, hein ? Pourtant, on vole des scies !

— Je vais m'occuper de ça. Je vais m'occuper de cette affaire. Au revoir.

Le bûcheron cracha.

\*\*\*

À la coupe suivante, celle de La Huppe cette fois, tout allait bien, personne ne menaçait La Huppe et sans doute personne ne lui avait-il rien volé. Geralt ne ralentit même pas Ablette. Il se dirigea vers le village suivant, qui avait pour nom la Saulnerie.

\*\*\*

Le déplacement de village en village était favorisé par des chemins forestiers creusés par les roues des chariots. Geralt tombait souvent sur des attelages, les uns chargés de la production forestière, les autres, vides, qui allaient seulement chercher leur chargement. Il lui arrivait aussi de croiser des groupes de voyageurs pédestres ; la

circulation était étonnamment dense. Les profondeurs de la forêt elles-mêmes se trouvaient rarement inhabitées. Par-dessus les fougères, telle l'échine d'un narval rasant les flots marins, se dressait de temps à autre la croupe d'une petite vieille, ramassant à quatre pattes des framboises ou autre flore des bois. Entre les arbres déambulait parfois, d'une démarche raide, une chose dont la posture et la physionomie rappelaient un zombie, mais qui se révélait être un petit vieux en train de chercher des champignons. L'on entendait parfois un craquement de branches au milieu d'un vacarme infernal, c'étaient des enfants, la consolation des bûcherons et des charbonniers, qui jouaient, armés d'arcs bricolés avec du bois et de la ficelle. Incroyable, les dégâts que pouvait causer un matériel aussi primitif entre les mains de ces consolations. Penser qu'un jour, ces gamins, devenus grands, se serviraient de matériel professionnel, était effrayant.

\*\*\*

Le calme régnait également à la Saulnerie, où rien ne gênait le travail ni ne menaçait ceux qui travaillaient ; de manière tout à fait originale, le village tirait son nom de la potasse qu'on y brassait, très appréciée dans l'industrie du verre et du savon. Comme l'avaient expliqué les magiciens à Geralt, la potasse s'obtenait à partir de la poussière de charbon de bois que l'on brûlait dans les environs. Geralt avait déjà visité des hameaux charbonniers voisins, et il s'apprêtait à recommencer aujourd'hui. Le plus proche portait le nom de la Chêneraie, la route qui y menait longeant effectivement une importante réserve d'immenses chênes, vieux de plusieurs dizaines d'années. Même à midi, même en plein soleil sous un ciel sans nuages, les chênes fournissaient un obscur ombrage.

C'est ici, sous ces chênes précisément, que moins d'une semaine auparavant, Geralt avait pour la première fois croisé le constable Torquil et sa troupe.

\*\*\*

Lorsqu'il les avait vus surgir au galop de derrière les arbres, et l'entourer de toutes parts, avec leurs longs arcs dans le dos et leur tenue de camouflage verte, Geralt les avait tout d'abord pris pour des Forestiers ; ces membres de la célèbre formation volontaire paramilitaire, qui se surnommaient eux-mêmes les Gardiens de la Forêt vierge, chassaient les non-humains, en particulier les elfes et les dryades, et les massacraient en utilisant des méthodes raffinées. Il arrivait d'ailleurs qu'au cours de leurs patrouilles dans les bois, ces Forestiers vous accusent d'aider les non-humains ou de commercer

avec eux, l'un et l'autre étant passibles de leur part de lynchage, et il était difficile alors de prouver votre innocence. La rencontre près des chênes, par conséquent, s'annonçait pour le moins orageuse, et Geralt poussa un soupir de soulagement lorsque les hommes se révélèrent être des gardiens de la loi effectuant leur devoir. Le chef, un type au teint basané et au regard perçant, qui se présenta comme étant le constable des services du bailli de Gors Velen, exigea avec hargne et rudesse que Geralt déclînât son identité, et lorsqu'il en eut connaissance, réclama de voir sa marque de sorceleur. Non seulement le médaillon avec la gueule dentée du loup fut considéré comme une preuve satisfaisante, mais il éveilla clairement l'admiration du gardien de la loi. Une estime qui, visiblement, englobait Geralt lui-même. Le constable descendit de cheval, demanda au sorceleur de faire de même et le pria de lui accorder quelques minutes d'entretien.

— Je suis Frans Torquil. (Le constable laissa tomber les apparences du fonctionnaire à cheval sur le service et se montra un homme calme et concret.) Tu es donc le sorceleur Geralt de Riv. Ce même Geralt de Riv qui sauva de la mort une femme et un enfant à Ansegis, en tuant un monstre cannibale, voici de cela un mois.

Geralt crispa les lèvres. Il avait fort heureusement déjà oublié le monstre à la plaque, et l'homme qui avait péri par sa faute. Cet épisode l'avait longtemps tourmenté, mais il avait réussi finalement à se convaincre qu'il avait fait ce qui était en son pouvoir, qu'il avait sauvé deux vies, et que le monstre ne tuerait plus personne. Tout lui revenait en mémoire à présent.

Frans Torquil ne remarqua sans doute pas l'ombre qui envahissait les traits du sorceleur à cause de ses paroles. Et s'il l'avait remarqué, il ne s'en émut pas.

— Il en ressort, sorceleur, reprit-il, que nous parcourons ces sous-bois pour les mêmes raisons, toi et moi. Depuis le printemps, de mauvaises choses ont commencé à se produire sur le Plateau de Tukaj, de très vilaines histoires sont arrivées ici. Et le temps est venu d'y mettre un terme. Après le carnage des Arceaux, j'ai conseillé aux magiciens de Rissberg d'embaucher un sorceleur. Ils m'ont écouté, apparemment, bien qu'ils n'aient pas ça, pourtant.

Le constable ôta son chapeau et le secoua pour en faire partir des aiguilles de pin et des graines. Le couvre-chef qu'il portait était identique à celui de Jaskier, si ce n'est que le feutre était de moins bonne qualité. Et à la place de la plume d'aigrette, il était orné d'une plume de faisan de chasse.

— Ça fait un bail déjà que je veille aux droits et à l'ordre sur le Plateau, reprit-il en regardant Geralt dans les yeux. Sans me vanter, j'ai attrapé plus d'un méchant, dont j'ai orné plus d'une branche morte. Mais ce qui se passe ici dernièrement... Pour ça, il faut en plus

quelqu'un comme toi. Quelqu'un qui s'y connaît en enchantements et s'y entend en monstres, qui n'en a pas peur et ne craint pas les vampires ni les dragons. Et c'est bien, nous allons monter la garde de concert et protéger les gens. Moi, pour ma misérable solde, et toi en échange de l'argent des magiciens. Et combien donc est-ce qu'ils te paient, pour ce travail ? Je suis curieux de le savoir.

Geralt n'avait nulle intention de révéler l'avance de cinq cents couronnes novigradiennes, versées directement sur un compte bancaire. *C'est pour cette somme que les magiciens de Rissberg ont acheté mes services et mon temps. Quinze jours de mon temps. Et une fois les quinze jours passés, indépendamment des événements, un deuxième virement du même montant. C'est généreux. Plus que satisfaisant.*

— Pour sûr, ils doivent bien payer. (Frans Torquil comprit vite qu'il n'obtiendrait pas de réponse.) Ils ont les moyens. Et à toi, je vais dire ceci : dans le cas présent, aucun argent n'est de trop. Parce que c'est une sale affaire, sorceleur. Une sale affaire, sombre et pas naturelle. Le mal qui s'est produit ici venait de Rissberg, j'en donnerais ma tête à couper. Quelque chose s'est grippé dans leur fichue magie. Parce que leur magie est comme un sac de serpents : tu auras beau le ficeler autant que tu peux, il en ressortira toujours quelque chose de venimeux.

Le constable reluqua Geralt ; ce seul coup d'œil lui suffit pour capter que le sorceleur ne lui révélerait rien du tout, aucune précision sur son accord avec les magiciens.

— Ils t'ont parlé des détails ? Ils t'ont raconté ce qui s'était passé aux Ifs, aux Arceaux et à Rogowizna ?

— Plus ou moins.

— Plus ou moins, répéta Torquil. Trois jours après la Belleteyn, au hameau des Ifs, neuf bûcherons ont été abattus. À la mi-mai, dans une bourgade de scieurs, aux Arceaux, douze ont été tués. Début juin, Rogowizna, une colonie de poussièreux. Une quinzaine de victimes. Telle se présente plus ou moins la situation au jour d'aujourd'hui, sorceleur. Parce que ce n'est pas fini. J'en mettrais ma tête à couper, ce n'est pas fini.

Les Ifs, les Arceaux, Rogowizna. Trois crimes de masse. Il ne s'agissait pas d'un accident de travail par conséquent, ni d'un démon qu'un goète amateur n'aurait pas réussi à maîtriser et aurait laissé s'échapper. Il était question de préméditation, d'un acte planifié. Par trois fois quelqu'un a enfermé un démon dans un corps porteur, et par trois fois l'a envoyé tuer.

— J'en ai vu beaucoup déjà. (Les muscles des mâchoires du constable se crispèrent fortement.) J'ai vu plus d'un champ de bataille ; et des cadavres, j'en ai vu aussi, et plus d'un. Des agressions, des pillages, des attaques de bandits, des vengeances familiales



sanglantes et des invasions, et même un mariage, un jour, d'où l'on a ressorti six défunts, jeune marié compris. Mais faucher les tendons d'Achille pour massacrer ensuite les boiteux ? Scalper ? Ronger les cous ? Écharper vivant, extirper les boyaux des ventres ? Et pour finir, construire des pyramides avec les têtes coupées ? À quoi sommes-nous donc confrontés, je pose la question ? Ils ne te l'ont pas dit, ça, les sorciers ?

*À quoi peut bien être utile un sorceleur aux magiciens de Rissberg ? Si utile qu'il a fallu un chantage pour le contraindre à collaborer ? Avec n'importe quel démon ou n'importe quel possédé, les magiciens pourraient s'en sortir tout seuls, comme des braves, et ce, sans se donner beaucoup de mal. Fulmen sphaericus, Sagitta aurea, deux sorts pris au hasard parmi de nombreux autres avec lesquels on aurait pu traiter l'énergumène à une distance de cent pas, et je doute qu'il aurait survécu à pareil traitement. Mais non, les sorciers font appel à un sorceleur. Pourquoi ? La réponse est simple : l'énergumène est aujourd'hui un magicien, un confrère, un collègue. Un de leurs pairs invoque des démons, leur permet de prendre possession de son corps et vole effectuer ses tueries. Il l'a fait à trois reprises déjà. Mais les magiciens n'ont aucun moyen de lancer des boules de feu contre un des leurs, ou de le transpercer d'une flèche d'or. Pour leur collègue, un sorceleur est nécessaire.*

Geralt ne pouvait dire tout cela à Torquil, il ne le souhaitait pas non plus. Il ne pouvait ni ne souhaitait lui répéter ce qu'il avait déclaré aux magiciens de Rissberg. Et qu'ils avaient traité par le dédain.

Comme il sied de répondre à des banalités.

\*\*\*

— Vous agissez toujours ainsi. Vous vous divertissez toujours avec cette goétie, comme vous l'appellez. Vous invoquez ces créatures, les sortez de leur plan, de derrière des portes fermées. Avec toujours cette immuable rengaine : nous les contrôlerons, nous les maîtriserons, les forcerons à obéir, les attellerons au travail. Avec toujours cette invariable justification : nous connaissons leurs mystères, nous les forcerons à nous révéler leurs secrets et leurs arcanes, ce qui nous permettra de décupler la force de notre propre magie, nous pourrons soigner et guérir, nous éradiquerons les maladies et les catastrophes naturelles, nous ferons un monde meilleur, et rendrons l'homme heureux. Et, invariablement, il se révèle que c'est un mensonge, qu'il ne s'agit pour vous que de votre propre force et de votre propre pouvoir.

Tzara, on le voyait, s'apprêtait à riposter, mais Pinety le refréna.

— Pour ce qui est des créatures derrière des portes fermées, reprit

Geralt, celles que l'on appelle, pour plus de commodités, des démons, assurément vous en savez autant à leur sujet que nous, les sorcisseurs. Ce que nous avons affirmé il y a déjà fort longtemps, qui est inscrit dans les protocoles et chroniques sorciliens. Jamais au grand jamais les démons ne vous dévoileront aucun secret ni aucun arcane. Jamais ils ne se laisseront atteler au travail. Ils permettent qu'on les invoque et qu'on les amène dans notre monde dans un seul et même but : ils veulent tuer. Car ils aiment ça. Et vous le savez. Pourtant, vous le leur permettez.

— Passons peut-être de la théorie à la pratique, dit Pinety après de longues minutes de silence. Je pense que dans les protocoles et chroniques sorciliens il en est dit aussi deux ou trois choses. Et de ta part, sorcisseur, nous attendons non pas des traités de moralité, loin s'en faut, mais des solutions pratiques.

\*\*\*

— J'ai été ravi de faire ta connaissance. (Frans Torquil tendit la main à Geralt.) Et à présent, au travail, en route pour la tournée. Surveiller, protéger les gens. Nous sommes faits pour ça.

— Oui, exactement.

En selle déjà, le constable se pencha.

— Je parie, dit-il à voix basse, que tu es parfaitement au courant de ce que je vais te dire à présent. Mais je vais te le dire quand même. Fais attention, sorcisseur. Sois vigilant. Tu ne veux pas causer, mais je sais ce qu'il en est. Les magiciens t'ont embauché à coup sûr pour que tu répares ce qu'ils ont eux-mêmes dépravé, pour que tu nettoies les immondices qu'ils ont eux-mêmes semés. Mais si quelque chose tourne mal, ils chercheront un bouc émissaire. Et tu présentes toutes les dispositions pour le devenir.

\*\*\*

Le ciel au-dessus de la forêt commençait à s'assombrir. Un vent soudain se mit à bruire dans les branchages. On entendit gronder au loin le tonnerre.

\*\*\*

— Quand ce ne sont pas les orages, ce sont les averses, constata Frans Torquil lorsqu'ils se rencontrèrent de nouveau. Tous les deux jours, il pleut et il tonne. Et résultat, quand tu cherches des traces, elles ont toutes été effacées par la pluie. Pratique, non ? Comme sur commande. Pour moi, ça sent aussi la sorcellerie tout ça, celle de

Rissberg, concrètement. On raconte que les magiciens savent modifier le climat. Qu'ils peuvent déclencher des vents magiques, et aussi détourner un vent naturel pour qu'il souffle là où ils le veulent. Chasser les nuages, provoquer la pluie ou la grêle, et déclencher le tonnerre aussi, sur simple invocation. Quand ça leur chante. Pour effacer les traces, par exemple. Qu'est-ce que tu en dis, Geralt ?

— Les magiciens, effectivement, sont capables de beaucoup de choses, rétorqua-t-il. Ils régissent le climat depuis toujours, depuis le Premier débarquement de Jan Bekker, qui n'a dû son salut, paraît-il, qu'à ses seuls sortilèges. Mais accuser les mages de tous les malheurs et de tous les fléaux est sans doute exagéré. Tu parles de phénomènes naturels, finalement, Frans. C'est une saison comme ça, tout simplement. Une saison d'orages.

\*\*\*

Geralt pressa sa jument. Le soleil déclinait déjà vers l'ouest ; le sorceleur comptait patrouiller encore dans quelques bourgades avant le crépuscule. La plus proche était une colonie de charbonniers, située dans une clairière nommée Rogowizna. La première fois qu'il s'y était rendu, Pinety l'accompagnait.

\*\*\*

Loin d'être une solitude sombre et de loin évitée, le lieu du massacre, au grand étonnement du sorceleur, se révéla très actif et fourmillait de monde. Les charbonniers, les poussiéreux, comme ils se nommaient eux-mêmes, s'affairaient justement à la fabrication d'une nouvelle meule à charbon, construction servant à la carbonisation du charbon de bois. Cette meule était formée de bois amassé en forme de dôme, non pas jeté n'importe comment, mais empilé de manière précise et méticuleuse. Lorsque Geralt et Pinety avaient débouché dans la clairière, ils avaient trouvé les charbonniers en train de couvrir la meule de mousse et de la parsemer soigneusement de terre. Une deuxième meule, construite précédemment, était déjà en fonction, c'est-à-dire qu'elle fumait à plein. Toute la clairière était envahie d'une fumée qui piquait les yeux, et une forte odeur de résineux attaquait les narines.

— Cela fait combien de temps..., commença le sorceleur, pris d'une quinte de toux. Cela fait combien de temps, dis-tu, que c'est arrivé... ?

— Un mois exactement.

— Et les gens travaillent ici, comme si de rien n'était ?

— Il y a un besoin énorme en charbon de bois, expliqua Pinety.

Seul le charbon de bois permet, une fois brûlé, d'obtenir une température qui rend possible la fonte du métal. Les fourneaux de métallurgie de Dorian et de Gors Velen ne pourraient fonctionner sans charbon, et l'aciérie, c'est la branche de l'industrie la plus importante et la plus évolutive. Grâce à la demande, la charbonnerie est une occupation rentable. Et l'économie, sorceleur, est comme la nature, elle a peur du vide. Les poussiéreux ont été enterrés là-bas ; tiens, tu vois le kourgane ? Le sable est frais encore, on distingue le jaune. Et d'autres sont venus à leur place. La meule à charbon fume, la vie continue.

Ils descendirent de cheval. Les poussiéreux ne leur prêtèrent pas attention, ils étaient trop occupés. Les seuls à s'intéresser à eux furent les femmes et les enfants, dont une dizaine d'entre eux couraient parmi les cabanes.

— Et comment donc ! (Pinety avait deviné la question avant même que le sorceleur ne la lui posât.) Oui, il y a des enfants aussi parmi les personnes enterrées sous le kourgane. Trois enfants. Trois femmes. Neufs hommes et adolescents. Suis-moi.

Ils s'avancèrent au milieu de stères de bois en train de sécher.

— Plusieurs hommes ont été tués sur place, poursuivit le magicien, ils ont eu le crâne fracassé. Les autres ont été immobilisés, avec un outil tranchant ; on leur a sectionné le tendon d'Achille pour les rendre invalides. De nombreuses victimes, dont tous les enfants, ont eu en plus les bras cassés. Les invalides ont été assassinés. Ils ont eu la gorge lacérée, le ventre et la cage thoracique ouverts, la peau du dos arrachée, ils ont été scalpés. L'une des femmes...

— Ça suffit. (Le sorceleur regarda les traces de sang toujours visibles sur les troncs des bouleaux.) Ça suffit, Pinety.

— Il n'est pas inutile que tu saches à qui... à quoi nous avons affaire.

— Je le sais déjà.

— Et donc, un dernier détail encore. Il manque des corps. Tous les gens qui ont été tués ont eu la tête coupée. Et ils ont été empilés en une pyramide, ici, à cet endroit précisément. Il y avait quinze têtes, et treize corps. Deux corps ont disparu.

» Presque le même schéma a été suivi avec les habitants de deux autres lieux d'habitation, reprit le magicien après une courte pause, les Ifs et les Arceaux. Aux Ifs, neuf personnes ont été tuées, douze aux Arceaux. Je t'y emmènerai demain. Aujourd'hui, nous allons encore jeter un coup d'œil à la Nouvelle Goudronnerie, ce n'est pas loin. Tu verras à quoi ressemble la production de goudron de bois et de bouleau. La prochaine fois que tu auras à enduire quelque chose de goudron de bouleau, tu sauras d'où ça vient.

— J'ai une question.

— Je t'écoute.

— Vous aviez vraiment besoin de recourir au chantage ? Vous pensiez que je ne viendrais pas de mon plein gré à Rissberg ?

— Les avis étaient partagés.

— Me mettre en taule à Kerack, puis me libérer, mais en me tenant sous votre coupe avec la menace du jugement, c'était l'idée de qui ? Qui l'a imaginé ? Corail, n'est-ce pas ?

Pinety tourna son regard vers lui et l'observa longuement.

— Effectivement, reconnut-il enfin. C'était son idée. Et son plan. T'enfermer, te libérer, te tenir sous sa coupe. Et pour finir, faire en sorte d'annuler la démarche. Ce qu'elle a réglé aussitôt après ton départ ; ton casier à Kerack est pur comme de l'eau de roche. As-tu d'autres questions ? Non ? Partons alors pour la Nouvelle Goudronnerie, jeter un coup d'œil au bois de bouleau. Ensuite, j'ouvrirai le portail et nous rentrerons à Rissberg. En soirée, j'aimerais encore aller faire un saut sur ma petite rivière, pêcher à la mouche. Les éphémères pullulent, les truites vont proliférer... As-tu jamais pêché, sorceleur ? Es-tu attiré par la pêche ?

— Je pêche si j'ai envie de manger du poisson. Je voyage toujours avec une ficelle.

Pinety resta longtemps silencieux.

— Une ficelle, prononça-t-il enfin sur un ton étrange. Une longe, lestée d'un morceau de plomb, avec des crochets. Sur lesquels tu fixes des vers.

— C'est ça. Et alors ?

— Rien. Je ne sais pas pourquoi je t'ai posé cette question.

\*\*\*

Il se dirigeait vers la Pinède, un autre hameau de charbonniers, lorsque la forêt se retrouva brutalement plongée dans le silence. Les geais cessèrent leurs piailllements, les cris des pies s'interrompirent, comme coupées au couteau ; les pics épeiches suspendirent brutalement leurs tambourinages. La forêt se figea dans l'horreur.

Geralt lança son cheval au galop.

« La mort est notre éternel compagnon, déclara don Juan avec un sérieux évident. Elle est toujours à notre gauche, à une longueur de bras. C'est l'unique sage conseil sur lequel peut compter un guerrier. Chaque fois qu'il croit que tout va mal et qu'il va être anéanti d'un instant à l'autre, le guerrier peut se tourner vers la mort et lui demander si c'est le cas. La mort lui répondra alors qu'il se trompe, que rien n'est important à l'exception de son contact. 'Et moi je ne t'ai pas encore touché', dira-t-elle. »

*Le Voyage à Ixtlan, Carlos Castaneda*

## CHAPITRE 11

À la Pinède, la meule avait été construite aux abords d'un essart, les charbonniers profitaient des débris de bois après l'abattage. Ici, la carbonisation avait été mise en place récemment ; du haut de la meule, comme du cratère d'un volcan, se dressait une colonne de fumée jaunâtre et fort malodorante. L'odeur de la fumée n'effaçait pas la puanteur de la mort qui s'élevait au-dessus de la clairière.

Geralt sauta à bas de son cheval. Il sortit son épée.

Juste à côté de la meule, il vit le premier cadavre, privé de tête et de ses deux pieds ; du sang avait éclaboussé la terre qui recouvrait le monticule. Un peu plus loin étaient allongés trois autres corps, massacrés à en être devenus méconnaissables. Le sang s'était imprégné dans le sable absorbant de la forêt, laissant des taches rougissantes.

Plus près du centre de la clairière, non loin du foyer entouré de pierres, Geralt découvrit deux nouveaux cadavres, celui d'un homme et d'une femme. L'homme avait la nuque brisée et tellement écharpée que l'on voyait apparaître les vertèbres cervicales. Couvert d'une kacha qui s'écoulait d'une marmite renversée, le haut du corps de la femme reposait sur l'âtre, au milieu des cendres.

Un peu plus loin, près d'une corde de bois, était allongé un enfant, un petit garçon, il devait avoir cinq ans peut-être. Fendu en deux. Quelqu'un, ou plus exactement quelque chose, l'avait saisi par les deux jambes et fendu.

Geralt aperçut le cadavre suivant, celui-là avait le ventre ouvert et ses intestins gisaient à l'extérieur. Sur toute leur longueur : une toise environ de gros intestin et plus ou moins trois d'intestin grêle. Les viscères s'étiraient sur une ligne droite et luisante, d'un rose violacé, depuis le cadavre jusqu'à une cabane construite en branches de conifères dans laquelle ils se faufilaient. À l'intérieur, sur un couchage sommaire, un homme, mince, était allongé sur le dos. Un simple coup d'œil permettait d'affirmer qu'il n'avait pas du tout sa place ici. Ses riches atours étaient totalement imprégnés de sang. Mais nulle part le sorcelleur ne voyait saigner une artère principale, nulle part il ne lui sembla voir le liquide rouge couler, ni dégoutter.

Malgré son visage couvert de sang séché, Geralt le reconnut. Il s'agissait de Sorel Degerlund, ce bellâtre aux longs cheveux, svelte et un tantinet efféminé, qui lui avait été présenté à l'audience d'Ortolan. Il portait aussi alors un manteau pareillement chamarré et un pourpoint brodé, comme les autres magiciens ; il était assis à la table au milieu de ses semblables, et comme eux, il regardait le sorcelleur avec un mépris à peine voilé. Et il se retrouvait à présent allongé, inconscient, tout en sang, dans une cabane de charbonnier ; autour de son poignet droit était enroulé un intestin humain, retiré des entrailles du ventre d'un cadavre étendu à une dizaine de pas à peine de lui.

Le sorceleur avala sa salive. *Faut-il que je l'achève d'un coup d'épée, tant qu'il est inconscient ?* se demanda-t-il. *Est-ce cela qu'attendent de moi Pinety et Tzara ? Que je tue l'énergumène ? Que j'élimine le goète qui s'amuse à invoquer les démons ?*

Un son plaintif l'arracha à ses réflexions. Sorel Degerlund semblait reprendre conscience. Il souleva sa tête, gémit, et retomba sur le grabat. Il se redressa, promenant autour de lui un regard perdu. Il vit le sorceleur, ouvrit la bouche. Avisait son ventre maculé de sang. Leva la main. Vit ce qu'elle agrippait. Et se mit à crier.

Geralt observa son épée, le cadeau de Jaskier à la garde dorée. Il jeta un coup d'œil au cou délicat du magicien. Sur sa veine turgescence.

Sorel Degerlund décolla l'intestin et l'arracha de sa main. Il avait cessé de crier, il gémissait simplement, parcouru de frissons. Il se leva, d'abord à quatre pattes, puis sur ses jambes. Il se précipita hors de la cabane, jeta un coup d'œil autour de lui, poussa un hurlement et s'apprêtait à s'enfuir. Le sorceleur le saisit par le col, le planta sur place, puis le fit mettre à genoux.

— Qu'est-ce... ? bredouilla Degerlund, toujours frissonnant. Qu'est-ce qui... Qu'est-ce qui s'est... passé ici ?

— Je pense que tu le sais.

Le magicien ravala bruyamment sa salive.

— Comment... Comment me suis-je retrouvé ici ? Je ne me... Je ne me souviens de rien... Je ne me souviens de rien ! De rien du tout !

— Permets-moi de ne pas te croire.

— L'invocation... (Degerlund se saisit le visage.) J'ai fait une invocation... Il est apparu. Dans un pentagramme, un cercle de craie... Et il est entré. Il est entré en moi.

— Sans doute n'était-ce pas la première fois, non ?

Degerlund se mit à sangloter. De manière un peu théâtrale, ne put s'empêcher de songer Geralt. Il regrettait de ne pas avoir surpris l'énergumène avant que le démon l'ait quitté. Il se rendait bien compte que ce regret n'avait rien de rationnel, il avait conscience du danger que pouvait présenter une confrontation avec un démon, et devrait se réjouir d'avoir pu l'éviter. Mais il n'en était rien. Parce qu'au moins, il aurait su que faire alors.

*Il a fallu que ça tombe sur moi, se dit-il. Pourquoi Frans Torquil et son détachement ne sont-ils pas arrivés jusqu'ici ? Le constable n'aurait eu aucune réticence ni aucun scrupule. Surpris avec les entrailles de sa victime au poignet, barbouillé de sang, le magicien aurait eu aussitôt la corde au cou et se balancerait sur la première branche venue. Aucune hésitation ni aucun doute n'aurait retenu Torquil. L'idée ne l'aurait pas effleuré qu'un magicien à l'air efféminé et plutôt maigrichon aurait été absolument incapable de sévir de manière aussi barbare avec autant de personnes, et ce*



*en un temps si court que ses vêtements ensanglantés n'avaient pas eu le temps de sécher ni de se rigidifier. Qu'il aurait été incapable de lacérer un enfant à mains nues. Non, Torquil n'aurait pas eu de doutes.*

*Contrairement à moi.*

*Pinety et Tzara étaient certains que je n'aurais pas d'hésitations.*

— Ne me tue pas..., dit Degerlund en gémissant. Ne me tue pas, sorceleur... Plus jamais je... Jamais plus...

— Ferme-la.

— Je jure que plus jamais...

— Ferme-la. Es-tu assez conscient pour utiliser la magie ? Pour convoquer ici les magiciens de Rissberg ?

— J'ai un sigil... Je peux... Je peux me téléporter sur Rissberg.

— Pas seul. Avec moi. Pas de blagues. N'essaie pas de te lever, reste à genoux.

— Il faut que je me lève. Et toi ... si tu veux que la téléportation réussisse, tu dois venir près de moi. Très près.

— C'est-à-dire ? Eh bien ! Qu'est-ce que tu attends ? Sors cette amulette.

— Ce n'est pas une amulette. Je t'ai dit que c'était un sigil.

Degerlund écarta son pourpoint ensanglanté ainsi que sa chemise. Sur sa maigre poitrine il avait un tatouage, deux cercles imbriqués, constellés de points de différentes grosseurs. Cela ressemblait un peu au schéma des orbites des planètes que Geralt avait un jour admiré à la faculté d'Oxenfurt.

Le magicien déclama une incantation. Les cercles s'illuminèrent de bleu, les points de rouge. Et ils commencèrent à tourner.

— Maintenant. Tiens-toi près de moi.

— Près ?

— Encore plus près. Serre-toi franchement contre moi.

— Pardon ?

— Serre-toi contre moi et enlace-moi.

La voix de Degerlund avait changé. Encore éplorés un instant auparavant, ses yeux s'enflammèrent affreusement, et ses lèvres se tordirent en un vilain rictus.

— Oui, comme ça, c'est bien. Serre-moi fort et tendrement. Comme si j'étais ta Yennefer.

Geralt comprit ce qui se tramait. Mais il n'eut pas le temps de repousser Degerlund, ni de lui flanquer un coup sur la tête du pommeau de son épée, ni même d'abattre son fer sur sa nuque. Tout bonnement, il n'eut pas le temps.

Il fut ébloui par une lueur opalescente. En une fraction de seconde, une sensation de vide obscur, de froid pénétrant, l'envahit ; une plongée dans le silence ; le temps et les formes disparurent.

L'atterrissage fut rude, comme si le sol et ses dalles en pierre

s'étaient précipités à leur rencontre. Le choc les écarta l'un de l'autre. Geralt eut à peine le temps de jeter un regard autour de lui. Il sentit une puanteur intense, une forte odeur de sale mélange à du musc. Des paluches gigantesques l'agrippèrent vigoureusement sous les aisselles et par le col, des battoirs se refermèrent sans mal sur ses biceps, des pouces durs comme de l'acier s'enfoncèrent douloureusement dans ses nerfs, ses plexus brachiaux. Il fut cloué sur place, laissant échapper son épée de sa main impuissante.

Il vit devant lui un bossu au visage hideux et parsemé de verrues, et au crâne couvert de rares touffes de cheveux raides. Ses jambes arquées largement écartées, il pointait sur le sorceleur une immense baliste, ou plus exactement une arbalète formée de deux arcs métalliques posés l'un sur l'autre. Les deux traits à quatre pans dirigés vers Geralt étaient larges d'au moins deux pouces et aiguisés comme un rasoir.

Sorel Degerlund se posta devant lui.

— Comme tu as déjà pu t'en rendre compte, dit-il, tu n'as pas atterri à Rissberg. Tu te trouves dans mon refuge et mon ermitage. Un endroit où mon maître et moi-même menons des expériences, dont ils ignorent tout à Rissberg. Comme tu le sais sans doute, je suis Sorel Albert Amador Degerlund, *Magister Magicus*. Je suis, ce que tu ignores encore, celui qui t'infligera la souffrance et la mort.

Toutes les apparences de la frayeur simulée et de la prétendue panique avaient disparu, comme balayées par le vent. Là-bas, dans la clairière des charbonniers, tout était feint. C'est un tout autre Sorel qui se tenait devant un Geralt inerte, entravé entre les pattes difformes d'un bossu. Un Sorel Degerlund triomphant, bouffi d'orgueil et de morgue. Qui dévoilait ses dents en un méchant sourire. Un sourire qui faisait penser aux scolopendres s'insinuant sous les fentes des portes ; aux tombes défrichées, aux vers blancs frétilant sur les cadavres ; aux grasses mouches à cheval agitant leurs pattes dans votre assiette de potage.

Le magicien s'approcha, une seringue dotée d'une longue aiguille à la main.

— Je t'ai roulé comme un gamin, là-bas, dans la clairière, prononça-t-il lentement. Tu t'es montré aussi naïf qu'un enfant. Sorceleur Geralt de Riv ! Son instinct ne l'avait pas trompé, mais pourtant, il ne m'a pas tué, n'ayant pas de certitude. Car il est un bon sorceleur et un bon humain. Dois-je te dire, bon sorceleur, ce qu'est un bon humain ? Un bon humain est quelqu'un que le destin a privé des chances de profiter des bienfaits d'être mauvais. Et aussi celui qui, trop stupide, n'en a pas profité. Peu importe de quel groupe tu te revendiques. Tu t'es fait avoir, tu es tombé dans le piège et je te garantis que tu n'en sortiras pas vivant.

Degerlund leva sa seringue. Geralt sentit une piquûre, et juste après une vive douleur. Une douleur perçante qui obscurcissait ses yeux, raidissait son corps entier ; une douleur si terrible qu'il ne se retint de crier qu'au prix d'un immense effort. Son cœur, qui battait d'ordinaire quatre fois plus lentement que celui d'un homme normal, s'affola ; la sensation était particulièrement désagréable. Il ne voyait plus rien, le monde autour de lui se mit à virevolter, tout s'effaçait, se diluait.

Quelqu'un le traînait sur le sol ; sur les murs et les plafonds austères, il distinguait le reflet dansant des boules magiques. L'un des murs, entièrement taché d'auréoles de sang, était couvert d'armes diverses, de larges cimenterres recourbés, des faucilles, des guisarmes, des francisques, des Morgenstern. Toutes portaient des traces de sang. *Celui des Ifs, des Arceaux et de Rogowizna*, eut-il le temps de songer consciemment. *Les armes qui ont servi à massacrer les charbonniers de la Pinèdre.*

Il était devenu totalement léthargique, il avait cessé de ressentir quoi que ce soit, il ne sentait même plus la force écrasante des paluches qui l'enserraient.

— Bououh-rrrééé-bouh-ou-ou-ou-rrrééé !

Il ne comprit pas immédiatement que ce qu'il entendait était un gros rire. La situation, visiblement, amusait bien ceux qui le baladaient.

Le bossu qui marchait devant lui avec son arbalète sifflotait.

Geralt était près de perdre connaissance.

Il fut assis brutalement dans un fauteuil à haut dossier et put enfin voir qui l'avait trimballé jusqu'ici, en ne cessant de lui broyer les aisselles de ses grosses poignes.

Il n'avait pas oublié l'ogronain Mikita, le garde du corps de Pyral Pratt. On aurait pu prendre ces deux-là pour de proches parents, ils lui ressemblaient un peu, de loin. De la même taille que Mikita, ils pouaient autant que lui, et comme lui ils n'avaient pas de cou, et leurs dents pointaient de sous leur lèvre inférieure de la même façon, comme chez les sangliers. Mikita, cependant, était chauve et barbu ; ces deux-là n'avaient pas de barbe, leur tête de singe était couverte d'un pelage noir et le sommet de leur crâne en forme d'œuf était garni d'une espèce de filasse hirsute. Ils avaient des yeux minuscules et injectés de sang, des oreilles pointues immenses et affreusement velues.

Leurs vêtements portaient des traces de sang. Et si l'on se fiait à leur haleine, c'était à croire que leur nourriture se composait exclusivement d'ail, de merde et de poissons morts depuis des jours.

— Bouh ! Ouh ! Ouh ! Héééé !

— Boué, Bang, assez ri vous deux ! Au travail ! Pasztor, dehors.

Mais reste dans les parages.

Les deux colosses sortirent en faisant claquer leurs immenses paluches. Le bossu dénommé Pasztor s'empessa de les suivre.

Sorel Degerlund apparut dans le champ de vision du sorcelleur. Changé, lavé, coiffé et efféminé. Il approcha une chaise, s'assit en face de lui, adossé à une table surchargée de livres et de grimoires. Il observait le sorcelleur en souriant d'un air mauvais, tout en s'amusant à faire balancer un médaillon sur une chaîne en or qu'il avait enroulée autour de son doigt.

— Je t'ai inoculé un extrait de venin de scorpion blanc, dit-il, impassible. C'est désagréable, n'est-ce pas ? Impossible de bouger un bras, ni une jambe, ni même de remuer un seul doigt. Ni de cligner de l'œil, ni d'avalier sa salive. Mais ceci n'est rien encore. Bientôt, tes globes oculaires seront pris de mouvements incontrôlés et ta vision sera déréglée. Ensuite, tu ressentiras de fortes contractions musculaires, vraiment très fortes, sans doute tes ligaments intercostaux se déchireront-ils un peu. Tes dents se mettront à claquer et tu seras incapable de le maîtriser ; à coup sûr tu te casseras plusieurs dents. Puis tu saliveras exagérément, et enfin, tu éprouveras des difficultés à respirer. Si je ne te donne pas un antidote, tu mourras étouffé. Mais ne t'en fais pas, je te le donnerai. Tu survivras, pour l'instant. Quoique, à mon avis, tu le regrettes bientôt. Je t'expliquerai de quoi il retourne. Nous avons le temps. Mais auparavant, j'ai envie de te voir bleuir.

» Je t'ai observé ce jour-là, reprit-il au bout d'un instant, le dernier du mois d'avril, à l'audience, faisant montre devant nous de ton arrogance. Devant nous, des gens cent fois meilleurs que toi, des gens que tu n'atteins pas à la cheville. Tu étais excité, je le voyais bien, cela t'amusait de jouer avec le feu. J'avais déjà décidé alors de te démontrer que l'on finissait par se brûler à ce jeu, et que se mêler des affaires de magie et des magiciens avait également de douloureuses conséquences. Tu t'en convaincras rapidement.

Geralt voulut bouger, mais il en était incapable. Ses membres et son corps tout entier restaient inertes et insensibles. Il sentait des fourmillements désagréables dans ses doigts et ses orteils, son visage était complètement engourdi, ses lèvres comme ficelées. Il voyait de plus en plus mal ; une espèce de mucosité trouble engourdissait et collait ses yeux.

Degerlund croisa les jambes, fit balancer son médaillon. Il y avait un signe dessus, un emblème, en émail bleu. Geralt n'arrivait pas à distinguer ce que c'était. Il voyait de plus en plus mal. Le magicien n'avait pas menti, les troubles de la vision s'intensifiaient.

— Vois-tu, poursuivait nonchalamment Degerlund, le fait est que je planifie de monter haut dans la hiérarchie des magiciens. Pour

atteindre cet objectif et réaliser mes projets, je compte sur l'appui d'Ortolan, une personne que tu connais depuis ta visite à Rissberg et cette audience mémorable.

Geralt avait l'impression que sa langue gonflait et emplissait toute sa cavité buccale. Il craignait que ce ne fût pas seulement une impression. Le venin de scorpion blanc était mortel. Lui-même n'avait jamais été exposé à ses effets, il ignorait les conséquences qu'il pouvait produire sur l'organisme d'un sorcelleur. Il s'inquiétait sérieusement, luttant de toutes ses forces contre la toxine qui le ravageait. La situation ne se présentait pas au mieux. Visiblement, il ne pouvait espérer aucun secours, de nulle part.

— Voici quelques années (Sorel Degerlund continuait de se délecter du son de sa propre voix), je suis devenu l'assistant d'Ortolan, désigné à ce poste par le Chapitre, confirmé par le groupe de recherche de Rissberg. Comme mes prédécesseurs, il fallait que j'espionne Ortolan et que je sabote ses idées les plus dangereuses. Je ne devais pas mon affectation à mon seul talent, mais également à ma beauté et mon charme personnel. Car le Chapitre affectait des assistants au petit vieux en fonction de ses goûts.

» Tu peux ne pas le savoir, mais du temps de la jeunesse d'Ortolan, la misogynie battait son plein parmi les magiciens, et les amitiés masculines étaient en vogue, qui très souvent se muaient en quelque chose de plus, et même de beaucoup plus. Par suite, un jeune étudiant ou un adepte, souvent, n'avait pas le choix, il devait se montrer docile envers son aîné y compris sous cet angle. Cela ne plaisait pas trop à certains, mais ils le supportaient comme un bienfait de l'inventaire. Et d'autres appréciaient. De ces derniers, comme tu as dû le comprendre déjà, faisait partie Ortolan. À la suite des expériences avec son maître, le jeunot, auquel fut alors collé son surnom d'oiseau, demeura toute sa longue vie un adepte fervent et enthousiaste des nobles amitiés et des nobles amours masculines, comme aiment à le dire les poètes. La prose, tu le sais, définit la chose plus simplement et plus crûment.

Un énorme chat noir à la queue hérissée comme une brosse vint se frotter contre le mollet du magicien en miaulant bruyamment. Degerlund se pencha, caressa l'animal, fit balancer devant lui le médaillon auquel le chat, par ennui, donna un coup de patte. L'animal se détourna pour montrer que le jeu le lassait, et entreprit de se lécher le poitrail.

— Comme tu t'en es indubitablement rendu compte, poursuivit le magicien, je suis d'une beauté hors du commun ; il arrive que les femmes me considèrent comme un éphèbe. Certes, j'aime les femmes aussi, mais je n'avais, en principe, et n'ai toujours rien non plus contre les pédérastes. Quitte alors à ce qu'il m'aide à faire carrière, c'était ma

condition.

» Mon affect masculin avec Ortolan n'exigeait guère trop de sacrifices ; le vieux est impuissant et il a passé l'âge d'avoir envie depuis longtemps. Mais j'ai fait en sorte que l'on pense autrement. Que l'on s'imagine qu'il était fou amoureux de moi. Qu'il n'existait rien qu'il refuserait à son cher amant. Que je connaissais ses codes, que j'avais accès à ses livres secrets et ses notes occultes ! Qu'il m'avait fait don d'artefacts et de talismans que jamais auparavant il n'avait révélés à quiconque. Et qu'il m'enseignait les sorts interdits. Y compris la goétie. Et si récemment encore les puissants de Rissberg me méprisaient, ils se sont mis soudain à me considérer ; j'ai grandi à leurs yeux. Ils s'imaginent que je fais ce dont ils rêvaient eux-mêmes. Et que je réalise des prouesses.

» Sais-tu ce qu'est le transhumanisme ? Et la spéciation ? La spéciation radiative ? L'introggression ? Non ? Inutile d'avoir honte. Je ne m'y connais pas trop non plus. Mais tout le monde croit que j'en sais beaucoup sur le sujet. Que sous l'œil et les auspices d'Ortolan je mène des expériences sur le perfectionnement du genre humain. Dans un objectif sublime : le rectifier et l'améliorer. Améliorer la condition des gens, éliminer les maladies et les handicaps, anéantir le vieillissement, bla bla bla. Tels sont les buts et le devoir de la magie. Suivre la voie des anciens maîtres, illustres : Malaspina, Alzur et Idarran. Les maîtres de l'hybridation, de la mutation et de la modification génétique.

Annonçant son arrivée par un miaulement, le chat noir réapparut. Il sauta sur les genoux du magicien, s'étira, se mit à ronronner. Degerlund le caressait en rythme. Le chat se mit à ronronner plus fort en sortant ses griffes, de la taille de celles d'un tigre, véritablement.

— Tu sais, assurément, ce qu'est l'hybridation, puisqu'il s'agit de l'autre dénomination du croisement. Processus d'obtention des croisés, des hybrides, des bâtards, peu importe le nom. Des expériences actives ont lieu dans ce domaine à Rissberg ; nombre de bizarreries, d'épouvantails et créatures difformes ont été créés. Seules quelques-unes ont trouvé de larges applications pratiques, par exemple les parazeugles, qui nettoient les dépotoirs municipaux, les pics épeiches, qui attaquent les nuisibles des arbres, ou la gambouse mutante, qui dévore les larves des moustiques porteurs du paludisme. Le vigilosaure aussi, la salamandre gardienne que tu t'es vanté, à l'audience, d'avoir tuée. Eux pourtant les considèrent comme des vétilles, des produits marginaux. Ce qui les intéresse véritablement, c'est l'hybridation et la mutation des gens et des humanoïdes. Ce genre de choses est interdit, mais Rissberg n'en a cure. Et le Chapitre ferme les yeux. Ou, plus vraisemblablement, il reste plongé dans une ignorance béate et bornée.

» À partir de petites créatures ordinaires, Malaspina, Alzur et Idarran, c'est prouvé, ont créé des géants, tels ces myriapodes, ces araignées, ces kochtcheïs et les diables savent quoi d'autre encore. Qu'est-ce qui pourrait nous empêcher, se demandaient-ils, de prendre un pauvre bougre, petit et ordinaire, pour le transformer en un titan, quelqu'un de fort, qui pourrait travailler vingt heures sur vingt-quatre, à l'abri de toute maladie, capable de vivre jusqu'à cent ans en pleine possession de ses forces physiques ? Ils comptaient bien tenter l'expérience ; on le sait, ils l'ont fait, paraît-il, avec succès, d'après ce qu'on raconte. Mais ils emportèrent le secret de leurs hybrides dans la tombe. Même Ortolan, qui a consacré sa vie à l'étude de leurs travaux, n'est pas parvenu à grand-chose. Boué et Bang, qui t'ont traîné jusqu'ici, tu les as observés ? Ce sont des hybrides, un croisement magique d'ogres et de trolls. Pasztor ? L'arbalétrier infailible ? Non, lui, pour le coup, est à l'image et à la ressemblance, dirais-je, de ses parents, le résultat on ne peut plus naturel du croisement d'une femme hideuse avec un homme affreux. Boué et Bang, eux, sont sortis tout droit des éprouvettes d'Ortolan. Tu vas me demander : qui donc, sacrebleu ! voudrait de telles horreurs ? Pour quelle raison créer ce genre de créatures, par le diable ? ! Ah ! Récemment encore, je me le demandais moi-même. Jusqu'à ce que je les voie en train de régler leur compte aux bûcherons et aux charbonniers. Boué est capable d'arracher une tête d'une seule secousse, Bang écharpe les enfants comme si c'étaient des poulets rôtis. Et pour peu qu'on leur donne des instruments coupants, ah ! ils réussissent alors à t'organiser une telle boucherie, qu'il suffit de passer à table. Quand on l'interroge, Ortolan te répond que l'hybridation permettra d'éradiquer les maladies héréditaires, il te raconte des fadaises sur l'augmentation de l'immunité des maladies infectieuses, et autres inepties de vieillard. Moi, je sais ce qu'il en est. Et toi aussi. Des spécimens tels que Boué et Bang, comme cette chose à laquelle tu as arraché la plaque d'Idarran, ne sont bons qu'à une seule chose : à tuer. Et c'est parfait, parce que j'avais justement besoin d'instruments pour tuer. Je n'étais pas convaincu de mes propres capacités et aptitudes en la matière. À tort, d'ailleurs, comme il se révéla.

» Mais de l'aube au crépuscule les magiciens de Rissberg poursuivent leurs croisements, mutations et modifications génétiques. Et ils ont réalisé de fameuses performances, ils ont produit de ces hybrides, à vous couper le souffle ! Tous des hybrides utiles, selon eux, qui devraient faciliter la vie des gens et leur rendre l'existence plus agréable. C'est vrai qu'ils sont à deux doigts de créer une femme au dos idéalement plat qui permet de la baiser par-derrière et de pouvoir en même temps y poser son verre de champagne et faire une réussite.

» Mais revenons-en *ad rem*, c'est-à-dire à ma carrière scientifique.

Ne pouvant me targuer de succès tangibles, j'ai dû en créer les apparences. Ce ne fut pas très compliqué.

» Tu sais qu'il existe d'autres mondes que les nôtres, dont l'accès nous a été fermé par la Conjoncture des Sphères ? Des univers nommés plans des éléments et paraéléments ? Habités par des créatures qu'on appelle des démons ? Les résultats obtenus par Azur et consorts s'expliqueraient par le fait qu'ils auraient trouvé l'accès à ces planètes et à ces créatures. Ils auraient réussi à invoquer celles-ci et à les rendre dociles, leur auraient arraché leurs secrets et leur savoir. Ce sont des inepties et des inventions, selon moi, mais tout le monde y croit. Et que faire lorsque la croyance est si forte ? Afin de prouver que j'étais sur le point de percer le secret des anciens maîtres, j'ai dû convaincre Rissberg que je savais invoquer les démons. Ortolan, qui effectivement pratiquait la goétie avec succès autrefois, a refusé de m'enseigner cet art. Il s'est permis une appréciation outrageusement faible de mes aptitudes magiques, me remettant à ma place. Soit ! Pour le bien de ma propre carrière, je ne l'oublierai pas. Pendant un certain temps.

Lassé des caresses, le chat noir quitta les genoux du magicien. Ses yeux dorés grands ouverts toisèrent le sorcier d'un regard froid. Puis il s'éloigna en relevant la queue...

Geralt avait de plus en plus de mal à respirer, des palpitations lui secouaient le corps, qu'il était tout à fait incapable de maîtriser. La situation ne se présentait pas au mieux et seuls deux éléments étaient de bon augure et lui permettaient d'espérer. Le premier, il était toujours en vie, et comme le disait son précepteur Vesemir à Kaer Morhen, « tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir ».

Le second élément favorable était l'ego démesuré de Degerlund et sa fatuité. Dès sa prime jeunesse apparemment, le magicien s'était amouraché de ses propres paroles et, incontestablement, elles demeuraient l'amour de sa vie.

— Donc, n'ayant pu devenir goète, poursuivait le magicien en faisant tourner son médaillon et en savourant toujours son propre timbre, j'ai dû feindre de l'être. Simuler. Il arrive souvent, c'est bien connu, que le démon invoqué par un goète s'échappe, semant la dévastation autour de lui. J'ai donc fait de même. À plusieurs reprises. J'ai réduit à néant plusieurs bourgades, massacré tous les habitants. Et mes confrères ont cru avoir affaire à un démon.

» Tu serais étonné de constater à quel point ils sont crédules. Un jour, j'ai coupé la tête d'un villageois que j'avais attrapé, et avec un catgut, j'ai cousu à la place une immense tête de bouc, masquant les coutures avec du plâtre et de la peinture. Après quoi, en tant que teriocéphale, j'ai démontré à mes collègues savants le résultat d'une expérimentation extrêmement difficile dans le domaine de la création



d'humains à tête d'animal ; expérimentation réussie, hélas en partie seulement, puisque ledit résultat n'a pas survécu. Ils y ont cru, figure-toi ! J'ai grandi encore un peu plus à leurs yeux. Ils attendent toujours que je crée quelque chose de durable. Pour les conforter dans leurs croyances, de temps à autre, je m'amuse à coudre une gueule quelconque sur un cadavre sans tête.

» Mais ce n'était là qu'une digression. Où en étais-je ? Ah oui ! Aux bourgades massacrées. Comme je m'y attendais, les maîtres de Rissberg prirent cela pour l'œuvre de démons ou d'énergumènes. Mais j'ai commis une erreur. Je suis allé trop loin. Personne ne se serait préoccupé d'une bourgade de bûcherons, mais nous en avons massacré plusieurs. Le travail de Boué et de Bang, essentiellement, mais j'ai moi aussi, dans la mesure de mes moyens, contribué à la chose.

» Dans cette première colonie, les Ifs, si je me souviens bien, je ne fus pas très brillant. Quand j'ai vu ce que fabriquaient Boué et Bang, j'ai été pris de vomissements, je m'en suis mis plein le manteau. Il était bon à jeter. Un manteau de la meilleure laine, festonné de vison argenté, il m'avait coûté quelque cent couronnes. Mais par la suite, je m'en sortais de mieux en mieux. Premièrement, je m'habillais en conséquence, dans le style vêtements de travail. Deuxièmement, je me suis mis à aimer ça. Ce passe-temps se révéla être agréable, trancher une jambe, regarder le sang couler d'un moignon. Ou arracher un œil. Ou encore éventrer quelqu'un et sortir une pleine poignée de tripes fumantes... Je vais abréger. En comptant ceux d'aujourd'hui, on arrive sans peine à une cinquantaine de personnes des deux sexes et d'âges divers.

» Rissberg convint qu'il fallait me refréner. Mais de quelle manière ? Ils croyaient toujours en mon pouvoir de goétie et redoutaient mes démons. Ils craignaient aussi de s'attirer les foudres d'Ortolan, qui était amoureux de moi. Tu devais donc être la solution. Toi, un sorcelleur.

Geralt avait des difficultés à respirer. Mais il retrouva un peu d'optimisme. Il y voyait déjà beaucoup mieux, ses frissons se raréfiaient. Il était immunisé contre la plupart des toxines connues ; assassin pour le commun des mortels, le venin de scorpion blanc, comme il se confirma heureusement, ne faisait pas exception. Les symptômes, redoutables au début, s'apaisaient au fur et à mesure et commençaient à disparaître ; de manière évidente, l'organisme du sorcelleur était capable de neutraliser le poison assez rapidement. Degerlund l'ignorait ou, tout imbu de lui-même qu'il était, il l'avait mésestimé.

— J'ai appris qu'ils voulaient t'envoyer à mes trousses ; j'ai été un tant soit peu gagné par la peur, je ne le cache pas. J'avais entendu diverses choses sur les sorcelleurs, sur toi plus particulièrement. Je me

suis précipité chez Ortolan au plus vite, « sauve-moi, mon petit maître chéri ». Le cher maître commença par rouspéter et me houspiller, comme quoi c'était très vilain de massacrer des bûcherons, « ce n'est pas bien et que ce soit la dernière fois ». Mais ensuite, il m'a donné des conseils pour t'approcher et t'attirer dans un piège. Il m'a expliqué comment t'attraper, en utilisant le sigil de téléportation qu'il avait lui-même tatoué sur mon torse, voici quelques années. Il m'a interdit, toutefois, de te tuer. Ne va pas imaginer que c'est par bonté. Il a besoin de tes yeux. Plus précisément de ton *tapetum lucidum*, la couche de tissu qui tapisse l'intérieur de tes globes oculaires, qui accroît et réfléchit la lumière dirigée vers les photorécepteurs, et qui te permet de voir la nuit et dans l'obscurité, comme les chats. La dernière *idée fixe* d'Ortolan est de donner à l'humanité tout entière la capacité de voir des félins. Dans le cadre des préparatifs de cet objectif si honorable, il envisage de fixer sur un nouveau mutant qu'il est en train de créer ton *tapetum lucidum*, mais le *tapetum* doit être pris pour cela sur un donneur vivant.

Geralt remua ses doigts et ses mains avec prudence.

— Après avoir retiré tes globes oculaires, Ortolan, un mage charitable et à principes, a l'intention de t'épargner la vie. Il considère qu'il vaut mieux être aveugle que mort ; par ailleurs, il répugne à l'idée d'infliger de la souffrance à ta maîtresse, Yennefer de Vengerberg, qu'il nourrit d'une grande, bien que surprenante affection, dans son cas. Ortolan est tout près d'élaborer une formule magique de régénération. Tu pourras t'adresser à lui d'ici quelques années, il te rendra tes yeux. Tu t'en réjouis ? Non ? Tu as raison. Quoi ? Tu veux dire quelque chose ? Je t'écoute, parle.

Geralt fit mine de vouloir remuer les lèvres sans trop de succès. D'ailleurs, il n'avait pas à feindre. Degerlund se souleva de sa chaise, se pencha vers le sorceleur.

— Je ne comprends rien, dit-il en grimaçant. Du reste, peu m'importe ce que tu as à dire. Moi en revanche, j'ai encore deux ou trois petites choses à te communiquer. Sache, donc, que parmi mes multiples talents figure la voyance. Et je vois parfaitement que dès que, devenu aveugle, Ortolan t'aura rendu ta liberté, Boué et Bang seront là à t'attendre. Et tu te retrouveras, cette fois, dans mon laboratoire, définitivement. J'y pratiquerai ta vivisection. Par pure distraction surtout, même si je suis un peu curieux aussi de voir ce que tu as à l'intérieur. Lorsque j'en aurai enfin terminé, je procéderai à un dépeçage, pour utiliser une terminologie de boucherie. J'enverrai tes restes à Rissberg, morceau par morceau, en guise d'avertissement, afin qu'ils voient ce qui attend mes ennemis.

Geralt rassembla toutes ses forces. Il n'en avait pas tant que cela.

— Pour ce qui est de ladite Yennefer (le magicien se pencha

davantage, le sorceleur sentit son haleine mentholée), contrairement à Ortolan, la pensée de lui infliger des souffrances me procure une joie incommensurable. Et je découperai le morceau qu'elle appréciait le plus chez toi, pour lui faire parvenir à Vengerb...

Geralt forma un Signe de ses doigts et toucha le visage du magicien. Sorel s'étrangla, s'affaissa sur son siège. Il se mit à ronfler. Ses yeux étaient partis bien loin à l'arrière de son crâne, sa tête était retombée sur son épaule. Ses doigts inertes laissèrent échapper la chaîne avec son médaillon.

Geralt se précipita, ou plus exactement, tenta de se précipiter ; il parvint simplement à tomber de sa chaise, sa tête venant heurter le sol, où il se retrouva nez à nez avec la chaussure de Degerlund. Il vit juste sous ses yeux le médaillon que le magicien avait laissé tomber. Sur un ovale doré, un dauphin en émail bleu *nageant*. Les armoiries de Kerack. Il n'avait guère le temps de s'étonner ni de s'interroger. Degerlund se mit à râler bruyamment, il allait se réveiller bientôt, cela ne faisait aucun doute. Le Signe de *Somme* avait bien fonctionné, mais le sorceleur était trop affaibli par l'action du venin pour lui donner un effet durable plus puissant.

Il se leva en prenant appui sur la table, et bouscula ce faisant les livres et les rouleaux qui s'y trouvaient.

Pasztor surgit dans la pièce. Geralt ne tenta même pas les Signes. S'emparant d'un grimoire de cuir relié de cuivre, il en frappa le bossu à la gorge. Pasztor s'écroula bruyamment sur le sol, lâchant son arbalète. Le sorceleur le frappa une nouvelle fois. Et il aurait recommencé, mais l'incunable glissa de ses doigts gourds. Saisissant une carafe posée sur les livres, il la brisa sur le front du bossu. Bien que couvert de sang et de vin, Pasztor ne céda pas. Il se jeta sur Geralt, sans même prendre le temps de se secouer pour faire tomber de ses paupières les morceaux de cristal.

— Bouééé ! s'écria-t-il en attrapant le sorceleur par un genou. Bang ! À moi ! À m...

Geralt empoigna un autre grimoire, très lourd, à la reliure incrustée de morceaux de crâne humain. Il en frappa violemment le bossu, des éclats d'os fusèrent.

Degerlund émit un râle, il tenta de lever un bras. Geralt comprit qu'il essayait de jeter un sort. Un martèlement de pas lourds indiqua que Boué et Bang ne se trouvaient plus très loin. Pasztor tenta maladroitement de se redresser, il tâtonna le plancher pour essayer de trouver son arbalète.

Geralt vit son épée sur la table ; en l'attrapant, il chancela et faillit tomber. Il saisit Degerlund par le col, lui plaça son fer sur la gorge.

— Ton sigil, lui hurla-t-il dans l'oreille. Téléporte-nous loin d'ici !

Armés de cimenterres, Boué et Bang se télescopèrent sur le seuil ; ils se retrouvèrent complètement coincés dans la porte, aucun n'ayant même eu l'idée de laisser passer l'autre d'abord. Le chambranle se mit à craquer.

— Téléporte-nous ! (Geralt attrapa Degerlund par les cheveux, lui tira la tête en arrière.) Maintenant ! Sinon, je te tranche la glotte !

Boué et Bang s'effondrèrent en même temps que le chambranle. Pasztor avait trouvé son arbalète, il la leva.

Degerlund, d'une main tremblante, écarta sa chemise, scanda une formule, mais avant que l'obscurité les eût enveloppés, il se décolla du sorceleur et le repoussa. Geralt le rattrapa par sa manchette en dentelle et essaya de l'attirer, mais le portail entra alors en action et tous ses sens, y compris le toucher, s'évanouirent. Le sorceleur sentit une force élémentaire l'absorber, le secouer et l'emmener dans un tourbillon. Il fut paralysé par le froid. L'espace d'une fraction de seconde. L'une des plus longues et des plus affreuses de sa vie.

Il atterrit à la renverse. Avec une force telle que le sol en trembla.

Il ouvrit les yeux. Autour de lui régnait une obscurité totale, des ténèbres impénétrables. *Je n'y vois rien*, songea-t-il. *Suis-je devenu aveugle ?*

Non, il n'était pas devenu aveugle. La nuit était extrêmement sombre, tout simplement. Son *tapetum lucidum*, comme l'avait savamment nommé Degerlund, opéra, accaparant toute la lumière possible dans ces conditions. Quelques instants plus tard, il parvenait déjà à distinguer des contours autour de lui, des arbres, des buissons ou des broussailles.

Et lorsque les nuages se dissipèrent, il vit au-dessus de lui des étoiles.

# INTERLUDE

*Le lendemain*

Il fallait le leur reconnaître, les bâtisseurs de Findetann s'y connaissaient dans leur besogne, et ils ne chômaient pas. Shevlov avait beau les avoir vus à l'œuvre plusieurs fois déjà, il observait aujourd'hui avec intérêt la mise en place d'une nouvelle sonnette. Trois poutres assemblées formaient un mouton au sommet duquel était suspendue une roue. Sur la roue était attachée une corde, à laquelle on fixait ensuite un solide billot cerclé de fer, que l'on appelait dans la profession une demoiselle. En s'aidant de cris cadencés, les bâtisseurs tiraient sur la corde pour amener la demoiselle jusqu'au sommet du mouton, après quoi ils la lâchaient. La demoiselle retombait avec force sur un poteau placé dans une petite cavité, l'enfonçant ainsi profondément dans la terre. Il suffisait de trois coups de demoiselle, quatre, tout au plus, pour que le poteau soit planté. Les bâtisseurs démontaient la sonnette en un clin d'œil et en chargeaient les éléments sur un chariot ; pendant ce temps, l'un d'entre eux grimpait sur une échelle et clouait au poteau une plaque émaillée sur laquelle figuraient les armoiries de la Rédanie : un aigle argenté sur champ rouge.

Grâce au travail de Shevlov et de sa Compagnie libre, grâce aussi aux sonnettes et à leurs concours, la province de Przysrzecze, qui faisait partie du royaume de Rédanie, avait aujourd'hui étendu sa superficie, et ce de manière plutôt considérable.

Le maître des bâtisseurs vint vers lui en s'essuyant le front de son bonnet. Il transpirait, alors qu'il ne faisait rien, si ce n'est lancer des « putains ». Shevlov savait ce qu'allait lui demander le maître, parce qu'il le demandait chaque fois.

— Où sera le prochain ? Chef ?

— Je vous montre. (Shevlov fit tourner bride à son cheval.)  
Suivez-moi.

Les charretiers cinglèrent les bœufs ; les véhicules des bâtisseurs se hissèrent mollement le long de la crête de la colline, sur un terrain quelque peu alourdi par les orages de la veille. Ils parvinrent rapidement au poteau suivant, flanqué d'une plaque noire colorée en lilas, renversé, roulé dans les buissons : la Compagnie de Shevlov avait eu le temps de s'en charger déjà. *Voilà comment vainc le progrès, se dit Shevlov, voilà comment triomphe la pensée technique. Un pieu témérien enfoncé à la main se trouve arraché et renversé en deux temps trois mouvements. Un poteau rédanien installé à l'aide d'une sonnette ne pourra être déterré aussi aisément.*

Il agita le bras, pour indiquer la direction aux bâtisseurs. Quelques haltées au sud. Jusqu'au-delà du village.

Les cavaliers de la Compagnie de Shevlov avaient déjà rassemblé sur la place les habitants du village – si tant est qu'on puisse nommer ainsi un ensemble de plusieurs bicoques et baraques. Ils tournaient autour d'eux en soulevant la poussière, les pressaient de leurs chevaux. Toujours fougueux, Escayrac ne leur épargnait pas le nerf de bœuf. D'autres rôdaient à cheval autour des masures. Les chiens aboyaient, les femmes se lamentaient, les enfants piaillaient.

Trois cavaliers trottèrent jusqu'à Shevlov. Yan Malkin, maigre comme un clou, surnommé le Tisonnier. Prospero Basti, plus connu sous le nom de Sperry. Et Aileach Mor-Dhu, surnommée la Toupie, sur une jument grise.

— On les a rassemblés, dit la Toupie en repoussant vers l'arrière de son crâne un petit colback en peau de lynx. Comme tu voulais. Tout le hameau.

— Qu'on les fasse taire.

Les habitants réunis se turent, non sans y avoir été aidés par les bâtons et les nagaïkas.

— Comment s'appelle ce trou ?

— Wola.

— Wola ? Encore ? Ils n'ont pas un brin d'imagination, ces péquenauds. Accompane les bâtisseurs un peu plus loin, Sperry. Montre-leur où ils doivent battre le poteau, autrement, ils risquent encore de se tromper d'endroit.

Sperry siffla, décrivit un cercle avec son cheval. Shevlov se dirigea vers les habitants rassemblés. La Toupie et le Tisonnier se placèrent à ses côtés.

— Habitants de Wola, commença Shevlov en se dressant sur ses étriers, attention à ce que je vais vous dire ! Par la volonté et l'ordre de Son Altesse le roi Vizimir, je proclame qu'à dater de ce jour, cette terre, jusqu'aux poteaux-frontières, appartient au royaume de Rédanie, et que Son Altesse le roi Vizimir est votre souverain et maître. Vous lui devez hommage, obéissance et tribut. Et pour ce qui est des rentes et des impôts, vous êtes en retard ! Par ordre du roi, vous avez obligation de vous en acquitter sur-le-champ ! Dans la cassette de l'officier de la Couronne ici présent.

— Mais comment ça ? s'exclama une voix dans la foule. Comment ça, payer ? On vous a déjà payés, nous autres !

— On nous a déjà étrillés avec c'tribut !

— Ce sont les officiers témériens qui vous ont étrillés. Illégalement, car ce n'est pas la Témérie ici, mais la Rédanie. Visez un peu où se trouvent les poteaux.

— Mais encore hier, c'était la Témérie ici ! beugla l'un des villageois. Mais c'est pas possible ! On a payé, comme y fallait...

— Vous n'avez pas le droit !

— Lequel d'entre vous ? hurla Shevlov. Lequel a dit cela ? Moi, j'ai le droit ! J'ai un ordre du roi ! Nous sommes l'armée du roi ! J'ai dit, celui qui veut rester ici dans sa ferme doit payer le tribut jusqu'au dernier denier. Les réfractaires seront chassés ! Vous avez payé les Témériens ? C'est que vous vous prenez pour des Témériens ! Alors, dégagez, oust, derrière la frontière ! Mais vous ne partirez qu'avec ce que vous pouvez emporter de vos deux bras, parce que la ferme et les biens appartiennent à la Rédanie.

— C'est du vol ! Du vol et de l'abus ! s'écria en s'avançant un grand paysan aux cheveux touffus. Vous z'êtes pas l'armée du roi, mais des brigands ! Vous n'avez pas le dr...

Escayrac s'approcha et, de son nerf de bœuf, cingla le brailleur. Celui-ci tomba. Les autres furent calmés avec les hampes des lances. La Compagnie de Shevlov savait y faire avec les villageois. Elle déplaçait les frontières depuis une semaine, et elle avait pacifié déjà plus d'un hameau.

— Quelqu'un arrive, dit la Toupie en le montrant de sa nagaïka. Ne serait-ce pas Fysh ?

— En personne ! dit Shevlov en se protégeant les yeux. Fais sortir l'excentrique du chariot et qu'on l'amène ici. Toi, prends quelques hommes, et allez patrouiller dans les environs. Des villageois solitaires sont encore planqués dans les clairières et les recepées, il faut leur expliquer à eux aussi à qui ils doivent à présent payer les rentes. Et si quelqu'un oppose de la résistance, vous savez ce que vous avez à faire.

Un sourire carnassier apparut sur le visage de la Toupie, découvrant toutes ses dents. Shevlov éprouva de la compassion pour les villageois qu'elle trouverait sur son chemin. Quoique leur sort lui importât peu.

Il regarda le soleil. *Il faut nous hâter*, songea-t-il. *Il serait bon de renverser encore quelques poteaux témériens avant midi. Et d'en planter quelques-uns des nôtres.*

— Toi, le Tisonnier, suis-moi. Allons à la rencontre de nos invités.

Ces derniers étaient au nombre de deux. L'un portait un chapeau de paille sur la tête, il avait un menton proéminent et une mâchoire bien taillée ; tout son visage, par ailleurs, était marqué d'une barbe de plusieurs jours. Le second était puissamment bâti, un véritable hercule.

— Fysh.

— Sergent.

Shevlov tiqua. Javil Fysh, non sans raison, faisait référence à leur ancienne camaraderie, du temps où ils servaient ensemble dans l'armée régulière. Shevlov n'aimait pas qu'on lui rappelle cette époque. Il ne voulait se souvenir ni de Fysh, ni du service, ni de sa solde de sous-officier de merde.

— La Compagnie libre est à l'œuvre à ce que je vois ? (Fysh désigna le village d'où provenaient des cris et des pleurs.) C'est une expédition punitive ? Tu vas mettre le feu ?

— C'est mon affaire, ce que je vais faire.

*Je ne mettrai pas le feu*, se dit-il. À regret, car il aimait brûler les villages, la Compagnie aussi aimait cela. Mais il n'avait pas reçu l'ordre de le faire. On lui avait demandé de rectifier les frontières, de prendre le tribut aux villageois. De chasser les réfractaires, mais sans toucher aux biens. Ils serviraient aux nouveaux qu'on ferait venir. Du Nord, où ça se bouscule même sur les jachères.

— J'ai attrapé l'excentrique et je l'ai là, déclara-t-il. Selon la commande. Elle est attachée. Ça n'a pas été facile ; si j'avais su, j'aurais demandé davantage. Mais nous nous étions mis d'accord sur cinq cents, donc va pour cinq cents.

Fysh fit un geste, l'hercule approcha, il tendit deux bourses à Shevlov. Sur son avant-bras était tatoué un serpent enroulé en S autour de la lame d'un poignard. Shevlov connaissait ce tatouage.

Un cavalier de la Compagnie surgit avec la captive. L'excentrique avait sur la tête un sac qui lui tombait jusqu'aux genoux et entouré d'une corde qui lui entravait les bras. De sous le sac dépassaient des jambes nues, maigres comme des bâtons.

— Qu'est-ce, mon cher sergent ? s'exclama Fysh en montrant le sac du doigt. Cinq cents couronnes novigradiennes, c'est un peu cher pour un chat dans un sac.

— Le sac est gratis, répliqua froidement Shevlov. Tout comme mon bon conseil : ne la détache pas et ne regarde pas à l'intérieur.

— Parce que ?

— C'est risqué. Elle mord. Et elle peut aussi jeter un sort.

L'hercule hissa la prisonnière sur son cheval. Restée calme jusqu'à présent, l'excentrique se mit à se démener, à ruer, à gémir sous son sac. Cela ne lui servit pas à grand-chose, le sac l'entravait efficacement.

— Comment je peux savoir que c'est bien ce pour quoi j'ai payé, et pas la première fille venue ? demanda Fysh. Une fille de ce village, tiens, par exemple ?

— Tu me soupçonnes de mentir ?

— Mais pas du tout, pas du tout. (Fysh modéra un peu ses propos, aidé en cela par la vue du Tisonnier, qui caressait le manche d'une hache suspendue à sa selle.) Je te crois, Shevlov. Ta parole, c'est pas du vent, je le sais. On se connaît, pas vrai ? Au bon vieux temps...

— Je suis pressé, Fysh. Le devoir m'appelle.

— Au revoir, sergent.

— Je me demande, intervint le Tisonnier en regardant les chevaux s'éloigner, je me demande bien à quoi elle va leur servir.



Cette excentrique. Tu ne leur as pas demandé.

— Non, reconnut froidement Shevlov. On ne demande pas ce genre de choses.

Il éprouva un peu de compassion pour l'excentrique. Son sort, à vrai dire, lui importait peu. Mais il devinait qu'il serait misérable.

« Dans un monde où la mort est en chasse, le temps manque pour les remords ou les doutes. Il n'est que pour les décisions. Peu importe quelles sont ces décisions ; aucune n'est de plus ou moins grande importance qu'une autre. Dans un monde où la mort est en chasse, il n'est pas de petite ou de grande décision. Mais seulement des décisions prises par le guerrier face à une mort inévitable. »

*La Roue du temps*, Carlos Castaneda

## CHAPITRE 12

À la croisée des chemins, se trouvait un poteau indicateur sur lequel étaient clouées des planches qui signalaient les quatre points cardinaux.

\*\*\*

Le point du jour le trouva sur une herbe humide de rosée, à l'endroit même où l'avait rejeté le portail, dans les broussailles, près d'un marécage ou d'un plan d'eau où pullulaient des oiseaux qui, à force de cacarder et de cancaner, l'avaient tiré de son sommeil, lourd et éreintant. Au cours de la nuit, il avait bu un élixir sorcelien dont il avait toujours la fiole en argent sur lui, dans une cachette cousue à l'intérieur de sa ceinture. L'élixir, du nom de Compère-Loriot, était considéré comme une panacée particulièrement efficace contre tout type d'empoisonnement, infections et effets divers des venins et des toxines. Geralt s'était soigné au Compère-Loriot plus souvent qu'à son tour ; jamais cependant l'élixir n'avait provoqué de réactions comme aujourd'hui. Pendant près d'une heure après ingestion, conscient qu'il ne pouvait se laisser aller aux vomissements, il avait lutté contre des spasmes et des envies de rendre particulièrement violents.

Résultat, bien qu'il soit sorti vainqueur de ce combat, il plongeait, éreinté, dans un profond sommeil. Qui pouvait très bien être d'ailleurs un effet combiné du venin de scorpion, de l'élixir et de la téléportation.

Pour ce qui est de cette dernière, il se demandait encore ce qui s'était réellement passé, comment et pourquoi le portail de Degerlund l'avait-il lâché ici précisément, dans ce désert marécageux. Il ne croyait pas qu'il s'agissait là d'une action intentionnelle du magicien ; plus vraisemblablement avait-il eu affaire à une avarie habituelle, de celle qu'il appréhendait depuis une semaine déjà. Il avait entendu parler à maintes reprises de ce genre d'incident, et plusieurs fois, il en fut le témoin : au lieu d'envoyer le passager là où il fallait, le portail le projetait complètement ailleurs, dans un endroit totalement aléatoire.

Lorsque Geralt était revenu à lui, il tenait son épée dans la main droite, et dans celle de gauche, gardée serrée, se trouvait un lambeau d'étoffe, rapidement identifié comme étant une manchette de chemise. Le tissu était coupé nettement, comme au couteau. Il ne portait toutefois aucune trace de sang ; la téléportation n'avait donc pas coupé la main du magicien, mais uniquement sa chemise. Au grand regret de Geralt.

Au début de sa carrière, le sorcelier avait assisté à la pire avarie de portail qu'il eût jamais vue, celle qui le dégoûta définitivement de la téléportation. Une mode régnait alors chez les nouveaux riches, les

petits messieurs fortunés et la jeunesse dorée, qui consistait à se transporter d'un endroit à un autre ; en échange de sommes fabuleuses, certains magiciens rendaient possible l'accès à ce genre de divertissement. Un jour, en présence du sorceleur justement, un amateur de téléportation réapparut dans le portail coupé en deux, à la verticale. On aurait dit un étui à contrebasse grand ouvert. Et puis, tout ce qui se trouvait à l'intérieur de lui en tomba et alla se répandre sur le sol. Après cet accident, la fascination pour la téléportation faiblit sensiblement.

En comparaison avec quelque chose de ce genre, un atterrissage dans des marécages était purement du luxe.

Geralt n'avait pas encore récupéré pleinement ses forces, il était toujours pris de vertiges et de nausées. Il n'avait cependant pas le temps de se reposer. Il savait que les portails laissaient des indices permettant aux magiciens de dépister la route du téléport. Si pourtant, comme il le supposait, il s'agissait d'un vice du portail, retrouver ses traces confinait à l'impossible. Quoi qu'il en soit, demeurer trop longtemps aux abords de l'atterrissage n'était pas raisonnable.

Il se mit à marcher d'un pas allègre, pour se réchauffer et se dégourdir. *Tout a commencé avec les épées*, songeait-il en traversant une flaque d'eau. *Comment Jaskier s'était-il exprimé ?* « Un véritable enchaînement de coïncidences malencontreuses et d'incidents fâcheux » ? *J'ai commencé par perdre mes épées. À peine trois semaines plus tard, je perdais ma monture. Laisée à la Pinèdre, Ablette, si tant est que personne ne la trouve et se l'approprie, se fera sûrement manger par les loups. Mes épées, mon cheval ? Quoi d'autre ensuite ? Je préfère ne pas y penser.*

Après avoir traversé les marais pendant près d'une heure, il atteignit un terrain plus sec, et au bout de deux heures de marche, il se retrouva sur un chemin tracé. Une demi-heure plus tard, il parvenait à un croisement.

\*\*\*

À la croisée des chemins, se trouvait un poteau indicateur sur lequel étaient clouées des planches, qui signalaient les quatre points cardinaux. Toutes souillées par les oiseaux migrateurs, et largement mouchetées de trous, laissés par des carreaux d'arbalète. Visiblement, chaque voyageur de passage se sentait dans l'obligation de tester son arme sur le poteau. Pour pouvoir déchiffrer l'écriteau, il fallait donc l'approcher de très près.

Ce que fit le sorceleur. Il déchiffrà les directions. Sur la planche qui, selon la position du soleil, indiquait l'ouest, était inscrit « Chippir » ; la planche opposée dirigeait vers Tegmond. La troisième

signalait la route vers Findetann ; quant à la direction de la quatrième planche, elle était totalement effacée sous le goudron dont elle était barbouillée. Geralt, néanmoins, s'était déjà fait une idée approximative de l'endroit où il se trouvait.

Le téléport l'avait projeté sur l'interfluve, formé par les deux bras du Pontar. En raison de ses dimensions, le bras méridional avait d'ailleurs vu les cartographes lui attribuer une appellation propre : il figurait sur de nombreuses cartes sous le nom d'Embla. Quant au pays – un minipays, à vrai dire – situé entre les deux bras, on l'appelait Emblonia. Enfin, autrefois, on l'appelait, il y a maintenant fort longtemps. Et il y a fort longtemps aussi, on cessa de l'appeler. Car depuis près d'une cinquantaine d'années, le royaume d'Emblonia avait cessé d'exister. Et ce pour plusieurs raisons.

Dans la plupart des royaumes, principautés et autres formes d'organisation du pouvoir et collectivités publiques connues de Geralt, on pouvait admettre que les affaires, d'une manière générale, prospéraient et se portaient bien. Le système, il est vrai, était un peu bancal parfois, mais il fonctionnait. Dans les collectivités publiques, la classe régnante dirigeait, plutôt que de se contenter de voler et de s'adonner aux jeux de hasard ou à la débauche, en alternance. Seul un faible pourcentage d'hommes et de femmes constituant l'élite sociale pensait que *lhygiène* était le prénom d'une prostituée, et la chaude-pisse, un oiseau de la famille des alouettes. Une partie infime du peuple ouvrier et agricole se révélait n'être que des crétins vivant uniquement au jour le jour et ne jurant que par la vodka du jour, incapables, avec leur cervelle fruste, de concevoir une chose aussi incroyable qu'un lendemain et une vodka du lendemain. Les prêtres, dans leur grande majorité, n'extorquaient pas d'argent au peuple, ils ne dépravaient pas les mineurs, mais ils demeuraient dans les temples, se consacrant sans partage à essayer de résoudre les insolubles énigmes de la foi. Les psychopathes, les extravagants, les vautours et les imbéciles ne se tournaient pas avec empressement vers la politique ni ne visaient les postes importants au sein de l'État et des administrations, ils se chargeaient plutôt de la destruction de leur propre vie de famille. Les paysans un peu nigauds restaient dans leur campagne, prostrés derrière la grange, sans essayer de jouer les tribuns. Cela se passait ainsi dans la majorité des États. Mais le royaume d'Emblonia n'appartenait pas à la majorité. Concernant tous les points précités, il était une minorité. Et pour beaucoup d'autres également.

Voilà pourquoi il finit par péricliter. Et disparaître. Ses puissants voisins, la Témérie et la Rédanie, y veillèrent. Bien qu'étant une formation politique médiocre, Emblonia disposait d'une certaine richesse. En effet, le royaume était situé dans la vallée alluviale du

Pontar qui, depuis des siècles, y déposait le limon porté par les crues. Grâce à cette vase, les sols étaient extraordinairement fertiles et productifs pour l'agriculture. Sous le règne des souverains d'Emblonia, les limons se transformèrent rapidement en friches couvertes d'alluvions sur lesquelles il était difficile de planter et encore plus de récolter quoi que ce soit. Pendant ce temps, la Témérie et la Rédanie notaient un accroissement considérable de leur population, et la production agricole devenait une question d'une importance vitale. Les limons d'Emblonia étaient alléchants. Sans plus de cérémonie, les deux royaumes séparés par les bras du Pontar se partagèrent Emblonia, dont ils rayèrent le nom de la carte. La partie annexée par la Témérie fut appelée Pontaria, celle revenant à la Rédanie devint Przysrzecze. On fit venir sur les terres alluviales une foule de colons. Sous l'œil de gestionnaires efficaces, grâce à des améliorations et à un assolement judicieux, la surface des terres cultivables, bien que petite, devint une véritable corne d'abondance agricole.

Rapidement aussi, des différends survinrent. D'autant plus opiniâtres que les récoltes sur les limons pontariens étaient abondantes. Les notes incluses dans le traité délimitant les frontières entre la Témérie et la Rédanie permettaient des interprétations très variées, et les cartes qui s'y trouvaient jointes ne valaient rien, les cartographes ayant bâclé le travail. La rivière aussi ajouta son grain de sel : à cause des longues périodes de pluie, elle avait réussi à modifier le cours de son lit et à le déplacer de deux ou trois miles. Ainsi, la corne d'abondance se transforma-t-elle en os de la discorde.

Les projets de mariages dynastiques et d'alliances tombèrent à l'eau ; commença le temps des notes diplomatiques, des guerres douanières et des rétorsions commerciales. Les conflits frontaliers s'intensifièrent ; une effusion de sang semblait inéluctable. Finalement, elle eut lieu. Et par la suite, se renouvela de manière régulière.

Lorsqu'il était en quête de travail, Geralt, en principe, évitait au cours de ses périple les territoires sujets à des conflits armés fréquents, car il était difficile de s'y faire embaucher. Après avoir été confrontés à deux ou trois reprises à l'armée régulière, à des mercenaires ou à des maraudeurs, les agriculteurs étaient convaincus qu'un lycanthrope, une stryge, un troll des ponts ou une wichte des kourganés étaient en somme de petits problèmes et de petits dangers, et qu'engager un sorcelleur se révélerait une perte d'argent inutile. Qu'il y avait des questions plus importantes, ne serait-ce que la reconstruction de sa maison, brûlée par l'armée, par exemple, ou l'achat de nouvelles poules pour remplacer celles que les bidasses avaient volées et mangées. Pour ces diverses raisons, Geralt connaissait peu les terres d'Emblonia, ou plutôt de Pontaria et de

Przyrzecze, d'après les cartes les plus récentes. Des quatre villes figurant sur le poteau indicateur, il ignorait à vrai dire laquelle était la plus proche, et quelle direction prendre pour abandonner au plus vite ces contrées désertiques et rencontrer une quelconque civilisation.

Geralt se décida pour Findetann, soit pour le nord. Novigrad, en effet, où il devait se rendre, se situait plus ou moins vers le nord, et s'il comptait récupérer ses épées, il devait y être absolument avant le quinze juillet.

Après environ une heure de marche alerte, il alla se fourrer directement dans le guêpier qu'il espérait à tout prix éviter.

\*\*\*

Juste à proximité de la recepée se trouvaient une ferme paysanne, une chaumière et quelques masures. L'abolement nerveux du chien, le vacarme déchaîné des animaux de la basse-cour annonçaient qu'il se passait là quelque chose. Les cris d'un enfant et les pleurs d'une femme. Des injures.

Geralt s'approcha, maudissant dans sa tête autant sa guigne que ses scrupules.

Des plumes volaient dans l'air, un homme armé était en train d'attacher à sa selle une volaille qu'il venait d'attraper. Un deuxième battait à coup de cravache un villageois qui se roulait par terre. Un autre encore luttait avec une jeune fille aux vêtements déchirés et un enfant qui s'agrippait à elle.

Le sorcier s'approcha ; sans un mot, au moment où la main à la cravache se levait, il la saisit sans cérémonie et la tordit. L'homme hurla. Geralt le jeta contre le mur du poulailler. Ayant attrapé l'autre homme par le col, il le sépara de la jeune femme, et le repoussa contre la clôture.

— Fichez le camp d'ici, annonça-t-il brièvement. Allez, vite.

Il sortit rapidement son épée, afin qu'on le traitât de manière adaptée au sérieux de la situation. Et de rappeler explicitement les éventuelles conséquences d'un comportement non adapté.

L'une des personnes armées éclata d'un rire sonore, imitée par une autre qui empoigna son épée.

— Eh, le vagabond, tu t'en prends à qui, là ? Tu cherches la mort ?

— J'ai dit : fichez le camp d'ici.

Celui qui attachait la volaille se détournait de son cheval. Et se révéla être une femme. Jolie, malgré ses yeux vilainement plissés.

— Tu ne tiens pas à la vie ? (Elle était capable de tordre sa bouche plus vilainement encore, comme le constata Geralt.) Ou peut-être es-tu attardé mentalement ? Peut-être ne sais-tu pas compter ? Je

vais t'aider. Toi, tu es seul, et nous, nous sommes trois. Donc, on est plus nombreux. Donc, tu devrais maintenant faire demi-tour et foutre le camp d'ici aussi vite que tes jambes te le permettront. Et tant que tu tiens encore debout.

— Fichez le camp. Je ne me répéterai pas.

— Ah bon ! Donc, trois, pour toi, c'est du gâteau. Et douze, alors ?

Un bruit de sabots retentit. Le sorceleur tourna la tête. Neuf cavaliers en armes. Des hasts et des javelines pointées vers lui.

— Toi, sacripant ! Épée à terre !

Geralt n'obéit pas. Il bondit jusqu'au poulailler, histoire de protéger un tant soit peu au moins ses arrières.

— La Toupie ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Dame ! Un colon s'est pointé, expliqua, énervée, la femme dénommée la Toupie. Y paiera pas l'impôt, qu'y dit, parce qu'il a déjà payé une fois, et bla bla bla. On a donc entrepris de faire entendre raison à ce péquenaud, et voilà que soudain, comme sorti de terre, se pointe cet homme gris. On est tombés sur un noble chevalier, qu'on dirait, défenseur des miséreux et des opprimés. Il est tout seul et il nous vole dans les plumes.

— Il aime bien voler ? ricana l'un des cavaliers en pressant son cheval contre Geralt et en le menaçant de sa hast. Voyons voir comment il volera une fois transpercé !

— Jette ton épée, lui ordonna le cavalier coiffé d'un béret à plumes, qui semblait être le chef. Ton épée à terre !

— Je le transperce, Shevlov ?

— Laisse, Sperry.

Shevlov regardait le sorceleur du haut de sa selle.

— Tu ne jetteras donc pas ton épée, hein ? jugea-t-il. Tu es donc si brave ? Un vrai dur ? Tu manges les huîtres avec leur coquille ? En les faisant passer avec de la térébenthine ? Tu ne te mets à genoux devant personne ? Et coûte que coûte tu prends la défense de ceux qu'on maltraite à tort ? Tu es sensible à ce point à l'injustice, c'est ça ? Nous allons vérifier tout de suite. Le Tisonnier, Ligenza, Floquet !

Les hommes armés comprirent leur chef au quart de tour. Visiblement, ils avaient de l'expérience sur le sujet, ils avaient déjà testé ce genre de procédure. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux. L'un des hommes pointa un couteau sur le cou du colon, le deuxième secoua la femme par les cheveux, le troisième attrapa le gamin. Ce dernier se mit à hurler.

— Ton épée à terre, dit Shevlov. Allez, vite. Autrement... Ligenza ! Tranche la gorge au villageois.

Geralt jeta son épée. Aussitôt, ils l'encerclèrent, le pressèrent contre les planches. Le menacèrent de leurs fers.

— Ah, ah ! (Shevlov descendit de cheval.) Ça a marché !



» Tu es dans la mélasse, défenseur des villageois, ajouta-t-il sèchement. Tu as contrecarré les projets de l'armée royale, et tu as fait diversion. Et moi, je suis patenté pour mettre un homme aux arrêts pour une telle faute, et le faire comparaître en justice.

— L'arrêter ? s'exclama le dénommé Ligenza en faisant la grimace. Pour nous causer de l'embarras ? Une corde autour du cou et une branche. Voilà tout.

— Ou bien on l'écharpe sur place !

— Eh, moi je l'ai déjà vu, un jour, annonça soudain l'un des cavaliers. C'est un sorceleur.

— Qui donc ce serait ?

— Un sorceleur. Un sorcier qui s'occupe de tuer les monstres, pour de l'argent.

— Un sorcier ? Pfft ! Pfft ! Il faut le tuer avant qu'il jette un sort !

— Ferme-la, Escayrac. Parle, Trent. Où est-ce que tu l'as vu, et à quelle occasion ?

— C'était à Maribor, chez le gouverneur. Il l'avait embauché lui, là, pour tuer des monstres. Je m'souviens plus quels monstres. Mais lui, j'l'ai point oublié, avec ces cheveux blancs.

— Ah ! Alors, s'il s'est précipité sur nous, c'est que quelqu'un a dû l'engager pour ça !

— Les sorceleurs, c'est pour les monstres. Ils ne protègent les gens que contre des monstres.

— Tiens, tiens ! Je l'avais dit ! Un défenseur ! (La Toupie repoussa vers l'arrière son colback en peau de lynx.) Il a vu Ligenza en train de cravacher le paysan, et Floquet sur le point de violer la bonne femme...

— Et il a vu juste ? s'esclaffa Shevlov. Vous êtes bien des monstres ? Alors, vous avez eu de la chance. Je plaisantais. Parce que, à ce que je vois, l'affaire est simple. Moi, quand je servais à l'armée, j'ai entendu tout autre chose sur ces fameux sorceleurs. Ils s'engageaient pour n'importe quoi, espionnage, protection, et même des meurtres secrets. On disait les Chats, en parlant d'eux. Trent a vu celui-là à Maribor, en Témérie. Ça veut dire que c'est un mercenaire témérien, engagé justement contre nous, rapport à ces poteaux-frontières. À Findetann, on m'avait mis en garde contre les mercenaires témériens ; ils ont promis une récompense pour ceux qu'on attraperait. On va donc l'emmener à Findetann vite fait, on va le rendre au commandant, et la récompense sera pour nous. Allez, ligotez-le. Qu'est-ce que vous avez à rester plantés là ? Vous avez peur ? Il ne va pas résister. Il sait ce qu'on ferait aux villageois dans ce cas-là.

— Et qui est-ce qui va s'y coller, putain ? Si c'est un sorcier ?

— Pfft ! Transformé en chien !

— Froussards ! s'écria la Toupie en défaisant la lanière du bât. Je vais le faire, puisque personne n'a de couilles ici !

Geralt se laissa ligoter. Il avait décidé d'être docile. Pour l'instant.

De la voie forestière surgirent deux attelages tirés par des bœufs ; les charrettes étaient chargées de pieux et de matériaux de construction en bois.

— Que l'un de vous aille voir les charpentiers et le sergent, ordonna Shevlov. Dites-leur de revenir. On a planté assez de poteaux, ça suffira pour cette fois. Nous, on va se faire une halte ici. Allez donc fouiller la ferme, voir si vous ne trouvez rien qui puisse servir de fourrage aux chevaux. Et à grailer pour nous.

Ligenza souleva l'épée de Geralt, l'acquisition de Jaskier, et l'observa. Shevlov la lui retira des mains. Il la soupesa, l'agita, lui fit faire des moulinets.

— Vous avez eu de la chance, dit-il, que nous soyons justement arrivés en masse. Il vous aurait taillés en pièces, et comment ! Toi, la Toupie et Floquet. Des légendes circulent sur ces épées de sorcelleur. Faites du meilleur acier, assemblées et soudées de nombreuses fois, assemblées et soudées à nouveau. Et dotées en plus de sortilèges particuliers. Et grâce à ça, elles sont d'une force, d'une acuité et d'une souplesse extraordinaires. Les lames des sorcelleurs, je vous le dis, fendent la tôle et les cottes de mailles comme si c'était une tunique en lin, et elles transpercent n'importe quelle autre lame comme une nouille.

— Pas possible ! déclara Sperry. (Ses moustaches, comme celles de beaucoup d'autres soldats, dégoulaient encore de crème fraîche ; ils l'avaient trouvée dans la mesure et se l'étaient enfilée jusqu'à la dernière goutte.) C'est pas possible qu'elle la transperce comme une nouille.

— J'y crois pas non plus, ajouta la Toupie.

— Difficile de croire à une chose pareille, renchérit le Tisonnier.

— Ah bon ? (Shevlov se mit en position d'escrimeur.) Eh bien ! Que l'un de vous se mette en face de moi, nous allons vérifier. Allons, un volontaire ? Eh bien ? Pourquoi ce calme soudain ?

— C'est bon ! intervint Escayrac en sortant son épée. J'y vais. Qu'est-ce que ça me fait ? On verra bien, si... Mesurons-nous, Shevlov.

— Mesurons-nous. Un, deux... trois !

Les épées s'entrechoquèrent avec fracas. Le métal, fendu, gémit lugubrement. Le morceau de lame cassée siffla près de la tempe de la Toupie, qui, de stupéfaction, se retrouva assise sur le sol.

— Putain ! s'exclama Shevlov, incrédule, le regard fixé sur la lame, cassée quelques pouces au-dessus de la garde dorée.

— Et sur la mienne, pas une égratignure ! s'exclama Escayrac en levant son épée. Hé ! Hé ! Pas une égratignure ! Pas une seule trace !

La Toupie éclata d'un rire cristallin. Ligenza se mit à brailler comme une andouille. Et les autres de ricaner à qui mieux mieux.

— Une épée de sorceleur, hein ? pouffa Sperry. Comme une nouille ? Nouille toi-même, putain !

— C'est... (Shevlov serra les lèvres.) C'est qu'un tas de ferraille, putain. C'est de la camelote... Et toi...

Il lança au loin ce qui restait de l'épée, jeta un regard furtif à Geralt, et tendit vers lui un bras accusateur.

— Tu es un fourbe. Un imposteur et un fourbe. Tu te fais passer pour un sorceleur, et tu portes une telle pacotille... Une espèce d'antiquité, putain, au lieu d'une lame convenable ? Je me demande bien combien de braves gens tu as pareillement trompé ? À combien de miséreux as-tu soutiré de l'argent, escroc ? Oh ! À Findetann, tu confesseras tes péchés, tu verras que le staroste t'incitera aux aveux !

Il renifla, cracha, trépigna.

— À cheval ! On décampe d'ici !

Ils s'éloignèrent en riant, en chantant et en sifflant. Le colon et sa famille les suivirent d'un regard morne. Geralt vit leurs lèvres bouger. Il n'était pas difficile de deviner quels sorts et quels malheurs ils souhaitaient à Shevlov et sa Compagnie.

Même dans ses rêves les plus osés, le colon n'aurait pu espérer que ses vœux se réaliseraient au iota près. Et aussi rapidement.

\*\*\*

Ils atteignirent le croisement. Le chemin qui menait à l'ouest longeait un ravin ; d'après les traces laissées par les roues et les sabots, on voyait que les voitures des charpentiers étaient passées par là. C'est cette direction que prit également la Compagnie. Geralt suivait le cheval de la Toupie, ligoté à une longue nouée à l'arçon de sa selle.

Tout à coup, la monture de Shevlov, qui avançait en tête, hennit et lança une ruade.

Au bord du ravin, quelque chose se mit soudain à scintiller, à s'allumer, qui devint une boule blanchâtre et chatoyante. La boule disparut ; à sa place un étrange groupe fit son apparition. Plusieurs créatures qui s'enlaçaient, nouées entre elles.

— Quel diable ? pesta le Tisonnier, et il se rapprocha de Shevlov qui tentait de calmer son cheval. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le groupe se désolidarisa. Et quatre personnes apparurent. Un homme aux cheveux longs, mince et quelque peu efféminé. Deux géants aux longs bras et aux jambes tordues. Et un nain bossu qui tenait une immense arbalète à deux arcs métalliques.

— Bououh-rrrééé-bouh-ou-ou-ou-rrrééé.

— À vos armes ! hurla Shevlov. À vos armes, les gars !

On entendit une première corde claquer, suivie immédiatement après d'une deuxième. Touché à la tête, Shevlov mourut sur-le-champ. Le Tisonnier, avant de tomber de sa selle, regarda durant quelques secondes son ventre traversé de part en part par l'empenne de l'immense arbalète.

— À l'attaque ! (La Compagnie, comme un seul homme, avait sorti les épées.) À l'attaque !

Geralt n'avait nulle intention d'attendre les bras croisés le résultat de la rencontre. Il plaça ses doigts pour former le Signe d'Igna, brûla la longe qui lui entravait les mains. Il saisit la Toupie par la taille, la renversa à terre et bondit sur la selle de son cheval.

Une lumière aveuglante resplendit ; les chevaux se mirent à hennir, à lancer des ruades et à battre l'air des sabots de leurs pattes avant. Quelques cavaliers tombèrent, ils furent immédiatement piétinés et se mirent à beugler. La jument grise de la Toupie aussi fut effarouchée, avant que le sorceleur parvienne à la maîtriser. La Toupie s'était relevée, elle bondit et s'agrippa à la bride et aux rênes. Geralt la repoussa d'un coup de poing et lança son cheval au galop.

Penché sur l'encolure de sa monture, il ne vit pas Degerlund continuer à lancer des éclairs magiques qui effrayaient les chevaux et aveuglaient les cavaliers. Il ne vit pas Boué et Bang se précipiter sur ces cavaliers en hurlant, l'un armé d'une hache, l'autre d'un large cimenterre. Il ne vit pas les giclées de sang, il n'entendit pas les hurlements des hommes massacrés.

Il ne vit pas Escayrac succomber, et juste après lui Sperry, éventrés par Bang comme des poissons. Il ne vit pas Boué renverser Floquet en même temps que sa monture, il ne le vit pas tirer ensuite le cavalier de sous son cheval. Mais le hurlement déchirant de Floquet en revanche, tel celui d'un coq égorgé, résonna longtemps à ses oreilles.

Jusqu'au moment où il quitta le chemin pour se retrouver plongé dans la forêt.

« Si l'on veut préparer une seiglette à la mode de Mahakam, voici comment procéder : si c'est l'été, cueillir des chanterelles, l'automne, des jaunets. Si ça tombe en hiver ou au préprintemps, prendre une bonne poignée de champignons séchés. Les placer dans une petite marmite, les arroser d'eau, laisser tremper toute une nuit ; sur le matin, jeter un demi-oignon, faire bouillir. Tamiser, mais sans gâcher le bouillon, verser celui-ci dans un récipient, et faire très attention toutefois de ne pas laisser passer de sable, lequel inmanquablement se sera déposé au fond de la marmite. Faire cuire des pommes de terre, les couper en dés. Prendre du lard bien gras, le couper en lamelles, le faire frire. Couper des oignons en demi-rondelles, les faire frire à vif dans la graisse du lard jusqu'à presque les brûler. Choisir un grand chaudron, y verser l'ensemble, sans oublier les champignons coupés. Arroser du bouillon des champignons, rajouter autant d'eau que nécessaire ; selon le goût, arroser de ferment de farine de seigle (vous trouverez plus loin la recette pour obtenir un tel ferment). Faire bouillir, assaisonner de sel, de poivre et de marjolaine à volonté, à votre guise. Relever avec du lard fondu. Blanchir avec de la crème fraîche, question de goût, mais attention : c'est contraire à notre tradition naine ; blanchir la seiglette avec de la crème fraîche, c'est à la mode humaine. »

*La parfaite cuisinière de Mahakam ; science exacte des méthodes de cuisson et de préparation des plats à base de viande, poisson et légumes, ainsi que de l'assaisonnement des différentes sauces, de la cuisson des gâteaux, de la préparation des confitures, de l'accommodation de la charcuterie, des fruits ou légumes en bocaux, des vins, vodkas, de même que divers secrets utiles en cuisine et en méthodes de conservation, indispensables à toute bonne maîtresse de maison qui se respecte, Eleonora Rhundurin-Pigott*

## CHAPITRE 13

Comme quasiment tous les relais de poste, celui-ci était aussi situé à la patte-d'oie, à la croisée des chemins. Un bâtiment couvert de bardeaux, au portique soutenu par des pieux, une écurie attenante, un bûcher, le tout au milieu d'un îlot de bouleaux aux troncs blancs. Personne en vue. Aucun convive, apparemment, ni aucun voyageur.

La jument grise, fourbue, trébuchait, elle avançait d'un pas raide et chancelant, laissant aller son museau presque jusqu'à terre. Geralt l'accompagna auprès d'un valet à qui il tendit les rênes. À vue d'œil, l'homme devait avoir une quarantaine d'années et il ployait fortement sous le poids de ces ans. Il caressa l'encolure de la jument, observa la main du sorceleur, puis mesura celui-ci du regard, de la tête aux pieds. Geralt secoua la tête, poussa un soupir. Il n'était guère étonné. Il savait qu'il était fautif, qu'il avait exagéré en faisant galoper ainsi la jument, sur un terrain difficile qui plus est. Il voulait au plus vite se trouver loin, très loin, le plus loin possible de Sorel Degerlund et de ses larbins. Il était conscient qu'il s'agissait là d'une piètre excuse, lui-même ne pensait pas grand bien des cavaliers qui amenaient leur monture à cet état.

Le valet s'éloigna en tirant la jument et en marmottant dans sa barbe ; il n'était guère difficile de deviner ce qu'il baragouinait ni ce qu'il pensait. Geralt soupira, poussa la porte et franchit le seuil du relais.

Cela sentait bon à l'intérieur ; le sorceleur prit conscience qu'il jeûnait depuis plus de vingt-quatre heures déjà.

— Il n'y a pas de chevaux. (Émergeant de derrière le comptoir, le maître de poste avait devancé sa question.) Et la prochaine diligence ne sera là que dans deux jours.

Geralt leva la tête, il observa les faîtages et les chevrons du haut plafond en vouûte.

— Je mangerais bien quelque chose. Je paierai.

— Quand il n'y a rien.

— Eh bien, eh bien ! Monsieur le maître de poste ! résonna une voix venant du coin de la pièce. Est-il convenable de traiter ainsi un voyageur ?

Un nain aux cheveux et à la barbe d'un blond filasse était assis à une table dans le coin du relais ; il était vêtu d'un caftan bordeaux à motifs brodés, et orné de gros boutons en cuivre sur le devant et aux poignets. Ses joues étaient couleur vermeil, et son nez impressionnant. Geralt voyait parfois au marché des pommes de terre atypiques aux tubercules légèrement rosés. Le nez du nain avait une couleur identique – et une forme identique aussi.

— Moi, tu m'avais proposé une seiglette. (Par-dessous ses sourcils fortement broussailleux, le nain mesura le maître de poste d'un regard

sévère.) Tu ne vas pas dire, n'est-ce pas, que ta femme n'en prépare qu'une seule assiette ? Je te parie n'importe quelle somme qu'il en suffira également pour notre nouvel arrivant. Prends place, voyageur. Boiras-tu une bière ?

— Volontiers, merci. (Geralt s'assit et retira de la monnaie cachée dans sa ceinture.) Mais, permettez, cher monsieur, que ce soit moi qui vous invite. En dépit des apparences trompeuses, je ne suis pas un rôdeur ni un noceur. Je suis sorceleur. En mission, d'où ma tenue froissée et mon aspect négligé. Ce dont je vous prie de m'excuser. Deux bières, maître de poste.

La bière se retrouva prestement sur la table.

— Ma femme ne va pas tarder à vous servir la seiglette, marmotta le maître de poste. Et pour ce que j'ai dit, ne soyez pas vexé. Je dois avoir du manger toujours prêt. Supposez que des gentilshommes soient de passage, des courriers du roi ou bien la poste... Si jamais je venais à manquer et que je n'ai rien à leur servir...

— C'est bon, c'est bon...

Geralt leva sa timbale. Il connaissait pas mal de nains et savait comment boire en leur compagnie et porter des toasts.

— Aux succès des causes justes !

— Et les fils de chien à la potence ! acheva le nain en choquant sa timbale contre celle du sorceleur. Il est agréable de boire avec quelqu'un qui connaît les us et le protocole. Je suis Addario Bach. En fait, c'est Addarion, mais tout le monde dit Addario.

— Geralt de Riv.

— Le sorceleur Geralt de Riv. (Addario essuya la mousse sur ses moustaches.) Ton patronyme a déjà résonné à mes oreilles. T'es un vieux routier, toi, rien de surprenant à ce que tu connaisses les coutumes. Quant à moi, vois-tu, je suis arrivé de Cidaris par la malle-poste, en diligence, comme on dit dans le Sud. Et j'attends ma correspondance, la malle qui vient de Dorian pour aller en Rédanie, à Trétogor. Ah ! Voici enfin cette seiglette. Nous allons vérifier à quoi elle ressemble. La meilleure seiglette qui soit, il faut que tu le saches, ce sont nos femmes de Mahakam qui la préparent ; tu n'en mangeras nulle part de semblables. Avec un ferment bien épais à base de blé noir et de farine de seigle, et des champignons, et des oignons bien frits...

La seiglette du relais était excellente, il n'y manquait pas d'oignons frits ni de chanterelles, et si celle de Mahakam, préparée par les femmes naines, la surpassait en quoi que ce fût, Geralt ne le saurait jamais, car Addario Bach mangeait avidement, sans piper mot et sans commentaires.

Le maître de poste jeta soudain un regard par la fenêtre, et sa réaction incita Geralt à en faire autant.

Devant le relais étaient arrivés deux chevaux, tous deux plus mal en point encore sans doute que le cheval d'emprunt de Geralt. Les cavaliers étaient au nombre de trois. Le sorceleur parcourut la salle du regard, scrupuleusement.

La porte grinça. La Toupie pénétra dans le relais. Et derrière elle, Ligenza et Trent.

— Il n'y a pas de ch..., commença le maître de poste, mais il s'interrompit en voyant l'épée dans la main de la Toupie.

— Tu as deviné, acheva-t-elle la phrase. Nous avons précisément besoin de chevaux. Trois chevaux. Alors bouge-toi, sors-les de ton écurie au plus vite.

— Il n'y a pas de che...

Cette fois non plus le maître de poste ne termina pas sa phrase. La Toupie avait bondi jusqu'à lui et lui faisait miroiter son épée devant les yeux. Geralt se leva.

— Eh là !

Le trio au complet se retourna vers lui.

— C'est toi, prononça lentement la Toupie. Toi ! Fichu galapiat.

Elle avait un hématome sur la joue, à l'endroit où il l'avait cognée.

— Tout ça, c'est ta faute, cracha-t-elle. Shevlov, le Tisonnier, Sperry... Tous, ils ont été massacrés, toute l'équipe. Et toi, salopard, tu m'as fait tomber de ma selle, tu m'as volé mon cheval et t'as filé comme un froussard. Je vais donc régler mes comptes avec toi.

Elle n'était pas très grande et de carrure plutôt fine. Mais cela n'abusa pas le sorceleur. Il n'ignorait pas, car il en avait fait l'expérience, qu'il en allait dans la vie comme à la poste : il arrivait que dans des emballages tout à fait insignifiants l'on vous remette même des choses très laides.

— C'est un relais postal, ici ! s'écria le maître de poste de derrière son comptoir. Placé sous la protection du roi.

— Vous avez entendu ? demanda tranquillement Geralt. Un relais postal. Dégagez d'ici.

— Tu ne t'es pas amélioré en calcul, toi ! siffla la Toupie. Faut-il t'apprendre à compter une nouvelle fois ? Tu es tout seul, et nous sommes trois. Donc, nous sommes plus nombreux.

— Vous êtes trois, répéta-t-il en les mesurant du regard, et je suis tout seul. Mais vous n'êtes absolument pas plus nombreux. C'est un petit paradoxe mathématique et une exception à la règle.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ce qui veut dire, foutez le camp d'ici aussi vite que vos jambes vous le permettront. Et tant que vous tenez encore debout.

Il capta l'éclair dans son œil et comprit immédiatement qu'elle était de ces rares personnes capables, au cours d'une bagarre, de



frapper à un tout autre endroit que celui qu'elles visaient. Mais sans doute la Toupie n'expérimentait-elle cet art que depuis peu, car Geralt évita le coup traître sans aucune difficulté. Il la manœuvra par une courte volte-face et, d'un coup de pied sous sa jambe gauche, il la fit fléchir et l'envoya d'un jet sur le comptoir. Elle atterrit si fort sur les planches qu'elles en gémirent.

Ligenza et Trent avaient déjà dû voir la Toupie à l'œuvre auparavant, car son fiasco les stupéfia tout simplement ; ils restèrent figés, la gueule ouverte. Pendant un temps suffisamment long pour permettre au sorceleur de s'emparer d'un balai qu'il avait repéré dans un coin un peu plus tôt. Trent se prit d'abord un coup de branches de bouleau dans la figure, puis le manche sur le crâne. Geralt lui plaça le balai sous le pied, le frappa de sa jambe à la pliure du genou et le renversa.

Reprenant ses esprits, Ligenza saisit son épée, bondit et cingla depuis l'oreille. Geralt esquiva le coup d'un demi-tour, se tourna en une virevolte et brandit son coude ; pris par son élan, Ligenza y embrocha sa trachée, il poussa un râle et tomba à genoux. Juste avant, Geralt s'était emparé de son arme qu'il lança au plafond, à la verticale. L'épée alla se planter dans un chevron, et n'en bougea plus.

La Toupie l'attaqua par le bas ; Geralt eut à peine le temps de feinter. Il frappa la main qui tenait l'épée, saisit la Toupie par le bras, la retourna, lui fit un croc-en-jambe de son balai et l'envoya sur le comptoir où elle retomba avec bruit.

Trent s'élança sur lui ; Geralt lui expédia son balai dans la figure, une fois, deux fois, trois fois, très vite. Puis le manche, sur une tempe, sur l'autre, et puis un revers dans le cou. Il lui plaça le balai entre les jambes, lui attrapa le bras qu'il lui tordit, s'empara de son épée qu'il lança au plafond. L'épée alla se planter dans un chevron et n'en bougea plus. Trent recula, heurta le banc et tomba à la renverse. Geralt convint qu'il était inutile de le malmenier davantage.

Ligenza s'était relevé, mais il se tenait immobile, les bras ballants, il regardait en l'air, les épées plantées dans la charpente, très haut, hors d'atteinte. La Toupie se lança à l'attaque.

Elle fit des moulinets avec son fer, feinta, effectua une courte frappe du revers. Un style qui faisait son effet dans les bagarres de foire, lorsqu'il y avait foule et un mauvais éclairage. Peu importait l'éclairage, ou même son absence, le sorceleur n'en avait cure, il ne connaissait ce style que trop bien. La lame de la Toupie fendit l'air, et la feinte du sorceleur la fit pivoter de telle sorte qu'il se retrouva dans son dos. Elle hurla lorsqu'il plaça sous son bras le manche de son balai et qu'il lui tordit le coude. Il s'empara de son épée, et elle, il la repoussa.

— Je pensais me la garder, dit-il en observant la lame. En

compensation des efforts fournis. Mais j'ai changé d'avis. Je ne porterai pas une arme de bandit.

Il lança l'épée au plafond. Le fer alla se planter dans la charpente en vibrant. La Toupie était blanche comme un parchemin ; un affreux rictus fit étinceler ses dents. Elle se voûta, d'un geste vif, et sortit un couteau de la tige de sa botte.

— Ça, c'est juste une idée très stupide, déclara le sorceleur en la regardant droit dans les yeux.

On entendit un bruit de sabots sur le chemin, des chevaux renâcler, une arme tinter. L'entrée du relais fut soudain envahie de cavaliers.

— À votre place, lança Geralt au trio, je m'assiérais sur un banc dans un coin. Et je ferais comme si je n'étais pas là.

Quelqu'un donna un coup violent dans la porte, des éperons cliquetèrent, des soldats pénétrèrent dans la pièce ; ils portaient des couvre-chefs en peau de renard et de courtes vareuses noires avec des galons d'argent. Ils étaient menés par un homme moustachu ceint d'une écharpe écarlate.

— Service royal ! annonça-t-il en gardant son poing fermé sur une masse d'armes fixée à sa ceinture. Maréchal des logis Kovacs, deuxième escadron de la première escorte d'honneur, forces armées de Sa Majesté le roi régnant Foltest, maître de la Témérie, du Pontar et de Mahakam. Nous sommes à la poursuite d'une bande rédaniennne.

Dans le coin sur leur banc, la Toupie, Trent et Ligenza regardaient, concentrés, le bout de leurs chaussures.

Le maréchal des logis Kovacs poursuivait son annonce :

— Une bande de brigands rédaniens insoumis, de mercenaires et de voleurs de grands chemins a franchi la frontière. Ces gredins renversent les poteaux des frontières, incendient, pillent, torturent et assassinent les sujets royaux. Confrontés et battus par l'armée du roi, les vaincus, dorénavant, font profil bas, abjectement. Ils se cachent dans les bois, attendent la possibilité de passer la frontière. De tels brigands ont pu faire leur apparition dans les environs. Soyez avertis que leur fournir de l'aide, des informations ou un quelconque soutien sera considéré comme une trahison, et pour la trahison, c'est la corde !

» De quelconques étrangers ont-ils été aperçus dans ce relais ? De nouveaux arrivants ? Suspects, c'est-à-dire ? J'ajouterai aussi qu'une récompense sera accordée pour tout renseignement ou toute assistance à la capture d'un brigand. Cent orins. Maître de poste ?

Le maître de poste haussa les épaules, se voûta, baragouina quelque chose, entreprit d'essuyer le comptoir en se courbant bien bas par-dessus.

Le maréchal des logis parcourut la pièce du regard ; en faisant cliqueter ses éperons, il se dirigea vers Geralt.

— Tu es qui, toi... ? Ah ! Toi, me semble-t-il, je t'ai déjà vu. À Maribor. Je le note à tes cheveux blancs. Tu es sorceleur, n'est-ce pas ? Chasseur et tueur de monstres divers. C'est cela ?

— Précisément.

— Alors je n'ai rien contre toi, et tu exerces une honnête profession, je dirais, déclara le maréchal des logis tout en mesurant Addario Bach du regard. Monsieur le nain est également au-dessus de tout soupçon ; aucun nain n'a été remarqué parmi les brigands. Mais je te demanderai, aux fins de respecter l'ordre : que fais-tu au relais ?

— Je suis arrivé par la diligence de Cidaris et j'attends ma correspondance. Le temps ne passe pas vite, alors nous sommes là, avec le sorceleur, à converser, et nous transformons la bière en pisse.

— Une correspondance, donc, répéta le maréchal des logis. Je comprends. Et vous deux ? Qui êtes-vous donc ? Oui, vous, c'est à vous que je m'adresse !

Trent ouvrit la bouche. Il cligna des yeux. Et grommela quelque chose.

— Quoi ? Comment ? Debout ! Qui es-tu, te demandé-je ?

— Laissez-le donc, monsieur l'officier, intervint librement Addario Bach. Il est à moi, c'est mon serviteur. Un nigaud, un idiot complet. Une maladie héréditaire. Par chance, ses frères et sœurs cadets sont normaux, eux. Leur mère a enfin compris qu'il fallait éviter de boire dans les flaques d'eau devant un hôpital de contagieux.

Trent ouvrit plus grand encore sa trogne, baissa la tête, gémit, grommela. Ligenza grommela, lui aussi, et il esquissa un mouvement comme pour se lever. Le nain lui posa sa main sur l'épaule.

— Reste assis, mon brave. Et tais-toi, ne dis rien. Je connais la théorie de l'évolution, je sais de quelle créature provient l'homme, inutile de me le rappeler sans cesse. Excusez-le, lui aussi, monsieur le commandant. C'est aussi mon valet.

— Eh bien... (Le maréchal des logis les regardait toujours, l'air soupçonneux.) Des valets, donc. Si vous le dites... Et elle ? Cette jeune fille en habits d'homme ? Hé ! Lève-toi, je veux te regarder ! Qui es-tu donc ? Réponds quand on t'interroge !

— Ah ! Ah ! Monsieur le commandant ! s'exclama le nain en éclatant de rire. Elle ? C'est une fille de joie, disons, de mœurs légères. Je me la suis louée à Cidaris, à des fins de frivolités. On se languit moins quand on voyage avec un croupion, n'importe quel philosophe vous l'attestera.

D'un bel élan, il donna une grande claque sur le derrière de la Toupie. Celle-ci blêmit de rage, grinça des dents.

— Mais bien sûr, convint le maréchal des logis en grimaçant. Que ne l'ai-je vu tout de suite. Ça se voit pourtant. À moitié elfe.

— C'est ta queue qui fait la moitié ! hurla la Toupie. La moitié de

ce qui passe pour la norme !

— Silence, silence ! (Addario Bach tenta de la calmer.) Ne vous courroucez pas, colonel. Mais voilà sur quelle petite poule belliqueuse je suis tombé.

Un soldat venu faire son rapport fit irruption dans la pièce. Le maréchal des logis Kovacs se redressa.

— On a retrouvé la trace de la bande, annonça-t-il. Nous allons à sa poursuite séance tenante ! Pardonnez-nous l'embarras. Le service !

Il sortit, suivi du soldat. Quelques instants plus tard, venant de la cour, on entendit le claquement des sabots.

— Pardonnez-moi ce spectacle, dit après quelques secondes de silence Addario Bach en s'adressant à la Toupie, Trent et Ligenza. Ne m'en veuillez pas pour ces paroles spontanées et ces gestes ingénus. En vérité, je ne vous connais pas, je ne vous apprécie guère, et même, je ne vous aime pas, mais j'aime encore moins les scènes de pendaison ; la vue des pendus avec leurs jambes qui gigotent me déprime terriblement. D'où mes petites frivolités de nain.

— C'est à ces frivolités de nain que vous devez la vie, ajouta Geralt. Il siérait de le remercier, ce nain. Moi, je vous ai vus à l'œuvre, là-bas, dans l'enclos de la ferme. Je sais quels drôles d'oiseaux vous faites. Je n'aurais pas levé le petit doigt pour vous défendre, je n'aurais pas pu, ni voulu, jouer la petite scène de monsieur le nain. Et vous seriez déjà au bout d'une corde, tout votre petit trio. Alors donc fichez le camp d'ici. Et je vous conseillerais de choisir la direction opposée à celle empruntée par le maréchal des logis et sa cavalerie.

» Pas de ça, reprit-il en voyant leurs regards dirigés vers les épées plantées dans la charpente. Vous ne les reprendrez pas. Sans elles, vous serez moins enclins au pillage et aux exactions. Dehors.

— C'était tendu, s'exclama Addario Bach en poussant un soupir, à peine la porte se fut-elle refermée sur le trio. Sacrebleu ! Mes mains en tremblent encore. Pas toi ?

— Non, répondit Geralt, souriant à ses souvenirs. De ce point de vue, je suis un peu... déficient.

— Certains l'ont belle, répliqua le nain dans un grand sourire. Il leur arrive même de plaisantes déficiences. Encore une bière ?

— Non, merci, répondit Geralt en secouant la tête. Il est temps que je me mette en route. Je me trouve dans une situation où... comment dire ? Il est préférable que je me hâte. Et plutôt déraisonnable que je reste trop longtemps au même endroit.

— J'avais remarqué. Et je ne pose pas de questions. Mais tu sais quoi, sorceleur ? Je crois que j'ai perdu l'envie de rester dans ce relais à me tourner les pouces pendant deux jours à attendre la diligence. D'une, parce que l'ennui finirait par m'achever, et de deux, cette demoiselle, que tu as battue en duel avec un balai, m'a quitté sur un

étrange regard. Ma foi ! Dans le feu de l'action, j'ai un poil exagéré. Elle n'est sans doute pas de celles à qui l'on administre impunément une claque sur le derrière et que l'on traite de putain. Elle n'hésitera pas à revenir, je préférerais donc ne plus me trouver ici. Peut-être alors pourrions-nous prendre la route ensemble ?

— Volontiers. (Geralt sourit de nouveau.) On se languit moins quand on voyage avec un bon compagnon, n'importe quel philosophe vous l'attestera. Si tant est que nos deux directions concordent. Moi, je dois me rendre à Novigrad. Je dois y être avant le quinze juillet. Avant le quinze, absolument.

Le sorcier devait être à Novigrad le quinze juillet au plus tard. Il l'avait précisé aux magiciens au moment où ces derniers l'avaient engagé, achetant deux semaines de son temps. « Aucun problème » ! Pinety et Tzara l'avaient regardé de haut. « Aucun problème, sorcier. Tu seras à Novigrad avant même d'avoir eu le temps de te retourner. Nous te téléporterons directement sur la rue Principale. »

— Avant le quinze, ha ! répéta le nain en ébouriffant sa barbe. Nous sommes aujourd'hui le neuf. Le délai est court, parce que ça te fait un bout de chemin jusqu'à Novigrad. Mais il y aurait un moyen d'arriver à temps.

Il se leva, prit au clou un chapeau pointu à larges bords qu'il vissa sur sa tête. Il jeta sa besace par-dessus son épaule.

— Je t'expliquerai la chose en chemin. Voyageons ensemble, Geralt de Riv, ta destination me convient on ne peut mieux.

\*\*\*

Ils avançaient d'un pas alerte, un peu trop alerte d'ailleurs. Addario Bach se révéla être un nain typique. Bien que, par nécessité ou par confort, les nains fussent tout à fait aptes à utiliser n'importe quel véhicule ou à monter n'importe quel animal de selle, de trait ou de somme, ils préféraient résolument la marche à pied ; ils étaient de fervents marcheurs. Au cours d'une journée, un nain pouvait effectuer une distance de trente miles à pied, autant qu'un homme à cheval, et ce en portant un bagage qu'un individu moyen ne parviendrait pas même à soulever. Un humain était incapable de suivre à pied un nain sans bagages. Idem pour un sorcier. Geralt l'avait oublié, et au bout de quelque temps, il fut bien obligé de demander à Addario de ralentir un tant soit peu.

Ils empruntaient les chemins forestiers, mais traversaient aussi parfois des endroits sans aucun tracé. Addario connaissait la route, il s'orientait parfaitement sur le terrain. À Cidaris, avait-il expliqué, résidait sa famille, si nombreuse, qu'il se trouvait à tout instant une occasion pour des fêtes familiales, un mariage par-ci, un baptême par-

là, des enterrements, toujours suivis d'un repas. Conformément aux coutumes naines, seul un certificat de décès authentifié par notaire pouvait justifier de ne pas être présent en temps et en heure à des festivités familiales ; il était impossible à des membres vivants de se dérober. Addario connaissait donc à la perfection l'itinéraire jusqu'à Cidaris, aller et retour.

— Notre objectif, expliqua-t-il tout en marchant, est le hameau de Wiaterna, situé sur les marais du Pontar. Il y a un débarcadère à Wiaterna ; des barques et des chalands y sont souvent amarrés. Avec un peu de chance, on trouvera facilement une occasion de monter à bord. Moi, je dois aller à Trétogor, je débarquerai au Buisson des Grues, toi tu navigueras plus loin et tu seras à Novigrad dans, disons, trois ou quatre jours. Crois-moi, c'est le moyen le plus rapide.

— Je te crois. Ralendis, Addario, je t'en prie. J'ai du mal à te suivre. Est-ce que tu pratiques une profession liée à la marche ? Es-tu colporteur ?

— Je suis mineur. Dans une mine de cuivre.

— Mais bien sûr. Tous les nains sont des mineurs. Et travaillent à la mine de Mahakam. Leur pic devant eux, ils avancent et extraient le minerai.

— Tu cèdes aux stéréotypes. Dans un instant, tu diras que les nains s'expriment vilainement. Et qu'après plusieurs verres, ils se jettent sur les gens avec une hache.

— Je ne dirai pas ça du tout.

— Ma mine ne se trouve pas à Mahakam, mais à Miedzianka, près de Trétogor. Je n'y suis pas avec mon pic à la main en train d'extraire du minerai, mais j'y joue du cor à la fanfare de la mine.

— Passionnant.

— C'est bien autre chose qui est passionnant, répliqua le nain en riant. Et la coïncidence est amusante. L'un des meilleurs morceaux de notre orchestre s'appelle *La Marche des sorceurs*. Voilà ce que cela donne : Tagada-tagada, boum, boum, youpla-youpla, bim-tsoin-tsoin, tagada-tagada-trra, trra-trra, boum-boum-boum...

— Par le diable, d'où sortez-vous un titre pareil ? Avez-vous déjà vu des sorceurs défiler ? Où ? Quand ?

— En vérité, dit le nain légèrement décontenancé, il s'agit là de la *Parade des hercules*, juste très légèrement réarrangée. Mais toutes les fanfares minières jouent des *Parade des hercules*, ou des *Marche des athlètes*, ou bien des *Marche des vieux camarades*. Nous voulions faire preuve d'originalité. Tara-tara, boum, boum !

— Ralendis, ou je vais tomber raide mort.

Il n'y avait pas âme qui vive au milieu des forêts. Il en allait autrement des prés-bois et des sommières qu'ils avaient souvent l'occasion de traverser. Ici, le travail allait bon train. Le foin était fauché, ratissé, et assemblé en bottes et en meules. Le nain saluait les faucheurs par des exclamations enjouées que ceux-ci lui retournaient. Ou pas.

— Cela me fait penser à une autre marche de notre orchestre, dit Addario en désignant les hommes au labeur. Elle a pour titre : *La Fenaison*. Nous l'interprétons souvent, particulièrement durant la saison estivale. On la chante souvent aussi. Nous avons un poète, à la mine, qui a composé des rimes subtiles ; on peut donc même la chanter *a capella*. Tiens, cela donne ça :

*Par les paysans, l'herbe sèche est fauchée  
Par leurs petites femmes, le foin est porté  
Sans cesse vers le ciel, tous les yeux sont levés  
Craignant constamment, de voir la pluie tomber*

*Sur la grande butte nous attendons  
De la pluie nous vous protégerons  
Car nos vieux zizis nous agitions  
Et les gros nuages nous dispersons !*

— Et *da capo* ! Idéal pour marcher en rythme, non ?

— Ralentis, Addario !

— Impossible de ralentir ! C'est une chanson de marche ! Une rythmique et une pulsation de marche !

\*\*\*

Des vestiges de murs blancs se dressaient sur le coteau, ainsi que les ruines d'un bâtiment et d'une tour spécifique. Geralt reconnut là un temple, à sa tour précisément ; il avait oublié à quelle divinité il était consacré, mais avait entendu deux ou trois choses à son sujet. En des temps anciens, le temple était habité par des prêtres. Le bruit courait qu'ils avaient été chassés par les habitants du village, car leur cupidité, leur débauche paillardes et leur libertinage étaient devenus insupportables ; ils furent envoyés dans de denses forêts, où, d'après ce que l'on raconte, ils s'employèrent à convertir les farfadets des forêts. Obtenant de piètres résultats, apparemment.

— Le Vieil Hermitage, annonça Addario. Nous tenons notre itinéraire, et nous sommes dans les temps. Ce soir, nous ferons halte à *L'Écluse sylvestre*.

Ils voyageaient en suivant le cours d'un petit ruisseau ; bruisant sur les hauteurs au milieu des roches et des rapides, il venait se déverser généreusement en aval, formant ainsi une petite lagune, aidé en cela par un barrage en bois et en terre qui séparait le courant. Des travaux étaient en cours autour du barrage, où s'activait un groupe de personnes.

— Nous voici à *L'Écluse sylvestre*, dit Addario. La construction que tu vois, là en bas, c'est l'écluse, justement. Elle sert à écouler le bois de la recepée. La rivière en elle-même, comme tu peux le constater, n'est pas flottable, elle est trop plate. L'eau, donc, s'accumule, amasse le bois, et ensuite, l'écluse s'ouvre. Une grosse vague survient, rendant le flottage possible. On transporte de cette façon la matière première pour le charbon de bois. Le charbon de bois...

— ... est indispensable pour faire fondre le fer, conclut Geralt. Et la métallurgie est la branche la plus importante de l'industrie, et la plus évolutive. Je sais. Un magicien me l'a clarifié très récemment. Il s'y connaissait en charbon et en métallurgie.

— Rien d'étonnant à cela ! s'esclaffa le nain. Le Chapitre des magiciens possède la majorité des parts dans les sociétés du centre industriel de Gors Velen, et quelques fonderies et affineries leur appartiennent en totalité. Les magiciens tirent de riches profits de la métallurgie. Des autres branches aussi. Et à juste titre ; après tout, ce sont eux, pour la plupart, qui ont élaboré les technologies. Ils pourraient tout de même en finir avec leur hypocrisie et reconnaître que la magie, ce n'est pas de la bienfaisance, pas de la philanthropie au service de la société, mais une industrie à but lucratif. Mais pourquoi est-ce que je te raconte ça, tu le sais parfaitement. Viens, il y a là une petite auberge, allons nous détendre un peu. Et sans doute nous faudra-t-il y passer la nuit, car le soir tombe.

L'auberge en question ne méritait absolument pas son nom, mais aussi ne fallait-il pas s'en étonner. Elle était fréquentée par les bûcherons et les flotteurs de l'écluse, et peu leur importait, à ces hommes, l'endroit où ils se trouvaient, du moment qu'on leur servait à boire. Une cahute au toit de chaume troué ; une toiture tenant sur des gaules ; quelques tables et quelques bancs fabriqués à l'aide de planches grossièrement rabotées ; un âtre en pierre : la compagnie locale n'avait guère besoin de davantage de luxe et elle n'en attendait pas non plus ; seules importaient pour elle les tonneaux derrière la cloison, d'où l'aubergiste tirait la bière, et occasionnellement, la



saucisse que la femme de l'aubergiste, selon son envie et ses dispositions, était prête, contre paiement, à faire cuire sur les braises.

Pour ce qui était de leurs exigences, Geralt et Addario non plus ne se montrèrent point fats, d'autant que la bière était fraîche – elle provenait d'un tonneau tout juste débondé –, et peu de flatteries suffirent, vraiment, pour que la femme de l'aubergiste se décidât à faire cuire et à leur servir un poêlon de kacha avec des oignons. Après une journée entière à voyager à travers bois, cette kacha valait bien pour Geralt le jarret de veau aux légumes, l'épaule de sanglier, le turbot à l'encre et autres chefs-d'œuvre du chef des cuisines de l'hostellerie *Natura Rerum*. Même si, à dire la vérité, il regrettait un peu l'hostellerie.

D'un geste, Addario appela l'aubergiste et commanda une nouvelle bière.

— Je me demande si tu connais le destin de ce prophète ?

Avant de s'asseoir à table, ils avaient observé un bloc de pierre moussu, placé à côté d'un chêne séculaire. Les lettres gravées sur la surface envahie d'herbes du monolithe informaient qu'à cet endroit précis, le jour de la Saint-Birke, en l'an 1133 *post Resurrectionem*, le prophète Lebioda avait prononcé un sermon pour ses disciples ; l'obélisque célébrant cet événement avait été érigé en 1200 par Spirydon Apps, maître passementier à Rinde (« magasin sur la Petite Place, grande qualité, prix abordables, soyez les bienvenus »).

— Connais-tu l'histoire dudit Lebioda, surnommé le Prophète ? (Addario grattait son poêlon pour en détacher le reste de kacha.) Je veux parler de la véritable histoire.

— Je n'en connais aucune, répondit le sorcelleur en sautant le poêlon avec du pain. Ni véritable ni fictive. Je ne me suis jamais intéressé à la question.

— Alors, écoute. La chose s'est produite voilà plus d'une centaine d'années, pas très longtemps après la date inscrite sur cette pierre, semble-t-il. Aujourd'hui, comme tu le sais parfaitement, on ne trouve quasiment plus de dragons, si ce n'est dans les montagnes sauvages, peut-être, dans des lieux désertiques. En ce temps-là, on en rencontrait plus souvent, et ils réussissaient à vous importuner. Ils avaient appris que des pâturages remplis de bêtes étaient comme un immense restaurant à bas prix, où l'on pouvait se remplir la panse à satiété et sans gros efforts. Par chance pour les laboureurs, ces reptiles, même très grands, se limitaient à un, voire deux festins tous les trois mois, mais ils mangeaient tellement qu'ils pouvaient menacer l'élevage, surtout s'ils s'acharnaient sur une même contrée. L'un deux, immense, s'acharna ainsi sur un certain village à Kaedwen. Il arrivait en volant, dévorait quelques moutons, deux ou trois vaches, ensuite, pour son dessert, il attrapait quelques carpes dans les viviers. Pour finir, il

lançait quelques flammes, mettait le feu à la grange ou aux meules, après quoi il reprenait son envol.

Le nain avala une gorgée de bière, rota.

— Les paysans s'efforçaient de faire peur au dragon ; ils testèrent plusieurs pièges et stratagèmes, mais rien n'y fit. Par le plus grand des hasards, ledit Lebioda arriva justement à Ban Ard, une ville voisine, avec ses disciples ; à cette époque, il était connu déjà, on l'appelait le Prophète et il avait une foule d'adeptes. Les paysans lui demandèrent son aide, et lui, ô miracle ! ne refusa pas. Et donc, lorsque le dragon arriva, Lebioda alla jusqu'au pâturage et entreprit de l'exorciser. Le dragon commença par le brûler de ses flammes, comme un canard. Et ensuite, il l'avalait. Tout bonnement, il l'avalait. Et s'envola dans les montagnes.

— C'est tout ?

— Non. Écoute la suite. Les disciples du Prophète pleuraient, ils étaient désespérés, et puis ils embauchèrent des pisteurs. Les nôtres, c'est-à-dire, des nains, qui étaient versés dans les questions de dragons. Les nains pistèrent la bête pendant un mois. De manière classique, en suivant les traces des crottes lâchées par le reptile. Et à chaque tas de merde les disciples tombaient à genoux, ils le fouillaient en pleurant à chaudes larmes dès qu'ils repêchaient les restes de leur maître. Enfin, ils réussirent à récupérer la totalité du squelette, ou plutôt ce qu'ils considéraient comme la totalité, mais qui n'était en réalité qu'une collection assez chaotique d'os humains, de vaches et de moutons, plutôt sales. Tout ceci repose aujourd'hui dans un sarcophage, dans un temple à Novigrad. Une relique miraculeuse.

— Avoue-le, Addario. Tu l'as inventée, cette histoire. Ou bien tu l'as sacrément enjolivée.

— D'où te vient cette suspicion ?

— Du fait que je passe beaucoup de temps avec un certain poète. Celui-ci, lorsqu'il a le choix entre la version véritable des faits et une version attrayante, choisit toujours la seconde, qu'il agrmente à sa guise. Il répond ensuite à toutes les objections par un sophisme, selon lequel si quelque chose n'est pas conforme à la vérité, cela ne signifie nullement que c'est un mensonge.

— Je devine quel est ce poète. Il s'agit de Jaskier, évidemment. Et l'histoire a ses droits.

— L'histoire, reprit le sorcelleur en souriant, ce sont des récits, mensonges pour la plupart, d'événements, sans importance pour la plupart, qui nous sont transmis par des historiens, crétins pour la plupart.

— Je devine là aussi quel est l'auteur de cette citation, dit Addario Bach dans un large sourire. Vysogota de Corvo, philosophe et moraliste. Également historien. Pour en revenir au prophète Lebioda...

Ma foi, comme il fut dit, l'histoire, c'est l'histoire. Mais j'ai entendu dire qu'à Novigrad, les prêtres sortaient de temps en temps les reliques du Prophète de leur sarcophage et les donnaient à baiser aux fidèles. Si je me trouvais là-bas à ce moment-là, je m'en abstenrais toutefois.

— Je m'abstiendrai, promit Geralt. Pour ce qui concerne Novigrad, puisque nous abordons le sujet...

— Tout doux, le devança le nain. Tu arriveras à temps. Nous nous lèverons dès potron-minet, nous parviendrons rapidement à Wiaterna. Nous saisisrons une occasion et tu seras à Novigrad en temps voulu.

*Pourvu !* songea le sorceleur. *Pourvu !*

« Les hommes et les animaux appartiennent à des espèces différentes ; les renards, quant à eux, vivent entre animalité et humanité. Les vivants et les morts avancent sur des voies différentes ; les renards, quant à eux, cheminent entre le monde des vivants et celui des morts. Divinités et monstres progressent sur des chemins différents ; les renards, quant à eux, se meuvent entre les divinités et les monstres. Jamais les chemins de la lumière et des ténèbres ne s'unissent ni ne se croisent ; les esprits-renards veillent quelque part au milieu. Les immortels et les démons suivent leurs propres routes ; les esprits-renards se trouvent quelque part entre deux. »

D'après Ji Yun, érudit de la dynastie des Qing

## CHAPITRE 14

La nuit fut traversée par un orage.

Après avoir bien dormi dans le grenier de la grange, Geralt et Addario se mirent en route dès potron-minet, par un petit matin frais, quoique ensoleillé. S'en tenant au sentier tracé, ils traversèrent des forêts humides, des tourbiers marécageux et des prairies détrempées. Au bout d'une heure de marche intensive, ils atteignirent des constructions.

— Wiaterna, annonça Addario Bach. Voilà le petit embarcadère dont je t'ai parlé.

Ils parvinrent à la rivière et furent saisis par un vent vivifiant. Ils s'engagèrent sur le ponton de bois. La rivière formait à cet endroit de vastes marais salés, immenses comme un lac ; le courant ici était quasiment nul, il s'était déplacé quelque part plus loin. Les saules pleureurs et les aulnes qui bordaient la rive laissaient retomber dans l'eau leurs branches. Partout nageaient des oiseaux d'eau : canards, sarcelles, canards pilets, plongeurs, huardes, grèbes, qui émettaient toutes sortes de bruits.

Se confondant dans le paysage et sans effrayer toute cette vermine à plumes, un petit bateau glissait gracieusement sur l'eau. Un seul mât, avec une très grande voile à l'arrière, et plusieurs triangulaires à l'avant.

— Quelqu'un déclara un jour fort justement, dit Addario Bach, les yeux rivés sur la merveilleuse apparition, qu'il s'agissait là des trois plus belles vues au monde : un navire toutes voiles dehors, un cheval au galop et cette, eh bien... une femme nue sur un lit.

— Une femme qui danse, dit le sorcelleur avec un léger sourire. Qui danse, Addario.

— Eh bien, soit ! concéda le nain. Disons qui danse nue. Et ce petit navire, ah, reconnais-le, n'est-il pas du plus bel effet sur l'eau ?

— Ce n'est pas un petit navire, seulement un petit bateau.

— C'est un sloop, rectifia en venant vers eux un type rondouillard, vêtu d'un surtout en peau d'élan. Un sloop, messieurs. Qu'on peut aisément reconnaître à sa voilure. La grand-voile aurique, la voile d'étai et deux focs sur le mât de charge. Classique.

Le petit bateau – le sloop – s'était suffisamment rapproché de l'appontement pour qu'ils puissent admirer la proue du galion : au lieu de l'habituelle femme à grosse poitrine, une sirène, un dragon ou un serpent de mer, la sculpture représentait un vieillard au nez crochu.

— Par la peste, bougonna le nain dans sa barbe, le Prophète s'acharne sur nous ou quoi ?

D'une voix emplie de fierté, le type poursuivait sa description :

— Soixante-quatre pieds de long. Superficie totale de la voilure : trois mille trois cents pieds. Il s'agit, chers messieurs, du *Prophète*

*Lebioda*, un sloop moderne de type kovirien, fabriqué dans les chantiers navals de Novigrad, mis à l'eau il y a moins d'un an.

— Ce sloop, à ce que nous voyons, vous est familier, constata Addario Bach en se raclant la gorge. Vous en savez beaucoup sur lui.

— Je sais tout sur lui, car j'en suis le propriétaire. Vous voyez le pavillon sur le mât de charge ? Un gant y est représenté. C'est l'emblème de ma firme. Permettez, messieurs : je suis Kevenard van Vliet, entrepreneur en mégisserie.

— Nous sommes ravis de faire votre connaissance. (Le nain serra la main droite qu'on lui tendait en mesurant l'entrepreneur d'un regard attentif.) Et félicitations pour ce bateau, car il est magnifique et rapide. C'en est étonnant de le voir ici, à Wiaterna, sur ce point d'eau, loin du chenal principal du Pontar. Étonnant aussi de voir le bateau sur les flots, et vous, son propriétaire, sur la terre ferme, dans ce trou perdu. Auriez-vous quelques ennuis ?

— Mais non, pas du tout, non, aucun ennui, jura ses grands dieux l'entrepreneur de la branche de mégisserie ; trop vite et démesurément, selon Geralt. Nous complétons ici nos réserves, rien de plus. Et ma foi, ce n'est pas l'envie, mais une nécessité malheureuse qui nous a conduits dans ce trou perdu. Car lorsqu'on vole au secours de quelqu'un, on ne prend pas garde au chemin qu'il faut emprunter. Et notre expédition de sauvetage...

— Monsieur van Vliet ! l'interrompit l'un des hommes venus vers eux. (Sous ses pas, l'appontement s'était soudain mis à tanguer.) Inutile d'entrer dans les détails. Il ne me semble pas qu'ils intéressent ces messieurs. Ni qu'ils le doivent.

Les types qui s'étaient engagés sur l'appontement étaient au nombre de cinq. Celui qui venait d'intervenir, coiffé d'un chapeau de paille, se différenciait par une mâchoire très prononcée, noire d'une barbe de plusieurs jours, et par un grand menton proéminent. Ce dernier était marqué d'une fossette qui le faisait ressembler à un derrière miniature. L'homme était accompagné d'un immense escogriffe, un véritable colosse, quoique, d'après son visage et son regard, il fût loin d'être crétin. Le troisième, trapu et le teint hâlé, était un marin dans toute sa splendeur, bonnet de laine et boucle d'oreille inclus. Les deux derniers, des matelots à l'évidence, soulevaient des caisses de vivres.

— Il ne me semble pas, poursuivait l'homme au grand menton, que ces messieurs, qui qu'ils soient, aient à savoir quoi que ce soit sur nous, sur ce que nous faisons ici et sur le reste de nos affaires privées. Ces messieurs comprendront certainement que nos affaires ne regardent personne, et certainement pas des individus totalement inconnus rencontrés par hasard.

— Peut-être pas si inconnus que ça, intervint le colosse. Je ne

connais effectivement pas monsieur le nain, mais les cheveux blancs de monsieur le trahissent. Geralt de Riv, comme il me semble ? Un sorcelleur ? Je ne me trompe pas ?

*Je deviens populaire*, se dit Geralt en croisant les bras. *Trop populaire ? Peut-être devrais-je me teindre les cheveux ? Ou bien me faire la boule à zéro, comme Harlan Tzara ?*

— Un sorcelleur ! s'enthousiasma visiblement Kevenard van Vliet. Un véritable sorcelleur ! Quel heureux hasard ! Chers messieurs ! Mais c'est qu'il nous tombe du ciel, véritablement !

— Le célèbre Geralt de Riv ! répéta le colosse. Nous avons de la chance de le rencontrer aujourd'hui, dans notre situation. Il nous aidera à nous sortir de...

— Tu causes trop, Cobbin, l'interrompit l'homme au grand menton. Trop et trop vite.

— Comme vous y allez, M. Fysh, s'énerva le mégissier. Ne voyez-vous pas l'occasion qui nous est offerte ? L'aide de quelqu'un comme un sorcelleur...

— Monsieur van Vliet. Laissez-moi m'en charger. Je suis bien plus habitué que vous à être en relation avec des types comme celui-là.

Un silence se fit pendant lequel l'homme au grand menton toisa le sorcelleur du regard.

— Geralt de Riv, dit-il enfin. Le dompteur de monstres et de créatures surnaturelles. Un dompteur légendaire, je dirais... enfin, si je croyais aux légendes. Et où donc se trouvent vos fameuses épées de sorcelleur ? Je ne les vois pas.

— Rien d'étonnant à ce que tu ne les voies pas, répliqua Geralt. Elles sont invisibles. Comment donc ? Tu n'as jamais entendu parler de la légende des épées sorceliennes ? Les profanes ne peuvent pas les voir. Elles surgissent au moment où je prononce une formule. Lorsque le besoin s'en fait sentir. S'il se fait sentir. Parce que même sans épées, j'arrive à assener quelques bons coups.

— Je te crois sur parole. Je suis Javil Fysh. Je dirige une firme de prestations de services en tout genre à Novigrad. Voici mon partenaire, Petru Cobbin. Et M. Pudlorak, le capitaine du *Prophète Lebioda*. Et M. Kevenard van Vliet, que vous connaissez déjà, le propriétaire de ce bateau.

» Je constate, sorcelleur, poursuivit Javil Fysh après avoir jeté un regard autour de lui, que tu attends là sur l'appontement du seul hameau à vingt et quelques miles à la ronde. Pour rejoindre des chemins civilisés en partant d'ici, il faut voyager longtemps à travers bois. J'ai comme l'impression que tu quitterais plus volontiers ce désert en embarquant sur quelque chose qui va sur l'eau. Le *Prophète* navigue justement vers Novigrad. Et il peut prendre des passagers à bord. Toi et ton compagnon nain. Ça te convient ?

— Poursuivez, M. Fysh. Je vous écoute attentivement.

— Notre bateau, comme tu le vois, ce n'est pas n'importe quel rafiote de rivière ; si on veut effectuer une traversée dessus, il faut payer, et pas de la petite monnaie. Ne m'interromps pas. Pourrais-tu envisager de nous prendre sous la protection de tes épées invisibles ? Nous pouvons calculer tes précieux services de sorcier, c'est-à-dire l'escorte et notre protection pendant la traversée, d'ici jusqu'à la rade de Novigrad, pour le prix du voyage. Je voudrais bien savoir alors, à combien tu estimes tes services ?

Geralt le regarda.

— Avec ou sans ?

— Plaît-il ?

— Dans votre proposition, répondit tranquillement Geralt, sont dissimulés des pièges et des traquenards. Si je dois les découvrir par moi-même, je compterai plus cher. Ça fera moins si vous optez pour la franchise.

— Ta méfiance, répliqua froidement Fysh, éveille quelques soupçons. Parce que ce sont les fourbes qui flairent toujours la fourberie. Comme on dit : sur le voleur le chapeau brûle. Nous voulons t'embaucher comme escorte. Quel subterfuge peut-il y avoir là-dedans ?

— L'escorte, c'est des histoires, rétorqua Geralt sans baisser le regard. Inventées à l'instant et cousues de fil blanc.

— C'est ce que vous pensez ?

— C'est ce que je pense. Parce que monsieur le gantier ici présent a laissé échapper quelque chose sur une expédition de sauvetage, et toi, monsieur Fysh, tu essaies grossièrement de le faire taire. À l'instant, ton collaborateur s'est trahi en évoquant une situation dont il fallait se sortir. Si donc nous devons travailler ensemble, que ce soit sans faux-fuyants, je vous prie : qu'est-ce que c'est que cette expédition, et qui a besoin de secours d'urgence ? Pourquoi ce secret ? De quoi faut-il se débarrasser ?

— Nous éclaircirons tout cela. (Fysh avait devancé van Vliet.) Nous vous expliquerons tout, monsieur le sorcier.

— Mais une fois à bord, l'interrompit d'une voix rauque le capitaine Pudlorak, resté jusque-là silencieux. Inutile de traîner sur ce quai plus longtemps. Le vent est propice. Prenons le large.

\*\*\*

Avec un vent en poupe, le *Prophète Lebioda* filait promptement sur les eaux largement répandues de la baie, mettant le cap sur la route maritime principale en louvoyant au milieu des îlots. Les câbles crépitaient, la bôme grinçait, sur le mât de charge le pavillon au gant



claquait allégrement au vent.

Kevenard van Vliet tint la promesse. À peine le sloop se fut-il éloigné du débarcadère de Wiaterna que le mégissier convoqua les intéressés sur le pont et s'attaqua aux explications, tout en jetant des regards furtifs à Fysh, qui gardait une mine renfrognée.

— L'expédition que nous avons entreprise, commença-t-il, a pour but de libérer un enfant enlevé. Xymena de Sepulveda, la fille unique de Briana de Sepulveda. Sans doute ce nom vous est-il familier ? Tannage, ateliers hydrauliques et traitement, et pelleterie aussi. Énorme production annuelle, un paquet d'argent. Si tu vois une somptueuse fourrure de valeur sur le dos d'une dame, elle proviendra à coup sûr de cette entreprise.

— Et c'est sa fille qui a été enlevée ? Contre une rançon ?

— Eh bien, non. Vous ne le croirez pas, mais... la fillette a été enlevée par un monstre. Une femme-renarde. C'est-à-dire, une métamorphe. Une vixène.

— Vous avez raison, répliqua sèchement le sorcelleur. Je ne vous croirai pas. Les renardes, c'est-à-dire les vixènes, et plus précisément les aguaras, n'enlèvent que les enfants des elfes.

— Cela concorde, cela concorde mot pour mot, grommela Fysh. Parce que bien que ce ne soit pas courant, la plus grande pelleterie de Novigrad est dirigée par une non-humaine. Breainne Diarbhail ap Muigh, une elfe de pur sang. Veuve de Jakub de Sepulveda, dont elle a récupéré tous les biens. La famille n'a réussi ni à révoquer le testament, ni à faire invalider le mariage mixte, bien que cela soit contre les us et les droits divins...

— Au fait, l'interrompit le sorcelleur. Venez-en au fait, je vous prie. Vous affirmez donc que cette pelletière, une elfe de pur sang, vous a demandé de retrouver sa fille enlevée ?

— Tu crois qu'on te dupe ? se fâcha Fysh. Tu veux nous prendre à mentir ? Tu sais bien que si une femme-renarde enlève leur enfant, les elfes n'essaient jamais de le récupérer. Elles mettent une croix dessus et l'oublient. Elles considèrent qu'il était destiné à la renarde.

— Briana de Sepulveda aussi faisait mine d'oublier au début, intervint Kevenard van Vliet. Elle était désespérée, mais en secret, comme une elfe. Extérieurement, un visage de pierre, les yeux secs... « *Va'esse deireádh aep eigean, vaa'esse eigh faidh'ar* », répétait-elle, ce qui dans leur langage veut dire...

— ... « Quelque chose s'achève, quelque chose commence. »

— C'est cela. Mais ce n'est rien, juste de stupides paroles elfiques, rien ne s'achève ; qu'est-ce qui devrait s'achever et pourquoi ? Briana vit parmi les humains depuis très longtemps, selon nos lois et nos coutumes, elle est une non-humaine de sang, mais de cœur, elle est quasiment humaine. Les croyances et les superstitions des elfes sont

fortes, c'est vrai ; Briana est peut-être calme en apparence pour tromper les autres elfes, mais en secret, elle se languit de sa fille, c'est évident. Elle donnerait tout pour récupérer son enfant unique, renarde ou pas renarde... Vous avez raison monsieur le sorcelleur, elle n'a rien demandé, elle n'attendait aucune aide. Nous avons pourtant décidé de l'aider, nous ne pouvions plus voir son désespoir. Toute la guilde marchande s'est cotisée, par solidarité, pour financer l'expédition. Moi, j'ai offert le *Prophète* et une participation personnelle, M. Parlaghy, un marchand dont vous ferez vite la connaissance, a fait de même. Mais puisque nous sommes des hommes d'affaires et non point des aventuriers, nous nous sommes adressés au bon Javil Fysh, qui nous est connu comme étant un homme débrouillard et astucieux, et qui n'a pas peur du risque ; il s'est déjà retrouvé dans des situations difficiles, il est réputé pour son savoir et son expérience...

— Le bon Fysh réputé pour son expérience, reprit Geralt en regardant le susnommé, a omis de vous informer qu'une expédition de sauvetage n'avait aucun sens et était par avance vouée à l'échec. J'y vois deux explications. La première : le bon Fysh n'a aucune idée de ce dans quoi il vous a embarqués. La seconde, plus vraisemblable : le bon Fysh a encaissé un acompte suffisamment important pour vous balader et vous fourvoyer, puis rentrer les mains vides.

— Vous lancez bien vite des accusations. (D'un geste, Kevenard van Vliet calma Fysh qui s'apprêtait à répliquer vertement.) Vous êtes bien prompt aussi à augurer la défaite. Nous autres, les marchands, pensons toujours de manière positive...

— Une telle pensée est louable. Mais dans ce cas précis, elle ne vous sera d'aucun secours.

— Parce que ?

— Un enfant enlevé par une aguara, expliqua calmement Geralt, est impossible à récupérer. Et il ne s'agit même pas du fait qu'on ne le retrouvera pas, les femmes-renardes ayant un mode de vie particulièrement secret. Il ne s'agit même pas du fait que l'aguara ne permettra pas qu'on le lui reprenne, et c'est un adversaire à ne pas sous-estimer, tant dans sa forme animale qu'humaine. Le fait est que cet enfant enlevé cesse d'être un enfant. Les jeunes filles kidnappées par les renardes subissent des métamorphoses. Elles se transforment et deviennent elles-mêmes des femmes-renardes. Les aguaras ne se reproduisent pas. Elles entretiennent l'espèce en enlevant et en transformant les enfants des elfes.

Fysh prit enfin la parole :

— Leur espèce renarde devrait périr. Tous ces loups-garous devraient disparaître. Les renardes, c'est vrai, marchent rarement sur les plates-bandes des humains. Elles n'enlèvent que les gamins des elfes et ne nuisent qu'aux elfes, ce qui en soit est une bonne chose, car

plus on fait de tort aux non-humains, plus les vrais hommes en profitent. Mais les renardes sont des monstres, et les monstres, il faut les anéantir, faire en sorte qu'ils dépérissent, que tout leur genre dépérisse. Toi, sorceleur, c'est de cela justement que tu vis, c'est à cela que tu participes. Tu ne nous en voudras donc pas, je parie, si nous prenons part, nous aussi, à la destruction des monstres. Mais à ce qu'il me semble, ces divagations sont vaines. Tu voulais des explications, tu les as obtenues. Tu sais désormais ce qui t'attend, à qui tu auras affaire... contre quoi tu dois nous protéger.

— Vos explications, estima tranquillement Geralt, soit dit sans offense, sont louches, comme l'urine d'une vessie infectée. Et la noblesse de votre expédition est douteuse comme la vertu d'une jeune fille au lendemain d'un festin champêtre. Mais c'est votre affaire. La mienne est de vous informer que le seul moyen de se défendre face à une aguara, c'est de se tenir à distance. M. van Vliet ?

— Oui ?

— Rentrez chez vous. L'expédition est insensée ; il est temps de vous en rendre compte et d'y renoncer. Voilà ce que je peux vous conseiller en tant que sorceleur. Le conseil est gratis.

— Mais vous n'allez pas débarquer, n'est-ce pas ? balbutia van Vliet qui avait quelque peu blêmi. M. le sorceleur ? Vous resterez avec nous ? Et si jamais... Et si jamais quelque chose arrivait, vous nous défendriez ? Acceptez... Par les dieux, acceptez...

— Il va accepter, mais oui ! pouffa Fysh. Il voguera avec nous. Qui d'autre, sinon, lui fera quitter ce trou perdu ? Pas de panique, M. van Vliet. Il n'y a pas lieu d'avoir peur.

— Non ! Tout juste ! s'écria le mégissier. Vous en avez de bonnes ! Vous nous avez fourrés dans le pétrin, et vous crânez, à présent ? Je tiens à arriver sain et sauf à Novigrad ! Quelqu'un doit nous défendre, maintenant que nous sommes dans l'embarras... Que l'on nous menace...

— Rien ne nous menace. Ne soyez pas poltron comme une bonne femme. Allez donc rejoindre sous le pont votre compère Parlaghy. Buvez donc un peu de rhum ensemble et le courage vous reviendra vite.

Kevenard van Vliet rougit, blêmit, puis il croisa le regard de Geralt.

— Assez de tergiversations, dit-il d'un ton catégorique, mais calme. Il est temps de révéler la vérité. M. le sorceleur, nous avons déjà cette jeune renarde à bord. Elle est dans le coqueron. M. Parlaghy la surveille.

Geralt secoua la tête.

— Incroyable. Vous avez repris la fille de la pelletière à une aguara ? La petite Xymena ?

Fysh cracha par-dessus bord. Van Vliet se gratte le sinciput.

— Ça s'est passé un peu autrement, bredouilla-t-il enfin. Par erreur, c'est une autre qui nous est tombée dessus... Une renarde aussi, mais une autre... Et qui a été enlevée par une tout autre vixène. M. Fysh l'a rachetée... à des guerriers qui avaient volé l'enfant par ruse. Nous avons cru tout d'abord qu'il s'agissait de Xymena, qu'elle avait juste changé... mais Xymena avait sept ans, et les cheveux clairs, celle-là doit avoir près de douze ans, et elle est brune...

— Même si ce n'est pas celle qu'il faut, avança Fysh, prenant de vitesse le sorceleur, nous l'avons emmenée. Pourquoi un rejeton elfique devrait-il grandir en devenant un monstre encore plus terrible ? Et à Novigrad, celle-là, on va pouvoir la vendre à un jardin zoologique ; au fond, c'est une curiosité, une sauvagionne, à moitié animale, cachée dans les bois par une femme-renarde... Une ménagerie n'hésitera pas à nous payer grassement...

Le sorceleur lui tourna le dos.

— Capitaine, cap sur le rivage !

— Doucement, doucement ! hurla Fysh. Tiens le cap, Pudlorak ! Ce n'est pas toi qui donnes les ordres ici, sorceleur.

Geralt l'ignore.

— M. van Vliet, j'en appelle à votre bon sens. Il s'agit de libérer immédiatement la fillette et de la déposer sur la rive. Dans le cas contraire, nous sommes perdus. L'aguara n'abandonnera pas l'enfant. Et ce qui est sûr, c'est qu'elle suivra vos traces. Le seul moyen de la retenir est de lui restituer la fillette.

— Ne l'écoutez pas, dit Fysh. Ne vous laissez pas effrayer. Nous naviguons en pleine rivière. Que pourrait bien nous faire un renard ?

— Et nous avons un sorceleur pour nous défendre, armé d'épées invisibles ! ajouta Petru Cobbin, goguenard. Le célèbre Geralt de Riv ne va pas se défilier devant une simple renarde !

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien, bredouilla le mégissier, son regard allant de Fysh à Geralt et Pudlorak. Monsieur Geralt ? Je ne lésinerai pas sur votre récompense à Novigrad, je paierai pour votre travail, largement... si seulement vous nous protégez...

— Je vous protégerai, et comment. De la seule manière possible. Capitaine, vers le rivage.

— N'essaie même pas ! (Fysh avait blêmi.) Pas un seul pas vers le coqueron ou tu le regretteras ! Cobbin !

Petru Cobbin voulut saisir Geralt par le col, mais sans y parvenir, car Addario Bach, resté jusqu'alors calme et silencieux, se mêla à l'action. Le nain donna un bon coup de pied dans la pliure du genou de Cobbin, qui s'affaissa. Addario Bach se précipita et lui assena un coup de poing dans les reins, et un second sur la tête.

Le colosse s'écroula sur le pont.

— Il est grand, et alors ? déclara le nain en promenant son regard sur les autres. Il fait juste un peu plus de bruit quand il tombe.

Fysh avait la main posée sur le manche de son couteau, mais il l'éloigna en voyant le regard que lui lançait Addario Bach. Van Vliet était resté immobile, la gueule ouverte. Tout comme le capitaine Pudlorak et le reste de l'équipage.

Petru Cobbin gémit et releva la tête du pont.

— Reste où tu es, lui conseilla le nain. Ni ta corpulence ni ton tatouage de Sturefors ne m'en imposent. J'ai déjà causé de grands dommages à des types plus costauds que toi, et coutumiers du bagne. N'essaie donc pas de te relever. Fais ce que tu as à faire, Geralt.

» Au cas où vous auriez des doutes, dit-il en s'adressant aux autres, le sorceleur et moi-même sommes précisément en train de vous sauver la vie. Capitaine, cap sur le rivage. Et mettez le canot à l'eau.

Le sorceleur descendit l'escalier, il poussa une première porte, puis une deuxième. Et se figea. Derrière lui, Addario Bach lança un juron. Fysh fit de même. Van Vliet poussa un gémissement.

La jeune fille qui était allongée, inerte, sur la couchette, avait des yeux vitreux. Elle était à demi nue, découverte totalement de la ceinture jusqu'aux pieds, les jambes étendues dans une pose obscène. Son cou était tourné de manière peu naturelle. Et de façon plus obscène encore.

— Monsieur Parlaghy..., parvint à articuler van Vliet. Qu'est-ce... ? Qu'avez-vous fait ?

L'homme chauve assis près de la jeune fille leur lança un regard. Il remua la tête, comme s'il ne les voyait pas, comme s'il s'efforçait de trouver l'endroit d'où lui parvenait la voix du mégissier.

— Monsieur Parlaghy !

— Elle criait..., marmotta l'individu ; son double menton tremblait et son haleine puait l'alcool. Elle s'est mise à crier...

— Monsieur Parlaghy...

— J'ai voulu la faire taire... Je voulais juste la faire taire...

— Vous l'avez tuée, constata Fysh. Vous l'avez tout simplement tuée !

Van Vliet se saisit la tête à deux mains.

— Et maintenant ?

— Maintenant, lui expliqua pertinemment le nain, on l'a bien dans l'os comme il faut.

\*\*\*

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur, je le répète. (Fysh frappa du poing sur la rambarde.) Nous sommes au beau milieu de la rivière, dans la coulée. Loin des rives. Même dans le cas peu probable où la

renarde retrouverait nos traces, tant que nous serons sur l'eau, elle ne sera pas une menace.

— Monsieur le sorceleur ? demanda van Vliet en levant peureusement les yeux. Qu'en dites-vous ?

— L'aguara retrouvera nos traces, répéta patiemment le sorceleur, cela ne fait aucun doute. Le doute concernerait plutôt la science de M. Fysh, que je prierais, en rapport avec ce qui précède, de conserver le silence. La chose se présente de la façon suivante, M. van Vliet : si nous avons libéré la jeune renarde et l'avions déposée à terre, nous aurions eu une chance que l'aguara nous laisse partir. Il est arrivé pourtant ce qui est arrivé. Et dorénavant, notre seule chance de survie est la fuite. C'est un miracle que l'aguara ne vous ait pas rattrapés plus tôt ; les idiots sont vernis, ça se vérifie vraiment. Mais on ne peut pas tenter le sort plus longtemps. Hissez les voiles, capitaine. Toutes celles que vous avez.

— On peut encore dresser le hunier, estima lentement Pudlorak. Le vent est favorable.

— Au cas où, l'interrompit van Vliet. Monsieur le sorceleur ? Vous nous protégez ?

— Je vais être sincère, monsieur van Vliet. Je vous abandonnerais bien volontiers. En même temps que ce Parlaghy, dont la simple évocation me retourne les entrailles. Qui s'enivre à mort en cale sur le cadavre d'un enfant qu'il a assassiné.

— J'aurais tendance à être du même avis, intervint Addario Bach en levant la tête. Car, pour paraphraser les paroles de M. Fysh sur les non-humains : plus on fait de tort aux idiots, plus les sages en profitent.

— J'abandonnerais bien Parlaghy ainsi que vous tous à la grâce de l'aguara. Mais mon code me l'interdit. Le code de sorceleur ne me permet pas d'agir selon ma propre volonté. Je n'ai pas le droit d'abandonner des gens menacés de mort.

— Noblesse sorcelienne ! s'esclaffa Fysh. Comme si l'on n'avait pas entendu parler de vos canailleries ! Mais j'approuve l'idée de nous sauver promptement. Hisse toutes les voiles, Pudlorak, place-toi sur la route maritime et décampons le plus vite possible !

Le capitaine donna ses ordres ; les matelots s'affairèrent auprès du gréement. Pudlorak, quant à lui, se dirigea vers la proue. Après un instant de réflexion, Geralt et le nain l'y rejoignirent. Van Vliet, Fysh et Cobbin se chamaillaient sur la dunette.

— M. Pudlorak ?

— Hein ?

— D'où vient le nom du bateau ? Et cette figure de proue assez atypique ? Il s'agissait de se concilier avec les prêtres pour en faire des mécènes ?

— Le sloop a été mis à l'eau sous le nom de *Mélusine*, répondit le capitaine en haussant les épaules. Avec une figure de proue correspondant à sa dénomination et plaisante à regarder. Ensuite, on a changé l'un et l'autre. Les uns racontèrent effectivement qu'il était question dudit sponsor. D'autres, que les prêtres de Novigrad accusaient sans cesse M. van Vliet d'hérésie et de blasphème, et qu'il a donc voulu leur lécher le... Qu'il voulait rentrer dans leurs bonnes grâces.

Le *Prophète Lebioda* fendait les flots.

— Geralt ?

— Quoi, Addario ?

— Cette femme-renarde... c'est-à-dire, l'aguara... de ce que j'ai entendu, elle peut changer d'apparence. Elle peut apparaître comme une femme, mais aussi prendre l'aspect d'un renard. Comme les loups-garous, donc ?

— C'est différent. Les loups-garous, les ours-garous, les rats-garous et leurs semblables sont des thérianthropes, des gens capables de se transformer en animal. L'aguara est un anthérion. Un animal, une créature plutôt, qui parvient à prendre l'apparence d'un humain.

— Et ses pouvoirs ? J'ai entendu des histoires invraisemblables... Une aguara est capable, paraît-il...

— J'espère atteindre Novigrad avant que l'aguara nous montre de quoi elle est capable, l'interrompt le sorcelleur.

— Mais si...

— Il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas de si.

Le vent se leva. Les voiles claquèrent.

— Le ciel s'assombrit, dit Addario Bach en montrant les nuages. Et il me semble avoir entendu le tonnerre au loin.

L'ouïe du nain ne l'avait pas trompé. Quelques minutes à peine s'écoulèrent qu'il tonna de nouveau. Cette fois, tout le monde entendit le grondement.

— Une tempête se prépare ! hurla Pudlorak. En pleine coulée, elle va nous renverser quille en l'air ! Nous devons nous sauver, nous mettre à l'abri, nous protéger du vent ! Les gars, tous aux voiles !

Il repoussa le barreur, se chargea lui-même du gouvernail.

— Accrochez-vous ! Accrochez-vous tous !

Sur la rive droite, le ciel était devenu d'un sombre bleu marine. Le vent secoua fortement les arbres de la forêt située sur les berges de la rivière, les ballotta. Les couronnes des grands arbres s'agitèrent. Les plus petits ployèrent sous la poussée. Les feuilles se soulevèrent en un tourbillon, emportant des branches entières, y compris celles des grandes couronnes. Un éclair survint, aveuglant ; presque au même instant, un grondement de tonnerre assourdissant retentit. Suivi presque immédiatement d'un deuxième. Puis d'un troisième.

Dans la seconde suivante, précédés d'un ronflement croissant, des torrents de pluie s'abattirent. Derrière le mur d'eau, ils cessèrent de voir quoi que ce soit. Le *Prophète Lebioda* tanguait sur les vagues, donnant fréquemment de la bande. Et en plus de tout ça, il s'était mis à craquer. *Chaque planche semble grincer*, songeait Geralt. Chaque planche aussi vivait sa propre vie, et s'agitait, semblait-il, indépendamment des autres. De plus en plus, il était à craindre que le sloop, tout simplement, ne se disloque. Le sorceleur se répétait que c'était impossible, que la construction d'un bateau prenait en compte la navigation sur des flots plus tumultueux encore ; qu'ils se trouvaient, en fin de compte, sur une rivière, et non en plein océan. Geralt se répétait tout cela, recrachait de l'eau et s'agrippait fermement à la corde.

Il était difficile d'apprécier combien de temps cela avait duré. Pourtant, le balancement s'arrêta enfin, le vent cessa de se déchaîner, et la forte averse s'atténua, se transformant en une simple pluie qui se mua en crachin. Ils constatèrent alors que la manœuvre de Pudlorak avait réussi. Le capitaine était parvenu à abriter le sloop derrière une île avec de grands arbres, où la tempête ne tirillait plus autant le bateau. Le passage nuageux, apparemment, s'éloignait déjà, la bourrasque s'apaisait.

De la brume s'élevait des flots.

\*\*\*

De l'eau coulait du bonnet complètement détrempé de Pudlorak et se déversait sur son visage. Le capitaine, malgré tout, gardait son couvre-chef sur la tête. Probablement ne l'enlevait-il jamais.

— Fichtre ! (Il essuya les gouttes sur son nez.) Où est-ce que ça nous a entraînés ? Est-ce un bras de la rivière ? Un bras mort ? L'eau est presque immobile...

— Mais le courant nous porte tout de même.

Fysh cracha dans l'eau et suivit son gaillon des yeux. Il n'avait plus son chapeau de paille sur la tête ; la tempête avait dû le lui arracher.

— Le courant est faible, mais il nous porte, répéta-t-il. Nous sommes dans un passage entre les îles. Suis le courant, Pudlorak. Il doit bien finir par nous ramener sur la route maritime.

— Elle doit se trouver en direction du nord sûrement, annonça le capitaine, penché sur sa boussole. Il faut qu'on prenne le bras droit, alors. Pas le gauche, mais le droit...

— Et où-ce que tu vois des bras, toi ? demanda Fysh. Il n'y a qu'une seule route. Suis le courant, je te dis.

— Mais il y avait deux bras, il y a un instant, s'entêtait Pudlorak.



Peut-être que j'ai pris trop d'eau dans les yeux. Ou bien, c'est ce brouillard. C'est bon, que le courant nous porte. Juste que...

— Quoi encore ?

— La boussole. Ce n'est pas du tout la bonne direction... Non, non, ça va. J'ai mal vu. De l'eau de mon chapeau est tombée sur le verre. Voguons.

— Voguons.

Le brouillard tantôt s'épaississait, tantôt se raréfiait ; le vent s'était calmé totalement. L'air était devenu chaud.

— L'eau, fit observer Pudlorak. Vous ne sentez pas ? Elle sent pas pareil. Où est-ce que nous sommes ?

La brume se leva ; ils découvrirent alors les rives envahies d'une dense végétation, jonchées de souches d'arbres putréfiés.

Les résineux qui couvraient habituellement les îles, ifs, pins, sapins, avaient été remplacés par des bouleaux aquatiques buissonnants et des cyprès taillés en cône. Les troncs de ces derniers étaient entrelacés de lianes de jasmin trompette ; le rouge vif de leurs fleurs était le seul signe vivant parmi cette végétation marécageuse d'un vert putride. La surface était couverte de lentilles d'eau et pleine de plantes aquatiques que le *Prophète* écartait de sa proue et charriait derrière lui, telle une traîne. Les profondeurs étaient troubles, et il en émanait effectivement une odeur affreuse, nauséabonde ; de grosses bulles remontaient à la surface. Pudlorak tenait toujours le gouvernail.

— Il peut y avoir des bancs de sable ici, s'inquiéta-t-il soudain. Eh ! Là-bas ! Quelqu'un à la proue avec le plomb !

Portés par le faible courant, ils voguaient, toujours au milieu d'un paysage marécageux. Et d'une puanteur putride. Avec des cris monotones, le matelot à la proue indiquait la profondeur.

Pudlorak était penché sur sa boussole, il tapotait le verre.

— Monsieur le sorcelleur, jette un coup d'œil là-dessus.

— Sur quoi ?

— Je pensais que le verre était embué... mais si l'aiguille n'est pas devenue folle, nous naviguons vers l'est. Ce qui veut dire que nous revenons en arrière. Là d'où nous sommes partis.

— Mais c'est impossible. Le courant nous porte. La rivière...

Il s'interrompit.

Un arbre énorme, en partie déraciné, était incliné au-dessus de la surface de l'eau. Sur l'une des branches nues se tenait une femme, vêtue d'une longue robe moulante. Elle était immobile, elle les observait.

— Le gouvernail, dit le sorcelleur doucement. Le gouvernail, capitaine. Vers l'autre rive. Loin de cet arbre.

La femme disparut. Et sur la branche se faufila un renard, énorme ; il se faufila et alla se cacher dans les broussailles. La bête

semblait noire, seul le bout de sa queue duveteuse était blanc.

— Elle nous a trouvés. (Addario Bach l'avait vue, lui aussi.) La renarde nous a retrouvés...

— Fichtre...

— Silence tous les deux. Ne semez pas la panique.

Ils voguaient. Sur le rivage, plantés sur les arbres desséchés, des pélicans les observaient.

## INTERLUDE

*Cent vingt-sept ans plus tard*

— Là-bas, derrière le mamelon, dit le marchand en tendant son bâton, c'est déjà Ivalo, petite demoiselle. Une demi-haltée, tout au plus, t'y seras en un rien de temps. À la fourche, moi, je prends à l'ouest, vers Maribor ; il faut donc qu'on se sépare ici. Adieu ! Que les dieux t'accompagnent sur ta route et te gardent.

— Et qu'ils vous gardent aussi, bon monsieur. (Nimue sauta à bas du fourgon, s'empara de son baluchon et du reste de ses affaires, après quoi elle s'inclina en une révérence maladroite.) Je vous remercie grandement de m'avoir emmenée sur votre chariot. Là-bas, dans la forêt... Grand merci à vous.

Au souvenir de la sombre forêt au fin fond de laquelle l'avait conduite son chemin deux jours auparavant, Nimue déglutit. Au souvenir des arbres immenses, effrayants, avec leurs couronnes tordues, tressées en une toiture au-dessus d'une route déserte. Une route sur laquelle elle s'était retrouvée soudain seule, complètement seule au monde. De la terreur qui s'était alors emparée d'elle. Et de son désir de faire demi-tour et de s'enfuir à toutes jambes. De rentrer chez elle. De laisser tomber son idée absurde d'une expédition en solitaire de par le monde. De l'ôter, même, de sa mémoire.

— Allez, allez, ne me remercie pas, il n'y a pas de quoi ! répondit en riant le marchand. Aider un voyageur, c'est humain. Adieu !

— Adieu ! Bonne route !

Elle resta quelques instants à la fourche à regarder le poteau en pierre, devenu parfaitement glissant à force d'être fouetté par le vent et la pluie. *Il doit être planté là depuis belle lurette*, se dit-elle. *Depuis plus de cent ans, peut-être, qui sait ? Peut-être se souvient-il de l'Année de la Comète ? De l'armée des rois du Nord, marchant sur Brenna, vers la bataille contre Nilfgaard ?*

Comme chaque jour, elle se répéta son itinéraire, qu'elle avait appris par cœur. Telle une formule magique, une incantation.

*Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt, Mortara, Ivalo, Dorian, Anchor, Gors Velen.*

La petite ville d'Ivalo se manifestait de loin déjà. Par son bruit et sa panteur.

La forêt s'achevait à l'enfourchure, ensuite, jusqu'aux premières constructions, ce n'était plus qu'une recepée nue et parsemée de souches et qui s'étalait jusque loin, très loin au-delà de l'horizon. Des barriques en fer fumantes se trouvaient alignées là, ainsi que des meules où l'on brûlait le charbon de bois ; la fumée se répandait partout. Ça sentait la résine. Plus on approchait du village, plus le bruit s'intensifiait, un étrange cliquetis métallique qui faisait trembler

perceptiblement la terre sous les pas.

En pénétrant dans le village, Nimue poussa un soupir d'éblouissement. La source du vacarme et des tremblements du sol se révéla être la plus fantasque des machines qu'il lui fût jamais donné de voir : un énorme chaudron ventru en cuivre, doté d'une roue gigantesque, dont la rotation était actionnée par un piston luisant de graisse. La machine soufflait, fumait, faisant jaillir de l'eau bouillante, s'échapper de la vapeur, et puis, à un certain moment, elle émit un sifflement, un sifflement si affreux et si strident, que Nimue, de surprise, se retrouva assise par terre. Elle se ressaisit bien vite cependant, et même s'approcha, observant avec curiosité les sangles à l'aide desquelles les transmissions de la machine infernale de la scierie actionnaient les scies, tranchant les troncs à un rythme incroyable.

Elle serait bien restée là à continuer de regarder, mais elle avait mal aux oreilles à cause de tout ce bruit et du grincement des scies.

Elle traversa le pont ; la rivière en dessous était trouble et sentait atrocement mauvais, elle charriait des copeaux, des morceaux d'écorce et des moutons d'écume.

Le village d'Ivalo, quant à lui, dont elle venait justement de franchir l'entrée, paraissait comme de vieilles latrines, dans lesquelles, par-dessus le marché, quelqu'un se serait entêté à faire cuire à la broche de la viande plus très fraîche. Nimue, qui venait de passer la semaine au milieu des prairies et des bois, commençait à manquer d'air. La ville d'Ivalo terminait une nouvelle étape de son itinéraire ; elle comptait s'y arrêter pour prendre du repos. Elle savait désormais qu'elle n'y traînerait pas plus qu'il n'était nécessaire. Et qu'elle n'en garderait pas un souvenir agréable.

Au marché, comme d'habitude, elle monnaya son panier de champignons et de racines médicinales. Elle ne traîna pas, elle avait eu le temps d'acquérir de la pratique ; elle savait ce qui faisait la demande et à qui proposer sa marchandise. Pendant les transactions, elle jouait la simple d'esprit, grâce à quoi elle n'avait pas de problèmes avec la vente, les marchandes s'empressant à qui mieux mieux de rouler la demeure. Elle gagnait peu, mais gagnait vite. Et la cadence, ça comptait.

La seule source d'eau pure était un puits sur une placette étroite, et pour remplir sa gourde, Nimue dut attendre son tour dans la longue file d'attente.

Elle fut plus prompte à trouver des vivres pour la suite de son voyage. Alléchée par l'odeur, elle acheta aussi sur un étal quelques petits pâtés fourrés qui, à y regarder de plus près, lui parurent tout de même un peu suspects. Elle s'assit près de la crèmerie pour les avaler, pendant qu'ils étaient encore à peu près mangeables sans dommages pour la santé. Car il ne semblait pas qu'ils perdurent longtemps dans

cet état.

En face d'elle se trouvait « *L'Auberge de la verte...* » ; le bas de l'enseigne avait été arraché, le nom de l'établissement demeurerait donc une énigme, un défi intellectuel à relever. Au bout de quelques minutes, Nimue était complètement absorbée par ses tentatives pour deviner ce qui, en dehors des grenouilles et de la salade, pouvait bien être vert. Elle fut tirée de ses réflexions par une discussion animée qu'avaient entamée de vieux habitués sur les marches de l'auberge.

— Le *Prophète Lebioda*, je vous dis, pérorait l'un. Ce brick légendaire. Le bateau fantôme, çui qu'y a disparu sans laisser de traces, avec tout son équipage, ça fait plus de cent ans. Çui qui réapparaissait après sur la rivière, quand un malheur allait surgir. Il revenait avec des fantômes à bord, plein l'ont vu. Y racontaient que, tant qu'y serait un fantôme, son épave serait pas retrouvée. Eh ben, on a fini par la retrouver !

— Où ça ?

— Près de l'embouchure, sur le bras mort, au milieu de la vase, au cœur même des marécages, qu'on a asséchés. Y'était tout envahi de plantes marécageuses. Et de mousse. Quand y z'ont gratté toute cette mousse et ces algues, un nom est apparu : « *Prophète Lebioda* ».

— Et les trésors ? Ils ont trouvé les trésors ? Paraît qu'y devait y avoir des trésors, dans la cale. Ils les ont trouvés ?

— On sait pas. À ce qu'on raconte, des prêtres ont occupé l'épave. Comme quoi ce serait une relique.

— Peuh ! Fadaise ! hoqueta un autre habitué. Vous croyez aux histoires, comme ces gamins. On a retrouvé une espèce de vieille barque, et eux, tout de suite : un bateau fantôme, un trésor, une relique ! Tout ça, j'vous l'dis moi, cré nom, c'est des légendes d'écrivillon, des rumeurs stupides, des racontars de bonne femme. Eh là, toi, fillette ! Et t'es qui, toi ? Avec qui t'es ?

— Je suis avec moi-même.

Nimue avait l'habitude déjà, elle savait comment répondre.

— Dégage tes cheveux, montre tes oreilles ! Parce que t'as l'air d'une engeance d'elfe ! Et nous, ici, on veut pas de sang-mêlé elfique !

— Laissez-moi donc tranquille, je ne vous dérange pas, voyons. Et je vais vite reprendre ma route.

— Ah ! Et pour aller où donc ?

— À Dorian.

Nimue avait appris également à ne donner comme but de son voyage que l'étape suivante, et jamais au grand jamais la destination finale, parce que cela n'éveillait toujours qu'une hilarité excessive.

— Oh ! Oh ! Tu as un bout de chemin devant toi !

— C'est bien pour cela que je pars tout de suite. Mais je vais encore vous dire, chers messieurs, que le *Prophète Lebioda* ne

transportait aucun trésor ; la légende ne parle d'aucun trésor. Le bateau a disparu et est devenu fantôme parce qu'il était maudit, et son capitaine n'a pas voulu écouter les sages conseils. Le sorceleur qui était à bord leur avait conseillé de faire demi-tour, de ne pas s'engager dans le bras de la rivière tant que la malédiction n'aurait pas été levée. Je l'ai lu...

— Si on te tordait le nez, il en sortirait du lait, répliqua le premier des hommes, et tu es aussi maligne ? Contente-toi donc de balayer la maison, jeune fille, de surveiller les casseroles et de laver les caleçons, non mais quoi ! Z'avez vu ça, on est tombés sur une liseuse !

— Un sorceleur ! pouffa le troisième. Des histoires, tout ça, rien que des histoires !

— Puisque t'es si maligne, intervint un autre, t'as aussi sûrement entendu parler de notre forêt des Geais, non ? Eh bien, on va te dire : une chose très mauvaise sommeille dans la forêt des Geais. Mais toutes les quelques années, elle se réveille, cette chose, et alors gare à celui qui traverse le bois. Et ton chemin, si tu comptes pour de vrai aller à Dorian, mène tout droit à la forêt des Geais.

— Parce qu'il reste encore une forêt, là-bas ? Vous avez pourtant tout coupé dans les environs, il ne reste plus qu'un abattis nu.

— Visez-moi un peu c'te m'as-tu-vu, cette jeunette qu'y a réponse à tout. C'est pour ça qu'y a des forêts, pour qu'on les abatte, non ? C'qu'on a abattu, on l'a abattu, c'qui est resté est resté. Et dans la forêt des Geais, même les bûcherons ont peur d'y aller, tant c'est affreux là-bas. Tu verras toi-même, quand t'y seras. Tu feras dans ta culotte tellement qu't'auras peur !

— Eh bien, je ferais mieux d'y aller maintenant.

*Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt, Mortara, Ivalo, Dorian, Anchor, Gors Velen.*

*Je suis Nimue verch Wledyr ap Gwyn.*

*Je me rends à Gors Velen. À Aretuza, l'école de magiciennes sur l'île de Thanedd.*

« Jadis, nous étions très puissantes. Nous pouvions créer l'illusion d'îles enchantées, montrer des dragons dansant dans le ciel à des foules de milliers de personnes. Nous pouvions élaborer l'apparence d'une énorme troupe s'approchant de la muraille d'une ville, et tous les citoyens voyaient cette armée de la même manière, y compris les détails de l'équipement et les inscriptions sur les bannières. Mais c'était le fait des grandes et incomparables renardes de l'Antiquité, qui ont payé de leur vie leur capacité à faire des miracles. Notre race a totalement dégénéré depuis lors, sans doute à cause de notre proximité permanente avec les hommes. »

*Le Livre sacré du loup-garou*, Viktor Pelevine <sup>3</sup>

<sup>3</sup> Traduction du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain. (NdT)

## CHAPITRE 15

— Tu nous as mis dans de beaux draps, Pudlorak ! (Javil Fysh était furieux.) Un sacré pétrin ! Depuis des heures, nous zigzaguons entre les deux bras ! J'ai entendu parler de ces marécages, et pas en bien ! Des gens disparaissent ici, et des bateaux aussi ! Où est la rivière ? Où est la route maritime ? Pourquoi... ?

— Mais fermez donc votre gueule, crénom de nom ! s'énerva le capitaine. Où est la route, où est la route ? On l'a dans le cul, voilà où elle est, la route ! Puisque vous êtes si malin, allez-y, l'heure est venue de nous le démontrer ! Une diffluence encore ! Je prends quelle direction, Monsieur le malin ? Sur la gauche, en suivant le courant ? Ou bien peut-être m'ordonnerez-vous de prendre à droite ?

Fysh renifla et tourna le dos au capitaine. Celui-ci s'empara du gouvernail et dirigea le sloop vers le bras gauche.

Le matelot au plomb hurla. Un instant plus tard, Kevenard van Vliet hurla à son tour, bien plus fort.

— Éloigne-toi de la rive, Pudlorak, beugla Petru Cobbin. Vire à bâbord ! Loin de la rive ! Loin de la rive !

— Que se passe-t-il ?

— Des serpents ! Tu ne vois pas ? Des serpeeents !

Addario Bach poussa un juron.

La rive gauche pullulait de serpents. Les reptiles ondulaient au milieu des roseaux et des plantes aquatiques qui bordaient le rivage, ils rampaient sur les troncs à moitié immergés, ils sifflaient, suspendus aux branches. Geralt distingua des mocassins d'eau, des crotales, des jararacas, des boomslangs, des daboiyas, des vipères de Russell, des ariettes, des vipères heurtantes, des mambas noirs et d'autres encore qu'il ne connaissait pas.

Tout l'équipage du *Prophète* s'empressa de quitter bâbord en hurlant à qui mieux mieux. Kevenard van Vliet se précipita à l'arrière du bateau, et s'accroupit, tout tremblant, derrière le sorceleur. Pudlorak fit tourner la roue du gouvernail ; le sloop se mit à changer de direction. Geralt lui posa la main sur l'épaule.

— Non, dit-il. Tiens ta route. Ne t'approche pas de la rive droite.

— Mais les serpents... (Pudlorak tendit le bras en direction des branches couvertes de serpents sifflants.) Ils vont tomber sur le pont...

— Il n'y a aucun serpent. Tiens la barre. Loin de la rive droite.

Les haubans du grand mât heurtèrent les branches suspendues. Quelques serpents s'enroulèrent autour des cordes ; quelques-uns, dont deux mambas, tombèrent sur le pont. En se redressant et en sifflant, ils attaquèrent les hommes serrés à tribord. Fysh et Cobbin filèrent sur la proue ; les matelots, en hurlant, se jetèrent à l'arrière, vers la poupe. L'un d'eux sauta à l'eau, et disparut avant d'avoir eu le temps de crier. Du sang tournoya à la surface.



— Une naucore ! (Le sorceleur tendit le bras vers les vagues et une forme noire qui s'éloignait.) Bien réelle, à la différence des serpents.

— Je déteste les reptiles..., sanglota Kevenard van Vliet, ratatiné près du bord. Je déteste les serpents...

— Il n'y a aucun serpent et il n'y en a jamais eu. C'est une illusion.

Les matelots criaient, se frottaient les yeux. Les serpents disparurent. Ceux du pont, comme les autres. Il n'en restait pas la moindre trace.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'était ? demanda Petru Cobbin dans un gémissement.

— Une illusion, répéta Geralt. L'aguara nous a rattrapés.

— Pardon ?

— La renarde. Elle crée des illusions pour nous désorienter. Je me demande depuis combien de temps. La tempête avait l'air plutôt réelle. Mais il y avait deux bras, le capitaine avait bien vu. L'aguara a caché un bras. Et elle a faussé les indications de la boussole. Elle a aussi fait apparaître les serpents.

— Racontars de sorceleur ! s'exclama Fysh. Croyances elfiques ! Superstitions ! Qu'est-ce à dire, que n'importe quel renard aurait des capacités de ce genre ? Cacher un bras, tromper la boussole ? Montrer des serpents là où il n'y en a pas ? Foutaises ! Moi je vous dis que ce sont ces eaux ! On a été empoisonnés par les vapeurs, les gaz toxiques des marais, et les miasmes ! Ça vient de là, toutes ces visions-hallucinations...

— Ce sont des illusions, créées par l'aguara.

— Tu nous prends pour des idiots ? s'écria Cobbin. Des illusions ? Quelles illusions ? C'étaient de vrais serpents, on ne peut plus vrais ! Vous les avez tous vus, non ? Vous avez entendu leurs sifflements ? Je sentais même leur puanteur !

— Il s'agissait d'une illusion. Les serpents n'étaient pas réels.

Les haubans du *Prophète* heurtèrent de nouveau les branches.

— Des hallucinations, c'est ça ? demanda l'un des matelots en tendant le bras. Une vision ? Ce serpent n'est pas réel ?

— Non ! Ne bouge pas !

Une énorme ariette, suspendue à une branche, émit un sifflement à vous glacer le sang ; elle attaqua à une vitesse fulgurante, plantant ses crocs dans le cou du matelot, une fois, puis une seconde fois. L'homme poussa un cri déchirant, chancela et tomba ; il fut pris de convulsions, sa tempe venant heurter le pont à un rythme régulier. De l'écume apparut sur ses lèvres, du sang se mit à suinter de ses yeux. Avant qu'ils aient eu le temps d'accourir vers lui, il était mort.

Le sorceleur recouvrit son corps d'une bâche.

— Que diable, les gars ! dit-il. Restez prudents ! Tout n'est pas qu'imagination, ici !

— Attention ! hurla un marin de la proue. Attentioooooon ! Un tourbillon devant nous ! Un tourbillon !

Le bras mort bifurquait à nouveau. Le bras gauche, où les portait le courant, bouillonnait et écumait dans un violent tourbillon. Le cercle virevoltant faisait monter la mousse comme la soupe dans une marmite. Apparaissant, disparaissant, les souches et les branchages y tournoyaient, et même un arbre entier au ramage fourchu. Le matelot au plomb s'éloigna de la proue à toute vitesse, les autres se mirent à geindre. Pudlorak restait calme. Il tourna la roue du gouvernail, dirigea le sloop vers le bras droit, tranquille.

— Ouf ! fit-il en s'essuyant le front. Juste à temps ! On aurait été mal si ce tourbillon nous avait entraînés. Oh là là ! On aurait tourné en rond...

— Des tourbillons ! s'écria Cobbin. Des naucorés ! Des alligators ! Des sangsues ! Pas besoin d'illusions, ces marécages pullulent d'horreurs, de reptiles, de toutes sortes de saloperies venimeuses ! C'est pas bon, c'est pas bon que nous nous soyons égarés par ici. Dans ce secteur, un nombre incroyable...

— ... de bateaux ont disparu, acheva Addario Bach en tendant le bras. Et ça, c'est bien réel, on dirait.

Putréfiée, brisée, immergée jusqu'au pavois, envahie d'herbes aquatiques et de mousse, entortillée de plantes grimpantes, une épave gisait sur la rive droite, embourbée dans la vase. Ils l'observaient, tandis que, porté par le faible courant, le *Prophète*, lentement, la dépassait.

Pudlorak secoua le coude de Geralt.

— Monsieur le sorcelleur, dit-il à voix basse. La boussole est toujours folle. D'après l'aiguille, nous avons changé de direction, passant de l'ouest au sud. Si ce n'est pas une tromperie de la renarde, c'est mauvais signe. Personne n'a étudié ces marécages, mais on sait qu'ils s'étendent au sud de la route maritime. On se dirige donc tout droit vers le cœur des marais.

— Mais enfin, nous dérivons ! constata Addario Bach. Il n'y a pas de vent, nous sommes portés par le courant. Et le courant signifie que nous allons retrouver la rivière, la route maritime du Pontar...

— Pas forcément, répondit Geralt en secouant la tête. J'ai entendu parler de ces bras morts. Leurs cours d'eau sont variables. Tout dépend de la marée, si elle est montante ou descendante. Et n'oubliez pas l'aguara. Il s'agit peut-être encore d'une illusion.

La rivière était toujours bordée de taxodiums très touffus ; on en rencontrait aussi des ventrus, à la base en forme de bulbe. De nombreux arbres étaient desséchés, morts. Sur les troncs et les

branchages étaient suspendues des guirlandes fournies de tillandsias. Des hérons faisaient le guet sur les branches, reluquant le *Prophète* qui passait près d'eux.

Le matelot qui se trouvait à la proue poussa un cri.

Cette fois, tous la virent. Elle se tenait de nouveau sur une couronne suspendue au-dessus de l'eau, droite et immobile. Sans aucune hésitation, Pudlorak dirigea le sloop vers la rive gauche. Et soudain, la femme-renarde se mit à glapir, d'une voix forte et stridente. Elle recommença lorsque le *Prophète* passa auprès d'elle.

Dans les branchages se faufila un énorme renard qui alla se cacher dans les broussailles.

\*\*\*

— C'était un avertissement, annonça le sorceur lorsque le tapage sur le pont s'apaisa. Un avertissement et un appel. Un ordre, plutôt.

— Pour que nous libérions la jeune fille, acheva lucidement Addario Bach. C'est clair. Mais nous ne pouvons pas la libérer, puisqu'elle est morte.

Kevenard van Vliet se mit à geindre, et il se prit la tête dans les mains. Il était trempé, sale et effrayé, ne rappelant plus en rien un marchand propriétaire d'un bateau, mais plutôt un gamin pris en flagrant délit de vol de prunes.

— Que faire ? gémit-il. Que faire ?

— Moi je sais, annonça soudain Javil Fysh. Attachons la jeune morte à un tonneau et passons-la par-dessus bord. Ça retiendra un peu la renarde, qui pleurera sa petite. On gagnera du temps.

— Honte à vous, monsieur Fysh. (Le mégissier avait soudain durci la voix.) Il ne convient pas de traiter ainsi une dépouille. Ce n'est pas humain.

— Parce que c'était un être humain ? Une elfe, et à moitié animale avec ça. Je vous le dis, le tonneau, c'est une bonne idée...

— Seul un parfait idiot, déclara Addario Bach en détachant bien les mots, a pu voir germer cette idée dans son esprit. Et il nous conduirait tous à notre perte. Si la vixène comprend que nous avons tué la fillette, c'en est fini de nous.

— Ce n'est pas nous qui l'avons tuée, intervint Petru Cobbin avant qu'ait eu le temps de réagir Fysh, devenu cramoisi de rage. Non ! C'est Parlaghy qui l'a tuée. C'est lui le coupable. Nous, on n'a rien fait.

— Parfaitement, confirma Fysh, s'adressant non pas à van Vliet et au sorceur, mais à Pudlorak et aux matelots. C'est Parlaghy le coupable. Que la renarde se venge sur lui. Mettons-le dans le canot en même temps que le cadavre et laissons-le dériver. Et nous, pendant ce

temps...

Cobbin et quelques matelots accueillirent la proposition avec une exclamation enjouée, mais Pudlorak les remit au pas tout de suite.

— Je ne le permettrai pas, déclara-t-il.

— Ni moi non plus, affirma Kevenard van Vliet en blêmissant. M. Parlaghy est peut-être coupable ; peut-être est-il vrai que son acte mérite punition. Mais l'exposer, le jeter à la mort ? Pour ça, non.

— Sa mort ou la nôtre ! s'écria en hurlant Fysh. Qu'est-ce qu'on peut faire, sinon ? Sorceleur ! Tu vas nous défendre, quand la renarde grimpera sur le pont ?

— Oui, je vous défendrai.

Le silence se fit.

Le *Prophète Lebioda* dérivait au milieu de l'eau bouillonnante à l'odeur pestilentielle, entraînant à sa suite des tresses de varech.

Perchés sur leurs branches, les hérons et les pélicans les observaient.

\*\*\*

Le marin qui se tenait à la proue les avertit d'un cri. Quelques secondes plus tard, ils étaient tous en train de hurler, car ils avaient vu l'épave putréfiée, envahie de lianes et de mauvaises herbes. Celle-là même qu'ils avaient croisée une heure auparavant.

— Nous naviguons en rond, constata le nain. C'est une boucle. La renarde nous a pris au piège.

— Nous n'avons qu'une seule solution. Voguer à travers ça, dit Geralt en désignant le bras gauche et le tourbillon qui bouillonnait à l'intérieur.

— À travers ce geyser ? rugit Fysh. T'es devenu complètement cinglé ? Il va nous mettre en pièces !

— C'est sûr, confirma Pudlorak. Ou alors il nous renversera. Ou nous jettera dans les marécages, et nous finirons comme cette épave. Regardez comme les arbres sont ballottés dans ce brisant. On voit bien que ce tourbillon a une force terrible.

— Justement. On le voit bien. Parce qu'il s'agit sans doute d'une illusion. Je pense c'est un nouveau tour de l'aguara.

— Sans doute ? Tu es sorceleur, et tu ne peux pas l'affirmer ?

— Je peux reconnaître une faible illusion. Celles-ci sont extraordinairement fortes. Mais il me semble...

— Il te semble. Et si tu te trompes ?

— On n'a pas d'autre issue ! hurla Pudlorak. Ou nous traversons le tourbillon, ou bien nous allons naviguer en rond...

— ... jusqu'à la mort, conclut Addario Bach. Et une fichue mort.

Les branches d'un arbre retourné par le tourbillon émergeaient de l'eau par instants, tels les bras écartés d'un noyé. Le tourbillon fermentait, bouillonnait, gonflait, écumait. Le *Prophète* vacilla, et fila soudain comme une flèche, aspiré. L'arbre traîné par les flots heurta violemment le bord du bateau, déchaînant un bouillon d'écume. Le sloop commença à tanguer et à tourner, de plus en plus vite.

Tous hurlaient, chacun à sa manière.

Et brusquement, tout s'apaisa. L'eau retrouva son calme, sa surface redevint lisse. Le *Prophète Lebioda* voguait tout doucement au milieu des deux rives marécageuses.

— Tu avais raison, Geralt, dit Addario en s'éclaircissant la voix. C'était bien une illusion, tout compte fait.

Pudlorak regarda longuement le sorcelleur. Sans dire un mot. Finalement, il ôta son bonnet. Le sommet de son crâne, comme il se révéla, était chauve comme une coquille d'œuf.

— Je me suis engagé dans la marine fluviale parce que ma femme me le demandait, dit-il enfin d'une voix rauque. Sur la rivière, c'est plus tranquille, qu'elle disait. Moins dangereux qu'en mer. Elle va pas s'en faire chaque fois que je partirai, qu'elle disait.

Il remit son bonnet, secoua la tête, saisit plus fortement la barre du gouvernail.

— Est-ce que ça y est ? demanda d'une voix geignarde Kevenard van Vliet de sous le cockpit. Est-ce que nous sommes en sécurité ?

Personne ne répondit à sa question.

Des lentilles d'eau et des algues troublaient l'eau. Des arbres peuplant les rives, les taxodiums se distinguaient nettement à présent ; hauts de près d'une toise pour certains, leurs pneumatophores, racines respiratoires, pointaient en nombre sur les eaux marécageuses et le rivage peu profond. Des grues se chauffaient sur les îlots d'herbes. Des grenouilles coassaient.

Cette fois, ils l'entendirent avant de la voir. Un glapisement sonore, aigu, comme une menace ou un avertissement martelé. Elle fit son apparition sur la rive, sous forme de renard, sur un arbre mort renversé. Elle glapissait, la tête tendue en avant. Geralt perçut des notes étranges dans sa voix, et il comprit qu'en plus des menaces, il y avait là aussi un ordre. Mais qui ne s'adressait pas à eux.

Sous le tronc, l'eau se mit à mousser soudain ; un monstre, énorme, recouvert d'écailles en forme de gouttes vert kaki, en surgit. La bête se mit à glouglouter et à gargouiller ; suivant les ordres de la

renarde, elle nagea droit vers le *Prophète*, troublant la surface de la rivière.

— Et ça..., demanda Addario Bach en avalant sa salive, ça aussi, c'est une illusion ?

— Pas vraiment, le contredit Geralt. C'est un vodianoï ! lança-t-il à Pudlorak et aux matelots. Elle a ensorcelé un vodianoï et l'a lâché sur nous. Les gaffes ! Emparez-vous des gaffes !

Le vodianoï émergea juste près du bateau ; ils virent sa gueule plate, couverte d'algues, ses yeux de poisson globuleux, ses dents coniques dans sa mâchoire énorme. Le monstre attaqua rageusement le bord, une fois, deux fois, au point d'en faire vaciller le *Prophète*. Lorsque les hommes accoururent avec les gaffes, il s'écarta, plongea pour resurgir quelques secondes plus tard, à l'arrière, juste près des ailerons du gouvernail. Il s'en empara avec ses dents et le secoua si fort qu'on entendit des craquements.

— Il va arracher le gouvernail, s'époumona Pudlorak en tentant de frapper le monstre à coups de gaffe. Il va arracher le gouvernail ! Attrapez la drisse ! Remontez le safran ! Chassez-moi cette satanée bête loin du gouvernail !

Le vodianoï mordait et secouait le safran, ignorant les cris et les coups de gaffe. Le safran craqua, un morceau de planche resta entre les dents du monstre. Soit il convint que c'était suffisant, soit le sortilège de la renarde avait perdu de sa puissance, car le monstre piqua une tête et disparut.

En provenance de la rive, ils entendirent les glapissements de l'aguara.

— Quoi encore ? hurla Pudlorak en agitant les bras. Qu'est-ce qu'elle va encore nous faire ? Monsieur le sorceleur !

— Dieux..., sanglota Kevenard van Vliet. Pardonnez-moi de ne pas avoir cru en vous... Pardonnez-nous d'avoir tué la jeune fille... Dieux, sauvez-nous !

Soudain, ils sentirent sur leur visage le souffle du vent. La voile aurique, qui jusque-là pendouillait tristement, claqua, la bôme grinça.

— Ça s'élargit ! s'écria Fysh depuis la proue. Là-bas ! Là-bas ! Une large coulée, la rivière à coup sûr ! Dirige-toi par là, batelier ! Par là !

Effectivement, le couloir de la rivière commençait à s'élargir. Derrière le mur vert des roseaux se dessinait quelque chose qui ressemblait à une forme de coulée.

— On a réussi ! s'exclama Cobbin. Ah ! On a gagné ! On s'est dépêtrés des marais !

— Première marque ! hurla le matelot au plomb. Premièèèèèèè maaarqueeèè !

— Virez de bord ! rugit Pudlorak, repoussant le barreur et effectuant lui-même la manœuvre. Haut-foooooond !

Le *Prophète Lebioda* tourna sa proue vers le bras hérissé de pneumatophores.

— Où tu vas ? s'époumonait Fysh. Qu'est-ce que tu fais ? Vogue vers la coulée ! Là-bas ! Là-bas !

— On ne peut pas ! Ce sont les hauts-fonds là-bas ! On va s'échouer ! On atteindra la coulée par le bas, c'est plus profond ici !

Ils entendirent de nouveau l'aguara glapir. Mais elle demeurait invisible.

Addario Bach secoua Geralt par la manche.

De l'escalier menant aux cabines surgit Petru Cobbin, tirant Parlaghy par le col ; ce dernier tenait à peine sur ses jambes. Derrière eux un matelot portait la jeune fille, enroulée dans un manteau. Les quatre autres se tenaient à leurs côtés, ils formaient un mur, faisant front au sorceleur. Ils étaient armés de hachettes, d'aiguillons, de crochets métalliques.

— Bon, les gars, y'en a marre, éructa le plus grand. On a envie de vivre, nous autres. Il est grand temps de faire quelque chose.

— Laissez l'enfant, dit Geralt, les lèvres serrées. Lâche le marchand, Cobbin.

— Non, monsieur, répliqua le matelot en secouant la tête. Le petit cadavre et le négociant passeront ensemble par-dessus bord, ça retiendra la créature. Ça nous laissera le temps de nous sauver comme ça.

— Et puis, intervint un autre d'une voix rauque, ne vous mêlez pas de ça, vous. On n'a rien contre vous, mais n'essayez pas de faire obstacle. Ou vous allez le regretter.

Kevenard van Vliet se recroquevilla près du bord, il hoqueta en détournant la tête. Pudlorak aussi abandonna, l'air résigné, la bouche serrée ; on voyait qu'il ne réagirait pas à la révolte de son propre équipage.

— Voilà qui est raisonnable. (Petru Cobbin poussa Parlaghy.) Le marchand et le macchabée par-dessus bord, c'est notre unique chance de survie. Écarte-toi, sorceleur ! Allez, les gars ! Qu'on les mette dans le canot !

— Quel canot ? demanda tranquillement Addario Bach. Celui-là, peut-être ?

Déjà assez loin du *Prophète*, Javil Fysh ramait, voûté sur le banc du bachot, et se dirigeait vers la coulée. Il pagayait avec ardeur, les pales des rames faisant gicler l'eau et rejetant les algues.

— Fysh ! rugit Cobbin. Espèce de gredin ! Salopard de mes deux !

Fysh se retourna, plia son coude et leur fit un bras d'honneur. Après quoi, il s'empara de nouveau des rames.

Mais il n'alla pas bien loin.

Sous les yeux de l'équipage du *Prophète*, la barque s'éleva soudain

au milieu d'un geyser d'eau ; ils virent la gueule dentée d'un immense crocodile qui agitant sa queue. Fysh tomba par-dessus bord, il se mit à nager, en criant, en direction de la rive aux eaux peu profondes, hérissée des racines de taxodiums. Le crocodile le poursuivait, mais la palissade de pneumatophores ralentit sa course. Fysh parvint à atteindre le bord, et se jeta poitrine en avant sur la première roche qu'il rencontra. Ce n'était pas une roche.

L'énorme tortue serpentine ouvrit les mâchoires et happa le bras de Fysh jusqu'au coude. Ce dernier hurla, se démena, battit des jambes, troublant la surface des marécages. Le crocodile surgit hors de l'eau et le saisit par le mollet. Fysh hurla.

Durant quelques instants, on se demanda lequel des deux reptiles, de la tortue ou du crocodile, aurait le dessus. Le bras de Fysh resta dans la gueule de la tortue, son os blanc claviforme saillant au milieu d'un miasme sanguinolent. Le reste fut emporté par le crocodile. Sur la surface trouble de la rivière, on ne vit plus qu'une grande tache rouge.

Geralt profita de la stupeur de l'équipage. Il ravit des mains du matelot le cadavre de la jeune fille, recula jusqu'à la proue. Addario Bach se tenait à ses côtés, armé d'une pagaie.

Mais ni Cobbin, ni aucun des marins n'essayait de s'opposer. Bien au contraire, tous s'empressèrent de reculer. En hâte. Pour ne pas dire en panique. Une pâleur mortelle avait soudain envahi leur visage. Recroquevillé près du bord, Kevenard van Vliet fut pris d'un sanglot, il se cacha la tête entre les genoux et la couvrit de ses mains.

Geralt jeta un coup d'œil derrière lui.

Pudlorak avait-il été distrait ou était-ce le gouvernail qui, endommagé par le vodianoi, avait fait des siennes ? Non seulement le sloop s'était dirigé droit sous une branche pendante, mais il avait heurté des troncs renversés. L'aguara en profita. Elle bondit adroitement, sur la proue, sans bruit, en toute légèreté. Sous sa forme animale. Lorsque Geralt l'avait vue précédemment, sur fond de ciel bleu, elle lui avait paru noire, d'un noir de goudron. Elle n'était pas comme ça. Sa fourrure était sombre, le bout de sa queue était d'un blanc neigeux, mais le gris dominait dans son pelage, surtout sur la tête, plus typique des corsacs que des renards gris.

Elle se métamorphosa, se redressa, se transforma en femme, une grande femme. À tête de renard. Avec des oreilles pointues et un museau allongé. Au moment où elle ouvrit la gueule, il entrevit ses deux rangées de crocs éclatants.

Geralt s'agenouilla, posa lentement le corps de la fillette sur le pont, recula. L'aguara hurla, d'une voix déchirante ; elle fit claquer ses mâchoires dentées, s'avança vers lui. Parlaghy poussa un cri, remua les bras, paniqué, s'échappa des mains de Cobbin et sauta par-dessus bord. Il coula au fond immédiatement.



Van Vliet pleurait. Cobbin et les matelots, toujours blêmes, se serrèrent autour de Pudlorak. Ce dernier ôta son bonnet.

Le médaillon autour du cou du sorceleur vibrait fortement, il oscillait, l'irritait. L'aguara s'était agenouillée auprès de la fillette, elle faisait de drôles de bruits, entre ronronnements et sifflements. Soudain, elle releva la tête, montra ses crocs. Elle grogna sourdement. Ses yeux flamboyèrent. Geralt ne bougea pas.

— Nous avons commis une faute, dit-il. Les choses sont devenues très difficiles. Mais qu'elles ne le deviennent pas davantage. Je ne peux permettre que tu fasses du mal à ces gens. Je m'y opposerai.

La renarde se leva, la fillette dans les bras. Elle promena son regard sur chacun des hommes. Pour finir, elle tourna les yeux vers Geralt.

— Tu t'es mis en travers de mon chemin, dit-elle en glapissant, mais de manière distincte, en articulant clairement chaque mot. Pour les défendre.

Geralt ne répondit pas.

— J'ai ma fille dans les bras, conclut-elle. C'est plus important que vos vies. Mais c'est toi qui t'es porté à leur défense, cheveux blancs. Et donc je reviendrai pour toi. Un jour. Lorsque tu auras oublié. Et que tu ne t'y attendras pas.

Elle sauta avec agilité sur le pavois, et de là sur un tronc renversé. Puis elle disparut dans les broussailles.

Seuls les sanglots de van Vliet trouaient le silence qui s'ensuivit.

Le vent était tombé, l'air devint lourd. Porté par le courant, le *Prophète* se libéra des branchages, il se mit à dériver au milieu du bras. De son bonnet, Pudlorak s'essuya les yeux et le front.

Le matelot à la proue poussa un cri. Cobbin l'imita. Suivi de tous les autres.

Derrière l'épaisseur des roseaux et le riz sauvage apparurent soudain les toits de chaume des maisons. Ils virent des filets qui séchaient sur des pieux. Le sable jaune de la plage. Le débarcadère. Et plus loin, derrière les arbres bordant la pointe de terre, sous un ciel bleu, le large courant de la rivière.

— La rivière ! La rivière ! Enfin !

Tous criaient. Les matelots, Petru Cobbin, van Vliet. Seuls Geralt et Addario Bach ne se joignaient pas au chœur.

Poussant la barre du gouvernail, Pudlorak aussi se taisait.

— Que fais-tu ? hurla Cobbin. Tu vas où ? Dirige-toi vers la rivière ! Là-bas ! Sur la rivière !

— Pas moyen. (On sentait le désespoir et la résignation dans la voix du capitaine.) La bonace, le bateau répond à peine au gouvernail, et le courant est de plus en plus fort. Nous dérivons, il nous repousse, nous porte à nouveau vers le bras. On retourne vers les marécages.

— Non !

Cobbin pesta. Et sauta par-dessus bord. Il nagea en direction de la plage.

Les marins sautèrent à sa suite. Tous. Geralt ne parvint à en retenir aucun. Saisissant fortement van Vliet qui s'apprêtait à faire de même lui aussi, Addario Bach le remit à sa place.

— Un ciel bleu, dit-il. Une plage au sable doré. La rivière. C'est trop beau pour être vrai. Donc, ça ne l'est pas.

Et l'image se mit d'un coup à clignoter. Soudain, là où à peine un instant auparavant se trouvaient des cabanes de pêcheurs, la plage dorée et, derrière un pan de terre, le canal de la rivière, le sorcelleur entrevit très brièvement des enchevêtrements de tillandsias qui touchaient presque la surface de l'eau, suspendus à des branches d'arbres moribonds ; des rives marécageuses, hérissées des pneumatophores des taxodiums ; une étendue noire, bouillonnante, prête à tout engloutir. Un océan de plantes aquatiques. Un labyrinthe infini de bras de mer.

En une fraction de seconde, il vit ce que cachait l'ultime illusion de l'aguara.

Les nageurs commencèrent soudain à crier et à se débattre dans l'eau et, l'un après l'autre, à disparaître dans les flots.

Petru Cobbin émergea, s'étranglant et hurlant, couvert de sangsues rayées qui se tortillaient, grosses comme des anguilles. Ensuite, il se cacha sous l'eau et n'en sortit plus.

— Geralt !

Addario Bach attira avec sa pagaie la barque qui avait survécu à sa confrontation avec le crocodile. Elle avait dérivé jusqu'au bord du sloop. Le nain y sauta, et recueillit van Vliet, toujours hébété, des bras de Geralt.

— Capitaine !

Pudlorak leur fit signe de son bonnet.

— Non, monsieur le sorcelleur ! Je n'abandonnerai pas mon bateau, je l'amènerai au port, quoi qu'il arrive ! Et sinon, je coulerai en même temps que lui ! Adieu !

Le *Prophète Lebioda* dériva tranquillement, majestueusement, il s'engagea dans le bras de mer et disparut.

Addario Bach cracha dans ses mains, il s'arc-bouta, tira les rames. La barque fila sur l'eau.

— Vers où ?

— La coulée, là-bas, après les bas-fonds. C'est là qu'est la rivière. J'en suis sûr. Nous déboucherons sur la route maritime, nous rencontrerons bien un bateau. Et sinon, ma foi ce canot nous emmènera jusqu'à Novigrad.

— Pudlorak...

— Il s'en sortira. Si tel est son destin.

Kevenard van Vliet pleurnichait. Addario ramait.

Le ciel s'était assombri. Ils entendirent au loin un grondement de tonnerre prolongé.

— L'orage arrive, dit le nain. On va être trempés, par la peste.

Geralt pouffa. Et ensuite, il se mit à rire. À rire de bon cœur, ouvertement. D'un rire contagieux. Car quelques secondes après, ils s'en donnaient à cœur joie tous les deux.

Addario pagayait à coups de rames vigoureux, réguliers. La barque filait sur l'eau comme une flèche.

— Tu rames comme si tu n'avais jamais rien fait d'autre dans la vie, nota Geralt en essuyant les larmes provoquées par son rire. Je pensais que les nains ne savaient pas naviguer, ni nager...

— Tu cèdes aux stéréotypes.

## INTERLUDE

*Quatre jours plus tard*

La salle des ventes des frères Borsody, à Novigrad, se trouvait sur une placette près de la rue Principale, qui était, de fait, l'artère principale de la ville, ; elle reliait la place du marché au temple du Feu éternel. Au début de leur carrière, les frères, qui faisaient commerce de chevaux et de moutons, ne pouvaient s'offrir alors qu'une resserre dans les faubourgs. Quarante-deux ans après sa création, la salle des ventes occupait un immeuble impressionnant de trois étages, dans le quartier le plus prestigieux de la ville. Elle était toujours restée aux mains de la famille, mais les enchères ne concernaient plus désormais que les pierres précieuses, des diamants, principalement, ainsi que des œuvres d'art, des antiquités et des objets de collection. Les enchères avaient lieu une fois par trimestre, les vendredis, invariablement.

Ce jour-là, la salle des ventes était remplie jusqu'à la dernière place pratiquement. Une bonne centaine de personnes étaient présentes, selon les estimations d'Antea Derris.

Le brouhaha et les bourdonnements se calmèrent. Derrière le pupitre vint prendre place le commissaire-priseur. Abner de Navarette.

Abner de Navarette, comme à son habitude, se présentait admirablement dans un caftan de velours noir et un gilet de brocart doré. Ses nobles traits et sa physionomie auraient fait des envieux chez les jeunes princes, son maintien et ses manières, chez les aristocrates. C'était un secret de polichinelle qu'Abner de Navarette était en effet un aristocrate, exclu de sa famille, déshérité pour ivrognerie, prodigalité et libertinage. Sans la famille Borsody, il vivrait de mendicité. Mais les Borsody avaient besoin d'un commissaire-priseur à l'allure d'aristocrate. Et pour ce qui concernait l'allure, aucun autre candidat n'égaleait Abner de Navarette.

— Bonsoir mesdames, bonsoir messieurs. (Sa voix était du même velours que son caftan.) Bienvenue dans la salle des Borsody pour les enchères trimestrielles des œuvres d'art et antiquités. La collection, unique en son genre, qui fait l'objet de ces enchères et dont vous avez pu prendre connaissance dans notre galerie, provient en totalité de fonds privés.

» Ainsi que je le constate, la majeure partie de notre assistance est composée de nos hôtes et de nos clients permanents, pour qui les principes de notre maison et les règles en vigueur au cours des enchères ne sont pas étrangers. Toutes les personnes présentes se sont vu décerner à l'entrée une brochure avec le règlement. Je considère donc que tous sont informés de nos prescriptions et conscients des conséquences en cas de violation. Commençons donc sans tarder.

» Lot numéro un : figurine en néphrite, représentant un groupe de nymphes... humm... avec trois faunes. Vieille d'une centaine d'années. Réalisée, selon nos experts, par des gnomes. Prix initial : deux cents couronnes. Je vois deux cent cinquante. C'est tout ? Quelqu'un propose davantage ? Non ? Vendue au monsieur portant le numéro trente-six.

Deux clerks installés au pupitre voisin inscrivaient scrupuleusement le résultat des ventes.

— Lot numéro deux : *Aen N'og Mab Taeds'morc*, recueil de contes elfiques et de fables en vers. Richement illustré. Parfait état. Prix initial : cinq cents couronnes. Cinq cent cinquante, monsieur le marchand Hofmeier. Monsieur le conseiller Drofuss, six cents. M. Hofmeier, six cent cinquante. C'est tout ? Vendu pour six cent cinquante couronnes à M. Hofmeier d'Hirundum.

» Lot numéro trois : instrument en ivoire, de forme... humm... oblongue et allongée, servant à... humm... au massage sans doute. Provenance d'outre-mer, âge inconnu. Prix initial : cent couronnes. Je vois cent cinquante. Deux cents, la dame au petit masque avec le numéro quarante-trois. Deux cent cinquante, la dame au voile, avec le numéro huit. Personne n'offre plus ? Trois cents, madame la pharmacienne Vorsterkranz. Trois cent cinquante ! Aucune dame ne donnera davantage ? Vendu pour trois cent cinquante couronnes à la dame portant le numéro quarante-trois.

» Lot numéro quatre : *Antidotarius magnus*, un traité de médecine unique, édité par l'université de Castell Graupian, au début de l'existence de la faculté. Prix initial : huit cents couronnes. Je vois huit cent cinquante. Neuf cents, monsieur le docteur Ohnesorg. Mille, vénérable Marti Sodergren. C'est tout ? Vendu pour mille couronnes à Mme Sodergren.

» Lot numéro cinq : *Liber de naturis bestiarum*, un merle blanc, relié en planchettes de hêtre, richement illustré...

» Lot numéro six : *La Petite Fille avec un chaton*, portrait de trois quarts, huile sur toile, école cintrasienne. Prix initial...

» Lot numéro sept : sonnette avec manche en cuivre, travail nain, âge de la trouvaille difficile à évaluer, mais elle date assurément des temps antiques. Une inscription figure en runes naines, proclamant : « Qu'as-tu à sonner, andouille. » Prix initial...

» Lot numéro huit : huile et *tempera* sur toile, artiste inconnu. Un chef-d'œuvre. Veuillez prêter attention à la chromatique inhabituelle, au jeu des couleurs et à la dynamique de la lumière. Une atmosphère de demi-pénombre et le merveilleux coloris de la nature sylvestre, rendu de manière magistrale. Et dans la partie centrale, dans un mystérieux clair-obscur, regardez s'il vous plaît, la figure principale de l'œuvre : un cerf en rut. Prix initial...

» Lot numéro neuf : *Ymago mundi*, connu aussi sous le nom de *Mundus novus*. Un livre d'une rareté exceptionnelle, l'université d'Oxenfurt n'en possède qu'un seul spécimen, de rares exemplaires sont entre des mains privées. Relié en peau de caprin, cordouane. Parfait état. Prix initial : mille cinq cents couronnes. Cher monsieur Vimme Vinaldi, mille six cents. Vénérable capelan Prochaska, mille six cent cinquante. Mille sept cents à la dame au fond de la salle. Mille huit cents, M. Vivaldi. Mille huit cent cinquante, vénérable Prochaska. Mille neuf cent cinquante, M. Vivaldi. Deux mille couronnes, bravo ! vénérable Prochaska. Deux mille cent, M. Vivaldi. Quelqu'un offre-t-il davantage ?

— Ce livre est impie, il renferme un contenu hérétique ! Il devrait être brûlé ! Je veux l'acquérir pour le brûler ! Deux mille deux cents couronnes !

— Deux mille cinq cents ! lança Vimme Vivaldi en caressant sa barbe blanche bien soignée. Donneras-tu plus, brûleur dévot ?

— C'est un scandale ! Le Mammon triomphe ici sur la droiture ! Les nains païens sont mieux traités que les humains ! Je me plaindrai aux autorités !

— Le livre est vendu pour deux mille cinq cents couronnes à M. Vivaldi, annonça tranquillement Abner de Navarette. Je rappelle par ailleurs au vénérable Prochaska les principes et le règlement en vigueur dans la maison des Borsody.

— Je sors !

— Au revoir. Veuillez nous pardonner, Mesdames et Messieurs. Il arrive que l'unicité et les richesses offertes par la maison des Borsody suscitent des émotions. Poursuivons. Lot numéro dix : une rareté absolue, une trouvaille exceptionnelle, deux épées de sorceleur. La salle des ventes a décidé d'en faire un jeu complet et de les proposer comme tel, et non pas séparément, en hommage au sorceleur à qui elles ont servi voici des années. La première épée est en acier, provenant d'une météorite. La lame a été forgée et affilée à Mahakam, l'authenticité du poinçon nain a été confirmée par nos experts.

» La seconde épée, en argent. Sur la garde et toute la longueur de la lame, des signes runiques et des glyphes qui confirment son caractère original. Prix initial : mille couronnes pour le lot. Mille cinquante, le monsieur avec le numéro dix-sept. C'est tout ? Personne n'offre davantage ? Pour une telle rareté ?

» C'est de la merde, pas de l'argent, marmonna Nikefor Muus, un fonctionnaire municipal assis au dernier rang qui, tour à tour, serrait les poings ou coiffait de ses doigts tachés d'encre ses rares cheveux. Je savais que cela ne valait pas la peine...

Antea Derris le fit taire d'un sifflement.

— Mille cent, monsieur le comte Horvath. Mille deux cents, le

monsieur avec le numéro dix-sept. Mille cinq cents, cher M. Nino Cianfanelli. Mille six cents, le monsieur au masque. Mille sept cents, le monsieur au numéro dix-sept. Mille huit cents, monsieur le comte Horvath. Deux mille, le monsieur au masque. Deux mille cent, cher M. Cianfanelli. Deux mille deux cents, le monsieur au masque. C'est tout ? Deux mille cinq cents, cher M. Cianfanelli... Monsieur, au numéro dix-sept...

Le monsieur au numéro dix-sept fut soudain saisi sous les bras par deux robustes sbires qui avaient furtivement pénétré dans la salle.

— Jerosa Fuerte, surnommé la Brochette, énonça un troisième sbire à travers ses lèvres serrées. (Il tenait son gourdin pointé contre la poitrine de l'homme capturé par ses acolytes.) Un mandat d'arrêt a été prononcé contre toi, tueur à gages. Tu es en état d'arrestation. Qu'on l'emmène.

— Trois mille ! hurla Jerosa Fuerte, la Brochette, en agitant la palette avec le numéro dix-sept qu'il tenait toujours à la main. Trois... mille...

— Je suis désolé, dit froidement Abner de Navarette. Le règlement. L'arrestation de l'enchérisseur annule son offre. L'offre valable est celle de M. Cianfanelli, à deux mille cinq cents. Qui propose davantage ? Deux mille six cents, comte Horvath. C'est tout ? Deux mille sept cents, le monsieur au masque. Trois mille, cher monsieur Cianfanelli. Je ne vois pas d'autre offre...

— Quatre mille.

— Ah ! Cher monsieur Molnar Giancardi. Bravo, bravo ! Quatre mille couronnes. Quelqu'un donnera-t-il davantage ?

— Je les voulais pour mon fils, gronda Nino Cianfanelli. Alors que toi, Molnar, tu n'as que des filles. Qu'as-tu besoin de ces épées ? Mais soit, comme tu veux. Je renonce.

— Les épées sont vendues à M. Molnar Giancardi pour quatre mille couronnes, informa Navarette. Nous poursuivons, chères dames, chers messieurs. Lot numéro onze : un manteau avec col en fourrure de singe...

Nikefor Muus, l'air radieux et pointant les dents comme un castor, tapota Antea Derris sur l'omoplate. Énergiquement. Par un dernier effort, Antea se retint de lui donner un coup de poing dans la figure.

— Sortons, siffla-t-elle.

— Et l'argent ?

— Une fois les enchères terminées et les formalités réglées. Cela prendra un peu de temps.

Ignorant les borborygmes de Muus, Antea se dirigea vers la porte. Un regard posé sur elle l'agaça ; elle jeta un coup d'œil discret. C'était une femme. Aux cheveux noirs. Vêtue de noir et de blanc. Avec une étoile en obsidienne sur son décolleté.

Antea fut parcourue d'un frisson.

\*\*\*

Antea avait raison. Les formalités durèrent. Ils ne purent se rendre à la banque que deux jours plus tard. Une filiale d'une banque naine qui, comme toutes les banques, sentait l'argent, la cire et le bois d'acajou.

— Trois mille trois cent trente-six couronnes à régler, annonça le clerc. Après déduction de la provision de la banque, qui se monte à un pour cent.

— Quinze pour les Borsody, un pour la banque ! rugit Nikefor Muus. Ils prendraient un pourcentage sur tout ! Tous des voleurs ! Le fric !

— Un instant. (Antea le fit patienter.) Réglons d'abord nos affaires, les tiennes et les miennes. J'ai droit moi aussi à ma commission. Quatre cents couronnes.

— Mais enfin ! s'égosilla Muus, attirant sur lui les regards des autres clercs et des clients de la banque. Quels quatre cents ? J'ai reçu à peine trois mille et des poussières des Borsody...

— Conformément à notre accord, il me revient dix pour cent du résultat de l'enchère. Les frais, ça te regarde. Et ils ne pèsent que sur toi.

— Qu'est-ce que tu me... ?

Antea Derris lui décocha un regard. Cela suffit. On notait peu de ressemblances entre Antea et son père. Mais la fille était capable d'envoyer les mêmes coups d'œil que son géniteur. Pyral Pratt. Celui d'Antea, présentement, fit que Muus se recroquevilla.

— Pour la somme qui me revient, je vous demanderai un chèque de banque d'un montant de quatre cents couronnes. Je n'ignore pas que la banque prend une commission, je l'accepte.

— Moi je veux mon fric en liquide ! (Le fonctionnaire municipal désigna un grand havresac en cuir qu'il avait traîné jusqu'ici.) Je le remporterai chez moi et je le cacherai bien ! Aucune espèce de banque voleuse ne me tirera aucune commission !

— C'est une somme importante, dit le clerc en se levant. Veuillez patienter.

En sortant du bureau, le clerc avait entrouvert la porte, un court instant seulement, mais Antea aurait juré avoir vu une femme aux cheveux noirs, vêtue de noir et de blanc.

Elle fut parcourue d'un frisson.

\*\*\*



— Merci, Molnar, dit Yennefer. Je n'oublierai pas ce service.

— Me remercier pour quoi ? répliqua en souriant Molnar Giancardi. Qu'ai-je donc fait ? En quoi donc t'ai-je rendu service ? En achetant aux enchères un lot désigné ? En payant ledit lot avec l'argent de ton compte privé ? Et peut-être aussi parce que je me suis retourné il y a quelques instants, lorsque tu as jeté un sort ? Je me suis retourné parce que je regardais par la fenêtre cette courtière qui s'éloignait en se déhanchant et se dandinant gracieusement. Elle est à mon goût, je ne le cache pas, la petite dame, bien que je ne raffole pas des femmes humaines. Est-ce qu'à elle aussi ton sort causera... des soucis ?

— Non, répondit la magicienne. Il ne lui arrivera rien. Elle a pris un chèque, pas de l'or.

— C'est clair. Tu emportes tout de suite, je présume, les épées du sorceleur ? Elles représentent pour lui...

— Tout, acheva Yennefer. Il est lié à elles par le destin. Je sais, je sais, et comment. Il me l'a dit. Et je commençais même à le croire. Non, Molnar, je n'emporterai pas ces épées aujourd'hui. Qu'elles restent au dépôt. J'enverrai rapidement une personne habilitée les chercher. Je quitte Novigrad aujourd'hui même.

— Moi aussi. Je vais à Trétogor, contrôler là-bas aussi notre filiale. Ensuite, je rentre chez moi, à Gors Velen.

— Eh bien ! Merci, encore une fois. Au revoir, nain.

— Au revoir, magicienne.

## INTERLUDE

*Cent heures exactement depuis la réception de l'or  
à la banque Giancardi à Novigrad.*

— Tu es interdit d'entrée, annonça le videur Tarp. Tu le sais bien. Dégage de l'escalier.

— Et ça, tu l'as vu, goujat ? dit Nikefor Muus en agitant et en faisant tinter une escarcelle ventrue. As-tu jamais vu dans ta vie autant d'or à la fois ? Hors de mon chemin, c'est un môssieu qui arrive ! Un riche môssieu ! Écarte-toi, rustre !

— Laisse-le passer, Tarp.

Surgi de l'intérieur de l'hostellerie, Febus Ravenga apparut sur le seuil.

— Les clients s'inquiètent. Je ne veux pas d'agitation ici. Et toi, fais attention. Tu m'as trompé une fois déjà, tu ne recommenceras pas une deuxième. Il vaut mieux pour toi que tu aies de quoi payer cette fois, Muus.

— Monsieur Muus ! Monsieur ! insista le fonctionnaire en repoussant Tarp. Fais attention à qui tu t'adresses, aubergiste !

» Du vin ! s'écria-t-il en prenant ses aises à la table. Le plus cher que vous ayez !

— Le plus cher, osa le *Maître*, coûte soixante-dix couronnes...

— J'ai ce qu'il faut ! Qu'on m'apporte un plein pichet, vite !

— Moins fort, lui rappela Ravenga. Moins fort, Muus.

— Laisse-moi parler, aigrefin ! Escroc ! Parvenu ! Qui es-tu, pour m'empêcher de parler ? L'enseigne est dorée, mais il reste toujours du crottin sur la tige de tes chaussures. Et la merde sera toujours de la merde ! Regarde donc un peu par ici ! As-tu jamais vu autant d'or d'un coup ? Hein ?

Nikefor Muus mit sa main dans l'escarcelle, il en sortit une poignée de monnaies d'or et les lança avec fougue sur la table.

Les pièces jaillirent en une substance brunâtre. Une monstrueuse odeur d'excréments se répandit tout autour.

Les hôtes du *Natura Rerum* quittèrent précipitamment leur table et se ruèrent vers la sortie ; ils suffoquaient et se cachaient le nez dans leur serviette. Le *Maître* se plia en deux, dans un élan vomitif. Quelqu'un poussa un cri, un autre pesta. Febus Ravenga ne frémit pas d'un pouce. Il se tenait telle une statue, les bras croisés sur sa poitrine.

Muus, frappé de stupeur, secouait la tête ; il écarquilla les yeux, les frotta, les fixa sur le tas putride étalé sur la nappe. Enfin, il se ressaisit, mit la main dans son sac. Et la ressortit pleine d'un épais magma.

— Tu as raison, Muus, dit Febus Ravenga d'une voix glaciale. La merde sera toujours de la merde. Qu'on le jette dehors.

Le fonctionnaire municipal fut embarqué sans même opposer de résistance ; il était trop hébété par ce qui s'était passé. Tarp l'entraîna derrière les commodités. Sur un signe de Ravenga, des valets ôtèrent le couvercle en bois de la fosse d'aisances. À cette vue, Muus se ressaisit, il se mit à hurler, à s'arc-bouter, à ruer. Cela ne lui fut pas d'un grand secours. Tarp le traîna jusqu'à la fosse et le jeta au fond. Le jeune homme tomba dans les rares excréments. Mais il ne coula pas. Il tenait les bras et les jambes écartés et ne coulait pas, maintenu à la surface de la bouillasse par les tortillons de paille, les bouts de chiffon, les bâtonnets qu'on y avait jetés, ainsi que par des pages froissées, arrachées de divers livres savants ou religieux.

Febus Ravenga prit sur le mur de la remise une fourche en bois pour le foin, constituée d'une branche bifide.

— La merde était et restera de la merde, dit-il. Et finit toujours par retomber dans la merde.

Il appuya sur la fourche et immergea Muus. Jusqu'à la tête. Avec un clapotis Muus revint à la surface en beuglant, toussant et crachant. Ravenga lui permit d'expectorer un peu et de reprendre son souffle, après quoi il l'immergea de nouveau. Cette fois, vraiment profondément.

Ayant renouvelé l'opération plusieurs fois encore, il jeta la fourche.

— Laissez-le là, ordonna-t-il. Qu'il se débrouille tout seul.

— Ce ne sera pas facile, jugea Tarp. Ça va durer un bout de temps.

— Que cela dure. Il n'y a aucune urgence.

« À mon retour (eh ! je m'en désespère),  
Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé. »

Pierre de Ronsard

## CHAPITRE 16

Toutes voiles dehors, le *Pandora Parvi*, une goélette novigradienne, pénétrait justement dans la rade. C'était, ma foi, un bien beau bateau. *Beau et rapide*, songea Geralt en descendant la coupée pour se retrouver sur le quai animé. À Novigrad, il avait vu la goélette, il s'était renseigné, il savait qu'elle devait prendre la mer deux jours après la galère *Stinta*, sur laquelle il avait lui-même embarqué. Et pourtant il était arrivé à Kerack quasiment en même temps. *Peut-être aurait-il fallu attendre et monter à bord de la goélette*, s'interrogeait-il. *Deux jours de plus à Novigrad, qui sait, peut-être aurais-je obtenu malgré tout quelques informations.*

*Vaines divagations*, estima-t-il. *Peut-être, qui sait ? Ou peut-être pas. Ce qui s'est passé est passé, plus personne n'y changera rien. Inutile d'ergoter.*

D'un regard il prit congé de la goélette, du phare, de la mer et de l'horizon assombri par des nuages orageux. Après quoi, d'un pas alerte, il se dirigea vers la ville.

\*\*\*

Devant la villa, des porteurs étaient en train d'emporter un palanquin, délicate construction aux petits rideaux couleur lilas. On devait être mardi, mercredi ou jeudi. Ces jours-là, Lytta Neyd recevait ses patientes, des dames fortunées, en général, issues de la haute société, et qui utilisaient, précisément, de pareilles chaises.

Le portier le laissa entrer sans dire un mot. Et c'était tant mieux. Geralt n'était pas d'humeur enjouée, et sans doute aurait-il répliqué lui-même d'un mot également. Voire de deux ou trois.

Le patio était vide, l'eau de la fontaine bruissait doucement. Sur la table en malachite étaient posées une carafe et des coupes. Geralt se servit sans cérémonie.

Lorsqu'il releva la tête, il vit Mosaïque. En blouse blanche et tablier. Blême. Les cheveux plaqués.

— C'est toi, dit-elle. Tu es revenu.

— Oui, c'est moi assurément, confirma-t-il sèchement. Et oui, assurément, je suis revenu. Et ce vin, assurément, a quelque peu suri.

— Moi aussi, je suis contente de te voir.

— Corail ? Elle est là ? Et si oui, où est-elle ?

— Je viens de la voir, répondit Mosaïque en haussant les épaules, il y a un instant, entre les jambes d'une patiente. Elle y est toujours, assurément.

— Effectivement, tu n'as pas le choix, Mosaïque, répliqua-t-il tranquillement, en la regardant dans les yeux. Tu dois devenir magicienne. Vraiment, tu as d'énormes aptitudes et prédispositions.

On n'apprécierait pas ton esprit pointu dans une manufacture de tissus. Et encore moins dans un lupanar.

— J'apprends et je m'améliore, répondit-elle sans baisser le regard. Je ne sanglote plus dans mon coin. J'ai pleuré tout mon soûl. Cette étape est derrière moi.

— Non, c'est faux, tu te leures toi-même. Tout n'est pas derrière toi, au contraire. Et le sarcasme ne te protégera pas. D'autant qu'il est factice et mal imité. Mais ça suffit, ce n'est pas à moi de te donner des leçons de vie. Où est Corail, ai-je demandé ?

— Ici. Bonjour.

Tel un fantôme, la magicienne avait surgi de derrière un rideau. Comme Mosaïque, elle portait une blouse de médecin blanche, et ses cheveux roux étaient attachés, cachés dans un petit bonnet en toile qu'il aurait trouvé ridicule dans des circonstances habituelles. Mais elles ne l'étaient pas, et le rire n'était pas de mise, il lui fallut quelques secondes pour le comprendre.

Elle vint vers lui et, sans un mot, l'embrassa sur la joue. Elle avait les lèvres froides. Et les yeux cernés.

Elle sentait les médicaments. Et aussi ce produit dont elle se servait comme désinfectant. C'était une odeur de malade, désagréable, repoussante. Une odeur où l'on devinait la peur.

— Nous nous verrons demain, le prévint-elle. Demain, tu me raconteras tout.

— Demain.

Elle tourna vers lui son regard, un regard qui venait de très loin, d'au-delà de l'abîme du temps et des événements qui les séparaient. Il lui fallut quelques secondes pour prendre conscience de la profondeur de cet abîme, et de combien les événements les séparaient.

— Ou peut-être après-demain plutôt. Va en ville. Vois le poète, il s'est beaucoup inquiété à ton sujet. Mais pars à présent, je t'en prie. Je dois m'occuper d'une patiente.

Lorsqu'elle fut partie, il regarda Mosaïque. Avec suffisamment d'éloquence, sans doute, car elle n'hésita pas à lui fournir des explications.

— Nous avons eu un accouchement ce matin, dit-elle, et sa voix s'altéra légèrement. Difficile. Elle s'est décidée pour les forceps. Et tout ce qui pouvait mal se passer se passa mal.

— Je comprends.

— J'en doute.

— Au revoir, Mosaïque.

— Tu as été absent longtemps, reprit-elle en relevant la tête. Beaucoup plus longtemps qu'elle ne le supposait. À Rissberg, ils ne savaient rien, ou feignaient de ne rien savoir. Il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas ?

- Oui, il s'est passé quelque chose.
- Je comprends.
- J'en doute.

\*\*\*

La perspicacité de Jaskier était impressionnante. Il affirmait un fait dont Geralt n'avait pas pleinement pris conscience de l'évidence. Et qu'il n'acceptait pas encore jusqu'au bout.

— Alors, c'est fini, hein ? Autant en emporte le vent ? Mais bien sûr, elle et les magiciens avaient besoin de toi, tu as fait ce que tu avais à faire, à présent tu peux t'en aller. Et tu sais quoi ? Je suis content que ce soit fini. Cette étrange romance devait bien s'achever un jour, et plus elle durait, plus elle impliquait des conséquences dangereuses. Toi aussi, si tu veux connaître mon avis, tu devrais te réjouir de ne plus avoir à y penser et que les choses se soient passées si facilement. Ton visage devrait être animé d'un joyeux sourire, et non de cette sombre et sinistre bobine qui, crois-moi, ne te réussit vraiment pas ; on dirait un homme à la gueule de bois monstrueuse qui, par-dessus le marché, se serait intoxiqué avec des zakouski et se demanderait quand et comment il s'est cassé une dent et d'où lui viennent ces traces de sperme sur son pantalon.

» Ou peut-être, ta prostration procède-t-elle de tout autre chose ? poursuit le barde, pas le moins du monde rebuté par le manque de réaction du sorceleur. Ne serait-ce point du fait que l'on t'ait mis à la porte pendant que tu prévoyais un final à ta manière ? De celui qui s'achève par une escampette au petit matin et des fleurs sur une table de chevet ? Ah ! Ah ! En amour comme à la guerre, mon ami, et ta belle a opéré comme un stratège averti. Elle a agi par anticipation avec une attaque préventive. Elle a dû lire *l'Histoire des guerres*, du maréchal Pelligram. Pelligram cite de nombreux exemples de victoires obtenues grâce à un tel stratagème.

Geralt ne manifestait toujours pas de réaction. Jaskier, semblait-il, n'en attendait aucune. Il termina sa bière, fit signe à l'aubergiste d'en apporter une autre.

— Prenant en considération ce qui précède, poursuit-il en serrant les chevilles de son luth, je suis, en général, pour le sexe au premier rancard. Je te le conseille à tout point de vue, à l'avenir. Cela dispense d'autres rendez-vous avec la même personne, ce qui prend du temps et finit par lasser. Et puisque nous y sommes, la jeune avocate dont tu m'avais vanté les mérites s'est révélée effectivement valoir le déplacement. Tu ne me croiras pas...

— Je te crois.

Le sorceleur, n'y tenant plus, l'interrompt avec rudesse :

— Je te crois sur parole, tu peux donc économiser ta salive.

— Mais bien sûr ! constata le barde. Déprimé, affligé, consumé par le chagrin, il en devient rêche et revêche. Ce n'est pas que la femme, apparemment. Il y a autre chose. Je le sais, sacrebleu. Et je le vois. Cela n'a rien donné à Novigrad ? Tu n'as pas récupéré tes épées ?

Geralt poussa un soupir, quoiqu'il se fût promis de ne pas le faire.

— Non. Je suis arrivé trop tard. J'ai rencontré des complications, des événements divers. Nous avons été pris par un orage, ensuite notre barque a commencé à prendre l'eau... Et puis un mégissier est tombé gravement malade... Ah, je ne vais pas t'embêter avec les détails. Pour être bref, je ne suis pas arrivé à temps. Lorsque j'ai atteint Novigrad, les enchères étaient terminées. À la salle des Borsody, on m'a rabroué vite fait. Les objets mis aux enchères sont un secret commercial, respecté aussi bien par l'exposant que par l'acheteur. La firme ne délivre aucune information à des personnes tierces, blablabla, au revoir monsieur. Je n'ai rien appris du tout. Je ne sais pas si les épées ont été vendues, et si tel est le cas, par qui elles ont été achetées. Je ne sais même pas si le voleur les a réellement mises aux enchères. Il aurait très bien pu ignorer le conseil de Pratt, trouver une autre occasion. Je ne sais rien.

— C'est la poisse ! constata Jaskier en secouant la tête. Un enchaînement de coïncidences malencontreuses. L'enquête de mon cousin Ferrant se trouve au point mort également, d'après ce qu'il me semble. Puisqu'on en parle, mon cousin ne cesse de m'interroger à ton sujet. Où es-tu, est-ce que j'ai des nouvelles, quand rentres-tu, seras-tu là à temps pour les noces du roi, et n'aurais-tu pas oublié au moins la promesse faite au prince Egmond. Bien entendu je n'ai pipé mot, ni au sujet de tes entreprises ni à celui des enchères. Mais la Saint-Lammas, je te le rappelle, approche à grand pas, il ne reste que dix jours.

— Je sais. Mais peut-être d'ici là surviendra-t-il quelque chose ? Quelque chose d'heureux, disons ? Une variante dans l'enchaînement des coïncidences malencontreuses serait la bienvenue.

— Entièrement d'accord. Et si...

Geralt ne laissa pas le barde terminer :

— Je vais réfléchir et je prendrai une décision. Rien ne m'oblige, en principe, à assister aux noces royales en tant que garde du corps ; ni Egmond ni l'instigateur n'ont retrouvé mes épées, et c'était la condition. Mais je n'exclus pas du tout d'exaucer le vœu du prince. Ne serait-ce que d'un point de vue matériel. Le prince s'est vanté de se montrer généreux. Et tout semble indiquer que j'aurai besoin de nouvelles épées, réalisées spécialement, sur commande. Et cela coûtera pas mal d'argent. Bah ! Inutile d'ergoter. Allons manger un morceau quelque part. Et boire un verre.

— Chez Ravenga, au *Natura* ?



— Pas aujourd’hui. Là, tout de suite, j’ai envie d’un bon plat, simple, naturel, et sans tralala. Si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois parfaitement. (Jaskier se leva.) Allons en bord de mer, à Palmyre. Je connais un endroit où ils te servent des harengs, de la vodka et de la soupe de poissons ; des poulettes, c’est le nom des poissons. Ne ris pas ! Ils s’appellent vraiment comme ça !

— Bah ! Peu importe leur nom. Allons-y.

\*\*\*

Le pont sur l’Adalatte était bloqué par une colonne de voitures chargées à bloc et un groupe de cavaliers tirant des chevaux non attelés. Geralt et Jaskier durent s’écarter de la route et patienter.

Un cavalier solitaire sur une jument baie fermait le défilé. La jument secoua son museau et accueillit Geralt d’un hennissement prolongé.

— Ablette !

— Bonjour, sorceleur ! (Le cavalier ôta sa capuche, découvrit son visage.) Je venais te voir, justement. Quoique je ne m’attendais pas à ce que nous tombions aussi vite l’un sur l’autre.

— Bonjour, Pinety.

Pinety sauta à bas de sa monture. Geralt remarqua qu’il était armé. C’était assez étrange, les magiciens ne portaient une arme qu’en de très rares occasions. La ceinture de Pinety, ferrée de cuivre, était alourdie d’une épée protégée d’un fourreau richement décoré. Ainsi que d’un stylet, large et solide.

Geralt prit les rênes d’Ablette, et il caressa les naseaux et la crinière de la jument. Pinety ôta ses gants et les fixa derrière sa ceinture.

— Daigne me pardonner, maître Jaskier, dit-il, mais je souhaiterais parler seul à seul avec Geralt. Ce que j’ai à lui dire n’est destiné qu’à ses seules oreilles.

— Geralt n’a pas de secret pour moi, se rengorgea Jaskier.

— Je sais. J’ai appris beaucoup de détails sur sa vie privée grâce à tes ballades.

— Mais...

— Jaskier, l’interrompt le sorceleur. Va voir ailleurs. Je te remercie, dit-il au magicien une fois qu’ils furent seuls. Je te remercie d’avoir ramené mon cheval, Pinety.

— J’avais remarqué que tu y étais attaché, répondit le magicien. Lorsque donc nous l’avons trouvé à la Pinède...

— Vous êtes allés à la Pinède ?

— Oui. Le constable Torquil nous a fait mander.

— Vous avez vu...

— Oui, l'interrompit rudement Pinety. Nous avons tout vu. Je n'arrive pas à comprendre, sorceleur. Je n'arrive pas à comprendre. Pourquoi ne l'as-tu pas tué tout de suite ? Là-bas, sur place ? Tu n'as pas agi, permets-moi de te le dire, de la manière la plus maligne.

*Je sais, s'abstint de reconnaître Geralt. Je le sais, et comment. Je me suis montré trop stupide pour profiter de la chance qui m'était offerte. Un cadavre en décomposition de plus, après tout, qu'est-ce que cela me coûtait ? Quelle importance, pour un tueur professionnel. J'étais dégoûté d'être votre instrument, oui, et alors ? Je suis toujours l'instrument de quelqu'un de toute façon. Il aurait fallu serrer les dents et faire ce qu'il convenait.*

— Cela te surprendra sans doute, déclara Pinety en le regardant dans les yeux, mais nous nous sommes empressés de voler à ton secours, Harlan et moi. Nous avons deviné que tu avais besoin d'aide. Nous avons pincé Degerlund le lendemain, alors qu'il en décousait avec une bande de passage.

*Vous l'avez pincé, s'abstint de reprendre le sorceleur. Et vous lui avez réglé son compte sans tarder ? Vous montrant plus malins que moi, vous n'avez pas réitéré mon erreur ? Tout juste. S'il en était ainsi, tu n'aurais pas cette mine à présent, Guincamp.*

— Nous ne sommes pas des assassins, balbutia le magicien en rougissant. Nous l'avons emmené à Rissberg. Et ça a fait toute une histoire... Tous étaient contre nous. Ortolan, ô miracle ! se comporta sobrement, alors que nous craignions le pire venant de lui. Mais Biruta Icarti, le Grêlé, Sandoval et même Zangenis qui, auparavant, nous était favorable... Nous avons entendu une longue conférence sur la solidarité de la communauté, la fraternité, la loyauté... Nous avons appris que seules les dernières des crapules envoyaient un tueur professionnel contre leur confrère, qu'il fallait être tombé bien bas pour embaucher un sorceleur contre un condisciple. Par jalousie envers ses succès scientifiques et sa réussite.

*La référence aux incidents du Plateau, à ses quarante-quatre cadavres, n'a rien donné, s'abstint de constater le sorceleur. Si l'on ne tient pas compte d'un haussement d'épaules. Et d'un long discours, sûrement, sur la science, qui exige des victimes. La fin qui justifie les moyens.*

— Degerlund, reprit Pinety, a été entendu en commission et il a eu droit à une sévère réprimande. Pour avoir pratiqué la goétie, pour les gens qui avaient été tués par le démon. Il se montra hautain, comptant visiblement sur l'intervention d'Ortolan. Mais ce dernier l'avait comme oublié, tout dévoué à sa dernière passion : l'élaboration d'une formule pour un engrais particulièrement efficace et universel, qui doit révolutionner l'agriculture. Ne pouvant compter que sur lui-même, Degerlund adopta un autre ton. Larmoyant et misérable. Il a

fait de lui un opprimé. Une victime à la mesure de ses ambitions et de son talent de magicien qui lui avait permis d'invoquer un démon impossible à maîtriser tant il était puissant. Il a juré d'abandonner la goétie, de ne plus jamais y toucher. De se consacrer entièrement aux recherches sur l'amélioration du genre humain, le transhumanisme, la spéciation, l'introgression et la modification génétique.

*Et on lui fit confiance, s'abstint de constater le sorceleur.*

— On lui fit confiance. Sous l'influence d'Ortolan, qui réapparut soudain devant la commission dans les vapeurs de son engrais et décrivit Degerlund comme un jeune homme qui, certes, s'était laissé aller à des erreurs, « mais qui n'en commet point ? » Il ne doutait pas que son assistant se corrigerait, et il s'en portait garant. Il a demandé à ce que la commission tempère sa colère, qu'elle fasse preuve de compassion et ne condamne pas Degerlund. Et enfin, il proclama celui-ci son héritier et successeur, lui cédant en totalité la Citadelle, son laboratoire privé. Lui-même, constata-t-il, n'avait plus besoin de laboratoire, car il s'était résolu à travailler et à exercer en plein air, sur les planches et les plates-bandes. Biruta, le Grêlé et les autres ont apprécié. La Citadelle, du fait de son inaccessibilité, pouvait sûrement faire office de lieu d'isolement. Degerlund était tombé dans son propre piège. Il se retrouvait mis en résidence forcée.

*Et l'affaire fut balayée sous le tapis, s'abstint de commenter le sorceleur.*

— Je présume, ajouta Pinety en lui lançant un regard perçant, que tu as eu ton influence là-dedans, toi et ta réputation.

Geralt haussa les sourcils.

— Votre code sorcelien, reprit le magicien, la prétendue interdiction de tuer des gens. Mais on dit de toi que tu traites ce code sans égard excessif. Que des choses ont eu lieu ; que par ta faute, plusieurs personnes au moins ont perdu la vie. Biruta et les autres ont eu la frousse. Que tu reviennes à Rissberg et que tu achèves ta mission, et qu'ils écopent eux aussi par la même occasion. La Citadelle est un asile sûr à cent pour cent, une ancienne forteresse de gnomes, en montagne, protégée magiquement désormais. Impossible pour quiconque d'y pénétrer, aucun moyen d'y parvenir. Degerlund, par conséquent, est non seulement isolé, mais aussi en sécurité.

*Rissberg aussi est en sécurité, s'abstint de conclure le sorceleur. Préservé des scandales et de la compromission. Degerlund à l'isolement, pas d'histoires. Personne n'apprendra que le lascar carriériste a trompé les magiciens de Rissberg, qu'il les a dupés, eux qui se prennent pour l'élite de la congrégation magique et le clament publiquement. Que profitant de la naïveté et de la stupidité de ladite élite, un dégénéré et un psychopathe a pu tuer sans encombre quarante et quelques personnes.*

— À la Citadelle, poursuivit le magicien sans détacher son regard,

Degerlund sera sous curatelle et sous observation. Il n'invoquera plus aucun démon.

*Il n'y a jamais eu aucun démon. Et tu le sais parfaitement, Pinety.*

Le magicien détourna le regard, il admira les bateaux dans la rade.

— La Citadelle est localisée dans une roche du massif montagneux de Cremora, au pied duquel est situé Rissberg. Essayer d'y parvenir équivalait à un suicide. Pas uniquement à cause des protections magiques. Te souviens-tu de ce que tu nous avais raconté ? Sur l'énergumène que tu avais tué autrefois ? Dans un cas de force majeure, pour sauver un bien au détriment d'un autre, et faisant par là même de l'acte interdit une exception à l'illégalité ? Tu comprendras certainement, par conséquent, que les circonstances à présent sont tout autres. Degerlund, mis à l'isolement, ne représente plus un danger réel et direct. Si tu touches à un seul de ses cheveux, tu commettras un acte interdit et illégal. Si tu essaies de le tuer, tu seras jugé pour tentative d'assassinat. Certains d'entre nous, je le sais, ont l'espoir que tu essaieras malgré tout. Et que tu finiras sur l'échafaud. C'est pourquoi je te donne un conseil : laisse tomber. Oublie Degerlund. Laisse les choses suivre leur cours.

» Tu ne dis rien, constata Pinety. Tu t'abtiens de tout commentaire.

— Parce qu'il n'y a rien à commenter. Je suis curieux d'une chose seulement. Allez-vous rester à Rissberg ? Toi et Tzara ?

Pinety éclata de rire. D'un rire sec et forcé.

— Nous avons été priés, tous les deux, Harlan et moi, de nous retirer, de notre plein gré, pour raison de santé. Nous avons quitté Rissberg, et nous n'y retournerons plus jamais. Harlan s'apprête à partir à Poviss, où il servira le roi Rhyd. Pour ma part, je tendrais à un voyage plus long encore. J'ai entendu dire que dans l'empire de Nilfgaard, les magiciens étaient traités de manière fonctionnelle et sans respect excessif. Mais qu'ils étaient bien payés. Et puisqu'on parle de Nilfgaard... J'ai failli oublier. J'ai un cadeau d'adieu pour toi, sorceleur.

Il défit le porte-épée, en enveloppa le fourreau et remit l'arme à Geralt.

Avant que le sorceleur ait eu le temps de dire un mot, il prévint :

— C'est pour toi. Je l'ai eu pour mon seizième anniversaire. De mon père, qui ne pouvait se résigner au fait que j'aie choisi l'école de magie. Il escomptait que son cadeau m'influencerait, qu'une fois en possession d'une telle arme, je me sentirais dans l'obligation de maintenir la tradition familiale et de choisir une carrière militaire. Que dire, sinon que j'ai déçu mon géniteur. En tout. Je n'aimais pas chasser, je préférais la pêche à la ligne. Je n'ai pas épousé la fille

unique de son meilleur ami. Je ne suis pas devenu soldat, l'épée s'est couverte de poussière dans l'armoire. Elle ne m'est d'aucune utilité. Tu en feras meilleur usage.

— Mais enfin, Pinety...

— Prends, ne fais pas de chichis. Je sais que tes épées ont disparu et que tu es dans le besoin.

Geralt prit le pommeau en peau de lézard, dégagea à moitié la lame de son fourreau. Un pouce au-dessus de la garde on voyait un poinçon en forme de soleil à seize rayons, droits et ondoyants, en alternance, symbole de la splendeur et de l'ardeur du soleil en héraldique. Deux pouces en dessous du soleil, une inscription en caractères joliment stylisés, la célèbre marque de fabrique.

— Une lame de Viroleda, constata le sorcelleur. Authentique, cette fois.

— Pardon ?

— Rien, rien. Je suis en admiration. Et je ne sais toujours pas si j'ai le droit d'accepter...

— Tu en as le droit. D'ailleurs, tu l'as fait déjà, tu l'as entre les mains, non ? Au diable, pas de chichis, je t'ai dit. Je te donne mon épée par sympathie. Pour que tu saches que tous les magiciens ne sont pas tes ennemis. Des cannes à pêche me seront plus utiles. À Nilfgaard, les rivières sont belles et propres, on y trouve un tas de truites et de saumons.

— Merci. Pinety ?

— Oui ?

— Tu me donnes cette épée par sympathie uniquement ?

— Par sympathie, et comment ! (Le magicien baissa la voix.) Mais peut-être pas uniquement. Du reste, que m'importe ce qui se passera ici et à quelles fins te servira cette épée. Je quitte cet endroit, je n'y reviendrai jamais. Tu vois ce magnifique galion dans la rade ? C'est *L'Euryale*, quartier maritime Baccalá. J'embarque après-demain.

— Tu es arrivé un peu à l'avance.

— Oui... (Le magicien marqua un temps d'hésitation.) Je voudrais auparavant... faire mes adieux à quelqu'un d'ici.

— Bonne chance. Merci pour l'épée. Et pour le cheval, merci encore une fois. Adieu, Pinety.

— Adieu. (Le magicien serra sans hésitation la main tendue.) Adieu, sorcelleur.

\*\*\*

Geralt retrouva Jaskier dans un troquet portuaire – comment aurait-il pu en être autrement ? – en train de lamper une soupe de poisson dans une écuelle.

— Je pars, l'informa-t-il. Maintenant.

— Maintenant ? (Jaskier resta cloué sur place, la cuillère en suspens.) Maintenant ? Je pensais...

— Peu importe ce que tu pensais. Je pars sur-le-champ. Rassure ton cousin l'instigateur. Je serai de retour pour les noces du roi.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— À ton avis, à quoi ça ressemble ?

— À une épée, bien sûr. D'où vient-elle ? Du magicien, n'est-ce pas ? Et celle que je t'avais donnée ? Où est-elle ?

— Elle s'est perdue. Rentre en ville, Jaskier.

— Et Corail ?

— Quoi, Corail ?

— Que dois-je lui dire, si elle demande... ?

— Elle ne demandera rien. Elle n'aura pas le temps. Elle a des adieux à faire.

# INTERLUDE

CONFIDENTIEL

*Illustrissimus et Reverendissimus*

*Magnus Magister* Narses de la Roche

Président du Chapitre des Talents et des Arts

Novigrad

*Datum ex Castello Rissberg ;*

*Die 15 mens. Jul. Anno 1245 post Resurrectionem*

Re : Maître des Arts

Sorel Albert Amador Degerlund

Honoratissime Archimaître,

Les rumeurs sur les incidents qui ont eu lieu l'été de l'*anno currente* aux frontières occidentales de la Témérie sont assurément parvenues aux oreilles du Chapitre ; comme on le présume, à la suite de ces incidents, une quarantaine de personnes environ (en déterminer le nombre exact est impossible) ont perdu la vie, des manœuvres forestiers, pour la plupart. À notre grand regret, ces incidents sont liés à la personne de maître Sorel Albert Amador Degerlund, membre du groupe de recherche du complexe de Rissberg.

Le groupe de recherche du complexe de Rissberg se joint à la douleur des familles des victimes des incidents, quoique, placées très bas sur l'échelle sociale, abusant de l'alcool et menant une vie dépravée, ces victimes n'eussent sans doute établi aucun lien familial.

Nous souhaitons rappeler au Chapitre que maître Degerlund, élève et pupille de l'archimaître Ortolan, est un éminent scientifique, spécialisé dans le domaine de la génétique, qui enregistre des résultats considérables et tout à fait inestimables dans le domaine du transhumanisme, de l'introgression et de la spéciation. Les recherches menées par maître Degerlund peuvent se révéler déterminantes pour l'évolution et le développement de la race humaine. La race humaine, nous le savons, est inférieure aux races non humaines sous bien des aspects physiques, psychiques et psychomagiques. Les expérimentations de maître Degerlund, basées sur l'hybridation et l'union d'une quantité de gènes, ont pour but initial l'égalisation des races humaines et non humaines ; à long terme ensuite, à travers la spéciation, la domination de ces derniers et leur assujettissement total. Il est sans doute inutile d'expliquer l'importance capitale de la chose. Il serait contre-indiqué que de menus incidents ralentissent ou freinent les progrès des travaux scientifiques susmentionnés.

Pour ce qui est de maître Degerlund lui-même, le groupe de

recherche du complexe Rissberg prend son assistance médicale sous son entière responsabilité. On avait déjà diagnostiqué antérieurement chez maître Degerlund une tendance narcissique, un manque d'empathie et de légers troubles émotionnels. Dans la période qui a précédé les actes qui lui sont reprochés, cet état s'est aggravé jusqu'à l'apparition de manifestations d'une perturbation émotionnelle bipolaire. On peut affirmer qu'au moment où les actes qui lui sont reprochés ont été commis, maître Degerlund ne contrôlait pas ses réactions émotionnelles, et sa capacité à distinguer le bien et le mal était déficiente. On peut considérer que maître Degerlund étant *non compos mentis, eo ipso* avait temporairement perdu sa lucidité, aussi ne peut-il endosser la responsabilité pénale pour les faits dont il est accusé, étant donné que *impune est admittendum quod per furem alicuius accidit*.

Maître Degerlund a été hospitalisé *ad interim* dans un endroit tenu secret, où il est soigné tout en poursuivant ses recherches.

Considérant l'affaire comme étant close, nous souhaitons attirer l'attention du Chapitre sur la personne du constable Torquil, qui mène l'enquête sur l'affaire des incidents de Témérie. Le constable Torquil, subordonné du bailli de Gors Velen, connu par ailleurs comme étant un fonctionnaire consciencieux et un défenseur zélé de la loi, fait preuve d'un empressement excessif dans cette affaire et suit vraiment, de notre point de vue, une fausse piste. Il conviendrait d'influer sur ses supérieurs afin qu'ils le tempèrent quelque peu. Et si cela se révélait inefficace, il ne serait pas inutile de vérifier ses fichiers, ceux de sa femme, de ses parents, ses grands-parents, ses enfants et membres éloignés de sa famille du point de vue de leur vie privée, de leur passé, criminalité, affaires financières et préférences sexuelles. Nous suggérons de prendre contact avec le bureau d'avocats Codringher et Fenn, dont le Chapitre, s'il m'est permis de le rappeler, avait bénéficié des services voici trois ans de cela afin de discréditer et compromettre des témoins dans l'affaire connue sous le nom de « scandale céréalien ».

*Item*, nous souhaitons attirer l'attention du Chapitre sur le fait que dans l'affaire qui nous concerne est impliqué le sorceleur nommé Geralt de Riv. Dans les incidents des hameaux, ce dernier avait un lien direct ; nous avons des raisons de supposer que ledit sorceleur associe lui aussi lesdits événements avec la personne de maître Degerlund. Il conviendrait de le faire taire également s'il commençait à creuser la chose avec un peu trop de sagacité. Nous soulignons que l'attitude asociale, le nihilisme, le déséquilibre émotionnel et la personnalité chaotique du sorceleur susmentionné peuvent rendre un simple avertissement *non sufficit*, et des moyens extrêmes se révéleraient alors nécessaires. Le sorceleur est sous notre constante surveillance, et nous



sommes prêts à appliquer ces moyens, si toutefois, bien entendu, le Chapitre les approuve et les préconise.

En espérant que les explications ci-dessus se révéleront suffisantes pour le Chapitre afin de clore cette affaire, *bene valere optamus*.

Très respectueusement,

Pour le groupe de recherche du complexe Rissberg

*Semper fidelis vestrarum bona amica*

Biruta Anna Marquette Icarti *manu propria*

« Donner coup pour coup, dédain pour dédain, trépas pour trépas, mais avec un fort pourcentage ! Œil pour œil, dent pour dent, au quadruple, au centuple ! »

*La Bible satanique*, d'après Anton Szandor Lavey

## CHAPITRE 17

— Pile à l'heure, dit Frans Torquil d'une voix sinistre. Tu arrives juste à temps pour le spectacle, sorcelleur. Ça va commencer tout de suite.

Le constable était alité sur le dos, pâle comme un mur blanchi à la chaux, les cheveux trempés de sueur et collés à son front. Il était vêtu d'une simple chemise en lin, grossièrement taillée, que Geralt assimila aussitôt à un linge mortuaire. Un bandage imbibé de sang entourait sa cuisse gauche, depuis l'aîne jusqu'au genou.

Au milieu de la pièce une table était installée, recouverte d'un drap. Un individu, petit, en caftan noir sans manches, y étalait à la suite des instruments, l'un après l'autre. Des couteaux. Des pinces. Des ciseaux. Des scies.

— Je ne regrette qu'une chose, dit Torquil en grinçant des dents. De ne pas avoir réussi à les attraper, ces salopards. C'est la volonté des dieux, ça n'était pas écrit... Et cela ne le sera plus.

— Que s'est-il passé ?

— La même chose, nom d'un chien, qu'aux Ifs, à Rogowizna et à la Pinède. Sauf que de manière atypique, en lisière de forêt. Et pas dans une clairière, mais sur un chemin. Ils en ont tué trois, ils ont enlevé deux enfants. Par un coup de chance, je me trouvais aux alentours avec ma troupe ; nous sommes immédiatement partis à leur poursuite, et nous les avons vite rattrapés. Deux escogriffes immenses comme des bœufs et un bossu difforme. Et c'est le bossu qui m'a tiré dessus avec son arbalète.

Le constable serra les dents et, d'un geste bref, montra sa cuisse bandée.

— J'ai ordonné à mes hommes de me laisser et de poursuivre les autres. Ils m'ont pas écouté, nom d'un chien. Et résultat, ils se sont échappés. Et moi ? À quoi ça a servi qu'ils m'aient sauvé ? Puisqu'on va me scier la jambe maintenant. J'aurais encore préféré, putain, périr sur place, mais les voir pendre au bout d'une corde avant de fermer les yeux pour de bon. Ils n'ont pas écouté mes ordres, les crapules. Ils sont là maintenant, à attendre, tout honteux.

Les subordonnés du constable faisaient grise mine, en effet, assis comme un seul homme, sur un banc près du mur. Une petite vieille toute ridée, qui ne cadrait en rien avec la bande, leur tenait compagnie. Elle portait sur la tête une couronne de fleurs en totale dysharmonie avec ses cheveux gris.

— On peut commencer, dit l'individu en caftan noir. Le patient sur la table, attachez-le fortement avec les sangles. Que ceux qui n'ont rien à faire ici quittent la pièce.

— Qu'ils restent, rugit Torquil. Que je sache qu'ils regardent. J'aurai honte de crier.

— Une minute, dit Geralt en se redressant. Qui a dit que l'amputation était indispensable ?

— C'est moi qui ai dit cela. (L'individu en noir s'était redressé lui aussi pour regarder Geralt dans les yeux ; même ainsi il devait lever très fort la tête.) Je suis messer Luppi, médecin personnel du bailli de Gors Velen, envoyé spécialement. Après auscultation, j'ai constaté que la blessure était infectée. Il faut amputer la jambe, il n'existe pas d'autre recours.

— Combien prends-tu pour l'intervention ?

— Vingt couronnes à peu près.

— En voilà trente. (Geralt dégotta dans sa bourse trois pièces de dix couronnes.) Embarque tes instruments, fais tes bagages, rentre chez le bailli. S'il pose des questions, le patient se porte mieux.

— Mais... je me dois de protester...

— Fais tes bagages et rentre. Lequel de ces mots ne comprends-tu pas ? Et toi, mémé, viens ici. Déroule le bandage.

— Il m'a interdit de toucher au blessé, dit-elle en désignant le médecin. Comme quoi j'serais une guérisseuse et une sorcière. Il a menacé de me dénoncer.

— Tu t'en fous. D'ailleurs il sort.

La grand-mère, en laquelle Geralt avait immédiatement reconnu une herboriste, obéit. Elle défaisait le bandage prudemment, malgré tout, Torquil secouait la tête, geignait, chuintait.

— Geralt, gémit-il. Qu'est-ce que tu combines ? Le médecin a dit qu'il n'y avait rien à faire... Mieux vaut perdre une jambe que la vie.

— Foutaises. Ça ne vaut pas mieux du tout. Et maintenant, ferme-la.

La blessure n'était pas belle à voir. Mais Geralt en avait vu de pires.

Il sortit de sa besace une trousse avec des élixirs. Messer Luppi, ses bagages à la main, observait, secouait la tête.

— Les décoctions ne serviront à rien ici, dit-il. À rien les tours de guérisseur, la magie-leurre. C'est de la charlatanerie et rien d'autre. En tant que médecin, je me dois de protester...

Geralt se retourna, lui jeta un regard. Le médecin sortit. Précipitamment. En trébuchant sur le seuil.

— J'ai besoin de quatre hommes. (Le sorceleur déboucha un petit flacon.) Maintenez-le. Serre les dents, Frans.

L'élixir que Geralt avait versé sur la blessure se mit à mousser fortement. Le constable poussait des gémissements déchirants. Geralt attendit un instant, versa le deuxième élixir. Celui-là aussi commença à faire des bulles, et à siffler aussi et à fumer. Torquil poussa un cri ; il secoua la tête, se raidit, roula des yeux et s'évanouit.

La vieille femme sortit une petite outre d'un paquet, elle y prit un

morceau de pâte verte ; elle en déposa une énorme couche sur un morceau de tissu plié en deux dont elle recouvrit la blessure.

— De la consoude, devina Geralt. Une compresse de consoude, d'arnica et de souci. Bien, mémé, très bien. Du millepertuis serait bien utile aussi, de l'écorce de chêne...

— Visez un peu, l'interrompit la grand-mère sans relever la tête des jambes du constable, il va m'apprendre l'herboristerie. Sache, mon garçon, que je soignais par les herbes alors que tu éclaboussais encore ta nounou avec ta kacha au lait. Et vous, grenadiers, poussez-vous donc, vous me cachez la lumière. Et vous empestez comme c'est pas possible. Faut changer vos bandes molletières, oui, faut les changer. Régulièrement. Hors de la pièce, zou, vous m'avez entendue, là ?

— Il va falloir immobiliser la jambe. La placer dans une longue éclisse...

— M'apprends pas, j'te dis. Et va donc faire un tour dehors toi aussi. Qu'est-ce que t'as à rester planté là encore ? T'attends quoi ? Des mercis, pour avoir sacrifié dans ta grande mansuétude tes remèdes sorceliens magiques ? Des promesses qu'il ne l'oubliera pas de toute sa vie ?

— Je veux lui demander quelque chose.

— Jure-moi, Geralt que tu les attraperas. (Frans Torquil avait parlé, tout à fait inopinément.) Que tu ne les épargneras pas...

— Je vais lui donner un petit quelque chose pour dormir et contre la fièvre, il délire. Et toi, sorceleur, sors. Attends devant la cahute.

Il n'attendit pas longtemps. La grand-mère sortit, elle réajusta sa jupe, remit en place sa couronne. Elle s'assit sur le banc attendant à la maison. Elle frotta ses pieds l'un contre l'autre. Elle les avait extraordinairement petits.

— Il dort, informa-t-elle le sorceleur. Et il vivra sûrement, si rien de mauvais vient s'en mêler, pfft, pfft, croisons les doigts. L'os va se ressouder. Tu lui as sauvé sa guibole avec tes sorts de sorceleur. Y restera boiteux pour toujours, et d'après ce que je vois, y montera jamais plus à cheval, mais deux jambes, c'est mieux qu'une, hé !

Elle mit sa main sous son sein, sous son corset brodé, et en sortit un minuscule coffret ; l'odeur de plantes se répandit davantage. Elle ouvrit le coffret. Après un instant d'hésitation, elle le tendit vers Geralt.

— Tu veux sniffer ?

— Non, merci. Je ne prends pas de fisstech.

— Eh bien, moi... (L'herboriste se mit le narcotique dans le nez, dans une narine d'abord, puis dans l'autre.) ... moi, si, de temps en temps. Ça fait sacrément du bien. Pour la clarté de l'esprit. La longévité. Et la beauté. Regarde-moi un peu.

Geralt la regarda.

— Je te remercie, commença la mémé, pour le remède sorcelien pour Frans. (Elle essuya son œil larmoyant, renifla.) J'oublierai pas. Je sais bien que vous protégez jalousement toutes vos décoctions. Mais toi, sans réfléchir, tu t'en es servi pour l'aider. Alors qu'à cause de ça pourtant, quand tu en auras besoin toi-même, ils peuvent te manquer. Ça te fait pas peur ?

— Si.

Elle tourna la tête de profil. Effectivement, elle avait dû être une belle femme autrefois. Mais ça devait faire fichtrement longtemps.

— Et maintenant, dit-elle en se retournant, parle. Qu'est-ce que tu voulais demander à Franz ?

— Peu importe. Dors ; et pour moi, il est l'heure de me mettre en route.

— Parle.

— La montagne Cremora.

— Fallait le dire tout de suite. Que veux-tu savoir sur cette montagne ?

\*\*\*

La cabane se trouvait assez loin après le village, à la lisière même du bois ; la forêt commençait juste derrière la palissade du jardin fruitier, rempli d'arbres lourds de pommes. Le reste ne se distinguait pas de l'image rurale typique : une grange, une remise, un poulailler, quelques ruches, un potager, un tas de fumier. De la cheminée s'échappait un filet d'une fumée claire et qui sentait bon. Les pintades qui s'agitaient près des clôtures l'aperçurent les premières et alarmèrent l'environnement de leur piaillage infernal. Les mioches qui traînaient dans la cour – ils étaient trois – filèrent vers la cabane. Une femme apparut à la porte. Grande, aux cheveux clairs, elle portait un tablier par-dessus une robe grossière. Il avança plus près, descendit de cheval.

— Bonjour, dit-il en guise de salut. Le maître de maison est là ?

Les enfants, toutes des filles, s'agrippèrent aux jupes de leur mère. La femme observait le sorcelier, et dans son regard, on aurait cherché en vain de la sympathie. Rien d'étonnant. Elle avait bien vu la poignée de l'épée sur l'épaule du sorcelier. Son médaillon autour du cou. Les clous en argent sur ses gants que le sorcelier ne cherchait pas à cacher, pour le moins. Bien au contraire.

— Le maître de maison, répéta-t-il. Otto Dussart, c'est-à-dire. Je dois lui parler.

— De quoi ?

— C'est personnel. Il est là ?

Elle le regardait fixement, sans rien dire, la tête un peu de travers.

D'après ce qu'il pouvait en juger, elle était d'une beauté disons, rustique, elle devait donc compter entre vingt-cinq et quarante-cinq printemps. Une évaluation plus précise, comme pour la plupart des habitantes d'un village, était impossible.

— Il est là ?

— Non.

— Alors je vais attendre qu'il revienne, annonça-t-il en jetant les rênes de sa jument sur une perche de la clôture.

— Ça peut être long.

— Je tiendrai le coup. Quoique, à la vérité, je préférerais attendre à l'intérieur que près de la clôture.

Durant quelques secondes, la femme les mesura du regard. Lui et son médaillon.

— Un invité à la maison, dit-elle enfin. Je t'invite à entrer.

— J'accepte ton invitation, répondit-il par la formule habituelle. Je ne faillirai pas aux lois de l'hospitalité.

— Tu ne failliras pas, répéta-t-elle en insistant sur les mots, mais tu portes une épée.

— Telle est ma profession.

— Les épées blessent. Et tuent.

— La vie aussi. Qu'en est-il, alors, de cette invitation ?

— Je te prie d'entrer.

Comme toujours dans ce genre de maison de hameau, il fallait d'abord traverser un vestibule, sombre et encombré d'une multitude de meubles. L'intérieur se révéla assez spacieux, clair et propre. Les murs portaient des traces de suie, mais uniquement à proximité de la cuisine et de la cheminée ; partout ailleurs, ils étaient d'un blanc accueillant et couverts de brocards colorés, partout aussi étaient suspendus divers ustensiles domestiques, des bouquets d'herbes, des tresses d'ail, des couronnes de paprika. Un rideau tissé séparait la pièce de la chambre. Cela sentait la cuisine. Le chou, plus exactement.

— Je te prie de t'asseoir.

La maîtresse de maison était toujours debout, triturant son tablier. Les enfants s'étaient blottis près du feu, sur un petit banc.

Le médaillon autour du cou de Geralt vibrail. Fort et sans relâche. Il voletait sous sa chemise, comme un oiseau pris au piège.

— Cette épée, dit la femme en se dirigeant vers la cuisine, il faut la laisser dans le vestibule. C'est malséant de s'asseoir à table avec une arme. Y'a que les bandits qui agissent ainsi. T'es un bandit ?

— Tu sais très bien qui je suis, la coupa-t-il. Et mon épée restera là où elle est. Histoire de ne pas oublier.

— Quoi donc ?

— Que les actes trop prompts ont de redoutables conséquences.

— Tu ne trouveras aucune arme ici, donc...

— C'est bon, c'est bon, l'interrompit-il brusquement. Nous n'allons pas nous en conter, hôtesse. Une maison et une ferme de paysan, c'est un arsenal ; plus d'un est tombé à cause d'un binoir, et je ne mentionnerai même pas les fourches et les fléaux. J'ai entendu parler de quelqu'un qui s'était fait tuer avec un battoir à baratte. On peut causer du tort avec n'importe quoi, si on veut. Ou s'il le faut. Puisqu'on en est là, laisse donc cette marmite d'eau bouillante tranquille. Et écarte-toi de la cuisine.

— J'avais aucune intention, rétorqua rapidement la femme, qui mentait de manière évidente. Et c'est pas de l'eau bouillante, mais du bortsch. Je voulais t'en proposer...

— Merci, mais je n'ai pas faim. Donc, ne touche pas à ta marmite et éloigne-toi du feu. Assieds-toi là-bas, auprès des enfants. Et nous allons gentiment attendre le maître de maison.

Ils attendaient, assis, sans parler, dans un silence troublé par le seul bourdonnement des mouches. Le médaillon vibrait.

— La marmite avec le chou qui est dans le poêle. (La femme avait rompu le silence pesant.) Faut l'enlever, mélanger, sinon ça va brûler.

Geralt désigna la plus jeune des fillettes.

— Qu'elle le fasse, elle.

La petite fille se leva, lentement, en lui jetant des regards furtifs de sous sa frange filasse. Elle prit une petite fourche sur un long manche, se pencha vers la porte du four. Et soudain, elle bondit sur Geralt telle une chatte. Elle comptait lui clouer le cou au mur avec sa fourche, mais le sorceleur se pencha, secoua le manche, renversa la fillette sur le plancher en argile. Elle commença à se transformer avant même de toucher terre.

La femme et les deux autres fillettes avaient déjà eu le temps de se métamorphoser. Le sorceleur vit trois loups bondir vers lui, une louve grise et deux louveteaux, les yeux injectés de sang et montrant les crocs. Ils se séparèrent, attaquant de toutes parts, comme une meute. Il sauta de côté, poussa le banc contre la louve, repoussant les louveteaux d'un coup de poing de ses gants cloutés. Ils gémissaient, se retrouvèrent au sol, montrant toujours leurs crocs. La louve hurla sauvagement, sauta de nouveau.

— Non ! Edwina ! Non !

Elle se jeta sur Geralt, le pressant contre le mur, mais déjà sous sa forme humaine. Les louveteaux, revenus à leur état de fillettes, filèrent aussitôt s'accroupir près du poêle. La femme resta agenouillée à ses pieds, le regard honteux. Geralt ne savait pas si elle était confuse de l'avoir attaqué, ou de n'avoir pas réussi son attaque.

— Edwina ! Mais comment donc ? gronda un homme barbu de grande taille, en posant les mains sur ses hanches. Qu'est-ce qui t'a pris ?



— C'est un sorceleur ! lança la femme, toujours à genoux. Un bandit avec une épée ! Il est venu te chercher ! Un tueur ! Il pue le sang !

— Tais-toi, femme ! Je le connais. Pardonnez, monsieur Geralt. Vous n'avez rien ? Pardonnez. Elle ne savait pas... Elle s'est dit, c'est un sorceleur, donc...

Il s'interrompit, jeta un regard inquiet autour de lui. La femme et les fillettes étaient rassemblées près du poêle. Geralt aurait juré entendre un sourd grognement.

— Il ne s'est rien passé, dit-il. Je ne leur en veux pas. Mais tu es arrivé au bon moment. Pas une seule seconde trop tôt.

— Je sais. (Le barbu tressaillit perceptiblement.) Je sais, monsieur Geralt. Asseyez-vous, asseyez-vous à table... Edwina ! Apporte de la bière !

— Non. Sortons, Dussart. J'ai à te parler.

Un chat gris était assis au milieu de la cour ; à la vue du sorceleur, il fila en un clin d'œil se réfugier dans les orties.

— Je ne veux pas stresser ta femme ni effrayer tes enfants, déclara Geralt. D'autre part, je préférerais te parler de mon affaire tête à tête. Vois-tu, j'ai un certain service à te demander.

— Tout ce que vous voudrez, répondit le barbu en se redressant. Vous n'avez qu'à parler. J'exaucerai tous vos souhaits, pour peu que ce soit en mon pouvoir. J'ai une dette envers vous, une énorme dette. Grâce à vous, je suis encore vivant en ce monde. Parce que vous m'avez épargné en son temps. Je vous dois...

— Pas à moi. À toi-même. Au fait que même sous l'apparence d'un loup, tu étais resté un homme, et que tu n'avais jamais causé de mal à personne.

— C'est vrai, je n'avais jamais causé de mal. Et qu'est-ce que ça m'a apporté ? Les voisins, devenus soupçonneux, n'ont pas hésité à m'envoyer un sorceleur sur le dos. Ils étaient miséreux, et pourtant, ils avaient économisé sou à sou pour pouvoir vous embaucher.

— J'avais pensé leur rendre l'argent, reconnut Geralt. Mais cela aurait pu éveiller les soupçons. Je leur ai donné ma parole de sorceleur, je leur ai garanti que j'avais ôté ton charme de loup-garou et que je t'avais totalement guéri de la lycanthropie, que tu étais dorénavant le plus normal des hommes. Une telle performance doit coûter cher. Si les gens paient pour quelque chose, ils y croient : ce qui a été payé devient réel et légal. Plus c'est cher, plus c'est vrai.

— J'ai la chair de poule en repensant à ce fameux jour. (Dussart avait blêmi, en dépit de son teint hâlé.) Quand je vous ai vu alors, avec votre épée d'argent, c'est tout juste si je ne suis pas mort de peur. Je pensais que ma dernière heure avait sonné. C'est qu'on en avait entendu, des histoires. De sorceleurs-assassins, se délectant de sang et

d'atrocités. Mais vous, vous l'avez prouvé, vous êtes un homme juste. Et bon.

— N'exagérons pas. Mais tu as écouté mon conseil. Tu as quitté Guaamez.

— Il le fallait, dit sombrement Dussart. À Guaamez, ils ont bien voulu croire que j'étais désensorcelé, mais vous aviez raison, un ancien loup-garou n'a pas la vie facile au milieu d'humains. Ça s'est passé comme vous le disiez : votre passé a plus d'importance pour les gens que ce que vous êtes aujourd'hui. Il a fallu que je m'en aille de là-bas, que je parte dans des régions qui m'étaient étrangères, où personne ne me connaissait. J'ai vagabondé de-ci de-là... Pour enfin atterrir ici. Et ici, j'ai rencontré Edwina...

— Cela n'arrive pas souvent que deux thérianthropes s'unissent. Il est encore plus rare que d'une telle union naisse une progéniture. Tu es un veinard, Dussart.

— Si vous saviez, dit le loup-garou dans un large sourire. Les gamines sont sages comme des images ; elles vont devenir de belles jeunes filles. Et avec Edwina, on est coulés du même moule. Je resterai avec elle jusqu'à la fin de mes jours.

— Elle a tout de suite reconnu en moi un sorcelleur. Et elle a tout de suite été prête à la défense. Tu ne le croiras pas, elle avait l'intention de m'ébouillanter avec du bortsch. Elle aussi, sûrement, a dû en entendre des histoires de loup-garou sur les sorceleurs assoiffés de sang et se délectant d'atrocités.

— Pardonnez-lui, sieur Geralt. Et ce fameux bortsch, on va vite aller le goûter. Edwina le prépare délicieusement.

— Il vaut peut-être mieux que je ne m'impose pas, répondit Geralt en secouant la tête. Je ne veux pas effrayer les enfants, et encore moins énerver ton épouse. Pour elle, je reste un bandit avec une épée ; on peut difficilement attendre qu'elle m'accepte comme ça du premier coup. Elle a dit que je puais le sang. C'est une métaphore, d'après ce que je comprends.

— Pas vraiment. Soit dit sans offense, monsieur le sorcelleur, mais vous traînez derrière vous une atroce odeur de sang.

— Je n'ai pas été en contact avec du sang depuis...

— Depuis quelque deux semaines, je dirais, acheva le loup-garou. Du sang coagulé, figé. Vous avez touché quelqu'un d'ensanglanté. Il y a également du sang plus ancien, qui date d'un peu plus d'un mois. Du sang froid. Celui d'un monstre. Vous-même aussi avez saigné. Une blessure, du sang vivant.

— Je suis plein d'admiration.

— Nous, les loups-garous, dit Dussart en se redressant avec fierté, nous avons un flair un poil plus sensible que celui des humains.

— Je sais, dit Geralt en souriant. Je sais que l'odorat des loups-

garous est un véritable miracle de la nature. C'est justement pour cela que je suis venu te demander un service.

\*\*\*

— Des musaraignes, constata Dussart après avoir reniflé. Des musaraignes, c'est-à-dire des musettes. Et des campagnols. Beaucoup de campagnols. Des crottes. Énormément de crottes. De martres, principalement. Et de belettes. Rien d'autre.

Le sorceleur soupira, après quoi il cracha. Il ne cachait pas sa déception. Ils avaient visité quatre grottes déjà, et Dussart n'avait rien flairé d'autre que des rongeurs. Et des rapaces qui chassaient ces derniers. Et une multitude de crottes des uns et des autres.

Ils passèrent à l'ouverture suivante, béante dans un mur rocheux. Les pierres roulaient sous leurs pieds, s'accumulaient sur le clavier. Il était difficile d'avancer sur le chemin escarpé. Geralt commençait à éprouver de la fatigue. Selon le terrain, Dussart se changeait en loup ou bien gardait sa forme humaine.

— Une ourse. (Il jeta un coup d'œil dans la caverne suivante, renifla.) Avec ses petits. Elle y était, mais elle est partie, elle n'est plus là. Il y a des siffleurs. Des musaraignes. Des chauves-souris. Beaucoup de chauves-souris. Une hermine. Une martre. Un glouton. Beaucoup de crottes.

Grotte suivante.

— Un putois femelle. Elle est en chaleur. Il y a une hermine aussi... Non, deux. Un couple d'hermines.

» Une source souterraine, l'eau est légèrement sulfureuse. Des gremlins, tout un groupe, une dizaine sans doute. Des amphibiens, sûrement des salamandres... Des chauves-souris...

Prenant son envol d'un surplomb rocheux situé quelque part sur les hauteurs, un aigle immense tournoya au-dessus d'eux en trompetant. Le loup-garou releva la tête, observa les sommets montagneux. Et les sombres nuages qui s'avançaient derrière eux.

— L'orage arrive. En voilà un été, on n'a quasiment pas un seul jour sans orage... Que faisons-nous, monsieur Geralt ? On attaque le trou suivant ?

— Allons-y, le trou suivant.

Pour atteindre l'antré suivant, ils durent franchir une petite cascade qui coulait d'un escarpement, sans trop de puissance, mais suffisamment pour les mouiller sérieusement. À cet endroit, les rochers, couverts de mousse, étaient glissants comme du savon. Dussart, pour tenter d'avancer un peu, se transforma en loup. Geralt dérapa dangereusement à plusieurs reprises, il se domina, pesta et, à quatre pattes, vint à bout du passage difficile. *Heureusement que Jaskier*

*ne me voit pas en ce moment, songea Geralt, il en ferait un sujet de ballade. En tête, un lycanthrope sous sa forme louve, derrière lui un sorceleur à quatre pattes. Les gens auraient bien du plaisir.*

— Le trou est grand, monsieur le sorceleur, dit Dussart en reniflant. Grand et profond. Il y a des trolls des montagnes, cinq ou six adultes. Et des chauves-souris. Énormément de crottes de chauves-souris.

— Allons plus loin. Au suivant.

— Des trolls... Les mêmes qu'avant. Les cavernes sont communicantes.

» Un ours. Un bébé. Il était là, mais il est parti. Il n'y a pas longtemps.

» Des siffleurs. Des chauves-souris. Des vampires à nez charnu.

Arrivé à la caverne suivante, le loup-garou fit un bond en arrière, comme s'il venait d'être brûlé.

— Une gorgone, murmura-t-il. Au fond de l'ancre se trouve une immense gorgone. Elle dort. Il n'y a rien d'autre là-bas.

— Je ne suis pas étonné, marmonna le sorceleur. Éloignons-nous. Sans bruit. Elle pourrait se réveiller...

Ils s'éloignèrent en jetant des regards nerveux derrière eux. Ils se dirigèrent à pas très lents vers la grotte suivante, assez éloignée heureusement du gîte de la gorgone, conscients qu'ils étaient que la prudence ne leur nuirait pas. Elle ne leur nuit pas, mais se révéla inutile. Les quelques antres suivants n'abritaient rien d'autre, dans leurs profondeurs, que des chauves-souris, des siffleurs, des souris, des campagnols et des musaraignes. Et des crottes à foison.

Geralt était fatigué et résigné. Dussart aussi, manifestement. Mais, il fallait le lui reconnaître, il faisait bonne contenance, il n'affichait aucun mécontentement, ni en gestes ni en paroles. Le sorceleur ne se faisait guère d'illusions cependant. Le loup-garou avait des doutes quant à la réussite de l'opération. Conformément à ce qu'avait entendu Geralt autrefois, et qui lui avait été confirmé par la mémé herboriste, du côté de la falaise, sur la face occidentale, la montagne Cremora était trouée comme du fromage, percée d'un nombre incalculable de grottes. Certes, ils trouvèrent des grottes à la pelle. Mais Dussart, très clairement, ne croyait pas qu'il réussirait à flairer et découvrir celle qui se révélerait être le passage souterrain menant à l'intérieur du complexe rocheux de la Citadelle.

Comble de malchance, un éclair transperça le ciel. Un coup de tonnerre gronda. Et il se mit à pleuvoir. Très sincèrement, l'envie démangea Geralt de cracher, de jurer vilainement et de déclarer la fin de l'entreprise. Il prit sur lui.

— On bouge, Dussart. Le trou suivant.

— Comme il vous plaira, monsieur Geralt.

Et soudain, à l'ouverture suivante, exactement comme dans un mauvais roman, survint le tournant de l'action.

— Des chauves-souris, annonça le loup-garou en reniflant. Des chauves-souris et... et un chat.

— Lynx ? Chat sauvage ?

— Un chat, répéta Dussart en se redressant. Un vulgaire chat domestique.

\*\*\*

Otto Dussart examinait avec curiosité les petites fioles d'élixir ; il observait le sorcier en train de les absorber. Il voyait les changements qui survenaient dans l'aspect de Geralt, et ses yeux s'écarquillaient d'effroi et d'admiration.

— Ne me demandez surtout pas d'entrer avec vous dans ce trou, dit-il. Soit dit sans offense, mais je n'irai pas. Mes poils se hérissent à la seule idée de ce qu'on peut trouver là-bas...

— Cela ne m'a même pas effleuré l'esprit de te le demander. Rentre chez toi, Dussart, auprès de ta femme et de tes enfants. Tu m'as rendu service, tu as fait ce que je t'avais demandé, je ne peux en exiger davantage.

— Je vais attendre, protesta le loup-garou. Je vais attendre que vous sortiez.

— Je ne sais pas quand je sortirai de là-dedans, répliqua Geralt en ajustant correctement son épée dans son dos. Et si même j'en sortirai.

— Ne dites pas cela. J'attendrai... J'attendrai jusqu'au crépuscule.

\*\*\*

Le fond de la grotte était rempli d'une épaisse couche de guano de chauve-souris. Les chauves-souris elles-mêmes – des oreillards ventrus – étaient suspendues à la voûte par grappes entières, elles s'agitaient et piaillaient mollement. Au début, Geralt pouvait avancer aisément et relativement vite sur une surface plane, la voûte se trouvant bien au-dessus de sa tête. Rapidement cependant, ce confort prit fin, il dut commencer par se baisser, se courber de plus en plus, puis il ne lui resta d'autre solution que de se déplacer à quatre pattes. Et pour finir de ramper.

Il y eut un moment où il s'arrêta, décidé à faire demi-tour, le passage devenant si étroit qu'il menaçait de le bloquer complètement. Mais il entendit un bruissement d'eau et sentit sur son visage comme une bouffée d'air frais. Conscient de prendre un risque, il se faufila à travers une crevasse et soupira de soulagement lorsque celle-ci commença à s'élargir. Le corridor se transforma soudainement en une

rampe qu'il dévala jusqu'en bas, directement dans le lit d'un torrent souterrain qui jaillissait de sous une roche et disparaissait du côté opposé. Une faible lumière filtrait des hauteurs, et c'est de là aussi, bien haut quelque part, que provenait l'air frais.

Le ponor dans lequel disparaissait le torrent semblait être entièrement inondé ; il n'était pas trop du goût du sorceleur de plonger, bien qu'il soupçonnât là un siphon. Il choisit le chemin qui menait en haut du torrent, sous les rapides, le long de la rampe. Avant même de s'être extirpé de là et de se retrouver dans une salle immense, il était trempé jusqu'aux os et maculé de limon calcaire.

La salle était très grande, tout en glaçures, travertins, draperies, stalagmites, stalactites, piliers majestueux. Un ruisseau coulait au fond, creusé de profonds méandres. À cet endroit aussi de la lumière filtrait d'en haut, et l'on sentait un léger courant d'air. On sentait autre chose aussi. L'odorat du sorceleur ne pouvait rivaliser avec le flair de Dussart, mais Geralt percevait aussi à présent ce qu'avait détecté avant lui le loup-garou, une très légère odeur d'urine de chat.

Il resta immobile un instant, regarda autour de lui. Le courant d'air lui indiquait une sortie, une ouverture, comme le portail d'un palais flanqué de piliers de stalagmites gigantesques. En tournant la tête, il remarqua une cuvette remplie d'un sable fin, et de là provenait, précisément, l'odeur de chat. On pouvait voir sur le sable de nombreuses traces de pattes.

Geralt replaça sur son dos son épée, qu'il avait dû ôter dans l'étroitesse des crevasses. Et il sauta entre les stalagmites.

Un corridor, parfaitement sec et au haut plafond voûté, grimpait gentiment.

De grosses pierres encombraient le fond, mais on pouvait avancer. Ce que fit Geralt. Jusqu'au moment où son chemin fut barré par une porte. Solide et fermée par une énorme serrure.

Jusqu'à cette seconde, il n'était pas sûr de suivre le bon chemin, il n'avait aucune certitude d'avoir pénétré dans la bonne caverne. Cet obstacle semblait être une confirmation.

Dans la porte, à même le seuil, se trouvait une petite ouverture, découpée très récemment. Un passage pour un chat.

Geralt poussa le battant, qui ne frémit même pas. En revanche, l'amulette du sorceleur vibra, imperceptiblement. Cette porte était magique, protégée par un sortilège. Le faible tremblement du médaillon signalait cependant qu'il ne s'agissait pas d'un charme très puissant. Geralt approcha son visage du bois.

— Ami.

La porte s'ouvrit sans bruit sur ses gonds huilés. Comme il l'avait justement deviné, dans les protections magiques peu sophistiquées et les mots de passe standard dont elles étaient équipées, fabriqués en

série, personne, heureusement pour lui, n'avait eu envie d'installer quelque chose de plus raffiné. Cette porte devait isoler le complexe de l'ensemble des grottes et des créatures incapables de se servir de magie, même la plus élémentaire.

Pour plus de sécurité, il avait bloqué le battant derrière lui avec une pierre ; là s'achevaient les grottes naturelles, et commençait une galerie qui avait été creusée dans la roche par des pioches.

En dépit de toutes ces données, il n'avait encore aucune certitude. Jusqu'au moment où il vit une lumière devant lui. La lumière clignotante d'un flambeau ou d'une lampe à huile. Et quelques secondes plus tard, il entendait un rire ; un rire familier. Un ricanement.

— Bououh-rrrééé-bouh-ou-ou-ou-rrrééé !

La lumière et le ricanement, comme le constata Geralt, parvenaient d'un local assez grand, éclairé par une torche plantée dans une poignée en fer. Le long des murs étaient amassés des caisses, des coffres et des tonneaux. Assis près de l'une des caisses, se servant de tonneaux en guise de siège, Boué et Bang jouaient aux osselets. Le ricanement était celui de Bang, qui venait justement de marquer pas mal de points.

Sur un caisson à portée de main était posée une dame-jeanne d'aquavit, et également des amuse-gueule.

Une jambe humaine rôtie.

Le sorceleur sortit son épée de son fourreau.

— Salut, les gars !

Boué et Bang le regardèrent fixement un certain temps, la gueule ouverte. Après quoi, ils se mirent à brailler ; ils se levèrent en catastrophe en renversant les tonneaux, et se jetèrent sur leur arme. Boué s'empara d'une faux, Bang, d'un large cimeterre. Et tous deux se ruèrent sur le sorceleur.

Même s'il n'escomptait pas une partie de plaisir, Geralt fut surpris. Il ne s'attendait pas en effet à ce que les deux colosses difformes réagissent aussi promptement.

Boué joua de sa faux, très près du sol ; si le sorceleur n'avait pas eu le réflexe de bondir aussitôt, il aurait perdu ses deux jambes. Il évita de justesse le coup de Bang, dont le cimeterre provoqua des étincelles sur le mur en pierre.

Le sorceleur savait gérer des individus rapides. Et grands aussi. Rapides ou lents, grands ou petits, tous avaient des endroits sensibles à la douleur.

Et ils n'imaginaient pas à quel point un sorceleur pouvait être véloce après avoir absorbé des élixirs.

Boué, touché au coude, hurla ; blessé au genou, Bang hurla plus fort encore. D'une rapide volte-face, le sorceleur le feinta ; il sauta par-

dessus la lame de la faux et, du bout de son épée, trancha l'oreille de Boué. Ce dernier rugit en secouant la tête, sa faux décrivant des cercles ; et il attaqua. Geralt croisa les doigts et le marqua du signe d'Aard. Frappé par le sortilège, Boué se retrouva les fesses par terre ; on entendit clairement ses dents claquer.

Cimeterre en main, Bang prit son élan. Geralt plongea adroitement sous le fer, et cingla le géant en vol sur son autre genou ; il virevolta, parvint jusqu'à Boué qui tentait de se relever et cibra les yeux. Boué, cependant, réussit à écarter la tête, le coup faillit et atteignit l'arcade sourcilière, le sang inonda instantanément le visage de l'ogrotroll. Boué beugla, s'arracha du sol et se jeta à l'aveugle vers Geralt. Celui-ci s'écarta d'un bond, Boué tomba sur Bang, ils se télescopèrent. Bang repoussa son comparse et, en beuglant avec fureur, se rua sur le sorceleur, l'attaquant du revers avec son cimeterre. Geralt évita le coup d'une feinte rapide et, d'une volte-face, frappa l'ogrotroll par deux fois, un coup à chaque coude. Bang poussa un hurlement, mais sans lâcher son arme, il prit son élan à nouveau, et envoya des coups larges et chaotiques. Geralt esquiva le fer. Sa feinte le porta dans le dos de Bang ; il ne pouvait pas ne pas profiter de cette chance. Il retourna son épée et trancha par le bas, à la verticale, entre les fesses précisément. Bang se saisit le derrière, hurla, grogna, trottina, fléchit les genoux et se pissait dessus.

Boué, aveuglé, agita sa faux. Il fit mouche. Sauf qu'il ne toucha pas le sorceleur, qui avait esquivé d'une pirouette, mais son compère qui se tenait toujours l'arrière-train. Et il lui balaya la tête des épaules. De l'air s'échappa avec un chuintement sonore de la trachée sectionnée ; du sang jaillit de l'artère, s'élevant très haut, jusqu'au plafond, comme la lave du cratère d'un volcan.

Bang, toujours debout, maintenu à la verticale grâce à ses énormes pieds plats, pissait le sang, telle une statue sans tête dans une fontaine. Mais il finit par pencher et tomber comme une bille.

Boué essuya ses yeux inondés de sang. Il se mit à beugler comme un fou lorsque, enfin, il comprit ce qui s'était passé. Il tapa des pieds, agita sa faux. Il tourna sur place, cherchant le sorceleur. Il ne le trouva pas. Parce que celui-ci était dans son dos. Touché sous l'aisselle, il laissa tomber sa faux et se jeta à mains nues sur Geralt, le sang inondant à nouveau ses yeux, et il vint par conséquent heurter le mur. Geralt bondit jusqu'à lui, frappa.

Visiblement, Boué ignorait qu'il avait les artères tranchées. Et qu'il aurait dû être mort depuis longtemps. Il braillait, faisait la toupie, agitait les bras dans tous les sens. Jusqu'à ce que ses jambes cèdent sous lui et qu'il se retrouve agenouillé dans une mare de sang. Il continua de beugler dans cette posture et de s'agiter, mais de moins en moins fort, de plus en plus mollement. Pour en terminer, Geralt



s'approcha de lui et le frappa d'estoc sous le sternum. C'était une erreur.

L'ogrotroll gémit et s'agrippa au fer, à la garde et à la main du sorceleur. Ses yeux devenaient vitreux déjà, mais il ne cédait pas, bien accroché à sa prise. Geralt lui posa son pied sur la poitrine, il s'arc-bouta, secoua son épée. Le sang avait beau couler sur sa main, Boué tenait bon.

— Stupide salopard, l'interpella lentement Pasztor. (Il avait pénétré dans la caverne et pointait sur le sorceleur son arbalète à deux arcs.) Tu es venu chercher la mort en t'introduisant ici. C'en est fini de toi, engeance du diable. Tiens-le bien, Boué !

Geralt tenta de se dégager. Boué gémit, mais ne céda pas. Le bossu montra les dents et appuya sur la détente. Geralt se recroquevilla en une esquivé, la lourde empenne effleura son flanc de ses plumes, et vint s'enfoncer dans le mur. Boué lâcha l'épée ; allongé sur le ventre, il attrapa le sorceleur par les jambes, l'immobilisa. Pasztor coassa triomphalement et leva son arbalète.

Mais il n'eut pas le temps de tirer.

Tel un boulet gris, un énorme loup avait surgi dans la caverne. Frappant Pasztor à la manière des loups, dans les jambes, par-derrière, il lui déchira les ligaments et les artères poplités. Le bossu hurla, et tomba. La corde de l'arbalète qu'il avait lâchée claqua. Boué laissa échapper un râle. L'empenne l'avait atteint droit dans l'oreille, y pénétrant jusqu'à la penne. Le pique ressortit par l'autre oreille.

Pasztor hurla. Le loup ouvrit grand sa gueule terrifiante qu'il abattit sur la tête du bossu.

Le hurlement se mua en une plainte.

Geralt écarta de ses jambes l'ogrotroll, enfin mort.

Dussart, ayant repris déjà sa forme humaine, se redressa au-dessus du cadavre de Pasztor, s'essuya les lèvres et le menton.

— Au bout de quarante-deux ans d'existence en tant que loup-garou, dit-il, en croisant le regard du sorceleur, il était de bon ton d'enfin mordre quelqu'un.

\*\*\*

— Il fallait que je vienne, se justifia Dussart. Je savais, monsieur Geralt, que je devais vous mettre en garde.

— Contre eux ? demanda Geralt en désignant les corps inertes.

Il essuya sa lame.

— Pas seulement.

Le sorceleur pénétra dans la salle indiquée par le loup-garou. Et il recula instinctivement.

Le sol en pierre était noir de sang coagulé. Au milieu de la pièce

béait un trou sombre cuvelé, à côté duquel étaient entassés des cadavres. Nus et écorchés, découpés, déchiquetés, dépecés parfois. Leur nombre était difficile à évaluer.

Venant des profondeurs du trou, on entendait distinctement des échos de craquements, des bruits secs d'os broyés.

— Je ne pouvais pas le flairer avant, marmotta Dussart d'une voix pleine d'effroi. C'est lorsque vous avez ouvert l'autre porte, là-bas, en bas, que j'ai senti... Sauvons-nous d'ici, monsieur. Loin de ce charnier.

— J'ai encore quelque chose à régler avant. Mais toi, vas-y. Un grand merci à toi d'être venu à mon secours.

— Ne me remerciez pas. J'avais une dette envers vous. Je suis heureux d'avoir pu m'en acquitter.

\*\*\*

Un escalier montant en colimaçon s'enroulait dans une fosse cylindrique, sculptée dans la pierre. Il était difficile de faire une évaluation précise, mais Geralt calcula grossièrement qu'en gravissant les marches d'une tour standard, il se trouverait maintenant au premier ou peut-être au deuxième étage. Il avait compté soixante-douze marches lorsqu'une porte, enfin, l'arrêta.

De même que celle du bas, un passage pour le chat était prévu dans celle-ci également. La porte était verrouillée de la même façon, mais elle n'était pas magique et céda facilement, une fois la clenche actionnée.

La salle dans laquelle se retrouva le sorcelleur n'avait pas de fenêtres, et l'éclairage était faible. Sous le plafond étaient suspendues quelques boules magiques, mais seule l'une d'elles était activée. Une puanteur atroce envahissait la pièce, odeur de chimie et de toute sorte d'abomination possible. Le premier coup d'œil trahissait ce qui se jouait ici. Des bocaux, des bouteilles et des flacons sur des étagères ; des cornues, des tubes de verre, des ventouses ; des instruments et des ustensiles métalliques : en bref, un laboratoire. Pas le moindre doute possible.

Sur des rayonnages près de l'entrée était posée toute une rangée de grands bocaux. Le premier contenait des yeux humains nageant dans un liquide jaune, comme des mirabelles dans du sirop. Le deuxième, un homoncule minuscule, pas plus grand que deux poings rassemblés. Dans le troisième...

Dans le troisième bocal, surnageant à la surface d'un liquide, se trouvait une tête humaine. À cause des traits déformés par les blessures, les tuméfactions et la décoloration, peu distincts à travers le liquide trouble et le verre épais, Geralt, peut-être, ne l'aurait pas reconnue. Mais la tête était entièrement chauve. Un seul magicien se

rasait la tête.

Harlan Tzara, visiblement, n'était jamais parvenu jusqu'à Poviss.

Dans les bords suivants des choses flottaient aussi, diverses horreurs violacées et blêmes. Mais pas d'autres têtes.

Le milieu de la pièce était occupé par une table. Une table en acier profilé avec un tube de drainage.

Sur la table était allongé un cadavre dénudé. Un petit cadavre. La dépouille d'un enfant. Une petite fille aux cheveux clairs.

Le corps était éventré, taillé en forme de Y. Les organes internes avaient été enlevés ; ils étaient soigneusement disposés des deux côtés du cadavre, bien droits, bien nets, bien propres. Cela ressemblait exactement à la planche d'un atlas anatomique. Seules les indications manquaient : fig. 1, fig. 2 et ainsi de suite.

En périphérie de son champ de vision, le sorcelleur décela un mouvement. Un grand chat noir se faufila le long du mur, le regarda, lança un chuintement, et s'enfuit par la porte entrebâillée. Geralt lui emboîta le pas.

— Monsieur...

Il s'arrêta. Et se retourna.

Dans un coin, il vit une petite cage, basse, qui rappelait une mue pour les poules. Il aperçut de maigres doigts agrippés aux barreaux métalliques. Et ensuite, des yeux.

— Monsieur... à l'aide.

C'était un petit garçon. Il devait avoir une dizaine d'années tout au plus. Il était recroquevillé, il frissonnait.

— Sauvez-moi !

— Reste tranquille. Tu n'as plus rien à craindre, mais tiens bon encore. Je reviens tout de suite te chercher.

— Monsieur ! Ne partez pas !

— Reste tranquille, je t'ai dit.

Il passa d'abord devant une bibliothèque, couverte de poussière qui chatouillait le nez. Ensuite, il traversa un salon, semblait-il. Et puis une chambre à coucher, où trônait un lit immense avec un baldaquin noir sur des supports en ébène.

Il entendit un bruissement. Il se retourna.

Sorel Degerlund se tenait à la porte. Les cheveux frisés, vêtu d'une houppelande brodée d'étoiles dorées. À ses côtés se trouvait une chose pas très grande, entièrement grise et armée d'un sabre zerrican.

— J'ai un bocal de formol tout prêt, dit le magicien. Il n'attend que ta tête, renégat ! Tue-le, Béta !

Se délectant de sa propre voix, Degerlund achevait à peine sa phrase que le monstre cendré attaquait déjà, spectre livide extraordinairement lesté, rat gris souple et silencieux, sifflant et foudroyant comme un sabre. Geralt évita deux coups, portés en croix,

classiquement. La première fois, il sentit aux abords de l'oreille le mouvement de l'air poussé par la lame ; la deuxième, un léger frôlement le long de la manche. Il para le troisième coup de son épée ; durant un instant, ils luttèrent corps à corps. Il vit le visage du monstre gris, ses yeux jaunes, à la pupille verticale, une fente étroite à la place du nez, des oreilles en pointe. Le monstre n'avait pas de bouche.

Ils se désunirent. La bête se détourna adroitement, attaquant d'emblée, encore en croix, d'un pas de danse aérien, prévisible de nouveau. Elle était d'une mobilité surnaturelle, incroyablement agile, d'une vélocité diabolique. Mais elle était stupide.

Elle n'avait aucune idée de la vélocité d'un sorcelleur qui vient d'absorber des élixirs. Geralt ne lui permit qu'un seul coup, qu'il manœuvra habilement. Ensuite, ce fut à son tour d'attaquer. D'un mouvement travaillé et maintes fois pratiqué. Il cerna le monstre d'un vif demi-tour, effectua une feinte trompeuse et le frappa à la clavicule. Le sang n'avait même pas eu le temps de couler lorsqu'il retourna son épée et assena un coup sous l'aisselle du monstre. Il fit un bond en arrière, prêt à davantage. Mais il n'en fallait pas plus.

Le monstre, selon toute apparence, avait une bouche finalement. Elle s'ouvrit largement sur son visage gris, pareille à une blessure fendillée, d'une oreille à l'autre, mais sur à peine un demi-pouce. On n'entendit pas le son de sa voix pourtant, le monstre n'émit aucun bruit. Durant quelques secondes, il frissonna, agita les bras et les jambes, comme un chien en train de rêver. Puis il mourut. En silence.

Degerlund commit une erreur. Plutôt que de s'enfuir, il leva les deux bras, et d'une voix furieuse, criarde, remplie de rage et de haine, commença à scander une incantation. Autour de ses mains apparurent des flammes qui tournoyèrent pour former une boule de feu. On aurait dit la fabrication d'une boule de ouate sucrée. Accompagnée, d'ailleurs, de la même puanteur. Degerlund n'eut pas le temps de former une boule complète.

Il n'avait, lui non plus, aucune idée de la vélocité d'un sorcelleur qui vient d'absorber des élixirs. Geralt bondit jusqu'à lui, assenant ses coups sur la boule et les mains du magicien. Il y eut un fracas, comme un fourneau qui s'embrase, des étincelles jaillirent. Degerlund, dans un hurlement, lâcha la sphère ardente de ses mains ruisselantes de sang. La boule s'éteignit, remplissant l'endroit d'une affreuse odeur de caramel brûlé.

Geralt rejeta son épée. Il prit son élan et frappa Degerlund au visage, du plat de la main. Le magicien poussa un cri, se recroquevilla, se retourna. Le sorcelleur le souleva, le ceintura et lui passa le bras autour du cou. Degerlund se mit à hurler, à battre des jambes.

— Tu n'as pas le droit, rugit-il. Tu n'as pas le droit de me tuer !

Tu ne peux pas... Je suis... Je suis un être humain !

Geralt resserra son bras autour de son cou. Pas trop fort pour commencer.

— Ce n'est pas moi ! continuait de hurler le magicien. C'est Ortolan ! Ortolan m'a dit de le faire ! Il m'a forcé ! Et Biruta Icarti était au courant de tout ! C'est elle ! Biruta ! C'était son idée, ce médaillon ! C'est elle qui m'a demandé de le faire !

Le sorceleur resserra son étreinte.

— À l'aideeeee ! À moi!!!! ! À l'aideeeee !

Geralt resserra son étreinte.

— À moi!!!!... À l'aideee... Noooooon...

Degerlund poussa un râle, de la salive coulait en abondance de sa bouche. Geralt détourna la tête. Il resserra encore son étreinte.

Degerlund perdit connaissance, s'affaissa. Geralt serra encore.

L'os hyoïde craqua. Encore. Le larynx céda. Encore. Encore plus fort.

Les vertèbres cervicales craquèrent, elles se déplacèrent.

Geralt maintint la pression quelques secondes de plus. Ensuite, pour être totalement sûr, il secoua fortement la tête du magicien. Et puis, il le relâcha. Degerlund glissa mollement sur le sol, comme un tissu de soie.

Le sorceleur essuya sa manche pleine de salive sur le rideau de la porte.

Le gros chat noir surgit de nulle part. Il se frotta contre le corps de Degerlund. Lécha sa main inerte. Il miaula, pleura plaintivement. Il s'allongea à côté du cadavre, se blottit contre son flanc. Il regardait le sorceleur de ses yeux dorés grands ouverts.

— J'étais obligé, dit le sorceleur. Il le fallait. Les autres, d'accord, mais toi au moins, tu devrais comprendre.

Le chat cligna des yeux. Oui, il comprenait.

« Au nom du Ciel, asseyons-nous par terre,  
Et disons des histoires déplorables  
De mort des rois, les uns tués en bataille,  
Les autres déposés, d'autres hantés  
Par le spectre de ceux qu'ils déposèrent,  
D'autres empoisonnés par leur épouse,  
Tués en dormant – mais tous, assassinés. »

*La Vie et la Mort du roi Richard II*, William Shakespeare 4

4 Traduction d'André Markowicz. (NdT)

## CHAPITRE 18

La journée des noces royales jouissait depuis poltron-minet d'un temps idéal ; pas un seul petit nuage n'entachait le bleu du ciel de Kerack. Depuis le matin déjà, il faisait très chaud, mais une brise soufflant de la mer venait atténuer un peu la fournaise.

Depuis les premières heures, l'agitation régnait dans la Ville Haute. Les rues et les squares avaient été soigneusement balayés, les façades des maisons décorées de guirlandes et de rubans, des fanions hissés en haut des mâts. Sur la route qui menait au palais royal défilait depuis l'aube déjà un cordon de fournisseurs ; des chariots et des charrettes remplis croisaient les voitures qui revenaient vides, et des porteurs, des artisans, des vendeurs, des courriers, des messagers se hâtaient de monter la colline.

Un peu plus tard, la voie fourmillait de chaises à porteurs sur lesquelles les invités du mariage se rendaient au palais. « Mes noces, ce n'est pas de la petite bière », avait, paraît-il, déclaré le roi Belohun. « Mes noces doivent rester gravées dans la mémoire de tous et avoir un écho retentissant de par le monde entier. » Sur ordre du roi, les festivités devaient donc débuter tôt dans la matinée et se prolonger jusque tard dans la nuit. Durant tout ce temps, des attractions absolument sensationnelles attendraient les invités.

Kerack était un tout petit royaume et, somme toute, de peu d'importance, aussi Geralt doutait-il que le monde se préoccupât particulièrement des noces du roi Belohun ; quand bien même ce dernier aurait décidé de faire la fête durant une semaine entière et aurait inventé le diable seul sait quelles attractions, aucune information sur l'événement n'avait la moindre chance de parvenir aux oreilles de personnes situées à une distance de plus de cent miles. Mais il était de notoriété publique que pour Belohun, le centre du monde se trouvait être la ville de Kerack, le monde étant constitué de ses alentours, dans un rayon, ma foi, fort petit.

Geralt et Jaskier se parèrent tous deux du mieux qu'ils purent et le plus élégamment possible. Geralt avait même acquis pour l'occasion une toute nouvelle veste en peau de veau, qu'il avait, semble-t-il, payée un peu trop généreusement. En ce qui concerne Jaskier, celui-ci avait déclaré depuis le début qu'il se fichait pas mal des noces royales et qu'il ne comptait pas y participer. Car il se trouvait, certes, sur la liste des invités, non pas comme un poète et barde mondialement connu cependant, mais en tant que parent de l'instigateur du roi. Et aucune représentation ne lui avait été demandée. Le considérant comme un outrage, il avait pris la mouche. Comme toujours, son ressentiment ne dura guère, une demi-journée à peine, en tout et pour tout.

Tout au long de la route qui serpentait sur le flanc de la colline

avaient été installés des poteaux en haut desquels, agités paresseusement par la brise, flottaient des étendards jaunes avec l'emblème de Kerack, un dauphin *nageant* bleu azur, aux nageoires et à la queue rouges.

Ferrant de Lettenhove, le cousin de Jaskier, les attendait devant l'entrée du palais, accompagné de quelques gardes royaux aux couleurs du dauphin emblématique, c'est-à-dire en azur et rouge. L'instigateur salua Jaskier et appela un page qui devait assister le poète et le conduire jusqu'au lieu des festivités.

— Quant à vous, sieur Geralt, suivez-moi, je vous en prie.

Ils prirent une allée latérale du parc, passant, à l'évidence, devant les dépendances, car des cliquetis de casseroles et d'ustensiles de cuisine leur parvenaient, de même que les infâmes injures dont les chefs de cuisine abreuyaient les marmitons. Ajouté à cela une odeur agréable et alléchante de nourriture. Geralt connaissait le menu, il savait de quoi se régèleraient les invités du mariage au cours de la fête. Quelques jours auparavant, en compagnie de Jaskier, il avait rendu visite à l'hostellerie *Natura Rerum*. Febus Ravenga, ne cachant pas sa fierté, s'était vanté d'organiser le festin de concert avec quelques autres restaurateurs, et d'établir la liste des plats à la préparation desquels s'affairerait l'élite des chefs de cuisine locaux. « Au déjeuner », racontait-il, « seront servis des huîtres, des oursins, des crevettes et des crabes *sautés*. En deuxième plat, de la viande en gelée et divers pâtés, du saumon fumé et mariné, un aspic de canard, du fromage de brebis et de chèvre. Pour le dîner, du consommé de viande ou de poisson *ad libitum*, avec cela des boulettes de viande ou de poisson, des tripes avec des quenelles de foie, de la lotte grillée, roussie au miel, ainsi que des perches de mer au safran et aux clous de girofle. »

« Ensuite », récitait Ravenga, modulant sa respiration tel un orateur entraîné, « seront servis des morceaux de viande à la sauce blanche aux câpres, aux œufs et à la moutarde, des genoux de cygnes au miel, des chapons bardés de lard, des perdrix à la confiture de coings, des pigeons rôtis ainsi que des tourtes de foies de mouton et de kacha d'orge. Des salades et des légumes les plus variés. Et puis des caramels, des nougats, des biscuits fourrés, des marrons cuits, des confitures et des marmelades. Et seront servis en boucle et sans interruption, cela va sans dire, des vins de Toussaint. »

Ravenga décrivait de manière très imagée, qui donnait l'eau à la bouche. Geralt craignait cependant de ne pas avoir la chance de goûter quoi que ce fût de ce généreux menu. Il n'était pas un invité à ces noces, loin s'en faut. Il se trouvait dans une situation plus difficile encore que celle des pages qui couraient sans cesse, mais parvenaient toujours à piquer quelque chose dans les saladiers qu'ils



transportaient, ou du moins à tremper leur doigt dans une crème ou du pâté.

Le terrain principal des festivités était le parc du palais, autrefois le verger du temple, transformé et agrandi par les rois de Kerack, les colonnades notamment, les rotondes et le temple de l'Amour. Ce jour-là, entre les arbres et l'édifice, de nombreuses tonnelles colorées avaient été rajoutées, tandis que des toiles tendues sur des perches protégeaient du soleil brûlant et de la chaleur. Un attroupement d'invités s'était déjà formé à cet endroit. Les convives ne devaient pas être très nombreux au total, quelque deux cents individus. La liste, comme le colportait la rumeur, avait été établie par le roi en personne ; seul un cercle choisi, une élite, devait recevoir une invitation. Il se révéla que l'élite se composait principalement de la famille de Belohun et de ses parents par alliance. Hormis ces derniers avaient été également invités la fine fleur locale, la crème de la crème, les hauts fonctionnaires de l'Administration, les hommes d'affaires les plus fortunés, de la région et de l'étranger, ainsi que des diplomates, à savoir des espions des pays limitrophes, se faisant passer pour des attachés commerciaux. Venait compléter la liste un groupe non négligeable de flagorneurs et de louangeurs, toujours les premiers à lécher le cul du monarque.

Devant l'une des entrées latérales du palais les attendait le prince Egmund, vêtu d'un caftan noir richement brodé d'or et d'argent. Plusieurs jeunes hommes lui tenaient compagnie. Ils portaient tous de longs cheveux frisés au fer, ils étaient tous vêtus de justaucorps matelassés dernier cri et de pantalons moulants aux poches exagérément rembourrées à l'endroit des organes génitaux. Ils déplurent à Geralt. Et pas uniquement en raison des regards ironiques dont ils toisèrent ses vêtements. Ils lui rappelaient un peu trop Sorel Degerlund.

À la vue de l'instigateur et du sorceleur, le prince congédia immédiatement sa suite. Un seul individu resta à ses côtés. Ce dernier avait les cheveux courts, et il portait un pantalon normal. Malgré cela, il déplaisait également à Geralt. Il avait des yeux étranges qui le regardaient vilainement.

Geralt s'inclina devant le prince. Lequel, cela va de soi, ne lui rendit pas son salut.

— Donne-moi ton épée, dit-il à Geralt une fois les salutations terminées. Tu ne peux parader ici avec une arme. Ne crains rien, quand bien même tu ne la verrais pas, elle sera toujours à ta disposition. J'ai laissé des ordres. Si quelque chose survenait, on t'apporterait ton épée aussitôt. Le capitaine Ropp, ici présent, s'en assurera.

— Et quelle est la probabilité que cela arrive ?

— Si elle était nulle ou faible, t'embêterais-je avec cela ? Oh oh ! (Egmund observa le fourreau et le fer.) Une épée de Viroleda ! Non, pas une épée, mais une œuvre d'art. Je le sais, car j'en ai possédé une semblable autrefois. Mon frère consanguin, Viraxas, me l'a volée. Lorsque père l'a chassé, il s'est approprié pas mal de choses qui ne lui appartenaient pas avant de partir. En souvenir, sans doute.

Ferrant de Lettenhove se racla la gorge. Geralt se remémora les paroles de Jaskier. Il était interdit de prononcer le nom du fils aîné répudié à la cour. Mais Egmund méprisait les interdictions, très clairement.

— Une œuvre d'art, répéta le prince, le regard toujours fixé sur l'épée. Sans même attendre de savoir de quelle manière tu te l'es procurée, je te félicite de cette acquisition. Parce que je ne peux pas croire que les épées qui t'ont été volées soient meilleures que celle-ci.

— Question de goût, de saveur et de préférence. Personnellement, je préférerais récupérer les anciennes. Votre Altesse et monsieur l'instigateur m'ont donné leur parole qu'ils découvriraient qui était l'auteur du vol. C'était, me permets-je de le rappeler, la condition à laquelle j'avais accepté de me charger de la protection du roi. Cette condition n'a pas été remplie, de manière évidente.

— Effectivement, de manière évidente la condition n'est pas remplie, reconnut froidement Egmund en confiant l'épée au capitaine Ropp, l'individu au vilain regard. Je me sens par conséquent dans l'obligation de le compenser. Au lieu des trois cents couronnes avec lesquelles je comptais te payer tes services, tu en recevras cinq cents. J'ajouterai également que l'enquête sur l'affaire de tes épées n'est pas close, et que tu peux encore les récupérer. Ferrant, apparemment, a déjà un suspect. N'est-ce pas, Ferrant ?

— L'enquête, déclara sèchement Ferrant de Lettenhove, a désigné sans aucun doute possible la personne de Nikefor Muus, un fonctionnaire municipal et officier de justice. Il s'est échappé, mais son arrestation n'est qu'une question de temps.

— Ça ne devrait pas être long, je présume ! s'esclaffa le prince. Ce n'est pas la mer à boire que d'attraper un scribouillard barbouillé d'encre. Qui, derrière son bureau, a dû attraper à coup sûr des hémorroïdes par-dessus le marché, ce qui complique sa fuite, à pied ou à cheval. Comment est-il même parvenu à filer, d'ailleurs ?

— Nous avons affaire à un homme peu prévisible, répondit l'instigateur en se raclant la gorge. Et qui n'a sans doute pas toute sa tête. Avant de disparaître, il a provoqué un scandale immonde dans l'établissement de Ravenga ; il s'agissait, excusez-moi, de fèces... Ils ont dû fermer le local quelque temps parce que... Je vous épargnerai les détails scabreux. Au cours de la perquisition effectuée dans la maison de Muus, les épées volées n'ont pas été découvertes ; en

revanche, on a trouvé... excusez-moi... un havresac en cuir, rempli à ras bord de...

— Ne dis rien, ne dis rien, je devine de quoi, dit Egmond en faisant la grimace. Oui, effectivement, cela en dit long sur l'état psychique de l'individu. Dans cette situation, je dirais que tes épées, sorceleur, ont bel et bien disparu. Même si Ferrant l'attrape, il n'apprendra rien de ce fou. Soumettre au supplice ce genre d'individus ne sert à rien d'ailleurs ; torturés, ils délirent sans rime ni raison. Et à présent, veuillez m'excuser, mes obligations m'appellent.

Ferrant de Lettenhove accompagna Geralt jusqu'à l'entrée principale du parc. Ils atteignirent rapidement un chemin tracé de dalles de pierre sur lequel les sénéchaux accueillaient les nouveaux arrivants, tandis que les gardes et les pages les escortaient plus loin, jusqu'au fond du terrain.

— À quoi puis-je m'attendre ?

— Pardon ?

— À quoi puis-je m'attendre ici aujourd'hui ? Lequel de ces mots n'est-il pas compréhensible ?

— Le prince Xander, commença l'instigateur en baissant la voix, s'est vanté devant témoins qu'il serait roi dès demain. Ce n'est pas la première fois qu'il l'annonce, et toujours en état d'ébriété.

— Est-il capable de commettre un attentat ?

— Pas vraiment. Mais il a une camarilla, des fidèles et des favoris. Ceux-là sont plus doués.

— Quelle est la part de vrai dans le fait que Belohun annoncera dès aujourd'hui que le successeur du trône sera le fils conçu avec sa nouvelle épouse ?

— Une part non négligeable.

— Et le prince Egmond, en train de perdre ses chances d'accéder au trône, engage un sorceleur, tiens tiens ! étonnez-vous ! afin qu'il surveille et protège son père. Il est vraiment digne d'admiration, l'amour filial.

— Pas de divagations. Tu as accepté une mission. Remplis cette mission.

— Je l'ai acceptée et je la remplirai. Bien qu'elle demeure très vague. S'il se passe quelque chose, j'ignore qui j'aurai en face de moi. Au cas où, je devrais tout de même savoir, me semble-t-il, qui m'épaulera.

— Si le besoin s'en fait sentir, comme l'a promis le prince, le capitaine Ropp t'apportera ton glaive. Il t'épaulera également. Moi aussi, dans la mesure de mes moyens, je t'aiderai. Parce que je te veux du bien.

— Depuis quand ?

— Pardon ?

— Nous n'avons jamais discuté entre quatre yeux jusqu'ici. Jaskier était toujours avec nous et, lui présent, je ne voulais pas aborder ce thème. Les informations détaillées sur mes prétendues escroqueries. D'où Egmund les tenait-il ? Qui les a fabriquées ? Pas lui tout de même ? C'est toi qui les as fabriquées, Ferrant.

— Je n'ai rien à voir avec ça. Je t'assure...

— Pour un gardien de la loi tu fais un piètre menteur. On se demande vraiment par quel miracle tu as obtenu ce poste.

Ferrant de Lettenhove serra les lèvres.

— J'ai été obligé, dit-il. J'exécutais les ordres.

Le sorceleur le regarda longuement.

— Tu aurais du mal à croire, dit-il enfin, le nombre de fois où j'ai déjà entendu ça. Ce qui est réconfortant, c'est que cela venait la plupart du temps de la bouche de gens qui allaient être pendus.

\*\*\*

Lytta Neyd faisait partie des invités. Le sorceleur la repéra sans difficulté. De fait, elle attirait le regard. Largement décolletée, sa robe en crêpe de Chine vert juteux était décorée sur le devant d'une broderie en forme de papillon stylisé qui miroitait de minuscules sequins. Le bas de la robe était agrémenté de volants. En règle générale, passé dix ans, les volants sur les toilettes féminines suscitaient chez le sorceleur une pitié ironique ; sur la tenue de Lytta cependant, ils s'harmonisaient parfaitement avec le reste, et ce de manière plus qu'attrayante.

Le cou de la magicienne était paré d'un collier d'émeraudes taillées. Elles étaient toutes aussi grosses qu'une amande. Et l'une d'elles considérablement plus grande.

Ses cheveux roux étaient comme un incendie de forêt.

Mosaïque se tenait au côté de Lytta, vêtue d'une robe noire étonnamment osée, en soie et mousseline totalement transparente sur les épaules et les bras. Une espèce de gorgerette de mousseline drapait de manière fantaisiste le cou et le décolleté de la jeune fille et, associée à ses longs gants noirs, ajoutait à la silhouette une aura d'extravagance et de mystère.

Toutes deux portaient des chaussures à talons de quatre pouces de hauteur ; Lytta en peau d'iguane, Mosaïque en vernis blanc.

Geralt hésita quelques secondes à s'approcher d'elles. Quelques secondes, pas davantage.

— Bonjour ! le salua sobrement la magicienne. Quelle surprise ! Je suis heureuse de te voir. Mosaïque, tu as gagné, mes souliers blancs sont à toi.

— Un pari ! devina Geralt. Quel en était l'objet ?

— Toi. Je supposais qu'on ne te verrait plus, j'avais parié que tu avais disparu pour de bon. Mosaïque, elle, pensait le contraire, elle a donc accepté le pari.

Elle le gratifia d'un profond regard de jadéite, dans l'attente d'un commentaire, de toute évidence. Une parole. N'importe laquelle. Geralt restait silencieux.

— Bonjour, charmantes dames !

Jaskier avait surgi de nulle part, comme de sous terre, *deus ex machina*, véritablement.

— Je m'incline bien bas et rends hommage à votre beauté. Madame Neyd, mademoiselle Mosaïque. Pardonnez-moi si je n'ai pas de fleurs.

— Nous te pardonnons. Du nouveau en matière d'art ?

— Comme toujours en art, oui et non. (Jaskier s'empara de deux verres de vin sur le plateau d'un page passant devant lui et les offrit aux dames.) La fête est un peu terne, ne trouvez-vous pas ? Mais le vin est bon. De l'Est Est, quarante la pinte. Le rouge n'est pas mal non plus, je l'ai goûté. Par contre, ne buvez pas d'hypocras, ils ne savent pas le préparer. Les invités continuent d'affluer, avez-vous remarqué ? Comme toujours dans les hautes sphères, il s'agit de courses à l'envers, de poursuite à *rebours* où gagne et ramasse les lauriers le dernier arrivé. En faisant une entrée magnifique. Nous assistons d'ailleurs probablement au finish. La ligne d'arrivée est franchie par le propriétaire d'une chaîne de scieries, accompagné de son épouse, et donc battu par l'administrateur du port qui se trouve juste derrière lui également avec son épouse. Lui-même battu par un élégant inconnu...

— C'est le chef de la représentation commerciale de Kovir, expliqua Corail. Avec une femme. De qui est-elle l'épouse, je me le demande.

— Au peloton de tête se joint, regardez, Pyral Pratt, ce vieux bandit. Avec une cavalière, ma foi, dites donc... Sacrebleu !

— Que se passe-t-il ?

— Cette femme aux côtés de Pratt ! s'exclama Jaskier en s'étranglant. C'est... C'est Etna Asider... La petite veuve qui m'a vendu l'épée...

— C'est ainsi qu'elle s'est présentée ? s'exclama Lytta. Etna Asider ? Anagramme des plus banales. Cette personne est Antea Derris. La fille aînée de Pratt. Elle n'est aucunement veuve, puisqu'elle n'a jamais été mariée. Des bruits courent qu'elle n'aimerait pas les hommes.

— La fille de Pratt ? Impossible ! J'ai été chez lui...

— Et tu ne l'y as pas rencontrée, conclut la magicienne sans le laisser terminer. Rien d'étonnant. Antea n'est pas au mieux avec sa famille, elle n'utilise même pas son propre nom, mais se sert d'un

pseudonyme composé de ses deux prénoms. Elle n'entretient avec son père que des relations d'affaires, des affaires d'ailleurs, qu'ils mènent bon train. Je suis moi-même étonnée de les voir ici ensemble.

— Sans doute y ont-ils un intérêt, fit remarquer vivement le sorceleur.

— Je n'ose songer lequel. Officiellement, Antea sert d'intermédiaire commerciale, mais son sport préféré est l'imposture, l'escroquerie et l'arnaque. J'ai une demande à t'adresser, le poète. Toi, tu as de l'expérience en mondanités, contrairement à Mosaïque. Accompagne-la parmi les invités, présente-la à ceux qui valent d'être connus. Indique-lui ceux qui n'en valent pas la peine.

S'étant assuré que le vœu de Corail était un ordre, Jaskier donna son bras à Mosaïque. Geralt et la magicienne restèrent seuls.

— Viens, dit Corail, rompant le silence qui se prolongeait. Allons faire un tour. Là-bas, sur le promontoire.

De là-haut, du temple de l'Amour, se déployait la vue sur la ville, sur Palmyre, le port et la mer. Lytta mit la main en visière pour se protéger du soleil.

— Qu'est-ce qui entre dans la rade ? Et jette l'ancre ? Une frégate à trois mâts de construction étrange. Des voiles noires, ah, c'est assez inhabituel...

— Laissons les frégates. Tu as renvoyé Jaskier et Mosaïque, nous sommes seuls, à l'écart.

— Et toi, répliqua-t-elle en se retournant, tu te demandes pourquoi. Tu attends de savoir ce que je peux bien avoir à te communiquer. Tu attends les questions que je vais te poser. Alors que je souhaite simplement, peut-être, te raconter les derniers potins du cercle des magiciens ? Mais non, sois sans crainte, ils n'impliquent pas Yennefer. Ils concernent Rissberg, un endroit qui ne t'est pas étranger, du reste. Pas mal de changements y sont survenus ces derniers temps... Je ne perçois aucune lueur de curiosité dans tes yeux pourtant. Dois-je poursuivre ?

— Mais comment donc !

— Cela a commencé avec la mort d'Ortolan.

— Ortolan est mort ?

— Oui, il y a un peu moins d'une semaine. Selon la version officielle, il s'est mortellement empoisonné avec l'engrais sur lequel il travaillait. Mais le bruit court qu'il s'agirait d'une attaque cérébrale, provoquée par la nouvelle de la mort soudaine de l'un de ses chouchous, disparu à la suite d'une expérience très suspecte qui aurait mal tourné. Un certain Degerlund. Cela te dit-il quelque chose ? Tu l'avais rencontré durant ton séjour au château ?

— Ce n'est pas exclu. J'y ai rencontré beaucoup de monde. Tous ne valaient pas la peine qu'on s'en souvienne.

— Ortolan aurait, paraît-il, accusé de la mort de son chouchou toute la direction de Rissberg ; il aurait piqué une colère et eu une attaque. Il était vraiment très âgé, et il souffrait depuis des années d'hypertension artérielle ; sa dépendance au fisstech n'était pas non plus un secret, or le fisstech et la tension constituent un mélange explosif. Mais il a dû se passer tout de même quelque chose là-bas, parce qu'un véritable changement de personnel est survenu à Rissberg. Avant la mort d'Ortolan déjà, des conflits s'étaient produits ; Algernon Guincamp, entre autres, plus connu sous le nom de Pinety, a été contraint de partir. Lui, tu dois t'en souvenir, très certainement. Si là-bas quelqu'un valait la peine qu'on s'en souvienne, c'était bien lui.

— Effectivement.

— La mort d'Ortolan a suscité une prompte réaction de la part du Chapitre, poursuivit Corail en le mesurant d'un regard attentif ; sont déjà parvenues à ses oreilles des nouvelles peu rassurantes, relatives aux frasques du défunt et de son chouchou. L'avalanche, c'est curieux, et à notre époque de plus en plus caractéristique, a été déclenchée par un tout petit caillou. Un petit employé municipal insignifiant, un shérif ou un constable, trop zélé. Ce dernier a contraint son supérieur, le bailli de Gors Velen, à agir. Le bailli a transmis la plainte plus haut, et ainsi, d'échelon en échelon, la chose est parvenue au Conseil royal et de là au Chapitre. Pour faire bref, on a découvert les responsables du défaut de surveillance : Biruta Icarti a dû quitter la direction, elle a retrouvé l'enseignement, à Aretuza. Axel le Grêlé et Sandoval sont partis, eux aussi. Zangenis a réussi à sauver son poste, il a obtenu les faveurs du Chapitre en dénonçant les autres et en leur faisant porter toute la faute. Et toi, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? Peut-être as-tu quelque chose à me dire ?

— Et qu'est-ce que je pourrais bien avoir à dire ? Ce sont vos affaires. Et vos histoires.

— Des histoires qui surgissent à Rissberg peu de temps après ton séjour au château.

— Tu me surestimes, Corail, ainsi que ma force causale.

— Je ne surestime jamais rien. Et je sous-estime rarement.

— Mosaïque et Jaskier ne vont pas tarder à revenir, dit-il en la regardant bien droit dans les yeux. Or, tu ne leur as pas demandé de s'éloigner sans raison. Dis-moi enfin de quoi il retourne.

Elle soutint son regard.

— Tu le sais parfaitement, riposta-t-elle. Ne vexe donc pas mon intelligence en abaissant la tienne à dessein. Voilà plus d'un mois que tu n'es pas venu me voir. Non, ne va pas croire que j'avais espéré un geste d'un sentimental pathétique, ou un mièvre mélodrame. Je n'attends rien d'autre d'une relation qui se termine qu'un souvenir agréable.

— Tu as utilisé, me semble-t-il, le terme de « relation » ? Vraiment, la charge sémantique de cette notion est surprenante.

— Rien d'autre qu'un agréable souvenir, lâcha-t-elle en ignorant sa remarque et sans le quitter des yeux. J'ignore ce qu'il en est pour ta part, mais en ce qui me concerne, ma foi, je vais être franche, on en est un peu loin. Il serait bon, je pense, de faire quelques efforts dans ce sens. Il n'en faudrait pas beaucoup, à mon avis. Bah ! Un petit quelque chose, mignon toutefois, un accord final sympathique, qui laisserait un souvenir agréable. Ferais-tu l'effort de quelque chose de ce genre ? Daignerais-tu venir me rendre visite ?

Il n'eut pas le loisir de lui répondre. La cloche du campanile se mit à sonner de manière assourdissante ; elle frappa dix coups. Ensuite, retentirent les trompettes en une fanfare vibrante, cuivrée et quelque peu cacophonique. Les gardes en rouge et azur formèrent une haie, séparant en deux le flot des invités. Une grosse chaîne en or autour du cou, une canne longue comme un timon à la main, le maréchal de la cour apparut sous le portique de l'entrée du palais. Derrière lui s'avancèrent les hérauts, suivis des sénéchaux. Et derrière les sénéchaux, coiffé d'un colpack en zibeline et son sceptre à la main, tout en os et en nerfs, venait Belohun, roi de Kerack, en personne. À son côté marchait une blondinette toute menue, un voile sur le visage, qui ne pouvait être que l'élue du roi, son épouse et la reine dans un avenir tout à fait proche. La blondinette portait une robe d'une blancheur immaculée, et elle était couverte de diamants, à la façon des nouveaux riches, pourrait-on dire, à l'excès, dirait-on, et sans goût, ajouterait-on. Tout comme le roi, un manteau d'hermine couvrait ses épaules, soutenu à l'arrière par des pages.

À la suite du couple royal, à une quinzaine de pas derrière les pages soutenant l'hermine, ce qui en disait long tout de même, s'avancait la famille royale. Il y avait là Egmond, bien évidemment, avec à ses côtés quelqu'un de pâle comme un albinos, et qui ne pouvait être que son frère Xander. Derrière les frères marchait le reste de la famille, plusieurs hommes, plusieurs femmes, ajoutés à cela quelques adolescents et adolescentes, sans conteste la progéniture, légale et adultérine.

Au milieu des invités qui saluaient et des dames qui s'inclinaient en de profondes révérences, le cortège royal était parvenu à sa destination, une estrade surélevée, qui, de par sa construction, rappelait quelque peu un échafaud. Sur celle-ci, surmontée d'un baldaquin et protégée sur les côtés par des gobelins, étaient installés deux trônes sur lesquels prirent place le roi et la future mariée. Aux autres membres de la famille, il fut ordonné de rester debout.

Pour la deuxième fois de la journée, les trompettes écorchèrent les oreilles de l'assistance avec leur rugissement cuivré. Le maréchal,



agitant les bras tel un chef d'orchestre, incita les invités aux acclamations, aux vivats et aux toasts. De toutes parts retentirent et se répandirent sagement des souhaits de bonne santé, de bonheur, de prospérité, des vœux les meilleurs, de longues, très longues, encore plus longues années, qu'ils vivent le plus longtemps possible, invités et courtisans rivalisant de réciprocité. Le roi Belohun ne broncha pas, gardant la même expression hautaine et renfrognée sur le visage ; seuls de légers mouvements de son sceptre manifestaient sa satisfaction d'entendre les vœux, les éloges et les péans en son honneur et en celui de sa future épouse.

Le maréchal fit taire les invités et entama un discours ; il discourut longuement, passant de la grandiloquence à la pompe et inversement. Geralt consacrait toute son attention à observer la foule, aussi ne perçut-il que très approximativement le sens de son allocution. « Le roi Belohun », proclamait *urbi et orbi* le maréchal, « se réjouit très sincèrement d'une compagnie venue si nombreuse, il est heureux de la saluer ; en un jour aussi solennel, il formule exactement les mêmes vœux à ses invités que ces derniers ont exprimés pour lui ; la cérémonie nuptiale aura lieu dans l'après-midi, d'ici là, que les invités mangent, boivent et s'amuse, de nombreuses attractions ayant été prévues à cet effet. »

Le rugissement des trompettes annonça la fin de la partie officielle. Le cortège royal délaissait déjà les jardins. Parmi les invités, Geralt avait eu le temps de repérer plusieurs groupes au comportement un peu suspect. L'un deux, surtout, ne lui plaisait pas, car ses membres ne s'inclinaient pas aussi bas que les autres devant le cortège, et s'efforçaient de se frayer à tout prix un chemin vers les grilles du palais. Il se dirigea promptement en direction de la haie de soldats en rouge et azur. Lytta marchait à ses côtés.

Belohun avançait, le regard rivé devant lui. La jeune mariée jetait des coups d'œil à droite et à gauche ; parfois, elle faisait un signe de tête à des invités qui la saluaient. Un léger coup de vent souleva son voile durant quelques secondes. Geralt aperçut de grands yeux bleus. Il vit le moment où ces yeux rencontrèrent soudain Lytta Neyd au milieu de la foule. Et où ils s'enflammèrent de haine. Une haine parfaitement claire, nette, distillée.

Cela dura une seconde, ensuite les trompettes retentirent, le cortège passa, les gardes s'éloignèrent. Le groupe au comportement suspect se révéla n'avoir pour objectif que les vins et les petits fours disposés sur une table qu'il prit d'assaut et dévalisa avant tout le monde. Sur les estrades improvisées çà et là commencèrent des spectacles ; des ensembles de gouslis, de lyres, de fifres et de flûtiaux résonnèrent, des chœurs se mirent à chanter. Des jongleurs remplaçaient les prestidigitateurs, des hercules cédaient la place aux

acrobates, des funambules prenaient la relève de danseuses en tenue légère jouant du tambourin. L'ambiance était de plus en plus joyeuse. Les joues des jeunes dames commençaient à rosir, les fronts des hommes à briller de sueur ; les uns et les autres parlaient de plus en plus fort, se mettaient à bafouiller légèrement.

Lytta attira le sorceleur derrière le pavillon. Ils effrayèrent un couple qui s'était caché là à des fins clairement sexuelles. La magicienne ne s'en émut pas, y prêtant à peine attention.

— J'ignore ce qui se trame ici, dit-elle. J'ignore, bien que je le devine, pour quelle raison et à quelles fins tu te trouves en ces lieux. Mais garde les yeux ouverts, et tout ce que tu feras, fais-le avec prudence. La fiancée du roi n'est autre qu'Ildiko Breckl.

— Je ne te demande pas si tu la connais. J'ai vu son regard.

— Ildiko Breckl, répéta Corail. C'est ainsi qu'elle se nomme. Elle a été renvoyée d'Aretuza en troisième année. Pour un menu vol. D'après ce que je vois, elle s'en est bien sortie dans la vie. Elle n'est pas devenue magicienne, mais elle sera reine d'ici quelques heures. La cerisette sur le gâteau, sacrebleu ! Dix-sept ans ? Vieil imbécile. Ildiko en a vingt-cinq bien tassés.

— Et elle ne t'aime pas, je dirais.

— C'est réciproque. C'est une intrigante endiablée, elle traîne toujours des manigances derrière elle. Mais ce n'est pas tout. Cette frégate sous pavillon noir qui est entrée dans le port. Je sais maintenant de quel bateau il s'agit, j'en ai entendu parler. C'est l'*Acherontia*. Il a très mauvaise réputation. Là où il apparaît survient toujours quelque chose habituellement.

— Du genre ?

— C'est un équipage de mercenaires que l'on peut employer à n'importe quoi. Et à quoi emploie-t-on des mercenaires, à ton avis ? À des travaux de construction ?

— Il faut que j'y aille. Excuse-moi, Corail.

— Quoi qu'il puisse se produire, dit-elle lentement en le regardant dans les yeux, quoi qu'il se passe, je ne peux y être mêlée.

— Sois sans crainte. Je ne compte pas t'appeler à l'aide.

— Tu ne m'as pas bien comprise.

— Assurément. Excuse-moi, Corail.

\*\*\*

Juste derrière une colonnade enroulée de lierre, il rencontra Mosaïque. Étonnamment calme et fraîche au milieu de la chaleur, du brouhaha et de la pagaille.

— Où est Jaskier ? Il t'a laissée ?

— Oui, soupira-t-elle. Mais il s'est excusé gentiment, et m'a priée

aussi de l'excuser auprès de vous deux. On lui a demandé une représentation privée. Dans les appartements du palais, pour la reine et les dames de la cour. Il ne pouvait pas refuser.

— Qui le lui a demandé ?

— Un homme à l'allure de soldat. Et qui avait une expression étrange dans les yeux.

— Il faut que j'y aille. Excuse-moi, Mosaïque.

Un petit attroupement s'était formé derrière le pavillon décoré de rubans colorés, où l'on servait à manger des terrines, du saumon et de l'aspic de canard. Geralt se frayait un chemin, essayant de repérer le capitaine Ropp ou Ferrant de Lettenhove. Au lieu de quoi, il tomba directement sur Febus Ravenga. Le restaurateur avait l'air d'un aristocrate. Il était vêtu d'un pourpoint de brocart, avait paré sa tête d'un chapeau orné d'un bouquet de superbes plumes d'autruche. Il était accompagné de la fille de Pyral Pratt, chic et élégante dans un costume d'homme noir.

— Oh ! Geralt ! se réjouit Ravenga. Permits, Antea, que je te présente Geralt de Riv, le célèbre sorceleur. Geralt, voici Mme Antea Derris, courtière. Tu boiras un verre de vin avec nous...

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-il, mais je suis pressé. Je connais déjà madame Antea, bien que pas personnellement. Si j'étais à ta place, Febus, je n'achèterais rien venant d'elle.

Un savant linguiste avait orné le portique de l'entrée du palais d'une banderole avec l'inscription : « *CRESCITE ET MULTIPLICAMINI* ». Geralt, pour sa part, fut arrêté par les hampes croisées des hallebardes.

— L'entrée est interdite.

— Je dois voir d'urgence l'instigateur du roi.

— L'entrée est interdite.

De derrière les hallebardiers surgit le chef de la garde. Il tenait un esponsion à la main gauche. Il pointa sous le nez de Geralt un doigt sale de la main droite.

— Interdite, vous avez saisi, monsieur ?

— Si tu n'enlèves pas ton doigt de mon visage, je te le brise en plusieurs morceaux. Ah, voilà ! C'est mieux, tout de même. Et à présent, conduis-moi jusqu'à l'instigateur !

— Chaque fois que tu te retrouves nez à nez avec un garde, ça fait toute une histoire ! intervint Ferrant de Lettenhove dans son dos. (Il avait dû le suivre certainement.) C'est un sacré défaut de ton caractère. Qui peut avoir de fâcheuses conséquences.

— Je n'aime pas qu'on m'interdise d'entrer quelque part.

— C'est bien à cela que servent les gardes et les sentinelles. Ils seraient inutiles si toutes les entrées étaient libres. Laissez-le passer.

— Nous avons des ordres du roi lui-même, rétorqua le chef de la

garde en plissant le front. Ne laisser entrer personne sans l'avoir fouillé.

— Eh bien, alors, fouillez-le.

La fouille fut minutieuse. Les gardes ne s'économisèrent pas, ils ne se contentèrent pas d'une palpation superficielle, mais cherchèrent partout consciencieusement. Sans rien trouver ; Geralt n'avait pas emporté aux noces le stylet qu'il portait habituellement dans la tige de sa botte.

— Satisfaits ? (L'instigateur regarda le chef de la garde de haut.) Alors écarter-vous et laissez-nous passer.

— Que Votre Seigneurie daigne nous pardonner, articula lentement le chef. L'ordre du roi était clair. Il concernait tout le monde.

— Qu'est-ce que cela ? Ne t'oublie pas, mon brave ! Sais-tu qui se tient devant toi ?

— Personne sans fouille. (Le chef fit un geste vers les gardes.) L'ordre était clair. Que Votre Seigneurie ne fasse pas d'embarras. Ni à nous... ni à elle-même.

— Que se passe-t-il ici, aujourd'hui ?

— Pour cette question, voyez avec mes supérieurs. Moi, j'ai reçu l'ordre de fouiller.

L'instigateur jura dans sa barbe, et se soumit à la fouille. Il n'avait pas même un canif sur lui.

— Qu'est-ce que tout cela doit signifier, j'aimerais le savoir, dit-il lorsqu'ils se retrouvèrent enfin dans le couloir. Je suis sérieusement inquiet. Sérieusement inquiet, sorcelleur.

— As-tu vu Jaskier ? Il paraît qu'on l'aurait convoqué au palais pour une représentation de chant.

— Je ne suis au courant de rien.

— Et sais-tu que l'*Acherontia* est entré au port ? Ce nom te dit-il quelque chose ?

— Et comment ! Et mon inquiétude croît. De minute en minute. Hâtons-nous.

Dans le vestibule – autrefois le cloître du temple –, s'affairaient des gardes armés de partisans. On voyait également des uniformes bleu et rouge s'agiter sur les galeries. Un martèlement de chaussures et des éclats de voix parvenaient du corridor.

— Holà ! (L'instigateur leva le bras au passage d'un des soldats.) Sergent ! Que se passe-t-il ici ?

— Que Votre Seigneurie me pardonne... Je dois me presser, j'ai reçu un ordre...

— Ne bouge pas, je te dis ! Que se passe-t-il ici ? J'exige des explications ! Est-il arrivé quelque chose ? Où est le prince Egmund ?

— Monsieur Ferrant de Lettenhove !

Sous des drapeaux avec le dauphin bleu azur accompagnés de quatre gigantesques sbires en camisole de cuir, se tenait le roi Belohun en personne. Il avait abandonné ses attributs royaux et n'avait donc pas l'air d'un roi. Il ressemblait à un paysan dont la vache vient justement de vêler. Mettant au monde un magnifique petit veau.

— Monsieur Ferrant de Lettenhove ! (Dans la voix du roi aussi se ressentait la joie provoquée par le nouveau-né.) L'instigateur royal. C'est-à-dire, mon instigateur. Ou peut-être pas ? Celui de mon fils, peut-être ? Tu surgis, alors que je ne t'ai pas fait mander. En principe, il était de ton devoir d'être ici au moment voulu, mais je ne t'ai pas fait mander. Bah ! me suis-je dit, que Ferrant s'amuse, qu'il mange, qu'il boive un peu, qu'il roucoule et aille baiser sous une tonnelle. Je ne ferai pas mander Ferrant, je ne veux pas le voir ici. Sais-tu pourquoi je ne voulais pas de toi ? Parce que je n'avais pas de certitude, je ne savais pas qui tu servais. Qui sers-tu Ferrant ?

L'instigateur s'inclina profondément.

— Je suis au service de Votre Royale Majesté. Et je suis entièrement dévoué à Votre Majesté.

— Tout le monde a entendu ? (Le roi regarda autour de lui d'un air théâtral.) Ferrant m'est dévoué ! Bien, Ferrant, bien. C'est la réponse que j'attendais, instigateur royal. Tu peux rester, tu seras utile. Je vais tout de suite t'accabler de tâches dignes d'un instigateur... Holà ! Et lui là ? Qui est-ce ? Attendez, attendez ! Ne serait-ce point ce sorceleur qui faisait des magouilles financières ? Celui dont nous a parlé la magicienne ?

— Il est apparu qu'il est innocent, la magicienne avait été induite en erreur. Quelqu'un l'avait dénoncé...

— On ne dénonce pas des innocents.

— Il y eut une décision de justice. L'affaire a été classée faute de preuves.

— Mais affaire il y a eu, cela signifie donc que cela pue. Les décisions et les verdicts des tribunaux sont rendus selon les lubies et les fantaisies des officiers de justice ; la puanteur, elle, provient du cœur même de l'affaire. Mais j'en ai assez, je ne vais pas perdre mon temps à faire des exposés sur la jurisprudence. Le jour de mon mariage, je peux faire montre de magnanimité ; je ne donnerai pas l'ordre de l'enfermer, mais que ce sorceleur disparaisse de ma vue sur-le-champ. Et qu'il ne se montre plus jamais à mes yeux !

— Votre Majesté Royale... Je suis inquiet... Il paraît que l'*Acherontia* est entré dans le port. Dans cette situation, les raisons de sécurité dictent de vous assurer une protection... Le sorceleur pourrait...

— Que pourrait-il ? Me protéger de sa poitrine ? Immobiliser les auteurs de l'attentat avec des sortilèges de sorceleur ? C'est

précisément ce dont l'a chargé Egmund, mon fils aimant ? Protéger son père et assurer sa sécurité ? Suis-moi, je te prie, Ferrant. Ah, du diable, suis-moi toi aussi, sorcelleur. Je vais vous montrer quelque chose. Vous verrez comme on veille à sa propre sécurité et comme on s'assure une protection. Vous observerez. Vous écouterez. Peut-être cela vous enseignera-t-il quelque chose. Peut-être apprendrez-vous quelque chose. Sur vous-même. Allez, suivez-moi !

Ils partirent, pressés par le roi et entourés par ses sbires en camisole de cuir. Ils pénétrèrent dans une grande salle ; sous une peinture de plafond représentant des vagues et des monstres marins se trouvait un trône, installé sur une estrade, et sur lequel prit place Belohun. En face, sous une fresque où figurait une carte du monde stylisée, et sous la garde d'autres sbires, étaient assis les fils du roi. Les princes de Kerack. Egmund, noir comme un corbeau, et Xander, pâle comme un albinos.

Belohun prit ses aises sur son trône. Il regardait ses fils de haut, d'un air de triomphateur devant lequel s'agenouillent ses ennemis, foudroyés dans la bataille et l'implorant de sa grâce. Sur les images qu'avait eu l'occasion de voir Geralt, les triomphateurs avaient cependant un air grave, réfléchi ; on lisait sur leurs visages la droiture et le respect. Il aurait été vain de les chercher sur celui de Belohun. Ne se dessinait sur sa figure qu'un sarcasme amer.

— Mon bouffon est tombé malade hier, annonça le roi. Il a attrapé la courante. Je me suis dit, pas de chance, nous n'aurons pas droit aux blagues, aux bouffonneries, ce ne sera pas drôle. Je me suis trompé. C'est drôle. Drôle à s'en tordre les côtes. Parce que c'est vous, vous deux, mes fils, qui êtes drôles. Pitoyables, mais drôles. Des années durant, je vous assure, dans le lit conjugal avec ma petite femme, après nos facéties et cabrioles amoureuses, chaque fois que nous penserons à vous deux, que nous évoquerons ce jour, nous en pleurerons de rire. Car enfin il n'y a rien de plus ridicule qu'un imbécile.

Xander avait peur, il n'était pas difficile de s'en rendre compte. Ses yeux allaient et venaient à travers la salle, et il suait à grosses gouttes. Egmund, au contraire, ne manifestait pas la moindre frayeur. Il regardait son père droit dans les yeux en lui retournant son amertume.

— La sagesse populaire proclame : « Garde espoir pour le meilleur, sois prêt pour le pire. » J'étais donc prêt pour le pire. Car que peut-il y avoir de pire que la trahison de ses propres fils ? J'avais placé mes agents parmi vos plus fidèles *commilitum*. À peine les eussé-je bousculés, que vos acolytes vous eurent aussitôt trahis. Vos factotums et vos favoris sont en train de fuir la ville justement.

» Oui, mes fils. Vous pensiez que j'étais aveugle et sourd ? Que

j'étais vieux, sénile et décrépît ? Vous pensiez que je ne voyais pas que vous vouliez le trône tous les deux et la couronne ? Que vous les désiriez comme un cochon une truffe ? Un cochon qui renifle une truffe perd la tête. De désir, d'avidité, de velléité et d'appétit sauvage. Le cochon devient fou, il grogne, fouille, ne fait attention à rien, du moment qu'il s'empare de la truffe. Pour le repousser, il faut user du bâton, et fortement. Et il se révèle que vous, mes fils, êtes justement des cochons. Vous avez reniflé les champignons, vous êtes devenus fous d'avidité et d'appétit. Mais c'est de la merde que vous aurez, pas des truffes. Et bien sûr, vous goûterez au bâton. Vous vous êtes opposés à moi, mes fils, vous avez attenté à mon pouvoir et à ma personne. D'ordinaire, l'état de santé des gens ayant agi contre moi subit une violente détérioration. C'est un fait confirmé par des études médicales.

» La frégate *Acherontia* a jeté l'ancre dans le port. Elle a navigué jusqu'ici sur mon ordre, c'est moi qui ai embauché le capitaine. La cour se réunira demain matin, la sentence tombera avant midi. Et à midi, vous serez tous deux à bord. On ne vous permettra de quitter le navire que lorsque la frégate aura dépassé le phare de Peixe de Mar. Ce qui signifie en pratique, que votre nouveau lieu d'habitation sera Nazair, Ebbing, Maecht. Ou bien Nilfgaard. Ou même le bout du monde et la porte de l'enfer si telle est votre volonté. Parce que jamais vous ne reviendrez ici, ni dans le voisinage. Jamais. Si vous tenez à votre tête.

— Tu veux nous bannir ? hurla Xander. De la même façon que tu as banni Viraxas ? Tu vas aussi interdire de prononcer nos noms à la cour ?

— J'ai banni Viraxas dans la colère et sans jugement. Ce qui ne signifie pas que je n'ordonnerais pas de l'exécuter s'il s'avisait de revenir. Vous deux serez condamnés à l'exil par un tribunal. De manière légale et souveraine.

— Tu en es donc si sûr ? Nous verrons ! Nous verrons ce que dira la cour sur un tel arbitraire !

— La cour sait quel verdict j'attends, et c'est ce verdict qu'elle rendra, à l'unanimité comme un seul homme.

— À l'unanimité, bien sûr ! Dans ce pays la justice est indépendante !

— La justice oui, mais pas les juges. Tu es bête, Xander. Ta mère était bête comme ses pieds, tu tiens d'elle. Même cet attentat, j'en suis sûr, tu ne l'as pas tramé toi-même, c'est l'un de tes favoris qui aura tout planifié. Mais finalement, je suis content que tu aies comploté, je me débarrasserai de toi avec joie. Egmond, c'est autre chose, oui, Egmond est rusé. Le fils attentionné qui embauche un sorcier pour protéger son père ! Ah ! Comme tu as finement gardé le secret, de

façon que tous l'apprennent. Et ensuite, un poison de contact. C'est futé, un tel poison ; pour la nourriture et la boisson, j'ai un goûteur, mais qui aurait pensé au manche du tisonnier de la cheminée de la chambre royale ! ? Un tisonnier que je suis le seul à utiliser et que je ne permets à personne de toucher ? Astucieux, mon fils, astucieux. Sauf que ton empoisonneur t'a trahi ; c'est ainsi, les traîtres trahissent les traîtres. Pourquoi ne dis-tu rien, Egmund ? N'as-tu rien à me dire ?

Les yeux d'Egmund étaient froids, on n'y lisait toujours pas l'ombre de la peur. *La perspective du bannissement ne l'effraie absolument pas, comprit Geralt, il ne pense pas à l'exil ni à une existence à l'étranger, il ne pense pas à l'Acherontia, ni à Peixe de Mar. À quoi donc songe-t-il ?*

— N'as-tu rien à dire, fils ? répéta le roi.

— Une seule chose, lâcha lentement Egmund. L'une de ces sagesse populaires que tu affectionnes tant. Tel sera pris qui croyait prendre. Souviens-toi de ces paroles, cher père. Lorsque viendra l'heure.

— Qu'on les emmène, qu'on les enferme et les surveille, ordonna Belohun. C'est ton devoir, Ferrant, ton rôle d'instigateur. Et maintenant, que l'on fasse venir le tailleur, le maréchal et le notaire ; tous les autres, dehors. Quant à toi, sorcelleur... tu as appris quelque chose aujourd'hui, pas vrai ? Quelque chose sur toi-même ? Le fait, notamment, que tu es un jobard plus que naïf. Si tu as compris cela, ta visite d'aujourd'hui n'aura pas été inutile au moins. Visite qui, d'ailleurs, vient précisément de s'achever. Holà ! Vous là-bas, à moi, deux d'entre vous ! Raccompagnez-moi ce sorcelleur jusqu'à la grille et jetez-le dehors. Veillez bien à ce qu'il ne fauche pas quelque pièce d'argenterie avant de sortir !

\*\*\*

Dans le couloir, une fois passé le vestibule, les deux sbires furent remplacés par le capitaine Ropp accompagné de deux individus qui avaient exactement les mêmes yeux et la même allure que lui, et se déplaçaient pareillement. Geralt aurait parié que ces trois-là avaient autrefois servi dans la même unité. Et soudain, il comprit. Soudain, il sut clairement ce qui allait arriver, comment les choses allaient tourner. Il ne fut donc pas étonné lorsque Ropp annonça qu'il assurerait sa surveillance et qu'il ordonna aux gardes du roi de s'éloigner. Il savait que le capitaine lui demanderait de le suivre. Les deux autres, comme il s'y attendait, marchèrent derrière lui.

Il pressentait déjà qui se trouverait dans la pièce où ils pénétrèrent.

Jaskier était pâle comme un mort et clairement terrifié. Mais sans



doute pas endommagé. Il était assis sur une chaise à haut dossier. Derrière la chaise se tenait un homme maigre aux cheveux nattés. Le type tenait une miséricorde dont le fer, fin, long, et quadrilatère, était pointé sur le cou du poète, sous la mâchoire, en oblique vers le haut.

— Pas de bêtises, sorceleur, prévint Ropp. Surtout pas de bêtises. Un seul geste inconsidéré, ne serait-ce qu'un seul frémissement, et M. Samsa transpercera le ménétrier comme un pourceau. Il n'hésitera pas.

Geralt savait que M. Samsa n'hésiterait pas. Parce que les yeux de M. Samsa étaient plus affreux encore que ceux de Ropp. Des yeux à l'expression très particulière. On pouvait parfois croiser des hommes aux yeux identiques dans les morgues ou les dépositaires. Ils s'y faisaient embaucher non pas tant pour se sustenter, mais plutôt pour avoir la possibilité d'y réaliser leurs penchants inavouables.

Geralt comprenait maintenant pourquoi Egmond était si calme. Pourquoi il regardait l'avenir sans frayeur. Et son père dans les yeux.

— Il s'agit pour nous que tu sois docile, dit Ropp. Si tu es docile, vous aurez la vie sauve tous les deux.

» Si tu fais ce que nous te demandons de faire, continuait de mentir Ropp, nous te laisserons partir, libre, toi et le rimailleur. Si tu te montres récalcitrant, nous vous tuerons tous les deux.

— Tu commets une erreur, Ropp.

— M. Samsa, poursuivit Ropp sans s'émouvoir de l'avertissement, va rester ici avec le ménétrier. Nous, c'est-à-dire toi et moi, nous nous rendrons dans les appartements royaux. Il y aura une sentinelle. Comme tu le vois, j'ai ici ton épée. Je te la donnerai, et tu t'occuperas du garde. Et des secours que le garde aura eu le temps d'appeler. Quand il entendra le raffut, le valet de chambre fera partir le roi par une sortie secrète, où l'attendront messieurs Richter et Tverdoruk. Qui modifieront quelque peu la succession au trône et l'histoire de la monarchie locale.

— Tu commets une erreur, Ropp.

— Et maintenant, dit le capitaine en s'avançant très près du sorceleur, tu vas me confirmer que tu as compris ta mission et que tu l'exécuteras. Si tu ne le fais pas, avant que j'aie compté mentalement jusqu'à trois, M. Samsa transpercera le tympan de l'oreille droite du ménétrier, et moi je continuerai de compter. S'il n'y a pas l'effet escompté, M. Samsa piquera dans l'autre oreille. Et ensuite, il coupera son œil au poète. Et ainsi de suite, jusqu'au bout, où il détruira son cerveau. Je commence le décompte, sorceleur.

— Ne l'écoute pas, Geralt ! (Jaskier, par miracle, avait réussi à émettre un son à travers sa gorge serrée.) Ils n'oseront pas me toucher ! Je suis célèbre !

— Sans doute ne nous prend-il pas au sérieux, estima froidement

Ropp. M. Samsa, l'oreille droite.

— Attends ! Non !

— Voilà qui est mieux, dit Ropp en hochant la tête. Voilà qui est mieux, sorceleur. Confirme-moi que tu as compris ta mission. Et que tu l'exécuteras.

— Éloigne d'abord ce stylet de l'oreille du poète.

— Ha ! pouffa M. Samsa en levant sa miséricorde bien haut au-dessus de la tête de Jaskier. Là, ça ira ?

— Ça ira.

De la main gauche, Geralt saisit Ropp par le carpe, de la droite, la poignée de son épée. D'une violente secousse, il attira à lui le capitaine, et de toutes ses forces lui frappa le visage de son front. On entendit un craquement. Le sorceleur tirailla le fourreau pour en extirper son épée ; avant que Ropp ne tombe, il effectua une courte volte-face et, d'un mouvement fluide, sectionna la main tendue de M. Samsa avec la miséricorde. Samsa se mit à hurler, il tomba à genoux. Richter et Tverdoruk, stylet en main, se précipitèrent sur le sorceleur ; celui-ci, d'une pirouette, atterrit au milieu des deux hommes, tranchant au passage la gorge de Richter dont le sang jaillit jusqu'à atteindre une araignée pendue au plafond. Tverdoruk attaqua avec des sauts et des feintes de brigand, mais il trébucha sur le corps de Ropp et perdit un instant l'équilibre. Geralt ne lui laissa pas le temps de le retrouver ; il se fendit et frappa par le bas, à l'aine, et une seconde fois par le haut, dans la carotide. Tverdoruk s'effondra, se roula en boule.

M. Samsa le surprit. Bien que privé de sa main droite, et bien que son moignon pissât le sang, de la main gauche, il trouva sa miséricorde sur le sol. Ainsi armé, il se dirigea vers Jaskier. Le poète poussa un hurlement, mais fit montre de vivacité d'esprit. Il fit tomber sa chaise derrière laquelle il se retrancha face à son agresseur. Et Geralt ne laissa pas le temps à M. Samsa de faire autre chose. Le sang éclaboussa à nouveau le plafond, l'araignée et les débris de chandelles plantés dedans.

Jaskier se redressa sur les genoux et appuya son front contre le mur ; après quoi, il se mit à vomir abondamment par saccades.

Ferrant de Lettenhove surgit dans la salle, accompagné de quelques gardes.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ici ? Julian ! Tu es entier ? Julian !

Julian leva le bras, pour faire comprendre qu'il répondrait dans quelques secondes, car pour l'instant il était occupé. Après quoi, il débouilla de nouveau.

L'instigateur fit sortir les gardes, il ferma la porte derrière eux. Il jeta un coup d'œil aux cadavres, prudemment, pour ne pas mettre le

pied dans le sang répandu et en veillant à ce que celui qui s'écoulait de l'araignée ne tachât pas son justaucorps.

— Samsa, Tverdoruk, Tichter. (Il les avait reconnus.) Et monsieur le capitaine Ropp. Les fidèles du prince Egmund.

— Ils exécutaient les ordres, dit le sorceleur avec un haussement d'épaules et en regardant son épée. Tout comme toi, vraisemblablement, ils obéissaient aux ordres. Et toi, tu n'en savais rien. Confirme-le, Ferrant.

— Je n'en savais rien, l'assura vite l'instigateur, et il recula, s'adossa au mur. Je le jure ! Tu ne soupçonnes tout de même pas... Tu ne penses pas...

— Si je le pensais, tu ne serais plus en vie. Je te crois. Tu n'aurais pas mis en jeu la vie de Jaskier, n'est-ce pas ?

— Il faut en informer le roi. Je crains que pour le prince Egmund cela puisse signifier des rectificatifs et des annexes dans l'acte d'accusation. Ropp est encore en vie, il me semble. Il avouera...

— Je doute qu'il en soit capable.

L'instigateur jeta un coup d'œil au capitaine qui était allongé, raide, dans une mare d'urine ; il bavait, copieusement, et frissonnait sans discontinuer.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Des morceaux d'os nasal dans le cerveau. Et sans doute quelques éclats dans les globes oculaires.

— Tu as frappé fort.

— C'est ce que je voulais justement. (Geralt essuya la lame de son épée avec le chemin de table dont il s'était emparé.) Jaskier, comment ça va ? Tout est en ordre ? Tu peux te lever ?

— Tout va bien, tout va bien, bafouilla Jaskier. Je me sens mieux déjà. Bien mieux...

— Tu n'as pas l'air de quelqu'un qui va mieux.

— Du diable, mais je viens d'échapper de peu à la mort ! (Le poète se leva, prit appui sur une commode.) Sacrebleu ! Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie... J'avais l'impression d'avoir un couvercle à mon derrière et que tout allait s'écouler par le bas, dents comprises. Mais lorsque je t'ai vu, j'ai su que tu allais me sauver. Enfin, je ne le savais pas, mais j'y comptais énormément... Sacrebleu ! Il y en a du sang, ici... Et ça empeste ! Je crois que je vais encore vomir...

— Allons chez le roi, dit Ferrant de Lettenhove. Donne-moi ton épée, sorceleur... Et arrange-toi un peu. Toi, Julian...

— Je ne resterai pas une seconde de plus ici. Je préfère me tenir à Geralt.

L'entrée dans les antichambres royales était protégée par des gardes. Ces derniers reconnurent cependant l'instigateur et le laissèrent passer. Il n'en alla pas aussi facilement à l'entrée des appartements, qu'une barrière formée d'un héraut, de deux sénéchaux et de leur escorte, composée de quatre sbires, rendait infranchissable.

— Le roi essaie son costume de marié, informa le héraut. Il a donné interdiction d'être dérangé.

— Nous avons une affaire urgente qui ne souffre aucun délai !

— Le roi a interdit catégoriquement qu'on le dérange. N'avait-on pas enjoint d'ailleurs, à monsieur le sorceleur, de quitter le palais ? Que fait-il donc encore en ces lieux ?

— Je l'expliquerai au roi. Je vous prie de nous laisser passer.

Ferrant écarta le héraut, poussa un peu le sénéchal. Geralt lui emboîta le pas. Mais ils ne purent atteindre que le seuil de la pièce, de toute façon, et se retrouvèrent derrière plusieurs courtisans rassemblés là. Des sbires en camisole de cuir se mirent en travers de leur route ; sur ordre du héraut, ils les accolèrent contre le mur. Ils étaient peu délicats, mais Geralt suivit tout de même l'exemple de l'instigateur et cessa de résister.

Le roi se tenait sur un tabouret pas très haut. Le tailleur, des épingles à la bouche, rectifiait ses rhingraves. Le maréchal de la cour se tenait à leurs côtés, ainsi que quelqu'un vêtu de noir, un notaire, peut-être bien.

— Juste après la cérémonie nuptiale, discourait Belohun, j'annoncerai que le successeur au trône sera le fils que mettra au monde la femme que j'épouse en ce jour. Cette démarche devrait m'assurer ses bonnes grâces et sa docilité, ma foi. Cela me donnera également un peu de temps et de tranquillité. Une vingtaine d'années passera avant que le morveux atteigne l'âge des complots.

» Mais si l'envie m'en prend, dit le roi en se renfrognant et en lançant un clin d'œil au maréchal, j'annulerai tout et je nommerai un tout autre successeur. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un mariage morganatique, et les enfants issus de tels mariages n'héritent pas les titres, n'est-ce pas ? Et qui est capable de prévoir combien de temps je la supporterai ? Comme s'il n'y avait pas d'autres demoiselles au monde, de plus jolies, de plus jeunes ! Il va donc falloir rédiger des documents appropriés, un contrat de mariage ou quelque chose dans ce style. Garde espoir pour le meilleur, sois prêt pour le pire, eh bien, eh bien !

Le valet de chambre tendit au roi un plateau sur lequel s'amoncelaient des bijoux.

— Emmenez-moi ça, oust, se rembrunit Belohun. Je ne vais pas me couvrir de verroterie comme je ne sais quel godelureau ou quel parvenu. Je ne mettrai que ceci. Un cadeau de ma future épouse. Petit,

mais de bon goût. Un médaillon avec les armoiries de mon pays ; il convient que je porte cet emblème. Ce sont ses paroles : « L'emblème du pays autour du cou, son bien dans le cœur. »

Acculé contre le mur, Geralt mit un certain temps à faire le rapprochement.

Le chat, qui frappait le médaillon de sa patte. Un médaillon doré sur une chaîne. De l'émail bleu azur, un dauphin. *D'or, dauphin nageant d'azur, lorré, peautré, oreillé, barbé et crêté de gueules.*

Il était trop tard pour qu'il puisse réagir. Il n'eut même pas le temps de pousser un cri, de prévenir. Il vit la chaîne en or se raccourcir soudain, se resserrer autour du cou du roi comme un garrot. Belohun devint rouge, il ouvrit la bouche, mais ne parvint ni à inspirer, ni à crier. Des deux mains il se saisit la gorge, s'efforçant d'arracher le médaillon ou du moins de passer un doigt sous la chaîne. Sans succès ; la chaînette s'enfonça profondément dans la peau. Le roi tomba du tabouret, tangua sur quelques pas, vint percuter le tailleur. Celui-ci tituba, s'étranglant, sans doute avait-il avalé ses épingles ; il chancela sur le notaire, l'entraînant dans sa chute. Pendant ce temps, Belohun avait bleui ; les yeux écarquillés, il s'effondra sur le sol, agita les jambes plusieurs fois ; il se raidit. Et demeura immobile.

— À l'aide ! Le roi se trouve mal !

— Un carabin ! s'écria le maréchal. Qu'on appelle un carabin !

— Dieux ! Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé au roi ?

— Un carabin ! Vite !

Ferrant de Lettenhove porta la main à sa tempe. Il avait une expression étrange sur le visage. L'expression de quelqu'un qui commence à comprendre.

On allongea le roi sur le canapé. Le carabin qu'on avait fait venir l'examina longuement. On ne laissa pas Geralt approcher. On ne lui permit pas de jeter un coup d'œil. Il savait malgré tout que la chaîne avait eu le temps de se desserrer avant même que le médecin soit accouru.

— Apoplexie, déclara en se redressant le carabin. Provoquée par la touffeur. Les mauvaises vapeurs de l'air ont pénétré dans le corps et empoisonné les humeurs. Sont fautifs ces perpétuels orages, qui intensifient la chaleur sanguine. La science est impuissante, elle ne peut rien faire. Notre bon roi miséricordieux n'est plus. Il a quitté ce monde.

Le maréchal poussa un cri, se cacha le visage dans les mains. Le héraut saisit son béret à deux mains. L'un des courtisans eut un hoquet. Plusieurs s'agenouillèrent.

Le couloir et le vestibule retentirent soudain d'un bruit de pas lourds. Un géant surgit sur le pas de la porte, un gaillard mesurant sept pieds, à tout le moins. En uniforme de garde, mais ses insignes

indiquaient un grade supérieur. Il était accompagné d'hommes portant un foulard sur la tête et une boucle à l'oreille.

Le géant rompit le silence.

— Que ces messieurs daignent se rendre dans la salle du trône. Immédiatement.

— Dans quelle salle du trône encore ? s'énerma le maréchal. Et pour quoi faire ? Vous rendez-vous compte, M. de Santis, de ce qui vient de se passer ici ? Du grand malheur qui est survenu ? Vous ne comprenez pas...

— Dans la salle du trône. Ordre du roi.

— Le roi est mort.

— Que vive le roi. Dans la salle du trône, je vous prie. Tous. Immédiatement.

Dans la salle du trône, sous le plafond marin orné de tritons, de sirènes et d'hippocampes étaient réunis une vingtaine d'hommes. Certains étaient coiffés de foulards de couleur, d'autres de chapeaux marins avec des rubans. Tous avaient le teint hâlé et une boucle à l'oreille.

Des mercenaires. Ce n'était pas difficile à deviner. L'équipage de la frégate *Acherontia*.

Sur le trône surélevé siégeait un homme aux cheveux et aux yeux noirs, et au nez proéminent. Lui aussi avait le teint hâlé. Mais il ne portait pas de boucle d'oreille.

À ses côtés, sur une chaise qu'on avait approchée, était assise Ildiko Breckl, toujours vêtue de sa robe d'une blancheur immaculée et toujours parée de ses diamants. La récente fiancée du roi et future jeune mariée contemplait l'homme aux cheveux noirs d'un regard plein d'adoration. Depuis un certain temps déjà, Geralt devinait tant la suite des événements que leur cause ; il rapprochait les faits et tirait les conclusions. À cette minute précise cependant, sans même avoir trop de jugeote, n'importe qui devait voir et comprendre qu'Ildiko Breckl et l'homme aux cheveux noirs se connaissaient, et qu'ils se connaissaient bien. Et depuis longtemps, du reste, pourrait-on dire.

— Viraxas, fils du roi, prince de Kerack, jusqu'à très récemment encore héritier du trône et de la Couronne de Santis, désormais roi de Kerack, souverain légitime du pays, annonça d'une voix sonore de baryton le géant.

Le premier à s'incliner fut le maréchal de la cour, qui se mit ensuite sur un genou. Derrière lui, le héraut rendit hommage au nouveau roi. Les sénéchaux suivirent leur exemple, courbant bien bas leur tête. Le dernier à s'incliner fut Ferrant de Lettenhove.

— Votre Majesté Royale.

— « Votre Seigneurie » pour l'instant suffira, rectifia Viraxas. Le titre au complet me reviendra après le couronnement. Auquel nous

n'allons pas tarder à procéder, du reste. Le plus tôt sera le mieux. N'est-ce pas, monsieur le maréchal ?

La salle était plongée dans un profond silence. On entendait le ventre d'un courtisan gargouiller.

— Mon regretté père est mort, déclara Viraxas. Il est retourné chez ses célèbres ancêtres. Mes deux frères cadets sont accusés de haute trahison, ce qui ne me surprend guère. Le procès aura lieu, conformément à la volonté du défunt roi, mes deux frères se révéleront coupables et, par décision de justice, quitteront Kerack pour toujours. Sur le pont de la frégate *Acherontia*, louée par mes soins... et ceux de mes puissants amis et protecteurs. Le défunt roi, je le sais, n'a pas laissé de testament valable ni de dispositions officielles concernant sa succession. Si tel avait été le cas, j'aurais respecté la volonté du roi. Mais il ne l'est pas. Le droit de succession à la couronne me revient donc. Se trouve-t-il, parmi les personnes présentes, quelqu'un qui voudrait s'y opposer ?

Il ne se trouva personne de tel dans l'assistance. Tous les présents étaient dotés d'un degré de raison suffisant et de l'instinct de conservation.

— Par conséquent, je vous prie d'entamer les préparatifs du couronnement ; que s'en chargent ceux entre les mains de qui ces compétences reposent. Le couronnement sera assorti d'épousailles. Car j'ai décidé de remettre au goût du jour une ancienne coutume des rois de Kerack, un droit instauré voici des siècles. Établissant que, si un futur jeune marié décède avant le mariage, le parent non marié le plus proche devra épouser sa fiancée.

Ildiko Breckl était prête à se soumettre dès maintenant, s'il le fallait, à cette ancienne coutume ; il suffisait de voir son visage rayonnant. Les autres personnes rassemblées se taisaient, s'efforçant assurément de se remémorer qui, quand et à quelle occasion ladite coutume avait été instaurée. Et de quelle manière avait-elle pu l'être voici des siècles, étant donné que le royaume de Kerack n'existait que depuis cent ans à peine. Plissé par l'effort cérébral, le front des courtisans redevint rapidement lisse cependant. Tous, comme un seul homme, en arrivèrent à la conclusion adéquate, qui était la suivante : bien que le couronnement n'ait pas encore eu lieu, et bien que « Sa Seigneurie » seulement, Viraxas était déjà pratiquement roi, et le roi a toujours raison.

— Disparais d'ici, sorceleur, murmura Ferrant de Lettenhove en confiant son épée à Geralt. Emmène Julian hors d'ici. Disparaissez tous les deux. Vous n'avez rien vu, rien entendu. Que personne ne fasse le rapprochement avec vous dans cette histoire.

— Je comprends, et je peux concevoir, poursuivait Viraxas en mesurant du regard les courtisans réunis, que, pour quelques-uns

d'entre vous ici présents, la situation puisse paraître surprenante. Que pour certains, les changements surviennent de manière trop inattendue et soudaine, et que les événements se déroulent trop rapidement. Je ne peux exclure non plus que pour quelques personnes parmi nous les choses ne se passent pas conformément à leurs idées, et que la situation ne soit pas de leur goût. Le lieutenant de Santis s'est déclaré immédiatement du bon côté et m'a juré fidélité. J'en attends de même de la part des autres personnes ici rassemblées.

» Nous commencerons, déclara-t-il en le désignant d'un signe de tête, par le fidèle serviteur de mon regretté père. Il se trouve être aussi l'exécutant des ordres de mon frère, qui a attenté à la vie de mon père. Nous commencerons donc par l'instigateur royal, M. Ferrant de Lettenhove.

L'instigateur s'inclina.

— L'enquête ne t'épargnera pas, annonça Viraxas. Et elle révélera le rôle que tu as joué dans le complot des princes. Le complot a été un fiasco, je qualifierai donc les comploteurs d'incompétents. Une erreur, je pourrais la pardonner, l'incompétence, non. Pas chez l'instigateur, le gardien de la loi. Mais plus tard, cela, commençons donc par les choses essentielles. Approche-toi, Ferrant. Nous voulons que tu nous montres et que tu prouves qui tu sers. Nous voulons que tu nous rendes l'hommage qui nous est dû. Que tu t'agenouilles au pied du trône. Et que tu baisses notre royale main.

L'instigateur s'avança docilement en direction de l'estrade.

— Disparais d'ici, eut-il encore le temps de murmurer. Disparais au plus vite, sorceleur.

\*\*\*

Dans les jardins, la fête battait son plein.

Lytta Neyd remarqua aussitôt le sang sur la manchette de la chemise de Geralt. Mosaïque aussi le remarqua, et contrairement à Lytta, elle blêmit.

Jaskier s'empara vivement de deux verres sur le plateau d'un page qui passait, et les but d'un trait l'un après l'autre. Ensuite, il en saisit deux autres qu'il proposa aux dames. Celles-ci refusèrent. Jaskier en but un, hésita avant de proposer l'autre à Geralt. Corail, très tendue visiblement, observait le sorceleur en clignant des yeux.

— Que s'est-il passé ?

— Tu vas l'apprendre très vite.

La cloche du campanile se mit à sonner. Elle sonnait de manière si sinistre, si lugubre, si angoissante, que les invités en train de festoyer se turent.

Le maréchal de la cour et le héraut montèrent sur l'estrade qui



rappelait un échafaud.

— Rempli de regrets et de désolation, commença le maréchal dans le silence, je me dois, messieurs, dames, de vous annoncer une triste nouvelle. Frappé par la rude main du destin, notre bien-aimé, notre bon et bienveillant souverain, le roi Belohun Premier est mort subitement ; il a quitté ce monde. Mais les rois de Kerack ne meurent pas ! Le roi est mort, vive le roi ! Vive Son Altesse royale le roi Viraxas ! Fils aîné du défunt roi, successeur légitime du trône et de la Couronne ! Le roi Viraxas Premier ! Trois fois qu'il vive ! Qu'il vive ! Qu'il vive !

Le chœur des flagorneurs, des frotte-manches et des lèche-culs se joignit à l'acclamation. Le maréchal les apaisa d'un geste.

— Le roi Viraxas s'est plongé dans le deuil, de même que la cour tout entière. Le banquet est suspendu, les invités sont priés de délaisser les terrains du palais. Le roi prévoit ses propres noces dans un futur très proche, le festin se répétera alors. Afin de ne pas gâcher les victuailles, le roi a ordonné qu'on les emporte en ville et qu'on les expose sur la place du marché. Le peuple de Palmyre se verra également offrir de la pitance. Le temps est venu pour Kerack de la félicité et de la prospérité !

— Eh bien ! constata Corail en arrangeant sa coiffure, il n'est pas faux d'affirmer que la mort du jeune marié est capable de sérieusement perturber les festivités nuptiales. Belohun n'était pas sans défauts, mais ce n'était pas non plus le plus mauvais, qu'il repose en paix, et que la terre lui soit légère. Partons d'ici. On commençait à s'ennuyer de toute façon. Et puisque nous avons une belle journée, allons faire une balade sur les terrasses, nous regarderons la mer. Poète, sois gentil et donne le bras à mon élève. Moi, j'irai avec Geralt. Comme je le présume, il doit avoir des choses à me raconter.

L'après-midi venait à peine de commencer. Il était incroyable que tant de choses se soient produites en si peu de temps.

« Un guerrier ne meurt pas facilement. La mort, pour le trouver, doit livrer bataille avec lui. Et un guerrier ne cède pas souvent à la mort. »

*La Roue du temps*, Carlos Castaneda

## CHAPITRE 19

— Hé ! Regardez ! s'écria soudain Jaskier. Un rat !

Geralt ne réagit pas. Il connaissait le poète, il savait qu'il avait l'habitude de s'effrayer d'un rien, de s'enflammer pour des brouilles et de chercher le sensationnel là où rien, absolument rien ne justifiait ce terme.

— Un rat ! répéta Jaskier ne s'avouant pas vaincu. Tiens, un deuxième ! Un troisième ! Un quatrième ! Par la peste ! Geralt, regarde !

Geralt poussa un soupir, regarda.

Sous la terrasse, le pied de l'escarpement grouillait de rats. L'endroit entre Palmyre et la butte était vivant, il se déplaçait, ondoyait et piaillait. Des centaines, et peut-être des milliers de rongeurs fuyaient la région du port et l'embouchure de la rivière, ils filaient vers la colline, le long des palissades, dans les forêts. Les autres passants avaient également remarqué le phénomène, et de toutes parts fusaient des exclamations de stupéfaction et de frayeur.

— Les rats fuient Palmyre et le port parce qu'ils sont effrayés ! dit Jaskier. Je sais ce qui s'est passé ! Sans doute qu'un bateau dératiseur a accosté !

Personne n'eut l'envie de commenter. Geralt essuya la sueur sur ses paupières, la fournaise était monstrueuse, l'air chaud coupait la respiration. Il leva la tête vers le ciel, il était lumineux, sans un seul petit nuage.

— Une tempête se prépare. (Lytta venait de prononcer à haute voix ce qu'il pensait.) Une forte tempête. Les rats le sentent. Je le sens moi aussi. Je le sens dans l'air.

*Et moi aussi, songea le sorcelleur.*

— Une tempête, répéta Corail. Elle viendra de la mer.

— Quelle tempête encore ? (Jaskier s'éventait avec son petit chapeau.) D'où ? Le temps est magnifique. Le ciel est pur, pas le moindre petit vent. Dommage, avec une telle chaleur, un peu de vent serait le bienvenu. Une brise marine...

Avant qu'il ait terminé sa phrase, le vent se souleva. La brise légère portait l'odeur de la mer, elle procurait un agréable soulagement, revigorait. Et rapidement, elle s'emballa. Les fanions sur les mâts, qui flottaient encore mollement, tristement, quelques instants auparavant, s'agitèrent et se mirent à claquer.

À l'horizon le ciel s'obscurcit. Le vent s'intensifia. Le léger souffle était devenu un bruissement qui se transformait en chuintement.

Les fanions sur les mâts ondoyèrent et claquèrent violemment. Les coqs se mirent à grincer sur les toits et les tours, les abat-vent en tôle à cliqueter et crisser sur les cheminées. Les volets battirent. Des nuages de fumée s'élevèrent.

Jaskier saisit son chapeau des deux mains juste à temps, sinon il se serait envolé avec le vent.

Mosaïque attrapa sa robe, un souffle soudain soulevant très haut sa mousseline, presque jusqu'aux hanches. Avant qu'elle ait pu maîtriser le tissu tirailé par le vent, Geralt observa avec plaisir ses jambes. Elle remarqua son regard. Ne détourna pas les yeux.

— L'orage... (Pour pouvoir parler, Corail dut se retourner, le vent soufflait déjà si fort qu'il étouffait les mots.) L'orage ! La tempête arrive !

— Dieux ! s'écria Jaskier qui ne croyait en aucun dieu. Dieux, que se passe-t-il ? Est-ce la fin du monde ?

Le ciel noircissait rapidement. Et l'horizon, de bleu marine, était devenu noir.

Le vent montait, sifflant comme un beau diable.

Sur la rade, derrière le promontoire, la mer grossissait en lames déferlantes, les vagues venaient se jeter sur le brise-lames, dans de grosses éclaboussures d'écume blanche. Le grondement de la mer enflait. Il se fit noir comme en pleine nuit.

Parmi les unités restées en rade, on percevait du mouvement. Plusieurs d'entre elles, dont le clipper *L'Écho* et le schooner novigradien *Pandora Parvi*, levaient les voiles en hâte, prêtes à s'échapper en pleine mer. Les autres bateaux qui restaient amarrés baissaient les voiles. Geralt se souvenait de quelques-uns, qu'il avait observés depuis la terrasse de la villa de Corail. *L'Alke*, une cogue de Cidaris, le *Fuchsia*, il avait oublié de quelle ville. Et les galions : *La Gloire de Cintra*, avec son pavillon à la croix bleu azur ; le trois-mâts *Vertigo*, de Lan Exeter. *L'Albatros* rédanien, et ses cent vingt pieds entre les étraves. Quelques autres encore. Parmi lesquels la frégate *Acherontia*, avec ses voiles noires.

Le vent ne sifflait plus, il hurlait. Geralt vit, sur l'îlot de Palmyre, le premier toit de chaume voltiger vers le ciel, et se désagréger dans l'air. Il ne fallut pas attendre longtemps pour le deuxième. Le troisième. Et le quatrième. Et le vent ne cessait de s'intensifier. Le claquement des fanions était devenu un fracas ininterrompu, les volets cognaient, les tuiles et les gouttières tombaient en grêle, les cheminées s'effondraient, les pots de fleurs se fracassaient contre les pavés. Agitée par le vent, la cloche du campanile se mit à sonner, émettant un son apeuré, saccadé, funeste.

Tandis que le vent soufflait, soufflait de plus en plus fort. Amenant des vagues de plus en plus grandes vers le bord. Le ronflement de la mer s'amplifiait, il devenait de plus en plus retentissant. Bientôt, ce ne fut plus un ronflement, mais un grondement uniforme et sourd, comme le battement d'une espèce de machine infernale. Les vagues grossissaient, couronnées d'écume

blanche ; des rouleaux venaient s'écraser sur la rive. La terre tremblait sous les pieds. Le vent soufflait.

*L'Écho* et le *Pandora Parvi* n'eurent pas le temps de fuir. Ils revinrent dans la rade, jetèrent l'ancre.

Les cris des gens rassemblés sur les terrasses retentirent plus fort encore, admiratifs et affolés. Des mains se tendaient vers la mer.

Une lame gigantesque arrivait sur les flots. Un mur d'eau colossal. S'élevant aussi haut, semblait-il, que les mâts des galions.

Corail saisit le sorceleur par le bras. Elle disait quelque chose, ou plutôt, s'efforçait de dire, la tempête la bâillonnant efficacement.

— ... ver ! Geralt ! Nous devons nous sauver d'ici !

La lame s'abattit sur le port. Les gens hurlaient. Sous la poussée de la masse d'eau, le môle se brisa en mille morceaux, les poutrelles et les planches volèrent en éclats. Le dock s'écroula. Les grues et les pylônes des treuils se rompirent. Les barques et les barcasses amarrées sur le quai volaient dans les airs comme des jouets d'enfants, comme des petits canots d'écorce lâchés par les gamins dans les caniveaux. Les cabanes et les baraques installées plus près de la plage avaient été tout bonnement emportées, il n'en restait plus aucune trace. La lame s'était engouffrée dans l'embouchure de la rivière, la transformant instantanément en un brisant infernal. Une foule d'hommes et de femmes fuyaient Palmyre, inondée, la plupart détalant vers la Ville Haute, vers la tour de guet. Ceux-là furent sauvés. Une partie choisit le bord de la rivière comme issue de secours. Geralt vit l'eau les engloutir.

— Une deuxième lame, criait Jaskier. Une deuxième lame !

Effectivement. Il y avait une deuxième lame. Et il y en eut une troisième. Une quatrième. Une cinquième. Et une sixième. Des murs d'eau roulaient dans la rade et dans le port.

Avec une force considérable, les vagues percutèrent les bateaux ancrés qui s'agitaient sauvagement sur leur chaîne ; Geralt vit des gens tomber des ponts.

Tournés proue sous le vent, les bateaux luttaient vaillamment. Quelque temps. Ils perdaient leurs mâts, les uns après les autres. Et puis les vagues commencèrent à les recouvrir. Ils sombraient dans l'écume et resurgissaient, sombraient, resurgissaient.

Le premier à ne pas resurgir fut le clipper postal *L'Écho*. Il disparut, tout simplement. Quelques instants plus tard, le *Fuchsia* subit le même sort ; la galère, à proprement parler, se désintégra. Dans son élan, la chaîne d'ancrage brisa la coque de *L'Alke*, et la coque disparut dans les profondeurs en un clin d'œil. La proue et le château de proue de *L'Albatros* furent arrachés sous la pression ; démantibulé, le bateau coula comme un caillou. L'ancre du *Vertigo* se décrocha, le galion tangua sur la crête d'une vague, se retourna et alla se fracasser contre

le brise-lames.

L'*Acherontia*, *La Gloire de Cintra*, le *Pandora Parvi* et deux autres galions inconnus de Geralt levèrent l'ancre, et les flots les emportèrent vers le bord. L'opération n'était désespérément suicidaire qu'en apparence. Les capitaines avaient le choix entre une destruction certaine lors du mouillage, ou une manœuvre risquée pour atteindre l'embouchure de la rivière.

Les galions inconnus n'avaient aucune chance. Aucun ne parvint même à établir ses voiles correctement. Tous deux s'écrasèrent sur la jetée.

*La Gloire de Cintra* et l'*Acherontia* ne parvenaient pas non plus à maintenir leur maniabilité. Ils tombèrent l'un sur l'autre, se télescopèrent ; les vagues les pressèrent vers le quai et les mirent en pièces. Leurs débris furent emportés par les flots.

Le *Pandora Parvi* tanguait et sautait sur les vagues, tel un dauphin. Mais il tenait bon, porté tout droit vers l'embouchure de l'Adalatte, bouillonnante comme un chaudron. Geralt entendit les hurlements des gens qui encourageaient le capitaine.

Corail poussa un cri, le bras tendu.

Une septième lame arrivait.

Geralt avait estimé les autres, de la hauteur des mâts des bateaux, à quelque cinq, six toises, trente à quarante pieds. Ce qui arrivait maintenant de la mer, masquant le ciel, était deux fois plus haut.

Tassés près de la tour de guet, les gens qui avaient fui Palmyre se mirent à hurler. L'ouragan les renversait, les jetait à terre, les pressait contre la palissade.

La lame roulait sur Palmyre. Et purement et simplement, elle l'effaça, l'enleva de la surface de la Terre. En un clin d'œil, l'eau atteignit la palissade, engloutissant tous ceux qui s'y trouvaient. La masse de bois portée par la lame s'abattit sur la tour de guet, brisant les pilotis. Le poste de garde s'effondra et fut emporté.

La trombe d'eau indomptable s'ébranla sur l'escarpement. La colline trembla tant que Jaskier et Mosaïque se retrouvèrent à terre, et Geralt eut toutes les peines du monde à garder son équilibre.

— Nous devons nous sauver ! s'écria Corail, agrippée à la balustrade. Geralt ! Sauvons-nous d'ici ! D'autres lames se préparent !

Une grosse vague se jeta sur eux, les inonda. Les gens de la terrasse, ceux qui ne s'étaient pas sauvés encore, fuyaient à présent. Ils couraient en criant, vers la colline, plus haut, surtout plus haut, vers le palais royal. Quelques-uns, peu nombreux, restèrent. Geralt distingua parmi eux Ravenga et Antea Derris.

Les gens hurlaient, tendaient les bras. Les lames avaient attaqué la falaise à leur droite, sous le quartier résidentiel. La première villa s'effrita comme un château de cartes et glissa le long de la pente,

directement dans le tourbillon. Une deuxième villa suivit la première, puis une troisième et une quatrième.

— La ville se désintègre, rugit Jaskier. Elle s'écroule.

Lytta Neyd leva les bras. Elle scanda une formule. Et disparut.

Mosaïque s'agrippa au bras de Geralt. Jaskier hurla.

L'eau se trouvait sous eux désormais, sous la terrasse. Et dans l'eau il y avait des gens. D'en haut, on leur tendait des perches, des gaffes, on leur lançait des cordes, on les tirait. Non loin d'eux, un homme à forte carrure sauta dans le tourbillon, se jeta en nageant au secours d'une femme en train de couler.

Mosaïque poussa un cri.

Geralt vit un morceau du toit d'une cabane qui tanguait sur les flots. Et, cramponnés au toit, des enfants. Trois enfants. Il ôta son épée de son épaule.

— Tiens-moi ça, Jaskier.

Il tomba sa veste. Et sauta dans l'eau.

On ne pouvait ici parler de nage véritable, et les aptitudes naturelles pour la natation n'étaient en l'occurrence d'aucune utilité. Geralt était ballotté par les vagues, vers le haut, vers le bas, sur le côté, frappé par les pieux, les planches et les meubles qui tournoyaient dans les remous ; la quantité de bois qui le pressait de toutes parts menaçait de le réduire en bouillie. Lorsque, enfin, il parvint jusqu'au toit et qu'il s'y agrippa, il était déjà fortement meurtri. Le toit bondissait et tournoyait sur les vagues comme une toupie. Les enfants s'époumonaient à qui mieux mieux.

*Ils sont trois, songea-t-il. Je ne parviendrai jamais à les emmener tous.*

Il sentit un autre bras contre son épaule.

— Deux ! (Antea Derris recracha de l'eau, saisit l'un des gamins.) Prends les deux autres !

Ce n'était pas aussi simple. Le sorcier attrapa le garçon, le cala sous son bras. La petite fille, paniquée, s'agrippa si fort à un chevron qu'il mit très longtemps à lui faire lâcher prise. Une vague l'aida, qui les recouvrit. La fillette, submergée, lâcha le chevron. Geralt la fourra sous son deuxième bras. Et ensuite, tous les trois commencèrent à couler. Les gamins crachouillaient et se débattaient. Geralt luttait.

Sans savoir de quelle façon, il remonta à la surface. La lame le pressa contre le mur de la terrasse, lui coupant la respiration. Il ne lâcha pas les enfants. Les gens qui se trouvaient sur la terrasse criaient, s'efforçaient de les aider, de leur tendre quelque chose qu'ils pourraient empoigner. Ils ne s'en sortaient pas. La tempête les entraîna et les souleva. Geralt buta contre quelqu'un ; c'était Antea Derris avec l'autre petite fille dans les bras. Elle luttait, mais il voyait qu'elle aussi était à bout de forces. Elle avait du mal à maintenir hors

de l'eau la tête de l'enfant et la sienne.

Il entendit un clapotement à côté de lui, une respiration saccadée. C'était Mosaïque. Elle lui arracha l'un des enfants, essaya de nager. Il vit qu'un pieu, porté par une vague, allait la frapper. Elle poussa un cri, mais ne lâcha pas la fillette.

Une nouvelle fois, la lame les jeta contre le mur de la terrasse. Cette fois, ceux d'en haut étaient préparés, ils avaient même apporté des échelles, étaient grimpés dessus et leur tendaient les bras. Ils attrapèrent les enfants. Geralt vit Jaskier qui saisissait Mosaïque et la tirait sur la terrasse.

Antea Derris le regarda. Elle avait des yeux magnifiques. Elle sourit.

La vague vint projeter sur eux un amas de bois. De gros pieux arrachés de la palissade.

L'un d'eux s'abattit sur Antea Derris et lui fit heurter la terrasse. Elle cracha du sang. Beaucoup de sang. Ensuite, sa tête retomba sur sa poitrine et elle disparut dans l'eau.

Deux pieux frappèrent le sorcelleur, l'un sur l'épaule, le second à la hanche. Les coups le paralysèrent, l'engourdirent instantanément et totalement. Il but la tasse, s'étrangla et se mit à couler.

Quelqu'un l'agrippa, d'une poigne de fer, douloureuse, le poussa et le fit remonter à la surface. Il tendit le bras, tâta un biceps dur comme la pierre. L'hercule battait des jambes, fendait l'eau comme un triton ; de sa main libre, il écartait le bois qui flottait autour d'eux et les noyés qui se retournaient dans le tourbillon. Ils émergèrent juste près de la terrasse. Il entendit les cris et les vivats venant d'en haut. Il vit des bras tendus.

Un instant plus tard, il était allongé dans une mare d'eau, toussant, crachant et vomissant sur les dalles en pierre de la terrasse. Près de lui était agenouillé Jaskier, blanc comme du papier. De l'autre côté se trouvait Mosaïque. Le visage livide, elle aussi et les mains tremblantes. Geralt s'assit avec difficulté.

— Antea ?

Jaskier détourna le regard. Mosaïque laissa tomber sa tête sur ses genoux. Le sorcelleur vit qu'elle était secouée par les sanglots.

À côté de lui se tenait son sauveur. L'hercule. Une hercule, plus précisément. Un duvet irrégulier sur un crâne chauve. Un ventre comme une échine de porc fumée ficelée. Des épaules de gladiateur. Des mollets de discobole.

— Je te dois la vie.

— Bah... (La commandante du corps de garde fit un geste nonchalant de la main.) Inutile d'en parler. Sinon, tu es vraiment un petit con, et on a de la rancœur envers toi, moi, et les filles, à cause de la bagarre. Donc, vaut mieux que tu te présentes plus sous nos yeux,



sinon on t'achève. C'est compris ?

— Compris.

— Mais t'es un petit con courageux, faut le reconnaître. (La commandante cracha un gros glaviot et secoua la tête pour faire sortir l'eau de ses oreilles.) Un petit con courageux, Geralt de Riv.

— Et toi ? Comment te prénommest-tu ?

— Violetta, répondit la commandante, et elle s'assombrit soudain. Et elle ? Là-bas...

— Antea Derris.

— Antea Derris, répéta-t-elle en tordant les lèvres. C'est malheureux.

— Oui.

Du monde était arrivé sur la terrasse, grossissant la foule. La menace avait disparu, le ciel s'était éclairci, le vent avait cessé de souffler, les fanions étaient retombés. Les vagues faiblissaient, l'eau reculait. Laissant un champ de bataille en ruine. Et des cadavres sur lesquels marchaient déjà des crabes.

Geralt se leva à grand-peine. Chaque mouvement et chaque inspiration profonde se manifestait par une douleur sourde au côté.

Son genou le faisait terriblement souffrir. Les deux manches de sa chemise étaient arrachées, il ne se rappelait pas comment il les avait perdues exactement. Sa peau était déchirée à vif au niveau du coude gauche, du bras droit et sans doute aussi de l'épaule. Il saignait à de multiples endroits, mais ses blessures étaient superficielles, rien de sérieux en somme, rien dont il faille s'inquiéter.

Le soleil transperça les nuages, des reflets scintillèrent sur la mer qui retrouvait son calme.

Le toit du phare miroita à l'extrémité du promontoire ; un phare de briques rouges et blanches, vestige des temps elfiques. Vestige qui avait supporté bien plus d'une tempête de la sorte. Et qui en supporterait plus d'une encore, vraisemblablement.

Ayant franchi l'embouchure de la rivière, apaisée déjà, bien qu'obstruée de nombreux détritiques flottants, le *Pandora Parvi* pénétrait dans la rade, toutes voiles dehors, comme à la parade. La foule lança des vivats.

Geralt aida Mosaïque à se relever. Sur la jeune fille non plus il ne restait guère de vêtements. Jaskier la couvrit de son manteau. Et se racla la gorge de manière éloquente.

Devant eux se trouvait Lytta Neyd. Avec sa trousse de médecin sur l'épaule.

— Je suis revenue, dit-elle en regardant le sorcelleur.

— Non, la contredit-il. Tu es partie.

Elle le regarda. Avec des yeux glacials, distants. Et juste après, elle concentra son attention sur un point très lointain, situé très loin

derrière l'épaule droite du sorceleur.

— C'est donc ainsi que tu veux le jouer, déclara-t-elle froidement. Laisser ce genre de souvenir. Soit, c'est ta volonté, ton choix. Quoique tu aies pu choisir un style moins pathétique. Adieu, donc. Je vais porter mon aide aux blessés et à ceux qui en ont besoin. Toi, très clairement, tu n'as nul besoin de mon aide. Ni de moi-même. Mosaïque !

Mosaïque tourna la tête. Elle prit Geralt sous le bras. Corail éclata.

— Alors on en est là ? C'est ce que tu veux ? De cette façon ? Soit, c'est ta volonté ? Ton choix. Au revoir.

Elle fit demi-tour et s'éloigna.

\*\*\*

Febus Ravenga surgit au milieu de la foule qui commençait à envahir la terrasse. Il avait dû prendre part aux actions de secours, car ses vêtements, trempés, étaient en lambeaux. Un factotum serviable s'approcha et lui tendit son chapeau. Ou ce qu'il en restait, plutôt.

— Et maintenant ? demanda quelqu'un dans la foule. Et maintenant, monsieur l'échevin ?

— Maintenant ? Qu'allons-nous faire ?

Ravenga les regarda. Il les regarda longuement. Puis il se redressa, essora son chapeau et le posa sur sa tête.

— Enterrer les morts, dit-il. Nous occuper des vivants. Et nous mettre à reconstruire.

\*\*\*

La cloche du campanile sonna. Comme si elle voulait signaler qu'elle avait résisté. Que même si beaucoup de choses avaient changé, d'autres étaient immuables.

— Partons d'ici. (Geralt enleva les algues mouillées de son col.) Jaskier ? Où est mon épée ?

Jaskier faillit s'étrangler en indiquant un endroit vide au pied du mur.

— Elles étaient là... Il y a quelques secondes, elles étaient là, ton épée et ta veste ! On les a volées ! Putain de leur mère ! Volées ! Eh ! Les gens ! Il y avait une épée ici ! Je vous prie de la rendre ! Les gens ! Ah, espèces de fils de salopards ! Que le diable les emporte !

Le sorceleur se sentit faiblir tout à coup. Mosaïque le soutint. *Ça va mal*, se dit-il. *Ça va mal si je dois être soutenu par des jeunes filles.*

— J'en ai assez de cette ville, dit-il. Assez de tout ce qui fait cette ville. Et de ce qu'elle représente. Partons d'ici. Au plus vite. Et le plus

loin possible.

## INTERLUDE

*Douze jours plus tard*

On entendait le doux clapotis de la fontaine ; la margelle sentait la pierre mouillée. D'autres odeurs agréables emplissaient l'air, celle des fleurs, du lierre qui grimpait sur les murs du patio. Celle des pommes, posées dans une coupe, sur le plateau de la petite table en marbre. Dans deux verres embués, du vin frais attendait.

Deux femmes, deux magiciennes, étaient attablées. Si, par le plus grand des hasards, une personne dotée d'une imagination picturale, sensible à l'art, et versée dans l'allégorie lyrique s'était trouvée à proximité, elle n'aurait eu aucune peine à les représenter toutes les deux. La rousse flamboyante Lytta Neyd, vêtue d'une robe vert et incarnat, était comme un coucher de soleil en septembre. Yennefer de Vengerberg, les cheveux noirs, dans une composition de noir et de blanc, faisait penser à un matin de décembre.

— La plupart des villas voisines se retrouvent en ruine au pied de la falaise. Mais la tienne est intacte, constata Yennefer, brisant le silence. Pas une seule tuile n'est tombée. Tu es vernie, Corail. Suis mon conseil, pense à acheter un billet de loterie.

— Les prêtres n'appelleraient pas cela de la chance, répondit Lytta Neyd avec un sourire. Ils diraient que c'est la protection des dieux et des forces célestes. Les divinités étendent leur protection sur les justes et sauvegardent les vertueux. Ils récompensent la bonhomie et l'honnêteté.

— Tout à fait. Elles les récompensent. Si l'envie leur en prend et qu'elles se trouvent précisément dans les parages. À ta santé, mon amie.

— À la tienne, mon amie. Mosaique ! Verse du vin à dame Yennefer. Son verre est vide.

» Pour en revenir à la villa, poursuivit Lytta en suivant Mosaique du regard, elle est à vendre. Je la vends parce que... parce que je dois déménager. Le climat de Kerack ne me convient plus.

Yennefer haussa les sourcils. Lytta ne la fit pas attendre.

— Le roi Viraxas, dit-elle avec une pointe d'ironie tout juste perceptible, a entamé son règne par des édits tout à fait royaux. *Primo*, le jour de son couronnement a été déclaré fête nationale dans le royaume de Kerack, et jour férié. *Secundo*, une amnistie a été prononcée à l'encontre des criminels ; les condamnés politiques continuent de croupir en prison, sans droit de visite ni même de correspondance. *Tertio*, les droits de douane et les taxes portuaires augmentent de cent pour cent. *Quarto*, dans un délai de deux semaines, tous les non-humains et les sang-mêlé, qui nuisent à l'économie du pays et privent de travail les gens de sang pur doivent

quitter Kerack. *Quinto*, il sera interdit de pratiquer à Kerack tout type de magie sans l'accord du roi, et les magiciens ne seront plus autorisés à posséder des terres ni de l'immobilier. Les magiciens habitant Kerack devront se débarrasser de leurs biens immobiliers et obtenir une licence. Ou alors quitter le royaume.

— Magnifique preuve de reconnaissance, fulmina Yennefer. Le bruit court que ce sont des magiciens qui ont porté Viraxas sur le trône. Qui ont organisé et financé son retour. Et qui l'ont aidé à s'emparer du pouvoir.

— Effectivement. Viraxas graissera largement la patte au Chapitre pour ça ; c'est pour cette raison qu'il augmente les droits douaniers et compte sur la confiscation des biens des non-humains. L'édit me concerne personnellement, aucun autre magicien ne possède de maison à Kerack. C'est une vengeance d'Ildiko Breckl. Et une revanche pour l'aide médicale que j'apporte aux jeunes filles de la ville et que les conseillers de Viraxas ont estimée immorale. Le Chapitre pourrait exercer une pression en ma faveur, mais il ne le fera pas. Il a obtenu peu d'avantages commerciaux, de participation dans les chantiers navals ou les sociétés maritimes de la part de Viraxas. Il poursuit les négociations et n'escompte pas affaiblir sa position. Par conséquent, considérée comme *persona non grata*, je vais devoir émigrer à la recherche de nouveaux pâturages.

— Ce que tu feras néanmoins sans grands regrets, d'après ce que j'en juge. Comme je le présume, sous le règne actuel, Kerack n'a pas la moindre chance de gagner le concours de l'endroit le plus sympathique sous le soleil. Tu vendras cette villa, tu en achèteras une autre. Ne serait-ce qu'en Lyrie, dans les montagnes. Les montagnes lyriennes sont à la mode en ce moment. Nombre de magiciens s'y sont installés, parce qu'il fait beau là-bas, et que les impôts y sont raisonnables.

— Je n'aime pas la montagne. Je préfère la mer. Je ne m'inquiète pas, je trouverai sans difficulté un port quelconque où je pourrai exercer ma spécialité. Il y a des femmes partout et toutes ont besoin de moi. Bois, Yennefer. À ta santé.

— Tu m'incites à boire, et toi-même tu trempe à peine les lèvres. Serais-tu souffrante ? Tu ne sembles pas au meilleur de ta forme.

Lytta poussa un grand soupir, de manière un peu théâtrale.

— Les derniers jours ont été difficiles. Le renversement du palais, cette terrible tempête, ah ! ajouté à cela ces nausées matinales... Je sais, elles passent au bout du premier trimestre. Mais il en reste encore deux entiers...

Dans le silence qui s'abattit, on entendit le bourdonnement d'une guêpe qui voletait autour d'une pomme.

Corail rompit le silence.

— Ah ! Ah ! Ah ! Je plaisantais. Dommage que tu ne puisses pas voir ta tête ! Tu t'es fait avoir ! Ah ! Ah !

Yennefer leva les yeux, se mit à observer le haut du mur couvert de lierre. Elle garda ainsi longtemps le regard fixé dessus.

— Tu t'es fait avoir, reprit Lytta. Et je parie que ton imagination s'est aussitôt mise à travailler. Tu as tout de suite fait le rapprochement, avoue, entre mon état bienheureux et... Ne fais pas la moue, allez ! La nouvelle a dû te parvenir, la rumeur s'est répandue comme des ronds sur l'eau. Mais sois tranquille, il n'y a dans ces ragots aucune once de vérité. Je n'ai pas plus de chance que toi de tomber enceinte, rien n'a changé de ce point de vue. Et seules des relations professionnelles me liaient à ton sorceleur. Les affaires. Rien de plus.

— Ah bon.

— La populace, tu sais ce que c'est, aime les ragots. Les gens voient une femme avec un homme, et tout de suite, ils en font une histoire d'amour. Le sorceleur, je le reconnais, est venu chez moi, souvent, même. Et effectivement, on nous a vus ensemble en ville. Mais il s'agissait uniquement d'affaires, je te le répète.

Yennefer repoussa son verre, appuya ses coudes sur la table, joignit le bout de ses doigts pour placer ses mains en accent circonflexe. Et elle regarda la magicienne rousse dans les yeux.

— *Primo* (Lytta toussota, mais ne baissa pas le regard), je ne ferais jamais une chose pareille à une amie. *Secundo*, ton sorceleur n'était pas du tout intéressé par ma personne.

— Ah non ? s'étonna Yennefer en haussant les sourcils. Vraiment ? Comment l'expliques-tu ?

— Peut-être, répliqua Corail avec un léger sourire, que les femmes d'un certain âge ont cessé de l'intéresser, indépendamment de leur physique actuel ? Peut-être préfère-t-il les véritables jeunes ? Mosaïque ! Viens nous voir, je te prie. Admire un peu, Yennefer. La jeunesse dans toute sa splendeur. Et sa chasteté, jusqu'à récemment encore.

— Elle ? s'exclama Yennefer, dépitée. Lui avec elle ? Avec ton élève ?

— Allez, Mosaïque. Nous t'en prions. Raconte-nous ton aventure amoureuse. Nous sommes curieuses de l'entendre. Nous adorons les romances. Les récits d'amours malheureuses. Plus elles sont malheureuses, mieux c'est.

— Dame Lytta. (Plutôt que de rougir, la jeune fille devint pâle comme une morte.) Je t'en prie... Tu m'as déjà punie pour ça, voyons... Combien de fois peut-on punir pour la même faute ? Ne m'oblige pas...

— Raconte !

— Laisse tomber, Corail ! dit Yennefer en agitant la main. Ne la tourmente pas. Ça ne m'intéresse pas plus que ça.

— Alors là, je ne te crois pas, rétorqua Lytta Neyd avec un sourire malicieux. Mais d'accord, je lui fais grâce ; effectivement, je lui ai déjà administré sa peine, pardonné sa faute et lui ai permis de poursuivre ses études, et ses aveux ânonnés ont cessé de m'amuser. Je résume : elle s'est entichée du sorceleur et s'est enfuie avec lui. Et lui, lorsqu'il s'est lassé, il l'a laissée tomber, tout simplement. Un beau matin, elle s'est réveillée toute seule dans un lit froid, toutes traces de l'amant avaient disparu. Il est parti, parce qu'il devait partir. Il s'est volatilisé, comme la fumée. Autant en emporte le vent.

Bien que cela semblât impossible, Mosaïque blêmit davantage. Ses mains tremblaient.

— Il a laissé des fleurs, dit doucement Yennefer. Un petit bouquet de fleurs, n'est-ce pas ?

Mosaïque releva la tête, mais ne répondit pas.

— Des fleurs et une lettre, répéta Yennefer.

Mosaïque ne disait rien, mais les couleurs revenaient peu à peu sur son visage.

— Une lettre ? interrogea Lytta Neyd en regardant la jeune fille avec un air scrutateur. Tu ne m'as pas parlé d'une lettre. Tu n'en as fait aucune mention.

Mosaïque crispa les lèvres.

— Alors c'est pour ça, acheva Lytta d'un ton apparemment tranquille. C'est pour cette raison que tu es revenue, alors que tu pouvais t'attendre à une punition sévère, bien plus sévère, somme toute, que celle que tu as reçue. Sans cela, tu ne serais pas revenue.

Mosaïque ne répondit pas. Yennefer se taisait également, enroulant une boucle noire autour de son doigt. Elle releva soudain la tête, regarda la jeune fille dans les yeux. Et sourit.

— Il t'a demandé de revenir vers moi, dit Lytta Neyd. Il t'a demandé de revenir, alors même qu'il pouvait imaginer l'accueil que je te réserverais. Je le reconnais, je ne m'attendais pas à cela de sa part.

On entendait le clapotis de la fontaine ; la margelle sentait la pierre mouillée. On sentait aussi l'odeur des fleurs, celle du lierre.

— Là, je suis stupéfaite ! répéta Lytta. Je ne m'attendais pas à cela de sa part.

— Parce que tu ne le connais pas, Corail, répondit tranquillement Yennefer. Tu ne le connais pas du tout.

*« What you are I cannot say ;  
Only this I know full well  
When I touched your face today  
Drifts of blossom flushed and fell. »*

Siegfried Sassoon



## CHAPITRE 20

La veille encore, le garçon d'écurie avait reçu une demi-couronne ; les chevaux, déjà sellés, les attendaient. Jaskier bâillait et se grattait la nuque.

— Par les dieux, Geralt... sommes-nous vraiment obligés de partir aussi tôt ? Il fait sombre encore...

— Il ne fait pas sombre. Juste comme il faut. Le soleil se lève au plus tard dans une heure.

— Seulement dans une heure. (Jaskier grimpa tant bien que mal sur la selle de son hongre.) Et j'aurais bien passé cette heure à dormir plutôt...

Geralt sauta sur son cheval ; après réflexion, il donna une deuxième demi-couronne au valet.

— Nous sommes en août, dit-il. Entre le lever et le coucher du soleil s'écoulent environ quatorze heures. J'aimerais mettre ce temps à profit pour m'éloigner d'ici le plus possible.

Jaskier laissa échapper un nouveau bâillement. Et l'on aurait dit qu'il venait seulement de remarquer, dans un box derrière la cloison, la jument pommelée, non sellée. Celle-ci agita son museau, comme si elle voulait qu'on se rappelle à elle.

— Une minute ! se ressaisit le poète. Et elle ? Et Mosaïque ?

— Elle n'ira pas plus loin avec nous. Nous nous séparons.

— Comment ça ? Je ne comprends pas... Pourrais-tu être assez aimable de m'expliquer... ?

— Non. Pas maintenant. En route, Jaskier.

— Es-tu sûr de savoir ce que tu fais ? En as-tu pleinement conscience ?

— Non. Pas pleinement. Pas un mot de plus, je ne veux pas en parler maintenant. Allons-y.

Jaskier soupira. Il pressa son hongre. Jeta un coup d'œil autour de lui. Et soupira à nouveau. Il était poète, il avait donc le droit de soupirer autant qu'il le voulait.

L'auberge *Secret et Chuchotement* se présentait tout à fait bien, sur fond d'aurore, dans la clarté trouble de l'aube. *Imagine un peu, noyé dans les mauves, drapé de liserons et de lierre, un manoir de fée, le temple forestier de tes amours secrètes.* Le poète s'était absorbé dans ses rêveries.

Il soupira, bâilla, se racla la gorge, cracha, s'emmitoufla dans son manteau, pressa son cheval. Durant ces quelques minutes de méditation, il s'était laissé distancer. Il ne voyait déjà presque plus Geralt dans la brume.

Le sorcelleur allait vite. Sans se retourner.

— Tenez, voilà le vin, dit l'aubergiste en posant sur la table un pot de faïence. Du cidre de Rivie, comme souhaité. Et ma femme m'a chargé de vous demander comment vous trouvez la viande de porc.

— Nous la trouvons..., répliqua Jaskier. De temps en temps. Ça et là parmi la kacha. Pas aussi souvent qu'on le voudrait.

L'auberge où ils étaient arrivés sur la fin de la journée était, comme l'annonçait l'enseigne pittoresque, celle *du Sanglier et du Cerf*. Mais c'était là l'unique gibier offert par la demeure, car au menu, il n'en figurait aucun. Ici, la spécialité de la maison était la kacha avec des petits morceaux de porc gras et de la sauce à l'oignon bien épaisse. Jaskier, par principe, sans doute, fit la moue sur cette nourriture par trop plébéienne à son goût. Geralt, lui, ne se plaignait pas. On ne pouvait pas reprocher grand-chose au porc, la sauce était potable, et la kacha suffisamment cuite, ce dernier point, surtout, étant loin d'être toujours une réussite dans les auberges de bord de route. Ils auraient pu tomber plus mal, d'autant que le choix était limité. Geralt s'étant obstiné à vouloir parcourir la plus longue distance possible dans la journée, il n'avait pas voulu s'arrêter dans les tavernes qu'ils avaient croisées précédemment.

Il semblait qu'ils n'étaient pas les seuls pour qui *L'Auberge du Sanglier et du Cerf* constituait l'arrivée de la dernière étape du jour. L'un des bancs contre le mur était occupé par des marchands de passage. Des marchands modernes qui, contrairement aux négociants traditionnels, ne méprisaient pas les serviteurs et ne considéraient pas comme une atteinte à leur dignité de s'asseoir à la même table qu'eux pour manger. La tolérance et la modernité avaient leurs limites, bien entendu : les marchands occupaient un bout de table, leurs serviteurs l'autre, et l'on pouvait clairement noter la ligne de démarcation. Y compris grâce aux plats. Les valets mangeaient du porc dans de la kacha, spécialité de la cuisine locale, qu'ils arrosaient d'une bière légère. Messieurs les marchands avaient droit à un poulet chacun et plusieurs bonbonnes de vin.

À la table d'en face, sous une gueule de sanglier empaillée, soupait un couple : une jeune fille blonde et un homme plus âgé. La jeune fille était richement vêtue, de manière très sévère, pas du tout comme une jeune fille. L'homme avait l'air d'un fonctionnaire, et pas des plus gradés pour le moins. Le couple soupait ensemble et menait une conversation assez animée. Il s'agissait cependant d'une connaissance récente et due plutôt au hasard, comme le laissait à penser le comportement du fonctionnaire qui, à l'évidence, espérait quelque chose de plus : il se montrait obstinément empressé, ce que la jeune fille acceptait avec une réserve aimable, bien qu'ouvertement ironique.

L'un des bancs les plus petits était occupé par quatre prêtresses. Des guérisseuses itinérantes, ce que l'on devinait aisément à leur robe grise et leur capuchon qui cachait soigneusement leurs cheveux. Le repas qu'elles consommaient était plus que modeste, Geralt l'avait remarqué, quelque chose comme de l'orge mondé sans graisse. Les prêtresses n'exigeaient jamais de paiement pour leurs soins, elles soignaient tout le monde et gratuitement, la coutume voulant qu'on leur accorde en échange le gîte et le couvert lorsqu'elles en faisaient la demande. L'aubergiste *du Sanglier et du Cerf* connaissait la coutume, mais, très clairement, il avait l'intention de s'en tirer à moindres frais.

Sur le banc voisin, sous des bois de cerf, se vautraient trois hommes du patelin, tout à leur litron de vodka de seigle ; qui n'était pas le premier, à l'évidence. Car ayant plus ou moins apaisé leurs besoins quotidiens du soir, ils cherchaient une distraction. Qu'ils trouvèrent rapidement, cela va de soi. Les prêtresses avaient la poisse. Quoique, indubitablement, elles dussent être accoutumées à ce genre de choses.

La table qui se trouvait dans l'angle de la pièce n'était occupée que par un seul client. De même que celle cachée dans l'ombre. L'hôte, comme le constata Geralt, ne mangeait ni ne buvait. Il se tenait assis, immobile, adossé contre le mur.

Les trois types du patelin n'arrêtaient pas, leurs provocations et plaisanteries dirigées à l'adresse des prêtresses devenaient de plus en plus vulgaires et obscènes. Ces dernières observaient un calme stoïque, sans leur prêter la moindre attention. Ce qui commençait très visiblement à rendre furieux les trois hommes, de plus en plus, au fur et à mesure que le niveau de vodka baissait dans la bouteille. Geralt entreprit de donner un coup d'accélérateur à sa cuillère. Il avait décidé d'administrer une tripotée aux amateurs de vodka, mais refusait de manger froid pour autant.

— Sorceleur Geralt de Riv.

Depuis l'angle, une flamme étincela soudain dans l'ombre.

L'homme solitaire assis à la table leva le bras. De ses doigts jaillirent des flammèches de feu ondoyantes. L'homme approcha sa main du bougeoir posé sur la table, et il alluma à tour de rôle ses trois bougies. Faisant en sorte qu'elles éclairent bien sa figure.

Il avait des cheveux gris comme la cendre, traversés sur les tempes de bandes blanches comme la neige. Un visage d'une pâleur cadavérique. Un nez crochu. Et des yeux jaune clair à la pupille verticale.

À son cou, sorti de sous sa chemise, brillait à la lumière des bougies un médaillon d'argent.

Une tête de chat montrant les dents.

— Sorceleur Geralt de Riv, répéta l'homme dans le silence qui

s'était emparé de la salle. En route vers Wyzima, je présume ? Pour la récompense promise par le roi Foltest ? Deux mille orins ? Ai-je bien deviné ?

Geralt ne répondit pas. Il n'avait même pas frémi.

— Je ne te demande pas si tu sais qui je suis. Car tu le sais à coup sûr.

— Vous n'êtes plus très nombreux, répliqua calmement Geralt. Aussi est-il plus facile de vous reconnaître. Tu es Brehen. Connus aussi comme le Chat d'Iello.

— Voyez-vous ça ! pouffa l'homme au médaillon de chat. Le célèbre Loup blanc daigne connaître mon nom. Un véritable honneur ! Je dois sans doute aussi considérer comme un honneur le fait que tu t'apprêtes à me voler ma récompense ? Peut-être dois-je te laisser la priorité, m'incliner et te demander pardon ? Comme dans une meute de loups, abandonner la proie et attendre, en remuant la queue, que le chef de la meute soit rassasié ? Qu'il daigne gentiment laisser des restes ?

Geralt se taisait.

— Je ne te céderai pas la priorité, reprit Brehen, connu comme étant le Chat d'Iello. Et je ne partagerai pas. Tu n'iras pas à Wyzima, Loup blanc. Tu ne me voleras pas ma récompense. Le bruit court que Vesemir a prononcé contre moi un arrêt de mort. Tu as l'occasion de l'exécuter. Sors devant l'auberge. Sur la place.

— Je ne me battrais pas avec toi.

L'homme au médaillon de chat s'arracha de derrière la table à la vitesse de l'éclair. Son épée scintilla lorsqu'il s'en empara. Il saisit l'une des prêtresses par sa capuche, la tira hors du banc, la mit à genoux et appliqua la lame contre son cou.

— Tu vas te battre avec moi, dit-il froidement en regardant Geralt. Tu vas te rendre sur la place avant que j'aie compté jusqu'à trois. Dans le cas contraire, le plafond, les murs et les meubles seront éclaboussés du sang de la prêtresse. Et ensuite j'égorgerai tous les autres. Un à un. Que personne ne bouge ! Que personne même, ne frémisses !

Le silence tomba dans l'auberge, un silence lourd et total. Tous étaient figés. Et ils zyeutaient la gueule ouverte.

— Je ne me battrais pas avec toi, répéta tranquillement Geralt. Mais si tu fais du mal à cette femme, tu mourras.

— L'un de nous va mourir, c'est certain. Là-bas, sur la place. Mais ce ne sera pas moi, de préférence. Le bruit court qu'on t'a volé tes célèbres épées. Et je vois que tu as négligé de t'en procurer de nouvelles. Vraiment, il faut être très présomptueux pour aller voler à quelqu'un sa récompense, sans s'être muni auparavant d'une arme. Ou peut-être que le Loup blanc est si fort qu'il n'a pas besoin d'acier ?

On entendit le bruit sourd d'une chaise qu'on repoussait. La jeune fille blonde s'était levée. Elle ramassa sous la table un long baluchon. Le déposa devant Geralt puis s'éloigna en reculant, pour s'asseoir à côté du fonctionnaire.

Geralt savait ce que c'était. Il le sut avant même de dénouer la lanière et de dérouler le tissu de feutre.

Une épée en acier de sidérite, d'une longueur totale de quarante pouces et demi, une lame longue de vingt-sept pouces un quart. Un poids de trente-sept onces. Une garde et une poignée sobres, mais élégantes.

Et une deuxième épée d'égale longueur et de poids identique, en argent. Partiellement, évidemment, l'argent pur n'est pas assez dur pour être affûté correctement. Sur la garde, des glyphes magiques ; sur toute la longueur de la lame des signes runiques étaient gravés.

Les spécialistes de Pyral Pratt n'étaient pas parvenus à les déchiffrer, témoignant par là même d'un piètre gage de leur savoir. Les runes antiques formaient une inscription : « *Dubhenn haern am glândeal, morc'h am fhean aiesin.* » « Mon éclat transpercera les ténèbres, ma clarté dissipera l'obscurité. »

Geralt se leva. Sortit l'épée en acier de son fourreau. D'un geste lent et uniforme. Il ne regardait pas Brehen. Il regardait sa lame.

— Lâche la femme, dit-il tranquillement. Sur-le-champ. Dans le cas contraire, tu mourras.

La main de Brehen trembla, un filet de sang coula le long du cou de la prêtresse. Celle-ci n'émit pas le moindre gémissement.

— Je suis dans le besoin, dit le Chat d'Iello en sifflant. Cette récompense doit être pour moi.

— Lâche la femme, j'ai dit. Dans le cas contraire, je vais te tuer. Pas sur la place, mais ici même.

Brehen se voûta. Il respirait avec difficulté. Ses yeux brillaient d'un éclat mauvais, ses lèvres se tordaient en un affreux rictus. Le bout de ses doigts qu'il tenait serrés sur la poignée avait blanchi. Il lâcha soudain la prêtresse, la repoussa. Les gens dans l'auberge eurent un frisson, comme réveillés par un cauchemar. La salle fut parcourue de soupirs et de souffles profonds.

— Viendra la mauvaise saison, dit Brehen avec effort, et moi, contrairement à certains, je n'ai pas où hiverner. L'accueillant et chaleureux Kaer Morhen n'est pas pour moi.

— Non, répliqua Geralt, il n'est pas pour toi. Et tu sais parfaitement quelle en est la raison.

— Kaer Morhen est uniquement pour vous, c'est ça, les bons sorceleurs, justes et droits. Hypocrites de merde. Vous faites les mêmes assassins que nous, vous ne vous distinguez en rien de nous autres !

— Sors ! dit Geralt. Quitte cet endroit et suis ton chemin.

Brehen rangea son épée. Il se redressa. Pendant qu'il traversait la salle, ses yeux se transformaient. Ses pupilles remplissaient tout l'iris.

— C'est un mensonge, lui dit Geralt alors que Brehen le croisait, Vesemir n'a pas prononcé d'arrêt de mort contre toi. Les sorceleurs ne luttent pas avec les sorceleurs, ils ne croisent pas le fer entre eux. Mais s'il se reproduit un jour ce qui s'est passé à Iello, si le bruit parvient jusqu'à moi d'une telle chose... Je ferai alors une exception. Je te trouverai et je te tuerai. Ne traite pas cet avertissement à la légère.

Le lourd silence qui régnait dans la salle de l'auberge se prolongea encore un bon moment après que la porte se fut refermée sur Brehen. Le soupir rempli de soulagement que poussa Jaskier sembla vraiment retentissant dans ce silence. L'agitation reprit peu après. Les amateurs de vodka locaux s'éclipsèrent furtivement, sans même terminer leur gnôle. Les marchands avaient tenu bon, quoiqu'ils fussent à présent moins bruyants, et plus blêmes ; ils avaient cependant ordonné à leurs domestiques de quitter la table, avec ordre, certainement, d'aller promptement surveiller leurs chariots et leurs chevaux, menacés lorsqu'une compagnie aussi louche se trouvait à proximité. Les prêtresses pansaient le cou blessé de leur compagne ; elles remercièrent Geralt en s'inclinant silencieusement et allèrent dormir, dans la grange, vraisemblablement, étant peu probable que l'aubergiste leur ait accordé des lits dans la chambre à coucher.

D'un salut et d'un geste Geralt invita à sa table la jeune fille blonde grâce à qui il avait récupéré ses épées. Elle accepta l'invitation très volontiers, abandonnant sans aucun regret son actuel compagnon, le fonctionnaire, le laissant la mine boudeuse.

— Je suis Tiziana Frevi, se présenta-t-elle en tendant la main à Geralt et en la serrant comme un homme. Ravie de faire ta connaissance.

— Tout le plaisir est pour moi.

— C'était un peu tendu, non ? Les soirées dans les auberges des bords de route sont ennuyeuses d'ordinaire, mais aujourd'hui, c'était intéressant. J'ai même failli avoir peur à un moment. Mais apparemment, il ne s'agissait que de rivalités masculines, en quelque sorte ? Un duel aux testostérones ? Ou le jeu des comparaisons, qui a la plus longue ? Il n'y avait pas de réel danger ?

— Non, mentit-il. Principalement grâce aux épées qu'avec ton aide j'ai récupérées. Je t'en remercie. Mais je me creuse la tête pour comprendre de quelle façon elles se sont retrouvées en ta possession.

— Cela devait rester un secret, expliqua-t-elle naturellement. On m'avait recommandé de te glisser les épées furtivement et en cachette, et ensuite de disparaître. Mais les conditions ont soudain changé. La situation exigeait que je te rende tes armes ouvertement, à visage

découvert si je puis m'exprimer ainsi. Refuser maintenant les explications ne serait pas poli. C'est pourquoi je ne te les refuserai pas, prenant la responsabilité d'avoir trahi le secret. C'est Yennefer de Vengerberg qui me les a données. Cela s'est passé à Novigrad, voici deux semaines. Je suis une *dwimveandre*. J'ai rencontré Yennefer par hasard, chez la maîtresse chez qui je terminais ma pratique, justement. Lorsqu'elle a appris que je me rendais vers le sud, et une fois que ma maîtresse se fut portée garante de moi, dame Yennefer m'a confié cette mission. Et elle m'a donné une lettre de recommandation pour une magicienne connue de Maribor chez qui je compte dorénavant pratiquer.

— Comment... (Geralt ravalait sa salive.) Comment va-t-elle ? Yennefer ? Tout va bien chez elle ?

— Le mieux du monde, je crois. (Tiziana le regarda par-dessous ses cils.) Elle se porte à merveille, si bien qu'on pourrait même l'envier. Et pour être sincère, je l'envie.

Geralt se leva. Il se dirigea vers l'aubergiste qui, de peur, faillit s'évanouir.

— Mais il ne fallait pas..., dit modestement Tiziana lorsque, un instant plus tard, l'aubergiste plaça devant elle une bonbonne d'Est Est, le vin blanc le plus cher de Toussaint. Et quelques bougies supplémentaires, placées dans le goulot de vieilles bouteilles.

— Que d'embarras, vraiment ! ajouta-t-elle lorsque plusieurs plats apparurent ensuite sur la table, l'un avec des rondelles de jambon cru séché, l'autre contenant de la truite fumée, un troisième, un assortiment de fromages. Tu te mets trop en frais, sorceleur.

— L'occasion est là. Ainsi qu'une charmante compagnie.

Elle le remercia d'un mouvement de tête. Et d'un sourire. Un joli sourire.

Les magiciennes qui terminaient l'école de magie se trouvaient toutes face à un choix : chacune pouvait rester dans l'établissement, comme assistante des maîtresses-préceptrices. Elle pouvait demander à l'une des maîtresses indépendantes de l'accueillir sous son toit en qualité d'apprentie permanente. Ou elle pouvait aussi choisir la voie d'une *dwimveandre*.

Le système avait été emprunté aux métiers. Dans de nombreux corps de métier un apprenti destiné à être compagnon avait l'obligation d'entamer un voyage durant lequel il entreprenait un travail intermittent, dans divers emplois, chez des maîtres différents, ici et là ; enfin, au bout de quelques années, il revenait pour passer son examen et prétendre devenir maître. Des différences existaient toutefois. Contraint à l'itinérance, le compagnon, s'il ne trouvait pas suffisamment de travail, était fréquemment confronté à la faim, et son voyage s'apparentait souvent à du vagabondage. Alors qu'on devenait

*dwimveandre* de plein gré et par envie, et le Chapitre des magiciens avait créé pour les magiciennes itinérantes un fond boursier spécial, pas du tout négligeable, d'après ce qu'en avait entendu Geralt.

Jaskier se mêla soudain à la conversation.

— Ce type effrayant portait un médaillon semblable au tien. C'était l'un des Chats, pas vrai ?

— Effectivement. Je n'ai pas envie d'en parler, Jaskier.

— Les fameux Chats, expliqua le poète en se tournant vers la magicienne, sont des sorceleurs, mais des sorceleurs ratés. Des mutations ratées. Des timbrés, psychopathes et sadiques. Ils se sont donné eux-mêmes le surnom de Chat, car, comme les chats en effet, ils sont agressifs, cruels, imprévisibles et irresponsables. Et Geralt, comme toujours, le prend à la légère, pour nous rassurer. Parce qu'il y avait bien danger, et grand danger, même ! C'est un miracle que nous ayons échappé au carnage, au sang et aux cadavres. C'eût été un massacre, comme à Iello il y a quatre ans de cela. Je craignais à chaque instant...

— Geralt a demandé de ne pas en parler, l'interrompt Tiziana Frevi, gentiment, mais fermement. Respectons cela.

Geralt regarda Tiziana avec sympathie. Elle lui parut agréable. Et belle. Très belle, même.

La beauté des magiciennes, il ne l'ignorait pas, était arrangée, le prestige de la profession l'exigeait, il fallait que la magicienne suscite l'admiration. Mais l'embellissement n'était jamais parfait, il restait toujours quelque chose. Tiziana Frevi ne faisait pas exception. Juste sous la racine des cheveux, son front portait quelques traces à peine perceptibles de petite vérole, contractée sans doute dans son enfance, quand elle n'était pas encore immunisée. Le tracé de sa jolie bouche était un peu gâché par une petite cicatrice ondulée au-dessus de la lèvre supérieure. Encore une fois, Geralt éprouva de la colère, de la colère contre sa vision, contre ses yeux qui l'obligeaient à percevoir des détails aussi peu significatifs, des détails minuscules qui n'étaient pourtant rien en regard du fait que Tiziana était assise à la même table que lui, qu'elle buvait de l'Est Est, mangeait de la truite fumée et lui souriait. Le sorceleur avait vu et connaissait vraiment peu de femmes dont on pouvait dire de leur beauté qu'elle était irréprochable ; il pouvait par ailleurs estimer à proches de zéro les chances qu'il avait pour que l'une d'entre elles lui sourie.

— Il a parlé d'une récompense... (Lorsque Jaskier avait enfourché un sujet, on pouvait difficilement le contraindre d'y renoncer.) L'un de vous sait-il de quoi il s'agissait ? Geralt ?

— Aucune idée.

— Mais moi je sais, se vanta Tiziana Frevi. Et je m'étonne que vous n'en ayez pas entendu parler, parce que cela a fait grand bruit.



Cette récompense a été promise par Foltest, le roi de Témérie. Pour désensorceler sa fille. Piquée par un fuseau et plongée dans un sommeil éternel, la pauvre petite, d'après ce qu'on raconte, repose à l'intérieur d'un cercueil dans un castel envahi par les ronces. Selon une autre rumeur, le cercueil serait en verre et aurait été placé au sommet d'une montagne de verre. D'après une autre rumeur encore, la princesse aurait été transformée en cygne. Ou en terrible monstre, dit-on aussi, en stryge. À cause d'une malédiction, car la princesse serait le fruit d'une relation incestueuse. Ces ragots auraient apparemment été imaginés et seraient colportés par le roi Vizimir, le roi de Rédanie, qui a des différends territoriaux avec le roi Foltest ; ils sont très fâchés, et il ne sait plus quoi inventer pour le tourmenter.

— Cela ressemble en effet à des inventions, estima Geralt. Basées sur des contes ou des légendes populaires. Une princesse ensorcelée et transformée, une malédiction comme punition d'un inceste, une récompense pour un désenchantement. C'est classique et banal. Celui qui a inventé ces histoires ne s'est pas beaucoup fatigué.

— Tout cela, bien entendu, a une finalité politique évidente, ajouta la *dwimveandre*, c'est pourquoi le Chapitre a interdit aux magiciens de s'engager dans cette affaire.

— Conte ou pas, ce fameux Chat avait l'air d'y croire, déclara Jaskier. À l'évidence, il était en route pour Wyzima, pressé de voir cette princesse ensorcelée justement pour lui ôter son sortilège et rafler la récompense promise par le roi Foltest. Il s'est imaginé que Geralt avait lui aussi l'intention de s'y rendre et de le devancer.

— Il était dans l'erreur, répliqua sèchement Geralt. Je ne m'apprête pas à aller à Wyzima. Je n'ai pas l'intention de fourrer mes doigts dans cette marmite politique. C'est un travail parfait pour quelqu'un comme Brehen, qui est, comme il l'a dit lui-même, dans le besoin. Moi, je ne suis pas dans le dénuement. J'ai retrouvé mes épées. Dépenser de l'argent pour en acheter de nouvelles m'est inutile. Grâce aux magiciens de Rissberg, j'ai des moyens de subsistance...

— Sorcelleur Geralt de Riv ?

— Tout à fait. (Geralt mesura du regard le fonctionnaire à la mine boudeuse qui se tenait debout près de lui.) Et à qui ai-je l'honneur ?

— Aucune importance. (Le fonctionnaire dressa la tête et fit la lippe, s'efforçant de se donner de l'autorité.) L'essentiel est la citation à comparaître. Que je vous remets par la présente. Devant témoins. Conformément à la loi.

Le fonctionnaire confia au sorcelleur un rouleau de papier. Après quoi il sortit, sans omettre de gratifier Tiziana Frevi d'un regard plein de mépris.

Geralt arracha le sceau, déroula le rouleau.

— « *Datum ex Castello Rissberg, die 20 mens. Jul. Anno 1245 post*

*Resurrectionem* », lut-il. « Au Tribunal d'instance de Gors Velen. Plaignant : Complexe de Rissberg, société civile. Assigné : Geralt de Riv, sorcelleur. Assignation pour : Restitution du montant de 1 000, en toutes lettres mille couronnes novigradiennes. Nous requérons : *Primo*, la condamnation de l'assigné Geralt de Riv à restituer la somme de mille couronnes novigradiennes ainsi que les intérêts correspondants. *Secundo* : l'adjudication au profit du plaignant des frais de procès selon les normes prescrites. *Tertio* : la prescription d'une ordonnance de référé à la sentence. Au motif que l'assigné a soutiré au Complexe Rissberg société civile la somme de mille couronnes novigradiennes. Preuve : copie des chèques bancaires. Le montant correspondait au paiement d'une avance pour un service que l'assigné n'a jamais effectué, et par mauvaise volonté ne comptait pas effectuer... Témoins : Biruta Anna Marquette Icarti, Axel Miguel Esparza, Igo Tarvix Sandoval... » Les salopards !

— Je t'ai rapporté tes épées, dit Tiziana en baissant le regard. Et en même temps, je t'ai attiré des ennuis. Cet huissier m'a abordée. Ce matin, il m'a écoutée lorsque je posais des questions à ton sujet à l'embarcadère du bac. Et juste après, il s'est collé à mes basques. Je sais pourquoi à présent. Cette assignation, c'est ma faute.

— Tu vas avoir besoin d'un avocat, constata Jaskier d'un ton lugubre. Mais je te déconseille l'avocate de Kerack. Celle-là se débrouille bien surtout en dehors des tribunaux, je dirais.

— Je peux me passer d'avocat. As-tu fait attention à la date de la citation ? Je suis prêt à parier que l'affaire est déjà entendue, ainsi que le verdict, par contumace. Et qu'ils ont déjà bloqué mon compte.

— Je te demande pardon, vraiment, dit Tiziana. C'est ma faute. Pardonne-moi.

— Je n'ai rien à te pardonner, tu n'es coupable de rien. Quant à eux, Rissberg et leurs tribunaux, qu'ils aillent se faire voir. Aubergiste ! Une bonbonne d'Est Est, si je puis vous demander !

\*\*\*

Bientôt, ils furent les seuls clients dans la salle ; d'un bâillement ostentatoire, l'aubergiste leur fit comprendre qu'il était temps de terminer. La première à regagner sa chambre fut Tiziana, suivie peu après par Jaskier.

Geralt n'alla pas dans la petite pièce qu'il occupait avec le poète. Au lieu de cela, il frappa tout doucement à la porte de Tiziana Frevi. Celle-ci lui ouvrit aussitôt.

— J'attendais, ronronna-t-elle en l'attirant à l'intérieur. Je savais que tu viendrais. Et si tu n'étais pas venu, je serais allée te chercher.

Elle avait dû l'endormir par magie, autrement, à coup sûr, il se serait réveillé au moment où elle quittait la chambre. Or, elle avait dû sortir avant l'aube, alors qu'il faisait encore nuit. Elle avait laissé derrière elle son parfum. Une senteur délicate d'iris et de bergamote. Et de quelque chose d'autre encore. De rose ?

Sur la petite table, une fleur était posée sur ses épées. Une rose blanche. L'une de celles qui poussaient dans les pots installés devant l'auberge.

\*\*\*

Personne ne se souvenait de ce qu'était cet endroit ; qui l'avait construit ? À qui et à quoi avait-il servi ? Derrière la taverne, dans une cuvette, se maintenaient les ruines d'un ancien édifice, un ensemble autrefois grand et riche sans doute. Des bâtiments, il ne restait quasiment rien : des vestiges de fondation, de grands trous envahis de broussailles, çà et là un bloc de pierre. Le reste avait été dépouillé et saccagé. Les matériaux de construction étaient précieux, rien ne devait être gaspillé.

Ils se retrouvèrent sous les débris d'un portail délabré, arc imposant autrefois, qui avait l'air aujourd'hui d'une potence ; cette impression était renforcée par du lierre suspendu, qui retombait telle une corde coupée. Ils suivirent une allée bordée d'arbres. Des arbres desséchés, estropiés et difformes, qui semblaient ployer sous le poids d'une malédiction pesant sur cet endroit. L'allée menait à un jardin. Ou plutôt à ce qui avait été jadis un jardin. Les parterres de berbérís, de genêts, et de rosiers grimpants, autrefois taillés avec art sans doute, n'étaient plus désormais qu'un enchevêtrement sauvage et désordonné de branches, de lianes épineuses et de mauvaises herbes. Dans ce désordre se profilaient des reliques de statues et de sculptures d'êtres humains, semblait-il, pour la plupart. Elles étaient en si mauvais état que même de près il était impossible de déterminer ce qu'elles représentaient. Cela n'avait du reste pas trop d'importance. Elles étaient le passé. Elles n'avaient pas subsisté, et donc ne comptaient plus. N'en restait qu'une ruine, et cette dernière, apparemment, perdurerait encore longtemps ; les ruines sont éternelles.

Une ruine. Un monument d'un monde brisé.

— Jaskier.

— Oui ?

— Ces derniers temps, tout ce qui pouvait aller mal alla mal. Et j'ai l'impression que c'est moi qui ai tout bâclé. Tout ce que j'ai entrepris dernièrement, je l'ai fait de travers.

— C'est l'impression que tu as ?

— Oui.

— Eh bien ! C'est qu'il en est ainsi. N'espère pas de commentaires. J'en ai marre de faire des commentaires. Et maintenant, si ce n'est pas trop te demander, lamente-toi sur ton sort en silence. Je suis en train de créer présentement, et tes lamentations me déconcentrent.

Jaskier s'assit sur une colonne renversée, repoussa son chapeau sur l'arrière de son crâne, posa une jambe sur l'autre, et resserra les chevilles de son luth.

*La chandelle vacille, le feu s'endort*

*Un vent froid souffle, on le sent*

Effectivement, le vent s'était mis à souffler, subitement et violemment. Jaskier cessa de jouer. Et il soupira bruyamment.

Le sorcelleur se retourna.

Elle se tenait à l'entrée de l'allée, entre le socle fendu d'une statue devenue méconnaissable et les branchages enchevêtrés d'un cornouiller mort. Élançée, dans une robe moulante. Un pelage grisâtre sur la tête, plus caractéristique des renards corsacs que des renards argentés. Des oreilles pointues et un museau allongé.

Geralt ne fit pas un geste.

— Je t'avais prévenu que je viendrais. Un jour. (Il vit étinceler une rangée de crocs dans la gueule de la renarde.) Ce jour-là est arrivé.

Geralt ne fit pas un geste. Il sentait dans son dos le poids familier de ses deux épées, un poids qui lui avait manqué depuis un mois. Un poids qui lui procurait d'ordinaire la paix et l'assurance. Ce jour-là, à cet instant, il n'en sentait que la lourdeur.

— Je suis venue... (L'aguara fit étinceler ses crocs.) Je ne sais pas moi-même pourquoi je suis venue. Pour te faire mes adieux, peut-être. Ou pour lui permettre, à elle, de te dire au revoir.

Derrière la renarde surgit une mince jeune fille dans une robe ajustée. Son visage, pâle et d'une rigidité inhabituelle, ressemblait encore à celui d'un humain. Mais il était déjà sans doute davantage animal qu'humain. Les changements survenaient rapidement.

Le sorcelleur hocha la tête.

— Tu l'as guérie... Tu l'as ramenée à la vie ? Non, c'est impossible. Et donc là-bas, sur le bateau, elle était vivante. Elle vivait. Elle faisait semblant d'être morte.

L'aguara fit claquer ses dents, bruyamment.

Il fallut un moment au sorcelleur avant de comprendre qu'il s'agissait d'un rire. La renarde riait.

— Par le passé, nous étions capables de beaucoup ! Nous pouvions créer des illusions d'îles magiques, de dragons dansant dans

les airs, des visions d'armées puissantes, approchant des murs de la ville... Par le passé, autrefois. Aujourd'hui, le monde a changé, nos capacités se sont affaiblies... et nous, nous avons dégénéré. Nous tenons plus des renards que des humains. Mais même la plus petite des renardes, même la plus jeune reste capable de tromper vos sens humains primitifs par une illusion.

— Pour la première fois de ma vie, dit-il au bout de quelques secondes, je suis heureux d'avoir été trompé.

— Ce n'est pas vrai que tu as tout fait de travers. Et en récompense, tu peux toucher mon visage.

Il se racla la gorge en regardant les crocs acérés.

— Humm...

— Les illusions sont ce à quoi tu penses. Ce dont tu as peur. Et ce dont tu rêves.

— Pardon ?

La renarde claquait doucement des dents. Et se métamorphosa.

Des yeux sombres, violets, qui irradiaient sur un visage pâle, triangulaire. Des cheveux noir de jais, aux boucles ondoyant comme la tempête et qui tombaient en cascade sur les épaules, qui brillaient, reflétaient la lumière telle une plume de paon, et tournoyaient et ondulaient à chaque mouvement. Des lèvres merveilleusement fines et pâles sous le fard rouge. Autour du cou, un ruban de velours ; sur le ruban, une étoile en obsidienne, qui étincelait et lançait autour d'elle des milliers d'éclats...

Yennefer sourit. Et le sorcelleur toucha son visage.

Et à ce moment-là, le cornouiller mort refleurit.

Et puis le vent se mit à souffler, agitant les buissons. Le monde disparut derrière un rideau de pétales blancs tourbillonnants.

— Illusion. (Il entendit la voix de l'aguara.) Tout n'est qu'illusion.

\*\*\*

Jaskier s'arrêta de chanter. Mais il ne reposa pas son luth. Il était assis sur un bloc de colonne renversée. Il regardait le ciel.

Geralt était assis à côté de lui. Il ressassait diverses choses, mettant de l'ordre dans sa tête. Ou tentant, plutôt, d'y mettre de l'ordre. Il tissait des projets. Totalement utopiques, pour la plupart. Il se promettait diverses choses. En se demandant, avec de sérieux doutes, s'il serait capable d'en tenir une seule.

Jaskier prit soudain la parole.

— Et dire que jamais tu ne me féliciterais pour une ballade. J'en ai composé tellement en ta compagnie, je t'en ai chanté tellement. Et toi, jamais tu ne m'as dit : « C'était beau. J'aimerais que tu joues cet air encore une fois. » Jamais tu ne me l'as dit.

- C'est juste. Je ne te l'ai jamais dit. Veux-tu savoir pourquoi ?  
— Pourquoi ?  
— Parce que je n'en avais pas envie.  
— C'est donc un tel sacrifice ? demanda le barde, sans renoncer.  
C'est si difficile de dire : « Joue cette ballade encore une fois, Jaskier.  
Rejoue-moi *Comme le temps passe*. »  
— Joue cette ballade encore une fois, Jaskier. Rejoue-moi *Comme le temps passe*.  
— Tu l'as dit sans aucune conviction.  
— Et alors, qu'est-ce que ça fait ? De toute façon, tu vas la rejouer.  
— Tu ne crois pas si bien dire.

*La chandelle vacille, le feu s'endort  
Un vent froid souffle, délicatement  
Et passent les jours,  
Et s'écoule le temps  
Sans bruit, tout doucement*

*Auprès de moi tu demeures, et reste tissé  
Malgré tout notre lien, même imparfaitement,  
Car passent les jours,  
Car s'écoule le temps  
Sans bruit, tout doucement*

*Le souvenir des routes et des chemins traversés  
Restera en nous éternellement  
Bien que passent les jours,  
Bien que s'écoule le temps  
Sans bruit, tout doucement*

*C'est pourquoi ma douce une fois encor  
Répétons ce refrain ardemment  
Ainsi passent les jours,  
Ainsi s'écoule le temps  
Sans bruit, tout doucement*

- Geralt se leva.  
— Il est temps de partir, Jaskier.  
— Ah oui ? Et où ça ?  
— Est-ce important, vraiment ?  
— À vrai dire, non, ma foi. Allons-y.

## ÉPILOGUE

Sur la butte se dressaient les vestiges d'un édifice blanc, transformé en ruines depuis si longtemps qu'il était totalement envahi par la végétation. Le lierre avait recouvert les murs, de jeunes arbustes poussaient à travers le dallage fendu. C'était un temple autrefois – Nimue ne pouvait pas le savoir –, la demeure de prêtres dévoués à une divinité oubliée. Pour Nimue, ce n'étaient que des vestiges. Un tas de cailloux. Et un indicateur. Un signe qu'elle suivait le bon chemin.

Car juste après la butte et les décombres, la grand-route faisait une enfourchure. Une voie menait vers l'ouest, à travers une lande de bruyères. Un deuxième chemin, qui allait vers le nord, disparaissait dans une épaisse et lugubre forêt. Il s'enfonçait dans un fourré noir, se noyait et se fondait dans de sombres ténèbres.

Et là était sa route. Vers le nord. À travers la célèbre forêt de Geais.

Des récits dont on tenta de lui faire peur à Ivalo, Nimue ne s'émut guère ; durant son voyage, elle avait eu affaire de nombreuses fois à ce genre de choses, chaque contrée ayant son folklore effrayant, ses horreurs et ses épouvantes, qui servaient à provoquer de belles peurs aux hôtes de passage. On avait déjà fichu la frousse à Nimue avec des ondines dans les lacs, des *berehynia* dans les rivières, des wirtes aux enfourchures et des fantômes dans les cimetières. Un pont sur deux devait abriter un troll, dans chaque bosquet de saules tordus se cachait la tour de guet d'une stryge. Nimue avait fini par s'habituer ; s'étant familiarisée avec ces peurs, celles-ci n'avaient plus rien d'effrayant. Mais il est toujours difficile de maîtriser la curieuse angoisse qui s'empare de vous au moment de pénétrer dans une sombre forêt, d'emprunter un petit sentier baigné de brume au milieu des kourganes, ou un layon traversant des marécages fumants.

Maintenant, face au mur noir de la forêt, Nimue la ressentait, cette angoisse qui vous parcourait le dos comme la chair de poule et vous asséchait les lèvres.

*La route est fréquentée, se répétait-elle, on le voit à toutes ces ornières qui ont été creusées par les chariots, elle est toute piétinée par les sabots des chevaux et des bœufs. Même si ce bois a l'air terrible, il n'a rien d'une forêt vierge sauvage, c'est un sentier battu qui mène à Dorian à travers le dernier lopin de terre en friche épargné par les haches et les scies. De nombreux voyageurs passent par ici, à pied ou en voiture. Moi aussi, je passerai, je n'ai pas peur.*

*Je suis Nimue verch Wledyr ap Gwyn.*

*Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt, Mortara, Ivalo, Dorian, Anchor, Gors Velen.*

Elle se retourna, pour voir si peut-être quelqu'un arrivait. *Je me sentirais plus en sécurité avec de la compagnie,* songea-t-elle. Mais

comme par un fait exprès, le chemin forestier, ce jour-là justement, à cet instant précis, ne voulait pas être fréquenté. Il était même totalement désert.

Elle n'avait pas d'autre solution. Nimue se racla la gorge, remit correctement son baluchon sur l'épaule, agrippa fort son bâton. Et pénétra dans la forêt.

Le peuplement forestier était dominé par les chênes, les ormes, ainsi que de vieux charmes entremêlés ; il y avait aussi des pins et des mélèzes. Le bas avait été conquis par un épais sous-bois, enchevêtrement d'aubépines, de coudriers, de putiers et de chèvrefeuilles. Un tel sous-bois d'ordinaire pullulait d'oiseaux, mais dans cette forêt, seul régnait un lugubre silence. Nimue avançait le regard fixé sur le sol. Elle poussa un soupir de soulagement lorsque, à un moment, elle entendit un pic tambouriner au loin. *Je ne suis pas totalement seule, se dit-elle, finalement quelque chose est vivant ici.*

Elle s'arrêta et se retourna brusquement. Elle ne distingua rien ni personne, et pourtant, elle aurait juré pendant quelques secondes que quelqu'un marchait sur ses traces. Elle se sentait observée. Suivie en secret. La peur serra sa gorge, un frisson lui parcourut l'échine.

Elle pressa le pas. La forêt, lui sembla-t-il, devenait peu à peu moins dense, elle s'éclaircissait, la verdure prenait le pas, car les bouleaux avaient tendance à remplacer les chênes dans le peuplement forestier. *Encore un tournant, réfléchit-elle fébrilement, puis un deuxième, encore un peu et le bois s'effacera. Je laisserai cette forêt derrière moi, en même temps que ce qui se cache dans mon dos. Et moi, je poursuivrai ma route.*

*Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge...*

Elle n'entendit pas même un bruissement ; elle perçut le mouvement du coin de l'œil. Une forme grise, plate, aux multiples pattes et incroyablement rapide émergea de l'épais massif de fougères. Nimue hurla en voyant ses pinces coupantes, immenses comme des faux. Ses paluches hérissées d'épines et de poils. Ses yeux multiples qui entouraient sa gueule, telle une couronne.

Elle sentit une violente secousse qui l'arracha du sol et la repoussa violemment. Elle retomba dos contre de jeunes pousses de coudriers, et s'y agrippa, prête à se relever et à s'enfuir. Elle resta figée en voyant la danse sauvage qui se déroulait sous ses yeux.

Le monstre multipède sautait et tournait au milieu du chemin ; il se mouvait étonnamment vite, agitant ses pattes et faisant claquer ses effroyables mandibules. Et autour de lui, encore plus rapidement, si vite qu'on avait du mal à le distinguer, un homme virevoltait. Armé de deux épées.

Sous les yeux de Nimue, pétrifiée de peur, une patte d'abord, puis une deuxième, et enfin une troisième encore volèrent dans les airs. Les



coups d'épée tombaient sur le corps plat d'où jaillissaient des filets de sang verdâtre. Le monstre se démenait et fulminait ; enfin, d'un bond sauvage, il se jeta dans le bois, s'enfuit. Il n'alla pas loin. L'homme aux épées le rattrapa, sauta sur lui et, d'un bel élan, le cloua au sol de la pointe de ses deux lames. Le monstre martela longuement la terre de ses pinces, puis finit par s'immobiliser.

Nimue serra ses mains contre sa poitrine, essayant ainsi de calmer les battements de son cœur. Elle vit son sauveur s'agenouiller près du monstre abattu, et observa qu'il décollait quelque chose sur sa carapace avec un couteau. Puis il essuya la lame de son épée et la remplaça dans son fourreau sur son dos.

— Tout va bien ?

Nimue mit un certain temps à comprendre que la question lui était adressée. Quoi qu'il en soit, elle était incapable d'émettre un seul son, ni de se relever des jeunes coudriers. Son sauveur ne se pressait pas pour la sortir de son buisson, et elle dut donc s'en extirper toute seule. Ses jambes tremblaient tellement qu'elle eut du mal à se mettre debout. Et sa gorge restait résolument sèche.

— Mauvaise idée, cette pérégrination solitaire à travers les bois, dit l'homme en s'approchant.

Il ôta sa capuche ; la neige de ses cheveux blancs étincela dans la demi-pénombre de la forêt. Nimue faillit crier ; inconsciemment, elle porta son poing à la bouche. *C'est impossible*, pensa-t-elle, *c'est absolument impossible. Je dois être en train de rêver.*

— Mais à partir de maintenant, poursuivit l'homme aux cheveux blancs, tout en observant la plaque de métal noircie et couverte de vert-de-gris qu'il tenait à la main, à partir de maintenant, on pourra marcher tranquillement par ici. Voyons, qu'est-ce que nous avons ici ? « IDR UL Ex IX 0008 BÉTA ». Ah ! Tu manquais à mon compte, le 8. Mais à présent, le compte est bon. Comment te sens-tu, jeune fille ? Ah, désolé ! Sécheresse dans la gorge, hein ? Tu as perdu l'usage de la parole ? Je connais, je connais. Tiens, bois un coup.

De ses mains tremblantes, elle prit la gourde qu'il lui tendait.

— Alors, on va où comme ça ?

— À D... À Do...

— Do ?

— Do... Dorian. C'était quoi ? Là-bas, ce...

— Une œuvre d'art. Chef-d'œuvre numéro huit. Peu importe d'ailleurs, ce que c'était. L'important est que cela ne soit plus. Et toi, qui es-tu ? Où comptes-tu aller ainsi ?

Elle hocha la tête, ravala sa salive. Et se lança. Son audace la surprit elle-même.

— Je suis... Je suis Nimue verch Wledyr ap Gwyn. De Dorian je vais à Anchor, et de là, je me rends à Gors Velen. À Aretuza, l'école de

magiciennes sur l'île de Thanedd.

— Oh ! Oh ! Et d'où viens-tu, donc ?

— Du village de Wyrwa. Je suis passée par Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt...

— Je connais cet itinéraire, l'interrompt-il. Tu as traversé la moitié de la Terre, en vérité, Nimue, fille de Wledyr. Ils devraient pour ça, à Aretuza, t'accorder des points supplémentaires à l'examen d'entrée. Mais ils ne le feront pas. Tu t'es tracé un objectif ambitieux, jeune fille du village de Wyrwa. Très ambitieux. Viens avec moi.

— Bon... (Nimue se tenait toujours un peu raide sur ses jambes.) Bon monsieur...

— Oui ?

— Merci de m'avoir sauvée.

— C'est moi qui te dois des remerciements. Cela fait pas mal de jours que je guette quelqu'un comme toi. Tous ceux qui sont passés par ici étaient en groupes, bruyants et armés ; ceux-là, notre chef-d'œuvre numéro huit ne se risquait pas à les attaquer, il ne sortait pas le nez de sa cachette. C'est toi qui l'as attiré dehors. Même à une longue distance, il a su reconnaître une proie facile. Quelqu'un qui voyage seul. Et pas très grand. Soit dit sans offense.

La lisière de la forêt était juste là, comme cela se révéla. Un peu plus loin, près d'un îlot d'arbres isolé attendait le cheval de l'homme aux cheveux blancs. Une jument baie.

— Jusqu'à Dorian, dit celui-ci, il reste encore quelque quarante miles. Pour toi, cela fait trois jours de marche. Trois et demi, si l'on compte aujourd'hui. En es-tu consciente ?

Nimue ressentit une euphorie soudaine, qui nivela la torpeur et les autres manifestations consécutives à sa frayeur. *C'est un rêve, se dit-elle. Je dois être en train de rêver. Parce que ça ne peut pas être la réalité.*

— Qu'as-tu ? Tu te sens bien ?

Nimue rassembla tout son courage.

— Cette jument... (Elle avait du mal à articuler tant elle était excitée.) Cette jument s'appelle Ablette. Parce que chacun de tes chevaux se nomme ainsi. Parce que tu es Geralt de Riv. Le sorcelleur Geralt de Riv.

Il la regarda longuement. Sans rien dire. Nimue aussi se taisait, le regard rivé au sol.

— En quelle année sommes-nous ?

— Mille trois cent..., commença-t-elle en relevant ses yeux étonnés. Mille trois cent soixante-treize après la Résurrection.

— Si c'est ça, dit l'homme aux cheveux blancs en s'essuyant le visage de sa main gantée, alors Geralt de Riv n'est plus de ce monde depuis longtemps. Il est mort voilà cent cinq ans de cela. Mais je pense qu'il serait heureux s'il... Il serait heureux qu'au bout de ces cent cinq

années, les gens se souviennent de lui. Qu'ils se souviennent de qui il était. Bah ! Qu'ils se rappellent même le nom de son cheval. Oui, je crois qu'il serait heureux... S'il pouvait le savoir. Viens. Je vais t'accompagner un peu.

Ils marchèrent longtemps en silence. Nimue se mordillait les lèvres. Honteuse, elle avait décidé de ne plus prendre la parole.

— Tu vois la fourche devant nous, et le chemin ? (L'homme aux cheveux blancs avait interrompu le silence tendu.) C'est la route pour Dorian. Tu y arriveras en toute sécurité.

— Le sorceleur Geralt n'est pas mort, dit Nimue à brûle-pourpoint. Il s'est retiré simplement, il s'est retiré au Pays des Pommiers. Mais il reviendra... Il reviendra, parce que ainsi le veut la légende.

— Les légendes. Les contes populaires. Les histoires. Les récits et les fables. J'aurais pu m'en douter, Nimue du village de Wyrwa, qui se rend à l'école de magiciennes sur l'île de Thanedd. Tu ne te serais pas risquée à entreprendre cette expédition insensée sans les contes et les légendes avec lesquels tu as grandi. Mais ce ne sont que des histoires, Nimue. Des histoires, seulement. Cela fait trop longtemps que tu as quitté ta maison pour ne pas le comprendre.

— Le sorceleur reviendra de l'au-delà ! insista-t-elle. Il reviendra pour protéger les gens, lorsque le Mal se répandra à nouveau. Tant qu'existeront les ténèbres, on aura besoin des sorceleurs. Et les ténèbres existent toujours !

Il demeura un long moment silencieux, le regard de côté. Enfin, il tourna son visage vers elle. Et sourit.

— Les ténèbres existent toujours, confirma-t-il. Malgré le progrès qui doit, comme on veut nous le faire croire, éclairer l'obscurité, éliminer les menaces et éloigner les peurs. Jusqu'ici, le progrès n'a pas remporté de grands succès en la matière. Jusqu'ici, le progrès essaie de nous persuader que les ténèbres, ce ne sont que des superstitions qui voilent la lumière, qu'il n'y a pas de quoi avoir peur. Mais c'est faux. Il y a de quoi avoir peur. Parce que les ténèbres existeront toujours ! Toujours ! Et toujours dans les ténèbres se répandra le Mal, toujours les ténèbres seront peuplées de crocs et de serres, de la mort et du sang. Et l'on aura toujours besoin des sorceleurs. Et pourvu seulement qu'ils se présentent toujours à l'endroit où on les attend. Là où on leur commande de venir, là d'où provient un appel à l'aide. Pourvu qu'ils répondent à cet appel, l'épée à la main. Une épée dont l'éclat transpercera les ténèbres, dont la clarté dissipera l'obscurité. Joli conte, n'est-ce pas ? Et qui se termine bien, comme tout conte qui se respecte.

— Mais..., balbutia-t-elle. Mais cela fait cent ans... Comment est-ce possible que... Comment est-ce possible ?

— Une future adepte d'Aretuza, l'interrompit-il, toujours avec le sourire – une école où l'on apprend qu'il n'y a rien d'impossible –, n'a pas le droit de poser ce genre de questions. Parce que tout ce qui est aujourd'hui impossible deviendra possible demain. Cette devise devrait figurer à l'entrée de la faculté qui deviendra bientôt la tienne. Bonne route, Nimue. Adieu. C'est ici que nos chemins se séparent.

— Mais...

Elle ressentit un soulagement soudain, et put lâcher un flot de paroles.

— Mais j'aimerais savoir... en savoir plus. Sur Yennefer. Sur Ciri. Sur comment s'est vraiment terminée cette autre histoire. J'ai lu... Je connais la légende. Je sais tout. Sur les sorceleurs. Sur Kaer Morhen. Je connais même le nom de tous les Signes sorceliens ! S'il te plaît, raconte-moi...

— C'est ici que nos chemins se séparent, l'interrompit-il gentiment. Devant toi se trouve la route qui te mènera à ton destin. Devant moi, un tout autre chemin. Le récit continue, l'histoire ne se termine jamais. Et pour ce qui concerne les Signes... Il y en a un que tu ne connais pas. Il porte le nom de *Somme*. Regarde ma main.

Elle regarda.

— Illusion, entendit-elle encore au loin, très très loin. Tout n'est qu'illusion.

— Eh là, jeune fille ! Ne dors pas, tu vas te faire détrousser sinon !

Elle redressa la tête. Se frotta les yeux. Et se leva en sursaut.

— Je me suis endormie ? Je dormais ?

— Et encore comment ! s'esclaffa une forte femme, assise sur le siège d'un chariot dont elle tenait les rênes ! Comme une souche ! Comme une morte ! Deux fois je t'ai crié dessus pour te réveiller, et toi, rien. J'ai même failli descendre de mon chariot... T'es toute seule ? Qu'est-ce que t'as à te retourner comme ça ? Tu cherches quelqu'un ?

— Un homme... aux cheveux blancs... Il était ici... Ou peut-être... Je ne sais plus moi-même...

— J'ai vu personne ici, répondit la femme.

Dans son dos, de derrière la bâche apparurent deux petites têtes de gamins.

— J'parie que t'es en voyage, dit la femme en désignant des yeux le baluchon et le bâton de Nimue. Je vais à Dorian. Si tu veux, j't'emmène. Si tu vas par là aussi.

— Merci. (Nimue grimpa sur le siège.) Merci mille fois.

— Bon ! Eh bien, en route alors ! (La femme fit claquer les rênes.) C'est plus confortable en chariot que d'faire le chemin à pattes, pas vrai ? Dis donc, t'as dû sacrément t'éreinter, que le sommeil te gagne au point de t'allonger juste au bord de la route. Tu dormais, j'te l'dis...

— Comme une souche ! (Nimue termina elle-même la phrase avec un soupir.) Je sais. J'étais fatiguée et je me suis endormie. Et avec ça, j'ai...

— Eh ben ? Quoi ?

Nimue regarda de tous côtés. Derrière elle se trouvait la sombre forêt. Devant, une route au milieu d'une haie de saules. La route qui la mènerait à son destin.

*Le récit continue, songea-t-elle. L'histoire ne se termine jamais.*

— J'ai fait un rêve très étrange.

***La route d'où l'on ne revient pas***

Nouvelle inédite tirée du recueil MALADIE

Traduite du polonais par Caroline Raszka-Dewez

## AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

« *La Route d'où l'on ne revient pas* », la deuxième nouvelle que j'ai écrite, est parue en 1988, dans le numéro d'août du magazine *Fantasyka*, soit un an et neuf mois après *Le Sorceleur*, mon début, publié dans ce même *Fantasyka* en décembre 1986. Il faut aussi que vous sachiez, mesdames et messieurs – je veux dire, mes très chers lecteurs – que je m'efforçais alors, depuis bon nombre d'années, de donner naissance à un roman de Fantasy, j'en avais composé soigneusement plusieurs parties, construit des situations, des personnages, un cadre, etc.

Et soudain survinrent deux événements importants.

Le premier fut l'accueil extraordinairement favorable que les lecteurs et les fans réservèrent au *Sorceleur*.

Je compris ensuite que publier des nouvelles était possible, bien sûr, voire dans *Fantasyka*, mais que jamais aucun éditeur n'accepterait un roman d'un auteur polonais débutant dans ce genre. Il s'agissait donc de réfléchir de manière lucide et réaliste. Aussi, lorsque *Fantasyka* exerça sur le jeune débutant prometteur en question une légère pression, l'exhortant à lui fournir un deuxième récit, le jeune débutant prometteur réfléchit de manière lucide et réaliste. Suite à quoi, sans délibérer davantage et sans l'ombre d'un regret, il retravailla les extraits du roman qu'il préparait pour les adapter à la dimension d'une nouvelle. C'est ainsi que « *La Route...* » vit le jour.

Initialement, la nouvelle n'avait aucun lien avec le cycle du sorceleur Geralt et ne devait aucunement en avoir, pour la simple raison que je n'envisageais pas encore une telle saga à l'époque. Pas même dans mes rêves les plus audacieux ! Plus tard, lorsque le cycle commença à prendre forme, je ne cherchai pas à écarter les coïncidences ono- et topo-nomastiques suggérant qu'il s'agissait du même *Never Never Land*. Je m'abstenais toujours néanmoins d'associations pleinement univoques – la meilleure preuve, c'est que les bobolaks et les vrans (les humanoïdes qui apparaissent dans « *La Route...* ») n'interviennent absolument pas dans le cycle du sorceleur, aucune mention, quasiment, n'y est faite.

L'idée que la druidesse Visenna, de « *La Route...* », soit la mère du sorceleur Geralt, m'est venue, quant à elle, relativement tard. Ce devait être un élément qui « conclurait » l'histoire et l'action du *fix-up* *L'Épée de la Providence* (la nouvelle « *Quelque chose en plus* ») – et viendrait boucler la boucle des vingt récits consacrés jusque-là au sorceleur. L'histoire exigeait ce détail, qui expliquait certains éléments de la biographie du sorceleur et, pour ma part, je le reconnais bien volontiers, le beau prénom de Visenna me manquait. J'étais allé le puiser, comme beaucoup d'autres, dans *l'Encyclopédie illustrée de l'Ancienne Pologne*, de Zygmunt Gloger. C'est ainsi que Visenna est

revenue dans le cycle, devenant la maman de Geralt, un peu mauvaise mère, mais sympathique, qui intervient dans la vie du sorceleur exactement au moment où il le faut. Lui donnant vie, au sens propre comme au figuré, pour la seconde fois.

Korin, le second protagoniste de « La Route... », n'eut pas cette chance. Il avait un nom assez commun. Je l'ai inventé moi-même, juré ! Je ne l'ai absolument pas tiré de l'œuvre de C.S. Lewis. Je ne me suis souvenu qu'après coup du Korin du cycle de *Narnia* (*Le Cheval et son écuyer*) ; j'avoue que *Narnia* était pour moi trop enfantin pour que j'y revienne régulièrement et me rappelle parfaitement ses héros. Mais si la mère du sorceleur était très utile à l'intrigue, le père, quant à lui, était le proverbial deuxième champignon du bortsch, autrement dit, la cinquième roue du carrosse. Du côté paternel, le pedigree du sorceleur ne lui apportait rien et ne menait nulle part. Aussi, l'idée que le Korin de « La Route... » soit le père du sorceleur ne vient-elle pas de moi, mais de Maciej Parowski, du magazine *Fantastyka*, qui voyait dans ce concept une introduction parfaite à une série de BD sur le sorceleur. Maciej Parowski, l'auteur du projet et du scénario de ces BD, l'a dit à maintes reprises, « La Route... » lui plaisait. Ce récit fait aussi partie de son anthologie de nouvelles fantastiques polonaises <sup>1</sup>, parue en 1992, à l'occasion des dix ans de *Fantastyka*. Ainsi, dans la BD, le héros de « La Route... » est devenu le père du sorceleur. Toutefois, le scénariste Maciej Parowski ne permit pas à Korin de se réjouir de son héritier. Inspiré quelque peu par la perversité de l'auteur qu'il avait adapté, Parowski acheva Korin dès le lendemain de la nuit d'amour ardente et passionnée qu'il passa avec Visenna. Je suggère d'ailleurs aux plus curieux d'entre vous qui souhaiteriez en savoir davantage sur le contenu de la BD d'aller emprunter ces numéros, devenus pièces d'archives, auprès de collectionneurs.

À ceux qui le feront, je dois expliquer encore une chose. L'idée du vran, l'humanoïde aux immenses yeux rouges, m'a été suggérée par la couverture d'un livre de SF que j'ai vu dans une librairie à Berlin, et sur laquelle figurait un petit Martien aux grands yeux rouges. J'ai oublié le titre du livre mais, selon toute probabilité, il était édité par la maison d'édition Heyne Verlag, célèbre pour les illustrations graphiques, chic et artistiques, de sa fameuse série fantastique.

Pour croquer ses vrans dans les BD en question, Bogusław Polch, le dessinateur, ajouta à mes yeux rouges un physique, une physionomie de reptile, et même des écailles vertes. Mais il s'agit là de sa propre licence poétique du dessin.

Pour terminer, une dernière chose : lorsque « La Route... » est parue dans *Fantastyka*, Maciej Parowski, évoqué ici à plusieurs reprises déjà, s'est autorisé certaines corrections éditoriales sans



consultation de l'auteur – qui donc ménagerait un débutant ?

Les victimes de la gomme éditoriale sont avant tout des tournures interdites en Fantasy, car « on ne parlait pas ainsi en ce temps-là ». Dans la nouvelle parue dans *Fantasyka*, j'ai donc constaté avec une certaine stupéfaction, que « l'orgueil » avait remplacé « l'arrogance », que « l'intelligent » était devenu « sage », etc.

Et puisque je défends ardemment la théorie selon laquelle la Fantasy ne se passe pas formellement « en ce temps-là », et qu'une quelconque stylisation de la langue est tout aussi absurde qu'un langage archaïsant, dans le récit que vous allez lire, j'ai supprimé les corrections de Parowski pour revenir à mon manuscrit virginal. Vous avez donc entre les mains une version *unabridged*, telle que la définissent les Anglo-Saxons. Je vous laisse le soin d'apprécier si c'est au bénéfice ou au détriment du texte.

# 1. *Co większe muchy (Les Plus Grosses Mouches).*

L'oiseau au plumage bariolé perché sur l'épaule de Visenna fit un drôle de bruit, il battit des ailes, prit son élan et s'envola avec un bruissement dans les fourrés. Visenna retint son cheval et tendit l'oreille, avant de s'engager prudemment le long de la voie forestière.

L'homme semblait dormir. Il était assis, adossé contre un poteau, au milieu de la fourche. De plus près, Visenna constata qu'il avait les yeux ouverts. Elle avait déjà remarqué qu'il était blessé. Le pansement provisoire qui couvrait son bras gauche et son biceps était imprégné de sang qui n'avait pas encore eu le temps de noircir.

— Bonjour, jeune homme ! lança le blessé en recrachant un long brin d'herbe. Où vas-tu, si je puis me permettre ?

Visenna n'apprécia guère ce « jeune homme ». Elle rabattit vivement sa capuche.

— Tu le peux, certes, répliqua-t-elle, mais il conviendrait de justifier ta curiosité.

— Madame, pardonnez-moi, dit l'homme en plissant les yeux. Vous portez un habit d'homme. Et pour ce qui est de ma curiosité, elle est on ne peut plus justifiée. Ce croisement de routes n'est pas commun. Une aventure très curieuse m'est arrivée ici...

— Je vois, l'interrompt Visenna en regardant la forme immobile, étrangement tordue, qui se trouvait à moitié enfouie dans le fossé, à moins de dix pas du poteau.

L'homme suivit son regard. Puis leurs yeux se croisèrent. Faisant mine d'écarter les cheveux de son front, Visenna porta la main à un diadème caché sous un bandeau en peau de serpent.

— Ah oui ! fit tranquillement le blessé. Il y a un mort, là. Vous avez le regard vif. Sans doute me prenez-vous pour un brigand ? J'ai raison ?

— Non, répondit Visenna, sans ôter la main de son diadème.

— Et..., commença l'homme en hésitant. Oui. Eh bien...

— Ta blessure saigne.

— La plupart des blessures possèdent cette étrange particularité, répondit en souriant le blessé. (Il avait de belles dents.)

— Avec un bandage effectué d'une seule main, elle risque de saigner longtemps.

— Me feriez-vous, peut-être, l'honneur de me prêter assistance ?

Visenna sauta à bas de son cheval ; ses talons creusèrent la terre molle.

— Je m'appelle Visenna, dit-elle. Je n'ai pas pour habitude d'honorer qui que ce soit. Par ailleurs, je ne supporte pas que l'on me vouvoie. Je vais m'occuper de ta blessure. Tu peux te lever ?

— Oui. Le faut-il ?

— Non.

— Visenna. Joli prénom, observa l'homme en se soulevant légèrement pour permettre à la jeune femme de dénouer plus aisément son pansement. T'a-t-on déjà dit, Visenna, que tu avais de beaux cheveux ? Cette couleur est bien ce que l'on appelle « cuivré », n'est-ce pas ?

— Non. C'est roux.

— Ah ! Lorsque tu auras terminé, je t'offrirai un bouquet de lupins, ceux-là, tiens, qui poussent dans le fossé. Et pendant l'opération, histoire de tuer le temps, je vais te raconter ce qui m'est arrivé. J'ai emprunté, figure-toi, le même chemin que toi. Au croisement, je vois un poteau. Celui-là, oui, justement. Avec une planche fixée dessus. Ça fait mal.

— La plupart des blessures possèdent cette étrange particularité, énonça Visenna, puis, sans chercher à être délicate, elle ôta la dernière couche de tissu.

— C'est vrai, j'avais oublié. Où en étais-je ?... Ah, oui ! J'approche, je regarde, sur la planche, quelque chose est écrit. Tout de guingois. J'ai connu autrefois un archer qui formait de plus belles lettres en pissant dans la neige. Je commence à lire... Et ça, c'est supposé être quoi, ma demoiselle ? Quelle est cette pierre ? Diable ! Je ne m'attendais pas à cela.

Visenna déplaça lentement son hématite le long de la blessure. Le saignement cessa instantanément. Elle ferma les yeux et saisit à deux mains le bras de l'homme, en appuyant fortement sur les bords de la plaie. Lorsqu'elle ôta ses mains, la peau s'était ressoudée, laissant place à une légère boursoufflure et un petit sillon cramoisi.

L'homme se taisait, il l'observait avec attention. Enfin il leva prudemment son bras, le tendit, frotta la cicatrice et secoua la tête. Il réajusta sa chemise déchirée et ensanglantée, et son surtout ; il se mit debout et ramassa son ceinturon fermé par une boucle en forme de gueule de dragon, auquel étaient fixées son épée, sa bourse et sa gourde.

— Oui, c'est ce qui s'appelle avoir de la chance, dit-il sans quitter Visenna du regard. Je tombe sur une guérisseuse au beau milieu du désert ! À la fourche de l'Ina et de la Iaruga, là où il est plus courant d'ordinaire de rencontrer un loup-garou ou, pire encore, un bûcheron complètement ivre. Qu'en sera-t-il du paiement de tes soins ? Je manque cruellement d'espèces en ce moment. Un bouquet de lupins fera-t-il l'affaire ?

Visenna ignore la question. Elle s'approcha du poteau, releva la tête : la planche était fixée à hauteur de regard d'homme.

— « Toi qui arriveras par l'ouest, lut-elle d'une voix claire : si tu

vas à gauche, tu reviendras. Si tu vas à droite, tu reviendras. Mais si tu continues tout droit, tu ne reviendras pas. » Balivernes !

— Je me suis dit exactement la même chose, convint l'homme qui brossait énergiquement ses jambières pour en chasser les aiguilles de pin. Je connais cette contrée. Tout droit, en continuant vers l'est, on se dirige sur le col de Klamat, vers la route du commerce. Pour quelle bonne raison ne pourrait-on en revenir ? À cause des belles jeunes filles avides de se marier ? De la gnôle pas chère ? Du poste vacant de bourgmestre ?

— Tu t'éloignes du sujet, Korin.

Surpris, l'homme ouvrit la bouche :

— Comment sais-tu que je m'appelle Korin ?

— Tu l'as dit toi-même, il y a un instant. Continue.

— Ah bon ? fit l'homme en la regardant d'un air soupçonneux. Vraiment ? Soit, peut-être... Où en étais-je ? Ah oui ! Je lis donc la pancarte, en me demandant quel idiot avait bien pu inventer ça, quand soudain j'entends grommeler et marmonner derrière moi. Je me retourne et j'aperçois une petite vieille, les cheveux tout gris, voûtée, appuyée sur un bâton, parfaitement ! Je lui demande poliment ce qu'elle veut. Elle murmure : « J'ai faim, noble chevalier, je n'ai rien trouvé à me mettre sous la dent depuis le lever du soleil. » Je devine donc qu'il lui reste encore au moins une dent, à la petite vieille. J'en ai été complètement bouleversé. Aussi, je prends un quignon de pain dans ma sacoche de selle, avec une moitié de brème fumée que m'avaient donnée des pêcheurs, près de la Iaruga, et je les tends à la vieille. Elle s'assied, soupire, se racle la gorge, recrache les arêtes. Moi, je continue de contempler cet étrange poteau indicateur. Soudain, la mémé m'interpelle : « Tu es un bon petit chevalier, tu m'as sauvée, tu as droit à une récompense. » J'étais sur le point de lui répondre qu'elle pouvait se la mettre où elle voulait, sa récompense, quand la vieille me lance : « Approche-toi, que je te dise quelque chose à l'oreille, je dois te révéler un grand secret, te confier comment sauver du malheur un grand nombre de bonnes personnes, et devenir riche et célèbre. »

Visenna poussa un soupir et vint s'asseoir à côté du blessé. Il était à son goût : grand, blond, le visage efflanqué et un menton saillant. Il ne puait pas, au contraire des hommes qu'elle rencontrait d'ordinaire. *Je sillonne seule bois et chemins forestiers depuis trop longtemps*, songea-t-elle en chassant très vite cette pensée inopportune. Korin poursuivit son récit.

— Ah ! me suis-je dit, voilà une occasion classique qui se présente. Si la vieille a toute sa tête, s'il ne lui manque aucune case, le pauvre soldat que je suis pourra peut-être en tirer bénéfice, après tout. Je me penche, comme un imbécile, je tends l'oreille. Et là, si je n'avais

pas eu de réflexes, j'aurais été touché en plein dans la gorge. Je fais un bond en arrière, le sang coule de mon bras comme d'une fontaine, la vieille s'avance, un couteau à la main, et elle hurle, elle grogne, elle crache. Je n'avais toujours pas compris que l'affaire était sérieuse. Je monte à l'attaque, pour l'empêcher de prendre l'avantage, mais je sens qu'elle n'a rien d'une petite vieille. Ses seins sont fermes comme des pierres meulières...

Korin lança un coup d'œil à Visenna, pour s'assurer qu'elle n'avait pas rougi. Visenna l'écoutait, une expression d'intérêt poli plaquée sur le visage.

— Où en étais-je... Ah oui ! Je me suis dit, je vais la mettre à terre et la désarmer, mais loin de là ! Forte comme un lynx, qu'elle est ! Je sens que je vais avoir du mal à immobiliser sa main, celle qui tient le couteau. Que pouvais-je faire ? Je l'ai repoussée, j'ai saisi mon épée... Elle s'est empalée toute seule.

Visenna restait silencieuse, la main sur le front ; plongée dans ses pensées, elle semblait réajuster machinalement son bandeau.

— Visenna ? J'ai raconté les faits tels qu'ils se sont passés. C'était une femme, je sais bien, et je me sens stupide, mais que je meure si elle était normale. Une fois à terre, elle a changé. Rajeuni.

— Illusion, fit Visenna, pensive.

— Pardon ?

— Rien, répondit Visenna en se levant.

Elle s'approcha du cadavre couché dans les fougères. Korin la rejoignit.

— Regarde un peu. Une statue dans une fontaine royale. Alors qu'elle était voûtée et ridée comme la croupe d'une vache centenaire. Que je sois...

— Korin, l'interrompit Visenna, as-tu les nerfs solides ?

— Hein ? Quel rapport avec mes nerfs ? Certes, si cela t'intéresse, je ne me plains pas.

Visenna ôta le bandeau de son front. La pierre de son diadème s'illumina d'un éclat laiteux. Se dressant devant le cadavre, la jeune femme tendit les bras, ferma les yeux. Korin l'observait, la bouche entrouverte. Visenna pencha la tête en scandant des paroles incompréhensibles.

— *Grealghane* ! s'écria-t-elle soudain.

Un bruissement agita brusquement les fougères. Korin fit un bond en saisissant son épée, puis se figea, sur la défensive. Le cadavre frémit.

— *Grealghane* ! Parle !

— Aaaaah !

Une plainte rauque et puissante retentit. Le corps de la morte se cambra, se retrouvant pratiquement en lévitation, seuls le sommet du

crâne et les épaules touchaient terre. Le hurlement s'atténua, devenant saccadé. Il commença à se muer en un borborygme guttural d'abord, puis on entendit des gémissements sporadiques et enfin des cris. De plus en plus réguliers, mais qui demeuraient parfaitement incompréhensibles. Korin sentit un filet de sueur froide parcourir son échine, aussi insupportable qu'une chenille qui ramperait dans son dos. Il serra les poings pour empêcher les fourmillements dans ses avant-bras, luttant de toutes ses forces pour ne pas s'enfuir dans les fins fonds de la forêt.

— *Oggg... nnnn... nngamm*, bredouilla le cadavre en lacérant la terre de ses ongles.

Des bulles de sang s'échappaient de sa bouche, s'écrasaient sur ses lèvres :

— *Nam... eeeggg...*

— Parle !

Des mains tendues de Visenna fusait un jet de lumière terne où l'on voyait tournoyer la poussière. Des feuilles mortes et des brins d'herbe s'envolèrent des buissons de fougères. Le cadavre manqua de s'étouffer, fit clapper sa langue et se mit soudain à parler. De manière tout à fait compréhensible.

— ... croisement de route à six miles de La Clef, au sud. A env... voyé. Au Cercle. Un garçon. Ooorr... donné... Ordonné.

— Qui ?! hurla Visenna. Qui a ordonné ? Parle !

— *Fffff... ggg... genal*. Tous les écrits, les lettres, les amulettes, les an... neaux.

— Parle !

— ... Col. Le kochtcheï. Ge... nal. Prendre les lettres. Les par... chemins. Il viendra de maaaaa ! yyyyy ! yeeeeeeen !

La voix hésitante se mit à vibrer, s'évaporant dans un braillement insupportable. N'y tenant plus, Korin lâcha son épée, ferma les yeux et colla ses mains contre ses oreilles. Il demeura ainsi jusqu'à ce qu'il sente une tape sur son épaule. Il sursauta violemment, de tout son être, à croire que quelqu'un avait agrippé ses organes génitaux.

— C'est fini, dit Visenna en essuyant la sueur de son front. Je t'avais demandé si tu avais les nerfs solides.

— Quelle journée ! geignit Korin. (Il ramassa son épée, la remit dans sa gaine, en s'efforçant de ne pas regarder du côté du corps déjà immobile :) Visenna ?

— Oui ?

— Allons-nous-en d'ici. Le plus loin possible de cet endroit.

Ils suivaient un chemin forestier, cahoteux, embroussaillé, tous deux montés sur le cheval de Visenna. Elle sur la selle, à l'avant, Korin à cru, derrière, l'enlaçant par la taille. Visenna avait appris depuis longtemps à apprécier sans aucune gêne les petits plaisirs offerts de temps à autre par le destin, aussi s'adossait-elle avec plaisir contre la poitrine de l'homme. Ni l'un ni l'autre ne disaient mot. Après une heure de route, Korin prit le premier la parole :

— Visenna ?

— Oui.

— Tu n'es pas simplement une guérisseuse. Tu fais partie du Cercle ?

— Oui.

— Et, à en juger par ta... démonstration, tu es une Maîtresse ?

— Oui.

Korin lâcha la taille de Visenna et s'agrippa au troussequin. La guérisseuse plissa les yeux de dépit. Korin, bien entendu, n'en vit rien.

— Visenna ?

— Oui ?

— As-tu compris quelque chose à ce qu'a dit cette... ce...

— Non, pas vraiment.

Ils se turent à nouveau.

Survoltant les feuillages, l'oiseau au plumage bariolé croassa bruyamment au-dessus d'eux.

— Visenna ?

— Korin, fais-moi plaisir.

— Hein ?

— Arrête de parler. Je dois réfléchir.

Le sentier les mena directement dans un ravin, dans le lit d'un petit ruisseau qui s'écoulait avec paresse entre des rochers et des troncs d'arbre noirs, et qui fleurait bon la menthe et les orties. Le cheval patinait sur les pierres couvertes de sédiments d'argile et de limon. Pour éviter de tomber, Korin se cramponna de nouveau à la taille de Visenna. *Je sillonne seul bois et chemins forestiers depuis trop longtemps*, songea-t-il en chassant vite cette pensée inopportune.

### III

Blotti à flanc de montagne, le hameau était constitué typiquement d'une seule rue et s'étirait, sale, le long du chemin, tout de bois et de paille, niché parmi des palissades biscornues. Alors qu'ils approchaient, les chiens se mirent à grogner. Le cheval de Visenna trottait tranquillement au milieu de la route, sans se préoccuper des clébards enragés qui tendaient leur gueule baveuse vers ses paturons.

Dans un premier temps, ils ne virent personne. Puis, de derrière les palissades, surgirent les habitants. Ils approchaient lentement, depuis les basses-cours, pieds nus et la mine maussade. Armés de fourches, de bâtons, de fléaux. Quelqu'un se baissa, ramassa une pierre.

Visenna retint son cheval, leva le bras. Korin nota qu'elle tenait à la main un petit couteau en or en forme de serpe.

— Je suis guérisseuse, annonça-t-elle d'une voix claire et distincte, quoique pas très forte.

Les paysans baissèrent leurs armes, échangèrent des regards, un murmure s'éleva. Ils étaient de plus en plus nombreux. Parmi les plus proches, certains ôtèrent leur chapeau.

— Comment se nomme ce village ?

— La Clef.

La réponse avait jailli de la foule, après quelques secondes de silence.

— Qui est votre Ancien ?

— Topin, votre Grâce. Tenez, cette cabane, là-bas.

Avant que Visenna et Korin aient pu bouger d'un pas, une femme portant un nouveau-né dans les bras fendit la haie de fermiers.

— Madame..., gémit-elle en touchant timidement le genou de Visenna. Ma fille... Elle est brûlante de fièvre...

Visenna sauta à bas de sa selle haute, toucha la tête de l'enfant, ferma les yeux.

— Demain, elle sera guérie. Ne la couvrez pas si chaudement.

— Merci, votre Grâce... Je vous remercie mille fois...

Topin, l'Ancien du hameau, était déjà dehors et se demandait justement que faire de la fourche qu'il tenait prête. Finalement, il l'utilisa pour débarrasser les marches de la fiente de poules.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il en posant l'outil contre le mur de sa cabane. Vous aussi, mon bon monsieur. Les temps ne sont pas très sûrs en ce moment... Entrez, je vous en prie. Je vous invite à une collation.

Ils entrèrent.

La femme de Topin, remorquant derrière elle deux fillettes aux cheveux de paille cramponnées à ses jupes, leur servit des œufs brouillés, du pain et du lait caillé, après quoi elle disparut dans la chambre. Renfrognée et silencieuse, Visenna mangeait peu, contrairement à Korin. Topin roulait des yeux, se grattait un peu partout et causait.

— Les temps ne sont pas très sûrs. Pas très sûrs, non. On est dans la misère, vos Grâce. Nous, on élève des moutons pour leur toison, pour vendre leurs toisons, mais en ce moment, il n'y a pas d'acheteurs, alors on abat les troupeaux, on abat nos moutons pour avoir quelque



chose à mettre dans nos marmites. Autrefois, pour aller chercher la jachme, la pierre verte, les marchands allaient à Amell, en passant par le col, là où sont les mines. C'est là-bas qu'on extrait la jachme. Et en y allant, ils prenaient aussi la toison, ils nous payaient, nous laissaient diverses marchandises. Maintenant, y'a plus de marchands. Y'a même plus de sel, ce qu'on abat, on doit le manger dans les trois jours.

— Les caravanes vous évitent ? Pourquoi ? demanda Visenna qui, pensive, touchait régulièrement son bandeau.

— Ils nous évitent, voilà tout, grommela Topin. La route vers Amell est fermée, un maudit kochtcheï s'est installé au beau milieu du col, il ne laisse passer aucune âme vivante. Alors, comment les marchands peuvent-ils s'y rendre ? Au péril de leur vie ?

Korin s'était figé, sa cuillère suspendue dans l'air.

— Un kochtcheï ? C'est quoi un kochtcheï ?

— J'en sais quelque chose ? Un kochtcheï, un mangeur d'hommes, qu'on dit. Il est dans le col, à ce qu'il paraît.

— Et il ne laisse pas passer les caravanes ?

— Certaines seulement, répondit Topin en laissant errer son regard dans la pièce. Les siennes, à ce qu'on dit. Il laisse passer les siennes.

Visenna plissa le front.

— Comment cela, « les siennes » ?

— Les siennes, quoi ! marmonna Topin en blêmissant. Les pauvres gens d'Amell sont plus à plaindre encore que nous autres. Nous, du moins, il nous reste encore les bois pour nous nourrir un peu. Mais eux se trouvent en plein désert, ils n'ont que ce que veulent bien leur échanger les gens du kochtcheï contre la jachme. Ils font payer cruellement chaque bien, de vrais voyous, qu'on dit, mais qu'est-ce qu'ils peuvent faire, ceux d'Amell ? Y vont pas manger de la jachme.

— Ces gens du kochtcheï, qui sont-ils ? Des humains ?

— Des humains et des vrans, et puis d'autres encore. Ce sont des méchants, madame. Ils transportent jusqu'à Amell tout ce qu'ils nous ont pris, à nous, et là-bas, ils l'échangent contre de la jachme et des pierres vertes. Tout ce qu'ils nous ont pris par la force. Ils pillent les villages, violent les filles, et si quelqu'un leur résiste, ils tuent, et mettent le feu avant de quitter les lieux. Des méchants, les gens du kochtcheï.

— Combien sont-ils ? demanda Korin.

— Qui donc irait pour les compter, monseigneur ? Les hameaux se protègent, ils se serrent les coudes. Mais que peuvent-ils faire, quand eux accourent la nuit, mettent le feu ? Mieux vaut leur donner ce qu'ils veulent. Parce qu'on raconte...

Topin devint plus pâle encore, il se mit à trembler de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce qu'on raconte, Topin ?

— On raconte que le kochtcheï, si on le rend furieux, va quitter le col et qu'il s'en viendra vers la vallée, vers chez nous.

Visenna se leva d'un bond, son visage était altéré. Korin fut parcouru d'un frisson.

— Topin, dit la magicienne. Où se trouve la forge la plus proche ? Mon cheval a perdu un fer sur le chemin.

— Plus loin, au-delà du village, près de la forêt. Là-bas, vous trouverez une forge, et une écurie.

— Bien. Maintenant va, et renseigne-toi, demande où il y a des malades ou des blessés.

— Grâce te soit rendue, chère bienfaitrice.

À peine la porte refermée derrière eux, Korin interpella Visenna. La druidesse se retourna, lui lança un regard.

— Tous les fers de ton cheval sont en place.

Visenna resta silencieuse.

— La jachme, c'est bien sûr le jaspé, quant à la pierre verte, il s'agit de la jadéite, qui a rendu célèbres les mines d'Amell, poursuivit Korin. Et on ne peut atteindre Amell qu'en passant par Klamat, par le col. La route d'où l'on ne revient pas. Qu'a dit la défunte à la croisée ? Pourquoi voulait-elle me tuer ?

Visenna ne répondit pas.

— Tu ne dis rien ? Ce n'est pas grave. Tout devient clair, de toute façon. La petite vieille de la croisée attendait quelqu'un qui s'arrêterait devant cet écriteau stupide interdisant de continuer sa marche vers l'est. C'était la première épreuve : l'arrivant sait-il lire ? Ensuite, la grand-mère s'assure encore d'une chose : qui donc aiderait, de nos jours, une vieillarde affamée si ce n'est un bon samaritain du Cercle des Druides ? N'importe qui d'autre, j'en donnerais ma tête à couper, lui aurait encore volé son bâton. La rusée grand-mère poursuit son expérience, elle commence, dans son charabia, à évoquer des pauvres gens dans la misère, qui ont besoin d'aide. Le voyageur, au lieu de la saluer d'un coup de poing et d'injures, comme l'aurait fait le premier habitant venu de ces contrées, l'écoute avec la plus grande attention. Oui, se dit la grand-mère, c'est bien lui. Un druide qui va en découdre avec la bande qui terrorise les environs. Et comme, sans le moindre doute, elle-même est engagée par ladite bande, elle saisit son couteau. Eh ! Visenna ! Ne suis-je pas d'une suprême intelligence ?

Visenna ne daigna pas répondre. Elle avait la tête tournée vers la fenêtre. Les membranes en vessie de poisson, à demi translucides, ne constituaient pas un obstacle pour sa vue. Elle pouvait voir l'oiseau au plumage bariolé posé sur un petit cerisier.

— Visenna ?

— Oui.

— C'est quoi, un kochtcheï ?

— Korin, dit Visenna d'un ton sec en se tournant vers lui, pourquoi te mêles-tu d'affaires qui ne te regardent pas ?

— Écoute, reprit Korin sans se préoccuper le moins du monde de sa réaction, je suis déjà mêlé à tes affaires, comme tu dis. Le sort a voulu que j'aie failli être égorgé à ta place.

— Pur hasard.

— Je pensais que les magiciens ne croyaient pas au hasard, mais uniquement aux attractions magiques, aux concours de circonstances et choses semblables. Tu remarqueras que nous sommes embarqués sur le même cheval. Ce qui est à la fois un fait et une métaphore. En bref... Je t'offre mon aide pour la mission dont je devine le but. Je traiterais ton refus comme une manifestation d'arrogance. On m'a rapporté que vous autres, ceux du Cercle, aviez le plus grand mépris pour les simples mortels.

— Pur mensonge.

— Parfait ! s'exclama Korin en affichant un large sourire. Eh bien ! Ne perdons pas de temps. En route pour la forge !

## IV

Mikoula saisit solidement avec ses tenailles une barre de métal qu'il retourna dans la braise.

— Souffle, Crétin ! ordonna-t-il.

L'apprenti se suspendit au levier du soufflet. Son visage joufflu brillait de sueur. Malgré la porte grande ouverte, il faisait une chaleur insupportable à l'intérieur de la forge. Mikoula déplaça la barre sur l'enclume et, de quelques coups de marteau fortement assenés, en aplatit l'extrémité.

Assis sur un billot de bouleau mal équarri, le charron Radim transpirait lui aussi. Il dégrafa sa bure et sortit sa chemise de son pantalon.

— Vous avez beau jeu de parler ainsi, Mikoula, dit-il. Pour vous, les bagarres, ce n'est rien de nouveau. Tout le monde sait que vous n'avez pas forgé dans une forge toute votre vie. On raconte qu'autrefois ce n'est pas le fer que vous battiez, mais bien les gens.

— Vous devriez donc vous réjouir d'avoir un homme comme moi dans votre bande, rétorqua le forgeron. Je vous le dis, pour la deuxième fois, je ne vais plus courber l'échine devant ces individus. Ni travailler pour eux. Si vous ne m'accompagnez pas, j'irai seul, ou bien avec ceux qui ont du sang dans les veines, et pas du kvas. On les coincera dans les bois, et une fois attrapés, on les achèvera un par un. Ils sont combien ? Une trentaine ? Moins même, peut-être. Et de ce

côté-ci du col, combien y a-t-il de hameaux, de villages ? Combien d'hommes forts ? Souffle, Crétin !

— Mais je souffle !

— Plus fort !

Le marteau battait l'enclume de manière régulière, mélodieuse, presque. Crétin activait le soufflet. Radim se moucha dans ses doigts, essuya sa main sur la tige de sa botte.

— Vous avez beau jeu, répéta-t-il. Et combien d'hommes de La Clef viendront avec vous ?

Le forgeron abandonna son marteau, sans répondre.

— C'est bien ce que je pensais, conclut le charron. Personne.

— La Clef est un petit village. Il fallait chercher à Porog et à Kaczan.

— Je l'ai fait, pardi ! Je vous ai dit ce qu'il en était. Sans les soldats de Mayen, les gens bougeront pas. Certains disent : les vrans, les bobolaks, on s'en fiche, ceux-là, on peut les embrocher en un clin d'œil avec nos fourches, mais qu'est-ce qui se passera quand le kochtcheï nous attaquera ? On n'aura plus qu'à s'enfuir dans la forêt. Et nos chaumières ? Tous nos biens ? On peut pas les embarquer sur not' dos. Et pour vaincre le kochtcheï, notre seule force suffira pas, vous le savez bien.

— Et comment je peux le savoir ?! Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? s'écria le forgeron. Peut-être qu'il n'y pas de kochtcheï du tout ? Et que les vrans veulent seulement vous flanquer la frousse aux fesses, à vous, les péquenauds ? Quelqu'un l'a-t-il vu de ses yeux ?

— Arrêtez, Mikoula, protesta Radim en baissant la tête. Vous savez parfaitement que ceux qui assuraient la protection des marchands n'étaient pas les premiers bagarreurs venus, tout de fer vêtus, c'étaient de véritables tranche-tête. L'un d'eux seulement est-il revenu du col ? Aucun d'entre eux n'en est revenu. Non, Mikoula, je vous le dis, il faut attendre. Si le comte de Mayen nous prête assistance, alors, ce sera une autre histoire.

Mikoula mit son marteau de côté, il replaça la barre dans la fournaise.

— Aucune armée de Mayen ne viendra, dit-il d'une voix lugubre. Ces seigneurs se battent entre eux. Mayen contre Razwan.

— Pour quelles raisons ?

— Parce que vas-y comprendre quelque chose, toi, à leurs raisons, va comprendre pourquoi ils se battent entre eux, ces messeigneurs ? Par ennui, à mon avis, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire ! s'écria le forgeron. Vous l'avez vu, le comte ? Pourquoi est-ce qu'on lui paie la redevance féodale, à ce serpent ?

Le forgeron arracha brutalement la barre des braises, des étincelles jaillirent en tous sens. Crétin fit un bond en arrière. Mikoula

saisit le marteau, frappa une fois, deux fois, trois fois.

— Quand le comte a chassé mon gars, je l'ai envoyé au Cercle, demander de l'aide. Chez les Druides.

— Chez les magiciens ? demanda le charron, incrédule. Mikoula ?

— Oui, chez les magiciens. Mais le garçon n'est pas encore revenu.

Radim secoua la tête, il se leva, réajusta son pantalon.

— Je ne sais pas, Mikoula, je ne sais pas. Ce n'est pas pour moi, tout ça. Quoi qu'il en soit, cela revient au même. Il faut attendre. Finissez le travail, moi, je dois...

Un cheval hennit dehors, devant la forge.

Le forgeron se figea, son marteau suspendu au-dessus de l'enclume. Le charron se mit à claquer des dents, il blêmit. Mikoula constata que ses mains tremblaient, il les frotta machinalement contre son tablier de cuir. Rien n'y fit. Il déglutit et se précipita vers la porte où se dessinaient distinctement des silhouettes de cavaliers. Radim et Crétin suivirent le forgeron, en se dissimulant derrière lui. Avant de sortir, Mikoula posa sa barre de fer contre le tronc, près de la porte.

Il vit six individus à cheval, vêtus de jaques piquées de plaquettes de fer et de cottes de mailles. Leur tête était protégée par un heaume en cuir avec un nasal en acier ; telle une ligne de métal, ce dernier courait entre les gros yeux couleur rubis qui leur mangeaient la moitié du visage. Ils attendaient, immobiles sur leurs montures, presque nonchalants. Mikoula laissa aller son regard de l'un à l'autre, il vit leurs armes : des hastes, courtes, à la lame très large : des épées à la garde forgée de manière singulière ; des bardiches ; des guisarmes à la lame dentée.

Deux des cavaliers se tenaient face à l'entrée de la forge. Un vran, très grand, monté sur un cheval gris enveloppé d'un caparaçon vert, avec l'emblème du soleil dessiné sur son heaume. Quant au second...

— Mes aïeux ! laissa échapper Crétin derrière les épaules du forgeron.

Et il éclata en sanglots.

Le second cavalier était un humain. Il était vêtu d'un manteau vranien vert foncé, mais les yeux que l'on distinguait de sous son heaume à tête de chien étaient d'un bleu très clair, pas rouges. On y lisait tant de cruauté, froide et impassible, que Mikoula fut saisi d'une angoisse épouvantable, malade, qui lui glaça les entrailles, parsemant des picotements tout le long de son corps jusqu'à son postérieur. Personne ne pipait mot. Il régnait un silence absolu. Le forgeron entendit les mouches voler au-dessus du tas de fumier, derrière la clôture.

L'homme avec son heaume à tête de chien intervint le premier.

— Lequel d'entre vous est le forgeron ?

La question était absurde, le tablier en cuir et la stature de Mikoula le trahissaient au premier regard. Le forgeron ne disait rien. Il perçut du coin de l'œil un geste bref que l'homme aux yeux clairs fit à l'un des vrans. Celui-ci se pencha sur sa selle et pointa sa guisarme, qu'il tenait à mi-manche. Mikoula se crispa, rentrant instinctivement la tête dans les épaules. Le coup, cependant, ne lui était pas destiné. La lame frappa Crétin, pénétrant profondément de biais dans sa nuque ; elle lui fracassa la clavicule et les vertèbres. S'effondrant contre le mur de la forge, le garçon heurta le pilier de la porte et s'écroula sur le sol, à même l'entrée.

— J'ai posé une question, rappela l'homme au casque à tête de chien, sans lâcher Mikoula du regard.

De sa main gantée, il effleurait la hache accrochée à sa selle. Un peu plus loin, deux vrans allumaient un feu ; ils enflammèrent des torches goudronnées qu'ils firent passer aux autres. Puis, tranquillement, sans se hâter le moins du monde, ils entourèrent la forge, fixant les torches au toit de chaume.

Radim n'y tint plus. Se couvrant le visage des mains, il éclata en sanglots et se précipita, droit devant lui, entre les deux chevaux. Arrivé à hauteur du grand vran, celui-ci lui flanqua sa lance dans le ventre. Le charron poussa un hurlement et s'écroula par terre, il tendit et détendit les jambes à deux reprises avant de se figer.

— Eh bien ! Mikoula, ou quel que soit ton nom, fit l'homme aux yeux clairs. Te voilà seul. À quoi donc cela t'a-t-il servi ? De rebeller les gens, d'envoyer chercher de l'aide je ne sais où ? Tu pensais qu'on ne l'apprendrait pas ? Tu es stupide. Dans les villages, on en rencontre aussi, des mouchards, il suffit de bien les courtiser.

Le toit de chaume de la forge crépitait, gémissait, expectorant une immonde fumée jaunâtre ; enfin, dans un grondement, il se mit à cracher des flammes, lancer des étincelles, éructer le souffle puissant de la braise.

— Nous avons coincé ton apprenti, il s'est mis à table et nous a appris chez qui tu l'avais envoyé. Nous attendons aussi celui qui doit arriver de Mayen, poursuivait l'homme au heaume à tête de chien. Oui, Mikoula. Tu as fourré ton sale nez là où il ne fallait pas. Il t'en coûtera vite de grands désagréments. M'est avis qu'on pourrait bien t'empaler. Peut-on trouver un pieu convenable dans le coin ? Ou mieux encore : on va te pendre par les pieds à la porte de la grange et te dépouiller comme une anguille.

— C'est bon, ça suffit ces jacasseries, intervint le grand vran avec le soleil sur son heaume, en jetant sa torche par la porte grande ouverte de la forge. Tout le village va rappliquer d'un instant à l'autre. Finissons-en dare-dare avec eux, emportons les chevaux de l'écurie et allons-nous-en d'ici. D'où tenez-vous cela, les humains ? D'où vous

vient cet amour de la torture, ce besoin de faire souffrir ? Parfaitement inutile, qui plus est. Allez ! Qu'on en finisse.

Sans accorder le moindre regard au vran, l'homme aux yeux clairs s'inclina sur sa selle et pressa son cheval vers le forgeron.

— Rentre là-dedans, dit-il, et dans ses yeux pâles, on lisait la joie du meurtrier. Allez, à l'intérieur ! J'ai pas le temps de te cuisiner comme il faut. Mais, au moins, je peux te faire griller.

Mikoula fit un pas en arrière. Il sentait dans son dos la fournaise de la forge en feu qui grondait avec ses poutres qui tombaient du plafond. Il recula d'un pas encore. Trébucha sur le corps de Crétin et la barre de fer que le garçon avait renversée en tombant.

La barre !

En un éclair, le forgeron se pencha, saisit la lourde tige de fer et, sans se redresser, depuis le sol, la précipita de toutes ses forces animées par la haine dans la poitrine de l'homme aux yeux clairs. La lame, finement forgée, transperça la cotte de mailles. Sans attendre que l'homme s'écroule de son cheval, Mikoula s'élança droit devant lui, traversant la cour en diagonale. Il entendit un hurlement, une cavalcade derrière lui. Parvenu jusqu'à une remise, il agrippa un rancher appuyé contre le mur, s'en saisit et, faisant volte-face, il frappa à l'aveugle. Le coup tomba sur la bouche du cheval gris à caparaçon vert. L'animal se cabra, envoyant culbuter dans la poussière le vran avec le soleil sur son heaume. Mikoula se baissa, une courte lance vint se planter dans le mur de la remise avec un sifflement. Un deuxième vran s'empara de son épée et éperonna son cheval qui reculait sous le coup bruissant du rancher. Les trois suivants chargèrent en hurlant et en agitant leurs armes. Mikoula gémit et, pour se protéger, agita son gros bâton en des moulinets continus. Il heurta quelque chose — le cheval à nouveau, qui hennit et se mit à danser sur ses jambes arrière. Le vran parvint à se maintenir en selle.

Franchissant la palissade au galop, un cheval venu de la forêt entra en collision avec le gris au caparaçon vert. Ce dernier prit peur et se libéra de ses rênes, renversant le grand vran qui s'efforçait de le redresser. N'en croyant pas ses yeux, Mikoula vit le nouveau cavalier se dédoubler : apparurent un gringalet en capuche, penché sur l'encolure de la monture, et, assis derrière lui, un homme aux cheveux clairs, une épée à la main.

Longue et étroite, sa lame décrivit deux demi-cercles, deux éclairs. Balayés de leur selle, deux vrans se retrouvèrent au sol, dans un nuage de poussière. Le troisième, pressé jusque sous la remise à bois, se retourna vers l'étrange couple, la pointe vint alors se planter sous sa barbe, juste au-dessus de sa cuirasse en métal. Le fer étincela, dépassant quelques instants de la nuque. L'homme aux cheveux blonds se laissa glisser de son cheval et partit au pas de course, cherchant à

faire tomber le grand vran de sa monture. Ce dernier saisit son épée.

Un cinquième vran tournait au milieu de la cour et s'efforçait de maîtriser son cheval frétilant qui renâclait devant la forge en flammes. Une bardiche pointée droit devant lui, il jeta un regard alentour, hésitant. Finalement, avec un hurlement, il éperonna sa monture et fonça sur le gringalet agrippé à la crinière de son cheval. Sous les yeux de Mikoula, le garçon rejeta sa capuche et arracha le bandeau qu'il avait sur le front. Le forgeron comprit qu'il s'était abusé grandement. La jeune fille secoua sa crinière rousse et hurla des mots incompréhensibles, le bras tourné vers le vran en train d'attaquer. Un filet d'une lumière aussi claire que du vif-argent jaillit de ses doigts. Éjecté de sa selle, le vran décrivit un arc dans les airs et s'écroula sur le sol. Son habit fumait. Son cheval hennissait, secouait la tête, battant la terre des quatre fers.

Face à l'homme aux cheveux blonds, le grand vran avec le soleil sur son heaume reculait lentement vers la forge en feu, courbé, les deux bras tendus devant lui, une épée à la main droite. L'homme blond bondit ; ils échangèrent un coup, puis un deuxième. L'épée du vran fusa de côté, lui-même, la tête en avant, se retrouva suspendu à la lame qui le transperçait. S'écartant, le blond secoua son épée pour extirper la lame. Le vran tomba à genoux, bascula en avant, sa tête vint s'écraser contre le sol.

Le cavalier qui avait été désarçonné par un éclair de la rousse se mit à quatre pattes et tâta le sol à la recherche de son arme. Mikoula, se remettant de sa surprise, avança de deux pas, leva le rancher et l'abattit sur la nuque du vran terrassé. Une vertèbre craqua.

— Ce n'était pas utile, entendit-il juste à côté de lui.

La fille en habits d'homme avait des taches de rousseur et des yeux verts. Sur son front brillait un étrange joyau.

— Ce n'était pas utile, répéta-t-elle.

— Votre Grâce ! bredouilla le forgeron en tenant la barre comme un garde sa hallebarde. La forge... Ils l'ont brûlée... Ils ont tué un gamin, ils l'ont trucidé. Et Radim. Ils les ont trucidés, les bandits. Madame...

Du pied, le blond retourna le corps du grand vran, l'observa quelques secondes, puis il s'approcha en rengainant son épée.

— Eh bien, Visenna ! dit-il. Je suis maintenant mêlé à tes affaires comme il faut. Une chose m'inquiète cependant, ai-je bien écharpé ceux qu'il fallait ?

— Tu es le forgeron Mikoula, n'est-ce pas ? demanda Visenna en redressant la tête.

— Oui, c'est moi. Et vous, vous êtes du Cercle des Druides, vos Grâces ? De Mayen ?

Visenna ne répondit pas. Elle avait le regard tourné vers la lisière



de la forêt et observait un groupe de personnes qui approchaient au pas de course.

— Ce sont les nôtres, dit le forgeron. Des hommes de La Clef.

## V

— On en a eu trois ! s'exclama d'une voix tonitruante le meneur du groupe de Porog, un barbu aux cheveux noirs qui agitait une faux emmanchée. Trois ! Mikoula ! Ils poursuivaient des filles. Quand ils sont arrivés dans les champs, on leur a réglé leur compte... L'un d'eux a réussi à s'échapper, il a attrapé un cheval, ce fils de chien !

Les hommes du barbu étaient rassemblés en cercle dans la clairière, autour de feux de camp qui trouaient d'étincelles l'obscurité du ciel nocturne. Tous hurlaient, vociféraient en brandissant leurs armes. Mikoula leva les bras pour réclamer le silence, il voulait écouter la suite du rapport.

— Quatre ont rappliqué chez nous la nuit dernière, dit le vieux maire de Kaczan, maigre comme un clou. Ils venaient me chercher. Quelqu'un a dû me dénoncer, les informer que j'étais de connivence avec vous, forgeron. J'ai juste eu le temps de me sauver dans la grange et de grimper dans la mansarde, j'ai enlevé l'échelle, j'ai attrapé une fourche. « Venez donc ! », que je leur lance ! Nom d'un chien ! « Allez, qui osera ? » Ils ont voulu brûler la grange, mon compte était bon, mais nos gars ne sont pas restés les bras croisés, et les ont attaqués en masse. Les autres étaient à cheval, ils sont passés au travers. Quelques-uns des nôtres sont tombés, mais on a réussi à en faire chuter un de sa selle.

— Il est vivant ? demanda Mikoula. Je vous avais envoyés pour en attraper un vivant.

— Eh eh ! s'offusqua l'homme maigre comme un clou. On n'a pas eu le temps. Nos bonnes femmes ont attrapé une marmite d'eau bouillante, elles sont arrivées avant nous...

— J'ai toujours dit que les femmes étaient chaudes à Kaczan, marmonna le forgeron en se grattant le cou. Et celui qui a mouchardé ?

— On l'a trouvé, répondit brièvement le maigrichon, sans entrer dans les détails.

— Bien. Et maintenant, la compagnie, ouvrez grand vos oreilles ! On sait à présent où ils crèchent, ces bandits. Au pied des montagnes, près des cabanes des moutons, il y a des cavités dans les rochers. C'est là-bas que les voyous se sont terrés, et c'est là que nous les aurons. On va emporter du foin, du bois sec sur nos chariots, et on va les déloger comme des blaireaux. On bloquera la route, on mettra des abattis, ils

pourront pas s'échapper. Voilà ce qu'avec ce chevalier, qui se nomme Korin, on a décidé. Pour ma part, comme vous le savez, j'en suis pas à ma première bataille. J'allais déjà avec le voïvode Grozime chasser les vrans, du temps de la guerre, avant de me poser à La Clef.

Des clameurs guerrières s'élevèrent à nouveau de la foule, mais elles cessèrent rapidement, étouffées par des mots, repris doucement d'abord, de manière hésitante, puis de plus en plus fort. Enfin, le silence se fit.

Surgissant de derrière Mikoula, Visenna vint se placer à côté du forgeron. Elle ne lui arrivait même pas aux épaules. Un murmure parcourut l'assemblée. Une nouvelle fois, Mikoula leva les bras.

— Le temps est venu, s'écria-t-il, de vous révéler sans plus de mystère que, lorsque le comte de Mayen nous a refusé assistance, j'ai envoyé chercher de l'aide auprès des druides du Cercle ! Beaucoup d'entre vous le voient d'un mauvais œil, pour moi, ce n'est pas nouveau.

Peu à peu, le bruit de la foule avait cessé, mais celle-ci se manifestait toujours par des remous et des grognements.

— Voici dame Visenna, dit lentement Mikoula. Du Cercle de Mayen. Elle s'est empressée de voler à notre secours au premier appel. Ceux qui viennent de La Clef la connaissent déjà, elle y a soigné des gens, les a guéris par son pouvoir. Oui, mes amis. Madame est petite, mais son pouvoir est immense. Ce pouvoir-là est au-delà de notre compréhension et il nous paraît effrayant, mais il nous sera utile pourtant !

Visenna ne prononça pas un mot, elle n'adressa aucune parole ni ne fit aucun geste en direction des personnes rassemblées. Mais le pouvoir caché de cette petite magicienne aux taches de rousseur était incroyable. Korin, stupéfait, ressentit un étrange enthousiasme le gagner, il sentit que la peur face à cette chose qui se cachait dans le col, la peur devant l'inconnu, disparaissait, se dissipait, cessait d'exister, elle n'avait plus d'importance du moment que brillait le joyau lumineux sur le front de Visenna.

— Ainsi, vous le voyez bien, poursuivait Mikoula, on trouvera un moyen pour combattre ce kochtcheï également. On ne part pas seuls, on ne part pas sans défense. Mais on doit commencer par dégager ces malandrins !

— Mikoula a raison ! hurla le barbu de Porog. Les sorts, on s'en fout ! Allez les gars, direction le col ! Mort au kochtcheï !

La foule beugla d'une seule voix, les flammes des feux de bois se reflétèrent sur les lames des faux, des piques, des haches et des fourches brandies en l'air.

Korin se fraya un passage dans la cohue et s'éloigna vers la forêt ; il dénicha une marmite suspendue au-dessus d'un feu de camp, ainsi

qu'une écuelle et une cuillère. Il gratta le fond de la marmite pour récupérer un reste de kacha à l'orge et aux lardons, collée au fond. Il s'assit, cala l'écuelle sur ses genoux, et se mit à manger lentement, en recrachant les écorces de céréales. Bientôt, il sentit une présence.

— Prends place, Visenna ! l'invita-t-il la bouche pleine.

Il continua de manger en observant le profil de la magicienne, à demi masqué par une cascade de cheveux qui, à la lueur des flammes, étaient d'une couleur rouge sang. Visenna restait silencieuse, les yeux rivés sur le feu de bois.

— Eh Visenna ! Pourquoi on est assis là comme deux chouettes ? s'exclama Korin en repoussant son écuelle. Moi, je peux pas rester comme ça, ça me rend triste et transi. Où est-ce qu'ils ont bien pu cacher leur gnôle ? Je viens de voir leur pichet pourtant, que la peste l'emporte ! Il fait noir comme dans...

La druidesse se tourna vers lui. Ses yeux brillaient d'un étrange éclat verdâtre. Korin se tut.

— Oui. C'est exact, dit-il au bout de quelques secondes en toussotant. Je suis un voleur. Un mercenaire. Un détrousseur. Je me suis impliqué dans cette histoire parce que j'aime la bagarre, peu m'importe contre qui je me bats. Je connais le prix du jaspe, de la jadéite et des autres pierres que l'on peut trouver dans les mines d'Amell. Je veux me faire de l'oseille. Je me fiche pas mal du nombre de ces hommes qui mourront demain. Que veux-tu savoir encore ? Je vais le dire moi-même, inutile de te servir de cette breloque cachée sous une peau de serpent. Je n'ai pas l'intention de taire quoi que ce soit. Tu as raison, je ne suis digne ni de toi ni de ta noble mission. J'ai fini. Bonne nuit. Je vais dormir.

Mais, en dépit de ses paroles, il ne se leva pas. Il s'empara simplement d'un bâton et remua les tisons incandescents.

— Korin, dit Visenna tout doucement.

— Oui ?

— Ne pars pas.

Korin baissa la tête. D'une bûche de bouleau jaillirent des geysers de flammes bleuâtres. Korin jeta un coup d'œil à Visenna, mais il ne put supporter l'éclat incroyable de son regard. Il détourna la tête en direction du feu.

— Ne sois pas trop exigeant envers toi-même, reprit Visenna en s'enveloppant de son manteau. C'est ainsi, ce qui n'est pas naturel éveille la peur. Et l'horreur.

— Visenna...

— Ne m'interromps pas. Oui, Korin, les gens ont besoin de notre aide, ils nous en sont reconnaissants, souvent avec sincérité d'ailleurs, mais ils nous ont en horreur, ils ont peur de nous, ne nous regardent pas dans les yeux, crachent pour conjurer le mauvais sort dès qu'ils

nous voient. Les plus malins, comme toi, sont moins directs. Tu n'es pas une exception, Korin. J'en ai entendu beaucoup déjà me déclarer ne pas être suffisamment dignes pour s'asseoir avec moi autour d'un feu de bois. Mais il arrive qu'à notre tour nous ayons besoin de l'aide de ces gens... normaux. Ou bien de leur compagnie.

Korin se taisait.

— Je sais, poursuivit Visenna, ce serait plus simple pour toi si j'avais une longue barbe blanche et un nez crochu. Le dégoût de ma personne ne provoquerait pas alors une telle confusion dans ta tête. Oui, Korin, le dégoût. Cette breloque, que je porte sur le front, c'est de la calcédoine... C'est en grande partie à elle que je dois mes capacités magiques. Tu as raison, avec l'aide de la calcédoine, j'arrive à lire les pensées les plus claires. Les tiennes le sont même trop. N'exige pas que cela me fasse plaisir. Je suis une magicienne, une sorcière, mais aussi une femme. J'étais venue ici, parce que je voulais coucher avec toi.

— Visenna...

— Non. Je n'ai plus envie maintenant.

Ils restèrent ainsi sans mot dire. Dans les profondeurs de la nuit, perché sur une branche d'arbre, l'oiseau au plumage bariolé sentait la peur. La sombre forêt était peuplée de hiboux.

— Tu y vas un peu fort avec le dégoût, intervint enfin Korin. Je reconnais, c'est vrai, que tu éveilles en moi comme une espèce... d'angoisse. Tu n'aurais pas dû me permettre d'assister à ça, à la croisée. Ce cadavre, tu vois ?

— Korin, dit tranquillement la magicienne. Lorsque tu as planté ton épée dans la gorge du vran, près de la forge, j'ai failli vomir sur la crinière de mon cheval. J'ai eu du mal à rester en selle. Mais laissons nos spécialités tranquilles. Finissons-en avec une discussion qui ne mène nulle part.

— Finissons-en, Visenna.

La magicienne s'emmitoufla plus douillettement dans son manteau. Korin ajouta quelques ramilles dans le feu.

— Korin ?

— Oui ?

— Je voudrais que tu ne t'en fiches plus, du nombre de gens qui vont mourir demain. Des humains et... et des autres. Je compte sur ton aide.

— Je t'aiderai.

— Ce n'est pas tout encore. Reste la question du col. Je dois ouvrir la route par Klamat.

Du bout d'un bâton incandescent, Korin désigna les autres feux de camp et les gens installés autour qui somnolaient ou discutaient à voix basse.

— Avec notre superbe armée, dit-il, nous ne devrions pas avoir de

soucis pour ça.

— Notre armée filera chez elle dès le moment où je cesserai de les envoûter à l'aide de mes sortilèges, répondit Visenna en souriant tristement. Mais je n'ai pas envie de les ensorceler. Je n'ai pas envie que l'un d'eux meure dans une lutte qui n'est pas la sienne. Et le kochtcheï, ce n'est pas leur affaire, mais celle du Cercle. Je dois me rendre seule jusqu'au col.

— Non. Tu n'iras pas seule, répliqua Korin. Nous irons ensemble. J'ai su depuis l'enfance, Visenna, quand il convenait de fuir, et quand l'heure n'était pas encore venue. Durant des années de pratique, j'ai perfectionné ce savoir, ce qui m'a permis de passer pour quelqu'un de courageux. Je ne compte pas risquer de mettre à mal ma réputation. Inutile de m'ensorceler. Nous verrons d'abord à quoi il ressemble, ce kochtcheï. D'ailleurs, entre parenthèses, c'est quoi exactement, un kochtcheï, d'après toi ?

Visenna baissa la tête.

— Je crains, murmura-t-elle, que ce ne soit la mort.

## VI

Les bandits ne se laissèrent pas surprendre dans les cavernes. Montés sur leurs chevaux, ils attendaient, immobiles, bien droits sur leur selle, les yeux rivés sur les colonnes de paysans armés qui sortaient de la forêt. Le vent qui agitait leurs manteaux les faisait ressembler à de maigres rapaces au plumage effiloché, menaçants, imposant le respect et l'effroi.

— Dix-huit, compta Korin, debout sur ses étriers. Tous à cheval. Six valets. Un chariot. Mikoula !

Le forgeron reforma rapidement son peloton. Armés de piques et d'épieux, les manches plantés en terre, les hommes étaient agenouillés au bord du fourré. Les archers avaient choisi leur position derrière les arbres. Les autres étaient en retrait dans les broussailles.

L'un des cavaliers avança dans leur direction, il se rapprocha. Retenant sa monture, il leva un bras au-dessus de la tête, et cria quelque chose.

— C'est une ruse, marmonna Mikoula. Je les connais, ces fils de chien.

— On va s'en convaincre, dit Korin en sautant à bas de son cheval. Viens.

À pas lents, Korin et Mikoula s'approchèrent ensemble du cavalier. Au bout de quelques secondes, Korin constata que Visenna les suivait.

Le cavalier était un bobolak.

— Je serai bref ! lança-t-il sans descendre de cheval.

Ses petits yeux brillants papillotaient, à moitié enfouis dans la fourrure qui couvrait son visage.

— Je suis le chef actuel du groupe que vous voyez là-bas. Neuf bobolaks, cinq humains, trois vrans, un elfe. Les autres sont morts. Des malentendus ont surgi entre nous. Notre précédent chef, dont les projets nous ont amenés jusqu'ici, gît là-bas dans une grotte, pieds et poings liés. Faites-en ce que vous voulez. Nous, nous voulons partir.

— Bref discours, en effet ! pouffa Mikoula. Vous voulez partir. Et nous, nous voulons vous étripier. Qu'est-ce que tu réponds à ça ?

Le bobolak redressa sa petite stature sur sa selle, dévoilant des dents pointues étincelantes.

— Tu penses que je pactise parce que j'ai peur de vous, de votre bande de petits merdeux en laptis de paille ? Pas de problèmes, si vous le voulez, nous vous passerons sur le corps. C'est notre métier, paysan. Je sais ce que nous risquons. Même si une partie d'entre nous tombe, l'autre passera. C'est la vie.

— Le chariot ne passera pas, dit lentement Korin. C'est la vie.

— Nous avons calculé le risque.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le chariot ?

Le bobolak cracha par-dessus son épaule droite.

— Un vingtième de ce qui est resté dans la caverne. Et pour que les choses soient claires : si vous nous ordonnez d'abandonner le chariot, c'est non. Si nous devons quitter la partie sans profit, alors nous choisirons, en toute conscience, de ne pas le faire sans combattre. Eh bien ? Qu'en sera-t-il ? Si nous devons batailler, je préfère que ce soit maintenant, le matin, avant que le soleil ne se mette à cuire.

— Tu es courageux, dit Mikoula.

— Nous sommes tous de la même trempe dans notre famille.

— On vous laissera partir si vous abandonnez vos armes.

Le bobolak cracha de nouveau, cette fois par-dessus son épaule gauche, pour changer. Sa réponse fusa, brève :

— Pas question !

— C'est là où le bât blesse, s'esclaffa Korin. Sans armes, vous n'êtes que des vauriens.

— Et toi, sans armes, tu es quoi ? demanda froidement le nabot. Un prince ? Je vois bien quel genre de prince. Crois-tu que je sois aveugle ?

— Armés, affirma lentement Mikoula, vous êtes prêts à revenir dès demain. Ne serait-ce que pour récupérer ce qui reste dans la caverne, d'après ce que tu as dit. Pour tirer un plus gros profit encore.

Le bobolak sourit de toutes ses dents.

— Nous l'avons envisagé. Mais après une courte discussion, nous

y avons renoncé.

— Sage décision, intervint soudain Visenna qui dépassa Korin et vint se placer juste devant le cheval. Vous avez pris une sage décision en renonçant, Kehl !

Korin eut soudain l'impression que le vent s'était levé, qu'il soufflait un air glacial entre les rochers et les herbes. Visenna poursuivait d'une voix métallique, étrangère :

— Celui d'entre vous qui tentera de revenir ici mourra. Je le vois et je te le prédis. Quittez ces lieux sur-le-champ. Sur-le-champ. Immédiatement. Celui qui tentera de revenir mourra.

Le bobolak se pencha sur l'encolure de son cheval pour regarder la magicienne. Il n'était pas jeune : sa fourrure était presque couleur de cendre, déjà, parsemée de mèches blanches.

— C'est toi ? C'est bien ce que je pensais. Je suis heureux que... Peu importe. J'ai dit que je n'avais pas l'intention de revenir ici. Nous nous sommes unis à Fregenal pour le gain. C'est terminé. Maintenant, nous avons le Cercle et tous les villages à dos ; quant à Fregenal, il s'est mis à délirer, il veut dominer le monde. Nous en avons assez, de lui et de cet épouvantail qui bloque le col.

Il secoua ses rênes, fit faire demi-tour à son cheval.

— Pourquoi est-ce que je dis ça ? Nous partons. Adieu.

Personne ne lui répondit. Hésitant, le bobolak jeta un coup d'œil du côté de la lisière, puis sur le rang immobile de ses cavaliers. Il se pencha à nouveau sur sa selle et fixa Visenna du regard.

— J'étais opposé à ce qu'on s'en prenne à toi, dit-il. Je constate que j'avais raison. Si je te dis que le kochtcheï, c'est la mort, tu iras jusqu'au col, quoi qu'il arrive, n'est-ce pas ?

— En effet.

Kehl se redressa, poussa un cri pour inciter sa monture et fila vers les siens au galop. Quelques instants plus tard, les cavaliers, en colonne autour du chariot, s'ébranlèrent en direction de la route. Mikoula était déjà au milieu de ses hommes, il pérerait, apaisait le barbu de Porog et les autres, avides de sang et de vengeance. Korin et Visenna observaient en silence le peloton en train de les dépasser. Avançant d'un pas lent, les cavaliers regardaient droit devant eux, affichant un calme et un mépris hautains. Seul Kehl, arrivé à leur hauteur, leva légèrement la main dans un geste d'adieu, les yeux rivés sur Visenna, et un étrange rictus plaqué sur le visage. Puis il cingla brusquement son cheval, fonça en tête de la colonne et disparut parmi les arbres.

Le premier cadavre gisait à l'entrée même de la grotte, écrasé, coincé entre des sacs d'avoine et un tas de brindilles. Le couloir bifurquait, et les deux autres corps se trouvaient juste derrière la fourche : l'un pratiquement décapité par un coup de massue ou de marteau, le second couvert de sang coagulé provenant de diverses blessures. Tous des humains.

Visenna ôta le bandeau de son front. Une lueur plus claire que la lumière d'un flambeau émanait de son diadème, éclairant le sombre intérieur de la caverne. Le couloir les mena dans un antre plus grand encore. Korin émit un léger sifflement. Le long des murs étaient alignés des tonneaux, des caisses et de gros sacs ; s'y amoncelaient des tas de harnais de cheval, des balles de laine, des armes, des outils. Plusieurs caisses étaient détruites, vides. D'autres, pleines encore. En passant, Korin découvrit des pépites de jaspe vert, des éclats sombres de jadéite, des agates, des opales, des chrysoprases et d'autres pierres qu'il ne connaissait pas. Des ballots de fourrure – castor, lynx, renard, carcajou – avaient été jetés pêle-mêle à même le sol, sur lequel scintillaient çà et là des pièces d'or, d'argent et de cuivre éparpillées.

Visenna, sans ralentir l'allure d'une seconde, se dirigeait vers la caverne suivante, bien plus petite, plus sombre. Korin la suivit.

— Je suis là.

Une forme sombre, indistincte, couchée sur un tas de chiffons et de peaux jonchant le sol, s'était adressée à eux.

Ils s'approchèrent. L'homme ligoté était de petite taille, chauve, énorme. Un gros hématome lui couvrait la moitié du visage.

Visenna toucha son diadème ; durant une seconde, la calcédoine étincela.

— C'est inutile, dit l'homme ligoté. Je te connais. J'ai oublié comment tu te nommes. Je sais ce que tu as sur le front. C'est inutile, je te dis. Ils m'ont attaqué durant mon sommeil, ils m'ont volé ma bague, détruit ma baguette. Je suis impuissant.

— Fregenal, dit Visenna. Tu as changé.

— Visenna, bougonna le gros lard. Ça m'est revenu. Je pensais que ce serait un homme, c'est pourquoi j'ai envoyé Manissa. Avec un homme, ma Manissa s'en serait sortie.

— Elle ne s'en est pas sortie ! se vanta Korin en observant l'endroit. Quoique, rendons justice à la défunte, elle a essayé du mieux qu'elle pouvait.

— Dommage !

Ayant inspecté les lieux du regard, Visenna se dirigea d'un pas assuré dans un coin de la caverne ; du bout de sa chaussure, elle retourna une pierre sous laquelle elle découvrit un petit pot en argile enserré dans une peau grasse. Elle coupa le cordon avec sa serpette en or, sortit un rouleau de parchemins. Fregenal l'observait de ses yeux



malveillants.

— Tiens, tiens ! fit-il d'une voix frémissante de colère. Quel talent ! Mes félicitations ! Alors on est capable de trouver des objets cachés ! Et que sait-on faire d'autre ? Guérir les flatulences de génisse ? Faire des prédictions à partir de boyaux de mouton ?

Sans prêter la moindre attention à Fregenal, Visenna examina carte après carte.

— C'est curieux, dit-elle au bout d'un instant, il y a onze ans, au moment où on t'a exclu du Cercle, certaines pages des Livres Interdits ont disparu. C'est très bien qu'elles aient réapparu ! Agrémentées de commentaires, qui plus est. Dire que tu as eu le cran d'utiliser la double croix d'Alzur, eh bien, eh bien ! Je ne pense pas que tu aies oublié de quelle manière est mort Alzur ? Il paraît que plusieurs de ses créatures rôdent encore de par le monde, y compris la dernière en date, le myriapode, qui l'a massacré en même temps que la moitié de Maribor, avant de s'enfuir dans les bois de Zariecz.

Visenna plia en quatre quelques parchemins qu'elle rangea dans une poche de la manche bouffante de son caftan. Elle déplia les suivants.

— Ah ah ! fit-elle en plissant le front. La formule de la racine d'arbre a légèrement changé. Et ici, le Triangle dans le Triangle, qui permet de générer une série de mutations et un énorme accroissement de la masse corporelle. Mais de quelle créature t'es-tu donc servi initialement, Fregenal ? Qu'est-ce que c'est ? Ça ressemble à un simple vinaigrier. Fregenal, il manque quelque chose ici. Tu sais de quoi je parle, j'espère ?

— Je suis heureux que tu l'aies remarqué ! fit le magicien en se renfrognant. Un simple vinaigrier, dis-tu ? Quand cet uropyge sortira du col, le monde se figera de terreur. Pendant quelques secondes. Et puis il se mettra à hurler.

— D'accord, d'accord. Où sont les sortilèges qui manquent ici ?

— Nulle part. Je ne tenais pas à ce qu'ils tombent entre de mauvaises mains. Surtout pas les vôtres. Je sais que le Cercle entier rêve du pouvoir que les formules peuvent offrir, mais ne rêvez pas trop. Jamais vous ne parviendrez à créer ne serait-ce que la moitié d'un truc aussi effrayant que mon kochtcheï.

— Il semble qu'on t'ait frappé à la tête, Fregenal, dit Visenna d'une voix calme. Ce qui explique que tu n'aies pas encore récupéré tes capacités de jugement. Qui parle ici de créer quelque chose ? Ton monstre, il va falloir le détruire, l'anéantir. D'une manière simple, en inversant le sort lié, c'est-à-dire en utilisant l'Effet Miroir. Bien sûr, le sort de liaison était connecté à ta baguette, il va donc falloir l'adapter à ma calcédoine.

— « Il va falloir, il va falloir ! » ! grommela le gros lard. Tu peux

toujours rester là à vafalloirer jusqu'à la fin du monde, mademoiselle super maligne. D'où te vient cette idée ridicule que je vais te dévoiler mon sort de liaison ? Tu ne tireras rien de moi, mort ou vif. Je suis verrouillé. Cesse de me dévorer des yeux de la sorte, parce que ton caillou finira par te brûler le front. Allez, déliez-moi, je suis tout engourdi.

— Si tu veux, je peux te donner deux ou trois coups de pied, intervint Korin avec un sourire. Ça réveillera ta circulation. Il semblerait que tu ne comprennes pas ta situation, crâne chauve. D'un instant à l'autre, des gars à qui tu en as fait baver vont surgir ici, et ils vont t'écarteler avec quatre chevaux. Tu as déjà vu comment ça se passe ? Pour commencer, ils t'arrachent les bras.

Fregenal contracta la nuque, écarquilla les yeux et voulut envoyer un glaviot aux pieds de Korin, mais comme ce n'était guère aisé dans la position dans laquelle il se trouvait, il parvint juste à souiller sa barbe.

— Voilà, fulmina-t-il, voilà ce que j'en fais de vos menaces ! Vous ne me ferez rien ! Qu'est-ce que tu t'imagines, vagabond ? Tu es tombé au milieu d'événements qui te dépassent ! Demande-lui pourquoi elle est ici ! Visenna ! Informe-le, il semble qu'il te prenne pour une noble salvatrice des opprimés, une guerrière luttant pour le bien-être des miséreux ! Mais il est ici question d'argent, crétin ! D'un bon paquet d'argent !

Visenna ne disait rien. Fregenal se tendit, faisant grincer ses liens ; dans un effort, il se tourna sur le côté, replia les genoux.

— C'est pas vrai, peut-être ? hurla-t-il. Le Cercle ne t'a pas envoyée ici pour que tu rouvres le robinet d'or qui a cessé de couler ? Parce que le Cercle tire ses bénéfices de l'extraction du jaspe et de la jadéite, il prélève un tribut auprès des marchands et des caravanes en échange d'amulettes de protection. Qui se sont révélées inefficaces, d'ailleurs, contre mon kochtcheï !

Visenna ne pipa mot. Elle ne regardait pas le magicien ligoté, mais avait les yeux rivés sur Korin.

— Ah ! ah ! s'écria le magicien. Tu ne protestes même pas ! C'est donc déjà de notoriété publique. Autrefois, seuls les Anciens étaient au courant, et on laissait croire aux morveux comme toi que le Cercle avait pour seule vocation la lutte contre le mal. Cela ne m'étonne pas. Le monde change, les humains commencent tout doucement à comprendre qu'on peut se passer de magie et de magiciens. Vous aurez à peine le temps de vous retourner que vous vous retrouverez sans travail, contraints de vivre de ce que vous avez volé depuis tout ce temps. Rien d'autre ne vous intéresse que le profit. C'est pourquoi vous allez me délier sur-le-champ. Vous n'allez pas me tuer, ni même me laisser mourir, parce que cela exposerait le Cercle à des pertes plus

grandes encore. Et cela, le Cercle ne vous le pardonnerait pas, c'est clair.

— Non, ce n'est pas clair, dit froidement Visenna en croisant les bras sur sa poitrine. Vois-tu, Fregenal, des morveuses telles que moi ne prêtent pas la moindre attention aux biens des mortels. Qu'en ai-je à faire, de ce que le Cercle perde ou gagne, si même il cesse d'exister ? Je peux toujours subsister en guérissant les flatulences de génisse. Ou l'impuissance, chez les pourritures de ton genre. Mais peu importe. Ce qui importe, Fregenal, c'est que tu veux vivre, et c'est l'unique raison pour laquelle tu babilles ainsi. Tout le monde veut vivre. C'est pourquoi tu vas me révéler tout de suite, ici, sur place, ton sort de liaison. Ensuite, tu m'aideras à retrouver ton kochtcheï et à le détruire. Dans le cas contraire... Eh bien ! J'irai dans la forêt, me promener un peu. Ensuite, je pourrai toujours dire au Cercle que je n'ai pas bien surveillé les fermiers déchaînés.

Le magicien grinça des dents :

— Tu as toujours été cynique. À l'époque, déjà, à Mayen. Avec les hommes, surtout. Tu avais à peine quatorze ans, mais on parlait déjà beaucoup de tes...

— Ça suffit, Fregenal, l'interrompt la druidesse. Ce que tu dis me laisse de marbre. Lui aussi. Il n'est pas mon amant. Dis que tu es d'accord. Et finissons-en avec cette comédie. Parce que tu es d'accord, avoue-le !

— Bien sûr que je suis d'accord ! siffla-t-il d'une voix rauque. Tu me prends pour un idiot ? Tout le monde veut vivre.

## VIII

Fregenal s'arrêta, du revers de la main, il essuya la sueur de son front.

— Là-bas, derrière ces rochers, commence le défilé. Sur les anciennes cartes, il est indiqué comme Dur-tan-Orit, le ravin de la Souris. C'est la porte de Klamat. C'est ici que nous devons laisser nos montures. À cheval, nous n'avons pas la moindre chance de passer inaperçus.

— Mikoula, dit Visenna en mettant pied à terre. Attendez-moi ici jusqu'à ce soir, pas davantage. Si je ne reviens pas, n'allez pas jusqu'au col, sous aucun prétexte. Rentrez tous chez vous. Tu as compris, Mikoula ?

Le forgeron hocha la tête. Seuls quatre villageois étaient restés avec lui. Les plus téméraires. Le reste du peloton avait fondu comme neige au soleil.

— J'ai compris, dame Visenna, bougonna-t-il en lorgnant

Fregenal. Toutefois, je m'étonne que vous fassiez confiance à ce pestiféré. D'après moi, les gars avaient raison. Il fallait lui arracher la tête. Regardez donc un peu ces yeux de cochon, madame, ce groin de traître.

Visenna ne pipa mot. La main en visière, elle observait la montagne, l'entrée du col.

— Conduis-nous, Fregenal, ordonna Korin en remontant son ceinturon.

Ils se mirent en route.

Au bout d'une demi-heure de marche, ils tombèrent sur un premier chariot, renversé, fracassé. Puis sur un deuxième, à la roue cassée. Sur des carcasses de cheval. Un squelette humain. Un deuxième. Un troisième. Un quatrième. Un amas. Un amas d'os brisés, broyés.

— Espèce de fils de salopard, s'exclama Korin à voix basse en regardant un crâne où des orties traversaient déjà les orbites vides. Ce sont des marchands, n'est-ce pas ? Je ne sais pas ce qui me retient de...

— Nous étions d'accord, s'empressa de l'interrompre Fregenal. Nous étions d'accord. Je vous ai tout dit, Visenna. Je vous aide. Je vous guide. Nous étions d'accord !

Korin cracha. Visenna, le visage pâle, le regarda, puis elle se tourna vers le magicien.

— Nous étions d'accord, confirma-t-elle. Tu vas m'aider à le trouver et à le détruire, ensuite tu iras ton chemin. Ta mort ne rendra pas la vie à ceux qui gisent ici.

— Le détruire, le détruire... Visenna, je te préviens encore une fois et je te le répète : rends-le léthargique, paralyse-le, tu connais les formules. Mais ne le détruis pas. Il vaut une fortune. Tu peux toujours...

— Arrête, Fregenal. Nous avons déjà discuté de tout cela. Guide-nous.

Ils poursuivirent leur route, en évitant prudemment les cadavres.

— Visenna, souffla Fregenal quelques instants plus tard. Tu te rends compte du risque ? Je suis sérieux. Tu sais, avec l'effet miroir, on n'est sûr de rien. Si l'inversion ne marche pas, c'en est fini de nous. J'ai vu ce dont il était capable.

Visenna arrêta son cheval.

— Arrête de louvoyer, dit-elle. Pour qui me prends-tu ? L'inversion fera effet si...

— Si tu ne nous as pas roulés dans la farine, intervint Korin d'une voix sourde de colère. Et si c'est le cas... Tu dis que tu as vu ce dont était capable ton monstre ? Et sais-tu ce dont moi, je suis capable ? Je connais un moyen de découper qui ne laisse à la victime qu'une seule

oreille, une seule joue, et la moitié de la mâchoire. Y survivre n'est pas impossible, mais plus question après de jouer de la flûte, par exemple.

— Visenna, calme donc cet égorgeur, balbutia Fregenal, qui avait blêmi. Explique-lui qu'il m'était impossible de te tromper, que tu l'aurais senti...

— Ne parle pas autant, Fregenal. Guide-nous.

Plus loin, ils virent d'autres chariots. Et d'autres squelettes. Des cages thoraciques entremêlées, enchevêtrées, séchaient dans l'herbe, des tibias pointaient des cavités. Des boîtes crâniennes qui semblaient sourire de manière macabre. Korin restait silencieux, serrant la poignée de son épée dans sa main moite.

— Attention ! les avertit Fregenal en grinçant. Nous sommes proches. Ne faites pas de bruit.

— À quelle distance réagit-il ? Fregenal, je te parle.

— Je te ferai signe.

Ils continuèrent d'avancer, en surveillant les parois escarpées du ravin, envahies de souches d'arbustes difformes, marquées par les traces des éboulis et des crevasses.

— Visenna ? Tu peux déjà le sentir ?

— Oui. Mais pas encore distinctement. Quelle distance, Fregenal ?

— Je te ferai signe. Dommage que je ne puisse t'aider. Sans ma baguette et mon anneau, je ne peux rien faire. Je suis impuissant. À moins que...

— À moins que quoi ?

— Ceci !

Avec une célérité insoupçonnable, le gros magicien se baissa et s'empara d'un fragment de pierre anguleux, il en frappa Visenna à l'arrière du crâne. La druidesse s'effondra sans une plainte, le visage contre le sol. Korin dégaina son épée, mais le magicien était d'une adresse incroyable. Il plongea à quatre pattes. En évitant la lame, il se faufila entre les jambes de Korin et lui fracassa le genou avec la pierre qu'il n'avait pas lâchée des mains. Korin hurla, s'écroula à terre ; la douleur le priva momentanément de souffle, puis il fut saisi d'une vague de nausée qui remonta de ses viscères jusqu'à la gorge. Agile comme un chat, Fregenal s'apprêtait déjà à frapper une seconde fois.

Tel un boulet, l'oiseau bariolé piqua du ciel et vint effleurer le visage du gros magicien. Ce dernier fit un bond en agitant les bras et lâcha la pierre. Prenant appui sur un coude, Korin tendit son épée. Il manqua d'un cheveu le mollet de Fregenal qui fit volte-face et se précipita en direction du ravin de la Souris, sans cesser de hurler et de ricaner. Korin essaya de se redresser et de le poursuivre, mais un voile noir lui assombrit les yeux au moment de se lever. Il retomba en lançant une flopée d'injures à l'encontre du magicien.

Arrivé à une distance de sécurité suffisante, Fregenal s'arrêta, se retourna.

— Eh toi ! magicienne de mes deux, beugla-t-il, rouquine répugnante ! Tu as voulu jouer à la plus maligne avec Fregenal ! Me laisser gracieusement en vie ? Tu pensais que j'allais tranquillement te regarder l'abattre ?

Tout en continuant de jurer, Korin se massait le genou pour apaiser la douleur. Visenna gisait toujours, immobile.

— Il arrive ! s'écria Fregenal. Regardez ! Réjouissez-vous et profitez de la vue, car dans quelques instants le kochtcheï va vous arracher les yeux des orbites ! Ça y est, il arrive !

Korin regarda autour de lui. De derrière un éboulis de roches, éloigné de quelque cent pas, apparurent des pattes d'araignée aux articulations griffues et arquées. Puis, un corps d'au moins six mètres de diamètre, velu, couleur de rouille terreuse, plat comme une assiette et couvert d'excroissances épineuses, surgit du tas de pierres avec un cliquetis. Quatre paires de pattes avançaient calmement, en traînant un buste en forme de bol à travers l'éboulis. Une cinquième paire, disproportionnée, beaucoup plus longue, était armée de pinces hérissées d'un rang de pointes acérées et de cornes.

Une pensée traversa l'esprit de Korin : *C'est un mauvais rêve ! Un affreux cauchemar ! Je vais hurler et me réveiller. Je vais hurler ! Hurler ! Hurler !*

Oubliant son genou douloureux, il se précipita d'un bond vers Visenna, secoua son bras endormi. Les cheveux de la druidesse étaient imprégnés de sang qui commençait à couler le long de sa nuque.

— Visenna..., parvint-il à articuler, la gorge nouée par la peur. Visenna...

Fregenal éclata d'un rire halluciné. Celui-ci se répercuta en écho contre les parois du ravin, étouffant les pas de Mikoula qui arrivait subrepticement, une hache à la main. Fregenal l'aperçut quand il était déjà trop tard. Le fer de la hache vint se planter jusqu'à la tête dans son sacrum, un peu au-dessus des hanches. Le magicien s'écroula sur le sol avec un hurlement de douleur, tentant d'arracher le manche des mains du forgeron. Mikoula posa son pied sur le gros magicien, empoigna sa bardiche et lui assena un nouveau coup. La tête de Fregenal roula le long de la pente et s'immobilisa juste sous les roues d'un chariot cassé, son front venant se plaquer contre l'un des crânes qui jonchaient le sol.

Korin, en claudiquant et en trébuchant sur les cailloux, traîna Visenna, inerte et le corps tout flasque. Mikoula se précipita à leur rencontre, il saisit la jeune femme, la jeta sur son dos sans le moindre effort et se mit à courir. Korin, quoique libéré de son fardeau, fut incapable de le suivre. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le

kochtcheï progressait dans sa direction, ses articulations grinçaient, ses pinces saillantes ratissaient l'herbe rare, faisaient crisser la pierre.

— Mikoula ! hurla Korin d'une voix désespérée.

Le forgeron regarda autour de lui, posa Visenna sur le sol, courut vers Korin pour le soutenir et ils s'enfuirent ensemble.

— On ne s'en sortira pas, souffla Mikoula. On ne pourra pas lui échapper...

Ils rejoignirent Visenna, allongée sur le dos.

— Elle va se vider de son sang, gémit Mikoula.

Korin se souvint. Il prit la besace de Visenna, accrochée à sa ceinture, en vida le contenu à la hâte et, sans prêter attention aux autres objets, s'empara d'une pierre couleur de rouille, couverte de signes runiques ; il écarta les cheveux roux ensanglantés, pressa l'hématite contre la blessure. Le sang cessa de couler instantanément.

— Korin ! hurla Mikoula.

Le kochtcheï était proche, les pattes largement étalées, les pinces dentelées ouvertes. Mikoula voyait les yeux du monstre qui se retournaient et, juste en dessous, ses mâchoires en demi-lune qui grinçaient. Le kochtcheï rampait et sifflait en rythme : « Tss, tss, tss... »

— Korin !

Korin ne réagissait pas, il murmurait quelque chose, sans décoller l'hématite de la blessure. Mikoula s'approcha de lui, le secoua par le bras, le sépara de Visenna, emporta la druidesse dans ses bras. Ils se mirent à courir. Le kochtcheï ne cessait de siffler, son ventre chitineux crissa sur la pierre, il leva ses pattes et se lança prestement à leur poursuite. Mikoula comprit qu'ils n'avaient aucune chance.

Galopant à la vitesse du diable, un cavalier venait de surgir du ravin de la Souris. Vêtu d'un doublet de cuir, la tête protégée par un bassinot en maille de fer, il brandissait bien haut une large épée. Sur son visage hirsute, on distinguait des yeux minuscules et brillants, des dents pointues étincelantes.

S'accompagnant d'un cri de guerre, Kehl fonça sur le kochtcheï. Avant qu'il n'atteigne le monstre, les horribles pattes de ce dernier s'étaient ouvertes, saisissant le cheval dans ses pinces épineuses. Le bobolak fit un vol plané, atterrissant en roulades sur le sol.

Sans effort apparent, le kochtcheï souleva l'animal et le planta sur une flèche aiguisée qui pointait à l'avant de son corps. Les mandibules falciformes claquèrent, du sang éclaboussa les pierres, les entrailles fumantes du cheval jaillirent de son ventre entaillé.

Mikoula se précipita pour relever le bobolak, mais celui-ci le repoussa et s'empara de son épée. En poussant un hurlement tel qu'il couvrit les derniers grognements de son cheval, il bondit sur le kochtcheï. Avec une agilité de singe, il se faufila sous le coude osseux

du monstre et frappa de toutes ses forces, droit dans son œil à facettes. Le kochtcheï poussa un râle, libéra les restes du cheval, étendit ses pattes sur le côté ; ses épines aiguës barrèrent le passage à Kehl. Le monstre souleva le bobolak de terre en direction du talus. Kehl vint s'écraser contre les rochers, lâchant son épée. Le kochtcheï effectua un demi-tour, le saisit entre ses pinces et se mit à serrer. Telle une figurine, le bobolak resta suspendu dans les airs.

Mikoula poussa un rugissement de fureur ; en deux enjambées, il se retrouva près du kochtcheï. Prenant son élan, il balança de toutes ses forces sa bardiche sur la carapace chitineuse. Abandonnant Visenna, Korin, sans réfléchir une seconde, se précipita de l'autre côté. Tenant son épée à deux mains, il la planta dans l'interstice entre la carapace et la patte de la bête. En poussant de tout son torse sur le pommeau, il enfonça la lame jusqu'à la garde. Mikoula gémit et frappa une nouvelle fois, la cuirasse du monstre se fendit, un liquide verdâtre et puant jaillit. Le kochtcheï siffla, lâcha le bobolak, souleva sa pince. Korin prit solidement appui sur le sol, secoua la poignée de son épée, en vain.

— Mikoula ! s'écria-t-il. En arrière !

Les deux hommes prirent la fuite, de manière très habile, car ils partirent dans deux directions différentes. Le kochtcheï hésita, fit grincer son ventre sur les rochers et avança droit devant, très vite, en direction de Visenna qui, la tête entre les épaules, essayait de se mettre à quatre pattes. Juste au-dessus d'elle, l'oiseau au plumage bariolé plana dans les airs, il battit des ailes en criant, criant, criant...

Le kochtcheï était tout proche.

Les deux hommes, Mikoula et Korin, s'élancèrent en même temps, barrant la route au monstre.

— Visenna !

— Madame !

Le monstre, sans s'arrêter, déploya ses grosses pattes.

— Écartez-vous ! s'écria Visenna, à genoux, en levant la main. Korin ! Écarte-toi !

Tous deux s'écartèrent, venant se jeter contre les parois du ravin.

— *Henenaa fireaoth kerelanth !* hurla la magicienne d'une voix perçante, les bras tendus vers le kochtcheï.

Mikoula vit se déplacer de la magicienne vers le monstre quelque chose d'invisible. L'herbe s'éparpillait en tous sens sur le sol, et les petites pierres, comme broyées par le poids d'une boule immense lancée à une vitesse croissante, roulaient sur les côtés. Des mains de Visenna jaillissait en zigzag un ruban de lumière aveuglante qui frappa le kochtcheï et se répandit sur sa carapace en un jet de flammèches de feu. Dans un vacarme assourdissant, l'air se décomposa. Le kochtcheï explosa, éclata en une fontaine de sang vert,



un nuage de brisures de chitine, de pattes, d'entrailles, qui s'envolèrent vers le ciel avant de retomber en grêle tout autour : sur la pierre, en grondant, sur la végétation, en frémissant. Mikoula s'accroupit et se protégea la tête des deux mains.

Le calme revint. L'endroit où se trouvait le monstre quelques instants auparavant s'était transformé en une cuvette noire et fumante, éclaboussée d'un liquide verdâtre, jonchée de petits fragments indescritibles.

Korin essuya son visage pour faire disparaître les taches vertes, puis il aida Visenna à se relever. La magicienne tremblait.

Mikoula se pencha au-dessus de Kehl. Le bobolak avait les yeux ouverts. Son épais doublet en peau de cheval était en lambeaux, on pouvait voir en dessous ce qui restait de son bras et de son épaule. Le forgeron voulut dire quelque chose, mais il en fut incapable. Korin s'approcha également, en soutenant Visenna. Le bobolak tourna la tête dans leur direction. Korin regarda son bras et déglutit péniblement.

— C'est toi, le prince, fit Kehl tout doucement, mais d'une voix tranquille et claire. Tu avais raison... Sans arme, je suis un vaurien. Et sans bras ? De la merde sans doute, non ?

Le calme du bobolak terrifia Korin davantage que la vue de ses os broyés sous les blessures monstrueuses. Que le nain fût toujours en vie était inconcevable.

— Visenna, murmura Korin en regardant la magicienne de ses yeux implorants.

— Je n'y arriverai pas, Korin, répondit Visenna d'une voix brisée. Son métabolisme est tout à fait différent de celui d'un humain... Mikoula... Ne le touche pas...

— Tu es revenu, bobolak, chuchota Mikoula. Pourquoi ?

— Parce que mon métabolisme est différent... de celui d'un humain, déclara Kehl fièrement, même s'il produisait maintenant un effort visible pour parler.

Un filet de sang coulait de sa bouche, salissant sa fourrure cendrée. Il détourna la tête, regarda Visenna dans les yeux.

— Eh bien, sorcière rousse ! Tes prédictions étaient justes, mais tu vas devoir réaliser toi-même ta prophétie.

— Non ! gémit Visenna.

— Si, répondit Kehl. Il le faut. Aide-moi. Il est temps.

— Visenna, soupira Korin avec une expression d'effroi sur le visage. Tu n'as tout de même pas l'intention de...

— Allez-vous-en, s'écria la druidesse en étouffant un sanglot. Allez-vous-en, tous les deux !

Mikoula, le regard en biais, tira Korin par le bras. Celui-ci se laissa faire. Il vit encore Visenna s'agenouiller près du bobolak, le caresser délicatement sur le front, toucher sa tempe. Kehl tremblait, il

eut un frisson, se tendit puis se figea, inerte.  
Visenna pleurait.

## IX

L'oiseau au plumage bariolé perché sur l'épaule de Visenna inclina sa tête plate et plongea son œil rond, immobile, dans celui de la magicienne. Le cheval trotta sur le chemin cahoteux, le ciel était d'un bleu cobalt, sans aucun nuage.

— Tui-tui, crr, fit l'oiseau bariolé.

— C'est possible, concéda Visenna. Mais il ne s'agit pas de cela. Tu ne m'as pas comprise. Je ne me plains pas. Je suis déçue d'avoir tout appris de la bouche de Fregenal, et non de la tienne, c'est un fait. Mais je te connais depuis des années, je sais que tu n'es pas très bavard. J'imagine que si je t'avais posé directement la question, tu aurais répondu.

— Crr, tuiii ?

— Évidemment ! Depuis longtemps déjà. Mais tu sais comment ça se passe, chez nous. Un grand mystère, tout est secret, occulte. Mais d'ailleurs, ce n'est qu'une question d'échelle. Si quelqu'un m'offre de l'argent en échange de mes soins, et si je sais qu'il en a les moyens, je ne suis pas contre le fait d'être payée, moi non plus. Le Cercle exige des paiements élevés pour certains types de services. Il a raison, tout augmente, et il faut bien vivre. Il ne s'agit pas de cela.

— Tuuii, fit l'oiseau en sautillant d'une patte à l'autre. Koriin.

— Tu es perspicace, dit Visenna avec un sourire amer en penchant sa tête vers l'oiseau, lui permettant ainsi d'effleurer sa joue de son bec. C'est bien ce qui me contrarie. J'ai vu la façon dont il me regardait. « Non seulement, c'est une sorcière, se disait-il sûrement, mais c'est aussi une manipulatrice hypocrite, cupide et intéressée. »

— Tuui, crr-crr, crr, tuuiii ?

Visenna détourna la tête.

— Eh bien ! grogna-t-elle en plissant les yeux, je n'en suis pas encore à ce niveau de désespoir. Je ne suis plus une petite fille, tu le sais, je ne perds plus la tête aussi facilement. Quoique, je dois l'avouer... Je sillonne seule bois et chemins forestiers depuis trop longtemps... Mais cela ne te regarde pas. Surveille ton bec.

L'oiseau ne dit rien, hérissa ses plumes. La forêt était de plus en plus proche, on voyait la route qui disparaissait au milieu des broussailles sous une arcade de branchages.

— Écoute, reprit Visenna au bout d'un instant, qu'est-ce que ça peut donner à l'avenir, selon toi ? Est-il possible qu'en effet les humains n'aient plus besoin de nous ? Ne serait-ce qu'en matière de

soins, pour prendre le domaine le plus simple. On constate quelques progrès en phytothérapie, par exemple, mais peut-on imaginer qu'un jour ils puissent aussi se débrouiller avec le croup, disons ? Les fièvres puerpérales ? Le tétanos ?

— Tiac-tiac.

— Ça, c'est une réponse ! En théorie, il est également possible que notre cheval se mêle bientôt de la conversation. Et qu'il dise quelque chose d'intelligent. Et le cancer, qu'en penses-tu ? S'en sortiront-ils aussi avec le cancer ? Sans magie ?

— Crrr !

— C'est bien ce que je pense, moi aussi.

Ils pénétrèrent dans la forêt, qui sentait le frais et l'humidité. Ils traversèrent un ruisseau peu profond. Visenna grimpa en haut d'une colline, puis elle descendit au milieu de bruyères qui montaient jusqu'à hauteur de ses étriers. Elle se retrouva à nouveau sur une route, sablonneuse, envahie de végétation. Elle la connaissait, cette route, elle l'avait parcourue déjà, voici trois jours à peine. Si ce n'est qu'elle l'avait suivie en sens inverse.

— J'ai l'impression, malgré tout, que quelques changements seraient les bienvenus chez nous. Nous nous encreûtons. Nous sommes restés trop accrochés à la tradition et de manière trop arbitraire. Dès mon retour...

— Rouii, l'interrompit son oiseau bariolé.

— Qu'y a-t-il ?

— Rouii.

— Que veux-tu dire par là ? Pourquoi pas ?

— Crrrr.

— Quelle inscription ? Sur quel poteau encore ?

Dans un bruissement d'ailes, l'oiseau quitta l'épaule de Visenna et disparut dans les feuillages.

Adossé à un tronc d'arbre au croisement des routes, Korin était là, qui l'observait avec un sourire effronté. Visenna sauta à bas de son cheval et s'approcha de lui. Elle sentait qu'elle souriait également, malgré elle, et soupçonnait, qui plus est, que ce sourire n'était pas des plus intelligents.

— Visenna ! l'interpella Korin. Avoue-le, ne m'aurais-tu pas jeté un sort, par hasard ? Car je ressens une joie immense de te rencontrer, une joie surnaturelle, pourrais-je dire. Vite, touchons du bois ! Il s'agit bel et bien de sortilèges !

— Tu m'attendais.

— Tu es incroyablement perspicace. Vois-tu, je me suis réveillé au petit matin, et j'ai constaté que tu étais partie. C'est si gentil de sa part, me suis-je dit, de ne pas m'avoir réveillé pour des sottises telles qu'un adieu formel ! D'ailleurs, qui donc, de nos jours, se salue en

guise de bonjour ou d'au revoir, tout cela n'est rien d'autre qu'affectation et bizarrerie, dont on peut se passer parfaitement, n'est-il pas ? Je me suis tourné sur le côté et je me suis rendormi. Ce n'est qu'après mon petit déjeuner que je me suis rappelé que j'avais à te dire quelque chose de particulièrement important. J'ai donc sauté sur ma nouvelle monture et j'ai pris la route, empruntant des raccourcis.

— Et qu'as-tu donc à me dire de si important ? demanda Visenna en se rapprochant et en relevant la tête pour admirer les beaux yeux bleus qu'elle avait vus en rêve la nuit dernière.

Korin sourit de toutes ses dents.

— La chose est délicate, dit-il. Impossible de la résumer en quelques mots. Cela exige des explications détaillées. Je ne sais si j'aurai le temps avant le coucher du soleil.

— Commence, au moins.

— C'est bien là le problème, je ne sais par où commencer.

— Les mots lui manquent ! fit Visenna en secouant la tête et en gardant son sourire. C'est tout à fait extraordinaire. Eh bien ! disons, commence par le début, par exemple.

— Voilà une bonne idée, approuva Korin en faisant mine de reprendre son sérieux. Vois-tu, Visenna, cela fait un bon bout de temps que je sillonne seul...

— ... bois et chemins forestiers, acheva la magicienne, en lui mettant les bras autour du cou.

Perché sur une branche, l'oiseau au plumage bariolé battit des ailes, les déploya, redressa sa petite tête.

— Crrr-rroui-rouiii, fit-il.

Visenna décolla ses lèvres de celles de Korin, se tourna vers l'oiseau, et lui lança un clin d'œil.

— Tu avais raison, lui répondit-elle. C'est une route dont on ne revient pas, en effet. Dis-leur cependant...

Elle hésita, fit un geste de la main.

— Non, rien, ne leur dis rien.

**Andrzej Sapkowski** est né en Pologne en 1948. Il a remporté un succès spectaculaire avec le cycle consacré au sorcier. Dans son pays, ses ventes dépassent celles de Stephen King et Michael Crichton. Best-seller mondial, traduit en plus de quinze langues dont l'anglais chez le prestigieux éditeur Victor Gollancz, il a vendu près de deux millions d'exemplaires. Les aventures de Geralt de Riv ont été adaptées au cinéma, en série télé, en BD, en jeu de rôle et en jeu vidéo sous le titre *The Witcher*.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne,  
en grand format :

1. *Le Dernier Vœu*
2. *L'Épée de la providence*

La Saga du sorceleur :

1. *Le Sang des elfes*
2. *Le Temps du Mépris*
3. *Le Baptême du feu*
4. *La Tour de l'Hirondelle*
5. *La Dame du Lac*

Chez Milady, en poche :

Sorceleur :

1. *Le Dernier Vœu*
2. *L'Épée de la providence*
3. *Le Sang des elfes*
4. *Le Temps du Mépris*
5. *Le Baptême du feu*
6. *La Tour de l'Hirondelle*
7. *La Dame du Lac*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Cet ouvrage a été originellement publié en France par Bragelonne

*Le Dernier Vœu*

Cet ouvrage est publié avec l'aide de l'Institut Adam Mickiewicz.

Titre original : *Ostatnie Zyczenie*

Copyright © 1993, by Andrzej Sapkowski published by arrangement  
with Literary Agency « Agence de l'Est »

© Bragelonne 2003, pour la présente traduction

*L'Épée de la providence*

Cet ouvrage est publié avec l'aide de l'Institut du Livre polonais  
(Instytut Książki) dans le cadre du programme de traduction ©

POLAND.

Titre original : *Miecz Przeznaczenia*

Copyright © Andrzej Sapkowski 1992

published by arrangement with Literary Agency « Agence de l'Est »

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction

*Le Sang des elfes*

Titre original : *Krew Elfów*

Cet ouvrage est publié avec l'aide de l'Institut du Livre polonais  
(Instytut Książki) dans le cadre du programme  
de traduction ©POLAND.

Copyright © 1994 by Andrzej Sapkowski

published by arrangement with Literary Agency  
« Agence de l'Est »

*Le Temps du mépris*

Suivi d'un extrait de : *Czas pogardy*

Copyright © 1995 by Andrzej Sapkowski

published by arrangement with Literary Agency  
« Agence de l'Est »

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction

*Le Baptême du feu*

Titre original : *Chrzest ognia*

Copyright © 1996 by Andrzej Sapkowski  
published by arrangement with Literary Agency  
« Agence de l'Est »

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

*La Tour de l'hirondelle*

Titre original : *Wieża Jaskółki*

Copyright © 1997 by Andrzej Sapkowski  
published by arrangement with Literary Agency  
« Agence de l'Est »

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

*La Dame du lac*

Titre original : *Pani Jeziora*

Copyright © 1999 by Andrzej Sapkowski  
published by arrangement with Literary Agency  
« Agence de l'Est »

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

*La Saison des orages*

Titre original : *Sezon Burz*

Copyright © 2013 by Andrzej Sapkowski  
published by arrangement with Literary Agency  
« Agence de l'Est »

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

*La Route d'où l'on ne revient pas*

Titre original : *Droga, z której sie nie wraca*

in *Maladie i inne opowiadania* © 2012, by Andrzej Sapkowski  
Published by arrangement with Patricia Pasqualini Literary Agency



L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1711-1

Bragelonne  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)  
Site Internet : [www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)

# Table of Contents

## Titre

### 1 - Le Dernier Vœu

La Voix de la raison 1

Le Sorceleur

La Voix de la raison 2

Un grain de vérité

La Voix de la raison 3

Le Moindre Mal

La Voix de la raison 4

Une question de prix

La Voix de la raison 5

Le Bout du monde

La Voix de la raison 6

Le Dernier Vœu

La Voix de la raison 7

### 2 - L'Épée de la providence

Les Limites du possible

Éclat de glace

Le Feu éternel

Une once d'abnégation

L'Épée de la providence

Quelque chose en plus

### 3 - Le Sang des elfes

Chapitre premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

### 4 - Le Temps du mépris

Chapitre premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

### 5 - Le Baptême du feu

Chapitre premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

## 6 - La Tour de l'Hirondelle

Chapitre premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

## 7 - La Dame du Lac

Chapitre premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

## La Saison des orages

Exergue

Épigraphe

Chapitre premier

Interlude - 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Interlude - 2

Interlude - 3

Interlude - 4  
Chapitre 9  
Chapitre 10  
Chapitre 11  
Interlude - 5  
Chapitre 12  
Chapitre 13  
Chapitre 14  
Interlude - 6  
Chapitre 15  
Interlude - 7  
Interlude - 8  
Chapitre 16  
Interlude - 9  
Chapitre 17  
Chapitre 18  
Chapitre 19  
Interlude - 10  
Chapitre 20  
Épilogue

La Route d'où l'on ne revient pas  
Avant-propos de l'auteur

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX

Biographie  
Du même auteur  
Mentions légales